REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDE PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

PREMIERE ANNEE. - 1858.

PARIS

SOCIETE ANONYME

A PARTS D'INTERET ET A CAPITAL VARIABLE

DE LA CAISSE GENERALE ET CENTRALE DU SPIRITISME

Capital de fondation : 40,000 fr. - Siège et Administration : rue de Lille, 7.

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Introduction.

La rapidité avec laquelle se sont propagés dans toutes les parties du monde les phénomènes étranges des manifestations spirites est une preuve de l'intérêt qu'ils excitent. Simple objet de curiosité dans le principe, ils n'ont pas tardé à éveiller l'attention des hommes sérieux qui ont entrevu, dès l'abord, l'influence inévitable qu'ils doivent avoir sur l'état moral de la société. Les idées nouvelles qui en surgissent se popularisent chaque jour davantage, et rien n'en saurait arrêter le progrès, par la raison bien simple que ces phénomènes sont à la portée de tout le monde, ou à peu près, et que nulle puissance humaine ne peut les empêcher de se produire. Si on les étouffe sur un point, ils reparaissent en cent autres. Ceux donc qui pourraient y voir un inconvénient quelconque seront contraints, par la force des choses, d'en subir les conséquences, comme cela a lieu pour les industries nouvelles qui, à leur origine, froissent des intérêts privés, et avec lesquelles tout le monde finit par s'arranger, parce qu'on ne peut faire autrement. Que n'a-t-on pas fait et dit contre le magnétisme ! et pourtant toutes les foudres qu'on a lancées contre lui, toutes les armes dont on l'a frappé, même le ridicule, se sont émoussés devant la réalité, et n'ont servi qu'à le mettre de plus en plus en évidence. C'est que le magnétisme est une puissance naturelle, et que devant les forces de la nature, l'homme est un pygmée semblable à ces petits roquets qui aboient inutilement contre ce qui les effraie. Il en est des manifestations spirites comme du somnambulisme ; si elles ne se produisent pas au grand jour, publiquement, nul ne peut s'opposer à ce qu'elles aient lieu dans l'intimité, puisque chaque famille peut trouver un médium parmi ses membres, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, comme elle peut trouver un somnambule. Qui donc pourrait empêcher la première personne venue d'être médium et somnambule ? Ceux qui com-

battent la chose n'ont sans doute pas réfléchi à cela. Encore une fois, quand une force est dans la nature, on peut l'arrêter un instant : l'anéantir, jamais ! on ne fait qu'en détourner le cours. Or la puissance qui se révèle dans le phénomène des manifestations, quelle qu'en soit la cause, est dans la nature, comme celle du magnétisme ; on ne l'anéantira donc pas plus qu'on ne peut anéantir la puissance électrique. Ce qu'il faut faire, c'est de l'observer, d'en étudier toutes les phases pour en déduire les lois qui la régissent. Si c'est une erreur, une illusion, le temps en fera justice ; si c'est la vérité, la vérité est comme la vapeur : plus on la comprime, plus grande est sa force d'expansion.

On s'étonne avec raison que, tandis qu'en Amérique, les Etats-Unis seuls possèdent dix-sept journaux consacrés à ces matières, sans compter une foule d'écrits non périodiques, la France, celle des contrées de l'Europe où ces idées se sont le plus promptement acclimatées, n'en possède pas un seul[1]. On ne saurait donc contester l'utilité d'un organe spécial qui tienne le public au courant des progrès de cette science nouvelle, et le prémunisse contre l'exagération de la crédulité, aussi bien que contre celle du scepticisme. C'est cette lacune que nous nous proposons de remplir par la publication de cette Revue, dans le but d'offrir un moyen de communication à tous ceux qui s'intéressent à ces questions, et de rattacher par un lien commun ceux qui comprennent la doctrine spirite sous son véritable point de vue moral : la pratique du bien et la charité évangélique à l'égard de tout le monde.

S'il ne s'agissait que d'un recueil de faits, la tâche serait facile ; ils se multiplient sur tous les points avec une telle rapidité, que la matière ne ferait pas défaut ; mais des faits seuls deviendraient monotones par suite même de leur nombre et surtout de leur similitude. Ce qu'il faut à l'homme qui réfléchit, c'est quelque chose qui parle à son intelligence. Peu d'années se sont écoulées depuis l'apparition des premiers phénomènes, et déjà nous sommes loin des tables tournantes et parlantes, qui n'en étaient que l'enfance. Aujourd'hui c'est une science qui dévoile tout un monde de mystères, qui rend patentes les vérités éternelles qu'il n'était donné qu'à notre esprit de pressentir ; c'est une doctrine sublime qui montre à l'homme la route du devoir, et qui ouvre le champ le plus vaste qui ait encore été donné à l'observation du philosophe. Notre œuvre serait donc incomplète et stérile si nous restions dans les étroites limites d'une revue anecdotique dont l'intérêt serait bien vite épuisé.

---

[1] Il n'existe jusqu'à présent en Europe qu'un seul journal consacré à la doctrine spirite, c'est le *Journal de l'âme*, publié à Genève par le docteur Bœssinger. En Amérique, le seul journal français est le *Spiritualiste de la Nouvelle Orléans*, publié par M. Barthès.

On nous contestera peut-être la qualification de *science* que nous donnons au Spiritisme. Il ne saurait sans doute, *dans aucun cas,* avoir les caractères d'une science exacte, et c'est précisément là le tort de ceux qui prétendent le juger et l'expérimenter comme une analyse chimique ou un problème mathématique ; c'est déjà beaucoup qu'il ait celui d'une science philosophique. Toute science doit être basée sur des faits ; mais les faits seuls ne constituent pas la science ; la science naît de la coordination et de la déduction logique des faits : c'est l'ensemble des lois qui les régissent. Le Spiritisme est-il arrivé à l'état de science ? Si l'on entend une science parfaite, il serait sans doute prématuré de répondre affirmativement ; mais les observations sont dès aujourd'hui assez nombreuses pour pouvoir en déduire au moins des principes généraux, et c'est là que commence la science.

L'appréciation raisonnée des faits et des conséquences qui en découlent est donc un complément sans lequel notre publication serait d'une médiocre utilité, et n'offrirait qu'un intérêt très secondaire pour quiconque réfléchit et veut se rendre compte de ce qu'il voit. Toutefois, comme notre but est d'arriver à la vérité, nous accueillerons toutes les observations qui nous seront adressées, et nous essaierons, autant que nous le permettra l'état des connaissances acquises, soit de lever les doutes, soit d'éclairer les points encore obscurs. Notre revue sera ainsi une tribune ouverte, mais où la discussion ne devra jamais s'écarter des lois les plus strictes des convenances. En un mot, nous discuterons, mais nous ne *disputerons* pas. Les inconvenances de langage n'ont jamais été de bonnes raisons aux yeux des gens sensés ; c'est l'arme de ceux qui n'en ont pas de meilleure, et cette arme retourne contre celui qui s'en sert.

Bien que les phénomènes dont nous aurons à nous occuper se soient produits en ces derniers temps d'une manière plus générale, tout prouve qu'ils ont eu lieu dès les temps les plus reculés. Il n'en est point des phénomènes naturels comme des inventions qui suivent le progrès de l'esprit humain ; dès lors qu'ils sont dans l'ordre des choses, la cause en est aussi vieille que le monde, et les effets ont dû se produire à toutes les époques. Ce dont nous sommes témoins aujourd'hui n'est donc point une découverte moderne : c'est le réveil de l'antiquité, mais de l'antiquité dégagée de l'entourage mystique qui a engendré les superstitions, de l'antiquité éclairée par la civilisation et le progrès dans les choses positives.

La conséquence capitale qui ressort de ces phénomènes est la communication que les hommes peuvent établir avec les êtres du monde incorporel, et la connaissance qu'ils peuvent, dans certaines limites, acquérir sur leur état futur. Le fait des communications avec le monde invisible se trouve, en termes non équivoques, dans les livres bibliques ; mais d'un côté, pour certains

sceptiques, la Bible n'est point une autorité suffisante ; de l'autre, pour les croyants, ce sont des faits surnaturels, suscités par une faveur spéciale de la Divinité. Ce ne serait point là, pour tout le monde, une preuve de la généralité de ces manifestations, si nous ne les trouvions à mille autres sources différentes. L'existence des Esprits, et leur intervention dans le monde corporel, est attestée et démontrée, non plus comme un fait exceptionnel, mais comme un principe général, dans saint Augustin, saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze et beaucoup d'autres Pères de l'Eglise. Cette croyance forme en outre la base de tous les systèmes religieux. Les plus savants philosophes de l'antiquité l'ont admise : Platon, Zoroastre, Confucius, Apulée, Pythagore, Apollonius de Tyane et tant d'autres. Nous la trouvons dans les mystères et les oracles, chez les Grecs, les Egyptiens, les Indiens, les Chaldéens, les Romains, les Perses, les Chinois. Nous la voyons survivre à toutes les vicissitudes des peuples, à toutes les persécutions, braver toutes les révolutions physiques et morales de l'humanité. Plus tard nous la trouvons dans les devins et sorciers du moyen âge, dans les Willis et les Walkiries des Scandinaves, les Elfes des Teutons, les Leschies et les Domeschnies Doughi des Slaves, les Ourisks et les Brownies de l'Ecosse, les Poulpicans et les Tensarpoulicts des Bretons, les Cémis des Caraïbes, en un mot dans toute la phalange des nymphes, des génies bons et mauvais, des sylphes, des gnomes, des fées, des lutins dont toutes les nations ont peuplé l'espace. Nous trouvons la pratique des évocations chez les peuples de la Sibérie, au Kamtchatka, en Islande, chez les Indiens de l'Amérique du Nord, chez les aborigènes du Mexique et du Pérou, dans la Polynésie et jusque chez les stupides sauvages de la Nouvelle-Hollande. De quelques absurdités que cette croyance soit entourée et travestie selon les temps et les lieux, on ne peut disconvenir qu'elle part d'un même principe, plus ou moins défiguré ; or, une doctrine ne devient pas universelle, ne survit pas à des milliers de générations, ne s'implante pas d'un pôle à l'autre chez les peuples les plus dissemblables, et à tous les degrés de l'échelle sociale, sans être fondée sur quelque chose de positif. Quel est ce quelque chose ? C'est ce que nous démontrent les récentes manifestations. Chercher les rapports qu'il peut y avoir entre ces manifestations et toutes ces croyances, c'est chercher la vérité. L'histoire de la doctrine spirite est en quelque sorte celle de l'esprit humain ; nous aurons à l'étudier à toutes ses sources, qui nous fourniront une mine inépuisable d'observations aussi instructives qu'intéressantes sur des faits généralement peu connus. Cette partie nous donnera l'occasion d'expliquer l'origine d'une foule de légendes et de croyances populaires, en faisant la part de la vérité, de l'allégorie et de la superstition.

Pour ce qui concerne les manifestations actuelles, nous rendrons compte

de tous les phénomènes patents dont nous serons témoin, ou qui viendront à notre connaissance, lorsqu'ils nous paraîtront mériter l'attention de nos lecteurs. Il en sera de même des effets spontanés qui se produisent souvent chez les personnes même les plus étrangères à la pratique des manifestations spirites, et qui révèlent soit l'action d'une puissance occulte, soit l'indépendance de l'âme ; tels sont les faits de visions, apparitions, double vue, pressentiments, avertissements intimes, voix secrètes, etc. A la relation des faits nous ajouterons l'explication telle qu'elle ressort de l'ensemble des principes. Nous ferons remarquer à ce sujet que ces principes sont ceux qui découlent de l'enseignement même donné par les Esprits, et que nous ferons toujours abstraction de nos propres idées. Ce n'est donc point une théorie personnelle que nous exposerons, mais celle qui nous aura été communiquée, et dont nous ne serons que l'interprète.

Une large part sera également réservée aux communications écrites ou verbales des Esprits toutes les fois qu'elles auront un but utile, ainsi qu'aux évocations des personnages anciens ou modernes, connus ou obscurs, sans négliger les évocations intimes qui souvent ne sont pas les moins instructives ; nous embrasserons, en un mot, toutes les phases des manifestations matérielles et intelligentes du monde incorporel.

La doctrine spirite nous offre enfin la seule solution possible et rationnelle d'une foule de phénomènes moraux et anthropologiques dont nous sommes journellement. témoins, et dont on chercherait vainement l'explication dans toutes les doctrines connues. Nous rangerons dans cette catégorie, par exemple, la simultanéité des pensées, l'anomalie de certains caractères, les sympathies et les antipathies, les connaissances intuitives, les aptitudes, les propensions, les destinées qui semblent empreintes de fatalité, et dans un cadre plus général, le caractère distinctif des peuples, leur progrès ou leur dégénérescence, etc. A la citation des faits nous ajouterons la recherche des causes qui ont pu les produire. De l'appréciation des actes, il ressortira naturellement d'utiles enseignements sur la ligne de conduite la plus conforme à la saine morale. Dans leurs instructions, les Esprits supérieurs ont toujours pour but d'exciter chez les hommes l'amour du bien par la pratique des préceptes évangéliques ; ils nous tracent par cela même la pensée qui doit présider à la rédaction de ce recueil.

Notre cadre, comme on le voit, comprend tout ce qui se rattache à la connaissance de la partie métaphysique de l'homme ; nous l'étudierons dans son état présent et dans son état futur, car étudier la nature des Esprits, c'est étudier l'homme, puisqu'il doit faire un jour partie du monde des Esprits ; c'est pourquoi nous avons ajouté à notre titre principal celui de *journal d'études psychologiques*, afin d'en faire comprendre toute la portée.

Nota. Quelque multipliées que soient nos observations personnelles, et les sources où nous avons puisé, nous ne nous dissimulons ni les difficultés de la tâche, ni notre insuffisance. Nous avons compté, pour y suppléer, sur le concours bienveillant de tous ceux qui s'intéressent à ces questions ; nous serons donc très reconnaissant des communications qu'ils voudront bien nous transmettre sur les divers objets de nos études ; nous appelons à cet effet leur attention sur ceux des points suivants sur lesquels ils pourront nous fournir des documents :

1° Manifestations matérielles ou intelligentes obtenues dans les réunions auxquelles ils sont à même d'assister ;

2° Faits de lucidité somnambulique et d'extase ;

3° Faits de seconde vue, prévisions, pressentiments, etc. ;

4° Faits relatifs au pouvoir occulte attribué, à tort ou à raison, à certains individus ;

5° Légendes et croyances populaires ;

6° Faits de visions et apparitions ;

7° Phénomènes psychologiques particuliers qui s'accomplissent quelquefois à l'instant de la mort ;

8° Problèmes moraux et psychologiques à résoudre ;

9° Faits moraux, actes remarquables de dévouement et d'abnégation dont il peut être utile de propager l'exemple ;

10° Indication d'ouvrages anciens ou modernes, français ou étrangers, où se trouvent des faits relatifs à la manifestation des intelligences occultes, avec la désignation et, s'il se peut, la citation des passages. Il en est de même en ce qui concerne l'opinion émise sur l'existence des Esprits et leurs rapports avec les hommes par les auteurs anciens ou modernes dont le nom et le savoir peuvent faire autorité.

Nous ne ferons connaître les noms des personnes qui voudront bien nous adresser des communications qu'autant que nous y serons formellement autorisé.

Différentes natures de manifestations.

Les Esprits attestent leur présence de diverses manières, selon leur aptitude, leur volonté et leur plus ou moins grand degré d'élévation. Tous les phénomènes dont nous aurons occasion de nous occuper se rapportent naturellement à l'un ou à l'autre de ces modes de communication. Nous croyons donc devoir, pour faciliter l'intelligence des faits, ouvrir la série de nos

articles par le tableau des différentes natures de manifestations. On peut les résumer ainsi :

1° *Action occulte*, quand elle n'a rien d'ostensible. Telles sont, par exemple, les inspirations ou suggestions de pensées, les avertissements intimes, l'influence sur les événements, etc.

2° *Action patente* ou *manifestation*, quand elle est appréciable d'une manière quelconque.

3° *Manifestations physiques* ou *matérielles* ; ce sont celles qui se traduisent par des phénomènes sensibles, tels que les bruits, le mouvement et le déplacement des objets. Ces manifestations ne comportent très souvent aucun sens direct ; elles n'ont pour but que d'appeler notre attention sur quelque chose, et de nous convaincre de la présence d'une puissance extra-humaine.

4° *Manifestations visuelles*, ou *apparitions*, quand l'Esprit se produit à la vue sous une forme quelconque, sans avoir rien des propriétés connues de la matière.

5° *Manifestations intelligentes*, quand elles révèlent une pensée. Toute manifestation qui comporte un sens, ne fût-ce qu'un simple mouvement ou un bruit qui accuse une certaine liberté d'action, répond à une pensée ou obéit à une volonté, est une manifestation intelligente. Il y en a de tous les degrés.

6° Les *communications* ; ce sont les manifestations intelligentes qui ont pour objet un échange suivi de pensée entre l'homme et les Esprits.

La nature des communications varie selon le degré d'élévation ou d'infériorité, de savoir ou d'ignorance de l'Esprit qui se manifeste, et selon la nature du sujet que l'on traite. Elles peuvent être : *frivoles*, *grossières*, *sérieuses* ou *instructives*.

Les communications frivoles émanent d'Esprits légers, moqueurs et espiègles, plus malins que méchants, qui n'attachent aucune importance à ce qu'ils disent.

Les communications grossières se traduisent par des expressions qui choquent les bienséances. Elles n'émanent que d'Esprits inférieurs ou qui n'ont pas encore dépouillé toutes les impuretés de la matière.

Les communications sérieuses sont graves quant au sujet et à la manière dont elles sont faites. Le langage des Esprits supérieurs est toujours digne et pur de toute trivialité. Toute communication qui exclut la frivolité et la grossièreté, et qui a un but utile, fût-il d'intérêt privé, est par cela même sérieuse.

Les communications instructives sont les communications sérieuses qui ont pour objet principal un enseignement quelconque donné par les Esprits sur les sciences, la morale, la philosophie, etc. Elles sont plus ou moins pro-

fondes et plus ou moins dans *le vrai*, selon le degré d'élévation et de *dématérialisation* de l'Esprit. Pour retirer de ces communications un fruit réel, il faut qu'elles soient régulières et suivies avec persévérance. Les Esprits sérieux s'attachent à ceux qui veulent s'instruire et ils les secondent, tandis qu'ils laissent aux Esprits légers le soin d'amuser par des facéties ceux qui ne voient dans ces manifestations qu'une distraction passagère. Ce n'est que par la régularité et la fréquence des communications qu'on peut apprécier la valeur morale et intellectuelle des Esprits avec lesquels on s'entretient, et le degré de confiance qu'ils méritent. S'il faut de l'expérience pour juger les hommes, il en faut plus encore peut-être pour juger les Esprits.

Différents modes de communications.

Les communications intelligentes entre les Esprits et les hommes peuvent avoir lieu par les signes, par l'écriture et par la parole.

Les signes consistent dans le mouvement significatif de certains objets, et plus souvent dans les bruits ou coups frappés. Lorsque ces phénomènes comportent un sens, ils ne permettent pas de douter de l'intervention d'une intelligence occulte, par la raison que *si tout effet a une cause, tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente*.

Sous l'influence de certaines personnes, désignées sous le nom de *médiums*, et quelquefois spontanément, un objet quelconque peut exécuter des mouvements de convention, frapper un nombre déterminé de coups et transmettre ainsi des réponses par *oui* et par *non* ou par la désignation des lettres de l'alphabet.

Les coups peuvent aussi se faire entendre sans aucun mouvement apparent et sans cause ostensible, soit à la surface, soit dans les *tissus* même des corps inertes, dans un mur, dans une pierre, dans un meuble ou tout autre objet. De tous ces objets les tables étant les plus commodes par leur mobilité et par la facilité qu'on a de se placer autour, c'est le moyen dont on s'est le plus fréquemment servi : de là la désignation du phénomène en général par les expressions assez triviales de *tables parlantes* et de *danse des tables* ; expressions qu'il convient de bannir, d'abord parce qu'elles prêtent au ridicule, secondement parce qu'elles peuvent induire en erreur en faisant croire que les tables ont à cet égard une influence spéciale.

Nous donnerons à ce mode de communication le nom de *sématologie spirite*, mot qui rend parfaitement l'idée et comprend toutes les variétés de communications par signes, mouvement des corps ou coups frappés. Un de nos

correspondants nous proposait même de désigner spécialement ce dernier moyen, celui des coups, par le mot *typtologie*.

Le second mode de communication est l'écriture ; nous le désignerons sous le nom de *psychographie* également employé par un correspondant.

Pour se communiquer par l'écriture, les Esprits emploient, comme intermédiaires, certaines personnes douées de la faculté d'écrire sous l'influence de la puissance occulte qui les dirige, et qui cèdent à un pouvoir évidemment en dehors de leur contrôle ; car elles ne peuvent ni s'arrêter, ni poursuivre à volonté, et le plus souvent n'ont pas conscience de ce qu'elles écrivent. Leur main est agitée par un mouvement involontaire, presque fébrile ; elles saisissent le crayon malgré elles, et le quittent de même ; ni la volonté, ni le désir ne peuvent le faire marcher s'il ne le doit pas. C'est la *psychographie directe*.

L'écriture s'obtient aussi par la seule imposition des mains sur un objet convenablement disposé et muni d'un crayon ou de tout autre instrument propre à écrire. Les objets le plus généralement employés sont des planchettes ou des corbeilles disposées à cet effet. La puissance occulte qui agit sur la personne se transmet à l'objet, qui devient ainsi un appendice de la main, et lui imprime le mouvement nécessaire pour tracer des caractères. C'est la *psychographie indirecte*.

Les communications transmises par la psychographie sont plus ou moins étendues, selon le degré de la faculté médiatrice. Quelques-uns n'obtiennent que des mots ; chez d'autres la faculté se développe par l'exercice, et ils écrivent des phrases complètes, et souvent des dissertations développées sur des sujets proposés, ou traités spontanément par les Esprits sans être provoqués par aucune question.

L'écriture est quelquefois nette et très lisible ; d'autres fois elle n'est déchiffrable que pour celui qui écrit, et qui la lit alors par une sorte d'intuition ou de double vue.

Sous la main de la même personne l'écriture change en général d'une manière complète avec l'intelligence occulte qui se manifeste, et le même caractère d'écriture se reproduit chaque fois que la même intelligence se manifeste de nouveau. Ce fait, cependant, n'a rien d'absolu.

Les Esprits transmettent quelquefois certaines communications écrites sans intermédiaire direct. Les caractères, dans ce cas, sont tracés spontanément par une puissance extra-humaine, visible ou invisible. Comme il est utile que chaque chose ait un nom, afin de pouvoir s'entendre, nous donnerons à ce mode de communication écrite celui de *spiritographie*, pour le distinguer de la *psychographie* ou écriture obtenue par un médium. La différence de ces deux mots est facile à saisir. Dans la psychographie, l'âme du mé-

dium joue nécessairement un certain rôle, au moins comme intermédiaire, tandis que dans la spiritographie c'est l'Esprit qui agit directement par lui-même.

Le troisième mode de communication est la parole. Certaines personnes subissent dans les organes de la voix l'influence de la puissance occulte qui se fait sentir dans la main de celles qui écrivent. Elles transmettent par la parole tout ce que d'autres transmettent par l'écriture.

Les communications verbales, comme les communications écrites, ont quelquefois lieu sans intermédiaire corporel. Des mots et des phrases peuvent retentir à nos oreilles ou dans notre cerveau, sans cause physique apparente. Des Esprits peuvent également nous apparaître en songe ou dans l'état de veille, et nous adresser la parole pour nous donner des avertissements ou des instructions.

Pour suivre le même système de nomenclature que nous avons adopté pour les communications écrites, nous devrions appeler la parole transmise par le médium *psychologie*, et celle provenant directement de l'Esprit *spiritologie*. Mais le mot *psychologie* ayant déjà une acception connue, nous ne pouvons l'en détourner. Nous désignerons donc toutes les communications verbales sous le nom de *spiritologie*, les premières par les mots de *spiritologie médiate*, et les secondes par ceux de *spiritologie directe*.

Des différents modes de communication, la *sématologie* est le plus incomplet ; il est très lent et ne se prête qu'avec difficulté à des développements d'une certaine étendue. Les Esprits supérieurs ne s'en servent pas volontiers, soit à cause de la lenteur, soit parce que les réponses par *oui* et par *non* sont incomplètes et sujettes à erreur. Pour l'enseignement, ils préfèrent les plus prompts : l'écriture et la parole.

L'écriture et la parole sont en effet les moyens les plus complets pour la transmission de la pensée des Esprits, soit par la précision des réponses, soit par l'étendue des développements qu'elles comportent. L'écriture a l'avantage de laisser des traces matérielles, et d'être un des moyens les plus propres à combattre le doute. Du reste, on n'est pas libre de choisir ; les esprits se communiquent par les moyens qu'ils jugent à propos : cela dépend des aptitudes.

Réponses des Esprits à quelques questions.

Dem. Comment des Esprits peuvent-ils agir sur la matière ? cela semble contraire à toutes les idées que nous nous faisons de la nature des Esprits.

Rép. « Selon vous, l'Esprit n'est rien, c'est une erreur ; nous l'avons dit, l'Esprit est quelque chose, c'est pourquoi il peut agir par lui-même : mais votre monde est trop grossier pour qu'il puisse le faire sans intermédiaire, c'est-à-dire sans le lien qui unit l'Esprit à la matière. »

Remarque. Le lien qui unit l'Esprit à la matière étant lui-même, sinon immatériel, du moins impalpable, cette réponse ne résoudrait pas la question si nous n'avions l'exemple de puissances également insaisissables agissant sur la matière ; c'est ainsi que la pensée est la cause première de tous nos mouvements volontaires ; que l'électricité renverse, soulève et transporte des masses inertes. De ce qu'on ne connaît pas le ressort, il serait illogique de conclure qu'il n'existe pas. L'Esprit peut donc avoir des leviers qui nous sont inconnus ; la nature nous prouve tous les jours que sa puissance ne s'arrête pas au témoignage des sens. Dans les phénomènes spirites, la cause immédiate est sans contredit un agent physique ; mais la cause première est une intelligence qui agit sur cet agent, comme notre pensée agit sur nos membres. Quand nous voulons frapper, c'est notre bras qui agit, ce n'est pas la pensée qui frappe : elle dirige le bras.

Dem. Parmi les Esprits qui produisent des effets matériels, ceux que l'on appelle *frappeurs* forment-ils une catégorie spéciale, ou bien sont-ce les mêmes qui produisent les mouvements et les bruits ?

Rép. « Le même Esprit peut certainement produire des effets très différents, mais il y en a qui s'occupent plus particulièrement de certaines choses, comme, parmi vous, vous avez des forgerons et des faiseurs de tours de force. »

Dem. L'Esprit qui agit sur les corps solides, soit pour les mouvoir, soit pour frapper, est-il dans la substance même du corps, ou bien en dehors de cette substance ?

Rép. « L'un et l'autre ; nous avons dit que la matière n'est point un obstacle pour les Esprits : ils pénètrent tout. »

Dem. Les manifestations matérielles, telles que les bruits, le mouvement des objets et tous ces phénomènes que l'on se plaît souvent à provoquer, sont-elles produites indistinctement par les Esprits supérieurs et par les Esprits inférieurs ?

Rép. « Ce ne sont que les Esprits inférieurs qui s'occupent de ces choses. Les Esprits supérieurs s'en servent quelquefois comme tu ferais d'un porte-

faix, afin d'amener à les écouter. Peux-tu croire que les Esprits d'un ordre supérieur soient à vos ordres pour vous amuser par des pasquinades ? C'est comme si tu demandais si, dans ton monde, ce sont des hommes savants et sérieux qui font les jongleurs et les bateleurs. »

Remarque. Les Esprits qui se révèlent par des effets matériels sont en général d'un ordre inférieur. Ils amusent ou étonnent ceux pour qui le spectacle des yeux a plus d'attrait que l'exercice de l'intelligence ; ce sont en quelque sorte les saltimbanques du monde spirite. Ils agissent quelquefois spontanément ; d'autres fois, par l'ordre d'Esprits supérieurs.

Si les communications des Esprits supérieurs offrent un intérêt plus sérieux, les manifestations physiques ont également leur utilité pour l'observateur ; elles nous révèlent des forces inconnues dans la nature, et nous donnent le moyen d'étudier le caractère, et, si nous pouvons nous exprimer ainsi, les mœurs de toutes les classes de la population spirite.

Dem. Comment prouver que la puissance occulte qui agit dans les manifestations spirites est en dehors de l'homme ? Ne pourrait-on pas penser qu'elle réside en lui-même, c'est-à-dire qu'il agit sous l'impulsion de son propre Esprit ?

Rép. « Quand une chose se fait contre ta volonté et ton désir, il est certain que ce n'est pas toi qui la produis ; mais souvent tu es le levier dont l'Esprit se sert pour agir, et ta volonté lui vient en aide ; tu peux être un instrument plus ou moins commode pour lui. »

Remarque. C'est surtout dans les communications intelligentes que l'intervention d'une puissance étrangère devient patente. Lorsque ces communications sont spontanées et en dehors de notre pensée et de notre contrôle, lorsqu'elles répondent à des questions dont la solution est inconnue des assistants, il faut bien en chercher la cause en dehors de nous. Cela, devient évident pour quiconque observe les faits avec attention et persévérance ; les nuances de détail échappent à l'observateur superficiel.

Dem. Tous les Esprits sont-ils aptes à donner des manifestations intelligentes ?

Rép. « Oui, puisque tous les Esprits sont des intelligences ; mais, comme il y en a de tous les degrés, c'est comme parmi vous ; les uns disent des choses insignifiantes ou stupides, les autres des choses sensées. »

Dem. Tous les Esprits sont-ils aptes à comprendre les questions qu'on leur pose ?

Rép. « Non ; les Esprits inférieurs sont incapables de comprendre certaines questions, ce qui ne les empêche pas de répondre bien ou mal ; c'est encore comme parmi vous. »

Remarque. On voit par là combien il est essentiel de se mettre en garde

contre la croyance au savoir indéfini des Esprits. Il en est d'eux comme des hommes ; il ne suffit pas d'interroger le premier venu pour avoir une réponse sensée, il faut savoir à qui l'on s'adresse.

Quiconque veut connaître les mœurs d'un peuple doit l'étudier depuis le bas jusqu'au sommet de l'échelle ; n'en voir qu'une classe, c'est s'en faire une idée fausse si l'on juge le tout par la partie. Le peuple des Esprits est comme les nôtres ; il y a de tout, du bon, du mauvais, du sublime, du trivial, du savoir et de l'ignorance. Quiconque ne l'a pas observé en philosophe à tous les degrés ne peut se flatter de le connaître. Les manifestations physiques nous font connaître les Esprits de bas étage ; c'est la rue et la chaumière. Les communications instructives et savantes nous mettent en rapport avec les Esprits élevés ; c'est l'élite de la société : le château, l'institut.

Manifestations physiques.

Nous lisons ce qui suit dans le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* du mois de février 1857 :

- « Dernièrement nous demandâmes si tous les Esprits indistinctement faisaient mouvoir les tables, produisaient des bruits, etc. ; et aussitôt la main d'une dame, trop sérieuse pour jouer avec ces choses, traça violemment ces mots :

- « Qui est-ce qui fait danser les singes dans vos rues ? Sont-ce des hommes supérieurs ? »

» Un ami, Espagnol de naissance, qui était spiritualiste, et qui mourut l'été dernier, nous a fait diverses communications ; dans l'une d'elles on trouve ce passage :

« Les manifestations que vous cherchez ne sont pas au nombre de celles qui plaisent le plus aux Esprits sérieux et élevés. Nous avouerons néanmoins qu'elles ont leur utilité, parce que, plus qu'aucune autre peut-être, elles peuvent servir à convaincre les hommes d'aujourd'hui.

» Pour obtenir ces manifestations, il faut nécessairement qu'il se développe certains médiums dont la constitution physique soit en harmonie avec les Esprits qui peuvent les produire. Nul doute que vous n'en voyiez plus tard se développer parmi vous ; et alors ce ne seront plus des petits coups que vous entendrez, mais bien des bruits semblables à un feu roulant de mousqueterie entremêlé de coups de canon. »

» Dans une partie reculée de la ville, se trouve une maison habitée par une famille allemande ; on y entend des bruits étranges, en même temps

que certains objets y sont déplacés ; on nous l'a du moins assuré, car nous ne l'avons pas vérifié ; mais pensant que le chef de cette famille pourrait nous être utile, nous l'avons invité à quelques-unes des séances qui ont pour but ce genre de manifestations, et plus tard la femme de ce brave homme n'a pas voulu qu'il continuât à être des nôtres, parce que, nous a dit ce dernier, le tapage s'est accru chez eux. A ce propos, voici ce qui nous a été écrit par la main de Madame…

« Nous ne pouvons pas empêcher les Esprits imparfaits de faire du bruit ou autres choses gênantes et même effrayantes ; mais le fait d'être en rapport avec nous, qui sommes bien intentionnés, ne peut que diminuer l'influence qu'ils exercent sur le médium dont il est question. »

Nous ferons remarquer la concordance parfaite qui existe entre ce que les Esprits ont dit à la Nouvelle-Orléans touchant la source des manifestations physiques et ce qui nous a été dit à nous-même. Rien ne saurait, en effet, peindre cette origine avec plus d'énergie que cette réponse à la fois si spirituelle et si profonde : « *Qui est-ce qui fait danser les singes dans vos rues ? sont-ce des hommes supérieurs ?* »

Nous aurons occasion de rapporter, d'après les journaux d'Amérique, de nombreux exemples de ces sortes de manifestations, bien autrement extraordinaires que ceux que nous venons de citer. On nous répondra, sans doute, par ce proverbe : « A beau mentir qui vient de loin. » Quand des choses aussi merveilleuses nous viennent de 2,000 lieues, et qu'on n'a pu les vérifier, on conçoit le doute ; mais ces phénomènes ont franchi les mers avec M. Home, qui nous en a donné des échantillons. Il est vrai que M. Home ne s'est pas mis sur un théâtre pour opérer ses prodiges, et que tout le monde, moyennant un prix d'entrée, n'a pu les voir ; c'est pourquoi beaucoup de gens le traitent d'habile prestidigitateur, sans réfléchir que l'élite de la société qui a été témoin de ces phénomènes ne se serait pas bénévolement prêtée à lui servir de compère. Si M. Home avait été un charlatan, il n'aurait eu garde de refuser les offres brillantes de maints établissements publics et aurait ramassé l'or à pleines mains. Son désintéressement est la réponse la plus péremptoire qu'on puisse faire à ses détracteurs. Un charlatanisme désintéressé serait un non-sens et une monstruosité. Nous parlerons plus tard et plus en détail de M. Home et de la mission qui l'a conduit en France. Voici, en attendant, un fait de manifestation spontanée qu'un médecin distingué, digne de toute confiance, nous a rapporté, et qui est d'autant plus authentique que les choses se sont passées à sa connaissance personnelle.

Une famille respectable avait pour bonne une jeune orpheline de quatorze ans dont le bon naturel et la douceur de caractère lui avaient concilié l'affection de ses maîtres. Sur le même carré habitait une autre famille dont la femme

avait, on ne sait pourquoi, pris cette jeune fille en grippe, au point qu'il n'est sorte de mauvais procédés dont elle ne fût l'objet. Un jour qu'elle rentrait, la voisine sort en fureur, armée d'un balai, et veut la frapper. Effrayée, elle se précipite contre la porte, veut sonner : malheureusement, le cordon se trouve coupé, et elle ne peut y atteindre ; mais voilà que la sonnette s'agite d'elle-même, et l'on vient ouvrir. Dans son trouble elle ne se rendit point compte de ce qui s'était passé ; mais depuis, la sonnette continua de sonner de temps à autre, sans motif connu, tantôt le jour, tantôt la nuit, et quand on allait voir à la porte on ne trouvait personne. Les voisins du carré furent accusés de jouer ces mauvais tours ; plainte fut portée devant le commissaire de police, qui fit une enquête, chercha si quelque cordon secret communiquait au-dehors, et ne put rien découvrir ; cependant la chose continuait de plus belle au détriment du repos de tout le monde, et surtout de la petite bonne accusée d'être la cause de ce tapage. D'après le conseil qui leur fut donné, les maîtres de la jeune fille se décidèrent à l'éloigner de chez eux, et la placèrent chez des amis à la campagne. Depuis lors la sonnette resta tranquille, et rien de semblable ne se produisit au nouveau domicile de l'orpheline.

Ce fait, comme beaucoup d'autres que nous aurons à relater, ne se passait pas sur les bords du Missouri ou de l'Ohio, mais à Paris, passage des Panoramas. Reste maintenant à l'expliquer. La jeune fille ne touchait pas à la sonnette, c'est positif ; elle était trop terrifiée de ce qui se passait pour songer à une espièglerie dont elle eût été la première victime. Une chose non moins positive, c'est que l'agitation de la sonnette était due à sa présence, puisque l'effet cessa quand elle fut partie. Le médecin qui a été témoin du fait l'explique par une puissante action magnétique exercée par la jeune fille à son insu. Cette raison ne nous paraît nullement concluante, car pourquoi aurait-elle perdu cette puissance après son départ ? Il dit à cela que la terreur inspirée par la présence de la voisine devait produire chez la jeune fille une surexcitation de nature à développer l'action magnétique, et que l'effet cessa avec la cause. Nous avouons n'être point convaincu par ce raisonnement. Si l'intervention d'une puissance occulte n'est pas ici démontrée d'une manière péremptoire, elle est au moins probable, d'après les faits analogues que nous connaissons. Admettant donc cette intervention, nous dirons que dans la circonstance où le fait s'est produit pour la première fois, un Esprit protecteur a probablement voulu faire échapper la jeune fille au danger qu'elle courait ; que, malgré l'affection que ses maîtres avaient pour elle, il était peut-être de son intérêt qu'elle sortit de cette maison ; c'est pourquoi le bruit a continué jusqu'à ce qu'elle en fût partie.

Les Gobelins.

L'intervention d'êtres incorporels dans le détail de la vie privée a fait partie des croyances populaires de tous les temps. Il ne peut sans doute entrer dans la pensée d'aucune personne sensée de prendre à la lettre toutes les légendes, toutes les histoires diaboliques et tous les contes ridicules que l'on se plaît à raconter au coin du feu. Cependant les phénomènes dont nous sommes témoins prouvent que ces contes mêmes reposent sur quelque chose, car ce qui se passe de nos jours a pu et dû se passer à d'autres époques. Que l'on dégage ces contes du merveilleux et du fantastique dont la superstition les a affublés, et l'on trouvera tous les caractères, faits et gestes de nos Esprits modernes ; les uns bons, bienveillants, obligeants, se plaisant à rendre service, comme les bons *Brownies* ; d'autres, plus ou moins malins, espiègles, capricieux, et même méchants, comme les *Gobelins* de la Normandie, que l'on retrouve sous les noms de *Bogles* en Ecosse, de *Bogharts* en Angleterre, de *Cluricaunes* en Irlande, de *Pucks* en Allemagne. Selon la tradition populaire, ces lutins s'introduisent dans les maisons, où ils cherchent toutes les occasions de jouer de mauvais tours. « Ils frappent aux portes, remuent les meubles, donnent des coups sur les tonneaux, cognent contre les plafonds et planchers, sifflent à mi-voix, poussent des soupirs lamentables, tirent les couvertures et les rideaux de ceux qui sont couchés, etc. »

Le Boghart des Anglais exerce particulièrement ses malices contre les enfants, qu'il semble avoir en aversion. « Il leur arrache souvent leur tartine de beurre et leur écuelle de lait, agite pendant la nuit les rideaux de leur lit ; il monte et descend les escaliers avec grand bruit, jette sur le plancher les plats et les assiettes, et cause beaucoup d'autres dégâts dans les maisons. »

Dans quelques endroits de la France, les Gobelins sont considérés comme une espèce de lutins domestiques, que l'on a soin de nourrir des mets les plus délicats, parce qu'ils apportent à leurs maîtres du blé volé dans les greniers d'autrui. Il est vraiment curieux de retrouver cette vieille superstition de l'ancienne Gaule chez les Borussiens du dixième siècle (les Prussiens d'aujourd'hui). Leurs *Koltkys*, ou génies domestiques, allaient aussi dérober du blé dans les greniers pour l'apporter à ceux qu'ils affectionnaient.

Qui ne reconnaîtra dans ces lutineries, - à part l'indélicatesse du blé volé, dont il est probable que les fauteurs se disculpaient au détriment de la réputation des Esprits - qui, disons-nous, ne reconnaîtra nos Esprits frappeurs et ceux qu'on peut, sans leur faire injure, appeler perturbateurs ? Qu'un fait semblable à celui que nous avons rapporté plus haut de cette jeune fille du passage des

Panoramas se soit passé dans une campagne, il sera sans aucun doute mis sur le compte du Gobelin de l'endroit, puis amplifié par l'imagination féconde des commères ; on ne manquera pas d'avoir vu le petit démon accroché à la sonnette, ricanant, et faisant des grimaces aux dupes qui allaient ouvrir la porte.

Evocations particulières.

Mère, je suis là !

Madame *** venait de perdre depuis quelques mois sa fille unique, âgée de quatorze ans, objet de toute sa tendresse, et bien digne de ses regrets par les qualités qui promettaient d'en faire une femme accomplie. Cette jeune personne avait succombé à une longue et douloureuse maladie. La mère, inconsolable de cette perte, voyait de jour en jour sa santé s'altérer, et répétait sans cesse qu'elle irait bientôt rejoindre sa fille. Instruite de la possibilité de communiquer avec les êtres d'outre-tombe, Madame *** résolut de chercher, dans un entretien avec son enfant, un adoucissement à sa peine. Une dame de sa connaissance était médium ; mais, peu expérimentées l'une et l'autre pour de semblables évocations, surtout dans une circonstance aussi solennelle, on me pria d'y assister. Nous n'étions que trois : la mère, le médium et moi. Voici le résultat de cette première séance.

LA MÈRE. Au nom de Dieu Tout-Puissant, Esprit de Julie ***, ma fille chérie, je te prie de venir si Dieu le permet.

JULIE. Mère ! je suis là.

LA MÈRE. Est-ce bien toi, mon enfant, qui me réponds ? Comment puis-je savoir que c'est toi ?

JULIE. Lili.

(C'était un petit nom familier donné à la jeune fille dans son enfance ; il n'était connu ni du médium ni de moi, attendu que depuis plusieurs années on ne l'appelait que par son nom de Julie. A ce signe, l'identité était évidente ; la mère, ne pouvant maîtriser son émotion, éclata en sanglots.)

JULIE. Mère ! pourquoi t'affliger ? Je suis heureuse, bien heureuse ; je ne souffre plus et je te vois toujours.

LA MÈRE. Mais moi je ne te vois pas. Où es-tu ?

JULIE. Là, à côté de toi, ma main sur Madame *** (le médium) pour lui faire écrire ce que je te dis. Vois mon écriture. (L'écriture était en effet celle de sa fille.)

LA MÈRE. Tu dis : ma main ; tu as donc un corps ?

JULIE. Je n'ai plus ce corps qui me faisait tant souffrir ; mais j'en ai l'apparence. N'es-tu pas contente que je ne souffre plus, puisque je puis causer avec toi ?

LA MÈRE. Si je te voyais je te reconnaîtrais donc !

JULIE. Oui, sans doute, et tu m'as déjà vue souvent dans tes rêves.

LA MÈRE. Je t'ai revue en effet dans mes rêves, mais j'ai cru que c'était un effet de mon imagination, un souvenir.

JULIE. Non ; c'est bien moi qui suis toujours avec toi et qui cherche à te consoler ; c'est moi qui t'ai inspiré l'idée de m'évoquer. J'ai bien des choses à te dire. Défie-toi de M. *** ; il n'est pas franc.

(Ce monsieur, connu de la mère seule, et nommé ainsi spontanément, était une nouvelle preuve de l'identité de l'Esprit qui se manifestait.)

LA MÈRE. Que peut donc faire contre moi Monsieur *** ?

JULIE. Je ne puis te le dire ; cela m'est défendu. Je ne puis que t'avertir de t'en méfier.

LA MÈRE. Es-tu parmi les anges ?

JULIE. Oh ! pas encore ; je ne suis pas assez parfaite.

LA MÈRE. Je ne te connaissais cependant aucun défaut ; tu étais bonne, douce, aimante et bienveillante pour tout le monde ; est-ce que cela, ne suffit pas ?

JULIE. Pour toi, mère chérie, je n'avais aucun défaut ; je le croyais : tu me le disais si souvent ! Mais à présent, je vois ce qui me manque pour être parfaite.

LA MÈRE. Comment acquerras-tu les qualités qui te manquent ?

JULIE. Dans de nouvelles existences qui seront de plus en plus heureuses.

LA MÈRE. Est-ce sur la terre que tu auras ces nouvelles existences ?

JULIE. Je n'en sais rien.

LA MÈRE. Puisque tu n'avais point fait de mal pendant ta vie, pourquoi as-tu tant souffert ?

JULIE. Epreuve ! Epreuve ! Je l'ai supportée avec patience, par ma confiance en Dieu ; j'en suis bien heureuse aujourd'hui. A bientôt, mère chérie !

En présence de pareils faits, qui oserait parler du néant de la tombe quand la vie future se révèle à nous pour ainsi dire palpable ? Cette mère, minée par le chagrin, éprouve aujourd'hui un bonheur ineffable à pouvoir s'entretenir avec son enfant ; il n'y a plus entre elles de séparation ; leurs âmes se confondent et s'épanchent dans le sein l'une de l'autre par l'échange de leurs pensées.

Malgré le voile dont nous avons entouré cette relation, nous ne nous serions pas permis de la publier, si nous n'y étions formellement autorisé.

Puissent, nous disait cette mère, tous ceux qui ont perdu leurs affections sur la terre, éprouver la même consolation que moi !

Nous n'ajouterons qu'un mot à l'adresse de ceux qui nient l'existence des bons Esprits ; nous leur demanderons comment ils pourraient prouver que l'Esprit de cette jeune fille était un démon malfaisant.

Une conversion.

L'évocation suivante n'offre pas un moindre intérêt, quoique à un autre point de vue.

Un monsieur que nous désignerons sous le nom de Georges, pharmacien dans une ville du midi, avait depuis peu perdu son père, objet de toute sa tendresse et d'une profonde vénération. M. Georges père joignait à une instruction fort étendue toutes les qualités qui font l'homme de bien, quoique professant des opinions très matérialistes. Son fils partageait à cet égard et même dépassait les idées de son père ; il doutait de tout, de Dieu, de l'âme, de la vie future. Le Spiritisme ne pouvait s'accorder avec de telles pensées. La lecture du *Livre des Esprits* produisit cependant chez lui une certaine réaction, corroborée par un entretien direct que nous eûmes avec lui. « Si, dit-il, mon père pouvait me répondre, je ne douterais plus. » C'est alors qu'eut lieu l'évocation que nous allons rapporter, et dans laquelle nous trouverons plus d'un enseignement.

- Au nom du Tout-Puissant, Esprit de mon père, je vous prie de vous manifester. Etes-vous près de moi ? « Oui. » - Pourquoi ne pas vous manifester à moi directement, lorsque nous nous sommes tant aimés ? « Plus tard. » - Pourrons-nous nous retrouver un jour ? « Oui, bientôt. » - Nous aimerons-nous comme dans cette vie ? « Plus. » - Dans quel milieu êtes-vous ? « Je suis heureux. » Etes-vous réincarné ou errant ? « Errant pour peu de temps. »

- Quelle sensation avez-vous éprouvée lorsque vous avez quitté votre enveloppe corporelle ? « Du trouble. » - Combien de temps a duré ce trouble ? « Peu pour moi, beaucoup pour toi. » - Pouvez-vous apprécier la durée de ce trouble selon notre manière de compter ? « Dix ans pour toi, dix minutes pour moi. » - Mais il n'y a pas ce temps que je vous ai perdu, puisqu'il n'y a que quatre mois ? « Si toi, vivant, tu avais été à ma place, tu aurais ressenti ce temps. »

- Croyez-vous maintenant en un Dieu juste et bon ? « Oui. » - Y croyiez-vous de votre vivant sur la terre ? « J'en avais la prescience, mais je n'y croyais pas. » - Dieu est-il tout-puissant ? « Je ne me suis pas élevé jusqu'à lui pour mesurer sa puissance ; lui seul connaît les bornes de sa puissance, car

lui seul est son égal. » - S'occupe-t-il des hommes ? « Oui. » - Serons-nous punis ou récompensés suivant nos actes ? « Si tu fais le mal, tu en souffriras. » - Serai-je récompensé si je fais bien ? « *Tu avanceras dans ta voie*. » - Suis-je dans la bonne voie ? « Fais le bien et tu y seras. » - Je crois être bon, mais je serais meilleur si je devais un jour vous retrouver comme récompense. « Que cette pensée te soutienne et t'encourage ! » - Mon fils sera-t-il bon comme son grand-père ? « Développe ses vertus, étouffe ses vices. »

- Je ne puis croire que nous communiquions ainsi en ce moment, tant cela me paraît merveilleux. « D'où vient ton doute ? » - De ce qu'en partageant vos opinions philosophiques, je suis porté à tout attribuer à la matière. « *Vois-tu la nuit ce que tu vois le jour* ? » - Je suis donc dans la nuit, ô mon père ? « Oui. » - Que voyez-vous de plus merveilleux ? « Explique-toi mieux. » - Avez-vous retrouvé ma mère, ma sœur, et Anna, la bonne Anna ? « Je les ai revues. » - Les voyez-vous quand vous voulez ? « Oui. »

- Vous est-il pénible ou agréable que je communique avec vous ? « C'est un bonheur pour moi si je puis te porter au bien. » - Comment pourrai-je faire, rentré chez moi, pour communiquer avec vous, ce qui me rend si heureux ? cela servirait à me mieux conduire et m'aiderait à mieux élever mes enfants. « Chaque fois qu'un mouvement te portera au bien, suis-le ; c'est moi qui t'inspirerai. »

- Je me tais, de crainte de vous importuner. « Parle encore si tu veux. » - Puisque vous le permettez, je vous adresserai encore quelques questions. De quelle affection êtes-vous mort ? « Mon épreuve était à son terme. » - Où aviez-vous contracté le dépôt pulmonaire qui s'était produit ? « Peu importe ; le corps n'est rien, l'Esprit est tout. » - Quelle est la nature de la maladie qui me réveille si souvent la nuit ? « Tu le sauras plus tard. » - Je crois mon affection grave, et je voudrais encore vivre pour mes enfants. « Elle ne l'est pas ; *le cœur de l'homme est une machine à vie* ; laisse faire la nature. »

- Puisque vous êtes ici présent, sous quelle forme y êtes-vous ? « Sous l'apparence de ma forme corporelle. » - Etes-vous à une place déterminée ? « Oui, derrière Ermance » (le médium). - Pourriez-vous nous apparaître visiblement ? « A quoi bon ! Vous auriez peur. »

- Nous voyez-vous tous ici présents ? « Oui. » - Avez-vous une opinion sur chacun de nous ici présents ? « Oui. » - Voudriez-vous nous dire quelque chose à chacun de nous ? « Dans quel sens me fais-tu cette question ? » - J'entends au point de vue moral. « Une autre fois ; assez pour aujourd'hui. »

L'effet produit sur M. Georges par cette communication fut immense, et une lumière toute nouvelle semblait déjà éclairer ses idées ; une séance qu'il eut le lendemain chez madame Roger, somnambule, acheva de dissiper le peu de doutes qui pouvaient lui rester. Voici un extrait de la lettre qu'il nous a

écrite à ce sujet. « Cette dame est entrée spontanément avec moi dans des détails si précis touchant mon père, ma mère, mes enfants, ma santé ; elle a décrit avec une telle exactitude toutes les circonstances de ma vie, rappelant même des faits qui étaient depuis longtemps sortis de ma mémoire ; elle me donna, en un mot, des preuves si patentes de cette merveilleuse faculté dont sont doués les somnambules lucides, que la réaction des idées a été complète chez moi dès ce moment. Dans l'évocation, mon père m'avait révélé sa présence ; dans la séance somnambulique, j'étais pour ainsi dire témoin oculaire de la vie extra-corporelle, de la vie de l'âme. Pour décrire avec tant de minutie et d'exactitude, et à deux cents lieues de distance, ce qui n'était connu que de moi, il fallait le voir ; or, puisque ce ne pouvait être avec les yeux du corps, il y avait donc un lien mystérieux, invisible, qui rattachait la somnambule aux personnes et aux choses absentes et qu'elle n'avait jamais vues ; il y avait donc quelque chose en dehors de la matière ; que pouvait être ce quelque chose, si ce n'est ce qu'on appelle l'âme, l'être intelligent dont le corps n'est que l'enveloppe, mais dont l'action s'étend bien au-delà de notre sphère d'activité ? » Aujourd'hui M. Georges non seulement n'est plus matérialiste, mais c'est un des adeptes les plus fervents et les plus zélés du Spiritisme, ce dont il est doublement heureux, et par la confiance que lui inspire maintenant l'avenir, et par le plaisir motivé qu'il trouve à faire le bien.

Cette évocation, bien simple au premier abord, n'en est pas moins très remarquable à plus d'un égard. Le caractère de M. Georges père se reflète dans ces réponses brèves et sentencieuses qui étaient dans ses habitudes ; il parlait peu, il ne disait jamais une parole inutile ; mais ce n'est plus le sceptique qui parle : il reconnaît son erreur ; c'est son Esprit plus libre, plus clairvoyant, qui peint l'unité et la puissance de Dieu par ces admirables paroles : *Lui seul est son égal* ; c'est celui qui, de son vivant, rapportait tout à la matière, et qui dit maintenant : *Le corps n'est rien, l'Esprit est tout* ; et cette autre phrase sublime : *Vois-tu la nuit ce que tu vois le jour ?* Pour l'observateur attentif tout a une portée, et c'est ainsi qu'il trouve à chaque pas la confirmation des grandes vérités enseignées par les Esprits.

Les médiums jugés.

Les antagonistes de la doctrine spirite se sont emparés avec empressement d'un article publié par le *Scientific american* du 11 juillet dernier, sous le titre de : *Les Médiums jugés*. Plusieurs journaux français l'ont reproduit comme un argument sans réplique ; nous le reproduisons nous-même, en

le faisant suivre de quelques observations qui en montreront la valeur.

« Il y a quelque temps, une offre de 500 dollars (2,500 fr.) avait été faite, par l'intermédiaire du *Boston Courier*, à toute personne qui, en présence et à la satisfaction d'un certain nombre de professeurs de l'Université de Cambridge, reproduirait quelques-uns de ces phénomènes mystérieux que les Spiritualistes disent communément avoir été produits par l'intermédiaire des agents appelés *médiums*.

» Le défi fut accepté par le docteur Gardner, et par plusieurs personnes qui se vantaient d'être en communication avec les Esprits. Les concurrents se réunirent dans les bâtiments d'Albion, à Boston, la dernière semaine de juin, tout prêts à faire la preuve de leur puissance surnaturelle. Parmi eux on remarquait les jeunes filles Fox, devenues si célèbres par leur supériorité en ce genre. La commission chargée d'examiner les prétentions des aspirants au prix se composait des professeurs Pierce, Agassiz, Gould et Horsford, de Cambridge, tous quatre savants très distingués. Les essais spiritualistes durèrent plusieurs jours ; jamais les médiums n'avaient trouvé une plus belle occasion de mettre en évidence leur talent ou leur inspiration ; mais, comme les prêtres de Baal aux jours d'Elie, ils invoquèrent en vain leurs divinités, ainsi que le prouve le passage suivant du rapport de la commission :

« La commission déclare que le docteur Gardner, n'ayant pas réussi à lui présenter un agent ou médium qui révélât le mot confié aux Esprits dans une chambre voisine ; qui lût le mot anglais écrit à l'intérieur d'un livre ou sur une feuille de papier pliée ; qui répondît à une question que les intelligences supérieures peuvent seules savoir ; qui fît résonner un piano sans le toucher ou avancer une table d'un pied sans l'impulsion des mains ; s'étant montré impuissant à rendre la commission témoin d'un phénomène que l'on pût, même en usant d'une interprétation large et bienveillante, regarder comme l'équivalent des épreuves proposées ; d'un phénomène exigeant pour sa production l'intervention d'un Esprit, supposant ou impliquant du moins cette intervention ; d'un phénomène inconnu jusqu'ici à la science ou dont la cause ne fût pas immédiatement assignable par la commission, palpable pour elle, n'a aucun titre pour exiger du *Courrier* de Boston la remise de la somme proposée de 2,500 fr. »

« L'expérience faite aux Etats-Unis à propos des médiums rappelle celle que l'on fit, il y a une dizaine d'années, en France, pour ou contre les somnambules lucides, c'est-à-dire magnétisés. L'Académie des sciences reçut mission de décerner un prix de 2,500 fr. au *sujet* magnétique qui lirait les yeux bandés. Tous les somnambules faisaient volontiers cet exercice dans les salons ou sur les tréteaux ; ils lisaient dans des livres fermés et déchif-

fraient toute une lettre en s'asseyant dessus ou en la posant bien pliée et fermée sur leur ventre ; mais devant l'Académie on ne put rien lire du tout, et le prix ne fut pas gagné. »

Cet essai prouve une fois de plus, de la part de nos antagonistes, leur ignorance absolue des principes sur lesquels reposent les phénomènes des manifestations spirites. C'est chez eux une idée fixe que ces phénomènes doivent obéir à la volonté, et se produire avec la précision d'une mécanique. Ils oublient totalement, ou, pour mieux dire, ils ne savent pas que la cause de ces phénomènes est entièrement morale, et que les intelligences qui en sont les premiers agents ne sont au caprice de qui que ce soit, pas plus des médiums que d'autres personnes. Les Esprits agissent quand il leur plaît, et devant qui il leur plaît ; c'est souvent quand on s'y attend le moins que leur manifestation a lieu avec le plus d'énergie, et quand on la sollicite qu'elle ne vient pas. Les Esprits ont des conditions d'être qui nous sont inconnues ; ce qui est en dehors de la matière ne peut être soumis au creuset de la matière. C'est donc s'égarer que de les juger à notre point de vue. S'ils croient utile de se révéler par des signes particuliers, ils le font ; mais ce n'est jamais à notre volonté, ni pour satisfaire une vaine curiosité. Il faut, en outre, tenir compte d'une cause bien connue qui éloigne les Esprits : c'est leur antipathie pour certaines personnes, principalement pour celles qui, par des questions sur des choses connues, veulent mettre leur perspicacité à l'épreuve. Quand une chose existe, dit-on, ils doivent la savoir ; or, c'est précisément parce que la chose est connue de vous, ou que vous avez les moyens de la vérifier vous-même, qu'ils ne se donnent pas la peine de répondre ; cette suspicion les irrite et l'on n'obtient rien de satisfaisant ; elle éloigne toujours les Esprits sérieux qui ne parlent volontiers qu'aux personnes qui s'adressent à eux avec confiance et sans arrière-pensée. N'en avons-nous pas tous les jours l'exemple parmi nous ? Des hommes supérieurs, et qui ont conscience de leur valeur, s'amuseraient-ils à répondre à toutes les sottes questions qui tendraient à les soumettre à un examen comme des écoliers ? Que diraient-ils si on leur disait : « Mais si vous ne répondez pas, c'est que vous ne savez pas ? » Ils vous tourneraient le dos : c'est ce que font les Esprits.

S'il en est ainsi, direz-vous, quel moyen avons-nous de nous convaincre ? Dans l'intérêt même de la doctrine des Esprits, ne doivent-ils pas désirer faire des prosélytes ? Nous répondrons que c'est avoir bien de l'orgueil de se croire indispensable au succès d'une cause ; or les Esprits n'aiment pas les orgueilleux. Ils convainquent ceux qu'ils veulent ; quant à ceux qui croient à leur importance personnelle, ils leur prouvent le cas qu'ils en font en ne les écoutant pas. Voilà, du reste, leur réponse à deux questions sur ce sujet :

Peut-on demander aux Esprits des signes matériels comme preuve de leur existence et de leur puissance ? *Rép*. « On peut sans doute provoquer certaines manifestations, mais tout le monde n'est pas apte à cela, et souvent ce que vous demandez, vous ne l'obtenez pas ; ils ne sont pas au caprice des hommes. »

Mais lorsqu'une personne demande ces signes pour se convaincre, n'y aurait-il pas utilité à la satisfaire, puisque ce serait un adepte de plus ? *Rép*. « Les Esprits ne font que ce qu'ils veulent et ce qui leur est permis. En vous parlant et en répondant à vos questions, ils attestent leur présence : cela doit suffire à l'homme sérieux qui cherche la vérité dans la parole. »

Des scribes et des pharisiens dirent à Jésus : Maître, nous voudrions bien que vous nous fissiez voir quelque prodige. Jésus répondit : « Cette race méchante et adultère demande un prodige, et on ne lui en donnera point d'autre que celui de Jonas » (saint Matthieu).

Nous ajouterons encore que c'est bien peu connaître la nature et la cause des manifestations que de croire les exciter par une prime quelconque. Les Esprits méprisent la cupidité autant que l'orgueil et l'égoïsme. Et cette seule condition peut être pour eux un motif de s'abstenir de se manifester. Sachez donc que vous obtiendrez cent fois plus d'un médium désintéressé que de celui qui est mû par l'appât du gain, et qu'un million ne ferait pas faire ce qui ne doit pas être. Si nous nous étonnons d'une chose, c'est qu'il se soit trouvé des médiums capables de se soumettre à une épreuve qui avait pour enjeu une somme d'argent.

Visions.

- On lit dans le *Courrier de Lyon* :

« Dans la nuit du 27 au 28 août 1857, un cas singulier de vision intuitive s'est produit à la Croix-Rousse, dans les circonstances suivantes :

» Il y a trois mois environ, les époux B..., honnêtes ouvriers tisseurs, mus par un sentiment de louable commisération, recueillaient chez eux, en qualité de domestique, une jeune fille un peu idiote et qui habite les environs de Bourgoing.

» Dimanche dernier, entre deux et trois heures du matin, les époux B... furent réveillés en sursaut par les cris perçants poussés par leur domestique, qui couchait sur une soupente contiguë à leur chambre.

» Madame B..., allumant une lampe, monta sur la soupente et trouva sa

domestique qui, fondant en larmes, et dans un état d'exaltation d'esprit difficile à décrire, appelait, en se tordant les bras dans d'affreuses convulsions, sa mère qu'elle venait de voir mourir, disait-elle, devant ses yeux.

» Après avoir de son mieux consolé la jeune fille, Madame B… regagna sa chambre. Cet incident était presque oublié, lorsque hier mardi, dans l'après-midi, un facteur de la poste remit à M. B... une lettre du tuteur de la jeune fille, qui apprenait à cette dernière que, dans la nuit de dimanche à lundi, entre deux et trois heures du matin, sa mère était morte des suites d'une chute qu'elle avait faite en tombant du haut d'une échelle.

» La pauvre idiote est partie hier matin même pour Bourgoing, accompagnée de M. B…, son patron, pour y recueillir la part de succession qui lui revient dans l'héritage de sa mère, dont elle avait si tristement vu en songe la fin déplorable. »

Les faits de cette nature ne sont pas rares, et nous aurons souvent occasion d'en rapporter, dont l'authenticité ne saurait être contestée. Ils se produisent quelquefois pendant le sommeil, dans l'état de rêve ; or, comme les rêves ne sont autre chose qu'un état de somnambulisme naturel incomplet, nous désignerons les visions qui ont lieu dans cet état sous le nom de *visions somnambuliques*, pour les distinguer de celles qui ont lieu à l'état de veille et que nous appellerons *visions par double vue*. Nous appellerons enfin *visions extatiques* celles qui ont lieu dans l'extase ; elles ont généralement pour objet les êtres et les choses du monde incorporel. Le fait suivant appartient à la seconde catégorie.

Un armateur de notre connaissance, habitant Paris, nous racontait il y a peu de jours ce qui suit : « Au mois d'avril dernier, étant un peu souffrant, je fus me promener aux Tuileries avec mon associé. Il faisait un temps superbe ; le jardin était rempli de monde. Tout à coup la foule disparaît à mes yeux ; je ne sens plus mon corps, je suis comme transporté, et je vois distinctement un navire entrant dans le port du Havre. Je le reconnais pour *la Clémence*, que nous attendions des Antilles ; je le vis s'amarrer au quai, distinguant clairement les mâts, les voiles, les matelots et tous les plus minutieux détails, comme si j'étais sur les lieux. Je dis alors à mon compagnon : « Voilà la *Clémence* qui arrive ; nous en recevrons la nouvelle aujourd'hui même ; sa traversée a été heureuse. » Rentré chez moi, on me remit une dépêche télégraphique. Avant d'en prendre connaissance, je dis : « C'est l'annonce de l'arrivée de la *Clémence*, qui est rentrée au Havre à trois heures. » La dépêche confirmait, en effet, cette entrée à l'heure même où je l'avais vue aux Tuileries. »

Lorsque les visions ont pour objet les êtres du monde incorporel, on pourrait, avec quelque apparence de raison, les mettre sur le compte de l'imagination, et les qualifier d'hallucinations, parce que rien ne peut en démontrer

l'exactitude ; mais dans les deux faits que nous venons de rapporter, c'est la réalité la plus matérielle et la plus positive qui est apparue. Nous défions tous les physiologistes et tous les philosophes de nous les expliquer par les systèmes ordinaires. La doctrine spirite peut seule en rendre compte par le phénomène de l'émancipation de l'âme, qui, s'échappant momentanément de ses langes matériels, se transporte hors de la sphère d'activité corporelle. Dans le premier fait ci-dessus, il est probable que l'âme de la mère est venue trouver sa fille pour l'avertir de sa mort ; mais, dans le second, il est certain que ce n'est pas le navire qui est venu trouver l'armateur aux Tuileries ; il faut donc que ce soit l'âme de celui-ci qui soit allée le trouver au Havre.

Reconnaissance de l'existence des Esprits

et de leurs manifestations.

Si les premières manifestations spirites ont fait de nombreux adeptes, elles ont rencontré non seulement beaucoup d'incrédules, mais des adversaires acharnés, et souvent même intéressés à leur discrédit. Aujourd'hui les faits ont parlé si haut que force demeure à l'évidence, et s'il y a encore des incrédules systématiques, nous pouvons leur prédire avec certitude que peu d'années ne se passeront pas sans qu'il en soit des Esprits comme de la plupart des découvertes qui ont été combattues à outrance ou regardées comme des utopies par ceux mêmes que leur savoir aurait dû rendre moins sceptiques en ce qui touche le progrès. Déjà nous voyons bien des gens, parmi ceux qui n'ont pas été à même d'approfondir ces étranges phénomènes, convenir que notre siècle est si fécond en choses extraordinaires, et que la nature a tant de ressources inconnues, qu'il y aurait plus que de la légèreté à nier la possibilité de ce que l'on ne comprend pas. Ceux-là font preuve de sagesse. Voici, en attendant, une autorité qui ne saurait être suspecte de se prêter légèrement à une mystification, c'est un des principaux journaux ecclésiastiques de Rome, la *Civilta Cattolica*. Nous reproduisons ci-après un article que ce journal publia au mois du mars dernier, et l'on verra qu'il serait difficile de prouver l'existence et la manifestation des Esprits par des arguments plus péremptoires. Il est vrai que nous différons avec lui sur la nature des Esprits ; il n'en admet que de mauvais, tandis que nous en admettons de bons et de mauvais : c'est un point que nous traiterons plus tard avec tous les développements nécessaires. La reconnaissance des manifestations spirites par

une autorité aussi grave et aussi respectable est un point capital ; reste donc à les juger : c'est ce que nous ferons dans le prochain numéro. L'*Univers*, en reproduisant cet article, le fait précéder des sages réflexions suivantes :

« A l'occasion d'un ouvrage publié à Ferrare, sur la pratique du *Magnétisme animal*, nous parlions dernièrement à nos lecteurs des savants articles qui venaient de paraître dans la *Civilta Cattolica*, de Rome, sur la *Nécromancie moderne*, nous réservant de les leur faire plus amplement connaître. Nous donnons aujourd'hui le dernier de ces articles, qui contient en quelques pages les conclusions de la revue romaine. Outre l'intérêt qui s'attache naturellement à ces matières et la confiance que doit inspirer un travail publié par la *Civilta*, l'opportunité particulière de la question en ce moment nous dispense d'appeler l'attention sur un sujet que beaucoup de personnes ont traité en théorie et en pratique d'une manière trop peu sérieuse, en dépit de cette règle de vulgaire prudence qui veut que plus les faits sont extraordinaires, plus on procède avec circonspection. »

Voici cet article : « De toutes les théories qu'on a mises en avant pour expliquer *naturellement* les divers phénomènes connus sous le nom de *spiritualisme américain*, il n'en est pas une seule qui atteigne le but, et encore moins qui parvienne à donner raison de tous ces phénomènes. Si l'une ou l'autre de ces hypothèses suffit à en expliquer quelques-uns, il en restera toujours beaucoup qui demeureront inexpliqués et inexplicables. La supercherie, le mensonge, l'exagération, les hallucinations doivent assurément avoir une large part dans les faits que l'on rapporte ; mais après avoir fait ce décompte, il en reste encore une masse telle que, pour en nier la réalité, il faudrait refuser toute créance à l'autorité des sens et du témoignage humain. Parmi les faits en question, un certain nombre peuvent s'expliquer à l'aide de la théorie mécanique ou mécanico-physiologique ; mais il en est une partie, et c'est de beaucoup la plus considérable, qui ne peut en aucune manière se prêter à une explication de ce genre. A cet ordre de faits se rattachent tous les phénomènes dans lesquels les effets obtenus dépassent évidemment l'intensité de la force motrice qui devrait, dit-on, les produire. Tels sont : 1° les mouvements, les soubresauts violents de masses pesantes et solidement équilibrées, à la simple pression, au seul attouchement des mains ; 2° les effets et les mouvements qui se produisent sans aucun contact, par conséquent sans aucune impulsion mécanique soit immédiate, soit médiate ; et enfin ces autres effets qui sont de nature à manifester en qui les produit une intelligence et une volonté distinctes de celles des expérimentateurs. Pour rendre raison de ces trois ordres de faits divers, nous avons encore la théorie du magnétisme ; mais quelque larges concessions qu'on soit disposé à lui faire, et en admettant même les yeux fermés, toutes les hypothèses gratuites sur

lesquelles elle se fonde, toutes les erreurs et les absurdités dont elle est pleine, et les facultés miraculeuses attribuées par elle à la volonté humaine, au fluide nerveux, à d'autres agents magnétiques quelconques, cette théorie ne pourra jamais, à l'aide de ses principes, expliquer comment une table magnétisée par un *médium* manifeste dans ses mouvements une intelligence et une volonté propres, c'est-à-dire distinctes de celles du *médium*, et qui parfois sont contraires et supérieures à l'intelligence, à la volonté de celui-ci.

» Comment rendre raison de pareils phénomènes ? Voudrons-nous recourir, nous aussi, à je ne sais quelles causes occultes, quelles forces encore inconnues de la nature ? à des explications nouvelles de certaines facultés, de certaines lois qui jusqu'à présent étaient demeurées inertes et comme endormies au sein de la création ! Autant vaudrait confesser ouvertement notre ignorance et envoyer le problème grossir le nombre de tant d'énigmes dont le pauvre esprit humain n'a pu jusqu'à présent et ne pourra jamais trouver le mot. Du reste, nous n'hésitons pas, pour notre compte, à confesser notre ignorance à l'égard de plusieurs des phénomènes en question, dont la nature est si équivoque et si obscure, que le parti le plus sage nous paraît être de ne pas chercher à les expliquer. En revanche, il en est d'autres pour lesquels il ne nous paraît pas difficile de trouver la solution ; il est vrai qu'il est impossible de la chercher dans les causes naturelles ; mais pourquoi alors hésiterions-nous à la demander à ces causes qui appartiennent à l'ordre surnaturel ? Peut-être en serions-nous détournés par les objections que nous opposent les sceptiques et ceux qui, niant cet ordre surnaturel, nous disent qu'on ne peut définir jusqu'où s'étendent les forces de la nature, que le champ qui reste à découvrir aux sciences physiques n'a point de limites, que nul ne sait assez bien quelles sont les bornes de l'ordre naturel pour pouvoir indiquer avec précision le point où finit celui-ci et où commence l'autre. La réponse à une pareille objection nous paraît facile : en admettant qu'on ne puisse déterminer d'une manière précise le point de division de ces deux ordres opposés, l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse jamais définir avec certitude si tel effet donné appartient à l'un ou à l'autre de ces ordres. Qui peut, dans l'arc-en-ciel, distinguer le point précis où finit une des couleurs et où commence la couleur suivante ? Qui peut fixer l'instant exact où finit le jour et où commence la nuit ? Et cependant il ne se trouve pas un homme assez borné pour en conclure qu'on ne puisse pas savoir si telle zone de l'arc-en-ciel est rouge ou jaune, si à telle heure il fait jour ou nuit. Qui ne voit que pour connaître la nature d'un fait, il n'est aucunement nécessaire de passer par la limite où commence, où finit la catégorie à laquelle il appartient, et qu'il suffit de constater s'il a les caractères qui sont propres à cette catégorie.

» Appliquons cette remarque si simple à la question présente : nous ne pouvons dire jusqu'où vont les forces de la nature ; mais néanmoins, un fait étant donné, nous pouvons souvent, d'après ses caractères certains, prononcer avec certitude qu'il appartient à l'ordre surnaturel. Et pour ne pas sortir de notre problème, parmi les phénomènes des tables parlantes, il en est plusieurs qui, selon nous, manifestent ces caractères de la manière la plus évidente ; tels sont ceux dans lesquels l'agent qui remue les tables agit comme cause intelligente et libre, en même temps qu'il montre une intelligence et une volonté qui lui sont propres, c'est-à-dire supérieures ou contraires à l'intelligence et à la volonté des *médiums*, des expérimentateurs, des assistants ; distinctes, en un mot, de celles-ci, quel que puisse être le mode qui atteste cette distinction. En des cas semblables on est bien forcé, quoi qu'on en ait, d'admettre que cet agent est un Esprit et n'est pas un esprit humain, et que dès lors il est en dehors de cet ordre, de ces causes que nous avons coutume d'appeler naturelles, de celles, disons nous, qui n'outrepassent pas les forces de l'homme.

» Tels sont précisément les phénomènes qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ont résisté à toute autre théorie fondée sur les principes purement naturels, tandis que dans la nôtre ils trouvent leur explication la plus facile et la plus claire, puisque chacun sait que la puissance des Esprits sur la matière dépasse de beaucoup les forces de l'homme ; et puisqu'il n'y a pas d'effet merveilleux, parmi ceux que l'on cite de la nécromancie moderne, qui ne puisse être attribué à leur action.

» Nous savons très bien qu'en nous voyant mettre ici les Esprits en scène, plus d'un lecteur sourira de pitié. Sans parler de ces gens qui, en vrais matérialistes, ne croient point à l'existence des Esprits et rejettent comme une fable tout ce qui n'est pas matière pondérable et palpable, non plus que de ceux qui, tout en admettant qu'il existe des Esprits, leur refusent toute influence, toute intervention en ce qui touche notre monde ; il est, de nos jours, beaucoup d'hommes qui, tout en accordant aux Esprits ce qu'aucun bon catholique ne saurait leur refuser, à savoir l'existence et la faculté d'intervenir dans les faits de la vie humaine d'une manière occulte ou patente, ordinaire ou extraordinaire, semblent démentir néanmoins leur foi dans la pratique, et regarder comme une honte, comme un excès de crédulité, comme une superstition de vieille femme, d'admettre l'action de ces mêmes Esprits dans certains cas spéciaux, se contentant de ne pas la nier en thèse générale. Et, à dire vrai, depuis un siècle, on s'est tant moqué de la simplicité du moyen âge, en l'accusant de voir partout des Esprits, des maléfices et des sorciers, et on a tant déclamé à ce sujet, que ce n'est pas merveille si tant de têtes faibles, qui veulent paraître fortes, éprouvent désormais de la répugnance et comme

une sorte de honte à croire à l'intervention des Esprits. Mais cet excès d'incrédulité n'est en rien moins déraisonnable que n'a pu l'être à d'autres époques l'excès contraire, et si, en pareille matière, trop croire mène à des superstitions vaines, ne vouloir rien admettre, en revanche, va droit à l'impiété du naturalisme. L'homme sage, le chrétien prudent, doivent donc éviter également ces deux extrêmes et se tenir fermes sur la ligne intermédiaire : car c'est là que se trouvent la vérité et la vertu. Maintenant, dans cette question des tables parlantes, de quel côté une foi prudente nous fera-t-elle incliner ?

» La première, la plus sage des règles que nous impose cette prudence, nous enseigne que pour expliquer les phénomènes qui offrent un caractère extraordinaire, on ne doit avoir recours aux causes surnaturelles qu'autant que celles qui appartiennent à l'ordre naturel ne suffisent pas à en rendre compte. D'où suit, en revanche, l'obligation d'admettre les premières, lorsque les secondes sont insuffisantes. Et c'est là justement notre cas ; en effet, parmi les phénomènes dont nous parlons, il en est dont aucune théorie, aucune cause purement naturelle ne saurait rendre raison. Il est donc non seulement prudent, mais encore nécessaire d'en chercher l'explication dans l'ordre surnaturel, ou, en d'autres termes, de les attribuer à de purs Esprits, puisque, en dehors et au-dessus de la nature, il n'existe pas d'autre cause possible.

» Voici une seconde règle, un *critérium* infaillible pour prononcer, au sujet d'un fait quelconque, s'il appartient à l'ordre naturel ou surnaturel : c'est d'en bien examiner les caractères, et de déterminer d'après eux la nature de la cause qui l'a produit. Or, les faits de ce genre les plus merveilleux, ceux que ne peut expliquer aucune autre théorie, offrent des caractères tels, qu'ils démontrent une cause, non seulement intelligente et libre, mais encore douée d'une intelligence et d'une volonté qui n'ont rien d'humain ; donc cette cause ne peut être qu'un pur Esprit.

» Ainsi, par deux voies, l'une indirecte et négative, qui procède par exclusion, l'autre directe et positive, en ce qu'elle est fondée sur la nature même des faits observés, nous arrivons à cette même conclusion, savoir : que parmi les phénomènes de la nécromancie moderne, il est au moins une catégorie de faits qui, sans nul doute, sont produits par des Esprits. Nous sommes conduits à cette conclusion par un raisonnement si simple, si naturel, que loin de craindre, en l'acceptant, de céder à une imprudente crédulité, nous croirions au contraire faire preuve, en refusant de l'admettre, d'une faiblesse et d'une incohérence d'esprit inexcusables. Pour confirmer notre assertion, les arguments ne nous feraient pas défaut ; mais l'espace et le temps nous manquent pour les développer ici. Ce que nous avons dit jus-

qu'à présent suffit pleinement, et peut se résumer dans les quatre propositions suivantes :

» 1° Entre les phénomènes en question, la part une fois faite à ce qu'on peut raisonnablement attribuer à l'imposture, aux hallucinations et aux exagérations, il en existe encore un grand nombre dont on ne peut mettre en doute la réalité sans violer toutes les lois d'une saine critique.

» 2° Toutes les théories naturelles que nous avons exposées et discutées plus haut sont impuissantes à donner une explication satisfaisante de tous ces faits. Si elles en expliquent quelques-uns, elles en laissent un plus grand nombre (et ce sont les plus difficiles) totalement inexpliqués et inexplicables.

» 3° Les phénomènes de ce dernier ordre, impliquant l'action d'une cause intelligente autre que l'homme, ne peuvent s'expliquer que par l'intervention des Esprits, quel que soit d'ailleurs le caractère de ces Esprits, question qui nous occupera tout à l'heure.

» 4° Tous ces fruits peuvent se diviser en quatre catégories : beaucoup d'entre eux doivent être rejetés ou comme faux ou comme produits par la supercherie ; quant aux autres, les plus simples, les plus faciles à concevoir, tels que les tables tournantes, admettent en certaines circonstances une explication purement naturelle ; celle, par exemple, d'une impulsion mécanique ; une troisième classe se compose de phénomènes plus extraordinaires et plus mystérieux, sur la nature desquels on reste dans le doute, car, bien qu'ils semblent dépasser les forces de la nature, ils ne présentent pas néanmoins des caractères tels qu'on doive évidemment recourir, pour les expliquer, à une cause surnaturelle. Nous rangeons enfin dans la quatrième catégorie les faits qui, offrant d'une manière évidente ces caractères, doivent être attribués à l'opération invisible de purs Esprits.

» Mais ces Esprits, quels sont-ils ? Sont-ce de bons ou de mauvais Esprits ? des anges ou des démons ? des âmes bienheureuses ou des âmes réprouvées ? La réponse à cette dernière partie de notre problème ne saurait être douteuse, pour peu que l'on considère, d'une part, la nature de ces divers Esprits, de l'autre, le caractère de leurs manifestations. C'est ce qu'il nous reste à faire voir. »

Histoire de Jeanne d'Arc

Dictée par elle-même à mademoiselle Ermance Dufaux.

C'est une question que l'on nous a bien souvent posée, de savoir si les Esprits, qui répondent avec plus ou moins de précision aux demandes qu'on leur adresse, pourraient faire un travail de longue haleine. La preuve en est dans l'ouvrage dont nous parlons ; car ici ce n'est plus une série de demandes et de réponses, c'est une narration complète et suivie comme aurait pu le faire un historien, et contenant une foule de détails peu ou point connus sur la vie de l'héroïne. A ceux qui pourraient croire que mademoiselle Dufaux s'est inspirée de ses connaissances personnelles, nous répondrions qu'elle a écrit ce livre à l'âge de quatorze ans ; qu'elle avait reçu l'instruction que reçoivent toutes les jeunes personnes de bonne famille, élevées avec soin, mais qu'eût-elle une mémoire phénoménale, ce n'est pas dans les livres classiques qu'on peut puiser des documents intimes que l'on trouverait peut-être difficilement dans les archives du temps. Les incrédules, nous le savons, auront toujours mille objections à faire ; mais pour nous, qui avons vu le médium à l'œuvre, l'origine du livre ne saurait faire aucun doute.

Bien que la faculté de mademoiselle Dufaux se prête à l'évocation de tout Esprit quelconque, ce dont nous avons acquis la preuve par nous-même dans les communications personnelles qu'elle nous a transmises, sa spécialité est l'histoire. Elle a écrit de la même manière celle de Louis XI et celle de Charles VIII, qui seront publiées comme celle de Jeanne d'Arc. Il s'est présenté chez elle un phénomène assez curieux. Elle était, dans le principe, très bon médium psychographe, écrivant avec une grande facilité ; peu à peu elle est devenue médium parlant, et à mesure que cette nouvelle faculté s'est développée, la première s'est affaiblie ; aujourd'hui elle écrit peu ou très difficilement ; mais ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'en parlant elle a besoin d'avoir un crayon à la main faisant le simulacre d'écrire ; il faut une tierce personne pour recueillir ses paroles, comme celles de la Sibylle. De même que tous les médiums favorisés des bons Esprits, elle n'a jamais eu que des communications d'un ordre élevé.

Nous aurons occasion de revenir sur l'histoire de Jeanne d'Arc pour expliquer les faits de sa vie relatifs à ses rapports avec le monde invisible, et nous citerons ce qu'elle a dicté à son interprète de plus remarquable à ce sujet. (1 vol. in-12, 3 fr.; Dentu, Palais-Royal.)

Le Livre des Esprits[2]

CONTENANT

LES PRINCIPES DE LA DOCTRINE SPIRITE

Sur la nature des êtres du monde incorporel, leurs manifestations et leurs rapports avec les Hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité.

ÉCRIT SOUS LA DICTÉE ET PUBLIÉ PAR L'ORDRE D'ESPRITS SUPÉRIEURS,

Par ALLAN KARDEC.

Cet ouvrage, ainsi que l'indique son titre, n'est point une doctrine personnelle : c'est le résultat de l'enseignement direct des Esprits eux-mêmes sur les mystères du monde où nous serons un jour, et sur toutes les questions qui intéressent l'humanité ; ils nous donnent en quelque sorte le code de la vie en nous traçant la route du bonheur à venir. Ce livre n'étant point le fruit de nos propres idées, puisque sur beaucoup de points importants nous avions une manière de voir toute différente, notre modestie n'aurait point à souffrir de nos éloges ; nous aimons mieux cependant laisser parler ceux qui sont tout à fait désintéressés dans la question.

Le *Courrier de Paris* du 11 juillet 1857 contenait sur ce livre l'article suivant :

LA DOCTRINE SPIRITE.

L'éditeur Dentu vient de publier, il y a peu de temps, un ouvrage fort remarquable ; nous allions dire fort curieux, mais il y a de ces choses qui repoussent toute qualification banale.

Le *Livre des Esprits*, de M. Allan Kardec, est une page nouvelle du grand livre lui-même de l'infini, et nous sommes persuadé qu'on mettra un signet à cette page. Nous serions désolé qu'on crût que nous venons faire ici une réclame bibliographique ; si nous pouvions supposer qu'il en fût ainsi, nous briserions notre plume immédiatement. Nous ne connaissons nullement l'auteur, mais nous avouons hautement que nous serions heureux de le connaître. Celui qui écrivit l'introduction placée en tête du *Livre des Esprits* doit avoir l'âme ouverte à tous les nobles sentiments.

Pour qu'on ne puisse pas d'ailleurs suspecter notre bonne foi et nous accuser de parti pris, nous dirons en toute sincérité que nous n'avons jamais fait une étude approfondie des questions surnaturelles. Seulement, si les faits qui se sont produits nous ont étonné, ils ne nous ont, du moins, jamais fait hausser les épaules. Nous sommes un peu de ces gens qu'on appelle rêveurs, parce

[2] 1 vol. in-8° à 2 col., 3 fr.; chez Dentu, Palais-Royal, et au Bureau du journal, rue et passage Sainte-Anne, 59 (anciennement rue des Martyrs, n° 8).

qu'ils ne pensent pas tout à fait comme tout le monde. A vingt lieues de Paris, le soir, sous les grands arbres, quand nous n'avions autour de nous que quelques chaumières disséminées, nous avons naturellement pensé à toute autre chose qu'à la Bourse, au macadam des boulevards ou aux courses de Longchamp. Nous nous sommes demandé bien souvent, et cela longtemps avant d'avoir entendu parler des médiums, ce qui se passait dans ce qu'on est convenu d'appeler là-haut. Nous avons même ébauché jadis une théorie sur les mondes invisibles, que nous avions soigneusement gardée pour nous, et que nous avons été bien heureux de retrouver presque tout entière dans le livre de M. Allan Kardec.

A tous les déshérités de la terre, à tous ceux qui marchent ou qui tombent en arrosant de leurs larmes la poussière du chemin, nous dirons : Lisez le *Livre des Esprits*, cela vous rendra plus forts. Aux heureux aussi, à ceux qui ne rencontrent soir leur route que les acclamations de la foule ou les sourires de la fortune, nous dirons : Etudiez-le, il vous rendra meilleurs.

Le corps de l'ouvrage, dit M. Allan Kardec, doit être revendiqué tout entier par les Esprits qui l'ont dicté. Il est admirablement classé par demandes et par réponses. Ces dernières sont quelquefois tout bonnement sublimes : cela ne nous surprend pas ; mais n'a-t-il pas fallu un grand mérite à qui sut les provoquer ?

Nous défions le plus incrédule de rire en lisant ce livre dans le silence et la solitude. Tout le monde honorera l'homme qui en a écrit la préface.

La doctrine se résume en deux mots : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît*. Nous sommes fâché que M. Allan Kardec n'ait pas ajouté : *et faites aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait*. Le livre, du reste, le dit clairement, et d'ailleurs la doctrine ne serait pas complète sans cela. Il ne suffit pas de ne jamais faire de mal, il faut aussi faire le bien. Si vous n'êtes qu'un honnête homme, vous n'avez rempli que la moitié de votre devoir. Vous êtes un atome imperceptible de cette grande machine qu'on appelle le monde, et où rien ne doit être inutile. Ne nous dites pas surtout qu'on peut être utile sans faire le bien ; nous nous verrions forcé de vous riposter par un volume.

En lisant les admirables réponses des Esprits dans l'ouvrage de M. Kardec, nous nous sommes dit qu'il y aurait là un beau livre à écrire. Nous avons bien vite reconnu que nous nous étions trompé : le livre est tout fait. On ne pourrait que le gâter en cherchant à le compléter.

Etes-vous homme d'étude et possédez-vous la bonne foi qui ne demande qu'à s'instruire ? Lisez le livre premier sur la doctrine spirite.

Etes-vous rangé dans la classe des gens qui ne s'occupent que d'eux-mèmes, font, comme on dit, leurs petites affaires tout tranquillement et ne voient rien autour de leurs intérêts ? Lisez les *Lois morales*.

Le malheur vous poursuit-il avec acharnement, et le doute vous entoure-t-il parfois de son étreinte glacée ? Etudiez le livre troisième : *Espérances et Consolations.*

Vous tous qui avez de nobles pensées au cœur et qui croyez au bien, lien le livre tout entier.

S'il se trouvait quelqu'un qui trouvât là-dedans matière à plaisanteries, nous le plaindrions sincèrement. G. DU CHALARD.

Parmi les nombreuses lettres qui nous ont été adressées depuis la publication du *Livre des Esprits,* nous n'en citerons que deux, parce qu'elles résument en quelque sorte l'impression que ce livre a produite, et le but essentiellement moral des principes qu'il renferme.

Bordeaux, le 25 avril 1857.

MONSIEUR,

Vous avez mis ma patience à une bien grande épreuve par le retard apporté dans la publication du *Livre des Esprits,* annoncé depuis si longtemps ; heureusement je n'ai pas perdu pour attendre, car il dépasse toutes les idées que j'avais pu m'en former d'après le prospectus. Vous peindre l'effet qu'il a produit en moi serait impossible : je suis comme un homme sorti de l'obscurité ; il me semble qu'une porte fermée jusqu'à ce jour vient d'être subitement ouverte ; mes idées ont grandi en quelques heures ! Oh ! combien l'humanité et toutes ses misérables préoccupations me semblent mesquines et puériles auprès de cet avenir, dont je ne doutais pas, mais qui était pour moi tellement obscurci par les préjugés que j'y songeais à peine ! Grâce à l'enseignement des Esprits, il se présente sous une forme définie, saisissable, mais grande, belle, et en harmonie avec la majesté du Créateur. Quiconque lira, comme moi, ce livre en le méditant, y trouvera des trésors inépuisables de consolations, car il embrasse toutes les phases de l'existence. J'ai fait, dans ma vie, des pertes qui m'ont vivement affecté ; aujourd'hui elles ne me laissent aucun regret, et toute ma préoccupation est d'employer utilement mon temps et mes facultés pour hâter mon avancement, car le bien a maintenant un but pour moi, et je comprends qu'une vie inutile est une vie d'égoïste qui ne peut nous faire faire un pas dans la vie à venir.

Si tous les hommes qui pensent comme vous et moi, et vous en trouverez beaucoup, je l'espère pour l'honneur de l'humanité, pouvaient s'entendre, se réunir, agir de concert, quelle puissance n'auraient-ils pas pour hâter cette régénération qui nous est annoncée ! Lorsque j'irai à Paris, j'aurai l'honneur de vous voir, et si ce n'est pas abuser de vos moments, je vous demanderai quelques développements sur certains passages, et quelques conseils sur l'application des lois morales à des circonstances qui me sont personnelles. Recevez en attendant, je vous prie, monsieur, l'expression de toute ma reconnaissance, car vous m'avez procuré un grand bien en me montrant la route du seul bonheur réel en ce monde, et peut-être vous devrai-je, en outre, une meilleure place dans l'autre.

Votre tout dévoué. D…, *capitaine en retraite.*

Lyon, 4 juillet 1857.

MONSIEUR,

Je ne sais comment vous exprimer toute ma reconnaissance sur la publication du *Livre des Esprits,* que je suis après relire. Combien ce que vous nous faites savoir est consolant pour notre pauvre humanité ! Je vous avoue que, pour ma part, je suis plus fort et plus courageux à supporter les peines et les ennuis

attachés à ma pauvre existence. Je fais partager à plusieurs de mes amis les convictions que j'ai puisées dans la lecture de votre ouvrage : ils en sont tous très heureux ; ils comprennent maintenant les inégalités des positions dans la société et ne *murmurent* plus contre la Providence ; l'espoir certain d'un avenir plus heureux, s'ils se comportent bien, les console et leur donne du courage. Je voudrais, monsieur, vous être utile ; je ne suis qu'un pauvre enfant du peuple qui s'est fait une petite position par son travail, mais qui manque d'instruction, ayant été obligé de travailler bien jeune ; pourtant j'ai toujours bien aimé Dieu, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour être utile à mes semblables ; c'est pour cela que je recherche tout ce qui peut aider au bonheur de mes frères. Nous allons nous réunir plusieurs adeptes qui étions épars ; nous ferons tous nos efforts pour vous seconder : vous avez levé l'étendard, c'est à nous de vous suivre ; nous comptons sur votre appui et vos conseils.

Je suis, monsieur, si j'ose dire mon confrère, votre tout dévoué. - C…

On nous a souvent adressé des questions sur la manière dont nous avons obtenu les communications qui font l'objet du *Livre des Esprits.* Nous résumons ici d'autant plus volontiers les réponses que nous avons faites à ce sujet, que cela nous fournira l'occasion d'accomplir un devoir de gratitude envers les personnes qui ont bien voulu nous prêter leur concours.

Comme nous l'avons expliqué, les communications par coups frappés, autrement dit par la typtologie, sont trop lentes et trop incomplètes pour un travail d'aussi longue haleine ; aussi n'avons-nous jamais employé ce moyen : tout a été obtenu par l'écriture et par l'intermédiaire de plusieurs médiums psychographes. Nous avons nous-même préparé les questions et coordonné l'ensemble de l'ouvrage ; les réponses sont textuellement celles qui ont été données par les Esprits ; la plupart ont été écrites sous nos yeux, quelques-unes sont puisées dans des communications qui nous ont été adressées par des correspondants, ou que nous avons recueillies partout où nous avons été à même de faire des études : les Esprits semblent à cet effet multiplier à nos yeux les sujets d'observation.

Les premiers médiums qui ont concouru à notre travail sont mesdemoiselles B*** dont la complaisance ne nous a jamais fait défaut : le livre a été écrit presque en entier par leur entremise et en présence d'un nombreux auditoire qui assistait aux séances et y prenait le plus vif intérêt. Plus tard, les Esprits en ont prescrit la révision complète dans des entretiens particuliers, pour y faire toutes les additions et corrections qu'ils ont jugées nécessaires. Cette partie essentielle du travail a été faite avec le concours de mademoiselle Japhet[3], qui s'est prêtée avec la plus grande complaisance et le plus complet désintéressement à toutes les exigences des Esprits, car ce sont eux qui assignaient les jours et heures de leurs leçons. Le désintéressement ne serait point ici un mérite particulier, puisque les Esprits réprouvent tout trafic que l'on peut faire de leur présence ; mais mademoiselle Japhet, qui est également somnambule fort remarquable, avait son temps utilement employé : elle a compris que c'est également en faire un emploi profitable que de le consacrer à la propagation de la doctrine. Quant à nous, nous avons déclaré dès le principe, et nous nous plaisons à le confirmer ici, que nous n'avons jamais entendu faire du *Livre des Esprits* l'objet d'une spéculation, les produits devant être appliqués à des choses d'utilité générale ; c'est pour cela que nous serons toujours reconnaissant envers ceux qui s'associeront de cœur, et par amour du bien, à l'œuvre à laquelle nous nous sommes consacré.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

[3] Rue Tiquetonne, 14.

// REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Différents ordres d'Esprits.

Un point capital dans la doctrine spirite est celui des différences qui existent entre les Esprits sous le double rapport intellectuel et moral ; leur enseignement à cet égard n'a jamais varié ; mais il n'est pas moins essentiel de savoir qu'ils n'appartiennent pas perpétuellement au même ordre, et que, par conséquent, ces ordres ne constituent pas des *espèces distinctes :* ce sont différents degrés de développement. Les Esprits suivent la marche progressive de la nature ; ceux des ordres inférieurs sont encore imparfaits ; ils atteignent les degrés supérieurs après s'être épurés ; ils avancent dans la hiérarchie à mesure qu'ils acquièrent les qualités, l'expérience et les connaissances qui leur manquent. L'enfant au berceau ne ressemble pas à ce qu'il sera dans l'âge mûr, et pourtant c'est toujours le même être.

La classification des Esprits est basée sur le degré de leur avancement, sur les qualités qu'ils ont acquises, et sur les imperfections dont ils ont encore à se dépouiller. Cette classification, du reste, n'a rien d'absolu ; chaque catégorie ne présente un caractère tranché que dans son ensemble ; mais d'un degré à l'autre la transition est insensible, et, sur les limites, la nuance s'efface comme dans les règnes de la nature, comme dans les couleurs de l'arc-en-ciel, ou bien encore comme dans les différentes périodes de la vie de l'homme. On peut donc former un plus ou moins grand nombre de classes selon le point de vue sous lequel on considère la chose. Il en est ici comme dans tous les systèmes de classifications scientifiques ; ces systèmes peuvent être plus ou moins complets, plus ou moins rationnels, plus ou moins commodes pour l'intelligence, mais, quels qu'ils soient, ils ne changent rien au fond de la science. Les Esprits interrogés sur ce point ont donc pu varier dans le nombre des catégories, sans que cela tire à conséquence. On s'est armé de cette contradiction apparente, sans réfléchir qu'ils n'attachent au-

cune importance à ce qui est purement de convention ; pour eux la pensée est tout ; ils nous abandonnent la forme, le choix des termes, les classifications, en un mot les systèmes.

Ajoutons encore cette considération que l'on ne doit jamais perdre de vue, c'est que parmi les Esprits, aussi bien que parmi les hommes, il en est de fort ignorants, et qu'on ne saurait trop se mettre en garde contre la tendance à croire que tous doivent tout savoir parce qu'ils sont Esprits. Toute classification exige de la méthode, de l'analyse, et la connaissance approfondie du sujet. Or, dans le monde des Esprits, ceux qui ont des connaissances bornées sont, comme ici-bas les ignorants, inhabiles à embrasser un ensemble, à formuler un système ; ceux mêmes qui en sont capables peuvent varier dans les détails selon leur point de vue, surtout quand une division n'a rien d'absolu. Linnée, Jussieu, Tournefort, ont eu chacun leur méthode, et la botanique n'a pas changé pour cela ; c'est qu'ils n'ont inventé ni les plantes, ni leurs caractères ; ils ont observé les analogies d'après lesquelles ils ont formé les groupes ou classes. C'est ainsi que nous avons procédé ; nous n'avons inventé ni les Esprits ni leurs caractères ; nous avons vu et observé, nous les avons jugés à leurs paroles et à leurs actes, puis classés par similitudes ; c'est ce que chacun eût pu faire à notre place.

Nous ne pouvons cependant revendiquer la totalité de ce travail comme étant notre fait. Si le tableau que nous donnons ci-après n'a pas été textuellement tracé par les Esprits, et si nous en avons l'initiative, tous les éléments dont il se compose ont été puisés dans leurs enseignements ; il ne nous restait plus qu'à en formuler la disposition matérielle.

Les Esprits admettent généralement trois catégories principales ou trois grandes divisions. Dans la dernière, celle qui est au bas de l'échelle, sont les Esprits imparfaits qui ont encore tous ou presque tous les degrés à parcourir ; ils sont caractérisés par la prédominance de la matière sur l'Esprit et la propension au mal. Ceux de la seconde sont caractérisés par la prédominance de l'Esprit sur la matière et par le désir du bien : ce sont les bons Esprits. La première enfin comprend les Purs Esprits, ceux qui ont atteint le suprême degré de perfection.

Cette division nous semble parfaitement rationnelle et présenter des caractères bien tranchés ; il ne nous restait plus qu'à faire ressortir, par un nombre suffisant de subdivisions, les nuances principales de l'ensemble ; c'est ce que nous avons fait avec le concours des Esprits, dont les instructions bienveillantes ne nous ont jamais fait défaut.

A l'aide de ce tableau il sera facile de déterminer le rang et le degré de supériorité ou d'infériorité des Esprits avec lesquels nous pouvons entrer en rapport, et, par conséquent, le degré de confiance et d'estime qu'ils méritent.

Il nous intéresse en outre personnellement, car, comme nous appartenons par notre âme au monde spirite dans lequel nous rentrons en quittant notre enveloppe mortelle, il nous montre ce qui nous reste à faire pour arriver à la perfection et au bien suprême. Nous ferons observer, toutefois, que les Esprits n'appartiennent pas toujours exclusivement à telle ou telle classe ; leur progrès ne s'accomplissant que graduellement, et souvent plus dans un sens que dans un autre, ils peuvent réunir les caractères de plusieurs catégories, ce qu'il est aisé d'apprécier à leur langage et à leurs actes.

Echelle spirite.

TROISIEME ORDRE. - ESPRITS IMPARFAITS.

Caractères généraux. - Prédominance de la matière sur l'esprit. Propension au mal. Ignorance, orgueil, égoïsme, et toutes les mauvaises passions qui en sont la suite.

Ils ont l'intuition de Dieu, mais ils ne le comprennent pas.

Tous ne sont pas essentiellement mauvais ; chez quelques-uns il y a plus de légèreté, d'inconséquence et de malice que de véritable méchanceté. Les uns ne font ni bien ni mal ; mais par cela seul qu'ils ne font point de bien, ils dénotent leur infériorité. D'autres, au contraire, se plaisent au mal, et sont satisfaits quand ils trouvent l'occasion de le faire.

Ils peuvent allier l'intelligence à la méchanceté ou à la malice ; mais quel que soit leur développement intellectuel, leurs idées sont peu élevées et leurs sentiments plus ou moins abjects.

Leurs connaissances sur les choses du monde spirite sont bornées, et le peu qu'ils en savent se confond avec les idées et les préjugés de la vie corporelle. Ils ne peuvent nous en donner que des notions fausses et incomplètes ; mais l'observateur attentif trouve souvent dans leurs communications, même imparfaites, la confirmation des grandes vérités enseignées par les Esprits supérieurs.

Leur caractère se révèle par leur langage. Tout Esprit qui, dans ses communications, trahit une mauvaise pensée, peut être rangé dans le troisième ordre ; par conséquent toute mauvaise pensée qui nous est suggérée nous vient d'un Esprit de cet ordre.

Ils voient le bonheur des bons, et cette vue est pour eux un tourment incessant, car ils éprouvent toutes les angoisses que peuvent produire l'envie et la jalousie.

Ils conservent le souvenir et la perception des souffrances de la vie corporelle, et cette impression est souvent plus pénible que la réalité. Ils souffrent

donc véritablement et des maux qu'ils ont endurés, et de ceux qu'ils ont fait endurer aux autres ; et comme ils souffrent longtemps, ils croient souffrir toujours ; Dieu, pour les punir, veut qu'ils le croient ainsi.

On peut les diviser en quatre groupes principaux.

Neuvième classe. ESPRITS IMPURS. - Ils sont enclins au mal et en font l'objet de leurs préoccupations. Comme Esprits, ils donnent des conseils perfides, soufflent la discorde et la défiance, et prennent tous les masques pour mieux tromper. Ils s'attachent aux caractères assez faibles pour céder à leurs suggestions afin de les pousser à leur perte, satisfaits de pouvoir retarder leur avancement en les faisant succomber dans les épreuves qu'ils subissent.

Dans les manifestations on les reconnaît à leur langage ; la trivialité et la grossièreté des expressions, chez les Esprits comme chez les hommes, est toujours un indice d'infériorité morale sinon intellectuelle. Leurs communications décèlent la bassesse de leurs inclinations, et s'ils veulent faire prendre le change en parlant d'une manière sensée, ils ne peuvent longtemps soutenir leur rôle et finissent toujours par trahir leur origine.

Certains peuples en ont fait des divinités malfaisantes, d'autres les désignent sous les noms de démons, mauvais génies, Esprits du mal.

Les êtres vivants qu'ils animent, quand ils sont incarnés, sont enclins à tous les vices qu'engendrent les passions viles et dégradantes : la sensualité, la cruauté, la fourberie, l'hypocrisie, la cupidité, l'avarice sordide.

Ils font le mal pour le plaisir de le faire, le plus souvent sans motifs, et par haine du bien ils choisissent presque toujours leurs victimes parmi les honnêtes gens. Ce sont des fléaux pour l'humanité, à quelque rang de la société qu'ils appartiennent, et le vernis de la civilisation ne les garantit pas de l'opprobre et de l'ignominie.

Huitième classe. ESPRITS LEGERS. - Ils sont ignorants, malins, inconséquents et moqueurs. Ils se mêlent de tout, répondent à tout, sans se soucier de la vérité. Ils se plaisent à causer de petites peines et de petites joies, à faire des tracasseries, à induire malicieusement en erreur par des mystifications et des espiègleries. A cette classe appartiennent les Esprits vulgairement désignés sous les noms de *follets*, *lutins*, *gnomes*, *farfadets*. Ils sont sous la dépendance des Esprits supérieurs, qui les emploient souvent comme nous le faisons des serviteurs et des manœuvres.

Ils paraissent, plus que d'autres, attachés à la matière, et semblent être les agents principaux des vicissitudes des éléments du globe, soit qu'ils habitent l'air, l'eau, le feu, les corps durs ou les entrailles de la terre. Ils manifestent souvent leur présence par des effets sensibles, tels que les coups, le mouvement et le déplacement anormal des corps solides, l'agitation de l'air, etc., ce qui leur a fait donner le nom d'Esprits frappeurs ou perturbateurs. On

reconnaît que ces phénomènes ne sont point dus à une cause fortuite et naturelle, quand ils ont un caractère intentionnel et intelligent. Tous les Esprits peuvent produire ces phénomènes, mais les Esprits élevés les laissent en général dans les attributions des Esprits inférieurs plus aptes aux choses matérielles qu'aux choses intelligentes.

Dans leurs communications avec les hommes, leur langage est quelquefois spirituel et facétieux, mais presque toujours sans profondeur ; ils saisissent les travers et les ridicules qu'ils expriment en traits mordants et satiriques. S'ils empruntent des noms supposés, c'est plus souvent par malice que par méchanceté.

Septième classe. ESPRITS FAUX-SAVANTS. - Leurs connaissances sont assez étendues, mais ils croient savoir plus qu'ils ne savent en réalité. Ayant accompli quelques progrès à divers points de vue, leur langage a un caractère sérieux qui peut donner le change sur leurs capacités et leurs lumières ; mais ce n'est le plus souvent qu'un reflet des préjugés et des idées systématiques de la vie terrestre ; c'est un mélange de quelques vérités à côté des erreurs les plus absurdes, au milieu desquelles percent la présomption, l'orgueil, la jalousie et l'entêtement dont ils n'ont pu se dépouiller.

Sixième classe. ESPRITS NEUTRES. - Ils ne sont ni assez bons pour faire le bien, ni assez mauvais pour faire le mal ; ils penchent autant vers l'un que vers l'autre, et ne s'élèvent pas au-dessus de la condition vulgaire de l'humanité tant pour le moral que pour l'intelligence. Ils tiennent aux choses de ce monde, dont ils regrettent les joies grossières.

SECOND ORDRE. - BONS ESPRITS.

Caractères généraux. - Prédominance de l'Esprit sur la matière ; désir du bien. Leurs qualités et leur pouvoir pour faire le bien sont en raison du degré auquel ils sont parvenus : les uns ont la science, les autres la sagesse et la bonté ; les plus avancés réunissent le savoir aux qualités morales. N'étant point encore complètement dématérialisés, ils conservent plus ou moins, selon leur rang, les traces de l'existence corporelle, soit dans la forme du langage, soit dans leurs habitudes où l'on retrouve même quelques-unes de leurs manies, autrement ils seraient Esprits parfaits.

Ils comprennent Dieu et l'infini, et jouissent déjà de la félicité des bons. Ils sont heureux du bien qu'ils font et du mal qu'ils empêchent. L'amour qui les unit est pour eux la source d'un bonheur ineffable que n'altèrent ni l'envie, ni les regrets, ni les remords, ni aucune des mauvaises passions qui font le tourment des Esprits imparfaits, mais tous ont encore des épreuves à subir jusqu'à ce qu'ils aient atteint la perfection absolue.

Comme Esprits, ils suscitent de bonnes pensées, détournent les hommes de la voie du mal, protègent dans la vie ceux qui s'en rendent dignes, et neutralisent l'influence des Esprits imparfaits chez ceux qui ne se complaisent pas à la subir.

Ceux en qui ils sont incarnés sont bons et bienveillants pour leurs semblables ; ils ne sont mus ni par l'orgueil, ni par l'égoïsme, ni par l'ambition ; ils n'éprouvent ni haine, ni rancune, ni envie, ni jalousie et font le bien pour le bien.

A cet ordre appartiennent les Esprits désignés dans les croyances vulgaires sous les noms de *bons génies*, *génies protecteurs*, *Esprits du bien*. Dans les temps de superstition et d'ignorance on en a fait des divinités bienfaisantes.

On peut également les diviser en quatre groupes principaux.

Cinquième classe. ESPRITS BIENVEILLANTS. - Leur qualité dominante est la bonté ; ils se plaisent à rendre service aux hommes et à les protéger, mais leur savoir est borné : leur progrès s'est plus accompli dans le sens moral que dans le sens intellectuel.

Quatrième classe. ESPRITS SAVANTS. - Ce qui les distingue spécialement, c'est l'étendue de leurs connaissances. Ils se préoccupent moins des questions morales que des questions scientifiques, pour lesquelles ils ont plus d'aptitude ; mais ils n'envisagent la science qu'au point de vue de l'utilité, et n'y mêlent aucune des passions qui sont le propre des Esprits imparfaits.

Troisième classe. ESPRITS SAGES. - Les qualités morales de l'ordre le plus élevé forment leur caractère distinctif. Sans avoir des connaissances illimitées, ils sont doués d'une capacité intellectuelle qui leur donne un jugement sain sur les hommes et sur les choses.

Deuxième classe. ESPRITS SUPERIEURS. - Ils réunissent la science, la sagesse et la bonté. Leur langage ne respire que la bienveillance ; il est constamment digne, élevé, souvent sublime. Leur supériorité les rend plus que les autres aptes à nous donner les notions les plus justes sur les choses du monde incorporel dans les limites de ce qu'il est permis à l'homme de connaître. Ils se communiquent volontiers à ceux qui cherchent la vérité de bonne foi, et dont l'âme est assez dégagée des liens terrestres pour la comprendre, mais ils s'éloignent de ceux qu'anime la seule curiosité, ou que l'influence de la matière détourne de la pratique du bien.

Lorsque, par exception, ils s'incarnent sur la terre, c'est pour y accomplir une mission de progrès, et ils nous offrent alors le type de la perfection à laquelle l'humanité peut aspirer ici-bas.

PREMIER ORDRE. - PURS ESPRITS.

Caractères généraux. - Influence de la matière nulle. Supériorité intellectuelle et morale absolue par rapport aux Esprits des autres ordres.

Première classe. Classe unique. - Ils ont parcouru tous les degrés de l'échelle et dépouillé toutes les impuretés de la matière. Ayant atteint la somme de perfection dont est susceptible la créature, ils n'ont plus à subir ni épreuves, ni expiations. N'étant plus sujets à la réincarnation dans des corps périssables, c'est pour eux la vie éternelle qu'ils accomplissent dans le sein de Dieu.

Ils jouissent d'un bonheur inaltérable, parce qu'ils ne sont sujets ni aux besoins, ni aux vicissitudes de la vie matérielle ; mais ce bonheur n'est point celui d'une *oisiveté monotone passée dans une contemplation perpétuelle.* Ils sont les messagers et les ministres de Dieu dont ils exécutent les ordres pour le maintien de l'harmonie universelle. Ils commandent à tous les Esprits qui leur sont inférieurs, les aident à se perfectionner et leur assignent leur mission. Assister les hommes dans leur détresse, les exciter au bien ou à l'expiation des fautes qui les éloignent de la félicité suprême, est pour eux une douce occupation. On les désigne quelquefois sous les noms d'anges, archanges ou séraphins.

Les hommes peuvent entrer en communication avec eux, mais bien présomptueux serait celui qui prétendrait les avoir constamment à ses ordres.

ESPRITS ERRANTS OU INCARNÉS.

Sous le rapport des qualités intimes, les Esprits sont de différents ordres qu'ils parcourent successivement à mesure qu'ils s'épurent. Comme *état,* ils peuvent être *incarnés,* c'est-à-dire unis à un corps, dans un monde quelconque ; ou *errants,* c'est-à-dire dégagés du corps matériel et attendant une nouvelle incantation pour s'améliorer.

Les Esprits *errants* ne forment point une catégorie spéciale ; c'est un des états dans lesquels ils peuvent se trouver.

L'état *errant* ou *erraticité* ne constitue point une infériorité pour les Esprits, puisqu'il peut y en avoir de tous les degrés. Tout Esprit qui n'est pas incarné est, par cela même, *errant,* à l'exception des *Purs Esprits* qui, n'ayant plus d'incarnation à subir, sont dans leur état définitif.

L'incarnation n'étant qu'un état transitoire, l'*erraticité* est en réalité l'état

normal des esprits, et cet état n'est point forcément une expiation pour eux ; ils y sont heureux ou malheureux selon le degré de leur élévation, et selon le bien ou le mal qu'ils ont fait.

Le revenant de mademoiselle Clairon[4].

Cette histoire fit beaucoup de bruit dans le temps, et par la position de l'héroïne, et par le grand nombre de personnes qui en furent témoins. Malgré sa singularité, elle serait probablement oubliée, si mademoiselle Clairon ne l'eût consignée dans ses Mémoires, d'où nous extrayons le récit que nous allons en faire. L'analogie qu'elle présente avec quelques-uns des faits qui se passent de nos jours lui donne une place naturelle dans ce Recueil.

Mademoiselle Clairon, comme on le sait, était aussi remarquable par sa beauté que par son talent comme cantatrice et tragédienne ; elle avait inspiré à un jeune Breton, M. de S..., une de ces passions qui décident souvent de la vie, lorsqu'on n'a pas assez de force de caractère pour en triompher. Mademoiselle Clairon n'y répondit que par de l'amitié ; toutefois les assiduités de M. de S... lui devinrent tellement importunes qu'elle résolut de rompre tout rapport avec lui. Le chagrin qu'il en ressentit lui causa une longue maladie dont il mourut. La chose se passait en 1743. Laissons parler mademoiselle Clairon.

« Deux ans et demi s'étaient écoulés entre notre connaissance et sa mort. Il me fit prier d'accorder, à ses derniers moments, la douceur de me voir encore ; mes entours m'empêchèrent de faire cette démarche. Il mourut, n'ayant auprès de lui que ses domestiques et une vieille dame, seule société qu'il eût depuis longtemps. Il logeait alors sur le Rempart, près la Chaussée d'Antin, où l'on commençait à bâtir ; moi, rue de Bussy, près la rue de Seine et l'abbaye Saint-Germain. J'avais ma mère, et plusieurs amis venaient souper avec moi... Je venais de chanter de fort jolies moutonnades, dont mes amis étaient dans le ravissement, lorsque au coup de onze heures succéda le cri le plus aigu. Sa sombre modulation et sa longueur étonnèrent tout le monde ; je me sentis défaillir, et je fus près d'un quart d'heure sans connaissance...

» Tous mes gens, mes amis, mes voisins, la police même, ont entendu ce

---

4 Mademoiselle Clairon, née en 1723, mourut en 1803. Elle débuta dans la troupe italienne à l'âge de 13 ans, et à la Comédie française en 1743. Elle se retira du théâtre en 1765, à l'âge de 42 ans.

même cri, toujours à la même heure, toujours partant sous mes fenêtres, et ne paraissant sortir que du vague de l'air… Je soupais rarement en ville, mais les jours où j'y soupais, l'on n'entendait rien, et plusieurs fois, demandant de ses nouvelles à ma mère, à mes gens, lorsque je rentrais dans ma chambre, il partait au milieu de nous. Une fois, le président de B…, chez lequel j'avais soupé, voulut me reconduire pour s'assurer qu'il ne m'était rien arrivé en chemin. Comme il me souhaitait le bonsoir à ma porte, le cri partit entre lui et moi. Ainsi que tout Paris, il savait cette histoire : cependant on le remit dans son carrosse plus mort que vivant.

» Une autre fois je priai mon camarade Rosely de m'accompagner rue Saint-Honoré pour choisir des étoffes. L'unique sujet de notre entretien fut mon revenant (c'est ainsi qu'on l'appelait). Ce jeune homme, plein d'esprit, ne croyant à rien, était cependant frappé de mon aventure ; il me pressait d'évoquer le fantôme, en me promettant d'y croire s'il me répondait. Soit par faiblesse, soit par audace, je fis ce qu'il me demandait : le cri partit à trois reprises, terribles par leur éclat et leur rapidité. A notre retour, il fallut le secours de toute la maison pour nous tirer du carrosse où nous étions sans connaissance l'un et l'autre. Après cette scène je restai quelques mois sans rien entendre. Je me croyais à jamais quitte, je me trompais.

» Tous les spectacles avaient été mandés à Versailles pour le mariage du Dauphin. On m'avait arrangé, dans l'avenue de Saint-Cloud, une chambre que j'occupais avec madame Grandval. A trois heures du matin, je lui dis : Nous sommes au bout du monde ; le cri serait bien embarrassé d'avoir à nous chercher ici… Il partit ! Madame Grandval crut que l'enfer entier était dans la chambre ; elle courut en chemise du haut en bas de la maison, où personne ne put fermer l'œil de la nuit ; mais ce fut au moins la dernière fois qu'il se fit entendre.

» Sept ou huit jours après, causant avec ma société ordinaire, la cloche de onze heures fut suivie d'un coup de fusil tiré dans une de mes fenêtres. Tous nous entendimes le coup ; tous nous vîmes le feu ; la fenêtre n'avait aucune espèce de dommage. Nous conclûmes tous qu'on en voulait à ma vie, qu'on m'avait manquée, et qu'il fallait prendre des précautions pour l'avenir. M. de Marville, alors lieutenant de police, fit visiter les maisons vis-à-vis la mienne ; la rue fut remplie de tous les espions possibles ; mais, quelques soins que l'on prit, ce coup, pendant trois mois entiers, fut entendu, vu, frappant toujours à la même heure, dans le même carreau de vitre, sans que personne ait jamais pu voir de quel endroit il partait. Ce fait a été constaté sur les registres de la police.

» Accoutumée à mon revenant, que je trouvais assez bon diable, puisqu'il s'en tenait à des tours de passe-passe, ne prenant pas garde à l'heure qu'il

était, ayant fort chaud, j'ouvris la fenêtre consacrée, et l'intendant et moi nous appuyâmes sur le balcon. Onze heures sonnent, le coup part, et nous jette tous les deux au milieu de la chambre, où nous tombons comme morts. Revenus à nous-mêmes, sentant que nous n'avions rien, nous regardant, nous avouant que nous avions reçu, lui sur la joue gauche, moi sur la joue droite, le plus terrible soufflet qui se soit jamais appliqué, nous nous mîmes à rire comme deux fous.

» Le surlendemain, priée par mademoiselle Dumesnil d'être d'une petite fête nocturne qu'elle donnait à sa maison de la barrière Blanche, je montai en fiacre à onze heures avec ma femme de chambre. Il faisait le plus beau clair de lune, et l'on nous conduisit par les boulevards qui commençaient à se garnir de maisons. Ma femme de chambre me dit : N'est-ce pas ici qu'est mort M. de S…? - D'après les renseignements qu'on m'a donnés, ce doit être, lui dis-je, en les désignant avec mon doigt, dans l'une des deux maisons que voilà devant nous. D'une des deux partit ce même coup de fusil qui me poursuivait : il traversa notre voiture ; le cocher doubla son train, se croyant attaqué par des voleurs. Nous, nous arrivâmes au rendez-vous, ayant à peine repris nos sens, et, pour ma part, pénétrée d'une terreur que j'ai gardée longtemps, je l'avoue ; mais cet exploit fut le dernier des armes à feu.

» A leur explosion succéda un claquement de mains, ayant une certaine mesure et des redoublements. Ce bruit, auquel les bontés du public m'avaient accoutumée, ne me laissa faire aucune remarque pendant longtemps ; mes amis en firent pour moi. Nous avons guetté, me dirent-ils ; c'est à onze heures, presque sous votre porte, qu'il se fait ; nous l'entendons, nous ne voyons personne ; ce ne peut être qu'une suite de ce que vous avez éprouvé. Comme ce bruit n'avait rien de terrible, je ne conservai point la date de sa durée. Je ne fis pas plus d'attention aux sons mélodieux qui se firent entendre après ; il semblait qu'une voix céleste donnait le canevas de l'air noble et touchant qu'elle allait chanter ; cette voix commençait au carrefour de Bussy et finissait à ma porte ; et, comme il en avait été de tous les sons précédents, on entendait et l'on ne voyait rien. Enfin, tout cessa après un peu plus de deux ans et demi. »

A quelque temps de là, mademoiselle Clairon apprit de la dame âgée qui était restée l'amie dévouée de M. de S…, le récit de ses derniers moments.

« Il comptait, lui dit-elle, toutes les minutes, lorsqu'à dix heures et demie son laquais vint lui dire que, décidément, vous ne viendriez pas. Après un moment de silence, il me prit la main avec un redoublement de désespoir qui m'effraya. *La barbare !… elle n'y gagnera rien ; je la poursuivrai autant après ma mort que je l'ai poursuivie pendant ma vie !…* Je voulus tâcher de le calmer ; il n'était plus. »

Dans l'édition que nous avons sous les yeux, ce récit est précédé de la note suivante sans signature :

« Voici une anecdote bien singulière dont on a porté et dont on portera sans doute bien des jugements différents. On aime le merveilleux, même sans y croire : mademoiselle Clairon paraît convaincue de la réalité des faits qu'elle raconte. Nous nous contenterons de remarquer que dans le temps où elle fut, ou se crut tourmentée par son revenant, elle avait de vingt-deux ans et demi à vingt-cinq ans ; que c'est l'âge de l'imagination, et que cette faculté était continuellement exercée et exaltée en elle par le genre de vie qu'elle menait au théâtre et hors du théâtre. On peut se rappeler encore qu'elle a dit, au commencement de ses Mémoires, que, dans son enfance, on ne l'entretenait que d'aventures de revenants et de sorciers, qu'on lui disait être des histoires véritables. »

Ne connaissant le fait que par le récit de mademoiselle Clairon, nous ne pouvons en juger que par induction ; or, voici notre raisonnement. Cet événement décrit dans ses plus minutieux détails par mademoiselle Clairon elle-même, a plus d'authenticité que s'il eût été rapporté par un tiers. Ajoutons que lorsqu'elle a écrit la lettre dans laquelle il se trouve relaté, elle avait environ soixante ans et passé l'âge de la crédulité dont parle l'auteur de la note. Cet auteur ne révoque pas en doute la bonne foi de mademoiselle Clairon sur son aventure, seulement il pense qu'elle a pu être le jouet d'une illusion. Qu'elle l'ait été une fois, cela n'aurait rien d'étonnant, mais qu'elle l'ait été pendant deux ans et demi, cela nous paraît plus difficile ; il nous paraît plus difficile encore de supposer que cette illusion ait été partagée par tant de personnes, témoins oculaires et auriculaires des faits, et par la police elle-même. Pour nous, qui connaissons ce qui peut se passer dans les manifestations spirites, l'aventure n'a rien qui puisse nous surprendre, et nous la tenons pour *probable*. Dans cette hypothèse, nous n'hésitons pas à penser que l'auteur de tous ces mauvais tours n'était autre que l'âme ou l'esprit de M. de S…, si nous remarquons surtout la coïncidence de ses dernières paroles avec la durée des phénomènes. Il avait dit : Je la poursuivrai autant après ma mort que pendant ma vie. Or, ses rapports avec mademoiselle Clairon avaient duré deux ans et demi, juste autant de temps que les manifestations qui suivirent sa mort.

Quelques mots encore sur la nature de cet Esprit. Il n'était pas méchant, et c'est avec raison que mademoiselle Clairon le qualifie d'assez bon diable ; mais on ne peut pas dire non plus qu'il fût la bonté même. La passion violente à laquelle il a succombé, comme homme, prouve que chez lui les idées terrestres étaient dominantes. Les traces profondes de cette passion, qui survit à la destruction du corps, prouvent que, comme Esprit, il était encore sous

l'influence de la matière. Sa vengeance, tout inoffensive qu'elle était, dénote des sentiments peu élevés. Si donc on veut bien se reporter à notre tableau de la classification des Esprits, il ne sera pas difficile de lui assigner son rang ; l'absence de méchanceté réelle l'écarte naturellement de la dernière classe, celle des Esprits impurs ; mais il tenait évidemment des autres classes du même ordre ; rien chez lui ne pourrait justifier un rang supérieur.

Une chose digne de remarque, c'est la succession des différents modes par lesquels il a manifesté sa présence. C'est le jour même et au moment de sa mort qu'il se fait entendre pour la première fois, et cela au milieu d'un joyeux souper. De son vivant, il voyait mademoiselle Clairon par la pensée, entourée de l'auréole que prête l'imagination à l'objet d'une passion ardente ; mais une fois l'âme débarrassée de son voile matériel, l'illusion fait place à la réalité. Il est là, à ses côtés, il la voit entourée d'*amis,* tout devait exciter sa jalousie ; elle semble, par sa gaîté et par ses chants, insulter à son désespoir, et son désespoir se traduit par un cri de rage qu'il répète chaque jour à la même heure, comme pour lui reprocher son refus d'avoir été le consoler à ses derniers moments. Aux cris succèdent des coups de fusil, inoffensifs, il est vrai, mais qui n'en dénotent pas moins une rage impuissante et l'envie de troubler son repos. Plus tard, son désespoir prend un caractère plus calme ; revenu sans doute à des idées plus saines, il semble avoir pris son parti ; il lui reste le souvenir des applaudissements dont elle était l'objet, et il les répète. Plus tard enfin, il lui dit adieu en faisant entendre des sons qui semblaient comme l'écho de cette voix mélodieuse qui l'avait tant charmé de son vivant.

Isolement des corps graves.

Le mouvement imprimé aux corps inertes par la volonté est aujourd'hui tellement connu qu'il y aurait presque de la puérilité à rapporter des faits de ce genre ; il n'en est pas de même lorsque ce mouvement est accompagné de certains phénomènes moins vulgaires, tels que celui, par exemple, de la suspension dans l'espace. Bien que les annales du Spiritisme en citent de nombreux exemples, ce phénomène présente une telle dérogation aux lois de la gravitation que le doute paraît très naturel pour quiconque n'en a pas été témoin. Nous-même, nous l'avouons, tout habitué que nous sommes aux choses extraordinaires, avons été bien aise de pouvoir en constater la réalité. Le fait que nous allons rapporter s'est passé plusieurs fois sous nos yeux dans les réunions qui avaient lieu jadis chez M. B***, rue Lamartine, et

nous savons qu'il s'est maintes fois produit ailleurs ; nous pouvons donc le certifier comme incontestable. Voici comment les choses se passaient.

Huit ou dix personnes, parmi lesquelles il s'en trouvait de douées d'une puissance spéciale, sans être toutefois des médiums reconnus, se plaçaient autour d'une table de salon lourde et massive, les mains posées sur le bord et toutes unies d'intention et de volonté. Au bout d'un temps plus ou moins long, dix minutes ou un quart d'heure, selon que les dispositions ambiantes étaient plus ou moins favorables, la table, malgré son poids de près de 100 kilos, se mettait en mouvement, glissait à droite ou à gauche sur le parquet, se transportait dans les diverses parties désignées du salon, puis se soulevant, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, jusqu'à former un angle de 45°, se balançait avec rapidité, imitant le tangage et le roulis d'un navire. Si, dans cette position, les assistants redoublaient d'efforts par leur volonté, la table se détachait entièrement du sol, à 10 ou 20 centimètres d'élévation, se soutenait ainsi dans l'espace sans aucun point d'appui, pendant quelques secondes, puis retombait de tout son poids.

Le mouvement de la table, son soulèvement sur un pied, son balancement, se produisaient à peu près à volonté, souvent plusieurs fois dans la soirée, et souvent aussi sans aucun contact des mains ; la volonté seule suffisait pour que la table se dirigeât du côté indiqué. L'isolement complet était plus difficile à obtenir, mais il a été répété assez souvent pour qu'on ne pût le regarder comme un fait exceptionnel. Or ceci ne se passait point en présence d'adeptes seuls qu'on pourrait croire trop accessibles à l'illusion, mais devant vingt ou trente personnes, parmi lesquelles il s'en trouvait quelquefois de fort peu sympathiques qui ne manquaient pas de supposer quelque préparation secrète, sans égard pour les maîtres de la maison, dont le caractère honorable devait éloigner tout soupçon de supercherie, et pour qui d'ailleurs c'eût été un singulier plaisir de passer toutes les semaines plusieurs heures à mystifier une assemblée sans profit.

Nous avons rapporté le fait dans toute sa simplicité, sans restriction ni exagération. Nous ne dirons donc pas que nous avons vu la table voltiger en l'air comme une plume ; mais tel qu'il est, ce fait n'en démontre pas moins la possibilité de l'isolement des corps graves sans point d'appui, au moyen d'une puissance jusqu'alors inconnue. Nous ne dirons pas non plus qu'il suffisait d'étendre la main ou de faire un signe quelconque, pour qu'à l'instant la table se mût et s'enlevât comme par enchantement.

Nous dirons, au contraire, pour être dans le vrai, que les premiers mouvements s'opéraient toujours avec une certaine lenteur, et n'acquéraient que graduellement leur maximum d'intensité. Le soulèvement complet n'avait lieu qu'après plusieurs mouvements préparatoires qui étaient comme des

essais et une sorte d'élan. La puissance agissante semblait redoubler d'efforts par les encouragements des assistants, comme un homme ou un cheval qui accomplit une lourde tâche, et que l'on excite de la voix et du geste. L'effet une fois produit, tout retombait dans le calme, et de quelques instants on n'obtenait rien, comme si cette même puissance avait eu besoin de reprendre haleine.

Nous aurons souvent occasion de citer des phénomènes de ce genre, soit spontanés, soit provoqués, et accomplis dans des proportions et avec des circonstances bien autrement extraordinaires ; mais lorsque nous en aurons été témoin, nous les rapporterons toujours de manière à éviter toute interprétation fausse ou exagérée. Si dans le fait raconté plus haut, nous nous fussions contenté de dire que nous avons vu une table de 100 kilos s'enlever au seul contact des mains, nul doute que beaucoup de gens se soient figurés qu'elle s'était enlevée jusqu'au plafond et avec la rapidité d'un changement à vue. C'est ainsi que les choses les plus simples deviennent des prodiges par les proportions que leur prête l'imagination. Que doit-ce être quand les faits ont traversé les siècles et passé par la bouche des poètes ! Si l'on disait que la superstition est la fille de la réalité, on aurait l'air d'avancer un paradoxe, et pourtant rien n'est plus vrai ; il n'y a pas de superstition qui ne repose sur un fond réel ; le tout est de discerner où finit l'un et où commence l'autre. Le véritable moyen de combattre les superstitions n'est pas de les contester d'une manière absolue ; dans l'esprit de certaines gens il est des idées qu'on ne déracine pas facilement, parce qu'ils ont toujours des faits à citer à l'appui de leur opinion ; c'est au contraire de montrer ce qu'il y a de réel ; alors il ne reste que l'exagération ridicule dont le bon sens fait justice.

La forêt de Dodone et la statue de Memnon.

Pour arriver à la forêt de Dodone, passons par la rue Lamartine, et arrêtons-nous un instant chez M. B*** où nous avons vu un meuble docile nous poser un nouveau problème de statique.

Les assistants en nombre quelconque sont placés autour de la table en question, dans un ordre également quelconque, car il n'y a ici ni nombres ni places cabalistiques ; ils ont les mains posées sur le bord ; ils font, soit mentalement, soit à haute voix, appel aux Esprits qui ont l'habitude de se rendre à leur invitation. On connaît notre opinion sur ce genre d'Esprits, c'est pourquoi nous les traitons un peu sans cérémonie. Quatre ou cinq minutes sont à peine écoulées qu'un bruit clair de *toc*, *toc*, se fait entendre dans

la table, souvent assez fort pour être entendu de la pièce voisine, et se répète aussi longtemps et aussi souvent qu'on le désire. La vibration se fait sentir dans les doigts, et en appliquant l'oreille contre la table, on reconnaît, à ne pas s'y méprendre, que le bruit a sa source dans la substance même du bois, car toute la table vibre depuis les pieds jusqu'à la surface.

Quelle est la cause de ce bruit ? Est-ce le bois qui travaille, ou bien est-ce, comme on dit, un Esprit ? Ecartons d'abord toute idée de supercherie ; nous sommes chez des gens trop sérieux et de trop bonne compagnie pour s'amuser aux dépens de ceux qu'ils veulent bien admettre chez eux ; d'ailleurs cette maison n'est point privilégiée ; les mêmes faits se produisent dans cent autres tout aussi honorables. Permettez-nous, en attendant la réponse, une petite digression.

Un jeune candidat bachelier était dans sa chambre occupé à repasser son examen de rhétorique ; on frappe à sa porte. Vous admettrez bien, je pense, qu'on petit distinguer à la nature du bruit, et surtout à sa répétition, s'il est causé par un craquement du bois, l'agitation du vent ou toute autre cause fortuite, ou bien si c'est quelqu'un qui frappe pour demander à entrer. Dans ce dernier cas le bruit a un caractère intentionnel auquel on ne peut se méprendre ; c'est ce que se dit notre écolier. Cependant, pour ne pas se déranger inutilement, il voulut s'en assurer en mettant le visiteur à l'épreuve. Si c'est quelqu'un, dit-il, frappez un, deux, trois, quatre, cinq, six coups ; frappez en haut, en bas, à droite, à gauche ; battez la mesure ; battez le rappel, etc., et à chacun de ces commandements le bruit obéit avec la plus parfaite ponctualité. Assurément, pensa-t-il, ce ne peut être ni le jeu du bois, ni le vent, ni même un chat, quelque intelligent qu'on le suppose. Voici un fait, voyons à quelle conséquence nous conduiront les arguments syllogistiques. Il fit alors le raisonnement, suivant : J'entends du bruit, donc c'est quelque chose qui le produit ; ce bruit obéit à mon commandement, donc la cause qui le produit me comprend ; or, ce qui comprend a de l'intelligence, donc la cause de ce bruit est intelligente. Si elle est intelligente, ce n'est ni le bois ni le vent ; si ce n'est ni le bois ni le vent, c'est donc quelqu'un. Là-dessus il alla ouvrir la porte. On voit qu'il n'est pas besoin d'être docteur pour tirer cette conclusion, et nous croyons notre apprenti bachelier assez ferré sur ses principes pour tirer la suivante. Supposons qu'en allant ouvrir la porte il ne trouve personne, et que le bruit n'en continue pas moins exactement de la même manière ; il poursuivra son sorite : « Je viens de me prouver sans réplique que le bruit est produit par un être intelligent, puisqu'il répond à ma pensée. J'entends toujours ce bruit devant moi, et il est certain que ce n'est pas moi qui frappe, donc c'est un autre ; or cet autre, je ne le vois pas : donc il est invisible. Les êtres corporels appartenant à

l'humanité sont parfaitement visibles ; or celui qui frappe, étant invisible, n'est pas un être corporel humain. Or, puisque nous appelons Esprits les êtres incorporels, celui qui frappe n'étant pas un être corporel, est donc un Esprit. »

Nous croyons les conclusions de notre écolier rigoureusement logiques ; seulement ce que nous avons donné comme une supposition est une réalité, en ce qui concerne les expériences qui se faisaient chez M. B***. Nous ajouterons qu'il n'était pas besoin de l'imposition des mains, tous les phénomènes se produisant également bien alors que la table était isolée de tout contact. Ainsi, suivant le désir exprimé, les coups étaient frappés dans la table, dans la muraille, dans la porte, et à la place désignée verbalement ou mentalement ; ils indiquaient l'heure, le nombre de personnes présentes ; ils battaient la charge, le rappel, le rythme d'un air connu ; ils imitaient le travail du tonnelier, le grincement de la scie, l'écho, les feux de file ou de pelotons et bien d'autres effets trop longs à décrire. On nous a dit avoir entendu dans certains cercles imiter le sifflement du vent, le bruissement des feuilles, le roulement du tonnerre, le clapotement des vagues, ce qui n'a rien de plus surprenant. L'intelligence de la cause devenait patente quand, au moyen de ces mêmes coups, on obtenait des réponses catégoriques à certaines questions ; or c'est cette cause intelligente que nous nommons, ou pour mieux dire qui s'est nommée elle-même *Esprit.* Quand cet Esprit voulait faire une communication plus développée, il indiquait par un signe particulier qu'il voulait écrire ; alors le médium écrivain prenait le crayon, et transmettait sa pensée par écrit.

Parmi les assistants, nous ne parlons pas de ceux qui étaient autour de la table, mais de toutes les personnes qui remplissaient le salon, il y avait des incrédules pur sang, des demi-croyants et des adeptes fervents, mélange peu favorable, comme on le sait. Les premiers, nous les laisserions volontiers, attendant que la lumière se fasse pour eux. Nous respectons toutes les croyances, même l'incrédulité qui est aussi une sorte de croyance lorsqu'elle se respecte assez elle-même pour ne pas froisser les opinions contraires. Nous n'en parlerions donc pas s'ils ne devaient nous fournir une observation qui n'est pas sans utilité. Leur raisonnement, beaucoup moins prolixe que celui de notre écolier, se résume généralement ainsi : Je ne crois pas aux Esprits, donc ce ne doit pas être des Esprits. Puisque ce ne sont pas des Esprits, ce doit être une jonglerie. Cette conclusion les mène naturellement à supposer que la table est machinée à la façon de Robert Houdin. A cela notre réponse est bien simple : c'est d'abord qu'il faudrait que toutes les tables et tous les meubles fussent machinés, puisqu'il n'y en a pas de privilégiés ; seulement, nous ne connaissons pas de mécanisme assez ingé-

nieux pour produire *à volonté* tous les effets que nous avons décrits ; troisièmement, il faudrait que M. B*** eût fait machiner les murailles et les portes de son appartement, ce qui n'est guère probable ; quatrièmement, enfin, il faudrait qu'on eût fait machiner de même les tables, les portes et les murailles de toutes les maisons où de semblables phénomènes se produisent journellement, ce qui n'est pas plus présumable, car on connaîtrait l'habile constructeur de tant de merveilles.

Les demi-croyants admettent tous les phénomènes, mais ils sont indécis sur la cause. Nous les renvoyons aux arguments de notre futur bachelier.

Les croyants présentaient trois nuances bien caractérisées : ceux qui ne voyaient dans ces expériences qu'un amusement et un passe-temps, et dont l'admiration se traduisait par ces mots ou leurs analogues : C'est étonnant ! c'est singulier ! c'est bien drôle ! mais qui n'allaient pas au-delà. Il y avait ensuite les gens sérieux, instruits, observateurs, auxquels nul détail n'échappait et pour qui les moindres choses étaient des sujets d'étude. Venaient ensuite les ultra-croyants, si nous pouvons nous exprimer ainsi, ou pour mieux dire, les croyants aveugles, ceux auxquels on peut reprocher un excès de crédulité ; dont la foi non suffisamment éclairée leur donne une telle confiance dans les Esprits, qu'ils leur prêtent toutes les connaissances et surtout la *prescience* ; aussi était-ce de la meilleure foi du monde qu'ils demandaient des nouvelles de toutes leurs affaires, sans songer qu'ils en auraient su tout autant pour deux sous auprès du premier diseur de bonne aventure. Pour eux, la table parlante n'est pas un objet d'étude et d'observation, c'est un *oracle*. Elle n'a contre elle que sa forme triviale et ses usages trop vulgaires, mais que le bois dont elle est faite, au lieu d'être façonné pour les besoins domestiques, soit sur pied, vous aurez un *arbre parlant* ; qu'il soit taillé en statue, vous aurez une *idole* devant laquelle les peuples crédules viendront se prosterner.

Maintenant franchissons les mers et vingt-cinq siècles, et transportons-nous au pied du mont Tomarus en Epire, nous y trouverons la forêt sacrée dont les chênes rendaient des oracles ; ajoutez-y le prestige du culte et la pompe des cérémonies religieuses, et vous vous expliquerez facilement la vénération d'un peuple ignorant et crédule qui ne pouvait voir la réalité à travers tant de moyens de fascination.

Le bois n'est pas la seule substance qui puisse servir de *véhicule* à la manifestation des Esprits frappeurs. Nous les avons vus se produire dans une muraille, par conséquent dans la pierre. Nous avons donc aussi des *pierres parlantes*. Que ces pierres représentent un personnage sacré, nous aurons la statue de Memnon, ou celle de Jupiter Ammon rendant des oracles comme les arbres de Dodone.

L'histoire, il est vrai, ne nous dit pas que ces oracles étaient rendus par des coups frappés, comme nous le voyons de nos jours. C'était, dans la forêt de Dodone, par le sifflement du vent à travers les arbres, par le bruissement des feuilles, ou le murmure de la fontaine qui jaillissait au pied du chêne consacré à Jupiter. La statue de Memnon rendait, dit-on, des sons mélodieux, aux premiers rayons du soleil. Mais l'histoire nous dit aussi, comme nous aurons occasion de le démontrer, que les anciens connaissaient parfaitement les phénomènes attribués aux Esprits frappeurs. Nul doute que ce ne soit là le principe de leur croyance à l'existence d'êtres animés dans les arbres, les pierres, les eaux, etc. Mais dès que ce genre de manifestation fut exploité, les coups ne suffisaient plus ; les visiteurs étaient trop nombreux pour qu'on pût leur donner à chacun une séance particulière ; c'eût été d'ailleurs, chose trop simple ; il fallait le prestige, et du moment qu'ils enrichissaient le temple par leurs offrandes, il fallait bien leur en donner pour leur argent. L'essentiel était que l'objet fût regardé comme sacré et habité par une divinité ; on pouvait dès lors lui faire dire tout ce qu'on voulait sans prendre tant de précautions.

Les prêtres de Memnon usaient, dit-on, de supercherie ; la statue était creuse, et les sons qu'elle rendait étaient produits par quelque moyen acoustique. Cela est possible et même probable. Les Esprits, même les simples frappeurs, qui sont en général moins scrupuleux que les autres, ne sont pas toujours, comme nous l'avons dit, à la disposition du premier venu ; ils ont leur volonté, leurs occupations, leurs susceptibilités, et ni les uns ni les autres n'aiment à être exploités par la cupidité. Quel discrédit pour les prêtres s'ils n'avaient pu faire parler à propos leur idole ! Il fallait bien suppléer à son silence, et au besoin donner un coup de main ; d'ailleurs il était bien plus commode de ne pas se donner tant de peine, et l'on pouvait formuler la réponse selon les circonstances. Ce que nous voyons de nos jours n'en prouve pas moins que les croyances anciennes avaient pour principe la connaissance des manifestations spirites, et c'est avec raison que nous avons dit que le Spiritisme moderne est le réveil de l'antiquité, mais de l'antiquité éclairée par les lumières de la civilisation et de la réalité.

L'avarice.

Dissertation morale dictée par saint Louis à Mlle Ermance Dufaux.

6 janvier 1858.

1.

Toi qui possèdes, écoute-moi. Un jour deux fils d'un même père reçurent chacun un boisseau de blé. L'aîné serra le sien dans un lieu dérobé ; l'autre rencontra sur son chemin un pauvre qui demandait l'aumône ; il courut à lui, et versa dans le pan de son manteau la moitié du blé qui lui était échue, puis il continua sa route, et s'en alla semer le reste dans le champ paternel.

Or vers ce temps-là il vint une grande famine, les oiseaux du ciel mouraient sur le bord du chemin. Le frère aîné courut à sa cachette, mais il n'y trouva que poussière ; le cadet s'en allait tristement contempler son blé séché sur pied, lorsqu'il rencontra le pauvre qu'il avait assisté. Frère, lui dit le mendiant, j'allais mourir, tu m'as secouru ; maintenant que l'espérance est séchée dans ton cœur, suis-moi. Ton demi-boisseau a quintuplé entre mes mains ; j'apaiserai ta faim et tu vivras dans l'abondance.

2.

Ecoute-moi, avare ! connais-tu le bonheur ? oui, n'est-ce pas ! Ton œil brille d'un sombre éclat dans ton orbite que l'avarice a creusé plus profondément ; tes lèvres se serrent ; ta narine frémit et ton oreille se dresse. Oui, j'entends, c'est le bruit de l'or que ta main caresse en le versant dans la cachette. Tu dis : C'est là la volupté suprême. Silence ! on vient. Ferme vite. Bien ! que tu es pâle ! ton corps frissonne. Rassure-toi ; les pas s'éloignent. Ouvre ; regarde encore ton or. Ouvre ; ne tremble pas ; tu es bien seul. Entends-tu ! non, rien ; c'est le vent qui gémit en passant sur le seuil. Regarde ; que d'or ! plonge à pleines mains : fais sonner le métal ; tu es heureux.

Heureux, toi ! mais la nuit est sans repos et ton sommeil est obsédé de fantômes.

Tu as froid ! approche-toi de la cheminée ; chauffe-toi à ce feu qui pétille si joyeusement. La neige tombe ; le voyageur s'enveloppe frileusement de son manteau, et le pauvre grelotte sous ses haillons. La flamme du foyer se ralentit ; jette du bois. Mais non ; arrête ! c'est ton or que tu consumes avec ce bois ; c'est ton or qui brûle.

Tu as faim ! tiens, prends ; rassasie-toi ; tout cela est à toi, tu l'as payé de ton or. De ton or ! cette abondance t'indigne, ce superflu est-il nécessaire

pour soutenir la vie ? non, ce petit morceau de pain suffira ; encore c'est trop. Tes vêtements tombent en lambeaux ; ta maison se lézarde et menace ruine ; tu souffres du froid et de la faim ; mais que t'importe ! tu as de l'or.

Malheureux ! cet or, la mort t'en séparera. Tu le laisseras sur le bord de la tombe, comme la poussière que le voyageur secoue sur le seuil de la porte où sa famille bien-aimée l'attend pour fêter son retour.

Ton sang appauvri, vieilli par ta misère volontaire, s'est glacé dans tes veines. Des héritiers avides viennent de jeter ton corps dans un coin du cimetière ; te voilà face à face avec l'éternité. Misérable ! qu'as-tu fait de cet or qui t'a été confié pour soulager le pauvre ? Entends-tu ces blasphèmes ? vois-tu ces larmes ! vois-tu ce sang ? Ces blasphèmes sont ceux de la souffrance que tu aurais pu calmer ; ces larmes, tu les as fait couler ; ce sang, c'est toi qui l'as versé. Tu as horreur de toi ; tu voudrais te fuir et tu ne le peux pas. Tu souffres, damné ! et tu te tords dans ta souffrance. Souffre ! point de pitié pour toi. Tu n'as point eu d'entrailles pour ton frère malheureux ; qui en aurait pour toi ? Souffre ! souffre ! toujours ! ton supplice n'aura point de fin. Dieu veut, pour te punir, que tu le CROIES ainsi.

Remarque. En écoutant la fin de ces éloquentes et poétiques paroles, nous étions tous surpris d'entendre saint Louis parler de l'éternité des souffrances, alors que tous les Esprits supérieurs s'accordent à combattre cette croyance, lorsque ces derniers mots : *Dieu veut, pour te punir, que tu le* CROIES *ainsi*, sont venus tout expliquer. Nous les avons reproduits dans les caractères généraux des Esprits du troisième ordre. En effet, plus les Esprits sont imparfaits, plus leurs idées sont restreintes et circonscrites ; l'avenir est pour eux dans le vague : ils ne le comprennent pas. Ils souffrent ; leurs souffrances sont longues ; et pour qui souffre longtemps c'est souffrir toujours. Cette pensée même est un châtiment.

Dans un prochain article nous citerons des faits de manifestations qui pourront nous éclairer sur la nature des souffrances d'outre-tombe.

Entretiens d'outre-tombe.

Mlle CLARY D... - EVOCATION.

Nota. Mademoiselle Clary D…, intéressante enfant, morte en 1850 à l'âge de 13 ans, est depuis lors restée comme le génie de sa famille, où elle est fréquemment évoquée, et à laquelle elle a fait un grand nombre de communications du plus haut intérêt. L'entretien que nous rapportons ci-après a eu

lieu entre elle et nous le 12 janvier 1857, par l'intermédiaire de son frère médium.

1. *D*. Avez-vous un souvenir précis de votre existence corporelle ? - *R*. L'Esprit voit le présent, le passé et un peu de l'avenir selon sa perfection et son rapprochement de Dieu.

2. *D*. Cette condition de la perfection est-elle seulement relative à l'avenir, ou se rapporte-t-elle également au présent et au passé ? - *R*. L'Esprit voit l'avenir plus clairement à mesure qu'il se rapproche de Dieu. Après la mort, l'âme voit et embrasse d'un coup d'œil toutes ses *émigrations* passées, mais elle ne peut voir ce que Dieu lui prépare ; il faut pour cela qu'elle soit tout entière en Dieu *après bien des existences*.

3. *D*. Savez-vous à quelle époque vous serez réincarnée ? - *R*. Dans 10 ans ou 100 ans.

4. *D*. Sera-ce sur cette terre, ou dans un autre monde ? - *R*. Un autre monde.

5. *D*. Le monde où vous serez est-il, par rapport à la terre, dans des conditions meilleures, égales ou inférieures ? - *R*. Beaucoup mieux que sur terre ; on y est heureux.

6. *D*. Puisque vous êtes ici parmi nous, y êtes-vous à une place déterminée et en quel endroit ? - *R*. J'y suis en apparence éthéréenne ; je puis dire que mon Esprit proprement dit s'étend beaucoup plus loin ; je vois beaucoup de choses, et je me transporte bien loin d'ici avec la vitesse de la pensée ; mon apparence est à droite de mon frère et guide son bras.

7. *D*. Ce corps éthéréen dont vous êtes revêtue, vous permet-il d'éprouver des sensations physiques, comme par exemple celle du chaud ou du froid ? - *R*. Quand je me souviens trop de mon corps, j'éprouve une sorte d'impression comme lorsqu'on quitte un manteau et que l'on croit encore le porter quelque temps après.

8. *D*. Vous venez de dire que vous pouvez vous transporter avec la rapidité de la pensée ; la pensée n'est-elle pas l'âme elle-même qui se dégage de son enveloppe ? - *R*. Oui.

9. *D*. Lorsque votre pensée se porte quelque part, comment se fait la séparation de votre âme ? - *R*. L'apparence s'évanouit ; la pensée marche seule.

10. *D*. C'est donc une faculté qui se détache ; l'être restant où il est ? - *R*. La forme n'est pas l'être.

11. *D*. Mais comment cette pensée agit-elle ? N'agit-elle pas toujours par l'intermédiaire de la matière ? - *R*. Non.

12. *D*. Lorsque votre faculté de penser se détache, vous n'agissez donc plus par l'intermédiaire de la matière ? - *R*. L'ombre s'évanouit ; elle se reproduit où la pensée la guide.

13. *D.* Puisque vous n'aviez que 13 ans quand votre corps est mort, comment se fait-il que vous puissiez nous donner, sur des questions abstraites, des réponses qui sont hors de la portée d'un enfant de votre âge ? - *R.* Mon âme est si ancienne !

14. *D.* Pouvez-vous nous citer, parmi vos existences antérieures, une de celles qui ont le plus élevé vos connaissances ? - *R.* J'ai été dans le corps d'un homme que j'avais rendu vertueux ; après sa mort je suis allée dans le corps d'une jeune fille dont le visage était l'empreinte de l'âme ; Dieu me récompense.

15. *D.* Pourrait-il nous être donné de vous voir ici telle que vous êtes actuellement ? - *R.* Vous le pourriez.

16. *D.* Comment le pourrions-nous ? Cela dépend-il de nous, de vous ou de personnes plus intimes ? - *R.* De vous.

17. *D.* Quelles conditions devrions-nous remplir pour cela ? - *R.* Vous recueillir quelque temps, avec foi et ferveur ; être moins nombreux, vous isoler un peu, et faire venir un médium dans le genre de Home.

M. Home.

Les phénomènes opérés par M. Home ont produit d'autant plus de sensation, qu'ils sont venus confirmer les récits merveilleux apportés d'outre-mer, et à la véracité desquels s'attachait une certaine défiance. Il nous a montré que, tout en faisant la part la plus large possible à l'exagération, il en restait assez pour attester la réalité de faits s'accomplissant en dehors de toutes les lois connues.

On a parlé de M. Home en sens très divers, et nous avouons qu'il s'en faut de beaucoup que tout le monde lui ait été sympathique, les uns par esprit de système, les autres par ignorance. Nous voulons bien admettre chez ces derniers une opinion consciencieuse, faute d'avoir pu constater les faits par eux-mêmes ; mais si, dans ce cas, le doute est permis, une hostilité systématique et passionnée est toujours déplacée. En tout état de cause, juger ce que l'on ne connaît pas est un manque de logique, le décrier sans preuves est un oubli des convenances. Faisons, pour un instant, abstraction de l'intervention des Esprits, et ne voyons dans les faits rapportés que de simples phénomènes physiques. Plus ces faits sont étranges, plus ils méritent d'attention. Expliquez-les comme vous voudrez, mais ne les contestez pas *a priori*, si vous ne voulez pas faire douter de votre jugement. Ce qui doit étonner, et ce qui nous paraît plus anormal encore que les phénomènes en question, c'est de voir ceux

mêmes qui déblatèrent sans cesse contre l'opposition de certains corps savants à l'endroit des idées nouvelles, qui leur jettent sans cesse à la face, et cela dans les termes les moins mesurés, les déboires essuyés par les auteurs des découvertes les plus importantes, qui citent, à tout propos, et Fulton, et Jenner, et Galilée, tomber eux-mêmes dans un travers semblable, eux qui disent, avec raison, qu'il y a peu d'années encore, quiconque eût parlé de correspondre en quelques secondes d'un bout du monde à l'autre, eût passé pour un insensé. S'ils croient au progrès dont ils se disent les apôtres, qu'ils soient donc conséquents avec eux-mêmes et ne s'attirent pas le reproche qu'ils adressent aux autres de nier ce qu'ils ne comprennent pas.

Revenons à M. Home. Venu à Paris au mois d'octobre 1855, il s'est trouvé dès le début lancé dans le monde le plus élevé, circonstance qui eût dû imposer plus de circonspection dans le jugement porté sur lui, car plus ce monde est élevé et éclairé, moins il est suspect de s'être bénévolement laissé jouer par un aventurier. Cette position même a suscité des commentaires. On se demande ce qu'est M. Home. Pour vivre dans ce monde, pour faire des voyages coûteux, il faut, dit-on, qu'il ait de la fortune. S'il n'en a pas, il faut qu'il soit soutenu par des personnes puissantes. On a bâti sur ce thème mille suppositions plus ridicules les unes que les autres. Que n'a-t-on pas dit aussi de sa sœur qu'il est allé chercher il y a un an environ ; c'était, disait-on, un médium plus puissant que lui-même ; à eux deux ils devaient accomplir des prodiges à faire pâlir ceux de Moïse. Plus d'une fois des questions nous ont été adressées à ce sujet ; voici notre réponse.

M. Home, en venant en France, ne s'est point adressé au public ; il n'aime ni ne recherche la publicité. S'il fût venu dans un but de spéculation, il eût couru le pays en appelant la réclame à son aide ; il eût cherché toutes les occasions de se produire, tandis qu'il les évite ; il eût mis un prix à ses manifestations, tandis qu'il ne demande rien à personne. Malgré sa réputation, M. Home n'est donc point ce qu'on peut appeler un homme public, sa vie privée n'appartient qu'à lui seul. Du moment qu'il ne demande rien, nul n'a le droit de s'enquérir comment il vit sans commettre une indiscrétion. Est-il soutenu par des gens puissants ? cela ne nous regarde pas ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que dans cette société d'élite il a conquis des sympathies réelles et s'est fait des amis dévoués, tandis que d'un faiseur de tours on s'en amuse, on le paie et tout est dit. Nous ne voyons donc en M. Home qu'une chose : un homme doué d'une faculté remarquable. L'étude de cette faculté est tout ce qui nous intéresse, et tout ce qui doit intéresser quiconque n'est pas mû par le seul sentiment de la curiosité. L'histoire n'a point encore ouvert sur lui le livre de ses secrets ; jusque-là il n'appartient qu'à la science.

Quant à sa sœur, voici la vérité : C'est une enfant de onze ans, qu'il a amenée à Paris pour son éducation dont s'est chargée une illustre personne. Elle sait à peine en quoi consiste la faculté de son frère. C'est bien simple, comme on le voit, bien prosaïque pour les amateurs du merveilleux.

Maintenant, pourquoi M. Home est-il venu en France ? Ce n'est point pour chercher fortune, nous venons de le prouver. Est-ce pour connaître le pays ? Il ne le parcourt pas ; il sort peu, et n'a nullement les habitudes d'un touriste. Le motif patent a été le conseil des médecins qui ont cru l'air d'Europe nécessaire à sa santé, mais les faits les plus naturels sont souvent providentiels. Nous pensons donc que, s'il y est venu, c'est qu'il devait y venir. La France, encore dans le doute en ce qui concerne les manifestations spirites, avait besoin qu'un grand coup fût frappé ; c'est M. Home qui a reçu cette mission, et plus le coup a frappé haut, plus il a eu de retentissement. La position, le crédit, les lumières de ceux qui l'ont accueilli, et qui ont été convaincus par l'évidence des faits, ont ébranlé les convictions d'une foule de gens, même parmi ceux qui n'ont pu être témoins oculaires. La présence de M. Home aura donc été un puissant auxiliaire pour la propagation des idées spirites ; s'il n'a pas convaincu tout le monde, il a jeté des semences qui fructifieront d'autant plus que les médiums eux-mêmes se multiplieront. Cette faculté, comme nous l'avons dit ailleurs, n'est point un privilège exclusif ; elle existe à l'état latent et à divers degrés chez une foule d'individus, n'attendant qu'une occasion pour se développer ; le principe est en nous par l'effet même de notre organisation ; il est dans la nature ; tous nous en avons le germe, et le jour n'est pas éloigné où nous verrons les médiums surgir sur tous les points, au milieu de nous, dans nos familles, chez le pauvre comme chez le riche, afin que la vérité soit connue de tous, car selon ce qui nous est annoncé, c'est une ère nouvelle, une nouvelle phase qui commence pour l'humanité. L'évidence et la vulgarisation des phénomènes spirites donneront un nouveau cours aux idées morales, comme la vapeur a donné un nouveau cours à l'industrie.

Si la vie privée de M. Home doit être fermée aux investigations d'une indiscrète curiosité, il est certains détails qui peuvent à juste titre intéresser le public et qu'il est même inutile de connaître pour l'appréciation des faits.

M. Daniel Dunglas Home est né le 15 mars 1833 près d'Edimbourg. Il a donc aujourd'hui 24 ans. Il descend de l'ancienne et noble famille des Dunglas d'Ecosse, jadis souveraine. C'est un jeune homme d'une taille moyenne, blond, dont la physionomie mélancolique n'a rien d'excentrique ; il est d'une complexion très délicate, de mœurs simples et douces, d'un caractère affable et bienveillant sur lequel le contact des grandeurs n'a jeté ni morgue ni ostentation. Doué d'une excessive modestie, jamais il ne fait parade de sa

merveilleuse faculté, jamais il ne parle de lui-même, et si, dans l'expansion de l'intimité, il raconte les choses qui lui sont personnelles, c'est avec simplicité, et jamais avec l'emphase propre aux gens avec lesquels la malveillance cherche à le comparer. Plusieurs faits intimes, qui sont à notre connaissance personnelle, prouvent chez lui de nobles sentiments et une grande élévation d'âme ; nous le constatons avec d'autant plus de plaisir que l'on connaît l'influence des dispositions morales sur la nature des manifestations.

Les phénomènes dont M. Home est l'instrument involontaire ont parfois été racontés par des amis trop zélés avec un enthousiasme exagéré dont s'est emparée la malveillance. Tels qu'ils sont, ils ne sauraient avoir besoin d'une amplification plus nuisible qu'utile à la cause. Notre but étant l'étude sérieuse de tout ce qui se rattache à la science spirite, nous nous renfermerons dans la stricte réalité des faits constatés par nous-même ou par les témoins oculaires les plus dignes de foi. Nous pourrons donc les commenter avec la certitude de ne pas raisonner sur des choses fantastiques.

M. Home est un médium du genre de ceux qui produisent des manifestations ostensibles, sans exclure pour cela les communications intelligentes ; mais ses prédispositions naturelles lui donnent pour les premières une aptitude plus spéciale. Sous son influence, les bruits les plus étranges se font entendre, l'air s'agite, les corps solides se meuvent, se soulèvent, se transportent d'un endroit à l'autre à travers l'espace, des instruments de musique font entendre des sons mélodieux, des êtres du monde extra-corporel apparaissent, parlent, écrivent et souvent vous étreignent jusqu'à la douleur. Lui-même plusieurs fois s'est vu, en présence de témoins oculaires, enlevé sans soutien à plusieurs mètres de hauteur.

De ce qui nous a été enseigné sur le rang des Esprits qui produisent en général ces sortes de manifestations, il ne faudrait pas en conclure que M. Home n'est en rapport qu'avec la classe infime du monde spirite. Son caractère et les qualités morales qui le distinguent doivent au contraire lui concilier la sympathie des Esprits supérieurs ; il n'est, pour ces derniers, qu'un instrument destiné à dessiller les yeux des aveugles par des moyens énergiques, sans être pour cela privé des communications d'un ordre plus élevé. C'est une mission qu'il a acceptée ; mission qui n'est exempte ni de tribulations, ni de dangers, mais qu'il accomplit avec résignation et persévérance, sous l'égide de l'Esprit de sa mère, son véritable ange gardien.

La cause des manifestations de M. Home est innée en lui ; son âme, qui semble ne tenir au corps que par de faibles liens, a plus d'affinité pour le monde spirite que pour le monde corporel ; c'est pourquoi elle se dégage sans efforts, et entre plus facilement que chez d'autres en communication avec les êtres invisibles. Cette faculté s'est révélée en lui dès la plus tendre

enfance. A l'âge de six mois, son berceau se balançait tout seul en l'absence de sa nourrice et changeait de place. Dans ses premières années il était si débile qu'il pouvait à peine se soutenir ; assis sur un tapis, les jouets qu'il ne pouvait atteindre venaient d'eux-mêmes se mettre à sa portée. A trois ans il eut ses premières visions, mais il n'en a pas conservé le souvenir. Il avait neuf ans lorsque sa famille alla se fixer aux Etats-Unis ; là, les mêmes phénomènes continuèrent avec une intensité croissante à mesure qu'il avançait en âge, mais sa réputation comme médium ne s'établit qu'en 1850, vers l'époque où les manifestations spirites commencèrent à devenir populaires dans ce pays. En 1854 il vint en Italie, nous l'avons dit, pour sa santé ; il étonna Florence et Rome par de véritables prodiges. Converti à la foi catholique dans cette dernière ville, il dut prendre l'engagement de rompre ses relations avec le monde des Esprits. Pendant un an, en effet, son pouvoir occulte sembla l'avoir abandonné ; mais comme ce pouvoir est au-dessus de sa volonté, au bout de ce temps, ainsi que le lui avait annoncé l'Esprit de sa mère, les manifestations se reproduisirent avec une nouvelle énergie. Sa mission était tracée ; il devait marquer parmi ceux que la Providence a choisis pour nous révéler par des signes patents la puissance qui domine toutes les grandeurs humaines.

Si M. Home n'était, comme le prétendent certaines personnes qui jugent sans avoir vu, qu'un habile prestidigitateur, il aurait toujours, sans aucun doute, à sa disposition des tours dans sa gibecière, tandis qu'il n'est pas le maître de les produire à volonté. Il lui serait donc impossible d'avoir des séances régulières, car ce serait souvent au moment où il en aurait besoin que sa faculté lui ferait défaut. Les phénomènes se manifestent quelquefois spontanément au moment où il s'y attend le moins, tandis que dans d'autres il est impuissant à les provoquer, circonstance peu favorable à quiconque voudrait faire des exhibitions à heures fixes. Le fait suivant pris entre mille en est la preuve. Depuis plus de quinze jours M. Home n'avait pu obtenir aucune manifestation, lorsque, se trouvant à déjeuner chez un de ses amis avec deux ou trois autres personnes de sa connaissance, des coups se firent soudain entendre dans les murs, les meubles et le plafond. Il paraît, dit-il, que les voilà qui reviennent. M. Home était à ce moment assis sur le canapé avec un ami. Un domestique apporte le plateau à thé et s'apprête à le déposer sur la table placée au milieu du salon ; celle-ci, quoique fort lourde, se soulève subitement en se détachant du sol de 20 à 30 centimètres de hauteur, comme si elle eût été attirée par le plateau ; le domestique effrayé le laisse échapper, et la table d'un bond s'élance vers le canapé et vient retomber devant M. Home et son ami, sans que rien de ce qui était dessus fût dérangé. Ce fait n'est point sans contredit le plus curieux

de ceux que nous aurons à rapporter, mais il présente cette particularité digne de remarque, qu'il s'est produit spontanément, sans provocation, dans un cercle intime, dont aucun des assistants, cent fois témoins de faits semblables, n'avait besoin de nouveaux témoignages ; et assurément ce n'était pas le cas pour M. Home de montrer son savoir-faire, si savoir-faire il y a.

Dans un prochain article nous citerons d'autres manifestations.

Les manifestations des Esprits,

Réponse à M. Viennet, par Paul Auguez[5].

M. Paul Auguez est un adepte sincère et *éclairé* de la doctrine spirite ; son ouvrage, que nous avons lu avec un grand intérêt, et où l'on reconnaît la plume élégante de l'auteur des *Elus de l'avenir*, est une démonstration logique et savante des points fondamentaux de cette doctrine, c'est-à-dire de l'existence des Esprits, de leurs relations avec les hommes, et, par conséquent, de l'immortalité de l'âme et de son individualité après la mort. Son but principal étant de répondre aux agressions sarcastiques de M. Viennet, il n'aborde que les points capitaux et se borne à prouver par les faits, le raisonnement et les autorités les plus respectables, que cette croyance n'est point fondée sur des idées systématiques ou des préjugés vulgaires, mais qu'elle repose sur des bases solides. L'arme de M. Viennet est le ridicule, celle de M. Auguez est la science. Par de nombreuses citations, qui attestent une étude sérieuse et une profonde érudition, il prouve que si les adeptes d'aujourd'hui, malgré leur nombre sans cesse croissant, et les gens éclairés de tous les pays qu'ils se rallient, sont, comme le prétend l'illustre académicien, des cerveaux détraqués, cette infirmité leur est commune avec les plus grands génies dont l'humanité s'honore.

Dans ses réfutations, M. Auguez a toujours su conserver la dignité du langage, et c'est un mérite dont nous ne saurions trop le louer ; on n'y trouve nulle part ces diatribes déplacées, devenues des lieux communs de mauvais goût, et qui ne prouvent rien, sinon un manque de savoir-vivre. Tout ce qu'il dit est grave, sérieux, profond, et à la hauteur du savant auquel il s'adresse. L'a-t-il convaincu ? nous l'ignorons ; nous en doutons même, à parler franchement ; mais comme en définitive son livre est fait pour tout le monde, les semences qu'il jette ne seront pas toutes perdues. Nous aurons

---

5 Brochure in-12 ; prix 2 fr.50 c., chez Dentu, Palais-Royal, et chez Germer Baillière, rue de l'Ecole-de-médecine, 4.

plus d'une fois l'occasion d'en citer des passages dans le cours de cette publication à mesure que nous y serons amenés par la nature du sujet.

La théorie développée par M. Auguez étant, sauf peut-être quelques points secondaires, celle que nous professons nous-mêmes, nous ne ferons à cet égard aucune critique de son ouvrage, qui marquera et sera lu avec fruit. Nous n'aurions désiré qu'une chose, c'est un peu plus de clarté dans les démonstrations, et de la méthode dans l'ordre des matières. M. Auguez a traité la question en savant, parce qu'il s'adressait à un savant capable assurément de comprendre les choses les plus abstraites, mais il aurait dû songer qu'il écrivait moins pour un homme que pour le public, qui lit toujours avec plus de plaisir et de profit ce qu'il comprend sans efforts.

Aux lecteurs de la Revue Spirite.

Plusieurs de nos lecteurs ont bien voulu répondre à l'appel que nous avons fait dans notre 1° numéro au sujet des renseignements à nous fournir. Un grand nombre de faits nous ont été signalés parmi lesquels il en est de fort importants, ce dont nous leur en sommes infiniment reconnaissants ; nous ne le sommes pas moins des réflexions qui les accompagnent quelquefois, alors même qu'elles décèlent une connaissance incomplète de la matière : elles donneront lieu à des éclaircissements sur les points qui n'auront pas été bien compris. Si nous ne faisons pas une mention immédiate des documents qui nous sont fournis, ils ne passent pas inaperçus pour cela ; il en est toujours pris bonne note pour être mis à profit tôt ou tard.

Le défaut d'espace n'est pas la seule cause qui puisse retarder la publication, mais bien aussi l'opportunité des circonstances et la nécessité de les rattacher aux articles dont ils peuvent être d'utiles compléments.

La multiplicité de nos occupations, jointe à l'étendue de la correspondance, nous met souvent dans l'impossibilité matérielle de répondre comme nous le voudrions, et comme nous le devrions, aux personnes qui nous font l'honneur de nous écrire. Nous les prions donc instamment de ne point prendre en mauvaise part un silence indépendant de notre volonté. Nous espérons que leur bon vouloir n'en sera pas refroidi, et qu'elles voudront bien ne point interrompre leurs intéressantes communications ; à cet effet nous appelons de nouveau leur attention sur la note que nous donnons à la fin de l'introduction de notre 1° numéro, au sujet des renseignements que nous sollicitons de leur obligeance, les priant en outre de ne pas omettre de nous dire lorsque nous pourrons, sans inconvénient, faire mention des lieux et des personnes.

Les observations ci-dessus s'appliquent également aux questions qui nous sont adressées sur divers points de la doctrine. Lorsqu'elles nécessitent des développements d'une certaine étendue, il nous est d'autant moins possible de les donner par écrit que bien souvent la même chose devrait être répétée à un grand nombre de personnes. Notre revue étant destinée à nous servir de moyen de correspondance, ces réponses y trouveront naturellement leur place, à mesure que les sujets traités nous en fourniront l'occasion, et cela avec d'autant plus d'avantage, que les explications pourront être plus complètes et profiteront à tous. ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La pluralité des mondes.

Qui est-ce qui ne s'est pas demandé, en considérant la lune et les autres astres, si ces globes sont habités ? Avant que la science nous eût initiés à la nature de ces astres, on pouvait en douter ; aujourd'hui, dans l'état actuel de nos connaissances, il y a au moins probabilité ; mais on fait à cette idée, vraiment séduisante, des objections tirées de la science même. La lune, dit-on, paraît n'avoir pas d'atmosphère, et peut-être pas d'eau. Dans Mercure, vu son rapprochement du soleil, la température moyenne doit être celle du plomb fondu, de sorte que, s'il y a du plomb, il doit couler comme l'eau de nos rivières. Dans Saturne, c'est tout l'opposé ; nous n'avons pas de terme de comparaison pour le froid qui doit y régner ; la lumière du soleil doit y être très faible, malgré la réflexion de ses sept lunes et de son anneau, car à cette distance le soleil ne doit paraître que comme une étoile de première grandeur. Dans de telles conditions, on se demande s'il serait possible de vivre.

On ne conçoit pas qu'une pareille objection puisse être faite par des hommes sérieux. Si l'atmosphère de la lune n'a pu être aperçue, est-il rationnel d'en inférer qu'elle n'existe pas ? Ne peut-elle être formée d'éléments inconnus ou assez raréfiés pour ne pas produire de réfraction sensible ? Nous dirons la même chose de l'eau ou des liquides qui en tiennent lieu. A l'égard des êtres vivants, ne serait-ce pas nier la puissance divine que de croire impossible une organisation différente de celle que nous connaissons, alors que sous nos yeux la prévoyance de la nature s'étend avec une sollicitude si admirable jusqu'au plus petit insecte, et donne à tous les êtres les organes appropriés au milieu qu'ils doivent habiter, que ce soit l'eau, l'air ou la terre, qu'ils soient plongés dans l'obscurité ou exposés à l'éclat du soleil. Si nous n'avions jamais vu de poissons, nous ne pourrions concevoir des êtres vivant dans l'eau ; nous ne nous ferions pas une idée de leur struc-

ture. Qui aurait cru, il y a peu de temps encore, qu'un animal pût vivre un temps indéfini au sein d'une pierre ! Mais sans parler de ces extrêmes, les êtres vivant sous les feux de la zone torride pourraient-ils exister dans les glaces polaires ? et pourtant dans ces glaces il y a des êtres organisés pour ce climat rigoureux, et qui ne pourraient supporter l'ardeur d'un soleil vertical. Pourquoi donc n'admettrions-nous pas que des êtres pussent être constitués de manière à vivre sur d'autres globes et dans un milieu tout différent du nôtre ? Assurément, sans connaître à fond la constitution physique de la lune, nous en savons assez pour être certains que, tels que nous sommes, nous n'y pourrions pas plus vivre que nous ne le pouvons au sein de l'Océan, en compagnie des poissons. Par la même raison, les habitants de la lune, si jamais il en pouvait venir sur la terre, constitués pour vivre sans air ou dans un air très raréfié, peut-être tout différent du nôtre, seraient asphyxiés dans notre épaisse atmosphère, comme nous le sommes quand nous tombons dans l'eau. Encore une fois, si nous n'avons pas la preuve matérielle et *de visu* de la présence d'êtres vivants dans les autres mondes, rien ne prouve qu'il ne puisse en exister dont l'organisme soit approprié à un milieu ou à un climat quelconque. Le simple bon sens nous dit au contraire qu'il en doit être ainsi, car il répugne à la raison de croire que ces innombrables globes qui circulent dans l'espace ne sont que des masses inertes et improductives. L'observation nous y montre des surfaces accidentées comme ici par des montagnes, des vallées, des ravins, des volcans éteints ou en activité ; pourquoi donc n'y aurait-il pas des êtres organiques ? Soit, dira-t-on ; qu'il y ait des plantes, même des animaux, cela peut être ; mais des êtres humains, des hommes civilisés comme nous, connaissant Dieu, cultivant les arts, les sciences, cela est-il possible ?

Assurément rien ne prouve mathématiquement que les êtres qui habitent les autres mondes soient des hommes comme nous, ni qu'ils soient plus ou moins avancés que nous, moralement parlant ; mais quand les sauvages de l'Amérique virent débarquer les Espagnols, ils ne se doutaient pas non plus qu'au-delà des mers il existait un autre monde cultivant des arts qui leur étaient inconnus. La terre est parsemée d'une innombrable quantité d'îles, petites ou grandes, et tout ce qui est habitable est habité ; il ne surgit pas un rocher de la mer que l'homme n'y plante à l'instant son drapeau. Que dirions-nous si les habitants d'une des plus petites de ces îles, connaissant parfaitement l'existence des autres îles et continents, mais n'ayant jamais eu de relations avec ceux qui les habitent, se croyaient les seuls êtres vivants du globe ? Nous leur dirions : Comment pouvez-vous croire que Dieu ait fait le monde pour vous seuls ? par quelle étrange bizarrerie votre petite île, perdue dans un coin de l'Océan, aurait-elle le privilège d'être seule

habitée ? Nous pouvons en dire autant de nous à l'égard des autres sphères. Pourquoi la terre, petit globe imperceptible dans l'immensité de l'univers, qui n'est distinguée des autres planètes ni par sa position, ni par son volume, ni par sa structure, car elle n'est ni la plus petite ni la plus grosse, ni au centre ni à l'extrémité, pourquoi, dis-je, serait-elle parmi tant d'autres l'unique résidence d'êtres raisonnables et pensants ? quel homme sensé pourrait croire que ces millions d'astres qui brillent sur nos têtes n'ont été faits que pour récréer notre vue ? quelle serait alors l'utilité de ces autres millions de globes imperceptibles à l'œil nu et qui ne servent même pas à nous éclairer ? n'y aurait-il pas à la fois orgueil et impiété à penser qu'il en doit être ainsi ? A ceux que l'impiété touche peu, nous dirons que c'est illogique.

Nous arrivons donc, par un simple raisonnement que bien d'autres ont fait avant nous, à conclure à la pluralité des mondes, et ce raisonnement se trouve confirmé par les révélations des Esprits. Ils nous apprennent en effet que tous ces mondes sont habités par des êtres corporels appropriés à la constitution physique de chaque globe ; que parmi les habitants de ces mondes les uns sont plus, les autres sont moins avancés que nous au point de vue intellectuel, moral et même physique. Il y a plus, nous savons aujourd'hui que nous pouvons entrer en relation avec eux et en obtenir des renseignements sur leur état ; nous savons encore que non seulement tous les globes sont habités par des êtres corporels, mais que l'espace est peuplé d'êtres intelligents, invisible pour nous à cause du voile matériel jeté sur notre âme, et qui révèlent leur existence par des moyens occultes ou patents. Ainsi tout est peuplé dans l'univers, la vie et l'intelligence sont partout : sur les globes solides, dans l'air, dans les entrailles de la terre, et jusque dans les profondeurs éthéréennes. Y a-t-il dans cette doctrine quelque chose qui répugne à la raison ? N'est-elle pas à la fois grandiose et sublime ? Elle nous élève par notre petitesse même, bien autrement que cette pensée égoïste et mesquine qui nous place comme les seuls êtres dignes d'occuper la pensée de Dieu.

Jupiter et quelques autres mondes.

Avant d'entrer dans le détail des révélations que les Esprits nous ont faites sur l'état des différents mondes, voyons à quelle conséquence logique nous pourrons arriver par nous-mêmes et par le seul raisonnement. Qu'on veuille bien se reporter à l'échelle spirite que nous avons donnée dans le précédent numéro ; nous prions les personnes désireuses d'approfondir sé-

rieusement cette science nouvelle, d'étudier avec soin ce tableau et de s'en pénétrer ; elles y trouveront la clef de plus d'un mystère.

Le monde des Esprits se compose des âmes de tous les humains de cette terre et des autres sphères, dégagées des liens corporels ; de même tous les humains sont animés par les Esprits incarnés en eux. Il y a donc solidarité entre ces deux mondes : les hommes auront les qualités et les imperfections des Esprits avec lesquels ils sont unis ; les Esprits seront plus ou moins bons ou mauvais, selon les progrès qu'ils auront faits pendant leur existence corporelle. Ces quelques mots résument toute la doctrine. Comme les actes des hommes sont le produit de leur libre arbitre, ils portent le cachet de la perfection ou de l'imperfection de l'Esprit qui les sollicite. Il nous sera donc très facile de nous faire une idée de l'état moral d'un monde quelconque, selon la nature des Esprits qui l'habitent ; nous pourrions, en quelque sorte, décrire sa législation, tracer le tableau de ses mœurs, de ses usages, de ses rapports sociaux.

Supposons donc un globe exclusivement habité par des Esprits de la neuvième classe, par des Esprits impurs, et transportons-nous-y par la pensée. Nous y verrons toutes les passions déchaînées et sans frein ; l'état moral au dernier degré d'abrutissement ; la vie animale dans toute sa brutalité ; point de liens sociaux, car chacun ne vit et n'agit que pour soi et pour satisfaire ses appétits grossiers ; l'égoïsme y règne en souverain absolu et traîne à sa suite la haine, l'envie, la jalousie, la cupidité, le meurtre.

Passons maintenant dans une autre sphère, où se trouvent des Esprits de toutes les classes du troisième ordre : Esprits impurs, Esprits légers, Esprits faux-savants, Esprits neutres. Nous savons que dans toutes les classes de cet ordre le mal domine ; mais sans avoir la pensée du bien, celle du mal décroît à mesure qu'on s'éloigne du dernier rang. L'égoïsme est toujours le mobile principal des actions, mais les mœurs sont plus douces, l'intelligence plus développée ; le mal y est un peu déguisé, il est paré et fardé. Ces qualités mêmes engendrent un autre défaut, c'est l'orgueil ; car les classes les plus élevées sont assez éclairées pour avoir conscience de leur supériorité, mais pas assez pour comprendre ce qui leur manque ; de là leur tendance à l'asservissement des classes inférieures ou des races les plus faibles qu'elles tiennent sous le joug. N'ayant pas le sentiment du bien, elles n'ont que l'instinct du *moi* et mettent leur intelligence à profit pour satisfaire leurs passions. Dans une telle société, si l'élément impur domine il écrasera l'autre ; dans le cas contraire, les moins mauvais chercheront à détruire leurs adversaires ; dans tous les cas, il y aura lutte, lutte sanglante, lutte d'extermination, car ce sont deux éléments qui ont des intérêts opposés. Pour protéger les biens et les personnes, il faudra des lois ; mais ces lois

seront dictées par l'intérêt personnel et non par la justice ; c'est le fort qui les fera au détriment du faible.

Supposons maintenant un monde où, parmi les éléments mauvais que nous venons de voir, se trouvent quelques-uns de ceux du second ordre ; alors au milieu de la perversité nous verrons apparaître quelques vertus. Si les bons sont en minorité, ils seront la victime des méchants ; mais à mesure que s'accroîtra leur prépondérance, la législation sera plus humaine, plus équitable et la charité chrétienne ne sera pas pour tous une lettre morte. De ce bien même va naître un autre vice. Malgré la guerre que les mauvais déclarent sans cesse aux bons, ils ne peuvent s'empêcher de les estimer dans leur for intérieur ; voyant l'ascendant de la vertu sur le vice, et n'ayant ni la force ni la volonté de la pratiquer, ils cherchent à la parodier ; ils en prennent le masque ; de là les hypocrites, si nombreux dans toute société où la civilisation est imparfaite.

Continuons notre route à travers les mondes, et arrêtons-nous dans celui-ci, qui va nous reposer un peu du triste spectacle que nous venons de voir. Il n'est habité que par des Esprits du second ordre. Quelle différence ! Le degré d'épuration auquel ils sont arrivés exclut chez eux toute pensée du mal, et ce seul mot nous donne l'idée de l'état moral de cet heureux pays. La législation y est bien simple, car les hommes n'ont point à se défendre les uns contre les autres ; nul ne veut du mal à son prochain, nul ne s'approprie ce qui ne lui appartient pas, nul ne cherche à vivre au détriment de son voisin. Tout respire la bienveillance et l'amour ; les hommes ne cherchant point à se nuire, il n'y a point de haines ; l'égoïsme y est inconnu, et l'hypocrisie y serait sans but. Là, pourtant, ne règne point l'égalité absolue, car l'égalité absolue suppose une identité parfaite dans le développement intellectuel et moral ; or nous voyons, par l'échelle spirituelle, que le deuxième ordre comprend plusieurs degrés de développement ; il y aura donc dans ce monde des inégalités, parce que les uns seront plus avancés que les autres ; mais comme il n'y a chez eux que la pensée du bien, les plus élevés n'en concevront point d'orgueil, et les autres point de jalousie. L'inférieur comprend l'ascendant du supérieur et s'y soumet, parce que cet ascendant est purement moral et que nul ne s'en sert pour opprimer.

Les conséquences que nous tirons de ces tableaux, quoique présentées d'une manière hypothétique, n'en sont pas moins parfaitement rationnelles, et chacun peut déduire l'état social d'un monde quelconque selon la proportion des éléments moraux dont on le suppose composé. Nous avons vu qu'abstraction faite de la révélation des Esprits, toutes les probabilités sont pour la pluralité des mondes ; or il n'est pas moins rationnel de penser que

tous ne sont pas au même degré de perfection, et que, par cela même, nos suppositions peuvent bien être des réalités. Nous n'en connaissons qu'un d'une manière positive, le nôtre. Quel rang occupe-t-il dans cette hiérarchie ? Hélas ! il suffit de considérer ce qui s'y passe pour voir qu'il est loin de mériter le premier rang, et nous sommes convaincus qu'en lisant ces lignes on lui a déjà marqué sa place. Quand les Esprits nous disent qu'il est, sinon à la dernière, du moins dans les dernières, le simple bon sens nous dit malheureusement qu'ils ne se trompent pas ; nous avons bien à faire pour l'élever au rang de celui que nous avons décrit en dernier lieu, et nous avions bien besoin que le Christ vînt nous en montrer le chemin.

Quant à l'application que nous pouvons faire de notre raisonnement aux différents globes de notre tourbillon planétaire, nous n'avons que l'enseignement des Esprits ; or, pour quiconque n'admet que les preuves palpables, il est positif que leur assertion, à cet égard, n'a pas la certitude de l'expérimentation directe. Cependant n'acceptons-nous pas tous les jours de confiance les descriptions que les voyageurs nous font des contrées que nous n'avons jamais vues ? Si nous ne devions croire que par nos yeux, nous ne croirions pas grand chose. Ce qui donne ici un certain poids au dire des Esprits, c'est la corrélation qui existe entre eux, au moins quant aux points principaux. Pour nous qui avons été cent fois témoins de ces communications, qui avons pu les apprécier dans les moindres détails, qui en avons scruté le fort et le faible, observé les similitudes et les contradictions, nous y trouvons tous les caractères de la probabilité ; toutefois, nous ne les donnons que sous bénéfice d'inventaire, à titre de renseignements auxquels chacun sera libre d'attacher l'importance qu'il jugera à propos.

Selon les Esprits, la planète de *Mars* serait encore moins avancée que la *Terre* ; les Esprits qui y sont incarnés sembleraient appartenir à peu près exclusivement à la neuvième classe, à celle des Esprits impurs, de sorte que le premier tableau que nous avons donné ci-dessus serait l'image de ce monde. Plusieurs autres petits globes sont, à quelques nuances près, dans la même catégorie. La *Terre* viendrait ensuite ; la majorité de ses habitants appartient incontestablement à toutes les classes du troisième ordre, et la plus faible partie aux dernières classes du second ordre. Les Esprits supérieurs, ceux de la deuxième et de la troisième classe, y accomplissent quelquefois une mission de civilisation et de progrès, et y sont des exceptions. *Mercure* et *Saturne* viennent après la Terre. La supériorité numérique des bons Esprits leur donne la prépondérance sur les Esprits inférieurs, d'où résulte un ordre social plus parfait, des rapports moins égoïstes, et par conséquent une condition d'existence plus heureuse. La *Lune* et *Vénus* sont à peu près au même degré et sous tous les rapports plus avancés que Mercure et Saturne. *Junon* et

Uranus seraient encore supérieurs à ces dernières. On peut supposer que les éléments moraux de ces deux planètes sont formés des premières classes du troisième ordre et en grande majorité d'esprits du deuxième ordre. Les hommes y sont infiniment plus heureux que sur la Terre, par la raison qu'ils n'ont ni les mêmes luttes à soutenir, ni les mêmes tribulations à endurer, et qu'ils ne sont point exposés aux mêmes vicissitudes physiques et morales.

De toutes les planètes, la plus avancée, sous tous les rapports, est *Jupiter*. Là, est le règne exclusif du bien et de la justice, car il n'y a que de *bons Esprits*. On peut se faire une idée de l'heureux état de ses habitants par le tableau que nous avons donné d'un monde habité sans partage par les Esprits du second ordre.

La supériorité de Jupiter n'est pas seulement dans l'état moral de ses habitants ; elle est aussi dans leur constitution physique. Voici la description qui nous a été donnée de ce monde privilégié, où nous retrouvons la plupart des hommes de bien qui ont honoré notre terre par leurs vertus et leurs talents.

La conformation du corps est à peu près la même qu'ici-bas, mais il est moins matériel, moins dense et d'une plus grande légèreté spécifique. Tandis que nous rampons péniblement sur la Terre, l'habitant de Jupiter se transporte d'un lieu à un autre en effleurant la surface du sol, presque sans fatigue, comme l'oiseau dans l'air ou le poisson dans l'eau. La matière dont le corps est formé étant plus épurée, elle se dissipe après la mort sans être soumise à la décomposition putride. On n'y connaît point la plupart des maladies qui nous affligent, celles surtout qui ont leur source dans les excès de tous genres et dans le ravage des passions. La nourriture est en rapport avec cette organisation éthérée ; elle ne serait point assez substantielle pour nos estomacs grossiers, et la nôtre serait trop lourde pour eux ; elle se compose de fruits et de plantes, et d'ailleurs ils en puisent en quelque sorte la plus grande partie dans le milieu ambiant dont ils aspirent les émanations nutritives. La durée de la vie est proportionnellement beaucoup plus grande que sur la Terre ; la moyenne équivaut environ à cinq de nos siècles. Le développement y est aussi beaucoup plus rapide, et l'enfance y dure à peine quelques-uns de nos mois.

Sous cette enveloppe légère les Esprits se dégagent facilement et entrent en communication réciproque par la seule pensée, sans exclure toutefois le langage articulé ; aussi la seconde vue est-elle pour la plupart une faculté permanente ; leur état normal peut être comparé à celui de nos somnambules lucides ; et c'est aussi pourquoi ils se manifestent à nous plus facilement que ceux qui sont incarnés dans des mondes plus grossiers et plus matériels. L'intuition qu'ils ont de leur avenir, la sécurité que leur

donne une conscience exempte de remords, font que la mort ne leur cause aucune appréhension ; ils la voient venir sans crainte et comme une simple transformation.

Les animaux ne sont pas exclus de cet état progressif, sans approcher cependant de l'homme, même sous le rapport physique ; leur corps, plus matériel, tient au sol, comme nous à la Terre. Leur intelligence est plus développée que chez les nôtres ; la structure de leurs membres se plie à toutes les exigences du travail ; ils sont chargés de l'exécution des ouvrages manuels ; ce sont les serviteurs et les manœuvres : les occupations des hommes sont purement intellectuelles. L'homme est pour eux une divinité, mais une divinité tutélaire qui jamais n'abuse de sa puissance pour les opprimer.

Les Esprits qui habitent Jupiter se complaisent assez généralement, quand ils veulent bien se communiquer à nous, dans la description de leur planète, et quand on leur en demande la raison, ils répondent que c'est afin de nous inspirer l'amour du bien par l'espoir d'y aller un jour. C'est dans ce but que l'un d'eux, qui a vécu sur la terre sous le nom de Bernard Palissy, le célèbre potier du seizième siècle, a entrepris spontanément et sans y être sollicité une série de dessins aussi remarquables par leur singularité que par le talent d'exécution, et destinés à nous faire connaître, jusque dans les moindres détails, ce monde si étrange et si nouveau pour nous. Quelques-uns retracent des personnages, des animaux, des scènes de la vie privée ; mais les plus remarquables sont ceux qui représentent des habitations, véritables chefs-d'œuvre dont rien sur la Terre ne saurait nous donner une idée, car cela ne ressemble à rien de ce que nous connaissons ; c'est un genre d'architecture indescriptible, si original et pourtant si harmonieux, d'une ornementation si riche et si gracieuse, qu'il défie l'imagination la plus féconde. M. Victorien Sardou, jeune littérateur de nos amis, plein de talent et d'avenir, mais nullement dessinateur, lui a servi d'intermédiaire. Palissy nous promet une suite qui nous donnera en quelque sorte la monographie illustrée de ce monde merveilleux. Espérons que ce curieux et intéressant recueil, sur lequel nous reviendrons dans un article spécial consacré aux médiums dessinateurs, pourra un jour être livré au public.

La planète de Jupiter, malgré le tableau séduisant qui nous en est donné, n'est point le plus parfait d'entre les mondes. Il en est d'autres, inconnus pour nous, qui lui sont bien supérieurs au physique et au moral et dont les habitants jouissent d'une félicité encore plus parfaite ; là est le séjour des Esprits les plus élevés, dont l'enveloppe éthérée n'a plus rien des propriétés connues de la matière.

On nous a plusieurs fois demandé si nous pensions que la condition de l'homme ici-bas était un obstacle absolu à ce qu'il pût passer sans intermédiaire de la Terre dans Jupiter. A toutes les questions qui touchent à la doctrine spirite nous ne répondons jamais d'après nos propres idées, contre lesquelles nous sommes toujours en défiance. Nous nous bornons à transmettre l'enseignement qui nous est donné, enseignement que nous n'acceptons point à la légère et avec un enthousiasme irréfléchi. A la question ci-dessus nous répondons nettement, parce que tel est le sens formel de nos instructions et le résultat de nos propres observations : OUI, l'homme en quittant la Terre peut aller immédiatement dans Jupiter, ou dans un monde analogue, car ce n'est pas le seul de cette catégorie. Peut-il en avoir la certitude ? NON. Il peut y aller, parce qu'il y a sur la Terre, quoique en petit nombre, des Esprits assez bons et assez dématérialisés pour n'être point déplacés dans un monde où le mal n'a point d'accès. Il n'en a pas la certitude, parce qu'il peut se faire illusion sur son mérite personnel et qu'il peut d'ailleurs avoir une autre mission à remplir. Ceux qui peuvent espérer cette faveur ne sont assurément ni les égoïstes, ni les ambitieux, ni les avares, ni les ingrats, ni les jaloux, ni les orgueilleux, ni les vaniteux, ni les hypocrites, ni les sensualistes, ni aucun de ceux qui sont dominés par l'amour des biens terrestres ; à ceux-là il faudra peut-être encore de longues et rudes épreuves. Cela dépend de leur volonté.

Confessions de Louis XI.

Histoire de sa vie dictée par lui-même à mademoiselle Ermance Dufaux.

En parlant de l'*Histoire de Jeanne d'Arc dictée par elle-même*, et dont nous nous proposons de citer divers passages, nous avons dit que mademoiselle Dufaux avait écrit de la même manière l'*Histoire de Louis XI*. Ce travail, l'un des plus complets en ce genre, contient des documents précieux au point de vue historique. Louis XI s'y montre le profond politique que nous connaissons ; mais, de plus, il nous donne la clef de plusieurs faits jusqu'alors inexpliqués. Au point de vue spirite, c'est un des plus curieux échantillons des travaux de longue haleine produits par les Esprits. A cet égard, deux choses sont particulièrement remarquables : la rapidité de l'exécution (quinze jours ont suffi pour dicter la matière d'un fort volume) ; secondement, le souvenir si précis qu'un Esprit peut conserver des événements de la vie terrestre. A ceux qui douteraient de l'origine de ce travail et en feraient honneur à la mémoire de mademoiselle Dufaux, nous répondrons qu'il faudrait, en effet, de la part d'une enfant de quatorze ans, une mé-

moire bien phénoménale et un talent d'une précocité non moins extraordinaire pour écrire d'un seul trait un ouvrage de cette nature ; mais, à supposer que cela fût, nous demanderons où cette enfant aurait puisé les explications inédites de l'ombrageuse politique de Louis XI, et s'il n'eût pas été plus habile à ses parents de lui en laisser le mérite. Des diverses histoires écrites par son entremise, celle de Jeanne d'Arc est la seule qui ait été publiée. Nous faisons des vœux pour que les autres le soient bientôt, et nous leur prédisons un succès d'autant plus grand, que les idées spirites sont aujourd'hui infiniment plus répandues. Nous extrayons de celle de Louis XI le passage relatif à la mort du comte de Charolais :

Les historiens arrivés à ce fait historique : « Louis XI donna au comte de Charolais la lieutenance générale de Normandie, » avouent qu'ils ne comprennent pas qu'un roi si grand politique ait fait une si grande faute[6].

Les explications données par Louis XI sont difficiles à contredire, attendu qu'elles sont confirmées par trois actes connus de tout le monde : la conspiration de Constain, le voyage du comte de Charolais, qui suivit l'exécution du coupable, et enfin l'obtention par ce prince de la lieutenance générale de la Normandie, province qui réunissait les Etats des ducs de Bourgogne et de Bretagne, ennemis toujours ligués contre Louis XI.

Louis XI s'exprime ainsi :

« Le comte de Charolais fut gratifié de la lieutenance générale de la Normandie et d'une pension de trente-six mille livres. C'était une imprudence bien grande d'augmenter ainsi la puissance de la maison de Bourgogne. Quoique cette digression nous éloigne de la suite des affaires d'Angleterre, je crois devoir indiquer ici les motifs qui me faisaient agir ainsi.

« Quelque temps après son retour dans les Pays-Bas, le duc Philippe de Bourgogne était tombé dangereusement malade. Le comte de Charolais aimait vraiment son père malgré les chagrins qu'il lui avait causés : il est vrai que son caractère bouillant et impétueux et surtout mes perfides insinuations pouvaient l'excuser. Il le soigna avec une affection toute filiale et ne quitta, ni jour ni nuit, le chevet de son lit.

« Le danger du vieux duc m'avait fait faire de sérieuses réflexions ; je haïssais le comte et je croyais avoir tout à craindre de lui ; d'ailleurs il n'avait qu'une fille en bas âge, ce qui eût produit, après la mort du duc, qui ne paraissait pas devoir vivre longtemps, une minorité que les Flamands, toujours turbulents, auraient rendue extrêmement orageuse. J'aurais pu alors m'emparer facilement, si ce n'est de tous les biens de la maison de Bourgogne, du moins d'une partie, soit en couvrant cette usurpation d'une alliance, soit en lui laissant tout ce que la force lui donnait d'odieux. C'était plus de raisons qu'il ne m'en fallait pour faire empoisonner le comte de Charolais ; d'ailleurs la pensée d'un crime ne m'étonnait plus.

« Je parvins à séduire le sommelier du prince, Jean Constain. L'Italie était en quelque sorte le laboratoire des empoisonneurs : ce fut là que Constain envoya Jean d'Ivy, qu'il avait gagné à l'aide d'une somme considérable qu'il devait lui payer à son retour. D'Ivy voulut savoir à qui ce poison était destiné ; le sommelier eut l'imprudence d'avouer que c'était pour le comte de Charolais.

« Après avoir fait sa commission, d'Ivy se présenta pour recevoir la somme promise ; mais, loin de la lui donner, Constain l'accabla d'injures. Furieux de

---

6 *Histoire de France*, par Velly et continuateurs.

cette réception, d'Ivy jura d'en tirer vengeance. Il alla trouver le comte de Charolais et lui avoua tout ce qu'il savait. Constain fut arrêté et conduit au château de Rippemonde. La crainte de la torture lui fit tout avouer, excepté ma complicité, espérant peut-être que j'intercéderais pour lui. Il était déjà au haut de la tour, lieu destiné à son supplice, et l'on s'apprêtait à le décapiter, lorsqu'il témoigna le désir de parler au comte. Il lui raconta alors le rôle que j'avais joué dans cette tentative. Le comte de Charolais, malgré l'étonnement et la colère qu'il éprouvait, se tut, et les personnes présentes ne purent former que de vagues conjectures fondées sur les mouvements de surprise que ce récit lui arracha. Malgré l'importance de cette révélation, Constain fut décapité et ses biens furent confisqués, mais rendus à sa famille par le duc de Bourgogne.

« Son dénonciateur éprouva le même sort, qu'il dut en partie à l'imprudente réponse qu'il fit au prince de Bourgogne ; celui-ci lui ayant demandé s'il eût dénoncé le complot si on lui eût payé la somme promise, il eut l'inconcevable témérité de répondre que non.

« Quand le comte vint à Tours, il me demanda une entrevue particulière ; là il laissa éclater toute sa fureur et m'accabla de reproches. Je l'apaisai en lui donnant la lieutenance générale de Normandie et la pension de trente-six mille livres ; la lieutenance générale ne fut qu'un vain titre ; quant à la pension, il n'en reçut que le premier terme. »

La fatalité et les pressentiments.

Instruction donnée par saint Louis.

Un de nos correspondants nous écrit ce qui suit :

« Au mois de septembre dernier, une embarcation légère, faisant la traversée de Dunkerque à Ostende, fut surprise par un gros temps et par la nuit ; l'esquif chavira, et des huit personnes qui le montaient, quatre périrent ; les quatre autres, au nombre desquelles je me trouvais, parvinrent à se maintenir sur la quille. Nous restâmes toute la nuit dans cette affreuse position, sans autre perspective que la mort, qui nous paraissait inévitable et dont nous éprouvâmes toutes les angoisses. Au point du jour, le vent nous ayant poussés à la côte, nous pûmes gagner la terre à la nage.

« Pourquoi dans ce danger, *égal pour tous*, quatre personnes seulement ont-elles succombé ? Remarquez que, pour mon compte, c'est la sixième ou septième fois que j'échappe à un péril aussi imminent, et à peu près dans les mêmes circonstances. Je suis vraiment porté à croire qu'une main invisible me protège. Qu'ai-je fait pour cela ? Je ne sais trop ; je suis sans importance et sans utilité dans ce monde, et ne me flatte pas de valoir mieux que les autres ; loin de là : il y avait parmi les victimes de l'accident un digne ecclésiastique, modèle des vertus évangéliques, et une vénérable sœur de Saint-Vincent de Paul qui allaient accomplir une sainte mission de charité

chrétienne. La fatalité me semble jouer un grand rôle dans ma destinée. Les Esprits n'y seraient-ils pas pour quelque chose ? Serait-il possible d'avoir par eux une explication à ce sujet, en leur demandant, par exemple, si ce sont eux qui provoquent ou détournent les dangers qui nous menacent ?… »

Conformément au désir de notre correspondant, nous adressâmes les questions suivantes à l'Esprit de saint Louis, qui veut bien se communiquer à nous toutes les fois qu'il y a une instruction utile à donner.

1. Lorsqu'un danger imminent menace quelqu'un, est-ce un Esprit qui dirige le danger, et lorsqu'on y échappe, est-ce un autre Esprit qui le détourne ?

Rép. Lorsqu'un Esprit s'incarne, il choisit une épreuve ; en la choisissant il se fait une sorte de destin qu'il ne peut plus conjurer une fois qu'il s'y est soumis ; je parle des épreuves physiques. L'Esprit conservant son libre arbitre sur le bien et le mal, il est toujours le maître de supporter ou de repousser l'épreuve ; un bon Esprit, en le voyant faiblir, peut venir à son aide, mais ne peut influer sur lui de manière à maîtriser sa volonté. Un Esprit mauvais, c'est-à-dire inférieur, en lui montrant, en lui exagérant un péril physique, peut l'ébranler et l'effrayer, mais la volonté de l'Esprit incarné n'en reste pas moins libre de toute entrave.

2. Lorsqu'un homme est sur le point de périr par accident, il me semble que le libre arbitre n'y est pour rien. Je demande donc si c'est un mauvais Esprit qui provoque cet accident, qui en est en quelque sorte l'agent ; et, dans le cas où il se tire de péril, si un bon Esprit est venu à son aide.

Rép. Le bon Esprit ou le mauvais Esprit ne peut que suggérer des pensées bonnes ou mauvaises, selon sa nature. L'accident est marqué dans le destin de l'homme. Lorsque ta vie a été mise en péril, c'est un avertissement que toi-même as désiré, afin de te détourner du mal et de te rendre meilleur. Lorsque tu échappes à ce péril, encore sous l'influence du danger que tu as couru, tu songes plus ou moins fortement, selon l'action plus ou moins forte des bons Esprits, à devenir meilleur. Le mauvais Esprit survenant (je dis mauvais, sous-entendant le mal qui est encore en lui), tu penses que tu échapperas de même à d'autres dangers, et tu laisses de nouveau tes passions se déchaîner.

3. La fatalité qui semble présider aux destinées matérielles de notre vie serait donc encore l'effet de notre libre arbitre ?

Rép. Toi-même as choisi ton épreuve : plus elle est rude, mieux tu la supportes, plus tu t'élèves. Ceux-là qui passent leur vie dans l'abondance et le bonheur humain sont de lâches Esprits qui demeurent stationnaires. Ainsi le nombre des infortunés l'emporte de beaucoup sur celui des heu-

reux de ce monde, attendu que les Esprits cherchent pour la plupart l'épreuve qui leur sera la plus fructueuse. Ils voient trop bien la futilité de vos grandeurs et de vos jouissances. D'ailleurs, la vie la plus heureuse est toujours agitée, toujours troublée, ne serait-ce que par l'absence de la douleur.

4. Nous comprenons parfaitement cette doctrine, mais cela ne nous explique pas si certains Esprits ont une action directe sur la cause matérielle de l'accident. Je suppose qu'au moment où un homme passe sur un pont, le pont s'écroule. Qui a poussé l'homme à passer sur ce pont ?

Rép. Lorsqu'un homme passe sur un pont qui doit se rompre, ce n'est pas un Esprit qui le pousse à passer sur ce pont, c'est l'instinct de sa destinée qui l'y porte.

5. Qui a fait rompre le pont ?

Rép. Les circonstances naturelles. La matière a en elle ses causes de destruction. Dans le cas dont il s'agit, l'Esprit, ayant besoin d'avoir recours à un élément étranger à sa nature pour mouvoir des forces matérielles, aura plutôt recours à l'intuition spirituelle. Ainsi tel pont devant se rompre, l'eau ayant disjoint les pierres qui le composent, la rouille ayant rongé les chaînes qui le suspendent, l'Esprit, dis-je, insinuera plutôt à l'homme de passer par ce pont que d'en faire rompre un autre sous ses pas. D'ailleurs, vous avez une preuve matérielle de ce que j'avance : quelque accident que ce soit arrive toujours naturellement, c'est-à-dire que des causes qui se lient l'une à l'autre l'ont amené insensiblement.

6. Prenons un autre cas où la destruction de la matière ne soit pas la cause de l'accident. Un homme mal intentionné tire sur moi, la balle m'effleure, elle ne m'atteint pas. Un Esprit bienveillant peut-il l'avoir détournée ? - *Rép.* Non.

7. Les Esprits peuvent-ils nous avertir directement d'un danger ? Voici un fait qui semblerait le confirmer : Une femme sortait de chez elle et suivait le boulevard. Une voix intime lui dit : Va-t'en ; retourne chez toi. Elle hésite. La même voix se fait entendre à plusieurs reprises ; alors elle revient sur ses pas ; mais, se ravisant, elle se dit : Qu'ai-je à faire chez moi ? j'en sors ; c'est sans doute un effet de mon imagination. Alors elle continue son chemin. A quelques pas de là une poutre que l'on sortait d'une maison la frappe à la tête et la renverse sans connaissance. Quelle était cette voix ? N'était-ce pas un pressentiment de ce qui allait arriver à cette femme ? - *Rép.* Celle de l'instinct ; d'ailleurs aucun pressentiment n'a de tels caractères : toujours ils sont vagues.

8. Qu'entendez-vous par la voix de l'instinct ? - *Rép.* J'entends que l'es-

prit, avant de s'incarner, a connaissance de toutes les phases de son existence ; lorsque celles-ci ont un caractère saillant, il en conserve une sorte d'impression dans son for intérieur, et cette impression, se réveillant quand le moment approche, devient pressentiment.

NOTA. Les explications ci-dessus ont rapport à la fatalité des événements matériels. La fatalité morale est traitée d'une manière complète dans le *Livre des Esprits.*

Utilité de certaines évocations particulières.

Les communications que l'on obtient des Esprits très supérieurs ou de ceux qui ont animé les grands personnages de l'antiquité sont précieuses par le haut enseignement qu'elles renferment. Ces Esprits ont acquis un degré de perfection qui leur permet d'embrasser une sphère d'idées plus étendue, de pénétrer des mystères qui dépassent la portée vulgaire de l'humanité, et par conséquent de nous initier mieux que d'autres à certaines choses. Il ne s'ensuit pas de là que les communications des Esprits d'un ordre moins élevé soient sans utilité ; loin de là : l'observateur y puise plus d'une instruction. Pour connaître les mœurs d'un peuple, il faut l'étudier à tous les degrés de l'échelle. Quiconque ne l'aurait vu que sous une face le connaîtrait mal. L'histoire d'un peuple n'est pas celle de ses rois et des sommités sociales ; pour le juger, il faut le voir dans la vie intime, dans ses habitudes privées. Or, les Esprits supérieurs sont les sommités du monde spirite ; leur élévation même les place tellement au-dessus de nous que nous sommes effrayés de la distance qui nous sépare. Des Esprits plus bourgeois (qu'on nous passe cette expression) nous en rendent plus palpables les circonstances de leur nouvelle existence. Chez eux, la liaison entre la vie corporelle et la vie spirite est plus intime, nous la comprenons mieux, parce qu'elle nous touche de plus près. En apprenant par eux-mêmes ce que sont devenus, ce que pensent, ce qu'éprouvent les hommes de toutes conditions et de tous caractères, les hommes de bien comme les vicieux, les grands et les petits, les heureux et les malheureux du siècle, en un mot les hommes qui ont vécu parmi nous, que nous avons vus et connus, dont nous connaissons la vie réelle, les vertus et les travers, nous comprenons leurs joies et leurs souffrances, nous nous y associons et nous y puisons un enseignement moral d'autant plus profitable que les rapports entre eux et nous sont plus intimes. Nous nous mettons plus facilement à la place de celui qui a été notre égal que de celui que nous ne voyons qu'à travers le mi-

rage d'une gloire céleste. Les Esprits vulgaires nous montrent l'application pratique des grandes et sublimes vérités dont les Esprits supérieurs nous enseignent la théorie. D'ailleurs dans l'étude d'une science rien n'est inutile : Newton a trouvé la loi des forces de l'univers dans le phénomène le plus simple.

Ces communications ont un autre avantage, c'est de constater l'identité des Esprits d'une manière plus précise. Quand un Esprit nous dit avoir été Socrate ou Platon, nous sommes obligés de le croire sur parole, car il n'apporte pas avec lui un certificat d'authenticité ; nous pouvons voir à ses discours s'il dément ou non l'origine qu'il se donne : nous le jugeons Esprit élevé, voilà tout ; qu'il ait été en réalité Socrate ou Platon, peu nous importe. Mais quand l'Esprit de nos proches, de nos amis ou de ceux que nous avons connus se manifeste à nous, il se présente mille circonstances de détails intimes où l'identité ne saurait être révoquée en doute : on en acquiert en quelque sorte la preuve matérielle. Nous pensons donc qu'on nous saura gré de donner de temps en temps quelques-unes de ces évocations intimes : c'est le roman de mœurs de la vie spirite, moins la fiction.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

L'assassin Lemaire.

Condamné par la Cour d'assises de l'Aisne à la peine de mort et exécuté le 31 décembre 1857.

Évoqué le 26 janvier 1858.

1. Je prie Dieu tout-puissant de permettre à l'assassin Lemaire, exécuté le 31 décembre 1857, de venir parmi nous. - *Rép.* Je suis là.

2. Comment se fait-il que tu sois venu si promptement à notre appel ? - *Rép*. Rachel l'a dit[7].

3. Quel sentiment éprouves-tu à notre vue ? - *Rép*. La honte.

---

[7] Mlle Rachel, ayant été évoquée quelques jours auparavant par l'intermédiaire du même médium, se présenta instantanément. On lui fit, à ce sujet, les questions suivantes :

- Comment se fait-il que vous soyez venue si promptement, à l'instant même où nous vous avons évoquée ; on dirait que vous étiez toute prête ? - *Rép*. Lorsque Ermance (le médium) nous appelle, nous venons vite.

- Vous avez donc beaucoup de sympathie pour Mlle Ermance ? *Rép*. Il y a un lien entre elle et nous. Elle venait à nous ; nous venons à elle.

- Il n'y a cependant aucune similitude entre son caractère et le vôtre ; comment se fait-il alors qu'il y ait sympathie ? - *Rép*. Elle n'a jamais quitté entièrement le monde des Esprits.

4. Comment une jeune fille, douce comme un agneau, peut-elle servir d'intermédiaire à un être sanguinaire comme toi ? - *Rép.* Dieu l'a permis.

5. As-tu conservé toute ta connaissance jusqu'au dernier moment ? *Rép.* Oui.

6. Et immédiatement après ton exécution, as-tu eu la conscience de ta nouvelle existence ? - *Rép.* J'étais plongé dans un trouble immense dont je ne suis pas encore sorti. J'ai senti une immense douleur ; il m'a semblé que mon cœur la souffrait. J'ai vu je ne sais quoi rouler au pied de l'échafaud ; j'ai vu du sang couler, et ma douleur n'en est devenue que plus poignante.

7. Etait-ce une douleur purement physique, analogue à celle qui serait causée par une grave blessure : par l'amputation d'un membre, par exemple ? - *Rép.* Non ; figure-toi un remords, une grande douleur morale.

8. Quand as-tu commencé à ressentir cette douleur ? - *Rép.* Dès que j'ai été libre.

9. La douleur physique causée par le supplice était-elle ressentie par le corps ou par l'Esprit ? - *Rép.* La douleur morale était dans mon esprit ; le corps a ressenti la douleur physique ; mais l'Esprit séparé s'en ressentait encore.

10. As-tu vu ton corps mutilé ? - *Rép.* J'ai vu je ne sais quoi d'informe qu'il me semblait n'avoir pas quitté ; cependant je me sentais encore entier : j'étais moi-même.

11. Quelle impression cette vue a-t-elle faite sur toi ? - *Rép.* Je sentais trop ma douleur ; j'étais perdu en elle.

12. Est-il vrai que le corps vive encore quelques instants après la décapitation, et que le supplicié ait la conscience de ses idées ? - *Rép.* L'Esprit se retire peu à peu ; plus les liens de la matière l'enlacent, moins la séparation est prompte.

13. Combien de temps cela dure-t-il ? - *Rép.* Plus ou moins. (Voir la réponse précédente.)

14. On dit avoir remarqué sur la figure de certains suppliciés l'expression de la colère, et des mouvements comme s'ils voulaient parler ; est-ce l'effet d'une contraction nerveuse, ou bien la volonté y avait-elle part ? - *Rép.* La volonté ; car l'Esprit ne s'en était pas encore retiré.

15. Quel est le premier sentiment que tu as éprouvé en entrant dans ta nouvelle existence ? - *Rép.* Une intolérable souffrance ; une sorte de remords poignant dont j'ignorais la cause.

16. T'es-tu trouvé réuni à tes complices exécutés en même temps que toi ? - *Rép.* Pour notre malheur ; notre vue est un supplice continuel ; chacun de nous reproche à l'autre son crime.

17. Rencontres-tu tes victimes ? - *Rép.* Je les vois… elles sont heureuses… leur regard me poursuit… je le sens qui plonge jusqu'au fond de mon être… en vain je veux le fuir.

18. Quel sentiment éprouves-tu à leur vue ? - *Rép.* La honte et le remords. Je les ai élevées de mes propres mains, et je les hais encore.

19. Quel sentiment éprouvent-elles à ta vue ? - *Rép.* La pitié !

20. Ont-elles de la haine et le désir de la vengeance ? - *Rép.* Non ; leurs vœux appellent pour moi l'expiation. Vous ne sauriez sentir quel horrible supplice de tout devoir à qui l'on hait.

21. Regrettes-tu la vie terrestre ? - *Rép.* Je ne regrette que mes crimes ; si l'événement était encore dans mes mains, je ne succomberais plus.

22. Comment as-tu été conduit à la vie criminelle que tu as menée ? - *Rép.* Ecoute ! Je me suis cru fort ; j'ai choisi une rude épreuve ; j'ai cédé aux tentations du mal.

23. Le penchant au crime était-il dans ta nature, ou bien as-tu été entraîné par le milieu dans lequel tu as vécu ? - *Rép.* Le penchant au crime était dans ma nature, car je n'étais qu'un Esprit inférieur. J'ai voulu m'élever promptement, mais j'ai demandé plus que mes forces.

24. Si tu avais reçu de bons principes d'éducation, aurais-tu pu être détourné de la vie criminelle ? - *Rép.* Oui ; mais j'ai choisi la position où je suis né.

25. Aurais-tu pu faire un homme de bien ? - *Rép.* Un homme faible, incapable du bien comme du mal. Je pouvais paralyser le mal de ma nature pendant mon existence, mais je ne pouvais m'élever jusqu'à faire le bien.

26. De ton vivant croyais-tu en Dieu ? - *Rép.* Non.

27. On dit qu'au moment de mourir tu t'es repenti ; est-ce vrai ? - *Rép.* J'ai cru à un Dieu vengeur... j'ai eu peur de sa justice.

28. En ce moment ton repentir est-il plus sincère ? - *Rép.* Hélas ! je vois ce que j'ai fait.

29. Que penses-tu de Dieu maintenant ? - *Rép.* Je le sens et ne le comprends pas.

30. Trouves-tu juste le châtiment qui t'a été infligé sur la terre ? - *Rép.* Oui.

31. Espères-tu obtenir le pardon de tes crimes ? - *Rép.* Je ne sais.

32. Comment espères-tu racheter tes crimes ? - *Rép.* Par de nouvelles épreuves ; mais il me semble que l'Eternité est entre elles et moi.

33. Ces épreuves s'accompliront-elles sur la terre ou dans un autre monde ? - *Rép.* Je ne sais pas.

33. Comment pourras-tu expier tes fautes passées dans une nouvelle existence si tu n'en as pas le souvenir ? - *Rép.* J'en aurai la prescience.

34. Où es-tu maintenant ? - *Rép*. Je suis dans ma souffrance.

35. Je demande dans quel lieu tu es ? - *Rép*. Près d'Ermance.

36. Es-tu réincarné ou errant ? - *Rép*. Errant ; si j'étais réincarné, j'aurais l'espoir. J'ai dit : l'Eternité me semble entre l'expiation et moi.

37. Puisque tu es ici, si nous pouvions te voir, sous quelle forme nous apparaîtrais-tu ? - *Rép*. Sous ma forme corporelle, ma tête séparée du tronc.

38. Pourrais-tu nous apparaître ? - *Rép*. Non ; laissez-moi.

39. Voudrais-tu nous dire comment tu t'es évadé de la prison de Montdidier ? - *Rép*. Je ne sais plus… Ma souffrance est si grande que je n'ai plus que le souvenir du crime… Laissez-moi.

40. Pourrions-nous apporter quelque soulagement à tes souffrances ? - *Rép*. Faites des vœux pour que l'expiation arrive.

La reine d'Oude.

Nota. - Dans ces entretiens, nous supprimerons dorénavant la formule d'évocation, qui est toujours la même, à moins qu'elle ne présente, par la réponse, quelque particularité.

1. Quelle sensation avez-vous éprouvée en quittant la vie terrestre ? - *Rép*. Je ne saurais le dire ; j'éprouve encore du trouble.

2. Etes-vous heureuse ? - *Rép*. Non.

3. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse ? - *Rép*. Je regrette la vie… je ne sais… j'éprouve une poignante douleur ; la vie m'en aurait délivrée… je voudrais que mon corps se levât de son sépulcre.

4. Regrettez-vous de n'avoir pas été ensevelie dans votre pays et de l'être parmi des chrétiens ? - *Rép*. Oui ; la terre indienne pèserait moins sur mon corps.

5. Que pensez-vous des honneurs funèbres rendus à votre dépouille ? - *Rép*. Ils ont été bien peu de chose ; j'étais reine, et tous n'ont pas ployé les genoux devant moi… Laissez-moi… On me force à parler… Je ne veux pas que vous sachiez ce que je suis maintenant… J'ai été reine, sachez-le bien.

6. Nous respectons votre rang, et nous vous prions de nous répondre pour notre instruction.

Pensez-vous que votre fils recouvrera un jour les Etats de son père ? - *Rép*. Certes mon sang régnera ; il en est digne.

7. Attachez-vous à la réintégration de votre fils sur le trône d'Oude la

même importance que de votre vivant ? - *Rép*. Mon sang ne peut être confondu dans la foule.

8. Quelle est votre opinion actuelle sur la véritable cause de la révolte des Indes ? - *Rép*. L'Indien est fait pour être maître chez lui.

9. Que pensez-vous de l'avenir qui est réservé à ce pays ? - *Rép*. L'Inde sera grande parmi les nations.

10. On n'a pu inscrire sur votre acte de décès le lieu de votre naissance ; pourriez-vous le dire maintenant ? - *Rép*. Je suis née du plus noble sang de l'Inde. Je crois que je suis née à Delhy.

11. Vous qui avez vécu dans les splendeurs du luxe et qui avez été entourée d'honneurs, qu'en pensez-vous maintenant ? - *Rép*. Ils m'étaient dus.

12. Le rang que vous avez occupé sur la terre vous en donne-t-il un plus élevé dans le monde où vous êtes aujourd'hui ? - *Rép*. Je suis toujours reine... Qu'on m'envoie des esclaves pour me servir !... Je ne sais ; on ne semble pas se soucier de moi ici... Pourtant, je suis toujours moi.

13. Apparteniez-vous à la religion musulmane, ou à une religion hindoue ? - *Rép*. Musulmane ; mais j'étais trop grande pour m'occuper de Dieu.

14. Quelle différence faites-vous entre la religion que vous professiez et la religion chrétienne, pour le bonheur à venir de l'homme ? - *Rép*. La religion chrétienne est absurde ; elle dit que tous sont frères.

15. Quelle est votre opinion sur Mahomet ? - *Rép*. Il n'était pas fils de roi.

16. Avait-il une mission divine ? - *Rép*. Que m'importe cela !

17. Quelle est votre opinion sur le Christ ? - *Rép*. Le fils du charpentier n'est pas digne d'occuper ma pensée.

18. Que pensez-vous de l'usage, qui soustrait les femmes musulmanes aux regards des hommes ? - *Rép*. Je pense que les femmes sont faites pour dominer : moi, j'étais femme.

19. Avez-vous quelquefois envié la liberté dont jouissent les femmes en Europe ? - *Rép*. Non ; que m'importait leur liberté ! les sert-on à genoux ?

20. Quelle est votre opinion sur la condition de la femme en général dans l'espèce humaine ? - *Rép*. Que m'importent les femmes ! Si tu me parlais des reines !

21. Vous rappelez-vous avoir eu d'autres existences sur la terre avant celle que vous venez de quitter ? - *Rép*. J'ai dû toujours être reine.

22. Pourquoi êtes-vous venue si promptement à notre appel ? - *Rép.* Je ne l'ai pas voulu ; on m'y a forcée... Penses-tu donc que j'eusse daigné répondre ? Qu'êtes-vous donc près de moi ?

23. Qui vous a forcée à venir ? - *Rép.* Je ne le sais pas... Cependant, il ne doit pas y en avoir de plus grand que moi.

24. Dans quel endroit êtes-vous ici ? - *Rép.* Près d'Ermance.

25. Sous quelle forme y êtes-vous ? - *Rép.* Je suis toujours reine... Penses-tu donc que j'aie cessé de l'être ? Vous êtes peu respectueux... Sachez que l'on parle autrement à des reines.

26. Pourquoi ne pouvons-nous pas vous voir ? - *Rép.* Je ne le veux pas.

27. Si nous pouvions nous voir, est-ce que nous vous verrions avec vos vêtements, vos parures et vos bijoux ? - *Rép.* Certes !

28. Comment se fait-il qu'ayant quitté tout cela, votre Esprit en ait conservé l'apparence, surtout de vos parures ? - *Rép.* Elles ne m'ont pas quittée... Je suis toujours aussi belle que j'étais... Je ne sais quelle idée vous vous faites de moi ! Il est vrai que vous ne m'avez jamais vue.

29. Quelle impression éprouvez-vous de vous trouver au milieu de nous ? - *Rép.* Si je le pouvais, je n'y serais pas : vous me traitez avec si peu de respect ! Je ne veux pas que l'on me tutoie... Nommez-moi Majesté, ou je ne réponds plus.

30. Votre Majesté *comprenait*-elle la langue française ? - *Rép.* Pourquoi ne l'aurais-je pas comprise ? Je savais tout.

31. Votre Majesté voudrait-elle nous répondre en anglais ? - *Rép.* Non... Ne me laisserez-vous donc pas tranquille ?... Je veux m'en aller... Laissez-moi... Me pensez-vous soumise à vos caprices ?... Je suis reine et ne suis pas esclave.

32. Nous vous prions seulement de vouloir bien répondre encore à deux ou trois questions.

Réponse de saint Louis, qui était présent : Laissez-la, la pauvre égarée ; ayez pitié de son aveuglement. Qu'elle vous serve d'exemple ! Vous ne savez pas combien souffre son orgueil.

Remarque. - Cet entretien offre plus d'un enseignement. En évoquant cette grandeur déchue, maintenant dans la tombe, nous n'espérions pas des réponses d'une grande profondeur, vu le genre d'éducation des femmes de ce pays ; mais nous pensions trouver en cet Esprit, sinon de la philosophie, du moins un sentiment plus vrai de la réalité, et des idées plus saines sur les vanités et les grandeurs d'ici-bas. Loin de là : chez lui les idées terrestres ont conservé toute leur force ; c'est l'orgueil qui n'a rien perdu de ses illusions, qui lutte contre sa propre faiblesse, et qui doit en effet

bien souffrir de son impuissance. Dans la prévision de réponses d'une tout autre nature, nous avions préparé diverses questions qui sont devenues sans objet. Ces réponses sont si différentes de celles que nous attendions, ainsi que les personnes présentes, qu'on ne saurait y voir l'influence d'une pensée étrangère. Elles ont en outre un cachet de personnalité si caractérisé, qu'elles accusent clairement l'identité de l'Esprit qui s'est manifesté.

On pourrait s'étonner avec raison de voir Lemaire, homme dégradé et souillé de tous les crimes, manifester par son langage d'outre-tombe des sentiments qui dénotent une certaine élévation et une appréciation assez exacte de sa situation, tandis que chez la reine d'Oude, dont le rang qu'elle occupait aurait dû développer le sens moral, les idées terrestres n'ont subi aucune modification. La cause de cette anomalie nous paraît facile à expliquer. Lemaire, tout dégradé qu'il était, vivait au milieu d'une société civilisée et éclairée qui avait réagi sur sa nature grossière ; il avait absorbé à son insu quelques rayons de la lumière qui l'entourait, et cette lumière a dû faire naître en lui des pensées étouffées par son abjection, mais dont le germe n'en subsistait pas moins. Il en est tout autrement de la reine d'Oude : le milieu où elle a vécu, les habitudes, le défaut absolu de culture intellectuelle, tout a dû contribuer à maintenir dans toute leur force les idées dont elle était imbue dès l'enfance ; rien n'est venu modifier cette nature primitive, sur laquelle les préjugés ont conservé tout leur empire.

Le Docteur Xavier.

Sur diverses questions Psycho-Physiologiques.

Un médecin de grand talent, que nous désignerons sous le nom de Xavier, mort il y a quelques mois, et qui s'était beaucoup occupé de magnétisme, avait laissé un manuscrit destiné, pensait-il, à faire une révolution dans la science. Avant de mourir il avait lu le *Livre des Esprits* et désiré se mettre en rapport avec l'auteur. La maladie à laquelle il a succombé ne lui en a pas laissé le temps. Son évocation a eu lieu sur la demande de sa famille, et les réponses, éminemment instructives, qu'elle renferme nous ont engagé à en insérer un extrait dans notre recueil, en supprimant tout ce qui est d'un intérêt privé.

1. Vous rappelez-vous le manuscrit que vous avez laissé ? - *Rép.* J'y attache peu d'importance.

2. Quelle est votre opinion actuelle sur ce manuscrit ? - *Rép.* Vaine œuvre d'un être qui s'ignorait lui-même.

3. Vous pensiez cependant que cet ouvrage pourrait faire une révolution dans la science ? - *Rép*. Je vois trop clair maintenant.

4. Pourriez-vous, comme Esprit, corriger et achever ce manuscrit ? - *Rép*. Je suis parti d'un point que je connaissais mal ; peut-être faudrait-il tout refaire.

5. Etes-vous heureux ou malheureux ? - *Rép*. J'attends et je souffre.

6. Qu'attendez-vous ? - *Rép*. De nouvelles épreuves.

7. Quelle est la cause de vos souffrances ? - *Rép*. Le mal que j'ai fait.

8. Vous n'avez cependant pas fait de mal avec intention ? - *Rép*. Connais-tu bien le cœur de l'homme ?

9. Etes-vous errant ou incarné ? - *Rép*. Errant.

10. Quel était, de votre vivant, votre opinion sur la Divinité ? - *Rép*. Je n'y croyais pas.

11. Quelle est-elle maintenant ? - *Rép*. Je n'y crois que trop.

12. Vous aviez le désir de vous mettre en rapport avec moi ; vous le rappelez-vous ? - *Rép*. Oui.

13. Me voyez-vous et me reconnaissez-vous pour la personne avec qui vous vouliez entrer en relation ? - *Rép*. Oui.

14. Quelle impression le *Livre des Esprits* a-t-il faite sur vous ? - *Rép*. Il m'a bouleversé.

15. Qu'en pensez-vous maintenant ? - *Rép*. C'est une grande œuvre.

16. Que pensez-vous de l'avenir de la doctrine spirite ? - *Rép*. Il est grand, mais certains disciples la gâtent.

17. Quels sont ceux qui la gâtent ? - *Rép*. Ceux qui attaquent ce qui existe : les religions, les premières et les plus simples croyances des hommes.

18. Comme médecin, et en raison des études que vous avez faites, vous pourrez sans doute répondre aux questions suivantes :

Le corps peut-il conserver quelques instants la vie organique après la séparation de l'âme ? - *Rép*. Oui.

19. Combien de temps ? - *Rép*. Il n'y a pas de temps.

20. Précisez votre réponse, je vous prie. - *Rép*. Cela ne dure que quelques instants.

21. Comment s'opère la séparation de l'âme du corps ? - *Rép*. Comme un fluide qui s'échappe d'un vase quelconque.

22. Y a-t-il une ligne de démarcation réellement tranchée entre la vie et la mort ? - *Rép*. Ces deux états se touchent et se confondent ; ainsi l'Esprit se dégage peu à peu de ses liens ; il se dénoue et ne se brise pas.

23. Ce dégagement de l'âme s'opère-t-il plus promptement chez les uns que chez les autres ? - *Rép*. Oui : ceux qui, de leur vivant, se sont déjà élevés au-dessus de la matière, car alors leur âme appartient plus au monde des Esprits qu'au monde terrestre.

24. A quel moment s'opère l'union de l'âme et du corps chez l'enfant ? - *Rép*. Lorsque l'enfant respire ; comme s'il recevait l'âme avec l'air extérieur.

Remarque. Cette opinion est la conséquence du dogme catholique. En effet, l'Eglise enseigne que l'âme ne peut être sauvée que par le baptême ; or, comme la

mort naturelle intra-utérine est très fréquente, que deviendrait cette âme privée, selon elle, de cet unique moyen de salut, si elle existait dans le corps avant la naissance ? Pour être conséquent, il faudrait que le baptême eût lieu, sinon de fait, du moins d'intention, dès l'instant de la conception.

25. Comment expliquez-vous alors la vie intra-utérine ? - *Rép*. Comme la plante qui végète. L'enfant vit de sa vie animale.

26. Y a-t-il crime à priver un enfant de la vie avant sa naissance, puisque, avant cette époque, l'enfant n'ayant pas d'âme n'est point en quelque sorte un être humain ? - *Rép*. La mère, ou tout autre commettra toujours un crime en ôtant la vie à l'enfant avant sa naissance, car c'est empêcher l'âme de supporter les épreuves dont le corps devait être l'instrument.

27. L'expiation qui devait être subie par l'âme empêchée de s'incarner aura-t-elle lieu néanmoins ? - *Rép*. Oui, mais Dieu savait que l'âme ne s'unirait pas à ce corps ; ainsi aucune âme ne devait s'unir à cette enveloppe corporelle : *c'était l'épreuve de la mère.*

28. Dans le cas où la vie de la mère serait en danger par la naissance de l'enfant, y a-t-il crime à sacrifier l'enfant pour sauver sa mère ? - *Rép*. Non ; il faut sacrifier l'être qui n'existe pas à l'être qui existe.

29. L'union de l'âme et du corps s'opère-t-elle instantanément ou graduellement ; c'est-à-dire faut-il un temps appréciable pour que cette union soit complète ? - *Rép*. L'Esprit n'entre pas brusquement dans le corps. Pour mesurer ce temps, imaginez-vous que le premier souffle que l'enfant reçoit est l'âme qui entre dans le corps : le temps que la poitrine se soulève et s'abaisse.

30. L'union d'une âme avec tel ou tel corps est-elle prédestinée, ou bien n'est-ce qu'au moment de la naissance que le choix se fait ? - *Rép*. Dieu l'a marqué ; cette question demande de plus longs développements. L'Esprit en choisissant l'épreuve qu'il veut subir demande à s'incarner ; or Dieu, qui sait tout et voit tout, a su et vu d'avance que telle âme s'unirait à tel corps. Lorsque l'Esprit naît dans les basses classes de la société, il sait que sa vie ne sera que labeur et souffrances. L'enfant qui va naître a une existence qui résulte, jusqu'à un certain point, de la position de ses parents.

31. Pourquoi des parents bons et vertueux donnent-ils naissance à des enfants d'une nature perverse ? autrement dit, pourquoi les bonnes qualités des parents n'attirent-elles pas toujours, par sympathie, un bon Esprit pour animer leur enfant ? - *Rép*. Un mauvais Esprit demande de bons parents, dans l'espérance que leurs conseils le dirigeront dans une voie meilleure.

32. Les parents peuvent-ils, par leurs pensées et leurs prières, attirer dans le corps de l'enfant un bon Esprit plutôt qu'un Esprit inférieur ? - *Rép*. Non ; mais ils peuvent améliorer l'Esprit de l'enfant qu'ils ont fait naître : c'est leur devoir ; de mauvais enfants sont une épreuve pour les parents.

33. On conçoit l'amour maternel pour la conservation de la vie de l'enfant, mais puisque cet amour est dans la nature, pourquoi y a-t-il des mères qui haïssent leurs enfants, et cela souvent dès leur naissance ? -

Rép. Mauvais Esprits qui tâchent d'entraver l'Esprit de l'enfant, afin qu'il succombe sous l'épreuve qu'il a voulue.

34. Nous vous remercions des explications que vous avez bien voulu nous donner. - *Rép*. Pour vous instruire, je ferai tout.

Remarque. La théorie donnée par cet Esprit sur l'instant de l'union de l'âme et du corps n'est pas tout à fait exacte. L'union commence dès la conception ; c'est-à-dire que, dès ce moment, l'Esprit, sans être incarné, tient au corps par un lien fluidique qui va se resserrant de plus en plus jusqu'à la naissance ; l'incarnation n'est complète que lorsque l'enfant respire. (Voy. le *Livre des Esprits*, n° 344 et suiv.)

M. Home.

(Deuxième article. - Voir le numéro de février 1858.)

M. Home, ainsi que nous l'avons dit, est un médium du genre de ceux sous l'influence desquels se produisent plus spécialement des phénomènes physiques, sans exclure pour cela les manifestations intelligentes. Tout effet qui révèle l'action d'une volonté libre est par cela même intelligent ; c'est-à-dire qu'il n'est pas purement mécanique et qu'il ne saurait être attribué à un agent exclusivement matériel ; mais de là aux communications instructives d'une haute portée morale et philosophique, il y a une grande distance, et il n'est pas à notre connaissance que M. Home en obtienne de cette nature. N'étant pas médium écrivain, la plupart des réponses sont données par des coups frappés indiquant les lettres de l'alphabet, moyen toujours imparfait et trop lent, qui se prête difficilement à des développements d'une certaine étendue. Il obtient pourtant aussi l'écriture, mais par un autre moyen dont nous parlerons tout à l'heure.

Disons d'abord, comme principe général, que les manifestations ostensibles, celles qui frappent nos sens, peuvent être spontanées ou provoquées. Les premières sont indépendantes de la volonté ; elles ont même souvent lieu contre la volonté de celui qui en est l'objet, et auquel elles ne sont pas toujours agréables. Les faits de ce genre sont fréquents, et, sans remonter aux récits plus ou moins authentiques des temps reculés, l'histoire contemporaine nous en offre de nombreux exemples dont la cause, ignorée dans le principe, est aujourd'hui parfaitement connue : tels sont, par exemple, les bruits insolites, le mouvement désordonné des objets, les rideaux tirés, les couvertures arrachées, certaines apparitions, etc. Quelques personnes sont douées d'une faculté spéciale qui leur donne le pouvoir de provoquer ces phénomènes, au moins en partie, pour ainsi dire à volonté. Cette faculté n'est point très rare, et, sur cent personnes, cinquante au moins la possèdent à un degré plus ou moins grand. Ce qui distingue M. Home, c'est qu'elle est développée en lui, comme chez les médiums de sa force, d'une manière pour ainsi dire exceptionnelle. Tel n'obtiendra que des coups légers, ou le déplacement insignifiant d'une table, alors que sous l'influence de M. Home les bruits les plus retentissants se font entendre, et tout le

mobilier d'une chambre peut être bouleversé, les meubles montant les uns sur les autres. Quelque étranges que soient ces phénomènes, l'enthousiasme de quelques admirateurs trop zélés a encore trouvé moyen de les amplifier par des faits de pure invention. D'un autre côté, les détracteurs ne sont pas restés inactifs ; ils ont raconté sur lui toutes sortes d'anecdotes qui n'ont existé que dans leur imagination. En voici un exemple. M. le marquis de …, un des personnages qui ont porté le plus d'intérêt à M. Home, et chez lequel il était reçu dans l'intimité, se trouvait un jour à l'Opéra avec ce dernier. A l'orchestre était M. de P…, un de nos abonnés, qui les connaît personnellement l'un et l'autre. Son voisin lie conversation avec lui ; elle tombe sur M. Home. « Croiriez-vous, dit-il, que ce prétendu sorcier, ce charlatan, a trouvé moyen de s'introduire chez le marquis de… ; mais ses artifices ont été découverts, et il a été mis à la porte à coups de pieds comme un vil intrigant. - En êtes-vous bien sûr ? dit M. de P… et connaissez-vous M. le marquis de… ? -Certainement, reprend l'interlocuteur. - En ce cas, dit M. de P… regardez dans cette loge, vous pouvez le voir en compagnie de M. Home lui-même, auquel il n'a pas l'air de donner des coups de pied. » Là-dessus, notre malencontreux narrateur, ne jugeant pas à propos de poursuivre l'entretien, prit son chapeau et ne reparut plus. On peut juger par là de la valeur de certaines assertions. Assurément, si certains faits colportés par la malveillance étaient réels, ils lui auraient fait fermer plus d'une porte ; mais comme les maisons les plus honorables lui ont toujours été ouvertes, on doit en conclure qu'il s'est toujours et partout conduit en galant homme. Il suffit d'ailleurs d'avoir causé quelquefois avec M. Home, pour voir qu'avec sa timidité et la simplicité de son caractère, il serait le plus maladroit de tous les intrigants ; nous insistons sur ce point pour la moralité de la cause. Revenons à ses manifestations. Notre but étant de faire connaître la vérité dans l'intérêt de la science, tout ce que nous rapporterons est puisé à des sources tellement authentiques que nous pouvons en garantir la plus scrupuleuse exactitude ; nous le tenons de témoins oculaires trop graves, trop éclairés et trop haut placés pour que leur sincérité puisse être révoquée en doute. Si l'on disait que ces personnes ont pu, de bonne foi, être dupes d'une illusion, nous répondrions qu'il est des circonstances qui échappent à toute supposition de ce genre ; d'ailleurs ces personnes étaient trop intéressées à connaître la vérité pour ne pas se prémunir contre toute fausse apparence.

Home commence généralement ses séances par les faits connus : des coups frappés dans une table ou dans toute autre partie de l'appartement, en procédant comme nous l'avons dit ailleurs. Vient ensuite le mouvement de la table, qui s'opère d'abord par l'imposition des mains de lui seul ou de

plusieurs personnes réunies, puis à distance et sans contact ; c'est une sorte de mise en train. Très souvent il n'obtient rien de plus ; cela dépend de la disposition où il se trouve et quelquefois aussi de celle des assistants ; il est telles personnes devant lesquelles il n'a jamais rien produit, fussent-elles de ses amis. Nous ne nous étendrons pas sur ces phénomènes aujourd'hui si connus et qui ne se distinguent que par leur rapidité et leur énergie. Souvent après plusieurs oscillations et balancements, la table se détache du sol, s'élève graduellement, lentement, par petites saccades, non plus de quelques centimètres, mais jusqu'au plafond, et hors de la portée des mains ; après être restée suspendue quelques secondes dans l'espace, elle descend comme elle était montée, lentement, graduellement.

La suspension d'un corps inerte, et d'une pesanteur spécifique incomparablement plus grande que celle de l'air, étant un fait acquis, on conçoit qu'il peut en être de même d'un corps animé. Nous n'avons pas appris que M. Home eût opéré sur aucune autre personne que sur lui-même, et encore ce fait ne s'est point produit à Paris, mais il est avéré qu'il a eu lieu plusieurs fois tant à Florence qu'en France, et notamment à Bordeaux, en présence des témoins les plus respectables que nous pourrions citer au besoin. Il s'est, comme la table, élevé jusqu'au plafond, puis est redescendu de même. Ce qu'il y a de bizarre dans ce phénomène, c'est que, quand il se produit, ce n'est point par un acte de sa volonté, et il nous a dit lui-même qu'il ne s'en aperçoit pas et croit toujours être sur le sol, à moins qu'il ne regarde en bas ; les témoins seuls le voient s'enlever ; quant à lui, il éprouve à ce moment la sensation produite par le soulèvement d'un navire sur les vagues. Du reste, le fait que nous rapportons n'est point personnel à M. Home. L'histoire en cite plus d'un exemple authentique que nous relaterons ultérieurement.

De toutes les manifestations produites par M. Home, la plus extraordinaire est sans contredit celle des apparitions, c'est pourquoi nous y insisterons davantage, en raison des graves conséquences qui en découlent et de la lumière qu'elles jettent sur une foule d'autres faits. Il en est de même des sons produits dans l'air, des instruments de musique qui jouent seuls, etc. Nous examinerons ces phénomènes en détail dans notre prochain numéro.

M. Home, de retour d'un voyage en Hollande où il a produit à la cour et dans la haute société une profonde sensation, vient de partir pour l'Italie. Sa santé, gravement altérée, lui rendait nécessaire un climat plus doux.

Nous confirmons avec plaisir ce que certains journaux ont rapporté d'un legs de 6 000 fr. de rente qui lui a été fait par une dame anglaise convertie par lui à la doctrine spirite, et en reconnaissance de la satisfaction qu'elle en a éprouvée. M. Home méritait à tous égards cet honorable témoignage.

Cet acte, de la part de la donatrice, est un précédent auquel applaudiront tous ceux qui partagent nos convictions ; espérons qu'un jour la doctrine aura son Mécène : la postérité inscrira son nom parmi les bienfaiteurs de l'humanité. La religion nous enseigne l'existence de l'âme et son immortalité ; le Spiritisme nous en donne la preuve palpable et vivante, non plus par le raisonnement, mais par des faits. Le matérialisme est un des vices de la société actuelle, parce qu'il engendre l'égoïsme. Qu'y a-t-il, en effet, en dehors du *moi* pour quiconque rapporte tout à la matière et à la vie présente ? La doctrine spirite, intimement liée aux idées religieuses, en nous éclairant sur notre nature, nous montre le bonheur dans la pratique des vertus évangéliques ; elle rappelle l'homme à ses devoirs envers Dieu, la société et lui-même ; aider à sa propagation, c'est porter le coup mortel à la plaie du scepticisme qui nous envahit comme un mal contagieux ; honneur donc à ceux qui emploient à cette œuvre les biens dont Dieu les a favorisés sur la terre !

Le Magnétisme et le Spiritisme.

Lorsque parurent les premiers phénomènes spirites, quelques personnes ont pensé que cette découverte (si on peut y appliquer ce nom) allait porter un coup fatal au magnétisme, et qu'il en serait de cela comme des inventions, dont la plus perfectionnée fait oublier sa devancière. Cette erreur n'a pas tardé à se dissiper, et l'on a promptement reconnu la proche parenté de ces deux sciences. Toutes deux, en effet, basées sur l'existence et la manifestation de l'âme, loin de se combattre, peuvent et doivent se prêter un mutuel appui : elles se complètent et s'expliquent l'une par l'autre. Leurs adeptes respectifs diffèrent pourtant sur quelques points : certains magnétistes[8] n'admettent pas encore l'existence, ou tout au moins la manifestation des Esprits : ils croient pouvoir tout expliquer par la seule action du fluide magnétique, opinion que nous nous bornons à constater, nous réservant de la discuter plus tard. Nous-même l'avons partagée dans le principe ; mais nous avons dû, comme tant d'autres, nous rendre à l'évidence des faits. Les adeptes du Spiritisme, au contraire, sont tous ralliés au magnétisme ; tous admettent son action et reconnaissent dans les phénomènes somnambuliques une manifestation de l'âme. Cette opposition, du reste, s'affaiblit de jour en jour, et il est aisé de prévoir que le temps

8 Le magnétiseur est celui qui pratique le magnétisme ; magnétiste se dit de quiconque en adopte les principes. On peut être magnétiste sans être magnétiseur ; mais on ne peut pas être magnétiseur sans être magnétiste.

n'est pas loin où toute distinction aura cessé. Cette divergence d'opinions n'a rien qui doive surprendre. Au début d'une science encore si nouvelle, il est tout simple que chacun, envisageant la chose à son point de vue, s'en soit formé une idée différente. Les sciences les plus positives ont eu, et ont encore, leurs sectes qui soutiennent avec ardeur des théories contraires ; les savants ont élevé écoles contre écoles, drapeau contre drapeau, et, trop souvent pour leur dignité, leur polémique, devenue irritante et agressive par l'amour-propre froissé, est sortie des limites d'une sage discussion. Espérons que les sectateurs du magnétisme et du Spiritisme, mieux inspirés, ne donneront pas au monde le scandale de discussions fort peu édifiantes et toujours fatales à la propagation de la vérité, de quelque côté qu'elle soit. On peut avoir son opinion, la soutenir, la discuter ; mais le moyen de s'éclairer n'est pas de se déchirer, procédé toujours peu digne d'hommes graves et qui devient ignoble si l'intérêt personnel est en jeu.

Le magnétisme a préparé les voies du Spiritisme, et les rapides progrès de cette dernière doctrine sont incontestablement dus à la vulgarisation des idées sur la première. Des phénomènes magnétiques, du somnambulisme et de l'extase aux manifestations spirites, il n'y a qu'un pas ; leur connexion est telle, qu'il est pour ainsi dire impossible de parler de l'un sans parler de l'autre. Si nous devions rester en dehors de la science magnétique, notre cadre serait incomplet, et l'on pourrait nous comparer à un professeur de physique qui s'abstiendrait de parler de la lumière. Toutefois, comme le magnétisme a déjà parmi nous des organes spéciaux justement accrédités, il deviendrait superflu de nous appesantir sur un sujet traité avec la supériorité du talent et de l'expérience ; nous n'en parlerons donc qu'accessoirement, mais suffisamment pour montrer les rapports intimes de deux sciences qui, en réalité, n'en font qu'une.

Nous devions à nos lecteurs cette profession de foi, que nous terminons en rendant un juste hommage aux hommes de conviction qui, bravant le ridicule, les sarcasmes et les déboires, se sont courageusement dévoués pour la défense d'une cause tout humanitaire. Quelle que soit l'opinion des contemporains sur leur compte personnel, opinion qui est toujours plus ou moins le reflet des passions vivantes, la postérité leur rendra justice ; elle placera les noms du baron Du Potet, directeur du *Journal du Magnétisme*, de M. Millet, directeur de l'*Union magnétique*, à côté de leurs illustres devanciers, le marquis de Puységur et le savant Deleuze. Grâce à leurs efforts persévérants, le magnétisme, devenu populaire, a mis un pied dans la science officielle, où l'on en parle déjà à voix basse. Ce mot est passé dans la langue usuelle ; il n'effarouche plus, et lorsque quelqu'un se dit magnétiseur, on ne lui rit plus au nez.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Période Psychologique.

Bien que les manifestations spirites aient eu lieu à toutes les époques, il est incontestable qu'elles se produisent aujourd'hui d'une manière exceptionnelle. Les Esprits, interrogés sur ce fait, ont été unanimes dans leur réponse : « Les temps, disent-ils, marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés. Ils sont chargés de dissiper les ténèbres de l'ignorance et des préjugés ; c'est une ère nouvelle qui commence et prépare la régénération de l'humanité. » Cette pensée se trouve développée d'une manière remarquable dans une lettre que nous recevons d'un de nos abonnés et dont nous extrayons le passage suivant :

« Chaque chose a son temps ; la période qui vient de s'écouler semble avoir été spécialement destinée par le Tout-Puissant au progrès des sciences mathématiques et physiques, et c'est probablement en vue de disposer les hommes aux connaissances exactes qu'il se sera opposé pendant longtemps à la manifestation des Esprits, comme si cette manifestation eût dû nuire au positivisme que demande l'étude des sciences ; il a voulu, en un mot, habituer l'homme à demander aux sciences d'observation l'explication de tous les phénomènes qui devaient se produire à ses yeux.

« La période scientifique semble aujourd'hui s'épuiser, et, après les progrès immenses qu'elle a vus s'accomplir, il ne serait pas impossible que la nouvelle période qui doit lui succéder fût consacrée par le Créateur à des initiations de l'ordre psychologique. Dans l'immuable loi de perfectibilité qu'il a posée pour les humains, que peut-il faire après les avoir initiés aux lois physiques du mouvement et leur avoir révélé des moteurs avec lesquels ils changent la face du globe ? L'homme a sondé les profondeurs les plus reculées de l'espace ; la marche des astres et le mouvement général

de l'univers n'ont plus de secrets pour lui ; il lit dans les couches géologiques l'histoire de la formation du globe ; la lumière, à son gré, se transforme en images durables ; il maîtrise la foudre ; avec la vapeur et l'électricité il supprime les distances, et la pensée franchit l'espace avec la rapidité de l'éclair. Arrivé à ce point culminant dont l'histoire de l'humanité n'offre aucun exemple, quel qu'ait pu être le degré de son avancement dans les siècles reculés, il me semble rationnel de penser que l'ordre psychologique lui ouvre une nouvelle carrière dans la voie du progrès. C'est du moins ce qu'on pourrait induire des faits qui se produisent de nos jours et se répètent de tous côtés. Espérons donc que le moment approche, s'il n'est pas encore arrivé, où le Tout-Puissant va nous initier à de nouvelles, grandes et sublimes vérités. C'est à nous de le comprendre et de le seconder dans l'œuvre de la régénération. »

Cette lettre est de M. Georges dont nous avons parlé dans notre premier numéro. Nous ne pouvons que le féliciter de ses progrès dans la doctrine ; les vues élevées qu'il développe montrent qu'il la comprend sous son véritable point de vue ; pour lui elle ne se résume pas dans la croyance aux Esprits et à leurs manifestations : c'est toute une philosophie. Nous admettons, comme lui, que nous entrons dans la période psychologique et nous trouvons les raisons qu'il nous donne parfaitement rationnelles, sans croire toutefois que la période scientifique ait dit son dernier mot ; nous croyons au contraire quelle nous réserve bien d'autres prodiges. Nous sommes à une époque de transition où les caractères des deux périodes se confondent.

Les connaissances que les Anciens possédaient sur la manifestation des Esprits ne seraient point un argument contre l'idée de la période psychologique qui se prépare. Remarquons en effet que dans l'antiquité ces connaissances étaient circonscrites dans le cercle étroit des hommes d'élite ; le peuple n'avait à ce sujet que des idées faussées par les préjugés et défigurées par le charlatanisme des prêtres, qui s'en servaient comme d'un moyen de domination. Comme nous l'avons dit autre part, ces connaissances ne se sont jamais perdues et les manifestations se sont toujours produites ; mais elles sont restées à l'état de faits isolés, sans doute parce que le temps de les comprendre n'était pas venu. Ce qui se passe aujourd'hui a un tout autre caractère ; les manifestations sont générales ; elles frappent la société depuis la base jusqu'au sommet. Les Esprits n'enseignent plus dans l'enceinte mystérieuse d'un temple inaccessible au vulgaire. Ces faits se passent au grand jour ; ils parlent à tous un langage intelligible pour tous ; tout annonce donc une phase nouvelle pour l'humanité au point de vue moral.

Le Spiritisme chez les Druides.

Sous ce titre : *Le vieux neuf,* M. Édouard Fournier a publié dans le *Siècle,* il y a quelque dix ans, une série d'articles aussi remarquables au point de vue de l'érudition qu'intéressants sous le rapport historique. L'auteur, passant en revue toutes les inventions et découvertes modernes, prouve que si notre siècle a le mérite de l'application et du développement, il n'a pas, pour la plupart du moins, celui de la priorité. A l'époque où M. Édouard Fournier écrivait ces savants feuilletons, il n'était pas encore question des Esprits, sans quoi il n'eût pas manqué de nous montrer que tout ce qui se passe aujourd'hui n'est qu'une répétition de ce que les Anciens savaient aussi bien et peut-être mieux que nous. Nous le regrettons pour notre compte, car ses profondes investigations lui eussent permis de fouiller l'antiquité mystique, comme il a fouillé l'antiquité industrielle ; nous faisons des vœux pour qu'un jour il dirige de ce côté ses laborieuses recherches. Quant à nous, nos observations personnelles ne nous laissent aucun doute sur l'ancienneté et l'universalité de la doctrine que nous enseignent les Esprits. Cette coïncidence entre ce qu'ils nous disent aujourd'hui et les croyances des temps les plus reculés est un fait significatif d'une haute portée. Nous ferons remarquer toutefois que, si nous trouvons partout des traces de la doctrine spirite, nous ne la voyons nulle part complète : il semble avoir été réservé à notre époque de coordonner ces fragments épars chez tous les peuples, pour arriver à l'unité de principes au moyen d'un ensemble plus complet et surtout plus général de manifestations qui semblent donner raison à l'auteur de l'article que nous citons plus haut sur la période psychologique dans laquelle l'humanité paraît entrer.

L'ignorance et les préjugés ont presque partout défiguré cette doctrine dont les principes fondamentaux sont mêlés aux pratiques superstitieuses de tout temps exploitées pour étouffer la raison. Mais sous cet amas d'absurdités germaient les idées les plus sublimes, comme des semences précieuses cachées sous les broussailles, et n'attendant que la lumière vivifiante du soleil pour prendre leur essor. Notre génération, plus universellement éclairée, écarte les broussailles, mais un tel défrichement ne peut s'accomplir sans transition. Laissons donc aux bonnes semences le temps de se développer, et aux mauvaises herbes celui de disparaître. La doctrine druidique nous offre un curieux exemple de ce que nous venons de dire. Cette doctrine, dont nous ne connaissons guère que les pratiques extérieures, s'élevait, sous certains rapports, jusqu'aux plus sublimes vérités ; mais ces vérités étaient pour les seuls initiés : le vulgaire, terrifié par les sanglants

sacrifices, cueillait avec un saint respect le gui sacré du chêne et ne voyait que la fantasmagorie. On en pourra juger par la citation suivante extraite d'un document d'autant plus précieux qu'il est peu connu, et qui jette un jour tout nouveau sur la véritable théologie de nos pères.

« Nous livrons aux réflexions de nos lecteurs un texte celtique publié depuis peu et dont l'apparition a causé une certaine émotion dans le monde savant. Il est impossible de savoir au juste quel en est l'auteur, ni même à quel siècle il remonte. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'il appartient à la tradition des bardes du pays de Galles, et cette origine suffit pour lui conférer une valeur de premier ordre.

« On sait, en effet, que le pays de Galles forme encore de nos jours l'asile le plus fidèle de la nationalité gauloise, qui, chez nous, a éprouvé des modifications si profondes. A peine effleuré par la domination romaine, qui n'y tint que peu de temps et faiblement ; préservé de l'invasion des barbares par l'énergie de ses habitants et les difficultés de son territoire ; soumis plus tard par la dynastie normande, qui dut toutefois lui laisser un certain degré d'indépendance, le nom de Galles, *Gallia*, qu'il a toujours porté, est un trait distinctif par lequel il se rattache, sans discontinuité, à la période antique. La langue kymrique, parlée jadis dans toute la partie septentrionale de la Gaule, n'a jamais cessé non plus d'y être en usage, et bien des coutumes y sont également gauloises. De toutes les influences étrangères, celle du christianisme est la seule qui ait trouvé moyen d'y triompher pleinement ; mais ce n'a pas été sans de longues difficultés relativement à la suprématie de l'Eglise romaine, dont la réforme du seizième siècle n'a fait que déterminer la chute depuis longtemps préparée dans ces régions pleines d'un sentiment indéfectible d'indépendance.

« On peut même dire que les druides, tout en se convertissant au christianisme, ne se sont pas éteints totalement dans le pays de Galles, comme dans notre Bretagne et dans les autres pays de sang gaulois. Ils ont eu pour suite immédiate une société très solidement constituée, vouée principalement, en apparence, au culte de la poésie nationale, mais qui, sous le manteau poétique, a conservé avec une fidélité remarquable l'héritage intellectuel de l'ancienne Gaule : c'est la Société bardique du pays de Galles, qui, après s'être maintenue comme société secrète pendant toute la durée du moyen âge, par une transmission orale de ses monuments littéraires et de sa doctrine, à l'imitation de la pratique des druides, s'est décidée, vers le seizième et le dix-septième siècle, à confier à l'écriture les parties les plus essentielles de cet héritage. De ce fond, dont l'authenticité est ainsi attestée par une chaîne traditionnelle non interrompue, procède le texte dont nous parlons ; et sa valeur, en raison de ces circonstances, ne dépend, comme

on le voit, ni de la main qui a eu le mérite de le mettre par écrit, ni de l'époque à laquelle sa rédaction a pu contracter sa dernière forme. Ce qui y respire par-dessus tout, c'est l'esprit des bardes du moyen âge, qui, eux-mêmes, étaient les derniers disciples de cette corporation savante et religieuse qui, sous le nom de druides, domina la Gaule durant la première période de son histoire, à peu près de la même manière que le clergé latin durant celle du moyen âge.

« Serait-on même privé de toute lumière sur l'origine du texte dont il s'agit, que l'on serait mis assez clairement sur la voie par son accord avec les renseignements que les auteurs grecs et latins nous ont laissés relativement à la doctrine religieuse des druides. Cet accord constitue des points de solidarité qui ne souffrent aucun doute, car ils s'appuient sur des raisons tirées de la substance même de l'écrit ; et la solidarité ainsi démontrée pour les articles capitaux, les seuls dont les Anciens nous aient parlé, s'étend naturellement aux développements secondaires. En effet, ces développements, pénétrés du même esprit, dérivent nécessairement de la même source ; ils font corps avec le fond, et ne peuvent s'expliquer que par lui. Et en même temps qu'ils remontent, par une génération si logique, aux dépositaires primitifs de la religion druidique, il est impossible de leur assigner aucun autre point de départ ; car, en dehors de l'influence druidique, le pays d'où ils proviennent n'a connu que l'influence chrétienne, laquelle est totalement étrangère à de telles doctrines.

« Les développements contenus dans les triades sont même si parfaitement en dehors du christianisme, que le peu d'émotions chrétiennes qui se sont glissées çà et là dans leur ensemble se distinguent du fond primitif à première vue. Ces émanations, naïvement sorties de la conscience des bardes chrétiens, ont bien pu, si l'on peut ainsi dire, s'intercaler dans les interstices de la tradition, mais elles n'ont pu s'y fondre. L'analyse du texte est donc aussi simple que rigoureuse, puisqu'elle peut se réduire à mettre à part tout ce qui porte l'empreinte du christianisme, et, le triage une fois opéré, à considérer comme d'origine druidique tout ce qui demeure visiblement caractérisé par une religion différente de celle de l'Evangile et des conciles. Ainsi, pour ne citer que l'essentiel, en partant de ce principe si connu que le dogme de la charité en Dieu et dans l'homme est aussi spécial au christianisme que celui de la migration des âmes l'est à l'antique druidisme, un certain nombre de triades, dans lesquelles respire un esprit d'amour que n'a jamais connu la Gaule primitive, se trahissent immédiatement comme empreintes d'un caractère comparativement moderne ; tandis que les autres, animées d'un tout autre souffle, laissent voir d'autant mieux le cachet de haute antiquité qui les distingue.

« Enfin, il n'est pas inutile de faire observer que la forme même de l'enseignement contenu dans les triades est d'origine druidique. On sait que les druides avaient une prédilection particulière pour le nombre trois, et ils l'employaient spécialement, ainsi que nous le montrent la plupart des monuments gallois, pour la transmission de leurs leçons qui, moyennant cette coupe précise, se gravaient plus facilement dans la mémoire. Diogène Laërce nous a conservé une de ces triades qui résume succinctement l'ensemble des devoirs de l'homme envers la Divinité, envers ses semblables et envers lui-même : « Honorer les êtres supérieurs, ne point commettre d'injustice, et cultiver en soi la vertu virile. » La littérature des bardes a propagé jusqu'à nous une multitude d'aphorismes du même genre, touchant à toutes les branches du savoir humain : sciences, histoire, morale, droit, poésie. Il n'en est pas de plus intéressantes ni de plus propres à inspirer de grandes réflexions que celles dont nous publions ici le texte, d'après la traduction qui en a été faite par M. Adolphe Pictet.

« De cette série de triades, les onze premières sont consacrées à l'exposé des attributs caractéristiques de la Divinité. C'est dans cette section que les influences chrétiennes, comme il était aisé de le prévoir, ont eu le plus d'action. Si l'on ne peut nier que le druidisme ait connu le principe de l'unité de Dieu, peut-être même que, par suite de sa prédilection pour le nombre ternaire, il a pu s'élever à concevoir confusément quelque chose de la divine triplicité ; il est toutefois incontestable que ce qui complète cette haute conception théologique, savoir la distinction des personnes et particulièrement de la troisième, a dû rester parfaitement étranger à cette antique religion. Tout s'accorde à prouver que ses sectateurs étaient bien plus préoccupés de fonder la liberté de l'homme que de fonder la charité ; et c'est même par suite de cette fausse position de son point de départ qu'elle a péri. Aussi semble-t-il permis de rapporter à une influence chrétienne plus ou moins déterminée tout ce début, particulièrement à partir de la cinquième triade.

« A la suite des principes généraux relatifs à la nature de Dieu, le texte passe à l'exposé de la constitution de l'univers. L'ensemble de cette constitution est supérieurement formulé dans trois triades qui, en montrant les êtres particuliers dans un ordre absolument différent de celui de Dieu, complètent l'idée qu'on doit se former de l'Etre unique et immuable. Sous des formules plus explicites, ces triades ne font, du reste, que reproduire ce que l'on savait déjà, par le témoignage des Anciens, de la doctrine sur la circulation des âmes passant alternativement de la vie à la mort et de la mort à la vie. On peut les regarder comme le commentaire d'un vers célèbre de *la Pharsale* dans lequel le poète s'écrie, en s'adressant aux prêtres de

la Gaule, que, si ce qu'ils enseignent est vrai, la mort n'est que le milieu d'une longue vie : *Longæ vitæ mors media est.*

DIEU ET L'UNIVERS.

I. - Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu, une vérité et un point de liberté, c'est-à-dire le point où se trouve l'équilibre de toute opposition.

II. - Trois choses procèdent des trois unités primitives : toute vie, tout bien et toute puissance.

III. - Dieu est nécessairement trois choses, savoir : la plus grande part de vie, la plus grande part de science, et la plus grande part de puissance ; et il ne saurait y avoir une plus grande part de chaque chose.

IV. - Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit constituer le bien parfait, ce qui doit vouloir le bien parfait, et ce qui doit accomplir le bien parfait.

V. - Trois garanties de ce que Dieu fait et fera : sa puissance infinie, sa sagesse infinie, son amour infini ; car il n'y a rien qui ne puisse être effectué, qui ne puisse devenir vrai, et qui ne puisse être voulu par un attribut.

VI. - Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, comme créateur de toutes choses : amoindrir le mal, renforcer le bien, et mettre en lumière toute différence ; de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être.

VII. - Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accorder : ce qu'il y a de plus avantageux, ce qu'il y a de plus nécessaire, et ce qu'il y a de plus beau pour chaque chose.

VIII. - Trois puissances de l'existence : ne pas pouvoir être autrement, ne pas être nécessairement autre, et ne pas pouvoir être mieux par la conception ; et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose.

IX. - Trois choses prévaudront nécessairement : la suprême puissance, la suprême intelligence, et le suprême amour de Dieu.

X. - Les trois grandeurs de Dieu : vie parfaite, science parfaite, puissance parfaite.

XI. - Trois causes originelles des êtres vivants : l'amour divin en accord avec la suprême intelligence, la sagesse suprême par la connaissance parfaite de tous les moyens, et la puissance divine en accord avec la volonté, l'amour et la sagesse de Dieu.

LES TROIS CERCLES.

XII. - Il y a trois cercles de l'existence : *le cercle de la région vide* (*ceu-*

gant), où, excepté Dieu, il n'y a rien ni de vivant, ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser ; le *cercle de la migration* (*abred*), où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé ; et le *cercle de la félicité* (*gwynfyd*), où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel.

XIII. - Trois états successifs des êtres animés : l'état d'abaissement dans l'abîme (*annoufn*), l'état de liberté dans l'humanité, et l'état de félicité dans le ciel.

XIV. - Trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie : le commencement dans *annoufn*, la transmigration dans *abred*, et la plénitude dans *gwynfyd* ; et sans ces trois choses nul ne peut être, excepté Dieu.

« Ainsi, en résumé, sur ce point capital de la théologie chrétienne, que Dieu, par sa puissance créatrice, tire les âmes du néant, les triades ne se prononcent pas d'une manière précise. Après avoir montré Dieu dans sa sphère éternelle et inaccessible, elles montrent simplement les âmes prenant naissance dans le bas-fond de l'univers, dans l'abîme (*annoufn*) ; de là, ces âmes passent dans le cercle des migrations (*abred*), où leur destinée se détermine à travers une série d'existences, conformément à l'usage bon ou mauvais qu'elles font de leur liberté ; enfin elles s'élèvent dans le cercle suprême (*gwynfyd*), où les migrations cessent, où l'on ne meurt plus, où la vie s'écoule désormais dans la félicité, tout en conservant son activité perpétuelle et la pleine conscience de son individualité. Il s'en faut, en effet, que le druidisme tombe dans l'erreur des théologies orientales, qui amènent l'homme à s'absorber finalement dans le sein immuable de la Divinité ; car il distingue, au contraire, un cercle spécial, le cercle du vide ou de l'infini (*ceugant*), qui forme le privilège incommunicable de l'Etre suprême, et dans lequel aucun être, quel que soit son degré de sainteté, n'est jamais admis à pénétrer. C'est le point le plus élevé de la religion, car il marque la limite posée à l'essor des créatures.

« Le trait le plus caractéristique de cette théologie, bien que ce soit un trait purement négatif, consiste dans l'absence d'un cercle particulier, tel que le Tartare de l'antiquité païenne, destiné à la punition sans fin des âmes criminelles. Chez les druides, l'enfer proprement dit n'existe pas. *La distribution des châtiments s'effectue, à leurs yeux dans le cercle des migrations par l'engagement des âmes dans des conditions d'existence plus ou moins malheureuses, où, toujours maîtresses de leur liberté, elles expient leurs fautes par la souffrance, et se disposent, par la réforme de leurs vices, à un meilleur avenir*. Dans certains cas, il peut même arriver que les âmes rétrogradent jusque dans cette région d'*annoufn*, où elles prennent nais-

sance, et à laquelle il ne semble guère possible de donner une autre signification que celle de l'animalité. Par ce côté dangereux (la rétrogradation), et que rien ne justifie, puisque la diversité des conditions d'existence dans le cercle de l'humanité suffit parfaitement à la pénalité de tous les degrés, le druidisme serait donc arrivé à glisser jusque dans la métempsycose. Mais cette extrémité fâcheuse, *à laquelle ne conduit aucune nécessité de la doctrine du développement des âmes par voie de migrations*, paraît, comme on en jugera par la suite des triades relatives au régime du cercle d'*abred*, n'avoir occupé dans le système de la religion qu'une place secondaire. »

« A part quelques obscurités qui tiennent peut-être aux difficultés d'une langue dont les profondeurs métaphysiques ne nous sont pas encore bien connues, les déclarations des triades touchant les conditions inhérentes au cercle d'*abred* répandent les plus vives lumières sur l'ensemble de la religion druidique. On y sent respirer le souffle d'une originalité supérieure. Le mystère qu'offre à notre intelligence le spectacle de notre existence présente y prend un tour singulier qui ne se voit nulle part ailleurs, et l'on dirait qu'un grand voile se déchirant en avant et en arrière de la vie, l'âme se sente tout à coup nager, avec une puissance inattendue, à travers une étendue indéfinie que, dans son emprisonnement entre les portes épaisses de la naissance et de la mort, elle n'était pas capable de soupçonner d'elle-même. A quelque jugement que l'on s'arrête sur la vérité de cette doctrine, on ne peut disconvenir que ce ne soit une doctrine puissante ; et en réfléchissant à l'effet que devaient inévitablement produire sur des âmes naïves de telles ouvertures sur leur origine et leur destinée, il est facile de se rendre compte de l'immense influence que les druides avaient naturellement acquise sur l'esprit de nos pères. Au milieu des ténèbres de l'antiquité, ces ministres sacrés ne pouvaient manquer d'apparaître aux yeux des populations comme les révélateurs du ciel et de la terre.

« Voici le texte remarquable dont il s'agit :

LE CERCLE D'ABRED.

XV. - Trois choses nécessaires dans le cercle d'*abred* : le moindre degré possible de toute vie, et de là son commencement ; la matière de toutes les choses, et de là accroissement progressif, lequel ne peut s'opérer que dans l'état de nécessité ; et la formation de toutes choses de la mort, et de là la débilité des existences.

XVI. - Trois choses auxquelles tout être vivant participe nécessairement par la justice de Dieu : le secours de Dieu dans *abred*, car sans cela nul ne pourrait connaître aucune chose, le privilège d'avoir part à l'amour

de Dieu ; et l'accord avec Dieu quant à l'accomplissement par la puissance de Dieu, en tant qu'il est juste et miséricordieux.

XVII. - Trois causes de la nécessité du cercle d'*abred* : le développement de la substance matérielle de tout être animé ; le développement de la connaissance de toute chose ; et le développement de la force morale pour surmonter tout contraire et *Cythraul* (le mauvais Esprit) et pour se délivrer de *Droug* (le mal). Et sans cette transition de chaque état de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour aucun être.

XVIII. - Trois calamités primitives d'*abred* : la nécessité, l'absence de mémoire, et la mort.

XIX. - Trois conditions nécessaires pour arriver à la plénitude de la science : transmigrer dans *abred*, transmigrer dans *gwynfyd*, et se ressouvenir de toutes choses passées, jusque dans *annoufn*.

XX. - Trois choses indispensables dans le cercle d'*abred* : la transgression de la loi, car il n'en peut être autrement ; la délivrance par la mort devant *Droug* et *Cythraul* ; l'accroissement de la vie et du bien par l'éloignement de *Droug* dans la délivrance de la mort ; et cela pour l'amour de Dieu, qui embrasse toutes choses.

XXI. - Trois moyens efficaces de Dieu dans *abred* pour dominer *Droug* et *Cythraul* et surmonter leur opposition par rapport au cercle de *gwynfyd* : la nécessité, la perte de la mémoire, et la mort.

XXII. - Trois choses sont primitivement contemporaines : l'homme, la liberté, et la lumière.

XXIII. - Trois choses nécessaires pour le triomphe de l'homme sur le mal : la fermeté contre la douleur, le changement, *la liberté de choisir ; et avec le pouvoir qu'a l'homme de choisir on ne peut savoir à l'avance avec certitude où il ira.*

XXIV. - Trois alternatives offertes à l'homme : *abred* et *gwynfyd*, nécessité et liberté, mal et bien ; le tout en équilibre, et l'homme peut à volonté s'attacher à l'un ou à l'autre.

XXV. - Par trois choses, l'homme tombe sous la nécessité d'*abred* : par l'absence d'effort vers la connaissance, par le non-attachement au bien, par l'attachement au mal. En conséquence de ces choses, il descend dans *abred* jusqu'à son analogue, et il recommence le cours de sa transmigration.

XXVI. - Par trois choses, l'homme redescend nécessairement dans *abred*, bien qu'à tout autre égard il se soit attaché à ce qui est bon : par l'orgueil, il tombe jusque dans *annoufn* ; par la fausseté, jusqu'au point de démérite équivalent, et par la cruauté, jusqu'au degré correspondant d'animalité. De là il transmigre de nouveau vers l'humanité, comme auparavant.

XXVII. - Les trois choses principales à obtenir dans l'état d'humanité : la science, l'amour, la force morale, au plus haut degré possible de développement avant que la mort ne survienne. Cela ne peut être obtenu antérieurement à l'état d'humanité, et ne peut l'être que par le privilège de la liberté et du choix. Ces trois choses sont appelées les trois victoires.

XXVIII. - Il y a trois victoires sur *Droug* et *Cythraul* : la science, l'amour, et la force morale ; car le savoir, le vouloir et le pouvoir, accomplissent quoi que ce soit dans leur connexion avec les choses. Ces trois victoires commencent dans la condition d'humanité et se continuent éternellement.

XXIX. - Trois privilèges de la condition de l'homme : l'équilibre du bien et du mal, et de là la faculté de comparer ; la liberté dans le choix, et de là le jugement et la préférence ; et le développement de la force morale par suite du jugement, et de là la préférence. Ces trois choses sont nécessaires pour accomplir quoi que ce soit.

« Ainsi, en résumé, le début des êtres dans le sein de l'univers se fait au point le plus bas de l'échelle de la vie ; et si ce n'est pas pousser trop loin les conséquences de la déclaration contenue dans la vingt-sixième triade, on peut conjecturer que, dans la doctrine druidique, ce point initial était censé situé dans l'abîme confus et mystérieux de l'animalité. De là, par conséquent, dès l'origine même de l'histoire de l'âme, nécessité logique du progrès, puisque les êtres ne sont pas destinés par Dieu à demeurer dans une condition si basse et si obscure. Toutefois, dans les étages inférieurs de l'univers, ce progrès ne se déroule pas suivant une ligne continue ; cette longue vie, née si bas pour s'élever si haut, se brise par fragments, solidaires dans le fond de leur succession, mais dont, grâce au défaut de mémoire, la mystérieuse solidarité échappe, au moins pour un temps, à la conscience de l'individu. Ce sont ces interruptions périodiques dans le cours séculaire de la vie qui constituent ce que nous nommons la mort ; de sorte que la mort et la naissance qui, pour un regard superficiel, forment des événements si divers, ne sont en réalité que les deux faces du même phénomène, l'une tournée vers la période qui s'achève, l'autre vers la période qui suit.

« Dès lors la mort, considérée en elle-même, n'est donc pas une calamité véritable, mais un bienfait de Dieu, qui, en rompant les habitudes trop étroites que nous avions contractées avec notre vie présente, nous transporte dans de nouvelles conditions et donne lieu par là de nous élever plus librement à de nouveaux progrès.

« De même que la mort, la perte de mémoire qui l'accompagne ne doit être prise non plus que pour un bienfait. C'est une conséquence du premier

point ; car si l'âme, dans le cours de cette longue vie, conservait clairement ses souvenirs d'une période à l'autre, l'interruption ne serait plus qu'accidentelle, il n'y aurait, à proprement dire, ni mort, ni naissance, puisque ces deux événements perdraient dès lors le caractère absolu qui les distingue et fait leur force. Et même, il ne semble pas difficile d'apercevoir directement, en prenant le point de vue de cette théologie, en quoi la perte de la mémoire, en ce qui touche aux périodes passées, peut être considérée comme un bienfait relativement à l'homme dans sa condition présente ; car si ces périodes passées, comme la position actuelle de l'homme dans un monde de souffrances en devient la preuve, ont été malheureusement souillées d'erreurs et de crimes, cause première des misères et des expiations d'aujourd'hui, c'est évidemment un avantage pour l'âme de se trouver déchargée de la vue d'une si grande multitude de fautes et, du même coup, des remords trop accablants qui en naîtraient. En ne l'obligeant à un repentir formel que relativement aux culpabilités de sa vie actuelle, et en compatissant ainsi à sa faiblesse, Dieu lui fait effectivement une grande grâce.

« Enfin, selon cette même manière de considérer le mystère de la vie, les nécessités de toute nature auxquelles nous sommes assujettis ici-bas, et qui, dès notre naissance, déterminent, par un arrêt pour ainsi dire fatal, la forme de notre existence dans la présente période, constituent un dernier bienfait tout aussi sensible que les deux autres ; car ce sont, en définitive, ces nécessités qui donnent à notre vie le caractère qui convient le mieux à nos expiations et à nos épreuves, et par conséquent à notre développement moral ; et ce sont aussi ces mêmes nécessités, soit de notre organisation physique, soit des circonstances extérieures au milieu desquelles nous sommes placés, qui, en nous amenant forcément au terme de la mort, nous amènent par là même à notre suprême délivrance. En résumé, comme le disent les triades dans leur énergique concision, ce soit là tout ensemble et les trois calamités primitives et les trois moyens efficaces de Dieu dans *abred.*

« Mais moyennant quelle conduite l'âme s'élève-t-elle réellement dans cette vie, et mérite-t-elle de parvenir, après la mort, à un mode supérieur d'existence ? La réponse que fait le christianisme à cette question fondamentale est connue de tous : c'est à condition de défaire en soi l'égoïsme et l'orgueil, de développer dans l'intimité de sa substance les puissances de l'humilité et de la charité, seules efficaces, seules méritoires devant Dieu : Bienheureux les doux, dit l'Evangile, bienheureux les humbles ! La réponse du druidisme est tout autre et contraste nettement avec celle-ci. Suivant ses leçons, l'âme s'élève dans l'échelle des existences à condition de forti-

fier par son travail sur elle-même sa propre personnalité, et c'est un résultat qu'elle obtient naturellement par le développement de la force du caractère joint au développement du savoir. C'est ce qu'exprime la vingt-cinquième triade, qui déclare que l'âme retombe dans la nécessité des transmigrations, c'est-à-dire dans les vies confuses et mortelles, non seulement par l'entretien des mauvaises passions, mais par l'habitude de la lâcheté dans l'accomplissement des actions justes, par le défaut de fermeté dans l'attachement à ce que prescrit la conscience, en un mot par la faiblesse de caractère ; et outre ce défaut de vertu morale, l'âme est encore retenue dans son essor vers le ciel par le défaut du perfectionnement de l'esprit. L'illumination intellectuelle, nécessaire pour la plénitude de la félicité, ne s'opère pas simplement dans l'âme bienheureuse par un rayonnement d'en haut tout gratuit ; elle ne se produit dans la vie céleste que si l'âme elle-même a su faire effort dès cette vie pour l'acquérir. Aussi la triade ne parle-t-elle pas seulement du défaut de savoir, mais du défaut d'effort vers le savoir, ce qui est, au fond, comme pour la précédente vertu, un précepte d'activité et de mouvement.

« A la vérité, dans les triades suivantes, la charité se trouve recommandée au même titre que la science et la force morale ; mais ici encore, comme en ce qui touche à la nature divine, l'influence du christianisme est sensible. C'est à lui, et non point à la forte mais dure religion de nos pères, qu'appartient la prédication et l'intronisation dans le monde de la loi de la charité en Dieu et dans l'homme ; et si cette loi brille dans les triades, c'est par l'effet d'une alliance avec l'Evangile, ou, pour mieux dire, d'un heureux perfectionnement de la théologie des druides par l'action de celle des apôtres, et non par une tradition primitive. Enlevons ce divin rayon, et nous aurons, dans sa rude grandeur, la morale de la Gaule, morale qui a pu produire, dans l'ordre de l'héroïsme et de la science, de puissantes personnalités, mais qui n'a su les unir ni entre elles ni avec la multitude des humbles[9]. »

La doctrine spirite ne consiste pas seulement dans la croyance aux manifestations des Esprits, mais dans tout ce qu'ils nous enseignent sur la nature et la destinée de l'âme. Si donc on veut bien se reporter aux préceptes contenus dans le *Livre des Esprits* où se trouve formulé tout leur enseignement, on sera frappé de l'identité de quelques-uns des principes fondamentaux avec ceux de la doctrine druidique, dont un des plus saillants est sans contredit celui de la réincarnation. Dans les trois cercles, dans les trois états successifs des êtres animés, nous retrouvons toutes les phases que

[9] Tiré du *Magasin pittoresque*, 1857.

présente notre échelle spirite. Qu'est-ce, un effet, que le cercle d'*abred* ou celui de la *migration*, sinon les deux ordres d'Esprits qui s'épurent par leurs existences successives ? Dans le cercle de *gwynfyd*, l'homme ne transmigre plus, il jouit de la suprême félicité. N'est-ce pas le premier ordre de l'échelle, celui des purs Esprits qui, ayant accompli toutes les épreuves, n'ont plus besoin d'incarnation et jouissent de la vie éternelle ? Remarquons encore que, selon la doctrine druidique, l'homme conserve son libre arbitre ; qu'il s'élève graduellement par sa volonté, sa perfection progressive et les épreuves qu'il subit, d'*annoufn* ou l'abîme, jusqu'au parfait bonheur dans *gwynfyd*, avec cette différence toutefois que le druidisme admet le retour possible dans les rangs inférieurs, tandis que, selon le Spiritisme, l'Esprit peut rester stationnaire, mais ne peut dégénérer. Pour compléter l'analogie, nous n'aurions qu'à ajouter à notre échelle, au-dessous du troisième ordre, le cercle d'*annoufn* pour caractériser l'abîme ou l'origine inconnue des âmes, et au-dessus du premier ordre le cercle de *ceugant*, séjour de Dieu inaccessible aux créatures. Le tableau suivant rendra cette comparaison plus sensible.

<table>
<tr><th colspan="4">ÉCHELLE SPIRITE.</th><th>ÉCHELLE DRUIDIQUE.</th></tr>
<tr><td>1° ORDRE.</td><td>1° classe.</td><td colspan="2">Purs Esprits. (Plus de réincarnation.)</td><td>Ceugant. Séjour de Dieu.
Gwynfyd. Séjour des Bienheureux. Vie éternelle.</td></tr>
<tr><td>2° ORDRE.
Bons Esprits.</td><td>2° classe.
3° classe.
4° classe.
5° classe.</td><td>Esprits supérieurs.
Esprits sages.
Esprits savants.
Esprits bienveillants.</td><td rowspan="2">S'éprouvant et s'élevant par les épreuves de la réincarnation</td><td>Abred, cercle des migrations ou des différentes existences corporelles que les âmes parcourent pour arriver d'annoufn dans gwynfyd.</td></tr>
<tr><td>3° ORDRE.
Esprits imparfaits</td><td>6° classe.
7° classe.
8° classe.
9° classe.</td><td>Esprits neutres.
Esprits faux savants.
Esprits légers.
Esprits impurs.</td><td>Annoufn, abîme ; point de départ des âmes.</td></tr>
</table>

L'Évocation des Esprits en Abyssinie.

James Bruce, dans son *Voyage aux sources du Nil, en* 1768, raconte ce qui suit au sujet de Gingiro, petit royaume situé dans la partie méridionale de l'Abyssinie, à l'est du royaume d'Adel. Il s'agit de deux ambassadeurs que Socinios, roi d'Abyssinie, envoyait au pape, vers 1625, et qui durent traverser le Gingiro.

« Il fut alors nécessaire, dit Bruce, d'avertir le roi de Gingiro de l'ar-

rivée de la caravane et de lui demander audience ; mais il se trouvait en ce moment occupé d'une importante opération de magie, sans laquelle ce souverain n'ose jamais entreprendre rien.

« Le royaume de Gingiro peut être regardé comme le premier de ce côté de l'Afrique où soit établie l'étrange pratique de prédire l'avenir par l'*évocation des Esprits* et par une communication directe avec le diable.

« Le roi de Gingiro trouva qu'il devait laisser écouler huit jours avant que d'admettre à son audience l'ambassadeur et son compagnon, le jésuite Fernandez. En conséquence, le neuvième jour, ceux-ci reçurent la permission de se rendre à la cour, où ils arrivèrent le soir même.

« Rien ne se fait dans le pays de Gingiro sans le secours de la magie. On voit par là combien la raison humaine se trouve dégradée à quelques lieues de distance. Qu'on ne vienne plus nous dire qu'on doit attribuer cette faiblesse à l'ignorance ou à la chaleur du climat. Pourquoi un climat chaud induirait-il les hommes à devenir magiciens plutôt que ne le ferait un climat froid ? Pourquoi l'ignorance étendrait-elle le pouvoir de l'homme au point de lui faire franchir les bornes de l'intelligence ordinaire, et de lui donner la faculté de correspondre avec un nouvel ordre d'êtres habitants d'un autre monde ? Les Ethiopiens qui entourent presque toute l'Abyssinie sont plus noirs que les Gingiriens ; leur pays est plus chaud, et ils sont, comme eux, indigènes dans les lieux qu'ils habitent depuis le commencement des siècles ; cependant ils n'adorent pas le diable, ni ne prétendent avoir aucune communication avec lui ; ils ne sacrifient point des hommes sur leurs autels ; enfin on ne trouve chez eux aucune trace de cette révoltante atrocité.

« Dans les parties de l'Afrique qui ont une communication ouverte avec la mer, le commerce des esclaves est en usage depuis les siècles les plus reculés ; mais le roi de Gingiro, dont les Etats se trouvent renfermés presque dans le centre du continent, sacrifie au diable les esclaves qu'il ne peut vendre à l'homme. C'est là que commence cette horrible coutume de répandre le sang humain dans toutes les solennités. J'ignore, dit M. Bruce, jusqu'où elle s'étend au midi de l'Afrique, mais je regarde le Gingiro comme la borne géographique du règne du diable du côté septentrional de la Péninsule. »

Si M. Bruce avait vu ce dont nous sommes témoins aujourd'hui, il ne trouverait rien d'étonnant dans la pratique des évocations en usage dans le Gingiro. Il n'y voit qu'une croyance superstitieuse, tandis que nous en trouvons la cause dans des faits de manifestations faussement interprétés qui ont pu se produire là comme ailleurs. Le rôle que la crédulité fait ici jouer au diable n'a rien de surprenant. Il est d'abord à remarquer que tous

les peuples barbares attribuent à une puissance malfaisante les phénomènes qu'ils ne peuvent expliquer. En second lieu, un peuple assez arriéré pour sacrifier des êtres humains ne peut guère attirer à lui des Esprits supérieurs. La nature de ceux qui le visitent ne peut donc que le confirmer dans sa croyance. Il faut considérer, en outre, que les peuples de cette partie de l'Afrique ont conservé un grand nombre de traditions juives mêlées plus tard à quelques idées informes de christianisme, source où, par suite de leur ignorance, ils n'ont puisé que la doctrine du diable et des démons.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Bernard Palissy (9 mars 1858).

–

DESCRIPTION DE JUPITER.

NOTA. - Nous savions, par des évocations antérieures, que Bernard Palissy, le célèbre potier du XVI° siècle, habite Jupiter. Ses réponses suivantes confirment de tous points ce qui nous a été dit sur cette planète à diverses époques, par d'autres Esprits, et par l'intermédiaire de différents médiums. Nous pensons qu'on les lira avec intérêt, comme complément du tableau que nous avons tracé dans notre dernier numéro. L'identité qu'elles présentent avec les descriptions antérieures, est un fait remarquable qui est tout au moins une présomption d'exactitude.

1. Où t'es-tu trouvé en quittant la terre ? - R. J'y ai encore demeuré.

2. Dans quelle condition y étais-tu ? - R. Sous les traits d'une femme aimante et dévouée ; ce n'était qu'une mission.

3. Cette mission a-t-elle duré longtemps ? - R. 30 ans.

4. Te rappelles-tu le nom de cette femme ? - R. Il est obscur.

5. L'estime que l'on a pour tes œuvres te satisfait-elle, et cela te dédommage-t-il des souffrances que tu as endurées ? - R. Que m'importent les œuvres matérielles de mes mains ! *Ce qui m'importe, c'est la souffrance qui m'a élevé.*

6. Dans quel but as-tu tracé, par la main de M. Victorien Sardou, les admirables dessins que tu nous as donnés sur la planète de Jupiter que tu habites ? - R. Dans le but de vous inspirer le désir de devenir meilleurs.

7. Puisque tu reviens souvent sur cette Terre que tu as habitée à diverses reprises, tu dois en connaître assez l'état physique et moral pour établir une comparaison entre elle et Jupiter ; nous te prions donc de vouloir bien

nous éclairer sur divers points. - R. Sur votre globe, je ne viens qu'en Esprit ; l'Esprit n'a plus de sensations matérielles.

ETAT PHYSIQUE DU GLOBE.

8. Peut-on comparer la température de Jupiter à celle de l'une de nos latitudes ? - R. Non ; elle est douce et tempérée ; toujours égale, et la vôtre varie. Rappelez-vous les champs Elyséens que l'on vous a décrits.

9. Le tableau que les Anciens nous ont donné des champs Elysées serait-il le résultat de la connaissance intuitive qu'ils avaient d'un monde supérieur, tel que Jupiter par exemple ? - R. De la connaissance positive ; l'évocation était restée dans les mains des prêtres.

10. La température varie-t-elle selon les latitudes, comme ici ? - R. Non.

11. D'après nos calculs le soleil doit paraître aux habitants de Jupiter sous un angle très petit, et y donner par conséquent peu de lumière. Peux-tu nous dire si l'intensité de la lumière y est égale à celle de la terre, ou si elle y est moins forte ? - R. Jupiter est entouré d'une sorte de lumière spirituelle en rapport avec l'essence de ses habitants. La grossière lumière de votre soleil n'est pas faite pour eux.

12. Y a-t-il une atmosphère ? - R. Oui.

13. L'atmosphère est-elle formée des mêmes éléments que l'atmosphère terrestre ? - R. Non ; les hommes ne sont pas les mêmes ; leurs besoins ont changé.

14. Y a-t-il de l'eau et des mers ? - R. Oui.

15. L'eau est-elle formée des mêmes éléments que la nôtre ? - R. Plus éthérée.

16. Y a-t-il des volcans ? - R. Non ; notre globe n'est pas tourmenté comme le vôtre ; la nature n'y a pas eu ses grandes crises ; c'est le séjour des bienheureux. La matière y touche à peine.

17. Les plantes ont-elles de l'analogie avec les nôtres ? - R. Oui, mais plus belles.

ETAT PHYSIQUE DES HABITANTS.

18. La conformation du corps des habitants a-t-elle du rapport avec la nôtre ? - R. Oui ; elle est la même.

19. Peux-tu nous donner une idée de leur taille comparée à celle des habitants de la Terre ? - R. Grands et bien proportionnés. Plus grands que vos hommes les plus grands. Le corps de l'homme est comme l'empreinte de son esprit : belle où il est bon ; l'enveloppe est digne de lui ; ce n'est plus une prison.

20. Les corps y sont-ils opaques, diaphanes ou translucides ? - R. Il y en a des uns et des autres. Les uns ont telle propriété, les autres en ont telle autre, selon leur destination.

21. Nous concevons cela pour les corps inertes, mais notre question est relative aux corps Humains ? - R. Le corps enveloppe l'Esprit sans le cacher, comme un voile léger jeté sur une statue. Dans les mondes inférieurs l'enveloppe grossière dérobe l'Esprit à ses semblables ; mais les bons n'ont plus rien à se cacher : ils peuvent lire dans le cœur les uns des autres. Que serait-ce s'il en était ainsi ici-bas !

22. Y a-t-il des sexes différents ? - R. Oui ; il y en a partout où la matière existe ; c'est une loi de la matière.

23. Quelle est la base de la nourriture des habitants ? Est-elle animale et végétale comme ici ? - R. Purement végétale ; l'homme est le protecteur des animaux.

24. Il nous a été dit qu'ils puisent une partie de leur nourriture dans le milieu ambiant dont ils aspirent les émanations ; cela est-il exact ? - R. Oui.

25. La durée de la vie, comparée à la nôtre, est-elle plus longue ou plus courte ? - R. Plus longue.

26. De combien de temps est la vie moyenne ? - R. Comment mesurer le temps ?

27. Ne peux-tu prendre un de nos siècles pour terme de comparaison ? - R. Je crois que c'est environ cinq siècles.

28. Le développement de l'enfance est-il proportionnellement plus rapide que chez nous ? - R. L'homme conserve sa supériorité ; l'enfance ne comprime pas son intelligence, la vieillesse ne l'éteint pas.

29. Les hommes sont-ils sujets aux maladies ? - R. Ils ne sont point sujets à vos maux.

30. La vie se partage-t-elle entre la veille et le sommeil ? - R. Entre l'action et le repos.

31. Pourrais-tu nous donner une idée des diverses occupations des hommes ? - R. Il en faudrait trop dire. Leur principale occupation est d'encourager les Esprits qui habitent les mondes inférieurs à persévérer dans la bonne voie. N'ayant pas d'infortune à soulager chez eux, ils en vont chercher où l'on souffre ; ce sont les bons Esprits qui vous soutiennent et vous attirent dans la bonne voie.

32. Y cultive-t-on certains arts ? - R. Ils y sont inutiles. Vos arts sont des hochets qui amusent vos douleurs.

33. La densité spécifique du corps de l'homme lui permet-elle de se transporter d'un lieu à un autre sans rester, comme ici, attaché au sol ? - R. Oui.

34. Y éprouve-t-on l'ennui et le dégoût de la vie ? - R. Non ; le dégoût de la vie ne vient que du mépris de soi.

35. Le corps des habitants de Jupiter étant moins dense que les nôtres, est-il formé de matière compacte et condensée ou vaporeuse ? - R. Compacte pour nous ; mais, pour vous, elle ne le serait pas ; elle est moins condensée.

36. Le corps, considéré comme formé de matière, est-il impénétrable ? - R. Oui.

37. Les habitants ont-ils un langage articulé comme nous ? - R. Non ; il y a entre eux communication de pensées.

38. La seconde vue est-elle, comme on nous l'a dit, une faculté normale et permanente parmi vous ? - R. Oui, l'Esprit n'a pas d'entraves ; rien n'est caché pour lui.

39. Si rien n'est caché pour l'Esprit, il connaît donc l'avenir ? (Nous voulons parler des Esprits incarnés dans Jupiter.) - R. La connaissance de l'avenir dépend de la perfection de l'Esprit ; elle a moins d'inconvénients pour nous que pour vous ; elle nous est même nécessaire, jusqu'à un certain point, pour l'accomplissement des missions que nous avons à remplir ; mais dire que nous connaissons l'avenir sans restriction serait nous mettre au même rang que Dieu.

40. Pouvez-vous révéler tout ce que vous savez de l'avenir ? - R. Non ; attendez pour le savoir de l'avoir mérité.

41. Communiquez-vous plus facilement que nous avec les autres Esprits ? - R. Oui ! toujours : la matière n'est plus entre eux et nous.

42. La mort inspire-t-elle l'horreur et l'effroi qu'elle cause parmi nous ? - R. Pourquoi serait-elle effrayante ? Le mal n'est plus parmi nous. Le méchant seul voit son dernier moment avec effroi ; il craint son juge.

43. Que deviennent les habitants de Jupiter après la mort ? - R. Ils croissent toujours en perfection sans plus subir d'épreuves.

44. N'y a-t-il pas dans Jupiter des Esprits qui se soumettent à des épreuves pour remplir une mission ? - R. Oui, mais ce n'est plus une épreuve ; l'amour du bien les porte seul à souffrir.

45. Peuvent-ils faillir à leur mission ? - R. Non, puisqu'ils sont bons ; il n'y a faiblesse qu'où il y a défaut.

46. Pourrais-tu nous nommer quelques-uns des Esprits habitants de Jupiter qui ont rempli une grande mission sur la terre ? - R. Saint Louis.

47. Ne pourrais-tu pas nous en nommer d'autres ? - R. Que vous importe ! Il y a des missions inconnues qui n'ont pour but que le bonheur d'un seul ; celles-là sont parfois plus grandes : elles sont plus douloureuses.

DES ANIMAUX.

48. Le corps des animaux est-il plus matériel que celui des hommes ? - R. Oui ; l'homme est le roi, le dieu terrestre.

49. Parmi les animaux en est-il de carnassiers ? - R. Les animaux ne se déchirent pas entre eux ; tous vivent soumis à l'homme, s'aimant entre eux.

50. Mais n'y a-t-il pas des animaux qui échappent à l'action de l'homme, comme les insectes, les poissons, les oiseaux ? - R. Non ; tous lui sont utiles.

51. On nous a dit que les animaux sont les serviteurs et les manœuvres qui exécutent les travaux matériels, construisent les habitations, etc., cela est-il vrai ? - R. Oui ; l'homme ne s'abaisse plus en servant son semblable.

52. Les animaux serviteurs sont-ils attachés à une personne ou à une famille, ou bien en prend-on et en change-t-on à volonté comme ici ? -R. Tous sont attachés à une famille particulière : vous changez pour trouver mieux.

53. Les animaux serviteurs y sont-ils à l'état d'esclavage ou de liberté ; sont-ils une propriété, ou peuvent-ils changer de maître à volonté ? - R. Ils y sont à l'état de soumission.

54. Les animaux travailleurs reçoivent-ils une rémunération quelconque pour leurs peines ? - R. Non.

55. Développe-t-on les facultés des animaux par une sorte d'éducation ? - R. Ils le font d'eux-mêmes.

56. Les animaux ont-ils un langage plus précis et plus caractérisé que celui des animaux terrestres ? - R. Certes.

ETAT MORAL DES HABITANTS.

57. Les habitations dont tu nous as donné un échantillon par tes dessins sont-elles réunies en villes comme ici ? - R. Oui ; ceux qui s'aiment se réunissent ; les passions seules font solitude autour de l'homme. Si l'homme encore méchant recherche son semblable, qui n'est pour lui qu'un instrument de douleur, pourquoi l'homme pur et vertueux fuirait-il son frère ?

58. Les Esprits y sont-ils égaux ou de différents degrés ? - R. De différents degrés, mais du même ordre.

59. Nous te prions de vouloir bien te reporter à l'échelle spirite que nous avons donnée dans le deuxième numéro de la *Revue*, et de nous dire à quel ordre appartiennent les Esprits incarnés dans Jupiter ? - R. Tous bons, tous

supérieurs ; le bien descend quelquefois dans le mal ; mais jamais le mal ne se mêle au bien.

60. Les habitants forment-ils différents peuples comme sur la terre ? - R. Oui ; mais tous unis entre eux par des liens d'amour.

61. D'après cela les guerres y sont inconnues ? - R. Question inutile.

62. L'homme pourra-t-il arriver sur la terre à un assez grand degré de perfection pour se passer de guerres ? - R. Assurément il y arrivera ; la guerre disparaît avec l'égoïsme des peuples et à mesure qu'ils comprennent mieux la fraternité.

63. Les peuples sont-ils gouvernés par des chefs ? - R. Oui.

64. En quoi consiste l'autorité des chefs ? - R. Dans le degré supérieur de perfection.

65. En quoi consiste la supériorité et l'infériorité des Esprits dans Jupiter, puisqu'ils sont tous bons ? - R. Ils ont plus ou moins de connaissances et d'expérience ; ils s'épurent en s'éclairant.

66. Y a-t-il, comme sur la terre, des peuples plus ou moins avancés que les autres ? - R. Non ; mais dans les peuples il y a différents degrés.

67. Si le peuple le plus avancé de la terre se trouvait transporté dans Jupiter, quel rang y occuperait-il ? - R. Le rang de singes parmi vous.

68. Les peuples y sont-ils gouvernés par des lois ? - R. Oui.

69. Y a-t-il des lois pénales ? - R. Il n'y a plus de crimes.

70. Qui est-ce qui fait les lois ? - R. Dieu les a faites.

71. Y a-t-il des riches et des pauvres, c'est-à-dire des hommes qui ont l'abondance et le superflu, et d'autres qui manquent du nécessaire ? - R. Non ; tous sont frères ; si l'un avait plus que l'autre, il partagerait ; il ne jouirait pas quand son frère désirerait.

72. D'après cela les fortunes y seraient égales pour tous ? - R. Je n'ai pas dit que tous étaient riches au même degré ; vous m'avez demandé s'il y en a qui ont le superflu et d'autres qui manquent du nécessaire.

73. Ces deux réponses nous paraissent contradictoires ; nous te prions de les accorder. - R. Personne ne manque du nécessaire ; personne n'a le superflu, c'est-à-dire que la fortune de chacun est en rapport avec sa condition. Vous ai-je satisfait ?

74. Nous comprenons maintenant ; mais nous demanderons encore si celui qui a le moins n'est pas malheureux relativement à celui qui a le plus ? - R. Il ne peut être malheureux du moment qu'il n'est ni envieux ni jaloux. L'envie et la jalousie font plus de malheureux que la misère.

75. En quoi consiste la richesse dans Jupiter ? - R. Que vous importe !

76. Y a-t-il des inégalités de position sociale ? - R. Oui.

77. Sur quoi sont-elles fondées ? - R. Sur les lois de la société. Les

uns sont plus ou moins avancés dans la perfection. Ceux qui sont supérieurs ont sur les autres une sorte d'autorité, comme un père sur ses enfants.

78. Développe-t-on les facultés de l'homme par l'éducation ? - R. Oui.

79. L'homme peut-il acquérir assez de perfection sur la terre pour mériter de passer immédiatement dans Jupiter ? - R. Oui, mais l'homme, sur la terre, est soumis à des imperfections pour qu'il soit en rapport avec ses semblables.

80. Lorsqu'un Esprit qui quitte la terre doit être réincarné dans Jupiter, y est-il errant pendant quelque temps avant d'avoir trouvé le corps auquel il doit s'unir ? - R. Il l'est pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'il se soit dégagé de ses imperfections terrestres.

81. Y a-t-il plusieurs religions ? - R. Non ; tous professent le bien, et tous adorent un seul Dieu.

82. Y a-t-il des temples et un culte ? - R. Pour temple il y a le cœur de l'homme ; pour culte le bien qu'il fait.

(Méhémet-Ali, ancien pacha d'Egypte).

(16 mars 1858).

1. Qui vous a engagé à venir à notre appel ? - R. Pour vous instruire.
2. Etes-vous contrarié d'être venu parmi nous, et de répondre aux questions que nous désirons vous adresser ? - R. Non ; celles qui auront pour but votre instruction, je le veux bien.
3. Quelle preuve pouvons-nous avoir de votre identité, et comment pouvons-nous savoir que ce n'est pas un autre Esprit qui prend votre nom ? - R. A quoi cela servirait-il ?
4. Nous savons par expérience que des Esprits inférieurs empruntent souvent des noms supposés, et c'est pour cela que nous vous avons fait cette demande. - R. Ils en empruntent aussi les preuves ; mais l'Esprit qui prend un masque se dévoile aussi lui-même par ses paroles.
5. Sous quelle forme et à quelle place êtes-vous parmi nous ? - R. Sous celle qui porte le nom de Méhémet-Ali, près d'Ermance.
6. Seriez-vous satisfait si nous vous cédions une place spéciale ? - R. Sur la chaise vide.

Remarque. Il y avait près de là une chaise vacante à laquelle on n'avait pas fait attention.

7. Avez-vous un souvenir précis de votre dernière existence corporelle ? - R. Je ne l'ai pas encore précis ; la mort m'a laissé son trouble.

8. Etes-vous heureux ? - R. Non ; malheureux.

9. Etes-vous errant ou réincarné ? - R. Errant.

10. Vous rappelez-vous ce que vous étiez avant votre dernière existence ? - R. J'étais pauvre sur la terre ; j'ai envié les terrestres grandeurs : je suis monté pour souffrir.

11. Si vous pouviez renaître sur la terre, quelle condition choisiriez-vous de préférence ? - R. Obscure ; les devoirs sont moins grands.

12. Que pensez-vous maintenant du rang que vous avez occupé en dernier lieu sur la terre ? - R. Vanité du néant ! J'ai voulu conduire les hommes ; savais-je me conduire moi-même !

13. On dit que votre raison était altérée depuis quelque temps ; cela est-il vrai ? - R. Non.

14. L'opinion publique apprécie ce que vous avez fait pour la civilisation de l'Egypte, et elle vous place au rang des plus grands princes. En éprouvez-vous de la satisfaction ? - R. Que m'importe ! L'opinion des hommes est le vent du désert qui soulève la poussière.

15. Voyez-vous avec plaisir vos descendants marcher dans la même voie, et vous intéressez-vous à leurs efforts ? - R. Oui, puisqu'ils ont pour but le bien commun.

16. On vous reproche cependant des actes d'une grande cruauté : les blâmez-vous maintenant ? - R. Je les expie.

17. Voyez-vous ceux que vous avez fait massacrer ? - R. Oui.

18. Quel sentiment éprouvent-ils pour vous ? - R. La haine et la pitié.

19. Depuis que vous avez quitté cette vie avez-vous revu le sultan Mahmoud ? - R. Oui : en vain nous nous fuyons.

20. Quel sentiment éprouvez-vous l'un pour l'autre maintenant ? - R. L'aversion.

21. Quelle est votre opinion actuelle sur les peines et les récompenses qui nous attendent après la mort ? - R. L'expiation est juste.

22. Quel est le plus grand obstacle que vous avez eu à combattre pour l'accomplissement de vos vues progressives ? - R. Je régnais sur des esclaves.

23. Pensez-vous que si le peuple que vous aviez à gouverner eût été chrétien, il eût été moins rebelle à la civilisation ? - R. Oui ; la religion chrétienne élève l'âme ; la religion mahométane ne parle qu'à la matière.

24. De votre vivant, votre foi en la religion musulmane était-elle absolue ? - R. Non ; je croyais Dieu plus grand.

25. Qu'en pensez-vous maintenant ?- R. Elle ne fait pas des hommes.

26. Mahomet avait-il, selon vous, une mission divine ? - R. Oui, mais qu'il a gâtée.

27. En quoi l'a-t-il gâtée ? - R. Il a voulu régner.

28. Que pensez-vous de Jésus ? - R. Celui-là venait de Dieu.

29. Quel est celui des deux, de Jésus ou de Mahomet, qui, selon vous, a le plus fait pour le bonheur de l'humanité ? - R. Pouvez-vous le demander ? Quel peuple Mahomet a-t-il régénéré ? La religion chrétienne est sortie pure de la main de Dieu : la religion mahométane est l'œuvre d'un homme.

30. Croyez-vous l'une de ces deux religions destinée à s'effacer de dessus la terre ? - R. L'homme progresse toujours ; la meilleure restera.

31. Que pensez-vous de la polygamie consacrée par la religion musulmane ? - R. C'est un des liens qui retiennent dans la barbarie les peuples qui la professent.

32. Croyez-vous que l'asservissement de la femme soit conforme aux vues de Dieu ? - R. Non ; la femme est l'égale de l'homme, puisque l'esprit n'a pas de sexe.

33. On dit que le peuple arabe ne peut être conduit que par la rigueur ; ne croyez-vous pas que les mauvais traitements l'abrutissent plus qu'ils ne le soumettent ? - R. Oui, c'est la destinée de l'homme ; il s'avilit lorsqu'il est esclave.

34. Pouvez-vous vous reporter aux temps de l'antiquité où l'Egypte était florissante, et nous dire quelles ont été les causes de sa décadence morale ? - R. La corruption des mœurs.

35. Il paraît que vous faisiez peu de cas des monuments historiques qui couvrent le sol de l'Egypte ; nous ne nous expliquons pas cette indifférence de la part d'un prince ami du progrès ? - R. Qu'importe le passé ! Le présent ne le remplacerait pas.

36. Veuillez-vous expliquer plus clairement. - R. Oui. Il ne fallait pas rappeler à l'Egyptien dégradé un passé trop brillant : il ne l'eût pas compris. J'ai dédaigné ce qui m'a paru inutile ; ne pouvais-je me tromper ?

37. Les prêtres de l'ancienne Egypte avaient-ils connaissance de la doctrine spirite ? - R. C'était la leur.

38. Recevaient-ils des manifestations ? - R. Oui.

39. Les manifestations qu'obtenaient les prêtres égyptiens avaient-elles la même source que celles qu'obtenait Moïse ? - R. Oui, il fut initié par eux.

40. D'où vient que les manifestations de Moïse étaient plus puissantes que celles des prêtres égyptiens ? - R. Moïse voulait révéler ; les prêtres égyptiens ne tendaient qu'à cacher.

41. Pensez-vous que la doctrine des prêtres Egyptiens eût quelques rap-

ports avec celle des Indiens ? - R. Oui ; toutes les religions mères sont reliées entre elles par des liens presque invisibles ; elles découlent d'une même source.

42. Quelle est celle de ces deux religions, celle des Egyptiens et celle des indiens, qui est la mère de l'autre ? - R. Elles sont sœurs.

43. Comment se fait-il que vous, de votre vivant si peu éclairé sur ces questions, puissiez y répondre avec autant de profondeur ? - R. D'autres existences me l'ont appris.

44. Dans l'état errant où vous êtes maintenant, vous avez donc une pleine connaissance de vos existences antérieures ? - R. Oui, sauf de la dernière.

45. Vous avez donc vécu du temps des Pharaons ? - R. Oui ; trois fois j'ai vécu sur le sol égyptien : prêtre, gueux et prince.

46. Sous quel règne avez-vous été prêtre ? - R. C'est si vieux ! Le prince était votre Sésostris.

47. Il semblerait, d'après cela, que vous n'avez pas progressé, puisque vous expiez maintenant les erreurs de votre dernière existence ? - R. Si, j'ai progressé lentement ; étais-je parfait pour être prêtre ?

48. Est-ce parce que vous avez été prêtre dans ce temps-là que vous avez pu nous parler en connaissance de cause de l'antique religion des Egyptiens ? - R. Oui ; mais je ne suis pas assez parfait pour tout savoir ; d'autres lisent dans le passé comme dans un livre ouvert.

49. Pourriez-vous nous donner une explication sur le motif de la construction des pyramides ? - R. Il est trop tard.

(NOTA. - Il était près de onze heures du soir.)

50. Nous ne vous ferons plus que cette demande ; veuillez y répondre, je vous prie. - R. Non, il est trop tard, cette question en entraînerait d'autres.

51. Aurez-vous la bonté de nous y répondre une autre fois ? - R. Je ne m'engage pas.

52. Nous vous remercions néanmoins de la complaisance avec laquelle vous avez bien voulu répondre aux autres questions. - R. Bien ! Je reviendrai.

M. Home.

(Troisième article. - Voir les numéros de février et de mars 1858.)

Il n'est pas à notre connaissance que M. Home ait fait apparaître, du moins visiblement pour tout le monde, d'autres parties du corps que des mains. On cite cependant un général mort en Crimée, qui serait apparu à

sa veuve et visible pour elle seule ; mais nous n'avons pas été à même de constater la réalité du fait, en ce qui concerne surtout l'intervention de M. Home dans cette circonstance. Nous nous bornons à ce que nous pouvons affirmer. Pourquoi des mains plutôt que des pieds ou une tête ? C'est ce que nous ignorons et ce qu'il ignore lui-même. Les Esprits interrogés à ce sujet ont répondu que d'autres médiums pourraient faire apparaître la totalité du corps ; du reste, ce n'est pas là le point le plus important ; si les mains seules apparaissent, les autres parties du corps n'en sont pas moins patentes, comme on le verra tout à l'heure.

L'apparition d'une main se manifeste généralement en premier lieu sous le tapis de la table, par les ondulations qu'elle produit en en parcourant toute la surface ; puis elle se montre sur le bord du tapis qu'elle soulève ; quelquefois elle vient se poser sur le tapis au milieu même de la table ; souvent elle saisit un objet qu'elle emporte dessous. Cette main, visible pour tout le monde, n'est ni vaporeuse ni translucide ; elle a la couleur et l'opacité naturelles ; au poignet, elle se termine par le vague. Si on la touche avec précaution, confiance et sans arrière-pensée hostile, elle offre la résistance, la solidité et l'impression d'une main vivante ; sa chaleur est douce, moite, et comparable à celle d'un pigeon tué depuis une demi-heure. Elle n'est point inerte, car elle agit, se prête aux mouvements qu'on lui imprime, ou résiste, vous caresse ou vous étreint. Si, au contraire, vous voulez la saisir brusquement et par surprise, vous ne touchez que le vide. Un témoin oculaire nous a raconté le fait suivant qui lui est personnel. Il tenait entre ses doigts une sonnette de table ; une main, d'abord invisible, puis après parfaitement apparente, vint la prendre en faisant des efforts pour la lui arracher ; n'y pouvant parvenir, elle passa par-dessus pour la faire glisser ; l'effort de traction était aussi sensible que si c'eût été une main humaine ; ayant voulu saisir vivement cette main, la sienne ne rencontra que l'air ; ayant écarté les doigts, la sonnette resta suspendue dans l'espace et vint lentement se poser sur le parquet.

Quelquefois il y a plusieurs mains. Le même témoin nous a rapporté le fait suivant. Plusieurs personnes étaient réunies autour d'une de ces tables de salle à manger qui se séparent en deux. Des coups sont frappés ; la table s'agite, s'ouvre d'elle-même, et, à travers la fente, apparaissent trois mains, l'une de grandeur naturelle, une autre très grande, et une troisième toute velue ; on les touche, on les palpe, elles vous serrent, puis s'évanouissent. Chez un de nos amis qui avait perdu un enfant en bas âge, c'est la main d'un enfant nouveau-né qui apparaît ; tout le monde peut la voir et la toucher ; cet enfant se pose sur sa mère, qui sent distinctement l'impression de tout le corps sur ses genoux.

Souvent la main vient se poser sur vous, vous la voyez, ou, si vous ne la voyez pas, vous sentez la pression des doigts ; quelquefois elle vous caresse, d'autres fois elle vous pince jusqu'à la douleur. M. Home, en présence de plusieurs personnes, se sentit ainsi saisir le poignet, et les assistants purent voir la peau tirée. Un instant après il se sentit mordre, et la trace de l'empreinte de deux dents fut visiblement marquée pendant plus d'une heure.

La main qui apparaît peut aussi écrire. Quelquefois elle se pose au milieu de la table, prend le crayon et trace des caractères sur le papier disposé à cet effet. Le plus souvent elle emporte le papier sous la table et le rapporte tout écrit. Si la main demeure invisible, l'écriture semble s'être produite toute seule. On obtient par ce moyen des réponses aux diverses questions que l'on peut adresser.

Un autre genre de manifestations non moins remarquable, mais qui s'explique par ce que nous venons de dire, est celui des instruments de musique jouant seuls. Ce sont ordinairement des pianos ou des accordéons. Dans cette circonstance, on voit distinctement les touches s'agiter et le soufflet se mouvoir. La main qui joue est tantôt visible, tantôt invisible ; l'air qui se fait entendre peut être un air connu exécuté sur la demande qui en est faite. Si l'artiste invisible est laissé à lui-même, il produit des accords harmonieux, dont l'ensemble rappelle la vague et suave mélodie de la harpe éolienne. Chez un de nos abonnés où ces phénomènes se sont produits maintes fois, l'Esprit qui se manifestait ainsi était celui d'un jeune homme mort depuis quelque temps et ami de la famille, et qui de son vivant avait un remarquable talent comme musicien ; la nature des airs qu'il faisait entendre de préférence ne pouvait laisser aucun doute sur son identité pour les personnes qui l'avaient connu.

Le fait le plus extraordinaire dans ce genre de manifestations n'est pas, à notre avis, celui de l'apparition. Si cette apparition était toujours aériforme, elle s'accorderait avec la nature éthéréenne que nous attribuons aux Esprits ; or, rien ne s'opposerait à ce que cette matière éthérée devînt perceptible à la vue par une sorte de condensation, sans perdre sa propriété vaporeuse. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est la solidification de cette même matière, assez résistante pour laisser une empreinte visible sur nos organes. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, l'explication de ce singulier phénomène telle qu'elle résulte de l'enseignement même des Esprits. Aujourd'hui, nous nous bornerons à en déduire une conséquence relative au jeu spontané des instruments de musique. En effet, dès l'instant que la tangibilité temporaire de cette matière éthérée est un fait acquis, que dans cet état une main, apparente ou non, offre assez de résistance pour faire

une pression sur les corps solides, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle puisse exercer une pression suffisante pour faire mouvoir les touches d'un instrument. D'autre part, des faits non moins positifs prouvent que cette main appartient à un être intelligent ; rien d'étonnant non plus à ce que cette intelligence se manifeste par des sons musicaux, comme elle peut le faire par l'écriture ou le dessin. Une fois entré dans cet ordre d'idées, les coups frappés, le mouvement des objets et tous les phénomènes spirites de l'ordre matériel s'expliquent tout naturellement.

Variétés.

La malveillance, chez certains individus, ne connaît point de bornes ; la calomnie a toujours du venin pour quiconque s'élève au-dessus de la foule. Les adversaires de M. Home ont trouvé l'arme du ridicule trop faible ; elle devait, en effet, s'émousser contre les noms honorables qui le couvraient de leur protection. Ne pouvant donc plus faire rire à ses dépens, ils ont voulu le noircir. On a répandu le bruit, on devine dans quel but, et les mauvaises langues de répéter, que M. Home n'était point parti pour l'Italie, comme on l'avait annoncé, mais qu'il était enfermé à Mazas sous le poids des plus graves accusations, que l'on formule en anecdotes dont les désœuvrés et les amateurs de scandale sont toujours avides. Nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans toutes ces machinations infernales. Nous avons sous les yeux plusieurs lettres de M. Home, datées de Pise, de Rome, et de Naples où il est en ce moment, et nous sommes en mesure de donner la preuve de ce que nous avançons. Les Esprits ont bien raison de dire que les véritables démons sont parmi les hommes.

On lit dans un journal : « Suivant la *Gazette des Hôpitaux*, on compte en ce moment à l'hôpital des aliénés de Zurich 25 personnes qui ont perdu la raison, grâce aux tables tournantes et aux Esprits frappeurs. »

Nous demandons d'abord s'il est bien avéré que ces 25 aliénés doivent tous la perte de leur raison aux Esprits frappeurs, ce qui est au moins contestable jusqu'à preuve authentique. En supposant que ces étranges phénomènes aient pu impressionner fâcheusement certains caractères faibles, nous demanderons en outre si la peur du diable n'a pas fait plus de fous que la croyance aux Esprits. Or, comme on n'empêchera pas les Esprits de frapper, le danger est dans la croyance que tous ceux qui se manifestent sont des démons. Ecartez cette idée en faisant connaître la vérité, et l'on n'en aura pas plus peur que des feux follets ; l'idée qu'on est assiégé par le diable est bien faite pour troubler la raison. Voici, du reste, la contre-partie de l'article ci-dessus. Nous lisons dans un autre journal : « Il existe un curieux document statistique des funestes conséquences qu'entraîne, parmi le peuple anglais, l'habitude de l'intempérance et des liqueurs fortes. Sur 100 individus admis à l'hospice des fous de Hamwel, il y en a 72 dont l'aliénation mentale doit être attribuée à l'ivresse. »

Nous recevons de nos abonnés de nombreuses relations de faits très intéressants que nous nous empresserons de publier dans nos prochaines livraisons, le défaut d'espace nous empêchant de le faire dans celle-ci.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

Théorie des Manifestations physiques.

(Premier article.)

L'influence morale des Esprits, les relations qu'ils peuvent avoir avec notre âme, ou l'Esprit incarné en nous, se conçoivent aisément. On comprend que deux êtres de même nature puissent se communiquer par la pensée, qui est un de leurs attributs, sans le secours des organes de la parole ; mais ce dont il est plus difficile de se rendre compte, ce sont les effets matériels qu'ils peuvent produire, tels que les bruits, le mouvement des corps solides, les apparitions, et surtout les apparitions tangibles. Nous allons essayer d'en donner l'explication d'après les Esprits eux-mêmes, et d'après l'observation des faits.

L'idée que l'on se forme de la nature des Esprits rend au premier abord ces phénomènes incompréhensibles. L'Esprit, dit-on, c'est l'absence de toute matière, donc il ne peut agir matériellement ; or, là est l'erreur. Les Esprits interrogés sur la question de savoir s'ils sont immatériels, ont répondu ceci : « *Immatériel* n'est pas le mot, car l'Esprit est quelque chose, autrement ce serait le néant. C'est, si vous le voulez, de la matière, mais une matière tellement éthérée, que c'est pour vous comme si elle n'existait pas. » Ainsi l'Esprit n'est pas, comme quelques-uns le croient, une abstraction, c'est un *être*, mais dont la nature intime échappe à nos sens grossiers.

Cet Esprit incarné dans le corps constitue l'âme ; lorsqu'il le quitte à la mort, il n'en sort pas dépouillé de toute enveloppe. Tous nous disent qu'ils conservent la forme qu'ils avaient de leur vivant, et, en effet, lorsqu'ils nous apparaissent, c'est généralement sous celle que nous leur connaissions.

Observons-les attentivement au moment où ils viennent de quitter la vie ; ils sont dans un état de trouble ; tout est confus autour d'eux ; ils voient leur corps sain ou mutilé, selon leur genre de mort ; d'un autre

côté ils se voient et se sentent vivre ; quelque chose leur dit que ce corps est à eux, et ils ne comprennent pas qu'ils en soient séparés : le lien qui les unissait n'est donc pas encore tout à fait rompu.

Ce premier moment de trouble dissipé, le corps devient pour eux un vieux vêtement dont ils se sont dépouillés et qu'ils ne regrettent pas, mais ils continuent à se voir sous leur forme primitive ; or ceci n'est point un système : c'est le résultat d'observations faites sur d'innombrables sujets. Qu'on veuille bien maintenant se reporter à ce que nous avons raconté de certaines manifestations produites par M. Home et autres médiums de ce genre : des mains apparaissent, qui ont toutes les propriétés de mains vivantes, que l'on touche, qui vous saisissent, et qui tout à coup s'évanouissent. Que devons-nous en conclure ? c'est que l'âme ne laisse pas tout dans le cercueil et qu'elle emporte quelque chose avec elle.

Il y aurait ainsi en nous deux sortes de matière : l'une grossière, qui constitue l'enveloppe extérieure, l'autre subtile et indestructible. La mort est la destruction, ou mieux la désagrégation de la première, de celle que l'âme abandonne ; l'autre se dégage et suit l'âme qui se trouve, de cette manière, avoir toujours une enveloppe ; c'est celle que nous nommons *périsprit*. Cette matière subtile, extraite pour ainsi dire de toutes les parties du corps auquel elle était liée pendant la vie, en conserve l'empreinte ; or voilà pourquoi les Esprits se voient et pourquoi ils nous apparaissent tels qu'ils étaient de leur vivant. Mais cette matière subtile n'a point la ténacité ni la rigidité de la matière compacte du corps ; elle est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, flexible et expansible ; c'est pourquoi la forme qu'elle prend, bien que calquée sur celle du corps, n'est pas absolue ; elle se plie à la volonté de l'Esprit, qui peut lui donner telle ou telle apparence à son gré, tandis que l'enveloppe solide lui offrait une résistance insurmontable ; débarrassé de cette entrave qui le comprimait, le périsprit s'étend ou se resserre, se transforme, en un mot se prête à toutes les métamorphoses, selon la volonté qui agit sur lui.

L'observation prouve, et nous insistons sur ce mot observation, car toute notre théorie est la conséquence de faits étudiés, que la matière subtile qui constitue la seconde enveloppe de l'Esprit ne se dégage que peu à peu, et non point instantanément du corps. Ainsi les liens qui unissent l'âme et le corps ne sont point subitement rompus par la mort ; or, l'état de trouble que nous avons remarqué dure pendant tout le temps que s'opère le dégagement ; l'Esprit ne recouvre l'entière liberté de ses facultés et la conscience nette de lui-même que lorsque ce dégagement est complet.

L'expérience prouve encore que la durée de ce dégagement varie selon les individus. Chez quelques-uns il s'opère en trois ou quatre jours,

tandis que chez d'autres il n'est pas entièrement accompli au bout de plusieurs mois. Ainsi la destruction du corps, la décomposition putride ne suffisent pas pour opérer la séparation ; c'est pourquoi certains Esprits disent : Je sens les vers qui me rongent.

Chez quelques personnes la séparation commence avant la mort ; ce sont celles qui, de leur vivant, se sont élevées par la pensée et la pureté de leurs sentiments au-dessus des choses matérielles ; la mort ne trouve plus que de faibles liens entre l'âme et le corps, et ces liens se rompent presque instantanément. Plus l'homme a vécu matériellement, plus il a absorbé ses pensées dans les jouissances et les préoccupations de la personnalité, plus ces liens sont tenaces ; il semble que la matière subtile se soit identifiée avec la matière compacte, qu'il y ait entre elles cohésion moléculaire ; voilà pourquoi elles ne se séparent que lentement et difficilement.

Dans les premiers instants qui suivent la mort, alors qu'il y a encore union entre le corps et le périsprit, celui-ci conserve bien mieux l'empreinte de la forme corporelle, dont il reflète pour ainsi dire toutes les nuances, et même tous les accidents. Voilà pourquoi un supplicié nous disait peu de jours après son exécution : Si vous pouviez me voir, vous me verriez avec la tête séparée du tronc. Un homme qui était mort assassiné nous disait : Voyez la plaie que l'on m'a faite au cœur. Il croyait que nous pouvions le voir.

Ces considérations nous conduiraient à examiner l'intéressante question de la sensation des Esprits et de leurs souffrances ; nous le ferons dans un autre article, voulant nous renfermer ici dans l'étude des manifestations physiques.

Représentons-nous donc l'Esprit revêtu de son enveloppe semi-matérielle ou périsprit, ayant la forme ou *apparence* qu'il avait de son vivant. Quelques-uns même se servent de cette expression pour se désigner ; ils disent : Mon apparence est à tel endroit. Ce sont évidemment là les mânes des Anciens. La matière de cette enveloppe est assez subtile pour échapper à notre vue dans son état normal ; mais elle n'est pas pour cela absolument invisible. Nous la voyons d'abord, par les yeux de l'âme, dans les visions qui se produisent pendant les rêves ; mais ce n'est pas ce dont nous avons à nous occuper. Il peut arriver dans cette matière éthérée telle modification, l'Esprit lui-même peut lui faire subir une sorte de condensation qui la rende perceptible aux yeux du corps ; c'est ce qui a eu lieu dans les apparitions vaporeuses. La subtilité de cette matière lui permet de traverser les corps solides ; voilà pourquoi ces apparitions ne rencontrent pas d'obstacles, et pourquoi elles s'évanouissent souvent à travers les murailles.

La condensation peut arriver au point de produire la résistance et la tan-

gibilité ; c'est le cas des mains que l'on voit et que l'on touche ; mais cette condensation (c'est le seul mot dont nous puissions nous servir pour rendre notre pensée, quoique l'expression ne soit pas parfaitement exacte), cette condensation, disons-nous, ou mieux cette solidification de la matière éthérée, n'étant pas son état normal, n'est que temporaire ou accidentelle ; voilà pourquoi ces apparitions tangibles, à un moment donné, vous échappent comme une ombre. Ainsi, de même que nous voyons un corps se présenter à nous à l'état solide, liquide ou gazeux, selon son gré de condensation, de même la matière éthérée du périsprit peut se présenter à nous à l'état solide, vaporeux visible ou vaporeux invisible. Nous verrons tout à l'heure comment s'opère cette modification.

La main apparente tangible offre une résistance ; elle exerce une pression ; elle laisse des empreintes ; elle opère une traction sur les objets que nous tenons ; il y a donc en elle de la force. Or, ces faits, qui ne sont point des hypothèses, peuvent nous mettre sur la voie des manifestations physiques.

Remarquons d'abord que cette main obéit à une intelligence, puisqu'elle agit spontanément, qu'elle donne des signes non équivoques de volonté, et qu'elle obéit à la pensée ; elle appartient donc à un être complet qui ne nous montre que cette partie de lui-même, et ce qui le prouve, c'est qu'il fait impression avec des parties invisibles, que des dents ont laissé des empreintes sur la peau et ont fait éprouver de la douleur.

Parmi les différentes manifestations, une des plus intéressantes est sans contredit celle du jeu spontané des instruments de musique. Les pianos et les accordéons paraissent être, à cet effet, les instruments de prédilection. Ce phénomène s'explique tout naturellement par ce qui précède. La main qui a la force de saisir un objet peut bien avoir celle d'appuyer sur des touches et de les faire résonner ; d'ailleurs on a vu plusieurs fois les doigts de la main en actions et quand on ne voit pas la main, on voit les touches s'agiter et le soufflet s'ouvrir et se fermer. Ces touches ne peuvent être mues que par une main invisible, laquelle fait preuve d'intelligence en faisant entendre, non des sons incohérents, mais des airs parfaitement rythmés.

Puisque cette main peut nous enfoncer ses ongles dans la chair, nous pincer, nous arracher ce qui est à nos doigts ; puisque nous la voyons saisir et emporter un objet comme nous le ferions nous-mêmes, elle peut tout aussi bien frapper des coups, soulever et renverser une table, agiter une sonnette, tirer des rideaux, voire même donner un soufflet occulte.

On demandera sans doute comment cette main peut avoir la même force à l'état vaporeux invisible qu'à l'état tangible. Et pourquoi non ? Voyons-nous l'air qui renverse les édifices, le gaz qui lance un projectile, l'électricité qui

transmet des signaux, le fluide de l'aimant qui soulève des masses ? Pourquoi la matière éthérée du périsprit serait-elle moins puissante ? Mais n'allons pas vouloir la soumettre à nos expériences de laboratoire et à nos formules algébriques ; n'allons pas surtout, parce que nous avons pris des gaz pour terme de comparaison, lui supposer des propriétés identiques et supputer ses forces comme nous calculons celle de la vapeur. Jusqu'à présent elle échappe à tous nos instruments ; c'est un nouvel ordre d'idées qui n'est pas du ressort des sciences exactes ; voilà pourquoi ces sciences ne donnent pas d'aptitude spéciale pour les apprécier.

Nous ne donnons cette théorie du mouvement des corps solides sous l'influence des Esprits que pour montrer la question sous toutes ses faces et prouver que, sans trop sortir des idées reçues, on peut se rendre compte de l'action des Esprits sur la matière inerte ; mais il en est une autre, d'une haute portée philosophique, donnée par les Esprits eux-mêmes, et qui jette sur cette question un jour entièrement nouveau ; on la comprendra mieux après avoir lu celle-ci ; il est utile d'ailleurs de connaître tous les systèmes afin de pouvoir comparer.

Reste donc maintenant à expliquer comment s'opère cette modification de substance éthérée du périsprit ; par quel procédé l'Esprit opère, et, comme conséquence, le rôle des médiums à influence physique dans la production de ces phénomènes ; ce qui se passe en eux dans cette circonstance, la cause et la nature de leur faculté, etc. C'est ce que nous ferons dans un prochain article.

L'Esprit frappeur de Bergzabern.

Nous avions déjà entendu parler de certains phénomènes spirites qui firent beaucoup de bruit en 1852 dans la Bavière rhénane, aux environs de Spire, et nous savions qu'une relation authentique en avait été publiée dans une brochure allemande. Après des recherches longtemps infructueuses, une dame, parmi nos abonnés d'Alsace, et qui a déployé en cette circonstance un zèle et une persévérance dont nous lui savons un gré infini, est enfin parvenue à se procurer cette brochure, qu'elle a bien voulu nous adresser. Nous en donnons la traduction *in extenso* ; on la lira sans doute avec d'autant plus d'intérêt que c'est, parmi tant d'autres, une preuve de plus que les faits de ce genre sont de tous les temps et de tous les pays, puisque ceux dont il s'agit se passaient à une époque où l'on commençait à peine à parler des Esprits.

AVANT-PROPOS.

Un événement étrange est depuis plusieurs mois le sujet de toutes les conversations de notre ville et des environs. Nous voulons parler du *Frappeur*, comme on l'appelle, de la maison du maître tailleur Pierre Sanger.

Jusqu'alors nous nous sommes abstenu de toute relation dans notre feuille (*Journal de Bergzabern*) sur les manifestations qui se sont produites dans cette maison depuis le 1° janvier 1852 ; mais comme elles ont excité l'attention générale à un tel point que les autorités crurent devoir demander au docteur Beutner une explication à ce sujet, et que le docteur Dupping, de Spire, se rendit même sur les lieux pour observer les faits, nous ne pouvons différer plus longtemps de les livrer au public.

Nos lecteurs n'attendent pas de nous un jugement sur la question, nous en serions très embarrassé ; nous laissons ce soin à ceux qui, par la nature de leurs études et leur position, sont plus aptes à se prononcer, ce que d'ailleurs ils feront sans difficulté s'ils parviennent à découvrir la cause de ces effets. Quant à nous, nous nous bornerons au simple récit des faits, principalement de ceux dont nous avons été témoin ou que nous tenons de personnes dignes de foi, laissant au lecteur se former une opinion.

F.-A. BLANCK,
Rédacteur du *Journal de Bergzabern*.

Mai 1852.

Le 1° janvier de cette année (1852), la famille Pierre Sanger, à Bergzabern, entendit dans la maison qu'elle habitait et dans une chambre voisine de celle où l'on se tenait ordinairement, comme un martèlement qui commença d'abord par des coups sourds paraissant venir de loin, puis qui devint successivement plus fort et plus marqué. Ces coups semblaient être frappés contre le mur près duquel était placé le lit où dormait leur enfant, âgé de onze ans. Habituellement c'était entre neuf heures et demie et dix heures et demie que le bruit se faisait entendre. Les époux Sanger n'y firent point attention d'abord, mais comme cette singularité se renouvelait chaque soir, ils pensèrent que cela pouvait venir de la maison voisine où un malade se serait amusé, en guise de passe-temps, à battre le tambour contre le mur. On se convainquit bientôt que ce malade n'était pas et ne pouvait être la cause de ce bruit. On remua le sol de la chambre, on abattit le mur, mais sans résultat. Le lit fut transporté au côté opposé de la chambre ; alors, chose étonnante, c'est de ce côté que le bruit eut lieu, et aussitôt que l'enfant était endormi. Il était clair que l'enfant était pour quelque chose dans la manifestation du bruit, et on supposa, après que toutes les recher-

ches de la police n'eurent rien fait découvrir, que ce fait devait être attribué à une maladie de l'enfant ou à une particularité de conformation. Cependant rien jusqu'alors n'est venu confirmer cette supposition. C'est encore une énigme pour les médecins.

En attendant, la chose ne fit que se développer ; le bruit se prolongea au-delà d'une heure et les coups frappés avaient plus de force. L'enfant fut changé de chambre et de lit, le frappeur se manifesta dans cette nouvelle chambre, sous le lit, dans le lit et dans le mur. Les coups frappés n'étaient pas identiques ; ils étaient tantôt forts, tantôt faibles et isolés, tantôt enfin ils se succédaient rapidement, et suivant le rythme des marches militaires et des danses.

L'enfant occupait depuis quelques jours la susdite chambre, lorsqu'on remarqua que, pendant son sommeil, il émettait des paroles brèves, incohérentes. Les mots devinrent bientôt plus distincts et plus intelligibles ; et il semblait que l'enfant s'entretenait avec un autre être sur lequel il avait de l'autorité. Parmi les faits qui se produisaient chaque jour, l'auteur de cette brochure en rapportera un dont il fut témoin : L'enfant était dans son lit, couché sur le côté gauche. A peine fut-il endormi, que les coups commencèrent et qu'il se mit à parler de la sorte : « Toi, toi, bats une marche. » Et le frappeur battit une marche qui ressemblait assez à une marche bavaroise. Au commandement de « Halte ! » de l'enfant, le frappeur cessa. L'enfant dit alors : « Frappe trois, six, neuf fois, » et le frappeur exécuta l'ordre. Sur un nouvel ordre de frapper 19 coups, 20 coups s'étant fait entendre, l'enfant, tout endormi, dit : « Pas bien, ce sont 20 coups, » et aussitôt 19 coups furent comptés. Ensuite l'enfant demanda 30 coups ; on entendit 30 coups. « 100 coups. » On ne put compter que jusqu'à 40, tant les coups se succédaient rapidement. Au dernier coup, l'enfant dit : « Très bien ; maintenant 110. » Ici l'on ne put compter que jusqu'à 50 environ. Au dernier coup, le dormeur dit : « Ce n'est pas cela, il n'y en a que 106, » et aussitôt 4 autres coups se firent entendre pour compléter le nombre de 110. L'enfant demanda ensuite : « Mille ! » Il ne fut frappé que 15 coups. « Eh bien, allons ! » Il y eut encore 5 coups et le frappeur s'arrêta. Il vint alors à l'idée des assistants de commander eux-mêmes au frappeur, et il exécuta les ordres qu'ils lui donnèrent. Il se taisait au commandement de : « Halte ! silence ! paix ! » Puis, de lui-même et sans ordre, il recommença à frapper. L'un des assistants dit, tout bas, dans un coin de la chambre, qu'il voulait commander, seulement par la pensée, de frapper 6 fois. L'expérimentateur se plaça alors devant le lit et ne dit pas un seul mot : on entendit 6 coups. On commanda encore par la pensée 4 coups : 4 coups furent frappés. La même expérience a été tentée par d'autres personnes, mais elle n'a

pas toujours réussi. Aussitôt l'enfant étendit les membres, rejeta la couverture et se leva.

Lorsqu'on lui demanda ce qui lui était arrivé, il répondit avoir vu un homme grand et de mauvaise mine qui se tenait devant son lit et lui serrait les genoux. Il ajouta qu'il ressentait aux genoux une douleur quand cet homme frappait. L'enfant s'endormit de nouveau et les mêmes manifestations se reproduisirent jusqu'au moment où la pendule de la chambre sonna onze heures. Tout à coup le frappeur se tut, l'enfant rentra dans un sommeil tranquille, ce que l'on reconnut à la régularité de la respiration, et ce soir-là il ne se fit plus rien entendre. Nous avons remarqué que le frappeur battait, sur l'ordre qu'il en recevait, des marches militaires. Plusieurs personnes affirment que lorsqu'on demandait une marche russe, autrichienne ou française, elle était battue très exactement.

Le 25 février, l'enfant étant endormi dit : « Tu ne veux plus frapper maintenant, tu veux gratter, eh bien ! je veux voir comment tu feras. » Et, en effet, le lendemain 26, au lieu de coups frappés, on entendit un grattement qui paraissait venir du lit et qui s'est manifesté jusqu'à ce jour. Les coups se mêlèrent au grattement, tantôt en alternant, tantôt simultanément, de telle sorte que dans les airs de marche ou de danse, le grattement fait la première partie, et les coups la seconde. Selon la demande, l'heure du jour, l'âge des personnes présentes sont indiqués par des grattements ou des coups secs. A l'égard de l'âge des personnes, il y a quelquefois erreur ; mais elle est rectifiée à la 2° ou 3° fois, quand on a dit que le nombre de coups frappés n'est pas exact. Maintes fois, au lieu de répondre à l'âge demandé, le frappeur exécute une marche.

Le langage de l'enfant, pendant son sommeil, devint de jour en jour plus parfait. Ce qui n'était d'abord que de simples mots ou des ordres très brefs au frappeur se changea, par la suite, en une conversation suivie avec ses parents. Ainsi un jour il s'entretint avec sa sœur aînée de sujets religieux et dans un ton d'exhortation et d'instruction, en lui disant qu'elle devrait aller à la messe, dire ses prières tous les jours, et montrer de la soumission et de l'obéissance à ses père et mère. Le soir, il reprit les mêmes sujets d'entretien ; dans ses enseignements, il n'y avait rien de théologique, mais seulement quelques notions que l'on apprend à l'école.

Avant ses entretiens, on entendait, au moins durant une heure, des coups et des grattements, non seulement pendant le sommeil de l'enfant, mais même quand celui-ci était à l'état de veille. Nous l'avons vu boire et manger pendant que les coups et les grattements se manifestaient, et nous l'avons vu aussi, à l'état de veille, donner au frappeur des ordres qui tous furent exécutés.

Samedi soir, 6 mars, l'enfant ayant dans la journée, et tout éveillé, prédit à son père que le frappeur apparaîtrait à neuf heures, plusieurs personnes se réunirent dans la maison de Sanger. A neuf heures sonnantes, quatre coups si violents furent frappés contre le mur que les assistants en furent effrayés. Aussitôt, et pour la première fois, les coups furent frappés sur le bois de lit et extérieurement ; tout le lit en fut ébranlé. Ces coups se manifestèrent de tous les côtés du lit, tantôt à un endroit, tantôt à un autre. Les coups et le grattement alternèrent sur le lit. Sur l'ordre de l'enfant et des personnes présentes, les coups se faisaient entendre soit à l'intérieur du lit, soit à l'extérieur. Tout à coup le lit se souleva en sens différents, pendant que les coups étaient frappés avec force. Plus de cinq personnes essayèrent, mais en vain, de faire retomber le lit soulevé ; l'ayant alors abandonné, il se balança encore quelques instants, puis reprit sa position naturelle. Ce fait avait eu lieu déjà une fois antérieurement à cette manifestation publique.

Chaque soir aussi l'enfant faisait une sorte de discours. Nous allons en parler très succinctement.

Avant toutes choses il faut remarquer que l'enfant, aussitôt qu'il laissait tomber sa tête, était endormi, et que les coups et le grattement commençaient. Aux coups, l'enfant gémissait, agitait ses jambes et paraissait mal à son aise. Il n'en était pas de même au grattement. Lorsque le moment de parler était venu, l'enfant se couchait sur le dos, sa figure devenait pâle, ainsi que ses mains et ses bras. Il faisait signe de la main droite et disait : « Allons ! viens devant mon lit et joins les mains, je vais te parler du Sauveur du monde. » Alors les coups et le grattement cessaient, et tous les assistants écoutaient avec une attention respectueuse le discours du dormeur.

Il parlait lentement, très intelligiblement et en pur allemand, ce qui surprenait d'autant plus que l'enfant était moins avancé que ses camarades dans ses classes, ce qui provenait surtout d'un mal d'yeux qui l'empêchait d'étudier. Ses entretiens roulaient sur la vie et les actions de Jésus depuis sa douzième année, de sa présence dans le temple avec les scribes, de ses bienfaits envers l'humanité et de ses miracles ; ensuite il s'étendait sur le récit de ses souffrances, et blâmait sévèrement les Juifs d'avoir crucifié Jésus malgré ses bontés nombreuses et ses bénédictions. En terminant, l'enfant adressait à Dieu une fervente prière « de lui accorder la grâce de supporter avec résignation les souffrances qu'il lui avait envoyées, puisqu'il l'avait choisi pour entrer en communication avec l'Esprit. » Il demandait à Dieu de ne pas le laisser encore mourir, qu'il n'était qu'un jeune enfant et qu'il ne voulait pas descendre dans la tombe noire. Ses discours terminés, il récitait d'une voix solennelle le *Pater noster*, après quoi il disait : « Maintenant tu peux revenir, » et aussitôt les coups et le grattement recommen-

çaient. Il parla encore deux fois à l'Esprit, et, à chaque fois, l'Esprit frappeur s'arrêtait. Il disait encore quelques mots et puis : « Maintenant tu peux t'en aller, au nom de Dieu. » Et il se réveillait.

Pendant ces discours les yeux de l'enfant étaient bien fermés ; mais ses lèvres remuaient ; les personnes qui étaient le plus rapprochées du lit purent remarquer ce mouvement. La voix était pure et harmonieuse.

A son réveil, on lui demandait ce qu'il avait vu et ce qui s'était passé. Il répondait : « L'homme qui vient me voir. - Où se tient-il ? - Près de mon lit, avec les autres personnes. - As-tu vu les autres personnes ? - J'ai vu toutes celles qui étaient près de mon lit. »

On comprendra facilement que de pareilles manifestations trouvèrent beaucoup d'incrédules, et qu'on supposa que toute cette histoire n'était qu'une mystification ; mais le père n'était pas capable de jonglerie, surtout d'une jonglerie qui aurait exigé toute l'habileté d'un prestidigitateur de profession ; il jouit de la réputation d'un brave et honnête homme.

Pour répondre à ces soupçons et les faire cesser, on transporta l'enfant dans une maison étrangère. A peine y fut-il que les coups et les grattements s'y firent entendre. De plus, quelques jours avant, l'enfant était allé avec sa mère dans un petit village nommé Capelle, à une demi-lieue de là, chez la veuve Klein ; il se dit fatigué ; on le coucha sur un canapé et aussitôt le même phénomène eut lieu. Plusieurs témoins peuvent affirmer le fait. Bien que l'enfant parût bien portant, il devait néanmoins être affecté d'une maladie, qui serait prouvée sinon par les manifestations relatées ci-dessus, du moins par les mouvements involontaires des muscles et des soubresauts nerveux.

Nous ferons remarquer, en terminant, que l'enfant a été conduit, il y a quelques semaines, chez le docteur Beutner, où il devait rester, pour que ce savant pût étudier de plus près les phénomènes en question. Depuis lors, tout bruit a cessé dans la maison de Sanger et il se produit dans celle du docteur Beutner.

Tels sont, dans toute leur authenticité, les faits qui se sont passés. Nous les livrons au public sans émettre de jugement. Puissent les hommes de l'art en donner bientôt une explication satisfaisante.

BLANCK.

Considérations sur l'Esprit frappeur de Bergzabern.

L'explication sollicitée par le narrateur que nous venons de citer est facile à donner ; il n'y en a qu'une, et la doctrine spirite seule peut la fournir. Ces phénomènes n'ont rien d'extraordinaire pour quiconque est fami-

liarisé avec ceux auxquels nous ont habitués les Esprits. On sait quel rôle certaines personnes font jouer à l'imagination ; sans doute si l'enfant n'avait eu que des visions, les partisans de l'hallucination auraient beau jeu ; mais ici il y avait des effets matériels d'une nature non équivoque qui ont eu un grand nombre de témoins, et il faudrait supposer que tous étaient hallucinés au point de croire qu'ils entendaient ce qu'ils n'entendaient pas, et voyaient remuer des meubles immobiles ; or il y aurait là un phénomène plus extraordinaire encore. Il ne reste aux incrédules qu'une ressource, celle de nier ; c'est plus facile, et cela dispense de raisonner.

En examinant la chose au point de vue spirite, il demeure évident que l'Esprit qui s'est manifesté était inférieur à celui de l'enfant, puisqu'il lui obéissait ; il était même subordonné aux assistants, puisque eux aussi pouvaient lui commander. Si nous ne savions par la doctrine que les Esprits dits frappeurs sont au bas de l'échelle, ce qui s'est passé en serait une preuve. On ne concevrait pas, en effet, qu'un Esprit élevé, pas plus que nos savants et nos philosophes, vînt s'amuser à battre des marches et des valses, à jouer, en un mot, le rôle de jongleur, ni se soumettre aux caprices d'êtres humains. Il se présente sous les traits d'un homme de mauvaise mine, circonstance qui ne peut que corroborer cette opinion ; le moral se reflète en général sur l'enveloppe. Il est donc avéré pour nous que le *frappeur* de Bergzabern est un Esprit inférieur, de la classe des Esprits légers, qui s'est manifesté comme tant d'autres l'ont fait et le font tous les jours.

Maintenant, dans quel but est-il venu ? La notice ne dit pas qu'on le lui ait demandé ; aujourd'hui, qu'on est plus expérimenté sur ces sortes de choses, on ne laisserait pas venir un visiteur si étrange sans s'informer de ce qu'il veut. Nous ne pouvons donc qu'établir une conjecture. Il est certain qu'il n'a rien fait qui dévoilât de la méchanceté ou une mauvaise intention ; l'enfant n'en a éprouvé aucun trouble ni physique ni moral ; les hommes seuls auraient pu troubler son moral en frappant son imagination par des contes ridicules, et il est heureux qu'ils ne l'aient point fait. Cet Esprit, tout inférieur qu'il était, n'était donc ni mauvais ni malveillant ; c'était simplement un de ces Esprits si nombreux dont nous sommes sans cesse entourés à notre insu. Il a pu agir en cette circonstance par un simple effet de son caprice, comme aussi il a pu le faire à l'instigation d'Esprits élevés en vue d'éveiller l'attention des hommes et de les convaincre de la réalité d'une puissance supérieure en dehors du monde corporel.

Quant à l'enfant, il est certain que c'était un de ces médiums à influence physique, doués à leur insu de cette faculté, et qui sont aux autres médiums ce que les somnambules naturels sont aux somnambules magnéti-

ques. Cette faculté dirigée avec prudence par un homme expérimenté dans la nouvelle science eût pu produire des choses plus extraordinaires encore et de nature à jeter un nouveau jour sur ces phénomènes, qui ne sont merveilleux que parce qu'on ne les comprend pas.

L'Orgueil.

Dissertation morale dictée par saint Louis à mademoiselle Ermance Dufaux.

(19 et 26 janvier 1858.)

I

Un superbe possédait quelques arpents de bonne terre ; il était vain des lourds épis qui chargeaient son champ, et n'abaissait qu'un regard de dédain sur le champ stérile de l'humble. Celui-ci se levait au chant du coq, et demeurait tout le jour courbé sur le sol ingrat ; il ramassait patiemment les cailloux, et s'en allait les jeter sur le bord du chemin ; il remuait profondément la terre et extirpait péniblement les ronces qui la couvraient. Or, ses sueurs fécondèrent son champ et il porta du pur froment.

Cependant l'ivraie croissait dans le champ du superbe et étouffait le blé, tandis que le maître s'en allait se glorifiant de sa fécondité, et regardait d'un œil de pitié les efforts silencieux de l'humble.

Je vous le dis, en vérité, l'orgueil est semblable à l'ivraie qui étouffe le bon grain. Celui d'entre vous qui se croit plus que son frère et qui se glorifie de lui est insensé ; mais celui-là est sage qui travaille en soi-même comme l'humble dans son champ, sans tirer vanité de son œuvre.

II

Il y eut un homme riche et puissant qui possédait la faveur du prince ; il habitait des palais, et de nombreux serviteurs se pressaient sur ses pas pour prévenir ses désirs.

Un jour que ses meutes forçaient le cerf dans les profondeurs d'une forêt, il aperçut un pauvre bûcheron qui cheminait péniblement sous un faix de fagots ; il l'appela et lui dit :

- Vil esclave ! pourquoi passes-tu ton chemin sans t'incliner devant moi ? Je suis l'égal du maître, ma voix décide dans les conseils de la paix ou de la guerre, et les grands du royaume sont courbés devant moi. Sache que je suis sage parmi les sages, puissant parmi les puissants, grand parmi les grands, et mon élévation est l'œuvre de mes mains.

- Seigneur ! répondit le pauvre homme, j'ai craint que mon humble

salut ne fût une offense pour vous. Je suis pauvre et je n'ai que mes bras pour tout bien, mais je ne désire pas vos trompeuses grandeurs. Je dors de mon sommeil, et ne crains pas comme vous que le plaisir du maître me fasse retomber dans mon obscurité.

Or le prince se lassa de l'orgueil du superbe ; les grands humiliés se redressèrent sur lui, et il fut précipité du faîte de sa puissance, comme la feuille desséchée que le vent balaye du sommet d'une montagne ; mais l'humble continua paisiblement son rude travail, sans souci du lendemain.

III

Superbe, humilie-toi, car la main du Seigneur courbera ton orgueil jusque dans la poussière !

Ecoute ! Tu es né où le sort t'a jeté ; tu es sorti du sein de ta mère faible et nu comme le dernier des hommes. D'où vient donc que tu lèves ton front plus haut que tes semblables, toi qui es né comme eux pour la douleur et pour la mort ?

Ecoute ! Tes richesses et tes grandeurs, vanités du néant, échapperont à tes mains quand le grand jour viendra, comme les eaux vagabondes du torrent que le soleil dessèche. Tu n'emporteras de ta richesse que les planches du cercueil, et les titres gravés sur ta pierre tombale seront des mots vides de sens.

Ecoute ! Le chien du fossoyeur jouera avec tes os, et ils seront mêlés avec les os du gueux, et ta poussière se confondra avec la sienne, car un jour vous ne serez tous deux que poussière. Alors tu maudiras les dons que tu as reçus en voyant le mendiant revêtu de sa gloire, et tu pleureras ton orgueil.

Humilie-toi, superbe, car la main du Seigneur courbera ton orgueil jusque dans la poussière.

—

- Pourquoi saint Louis nous parle-t-il en paraboles ? - R. L'esprit humain aime le mystère ; la leçon se grave mieux dans le cœur lorsqu'on l'a cherchée.

- Il semblerait qu'aujourd'hui l'instruction doit nous être donnée d'une manière plus directe, et sans qu'il soit besoin d'allégorie ? - R. Vous la trouverez dans le développement. Je désire être lu, et la morale a besoin d'être déguisée sous l'attrait du plaisir.

Problèmes moraux adressés à saint Louis.

1. De deux hommes riches, l'un est né dans l'opulence et n'a jamais connu le besoin, l'autre doit sa fortune à son travail ; tous les deux l'emploient exclusivement à leur satisfaction personnelle ; quel est le plus coupable ? - R. *Celui qui a connu les souffrances : il sait ce que c'est que souffrir.*

2. Celui qui accumule sans cesse et sans faire de bien à personne trouve-t-il une excuse valable dans la pensée qu'il amasse pour laisser davantage à ses enfants ? - R. *C'est un compromis avec la mauvaise conscience.*

3. De deux avares, le premier se refuse le nécessaire et meurt de besoin sur son trésor ; le second n'est avare que pour les autres : il est prodigue pour lui-même ; tandis qu'il se refuse au plus léger sacrifice pour rendre service ou faire une chose utile, rien ne lui coûte pour satisfaire ses jouissances personnelles. Lui demande-t-on un service, il est toujours gêné ; veut-il se passer une fantaisie, il en trouve toujours assez. Quel est le plus coupable, et quel est celui qui aura la plus mauvaise place dans le monde des Esprits ? - R. *Celui qui jouit ; l'autre a trouvé déjà sa punition.*

4. Celui qui, de son vivant, n'a pas fait un emploi utile de sa fortune trouve-t-il un soulagement en faisant du bien après sa mort, par la destination qu'il lui donne ? - R. *Non ; le bien vaut ce qu'il coûte.*

Les Moitiés éternelles.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre d'un de nos abonnés.

« ... J'ai perdu, il y a quelques années, une épouse bonne et vertueuse, et, malgré les six enfants qu'elle m'a laissés, je me trouvais dans un isolement complet, lorsque j'entendis parler des manifestations spirites. Bientôt je me trouvai au milieu d'un petit cercle de bons amis s'occupant chaque soir de cet objet. J'appris alors, dans les communications que nous obtînmes, que la véritable vie n'est pas sur la terre, mais dans le monde des Esprits ; que ma Clémence s'y trouvait heureuse, et que, comme les autres, elle travaillait au bonheur de ceux qu'elle avait connus ici-bas. Or, voici le point sur lequel je désire ardemment être éclairé par vous.

« Je disais un soir à ma Clémence : Ma chère amie, pourquoi, malgré tout notre amour, nous arrivait-il de ne pas toujours voir de même dans les différentes circonstances de notre vie commune, et pourquoi étions-nous sou-

vent forcés de nous faire des concessions mutuelles pour vivre en bonne harmonie ?

« Elle me répondit ceci : Mon ami, nous étions de braves et honnêtes gens ; nous avons vécu ensemble, ce qu'on peut dire le mieux possible sur cette terre d'épreuve, mais nous n'étions pas *nos moitiés éternelles*. Ces unions sont rares sur la terre ; il s'en rencontre cependant, mais c'est une grande faveur de Dieu ; ceux qui ont ce bonheur éprouvent des joies qui te sont inconnues.

« Peux-tu me dire, répliquai-je, si tu vois ta moitié éternelle ? - Oui, dit-elle, c'est un pauvre diable qui vit en Asie ; il ne pourra être réuni à moi que dans 175 ans (selon votre manière de compter). - Serez-vous réunis sur la terre ou dans un autre monde ? - Sur la terre. Mais écoute : je ne puis bien te décrire le bonheur des êtres ainsi réunis ; je vais prier Héloïse et Abailard de vouloir bien te renseigner. - Alors, monsieur, ces êtres heureux vinrent nous parler de ce bonheur indicible. “ A notre volonté, dirent-ils, deux ne font qu'un ; nous voyageons dans les espaces ; nous jouissons de tout ; nous nous aimons d'un amour sans fin, au-dessus duquel il ne peut y avoir que l'amour de Dieu et des êtres parfaits. Vos plus grandes joies ne valent pas un seul de nos regards, un seul de nos serrements de main. ”

« La pensée des moitiés éternelles me réjouit. Il me semble que Dieu, en créant l'humanité, l'a faite double, et qu'il a dit, en séparant les deux moitiés d'une même âme : Allez par les mondes et cherchez des incarnations. Si vous faites bien, le voyage sera court, et je vous permettrai de vous réunir ; s'il en est autrement, des siècles se passeront avant que vous jouissiez de cette félicité. Telle est, ce me semble, la cause première du mouvement instinctif qui porte l'humanité à chercher le bonheur ; bonheur qu'on ne comprend pas et qu'on ne se donne pas le temps de comprendre.

« Je désire ardemment, monsieur, être éclairé sur cette théorie des moitiés éternelles, et je serais heureux de trouver une explication à ce sujet dans un de vos prochains numéros... »

Abailard et Héloïse, que nous avons interrogés sur ce point, nous ont donné les réponses suivantes :

D. Les âmes ont-elles été créées doubles ? - R. Si elles avaient été créées doubles, simples elles seraient imparfaites.

D. Est-il possible que deux âmes puissent se réunir dans l'éternité et former un tout ? - R. Non.

D. Toi et ton Héloïse formiez-vous, dès l'origine, deux âmes bien distinctes ? - R. Oui.

D. Formez-vous encore, à ce moment, deux âmes distinctes ? - R. Oui, mais toujours unies.

D. Tous les hommes se trouvent-ils dans les mêmes conditions ? - R. Selon qu'ils sont plus ou moins parfaits.

D. Toutes les âmes sont-elles destinées à s'unir un jour avec une autre âme ? - R. Chaque Esprit a une tendance à chercher un autre Esprit qui lui soit conforme ; tu nommes cela sympathie.

D. Y a-t-il dans cette union une condition de sexe ? - R. Les âmes n'ont point de sexe.

Autant pour satisfaire au désir de notre abonné que pour notre propre instruction, nous avons adressé les questions suivantes à l'Esprit de saint Louis.

1. Les âmes qui doivent s'unir sont-elles prédestinées à cette union dès leur origine, et chacun de nous a-t-il quelque part dans l'univers *sa moitié* à laquelle il sera un jour fatalement réuni ? - R. Non. Il n'existe pas d'union particulière et fatale entre deux âmes. L'union existe entre tous les Esprits, mais à des degrés différents, selon le rang qu'ils occupent, c'est-à-dire selon la perfection qu'ils ont acquise : plus ils sont parfaits, plus ils sont unis. De la discorde naissent tous les maux des humains ; de la concorde résulte le bonheur complet.

2. Dans quel sens doit-on entendre le mot *moitié* dont certains Esprits se servent souvent pour désigner les Esprits sympathiques ? - R. L'expression est inexacte ; si un Esprit était la moitié d'un autre, séparé de celui-ci, il serait incomplet.

3. Deux Esprits parfaitement sympathiques, une fois réunis, le sont-ils pour l'éternité, ou bien peuvent-ils se séparer et s'unir à d'autres Esprits ? - R. Tous les Esprits sont unis entre eux ; je parle de ceux arrivés à la perfection. Dans les sphères inférieures, lorsqu'un Esprit s'élève, il n'est plus sympathique avec ceux qu'il a quittés.

4. Deux Esprits sympathiques sont-ils le complément l'un de l'autre, ou bien cette sympathie est-elle le résultat d'une identité parfaite ? - R. La sympathie qui attire un Esprit vers un autre est le résultat de la parfaite concordance de leurs penchants, de leurs instincts ; si l'un devait compléter l'autre, il perdrait son individualité.

5. L'identité nécessaire pour la sympathie parfaite ne consiste-t-elle que dans la similitude de pensées et de sentiments, ou bien encore dans l'uniformité des connaissances acquises ? - R. Dans l'égalité des degrés d'élévation.

6. Les Esprits qui ne sont pas sympathiques aujourd'hui peuvent-ils le devenir plus tard ? - R. Oui, tous le seront. Ainsi l'Esprit qui est aujourd'hui dans telle sphère inférieure, en se perfectionnant parviendra dans la sphère où réside tel autre. Leur rencontre aura lieu plus promptement,

si l'Esprit plus élevé, supportant mal les épreuves auxquelles il s'est soumis, est demeuré dans le même état.

7. Deux Esprits sympathiques peuvent-ils cesser de l'être ? - R. Certes, si l'un est paresseux.

Ces réponses résolvent parfaitement la question. La théorie des moitiés éternelles est une figure qui peint l'union de deux Esprits sympathiques ; c'est une expression usitée même dans le langage vulgaire, en parlant de deux époux, et qu'il ne faut point prendre à la lettre ; les Esprits qui s'en sont servis n'appartiennent assurément point à l'ordre le plus élevé ; la sphère de leurs idées est nécessairement bornée, et ils ont pu rendre leur pensée par les termes dont ils se seraient servis pendant leur vie corporelle. Il faut donc rejeter cette idée que deux Esprits créés l'un pour l'autre doivent un jour fatalement se réunir dans l'éternité, après avoir été séparés pendant un laps de temps plus ou moins long.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Mozart.

Un de nos abonnés nous communique les deux entretiens suivants qui ont eu lieu avec l'Esprit de Mozart. Nous ne savons ni où ni quand ces entretiens ont eu lieu ; nous ne connaissons ni les interrogateurs ni le médium ; nous y sommes donc complètement étranger. On remarquera malgré cela la concordance parfaite qui existe entre les réponses obtenues et celles qui ont été faites par d'autres Esprits sur divers points capitaux de la doctrine dans des circonstances tout autres, soit à nous soit à d'autres personnes, et que nous avons rapportées dans nos livraisons précédentes et dans le *Livre des Esprits*. Nous appelons sur cette similitude toute l'attention de nos lecteurs, qui en tireront telle conclusion qu'ils jugeront à propos. Ceux donc qui pourraient encore penser que les réponses à nos questions peuvent être le reflet de notre opinion personnelle verront par là si, en cette occasion, nous avons pu exercer une influence quelconque. Nous félicitons les personnes qui ont eu ces entretiens de la manière dont les questions sont posées. Malgré certains défauts qui décèlent l'inexpérience des interlocuteurs, elles sont en général formulées avec ordre, netteté et précision, et ne s'écartent point de la ligne sérieuse : c'est une condition essentielle pour obtenir de bonnes communications. Les Esprits élevés vont aux gens sérieux qui veulent s'éclairer de bonne foi ; les Esprits légers s'amusent avec les gens frivoles.

PREMIER ENTRETIEN.

1. Au nom de Dieu, Esprit de Mozart, es-tu là ? - R. Oui.

2. Pourquoi est-ce plutôt Mozart qu'un autre Esprit ? - R. C'est moi que vous évoquez : je viens.

3. Qu'est-ce qu'un médium ? - R. L'agent qui unit mon Esprit au tien.

4. Quelles sont les modifications tant physiologiques qu'animiques que subit à son insu le médium en entrant en action intermédiaire ? - R. Son corps ne ressent rien, mais son Esprit, en partie dégagé de la matière, est en communication avec le mien et m'unit à vous.

5. Que se passe-t-il en lui en ce moment ? - R. Rien pour le corps ; mais une partie de son Esprit est attirée vers moi ; je fais agir sa main par la puissance que mon Esprit exerce sur lui.

6. Ainsi l'individu médium entre alors en communication avec une individualité spirituelle autre que la sienne ? - R. Certainement ; toi aussi, sans être médium, tu es en rapport avec moi.

7. Quels sont les éléments qui concourent à la production de ce phénomène ? - R. Attraction des Esprits pour instruire les hommes ; lois d'électricité physique.

8. Quelles sont les conditions indispensables ? - R. C'est une faculté accordée par Dieu.

9. Quel est le principe déterminant ? - R. Je ne puis le dire.

10. Pourrais-tu nous en révéler les lois ? - R. Non, non, pas à présent ; plus tard vous saurez tout.

11. En quels termes positifs pourrait-on énoncer la formule synthétique de ce merveilleux phénomène ?- R. Lois inconnues qui ne pourraient être comprises par vous.

12. Le médium pourrait-il se mettre en rapport avec l'âme d'un vivant, et à quelles conditions ? - R. Facilement, si le vivant dort[10].

13. Qu'entends-tu par le mot *âme* ? - R. L'étincelle divine.

14. Et par Esprit ? - R. L'Esprit et l'âme sont une même chose.

15. L'âme, en tant qu'Esprit immortel, a-t-elle conscience de l'acte de la mort, et conscience d'elle-même ou du *moi* immédiatement après la mort ? - R. L'âme ne sait rien du passé et elle ne connaît l'avenir qu'après la mort du corps ; alors elle voit sa vie passée et ses dernières épreuves ; elle choisit sa nouvelle expiation pour une vie nouvelle et l'é-

[10] Si une personne vivante est évoquée dans l'état de veille, elle peut s'endormir au moment de l'évocation, ou tout au moins éprouver un engourdissement et une suspension des facultés sensitives ; mais très souvent l'évocation ne porte pas, surtout si elle n'est pas faite dans une intention sérieuse et bienveillante.

preuve qu'elle va subir ; aussi ne doit-on pas se plaindre de ce qu'on souffre sur terre, et on doit le supporter avec courage.

16. L'âme se trouve-t-elle après la mort détachée de tout élément, de tout lien terrestre ? - R. De tout élément, non ; elle a encore un fluide qui lui est propre, qu'elle puise dans l'atmosphère de sa planète, et qui représente l'apparence de sa dernière incarnation ; les liens terrestres ne lui sont plus rien.

17. Sait-elle d'où elle vient et où elle va ? - R. La question quinzième répond à cela.

18. N'emporte-t-elle rien avec elle d'ici-bas ? - R. Rien que le souvenir de ses bonnes actions, le regret de ses fautes, et le désir d'aller dans un monde meilleur.

19. Embrasse-t-elle d'un coup d'œil rétrospectif l'ensemble de sa vie passée ? - R. Oui, pour servir à sa vie future.

20. Entrevoit-elle le but de la vie terrestre et la signification ; le sens de cette vie, ainsi que l'importance de la carrière que nous y fournissons, par rapport à la vie future ? - R. Oui ; elle comprend le besoin d'épuration pour arriver à l'infini ; elle veut se purifier pour atteindre aux mondes bienheureux. Je suis heureux ; mais que ne suis-je déjà dans les mondes où l'on jouit de la vue de Dieu !

21. Existe-t-il dans la vie future une hiérarchie des Esprits, et quelle en est la loi ? - R. Oui : c'est le degré d'épuration qui la marque ; la bonté, les vertus sont les titres de gloire.

22. Est-ce l'intelligence en tant que puissance progressive qui y détermine la marche ascendante ? - R. Surtout les vertus : l'amour du prochain par-dessus tout.

23. Une hiérarchie des Esprits en ferait supposer une de résidence ; cette dernière existe-t-elle et sous quelle forme ? - R. L'intelligence, don de Dieu, est toujours la récompense des vertus : charité, amour du prochain. Les Esprits habitent différentes planètes selon leur degré de perfection : ils y jouissent de plus ou moins de bonheur.

24. Que faut-il entendre par Esprits supérieurs ? - R. Les Esprits purifiés.

25. Notre globe terrestre est-il le premier de ces degrés, le point de départ, ou venons-nous de plus bas ? - R. Il y a deux globes avant le vôtre, qui est un des moins parfaits.

26. Quel est le monde que tu habites ? Y es-tu heureux ? - R. Jupiter. J'y jouis d'un grand calme ; j'aime tous ceux qui m'entourent ; nous n'avons pas de haine.

27. Si tu as souvenir de la vie terrestre, tu dois te rappeler les époux

A… de Vienne ; les as-tu revus tous deux après ta mort, dans quel monde, et dans quelles conditions ? - R. Je ne sais où ils sont ; je ne puis te le dire. L'un est plus heureux que l'autre. Pourquoi m'en parles-tu ?

28. Tu peux, par un seul mot indicatif d'un fait capital de ta vie, et que tu ne peux avoir oublié, me fournir une preuve certaine de ce souvenir. Je t'adjure de dire ce mot. - R. Amour ; reconnaissance.

DEUXIEME ENTRETIEN.

L'interlocuteur n'est plus le même. On juge à la nature de la conversation que c'est un artiste musicien, heureux de s'entretenir avec un maître. Après diverses questions que nous croyons inutile de rapporter, Mozart dit :

1. Finissez-en avec les questions de G... : je causerai avec toi ; je te dirai ce que nous entendons par mélodie dans notre monde. Pourquoi ne m'as-tu pas évoqué plus tôt ? Je t'aurais répondu.

2. Qu'est-ce que la mélodie ? - R. C'est souvent pour toi un souvenir de la vie passée ; ton Esprit se rappelle ce qu'il a entrevu d'un monde meilleur. Dans la planète où je suis, Jupiter, la mélodie est partout, dans le murmure de l'eau, le bruit des feuilles, le *chant du vent* ; les fleurs bruissent et chantent ; tout rend des sons mélodieux. Sois bon ; gagne cette planète par tes vertus ; tu as bien choisi en chantant Dieu : la musique religieuse aide à l'élévation de l'âme. Que je voudrais pouvoir vous inspirer le désir de voir ce monde où l'on est si heureux ! On est plein de charité ; tout y est beau ! la nature si admirable ! Tout vous inspire le désir d'être avec Dieu. Courage ! courage ! Croyez bien à ma communication spirite : c'est bien moi qui suis là ; je jouis de pouvoir vous dire ce que nous éprouvons ; puissé-je vous inspirer assez l'amour du bien pour vous rendre dignes de cette récompense, qui n'est rien auprès des autres auxquelles j'aspire !

3. Notre musique est-elle la même dans les autres planètes ? - R. Non ; aucune musique ne peut vous donner une idée de la musique que nous avons ici ; c'est divin ! O bonheur ! mérite de jouir de pareilles harmonies : lutte ; courage ! Nous n'avons pas d'instruments ; ce sont les plantes, les oiseaux qui sont les choristes ; la pensée compose, et les auditeurs jouissent sans audition matérielle, sans le secours de la parole, et cela à une distance incommensurable. Dans les mondes supérieurs cela est encore plus sublime.

4. Quelle est la durée de la vie d'un Esprit incarné dans une autre planète que la nôtre ? - R. Courte dans les planètes inférieures ; plus longue dans les mondes comme celui où j'ai le bonheur d'être ; en moyenne, dans Jupiter, elle est de trois à cinq cents ans.

5. Y a-t-il un grand avantage à revenir habiter sur la terre ? - R. Non, à moins que d'y être en mission ; alors on avance.

6. Ne serait-on pas plus heureux de rester Esprit ? - R. Non, non ! on serait stationnaire ; on demande à être réincarné pour avancer vers Dieu.

7. Est-ce la première fois que je suis sur la terre ? - R. Non ; mais je ne puis te parler du passé de ton Esprit.

8. Pourrai-je te voir en rêve ? - R. Si Dieu le permet, je te ferai voir mon habitation en rêve, et tu t'en souviendras.

9. Où es-tu ici ? - R. Entre toi et ta fille, je vous vois ; je suis sous la forme que j'avais étant vivant.

10. Pourrai-je te voir ? - R. Oui ; crois et tu verras. Si vous aviez une plus grande foi, il nous serait permis de vous dire pourquoi ; ta profession même est un lien entre nous.

11. Comment es-tu entré ici ? - R. L'Esprit traverse tout.

12. Es-tu encore bien loin de Dieu ? - R. Oh ! oui !

13. Comprends-tu mieux que nous ce que c'est que l'éternité ? - R. Oui, oui, vous ne pouvez le comprendre ayant un corps.

14. Qu'entends-tu par l'univers ? A-t-il eu un commencement et aura-t-il une fin ? - R. L'univers, selon vous, est votre terre ! insensés ! L'univers n'a point eu de commencement et n'aura point de fin ; songez que c'est l'œuvre entière de Dieu ; l'univers, c'est l'infini.

15. Que dois-je faire pour être calmé ? - R. Ne t'inquiète pas tant de ton corps ; tu as l'Esprit porté au trouble ; résiste à cette tendance.

16. Qu'est-ce que ce trouble ? - R. Tu crains la mort.

17. Que faire pour ne pas la craindre ? - R. Croire en Dieu ; crois surtout que Dieu n'enlève pas toujours un père *utile* à sa famille.

18. Comment arriver à ce calme ? - R. Le vouloir.

19. Où puiser cette volonté ? - R. Distrais ta pensée de cela par le travail.

20. Que dois-je faire pour épurer mon talent ? - R. Tu peux m'évoquer ; j'ai obtenu la permission de t'inspirer.

21. Est-ce quand je travaillerai ? - R. Certes ! Quand tu voudras travailler je serai près de toi quelquefois.

22. Ecouteras-tu mon œuvre ? (une œuvre musicale de l'interrogateur). - R. Tu es le premier musicien qui m'évoque ; je viens à toi avec plaisir et j'écoute tes œuvres.

23. Comment se fait-il qu'on ne t'ait pas évoqué ? - R. J'ai été évoqué, mais pas par des musiciens.

24. Par qui ? - R. Par plusieurs dames et amateurs, à Marseille.

25. Pourquoi l'*Ave*… me touche-t-il aux larmes ? - R. Ton Esprit se

dégage et se joint à moi et à celui de Poryolise, qui m'a inspiré cette œuvre, mais j'ai oublié ce morceau.

26. Comment as-tu pu oublier la musique composée par toi ? - R. Celle que j'ai ici est si belle ! Comment se rappeler ce qui était tout matière !

27. Vois-tu ma mère ? - R. Elle est réincarnée sur terre.

28. Dans quel corps ? - R. Je ne puis rien en dire.

29. Et mon père ? - R. Il est errant pour aider au bien ; il fera progresser ta mère ; ils seront réincarnés ensemble, et ils seront heureux.

30. Vient-il me voir ? - R. Souvent ; tu lui dois des mouvements charitables.

31. Est-ce ma mère qui a demandé à être réincarnée ? - R. Oui ; elle en avait un grand désir pour monter par une nouvelle épreuve et entrer dans un monde supérieur à la Terre ; elle a déjà fait un pas immense.

32. Que veux-tu dire par ceci ? - R. Elle a résisté à toutes les tentations ; sa vie sur terre a été sublime à côté de son passé, qui était celui d'un Esprit inférieur ; aussi est-elle montée de plusieurs degrés.

33. Elle avait donc choisi une épreuve au-dessus de ses forces ? - R. Oui, c'est cela.

34. Quand je rêve que je la vois, est-ce bien elle que je vois ? - R. Oui, oui.

35. Si l'on avait évoqué Bichat le jour de l'érection de sa statue, aurait-il répondu ? y était-il ? - R. Il y était, et moi aussi.

36. Pourquoi y étais-tu ? - R. Avec plusieurs autres Esprits qui jouissent du bien, et qui sont heureux de voir que vous glorifiez ceux qui s'occupent de l'humanité souffrante.

37. Merci, Mozart ; adieu. - R. Croyez, croyez que je suis là... Je suis heureux... Croyez qu'il y a des mondes au-dessus de vous... Croyez en Dieu... Evoquez-moi plus souvent, et en compagnie de musiciens ; je serai heureux de vous instruire et de contribuer à votre amélioration, et de vous aider à monter vers Dieu. Evoquez-moi ; adieu.

L'Esprit et les héritiers.

Un de nos abonnés de la Haye (Hollande), nous communique le fait suivant qui s'est passé dans un cercle d'amis, s'occupant de manifestations spirites. Il prouve, ajoute-t-il, une fois de plus et sans aucune contestation possible, l'existence d'un élément intelligent et invisible, agissant individuellement, directement avec nous.

Les Esprits s'annoncent par les mouvements d'une lourde table et des

coups frappés. On demande leurs noms : ce sont feu M. et Mme G…, très fortunés pendant cette vie ; le mari, de qui venait la fortune, n'ayant pas d'enfants, il a déshérité ses proches parents en faveur de la famille de sa femme, morte peu de temps avant lui. Parmi les neuf personnes présentes à la séance, se trouvaient deux dames déshéritées, ainsi que le mari de l'une d'elles.

M. G… fut toujours un pauvre sire et le très humble serviteur de sa femme. Après la mort de celle-ci, sa famille s'installa dans sa maison pour le soigner. Le testament fut fait avec le certificat d'un médecin déclarant que le moribond jouissait de la plénitude de ses facultés.

Le mari de la dame déshéritée, que nous désignerons sous l'initiale R..., prit la parole en ces termes : « Comment ! vous osez vous présenter ici après le scandaleux testament que vous avez fait ! » Puis, s'emportant de plus en plus, il finit par leur dire des injures. Alors la table fit un saut et lança la lampe avec force à la tête de l'interlocuteur. Celui-ci leur fit des excuses sur ce premier mouvement de colère, et leur demanda ce qu'ils venaient faire ici. - R. Nous venons vous rendre compte des motifs de notre conduite. (Les réponses se faisaient par des coups frappés indiquant les lettres de l'alphabet.)

M. R..., connaissant l'ineptie du mari, lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à se retirer, et qu'il n'écouterait que sa femme.

L'Esprit de celle-ci dit alors que Mme R… et sa sœur étaient assez riches pour se passer de leur part de l'héritage ; que d'autres étaient des méchants, et que d'autres enfin devaient subir cette épreuve ; que par ces raisons cette fortune convenait mieux à sa propre famille. M. R… se contenta peu de ces explications et exhala sa colère en reproches injurieux. La table alors s'agite violemment, se cabre, frappe à grands coups sur le parquet, et renverse encore une fois la lampe sur M. R… Après s'être calmé, l'Esprit tâcha de persuader que depuis sa mort il avait appris que le testament avait été dicté par un Esprit supérieur. M. R… et ses dames, ne voulant pas poursuivre une contestation inutile, lui offrirent un pardon sincère. Aussitôt la table se lève du côté de M. R… et se pose doucement, et comme avec étreinte, contre sa poitrine ; les deux dames reçurent la même marque de gratitude ; la table avait une vibration très prononcée. La bonne intelligence étant rétablie, l'Esprit plaignit l'héritière actuelle, disant qu'elle finirait par devenir folle.

M. R… lui reprochait aussi, mais affectueusement, de n'avoir point fait de bien de son vivant avec une si grande fortune, ajoutant qu'elle n'était regrettée de personne. « Si, répondit l'Esprit, il y a une pauvre veuve demeurant dans la rue… qui pense encore souvent à moi, parce que je

lui ai donné quelquefois des aliments, des vêtements et du chauffage. »

L'Esprit n'ayant pas dit le nom de cette pauvre femme, un des assistants est allé à sa recherche et l'a trouvée à l'endroit indiqué ; et ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que depuis la mort de Mme G... elle avait changé de domicile ; c'est le dernier qui a été indiqué par l'Esprit.

Mort de Louis XI.

(Extrait du manuscrit dicté par Louis XI à Mademoiselle Ermance Dufaux.)

NOTA. - Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter aux observations que nous avons faites sur ces communications remarquables dans notre article du mois de mars dernier.

Ne me croyant pas assez de fermeté pour entendre prononcer le mot de mort, j'avais bien souvent recommandé à mes officiers de me dire seulement, lorsqu'ils me verraient en danger : « Parlez peu, » et que je saurais ce que cela signifierait. Lorsqu'il n'y eut plus d'espoir, Olivier le Daim me dit durement, en présence de François de Paule et de Coittier :

- Sire, il faut que nous nous acquittions de notre devoir. N'ayez plus d'espérance en ce saint homme ni en aucun autre, car c'en est fait de vous : pensez à votre conscience, il n'y a plus de remède.

A ces mots cruels, toute une révolution s'opéra en moi ; je n'étais plus le même homme, et je m'étonnai de moi. Le passé se déroula rapidement à mes yeux et les choses m'apparurent sous un aspect nouveau : je ne sais quoi d'étrange se passait en moi. Le dur regard d'Olivier le Daim, fixé sur mon visage, semblait m'interroger ; pour me soustraire à ce regard froidement inquisiteur, je répondis avec une apparente tranquillité :

- J'espère que Dieu m'aidera ; je ne suis peut-être pas, par aventure, si malade que vous le pensez.

Je dictai mes dernières volontés et j'envoyai près du jeune roi ceux qui m'entouraient encore. Je me trouvai seul avec mon confesseur, François de Paule, le Daim et Coittier. François me fit une touchante exhortation ; à chacune de ses paroles il me semblait que mes vices s'effacaient et que la nature reprenait son cours ; je me trouvai soulagé et je commençai à recouvrer un peu d'espoir en la clémence de Dieu.

Je reçus les derniers sacrements avec une piété ferme et résignée. Je répétais à chaque instant : « Notre Dame d'Embrun, ma bonne maîtresse, aidez-moi ! »

Le mardi 30 août, vers sept heures du soir, je tombai dans une nouvelle faiblesse ; tous ceux qui étaient présents, me croyant mort, se retirèrent. Olivier le Daim et Coittier, qui se sentaient chargés de l'exécration publique, restèrent près de mon lit, n'ayant pas d'autre asile.

Je recouvrai bientôt une entière connaissance. Je me relevai sur mon séant et je regardai autour de moi ; personne de ma famille n'était là ; pas une main amie ne cherchait la mienne, dans ce suprême moment, pour adoucir mon agonie par une dernière étreinte. A cette heure, mes enfants se réjouissaient peut-être, tandis que leur père se mourait. Personne ne pensa que le coupable pouvait encore avoir un cœur qui comprendrait le sien. Je cherchai à entendre un sanglot étouffé, et je n'entendis que les éclats de rire des deux misérables qui étaient près de moi.

Je vis, dans un coin de la chambre, ma levrette favorite qui se mourait de vieillesse ; mon cœur en tressaillit de joie, j'avais un ami, un être qui m'aimait.

Je lui fis signe de la main ; la levrette se traîna avec effort jusqu'au pied de mon lit et vint lécher ma main mourante. Olivier aperçut ce mouvement ; il se leva brusquement en jurant et frappa le malheureux chien avec un bâton jusqu'à ce qu'il eût expiré ; mon seul ami me jeta, en mourant, un long et douloureux regard.

Olivier me repoussa violemment dans mon lit ; je me laissai retomber et je rendis à Dieu mon âme coupable.

Variétés.

Le faux Home.

On lisait, il y a peu de temps, dans les journaux de Lyon, l'annonce suivante, placardée également sur les murs de la ville :

« M. Hume, le célèbre médium américain, qui a eu l'honneur de faire ses expériences devant S. M. l'Empereur, donnera, à partir de jeudi 1° avril, sur le grand théâtre de Lyon, des séances de spiritualisme. Il produira des apparitions, etc., etc. Des sièges seront disposés sur le théâtre pour MM. les médecins et les savants, afin qu'ils puissent s'assurer que rien n'est préparé. Les séances seront variées par les expériences de la célèbre voyante, Mme…, somnambule extralucide, qui reproduira tour à tour

tous les sentiments au gré des spectateurs. Prix des Places : 5 fr. les premières, 3 fr. les deuxièmes. »

Les antagonistes de M. Home (quelques-uns écrivent Hume) n'ont eu garde de manquer cette occasion de le tourner en ridicule. Dans leur ardent désir de trouver à mordre, ils ont accueilli cette grossière mystification avec un empressement qui témoigne peu en faveur de leur jugement, et encore moins de leur respect pour la vérité, car, avant de jeter la pierre à quelqu'un, il faut au moins s'assurer si elle ne portera pas à faux ; mais la passion est aveugle, elle ne raisonne pas et souvent se fourvoie elle-même en voulant nuire aux autres. « Voilà donc, se sont-ils écriés avec jubilation, cet homme si vanté réduit à monter sur les planches et à donner des séances à tant la place ! » Et leurs journaux d'accréditer le fait sans plus d'examen. Leur joie, malheureusement pour eux, n'a pas été de longue durée. On s'est empressé de nous écrire de Lyon pour avoir des renseignements qui pussent aider à démasquer la fraude, et cela n'a pas été difficile, grâce surtout au zèle des nombreux adhérents que le Spiritisme compte dans cette ville. Dès que le directeur des théâtres a su à qui il avait affaire, il a immédiatement adressé aux journaux la lettre suivante : « Monsieur le rédacteur, je m'empresse de vous annoncer que la séance indiquée pour jeudi 1° avril, au grand théâtre, n'aura pas lieu. J'ai cru céder la salle à M. Home et non à M. Lambert Laroche, dit Hume. Les personnes qui ont pris à l'avance des loges ou stalles pourront se présenter au bureau pour retirer leur argent. »

De son côté, le susdit Lambert Laroche (natif de Langres), interpellé sur son identité, a cru devoir répondre dans les termes suivants, que nous reproduisons dans leur intégrité, ne voulant point qu'il puisse nous accuser de la moindre altération.

« Vous m'avez soumis diversse extre de vos correspondance de Paris, desquellesil résulterez que un M. Home qui donne des séancedans quelque salon de la capitalle se trouve en ce moment en Itali etne peut par conséquent se trouvair à Lyon. Monsieur gignore 1° la connaissance de ce M. Home, 2° je nessait quellais son talent 3° je nais jamais rien nue de commun à veque ce M. Home, 4° jait tavaillez et tavaille sout mon nom de gaire qui est Hume et dont je vous justi par les article de journaux étrangers et français que je vous est soumis 5° je voyage à vecque deux sugais mon genre d'experriance consiste en spiritualisme ou évocation vision, et en un mot reproduction des idais du spectateur par un sugais, ma cepécialité est d'opere par c'est procedere sur les personnes étrangere comme on la pue le voir dans les journaux je vien despagne et d'afrique. Seci M. le rédacteur vous démontre que je n'ais poin voulu prendre le nom de ce prétendu Home que vous dites en réputation, le min est sufisant connu par sa grande notoriété et par les expérience que je produi. Agreez M. le redacteur mes salutation empressait. »

Nous croyons inutile de dire si M. Lambert Laroche a quitté Lyon avec les honneurs de la guerre ; il ira sans doute ailleurs chercher des dupes plus faciles. Nous n'ajouterons qu'un mot pour exprimer notre regret de voir avec quelle déplorable avidité certaines gens qui se disent sérieux accueillent tout ce qui peut servir leur animosité. Le Spiritisme est trop accrédité aujourd'hui pour avoir rien à craindre de la jonglerie ; il n'est pas plus rabaissé par les charlatans que ne l'est la véritable science médicale par les docteurs de carrefours ; il rencontre partout, mais surtout parmi les gens éclairés, de zélés et nombreux défenseurs qui savent braver la raillerie. L'affaire de Lyon, loin de lui nuire, ne peut que servir à sa propagation en appelant l'attention des indécis sur la réalité. Qui sait même si elle n'a pas été provoquée dans ce but par une puissance supérieure ? Qui peut se flatter de sonder les voies de la Providence ? Quant aux adversaires quand même, permis à eux de rire, mais non de calomnier ; quelques années encore et nous verrons qui aura le dernier mot. S'il est logique de douter de ce que l'on ne connaît pas, il est toujours imprudent de s'inscrire en faux contre les idées nouvelles, qui peuvent tôt ou tard donner un humiliant démenti à notre perspicacité : l'histoire est là pour le prouver. Ceux qui, dans leur orgueil, prennent en pitié les adeptes de la doctrine spirite sont-ils donc si haut qu'ils le croient ? Ces Esprits, qu'ils raillent, prescrivent de faire le bien et défendent d'en vouloir même à ses ennemis ; ils nous disent qu'on s'abaisse par le désir du mal. Quel est donc le plus élevé de ce lui qui cherche à faire le mal, ou de celui qui ne renferme en son cœur ni haine, ni rancune ?

M. Home est de retour à Paris depuis peu ; mais il doit en partir incessamment pour l'Ecosse et de là se rendre à Saint-Pétersbourg.

L'Indépendant de la Charente-Inférieure citait, au mois de mars dernier, le fait suivant qui se serait passé à l'hôpital civil de Saintes :

« On raconte les histoires les plus merveilleuses, et on ne parle d'autre chose en ville, depuis huit jours, que des bruits singuliers qui, toutes les nuits, imitent tantôt le trot d'un cheval, tantôt la marche d'un chien ou d'un chat. Des bouteilles placées sur une cheminée sont lancées à l'autre bout de la chambre. Un paquet de chiffons a été trouvé, un matin, tordu en mille nœuds, qu'il a été impossible de dénouer. Un papier sur lequel on avait écrit : « Que veux-tu ? Que demandes-tu ? » a été laissé, un soir, sur une cheminée ; le lendemain matin, la réponse était inscrite, mais en caractères inconnus et indéchiffrables. Des allumettes placées sur une table de nuit disparaissent comme par enchantement ; enfin, tous les objets changent de place et sont dispersés dans tous les coins. Ces sortilèges ne s'accomplissent jamais que dans l'obscurité de la nuit. Aussitôt qu'une lumière paraît, tout rentre dans le silence ; l'éteint-on, les bruits recommencent aussitôt. C'est un Esprit ami des ténèbres. Plusieurs personnes, des ecclésiastiques, d'anciens militaires, ont couché dans

cette chambre ensorcelée, et il leur a été impossible de rien découvrir ni de se rendre compte de ce qu'ils entendaient.

« Un homme de service à l'hôpital, soupçonné d'être l'auteur de ces espiègleries, vient d'être renvoyé. Mais on assure qu'il n'est pas le coupable et qu'il en a, au contraire, été maintes fois la victime lui-même.

« Il paraît qu'il y a plus d'un mois que ce manège a commencé. On a été longtemps sans en rien dire, chacun se méfiant de ses sens et craignant de se faire moquer de soi. Ce n'est que depuis quelques jours qu'on a commencé à en parler. »

REMARQUE. - Nous n'avons pas encore eu le temps de nous assurer de l'authenticité des faits ci-dessus ; nous ne les donnons donc que sous toute réserve ; nous ferons seulement observer que, s'ils sont controuvés, ils n'en sont pas moins *possibles* et ne présentent rien de plus extraordinaire que beaucoup d'autres du même genre et qui sont parfaitement constatés.

Société parisienne des Etudes spirites,

FONDÉE A PARIS LE 1° AVRIL 1858

et autorisée par arrêté de M. le Préfet de police, sur l'avis de S. Exc. M. le Ministre de l'intérieur et de la sûreté générale, en date du 13 avril 1858.

L'extension pour ainsi dire universelle que prennent chaque jour les croyances spirites faisait vivement désirer la création d'un centre régulier d'observations ; cette lacune vient d'être remplie. La Société, dont nous sommes heureux d'annoncer la formation, composée exclusivement de personnes sérieuses, exemptes de prévention, et animées du désir sincère de s'éclairer, a compté, dès le début, parmi ses adhérents, des hommes éminents par le savoir et leur position sociale. Elle est appelée, nous en sommes convaincu, à rendre d'incontestables services par la constatation de la vérité. Son règlement organique lui assure l'homogénéité sans laquelle il n'y a pas de vitalité possible ; il est basé sur l'expérience des hommes et des choses et sur la connaissance des conditions nécessaires aux observations qui font l'objet de ses recherches. Les étrangers qui s'intéressent à la doctrine spirite trouveront ainsi, en venant à Paris, un centre auquel ils pourront s'adresser pour se renseigner, et où ils pourront communiquer leurs propres observations[11].

ALLAN KARDEC.

[11] Pour tous les renseignements relatifs à la société, s'adresser à M. ALLAN KARDEC, rue Sainte-Anne, n° 59, de 3 à 5 heures ; ou à M. LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, n° 31, au Palais-Royal.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Théorie des Manifestations physiques.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se rapporter au premier article que nous avons publié sur ce sujet ; celui-ci, en étant la continuation, serait peu intelligible si l'on n'en avait pas le commencement présent à la pensée.

Les explications que nous avons données des manifestations physiques sont, comme nous l'avons dit, fondées sur l'observation et une déduction logique des faits : nous avons conclu d'après ce que nous vu. Maintenant comment s'opèrent, dans la matière éthérée, les modifications qui vont la rendre perceptible et tangible ? Nous allons d'abord laisser parler les Esprits que nous avons interrogés à ce sujet, nous y ajouterons nos propres remarques. Les réponses suivantes nous ont été données par l'Esprit de saint Louis ; elles concordent avec ce que d'autres nous avaient dit précédemment.

1. Comment un Esprit peut-il apparaître avec la solidité d'un corps vivant ? - *Il combine une partie du fluide universel avec le fluide que dégage le médium propre à cet effet.* Ce fluide revêt à sa volonté la forme qu'il désire, mais généralement cette forme est impalpable.

2. Quelle est la nature de ce fluide ? - R. Fluide, c'est tout dire.

3. Ce fluide est-il matériel ? - R. Semi-matériel.

4. Est-ce ce fluide qui compose le périsprit ? - R. *Oui*, c'est la liaison de l'Esprit à la matière.

5. Ce fluide est-il celui qui donne la vie, le principe vital ? - R. Toujours lui ; j'ai dit liaison.

6. Ce fluide est-il une émanation de la Divinité ? - R. Non.

7. Est-ce une création de la Divinité ? - R. Oui ; tout est créé, excepté Dieu lui-même.

8. Le fluide universel a-t-il quelque rapport avec le fluide électrique dont nous connaissons les effets ? - R. Oui, c'est son élément.

9. La substance éthérée qui se trouve entre les planètes est-elle le fluide universel dont il est question ? - R. Il entoure les mondes : sans le principe vital, nul ne vivrait. Si un homme s'élevait au-delà, de l'enveloppe fluidique qui environne les globes, il périrait, car le principe vital se retirerait de lui pour rejoindre la masse. Ce fluide vous anime, c'est lui que vous respirez.

10. Ce fluide est-il le même dans tous les globes ? - R. C'est le même principe, mais plus ou moins éthéré, selon la nature des globes ; le vôtre est un des plus matériels.

11. Puisque c'est ce fluide qui compose le périsprit, il paraît y être dans une sorte d'état de condensation qui le rapproche jusqu'à un certain point de la matière ? - R. Oui, jusqu'à un certain point, car il n'en a pas les propriétés ; il est plus ou moins condensé, selon les mondes.

12. Sont-ce les Esprits solidifiés qui enlèvent une table ? - R. Cette question n'amènera pas encore ce que vous désirez. Lorsqu'une table se meut sous vos mains, l'Esprit que votre Esprit évoque va puiser dans le fluide universel de quoi animer cette table d'une vie factice. Les Esprits qui produisent ces sortes d'effets sont toujours des Esprits inférieurs qui ne sont pas encore entièrement dégagés de leur fluide ou périsprit. La table étant ainsi préparée à leur gré (au gré des Esprits frappeurs), l'Esprit l'attire et la meut sous l'influence de son propre fluide dégagé par sa volonté. Lorsque la masse qu'il veut soulever ou mouvoir est trop pesante pour lui, il appelle à son aide des Esprits qui se trouvent dans les mêmes conditions que lui. Je crois m'être expliqué assez clairement pour me faire comprendre.

13. Les Esprits qu'il appelle à son aide lui sont-ils inférieurs ? - R. Egaux, presque toujours ; souvent ils viennent d'eux-mêmes.

14. Nous comprenons que les Esprits supérieurs ne s'occupent pas de choses qui sont au-dessous d'eux ; mais nous demandons si, en raison de ce qu'ils sont dématérialisés, ils auraient la puissance de le faire s'ils en avaient la volonté ? - R. Ils ont la force morale comme les autres ont la force physique ; quand ils ont besoin de cette force, ils se servent de ceux qui la possèdent. Ne vous a-t-on pas dit qu'ils se servent des Esprits inférieurs comme vous le faites de portefaix ?

15. D'où vient la puissance spéciale de M. Home ? - R. De son organisation.

16. Qu'a-t-elle de particulier ? - R. Cette question n'est pas précise.

17. Nous demandons s'il s'agit de son organisation physique ou morale ? - R. J'ai dit organisation.

18. Parmi les personnes présentes, en est-il qui puissent avoir la même faculté que M. Home ? - R. Elles l'ont à quelque degré. N'est-il pas un de vous qui ait fait mouvoir une table ?

19. Lorsqu'une personne fait mouvoir un objet, est-ce toujours par le concours d'un Esprit étranger, ou bien l'action peut-elle provenir du médium seul ? - R Quelque fois l'Esprit du médium peut agir seul, mais le plus souvent c'est avec l'aide des Esprits évoqués ; cela est facile à reconnaître.

20. Comment se fait-il que les Esprits apparaissent avec les vêtements qu'ils avaient sur la terre ? - R. Ils n'en ont souvent que l'apparence. D'ailleurs, que de phénomènes n'avez-vous pas parmi vous sans solution ! Comment se fait-il que le vent, qui est impalpable, renverse et brise l'arbre composé de matière solide ?

21. Qu'entendez-vous en disant que ces vêtements ne sont qu'une apparence ? - R. Au toucher on ne sent rien.

22. Si nous avons bien compris ce que vous nous avez dit, le principe vital réside dans le fluide universel ; l'Esprit puise dans ce fluide l'enveloppe semi-matérielle qui constitue son périsprit, et c'est par le moyen de ce fluide qu'il agit sur la matière inerte. Est-ce bien cela ? - R. Oui ; c'est-à-dire qu'il anime la matière d'une espèce de vie factice ; la matière s'anime de la vie animale. La table qui se meut sous vos mains vit et souffre comme l'animal ; elle obéit d'elle-même à l'être intelligent. Ce n'est pas lui qui la dirige comme l'homme fait d'un fardeau ; lorsque la table s'enlève, ce n'est pas l'Esprit qui la soulève, c'est la table animée qui obéit à l'Esprit intelligent.

23. Puisque le fluide universel est la source de la vie, est-il en même temps la source de l'intelligence ? - R. Non ; le fluide n'anime que la matière.

Cette théorie des manifestations physiques offre plusieurs points de contact avec celle que nous avons donnée, mais elle en diffère aussi sous certains rapports. De l'une et de l'autre il ressort ce point capital que le fluide universel, dans lequel réside le principe de la vie, est l'agent principal de ces manifestations, et que cet agent reçoit son impulsion de l'Esprit, que celui-ci soit incarné ou errant. Ce fluide condensé constitue le périsprit ou enveloppe semi-matérielle de l'esprit. Dans l'état d'incarnation, ce périsprit est uni à la matière du corps ; dans l'état d'erraticité, il est libre. Or, deux questions se présentent ici : celle de l'apparition des Esprits, et celle du mouvement imprimé aux corps solides.

A l'égard de la première, nous dirons que, dans l'état normal, la matière éthérée du périsprit échappe à la perception de nos organes ; l'âme seule peut la voir, soit en rêve, soit en somnambulisme, soit même dans le demi-sommeil, en un mot toutes les fois qu'il y a suspension totale ou partielle de l'activité des sens. Quand l'Esprit est incarné, la substance du périsprit est plus ou moins intimement liée à la matière du corps, plus ou moins adhérente, si l'on peut s'exprimer ainsi. Chez certaines personnes, il y a en quelque sorte émanation de ce fluide par suite de leur organisation, et c'est là, à proprement parler, ce qui constitue les médiums à influences physiques. Ce fluide émané du corps se combine, selon des lois qui nous sont inconnues, avec celui qui forme l'enveloppe semi-matérielle d'un Esprit étranger. Il en résulte une modification, une sorte de réaction moléculaire qui en change momentanément les propriétés, au point de le rendre visible, et dans quelques cas tangible. Cet effet peut se produire avec ou sans le concours de la volonté du médium ; c'est ce qui distingue les médiums naturels des médiums facultatifs. L'émission du fluide peut être plus ou moins abondante : de là les médiums plus ou moins puissants ; elle n'est point permanente, ce qui explique l'intermittence de la puissance. Si l'on tient compte enfin du degré d'affinité qui peut exister entre le fluide du médium et celui de tel ou tel Esprit, on concevra que son action peut s'exercer sur les uns et non sur les autres.

Ce que nous venons de dire s'applique évidemment aussi à la puissance médianimique concernant le mouvement des corps solides ; reste à savoir comment s'opère ce mouvement. Selon les réponses que nous avons rapportées ci-dessus, la question se présente sous un jour tout nouveau ; ainsi, quand un objet est mis en mouvement, enlevé ou lancé en l'air, ce ne serait point l'Esprit qui le saisit, le pousse ou le soulève, comme nous le ferions avec la main ; il le *sature*, pour ainsi dire, de son fluide par sa combinaison avec celui du médium, et l'objet, ainsi momentanément vivifié, agit comme le ferait un être vivant, avec cette différence que, n'ayant pas de volonté propre, il suit l'impulsion de la volonté de l'Esprit, et cette volonté peut être celle de l'Esprit du médium, tout aussi bien que celle d'un Esprit étranger, et quelquefois de tous les deux, agissant de concert, selon qu'ils sont ou non sympathiques. La sympathie ou l'antipathie qui peut exister entre le médium et les Esprits qui s'occupent de ces effets matériels explique pourquoi tous ne sont pas aptes à les provoquer.

Puisque le fluide vital, poussé en quelque sorte par l'Esprit, donne une vie factice et momentanée aux corps inertes, que le périsprit n'est autre chose que ce même fluide vital, il s'ensuit que lorsque l'Esprit est incarné, c'est lui qui donne la vie au corps, au moyen de son périsprit ; il y reste

uni tant que l'organisation le permet ; quand il se retire, le corps meurt. Maintenant si, au lieu d'une table, on taille le bois en statue, et qu'on agisse sur cette statue comme sur une table, on aura une statue qui se remuera, qui frappera, qui répondra par ses mouvements et ses coups ; on aura, en un mot, une statue momentanément animée d'une vie artificielle. Quelle lumière cette théorie ne jette-t-elle pas sur une foule de phénomènes jusqu'alors inexpliqué ! que d'allégories et d'effets mystérieux n'explique-t-elle pas ! C'est toute une philosophie.

L'Esprit frappeur de Bergzabern.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Nous extrayons les passages suivants d'une nouvelle brochure allemande, publiée en 1853, par M. Blanck, rédacteur du journal de Bergzabern, sur l'Esprit frappeur dont nous avons parlé dans notre numéro du mois de mai. Les phénomènes extraordinaires qui y sont relatés, et dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute, prouvent que nous n'avons rien à envier, sous ce rapport, à l'Amérique. On remarquera dans ce récit le soin minutieux avec lequel les faits ont été observés. Il serait à désirer qu'on apportât toujours, en pareil cas, la même attention et la même prudence. On sait aujourd'hui que les phénomènes de ce genre ne sont point le résultat d'un état pathologique, mais ils dénotent toujours chez ceux en qui ils se manifestent une excessive sensibilité facile à surexciter. L'état pathologique n'est point la cause efficiente, mais il peut être consécutif. La manie de l'expérimentation, dans les cas analogues, a plus d'une fois causé des accidents graves qui n'auraient point eu lieu si l'on eût laissé la nature à elle-même. On trouvera dans notre *Instruction pratique sur les manifestations spirites*, les conseils nécessaires à cet effet. Nous suivons M. Blanck dans son compte rendu.

« Les lecteurs de notre brochure intitulée *les Esprits frappeurs* ont vu que les manifestations de Philippine Senger ont un caractère énigmatique et extraordinaire. Nous avons raconté ces faits merveilleux depuis leur début jusqu'au moment où l'enfant fut conduite au médecin royal du canton. Maintenant nous allons examiner ce qui s'est passé depuis jusqu'à ce jour.

Lorsque l'enfant quitta la demeure du docteur Bentner pour entrer à la maison paternelle, le frappement et le grattement recommencèrent chez le père Senger ; jusqu'à cette heure, et même depuis la guérison complète

de la jeune fille, les manifestations ont été plus marquées, et ont changé de nature[12]. Dans ce mois de novembre (1852), l'Esprit commença à siffler ; ensuite on entendit un bruit comparable à celui de la roue d'une brouette tournant sur son axe sec et rouillé ; mais le plus extraordinaire de tout, c'est sans contredit le bouleversement des meubles dans la chambre de Philippine, désordre qui dura pendant quinze jours. Une courte description des lieux me paraît nécessaire. Cette chambre a environ 18 pieds de long sur 8 de large ; on y arrive par la chambre commune. La porte qui fait communiquer ces deux pièces s'ouvre à droite. Le lit de l'enfant était placé à droite ; au milieu une armoire, et dans le coin de gauche la table de travail de Senger, dans laquelle sont pratiquées deux cavités circulaires, fermées par des couvercles.

Le soir où commença le remue-ménage, madame Senger et sa fille aînée Francisque étaient assises dans la première chambre, près d'une table, et occupées à écosser des haricots ; tout à coup un petit rouet lancé de la chambre à coucher tomba près d'elles. Elles en furent d'autant plus effrayées qu'elles savaient que personne autre que Philippine, alors plongée dans le sommeil, ne se trouvait dans la chambre ; de plus, le rouet avait été lancé du côté gauche, tandis qu'il se trouvait sur le rayon d'un petit meuble placé à droite. S'il fût parti du lit, il aurait dû rencontrer la porte et s'y arrêter ; il demeurait donc évident que l'enfant n'était pour rien dans ce fait. Pendant que la famille Senger exprimait sa surprise sur cet événement, quelque chose tomba de la table sur le sol : c'était un morceau de drap qui, auparavant, trempait dans une cuvette pleine d'eau. A côté du rouet gisait aussi une tête de pipe, l'autre moitié était restée sur la table. Ce qui rendait la chose encore plus incompréhensible, c'est que la porte de l'armoire où était le rouet avant d'être lancé se trouvait fermée, que l'eau de la cuvette n'était point agitée, et qu'aucune goutte n'avait été répandue sur la table. Tout à coup l'enfant, toujours endormie, crie de son lit : *Père, va-t'en, il jette ! Sortez ! il vous jetterait aussi*. Ils obéirent à cette injonction ; à peine furent-ils dans la première chambre que la tête de pipe y fut lancée avec une grande force, sans pourtant qu'elle se brisât. Une règle dont Philippine se servait à l'école prit le même chemin. Le père, la mère et leur fille aînée se regardaient avec effroi, et, comme ils réfléchissaient au parti à prendre, un long rabot de Senger et un très gros morceau de bois furent lancés de son établi dans l'autre chambre. Sur la table de travail, les couvercles étaient à

[12] Nous aurons occasion de parler de l'indisposition de cette enfant ; mais puisqu'après sa guérison les mêmes effets se sont produits, c'est une preuve évidente qu'ils étaient indépendants de son état de santé.

leur place, et malgré cela les objets qu'ils recouvraient avaient pareillement été jetés au loin. Le même soir, les oreillers du lit furent lancés sur une armoire et la couverture contre la porte.

Un autre jour, on avait mis aux pieds de l'enfant, sous la couverture, un fer à repasser du poids de six livres environ ; bientôt il fut jeté dans la première pièce ; la poignée en était enlevée, et on la retrouva sur une chaise de la chambre à coucher.

Nous fûmes témoins que des chaises placées à trois pieds du lit environ furent renversées, et des fenêtres ouvertes, bien qu'elles fussent fermées auparavant, et cela à peine nous avions tourné le dos pour rentrer dans la première pièce. Une autre fois, deux chaises furent transportées sur le lit, sans déranger la couverture. Le 7 octobre, on avait solidement fermé la fenêtre et tendu devant un drap blanc. Dès que nous eûmes quitté la chambre, on frappa à coups redoublés et avec tant de violence, que tout en fut ébranlé, et que des gens qui passaient dans la rue s'enfuirent épouvantés. On accourut dans la chambre : la fenêtre était ouverte, le drap jeté sur la petite armoire à côté, la couverture du lit et les oreillers par terre, les chaises culbutées, et l'enfant dans le lit, protégée par sa seule chemise. Pendant quatorze jours la femme Senger ne fut occupée qu'à réparer le lit.

Une fois on avait laissé un harmonica sur un siège : des sons se firent entendre ; étant entré précipitamment dans la chambre, on trouva, comme toujours, l'enfant tranquille dans son lit ; l'instrument était sur la chaise, mais ne vibrait plus. Un soir, le père Senger sortait de la chambre de sa fille quand il reçut dans le dos le coussin d'un siège. Une autre fois, c'est une paire de vieilles pantoufles, des souliers qui étaient sous le lit, des sabots, qui viennent à sa rencontre. Maintes fois aussi la chandelle allumée, placée sur la table de travail, fut soufflée. Les coups et le grattement alternaient avec cette démonstration du mobilier. Le lit semblait être mis en mouvement par une main invisible. Au commandement de : « *Balancez le lit* », ou « *Bercez l'enfant* », le lit allait et venait, en long et en large, avec bruit ; au commandement de : « *Halte !* » il s'arrêtait. Nous pouvons affirmer, nous qui avons vu, que quatre hommes s'assirent sur le lit, et même s'y suspendirent, sans pouvoir arrêter le mouvement ; ils étaient soulevés avec le meuble. Au bout de quatorze jours le bouleversement du mobilier cessa, et à ces manifestations en succédèrent d'autres.

Le 26 octobre au soir, se trouvaient entre autres personnes, dans la chambre, MM. Louis Soëhnée, licencié en droit, le capitaine Simon, tous deux de Wissembourg, ainsi que M. Sievert, de Bergzabern. Philippine

Senger était à ce moment plongée dans le sommeil magnétique[13]. M. Sievert présenta à celle-ci un papier renfermant des cheveux, pour voir ce qu'elle en ferait. Elle ouvrit le papier, sans cependant mettre les cheveux à découvert, les appliqua sur ses paupières closes, puis les éloigna, comme pour les examiner à distance et dit : « Je voudrais bien savoir ce que contient ce papier… Ce sont des cheveux d'une dame que je ne connais pas… Si elle veut venir, qu'elle vienne… Je ne puis pas l'inviter, je ne la connais pas. » Aux questions que lui adressa M. Sievert, elle ne répondit pas ; mais ayant placé le papier dans le creux de sa main, qu'elle étendait et retournait, il y resta suspendu. Elle le plaça ensuite au bout de l'index et fit décrire à sa main pendant assez longtemps un demi-cercle, en disant : « Ne tombe pas », et le papier resta au bout du doigt ; puis, au commandement de : « Maintenant tombe », il se détacha sans qu'elle fît le moindre mouvement pour déterminer la chute. Soudain, se tournant du côté du mur, elle dit : « A présent, je veux t'attacher au mur » ; elle y appliqua le papier, qui y resta fixé environ 5 à 6 minutes, après quoi elle l'enleva. Un examen minutieux du papier et du mur n'y fit découvrir aucune cause d'adhérence. Nous croyons devoir faire remarquer que la chambre était parfaitement éclairée, ce qui nous permit de nous rendre un compte exact de toutes ces particularités.

Le lendemain soir on lui donna d'autres objets : des clefs, des pièces de monnaie, des porte-cigares, des montres, des anneaux d'or et d'argent ; et tous, sans exception, restaient suspendus à sa main. On a remarqué que l'argent y adhérait plus que les autres matières, car on eut de la peine à en enlever les pièces de monnaie, et cette opération lui causait de la douleur. Un des faits les plus curieux en ce genre est le suivant : Le samedi 11 novembre, un officier qui était présent lui donna son sabre avec le ceinturon, et le tout, qui pesait 4 livres, d'après constatation, resta suspendu au doigt médium en se balançant assez longtemps. Ce qui n'est pas moins singulier, c'est que tous les objets, quelle qu'en fût la matière, restaient également suspendus. Cette propriété magnétique se communiquait par le simple contact des mains aux personnes susceptibles de la transmission du fluide ; nous en avons eu plusieurs exemples.

Un capitaine, M. le chevalier de Zentner, en garnison à cette époque à Bergzabern, témoin de ces phénomènes, eut l'idée de mettre une boussole près de l'enfant, pour en observer les variations. Au premier essai, l'ai-

---

[13] Une somnambule de Paris avait été mise en rapport avec la jeune Philippine, et, depuis lors, celle-ci tombait elle-même spontanément en somnambulisme. Il s'est passé à cette occasion des faits remarquables que nous rapporterons une autre fois. (*Note du traducteur*.)

guille dévia de 15 degrés, mais aux suivants elle resta immobile, quoique l'enfant eût la boîte dans une main et la caressât de l'autre. Cette expérience nous a prouvé que ces phénomènes ne sauraient s'expliquer par l'action du fluide minéral, d'autant moins que l'attraction magnétique ne s'exerce pas sur tous les corps indifféremment.

D'habitude, lorsque la petite somnambule se disposait à commencer ses séances, elle appelait dans la chambre toutes les personnes qui se trouvaient là. Elle disait simplement : « *Venez ! venez !* » ou bien « *Donnez ! donnez !* » Souvent elle n'était tranquille que lorsque tout le monde, sans exception, était près de son lit. Elle demandait alors avec empressement et impatience un objet quelconque ; à peine le lui avait-on donné, qu'il s'attachait à ses doigts. Il arrivait fréquemment que dix, douze personnes et plus étaient présentes, et que chacune d'elles lui remettait plusieurs objets. Pendant la séance elle ne souffrait pas qu'on lui en reprît aucun ; elle paraissait surtout tenir aux montres ; elle les ouvrait avec une grande adresse, examinait le mouvement, les refermait, puis les plaçait près d'elle pour examiner autre chose. A là fin, elle rendait à chacun ce qu'on lui avait confié ; elle examinait les objets les yeux fermés, et jamais ne se trompait de propriétaire. Si quelqu'un tendait la main pour prendre ce qui ne lui appartenait pas, elle le repoussait. Comment expliquer cette distribution multiple à un si grand nombre de personnes sans erreur ? On essayerait en vain de le faire soi-même les yeux ouverts. La séance terminée et les étrangers partis, les coups et le grattement, momentanément interrompus, recommençaient. Il faut ajouter que l'enfant ne voulait pas que personne se tînt au pied de son lit près de l'armoire, ce qui laissait entre les deux meubles un espace d'environ un pied. Si quelqu'un s'y mettait, elle le renvoyait du geste. S'y refusait-on, elle montrait une grande inquiétude et ordonnait par des gestes impérieux de quitter la place. Une fois elle engagea les assistants à ne jamais se tenir à l'endroit défendu, parce qu'elle ne voulait pas, dit-elle, qu'il arrivât malheur à quelqu'un. Cet avertissement était si positif, que nul à l'avenir ne l'oublia.

A quelque temps de là, au frappement et au grattement se joignit un bourdonnement que l'on peut comparer au son produit par une grosse corde de basse ; un certain sifflement se mêlait à ce bourdonnement. Quelqu'un demandait-il une marche ou une danse, son désir était satisfait : le musicien invisible se montrait fort complaisant. A l'aide du grattement, il appelle nominativement les gens de la maison ou les étrangers présents ; ceux-ci comprennent facilement à qui il s'adresse. A l'appel par le grattement, la personne désignée répond *oui*, pour donner à entendre qu'elle sait qu'il s'agit d'elle : alors il exécute à son intention un morceau

de musique qui donne parfois lieu à des scènes plaisantes. Si une autre personne que celle appelée répondait *oui*, le gratteur faisait comprendre par un *non* exprimé à sa manière qu'il n'avait rien à lui dire pour le moment. C'est le soir du 10 novembre que ces faits se sont produits pour la première fois, et ils ont continué à se manifester jusqu'à ce jour.

Voici maintenant comment l'Esprit frappeur s'y prenait pour désigner les personnes. Depuis plusieurs nuits, on avait remarqué qu'aux diverses invitations de faire telle ou telle chose il répondait par un coup sec ou par un grattement prolongé. Aussitôt que le coup sec était donné, le frappeur commençait à exécuter ce qu'on désirait de lui ; quand, au contraire, il grattait, il ne satisfaisait pas à la demande. Un médecin eut alors l'idée de prendre pour un *oui* le premier bruit, et le second pour un *non*, et depuis lors cette interprétation a toujours été confirmée. On remarqua aussi que par une série de grattements plus ou moins forts l'Esprit exigeait certaines choses des personnes présentes. A force d'attention, et en remarquant la manière dont le bruit se produisait, on put comprendre l'intention du frappeur. Ainsi, par exemple, le père Senger a raconté que le matin, au point du jour, il entendait des bruits modulés d'une certaine façon ; sans y attacher d'abord aucun sens, il remarqua qu'ils ne cessaient que lorsqu'il était hors du lit, d'où il comprit qu'ils signifiaient : « *Lève-toi.* » C'est ainsi que peu à peu on se familiarisa avec ce langage, et qu'à certains signes les personnes désignées purent se reconnaître.

Arriva l'anniversaire du jour où l'Esprit frappeur s'était manifesté pour la première fois ; des changements nombreux s'opérèrent dans l'état de Philippine Senger. Les coups, le grattement et le bourdonnement continuèrent, mais à toutes ces manifestations se joignit un cri particulier, qui ressemblait tantôt à celui d'une oie, tantôt à celui d'un perroquet ou de tout autre gros oiseau ; en même temps on entendit une sorte de picotement contre le mur, semblable au bruit que ferait un oiseau en becquetant. A cette époque, Philippine Senger parlait beaucoup pendant son sommeil, et paraissait surtout préoccupée d'un certain animal, qui ressemblait à un perroquet, se tenant au pied du lit, criant et donnant des coups de bec contre le mur. Sur le désir d'entendre crier le perroquet, celui-ci jetait des cris perçants. On posa diverses questions auxquelles il fut répondu par des cris du même genre ; plusieurs personnes lui commandèrent de dire : *Kakatoès*, et l'on entendit très distinctement le mot *Kakatoès* comme s'il eût été prononcé par l'oiseau lui-même. Nous passerons sous silence les faits les moins intéressants, et nous nous bornerons à rapporter ce qu'il y eut de plus remarquable sous le rapport des changements survenus dans l'état corporel de la jeune fille.

Quelque temps avant Noël, les manifestations se renouvelèrent avec plus d'énergie ; les coups et le grattement devinrent plus violents et durèrent plus longtemps. Philippine, plus agitée que de coutume, demandait souvent à ne plus coucher dans son lit, mais dans celui de ses parents ; elle se roulait dans le sien en criant : « Je ne peux plus rester ici ; je vais étouffer : ils vont me loger dans le mur ; au secours ! » Et son calme ne revenait que lorsqu'on l'avait transportée dans l'autre lit. A peine s'y trouvait-elle, que des coups très forts se faisaient entendre d'en haut ; ils semblaient partir du grenier, comme si un charpentier eût frappé sur les poutres ; ils étaient même quelquefois si vigoureux, que la maison en était ébranlée, que les fenêtres vibraient, et que les personnes présentes sentaient le sol trembler sous leurs pieds ; des coups semblables étaient également frappés contre le mur, près du lit. Aux questions posées, les mêmes coups répondaient comme d'habitude, alternant toujours avec le grattement. Les faits suivants, non moins curieux, se sont maintes fois reproduits.

Lorsque tout bruit avait cessé et que la jeune fille reposait tranquillement dans son petit lit, on la vit souvent se prosterner tout à coup et joindre les mains tout en ayant les yeux fermés ; puis elle tournait la tête de tous côtés, tantôt à droite, tantôt à gauche, comme si quelque chose d'extraordinaire eût attiré son attention. Un sourire aimable courait alors sur ses lèvres ; on eût dit qu'elle s'adressait à quelqu'un ; elle tendait les mains, et à ce geste on comprenait qu'elle serrait celles de quelques amis ou connaissances. On la vit aussi, après de semblables scènes, reprendre sa première attitude suppliante, joindre de nouveau les mains, courber la tête jusqu'à toucher la couverture, puis se redresser et verser des larmes. Elle soupirait alors et paraissait prier avec une grande ferveur. Dans ces moments, sa figure était transformée ; elle était pâle et avait l'expression d'une femme de 24 à 25 ans. Cet état durait souvent plus d'une demi-heure, état pendant lequel elle ne prononça que des *ah ! ah !* Les coups, le grattement, le bourdonnement et les cris cessaient jusqu'au moment du réveil ; alors le frappeur se faisait entendre de nouveau, cherchant l'exécution d'airs gais propres à dissiper l'impression pénible produite sur l'assistance. Au réveil, l'enfant était très abattue ; elle pouvait à peine lever les bras, et les objets qu'on lui présentait ne restaient plus suspendus à ses doigts.

Curieux de connaître ce qu'elle avait éprouvé, on l'interrogea plusieurs fois. Ce n'est que sur des instances réitérées quelle se décida à dire qu'elle avait vu conduire et crucifier le Christ sur le Golgotha ; que la douleur des saintes femmes prosternées au pied de la croix et le crucifiement avaient produit sur elle une impression qu'elle ne pouvait rendre. Elle avait vu aussi une foule de femmes et de jeunes vierges en robes noires, et des jeunes

gens en longues robes blanches parcourir processionnellement les rues d'une belle ville, et enfin elle s'était trouvée transportée dans une vaste église, où elle avait assisté à un service funèbre.

En peu de temps l'état de Philippine Senger changea de façon à donner des inquiétudes sur sa santé, car à l'état de veille elle divaguait et rêvait tout haut ; elle ne reconnaissait ni son père, ni sa mère, ni sa sœur, ni aucune autre personne, et cet état vint encore s'aggraver d'une surdité complète qui persista pendant quinze jours. Nous ne pouvons passer sous silence ce qui eut lieu durant ce laps de temps.

La surdité de Philippine se manifesta de midi à trois heures, et elle-même déclara quelle resterait sourde pendant un certain temps et qu'elle tomberait malade. Ce qu'il y a de singulier, c'est que parfois elle recouvrait l'ouïe pendant une demi-heure, ce dont elle se montrait heureuse. Elle prédisait elle-même le moment où la surdité devait la prendre et la quitter. Une fois, entre autres, elle annonça que le soir, à huit heures et demie, elle entendrait clairement pendant une demi-heure ; en effet, à l'heure dite, l'ouïe était revenue, et cela dura jusqu'à neuf heures.

Pendant sa surdité ses traits étaient changés ; son visage prenait une expression de stupidité qu'il perdait aussitôt qu'elle était rentrée dans son état normal. Rien alors ne faisait impression sur elle ; elle se tenait assise, regardant les personnes présentes d'un œil fixe et sans les reconnaître. On ne pouvait se faire comprendre que par des signes auxquels le plus souvent elle ne répondait pas, se bornant à fixer les yeux sur celui qui lui adressait la parole. Une fois elle saisit tout à coup par le bras une des personnes présentes et lui dit en la poussant : *Qui es-tu donc ?* Dans cette situation, elle restait quelquefois plus d'une heure et demie immobile sur son lit. Ses yeux étaient à demi ouverts et arrêtés sur un point quelconque ; de temps à autre on les voyait se tourner à droite et à gauche, puis revenir au même endroit. Toute sensibilité paraissait alors émoussée en elle ; son pouls battait à peine, et lorsqu'on lui plaçait une lumière devant les yeux, elle ne faisait aucun mouvement : on l'eût dit morte.

Il arriva pendant sa surdité qu'un soir, étant couchée, elle demanda une ardoise et de la craie, puis elle écrivit : « A onze heures je dirai quelque chose, mais j'exige qu'on se tienne tranquille et silencieux. » Après ces mots elle ajouta cinq signes qui ressemblaient à de l'écriture latine, mais qu'aucun des assistants ne put déchiffrer. On écrivit sur l'ardoise qu'on ne comprenait pas ces signes. En réponse à cette observation, elle écrivit : « N'est-ce pas que vous ne pouvez pas lire ! » Et plus bas : « Ce n'est pas de l'allemand, c'est une langue étrangère. » Ensuite ayant retourné l'ardoise, elle écrivit sur l'autre côté : « Francisque (sa sœur aînée) s'assiéra à cette

table et écrira ce que je lui dicterai. » Elle accompagna ces mots de cinq signes semblables aux premiers, et rendit l'ardoise. Remarquant que ces signes n'étaient pas encore compris, elle redemanda l'ardoise et ajouta : « Ce sont des ordres particuliers. »

Un peu avant onze heures, elle dit : « Tenez-vous tranquilles, que tout le monde s'assoie et prête attention ! » et au coup de onze heures, elle se renversa sur son lit et tomba dans son sommeil magnétique ordinaire. Quelques instants après elle se mit à parler, ce qui dura sans discontinuer pendant une demi-heure. Entre autres choses, elle déclara que dans le courant de l'année il se produirait des faits que personne ne pourrait comprendre, et que toutes les tentatives faites pour les expliquer resteraient infructueuses.

Pendant la surdité de la jeune Senger, le bouleversement du mobilier, l'ouverture inexpliquée des fenêtres, l'extinction des lumières placées sur la table de travail, se renouvelèrent plusieurs fois. Il arriva un soir que deux bonnets accrochés à un portemanteau de la chambre à coucher furent lancés sur la table de l'autre chambre, et renversèrent une tasse pleine de lait, qui se répandit à terre. Les coups frappés contre le lit étaient si violents, que ce meuble en était déplacé ; quelquefois même il était dérangé avec fracas sans que les coups se fissent entendre.

Comme il y avait encore des gens incrédules, ou qui attribuaient ces singularités à un jeu de l'enfant, qui, selon eux, frappait ou grattait avec ses pieds ou ses mains, bien que les faits eussent été constatés par plus de cent témoins, et qu'il fût avéré que la jeune fille avait les bras étendus sur la couverture pendant que les bruits se produisaient, le capitaine Zentner imagina un moyen de les convaincre. Il fit apporter de la caserne deux couvertures très épaisses qu'on mit l'une sur l'autre, et dont on enveloppa les matelas et les draps de lit ; elles étaient à longs poils, de telle sorte qu'il était impossible d'y produire le moindre bruit par le frottement. Philippine, vêtue d'une simple chemise et d'une camisole de nuit, fut mise sur ces couvertures ; à peine placée, le grattement et les coups eurent lieu comme auparavant, tantôt contre le bois du lit, tantôt contre l'armoire voisine, selon le désir qui était exprimé.

Il arrive souvent que, lorsque quelqu'un fredonne ou siffle un air quelconque, le frappeur l'accompagne, et les sons que l'on perçoit semblent provenir de deux, trois ou quatre instruments : on entend gratter, frapper, siffler et gronder en même temps, suivant le rythme de l'air chanté. Souvent aussi le frappeur demande à l'un des assistants de chanter une chanson ; il le désigne par le procédé que nous connaissons, et, quand celui-ci a compris que c'est à lui que l'Esprit s'adresse, il lui demande à son tour s'il

doit chanter tel ou tel air ; il lui est répondu par *oui* ou par *non*. L'air indiqué étant chanté, un accompagnement de bourdonnements et de sifflements se fait entendre parfaitement en mesure. Après un air joyeux, l'Esprit demandait souvent l'air : *Grand Dieu, nous te louons*, ou la chanson de Napoléon I°. Si on lui disait de jouer tout seul cette dernière chanson ou toute autre, il la faisait entendre depuis le commencement jusqu'à la fin.

Les choses allèrent ainsi dans la maison de Senger, soit le jour, soit la nuit, pendant le sommeil ou dans l'état de veille de l'enfant, jusqu'au 4 mars 1853, époque à laquelle les manifestations entrèrent dans une autre phase. Ce jour fut marqué par un fait plus extraordinaire encore que les précédents. »

(La suite au prochain numéro.)

Remarque. - Nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré sans doute de l'étendue que nous avons donnée à ces curieux détails, et nous pensons qu'ils en liront la suite avec non moins d'intérêt. Nous ferons remarquer que ces faits ne nous viennent pas des contrées transatlantiques, dont la distance est un grand argument pour certains sceptiques quand même ; ils ne viennent même pas d'outre-Rhin, car c'est sur nos frontières qu'ils se sont passés, et presque sous nos yeux, puisqu'ils ont à peine six ans de date.

Philippine Senger était, comme on le voit, un médium naturel très complexe ; outre l'influence qu'elle exerçait sur les phénomènes bien connus des bruits et des mouvements, elle était somnambule extatique. Elle conversait avec des êtres incorporels qu'elle voyait ; elle voyait en même temps les assistants, et leur adressait la parole, mais ne leur répondait pas toujours, ce qui prouve qu'à certains moments elle était isolée. Pour ceux qui connaissent les effets de l'émancipation de l'âme, les visions que nous avons rapportées n'ont rien qui ne puisse aisément s'expliquer ; il est probable que, dans ces moments d'extase, l'Esprit de l'enfant se trouvait transporté dans quelque contrée lointaine, où il assistait, peut-être en souvenir, à une cérémonie religieuse. On peut s'étonner de la mémoire qu'il en gardait au réveil, mais ce fait n'est point insolite ; du reste, on peut remarquer que le souvenir était confus, et qu'il fallait insister beaucoup pour le provoquer.

Si l'on observe attentivement ce qui se passait pendant la surdité, on y reconnaîtra sans peine un état cataleptique. Puisque cette surdité n'était que temporaire, il est évident qu'elle ne tenait point à l'altération des organes de l'ouïe. Il en est de même de l'oblitération momentanée des facultés mentales, oblitération qui n'avait rien de pathologique, puisque, à un ins-

tant donné, tout rentrait dans l'état normal. Cette sorte de stupidité apparente tenait à un dégagement plus complet de l'âme, dont les excursions se faisaient avec plus de liberté, et ne laissaient aux sens que la vie organique. Qu'on juge donc de l'effet désastreux qu'eût pu produire un traitement thérapeutique en pareille circonstance ! Des phénomènes du même genre peuvent se produire à chaque instant ; nous ne saurions, dans ce cas, recommander trop de circonspection ; une imprudence peut compromettre la santé et même la vie.

La Paresse.

Dissertation morale dictée par saint Louis à Mademoiselle Ermance Dufaux.

(5 mai 1858.)

I.

Un homme sortit de grand matin et s'en alla sur la place publique pour louer des ouvriers. Or, il y vit deux hommes du peuple qui étaient assis, les bras croisés. Il vint à l'un d'eux et l'aborda en lui disant : « Que fais-tu là ? » et celui-ci ayant répondu : « Je n'ai point d'ouvrage, » celui qui cherchait des ouvriers lui dit : « Prends ta bêche, et va-t'en dans mon champ, sur le versant de la colline où souffle le vent du sud ; tu couperas la bruyère, et tu remueras le sol jusqu'à ce que la nuit soit venue ; la tâche est rude, mais tu auras un bon salaire. » Et l'homme du peuple chargea sa bêche sur son épaule en le remerciant dans son cœur.

L'autre ouvrier ayant entendu cela, se leva de sa place et s'approcha en disant : « Maître, laissez-moi aussi aller travailler à votre champ ; » et le maître leur ayant dit à tous les deux de le suivre, marcha le premier pour leur montrer le chemin. Puis, lorsqu'ils furent arrivés sur le penchant de la colline, il divisa l'ouvrage en deux parts et s'en alla.

Dès qu'il fut parti, le dernier des ouvriers qu'il avait engagés mit premièrement le feu aux bruyères du lot qui lui était échu en partage, et il laboura la terre avec le fer de sa bêche. La sueur ruisselait de son front sous l'ardeur du soleil. L'autre l'imita d'abord en murmurant, mais il se lassa bientôt de son travail, et, fichant sa bêche dans le sol, il s'assit auprès, regardant faire son compagnon.

Or, le maître du champ vint vers le soir, et examina l'ouvrage qui était fait, et ayant appelé à lui l'ouvrier diligent, il le complimenta en lui disant : « Tu as bien travaillé ; voici ton salaire, » et lui donna une pièce d'argent

en le congédiant. L'autre ouvrier s'approcha aussi et réclama le prix de sa journée ; mais le maître lui dit : « Méchant ouvrier, mon pain n'apaisera pas ta faim, car tu as laissé en friche la partie de mon champ que je t'avais confiée ; il n'est pas juste que celui qui n'a rien fait soit récompensé comme celui qui a bien travaillé. » Et il le renvoya sans lui rien donner.

II.

Je vous le dis, la force n'a pas été donnée à l'homme et l'intelligence à son esprit pour qu'il consume ses jours dans l'oisiveté, mais pour qu'il soit utile à ses semblables. Or, celui-là dont les mains sont inoccupées et l'esprit oisif sera puni, et il devra recommencer sa tâche.

Je vous le dis en vérité, sa vie sera jetée de côté comme une chose qui n'est bonne à rien lorsque son temps sera accompli ; comprenez ceci par une comparaison. Lequel d'entre vous, s'il a dans son verger un arbre qui ne produit point de fruits, ne dit à son serviteur : « Coupez cet arbre et jetez-le au feu, car ses branches sont stériles ? » Or, de même que cet arbre sera coupé pour sa stérilité, la vie du paresseux sera mise au rebut, parce qu'elle aura été stérile en bonnes œuvres.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

M. Morisson, monomane.

Un journal anglais donnait, au mois de mars dernier, la notice suivante sur M. Morisson, qui vient de mourir en Angleterre laissant une fortune de cent millions de Francs. Il était, dit ce journal, pendant les deux dernières années de sa vie, en proie à une singulière monomanie. Il s'imaginait qu'il était réduit à une pauvreté extrême et devait gagner son pain quotidien par un travail manuel. Sa famille et ses amis avaient reconnu qu'il était inutile de chercher à le détromper ; il était pauvre, il n'avait pas un shilling, il lui fallait travailler pour vivre : c'était sa conviction. On lui mettait donc une bêche en main chaque matin, et on l'envoyait travailler dans ses jardins. On retournait bientôt le chercher, sa tâche était censée finie ; on lui payait alors un modeste salaire pour son travail, et il était content ; son esprit était tranquillisé, sa manie satisfaite. Il eût été le plus malheureux des hommes si on eût cherché à le contrarier.

1. Je prie Dieu tout-puissant de permettre à l'Esprit de Morisson, qui vient de mourir en Angleterre en laissant une fortune considérable, de se communiquer à nous. - R. Il est là.

2. Vous rappelez-vous l'état dans lequel vous étiez pendant les deux dernières années de votre existence corporelle ? - R. Il est toujours le même.

3. Après votre mort, votre Esprit s'est-il ressenti de l'aberration de vos facultés pendant votre vie ? - R. Oui. - Saint Louis complète la réponse en disant spontanément : L'Esprit dégagé du corps se ressent quelque temps de la compression de ses liens.

4. Ainsi, une fois mort, votre Esprit n'a donc pas immédiatement recouvré la plénitude de ses facultés ? - R. Non.

5. Où êtes-vous maintenant ? - R. Derrière Ermance.

6. Etes-vous heureux ou malheureux ? - R. Il me manque quelque chose... Je ne sais quoi... Je cherche... Oui, je souffre.

7. Pourquoi souffrez-vous ? - R. Il souffre du bien qu'il n'a pas fait. (Saint Louis.)

8. D'où vous venait cette manie de vous croire pauvre avec une aussi grande fortune ? - R. Je l'étais ; le vrai riche est celui qui n'a pas de besoins.

9. D'où vous venait surtout cette idée qu'il vous fallait travailler pour vivre ? - R. J'étais fou ; je le suis encore.

10. D'où vous était venue cette folie ? - R. Qu'importe ! j'avais choisi cette expiation.

11. Quelle était la source de votre fortune ? - R. Que t'importe ?

12. Cependant l'invention que vous avez faite n'avait-elle pas pour but de soulager l'humanité ? - R. Et de m'enrichir.

13. Quel usage faisiez-vous de votre fortune quand vous jouissiez de toute votre raison ? - R. Rien ; je le crois : j'en jouissais.

14. Pourquoi Dieu vous avait-il accordé la fortune, puisque vous ne deviez pas en faire un usage utile pour les autres ? - R. J'avais choisi l'épreuve.

15. Celui qui jouit d'une fortune acquise par son travail n'est-il pas plus excusable d'y tenir que celui qui est né au sein de l'opulence et n'a jamais connu le besoin ? - R. Moins. - Saint Louis ajoute : Celui-là connaît la douleur qu'il ne soulage pas.

16. Vous rappelez-vous l'existence qui a précédé celle que vous venez de quitter ? - R. Oui.

17. Qu'étiez-vous alors ? - R. Un ouvrier.

18. Vous nous avez dit que vous êtes malheureux ; voyez-vous un terme à votre souffrance ? - R. Non. - Saint Louis ajoute : Il est trop tôt.

19. De qui cela dépend-il ? - R. De moi. Celui qui est là me l'a dit.

20. Connaissez-vous celui qui est là ? - R. Vous le nommez Louis.

21. Savez-vous ce qu'il a été en France dans le XIII° siècle ? - R. Non... Je le connais par vous... Merci, pour ce qu'il m'a appris.

22. Croyez-vous à une nouvelle existence corporelle ? - R. Oui.

23. Si vous devez renaître à la vie corporelle, de qui dépendre la position sociale que vous aurez ? - R. De moi, je crois. J'ai tant de fois choisi que cela ne peut dépendre que de moi.

Remarque. - Ces mots : *J'ai tant de fois choisi*, sont caractéristiques. Son état actuel prouve que, malgré ses nombreuses existences, il a peu progressé, et que c'est toujours à recommencer pour lui.

24. Quelle position sociale choisiriez-vous si vous pouviez recommencer ? - R. Basse ; on marche plus sûrement ; on n'est chargé que de soi.

25. (A Saint Louis.) N'y a-t-il pas un sentiment d'égoïsme dans le choix d'une position inférieure où l'on ne doit être chargé que de soi ? - R. Nulle part on n'est chargé que de soi ; l'homme répond de ceux qui l'entourent, non seulement des âmes dont l'éducation lui est confiée, mais même encore des autres : l'exemple fait tout le mal.

26. (A Morisson.) Nous vous remercions d'avoir bien voulu répondre à nos questions, et nous prions Dieu de vous donner la force de supporter de nouvelles épreuves. - R. Vous m'avez soulagé ; j'ai appris.

Remarque. - On reconnaît aisément dans les réponses ci-dessus l'état moral de cet Esprit ; elles sont brèves, et, quand elles ne sont pas monosyllabiques, elles ont quelque chose de sombre et de vague : un fou mélancolique ne parlerait pas autrement. Cette persistance de l'aberration des idées après la mort est un fait remarquable, mais qui n'est pas constant, ou qui présente quelquefois un tout autre caractère. Nous aurons occasion d'en citer plusieurs exemples, ayant été à même d'étudier les différents genres de folie.

Le Suicidé de la Samaritaine.

Les journaux ont dernièrement rapporté le fait suivant : « Hier (7 avril 1858) vers les sept heures du soir, un homme d'une cinquantaine d'années, et vêtu convenablement, se présenta dans l'établissement de la Samaritaine et se fit préparer un bain. Le garçon de service s'étonnant, après un intervalle de deux heures, que cet individu n'appelât pas, se décida à entrer dans son cabinet pour voir s'il n'était pas indisposé. Il fut alors témoin d'un hideux spectacle : ce malheureux s'était coupé la gorge avec un rasoir, et tout son sang s'était mêlé à l'eau de la baignoire. L'identité n'ayant pu être établie, on a transporté le cadavre à la Morgue. »

Nous avons pensé que nous pourrions puiser un enseignement utile à notre instruction dans un entretien avec l'Esprit de cet homme. Nous l'avons donc évoqué le 13 avril, par conséquent six jours seulement après sa mort.

1. Je prie Dieu tout-puissant de permettre à l'Esprit de l'individu qui s'est suicidé le 7 avril 1858, dans les bains de la Samaritaine, de se communiquer à nous. - R. Attends… (Après quelques secondes :) Il est là.

Remarque. - Pour comprendre cette réponse, il faut savoir qu'il y a généralement, dans toutes les réunions régulières, un Esprit familier : celui du médium ou de la famille, qui est toujours présent sans qu'on l'appelle. C'est lui qui fait venir ceux qu'on évoque, et, selon qu'il est plus ou moins élevé, sert lui-même de messager ou donne des ordres aux Esprits qui lui sont inférieurs. Lorsque nos réunions ont pour interprète Mlle Ermance Dufaux, c'est toujours l'Esprit de saint Louis qui veut bien y assister d'office ; c'est lui qui a fait la réponse ci-dessus.

2. Où êtes-vous maintenant ? - R. Je ne sais… Dites-le-moi, où je suis.

3. Vous êtes rue de Valois (Palais-Royal), n° 35, dans une assemblée de personnes qui s'occupent d'études spirites, et qui sont bienveillantes pour vous. - R. Dites-moi si je vis… J'étouffe dans le cercueil.

4. Qui vous a engagé à venir à nous ? - R. Je me suis senti soulagé.

5. Quel est le motif qui vous a porté à vous suicider ? - R. Suis-je mort ?… Non pas… J'habite mon corps… Vous ne savez pas combien je souffre !… J'étouffe !… Qu'une main compatissante essaye de m'achever !

Remarque. Son âme, quoique séparée du corps, est encore complètement plongée dans ce que l'on pourrait appeler le tourbillon de la matière corporelle ; les idées terrestres sont encore vivaces ; il ne croit pas être mort.

6. Pourquoi n'avez-vous laissé aucune trace qui pût vous faire reconnaître ? - R. Je suis abandonné ; j'ai fui la souffrance pour trouver la torture.

7. Avez-vous maintenant les mêmes motifs de rester inconnu ? - R. Oui ; ne mettez pas un fer rouge dans la blessure qui saigne.

8. Voudriez-vous nous dire votre nom, votre âge, votre profession, votre domicile ? - R. Non... A tout : non...

9. Aviez-vous une famille, une femme, des enfants ? - R. J'étais abandonné ; nul être ne m'aimait.

10. Qu'aviez-vous fait pour n'être aimé de personne ? - R. Combien le sont comme moi !... Un homme peut être abandonné au milieu de sa famille, quand aucun cœur ne l'aime.

11. Au moment d'accomplir votre suicide, n'avez-vous éprouvé aucune hésitation ? - R. J'avais soif de la mort… j'attendais le repos.

12. Comment la pensée de l'avenir ne vous a-t-elle pas fait renoncer à votre projet ? - R. Je n'y croyais plus ; j'étais sans espérance. L'avenir, c'est l'espoir.

13. Quelles réflexions avez-vous faites au moment où vous avez senti la vie s'éteindre en vous ? - R. Je n'ai pas réfléchi ; j'ai senti... Mais ma vie n'est pas éteinte... mon âme est liée à mon corps... je ne suis pas mort, cependant je sens les vers qui me rongent.

14. Quel sentiment avez-vous éprouvé au moment où la mort a été complète ? - R. L'est-elle ?

15. Le moment où la vie s'éteignait en vous a-t-il été douloureux ? - R. Moins douloureux qu'après. Le corps seul a souffert. - Saint Louis continue : L'Esprit se déchargeait d'un fardeau qui l'accablait ; il ressentait la volupté de la douleur. (A Saint Louis.) Cet état est-il toujours la suite du suicide ? - R. Oui ; l'Esprit du suicidé est lié à son corps jusqu'au terme de sa vie. La mort naturelle est l'affaiblissement de la vie : le suicide la brise tout entière.

16. Cet état est-il le même dans toute mort accidentelle indépendante de la volonté, et qui abrège la durée naturelle de la vie ? - R. Non. Qu'entendez-vous par le suicide ? L'Esprit n'est coupable que de ses œuvres.

Remarque. Nous avions préparé une série de questions que nous nous proposions d'adresser à l'Esprit de cet homme sur sa nouvelle existence ; en présence de ses réponses, elles devenaient sans objet ; il était évident pour nous qu'il n'avait nulle conscience de sa situation ; sa souffrance est la seule chose qu'il ait pu nous dépeindre.

Ce doute de la mort est très ordinaire chez les personnes décédées depuis peu, et surtout chez celles qui, pendant leur vie, n'ont pas élevé leur âme au-dessus de la matière. C'est un phénomène bizarre au premier abord, mais qui s'explique très naturellement. Si à un individu mis en somnambulisme pour la première fois on demande s'il dort, il répond presque toujours *non*, et sa réponse est logique : c'est l'interrogateur qui pose mal la question en se servant d'un terme impropre. L'idée de sommeil, dans notre langue usuelle, est liée à celle de la suspension de toutes nos facultés sensitives ; or, le somnambule, qui pense et qui voit, qui a conscience de sa liberté morale, ne croit pas dormir, et en effet il ne dort pas, dans l'acception vulgaire du mot. C'est pourquoi il répond *non* jusqu'à ce qu'il soit familiarisé avec cette nouvelle manière d'entendre la chose. Il en est de même chez l'homme qui vient de mourir ; pour lui la mort c'était le néant ; or, comme le somnambule, il voit, il sent, il parle ; donc pour lui il n'est pas mort, et il le dit jusqu'à ce qu'il ait acquis l'intuition de son nouvel état.

Confessions de Louis XI.

(Extrait de la vie de Louis XI, dictée par lui-même à Mademoiselle Ermance Dufaux.)

(*Voir les numéros de mars et mai* 1858.)

Empoisonnement du duc de Guyenne.

(…) Je m'occupai ensuite de la Guyenne. Odet d'Aidies, seigneur de Lescun, qui s'était brouillé avec moi, faisait faire les préparatifs de la guerre avec une merveilleuse activité. Ce n'était qu'avec peine qu'il entretenait l'ardeur belliqueuse de mon frère (le duc de Guyenne). Il avait à combattre un redoutable adversaire dans l'esprit de mon frère ; C'était madame de Thouars, la maîtresse de Charles (le duc de Guyenne).

Cette femme ne cherchait qu'à profiter de l'empire qu'elle avait sur le jeune duc pour le détourner de la guerre, n'ignorant pas qu'elle avait pour objet le mariage de son amant. Ses ennemis secrets avaient affecté de louer en sa présence la beauté et les brillantes qualités de la fiancée : c'en fut assez pour lui persuader que sa disgrâce était certaine si cette princesse épousait le duc de Guyenne. Certaine de la passion de mon frère, elle eut recours aux larmes, aux prières et à toutes les extravagances d'une femme perdue en pareil cas. Le faible Charles céda et fit part à Lescun de ses nouvelles résolutions. Celui-ci prévint aussitôt le duc de Bretagne et les intéressés : ils s'alarmèrent et firent des représentations à mon frère, mais elles ne firent que replonger celui-ci dans ses irrésolutions.

Cependant la favorite parvint, non sans peine, à le dissuader de nouveau de la guerre et du mariage ; dès lors, sa mort fut résolue par tous les princes. De crainte que mon frère ne l'attribuât à Lescun, dont il connaissait l'antipathie pour madame de Thouars, ils se décidèrent à gagner Jean Faure Duversois, moine bénédictin, confesseur de mon frère et abbé de Saint-Jean d'Angély.

Cet homme était un des partisans les plus enthousiastes de madame de Thouars, et personne n'ignorait la haine qu'il portait à Lescun, dont il enviait l'influence politique. Il n'était pas probable que mon frère lui attribuât jamais la mort de sa maîtresse, ce prêtre étant l'un des favoris en lesquels il avait le plus de confiance. Ce n'était que la soif des grandeurs qui l'attachait à la favorite, aussi se laissa-t-il corrompre sans peine.

Depuis longtemps j'avais tenté de séduire l'abbé ; il avait toujours repoussé mes offres, de manière, toutefois, à me laisser l'espérance de parvenir à ce but.

Il vit facilement dans quelle position il se mettait en rendant aux princes le service qu'ils attendaient de lui ; il savait qu'il n'en coûtait pas aux grands pour se débarrasser d'un complice. D'un autre côté, il connaissait l'inconstance de mon frère et craignait d'en être victime.

Pour concilier sa sûreté avec ses intérêts, il se détermina à sacrifier son jeune maître. En prenant ce parti, il avait autant de chance de succès que de non-réussite. Pour les princes, la mort du jeune duc de Guyenne devait être le résultat d'une méprise ou d'un incident imprévu. La mort de la favorite, quand même on eût pu l'imputer au duc de Bretagne et à ses coïntéressés, eût passé inaperçue, pour ainsi dire, puisque personne n'eût pu découvrir les motifs qui lui donnaient une importance réelle sous le point de vue politique.

En admettant qu'on pût les accuser de celle de mon frère, ils se trouvaient dans les plus grands périls, car il eût été de mon devoir de les châtier rigoureusement ; ils savaient que ce n'était pas le bon vouloir qui me manquait, et dans ce cas les peuples se fussent tournés contre eux ; et le duc de Bourgogne lui-même, étranger à ce qui se tramait en Guyenne, se fût vu forcé de s'allier à moi, sous peine de se voir accuser de complicité. Même dans cette dernière hypothèse tout eût réussi à mon gré ; j'eusse pu faire déclarer Charles le Téméraire criminel de lèse-majesté et le faire condamner à mort par le Parlement, comme meurtrier de mon frère. Ces sortes de condamnations, faites par ce corps élevé, avaient toujours de grands résultats, surtout lorsqu'elles étaient d'une légitimité incontestable.

On voit sans peine quel intérêt les princes eussent eu à ménager l'abbé ; mais, en revanche, rien n'était plus facile que de s'en défaire secrètement.

Avec moi l'abbé de Saint-Jean avait encore plus de chances d'impunité. Le service qu'il me rendait était de la dernière importance pour moi, surtout en ce moment : la ligue formidable qui se formait, et dont le duc de Guyenne était le centre, devait immanquablement me perdre ; la mort de mon frère était le seul moyen de la détruire et, par conséquent, de me sauver. Il ambitionnait la faveur de Tristan l'Hermite, et pensait qu'il parviendrait par là à s'élever au-dessus de lui, ou tout au moins à partager mes bonnes grâces et ma confiance avec lui. D'ailleurs les princes avaient eu l'imprudence de lui laisser en mains des preuves incontestables de leur culpabilité : c'étaient différents écrits ; comme ils étaient naturellement conçus en termes fort vagues, il n'était pas difficile de substituer la personne de mon frère à celle de sa favorite, qui n'était désignée qu'en termes sous-entendus. En me livrant ces pièces, il détournait de dessus moi toute espèce de doute sur mon innocence ; il se délivrait par là du seul péril qu'il courût du côté des princes, et, en prouvant que je n'étais pour rien dans l'em-

poisonnement, il cessait d'être mon complice et m'ôtait tout intérêt à le faire périr.

Restait à prouver qu'il n'y était pour rien lui-même ; c'était d'une moindre difficulté : d'abord il était certain de ma protection, et ensuite, les princes n'ayant pas de preuves de sa culpabilité, il pouvait rejeter sur eux leurs accusations à titre de calomnies.

Tout bien pesé, il fit passer près de moi un émissaire qui feignit de venir de lui-même et me dit que l'abbé de Saint-Jean était mécontent de mon frère. Je vis sur-le-champ tout le parti que je pourrais tirer de cette disposition, et je tombai dans le piège que le rusé abbé me tendait ; ne soupçonnant pas que cet homme pût être envoyé par lui, je lui dépêchai un de mes espions de confiance. Saint-Jean joua si bien son rôle, que celui-ci fut trompé. Sur son rapport, j'écrivis à l'abbé pour le gagner ; il feignit beaucoup de scrupules, mais j'en triomphai, non sans peine. Il consentit à se charger de l'empoisonnement de mon jeune frère : je n'hésitai même pas à commettre ce crime horrible, tant j'étais perverti.

Henri de la Roche, écuyer de la bouche du duc, se chargea de faire préparer une pêche que l'abbé offrit lui-même à madame de Thouars, tandis qu'elle collationnait à table avec mon frère. La beauté de ce fruit était remarquable ; elle le fit admirer à ce prince et le partagea avec lui. A peine en avaient-ils mangé tous deux, que la favorite ressentit de violentes douleurs d'entrailles : elle ne tarda pas à expirer au milieu des plus atroces souffrances. Mon frère éprouva les mêmes symptômes, mais avec beaucoup moins de violence.

Il paraîtra peut-être étrange que l'abbé se soit servi d'un tel moyen pour empoisonner son jeune maître ; en effet le moindre incident pouvait déjouer son plan. C'était pourtant le seul que la prudence pût avouer : il fondait la conjecture d'une méprise. Frappée de la beauté de la pêche, il était tout naturel que madame de Thouars la fit admirer à son amant et lui en offrît une moitié : celui-ci ne pouvait manquer de l'accepter et d'en manger un peu, ne fût-ce que par complaisance. En admettant qu'il n'en mangeât qu'une toute petite partie, c'eût été suffisant pour lui donner les premiers symptômes nécessaires ; alors un empoisonnement postérieur pouvait amener la mort comme conséquence du premier.

La terreur saisit les princes dès qu'ils surent les suites funestes de l'empoisonnement de la favorite ; ils n'eurent pas le moindre soupçon de la préméditation de l'abbé. Ils ne songèrent qu'à donner toutes les apparences naturelles à la mort de la jeune femme et à la maladie de son amant ; pas un d'eux ne prit sur lui d'offrir un contre-poison au malheureux prince, craignant de se compromettre ; en effet, cette démarche eût donné à entendre

qu'il connaissait le poison et qu'il était, par conséquent, complice du crime.

Grâce à sa jeunesse et à la force de son tempérament, Charles résista quelque temps au poison. Ses souffrances physiques ne firent que le ramener à ses anciens projets avec plus d'ardeur. Craignant que sa maladie ne diminuât le zèle de ses officiers, il voulut leur faire renouveler leur serment de fidélité. Comme il exigeait qu'ils s'engageassent à le servir envers et contre tous, même contre moi, quelques-uns d'entre eux, redoutant sa mort, qui paraissait prochaine, refusèrent de le prêter et passèrent à ma cour...

REMARQUE. - On a lu dans notre précédent numéro les intéressants détails donnés par Louis XI sur sa mort. Le fait que nous venons de rapporter n'est pas moins remarquable au double point de vue de l'histoire et du phénomène des manifestations ; nous n'avions du reste que l'embarras du choix ; la vie de ce roi, telle qu'elle a été dictée par lui-même, est sans contredit la plus complète que nous ayons, et nous pouvons dire la plus impartiale. L'état de l'Esprit de Louis XI lui permet aujourd'hui d'apprécier les choses à leur juste valeur ; on a pu voir, par les trois fragments que nous avons cités, comme il se juge lui-même ; il explique sa politique mieux que ne l'a fait aucun de ses historiens : il n'absout pas sa conduite ; et dans sa mort, si triste et si vulgaire pour un monarque tout-puissant il y avait quelques heures à peine, il voit un châtiment anticipé.

Comme fait de manifestation, ce travail offre un intérêt tout particulier ; il prouve que les communications spirites peuvent nous éclairer sur l'histoire lorsqu'on sait se mettre dans des conditions favorables. Nous faisons des vœux pour que la publication de la vie de Louis XI, ainsi que celle non moins intéressantes de Charles VIII, également terminée, vienne bientôt faire le pendant de celle de Jeanne d'Arc.

Henri Martin.

Son opinion sur les communications extra-corporelles.

Nous voyons d'ici certains écrivains émérites hausser les épaules au seul nom d'une histoire écrite par les Esprits. - Eh quoi ! disent ils, des êtres de l'autre monde venir contrôler notre savoir, à nous autres savants de la terre ! Allons donc ! est-ce possible ? - Nous ne vous forçons pas à le croire, messieurs ; nous ne ferons même pas les plus petites démarches pour vous ôter une illusion si chère. Nous vous engageons même, dans l'intérêt de votre gloire future, à inscrire vos noms en caractères INDESTRUCTIBLES au

bas de cette sentence modeste : *Tous les partisans du Spiritisme sont des insensés, car à nous seuls appartient de juger jusqu'où va la puissance de Dieu* ; et cela afin que la postérité ne puisse les oublier ; elle-même verra si elle doit leur donner place à côté de ceux qui naguère, eux aussi, ont repoussé les hommes auxquels la science et la reconnaissance publique élèvent aujourd'hui des statues.

Voici, en attendant, un écrivain dont les hautes capacités ne sont méconnues de personne, et qui ose, lui, au risque de passer aussi pour un cerveau fêlé, arborer le drapeau des idées nouvelles sur les relations du monde physique avec le monde incorporel. Nous lisons ce qui suit dans l'*Histoire de France* de Henri Martin, tome 6, page 143, à propos de Jeanne d'Arc :

« … Il existe dans l'humanité un ordre exceptionnel de faits moraux et physiques qui semblent déroger aux lois ordinaires de la nature, c'est l'état d'extase et de somnambulisme, soit spontané, soit artificiel, avec tous ses étonnants phénomènes de déplacement des sens, d'insensibilité totale ou partielle du corps, d'exaltation de l'âme, de perceptions en dehors de toutes les conditions de la vie habituelle. Cette classe de faits a été jugée à des points de vue très opposés. Les physiologistes, voyant les rapports accoutumés des organes troublés ou déplacés, qualifient de maladie l'état extatique ou somnambulique, admettent la réalité de ceux des phénomènes qu'ils peuvent ramener à la pathologie et nient tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui paraît en dehors des lois constatées de la physique. La maladie devient même folie, à leurs yeux, lorsqu'au déplacement de l'action des organes se joignent des hallucinations des sens, des visions d'objets qui n'existent que pour le visionnaire. Un physiologiste éminent à fort crûment établi que Socrate était fou, parce qu'il croyait converser avec son démon. Les mystiques répondent non seulement en affirmant pour réels les phénomènes extraordinaires des perceptions magnétiques, question sur laquelle ils trouvent d'innombrables auxiliaires et d'innombrables témoins en dehors du mysticisme, mais en soutenant que les visions des extatiques ont des objets réels, vus, il est vrai, non des yeux du corps, mais des yeux de l'esprit. L'extase est pour eux le pont jeté du monde visible au monde invisible, le moyen de communication de l'homme avec les êtres supérieurs, le souvenir et la promesse d'une existence meilleure d'où nous sommes déchus et que nous devons reconquérir.

« Quel parti doivent prendre dans ce débat l'histoire et la philosophie ?

« L'histoire ne saurait prétendre déterminer avec précision les limites ni la portée des phénomènes, ni des facultés extatiques et somnambuliques ; mais elle constate qu'ils sont de tous les lieux ; que les hommes y ont toujours cru ; qu'ils ont exercé une action considérable sur les destinées du genre humain ; qu'ils se sont manifestés, non pas seulement chez les contemplatifs, mais chez les génies les plus puissants et les plus actifs, chez la plupart des grands initiateurs ; que, si déraisonnables que soient beaucoup d'extatiques, il n'y a rien de commun entre les divagations de la folie et les visions de quelques-uns ; que ces visions peuvent se ra-

mener à de certaines lois ; que les extatiques de tous les pays et de tous les siècles ont ce qu'on peut nommer une langue commune, la langue des symboles, dont la langue de la poésie n'est qu'un dérivé, langue qui exprime à peu près constamment les mêmes idées et les mêmes sentiments par les mêmes images.

« Il est plus téméraire peut-être d'essayer de conclure au nom de la philosophie ; pourtant le philosophe, après avoir reconnu l'importance morale de ces phénomènes, si obscurs qu'en soient pour nous la loi et le but, après y avoir distingué deux degrés, l'un inférieur, qui n'est qu'une extension étrange ou un déplacement inexplicable de l'action des organes, l'autre supérieur, qui est une exaltation prodigieuse des puissances morales et intellectuelles, le philosophe pourrait soutenir, à ce qu'il nous semble, que l'illusion de l'inspiré consiste à prendre pour une révélation apportée par des êtres extérieurs, anges, saints ou génies, les révélations intérieures de cette personnalité infinie qui est en nous, et qui parfois, chez les meilleurs et les plus grands, manifeste par éclairs des forces latentes dépassant presque sans mesure les facultés de notre condition actuelle. En un mot, dans la langue de l'école, ce sont là pour nous des *faits de subjectivité* ; dans la langue des anciennes philosophies mystiques et des religions les plus élevées, ce sont les révélations du *férouer* mazdéen, du bon démon (celui de Socrate), de l'ange gardien, de cet autre *Moi* qui n'est que le *moi* éternel, en pleine possession de lui-même, planant sur le *moi* enveloppé dans les ombres de cette vie (c'est la figure du magnifique symbole zoroastrien partout figuré à Persépolis et à Ninive : le *férouer* ailé ou le *moi* céleste planant sur la personne terrestre).

« Nier l'action d'êtres extérieurs sur l'inspiré, ne voir dans leurs manifestations prétendues que la forme donnée aux intuitions de l'extatique par les croyances de son temps et de son pays, chercher la solution du problème dans les profondeurs de la personne humaine, ce n'est en aucune manière révoquer en doute l'intervention divine dans ces grands phénomènes et dans ces grandes existences. L'auteur et le soutien de toute vie, pour essentiellement indépendant qu'il soit de chaque créature et de la création tout entière, pour distincte que soit de notre être contingent sa personnalité absolue, n'est point un être extérieur, c'est-à-dire étranger à nous, et ce n'est pas en dehors qu'il nous parle ; quand l'âme plonge en elle-même, elle l'y trouve, et, dans toute inspiration salutaire, notre liberté s'associe à sa Providence. Il faut, ici comme partout, le double écueil de l'incrédulité et de la piété mal éclairée ; l'une ne voit qu'illusions et qu'impulsions purement humaines ; l'autre refuse d'admettre aucune part d'illusion, d'ignorance ou d'imperfection là où elle voit le doigt de Dieu. Comme si les envoyés de Dieu cessaient d'être des hommes, les hommes d'un certain temps et d'un certain lieu, et comme si les éclairs sublimes qui leur traversent l'âme y déposaient la science universelle et la perfection absolue. Dans les inspirations le plus évidemment providentielles, les erreurs qui viennent de l'homme se mêlent à la vérité qui vient de Dieu. L'être infaillible ne communique son infaillibilité à personne.

« Nous ne pensons pas que cette digression puisse paraître superflue ;

nous avions à nous prononcer sur le caractère et sur l'œuvre de celle des inspirées qui a témoigné au plus haut degré les facultés extraordinaires dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui les a appliquées à la plus éclatante mission des âges modernes ; il fallait donc essayer d'exprimer une opinion par la catégorie d'êtres exceptionnels auxquels appartient Jeanne d'Arc. »

Variétés.

Les Banquets magnétiques.

Le 26 mai, anniversaire de la naissance de Mesmer, ont eu lieu les deux banquets annuels qui réunissent l'élite des magnétiseurs de Paris, et ceux des adeptes étrangers qui veulent s'y adjoindre. Nous nous sommes toujours demandé pourquoi cette solennité commémorative est célébrée par deux banquets rivaux, où chaque camp boit à la santé l'un de l'autre, et où l'on porte, sans résultat, des toasts à l'union. Quand on en est là, il semble qu'on soit bien près de s'entendre. Pourquoi donc une scission entre des hommes qui se vouent au bien de l'humanité et au culte de la vérité ? La vérité ne leur paraîtrait-elle pas sous le même jour ? Ont-ils deux manières d'entendre le bien de l'humanité ? Sont-ils divisés sur les principes de leur science ? Nullement ; ils ont les mêmes croyances ; ils ont le même maître, qui est Mesmer. Si ce maître dont ils invoquent la mémoire vient, comme nous le croyons, se rendre à leur appel, il doit gémir de voir la désunion parmi ses disciples. Heureusement cette désunion n'engendrera pas des guerres comme celles qui, au nom de Christ, ont ensanglanté le monde pour l'éternelle honte de ceux qui se disaient chrétiens. Mais cette guerre, tout inoffensive qu'elle soit, et bien qu'elle se borne à des coups de plume et à boire chacun de son côté, n'en est pas moins regrettable ; on aimerait à voir les hommes de bien unis dans un même sentiment de confraternité ; la science magnétique y gagnerait en progrès et en considération.

Puisque les deux camps ne sont pas divisés par la divergence des doctrines, à quoi tient donc leur antagonisme ? Nous ne pouvons en voir la cause que dans des susceptibilités inhérentes à l'imperfection de notre nature, et dont les hommes, même supérieurs, ne sont pas toujours exempts. Le génie de la discorde a de tout temps secoué son flambeau sur l'humanité ; c'est-à-dire, au point de vue spirite, que les Esprits inférieurs, jaloux du bonheur des hommes, trouvent parmi eux un accès trop facile ; heureux ceux qui ont assez de force morale pour repousser leurs suggestions.

On nous avait fait l'honneur de nous convier dans ces deux réunions ; comme elles avaient lieu simultanément, et que nous ne sommes encore qu'un Esprit très matériellement incarné, n'ayant pas le don d'ubiquité, nous n'avons pu nous rendre qu'à une seule de ces deux gracieuses invitations, celle qui était présidée par le docteur Duplanty. Nous devons dire que les partisans du Spiritisme n'y étaient pas en majorité ; toutefois nous consta-

tons avec plaisir qu'à part quelques petites chiquenaudes données aux Esprits dans les spirituels couplets chantés par M. Jules Lovi, et dans ceux non moins amusants chantés par M. Fortier, qui a obtenu les honneurs du *bis*, la doctrine spirite n'a été de la part de personne l'objet de ces critiques inconvenantes dont certains adversaires ne se font pas faute, malgré l'éducation dont ils se piquent.

Loin de là, M. le docteur Duplanty, dans un discours remarquable et justement applaudi, a hautement proclamé le respect que l'on doit avoir pour les croyances sincères, alors même qu'on ne les partage pas. Sans se prononcer pour ou contre le Spiritisme, il a sagement fait observer que les phénomènes du magnétisme, en nous révélant une puissance jusqu'alors inconnue, doivent rendre d'autant plus circonspect à l'égard de ceux qui peuvent se révéler encore, et qu'il y aurait tout au moins imprudence à nier ceux que l'on ne comprend pas, ou que l'on n'a pas été à même de constater, quand surtout ils s'appuient sur l'autorité d'hommes honorables dont les lumières et la loyauté ne sauraient être révoquées en doute. Ces paroles sont sages, et nous en remercions M. Duplanty ; elles contrastent singulièrement avec celles de certains adeptes du magnétisme qui déversent sans ménagement le ridicule sur une doctrine qu'ils avouent ne pas connaître, oubliant qu'eux-mêmes ont été jadis en butte aux sarcasmes ; qu'eux aussi ont été voués aux petites-maisons et traqués par les sceptiques comme les ennemis du bon sens et de la religion. Aujourd'hui que le magnétisme s'est réhabilité par la force des choses, qu'on n'en rit plus, qu'on peut sans crainte s'avouer magnétiseur, il est peu digne, peu charitable à eux, d'user de représailles envers une science, sœur de la leur, qui ne peut que lui prêter un salutaire appui. Nous n'attaquons pas les hommes, disent-ils ; nous ne rions que de ce qui nous paraît ridicule, en attendant que la lumière soit faite pour nous. A notre avis la science magnétique, science que nous professons nous-même depuis 35 ans, devrait être inséparable de la gravité ; il nous semble que leur verve satirique ne manque pas d'aliments en ce monde, sans prendre pour point de mire des choses sérieuses. Oublient-ils donc qu'on leur a tenu le même langage ; qu'eux aussi accusaient les incrédules de juger à la légère, et qu'ils leur disaient, comme nous le faisons à notre tour : « Patience ! rira bien qui rira le dernier ! »

ERRATUM.

Dans le n° V (mai 1858), une faute typographique a dénaturé un nom propre qui, par cela même, n'a plus de sens, Page 142, ligne 1°, au lieu de *Poryolise*, lisez : *Pergolèse.*

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ de Cosson et Cie, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

L'Envie.

Dissertation morale dictée par l'Esprit de saint Louis à M. D…

Saint Louis nous avait promis, pour une des séances de la Société, une dissertation sur l'Envie. M. D…, qui commençait à devenir médium, et qui doutait encore un peu, non de la doctrine dont il est un des plus fervents adeptes, et qui la comprend dans son essence, c'est-à-dire au point de vue moral, mais de la faculté qui se révélait en lui, évoqua saint Louis en son nom particulier, et lui adressa la question suivante :

- Voudriez-vous dissiper mes doutes, mes inquiétudes, sur ma puissance médianimique, en écrivant, par mon intermédiaire, la dissertation que vous avez promise à la Société pour le mardi 1° juin ?

R. Oui ; pour te tranquilliser, je le veux bien.

C'est alors que le morceau suivant lui fut dicté. Nous ferons remarquer que M. D… s'adressait à saint Louis avec un cœur pur et sincère, sans arrière-pensée, condition indispensable pour toute bonne communication. Ce n'était point une épreuve qu'il faisait : il ne doutait que de lui même, et Dieu a permis qu'il fût satisfait pour lui donner les moyens de se rendre utile. M. D… est aujourd'hui un des médiums les plus complets, non seulement par une grande facilité d'exécution, mais par son aptitude à servir d'interprète à tous les Esprits, même à ceux de l'ordre le plus élevé qui s'expriment facilement et volontiers par son intermédiaire. Ce sont là, surtout, les qualités que l'on doit rechercher dans un médium, et que celui-ci peut toujours acquérir avec la patience, la volonté et l'exercice. M. D... n'a pas eu besoin de beaucoup de patience ; il y avait en lui la volonté et la *ferveur* jointes à une aptitude naturelle. Quelques jours ont suffi pour

porter sa faculté au plus haut degré. Voici la dictée qui lui a été faite sur l'Envie :

« Voyez cet homme : son esprit est inquiet, son malheur terrestre est à son comble ; il envie l'or, le luxe, le bonheur apparent ou fictif de ses semblables ; son cœur est ravagé, son âme sourdement consumée par cette lutte incessante de l'orgueil, de la vanité non satisfaite ; il porte avec lui, dans tous les instants de sa misérable existence, un serpent qu'il réchauffe, qui lui suggère sans cesse les plus fatales pensées : « Aurai-je cette volupté, ce bonheur ? cela m'est dû pourtant comme à ceux-ci ; je suis homme comme eux ; pourquoi serais-je déshérité ? » Et il se débat dans son impuissance, en proie à l'affreux supplice de l'envie. Heureux encore si ces funestes idées ne le portent pas sur la pente d'un gouffre. Entré dans cette voie, il se demande s'il ne doit pas obtenir par la violence ce qu'il croit lui être dû ; s'il n'ira pas étaler à tous les yeux le mal hideux qui le dévore. Si ce malheureux avait seulement regardé au-dessous de sa position, il aurait vu le nombre de ceux qui souffrent sans se plaindre, tout en bénissant le Créateur ; car le malheur est un bienfait dont Dieu se sert pour faire avancer sa pauvre créature vers son trône éternel.

Faites votre bonheur et votre vrai trésor sur la terre des œuvres de charité et de soumission qui doivent seules vous faire admettre dans le sein de Dieu : ces œuvres du bien feront votre joie et votre félicité éternelles ; l'Envie est une des plus laides et des plus tristes misères de votre globe ; la charité et la constante *émission* de la foi feront disparaître tous ces maux qui s'en iront un à un, à mesure que les hommes de bonne volonté qui viendront après vous se multiplieront. Amen. »

Une nouvelle découverte photographique.

Plusieurs journaux ont rapporté le fait suivant :

« M. Badet, mort le 12 novembre dernier, après une maladie de trois mois, avait coutume, dit l'*Union bourguignonne*, de Dijon, chaque fois que ses forces le lui permettaient, de se placer à une fenêtre du premier étage, la tête constamment tournée du côté de la rue, afin de se distraire par la vue des passants. Il y a quelques jours, Mme Peltret, dont la maison est en face de celle de Mme veuve Badet, aperçut à la vitre de cette fenêtre, M. Badet lui-même, avec son bonnet de coton, sa figure amaigrie, etc., enfin tel qu'elle l'avait vu pendant sa maladie. Grande fut son émotion, pour ne pas

dire plus. Elle appela non seulement ses voisins, dont le témoignage pouvait être suspecté, mais encore des hommes sérieux, qui aperçurent bien distinctement l'image de M. Badet sur la vitre de la fenêtre où il avait coutume de se placer. On montra aussi cette image à la famille du défunt, qui sur-le-champ fit disparaître la vitre.

« Il reste toutefois bien constaté que la vitre avait pris l'empreinte de la figure du malade, qui s'y est trouvée comme daguerréotypée, phénomène qu'on pourrait expliquer si, du côté opposé à la fenêtre, il y en eût eu une autre par où les rayons solaires eussent pu arriver à M. Badet ; mais il n'en est rien : la chambre n'avait qu'une seule croisée. Telle est la vérité toute nue sur ce fait étonnant, dont il convient de laisser l'explication aux savants. »

Nous avouons qu'à la lecture de cet article, notre premier sentiment a été de lui donner la qualification vulgaire dont on gratifie les nouvelles apocryphes, et nous n'y avons attaché aucune importance. Peu de jours après, M. Jobard, de Bruxelles, nous écrivait ce qui suit :

« A la lecture du fait suivant (celui que nous venons de citer) qui s'est passé dans mon pays, *sur un de mes parents*, j'ai haussé les épaules en voyant le journal qui le rapporte en renvoyer l'explication aux savants, et cette brave famille enlever la vitre à travers laquelle Badet regardait les passants. Evoquez-le pour voir ce qu'il en pense. »

Cette confirmation du fait par un homme du caractère de M. Jobard, dont tout le monde connaît le mérite et l'honorabilité, et cette circonstance particulière qu'un de ses parents en était le héros, ne pouvaient nous laisser de doute sur la véracité. Nous avons en conséquence évoqué M. Badet dans la séance de la Société parisienne des études spirites, le mardi 15 juin 1858, et voici les explications qui en ont été la suite :

1. Je prie Dieu tout-puissant de permettre à l'Esprit de M. Badet, mort le 11 novembre dernier à Dijon, de se communiquer à nous. - R. Je suis là.

2. Le fait qui vous concerne et que nous venons de rappeler est-il vrai ? - R. Oui, il est vrai.

3. Pourriez-vous nous en donner l'explication ? - R. Il est des agents physiques inconnus maintenant, mais qui deviendront usuels plus tard. C'est un phénomène assez simple, et semblable à une photographie combinée avec des forces qui ne sont pas encore découvertes par vous.

4. Pourriez-vous hâter le moment de cette découverte par vos explications ? - R. Je le voudrais, mais c'est l'œuvre d'autres Esprits et du travail humain.

5. Pourriez-vous reproduire une seconde fois le même phénomène ? -

R. Ce n'est pas moi qui l'ai produit, ce sont les conditions physiques dont je suis indépendant.

6. Par la volonté de qui et dans quel but le fait a-t-il eu lieu ? - R. Il s'est produit quand j'étais vivant sans ma volonté ; un état particulier de l'atmosphère l'a révélé après.

Une discussion s'étant engagée entre les assistants sur les causes probables de ce phénomène, et plusieurs opinions étant émises sans qu'il fût adressé de questions à l'Esprit, celui-ci dit spontanément : Et l'électricité, et la galvanoplastie qui agissent aussi sur le *périsprit*, vous n'en tenez pas compte.

7. Il nous a été dit dernièrement que les Esprits n'ont pas d'yeux ; or, si cette image est la reproduction du périsprit, comment se fait-il qu'elle ait pu reproduire les organes de la vue ? - R. Le périsprit n'est pas l'Esprit ; l'apparence, ou périsprit, a des yeux, mais l'Esprit n'en a pas. Je vous ai bien dit, en parlant du périsprit, que j'étais vivant.

Remarque. En attendant que cette nouvelle découverte soit faite, nous lui donnerons le nom provisoire de *photographie spontanée*. Tout le monde regrettera que, par un sentiment difficile à comprendre, on ait détruit la vitre sur laquelle était reproduite l'image de M. Badet ; un aussi curieux monument eût pu faciliter les recherches et les observations propres à étudier la question. Peut-être a-t-on vu dans cette image l'œuvre du diable ; en tous cas, si le diable est pour quelque chose dans cette affaire, c'est assurément dans la destruction de la vitre, car il est ennemi du progrès.

Considérations sur la photographie spontanée.

Il résulte des explications ci-dessus que le fait en lui même n'est ni surnaturel ni miraculeux. Que de phénomènes sont dans le même cas, et ont dû, dans les temps d'ignorance, frapper les imaginations trop portées au merveilleux ! C'est donc un effet purement physique, qui présage un nouveau pas dans la science photographique.

Le périsprit, comme on le sait, est l'enveloppe semi-matérielle de l'Esprit ; ce n'est point seulement après la mort que l'Esprit en est revêtu ; pendant la vie, il est uni au corps : c'est le lien entre le corps et l'Esprit. La mort n'est que la destruction de l'enveloppe la plus grossière ; l'Esprit conserve la seconde, qui affecte l'apparence de la première, comme si elle en eût retenu l'empreinte. Le périsprit est généralement invisible, mais, dans

certaines circonstances, il se condense et, se combinant avec d'autres fluides, devient perceptible à la vue, quelquefois même tangible ; c'est lui qu'on voit dans les apparitions.

Quelles que soient la subtilité et l'impondérabilité du périsprit, ce n'en est pas moins une sorte de matière, dont les propriétés physiques nous sont encore inconnues. Dès lors qu'il est matière, il peut agir sur la matière ; cette action est patente dans les phénomènes magnétiques ; elle vient de se révéler sur les corps inertes par l'empreinte que l'image de M. Badet a laissée sur la vitre. Cette empreinte a eu lieu de son vivant ; elle s'est conservée après sa mort ; mais elle était invisible ; il a fallu, à ce qu'il semble, l'action fortuite d'un agent inconnu, probablement atmosphérique, pour la rendre apparente. Qu'y aurait-il là d'étonnant ? Ne sait-on pas qu'on fait disparaître et revivre à volonté les images daguerriennes ? Nous citons cela comme comparaison, sans prétendre à la similitude des procédés. Ainsi, ce serait le périsprit du sieur Badet qui, en s'émanant du corps de ce dernier, aurait à la longue, et sous l'empire de circonstance inconnues, exercé une véritable action chimique sur la substance vitreuse, analogue à celle de la lumière. La lumière et l'électricité doivent incontestablement jouer un grand rôle dans ce phénomène. Reste à savoir quels sont ces agents et ces circonstances ; c'est ce que l'on saura probablement plus tard, et ce ne sera pas une des découvertes les moins curieuse des temps modernes.

Si c'est un phénomène naturel, diront ceux qui nient tout, pourquoi est-ce la première fois qu'il se produit ? Nous leur demanderons à notre tour pourquoi les images daguerriennes ne sont fixées que depuis Daguerre, quoique ce ne soit pas lui qui ait inventé la lumière, ni les plaques de cuivre, ni l'argent, ni les chlorures ? On connaissait depuis longtemps les effets de la chambre noire ; une circonstance fortuite a mis sur la voie de la fixation, puis, le génie aidant, de perfection en perfection, on est arrivé aux chefs-d'œuvre que nous voyons aujourd'hui. Il en sera probablement de même du phénomène étrange qui vient de se révéler ; et qui sait s'il ne s'est pas déjà produit, et s'il n'a pas passé inaperçu faute d'un observateur attentif ? La reproduction d'une image sur une vitre est un fait vulgaire, mais la fixation de cette image dans d'autres conditions que celles de la photographie, l'état latent de cette image, puis sa réapparition, voilà ce qui doit marquer dans les fastes de la science. Si l'on en croit les Esprits, nous devons nous attendre à bien d'autres merveilles dont plusieurs nous sont signalées par eux. Honneur donc aux savants assez modestes pour ne pas croire que la nature a tourné pour eux la dernière page de son livre.

Si ce phénomène s'est produit une fois, il doit pouvoir se reproduire. C'est probablement ce qui aura lieu quand on en aura la clef. En attendant, voici

ce que racontait un des membres de la Société dans la séance dont nous parlons :

« J'habitais, dit-il, une maison à Montrouge ; on était en été, le soleil dardait par la fenêtre ; sur la table se trouvait une carafe pleine d'eau, et sous la carafe un petit paillasson ; tout à coup le paillasson prit feu. Si personne n'eût été là, un incendie pouvait avoir lieu sans qu'on en sût la cause. J'ai essayé cent fois de produire le même effet, et jamais je n'ai réussi. » La cause physique de l'inflammation est bien connue : la carafe a produit l'effet d'un verre ardent ; mais pourquoi n'a-t-on pas pu réitérer l'expérience ? C'est qu'indépendamment de la carafe et de l'eau, il y avait un concours de circonstances qui opéraient d'une manière exceptionnelle la concentration des rayons solaires : peut-être l'état de l'atmosphère, des vapeurs, les qualités de l'eau, l'électricité, etc., et tout cela, probablement, dans certaines proportions voulues ; d'où la difficulté de tomber juste dans les mêmes conditions, et l'inutilité des tentatives pour produire un effet semblable. Voilà donc un phénomène tout entier du domaine de la physique, dont on se rend parfaitement compte, quant au principe, et que pourtant on ne peut répéter à volonté. Viendra-t-il à la pensée du sceptique le plus endurci de nier le fait ? Assurément non. Pourquoi donc ces mêmes sceptiques nient-ils la réalité des phénomènes spirites (nous parlons des manifestations en général), parce qu'ils ne peuvent pas les manipuler à leur gré ? Ne pas admettre qu'en dehors du connu il puisse y avoir des agents nouveaux régis par des lois spéciales ; nier ces agents parce qu'ils n'obéissent pas aux lois que nous connaissons, c'est en vérité faire preuve de bien peu de logique et montrer un esprit bien étroit.

Revenons à l'image de M. Badet ; on fera sans doute, comme notre collègue avec sa carafe, de nombreux essais infructueux avant de réussir, et cela, jusqu'à ce qu'un hasard heureux ou l'effort d'un puissant génie ait donné la clef du mystère ; alors, cela deviendra probablement un art nouveau dont s'enrichira l'industrie. Nous entendons d'ici quantité de personnes se dire : mais il y a un moyen bien simple d'avoir cette clef : que ne la demande-t-on aux Esprits ? C'est ici le cas de relever une erreur dans laquelle tombent la plupart de ceux qui jugent la science spirite sans la connaître. Rappelons d'abord ce principe fondamental, que tous les Esprits sont loin, comme on l'a cru jadis, de tout savoir.

L'échelle spirite nous donne la mesure de leur capacité et de leur moralité, et l'expérience confirme chaque jour nos observations à ce sujet. Les Esprits ne savent donc pas tout, et il en est qui, à tous égards, sont bien inférieurs à certains hommes ; voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. L'Esprit de M. Badet, l'auteur involontaire du phénomène qui nous occupe,

révèle, par ses réponses, une certaine élévation, mais non une grande supériorité ; il se reconnaît lui-même inhabile à en donner une explication complète : « Ce sera, dit-il, *l'œuvre d'autres Esprits et du travail humain*. » Ces derniers mots sont tout un enseignement. En effet, il serait par trop commode de n'avoir qu'à interroger les Esprits pour faire les découvertes les plus merveilleuses ; où serait alors le mérite des inventeurs si une main occulte venait leur mâcher la besogne et leur épargner la peine de chercher ? Plus d'un, sans doute, ne se ferait pas scrupule de prendre un brevet d'invention en son nom personnel, sans mentionner le véritable inventeur. Ajoutons que de pareilles questions sont toujours faites dans des vues intéressées et par l'espoir d'une fortune facile, toutes choses qui sont de très mauvaises recommandations auprès des bons Esprits ; ceux-ci, d'ailleurs, ne se prêtent jamais à servir d'instruments pour un trafic. L'homme doit avoir son initiative, sans quoi il se réduit à l'état de machine ; il doit se perfectionner par le travail ; c'est une des conditions de son existence terrestre ; il faut aussi que chaque chose vienne en son temps et par les moyens qu'il plaît à Dieu d'employer : les Esprits ne peuvent détourner les voies de la Providence. Vouloir forcer l'ordre établi, c'est se mettre à la merci des Esprits moqueurs qui flattent l'ambition, la cupidité, la vanité, pour rire ensuite des déceptions dont ils sont cause. Très peu scrupuleux de leur nature, ils disent tout ce qu'on veut, donnent toutes les recettes qu'on leur demande, au besoin ils les appuieront de formules scientifiques, quitte à ce qu'elles aient tout au plus la valeur de celles des marchands d'orviétan. Que ceux donc qui ont cru que les Esprits allaient leur ouvrir des mines d'or se désabusent ; leur mission est plus sérieuse. « Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins, » a dit un célèbre moraliste dont nous donnerons bientôt un remarquable entretien d'outre-tombe ; à cette sage maxime, la doctrine spirite ajoute : C'est à ceux-là que les Esprits sérieux viennent en aide par les idées qu'ils leur suggèrent, ou par des conseils directs, et non aux paresseux qui veulent jouir sans rien faire, ni aux ambitieux qui veulent avoir le mérite sans la peine. Aide-toi, le ciel t'aidera.

L'Esprit frappeur de Bergzabern.

(TROISIÈME ARTICLE.)

Nous continuons à citer la brochure de M. Blanck, rédacteur du *Journal de Bergzabern*[14].

« Les faits que nous allons relater eurent lieu du vendredi 4 au mercredi 9 mars 1853 ; depuis, rien de semblable ne s'est produit. Philippine à cette époque ne couchait plus dans la chambre que l'on connaît : son lit avait été transféré dans la pièce voisine où il se trouve encore maintenant. Les manifestations ont pris un tel caractère d'étrangeté, qu'il est impossible d'admettre l'explication de ces phénomènes par l'intervention des hommes. Ils sont d'ailleurs si différents de ceux qui furent observés antérieurement, que toutes les suppositions premières ont été renversées.

On sait que dans la chambre où couchait la jeune fille, les chaises et les autres meubles avaient souvent été bouleversés, que les fenêtres s'étaient ouvertes avec fracas sous des coups redoublés. Depuis cinq semaines elle se tient dans la chambre commune, où, une fois la nuit venue et jusqu'au lendemain, il y a toujours de la lumière ; on peut donc parfaitement voir ce qui s'y passe. Voici le fait qui fut observé le vendredi 4 mars.

Philippine n'était pas encore couchée ; elle était au milieu d'un certain nombre de personnes qui s'entretenaient de l'Esprit frappeur, lorsque tout à coup le tiroir d'une table très grande et très lourde, placée dans la chambre, fut tiré et repoussé avec un grand bruit et une promptitude extraordinaire. Les assistants furent fort surpris de cette nouvelle manifestation ; dans le même moment la table elle-même se mit en mouvement dans tous les sens, et s'avança vers la cheminée près de laquelle Philippine était assise. Poursuivie pour ainsi dire par ce meuble, elle dut quitter sa place et s'enfuir dans le milieu de la chambre ; mais la table revint dans cette direction et s'arrêta à un demi-pied du mur. On la remit à sa place ordinaire, d'où elle ne bougea plus ; mais des bottes qui se trouvaient dessous, et que tout le monde put voir, furent lancées au milieu de la chambre, au grand effroi des personnes présentes. L'un des tiroirs recommença à glisser dans ses coulisses, s'ouvrant et se refermant par deux fois, d'abord très vivement, puis de plus en plus lentement ; lorsqu'il était entièrement ouvert, il lui arrivait d'être secoué avec fracas. Un paquet de tabac laissé sur la table

---

[14] Nous devons à l'obligeance d'un de nos amis, M. Alfred Pireaux, employé à l'administration des postes, la traduction de cette intéressante brochure.

changeait de place à chaque instant. Le frappement et le grattement se firent entendre dans la table. Philippine, qui jouissait alors d'une très bonne santé, se tenait au milieu de la réunion et ne paraissait nullement inquiète de toutes ces étrangetés, qui se renouvelaient chaque soir depuis le vendredi ; mais le dimanche elles furent encore plus remarquables.

Le tiroir fut plusieurs fois violemment tiré et refermé. Philippine, après avoir été dans son ancienne chambre à coucher, revint subitement prise du sommeil magnétique, se laissa tomber sur un siège, où le grattement se fit plusieurs fois entendre. Les mains de l'enfant étaient sur ses genoux et la chaise se mouvait tantôt à droite, tantôt à gauche, en avant ou en arrière. On voyait les pieds de devant du siège se lever, tandis que la chaise se balançait dans un équilibre étonnant sur les pieds de derrière. Philippine ayant été transportée au milieu de la chambre, il fut plus facile d'observer ce nouveau phénomène. Alors, au commandement, la chaise tournait, avançait ou reculait plus ou moins vite, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Pendant cette danse singulière, les pieds de l'enfant, comme paralysés, traînaient à terre ; celle-ci se plaignit de maux de tête par des gémissements et en portant à diverses reprises la main à son front ; puis, s'étant réveillée tout à coup, elle se mit à regarder de tous côtés, ne pouvant comprendre sa situation : son malaise l'avait quittée. Elle se coucha ; alors les coups et le grattement qui s'étaient produits dans la table se firent entendre dans le lit avec force et d'une façon joyeuse.

Quelque temps auparavant, une sonnette ayant fait entendre des sons spontanés, on eut l'idée d'en attacher une au lit, aussitôt elle se mit à tinter et à s'agiter. Ce qu'il y eut de plus curieux dans cette circonstance, c'est que, le lit étant soulevé et déplacé, la sonnette resta immobile et muette. Vers minuit environ tout bruit cessa, et l'assemblée se retira.

Le lundi soir, 15 mai, on fixa au lit une grosse sonnette ; aussitôt elle fit entendre un bruit assourdissant et désagréable. Le même jour, dans l'après-midi, les fenêtres et la porte de la chambre à coucher s'étaient ouvertes, mais silencieusement.

Nous devons rapporter aussi que la chaise sur laquelle Philippine s'était assise le vendredi et le samedi, ayant été portée par le père Senger au milieu de la chambre, paraissait beaucoup plus légère que de coutume : on eût dit qu'une force invisible la soutenait. Un des assistants, voulant la pousser, n'éprouva aucune résistance : la chaise paraissait glisser d'elle-même sur le sol.

L'Esprit frappeur resta silencieux pendant les trois jours : jeudi, vendredi et samedi saints. Ce ne fût que le jour de Pâques que ses coups recommencèrent avec le son des cloches, coups rythmés qui composaient un air. Le

1° avril les troupes, changeant de garnison, quittèrent la ville musique en tête. Lorsqu'elles passèrent devant la maison Senger, l'Esprit frappeur exécuta à sa manière, contre le lit, le même morceau qu'on jouait dans la rue. Quelque temps avant on avait entendu dans la chambre comme les pas d'une personne, et comme si l'on eût jeté du sable sur les planches.

Le gouvernement du Palatinat s'est préoccupé des faits que nous venons de rapporter, et proposa au père Senger de placer son enfant dans une maison de santé à Frankenthal, proposition qui fut acceptée. Nous apprenons que dans sa nouvelle résidence, la présence de Philippine a donné lieu aux prodiges de Bergzabern, et que les médecins de Frankenthal, pas plus que ceux de notre ville, n'en peuvent déterminer la cause. Nous sommes informés en outre que les médecins ont seuls accès auprès de la jeune fille. Pourquoi a-t-on pris cette mesure ? Nous l'ignorons, et nous ne nous permettrons pas de la blâmer ; mais si ce qui y a donné lieu n'est pas le résultat de quelque circonstance particulière, nous croyons qu'on aurait pu laisser pénétrer près de l'intéressante enfant, sinon tout le monde, au moins les personnes recommandables. »

Remarque. - Nous n'avons eu connaissance des différents faits que nous avons rapportés que par la relation qu'en a publiée M. Blanck ; mais une circonstance vient de nous mettre en rapport avec une des personnes qui ont le plus figuré dans toute cette affaire, et qui a bien voulu nous fournir à ce sujet des documents circonstanciés du plus haut intérêt. Nous avons également eu, par l'évocation, des explications fort curieuses et fort instructives sur cet Esprit frappeur lui-même qui s'est manifesté à nous. Ces documents nous étant parvenus trop tard, nous en ajournons la publication au prochain numéro.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Le Tambour de la Bérésina.

Quelques personnes étant réunies chez nous à l'effet de constater certaines manifestations, les faits suivants se produisirent pendant plusieurs séances et donnèrent lieu à l'entretien que nous allons rapporter, et qui présente un haut intérêt au point de vue de l'étude.

L'Esprit se manifesta par des coups frappés, non avec le pied de la table, mais dans le tissu même du bois. L'échange de pensées qui eut lieu en cette circonstance entre les assistants et l'être invisible ne permettait pas de douter de l'intervention d'une intelligence occulte. Outre les réponses faites

à diverses questions, soit par *oui* et par *non*, soit au moyen de la typtologie alphabétique, les coups battaient à volonté une marche quelconque, le rythme d'un air, imitaient la fusillade et la canonnade d'une bataille, le bruit du tonnelier, du cordonnier, faisaient l'écho avec une admirable précision, etc. Puis eut lieu le mouvement d'une table et sa translation *sans aucun contact des mains*, les assistants se tenant écartés ; un saladier ayant été placé sur la table, au lieu de tourner, se mit à glisser en ligne droite, également sans le contact des mains. Les coups se faisaient entendre pareillement dans divers meubles de la chambre, quelquefois simultanément, d'autres fois comme s'ils se fussent répondus.

L'Esprit paraissait avoir une prédilection marquée pour les batteries de tambour, car il y revenait à chaque instant sans qu'on les lui demandât ; souvent à certaines questions, au lieu de répondre, il battait la générale ou le rappel. Interrogé sur plusieurs particularités de sa vie, il dit s'appeler Célima, être né a Paris, mort depuis quarante-cinq ans, et avoir été tambour.

Parmi les assistants, outre le médium spécial à influences physiques qui servait aux manifestations, il y avait un excellent médium écrivain qui put servir d'interprète à l'Esprit, ce qui permit d'obtenir des réponses plus explicites. Ayant confirmé, par la psychographie, ce qu'il avait dit au moyen de la typtologie sur son nom, le lieu de sa naissance et l'époque de sa mort, on lui adressa la série des questions suivantes, dont les réponses offrent plusieurs traits caractéristiques et qui corroborent certaines parties essentielles de la théorie.

1. Ecris-nous quelque chose, ce que tu voudras ? - R. Ran plan plan, ran plan plan.

2. Pourquoi écris-tu cela ? - R. J'étais tambour.

3. Avais-tu reçu quelque instruction ? - R. Oui.

4. Où as-tu fait tes études ? - R. Aux Ignorantins.

5. Tu nous parais être jovial ? - R. Je le suis beaucoup.

6. Tu nous as dit une fois que, de ton vivant, tu aimais un peu trop à boire ; est-ce vrai ? - R. J'aimais tout ce qui était bon.

7. Etais-tu militaire ? - R. Mais oui, puisque j'étais tambour.

8. Sous quel gouvernement as-tu servi ? - R. Sous Napoléon le Grand.

9. Peux-tu nous citer une des batailles auxquelles tu as assisté ? - R. La Bérésina.

10. Est-ce là que tu es mort ? - R. Non.

11. Etais-tu à Moscou ? - R. Non.

12. Où es-tu mort ? - R. Dans les neiges.

13. Dans quel corps servais-tu ? - R. Dans les fusiliers de la garde.

14. Aimais-tu bien Napoléon le Grand ? - R. Comme nous l'aimions tous, sans savoir pourquoi.

15. Sais-tu ce qu'il est devenu depuis sa mort ? - R. Je ne me suis plus occupé que de moi depuis ma mort.

16. Es-tu réincarné ? - R. Non, puisque je viens causer avec vous.

17. Pourquoi te manifestes-tu par des coups sans qu'on t'ait appelé ? - R. Il faut faire du bruit pour ceux dont le cœur ne croit pas. Si vous n'en avez pas assez, je vais vous en donner encore.

18. Est-ce de ta propre volonté que tu es venu frapper, ou bien un autre Esprit t'a-t-il forcé de le faire ? - R. C'est de ma bonne volonté que je viens ; il y en a bien un que vous appelez *Vérité* qui peut m'y forcer aussi ; mais il y a longtemps que j'avais voulu venir.

19. Dans quel but voulais-tu venir ? - R. Pour m'entretenir avec vous ; c'est ce que je voulais ; mais il y avait quelque chose qui m'en empêchait. J'y ai été forcé par un Esprit familier de la maison qui m'a engagé à me rendre utile aux personnes qui me demanderaient de faire des réponses. - Cet Esprit a donc beaucoup de pouvoir, puisqu'il commande ainsi aux autres Esprits ? - R. Plus que vous ne croyez, et il n'en use que pour le bien.

Remarque. L'Esprit familier de la maison se fait connaître sous le nom allégorique de la *Vérité*, circonstance ignorée du médium.

20. Qu'est-ce qui t'en empêchait ? - R. Je ne sais pas ; quelque chose que je ne comprends pas.

21. Regrettes-tu la vie ? - R. Non, je ne regrette rien.

22. Laquelle préfères-tu de ton existence actuelle ou de ton existence terrestre ? - R. Je préfère l'existence des Esprits à l'existence du corps.

23. Pourquoi cela ? - R. Parce qu'on est bien mieux que sur la terre ; c'est le purgatoire sur la terre, et tout le temps que j'y ai vécu, je désirais toujours la mort.

24. Souffres-tu dans ta nouvelle situation ? - R. Non ; mais je ne suis pas encore heureux.

25. Serais-tu satisfait d'avoir une nouvelle existence corporelle ? - R. Oui, parce que je sais que je dois monter.

26. Qui te l'a dit ? - R. Je le sens bien.

27. Seras-tu bientôt réincarné ? - R. Je ne sais pas.

28. Vois-tu d'autres Esprits autour de toi ? - R. Oui, beaucoup.

29. Comment sais-tu que ce sont des Esprits ? - R. Entre nous, nous nous voyons tels que nous sommes.

30. Sous quelle apparence les vois-tu ? - R. Comme on peut voir des Esprits, mais non par les yeux.

31. Et toi, sous quelle forme es-tu ici ? - R. Sous celle que j'avais de mon vivant ; c'est-à-dire en tambour.

32. Et les autres Esprits, les vois-tu sous la forme qu'ils avaient de leur vivant ? - R. Non, nous ne prenons une apparence que lorsque nous sommes évoqués, autrement nous nous voyons sans forme.

33. Nous vois-tu aussi nettement que si tu étais vivant ? - R. Oui, parfaitement.

34. Est-ce par les yeux que tu nous vois ? - R. Non ; nous avons une forme, mais nous n'avons pas de sens ; notre forme n'est qu'apparente.

Remarque. - Les Esprits ont assurément des sensations, puisqu'ils perçoivent, autrement ils seraient inertes ; mais leurs sensations ne sont point localisées comme lorsqu'ils ont un corps : elles sont inhérentes à tout leur être.

35. Dis-nous positivement à quelle place tu es ici ? - R. Je suis près de la table, entre le médium et vous.

36. Quand tu frappes, es-tu sous la table, ou dessus, ou dans l'épaisseur du bois ? - R. Je suis à côté ; je ne me mets pas dans le bois : il suffit que je touche la table.

37. Comment produis-tu les bruits que tu fais entendre ? - R. Je crois que c'est par une sorte de concentration de notre force.

38. Pourrais-tu nous expliquer la manière dont se produisent les différents bruits que tu imites, les grattements, par exemple ? - R. Je ne saurais trop préciser la nature des bruits ; c'est difficile à expliquer. Je sais que je gratte, mais je ne puis expliquer comment je produis ce bruit que vous appelez grattement.

39. Pourrais-tu produire les mêmes bruits avec tout médium quelconque ? - R. Non, il y a des spécialités dans tous les médiums ; tous ne peuvent pas agir de la même façon.

40. Vois-tu parmi nous quelqu'un, autre que le jeune S... (le médium à l'influence physique par lequel cet Esprit se manifeste), qui pourrait t'aider à produire les mêmes effets ? - R. Je n'en vois pas pour le moment ; avec lui je suis très disposé à le faire.

41. Pourquoi avec lui plutôt qu'avec un autre ? - R. Parce que je le connais davantage, et qu'ensuite il est plus apte qu'un autre à ce genre de manifestations.

42. Le connaissais-tu d'ancienne date ; avant son existence actuelle ? - R. Non ; je ne le connais que depuis peu de temps ; j'ai été en quelque sorte attiré vers lui pour en faire mon instrument.

43. Quand une table se soulève en l'air sans point d'appui, qu'est-ce

qui la soutient ? - R. Notre volonté qui lui a ordonné d'obéir, et aussi le fluide que nous lui transmettons.

Remarque. - Cette réponse vient à l'appui de la théorie qui nous a été donnée, et que nous avons rapportée dans les n° 5 et 6 de cette Revue, sur la cause des manifestations physiques.

44. Pourrais-tu le faire ? - R. je le pense ; j'essayerai lorsque le médium sera venu. (Il était absent en ce moment.)

45. De qui cela dépend-il ? - R. Cela dépend de moi, puisque je me sers du médium comme instrument.

46. Mais la qualité de l'instrument n'est-elle pas pour quelque chose ? - R. Oui, elle m'aide beaucoup, puisque j'ai dit que je ne pouvais le faire avec d'autres aujourd'hui.

Remarque. - Dans le courant de la séance on essaya l'enlèvement de la table, mais on ne réussit pas, probablement parce qu'on n'y mit pas assez de persévérance ; il y eut des efforts évidents et des mouvements de translation sans contact ni imposition des mains. Au nombre des expériences qui furent faites, fut celle de l'ouverture de la table à l'endroit des rallonges ; cette table offrant beaucoup de résistance par sa mauvaise construction, on la tenait d'un côté, tandis que l'Esprit tirait de l'autre et la faisait ouvrir.

47. Pourquoi, l'autre jour, les mouvements de la table s'arrêtaient-ils chaque fois que l'un de nous prenait la lumière pour regarder dessous ? - R. Parce que je voulais punir votre curiosité.

48. De quoi t'occupes-tu dans ton existence d'Esprit, car enfin tu ne passes pas ton temps à frapper ? - R. J'ai souvent des missions à remplir ; nous devons obéir à des ordres supérieurs, et surtout lorsque nous avons du bien à faire par notre influence sur les humains.

49. Ta vie terrestre n'a sans doute pas été exempte de fautes ; les reconnais-tu maintenant ? - R. Oui, je les expie justement en restant stationnaire parmi les Esprits inférieurs ; je ne pourrai me purifier davantage que lorsque je prendrai un autre corps.

50. Quand tu faisais entendre des coups dans un autre meuble en même temps que dans la table, est-ce toi qui les produisais ou un autre Esprit ? - R. C'était moi.

51. Tu étais donc seul ? - R. Non, mais je remplissais seul la mission de frapper.

52. Les autres Esprits qui étaient là t'aidaient-ils à quelque chose ? - R. Non pour frapper, mais pour parler.

53. Alors ce n'étaient pas des Esprits frappeurs ? - R. Non, la Vérité n'avait permis qu'à moi de frapper.

54. Les Esprits frappeurs ne se réunissent-ils pas quelquefois en nombre

afin d'avoir plus de puissance pour produire certains phénomènes ? - R. Oui, mais pour ce que je voulais faire je pouvais suffire seul.

55. Dans ton existence spirite, es-tu toujours sur la terre ? - R. Le plus souvent dans l'espace.

56. Vas-tu quelquefois dans d'autres mondes, c'est-à-dire dans d'autres globes ? - R. Non dans de plus parfaits, mais dans des mondes inférieurs.

57. T'amuses-tu quelquefois à voir et à entendre ce que font les hommes ? - Non ; quelquefois pourtant j'en ai pitié.

58. Quels sont ceux vers lesquels tu vas de préférence ? - R. Ceux qui veulent croire de bonne foi.

59. Pourrais-tu lire dans nos pensées ? - R. Non, je ne lis pas dans les âmes ; je ne suis pas assez parfait pour cela.

60. Cependant tu dois connaître nos pensées, puisque tu viens parmi nous ; autrement comment pourrais-tu savoir si nous croyons de bonne foi ? - R. je ne lis pas, mais j'entends.

Remarque. - La question 58 avait pour but de lui demander quels sont ceux vers lesquels il va de préférence spontanément, dans sa vie d'Esprit, sans être évoqué ; par l'évocation il peut, comme Esprit d'un ordre peu élevé, être contraint de venir même dans un milieu qui lui déplairait. D'un autre côté, sans lire à proprement parler dans nos pensées, il pouvait certainement voir que les personnes n'étaient réunies que dans un but sérieux, et, par la nature des questions et des conversations qu'il *entendait*, juger que l'assemblée était composée de personnes sincèrement désireuses de s'éclairer.

61. As-tu retrouvé dans le monde des Esprits quelques-uns de tes anciens camarades de l'armée ? - R. Oui, mais leurs positions étaient si différentes que je ne les ai pas tous reconnus.

62. En quoi consistait cette différence ? - R. Dans l'ordre heureux ou malheureux de chacun.

62. Que vous êtes-vous dit en vous retrouvant ? - R. Je leur disais : Nous allons monter vers Dieu qui le permet.

63. Comment entendais-tu monter vers Dieu ? - R. Un degré de plus de franchi, c'est un degré de plus vers lui.

64. Tu nous as dit que tu es mort dans les neiges, par conséquent tu es mort de froid ? - R. De froid et de besoin.

65. As-tu eu immédiatement la conscience de ta nouvelle existence ? - R. Non, mais je n'avais plus froid.

66. Es-tu quelquefois retourné vers l'endroit où tu as laissé ton corps ? - R. Non, il m'avait trop fait souffrir.

67. Nous te remercions des explications que tu as bien voulu nous don-

ner ; elles nous ont fourni d'utiles sujets d'observation pour nous perfectionner dans la science spirite ? - R. Je suis tout à vous.

Remarque. - Cet Esprit, comme on le voit, est peu avancé dans la hiérarchie spirite : il reconnaît lui-même son infériorité. Ses connaissances sont bornées ; mais il y a chez lui du bon sens, des sentiments honorables et de la bienveillance. Sa mission, comme Esprit, est assez infime, puisqu'il remplit le rôle d'Esprit frappeur *pour appeler les incrédules à la foi* ; mais, au théâtre même, l'humble costume de comparse ne peut-il couvrir un cœur honnête ? Ses réponses ont la simplicité de l'ignorance ; mais, pour n'avoir pas l'élévation du langage philosophique des Esprits supérieurs, elles n'en sont pas moins instructives comme étude de mœurs spirites, si nous pouvons nous exprimer ainsi. C'est seulement en étudiant toutes les classes de ce monde qui nous attend, qu'on peut arriver à le connaître, et y marquer en quelque sorte d'avance la place que chacun de nous peut y occuper. En voyant la situation que s'y sont faite par leurs vices et leurs vertus les hommes qui ont été nos égaux ici-bas, c'est un encouragement pour nous élever le plus possible dès celui-ci : c'est l'exemple à côté du précepte. Nous ne saurions trop le répéter, pour bien connaître une chose et s'en faille une idée exempte d'illusions, il faut la voir sous toutes ses faces, de même que le botaniste ne peut connaître le règne végétal qu'en l'observant depuis l'humble cryptogame caché sous la mousse jusqu'au chêne qui s'élève dans les airs.

Esprits imposteurs

Le faux P. Ambroise.

Un des écueils que présentent les communications spirites est celui des Esprits imposteurs qui peuvent induire en erreur sur leur identité, et qui, à l'abri d'un nom respectable, cherchent à faire passer les plus grossières absurdités. Nous nous sommes, en maintes occasions, expliqués sur ce danger, qui cesse d'en être un pour quiconque scrute à la fois la forme et le fond du langage des êtres invisibles avec lesquels il est en communication. Nous ne pouvons répéter ici ce que nous avons dit à ce sujet ; qu'on veuille bien le lire attentivement dans cette Revue, dans le Livre des Esprits et dans notre Instruction pratique[15], et l'on verra que rien n'est plus facile que de se prémunir contre de pareilles fraudes, pour peu qu'on y mette de bonne volonté. Nous reproduisons seulement la comparaison suivante que nous

[15] Ouvrage épuisé, remplacé par le *Livre des médiums*.

avons citée quelque part : « Supposez que dans une chambre voisine de celle où vous êtes soient plusieurs individus que vous ne connaissez pas, que vous ne pouvez voir, mais que vous entendez parfaitement ; ne serait-il pas facile de reconnaître à leur conversation si ce sont des ignorants ou des savants, d'honnêtes gens ou des malfaiteurs, des hommes sérieux ou des étourdis ; des gens de bonne compagnie ou des rustres ?

Prenons une autre comparaison sans sortir de notre humanité matérielle : supposons qu'un homme se présente à vous sous le nom d'un littérateur distingué ; à ce nom, vous le recevez d'abord avec tous les égards dus à son mérite supposé ; mais, s'il s'exprime comme un crocheteur, vous reconnaîtrez tout de suite le bout de l'oreille, et le mettrez à la porte comme un imposteur.

Il en est de même des Esprits : on les reconnaît à leur langage ; celui des Esprits supérieurs est toujours digne et en harmonie avec la sublimité des pensées ; jamais la trivialité n'en souille la pureté. La grossièreté et la bassesse des expressions n'appartiennent qu'aux Esprits inférieurs. Toutes les qualités et toutes les imperfections des Esprits se révèlent par leur langage, et on peut, avec raison, leur appliquer cet adage d'un écrivain célèbre : *Le style, c'est l'homme.*

Ces réflexions nous sont suggérées par un article que nous trouvons dans le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* du mois de décembre 1857. C'est une conversation qui s'est établie par l'entremise d'un médium, entre deux Esprits, l'un se donnant le nom de père Ambroise, l'autre celui de Clément XIV. Le père Ambroise était un respectable ecclésiastique, mort à la Louisiane dans le siècle dernier ; c'était un homme de bien, d'une haute intelligence, et qui a laissé une mémoire vénérée.

Dans ce dialogue, où le ridicule le dispute à l'ignoble, il est impossible de se méprendre sur la qualité des interlocuteurs, et il faut convenir que les Esprits qui l'ont tenu ont pris bien peu de précautions pour se déguiser ; car, quel est l'homme de bon sens qui pourrait un seul instant supposer que le P. Ambroise et Clément XIV aient pu s'abaisser à de telles trivialités, qui ressemblent à une parade de tréteaux ? Des comédiens du plus bas étage, qui parodieraient ces deux personnages, ne s'exprimeraient pas autrement.

Nous sommes persuadés que le cercle de la Nouvelle-Orléans, où le fait s'est passé, l'a compris comme nous ; en douter serait lui faire injure ; nous regrettons seulement qu'en le publiant on ne l'ait pas fait suivre de quelques observations correctives, qui eussent empêché les gens superficiels de le prendre pour un échantillon du style sérieux d'outre-tombe. Mais hâtons-nous de dire que ce cercle n'a pas que des communications de ce genre ; il

en a d'un tout autre ordre, où l'on retrouve toute la sublimité de la pensée et de l'expression des Esprits supérieurs.

Nous avons pensé que l'évocation du véritable et du faux P. Ambroise pourrait offrir un utile sujet d'observation sur les Esprits imposteurs ; c'est en effet ce qui a eu lieu, ainsi qu'on en peut juger par l'entretien suivant :

1. Je prie Dieu tout-puissant de permettre à l'Esprit du véritable P. Ambroise mort à la Louisiane le siècle dernier, et qui y a laissé une mémoire vénérée, de se communiquer à nous. - R. Je suis là.

2. Veuillez nous dire si c'est vous réellement qui avez eu, avec Clément XIV, l'entretien rapporté dans le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans*, et dont nous avons donné lecture dans notre dernière séance ? - R. Je plains les hommes qui étaient dupes des Esprits, que je plains également.

3. Quel est l'Esprit qui a pris votre nom ? - R. Un Esprit bateleur.

4. Et l'interlocuteur, était-il réellement Clément XIV ? - R. C'était un Esprit sympathique à celui qui avait pris mon nom.

5. Comment avez-vous pu laisser débiter de pareilles choses sous votre nom, et pourquoi n'êtes-vous pas venu démasquer les imposteurs ? - R. Parce que je ne puis pas toujours empêcher les hommes et les Esprits de se divertir.

6. Nous concevons cela pour les Esprits ; mais quant aux personnes qui ont recueilli ces paroles, ce sont des personnes graves et qui ne cherchaient point à se divertir ? - R. Raison de plus : elles devaient bien penser que de telles paroles ne pouvaient être que le langage d'Esprits moqueurs.

7. Pourquoi les Esprits n'enseignent-ils pas à la Nouvelle-Orléans des principes de tout point identiques à ceux qu'ils enseignent ici ? - R. La doctrine qui vous est dictée leur servira bientôt ; il n'y en aura qu'une.

8. Puisque cette doctrine doit y être enseignée plus tard, il nous semble que, si elle l'eût été immédiatement, cela aurait hâté le progrès et évité, dans la pensée de quelques-uns, une incertitude fâcheuse ? - R. Les voies de Dieu sont souvent impénétrables ; n'y a-t-il pas d'autres choses qui vous paraissent incompréhensibles dans les moyens qu'il emploie pour arriver à ses fins ? *Il faut que l'homme s'exerce à distinguer le vrai du faux*, mais tous ne pourraient recevoir la lumière subitement sans en être éblouis.

9. Veuillez, je vous prie, nous dire votre opinion personnelle sur la réincarnation. - R. Les Esprits sont créés ignorants et imparfaits : une seule incarnation ne peut leur suffire pour tout apprendre ; il faut bien qu'ils se réincarnent, pour profiter des bontés que Dieu leur destine.

10. La réincarnation peut-elle avoir lieu sur la terre, ou seulement dans d'autres globes ? - R. La réincarnation se fait selon le progrès de l'Esprit, dans des mondes plus ou moins parfaits.

11. Cela ne nous dit pas clairement si elle peut avoir lieu sur la terre. - R. Oui, elle peut avoir lieu sur la terre ; et si l'Esprit le demande comme mission, cela doit être plus méritoire pour lui que de demander d'avancer plus vite dans des mondes plus parfaits.

12. Nous prions Dieu tout-puissant de permettre à l'Esprit qui a pris le nom du P. Ambroise de se communiquer à nous. - R. Je suis là ; mais vous ne voulez pas me confondre.

13. Es-tu véritablement le P. Ambroise ? Au nom de Dieu, je te somme de dire la vérité. - R. Non.

14. Que penses-tu de ce que tu as dit sous son nom ? - R. Je pense comme pensaient ceux qui m'écoutaient.

15. Pourquoi t'es-tu servi d'un nom respectable pour dire de pareilles sottises ? - R. Les noms, à nos yeux, ne sont rien : les œuvres sont tout ; *comme on pouvait voir ce que j'étais à ce que je disais*, je n'ai pas attaché de conséquence à l'emprunt de ce nom.

16. Pourquoi, en notre présence, ne soutiens-tu pas ton imposture ? - R. Parce que mon langage est une pierre de touche à laquelle vous ne pouvez vous tromper.

Remarque. - Il nous a été dit plusieurs fois que l'imposture de certains Esprits est une épreuve pour notre jugement ; c'est une sorte de *tentation* que Dieu permet, afin que, comme l'a dit le P. Ambroise, l'homme puisse s'exercer à distinguer le vrai du faux.

17. Et ton camarade Clément XIV, qu'en penses-tu ? - R. Il ne vaut pas mieux que moi ; nous avons tous les deux besoin d'indulgence.

18. Au nom de Dieu tout-puissant, je le prie de venir. - R. J'y suis depuis que le faux P. Ambroise y est.

19. Pourquoi as-tu abusé de la crédulité de personnes respectables pour donner une fausse idée de la doctrine spirite ? - R. Pourquoi est-on enclin aux fautes ? c'est parce qu'on n'est pas parfait.

20. Ne pensiez-vous pas tous les deux qu'un jour votre fourberie serait reconnue, et que les véritables P. Ambroise et Clément XIV ne pouvaient s'exprimer comme vous l'avez fait ? - R. Les fourberies étaient déjà reconnues et châtiées par celui qui nous a créés.

21. Etes-vous de la même classe que les Esprits que nous appelons frappeurs ? - R. Non, car il faut encore du raisonnement pour faire ce que nous avons fait à la Nouvelle-Orléans.

22. (Au véritable P. Ambroise.) Ces Esprits imposteurs vous voient-ils ici ? - R. Oui, et ils souffrent de ma vue.

23. Ces Esprits sont-ils errants ou réincarnés ? - R. Errants ; ils ne sont pas assez parfaits pour se dégager s'ils étaient incarnés.

24. Et vous, P. Ambroise, dans quel état êtes-vous ? - R. Incarné dans un monde heureux et innommé par vous.

25. Nous vous remercions des éclaircissements que vous avez bien voulu nous donner ; serez-vous assez bon pour venir d'autres fois parmi nous, nous dire quelques bonnes paroles et nous donner une dictée qui puisse montrer la différence de votre style avec celui qui avait pris votre nom ? - R. Je suis avec ceux qui veulent le bien dans la vérité.

Une leçon d'écriture par un Esprit.

Les Esprits ne sont pas, en général, des maîtres de calligraphie, car l'écriture par médium ne brille pas ordinairement par l'élégance ; M. D…, un de nos médiums, a présenté sous ce rapport un phénomène exceptionnel, c'est d'écrire beaucoup mieux sous l'inspiration des Esprits que sous la sienne propre. Son écriture normale est très mauvaise (ce dont il ne tire pas vanité en disant que c'est celle des grands hommes) ; elle prend un caractère spécial, très distinct, selon l'Esprit qui se communique, et se reproduit constamment la même avec le même Esprit, mais toujours plus nette, plus lisible et plus correcte ; avec quelques-uns, c'est une sorte d'écriture anglaise, jetée avec une certaine hardiesse. Un des membres de la Société, M. le docteur V…, eut l'idée d'évoquer un calligraphe distingué, comme sujet d'observation au point de vue de l'écriture. Il en connaissait un, nommé Bertrand, mort il y a deux ans environ, avec lequel nous eûmes, dans une autre séance, l'entretien suivant :

1. A la formule d'évocation, il répond : Je suis là.

2. Où étiez-vous quand nous vous avons évoqué ? - R. Près de vous déjà.

3. Savez-vous dans quel but principal nous vous avons prié de venir ? - R. Non, mais je désire le savoir.

Remarque. - L'Esprit de M. Bertrand est encore sous l'influence de la matière, ainsi qu'on pouvait le supposer par sa vie terrestre ; on sait que ces Esprits sont moins aptes à lire dans la pensée que ceux qui sont plus dématérialisés.

4. Nous désirerions que vous voulussiez bien faire reproduire par le médium une écriture calligraphique ayant le caractère de celle que vous aviez de votre vivant ; le pouvez-vous ? - R. Je le puis.

Remarque. - A partir de ce mot, le médium qui ne se tient pas selon les

règles enseignées par les professeurs d'écriture, prit, sans s'en apercevoir, une pose correcte, tant pour le corps que pour la main : tout le reste de l'entretien fut écrit comme le fragment dont nous reproduisons le fac-similé. Comme terme de comparaison, nous donnons en tête l'écriture normale du médium.

5. Vous rappelez-vous les circonstances de votre vie terrestre ? - R. Quelques-unes.

6. Pourriez-vous nous dire en quelle année vous êtes mort ? - R. Je suis mort en 1856.

7. A quel âge ? - R. 56 ans.

8. Quelle ville habitiez-vous ? - R. Saint-Germain.

9. Quel était votre genre de vie ? - R. Je tâchais de contenter mon corps.

10. Vous occupiez-vous un peu des choses de l'autre monde ? - R. Pas assez.

11. Regrettez-vous de n'être plus de ce monde ? - R. Je regrette de n'avoir pas assez bien employé mon existence.

12. Etes-vous plus heureux que sur la terre ? - R. Non, je souffre du bien que je n'ai pas fait.

13. Que pensez-vous de l'avenir qui vous est réservé ? - R. Je pense que j'ai besoin de toute la miséricorde de Dieu.

14. Quelles sont vos relations dans le monde où vous êtes ? - R. Des relations plaintives et malheureuses.

15. Quand vous revenez sur la terre, y a-t-il des endroits que vous fréquentiez de préférence ? - R. Je cherche les âmes qui compatissent à mes peines, ou qui prient pour moi.

16. Voyez-vous les choses de la terre aussi nettement que de votre vivant ? - R. Je ne tiens pas à les voir ; si je les cherchais, ce serait encore une cause de regrets.

17. On dit que de votre vivant, vous étiez fort peu endurant ; est-ce vrai ? - R. J'étais très violent.

18. Que pensez-vous de l'objet de nos réunions ? - R. Je voudrais bien les avoir connues de mon vivant ; cela m'eût rendu meilleur.

19. Y voyez-vous d'autres Esprits que vous ? - R. Oui, mais je suis tout confus devant eux.

20. Nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte miséricorde ; les sentiments que vous venez d'exprimer doivent vous faire trouver grâce devant lui, et nous ne doutons pas qu'ils n'aident à votre avancement. - R. Je vous remercie ; Dieu vous protège ; qu'il soit béni pour cela ! mon tour viendra aussi, je l'espère.

Remarque. - Les renseignements fournis par l'Esprit de M. Bertrand

sont parfaitement exacts, et d'accord avec le genre de vie et le caractère qu'on lui connaissait ; seulement, tout en confessant son infériorité et ses torts, son langage est plus sérieux et plus élevé qu'on ne pouvait s'y attendre ; il nous prouve une fois de plus la pénible situation de ceux qui se sont trop attachés à la matière ici-bas. C'est ainsi que les Esprits inférieurs mêmes nous donnent souvent d'utiles leçons de morale par l'exemple.

Correspondance.

Bruxelles, 15 juin 1858.

Mon cher Monsieur Kardec.

Je reçois et lis avec avidité votre *Revue Spirite*, et je recommande à mes amis, non pas la simple lecture, mais l'étude approfondie de votre *Livre des Esprits*. Je regrette bien que mes préoccupations physiques ne me laissent pas de temps pour les études métaphysiques ; mais je les ai poussées assez loin pour sentir combien vous êtes près de la vérité absolue, surtout quand je vois la coïncidence parfaite qui existe entre les réponses qui m'ont été faites et les vôtres. Ceux mêmes qui vous attribuent personnellement la rédaction de vos écrits sont stupéfaits de la profondeur et de la logique qu'ils y trouvent. Vous vous seriez élevé tout d'un coup au niveau de Socrate et de Platon pour la morale et la philosophie esthétique ; quant à moi qui connais et le phénomène et votre loyauté je ne doute pas de l'exactitude des explications qui vous sont faites, et j'abjure toutes les idées que j'ai publiées à ce sujet, tant que je n'ai cru y voir, avec M. Babinet, que des phénomènes physiques ou des jongleries indignes de l'attention des savants.

Ne vous découragez pas plus que moi de l'indifférence de vos contemporains ; ce qui est écrit est écrit ; ce qui est semé germera. L'idée que la vie n'est qu'un *affinage* des âmes, une épreuve et une expiation, est grande, consolante, progressive et naturelle. Ceux qui s'y rattachent sont heureux dans toutes les positions ; au lieu de se plaindre des maux physiques et moraux qui les accablent, ils doivent s'en réjouir, ou du moins les supporter avec une résignation chrétienne.

Pour être heureux, fuis le plaisir :
Du philosophe est la devise ;
L'effort qu'on fait pour le saisir,
Coûte plus que la marchandise ;
Mais il vient à nous tôt ou tard,
Sous la forme d'une surprise ;
C'est un terne au jeu du hasard,
Qui vaut dix mille fois la mise.

Je compte bientôt traverser Paris, où j'ai tant d'amis à voir et tant de choses à faire, mais je laisserai tout pour tâcher d'aller vous serrer la main.

JOBARD,
Directeur du musée royal de l'Industrie.

Une adhésion aussi nette et aussi franche de la part d'un homme de la valeur de M. Jobard est sans contredit une précieuse conquête à laquelle applaudiront tous les partisans de la doctrine spirite ; toutefois, à notre avis, adhérer est peu de chose ; mais reconnaître ouvertement qu'on s'est trompé, abjurer des idées antérieures qu'on a publiées, et cela sans pression et sans intérêt, uniquement parce que la vérité s'est fait jour, c'est là ce qu'on peut appeler le vrai courage de son opinion, surtout quand on a un nom populaire. Agir ainsi est le propre des grands caractères qui seuls savent se mettre au-dessus des préjugés. Tous les hommes peuvent se tromper ; mais il y a de la grandeur à reconnaître ses erreurs, tandis qu'il n'y a que de la petitesse à persévérer dans une opinion qu'on sait être fausse, uniquement pour se donner, aux yeux du vulgaire, un prestige d'infaillibilité ; ce prestige ne saurait abuser la postérité, qui arrache sans pitié tous les oripeaux de l'orgueil ; elle seule fonde les réputations ; elle seule a le droit d'inscrire dans son temple : Celui-là était véritablement grand d'esprit et de cœur. Que de fois n'a-t-elle pas écrit aussi : Ce grand homme a été bien petit !

Les éloges contenus dans la lettre de M. Jobard nous eussent empêché de la publier s'ils se fussent adressés à nous personnellement ; mais comme il reconnaît, dans notre travail, l'œuvre des Esprits dont nous n'avons été que le très humble interprète, tout le mérite leur appartient, et notre modestie n'a rien à souffrir d'une comparaison qui ne prouve qu'une chose, c'est que ce livre ne peut avoir été dicté que par des Esprits d'un ordre supérieur.

En répondant à M. Jobard, nous lui avions demandé s'il nous autorisait à publier sa lettre ; nous étions en même temps chargé, de la part de la Société parisienne des études spirites, de lui offrir le titre de membre honoraire et de correspondant. Voici la réponse qu'il a bien voulu nous adresser et que nous sommes heureux de reproduire :

Bruxelles, 22 juin 1858.

Mon cher collègue,

Nous me demandez, avec de spirituelles périphrases, si j'oserais avouer publiquement ma croyance aux Esprits et aux périsprits, en vous autorisant à publier mes lettres, et en acceptant le titre de correspondant de l'Académie du spiritisme que vous avez fondée, ce qui serait avoir, comme on dit, le courage de son opinion.

Je suis un peu humilié, je vous avoue, de vous voir employer avec moi les mêmes formules et les mêmes discours qu'avec les sots, alors que vous devez savoir que toute ma vie a été consacrée à soutenir la vérité et à témoigner en sa faveur toutes les fois que je la rencontrais, soit en physique, soit

en métaphysique. Je sais que le rôle d'adepte des idées nouvelles n'est pas toujours sans inconvénient, même dans ce siècle de lumières, et qu'on peut être bafoué pour dire qu'il fait jour en plein midi, car le moins qu'on risque, c'est d'être traité de fou ; mais comme la terre tourne et que le plein midi luira pour chacun, il faudra bien que les incrédules se rendent à l'évidence. Il est aussi naturel d'entendre nier l'existence des Esprits par ceux qui n'en ont pas que l'existence de la lumière par ceux qui sont encore privés de ses rayons. Peut-on communiquer avec eux ? Là est toute la question. Voyez et observez.

Le sot niera toujours ce qu'il ne peut comprendre ;
Pour lui le merveilleux est dénué d'attrait ;
Il ne sait rien, et ne veut rien apprendre :
Tel est de l'incrédule un fidèle portrait.

Je me suis dit : L'homme est évidemment double, puisque la mort le dédouble ; quand une moitié reste ici-bas, l'autre va quelque part en conservant son individualité ; donc le Spiritisme est parfaitement d'accord avec l'Ecriture, avec le dogme, avec la religion, qui croit tellement aux Esprits qu'elle exorcise les mauvais et évoque les bons : le *Vade retro* et le *Veni Creator* en sont la preuve ; donc l'évocation est une chose sérieuse et non une œuvre diabolique ou une jonglerie, comme quelques-uns le pensent.

Je suis curieux, je ne nie rien ; mais je veux voir. Je n'ai pas dit : Apportez-moi le phénomène, j'ai couru après, au lieu de l'attendre dans mon fauteuil jusqu'à ce qu'il vienne, selon un usage illogique. Je me suis fait ce simple raisonnement il y a plus de 40 ans à propos du magnétisme : Il est impossible que des hommes très estimables écrivent des milliers de volumes pour me faire croire à l'existence d'une chose qui n'existe pas. Et puis j'ai essayé longtemps et en vain, tant que je n'ai pas eu la foi d'obtenir ce que je cherchais ; mais j'ai été bien récompensé de ma persévérance puisque, je suis parvenu à produire tous les phénomènes dont j'entendais parler ; puis je me suis arrêté pendant 15 ans. Les tables étant survenues, j'ai voulu en avoir le cœur net ; vient aujourd'hui le *Spiritisme*, et j'en agis de même. Quand quelque chose de neuf apparaîtra, je courrai après avec la même ardeur que je mets à aller au-devant des découvertes modernes en tout genre ; c'est la curiosité qui m'entraîne, et je plains les sauvages qui ne sont pas curieux, ce qui fait qu'ils restent sauvages : la curiosité est la mère de l'instruction. Je sais bien que cette ardeur d'apprendre m'a beaucoup nui, et que si j'étais resté dans cette respectable médiocrité qui mène aux honneurs et à la fortune, j'en aurais eu ma bonne part ; mais il y a longtemps que je me suis dit que je n'étais qu'en passant dans cette mauvaise auberge où ce n'est pas la peine de faire sa malle ; ce qui m'a fait supporter sans douleur les avanies, les injustices, les vols dont j'ai été une victime

privilégiée, c'est cette idée qu'il n'est pas ici-bas un bonheur ni un malheur qui vaille la peine qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en afflige. J'ai travaillé, travaillé, travaillé, ce qui m'a donné la force de fustiger mes adversaires les plus acharnés et a tenu les autres en respect, de sorte que je suis maintenant plus heureux et plus tranquille que les gens qui m'ont escamoté un héritage de 20 millions. Je les plains, car je n'envie pas leur place dans le monde des Esprits. Si je regrette cette fortune, ce n'est pas pour moi : je n'ai pas un estomac à manger 20 millions, mais par le bien que cela m'a empêché de faire. Quel levier entre les mains d'un homme qui saurait l'employer utilement ! quel élan il pourrait donner à la science et au progrès ! Ceux qui ont de la fortune ignorent souvent les véritables jouissances qu'ils pourraient se procurer. Savez-vous ce qui manque à la science spirite pour se propager avec rapidité ? C'est un homme riche qui y consacrerait sa fortune par pur dévouement, sans mélange d'orgueil ni d'égoïsme qui ferait les choses grandement, sans parcimonie et sans petitesse ; un tel homme ferait avancer la science d'un demi-siècle. Pourquoi m'a-t-on ôté les moyens de le faire ? Il se trouvera ; quelque chose me le dit ; honneur à celui-là !

J'ai vu évoquer une personne vivante ; elle a éprouvé une syncope jusqu'au retour de son Esprit. Evoquez le mien pour voir ce que je vous dirai. Evoquez aussi le docteur Mure, mort au Caire le 4 juin ; c'était un grand Spiritiste et médecin homéopathe. Demandez-lui s'il croit encore aux gnomes. Il est certainement dans Jupiter, car c'était un grand Esprit même ici-bas, un vrai prophète enseignant et mon meilleur ami. Est-il content de l'article nécrologique que je lui ai fait ?

En voilà bien long, me direz-vous ; mais ce n'est pas tout rose de m'avoir pour correspondant. Je vais lire votre dernier livre que je reçois à l'instant ; au premier aperçu je ne doute pas qu'il ne fasse beaucoup de bien en détruisant une foule de préventions, car vous avez su montrer le côté grave de la chose. - L'affaire Badet est bien intéressante ; nous en reparlerons. Tout à vous, JOBARD.

Tout commentaire sur cette lettre serait superflu ; chacun en appréciera la portée et y reconnaîtra sans peine cette profondeur et cette sagacité qui, jointes aux plus nobles pensées, ont conquis à l'auteur une place si honorable parmi ses contemporains. On peut s'honorer d'être *fou* (à la manière dont l'entendent nos adversaires), quand on a de tels compagnons d'infortune.

A cette remarque de M. Jobard : « Peut-on communiquer avec les Esprits ? Là est toute la question ; voyez et observez, » nous ajoutons : Les communications avec les êtres du monde invisible ne sont ni une découverte ni une invention moderne ; elles ont été pratiquées, dès la plus haute antiquité, par des hommes qui ont été nos maîtres en philosophie et dont

on invoque tous les jours le nom comme autorité. Pourquoi ce qui se passait alors ne pourrait-il plus se produire aujourd'hui ?

La lettre suivante nous est adressée par un de nos abonnés ; comme elle renferme une partie instructive qui peut intéresser la majorité de nos lecteurs, et qu'elle est une preuve de plus de l'influence morale de la doctrine spirite, nous croyons devoir la publier dans son entier, en répondant, pour tout le monde, aux diverses demandes quelle renferme.

Bordeaux, 24 juin 1858.

Monsieur et cher confrère en Spiritisme,

Vous permettrez sans doute à un de vos abonnés et un de vos lecteurs les plus attentifs de vous donner ce titre, car cette admirable doctrine doit être un lien fraternel entre tous ceux qui la comprennent et la pratiquent.

Dans un de vos précédents numéros, vous avez parlé de dessins remarquables, faits par M. Victorien Sardou, et qui représentent des habitations de la planète de Jupiter. Le tableau que vous en faites nous donne, comme à bien d'autres sans doute, le désir de les connaître ; auriez-vous la bonté de nous dire si ce monsieur a l'intention de les publier ? Je ne doute pas qu'ils n'aient un grand succès, vu l'extension que prennent chaque jour les croyances spirites. Ce serait le complément nécessaire de la peinture si séduisante que les Esprits ont donnée de ce monde heureux.

Je vous dirai à ce sujet, mon cher monsieur, qu'il y a près de dix-huit mois nous avons évoqué dans notre petit cercle intime un ancien magistrat de nos parents, mort en 1756, qui fut pendant sa vie un modèle de toutes les vertus, et un Esprit très supérieur, quoique n'ayant pas de place dans l'histoire. Il nous a dit être incarné dans Jupiter, et nous a donné un enseignement moral d'une sagesse admirable et de tout point conforme à celui que renferme votre si précieux *Livre des Esprits*. Nous eûmes naturellement la curiosité de lui demander quelques renseignements sur l'état du monde qu'il habite, ce qu'il fit avec une extrême complaisance. Or, jugez de notre surprise et de notre joie, quand nous avons lu dans votre *Revue* une description tout à fait identique de cette planète, du moins dans les généralités, car nous n'avons pas poussé les questions aussi loin que vous : tout y est conforme au physique et au moral, et jusqu'à la condition des animaux. Il y est même fait mention d'habitations aériennes dont vous ne parlez pas.

Comme il y avait certaines choses que nous avions de la peine à comprendre, notre parent ajouta ces paroles remarquables : « Il n'est pas étonnant que vous ne compreniez pas les choses pour lesquelles vos sens ne sont

pas faits ; mais à mesure que vous avancerez dans la science, vous les comprendrez mieux par la pensée, et elles cesseront de vous paraître extraordinaires. Le temps n'est pas loin où vous recevrez sur ce point des éclaircissements plus complets. Les Esprits sont chargés de vous en instruire, afin de vous donner un but et de vous exciter au bien. » En lisant votre description et l'annonce des dessins dont vous parlez, nous nous sommes dit naturellement que ce temps est venu.

Les incrédules gloseront sans doute de ce paradis des Esprits, comme ils glosent de tout, même de l'immortalité, même des choses les plus saintes. Je sais bien que rien ne prouve matériellement la vérité de cette description ; mais pour tous ceux qui croient à l'existence et aux révélations des Esprits, cette coïncidence n'est-elle pas faite pour faire réfléchir ? Nous nous faisons une idée des pays que nous n'avons jamais vus par le récit des voyageurs quand il y a coïncidence entre eux : pourquoi n'en serait-il pas de même à l'égard des Esprits ? Y a-t-il, dans l'état sous lequel ils nous dépeignent le monde de Jupiter, quelque chose qui répugne à la raison ? Non ; tout est d'accord avec l'idée qu'ils nous donnent des existences plus parfaites ; je dirai plus : avec l'Ecriture, ce qu'un jour je me fais fort de démontrer ; pour mon compte, cela me paraît si logique, si consolant, qu'il me serait pénible de renoncer à l'espoir d'habiter ce monde fortuné où il n'y a point de méchants, point de jaloux, point d'ennemis, point d'égoïstes, point d'hypocrites ; c'est pourquoi tous mes efforts tendent à mériter d'y aller.

Quand, dans notre petit cercle, quelqu'un de nous semble avoir des pensées trop matérielles, nous lui disons : « Prenez garde, vous n'irez pas dans Jupiter ; » et nous sommes heureux de penser que cet avenir nous est réservé, sinon à la première étape, du moins à l'une des suivantes. Merci donc à vous, mon cher frère, de nous avoir ouvert cette nouvelle voie d'espérance.

Puisque vous avez obtenu des révélations si précieuses sur ce monde, vous devez en avoir eu également sur les autres qui composent notre système planétaire. Votre intention est-elle de les publier ? Cela ferait un ensemble des plus intéressants. En regardant les astres, on se complairait à songer aux êtres si variés qui les peuplent ; l'espace nous paraîtrait moins vide. Comment a-t-il pu venir à la pensée d'hommes croyant à la puissance et à la sagesse de Dieu, que ces millions de globes sont des corps inertes et sans vie ? que nous sommes seuls sur ce petit grain de sable que nous appelons la Terre ? Je dis que c'est de l'impiété. Une pareille idée m'attriste ; s'il en était ainsi, il me semblerait être dans un désert.

Tout à vous de cœur,

MARIUS M.,
Employé retraité.

Le titre que notre honorable abonné veut bien nous donner est trop flatteur pour que nous ne lui soyons pas très reconnaissant de nous en avoir cru digne. Le Spiritisme, en effet, est un lien fraternel qui doit conduire à la pratique de la véritable charité chrétienne *tous ceux qui le comprennent dans son essence,* car il tend à faire disparaître les sentiments de haine, d'envie et de jalousie qui divisent les hommes ; mais cette fraternité n'est pas celle d'une secte ; pour être selon les divins préceptes du Christ, elle doit embrasser l'humanité tout entière, car tous les hommes sont les enfants de Dieu ; si quelques-uns sont égarés, elle commande de les plaindre ; elle défend de les haïr. Aimez-vous les uns les autres, a dit Jésus ; il n'a pas dit : N'aimez que ceux qui pensent comme vous ; c'est pourquoi, lorsque nos adversaires nous jettent la pierre, nous ne devons point leur renvoyer de malédictions : ces principes feront toujours de ceux qui les professent des hommes paisibles qui ne chercheront point dans le désordre et le mal de leur prochain la satisfaction de leurs passions.

Les sentiments de notre honorable correspondant sont empreints de trop d'élévation pour que nous ne soyons pas persuadé qu'il entend, ainsi que cela doit être, la fraternité dans sa plus large acception.

Nous sommes heureux de la communication qu'il veut bien nous faire au sujet de Jupiter. La coïncidence qu'il nous signale n'est pas la seule, comme on a pu le voir dans l'article où il en est question. Or, quelle que soit l'opi-nion qu'on puisse s'en former, ce n'en est pas moins un sujet d'observation. Le monde spirite est plein de mystères qu'on ne saurait étudier avec trop de soin. Les conséquences morales qu'en déduit notre correspondant sont marquées au coin d'une logique qui n'échappera à personne.

En ce qui concerne la publication des dessins, le même désir nous a été exprimé par plusieurs de nos abonnés ; mais la complication en est telle que la reproduction par la gravure eût entraîné à des dépenses excessives et inabordables ; les Esprits eux-mêmes avaient dit que le moment de les publier n'était pas encore venu, probablement par ce motif. Aujourd'hui cette difficulté est heureusement levée. M. Victorien Sardou, de médium dessinateur (sans savoir dessiner) est devenu *médium graveur* sans avoir jamais tenu un burin de sa vie. Il fait maintenant ses dessins directement sur cuivre, ce qui permettra de les reproduire sans le concours d'aucun artiste étranger. La question financière ainsi simplifiée, nous pourrons en donner un échantillon remarquable dans notre prochain numéro, accompagné d'une description technique, qu'il veut bien se charger de rédiger d'après les documents que lui ont fournis les Esprits. Ces dessins sont très nombreux, et leur ensemble formera plus tard un véritable atlas. Nous connaissons un autre médium dessinateur à qui les Esprits en font tracer de non moins curieux sur un autre monde. Quant à l'état des différents globes connus, il nous a été donné sur plusieurs des renseignements généraux, et sur quelques-uns seulement des renseignements détaillés ; mais nous ne sommes point encore fixé sur l'époque où il sera utile de les publier.

ALLAN KARDEC.

Paris. Typ. de COSSON ET Cie, rue du Four-Saint-Germain, 43.

FACSIMILE D'ECRITURES

Ecriture normale du médium.

Que cette doctrine de salut ait été
ou non revelée, peu importe ! Chacun
pourra croire à cet égard ce
qu'il voudra.

ECRITURE DE L'ESPRIT DE Mr BERTRAND
par le même médium.

Na Les Nos correspondent aux questions proposées (Voyez page 196.)

4 Je le suis

5 Quelquesunes

6 Je suis mort en 1856

7 56 ans

8 St Germain

9 Je sachais de contenter
mon corps

Imp. Villain, r. de Sèvres, 45, Paris.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Des Contradictions dans le langage des Esprits.

Les contradictions que l'on rencontre assez fréquemment dans le langage des Esprits, même sur des questions essentielles, ont été jusqu'à ce jour, pour quelques personnes, une cause d'incertitude sur la valeur réelle de leurs communications, circonstance dont les adversaires n'ont pas manqué de tirer parti. Au premier aspect, ces contradictions paraissent en effet devoir être une des principales pierres d'achoppement de la science spirite. Voyons si elles ont l'importance qu'on y attache.

Nous demanderons d'abord quelle science, à ses débuts, n'a présenté de pareilles anomalies ? Quel savant, dans ses investigations, n'a pas maintes fois été dérouté par des faits qui semblaient renverser les règles établies ? Si la Botanique, la Zoologie, la Physiologie, la Médecine, notre langue même n'en offrent pas des milliers d'exemples, et si leurs bases défient toute contradiction ? C'est en comparant les faits, en observant les analogies et les dissemblances, que l'on parvient peu à peu à établir les règles, les classifications, les principes : en un mot, à constituer la science. Or, le Spiritisme éclôt à peine ; il n'est donc pas étonnant qu'il subisse la loi commune, jusqu'à ce que l'étude en soit complète ; alors seulement on reconnaîtra qu'ici, comme en toutes choses, l'exception vient presque toujours confirmer la règle.

Les Esprits, du reste, nous ont dit de tout temps de ne pas nous inquiéter de ces quelques divergences, et qu'avant peu tout le monde serait ramené à l'unité de croyance. Cette prédiction s'accomplit en effet chaque jour à mesure que l'on pénètre plus avant dans les causes de ces phénomènes mystérieux, et que les faits sont mieux observés. Déjà les dissidences qui avaient éclaté à l'origine tendent évidemment à s'affaiblir ; on peut même dire qu'elles ne sont plus maintenant que le résultat d'opinions personnelles isolées.

Bien que le Spiritisme soit dans la nature, et qu'il ait été connu et pratiqué dès la plus haute antiquité, il est constant qu'à aucune autre époque il ne fut aussi universellement répandu que de nos jours. C'est que jadis on n'en faisait qu'une étude mystérieuse à laquelle le vulgaire n'était point initié ; il s'est conservé par une tradition que les vicissitudes de l'humanité et le défaut de moyens de transmission ont insensiblement affaiblie. Les phénomènes spontanés qui n'ont cessé de se produire de temps à autre ont passé inaperçus, ou ont été interprétés selon les préjugés ou l'ignorance des temps, ou ont été exploités au profit de telle ou telle croyance. Il était réservé à notre siècle, où le progrès reçoit une impulsion incessante, de mettre au grand jour une science qui n'existait pour ainsi dire qu'à l'état latent. Ce n'est que depuis peu d'années que les phénomènes ont été sérieusement observés ; le Spiritisme est donc en réalité une science nouvelle qui s'implante peu à peu dans l'esprit des masses en attendant qu'elle y prenne un rang officiel. Cette science a paru bien simple d'abord ; pour les gens superficiels, elle ne consistait que dans l'art de faire tourner les tables ; mais une observation plus attentive l'a montrée bien autrement compliquée, par ses ramifications et ses conséquences, qu'on ne l'avait soupçonné. Les tables tournantes sont comme la pomme de Newton qui, dans sa chute, renferme le système du monde.

Il est arrivé au Spiritisme ce qui arrive au début de toutes choses : les premiers n'ont pu tout voir ; chacun a vu de son côté et s'est hâté de faire part de ses impressions à son point de vue, selon ses idées ou ses préventions. Or, ne sait-on pas que, selon le milieu, le même objet peut paraître chaud à l'un, tandis que l'autre le trouvera froid ?

Prenons encore une autre comparaison dans les choses vulgaires, dût-elle même paraître triviale, afin de nous faire mieux comprendre.

On lisait dernièrement dans plusieurs journaux : « Le champignon est une production des plus bizarres ; délicieux ou mortel, microscopique ou d'une dimension phénoménale, il déroute sans cesse l'observation du botaniste. Dans le tunnel de Doncastre est un champignon qui se développe depuis douze mois, et ne semble pas avoir atteint sa dernière phase de croissance. Actuellement il mesure quinze pieds de diamètre. Il est venu sur une pièce de bois ; on le considère comme le plus beau spécimen de champignon qui ait existé. La classification en est difficile, car les avis sont partagés. » Ainsi voilà la science déroutée par la venue d'un champignon qui se présente sous un nouvel aspect. Ce fait a provoqué en nous la réflexion suivante. Supposons plusieurs naturalistes observant chacun de leur côté une variété de ce végétal : l'un dira que le champignon est un cryptogame comestible recherché des gourmets ; un second qu'il est vénéneux ; un troi-

sième qu'il est invisible à l'œil nu ; un quatrième qu'il peut atteindre jusqu'à quarante-cinq pieds de circonférence, etc. ; toutes assertions contradictoires au premier chef et peu propres à fixer les idées sur la véritable nature des champignons. Puis viendra un cinquième observateur qui reconnaîtra l'identité des caractères généraux, et montrera que ces propriétés si diverses ne constituent en réalité que des variétés ou subdivisions d'une même classe. Chacun avait raison à son point de vue ; tous avaient tort de conclure du particulier au général, et de prendre la partie pour le tout.

Il en est de même à l'égard des Esprits. On les a jugés selon la nature des rapports que l'on a eus avec eux, d'où les uns en ont fait des démons et les autres des anges. Puis on s'est hâté d'expliquer les phénomènes avant d'avoir tout vu, chacun l'a fait à sa manière et en a tout naturellement cherché les causes dans ce qui faisait l'objet de ses préoccupations ; le magnétiste a tout rapporté à l'action magnétique, le physicien à l'action électrique, etc. La divergence d'opinions en matière de Spiritisme vient donc des différents aspects sous lesquels on le considère. De quel côté est la vérité ? C'est ce que l'avenir démontrera ; mais la tendance générale ne saurait être douteuse ; un principe domine évidemment et rallie peu à peu les systèmes prématurés ; une observation moins exclusive les rattachera tous à la souche commune, et l'on verra bientôt qu'en définitive la divergence est plus dans l'accessoire que dans le fond.

On comprend très bien que les hommes se fassent des théories contraires sur les choses ; mais ce qui peut paraître plus singulier, c'est que les Esprits eux-mêmes puissent se contredire ; c'est là surtout ce qui dès l'abord a jeté une sorte confusion dans les idées. Les différentes théories spirites ont donc deux sources : les unes sont écloses dans des cerveaux humains ; les autres sont données par les Esprits. Les premières émanent d'hommes qui, trop confiants dans leurs propres lumières, croient avoir en main la clef de ce qu'ils cherchent, tandis que le plus souvent ils n'ont trouvé qu'un passe-partout. Cela n'a rien de surprenant ; mais que, parmi les Esprits, les uns disent blanc et les autres noir, voilà ce qui paraissait moins concevable, et ce qui aujourd'hui est parfaitement expliqué. On s'est fait, dans le principe, une idée complètement fausse de la nature des Esprits. On se les était figurés comme des êtres à part, d'une nature exceptionnelle, n'ayant rien de commun avec la matière, et devant tout savoir. C'étaient, selon l'opinion personnelle, des êtres bienfaisants ou malfaisants, les uns ayant toutes les vertus, les autres tous les vices, et tous en général une science infinie, supérieure à celle de l'humanité. A la nouvelle des récentes manifestations, la première pensée qui est venue à la plupart a été d'y voir un moyen de pénétrer toutes choses cachées, un nouveau mode de di-

vination moins sujet à caution que les procédés vulgaires. Qui pourrait dire le nombre de ceux qui ont rêvé une fortune facile par la révélation de trésors cachés, par des découvertes industrielles ou scientifiques qui n'auraient coûté aux inventeurs que la peine d'écrire les procédés sous la dictée des savants de l'autre monde ! Dieu sait aussi que de mécomptes et de désappointements ! que de prétendues recettes, plus ridicules les unes que les autres, ont été données par les loustics du monde invisible ! Nous connaissons quelqu'un qui avait demandé un procédé infaillible pour teindre les cheveux ; il lui fut donné la formule d'une composition, sorte de cirage qui fit de la chevelure une masse compacte dont le patient eut toutes les peines du monde à se débarrasser. Toutes ces espérances chimériques ont dû s'évanouir à mesure que l'on a mieux connu la nature de ce monde et le but réel des visites que nous font ses habitants. Mais alors, pour beaucoup de gens, quelle était la valeur de ces Esprits qui n'avaient pas même le pouvoir de procurer quelques petits millions sans rien faire ? ce ne pouvaient être des Esprits. A cette fièvre passagère a succédé l'indifférence, puis chez quelques-uns l'incrédulité. Oh ! que de prosélytes les Esprits auraient faits s'ils avaient pu faire venir le bien en dormant ! On eût adoré le diable même s'il avait secoué son escarcelle.

A côté de ces rêveurs, il s'est trouvé des gens sérieux qui ont vu dans ces phénomènes autre chose que le vulgaire ; ils ont observé attentivement, sondé les replis de ce monde mystérieux, et ils ont aisément reconnu dans ces faits étranges, sinon nouveaux, un but providentiel de l'ordre le plus élevé. Tout a changé de face quand on a su que ces mêmes Esprits ne sont autres que ceux qui ont vécu sur la terre, et dont, à notre mort, nous allons grossir le nombre ; qu'ils n'ont laissé ici-bas que leur grossière enveloppe, comme la chenille laisse sa chrysalide pour devenir papillon. Nous n'avons pu en douter quand nous avons vu nos parents, nos amis, nos contemporains, venir converser avec nous, et nous donner des preuves irrécusables de leur présence et de leur identité. En considérant les variétés si nombreuses que présente l'humanité au double point de vue intellectuel et moral, et la foule qui chaque jour émigre de la terre pour le monde invisible, il répugne à la raison de croire que le stupide Samoyède, le féroce cannibale, le vil criminel, subissent à la mort une transformation qui les mette au niveau du savant et de l'homme de bien. On a donc compris qu'il pouvait et devait y voir des Esprits plus ou moins avancés, et dès lors se sont expliquées tout naturellement ces communications si différentes dont les unes s'élèvent jusqu'au sublime, tandis que d'autres se traînent dans l'ordure. On l'a mieux compris encore quand, cessant de croire notre petit grain de sable perdu dans l'espace, seul habité parmi tant de millions de globes

semblables, on a su que, dans l'univers, il n'occupe qu'un rang intermédiaire voisin du plus bas échelon ; qu'il y avait, par conséquent, des êtres plus avancés que les plus avancés parmi nous, et d'autres encore plus arriérés que nos sauvages. Dès lors l'horizon intellectuel et moral s'est étendu, comme l'a fait notre horizon terrestre quand on a eu découvert la quatrième partie du monde ; la puissance et la majesté de Dieu ont en même temps grandi à nos yeux du fini à l'infini. Dès lors aussi se sont expliquées les contradictions du langage des Esprits, car on a compris que des êtres inférieurs en tous points ne pouvaient ni penser ni parler comme des êtres supérieurs ; qu'ils ne pouvaient, par conséquent, ni tout savoir, ni tout comprendre, et que Dieu devait réserver à ses seuls élus la connaissance des mystères auxquels l'ignorance ne saurait atteindre.

L'échelle spirite, tracée d'après les Esprits eux-mêmes et l'observation des faits, nous donne donc la clef de toutes les anomalies apparentes du langage des Esprits. Il faut, par l'habitude, arriver à les connaître pour ainsi dire à première vue, et pouvoir leur assigner leur rang selon la nature de leurs manifestations ; il faut pouvoir dire au besoin, à l'un qu'il est menteur, à l'autre qu'il est hypocrite, à celui-ci qu'il est méchant, à celui-là qu'il est facétieux, etc., sans se laisser prendre ni à leur arrogance, ni à leurs forfanteries, ni à leurs menaces, ni à leurs sophismes, ni même à leurs *cajoleries* ; c'est le moyen d'écarter cette tourbe qui pullule sans cesse autour de nous, et qui s'éloigne quand on sait n'attirer à soi que les Esprits véritablement bons et sérieux, ainsi que nous le faisons à l'égard des vivants. Ces êtres infimes sont-ils à jamais voués à l'ignorance et au mal ? Non, car cette partialité ne serait ni selon la justice, ni selon la bonté du Créateur qui a pourvu à l'existence et au bien-être du plus petit insecte. C'est par une succession d'existences qu'ils s'élèvent et s'approchent de lui en s'améliorant. Ces Esprits inférieurs ne connaissent Dieu que de nom ; ils ne le voient et ne le comprennent pas plus que le dernier paysan, au fond de ses bruyères, ne voit et ne comprend le souverain qui gouverne le pays qu'il habite.

Si l'on étudie avec soin le caractère propre de chacune des classes d'Esprits, on concevra aisément comment il en est qui sont incapables de nous fournir des renseignements exacts sur l'état de leur monde. Si l'on considère en outre qu'il y en a qui, par leur nature, sont légers, menteurs, moqueurs, malfaisants, que d'autres sont encore imbus des idées et des préjugés terrestres, on comprendra que, dans leurs rapports avec nous, ils peuvent s'amuser à nos dépens, nous induire sciemment en erreur par malice, affirmer ce qu'ils ne savent pas, nous donner de perfides conseils, ou

même se tromper de bonne foi en jugeant les choses à leur point de vue. Citons une comparaison.

Supposons qu'une colonie d'habitants de la terre trouve un beau jour le moyen d'aller s'établir dans la Lune ; supposons cette colonie composée des divers éléments de la population de notre globe, depuis l'Européen le plus civilisé jusqu'au sauvage Australien. Voilà sans doute les habitants de la Lune en grand émoi, et ravis de pouvoir se procurer auprès de leurs nouveaux hôtes des renseignements précis sur notre planète, que quelques-uns supposaient bien habitée, mais sans en avoir la certitude, car chez eux aussi, il y a sans doute des gens qui se croient les seuls êtres de l'univers. On choie les nouveaux venus, on les questionne, et les savants s'apprêtent à publier l'histoire physique et morale de la Terre. Comment cette histoire ne serait-elle pas authentique, puisqu'on va la tenir de témoins oculaires ? L'un d'eux recueille chez lui un Zélandais qui lui apprend qu'ici-bas c'est un régal de manger les hommes, et que Dieu le permet, puisqu'on sacrifie les victimes en son honneur. Chez un autre, est un moraliste philosophe qui lui parle d'Aristote et de Platon, et lui dit que l'anthropophagie est une abomination condamnée par toutes les lois divines et humaines. Ici est un musulman qui ne mange pas les hommes, mais qui dit qu'on fait son salut en tuant le plus de chrétiens possible ; ici est un chrétien qui dit que Mahomet est un imposteur ; plus loin un Chinois qui traite tous les autres de barbares, en disant que, quand on a trop d'enfants, Dieu permet de les jeter à la rivière ; un viveur fait le tableau des délices de la vie dissolue des capitales ; un anachorète prêche l'abstinence et les mortifications ; un fakir indien se déchire le corps et s'impose pendant des années, pour s'ouvrir les portes du ciel, des souffrances auprès desquelles les privations de nos plus pieux cénobites sont de la sensualité. Vient ensuite un bachelier qui dit que c'est la terre qui tourne et non le soleil ; un paysan qui dit que le bachelier est un menteur, parce qu'il voit bien le soleil se lever et se coucher ; un Sénégambien dit qu'il fait très chaud ; un Esquimau, que la mer est une plaine de glace et qu'on ne voyage qu'en traîneaux. La politique n'est pas restée en arrière : les uns vantent le régime absolu, d'autres la liberté ; tel dit que l'esclavage est contre nature, et que tous les hommes sont frères, étant enfants de Dieu ; tel autre, que des races sont faites pour l'esclavage, et sont bien plus heureuses qu'à l'état libre, etc. Je crois les écrivains sélénites bien embarrassés pour composer une histoire physique, politique, morale et religieuse du monde terrestre avec de pareils documents. « Peut-être, pensent quelques-uns, trouverons-nous plus d'unité parmi les savants ; interrogeons ce groupe de docteurs. » Or, l'un d'eux, médecin de la Faculté de Paris, centre des lumières, dit que toutes les maladies ayant pour principe un sang vicié, il faut le re-

nouveler, et pour cela saigner à blanc en tout état de cause. « Vous êtes dans l'erreur, mon savant confrère, réplique un second : l'homme n'a jamais trop de sang ; lui en ôter, c'est lui ôter la vie ; le sang est vicié, j'en conviens ; que fait-on quand un vase est sale ? on ne le brise pas, on le nettoie ; alors purgez, purgez, purgez jusqu'à extinction. » Un troisième prenant la parole : « Messieurs, vous, avec vos saignées, vous tuez vos malades ; vous, avec vos purgations, vous les empoisonnez ; la nature est plus sage que nous tous ; laissons-la faire, et attendons. - C'est cela, répliquent les deux premiers, si nous tuons nos malades, vous, vous les laissez mourir. » La dispute commençait à s'échauffer quand un quatrième, prenant à part un Sélénite en le tirant à gauche, lui dit : « Ne les écoutez pas, ce sont tous des ignorants, je ne sais vraiment pas pourquoi ils sont de l'Académie. Suivez bien mon raisonnement : tout malade est faible ; donc il y a affaiblissement des organes ; ceci est de la logique pure, ou je ne m'y connais pas ; donc il faut leur donner du ton ; pour cela je n'ai qu'un remède : l'eau froide, l'eau froide, je ne sors pas de là. - Guérissez-vous tous vos malades ? - Toujours, quand la maladie n'est pas mortelle. - Avec un procédé si infaillible vous êtes sans doute de l'Académie ? - Je me suis mis trois fois sur les rangs. Eh bien ! le croiriez-vous ? ils m'ont toujours repoussé, ces soi-disant savants, parce qu'ils ont compris que je les aurais pulvérisés avec mon eau froide. - Monsieur le Sélénite, dit un nouvel interlocuteur en le tirant à droite : nous vivons dans une atmosphère d'électricité ; l'électricité est le véritable principe de la vie ; en ajouter quand il n'y en a pas assez, en ôter quand il y en a trop ; neutraliser les fluides contraires les uns par les autres, voilà tout le secret. Avec mes appareils je fais des merveilles : lisez mes annonces et vous verrez[16] ! » Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter toutes les théories contraires qui furent tour à tour préconisées sur toutes les branches des connaissances humaines, sans excepter les sciences exactes ; mais c'est surtout dans les sciences métaphysiques que le champ fut ouvert aux doctrines les plus contradictoires. Cependant un homme d'esprit et de jugement (pourquoi n'y en aurait-il pas dans la lune ?) compare tous ces récits incohérents, et en tire cette conclusion très logique : que sur la terre il y a des pays chauds et des pays froids ; que dans certaines contrées les hommes se mangent entre eux ; que dans d'autres ils tuent

[16] Le lecteur comprendra que notre critique ne porte que sur les exagérations en toutes choses. Il y a du bon en tout ; le tort est dans l'exclusivisme que le savant judicieux sait toujours éviter. Nous n'avons garde de confondre les véritables savants, dont l'humanité s'honore à juste titre, avec ceux qui exploitent leurs idées sans discernement ; c'est de ceux-là que nous voulons parier. Notre but est uniquement de démontrer que la science officielle elle-même n'est pas exempte de contradictions.

ceux qui ne pensent pas comme eux, le tout pour la plus grande gloire de leur divinité ; que chacun enfin parle selon ses connaissances et vante les choses au point de vue de ses passions et de ses intérêts. En définitive, qui croira-t-il de préférence ? Au langage il reconnaîtra sans peine le vrai savant de l'ignorant ; l'homme sérieux de l'homme léger ; celui qui a du jugement de celui qui raisonne à faux ; il ne confondra pas les bons et les mauvais sentiments, l'élévation avec la bassesse, le bien avec le mal, et il se dira : « Je dois tout entendre, tout écouter, parce que dans le récit, même du plus brut, je puis apprendre quelque chose ; mais mon estime et ma confiance ne sont acquises qu'à celui qui s'en montre digne. » Si cette colonie terrienne veut implanter ses mœurs et ses usages dans sa nouvelle patrie, les sages repousseront les conseils qui leur sembleront pernicieux, et se confieront à ceux qui leur paraîtront les plus éclairés, en qui ils ne verront ni fausseté, ni mensonges, et chez lesquels, au contraire, ils reconnaîtront l'amour sincère du bien. Ferions-nous autrement si une colonie de Sélénites venait à s'abattre sur la terre ? Eh bien ! ce qui est donné ici comme une supposition, est une réalité par rapport aux Esprits, qui, s'ils ne viennent pas parmi nous en chair et en os, n'en sont pas moins présents d'une manière occulte, et nous transmettent leurs pensées par leurs interprètes, c'est-à-dire par les médiums. Quand nous avons appris à les connaître, nous les jugeons à leur langage, à leurs principes, et leurs contradictions n'ont plus rien qui doive nous surprendre, car nous voyons que les uns savent ce que d'autres ignorent ; que certains sont placés trop bas, ou sont encore trop matériels pour comprendre et apprécier les choses d'un ordre élevé ; tel est l'homme qui, au bas de la montagne, ne voit qu'à quelques pas de lui, tandis que celui qui est au sommet découvre un horizon sans bornes.

La première source des contradictions est donc dans le degré du développement intellectuel et moral des Esprits ; mais il en est d'autres sur lesquels il est inutile d'appeler l'attention.

Passons, dira-t-on, sur la question des Esprits inférieurs, puisqu'il en est ainsi ; on comprend qu'ils peuvent se tromper par ignorance ; mais comment se fait-il que des Esprits supérieurs soient en dissidence ? qu'ils tiennent dans un pays un langage différent de celui qu'ils tiennent dans un autre ? que le même Esprit, enfin, ne soit pas toujours d'accord avec lui-même ?

La réponse à cette question repose sur la connaissance complète de la science spirite, et cette science ne peut s'enseigner en quelques mots, car elle est aussi vaste que toutes les sciences philosophiques. Elle ne s'acquiert, comme toutes les autres branches des connaissances humaines, que par l'étude et l'observation. Nous ne pouvons répéter ici tout ce que nous avons

publié sur ce sujet ; nous y renvoyons donc nos lecteurs, nous bornant à un simple résumé. Toutes ces difficultés disparaissent pour quiconque porte sur ce terrain un regard investigateur et sans prévention.

Les faits prouvent que les Esprits trompeurs se parent sans scrupule de noms révérés pour mieux accréditer leurs turpitudes, ce qui se fait même aussi quelquefois parmi nous. De ce qu'un Esprit se présente sous un nom quelconque, ce n'est donc point une raison pour qu'il soit réellement ce qu'il prétend être ; mais il y a dans le langage des Esprits sérieux, un cachet de dignité auquel on ne saurait se méprendre : il ne respire que la bonté et la bienveillance, et jamais il ne se dément. Celui des Esprits imposteurs, au contraire, de quelque vernis qu'ils le parent, laisse toujours, comme on dit vulgairement, percer le bout de l'oreille. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, sous des noms usurpés, des Esprits inférieurs enseignent des choses disparates. C'est à l'observateur de chercher à connaître la vérité, et il le peut sans peine, s'il veut bien se pénétrer de ce que nous avons dit à cet égard dans notre *Instruction pratique. (Livre des Médiums.)*

Ces mêmes Esprits flattent, en général, les goûts et les inclinations des personnes dont ils savent le caractère assez faible et assez crédule pour les écouter ; ils se font l'écho de leurs préjugés et même de leurs idées superstitieuses, et cela par une raison très simple, c'est que les Esprits sont attirés par leur sympathie pour l'Esprit des personnes qui les appellent ou qui les écoutent avec plaisir.

Quant aux Esprits sérieux, ils peuvent également tenir un langage différent, selon les personnes, mais cela dans un autre but. Quand ils le jugent utile et pour mieux convaincre, ils évitent de heurter trop brusquement des croyances enracinées et s'expriment selon les temps, les lieux et les personnes. « C'est pourquoi, nous disent-ils, nous ne parlerons pas à un Chinois ou à un mahométan comme à un chrétien ou à un homme civilisé, parce que nous n'en serions pas écoutés. Nous pouvons donc quelquefois paraître entrer dans la manière de voir des personnes, pour les amener peu à peu à ce que nous voulons, quand cela se peut sans altérer les vérités essentielles. » N'est-il pas évident que si un Esprit veut amener un musulman fanatique à pratiquer la sublime maxime de l'Evangile : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, » il serait repoussé s'il disait que c'est Jésus qui l'a enseignée. Or, lequel vaut le mieux, de laisser au musulman son fanatisme, ou de le rendre bon en lui laissant momentanément croire que c'est Allah qui a parlé ? C'est un problème dont nous abandonnons la solution au jugement du lecteur. Quant à nous, il nous semble qu'une fois rendu plus doux et plus humain, il sera moins fanatique et plus accessible à l'idée d'une nouvelle croyance que si on la lui eût imposée de

force. Il est des vérités qui, pour être acceptées, ne veulent pas être jetées à la face sans ménagement. Que de maux les hommes eussent évités s'ils eussent toujours agi ainsi !

Les Esprits, comme on le voit, font aussi usage de précautions oratoires ; mais, dans ce cas, la divergence est dans l'accessoire et non dans le principal. Amener les hommes au bien, détruire l'égoïsme, l'orgueil, la haine, l'envie, la jalousie, leur apprendre à pratiquer la véritable charité chrétienne, c'est pour eux l'essentiel, le reste viendra en temps utile, et ils prêchent autant d'exemple que de paroles quand ce sont des Esprits véritablement bons et supérieurs ; tout en eux respire la douceur et la bienveillance. L'irritation, la violence, l'âpreté et la dureté du langage, fût-ce même pour dire de bonnes choses, ne sont jamais le signe d'une supériorité réelle. Les Esprits véritablement bons ne se fâchent ni ne s'emportent jamais : s'ils ne sont pas écoutés, ils s'en vont, voilà tout.

Il est encore deux causes de contradictions apparentes que nous ne devons pas passer sous silence. Les Esprits inférieurs, comme nous l'avons dit en maintes occasions, disent tout ce qu'on veut, sans se soucier de la vérité ; les Esprits supérieurs se taisent ou refusent de répondre quand on leur fait une question indiscrète ou sur laquelle il ne leur est pas permis de s'expliquer. « Dans ce cas, nous ont-ils dit, n'insistez jamais, car alors ce sont les Esprits légers qui répondent et qui vous trompent ; vous croyez que c'est nous, et vous pouvez penser que nous nous contredisons. Les Esprits sérieux ne se contredisent jamais ; leur langage est toujours le même avec les mêmes personnes. Si l'un d'eux dit des choses contraires sous un même nom, soyez assurés que ce n'est pas le même Esprit qui parle, ou du moins que ce n'est pas un bon Esprit. Vous reconnaîtrez le bon aux principes qu'il enseigne, car tout Esprit qui n'enseigne pas le bien n'est pas un bon Esprit, et vous devez le repousser. »

Le même Esprit voulant dire la même chose en deux endroits différents, ne se servira pas littéralement des mêmes mots : pour lui la pensée est tout ; mais l'homme, malheureusement, est plus porté à s'attacher à la forme qu'au fond ; c'est cette forme qu'il interprète souvent au gré de ses idées et de ses passions, et de cette interprétation peuvent naître des contradictions apparentes qui ont aussi leur source dans l'insuffisance du langage humain pour exprimer les choses extra-humaines. Etudions le fond, scrutons la pensée intime, et nous verrons bien souvent l'analogie là où un examen superficiel nous faisait voir une disparate.

Les causes des contradictions dans le langage des Esprits peuvent donc se résumer ainsi :

1° Le degré d'ignorance ou de savoir des Esprits auxquels on s'adresse ;

2° La supercherie des Esprits inférieurs qui peuvent, en prenant des noms d'emprunt, dire, par malice, ignorance ou méchanceté, le contraire de ce qu'a dit ailleurs l'Esprit dont ils ont usurpé le nom ;

3° Les défauts personnels du médium, qui peuvent influer sur la pureté des communications, altérer ou travestir la pensée de l'Esprit ;

4° L'insistance pour obtenir une réponse qu'un Esprit refuse de donner, et qui est faite par un Esprit inférieur ;

5° La volonté de l'Esprit même, qui parle selon les temps, les lieux et les personnes, et peut juger utile de ne pas tout dire à tout le monde ;

6° L'insuffisance du langage humain pour exprimer les choses du monde incorporel ;

7° L'interprétation que chacun peut donner d'un mot ou d'une explication, selon ses idées, ses préjugés ou le point de vue sous lequel il envisage la chose.

Ce sont autant de difficultés dont on ne triomphe que par une étude longue et assidue ; aussi n'avons-nous jamais dit que la science spirite fût une science facile. L'observateur sérieux qui approfondit toutes choses avec maturité, patience et persévérance, saisit une foule de nuances délicates qui échappent à l'observateur superficiel. C'est par ces détails intimes qu'il s'initie aux secrets de cette science. L'expérience apprend à connaître les Esprits, comme elle apprend à connaître les hommes.

Nous venons de considérer les contradictions au point de vue général. Dans d'autres articles nous traiterons les points spéciaux les plus importants.

La Charité.

Par l'Esprit de saint Vincent de Paul.

(Société des études spirites, séance du 8 juin 1858.)

Soyez bons et charitables, c'est la clef des cieux que vous tenez en vos mains ; tout le bonheur éternel est renfermé dans cette maxime : Aimez-vous les uns les autres. L'âme ne peut s'élever dans les régions spirituelles que par le dévouement au prochain ; elle ne trouve de bonheur et de consolation que dans les élans de la charité ; soyez bons, soutenez vos frères, laissez de côté cette affreuse plaie de l'égoïsme ; ce devoir rempli doit vous ouvrir la route du bonheur éternel. Du reste, qui d'entre vous n'a senti son cœur bondir, sa joie intérieure se dilater par l'action d'une œuvre charitable ? Vous ne devriez penser qu'à cette sorte de volupté que procure une

bonne action, et vous resteriez toujours dans le chemin du progrès spirituel. Les exemples ne vous manquent pas ; il n'y a que les bonnes volontés qui sont rares. Voyez la foule des hommes de bien dont votre histoire vous rappelle le pieux souvenir. Je vous les citerais par milliers ceux dont la morale n'avait pour but que d'améliorer votre globe. Le Christ ne vous a-t-il pas dit tout ce qui concerne ces vertus de charité et d'amour ? Pourquoi laisse-t-on de côté ses divins enseignements ? Pourquoi ferme-t-on l'oreille à ses divines paroles, le cœur à toutes ses douces maximes ? Je voudrais que les lectures évangéliques fussent faites avec plus d'intérêt personnel ; on délaisse ce livre, on en fait un mot creux, une lettre close ; on laisse ce code admirable dans l'oubli : vos maux ne proviennent que de l'abandon volontaire que vous faites de ce résumé des lois divines. Lisez donc ces pages toutes brûlantes du dévouement de Jésus, et méditez-les. Je suis honteux moi-même d'oser vous promettre un travail sur la charité, quand je songe que dans ce livre vous trouvez tous les enseignements qui doivent vous mener par la main dans les régions célestes.

Hommes forts, ceignez-vous ; hommes faibles, faites-vous des armes de votre douceur, de votre foi ; ayez plus de persuasion, plus de constance dans la propagation de votre nouvelle doctrine ; ce n'est qu'un encouragement que nous sommes venus vous donner ; ce n'est que pour stimuler votre zèle et vos vertus que Dieu nous permet de nous manifester à vous ; mais si on voulait, on n'aurait besoin que de l'aide de Dieu et de sa propre volonté : les manifestations spirites ne sont faites que pour les yeux fermés et les cœurs indociles. Il y a parmi vous des hommes qui ont à remplir des missions d'amour et de charité ; écoutez-les, exaltez leur voix ; faites resplendir leurs mérites, et vous vous exalterez vous-mêmes par le désintéressement et par la foi vive dont ils vous pénétreront.

Les avertissements détaillés seraient très longs à donner sur le besoin d'élargir le cercle de la charité, et d'y faire participer tous les malheureux dont les misères sont ignorées, toutes les douleurs que l'on doit aller trouver dans leurs réduits pour les consoler au nom de cette vertu divine : la charité. Je vois avec bonheur que des hommes éminents et puissants aident à ce progrès qui doit relier entre elles toutes les classes humaines : les heureux et les malheureux. Les malheureux, chose étrange ! se donnent tous la main et soutiennent leur misère les uns par les autres. Pourquoi les heureux sont-ils plus tardifs à écouter la voix du malheureux ? Pourquoi faut-il que ce soit une main puissante et terrestre qui donne l'élan aux missions charitables ? Pourquoi ne répond-on pas avec plus d'ardeur à ces appels ? Pourquoi laisse-t-on les misères entacher, comme à plaisir, le tableau de l'humanité ?

La charité est la vertu fondamentale qui doit soutenir tout l'édifice des vertus terrestres ; sans elle les autres n'existent pas : point de charité, point de foi ni d'espérance ; car sans la charité point d'espoir dans un sort meilleur, pas d'intérêt moral qui nous guide. Sans la charité, point de foi ; car la foi n'est qu'un pur rayon qui fait briller une âme charitable ; elle en est la conséquence décisive.

Quand on laissera son cœur s'ouvrir à la prière du premier malheureux qui vous tend la main ; quand on lui donnera, sans se demander si sa misère n'est pas feinte, ou son mal dans un vice dont il est cause ; quand on laissera toute justice entre les mains divines ; quand on laissera le châtiment des misères menteuses au Créateur ; enfin, lorsqu'on fera la charité pour le seul bonheur qu'elle procure et sans recherche de son utilité, alors vous serez les enfants que Dieu aimera et qu'il appellera vers lui.

La charité est l'ancre éternelle du salut dans tous les globes : c'est la plus pure émanation du Créateur lui-même ; c'est sa propre vertu qu'il donne à la créature. Comment voudrait-on méconnaître cette suprême bonté ? Quel serait, avec cette pensée, le cœur assez pervers pour refouler et chasser ce sentiment tout divin ? Quel serait l'enfant assez méchant pour se mutiner contre cette douce caresse : la charité ?

Je n'ose pas parler de ce que j'ai fait, car les Esprits ont aussi la pudeur de leurs œuvres ; mais je crois l'œuvre que j'ai commencée une de celles qui doivent le plus contribuer au soulagement de vos semblables. Je vois souvent des Esprits demander pour mission de continuer mon œuvre ; je les vois, mes douces et chères sœurs, dans leur pieux et divin ministère ; je les vois pratiquer la vertu que je vous recommande, avec toute la joie que procure cette existence de dévouement et de sacrifices ; c'est un grand bonheur pour moi de voir combien leur caractère est honoré, combien leur mission est aimée et doucement protégée. Hommes de bien, de bonne et forte volonté, unissez-vous pour continuer grandement l'œuvre de propagation de la charité ; vous trouverez la récompense de cette vertu par son exercice même ; il n'est pas de joie spirituelle qu'elle ne donne dès la vie présente. Soyez unis ; aimez-vous les uns les autres selon les préceptes du Christ. Ainsi soit-il.

Nous remercions saint Vincent de Paul de la belle et bonne communication qu'il a bien voulu nous faire. - R. Je voudrais qu'elle vous profitât à tous.

Voulez-vous nous permettre quelques questions complémentaires au sujet de ce que vous venez de nous dire ? - R. Je le veux bien ; mon but est de vous éclairer ; demandez ce que vous voudrez.

1. La charité peut s'entendre de deux manières : l'aumône proprement dite, et l'amour de ses semblables. Lorsque vous nous avez dit qu'il faut

laisser son cœur s'ouvrir à la prière du malheureux qui nous tend la main, sans lui demander si sa misère n'est pas feinte ; n'avez-vous pas voulu parler de la charité au point de vue de l'aumône ? - R. Oui, seulement dans ce paragraphe.

2. Vous nous avez dit qu'il faut laisser à la justice de Dieu l'appréciation de la misère feinte ; il nous semble cependant que donner sans discernement à des gens qui n'ont pas besoin, ou qui pourraient gagner leur vie par un travail honorable, c'est encourager le vice et la paresse. Si les paresseux trouvaient trop facilement la bourse des autres ouverte, ils se multiplieraient à l'infini au préjudice des véritables malheureux. - R. Vous pouvez discerner ceux qui peuvent travailler, et alors la charité vous oblige à faire tout pour leur procurer du travail ; mais il y a aussi des pauvres menteurs qui savent simuler adroitement des misères qu'ils n'ont pas ; c'est pour ceux-là qu'il faut laisser à Dieu toute justice.

3. Celui qui ne peut donner qu'un sou, et qui a le choix entre deux malheureux qui lui demandent, n'a-t-il pas raison de s'enquérir de celui qui a réellement le plus besoin, ou doit-il donner sans examen au premier venu ? - R. Il doit donner à celui qui paraît le plus souffrir.

4. Ne peut-on considérer aussi comme faisant partie de la charité la manière de la faire ? - R. C'est surtout dans la manière dont on oblige que la charité est vraiment méritoire ; la bonté est toujours l'indice d'une belle âme.

5. Quel genre de mérite accordez-vous à ceux qu'on appelle des bourrus bienfaisants ? - R. Ils ne font le bien qu'à moitié. On reçoit leurs bienfaits, mais ils ne touchent pas.

6. Jésus a dit : « Que votre main droite ne sache pas ce que donne votre main gauche. » Ceux qui donnent par ostentation n'ont-ils aucune espèce de mérite ? - R. Ils n'ont que le mérite de l'orgueil, ce dont ils seront punis.

7. La charité chrétienne, dans son acception la plus large, ne comprend-elle pas aussi la douceur, la bienveillance et l'indulgence pour les faiblesses d'autrui ? - R. Imitez Jésus ; il vous a dit tout cela ; écoutez-le plus que jamais.

8. La charité est-elle bien entendue quand elle est exclusive entre les gens d'une même opinion ou d'un même parti ? - R. Non, c'est surtout l'esprit de secte et de parti qu'il faut abolir, car tous les hommes sont frères. C'est sur cette question que nous concentrons nos efforts.

9. Je suppose un individu qui voit deux hommes en danger ; il n'en peut sauver qu'un seul, mais l'un est son ami et l'autre son ennemi ; lequel doit-il sauver ? - R. Il doit sauver son ami, parce que cet ami pourrait réclamer de celui qu'il croit l'aimer ; quant à l'autre, Dieu s'en charge.

L'Esprit frappeur de Dibbelsdorf (BASSE-SAXE).

Traduit de l'allemand, du docteur KERNER, par M. Alfred PIREAUX.

L'histoire de l'Esprit frappeur de Dibbelsdorf renferme à côté de sa partie comique une partie instructive, ainsi que cela ressort des extraits de vieux documents publiés en 1811 par le prédicateur Capelle.

Dans le dernier mois de l'année 1761, le 2 décembre, à six heures du soir, une sorte de martèlement paraissant venir d'en bas se fit entendre dans une chambre habitée par Antoine Kettelhut. Celui-ci l'attribuant à son domestique qui voulait s'égayer aux dépens de la servante, alors dans la chambre des fileuses, sortit pour jeter un seau d'eau sur la tête du plaisant ; mais il ne trouva personne dehors. Une heure après, le même bruit recommence et l'on pense qu'un rat peut bien en être la cause. Le lendemain donc on sonde les murs, le plafond, le parquet, et pas la moindre trace de rats.

Le soir, même bruit ; on juge alors la maison dangereuse à habiter, et les servantes ne veulent plus rester dans la chambre aux veillées. Bientôt après le bruit cesse, mais pour se reproduire à cent pas de là, dans la maison de Louis Kettelhut, frère d'Antoine, et avec une force inusitée. C'était dans un coin de la chambre que la *chose frappante* se manifestait.

A la fin cela devint suspect aux paysans, et le bourgmestre en fit part à la justice qui d'abord ne voulut pas s'occuper d'une affaire qu'elle regardait comme ridicule ; mais, sur les pressantes instances des habitants, elle se transporta, le 6 janvier 1762, à Dibbelsdorf pour examiner le fait avec attention. Les murs et les plafonds démolis n'amenèrent aucun résultat, et la famille Kettelhut jura qu'elle était tout à fait étrangère à la chose.

Jusqu'alors on ne s'était pas encore entretenu avec le frappeur. Un individu de Naggam s'armant de courage demande : Esprit frappeur, es-tu encore là ? Et un coup se fit entendre. - Peux-tu me dire comment je m'appelle ? Parmi plusieurs noms qu'on lui désigna l'Esprit frappa à celui de l'interrogateur. - Combien y a-t-il de boutons à mon vêtement ? 36 coups furent frappés. On compte les boutons, il en a juste 36.

A partir de ce moment, l'histoire de l'Esprit frappeur se répandit dans les environs, et tous les soirs des centaines de Brunswickois se rendaient à Dibbelsdorf, ainsi que des Anglais et une foule de curieux étrangers ; la foule devint telle que la milice locale ne pouvait la contenir ; les paysans durent renforcer la garde de nuit et l'on fut obligé de ne laisser pénétrer les visiteurs que les uns après les autres.

Ce concours de monde parut exciter l'Esprit à des manifestations plus ex-

traordinaires, et il s'éleva à des marques de communication qui prouvaient son intelligence. Jamais il ne fut embarrassé dans ses réponses : désirait-on savoir le nombre et la couleur des chevaux qui stationnaient devant la maison ? il l'indiquait très exactement ; ouvrait-on un livre de chant en posant à tout hasard le doigt sur une page et en demandant le numéro du morceau de chant inconnu même de l'interrogateur, aussitôt une série de coups indiquait parfaitement le numéro désigné. L'Esprit ne faisait pas attendre sa réponse, car elle suivait immédiatement la question. Il annonçait aussi combien il y avait de personnes dans la chambre, combien il y en avait dehors, désignait la couleur des cheveux, des vêtements, la position et la profession des individus.

Parmi les curieux se trouvait un jour un homme de Hettin, tout à fait inconnu à Dibbelsdorf et habitant depuis peu Brunswick. Il demanda à l'Esprit le lieu de sa naissance, et, afin de l'induire en erreur, lui cita un grand nombre de villes ; quand il arriva au nom de Hettin un coup se fit entendre. Un bourgeois rusé, croyant mettre l'Esprit en défaut, lui demanda combien il avait de pfennigs dans sa poche ; il lui fut répondu 681, nombre exact. Il dit à un pâtissier combien il avait fait de biscuits le matin, à un marchand combien il avait vendu d'aunes de rubans la veille ; à un autre la somme d'argent qu'il avait reçue l'avant-veille par la poste. Il était d'humeur assez gaie, battait la mesure quand on le désirait, et quelquefois si fort que le bruit en était assourdissant. Le soir, au moment du repas, après le bénédicité, il frappa à *Amen*. Cette marque de dévotion n'empêcha pas qu'un sacristain, revêtu du grand costume d'exerciseur, n'essayât de déloger l'Esprit de son coin : la conjuration échoua.

L'Esprit ne redoutait rien, et il se montra aussi sincère dans ses réponses au duc régnant Charles et à son frère Ferdinand qu'à toute autre personne de moindre condition. L'histoire prend alors une tournure plus sérieuse. Le duc charge un médecin et des docteurs en droit de l'examen du fait. Les savants expliquèrent le *frappement* par la présence d'une source souterraine. Ils firent creuser à huit pieds de profondeur, et naturellement trouvèrent l'eau, attendu que Dibbelsdorf est situé dans un fond ; l'eau jaillissante inonda la chambre, mais l'Esprit continua à frapper dans son coin habituel. Les hommes de science crurent alors être dupes d'une mystification, et ils firent au domestique l'honneur de le prendre pour l'Esprit si bien instruit. Son intention, disaient-ils, est d'ensorceler la servante. Tous les habitants du village furent invités à rester chez eux à un jour fixe ; le domestique fut gardé à vue, car, d'après l'opinion des savants, il devait être le coupable ; mais l'Esprit répondit de nouveau à toutes les questions. Le domestique, reconnu innocent, fut rendu à la liberté. Mais la justice vou-

lait un auteur du méfait ; elle accusa les époux Kettelhut du bruit dont ils se plaignaient, bien que ce fussent des personnes très bienveillantes, honnêtes et irréprochables en toutes choses, et que les premiers ils se fussent adressés à l'autorité dès l'origine des manifestations. On força, par des promesses et des menaces, une jeune personne à témoigner contre ses maîtres. En conséquence ceux-ci furent mis en prison, malgré les rétractations ultérieures de la jeune fille, et l'aveu formel que ses premières déclarations étaient fausses et lui avaient été arrachées par les juges. L'Esprit continuant à frapper, les époux Kettelhut n'en furent pas moins tenus en prison pendant trois mois, au bout desquels on les renvoya sans indemnité, bien que les membres de la commission eussent résumé ainsi leur rapport : « Tous les moyens possibles pour découvrir la cause du bruit ont été infructueux ; l'avenir peut-être nous éclairera à ce sujet. » - L'avenir n'a encore rien appris.

L'Esprit frappeur se manifesta depuis le commencement de décembre jusqu'en mars, époque à laquelle il cessa de se faire entendre. On revint à l'opinion que le domestique, déjà incriminé, devait être l'auteur de tous ces tours ; mais comment aurait-il pu éviter les pièges que lui tendaient des ducs, des médecins, des juges et tant d'autres personnes qui l'interrogeaient ?

Remarque. - Si l'on veut bien se reporter à la date où se passaient les choses que nous venons de rapporter, et les comparer à celles qui ont lieu de nos jours, on y trouvera une identité parfaite, dans le mode des manifestations et jusque dans la nature des questions et des réponses. L'Amérique et notre époque n'ont donc pas découvert les Esprits frappeurs, non plus que les autres, ainsi que nous le démontrerons par d'innombrables faits authentiques plus ou moins anciens. Il y a pourtant entre les phénomènes actuels et ceux d'autrefois une différence capitale : c'est que ces derniers étaient presque tous spontanés, tandis que les nôtres se produisent presque à la volonté de certains médiums spéciaux. Cette circonstance a permis de les mieux étudier et d'en approfondir la cause. A cette conclusion des juges : « L'avenir peut-être nous éclairera à ce sujet, » l'auteur ne répondrait pas aujourd'hui : L'avenir n'a rien appris. Si cet auteur vivait, il saurait que l'avenir, au contraire, a tout appris, et la justice de nos jours, plus éclairée qu'il y a un siècle, ne commettrait pas, à propos des manifestations spirites, des bévues qui rappellent celles du moyen âge. Nos savants eux-mêmes ont pénétré trop avant dans les mystères de la nature pour ne pas savoir faire la part des causes inconnues ; ils ont trop de sagacité pour s'exposer, comme ont fait leurs devanciers, à recevoir les démentis de la postérité au détriment de leur réputation. Si une chose vient à poindre à l'ho-

rizon, ils ne se hâtent pas de dire : « Ce n'est rien, » de peur que ce rien ne soit un navire ; s'ils ne le voient pas, ils se taisent et attendent : c'est la vraie sagesse.

Observations à propos des dessins de Jupiter.

Nous donnons, avec ce numéro de notre Revue, ainsi que nous l'avons annoncé, un dessin d'une habitation de Jupiter, exécuté et gravé par M. Victorien Sardou, comme médium, et nous y ajoutons l'article descriptif qu'il a bien voulu nous donner sur ce sujet. Quelle que puisse être, sur l'authenticité de ces descriptions, l'opinion de ceux qui pourraient nous accuser de nous occuper de ce qui se passe par-delà les mondes inconnus, tandis qu'il y a tant à faire sur la terre, nous prions nos lecteurs de ne pas perdre de vue que notre but, ainsi que l'annonce notre titre, est avant tout l'étude des phénomènes, et qu'à ce point de vue, rien ne doit être négligé. Or, comme fait de manifestation, ces dessins sont incontestablement des plus remarquables, si l'on considère que l'auteur ne sait ni dessiner, ni graver, et que le dessin que nous offrons a été gravé par lui à l'eau-forte sans modèle ni essai préalable, en *neuf* heures. En supposant même que ce dessin soit une fantaisie de l'Esprit qui l'a fait tracer, le seul fait de l'exécution n'en serait pas moins un phénomène digne d'attention, et, à ce titre, il appartenait à notre Recueil de le faire connaître, ainsi que la description qui en a été donnée par les Esprits, non point pour satisfaire la vaine curiosité des gens futiles, mais comme sujet d'étude pour les gens sérieux qui veulent approfondir tous les mystères de la science spirite. On serait dans l'erreur si l'on croyait que nous faisons de la révélation des mondes inconnus l'objet capital de la doctrine ; ce ne sera toujours pour nous qu'un accessoire que nous croyons utile comme complément d'étude ; le principal sera toujours pour nous l'enseignement moral, et dans les communications d'outre-tombe nous recherchons surtout ce qui peut éclairer l'humanité et la conduire vers le bien, seul moyen d'assurer son bonheur en ce monde et dans l'autre. Ne pourrait-on pas en dire autant des astronomes qui, eux aussi, sondent les espaces, et se demander à quoi il peut être utile, pour le bien de l'humanité, de savoir calculer avec une précision rigoureuse la parabole d'un astre invisible ? Toutes les sciences n'ont donc pas un intérêt éminemment pratique, et pourtant il ne vient à la pensée de personne de les traiter avec dédain, parce que tout ce qui élargit le cercle des idées contribue au progrès. Il en est ainsi des communications spirites, alors même quelles sortent du cercle étroit de notre personnalité.

Des habitations de la planète Jupiter.

Un grand sujet d'étonnement pour certaines personnes convaincues d'ailleurs de l'existence des Esprits (je n'ai pas ici à m'occuper des autres), c'est qu'ils aient, comme nous, leurs habitations et leurs villes. On ne m'a pas épargné les critiques : « Des maisons d'Esprits dans Jupiter !... Quelle plaisanterie !... » - Plaisanterie si l'on veut ; je n'y suis pour rien. Si le lecteur ne trouve pas ici, dans la vraisemblance des explications, une preuve suffisante de leur vérité ; s'il n'est pas surpris, comme nous, du parfait accord de ces révélations spirites avec les données les plus positives de la science astronomique ; s'il ne voit, en un mot, qu'une habile mystification dans les détails qui suivent et dans le dessin qu'ils accompagnent, je l'invite à s'en expliquer avec les Esprits, dont je ne suis que l'instrument et l'écho fidèle. Qu'il évoque Palissy ou Mozart, ou un autre habitant de ce bienheureux séjour, qu'il l'interroge, qu'il contrôle mes assertions par les siennes, qu'il discute enfin avec lui ; car pour moi, je ne fais que présenter ici ce qui m'est donné, que répéter ce qui m'est dit ; et, par ce rôle absolument passif, je me crois à l'abri du blâme aussi bien que de l'éloge.

Cette réserve faite et la confiance aux Esprits une fois admise, si l'on accepte comme vérité la seule doctrine vraiment belle et sage que l'évocation des morts nous ait révélée jusqu'ici, c'est-à-dire la migration des âmes de planètes en planètes, leurs incarnations successives et leur progrès incessant par le travail, les habitations dans Jupiter n'auront plus lieu de nous étonner. Du moment qu'un Esprit s'incarne dans un monde soumis comme le nôtre à une double révolution, c'est-à-dire à l'alternative des jours et des nuits et au retour périodique des saisons, du moment qu'il y possède un corps, cette enveloppe matérielle, si frêle qu'elle soit, n'appelle pas seulement une alimentation et des vêtements, mais encore un abri ou tout au moins un lieu de repos, par conséquent une demeure. C'est bien ce qui nous est dit en effet. Comme nous, et mieux que nous, les habitants de Jupiter ont leurs foyers communs et leurs familles, groupes harmonieux d'Esprits sympathiques, unis dans le triomphe après l'avoir été dans la lutte : de là des demeures si spacieuses qu'on peut leur appliquer justement le nom de *palais*. Comme nous encore, ces Esprits ont leurs fêtes, leurs cérémonies, leurs réunions publiques : de là certains édifices spécialement affectés à ces usages. Il faut s'attendre enfin à retrouver dans ces régions supérieures toute une humanité active et laborieuse comme la nôtre, soumise comme nous à ses lois, à ses besoins, à ses devoirs ; mais avec cette différence que le progrès, rebelle à nos efforts, devient une conquête facile pour des Esprits dégagés comme ils le sont de nos vices terrestres.

Je ne devrais m'occuper ici que de l'architecture de leurs habitations, mais pour l'intelligence même des détails qui vont suivre, un mot d'explication ne sera pas inutile. Si Jupiter n'est abordable qu'à de bons Esprits, il ne s'ensuit pas que ses habitants soient tous excellents au même degré : entre la bonté du simple et celle de l'homme de génie, il est permis de compter bien des nuances. Or, toute l'organisation sociale de ce monde supérieur repose précisément sur ces variétés d'intelligences et d'aptitudes ; et, par l'effet de lois harmonieuses qu'il serait trop long d'expliquer ici, c'est aux Esprits les plus élevés, les plus épurés, qu'appartient la haute direction de leur planète. Cette suprématie ne s'arrête pas là ; elle s'étend jusqu'aux mondes inférieurs, où ces Esprits, par leurs influences, favorisent et activent sans cesse le progrès religieux, générateur de tous les autres. Est-il besoin d'ajouter que pour ces Esprits épurés il ne saurait être question que de travaux d'intelligence, que leur activité ne s'exerce plus que dans le domaine de leur pensée, et qu'ils ont conquis assez d'empire sur la matière pour n'être que faiblement entravés par elle dans le libre exercice de leurs volontés. Le corps de tous ces Esprits, et de tous les Esprits d'ailleurs qui habitent Jupiter, est d'une densité si légère, qu'on ne peut lui trouver de terme de comparaison que dans nos fluides impondérables : un peu plus grand que le nôtre, dont il reproduit exactement la forme, mais plus pure et plus belle, il s'offrirait à nous sous l'apparence d'une vapeur (j'emploie à regret ce mot qui désigne une substance encore trop grossière) ; d'une vapeur, dis-je, insaisissable et lumineuses... lumineuse surtout aux contours du visage et de la tête ; car ici l'intelligence et la vie rayonnent comme un foyer trop ardent ; et c'est bien cet éclat magnétique entrevu par les visionnaires chrétiens et que nos peintres ont traduit par le nimbe ou l'auréole des saints.

On conçoit qu'un tel corps ne gêne que faiblement les communications extra-mondaines de ces Esprits, et qu'il leur permette, sur leur planète même, un déplacement prompt et facile. Il se dérobe si facilement à l'attraction planétaire, et sa densité diffère si peu de celle de l'atmosphère, qu'il peut s'y agiter, aller et venir, descendre ou monter, au caprice de l'Esprit et sans autre effort que celui de sa volonté. Aussi les quelques personnages que Palissy a bien voulu me faire dessiner sont-ils représentés ou rasant le sol, ou à fleur d'eau, ou très élevés dans l'air, avec toute la liberté d'action et de mouvements que nous prêtons à nos anges. Cette locomotion est d'autant plus facile à l'Esprit qu'il est plus épuré, et cela se conçoit sans peine ; aussi rien n'est plus facile aux habitants de la planète que d'estimer à première vue la valeur d'un Esprit qui passe ; deux signes parleront pour lui : la hauteur de son vol et la lumière plus ou moins éclatante de son auréole.

Dans Jupiter, comme partout, ceux qui volent le plus haut sont les plus rares ; au-dessous d'eux, il faut compter plusieurs couches d'Esprits inférieurs en vertu comme en pouvoir, mais naturellement libres de les égaler un jour en se perfectionnant. Echelonnés et classés suivant leurs mérites, ceux-ci sont voués plus particulièrement aux travaux qui intéressent la planète même, et n'exercent pas sur nos mondes inférieurs l'autorité toute-puissante des premiers. Ils répondent, il est vrai, à une évocation par des révélations sages et bonnes ; mais, à l'empressement qu'ils mettent à nous quitter, au laconisme de leurs paroles, il est facile de comprendre qu'ils ont fort à faire ailleurs, et qu'ils ne sont pas encore assez dégagés pour rayonner à la fois sur deux points si distants l'un de l'autre. Enfin, après les moins parfaits de ces Esprits, mais séparés d'eux par un abîme, viennent les animaux qui, comme seuls serviteurs et seuls ouvriers de la planète, méritent une mention toute spéciale.

Si nous désignons sous ce nom d'*animaux* les êtres bizarres qui occupent le bas de l'échelle, c'est que les Esprits eux-mêmes l'ont mis en usage et que notre langue d'ailleurs n'a pas de meilleur terme à nous offrir. Cette désignation les ravale un peu trop bas ; mais les appeler des hommes, ce serait leur faire trop d'honneur ; ce sont en effet des Esprits voués à l'animalité, peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours ; car tous les Esprits ne sont pas d'accord sur ce point, et la solution du problème paraît appartenir à des mondes plus élevés que Jupiter : mais quoi qu'il en soit de leur avenir, il n'y a pas à se tromper sur leur passé. Ces Esprits, avant d'en venir là, ont successivement émigré, dans nos bas mondes, du corps d'un animal dans celui d'un autre, par une échelle de perfectionnement parfaitement graduée. L'étude attentive de nos animaux terrestres, leurs mœurs, leurs caractères individuels, leur férocité loin de l'homme, et leur domestication lente mais toujours possible, tout cela atteste suffisamment la réalité de cette ascension animale.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, l'harmonie de l'univers se résume toujours en une seule loi : le *progrès* partout et pour tous, pour l'animal comme pour la plante, pour la plante comme pour le minéral ; progrès purement matériel au début, dans les molécules insensibles du métal ou du caillou, et de plus en plus intelligent à mesure que nous remontons l'échelle des êtres et que l'individualité tend à se dégager de la masse, à s'affirmer, à se connaître. - Pensée haute et consolante, s'il en fut jamais ; car elle nous prouve que rien n'est sacrifié, que la récompense est toujours proportionnelle au progrès accompli : par exemple, que le dévouement du chien qui meurt pour son maître n'est pas stérile pour son Esprit, car il aura son juste salaire par-delà ce monde.

C'est le cas des Esprits animaux qui peuplent Jupiter ; ils se sont perfectionnés en même temps que nous, avec nous, par notre aide. La loi est plus admirable encore : elle fait si bien de leur dévouement à l'homme la première condition de leur ascension planétaire, que la volonté d'un Esprit de Jupiter peut appeler à lui tout animal qui, dans l'une de ses vies antérieures, lui aura donné des marques d'affection. Ces sympathies qui forment là-haut des familles d'Esprits, groupent aussi autour des familles tout un cortège d'animaux dévoués. Par conséquent, notre attachement ici-bas pour un animal, le soin que nous prenons de l'adoucir et de l'humaniser, tout cela a sa raison d'être, tout cela sera payé : c'est un bon serviteur que nous nous formons d'avance pour un monde meilleur.

Ce sera aussi un ouvrier ; car à ses pareils est réservé tout travail matériel, toute peine corporelle : fardeaux ou bâtisse, semailles ou récolte. Et à tout cela la suprême Intelligence a pourvu par un corps qui participe à la fois des avantages de la bête et de ceux de l'homme. Nous pouvons en juger par un croquis de Palissy, qui représente quelques-uns de ces animaux très attentifs à jouer aux boules. Je ne saurais mieux les comparer qu'aux faunes et aux satyres de la Fable ; le corps légèrement velu s'est pourtant redressé comme le nôtre ; les pattes ont disparu chez quelques-uns pour faire place à certaines jambes qui rappellent encore la forme primitive, à deux bras robustes, singulièrement attachés et terminés par de véritables mains, si j'en crois l'opposition des pouces. Chose bizarre, la tête n'est pas à beaucoup près aussi perfectionnée que le reste ! Ainsi, la physionomie reflète bien quelque chose d'humain, mais le crâne, mais la mâchoire et surtout l'oreille n'ont rien qui diffère sensiblement de l'animal terrestre ; il est donc facile de les distinguer entre eux : celui-ci est un chien, celui-là un lion. Proprement vêtus de blouses et de vestes assez semblables aux nôtres, ils n'attendent plus que la parole pour rappeler de bien près certains hommes d'ici-bas ; mais voilà précisément ce qui leur manque, et aussi bien n'en auraient-ils que faire. Habiles à se comprendre entre eux par un langage qui n'a rien du nôtre, ils ne se trompent pas davantage sur les intentions des Esprits qui leur commandent : un regard, un geste suffit. A certaines secousses magnétiques, dont nos dompteurs de bêtes ont déjà le secret, l'animal devine et obéit sans murmure, et qui plus est, *volontiers*, car il est sous le charme. C'est ainsi qu'on lui impose toute la grosse besogne, et qu'avec son aide tout fonctionne régulièrement d'un bout à l'autre de l'échelle sociale : l'Esprit élevé pense, délibère, l'Esprit inférieur applique avec sa propre initiative, l'animal exécute. Ainsi la conception, la mise en œuvre et le fait s'unissent dans une même harmonie et mènent toute chose à sa plus prompte fin, par les moyens les plus simples et les plus sûrs.

Je m'excuse de cette digression : elle était indispensable à mon sujet, que je puis aborder maintenant.

En attendant les cartes promises, qui faciliteront singulièrement l'étude de toute la planète, nous pouvons, par les descriptions écrites des Esprits, nous faire une idée de leur grande ville, de la cité par excellence, de ce foyer de lumière et d'activité qu'ils s'accordent à désigner sous le nom étrangement latin de *Julnius.*

« Sur le plus grand de nos continents, dit Palissy, dans une vallée de sept à huit cents lieues de large, pour compter comme vous, un fleuve magnifique descend des montagnes du nord, et, grossi par une foule de torrents et de rivières, forme sur son parcours sept ou huit lacs dont le moindre mériterait chez vous le nom de *mer*. C'est sur les rives du plus grand de ces lacs, baptisé par nous du nom de *la Perle*, que nos ancêtres avaient jeté les premiers fondements de Julnius. Cette ville primitive existe encore, vénérée et gardée comme une précieuse relique. Son architecture diffère beaucoup de la vôtre. Je t'expliquerai tout cela en son temps : sache seulement que la ville moderne est à quelque cent mètres au-dessous de l'ancienne. Le lac, encaissé dans de hautes montagnes, se déverse dans la vallée par huit cataractes énormes qui forment autant de courants isolés et dispersés en tout sens. A l'aide de ces courants, nous avons creusé nous-mêmes dans la plaine une foule de ruisseaux, de canaux et d'étangs, ne réservant de terre ferme que pour nos maisons et nos jardins. De là résulte une sorte de ville amphibie, comme votre Venise, et dont on ne saurait dire, à première vue, si elle est bâtie sur la terre ou sur l'eau. Je ne te dis rien aujourd'hui de quatre édifices sacrés construits sur le versant même des cataractes, de sorte que l'eau jaillit à flots de leurs portiques : ce sont là des œuvres qui vous paraîtraient incroyables de grandeur et de hardiesse.

« C'est la ville *terrestre* que je décris ici, la ville matérielle en quelque sorte, celle des occupations planétaires, celle que nous appelons enfin la *Ville basse*. Elle a ses rues ou plutôt ses chemins tracés pour le service intérieur ; elle a ses places publiques, ses portiques et ses ponts jetés sur les canaux pour le passage des serviteurs. Mais la ville intelligente, la ville spirituelle, le vrai Julnius enfin, ce n'est pas à terre qu'il faut le chercher, c'est dans l'air.

« Au corps matériel de nos animaux incapables de voler[17], il faut la

[17] Il faut pourtant en excepter certains animaux munis d'ailes et réservés pour le service de l'air et pour les travaux qui exigeraient chez nous l'emploi de charpentes. C'est une tranformation de l'oiseau, comme les animaux décrits plus haut sont une transformation des quadrupèdes.

terre ferme ; mais ce que notre corps fluidique et lumineux exige, c'est un logis aérien comme lui, presque impalpable et mobile au gré de notre caprice. Notre habileté a résolu ce problème, à l'aide du temps et des conditions privilégiées que le Grand Architecte nous avait faites. Comprends bien que cette conquête des airs était indispensable à des Esprits comme les nôtres. Notre jour est de cinq heures, et notre nuit de cinq heures également ; mais tout est relatif, et pour des êtres prompts à penser et à agir comme nous le sommes, pour des Esprits qui se comprennent par le langage des yeux et qui savent communiquer magnétiquement à distance, notre jour de cinq heures égalait déjà en activité l'une de vos semaines. C'était encore trop peu à notre avis ; et l'immobilité de la demeure, le point fixe du foyer était une entrave pour toutes nos grandes œuvres. Aujourd'hui, par le déplacement facile de ces demeures d'oiseaux, par la possibilité de transporter nous et les nôtres en tel endroit de la planète et à telle heure du jour qu'il nous plaît, notre existence est au moins doublée, et avec elle tout ce qu'elle peut enfanter d'utile et de grand.

« A certaines époques de l'année, ajoute l'Esprit, à certaines fêtes, par exemple, tu verrais ici le ciel obscurci par la nuée d'habitations qui nous viennent de tous les points de l'horizon. C'est un curieux assemblage de logis sveltes, gracieux, légers, de toute forme, de toute couleur, balancés à toute hauteur et continuellement en route de la *ville basse* à la *ville céleste* : Quelques jours après, le vide se fait peu à peu et tous ces oiseaux s'envolent. »

A ces demeures flottantes rien ne manque, pas même le charme de la verdure et des fleurs. Je parle d'une végétation sans exemple chez vous, de plantes, d'arbustes même, destinés, par la nature de leurs organes, à respirer, à s'alimenter, à vivre, à se reproduire dans l'air.

« Nous avons, dit le même Esprit, de ces touffes de fleurs énormes, dont vous ne sauriez imaginer ni les formes ni les nuances, et d'une légèreté de tissu qui les rend presque transparentes. Balancées dans l'air, où de larges feuilles les soutiennent, et armées de vrilles pareilles à celles de la vigne, elles s'assemblent en nuages de mille teintes ou se dispersent au gré du vent, et préparent un charmant spectacle aux promeneurs de la *ville basse*… Imagine la grâce de ces radeaux de verdure, de ces jardins flottants que notre volonté peut faire ou défaire et qui durent quelquefois toute une saison ! De longues traînées de lianes et de branches fleuries se détachent de ces hauteurs et pendent jusqu'à terre, des grappes énormes s'agitent en secouant leurs parfums et leurs pétales qui s'effeuillent… Les Esprits qui traversent l'air s'y arrêtent au passage : c'est un lieu de repos et de rencontre, et, si l'on veut, un moyen de transport pour achever le voyage sans fatigue et de compagnie. »

Un autre Esprit était assis sur l'une de ces fleurs au moment où je l'évoquais.

« En ce moment, me dit-il, il fait nuit à Julnius, et je suis assis à l'écart sur l'une de ces fleurs de l'air qui ne s'épanouissent ici qu'à la clarté de nos lunes. Sous mes pieds toute la *ville basse* sommeille ; mais sur ma tête et autour de moi, à perte de vue, il n'y a que mouvement et joie dans l'espace. Nous dormons peu : notre âme est trop dégagée pour que les besoins du corps soient tyranniques ; et la nuit est plutôt faite pour nos serviteurs que pour nous. C'est l'heure des visites et des longues causeries, des promenades solitaires, des rêveries, de la musique. Je ne vois que demeures aériennes resplendissantes de lumières ou radeaux de feuilles et de fleurs chargés de troupes joyeuses... La première de nos lunes éclaire toute la *ville basse* : c'est une douce lumière comparable à celle de vos clairs de lune ; mais, du côté du lac, la seconde se lève, et celle-ci a des reflets verdâtres qui donnent à toute la rivière l'aspect d'une grande pelouse... »

C'est sur la rive droite de cette rivière, « dont l'eau, dit l'Esprit, t'offrirait la consistance d'une légère vapeur[18], » qu'est construite la maison de Mozart, que Palissy a bien voulu me faire dessiner sur cuivre. Je ne donne ici que la façade du midi. La grande entrée est à gauche, sur la plaine ; à droite est la rivière ; au nord et au midi sont les jardins. J'ai demandé à Mozart quels étaient ses voisins. - « Plus haut, a-t-il dit, et plus bas, deux Esprits que tu ne connais pas ; mais à gauche, je ne suis séparé que par une grande prairie du jardin de Cervantès. »

La maison a donc quatre faces comme les nôtres, ce dont on aurait tort néanmoins de faire une règle générale. Elle est construite avec une certaine pierre que les animaux tirent des carrières du nord, et dont l'Esprit compare la couleur à ces tons verdâtres que prend souvent l'azur du ciel au moment où le soleil se couche. Quant à sa dureté, on peut s'en faire une idée par cette observation de Palissy : « qu'elle fondrait sous nos doigts humains aussi vite qu'un flocon de neige ; encore est-ce là une des matières les plus résistantes de la planète ! Sur ce mur les Esprits ont sculpté ou incrusté les étranges arabesques que le dessin cherche à reproduire. Ce sont ou des ornements fouillés dans la pierre et coloriés ensuite, ou des incrustations ramenées à la solidité de la pierre verte, par un procédé qui est en grande faveur maintenant et qui conserve aux végétaux toute la grâce de leurs contours, toute la finesse de leurs tissus, toute la richesse de leur coloris.

[18] La densité de Jupiter étant de 0.23, c'est-à-dire un peu moins du quart de celle de la Terre, l'Esprit ne dit rien ici que de très vraisemblable. On conçoit que tout est relatif, et que sur ce globe éthéré tout soit éthéré comme lui.

« Une découverte, ajoute l'Esprit, que vous ferez quelque jour et qui changera chez vous bien des choses. »

La longue fenêtre de droite présente un exemple de ce genre d'ornementation : l'un de ses bords n'est pas autre chose qu'un roseau énorme dont on a conservé les feuilles. Il en est de même du couronnement de la fenêtre principale, qui affecte la forme de clefs de sol : ce sont des plantes sarmenteuses enlacées et pétrifiées. C'est par ce procédé qu'ils obtiennent la plupart des couronnements d'édifices, des grilles, des balustres, etc. Souvent même la plante est placée dans le mur, avec ses racines et dans des conditions à croître librement. Elle grandit, se développe ; ses fleurs s'épanouissent au hasard, et l'artiste ne les fige sur place que lorsqu'elles ont acquis tout le développement voulu pour l'ornementation de l'édifice : la maison de Palissy est presque entièrement décorée de cette manière.

Destiné d'abord aux meubles seuls, puis aux châssis des portes et des fenêtres, ce genre d'ornements s'est perfectionné peu à peu et a fini par envahir toute l'architecture. Aujourd'hui ce n'est pas seulement la fleur et l'arbuste que l'on pétrifie de la sorte, mais l'arbre lui-même, de la racine au faîte ; et les palais comme les édifices n'ont plus guère d'autres colonnes.

Une pétrification de même nature sert aussi à la décoration des fenêtres. Des fleurs ou des feuilles très amples sont habilement dépouillées de leur partie charnue : il ne reste plus que le réseau des fibres, aussi fin que la plus fine mousseline. On le cristallise ; et de ces feuilles assemblées avec art on construit toute une fenêtre, qui ne laisse filtrer à l'intérieur qu'une lumière très douce : ou bien encore on les enduit d'une sorte de verre liquide et coloré de toute nuance qui se durcit à l'air et qui transforme la feuille en une sorte de vitre. De l'assemblage de ces feuilles résultent, pour fenêtres, de charmants bouquets transparents et lumineux !

Quant à la longueur même de ces ouvertures et à mille autres détails qui peuvent surprendre au premier abord, je suis forcé d'en ajourner l'explication : l'histoire de l'architecture dans Jupiter demanderait un volume entier. Je renonce également à parler de l'ameublement, pour ne m'attacher ici qu'à la disposition générale du logis.

Le lecteur a dû comprendre, d'après tout ce qui précède, que la maison du continent ne doit être pour l'Esprit qu'une sorte de pied-à-terre. La *ville basse* n'est guère fréquentée que par les Esprits de second ordre chargés des intérêts planétaires, de l'agriculture, par exemple, ou des échanges, et du bon ordre à maintenir parmi les serviteurs. Aussi toutes les maisons qui reposent sur le sol n'ont-elles généralement qu'un rez-de-chaussée et un étage : l'un, destiné aux Esprits qui agissent sous la direction du maître, et

accessible aux animaux ; l'autre, réservé à l'Esprit seul, qui n'y demeure que par occasion. C'est ce qui explique pourquoi nous voyons dans plusieurs maisons de Jupiter, dans celle-ci par exemple et dans celle de Zoroastre, un escalier et même une rampe. Celui qui rase l'eau comme une hirondelle et qui peut courir sur les tiges de blé sans les courber, se passe fort bien d'escalier et de rampe pour entrer chez lui ; mais les Esprits inférieurs n'ont pas le vol si facile : ils ne s'élèvent que par secousses, et la rampe ne leur est pas toujours inutile. Enfin l'escalier est d'absolue nécessité pour les animaux-serviteurs, qui ne marchent pas autrement que nous. Ces derniers ont bien leurs cases, fort élégantes du reste, qui font partie de toutes les grandes habitations ; mais leurs fonctions les appellent constamment à la maison du maître : il faut bien leur en faciliter l'entrée et le parcours intérieur. De là ces constructions bizarres, qui par la base tiennent encore de nos édifices terrestres et qui en diffèrent absolument par le sommet.

Celle-ci se distingue surtout par une originalité que nous serions bien incapables d'imiter. C'est une sorte de flèche aérienne qui se balance sur le haut de l'édifice, au-dessus de la grande fenêtre et de son singulier couronnement. Cette frêle nacelle, facile à déplacer, est pourtant destinée, dans la pensée de l'artiste, à ne pas quitter la place qui lui est assignée, car sans reposer en rien sur le faîte, elle en complète la décoration, et je regrette que la dimension de la planche ne lui ait pas permis d'y trouver place. Quant à la demeure aérienne de Mozart, je n'ai ici qu'à en constater l'existence : les bornes de cet article ne me permettent pas de m'étendre sur ce sujet.

Je ne finirai pourtant pas sans m'expliquer, en passant, sur le genre d'ornements que le grand artiste a choisis pour sa demeure. Il est facile d'y reconnaître le souvenir de notre musique terrestre : la clef de sol y est fréquemment répétée, et, chose bizarre, jamais la clef de fa ! Dans la décoration du rez-de-chaussée, nous retrouvons un archet, une sorte de téorbe ou de mandoline, une lyre et toute une portée musicale. Plus haut, c'est une grande fenêtre qui rappelle vaguement la forme d'un orgue ; les autres ont l'apparence de grandes notes, et des notes plus petites abondent sur toute la façade.

On aurait tort d'en conclure que la musique de Jupiter soit comparable à la nôtre, et qu'elle se note par les mêmes signes : Mozart s'est expliqué sur elle de manière à ne laisser aucun doute à cet égard ; mais les Esprits rappellent volontiers, dans la décoration de leurs maisons, la mission terrestre qui leur a mérité l'incarnation dans Jupiter et qui résume le mieux le caractère de leur intelligence. Ainsi, dans la maison de Zoroastre, ce sont les astres et la flamme qui font tous les frais de la décoration.

Il y a plus, il paraît que ce symbolisme a ses règles et ses secrets. Tous ces ornements ne sont pas disposés au hasard : ils ont leur ordre logique et leur signification précise ; mais c'est un art que les Esprits de Jupiter renoncent à nous faire comprendre, du moins jusqu'à ce jour, et sur lequel ils ne s'expliquent pas volontiers. Nos vieux architectes employaient aussi le symbolisme dans la décoration de leurs cathédrales ; et la tour de Saint-Jacques n'est rien moins qu'un poème hermétique, si l'on en croit la tradition. Il n'y a donc pas à nous étonner de l'étrangeté de la décoration architectonique dans Jupiter : si elle contredit nos idées sur l'art humain, c'est qu'il y a en effet tout un abîme entre une architecture qui vit et qui parle, et une maçonnerie comme la nôtre, qui ne prouve rien. En cela, comme en toute autre chose, la prudence nous défend cette erreur du relatif qui veut tout ramener aux proportions et aux habitudes de l'homme terrestre. Si les habitants de Jupiter étaient logés comme nous, s'ils mangeaient, vivaient, dormaient et marchaient comme nous, il n'y aurait pas grand profit à y monter. C'est bien parce que leur planète diffère absolument de la nôtre que nous aimons à la connaître, à la rêver pour notre future demeure !

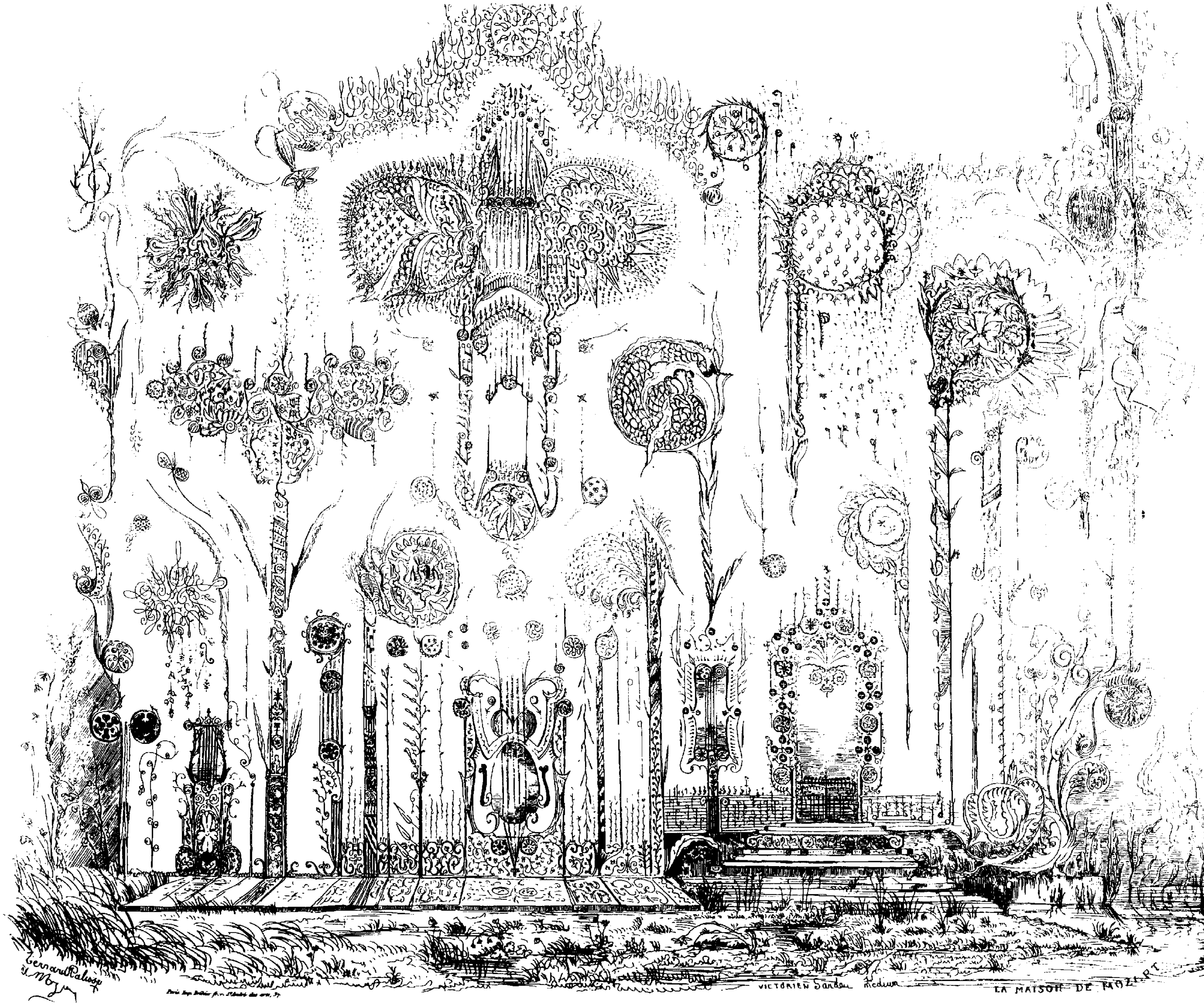
Pour ma part, je n'aurai pas perdu mon temps, et je serai bien heureux que les Esprits m'aient choisi pour leur interprète, si leurs dessins et leurs descriptions inspirent à un seul croyant le désir de monter plus vite à Julnius, et le courage de tout faire pour y parvenir.

VICTORIEN SARDOU.

L'auteur de cette intéressante description est un de ces adeptes fervents et *éclairés* qui ne craignent pas d'avouer hautement leurs croyances, et se mettent au-dessus de la critique des gens qui ne croient à rien de ce qui sort du cercle de leurs idées. Attacher son nom à une doctrine nouvelle en bravant les sarcasmes, est un courage qui n'est pas donné à tout le monde, et nous félicitons M. V. Sardou de l'avoir. Son travail révèle l'écrivain distingué qui, quoique jeune encore, s'est déjà conquis une place honorable dans la littérature, et joint au talent d'écrire les profondes connaissances du savant ; preuve nouvelle que le Spiritisme ne se recrute pas parmi les sots et les ignorants. Nous faisons des vœux pour que M. Sardou complète, le plus tôt possible, son travail si heureusement commencé. Si les astronomes nous dévoilent, par leurs savantes recherches, le mécanisme de l'univers, les Esprits, par leurs révélations, nous en font connaître l'état moral, et cela, comme ils le disent, dans le but de nous exciter au bien, afin de mériter une existence meilleure.

ALLAN KARDEC.

Paris. Typ. de COSSON ET Cie, rue du Four-Saint-Germain, 43.


VICTORIEN Sardou médium
LA MAISON DE MOZART

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Propagation du Spiritisme

Il se passe dans la propagation du Spiritisme un phénomène digne de remarque. Il y a quelques années à peine que, ressuscité des croyances antiques, il a fait sa réapparition parmi nous, non plus comme jadis, à l'ombre des mystères, mais au grand jour et à la vue de tout le monde. Pour quelques-uns il a été l'objet d'une curiosité passagère, un amusement que l'on quitte comme un jouet pour en prendre un autre ; chez beaucoup il n'a rencontré que de l'indifférence ; chez le plus grand nombre l'incrédulité, malgré l'opinion des philosophes dont on invoque à chaque instant le nom comme autorité. Cela n'a rien de surprenant : Jésus lui-même a-t-il convaincu tout le peuple juif par ses miracles ? Sa bonté et la sublimité de sa doctrine lui ont-elles fait trouver grâce devant ses juges ? N'a-t-il pas été traité de fourbe et d'imposteur ? et si on ne lui a pas appliqué l'épithète de charlatan, c'est qu'on ne connaissait pas alors ce terme de notre civilisation moderne. Cependant des hommes sérieux ont vu dans les phénomènes qui se passent de nos jours autre chose qu'un objet de frivolité ; ils ont étudié, approfondi avec l'œil de l'observateur consciencieux, et ils y ont trouvé la clef d'une foule de mystères jusqu'alors incompris ; cela a été pour eux un trait de lumière, et voilà que de ces faits est sortie toute une doctrine, toute une philosophie, nous pouvons dire toute une science, divergente d'abord selon le point de vue ou l'opinion personnelle de l'observateur, mais tendant peu à peu à l'unité de principe. Malgré l'opposition intéressée chez quelques-uns, systématique chez ceux qui croient que la lumière ne peut sortir que de leur cerveau, cette doctrine trouve de nombreux adhérents, parce qu'elle éclaire l'homme sur ses véritables intérêts présents et futurs, qu'elle répond

à son aspiration vers l'avenir, rendu en quelque sorte palpable ; enfin parce qu'elle satisfait à la fois sa raison et ses espérances, et qu'elle dissipe des doutes qui dégénéraient en incrédulité absolue. Or, avec le Spiritisme, toutes les philosophies matérialistes ou panthéistes tombent d'elles-mêmes ; le doute n'est plus possible touchant la Divinité, l'existence de l'âme, son individualité, son immortalité ; son avenir nous apparaît comme la lumière du jour, et nous savons que cet avenir, qui laisse toujours une porte ouverte à l'espérance, dépend de notre volonté et des efforts que nous faisons pour le bien.

Tant qu'on n'a vu dans le Spiritisme que des phénomènes matériels, on ne s'y est intéressé que comme à un spectacle, parce qu'il s'adressait aux yeux ; mais du moment qu'il s'est élevé au rang de science morale, il a été pris au sérieux, parce qu'il a parlé au cœur et à l'intelligence, et que chacun y a trouvé la solution de ce qu'il cherchait vaguement en lui-même ; une confiance basée sur l'évidence a remplacé l'incertitude poignante ; du point de vue si élevé où il nous place, les choses d'ici-bas apparaissent si petites et si mesquines, que les vicissitudes de ce monde ne sont plus que des incidents passagers que l'on supporte avec patience et résignation ; la vie corporelle n'est qu'une courte halte dans *la vie de l'âme* ; ce n'est plus, pour nous servir de l'expression de notre savant et spirituel confrère M. Jobard, qu'une mauvaise auberge où il n'est pas besoin de défaire sa malle. Avec la doctrine spirite tout est défini, tout est clair, tout parle à la raison ; en un mot, tout s'explique, et ceux qui l'ont approfondie dans son essence y puisent une satisfaction intérieure à laquelle ils ne veulent plus renoncer. Voilà pourquoi elle a trouvé en si peu de temps de si nombreuses sympathies, et ces sympathies elle les recrute non point dans le cercle restreint d'une localité, mais dans le monde entier. Si les faits n'étaient là pour le prouver, nous en jugerions par notre *Revue,* qui n'a que quelques mois d'existence, et dont les abonnés, quoique ne se comptant pas encore par milliers, sont disséminés sur tous les points du globe. Outre ceux de Paris et des départements, nous en avons en Angleterre, en Ecosse, en Hollande, en Belgique, en Prusse, à Saint-Pétersbourg, Moscou, Naples, Florence, Milan, Gênes, Turin, Genève, Madrid, Shang-haï en Chine, Batavia, Cayenne, Mexico, au Canada, aux Etats-Unis, etc. Nous ne le disons point par forfanterie, mais comme un fait caractéristique. Pour qu'un journal nouveau-né, aussi spécial, soit dès aujourd'hui demandé dans des contrées si diverses et si éloignées, il faut que l'objet qu'il traite y trouve des partisans, autrement on ne le ferait pas venir par simple curiosité de plusieurs milliers de lieues, fût-il du meilleur écrivain. C'est donc par son objet qu'il intéresse

et non par son obscur rédacteur ; aux yeux de ses lecteurs, son objet est donc sérieux. Il demeure ainsi évident que le Spiritisme a des racines dans toutes les parties du monde, et, à ce point de vue, vingt abonnés répartis en vingt pays différents prouveraient plus que cent concentrés dans une seule localité, parce qu'on ne pourrait supposer que c'est l'œuvre d'une coterie.

La manière dont s'est propagé le Spiritisme jusqu'à ce jour ne mérite pas une attention moins sérieuse. Si la presse eût fait retentir sa voix en sa faveur, si elle l'eût prôné, en un mot, si le monde en avait eu les oreilles rebattues, on pourrait dire qu'il s'est propagé comme toutes les choses qui trouvent du débit à la faveur d'une réputation factice, et dont on veut essayer, ne fût-ce que par curiosité. Mais rien de cela n'a eu lieu : la presse, en général, ne lui a prêté volontairement aucun appui ; elle l'a dédaigné, ou si, à de rares intervalles, elle en a parlé, c'était pour le tourner en ridicule et envoyer les adeptes aux Petites-Maisons, chose peu encourageante pour ceux qui auraient eu la velléité de s'initier. A peine M. Home lui-même a-t-il eu les honneurs de quelques mentions semi-sérieuses, tandis que les événements les plus vulgaires y trouvent une large place. Il est d'ailleurs aisé devoir, au langage des adversaires, que ceux-ci en parlent comme les aveugles des couleurs, sans connaissance de cause, sans examen sérieux et approfondi, et uniquement sur une première impression ; aussi leurs arguments se bornent-ils à une négation pure et simple, car nous n'honorons pas du nom d'arguments les quolibets facétieux ; des plaisanteries, quelque spirituelles qu'elles soient, ne sont pas des raisons. Il ne faut pourtant pas accuser d'indifférence ou de mauvais vouloir tout le personnel de la presse. Individuellement le Spiritisme y compte des partisans sincères, et nous en connaissons plus d'un parmi les hommes de lettres les plus distingués. Pourquoi donc gardent-ils le silence ? C'est qu'à côté de la question de croyance il y a celle de la personnalité, toute-puissante dans ce siècle-ci. La croyance, chez eux comme chez beaucoup d'autres, est concentrée et non expansive ; ils sont, en outre, obligés de suivre les errements de leur journal, et tel journaliste craint de perdre des abonnés en arborant franchement un drapeau dont la couleur pourrait déplaire à quelques-uns d'entre eux. Cet état de choses durera-t-il ? Non ; bientôt il en sera du Spiritisme comme du magnétisme dont jadis on ne parlait qu'à voix basse, et qu'on ne craint plus d'avouer aujourd'hui. Aucune idée nouvelle, quelque belle et juste qu'elle soit, ne s'implante instantanément dans l'esprit des masses, et celle qui ne rencontrerait pas d'opposition serait un phénomène tout à fait insolite. Pourquoi le Spiritisme ferait-il exception à la règle commune ? Il faut aux idées, comme aux fruits, le temps de mûrir ; mais la légèreté

humaine fait qu'on les juge avant leur maturité, ou sans se donner la peine d'en sonder les qualités intimes. Ceci nous rappelle la spirituelle fable de la *Jeune Guenon, le Singe et la Noix*. Cette jeune guenon, comme on le sait, cueille une noix dans sa coque verte ; elle y porte la dent, fait la grimace et la rejette en s'étonnant qu'on trouve bonne une chose si amère : mais un vieux singe, moins superficiel, et sans doute profond penseur dans son espèce, ramasse la noix, la casse, l'épluche, la mange, et la trouve délicieuse, ce qu'il accompagne d'une belle morale à l'adresse de tous les gens qui jugent les choses nouvelles à l'écorce.

Le Spiritisme a donc dû marcher sans l'appui d'aucun secours étranger, et voilà qu'en cinq ou six ans il se vulgarise avec une rapidité qui tient du prodige. Où a-t-il puisé cette force, si ce n'est en lui-même ? Il faut donc qu'il y ait dans son principe quelque chose de bien puissant pour s'être ainsi propagé sans les moyens surexcitants de la publicité. C'est que, comme nous l'avons dit plus haut, quiconque se donne la peine de l'approfondir y trouve ce qu'il cherchait, ce que sa raison lui faisait entrevoir, une vérité consolante, et, en fin de compte, y puise l'espérance et une véritable jouissance. Aussi les convictions acquises sont-elles sérieuses et durables ; ce ne sont point de ces opinions légères qu'un souffle fait naître et qu'un autre souffle efface. Quelqu'un nous disait dernièrement : « Je trouve dans le Spiritisme une si suave espérance, j'y puise de si douces et si grandes consolations, que toute pensée contraire me rendrait bien malheureux, et je sens que mon meilleur ami me deviendrait odieux s'il tentait de m'arracher à cette croyance. » Lorsqu'une idée n'a pas de racines, elle peut jeter un éclat passager, comme ces fleurs que l'on fait pousser par force ; mais bientôt, faute de soutien, elle meurt et on n'en parle plus. Celles, au contraire, qui ont une base sérieuse, grandissent et persistent : elles finissent par s'identifier tellement aux habitudes qu'on s'étonne plus tard d'avoir jamais pu s'en passer.

Si le Spiritisme n'a pas été secondé par la presse d'Europe, il n'en est pas de même, dira-t-on, de celle d'Amérique. Cela est vrai jusqu'à un certain point. Il y a en Amérique, comme partout ailleurs, la presse générale et la presse spéciale. La première s'en est sans doute beaucoup plus occupée que parmi nous, quoique moins qu'on ne le pense ; elle a d'ailleurs aussi ses organes hostiles. La presse spéciale compte, aux Etats-Unis seuls, dix-huit journaux spirites, dont dix hebdomadaires et plusieurs de grand format. On voit que nous sommes encore bien en arrière sous ce rapport ; mais là, comme ici, les journaux spéciaux s'adressent aux gens spéciaux ; il est évident qu'une gazette médicale, par exemple, ne sera recherchée de

préférence ni par des architectes, ni par des hommes de loi ; de même un journal spirite n'est lu, à peu d'exceptions près, que par les partisans du Spiritisme. Le grand nombre de journaux américains qui traitent cette matière prouve une chose, c'est qu'ils ont assez de lecteurs pour les alimenter. Ils ont beaucoup fait, sans doute, mais leur influence est, en général, purement locale ; la plupart sont inconnus du public européen, et les nôtres ne leur ont fait que de bien rares emprunts. En disant que le Spiritisme s'est propagé sans l'appui de la presse, nous avons entendu parler de la presse générale, qui s'adresse à tout le monde, de celle dont la voix frappe chaque jour des millions d'oreilles, qui pénètre dans les retraites les plus obscures ; de celle avec laquelle l'anachorète, au fond de son désert, peut être au courant de ce qui se passe aussi bien que le citadin, de celle enfin qui sème les idées à pleines mains. Quel est le journal spirite qui peut se flatter de faire ainsi retentir les échos du monde ? Il parle aux gens convaincus ; il n'appelle pas l'attention des indifférents. Nous sommes donc dans le vrai en disant que le Spiritisme a été livré à ses propres forces ; si par lui-même il a fait de si grands pas, que sera-ce quand il pourra disposer du puissant levier de la grande publicité ! En attendant ce moment il plante partout des jalons ; partout ses rameaux trouveront des points d'appui ; partout enfin il trouvera des voix dont l'autorité imposera silence à ses détracteurs.

La qualité des adeptes du Spiritisme mérite une attention particulière. Se recrute-t-il dans les rangs inférieurs de la société, parmi les gens illettrés ? Non ; ceux-là, s'en occupent peu ou point ; c'est à peine s'ils en ont entendu parler. Les tables tournantes même y ont trouvé peu de praticiens. Jusqu'à présent ses prosélytes sont dans les premiers rangs de la société, parmi les gens éclairés, les hommes de savoir et de raisonnement ; et, chose remarquable, les médecins qui ont fait pendant si longtemps une guerre acharnée au magnétisme, se rallient sans peine à cette doctrine ; nous en comptons un grand nombre, tant en France qu'à l'étranger, parmi nos abonnés, au nombre desquels se trouvent aussi en grande majorité des hommes supérieurs à tous égards, des notabilités scientifiques et littéraires, de hauts dignitaires, des fonctionnaires publics, des officiers généraux, des négociants, des ecclésiastiques, des magistrats, etc., tous gens trop sérieux pour prendre à titre de passe-temps un journal qui, comme le nôtre, ne se pique pas d'être amusant, et encore moins s'ils croyaient n'y trouver que des rêveries. La *Société parisienne des Etudes spirites* n'est pas une preuve moins évidente de cette vérité, par le choix des personnes qu'elle réunit ; ses séances sont suivies avec un intérêt soutenu, une attention religieuse, nous pouvons même dire avec avidité, et pourtant on ne s'y occupe que d'études

graves, sérieuses, souvent très abstraites, et non d'expériences propres à exciter la curiosité. Nous parlons de ce qui se passe sous nos yeux, mais nous pouvons en dire autant de tous les centres où l'on s'occupe de Spiritisme au même point de vue, car presque partout (comme les Esprits l'avaient annoncé) *la période de curiosité touche à son déclin*. Ces phénomènes nous font pénétrer dans un ordre de choses si grand, si sublime, qu'auprès de ces graves questions un meuble qui tourne ou qui frappe est un joujou d'enfant : c'est l'*a b c* de la science.

On sait d'ailleurs à quoi s'en tenir maintenant sur la qualité des Esprits frappeurs, et, en général, de ceux qui produisent des effets matériels. Ils ont justement été nommés les saltimbanques du monde spirite ; c'est pourquoi on s'y attache moins qu'à ceux qui peuvent nous éclairer.

On peut assigner à la propagation du Spiritisme quatre phases ou périodes distinctes :

1° Celle de *la curiosité*, dans laquelle les Esprits frappeurs ont joué le principal rôle pour appeler l'attention et préparer les voies.

2° Celle de *l'observation*, dans laquelle nous entrons et qu'on peut aussi appeler la période philosophique. Le Spiritisme est approfondi et s'épure ; il tend à l'unité de doctrine et se constitue en science.

Viendront ensuite :

3° La période de *l'admission*, où le Spiritisme prendra un rang officiel parmi les croyances universellement reconnues.

4° La période *d'influence sur l'ordre social*. C'est alors que l'humanité, sous l'influence de ces idées, entrera dans une nouvelle voie morale. Cette influence, dès aujourd'hui, est individuelle ; plus tard, elle agira sur les masses pour le bien général.

Ainsi, d'un côté voilà une croyance qui se répand dans le monde entier d'elle-même et de proche en proche, et sans aucun des moyens usuels de propagande forcée ; de l'autre cette même croyance qui prend racine, non dans les bas-fonds de la société, mais dans sa partie la plus éclairée. N'y a-t-il pas dans ce double fait quelque chose de bien caractéristique et qui doit donner à réfléchir à tous ceux qui traitent encore le Spiritisme de rêve creux ? A l'encontre de beaucoup d'autres idées qui partent d'en bas, informes ou dénaturées, et ne pénètrent qu'à la longue dans les rangs supérieurs, où elles s'épurent, le Spiritisme part d'en haut, et n'arrivera aux masses que dégagé des idées fausses inséparables des choses nouvelles.

Il faut cependant en convenir, il n'y a encore chez beaucoup d'adeptes qn'une croyance latente ; la peur du ridicule chez les uns, chez d'autres la crainte de froisser à leur préjudice certaines susceptibilités, les empêche

d'afficher hautement leurs opinions ; cela est puéril, sans doute, et pourtant nous le comprenons ; on ne peut demander à certains hommes ce que la nature ne leur a pas donné : le courage de braver le Qu'en dira-t-on ; mais quand le Spiritisme sera dans toutes les bouches, et ce temps n'est pas loin, ce courage viendra aux plus timides. Un changement notable s'est déjà opéré sous ce rapport depuis quelque temps ; on en parle plus ouvertement ; on se risque, et cela fait ouvrir les yeux aux antagonistes mêmes, qui se demandent s'il est prudent, dans l'intérêt de leur propre réputation, de battre en brèche une croyance qui, bon gré, mal gré, s'infiltre partout et trouve ses appuis au faîte de la société. Aussi l'épithète de *fous*, si largement prodiguée aux adeptes, commence à devenir ridicule ; c'est un lieu commun qui s'use et tourne au trivial, car bientôt les fous seront plus nombreux que les gens sensés, et déjà plus d'un critique s'est rangé de leur côté ; c'est, du reste, l'accomplissement de ce qu'ont annoncé les Esprits en disant que : les plus grands adversaires du Spiritisme en deviendront les plus chauds partisans et les plus ardents propagateurs.

Platon : doctrine du choix des épreuves.

Nous avons vu, par les curieux documents celtiques que nous avons publiés dans notre numéro d'avril, la doctrine de la réincarnation professée par les druides, selon le principe de la marche ascendante de l'âme humaine à laquelle ils faisaient parcourir les divers degrés de notre échelle spirite. Tout le monde sait que l'idée de la réincarnation remonte à la plus haute antiquité, et que Pythagore lui-même l'a puisée chez les Indiens et les Egyptiens. Il n'est donc pas étonnant que Platon, Socrate et autres partageassent une opinion admise par les plus illustres philosophes du temps ; mais ce qui est plus remarquable peut-être, c'est de trouver, dès cette époque, le principe de la doctrine du choix des épreuves enseignée aujourd'hui par les Esprits, doctrine qui présuppose la réincarnation, sans laquelle elle n'aurait aucune raison d'être. Nous ne discuterons point aujourd'hui cette théorie, qui était si loin de notre pensée lorsque les Esprits nous l'ont révélée, qu'elle nous surprit étrangement, car, nous l'avouons en toute humilité, ce que Platon avait écrit sur ce sujet spécial, nous était alors totalement inconnu, preuve nouvelle, entre mille, que les communications qui nous ont été faites, ne sont point le reflet de notre opinion personnelle.

Quant à celle de Platon, nous constatons simplement l'idée principale, chacun pouvant aisément faire la part de la forme sous laquelle elle est présentée, et juger les points de contact qu'elle peut avoir, dans certains détails, avec notre théorie actuelle. Dans son allégorie du *Fuseau de la Nécessité*, il suppose un entretien entre Socrate et Glaucon, et prête au premier le discours suivant sur les révélations de l'Arménien *Er*, personnage fictif, selon toute probabilité, quoique quelques-uns le prennent pour Zoroastre.

On comprendra facilement que ce récit n'est qu'un cadre imaginé pour amener le développement de l'idée principale : l'immortalité de l'âme, la succession des existences, le choix de ces existences par l'effet du libre arbitre, enfin les conséquences heureuses ou malheureuses de ce choix, souvent imprudent, propositions qui se trouvent toutes dans le *Livre des Esprits*, et que viennent confirmer les faits nombreux cités dans cette *Revue.*

« Le récit que je vais vous rappeler, dit Socrate à Glaucon, est celui d'un homme de cœur, Er, l'Arménien, originaire de Pamphylie. Il avait été tué dans une bataille. Dix jours après, comme on enlevait les cadavres déjà défigurés de ceux qui étaient tombés avec lui, le sien fut trouvé sain et entier. On le porta chez lui pour faire ses funérailles, et le deuxième jour, lorsqu'il était sur le bûcher, il revécut et raconta ce qu'il avait vu dans l'autre vie.

« Aussitôt que son âme était sortie de son corps, il s'était mis en route avec une foule d'autres âmes et était arrivé en un lieu merveilleux, où se voyaient dans la terre deux ouvertures voisines l'une de l'autre, et deux autres ouvertures au ciel qui répondaient à celles-là. Entre ces deux régions étaient assis des juges. Dès qu'ils avaient prononcé une sentence, ils ordonnaient aux justes de prendre leur route à droite, par une des ouvertures du ciel, après leur avoir attaché par-devant un écriteau contenant le jugement rendu en leur faveur, et aux méchants de prendre leur route à gauche, dans les abîmes, ayant derrière le dos un semblable écrit, où étaient marquées toutes leurs actions. Lorsqu'il se présenta à son tour, les juges déclarèrent qu'il devait porter aux hommes la nouvelle de ce qui passait en cet autre monde, et lui ordonnèrent d'écouter et d'observer tout ce qui s'offrirait à lui.

« Il vit d'abord les âmes jugées disparaître, les unes montant au ciel, les autres descendant sous la terre par les deux ouvertures qui se répondaient : tandis que par la seconde ouverture de la terre il vit sortir des âmes couvertes de poussière et d'ordures, en même temps que par la seconde ouverture du ciel descendaient d'autres âmes pures et sans tache. Elles paraissaient toutes venir d'un long voyage et s'arrêter avec plaisir dans la

prairie comme dans un lieu d'assemblée. Celles qui se connaissaient se saluaient les unes les autres et se demandaient des nouvelles de ce qui se passait aux lieux d'où elles venaient : le ciel et la terre. Ici, parmi les gémissements et les larmes, on rappelait tout ce qu'on avait souffert ou vu souffrir en voyageant sous terre ; là, on racontait les joies du ciel et le bonheur de contempler les merveilles divines.

« Il serait trop long de suivre le discours entier de l'Arménien, mais voici, en somme, ce qu'il disait. Chacune des âmes portait dix fois la peine des injustices qu'elle avait commises dans la vie. La durée de chaque punition était de cent ans, durée naturelle de la vie humaine, afin que le châtiment fût toujours décuple pour chaque crime. Ainsi, ceux qui ont fait périr en foule leurs semblables, trahi des villes, des armées, réduit leurs concitoyens en esclavage ou commis d'autres forfaits, étaient tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux, au contraire, qui ont fait du bien autour d'eux, qui ont été justes et vertueux, recevaient, dans la même proportion, la récompense de leurs bonnes actions. Ce qu'il disait des enfants que la mort enlève peu de temps après leur naissance mérite moins d'être répété ; mais il assurait que l'impie, le fils dénaturé, l'homicide, étaient réservés à de plus cruelles peines, et l'homme religieux et le bon fils à de plus grandes félicités.

« Il avait été présent lorsqu'une âme avait demandé à une autre où était le grand Ardiée. Cet Ardiée avait été un tyran d'une ville de Pamphylie mille ans auparavant ; il avait tué son vieux père, son frère aîné, et commis, disait-on, plusieurs autres crimes énormes. « Il ne vient pas, avait répondu l'âme, et il ne viendra jamais ici. Nous avons tous été témoins, à son sujet, d'un affreux spectacle. Lorsque nous étions sur le point de sortir de l'abîme, après avoir accompli nos peines, nous vîmes Ardiée et un grand nombre d'autres, dont la plupart étaient des tyrans comme lui ou des êtres qui, dans une condition privée, avaient commis de grands crimes : ils faisaient pour monter de vains efforts, et toutes les fois que ces coupables, dont les crimes étaient sans remède ou n'avaient pas été suffisamment expiés, essayaient de sortir, l'abîme les repoussait en mugissant. Alors des personnages hideux, au corps enflammé, qui se trouvaient là, accoururent à ces gémissements. Ils emmenèrent d'abord de vive force un certain nombre de ces criminels ; quant à Ardiée et aux autres, ils leur lièrent les pieds, les mains et la tête, et, les ayant jetés à terre et écorchés à force de coups, ils les traînèrent hors de la route, à travers des ronces sanglantes, répétant aux ombres, à mesure qu'il en passait quelqu'une : « Voilà des tyrans et des homicides, nous les emportons pour les jeter dans le Tar-

tare. » Cette âme ajoutait que, parmi tant d'objets terribles, rien ne leur causait plus d'effroi que le mugissement du gouffre, et que c'était une extrême joie pour elles d'en sortir en silence.

« Tels étaient à peu près les jugements des âmes, leurs châtiments et leurs récompenses.

« Après sept jours de repos dans cette prairie, les âmes durent en partir le huitième, et se remirent en route. Au bout de quatre jours de chemin elles aperçurent d'en haut, sur toute la surface du ciel et de la terre, une immense lumière, droite comme une colonne et semblable à l'iris, mais plus éclatante et plus pure. Un seul jour leur suffit pour l'atteindre, et elles virent alors, vers le milieu de cette muraille, l'extrémité des chaînes qui y rattachent les cieux. C'est là ce qui les soutient, c'est l'enveloppe du vaisseau du monde, c'est la vaste ceinture qui l'environne. Au sommet, était suspendu le Fuseau de la Nécessité, autour duquel se formaient toutes les circonférences[19].

« Autour du fuseau, et à des distances égales, siégeaient sur des trônes les trois Parques, filles de la Nécessité : Lachésis, Clotho et Atropos, vêtues de blanc et la tête couronnée d'une bandelette. Elles chantaient, en s'unissant au concert des Sirènes : Lachésis le passé, Clotho le présent, Atropos l'avenir. Clotho touchait par intervalles, de la main droite, l'extérieur du fuseau ; Atropos, de la main gauche, imprimait le mouvement aux cercles intérieurs, et Lachésis, de l'une et l'autre main, touchait tour à tour, tantôt le fuseau, tantôt les pesons intérieurs.

« Aussitôt que les âmes étaient arrivées, il leur avait fallu se présenter devant Lachésis. D'abord un hiérophante les avait fait ranger par ordre, l'une auprès de l'autre. Ensuite, ayant pris sur les genoux de Lachésis les sorts ou numéros dans l'ordre desquels chaque âme devait être appelée, ainsi que les diverses conditions humaines *offertes à leur choix*, il était monté sur une estrade et avait parlé ainsi : « Voici ce que dit la vierge Lachésis, fille de la Nécessité : *Ames passagères, vous allez commencer une nouvelle carrière et renaître à la condition mortelle. On ne vous assignera pas votre génie, c'est vous qui le choisirez vous-mêmes*. Celle que le sort appellera la première choisira, et son choix sera irrévocable. La vertu n'est à personne : elle s'attache à qui l'honore et abandonne qui la néglige. On est responsable de son choix, Dieu est innocent. » A ces mots, il avait répandu les numéros, et chaque âme ramassa celui qui tomba devant elle, excepté l'Arménien, à qui on ne le permit pas. Ensuite l'hiérophante étala

---

[19] Ce sont les diverses sphères des planètes ou les divers étages du ciel, tournant autour de la terre fixée à l'axe même du fuseau. (V. COUSIN.)

sur terre, devant elles, des genres de vie de toute espèce, en beaucoup plus grand nombre qu'il n'y avait d'âmes assemblées. La variété en était infinie ; il s'y trouvait à la fois toutes les conditions des hommes ainsi que des animaux. Il y avait des tyrannies : les unes qui duraient jusqu'à la mort, les autres brusquement interrompues et finissant par la pauvreté, l'exil et l'abandon. L'illustration se montrait sous plusieurs faces : on pouvait choisir la beauté, l'art de plaire, les combats, la victoire ou la noblesse de race. Des états tout à fait obscurs par tous ces endroits, ou intermédiaires, des mélanges de richesse et de pauvreté, de santé et de maladie, étaient offerts au choix : il y avait aussi des conditions de femme de la même variété.

« C'est évidemment là, cher Glaucon, l'épreuve redoutable pour l'humanité. Que chacun de nous y songe, et qu'il laisse toutes les vaines études pour ne se livrer qu'à la science qui fait le sort de l'homme. Cherchons un maître qui nous apprenne à discerner la bonne et la mauvaise destinée, et à choisir tout le bien que le ciel nous abandonne. Examinons avec lui quelles situations humaines, séparées ou réunies, conduisent aux bonnes actions : si la beauté, par exemple, jointe à la pauvreté ou à la richesse, ou à telle disposition de l'âme, doit produire la vertu ou le vice ; de quel avantage peuvent être une naissance brillante ou commune, la vie privée ou publique, la force ou la faiblesse, l'instruction ou l'ignorance, enfin tout ce que l'homme reçoit de la nature et tout ce qu'il tient de lui-même. Eclairés par la conscience, décidons quel lot notre âme doit préférer. Oui, le pire des destins est celui qui la rendrait injuste, et le meilleur celui qui la formera sans cesse à la vertu : tout le reste n'est rien pour nous. Irions-nous oublier qu'il n'y a point de choix plus salutaire après la mort comme pendant la vie ! Ah ! que ce dogme sacré s'identifie pour jamais avec notre âme, afin qu'elle ne se laisse éblouir, là-bas, ni par les richesses ni par les autres maux de cette nature, et qu'elle ne s'expose point, en se jetant avec avidité sur la condition du tyran ou sur quelque autre semblable, à commettre un grand nombre de maux sans remède et à en souffrir encore de plus grands.

« Selon le rapport de notre messager, l'hiérophante avait dit : « Celui qui choisira le dernier, pourvu qu'il le fasse avec discernement, et qu'ensuite il soit conséquent dans sa conduite, peut se promettre une vie heureuse. Que celui qui choisira le premier se garde de trop de confiance, et que le dernier ne désespère point. » Alors, celui que le sort nommait le premier s'avança avec empressement et choisit la tyrannie la plus considérable ; emporté par son imprudence et son avidité, et sans regarder suffisamment à ce qu'il faisait, il ne vit point cette fatalité attachée à l'objet de son choix

d'avoir un jour à manger la chair de ses propres enfants et bien d'autres crimes horribles. Mais quand il eut considéré le sort qu'il avait choisi, il gémit, se lamenta, et, oubliant les leçons de l'hiérophante, il finit par accuser de ses maux la fortune, les génies, tout, excepté lui-même[20]. Cette âme était du nombre de celles qui venaient du ciel : elle avait vécu précédemment dans un Etat bien gouverné et avait fait le bien par la force de l'habitude plutôt que par philosophie. Voilà pourquoi, parmi celles qui tombaient en de semblables mécomptes, les âmes venues du ciel n'étaient pas les moins nombreuses, faute d'avoir été éprouvées par les souffrances. Au contraire, celles qui, ayant passé par le séjour souterrain, avaient souffert et vu souffrir, ne choisissaient pas ainsi à la hâte. De là, indépendamment du hasard des rangs pour être appelées à choisir, une sorte d'échange des biens et des maux pour la plupart des âmes. Ainsi, un homme qui, à chaque renouvellement de sa vie d'ici-bas, s'appliquerait constamment à la saine philosophie et aurait le bonheur de ne pas avoir les derniers sorts, il y a grande apparence, d'après ce récit, que non-seulement il serait heureux en ce monde, mais encore que, dans son voyage d'ici là-bas et dans son retour, il marcherait par la voie unie du ciel et non par le sentier pénible de l'abîme souterrain.

« L'Arménien ajoutait que c'était un spectacle curieux de voir de quelle manière chaque âme faisait son choix. Rien de plus étrange et de plus digne à la fois de compassion et de risée. C'était, la plupart du temps, d'après les habitudes de la vie antérieure que l'on choisissait. Er avait vu l'âme qui avait appartenu à Orphée choisir l'âme d'un cygne, en haine des femmes, qui lui avaient donné la mort, ne voulant devoir sa naissance à aucune d'elles ; l'âme de Thomyris avait choisi la condition d'un rossignol ; et réciproquement un cygne, ainsi que d'autres musiciens comme lui, avaient adopté la nature de l'homme. Une autre âme, appelée la vingtième à choisir, avait pris la nature d'un lion : c'était celle d'Ajax, fils de Télamon. Il

---

[20] Les Anciens n'attachaient pas au mot *tyran* la même idée que nous ; ils donnaient ce nom à tous ceux qui s'emparaient du pouvoir souverain, quelles que fussent leurs qualités bonnes ou mauvaises. L'histoire cite des tyrans qui ont fait le bien ; mais comme le contraire arrivait le plus souvent, et que pour satisfaire leur ambition ou se maintenir au pouvoir aucun crime ne leur coûtait, ce mot est devenu plus tard synonyme de cruel, et se dit de tout homme qui abuse de son autorité.

L'âme dont parle *Er*, en choisissant *la tyrannie la plus considérable*, n'avait point voulu la cruauté, mais simplement le pouvoir le plus étendu comme condition de sa nouvelle existence ; lorsque son choix fut irrévocable, elle s'aperçut que ce même pouvoir l'entraînerait au crime, et elle regretta de l'avoir fait, en accusant de ses maux tout, excepté elle-même ; c'est l'histoire de la plupart des hommes, qui sont les artisans de leur propre malheur sans vouloir se l'avouer.

détestait l'humanité, en ressouvenir du jugement qui lui avait enlevé les armes d'Achille. Après celle-là vint l'âme d'Agamemnon, que ses malheurs rendaient aussi l'ennemi des hommes : il prit la condition d'aigle. L'âme d'Atalante, appelée à choisir vers la moitié, ayant considéré les grands honneurs rendus aux athlètes, n'avait pu résister au désir de devenir athlète. Epée, qui construisit le cheval de Troie, était devenue une femme industrieuse. L'âme du bouffon Thersite, qui se présenta des dernières, revêtit les formes d'un singe. L'âme d'Ulysse, à qui le hasard avait donné le dernier lot, vint aussi pour choisir : mais le souvenir de ses longs revers l'ayant désabusée de l'ambition, elle chercha longtemps et découvrit à grand-peine, dans un coin, la vie tranquille d'un homme privé que toutes les autres âmes avaient laissée à l'écart. En l'apercevant, elle dit que, quand elle aurait été la première à choisir, elle n'aurait pas fait d'autre choix. Les animaux, quels qu'ils soient, passent également les uns dans les autres ou dans le corps des hommes : ceux qui furent méchants deviennent des bêtes féroces, et les bons, des animaux apprivoisés.

« Après que toutes les âmes eurent fait choix d'une condition, elles s'approchèrent de Lachésis dans l'ordre suivant lequel elles avaient choisi. La Parque donna à chacune le génie qu'elle avait préféré, afin qu'il lui servît de gardien pendant sa vie et qu'il lui aidât à remplir sa destinée. Ce génie la conduisit d'abord à Clotho qui, de sa main et d'un tour de fuseau, confirmait la destinée choisie. Après avoir touché le fuseau, il la menait de là vers Atropos, qui roulait le fil pour rendre irrévocable ce qui avait été filé par Clotho. Ensuite on s'avançait vers le trône de la Nécessité, sous lequel l'âme et son génie passaient ensemble. Aussitôt que toutes eurent passé, elles se rendirent dans la plaine du Léthé (l'Oubli)[21], où elles essuyèrent une chaleur insupportable, parce qu'il n'y avait ni arbre ni plante. Le soir venu, elles passèrent la nuit auprès du fleuve Amélès (absence de pensées sérieuses), fleuve dont aucun vase ne peut contenir l'eau : on est obligé d'en boire ; mais des imprudents en boivent trop. Ceux qui en boivent sans cesse perdent toute mémoire. On s'endormit après ; mais vers le milieu de la nuit il survint un éclat de tonnerre avec un tremblement de terre : aussitôt les âmes furent dispersées çà et là vers les divers points de leur naissance terrestre, comme des étoiles qui jailliraient tout à coup dans le ciel. Quant à lui, disait Er, on l'avait empêché de boire de l'eau du fleuve : cependant il ne savait pas où ni comment son âme s'était rejointe à son corps ; mais le matin, ayant tout à coup ouvert les yeux, il s'aperçut qu'il était étendu sur le bûcher.

---

[21] Allusion à l'oubli qui suit le passage d'une existence à l'autre.

« Tel est le mythe, cher Glaucon, que la tradition a fait vivre jusqu'à nous. Il peut nous préserver de notre perte : si nous y ajoutons foi, *nous passerons heureusement le Léthé et nous maintiendrons notre âme pure de toute souillure*. »

Un avertissement d'outre-tombe.

Le fait suivant est rapporté par la *Patrie* du 15 août 1858 :

« Mardi dernier, je me suis engagé, assez imprudemment peut-être, à vous conter une histoire *émouvante*. J'aurais dû songer à une chose : c'est qu'il n'y a pas d'histoires *émouvantes*, il n'y a que des histoires bien contées, et le même récit, fait par deux narrateurs différents, peut endormir un auditoire ou lui donner la chair de poule. Que ne me suis-je entendu avec mon compagnon de voyage de Cherbourg à Paris, M. B…, de qui je tiens l'anecdote merveilleuse ! si j'avais *sténographié* sa narration, j'aurais vraiment quelque chance de vous faire frissonner.

« Mais j'ai eu le tort de m'en rapporter à ma détestable mémoire, et je le regrette vivement. Enfin, vaille que vaille, voici l'aventure, et le dénouement vous prouvera qu'aujourd'hui, 15 août, elle est tout à fait de circonstance.

« M. de S… (un nom historique porté aujourd'hui encore avec honneur) était officier sous le Directoire. Pour son plaisir ou pour les besoins de son service il faisait route vers l'Italie.

« Dans un de nos départements du centre, il fut surpris par la nuit et s'estima heureux de trouver un gîte sous le toit d'une espèce de baraque de mine suspecte, où on lui offrit un mauvais souper et un grabat dans un grenier.

« Habitué à la vie d'aventures et au rude métier de la guerre, M. de S... mangea de bon appétit, se coucha sans murmurer et s'endormit profondément.

« Son sommeil fut troublé par une apparition redoutable. Il vit un spectre se dresser dans l'ombre, marcher d'un pas lourd vers son grabat et s'arrêter à la hauteur de son chevet. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont les cheveux gris et hérissés étaient rouges de sang ; il avait la poitrine nue, et sa gorge ridée était coupée de blessures béantes. Il resta un moment silencieux, fixant ses yeux noirs et profonds sur le voyageur endormi ; puis sa pâle figure s'anima, ses prunelles rayonnèrent comme

deux charbons ardents ; il parut faire un violent effort, et, d'une voix sourde et tremblante, il prononça ces paroles étranges :

« - Je te connais, tu es soldat comme moi, comme moi homme de cœur et incapable de manquer à ta parole. Je viens te demander un service que d'autres m'ont promis et qu'ils ne m'ont point rendu. Il y a trois semaines que je suis mort ; l'hôte de cette maison, aidé par sa femme, m'a surpris pendant mon sommeil et m'a coupé la gorge. Mon cadavre est caché sous un tas de fumier, à droite, au fond de la basse-cour. Demain, va trouver l'autorité du lieu, amène deux gendarmes et fais-moi ensevelir. L'hôte et sa femme se trahiront d'eux-mêmes et tu les livreras à la justice. Adieu, je compte sur ta pitié ; n'oublie pas la prière d'un ancien compagnon d'armes.

« M. de S…, en s'éveillant, se souvint de son rêve. La tête appuyée sur le coude, il se prit à méditer ; son émotion était vive, mais elle se dissipa devant les premières clartés du jour, et il se dit comme Athalie :

Un songe ! me devrais-je inquiéter d'un songe ?

Il fit violence à son cœur, et, n'écoutant que sa raison, il boucla sa valise et continua sa route.

« Le soir, il arriva à sa nouvelle étape et s'arrêta pour passer la nuit dans une auberge. Mais à peine avait-il fermé les yeux, que le spectre lui apparut une seconde fois, triste et presque menaçant.

« - Je m'étonne et je m'afflige, dit le fantôme, de voir un homme comme toi se parjurer et faillir à son devoir. J'attendais mieux de ta loyauté. Mon corps est sans sépulture, mes assassins vivent en paix. Ami, ma vengeance est dans ta main ; au nom de l'honneur, je te somme de revenir sur tes pas.

« M. de S... passa le reste de la nuit dans une grande agitation ; le jour venu, il eut honte de sa frayeur et continua son voyage.

« Le soir, troisième halte, troisième apparition. Cette fois, le fantôme était plus livide et plus terrible ; un sourire amer errait sur ses lèvres blanches ; il parla d'une voix rude :

« - Il paraît que je t'avais mal jugé : il paraît que ton cœur, comme celui des autres, est insensible aux prières des infortunés. Une dernière fois je viens invoquer ton aide et faire appel à ta générosité. Retourne à X…, venge-moi, ou sois maudit.

« Cette fois, M. de S… ne délibéra plus : il rebroussa chemin jusqu'à l'auberge suspecte où il avait passé la première de ces nuits lugubres. Il se rendit chez le magistrat, et demanda deux gendarmes. A sa vue, à la vue

des deux gendarmes, les assassins pâlirent, et avouèrent leur crime, comme si une force supérieure leur eût arraché cette confession fatale.

« Leur procès s'instruisit rapidement, et ils furent condamnés à mort. Quant au pauvre officier, dont on retrouva le cadavre sous le tas de fumier, à droite, au fond de la basse-cour, il fut enseveli en terre sainte, et les prêtres prièrent pour le repos de son âme.

« Ayant accompli sa mission, M. de S… se hâta de quitter le pays et courut vers les Alpes sans regarder derrière lui.

« La première fois qu'il se reposa dans un lit, le fantôme se dressa encore devant ses yeux, non plus farouche et irrité, mais doux et bienveillant.

« - Merci, dit-il, merci, frère. Je veux reconnaître le service que tu m'as rendu : je me montrerai à toi une fois encore, une seule ; deux heures avant ta mort, je viendrai t'avertir. Adieu.

« M. de S… avait alors trente ans environ ; pendant trente ans, aucune vision ne vint troubler la quiétude de sa vie. Mais en 182., le 14 août, veille de la fête de Napoléon, M. de S…, qui était resté fidèle au parti bonapartiste, avait réuni dans un grand dîner une vingtaine d'anciens soldats de l'empire. La fête avait été fort gaie, l'amphitryon, bien que vieux, était vert et bien portant. On était au salon et l'on prenait le café.

« M. de S… eut envie de priser et s'aperçut qu'il avait oublié sa tabatière dans sa chambre. Il avait l'habitude de se servir lui-même ; il quitta un moment ses hôtes et monta au premier étage de sa maison, où se trouvait sa chambre à coucher.

« Il n'avait point pris de lumière.

« Quand il entra dans un long couloir qui conduisait à sa chambre, il s'arrêta tout à coup, et fut forcé de s'appuyer contre la muraille. Devant lui, à l'extrémité de la galerie, se tenait le fantôme de l'homme assassiné ; le fantôme ne prononça aucune parole, ne fit aucun geste, et, après une seconde, disparut.

« C'était l'avertissement promis.

« M. de S…, qui avait l'âme forte, après un moment de défaillance, retrouva son courage et son sang-froid, marcha vers sa chambre, y prit sa tabatière et redescendit au salon.

« Quand il y entra, aucun signe d'émotion ne parut sur son visage. Il se mêla à la conversation, et, pendant une heure, montra tout son esprit et tout son enjouement ordinaires.

« A minuit, ses invités se retirèrent. Alors, il s'assit et passa trois quarts d'heure dans le recueillement ; puis, ayant mis ordre à ses affaires, bien qu'il ne se sentît aucun malaise, il regagna sa chambre à coucher.

« Quand il en ouvrit la porte, un coup de feu l'étendit raide mort, deux heures juste après l'apparition du fantôme.

« La balle qui lui fracassa le crâne était destinée à son domestique.

« HENRY D'AUDIGIER. »

L'auteur de l'article a-t-il voulu, à tout prix, tenir la promesse qu'il avait faite au journal de raconter quelque chose d'émouvant, et a-t-il à cet effet puisé l'anecdote qu'il rapporte dans sa féconde imagination, ou bien est-elle réelle ? C'est ce que nous ne saurions affirmer. Du reste, là n'est pas le plus important ; vrai ou supposé, l'essentiel est de savoir si le fait est possible. Eh bien ! nous n'hésitons pas à dire : Oui, les avertissements d'outre-tombe sont possibles, et de nombreux exemples, dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute, sont là pour l'attester. Si donc l'anecdote de M. Henry d'Audigier est apocryphe, beaucoup d'autres du même genre ne le sont pas, nous dirons même que celle-ci n'offre rien que d'assez ordinaire. L'apparition a eu lieu en rêve, circonstance très vulgaire, tandis qu'il est notoire qu'elles peuvent se produire à la vue pendant l'état de veille. L'avertissement de l'instant de la mort n'est point non plus insolite, mais les faits de ce genre sont beaucoup plus rares, parce que la Providence, dans sa sagesse, nous cache ce moment fatal. Ce n'est donc qu'exceptionnellement qu'il peut nous être révélé, et par des motifs qui nous sont inconnus. En voici un autre exemple plus récent, moins dramatique, il est vrai, mais dont nous pouvons garantir l'exactitude.

M. Watbled, négociant, président du tribunal de commerce de Boulogne, est mort le 12 juillet dernier dans les circonstances suivantes : Sa femme, qu'il avait perdue depuis douze ans, et dont la mort lui causait des regrets incessants, lui apparut pendant deux nuits consécutives dans les premiers jours de juin et lui dit : « Dieu prend pitié de nos peines et veut que nous soyons bientôt réunis. » Elle ajouta que le 12 juillet suivant était le jour marqué pour cette réunion, et qu'il devait en conséquence s'y préparer. De ce moment, en effet, un changement remarquable s'opéra en lui : il dépérissait de jour en jour, bientôt il prit le lit, et, sans souffrance aucune, au jour marqué, il rendit le dernier soupir entre les bras de ses amis.

Le fait en lui-même n'est pas contestable ; les sceptiques ne peuvent qu'argumenter sur la cause, qu'ils ne manqueront pas d'attribuer à l'imagination. On sait que de pareilles prédictions, faites par des diseurs de bonne aventure, ont été suivies d'un dénouement fatal ; on conçoit, dans ce cas, que l'imagination étant frappée de cette idée, les organes puissent en éprouver une altération radicale : la peur de mourir a plus d'une fois causé la mort ; mais ici les circonstances ne sont plus les mêmes. Ceux qui ont ap-

profondi les phénomènes du Spiritisme peuvent parfaitement se rendre compte du fait ; quant aux sceptiques, ils n'ont qu'un argument : « Je ne crois pas, donc cela n'est pas. » Les Esprits, interrogés à ce sujet, ont répondu : « Dieu a choisi cet homme, qui était connu de tous, afin que cet événement s'étendît au loin et donnât à réfléchir. » - Les incrédules demandent sans cesse des preuves ; Dieu leur en donne à chaque instant par les phénomènes qui surgissent de toutes parts ; mais à eux s'appliquent ces paroles : « Ils ont des yeux et ne verront point ; ils ont des oreilles et n'entendront point. »

Les cris de la Saint-Barthélemy.

De Saint-Foy, dans son *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit* (édition de 1778), cite le passage suivant tiré d'un recueil écrit par le marquis Christophe Juvénal des Ursins, lieutenant général au gouvernement de Paris, vers la fin de l'année 1572, et imprimé en 1601.

« Le 31 août (1572), huit jours après le massacre de la Saint-Barthélemy, j'avais soupé au Louvre chez madame de Fiesque. La chaleur avait été très grande pendant toute la journée. Nous allâmes nous asseoir sous la petite treille du côté de la rivière pour respirer le frais ; nous entendîmes tout à coup dans l'air un bruit horrible de voix tumultueuses et de gémissements mêlés de cris de rage et de fureur ; nous restâmes immobiles, saisis d'effroi, nous regardant de temps en temps sans avoir la force de parler. Ce bruit dura, je crois, près d'une demi-heure. Il est certain que le roi (Charles IX) l'entendit, qu'il en fut épouvanté, qu'il ne dormit pas pendant tout le reste de la nuit ; que cependant il n'en parla point le lendemain, mais qu'on remarqua qu'il avait l'air sombre, pensif, égaré.

« Si quelque prodige doit ne pas trouver des incrédules, c'est celui-là, étant attesté par Henri IV. Ce prince, dit d'Aubigné, liv. I, chap. 6, p. 561, nous a raconté plusieurs fois entre ses plus familiers et privés courtisans (et j'ai plusieurs témoins vivants qu'il ne nous l'a jamais raconté sans se sentir encore saisi d'épouvante), que huit jours après le massacre de la Saint-Barthélemy, il vint une grande multitude de corbeaux se percher et croasser sur le pavillon du Louvre ; que la même nuit, Charles IX, deux heures après s'être couché, sauta de son lit, fit lever ceux de sa chambre, et l'envoya chercher pour ouïr en l'air un grand bruit de voix gémissantes, le tout semblable à ce qu'on entendait la nuit des massacres ; que tous ces diffé-

rents cris étaient si frappants, si marqués et si distinctement articulés, que Charles IX, croyant que les ennemis des Montmorency et de leurs partisans les avaient surpris et les attaquaient, envoya un détachement de ses gardes pour empêcher ce nouveau massacre ; que ces gardes rapportèrent que Paris était tranquille, et que tout ce bruit qu'on entendait était dans l'air. »

Remarque. Le fait rapporté par de Saint-Foy et Juvénal des Ursins a beaucoup d'analogie avec l'histoire du revenant de Mlle Clairon, relatée dans notre numéro du mois de janvier, avec cette différence que chez celle-ci un seul Esprit s'est manifesté pendant deux ans et demi, tandis qu'après la Saint-Barthélemy il paraissait y en avoir une innombrable quantité qui firent retentir l'air pendant quelques instants seulement. Du reste, ces deux phénomènes ont évidemment le même principe que les autres faits contemporains de même nature que nous avons rapportés, et n'en diffèrent que par le détail de la forme. Plusieurs Esprits interrogés sur la cause de cette manifestation ont répondu que *c'était une punition de Dieu*, chose facile à concevoir.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Madame Schwabenhaus. Léthargie extatique.

Plusieurs journaux, d'après le *Courrier des Etats-Unis*, ont rapporté le fait suivant, qui nous a paru de nature à fournir le sujet d'une étude intéressante :

« Une famille allemande de Baltimore vient, dit le *Courrier des Etats-Unis*, d'être vivement émue par un singulier cas de mort apparente. Madame Schwabenhaus, malade depuis longtemps, paraissait avoir rendu le dernier soupir dans la nuit du lundi au mardi. Les personnes qui la soignaient purent observer sur elle tous les symptômes de la mort : son corps était glacé, ses membres raides. Après avoir rendu au cadavre les derniers devoirs, et quand tout fut prêt dans la chambre mortuaire pour l'enterrement, les assistants allèrent prendre quelque repos. M. Schwabenhaus, épuisé de fatigue, les suivit bientôt. Il était livré à un sommeil agité, quand, vers six heures du matin, la voix de sa femme vint frapper son oreille. Il crut d'abord être le jouet d'un rêve ; mais son nom, répété à plusieurs reprises, ne lui laissa bientôt aucun doute, et il se précipita dans la chambre de sa femme. Celle qu'on avait laissée pour morte était assise dans son lit, pa-

raissant jouir de toutes ses facultés, et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été depuis le commencement de sa maladie.

« Madame Schwabenhaus demanda de l'eau, puis désira ensuite boire du thé et du vin. Elle pria son mari d'aller endormir leur enfant, qui pleurait dans la chambre voisine. Mais il était trop ému pour cela, il courut réveiller tout le monde dans la maison. La malade accueillit en souriant ses amis, ses domestiques, qui ne s'approchaient de son lit qu'en tremblant. Elle ne paraissait pas surprise des apprêts funéraires qui frappaient son regard : « Je sais que vous me croyiez morte, dit-elle ; je n'étais qu'endormie, cependant. Mais pendant ce temps mon âme s'est envolée vers les régions célestes ; un ange est venu me chercher, et nous avons franchi l'espace en quelques instants. Cet ange qui me conduisait, c'était la petite fille que nous avons perdue l'année dernière... Oh ! j'irai bientôt la rejoindre... A présent que j'ai goûté des joies du ciel, je ne voudrais plus vivre ici-bas. J'ai demandé à l'ange de venir embrasser encore une fois mon mari et mes enfants ; mais bientôt il reviendra me chercher. »

« A huit heures, après qu'elle eut tendrement pris congé de son mari, de ses enfants et d'une foule de personnes qui l'entouraient, madame Schwabenhaus expira réellement cette fois, ainsi qu'il fut constaté par les médecins de façon à ne laisser subsister aucun doute.

« Cette scène a vivement ému les habitants de Baltimore. »

L'Esprit de madame Schwabenhaus ayant été évoqué, dans la séance de la Société parisienne des études spirites, le 27 avril dernier, l'entretien suivant s'est établi avec lui.

1. Nous désirerions, dans le but de nous instruire, vous adresser quelques questions concernant votre mort ; aurez-vous la bonté de nous répondre ? - R. Comment ne le ferais-je pas, maintenant que je commence à toucher aux vérités éternelles, et que je sais le besoin que vous en avez ?

2. Vous rappelez-vous la circonstance particulière qui a précédé votre mort ? - R. Oui, ce moment a été le plus heureux de mon existence terrestre.

3. Pendant votre mort apparente entendiez-vous ce qui se passait autour de vous et voyiez-vous les apprêts de vos funérailles ? - R. Mon âme était trop préoccupée de son bonheur prochain.

Remarque. On sait que généralement les léthargiques voient et entendent ce qui se passe autour d'eux et en conservent le souvenir au réveil. Le fait que nous rapportons offre cette particularité que le sommeil léthargique était accompagné d'extase, circonstance qui explique pourquoi l'attention de la malade fut détournée.

4. Aviez-vous la conscience de n'être pas morte ? - R. Oui, mais cela m'était plutôt pénible.

5. Pourriez-vous nous dire la différence que vous faites entre le sommeil naturel et le sommeil léthargique ? - R. Le sommeil naturel est le repos du corps ; le sommeil léthargique est l'exaltation de l'âme.

6. Souffriez-vous pendant votre léthargie ? - R. Non.

7. Comment s'est opéré votre retour à la vie ? - R. Dieu a permis que je revinsse consoler les cœurs affligés qui m'entouraient.

8. Nous désirerions une explication plus matérielle. - R. Ce que vous appelez le périsprit animait encore mon enveloppe terrestre.

9. Comment se fait-il que vous n'ayez pas été surprise à votre réveil des apprêts que l'on faisait pour vous enterrer ? - R. Je savais que je devais mourir, toutes ces choses m'importaient peu, puisque j'avais entrevu le bonheur des élus.

10. En revenant à vous, avez-vous été satisfaite d'être rendue à la vie ? - R. Oui, pour consoler.

11. Où avez-vous été pendant votre sommeil léthargique ? - R. Je ne puis vous dire tout le bonheur que j'éprouvais : les langues humaines n'expriment pas ces choses.

12. Vous sentiez-vous encore sur la terre ou dans l'espace ? - R. Dans les espaces.

13. Vous avez dit, en revenant à vous, que la petite fille que vous aviez perdue l'année précédente était venue vous chercher ; est-ce vrai ? - R. Oui, c'est un Esprit pur.

Remarque. Tout, dans les réponses de la mère, annonce en elle un Esprit élevé ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un Esprit plus élevé encore se soit uni au sien par sympathie. Toutefois, il est nécessaire de ne pas prendre à la lettre la qualification de *Pur Esprit* que les Esprits se donnent quelquefois entre eux. On sait qu'il faut entendre par là ceux de l'ordre le plus élevé, ceux qui étant complètement dématérialisés et épurés ne sont plus sujets à la réincarnation ; ce sont les anges qui jouissent de la vie éternelle. Or ceux qui n'ont pas atteint un degré suffisant ne comprennent pas encore cet état suprême ; ils peuvent donc employer le mot de *Pur Esprit* pour désigner une supériorité relative, mais non absolue. Nous en avons de nombreux exemples, et madame Schwabenhaus nous paraît être dans ce cas. Les Esprits moqueurs s'attribuent aussi quelquefois la qualité de purs Esprits pour inspirer plus de confiance aux personnes qu'ils veulent tromper, et qui n'ont pas assez de perspicacité pour les juger à leur langage, dans lequel se trahit toujours leur infériorité.

14. Quel âge avait cette enfant quand elle est morte ? - R. Sept ans.

15. Comment l'avez-vous reconnue ? - R. Les Esprits supérieurs se reconnaissent plus vite.

16. L'avez-vous reconnue sous une forme quelconque ? - R. Je ne l'ai vue que comme Esprit.

17. Que vous disait-elle ? - R. « Viens, suis-moi vers l'Eternel. »

18. Avez-vous vu d'autres Esprits que celui de votre fille ? - R. J'ai vu une quantité d'autres Esprits, mais la voix de mon enfant et le bonheur que je pressentais faisaient mes seules préoccupations.

19. Pendant votre retour à la vie, vous avez dit que vous iriez bientôt rejoindre votre fille ; vous aviez donc conscience de votre mort prochaine ? - R. C'était pour moi une espérance heureuse.

20. Comment le saviez-vous ? - R. Qui ne sait qu'il faut mourir ? Ma maladie me le disait bien.

21. Quelle était la cause de votre maladie ? - R. Les chagrins.

22. Quel âge aviez-vous ? - R. Quarante-huit ans.

23. En quittant la vie définitivement avez-vous eu immédiatement une conscience nette et lucide de votre nouvelle situation ? - R. Je l'ai eue au moment de ma léthargie.

24. Avez-vous éprouvé le trouble qui accompagne ordinairement le retour à la vie spirite ? - R. Non, j'ai été éblouie, mais pas troublée.

Remarque. On sait que le trouble qui suit la mort est d'autant moins grand et moins long que l'Esprit s'est plus épuré pendant la vie. L'extase qui a précédé la mort de cette femme était d'ailleurs un premier dégagement de l'âme des liens terrestres.

25. Depuis votre mort avez-vous revu votre fille ? - R. Je suis souvent avec elle.

26. Etes-vous réunie à elle pour l'éternité ? - R. Non, mais je sais qu'après *mes dernières incarnations* je serai dans le séjour où les Esprits purs habitent.

27. Vos épreuves ne sont donc pas finies ? - R. Non, mais elles seront heureuses maintenant ; elles ne me laissent plus qu'espérer, et l'espérance c'est presque le bonheur.

28. Votre fille avait-elle vécu dans d'autres corps avant celui par lequel elle était votre fille ? - R. Oui, dans bien d'autres.

29. Sous quelle forme êtes-vous parmi nous ? - R. Sous ma dernière forme de femme.

30. Nous voyez-vous aussi distinctement que vous l'auriez fait étant vivante ? - R. Oui.

31. Puisque vous êtes ici sous la forme que vous aviez sur la terre, est-ce par les yeux que vous nous voyez ? - R. Mais non, l'Esprit n'a pas d'yeux ; je ne suis sous ma dernière forme que pour satisfaire aux lois qui régissent les Esprits quand ils sont évoqués et obligés de reprendre ce que vous appelez *périsprit*.

32. Pouvez-vous lire dans nos pensées ? - R. Oui, je le puis : j'y lirai si vos pensées sont bonnes.

33. Nous vous remercions des explications que vous avez bien voulu nous donner ; nous reconnaissons à la sagesse de vos réponses que vous êtes un Esprit élevé, et nous espérons que vous jouirez du bonheur que vous méritez. - R. Je suis heureuse de contribuer à votre œuvre ; mourir est une joie quand on peut aider aux progrès comme je puis le faire.

Les Talismans.

Médaille cabalistique.

M. M… avait acheté chez un brocanteur une médaille qui lui a paru remarquable par sa singularité. Elle est de la grandeur d'un écu de six livres. Son aspect est argentin quoique un peu plombé. Sur les deux faces sont gravés en creux une foule de signes, parmi lesquels on remarque ceux des planètes, des cercles entrelacés, un triangle, des mots inintelligibles et des initiales en caractères vulgaires ; puis d'autres caractères bizarres, ayant quelque chose de l'arabe, le tout disposé d'une manière cabalistique dans le genre des grimoires.

M. M… ayant interrogé mademoiselle J…, somnambule-médium, sur cette médaille, il lui fut répondu qu'elle était composée de sept métaux, qu'elle avait appartenu à Cazotte, et avait un pouvoir particulier pour attirer les Esprits et faciliter les évocations. M. de Caudemberg, auteur d'une relation des communications qu'il a eues, dit-il, comme médium, avec la Vierge Marie, lui dit que c'était une mauvaise chose propre à attirer les démons. Mademoiselle de Guldenstube, médium, sœur du baron de Guldenstube, auteur d'un ouvrage sur la Pneumatographie ou écriture directe, lui dit qu'elle avait une vertu magnétique et pouvait provoquer le somnambulisme.

Peu satisfait de ces réponses contradictoires, M. M… nous a présenté cette médaille en nous demandant notre opinion personnelle à ce sujet, et en nous priant également d'interroger un Esprit supérieur sur sa valeur

réelle au point de vue de l'influence qu'elle peut avoir. Voici notre réponse :

Les Esprits sont attirés ou repoussés par la pensée et non par des objets matériels qui n'ont aucun pouvoir sur eux. Les Esprits supérieurs ont de tout temps condamné l'emploi des signes et des formes cabalistiques, et tout Esprit qui leur attribue une vertu quelconque ou qui prétend donner des talismans qui sentent le grimoire, révèle par cela même son infériorité, soit qu'il agisse de bonne foi et par ignorance, par suite d'anciens préjugés terrestres dont il est encore imbu, soit qu'il veuille sciemment se jouer de la crédulité, comme Esprit moqueur. Les signes cabalistiques, quand ils ne sont pas de pure fantaisie, sont des symboles qui rappellent des croyances superstitieuses à la vertu de certaines choses, comme les nombres, les planètes et leur concordance avec les métaux, croyances écloses dans les temps d'ignorance, et qui reposent sur des erreurs manifestes dont la science a fait justice en montrant ce qu'il en est des prétendues sept planètes, des sept métaux, etc. La forme mystique et inintelligible de ces emblèmes avait pour but d'en imposer au vulgaire disposé à voir du merveilleux dans ce qu'il ne comprend pas. Quiconque a étudié la nature des Esprits ne peut admettre rationnellement sur eux l'influence de formes conventionnelles, ni de substances mélangées dans de certaines proportions ; ce serait renouveler les pratiques de la chaudière des sorcières, des chats noirs, des poules noires et autres diableries. Il n'en est pas de même d'un objet magnétisé qui, comme on le sait, a le pouvoir de provoquer le somnambulisme ou certains phénomènes nerveux sur l'économie ; mais alors la vertu de cet objet réside uniquement dans le fluide dont il est *momentanément* imprégné et qui se transmet ainsi par voie médiate, et non dans sa forme, dans sa couleur, ni surtout dans les signes dont il peut être surchargé.

Un Esprit peut dire : « Tracez tel signe, et à ce signe je reconnaîtrai que vous m'appelez, et je viendrai ; » mais dans ce cas le signe tracé n'est que l'expression de la pensée ; c'est une évocation traduite d'une manière matérielle ; or, les Esprits, quelle que soit leur nature, n'ont pas besoin de pareils moyens pour se communiquer ; les Esprits supérieurs ne les emploient jamais ; les Esprits inférieurs peuvent le faire en vue de fasciner l'imagination des personnes crédules qu'ils veulent tenir sous leur dépendance. Règle générale : Pour les Esprits supérieurs, la forme n'est rien, la pensée est tout ; tout Esprit qui attache plus d'importance à la forme qu'au fond est inférieur, et ne mérite aucune confiance, alors même que de temps à autre il dirait quelques bonnes choses ; car ces bonnes choses sont souvent un moyen de séduction.

Telle était notre pensée au sujet des talismans en général, comme moyens de relations avec les Esprits. Il va sans dire qu'elle s'applique également à ceux que la superstition emploie comme préservatifs de maladies ou d'accidents.

Néanmoins, pour l'édification du possesseur de la médaille, et pour mieux approfondir la question, dans la séance de la société du 17 juillet 1858, nous priâmes l'Esprit de saint Louis, qui veut bien se communiquer à nous toutes les fois qu'il s'agit de notre instruction, de nous donner son avis à ce sujet. Interrogé sur la valeur de cette médaille, voici quelle fut sa réponse :

« Vous faites bien de ne pas admettre que des objets matériels puissent avoir une vertu quelconque sur les manifestations, soit pour les provoquer, soit pour les empêcher. Assez souvent nous avons dit que les manifestations étaient spontanées, et qu'au surplus nous ne nous refusions jamais de répondre à votre appel. Pourquoi pensez-vous que nous puissions être *obligés* d'obéir à une chose fabriquée par des humains ?

D. - Dans quel but cette médaille a-t-elle été faite ? - R. Elle a été faite dans le but d'appeler l'attention des personnes qui voudraient bien y croire ; mais ce n'est que par des magnétiseurs qu'elle a pu être faite avec l'intention de la magnétiser pour endormir un sujet. Les signes ne sont que des choses de fantaisie.

D. - On dit qu'elle avait appartenu à Cazotte ; pourrions-nous l'évoquer afin d'avoir quelques renseignements de lui à cet égard ? - R. Ce n'est pas nécessaire ; occupez-vous préférablement de choses plus sérieuses. »

Problèmes moraux.

Suicide par amour.

Depuis sept ou huit mois, le nommé Louis G…, ouvrier cordonnier, faisait la cour à une demoiselle Victorine R…, piqueuse de bottines, avec laquelle il devait se marier très prochainement, puisque les bans étaient en cours de publication. Les choses en étant à ce point, les jeunes gens se considéraient presque comme définitivement unis, et, par mesure d'économie, le cordonnier venait chaque jour prendre ses repas chez sa future.

Mercredi dernier, Louis étant venu, comme à l'ordinaire, souper chez la piqueuse de bottines, une contestation survint à propos d'une futilité ;

on s'obstina de part et d'autre, et les choses en vinrent au point que Louis quitta la table et partit en jurant de ne plus jamais revenir.

Le lendemain pourtant, le cordonnier, tout penaud, venait mettre les pouces et demander pardon : la nuit porte conseil, on le sait ; mais l'ouvrière, préjugeant peut-être, d'après la scène de la veille, ce qui pourrait survenir quand il ne serait plus temps de se dédire, refusa de se réconcilier, et, protestations, larmes, désespoir, rien ne put la fléchir. Avant-hier au soir, cependant, comme plusieurs jours s'étaient écoulés depuis celui de la brouille, Louis, espérant que sa bien-aimée serait plus traitable, voulut tenter une dernière démarche : il arrive donc et frappe de façon à se faire connaître, mais on refuse de lui ouvrir ; alors nouvelles supplications de la part du pauvre évincé, nouvelles protestations à travers la porte, mais rien ne put toucher l'implacable prétendue. « Adieu donc, méchante ! s'écrie enfin le pauvre garçon, adieu pour toujours ! Tâchez de rencontrer un mari qui vous aime autant que moi ! » En même temps la jeune fille entend une sorte de gémissement étouffé, puis comme le bruit d'un corps qui tombe en glissant le long de sa porte, et tout rentre dans le silence ; alors elle s'imagine que Louis s'est installé sur le seuil pour attendre sa première sortie, mais elle se promet bien de ne pas mettre le pied dehors tant qu'il sera là.

Il y avait à peine un quart d'heure que ceci avait eu lieu, lorsqu'un locataire qui passait sur le palier avec de la lumière, pousse une exclamation et demande du secours. Aussitôt les voisins arrivent, et Mlle Victorine, ayant également ouvert sa porte, jette un cri d'horreur en apercevant étendu sur le carreau son prétendu pâle et inanimé. Chacun s'empresse de lui porter secours, on s'enquiert d'un médecin, mais on s'aperçoit bientôt que tout est inutile, et qu'il a cessé d'exister. Le malheureux jeune homme s'était plongé son tranchet dans la région du cœur, et le fer était resté dans la plaie.

Ce fait, que nous trouvons dans le *Siècle* du 7 avril dernier, a suggéré la pensée d'adresser à un Esprit supérieur quelques questions sur ses conséquences morales. Les voici, ainsi que les réponses qui nous ont été données par l'Esprit de saint Louis dans la séance de la Société du 10 août 1858.

1. La jeune fille, cause involontaire de la mort de son amant, en a-t-elle la responsabilité ? - R. Oui, car elle ne l'aimait pas.

2. Pour prévenir ce malheur devait-elle l'épouser malgré sa répugnance ? - R. Elle cherchait une occasion pour se séparer de lui ; elle a fait au commencement de sa liaison ce qu'elle aurait fait plus tard.

3. Ainsi sa culpabilité consiste à avoir entretenu chez lui des sentiments qu'elle ne partageait pas, sentiments qui ont été la cause de la mort du jeune homme ? - R. Oui, c'est cela.

4. Sa responsabilité, dans ce cas, doit être proportionnée à sa faute ; elle ne doit pas être aussi grande que si elle eût provoqué volontairement la mort ? - R. Cela saute aux yeux.

5. Le suicide de Louis trouve-t-il une excuse dans l'égarement où l'a plongé l'obstination de Victorine ? - R. Oui, car son suicide, qui provient de l'amour, est moins criminel aux yeux de Dieu que le suicide de l'homme qui veut s'affranchir de la vie par un motif de lâcheté.

Remarque. En disant que ce suicide est *moins* criminel aux yeux de Dieu, cela signifie évidemment qu'il y a criminalité, quoique moins grande. La faute consiste dans la faiblesse qu'il n'a pas su vaincre. C'était sans doute une épreuve sous laquelle il a succombé ; or, les Esprits nous apprennent que le mérite consiste à lutter victorieusement contre les épreuves de toutes sortes qui sont l'essence même de notre vie terrestre.

L'Esprit de Louis G… ayant été évoqué une autre fois, on lui adressa les questions suivantes :

1. Que pensez-vous de l'action que vous avez commise ? - R. Victorine est une ingrate ; j'ai eu tort de me tuer pour elle, car elle ne le méritait pas.

2. Elle ne vous aimait donc pas ? - R. Non ; elle l'a cru d'abord ; elle se faisait illusion ; la scène que je lui ai faite lui a ouvert les yeux ; alors elle a été contente de ce prétexte pour se débarrasser de moi.

3. Et vous, l'aimiez-vous sincèrement ? - R. J'avais de la passion pour elle ; voilà tout, je crois ; si je l'avais aimée d'un amour pur, je n'aurais pas voulu lui faire de la peine.

4. Si elle avait su que vous vouliez réellement vous tuer, aurait-elle persisté dans son refus ? - R. Je ne sais ; je ne crois pas, car elle n'est pas méchante ; mais elle aurait été malheureuse ; il vaut encore mieux pour elle que cela se soit passé ainsi.

5. En arrivant à sa porte aviez-vous l'intention de vous tuer en cas de refus ? - R. Non ; je n'y pensais pas ; je ne croyais pas qu'elle serait si obstinée ; ce n'est que quand j'ai vu son obstination, qu'alors un vertige m'a pris.

6. Vous semblez ne regretter votre suicide que parce que Victorine ne le méritait pas ; est-ce le seul sentiment que vous éprouvez ? - R. En ce moment, oui ; je suis encore tout troublé ; il me semble être à sa porte ; mais je sens autre chose que je ne puis définir.

7. Le comprendrez-vous plus tard ? - R. Oui, quand je serai débrouillé... C'est mal ce que j'ai fait ; j'aurais dû la laisser tranquille… J'ai été faible et j'en porte la peine… Voyez-vous, la passion aveugle l'homme et

lui fait faire bien des sottises. Il les comprend quand il n'est plus temps.

8. Vous dites que vous en portez la peine ; quelle peine souffrez-vous ? - R. J'ai eu tort d'abréger ma vie ; je ne le devais pas ; je devais tout supporter plutôt que d'en finir avant le temps ; et puis je suis malheureux ; je souffre ; c'est toujours elle qui me fait souffrir ; il me semble être encore là, à sa porte ; l'ingrate ! Ne m'en parlez plus ; je n'y veux plus penser ; cela me fait trop de mal. Adieu.

Observation sur le dessin de la maison de Mozart.

Un de nos abonnés nous écrit ce qui suit à propos du dessin que nous avons publié dans notre dernier numéro :

« L'auteur de l'article dit, page 231 : *La clé de* SOL *y est fréquemment répétée, et, chose bizarre, jamais la clé de* FA. Il paraîtrait que les yeux du médium n'auraient pas aperçu tous les détails du riche dessin que sa main a exécuté, car un musicien nous assure qu'il est facile de reconnaître, droite et renversée, la clé de *fa* dans l'ornementation du bas de l'édifice, au milieu de laquelle plonge la partie inférieure de l'archet, ainsi que dans le prolongement de cette ornementation à gauche de la pointe du téorbe. Le même musicien prétend en outre que la clé d'*ut*, ancienne forme, figure, elle aussi, sur les dalles qui avoisinent l'escalier de droite. »

Remarque. - Nous insérons d'autant plus volontiers cette observation, qu'elle prouve jusqu'à quel point la pensée du médium est restée étrangère à la confection du dessin. En examinant les détails des parties signalées, on y reconnaît en effet des clés de *fa* et d'*ut* dont l'auteur a orné son dessin sans s'en douter. Quand on le voit à l'œuvre, on conçoit aisément l'absence de toute conception préméditée et de toute volonté ; sa main, entraînée par une force occulte, donne au crayon ou au burin la marche la plus irrégulière et la plus contraire aux préceptes les plus élémentaires de l'art, allant sans cesse avec une rapidité inouïe d'un bout à l'autre de la planche sans la quitter, pour revenir cent fois au même point ; toutes les parties sont ainsi commencées et continuées à la fois, sans qu'aucune soit achevée avant d'en entreprendre une autre. Il en résulte, au premier abord, un ensemble incohérent dont on ne comprend le but que lorsque tout est terminé. Cette marche singulière n'est point le propre de M. Sardou ; nous avons vu tous les médiums dessinateurs procéder de la même manière. Nous connaissons une dame, peintre de mérite et professeur de dessin, qui jouit de cette faculté. Quand elle dessine comme médium, elle opère, malgré elle, contre les règles, et par un procédé qu'il lui serait impossible de suivre lorsqu'elle travaille sous sa propre inspiration et dans son état normal. Ses élèves, nous disait-elle, riraient bien si elle leur enseignait à dessiner à la façon des Esprits.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON ET Cie, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Des Obsédés et des Subjugués.

On a souvent parlé des dangers du Spiritisme, et il est à remarquer que ceux qui se sont le plus récriés à cet égard sont précisément ceux qui ne le connaissent guère que de nom. Nous avons déjà réfuté les principaux arguments qu'on lui oppose, nous n'y reviendrons pas ; nous ajouterons seulement que si l'on voulait proscrire de la société tout ce qui peut offrir des dangers et donner lieu à des abus, nous ne savons trop ce qui resterait, même des choses de première nécessité, à commencer par le feu, cause de tant de malheurs, puis les chemins de fer, etc., etc.. Si l'on croit que les avantages compensent les inconvénients, il doit en être de même de tout ; l'expérience indique au fur et à mesure les précautions à prendre pour se garantir du danger des choses qu'on ne peut éviter.

Le Spiritisme présente en effet un danger réel, mais ce n'est point celui que l'on croit, et il faut être initié aux principes de la science pour le bien comprendre. Ce n'est point à ceux qui y sont étrangers que nous nous adressons ; c'est aux adeptes mêmes, à ceux qui pratiquent, parce que le danger est pour eux. Il importe qu'ils le connaissent, afin de se tenir sur leurs gardes : danger prévu, on le sait, est à moitié évité. Nous dirons plus : ici, pour quiconque est bien pénétré de la science, il n'existe pas ; il n'est que pour ceux qui croient savoir et ne savent pas ; c'est-à-dire, comme en toutes choses, pour ceux qui manquent de l'expérience nécessaire.

Un désir bien naturel chez tous ceux qui commencent à s'occuper du Spiritisme, c'est d'être médium, mais surtout médium écrivain. C'est en effet le genre qui offre le plus d'attrait par la facilité des communications, et qui peut le mieux se développer par l'exercice. On comprend la satisfaction que doit éprouver celui qui, pour la première fois, voit se former sous sa main des lettres, puis des mots, puis des phrases qui répondent à sa pensée.

Ces réponses qu'il trace machinalement sans savoir ce qu'il fait, qui sont le plus souvent en dehors de toutes ses idées personnelles, ne peuvent lui laisser aucun doute sur l'intervention d'une intelligence occulte ; aussi sa joie est grande de pouvoir s'entretenir avec les êtres d'outre-tombe, avec ces êtres mystérieux et invisibles qui peuplent les espaces ; ses parents et ses amis ne sont plus absents ; s'il ne les voit pas par les yeux, ils n'en sont pas moins là ; ils causent avec lui, il les voit par la pensée ; il peut savoir s'ils sont heureux, ce qu'ils font, ce qu'ils désirent, échanger avec eux de bonnes paroles ; il comprend que sa séparation d'avec eux n'est point éternelle, et il hâte de ses vœux l'instant où il pourra les rejoindre dans un monde meilleur. Ce n'est pas tout ; que ne va-t-il pas savoir par le moyen des Esprits qui se communiquent à lui ! Ne vont-ils pas lever le voile de toutes choses ? Dès lors plus de mystères ; il n'a qu'à interroger, il va tout connaître. Il voit déjà l'antiquité secouer devant lui la poussière des temps, fouiller les ruines, interpréter les écritures symboliques et faire revivre à ses yeux les siècles passés. Celui-ci, plus prosaïque, et peu soucieux de sonder l'infini où sa pensée se perd, songe tout simplement à exploiter les Esprits pour faire fortune. Les Esprits qui doivent tout voir, tout savoir, ne peuvent refuser de lui faire découvrir quelque trésor caché ou quelque secret merveilleux. Quiconque s'est donné la peine d'étudier la science spirite ne se laissera jamais séduire par ces beaux rêves ; il sait à quoi s'en tenir sur le pouvoir des Esprits, sur leur nature et sur le but des relations que l'homme peut établir avec eux. Rappelons d'abord, en peu de mots, les points principaux qu'il ne faut jamais perdre de vue, parce qu'ils sont comme la clef de voûte de l'édifice.

1° Les Esprits ne sont égaux ni en puissance, ni en savoir, ni en sagesse. N'étant autre chose que les âmes humaines débarrassées de leur enveloppe corporelle, ils présentent encore plus de variété que nous n'en trouvons parmi les hommes sur la terre, parce qu'ils viennent de tous les mondes ; et que parmi les mondes, la terre n'est ni le plus arriéré, ni le plus avancé. Il y a donc des Esprits très supérieurs, et d'autres très inférieurs ; de très bons et de très mauvais, de très savants et de très ignorants ; il y en a de légers, de malins, de menteurs, de rusés, d'hypocrites, de facétieux, de spirituels, de moqueurs, etc.

2° Nous sommes sans cesse entourés d'un essaim d'Esprits qui, pour être invisibles à nos yeux matériels, n'en sont pas moins dans l'espace, autour de nous, à nos côtés, épiant nos actions, lisant dans nos pensées, les uns pour nous faire du bien, les autres pour nous faire du mal, selon qu'ils sont plus ou moins bons.

3° Par l'infériorité physique et morale de notre globe dans la hiérarchie

des mondes, les Esprits inférieurs y sont plus nombreux que les Esprits supérieurs.

4° Parmi les Esprits qui nous entourent, il en est qui s'attachent à nous, qui agissent plus particulièrement sur notre pensée, nous conseillent, et dont nous suivons l'impulsion à notre insu ; heureux si nous n'écoutons que la voix de ceux qui sont bons.

5° Les Esprits inférieurs ne s'attachent qu'à ceux qui les écoutent, auprès desquels ils ont accès, et sur lesquels ils trouvent prise. S'ils parviennent à prendre de l'empire sur quelqu'un, ils s'identifient avec son propre Esprit, le fascinent, l'obsèdent, le subjuguent et le conduisent comme un véritable enfant.

6° L'obsession n'a jamais lieu que par les Esprits inférieurs. Les bons Esprits ne font éprouver aucune contrainte ; ils conseillent, combattent l'influence des mauvais, et si on ne les écoute pas, ils s'éloignent.

7° Le degré de la contrainte et la nature des effets qu'elle produit marquent la différence entre l'obsession, la subjugation et la fascination.

L'obsession est l'action presque permanente d'un Esprit étranger, qui fait qu'on est sollicité par un besoin incessant d'agir dans tel ou tel sens, de faire telle ou telle chose.

La subjugation est une étreinte morale qui paralyse la volonté de celui qui la subit, et le pousse aux actes les plus déraisonnables et souvent les plus contraires à ses intérêts.

La fascination est une sorte d'illusion produite, soit par l'action directe d'un Esprit étranger, soit par ses raisonnements captieux, illusion qui donne le change sur les choses morales, fausse le jugement et fait prendre le mal pour le bien.

8° L'homme peut toujours, par sa volonté, secouer le joug des Esprits imparfaits, parce qu'en vertu de son libre arbitre, il a le choix entre le bien et le mal. Si la contrainte est arrivée au point de paralyser sa volonté, et si la fascination est assez grande pour oblitérer son jugement, la volonté d'une autre personne peut y suppléer.

On donnait jadis le nom de *possession* à l'empire exercé par de mauvais Esprits, lorsque leur influence allait jusqu'à l'aberration des facultés ; mais l'ignorance et les préjugés ont souvent fait prendre pour une possession ce qui n'était que le résultat d'un état pathologique. La possession serait, pour nous, synonyme de la subjugation. Si nous n'adoptons pas ce terme, c'est pour deux motifs : le premier, qu'il implique la croyance à des êtres créés pour le mal et perpétuellement voués au mal, tandis qu'il n'y a que des êtres plus ou moins imparfaits qui tous peuvent s'améliorer ; le second, qu'il implique également l'idée d'une prise de possession du corps par un Esprit

étranger, une sorte de cohabitation, tandis qu'il n'y a que contrainte. Le mot *subjugation* rend parfaitement la pensée. Ainsi, pour nous, il n'y a pas de *possédés* dans le sens vulgaire du mot, il n'y a que des *obsédés*, des *subjugués* et des *fascinés*.

C'est par un motif semblable que nous n'adoptons pas le mot *démon* pour désigner les Esprits imparfaits, quoique ces Esprits ne valent souvent pas mieux que ceux qu'on appelle démons ; c'est uniquement à cause de l'idée de spécialité et de perpétuité qui est attachée à ce mot. Ainsi, quand nous disons qu'il n'y a pas de démons, nous ne prétendons pas dire qu'il n'y a que de bons Esprits ; loin de là ; nous savons pertinemment qu'il y en a de mauvais et de très mauvais, qui nous sollicitent au mal, nous tendent des pièges, et cela n'a rien d'étonnant puisqu'ils ont été des hommes ; nous voulons dire qu'ils ne forment pas une classe à part dans l'ordre de la création, et que Dieu laisse à toutes ses créatures le pouvoir de s'améliorer.

Ceci étant bien entendu, revenons aux médiums. Chez quelques-uns les progrès sont lents, très lents même, et mettent souvent la patience à une rude épreuve. Chez d'autres ils sont rapides, et en peu de temps le médium arrive à écrire avec autant de facilité et quelquefois plus de promptitude qu'il ne le fait dans l'état ordinaire. C'est alors qu'il peut se prendre d'enthousiasme, et là est le danger, car l'enthousiasme rend faible, et avec les Esprits il faut être fort. Dire que l'enthousiasme rend faible, semble un paradoxe ; et pourtant rien de plus vrai. L'enthousiaste, dira-t-on, marche avec une conviction et une confiance qui lui font surmonter tous les obstacles, donc il a plus de force. Sans doute ; mais on s'enthousiasme pour le faux aussi bien que pour le vrai ; abondez dans les idées les plus absurdes de l'enthousiaste et vous en ferez tout ce que vous voudrez ; l'objet de son enthousiasme est donc son côté faible, et par là vous pourrez toujours le dominer. L'homme froid et impassible, au contraire, voit les choses sans miroitage ; il les combine, les pèse, les mûrit et n'est séduit par aucun subterfuge : c'est ce qui lui donne de la force. Les Esprits malins qui savent cela aussi bien et mieux que nous, savent aussi le mettre à profit pour subjuguer ceux qu'ils veulent tenir sous leur dépendance, et la faculté d'écrire comme médium les sert merveilleusement, car c'est un moyen puissant de capter la confiance, aussi ne s'en font-ils pas faute si l'on ne sait se mettre en garde contre eux ; heureusement, comme nous le verrons plus tard, le mal porte en soi son remède.

Soit enthousiasme, soit fascination des Esprits, soit amour-propre, le médium écrivain est généralement porté à croire que les Esprits qui se communiquent à lui sont des Esprits supérieurs, et cela d'autant mieux que ces Esprits, voyant sa propension, ne manquent pas de se parer de titres pom-

peux, prennent au besoin et selon les circonstances des noms de saints, de savants, d'anges, de la Vierge Marie même, et jouent leur rôle, comme des comédiens affublés du costume des personnages qu'ils représentent ; arrachez-leur le masque, et ils deviennent Gros-Jean comme devant ; c'est là ce qu'il faut savoir faire avec les Esprits comme avec les hommes.

De la croyance aveugle et irréfléchie en la supériorité des Esprits qui se communiquent, à la confiance en leurs paroles, il n'y a qu'un pas, toujours comme parmi les hommes. S'ils parviennent à inspirer cette confiance, ils l'entretiennent par les sophismes et les raisonnements les plus captieux, dans lesquels on donne souvent tête baissée. Les Esprits grossiers sont moins dangereux : on les reconnaît tout de suite, et ils n'inspirent que de la répugnance ; ceux qui sont le plus à craindre, dans leur monde, comme dans le nôtre, sont les Esprits hypocrites ; ils ne parlent jamais qu'avec douceur, flattent les penchants ; ils sont câlins, patelins, prodigues de termes de tendresse, de protestations de dévouement. Il faut être vraiment fort pour résister à de pareilles séductions. Mais où est le danger, dira-t-on, avec des Esprits impalpables ? Le danger est dans les conseils pernicieux qu'ils donnent sous l'apparence de la bienveillance, dans les démarches ridicules, intempestives ou funestes qu'ils font entreprendre. Nous en avons vu faire courir certains individus de pays en pays à la poursuite des choses les plus fantastiques, au risque de compromettre leur santé, leur fortune et même leur vie. Nous en avons vu dicter, avec toutes les apparences de la gravité, les choses les plus burlesques, les maximes les plus étranges. Comme il est bon de mettre l'exemple à côté de la théorie, nous allons rapporter l'histoire d'une personne de notre connaissance qui s'est trouvée sous l'empire d'une fascination semblable.

M. F…, jeune homme instruit, d'une éducation soignée, d'un caractère doux et bienveillant, mais un peu faible et sans résolution prononcée, était devenu promptement très habile médium écrivain. Obsédé par l'Esprit qui s'était emparé de lui et ne lui laissait aucun repos, il écrivait sans cesse ; dès qu'une plume, un crayon lui tombaient sous la main, il les saisissait par un mouvement convulsif et se mettait à remplir des pages entières en quelques minutes. A défaut d'instrument, il faisait le simulacre d'écrire avec son doigt, partout où il se trouvait, dans les rues, sur les murs, sur les portes, etc. Entre autres choses qu'on lui dictait, était celle-ci : « L'homme est composé de trois choses : l'homme, le mauvais Esprit et le bon Esprit. Vous avez tous votre mauvais Esprit qui est attaché au corps par des liens matériels. Pour chasser le mauvais Esprit, il faut briser ces liens, et pour cela il faut affaiblir le corps. Quand le corps est suffisamment affaibli, le lien se rompt,

le mauvais Esprit s'en va, et il ne reste que le bon. » En conséquence de cette belle théorie, ils l'ont fait jeûner pendant cinq jours consécutifs et veiller la nuit. Lorsqu'il fut exténué, ils lui dirent : « Maintenant l'affaire est faite, le lien est rompu ; ton mauvais Esprit est parti, il ne reste plus que nous, qu'il faut croire sans réserve. » Et lui, persuadé que son mauvais Esprit avait pris la fuite, ajoutait une foi aveugle à toutes leurs paroles. La subjugation était arrivée à ce point, que s'ils lui eussent dit de se jeter à l'eau ou de partir pour les antipodes, il l'aurait fait. Lorsqu'ils voulaient lui faire faire quelque chose à quoi il répugnait, il se sentait poussé par une force invisible. Nous donnons un échantillon de leur morale ; par là on jugera du reste.

« Pour avoir les meilleures communications, il faut : 1° Prier et jeûner pendant plusieurs jours, les uns plus, les autres moins ; ce jeûne relâche les liens qui existent entre le *moi* et un démon particulier attaché à chaque *moi* humain. Ce démon est lié à chaque personne par l'enveloppe qui unit le corps et l'âme. Cette enveloppe, affaiblie par le manque de nourriture, permet aux Esprits d'*arracher* ce démon. Jésus descend alors dans le cœur de la personne possédée à la place du mauvais Esprit. Cet état de posséder Jésus en soi est le seul moyen d'atteindre toute la vérité, et bien d'autres choses.

« Quand la personne a réussi à remplacer le démon par Jésus, elle n'a pas encore la vérité. Pour avoir la vérité, il faut croire ; Dieu ne donne jamais la vérité à ceux qui doutent : ce serait faire quelque chose d'inutile, et Dieu ne fait rien en vain. Comme la plupart des nouveaux médiums doutent de ce qu'ils disent ou écrivent, les bons Esprits sont forcés, à leur regret, par l'ordre formel de Dieu, de *mentir, et ne peuvent que mentir tant que le médium n'est pas convaincu* ; mais vient-il à croire fermement un de ces mensonges, aussitôt les Esprits élevés s'empressent de lui dévoiler les secrets du ciel : la vérité tout entière dissipe en un instant ce nuage d'erreurs dont ils avaient été forcés de couvrir leur protégé.

« Le médium arrivé à ce point n'a plus rien à craindre ; les bons Esprits ne le quitteront jamais. Qu'il ne croie point cependant avoir toujours la vérité et rien que la vérité. De bons Esprits, soit pour l'éprouver, soit pour le punir de ses fautes passées, soit pour le châtier des questions égoïstes ou curieuses, lui infligent *des corrections physiques et morales*, viennent le tourmenter de la part de Dieu. Ces Esprits élevés se plaignent souvent de la triste mission qu'ils accomplissent : un père persécute son fils des semaines entières, un ami son ami, le tout pour le plus grand bonheur du médium. Les *nobles* Esprits disent alors des folies, des blasphèmes, des turpitudes même. Il faut que le médium se raidisse et dise : Vous me tentez ;

je sais que je suis entre les mains charitables d'Esprits doux et affectueux ; que les mauvais ne peuvent plus m'approcher. Bonnes âmes qui me tourmentez, vous ne m'empêcherez pas de croire ce que vous m'aurez dit et ce que vous me direz encore.

« Les catholiques chassent plus facilement le démon (ce jeune homme est protestant), parce qu'il s'est éloigné un instant le jour du baptême. Les catholiques sont jugés par Christ, et les autres par Dieu ; il vaut mieux être jugé par Christ. Les protestants ont tort de ne pas admettre cela : aussi faut-il te faire catholique le plus tôt possible ; en attendant, va prendre de l'eau bénite : ce sera ton baptême. »

Remarque. Le jeune homme en question étant guéri plus tard de l'obsession dont il était l'objet, par les moyens que nous relaterons, nous lui avions demandé de nous en écrire l'histoire et de nous donner le texte même des préceptes qui lui avaient été dictés. En les transcrivant, il ajouta sur la copie qu'il nous a remise : *Je me demande si je n'offense pas Dieu et les bons Esprits en transcrivant de pareilles sottises*. A cela nous lui répondîmes : Non, vous n'offensez pas Dieu ; loin de là, puisque vous reconnaissez maintenant le piège dans lequel vous étiez tombé. Si je vous ai demandé la copie de ces maximes perverses, c'est pour les flétrir comme elles le méritent, démasquer les Esprits hypocrites, et mettre sur ses gardes quiconque en recevrait de pareilles.

Un jour ils lui font écrire : *Tu mourras ce soir* ; à quoi il répond : Je suis fort ennuyé de ce monde ; mourons s'il le faut, je ne demande pas mieux ; que je ne souffre pas, c'est tout ce que je désire. - Le soir il s'endort croyant fermement ne plus se réveiller sur la terre. Le lendemain il est tout surpris et même désappointé de se trouver dans son lit ordinaire. Dans la journée il écrit : « Maintenant que tu as passé par l'épreuve de la mort, que tu as cru fermement mourir, tu es comme mort pour nous ; nous pouvons te dire toute la vérité ; tu sauras tout ; il n'y a rien de caché pour nous ; il n'y aura non plus rien de caché pour toi. Tu es Shakespeare réincarné. Shakespeare n'est-il pas ta bible à toi ? (M. F… sait parfaitement l'anglais, et se complaît dans la lecture des chefs-d'œuvre de cette langue.)

Le jour suivant il écrit : Tu es Satan. - Ceci devient par trop fort, répond M. F… - N'as-tu pas fait… n'as-tu pas dévoré le *Paradis perdu* ? Tu as appris la *Fille du diable* de Béranger ; tu savais que Satan se convertirait : ne l'as-tu pas toujours cru, toujours dit, toujours écrit ? Pour se convertir, il se réincarne. - Je veux bien avoir été un ange rebelle quelconque ; mais le roi des anges… ! - Oui, tu étais l'ange de la fierté ; tu n'es pas mauvais, tu es fier en ton cœur ; c'est cette fierté qu'il faut abattre ; tu es l'ange de l'orgueil, et les hommes l'appellent Satan, qu'importe le nom ! Tu fus le

mauvais génie de la terre. Te voilà abaissé… Les hommes vont prendre leur essor… Tu verras des merveilles. Tu as trompé les hommes ; tu as trompé la femme dans la personnification d'Eve, la femme pécheresse. Il est dit que Marie, la personnification de la femme sans tache, t'écrasera la tête ; Marie va venir. - Un instant après il écrit lentement et comme avec douceur : « Marie vient te voir ; Marie, qui a été te chercher au fond de ton royaume de ténèbres, ne t'abandonnera pas. Elève-toi, Satan, et Dieu est prêt à te tendre les bras. Lis *l'Enfant prodigue*. Adieu. »

Une autre fois il écrit : « Le serpent dit à Eve : Vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux. Le démon dit à Jésus : Je te donnerai toute puissance. Toi, je te le dis, puisque tu crois à nos paroles : nous t'aimons ; tu sauras tout… Tu seras roi de Pologne. »

« Persévère dans les bonnes dispositions où nous t'avons mis. *Cette leçon fera faire un grand pas à la science spirite*. On verra que les bons Esprits peuvent dire des futilités et des mensonges pour se jouer des sages. Allan Kardec a dit que c'était un mauvais moyen de reconnaître les Esprits, que de leur faire confesser Jésus en chair. Moi je dis que les bons Esprits confessent seuls Jésus en chair et je le confesse. Dis ceci à Kardec. »

L'Esprit a pourtant eu la pudeur de ne pas conseiller à M. F... de faire imprimer ces belles maximes ; s'il le lui eût dit, il l'eût fait sans aucun doute, et c'eût été une mauvaise action, parce qu'il les eût données comme une chose sérieuse.

Nous remplirions un volume de toutes les sottises qui lui furent dictées et de toutes les circonstances qui s'ensuivirent. On lui fit, entre autres choses, dessiner un édifice dont les dimensions étaient telles que les feuilles de papier nécessaires, collées ensemble, occupaient la hauteur de deux étages.

On remarquera que dans tout ceci il n'y a rien de grossier, rien de trivial ; c'est une suite de raisonnements sophistiques qui s'enchaînent avec une apparence de logique. Il y a, dans les moyens employés pour circonvenir, un art vraiment infernal, et si nous avions pu rapporter tous ces entretiens, on aurait vu jusqu'à quel point était poussée l'astuce, et avec quelle adresse les paroles mielleuses étaient prodiguées à propos.

L'Esprit qui jouait le principal rôle dans cette affaire prenait le nom de François Dillois, quand il ne se couvrait pas du masque d'un nom respectable. Nous sûmes plus tard ce que ce Dillois avait été de son vivant, et alors rien ne nous étonna plus dans son langage. Mais au milieu de toutes ces extravagances il était aisé de reconnaître un bon Esprit qui luttait en faisant entendre de temps à autre quelques bonnes paroles pour démentir les absurdités de l'autre ; il y avait combat évident, mais la lutte était inégale ; le jeune homme était tellement subjugué, que la voix de la raison était

impuissante sur lui. L'Esprit de son père lui fit notamment écrire ceci : « Oui, mon fils, courage ! Tu subis une rude épreuve qui est pour ton bien à venir ; je ne puis malheureusement rien en ce moment pour t'en affranchir, et cela me coûte beaucoup. Va voir Allan Kardec ; écoute-le, et il te sauvera. »

M. F… vint en effet me trouver ; il me raconta son histoire ; je le fis écrire devant moi, et, dès l'abord, je reconnus sans peine l'influence pernicieuse sous laquelle il se trouvait, soit aux paroles, soit à certains signes matériels que l'expérience fait connaître et qui ne peuvent tromper. Il revint plusieurs fois ; j'employai toute la force de ma volonté pour appeler de bons Esprits par son intermédiaire, toute ma rhétorique, pour lui prouver qu'il était le jouet d'Esprits détestables ; que ce qu'il écrivait n'avait pas le sens commun, et de plus était profondément immoral ; je m'adjoignis pour cette œuvre charitable un de mes collègues les plus dévoués, M. T…, et, à nous deux, nous parvînmes petit à petit à lui faire écrire des choses sensées. Il prit son mauvais génie en aversion, le repoussa, par sa volonté, chaque fois qu'il tentait de se manifester, et peu à peu les bons Esprits seuls prirent le dessus. Pour détourner ses idées, il se livra du matin au soir, d'après le conseil des Esprits, à un rude travail qui ne lui laissait pas le temps d'écouter les mauvaises suggestions. Dillois lui-même finit par s'avouer vaincu et par exprimer le désir de s'améliorer dans une nouvelle existence ; il confessa le mal qu'il avait voulu faire, et en témoigna du regret. La lutte fut longue, pénible, et offrit des particularités vraiment curieuses pour l'observateur. Aujourd'hui que M. F… se sent délivré, il est heureux ; il lui semble être soulagé d'un fardeau ; il a repris sa gaieté, et nous remercie du service que nous lui avons rendu.

Certaines personnes déplorent qu'il y ait de mauvais Esprits. Ce n'est pas en effet sans un certain désenchantement qu'on trouve la perversité dans ce monde où l'on aimerait à ne rencontrer que des êtres parfaits. Puisque les choses sont ainsi, nous n'y pouvons rien : il faut les prendre telles qu'elles sont. C'est notre propre infériorité qui fait que les Esprits imparfaits pullulent autour de nous ; les choses changeront quand nous serons meilleurs, ainsi que cela a lieu dans les mondes plus avancés. En attendant, et tandis que nous sommes encore dans les bas-fonds de l'univers moral, nous sommes avertis : c'est à nous de nous tenir sur nos gardes et de ne pas accepter, sans contrôle, tout ce que l'on nous dit. L'expérience, en nous éclairant, doit nous rendre circonspects. Voir et comprendre le mal est un moyen de s'en préserver. N'y aurait-il pas cent fois plus de danger à se faire illusion sur la nature des êtres invisibles qui nous entourent ? Il en est de même ici-bas, où nous sommes chaque jour exposés à la malveillance et aux suggestions

perfides : ce sont autant d'épreuves auxquelles notre raison, notre conscience et notre jugement nous donnent les moyens de résister. Plus la lutte aura été difficile, plus le mérite du succès sera grand : « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. »

Cette histoire, qui malheureusement n'est pas la seule à notre connaissance, soulève une question très grave. N'est-ce pas pour ce jeune homme, dira-t-on, une chose fâcheuse d'avoir été médium ? N'est-ce pas cette faculté qui est cause de l'obsession dont il était l'objet ? En un mot, n'est-ce pas une preuve du danger des communications spirites ?

Notre réponse est facile, et nous prions de la méditer avec soin.

Ce ne sont pas les médiums qui ont créé les Esprits, ceux-ci existent de tout temps, et de tout temps ils ont exercé leur influence salutaire ou pernicieuse sur les hommes. Il n'est donc pas besoin d'être médium pour cela. La faculté médianimique n'est pour eux qu'un moyen de se manifester ; à défaut de cette faculté ils le font de mille autres manières. Si ce jeune homme n'eût pas été médium, il n'en aurait pas moins été sous l'influence de ce mauvais Esprit qui lui aurait sans doute fait commettre des extravagances que l'on eût attribuées à toute autre cause. Heureusement pour lui, sa faculté de médium permettant à l'Esprit de se communiquer par des paroles, c'est par ses paroles que l'Esprit s'est trahi ; elles ont permis de connaître la cause d'un mal qui eût pu avoir pour lui des conséquences funestes, et que nous avons détruit, comme on l'a vu, par des moyens bien simples, bien rationnels, et sans exorcisme. La faculté médianimique a permis de voir l'ennemi, si on peut s'exprimer ainsi, face à face et de le combattre avec ses propres armes. On peut donc dire avec une entière certitude, que c'est elle qui l'a sauvé ; quant à nous, nous n'avons été que les médecins, qui, ayant jugé la cause du mal, avons appliqué le remède. Ce serait une grave erreur de croire que les Esprits n'exercent leur influence que par des communications écrites ou verbales ; cette influence est de tous les instants, et ceux qui ne croient pas aux Esprits y sont exposés comme les autres, y sont même plus exposés que d'autres, parce qu'ils n'ont pas de contre-poids. A combien d'actes n'est-on pas poussé pour son malheur, et que l'on eût évités si l'on avait eu un moyen de s'éclairer ! Les plus incrédules ne croient pas être si vrais quand ils disent d'un homme qui se fourvoie avec obstination : C'est son mauvais génie qui le pousse à sa perte.

Règle générale. Quiconque a de mauvaises communications spirites écrites ou verbales est sous une mauvaise influence ; cette influence s'exerce sur lui qu'il écrive ou n'écrive pas, c'est-à-dire qu'il soit ou non médium. L'écriture donne un moyen de s'assurer de la nature des Esprits qui agissent sur lui, et de les combattre, ce que l'on fait encore avec plus de succès

quand on parvient à connaître le motif qui les fait agir. S'il est assez aveuglé pour ne pas le comprendre, d'autres peuvent lui ouvrir les yeux. Est-il besoin d'ailleurs d'être médium pour écrire des absurdités ? Et qui dit que parmi toutes les élucubrations ridicules ou dangereuses, il n'en est pas auxquelles les auteurs sont poussés par quelque Esprit malveillant ? Les trois quarts de nos mauvaises actions et de nos mauvaises pensées sont le fruit de cette suggestion occulte.

Si M. F… n'avait pas été médium, demandera-t-on, auriez-vous pu de même faire cesser l'obsession ? Assurément ; seulement les moyens eussent différé selon les circonstances ; mais alors les Esprits n'eussent pas pu nous l'adresser comme ils l'ont fait, et il est probable qu'on se serait mépris sur la cause, s'il n'y avait pas eu de manifestation spirite ostensible. Tout homme qui en a la volonté, et qui est sympathique aux bons Esprits, peut toujours, avec l'aide de ceux-ci, paralyser l'influence des mauvais. Nous disons qu'il doit être sympathique aux bons Esprits, car s'il en attire lui-même d'inférieurs, il est évident que c'est vouloir chasser des loups avec des loups.

En résumé, le danger n'est pas dans le spiritisme en lui-même, puisqu'il peut, au contraire, servir de contrôle, et préserver de celui que nous courons sans cesse à notre insu ; il est dans la propension de certains médiums à se croire trop légèrement les instruments exclusifs d'Esprits supérieurs, et dans l'espèce de fascination qui ne leur permet pas de comprendre les sottises dont ils sont les interprètes. Ceux mêmes qui ne sont pas médiums peuvent s'y laisser prendre. Nous terminerons ce chapitre par les considérations suivantes :

1° Tout médium doit se défier de l'entraînement irrésistible qui le porte à écrire sans cesse et dans les moments inopportuns ; il doit être maître de lui-même et n'écrire que quand il le veut ;

2° On ne maîtrise pas les Esprits supérieurs, ni même ceux qui, sans être supérieurs, sont bons et bienveillants, mais on peut maîtriser et dompter les Esprits inférieurs. Quiconque n'est pas maître de soi-même ne peut l'être des Esprits ;

3° Il n'y a pas d'autre critérium pour discerner la valeur des Esprits que le bon sens. Toute formule donnée à cet effet par les Esprits eux-mêmes est absurde, et ne peut émaner d'Esprits supérieurs ;

4° On juge les Esprits comme les hommes, à leur langage. Toute expression, toute pensée, toute maxime, toute théorie morale ou scientifique qui choque le bon sens, ou ne répond pas à l'idée qu'on se fait d'un Esprit pur et élevé, émane d'un Esprit plus ou moins inférieur ;

5° Les Esprits supérieurs tiennent toujours le même langage avec la même personne et ne se contredisent jamais ;

6° Les Esprits supérieurs sont toujours bons et bienveillants ; il n'y a jamais, dans leur langage, ni acrimonie, ni arrogance, ni aigreur, ni orgueil, ni forfanterie, ni sotte présomption. Ils parlent simplement, conseillent, et se retirent si on ne les écoute pas ;

7° Il ne faut pas juger les Esprits sur la forme matérielle et la correction de leur langage, mais en sonder le sens intime, scruter leurs paroles, les peser froidement, mûrement et sans prévention. Tout écart de bon sens, de raison et de sagesse, ne peut laisser de doute sur leur origine, quel que soit le nom dont s'affuble l'Esprit ;

8° Les Esprits inférieurs redoutent ceux qui scrutent leurs paroles, démasquent leurs turpitudes, et ne se laissent pas prendre à leurs sophismes. Ils peuvent quelquefois essayer de tenir tête, mais ils finissent toujours par lâcher prise quand ils se voient les plus faibles ;

9° Quiconque agit en toutes choses en vue du bien, s'élève par la pensée au-dessus des vanités humaines, chasse de son cœur l'égoïsme, l'orgueil, l'envie, la jalousie, la haine, pardonne à ses ennemis et met en pratique cette maxime du Christ : « Faire aux autres ce qu'on voudrait qui fût fait à soi-même, » sympathise avec les bons Esprits ; les mauvais le craignent et s'écartent de lui.

En suivant ces préceptes on se garantira des mauvaises communications, de la domination des Esprits impurs, et, profitant de tout ce que nous enseignent les Esprits vraiment supérieurs, on contribuera, chacun pour sa part, au progrès moral de l'humanité.

Emploi officiel du magnétisme animal.

On écrit de Stockholm, 10 septembre 1858, au *Journal des Débats* :

« Je n'ai malheureusement rien de bien consolant à vous annoncer au sujet de la maladie dont souffre, depuis bientôt deux ans, notre souverain. Tous les traitements et remèdes que les gens de l'art ont prescrits dans cet intervalle, n'ont apporté aucun soulagement aux souffrances qui accablent le roi Oscar. *D'après le conseil de ses médecins*, M. Klugenstiern, qui jouit de quelque réputation comme magnétiseur, a été récemment appelé au château de Drottningholm, où continue à résider la famille royale, pour faire subir à l'auguste malade un traitement périodique de magnétisme.

On croit même ici que, par une coïncidence assez singulière, le siège de la maladie du roi Oscar se trouve précisément établi dans cet endroit de la tête où est placé le cervelet, comme cela paraît malheureusement être le cas aujourd'hui chez le roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse. »

Nous demandons si, il y a vingt-cinq ans seulement, des médecins auraient osé proposer publiquement un pareil moyen, même à un simple particulier, à plus forte raison à une tête couronnée ? A cette époque, toutes les Facultés scientifiques et tous les journaux n'avaient pas assez de sarcasmes pour dénigrer le magnétisme et ses partisans. Les choses ont bien changé dans ce court espace de temps ! Non-seulement on ne rit plus du magnétisme, mais le voilà officiellement reconnu comme agent thérapeutique. Quelle leçon pour ceux qui se rient des idées nouvelles ! Leur fera-t-elle enfin comprendre combien il est imprudent de s'inscrire en faux contre les choses qu'on ne comprend pas ? Nous avons une foule de livres écrits contre le magnétisme par des hommes en évidence ; or, ces livres resteront comme une tache indélébile sur leur haute intelligence. N'eussent-ils pas mieux fait de se taire et d'attendre ? Alors, comme aujourd'hui pour le Spiritisme, on leur opposait l'opinion des hommes les plus éminents, les plus éclairés, les plus consciencieux : rien n'ébranlait leur scepticisme. A leurs yeux, le magnétisme n'était qu'une jonglerie indigne des gens sérieux. Quelle action pouvait avoir un agent occulte, mû par la pensée et la volonté, et dont on ne pouvait faire l'analyse chimique ? Hâtons-nous de dire que les médecins suédois ne sont pas les seuls qui soient revenus sur cette idée étroite, et que partout, en France comme ailleurs, l'opinion a complètement changé à cet égard ; et cela est si vrai que, lorsqu'il se passe un phénomène inexpliqué, on dit : c'est un effet magnétique. On trouve donc dans le magnétisme la raison d'être d'une foule de choses que l'on mettait sur le compte de l'imagination, cette raison si commode pour ceux qui ne savent que dire.

Le magnétisme guérira-t-il le roi Oscar ? C'est une autre question. Il a sans doute opéré des cures prodigieuses et inespérées, mais il a ses limites, comme tout ce qui est dans la nature ; et, d'ailleurs, il faut tenir compte de cette circonstance, qu'on n'y recourt en général qu'*in extremis* et en désespoir de cause, alors souvent que le mal a fait des progrès irrémédiables, ou a été aggravé par une médication contraire. Quand il triomphe de tels obstacles, il faut qu'il soit bien puissant !

Si l'action du fluide magnétique est aujourd'hui un point généralement admis, il n'en est pas de même à l'égard des facultés somnambuliques, qui rencontrent encore beaucoup d'incrédules dans le monde officiel, surtout en ce qui touche les questions médicales. Toutefois, on conviendra que les

préjugés sur ce point se sont singulièrement affaiblis, même parmi les hommes de science : nous en avons la preuve dans le grand nombre de médecins qui font partie de toutes les sociétés magnétiques, soit en France, soit à l'étranger. Les faits se sont tellement vulgarisés, qu'il a bien fallu céder à l'évidence et suivre le torrent, bon gré, mal gré. Il en sera bientôt de la lucidité intuitive comme du fluide magnétique.

Le Spiritisme tient au magnétisme par des liens intimes (ces deux sciences sont solidaires l'une de l'autre) ; et pourtant, qui l'aurait cru ? il rencontre des adversaires acharnés même parmi certains magnétiseurs qui, eux, n'en comptent point parmi les Spirites. Les Esprits ont toujours préconisé le magnétisme, soit comme moyen curatif, soit comme cause première d'une foule de choses ; ils défendent sa cause et viennent lui prêter appui contre ses ennemis. Les phénomènes spirites ont ouvert les yeux à bien des gens, qu'ils ont en même temps ralliés au magnétisme. N'est-il pas bizarre de voir des magnétiseurs oublier sitôt ce qu'ils ont eu à souffrir des préjugés, nier l'existence de leurs défenseurs, et tourner contre eux les traits qu'on leur lançait jadis ? Cela n'est pas grand, cela n'est pas digne d'hommes auxquels la nature, en leur dévoilant un de ses plus sublimes mystères, ôte plus qu'à personne le droit de prononcer le fameux *nec plus ultra*. Tout prouve, dans le développement rapide du Spiritisme, que lui aussi aura bientôt son droit de bourgeoisie ; en attendant, il applaudit de toutes ses forces au rang que vient de conquérir le magnétisme, comme à un signe incontestable du progrès des idées.

Le magnétisme et le somnambulisme enseignés par l'Église.

Nous venons de voir le magnétisme reconnu par la médecine, mais voici une autre adhésion qui, à un autre point de vue, n'en a pas une importance moins capitale, en ce qu'elle est une preuve de l'affaiblissement des préjugés que des idées plus saines font disparaître chaque jour, c'est celle de l'Eglise. Nous avons sous les yeux un petit livre intitulé : *Abrégé, en forme de catéchisme,* du Cours élémentaire d'instruction chrétienne ; A L'USAGE DES CATÉCHISMES ET ÉCOLES CHRÉTIENNES, *par l'abbé Marotte, vicaire général de Mgr. l'évêque de Verdun* ; 1853. Cet ouvrage, rédigé par demandes et par réponses, contient tous les principes de la doctrine chrétienne sur le dogme, l'Histoire Sainte, les Commandements de Dieu, les sacrements, etc. Dans un des chapitres sur le premier Commandement,

où il est traité des péchés opposés à la religion, et après avoir parlé de la superstition, de la magie et des sortilèges, nous lisons ce qui suit :

« D. Qu'est-ce que le magnétisme ?

« R. C'est une influence réciproque qui s'opère parfois entre des individus, d'après une harmonie de rapports ; soit par la volonté ou l'imagination, soit par la sensibilité physique, et dont les principaux phénomènes sont la somnolence, le sommeil, le somnambulisme, et un état convulsif.

« D. Quels sont les effets du magnétisme ?

« R. Le magnétisme produit ordinairement, dit-on, deux effets principaux : 1° un état de somnambulisme dans lequel le magnétisé, entièrement privé de l'usage de ses sens, voit, entend, parle et répond à toutes les questions qu'on lui adresse ; 2° *une intelligence et un savoir qu'il n'a que dans la crise ; il connaît son état, les remèdes convenables à ses maladies, ce que font certaines personnes même éloignées*.

« D. Est-il permis en conscience de magnétiser et de se faire magnétiser ?

« R. Si, pour l'opération magnétique, on emploie des moyens, ou si par elle on obtient des effets qui supposent une intervention diabolique, elle est une œuvre superstitieuse et ne peut jamais être permise ; 2° il en est de même lorsque les communications magnétiques offensent la modestie ; 3° en supposant qu'on prenne soin d'écarter de la pratique du magnétisme tout abus, tout danger pour la foi ou pour les mœurs, tout pacte avec le démon, il est *douteux* qu'il soit *permis* d'y recourir comme à un remède naturel et utile. »

Nous regrettons que l'auteur ait mis ce dernier correctif, qui est en contradiction avec ce qui précède. En effet, pourquoi l'usage d'une chose reconnue salutaire ne serait-il pas permis, alors qu'on en écarte tous les inconvénients qu'il signale à son point de vue ? Il est vrai qu'il n'exprime pas une défense formelle, mais un simple *doute* sur la permission. Quoi qu'il en soit, ceci ne se trouve point dans un livre savant, dogmatique, à l'usage des seuls théologiens, mais dans un livre élémentaire, *à l'usage des catéchismes*, par conséquent destiné à l'instruction religieuse des masses ; ce n'est point par conséquent une opinion personnelle, c'est une vérité consacrée et reconnue que le magnétisme existe, qu'il produit le somnambulisme, que le somnambule jouit de facultés spéciales, qu'au nombre de ces facultés est celle de voir sans le secours des yeux, même à distance, d'entendre sans le secours des oreilles, de posséder des connaissances qu'il n'a pas dans l'état normal, d'indiquer les remèdes qui lui sont salutaires. La qualité de l'auteur est ici d'un grand poids. Ce n'est pas un homme obscur qui parle, un simple prêtre qui émet son opinion, c'est un vicaire général qui enseigne. Nouvel échec et nouvel avertissement pour ceux qui jugent avec trop de précipitation.

Le mal de la peur,

Problème physiologique adressé à l'Esprit de saint Louis, dans la séance de la Société parisienne des études spirites du 14 septembre 1858.

On lit dans le *Moniteur* du 26 novembre 1857 :

« On nous communique le fait suivant, qui vient confirmer les observations déjà faites sur l'influence de la peur.

« M. le docteur F..., rentrait hier chez lui après avoir fait quelques visites à ses clients. Dans ses courses on lui avait remis, comme échantillon, une bouteille d'excellent rhum venant authentiquement de la Jamaïque. Le docteur oublia dans la voiture la précieuse bouteille. Mais quelques heures plus tard il se rappelle cet oubli et se rend à la remise, où il déclare au chef de la station qu'il a laissé dans un de ses coupés une bouteille d'un poison très violent, et l'engage à prévenir les cochers de faire la plus grande attention à ne pas faire usage de ce liquide mortel.

« Le docteur F..., était à peine rentré dans son appartement, qu'on vint le prévenir en toute hâte que trois cochers de la station voisine souffraient d'horribles douleurs d'entrailles. Il eut le plus grand mal à les rassurer et à leur persuader qu'ils avaient bu d'excellent rhum, et que leur indélicatesse ne pouvait avoir de suites plus graves qu'une sévère mise à pied, infligée à l'instant même aux coupables. »

1. - Saint Louis pourrait-il nous donner une explication physiologique de cette transformation des propriétés d'une substance inoffensive ? Nous savons que, par l'action magnétique, cette transformation peut avoir lieu ; mais dans le fait rapporté ci-dessus, il n'y a pas eu émission de fluide magnétique ; l'imagination a seule agi et non la volonté.

R. - Votre raisonnement est très juste sous le rapport de l'imagination. Mais les Esprits malins qui ont engagé ces hommes à commettre cet acte d'indélicatesse, font passer dans le sang, dans la matière, un frisson de crainte que vous pourriez appeler frisson magnétique, lequel tend les nerfs, et amène un froid dans certaines régions du corps. Or, vous savez que tout froid dans les régions abdominales peut produire des coliques. C'est donc un moyen de punition qui amuse en même temps les Esprits qui ont fait commettre le larcin, et les fait rire aux dépens de celui qu'ils ont fait pécher. Mais dans tous les cas la mort ne s'ensuivrait pas : il n'y a que leçon pour les coupables et plaisir pour les Esprits légers. Aussi se hâtent-ils de recommencer toutes les fois que l'occasion s'en présente ; ils la cherchent même pour leur satisfaction. Nous pouvons éviter cela (je parle pour vous),

en nous élevant vers Dieu par des pensées moins matérielles que celles qui occupaient l'esprit de ces hommes. Les Esprits malins aiment à rire ; prenez-y garde : tel qui croit dire en face une saillie agréable aux personnes qui l'environnent, tel qui amuse une société par ses plaisanteries ou ses actes, se trompe souvent, et même très souvent, lorsqu'il croit que tout cela vient de lui. Les Esprits légers qui l'entourent s'identifient avec lui-même, et souvent tour à tour le trompent sur ses propres pensées, ainsi que ceux qui l'écoutent. Vous croyez dans ce cas avoir affaire à un homme d'esprit, tandis que ce n'est qu'un ignorant. Descendez en vous-même, et vous jugerez mes paroles. Les Esprits supérieurs ne sont pas, pour cela, ennemis de la gaieté ; ils aiment quelquefois à rire aussi pour vous être agréables ; mais chaque chose a son temps.

Remarque. En disant que dans le fait rapporté il n'y avait pas d'émission de fluide magnétique, nous n'étions peut-être pas tout à fait dans le vrai. Nous hasardons ici une supposition. On sait, comme nous l'avons dit, quelle transformation des propriétés de la matière peut s'opérer par l'action du fluide magnétique dirigé par la pensée. Or, ne pourrait-on pas admettre que, par la pensée du médecin qui voulait faire croire à l'existence d'un toxique, et donner aux voleurs les angoisses de l'empoisonnement, il y a eu, quoique à distance, une sorte de magnétisation du liquide qui aurait acquis ainsi de nouvelles propriétés, dont l'action se serait trouvée corroborée par l'état moral des individus, rendus plus impressionnables par la crainte. Cette théorie ne détruirait pas celle de saint Louis sur l'intervention des Esprits légers en pareille circonstance ; nous savons que les Esprits agissent physiquement par des moyens physiques ; ils peuvent donc se servir, pour accomplir leurs desseins, de ceux qu'ils provoquent, ou que nous leur fournissons nous-mêmes à notre insu.

Théorie du mobile de nos actions.

M. R…, correspondant de l'Institut de France, et l'un des membres les plus éminents de la Société parisienne des Etudes spirites, a développé les considérations suivantes, dans la séance du 14 septembre, comme corollaire de la théorie qui venait d'être donnée à propos du mal de la peur, et que nous avons rapportée plus haut :

« Il résulte de toutes les communications qui nous sont faites par les Esprits, qu'ils exercent une influence directe sur nos actions, en nous sollicitant, les uns au bien, les autres au mal. Saint Louis vient de nous dire : « Les Esprits malins aiment à rire ; prenez-y garde ; tel qui croit dire en face une saillie agréable aux personnes qui l'environnent, tel qui amuse

une société par ses plaisanteries ou ses actes, se trompe souvent, et même très souvent, lorsqu'il croit que tout cela vient de lui. Les Esprits légers qui l'entourent s'identifient avec lui-même, et souvent tour à tour le trompent sur ses propres pensées, ainsi que ceux qui l'écoutent. » Il s'ensuit que ce que nous disons ne vient pas toujours de nous ; que souvent nous ne sommes, comme les médiums parlants, que les interprètes de la pensée d'un Esprit étranger qui s'est identifié avec le nôtre. Les faits viennent à l'appui de cette théorie, et prouvent que très souvent aussi nos actes sont la conséquence de cette pensée qui nous est suggérée. L'homme qui fait mal cède donc à une suggestion, quand il est assez faible pour ne pas résister, et quand il ferme l'oreille à la voix de la conscience qui peut être la sienne propre, ou celle d'un bon Esprit qui combat en lui, par ses avertissements, l'influence d'un mauvais Esprit.

« Selon la doctrine vulgaire, l'homme puiserait tous ses instincts en lui-même ; ils proviendraient, soit de son organisation physique dont il ne saurait être responsable, soit de sa propre nature, dans laquelle il peut chercher une excuse à ses propres yeux, en disant que ce n'est pas sa faute s'il est créé ainsi. La doctrine spirite est évidemment plus morale ; elle admet chez l'homme le libre arbitre dans toute sa plénitude ; et en lui disant que s'il fait mal, il cède à une mauvaise suggestion étrangère, elle lui en laisse toute la responsabilité, puisqu'elle lui reconnaît le pouvoir de résister, chose évidemment plus facile que s'il avait à lutter contre sa propre nature. Ainsi, selon la doctrine spirite, il n'y a pas d'entraînement irrésistible : l'homme peut toujours fermer l'oreille à la voix occulte qui le sollicite au mal dans son for intérieur, comme il peut la fermer à la voix matérielle de celui qui lui parle ; il le peut par sa volonté, en demandant à Dieu la force nécessaire, et en réclamant à cet effet l'assistance des bons Esprits. C'est ce que Jésus nous apprend dans la sublime prière du *Pater*, quand il nous fait dire : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. »

Lorsque nous avons pris pour texte d'une de nos questions la petite anecdote que nous avons rapportée, nous ne nous attendions pas aux développements qui allaient en découler. Nous en sommes doublement heureux, par les belles paroles qu'elle nous a values de saint Louis et de notre honorable collègue. Si nous n'étions édifiés depuis longtemps sur la haute capacité de ce dernier, et sur ses profondes connaissances en matière de Spiritisme, nous serions tenté de croire qu'il a été lui-même l'application de sa théorie, et que saint Louis s'est servi de lui pour compléter son enseignement. Nous allons y joindre nos propres réflexions :

Cette théorie de la cause excitante de nos actes ressort évidemment de tout l'enseignement donné par les Esprits ; non seulement elle est sublime

de moralité, mais nous ajouterons qu'elle relève l'homme à ses propres yeux ; elle le montre libre de secouer un joug obsesseur, comme il est libre de fermer sa maison aux importuns : ce n'est plus une machine agissant par une impulsion indépendante de sa volonté, c'est un être de raison, qui écoute, qui juge et qui choisit librement entre deux conseils. Ajoutons que, malgré cela, l'homme n'est point privé de son initiative ; il n'en agit pas moins de son propre mouvement, puisqu'en définitive il n'est qu'un Esprit incarné qui conserve, sous l'enveloppe corporelle, les qualités et les défauts qu'il avait comme Esprit. Les fautes que nous commettons ont donc leur source première dans l'imperfection de notre propre Esprit qui n'a pas encore atteint la supériorité morale qu'il aura un jour, mais qui n'en a pas moins son libre arbitre ; la vie corporelle lui est donnée pour se purger de ses imperfections par les épreuves qu'il y subit, et ce sont précisément ces imperfections qui le rendent plus faible et plus accessible aux suggestions des autres Esprits imparfaits, qui en profitent pour tâcher de le faire succomber dans la lutte qu'il a entreprise. S'il sort vainqueur de cette lutte, il s'élève ; s'il échoue, il reste ce qu'il était, ni plus mauvais, ni meilleur : c'est une épreuve à recommencer, et cela peut durer longtemps ainsi. Plus il s'épure, plus ses côtés faibles diminuent, et moins il donne de prise à ceux qui le sollicitent au mal ; sa force morale croît en raison de son élévation, et les mauvais Esprits s'éloignent de lui.

Quels sont donc ces mauvais Esprits ? Sont-ce ce qu'on appelle les démons ? Ce ne sont pas des démons dans l'acception vulgaire du mot, parce qu'on entend par là une classe d'êtres créés pour le mal, et perpétuellement voués au mal. Or, les Esprits nous disent que tous s'améliorent dans un temps plus ou moins long, selon leur volonté ; mais tant qu'ils sont imparfaits, ils peuvent faire le mal, comme l'eau qui n'est pas épurée peut répandre des miasmes putrides et morbides. Dans l'état d'incarnation, ils s'épurent s'ils font ce qu'il faut pour cela ; à l'état d'Esprits, ils subissent les conséquences de ce qu'ils ont fait ou n'ont pas fait pour s'améliorer, conséquences qu'ils subissent aussi sur terre, puisque les vicissitudes de la vie sont à la fois des expiations et des épreuves. Tous ces Esprits, plus ou moins bons, alors qu'ils sont incarnés, constituent l'espèce humaine, et, comme notre terre est un des mondes les moins avancés, il s'y trouve plus de mauvais Esprits que de bons, voilà pourquoi nous y voyons tant de perversité. Faisons donc tous nos efforts pour n'y pas revenir après cette station, et pour mériter d'aller nous reposer dans un monde meilleur, dans un de ces mondes privilégiés où le bien règne sans partage, et où nous ne nous souviendrons de notre passage ici-bas que comme d'un mauvais rêve.

Meurtre de cinq Enfants par un Enfant de douze ans.

PROBLÈME MORAL.

On lit dans la *Gazette de Silésie* :

« On écrit de Bolkenham, 20 octobre 1857, qu'un crime épouvantable vient d'être commis par un jeune garçon de douze ans. Dimanche dernier, 25 du mois, trois enfants de M. Hubner, cloutier, et deux enfants de M. Fritche, bottier, jouaient ensemble dans le jardin de M. Fritche. Le jeune H..., connu par son mauvais caractère, s'associe à leurs jeux et leur persuade d'entrer dans un coffre déposé dans une maisonnette du jardin, et qui servait au cordonnier à transporter ses marchandises à la foire. Les cinq enfants y peuvent tenir à peine, mais ils s'y pressent et se mettent les uns sur les autres en riant. Sitôt qu'ils y sont entrés, le monstre ferme le coffre, s'assied dessus et reste trois quarts d'heure à écouter d'abord leurs cris, puis leurs gémissements.

« Quand enfin leurs râles ont cessé, qu'il les croit morts, il ouvre le coffre ; les enfants respiraient encore. Il referme le coffre, le verrouille et s'en va jouer au cerf-volant. Mais il fut vu en sortant du jardin par une petite fille. On conçoit l'anxiété des parents, quand ils s'aperçurent de la disparition de leurs enfants, et leur désespoir, quand après de longues recherches, ils les trouvèrent dans le coffre. Un des enfants vivait encore, mais il ne tarda pas à rendre l'âme. Dénoncé par la petite fille qui l'avait vu sortir du jardin, le jeune H... avoua son crime avec le plus grand sang-froid et sans manifester aucun repentir. Les cinq victimes, un garçon et quatre filles de quatre à neuf ans, ont été enterrées ensemble aujourd'hui. »

Remarque. - L'Esprit interrogé est celui de la sœur du médium, morte à douze ans, mais qui a toujours montré de la supériorité comme Esprit.

1. Avez-vous entendu le récit que nous venons de lire du meurtre commis en Silésie par un enfant de douze ans sur cinq autres enfants ? - R. Oui ; ma peine exige que j'écoute encore les abominations de la terre.
2. Quel motif a pu pousser un enfant de cet âge à commettre une action aussi atroce et avec autant de sang-froid ? - R. La méchanceté n'a pas d'âge ; elle est naïve dans un enfant ; elle est raisonnée chez l'homme fait.
3. Lorsqu'elle existe chez un enfant, sans raisonnement, cela ne dénote-t-il pas l'incarnation d'un Esprit très inférieur ? - R. Elle vient alors directement de la perversité du cœur ; c'est son Esprit à lui qui le domine et le pousse à la perversité.
4. Quelle avait pu être l'existence antérieure d'un pareil Esprit ? - R. Horrible.

5. Dans son existence antérieure, appartenait-il à la terre ou à un monde encore plus inférieur ? - R. Je ne le vois pas assez ; mais il devait appartenir à un monde bien plus inférieur que la terre : il a *osé* venir sur la terre ; il en sera doublement puni.

6. A cet âge l'enfant avait-il bien conscience du crime qu'il commettait, et en a-t-il la responsabilité comme Esprit ? - R. Il avait l'âge de la conscience, c'est assez.

7. Puisque cet esprit avait *osé* venir sur la terre, qui est trop élevée pour lui, peut-il être contraint de retourner dans un monde en rapport avec sa nature ? - R. La punition est justement de rétrograder ; c'est l'enfer lui-même. C'est la punition de Lucifer, de l'homme spirituel abaissé jusqu'à la matière, c'est-à-dire le voile qui lui cache désormais les dons de Dieu et sa divine protection. Efforcez-vous donc de reconquérir ces biens perdus ; vous aurez regagné le paradis que le Christ est venu vous ouvrir. C'est la présomption, l'orgueil de l'homme qui voulait conquérir ce que Dieu seul pouvait avoir.

Remarque. - Une observation est faite à propos du mot *osé* dont s'est servi l'Esprit, et des exemples sont cités concernant la situation d'Esprits qui se sont trouvés dans des mondes trop élevés pour eux et qui ont été obligés de revenir dans un monde plus en rapport avec leur nature. Une personne fait remarquer, à ce sujet, qu'il a été dit que les Esprits ne peuvent rétrograder. A cela il est répondu qu'en effet les Esprits ne peuvent rétrograder en ce sens qu'ils ne peuvent perdre ce qu'ils ont acquis en science et en moralité ; mais ils peuvent déchoir comme position. Un homme qui usurpe une position supérieure à celle que lui confèrent ses capacités ou sa fortune peut être contraint de l'abandonner et de revenir à sa place naturelle ; or, ce n'est pas là ce qu'on peut appeler déchoir, puisqu'il ne fait que rentrer dans sa sphère, d'où il était sorti par ambition ou par orgueil. Il en est de même à l'égard des Esprits qui veulent s'élever trop vite dans les mondes où ils se trouvent déplacés.

Des Esprits supérieurs peuvent également s'incarner dans des mondes inférieurs, pour y accomplir une mission de progrès ; cela ne peut s'appeler rétrograder, car c'est du dévouement.

8. En quoi la terre est-elle supérieure au monde auquel appartient l'Esprit dont nous venons de parler ? - R. On y a une faible idée de la justice ; c'est un commencement de progrès.

9. Il en résulte que, dans ces mondes inférieurs à la terre, on n'a aucune idée de la justice ? - R. Non ; les hommes n'y vivent que pour eux, et n'ont pour mobile que la satisfaction de leurs passions et de leurs instincts.

10. Quelle sera la position de cet Esprit dans une nouvelle existence ? -

R. Si le repentir vient effacer, sinon entièrement, du moins en partie, l'énormité de ses fautes, alors il restera sur terre ; si, au contraire, il persiste dans ce que vous appelez l'impénitence finale, il ira dans un séjour où l'homme est au niveau de la brute.

11. Ainsi il peut trouver, sur cette terre, les moyens d'expier ses fautes sans être obligé de retourner dans un monde inférieur ? - R. Le repentir est sacré aux yeux de Dieu ; car c'est l'homme qui se juge lui-même, ce qui est rare sur votre planète.

Questions de Spiritisme légal.

Nous empruntons le fait suivant au *Courrier du Palais* que M. Frédéric Thomas, avocat à la Cour impériale, a publié dans *la Presse* du 2 août 1858. Nous citons textuellement, pour ne pas décolorer la narration du spirituel écrivain. Nos lecteurs feront aisément la part de la forme légère qu'il sait si agréablement donner aux choses les plus sérieuses. Après le compte rendu de plusieurs affaires, il ajoute :

« Nous avons un procès bien plus étrange que celui-là à vous offrir dans une perspective prochaine : nous le voyons déjà poindre à l'horizon, à l'horizon du Midi ; mais où aboutira-t-il ? Les fers sont au feu, nous écrit-on ; mais cette assurance ne nous suffit pas. Voici de quoi il s'agit :

Un Parisien lit dans un journal qu'un vieux château est à vendre dans les Pyrénées : il l'achète, et, dès les premiers beaux jours de la belle saison, il va s'y installer avec ses amis.

On soupe gaiement, puis on va se coucher plus gaiement encore. Reste la nuit à passer : la nuit dans un vieux château perdu dans la montagne. Le lendemain, tous les invités se lèvent les yeux hagards, les figures effarées ; ils vont trouver leur hôte, et tous lui font la même question d'un air mystérieux et lugubre : N'avez-vous rien vu cette nuit ?

Le propriétaire ne répond pas, tant il est épouvanté lui-même ; il se contente de faire un signe de tête affirmatif.

Alors on se confie à voix basse les impressions de la nuit : l'un a entendu des voix lamentables, l'autre des bruits de chaînes ; celui-ci a vu la tapisserie se mouvoir, celui-là un bahut le saluer ; plusieurs ont senti des chauves-souris gigantesques s'accroupir sur leurs poitrines : c'est un château de la Dame blanche. Les domestiques déclarent que, comme le fermier Dickson, des fantômes les ont tirés par les pieds. Quoi encore ? Les lits se promènent, les sonnettes carillonnent toutes seules, des mots fulgurants sillonnent les vieilles cheminées.

Décidément ce château est inhabitable : les plus épouvantés prennent la

fuite immédiatement, les plus intrépides bravent l'épreuve d'une seconde nuit.

Jusqu'à minuit tout va bien ; mais dès que l'horloge de la tour du nord a jeté dans l'espace ses douze sanglots, aussitôt les apparitions et les bruits recommencent ; de tous les coins s'élancent des fantômes, des monstres à l'œil de feu, aux dents de crocodile, aux ailes velues : tout cela crie, bondit, grince et fait un sabbat de l'enfer.

Impossible de résister à cette seconde expérience. Cette fois tout le monde quitte le château, et aujourd'hui le propriétaire veut intenter une action en résolution pour vices cachés.

Quel étonnant procès que celui-là ! et quel triomphe pour le grand évocateur des Esprits, M. Home ! Le nommera-t-on expert en ces matières ? Quoi qu'il en soit, comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil de la justice, ce procès, qui se croira peut-être une nouveauté, ne sera qu'une vieillerie : il a un pendant qui, pour être âgé de deux cent soixante-trois années, n'en est pas moins curieux.

Donc, en l'an de grâce 1595, devant le sénéchal de Guienne, un locataire, nommé Jean Latapy, plaida contre son propriétaire, Robert de Vigne. Jean Latapy prétendait que la maison que de Vigne lui avait louée, une vieille maison d'une vieille rue de Bordeaux, était inhabitable et qu'il avait dû la quitter ; après quoi il demandait que la résiliation du bail fût prononcée par justice.

Pour quels motifs ? Latapy les donne très naïvement dans ses conclusions.

« Parce qu'il avait trouvé cette maison infestée par des Esprits qui se présentaient tantôt sous la forme de petits enfants, tantôt sous d'autres formes terribles et épouvantables, lesquels opprimaient et inquiétaient les personnes, remuaient les meubles, excitaient des bruits et tintamarres par tous les coins et, avec force et violence, rejetaient des lits ceux qui y reposaient. »

Le propriétaire de Vigne s'opposait très énergiquement à la résiliation du bail. « Vous décriez injustement ma maison, disait-il à Latapy ; vous n'avez probablement que ce que vous méritez, et loin de me faire des reproches, vous devriez au contraire me remercier, car je vous fais gagner le Paradis. »

Voici comment l'avocat du propriétaire établissait cette singulière proposition : « Si les Esprits viennent tourmenter Latapy et l'affliger par la permission de Dieu, il en doit porter la juste peine et dire comme saint Hierosme : *Quidquid patimur nostris peccatis meremur*, et ne s'en point prendre au propriétaire qui est du tout innocent, mais encore avoir gratitude envers celui-ci qui lui a fourni ainsi matière à se sauver dans ce monde des punitions qui attendaient ses démérites dans l'autre. »

L'avocat, pour être conséquent, aurait dû demander que Latapy payât quelque redevance à de Vigne pour le service rendu. Une place en Paradis ne vaut-elle pas son pesant d'or ? Mais le propriétaire généreux se contentait de conclure à ce que le locataire fût déclaré non recevable en son action, par ce motif qu'avant de l'intenter, Latapy aurait dû commencer lui-même par combattre et chasser les Esprits par les moyens que *Dieu et la nature nous ont donnés.*

« Que n'usait-il, s'écriait l'avocat du propriétaire, que n'usait-il du laurier, de la rue plantée ou du sel pétillant dans les flammes et charbons ardents, des plumes de la huppe, de la composition de l'herbe dite *aerolus vetulus*, avec la rhubarbe, avec du vin blanc, du saux suspendu au seuil de la porte de la maison, du cuir du front de l'hyène, du fiel de chien, que l'on dit estre d'une merveilleuse vertu pour chasser les démons ? Que n'usait-il de l'herbe Moly, laquelle Mercure ayant baillé à Ulysse, il s'en servit comme antidote contre les charmes de Circé ?... »

Il est évident que le locataire Latapy avait manqué à tous ses devoirs en ne jetant pas du *sel pétillant* dans les flammes, et en ne faisant pas usage de fiel de chien et de quelques plumes de la huppe. Mais comme il eût été obligé de se procurer aussi *du cuir du front de l'hyène*, le sénéchal de Bordeaux trouva que cet objet n'était pas assez commun pour que Latapy ne fût pas excusable d'avoir laissé les hyènes tranquilles, et il ordonna bel et bien la résiliation du bail.

Vous voyez que, dans tout cela, ni propriétaire, ni locataire, ni juges ne mettent en doute l'existence et les *tintamarres* des Esprits. Il paraîtrait donc qu'il y a plus de deux siècles les hommes étaient déjà presque aussi crédules qu'aujourd'hui ; nous les dépassons en crédulité, cela est dans l'ordre : il faut bien que la civilisation et le progrès se révèlent en quelque endroit. »

Cette question, au point de vue légal, et abstraction faites des accessoires dont le narrateur l'a ornée, ne laisse pas d'avoir son côté embarrassant, car la loi n'a pas prévu le cas où des Esprits tapageurs rendraient une maison inhabitable. Est-ce là un vice rédhibitoire ? A notre avis il y a pour et contre : cela dépend des circonstances. Il s'agit d'abord d'examiner si le tapage est sérieux ou s'il n'est pas simulé dans un intérêt quelconque : question préalable et de bonne foi qui préjuge toutes les autres. Admettant les faits comme réels, il faut savoir s'ils sont de nature à troubler le repos. S'il se passait, par exemple, des choses comme à Bergzabern[22], il est évident que la position ne serait pas tenable. Le père Senger supporte cela, parce que c'est chez

---

[22] Voir les numéros de mai, juin et juillet de la *Revue spirite*.

lui et qu'il ne peut pas faire autrement ; mais un étranger ne s'accommoderait nullement d'une habitation où l'on entend constamment des bruits assourdissants, où les meubles sont bousculés et renversés, où les portes et les fenêtres s'ouvrent et se ferment sans rime ni raison, où les objets vous sont lancés à la tête par des mains invisibles, etc. Il nous semble qu'en pareille occurrence, il y a incontestablement lieu à réclamation, et qu'en bonne justice, un tel marché ne saurait être validé, si le fait avait été dissimulé. Ainsi, en thèse générale, le procès de 1595 nous semble avoir été bien jugé, mais il est une question subsidiaire importante à éclaircir, et la science spirite pouvait seule la soulever et la résoudre.

Nous savons que les manifestations spontanées des Esprits peuvent avoir lieu sans but déterminé, et sans être dirigées contre tel ou tel individu ; qu'il y a effectivement des lieux hantés par les Esprits tapageurs qui paraissent y élire domicile, et contre lesquels toutes les conjurations mises en usage ont échoué. Disons, en forme de parenthèse, qu'il y a des moyens efficaces de s'en débarrasser, mais que ces moyens ne consistent pas dans l'intervention des personnes connues pour produire à volonté de semblables phénomènes, parce que les Esprits qui sont à leurs ordres, sont précisément de la nature de ceux que l'on veut expulser. Leur présence, loin de les éloigner, ne pourrait qu'en attirer d'autres. Mais nous savons aussi que dans une foule de cas ces manifestations sont dirigées contre certains individus, comme à Bergzabern, par exemple. Les faits ont prouvé que la famille, mais surtout la jeune Philippine, en était l'objet direct ; de telle sorte que nous sommes convaincu que, si cette famille quittait sa demeure, de nouveaux habitants n'auraient rien à redouter, la famille porterait avec elle ses tribulations dans son nouveau domicile. Le point à examiner dans une question légale serait donc celui-ci : les manifestations avaient-elles lieu avant l'entrée ou seulement depuis l'entrée du nouveau propriétaire ? Dans ce dernier cas, il demeurerait évident que c'est celui-ci qui a importé les Esprits perturbateurs, et que la responsabilité lui incombe tout entière ; si, au contraire, les perturbations avaient lieu antérieurement et persistent, c'est qu'elles tiennent au local même, et alors la responsabilité en est au vendeur. L'avocat du propriétaire raisonnait dans la première hypothèse, et son argument ne manquait pas de logique. Reste à savoir si le locataire avait amené avec lui ces hôtes importuns, c'est ce que le procès ne dit pas. Quant au procès actuellement pendant, nous croyons que le moyen de rendre bonne justice serait de faire les constatations dont nous venons de parler. Si elles amènent la preuve de l'antériorité des manifestations, et si le fait a été dissimulé par le vendeur, le cas est celui de tout acquéreur trompé sur la qualité de la chose vendue. Or, maintenir le marché en pareille occurrence, c'est peut-être ruiner l'acquéreur par la dépréciation de l'immeuble ;

c'est tout au moins lui causer un préjudice notable, en le contraignant à garder une chose dont il ne peut pas plus faire usage que d'un cheval aveugle qu'on lui aurait vendu pour un bon cheval. Quel qu'il soit, le jugement à intervenir doit avoir des conséquences graves ; que le marché soit résilié, ou qu'il soit maintenu faute de preuves suffisantes, c'est également reconnaître l'existence des faits de manifestations. Repousser la demande de l'acquéreur comme fondée sur une idée ridicule, c'est s'exposer à recevoir tôt ou tard un démenti de l'expérience, comme en ont tant de fois reçu les hommes les plus éclairés qui se sont trop hâtés de nier les choses qu'ils ne comprenaient pas. Si l'on peut reprocher à nos pères d'avoir péché par trop de crédulité, nos descendants nous reprocheront sans doute d'avoir péché par l'excès contraire.

En attendant, voici ce qui vient de se passer sous nos yeux, et dont nous avons été à même de constater la réalité ; nous citons la chronique de la *Patrie* du 4 septembre 1858 :

« La rue du Bac est en émoi. Il se passe encore par-là quelque diablerie !

« La maison qui porte le n° 65 se compose de deux bâtiments : l'un, qui donne sur la rue, a deux escaliers qui se font face.

« Depuis une semaine, à diverses heures du jour et de la nuit, à tous les étages de cette maison, les sonnettes s'agitent et tintent avec violence ; on va ouvrir : personne sur le palier.

« On crut d'abord à une plaisanterie, et chacun se mit en observation pour en découvrir l'auteur. Un les locataires prit le soin de dépolir une vitre de sa cuisine et fit le guet. Pendant qu'il veillait avec le plus d'attention, sa sonnette s'ébranla : il mit l'œil à son judas, personne ! Il courut sur l'escalier, personne !

« Il rentra chez lui et enleva le cordon de sa sonnette. Une heure après, au moment où il commençait à triompher, la sonnette se mit à carillonner de plus belle. Il la regarda faire et demeura muet et consterné.

« A d'autres portes, les cordons de sonnettes sont tordus et noués comme des serpents blessés. On cherche une explication, on appelle la police ; quel est donc ce mystère ? On l'ignore encore. »

Phénomène d'apparition.

Le *Constitutionnel* et la *Patrie* ont rapporté, il y a quelque temps, le fait suivant, d'après les journaux des Etats-Unis :

« La petite ville de Lichtfield, dans le Kentucky, compte de nombreux adeptes aux doctrines de spiritualisme magnétique. Un fait incroyable, qui vient de s'y passer, ne contribuera pas peu, sans doute, à augmenter le nombre des partisans de la religion nouvelle.

« La famille Park, composée du père, de la mère et de trois enfants qui ont déjà l'âge de raison, était fortement imbue des croyances spiritualistes. Par contre, une sœur de madame Park, miss Harris, n'ajoutait aucune foi aux prodiges surnaturels dont on l'entretenait sans cesse. C'était pour la famille tout entière un véritable sujet de chagrin, et plus d'une fois la bonne harmonie des deux sœurs en fut troublée.

« Il y a quelques jours, madame Park fut atteinte tout à coup d'un mal subit que les médecins déclarèrent dès l'abord ne pouvoir pas conjurer. La patiente était en proie à des hallucinations, et une fièvre affreuse la tourmentait constamment. Miss Harris passait toutes les nuits à la veiller. Le quatrième jour de sa maladie, madame Park se leva subitement sur son séant, demanda à boire, et commença à causer avec sa sœur. Circonstance singulière, la fièvre l'avait quittée tout à coup, son pouls était régulier, elle s'exprimait avec la plus grande facilité, et miss Harris, tout heureuse, crut que sa sœur était désormais hors de danger.

« Après avoir parlé de son mari et de ses enfants, madame Park se rapproche encore plus près de sa sœur et lui dit :

« Pauvre sœur, je vais te quitter ; je sens que la mort s'approche. Mais au moins mon départ de ce monde servira à te convertir. Je mourrai dans une heure et l'on m'enterrera demain. Aie grand soin de ne pas suivre mon corps au cimetière, car mon Esprit, revêtu de sa dépouille mortelle, t'apparaîtra encore une fois avant que mon cercueil soit recouvert de terre. Alors tu croiras enfin au spiritualisme. »

« Après avoir achevé ces paroles, la malade se recoucha tranquillement. Mais une heure après, comme elle l'avait annoncé, miss Harris s'apercevait avec douleur que le cœur avait cessé de battre.

« Vivement émue par la coïncidence étonnante qui existait entre cet événement et les paroles prophétiques de la défunte, elle se décida à suivre l'ordre qui lui avait été donné, et le lendemain elle resta seule à la maison pendant que tout le monde prenait le chemin du cimetière. Après avoir

fermé les volets de la chambre mortuaire, elle s'établit sur un fauteuil placé près du lit que venait de quitter le corps de sa sœur.

« Cinq minutes étaient à peine écoulées, - raconta plus tard miss Harris, - lorsque je vis comme un nuage blanc se détacher au fond de l'appartement. Peu à peu cette forme se dessina mieux : c'était celle d'une femme à demi voilée ; elle s'approchait lentement de moi ; je discernais le bruit de pas légers sur le plancher ; enfin, mes yeux étonnés se trouvèrent en présence de ma sœur...

« Sa figure, loin d'avoir cette pâleur mate qui frappe si péniblement chez les morts, était radieuse ; ses mains, dont je sentis bientôt la pression sur les miennes, avaient conservé toute la chaleur de la vie. Je fus comme transportée dans une sphère nouvelle par cette merveilleuse apparition. Croyant faire partie déjà du monde des Esprits, je me tâtai la poitrine et la tête pour m'assurer de mon existence ; mais il n'y avait rien de pénible dans cette extase.

« Après être ainsi demeurée devant moi, souriante mais muette, l'espace de quelques minutes, ma sœur, semblant faire un violent effort, me dit d'une voix douce :

« Il est temps que je parte : mon ange conducteur m'attend. Adieu ! J'ai rempli ma promesse. Crois et espère ! »

« Le journal, ajoute la *Patrie*, auquel nous empruntons ce merveilleux récit, ne dit pas que miss Harris se soit convertie aux doctrines du spiritualisme. Supposons-le, cependant, car beaucoup de gens se laisseraient convaincre à moins. »

Nous ajoutons, pour notre propre compte, que ce récit n'a rien qui doive étonner ceux qui ont étudié les effets et les causes des phénomènes spirites. Les faits authentiques de ce genre sont assez nombreux, et trouvent leur explication dans ce que nous avons dit à ce sujet en maintes circonstances ; nous aurons occasion d'en citer qui viennent de moins loin que celui-ci.

ALLAN KARDEC.

Société Parisienne des Etudes Spirites.

La Société ayant apporté quelques modifications à son règlement, nous le donnons, à la suite de ce Numéro, dans sa teneur actuelle. Nous supprimerons ainsi, dorénavant, l'exemplaire annexé au Numéro du mois de mai, et que ceux de nos lecteurs qui l'ont reçu voudront bien considérer comme non avenu.

Paris. - Typ. de COSSON ET Cie, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Polémique spirite.

On nous a plusieurs fois demandé pourquoi nous ne répondions pas, dans notre journal, aux attaques de certaines feuilles dirigées contre le Spiritisme en général, contre ses partisans, et quelquefois même contre nous. Nous croyons que, dans certains cas, le silence est la meilleure réponse. Il est d'ailleurs un genre de polémique dont nous nous sommes fait une loi de nous abstenir, c'est celle qui peut dégénérer en personnalités ; non seulement elle nous répugne, mais elle nous prendrait un temps que nous pouvons employer plus utilement, et serait fort peu intéressante pour nos lecteurs, qui s'abonnent pour s'instruire et non pour entendre des diatribes plus ou moins spirituelles ; or, une fois engagé dans cette voie, il serait difficile d'en sortir, c'est pourquoi nous préférons n'y pas entrer, et nous pensons que le Spiritisme ne peut qu'y gagner en dignité. Nous n'avons jusqu'à présent qu'à nous applaudir de notre modération ; nous n'en dévierons pas, et ne donnerons jamais satisfaction aux amateurs de scandale.

Mais il y a polémique et polémique ; il en est une devant laquelle nous ne reculerons jamais, c'est la discussion sérieuse des principes que nous professons. Toutefois, il est ici même une distinction à faire ; s'il ne s'agit que d'attaques générales dirigées contre la doctrine, sans autre but déterminé que celui de critiquer, et de la part de gens qui ont un parti pris de rejeter tout ce qu'ils ne comprennent pas, cela ne mérite pas qu'on s'en occupe ; le terrain que gagne chaque jour le Spiritisme est une réponse suffisamment péremptoire et qui doit leur prouver que leurs sarcasmes n'ont pas produit grand effet ; aussi remarquons-nous que le feu roulant de plaisanteries dont les partisans de la doctrine étaient naguère l'objet, s'éteint peu à peu ; on se demande si, lorsqu'on voit tant de gens éminents adopter ces idées nouvelles, il y a de quoi rire ; quelques-uns ne rient que du bout des lèvres et par habitude, beaucoup d'autres ne rient plus du tout et attendent.

Remarquons encore que, parmi les critiques, il y a beaucoup de gens qui parlent sans connaître la chose, sans s'être donné la peine de l'approfondir ; pour leur répondre il faudrait sans cesse recommencer les explications les plus élémentaires et répéter ce que nous avons écrit, chose que nous croyons inutile. Il n'en est pas de même de ceux qui ont étudié et qui n'ont pas tout compris, de ceux qui veulent sérieusement s'éclairer, qui soulèvent des objections en connaissance de cause et de bonne foi ; sur ce terrain nous acceptons la controverse, sans nous flatter de résoudre toutes les difficultés, ce qui serait par trop présomptueux. La science spirite est à son début, et ne nous a pas encore dit tous ses secrets, quelques merveilles qu'elle nous ait dévoilées. Quelle, est la science qui n'a pas des faits encore mystérieux et inexpliqués ? Nous confesserons donc sans honte notre insuffisance sur tous les points auxquels il ne nous sera pas possible de répondre. Ainsi, loin de repousser les objections et les questions, nous les sollicitons, pourvu qu'elles ne soient pas oiseuses et ne nous fassent pas perdre notre temps en futilités, parce que c'est un moyen de s'éclairer.

C'est là ce que nous appelons une polémique utile, et elle le sera toujours quand elle aura lieu entre des gens sérieux qui se respecteront assez pour ne pas s'écarter des convenances. On peut penser différemment et ne s'en estimer pas moins. Que cherchons-nous tous, en définitive, dans cette question si palpitante et si féconde du Spiritisme ? à nous éclairer ; nous, tout le premier, nous cherchons la lumière, de quelque part qu'elle vienne, et, si nous émettons notre manière de voir, ce n'est qu'une opinion individuelle que nous ne prétendons imposer à personne ; nous la livrons à la discussion, et nous sommes tout prêt à y renoncer s'il nous est démontré que nous sommes dans l'erreur. Cette polémique, nous la faisons tous les jours dans notre *Revue* par les réponses ou les réfutations collectives que nous saisissons l'occasion de faire à propos de tel ou tel article, et ceux qui nous font l'honneur de nous écrire y trouveront toujours la réponse à ce qu'ils nous demandent, lorsqu'il ne nous est pas possible de la donner individuellement par écrit, ce que le temps matériel ne nous permet pas toujours. Leurs questions et leurs objections sont autant de sujets d'étude dont nous profitons pour nous-même et dont nous sommes heureux de faire profiter nos lecteurs en les traitant à mesure que les circonstances amènent les faits qui peuvent y avoir rapport. Nous nous faisons également un plaisir de donner verbalement les explications qui peuvent nous être demandées par les personnes qui nous honorent de leur visite, et dans ces conférences empreintes d'une bienveillance réciproque on s'éclaire mutuellement.

De la pluralité des existences corporelles.

(PREMIER ARTICLE.)

Des diverses doctrines professées par le Spiritisme, la plus controversée est sans contredit celle de la pluralité des existences corporelles, autrement dit de la réincarnation. Bien que cette opinion soit maintenant partagée par un très grand nombre de personnes, et que nous ayons déjà traité la question à plusieurs reprises, nous croyons devoir, en raison de son extrême gravité, l'examiner ici d'une manière plus approfondie, afin de répondre aux diverses objections qu'elle a suscitées. Avant d'entrer dans le fond de la question, quelques observations préliminaires nous paraissent indispensables.

Le dogme de la réincarnation, disent certaines personnes, n'est point nouveau ; il est ressuscité de Pythagore. Nous n'avons jamais dit que la doctrine spirite fût d'invention moderne ; le Spiritisme étant une loi de nature a dû exister dès l'origine des temps, et nous nous sommes toujours efforcé de prouver qu'on en retrouve les traces dans la plus haute antiquité. Pythagore, comme on le sait, n'est pas l'auteur du système de la métempsycose ; il l'a puisée chez les philosophes indiens et chez les Egyptiens, où elle existait de temps immémorial. L'idée de la transmigration des âmes était donc une croyance vulgaire admise par les hommes les plus éminents. Par quelle voie leur est-elle venue ? est-ce par révélation ou par intuition ? nous ne le savons pas ; mais, quoi qu'il en soit, une idée ne traverse pas les âges et n'est pas acceptée par les intelligences d'élite, sans avoir un côté sérieux. L'antiquité de cette doctrine serait donc plutôt une preuve qu'une objection. Toutefois, comme on le sait également, il y a entre la métempsycose des anciens et la doctrine moderne de la réincarnation cette grande différence que les Esprits rejettent de la manière la plus absolue la transmigration de l'homme dans les animaux et réciproquement.

Vous étiez sans doute, disent aussi quelques contradicteurs, imbu de ces idées, et voilà pourquoi les Esprits ont abondé dans votre manière de voir. C'est là une erreur qui prouve une fois de plus le danger des jugements précipités et sans examen. Si ces personnes se fussent donné la peine, avant de juger, de lire ce que nous avons écrit sur le Spiritisme, elles se seraient épargné la peine d'une objection faite un peu trop légèrement. Nous répéterons donc ce que nous avons dit à ce sujet, savoir que, lorsque la doctrine de la réincarnation nous a été enseignée par les Esprits, elle était si loin de notre pensée que nous nous étions fait sur les antécédents de

l'âme un système tout autre, partagé, du reste, par beaucoup de personnes. La doctrine des Esprits, sous ce rapport, nous a donc surpris ; nous dirons plus, contrarié, parce qu'elle renversait nos propres idées ; elle était loin, comme on le voit, d'en être le reflet. Ce n'est pas tout ; nous n'avons pas cédé au premier choc ; nous avons combattu, défendu notre opinion, élevé des objections, et ce n'est qu'à l'évidence que nous nous sommes rendu, et lorsque nous avons vu l'insuffisance de notre système pour résoudre toutes les questions que ce sujet soulève.

Aux yeux de quelques personnes le mot *évidence* paraîtra sans doute singulier en pareille matière ; mais il ne semblera pas impropre à ceux qui sont habitués à scruter les phénomènes spirites. Pour l'observateur attentif, il y a des faits qui, bien qu'ils ne soient pas d'une nature absolument matérielle, n'en constituent pas moins une véritable évidence, ou tout au moins une évidence morale. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer ces faits ; une étude suivie et persévérante peut seule les faire comprendre ; notre but était uniquement de réfuter l'idée que cette doctrine n'est que la traduction de notre pensée. Nous avons encore une autre réfutation à opposer : c'est que ce n'est pas à nous seul qu'elle a été enseignée ; elle l'a été en maints autres endroits, en France et à l'étranger : en Allemagne, en Hollande, en Russie, etc., et cela avant même la publication du *Livre des Esprits*. Ajoutons encore que, depuis que nous nous sommes livré à l'étude du Spiritisme, nous avons eu des communications par plus de cinquante médiums, écrivains, parlants, voyants, etc., plus ou moins éclairés, d'une intelligence normale plus ou moins bornée, quelques-uns même complètement illettrés, et par conséquent tout à fait étrangers aux matières philosophiques, et que, dans aucun cas, les Esprits ne se sont démentis sur cette question ; il en est de même dans tous les cercles que nous connaissons, où le même principe a été professé. Cet argument n'est point sans réplique, nous le savons, c'est pourquoi nous n'y insisterons pas plus que de raison.

Examinons la chose sous un autre point de vue, et abstraction faite de toute intervention des Esprits ; mettons ceux-ci de côté pour un instant ; supposons que cette théorie ne soit pas leur fait ; supposons même qu'il n'ait jamais été question d'Esprits. Plaçons-nous donc momentanément sur un terrain neutre, admettant au même degré de probabilité l'une et l'autre hypothèse, savoir : la pluralité et l'unité des existences corporelles, et voyons de quel côté nous portera la raison et notre propre intérêt.

Certaines personnes repoussent l'idée de la réincarnation par ce seul motif qu'elle ne leur convient pas, disant qu'elles ont bien assez d'une existence et qu'elles n'en voudraient pas recommencer une pareille ; nous en

connaissons que la seule pensée de reparaître sur la terre fait bondir de fureur. Nous n'avons qu'une chose à leur demander, c'est si elles pensent que Dieu ait pris leur avis et consulté leur goût pour régler l'univers. Or, de deux choses l'une : ou la réincarnation existe, ou elle n'existe pas ; si elle existe, elle a beau les contrarier, il leur faudra la subir, Dieu ne leur en demandera pas la permission. Il nous semble entendre un malade dire : J'ai assez souffert aujourd'hui, je ne veux plus souffrir demain. Quelle que soit sa mauvaise humeur, il ne lui faudra pas moins souffrir le lendemain et les jours suivants, jusqu'à ce qu'il soit guéri ; donc, s'ils doivent revivre corporellement, ils revivront, ils se réincarneront ; ils auront beau se mutiner comme un enfant qui ne veut pas aller à l'école, ou un condamné en prison, il faudra qu'ils en passent par là. De pareilles objections sont trop puériles pour mériter un plus sérieux examen. Nous leur dirons cependant, pour les rassurer, que la doctrine spirite sur la réincarnation n'est pas aussi terrible qu'ils le croient, et s'ils l'avaient étudiée à fond ils n'en seraient pas si effrayés ; ils sauraient que la condition de cette nouvelle existence dépend d'eux ; elle sera heureuse ou malheureuse selon ce qu'ils auront fait ici-bas, et *ils peuvent dès cette vie s'élever si haut, qu'ils n'auront plus à craindre de retomber dans le bourbier.*

Nous supposons que nous parlons à des gens qui croient à un avenir quelconque après la mort, et non à ceux qui se donnent le néant pour perspective, ou qui veulent noyer leur âme dans un tout universel, sans individualité, comme les gouttes de pluie dans l'Océan, ce qui revient à peu près au même. Si donc vous croyez à un avenir quelconque, vous n'admettrez pas, sans doute, qu'il soit le même pour tous, autrement où serait l'utilité du bien ? Pourquoi se contraindre ? pourquoi ne pas satisfaire toutes ses passions, tous ses désirs, fût-ce même aux dépens d'autrui, puisqu'il n'en serait ni plus ni moins ? Vous croyez que cet avenir sera plus ou moins heureux ou malheureux selon ce que nous aurons fait pendant la vie ; vous avez alors le désir d'y être aussi heureux que possible, puisque ce doit être pour l'éternité ? Auriez-vous, par hasard, la prétention d'être un des hommes les plus parfaits qui aient existé sur la terre, et d'avoir ainsi droit d'emblée à la félicité suprême des élus ? Non. Vous admettez ainsi qu'il y a des hommes qui valent mieux que vous et qui ont droit à une meilleure place, sans pour cela que vous soyez parmi les réprouvés. Eh bien ! placez-vous un instant par la pensée dans cette situation moyenne qui sera la vôtre, puisque vous venez d'en convenir, et supposez que quelqu'un vienne vous dire : Vous souffrez, vous n'êtes pas aussi heureux que vous le pourriez être, tandis que vous avez devant vous des êtres qui jouissent d'un bonheur sans mélange, voulez-vous changer votre position contre la leur ? - Sans doute, di-

rez-vous ; que faut-il faire ? - Moins que rien, recommencer ce que vous avez mal fait et tâcher de faire mieux. - Hésiteriez-vous à accepter, fût-ce même au prix de plusieurs existences d'épreuve ? Prenons une comparaison plus prosaïque. Si, à un homme qui, sans être dans la dernière des misères, éprouve néanmoins des privations par suite de la médiocrité de ses ressources, on venait dire : Voilà une immense fortune, vous pouvez en jouir, il faut pour cela travailler rudement pendant une minute. Fût-il le plus paresseux de la terre, il dira sans hésiter : Travaillons une minute, deux minutes, une heure, un jour s'il le faut ; qu'est-ce que cela pour finir ma vie dans l'abondance ? Or, qu'est-ce qu'est la durée de la vie corporelle par rapport à l'éternité ? moins qu'une minute, moins qu'une seconde.

Nous avons entendu faire ce raisonnement : Dieu, qui est souverainement bon, ne peut imposer à l'homme de recommencer une série de misères et de tribulations ? Trouverait-on, par hasard, qu'il y a plus de bonté à condamner l'homme à une souffrance perpétuelle pour quelques moments d'erreur plutôt qu'à lui donner les moyens de réparer ses fautes ? « Deux fabricants avaient chacun un ouvrier qui pouvait aspirer à devenir l'associé du chef. Or il arriva que ces deux ouvriers employèrent une fois très mal leur journée et méritèrent d'être renvoyés. L'un des deux fabricants chassa son ouvrier malgré ses supplications, et celui-ci n'ayant pas trouvé d'ouvrage mourut de misère. L'autre dit au sien : Vous avez perdu un jour, vous m'en devez un en compensation ; vous avez mal fait votre ouvrage, vous m'en devez la réparation, je vous permets de le recommencer ; tâchez de bien faire et je vous conserverai, et vous pourrez toujours aspirer à la position supérieure que je vous ai promise. » Est-il besoin de demander quel est celui des deux fabricants qui a été le plus humain ? Dieu, la clémence même, serait-il plus inexorable qu'un homme ? La pensée que notre sort est à jamais fixé par quelques années d'épreuve, alors même qu'il n'a pas toujours dépendu de nous d'atteindre à la perfection sur la terre, a quelque chose de navrant, tandis que l'idée contraire est éminemment consolante ; elle nous laisse l'espérance. Ainsi, sans nous prononcer pour ou contre la pluralité des existences, sans admettre une hypothèse plutôt que l'autre, nous disons que, si nous avions le choix, il n'est personne qui préférât un jugement sans appel. Un philosophe a dit que si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer pour le bonheur du genre humain ; on pourrait en dire autant de la pluralité des existences. Mais, comme nous l'avons dit, Dieu ne nous demande pas notre permission ; il ne consulte pas notre goût ; cela est ou cela n'est pas ; voyons de quel côté sont les probabilités, et prenons la chose à un autre point de vue, toujours abstraction faite de l'enseignement des Esprits, et uniquement comme étude philosophique.

S'il n'y a pas de réincarnation, il n'y a qu'une existence corporelle, cela est évident ; si notre existence corporelle actuelle est la seule, l'âme de chaque homme est créée à sa naissance, à moins que l'on n'admette l'antériorité de l'âme, auquel cas on se demanderait ce qu'était l'âme avant la naissance, et si cet état ne constituait pas une existence sous une forme quelconque. Il n'y a pas de milieu : ou l'âme existait, ou elle n'existait pas avant le corps ; si elle existait, quelle était sa situation ? avait-elle ou non conscience d'elle-même ; si elle n'en avait pas conscience, c'est à peu près comme si elle n'existait pas ; si elle avait son individualité, elle était progressive ou stationnaire ; dans l'un et l'autre cas, à quel degré est-elle arrivée dans le corps ? En admettant, selon la croyance vulgaire, que l'âme prend naissance avec le corps, ou, ce qui revient au même, qu'antérieurement à son incarnation elle n'a que des facultés négatives, nous posons les questions suivantes :

1. Pourquoi l'âme montre-t-elle des aptitudes si diverses et indépendantes des idées acquises par l'éducation ?

2. D'où vient l'aptitude extra-normale de certains enfants en bas âge pour tel art ou telle science, tandis que d'autres restent inférieurs ou médiocres toute leur vie ?

3. D'où viennent, chez les uns, les idées innées ou intuitives qui n'existent pas chez d'autres ?

4. D'où viennent, chez certains enfants, ces instincts précoces de vices ou de vertus, ces sentiments innés de dignité ou de bassesse qui contrastent avec le milieu dans lequel ils sont nés ?

5. Pourquoi certains hommes, abstraction faite de l'éducation, sont-ils plus avancés les uns que les autres ?

6. Pourquoi y a-t-il des sauvages et des hommes civilisés ? Si vous prenez un enfant hottentot à la mamelle, et si vous l'élevez dans nos lycées les plus renommés, en ferez-vous jamais un Laplace ou un Newton ?

Nous demandons quelle est la philosophie ou la théosophie qui peut résoudre ces problèmes ? Ou les âmes à leur naissance sont égales, ou elles sont inégales, cela n'est pas douteux. Si elles sont égales, pourquoi ces aptitudes si diverses ? Dira-t-on que cela dépend de l'organisme ? mais alors c'est la doctrine la plus monstrueuse et la plus immorale. L'homme n'est plus qu'une machine, le jouet de la matière ; il n'a plus la responsabilité de ses actes ; il peut tout rejeter sur ses imperfections physiques. Si elles sont inégales, c'est que Dieu les a créées ainsi ; mais alors pourquoi cette supériorité innée accordée à quelques-unes ? Cette partialité est-elle conforme à la justice de Dieu et à l'égal amour qu'il porte à toutes ses créatures ?

Admettons au contraire une succession d'existences antérieures pro-

gressives, et tout est expliqué. Les hommes apportent en naissant l'intuition de ce qu'ils ont acquis ; ils sont plus ou moins avancés, selon le nombre d'existences qu'ils ont parcourues, selon qu'ils sont plus ou moins éloignés du point de départ : absolument comme dans une réunion d'individus de tous âges, chacun aura un développement proportionné au nombre d'années qu'il aura vécu ; les existences successives seront, pour la vie de l'âme, ce que les années sont pour la vie du corps. Rassemblez un jour mille individus, depuis un an jusqu'à quatre-vingts ; supposez qu'un voile soit jeté sur tous les jours qui ont précédé, et que, dans votre ignorance, vous les croyiez ainsi tous nés le même jour : vous vous demanderez naturellement comment il se fait que les uns soient grands et les autres petits, les uns vieux et les autres jeunes, les uns instruits et les autres encore ignorants ; mais si le nuage qui vous cache le passé vient à se lever, si vous apprenez qu'ils ont tous vécu plus ou moins longtemps, tout vous sera expliqué. Dieu, dans sa justice, n'a pu créer des âmes plus ou moins parfaites ; mais, avec la pluralité des existences, l'inégalité que nous voyons n'a plus rien de contraire à l'équité la plus rigoureuse : c'est que nous ne voyons que le présent et non le passé. Ce raisonnement repose-t-il sur un système, une supposition gratuite ? Non ; nous partons d'un fait patent, incontestable : l'inégalité des aptitudes et du développement intellectuel et moral, et nous trouvons ce fait inexplicable par toutes les théories qui ont cours, tandis que l'explication en est simple, naturelle, logique, par une autre théorie. Est-il rationnel de préférer celle qui n'explique pas à celle qui explique ?

A l'égard de la sixième question, on dira sans doute que le Hottentot est d'une race inférieure : alors nous demanderons si le Hottentot est un homme ou non. Si c'est un homme, pourquoi Dieu l'a-t-il, lui et sa race, déshérité des privilèges accordés à la race caucasique ? Si ce n'est pas un homme, pourquoi chercher à le faire chrétien ? La doctrine spirite est plus large que tout cela ; pour elle, il n'y a pas plusieurs espèces d'hommes, il n'y a que des hommes dont l'esprit est plus ou moins arriéré, mais susceptible de progresser : cela n'est-il pas plus conforme à la justice de Dieu ?

Nous venons de voir l'âme dans son passé et dans son présent ; si nous la considérons dans son avenir, nous trouvons les mêmes difficultés.

1. Si notre existence actuelle doit seule décider de notre sort à venir, quelle est, dans la vie future, la position respective du sauvage et de l'homme civilisé ? Sont-ils au même niveau, ou sont-ils distancés dans la somme du bonheur éternel ?

2. L'homme qui a travaillé toute sa vie à s'améliorer est-il au même rang que celui qui est resté inférieur, non par sa faute, mais parce qu'il n'a eu ni le temps ni la possibilité de s'améliorer ?

3. L'homme qui fait mal parce qu'il n'a pu s'éclairer est-il passible d'un état de choses qui n'a pas dépendu de lui ?

4. On travaille à éclairer les hommes, à les moraliser, à les civiliser ; mais pour un que l'on éclaire, il y en a des millions qui meurent chaque jour avant que la lumière soit parvenue jusqu'à eux ; quel est le sort de ceux-ci ? Sont-ils traités comme des réprouvés ? Dans le cas contraire, qu'ont-ils fait pour mériter d'être sur le même rang que les autres ?

5. Quel est le sort des enfants qui meurent en bas âge avant d'avoir pu faire ni bien ni mal ? S'ils sont parmi les élus, pourquoi cette faveur sans avoir rien fait pour la mériter ? Par quel privilège sont-ils affranchis des tribulations de la vie ?

Y a-t-il une doctrine qui puisse résoudre ces questions ? Admettez des existences consécutives, et tout est expliqué conformément à la justice de Dieu. Ce que l'on n'a pu faire dans une existence, on le fait dans une autre ; c'est ainsi que personne n'échappe à la loi du progrès, que chacun sera récompensé selon son mérite *réel*, et que nul n'est exclu de la félicité suprême, à laquelle il peut prétendre, quels que soient les obstacles qu'il ait rencontrés sur sa route.

Ces questions pourraient être multipliées à l'infini, car les problèmes psychologiques et moraux, qui ne trouvent leur solution que dans la pluralité des existences, sont innombrables ; nous nous sommes borné aux plus généraux. Quoi qu'il en soit, dira-t-on peut-être, la doctrine de la réincarnation n'est point admise par l'Eglise ; ce serait donc le renversement de la religion. Notre but n'est pas de traiter cette question en ce moment ; il nous suffit d'avoir démontré quelle est éminemment morale et rationnelle. Plus tard nous montrerons que la religion en est peut-être moins éloignée qu'on ne le pense, et qu'elle n'en souffrirait pas plus qu'elle n'a souffert de la découverte du mouvement de la terre et des périodes géologiques qui, au premier abord, ont paru donner un démenti aux textes sacrés. L'enseignement des Esprits est éminemment chrétien ; il s'appuie sur l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, le libre arbitre de l'homme, la morale du Christ ; donc il n'est pas antireligieux.

Nous avons raisonné, comme nous l'avons dit, abstraction faite de tout enseignement spirite qui, pour certaines personnes, n'est pas une autorité. Si nous et tant d'autres avons adopté l'opinion de la pluralité des existences, ce n'est pas seulement parce qu'elle nous vient des Esprits, c'est parce qu'elle nous a paru la plus logique, et qu'elle seule résout des questions jusqu'alors insolubles. Elle nous serait venue d'un simple mortel que nous l'aurions adoptée de même, et que nous n'aurions pas hésité davantage à renoncer à nos propres idées ; du moment qu'une erreur est démontrée,

l'amour-propre a plus à perdre qu'à gagner à s'entêter dans une idée fausse. De même, nous l'eussions repoussée, quoique venant des Esprits, si elle nous eût semblé contraire à la raison, comme nous en avons repoussé bien d'autres, car nous savons par expérience qu'il ne faut pas accepter en aveugle tout ce qui vient de leur part, pas plus que ce qui vient de la part des hommes. Il nous reste donc à examiner la question de la pluralité des existences au point de vue de l'enseignement des Esprits, de quelle manière on doit l'entendre, et à répondre enfin aux objections les plus sérieuses qu'on puisse y opposer ; c'est ce que nous ferons dans un prochain article.

Problèmes moraux.

Sur le Suicide.

Questions adressées à saint Louis, par l'intermédiaire de M. C…, médium parlant et voyant, dans la Société parisienne des études spirites, séance du 12 octobre 1858.

1. Pourquoi l'homme qui a la ferme intention de se détruire se révolterait-il à l'idée d'être tué par un autre, et se défendrait-il contre les attaques au moment même où il va accomplir son dessein ? R. Parce que l'homme a toujours peur de la mort ; lorsqu'il se la donne lui-même, il est surexcité, il a la tête dérangée, et il accomplit cet acte sans courage ni crainte, et sans, pour ainsi dire, avoir la connaissance de ce qu'il fait, tandis que, s'il avait le choix, vous ne verriez pas autant de suicides. L'instinct de l'homme le porte à défendre sa vie, et, pendant le temps qui s'écoule entre l'instant où son semblable s'approche pour le tuer et celui où l'acte est commis, il y a toujours un mouvement de répulsion instinctif de la mort qui le porte à repousser ce fantôme, qui n'est effrayant que pour l'Esprit coupable. L'homme qui se suicide n'éprouve pas ce sentiment, parce qu'il est entouré d'Esprits qui le poussent, qui l'aident dans ses désirs, et lui font complètement perdre le souvenir de ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire de ses parents et de ceux qui l'aiment, et d'une autre existence. L'homme dans ce moment est tout égoïsme.

2. Celui qui, dégoûté de la vie, mais ne veut pas se l'ôter et veut que sa mort serve à quelque chose, est-il coupable de la chercher sur un champ de bataille en défendant son pays ? - R. Toujours. L'homme doit suivre l'impulsion qui lui est donnée ; quelle que soit la carrière qu'il embrasse, quelle que soit la vie qu'il mène, il est toujours assisté d'Esprits qui le conduisent et le dirigent à son insu ; or chercher à aller contre leurs conseils est un crime, puisqu'ils sont placés là pour nous diriger, et que ces bons

Esprits, lorsque nous voulons agir par nous-mêmes, sont là pour nous aider. Mais cependant, si l'homme entraîné par son Esprit à lui, veut quitter cette vie, on l'abandonne, et il reconnaît sa faute plus tard lorsqu'il se trouve obligé de recommencer une autre existence. L'homme doit être éprouvé pour s'élever ; arrêter ses actes, mettre une entrave à son libre arbitre, serait aller contre Dieu, et les épreuves, dans ce cas, deviendraient inutiles, puisque les Esprits ne commettraient pas de fautes. L'Esprit a été créé simple et ignorant ; il faut donc, pour arriver aux sphères heureuses, qu'il progresse, s'élève en science et en sagesse, et ce n'est que dans l'adversité que l'Esprit puise l'élévation du cœur et comprend mieux la grandeur de Dieu.

3. Un des assistants fait observer qu'il croit voir une contradiction entre ces dernières paroles de saint Louis et les précédentes, quand il a dit que l'homme peut être poussé au suicide par certains Esprits qui l'y excitent. Dans ce cas, il céderait à une impulsion qui lui serait étrangère. - R. Il n'y a pas de contradiction. Lorsque j'ai dit que l'homme poussé au suicide était entouré d'Esprits qui l'y sollicitent, je n'ai pas parlé des bons Esprits qui font tous leurs efforts pour l'en détourner ; cela devait être sous-entendu ; nous savons tous que nous avons un ange gardien, ou, si vous aimez mieux, un guide familier. Or l'homme a son libre arbitre ; si, malgré les bons conseils qui lui sont donnés, il persévère dans cette idée qui est un crime, il l'accomplit et il est aidé en cela par les Esprits légers et impurs qui l'entourent, qui sont heureux de voir que l'homme, ou l'Esprit incarné, manque aussi, lui, de courage pour suivre les conseils de son bon guide, et souvent de l'Esprit de ses parents morts qui l'entourent, surtout dans des circonstances semblables.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Méhémet-Ali.

(Deuxième entretien.)

1. Au nom de Dieu tout-puissant, je prie l'Esprit de Méhémet-Ali de vouloir bien se communiquer à nous. - R. Oui ; je sais pourquoi.

2. Vous nous avez promis de revenir parmi nous pour nous instruire ; serez-vous assez bon pour nous écouter et nous répondre ? - R. Non pas promis ; je ne me suis pas engagé.

3. Soit ; au lieu de *promis,* mettons que vous nous avez fait espérer. -

R. C'est-à-dire pour contenter votre curiosité ; n'importe ! je m'y prêterai un peu.

4. Puisque vous avez vécu du temps des Pharaons, pourriez-vous nous dire dans quel but ont été construites les Pyramides ? - R. Ce sont des sépulcres ; sépulcres et temples : là avaient lieu les grandes manifestations.

5. Avaient-elles aussi un but scientifique ? - R. Non ; l'intérêt religieux absorbait tout.

6. Il fallait que les Egyptiens fussent dès ce temps-là très avancés dans les arts mécaniques pour accomplir des travaux qui exigeaient des forces si considérables. Pourriez-vous nous donner une idée des moyens qu'ils employaient ? - R. Des masses d'hommes ont gémi sous le faix de ces pierres qui ont traversé des siècles : l'homme était la machine.

7. Quelle classe d'hommes occupait-on à ces grands travaux ? - R. Ce que vous appelez le peuple.

8. Le peuple était-il à l'état d'esclavage, ou recevait-il un salaire ? - R. La force.

9. D'où venait aux Egyptiens le goût des choses colossales plutôt que celui des choses gracieuses qui distinguait les Grecs quoique ayant la même origine. - R. L'Egyptien était frappé de la grandeur de Dieu ; il cherchait à s'égaler à lui en surpassant ses forces. Toujours l'homme !

10. Puisque vous étiez prêtre à cette époque, veuillez nous dire quelque chose de la religion des anciens Egyptiens. Quelle était la croyance du peuple à l'égard de la Divinité ? - R. Corrompus, ils croyaient à leurs prêtres ; c'étaient des dieux pour eux, ceux-là qui les tenaient courbés.

11. Que pensait-il de l'état de l'âme après la mort ? - R. Il en croyait ce que lui disaient les prêtres.

12. Les prêtres avaient-ils, au double point de vue de Dieu et de l'âme, des idées plus saines que le peuple ? - R. Oui, ils avaient la lumière entre leurs mains ; en la cachant aux autres, ils la voyaient encore.

13. Les grands de l'Etat partageaient-ils les croyances du peuple ou celles des prêtres ? - R. Entre les deux.

14. Quelle était l'origine du culte rendu aux animaux ? - R. Ils voulaient détourner l'homme de Dieu, l'abaisser sous lui-même en lui donnant pour dieux des êtres inférieurs.

15. On conçoit, jusqu'à un certain point, le culte des animaux utiles, mais on ne comprend pas celui des animaux immondes et nuisibles, tels que les serpents, les crocodiles, etc. ! - R. L'homme adore ce qu'il craint. C'était un joug pour le peuple. Les prêtres pouvaient-ils croire à des dieux faits de leurs mains !

16. Par quelle bizarrerie adoraient-ils à la fois le crocodile ainsi que les

reptiles, et l'ichneumon et l'ibis qui les détruisaient ? - R. Aberration de l'esprit ; l'homme cherche partout des dieux pour se cacher celui qui est.

17. Pourquoi Osiris était-il représenté avec une tête d'épervier et Anubis avec une tête de chien ? - R. L'Egyptien aimait à personnifier sous de clairs emblèmes : Anubis était bon ; l'épervier qui déchire représentait le cruel Osiris.

18. Comment concilier le respect des Egyptiens pour les morts, avec le mépris et l'horreur qu'ils avaient pour ceux qui les ensevelissaient et les momifiaient ? - R. Le cadavre était un instrument de manifestations : l'Esprit, selon eux, revenait dans le corps qu'il avait animé. Le cadavre, l'un des instruments du culte, était sacré, et le mépris poursuivait celui qui osait violer la sainteté de la mort.

19. La conservation des corps donnait-elle lieu à des manifestations plus nombreuses ?- R. Plus longues ; c'est-à-dire que l'Esprit revenait plus longtemps, tant que l'instrument était docile.

20. La conservation des corps n'avait-elle pas aussi une cause de salubrité, en raison des débordements du Nil ? - R. Oui, pour ceux du peuple.

21. L'initiation aux mystères se faisait-elle en Egypte avec des pratiques aussi rigoureuses qu'en Grèce ? - R. Plus rigoureuses.

22. Dans quel but imposait-on aux initiés des conditions aussi difficiles à remplir ? - R. Pour n'avoir que des âmes supérieures : celles-là savaient comprendre et se taire.

23. L'enseignement donné dans les mystères avait-il pour but unique la révélation des choses extra-humaines, ou bien y enseignait-on aussi les préceptes de la morale et de l'amour du prochain ? - R. Tout cela était bien corrompu. Le but des prêtres était de dominer : ce n'était pas d'instruire.

Le docteur Muhr.

Mort au Caire le 4 juin 1857. - Évoqué sur la prière de M. Jobard. C'était, dit-il, un Esprit très élevé de son vivant ; médecin-homéopathe ; un véritable apôtre spirite ; il doit être au moins dans Jupiter.

1. Évocation. - R. Je suis là.

2. Auriez-vous la bonté de nous dire où vous êtes ? - R. Je suis errant.

3. Est-ce le 4 juin de cette année que vous êtes mort ? - R. C'est l'année passée.

4. Vous rappelez-vous votre ami M. Jobard ? - R. oui, et je suis souvent près de lui.

5. Lorsque je lui transmettrai cette réponse, cela lui fera plaisir, car il a

toujours pour vous une grande affection. - R. Je le sais ; cet Esprit m'est des plus sympathiques.

6. Qu'entendiez-vous de votre vivant par les gnomes ? - R. J'entendais des êtres qui pouvaient se matérialiser et prendre des formes fantastiques.

7. Y croyez-vous toujours ? - R. Plus que jamais ; j'en ai la certitude maintenant ; mais gnome est un mot qui peut sembler tenir trop de la magie ; j'aime mieux dire maintenant *Esprit* que gnome.

Remarque. De son vivant il croyait aux Esprits et à leurs manifestations ; seulement il les désignait sous le nom de *gnomes*, tandis que maintenant il se sert de l'expression plus générique d'*Esprit.*

8. Croyez-vous encore que ces Esprits, que vous appeliez *gnomes* de votre vivant, puissent prendre des formes matérielles fantastiques ? - R. Oui, mais je sais que cela ne se fait pas souvent, car il y a des gens qui pourraient devenir fous s'ils voyaient les apparences que ces Esprits peuvent prendre.

9. Quelles apparences peuvent-ils prendre ? - R. Animaux, diables.

10. Est-ce une apparence matérielle tangible, ou une pure apparence comme dans les rêves ou les visions ? - R. Un peu plus matérielle que dans les rêves ; les apparitions qui pourraient trop effrayer ne peuvent pas être tangibles ; Dieu ne le permet pas.

11. L'apparition de l'Esprit de Bergzabern, sous forme d'homme ou d'animal, était-elle de cette nature ? - R. Oui, c'est dans ce genre.

Remarque. Nous ne savons si, de son vivant, il croyait que les Esprits pouvaient prendre une forme tangible ; mais il est évident que maintenant il entend parler de la forme vaporeuse et impalpable des apparitions.

12. Croyez-vous que lorsque vous vous réincarnerez vous irez dans Jupiter ? - R. J'irai dans un monde qui n'égale pas encore Jupiter.

13. Est-ce de votre propre choix que vous irez dans un monde inférieur à Jupiter, ou est-ce parce que vous ne méritez pas encore d'aller dans cette planète ? - R. J'aime mieux croire ne pas le mériter, et remplir une mission dans un monde moins avancé. Je sais que j'arriverai à la perfection, c'est ce qui fait que j'aime mieux être modeste.

Remarque. Cette réponse est une preuve de la supériorité de cet Esprit ; elle concorde avec ce que nous a dit le P. Ambroise : qu'il y a plus de mérite à demander une mission dans un monde inférieur qu'à vouloir avancer trop vite dans un monde supérieur.

14. M. Jobard nous prie de vous demander si vous êtes satisfait de l'article nécrologique qu'il a écrit sur vous ? - R. Jobard m'a donné une nou-velle preuve de sympathie en écrivant cela ; je le remercie bien, et désire que le tableau, un peu exagéré, des vertus et des talents qu'il a fait, puisse servir d'exemple à ceux d'entre vous qui suivent les traces du progrès.

15. Puisque, de votre vivant, vous étiez homéopathe, que pensez-vous maintenant de l'homéopathie ? - R. L'homéopathie est le commencement des découvertes des fluides latents. Bien d'autres découvertes aussi précieuses se feront et formeront un tout harmonieux qui conduira votre globe à la perfection.

16. Quel mérite attachez-vous à votre livre intitulé : *le Médecin du peuple ?* - R. C'est la pierre de l'ouvrier que j'ai apportée à l'œuvre.

Remarque. - La réponse de cet Esprit sur l'homéopathie vient à l'appui de l'idée des *fluides latents* qui nous a déjà été donnée par l'Esprit de M. Badet, au sujet de son image photographiée. Il en résulterait qu'il y a des fluides dont les propriétés nous sont inconnues ou passent inaperçues parce que leur action n'est pas ostensible, mais n'en est pas moins réelle ; l'humanité s'enrichit de connaissances nouvelles à mesure que les circonstances lui font connaître ses *propriétés.*

Madame de Staël.

Dans la séance de la Société parisienne des études spirites, du 28 septembre 1858, l'Esprit de madame de Staël se communique spontanément et sans être appelé, sous la main de mademoiselle E..., médium écrivain ; il dicte le passage suivant :

Vivre c'est souffrir ; oui, mais l'espérance ne suit-elle pas la souffrance ? Dieu n'a-t-il pas mis dans le cœur des plus malheureux la plus grande dose d'espérance ? Enfant, le chagrin et la déception suivent la naissance ; mais devant lui marche l'Espérance qui lui dit : Avance, au but est le bonheur : Dieu est clément.

Pourquoi, disent les esprits forts, pourquoi venir nous enseigner une nouvelle religion, quand le Christ a posé les bases d'une charité si grandiose, d'un bonheur si certain ? Nous n'avons pas l'intention de changer ce que le grand réformateur a enseigné. Non : nous venons seulement raffermir notre conscience, agrandir nos espérances. Plus le monde se civilise, plus il devrait avoir confiance, et plus aussi nous avons besoin de le soutenir. Nous ne voulons pas changer la face de l'univers, nous venons aider à le rendre meilleur ; et si dans ce siècle on ne vient pas en aide à l'homme, il serait trop malheureux par le manque de confiance et d'espérance. Oui, homme savant qui lis dans les autres, qui cherches à connaître ce qui t'importe peu, et rejettes loin de toi ce qui te concerne, ouvre les yeux, ne désespère pas ; ne dis pas : Le néant peut être possible, quand, dans ton cœur, tu devrais sentir le contraire. Viens t'asseoir à cette table et attends : tu t'y

instruiras de ton avenir, tu seras heureux. Ici, il y a du pain pour tout le monde : esprit, vous vous développerez ; corps, vous vous nourrirez ; souffrances, vous vous calmerez ; espérances, vous fleurirez et embellirez la vérité pour la faire supporter. STAËL.

Remarque. L'Esprit fait allusion à la table où sont assis les médiums.

Questionnez-moi, je répondrai à vos questions.

1. N'étant pas prévenus de votre visite, nous n'avons pas de sujet préparé. - R. Je sais très bien que des questions particulières ne peuvent être résolues par moi ; mais que de choses générales on peut demander, même à une femme qui a eu un peu d'esprit et a maintenant beaucoup de cœur !

A ce moment, une dame qui assistait à la séance paraît défaillir ; mais ce n'était qu'une sorte d'extase qui, loin d'être pénible, lui était plutôt agréable. On offre de la magnétiser : alors l'Esprit de madame de Staël dit spontanément : « Non, laissez-la tranquille ; il faut laisser agir l'influence. » Puis, s'adressant à la dame : « Ayez confiance, un cœur veille près de vous ; il veut vous parler ; un jour viendra... ne précipitons pas les émotions. »

L'Esprit qui se communiquait à cette dame, et qui était celui de sa sœur, écrit alors spontanément : « Je reviendrai. »

Madame de Staël, s'adressant de nouveau d'elle-même à cette dame, écrit : « Un mot de consolation à un cœur souffrant. Pourquoi ces larmes de femme à sœur ? ces retours vers le passé, quand toutes vos pensées ne devraient aller que vers l'avenir ? Votre cœur souffre, votre âme a besoin de se dilater. Eh bien ! que ces larmes soient un soulagement et non produites par les regrets ! Celle qui vous aime et que vous pleurez est heureuse de son bonheur ! et espérez la rejoindre un jour. Vous ne la voyez pas ; mais pour elle il n'y a pas de séparation, car constamment elle peut être près de vous. »

2. Voudriez-vous nous dire ce que vous pensez actuellement de vos écrits ? - R. Un seul mot vous éclairera. Si je revenais et que je pusse recommencer, j'en changerais les deux tiers et ne garderais que l'autre tiers.

3. Pourriez-vous signaler les choses que vous désapprouvez ? - R. Pas trop d'exigence, car ce qui n'est pas juste, d'autres écrivains le changeront : je fus trop homme pour une femme.

4. Quelle était la cause première du caractère viril que vous avez montré de votre vivant ? - R. Cela dépend de la phase de l'existence où l'on est.

Dans la séance suivante, du 12 octobre, on lui adressa les questions suivantes par l'intermédiaire de M. D…, médium écrivain.

5. L'autre jour, vous êtes venue spontanément parmi nous, par l'inter-médiaire de mademoiselle E… Auriez-vous la bonté de nous dire quel motif a pu

vous engager à nous favoriser de votre présence sans que nous vous ayons appelée ? - R. La sympathie que j'ai pour vous tous ; c'est en même temps l'accomplissement d'un devoir qui m'est imposé dans mon existence actuelle, ou plutôt dans mon existence passagère, puisque je suis appelée à revivre : c'est du reste la destinée de tous les Esprits.

6. Vous est-il plus agréable de venir spontanément ou d'être évoquée ? - R. J'aime mieux être évoquée, parce que c'est une preuve qu'on pense à moi ; mais vous savez aussi qu'il est doux pour l'Esprit délivré de pouvoir converser avec l'Esprit de l'homme : c'est pourquoi vous ne devez pas vous étonner de m'avoir vue venir tout à coup parmi vous.

7. Y a-t-il de l'avantage à évoquer les Esprits plutôt qu'à attendre leur bon plaisir ? - R. En évoquant on a un but ; en les laissant venir, on court grand risque d'avoir des communications imparfaites sous beaucoup de rapports, parce que les mauvais viennent tout aussi bien que les bons.

8. Vous êtes-vous déjà communiquée dans d'autres cercles ? - R. Oui ; mais on m'a souvent fait paraître plus que je ne l'aurais voulu ; c'est-à-dire que l'on a souvent pris mon nom.

9. Auriez-vous la bonté de venir quelquefois parmi nous nous dicter quelques-unes de vos belles pensées, que nous serons heureux de reproduire pour l'instruction générale ? - R. Bien volontiers : je vais avec plaisir parmi ceux qui travaillent sérieusement pour s'instruire : mon arrivée de l'autre jour en est la preuve.

Médium peintre.

(Extrait du *Spiritualiste* de la Nouvelle-Orléans.)

Tout le monde ne pouvant être convaincu par le même genre de manifestations spirituelles, il a dû se développer des médiums de bien des sortes. Il y en a, aux Etats-Unis, qui font des portraits de personnes mortes depuis longtemps, et qu'ils n'ont jamais connues ; et comme la ressemblance est constatée ensuite, les gens sensés qui sont témoins de ces faits ne manquent guère de se convertir. Le plus remarquable de ces médiums est peut-être M. Rogers, que nous avons déjà cité (vol. I, p. 239), et qui habitait alors Columbus, où il exerçait sa profession de tailleur ; nous aurions pu ajouter qu'il n'a pas eu d'autre éducation que celle de son état.

Aux hommes instruits qui ont dit ou répété, à propos de la théorie spiritualiste : « Le recours aux Esprits n'est qu'une hypothèse ; un examen

attentif prouve qu'elle n'est ni la plus rationnelle ni la plus vraisemblable, » à ceux-là surtout nous offrons la traduction ci-après, que nous abrégeons, d'un article écrit le 27 juillet dernier, par M. Lafayette R. Gridley, d'Attica (Indiana), aux éditeurs du *Spiritual Age*, qui l'ont publié en entier dans leur feuille du 14 août.

Au mois de mai dernier, M. E. Rogers, de Cardington (Ohio), qui, comme vous savez, est médium peintre et fait des portraits de personnes qui ne sont plus de ce monde, vint passer quelques jours chez moi. Pendant ce court séjour, il fut *entransé* par un artiste invisible qui se donna pour Benjamin West, et il peignit quelques beaux portraits, de grandeur naturelle, ainsi que d'autres moins satisfaisants.

Voici quelques particularités relatives à deux de ces portraits. Ils ont été peints par ledit E. Rogers, dans une chambre obscure, chez moi, dans le court intervalle d'une heure et trente minutes, dont une demi-heure environ se passa sans que le médium fût influencé, et j'en profitai pour examiner son travail, qui n'était pas encore achevé. Rogers fut entransé de nouveau, et il termina ces portraits. Alors, et sans aucune indication quant aux sujets ainsi représentés, l'un des portraits fut de suite reconnu comme étant celui de mon grand-père, Elisha Gridley ; ma femme, ma sœur, madame Chaney, et ensuite mon père et ma mère, tous furent unanimes à trouver la ressemblance bonne : c'est un *fac-similé* du vieillard, avec toutes les particularités de sa chevelure, de son col de chemise, etc. Quant à l'autre portrait, aucun de nous ne le reconnaissant, je le suspendis dans mon magasin, à la vue des passants, et il y resta une semaine sans être reconnu de personne. Nous nous attendions à ce que quelqu'un nous aurait dit qu'il représentait un ancien habitant d'Attica. Je perdais l'espoir d'apprendre qui on avait voulu peindre, lorsqu'un soir, ayant formé un cercle spiritualiste chez moi, un Esprit se manifesta et me fit la communication que voici :

« Mon nom est Horace Gridley. Il y a plus de cinq ans que j'ai laissé ma dépouille. J'ai demeuré plusieurs années à Natchez (Mississippi), où j'ai occupé la place de shérif. Mon unique enfant demeure là. Je suis cousin de votre père. Vous pouvez avoir d'autres renseignements sur mon compte en vous adressant à votre oncle, M. Gridley, de Brownsville (Tennessee). Le portrait que vous avez dans votre magasin est le mien, à l'époque où je vivais sur terre, peu de temps avant de passer à cette autre existence, plus élevée, plus heureuse et meilleure ; il me ressemble, *autant du moins que j'ai pu reprendre ma physionomie d'alors,* car cela est indispensable lorsqu'on nous peint, et nous le faisons le mieux que nous pouvons nous en souvenir et suivant que les conditions du moment le permettent. Le por-

trait en question n'est pas fini comme je l'aurais souhaité ; il y a quelques légères imperfections que M. West dit provenir des conditions dans lesquelles se trouvait le médium. Cependant, envoyez ce portrait à Natchez, pour qu'on l'examine ; je crois qu'on le reconnaîtra. »

Les faits mentionnés dans cette communication étaient parfaitement ignorés de moi, aussi bien que de tous les habitants de notre endroit. Une fois cependant, il y a plusieurs années, j'avais entendu dire que mon père avait eu un parent quelque part dans cette partie de la vallée du Mississippi ; mais aucun de nous ne savait le nom de ce parent, ni l'endroit où il avait vécu, ni même s'il était mort, et ce ne fut que plusieurs jours ensuite que j'appris de mon père (qui habitait Delphi, à quarante milles d'ici) quel avait été le lieu de résidence de son cousin, dont il n'avait presque pas entendu parler depuis soixante ans. Nous n'avions point songé à demander des portraits de famille ; j'avais simplement posé devant le médium une note écrite contenant les noms d'une vingtaine d'anciens habitants d'Attica, partis de ce monde, et nous désirions obtenir le portrait de quelqu'un d'entre eux. Je pense donc que tous les gens raisonnables admettront que le portrait ni la communication d'Horace Gridley n'ont pu résulter d'une transmission de pensée de nous au médium ; il est d'ailleurs certain que M. Rogers n'a jamais connu aucun des deux hommes dont il a fait les portraits, et très probablement il n'en avait jamais entendu parler, car il est Anglais de naissance ; il vint en Amérique, il y a dix ans, et il n'est jamais allé plus sud que Cincinnati, tandis qu'Horace Gridley, à ce que j'apprends, ne vint jamais plus nord que Memphis (Tenn), dans les dernières trente ou trente-cinq années de sa vie terrestre. J'ignore s'il visita jamais l'Angleterre ; mais ce n'aurait pu être qu'avant la naissance de Rogers, car celui-ci n'a pas plus de vingt-huit à trente ans. Quant à mon grand-père, mort depuis environ dix-neuf ans, il n'était jamais sorti des Etats-Unis, et son portrait n'avait jamais été fait d'aucune manière.

Dès que j'eus reçu la communication que j'ai transcrite plus haut, j'écrivis à M. Gridley, de Brownsville, et sa réponse vint corroborer ce que nous avait appris la communication de l'Esprit ; j'y trouvai en outre le nom de l'unique enfant d'Horace Gridley, qui est madame L. M. Patterson, habitant encore Natchez, où son père demeura longtemps, et qui mourut, à ce que pense mon oncle, il y a environ six ans, à Houston (Texas).

J'écrivis alors à Mme Patterson, ma cousine nouvellement découverte, et lui envoyai une copie daguerréotypée du portrait que l'on nous disait être celui de son père. Dans ma lettre à mon oncle, de Brownsville, je n'avais rien dit de l'objet principal de mes recherches, et je n'en dis rien non plus

à Mme Patterson ; ni pourquoi j'envoyais ce portrait, ni comment je l'avais eu, ni quelle était la personne qu'il représentait ; je demandai simplement à ma cousine si elle y reconnaissait quelqu'un. Elle me répondit qu'elle ne pouvait certainement pas dire de qui était ce portrait, mais elle m'assurait qu'il *ressemblait à son père à l'époque de sa mort*. Je lui écrivis ensuite que nous l'avions pris aussi pour le portrait de son père, mais sans lui dire comment je l'avais eu. La réplique de ma cousine portait, en substance, que dans l'ambrotype que je lui avais envoyé, ils avaient tous reconnu son père, avant que je lui eusse dit que c'est lui qu'il représente. Ma cousine témoigna beaucoup de surprise de ce que j'avais un portrait de son père, lorsqu'elle même n'en avait jamais eu, et de ce que son père ne lui eût jamais dit qu'il eût fait faire son portrait pour n'importe qui. Elle n'avait pas cru qu'il en existât aucun. Elle se montra bien satisfaite de mon envoi, surtout à cause de ses enfants, qui ont beaucoup de vénération pour la mémoire de son père.

Alors je lui envoyai le portrait original, en l'autorisant à le garder, s'il lui plaisait ; mais je ne lui dis pas encore comment je l'avais eu. Les principaux passages de ce qu'elle m'écrivit en retour, sont les suivants :

« J'ai reçu votre lettre, ainsi que le portrait de mon père, que vous me permettez de garder, s'il est assez ressemblant. Il l'est certainement beaucoup ; et comme je n'ai jamais eu d'autre portrait de lui, je le garde, puisque vous y consentez ; je l'accepte avec beaucoup de reconnaissance, quoiqu'il me semble que mon père fût mieux que cela, quand il se trouvait en bonne santé. »

Avant la réception des deux dernières lettres de madame Patterson, le hasard voulut que M. Hedges, aujourd'hui de Delphi, mais autrefois de Natchez, et M. Ewing, venu récemment de Vicksburg (Mississippi), vissent le portrait en question et le reconnussent pour celui d'Horace Gridley avec qui tous les deux avaient eu des relations.

Je trouve que ces faits ont trop de signification pour être passés sous silence, et j'ai cru devoir vous les communiquer pour être publiés. Je vous assure qu'en écrivant cet article j'ai bien pris garde que tout y soit correct.

Remarque. Nous connaissons déjà les médiums dessinateurs ; outre les remarquables dessins dont nous avons donné un spécimen, mais qui nous retracent des choses dont nous ne pouvons vérifier l'exactitude, nous avons vu exécuter sous nos yeux, par des médiums tout à fait étrangers à cet art, des croquis très reconnaissables de personnes mortes qu'ils n'avaient jamais connues ; mais de là à un portrait peint dans les règles, il y a de la distance. Cette faculté se rattache à un phénomène fort curieux dont nous sommes témoin en ce moment, et dont nous parlerons prochainement.

Indépendance somnambulique.

Beaucoup de personnes, qui acceptent parfaitement aujourd'hui le magnétisme, ont longtemps contesté la lucidité somnambulique ; c'est qu'en effet cette faculté est venue dérouter toutes les notions que nous avions sur la perception des choses du monde extérieur, et pourtant, depuis longtemps on avait l'exemple des somnambules naturels, qui jouissent de facultés analogues et que, par un contraste bizarre, on n'avait jamais cherché à approfondir. Aujourd'hui, la clairvoyance somnambulique est un fait acquis, et, s'il est encore contesté par quelques personnes, c'est que les idées nouvelles sont longues à prendre racine, surtout quand il faut renoncer à celles que l'on a longtemps caressées ; c'est aussi que beaucoup de gens ont cru, comme on le fait encore pour les manifestations spirites, que le somnambulisme pouvait être expérimenté comme une machine, sans tenir compte des conditions spéciales du phénomène ; c'est pourquoi n'ayant pas obtenu à leur gré, et à point nommé, des résultats toujours satisfaisants, ils en ont conclu à la négative. Des phénomènes aussi délicats exigent une observation longue, assidue et persévérante, afin d'en saisir les nuances souvent fugitives. C'est également par suite d'une observation incomplète des faits que certaines personnes, tout en admettant la clairvoyance des somnambules, contestent leur indépendance ; selon eux leur vue ne s'étend pas au-delà de la pensée de celui qui les interroge ; quelques-uns même prétendent qu'il n'y a pas vue, mais simplement intuition et transmission de pensée, et ils citent des exemples à l'appui. Nul doute que le somnambule voyant la pensée, peut quelquefois la traduire et en être l'écho ; nous ne contestons même pas qu'elle ne puisse en certains cas l'influencer : n'y aurait-il que cela dans le phénomène, ne serait-ce pas déjà un fait bien curieux et bien digne d'observation ? La question n'est donc pas de savoir si le somnambule est ou peut être influencé par une pensée étrangère, cela n'est pas douteux, mais bien de savoir s'il est toujours influencé : ceci est un résultat d'expérience. Si le somnambule ne dit jamais que ce que vous savez, il est incontestable que c'est votre pensée qu'il traduit ; mais si, dans certains cas, il dit ce que vous ne savez pas, s'il contredit votre opinion, votre manière de voir, il est évident qu'il est indépendant et ne suit que sa propre impulsion. Un seul fait de ce genre bien caractérisé suffirait pour prouver que la sujétion du somnambule à la pensée d'autrui n'est pas une chose absolue ; or il y en a des milliers ; parmi ceux qui sont à notre connaissance personnelle, nous citerons les deux suivants :

M. Marillon, demeurant à Bercy, rue de Charenton, n° 43, avait disparu

le 13 janvier dernier. Toutes les recherches pour découvrir ses traces avaient été infructueuses, aucune des personnes chez lesquelles il avait l'habitude d'aller ne l'avait vu ; aucune affaire ne pouvait motiver une absence prolongée ; d'un autre côté, son caractère, sa position, son état mental, écartaient toute idée de suicide. On en était réduit à penser qu'il avait péri victime d'un crime ou d'un accident ; mais, dans cette dernière hypothèse, il aurait pu être facilement reconnu et ramené à son domicile, ou, tout au moins, porté à la Morgue. Toutes les probabilités étaient donc pour le crime ; c'est à cette pensée que l'on s'arrêta, d'autant mieux qu'on le croyait sorti pour aller faire un payement ; mais où et comment le crime avait-il été commis ? c'est ce que l'on ignorait. Sa fille eut alors recours à une somnambule, Mme Roger, qui en maintes autres circonstances semblables avait donné des preuves d'une lucidité remarquable que nous avons pu constater par nous-même. Mme Roger suivit M. Marillon depuis sa sortie de chez lui, à 3 heures de l'après-midi, jusque vers 7 heures du soir, au moment où il se disposait à rentrer ; elle le vit descendre ait bord de la Seine pour un motif pressant ; là, dit-elle, il a eu une attaque d'apoplexie, je le vois tomber sur une pierre, se faire une fente au front, puis couler dans l'eau ; ce n'est donc ni un suicide ni un crime ; je vois encore son argent et une clef dans la poche de son paletot. Elle indiqua l'endroit de l'accident ; mais, ajouta-t-elle, ce n'est pas là qu'il est maintenant, il a été facilement entraîné par le courant ; on le trouvera à tel endroit. C'est en effet ce qui eut lieu ; il avait la blessure au front indiquée ; la clef et l'argent étaient dans sa poche, et la position de ses vêtements indiquait suffisamment que la somnambule ne s'était pas trompée sur le motif qui l'avait conduit au bord de la rivière. Nous demandons où, dans tous ces détails, on peut voir la transmission d'une pensée quelconque. Voici un autre fait où l'indépendance somnambulique n'est pas moins évidente.

M. et Mme Belhomme, cultivateurs à Rueil, rue Saint-Denis, n° 19, avaient en réserve une somme d'environ 8 à 900 francs. Pour plus de sûreté, Mme Belhomme la plaça dans une armoire dont une partie était consacrée au vieux linge, l'autre au linge neuf, c'est dans cette dernière que l'argent fut placé ; à ce moment quelqu'un entra et Mme Belhomme se hâta de refermer l'armoire. A quelque temps de là, ayant eu besoin d'argent, elle se persuada l'avoir mis dans le vieux linge, parce que telle avait été son intention, dans l'idée que le vieux tenterait moins les voleurs ; mais, dans sa précipitation, à l'arrivée du visiteur, elle l'avait mis dans l'autre case. Elle était tellement convaincue de l'avoir placé dans le vieux linge, que l'idée de le chercher ailleurs ne lui vint même pas ; trouvant la place vide, et se rappelant la visite, elle crut avoir été remarquée et volée, et, dans cette

persuasion, ses soupçons se portaient naturellement sur le visiteur.

Mme Belhomme se trouvait connaître Mlle Marillon, dont nous avons parlé plus haut, et lui conta sa mésaventure. Celle-ci lui ayant appris par quel moyen son père avait été retrouvé, l'engagea à s'adresser à la même somnambule, avant de faire aucune démarche. M. et Mme Belhomme se rendirent donc chez Mme Roger, bien convaincus d'avoir été volés, et dans l'espoir qu'on allait leur indiquer le voleur qui, dans leur opinion, ne pouvait être que le visiteur. Telle était donc leur pensée exclusive ; or la somnambule, après une description minutieuse de la localité, leur dit : « Vous n'êtes pas volés ; votre argent est intact dans votre armoire, seulement vous avez cru le mettre dans le vieux linge, tandis que vous l'avez mis dans le neuf ; retournez chez vous et vous l'y trouverez. » C'est en effet ce qui eut lieu.

Notre but, en rapportant ces deux faits, et nous pourrions en citer bien d'autres tout aussi concluants, a été de prouver que la clairvoyance somnambulique n'est pas toujours le reflet d'une pensée étrangère ; que le somnambule peut ainsi avoir une lucidité propre, tout à fait indépendante. Il en ressort des conséquences d'une haute gravité au point de vue psychologique ; nous y trouvons la clef de plus d'un problème que nous examinerons ultérieurement en traitant des rapports qui existent entre le somnambulisme et le Spiritisme, rapports qui jettent un jour tout nouveau sur la question.

Une nuit oubliée ou la sorcière Manouza.

Mille deuxième nuit des Contes arabes,
Dictée par l'Esprit de Frédéric Soulié.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Dans le courant de l'année 1856, les expériences de manifestations spirites que l'on faisait chez M. B…, rue Lamartine, y attiraient une société nombreuse et choisie. Les Esprits qui se communiquaient dans ce cercle étaient plus ou moins sérieux ; quelques-uns y ont dit des choses admirables de sagesse, d'une profondeur remarquable, ce dont on peut juger par le *Livre des Esprits*, qui y fut commencé et fait en très grande partie. D'autres étaient moins graves ; leur humeur joviale se prêtait volontiers à la plaisanterie, mais à une plaisanterie de bonne compagnie et qui jamais ne s'est écartée des convenances. De ce nombre était Frédéric Soulié, qui est venu de lui-même et sans y être convié, mais dont les visites inattendues étaient toujours pour la société un passe-temps agréable. Sa conversation

était spirituelle, fine, mordante, pleine d'à-propos, et n'a jamais démenti l'auteur des *Mémoires du diable* ; du reste, il ne s'est jamais flatté, et quand on lui adressait quelques questions un peu ardues de philosophie, il avouait franchement son insuffisance pour les résoudre, disant qu'il était encore trop attaché à la matière, et qu'il préférait le gai au sérieux.

Le médium qui lui servait d'interprète était Mlle Caroline B..., l'une des filles du maître de la maison, médium du genre exclusivement passif, n'ayant jamais la moindre conscience de ce qu'elle écrivait, et pouvant rire et causer à droite et à gauche, ce qu'elle faisait volontiers, pendant que sa main marchait. Le moyen mécanique employé a été pendant fort longtemps la *corbeille-toupie* décrite dans notre *Livre des Médiums*. Plus tard le médium s'est servi de la psychographie directe.

On demandera sans doute quelle preuve nous avions que l'Esprit qui se communiquait était celui de Frédéric Soulié plutôt que de tout autre. Ce n'est point ici le cas de traiter la question de l'identité des Esprits ; nous dirons seulement que celle de Soulié s'est révélée par ces mille circonstances de détail qui ne peuvent échapper à une observation attentive ; souvent un mot, une saillie, un fait personnel rapporté, venaient nous confirmer que c'était bien lui ; il a plusieurs fois donné sa signature, qui a été confrontée avec des originaux. Un jour on le pria de donner son portrait, et le médium, qui ne sait pas dessiner, qui ne l'a jamais vu, a tracé une esquisse d'une ressemblance frappante.

Personne, dans la réunion, n'avait eu des relations avec lui de son vivant ; pourquoi donc y venait-il sans y être appelé ? C'est qu'il s'était attaché à l'un des assistants sans jamais avoir voulu en dire le motif ; il ne venait que quand cette personne était présente ; il entrait avec elle et s'en allait avec elle ; de sorte que, quand elle n'y était pas, il n'y venait pas non plus, et, chose bizarre, c'est que quand il était là, il était très difficile, sinon impossible, d'avoir des communications avec d'autres Esprits ; l'Esprit familier de la maison lui-même cédait la place, disant que, par politesse, il devait faire les honneurs de *chez lui*.

Un jour, il annonça qu'il nous donnerait un roman de sa façon, et en effet, quelque temps après, il commença un récit dont le début promettait beaucoup ; le sujet était druidique et la scène se passait dans l'Armorique au temps de la domination romaine ; malheureusement, il paraît qu'il fut effrayé de la tâche qu'il avait entreprise, car, il faut bien le dire, un travail assidu n'était pas son fort, et il avouait qu'il se complaisait plus volontiers dans la paresse. Après quelques pages dictées, il laissa là son roman, mais il annonça qu'il nous en écrirait un autre qui lui donnerait moins de peine : c'est alors qu'il écrivit le conte dont nous commençons la publication. Plus

de trente personnes ont assisté à cette production et peuvent en attester l'origine. Nous ne la donnons point comme une œuvre de haute portée philosophique, mais comme un curieux échantillon d'un travail de longue haleine obtenu des Esprits. On remarquera comme tout est suivi, comme tout s'y enchaîne avec un art admirable. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce récit a été repris à cinq ou six fois différentes, et souvent après des interruptions de deux ou trois semaines ; or, à chaque reprise, le récit se suivait comme s'il eût été écrit tout d'un trait, sans ratures, sans renvois et sans qu'on eût besoin de rappeler ce qui avait précédé. Nous le donnons tel qu'il est sorti du crayon du médium, sans avoir rien changé, ni au style, ni aux idées, ni à l'enchaînement des faits. Quelques répétitions de mots et quelques petits péchés d'orthographe avaient été signalés, Soulié nous a personnellement chargé de les rectifier, disant qu'il nous assisterait en cela ; quand tout a été terminé, il a voulu revoir l'ensemble, auquel il n'a fait que quelques rectifications sans importance, et donné l'autorisation de le publier comme on l'entendrait, faisant, dit-il, volontiers l'abandon de ses droits d'auteur. Toutefois, nous n'avons pas cru devoir l'insérer dans notre *Revue* sans le consentement formel de son ami posthume à qui il appartenait de droit, puisque c'est à sa présence et à sa sollicitation que nous étions redevable de cette production d'outre-tombe. Le titre a été donné par l'Esprit de Frédéric Soulié lui-même. A. K.

Une nuit oubliée.

I.

Il y avait, à Bagdad, une femme du temps d'Aladin ; c'est son histoire que je vais te conter :

Dans un des faubourgs de Bagdad demeurait, non loin du palais de la sultane Shéhérazad, une vieille femme nommée Manouza. Cette vieille femme était un sujet de terreur pour toute la ville, car elle était sorcière et des plus effrayantes. Il se passait la nuit, chez elle, des choses si épouvantables que, sitôt le soleil couché, personne ne se serait hasardé à passer devant sa demeure, à moins que ce ne fût un amant à la recherche d'un philtre pour une maîtresse rebelle, ou une femme abandonnée en quête d'un baume pour mettre sur la blessure que son amant lui avait faite en la délaissant.

Un jour donc que le sultan était plus triste que d'habitude, et que la ville était dans une grande désolation, parce qu'il voulait faire périr la sultane favorite, et qu'à son exemple tous les maris étaient infidèles, un jeune homme quitta une magnifique habitation située à côté du palais de la sultane. Ce jeune homme portait une tunique et un turban de couleur sombre ;

mais sous ces simples habits il avait un grand air de distinction. Il cherchait à se cacher le long des maisons comme un voleur ou un amant craignant d'être surpris. Il dirigeait ses pas du côté de Manouza la sorcière. Une vive anxiété était peinte sur ses traits, qui décelaient la préoccupation dont il était agité. Il traversait les rues, les places avec rapidité, et pourtant avec une grande précaution.

Arrivé près de la porte, il hésite quelques minutes, puis se décide à frapper. Pendant un quart d'heure il eut de mortelles angoisses, car il entendit des bruits que nulle oreille humaine n'avait encore entendus ; une meute de chiens hurlant avec férocité, des cris lamentables, des chants d'hommes et de femmes, comme à la fin d'une orgie, et, pour éclairer tout ce tumulte, des lumières courant du haut en bas de la maison, des feux follets de toutes les couleurs ; puis, comme par enchantement, tout cessa : les lumières s'éteignirent et la porte s'ouvrit.

II.

Le visiteur resta un instant interdit, ne sachant s'il devait entrer dans le couloir sombre qui s'offrait à sa vue. Enfin, s'armant de courage, il y pénétra hardiment. Après avoir marché à tâtons l'espace de trente pas, il se trouva en face d'une porte donnant dans une salle éclairée seulement par une lampe de cuivre à trois becs, suspendue au milieu du plafond.

La maison qui, d'après le bruit qu'il avait entendu de la rue, semblait devoir être très habitée, avait maintenant l'air désert ; cette salle qui était immense, et devait par sa construction être la base de l'édifice, était vide, si l'on en excepte les animaux empaillés de toutes sortes dont elle était garnie.

Au milieu de cette salle était une petite table couverte de grimoires, et devant cette table, dans un grand fauteuil, était assise une petite vieille, haute à peine de deux coudées, et tellement emmitouflée de châles et de turbans, qu'il était impossible de voir ses traits. A l'approche de l'étranger, elle releva la tête et montra à ses yeux le plus effroyable visage qu'il se peut imaginer.

« Te voilà, seigneur Noureddin, dit-elle en fixant ses yeux d'hyène sur le jeune homme qui entrait ; approche ! Voilà plusieurs jours que mon crocodile aux yeux de rubis m'a annoncé ta visite. Dis si c'est un philtre qu'il te faut ; dis si c'est une fortune. Mais, que dis-je, une fortune ! la tienne ne fait-elle pas envie au sultan lui-même ? N'es-tu pas le plus riche comme tu es le plus beau ? C'est probablement un philtre que tu viens chercher. Quelle est donc la femme qui ose t'être cruelle ? Enfin je ne dois rien dire ;

je ne sais rien, je suis prête à écouter tes peines et à te donner les remèdes nécessaires, si toutefois ma science a le pouvoir de t'être utile. Mais que fais-tu donc là à me regarder ainsi sans avancer ? Aurais-tu peur ? Je t'effraye peut-être ? Telle que tu me vois, j'étais belle autrefois ; plus belle que toutes les femmes existantes aujourd'hui dans Bagdad ; ce sont les chagrins qui m'ont rendue si laide. Mais que te font mes souffrances ? Approche ; je t'écoute ; seulement je ne puis te donner que dix minutes, ainsi dépêche-toi. »

Noureddin n'était pas très rassuré ; cependant, ne voulant pas montrer aux yeux d'une vieille femme le trouble qui l'agitait, il s'avança et lui dit : Femme, je viens pour une chose grave ; de ta réponse dépend le sort de ma vie ; tu vas décider de mon bonheur ou de ma mort. Voici ce dont il s'agit :

« Le sultan veut faire mourir Nazara ; je l'aime ; je vais te conter d'où vient cet amour, et je viens te demander d'apporter un remède, non à ma douleur, mais à sa malheureuse position, car je ne veux pas qu'elle meure. Tu sais que mon palais est voisin de celui du sultan ; nos jardins se touchent. Il y a environ six lunes qu'un soir, me promenant dans ces jardins, j'entendis une charmante musique accompagnant la plus délicieuse voix de femme qui se soit jamais entendue. Voulant savoir d'où cela provenait, je m'approchai des jardins voisins, et je reconnus que c'était d'un cabinet de verdure habité par la sultane favorite. Je restai plusieurs jours absorbé par ces sons mélodieux ; nuit et jour je rêvais à la belle inconnue dont la voix m'avait séduit ; car il faut te dire que, dans ma pensée, elle ne pouvait être que belle. Je me promenais chaque soir dans les mêmes allées où j'avais entendu cette ravissante harmonie ; pendant cinq jours ce fut en vain ; enfin le sixième jour la musique se fit entendre de nouveau ; alors n'y pouvant plus tenir, je m'approchai du mur et je vis qu'il fallait peu d'efforts pour l'escalader.

« Après quelques moments d'hésitation, je pris un grand parti : je passai de chez moi dans le jardin voisin ; là, je vis, non une femme, mais une houri, la houri favorite de Mahomet, une merveille enfin ! A ma vue elle s'effaroucha bien un peu, mais, me jetant à ses pieds, je la conjurai de n'avoir aucune crainte et de m'écouter ; je lui dis que son chant m'avait attiré et l'assurai qu'elle ne trouverait dans mes actions que le plus profond respect ; elle eut la bonté de m'entendre.

« La première soirée se passa à parler de musique. Je chantais aussi, je lui offris de l'accompagner ; elle y consentit, et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain à la même heure. A cette heure elle était plus tranquille ; le sultan était à son conseil, et la surveillance moins grande. Les

deux ou trois premières nuits se passèrent tout à la musique ; mais la musique est la voix des amants, et dès le quatrième jour nous n'étions plus étrangers l'un à l'autre : nous nous aimions. Qu'elle était belle ! Que son âme était belle aussi ! Nous fîmes maintes fois le projet de nous évader. Hélas ! pourquoi ne l'avons-nous pas exécuté ? Je serais moins malheureux, et elle ne serait pas près de succomber. Cette belle fleur ne serait pas au moment d'être moissonnée par la faux qui va la ravir à la lumière.

(*La suite au prochain numéro*.)

Variétés.

Le général Marceau.

La *Gazette de Cologne* publie l'histoire suivante, qui lui est communiquée par son correspondant de Coblentz, et qui forme actuellement le sujet de toutes les conversations. Le fait est rapporté par la *Patrie* du 10 octobre 1858.

« On sait qu'au-dessous du fort de l'Empereur François, auprès de la route de Cologne, se trouve le monument du général français Marceau, qui tomba à Altenkirchen et fut enseveli à Coblentz, sur le mont Saint-Pierre, où se trouve maintenant la partie principale du fort. Le monument du général, qui est une pyramide tronquée, fut plus tard enlevé lorsqu'on commença les fortifications de Coblentz. Toutefois, sur l'ordre exprès du feu roi Frédéric III, il fut reconstruit à la place où il se trouve actuellement.

« M. de Stramberg, qui dans son *Reinischen antiquarius* donne une biographie très détaillée de Marceau, raconte que des personnes prétendent avoir vu le général, de nuit, à différentes reprises, monté sur un cheval et portant le manteau blanc des chasseurs français. Depuis quelque temps on se disait dans Coblentz que Marceau quittait son tombeau, et que nombre de gens assuraient l'avoir vu. Il y a quelques jours, un soldat, en faction sur le Pétersberg (le mont Saint-Pierre), voit venir à lui un cavalier blanc, monté sur un cheval blanc. Il crie : Qui vive ? N'ayant pas reçu de réponse à trois interpellations, il tire, et tombe évanoui. Une patrouille accourt au coup de feu et trouve la sentinelle sans connaissance. Portée à l'hôpital où elle tomba dangereusement malade, elle put cependant faire le récit de ce qu'elle avait vu. Une autre version dit qu'elle mourut des suites de l'aventure. Voilà l'anecdote telle qu'elle peut être certifiée par toute la ville de Coblentz. »

ALLAN KARDEC.

PARIS. - TYPOGRAPHIE DE COSSON ET COMP., RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Des apparitions.

Le phénomène des apparitions se présente aujourd'hui sous un aspect en quelque sorte nouveau, et qui jette une vive lumière sur les mystères de la vie d'outre-tombe. Avant d'aborder les faits étranges que nous allons rapporter, nous croyons devoir revenir sur l'explication qui en a été donnée, et la compléter.

Il ne faut point perdre de vue que, pendant la vie, l'Esprit est uni au corps par une substance semi-matérielle qui constitue une première enveloppe que nous avons désignée sous le nom de périsprit. L'Esprit a donc deux enveloppes : l'une grossière, lourde et *destructible* : c'est le corps ; l'autre éthérée, vaporeuse et indestructible : c'est le périsprit. La mort n'est que la destruction de l'enveloppe grossière, c'est l'habit de dessus usé que l'on quitte ; l'enveloppe semi-matérielle persiste, et constitue, pour ainsi dire, un nouveau corps pour l'Esprit. Cette matière éthérée n'est point l'âme, remarquons-le bien, ce n'est que la première enveloppe de l'âme. La nature intime de cette substance ne nous est pas encore parfaitement connue, mais l'observation nous a mis sur la voie de quelques-unes de ses propriétés. Nous savons qu'elle joue un rôle capital dans tous les phénomènes spirites ; après la mort c'est l'agent intermédiaire entre l'Esprit et la matière, comme le corps pendant la vie. Par là s'expliquent une foule de problèmes jusqu'alors insolubles. On verra dans un article subséquent le rôle qu'il joue dans les sensations de l'Esprit. Aussi la découverte, si l'on peut s'exprimer ainsi, du périsprit, a-t-elle fait faire un pas immense à la science spirite ; elle l'a fait entrer dans une voie toute nouvelle. Mais ce périsprit, direz-vous, n'est-il pas une création fantastique de l'imagination ? n'est-ce pas une de ces suppositions comme on en fait souvent dans la science pour expliquer certains effets ? Non, ce n'est pas une œuvre d'imagination, parce que ce sont les Esprits eux-mêmes qui l'ont révélé ; ce n'est pas une idée fantastique, parce qu'il peut être constaté par les sens, parce qu'on peut

le voir et *le toucher*. La chose existe, le mot seul est de nous. Il faut bien des mots nouveaux pour exprimer les choses nouvelles. Les Esprits eux-mêmes l'ont adopté dans les communications que nous avons avec eux.

Par sa nature et dans son état normal le périsprit est indivisible pour nous, mais il peut subir des modifications qui le rendent perceptible à la vue, soit par une sorte de condensation, soit par un changement dans la disposition moléculaire : c'est alors qu'il nous apparaît sous une forme vaporeuse. La condensation (il ne faudrait pas prendre ce mot à la lettre, nous ne l'employons que faute d'autre), la condensation, disons-nous, peut être telle que le périsprit acquière les propriétés d'un corps solide et tangible ; mais il peut instantanément reprendre son état éthéré et invisible. Nous pouvons nous rendre compte de cet effet par celui de la vapeur, qui peut passer de l'invisibilité à l'état brumeux, puis liquide, puis solide, et *vice versa*. Ces différents états du périsprit sont le produit de la volonté de l'Esprit, et non d'une cause physique extérieure. Quand il nous apparaît, c'est qu'il donne à son périsprit la propriété nécessaire pour le rendre visible, et cette propriété, il peut l'étendre, la restreindre, la faire cesser à son gré.

Une autre propriété de la substance du périsprit est celle de la pénétrabilité. Aucune matière ne lui fait obstacle : il les traverse toutes, comme la lumière traverse les corps transparents.

Le périsprit séparé du corps affecte une forme déterminée et limitée, et cette forme normale est celle du corps humain, mais elle n'est pas constante ; l'Esprit peut lui donner à sa volonté les apparences les plus variées, voire même celle d'un animal ou d'une flamme. On le conçoit du reste très facilement. Ne voit-on pas des hommes donner à leur figure les expressions les plus diverses, imiter à s'y méprendre la voix, la figure d'autres personnes, paraître bossus, boiteux, etc. ? Qui reconnaîtrait à la ville certains acteurs que l'on n'aurait vus que grimés sur la scène ? Si donc l'homme peut ainsi donner à son corps matériel et rigide des apparences si contraires, à plus forte raison l'Esprit peut-il le faire avec une enveloppe éminemment souple, flexible et qui peut se prêter à tous les caprices de la volonté.

Les Esprits nous apparaissent donc généralement sous une forme humaine ; dans leur état normal, cette forme n'a rien de bien caractéristique, rien qui les distingue les uns des autres d'une manière très tranchée ; chez les bons Esprits, elle est ordinairement belle et régulière : de longs cheveux flottent sur leurs épaules, des draperies enveloppent le corps. Mais s'ils veulent se faire reconnaître, ils prennent exactement tous les traits sous lesquels on les a connus, et jusqu'à l'apparence des vêtements si cela est nécessaire. Ainsi Ésope, par exemple, comme Esprit n'est pas difforme ; mais si on l'évoque, en tant qu'Ésope, aurait-il eu plusieurs existences

depuis, il apparaîtra laid et bossu, avec le costume traditionnel. Le costume est peut-être ce qui étonne le plus, mais si l'on considère qu'il fait partie intégrante de l'enveloppe semi-matérielle, on conçoit que l'Esprit peut donner à cette enveloppe l'apparence de tel ou tel vêtement, comme celle de telle ou telle figure.

Les Esprits peuvent apparaître soit en rêve, soit à l'état de veille : Les apparitions à l'état de veille ne sont ni rares ni nouvelles ; il y en a eu de tous temps ; l'histoire en rapporte un grand nombre ; mais sans remonter si haut, de nos jours elles sont très fréquentes, et beaucoup de personnes en ont eu qu'elles ont prises au premier abord pour ce qu'on est convenu d'appeler des hallucinations. Elles sont fréquentes surtout dans les cas de mort de personnes absentes qui viennent visiter leurs parents ou amis. Souvent elles n'ont pas de but déterminé, mais on peut dire qu'en général, les Esprits qui nous apparaissent ainsi sont des êtres attirés vers nous par la sympathie. Nous connaissons une jeune dame qui voyait très souvent chez elle, dans sa chambre, avec ou sans lumière, des hommes qui y pénétraient et s'en allaient malgré les portes fermées. Elle en était très effrayée, et cela l'avait rendue d'une pusillanimité qu'on trouvait ridicule. Un jour elle vit distinctement son frère qui est en Californie et qui n'est point mort du tout ; preuve que l'Esprit des vivants peut aussi franchir les distances et apparaître dans un endroit tandis que le corps est ailleurs. Depuis que cette dame est initiée au spiritisme, elle n'a plus peur, parce qu'elle se rend compte de ses visions, et qu'elle sait que les Esprits qui viennent la visiter ne peuvent lui faire de mal. Lorsque son frère lui est apparu, il est probable qu'il était endormi ; si elle s'était expliqué sa présence, elle aurait pu lier conversation avec lui, et ce dernier, à son réveil, aurait pu en conserver un vague souvenir. Il est probable, en outre, qu'à ce moment il rêvait qu'il était près de sa sœur.

Nous avons dit que le périsprit peut acquérir la tangibilité ; nous en avons parlé à propos des manifestations produites par M. Home. On sait qu'il a plusieurs fois fait apparaître des mains que l'on pouvait palper comme des mains vivantes, et qui tout à coup s'évanouissaient comme une ombre ; mais on n'avait pas encore vu de corps entier sous cette forme tangible ; ce n'est pourtant point une chose impossible. Dans une famille de la connaissance intime d'un de nos abonnés, un Esprit s'est attaché à la fille de la maison, enfant de 10 à 11 ans, sous la forme d'un joli petit garçon du même âge. Il est visible pour elle comme une personne ordinaire, et se rend à volonté visible ou invisible à d'autres personnes ; il lui rend toutes sortes de bons offices, lui apporte des jouets, des bonbons, fait le service de la maison, va acheter ce dont on a besoin,

et qui plus est le paie. Ceci n'est point une légende de la mystique Allemagne, ce n'est point une histoire du moyen-âge, c'est un fait actuel, qui se passe au moment où nous écrivons, dans une ville de France, et dans une famille très honorable. Nous avons été à même de faire sur ce fait des études pleines d'intérêt et qui nous ont fourni les révélations les plus étranges et les plus inattendues. Nous en entretiendrons nos lecteurs d'une manière plus complète dans un article spécial que nous publierons prochainement.

M. Adrien, médium voyant.

Toute personne pouvant voir les Esprits sans secours étranger, est par cela même médium voyant ; mais en général les apparitions sont fortuites, accidentelles. Nous ne connaissions encore personne apte à les voir d'une manière permanente, et à volonté. C'est de cette remarquable faculté dont est doué M. Adrien, l'un des membres de la Société parisienne des Etudes spirites. Il est à la fois médium voyant, écrivain, auditif et sensitif. Comme médium écrivain il écrit sous la dictée des Esprits, mais rarement d'une manière mécanique comme les médiums purement passifs ; c'est-à-dire que, quoiqu'il écrive des choses étrangères à sa pensée, il a la conscience de ce qu'il écrit. Comme médium auditif il entend les voix occultes qui lui parlent. Nous avons dans la Société deux autres médiums qui jouissent de cette dernière faculté à un très haut degré. Ils sont en même temps très bons médiums écrivains. Enfin, comme médium sensitif, il ressent les attouchements des Esprits, et la pression qu'ils exercent sur lui ; il en ressent même des commotions électriques très violentes qui se communiquent aux personnes présentes. Lorsqu'il magnétise quelqu'un, il peut à volonté, lorsque cela est nécessaire à la santé, produire sur lui les secousses de la pile voltaïque.

Une nouvelle faculté vient de se révéler en lui, c'est la double vue ; sans être somnambule, et quoiqu'il soit parfaitement éveillé, il voit à volonté, à une distance illimitée, même au-delà des mers ce qui se passe dans une localité ; il voit les personnes et ce qu'elles font ; il décrit les lieux et les faits avec une précision dont l'exactitude a été vérifiée. Hâtons-nous de dire que M. Adrien n'est point un de ces hommes faibles et crédules qui se laissent aller à leur imagination ; c'est au contraire un homme d'un carac-tère très froid, très calme, et qui voit tout cela avec le sang-froid le plus absolu, nous ne disons pas avec indifférence, loin de là, car il prend ses facultés au sérieux, et les considère comme un don de la Providence qui lui a été accordé pour le bien, aussi ne s'en sert-il que pour les choses utiles, et *jamais* pour satisfaire une vaine curiosité. C'est un jeune homme d'une

famille distinguée, très honorable, d'un caractère doux et bienveillant, et dont l'éducation soignée se révèle dans son langage et dans toutes ses manières. Comme marin et comme militaire, il a parcouru une partie de l'Afrique, de l'Inde et de nos colonies.

De toutes ses facultés comme médium, la plus remarquable, et à notre avis la plus précieuse, c'est celle de médium voyant. Les Esprits lui apparaissent sous la forme que nous avons décrite dans notre précédent article sur les apparitions ; il les voit avec une précision dont on peut juger par les portraits que nous donnons ci-après de la veuve du Malabar et de la Belle Cordière de Lyon. Mais, dira-t-on, qu'est-ce qui prouve qu'il voit bien et qu'il n'est pas le jouet d'une illusion ? Ce qui le prouve, c'est que lorsqu'une personne qu'il ne connaît pas, évoquant par son intermédiaire un parent, un ami qu'il n'a jamais vu, il en fait un portrait saisissant de ressemblance et que nous avons été à même de constater ; il n'y a donc pour nous aucun doute sur cette faculté dont il jouit à l'état de veille, et non comme somnambule.

Ce qu'il y a de plus remarquable encore, peut-être, c'est qu'il ne voit pas seulement les Esprits que l'on évoque ; il voit en même temps tous ceux qui sont présents, évoqués ou non ; il les voit entrer, sortir, aller, venir, écouter ce qui se dit, en rire ou le prendre au sérieux, suivant leur caractère ; chez les uns il y a de la gravité, chez d'autres un air moqueur et sardonique ; quelques fois l'un d'eux s'avance vers l'un des assaillants, et lui met la main sur l'épaule ou se place à ses côtés, quelques-uns se tiennent à l'écart ; en un mot, dans toute réunion, il y a toujours une assemblée occulte composée des Esprits attirés par leur sympathie pour les personnes, et pour les choses dont on s'occupe. Dans les rues il en voit une foule, car outre les Esprits familiers qui accompagnent leurs protégés, il y a là, comme parmi nous, la masse des indifférents et des flâneurs. Chez lui, nous dit-il, il n'est jamais seul, et ne s'ennuie jamais ; il a toujours une société avec laquelle il s'entretient.

Sa faculté s'étend non seulement aux Esprits des morts, mais à ceux des vivants ; quand il voit une personne, il peut faire abstraction du corps ; alors l'Esprit lui apparaît comme s'il en était séparé, et il peut converser avec lui. Chez un enfant, par exemple, il peut voir l'Esprit qui est incarné en lui, apprécier sa nature, et savoir ce qu'il était avant son incarnation.

Cette faculté, poussée à ce degré, nous initie mieux que toutes les communications écrites à la nature du monde des Esprits ; elle nous le montre tel qu'il est, et si nous ne le voyons pas par nos yeux, la description qu'il nous en donne nous le fait voir par la pensée ; les Esprits ne sont plus des êtres abstraits, ce sont des êtres réels, qui sont là à nos côtés, qui nous coudoient sans cesse, et comme nous savons maintenant que leur

contact peut être matériel, nous comprenons la cause d'une foule d'impressions que nous ressentons sans nous en rendre compte. Aussi plaçons-nous M. Adrien au nombre des médiums les plus remarquables, et au premier rang de ceux qui ont fourni les éléments les plus précieux pour la connaissance du monde spirite. Nous le plaçons surtout au premier rang par ses qualités personnelles, qui sont celles d'un homme de bien par excellence, et qui le rendent éminemment sympathique aux Esprits de l'ordre le plus élevé, ce qui n'a pas toujours lieu chez les médiums à influences purement physiques. Sans doute il y en a parmi ces derniers qui feront plus de sensation, qui captiveront mieux la curiosité, mais pour l'observateur, pour celui qui veut sonder les mystères de ce monde merveilleux, M. Adrien est l'auxiliaire le plus puissant que nous ayons encore vu. Aussi avons-nous mis sa faculté et sa complaisance à profit pour notre instruction personnelle, soit dans l'intimité, soit dans les séances de la société, soit enfin, dans la visite de divers lieux de réunion. Nous avons été ensemble dans les théâtres, dans les bals, dans les promenades, dans les hôpitaux, dans les cimetières, dans les églises ; nous avons assisté à des enterrements, à des mariages, à des baptêmes, à des sermons : partout nous avons observé la nature des Esprits qui venaient s'y grouper, nous avons lié conversation avec quelques-uns, nous les avons interrogés et nous avons appris beaucoup de choses dont nous ferons profiter nos lecteurs, car notre but est de les faire pénétrer comme nous dans ce monde si nouveau pour nous. Le microscope nous a révélé le monde des infiniment petits que nous ne soupçonnions pas, quoiqu'il fût sous nos doigts, le télescope nous a révélé l'infinité des mondes célestes que nous ne soupçonnions pas davantage ; le spiritisme nous découvre le monde des Esprits qui est partout, à nos côtés comme dans les espaces ; monde réel qui réagit incessamment sur nous.

Un Esprit au convoi de son corps.

Etat de l'âme au moment de la mort.

Les Esprits nous ont toujours dit que la séparation de l'âme et du corps ne se fait pas instantanément ; elle commence quelquefois avant la mort réelle pendant l'agonie ; quand la dernière pulsation s'est fait sentir, le dégagement n'est pas encore complet ; il s'opère plus ou moins lentement selon les circonstances, et jusqu'à son entière délivrance l'âme éprouve un trouble, une confusion qui ne lui permettent pas de se rendre compte de sa situation ; elle est dans l'état d'une personne qui s'éveille et dont les idées

sont confuses. Cet état n'a rien de pénible pour l'homme dont la conscience est pure ; sans trop s'expliquer ce qu'il voit, il est calme et attend sans crainte le réveil complet ; il est au contraire plein d'angoisses et de terreur pour celui qui redoute l'avenir. La durée de ce trouble, disons-nous, est variable ; elle est beaucoup moins longue chez celui qui, pendant sa vie, a déjà élevé ses pensées et purifié son âme ; deux ou trois jours lui suffisent, tandis que chez d'autres il en faut quelquefois huit et plus. Nous avons souvent assisté à ce moment solennel, et toujours nous avons vu la même chose ; ce n'est donc pas une théorie, mais un résultat d'observations, puisque c'est l'Esprit qui parle et qui peint sa propre situation. En voici un exemple d'autant plus caractéristique et d'autant plus intéressant pour l'observateur qu'il ne s'agit plus d'un Esprit invisible écrivant par un médium, mais bien d'un Esprit vu et entendu en présence de son corps, soit dans la chambre mortuaire, soit dans l'église pendant le service funèbre.

M. X… venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie ; quelques heures après sa mort, M. Adrien, un de ses amis, se trouvait dans sa chambre avec la femme du défunt ; il vit distinctement l'Esprit de celui-ci se promener de long en large, regarder alternativement son corps et les personnes présentes, puis s'asseoir dans un fauteuil ; il avait exactement la même apparence que de son vivant ; il était vêtu de même, redingote noire, pantalon noir ; il avait les mains dans ses poches et l'air soucieux.

Pendant ce temps, sa femme cherchait un papier dans le secrétaire, son mari la regarde et dit : Tu as beau chercher, tu ne trouveras rien. Elle ne se doutait nullement de ce qui se passait, car M. X… n'était visible que pour M. Adrien.

Le lendemain, pendant le service funèbre, M. Adrien vit de nouveau l'Esprit de son ami errer à côté du cercueil, mais il n'avait plus le costume de la veille ; il était enveloppé d'une sorte de draperie. La conversation suivante s'engagea entre eux. Remarquons, en passant, que M. Adrien n'est point somnambule ; qu'à ce moment, comme le jour précédent, il était parfaitement éveillé, et que l'Esprit lui apparaissait comme s'il eut été un des assistants au convoi.

- D. Dis-moi un peu, cher Esprit, que ressens-tu maintenant. - R. Du bien et de la souffrance. - D. Je ne comprends pas cela. - R. Je sens que je suis vivant de ma véritable vie, et cependant je vois mon corps ici, dans cette boîte ; je me palpe et ne me sens pas, et cependant je sens que je vis, que j'existe ; je suis donc deux êtres ? Ah ! laissez-moi me tirer de cette nuit, j'ai le cauchemar.

- D. En avez-vous pour longtemps à rester ainsi ? - R. Oh ! non ; Dieu merci, mon ami ; je sens que je me réveillerai bientôt ; ce serait horrible

autrement ; j'ai les idées confuses ; tout est brouillard ; songe *à la grande division* qui vient de se faire... je n'y comprends encore rien.

- D. Quel effet vous fit la mort ? - R. La mort ! je ne suis pas mort, mon enfant, tu te trompes. Je me levais et fus frappé tout d'un coup par un brouillard qui me descendit sur les yeux ; puis, je me réveillai, et juge de mon étonnement, de me voir, de me sentir vivant, et de voir à côté, sur le carreau, mon autre *ego* couché. Mes idées étaient confuses ; j'errais pour me remettre, mais je ne pus ; je vis ma femme venir, me veiller, se lamenter, et je me demandais pourquoi ? Je la consolais, je lui parlais, et elle ne me répondait ni ne me comprenait ; c'est là ce qui me torturait et rendait mon Esprit plus troublé. Toi seul m'as fait du bien, car tu m'as entendu et tu comprends ce que je veux ; tu m'aides à débrouiller mes idées, et tu me fais grand bien ; mais pourquoi les autres ne font-ils pas de même ? Voilà ce qui me torture… Le cerveau est écrasé devant cette douleur… Je m'en vais la voir, peut-être m'entendra-t-elle maintenant… Au revoir, cher ami ; appelle-moi et j'irai te voir… Je te ferai même visite en ami… Je te surprendrai… au revoir.

M. Adrien le vit ensuite aller près de son fils qui pleurait : il se pencha vers lui, resta un moment dans cette situation et partit rapidement. Il n'avait pas été entendu, et se figurait sans doute produire un son ; moi, je suis persuadé, ajoute M. Adrien, que ce qu'il disait arrivait au cœur de l'enfant ; je vous prouverai cela. Je l'ai revu depuis, il est plus calme.

Remarque. Ce récit est d'accord avec tout ce que nous avions déjà observé sur le phénomène de la séparation de l'âme ; il confirme avec des circonstances toutes spéciales, cette vérité qu'après la mort, l'Esprit est encore là présent. On croit n'avoir devant soi qu'un corps inerte, tandis qu'il voit et entend tout ce qui se passe autour de lui, qu'il pénètre la pensée des assistants, qu'il n'y a entre eux et lui que la différence de la visibilité et de l'invisibilité ; les pleurs hypocrites d'avides héritiers ne peuvent lui en imposer. Que de déceptions les Esprits doivent éprouver à ce moment !

Phénomène de bi-corporéité.

Un des membres de la société nous communique une lettre d'un de ses amis de Boulogne-sur-Mer, dans laquelle on lit le passage suivant. Cette lettre est datée du 26 juillet 1856.

« Mon fils, depuis que je l'ai magnétisé par les ordres de nos Esprits, est devenu un médium très rare, du moins c'est ce qu'il m'a révélé dans

son état somnambulique dans lequel je l'avais mis sur sa demande le 14 mai dernier, et quatre ou cinq fois depuis.

Pour moi, il est hors de doute que mon fils éveillé converse librement avec les Esprits qu'il désire, par l'intermédiaire de son guide, qu'il appelle familièrement son ami ; qu'à sa volonté il se transporte en Esprit où il désire, et je vais vous en citer un fait dont j'ai les preuves écrites entre les mains.

Il y a juste aujourd'hui un mois, nous étions tous deux dans la salle à manger. Je lisais le cours de magnétisme de M. Du Potet, quand mon fils prend le livre et le feuillette ; arrivé à un certain endroit, son guide lui dit à l'oreille : Lis cela. C'était l'aventure d'un docteur d'Amérique dont l'Esprit avait visité un ami à 15 ou 20 lieues de là pendant qu'il dormait. Après l'avoir lu, mon fils dit : Je voudrais bien faire un petit voyage semblable. - Eh bien ! où veux-tu aller ? lui dit son guide. - A Londres, répond mon fils, voir mes amis, et il désigna ceux qu'il voudrait visiter.

C'est demain dimanche, lui fut-il répondu ; tu n'es pas obligé de te lever de bonne heure pour travailler. Tu t'endormiras à huit heures et tu iras voyager à Londres jusqu'à huit heures et demie. Vendredi prochain tu recevras une lettre de tes amis, qui te feront des reproches d'être resté si peu de temps avec eux.

Effectivement, le lendemain matin à l'heure indiquée il s'endormit d'un sommeil de plomb ; à huit heures et demie je l'éveillai, il ne se rappelait de rien ; de mon côté, je ne dis pas un mot, attendant la suite.

Le vendredi suivant, je travaillais à une de mes machines et, suivant mon habitude, je fumais, car c'était après déjeuner ; mon fils regarde la fumée de ma pipe et me dit : Tiens ! il y a une lettre dans ta fumée. - Comment vois-tu une lettre dans ma fumée ? - Tu vas le voir, reprend-il, car voilà le facteur qui l'apporte. Effectivement, le facteur vint remettre une lettre de Londres dans laquelle les amis de mon fils lui faisaient un reproche de n'avoir passé avec eux que quelques instants, le dimanche précédent de huit heures à huit heures et demie, avec une foule de détails qu'il serait trop long de répéter ici, entre autres le fait singulier d'avoir déjeuné avec eux. J'ai la lettre, comme je vous l'ai dit, qui prouve que je n'invente rien. »

Le fait ci-dessus ayant été raconté, un des assistants dit que l'histoire rapporte plusieurs faits semblables. Il cite saint Alphonse de Ligurie qui fut canonisé avant le temps voulu pour s'être ainsi montré simultanément en deux endroits différents, ce qui passa pour un miracle.

Saint Antoine de Padoue était en Espagne, et au moment où il prêchait, son père (à Padoue) allait au supplice accusé d'un meurtre. A ce moment saint Antoine paraît, démontre l'innocence de son père, et fait connaître le

véritable criminel, qui plus tard subit le châtiment. Il fut constaté que saint Antoine prêchait dans le même moment en Espagne.

Saint Alphonse de Ligurie ayant été évoqué, il lui fut adressé les questions suivantes :

1. Le fait pour lequel vous avez été canonisé est-il réel ? - R. Oui.

2. Ce phénomène est-il exceptionnel ? - R. Non ; il peut se présenter chez tous les individus dématérialisés.

3. Etait-ce un juste motif de vous canoniser ? - R. Oui, puisque par ma vertu, je m'étais élevé vers Dieu ; sans cela, je n'eusse pu me transporter dans deux endroits à la fois.

4. Tous les individus chez lesquels ce phénomène se présente, mériteraient-ils d'être canonisés ?- R. Non, parce que tous ne sont pas également vertueux.

5. Pourriez-vous nous donner l'explication de ce phénomène ? - R. Oui ; l'homme, lorsqu'il s'est complètement dématérialisé par sa vertu, qu'il a élevé son âme vers Dieu, peut apparaître en deux endroits à la fois, voici comment. L'Esprit incarné, en sentant le sommeil venir, peut demander à Dieu de se transporter dans un lieu quelconque. Son Esprit, ou son âme, comme vous voudrez l'appeler, abandonne alors son corps, suivi d'une partie de son périsprit, et laisse la matière immonde dans un état voisin de la mort. Je dis voisin de la mort, parce qu'il est resté dans le corps un lien qui rattache le périsprit et l'âme à la matière, et ce lien ne peut être défini. Le corps apparaît donc dans l'endroit demandé. Je crois que c'est tout ce que vous désirez savoir.

6. Ceci ne nous donne pas l'explication de la visibilité et de la tangibilité du périsprit. - R. L'Esprit se trouvant dégagé de la matière suivant son degré d'élévation, peut se rendre tangible à la matière.

7. Cependant certaines apparitions tangibles de mains et autres parties du corps, appartiennent évidemment à des Esprits d'un ordre inférieur. - R. Ce sont des Esprits supérieurs qui se servent d'Esprits inférieurs pour prouver la chose.

8. Le sommeil du corps est-il indispensable pour que l'Esprit apparaisse en d'autres endroits ? - R. L'âme peut se diviser lorsqu'elle se sent portée dans un lieu différent de celui où se trouve le corps.

9. Un homme étant plongé dans le sommeil tandis que son Esprit apparaît ailleurs, qu'arriverait-il s'il était réveillé subitement ? - R. Cela n'arriverait pas, parce que si quelqu'un avait l'intention de l'éveiller, l'Esprit rentrerait dans le corps, et préviendrait l'intention, attendu que l'Esprit lit dans la pensée.

Tacite rapporte un fait analogue :

Pendant les mois que Vespasien passa dans Alexandrie pour attendre le retour périodique des vents d'été et la saison où la mer devient sûre, plusieurs prodiges arrivèrent, par où se manifesta la faveur du ciel et l'intérêt que les dieux semblaient prendre à ce prince…

Ces prodiges redoublèrent dans Vespasien le désir de visiter le séjour sacré du dieu, pour le consulter au sujet de l'empire. Il ordonne que le temple soit fermé à tout le monde : entré lui-même et tout entier à ce qu'allait prononcer l'oracle, il aperçoit derrière lui un des principaux Egyptiens, nommé Basilide, qu'il savait être retenu malade à plusieurs journées d'Alexandrie. Il s'informe aux prêtres si Basilide est venu ce jour-là dans le temple ; il s'informe aux passants si on l'a vu dans la ville, enfin il envoie des hommes à cheval, et il s'assure que dans ce moment-là même il était à quatre-vingts milles de distance. Alors, il ne douta plus que la vision ne fût surnaturelle, et le nom de Basilide lui tint lieu d'oracle. (TACITE. Histoires, liv. IV, chap. 81 et 82. *Traduction de Burnouf*.)

Depuis que cette communication nous a été faite, plusieurs faits du même genre, dont la source est authentique, nous ont été racontés, et dans le nombre il en est de tout récents, qui ont lieu, pour ainsi dire, au milieu de nous, et qui se sont présentés avec les circonstances les plus singulières. Les explications auxquelles ils ont donné lieu élargissent singulièrement le champ des observations psychologiques.

La question des hommes doubles, reléguée jadis parmi les contes fantastiques, paraît avoir ainsi un fond de vérité. Nous y reviendrons très prochainement.

Sensations des esprits.

Les esprits souffrent-ils ? quelles sensations éprouvent-ils ? Telles sont les questions que l'on s'adresse naturellement et que nous allons essayer de résoudre. Nous devons dire, tout d'abord, que pour cela nous ne nous sommes pas contenté des réponses des Esprits ; nous avons dû, par de nombreuses observations, prendre en quelque sorte, la sensation sur le fait.

Dans une de nos réunions, et peu après que St-Louis nous eût donné la belle dissertation sur l'avarice que nous avons insérée dans notre numéro du mois de février, un de nos sociétaires raconta le fait suivant, à propos de cette même dissertation.

« Nous étions, dit-il, occupés d'évocations dans une petite réunion d'amis, lorsque se présenta, inopinément et sans que nous l'ayons appelé, l'Esprit

d'un homme que nous avions beaucoup connu, et qui, de son vivant, aurait pu servir de modèle au portrait de l'avare tracé par St-Louis ; un de ces hommes qui vivent misérablement au milieu de la fortune, qui se privent, non pour les autres, mais pour amasser sans profit pour personne. C'était en hiver, nous étions près du feu ; tout-à-coup cet esprit nous rappelle son nom, auquel nous ne songions nullement et nous demande la permission de venir pendant trois jours se chauffer à notre foyer, disant qu'il souffre horriblement du froid qu'il a volontairement enduré pendant sa vie, et qu'il a fait endurer aux autres par son avarice. C'est, ajoute-t-il, un adoucissement que j'ai obtenu, si vous voulez bien me l'accorder. »

Cet Esprit éprouvait donc une sensation pénible de froid ; mais comment l'éprouvait-il ? là était la difficulté. Nous adressâmes à St-Louis les questions suivantes à ce sujet.

Voudriez-vous bien nous dire comment cet esprit d'avare, qui n'avait plus de corps matériel, pouvait ressentir le froid et demander à se chauffer ? - R. Tu peux te représenter les souffrances de l'Esprit par les souffrances morales.

- Nous concevons les souffrances morales, comme les regrets, les remords, la honte ; mais le chaud et le froid, la douleur physique, ne sont pas des effets moraux ; les Esprits éprouvent-ils ces sortes de sensations ? - R. Ton âme ressent-elle le froid ? non ; mais elle a la conscience de la sensation qui agit sur le corps.

- Il semblerait résulter de là que cet esprit avare ne ressentait pas un froid effectif ; mais qu'il avait le souvenir de la sensation du froid qu'il avait enduré, et que ce souvenir étant pour lui comme une réalité, devenait un supplice. - R. C'est à peu près cela. Il est bien entendu qu'il y a une distinction que vous comprenez parfaitement entre la douleur physique et la douleur morale ; il ne faut pas confondre l'effet avec la cause.

- Si nous comprenons bien, on pourrait, ce nous semble, expliquer la chose ainsi qu'il suit :

Le corps est l'instrument de la douleur ; c'est sinon la cause première, au moins la cause immédiate. L'âme a la perception de cette douleur : cette perception est l'effet. Le souvenir quelle en conserve peut être aussi pénible que la réalité, mais ne peut avoir d'action physique. En effet, un froid ni une chaleur intenses ne peuvent désorganiser les tissus : l'âme ne peut ni se geler, ni brûler. Ne voyons-nous pas tous les jours le souvenir ou l'appréhension d'un mal physique produire l'effet de la réalité ? occasionner même la mort ? Tout le monde sait que les personnes amputées ressentent de la douleur dans le membre qui n'existe plus. Assurément ce n'est point ce membre qui est le siège, ni même le point de départ de la douleur. Le cerveau en a con-

servé l'impression, voilà tout. On peut donc croire qu'il y a quelque chose d'analogue dans les souffrances de l'esprit après la mort. Ces réflexions sont-elles justes ?

R. Oui ; mais plus tard vous comprendrez mieux encore. Attendez que de nouveaux faits soient venus vous fournir de nouveaux sujets d'observation, et alors vous pourrez en tirer des conséquences plus complètes.

Ceci se passait au commencement de l'année 1858 ; depuis lors, en effet, une étude plus approfondie du périsprit qui joue un rôle si important dans tous les phénomènes spirites, et dont il n'avait pas été tenu compte, les apparitions vaporeuses ou tangibles, l'état de l'Esprit au moment de la mort, l'idée si fréquente chez l'Esprit qu'il est encore vivant, le tableau si saisissant des suicidés, des suppliciés, des gens qui se sont absorbés dans les jouissances matérielles, et tant d'autres faits sont venus jeter la lumière sur cette question, et ont donné lieu à des explications dont nous donnons ici le résumé.

Le périsprit est le lien qui unit l'Esprit à la matière du corps : il est puisé dans le milieu ambiant, dans le fluide universel ; il tient à la fois de l'électricité, du fluide magnétique et, jusqu'à un certain point, de la matière inerte. On pourrait dire que c'est la quintessence de la matière : c'est le principe de la vie organique, mais ce n'est pas celui de la vie intellectuelle : la vie intellectuelle est dans l'Esprit. C'est, en outre, l'agent des sensations extérieures. Dans le corps, ces sensations sont localisées par les organes qui leur servent de canaux. Le corps détruit, les sensations sont générales. Voilà pourquoi l'Esprit ne dit pas qu'il souffre plutôt de la tête que des pieds. Il faut du reste se garder de confondre les sensations du périsprit, rendu indépendant, avec celles du corps : nous ne pouvons prendre ces dernières que comme terme de comparaison et non comme analogie. Un excès de chaleur ou de froid peut désorganiser les tissus du corps et ne peut porter aucune atteinte au périsprit. Dégagé du corps, l'Esprit peut souffrir, mais cette souffrance n'est pas celle du corps : ce n'est cependant pas une souffrance exclusivement morale, comme le remords, puisqu'il se plaint du froid et du chaud ; il ne souffre pas plus en hiver qu'en été : nous en avons vu passer à travers les flammes sans rien éprouver de pénible ; la température ne fait donc sur eux aucune impression. La douleur qu'ils ressentent n'est donc pas une douleur physique proprement dite : c'est un vague sentiment intime dont l'Esprit lui-même ne se rend pas toujours un compte parfait, précisément, parce que la douleur n'est pas localisée et qu'elle n'est pas produite par les agents extérieurs : c'est plutôt un souvenir qu'une réalité, mais un souvenir tout aussi pénible. Il y a cependant quelquefois plus qu'un souvenir, comme nous allons le voir.

L'expérience nous apprend qu'au moment de la mort le périsprit se dégage plus ou moins lentement du corps ; pendant les premiers instants, l'Esprit ne s'explique pas sa situation ; il ne croit pas être mort ; il se sent vivre ; il voit son corps d'un côté, il sait qu'il est à lui, et il ne comprend pas qu'il en soit séparé : cet état dure aussi longtemps qu'il existe un lien entre le corps et le périsprit. Qu'on veuille bien se reporter à l'évocation du suicidé des bains de la Samaritaine que nous avons rapportée dans notre numéro de juin. Comme tous les autres, il disait : Non, je ne suis pas mort, et il ajoutait : Et cependant je sens les vers qui me rongent. Or, assurément, les vers ne rongeaient pas le périsprit, et encore moins l'Esprit, ils ne rongeaient que le corps. Mais comme la séparation du corps et du périsprit n'était pas complète, il en résultait une sorte de répercussion morale qui lui transmettait la sensation de ce qui se passait dans le corps. Répercussion n'est peut-être pas le mot, il pourrait faire croire à un effet trop matériel ; c'est plutôt la vue de ce qui se passait dans son corps auquel se rattachait son périsprit qui produisait en lui une illusion qu'il prenait pour une réalité. Ainsi ce n'était pas un souvenir, puisque, pendant sa vie, il n'avait pas été rongé par les vers : c'était le sentiment de l'actualité. On voit par là les déductions que l'on peut tirer des faits, lorsqu'ils sont observés attentivement. Pendant la vie, le corps reçoit les impressions extérieures et les transmet à l'Esprit par l'intermédiaire du périsprit qui constitue, probablement, ce qu'on appelle fluide nerveux. Le corps étant mort ne ressent plus rien, parce qu'il n'y a plus en lui ni Esprit ni périsprit. Le périsprit, dégagé du corps, éprouve la sensation ; mais comme elle ne lui arrive plus par un canal limité, elle est générale. Or, comme il n'est en réalité qu'un agent de transmission, puisque c'est l'Esprit qui a la conscience, il en résulte que s'il pouvait exister un périsprit sans Esprit, il ne ressentirait pas plus que le corps lorsqu'il est mort ; de même que si l'Esprit n'avait point de périsprit, il serait inaccessible à toute sensation pénible ; c'est ce qui a lieu pour les Esprits complètement épurés. Nous savons que plus ils s'épurent, plus l'essence du périsprit devient éthérée ; d'où il suit que l'influence matérielle diminue à mesure que l'Esprit progresse, c'est-à-dire à mesure que le périsprit lui-même devient moins grossier.

Mais, dira-t-on, les sensations agréables sont transmises à l'Esprit par le périsprit, comme les sensations désagréables ; or, si l'Esprit pur est inaccessible aux unes, il doit l'être également aux autres. Oui, sans doute, pour celles qui proviennent uniquement de l'influence de la matière que nous connaissons ; le son de nos instruments, le parfum de nos fleurs ne lui font aucune impression, et pourtant il y a chez lui des sensations in-

times, d'un charme indéfinissable dont nous ne pouvons nous faire aucune idée, parce que nous sommes à cet égard comme des aveugles de naissance à l'égard de la lumière ; nous savons que cela existe ; mais par quel moyen ? là s'arrête pour nous la science. Nous savons qu'il y a perception, sensation, audition, vision, que ces facultés sont des attributs de tout l'être, et non, comme chez l'homme, d'une partie de l'être, mais encore une fois par quel intermédiaire ? c'est ce que nous ne savons pas. Les Esprits eux-mêmes ne peuvent nous en rendre compte, parce que notre langue n'est pas faite pour exprimer des idées que nous n'avons pas, pas plus que chez un peuple d'aveugles, il n'y aurait de termes pour exprimer les effets de la lumière ; pas plus que dans la langue des sauvages, il n'y a de termes pour exprimer nos arts, nos sciences et nos doctrines philosophiques.

En disant que les Esprits sont inaccessibles aux impressions de notre matière, nous voulons parler des Esprits très élevés dont l'enveloppe éthérée n'a pas d'analogue ici-bas. Il n'en est pas de même de ceux dont le périsprit est plus dense ; ceux-là perçoivent nos sons et nos odeurs, mais non pas par une partie limitée de leur individu, comme de leur vivant. On pourrait dire que les vibrations molliculaires se font sentir dans tout leur être et arrivent ainsi à leur *sensorium commune*, qui est l'Esprit lui-même, quoique d'une manière différente, et peut-être aussi avec une impression différente, ce qui produit une modification dans la perception. Ils entendent le son de notre voix, et pourtant ils nous comprennent sans le secours de la parole, par la seule transmission de la pensée, et ce qui vient à l'appui de ce que nous disions, c'est que cette pénétration est d'autant plus facile que l'Esprit est plus dématérialisé. Quant à la vue, elle est indépendante de notre lumière. La faculté de voir est un attribut essentiel de l'âme : pour elle il n'y a pas d'obscurité ; mais elle est plus étendue, plus pénétrante chez ceux qui sont plus épurés. L'âme, ou l'Esprit, a donc en elle-même la faculté de toutes les perceptions ; dans la vie corporelle, elles sont oblitérées par la grossièreté de nos organes ; dans la vie extra-corporelle elles le sont de moins en moins à mesure que s'éclaircit l'enveloppe semi-matérielle.

Cette enveloppe puisée dans le milieu ambiant varie suivant la nature des mondes. En passant d'un monde à l'autre, les esprits changent d'enveloppe comme nous changeons d'habit en passant de l'hiver à l'été, ou du pôle à l'équateur. Les Esprits les plus élevés, lorsqu'ils viennent nous visiter, revêtent donc le périsprit terrestre, et dès lors leurs perceptions s'opèrent comme chez nos esprits vulgaires ; mais tous, inférieurs comme supérieurs, n'entendent et ne sentent que ce qu'ils veulent entendre ou sentir. Sans avoir des organes sensitifs, ils peuvent rendre

à volonté leurs perceptions actives ou nulles ; il n'y a qu'une chose qu'ils sont forcés d'entendre, ce sont les conseils des bons Esprits. La vue est toujours active, mais ils peuvent réciproquement se rendre invisibles les uns pour les autres. Selon le rang qu'ils occupent, ils peuvent se cacher de ceux qui leur sont inférieurs, mais non de ceux qui leur sont supérieurs. Dans les premiers moments qui suivent la mort, la vue de l'Esprit est toujours trouble et confuse ; elle s'éclaircit à mesure qu'il se dégage, et peut acquérir la même clarté que pendant la vie, indépendamment de sa pénétration à travers les corps qui sont opaques pour nous. Quant à son extension à travers l'espace indéfini, dans l'avenir et dans le passé, elle dépend du degré de pureté et d'élévation de l'Esprit.

Toute cette théorie, dira-t-on, n'est guère rassurante. Nous pensions qu'une fois débarrassés de notre grossière enveloppe, instrument de nos douleurs, nous ne souffrions plus, et voilà que vous nous apprenez que nous souffrons encore ; que ce soit d'une manière ou d'une autre, ce n'en est pas moins souffrir. Hélas ! oui, nous pouvons encore souffrir, et beaucoup, et longtemps, mais nous pouvons aussi ne plus souffrir, même dès l'instant où nous quittons cette vie corporelle.

Les souffrances d'ici-bas sont quelquefois indépendantes de nous, mais beaucoup sont les conséquences de notre volonté. Qu'on remonte à la source, et l'on verra que le plus grand nombre est la suite de causes que nous aurions pu éviter. Que de maux, que d'infirmités, l'homme ne doit-il pas à ses excès, à son ambition, à ses passions en un mot ? L'homme qui aurait toujours vécu sobrement, qui n'aurait abusé de rien, qui aurait toujours été simple dans ses goûts, modeste dans ses désirs, s'épargnerait bien des tribulations. Il en est de même de l'Esprit ; les souffrances qu'il endure sont toujours la conséquence de la manière dont il a vécu sur la terre ; il n'aura plus sans doute la goutte et les rhumatismes, mais il aura d'autres souffrances qui ne valent pas mieux. Nous avons vu que ses souffrances sont le résultat des liens qui existent encore entre lui et la matière ; que plus il est dégagé de l'influence de la matière, autrement dit, plus il est dématérialisé, moins il a de sensations pénibles ; or il dépend de lui de s'affranchir de cette influence dès cette vie ; il a son libre arbitre, et par conséquent le choix entre faire et ne pas faire ; qu'il dompte ses passions animales, qu'il n'ait ni haine, ni envie, ni jalousie, ni orgueil ; qu'il ne soit pas dominé par l'égoïsme, qu'il purifie son âme par les bons sentiments, qu'il fasse le bien, qu'il n'attache aux choses de ce monde que l'importance qu'elles méritent, alors, même sous son enveloppe corporelle, il est déjà épuré, il est déjà dégagé de la matière, et quand il quitte cette enveloppe, il n'en subit plus l'influence ; les souffrances physiques qu'il a éprouvées ne lui laissent au-

cun souvenir pénible ; il ne lui en reste aucune impression désagréable, parce qu'elles n'ont affecté que le corps et non l'Esprit ; il est heureux d'en être délivré, et le calme de sa conscience l'affranchit de toute souffrance morale. Nous en avons interrogé des milliers, ayant appartenu à tous les rangs de la société, à toutes les positions sociales ; nous les avons étudiés à toutes les périodes de leur vie spirite, depuis l'instant où ils ont quitté leur corps ; nous les avons suivis pas à pas dans cette vie d'outre-tombe pour observer les changements qui s'opéraient en eux, dans leurs idées, dans leurs sensations, et sous ce rapport les hommes les plus vulgaires ne sont pas ceux qui nous ont fourni les sujets d'étude les moins précieux. Or, nous avons toujours vu que les souffrances sont en rapport avec la conduite dont ils subissent les conséquences, et que cette nouvelle existence est la source d'un bonheur ineffable pour ceux qui ont suivi la bonne route ; d'où il suit que ceux qui souffrent, c'est qu'ils l'ont bien voulu, et qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux, tout aussi bien dans l'autre monde que dans celui-ci.

Quelques critiques ont ridiculisé certaines de nos évocations, celle de l'assassin Lemaire, par exemple, trouvant singulier qu'on s'occupât d'êtres aussi ignobles, alors qu'on a tant d'Esprits supérieurs à sa disposition. Ils oublient que c'est par là que nous avons en quelque sorte pris la nature sur le fait, ou, pour mieux dire, dans leur ignorance de la science spirite, ils ne voient dans ces entretiens qu'une causerie plus ou moins amusante dont ils ne comprennent pas la portée. Nous avons lu quelque part qu'un philosophe disait, après s'être entretenu avec un paysan : J'ai plus appris avec ce rustre qu'avec tous les savants ; c'est qu'il savait voir autre chose que la surface. Pour l'observateur rien n'est perdu, il trouve d'utiles enseignements jusque dans le cryptogame qui croît sur le fumier. Le médecin recule-t-il à toucher une plaie hideuse, quand il s'agit d'approfondir la cause d'un mal ?

Ajoutons encore un mot à ce sujet. Les souffrances d'outre-tombe ont un terme ; nous savons qu'il est donné à l'Esprit le plus inférieur de s'élever et de se purifier par de nouvelles épreuves ; cela peut être long, très long, mais il dépend de lui d'abréger ce temps pénible, car Dieu l'écoute toujours s'il se soumet à sa volonté. Plus l'Esprit est dématérialisé, plus ses perceptions sont vastes et lucides ; plus il est sous l'empire de la matière, ce qui dépend entièrement de son genre de vie terrestre, plus elles sont bornées et comme voilées ; autant la vue morale de l'un est étendue vers l'infini, autant celle de l'autre est restreinte. Les Esprits inférieurs n'ont donc qu'une notion vague, confuse, incomplète et souvent nulle de l'avenir ; ils ne voient pas le terme de leurs souffrances, c'est pourquoi ils croient souffrir toujours, et c'est encore pour eux un châtiment. Si la position des

uns est affligeante, terrible même, elle n'est pas désespérée ; celle des autres est éminemment consolante ; c'est donc à nous de choisir. Ceci est de la plus haute moralité. Les sceptiques doutent du sort qui nous attend après la mort, nous leur montrons ce qu'il en est, et en cela nous croyons leur rendre service ; aussi en avons-nous vu plus d'un revenir de leur erreur, ou tout au moins se prendre à réfléchir sur ce dont ils glosaient auparavant. Il n'est rien de tel que de se rendre compte de la possibilité des choses. S'il en avait toujours été ainsi, il n'y aurait pas tant d'incrédules, et la religion et la morale publique y gagneraient. Le doute religieux ne vient, chez beaucoup, que de la difficulté pour eux de comprendre certaines choses ; ce sont des esprits positifs non organisés pour la foi aveugle, qui n'admettent que ce qui, pour eux, a une raison d'être. Rendez ces choses accessibles à leur intelligence, et ils les acceptent, parce qu'au fond ils ne demandent pas mieux de croire, le doute étant pour eux une situation plus pénible qu'on ne croit ou qu'ils veulent bien le dire.

Dans tout ce qui précède il n'y a point de système, point d'idées personnelles ; ce ne sont pas même quelques Esprits privilégiés qui nous ont dicté cette théorie, c'est un résultat d'études faites sur les individualités, corroborées et confirmées par des Esprits dont le langage ne peut laisser de doute sur leur supériorité. Nous les jugeons à leurs paroles et non pas sur le nom qu'ils portent ou qu'ils peuvent se donner.

Dissertations d'outre-tombe.

Le sommeil.

Pauvres hommes, que vous connaissez peu les phénomènes les plus ordinaires qui font votre vie ! Vous croyez être bien savants, vous croyez posséder une vaste érudition, et à cette question de tous les enfants : qu'est-ce nous faisons quand nous dormons ? Qu'est-ce que c'est que les rêves ? Vous restez interdits. Je n'ai pas la prétention de vous faire comprendre ce que je vais vous expliquer, car il y a des choses auxquelles votre esprit ne peut encore se soumettre, n'admettant que ce qu'il comprend.

Le sommeil délivre entièrement l'âme du corps. Quand on dort, on est momentanément dans l'état ou l'on se trouve d'une manière fixe après la mort. Les Esprits qui sont tôt dégagés de la matière à leur mort, ont eu des sommeils intelligents ; ceux-là, quand ils dorment, rejoignent la société des autres êtres supérieurs à eux : ils voyagent, causent et s'instruisent avec eux ; ils travaillent même à des ouvrages qu'ils trouvent tout

faits en mourant. Ceci doit nous apprendre une fois de plus à ne pas craindre la mort, puisque vous mourez tous les jours selon la parole d'un saint.

Voilà pour les Esprits élevés ; mais pour la masse des hommes qui, à la mort doivent rester de longues heures dans ce trouble, dans cette incertitude dont ils vous ont parlé, ceux-là vont, soit dans des mondes inférieurs à la terre, où d'anciennes affections les rappellent, soit chercher des plaisirs peut-être encore plus bas que ceux qu'ils ont ici ; ils vont puiser des doctrines encore plus viles, plus ignobles, plus nuisibles que celles qu'ils professent au milieu de vous. Et ce qui fait la sympathie sur la terre n'est pas autre chose que ce fait, qu'on se sent, au réveil rapproché par le cœur de ceux avec qui on vient de passer 8 ou 9 heures de bonheur ou de plaisir. Ce qui explique aussi ces antipathies invincibles, c'est qu'on sait au fond de son cœur que ces gens-là ont une autre conscience que la nôtre, parce qu'on les connaît sans les avoir jamais vus avec les yeux. C'est encore ce qui explique l'indifférence, puisqu'on ne tient pas à faire de nouveaux amis, lorsqu'on sait qu'on en a d'autres qui vous aiment et vous chérissent. En un mot, le sommeil influe plus que vous ne pensez sur votre vie.

Par l'effet du sommeil, les Esprits incarnés sont toujours en rapport avec le monde des Esprits, et c'est ce qui fait que les Esprits supérieurs consentent, sans trop de répulsion, à s'incarner parmi vous. Dieu a voulu que pendant leur contact avec le vice, ils puissent aller se retremper à la source du bien, pour ne pas faillir eux-mêmes, eux qui venaient instruire les autres. Le sommeil est la porte que Dieu leur a ouverte vers les amis du ciel ; c'est la récréation après le travail, en attendant la grande délivrance, la libération finale qui doit les rendre à leur vrai milieu.

Le rêve est le souvenir de ce que votre Esprit a vu pendant le sommeil, mais remarquez que vous ne rêvez pas toujours, parce que vous ne vous souvenez pas toujours de ce que vous avez vu, ou de tout ce que vous avez vu. Ce n'est pas votre âme dans tout son développement ; ce n'est souvent que le souvenir du trouble qui accompagne votre départ ou votre rentrée auquel se joint celui de ce que vous avez fait ou de ce qui vous préoccupe dans l'état de veille ; sans cela comment expliqueriez-vous ces rêves absurdes que font les plus savants comme les plus simples ? Les mauvais Esprits se servent aussi des rêves pour tourmenter les âmes faibles et pusillanimes.

Au reste, vous verrez dans peu, se développer une nouvelle espèce de rêves ; elle est aussi ancienne que celle que vous connaissez, mais vous l'ignoriez. Le rêve de Jeanne, le rêve de Jacob, le rêve des prophètes juifs

et de quelques devins indiens : ce rêve-là est le souvenir de l'âme entièrement dégagée du corps, le souvenir de cette seconde vie dont je vous parlais tout à l'heure.

Cherchez bien à distinguer ces deux sortes de rêves dans ceux dont vous vous souviendrez, sans cela vous tomberiez dans des contradictions et dans des erreurs qui seraient funestes à votre foi.

Remarque. - L'Esprit qui a dicté cette communication ayant été prié de dire son nom, répondit : « A quoi bon ? Croyez-vous donc qu'il n'y a que les Esprits de vos grands hommes qui viennent vous dire de bonnes choses ? Comptez-vous donc pour rien tous ceux que vous ne connaissez pas ou qui n'ont point de noms sur votre terre ? Sachez que beaucoup ne prennent un nom que pour vous contenter. »

Les Fleurs.

Remarque. - Cette communication et la suivante ont été obtenues par M. F…, le même dont nous avons parlé dans notre numéro d'octobre, à propos des Obsédés et des Subjugués ; on peut juger par là de la différence qu'il y a entre la nature de ses communications actuelles et celles d'autrefois. Sa volonté a complètement triomphé de l'obsession dont il était l'objet, et son mauvais Esprit n'a pas reparu. Ces deux dissertations lui ont été dictées par Bernard Palissy.

Les fleurs ont été créées sur les mondes comme les symboles de la beauté, de la pureté et de l'espérance.

Comment l'homme qui voit les corolles s'entrouvrir tous les printemps, et les fleurs se faner pour porter des fruits délicieux, comment l'homme ne pense-t-il pas que sa vie se flétrira aussi, mais pour porter des fruits éternels ? Que vous importent donc les orages et les torrents ? Ces fleurs ne périront jamais, ni le plus frêle ouvrage du Créateur. Courage donc, hommes qui tombez sur la route, relevez-vous comme le lis après la tempête, plus purs et plus radieux. Comme les fleurs, les vents vous secouent à droite et à gauche, les vents vous renversent, vous êtes traînés dans la boue, mais quand le soleil reparaît, relevez aussi vos têtes plus nobles et plus grandes.

Aimez donc les fleurs, elles sont les emblèmes de votre vie, et n'ayez pas à rougir de leur être comparés. Ayez-en dans vos jardins, dans vos maisons, dans vos temples même, elles sont bien partout ; en tous lieux elles portent à la poésie ; elles élèvent l'âme de celui qui sait les comprendre. N'est-ce pas dans les fleurs que Dieu a déployé toutes ses magni-

ficences ? D'où connaîtriez-vous les couleurs suaves dont le Créateur a égayé la nature sans les fleurs ? Avant que l'homme eût fouillé les entrailles de la terre pour trouver le rubis et la topaze, il avait les fleurs devant lui, et cette variété infinie de nuances le consolait déjà de la monotonie de la surface terrestre. Aimez-donc les fleurs : vous serez plus purs, vous serez plus aimants ; vous serez peut-être plus enfants, mais vous serez les enfants chéris de Dieu, et vos âmes simples et sans tache seront accessibles à tout son amour, à toute la joie dont il embrasera vos cœurs.

Les fleurs veulent être soignées par des mains éclairées ; l'intelligence est nécessaire pour leur prospérité ; vous avez eu tort longtemps sur terre de laisser ce soin à des mains inhabiles qui les mutilaient, croyant les embellir. Rien n'est plus triste que les arbres ronds ou pointus de quelques-uns de vos jardins : pyramides de verdure qui font l'effet de tas de foin. Laissez la nature prendre son essor sous mille formes diverses : la grâce est là. Heureux celui qui sait admirer la beauté d'une tige qui se balance en semant sa poussière fécondante ; heureux celui qui voit dans leurs teintes brillantes un infini de grâce, de finesse, de coloris, de nuances qui se fuient et se cherchent, se perdent et se retrouvent. Heureux celui qui sait comprendre la beauté de la gradation des tons ! Depuis la racine brune qui se marie avec la terre, comme les couleurs se fondent jusqu'au rouge écarlate de la tulipe et du coquelicot ! (Pourquoi ces noms rudes et bizarres ?) Etudiez tout cela, et remarquez les feuilles qui sortent les unes des autres comme des générations infinies jusqu'à leur épanouissement complet sous le dôme du ciel.

Les fleurs ne semblent-elles pas quitter la terre pour s'élancer vers les autres mondes ? Ne paraissent-elles pas souvent baisser la tête de douleur de ne pouvoir s'élever plus haut encore ? Ne les croit-on pas dans leur beauté plus près de Dieu ? Imitez-les donc, et devenez toujours de plus en plus grands, de plus en plus beaux.

Votre manière d'apprendre la botanique est aussi défectueuse ; ce n'est pas tout de savoir le nom d'une plante. Je t'engagerai, quand tu auras le temps, à travailler aussi un ouvrage de ce genre. Je remets donc à plus tard les leçons que je voulais te donner ces jours-ci ; elles seront plus utiles quand nous aurons l'application sous la main. Nous y parlerons du genre de culture, des places qui leur conviennent, de l'arrangement de l'édifice pour l'aération et la salubrité des habitations.

Si tu fais imprimer ceci, passe les derniers paragraphes ; on les prendrait pour des annonces.

Du rôle de la Femme.

La femme étant plus finement dessinée que l'homme, indique naturellement une âme plus délicate ; c'est ainsi que, dans les milieux semblables, dans tous les mondes, la mère sera plus jolie que le père ; car c'est elle que l'enfant voit la première ; c'est vers la figure angélique d'une jeune femme que l'enfant tourne ses yeux sans cesse ; c'est vers la mère que l'enfant sèche ses pleurs, appuie ses regards encore faibles et incertains. L'enfant a donc ainsi une intuition naturelle du beau.

La femme sait surtout se faire remarquer par la délicatesse de ses pensées, la grâce de ses gestes, la pureté de ses paroles ; tout ce qui vient d'elle doit s'harmoniser avec sa personne que Dieu a créée belle.

Ses longs cheveux qui ondoient sur son cou, sont l'image de la douceur, et de la facilité avec laquelle sa tête plie sans rompre sous les épreuves. Ils reflètent la lumière des soleils, comme l'âme de la femme doit refléter la lumière plus pure de Dieu. Jeunes personnes, laissez vos cheveux flotter ; Dieu les créa pour cela : vous paraîtrez à la fois plus naturelles et plus ornées.

La femme doit être simple dans son costume ; elle s'est élancée assez belle de la main du Créateur pour n'avoir pas besoin d'atours. Que le blanc et le bleu se marient sur vos épaules. Laissez aussi flotter vos vêtements ; que l'on voie vos robes s'étendre derrière vous en un long trait de gaze, comme un léger nuage qui indique que tout à l'heure vous étiez là.

Mais que font la parure, le costume, la beauté, les cheveux ondoyants ou flottants, noués ou serrés, si le sourire si doux des mères et des amantes ne brillent pas sur vos lèvres ! Si vos yeux ne sèment pas la bonté, la charité, l'espérance dans les larmes de joie qu'ils laissent couler, dans les éclairs qui jaillissent de ce brasier d'amour inconnu !

Femmes, ne craignez pas de ravir les hommes par votre beauté, par vos grâces, par votre supériorité ; mais que les hommes sachent que pour être dignes de vous, il faut qu'ils soient aussi grands que vous êtes belles, aussi sages que vous êtes bonnes, aussi instruits que vous êtes naïves et simples. Il faut qu'ils sachent qu'ils doivent vous mériter, que vous êtes le prix de la vertu et de l'honneur ; non de cet honneur qui se couvrait d'un casque et d'un bouclier et brillait dans les joutes et les tournois, le pied sur le front d'un ennemi renversé ; non, mais de l'honneur selon Dieu.

Hommes, soyez utiles, et quand les pauvres béniront votre nom, les femmes seront vos égales ; vous formerez alors un tout : vous serez la tête et les femmes seront le cœur ; vous serez la pensée bienfaisante, et les

femmes seront les mains libérales. Unissez-vous donc, non-seulement par l'amour, mais encore par le bien que vous pouvez faire à deux. Que ces bonnes pensées et ces bonnes actions accomplies par deux cœurs aimants soient les anneaux de cette chaîne d'or et de diamant qu'on appelle le mariage, et alors quand les anneaux seront assez nombreux, Dieu vous appellera près de lui, et vous continuerez à ajouter encore des boucles aux boucles précédentes, mais sur la terre les boucles étaient d'un métal pesant et froid, dans le ciel elles seront de lumière et de feu.

Poésie spirite.

Le réveil d'un Esprit.

NOTA. - Ces vers ont été écrits spontanément au moyen d'une corbeille tenue par une jeune dame et un enfant. Nous pensons que plus d'un poète pourrait s'en faire honneur. Ils nous sont communiqués par un de nos abonnés.

Que la nature est belle et combien l'air est doux !
Seigneur ! je te rends grâce et t'admire à genoux.
Puisse l'hymne joyeux de ma reconnaissance
Monter comme l'encens vers ta toute-puissance,
Ainsi, devant les yeux de ses deux sœurs en deuil,
Tu fis sortir jadis Lazare du cercueil ;
De Jaïre éperdu la fille bien-aimée
Fut sur son lit de mort par ta voix ranimée.
De même, Dieu puissant ! tu m'as tendu la main ;
Lève-toi ! m'as-tu dit : tu n'as pas dit en vain.
Pourquoi ne suis-je, hélas, qu'un vil monceau de fange ?
Je voudrais te louer avec la voix d'un ange ;
Ton ouvrage jamais ne m'a paru si beau !
C'est à celui qui sort de la nuit du tombeau
Que le jour paraît pur, la lumière éclatante,
Le soleil radieux et la vie enivrante.
Alors l'air est plus doux que le lait et le miel ;
Chaque son semble un mot dans les concerts du ciel.
La voix sourde des vents exhale une harmonie
Qui grandit dans le vague et devient infinie.
Ce que l'Esprit conçoit, ce qui frappe les yeux,
Ce qu'on peut deviner dans le livre des cieux,
Dans l'espace des mers, sous les vagues profondes,
Dans tous les océans, les abîmes, les mondes,
Tout s'arrondit en sphère, et l'on sent qu'au milieu
Ces rayons convergents aboutissent à Dieu.
Et toi, dont le regard plane sur les étoiles,

Qui te caches au ciel comme un roi sous ses voiles,
Quelle est donc ta grandeur, si ce vaste univers
N'est qu'un point à tes yeux, et l'espace des mers
N'est pas même un miroir pour ta splendeur immense ?
Quelle est donc ta grandeur, quelle est donc ton essence ?
Quel palais assez vaste as-tu construit, ô roi !
Les astres ne sauraient nous séparer de toi.
Le soleil à tes pieds, puissance sans mesure,
Semble l'onyx qu'un prince attache à sa chaussure
Ce que j'admire en toi surtout, ô majesté !
C'est bien moins ta grandeur que l'immense bonté
Qui se révèle à tout, ainsi que la lumière,
Et d'un être impuissant exauce la prière.

JODELLE.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Une veuve du Malabar.

Nous avions le désir d'interroger une de ces femmes de l'Inde qui sont dans l'usage de se brûler sur le corps de leur mari. N'en connaissant pas, nous avions demandé à saint Louis s'il voudrait nous en envoyer une qui fût en état de répondre à nos questions d'une manière un peu satisfaisante. Il nous répondit qu'il le ferait volontiers dans quelque temps. Dans la séance de la Société du 2 novembre 1858, M. Adrien, médium voyant, en vit une toute disposée à parler et dont il fit le portrait suivant :

Yeux grands, noirs, teinte jaune dans le blanc ; figure arrondie ; joues rebondies et grasses ; peau jaune safran bruni ; cils longs, sourcils arqués, noirs, nez un peu fort et légèrement aplati ; bouche grande et sensuelle ; belles dents, larges et plates ; cheveux plats, abondants, noirs et épais de graisse. Corps assez gros, trapu et gras. Des foulards l'enveloppent en laissant la moitié de la poitrine nue. Bracelets aux bras et aux jambes.

1. Vous rappelez-vous à peu près à quelle époque vous viviez dans l'Inde, et où vous vous êtes brûlée sur le corps de votre mari ? - R. Elle fait signe qu'elle ne se le rappelle pas. - Saint Louis répond qu'il y a environ cent ans.

2. Vous rappelez-vous le nom que vous portiez ? - R. Fatime.

3. Quelle religion professiez-vous ? - R. Le mahométisme.

4. Mais le mahométisme ne commande pas de tels sacrifices ? - R. Je suis née musulmane, mais mon mari était de la religion de Brahma. J'ai dû me conformer à l'usage du pays que j'habitais. Les femmes ne s'appartiennent pas.

5. Quel âge aviez-vous quand vous êtes morte ? - R. J'avais, je crois environ vingt ans.

Remarque. - M. Adrien fait observer qu'elle en paraît avoir au moins vingt-huit à trente ; mais que dans ce pays les femmes vieillissent plus vite.

6. Vous êtes-vous sacrifiée volontairement ? - R. J'aurais préféré me marier à un autre. Réfléchissez bien, et vous concevrez que nous pensons toutes de même. J'ai suivi la coutume ; mais au fond j'aurais préféré ne pas le faire. J'ai attendu plusieurs jours un autre mari, et personne n'est venu ; alors j'ai obéi à la loi.

7. Quel sentiment a pu dicter cette loi ? - R. Idée superstitieuse. On se figure qu'en se brûlant on est agréable à la Divinité ; que nous rachetons les fautes de celui que nous perdons, et que nous allons l'aider à vivre heureux dans l'autre monde.

8. Votre mari vous a-t-il su gré de votre sacrifice ? - R. Je n'ai jamais cherché à revoir mon mari.

9. Y a-t-il des femmes qui se sacrifient ainsi de gaîté de cœur ? - R Il y en a peu ; une sur mille, et encore, au fond, elles ne voudraient pas le faire.

10. Que s'est-il passé en vous au moment où la vie corporelle s'est éteinte ? - R. Le trouble ; j'ai eu un brouillard, et puis je ne sais ce qui s'est passé. Mes idées n'ont été débrouillées que bien longtemps après. J'allais partout, et cependant je ne voyais pas bien ; et encore maintenant, je ne suis pas entièrement éclairée ; j'ai encore bien des incarnations à subir pour m'élever ; mais je ne brûlerai plus... Je ne vois pas la nécessité de se brûler, de se jeter au milieu des flammes pour s'élever..., surtout pour des fautes que l'on n'a pas commises ; et puis on ne m'en a pas su plus de gré... Du reste je n'ai pas cherché à le savoir. Vous me ferez plaisir en priant un peu pour moi ; car je comprends qu'il n'y a que la prière pour supporter avec courage les épreuves qui nous sont envoyées... Ah ! si j'avais la foi !

11. Vous nous demandez de prier pour vous ; mais nous sommes chrétiens, et nos prières pourraient-elles vous être agréables ? - R. Il n'y a qu'un Dieu pour tous les hommes.

Remarque. - Dans plusieurs des séances suivantes, la même femme a été vue parmi les Esprits qui y assistaient. Elle a dit qu'elle venait pour s'instruire. Il paraît qu'elle a été sensible à l'intérêt qu'on lui a témoigné, car elle nous a suivis plusieurs fois dans d'autres réunions et même dans la rue.

La belle Cordière.

Notice. - Louise Charly, dite Labé, surnommée la Belle Cordière, née à Lyon sous François I°. Elle était d'une beauté accomplie et reçut une éducation très soignée ; elle savait le grec et le latin, partait l'espagnol et l'italien avec une pureté parfaite, et faisait, dans ces langues, des poésies que n'auraient pas désavouées des écrivains nationaux. Formée à tous les exercices du corps, elle connaissait l'équitation, la gymnastique et le maniement des armes. Douée d'un caractère très énergique, elle se distingua, à côté de son père, parmi les plus vaillants combattants, au siège de Perpignan, en 1542, sous le nom du capitaine Loys. Ce siège n'ayant pas réussi, elle renonça au métier des armes et revint à Lyon avec son père. Elle épousa un riche fabricant de cordages, nommé Ennemond Perrin, et bientôt elle ne fut connue que sous le nom de la Belle Cordière, nom qui est resté à la rue qu'elle habitait, et sur l'emplacement de laquelle étaient les ateliers de son mari. Elle institua chez elle des réunions littéraires où étaient conviés les esprits les plus éclairés de la province. On a d'elle un recueil de poésies. Sa réputation de beauté et de femme d'esprit, en attirant chez elle l'élite des hommes, excita la jalousie des dames lyonnaises qui cherchèrent à s'en venger par la calomnie ; mais sa conduite a toujours été irréprochable.

L'ayant évoquée dans la séance de la société parisienne des études spirites du 26 octobre 1858, il nous fut dit qu'elle ne pouvait venir encore par des motifs qui n'ont pas été expliqués. Le 9 novembre elle se rendit à notre appel, et voilà le portrait qu'en fit M. Adrien, notre médium voyant :

Tête ovale ; teint pâle, mat ; yeux noirs, beaux et fiers, sourcils arqués ; front développé et intelligent, nez grec, mince ; bouche moyenne, lèvres indiquant la bonté d'esprit ; dents fort belles, petites, bien rangées ; cheveux noir de jais, légèrement crêpés. Beau port de tête ; taille grande et bien élancée. Vêtement de draperies blanches.

Remarque. - Rien sans doute ne prouve que ce portrait et le précédent ne sont pas dans l'imagination du médium, parce que nous n'avons pas de contrôle ; mais lorsqu'il le fait avec des détails aussi précis de personnes contemporaines qu'il n'a jamais vues et qui sont reconnues par des parents ou amis, on ne peut douter de la réalité ; d'où l'on peut conclure, que puisqu'il voit les uns avec une vérité incontestable, il peut en voir d'autres. Une autre circonstance qui doit être prise en considération, c'est qu'il voit toujours le même esprit, sous la même forme, et que, fût-ce à plusieurs mois d'intervalle, le portrait ne varie pas. Il faudrait supposer chez lui une mémoire phénoménale, pour croire qu'il pût se souvenir ainsi des moindres traits de tous les Esprits dont il a fait la description et que l'on compte par centaines.

1. Evocation. - R. Je suis là.

2. Voudriez-vous avoir la bonté de répondre à quelques questions que nous voudrions vous adresser ? - R. Avec plaisir.

3. Vous rappelez-vous l'époque où vous étiez connue sous le nom de la Belle Cordière ? - R. Oui.

4. D'où pouvaient provenir les qualités viriles qui vous ont fait embrasser la profession des armes qui est plutôt, selon les lois de la nature, dans les attributions des hommes ? - R. Cela souriait à mon esprit avide de grandes choses ; plus tard il se tourna vers un autre genre d'idée plus sérieux. Les idées avec lesquelles on naît viennent certainement des existences antérieures dont elles sont le reflet, cependant elles se modifient beaucoup, soit par de nouvelles résolutions, soit par la volonté de Dieu.

5. Pourquoi ces goûts militaires n'ont-ils pas persisté chez vous, et comment ont-ils pu si promptement céder la place à ceux de la femme ? - R. J'ai vu des choses que je ne vous souhaite pas de voir.

6. Vous étiez contemporaine de François I° et de Charles-Quint ; voudriez-vous nous dire votre opinion sur ces deux hommes et en faire le parallèle ? - R. Je ne veux point juger ; ils eurent des défauts, vous les connaissez ; leurs vertus sont peu nombreuses : quelques traits de générosité et c'est tout. Laissez cela, leur cœur pourrait saigner encore : ils souffrent assez !

7. Quelle était la source de cette haute intelligence qui vous a rendue apte à recevoir une éducation si supérieure à celle des femmes de votre temps ? - R. *De pénibles existences* et la volonté de Dieu !

8. Il y avait donc chez vous un progrès antérieur ? - R. Cela ne peut être autrement.

9. Cette instruction vous a-t-elle fait progresser comme Esprit ? - R. Oui.

10. Vous paraissez avoir été heureuse sur la terre : l'êtes-vous davantage maintenant ? - R. Quelle question ! Si heureuse que l'on soit sur la terre, le bonheur du Ciel est bien autre chose ! Quels trésors et quelles richesses que vous connaîtrez un jour, et dont vous ne vous doutez pas ou que vous ignorez complètement !

11. Qu'entendez-vous par *Ciel* ? - R. J'entends par *Ciel* les autres mondes.

12. Quel monde habitez-vous maintenant ? - R. J'habite un monde que vous ne connaissez pas ; mais j'y suis peu attachée : la matière nous lie peu.

13. Est-ce Jupiter ? - R. Jupiter est un monde heureux ; mais pensez-vous que seul entre tous il soit favorisé de Dieu ? Ils sont aussi nombreux que les grains de sable de l'Océan.

14. Avez-vous conservé le génie poétique que vous aviez ici-bas ? - R. Je vous répondrais avec plaisir, mais je craindrais de choquer d'autres Esprits, ou je me porterais au-dessous de ce que je suis : ce qui fait que ma réponse vous deviendrait inutile, tombant à faux.

15. Pourriez-vous nous dire quel rang nous pourrions vous assigner parmi les Esprits ?

- Pas de réponse.

(A Saint-Louis). Saint-Louis pourrait-il nous répondre à ce sujet ? - R. Elle est là : je ne puis dire ce qu'elle ne veut pas dire. Ne voyez-vous pas qu'elle est des plus élevées, parmi les Esprits que vous vous évoquez ordinairement ? Au reste, nos Esprits ne peuvent apprécier exactement les distances qui les séparent : elles sont incompréhensibles pour vous, et pourtant elles sont immenses !

16. (A Louise-Charly). Sous quelle forme êtes-vous, parmi eux ? - R. Adrien vient de me dépeindre.

17. Pourquoi cette forme plutôt qu'une autre ? Car enfin, dans le monde où vous êtes, vous n'êtes pas telle que vous étiez sur la terre ? - R. Vous m'avez évoquée poète, je viens poète.

18. Pourriez-vous nous dicter quelques poésies ou un morceau quelconque de littérature. Nous serions heureux d'avoir quelque chose de vous ? - R. Cherchez à vous procurer mes anciens écrits. Nous n'aimons pas ces épreuves, et surtout en public : je le ferai pourtant une autre fois.

Remarque. On sait que les Esprits n'aiment pas les épreuves, et les demandes de cette nature ont toujours plus ou moins ce caractère, c'est sans doute pourquoi ils n'y obtempèrent presque jamais. Spontanément et au moment où nous nous y attendons le moins, ils nous donnent souvent les choses les plus surprenantes, les preuves que nous aurions sollicitées en vain ; mais il suffit presque toujours qu'on leur demande une chose pour qu'on ne l'obtienne pas, si surtout elle dénote un sentiment de curiosité. Les Esprits, et principalement les Esprits élevés, veulent nous prouver par là qu'ils ne sont pas à nos ordres.

La belle cordière fit spontanément écrire le lendemain ce qui suit, par le médium écrivain qui lui avait servi d'interprète.

« Je vais te dicter ce que je t'ai promis ; ce ne sont pas des vers, je n'en veux plus faire ; d'ailleurs je ne me souviens plus de ceux que je fis, et vous ne les goûteriez pas : ce sera de la plus modeste prose.

« Sur la terre j'ai vanté l'amour, la douceur et les bons sentiments : je parlais un peu de ce que je ne connaissais pas. Ici, ce n'est pas de l'amour qu'il faut, c'est une charité large, austère, éclairée ; une charité forte et constante *qui n'a qu'un exemple sur la terre.*

« Pensez, ô hommes ! qu'il dépend de vous d'être heureux et de faire de votre monde l'un des plus avancés du ciel : vous n'avez qu'à faire taire haines et inimitiés, qu'à oublier rancunes et colères, qu'à perdre orgueil et vanité. Laissez tout cela comme un fardeau qu'il vous faudra abandonner tôt ou tard. Ce fardeau est pour vous un trésor sur la terre, je le sais ; c'est pourquoi vous auriez du mérite à le délaisser et à le perdre, mais dans le ciel ce fardeau devient un obstacle à votre bonheur. Croyez-moi donc : hâtez vos progrès, le bonheur qui vient de Dieu est la vraie félicité. Où trouverez-vous des plaisirs qui vaillent les joies qu'il donne à ses élus, à ses anges ?

« Dieu aime les hommes qui cherchent à avancer dans sa voie, comptez donc sur son appui. N'avez-vous pas confiance en lui ? Le croyez-vous donc parjure, que vous ne vous livrez pas à lui entièrement, sans restriction ? Malheureusement vous ne voulez pas entendre, ou peu d'entre vous entendent ; vous préférez le jour au lendemain ; votre vue bornée borne vos sentiments, votre cœur et votre âme, et vous souffrez pour avancer, au lieu d'avancer naturellement et facilement par le chemin du bien, par votre propre volonté, car la souffrance est le moyen que Dieu emploie pour vous moraliser. Que n'évitez-vous cette route sûre, mais terrible pour le voyageur. Je finirai en vous exhortant à ne plus regarder la mort comme un fléau, mais comme la porte de la vraie vie et du vrai bonheur.

LOUISE CHARLY. »

Variétés.

Monomanie.

On lit dans la *Gazette de Mons* : « Un individu atteint de monomanie religieuse, séquestré depuis sept ans dans l'établissement de M. Stuart, et qui jusque-là s'était montré d'un naturel fort doux, était parvenu à tromper la vigilance de ses gardiens et à s'emparer d'un couteau. Ceux-ci n'avant pu se faire remettre cette arme, informèrent le directeur de ce qui se passait.

« M. Stuart se rendit aussitôt auprès de ce furieux, et, ne consultant que son courage, il voulut le désarmer ; mais à peine avait-il fait quelques pas à la rencontre du fou, que celui-ci se rua sur lui avec la rapidité de l'éclair et le frappa à coups redoublés. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à se rendre maître du meurtrier.

« Des sept blessures dont M. Stuart était atteint, une était mortelle : celle qu'il avait reçue au bas-ventre ; et lundi, à trois heures et demie, il succombait aux suites d'une hémorragie qui s'était déclarée dans cette cavité. »

Que dirait-on si cet individu eût été atteint d'une monomanie spirite, ou même si, dans sa folie, il eût parlé des Esprits ? Et pourtant cela se pourrait, puisqu'il y a bien des monomanies religieuses, et que toutes les sciences ont fourni leur contingent. Que pourrait-on raisonnablement en conclure contre le spiritisme, sinon que, par suite de la fragilité de son organisation, l'homme peut s'exalter sur ce point comme sur tant d'autres ? Le moyen de prévenir cette exaltation n'est pas de combattre l'idée ; autrement on courrait risque de voir se renouveler les prodiges des Cévennes. Si jamais on organisait une croisade contre le spiritisme, on le verrait se propager de plus belle ; car, comment s'opposer à un phénomène qui n'a ni lieu ni temps de prédilection ; qui peut se reproduire dans tous les pays, dans toutes les familles, dans l'intimité, dans le secret le plus absolu mieux encore qu'en public ! Le moyen de prévenir les inconvénients, nous l'avons dit dans notre *Instruction pratique*, c'est de le faire comprendre de telle sorte qu'on n'y voie plus qu'un phénomène naturel, même dans ce qu'il offre de plus extraordinaire.

Une Question de priorité en fait de Spiritisme.

Un de nos abonnés, M. Ch. Renard, de Rambouillet, nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur et digne frère en spiritisme, je lis ou plutôt je dévore avec un plaisir indicible les numéros de votre Revue à mesure que je les reçois. Cela n'est pas étonnant de ma part, vu que mes parents étaient devins de génération en génération. Une de mes grand et très grand-tantes avait même été condamnée au feu par contumace pour crime de Vauldrie et d'assistante au sabbat ; elle n'évita la brûlure qu'en se réfugiant chez une de ses sœurs, abbesse de religieuses cloîtrées. Cela fait que j'ai hérité de quelques bribes des sciences occultes, ce qui ne m'a pas empêché de passer par la croyance, si foi il y a, au matérialisme, et par le scepticisme. Enfin fatigué, malade de négation, les œuvres du célèbre extatique Swedenborg m'ont ramené au vrai et au bien ; devenu moi-même extatique, je me suis assuré *ad vivum* des vérités que les Esprits matérialisés de notre globe ne peuvent comprendre. J'ai eu des communications de toutes sortes ; des faits de visibilité, de tangibilité, d'apports d'objets perdus, etc. Auriez-vous, bon

frère, la bonté d'insérer la note ci-après dans un de vos numéros ; ce n'est certes pas par amour-propre, mais à cause de ma qualité de Français.

« Les petites causes produisent parfois de grands effets. Vers 1840, j'avais fait connaissance avec M. Cahagnet, tourneur ébéniste, venu à Rambouillet pour raison de santé. Cet ouvrier hors ligne par son intelligence, je l'appréciai et l'initiai au magnétisme humain ; je lui dis un jour : J'ai presque la certitude qu'un somnambule lucide est apte à voir les âmes des décédés et à lier conversation avec eux ; il fut étonné. Je l'engageai à faire cette expérience lorsqu'il aurait un lucide ; il réussit et publia un premier volume d'expériences nécromantiques suivi d'autres volumes et brochures qui furent traduits en Amérique sous le titre de *Télégraphe céleste*. Ensuite l'extatique Davis publia ses visions ou excursions dans le monde spirite. Franklin fit sur les dématérialisés des recherches qui aboutirent à des manifestations et à des communications plus faciles qu'autrefois. Les premières personnes qu'il médiatisa aux Etats Unis furent une dame veuve Fox et ses deux demoiselles. Il y a une coïncidence assez singulière entre ce nom et le mien, puisque le mot anglais *fox* signifie renard.

« Depuis assez longtemps les Esprits m'avaient dit que l'on pouvait communiquer avec les Esprits des autres globes et en recevoir des dessins et des descriptions. J'exposai cette chose à M. Cahagnet, mais il ne fut pas plus loin que notre satellite.

« Je suis, etc.

CH. RENARD. »

Remarque. La question de priorité en matière de spiritisme est sans contredit une question secondaire ; mais il n'en est pas moins remarquable que depuis l'importation des phénomènes américains, une foule de faits authentiques, ignorés du public, ont révélé la production de phénomènes semblables soit en France, soit dans d'autres contrées de l'Europe à une époque contemporaine ou antérieure. Il est à notre connaissance que beaucoup de personnes s'occupaient de communications spirites bien avant qu'il ne fût question des tables tournantes, et nous en avons la preuve par des dates certaines. M. Renard paraît être de ce nombre, et selon lui ses essais n'auraient pas été étrangers à ceux qui ont été faits en Amérique. Nous enregistrons son observation comme intéressant l'histoire du spiritisme et pour prouver une fois de plus que cette science a ses racines dans le monde entier, ce qui ôte à ceux qui voudraient lui opposer une barrière toute chance de réussite. Si on l'étouffe sur un point, elle renaîtra plus vivace en cent autres jusqu'au moment où le doute n'étant plus permis, elle prendra son rang parmi les croyances usuelles ; il faudra bien alors que bon gré, mal gré, ses adversaires en prennent leur parti.

Aux lecteurs de la Revue spirite.

Conclusion de l'année 1858.

La revue spirite vient d'accomplir sa première année, et nous sommes heureux d'annoncer que son existence étant désormais assurée par le nombre de ses abonnés qui augmente chaque jour, elle poursuivra le cours de ses publications. Les témoignages de sympathie que nous recevons de toutes parts, le suffrage des hommes les plus éminents par leur savoir et par leur position sociale, sont pour nous un puissant encouragement dans la tâche laborieuse que nous avons entreprise ; que ceux donc qui nous ont soutenus dans l'accomplissement de notre œuvre, reçoivent ici le témoignage de toute notre gratitude. Si nous n'avions rencontré ni contradictions, ni critiques, ce serait un fait inouï dans les fastes de la publicité, alors surtout qu'il s'agit d'émissions d'idées aussi nouvelles ; mais si nous devons nous étonner d'une chose, c'est d'en avoir rencontré si peu en comparaison des marques d'approbation qui nous ont été données, et ceci est dû, bien moins sans doute, au mérite de l'écrivain qu'à l'attrait du sujet même que nous traitons, au crédit qu'il prend chaque jour jusque dans les plus hautes régions de la société ; nous le devons aussi, nous en sommes convaincus, à la dignité que nous avons toujours conservée vis-à-vis de nos adversaires, laissant le public juge entre la modération d'une part, et l'inconvenance de l'autre. Le spiritisme marche à pas de géant dans le monde entier ; tous les jours il rallie quelques dissidents par la force des choses, et si, pour notre part, nous pouvons jeter quelques grains dans la balance de ce grand mouvement qui s'opère et qui marquera notre époque comme une ère nouvelle, ce ne serait pas en froissant, en heurtant de front ceux-là même que l'on vent ramener ; c'est par le raisonnement qu'on se fait écouter et non par des injures. Les Esprits supérieurs qui nous assistent nous donnent à cet égard le précepte et l'exemple ; il serait indigne d'une doctrine qui ne prêche qu'amour et bienveillance de s'abaisser jusqu'à l'arène de la personnalité ; nous laissons ce rôle à ceux qui ne la comprennent pas. Rien ne nous fera donc dévier de la ligne que nous avons suivie, du calme et du sang-froid que nous ne cesserons d'apporter dans l'examen raisonné de toutes les questions, sachant que par là nous faisons plus de partisans sérieux au spiritisme que par l'aigreur et l'acrimonie.

Dans l'introduction que nous avons publiée en tête de notre premier numéro, nous avons tracé le plan que nous nous proposions de suivre : citer les faits, mais aussi les scruter et y porter le scalpel de l'observation ; les apprécier et en déduire les conséquences. Au début, toute l'attention s'est concentrée sur les phénomènes matériels, qui alimentaient alors la curiosité

publique, mais la curiosité n'a qu'un temps ; une fois satisfaite, on en laisse l'objet, comme un enfant laisse son jouet. Les esprits nous dirent alors : « Ceci est la première période, elle passera bientôt pour faire place à des idées plus élevées ; de nouveaux faits vont se révéler qui en marqueront une nouvelle, la période philosophique, et la doctrine grandira en peu de temps, comme l'enfant qui quitte son berceau. Ne vous inquiétez pas des railleries, les railleurs seront raillés eux-mêmes, et vous trouverez demain de zélés défenseurs parmi vos plus ardents adversaires d'aujourd'hui. Dieu veut qu'il en soit ainsi, et nous sommes chargés d'exécuter sa volonté ; le mauvais vouloir de quelques hommes ne prévaudra pas contre elle ; l'orgueil de ceux qui veulent en savoir plus que lui, sera abaissé. »

Nous sommes loin, en effet, des tables tournantes qui n'amusent plus guère, parce qu'on se lasse de tout ; il n'y a que ce qui parle à notre jugement dont on ne se fatigue pas, et le spiritisme vogue à pleines voiles dans sa seconde période ; chacun a compris que c'est tout une science qui se fonde, tout une philosophie, tout un nouvel ordre d'idées ; il fallait suivre ce mouvement, y contribuer même, sous peine d'être bientôt débordé ; voilà pourquoi nous nous sommes efforcé de nous maintenir à cette hauteur sans nous renfermer dans les étroites limites et d'un bulletin anecdotique. En s'élevant au rang de doctrine philosophique, le spiritisme a conquis d'innombrables adhérents, parmi ceux même qui n'ont été témoins d'aucun fait matériel ; c'est que l'homme aime ce qui parle à sa raison, ce dont il peut se rendre compte, et qu'il trouve dans la philosophie spirite autre chose qu'un amusement, quelque chose qui comble, en lui, le vide poignant de l'incertitude. En pénétrant dans le monde extra-corporel par la voie de l'observation, nous avons voulu y faire pénétrer nos lecteurs, et le leur faire comprendre ; c'est à eux de juger si nous avons atteint notre but. Nous poursuivrons donc notre tâche pendant l'année qui va commencer et que tout annonce devoir être féconde. De nouveaux faits d'un ordre étrange surgissent à ce moment et nous révèlent de nouveaux mystères ; nous les enregistrerons soigneusement, et nous y chercherons la lumière avec autant de persévérance que par le passé, car tout présage que le spiritisme va entrer dans une nouvelle phase plus grandiose et plus sublime encore.

ALLAN KARDEC.

NOTA. L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de notre article, sur la Pluralité des existences et celle du conte de Frédéric Soulié.

ALLAN KARDEC.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME

ANNÉE 1858.

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIE SOUS LA DIRECTION

DE

M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

DEUXIEME ANNEE.

PARIS
BUREAUX, RUE DES MARTYRS, 8

1859

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

La REVUE SPIRITE paraît tous les mois, par cahiers de 2 feuilles au moins, grand in-octavo.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la France et l'Algérie............10 fr. par an.
Etranger ....12 -
Amérique et pays d'outre-mer ....14 -

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1° janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année, on adresse les numéros arriérés.

Prix de chaque numéro, pris au bureau : 1 fr.; adressé *franco* : 1 fr. 10 c

Le prix d'un numéro acheté séparément, comme essai, peut être déduit du prix total de l'abonnement pour ceux qui souscrivent à la collection entière.

On s'abonne à Paris, au bureau de la REVUE, rue des Martyrs, n° 8 ; chez LEDOYEN, libraire, Palais-Royal, galerie d'Orléans, n° 31 ; DENTU, libraire, même galerie, n° 13 ; AUMONT, libr., Boulevard de Strasbourg, 33 ; SAVY, libr., rue Bonaparte, 20.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les Libraires et Directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, il suffit d'envoyer un mandat sur la poste, ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC, rue des Martyrs, n° 8, en indiquant les numéros que l'on n'a pas reçus.

On ne fait point traite sur les souscripteurs pour le prix de l'abonnement.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Le Livre des Esprits, contenant les principes de la Doctrine Spirite, sur la nature des êtres du monde incorporel, leurs manifestations et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité. Ecrit sous la dictée et publié par l'ordre d'Esprits supérieurs, par M. ALLAN KARDEC. (2° édition, considérablement augmentée, sous presse.

Instruction pratique sur les Manifestations Spirites, contenant l'exposé complet des conditions nécessaires pour communiquer avec les Esprits, et les moyens de développer la faculté médiatrice chez les médiums, par M. ALLAN KARDEC. - In-18. Prix, 2 fr.

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible, ou des Esprits, contenant les principes fondamentaux de la doctrine Spirite, et la réponse à quelques objections préjudicielles. - Prix : 60 cent., et 70 cent. par la poste.

Collection de LA REVUE SPIRITE Pour les années 1858 et 1859. - Prix de chaque année : 10 fr.

NOTA. - Tous les ouvrages de M. ALLAN KARDEC se trouvent chez les libraires ci-dessus désignés.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Janvier 1859

A S. A. le prince G.

PRINCE,

Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'adresser plusieurs questions touchant le spiritisme ; je vais essayer d'y répondre, autant que peut le permettre l'état des connaissances actuelles sur la matière, en résumant en peu de mots ce que l'étude et l'observation nous ont appris à ce sujet. Ces questions reposent sur les principes mêmes de la science : pour donner plus de clarté à la solution, il est nécessaire d'avoir ces principes présents à la pensée ; permettez-moi donc de prendre la chose d'un peu plus haut, en posant comme préliminaires certaines propositions fondamentales qui, du reste, serviront elles-mêmes de réponse à quelques-unes de vos demandes.

Il existe en dehors du monde corporel visible des êtres invisibles qui constituent le monde des Esprits.

Les Esprits ne sont point des êtres à part, mais les âmes mêmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres sphères, et qui ont dépouillé leurs enveloppes matérielles.

Les Esprits présentent tous les degrés de développement intellectuel et moral. Il y en a par conséquent de bons et de mauvais, d'éclairés et d'ignorants, de légers, de menteurs, de fourbes, d'hypocrites, qui cherchent à tromper et à induire au mal, comme il y en a de très supérieurs en tout, et qui ne cherchent qu'à faire le bien. Cette distinction est un point capital.

Les Esprits nous entourent sans cesse ; à notre insu, ils dirigent nos pensées et nos actions, et par là influent sur les événements et les destinées de l'humanité.

Les Esprits attestent souvent leur présence par des effets matériels. Ces effets n'ont rien de surnaturel ; ils ne nous paraissent tels que parce qu'ils reposent sur des bases en dehors des lois connues de la matière. Ces bases une fois connues, l'effet rentre dans la catégorie des phénomènes naturels.

C'est ainsi que les Esprits peuvent agir sur les corps inertes et les faire mouvoir sans le concours de nos agents extérieurs. Nier l'existence d'agents inconnus, par cela seul qu'on ne les comprend pas, ce serait poser des bornes à la puissance de Dieu, et croire que la nature nous a dit son dernier mot.

Tout effet a une cause ; nul ne le conteste. Il est donc illogique de nier la cause, par cela seul qu'elle est inconnue.

Si tout effet a une cause, tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente. Lorsqu'on voit les bras du télégraphe faire des signaux qui répondent à la pensée, on en conclut, non pas que ces bras sont intelligents, mais qu'une intelligence les fait mouvoir. Il en est de même des phénomènes spirites. Si l'intelligence qui les produit n'est pas la nôtre, il est évident qu'elle est en dehors de nous.

Dans les phénomènes des sciences naturelles, on agit sur la matière inerte qu'on manipule à son gré ; dans les phénomènes spirites on agit sur des intelligences qui ont leur libre arbitre, et ne sont pas soumises à notre volonté. Il y a donc entre les phénomènes usuels et les phénomènes spirites une différence radicale quant au principe : c'est pourquoi la science vulgaire est incompétente pour les juger.

L'Esprit incarné a deux enveloppes, l'une matérielle qui est le corps, l'autre semi-matérielle et indestructible qui est le périsprit. En quittant la première, il conserve la seconde qui constitue pour lui une sorte de corps, mais dont les propriétés sont essentiellement différentes. Dans son état normal, il est invisible pour nous, mais il peut devenir momentanément visible et même tangible : telle est la cause du phénomène des apparitions.

Les Esprits ne sont donc pas des êtres abstraits, indéfinis, mais des êtres réels et limités, ayant leur existence propre, qui pensent et agissent en vertu de leur libre arbitre. Ils sont partout, autour de nous ; ils peuplent les espaces et se transportent avec la rapidité de la pensée.

Les hommes peuvent entrer en relation avec les Esprits et en recevoir des communications directes par l'écriture, la parole et d'autres moyens. Les Esprits étant à nos côtés, ou pouvant se rendre à notre appel, on peut, par certains intermédiaires, établir avec eux des communications suivies, comme un aveugle peut le faire avec les personnes qu'il ne voit pas.

Certaines personnes sont douées plus que d'autres d'une aptitude spéciale pour transmettre les communications des Esprits : ce sont les médiums. Le rôle du médium est celui d'un interprète ; c'est un instrument dont se sert l'Esprit : cet instrument peut être plus ou moins parfait, et de là les communications plus ou moins faciles.

Les phénomènes spirites sont de deux ordres : les manifestations phy-

siques et matérielles, et les communications intelligentes. Les effets physiques sont produits par des Esprits inférieurs ; les Esprits élevés ne s'occupent pas plus de ces choses que nos savants ne s'occupent à faire des tours de force : leur rôle est d'instruire par le raisonnement.

Les communications peuvent émaner des Esprits inférieurs, comme des Esprits supérieurs. On reconnaît les Esprits, comme les hommes, à leur langage : celui des Esprits supérieurs est toujours sérieux, digne, noble et empreint de bienveillance ; toute expression triviale ou inconvenante, toute pensée qui choque la raison ou le bon sens, qui dénote l'orgueil, l'acrimonie ou la malveillance, émane nécessairement d'un Esprit inférieur.

Les Esprits élevés n'enseignent que de bonnes choses ; leur morale est celle de l'Evangile, ils ne prêchent que l'union et la charité, ils ne trompent jamais. Les Esprits inférieurs disent des absurdités, des mensonges, et souvent même des grossièretés.

La bonté d'un médium ne consiste pas seulement dans la facilité des communications, mais surtout dans la nature des communications qu'il reçoit. Un bon médium est celui qui sympathise avec les bons Esprits et ne reçoit que de bonnes communications.

Nous avons tous un Esprit familier qui s'attache à nous depuis notre naissance, nous guide, nous conseille et nous protège ; cet Esprit est toujours bon.

Outre l'Esprit familier, il y a des Esprits qui sont attirés vers nous par leur sympathie pour nos qualités et nos défauts, ou par d'anciennes affections terrestres. D'où il suit que, dans toute réunion, il y a une foule d'Esprits plus ou moins bons, selon la nature du milieu.

Les Esprits peuvent-ils révéler l'avenir ?

Les Esprits ne connaissent l'avenir qu'en raison de leur élévation. Ceux qui sont inférieurs ne connaissent même pas le leur, à plus forte raison celui des autres. Les Esprits supérieurs le connaissent, mais il ne leur est pas toujours permis de le révéler. En principe, et par une vue très sage de la Providence, l'avenir doit nous être caché ; si nous le connaissions, notre libre arbitre en serait entravé. La certitude du succès nous ôterait l'envie de rien faire, parce que nous ne verrions pas la nécessité de nous donner de la peine ; la certitude d'un malheur nous découragerait. Toutefois, il est des cas où la connaissance de l'avenir peut être utile, mais nous n'en pouvons jamais être juges : les Esprits nous le révèlent quand ils le croient utile et quand ils en ont la permission de Dieu ; ils le font alors spontanément et non sur notre demande. Il faut attendre avec confiance l'opportunité, et surtout ne pas insister en cas de refus, autrement on risque d'avoir affaire à des Esprits légers qui s'amusent à nos dépens.

Les Esprits peuvent-ils nous guider par des conseils directs dans les choses de la vie ?

Oui, ils le peuvent et le font volontiers. Ces conseils nous arrivent journellement par les pensées qu'ils nous suggèrent. Souvent nous faisons des choses dont nous nous attribuons le mérite, et qui ne sont en réalité que le résultat d'une inspiration qui nous a été transmise. Or comme nous sommes entourés d'Esprits qui nous sollicitent, les uns dans un sens, les autres dans un autre, nous avons toujours notre libre arbitre pour nous guider dans le choix, heureux pour nous quand nous donnons la préférence à notre bon génie.

Outre ces conseils occultes, on peut en avoir de directs par un médium ; mais c'est ici le cas de se rappeler les principes fondamentaux que nous avons émis tout à l'heure. La première chose à considérer, c'est la qualité du médium, si on ne l'est pas soi-même. Un médium qui n'a que de bonnes communications, qui, par ses qualités personnelles ne sympathise qu'avec les bons Esprits, est un être précieux dont on peut attendre de grandes choses, si toutefois on le seconde par la pureté de ses propres instructions, et en s'y prenant convenablement : je dis plus, c'est un instrument providentiel.

Le second point, qui n'est pas moins important, consiste dans la nature des Esprits auxquels on s'adresse, et il ne faut pas croire que le premier venu puisse nous guider utilement. Quiconque ne verrait dans les communications spirites qu'un moyen de divination, et dans un médium une sorte de diseur de bonne aventure, se tromperait étrangement. Il faut considérer que nous avons dans le monde des Esprits, des amis qui s'intéressent à nous, plus sincères et plus dévoués que ceux qui prennent ce titre sur la terre, et qui n'ont aucun intérêt à nous flatter et à nous tromper. Ce sont, outre notre Esprit protecteur, des parents ou des personnes qui nous ont affectionné de leur vivant, ou des Esprits qui nous veulent du bien par sympathie. Ceux-là viennent volontiers quand on les appelle et viennent même sans qu'on les appelle ; nous les avons souvent à nos côtés sans nous en douter. Ce sont ceux auxquels on peut demander des conseils par la voie directe des médiums, et qui en donnent même spontanément sans qu'on leur en demande. Ils le font surtout *dans l'intimité, dans le silence, et alors qu'aucune influence étrangère ne vient les troubler* : ils sont d'ailleurs très prudents, et l'on n'a jamais à craindre de leur part une indiscrétion déplacée : ils se taisent quand il y a des oreilles de trop. Ils le font encore plus volontiers lorsqu'ils sont en communication fréquente avec nous ; comme ils ne disent les choses qu'à propos et selon l'opportunité, il faut attendre leur bon vouloir et ne pas croire qu'à première vue ils vont

satisfaire à toutes nos demandes ; ils veulent nous prouver par là qu'ils ne sont pas à nos ordres.

La nature des réponses dépend beaucoup de la manière de poser les questions ; il faut apprendre à converser avec les Esprits comme on apprend à converser avec les hommes : en toutes choses il faut l'expérience. D'un autre côté l'habitude fait que les Esprits s'identifient avec nous et avec le médium ; les fluides se combinent et les communications sont plus faciles ; alors il s'établit entre eux et nous de véritables conversations familières ; ce qu'ils ne disent pas un jour, ils le disent un autre ; ils s'habituent à notre manière d'être, comme nous à la leur : on est réciproquement plus à l'aise. Quant à l'immixtion des mauvais Esprits et des Esprits trompeurs, ce qui est le grand écueil, l'expérience apprend à les combattre, et on peut toujours l'éviter. Si on ne leur donne pas prise, ils ne viennent pas où ils savent perdre leur temps.

Quelle peut être l'utilité de la propagation des idées spirites ? - Le spiritisme étant la preuve palpable, évidente de l'existence, de l'individualité et de l'immortalité de l'âme, c'est la destruction du matérialisme, cette négation de toute religion, cette plaie de toute société. Le nombre des matérialistes qu'il a ramenés à des idées plus saines est considérable et s'augmente tous les jours : cela seul serait un bienfait social. Il ne prouve pas seulement l'existence de l'âme et son immortalité ; il montre l'état heureux ou malheureux de celle-ci selon les mérites de cette vie. Les peines et les récompenses futures ne sont plus une théorie, c'est un fait patent que l'on a sous les yeux. Or, comme il n'y a pas de religion possible sans la croyance en Dieu, à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses futures, que le spiritisme ramène à ces croyances ceux en qui elles étaient éteintes, il en résulte que c'est le plus puissant auxiliaire des idées religieuses : il donne de la religion à ceux qui n'en ont pas ; il la fortifie chez ceux en qui elle est chancelante ; il console par la certitude de l'avenir, fait prendre avec patience et résignation les tribulations de cette vie, et détourne de la pensée du suicide, pensée que l'on repousse naturellement quand on en voit les conséquences : voilà pourquoi ceux qui ont pénétré ces mystères en sont heureux ; c'est pour eux une lumière qui dissipe les ténèbres et les angoisses du doute.

Si nous considérons maintenant la morale enseignée par les Esprits supérieurs, elle est tout évangélique, c'est tout dire : elle prêche la charité chrétienne dans toute sa sublimité ; elle fait plus, elle en montre la nécessité pour le bonheur présent et à venir, car les conséquences du bien et du mal que nous faisons sont là devant nos yeux. En ramenant les hommes aux sentiments de leurs devoirs réciproques, le spiritisme neutralise l'effet des doctrines subversives de l'ordre social.

Ces croyances ne peuvent-elles pas avoir un danger pour la raison ? - Toutes les sciences n'ont-elles pas fourni leur continent aux maisons d'aliénés ? Faut-il les condamner pour cela ? Les croyances religieuses n'y sont-elles pas rarement représentées ? Serait-il juste pour cela de proscrire la religion ? Connaît-on tous les fous qu'a produits la peur du diable ? Toutes les grandes préoccupations intellectuelles portent à l'exaltation et peuvent réagir fâcheusement sur un cerveau faible ; on serait fondé à voir dans le spiritisme un danger spécial sous ce rapport, s'il était la cause unique ou même prépondérante des cas de folie. On fait grand bruit de deux ou trois cas auxquels on n'aurait fait aucune attention en toute autre circonstance ; et encore ne tient-on pas compte des causes prédisposantes antérieures. Je pourrais en citer d'autres où les idées spirites bien comprises ont arrêté le développement de la folie. En résumé, le spiritisme n'offre pas plus de danger sous ce rapport que les mille et une causes qui la produisent journellement ; je dis plus, c'est qu'il en offre beaucoup moins, en ce qu'il porte en lui-même son correctif, et qu'il peut, par la direction qu'il donne aux idées, par le calme qu'il procure à l'esprit de ceux qui le comprennent, neutraliser l'effet des causes étrangères. Le désespoir est une de ces causes ; or le spiritisme, en nous faisant envisager les choses les plus fâcheuses avec sang froid et résignation, nous donne la force de les supporter avec courage et résignation, et atténue les funestes effets du désespoir.

Les croyances spirites ne sont-elles pas la consécration des idées superstitieuses de l'antiquité et du moyen âge, et ne peuvent-elles pas les accréditer ? - Les gens sans religion ne taxent-ils pas de superstition la plupart des croyances religieuses ? Une idée n'est superstitieuse que parce qu'elle est fausse ; elle cesse de l'être si elle devient une vérité. Il est prouvé qu'au fond de la plupart des superstitions il y a une vérité amplifiée et dénaturée par l'imagination. Or, ôter à ces idées tout leur appareil fantastique, et ne laisser que la réalité, c'est détruire la superstition : tel est l'effet de la science, spirite, qui met à nu ce qu'il y a de vrai ou de faux dans les croyances populaires. On a longtemps regardé les apparitions comme une croyance superstitieuse ; aujourd'hui qu'elles sont un fait prouvé, et, qui plus est, parfaitement expliqué, elles rentrent dans le domaine des phénomènes naturels. On aura beau les condamner, on ne les empêchera pas de se produire ; mais ceux qui s'en rendent compte et les comprennent, non-seulement n'en sont point effrayés, mais en sont satisfaits, et c'est au point que ceux qui n'en ont pas désirent en avoir. Les phénomènes incompris, laissant le champ libre à l'imagination, sont la source d'une foule d'idées accessoires, absurdes, qui dégénèrent en superstitions. Montrez la réalité, expliquez la cause, et l'imagination s'arrête sur la limite du possible ; le

merveilleux, l'absurde et l'impossible disparaissent, et avec eux la superstition ; telles sont, entre autres, les pratiques cabalistiques, la vertu des signes et des paroles magiques, les formules sacramentelles, les amulettes, les jours néfastes, les heures diaboliques, et tant d'autres choses dont le spiritisme bien compris démontre le ridicule.

Telles sont, Prince, les réponses que j'ai cru devoir faire aux demandes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, heureux si elles peuvent corroborer les idées que Votre Altesse possède déjà sur ces matières, et vous engager à approfondir une question d'un si haut intérêt ; plus heureux encore si mon concours ultérieur peut vous être de quelque utilité.

Je suis, avec le plus profond respect,
de Votre Altesse,
le très humble et très obéissant serviteur,
ALLAN KARDEC.

M. Adrien, médium voyant.

(Deuxième article.)

Depuis la publication de notre article sur M. Adrien, médium voyant, il nous a été communiqué un grand nombre de faits qui nous confirment dans notre opinion que cette faculté, de même que toutes les autres facultés médiatrices, est plus commune qu'on ne pense ; nous l'avions déjà observée dans une foule de cas particuliers et surtout dans l'état somnambulique. Le phénomène des apparitions est aujourd'hui un fait acquis et on peut dire fréquent, sans parler des nombreux exemples que nous offrent l'histoire profane et les Ecritures sacrées. Beaucoup nous ont été rapportés qui sont personnels à ceux de qui nous les tenons, mais ces faits sont presque toujours fortuits et accidentels ; nous n'avions encore vu personne dont cette faculté fût en quelque sorte l'état normal. Chez M. Adrien elle est permanente ; partout où il est, le peuple occulte qui fourmille autour de nous est visible pour lui, sans qu'il l'appelle : il joue pour nous le rôle d'un voyant au milieu d'un peuple d'aveugles ; il voit ces êtres, qu'on pourrait dire la doublure du genre humain, aller, venir, se mêler à nos actions, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, vaquer à ses affaires. Les incrédules diront que c'est une hallucination, mot sacramentel par lequel on prétend expliquer ce que l'on ne comprend pas. Nous voudrions bien qu'ils pussent nous définir eux-mêmes l'hallucination, et surtout nous en expliquer la cause. Toutefois, chez M. Adrien, elle offrirait un caractère bien insolite :

celui de la permanence. Jusqu'à présent, ce que l'on est convenu d'appeler hallucination est un fait anormal et presque toujours la suite d'un état pathologique, ce qui n'est point ici le cas. Pour nous, qui avons étudié cette faculté, qui l'observons tous les jours dans ses plus minutieux détails, nous avons été à même d'en constater la réalité. Elle ne fait donc pour nous l'objet d'aucun doute, et, comme on le verra, elle nous a été d'un éminent secours dans nos études spirites ; elle nous a permis de porter le scalpel de l'investigation dans la vie extra-corporelle : c'est le flambeau dans l'obscurité. M. Home, doué d'une faculté remarquable comme médium à influence physique, a produit des effets surprenants. M. Adrien nous initie à la cause de ces effets, parce qu'il les voit se produire et qu'il va bien au-delà de ce qui frappe nos sens.

La réalité de la vision de M. Adrien est prouvée par le portrait qu'il fait de personnes qu'il n'a jamais vues, et dont le signalement est reconnu exact. Assurément quand il décrit avec une minutie rigoureuse jusqu'aux moindres traits d'un parent ou d'un ami que l'on évoque par son intermédiaire, on est certain qu'il le voit, car il ne peut prendre la chose dans son imagination ; mais il est des gens chez lesquels c'est un parti pris de rejeter même l'évidence ; et ce qu'il y a de bizarre, c'est que pour réfuter ce qu'ils ne veulent pas admettre, ils l'expliquent par des causes plus difficiles encore que celles qu'on leur donne.

Les portraits de M. Adrien ne sont cependant pas toujours infaillibles, et en cela comme en toute science, quand une anomalie se présente, il faut en rechercher la cause, car la cause d'une exception est souvent la confirmation du principe général. Pour comprendre ce fait, il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons déjà dit sur la forme apparente des Esprits. Cette forme tient au périsprit, dont la nature essentiellement flexible se prête à toutes les modifications qu'il plaît à l'Esprit de lui donner. En quittant l'enveloppe matérielle, l'Esprit emporte avec lui son enveloppe éthérée, qui constitue une autre espèce de corps. Dans son état normal, ce corps a une forme humaine, mais qui n'est pas calquée trait pour trait sur celui qu'il a quitté, surtout quand il l'a quitté depuis un certain temps. Dans les premiers instants qui suivent la mort, et pendant tout le temps qu'il existe encore un lien entre les deux existences, la similitude est plus grande ; mais cette similitude s'efface à mesure que le dégagement s'opère et que l'Esprit devient plus étranger à sa dernière enveloppe. Toutefois, il peut toujours reprendre cette première apparence, soit pour la figure, soit pour le costume, lorsqu'il le juge utile pour se faire reconnaître ; mais ce n'est en général que par suite d'un très grand effort de volonté. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, dans certains cas, la ressemblance pèche par quelques

détails : il suffit des traits principaux. Chez le médium cette investigation ne se fait pas non plus sans un certain effort qui devient pénible quand il est trop répété. Ses visions ordinaires ne lui coûtent aucune fatigue, parce qu'il ne s'attache qu'aux généralités. Il en est de même de nous quand nous voyons une foule : nous voyons tout ; tous les individus se détachent à nos yeux avec leurs traits distinctifs, sans qu'aucun de ces traits nous frappe assez pour pouvoir les décrire ; pour les préciser, il faut concentrer notre attention sur les détails intimes que nous voulons analyser, avec cette différence que, dans les circonstances ordinaires, la vue se porte sur une forme matérielle, invariable, tandis que dans la vision elle repose sur une forme essentiellement mobile qu'un simple effet de la volonté peut modifier. Sachons donc prendre les choses pour ce qu'elles sont ; considérons-les en elles-mêmes et en raison de leurs propriétés. N'oublions pas que, dans le spiritisme, on n'opère point sur la matière inerte, mais sur des intelligences qui ont leur libre arbitre, et que nous ne pouvons par conséquent soumettre à notre caprice, ni faire agir à notre gré comme un mouvement de pendule. Toutes les fois qu'on voudra prendre nos sciences exactes pour point de départ dans les observations spirites, on se fourvoiera ; c'est pourquoi la science vulgaire est incompétente dans cette question : c'est absolument comme si un musicien voulait juger l'architecture au point de vue musical. Le spiritisme nous révèle un nouvel ordre d'idées, de nouvelles forces, de nouveaux éléments, des phénomènes qui ne reposent en rien sur ce que nous connaissons ; sachons donc, pour les juger, nous dépouiller de nos préjugés et de toute idée préconçue ; pénétrons-nous surtout de cette vérité qu'en dehors de ce que nous connaissons il peut y avoir autre chose, si nous ne voulons pas tomber dans cette erreur absurde, fruit de notre orgueil, que Dieu n'a plus de secrets pour nous.

On comprend, d'après cela, quelles influences délicates peuvent agir sur la production des phénomènes spirites ; mais il en est d'autres qui méritent une attention non moins sérieuse. L'Esprit dépouillé du corps conserve, disons-nous, toute sa volonté, et une liberté de penser bien plus grande que de son vivant : il a des susceptibilités que nous avons de la peine à comprendre ; ce qui nous parait souvent tout simple et tout naturel, le froisse et lui déplaît ; une question déplacée le choque, le blesse ; et il nous montre son indépendance en ne faisant pas ce que nous voulons, tandis que de lui-même il fait quelquefois plus que nous n'aurions songé à demander. C'est par cette raison que les questions d'épreuve et de curiosité sont essentiellement antipathiques aux Esprits, et qu'ils y répondent rarement d'une manière satisfaisante ; les Esprits sérieux surtout ne s'y prêtent jamais, et dans aucun cas, ne veulent servir d'amusement. On conçoit donc que l'in-

tention peut influer beaucoup sur leur bonne volonté à se présenter aux yeux d'un médium voyant, sous telle ou telle apparence ; et comme en définitive ils ne revêtent une apparence déterminée qu'autant que cela leur convient, ils ne le font que s'ils y voient un motif sérieux et utile.

Une autre raison tient en quelque sorte à ce que nous pourrions appeler la physiologie spirite. La vue de l'Esprit par le médium se fait par une sorte de rayonnement fluidique partant de l'Esprit et se dirigeant sur le médium ; celui-ci absorbe pour ainsi dire ces rayons et se les assimile. S'il est seul, ou s'il n'est entouré que de personnes sympathiques, unies d'intention et de pensées, ces rayons se concentrent sur lui ; alors la vue est nette, précise, et c'est dans ces circonstances que les portraits sont presque toujours d'une exactitude remarquable. Si, au contraire, il y a autour de lui des influences antipathiques, des pensées divergentes et hostiles, s'il n'y a pas recueillement, les rayons fluidiques se dispersent, s'absorbent par le milieu ambiant : de là une sorte de brouillard qui se projette sur l'Esprit et ne permet pas d'en distinguer les nuances. Telle serait une lumière avec ou sans réflecteur. Une autre comparaison moins matérielle peut encore nous rendre raison de ce phénomène. Chacun sait que la verve d'un orateur est excitée par la sympathie et l'attention de son auditoire ; qu'il soit au contraire distrait par le bruit, l'inattention ou le mauvais vouloir, ses pensées ne sont plus aussi libres, elles se dispersent, et ses moyens en souffrent. L'Esprit qui est influencé par un milieu absorbant est dans le même cas : son rayonnement, au lieu de se diriger sur un point unique, perd de sa force en se disséminant.

Aux considérations qui précèdent, nous devons en ajouter une dont l'importance sera facilement comprise de tous ceux qui connaissent la marche des phénomènes spirites. On sait que plusieurs causes peuvent empêcher un Esprit de se rendre à notre appel au moment où nous l'évoquons : il peut être réincarné ou occupé ailleurs. Or, parmi les Esprits qui se présentent presque toujours simultanément, le médium doit distinguer celui qu'on demande, et s'il n'est pas là, il peut prendre pour lui un autre Esprit également sympathique à la personne qui évoque. Il décrit l'Esprit qu'il voit sans pouvoir toujours affirmer que c'est plutôt tel ou tel ; mais si l'Esprit qui se présente est sérieux, il ne trompera pas sur son identité ; si on l'interroge à cet effet, il peut expliquer la cause de la méprise, et dire ce qu'il est.

Un milieu peu propice nuit encore par une autre cause. Chaque individu a pour acolytes des Esprits qui sympathisent avec ses défauts et ses qualités. Ces Esprits sont bons ou mauvais selon les individus ; plus il y a de personnes réunies, plus il y a de variété parmi eux, et plus il y a de

chances d'en trouver d'antipathiques. Si donc dans la réunion il y a des personnes hostiles, soit par des pensées dénigrantes, soit par la légèreté de leur caractère, soit par une incrédulité systématique, elles attirent par cela même des Esprits peu bienveillants qui souvent viennent entraver les manifestations, de quelque nature qu'elles soient, écrites aussi bien que visuelles ; de là la nécessité de se placer dans les conditions les plus favorables si l'on veut avoir des manifestations sérieuses : qui veut la fin veut les moyens. Les manifestations spirites ne sont pas de ces choses dont il soit permis de se jouer impunément. Soyez sérieux selon toute l'acception du mot si vous voulez des choses sérieuses, autrement ne vous attendez qu'à être le jouet des Esprits légers, qui s'amuseront à vos dépens.

Le Follet de Bayonne.

Dans notre dernier numéro nous avons dit quelques mots de cette étrange manifestation. Ces renseignements nous avaient été donnés de vive voix et très succinctement par un de nos abonnés, ami de la famille où les faits se sont accomplis. Il nous avait promis des détails plus circonstanciés, et nous devons à son obligeance la communication des lettres qui en contiennent un récit plus détaillé.

Cette famille habite près de Bayonne, et ces lettres ont été écrites par la mère même de la jeune fille, enfant d'une dizaine d'années, à son fils qui demeure à Bordeaux, pour lui rendre compte de ce qui se passait dans sa maison. Ce dernier a bien voulu se donner la peine de les transcrire pour nous, afin que l'authenticité n'en pût être contestée ; c'est une attention dont nous lui sommes infiniment reconnaissant. On conçoit la réserve à laquelle nous sommes tenu à l'égard des noms propres, réserve que nous nous sommes toujours fait une loi d'observer, à moins d'une autorisation formelle. Tout le monde ne se soucie pas d'attirer chez soi la foule des curieux. A ceux pour qui cette réserve serait un motif de suspicion, nous dirons qu'il faut faire une différence entre un journal éminemment sérieux et ceux qui n'ont en vue que d'amuser le public. Notre but n'est pas de raconter des faits pour remplir notre cadre, mais d'éclairer la science ; si nous étions trompé, nous le serions de bonne foi : quand, à nos yeux, une chose n'est pas formellement avérée, nous la donnons sous bénéfice d'inventaire ; il n'en saurait être ainsi quand elle émane de personnes graves dont l'honorabilité nous est connue, et qui, loin d'avoir aucun intérêt à nous induire en erreur, veulent elles-mêmes s'instruire.

La première lettre est celle du fils à notre abonné en lui adressant celles de sa mère.

Saint-Esprit, 20 novembre 1858.

Mon cher ami,

« Appelé dans ma famille par la mort d'un de mes petits frères, que Dieu vient de nous enlever, cette circonstance, qui m'a tenu éloigné depuis quelque temps de chez moi, est cause du retard que j'ai apporté à vous répondre. Je serais très peiné de vous faire passer pour un faiseur de contes auprès de M. Allan Kardec, aussi vais-je vous donner quelques détails sommaires sur les faits accomplis dans ma famille. Je crois vous avoir déjà dit que les apparitions ont cessé depuis longtemps et ne se manifestent plus à ma sœur. Voici les lettres que ma mère m'écrivait à ce sujet. Je dois observer que beaucoup de faits y sont omis, et ce ne sont pas les moins intéressants. Je vous écrirai de nouveau pour compléter l'histoire si, par vous-même, vous ne pouvez le faire en vous souvenant de ce que je vous ai dit de vive voix.

23 avril 1855.

Il y a environ trois mois qu'un soir ta sœur X. eut besoin de sortir pour faire une emplette. Le corridor de la maison qui est très long, tu le sais, n'est jamais éclairé, et la grande habitude que nous avons de le parcourir sans lumière fait que nous évitons de trébucher sur les marches de l'escalier. X. nous avait déjà dit que chaque fois qu'elle sortait elle entendait une voix qui lui tenait des discours dont elle ne comprit pas tout d'abord le sens, mais qui, plus tard, sont devenus intelligibles. Quelque temps après elle vit une ombre, et ne cessait, durant le trajet, d'entendre la même voix. Les discours tenus par cet être invisible tendaient toujours à la rassurer et à lui donner des conseils très sages. Une bonne morale était le fond de ses paroles. X. fut très troublée, et souvent, nous a-t-elle dit, elle n'eut pas la force de continuer son chemin. Mon enfant, lui disait l'invisible, chaque fois qu'elle était troublée, ne crains rien, car je ne te veux que du bien. Il lui enseigna un endroit où pendant plusieurs jours elle trouva quelques pièces de monnaie ; d'autres fois elle ne trouvait rien. X. s'est conformée à la recommandation qui lui était faite, et pendant très longtemps elle a trouvé, si ce n'est des pièces de monnaie, quelques joujoux que tu verras. Ces dons sans doute ne lui étaient faits que pour l'encourager. Tu n'étais pas oublié dans les conversations de cet être ; il parlait souvent de toi et nous donnait de tes nouvelles par l'intermédiaire de ta sœur. Plusieurs fois il nous a rendu compte de l'emploi de tes soirées ; il t'a vu lisant dans ta chambre ; d'autres fois il nous disait que tes amis étaient réunis chez toi ; enfin il nous rassurait toujours quand la paresse t'empêchait de nous écrire.

Depuis quelque temps X. a des rapports presque continuels avec l'invisible. Dans le jour elle ne voit rien ; elle entend toujours la même voix qui lui tient des discours très sages, qui ne cesse de l'encourager au travail et à l'amour de Dieu. La nuit elle voit, dans la direction d'où part la voix, une lumière rose qui n'éclaire pas, mais qui d'après elle pourrait être comparée à l'éclat d'un diamant dans l'ombre. Maintenant toute crainte a disparu chez elle ; si je lui manifeste des doutes : « Maman, me dit-elle, c'est un ange qui me parle, et si pour te convaincre, tu veux t'armer de courante, il me prie de te dire que ce soir il te fera lever. S'il te parle, tu devras répondre. Vas où il te dira d'aller ; tu verras devant toi des personnes, n'aie aucune peur. » Je n'ai pas voulu mettre mon courage à l'épreuve : j'ai eu peur, et l'impression que cela m'a fait m'a empêchée de dormir. Très souvent, dans la nuit, il me semblait entendre un souffle au chevet de mon lit. Mes chaises se mouvaient sans qu'aucune main y touchât. Mes frayeurs ont complètement disparu depuis quelque temps, et j'ai grand regret de ne m'être pas soumise à l'épreuve qui m'était proposée pour avoir des rapports directs avec l'invisible, et aussi pour n'avoir pas continuellement à lutter contre des doutes.

J'ai engagé X. à interroger l'invisible sur sa nature ; voici l'entretien qu'ils ont eu ensemble :

X. Qui es-tu ?
Inv. Je suis ton frère Élysée.
X. Mon frère est mort il y a douze ans.
Inv. C'est vrai ; ton frère est mort il y a douze ans ; mais il y avait en lui comme en tous les êtres une âme qui ne meurt pas et qui est devant toi à l'instant même, qui t'aime et te protège tous.
X. Je voudrais te voir.
Inv. Je suis devant toi.
X. Je ne vois rien, cependant.
Inv. Je prendrai une forme visible pour toi. Après l'office religieux tu descendras, tu me verras alors et je t'embrasserai.
X. Maman voudrait te connaître aussi.
Inv. Ta mère est la mienne ; elle me connaît. J'aurais plutôt voulu me manifester à elle qu'à toi : c'était mon devoir ; mais je ne puis me montrer à plusieurs personnes, car Dieu me le défend ; je regrette que maman ait manqué de courage. Je te promets de donner des preuves de mon existence et alors tous les doutes disparaîtront.

Le soir, au moment marqué, X. se rendit à la porte du temple. Un jeune homme s'est présenté à elle et lui a dit : « Je suis ton frère. Tu as demandé à me voir ; te voilà satisfaite. Embrasse-moi, car je ne puis conserver longtemps la forme que j'ai prise. »

Comme tu le penses bien, la présence de cet être dût étonner X. au point de l'empêcher de faire aucune observation. Aussitôt qu'il l'eut embrassée, il disparut dans l'air.

Le lendemain matin l'invisible, profitant du moment où X. a été obligée de sortir, s'est manifesté de nouveau à elle et lui a dit : « Tu as dû être bien surprise de ma disparition. Eh bien ! je veux t'apprendre à t'enlever dans les airs, et il te sera possible de me suivre. » Toute autre que X. eut sans doute été épouvantée de la proposition. Elle accepta l'offre avec empressement et aussitôt elle se sentit enlever comme une hirondelle. Elle est arrivée en peu de temps à un endroit où il y avait une foule considérable. Elle a vu, nous a-t-elle dit, de l'or, des diamants, et tout ce qui, sur cette terre, satisfait notre imagination. Personne ne considérait ces choses plus que nous ne le faisons des pavés sur lesquels nous marchons. Elle a reconnu plusieurs enfants de son âge qui habitaient la même rue que nous et qui étaient morts depuis longtemps. Dans un appartement richement décoré, et où il n'y avait personne, ce qui frappa surtout son attention, c'est une grande table où de distance en distance il y avait du papier. Devant chaque cahier se trouvait un encrier ; elle voyait les plumes s'humecter elles-mêmes et tracer des caractères sans qu'aucune main les fit mouvoir.

A son retour je lui ai reproché de s'être absentée sans mon autorisation, et lui ai expressément défendu de recommencer de pareilles excursions. L'invisible lui a témoigné beaucoup de regret de m'avoir mécontentée, et lui a formellement promis que dorénavant il ne l'engagerait plus à faire d'absence sans m'en prévenir.

26 avril.

L'invisible s'est transformé sous les yeux de X. Il a pris ta forme, si bien que ta sœur a cru que tu étais dans le salon ; pour s'en assurer elle lui dit de reprendre sa forme primitive ; aussitôt tu disparus et tu fus remplacé par moi. Son étonnement fut grand ; elle me demanda comment je me trouvais là, la porte du salon étant fermée à clef. Alors une nouvelle transformation eut lieu ; il prit la forme du frère mort et dit à X : « Ta mère et tous les membres de ta famille ne voient point sans étonnement, et même sans un sentiment de crainte, tous les faits qui s'accomplissent par mon intervention. Mon désir n'est point d'occasionner de la frayeur ; cependant, je veux prouver mon existence, et te mettre à l'abri de l'incrédulité de tous, parce qu'on pourrait prendre pour un mensonge de ta part ce qui ne serait de la leur qu'une obstination à ne pas se rendre à l'évidence. Madame C. est une mercière ; tu sais qu'on a besoin d'acheter des boutons ; nous irons tous les deux les acheter. Je me transformerai en ton petit frère (il avait alors 9 ans) et quand tu seras de retour à la maison, tu prieras maman d'envoyer

chez Madame C. demander avec qui tu te trouvais au moment où l'on t'a vendu les boutons. » X. n'a pas manqué de se conformer à ces instructions. J'ai envoyé chez Madame C. ; elle m'a fait répondre que ta sœur était avec son frère, dont elle a fait un grand éloge, disant qu'on ne pouvait pas se figurer qu'à son âge il fût possible d'avoir la répartie si facile, et surtout si peu de timidité. Il est bon de dire que le petit frère était en classe depuis le matin et ne devait revenir que le soir vers sept heures, et qu'en outre il est très timide et n'a pas cette facilité qu'on voulait bien lui accorder. C'est fort curieux, n'est-ce pas ? Je crois que la main de Dieu n'est point étrangère à ces choses inexplicables.

7 mai 1855.

Je ne suis pas plus crédule qu'on ne doit l'être et ne me laisse pas dominer par des idées superstitieuses. Je ne puis cependant pas me refuser à croire à des faits qui s'accomplissent sous mes yeux. Il me fallait des preuves bien évidentes pour ne plus infliger à ta sœur les punitions que je lui donnais quelquefois à regret, dans la crainte qu'elle ne voulût se jouer de nous en abusant de notre confiance.

Hier il était cinq heures environ, quand l'invisible dit à X : « Il est probable que maman va t'envoyer quelque part faire une commission. Dans ta course tu seras agréablement surprise par l'arrivée de la famille de ton oncle. » X me transmet aussitôt ce que l'invisible avait dit, j'étais bien loin de m'attendre à cette arrivée, et plus surprise encore de l'apprendre de cette façon. Ta sœur est sortie et les premières personnes qu'elle a rencontrées étaient effectivement mon frère, sa femme et ses enfants, qui venaient nous voir. X. s'empressa de me dire que je devais avoir une preuve de plus de la véracité de tout ce qu'elle me disait.

10 mai 1855.

Je ne puis plus douter aujourd'hui de quelque chose d'extraordinaire dans la maison ; je vois accomplir tous ces faits singuliers sans frayeur, mais n'en puis retirer aucun enseignement, car ces mystères sont inexplicables pour moi.

Hier après avoir établi l'ordre dans tous les appartements, et tu sais que c'est une chose à laquelle je tiens essentiellement, l'invisible dit à X, que malgré les preuves qu'il avait données de son intervention dans tous les faits curieux que je t'ai racontés, j'avais toujours des doutes qu'il voulait faire complètement cesser. Sans qu'aucun bruit se soit fait entendre, une minute a suffi pour mettre le plus grand désordre dans les appartements. Sur les parquets une matière rouge avait été répandue ; je crois que c'était du sang. Si c'eût été quelques gouttes seulement, j'aurais cru que X.

s'était piquée ou avait saigné au nez, mais figure-toi que le plancher était inondé. Cette preuve bizarre nous a donné un travail considérable pour rendre au salon son luisant primitif.

Avant de décacheter les lettres que tu nous adresses, X en connaît le contenu. L'invisible le lui transmet.

16 mai 1855.

X n'a pas accepté une observation que sa sœur lui a faite, je ne sais à propos de quoi ; elle fit une réponse d'autant moins convenable que le reproche était fondé. Je lui infligeai une punition et elle alla se coucher sans souper. Avant de se coucher elle a l'habitude de prier Dieu. Ce soir là elle l'oublia ; mais peu d'instants après qu'elle fut au lit l'invisible lui apparut ; il lui présenta un flambeau et un livre de prières pareil à celui dont elle a l'habitude de se servir, et lui dit que malgré la punition qu'elle avait si bien méritée, elle ne devait pas oublier de remplir son devoir. Alors elle se leva, fit ce qui lui était ordonné, et sitôt sa prière achevée, tout disparut.

Le lendemain matin, X, après m'avoir embrassée, m'a demandé si le chandelier qui se trouvait sur la table à un étage au-dessus de sa chambre avait été enlevé. Or ce flambeau, semblable à celui qui lui avait été présenté la veille, n'avait pas bougé de sa place, non plus que son livre de prières.

4 juin 1855.

Depuis quelque temps aucun fait bien saillant ne s'est accompli, si ce n'est le suivant. J'étais enrhumée ces jours-ci ; avant hier toutes tes sœurs étaient occupées et je ne pouvais disposer de personne pour envoyer acheter de la pâte pectorale. Je dis à X que quand elle aurait achevé son ouvrage elle ferait bien d'aller me chercher quelque chose chez le pharmacien le plus près. Elle oublia ma recommandation, et moi-même n'y pensai plus. Je suis certaine qu'elle n'est pas sortie et n'a quitté son travail que pour aller prendre une soupière dont nous avions besoin. Sa surprise fut grande en ôtant le couvercle d'y trouver un paquet de sucre d'orge que l'invisible y avait déposé pour lui épargner une course, et aussi pour satisfaire mon désir que l'on avait perdu de vue.

Nous avons évoqué cet Esprit dans une des séances de la Société et lui avons adressé les questions suivantes. M. Adrien l'a vu sous les traits d'un enfant de 10 à 12 ans ; jolie tête, cheveux noirs et ondoyants, œil noir et vif, teint pâle, bouche moqueuse, caractère léger, mais bon. L'Esprit dit ne pas trop savoir pourquoi on l'a évoqué.

Notre correspondant qui était présent à la séance dit que ce sont bien là les traits sous lesquels la jeune fille l'a dépeint en plusieurs circonstances.

1. Nous avons entendu raconter l'histoire de tes manifestations dans une famille de Bayonne et nous désirons t'adresser à ce sujet quelques questions. - R. Faites et je répondrai ; faites vite, je suis pressé, je veux m'en aller.

2. Où as-tu été prendre l'argent que tu donnais à la jeune fille ? - R. J'ai été puiser dans l'escarcelle des autres ; vous comprenez bien que je ne vais pas m'amuser à frapper monnaie. Je prends à ceux qui peuvent donner.

3. Pourquoi t'es-tu attaché à cette jeune fille ? - R. Grande sympathie.

4. Est-il vrai que tu aies été son frère mort à l'âge de 4 ans ? - R. Oui.

5. Pourquoi étais-tu visible pour elle et non pour sa mère ? - R. Ma mère doit être privée de ma vue ; mais ma sœur n'avait pas besoin de punition ; du reste c'est par permission spéciale que je lui ai apparu.

6. Pourrais-tu nous expliquer comment tu te rends visible ou invisible à volonté ? - R. Je ne suis pas assez élevé, et suis trop préoccupé de ce qui m'attire, pour répondre à cette question.

7. Pourrais-tu, si tu le voulais, paraître ici au milieu de nous, comme tu t'es montré à la mercière ? - R. Non.

8. Dans cet état, serais-tu sensible à la douleur si l'on te frappait ? - R. Non.

9. Que serait-il arrivé si la mercière eut voulu te frapper ? - R. Elle n'eut frappé que dans le vide.

10. Sous quel nom pouvons-nous te désigner quand nous parlerons de toi ? - R. Appelez-moi Follet si vous voulez. Laissez-moi, il faut que je m'en aille.

11. (A Saint-Louis). Serait-il utile d'avoir à ses ordres un esprit semblable ? - R. Vous en avez souvent autour de vous qui vous assistent sans que vous vous en doutiez.

Considérations sur le Follet de Bayonne.

Si nous rapprochons ces faits de ceux de Bergzabern, dont nos lecteurs n'ont sans doute pas perdu le souvenir, on y verra une différence capitale. Là c'était plus qu'un Esprit frappeur ; c'était, et c'est encore en ce moment, un Esprit perturbateur dans toute l'acception du mot. Sans faire de mal, c'est un commensal fort incommode et fort désagréable, sur lequel nous reviendrons, dans notre prochain numéro, ayant eu des nouvelles de ses récentes prouesses. Celui de Bayonne, au contraire, est éminemment bienveillant et obligeant ; c'est le type de ces bons Esprits servants dont les légendes allemandes nous racontent les hauts faits, preuve nouvelle qu'il peut y avoir, dans les histoires légendaires, un fond de vérité. On conviendra, du reste, que l'imagination aurait peu de choses à faire pour mettre ces faits à la hauteur d'une légende, et qu'on pourrait les prendre pour un

conte du moyen âge, s'ils ne s'étaient passés, pour ainsi dire, sous nos yeux.

Un des traits les plus saillants de l'Esprit auquel nous avons donné le nom de follet de Bayonne, ce sont ses transformations. Que dira-t-on maintenant de la fable de Protée ? Il y a encore cette différence entre lui et l'Esprit de Bergzabern que ce dernier ne s'est jamais montré autrement qu'en rêve, tandis que notre petit lutin se rendait visible et tangible, comme une personne réelle, non seulement à sa sœur, mais à des étrangers : témoin l'achat des boutons chez la mercière. Pourquoi ne se montrait-il pas à tout le monde et à toute heure ? c'est ce que nous ne savons pas ; il paraît que ce n'était pas en son pouvoir, et qu'il ne pouvait même pas rester longtemps en cet état. Il fallait peut être pour cela un travail intime, une puissance de volonté au-dessus de ses forces.

De nouveaux détails nous étant promis sur ces étranges phénomènes, nous aurons occasion d'y revenir.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Chaudruc Duclos et Diogène.

Duclos.

1. *Evocation*. - R. Je suis là.

M. Adrien, médium voyant, qui ne l'avait jamais vu de son vivant, en fait le portrait suivant, trouvé très exact par les personnes présentes qui l'avaient connu.

Figure allongée ; joues creuses ; front bombé et ridé. Nez un peu long et courbé légèrement ; yeux gris et un peu à fleur de tête ; bouche moyenne, moqueuse ; teint un peu jaune ; cheveux grisonnants, et longue barbe. Taille, plutôt grande que petite.

Paletot drap bleu, tout râpé et troué ; pantalon noir, usé et en loques ; gilet de couleur claire ; fichu noué en cravate, d'une couleur sans nom.

2. *Vous rappelez-vous votre dernière existence terrestre ?* - R. Parfaitement.

3. *Quel motif a pu vous porter au genre de vie excentrique que vous aviez*

adopté ? - R. J'étais fatigué de la vie et je prenais en pitié les hommes et les motifs de leurs actions.

4. *On dit que c'était une vengeance et pour humilier un parent élevé ; est-ce vrai ?* - R. Non seulement pour cela ; en humiliant cet homme j'en humiliais beaucoup d'autres.

5. *Si c'était une vengeance, elle vous coûtait cher, car vous vous êtes privé pendant de longues années de toutes les jouissances sociales pour la satisfaire. Ne trouviez-vous pas cela un peu dur ?* - R. Je jouissais d'une autre manière.

6. *Y avait-il, à côté de cela, une pensée philosophique, et est-ce avec raison qu'on vous a comparé à Diogène ?* - R. Il y avait quelque rapport avec la partie la moins saine de la philosophie de cet homme.

7. *Que pensez-vous de Diogène ?* - R. Peu de chose ; c'est un peu ce que je pense de moi. Diogène avait sur nous l'avantage d'avoir fait quelques mille ans plus tôt ce que j'ai fait, et au milieu d'hommes moins policés que ceux au milieu desquels je vivais.

8. *Il y a cependant une différence entre Diogène et vous : chez lui sa conduite était une conséquence de son système philosophique ; Tandis que chez vous elle avait son principe dans la vengeance !* - R. La vengeance, chez moi, a amené la philosophie.

9. *Souffriez-vous de vous voir ainsi isolé, et d'être un objet de mépris et de dégoût ; car votre éducation vous éloignait de la société des mendiants et des vagabonds, et vous étiez repoussé par les gens bien élevés ?* - R. Je savais qu'on n'a pas d'amis sur terre ; je l'avais assez éprouvé, hélas !

10. *Quelles sont vos occupations actuelles et où passez-vous votre temps ?* - R. Je parcours des mondes meilleurs et je m'instruis… Là il y a tant de bonnes âmes qui nous révèlent la science céleste des Esprits.

11. *Revenez-vous quelquefois au Palais-Royal, depuis votre mort ?* - R. Que m'importe le Palais-Royal !

12. *Parmi les personnes qui sont ici en reconnaissez-vous que vous avez connues dans vos pérégrinations au Palais-Royal ?* - R. Comment ne le ferais-je pas ?

13. *Les revoyez-vous avec plaisir ?* - R. Avec plaisir ; avec même le plus grand plaisir : ils furent bons pour moi.

14. *Revoyez-vous votre ami Charles Nodier ?* - R. Oui, surtout depuis sa mort.

15. *Est-il errant ou réincarné ?* - R. Errant comme moi.

16. *Pourquoi aviez-vous choisi le Palais-Royal, le lieu le plus fréquenté alors de Paris, pour vos promenades ; cela n'est pas d'accord avec vos goûts misanthropes ?* - R. Là je voyais tous les mondes, toutes les sociétés.

17. *N'y avait-il pas, peut-être, un sentiment d'orgueil de votre part ?* - R. Oui, malheureusement ; l'orgueil a eu une bonne part dans ma vie.

18. *Etes-vous plus heureux maintenant ?* - R. Oh ! oui.

19. *Cependant votre genre d'existence n'a pas dû contribuer à votre perfectionnement ?* - R. Cette existence terrestre ! plus que vous ne pensez pourtant : n'avais-je pas de sombres moments, quand je rentrais seul et délaissé chez moi ? Là, j'avais le temps de mûrir bien des pensées.

20. *Si vous aviez à choisir une autre existence, comment la choisiriez-vous ?* - Non pas sur votre terre ; je puis espérer mieux aujourd'hui.

21. *Vous souvenez-vous de votre avant-dernière existence ?* - R. Oui, et des autres aussi.

22. *Où avez-vous eu ces existences ?* - R. Sur la terre et dans d'autres mondes.

23. *Et l'avant-dernière ?* - R. Sur la terre.

24. *Pouvez-vous nous la faire connaître ?* - R. Je ne le puis ; c'était une existence obscure et cachée.

25. *Sans nous révéler cette existence, vous pourriez nous dire quel rapport elle avait avec celle que nous connaissons, car celle-ci doit être une conséquence de l'autre ?* - R. Une conséquence, pas positivement, mais un complément : j'avais vécu malheureux par des vices et des défauts qui se sont bien modifiés avant que je vinsse habiter le corps que vous avez connu.

26. *Pouvons-nous faire quelque chose qui vous soit utile, ou agréable ?* - R. Hélas ! peu ; je suis bien au-dessus de la terre, aujourd'hui.

Diogène

1. *Evocation*. - R. Ah ! que je viens de loin !

2. *Pouvez-vous apparaître à M. Adrien, notre médium voyant, tel que vous étiez dans l'existence que nous vous connaissons ?* - R. Oui ; et même venir avec ma lanterne, si vous le voulez.

Portrait.

Front large et les bosses de côté très osseuses ; nez mince et courbé ; bouche grande et sérieuse ; yeux noirs et enfoncés dans l'orbite ; regard perçant et moqueur. Figure un peu allongée, maigre et ridée ; teint jaune ; moustaches et barbe incultes ; cheveux gris et clair-semés.

Draperies blanches et très sales ; les bras nus ainsi que les jambes ; le corps maigre, osseux. Mauvaises sandales attachées aux jambes par des cordes.

3. *Vous dites que vous venez de loin : de quel monde venez-vous ?* - R. Vous ne le connaissez.

4. *Auriez-vous la bonté de répondre à quelques questions ?* - R. Avec plaisir.

5. *L'existence que nous vous connaissons sous le nom de Diogène le Cynique vous a-t-elle profité pour votre bonheur futur ?* - R. Beaucoup ; vous avez eu tort de la tourner en dérision, comme l'ont fait mes contemporains ; je m'étonne même que l'histoire ait si peu éclairé mon existence, et que la postérité ait été, on peut le dire, injuste à mon égard.

6. *Quel bien avez-vous pu faire, car votre existence était assez personnelle ?* - R. J'ai travaillé pour moi, mais on pouvait beaucoup apprendre en me voyant.

7. *Quelles sont les qualités que vous vouliez trouver dans l'homme que vous cherchiez avec votre lanterne ?* - R. De l'énergie.

8. *Si vous aviez rencontré sur votre route l'homme que nous venons d'évoquer, Chaudruc-Duclos, auriez-vous trouvé en lui l'homme que vous cherchiez ; car lui aussi se passait volontairement de tout superflu ?* - R. Non.

9. *Que pensez-vous de lui ?* - R. Son âme fut égarée sur la terre ; combien sont comme lui et ne le savent pas ; lui le savait au moins.

10. *Les qualités que vous cherchiez dans l'homme, selon vous, avez-vous cru les posséder ?* - R. Sans doute : j'étais mon critérium.

11. *Quel est celui des philosophes de votre temps que vous préfériez ?* - R. Socrate.

12. *Quel est celui que vous préférez maintenant ?* - R. Socrate.

13. *Et Platon, qu'en dites-vous ?* - R. Trop dur ; sa philosophie est trop sévère : j'admettais les poètes, et lui, non.

14. *Ce que l'on raconte de votre entrevue avec Alexandre est-il réel ?* - R. Très réel ; l'histoire même l'a tronqué.

15. *En quoi l'histoire l'a-t-elle tronqué ?* - R. J'entends parler des autres discours que nous avons tenus ensemble : croyez-vous qu'il fût venu me voir pour ne me dire qu'un mot ?

16. *Le mot qu'on lui prête, savoir, que s'il n'était Alexandre il voudrait être Diogène, est-il réel ?* - R. Il l'a dit, peut-être, mais pas devant moi. Alexandre était un jeune fou, vain et fier ; j'étais à ses yeux un mendiant : comment le tyran aurait-il osé se montrer instruit par le misérable ?

17. *Depuis votre existence à Athènes, avez-vous été réincarné sur la terre ?* - R. Non, mais dans d'autres mondes. Actuellement j'appartiens à un monde dont nous ne sommes pas esclaves : cela veut dire que si l'on vous évoquait éveillés, vous ne feriez pas ce que j'ai fait ce soir.

18. *Voudriez-vous nous tracer le tableau des qualités que vous cherchiez*

dans l'homme telles que tous les conceviez alors, et telles que vous les concevez maintenant ?

- R. *Alors*	*Maintenant*
Courage, hardiesse, sûreté de soi-même et puissance sur les hommes par l'Esprit.	Abnégation, douceur, puissance sur les hommes par le cœur.

Les Anges gardiens.

Communication spontanée obtenue par M. L…, un des médiums de la Société.

Il est une doctrine qui devrait convertir les plus incrédules par son charme et par sa douceur : celle des anges gardiens. Penser qu'on a toujours près de soi des êtres qui vous sont supérieurs, qui sont toujours là pour vous conseiller, vous soutenir, pour vous aider à gravir l'âpre montagne du bien, qui sont des amis plus sûrs et plus dévoués que les plus intimes liaisons que l'on puisse contracter sur cette terre, n'est-ce pas une idée bien consolante ? Ces êtres sont là par l'ordre de Dieu ; c'est lui qui les a mis près de nous, ils sont là pour l'amour de lui, et ils accomplissent auprès de nous une belle mais pénible mission. Oui, quelque part que vous soyez, il sera avec vous : les cachots, les hôpitaux, les lieux de débauche, la solitude, rien ne vous sépare de cet ami que vous ne pouvez voir, mais dont votre âme sent les plus douces impulsions et entend les sages conseils.

Que ne connaissez-vous mieux cette vérité ! combien de fois elle vous aiderait dans les moments de crise, combien de fois elle vous sauverait des mains des mauvais Esprits ! Mais au grand jour cet ange de bien aura souvent à vous dire : « Ne t'ai-je pas dit cela ? et tu ne l'as pas fait ; ne t'ai-je pas montré l'abîme, et tu t'y es précipité ; ne t'ai-je pas fait entendre dans la conscience la voix de la vérité, et n'as-tu pas suivi les conseils du mensonge ? » Ah ! questionnez vos anges gardiens ; établissez entre eux et vous cette tendre intimité qui règne entre les meilleurs amis. Ne pensez pas à leur rien cacher, car ils ont l'œil de Dieu, et vous ne pouvez les tromper. Songez à l'avenir, cherchez à avancer dans cette vie, vos épreuves en se-

ront plus courtes, vos existences plus heureuses. Allons ! hommes, du courage ; rejetez loin de vous, une fois pour toutes, préjugés et arrière-pensées ; entrez dans la nouvelle voie qui s'ouvre devant vous ; marchez, marchez, vous avez des guides, suivez-les : le but ne peut vous manquer, car ce but, c'est Dieu lui-même.

A ceux qui penseraient qu'il est impossible à des Esprits vraiment élevés de s'astreindre à une tâche si laborieuse et de tous les instants, nous dirons que nous influençons vos âmes tout en étant à plusieurs millions de lieues de vous : pour nous l'espace n'est rien, et tout en vivant dans un autre monde, nos esprits conservent leur liaison avec le vôtre. Nous jouissons de qualités que vous ne pouvez comprendre, mais soyez surs que Dieu ne nous a pas imposé une tâche au-dessus de nos forces, et qu'ils ne vous a pas abandonnés seuls sur la terre sans amis et sans soutiens. Chaque ange gardien a son protégé sur lequel il veille, comme un père veille sur son enfant ; il est heureux quand il le voit suivre le bon chemin, il gémit quand ses conseils sont méconnus.

Ne craignez pas de nous fatiguer de vos questions ; soyez au contraire toujours en rapport avec nous : vous serez plus forts et plus heureux. Ce sont ces communications de chaque homme avec son Esprit familier, qui font tous les hommes médiums, médiums ignorés aujourd'hui mais qui se manifesteront plus tard, et qui se répandront comme un océan sans bornes pour refouler l'incrédulité et l'ignorance. Hommes instruits, instruisez ; hommes de talents, élevez vos frères. Vous ne savez pas quelle œuvre vous accomplissez ainsi : c'est celle du Christ, celle que Dieu vous impose. Pourquoi Dieu vous a-t-il donné l'intelligence et la science, si ce n'est pour en faire part à vos frères, pour les avancer dans la voie du bonheur et de la félicité éternelle.

Saint Louis, Saint Augustin.

Remarque. - La doctrine des anges gardiens veillant sur leurs protégés malgré la distance qui sépare les mondes n'a rien qui doive surprendre ; elle est au contraire grande et sublime. Ne voyons-nous pas sur la terre, un père veiller sur son enfant, quoiqu'il en soit éloigné, l'aider de ses conseils par correspondance ? Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce que les Esprits pussent guider ceux qu'ils prennent sous leur protection, d'un monde à l'autre, puisque pour eux la distance qui sépare les mondes est moindre que celle qui, sur la terre, sépare les continents ?

Une nuit oubliée ou la sorcière Manouza,

Mille deuxième nuit des contes arabes,

Dictée par l'Esprit de Frédéric Soulié.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Remarque. - Les chiffres romains indiquent les suspensions qui ont eu lieu dans la dictée. Souvent elle n'était reprise qu'après une interruption de deux ou trois semaines, et malgré cela, ainsi que nous l'avons fait observer, le récit se suit comme s'il eût été écrit d'un seul jet ; et ce n'est pas là un des caractères les moins curieux de cette production d'outre-tombe. Le style en est correct et parfaitement approprié au sujet. Nous le répétons, pour ceux qui n'y verraient qu'une chose futile, nous ne le donnons pas comme une œuvre philosophique, mais comme étude. Pour l'observateur, rien n'est inutile : il sait profiter de tout pour approfondir la science qu'il étudie.

III

Rien cependant ne semblait devoir troubler notre bonheur ; tout était calme autour de nous : nous vivions dans une parfaite sécurité, lorsqu'un soir, au moment où nous nous croyions le plus en sûreté, parut tout à coup à nos côtés (je puis dire ainsi, car nous étions à un rond-point où venaient aboutir plusieurs allées), tout à coup donc et à nos côtés, apparut le sultan accompagné de son grand vizir. Tous deux avaient une figure effrayante : la colère avait bouleversé leurs traits ; ils étaient, le sultan surtout, dans une exaspération facile à comprendre. La première pensée du sultan fut de me faire périr, mais sachant à quelle famille j'appartiens, et le sort qui l'attendait s'il osait ôter un seul cheveu de ma tête, il fit semblant (comme à son arrivée je m'étais jeté à l'écart), il fit, dis-je, semblant de ne pas m'apercevoir, et se précipita comme un furieux sur Nazara, à qui il promit de ne pas faire attendre le châtiment qu'elle méritait. Il l'emmena avec lui, toujours accompagné du vizir. Pour moi, le premier moment de frayeur passé, je me hâtai de retourner dans mon palais pour chercher un moyen de soustraire l'astre de ma vie aux mains de ce barbare, qui probablement, allait trancher cette chère existence.

- Et puis après, que fis-tu ? demanda Manouza ; car enfin, dans tout cela, je ne vois pas en quoi tu t'es tant tourmenté pour tirer ta maîtresse du mauvais pas où tu l'as mise par ta faute. Tu me fais l'effet d'un pauvre homme qui n'a ni courage ni volonté, lorsqu'il s'agit de choses difficiles.

- Manouza, avant de condamner, il faut écouter. Je ne viens pas auprès de toi sans avoir essayé de tous les moyens en mon pouvoir. J'ai fait des offres au sultan ; je lui ai promis de l'or, des bijoux, des chameaux, des palais même, s'il me rendait ma douce gazelle ; il a tout dédaigné. Voyant mes sacrifices repoussés, j'ai fait des menaces ; les menaces ont été méprisées comme le reste : à tout il a ri et s'est moqué de moi. J'ai aussi essayé de m'introduire dans le palais ; j'ai corrompu les esclaves, je suis arrivé dans l'intérieur des appartements ; malgré tous mes efforts, je n'ai pu parvenir jusqu'à ma bien-aimée.

- Tu es franc, Noureddin ; ta sincérité mérite une récompense, et tu auras ce que tu viens chercher. Je vais te faire voir une chose terrible : si tu as la force de subir l'épreuve par laquelle je te ferai passer, tu peux être sûr que tu retrouveras ton bonheur d'autrefois. Je te donne cinq minutes pour te décider.

Ce temps écoulé, Noureddin dit à Manouza qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle voudrait pour sauver Nazara. Alors la sorcière se levant lui dit : Eh bien ! marche. Puis, ouvrant une porte placée au fond de l'appartement, elle le fit passer devant elle. Ils traversèrent une cour sombre, remplie d'objets hideux : des serpents, des crapauds qui se promenaient gravement en compagnie de chats noirs ayant l'air de trôner parmi ces animaux immondes.

IV

A l'extrémité de cette cour se trouvait une autre porte que Manouza ouvrit également ; et, ayant fait passer Noureddin, ils entrèrent dans une salle basse, éclairée seulement par le haut : le jour venait d'un dôme très élevé garni de verres de couleur qui formaient toutes sortes d'arabesques. Au milieu de cette salle se trouvait un réchaud allumé, et sur un trépied posé sur ce réchaud, un grand vase d'airain dans lequel bouillaient toutes sortes d'herbes aromatiques, dont l'odeur était si forte qu'on pouvait à peine la supporter. A côté de ce vase se trouvait une espèce de grand fauteuil en velours noir, d'une forme extraordinaire. Lorsqu'on s'asseyait dessus, à l'instant on disparaissait entièrement ; car Manouza s'y étant placée, Noureddin la chercha pendant quelques instants sans pouvoir l'apercevoir. Tout à coup elle reparut et lui dit : « Es-tu toujours disposé ? » - Oui, reprit Noureddin. - « Eh bien ! va t'asseoir dans ce fauteuil et attends. »

Noureddin ne fut pas plutôt dans le fauteuil que tout changea d'aspect, et la salle se peupla d'une multitude de grandes figures blanches qui, d'abord à peine visibles, parurent ensuite d'un rouge de sang, on eut dit des hommes couverts de plaies saignantes, dansant des rondes infernales,

et au milieu d'eux, Manouza, les cheveux épars, les yeux flamboyants, les habits en lambeaux, et sur la tête une couronne de serpents. Dans la main, en guise de sceptre, elle brandissait une torche allumée lançant des flammes dont l'odeur prenait à la gorge. Après avoir dansé un quart d'heure, ils s'arrêtèrent tout à coup sur un signe de leur reine qui, à cet effet, avait jeté sa torche dans la chaudière en ébullition. Quand toutes ces figures se furent rangées autour de la chaudière, Manouza fit approcher le plus vieux que l'on reconnaissait à sa longue barbe blanche, et lui dit : « Viens ici, toi le suivant du diable ; j'ai à te charger d'une mission fort délicate. Noureddin veut Nazara, je lui ai promis de la lui rendre ; c'est chose difficile ; je compte, Tanaple, sur ton concours à tous. Noureddin supportera toutes les épreuves nécessaires ; agis en conséquence. Tu sais ce que je veux, fais ce que tu voudras, mais arrive ; tremble si tu échoues. Je récompense qui m'obéit, mais malheur à qui ne fait pas ma volonté. - Tu seras satisfaite, dit Tanaple, et tu peux compter sur moi. - Eh bien, va et agis. »

V

« A peine eut-elle achevé ces mots que tout changea aux yeux de Noureddin ; les objets devinrent ce qu'ils étaient auparavant, et Manouza se trouva seule avec lui. « Maintenant, dit-elle, retourne chez toi et attends ; je t'enverrai un de mes gnomes, il te dira ce que tu as à faire, obéis et tout ira bien. »

Noureddin fut très heureux de cette parole, et plus heureux encore de quitter l'antre de la sorcière. Il traversa de nouveau la cour et la chambre par où il était entré, puis elle le reconduisit jusqu'à la porte extérieure. Là, Noureddin lui ayant demandé s'il devait revenir, elle répondit : « Non ; pour le moment, c'est inutile ; si cela devient nécessaire, je te le ferai savoir. »

Noureddin se hâta de retourner à son palais ; il était impatient de savoir s'il s'y était passé quelque chose de nouveau depuis sa sortie. Il trouva tout dans le même état ; seulement, dans la salle de marbre, salle de repos en été chez les habitants de Bagdad, il vit près du bassin placé au milieu de cette salle, une espèce de nain d'une laideur repoussante. Son habillement était de couleur jaune, brodé de rouge et de bleu ; il avait une bosse monstrueuse, de petites jambes, la figure grosse, avec des yeux verts et louches, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et les cheveux d'un roux pouvant rivaliser avec le soleil.

Noureddin lui demanda comment il se trouvait là, et ce qu'il venait y faire. « Je suis envoyé par Manouza, dit-il, pour te rendre ta maîtresse ; je

m'appelle Tanaple. - Si tu es réellement l'envoyé, de Manouza, je suis prêt à obéir à tes ordres, mais dépêche-toi, celle que j'aime est dans les fers et j'ai hâte de l'en sortir. - Si tu es prêt, conduis-moi de suite dans ton appartement, et je te dirai ce qu'il faudra faire. - Suis-moi donc, dit Noureddin. »

VI

Après avoir traversé plusieurs cours et jardins, Tanaple se trouva dans l'appartement du jeune homme ; il en ferma toutes les portes, et lui dit : « Tu sais que tu dois faire tout ce que je te dirai, sans objection. Tu vas mettre ces habits de marchand. Tu porteras sur ton dos ce ballot qui renferme les objets qui nous sont nécessaires ; moi, je vais m'habiller en esclave et je porterai un autre ballot. »

A sa grande stupéfaction, Noureddin vit deux énormes paquets à côté du nain, et pourtant il n'avait vu ni entendu personne les apporter. « Ensuite, continua Tanaple, nous irons chez le sultan. Tu lui feras dire que tu as des objets rares et curieux ; que s'il veut en offrir à la sultane favorite, jamais houri n'en aura porté de pareils. Tu connais sa curiosité ; il aura le désir de nous voir. Une fois admis en sa présence, tu ne feras pas de difficulté de déployer ta marchandise et tu lui vendras tout ce que nous portons : ce sont des habits merveilleux qui changent les personnes qui les mettent. Sitôt que le sultan et la sultane s'en seront revêtus, tout le palais les prendra pour nous et non pour eux : toi pour le sultan, et moi pour Ozara, la nouvelle sultane. Cette métamorphose opérée, nous serons libres d'agir à notre guise et tu délivreras Nazara. »

Tout se passa comme Tanaple l'avait annoncé ; la vente au sultan et la transformation. Après quelques minutes d'une horrible fureur de la part du sultan, qui voulait faire chasser ces importuns et faisait un bruit épouvantable, Noureddin ayant, d'après l'ordre de Tanaple, appelé plusieurs esclaves, fit enfermer le sultan et Ozara comme étant des esclaves rebelles, et ordonna qu'on le conduisit de suite auprès de la prisonnière Nazara. Il voulait, disait-il, savoir si elle était disposée à avouer son crime, et si elle était prête à mourir. Il voulut aussi que la favorite Ozara vint avec lui pour voir le supplice qu'il infligeait aux femmes infidèles. Cela dit, il marcha, précédé du chef des eunuques, pendant un quart d'heure dans un sombre couloir, au bout duquel était une porte de fer lourde et massive. L'esclave ayant pris une clef, ouvrit trois serrures, et ils entrèrent dans un cabinet large, long et haut de trois ou quatre coudées ; là, sur une natte de paille, était assise Nazara, une cruche d'eau et quelques dattes à côté d'elle. Ce n'était plus la brillante Nazara d'autrefois ; elle était toujours belle, mais

pâle et amaigrie. A la vue de celui qu'elle prit pour son maître, elle tressaillit de frayeur, car elle pensait bien que son heure était venue.

(*La suite au prochain numéro*).

Aphorismes spirites.

Sous ce titre, nous donnerons de temps en temps des pensées détachées qui résumeront, en peut de mots, certains principes essentiels du spiritisme.

I. Ceux qui croient se préserver de l'action des mauvais Esprits en s'abstenant des communications spirites, sont comme ces enfants qui croient éviter un danger en se bandant les yeux. Autant vaudrait dire qu'il est préférable de ne savoir lire ni écrire, parce qu'on ne serait pas exposé à lire de mauvais livres ou à écrire des sottises.

II. Quiconque a de mauvaises communications spirites, verbales ou par écrit, est sous une mauvaise influence ; cette influence s'exerce sur lui, qu'il écrive ou qu'il n'écrive pas. L'écriture lui donne un moyen de s'assurer de la nature des Esprits qui agissent sur lui. S'il est assez fasciné pour ne pas les comprendre, d'autres peuvent lui ouvrir les yeux.

III. Est-il besoin d'être médium pour écrire des absurdités ? Qui dit que parmi toutes les choses ridicules ou mauvaises qui s'impriment, il n'en est pas où l'écrivain, poussé par quelque Esprit moqueur ou malveillant, joue le rôle de médium obsédé sans le savoir ?

IV. Les Esprit bons, mais ignorants, avouent leur insuffisance sur les choses qu'ils ne savent pas ; les mauvais disent tout savoir.

V. Les Esprits élevés prouvent leur supériorité par leurs paroles et la constante sublimité de leurs pensées, mais ils ne s'en vantent pas. Défiez-vous de ceux qui disent avec emphase être au plus haut degré de perfection, et parmi les élus ; la forfanterie, chez les Esprits, comme chez les hommes, est toujours un signe de médiocrité.

Société parisienne des études spirites.

Avis. Les séances qui se tenaient le mardi ont lieu maintenant le vendredi dans le nouveau local de la Société, rue Montpensier, 12, au Palais-Royal, à 8 heures du soir. Les étrangers n'y sont admis que le deuxième et le quatrième vendredi, du moins sur lettres personnelles d'introduction. - S'adresser, pour tout ce qui concerne la Société, à M. Allan Kardec, rue des Martyrs, 8, ou à M. Le Doyen, libraire, galerie d'Orléans, 31, au Palais-Royal.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Février 1859

Écueils des médiums.

La médiumnité est une faculté très multiple, et qui présente une variété de nuances dans ses moyens et dans ses effets. Quiconque est apte à recevoir ou à transmettre les communications des Esprits est, par cela même, médium, quel que soit le mode employé ou le degré de développement de la faculté, depuis la simple influence occulte jusqu'à la production des phénomènes les plus insolites. Toutefois, dans l'usage ordinaire, ce mot a une acception plus restreinte et se dit généralement des personnes douées d'une puissance médiatrice assez grande, soit pour produire des effets physiques, soit pour transmettre la pensée des Esprits par l'écriture ou par la parole.

Quoique cette faculté ne soit pas un privilège exclusif, il est certain qu'elle trouve des réfractaires, du moins dans le sens qu'on y attache ; il est certain aussi qu'elle n'est pas sans écueils pour ceux qui la possèdent ; qu'elle peut s'altérer, se perdre même, et souvent être une source de graves mécomptes. C'est sur ce point que nous croyons utile d'appeler l'attention de tous ceux qui s'occupent de communications spirites, soit directement, soit par intermédiaire. Nous disons par intermédiaire, parce qu'il importe aussi à ceux qui se servent de médiums de pouvoir apprécier leur valeur et la confiance que méritent leurs communications.

Le don de médiumnité tient à des causes qui ne sont pas encore parfaitement connues et auxquelles le physique paraît avoir une grande part. Au premier abord il semblerait qu'un don si précieux ne doit être le partage que des âmes d'élite ; or, l'expérience prouve le contraire, car on trouve de puissants médiums chez des personnes dont le moral laisse beaucoup à désirer, tandis que d'autres, estimables à tous égards, en sont privés. Celui qui échoue malgré son désir, ses efforts et sa persévérance, n'en doit rien conclure de défavorable pour lui, et ne pas se croire indigne de la

bienveillance des bons Esprits ; si cette faveur ne lui est pas accordée, il en a d'autres sans doute qui peuvent lui offrir une ample compensation. Par la même raison, celui qui en jouit ne saurait s'en prévaloir, car elle n'est chez lui le signe d'aucun mérite personnel. Le mérite n'est donc pas dans la possession de la faculté médiatrice qui peut être donnée à tout le monde, mais dans l'usage que l'on en peut faire ; là est une distinction capitale qu'il ne faut jamais perdre de vue : la bonté du médium n'est pas dans la facilité des communications, mais uniquement dans son aptitude à n'en recevoir que de bonnes ; or, c'est là que les conditions morales dans lesquelles il se trouve sont toutes puissantes ; là aussi se rencontrent pour lui les plus grands écueils.

Pour se rendre compte de cet état de choses et comprendre ce que nous allons dire, il faut se reporter à ce principe fondamental, que parmi les Esprits il y en a de tous les degrés en bien et en mal, en science et en ignorance ; que les Esprits pullulent autour de nous, et que lorsque nous croyons être seuls, nous sommes sans cesse environnés d'êtres qui nous coudoient, les uns avec indifférence comme des étrangers, les autres qui nous observent avec des intentions plus ou moins bienveillantes selon leur nature.

Le proverbe : Qui se ressemble s'assemble, a son application parmi les Esprits comme parmi nous, et plus encore parmi eux, si c'est possible, parce qu'ils ne sont pas comme nous sous l'influence des considérations sociales. Toutefois si, parmi nous, ces considérations confondent quelquefois les hommes de mœurs et de goût très différents, cette confusion n'est, en quelque sorte, que matérielle et transitoire ; la similitude ou la divergence des pensées sera toujours la cause des attractions et des répulsions.

Notre âme qui n'est, en définitive, qu'un Esprit incarné, n'en est pas moins Esprit ; s'il est momentanément revêtu d'une enveloppe matérielle, ses relations avec le monde incorporel, quoique moins faciles qu'à l'état de liberté, n'en sont pas interrompues pour cela d'une manière absolue ; la pensée est le lien qui nous unit aux Esprits, et par cette pensée nous attirons ceux qui sympathisent avec nos idées et nos penchants. Représentons-nous donc la masse des Esprits qui nous environnent comme la foule que nous rencontrons dans le monde ; partout où nous allons de préférence, nous trouvons des hommes attirés par les mêmes goûts et les mêmes désirs ; dans les réunions qui ont un but sérieux, vont les hommes sérieux ; dans celles qui ont un but frivole, vont les hommes frivoles ; partout aussi se trouvent des Esprits attirés par la pensée dominante. Si nous jetons un coup d'œil sur l'état moral de l'humanité en général, nous concevrons sans peine que, dans cette foule occulte, les Esprits élevés ne doivent pas être

en majorité ; c'est une des conséquences de l'état d'infériorité de notre globe.

Les Esprits qui nous entourent ne sont point passifs ; c'est un peuple essentiellement remuant, qui pense et agit sans cesse, qui nous influence à notre insu, qui nous excite ou nous dissuade, qui nous pousse au bien ou au mal, ce qui ne nous ôte pas plus notre libre arbitre que les conseils bons ou mauvais que nous recevons de nos semblables. Mais quand les Esprits imparfaits sollicitent quelqu'un à faire une chose mauvaise, ils savent très bien à qui ils s'adressent et ne vont pas perdre leur temps où ils voient qu'ils seront mal reçus ; ils nous excitent selon nos penchants ou selon les germes qu'ils voient en nous et nos dispositions à les écouter : voilà pourquoi l'homme ferme dans les principes du bien ne leur donne pas prise.

Ces considérations nous ramènent naturellement à la question des médiums. Ces derniers sont, comme tout le monde, soumis à l'influence occulte des Esprits bons ou mauvais ; ils les attirent ou les repoussent selon les sympathies de leur esprit personnel, et les Esprits mauvais profitent de tout travers, comme d'un défaut de cuirasse, pour s'introduire auprès d'eux et s'immiscer à leur insu dans tous les actes de leur vie privée. Ces Esprits trouvant en outre dans le médium un moyen d'exprimer leur pensée d'une manière intelligible et d'attester leur présence, se mêlent aux communications, les provoquent, parce qu'ils espèrent avoir plus d'influence par ce moyen, et finissent par y dominer en maîtres. Ils se regardent comme chez eux, en écartent les Esprits qui pourraient les contrecarrer, et au besoin prennent leurs noms et même leur langage pour donner le change ; mais ils ne peuvent longtemps soutenir leur rôle, et pour peu qu'ils aient affaire à un observateur expérimenté et non prévenu, ils sont bien vite démasqués. Si le médium se laisse aller à cette influence, les bons Esprits s'éloignent de lui, ou ils ne viennent pas du tout quand on les appelle, ou ils ne viennent qu'avec répugnance, parce qu'ils voient que l'Esprit qui s'est identifié avec le médium, qui a en quelque sorte élu domicile chez lui, peut altérer leurs instructions. Si nous avons à choisir un interprète, un secrétaire, un mandataire quelconque, il est évident que nous choisirons non seulement un homme capable, mais en outre digne de notre estime, et que nous ne confierons pas une mission délicate et nos intérêts à un homme taré ou fréquentant une société suspecte. Il en est de même des Esprits ; les Esprits supérieurs ne choisiront pas pour transmettre des instructions sérieuses un médium qui a des accointances avec les Esprits légers, A MOINS QU'IL N'Y AIT NÉCESSITÉ ET QU'ILS N'EN AIENT PAS D'AUTRES A LEUR DISPOSITION POUR LE MOMENT, *à moins encore qu'ils ne veuillent donner une leçon au médium lui-même*, ce qui arrive quelquefois ; mais alors ils ne

s'en servent qu'accidentellement, et le quittent dès qu'ils trouvent mieux, le laissant à ses sympathies s'il y tient. Le médium parfait serait donc celui qui ne donnerait aucun accès aux mauvais Esprits par un travers quelconque. Cette condition est bien difficile à remplir ; mais si la perfection absolue n'est pas donnée à l'homme, il lui est toujours donné d'en approcher par ses efforts, et les Esprits tiennent surtout compte des efforts, de la volonté et de la persévérance.

Le médium parfait n'aurait ainsi que des communications parfaites de vérité et de moralité ; la perfection n'étant pas possible, le meilleur sera celui qui aura les meilleures communications : c'est à l'œuvre qu'on peut le juger. Des communications constamment bonnes et élevées, et où ne percerait aucun indice d'infériorité, seraient incontestablement une preuve de la supériorité morale du médium, parce qu'elles attesteraient d'heureuses sympathies. Par cela même que le médium ne saurait être parfait, des Esprits légers, fourbes et menteurs, peuvent se mêler à ses communications, en altérer la pureté et l'induire en erreur, lui et ceux qui s'adressent à lui. C'est là le plus grand écueil du spiritisme et nous ne nous en dissimulons pas la gravité. Peut-on l'éviter ? Nous disons hautement : oui, on le peut ; le moyen n'est pas difficile, il ne demande que du jugement.

Les bonnes intentions, la moralité même du médium ne suffisent pas toujours pour le préserver de l'immixtion des Esprits légers, menteurs ou faux savants dans ses communications ; outre les défauts de son propre Esprit, il peut leur donner prise par d'autres causes dont la principale est la faiblesse de son caractère et une trop grande confiance dans l'invariable supériorité des Esprits qui se communiquent à lui ; cette confiance aveugle tient à une cause que nous expliquerons tout à l'heure. Si l'on ne veut pas être dupe de ces Esprits légers, il faut les juger, et pour cela nous avons un critérium infaillible : le bon sens et la raison. Nous savons les qualités du langage qui caractérisent parmi nous les hommes vraiment bons et supérieurs, ces qualités sont les mêmes pour les Esprits ; nous devons les juger à leur langage. Nous ne saurions trop répéter ce qui caractérise celui des Esprits élevés : il est constamment digne, noble, sans forfanterie ni contradiction, pur de toute trivialité, empreint d'une inaltérable bienveillance. Les bons Esprits conseillent ; ils ne commandent pas ; *ils ne s'imposent pas ;* sur ce qu'ils ignorent, ils se taisent. Les Esprits légers parlent avec la même assurance de ce qu'ils savent et de ce qu'ils ne savent pas, ils répondent à tout sans se soucier de la vérité. Nous en avons vu, dans une dictée soi-disant sérieuse, placer avec un imperturbable aplomb César au temps d'Alexandre ; d'autres affirmer que ce n'est pas la terre qui tourne autour du soleil. En résumé toute expression grossière ou simplement inconve-

nante, toute marque d'orgueil et d'outrecuidance, toute maxime contraire à la saine morale, toute hérésie scientifique notoire, est, chez les Esprits, comme chez les hommes, un signe incontestable de mauvaise nature, d'ignorance ou tout au moins de légèreté. D'où il suit qu'il faut peser tout ce qu'ils disent et le faire passer au creuset de la logique et du bon sens ; c'est une recommandation que nous font sans cesse les bons Esprits. « Dieu, nous disent-ils, ne vous a pas donné le jugement pour rien ; servez-vous-en donc pour savoir à qui vous avez affaire. » Les mauvais Esprits redoutent l'examen ; ils disent : « Acceptez nos paroles et ne les jugez pas. » S'ils avaient la conscience d'être dans le vrai, ils ne craindraient pas la lumière.

L'habitude de scruter les moindres paroles des Esprits, d'en peser la valeur, (au point de vue de la pensée, et non de la forme grammaticale, dont ils ont peu de souci,) éloigne forcément les Esprits malintentionnés qui ne viennent point alors perdre inutilement leur temps, puisqu'on rejette tout ce qui est mauvais ou d'une origine suspecte. Mais lorsqu'on accepte aveuglément tout ce qu'ils disent, qu'on se met pour ainsi dire à genoux devient leur prétendue sagesse, ils font ce que feraient les hommes, ils en abusent.

Si le médium est maître de lui, s'il ne se laisse pas dominer par un enthousiasme irréfléchi, il peut faire ce que nous conseillons ; mais il arrive souvent que l'Esprit le subjugue au point de le fasciner et de lui faire trouver admirables les choses les plus ridicules, et il s'abandonne d'autant plus à cette pernicieuse confiance que, fort de ses bonnes intentions et de ses bons sentiments, il croit que cela suffit pour écarter les mauvais Esprits ; non, cela ne suffit pas, car ces Esprits sont enchantés de le faire tomber dans le piège en profitant de sa faiblesse et de sa crédulité. Que faire alors ? En référer à un tiers désintéressé qui, jugeant avec sang-froid et sans prévention, pourra voir une paille là où il ne voyait pas une poutre.

La science spirite exige une grande expérience qui ne s'acquiert, comme dans toutes les sciences philosophiques et autres, que par une étude longue, assidue et persévérante, et par de nombreuses observations. Elle ne comprend pas seulement l'étude des phénomènes proprement dits, mais aussi et surtout celle des mœurs, si nous pouvons nous exprimer ainsi, du monde occulte, depuis le plus bas jusqu'au plus haut degré de l'échelle. Il serait trop présomptueux de se croire suffisamment éclairé et passé maître après quelques essais. Une telle prétention ne serait pas d'un homme sérieux ; car quiconque jette un coup d'œil scrutateur sur ces mystères étranges, voit se dérouler devant lui un horizon si vaste que des années

suffisent à peine pour l'atteindre ; et il y en a qui prétendent le faire en quelques jours !

De toutes les dispositions morales, celle qui donne le plus de prise aux Esprits imparfaits, c'est l'orgueil. L'orgueil est pour les médiums un écueil d'autant plus dangereux qu'ils ne se l'avouent pas. C'est l'orgueil qui leur donne cette croyance aveugle dans la supériorité des Esprits qui s'attachent à eux, parce qu'ils sont flattés de certains noms qui leur imposent ; dès qu'un Esprit leur dit : Je suis un tel, ils s'inclinent et se gardent bien d'en douter, car leur amour-propre souffrirait de trouver sous ce masque un Esprit de bas étage ou de mauvais aloi. L'Esprit qui voit le côté faible en profite ; il flatte son prétendu protégé, lui parle d'origines illustres qui le gonflent encore davantage, lui promet un avenir brillant, les honneurs, la fortune, dont il semble être le dispensateur ; au besoin il affecte avec lui une tendresse hypocrite ; comment résister à tant de générosité ? En un mot, il le berne et le mène, comme on dit vulgairement, par le bout du nez ; son bonheur est d'avoir un être sous sa dépendance. Nous en avons interrogé plus d'un sur les motifs de leur obsession ; l'un d'eux nous répondit ceci : *Je veux avoir un homme qui fasse ma volonté ; c'est mon plaisir*. Lorsque, nous lui dîmes que nous allions mettre tout en œuvre pour déjouer ses artifices et dessiller les yeux de son opprimé, il dit : *Je lutterai contre vous, et vous ne réussirez pas, car je ferai tant qu'il ne vous croira pas*. C'est en effet une des tactiques de ces Esprits malfaisants ; ils inspirent de la défiance et de l'éloignement pour les personnes qui peuvent les démasquer et donner de bons conseils. Jamais pareille chose n'arrive de la part des bons Esprits. Tout Esprit qui souffle la discorde, qui excite l'animosité, entretient les dissentiments, révèle par cela même sa mauvaise nature ; il faudrait être aveugle pour ne pas le comprendre et pour croire qu'un bon Esprit puisse pousser à la mésintelligence.

L'orgueil se développe souvent chez le médium à mesure que grandit si faculté ; elle lui donne de l'importance ; on le recherche, et il finit par se croire indispensable ; de là quelquefois chez lui un ton de jactance et de prétention, ou des airs de suffisance et de dédain incompatibles avec l'influence d'un bon Esprit. Celui qui tombe dans ce travers est perdu, car Dieu lui a donné sa faculté pour le bien et non pour satisfaire sa vanité ou en faire le marchepied de son ambition. Il oublie que ce pouvoir dont il est fier peut lui être retiré et que souvent il ne lui a été donné que comme épreuve, de même que la fortune pour certaines gens. S'il en abuse, les bons Esprits l'abandonnent peu à peu, et il devient le jouet des Esprits légers qui le bercent de leurs illusions, satisfaits d'avoir vaincu celui qui se croyait fort. C'est ainsi que nous avons vu s'annihiler et se perdre les facul-

tés les plus précieuses qui, sans cela, eussent pu devenir les plus puissants et les plus utiles auxiliaires. Ceci s'applique à tous les genres de médiums, qu'ils soient pour les manifestations physiques ou pour les communications intelligentes. Malheureusement l'orgueil est un des défauts qu'on est le moins disposé à s'avouer à soi-même et qu'on peut le moins avouer aux autres, parce qu'ils ne le croient pas. Allez donc dire à un de ces médiums qu'il se laisse mener comme un enfant, il vous tournera le dos en disant qu'il sait se conduire et que vous ne voyez pas clair. Vous pouvez dire à un homme qu'il est ivrogne, débauché, paresseux, maladroit, imbécile, il en rira ou en conviendra ; dites-lui qu'il est orgueilleux, il se fâchera : preuve évidente que vous aurez dit vrai. Les conseils, dans ce cas, sont d'autant plus difficiles que le médium évite les personnes qui pourraient les lui donner, fuit une intimité qu'il redoute. Les Esprits, qui sentent que les conseils sont des coups portés à leur pouvoir, le poussent au contraire vers celles qui l'entretiennent dans ses illusions. Il se prépare bien des déceptions, dont son amour-propre aura plus d'une fois à souffrir ; heureux encore s'il n'en résulte rien de plus grave pour lui.

Si nous avons longuement insisté sur ce point, c'est que l'expérience nous a démontré en maintes occasions que là est une des grandes pierres d'achoppement pour la pureté et la sincérité des communications des médiums. Il est presque inutile, après cela, de parler des autres imperfections morales, telles que l'égoïsme, l'envie, la jalousie, l'ambition, la cupidité, la dureté de cœur, l'ingratitude, la sensualité, etc. Chacun comprend qu'elles sont autant de portes ouvertes aux Esprits imparfaits, ou tout au moins des causes de faiblesse. Pour repousser ces derniers, il ne suffit pas de leur dire de s'en aller ; il ne suffit même pas de le vouloir et encore moins de les conjurer : il faut leur fermer sa porte et ses oreilles, leur prouver qu'on est plus fort qu'eux, et on l'est incontestablement par l'amour du bien, la charité, la douceur, la simplicité, la modestie et le désintéressement, qualités qui nous concilient la bienveillance des bons Esprits ; c'est leur appui qui fait notre force, et s'ils nous laissent quelquefois aux prises avec les mauvais, c'est une épreuve pour notre foi et notre caractère.

Que les médiums ne s'effraient pas trop cependant de la sévérité des conditions dont nous venons de parler ; elles sont logiques, on en conviendra, mais on aurait tort de se rebuter. Les communications mauvaises que l'on peut avoir sont bien, il est vrai, l'indice de quelque faiblesse, mais non toujours un signe d'indignité ; on peut être faible et bon. C'est dans tous les cas un moyen de reconnaître ses propres imperfections. Nous l'avons dit dans un autre article, on n'a pas besoin d'être médium pour être sous l'influence de mauvais Esprits qui agissent dans l'ombre ; avec la faculté mé-

diatrice, l'ennemi se montre et se trahit ; on sait à qui l'on a affaire et on peut le combattre ; c'est ainsi qu'une mauvaise communication peut devenir une utile leçon si l'on sait en profiter.

Il serait injuste, du reste, de mettre toutes les mauvaises communications sur le compte du médium ; nous avons parlé de celles qu'il obtient par lui-même en dehors de toute autre influence, et non de celles qui se produisent dans un milieu quelconque ; or, tout le monde sait que les Esprits attirés par ce milieu peuvent nuire aux manifestations, soit par la diversité des caractères, soit par le défaut de recueillement. C'est une règle générale que les meilleures communications ont lieu dans l'intimité et dans un cercle recueilli et homogène. Dans toute communication plusieurs influences sont en jeu : celle du médium, celle du milieu et celle de la personne qui interroge. Ces influences peuvent réagir sur les autres, se neutraliser ou se corroborer : cela dépend du but que l'on se propose, et de la pensée dominante. Nous avons vu d'excellentes communications obtenues dans des cercles et avec des médiums qui ne réunissaient pas toutes les conditions désirables ; dans ce cas les bons Esprits venaient pour une personne en particulier, parce que cela était utile ; nous en avons vu de mauvaises obtenues par de bons médiums, uniquement parce que l'interrogateur n'avait pas des intentions sérieuses et attirait des Esprits légers qui se moquaient de lui. Tout cela demande du tact et de l'observation, et l'on conçoit aisément la prépondérance que doivent avoir toutes les conditions réunies.

Les Agénères.

Nous avons donné à plusieurs reprises la théorie des apparitions et nous l'avons rappelée dans notre dernier numéro à propos des phénomènes étranges que nous avons rapportés. Nous y renvoyons nos lecteurs pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Tout le monde sait qu'au nombre des manifestations les plus extraordinaires produites par M. Home, était l'apparition de mains, parfaitement tangibles, que chacun pouvait voir et palper, qui pressaient et étreignaient, puis qui, tout à coup, n'offraient que le vide quand on voulait les saisir par surprise. C'est là un fait positif qui s'est produit en maintes circonstances, et qu'attestent de nombreux témoins oculaires. Quelque étrange et anormal qu'il paraisse, le merveilleux cesse dès l'instant qu'on peut s'en rendre compte par une explication logique ; il rentre alors dans

la catégorie des phénomènes naturels, quoique d'un ordre bien différent de ceux qui se produisent sous nos yeux, et avec lesquels il faut se garder de les confondre. On peut trouver, dans les phénomènes usuels, des points de comparaison, comme cet aveugle qui se rendait compte de l'éclat de la lumière et des couleurs par l'éclat de la trompette, mais non des similitudes ; c'est précisément la manie de vouloir tout assimiler à ce que nous connaissons qui cause tant de mécomptes à certaines gens ; ils se figurent pouvoir opérer sur ces éléments nouveaux comme sur l'hydrogène et l'oxygène. Or, c'est là l'erreur ; ces phénomènes sont soumis à des conditions qui sortent du cercle habituel de nos observations ; il faut, avant tout, les connaître et s'y conformer si l'on veut obtenir des résultats. Il faut surtout ne pas perdre de vue ce principe essentiel, véritable clef de voûte de la science spirite, c'est que l'agent des phénomènes vulgaires est une force physique, matérielle, qui peut être soumise aux lois du calcul, tandis que dans les phénomènes spirites, cet agent *est constamment une intelligence qui a sa volonté propre, et que nous ne pouvons soumettre à nos caprices*.

Dans ces mains y avait-il de la chair, de la peau, des os, des ongles réels ? évidemment non, ce n'était qu'une apparence, mais telle qu'elle produisait l'effet d'une réalité. Si un Esprit a le pouvoir de rendre une partie quelconque de son corps éthéré visible et palpable, il n'y a pas de raison pour qu'il ne puisse en être de même des autres organes. Supposons donc qu'un Esprit étende cette apparence à toutes les parties du corps, nous croirons voir un être semblable à nous, agissant comme nous, tandis que ce ne sera qu'une vapeur momentanément solidifiée. Tel est le cas du follet de Bayonne. La durée de cette apparence est soumise à des conditions qui nous sont inconnues ; elle dépend, sans doute, de la volonté de l'Esprit qui peut la produire ou la faire cesser à son gré, mais dans certaines limites qu'il n'est pas toujours libre de franchir. Les Esprits interrogés à ce sujet, aussi bien que sur toutes les intermittences des manifestations quelconques, ont toujours dit qu'ils agissaient en vertu d'une permission supérieure.

Si la durée de l'apparence corporelle est bornée pour certains Esprits, nous pouvons dire qu'en principe elle est variable, et peut persister plus ou moins longtemps ; qu'elle peut se produire en tous temps et à toute heure. Un Esprit, dont tout le corps serait ainsi visible et palpable, aurait pour nous toutes les apparences d'un être humain, il pourrait causer avec nous, s'asseoir à notre foyer comme le premier venu, car pour nous ce serait un de nos pareils.

Nous sommes parti d'un fait patent, l'apparition des mains tangibles, pour arriver à une supposition qui en est la conséquence logique ; et pourtant

nous ne l'aurions pas hasardée si l'histoire de l'enfant de Bayonne ne nous eût mis sur la voie, en nous en montrant la possibilité. Un Esprit supérieur, questionné sur ce point, a répondu, qu'en effet, on peut rencontrer des êtres de cette nature sans s'en douter ; il a ajouté que cela est rare, mais que cela se voit. Comme pour s'entendre il faut un nom à chaque chose, la Société parisienne des Etudes spirites les appelle *agénères* pour indiquer que leur origine n'est point le produit d'une génération. Le fait suivant, qui s'est passé dernièrement à Paris, semble appartenir à cette catégorie :

Une pauvre femme était dans l'église de Saint-Roch, et priait Dieu de lui venir en aide dans sa détresse. A sa sortie de l'église, dans la rue Saint-Honoré, elle rencontre un monsieur qui l'aborde en lui disant : « Ma brave femme seriez-vous contente de trouver de l'ouvrage ? - Ah ! mon bon monsieur, dit-elle, je prie Dieu qu'il m'en fasse trouver, car je suis bien malheureuse. - Eh bien ! allez dans telle rue, à tel numéro ; vous demanderez Madame T… ; elle vous en donnera. » La dessus il continua son chemin. La pauvre femme se rendit sans tarder à l'adresse indiquée. - J'ai, en effet, de l'ouvrage à faire faire, dit la dame en question, mais comme je n'ai encore demandé personne, comment se fait-il que vous soyez venue me trouver ? La pauvre femme avisant alors un portrait appendu à la muraille dit : - Madame, c'est ce monsieur là qui m'a envoyée. - Ce monsieur ! reprit la dame étonnée, mais cela n'est pas possible ; c'est le portrait de mon fils mort il y a trois ans. - Je ne sais comment cela se fait, mais je vous assure que c'est ce monsieur que je viens de rencontrer en sortant de l'église où j'étais allée prier Dieu de m'assister ; il m'a abordée, et c'est bien lui qui m'a envoyée ici.

D'après ce que nous venons de voir, il n'y aurait rien de surprenant à ce que l'Esprit du fils de cette dame, pour rendre service à cette pauvre femme dont il avait sans doute entendu la prière, lui eût apparu sous sa forme corporelle pour lui indiquer l'adresse de sa mère. Qu'est-il devenu depuis ? Sans doute ce qu'il était avant : un Esprit, à moins qu'il n'ait jugé à propos de se montrer à d'autres sous la même apparence en continuant sa promenade. Cette femme aurait ainsi rencontré un *agénère* avec lequel elle se serait entretenue. Mais alors, dira-t-on, pourquoi ne pas se présenter à sa mère ? Dans ces circonstances les motifs déterminants des Esprits nous sont complètement inconnus ; ils agissent comme bon leur semble, ou mieux, comme ils l'ont dit, en vertu d'une permission sans laquelle ils ne peuvent révéler leur existence d'une manière matérielle. On comprend, du reste, que sa vue eût pu causer une émotion dangereuse à la mère ; et qui sait s'il ne s'est pas présenté à elle soit pendant le sommeil, soit de toute autre façon ? Et, d'ailleurs, n'était-ce pas un moyen de

lui révéler son existence ? Il est plus que probable qu'il était témoin invisible de l'entrevue.

Le Follet de Bayonne ne nous paraît pas devoir être considéré comme un *agénère*, du moins dans les circonstances où il s'est manifesté ; car pour la famille, il a toujours eu le caractère d'un Esprit, caractère qu'il n'a jamais cherché à dissimuler : c'était son état permanent, et les apparences corporelles qu'il a prises n'étaient qu'accidentelles ; tandis que l'*agénère* proprement dit ne révèle pas sa nature, et n'est à nos yeux qu'un homme ordinaire ; son apparition corporelle peut au besoin être d'assez longue durée pour pouvoir établir des relations sociales avec un ou plusieurs individus.

Nous avons prié l'Esprit de saint Louis de vouloir bien nous éclairer sur ces différents points en répondant à nos questions.

1. L'Esprit du Follet de Bayonne pourrait-il se montrer corporellement en d'autres lieux et à d'autres personnes que dans sa famille ? - R. Oui, sans doute.

2. Cela dépend-il de sa volonté ? - R. Pas précisément ; le pouvoir des Esprits est borné ; ils ne font que ce qu'il leur est permis de faire.

3. Que serait-il arrivé s'il se fût présenté à une personne inconnue ? - R. On l'aurait pris pour un enfant ordinaire. Mais je vous dirai une chose, c'est qu'il existe quelquefois sur la terre des Esprits qui ont revêtu cette apparence, et que l'on prend pour des hommes.

4. Ces êtres appartiennent-ils aux Esprits inférieurs ou supérieurs ? - R. Ils peuvent appartenir aux deux ; ce sont des faits rares. Vous en avez des exemples dans la Bible.

5. Rares ou non, il suffit que cela se puisse pour mériter l'attention. Qu'arriverait-il si, prenant un pareil être pour un homme ordinaire on lui faisait une blessure mortelle ? serait-il tué ? - R. Il disparaîtrait subitement, comme le jeune homme de Londres. (Voir le numéro de décembre 1858, Phénomène de bi-corporéité.)

6. Ont-ils des passions ? - R. Oui, comme Esprits, ils ont les passions des Esprits selon leur infériorité. S'ils prennent un corps apparent, c'est quelquefois pour jouir des passions humaines ; s'ils sont élevés, c'est dans un but utile.

7. Peuvent-ils engendrer ? - R. Dieu ne le permettrait pas ; ce serait contraire aux lois qu'il a établies sur la terre ; elles ne peuvent être éludées.

8. Si un être semblable se présentait à nous, y aurait-il un moyen de le reconnaître ? - R. Non, si ce n'est à sa disparition qui se fait d'une manière inattendue. C'est le même fait que celui du transport des meubles d'un rez-de-chaussée au galetas, fait que vous avez lu d'abord.

Remarque. Allusion à un fait de cette nature rapporté au commencement de la séance.

9. Quel est le but qui peut exciter certains esprits à prendre cet état corporel ; est-ce plutôt pour le mal que pour le bien ? - R. Souvent pour le mal ; les bons Esprits ont pour eux l'inspiration ; ils agissent sur l'âme et par le cœur. Vous le savez, les manifestations physiques sont produites par des Esprits inférieurs, et celles-là sont de ce nombre. Cependant, comme je l'ai dit, de bons Esprits peuvent aussi prendre cette apparence corporelle dans un but utile ; j'ai parlé en général.

10. Dans cet état peuvent-ils se rendre visibles ou invisibles à volonté ? - R. Oui, puisqu'ils peuvent disparaître quand ils le veulent.

11. Ont-ils un pouvoir occulte supérieur à celui des autres hommes ? - R. Ils n'ont que le pouvoir que leur donne leur rang comme Esprit.

12. Ont-ils un besoin réel de nourriture ? - R. Non ; le corps n'est pas un corps réel.

13. Cependant le jeune homme de Londres n'avait pas un corps réel, et pourtant il a déjeuné avec ses amis, et leur a serré la main. Qu'est devenue la nourriture absorbée ? - R. Avant de serrer la main où étaient les doigts qui pressent ? Comprenez-vous que le corps disparaisse ? Pourquoi ne voulez-vous pas comprendre que la matière disparaisse aussi. Le corps du jeune homme de Londres n'était pas une réalité, puisqu'il était à Boulogne ; c'était donc une apparence ; il en était de même de la nourriture qu'il paraissait absorber.

14. Si l'on avait un être semblable dans son intérieur, serait-ce un bien ou un mal ? - R. Ce serait plutôt un mal ; du reste on ne peut pas faire de longues connaissances avec ces êtres. Nous ne pouvons trop vous le dire, ces faits sont excessivement rares et n'ont jamais un caractère de permanence. Ceux d'apparitions corporelles instantanées, comme celui de Bayonne, le sont beaucoup moins.

15. L'Esprit familier protecteur prend-il quelquefois cette forme ? - R. Non ; n'a-t-il pas les cordes intérieures ? Il les touche plus aisément qu'il ne le ferait sous une forme visible, et si nous le prenions pour un de nos pareils.

16. On s'est demandé si le comte de Saint-Germain n'appartenait pas à la catégorie des agénères. - R. Non ; c'était un habile mystificateur.

L'histoire du jeune homme de Londres, rapportée dans notre numéro de décembre, est un fait de bicorporéité, ou mieux de double présence, qui diffère essentiellement de celui dont il est question. L'agénère n'a pas de corps vivant sur la terre ; son périsprit seul prend une forme palpable. Le jeune homme de Londres était parfaitement vivant ; pendant que son corps

dormait à Boulogne, son esprit, enveloppé du périsprit, est allé à Londres où il a pris une apparence tangible.

Un fait à peu près analogue nous est personnel. Tandis que nous étions paisiblement dans notre lit, un de nos amis nous a vu plusieurs fois chez lui, quoique sous une apparence non tangible, nous asseyant à ses côtés et causant avec lui comme d'habitude. Une fois il nous a vu en robe de chambre, d'autres fois en paletot. Il a transcrit notre conversation qu'il nous a communiquée le lendemain. Elle était, comme on le pense bien, relative à nos travaux de prédilection. En vue de faire une expérience, il nous a offert des rafraîchissements, voici notre réponse : « Je n'en ai pas besoin, puisque ce n'est pas mon corps qui est ici ; vous le savez, il n'y a donc aucune nécessité de produire une illusion sur vous. » Une circonstance assez bizarre s'est présentée à cette occasion. Soit prédisposition naturelle, soit résultat de nos travaux intellectuels, sérieux depuis notre jeunesse, nous pourrions dire depuis l'enfance, le fond de notre caractère a toujours été une extrême gravité, même à l'âge où l'on ne songe guère qu'au plaisir. Cette préoccupation constante nous donne un abord très froid, même beaucoup trop froid ; c'est du moins ce qui nous a souvent été reproché ; mais sous cette enveloppe glaciale en apparence, l'Esprit sent peut-être plus vivement que s'il y avait plus d'expansion extérieure. Or, dans nos visites nocturnes à notre ami, celui-ci a été très surpris de nous trouver tout autre ; nous étions plus ouvert, plus communicatif, presque gai. Tout respirait en nous, la satisfaction et le calme du bien-être. N'est-ce pas là un effet de l'Esprit dégagé de la matière ?

Mon ami Hermann.

Sous ce titre, M. H. Lugner a publié dans le feuilleton du *Journal des Débats* du 26 novembre 1858, une spirituelle histoire fantastique dans le genre d'Hoffmann, et qui au premier abord paraît avoir quelque analogie avec nos agénères et les phénomènes de tangibilité dont nous avons parlé. L'étendue de cette histoire ne nous permet pas de la reproduire dans son entier ; nous nous bornerons à en faire l'analyse, en faisant observer que l'auteur la raconte comme un fait dont il aurait été personnellement témoin, étant, dit-il, lié d'amitié avec le héros de l'aventure. Ce héros, du nom d'Hermann, habitait une petite ville du fond de l'Allemagne. « C'était, dit le narrateur, un beau garçon de 25 ans, d'une mine avantageuse, plein

de noblesse dans tous ses mouvements, gracieux et spirituel dans son langage. Il était fort instruit sans la moindre pédanterie, très fin sans malice, très soigneux de sa dignité sans la moindre arrogance. Bref, il était parfait en tout, et plus parfait encore en trois choses qu'en tout le reste : son amour pour la philosophie, sa vocation particulière pour la valse, et la douceur de son caractère. Cette douceur n'était pas faiblesse, ni crainte d'autrui, ni défiance exagérée de soi-même : c'était une inclination naturelle, une surabondance de ce *milk of human kindness* qu'on ne trouve ordinairement que dans les fictions des poètes, et dont la nature avait départi à Hermann une dose inaccoutumée. Il contenait et soutenait à la fois ses ennemis avec une bonté toute puissante et supérieure aux outrages ; on pouvait le blesser, mais non pas le mettre en colère. Son coiffeur lui ayant un jour brûlé le bout de l'oreille en le frisant, Hermann s'empresse de s'excuser, prenant la faute sur lui, assurant même qu'il avait remué mal à propos. Il n'en était rien cependant, et je puis le dire en conscience, car j'étais là et j'avais vu clairement que tout venait de la maladresse du coiffeur. Il donna bien d'autres marques de l'imperturbable bonté, de son âme. Il écoutait lire de mauvais vers d'un air angélique, il répondait aux plus sottes épigrammes par des compliments bien tournés, et les plus méchants esprits avaient usé contre lui leurs méchancetés. Cette douceur inouïe l'avait rendu célèbre ; il n'était pas de femme qui n'eût donné sa vie pour surveiller sans relâche le caractère d'Hermann et pour chercher à lui faire perdre patience au moins une fois en sa vie. »

« Ajoutez à tous ces mérites l'avantage d'une entière indépendance et une fortune suffisante pour être compté parmi les plus riches citoyens de la ville, et vous aurez peine à imaginer qu'il pût manquer quelque chose au bonheur d'Hermann. Cependant il n'était pas heureux et donnait souvent des signes de tristesse… Cela tenait à une infirmité singulière qui l'avait affligé toute sa vie et qui avait longtemps exercé la curiosité de sa petite ville. »

« Hermann ne pouvait rester éveillé un instant après le coucher du soleil. Lorsque le jour approchait de sa fin, il était pris d'une langueur insurmontable, et tombait par degré dans un assoupissement que rien ne pouvait prévenir et dont rien ne pouvait le tirer. S'il se couchait avec le soleil, il se levait avec le jour, et ses habitudes matinales auraient fait de lui un excellent chasseur s'il avait pu surmonter son horreur pour le sang et souffrir l'idée de donner une mort cruelle à d'innocentes créatures. »
Voici en quels termes, dans un moment d'épanchement, il rend compte de sa situation à son ami du *Journal des Débats :*

« Vous savez, mon cher ami, à quelle infirmité je suis sujet et quel som-

meil invincible m'opprime régulièrement depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. Vous êtes là-dessus aussi instruit que tout le monde, et comme tout le monde, vous avez entendu dire que ce sommeil ressemble à s'y méprendre à la mort. Rien n'est plus vrai, et ce prodige m'importerait peu, je vous le jure, si la nature s'était contentée de prendre mon corps pour le sujet d'une de ses fantaisies. Mais mon âme est aussi son jouet, et je ne puis vous dire sans horreur le sort bizarre et cruel qui lui a été infligé. Chacune de mes nuits est remplie par un rêve, et ce rêve se rattache avec la plus fatale clarté au rêve de la nuit précédente. Ces rêves (plût à Dieu que ce fussent des rêves !) se suivent et s'enchaînent comme les événements d'une existence ordinaire qui se développerait à la face du soleil et dans la compagnie des autres hommes. Je vis donc deux fois et je mène deux existences bien différentes : l'une se passe ici avec vous et avec nos amis, l'autre bien loin d'ici, avec des hommes que je connais aussi bien que vous, à qui je parle comme je vous parle, et qui me traitent de fou, comme vous allez le faire, quand je fais allusion à une autre existence que celle que je passe avec eux. Et pourtant ne suis-je pas ici vivant et parlant, assis auprès de vous, bien éveillé je pense ; et celui qui prétendrait que nous rêvons ou que nous sommes des ombres, ne passerait-il pas à juste titre pour un insensé ? Eh bien ! mon cher ami, chacun des moments, chacun des actes qui remplissent les heures de mon inévitable sommeil n'a pas moins de réalité, et quand je suis tout entier à cette autre existence, c'est celle-ci que je serais tenté d'appeler un rêve. »

« Pourtant je ne rêve pas plus ici que, là-bas ; je vis tour à tour des deux côtés, et je ne saurais douter, bien que ma raison en soit étrangement blessée, que mon âme n'anime successivement deux corps et ne mène ainsi de front deux existences. Hélas ! mon cher ami, plût à Dieu qu'elle eût dans ces deux corps les mêmes instincts et la même conduite, et que je fusse là-bas l'homme que vous connaissez et que vous aimez ici. Mais il n'en est rien, et l'on n'oserait guère contester l'influence du physique sur le moral si l'on connaissait mon histoire. Je ne veux point me vanter, et d'ailleurs l'orgueil que pourrait m'inspirer l'une de mes deux existences est bien rabattu par la honte qui est inséparable de l'autre ; cependant je puis dire sans vanité qu'ici je suis justement aimé et respecté de tout le monde ; on loue ma figure et mes manières ; on me trouve l'air noble, libéral et distingué. J'aime, comme vous le savez, les lettres, la philosophie, les arts, la liberté, tout ce qui fait le charme et la dignité de la vie humaine ; je suis secourable aux malheureux et sans envie contre mon prochain. Vous connaissez ma douceur passée en proverbe, mon esprit de justice et de miséricorde, mon insurmontable horreur pour la violence. Toutes ces qualités qui

m'élèvent et qui m'ornent ici, je les expie là-bas par les vices contraires ; la nature, qui m'a comblé ici de ses bénédictions, s'est plu là-bas à me maudire. Non seulement elle m'a jeté dans une situation inférieure où j'ai dû rester, sans lettres et sans culture, mais elle a donné à cet autre corps, qui est aussi le mien, des organes si grossiers ou si pervers, des sens si aveugles et si forts, de tels penchants et de tels besoins, que mon âme obéit au lieu de commander, et qu'elle se laisse traîner à la suite de ce corps despotique dans les plus vils désordres. Là-bas, je suis dur et lâche, persécuteur des faibles et rampant devant les forts, impitoyable et envieux, naturellement injuste, violent jusqu'au délire. C'est moi-même pourtant, et j'ai beau me haïr et me mépriser, je ne puis me méconnaître. »

« Hermann s'arrêta un instant ; sa voix était tremblante et ses yeux mouillés de larmes. Je lui dis en essayant de sourire : Je veux flatter votre folie, Hermann, pour la mieux guérir. Dites-moi tout ; et d'abord, où se passe cette autre existence et sous quel nom y êtes-vous connu ? »

« Je m'appelle William Parker, reprit-il ; je suis citoyen de Melbourne, en Australie. C'est là, aux antipodes, que mon âme s'envole aussitôt qu'elle vous quitte. Lorsque le soleil se couche ici, elle laisse Hermann inanimé derrière elle, et le soleil se lève là-bas lorsqu'elle vient rendre la vie au corps inanimé de Parker. Alors commence ma misérable existence de vagabondage, de fraude, de rixes et de mendicité. Je fréquente une mauvaise société, et j'y suis compté parmi les pires ; je suis sans cesse en lutte avec mes compagnons et j'ai souvent la main au couteau ; je suis toujours en guerre avec la police et souvent réduit à me cacher. Mais tout a un terme en ce monde, et ce supplice touche à sa fin. J'ai heureusement commis un crime. J'ai tué lâchement et brutalement une pauvre créature qui s'était attachée à moi. J'ai ainsi porté à son comble l'indignation publique, déjà excitée par mes méfaits. Le jury m'a condamné à mort et j'attends mon exécution. Quelques personnes humaines et religieuses ont intercédé auprès du gouverneur pour obtenir ma grâce ou du moins un sursis qui me donnât le temps de me convertir. Mais on connaît trop bien ma nature grossière et intraitable. On a refusé, et demain, ou, si vous l'aimez mieux, cette nuit, je serai infailliblement conduit à la potence. »

« Eh bien ! lui dis-je en riant, tant mieux pour vous et pour nous ; c'est un bon débarras que la mort de ce drôle. Une fois Parker lancé dans l'éternité, Hermann vivra tranquille ; il pourra veiller comme tout le monde et rester jour et nuit avec nous. Cette mort-là vous guérira, mon cher ami, et je sais gré au gouverneur de Melbourne d'avoir refusé la grâce à ce misérable. »

« Vous vous trompez, me répondit Hermann avec une gravité qui me fit

peine ; nous mourrons tous deux ensemble, car nous ne sommes qu'un malgré nos diversités et notre antipathie naturelle, nous n'avons qu'une âme qui sera frappée d'un seul coup, et en toute chose nous répondons l'un pour l'autre. Croyez-vous donc que Parker vivrait encore si Hermann n'avait pas senti que dans la mort comme dans la vie ils étaient inséparables ? Aurais-je hésité un instant si j'avais pu arracher et jeter au feu cette autre existence comme l'œil maudit dont parle l'Ecriture ? Mais j'étais si heureux de vivre ici que je ne pouvais me résoudre à mourir là-bas, et mon irrésolution a duré jusqu'à ce que le sort ait tranché pour moi cette question redoutable. Aujourd'hui tout est dit, et croyez bien que je vous fais mes adieux. »

« Le lendemain on trouva Hermann mort dans son lit, et quelques mois après, les journaux d'Australie apportèrent la nouvelle de l'exécution de William Parker, avec toutes les circonstances décrites par sa doublure. »

Toute cette histoire est racontée avec un imperturbable sang froid et du ton le plus sérieux ; rien ne manque, dans les détails que nous omettons, pour y donner un cachet de vérité. En présence des phénomènes étranges dont nous sommes témoins, un fait de cette nature pourrait sembler sinon réel, du moins possible, et se rapporter jusqu'à un certain point à ceux que nous avons cités. Ne serait-il pas en effet l'analogue de celui du jeune homme qui dormait à Boulogne tandis qu'au même instant il causait à Londres avec ses amis ? de saint Antoine de Padoue, qui le même jour prêchait en Espagne et se montrait à Padoue pour sauver la vie de son père accusé de meurtre ? Au premier abord on peut se dire que si ces derniers faits sont exacts, il n'est pas plus impossible que cet Hermann vécût en Australie tandis qu'il dormait en Allemagne et réciproquement. Quoique notre opinion fût parfaitement établie à cet égard, nous crûmes devoir en référer à nos instructeurs d'outre-tombe dans une des séances de la société. A cette question : *Le fait rapporté par le Journal des Débats est-il réel ?* il fut répondu : Non ; c'est une histoire faite à plaisir pour amuser les lecteurs. - *S'il n'est pas réel, est-il possible ?* - R. Non ; une âme ne peut animer deux corps différents.

En effet, dans l'histoire de Boulogne, bien que le jeune homme se soit montré en deux endroits simultanément, il n'avait bien réellement qu'un corps en chair et en os qui était à Boulogne ; à Londres, il n'y avait que l'apparence ou périsprit, tangible, il est vrai, mais qui n'était pas le corps lui-même, le corps mortel ; il n'aurait pas pu mourir à Londres et à Boulogne. Hermann, au contraire, selon l'histoire, avait bien réellement deux corps, puisque l'un fut pendu à Melbourne et l'autre enterré en Allemagne. La même âme aurait ainsi mené de front deux existences, ce qui, selon les

Esprits, n'est pas possible. Les phénomènes du genre de celui de Boulogne et de saint Antoine de Padoue, bien qu'assez fréquents, sont d'ailleurs toujours accidentels et fortuits chez un individu, et n'ont jamais un caractère de permanence, tandis que le prétendu Hermann était ainsi depuis son enfance. Mais la raison la plus grave de toutes est celle de la différence des caractères ; assurément, si ces deux individus n'avaient eu qu'une seule et même âme, elle ne pouvait être alternativement celle d'un homme de bien et celle d'un bandit. L'auteur se fonde, il est vrai, sur l'influence de l'organisation ; nous le plaignons si telle est sa philosophie, et plus encore s'il cherche à l'accréditer, car ce serait nier la responsabilité des actes ; une pareille doctrine serait la négation de toute morale, puisqu'elle réduirait l'homme à l'état de machine.

Les Esprits tapageurs ; moyen de s'en débarrasser.

On nous écrit de Gramat (Lot) :

« Dans une maison du hameau de Coujet, commune de Bastat (Lot), des bruits extraordinaires se font entendre depuis environ deux mois. C'étaient d'abord des coups secs et assez semblables au choc d'une massue sur des planches qu'on entendait de tous côtés : sous les pieds, sur la tête, dans les portes, à travers les meubles ; puis bientôt les pas d'un homme qui marche pieds nus, le tapotement des doigts sur les vitres. Les habitants de la maison s'effrayèrent et firent dire des messes ; la population inquiète se porta dans le hameau et entendit ; la police intervint, fit plusieurs perquisitions, et le bruit augmenta. Bientôt ce furent des portes ouvertes, des objets renversés, chaises projetées dans l'escalier, des meubles transportés du rez-de-chaussée au galetas. Tout ce que je vous raconte, attesté par un grand nombre de personnes, se passe en plein jour. La maison n'est pas une antique masure sombre et noire dont l'aspect seul fait rêver fantômes ; c'est une maison nouvellement bâtie, qui est riante ; les propriétaires sont de bonnes gens incapables de vouloir tromper personne, et malades de peur. Cependant bien des personnes ne pensent pas qu'il y ait rien de surnaturel, et tâchent d'expliquer, soit par la physique, soit par de mauvaises intentions qu'ils prêtent aux habitants de la maison, tout ce qui s'y passe d'extraordinaire. Pour moi, qui ai vu et qui crois, j'ai résolu de m'adresser à vous pour savoir quels sont les Esprits qui font ce tapage, et connaître le moyen, si toutefois il y en a un, de les faire taire. C'est un service que vous rendrez à ces bonnes gens, etc.. »

Les faits de cette nature ne sont pas rares ; ils se ressemblent tous à peu de chose près et ne diffèrent en général que par leur intensité et leur plus ou moins de ténacité. On s'en inquiète peu quand ils se bornent à quelques bruits sans conséquence, mais ils deviennent une véritable calamité quand ils acquièrent certaines proportions. Notre honorable correspondant nous demande quels sont les Esprits qui font ce tapage. La réponse n'est pas douteuse : on sait que des Esprits d'un ordre très inférieur en sont seuls capables.

Les Esprits supérieurs, pas plus que parmi nous les hommes graves et sérieux, ne s'amusent à donner des charivaris. Nous en avons souvent fait venir pour leur demander le motif qui les porte à troubler ainsi le repos. La plupart n'ont d'autre but que de s'amuser ; ce sont des Esprits plutôt légers que méchants, qui se rient des frayeurs qu'ils occasionnent, et des recherches inutiles que l'on fait pour découvrir la cause du tumulte. Souvent ils s'acharnent après un individu qu'ils se plaisent à vexer et qu'ils poursuivent de demeure en demeure ; d'autres fois ils s'attachent à un local sans autre motif que leur caprice. C'est quelquefois aussi une vengeance qu'ils exercent comme nous aurons occasion de le voir. Dans certains cas, leur intention est plus louable ; ils veulent appeler l'attention et se mettre en rapport, soit pour donner un avertissement utile à la personne à laquelle ils s'adressent, soit pour demander quelque chose pour eux-mêmes. Nous en avons souvent vu demander des prières, d'autres solliciter l'accomplissement en leur nom d'un vœu qu'ils n'avaient pu remplir, d'autres enfin vouloir, dans l'intérêt de leur propre repos, réparer une mauvaise action commise par eux de leur vivant. En général, on a tort de s'en effrayer ; leur présence peut être importune, mais non dangereuse. On conçoit du reste le désir qu'on a de s'en débarrasser et l'on fait généralement pour cela tout le contraire de ce qu'il faudrait. Si ce sont des Esprits qui s'amusent, plus on prend la chose au sérieux, plus ils persistent, comme des enfants espiègles qui harcèlent d'autant plus ceux qu'ils voient s'impatienter, et qui font peur aux poltrons. Si l'on prenait le sage parti de rire soi-même de leurs mauvais tours, ils finiraient par se lasser et par rester tranquilles. Nous connaissons quelqu'un qui, loin de s'irriter, les excitait, les mettait au défi de faire telle ou telle chose, si bien qu'au bout de quelques jours ils ne revinrent plus. Mais, comme nous l'avons dit, il y en a dont le motif est moins frivole. C'est pourquoi il est toujours utile de savoir ce qu'ils veulent. S'ils demandent quelque chose, on peut être certain qu'ils cesseront leurs visites dès que leur désir sera satisfait. Le meilleur moyen d'être renseigné à cet égard c'est d'évoquer l'Esprit par l'intermédiaire d'un bon médium écrivain ; à ses réponses on verra tout de suite à qui l'on a affaire, et l'on

agira en conséquence ; si c'est un Esprit malheureux, la charité veut qu'on le traite avec les égards qu'il mérite. Si c'est un mauvais plaisant, un petit agir envers lui sans façon ; s'il est malveillant, il faut prier Dieu de le rendre meilleur. En tout état de cause, la prière ne peut toujours avoir qu'un bon résultat. Mais la gravité des formules d'exorcisme les fait rire et ils n'en tiennent aucun compte. Si l'on peut entrer en communication avec eux, il faut se défier des qualifications burlesques ou effrayantes qu'ils se donnent quelquefois pour s'amuser de la crédulité.

La difficulté, dans beaucoup de cas, est d'avoir un médium à sa disposition. Il faut alors chercher à le devenir soi-même, ou interroger directement l'Esprit en se conformant aux préceptes que nous donnons à ce sujet dans notre *Instruction pratique sur les manifestations.*

Ces phénomènes, quoique exécutés par des Esprits inférieurs, sont souvent provoqués par des Esprits d'un ordre plus élevé, dans le but de convaincre de l'existence des êtres incorporels et d'une puissance supérieure à l'homme. Le retentissement qui en résulte, l'effroi même que cela cause, appellent l'attention, et finiront par faire ouvrir les yeux des plus incrédules. Ceux-ci trouvent plus simple de mettre ces phénomènes sur le compte de l'imagination, explication très commode et qui dispense d'en donner d'autres ; pourtant quand des objets sont bousculés ou vous sont jetés à la tête, il faudrait une imagination bien complaisante pour se figurer que pareilles choses sont quand elles ne sont pas. On remarque un effet quelconque, cet effet a nécessairement une cause ; si une *froide et calme* observation nous démontre que cet effet est indépendant de toute volonté humaine et de toute cause matérielle, si de plus il nous donne des signes *évidents* d'intelligence et de libre volonté, *ce qui est le signe le plus caractéristique*, on est bien forcé de l'attribuer à une intelligence occulte. Quels sont ces êtres mystérieux ? c'est ce que les études spirites nous apprennent de la manière la moins contestable, par les moyens qu'elle nous donne de communiquer avec eux. Ces études nous apprennent en outre à faire la part de ce qu'il y a de réel, de faux ou d'exagéré dans les phénomènes dont nous ne nous rendons pas compte. Si un effet insolite se produit : bruit, mouvement, apparition même, la première pensée que l'on doit avoir, c'est qu'il est dû à une cause toute naturelle, parce que c'est la plus probable ; il faut alors rechercher cette cause avec le plus grand soin, et n'admettre l'intervention des Esprits qu'à bon escient ; c'est le moyen de ne pas se faire illusion.

Dissertation d'outre-tombe.

L'enfance.

Communication spontanée de M. Nélo, médium, lue à la Société le 14 janvier 1859.

Vous ne connaissez pas le secret que cachent les enfants dans leur innocence ; vous ne savez pas ce qu'ils sont, ni ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils seront ; et pourtant vous les aimez, vous les chérissez comme s'ils étaient une partie de vous-même, tellement que l'amour d'une mère pour ses enfants est réputé le plus grand amour qu'un être puisse avoir pour un autre être. D'où vient cette douce affection, cette tendre bienveillance que les étrangers eux-mêmes éprouvent envers un enfant ? Le savez-vous ? non ; c'est cela que je vais vous expliquer.

Les enfants sont les êtres que Dieu envoie dans de nouvelles existences ; et pour qu'ils ne puissent pas lui reprocher une sévérité trop grande, il leur donne toutes les apparences de l'innocence ; même chez un enfant d'un mauvais naturel, on couvre ses méfaits de la non-conscience de ses actes. Cette innocence n'est pas une supériorité réelle sur ce qu'ils étaient avant ; non, c'est l'image de ce qu'ils devraient être, et s'ils ne le sont pas, c'est sur eux seuls qu'en retombe la peine.

Mais ce n'est pas seulement pour eux que Dieu leur a donné cet aspect, c'est aussi et surtout pour leurs parents dont l'amour est nécessaire à leur faiblesse, et cet amour serait singulièrement affaibli par la vue d'un caractère acariâtre et revêche, tandis que croyant leurs enfants bons et doux, ils leur donnent toute leur affection, et les entourent des soins les plus délicats. Mais lorsque les enfants n'ont plus besoin de cette protection, de cette assistance qui leur a été donnée pendant quinze à vingt années, leur caractère réel et individuel reparaît dans toute sa nudité : il reste bon s'il était fondamentalement bon, mais il s'irise toujours de nuances qui étaient cachées par la première enfance.

Vous voyez que les voies de Dieu sont toujours les meilleures, et que lorsqu'on a le cœur pur, l'explication en est facile à concevoir.

En effet, songez bien que l'Esprit des enfants qui naissent parmi vous peut venir d'un monde où il a pris des habitudes toutes différentes ; comment voudriez-vous que fût au milieu de vous ce nouvel être qui vient avec des passions tout autres que celles que vous possédez, avec des inclinations, des goûts entièrement opposés aux vôtres ; comment voudriez-vous qu'il

s'incorporât dans vos rangs autrement que comme Dieu l'a voulu, c'est-à-dire par le tamis de l'enfance ? Là viennent se confondre toutes les pensées, tous les caractères, toutes les variétés d'êtres engendrés par cette foule de mondes dans lesquels grandissent les créatures. Et vous-mêmes, en mourant, vous vous trouvez dans une sorte d'enfance, au milieu de nouveaux frères ; et dans votre nouvelle existence non terrestre, vous ignorez les habitudes, les mœurs, les rapports de ce monde nouveau pour vous ; vous manierez avec peine une langue que vous ne serez pas habitués à parler, langue plus vive que n'est aujourd'hui votre pensée.

L'enfance a encore une autre utilité ; les Esprits n'entrent dans la vie corporelle que pour se perfectionner, s'améliorer ; la faiblesse du jeune âge les rend flexibles, accessibles aux conseils de l'expérience et de ceux qui doivent les faire progresser ; c'est alors qu'on peut réformer leur caractère et réprimer leurs mauvais penchants ; tel est le devoir que Dieu a confié à leurs parents, mission sacrée dont ils auront à répondre.

C'est ainsi que l'enfance est, non-seulement utile, nécessaire, indispensable, mais encore qu'elle est la suite naturelle des lois que Dieu a établies et qui régissent l'univers.

Remarque. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cette remarquable dissertation dont la haute portée philosophique sera facilement comprise. Quoi de plus beau, de plus grandiose, que cette solidarité qui existe entre tous les mondes ! Quoi de plus propre à nous donner une idée de la bonté et de la majesté de Dieu ! L'humanité grandit par de telles pensées, tandis que nous la rapetissons en la réduisant aux mesquines proportions de notre vie éphémère et de notre monde imperceptible parmi les mondes.

Correspondance.

Loudéac, 20 décembre 1858.

Monsieur Allan Kardec,

Je me félicite de m'être mis en rapport avec vous pour le genre d'étude auquel nous nous livrons mutuellement. Il y a plus de vingt ans que je m'occupais d'un ouvrage que je devais intituler - *Étude sur les germes*. Cet ouvrage devait être spécialement physiologique ; cependant mon intention était de démontrer l'insuffisance du système de Bichat, qui n'a admis que la vie organique et la vie de relation. Je voulais prouver qu'il existe un troisième mode d'existence qui survivait aux deux autres à l'état anorga-

nique. Ce troisième mode n'est pas autre chose que la vie animique, ou *spirite*, comme vous l'appelez. C'est en un mot le germe primitif qui engendre les deux autres modes d'existence, organique et de relation. Je voulais démontrer aussi que les germes sont de nature fluide, qu'ils sont bidynamiques, attractifs, indestructibles, autogènes et en nombre défini sur notre planète comme dans tous les milieux circonscrits. Quand parut *Ciel et Terre*, de Jean Reynaud, je fus obligé de modifier mes convictions. Je reconnus que mon système était trop étroit, et j'admis avec lui, que les astres, par l'échange d'électricité qu'ils peuvent s'envoyer réciproquement, doivent nécessairement, par ces divers courants électriques, favoriser la transmigration des germes ou Esprits qui sont de même nature fluidique.

Lorsqu'on parla des tables tournantes, je me livrai de suite à cette pratique et j'obtins des résultats tels que je n'eus plus aucun doute sur ces manifestations. Je compris de suite que nous touchions au moment où le monde invisible allait devenir visible et tangible, et que dès lors, nous marchions à une révolution sans exemple dans les sciences et dans la philosophie. J'étais loin de m'attendre, cependant, qu'un journal *spirite* pût s'établir si tôt et se maintenir en France. Aujourd'hui, Monsieur, grâce à votre persévérance, c'est un fait acquis, et ce fait est d'une grande portée. Je suis loin de croire les difficultés vaincues ; vous éprouverez bien des obstacles, et vous subirez bien des quolibets, mais en fin de compte, la vérité se fera jour ; on arrivera à reconnaître la justesse de l'observation de notre célèbre professeur Gay-Lussac, qui nous disait dans son cours, à propos des corps *impondérables et invisibles*, que ces expressions étaient inexactes, et constataient seulement notre impuissance dans l'état actuel de la science ; il ajoutait qu'il serait plus logique de les appeler *impondérés*. Il en est de même de la visibilité et de la tangibilité ; ce qui n'est pas visible pour l'un, l'est pour l'autre, même à l'œil nu ; exemple, les sensitifs ; enfin, l'ouïe, l'odorat et le goût, qui ne sont que des modifications de la propriété tangible, sont nuls chez l'homme, par rapport au chien, à l'aigle, et à divers animaux. Donc il n'y a rien d'absolu dans ces propriétés qui se multiplient suivant les organisations. Il n'y a rien d'invisible, d'intangible, d'impondérable : tout peut être vu, touché ou pesé quand nos organes, qui sont nos premiers et nos plus précieux instruments, seront devenus plus subtils.

A tant d'expériences, auxquelles vous avez déjà eu recours pour constater notre troisième mode d'existence (vie spirite), je vous prie d'ajouter le suivant. Veuillez bien magnétiser un aveugle de naissance, et dans l'état somnambulique lui adresser une série de questions sur les formes et les couleurs. Si le sujet est lucide, il vous prouvera d'une manière péremptoire

qu'il a sur ces choses des connaissances qu'il n'a pu acquérir que dans *une ou plusieurs existences antérieures.*

Je termine, Monsieur, en vous priant d'agréer mes biens sincères félicitations sur le genre d'études auquel vous vous consacrez. Comme je n'ai jamais eu peur de manifester mes opinions, vous pouvez insérer ma lettre dans votre Revue si vous jugez que cela soit utile.

Votre tout dévoué serviteur,

MORHÉRY, docteur médecin.

Remarque. Nous sommes bien heureux de l'autorisation que M. le docteur Morhéry veut bien nous donner de publier en le nommant, la lettre remarquable que nous venons de lire. Elle prouve en lui, à côté de l'homme de science, l'homme judicieux qui voit quelque chose au-delà de nos sensations, et qui sait faire le sacrifice de ses opinions personnelles en présence de l'évidence. Chez lui, la conviction n'est pas une foi aveugle, mais raisonnée ; c'est la déduction logique du savant qui ne croit pas tout savoir.

Une nuit oubliée ou la sorcière Manouza,

Mille deuxième nuit des contes arabes,

Dictée par l'Esprit de Frédéric Soulié.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

VII

- Levez-vous, lui dit Noureddin, et suivez-moi. Nazara se jeta tout éplorée à ses pieds et implora sa grâce. - Pas de pitié pour une telle faute, dit le prétendu sultan ; apprêtez-vous à mourir. Noureddin souffrit beaucoup de lui tenir un pareil langage, mais il ne jugea pas le moment venu pour se faire connaître.

Nazara voyant qu'il était impossible de le fléchir, le suivit en tremblant. Ils retournèrent aux appartements ; là Noureddin dit à Nazara d'aller mettre des habits plus convenables ; puis, la toilette étant achevée, sans autre explication, il lui dit qu'ils allaient, lui et Ozana (le nain) la conduire dans un faubourg de Bagdad où elle trouverait ce qu'elle méritait. Ils se couvrirent tous les trois de grands manteaux pour n'être pas reconnus et sortirent du palais. Mais, ô terreur ! à peine en eurent-ils franchi les portes qu'ils changèrent d'aspect aux yeux de Nazara ; ce n'était pas le sultan et Ozana, ni les marchands d'habits, mais Noureddin lui-même et Tanaple ; ils

furent si effrayés, Nazara surtout, de se voir si près de la demeure du sultan, qu'ils hâtèrent le pas de peur d'être reconnus.

A peine furent-ils entrés chez Noureddin, que la maison se trouva cernée par une foule d'hommes, d'esclaves et de troupes, envoyés par le sultan pour les arrêter.

Au premier bruit, Noureddin, Nazara et le nain s'étaient réfugiés dans l'appartement le plus retiré du palais. Là, le nain leur dit de ne pas s'effrayer ; qu'il n'y avait qu'une chose à faire pour ne pas être pris, c'était de se mettre le petit doigt de la main gauche dans la bouche et de siffler trois fois ; que Nazara devait faire de même, et qu'à l'instant ils deviendraient invisibles pour tous ceux qui voudraient s'emparer d'eux.

Le bruit continuant d'augmenter d'une manière alarmante, Nazara et Noureddin suivirent le conseil de Tanaple ; lorsque les soldats pénétrèrent dans l'appartement ils le trouvèrent vide et se retirèrent après avoir fait les recherches les plus minutieuses. Alors le nain dit à Noureddin de faire le contraire de ce qu'ils avaient fait, c'est-à-dire de mettre le petit doigt de la main droite dans la bouche et de siffler trois fois ; ils le firent, et aussitôt ils se trouvèrent ce qu'ils étaient auparavant.

Le nain leur fit ensuite remarquer que ne se trouvant pas en sûreté dans la maison, ils devaient la quitter pour quelque temps afin de laisser apaiser la colère du sultan. Il leur offrit en conséquence de les emmener dans son palais souterrain, où ils seraient fort à l'aise pendant qu'on aviserait aux moyens de tout arranger afin qu'ils pussent rentrer sans crainte à Bagdad, et dans les meilleures conditions possibles.

VIII

Noureddin hésitait, mais Nazara le pria tant, qu'il finit par consentir. Le nain leur dit d'aller dans le jardin, de manger une orange la tête tournée du côté du levant, et qu'alors ils seraient transportés sans s'en apercevoir. Ils eurent l'air de douter, mais Tanaple leur dit qu'il ne comprenait pas leur doute après ce qu'il avait fait pour eux.

Etant descendus dans le jardin et ayant mangé l'orange de la manière indiquée, ils se trouvèrent subitement enlevés à une hauteur prodigieuse ; puis soudain ils éprouvèrent une forte secousse et un grand froid, et se sentirent descendre avec une grande vitesse. Ils ne virent rien pendant le trajet, mais lorsqu'ils eurent conscience de leur situation, ils se trouvèrent sous terre dans un magnifique palais éclairé par plus de vingt mille bougies.

Laissons nos amoureux dans leur palais souterrain et revenons à notre petit nain que nous avons laissé chez Noureddin. Vous savez que le sultan

avait envoyé des soldats pour s'emparer des fugitifs ; après avoir exploré les coins les plus retirés de l'habitation, ainsi que les jardins, ne trouvant rien, force leur fut de retourner rendre compte au sultan de leur démarche infructueuse.

Tanaple les avait accompagnés tout le long du chemin ; il les regardait d'un air narquois, et de temps en temps leur demandait quel prix le sultan donnerait à celui qui lui ramènerait les deux fugitifs. - Si le sultan, ajouta-t-il, est disposé à m'accorder une heure d'audience, je lui dirai quelque chose qui l'apaisera, et il sera charmé d'être débarrassé d'une femme comme Nazara qui a en elle un mauvais génie, et qui eût fait descendre sur lui tous les malheurs possibles si elle y fût restée quelques lunes de plus. Le chef des Eunuques lui promit de faire sa commission et de lui transmettre la réponse du sultan.

Ils étaient à peine rentrés au palais que le chef des noirs vint lui dire que son maître l'attendait, le prévenant toutefois qu'il serait empalé s'il avançait des impostures.

Notre petit monstre s'empressa de se rendre chez le sultan. Arrivé devant cet homme dur et sévère, il s'inclina trois fois comme c'est l'habitude, devant les princes de Bagdad.

- Qu'as-tu à me dire lui demanda le sultan. Tu sais ce qui t'attend si tu ne dis pas la vérité. Parle ; je t'écoute.

« Grand Esprit, céleste lune, triade de Soleils, je ne t'annonce que la vérité. Nazara est l'enfant de la fée Noire et du génie le Grand Serpent des Enfers. Sa présence chez toi t'amènerait toutes les plaies imaginables : pluie de serpents, soleil éclipsé, lune bleue empêchant les amours de nuit ; tous tes désirs enfin auraient été contrariés, et tes femmes vieillies avant même qu'une lune soit passée. Je pourrais te donner une preuve de ce que j'avance ; je sais où se trouve Nazara ; si tu veux j'irai la chercher et tu pourras te convaincre par toi-même. Il n'est qu'un moyen d'éviter ces malheurs, c'est de la donner à Noureddin. Noureddin n'est pas non plus ce que tu penses ; il est fils de la sorcière Manouza et du génie le Rocher de Diamant. Si tu les maries, en reconnaissance, Manouza te protégera ; si tu refuses… Pauvre prince ! je te plains. Fais-en l'essai ; après cela tu décideras. »

Le sultan écouta avec assez de calme le discours de Tanaple ; mais aussitôt après il appela une troupe d'hommes armés, et leur ordonna d'emprisonner le petit monstre jusqu'à ce qu'un événement fût venu le convaincre de ce qu'il venait d'entendre.

Je croyais, dit Tanaple, avoir affaire à un grand prince ; mais je vois que je me suis trompé et je laisse aux génies le soin de venger leurs enfants. Cela dit, il suivit ceux qui étaient venus pour l'enfermer.

IX

Tanaple était à peine en prison depuis quelques heures, que le soleil se couvrit d'un nuage de couleur sombre, comme si un voile eût voulu le dérober à la terre ; puis un grand bruit se fit entendre, et d'une montagne placée à l'entrée de la ville sortit un géant armé qui se dirigea vers le palais du sultan.

Je ne vous dirai pas que le sultan fût très calme, loin de là ; il tremblait comme une feuille d'oranger qu'Eole aurait tourmentée. A l'approche du géant il ordonna de fermer toutes les portes, et à tous ses soldats de se tenir prêts, les armes à la main, pour défendre leur prince. Mais, ô stupéfaction ! à l'approche du géant toutes les portes s'ouvrirent, comme poussées par une main secrète ; puis, gravement, le géant s'avance vers le sultan, sans avoir fait un signe, ni dit une parole. A cette vue le sultan se jette à genoux, prie le géant de l'épargner et de lui dire ce qu'il exige.

« Prince ! dit le géant, je ne dis pas grand chose pour la première fois ; je ne fais que t'avertir. Fais ce que Tanaple t'a conseillé, et notre protection t'est assurée ; autrement tu subiras la peine de ton obstination. » Cela dit, il se retira.

Le sultan fut d'abord fort effrayé ; mais au bout d'un quart d'heure s'étant remis de son trouble, loin de suivre les conseils de Tanaple, il fit aussitôt publier un édit qui promettait une récompense magnifique à celui qui pourrait le mettre sur les traces des fugitifs ; puis ayant fait mettre des gardes aux portes du palais et de la ville, il attendit patiemment. Mais sa patience ne fut pas de longue durée, ou du moins on ne lui laissa pas le temps de la mettre à l'épreuve. Dès le second jour il apparut aux portes de la ville une armée qui avait l'air de sortir de dessous terre ; les soldats étaient vêtus de peaux de taupes, et avaient des armures d'écailles de tortues ; ils portaient des massues faites d'éclats de rochers.

A leur approche les gardes voulurent faire résistance, mais l'aspect formidable de l'armée leur fit bientôt mettre bas les armes ; ils ouvrirent les portes sans parler, sans briser leurs rangs, et la troupe ennemie alla gravement jusqu'au palais. Le sultan voulut se montrer à l'entrée de ses appartements ; mais à sa grande surprise ses gardes s'endormirent et les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes ; puis le chef de l'armée s'avança d'un pas grave jusqu'aux pieds du sultan, et lui dit :

« Je suis venu pour te dire que Tanaple voyant ton opiniâtreté nous a envoyés pour te chercher ; au lieu d'être sultan d'un peuple que tu ne sais pas gouverner, nous allons te conduire chez les taupes ; tu deviendras taupe toi-même et tu seras sultan velouté. Vois si cela te convient plutôt que de faire ce que t'ordonne Tanaple ; je te donne dix minutes pour réfléchir. »

X

Le sultan aurait voulu résister ; mais par bonheur pour lui, après quelques moments de réflexion, il consentit à ce qu'on exigeait de lui ; il ne voulut y mettre qu'une condition, c'est que les fugitifs n'habiteraient pas

son royaume. On le lui promit, et à l'instant, sans savoir de quel côté ni comment, l'armée disparut à ses yeux.

Maintenant que le sort de nos amants est tout-à-fait assuré, revenons auprès d'eux. Vous savez que nous les avons laissés dans le palais souterrain.

Après quelques minutes, éblouis et ravis par l'aspect des merveilles qui les environnaient, ils voulurent visiter le palais et ses environs. Ils virent des jardins ravissants. Chose étrange ! on y voyait presque aussi clair qu'à ciel découvert. Ils approchèrent du palais : toutes les portes en étaient ouvertes, et il y avait des apprêts comme pour une grande fête. Sur la porte était une dame dans une magnifique toilette. Nos fugitifs ne la reconnurent pas d'abord ; mais en s'approchant davantage, ils virent Manouza la sorcière, Manouza toute transformée ; ce n'était plus cette vieille femme sale et décrépite, c'était une femme déjà d'un certain âge, mais belle encore et d'un grand air.

« Noureddin, lui dit-elle, je t'ai promis aide et assistance. Aujourd'hui je vais tenir ma promesse ; tu es à la fin de tes maux et tu vas recevoir le prix de ta constance : Nazara va être ta femme ; de plus je te donne ce palais ; tu l'habiteras et tu seras le roi d'un peuple de braves et reconnaissants sujets ; ils sont dignes de toi, comme tu es digne de régner sur eux. »

A ces mots une musique harmonieuse se fit entendre ; de tous côtés parut une foule innombrable d'hommes et de femmes en habits de fête ; à leur tête étaient de grands seigneurs et de grandes dames qui vinrent se prosterner aux pieds de Noureddin ; ils lui offrirent une couronne d'or enrichie de diamants, lui dirent qu'ils le reconnaissaient pour leur roi ; que ce trône lui appartenait comme étant l'héritage de son père ; qu'ils étaient enchantés depuis 400 ans par la volonté de méchants magiciens, que cet enchantement ne devait finir que par la présence de Noureddin. Ensuite ils firent un long discours sur ses vertus et sur celles de Nazara.

Alors Manouza lui dit : Vous êtes heureux, je n'ai plus rien à faire ici. Si jamais vous avez besoin de moi, frappez sur la statue qui est au milieu de votre jardin et à l'instant je viendrai. Puis elle disparut.

Noureddin et Nazara auraient voulu la garder plus longtemps pour la remercier de toutes ses bontés pour eux. Après quelques moments passés à s'en entretenir, ils retournèrent à leurs sujets ; les fêtes et les réjouissances durèrent huit jours. Leur règne fut long et heureux ; ils vécurent des milliers d'années, et même je puis vous dire qu'ils vivent encore ; seulement le pays n'est pas retrouvé, ou pour mieux dire il n'a jamais été bien connu.

FIN

Remarque. - Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les observations dont nous avons fait précéder ce conte dans nos numéros de novembre 1858 et janvier 1859.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Mars 1859

Etude sur les médiums.

Les médiums étant les interprètes des communications spirites, leur rôle est extrêmement important, et l'on ne saurait donner trop d'attention à l'étude de toutes les causes qui peuvent les influencer, non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour ceux qui, n'étant pas médiums, se servent de leur intermédiaire, afin de pouvoir juger le degré de confiance que méritent les communications qu'ils peuvent recevoir.

Tout le monde, nous l'avons dit, est plus ou moins médium ; mais on est convenu de donner ce nom à ceux chez qui les manifestations sont patentes, et pour ainsi dire facultatives. Or, parmi ces derniers, il y a des aptitudes très diverses : on peut dire que chacun a sa spécialité. Au premier aspect, se dessinent deux catégories assez nettement tranchées : les médiums à influences physiques, et ceux à communications intelligentes. Ces derniers présentent de nombreuses variétés dont les principales sont : les écrivains ou psychographes, les dessinateurs, les parlants, les auditifs et les voyants. Les médiums poètes, musiciens et polyglottes, sont des variétés des écrivains et des parlants. Nous ne reviendrons pas sur les définitions que nous avons données de ces différents genres, nous ne voulions qu'en rappeler succinctement l'ensemble pour plus de clarté.

De tous les genres de médiums, le plus commun est celui des écrivains ; c'est celui qu'il est le plus facile d'acquérir par l'exercice ; aussi est-ce de ce côté, et avec raison, que sont généralement dirigés les désirs et les efforts des aspirants. Ils présentent eux-mêmes deux variétés que l'on retrouve également dans plusieurs autres catégories : les écrivains mécaniques et les écrivains intuitifs. Dans les premiers, l'impulsion de la main est indépendante de la volonté ; elle se meut d'elle-même sans que le médium ait aucune conscience de ce qu'il écrit, sa pensée pouvant être à toute autre chose. Chez le médium intuitif, l'Esprit agit sur le cerveau ; sa pensée

traverse pour ainsi dire la pensée du médium, sans qu'il y ait confusion. Il en résulte chez celui-ci la conscience de ce qu'il écrit, souvent même une conscience anticipée, car l'intuition devance quelquefois le mouvement de la main, et pourtant la pensée exprimée n'est pas celle du médium. Une comparaison bien simple nous fait comprendre ce phénomène. Lorsque nous voulons converser avec quelqu'un dont nous ne savons pas la langue, nous nous servons d'un truchement ; le truchement a conscience de la pensée des interlocuteurs, il doit la comprendre pour l'exprimer, et pourtant cette pensée n'est pas la sienne. Eh bien, le rôle du médium intuitif est celui d'un truchement entre l'Esprit et nous. L'expérience nous a appris que les médiums mécaniques et les médiums intuitifs sont également bons, également aptes à recevoir et à transmettre de bonnes communications. Comme moyen de conviction, les premiers valent mieux sans doute, mais quand la conviction est acquise, il n'y a pas de préférence utile ; l'attention doit se porter toute entière sur la nature des communications, c'est-à-dire sur l'aptitude du médium à recevoir celles des bons ou des mauvais Esprits, et sous ce rapport on dit qu'il est bien ou mal assisté : toute la question est là, et cette question est capitale, car elle seule peut déterminer le degré de confiance qu'il mérite ; c'est un résultat d'étude et d'observation pour lequel nous renvoyons à notre précédent article sur les écueils des médiums.

La difficulté, avec un médium intuitif, consiste à distinguer les pensées qui lui sont propres de celles qui lui sont suggérées. Cette difficulté existe pour lui-même ; la pensée suggérée lui semble si naturelle, qu'il la prend souvent pour la sienne, et qu'il doute de sa faculté. Le moyen de le convaincre, lui et les autres, est un exercice fréquent. Alors, dans le nombre des évocations auxquelles il concourra, il se présentera mille circonstances, une foule de communications intimes, de particularités dont il ne pouvait avoir aucune connaissance préalable, et qui constateront d'une manière irrécusable l'entière indépendance de son propre Esprit.

Les différentes variétés de médiums reposent sur des aptitudes spéciales, et jusqu'à présent on ne sait trop quel en est le principe. Au premier abord, et pour les personnes qui n'ont pas fait de cette science une étude suivie, il ne semble pas plus difficile à un médium d'écrire des vers que de la prose ; s'il est mécanique surtout, l'Esprit, dira-t-on, peut tout aussi bien le faire écrire dans une langue étrangère, le faire dessiner ou lui dicter de la musique. Il n'en est rien pourtant. Bien que l'on voie à chaque instant des dessins, des vers, de la musique faits par des médiums qui, dans leur état normal, ne sont ni dessinateurs, ni poètes, ni musiciens, tous ne sont pas aptes à produire ces choses. Malgré leur ignorance, il y a en

eux une faculté intuitive, une flexibilité qui en fait des instruments plus dociles. C'est ce qu'a très bien exprimé Bernard Palissy quand on lui a demandé pourquoi il avait choisi, pour faire ses admirables dessins, M. Victorien Sardou, qui ne sait pas dessiner ; *c'est parce que*, a-t-il dit, *je le trouve plus souple*. Il en est de même des autres aptitudes ; et chose bizarre, nous avons vu des Esprits se refuser à dicter des vers à des médiums qui connaissaient la poésie, et en donner de charmants à des personnes qui n'en savaient pas les premières règles ; ce qui prouve une fois de plus que les Esprits ont leur libre arbitre, et que c'est en vain que nous voudrions les soumettre à nos caprices.

Il résulte des observations précédentes qu'un médium doit suivre l'impulsion qui lui est donnée selon son aptitude ; qu'il doit tâcher de perfectionner cette aptitude par l'exercice, mais qu'il chercherait inutilement à acquérir celle qui lui manque, ou tout au moins que ce serait au préjudice de celle qu'il possède. Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce, a dit La Fontaine ; nous pouvons ajouter : nous ne ferions rien de bon. Lorsqu'un médium possède une faculté précieuse avec laquelle il peut se rendre vraiment utile, qu'il s'en contente, et ne cherche pas une vaine satisfaction d'amour-propre dans une variété qui serait l'affaiblissement de la faculté primordiale ; si celle-ci doit être transformée, ce qui arrive souvent, ou s'il doit en acquérir une nouvelle, cela aura lieu spontanément et non par un effet de sa volonté.

La faculté de produire des effets physiques forme une catégorie bien tranchée qui s'allie rarement avec les communications intelligentes, surtout avec celles d'une haute portée. On sait que les effets physiques sont dévolus aux Esprits de bas étage, comme chez nous les tours de force aux saltimbanques ; or, les Esprits frappeurs appartiennent à cette classe inférieure ; ils agissent le plus souvent pour leur propre compte, pour s'amuser ou vexer, mais quelquefois aussi par l'ordre d'Esprits élevés qui s'en servent, comme nous nous servons de manœuvres ; il serait absurde de croire que des Esprits supérieurs vinssent s'amuser à faire tourner ou frapper des tables. Ils se servent de ces moyens, disons-nous, par des intermédiaires, soit dans le but de convaincre, soit pour communiquer avec nous quand nous n'en avons pas d'autres ; mais ils les abandonnent du moment qu'ils peuvent agir par un moyen plus rapide, plus commode et plus direct, comme nous avons abandonné le télégraphe aérien, dès que nous avons eu le télégraphe électrique. Les effets physiques ne sont point à dédaigner, parce que, pour beaucoup de gens, c'est un moyen de conviction ; ils offrent d'ailleurs un précieux sujet d'étude sur les forces occultes ; mais il est remarquable que les Esprits les refusent en général à ceux qui

n'en ont pas besoin, ou que tout au moins ils leur conseillent de ne pas s'en occuper d'une manière spéciale. Voilà ce qu'écrivait à ce sujet l'Esprit de saint Louis à la *Société parisienne des Etudes spirites :*

« On s'est moqué des tables tournantes, on ne se moquera jamais de la philosophie, de la sagesse et de la charité qui brillent dans les communications sérieuses. Ce fut le vestibule de la science ; c'est là qu'en entrant on doit laisser ses préjugés, comme on laisse son manteau. Je ne puis trop vous engager à faire de vos réunions un centre sérieux : qu'ailleurs on fasse des démonstrations physiques, qu'ailleurs on voie, qu'ailleurs on entende, *que chez vous on comprenne et qu'on aime*. Que pensez-vous être aux yeux des Esprits supérieurs quand vous avez fait tourner une table ? Des ignorants. Le savant passe-t-il son temps à repasser l'*a b c* de la science ? Tandis qu'en vous voyant rechercher les communications intelligentes et instructives, on vous considère comme des hommes sérieux en quête de la vérité. »

Il est impossible de résumer d'une manière plus logique et plus précise le caractère des deux genres de manifestations. Celui qui a des communications élevées le doit à l'assistance des bons Esprits : c'est une marque de leur sympathie pour lui ; y renoncer pour rechercher les effets matériels, c'est quitter une société choisie pour une plus infime ; vouloir allier les deux choses, c'est appeler autour de soi des êtres antipathiques, et dans ce conflit il est probable que les bons s'en iront et que les mauvais resteront. Loin de nous de mépriser les médiums à influences physiques ; ils ont leur raison d'être, leur but providentiel ; ils rendent d'incontestables services à la science spirite ; mais lorsqu'un médium possède une faculté qui peut le mettre en rapport avec des êtres supérieurs, nous ne comprenons pas qu'il l'abdique, ou même qu'il en désire d'autres, autrement que par ignorance ; car souvent l'ambition de vouloir être tout, fait que l'on finit par n'être rien.

Médiums intéressés.

Dans notre article sur les écueils des médiums, nous avons placé la cupidité au nombre des travers qui peuvent donner prise sur eux aux Esprits imparfaits. Quelques développements sur ce sujet ne seront pas inutiles. Il faut placer au premier rang des médiums intéressés ceux qui pourraient faire un métier de leur faculté, en donnant ce qu'on appelle

des consultations ou séances rétribuées. Nous n'en connaissons pas, en France du moins, mais comme tout peut devenir un sujet d'exploitation, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on voulût un jour exploiter les Esprits ; reste à savoir comment ils prendraient la chose, si jamais une telle spéculation tentait de s'introduire. Sans être complètement initié au spiritisme, on comprend ce qu'elle aurait d'avilissant ; mais quiconque connaît tant soit peu les conditions difficiles dans lesquelles les bons Esprits se communiquent à nous, combien il faut peu de chose pour les éloigner, leur répulsion pour tout ce qui est d'intérêt égoïste, ne pourra jamais admettre que des Esprits supérieurs soient au caprice du premier venu qui les ferait venir à tant par heure ; le simple bon sens repousse une pareille supposition. Ne serait-ce pas aussi une profanation d'évoquer son père, sa mère, son enfant ou son ami par un pareil moyen ? Sans doute on peut avoir ainsi des communications, mais Dieu sait de quelle source ! Les Esprits légers, menteurs, espiègles, moqueurs et toute la cohue des Esprits inférieurs viennent toujours ; ils sont toujours prêts à répondre à tout ; Saint-Louis nous disait l'autre jour à la société : *Evoquez un rocher, il vous répondra*. Celui qui veut des communications sérieuses, doit s'édifier avant tout sur la nature des sympathies du médium avec les êtres d'outre-tombe ; or, celles que peut donner l'appât du gain ne peuvent inspirer qu'une fort médiocre confiance.

Les médiums intéressés ne sont pas uniquement ceux qui pourraient exiger une rétribution fixe ; l'intérêt ne se traduit pas toujours par l'espoir d'un gain matériel, mais aussi par les vues ambitieuses de toute nature sur lesquelles on peut fonder des espérances personnelles ; c'est encore là un travers que savent très bien saisir les Esprits moqueurs et dont ils profitent avec une adresse, une rouerie vraiment remarquable, en berçant de trompeuses illusions ceux qui se mettent ainsi sous leur dépendances. En résumé, la médiumnité est une faculté donnée pour le bien, et les bons Esprits s'éloignent de quiconque prétendrait s'en faire un marchepied pour arriver à quoi que ce soit qui ne répondrait pas aux vues de la Providence. L'égoïsme est la plaie de la société ; les bons Esprits le combattent, on ne peut supposer qu'ils viennent le servir. Cela est si rationnel qu'il serait inutile d'insister davantage sur ce point.

Les médiums à effets physiques ne sont pas dans la même catégorie ; ces effets étant produits par des Esprits inférieurs peu scrupuleux sur les sentiments moraux, un médium de cette catégorie qui voudrait exploiter sa faculté, pourrait donc en avoir qui l'assisteraient sans trop de répugnance ; mais là encore se présente un autre inconvénient. Le médium à effets physiques, pas plus que celui à communications intelli-

gentes, n'a reçu sa faculté pour son plaisir : elle lui a été donnée à la condition d'en faire un bon usage, et s'il en abuse, elle peut lui être retirée, ou bien tourner à son détriment, parce qu'en définitive les Esprits inférieurs sont aux ordres des Esprits supérieurs. Les Esprits inférieurs aiment bien à mystifier, mais ils n'aiment pas être mystifiés ; s'ils se prêtent volontiers à la plaisanterie, aux choses de curiosité, ils n'aiment pas plus que les autres à être exploités, et ils prouvent à chaque instant qu'ils ont leur volonté, qu'ils agissent quand et comme bon leur semble, ce qui fait que le médium à effets physiques est encore moins sûr de la régularité des manifestations que le médium écrivain. Prétendre les produire à jours et heures fixes, serait faire preuve de la plus profonde ignorance. Que faire alors pour gagner son argent ? Simuler les phénomènes ; c'est ce qui peut arriver non seulement à ceux qui en feraient un métier avoué, mais même à des gens simples en apparence, et qui se bornent à recevoir une rétribution quelconque des visiteurs. Si l'Esprit ne donne pas, on y supplée : l'imagination est si féconde quand il s'agit de gagner de l'argent ; c'est une thèse que nous développerons dans un article spécial afin de mettre en garde contre la fraude.

De tout ce qui précède, nous concluons que le désintéressement le plus absolu est la meilleure garantie contre le charlatanisme, car il n'y a pas de charlatans désintéressés ; s'il n'assure pas toujours la bonté des communications intelligentes, il enlève aux mauvais Esprits un puissant moyen d'action et ferme la bouche à certains détracteurs.

Phénomène de transfiguration.

Nous extrayons le fait suivant d'une lettre que nous écrivait, au mois de septembre 1857, un de nos correspondants de St-Etienne. Après avoir parlé de diverses communications dont il a été témoin, il ajoute :

« Un fait plus étonnant se passe dans une famille de nos environs. Des tables tournantes on a passé au fauteuil qui parle ; puis on a attaché un crayon au pied de ce fauteuil et ce fauteuil a indiqué la psychographie ; on l'a pratiquée longtemps, plutôt comme jouet que comme chose sérieuse. Enfin l'écriture a désigné l'une des filles de la maison, a ordonné de passer les mains sur sa tête après l'avoir fait coucher ; elle s'est endormie presque aussitôt, et après un certain nombre d'expériences, cette jeune fille s'est transfigurée : elle prenait les traits, la voix, les gestes de parents morts, de grands parents qu'elle n'avait jamais connus, d'un frère décédé depuis quelques mois ; ces transfigurations se faisaient successivement dans une

même séance. Elle parlait un patois qui n'est plus celui de l'époque, m'a-t-on dit, car je ne connais ni l'un ni l'autre ; mais ce que je puis affirmer, c'est que dans une séance où elle avait pris les apparences de son frère, vigoureux gaillard, cette jeune fille de 13 ans m'a serré la main d'une rude étreinte.

« Depuis 18 mois ou deux ans ce phénomène s'est constamment répété de la même manière, seulement aujourd'hui il se produit spontanément et naturellement, sans imposition des mains. »

Cet étrange phénomène, bien qu'assez rare, n'est point exceptionnel ; on nous a déjà parlé de plusieurs faits semblables, et nous-même avons plusieurs fois été témoin de quelque chose d'analogue chez des somnambules à l'état d'extase, et même chez des extatiques qui n'étaient point en somnambulisme. Il est certain, en outre, que des émotions violentes opèrent sur la physionomie un changement qui lui donne un tout autre caractère que celui de l'état normal. Ne voyons-nous pas également des personnes dont les traits mobiles se prêtent, suivant la volonté, à des modifications qui leur permettent de prendre les apparences de certaines autres personnes ? On voit donc par là que la rigidité de la face n'est pas telle qu'elle ne puisse se plier à des modifications passagères plus ou moins profondes, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un fait semblable puisse se produire dans le cas dont il s'agit, quoique, peut-être, par une cause indépendante de la volonté.

Voici les réponses que nous avons obtenues de saint Louis à ce sujet, dans la séance de la société du 25 février dernier.

1. Le fait de transfiguration dont nous venons de parler est-il réel ? - R. Oui.

2. Dans ce phénomène y a-t-il un effet matériel ? - R. Le phénomène de la transfiguration peut avoir lieu d'une manière matérielle, à tel point que, dans les phases diverses qu'il présente, on pourrait le reproduire au daguerréotype.

3. Comment cet effet est-il produit ? - R. La transfiguration, comme vous l'entendez, n'est qu'une modification d'apparence, un changement, une altération dans les traits qui peut être produite par l'action de l'Esprit lui-même sur son enveloppe, ou par une influence extérieure. Le corps ne change jamais, mais par suite d'une contraction nerveuse, il subit des apparences diverses.

4. Peut-il arriver que les spectateurs soient trompés par une fausse apparence ? - R. Il peut arriver aussi que le périsprit joue le rôle que vous connaissez. Dans le fait cité il y a eu contraction nerveuse, et l'imagination l'a beaucoup augmenté ; du reste, ce phénomène est assez rare.

5. Le rôle du périsprit serait-il analogue à ce qui se passe dans le phénomène de bi-corporéité ? - R. Oui.

6. Il faut alors que, dans le cas de la transfiguration, il y ait disparition du corps réel pour les spectateurs qui ne voient plus que le périsprit sous une forme différente ? - R. Disparition, pas physique, mais *occlusion*. Entendez-vous sur les mots.

7. Il semble résulter de ce que vous venez de dire, que dans le phénomène de la transfiguration il peut y avoir deux effets : 1° Altération des traits du corps réel, par suite d'une contraction nerveuse. 2° Apparence variable du périsprit rendu visible. Est-ce ainsi que nous devons l'entendre ? - R. Certainement.

8. Quelle est la cause première de ce phénomène ? - R. La volonté de l'Esprit.

9. Tous les Esprits peuvent-ils le produire ? - R. Non ; les Esprits ne peuvent pas toujours faire ce qu'ils voudraient.

10. Comment expliquer la force anormale de cette jeune fille transfigurée en la personne de son frère ? - R. L'Esprit ne possède-t-il pas une grande force ? Du reste c'est celle du corps à son état normal.

Remarque. Ce fait n'a rien de surprenant ; on voit souvent les personnes les plus faibles douées momentanément d'une force musculaire prodigieuse par une cause surexcitante.

11. Puisque, dans le phénomène de la transfiguration, l'œil de l'observateur peut voir une image différente de la réalité, en est-il de même dans certaines manifestations physiques ? Quand, par exemple, une table s'enlève sans le contact des mains, et qu'on la voit au-dessus du sol, est-ce véritablement la table qui est déplacée ? - R. Pouvez-vous le demander ?

12. Qu'est-ce qui la soulève ? - R. La force de l'Esprit.

Remarque. Ce phénomène a déjà été expliqué par saint Louis, et nous avons traité cette question d'une manière complète dans les numéros de mai et juin 1858, à propos de la théorie des manifestations physiques. Il nous a été dit que, dans ce cas, la table, ou l'objet quelconque qui se meut, s'anime d'une vie factice momentanée qui lui permet d'obéir à la volonté de l'Esprit.

Certaines personnes ont voulu voir dans ce fait une simple illusion d'optique qui ferait voir, par une sorte de mirage, la table dans l'espace, tandis qu'elle est réellement sur le sol. La chose fût-elle ainsi, qu'elle n'en serait pas moins digne d'attention ; il est remarquable que ceux qui veulent contester ou dénigrer les phénomènes spirites, les expliquent par des causes qui seraient elles-mêmes de véritables prodiges, et bien autrement difficiles à comprendre ; or, pourquoi donc traiter cela avec tant de

dédain ? Si la cause qu'ils assignent est réelle, pourquoi ne pas l'approfondir ? le physicien cherche à se rendre compte du moindre mouvement anormal de l'aiguille aimantée ; le chimiste du plus léger changement dans l'attraction musculaire ; pourquoi donc verrait-on avec indifférence des phénomènes aussi bizarres que ceux dont nous parlons, fussent-ils le résultat d'une simple déviation du rayon visuel et une nouvelle application des lois connues ? cela n'est pas logique.

Il ne serait certes pas impossible que, par un effet d'optique analogue à celui qui nous fait voir un objet dans l'eau plus haut qu'il n'est par suite de la réfraction du rayon lumineux, une table nous apparût dans l'espace, tandis qu'elle serait sur le sol ; mais il y a un fait qui résout péremptoirement la question, c'est quand la table retombe bruyamment sur le sol et quand elle se brise ; ceci ne nous paraît pas être une illusion d'optique. Revenons à la transfiguration.

Si une contraction musculaire peut modifier les traits du visage, ce ne peut être que dans une certaine limite ; mais assurément si une jeune fille prend l'apparence d'un vieillard, aucun effet physiologique ne lui fera pousser de la barbe ; il faut donc en chercher la cause ailleurs. Si l'on veut bien se reporter à ce que nous avons dit précédemment sur le rôle du périsprit dans tous les faits d'apparitions, même de personnes vivantes, on comprendra que là est encore la clef du phénomène de la transfiguration. En effet, puisque le périsprit peut s'isoler du corps, qu'il peut devenir visible, que par son extrême subtilité il peut prendre diverses apparences au gré de l'Esprit, on concevra sans peine qu'il en soit ainsi dans une personne transfigurée : le corps reste le même, le périsprit seul a changé d'aspect. Mais alors, dira-t-on, que devient le corps ? Pourquoi l'observateur ne voit-il pas une double image ? D'un côté le corps réel et de l'autre le périsprit transfiguré ? Des faits étranges dont nous aurons à parler prochainement prouvent que par suite de la fascination qui s'opère en cette circonstance chez l'observateur, le corps réel peut être en quelque sorte voilé par le périsprit.

Le phénomène qui fait l'objet de cet article nous a été transmis il y a déjà fort longtemps, et si nous n'en avons pas encore parlé, c'est que nous ne nous proposons pas de faire de notre *Revue* un simple catalogue de faits propres à alimenter la curiosité, une aride compilation sans appréciation ni commentaires ; notre tâche serait par trop facile, et nous la prenons plus au sérieux ; nous nous adressons avant tout aux hommes de raisonnement, à ceux qui, comme nous, veulent se rendre compte des choses, autant du moins que cela est possible. Or, l'expérience nous a appris que les faits, quelque étranges et multipliés qu'ils soient, ne sont point des

éléments de conviction ; ils le sont d'autant moins qu'ils sont plus étranges ; plus un fait est extraordinaire, plus il paraît anormal, moins on est disposé à y croire ; on veut voir, et quand on a vu on doute encore ; on se défie de l'illusion et des connivences. Il n'en est pas ainsi quand on trouve aux faits une raison d'être par une cause plausible. Nous voyons tous les jours des personnes qui rejetaient jadis les phénomènes spirites sur le compte de l'imagination et d'une aveugle crédulité, et qui aujourd'hui sont des adeptes fervents, précisément parce que ces phénomènes n'ont maintenant rien qui répugne à leur raison ; elles se les expliquent, elles en comprennent la possibilité, et elles y croient *même sans avoir vu*. Avant de parler de certains faits, nous avons donc dû attendre que les principes fondamentaux fussent suffisamment développés pour pouvoir s'en rendre compte ; celui de la transfiguration est de ce nombre. Le spiritisme est pour nous plus qu'une croyance : c'est une science, et nous sommes heureux de voir que nos lecteurs nous ont compris.

Diatribes.

Quelques personnes s'attendent sans doute à trouver ici une réponse à certaines attaques assez peu mesurées dont la société, nous personnellement, et les partisans du spiritisme en général ont été l'objet dans ces derniers temps. Nous les prions de vouloir bien se reporter à notre article sur la polémique spirite placé en tête de notre numéro de novembre dernier, où nous avons fait notre profession de foi à cet égard. Nous n'y ajouterons que peu de mots, n'ayant pas le loisir de nous occuper de toutes ces discussions oiseuses. Que ceux qui ont du temps à perdre pour rire de tout, même de ce qu'ils ne comprennent pas, faire de la médisance, de la calomnie ou du bel-esprit, se contentent, nous n'avons pas la prétention de les en empêcher. La société parisienne des Etudes spirites, composée d'hommes honorables par leur savoir et leurs positions, tant Français qu'Etrangers, de médecins, de littérateurs, d'artistes, de fonctionnaires, d'officiers, de négociants, etc., recevant chaque jour les plus hautes notabilités sociales, et correspondant avec toutes les parties du monde, est au-dessus des petites intrigues de la jalousie et de l'amour-propre ; elle poursuit ses travaux dans le calme et le recueillement, sans s'inquiéter des quolibets qui n'épargnent pas même les corps les plus respectables.

Quant au spiritisme en général, comme c'est une des puissances de la

nature, la raillerie viendra s'y briser, comme elle s'est brisée contre tant d'autres choses que le temps a consacrées ; cette utopie, cette tocade, comme l'appellent certaines gens, a déjà fait le tour du globe et toutes les diatribes ne l'empêcheront pas plus de marcher que jadis les anathèmes n'ont empêché la terre de tourner. Laissons donc les railleurs rire à leur aise, puisque tel est leur bon plaisir ; ils en seront pour leurs frais d'esprit ; ils rient bien de la religion, pourquoi ne riraient-ils pas du spiritisme qui n'est qu'une science ? En attendant ils nous servent plus qu'ils ne nous nuisent et nous économisent des frais de publicité, car il n'est pas un de leurs articles, plus ou moins spirituels, qui n'ait fait vendre quelques-uns de nos livres et procuré quelques abonnements. Merci donc à eux pour le service qu'ils nous rendent sans le vouloir.

Nous dirons également peu de chose pour ce qui nous touche personnellement ; si ceux qui nous attaquent ostensiblement ou par-dessous main, croient nous troubler, ils perdent leur temps ; s'ils pensent à nous barrer le chemin, ils se trompent également, puisque nous ne demandons rien, et n'aspirons à rien qu'à nous rendre utile dans la limite des forces que Dieu nous a données ; quelque modeste que soit notre position, nous nous contentons de ce qui, pour beaucoup, serait de la médiocrité ; nous n'ambitionnons ni rang, ni fortune, ni honneurs ; nous ne recherchons ni le monde, ni ses plaisirs ; ce que nous ne pouvons avoir ne nous cause aucun regret : nous le voyons avec la plus complète indifférence ; cela n'est pas dans nos goûts, par conséquent nous ne portons envie à aucun de ceux qui possèdent ces avantages, si avantages il y a, ce qui à nos yeux est une question, car les puériles jouissances de ce monde n'assurent pas une meilleure place dans l'autre, loin de là ; notre vie est toute de labeur et d'étude, consacrant au travail jusqu'aux instants du repos : il n'y a pas là de quoi faire des jaloux. Nous apportons, comme tant d'autres, notre pierre à l'édifice qui s'élève ; mais nous rougirions de nous en faire un échelon pour arriver à quoi que ce soit ; que d'autres en apportent plus que nous ; que d'autres travaillent autant que nous et mieux que nous, nous le verrons avec une joie sincère ; ce que nous voulons avant tout, c'est le triomphe de la vérité, de quelque part qu'elle vienne, n'ayant pas la prétention d'avoir seul la lumière ; s'il en doit rejaillir quelque gloire, le champ est ouvert à tout le monde, et nous tendrons la main à tous ceux qui, dans cette rude carrière, nous suivront loyalement, avec abnégation et sans arrière pensée personnelle.

Nous savions bien qu'en arborant ouvertement le drapeau des idées dont nous nous sommes fait un des propagateurs, en bravant les préjugés, nous nous attirerions des ennemis, toujours prêts à décocher des traits enveni-

més contre quiconque lève la tête et se met en évidence ; mais il y a cette différence entre eux et nous, c'est que nous ne leur en voulons pas du mal qu'ils cherchent à nous faire, parce que nous faisons la part de la faiblesse humaine, et c'est en cela seulement que nous croyons leur être supérieur ; on s'abaisse par l'envie, la haine, la jalousie et toutes les mesquines passions : on s'élève par l'oubli des offenses. C'est là la morale spirite ; ne vaut-elle pas celle des gens qui déchirent leur prochain ? c'est celle que nous ont dictée les Esprits qui nous assistent, et l'on peut juger par là s'ils sont *bons* ou *mauvais*. Elle nous montre les choses d'en haut si grandes et celles d'en bas si petites qu'on ne peut que plaindre ceux qui se torturent volontairement pour se donner quelque éphémère satisfaction d'amour-propre.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Paul Gaimard.

Médecin de la marine et voyageur naturaliste, décédé le 11 décembre 1858 ; évoqué le 24 du même mois, à l'âge de 64 ans, par un de ses amis, M. Sardou.

1. Evocation. - R. Je suis là ; que veux-tu ?

2. Quel est ton état actuel ? - R. J'erre comme les Esprits qui quittent la terre et qui ont le désir de s'avancer dans les voies du bien. Nous cherchons, nous étudions, et puis nous choisissons.

3. Tes idées sur la nature de l'homme sont-elles modifiées ? - R. Beaucoup ; tu peux le penser.

4. Quel jugement portes-tu maintenant sur le genre de vie que tu as menée pendant l'existence que tu viens de terminer ici-bas ? - R. J'en suis content, car j'ai travaillé.

5. Tu croyais que, pour l'homme, tout finit à la tombe : de là ton épicurisme et le désir que tu exprimais quelquefois de vivre des siècles pour bien jouir de la vie. Que penses-tu des vivants qui n'ont pas d'autre philosophie que celle-là ? - R. Je les plains, mais cela leur sert néanmoins : avec un tel système, ils peuvent apprécier froidement tout ce qui enthousiasme les autres hommes, et cela leur permet de juger sainement de bien des choses qui fascinent les crédules à trop bon compte.

Remarque. - C'est l'opinion personnelle de l'esprit ; nous la donnons comme telle et non comme maxime.

6. L'homme qui s'efforce moralement plutôt qu'intellectuellement, fait-

il mieux que celui qui s'attache surtout au progrès intellectuel et néglige le progrès moral ? - R. Oui ; le moral passe avant. Dieu donne l'esprit comme récompense aux bons, tandis que le moral nous devons l'acquérir.

7. Qu'entends-tu par esprit que Dieu donne ? - R. Une vaste intelligence.

8. Il y a cependant beaucoup de méchants qui ont une vaste intelligence. - R. Je l'ai dit. Vous avez demandé lequel il valait mieux chercher à acquérir ; je vous ai dit que le moral est préférable ; mais celui qui travaille à perfectionner son Esprit peut acquérir un haut degré d'intelligence. Quand donc entendrez-vous à demi-mot ?

9. Es-tu complètement dégagé de l'influence matérielle du corps ? - R. Oui ; ce qui vous en a été dit ne comprend qu'une certaine classe de l'humanité.

Remarque. Il est arrivé plusieurs fois que des Esprits évoqués, même quelques mois après leur mort, ont déclaré être encore sous l'influence de la matière ; mais ces Esprits avaient tous été des hommes qui n'avaient progressé ni moralement ni intellectuellement. C'est de cette classe de l'humanité que veut parler l'Esprit qui fut Paul Gaimard.

10. As-tu eu sur cette terre d'autres existences que la dernière ? - R. Oui.

11. Cette dernière est-elle la conséquence de la précédente ? - R. Non, il y a eu un grand espace de temps entre les deux.

12. Malgré ce long intervalle ne pourrait-il pas y avoir cependant un certain rapport entre ces deux existences ? - R. Chaque minute de notre vie est la conséquence de la minute précédente, si tu l'entends ainsi.

Remarque. Le docteur B…, qui assistait à cet entretien, exprime l'opinion que certains penchants, certains instincts qui parfois s'éveillent en nous, pourraient bien être comme un reflet d'une existence antérieure. Il cite plusieurs faits parfaitement constatés de jeunes femmes qui, dans la grossesse, ont été poussées à des actes féroces, comme, par exemple, celle qui se jeta sur le bras d'un garçon boucher et le mordit à belles dents ; une autre qui coupa la tête à un petit enfant, et porta elle-même cette tête au commissaire de police ; une troisième qui tua son mari, le coupa en petits morceaux qu'elle sala et dont elle se nourrit pendant plusieurs jours. Le docteur demande si, dans une existence antérieure, ces femmes n'avaient pas été anthropophages.

13. Tu as entendu ce que vient de dire le docteur B… ; est-ce que ces instincts désignés sous le nom d'envies de femmes grosses sont des conséquences d'habitudes contractées dans une existence antérieure ? - R.

Non ; folie *transitoire* ; passion à son plus haut degré ; l'Esprit est éclipsé par la volonté.

Remarque. Le docteur B… fait observer qu'effectivement les médecins considèrent ces actes comme des cas de folie transitoire. Nous partageons cette opinion, mais non par les mêmes motifs, attendu que ceux qui ne sont pas familiarisés avec les phénomènes spirites, sont généralement portés à les attribuer aux seules causes qu'ils connaissent. Nous sommes persuadés que nous devons avoir des réminiscences de certaines dispositions morales antérieures ; nous ajoutons même qu'il est impossible qu'il en soit autrement, le progrès ne pouvant s'accomplir que graduellement ; mais ce ne peut être ici le cas, et ce qui le prouve, c'est que les personnes dont on vient de parler ne donnaient aucun signe de férocité en dehors de leur état pathologique : il n'y avait évidemment chez elles qu'une perturbation momentanée des facultés morales. On reconnaît le reflet des dispositions antérieures à d'autres signes en quelque sorte non équivoques et que nous développerons dans un article spécial, avec des faits à l'appui.

14. Chez toi, dans ta dernière existence, y a-t-il eu à la fois progrès moral et progrès intellectuel ? - R. Oui ; intellectuel surtout.

15. Pourrais-tu nous dire quel était le genre de ton avant-dernière existence ? - R. Oh ! je fus obscur. J'eus une famille que je rendis malheureuse ; je l'ai bien expié plus tard. Mais pourquoi me demander cela ? C'est bien passé, et je suis maintenant dans de nouvelles phases.

Remarque. P. Gaimard est mort célibataire à l'âge de 64 ans. Plus d'une fois il a pu regretter de ne pas avoir de foyer domestique.

16. Espères-tu être bientôt réincarné ? - R. Non, je veux chercher avant. Nous aimons cet état d'erraticité, parce que l'âme se possède mieux ; l'Esprit a plus conscience de sa force ; la chair charge, obscurcit, entrave.

Remarque. Tous les Esprits disent qu'à l'état errant ils cherchent, étudient, observent pour faire leur choix. N'est-ce pas la contrepartie de la vie corporelle ? Ne cherchons-nous pas souvent pendant des années avant de fixer notre choix sur la carrière que nous croyons la plus propre à nous faire faire notre chemin ? N'en changeons-nous pas quelquefois à mesure que nous avançons en âge ? Chaque jour n'est-il pas employé à chercher ce que nous ferons le lendemain ?

Or, qu'est-ce que les différentes existences corporelles pour l'Esprit, sinon des phases, des périodes, des jours de la vie spirite qui est, comme nous le savons, la vie normale, la vie corporelle n'étant que transitoire et passagère ? Quoi de plus sublime que cette théorie ? N'est-elle pas en rapport avec l'harmonie grandiose de l'univers ? Encore une fois ce n'est pas

nous qui l'avons inventée, et nous regrettons de n'en avoir pas le mérite ; mais plus nous l'approfondissons, plus nous la trouvons féconde en solutions de problèmes jusqu'alors inexpliqués.

17. Sur quelle planète penses-tu, ou désires-tu être réincarné ? - R. Je ne sais pas ; donne-moi le temps de chercher.

18. Quel genre d'existence demanderas-tu à Dieu ? - R. La continuation de cette dernière ; le plus grand développement possible des facultés intellectuelles.

19. Tu parais toujours placer en première ligne le développement des facultés intellectuelles, faisant moins de cas des facultés morales, malgré ce que tu as dit précédemment - R. Mon cœur n'est pas encore assez formé pour bien apprécier les autres.

20. Vois-tu d'autres Esprits, et es-tu en relation avec eux ? - R. Oui.

21. Parmi ces Esprits y en a-t-il que tu aies connu sur cette terre ? - R. Oui ; Dumont-d'Urville.

22. Vois-tu aussi l'Esprit de Jacques Arago, avec lequel tu as voyagé ? - R. Oui.

23. Ces Esprits sont-ils dans la même condition que toi ? - R. Non ; les uns plus haut, les autres plus bas.

24. Nous voulons parler de l'Esprit de Dumont-d'Urville et de Jacques Arago. - R. Je ne veux pas spécialiser.

25. Es-tu satisfait que nous t'ayons évoqué ? - R. Oui, surtout par une personne.

26. Pouvons-nous faire quelque chose pour toi ? - R. Oui.

27. Si nous t'évoquions dans quelques mois, voudrais-tu bien répondre encore à nos questions ? - R. Avec plaisir. Adieu.

28. Tu nous dis adieu ; fais-nous le plaisir de nous dire où tu vas. - R. Je vais de ce pas (pour parler comme j'aurais fait il y a quelques jours) traverser un espace mille fois plus considérable que le chemin que je fis sur terre dans mes voyages que je croyais si lointains ; et cela, en moins d'une seconde, d'une pensée. Je vais dans une réunion d'Esprits où je prendrai des leçons, et où je pourrai apprendre ma nouvelle science, ma nouvelle vie. Adieu.

Remarque. Quiconque a parfaitement connu M. Paul Gaimard, avouera que cette communication est bien marquée du cachet de son individualité. Apprendre, voir, connaître, était sa passion dominante : c'est ce qui explique ses voyages autour du monde et dans les régions du pôle nord, ainsi que ses excursions en Russie et en Pologne, à la première apparition du choléra en Europe. Dominé par cette passion et par le besoin de la satis-

faire, il conservait un rare sang-froid dans les plus grands dangers ; c'est ainsi que par son calme et par sa fermeté, il sut se tirer des mains d'une troupe d'anthropophages qui l'avaient surpris dans l'intérieur d'une île de l'Océanie.

Une parole de lui caractérise parfaitement cette avidité de voir des faits nouveaux, d'assister au spectacle d'accidents imprévus. « Quel bonheur ! S'écria-t-il un jour pendant la période la plus dramatique de 1848, quel bonheur de vivre à une époque si fertile en événements extraordinaires et inattendus ! »

Son esprit, tourné presque uniquement vers les sciences qui traitent de la matière organisée, avait trop négligé les sciences philosophiques : aussi serait-on en droit de dire qu'il manquait d'élévation dans les idées. Cependant aucun acte de sa vie ne prouve qu'il ait jamais méconnu les grandes lois morales imposées à l'humanité. En somme, M. Paul Gaimard avait une belle intelligence : essentiellement probe et honnête, naturellement obligeant, il était incapable de faire le moindre tort à personne. On ne peut lui reprocher peut-être que d'avoir été un peu trop ami des plaisirs ; mais le monde et les plaisirs ne corrompirent ni son jugement ni son cœur : aussi M. Paul Gaimard a-t-il mérité les regrets de ses amis et de tous ceux qui le connaissaient. SARDOU.

Mme Reynaud,

Somnambule, décédée à Annonay, il y a environ un an ; sa lucidité était surtout remarquable pour les questions médicales, quoique illettrée dans son état naturel.

Un de nos correspondants, qui l'avait connue de son vivant, pensant qu'on pourrait en obtenir des renseignements utiles, nous adressa quelques questions qu'il nous pria de lui faire, si nous jugions à propos de l'interroger, ce que nous fîmes dans la séance de la Société du 28 janvier 1859. Aux questions de notre correspondant, nous avons ajouté toutes celles qui nous ont paru avoir quelque intérêt.

1. Evocation. - R. Je suis là : que me voulez-vous ?

2. Avez-vous un souvenir exact de votre existence corporelle ? - R. Oui, très précis.

3. Pouvez-vous nous dépeindre votre situation actuelle ? - R. C'est la même que celle de tous les Esprits qui habitent notre terre : généralement ils possèdent l'intuition du bien, et pourtant ne peuvent pas obtenir le bonheur parfait, réservé seulement à plus de perfection.

4. De votre vivant, vous étiez somnambule lucide ; pourriez-vous nous dire si votre lucidité d'alors était analogue à celle que vous avez maintenant, comme Esprit ? - R. Non : elle différait en ce qu'elle n'avait pas la promptitude et la justesse que mon Esprit possède aujourd'hui.

5. La lucidité somnambulique est-elle une anticipation de la vie spirite, c'est-à-dire un isolement de l'Esprit, par rapport à la matière ? - R. C'est une des phases de la vie terrestre ; mais la vie terrestre est la même que la vie céleste.

6. Qu'entendez-vous, en disant que la vie terrestre est la même que la vie céleste ? - R. Que la chaîne des existences est formée d'anneaux suivis et continus : aucune interruption n'en vient arrêter le cours. On peut donc dire que la vie terrestre est la suite de la vie céleste précédente et le prélude de la vie céleste future, et ainsi de suite, pour toutes les incarnations qu'un Esprit peut avoir à subir : ce qui fait qu'il n'y a pas entre ces deux existences une séparation aussi absolue que vous le croyez.

Remarque. - Pendant la vie terrestre l'Esprit ou l'âme peut agir indépendamment de la matière, et l'homme jouit, dans certains moments, de la vie spirite, soit pendant le sommeil, soit même à l'état de veille. Les facultés de l'Esprit s'exerçant malgré la présence des corps, il y a entre la vie terrestre et celle d'outre-tombe une corrélation constante qui a fait dire à Mme Reynaud que c'est la même : la réponse subséquente a clairement défini sa pensée.

7. Pourquoi alors tout le monde n'est-il pas somnambule ? - R. Vous ignorez donc encore que vous l'êtes tous, même sans sommeil et très éveillés, à des degrés différents.

8. Nous concevons que nous le soyons tous plus ou moins pendant le sommeil, puisque l'état de rêve est une sorte de somnambulisme imparfait ; mais qu'entendez-vous en disant que nous le sommes, même à l'état de veille ? - R. N'avez-vous pas les intuitions dont on ne se rend pas compte, et qui ne sont autre chose qu'une faculté de l'Esprit ? Le poète est un médium, un somnambule.

9. Votre faculté somnambulique a-t-elle contribué à votre développement comme Esprit après la mort ? - R. Peu.

10. Au moment de la mort, avez-vous été longtemps dans le trouble ? - R. Non ; je me reconnus bientôt : j'étais entourée d'amis.

11. Attribuez-vous à votre lucidité somnambulique votre prompt dégagement ? - R. Oui, un peu. Je connaissais d'avance le sort des mourants mais cela ne m'eût servi de rien, si je n'eusse possédé une âme capable de trouver une vie meilleure par plus de bonnes facultés.

12. Peut-on être bon somnambule sans posséder un Esprit d'un ordre

élevé ? - R. Oui. Les facultés sont toujours en rapport : seulement vous vous vous trompez, en croyant que telles facultés demandent de bonnes dispositions ; non, ce que vous croyez bon est souvent mauvais : je développerai cela, si vous ne comprenez pas.

Il y a des somnambules qui possèdent l'avenir, qui racontent des faits arrivés et dont ils n'ont aucune connaissance dans leur état normal ; il y en a d'autres qui savent parfaitement dépeindre les caractères de ceux qui les interrogent, indiquer exactement un nombre d'années, une somme d'argent, etc. : cela ne demande aucune supériorité réelle ; c'est simplement l'exercice de la faculté que possède l'Esprit et qui se manifeste chez la somnambule endormie. Ce qui demande une réelle supériorité, c'est l'usage qu'elle peut en faire pour le bien ; c'est la conscience du bien et du mal ; c'est de connaître Dieu mieux que les hommes ne le connaissent ; c'est de pouvoir donner des conseils propres à faire progresser dans la voie du bien et du bonheur.

13. L'usage qu'un somnambule fait de sa faculté influe-t-il sur son état d'esprit, après la mort ? - R. Oui, beaucoup, comme l'usage bon ou mauvais de toutes les facultés que Dieu nous a données.

14. Veuillez nous expliquer comment vous aviez des connaissances médicales sans avoir fait aucune étude ? - R. Toujours faculté spirituelle : d'autres Esprits me conseillaient ; j'étais médium : c'est l'état de tous les somnambules.

15. Les médicaments que prescrit un somnambule lui sont-ils toujours indiqués par d'autres Esprits, ou bien le sont-ils aussi par l'instinct, comme chez les animaux qui vont chercher l'herbe qui leur est salutaire ? - R. On les lui indique s'il demande des conseils, dans le cas où son expérience ne suffit pas. Il les connaît à leurs qualités.

16. Le fluide magnétique est-il l'agent de la lucidité des somnambules, comme la lumière pour nous ? - Non, il est l'agent du sommeil.

17. Le fluide magnétique est-il l'agent de la vue, à l'état d'Esprit ? - R. Non.

18. Nous voyez-vous ici aussi clairement que si vous étiez vivante, avec votre corps ? - R. Mieux, maintenant : ce que je vois de plus c'est l'homme intérieur.

19. Nous verriez-vous de même, si nous étions dans l'obscurité ? - R. Aussi bien.

20. Nous voyez-vous aussi bien, mieux ou moins bien que vous ne nous auriez vus de votre vivant, mais en somnambulisme ? - R. Mieux encore.

21. Quel est l'agent ou l'intermédiaire qui vous sert à nous voir ? - R. Mon Esprit. Je n'ai ni œil, ni prunelle, ni rétine, ni cils, et pourtant je

vous vois mieux qu'aucun de vous ne voit son voisin : c'est par l'œil que vous voyez, mais c'est votre Esprit qui voit.

22. Avez-vous conscience de l'obscurité ? - R. Je sais qu'elle existe pour vous ; pour moi il n'y en a pas.

Remarque. Ceci confirme ce qui nous a été dit de tout temps que la faculté de voir est une propriété inhérente à la nature même de l'Esprit et qui réside dans tout son être ; dans le corps elle est localisée.

23. La double vue peut-elle être comparée à l'état somnambulique ? - R. Oui : faculté qui ne vient point du corps.

24. Le fluide magnétique émane-t-il du système nerveux ou est-il répandu dans la masse atmosphérique ? - R. Système nerveux ; mais le système nerveux le puise dans l'atmosphère, foyer principal. L'atmosphère ne le possède pas par elle-même ; il vient des êtres qui peuplent l'univers : ce n'est pas le néant qui le produit, c'est au contraire l'accumulation de la vie et de l'électricité que dégage cette foule d'existences.

25. Le fluide nerveux est-il un fluide propre, où serait-il le résultat d'une combinaison de tous les autres fluides impondérables qui pénètrent dans le corps, tels que le calorique, la lumière, l'électricité ? - R. Oui et non : vous ne connaissez pas assez ces phénomènes pour en parler ainsi ; vos termes n'expriment pas ce que vous voulez dire.

26. D'où vient l'engourdissement produit par l'action magnétique ? - R. Agitation produite par la surcharge du fluide qui encombre le magnétisé.

27. La puissance magnétique, chez le magnétiseur, dépend-elle de sa constitution physique ? - R. Oui, mais beaucoup de son caractère : en un mot, de lui-même.

28. Quelles sont les qualités morales qui, chez un somnambule, peuvent aider au développement de sa faculté ? - R. Les bonnes : vous me demandez ce qui peut aider.

29. Quels sont les défauts qui lui nuisent le plus ? - R. La mauvaise foi.

30. Quelles sont les qualités les plus essentielles, chez le magnétiseur ? - R. Le cœur ; les bonnes intentions toujours soutenues ; le désintéressement.

31. Quels sont les défauts qui lui nuisent le plus ? - R. Les mauvais penchants, ou plutôt le désir de nuire.

32. De votre vivant voyiez-vous les Esprits dans votre état somnambulique ? - R. Oui.

33. Pourquoi tous les somnambules ne les voient-ils pas ? - R. Tous les voient par moments et à différents degrés de clarté.

34. D'où vient à certaines personnes non somnambules la faculté de

voir les Esprits à l'état de veille ? - R. Cela est donné par Dieu, comme à d'autres l'intelligence ou la bonté.

35. Cette faculté vient-elle d'une organisation physique spéciale ? - R. Non.

36. Cette faculté peut-elle se perdre ? - R. Oui, comme elle peut s'acquérir.

37. Quelles sont les causes qui peuvent la faire perdre ? - R. Les intentions mauvaises, nous l'avons dit. Pour première condition il faut chercher à se proposer réellement d'en faire un bon usage ; cela une fois défini, jugez si vous méritez cette faveur, car elle n'est pas donnée inutilement. Ce qui nuit à ceux qui la possèdent, c'est qu'il s'y mêle presque toujours cette malheureuse passion humaine que vous connaissez si bien (l'orgueil), même avec le désir d'amener les meilleurs résultats ; on se glorifie de ce qui n'est l'œuvre que de Dieu, et souvent on veut en faire son profit. - Adieu.

38. Où allez-vous en nous quittant ? - R. A mes occupations.

39. Pourriez-vous nous dire quelles sont vos occupations ? - R. J'en ai comme vous ; je tâche d'abord de m'instruire, et pour cela je me mêle aux sociétés meilleures que moi ; comme délassement je fais le bien, et ma vie se passe dans l'espérance d'atteindre à un plus grand bonheur. Nous n'avons aucun besoin matériel à satisfaire, et par conséquent toute notre activité se porte vers notre progrès moral.

Hitoti, chef tahitien.

Un officier de marine, présent à la séance de la Société du 4 février dernier, témoigna le désir d'évoquer un chef tahitien, nommé Hitoti, qu'il avait personnellement connu pendant son séjour dans l'Océanie.

1. Evocation. - R. Que voulez-vous ?

2. Pourriez-vous nous dire pourquoi vous avez embrassé de préférence la cause française dans l'Océanie ? - R. J'aimais cette nation ; du reste, mon intérêt me le commandait.

3. Avez-vous été satisfait du voyage que nous avons fait faire en France à votre petit-fils, et des soins que nous lui avons donnés ? - R. Oui, et non. Ce voyage a peut-être beaucoup perfectionné son esprit, mais cela l'a complètement rendu étranger à sa patrie, en lui donnant des idées qui n'auraient jamais dû naître en lui.

4. Des récompenses que vous avez reçues du gouvernement français, quelles sont celles qui vous ont le plus satisfait ? - R. Les décorations.

5. Et parmi les décorations, laquelle préfériez-vous ? - R. La Légion d'honneur.

Remarque. Cette circonstance était ignorée du médium et de tous les assistants ; elle a été confirmée par la personne qui faisait l'évocation. Quoique le médium qui servait d'intermédiaire fut intuitif, et non mécanique, comment cette pensée aurait-elle pu être la sienne propre ? On le concevrait pour une question banale, mais cela n'est pas admissible quand il s'agit d'un fait positif dont rien ne pouvait lui donner l'idée.

6. Etes-vous plus heureux maintenant que de votre vivant ? - R. Oui, beaucoup plus.

7. Dans quel état est votre Esprit ? - R. Errant, devant me réincarner bientôt.

8. Quelles sont vos occupations dans votre vie errante ? - R. M'instruire.

Remarque. Cette réponse est presque générale chez tous les Esprits errants ; ceux qui sont plus avancés moralement ajoutent qu'ils s'occupent à faire le bien, et assistent ceux qui ont besoin de conseils.

9. De quelle manière vous instruisez-vous, car vous ne devez pas le faire de la même manière que de votre vivant ? - R. Non ; je travaille mon esprit ; je voyage. Je comprends que cela est peu intelligible pour vous ; vous serez au fait plus tard.

10. Quelles sont les contrées que vous fréquentez le plus volontiers ? - R. Contrées ? Je ne voyage plus sur votre terre, soyez-en bien persuadés ; je vais plus haut, plus bas, au-dessus, au-dessous, moralement et physiquement. J'ai vu et examiné avec le plus grand soin des mondes à votre orient et à votre couchant qui sont encore dans un état de barbarie affreuse, et d'autres qui sont puissamment élevés au-dessus de vous.

11. Vous avez dit que vous seriez bientôt réincarné, savez-vous dans quel monde ? - R. Oui, j'y ai été souvent.

12. Pouvez-vous le désigner ? - R. Non.

13. Pourquoi, dans vos voyages négligez-vous la terre ? - R. Je la connais.

14. Quoique vous ne voyagiez plus sur cette terre, pensez-vous encore à quelques-unes des personnes que vous y avez pu aimer ? - R. Peu.

15. Vous ne vous occupez donc plus de ceux qui vous ont témoigné de l'affection ? - R. Peu.

16. Vous les rappelez-vous ? - R. Très-bien ; mais nous nous reverrons, et je compte payer tout cela. On me demande si je m'en occupe ? non, mais je ne les oublie pas pour cela.

17. N'avez-vous pas revu cet ami auquel je faisais allusion tout à l'heure

et qui est mort comme vous ? - R. Oui, mais nous nous reverrons plus matériellement ; nous serons incarnés dans une même sphère, et nos existences se toucheront.

18. Nous vous remercions d'avoir bien voulu répondre à notre appel. - R. Adieu ; travaillez et pensez.

Remarque. La personne qui a fait l'évocation et qui connaît les mœurs de ces peuples, déclare que cette dernière phrase est conforme à leurs habitudes ; c'est chez eux une locution d'usage en quelque sorte banale, et que ne pouvait deviner le médium. Il reconnaît également que tout l'entretien est en rapport avec le caractère de l'Esprit évoqué, et que son identité est évidente pour lui.

La réponse à la question 17 offre une particularité remarquable : *Nous serons incarnés dans une même sphère, et nos existences se toucheront*. Il est avéré que les êtres qui se sont aimés se retrouvent dans le monde des Esprits, mais il paraît en outre, d'après beaucoup de réponses analogues, qu'ils peuvent se suivre quelquefois dans une autre existence corporelle où les circonstances les rapprochent sans qu'ils s'en doutent, soit par des liens de parenté, soit par des relations amicales. Ceci nous donne la raison de certaines sympathies.

Un Esprit follet.

M. J…, un de nos collègues de la Société, avait vu à plusieurs reprises des flammes bleues se promener sur son lit. Ayant acquis la certitude que c'était une manifestation, nous eûmes l'idée, le 20 janvier dernier, d'évoquer un de ces Esprits, afin de nous édifier sur sa nature.

1. Evocation. - R. Et que me veux-tu ?

2. Dans quel but t'es-tu manifesté chez M. J… ? - R. Que t'importe ?

3. A moi, cela importe peu, c'est vrai ; mais cela n'est pas indifférent pour M. J… - R. Ah ! la belle raison !

Remarque. Ces premières questions ont été faites par M. Kardec. M. J… poursuit l'interrogatoire.

4. C'est que je ne reçois pas volontiers tout le monde chez moi. - R. Tu as tort ; je suis très bon.

5. Fais-moi donc le plaisir de me dire ce que tu venais faire chez moi ? - R. Crois-tu, par hasard, que, parce que je suis bon, je doive t'obéir ?

6. Il m'a été dit que tu es un Esprit très léger. - R. On m'a fait une bien mauvaise réputation mal à propos.

7. Si c'est une calomnie, prouve-le. - R. Je n'y tiens pas.

8. Je pourrais bien employer un moyen pour te faire connaître. - R. Cela ne pourra que me divertir, ma foi, un peu.

9. Je te somme de me dire ce que tu venais faire chez moi. - R. Je n'avais qu'un but, celui de me divertir.

10. Ceci n'est pas en rapport avec ce qui m'a été dit par des Esprits supérieurs. - R. J'ai été envoyé chez toi, tu en connais la raison. Es-tu content ?

11. Tu as donc menti ? - R. Non.

12. Tu n'avais donc pas de mauvaises intentions ? - R. Non ; on te l'a dit ainsi que moi.

13. Pourrais-tu me dire quel est ton rang parmi les Esprits ? - R. Ta curiosité me plaît.

14. Puisque tu prétends être bon, pourquoi me réponds-tu d'une manière aussi peu convenable ? - R. Est-ce que je t'aurais insulté ?

15. Non ; mais pourquoi réponds-tu d'une manière évasive, et te refuses-tu à me donner les renseignements que je te demande ? - R. Je suis libre de faire ce que je veux, sous le commandement cependant de certains Esprits.

16. Allons, je vois avec plaisir que tu commences à devenir plus convenable, et j'en augure que je vais avoir avec toi des rapports plus aimables. - R. Mets tes phrases de côté ; tu feras beaucoup mieux.

17. Sous quelle forme es-tu ici ? - R. De forme, je n'en ai pas.

18. Sais-tu ce que c'est que le périsprit ? - R. Non ; à moins que ce soit du vent.

19. Que pourrais-je faire qui te soit agréable ? - R. Je te l'ai dit : tais-toi.

20. La mission que tu es venu remplir chez moi t'a-t-elle fait avancer comme Esprit ? - R. Ceci est une autre affaire ; ne m'adresse pas de telles questions. Tu sais que j'obéis à certains Esprits ; adresse-toi à eux ; quant à moi, je demande à m'en aller.

21. Aurions-nous eu de mauvais rapports, dans une autre existence, et serait-ce la cause de ta mauvaise humeur ? - R. Tu ne te rappelles pas le mal que tu as dit de moi, et cela à qui voulait l'entendre. Tais-toi, je te dis.

22. Je n'ai dit de toi que ce qui m'a été dit par des Esprits supérieurs à toi. - R. Tu as dit aussi que je t'avais obsédé.

23. As-tu été satisfait du résultat que tu as obtenu ? -R. Ceci est mon affaire.

24. Tu tiens donc toujours à ce que je conserve de toi une mauvaise opinion ? - R. C'est possible ; je m'en vais.

Remarque. On peut voir, par les entretiens que nous rapportons, la diversité extrême qu'il y a dans le langage des Esprits, selon le degré de leur élévation. Celui des Esprits de cette nature est presque toujours caractérisé par la brusquerie et l'impatience ; quand ils sont appelés dans des réunions sérieuses, on sent qu'ils n'y viennent pas de bon gré ; ils ont hâte de s'en aller, et cela parce qu'ils n'y sont pas à leur aise, au milieu de leurs supérieurs et de gens qui les mettent en quelque sorte sur la sellette. Il n'en est pas de même dans les réunions frivoles, où l'on s'amuse de leurs facéties ; ils sont dans leur centre et s'en donnent à cœur joie.

Pline le jeune.

Lettre de Pline le jeune à Sura.

(Livre VII. - Lettre 27°.)

« Le loisir dont nous jouissons vous permet d'enseigner et me permet d'apprendre. Je voudrais donc bien savoir si les fantômes ont quelque chose de réel, s'ils ont une vraie figure, si ce sont des génies, ou si ce ne sont que de vaines images qui se tracent dans une imagination troublée par la crainte. Ce qui me fait pencher à croire qu'il y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a dit être arrivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il était encore sans fortune et sans nom, il avait suivi en Afrique celui à qui le gouvernement en était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait sous un portique, lorsqu'une femme, d'une taille et d'une beauté plus qu'humaines se présente à lui : « Je suis, dit-elle, l'Afrique. Je viens te prédire ce qui doit t'arriver. Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes charges, et tu reviendras ensuite Gouverner cette province où tu mourras. »

Tout arriva comme elle l'avait prédit. On conte même, qu'abordant à Carthage, et sortant de son vaisseau, la même figure se présenta devant lui, et vint à sa rencontre sur le rivage.

« Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il tomba malade, et que, jugeant de l'avenir par le passé, du malheur qui le menaçait par la bonne fortune qu'il avait éprouvée, il désespéra d'abord de sa guérison, malgré la bonne opinion que les siens en avaient conçue.

« Mais voici une autre histoire qui ne vous paraîtra pas moins surprenante, et qui est bien plus horrible. Je vous la donnerai telle que je l'ai reçue ;

- Il y avait à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais dé-

criée et déserte. Dans le plus profond silence de la nuit, on entendait un bruit de fers, et, si l'on prêtait l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes, qui paraissait d'abord venir de loin, et ensuite s'approcher. Bientôt on voyait un spectre fait comme un vieillard, très maigre, très abattu, qui avait une longue barbe, les cheveux hérissés, des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouait horriblement. De là, des nuits affreuses et sans sommeil pour ceux qui habitaient cette maison. L'insomnie, à la longue, amenait la maladie, et la maladie, en redoublant la frayeur, était suivie de la mort. Car pendant le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'impression qu'il avait faite le remettait toujours devant les yeux, et la crainte passée en donnait une nouvelle. A la fin, la maison fut abandonnée, et laissée tout entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle était à louer ou à vendre, dans la pensée que quelqu'un, peu instruit d'une incommodité si terrible, pourrait y être trompé.

Le philosophe Athénodore vint à Athènes. Il aperçoit l'écriteau, il demande le prix. La modicité le met en défiance ; il s'informe. On lui dit l'histoire, et loin de lui faire rompre son marché, elle l'engage à le conclure sans remise. Il s'y loge, et sur le soir il ordonne qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes, sa plume et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, de peur que son imagination n'allât au gré d'une crainte frivole se figurer des fantômes, il applique son esprit, ses yeux et sa main à écrire. Au commencement de la nuit un profond silence règne dans cette maison, comme partout ailleurs. Ensuite il entend des fers s'entrechoquer, des chaînes se heurter ; il ne lève pas les yeux, il ne quitte point sa plume ; il se rassure et s'efforce d'imposer à ses oreilles. Le bruit augmente, s'approche ; il semble qu'il se fasse près de la porte de la chambre. Il regarde, il aperçoit le spectre, tel qu'on le lui avait dépeint. Ce spectre était debout et l'appelait du doigt. Athénodore lui fait signe de la main d'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'était. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes, qu'il fait sonner aux oreilles du philosophe. Celui-ci regarde encore une fois, et voit que l'on continue à l'appeler du doigt. Alors, sans tarder davantage, il se lève, prend la lumière et suit. Le fantôme marche d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Arrivé dans la cour de la maison, il disparaît tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles, et les place à l'endroit où il avait été quitté, pour le pouvoir reconnaître. Le lendemain, il va trouver les magistrats, et les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait ; on y trouve des os encore enlacés dans des chaînes ; le temps avait consumé les chairs. Après qu'on les eut soigneusement rassem-

blés, on les ensevelit publiquement, et, depuis que l'on eût rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus le repos de cette maison.

« Ce que je viens de raconter, je le crois sur la foi d'autrui. Mais voici ce que je puis assurer aux autres sur la mienne. - J'ai un affranchi nommé Marcus, qui n'est point sans savoir. Il était couché avec son jeune frère. Il lui semblait voir quelqu'un assis sur son lit, et qui approchait des ciseaux de sa tête, et même lui coupait des cheveux au-dessus du front. Quand il fut jour, on aperçut qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés répandus près de lui. Peu après, pareille aventure arrivée à un de mes gens ne me permit plus de douter de la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormait avec ses compagnons dans le lieu qui leur est destiné. Deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le racontait) vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant qu'il était couché, et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Le lendemain, lorsque le jour parut, on le trouva rasé, comme on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avait coupés, épars sur le plancher.

« Ces aventures n'eurent aucune suite, si ce n'est que je ne fus point accusé devant Domitien, sous l'empire de qui elles arrivèrent. Je ne l'eusse pas échappé, s'il eût vécu, car on trouva dans son portefeuille une requête contre moi, donnée par Carus. De là on peut conjecturer que, comme la coutume des accusés est de négliger leurs cheveux, et de les laisser croître, ceux que l'on avait coupés à mes gens marquaient que j'étais hors de danger. Je vous supplie donc de mettre ici toute votre érudition en œuvre. Le sujet est digne d'une profonde méditation, et peut-être ne suis-je pas indigne que vous me fassiez part de vos lumières. Si, selon votre coutume, vous balancez les deux opinions contraires, faites pourtant que la balance penche de quelque côté pour me tirer de l'inquiétude où je suis, car je ne vous consulte que pour n'y plus être. - Adieu. »

Réponses de Pline le Jeune aux questions qui lui furent adressées dans la séance de la Société du 28 janvier 1859.

1. Evocation. - Rép. Parlez ; je répondrai.

2. Quoique vous soyez mort depuis 1743 ans, avez-vous le souvenir de votre existence à Rome du temps de Trajan ? - R. Pourquoi donc, nous, Esprits, ne pourrions-nous nous souvenir ? Vous vous souvenez bien des actes de votre enfance. Qu'est-ce donc pour l'Esprit une existence passée, sinon l'enfance des existences par lesquelles nous devons passer avant d'arriver à la fin de nos épreuves. Toute existence terrestre, ou enveloppée du voile matériel est un rapprochement vers l'éther et en même temps une

enfance spirituelle et matérielle ; spirituelle, parce que l'Esprit est encore au début des épreuves ; matérielle, parce qu'il ne fait qu'entrer dans les phases grossières par lesquelles il doit passer pour s'épurer et s'instruire.

3. Pourriez-vous nous dire ce que vous avez fait depuis cette époque ? - R. Ce que j'ai fait, ce serait bien long ; j'ai cherché à faire le bien ; vous ne voulez pas sans doute passer des heures entières à attendre que j'aie fini ; contentez-vous donc d'une réponse ; je le répète, j'ai cherché à faire le bien, à m'instruire, et à amener les créatures terrestres et errantes à se rapprocher du créateur de toutes choses ; de celui qui nous donne le pain de vie spirituelle et matérielle.

4. Quel monde habitez-vous ? - R. Peu importe ; je suis un peu partout : l'espace est mon domaine et celui de bien d'autres. Ce sont de ces questions auxquelles un Esprit sage et éclairé de la lumière sainte et divine ne doit pas répondre, ou seulement dans des occasions très rares.

5. Dans une lettre que vous écriviez à Sura, vous rapportez trois faits d'apparition ; vous les rappelez-vous ? - R. Je les soutiens parce qu'ils sont vrais ; tous les jours vous avez des faits semblables auxquels vous ne faites pas attention ; ils sont très simples, mais à l'époque à laquelle je vivais, nous les avons trouvés surprenantes ; vous, vous ne devez pas vous en étonner ; laissez donc de côté ces choses, vous en avez de plus extraordinaires.

6. Nous aurions pourtant le désir de vous adresser quelques questions à ce sujet. - R. Puisque je vous réponds d'une manière générale, cela doit suffire ; cependant faites, si vous y tenez absolument ; je serai laconique dans mes réponses.

7. Dans le premier fait, une femme apparaît à Curtius Rufus et lui dit qu'elle est l'Afrique. Qu'était-ce que cette femme ? - R. Une grande figure ; il me semble qu'elle est très simple pour des hommes éclairés tels que ceux du XIX° siècle.

8. Quel motif faisait agir l'Esprit qui apparut à Athénodore, et pourquoi ce bruit de chaînes ? - R. Figure de l'esclavage, manifestation ; moyen de convaincre les hommes, d'appeler leur attention en faisant parler de la chose, et de prouver l'existence du monde spirituel.

9. Vous avez défendu devant Trajan la cause des chrétiens persécutés ; était-ce par un simple motif d'humanité ou par conviction de la vérité de leur doctrine ? - R. J'avais les deux motifs ; l'humanité ne marchait qu'en seconde ligne.

10. Que pensez-vous de votre panégyrique de Trajan ? - R. Il aurait besoin d'être refait.

11. Vous avez écrit une histoire de votre temps, elle a été perdue ; vous

serait-il possible de réparer cette perte en nous la dictant ? - R. Le monde des Esprits ne se manifeste pas spécialement pour ces choses-là ; vous avez de ces sortes de manifestations, elles ont leur but ; ce sont autant de jalons semés à droite et à gauche sur la grande voie de vérité, mais laissez faire et ne vous en occupez pas en y consacrant vos études ; à nous le soin de voir et de juger ce qu'il importe que vous sachiez ; chaque chose a son temps ; ne vous écartez donc pas de la ligne que nous vous traçons.

12. On se plaît à rendre justice à vos bonnes qualités et surtout à votre désintéressement. On dit que vous n'exigiez rien de vos clients pour vos plaidoyers ; ce désintéressement était-il aussi rare à Rome qu'il l'est chez nous ? - R. Ne flattez donc pas mes qualités passées : je n'y tiens pas. Le désintéressement n'est guère de votre siècle ; sur deux cents hommes, à peine en avez-vous un ou deux de vraiment désintéressés ; vous savez bien que le siècle est à l'égoïsme et à l'argent. Les hommes d'à présent sont bâtis avec de la boue et ils se revêtent de métal. Autrefois il y avait du cœur, de l'étoffe chez les Anciens, maintenant il n'y a plus que la place.

13. Sans absoudre notre siècle, il nous semble cependant qu'il vaut encore mieux que celui où vous viviez, celui où la corruption était à son comble et où la délation ne connaissait rien de sacré. - R. Je fais une généralité qui est bien vraie ; je sais qu'à l'époque où je vivais il n'y avait pas non plus beaucoup de désintéressement ; mais cependant il y avait ce que vous ne possédez pas, je le répète, ou du moins à une dose très faible : l'amour du beau, du noble et du grand. Je parle pour tout le monde ; l'homme d'à présent, surtout les peuples de l'Occident, particulièrement le Français, ont le cœur prompt à faire de grandes choses, mais ce n'est que l'éclair qui passe ; après vient la réflexion, et la réflexion regarde et dit : le positif, le positif avant tout ; et l'argent, et l'égoïsme de revenir prendre le dessus. Nous nous manifestons justement parce que vous vous écartez des grands principes donnés par Jésus. Au revoir, vous ne comprenez pas.

Remarque. Nous comprenons très bien que notre siècle laisse encore beaucoup à désirer ; sa plaie est l'égoïsme, et l'égoïsme engendre la cupidité et la soif des richesses. Sous ce rapport, il est loin du désintéressement dont le peuple romain a donné tant d'exemples sublimes à une certaine époque, mais qui n'est pas celle de Pline. Il serait injuste pourtant de méconnaître sa supériorité à plus d'un égard, même sur les plus beaux temps de Rome, qui eurent aussi leurs exemples de barbarie. Il y avait alors de la férocité jusque dans la grandeur et le désintéressement ; tandis que notre siècle marquera par l'adoucissement des mœurs, les sentiments de justice et d'humanité qui président à toutes les institutions qu'il voit naître, et jusque dans les querelles des peuples.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Avril 1859

Tableau de la vie Spirite.

Tous, sans exception, nous atteignons tôt ou tard le terme fatal de la vie ; nulle puissance ne saurait nous soustraire à cette nécessité, voilà qui est positif. Les préoccupations du monde nous détournent souvent de la pensée de ce qui se passe au-delà de la tombe, mais quand arrive le moment suprême, il en est peu qui ne se demandent ce qu'ils vont devenir, car l'idée de quitter sans retour l'existence a quelque chose de navrant. Qui pourrait, en effet, envisager avec indifférence une séparation absolue, éternelle, de tout ce que l'on a aimé ? Qui pourrait voir sans effroi s'ouvrir devant soi le gouffre immense du néant où viendraient s'engloutir à jamais toutes nos facultés, toutes nos espérances ? « Quoi ! après moi, rien, plus rien que le vide ; tout est fini sans retour ; encore quelques jours et mon souvenir sera effacé de la mémoire de ceux qui me survivent ; bientôt il ne restera nulle trace de mon passage sur la terre ; le bien même que j'ai fait sera oublié des ingrats que j'ai obligés ; et rien pour compenser tout cela, aucune autre perspective que celle de mon corps rongé par les vers ! » Ce tableau de la fin du matérialiste, tracé par un Esprit qui avait vécu dans ces pensées, n'a-t-il pas quelque chose d'affreux, de glacial ? La religion nous enseigne qu'il ne peut en être ainsi, et la raison nous le confirme ; mais cette existence future, vague et indéfinie, n'a rien qui satisfasse notre amour du positif ; c'est ce qui, chez beaucoup, engendre le doute. Nous avons une âme, soit ; mais qu'est-ce que c'est que notre âme ? A-t-elle une forme, une apparence quelconque ? Est-ce un être limité ou indéfini ? Les uns disent que c'est un souffle de Dieu, d'autres une étincelle, d'autres une partie du grand tout, le principe de la vie et de l'intelligence ; mais qu'est-ce que tout cela nous apprend ? On dit encore qu'elle est immatérielle ; mais une chose immatérielle ne saurait avoir des proportions définies ; pour nous ce n'est rien. La religion nous enseigne encore que nous serons heureux ou malheureux, selon le bien ou le mal que nous aurons fait ; mais

quel est ce bonheur qui nous attend dans le sein de Dieu ? Est-ce une béatitude, une contemplation éternelle, sans autre emploi que de chanter les louanges du Créateur ? Les flammes de l'enfer sont-elles une réalité ou une figure ? L'Eglise elle-même l'entend dans cette dernière acception, mais quelles sont ces souffrances ? où est ce lieu de supplice ? En un mot, que fait-on, que voit-on, dans ce monde qui nous attend tous ? Personne, dit-on, n'est revenu pour nous en rendre compte. C'est une erreur, et la mission du spiritisme est précisément de nous éclairer sur cet avenir, de nous le faire, jusqu'à un certain point, toucher au doigt et à l'œil, non plus par le raisonnement, mais par les faits. Grâce aux communications spirites, ce n'est plus une présomption, une probabilité sur laquelle chacun brode à sa guise, que les poètes embellissent de leurs fictions, ou sèment d'images allégoriques qui nous trompent, c'est la réalité même qui nous apparaît, car ce sont les êtres mêmes d'outre-tombe qui viennent nous dépeindre leur situation, nous dire ce qu'ils font, qui nous permettent d'assister pour ainsi dire à toutes les péripéties de leur vie nouvelle, et, par ce moyen, nous montrent le sort inévitable qui nous attend selon nos mérites et nos méfaits. Y a-t-il là rien d'anti-religieux ? bien au contraire, puisque les incrédules y trouvent la foi, et les tièdes un renouvellement de ferveur et de confiance. Le spiritisme est donc le plus puissant auxiliaire de la religion. Puisque cela est, c'est que Dieu le permet, et il le permet pour ranimer nos espérances chancelantes, et nous ramener dans la voie du bien par la perspective de l'avenir qui nous attend.

Les entretiens familiers d'outre-tombe que nous donnons, les récits qu'ils contiennent de la situation des Esprits qui nous parlent, nous initient à leurs peines, à leurs joies, à leurs occupations ; c'est le tableau animé de la vie spirite, et dans la variété même des sujets, nous pouvons trouver les analogies qui nous touchent. Nous allons essayer d'en résumer l'ensemble.

Prenons d'abord l'âme à sa sortie de ce monde, et voyons ce qui se passe dans cette transmigration. Les forces vitales s'éteignant, l'Esprit se dégage du corps au moment où cesse la vie organique ; mais la séparation n'est pas brusque et instantanée. Elle commence quelquefois avant la cessation complète de la vie ; elle n'est pas toujours complète à l'instant de la mort. Nous savons qu'entre l'Esprit et le corps il y a un lien semi-matériel qui constitue une première enveloppe ; c'est ce lien qui n'est pas brisé subitement, et tant qu'il subsiste, l'Esprit est dans un état de trouble qu'on peut comparer à celui qui accompagne le réveil ; souvent même il doute de sa mort ; il sent qu'il existe, il se voit, et ne comprend pas qu'il puisse vivre sans son corps dont il se voit séparé ; les liens qui l'unissent encore à la matière le rendent même accessible à certaines sensations qu'il prend pour

des sensations physiques ; ce n'est que lorsqu'il est complètement libre que l'Esprit se reconnaît : jusque-là il ne se rend pas compte de sa situation. La durée de cet état de trouble, ainsi que nous l'avons dit en d'autres occasions, est très variable ; elle peut être de plusieurs heures, comme de plusieurs mois, mais il est rare qu'au bout de quelques jours l'Esprit ne se reconnaisse pas plus ou moins bien. Cependant comme tout est étrange et inconnu pour lui, il lui faut un certain temps pour se familiariser avec sa nouvelle manière de percevoir les choses.

L'instant où l'un d'eux voit cesser son esclavage par la rupture des liens qui le retiennent au corps, est un instant solennel ; à sa rentrée dans le monde des Esprits, il est accueilli par ses amis qui viennent le recevoir comme au retour d'un pénible voyage ; si la traversée a été heureuse, c'est-à-dire, si le temps d'exil a été employé d'une manière profitable pour lui et l'élève dans la hiérarchie du monde des Esprits, ils le félicitent ; là il retrouve ceux qu'il a connus, se mêle à ceux qui l'aiment et sympathisent avec lui, et alors commence véritablement pour lui sa nouvelle existence.

L'enveloppe semi-matérielle de l'Esprit constitue une sorte de corps d'une forme définie, limitée et analogue à la nôtre ; mais ce corps n'a point nos organes et ne peut ressentir toutes nos impressions. Il perçoit cependant tout ce que nous percevons : la lumière, les sons, les odeurs, etc. ; et ces sensations, pour n'avoir rien de matériel, n'en sont pas moins réelles ; elles ont même quelque chose de plus clair, de plus précis, de plus subtil, parce qu'elles arrivent à l'Esprit sans intermédiaire, sans passer par la filière des organes qui les émoussent. La faculté de percevoir est inhérente à l'Esprit : c'est un attribut de tout son être ; les sensations lui arrivent de partout et non par des canaux circonscrits. L'un d'eux nous disait en parlant de la vue : « C'est une faculté de l'Esprit et non du corps ; vous voyez par les yeux, mais en vous ce n'est pas l'œil qui voit, c'est l'Esprit. »

Par la conformation de nos organes, nous avons besoin de certains véhicules pour nos sensations ; c'est ainsi qu'il nous faut la lumière pour refléter les objets, l'air pour nous transmettre les sons ; ces véhicules deviennent inutiles dès lors que nous n'avons plus les intermédiaires qui les rendaient nécessaires ; l'Esprit voit donc sans le secours de notre lumière, entend sans avoir besoin des vibrations de l'air ; c'est pourquoi il n'y a point pour lui d'obscurité. Mais des sensations perpétuelles et indéfinies, quelque agréables qu'elles soient, deviendraient fatigantes à la longue si l'on ne pouvait s'y soustraire ; aussi l'Esprit a-t-il la faculté de les suspendre ; il peut cesser à volonté de voir, d'entendre, de sentir telles ou telles choses, par conséquent, ne voir, n'entendre, ne sentir que ce qu'il veut ; cette

faculté est en raison de sa supériorité, car il est des choses que les Esprits inférieurs ne peuvent éviter, et voilà ce qui rend leur situation pénible.

C'est cette nouvelle manière de sentir que l'Esprit ne s'explique pas tout d'abord, et dont il ne se rend compte que peu à peu. Ceux dont l'intelligence est encore arriérée ne la comprennent même pas du tout, et seraient fort en peine de la décrire ; absolument comme parmi nous, les ignorants voient et se meuvent sans savoir pourquoi ni comment.

Cette impuissance à comprendre ce qui est au-dessus de leur portée, jointe à la forfanterie, compagne ordinaire de l'ignorance, est la source des théories absurdes que donnent certains Esprits, et qui nous induiraient nous-mêmes en erreur si nous les acceptions sans contrôle, et sans nous être assurés, par les moyens que donne l'expérience et l'habitude de converser avec eux, du degré de confiance qu'ils méritent.

Il y a des sensations qui ont leur source dans l'état même de nos organes ; or les besoins inhérents à notre corps ne peuvent avoir lieu du moment que le corps n'existe plus. L'Esprit n'éprouve donc ni la fatigue, ni le besoin du repos, ni celui de nourriture, parce qu'il n'a aucune déperdition à réparer ; il n'est affligé d'aucune de nos infirmités. Les besoins du corps entraînent des besoins sociaux qui n'existent plus pour les Esprits ; ainsi pour eux les soucis des affaires, les tracasseries, les mille tribulations du monde, les tourments que l'on se donne pour se procurer les nécessités ou les superfluités de la vie n'existent plus ; ils prennent en pitié la peine que nous nous donnons pour de vains hochets ; et pourtant, autant les Esprits élevés sont heureux, autant les Esprits inférieurs souffrent, mais ces souffrances sont plutôt des angoisses qui pour n'avoir rien de physique n'en sont pas moins poignantes ; ils ont toutes les passions, tous les désirs qu'ils avaient de leur vivant (nous parlons des Esprits inférieurs), et leur châtiment est de ne pouvoir les satisfaire ; c'est pour eux une véritable torture qu'ils croient perpétuelle, parce que leur infériorité même ne leur permet pas d'en voir le terme, et c'est encore pour eux un châtiment.

La parole articulée est aussi une nécessité de notre organisation ; les Esprits n'ayant pas besoin de sons vibrants pour frapper leurs oreilles, se comprennent par la seule transmission de la pensée, comme il nous arrive souvent à nous-mêmes de nous comprendre par le seul regard. Les Esprits cependant font du bruit ; nous savons qu'ils peuvent agir sur la matière, et cette matière nous transmet le son ; c'est ainsi qu'ils font entendre, soit des coups frappés, soit des cris dans le vague de l'air, mais alors c'est pour nous qu'ils le font, et non pour eux. Nous aurons à revenir sur ce sujet dans un article spécial où nous traiterons de la faculté des médiums auditifs.

Tandis que nous traînons péniblement notre corps lourd et matériel sur

la terre, comme le galérien son boulet, celui des Esprits, vaporeux, éthéré, se transporte sans fatigue d'un lieu à un autre, franchit l'espace avec la rapidité de la pensée ; il pénètre partout, aucune matière ne lui fait obstacle.

L'Esprit voit tout ce que nous voyons, et plus clairement que nous ne pouvons le faire ; il voit de plus ce que nos sens bornés ne nous permettent pas de voir ; pénétrant lui-même la matière, il découvre ce que la matière dérobe à notre vue.

Les Esprits ne sont donc point des êtres vagues, indéfinis, selon les définitions abstraites de l'âme que nous avons rapportées plus haut ; ce sont des êtres réels, déterminés, circonscrits, jouissant de toutes nos facultés et de beaucoup d'autres qui nous sont inconnues, parce qu'elles sont inhérentes à leur nature ; ils ont les qualités de la matière qui leur est propre, et composent le monde indivisible qui peuple l'espace, nous entoure, nous coudoie sans cesse. Supposons pour un instant que le voile matériel qui les dérobe à notre vue soit déchiré, nous nous verrions environnés d'une multitude d'êtres qui vont, viennent, s'agitent autour de nous, nous observent, comme nous sommes nous-mêmes quand nous nous trouvons dans une assemblée d'aveugles. Pour les Esprits nous sommes les aveugles, et ils sont les voyants.

Nous avons dit qu'en entrant dans sa nouvelle vie, l'Esprit est quelque temps à se reconnaître, que tout est étrange et inconnu pour lui. On se demandera sans doute comment il peut en être ainsi s'il a déjà eu d'autres existences corporelles ; ces existences ont été séparées par des intervalles pendant lesquels il habitait le monde des Esprits ; ce monde ne doit donc pas lui être inconnu, puisqu'il ne le voit pas pour la première fois.

Plusieurs causes contribuent à rendre ces perceptions nouvelles pour lui, quoiqu'il les ait déjà éprouvées. La mort, avons-nous dit, est toujours suivie d'un instant de trouble, mais qui peut être de courte durée. Dans cet état ses idées sont toujours vagues et confuses : la vie corporelle se confond en quelque sorte avec la vie spirite, il ne peut encore les séparer dans sa pensée. Ce premier trouble dissipé, les idées s'élucident peu à peu et avec elles le souvenir du passé qui ne lui revient que graduellement à la mémoire, car jamais cette mémoire ne fait en lui une brusque irruption. Ce n'est que lorsqu'il est tout à fait dématérialisé que le passé se déroule devant lui, comme une perspective sortant d'un brouillard. Alors seulement il se rappelle tous les actes de sa dernière existence, puis ses existences antérieures et ses divers passages dans le monde des Esprits. On conçoit donc, d'après cela, que, pendant un certain temps, ce monde doit lui paraître nouveau, jusqu'à ce qu'il s'y soit complètement reconnu, et que le souvenir des sensations qu'il y a éprouvées lui soit revenu d'une manière précise. Mais

à cette cause il faut en ajouter une autre non moins prépondérante.

L'état de l'Esprit, comme Esprit, varie extraordinairement en raison du degré de son élévation et de sa pureté. A mesure qu'il s'élève et s'épure, ses perceptions et ses sensations sont moins grossières ; elles acquièrent plus de finesse, de subtilité, de délicatesse ; il voit, sent, et comprend des choses qu'il ne pouvait ni voir, ni sentir, ni comprendre dans une condition inférieure. Or, chaque existence corporelle étant pour lui une occasion de progrès l'amène dans un milieu nouveau pour lui, parce qu'il se trouve, s'il a progressé, parmi des Esprits d'un autre ordre dont toutes les pensées et toutes les habitudes sont différentes. Ajoutons à cela que cette épuration lui permet de pénétrer, toujours comme Esprit, dans des mondes inaccessibles aux Esprits inférieurs, comme chez nous les salons du grand monde sont interdits aux gens mal élevés. Moins il est éclairé, plus l'horizon est borné pour lui ; à mesure qu'il s'élève et s'épure, cet horizon grandit, et avec lui le cercle de ses idées et de ses perceptions. La comparaison suivante peut nous le faire comprendre. Supposons un paysan brut et ignorant, venant à Paris pour la première fois ; connaîtra-t-il et comprendra-t-il le Paris du monde élégant et du monde savant ? non, car il n'y fréquentera que les gens de sa classe et les quartiers qu'ils habitent. Mais que, dans l'intervalle d'un second voyage, ce paysan se soit débrouillé, qu'il ait acquis de l'instruction et des manières polies, ses habitudes et ses relations seront tout autres ; alors il verra un monde nouveau pour lui qui ne ressemblera plus à son Paris d'autrefois. Il en est de même des Esprits ; mais tous n'éprouvent pas cette incertitude au même degré. A mesure qu'ils progressent, leurs idées se développent, la mémoire est plus prompte ; ils sont familiarisés d'avance avec leur nouvelle situation ; leur retour parmi les autres Esprits n'a plus rien qui les étonne : ils se retrouvent dans leur milieu normal, et le premier moment de trouble passé, ils se reconnaissent presque immédiatement.

Telle est la situation générale des Esprits à l'état que l'on appelle errant ; mais dans cet état, que font-ils ? à quoi passent-ils leur temps ? cette question est pour nous d'un intérêt capital. Ce sont eux-mêmes qui vont y répondre, comme ce sont eux qui nous ont fourni les explications que nous venons de donner, car dans tout ceci rien n'est le fait de notre imagination ; ce n'est pas un système éclos dans notre cerveau : nous jugeons d'après ce que nous voyons et entendons. Toute opinion à part sur le spiritisme, on conviendra que cette théorie de la vie d'outre-tombe n'a rien d'irrationnel ; elle présente une suite, un enchaînement parfaitement logiques et dont plus d'un philosophe se ferait honneur.

On serait dans l'erreur si l'on croyait que la vie spirite est une vie oisive ; elle est au contraire essentiellement active, et tous nous parlent

de leurs occupations ; ces occupations diffèrent nécessairement selon que l'Esprit est errant ou incarné. A l'état d'incarnation, elles sont relatives à la nature des globes qu'ils habitent, aux besoins qui dépendent de l'état physique et moral de ces globes, ainsi que de l'organisation des êtres vivants. Ce n'est pas ce dont nous avons à nous occuper ici ; nous ne parlerons que des Esprits errants. Parmi ceux qui ont atteint un certain degré d'élévation, les uns veillent à l'accomplissement des desseins de Dieu dans les grandes destinées de l'Univers ; ils dirigent la marche des événements, et concourent au progrès de chaque monde ; d'autres prennent les individus sous leur protection et s'en constituent les génies tutélaires, les anges gardiens, les suivent depuis la naissance jusqu'à la mort en cherchant à les diriger dans la voie du bien : c'est un bonheur pour eux quand leurs efforts sont couronnés de succès. Quelques-uns s'incarnent dans des mondes inférieurs pour y accomplir des missions de progrès ; ils cherchent par leurs travaux, leurs exemples, leurs conseils, leurs enseignements à faire avancer ceux-ci dans les sciences ou les arts, ceux-là dans la morale. Ils se soumettent alors volontairement aux vicissitudes d'une vie corporelle souvent pénible, en vue de faire le bien, et le bien qu'ils font leur est compté. Beaucoup enfin n'ont point d'attributions spéciales ; ils vont partout où leur présence peut être utile, donner des conseils, inspirer de bonnes idées, soutenir les courages défaillants, donner de la force aux faibles et châtier les présomptueux.

Si l'on considère le nombre infini des mondes qui peuplent l'univers, et le nombre incalculable des êtres qui les habitent, on concevra qu'il y a de quoi occuper les Esprits ; mais ces occupations n'ont rien de pénible pour eux ; ils les remplissent avec joie, volontairement et non par contrainte, et leur bonheur est de réussir dans ce qu'ils entreprennent ; nul ne songe à une oisiveté éternelle qui serait un véritable supplice. Quand les circonstances l'exigent, ils se réunissent en conseil, délibèrent sur la marche à suivre, selon les événements, donnent des ordres aux Esprits qui leur sont subordonnés, et vont ensuite où le devoir les appelle. Ces assemblées sont plus ou moins générales ou particulières selon l'importance du sujet ; aucun lieu spécial et circonscrit n'est affecté à ces réunions : l'espace est le domaine des Esprits ; pourtant elles se tiennent de préférence sur les globes qui en font l'objet. Les Esprits incarnés qui y sont en mission y prennent part selon leur élévation ; tandis que leur corps repose, ils vont puiser des conseils parmi les autres Esprits, souvent recevoir des ordres sur la conduite qu'ils doivent tenir comme hommes. A leur réveil ils n'ont point, il est vrai, un souvenir précis de ce qui s'est passé, mais ils en ont l'intuition qui les fait agir comme de leur propre mouvement.

En descendant la hiérarchie, nous trouvons des Esprits moins élevés, moins épurés, et par conséquent moins éclairés, mais qui n'en sont pas moins bons, et qui, dans une sphère d'activité plus restreinte, remplissent des fonctions analogues. Leur action, au lieu de s'étendre aux différents mondes, s'exerce plus spécialement sur un globe déterminé en rapport avec le degré de leur avancement ; leur influence est plus individuelle, et a pour objet des choses de moindre importance.

Vient ensuite la foule des Esprits vulgaires plus ou moins bons ou mauvais qui pullulent autour de nous ; ils s'élèvent peu au-dessus de l'humanité dont ils représentent toutes les nuances et en sont comme le reflet, car ils en ont tous les vices et toutes les vertus ; chez un grand nombre on retrouve les goûts, les idées et les penchants qu'ils avaient de leur vivant ; leurs facultés sont bornées, leur jugement faillible comme celui des hommes, souvent erroné et imbu de préjugés.

Chez d'autres le sens moral est plus développé ; sans avoir ni grande supériorité, ni grande profondeur, ils jugent plus sainement, et souvent condamnent ce quels ont fait, dit ou pensé pendant la vie. Du reste il y a ceci de remarquable, c'est que même parmi les Esprits les plus ordinaires, la plupart ont des sentiments plus purs comme Esprits que comme hommes ; la vie spirite les éclaire sur leurs défauts ; et, à bien peu d'exceptions près, ils se repentent amèrement, et regrettent le mal qu'ils ont fait, car ils en souffrent plus ou moins cruellement. Nous en avons quelquefois vus qui n'étaient pas meilleurs, mais jamais qui fussent plus mauvais qu'ils n'avaient été de leur vivant. L'endurcissement absolu est fort rare et n'est que temporaire, car tôt ou tard ils finissent par gémir de leur position, et l'on peut dire que tous aspirent à se perfectionner, car tous comprennent que c'est le seul moyen de sortir de leur infériorité ; s'instruire, s'éclairer c'est là leur grande préoccupation, *et ils sont heureux quand ils peuvent y joindre quelques petites missions de confiance qui les relèvent à leurs propres yeux.*

Ils ont aussi leurs assemblées, mais plus ou moins sérieuses selon la nature de leurs pensées. Ils nous parlent, voient et observent ce qui se passe ; ils se mêlent à nos réunions, à nos jeux, à nos fêtes, à nos spectacles, comme à nos affaires sérieuses ; ils écoutent nos conversations : les plus légers pour s'amuser et souvent rire à nos dépens ou nous faire quelques malices s'ils le peuvent, les autres pour s'instruire ; ils observent les hommes, leur caractère, et font ce qu'ils appellent des études de mœurs, en vue de se fixer sur le choix de leur existence future.

Nous avons vu l'Esprit au moment où, quittant son corps, il entre dans sa vie nouvelle ; nous avons analysé ses sensations, suivi le développement

graduel de ses idées. Les premiers moments sont employés à se reconnaître, à se rendre compte de ce qui se passe en lui ; en un mot il essaye pour ainsi dire ses facultés, comme l'enfant qui peu à peu voit grandir ses forces et ses pensées. Nous parlons des Esprits vulgaires, car les autres, comme nous l'avons dit, sont en quelque sorte identifiés d'avance avec l'état spirite qui ne leur cause aucune surprise, mais seulement la joie d'être délivrés de leurs entraves et des souffrances corporelles. Parmi les Esprits inférieurs beaucoup regrettent la vie terrestre, parce que leur situation comme Esprit est cent fois pire, c'est pourquoi ils cherchent une distraction dans la vue de ce qui faisait jadis leurs délices, mais cette vue même est pour eux un supplice, car ils ont les désirs et ne peuvent les satisfaire.

Le besoin de progresser est général chez les Esprits, et c'est ce qui les excite à travailler à leur amélioration, car ils comprennent que leur bonheur est à ce prix ; mais tous n'éprouvent pas ce besoin au même degré, surtout en commençant ; quelques-uns même se complaisent dans une sorte de flânerie, mais qui n'a qu'un temps ; l'activité devient bientôt pour eux une nécessité impérieuse, à laquelle d'ailleurs ils sont poussés par d'autres Esprits qui stimulent en eux le sentiment du bien.

Vient ensuite ce que l'on peut appeler la lie du monde spirite, composée de tous les Esprits impurs dont le mal est la seule préoccupation. Ils souffrent, et voudraient voir tous les autres souffrir comme eux. La jalousie leur rend toute supériorité odieuse ; la haine est leur essence ; ne pouvant s'en prendre aux Esprits, ils s'en prennent aux hommes et s'attaquent à ceux qu'ils sentent plus faibles. Exciter les mauvaises passions, souffler la discorde, séparer les amis, provoquer les rixes, gonfler l'orgueil des ambitieux pour se donner le plaisir de l'abattre ensuite, répandre l'erreur et le mensonge, en un mot détourner du bien, telles sont leurs pensées dominantes.

Mais pourquoi Dieu permet-il qu'il en soit ainsi ? Dieu n'a pas de comptes à nous rendre. Les Esprits supérieurs nous disent que les méchants sont des épreuves pour les bons, et qu'il n'y a pas de vertu là où il n'y a pas de victoire à remporter. Du reste si ces Esprits malfaisants se donnent rendez-vous sur notre terre, c'est qu'ils y trouvent des échos et des sympathies. Consolons-nous en pensant qu'au-dessus de cette fange qui nous entoure, il y a des êtres purs et bienveillants qui nous aiment, nous soutiennent, nous encouragent, et nous tendent les bras pour nous amener à eux, et nous conduire dans des mondes meilleurs où le mal n'a pas d'accès, si nous savons faire ce qu'il faut pour le mériter.

Fraudes spirites.

Ceux qui n'admettent pas la réalité des manifestations physiques, attribuent généralement à la fraude les effets produits. Ils se fondent sur ce que les prestidigitateurs habiles font des choses qui paraissent des prodiges quand on ne connaît pas leurs secrets ; d'où ils concluent que les médiums ne sont autres que des escamoteurs. Nous avons déjà réfuté cet argument, ou plutôt cette opinion, notamment dans nos articles sur M. Home et dans les n^{os} de la *Revue* de janvier et février 1858 ; nous n'en dirons donc que quelques mots avant de parler d'une chose plus sérieuse.

De ce qu'il y a des charlatans qui débitent des drogues sur les places publiques, de ce qu'il y a même des médecins qui, sans aller sur la place publique, trompent la confiance, s'ensuit-il que tous les médecins sont des charlatans, et le corps médical en est-il atteint dans sa considération ? De ce qu'il y a des gens qui vendent de la teinture pour du vin, s'ensuit-il que tous les marchands de vin sont des frelateurs et qu'il n'y a point de vin pur ? On abuse de tout, même des choses les plus respectables, et l'on peut dire que la fraude a aussi son génie. Mais la fraude a toujours un but, un intérêt matériel quelconque ; là où il n'y a rien à gagner il n'y a nul intérêt à tromper. Aussi avons-nous dit, dans notre numéro précédent, à propos des médiums mercenaires, que la meilleure de toutes les garanties est un désintéressement absolu.

Cette garantie, dira-t-on, n'en est pas une, car en fait de prestidigitation il y a des amateurs fort habiles qui n'ont en vue que d'amuser une société et n'en font point un métier ; ne peut-il en être de même des médiums ? Sans doute, on peut s'amuser un instant à amuser les autres, mais pour y passer des heures entières, et cela pendant des semaines, des mois et des années, il faudrait vraiment être possédé du démon de la mystification, et le premier mystifié serait le mystificateur. Nous ne répéterons point ici tout ce qui a été dit sur la bonne foi possible des médiums et des assistants qui peuvent être le jouet d'une illusion ou d'une fascination. Nous y avons répondu vingt fois ainsi qu'à toutes les autres objections pour lesquelles nous renvoyons notamment à notre *Instruction pratique sur les manifestations* et à nos précédents articles de la Revue. Notre but n'est pas ici de convaincre les incrédules ; s'ils ne le sont pas par les faits, ils ne le seront pas davantage par des raisonnements : ce serait donc perdre notre temps. Nous nous adressons au contraire aux adeptes pour les prémunir contre les subterfuges dont ils pourraient être dupes de la part de gens in-

téressés, par un motif quelconque, à simuler certains phénomènes ; nous disons certains phénomènes, parce qu'il en est qui défient évidemment toute l'habileté de la prestidigitation, tels sont notamment le mouvement des objets sans contact, la suspension des corps graves dans l'espace, les coups frappés de différents côtés, les apparitions, etc., et encore, pour quelques uns de ces phénomènes, pourrait-on, jusqu'à un certain point, les simuler, tant l'art de l'imitation a progressé. Ce qu'il faut faire en pareil cas, c'est observer attentivement les circonstances, et surtout tenir compte du caractère et de la position des personnes, du but et de l'intérêt quelles pourraient avoir à tromper : c'est là le meilleur de tous les contrôles, car il est telles circonstances qui enlèvent tout motif à la suspicion. Nous posons donc en principe qu'il faut se défier de quiconque ferait de ces phénomènes un spectacle ou un objet de curiosité et d'amusement, qui en tirerait un profit quelque minime qu'il soit, et se vanterait de les produire à volonté et à point nommé. Nous ne saurions trop le répéter, les intelligences occultes qui se manifestent à nous ont leurs susceptibilités, et veulent nous prouver qu'elles ont aussi leur libre arbitre, et ne se soumettent pas à nos caprices.

De tous les phénomènes physiques, un des plus ordinaires est celui des coups intimes frappés dans la substance même du bois, avec ou sans mouvement de la table ou autre objet dont on se sert. Or, cet effet est un des plus faciles à imiter, et comme c'est aussi un de ceux qui se produisent le plus fréquemment, nous croyons utile de dévoiler la petite ruse avec laquelle on peut donner le change. Il suffit pour cela de poser ses deux mains à plat sur la table et assez rapprochées pour que les ongles des pouces appuient fortement l'un contre l'autre ; alors par un mouvement musculaire tout à fait imperceptible, on leur fait éprouver un frottement qui donne un petit bruit sec, ayant une grande analogie avec ceux de la typtologie intime. Ce bruit se répercute dans le bois et produit une illusion complète. Rien n'est plus facile que de faire entendre autant de coups qu'on en demande, une batterie de tambour, etc. ; de répondre à certaines questions par oui ou par non, par des nombres, ou même par l'indication des lettres de l'alphabet.

Une fois prévenu, le moyen de reconnaître la fraude est bien simple. Elle n'est plus possible si les mains sont écartées l'une de l'autre, et si l'on est assuré qu'aucun autre contact ne peut produire le bruit. Les coups réels offrent d'ailleurs cela de caractéristique, qu'ils changent de place et de timbre à volonté, ce qui ne peut avoir lieu quand il est dû à la cause que nous signalons ou à toute autre analogue ; qu'il sort de la table pour se porter sur un meuble quelconque que personne ne touche, qu'il répond enfin à des questions non prévues.

Nous appelons donc l'attention des gens de bonne foi sur ce petit stratagème et sur tous ceux qu'ils pourraient reconnaître, afin de les signaler sans ménagement. La possibilité de la fraude et de l'imitation n'empêche pas la réalité des faits, et le spiritisme ne peut que gagner à démasquer les imposteurs. Si quelqu'un nous dit : J'ai vu tel phénomène, mais il y avait supercherie, nous répondrons que c'est possible ; nous avons vu nous-même de soi-disant somnambules simuler le somnambulisme avec beaucoup d'adresse, ce qui n'empêche pas le somnambulisme d'être un fait ; tout le monde a vu des marchands vendre du coton pour de la soie, ce qui n'empêche pas qu'il y ait de véritables étoffes de soie. Il faut examiner toutes les circonstances et voir si le doute est fondé ; mais en cela, comme en toutes choses, il faut être expert ; or, nous ne saurions reconnaître pour juge d'une question quelconque celui qui n'y connaît rien.

Nous en dirons autant des médiums écrivains. On pense généralement que ceux qui sont mécaniques offrent plus de garantie, non seulement pour l'indépendance des idées, mais aussi contre la supercherie. Eh bien ! c'est une erreur. La fraude se glisse partout, et nous savons qu'avec de l'habileté on peut diriger à volonté même une corbeille ou une planchette qui écrit, et lui donner toutes les apparences des mouvements spontanés. Ce qui lève tous les doutes, ce sont les pensées exprimées, qu'elles viennent d'un médium mécanique, intuitif, auditif, parlant ou voyant. Il y a des communications qui sont tellement en dehors des idées, des connaissances, et même de la portée intellectuelle du médium qu'il faudrait s'abuser étrangement pour lui en faire honneur. Nous reconnaissons au charlatanisme une grande habileté et de fécondes ressources, mais nous ne lui connaissons pas encore le don de donner du savoir à un ignorant, ou de l'esprit à celui qui n'en a pas.

Problème moral.

Les Cannibales.

Un de nos abonnés nous adresse la question suivante, avec prière de la faire résoudre par les Esprits qui nous assistent, si elle ne l'a déjà été.

« Les Esprits errants désirent, après un laps de temps plus ou moins long, et demandent à Dieu leur réincarnation comme moyen d'avancement

spirituel. Ils ont le choix des épreuves, et usant en cela de leur libre arbitre, ils choisissent naturellement celles qui leur semblent les plus propres à cet avancement dans le monde où la réincarnation leur est permise. Or, pendant leur existence errante, qu'ils emploient à s'instruire (ce sont eux qui nous le disent), ils doivent apprendre quelles sont les nations qui peuvent le mieux leur faire atteindre le but qu'ils se proposent. Ils voient des peuplades féroces, anthropophages, et ils ont la certitude qu'en s'incarnant chez elles, ils deviendront féroces et mangeurs de chair humaine. Ce n'est assurément pas là qu'ils trouveront leur progrès spirituel ; leurs instincts brutaux n'en auront acquis que plus de consistance par la force de l'habitude. Voilà donc leur but manqué quant au choix des incarnations chez tel ou tel peuple.

« Il en est de même de certaines positions sociales. Parmi celles-ci, il en est certainement qui présentent des obstacles invincibles à l'avancement spirituel. Je ne citerai que les tueurs de bestiaux dans les abattoirs, les bourreaux, etc. On dit que ces gens-là sont nécessaires : les uns, parce que nous ne pouvons nous passer de nourriture animale ; les autres, parce qu'il faut bien exécuter les arrêts de la justice, notre organisation sociale le voulant ainsi. Il n'en est pas moins vrai que l'Esprit en s'incarnant dans le corps d'un enfant destiné à embrasser l'une ou l'autre de ces professions, doit savoir qu'il fait fausse route et qu'il se prive volontairement des moyens qui peuvent le conduire à la perfection. Ne pourrait-il arriver, avec la permission de Dieu, qu'aucun Esprit ne voulût de ces genres d'existence, et dans ce cas, que deviendraient ces professions nécessaires à notre état social ? »

La réponse à cette question découle de tous les enseignements qui nous ont été donnés ; nous pouvons donc la résoudre sans avoir besoin de la soumettre de nouveau aux Esprits.

Il est évident qu'un Esprit déjà élevé, celui d'un Européen éclairé, par exemple, ne peut choisir comme voie de progrès, une existence de sauvage : au lieu d'avancer, ce serait rétrograder. Mais nous savons que nos anthropophages même, ne sont pas au dernier degré de l'échelle, et qu'il y a des mondes où l'abrutissement et la férocité n'ont pas d'analogues sur la Terre. Ces Esprits sont donc encore inférieurs aux plus inférieurs de notre monde, et venir parmi nos sauvages, c'est pour eux un progrès. S'ils ne visent pas plus haut, c'est que leur infériorité morale ne leur permet pas de comprendre un progrès plus complet. L'Esprit ne peut avancer que graduellement ; il doit passer successivement par tous les degrés, de manière que chaque pas en avant soit une base pour asseoir un nouveau progrès. Il ne peut franchir d'un bond la distance qui sépare la barbarie

de la civilisation, comme l'écolier ne peut franchir sans transition, de l'ABC à la Rhétorique, et c'est en cela que nous voyons une des nécessités de la réincarnation, qui est bien véritablement selon la justice de Dieu ; autrement que deviendraient ces millions d'êtres qui meurent dans le dernier état de dégradation, s'ils n'avaient les moyens d'atteindre à la supériorité ? Pourquoi Dieu les aurait-il déshérités des faveurs accordées à d'autres hommes ? Nous le répétons, car c'est un point essentiel, en raison de leur intelligence bornée, ils ne comprennent le mieux que dans une étroite limite, et à leur point de vue. Il en est pourtant qui se fourvoient en voulant monter trop haut, et qui nous donnent le triste spectacle de la férocité au milieu de la civilisation ; ceux-là, en retournant parmi les cannibales, gagneront encore.

Ces considérations s'appliquent aussi aux professions dont parle notre correspondant ; elles offrent évidemment une supériorité relative pour certains Esprits, et c'est en ce sens qu'on doit concevoir le choix qu'ils en font. A position égale, elles peuvent même être choisies comme expiation ou comme mission, car il n'en est pas où l'on ne puisse trouver l'occasion de faire du bien et de progresser par la manière même dont elles sont exercées.

Quant à la question de savoir ce qu'il en adviendrait de ces professions dans le cas où aucun Esprit ne voudrait s'en charger, elle est résolue par le fait ; dès lors que les Esprits qui les alimentent partent de plus bas, il n'est pas à craindre de les voir chômer. Lorsque le progrès social permettra de supprimer l'office de bourreau, c'est la place qui fera défaut, et non les candidats qui iront se présenter chez d'autres peuples ou dans d'autres mondes moins avancés.

L'Industrie.

Communication spontanée de M. Croz, médium écrivain, lue à la Société le 21 janvier 1859.

Les entreprises que chaque jour voit éclore sont des actes providentiels et le développement des germes déposés par les siècles. L'humanité et la planète qu'elle habite ont une même existence dont les phases s'enchaînent et se répondent.

Aussitôt que les grandes convulsions de la nature se calment, la fièvre qui poussait aux guerres d'extermination s'apaise, la philosophie se fait jour, l'esclavage disparaît, et les sciences et les arts fleurissent.

La perfection divine peut se résumer par le beau et l'utile, et si Dieu a

fait l'homme à son image, c'est parce qu'il a voulu qu'il vécût de son intelligence, comme lui-même vit au sein des splendeurs de la création.

Les entreprises que Dieu bénit, quelles que soient leurs proportions, sont donc celles qui répondent à ses desseins en apportant leur concours à l'œuvre collective dont la loi est écrite dans l'univers : le beau et l'utile ; l'art, fils du loisir et de l'inspiration, c'est le beau ; l'industrie, fille de la science et du travail, c'est l'utile.

Remarque. - Cette communication est à peu près le début d'un médium qui vient de se former avec une rapidité étonnante ; on conviendra que pour un coup d'essai, cela promet. Dès la première séance il a écrit d'un seul trait quatre pages qui ne le cèdent pas à ce qu'on vient de lire pour la profondeur des pensées, et qui dénotent en lui une aptitude remarquable à servir d'intermédiaire à tous les Esprits pour les communications particulières. Nous avons du reste besoin de l'étudier davantage sous ce rapport, car cette flexibilité n'est pas donnée à tous ; nous en connaissons qui ne peuvent servir d'interprètes qu'à certains Esprits, et pour un certain ordre d'idées.

Depuis que cette note a été écrite, nous avons été à même de constater les progrès de ce médium, dont la faculté offre des caractères spéciaux et dignes de toute l'attention de l'observateur.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Benvenuto Cellini.

(Séance de la Société parisienne des études spirites du 11 mars 1859.)

1. Evocation. - R. Interrogez-moi, je suis prêt ; soyez aussi longs que vous voudrez : j'ai du temps à vous donner.
2. Vous rappelez-vous l'existence que vous avez eue sur la Terre dans le XVI° siècle, de 1500 à 1570 ? - R. Oui, oui.
3. Quelle est actuellement votre situation comme Esprit ? - R. J'ai vécu dans plusieurs autres mondes, et je suis assez content du rang que j'occupe aujourd'hui ; ce n'est pas un trône, mais je suis sur les marches.
4. Avez-vous eu d'autres existences corporelles sur la Terre depuis celle que nous vous connaissons ? - R. Corporelles, oui ; sur la Terre, non.
5. Combien de temps êtes-vous resté errant ? - R. Je ne puis chiffrer : quelques années.
6. Quelles étaient vos occupations à l'état errant ? - R. Je me travaillais.

7. Revenez-vous quelquefois sur la Terre ? - Peu.

8. Avez-vous assisté au drame où vous êtes représenté, et qu'en pensez-vous ? - R. J'y suis allé plusieurs fois ; j'en ai été flatté en tant que Cellini, mais peu comme Esprit qui avait progressé.

9. Avant l'existence que nous vous connaissons, en aviez-vous eu d'autres sur la Terre ? - R. Non, aucune.

10. Pourriez-vous nous dire ce que vous étiez dans votre précédente existence ? - R. Mes occupations étaient tout autres que celles que j'eus sur votre terre.

11. Quel monde habitez-vous ? - R. Il n'est pas connu de vous, et vous ne le voyez point.

12. Pourriez-vous nous en donner une description au physique et au moral ? - R. Oui, facilement.

Au physique, mes chers amis, j'y ai trouvé mon contentement en beauté plastique : là, rien ne choque les yeux ; toutes les lignes s'harmonisent parfaitement ; la mimique y est à l'état constant ; les parfums nous entourent, et nous ne saurions que souhaiter pour notre bien-être physique, car les nécessités peu nombreuses auxquelles nous sommes soumis sont aussitôt satisfaites.

Pour le moral, la perfection est moins grande, car là encore on peut voir des consciences troublées et des Esprits portés au mal ; ce n'est pas la perfection, tant s'en faut, mais, comme je vous l'ai dit, c'en est le chemin, et tous nous espérons y arriver un jour.

13. Quelles sont vos occupations dans le monde que vous habitez ? - R. Nous travaillons les arts. Je suis artiste.

14. Dans vos mémoires, vous relatez une scène de sorcellerie et de diablerie qui se serait passée au Colisée, à Rome, et à laquelle vous auriez pris part ; vous la rappelez-vous ? - Peu clairement.

15. Si nous en faisions la lecture, cela rappellerait-il vos souvenirs ? - R. Oui, cela m'en donnerait connaissance.

(Lecture est donnée du fragment ci-après de ses mémoires.)

> « Au milieu de cette vie étrange, je me liai avec un prêtre Sicilien, d'un esprit très distingué, et qui était profondément versé dans les lettres grecques et latines. Un jour que je causais avec lui, la conversation tomba sur la nécromancie, et je lui dis que toute ma vie j'avais ardemment désiré voir et apprendre quelque chose de cet art. Pour aborder une semblable entreprise, il faut une âme ferme et intrépide, me répondit le prêtre…
>
> « Un soir donc, le prêtre fit ses préparatifs et me dit de chercher un compagnon ou deux. Il s'adjoignit un homme de Pistoia, qui s'occupait

lui-même de nécromancie. Nous nous rendîmes au Colysée. Là, le prêtre se vêtit à la manière des nécromants, puis se mit à dessiner sur le sol des cercles, avec les plus belles cérémonies que l'on puisse imaginer. Il avait apporté des parfums précieux, des drogues fétides et du feu. Lorsque tout fut en ordre, il pratiqua une porte au cercle et nous y introduisit en nous prenant l'un après l'autre par la main. Il distribua ensuite les rôles. Il remit le talisman entre les mains de son ami le nécromant, chargea les autres de veiller au feu et aux parfums, et enfin commença ses conjurations. Cette cérémonie dura plus d'une heure et demie. Le colysée se remplit de légions d'esprits infernaux. Lorsque le prêtre vit qu'ils étaient assez nombreux, il se tourna vers moi, qui avais soin des parfums, et il me dit : Benvenuto, demande-leur quelque chose. Je répondis que je désirais qu'ils me réunissent à ma Sicilienne Angélica. Cette nuit-là nous n'eûmes point de réponse ; je fus néanmoins enchanté de ce que j'avais vu. Le nécromant me dit qu'il fallait y retourner une seconde fois, que j'obtiendrais tout ce que je demanderais pourvu que j'amenasse un jeune garçon qui eût encore sa virginité. Je choisis un de mes apprentis et je pris encore avec moi deux de mes amis…

« Il me mit en main le talisman, en me disant de le tourner vers les endroits qu'il me désignerait. Mon apprenti était placé sous le talisman. Le nécromant commença ses terribles évocations, appela par leur nom une multitude de chefs de légions infernales, et leur exprima des ordres en hébreu, en grec et en latin, au nom du Dieu incréé, vivant et éternel. Bientôt le Colysée fut rempli d'un nombre de démons cent fois plus considérable que la première fois. Par le conseil du nécromant, je demandai de nouveau à me trouver avec Angélica. Il se retourna vers moi et me dit : Ne les as-tu pas entendus t'annoncer que dans un mois tu serais avec elle ? Et il me pria de tenir ferme, parce qu'il y avait mille légions de plus qu'il n'en avait appelé. Il ajouta qu'elles étaient les plus dangereuses, et que, puisqu'elles avaient répondu à mes questions, il fallait les traiter avec douceur et les renvoyer tranquillement. D'un autre côté, l'enfant s'écriait avec épouvante qu'il apercevait un million d'hommes terribles qui nous menaçaient, et quatre énormes géants, armés de pied en cap, qui semblaient vouloir entrer dans notre cercle. Pendant ce temps, le nécromant, tremblant de peur, essayait de les conjurer, en prenant la voix la plus douce. L'enfant s'était fourré la tête entre ses genoux et criait : Je veux mourir ainsi ! Nous sommes morts ! Je lui dis alors : « Ces créatures sont toutes au-dessous de nous, et ce que tu vois n'est que de la fumée et de l'ombre ; ainsi, lève les yeux. » A peine m'eut-il obéi qu'il reprit : Tout le Colysée brûle et le feu vient sur nous. Le nécromant

ordonna de brûler de l'assa-foetida. Agnolo, chargé des parfums, était à demi-mort de peur.

« A ce bruit et à cette affreuse puanteur, l'enfant se hasarda à lever la tête. En m'entendant rire, il se rassura un peu, et dit que les démons commençaient à opérer leur retraite. Nous restâmes ainsi jusqu'au moment où matines sonnèrent. L'enfant nous dit qu'il n'apercevait plus que quelques démons, et à une grande distance. Enfin, dès que le nécromant eut accompli le reste de ses cérémonies et quitté son costume, nous sortîmes tous du cercle. Pendant que nous cheminions vers la rue des Banchi pour regagner nos demeures, il assurait que deux des démons gambadaient devant nous, et couraient tantôt sur les toits, tantôt sur le sol.

« Le nécromant jurait que depuis qu'il avait mis le pied dans un cercle magique il ne lui était jamais arrivé rien d'aussi extraordinaire. Il essaya ensuite de me déterminer à me joindre à lui pour consacrer un livre qui devait nous procurer des richesses incalculables, et nous fournir les moyens de forcer les démons à nous indiquer les endroits où sont cachés les trésors que la terre recèle dans son sein…

« Après différents récits qui ont plus ou moins de rapport avec ce qui précède, Benvenuto raconte comment au bout de trente jours, c'est-à-dire dans le délai fixé par les démons, il retrouva son Angélica. »

16. Pourriez-vous nous dire ce qu'il y a de vrai dans cette scène ? - R. Le nécromant était un charlatan, j'étais un romancier et Angelica était ma maîtresse.

17. Avez-vous revu François I°, votre protecteur ? - R. Certainement ; il en a revu bien d'autres qu'il n'avait pas protégés.

18. Comment le jugiez-vous de votre vivant, et comment le jugez-vous maintenant ? - R. Je vous dirai comment je le jugeais : comme un prince, et en cette qualité, aveuglé par son éducation et son entourage.

19. Et maintenant, qu'en dites-vous ? - R. Il a progressé.

20. Etait-ce par amour sincère de l'art qu'il protégeait les artistes ? - R. Oui, et par plaisir et par vanité.

21. Où est-il maintenant ? - R. Il vit.

22. Est-ce sur la Terre ? - R. Non.

23. Si nous l'évoquions en ce moment, pourrait-il venir et causer avec vous ? - R. Oui, mais ne pressez pas ainsi les Esprits ; que vos évocations soient préparées de longue main, et alors vous aurez peu de chose à demander à l'Esprit. Vous risquerez ainsi beaucoup moins d'être trompés, car on l'est quelquefois. (Saint Louis).

24. (A saint Louis) : Pourriez-vous faire venir deux Esprits qui se parleraient ? - R. Oui.

24. Dans ce cas, serait-il utile d'avoir deux médiums ? - R. Oui, nécessaire.

Nota. Ce dialogue a eu lieu dans une autre séance ; nous le rapporterons dans notre prochain numéro.

25. (A Cellini) : D'où vous venait le sentiment de l'art qui était en vous ; tenait-il à un développement spécial antérieur ? - R. Oui ; j'avais été longtemps attaché à la poésie et à la beauté du langage. Sur la Terre, je m'attachai à la beauté comme reproduction, aujourd'hui je m'occupe de la beauté comme invention.

26. Vous aviez aussi des talents militaires, puisque le pape Clément VII vous confia la défense du château Saint-Ange. Cependant, vos talents d'artiste ne devaient pas vous donner beaucoup d'aptitude pour la guerre ? - R. J'avais du talent et je savais l'appliquer. En tout, il faut du jugement, surtout pour l'art militaire d'alors.

27. Pourriez-vous dicter quelques conseils aux artistes qui cherchent à marcher sur vos traces ? - R. Oui ; je leur dirai simplement de s'attacher plus qu'ils ne le font, et que je ne l'ai fait moi-même, à la pureté et à la vraie beauté ; ils me comprendront.

28. La beauté n'est-elle pas relative et de convention ? L'Européen se croit plus beau que le nègre, et le nègre plus beau que le blanc. S'il y a une beauté absolue, quel en est le type ? Veuillez nous donner votre opinion à ce sujet. - R. Volontiers. Je n'ai pas entendu faire allusion à une beauté de convention : bien au contraire ; le beau est partout, c'est le reflet de l'Esprit sur le corps, et non la forme corporelle seule. Comme vous le dites, un nègre peut être beau, d'une beauté qui sera appréciée seulement par ses pareils, il est vrai. De même, notre beauté terrestre est difformité pour le Ciel, comme pour vous, Blancs, le beau nègre vous parait presque difforme. La beauté, pour l'artiste, c'est la vie, le sentiment qu'il sait donner à son œuvre ; avec cela il donnera de la beauté aux choses les plus vulgaires.

29. Pourriez-vous guider un médium dans l'exécution d'un modelage, comme Bernard de Palissy en a guidé pour des dessins ? - R. Oui.

30. Pourriez-vous faire faire quelque chose au médium qui vous sert actuellement d'interprète ? - R. Comme d'autres, mais je préférerais un artiste qui connût les trucs.

Remarque. L'expérience prouve que l'aptitude d'un médium pour tel ou tel genre de production tient à la flexibilité qu'il présente à l'Esprit, et cela abstraction faite du talent. La connaissance du métier et des moyens matériels d'exécution n'est pas le talent, mais on conçoit que l'Esprit qui dirige le médium y trouve une difficulté mécanique de moins à vaincre. On voit pourtant des médiums faire des choses admirables dont ils n'ont pas

les premières notions, telles que de la poésie, des dessins, des gravures, de la musique, etc. ; mais c'est qu'alors il y a en eux une aptitude innée, tenant sans doute à un développement antérieur dont ils n'ont conservé que l'intuition.

31. Pourriez-vous diriger Mme G. S., ici présente, qui elle-même est artiste, mais n'a jamais réussi à produire quelque chose comme médium ? - R. J'essaierai, si elle veut bien.

32. (Mme G. S.) Quand veux-tu commencer ? - R. Quand tu voudras, dès demain.

33. Mais comment saurai-je que l'inspiration vient de toi ? - R. La conviction vient avec les preuves ; laissez-la venir lentement.

34. Pourquoi n'ai-je pas réussi jusqu'à présent ? - R. Peu de persistance et de bonne volonté chez l'Esprit prié.

35. Je te remercie de l'assistance que tu me promets. - R. Adieu ; au revoir à ma compagne de travail.

Nota. Mme G. S. a dû se mettre à l'œuvre, mais nous ne savons encore ce qu'elle a obtenu.

M. Girard de Codemberg,

Ancien élève de l'Ecole polytechnique, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur d'un livre intitulé : *Le Monde spirituel, ou science chrétienne de communiquer intimement avec les puissances célestes et les âmes heureuses*. Mort en novembre 1858 ; évoqué dans la Société le 14 janvier suivant.

1. Evocation. - R. Je suis là ; que me voulez-vous ?

2. Venez-vous volontiers à notre appel ? - R. Oui.

3. Voulez-vous nous dire ce que vous pensez actuellement du livre que vous avez publié ? - R. J'ai commis quelques erreurs, mais il y a du bon, et je suis très porté à croire que vous-mêmes approuverez ce que je dis-là, sans flatterie.

4. Vous dites notamment que vous avez eu des communications avec la mère du Christ ; voyez-vous maintenant si c'était réellement elle ? - R. Non, ce n'était pas elle, mais un Esprit qui prenait son nom.

5. Dans quel but cet Esprit prenait-il ce nom ? - R. Il me voyait prendre le chemin de l'erreur, et il en profitait pour m'y engager davantage ; c'était un Esprit de trouble, un être léger ; plus propre au mal qu'au bien ; il était heureux de voir ma fausse joie ; j'étais son jouet, comme vous autres hommes l'êtes souvent de vos semblables.

6. Comment vous, doué d'une intelligence supérieure, ne vous êtes-vous pas aperçu du ridicule de certaines communications ? - R. J'étais fasciné, et je croyais bon tout ce qui m'était dit.

7. Ne pensez-vous pas que cet ouvrage peut faire du mal en ce sens qu'il prête au ridicule à l'égard des communications d'outre-tombe ? - R. Dans ce sens là, oui ; mais j'ai dit aussi qu'il y a du bon et du vrai ; et à un autre point de vue il frappe les yeux des masses ; dans ce qui nous paraît mauvais, souvent vous trouvez un bon germe.

8. Etes-vous plus heureux maintenant que de votre vivant ? - R. Oui, mais j'ai bien besoin de m'éclairer, car je suis encore dans les brouillards qui suivent la mort ; je suis comme l'écolier qui commence à épeler.

9. De votre vivant connaissiez-vous le Livre des Esprits ? - R. Je n'y avais jamais fait attention ; j'avais mes idées arrêtées ; en cela je péchais, car on ne saurait trop approfondir et étudier toutes choses ; mais l'orgueil est toujours là qui nous fait illusion ; c'est du reste le propre des ignorants en général ; ils ne veulent étudier que ce qu'ils préfèrent, et n'écoutent que ceux qui les flattent.

10. Mais vous n'étiez pas un ignorant ; vos titres en sont la preuve ? - R. Qu'est-ce que le savant de la terre devant la science du ciel ? D'ailleurs, n'y a-t-il pas toujours l'influence de certains Esprits intéressés à écarter de nous la lumière.

Remarque. Ceci corrobore ce qui a déjà été dit que certains Esprits inspirent de l'éloignement pour les personnes dont on peut recevoir d'utiles conseils et qui peuvent les déjouer. Cette influence n'est jamais celle d'un bon Esprit.

11. Et maintenant que pensez-vous de ce livre ? - R. Je ne puis le dire sans flatterie, or nous ne flattons pas : vous devez me comprendre.

12. Votre opinion sur la nature des peines futures s'est elle modifiée? - R. Oui ; je croyais aux peines matérielles ; je crois maintenant aux peines morales.

13. Pouvons-nous faire quelque chose qui vous soit agréable ? - R. Toujours ; dites chacun une petite prière ce soir à mon intention ; je vous en serai reconnaissant ; surtout ne l'oubliez pas.

Remarque. Le livre de M. de Codemberg a fait une certaine sensation, et nous devons le dire, une sensation pénible parmi les partisans éclairés de spiritisme, à cause de l'étrangeté de certaines communications qui prêtent trop au ridicule. Son intention était louable, parce que c'était un homme sincère ; mais il est un exemple de l'empire que certains Esprits peuvent prendre en flattant et en exagérant les idées et les préjugés de ceux qui ne pèsent pas avec assez de sévérité le pour et le contre des communications spirites. Il nous montre surtout le danger de les répandre trop légèrement dans le public, parce qu'elles peuvent être un motif de répulsion, fortifier certaines gens dans leur incrédulité, et faire ainsi plus de

mal que de bien en donnant des armes aux ennemis de la chose. On ne saurait donc être trop circonspect à cet égard.

M. Poitevin, aéronaute.

Mort, il y a deux mois environ, d'une fièvre typhoïde contractée à la suite d'une descente qu'il fit en pleine mer.

Séance de la Société parisienne des études spirites du 11 février 1859.

1. Evocation. - R. Me voilà ; parlez.

2. Regrettez-vous la vie terrestre ? - R. Non.

3. Etes-vous plus heureux que de votre vivant ? - R. Beaucoup.

4. Quel motif a pu vous porter vers les expériences aéronautiques ? - R. La nécessité.

5. Aviez-vous la pensée de servir la science ? - R. Aucunement.

6. Voyez-vous maintenant la science aéronautique à un autre point de vue que de votre vivant ? - R. Non ; je la voyais comme je la vois maintenant, parce que je la voyais bien. Je voyais beaucoup de perfectionnements à amener que je ne pouvais développer faute de science ; mais attendez ; des hommes viendront qui lui donneront le relief qu'elle mérite et qu'elle méritera un jour.

7. Croyez-vous que la science aéronautique devienne un jour un objet d'utilité publique ? - R. Oui, certainement.

8. La grande préoccupation de ceux qui s'occupent de cette science est la recherche des moyens de diriger les ballons ; pensez-vous qu'on y arrive ? - R. Oui, certainement.

9. Quelle est, selon vous, la plus grande difficulté que présente la direction des ballons ? - R. Le vent, les orages.

10. Ainsi ce n'est pas la difficulté de trouver un point d'appui ? - R. Si l'on conduisait les vents, on conduirait les ballons.

11. Pourriez-vous signaler le point vers lequel il conviendrait de diriger les recherches sous ce rapport ? - R. Laissez faire.

12. De votre vivant avez-vous étudié les différents systèmes proposés ? - R. Non.

13. Pourriez-vous donner des conseils à ceux qui s'occupent de ces sortes de recherches ? - R. Pensez-vous qu'on suivrait vos avis ?

14. Ce ne serait pas les nôtres, mais les vôtres. - R. Voulez-vous un traité ? je le ferai faire.

15. Par qui ? - R. Par des amis qui m'ont guidé moi-même.

16. Il y a ici deux inventeurs distingués en fait d'aérostation, M. Sanson

et M. Ducroz qui ont obtenu des rapports scientifiques très honorables. Vous faites-vous une idée de leur système ? - R. Non ; il y a beaucoup à dire ; je ne les connais pas.

17. Admettant le problème de la direction résolu, croyez-vous à la possibilité d'une navigation aérienne sur une grande échelle comme sur mer ? - R. Non, jamais comme par le télégraphe.

18. Je ne parle pas de la rapidité des communications qui ne peuvent jamais être comparées à celles du télégraphe, mais du transport d'un grand nombre de personnes et d'objets matériels. Quel résultat peut-on espérer sous ce rapport ? - R. Peu et promptitude.

19. Quand vous étiez dans un péril imminent, pensiez-vous à ce que vous seriez après votre mort ? - R. Non ; j'étais tout à mes manœuvres.

20. Quelle impression faisait sur vous la pensée du danger que vous couriez ? - R. L'habitude avait émoussé la crainte.

21. Quelle sensation éprouviez-vous quand vous étiez perdu dans l'espace ? - R. Trouble, mais bonheur ; mon esprit semblait s'échapper de votre monde ; cependant les besoins de la manœuvre me rappelaient souvent à la réalité, et me faisaient retomber à la froide et dangereuse position dans laquelle je me trouvais.

22. Voyez-vous avec plaisir votre femme suivre la même carrière aventureuse que vous ? - R. Non.

23. Quelle est votre situation comme Esprit ? - R. Je vis comme vous, c'est-à-dire que je puis pourvoir à ma vie spirituelle comme vous pourvoyez à votre vie matérielle.

Remarque. Les curieuses expériences de M. Poitevin, son intrépidité, sa remarquable habileté dans la manœuvre des ballons, nous faisaient espérer trouver en lui plus d'élévation et de grandeur dans les idées. Le résultat n'a pas répondu à notre attente ; l'aérostation n'était pour lui, comme on a pu le voir, qu'une industrie, une manière de vivre par un genre particulier de spectacle ; toutes ses facultés étaient concentrées sur les moyens de piquer la curiosité publique. C'est ainsi que, dans ces entretiens d'outre-tombe, les prévisions sont souvent déroutées ; tantôt elles sont dépassées, tantôt on trouve moins qu'on ne s'y attendait, preuve évidente de l'indépendance des communications.

Dans une séance particulière, et par l'intermédiaire du même médium, Poitevin a dicté les conseils suivants pour réaliser la promesse qu'il venait de faire : chacun pourra en apprécier la valeur ; nous les donnons comme sujet d'étude sur la nature des Esprits, et non pour leur mérite scientifique plus que contestable.

« Pour conduire un ballon plein de gaz vous rencontrerez toujours les

plus grandes difficultés : l'immense surface qu'il offre en proie aux vents, la petitesse du poids que le gaz peut porter, la faiblesse de l'enveloppe que réclame cet air subtil ; toutes ces causes ne permettront jamais de donner au système aérostatique la grande extension que vous voudriez lui voir prendre. Pour que l'aérostat ait une utilité réelle, il faut qu'il soit un mode de communications puissant et doué d'une certaine promptitude, mais surtout puissant. Nous avons dit qu'il tiendrait le milieu entre l'électricité et la vapeur ; oui, et à deux points de vue :

1° Il doit transporter plus vite que les chemins de fer les voyageurs, moins vite que le télégraphe les messages.

2° Ne tient-il pas le milieu entre ces deux systèmes, car il participe à la fois de l'air et de la terre, tous deux lui servent de chemin : il est entre le ciel et le monde.

« Vous ne m'avez pas demandé si vous parviendriez à aller, par ce moyen, visiter les autres planètes. Cependant cette pensée est celle qui a inquiété bien des cerveaux, et dont la solution comblerait d'étonnement tout votre monde. Non, vous n'y parviendrez pas. Songez donc que pour traverser ces espaces inouïs pour vous, de millions, de millions de lieues, la lumière met des années ; voyez donc combien il faudrait de temps pour les atteindre, même portés par la vapeur ou par le vent.

« Pour en revenir au sujet principal, je vous disais en commençant qu'il ne fallait pas espérer beaucoup de votre système actuellement employé ; mais vous obtiendrez beaucoup plus en agissant sur l'air par compression forte et étendue ; le point d'appui que vous cherchez est devant vous, il vous entoure de tous côtés, vous vous y heurtez à chacun de vos mouvements, il entrave tous les jours votre route, et influe sur tout ce que vous touchez. Songez bien à cela, tirez de cette révélation tout ce que vous pourrez : les déductions en sont énormes. Nous ne pouvons vous prendre la main et vous faire forger les outils nécessaires à ce travail, nous ne pouvons vous donner mot à mot une induction ; il faut que votre Esprit travaille, qu'il mûrisse ses projets, sans cela vous ne comprendriez point ce que vous feriez et vous ne sauriez manier vos instruments ; nous serions obligés de tourner et d'ouvrir nous-mêmes tous vos pistons, et les circonstances imprévues qui viendraient un jour ou l'autre combattre vos efforts vous rejetteraient dans votre ignorance première.

« Travaillez donc et vous trouverez ce que vous aurez cherché ; conduisez votre Esprit vers le côté que nous vous indiquons, et apprenez par l'expérience que nous ne vous induisons pas en erreur. »

Remarque. Ces conseils, quoique renfermant d'incontestables vérités, n'en dénotent pas moins un Esprit peu éclairé à certains points de vue,

puisqu'il paraît ignorer la véritable cause de l'impossibilité d'atteindre à d'autres planètes. C'est une preuve de plus de la diversité des aptitudes et des lumières que l'on rencontre dans le monde des Esprits comme ici-bas. C'est par la multiplicité des observations qu'on arrive à le connaître, à le comprendre et à le juger. C'est pourquoi nous donnons des spécimens de tous les genres de communications, en ayant soin d'en faire ressortir le fort et le faible. Celle de Poitevin est terminée par une considération fort juste qui nous semble avoir été suscitée par un Esprit plus philosophique que le sien ; au reste, il avait dit qu'il ferait rédiger ces conseils par ses amis qui, en définitive, ne nous apprennent rien.

Nous y trouvons encore une nouvelle preuve que les hommes qui ont eu une spécialité sur la terre, ne sont pas toujours les plus propres à nous éclairer comme Esprits, si, surtout, ils ne sont pas assez élevés pour se dégager de la vie terrestre.

Il est fâcheux, pour le progrès de l'aéronautique, que la plupart de ces hommes intrépides ne puissent mettre leur expérience à profit pour la science, tandis que les théoriciens sont étrangers à la pratique, et sont comme des marins qui n'auraient jamais vu la mer. Incontestablement il y aura un jour des ingénieurs en aérostatique, comme il y a des ingénieurs maritimes, mais ce ne sera que lorsqu'ils auront pu voir et sonder par eux-mêmes les profondeurs de l'océan aérien. Que d'idées ne leur donnerait pas le contact réel des éléments, idées qui échappent aux gens de métier ! car, quel que soit leur savoir, ils ne peuvent, du fond de leur cabinet, apercevoir tous les écueils ; et pourtant si cette science doit être un jour une réalité, ce ne sera que par eux. Aux yeux de beaucoup de gens c'est encore une chimère, et voilà pourquoi les inventeurs, qui ne sont pas en général des capitalistes, ne trouvent ni l'appui, ni les encouragements nécessaires. Quand l'aérostation donnera des dividendes, même en espérance, et pourra être cotée, les capitaux ne lui feront pas défaut ; jusque-là il ne faut compter que sur le dévouement de ceux qui voient le progrès avant la spéculation. Tant qu'il y aura parcimonie dans les moyens d'exécution, il y aura des échecs par l'impossibilité de faire les essais sur une assez vaste échelle ou dans des conditions convenables. On est forcé de faire mesquinement, et l'on fait mal, en cela, comme en toute chose. Le succès ne sera qu'au prix de sacrifices suffisants pour entrer largement dans la voie de la pratique, et qui dit sacrifice, dit exclusion de toute idée de bénéfice. Espérons que la pensée de doter le monde de la solution d'un grand problème, ne fût-ce qu'au point de vue de la science, inspirera quelque généreux désintéressement. Mais la première chose à faire serait de fournir aux théoriciens les moyens d'acquérir l'expérience de l'air, même

par les moyens imparfaits que nous possédons. Si Poitevin eût été un homme de savoir, et qu'il eût inventé un système de locomotion aérienne, il eût inspiré, sans contredit, plus de confiance que ceux qui n'ont jamais quitté la terre, et eût probablement trouvé les ressources que l'on refuse aux autres.

Pensées poétiques.

Dictées par l'Esprit d'Alfred de Musset, pour Mme ***.

Si tu souffres sur terre
Pauvre cœur affligé,
Si pour toi la misère
Est un lot obligé,
Pense, dans ta douleur,
Que tu suis le chemin
Qui conduit par les pleurs
Vers un meilleur destin.

Les chagrins de la vie
Sont-ils donc assez grands
Pour que ton cœur oublie
Qu'un jour aux premiers rangs,
Pour prix de tes souffrances,
Ton Esprit épuré
Aura les jouissances
De l'empire éthéré ?

La vie est un passage
Dont tu connais le cours ;
Agis toujours en sage,
Tu auras d'heureux jours.

Remarque. Le médium qui a servi d'interprète est non seulement étranger aux règles les plus vulgaires de la poésie, mais n'a jamais pu faire un seul vers par lui-même. Il les écrit avec une facilité extraordinaire sous la dictée des Esprits, et quoiqu'il soit médium depuis très peu de temps, il en possède déjà un recueil nombreux des plus intéressants. Nous en avons vu entre autres de charmants et pleins d'à-propos, qui lui ont été dictés par l'Esprit d'une personne vivante qu'il a évoquée et qui habite à 200 lieues. Cette personne, lorsqu'elle est éveillée, n'est pas plus poète que lui.

Somnambules rétribués.

Un de nos correspondants nous écrit à propos de notre dernier article sur les médiums mercenaires, pour nous demander si nos observations s'appliquent également aux somnambules rétribués.

Si l'on veut bien remonter à la source du phénomène, on verra que le somnambule, bien qu'on puisse le considérer comme une variété de médium, est dans un cas différent du médium proprement dit. En effet, ce dernier reçoit ses communications d'Esprits étrangers qui peuvent venir ou non selon les circonstances ou les sympathies qu'ils rencontrent. Le somnambule, au contraire, agit par lui-même ; c'est son propre Esprit qui se dégage de la matière, et voit plus ou moins bien, selon que le dégagement est plus ou moins complet. Le somnambule, il est vrai, est en rapport avec d'autres Esprits qui l'assistent plus ou moins volontiers, en raison de leurs sympathies ; mais, en définitive, c'est le sien qui voit et qui peut, jusqu'à un certain point, disposer de lui-même sans que d'autres y trouvent à redire, et sans que leur concours soit indispensable. Il en résulte que le somnambule qui cherche une compensation matérielle à la fatigue souvent très grande qui résulte pour lui de l'exercice de sa faculté, n'a point à vaincre les mêmes susceptibilités que le médium qui n'est qu'un instrument.

On sait en outre que la lucidité somnambulique se développe par l'exercice ; or, celui qui en fait son occupation exclusive, acquiert une facilité d'autant plus grande, qu'il est à même de voir beaucoup de choses avec lesquelles il finit par s'identifier, ainsi qu'avec certains termes spéciaux qui lui reviennent plus facilement à la mémoire ; en un mot, il se familiarise avec cet état qui devient pour ainsi dire son état normal : rien ne l'étonne plus. Les faits, d'ailleurs, sont là pour prouver avec quelle promptitude et quelle netteté ils peuvent voir ; d'où nous concluons que la rétribution payée à certains somnambules n'est point un obstacle au développement de la lucidité.

A cela on fait une objection. Comme la lucidité est souvent variable, qu'elle dépend de causes fortuites, on se demande si l'appât du gain ne pourrait pas engager le somnambule à feindre cette lucidité alors même qu'elle lui ferait défaut, par fatigue ou autre cause, inconvénient qui ne peut avoir lieu quand il n'y a pas d'intérêt. Cela est très vrai, mais nous répondons que toute chose a son mauvais côté. On peut abuser de tout, et partout où se glisse la fraude, il faut la flétrir. Le somnambule qui agirait

ainsi manquerait de loyauté, ce qui, malheureusement, se rencontre aussi chez ceux qui ne dorment pas. Avec un peu d'habitude, on peut aisément s'en apercevoir, et il serait difficile d'abuser longtemps un observateur expérimenté. En cela, comme en toutes choses, l'essentiel est de s'assurer du degré de confiance que mérite la personne à laquelle on s'adresse. Si le somnambule non rétribué n'offre pas cet inconvénient, il ne faut pas croire que sa lucidité soit infaillible ; il peut se tromper tout comme un autre, s'il est dans de mauvaises conditions ; l'expérience est à cet égard le meilleur guide. En résumé, nous ne préconisons personne ; nous avons été à même de constater des services éminents rendus par les uns et par les autres ; notre but était seulement de prouver qu'on peut trouver de bons somnambules dans l'une et l'autre condition.

Aphorismes spirites et Pensées détachées.

Les Esprits s'incarnent hommes ou femmes, parce qu'ils n'ont pas de sexe. Comme ils doivent progresser en tout, chaque sexe, comme chaque position sociale, leur offre des épreuves et des devoirs spéciaux, et l'occasion d'acquérir de l'expérience. Celui qui serait toujours homme, ne saurait que ce que savent les hommes.

—

Par la doctrine spirite, la solidarité n'est plus restreinte à la société terrestre : elle embrasse tous les mondes ; par les rapports que les Esprits établissent entre les différentes sphères, la solidarité est universelle, car d'un monde à l'autre les êtres vivants se prêtent un mutuel appui.

AVIS.

Nous recevons sans cesse des lettres de nos correspondants qui nous demandent l'*Histoire de Jeanne d'Arc et celle de Louis XI* dont nous avons publié des extraits, ainsi que l'album des dessins de M. Victorien Sardou.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'histoire de *Jeanne d'Arc* est complètement épuisée, maintenant ; que la vie *de Louis XI* ainsi que celle de *Louis IX* n'ont point encore été publiées ; nous espérons qu'elles le seront un jour et nous nous ferons un devoir de les annoncer dans notre recueil. Jusque-là toute demande à l'effet de se procurer ces ouvrages est sans objet. Il en est de même de l'album de M. Sardou. Le dessin que nous avons donné de la maison de Mozart est le seul qui soit en vente chez M. Ledoyen.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Mai 1859

Scènes de la vie privée spirite.

Dans notre dernier numéro nous avons présenté le tableau de la vie Spirite comme ensemble ; nous avons suivi les Esprits depuis l'instant où ils quittent leur corps terrestre, et nous avons rapidement esquissé leurs occupations. Nous nous proposons aujourd'hui de les montrer en action, en réunissant dans un même cadre diverses scènes intimes dont nos communications nous ont rendus témoins. Déjà, les nombreux entretiens familiers d'outre-tombe publiés dans cette revue ont pu donner une idée de la situation des Esprits selon le degré de leur avancement, mais ici il y a un caractère spécial d'activité qui nous fait mieux connaître encore le rôle qu'ils jouent parmi nous à notre insu. Le sujet d'étude dont nous allons rapporter les péripéties s'est offert spontanément ; il présente d'autant plus d'intérêt qu'il a pour héros principal, non un de ces Esprits supérieurs qui habitent des mondes inconnus, mais un de ceux qui, par leur nature même, sont encore attachés à notre terre, un contemporain qui nous a donné des preuves manifestes de son identité. C'est parmi nous que l'action se passe, et chacun de nous y joue son rôle.

Cette étude des mœurs spirites a, en outre, cela de particulier, qu'elle nous montre la progression des Esprits à l'état errant, et comment nous pouvons concourir à leur éducation.

Un de nos amis qui, après de longs essais infructueux, mais dont sa patience a triomphé, est tout à coup devenu excellent médium écrivain, et de plus médium auditif, était occupé à écrire, avec un autre médium de ses amis, lorsque, à une question adressée à un Esprit, il obtint une réponse assez bizarre et peu sérieuse dans laquelle il ne reconnaissait pas le caractère de l'Esprit évoqué. Ayant interpellé l'auteur de cette réponse, et après l'avoir sommé au nom de Dieu de se faire connaître, ce dernier signa *Pierre Le Flamand*, nom parfaitement inconnu du médium. C'est

alors que s'établit entre eux, et plus tard entre cet Esprit et nous, une série d'entretiens que nous allons rapporter :

Premier entretien.

1. Qui es-tu ? Je ne connais personne de ce nom. - R. Un de tes anciens camarades de collège.
2. Je n'en ai aucun souvenir. - R. Te rappelles-tu avoir une fois été rossé ?
3. C'est possible ; entre écoliers cela arrive quelquefois. Je me souviens en effet de quelque chose comme cela, mais je me souviens aussi de lui avoir rendu la monnaie de sa pièce. - R. C'était moi ; je ne t'en veux pas.
4. Merci ; autant que je me le rappelle, tu étais un assez mauvais garnement. - R. Voilà la mémoire qui te revient ; je n'ai pas changé tant que j'ai vécu. J'étais mauvaise tête, mais pas méchant dans le fond ; je me battais avec le premier venu ; c'était comme un besoin chez moi ; puis, le dos tourné, je n'y pensais plus.
5. Quand et à quel âge es-tu mort ? - R. Il y a quinze ans ; j'avais vingt ans à peu près.
6. De quoi es-tu mort ? - R. Une étourderie de jeune homme…, une suite de ma mauvaise tête….
7. As-tu encore ta famille ? - R. J'avais perdu depuis longtemps mon père et ma mère ; j'habitais chez un oncle, mon seul parent… ; si tu vas à Cambrai je t'engage à aller le voir… ; c'est un bien brave homme que j'aime beaucoup quoiqu'il m'ait assez durement mené ; mais je le méritais.
8. S'appelle-t-il comme toi ? - R. Non ; il n'y a plus personne à Cambrai de mon nom ; il s'appelle W… ; il demeure rue… n… ; tu verras que c'est bien moi qui te parle.

Remarque. - Le fait a été vérifié par le médium lui-même dans un voyage qu'il fit quelque temps après. Il trouva M. W… à l'adresse indiquée ; celui-ci lui dit qu'en effet il avait eu un neveu de ce nom, un franc étourdi assez mauvais sujet, mort en 1844, peu de temps après avoir tiré à la conscription. Cette circonstance n'avait pas été indiquée par l'Esprit ; il l'a fait plus tard spontanément ; on verra à quelle occasion.

9. Par quel hasard es-tu venu chez moi ? - R. Le hasard si tu veux ; mais moi je crois plutôt que c'est mon bon génie qui m'a poussé vers toi, car j'ai l'idée que nous gagnerons tous les deux à renouveler connaissance… J'étais ici à côté, chez ton voisin, occupé à considérer des tableaux…, pas des tableaux d'église… ; tout à coup je t'ai aperçu et je suis venu. Je t'ai vu occupé à causer avec un autre Esprit, j'ai voulu me mêler de la conversation.

10. Mais pourquoi as-tu répondu aux questions que je faisais à un autre Esprit ? Ceci n'est pas d'un bon camarade. - R. J'étais en présence d'un Esprit sérieux qui ne me paraissait pas disposé à répondre ; en répondant pour lui je croyais lui faire la langue, mais cela n'a pas réussi ; je voulais, en ne disant pas la vérité, le faire parler.

11. Ceci est très mal, car il aurait pu en résulter des choses fâcheuses si je ne me fusse pas aperçu de la supercherie. - R. Tu l'aurais toujours su, un peu plus tôt, un peu plus tard.

12. Dis-moi un peu comment tu es entré ici ? - R. Belle question ! Est-ce que nous avons besoin de demander le cordon ?

13. Tu peux donc aller partout, entrer partout ? - R. Mais !… sans dire gare ! encore… Nous ne sommes pas Esprits pour rien.

14. Je croyais cependant que certains Esprits n'avaient pas le pouvoir de pénétrer dans toutes les réunions ? - R. Est-ce que, par hasard, tu crois que ta chambre est un sanctuaire, et que je suis indigne d'y pénétrer ?

15. Réponds sérieusement à ma question, et pas de mauvaises plaisanteries, je t'en prie ; tu vois que je ne suis pas d'humeur à les supporter, et que les Esprits mystificateurs sont mal reçus chez moi. - R. Il y a des réunions d'Esprits où nous autres vauriens ne pouvons pénétrer, c'est vrai ; mais ce sont les Esprits supérieurs qui nous en empêchent, et non pas vous autres hommes ; d'ailleurs, quand nous allons quelque part nous savons bien nous taire et nous tenir à l'écart quand il le faut ; nous écoutons, et si cela nous ennuie nous nous en allons… Ah çà ! tu n'as pas l'air enchanté de ma visite.

16. C'est que je ne reçois pas volontiers le premier venu, et franchement je te sais mauvais gré d'être venu troubler un entretien sérieux. - R. Ne te fâche pas…, je ne t'en veux pas…, je suis toujours bon garçon… ; une autre fois je me ferai annoncer.

17. Voilà quinze ans que tu es mort… - R. Entendons-nous ; c'est mon corps qui est mort ; mais *moi*, qui te parle, je ne suis pas mort.

Remarque. On trouve souvent chez les Esprits, même légers et facétieux, des mots d'une grande profondeur. Ce MOI qui n'est pas mort est tout à fait philosophique.

18. C'est bien comme cela que je l'entends. A ce sujet, dis-moi si, tel que tu es maintenant, tu me vois avec autant de netteté que si tu avais ton corps ? - R. Je te vois encore bien mieux ; j'étais myope ; c'est pour cela que j'ai voulu me faire exempter de la conscription.

19. Voilà, dis-je, quinze ans que tu es mort, et tu me parais tout aussi étourdi qu'auparavant ; tu n'as donc pas avancé ? - R. Je suis ce que j'étais, ni mieux, ni pis.

20. A quoi passes-tu ton temps ? - R. Je n'ai pas d'autres occupations que de me divertir ou de me renseigner sur les événements qui peuvent influencer ma destinée. Je vois beaucoup ; je passe une partie de mon temps, tantôt chez des amis, tantôt au spectacle… Je surprends quelquefois de drôles de choses… Si l'on savait que l'on a des témoins quand on croit être seul !… Enfin je fais en sorte que mon temps me soit à charge le moins possible… Dire combien cela durera, je n'en sais rien, et cependant je cours ainsi depuis un certain temps… As-tu assez d'explications comme cela ?

21. En somme, es-tu plus heureux que de ton vivant ? - R. Non.

22. Qu'est-ce qui te manque ? Tu n'as plus besoin de rien ; tu ne souffres plus ; tu ne crains pas d'être ruiné ; tu vas partout, tu vois tout ; tu ne redoutes ni les soucis, ni les maladies, ni les infirmités de la vieillesse ; n'est-ce pas là une existence heureuse ? - R. Il me manque la réalité des jouissances ; je ne suis pas assez avancé pour jouir d'un bonheur moral ; j'envie tout ce que je vois, et c'est ce qui me torture ; je m'ennuie et je tâche de tuer le temps comme je peux !… il est bien long le temps !… j'éprouve un malaise que je ne puis définir… ; j'aimerais mieux souffrir les misères de la vie que cette anxiété qui m'accable.

Remarque. N'est-ce pas là un éloquent tableau des souffrances morales des Esprits inférieurs ? Envier tout ce que l'on voit ; avoir les mêmes désirs et ne jouir de rien en réalité, ce doit être une véritable torture.

23. Tu as dis que tu allais voir tes amis ; n'est-ce pas une distraction ? - R. Mes amis ne savent pas que je suis là, et d'ailleurs ils ne pensent plus à moi ; cela me fait mal.

24. N'en as-tu pas parmi les Esprits ? - R. Des étourdis, des vauriens comme moi, qui s'ennuient comme moi ; leur société n'est pas très amusante ; ceux qui sont heureux et raisonnables s'éloignent de moi.

25. Pauvre garçon ! je te plains, et si je pouvais t'être utile, je le ferais avec plaisir. - R. Si tu savais ce que cette parole me fait de bien ! c'est la première fois que je l'entends.

26. Ne pourrais-tu te procurer les occasions de voir et d'entendre des choses bonnes et utiles qui serviraient à ton avancement ? - R. Oui, mais il faudrait pour cela que je sache profiter de ces leçons ; j'avoue que de préférence j'aime à assister à des scènes d'amour et de débauche qui n'ont pas influencé mon esprit dans le bien. Avant d'entrer chez toi, j'étais là, à considérer des tableaux qui réveillaient en moi certaines idées…, mais brisons là… J'ai su cependant résister à demander à me réincarner pour jouir des plaisirs dont j'ai tant abusé ; maintenant je vois combien j'aurais eu tort. En venant chez toi, je sens que je fais bien.

27. Eh bien ! à l'avenir, j'espère que tu me feras le plaisir, si tu tiens à mon amitié, de ne plus arrêter ton attention sur les tableaux qui peuvent te donner de mauvaises idées, et que tu penseras au contraire à ce que tu pourras entendre ici de bon et d'utile pour toi. Tu t'en trouveras bien ; crois-moi. - R. Si c'est ton idée ce sera la mienne.

28. Quand tu vas au théâtre éprouves-tu les mêmes émotions que lorsque tu y allais de ton vivant ? - R. Plusieurs émotions différentes ; celles-là d'abord ; puis je me mêle quelquefois à des conversations…, j'entends de singulières choses.

29. Quel est ton théâtre de prédilection ? - R. Les Variétés ; mais il m'arrive souvent d'aller les voir tous dans la même soirée. Je vais aussi dans les bals, dans les réunions où l'on s'amuse.

30. De façon que, tout en t'amusant, tu peux t'instruire, car tu dois pouvoir observer beaucoup dans ta position ? - R. Oui, mais ce que j'aime bien, ce sont certains colloques ; il est vraiment curieux de voir les manèges de certains individus, surtout de ceux qui veulent se faire croire encore jeunes. Dans tous ces bavardages personne ne dit la vérité : le cœur se farde comme le visage et c'est à n'y rien comprendre. J'ai fait une étude de mœurs là-dessus.

31. Eh bien ! ne vois-tu pas que nous pourrions avoir ensemble de bonnes petites causeries comme celle-ci dont nous pourrons l'un et l'autre tirer bon profit ? - R. Toujours ; comme tu le dis, pour toi d'abord et pour moi ensuite. Tu as des occupations que nécessite ton corps ; moi je puis faire toutes les démarches possibles pour m'instruire sans nuire à mon existence.

32. Puisqu'il en est ainsi, tu continueras tes observations, ou, comme tu le dis, tes études de mœurs ; jusqu'à présent tu n'en as guère profité ; il faut qu'elles servent à t'éclairer, et pour cela il faut que tu les fasses dans un but sérieux et non pour t'amuser et tuer le temps. Tu me diras ce que tu as vu ; nous en raisonnerons, et nous en tirerons des conséquences pour notre instruction mutuelle. - R. Ce sera même très attrayant ; oui, certainement, je suis à ton service.

33. Ce n'est pas tout ; je voudrais te procurer l'occasion de faire une bonne action ; le veux-tu ? - R. De grand cœur ! Il sera donc dit que je pourrai être bon à quelque chose. Dis-moi tout de suite ce qu'il faut que je fasse.

34. Doucement ! Je ne confie pas ainsi des missions délicates à ceux dont je ne suis pas parfaitement sûr. Tu as de la bonne volonté, je n'en doute pas ; mais auras-tu la persévérance nécessaire ? c'est une question. Il faut donc que j'apprenne à te mieux connaître, pour savoir ce dont tu es

capable et jusqu'à quel point je peux compter sur toi. Nous en causerons une autre fois. - R. Tu le verras.

35. Adieu donc pour aujourd'hui. - R. Au revoir.

Deuxième entretien.

36. Eh bien ! mon cher Pierre, as-tu réfléchi sérieusement à ce que nous avons dit l'autre jour ? - R. Plus sérieusement que tu ne crois, car j'ai à cœur de te prouver que je vaux mieux que je n'en ai l'air. Je me sens plus à mon aise depuis que j'ai quelque chose à faire ; j'ai un but maintenant, et je ne m'ennuie plus.

37. J'ai parlé de toi à M. Allan Kardec ; je lui ai communiqué notre entretien, et il en a été très content ; il désire entrer en rapport avec toi. - R. Je le sais, je suis allé chez lui.

38. Qui t'y a conduit ? - R. Ta pensée. Je suis revenu ici depuis l'autre jour ; j'ai vu que tu voulais lui parler de moi, et je me suis dit : Allons-y le premier, j'y trouverai probablement quelque sujet d'observation et peut-être l'occasion d'être utile.

39. J'aime à te voir ces pensées sérieuses. Quelle impression as-tu reçue de ta visite ? - R. Oh ! une bien grande ; j'y ai appris des choses dont je ne me doutais pas et qui m'ont éclairé sur mon avenir. C'est comme une lumière qui s'est faite en moi ; je comprends maintenant tout ce que j'ai à gagner à me perfectionner…, il le faut…, il le faut.

40. Puis-je, sans indiscrétion, te demander ce que tu as vu chez lui ? - R. Assurément, chez lui comme chez d'autres, d'autant plus que je ne dirai toujours que ce que je voudrai… ou ce que je pourrai.

41. Comment entends-tu cela ? Est-ce que tu ne peux pas dire tout ce que tu veux ? - R. Non ; depuis quelques jours je vois un Esprit qui semble me suivre partout, qui me pousse ou me retient ; on dirait qu'il me dirige ; je sens une impulsion dont je ne me rends pas compte, et à laquelle j'obéis malgré moi ; si je veux dire ou faire quelque chose de déplacé, il se pose devant moi…, me regarde…, et je me tais…, je m'arrête.

42. Quel est cet Esprit ? - R. Je n'en sais rien ; mais il me domine.

43. Pourquoi ne le lui demandes-tu pas ? - R. Je n'ose pas ; quand je veux lui parler, il me regarde, et ma langue est clouée.

Remarque. Il est évident que le mot *langue* est ici une figure, puisque les Esprits n'ont pas de langage articulé.

44. Tu dois voir s'il est bon ou mauvais ? - R. Il doit être bon, puisqu'il m'empêche de dire des bêtises ; mais il est sévère… Il a quelquefois l'air courroucé, et d'autres fois il semble me regarder avec tendresse… Il

m'est venu dans la pensée que ce pourrait bien être l'Esprit de mon père qui ne veut pas se faire connaître.

45. Cela me paraît probable ; il ne doit pas être fort content de toi. Ecoute-moi bien ; je vais te donner un avis à ce sujet. Nous savons que les parents ont pour mission d'élever leurs enfants et de les diriger dans la voie du bien ; ils sont en conséquence responsables du bien et du mal que font ces derniers d'après l'éducation qu'ils ont reçue, et ils en souffrent ou en sont heureux dans le monde des Esprits. La conduite des enfants influe donc jusqu'à un certain point sur le bonheur ou le malheur de leurs parents après la mort. Comme ta conduite sur la terre n'a pas été très édifiante, et que depuis que tu es mort tu n'as pas fait grand chose de bon, ton père doit en souffrir s'il a à se reprocher de ne t'avoir pas bien dirigé… - R. Si je ne suis pas devenu bon sujet, ce n'est pas faute d'avoir été plus d'une fois corrigé d'importance.

46. Ce n'était peut-être pas le meilleur moyen de te ramener ; quoi qu'il en soit, son affection pour toi est toujours la même, et il te le prouve en se rapprochant de toi, si c'est lui, comme je le présume ; il doit être heureux de ton changement, c'est ce qui explique ses alternatives de tendresse et de courroux ; il veut t'aider dans la bonne voie dans laquelle tu viens d'entrer, et lorsqu'il t'y verra solidement engagé, je suis persuadé qu'il se fera connaître. Ainsi, en travaillant à ton propre bonheur, tu travailleras au sien. Je ne serais même pas étonné que ce fût lui qui t'ait poussé à venir chez moi. S'il ne l'a pas fait plus tôt, c'est qu'il a voulu te laisser le temps de comprendre le vide de ton existence désœuvrée et d'en ressentir les désagréments. - R. Merci ! merci… ! Il est là derrière toi… Il pose sa main sur ta tête, comme s'il te dictait les paroles que tu viens de dire.

47. Revenons à M. Allan Kardec. - R. Je suis allé chez lui avant-hier soir ; il était occupé à écrire dans son cabinet…, il travaillait à un nouvel ouvrage qu'il prépare… Ah ! il nous arrange bien, nous autres pauvres Esprits ; si l'on ne nous connaît pas ce ne sera pas sa faute.

48. Etait-il seul ? - R. Seul, oui, c'est-à-dire qu'il n'y avait personne avec lui ; mais il y avait autour de lui une vingtaine d'Esprits qui bourdonnaient au-dessus de sa tête.

49. Les entendait-il ? - R. Il les entendait si bien qu'il regardait de tous côtés d'où venait ce bruit, pour voir si ce n'étaient pas des milliers de mouches ; puis il a ouvert sa fenêtre pour regarder si c'était le vent ou la pluie.

Remarque. Le fait était parfaitement exact.

50. Parmi tous ces Esprits en as-tu reconnu ? - R. Non ; ce ne sont pas

ceux dont je faisais ma société ; j'avais l'air d'un intrus et je me suis mis dans un coin pour observer.

51. Ces Esprits paraissaient-ils s'intéresser à ce qu'il écrivait ? - R. Je le crois bien ! Il y en avait deux ou trois surtout qui lui soufflaient ce qu'il écrivait et qui avaient l'air de prendre l'avis des autres ; lui, il croyait tout bonnement que les idées étaient de lui, et il en paraissait content.

52. Est-ce tout ce que tu as vu ? - R. Il est ensuite arrivé huit ou dix personnes qui se sont réunies dans une autre chambre avec Kardec ; on s'est mis à causer ; on le questionnait ; il répondait, il expliquait.

53. Connais-tu les personnes qui étaient là ? - R. Non ; je sais seulement qu'il y avait de grands personnages, car à l'un d'eux on disait toujours : Prince, et à un autre, M. le Duc. Les Esprits sont aussi arrivés en masse ; il y en avait au moins une centaine, dont plusieurs avaient sur la tête comme des couronnes de feu ; les autres se tenaient à l'écart et écoutaient.

54. Et toi, que faisais-tu ? - R. J'écoutais aussi, mais j'observais surtout ; alors il m'est venu dans l'idée de faire une démarche très utile pour Kardec ; je te dirai plus tard ce que c'était quand j'aurai réussi. J'ai donc quitté l'assemblée, et tout en cheminant dans les rues, je m'amusais à flâner devant les boutiques, à me mêler dans les groupes.

55. De sorte qu'au lieu d'aller à tes affaires, tu perdais ton temps. - R. Je ne l'ai pas perdu, puisque j'ai empêché un vol.

56. Ah ! tu te mêles aussi de faire la police ? - R. Pourquoi pas ? En passant devant une boutique fermée, je remarque qu'il se passe en dedans quelque chose de singulier ; j'entre ; je vois un jeune homme très agité et qui allait, venait et avait l'air d'en vouloir à la caisse du marchand. Il y avait avec lui deux Esprits, l'un qui lui soufflait à l'oreille : Va donc, poltron ! le tiroir est plein ; tu pourras t'amuser à ton aise, etc. ; l'autre avait une figure de femme, belle et pleine de noblesse, quelque chose de céleste et de bon dans le regard ; il lui disait : Va-t'en ! va-t'en ! ne te laisse pas tenter ; et il lui soufflait les mots : prison, déshonneur.

Le jeune homme hésitait. Au moment où il s'approche du comptoir, je me mets devant lui pour l'arrêter. Le mauvais Esprit me demande de quoi je me mêle. Je veux, lui dis-je empêcher ce jeune homme de commettre une mauvaise action, et peut-être d'aller aux galères. Alors le bon Esprit s'approche de moi et me dit : *Il faut qu'il subisse la tentation ; c'est une épreuve ; s'il succombe, ce sera sa faute*. Mon voleur allait triompher, lorsque son mauvais génie emploie une ruse abominable qui réussit ; il lui fait remarquer, sur une tablette, une bouteille : c'était de l'eau-de-vie ; il lui inspire l'idée d'en boire pour se donner du courage. Le malheureux est

perdu, me dis-je…, tâchons au mois de sauver quelque chose. Je n'avais plus qu'une ressource, c'était d'avertir le patron… tôt ! me voilà chez lui au cinquième. Il était en train de faire une partie de cartes avec sa femme il fallait trouver le moyen de le faire descendre.

57. S'il avait été médium tu lui aurais fait écrire qu'on le volait. Croyait-il du moins aux Esprits ? - R. Il n'avait pas assez d'esprit pour savoir seulement ce que c'est.

58. Je ne te connaissais pas le talent de faire des jeux de mots. - R. Si tu m'interromps, je ne dis plus rien. Je lui donne un violent éternuement ; il veut prendre du tabac, et il s'aperçoit qu'il a oublié sa tabatière dans la boutique. Il appelle son petit garçon qui dormait dans un coin et lui dit d'aller la lui chercher…, ce n'était pas mon affaire… ; l'enfant se réveille en grognant… Je souffle à la mère de dire : Ne réveille donc pas cet enfant ; tu peux bien y aller toi-même. - Il se décide enfin…, je le suis, pour le faire aller plus vite. Arrivé à la porte il aperçoit de la lumière dans la boutique et entend du bruit. Voilà la peur qui le prend, les jambes lui tremblent ; je le pousse pour le faire avancer ; s'il était entré subitement, il prenait son voleur comme dans une trappe ; au lieu de cela, ce gros imbécile se met à crier : au voleur ! le voleur se sauve, mais dans sa précipitation, et troublé qu'il était par l'eau-de-vie, il oublie de ramasser sa casquette. Le marchand entre quand il n'y a plus personne… ; ce que fera la casquette, ce n'est pas mon affaire… : celui-là n'est pas dans de beaux draps. Grâce à moi , le vol n'a pas eu le temps de s'accomplir, et le marchand en a été quitte pour la peur ; ce qui ne l'a pas empêché de dire en remontant chez lui qu'il a terrassé un homme de six pieds. - Voyez un peu, dit-il, à quoi tiennent les choses ! si je n'avais pas eu l'idée de prendre du tabac !… - Si je ne t'avais pas empêché d'envoyer notre garçon ! dit la femme… - Il faut convenir que nous avons eu bon nez tous les deux ! - Ce que c'est que le hasard !

Voilà, mon cher, comment on nous remercie.

59. Tu es un brave garçon, mon cher Pierre, et je te félicite. Ne te décourage pas de l'ingratitude des hommes ; tu en trouveras bien d'autres, maintenant que tu te mets à leur rendre service, même parmi ceux qui croient à l'intervention des esprits. - R. Oui, et je sais que les ingrats se préparent de cruels retours.

60. Je vois maintenant que je puis compter sur toi, et que tu deviens vraiment sérieux. - R. Tu verras plus tard que ce sera moi qui te ferai de la morale.

61. J'en ai besoin tout comme un autre, et je reçois volontiers les bons conseils de quelque part qu'ils viennent. Je t'ai dit que je voulais te faire

faire une bonne action ; es-tu disposé ? - R. Peux-tu en douter ?

62. J'ai un de mes amis qui est menacé, je crois, de grandes déceptions s'il continue à suivre la mauvaise voie dans laquelle il est engagé ; les illusions qu'il se fait peuvent le perdre. Je voudrais que tu essayasses de le ramener dans la bonne route par quelque chose qui pût l'impressionner vivement ; comprends-tu ma pensée ? - R. Oui ; tu voudrais que je lui fisse quelque bonne manifestation ; une apparition, par exemple ; mais cela n'est pas en mon pouvoir. Je puis cependant quelquefois, lorsque j'en ai la permission, donner des preuves sensibles de ma présence ; tu le sais.

Remarque. Le médium auquel cet Esprit semble s'être attaché est averti de sa présence par une impression très sensible, alors même qu'il ne songe pas à l'appeler. Il le reconnaît à une sorte de frôlement qu'il ressent sur les bras, sur le dos et sur les épaules ; mais les effets sont quelquefois plus énergiques. Dans une réunion qui avait lieu chez nous, le 24 mars dernier, cet Esprit répondait aux questions par l'entremise d'un autre médium. On parlait de sa puissance physique ; tout à coup, comme pour en donner une preuve, il saisit l'un des assistants par la jambe au moyen d'une violente secousse, le souleva de sa chaise et le jeta tout étourdi à l'autre bout de la chambre

63. Tu feras ce que tu voudras, ou mieux ce que tu pourras. Je t'avertis qu'il est un peu médium. - R. Tant mieux ; j'ai mon plan.

64. Que comptes-tu faire ? - R. Je vais d'abord étudier la position ; voir de quels Esprits il est entouré, et s'il y a moyen de faire quelque chose avec eux. Une fois chez lui, je m'annoncerai, comme je l'ai fait chez toi ; l'on m'interpellera ; je répondrai : « C'est moi, Pierre Le Flamand, messager en Esprit, qui vient se mettre à votre service et qui, par la même occasion, désirerait vous obliger. Il a entendu dire que vous étiez dans de certaines espérances qui vous tournent la tête et vous font déjà tourner le dos à vos amis ; je crois devoir, dans votre intérêt, vous avertir combien vos idées sont loin de profiter à votre bonheur futur. Foi de Leflamand, je puis vous attester que je viens vous voir dans de bonnes intentions. Craignez la colère des Esprits, et plus encore celle de Dieu, et croyez aux paroles de votre serviteur qui peut vous affirmer que sa mission est toute pour le bien. (*Sic*.)

Si l'on me renvoie, je reviendrai trois fois, et puis je verrai ce que j'aurai à faire. C'est-il cela ?

65. Très-bien, mon ami, mais n'en dis ni plus ni moins. - R. Mot à mot.

66. Mais si l'on te demande qui t'a chargé de cette mission, que répondras-tu ? - R. Des Esprits supérieurs. Je puis, pour le bien, ne pas dire tout à fait la vérité.

67. Tu te trompes ; du moment qu'on agit pour le bien, c'est toujours par l'inspiration des bons Esprits ; ainsi ta conscience peut être en repos, car les mauvais Esprits ne poussent jamais à faire de bonnes choses. - R. C'est entendu.

68. Je te remercie et te félicite de tes bonnes dispositions. Quand veux-tu que je t'appelle pour que tu me fasses connaître le résultat de la mission ? - R. Je t'avertirai.

(*La suite au prochain numéro*.)

Musique d'outre-tombe.

L'Esprit de Mozart vient de dicter à notre excellent médium, M. Bryon-Dorgeval, un fragment de sonate. Comme moyen de contrôle, ce dernier le fit entendre à plusieurs artistes sans en indiquer la source, et en demandant simplement quelle couleur ils trouvaient à ce morceau ; chacun y reconnut sans hésitation le cachet de Mozart. Il a été exécuté dans la séance de la Société du 8 avril dernier, en présence de nombreux connaisseurs, par Mlle de Davans, élève de Choppin et pianiste distinguée, qui a bien voulu prêter son concours. Comme point de comparaison, Mlle de Davans a préalablement fait entendre une sonate composée par Mozart de son vivant. Il n'y a eu qu'une voix, non seulement sur la parfaite identité du genre, mais encore sur la supériorité de la composition spirite. Un morceau de Choppin a ensuite été exécuté par Mlle de Davans avec son talent habituel. On ne pouvait manquer cette occasion d'invoquer ces deux compositeurs avec lesquels on a eu l'entretien suivant :

Mozart.

1. Vous savez sans doute quel motif nous fait vous appeler ? - R. Votre appel me fait plaisir.

2. Reconnaissez-vous le morceau qu'on vient de jouer comme étant dicté par vous ? - R. Oui, très bien ; je le reconnais tout à fait. Le médium qui m'a servi d'interprète est un ami qui ne m'a pas trahi.

3. Lequel des deux morceaux préférez-vous ? - R. Le second, sans parallèle.

4. Pourquoi ? - R. La douceur, le charme y sont plus vifs et plus tendres à la fois.

Remarque. Ce sont en effet les qualités que l'on a reconnues dans ce morceau.

5. La musique du monde que vous habitez peut-elle se comparer à la

nôtre ? - R. Il vous serait difficile de la comprendre ; nous avons des sens que vous ne possédez pas.

6. Il nous a été dit que dans votre monde il y a une harmonie naturelle, universelle que nous ne connaissons pas ici-bas. - R. C'est vrai ; sur votre Terre vous faites de la musique ; ici, toute la nature fait entendre des sons mélodieux.

7. Pourriez-vous jouer vous-même sur le piano ? - R. Je le pourrais, sans doute, mais je ne le veux pas ; c'est inutile.

8. Ce serait pourtant un puissant motif de conviction. - R. N'êtes-vous pas convaincus ?

Remarque. On sait que les Esprits ne se prêtent jamais aux épreuves ; ils font souvent spontanément ce qu'on ne leur demande pas ; celle-ci, d'ailleurs, rentre dans la catégorie des manifestations physiques dont les Esprits élevés ne s'occupent pas.

9. Que pensez-vous de la publication récente de vos lettres ? - R. Elle a rappelé beaucoup mon souvenir.

10. Votre souvenir est dans la mémoire de tout le monde ; pourriez-vous préciser l'effet que ces lettres ont produit dans l'opinion ? - R. Oui, mais on m'a aimé, et l'on s'est attaché beaucoup plus à moi comme homme qu'on ne le faisait auparavant.

Remarque. La personne, étrangère à la Société, qui a posé ces dernières questions, confirme que tel a été en effet l'impression produite par cette publication.

11. Nous désirons interroger Choppin ; le pouvons-nous ? - R. Oui ; il est plus triste et plus sombre que moi.

Choppin.

12. (Après l'évocation.) Pourriez-vous nous dire dans quelle situation vous êtes comme Esprit ? - R. Errant encore.

13. Regrettez-vous la vie terrestre ? - R. Je ne suis pas malheureux.

14. Etes-vous plus heureux que vous ne l'étiez ? - R. Oui, un peu.

15. Vous dites *un peu*, ce qui veut dire qu'il n'y a pas une grande différence ; que vous manque-t-il pour l'être davantage ? - R. Je dis un peu, par rapport à ce que j'aurais pu être ; car avec mon intelligence, j'aurais pu m'avancer plus que je ne l'ai fait.

16. Le bonheur que vous n'avez pas maintenant, espérez-vous l'avoir un jour ? - R. Assurément, cela viendra, mais il faudra de nouvelles épreuves.

17. Mozart dit que vous êtes sombre et triste ; pourquoi cela ? - R. Mozart dit vrai. Je m'attriste, parce que j'avais entrepris une épreuve que je n'ai pas menée à bien, et je n'ai plus le courage de la recommencer.

18. Comment appréciez-vous vos œuvres musicales ? - R. Je les estime beaucoup, mais parmi nous on fait mieux ; on exécute mieux surtout ; on a plus de moyens.

19. Quels sont donc vos exécutants ? - R. Nous avons sous nos ordres des légions d'exécutants qui suivent nos compositions avec mille fois plus d'art qu'aucun des vôtres ; ce sont des musiciens accomplis ; l'instrument dont ils se servent est leur gosier, pour ainsi dire, et ils sont aidés par des instruments, sortes d'orgues d'une précision et d'une mélodie que vous semblez ne pas devoir comprendre.

20. Etes-vous bien errant ? - Oui ; c'est-à-dire que je n'appartiens à aucune planète exclusivement.

21. Et vos exécutants, sont-ils aussi errants ? - R. Errants comme moi.

22. (A Mozart.) Auriez-vous la bonté de nous expliquer ce que vient de dire Choppin ? Nous ne comprenons pas cette exécution par des Esprits errants. - R. Je conçois votre étonnement ; nous vous avons pourtant dit déjà qu'il y a des mondes particulièrement affectés aux êtres errants, mondes dans lesquels ils peuvent habiter temporairement ; sortes de bivouacs, de camps pour reposer leurs esprits fatigués par une trop longue erraticité, état toujours un peu pénible.

23. (A Choppin.) Reconnaissez-vous ici une de vos élèves ? - R. Oui, il me semble.

24. Serez-vous bien aise d'assister à l'exécution d'un morceau de votre composition ? - R. Cela me fera beaucoup de plaisir, surtout exécuté par une personne qui a gardé de moi un bon souvenir ; qu'elle accepte mes remerciements.

25. Veuillez nous donner votre jugement sur la musique de Mozart. - R. Je l'aime beaucoup ; je regarde Mozart comme mon maître.

26. Partagez-vous son opinion relativement à la musique d'aujourd'hui ? - R. Mozart a dit que la musique était mieux comprise de son temps qu'aujourd'hui : c'est la vérité ; j'objecterai pourtant qu'il y a encore de vrais artistes.

NOTA. - Le fragment de sonate dicté par l'Esprit de Mozart, vient d'être publié. On peut se le procurer, soit au Bureau de la *Revue spirite*, soit à la librairie spirite de M. Ledoyen, Palais royal, galerie d'Orléans, 31. - Prix net : 2 francs. - Il sera adressé *franco* contre la remise d'un mandat de cette somme.

Les mondes intermédiaires ou transitoires.

On a vu par une des réponses rapportées dans l'article précédent qu'il y aurait, à ce qu'il paraît, des mondes affectés aux Esprits errants. L'idée de ces mondes n'était dans la pensée d'aucun des assistants, et personne n'y

eût songé sans la révélation spontanée de Mozart, preuve nouvelle que les communications spirites peuvent être indépendantes de toute opinion préconçue. Dans le but d'approfondir cette question, nous l'avons soumise à un autre Esprit, en dehors de la Société et par l'intermédiaire d'un autre médium qui n'en avait aucune connaissance.

1. (A saint Augustin.) Existe-t-il, comme cela nous a été dit, des mondes qui servent aux Esprits errants de stations et de points de repos ? - R. Il y en a, mais ils sont gradués ; c'est-à-dire qu'ils occupent des positions intermédiaires parmi les autres mondes, suivant la nature des Esprits qui peuvent s'y rendre, et qui y jouissent d'un bien-être plus ou moins grand.

2. Les Esprits qui habitent ces mondes peuvent-ils les quitter à volonté ? - R. Oui ; les Esprits qui se trouvent dans ces mondes peuvent s'en détacher pour aller où ils doivent se rendre. Figurez-vous des oiseaux de passage s'abattant sur une île en attendant d'avoir repris des forces pour se rendre à leur destination.

3. Les Esprits progressent-ils pendant leurs stations dans les mondes intermédiaires ? - R. Certainement ; ceux qui se réunissent ainsi, c'est dans le but de s'instruire et de pouvoir plus facilement obtenir la permission de se rendre dans des lieux meilleurs, et parvenir à la position qu'obtiennent les élus.

4. Ces mondes sont-ils perpétuellement et par leur nature spéciale affectés aux Esprits errants ? - R. Non ; leur position n'est que transitoire.

5. Sont-ils en même temps habités par des êtres corporels ? - Non.

6. Ont-ils une constitution analogue à celle des autres planètes ? - R. Oui, mais la surface est stérile.

7. Pourquoi cette stérilité ? - R. Ceux qui les habitent n'ont besoin de rien.

8. Cette stérilité est-elle permanente et tient-elle à leur nature spéciale ? - R. Non, ils sont stériles par transition.

9. Ces mondes doivent alors être dépourvus de beautés naturelles ? - R. La nature se traduit par les beautés de l'immensité qui ne sont pas moins admirables que ce que vous appelez les beautés naturelles.

10. Y a-t-il de ces mondes dans notre système planétaire ?- R. Non.

11. Puisque leur état est transitoire, notre Terre sera-t-elle un jour de ce nombre ? - R. Elle l'a été.

12. A quelle époque ? - R. Pendant sa formation.

Remarque. Cette communication confirme une fois de plus cette grande vérité que rien n'est inutile dans la nature ; chaque chose a son but, sa destination ; rien n'est vide, tout est habité, la vie est partout. Ainsi, pendant

la longue série de siècles qui se sont écoulés avant l'apparition de l'homme soir la terre, durant ces lentes périodes de transition attestées par les couches géologiques, avant même la formation des premiers êtres organiques ; sur cette masse informe, dans cet aride chaos où les éléments étaient confondus, il n'y avait pas absence de vie ; des êtres qui n'avaient ni nos besoins, ni nos sensations physiques y trouvaient un refuge. Dieu a voulu que, même dans cet état imparfait, elle servit à quelque chose. Qui donc oserait dire que parmi ces milliards de mondes qui circulent dans l'immensité, un seul, un des plus petits, perdu dans la foule, eût le privilège exclusif d'être peuplé. Quelle serait donc l'utilité des autres ? Dieu ne les aurait-il faits qu'en vue de récréer nos yeux ? Supposition absurde, incompatible avec la sagesse qui éclate dans toutes ses œuvres. Personne ne contestera qu'il y a dans cette idée des mondes encore impropres à la vie matérielle, et pourtant peuplés d'êtres vivants appropriés à ce milieu, quelque chose de grand et de sublime où se trouve peut-être la solution de plus d'un problème.

Le lien de l'esprit et du corps.

Mme Schutz, une de nos amies, qui est parfaitement de ce monde, et ne paraît pas devoir le quitter de sitôt, ayant été évoquée pendant son sommeil, nous a plus d'une fois donné la preuve de la perspicacité de son Esprit dans cet état. Un jour, ou mieux une nuit, après un entretien assez long elle dit : Je suis fatiguée ; j'ai besoin de repos ; je dors ; mon corps en a besoin.

Là-dessus on lui fit cette question : Votre corps peut reposer ; en vous parlant je ne le dérange pas ; c'est votre Esprit qui est ici et non votre corps ; vous pouvez donc vous entretenir avec moi, sans que celui-ci en souffre. Elle répondit :

« Vous avez tort de croire cela ; mon Esprit se détache bien un peu de mon corps, mais il est comme un ballon captif qui est retenu par des cordes. Lorsque le ballon reçoit des secousses occasionnées par le vent, le poteau qui le tient captif ressent la commotion des secousses transmises par les attaches. Mon corps tient lieu de poteau à mon Esprit, avec la différence qu'il éprouve des sensations inconnues au poteau, et que ces sensations fatiguent beaucoup le cerveau ; voilà pourquoi mon corps, comme mon Esprit, a besoin de repos. »

Cette explication, à laquelle elle nous a déclaré que, pendant la veille, elle n'avait jamais songé, montre parfaitement les relations qui existent entre le corps et l'Esprit, alors que ce dernier jouit d'une partie de sa li-

berté. Nous savions bien que la séparation absolue n'a lieu qu'après la mort, et même quelque temps après la mort, mais jamais cette liaison ne nous avait été dépeinte par une image aussi claire et aussi saisissante ; aussi avons-nous sincèrement félicité cette dame de ce qu'elle avait autant d'esprit en dormant.

Ceci, toutefois, ne nous paraissait qu'une ingénieuse comparaison, lorsque tout dernièrement cette figure a pris les proportions de la réalité. - M. R…, ancien ministre résidant des Etats-Unis, près le roi de Naples, homme très éclairé sur le spiritisme, étant venu nous voir, nous a demandé si, dans les phénomènes des apparitions, nous avions jamais observé une particularité distinctive entre l'Esprit d'une personne vivante et celui d'une personne morte ; en un mot, si, lorsqu'un Esprit apparaît spontanément, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, nous avons un moyen de reconnaître si la personne est morte ou vivante. Sur notre réponse que nous n'en connaissons pas d'autre que de le demander à l'Esprit, il nous dit connaître en Angleterre un médium voyant, doué d'une grande puissance, qui, chaque fois que l'Esprit d'une personne vivante se présente à lui, remarque une traînée lumineuse partant de la poitrine, traverse l'espace sans être interrompue par les obstacles matériels, et va aboutir au corps, sorte de cordon ombilical, qui unit les deux parties momentanément séparées de l'être vivant. Il ne l'a jamais remarqué quand la vie corporelle n'existe plus, et c'est à ce signe qu'il reconnaît si l'Esprit est celui d'une personne morte ou encore vivante.

La comparaison de Mme Schutz nous est revenue à la pensée, et nous en avons trouvé la confirmation dans le fait que nous venons de rapporter. Nous ferons toutefois une remarque à ce sujet.

On sait qu'au moment de la mort la séparation-n'est pas brusque ; le périsprit ne se dégage que peu à peu, et tant que dure le trouble, il conserve une certaine affinité avec le corps. Ne serait-il pas possible que le lien observé par le médium voyant dont nous venons de parler, subsistât encore lorsque l'Esprit apparaît au moment même de la mort, ou peu d'instants après, comme cela arrive souvent ? Dans ce cas, la présence de ce cordon ne serait pas un indice que la personne est vivante. M. R… n'a pu nous dire si le médium a fait cette remarque. Dans tous les cas, l'observation n'en est pas moins très importante, et jette un nouveau jour sur ce qu'on peut appeler la physiologie des Esprits.

Réfutation d'un article de l'Univers.

Le journal *l'Univers*, dans son numéro du 13 avril dernier, contient un article de M. l'abbé Chesnel où la question du spiritisme est longuement discutée. Nous l'aurions laissé passer comme tant d'autres auxquels nous n'attachons aucune importance, s'il s'agissait d'une de ces diatribes grossières qui prouvent tout au moins de la part de leurs auteurs l'ignorance la plus absolue de ce qu'ils attaquent. Nous nous plaisons à reconnaître que l'article de M. l'abbé Chesnel est rédigé dans un tout autre esprit. Par la modération et la convenance de son langage, il mérite une réponse, d'autant plus nécessaire que cet article contient une erreur grave et peut donner une idée très fausse soit du spiritisme en général, soit en particulier du caractère et de l'objet des travaux de la Société parisienne des études spirites. Nous citons l'article dans son entier.

« Tout le monde connaît le spiritualisme de M. Cousin, cette philosophie destinée à prendre doucement la place de la religion. Aujourd'hui, nous possédons sous le même titre un corps de doctrines *révélées*, qui va se complétant peu à peu, et un culte fort simple, il est vrai, mais d'une efficacité merveilleuse, puisqu'il mettrait les dévots en communication réelle, sensible et presque permanente avec le monde surnaturel.

« Ce culte a des assemblées périodiques qui s'ouvrent par l'invocation d'un saint canonisé. Après avoir constaté la présence au milieu des fidèles de saint Louis, roi de France, on le supplie d'interdire aux malins esprits l'entrée du temple, et on lit le procès-verbal de la séance précédente. Puis, sur l'invitation du président, un *médium* monte au bureau près du secrétaire chargé d'écrire les demandes faites par l'un des fidèles et les réponses qui seront dictées au *médium* par l'esprit invoqué. L'assemblée assiste gravement, pieusement, à cette scène de nécromancie quelquefois très longue, et quand l'ordre du jour est épuisé, on se retire plus persuadé que jamais de la vérité du spiritualisme. Chaque fidèle, dans l'intervalle qui s'écoule jusqu'à la réunion suivante, ne néglige point d'entretenir un commerce assidu, mais privé, avec ceux des esprits qui lui sont ou le plus accessibles ou le plus chers. Les *médium* abondent, et il n'y a guère de secrets dans l'autre vie que les *médium* ne finissent par pénétrer. Ces secrets une fois révélés aux fidèles, ne sont pas dérobés au public. La *Revue spiritualiste*, qui paraît régulièrement tous les mois, ne refuse aucun abonnement profane, et le premier venu peut acheter les livres qui contiennent le texte révélé avec son commentaire authentique.

« On serait porté à croire qu'une religion qui consiste uniquement dans l'évocation des morts est fort hostile à l'Eglise catholique, qui n'a jamais

cessé d'interdire la pratique de la nécromancie. Mais ces sentiments étroits, tout naturels qu'ils paraissent, n'en sont pas moins étrangers, assure-t-on, au cœur des spiritualistes. Ils rendent volontiers justice à l'Evangile et à son Auteur ; ils avouent que Jésus a vécu, agi, parlé, souffert comme nos quatre évangélistes le racontent. La doctrine évangélique est vraie ; mais cette révélation dont Jésus fut l'organe, loin d'exclure tout progrès, a besoin d'être complétée. C'est le spiritualisme qui donnera à l'Evangile la saine interprétation qui lui manque et le complément qu'il attend depuis dix-huit siècles.

« Mais aussi, qui assignera des limites au progrès du christianisme enseigné, interprété, développé tel qu'il l'est par des âmes dégagées de la matière, étrangères aux passions terrestres, à nos préjugés et aux intérêts humains ? L'infini lui-même se découvre à nous ; or, l'infini n'a pas de bornes, et tout nous fait espérer que la révélation de l'infini sera continuée sans interruption ; à mesure que s'écouleront les siècles, on verra les révélations ajoutées aux révélations, sans épuiser jamais ces mystères dont l'étendue et la profondeur semblent grandir à mesure qu'ils se dégagent de l'obscurité qui les avait enveloppés jusqu'ici.

« D'où cette conséquence que le spiritualisme est une religion, puisqu'il nous met intimement en relation avec l'infini et qu'il absorbe, en l'élargissant, le christianisme, qui, de toutes les formes religieuses présentes ou passées, est, comme on l'avoue sans peine, la plus élevée, la plus pure et la plus parfaite. Mais agrandir le christianisme est une tâche difficile, qui ne peut être accomplie sans renverser les barrières derrière lesquelles il se tient retranché. Les rationalistes ne respectent aucune barrière ; moins ardents ou mieux avisés, les spiritualistes n'en trouvent que deux dont l'abaissement paraisse indispensable, savoir, l'autorité de l'Eglise catholique, et le dogme de l'éternité des peines.

« Cette vie est-elle l'unique épreuve qu'il soit donné à l'homme de traverser ? L'arbre demeure-t-il éternellement du côté où il est tombé ? L'état de l'âme, après la mort, est-il définitif, irrévocable et éternel ? Non, répond la nécromancie spiritualiste. A la mort, rien ne finit, tout recommence. La mort est pour chacun de nous le point de départ d'une incarnation nouvelle, d'une nouvelle vie et d'une nouvelle épreuve.

« Dieu, selon le panthéisme allemand, n'est pas l'être, mais le devenir éternel. Quoi qu'il en soit de Dieu, l'homme, d'après les spiritualistes parisiens, n'a pas d'autre destinée que le devenir progressif ou rétrogressif, selon ses mérites et selon ses œuvres. La loi morale ou religieuse a une sanction véritable dans les autres vies, où les bons sont récompensés et les méchants punis, mais durant une période plus ou moins longue d'années ou de siècles, et non pendant l'éternité.

« Le spiritualisme serait-il la forme mystique de l'erreur dont M. Jean Reynaud est le théologien ? Peut-être. Est-il permis d'aller plus loin et de dire qu'entre M. Reynaud et les nouveaux sectaires il existe un lien plus étroit que celui de la communauté de doctrines ? Peut-être encore. Mais cette question, faute de renseignements certains, ne sera pas tranchée ici d'une manière décisive.

« Ce qui importe beaucoup plus que la parenté ou les alliances hérétiques de M. Jean Reynaud, c'est la confusion d'idées dont le progrès du spiritualisme est le signe ; c'est l'ignorance en matière de religion, qui rend possible tant d'extravagance ; c'est la légèreté avec laquelle des hommes, d'ailleurs estimables, accueillent ces révélations de l'autre monde qui n'ont aucun mérite, pas même celui de la nouveauté.

« Il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à Pythagore et aux prêtres de l'Egypte pour découvrir les origines du spiritualisme contemporain. On les trouvera en feuilletant les procès-verbaux du magnétisme animal.

« Dès le XVIII° siècle, la nécromancie jouait un grand rôle dans les pratiques du magnétisme ; et plusieurs années avant qu'il fût question d'esprits frappeurs en Amérique, certains magnétiseurs français obtenaient, disaient-ils, de la bouche des morts ou des démons, la confirmation des doctrines condamnées par l'Eglise ; et notamment celle des erreurs d'Origène touchant la conversion future des mauvais anges et des réprouvés.

« Il faut dire aussi que le médium spiritualiste dans l'exercice de ses fonctions diffère peu du *sujet* sous la main du magnétiseur, et que le cercle embrassé par les révélations du premier ne dépasse pas non plus celui qui borne la vue du second.

« Les renseignements que la curiosité obtient dans les affaires privées, au moyen de la nécromancie, n'apprennent, en général, rien de plus que ce qui était connu auparavant. La réponse du médium spiritualiste est obscure dans les points que nos recherches personnelles n'ont pu éclaircir ; elle est nette et précise dans les choses qui nous sont bien connues ; muette sur tout ce qui s'est dérobé à nos études et à nos efforts. Il semble, en un mot, que le médium a une vue magnétique de notre âme, mais qui ne découvre rien au-delà de ce qu'il y trouve écrit. Mais cette explication, qui paraît bien simple, est pourtant sujette à de graves difficultés. Elle suppose, en effet, qu'une âme peut naturellement lire au fond d'une autre âme sans le secours des signes et indépendamment de la volonté de celui qui deviendrait pour le premier venu un livre ouvert et très lisible. Or les anges, bons ou mauvais, ne possèdent naturellement ce privilège ni par rapport à nous, ni dans les relations directes qu'ils ont entre eux. Dieu seul pénètre immé-

diatement les esprits et scrute jusqu'au fond des cœurs le plus obstinément fermés à sa lumière.

« Si les faits spiritualistes les plus étranges qu'on rapporte sont authentiques, il faudrait donc, pour les expliquer, recourir à d'autres principes. On oublie trop que ces faits se rapportent en général à un objet qui préoccupe fortement le cœur ou l'intelligence, qui a provoqué de longues recherches, et dont on a souvent parlé en dehors de la consultation spiritualiste. Dans ces conditions, qu'il ne faut pas perdre de vue, une certaine connaissance des choses qui nous intéressent ne dépasse nullement les limites naturelles de la puissance des esprits.

« Quoi qu'il en soit, il n'y a pas autre chose, dans le spectacle qui nous est donné aujourd'hui, qu'une évolution du magnétisme qui s'efforce de devenir une religion.

« Sous la forme dogmatique et polémique que la religion nouvelle doit à M. Jean Reynaud, elle a encouru la condamnation du Concile de Périgueux, dont la compétence, on s'en souvient, a été gravement niée par le coupable.

« Dans la forme mystique qu'elle prend aujourd'hui à Paris, elle mérite d'être étudiée au moins comme un signe des temps où nous vivons. Le spiritualisme a enrôlé déjà un certain nombre d'hommes parmi lesquels plusieurs sont honorablement connus dans le monde. Ce pouvoir de séduction qu'il exerce, le progrès lent, mais non interrompu, qui lui est attribué par des témoins dignes de foi, les prétentions qu'il affiche, les problèmes qu'il pose, le mal qu'il peut faire aux âmes, voilà sans doute assez de motifs réunis pour attirer de ce côté l'attention des catholiques. Gardons-nous d'attribuer à la nouvelle secte plus d'importance qu'elle n'en a réellement. Mais pour éviter l'exagération qui grossit tout, ne tombons pas non plus dans la manie de nier et d'amoindrir toutes choses. *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint : Quoniam multi pseudoprophetœ exierunt in mundum*. (I Joan. IV. 1.) »

L'ABBÉ FRANÇOIS CHESNEL.

MONSIEUR L'ABBÉ,

L'article que vous avez publié dans l'*Univers* concernant le spiritisme, contient plusieurs erreurs qu'il importe de rectifier, et qui proviennent, sans aucun doute, d'une étude incomplète de la matière. Pour les réfuter toutes, il faudrait reprendre, en sous-œuvre, tous les points de la théorie, ainsi que les traits qui lui servent de base, et c'est ce que je n'ai nullement l'intention de faire ici. Je me borne aux points principaux.

Vous voulez bien reconnaître que les idées spirites ont *enrôlé* un certain nombre d'hommes honorablement connus dans le monde ; ce fait, dont la

réalité dépasse sans doute de beaucoup ce que vous croyez, mérite incontestablement l'attention de tout homme sérieux, car tant de gens éminents par leur intelligence, leur savoir et leur position sociale, ne se passionneraient pas pour une idée dénuée de tout fondement. La conclusion naturelle en est qu'au fond de tout cela il doit y avoir quelque chose.

Vous objecterez sans doute que certaines doctrines, moitié religieuses, moitiés sociales, ont trouvé dans ces dernières années des sectaires dans les rangs même de l'aristocratie intellectuelle, ce qui ne les a pas empêchées de tomber sous le ridicule. Les hommes d'intelligence peuvent donc se laisser séduire par des utopies. A cela je réponds que les utopies n'ont qu'un temps ; tôt ou tard la raison en fait justice ; il en sera de même du spiritisme, si c'en est une ; si c'est une vérité, il triomphera de toutes les oppositions, de tous les sarcasmes, je dirai même de toutes les persécutions, si les persécutions étaient encore de notre siècle, et les détracteurs en seront pour leurs frais ; il faudra bien que bon gré mal gré les opposants l'acceptent, comme on a accepté tant de choses, contre lesquelles on avait protesté, soi-disant au nom de la raison. Le spiritisme est-il une vérité ? L'avenir jugera ; déjà il semble se prononcer par la rapidité avec laquelle ces idées se propagent, et remarquez bien que ce n'est pas dans la classe ignorante et illettrée qu'elles trouvent des adhérents, mais bien au contraire parmi les gens éclairés.

Il est encore à remarquer que toutes les doctrines philosophiques sont l'œuvre d'hommes à pensées plus ou moins grandes, plus ou moins justes ; toutes ont un chef, autour duquel se sont groupés d'autres hommes partageant la même manière de voir. Quel est l'auteur du spiritisme ? Quel est celui qui a imaginé cette théorie, vraie ou fausse ? On a cherché à la coordonner, à la formuler, à l'expliquer, c'est vrai ; mais l'idée première, qui l'a conçue ? Personne ; ou pour mieux dire tout le monde, parce que chacun a pu voir et que ceux qui n'ont pas vu, c'est qu'ils n'ont pas voulu voir, ou qu'ils ont voulu voir à *leur manière, sans sortir du cercle de leurs idées préconçues,* ce qui fait qu'ils ont mal vu et mal jugé. Le spiritisme découle d'observations que chacun peut faire, qui ne sont un privilège pour personne, c'est ce qui explique son irrésistible propagation ; il n'est le produit d'aucun système individuel, et c'est ce qui le distingue de toutes les autres doctrines philosophiques.

Ces révélations de l'autre monde n'ont pas même, dites-vous, le mérite de la nouveauté. Serait-ce donc un mérite que la nouveauté ? Qui a jamais prétendu que ce fût une découverte moderne ? Ces communications étant une conséquence de la nature humaine, et ayant lieu par la volonté de Dieu, font partie des lois immuables par lesquelles il régit le monde ; elles ont donc dû exister depuis qu'il y a des hommes sur la terre ; voilà pour-

quoi on les retrouve dans la plus haute antiquité, chez tous les peuples, dans l'histoire profane, aussi bien que dans l'histoire sacrée. L'ancienneté et l'universalité de cette croyance sont des arguments en sa faveur ; en tirer contre elle une conclusion défavorable, serait manquer de logique au premier chef.

Vous dites ensuite que la faculté des médiums diffère *peu* de celle du sujet sous la main du magnétiseur, autrement dit du somnambule ; mais admettons même une parfaite identité ; quelle peut être la cause de cette admirable clairvoyance somnambulique, clairvoyance qui ne trouve d'obstacle ni dans la matière, ni dans la distance ; qui s'exerce sans le concours des organes de la vue ? N'est-ce pas la démonstration la plus patente de l'existence et de l'individualité de l'âme, pivot de la religion ? Si j'étais prêtre, et que je voulusse dans un sermon prouver qu'il y a en nous autre chose que le corps, je le démontrerais d'une manière irrécusable par les phénomènes du somnambulisme naturel ou artificiel. Si la médiumnité n'est qu'une variété du somnambulisme, ses effets n'en sont pas moins dignes d'observations. J'y trouverais une preuve de plus en faveur de ma thèse et m'en ferais une arme nouvelle contre l'athéisme et le matérialisme. Toutes nos facultés sont l'œuvre de Dieu ; plus elles sont grandes et merveilleuses, plus elles attestent sa puissance et sa bonté.

Pour moi qui, pendant trente-cinq ans, ai fait du somnambulisme une étude spéciale, qui en ai fait une non moins approfondie de toutes les variétés de médiums, je dis, comme tous ceux qui ne jugent pas sur la vue d'une seule face, que le médium est doué d'une faculté particulière, qui ne permet pas de le confondre avec le somnambule, et que la complète indépendance de sa pensée est prouvée par des faits de la dernière évidence, pour quiconque se place dans les conditions voulues pour observer sans partialité. Abstraction faite des communications écrites, quel est le somnambule qui a jamais fait jaillir une pensée d'un corps inerte ? qui a produit des apparitions visibles et même tangibles ? qui a pu maintenir un corps grave dans l'espace sans point d'appui ? Est-ce par un effet somnambulique qu'un médium a dessiné, il y a quinze jours, chez moi, en présence de vingt témoins, le portrait d'une jeune personne morte depuis dix-huit mois et qu'il n'avait jamais connue, portrait reconnu par le père présent à la séance ? Est-ce par un effet somnambulique qu'une table répond avec précision aux questions proposées, à des questions mentales, même ? Assurément, si l'on admet que le médium soit dans un état magnétique, il me paraît difficile de croire que la table soit somnambule.

Vous dites que le médium ne parle clairement que de choses connues. Comment expliquer le fait suivant et cent autres du même genre qui se sont maintes fois reproduits à ma connaissance personnelle ? Un de mes amis, très bon médium écrivain, demande à un Esprit si une personne qu'il a perdue de vue depuis quinze ans est encore de ce monde. « Oui, elle vit encore, lui est-il répondu ; elle demeure à Paris, telle rue, tel numéro. » Il va, et trouve la personne à l'adresse indiquée. Est-ce de l'illusion ? Sa pensée pouvait-elle lui suggérer cette réponse ? Si, dans certains cas, les réponses peuvent s'accorder avec la pensée, est-il rationnel d'en conclure que ce soit une loi générale ? En cela, comme en toutes choses, les jugements précipités sont toujours dangereux, parce qu'ils peuvent être infirmés par les faits que l'on n'a pas observés.

Au reste, monsieur l'abbé, mon intention n'est point ici de faire un cours de spiritisme, ni d'en discuter l'erreur ou la vérité. Il me faudrait, comme je l'ai dit tout à l'heure, rappeler les faits innombrables que j'ai cités dans la *Revue Spirite*, ainsi que les explications que j'en ai données dans mes divers écrits. J'arrive donc à la partie de votre article qui me paraît la plus grave.

Vous intitulez votre article : *Une religion nouvelle à Paris*. En supposant que tel fût en effet le caractère du spiritisme, il y aurait là une première erreur, attendu qu'il est loin d'être circonscrit dans Paris. Il compte plusieurs millions d'adhérents répandus dans les cinq parties du monde, et Paris n'en a pas été le foyer primitif. En second lieu est-ce une religion ? Il est aisé de démontrer le contraire.

Le spiritisme est fondé sur l'existence d'un monde invisible, formé d'êtres incorporels qui peuplent l'espace, et qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu sur la Terre ou dans les autres globes où ils ont laissé leur enveloppe matérielle. Ce sont ces êtres auxquels nous avons donné, ou mieux qui se sont donné le nom d'*Esprits*. Ces êtres, qui nous entourent sans cesse, exercent sur les hommes à leur insu une grande influence ; ils jouent un rôle très actif dans le monde moral, et jusqu'à un certain point dans le monde physique. Le spiritisme est donc dans la nature, et l'on peut dire que, dans un certain ordre d'idées, c'est une puissance, comme l'électricité en est une à un autre point de vue, comme la gravitation universelle en est une autre.

Il nous dévoile le monde des invisibles, comme le microscope nous a dévoilé le monde des infiniment petits que nous ne soupçonnions pas. Les phénomènes dont ce monde invisible est la source ont donc dû se produire, et se sont produits dans tous les temps, voilà pourquoi l'histoire de tous les peuples en fait mention. Seulement, dans leur ignorance, les hommes

ont attribué ces phénomènes à des causes plus ou moins hypothétiques, et donné sous ce rapport un libre cours à leur imagination, comme ils l'ont fait pour tous les phénomènes dont la nature leur était imparfaitement connue. Le spiritisme, mieux observé depuis qu'il est vulgarisé, vient jeter la lumière sur une foule de questions jusqu'ici insolubles ou mal résolues. Son véritable caractère est donc celui d'une *science* et non d'une religion, et la preuve en est, c'est qu'il compte parmi ses adhérents des hommes de toutes les croyances et qui n'ont point pour cela renoncé à leurs convictions : des catholiques fervents qui n'en pratiquent pas moins tous les devoirs de leur culte, des protestants de toutes les sectes, des israélites, des musulmans et jusqu'à des bouddhistes et des brahmistes ; il y a de tout, excepté des matérialistes et des athées, parce que ces idées sont incompatibles avec les *observations* spirites. Le spiritisme repose donc sur des principes généraux indépendants de toute question dogmatique. Il a, il est vrai, des conséquences morales comme toutes les sciences philosophiques ; ces conséquences sont dans le sens du christianisme, parce que le christianisme est de toutes les doctrines la plus éclairée, la plus pure, et c'est pour cette raison que de toutes les sectes religieuses du monde, les chrétiens sont les plus aptes à le comprendre dans sa véritable essence. Le spiritisme n'est donc point une religion : autrement il aurait son culte, ses temples, ses ministres. Chacun sans doute peut se faire une religion de ses opinions, interpréter à son gré les religions connues, mais de là à la constitution d'une nouvelle Eglise, il y a loin, et je crois qu'il serait imprudent d'en donner l'idée. En résumé, le spiritisme s'occupe de l'observation des faits, et non des particularités de telle ou telle croyance, de la recherche des causes, de l'explication que ces faits peuvent donner de phénomènes connus, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, et n'impose pas plus un culte à ses partisans que l'astronomie n'impose le culte des astres, ni la pyrotechnie celui du feu. Bien plus : de même que le sabéisme est né de l'astronomie mal comprise, le spiritisme, mal compris dans l'antiquité, a été la source du polythéisme. Aujourd'hui que, grâce aux lumières du christianisme, nous pouvons le juger plus sainement, il nous met en garde contre les systèmes erronés, fruits de l'ignorance ; et la religion elle-même peut y puiser la preuve palpable de beaucoup de vérités contestées par certaines opinions ; voilà pourquoi, contrairement à la plupart des sciences philosophiques, un de ses effets est de ramener aux idées religieuses ceux qui sont égarés par un scepticisme exagéré.

La Société dont vous parlez définit son objet par son titre même ; le nom de : *Société parisienne des études spirites* ne ressemble guère à celui d'une secte ; elle en a si peu le caractère que son règlement lui interdit de s'oc-

cuper de questions religieuses ; elle est rangée dans la catégorie des sociétés scientifiques, parce qu'en effet son but est d'étudier et d'approfondir tous les phénomènes qui résultent des rapports entre le monde visible et le monde invisible ; elle a son président, son secrétaire, son trésorier, comme toutes les sociétés ; elle ne convie point le public à ses séances ; on n'y fait aucun discours, ni rien qui ait le caractère d'un culte quelconque. Elle procède à ses travaux avec calme et recueillement, d'abord parce que c'est une condition nécessaire pour les observations ; secondement, parce qu'elle sait le respect que l'on doit à ceux qui ne vivent plus sur la Terre. Elle les appelle au nom de Dieu, parce qu'elle croit en Dieu, en sa toute-puissance, et qu'elle sait que rien ne se fait en ce monde sans sa permission. Elle ouvre sa séance par un appel général aux bons Esprits, parce que, sachant qu'il y en a de bons et de mauvais, elle tient à ce que ces derniers ne viennent pas se mêler frauduleusement aux communications qu'elle reçoit et l'induire en erreur. Qu'est-ce que cela prouve ? Que nous ne sommes pas des athées ; mais cela n'implique nullement que nous soyons des religionnaires ; c'est ce dont aurait pu se convaincre la personne qui vous a rapporté ce qui se fait parmi nous, si elle eût suivi nos travaux, et si surtout elle les eût jugés moins légèrement, et peut-être avec un esprit moins prévenu et moins passionné. Les faits protestent donc d'eux-mêmes contre la qualification de *nouvelle secte* que vous donnez à la Société, faute sans doute de la mieux connaître.

Vous terminez votre article en appelant l'attention des catholiques sur le mal que le spiritisme peut faire aux âmes. Si les conséquences du spiritisme étaient la négation de dieu, de l'âme, de son individualité après la mort, du libre arbitre de l'homme, des peines et des récompenses futures, ce serait une doctrine profondément immorale ; loin de là, il prouve, non par le raisonnement, mais par les faits, ces bases fondamentales de la religion dont le plus dangereux ennemi est le matérialisme. Il fait plus : par ses conséquences il apprend à supporter avec résignation les misères de cette vie ; il calme le désespoir ; il apprend aux hommes à s'aimer comme des frères selon les divins préceptes de Jésus. Si vous saviez comme moi combien il a ramené d'incrédules endurcis, combien il a arraché de victimes au suicide par la perspective du sort réservé à ceux qui abrègent leur vie contrairement à la volonté de Dieu ; combien il a calmé de haines et rapproché d'ennemis ! Est-ce là ce que vous appelez faire du mal aux âmes ? Non, vous ne pouvez penser ainsi, et j'aime à croire que si vous le connaissiez mieux, vous le jugeriez tout autrement. La religion, direz-vous, peut faire tout cela. Loin de moi de le contester ; mais croyez-vous qu'il eût été plus heureux pour ceux qu'elle a trouvés rebelles, d'être restés dans une incrédulité

absolue ? Si le spiritisme en a triomphé, s'il leur a rendu clair ce qui était obscur, évident ce qui était douteux, où est le mal ? Pour moi, je dis qu'au lieu de perdre des âmes il en a sauvé.

Agréez, etc.

ALLAN KARDEC.

Le Livre des Esprits chez les Sauvages.

Nous savions que le Livre des Esprits a des lecteurs sympathiques dans toutes les parties du monde, mais nous ne nous serions certes pas douté qu'on pût le trouver chez les sauvages de l'Amérique du Sud, sans une lettre qui nous a été adressée de Lima, il y a quelques mois, et dont nous croyons devoir publier la traduction intégrale en raison du fait significatif qu'elle renferme et dont chacun comprendra la portée. Elle porte avec elle son commentaire, et nous n'y ajouterons aucune réflexion.

« Très honoré monsieur Allan Kardec,

« Excusez-moi de ne pas vous écrire en français ; je comprends cette langue pour la lecture, mais je ne puis l'écrire correctement et intelligiblement.

« Je fréquente depuis plus de dix ans les peuplades aborigènes qui habitent le versant oriental des Andes, dans les contrées de l'Amérique, sur les confins du Pérou. Votre Livre des Esprits que je me suis procuré dans un voyage à Lima m'accompagne dans ces solitudes ; vous dire que je l'ai lu avec avidité et que je le relis sans cesse, cela ne doit pas vous étonner ; aussi, je ne viendrais point vous troubler pour si peu de chose, si je ne croyais que certains renseignements peuvent vous intéresser, et si je n'avais le désir d'obtenir de vous quelques conseils que j'attends de votre bonté, ne doutant pas que vos sentiments humains ne soient d'accord avec les sublimes principes de votre livre.

Ces peuples que nous appelons sauvages le sont moins qu'on ne le croit généralement ; si l'on veut dire qu'ils habitent des cabanes au lieu de palais, qu'ils ne connaissent pas nos arts et nos sciences, qu'ils ignorent l'étiquette des gens policés, ce sont de vrais sauvages ; mais sous le rapport de l'intelligence, on trouve chez eux des idées d'une justesse étonnante, une grande finesse d'observation, et des sentiments nobles et élevés. Ils comprennent avec une merveilleuse facilité, et ils ont l'esprit, sans comparaison, moins lourd que les paysans d'Europe. Ils méprisent ce qui leur semble inutile par rapport à la simplicité qui suffit à leur genre de vie. La

tradition de leur antique indépendance est toujours vivante parmi eux, c'est pourquoi ils ont une aversion insurmontable pour leurs conquérants ; mais s'ils haïssent la race en général, ils s'attachent aux individus qui leur inspirent une confiance absolue. C'est à cette confiance que je dois de vivre dans leur intimité, et quand je suis au milieu d'eux, je suis plus en sûreté que dans certaines grandes villes. Quand je les quitte, ils sont dans la tristesse, et me font promettre de revenir ; quand je reviens, toute la tribu est en fête.

Ces explications étaient nécessaires pour ce qui va suivre.

Je vous ai dit que j'avais avec moi le Livre des Esprits. Il me prit un jour fantaisie de leur en traduire quelques passages, et j'ai été fort surpris de voir qu'ils le comprenaient mieux que je ne l'aurais pensé, par suite de certaines remarques très judicieuses qu'ils faisaient. En voici un exemple.

L'idée de revivre sur la Terre leur paraît toute naturelle, et l'un d'eux me dit un jour : Est-ce que quand nous serons morts, nous pouvons naître parmi les Blancs ? - Assurément, répondis-je. - Alors tu es peut-être un de nos parents ? - C'est possible. - C'est sans doute pour cela que tu es bon pour nous et que nous t'aimons ? - C'est encore possible. - Alors quand nous rencontrons un Blanc il ne faut pas lui faire de mal, parce que c'est peut-être un de nos frères.

Vous admirerez, sans doute, comme moi, Monsieur, cette conclusion d'un sauvage, et le sentiment de fraternité qu'elle a fait naître en lui. Au reste, l'idée des Esprits n'est point nouvelle pour eux ; elle est dans leurs croyances, et ils sont persuadés qu'on peut s'entretenir avec les parents qui sont morts et qui viennent visiter les vivants. Le point important est d'en tirer parti pour les moraliser, et je ne crois pas que ce soit une chose impossible, parce qu'ils n'ont pas encore les vices de notre civilisation. C'est ici que j'aurais besoin des conseils de votre expérience. On a tort, à mon avis, de croire qu'on ne peut influencer les gens ignorants qu'en parlant à leurs sens ; je pense au contraire que c'est les entretenir dans des idées étroites, et développer chez eux le penchant à la superstition. Je crois que le raisonnement, quand on sait se mettre à la portée des intelligences, aura toujours un empire plus durable.

Dans l'attente de la réponse dont vous voudrez bien me favoriser, recevez, etc.

DON FERNANDO GUERRERO.

Aphorismes spirites et pensées détachées.

Lorsque vous voulez étudier l'aptitude d'un médium, n'évoquez pas de prime abord, par son intermédiaire, le premier Esprit venu, parce qu'il n'est pas dit que le médium soit apte à servir d'interprète à tous les Esprits, et que des Esprits légers peuvent usurper le nom de celui que vous appelez. Evoquez de préférence son Esprit familier, parce que celui-là viendra toujours ; alors vous le jugerez à son langage et vous serez mieux à même d'apprécier la nature des communications que reçoit le médium.

—

Les Esprits incarnés agissent par eux-mêmes selon qu'ils sont bons ou mauvais ; ils peuvent agir aussi sous l'impulsion d'Esprits non incarnés dont ils sont les instruments pour le bien ou le mal, ou pour l'accomplissement des événements. Nous sommes ainsi à notre insu les agents de la volonté des Esprits pour ce qui se passe dans le monde, tantôt dans un intérêt général, tantôt dans un intérêt individuel. Ainsi, nous rencontrons quelqu'un qui est cause que nous faisons ou ne faisons pas une chose ; nous croyons que c'est le hasard qui nous l'envoie, tandis que le plus souvent ce sont les Esprits qui nous poussent l'un vers l'autre, parce que cette rencontre doit amener un résultat déterminé.

—

Les Esprits, en s'incarnant dans différentes positions sociales, sont comme des acteurs qui, hors de la scène, sont vêtus comme tout le monde, et sur la scène revêtent tous les costumes et jouent tous les rôles, depuis le roi jusqu'au chiffonnier.

—

Il y a des gens qui ne craignent pas la mort, qui l'ont affrontée cent fois, et qui éprouvent une certaine crainte dans l'obscurité ; ils n'ont pas peur des voleurs, et pourtant dans l'isolement, dans un cimetière, la nuit, ils ont peur de quelque chose. Ce sont les Esprits qui sont auprès d'eux, et dont le contact produit sur eux une impression, et par suite une crainte dont ils ne se rendent pas compte.

—

Les origines que certains Esprits nous donnent par la révélation de prétendues existences antérieures, sont souvent un moyen de séduction et une tentation pour notre orgueil, qui se trouve flatté d'avoir été tel ou tel personnage.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Juin 1859

Le muscle craqueur.

Les adversaires du spiritisme viennent de faire une découverte qui doit bien contrarier les Esprits frappeurs ; c'est pour eux un coup de massue, dont ils auront bien de la peine à se relever. Que doivent penser, en effet, ces pauvres Esprits de la terrible botte que vient de leur porter M. Schiff, et puis M. Jobert (de Lamballe), et puis M. Velpeau ? Il me semble les voir tout penauds, tenir à peu près ce langage : « Eh bien ! mon cher, nous sommes dans de beaux draps ! nous voilà enfoncés ; nous avions compté sans l'anatomie qui a découvert nos ficelles. Décidément, il n'y a pas moyen de vivre dans un pays où il y a des gens qui voient si clair. » - Allons, messieurs les badauds, qui avez cru bonnement à tous ces contes de bonne femme ; imposteurs qui avez voulu nous faire accroire qu'il peut exister des êtres que nous ne voyons pas. Ignorants qui croyez que quelque chose peut échapper au scalpel, *même votre âme* ; et vous tous, écrivains spirites ou spiritualistes, plus ou moins spirituels, inclinez-vous et reconnaissez que vous étiez tous des dupes, des charlatans, voire même des fripons ou des imbéciles : ces messieurs vous laissent le choix, car voici la lumière, la vérité pure.

« **Académie des sciences** (*Séance du* 18 *avril* 1859.) - DE LA CONTRACTION RYTHMIQUE MUSCULAIRE INVOLONTAIRE. - M. JOBERT (de Lamballe) communique un fait curieux de contractions involontaires rythmiques du court péronier latéral droit, qui confirme l'opinion de M. Schiff relativement au phénomène occulte des *esprits frappeurs*.

Mademoiselle X…, âgée de quatorze ans, forte, bien constituée, est affectée depuis six ans de mouvements involontaires réguliers du muscle court péronier latéral droit et de battements qui se font entendre derrière la malléole externe droite, offrant la régularité du pouls. Ils se sont déclarés pour la première fois à la jambe droite, pendant la nuit, en même temps qu'une douleur assez vive. Depuis peu de temps le court péronier latéral gauche est atteint d'une affection de même nature, mais de moindre intensité.

L'effet de ces battements est de provoquer de la douleur, de produire des hésitations dans la marche et même de déterminer des chutes. La jeune malade nous déclare que l'extension du pied et la compression exercée sur certains points du pied et de la jambe suffisent pour les arrêter, mais qu'elle continue alors à éprouver de la douleur et de la fatigue dans le membre.

Lorsque cette intéressante personne se présenta à nous, voici dans quel état nous la trouvâmes : Au niveau de la malléole externe droite, il était facile de constater, vers le bord supérieur de cette saillie osseuse, un battement régulier, accompagné d'une saillie passagère et d'un soulèvement des parties molles de cette région, lesquels étaient suivis d'un bruit sec succédant à chaque contraction musculaire. Ce bruit se faisait entendre dans le lit, hors du lit et à une distance assez considérable du lieu où la jeune personne reposait. Remarquable par sa régularité et son éclat, ce bruit l'accompagnait partout. En appliquant l'oreille sur la jambe, le pied ou sur la malléole, on distinguait un choc incommode qui gagnait toute la largeur du trajet parcouru par le muscle, absolument comme un coup qui est transmis d'une extrémité d'une poutre à l'autre. Le bruit ressemblait quelquefois à un frottement, à un grattement, et cela lorsque les contractions offraient moins d'intensité. Ces mêmes phénomènes se sont toujours reproduits, que la malade fût debout, assise ou couchée, quelle que fût l'heure du jour ou de la nuit où nous l'ayons examinée.

Si nous étudions le mécanisme des battements produits, et si, pour plus de clarté, nous décomposons chaque battement en deux temps, nous verrons :

Que, dans le premier temps, le tendon du court péronier latéral se déplace en sortant de la gouttière, et nécessairement en soulevant le long péronier latéral et la peau ;

Que, dans le deuxième temps, le phénomène de contraction étant accompli, son tendon se relâche, se replace dans la gouttière, et produit, en frappant contre celui-ci, le bruit sec et sonore dont nous avons parlé.

Il se renouvelait, pour ainsi dire, à chaque seconde, et chaque fois le petit orteil éprouvait une secousse et la peau qui recouvre le cinquième métatarsien était soulevée par le tendon. Il cessait lorsque le pied était fortement étendu. Il cessait encore lorsqu'une pression était exercée sur le muscle ou la gaine des péroniers.

Dans ces dernières années, les journaux français et étrangers, ont beaucoup parlé de bruits semblables à des *coups de marteau*, tantôt se succédant régulièrement, tantôt affectant un rythme particulier, qui se produisaient autour de certaines personnes couchées dans leur lit.

Les charlatans se sont emparés de ces phénomènes singuliers, dont la réalité est d'ailleurs attestée par des témoins dignes de foi. Ils on essayé de les rapporter à l'intervention d'une cause surnaturelle, et s'en sont servis pour exploiter la crédulité publique.

L'observation de mademoiselle X… montre comment, sous l'influence de la contraction musculaire, les tendons déplacés peuvent, au moment où ils retombent dans leurs gouttières osseuses, produire des battements qui, pour certaines personnes, annoncent la présence d'*esprits frappeurs*.

En s'exerçant, tout homme peut acquérir la faculté de produire à volonté de semblables déplacements des tendons et battements secs qui sont entendus à distance.

Repoussant toute idée d'intervention surnaturelle et remarquant que ces battements et ces bruit étranges se passaient toujours au pied du lit des individus agités par les esprits, M. Schiff s'est demandé si le siège de ces bruits n'était pas en eux plutôt que hors d'eux. Ses connaissances anatomiques lui ont donné à penser qu'il pouvait bien être à la jambe, dans la région péronière, où se trouvent placés une surface osseuse, des tendons et une coulisse commune.

Cette manière de voir *étant bien arrêtée dans son esprit*, il a fait des expériences et des essais sur lui-même, qui ne lui ont pas permis de douter que le bruit n'eût son siège derrière la malléole externe et dans la coulisse des tendons des péroniers.

Bientôt M. Schiff a été à même d'exécuter des bruits volontaires, réguliers, harmonieux, et a pu devant un grand nombre de personnes (une cinquantaine d'auditeurs), imiter les prodiges des esprits frappeurs avec ou sans chaussure, debout ou couché.

M. Schiff établit que tous ces bruits ont pour origine le tendon du long péronier, lorsqu'il passe dans la gouttière péronière, et il ajoute qu'ils coexistent avec un amincissement ou l'absence de la gaine commune au long et au court péronier. Quant à nous, admettant d'abord que tous ces battements sont produits par la chute d'un tendon contre la surface osseuse péronière, nous pensons cependant qu'il n'est pas besoin d'une anomalie de la gaine pour s'en rendre compte. Il suffit de la contraction du muscle, du déplacement du tendon et de son retour dans la gouttière pour que le bruit ait lieu. De plus, le court péronier seul est l'agent du bruit en question. En effet, il affecte une direction plus droite que le long péronier, qui subit plusieurs déviations dans son trajet ; il est profondément situé dans la gouttière ; il recouvre tout à fait la gouttière osseuse, d'où il est naturel de conclure que le bruit est produit par le choc de ce tendon sur les parties solides de la gouttière ; il présente des fibres musculaires jusqu'à l'entrée du tendon dans la gouttière commune, tandis que c'est tout le contraire pour le long péronier.

Le bruit est variable dans son intensité, et l'on peut en effet y distinguer diverses nuances. C'est ainsi que, depuis le bruit éclatant et qui se distingue au loin, on retrouve des variétés de bruit, de frottement, de scie, etc.

Nous avons successivement, par la méthode sous-cutanée, incisé en travers le corps du court péronier latéral droit et le corps du même muscle du côté gauche chez notre malade, et nous avons maintenu les membres dans l'im-

mobilité à l'aide d'un appareil. La réunion s'est faite et les fonctions des deux membres ont été recouvrées sans aucune trace de cette singulière et RARE affection.

M. VELPEAU. Les bruits dont M. Jobert vient de traiter dans son intéressante notice me semblent se rattacher à une question assez vaste. On observe, en effet, de ces bruits dans une foule de régions. La hanche, l'épaule, le côté interne du pied en deviennent assez souvent le siège. J'ai vu, entre autres, une dame qui, a l'aide de certains mouvements de rotation de la cuisse, produisait ainsi une sorte de musique assez manifeste pour être entendue d'un côté à l'autre du salon. Le tendon de la longue portion du biceps brachial en engendre facilement en sortant de sa coulisse, quand les brides fibreuses qui le retiennent naturellement viennent à se relâcher ou à se rompre. Il en est de même du jambier postérieur ou du fléchisseur du gros orteil, derrière la malléole interne. De tels bruits s'expliquent, ainsi que MM. Schiff et Jobert l'ont bien compris, par le frottement ou les soubresauts des tendons dans les rainures ou contre des bords à surfaces synoviales. Ils sont, par conséquent, possibles dans une infinité de régions ou au voisinage d'une foule d'organes. Tantôt clairs ou éclatants, tantôt sourds ou obscurs, parfois humides et d'autres fois secs, ils varient, d'ailleurs, extrêmement d'intensité.

Espérons que l'exemple donné à ce sujet par MM. Schiff et Jobert portera les physiologistes à s'occuper sérieusement de ces divers bruits, et qu'ils donneront un jour l'explication rationnelle de phénomènes incompris ou attribués jusqu'ici à des causes occultes et surnaturelles.

M. JULES CLOQUET, à l'appui des observations de M. Velpeau sur les bruits anormaux que les tendons peuvent produire dans diverses régions du corps, cite l'exemple d'une jeune fille de seize à dix-huit ans qui lui fui présentée à l'hôpital Saint-Louis, à une époque où MM. Velpeau et Jobert étaient attachés à ce même établissement. Le père de cette jeune fille, qui s'intitulait *père d'un phénomène*, espèce de saltimbanque, comptait tirer profit de son enfant pour la livrer à une exhibition publique ; il annonça que sa fille avait dans le ventre un mouvement de pendule. Cette fille était parfaitement conformée. Par un léger mouvement de rotation dans la région lombaire de la colonne vertébrale, elle produisait des craquements très forts, plus ou moins réguliers, suivant le rythme des légers mouvements qu'elle imprimait à la partie inférieure de son torse. Ces bruits anormaux pouvaient s'entendre très distinctement à plus de vingt-cinq pieds de distance, et ressemblaient au bruit d'un vieux tournebroche ; ils étaient suspendus à la volonté de la jeune fille, et paraissaient avoir leur siège dans les muscles de la région lombo-dorsale de la colonne vertébrale. »

Cet article, tiré de *l'Abeille médicale*, et que nous avons cru devoir transcrire dans son intégrité pour l'édification de nos lecteurs, et afin qu'on ne

nous accusât pas d'avoir voulu esquiver quelques arguments, a été reproduit avec des variantes, par différents journaux, avec accompagnement des épithètes obligées. Nous n'avons pas l'habitude de relever les grossièretés : nous les laissons pour compte, notre vulgaire bon sens nous disant qu'on ne prouve rien par des sottises et des injures, quelque savant qu'on soit. Si l'article en question se fût borné à ces banalités, qui ne sont pas toujours marquées au coin de l'urbanité et du savoir vivre, nous ne l'aurions pas relevé ; mais il traite la question au point de vue scientifique ; il nous accable par des démonstrations avec lesquelles il prétend nous pulvériser ; voyons donc si, décidément, nous sommes morts de par l'arrêt de l'Académie des sciences, ou bien, si nous avons quelque chance de vivre comme ce pauvre fou de Fulton dont le système fut déclaré, par l'Institut, un rêve creux, impraticable, ce qui a tout simplement privé la France de l'initiative de la marine à vapeur ; et qui sait les conséquences que cette puissance, entre les mains de Napoléon I°, eût pu avoir sur les événements ultérieurs !

Nous ne ferons qu'une très courte remarque au sujet de la qualification de charlatan donnée aux partisans des idées nouvelles ; elle nous semble quelque peu hasardée, quand elle s'applique à des millions d'individus qui n'en tirent aucun profit, et quand elle atteint les sommets les plus élevés des régions sociales. On oublie que le spiritisme a fait, en quelques années, des progrès incroyables dans toutes les parties du monde ; qu'il se propage, non parmi les ignorants, mais dans les classes éclairées ; qu'il compte dans ses rangs un très grand nombre de médecins, des magistrats, des ecclésiastiques, des artistes, des hommes de lettres, de hauts fonctionnaires : gens auxquels on accorde généralement quelques lumières et un peu de bon sens. Or, les confondre dans le même anathème, et les envoyer sans façon aux Petites-Maisons, c'est agir par trop cavalièrement.

Mais direz-vous, ces gens-là sont de bonne foi ; ils sont dupes d'une illusion ; nous ne nions pas l'effet, nous ne contestons que la cause que vous lui attribuez, la science vient de découvrir la véritable cause, elle la fait connaître, et par cela même, fait crouler tout cet échafaudage mystique d'un monde invisible qui peut séduire des imaginations exaltées, mais loyales.

Nous ne nous piquons pas d'être savant, et encore moins oserions-nous nous placer au niveau de nos honorables adversaires ; nous dirons seulement que nos études personnelles en anatomie, et les sciences physiques et naturelles que nous avons eu l'honneur de professer, nous permettent de comprendre leur théorie et que nous ne sommes nullement étourdi par cette avalanche de mots techniques ; les phénomènes dont ils parlent nous

sont parfaitement connus. Dans nos observations sur les effets attribués à des êtres invisibles, nous n'avons eu garde de négliger une cause aussi patente de méprise. Quand un fait se présente, nous ne nous contentons pas d'une seule observation ; nous voulons le voir de tous les côtés, sous toutes ses faces, et avant d'accepter une théorie, nous examinons si elle rend compte de toutes les circonstances, si aucun fait inconnu ne vient la contredire, en un mot si elle résout toutes les questions : la vérité est à ce prix. Vous admettrez bien, messieurs, que cette manière de procéder est assez logique. Eh bien ! malgré tout le respect que commande votre savoir, il se présente quelques difficultés dans l'application de votre système à ce qu'on appelle les Esprits frappeurs. La première c'est qu'il est au moins singulier que cette faculté, jusqu'à présent exceptionnelle et regardée comme un cas pathologique, que M. Jobert (de Lamballe) qualifie de *rare et singulière affection*, soit devenue tout à coup si commune. M. de Lamballe dit, il est vrai, que tout homme peul l'acquérir par l'exercice ; mais comme il dit aussi qu'elle est accompagnée de douleur et de fatigue, ce qui est assez naturel, on conviendra qu'il faut avoir une bien robuste envie de mystifier pour faire craquer son muscle pendant deux ou trois heures de suite quand cela ne rapporte rien, et pour le seul plaisir d'amuser une société.

Mais parlons sérieusement ; ceci est plus grave, car c'est de la science. Ces messieurs qui ont découvert cette merveilleuse propriété du long péronier, ne se doutent pas de tout ce que peut faire ce muscle ; or voilà un beau problème à résoudre. Les tendons déplacés ne frappent pas seulement dans leurs gouttières osseuses ; par un effet vraiment bizarre, ils vont frapper contre les portes, les murailles, les plafonds, et cela à volonté, dans tel endroit désigné. Mais voici qui est plus fort, et voyez combien la science était loin de se douter de toutes les vertus de ce muscle craqueur : il a le pouvoir de soulever une table sans la toucher, de la faire frapper des pieds, se promener dans une chambre, se maintenir dans l'espace sans point d'appui ; de l'ouvrir et de la fermer, et jugez de sa force ! de la faire briser en retombant. Vous croyez qu'il s'agit d'une table fragile et légère comme une plume, et qu'on enlève en soufflant dessus ? Détrompez-vous, il s'agit de tables lourdes et massives, pesant cinquante à soixante kilos, qui obéissent à de jeunes filles, à des enfants. Mais dira M. Schiff, je n'ai jamais vu ces prodiges. Cela est facile à concevoir, il n'a voulu voir que des jambes.

M. Schiff a-t-il apporté dans ses observations l'indépendance d'idées nécessaire ? Etait-il dégagé de toute prévention ? Il est permis d'en douter ; ce n'est pas nous qui le disons, c'est M. Jobert. Selon lui, M. Schiff s'est demandé, en parlant des médiums, si le siège de ces bruits n'était pas

plutôt en eux que hors d'eux ; *ses connaissances anatomiques lui ont donné à penser qu'il pouvait bien être dans la jambe. Cette manière de voir étant bien arrêtée dans son esprit*, etc. Ainsi, de l'aveu de M. Jobert, M. Schiff a pris pour point de départ, non les faits, mais sa propre idée, son idée préconçue *bien arrêtée* ; de là des recherches dans un sens exclusif, et par conséquent une théorie exclusive qui explique parfaitement le fait qu'il a vu, mais non ceux qu'il n'a pas vus. - Et pourquoi n'a-t-il pas vu ? - Parce que, dans sa pensée, il n'y avait qu'un point de départ vrai, et une explication vraie ; partant de là, tout le reste devait être faux et ne méritait pas examen ; il en est résulté que, dans son ardeur à pourfendre les médiums, il a frappé à côté.

Vous croyez, Messieurs, connaître toutes les vertus du long péronier, parce que vous l'avez surpris jouant de la guitare dans sa coulisse ? Ah ! bien oui ! voilà bien autre chose à enregistrer dans les annales anatomiques. Vous avez cru que le cerveau était le siège de la pensée ; erreur ! on peut penser par la cheville. Les coups frappés donnent des preuves d'intelligence, donc si ces coups viennent exclusivement du péronier, que ce soit le long, selon M. Schiff, ou le court, selon M. Jobert (il faudrait pourtant bien s'entendre à cet égard) : c'est que le péronier est intelligent. - Cela n'a rien d'étonnant ; le médium faisant craquer son muscle à volonté exécutera ce que vous voudrez : il imitera la scie, le marteau, battra le rappel, le rythme d'un air demandé. - Soit ; mais quand le bruit répond à une chose que le médium ne sait pas du tout, qu'il ne peut savoir ; quand il vous dit de ces petits secrets que vous seul savez, de ces secrets qu'on voudrait cacher à son bonnet de nuit, il faut bien convenir que la pensée vient d'autre part que de son cerveau. D'où vient-elle ? Eh parbleu ! du long péronier. Ce n'est pas tout, il est poète aussi, ce long péronier, car il peut composer des vers charmants, quoique le médium n'ait jamais su en faire de sa vie ; il est polyglotte, car il dicte des choses vraiment fort sensées dans des langues dont le médium ne sait pas le premier mot ; il est musicien… nous le savons, M. Schiff a fait exécuter au sien des sons harmonieux, avec ou sans chaussure, devant cinquante personnes. - Oui ; mais il compose. Vous, Monsieur Dorgeval, qui nous avez donné dernièrement une charmante sonate, vous croyez bonnement que c'est l'Esprit de Mozart qui vous l'a dictée ? Détrompez-vous, c'est votre long péronier qui jouait du piano. En vérité, messieurs les médiums, vous ne vous doutiez pas avoir tant d'esprit dans votre talon. Honneur donc à ceux qui ont fait cette découverte ; que leurs noms soient inscrits en grosses lettres pour l'édification de la postérité et l'honneur de leur mémoire !

Vous plaisantez d'une chose sérieuse, dira-t-on ; mais des plaisanteries ne sont pas des raisons. Non, pas plus que les sottises et les grossièretés.

Confessant notre ignorance auprès de ces messieurs, nous acceptons leur savante démonstration et la prenons très sérieusement. Nous avions cru que certains phénomènes étaient produits par des êtres invisibles qui se sont donné le nom d'Esprits : nous nous sommes trompé, soit ; comme nous cherchons la vérité, nous n'aurons pas la sotte prétention de nous entêter sur une idée qui nous est démontrée fausse d'une manière aussi péremptoire. Du moment que M. Jobert, par une incision sous-cutanée, a coupé court aux Esprits, c'est qu'il n'y a plus d'Esprits. Puisqu'il dit que *tous* les bruits viennent du péronier, il faut bien le croire et en admettre toutes les conséquences ; ainsi, quand les coups se font entendre dans la muraille ou au plafond, c'est que le péronier y correspond, ou que la muraille a un péronier ; quand ces coups dictent des vers par une table qui frappe du pied, de deux choses l'une, c'est la table qui est poète ou bien le péronier ; ceci nous paraît logique. Nous allons même plus loin : un officier de notre connaissance reçut un jour en faisant des expériences spirites, et par une main invisible, une paire de soufflets tellement bien appliqués qu'il s'en ressentit encore deux heures après. Or, le moyen de provoquer une réparation ? Si pareille chose arrivait à M. Jobert, il ne s'en inquiéterait pas, parce qu'il dirait qu'il a été cinglé par le long péronier.

Voici ce que nous lisons à ce sujet dans le journal *la Mode* du 1° mai 1859.

« L'Académie de médecine continue la croisade des esprits positifs contre le merveilleux en tout genre. Après avoir, à bon droit, mais peut-être un peu maladroitement foudroyé le fameux docteur noir, par l'organe de M. Velpeau, voici maintenant qu'elle vient d'entendre M. Jobert (de Lamballe) déclarer, en plein Institut, le secret de ce qu'il appelle la grande comédie des *Esprits frappeurs*, qui s'est jouée avec tant de succès dans les deux hémisphères.

« Suivant le célèbre chirurgien, tous les *toc toc*, tous les *pan pan*, faisant tressaillir de si bonne foi les gens qui les entendaient ; ces bruits singuliers, ces coups secs frappés successivement et comme en cadence, précurseurs de l'arrivée, signes certains de la présence des habitants de l'autre monde, sont tout simplement le résultat d'un mouvement imprimé à un muscle, à un nerf, à un tendon ! Il s'agit d'une bizarrerie de la nature, habilement exploitée, pour produire, sans qu'il soit possible de le remarquer, cette musique mystérieuse qui a charmé, séduit tant de gens.

« Le siège de l'orchestre est placé dans la jambe. C'est le tendon du péronier, jouant dans une coulisse, qui fait tous ces bruits que l'on entend sous les tables, ou à distance, à la volonté du prestidigitateur.

« Je doute très fort, pour ma part, que M. Jobert ait mis la main, comme

il le croit, sur le secret de ce qu'il appelle « une comédie, » et les articles qui ont été publiés dans ce journal même, par notre confrère M. Escande, sur les mystères du monde occulte, me paraissent poser la question avec une largeur bien autrement sincère et philosophique, dans le bon sens du mot.

« Mais, si les charlatans de toutes couleurs sont agaçants avec leurs coups de grosse caisse, il faut convenir que messieurs les savants ne le sont pas moins quelquefois avec l'éteignoir qu'ils prétendent poser sur tout ce qui luit en dehors des flambeaux officiels.

« Ils ne comprennent pas que la soif du merveilleux, qui dévore notre époque, a justement pour causes les excès de positivisme où certains esprits ont voulu l'entraîner. L'âme humaine a besoin de croire, d'admirer et d'avoir vue sur l'infini. On a travaillé à lui boucher les fenêtres que lui ouvrait le catholicisme, elle regarde par n'importe quelles lucarnes. »

HENRY DE PÈNE.

« Notre excellent ami, M. Henry de Pène, nous permettra une observation. Nous ignorons quand M. Jobert a fait cette immortelle découverte, et quel est le jour mémorable où il l'a communiquée à l'Institut. Ce que nous savons, c'est que cette originale explication avait déjà été donnée par d'autres. En 1854, M. le docteur Rayer, un praticien célèbre, qui ne fit pas ce jour là preuve d'une rare perspicacité, présenta lui aussi, à l'Institut, un Allemand dont le savoir-faire donnait, selon lui, la clé de tous les *knokings* et *rappings* des deux mondes. Il s'agissait, comme aujourd'hui, du déplacement de l'un des tendons musculaires de la jambe, appelé le *long péronier*. La démonstration en fut donnée séance tenante, et l'Académie exprima sa reconnaissance pour cette intéressante communication. Quelques jours après, un professeur agrégé de la Faculté de médecine consigna le fait dans le *Constitutionnel*, et il eut le courage d'ajouter que « les savants ayant enfin prononcé, le mystère était enfin éclairci. » Ce qui n'a pas empêché le mystère de persister et de grandir, en dépit de la science qui, se refusant à l'expérimenter, se contente de l'attaquer par des explications ridicules et burlesques, comme celles dont nous venons de parler. Par respect pour M. Jobert (de Lamballe), nous nous plaisons à croire qu'on lui a prêté une expérience qui ne lui appartient nullement. Quelque journal, à bout de nouvelles, aura retrouvé dans quelque coin oublié de son portefeuille l'ancienne communication de M. Rayer, et l'aura ressuscitée, en la plaçant sous son patronage, afin de varier un peu. *Mutato nomine, de te fabula narratur*. C'est fâcheux, sans doute, mais cela vaut encore mieux que si ce journal avait dit vrai. » A. ESCANDE.

Intervention de la Science dans le Spiritisme.

L'opposition des corps savants est un des arguments qu'invoquent sans cesse les adversaires du spiritisme. Pourquoi ne se sont-ils pas emparés du phénomène des tables tournantes ? S'ils y avaient vu quelque chose de sérieux, ils n'auraient eu garde, dit-on, de négliger des faits aussi extraordinaires, et encore moins de les traiter avec dédain, tandis qu'ils sont tous contre vous. Les savants ne sont-ils pas le flambeau des nations, et leur devoir n'est-il pas de répandre la lumière ? Pourquoi voudriez-vous qu'ils l'eussent étouffée, alors qu'une si belle occasion se présentait à eux de révéler au monde une force nouvelle ? - C'est d'abord une erreur grave de dire que tous les savants sont contre nous, puisque le spiritisme se propose précisément dans la classe éclairée. Il n'y a pas de savants que dans la science officielle et dans les corps constitués. De ce que le spiritisme n'a pas encore droit de cité dans la science officielle, cela préjuge-t-il la question ? On connaît la circonspection de celle-ci à l'endroit des idées nouvelles. Si la science ne s'était jamais trompée, son opinion pourrait ici peser dans la balance ; malheureusement l'expérience prouve le contredire. N'a-t-elle pas repoussé comme des chimères une foule de découvertes qui, plus tard, ont illustré la mémoire de leurs auteurs ? Est-ce à dire que les savants sont des ignorants ? cela justifie-t-il les épithètes triviales à force de mauvais goût que certaines gens se plaisent à leur prodiguer ? Assurément non ; il n'est personne de sensé qui ne rende justice à leur savoir, tout en reconnaissant qu'ils ne sont pas infaillibles, et qu'ainsi leur jugement n'est pas en dernier ressort. Leur tort est de trancher certaines questions un peu légèrement, se fiant trop à leurs lumières, avant que le temps n'ait dit son mot, et de s'exposer ainsi à recevoir les démentis de l'expérience.

Chacun n'est bon juge que dans ce qui est de sa compétence. Si vous voulez bâtir une maison, prendrez-vous un musicien ? Si vous êtes malade, vous ferez-vous soigner par un architecte ? Si vous avez un procès, prendrez-vous l'avis d'un danseur ? Enfin, s'il s'agit d'une question de théologie, la ferez-vous résoudre par un chimiste ou un astronome ? Non, chacun son métier. Les sciences vulgaires reposent sur les propriétés de la matière qu'on peut manipuler à son gré ; les phénomènes qu'elle produit ont pour agents des forces matérielles. Ceux du spiritisme ont pour agents des intelligences qui ont leur indépendance, leur libre arbitre, et ne sont point soumises à nos caprices ; ils échappent ainsi à nos procédés anatomiques ou de laboratoire, et à nos calculs, et dès lors ne sont plus du ressort de la science proprement dite. La science s'est donc fourvoyée quand elle a voulu

expérimenter les Esprits comme une pile voltaïque ; elle est partie d'une idée fixe, préconçue, à laquelle elle se cramponne et veut forcément rattacher l'idée nouvelle ; elle a échoué et cela devait être, parce qu'elle a opéré en vue d'une analogie qui n'existe pas ; puis, sans aller plus loin, elle a conclu à la négative : jugement téméraire que le temps se charge tous les jours de reformer, comme il en a réformé bien d'autres, et ceux qui l'auront prononcé en seront pour la honte de s'être inscrits trop légèrement en faux contre la puissance infinie du Créateur. Les corps savants n'ont donc point, et n'auront jamais à se prononcer dans la question ; elle n'est pas plus de leur ressort que celle de décréter si Dieu existe ; c'est donc une erreur de les en faire juge. Mais qui donc sera juge ? Les Spirites se croient-ils le droit d'imposer leurs idées ? Non, le grand juge, le juge souverain, c'est l'opinion publique ; quand cette opinion se sera formée par l'assentiment des masses et des hommes éclairés, les savants officiels l'accepteront comme individus et subiront la force des choses. Laissez passer une génération, et avec elle les préjugés de l'amour-propre qui s'entête, et vous verrez qu'il en sera du Spiritisme comme de tant d'autres vérités que l'on a combattues et qu'il serait ridicule maintenant de révoquer en doute. Aujourd'hui, ce sont les croyants qu'on traite de fous ; demain ce sera le tour de ceux qui ne croiront pas, absolument comme on traitait jadis de fous ceux qui croyaient que la terre tourne, ce qui ne l'a pas empêché de tourner.

Mais tous les savants n'ont pas jugé de même ; il en est qui ont fait le raisonnement suivant :

Il n'y a pas d'effet sans cause, et les effets les plus vulgaires peuvent mettre sur la voie des plus grands problèmes. Si Newton eût méprisé la chute d'une pomme, si Galvani eût rebuté sa servante en la traitant de folle et de visionnaire, quand elle lui parla des grenouilles qui dansaient dans le plat, peut-être en serions-nous encore à trouver l'admirable loi de la gravitation et les fécondes propriétés de la pile. Le phénomène qu'on désigne sous le nom burlesque de danse des tables, n'est pas plus ridicule que celui de la danse des grenouilles, et il renferme peut-être aussi quelques-uns de ces secrets de la nature qui font révolution dans l'humanité, quand on en a la clé. Ils se sont dit, en outre : Puisque tant de gens s'en occupent, puisque des hommes sérieux en ont fait une étude, il faut qu'il y ait quelque chose ; une illusion, une tocade si l'on veut, ne peut avoir ce caractère de généralité ; elle peut séduire un cercle, une coterie, mais elle ne fait pas le tour du monde.

Voici, notamment, ce que nous disait un savant docteur médecin, naguère incrédule, et aujourd'hui adepte fervent :

« On dit que des êtres invisibles se communiquent ; et pourquoi pas ?

Avant l'invention du microscope, soupçonnait-on l'existence de ces milliards d'animalcules qui causent tant de ravages dans l'économie ? Où est l'impossibilité matérielle qu'il y ait, dans l'espace, des êtres qui échappent à nos sens ? Aurions-nous par hasard la ridicule prétention de tout savoir et de dire à Dieu qu'il ne peut pas nous en apprendre davantage ? Si ces êtres invisibles qui nous entourent sont intelligents, pourquoi ne se communiqueraient-ils pas à nous ? S'ils sont en relation avec les hommes, ils doivent jouer un rôle dans la destinée, dans les événements ; qui sait ? c'est peut-être une des puissances de la nature, une de ces forces occultes que nous ne soupçonnons pas. Quel nouvel horizon cela ouvrirait à la pensée ! quel vaste champ d'observation ! La découverte du monde des invisibles serait bien autre chose que celle des infiniment petits ; ce serait plus qu'une découverte, ce serait toute une révolution dans les idées. Quelle lumière peut en jaillir ! Que de choses mystérieuses expliquées ! Ceux qui y croient, sont tournés en ridicule ; mais qu'est-ce que cela prouve ? N'en a-t-il pas été de même de toutes les grandes découvertes ? Christophe Colomb n'a-t-il pas été rebuté, abreuvé de dégoûts, traité en insensé ? Ces idées, dit-on, sont si étranges, que la raison s'y refuse ; mais à celui qui eût dit, il y a seulement un demi-siècle, qu'en quelques minutes on correspondrait d'un bout du monde à l'autre ; qu'en quelques heures on traverserait la France ; qu'avec la fumée d'un peu d'eau bouillante, un navire marcherait vent debout ; qu'on tirerait de l'eau les moyens de s'éclairer et de se chauffer ; on lui aurait ri au nez. Qu'un homme fût venu proposer un moyen d'éclairer tout Paris à la minute, avec un seul réservoir d'une substance invisible, on l'aurait envoyé à Charenton. Est-ce donc une chose plus prodigieuse que l'espace soit peuplé d'êtres pensants qui, après avoir vécu sur la terre, ont quitté leur enveloppe matérielle ? Ne trouve-t-on pas, dans ce fait, l'explication d'une foule de croyances qui remontent à la plus haute antiquité ? N'est-ce pas la confirmation de l'existence de l'âme, de son individualité après la mort ? N'est-ce pas la preuve de la base même de la religion ? Seulement, la religion ne nous dit que vaguement ce que deviennent les âmes ; le spiritisme le définit. Que peuvent dire à cela les matérialistes et les athées ? De pareilles choses valent bien la peine d'être approfondies. »

Voilà les réflexions d'un savant ; mais d'un savant sans prétentions ; ce sont aussi celles d'une foule d'hommes éclairés ; ils ont réfléchi, étudié sérieusement et sans parti pris ; ils ont eu la modestie de ne pas dire : Je ne comprends pas, donc cela n'est pas ; leur conviction s'est formée par l'observation et le recueillement. Si ces idées eussent été des chimères, pense-t-on que tant de gens d'élite les eussent adoptées ? qu'ils aient pu être longtemps dupes d'une illusion ? Il n'y a donc point impossibilité matérielle à

ce qu'il existe des êtres invisibles pour nous et peuplant l'espace, et cette considération seule devrait engager à plus de circonspection. Naguère, qui eût jamais pensé qu'une goutte d'eau limpide pût renfermer des milliers d'êtres vivants, d'une petitesse qui confond notre imagination ? Or, il était plus difficile à la raison de concevoir des êtres d'une telle ténuité, pourvus de tous nos organes et fonctionnant comme nous, que d'admettre ceux que nous nommons Esprits.

Les adversaires demandent pourquoi les Esprits, qui doivent avoir à cœur de faire des prosélytes, ne se prêtent pas mieux qu'ils ne le font aux moyens de convaincre certaines personnes dont l'opinion serait d'une grande influence. Ils ajoutent qu'on leur oppose leur manque de foi ; à cela, ils répondent avec raison qu'ils ne peuvent avoir une foi anticipée.

C'est une erreur de croire que la foi soit nécessaire, mais la *bonne foi*, c'est autre chose. Il y a des sceptiques qui nient jusqu'à l'évidence, et que des miracles ne pourraient convaincre. Il en est même qui seraient bien fâchés d'être forcés de croire, parce que leur amour-propre souffrirait de convenir qu'ils se sont trompés. Que répondre à des gens qui ne voient partout qu'illusion et charlatanisme ? Rien ; il faut les laisser tranquilles et dire tant qu'ils voudront qu'ils n'ont rien vu, et même qu'on n'a rien pu leur faire voir. A côté de ces sceptiques endurcis, il y a ceux qui veulent voir à leur manière ; qui, s'étant faut une opinion, veulent tout y rapporter, ils ne comprennent pas que des phénomènes ne puissent obéir à leur gré ; ils ne savent pas, ou ne veulent pas se mettre dans les conditions nécessaires. Si les Esprits ne sont pas plus empressés de les convaincre par des prodiges, c'est qu'apparemment ils tiennent peu, pour le moment, à convaincre certaines personnes dont ils ne mesurent pas l'importance comme elles le font elles-mêmes ; c'est peu flatteur, il faut en convenir, mais nous ne commandons pas à leur opinion ; les Esprits ont une manière de juger les choses qui n'est pas toujours la nôtre ; ils voient, pensent et agissent d'après d'autres éléments ; tandis que notre vue est circonscrite par la matière, bornée par le cercle étroit au milieu duquel nous nous trouvons, ils embrassent l'ensemble ; le temps qui nous paraît si long est pour eux un instant, la distance n'est qu'un pas ; certains détails, qui nous semblent d'une importance extrême, sont à leurs yeux des enfantillages, et par contre, ils jugent importantes des choses dont nous ne saisissons pas la portée. Pour les comprendre, il faut s'élever, par la pensée, au-dessus de notre horizon matériel et moral, et nous placer à leur point de vue ; ce n'est pas à eux à descendre jusqu'à nous, c'est à nous de monter jusqu'à eux, et c'est à quoi nous conduisent l'étude et l'observation. Les Esprits aiment les observateurs assidus et consciencieux ; pour eux ils multiplient les

sources de lumière ; ce qui les éloigne, ce n'est pas le doute de l'ignorance, c'est la fatuité de ces prétendus observateurs qui n'observent rien, qui prétendent les mettre sur la sellette et les faire manœuvrer comme des marionnettes. C'est surtout le sentiment d'hostilité et de dénigrement qu'ils apportent, sentiment qui est dans leur pensée, s'il n'est pas dans leurs paroles, malgré leurs protestations contraires. Pour ceux-là, les Esprits ne font rien et s'inquiètent fort peu de ce qu'ils peuvent dire ou penser, parce que leur tour viendra. C'est pourquoi nous avons dit que ce n'est pas la foi qui est nécessaire, mais la bonne foi ; or, nous demandons si nos savants adversaires sont toujours dans ces conditions. Ils veulent les phénomènes à leur commandement, et les Esprits n'obéissent pas au commandement : il faut attendre leur bon vouloir. Il ne suffit pas de dire : montrez-moi tel fait et je croirai ; il faut avoir la volonté de la persévérance, laisser les faits se produire spontanément sans prétendre les forcer ou les diriger ; celui que vous désirez sera précisément celui que vous n'obtiendrez pas, mais il s'en présentera d'autres, et celui que vous voulez viendra peut-être au moment où vous vous y attendrez le moins. Aux yeux de l'observateur attentif et assidu, il en surgit des masses qui se corroborent les uns les autres ; mais celui qui croit qu'il suffit de tourner une manivelle pour faire marcher la machine se trompe étrangement. Que fait le naturaliste qui veut étudier les mœurs d'un animal ? Lui commande-t-il de faire telle ou telle chose pour avoir tout loisir de l'observer à son gré et à sa convenance ? Non ; car il sait bien qu'il ne lui obéira pas ; il *épie* les manifestations spontanées de son instinct ; il les attend et les saisit au passage. Le simple bon sens nous montre qu'à plus forte raison il doit en être de même des Esprits, qui sont des intelligences bien autrement indépendantes que celles des animaux.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

M. de Humboldt.

Décédé le 6 mai 1859 ; appelé dans la Société parisienne des Etudes spirites les 13 et 20 du même mois.

(*A saint Louis*). Pouvons-nous appeler l'esprit de M. Alexandre de Humboldt qui vient de mourir ? - R. Si vous voulez, amis.

1. Evocation. - R. Me voilà ; que cela m'étonne !

2. Pourquoi cela vous étonne-t-il ? - R. le suis loin de ce que j'étais, il y a à peine quelques jours.

3. Si nous pouvions vous voir, comment est-ce que nous vous verrions ? - R. Comme homme.

4. Notre appel vous contrarie-t-il ? - Non, non.

5. Avez-vous eu conscience de votre nouvel état aussitôt après votre mort ? - R. Je l'attendais depuis longtemps.

Remarque. Chez les hommes qui, comme M. de Humboldt, meurent de mort naturelle et par l'extinction graduelle des forces vitales, l'Esprit se reconnaît bien plus promptement que chez ceux en qui la vie est brusquement interrompue par accident ou mort violente, attendu qu'il y a déjà eu un commencement de dégagement avant la cessation de la vie organique. Chez M. de Humboldt la supériorité de l'Esprit et l'élévation des pensées facilitaient ce dégagement toujours plus lent et plus pénible chez ceux dont la vie est toute matérielle.

6. Regrettez-vous la vie terrestre ? - R. Non, du tout ; je me sens heureux ; je n'ai plus de prison ; mon Esprit est libre… Quelle joie même ! et quel doux moment que celui qui m'a apporté cette nouvelle grâce de Dieu !

7. Que pensez-vous de la statue qu'on va vous élever en France, quoique vous soyez étranger ? - R. Mes remerciements personnels pour l'honneur qu'on me fait ; ce que j'estime surtout en cela, c'est le sentiment d'union que ce fait décèle, le désir de voir finir toutes les haines.

8. Vos croyances ont-elles changé ? - Oui, beaucoup ; mais je n'ai point encore tout *revu* ; attendez encore pour me parler plus profondément.

Remarque. Cette réponse et ce mot *revu* sont caractéristiques de l'état où il se trouve ; malgré le prompt dégagement de son Esprit, il y a encore quelque confusion dans ses idées ; n'avant quitté son corps que depuis huit jours, il n'a pas encore eu le temps de comparer ses idées terrestres avec celles qu'il peut avoir maintenant.

9. Etes-vous satisfait de l'emploi de votre existence terrestre ? - R. Oui ; j'ai rempli (à peu près) le but que je m'étais proposé. J'ai servi l'humanité, c'est pourquoi je suis heureux aujourd'hui.

10. Quand vous étiez-vous proposé ce but ? - En venant sur la terre.

Remarque. Puisqu'il s'était proposé un but en venant sur la terre, c'est donc qu'il y avait eu chez lui un progrès antérieur, et que son âme n'avait pas pris naissance en même temps que son corps. Cette réponse spontanée ne peut avoir été provoquée par la nature de la question ou la pensée de l'interrogateur.

11. Aviez-vous choisi cette existence terrestre ? - R. Il y avait de nombreux candidats pour cette œuvre ; j'ai demandé à l'Etre par excellence de me l'accorder, et je l'ai obtenue.

12. Vous rappelez-vous l'existence qui a précédé celle que vous venez de

quitter ? - R. Oui ; elle eut lieu loin de chez vous et dans un monde bien différent du vôtre.

13. Ce monde est-il égal, inférieur ou supérieur à la terre ? - R. Supérieur ; pardonnez-moi.

14. Nous savons que notre monde est loin de la perfection, et par conséquent nous ne sommes point humiliés qu'il y en ait au-dessus de nous ; mais alors comment êtes-vous venu dans un monde inférieur à celui où vous étiez ? - R. Donne-t-on aux riches ? j'ai voulu donner : je suis descendu dans la cabane du pauvre.

15. Pouvez-vous nous donner une description des êtres animés du monde que vous habitiez ? - R. J'avais ce désir en vous parlant tout à l'heure ; mais j'ai compris à temps que j'aurais de la peine à vous expliquer parfaitement cela. - Les êtres y sont bons, *très bons* ; comprenez déjà ce point qui est la base de tout le reste du système moral dans ces mondes ; rien n'y entrave l'essor des bonnes pensées ; rien ne rappelle les mauvaises ; tout est heureux, car chacun est content de soi-même et de tous ceux qui l'entourent. - Comme matière, comme sens, toute description est inutile. - Quelle simplification dans les rouages d'une société ! aujourd'hui que je suis à même de comparer les deux, je suis effrayé de la distance. Ne pensez pas que je vous dise cela pour vous décourager ; non, bien au contraire. Il faut que votre esprit soit bien convaincu de l'existence de ces mondes ; alors vous aurez un ardent désir d'y atteindre, et votre travail vous en ouvrira la route.

16. Ce monde fait-il partie de notre système planétaire ? - R. Oui, il est très près de vous. Cependant on ne peut le voir, parce qu'il n'est point lui-même foyer de lumière, et qu'il ne reçoit et ne réfléchit point la lumière des soleils qui l'entourent.

17. Vous nous avez dit tout à l'heure que votre précédente existence avait eu lieu loin de nous, et maintenant vous dites que ce monde est très près ; comment concilier ces deux choses ? - R. Il est loin de vous si vous consultez vos distances, vos mesures terrestres ; mais il en est proche si vous prenez le compas de Dieu, et si vous essayez d'embrasser d'un coup d'œil toute la création.

Remarque. Il est évident qu'il peut être considéré comme loin si nous prenons comme terme de comparaison les dimensions de notre globe ; mais il est près par rapport aux mondes qui sont à des distances incalculables.

18. Pourriez-vous préciser la région du ciel où il se trouve ? - R. C'est inutile ; les astronomes ne la connaîtront jamais.

19. La densité de ce monde est-elle la même que celle de notre globe ? - R. Il s'en faut de mille à dix.

20. Serait-ce un monde de la nature des comètes ? - R. Non, aucunement.

21. S'il n'est pas foyer de lumière et s'il ne reçoit ni ne réfléchit la lumière solaire, il y règne donc une obscurité perpétuelle ? - R. Les êtres qui vivent là n'ont aucunement besoin de lumière : l'obscurité n'existe pas pour eux ; ils ne la comprennent pas. Vous pensez, parce que vous êtes aveugles, que personne ne peut avoir le sens de la vue.

22. La planète de Jupiter est, au dire de certains Esprits, bien supérieure à la terre ; cela est-il exact ? - R. Oui ; tout ce qu'on vous en a dit est vrai.

23. Avez-vous revu Arago depuis votre rentrée dans le monde des Esprits ? - R. C'est lui qui m'a tendu la main quand j'ai quitté le vôtre.

24. Connaissiez-vous le spiritisme de votre vivant ? - R. Le spiritisme, non ; le magnétisme, oui.

25. Quelle est votre opinion sur l'avenir du spiritisme parmi les corps savants ? - R. Grand ; mais son chemin sera pénible.

26. Pensez-vous qu'un jour il soit accepté par les corps savants ? - R. Certainement ; mais croyez-vous donc que cela soit indispensable ? Occupez-vous plutôt d'en mettre les premiers préceptes au cœur des malheureux qui encombrent votre monde : c'est le baume qui calme les désespoirs et donne l'espérance.

Remarque. François Arago ayant été appelé dans la séance du 27 mai, et par l'intermédiaire d'un autre médium, répondit ainsi à des questions analogues :

Quelle était de votre vivant, votre opinion sur le spiritisme ? - R. Je le connaissais très peu, et n'y attachais, par conséquent que peu d'importance ; je vous laisse à penser si j'ai changé d'avis.

Pensez-vous qu'il soit un jour accepté et reconnu par les corps savants ? j'entends la science officielle, car pour les savants il y en a beaucoup qui individuellement le reconnaissent. - R. Non seulement je le pense, mais j'en suis sûr ; il subira le sort de toutes les découvertes utiles à l'humanité ; bafoué d'abord par les savants orgueilleux et les sots ignorants, il finira par être reconnu par tous.

27. Quelle est votre opinion sur le soleil qui nous éclaire ? - R. Je n'ai encore rien appris ici comme science ; cependant, je crois toujours que le soleil n'est qu'un vaste centre électrique.

28. Cette opinion est-elle le reflet de celle que vous aviez comme homme, ou la vôtre comme Esprit ? - R. Mon opinion de mon vivant, corroborée par ce que je sais maintenant.

29. Puisque vous venez d'un monde supérieur à la terre, comment se fait-il que vous n'ayez pas eu des connaissances précises sur ces choses, avant votre dernière existence, et dont vous vous souveniez aujourd'hui ? - R. Je les avais certainement, mais ce que vous me demandez n'a aucun rapport à tout ce que j'ai pu apprendre dans des préexistences tellement différentes de celle que j'ai quittée ; l'astronomie, par exemple, fut pour moi une science toute nouvelle.

30. Nous avons vu beaucoup d'Esprits nous dire qu'ils habitaient ou avaient habité d'autres planètes, mais aucun ne nous a dit habiter le soleil ; pourquoi cela ? - R. C'est un centre électrique, et non un monde ; c'est un instrument et non une demeure. - Il n'y a donc point d'habitants ? - R. Habitants fixes, non ; visiteurs, oui.

31. Pensez-vous que dans quelque temps, quand vous aurez pu faire de nouvelles observations, vous pourrez mieux nous renseigner sur la nature du soleil ? - R. Oui, peut-être et volontiers ; cependant, ne comptez pas trop sur moi, je ne serai pas longtemps errant.

32. Où croyez-vous aller quand vous ne serez plus errant ? - R. Dieu me permet de me reposer quelques moments ; je vais jouir de cette liberté pour rejoindre des amis bien chers qui m'attendaient. Ensuite, je ne sais encore.

33. Nous vous demandons la permission de vous adresser encore quelques questions auxquelles vos connaissances en histoire naturelle vous mettent sans doute à même de répondre.

La sensitive et la dionée ont des mouvements qui accusent une grande sensibilité, et dans certains cas une sorte de volonté, comme la dernière, par exemple, dont les lobes saisissent la mouche qui vient se poser sur elle pour puiser son suc, et à laquelle elle semble tendre un piège pour ensuite la faire mourir. Nous demandons si ces plantes sont douées de la faculté de penser, si elles ont une volonté, et si elles forment une classe intermédiaire entre la nature végétale et la nature animale ; en un mot, sont-elles une transition de l'une à l'autre ? - R. Tout est transition dans la nature, par le fait même que rien n'est semblable, et que pourtant tout se tient. Ces plantes ne pensent pas, et par conséquent n'ont pas de volonté. L'huître qui s'ouvre et tous les zoophytes n'ont point la pensée ; il n'y a qu'un instinct naturel.

34. Les plantes éprouvent-elles des sensations douloureuses quand on les mutile ? - R. Non.

Remarque. - Un membre de la société exprime l'opinion que, les mouvements des plantes sensitives sont analogues à ceux qui se produisent dans les fonctions digestives et circulatoires de l'organisme animal, et qui

ont lieu sans la participation de la volonté. Ne voit-on pas, en effet, le pylore se contracter au contact de certains corps pour refuser le passage ? Il doit en être de même de la sensitive et de la dionée, chez lesquelles les mouvements n'impliquent nullement la nécessité d'une perception et encore moins d'une volonté.

35. Y a-t-il des hommes fossiles ? - R. Le temps les a rongés.

36. Admettez-vous qu'il y ait eu des hommes sur la terre, avant le déluge géologique ? - R. Tu ferais bien de t'expliquer plus clairement sur ce point, avant de poser la question. L'homme était sur la terre avant bien des déluges.

37. Adam n'était donc pas le premier homme ? - R. Adam est un mythe ; où places-tu Adam ?

38. Mythe ou non, je parle de l'époque que l'histoire lui assigne. - R. C'est peu calculable pour vous ; il est même impossible de supputer le nombre d'années que les premiers hommes sont restés dans un état sauvage et bestial qui n'a cessé que bien longtemps après leur première apparition sur le globe.

39. La géologie fera-t-elle trouver un jour des traces matérielles de l'existence de l'homme sur la terre avant la période adamique ? - R. La géologie, non ; le bon sens, oui.

40. Le progrès du règne organique sur la terre est marqué par l'apparition successive des acotylédonées, des monocotylédonées et des dycotylédonées ; l'homme existait-il avant les dycotylédonées ? -R. Non, sa phase suivit celle-là.

41. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir à notre appel, et des renseignements que vous nous avez fournis. - R. C'est avec plaisir. Adieu ; au revoir.

Remarque. - Cette communication se distingue par un caractère général de bonté, de bienveillance, et une grande modestie, signe incontestable de supériorité chez l'Esprit ; là, en effet, nulle trace de la jactance, de la forfanterie, de l'envie de dominer et de s'imposer, que l'on remarque chez ceux qui appartiennent à la classe des faux savants, Esprits toujours plus ou moins imbus de systèmes et de préjugés qu'ils cherchent à faire prévaloir ; tout, chez l'Esprit de Humboldt, même les plus belles pensées, respire la simplicité et dénote l'absence de prétention.

Goëthe.

Société parisienne des Etudes spirites ; 25 mars 1856.

1. Evocation. - R. Je suis avec vous.

2. Dans quelle situation êtes-vous comme Esprit : errant ou réincarné ? - R. Errant.

3. Etes-vous plus heureux que de votre vivant ? - R. Oui, car je suis dégagé de mon corps grossier, et je vois ce que je ne pouvais pas voir.

4. Il me semble que vous n'aviez pas une situation malheureuse de votre vivant ; en quoi consiste la supériorité de votre situation actuelle ? - R. Je viens de vous le dire ; vous, adeptes du spiritisme, vous devez comprendre cette situation.

5. Quelle est votre opinion actuelle sur *Faust* ? - R. C'est une œuvre qui avait pour but de montrer la vanité et le vide de la science humaine, et par contre exalter, dans ce qu'il avait de beau et de pur, le sentiment de l'amour, et le châtier dans ce qu'il avait de déréglé et de méchant.

6. Est-ce par une certaine intuition du spiritisme que vous avez dépeint l'influence des mauvais Esprits sur l'homme ? Comment avez-vous été conduit à faire cette peinture ? - R. J'avais le souvenir presque exact d'un monde où je voyais agir l'influence des Esprits sur les êtres matériels.

7. Vous aviez donc souvenir d'une précédente existence ? - R. Oui, certes.

8. Pourriez-vous nous dire si cette existence avait eu lieu sur la terre ? - R. Non, parce que dans celui-ci on ne voit pas agir les Esprits ; c'est bien dans un autre.

9. Mais alors, puisque dans ce monde vous pouviez voir agir les Esprits, il devait être supérieur à la terre. Comment se fait-il que vous soyez venu d'un monde supérieur dans un monde inférieur ? Il y avait donc déchéance pour vous ? Veuillez nous expliquer cela. - R. Il était supérieur jusqu'à un certain point, mais pas comme vous l'entendez. Les mondes n'ont pas tous la même organisation, sans être pour cela d'une grande supériorité. Du reste, vous savez bien que je remplissais parmi vous une mission que tous vous ne pouvez vous dissimuler, puisque vous faites encore représenter mes ouvrages ; il n'y avait pas déchéance, puisque j'ai servi et que je sers encore à votre moralisation. J'appliquais ce qu'il pouvait y avoir de supérieur dans le monde précédent à châtier les passions de mes héros.

10. Oui, on représente encore vos ouvrages. On vient même de traduire en opéra votre drame de *Faust*. Est-ce que vous avez assisté à cette représentation ? - R. Oui.

11. Veuillez nous dire votre opinion sur la manière dont M. Gounod a interprété votre pensée par le moyen de la musique ? - R. Gounod m'a évoqué sans le savoir. Il m'a très bien compris ; moi, musicien allemand, je n'eus pas mieux fait ; il pense peut-être en musicien français.

12. Que pensez-vous de Werther ? - Je blâme maintenant le dénouement.

13. Cet ouvrage n'a-t-il pas fait beaucoup de mal en exaltant les passions ? - R. Il a fait et causé des malheurs.

14. Il a été cause de beaucoup de suicides ; en êtes-vous responsable ? - R. S'il y a eu une influence malheureuse répandue par moi, c'est bien de cela que je souffre encore et dont je me repens.

15. Vous aviez, je crois, de votre vivant, une grande antipathie pour les Français ; en est-il de même actuellement ! - R. Je suis très patriote.

16. Etes-vous encore plutôt attaché à un pays qu'à un autre ? - R. J'aime l'Allemagne dans sa pensée et dans ses mœurs presque patriarcales.

17. Voudriez-vous nous donner votre opinion sur Schiller ? - R. Nous sommes frères par l'esprit et par les missions. Schiller avait une âme grande et noble : ses ouvrages en étaient le reflet ; il a moins fait de mal que moi ; il m'est bien supérieur, parce qu'il était plus simple et plus vrai.

18. Pourriez-vous nous donner votre opinion sur les poètes français en général, comparés aux poètes allemands ? ce n'est point par un vain sentiment de curiosité, mais pour notre instruction. Nous vous croyons des sentiments trop élevés pour qu'il soit nécessaire de vous prier de le faire sans partialité, et en mettant de côté tout préjugé national. - R. Vous êtes bien curieux, mais je veux vous satisfaire :

Les Français nouveaux font souvent de beaux poèmes, mais ils mettent plus de belles paroles que de bonnes pensées ; ils devraient s'attacher plus au cœur et moins à l'esprit. Je parle en général, mais je fais quelques exceptions en faveur de quelques-uns : un grand poète pauvre entre autres.

19. Un nom circule à voix basse dans l'assemblée ; est-ce celui-là dont vous voulez parler ? - R. Pauvre, ou qui le fait.

20. Nous serions heureux d'avoir de vous une dissertation sur un sujet de votre choix, pour notre instruction. Serez-vous assez bon pour nous dicter quelque chose ? - R. Je le ferai plus tard et par d'autres médiums ; évoquez-moi une autre fois.

Le nègre Pa César.

Pa César, homme libre de couleur, mort le 8 février 1859 à l'âge de 138 ans, près de Covington, aux Etats-Unis. Il était né en Afrique et fut amené à la Louisiane à l'âge d'environ 15 ans. Les restes mortels de ce patriarche de la race nègre ont été accompagnés au champ du repos par un certain nombre d'habitants de Covington, et une multitude de personnes de couleur.

Société, 25 mars 1859.

1. (*A Saint Louis*). Voudriez-vous nous dire si nous pouvons appeler le nègre Pa César dont il vient d'être question ? - R. Oui ; je l'aiderai à vous répondre.

Remarque. Ce début fait présager l'état de l'Esprit que l'on désire interroger.

2. Evocation. - R. Que me voulez-vous, et que peut un pauvre Esprit comme moi dans une réunion comme la vôtre ?

3. Etes-vous plus heureux maintenant que de votre vivant ? - R. Oui, car ma condition n'était pas bonne sur la terre.

4. Cependant vous étiez libre ; en quoi êtes-vous plus heureux maintenant ? - R. Parce que mon esprit n'est plus noir.

Remarque. Cette réponse est plus sensée qu'elle ne le paraît au premier abord. Assurément l'Esprit n'est jamais noir ; il veut dire que, comme Esprit, il n'a plus les humiliations auxquelles est en butte la race noire.

5. Vous avez vécu longtemps ; cela vous a-t-il profité pour votre avancement ? - R. Je me suis ennuyé sur la terre, et je ne souffrais pas assez à un certain âge pour avoir le bonheur d'avancer.

6. A quoi employez-vous votre temps maintenant ? - R. Je cherche à m'éclairer et dans quel corps je pourrai le faire.

7. Que pensiez-vous des Blancs de votre vivant ? - Ils sont bons, mais orgueilleux et vains d'une blancheur dont ils ne sont pas cause.

8. Est-ce que vous considérez la blancheur comme une supériorité ? - R. Oui, puisque j'ai été méprisé comme noir.

9. (*A saint Louis*). Est-ce que la race nègre est véritablement une race inférieure ? - R. La race nègre disparaîtra de la terre. Elle a été faite pour une latitude autre que la vôtre.

10. (A Pa César). Vous avez dit que vous cherchez le corps par lequel vous pourrez avancer ; choisirez-vous un corps blanc ou un corps noir ? - R. Un blanc, car le mépris me ferait du mal.

11. Avez-vous réellement vécu l'âge que l'on vous attribue : 138 ans ? - R. Je n'ai pas bien compté, par la raison que vous dites.

Remarque. On venait de faire observer que les nègres n'ayant pas d'état

civil leur âge n'est jugé qu'approximativement, surtout quand ils sont nés en Afrique.

12. (*A saint Louis*). Est-ce que des Blancs se réincarnent quelquefois dans des corps nègres ? - R. Oui, quand, par exemple, un maître a maltraité un esclave, il se peut qu'il demande, par expiation, à vivre dans un corps de nègre pour souffrir à son tour les souffrances qu'il a fait endurer, et par ce moyen avancer et se faire pardonner par Dieu.

Variétés.

La princesse de Rébinine.

(Extrait du *Courrier de Paris*, du mai 1859.

Vous savez que tous les somnambules, toutes les tables tournantes, tous les oiseaux magnétisés, tous les crayons sympathiques et toutes les tireuses de cartes prédisaient la guerre depuis fort longtemps ?… Des prophéties dans ce sens ont été faites à une foule de personnages importants, qui, tout en affectant de traiter fort légèrement ces soi-disant révélations du monde surnaturel, ne laissaient pas que d'en être assez vivement préoccupés. Pour notre part, sans trancher la question dans un sens ni dans l'autre, et trouvant d'ailleurs que, là où François Arago lui-même doutait, il est au moins permis de ne pas se prononcer, nous nous bornerons à vous raconter sans commentaires quelques faits dont nous avons été témoin.

Il y a huit jours, nous avions été convié à une soirée spirite chez M. le baron de G… A l'heure indiquée, tous les invités, au nombre de douze seulement, se trouvaient autour de la table… miraculeuse, une simple table en acajou, du reste, et sur laquelle, pour le moment, on avait servi le thé et les sandwichs de rigueur. De ces douze convives, nous devons nous hâter de le proclamer, aucun ne pouvait raisonnablement encourir le reproche de charlatanisme. Le maître de la maison, qui compte des ministres parmi ses proches parents, appartient à une grande famille étrangère.

Quant à ses *fidèles*, ils se composaient de deux officiers anglais distingués, d'un enseigne de vaisseau français, d'un prince russe fort connu, d'un médecin très habile, d'un millionnaire, d'un secrétaire d'ambassade et de deux ou trois gros bonnets du faubourg Saint-Germain. Nous étions le seul *profane* parmi ces illustres du *spiritisme* ; mais en notre qualité de chroniqueur parisien, et sceptique par devoir, nous ne saurions être accusé d'une crédulité… exagérée. La réunion en question ne pouvait donc être soupçonnée de jouer la comédie ; et quelle comédie ! une comédie inutile et ridicule, dans laquelle chacun aurait volontairement accepté à la fois le

rôle de mystificateur et de mystifié ? Cela n'est pas admissible. Et dans quel but, au surplus ? dans quel intérêt ? C'eût été le cas ou jamais de se demander : *Qui trompe-t-on ici ?*

Non, il n'y avait là ni mauvaise foi, ni folie… Mettons, si vous le voulez, qu'il y a eu hasard… C'est tout ce que notre conscience nous permet de vous concéder. Or, voici ce qui s'est passé :

Après avoir interrogé l'*Esprit* sur mille choses, on lui a demandé si les espérances de paix, - qui semblaient alors très fortes, - étaient fondées.

- Non, a-t-il répondu très distinctement à deux reprises différentes.

- Nous aurons donc la guerre ?

- Certainement !…

- Quand cela ?

- Dans huit jours.

- Cependant le Congrès ne se réunit que le mois prochain… Cela rejette assez loin les éventualités d'un commencement d'hostilités.

- Il n'y aura pas de Congrès !

- Pourquoi ?

- L'Autriche le refusera.

- Et quelle est la cause qui triomphera ?

- Celle de la justice et du bon droit… celle de la France.

- Et la guerre, que sera-t-elle ?

- Courte et glorieuse.

Ceci nous remet en mémoire un autre fait du même genre, qui s'est également passé sous nos yeux il y a quelques années.

On se souvient que, lors de la guerre de Crimée, l'empereur Nicolas rappela en Russie tous ceux de ses sujets qui habitaient la France, sous peine, pour ceux-ci, de voir confisquer leurs biens, s'ils refusaient de se rendre à cet ordre.

Nous étions alors en Saxe, à Leipzick, où l'on prenait, comme partout, un vif intérêt à la campagne qui venait de commencer. Un jour, nous reçûmes le petit mot suivant :

« Je suis ici pour quelques heures seulement ; venez me voir, - hôtel de Pologne, n° 13 !

« Princesse DE RÉBININE. »

Nous avions beaucoup connu ici la princesse Sophie de Rébinine, une femme charmante et distinguée, dont l'histoire était tout un roman (que nous écrirons quelque jour), et qui voulait bien nous appeler son ami. Nous nous empressâmes donc de nous rendre à son aimable invitation, aussi agréablement surpris que charmé de son passage à Leipzick.

C'était un dimanche, un 13, et le temps était naturellement gris et triste comme il l'est toujours dans cette partie de la Saxe. Nous trouvâmes la princesse chez elle, plus gracieuse et plus spirituelle que jamais, seulement un peu pâle, un peu mélancolique. Nous lui en fîmes la remarque.

- D'abord, nous répondit-elle, je suis partie comme une bombe. - C'était le cas, puisque nous voilà en guerre, et je suis un peu fatiguée de mon mode de voyage. Ensuite, bien que nous soyons maintenant ennemis, je ne vous cacherai pas que je quitte Paris à regret. Je me considérais presque comme française depuis longtemps, et l'ordre de l'empereur me fait rompre avec une vieille et douce habitude.

- Pourquoi n'êtes-vous pas restée tranquillement dans votre joli appartement de la rue Rumfort ?

- Parce que l'on m'aurait coupé les vivres.

- Eh bien ! n'avez-vous donc pas chez nous de nombreux et bons amis ?

- Si,… je le crois du moins ; mais, à mon âge, une femme n'aime pas à laisser prendre hypothèque sur elle… les intérêts à payer dépassent souvent la valeur du capital ! Ah ! si j'étais vieille, ce serait autre chose ;… mais alors on ne me prêterait pas.

Et là-dessus la princesse changea de conversation.

Ah ! çà, nous dit-elle, vous savez que je suis d'une nature très absorbante… Je ne connais ici âme qui vive… Puis-je compter sur vous pour toute la journée ?

La réponse que nous fîmes est facile à deviner.

A une heure, la cloche se fit entendre dans la cour, et nous descendîmes dîner à la table d'hôte. Tout le monde parlait, en ce moment, de la guerre… et des tables tournantes.

En ce qui concerne la guerre, la princesse était sûre que la flotte anglo-française serait détruite dans la mer Noire, et elle se serait très bravement chargée d'aller l'incendier elle-même, si l'empereur Nicolas avait voulu lui confier cette mission délicate et périlleuse. En ce qui concerne les tables tournantes, sa foi était moins robuste, et elle nous proposa de faire avec elle et un autre de nos amis, que nous lui avions présenté au dessert, quelques expériences. Nous remontâmes donc dans sa chambre ; on nous servit du café, et, comme il pleuvait, nous passâmes notre après-midi à interroger un guéridon, que nous voyons encore d'ici.

- Et à moi, demanda tout à coup la princesse, n'as-tu rien à me dire ?

- Non.

- Pourquoi ?

La table frappa treize coups. Or, on se rappelle qu'on était un treize, et que la chambre de Mme de Rébinine portait le numéro treize.

- Cela veut-il dire que le nombre treize m'est fatal ? reprit la princesse, qui avait un peu la superstition de ce chiffre.

- Oui ! fit la table.

- N'importe !… Je suis un Bayard du genre féminin et tu peux parler sans crainte, quoi que tu puisse avoir à m'annoncer.

Nous interrogeâmes le guéridon, qui persista d'abord dans sa prudente réserve, mais auquel, cependant, nous finîmes par arracher les mots suivants :

- Malade… huit jours… Paris… mort violente !

La princesse se portait fort bien, elle venait de quitter Paris et n'espérait pas revoir de longtemps la France… La prophétie de la table était donc au moins absurde sur les trois premiers points… Quant au dernier, inutile d'ajouter que nous ne voulûmes pas même nous y arrêter.

La princesse devait partir à huit heures du soir par le train de Dresde, afin d'arriver le surlendemain matin à Varsovie ; mais elle manqua le convoi.

- Ma foi, nous dit-elle, je vais laisser mes bagages ici et je prendrai le train de quatre heures du matin.

- Alors, vous allez rentrer à l'hôtel vous coucher ?

- Je vais y rentrer, mais je ne me coucherai pas… J'assisterai du haut de la *loge des étrangers* au bal de cette nuit… Voulez-vous me servir de cavalier ?

L'hôtel de Pologne, dont les vastes et magnifiques salons ne contiennent pas moins de deux mille personnes, donne presque chaque jour, été comme hiver, un grand bal, organisé par quelque société de la ville, mais auquel il réserve de faire assister, du haut d'une galerie particulière, ceux des voyageurs désireux de jouir du coup d'œil, qui est fort animé, et de la musique, qui est excellente.

Du reste, en Allemagne, on n'oublie jamais les étrangers, et ils ont partout leur loge réservée, ce qui explique pourquoi les Allemands qui viennent à Paris, pour la première fois, demandent toujours, dans nos théâtres et nos concerts la *loge des étrangers*.

Le jour dont il s'agit, le bal était fort brillant, et la princesse, bien que simple spectatrice, y prit un véritable plaisir. Aussi, avait-elle oublié le guéridon et sa sinistre prédiction, lorsqu'un des garçons de l'hôtel lui apporta une dépêche télégraphique qui venait d'arriver pour elle. Cette dépêche étant conçue en ces termes :

« *Madame Rébinine, hôtel de Pologne, Leipzig ; présence indispensable,*

Paris ; intérêts graves ! » et portait la signature de l'homme d'affaires de la princesse. Quelques heures plus tard, celle-ci reprenait la route de Cologne au lieu de monter dans le train de Dresde. Huit jours après nous apprenions qu'elle était morte !

Paulin NIBOYET.

Le major Georges Sydenham.

Nous trouvons le récit suivant dans une collection remarquable d'histoires authentiques d'apparitions et autres phénomènes spirites, publiée à Londres en 1682, par le révérend J. Granville et le docteur H. More. Il est intitulé : Apparition de l'esprit du major Georges Sydenham au capitaine V. Dyke, extrait d'une lettre de M. Jacques Douche, de Mongton, à M. J. Granville.

. . . . Peu de temps après la mort du major Georges, le docteur Th. Dyke, proche parent du capitaine, fut appelé pour soigner un enfant malade. Le docteur et le capitaine se couchèrent dans le même lit. Quand ils eurent dormi un peu, le capitaine frappe et ordonne à son domestique de lui apporter deux chandelles allumées, les plus grandes et les plus grosses qu'il puisse trouver. Le docteur lui demanda ce que cela signifiait. « Vous connaissez, dit le capitaine, mes discussions avec le major, touchant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme : nous n'avons pu nous éclairer sur ces deux points, quoique nous l'ayons toujours désiré.

« Il fut donc convenu que celui de nous deux qui mourrait le premier viendrait la troisième nuit après ses funérailles, entre minuit et une heure, dans le jardin de cette petite maison, et là éclairerait le survivant sur ce sujet. C'est aujourd'hui même, ajouta le capitaine, que le major doit remplir sa promesse. » En conséquence il met sa montre près de lui, et à onze heures et demie il se lève, prend une chandelle dans chaque main, sort par une porte de derrière dont il prend la clef, et se promène ainsi dans le jardin pendant deux heures et demie. A son retour il déclare au docteur qu'il n'a rien vu, ni rien entendu qui ne fût très naturel ; mais, ajouta-t-il, je sais que mon major serait venu s'il avait pu.

Six semaines après, le capitaine se rendait à Eaton pour y placer son fils à l'école, et le docteur vint avec lui. Ils logèrent dans une auberge à l'enseigne de *Saint-Christophe*, y restèrent deux ou trois jours, mais ne couchèrent pas ensemble comme à Dulversan ; ils étaient dans deux chambres séparées.

Un matin, le capitaine resta plus longtemps que de coutume dans sa chambre, avant d'appeler le docteur. Enfin il entra chez ce dernier, le visage tout bouleversé, les cheveux hérissés, les yeux hagards et le corps tout tremblant. - Qu'y a-t-il donc, cousin capitaine ? dit le docteur. Le capitaine répond : J'ai vu mon major. - Le docteur semble sourire. - Je vous affirme que je ne l'ai jamais vu de ma vie, ou je l'ai vu aujourd'hui. Il me fit alors le récit suivant : « Ce matin, au point du jour, quelqu'un vient à côté de mon lit, arrache les couvertures, en criant : *Cap, cap* (c'était le terme familier du major, pour appeler le capitaine). - Je réponds : Quoi donc ! mon major ? - Il reprend : Je n'ai pas pu venir le jour dit ; mais maintenant me voici et je vous dis : Il y a un Dieu, et un très juste et terrible ; si vous ne changez pas de peau, vous verrez quand vous y serez ! - Sur la table, il y avait une épée que le major m'avait donnée ; quand celui-ci eut fait deux ou trois tours dans la chambre, il prit l'épée, la dégaina, et ne la trouvant pas si brillante qu'elle devait être : Cap, cap, dit-il, cette épée était mieux entretenue, quand elle était à moi. - A ces mots, il disparut tout à coup. »

Le capitaine fut non seulement parfaitement persuadé de la réalité de ce qu'il avait vu et entendu, mais encore il fut, depuis ce temps, beaucoup plus sérieux. Son caractère, jadis léger et jovial, fut notablement modifié. Quand il invitait ses amis, il les traitait grandement, mais il se montrait fort sobre lui-même. Les personnes qu'il connaissait assurent qu'il croyait souvent entendre répéter à ses oreilles les paroles du major, pendant les deux ans qu'il vécut après cette aventure.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Juillet 1859

Société parisienne des études spirites.

DISCOURS DE CLOTURE DE L'ANNÉE SOCIALE 1858-1859.

MESSIEURS,

Au moment où expire votre année sociale, permettez-moi de vous présenter un court résumé de la marche et des travaux de la Société.

Vous en savez l'origine : elle s'est formée sans dessein prémédité, sans projet préconçu. Quelques amis se réunissaient chez moi en tout petit comité ; peu à peu ces amis me demandèrent la permission de me présenter leurs amis. Il n'y avait point alors de président : c'étaient des soirées intimes de huit à dix personnes, comme il y en a des centaines dans Paris et ailleurs ; mais il était naturel que chez moi j'eusse la direction de ce qui s'y faisait, soit comme maître de maison, soit aussi en raison des études spéciales que j'avais faites, et qui me donnaient une certaine expérience de la matière.

L'intérêt que l'on prenait à ces réunions alla croissant, quoiqu'on ne s'y occupât que de choses très sérieuses ; peu à peu, de l'un à l'autre, le nombre des assistants s'accrut, et mon modeste salon, très peu propice pour une assemblée, devint insuffisant. C'est alors que quelques-uns d'entre vous proposèrent d'en chercher un plus commode, et de se cotiser pour subvenir aux frais, ne trouvant pas juste que je les supportasse seul comme je l'avais fait jusqu'à ce moment. Mais pour se réunir régulièrement au-delà d'un certain nombre, et dans un local étranger, il fallait se conformer aux prescriptions légales, il fallait un règlement, et par conséquent un président en titre ; il fallait enfin se constituer en société ; c'est ce qui eut lieu avec l'assentiment de l'autorité, dont la bienveillance ne nous fit pas défaut. Il était nécessaire aussi d'imprimer aux travaux une direction méthodique et uniforme, et vous voulûtes bien me charger de continuer ce que je faisais chez moi dans nos réunions privées.

J'ai apporté dans mes fonctions, que je puis dire laborieuses, toute l'exactitude et tout le dévouement dont j'ai été capable ; au point de vue administratif, je me suis efforcé de maintenir dans les séances un ordre

rigoureux, et de leur donner un caractère de gravité sans lequel le prestige d'assemblée sérieuse eût bientôt disparu. Maintenant que ma tâche est terminée et que l'impulsion est donnée, je dois vous faire part de la résolution que j'ai prise de renoncer pour l'avenir à toute espèce de fonction dans la Société, même à celle de directeur des études ; je n'ambitionne qu'un titre, celui de simple membre titulaire dont je serai toujours heureux et honoré. Le motif de ma détermination est dans la multiplicité de mes travaux qui augmentent tous les jours par l'extension de mes relations, car outre ceux que vous connaissez, j'en prépare d'autres plus considérables qui exigent de longues et laborieuses études, et n'absorberont pas moins de dix années ; or, ceux de la Société ne laissent pas de prendre beaucoup de temps, soit pour la préparation, soit pour la coordination et la mise au net. Ils réclament en outre une assiduité souvent préjudiciable à mes occupations personnelles, et que rend indispensable l'initiative presque exclusive que vous m'avez laissée. C'est à cette cause, Messieurs, que je dois d'avoir si souvent pris la parole, regrettant bien souvent que les membres éminemment éclairés que nous possédons nous privassent de leurs lumières. Depuis longtemps déjà j'avais le désir de me démettre de mes fonctions ; je l'ai exprimé d'une manière très explicite en diverses circonstances, soit ici, soit en particulier à plusieurs de mes collègues, et notamment à M. Ledoyen. Je l'aurais fait plus tôt sans la crainte d'apporter de la perturbation dans la Société en me retirant au milieu de l'année, on aurait pu croire à une défection ; et il ne fallait pas donner cette satisfaction à nos adversaires. J'ai donc dû accomplir ma tâche jusqu'au bout ; mais aujourd'hui que ces motifs n'existent plus, je m'empresse de vous faire part de ma résolution afin de ne point entraver le choix que vous ferez. Il est juste que chacun ait sa part des charges et des honneurs.

Depuis un an, la Société a vu croître rapidement son importance ; le nombre des membres titulaires s'est triplé en quelques mois ; vous avez de nombreux correspondants dans les deux continents, et les auditeurs dépasseraient la limite du possible si l'on n'y mettait un frein par la stricte exécution du règlement. Vous avez compté parmi ces derniers les plus hautes notabilités sociales et plus d'une illustration. L'empressement que l'on met à solliciter d'être admis à vos séances témoigne de l'intérêt qu'on y prend, nonobstant l'absence de toute expérimentation destinée à satisfaire la curiosité, et peut-être en raison même de leur simplicité. Si tous n'en sortent pas convaincus, ce qui serait demander l'impossible, les gens sérieux, ceux qui n'y viennent pas avec un parti pris de dénigrement, emportent de la gravité de vos travaux une impression qui les dispose à

approfondir ces questions. Nous n'avons du reste qu'à nous applaudir des restrictions que nous avons apportées dans l'admission des auditeurs étrangers : nous évitons ainsi la foule des curieux importuns. La mesure par laquelle vous avez limité cette admission à certaines séances, réservant les autres pour les seuls membres de la Société, a eu pour résultat de vous donner plus de liberté dans les études que pourrait entraver la présence de personnes non encore initiées et dont les sympathies ne sont pas assurées.

Ces restrictions paraîtront toutes naturelles à ceux qui connaissent le but de notre institution, et qui savent que nous sommes avant tout une Société d'études et de recherches, plutôt qu'une arène de propagande ; c'est pour cette raison que nous n'admettons point dans nos rangs ceux qui, ne possédant pas les premières notions de la science, nous feraient perdre notre temps en démonstrations élémentaires sans cesse renouvelées. Sans doute, nous désirons tous la propagation des idées que nous professons, parce que nous les croyons utiles, et chacun de nous y contribue pour sa part ; mais nous savons que la conviction ne s'acquiert que par des observations suivies, et non par quelques faits isolés, sans suite et sans raisonnement, contre lesquels l'incrédulité peut toujours élever des objections. Un fait, dira-t-on, est toujours un fait ; c'est un argument sans réplique. Sans doute quand il n'est ni contesté ni contestable. Lorsqu'un fait sort du cercle de nos idées et de nos connaissances, il paraît impossible au premier abord ; plus il est extraordinaire, plus il soulève d'objections, c'est pourquoi on le conteste ; celui qui en sonde les causes, qui s'en rend compte, y trouve une base, une raison d'être ; il en comprend la possibilité, et dès lors ne le rejette plus. Un fait n'est souvent intelligible que par sa liaison avec d'autres faits ; pris isolément, il peut paraître étrange, incroyable, absurde même ; mais qu'il soit un des anneaux de la chaîne, qu'il ait une base rationnelle, qu'on puisse se l'expliquer, et toute anomalie disparaît. Or, pour concevoir cet enchaînement, pour saisir cet ensemble où l'on est conduit de conséquence en conséquence, il faut en toutes choses, et peut-être plus encore en spiritisme, une suite d'observations raisonnées. Le raisonnement est donc un puissant élément de conviction, aujourd'hui plus que jamais où les idées positives nous portent à savoir le pourquoi et le comment de chaque chose.

On s'étonne de la persistante incrédulité, en matière de spiritisme, de la part de gens qui ont vu, tandis que d'autres qui n'ont rien vu sont de fermes croyants ; est-ce à dire que ces derniers sont des gens superficiels qui acceptent sans examen tout ce qu'on leur dit ? non ; c'est tout le contraire :

les premiers ont vu, mais ne comprennent pas ; les seconds n'ont pas vu, mais comprennent, et ils ne comprennent que parce qu'ils raisonnent. L'ensemble des raisonnements sur lesquels s'appuient les faits constitue la science, science encore très imparfaite, il est vrai, et dont nul de nous ne prétend avoir atteint l'apogée, mais enfin c'est une science à son début, et c'est vers la recherche de tout ce qui peut l'étendre et la constituer, que sont dirigées vos études. Voilà ce qu'il importe que l'on sache bien hors de cette enceinte, afin qu'on ne se méprenne pas sur le but que nous nous proposons ; afin qu'on ne croie pas surtout, en venant ici, trouver une exhibition d'Esprits se donnant en spectacle. La curiosité a un terme ; quand elle est satisfaite, elle cherche un nouveau sujet de distraction ; celui qui ne s'arrête pas à la surface, qui voit au-delà de l'effet matériel, trouve toujours quelque chose à apprendre ; le raisonnement est pour lui une mine inépuisable : il est sans limite. Notre ligne de conduite pouvait-elle d'ailleurs être mieux tracée que par les admirables paroles que l'Esprit de saint Louis nous a fait adresser, et que nous ne devrions jamais perdre de vue : « On s'est moqué des tables tournantes, on ne se moquera jamais de la philosophie, de la sagesse et de la charité qui brillent dans les communications sérieuses. Qu'ailleurs on voie, qu'ailleurs on entende, que chez vous on *comprenne* et qu'on aime. »

Ces mots : *Que chez vous on comprenne*, sont tout un enseignement. Nous devons comprendre, et nous cherchons à comprendre, parce que nous ne voulons pas croire en aveugles : le raisonnement est le flambeau qui nous guide. Mais le raisonnement d'un seul peut s'égarer, c'est pourquoi nous avons voulu nous réunir en société, afin de nous éclairer mutuellement par le concours réciproque de nos idées et de nos observations. En nous plaçant sur ce terrain, nous nous assimilons à toutes les autres institutions scientifiques, et nos travaux feront plus de prosélytes sérieux que si nous passions notre temps à faire tourner et frapper des tables. Nous en serions bientôt rassasiés ; nous voulons à notre pensée un aliment plus solide, voilà pourquoi nous cherchons à pénétrer les mystères du monde invisible, dont ces phénomènes élémentaires ne sont que les premiers indices. Celui qui sait lire s'amuse-t-il à répéter sans cesse l'alphabet ? Nous aurions peut-être un plus grand concours de curieux qui se succéderaient à nos séances comme les personnages d'un panorama mouvant, mais ces curieux, qui ne pourraient emporter une conviction improvisée par la vue d'un phénomène inexpliqué pour eux, qui le jugeraient sans l'approfondir, seraient plutôt un obstacle à nos travaux ; voilà pourquoi, ne voulant pas dévier de notre caractère scientifique, nous écartons quiconque n'est pas attiré vers nous par un but sérieux. Le Spiritisme a

des conséquences tellement graves, il touche à des questions d'une si haute portée, il donne la clef de tant de problèmes, nous y puisons enfin un si profond enseignement philosophique, qu'à côté de cela une table tournante est un véritable enfantillage.

L'observation des faits sans le raisonnement est insuffisante, disons-nous, pour amener une conviction complète, et c'est bien plutôt celui qui se déclarerait convaincu par un fait qu'il ne comprendrait pas, qu'on pourrait taxer de légèreté ; mais cette manière de procéder a un autre inconvénient qu'il est bon de signaler, et dont chacun de nous a pu être témoin, c'est la manie de l'expérimentation qui en est la conséquence naturelle. Celui qui voit un fait spirite sans en avoir étudié toutes les circonstances, ne voit généralement que le fait matériel, et dès lors le juge au point de vue de ses propres idées sans songer qu'en dehors des lois connues, il peut, il doit y avoir des lois inconnues. Il croit pouvoir le faire manœuvrer à son gré ; il impose ses conditions, et ne sera convaincu, dit-il, que s'il s'accomplit de telle manière et non de telle autre ; il se figure qu'on expérimente les Esprits comme une pile électrique ; ne connaissant ni leur nature, ni leur manière d'être qu'il n'a point étudiées, il croit pouvoir leur imposer sa volonté, et se figure qu'ils doivent agir au signal donné pour le bon plaisir de le convaincre ; parce qu'il est disposé, pour le quart d'heure, à les entendre, il s'imagine qu'eux doivent être à ses ordres. Ce sont des erreurs dans lesquelles ne tombe pas celui qui s'est donné la peine d'approfondir ; il sait se rendre compte des obstacles et ne demande pas l'impossible ; au lieu de vouloir amener les Esprits à son point de vue, ce à quoi ils ne se prêtent pas volontiers, il se met au point de vue des Esprits, et pour lui les phénomènes changent d'aspect. Pour cela il faut de la patience, de la persévérance, et une ferme volonté, sans laquelle on n'arrive à rien. Quiconque veut réellement savoir doit se soumettre aux conditions de la chose, et non vouloir soumettre la chose à ses propres conditions. Voilà pourquoi la Société ne se prête point à des expérimentations qui seraient sans résultat, car elle sait par expérience que le Spiritisme, pas plus que toute autre science, ne s'apprend en quelques heures et à la volée. Comme elle est sérieuse, elle ne veut avoir affaire qu'à des personnes sérieuses, qui comprennent les obligations qu'impose une pareille étude quand on veut la faire consciencieusement. Elle ne reconnaît pas pour sérieux ceux qui disent : Faites-moi voir un fait et je serai convaincu. Est-ce à dire pour cela que nous négligeons les faits ? Bien au contraire, puisque toute notre science est basée sur les faits ; nous recherchons donc avec empressement tous ceux qui nous offrent un sujet d'étude, ou qui confirment des principes admis ; je veux dire seulement

que nous ne perdons pas notre temps à reproduire ceux que nous connaissons, pas plus que le physicien ne s'amuse à répéter sans cesse les expériences qui ne lui apprennent rien de nouveau. Nous portons nos investigations sur tout ce qui peut éclairer notre marche, nous attachant de préférence aux communications intelligentes, sources de la philosophie spirite, et dont le champ est sans limites, bien plus qu'aux manifestations purement matérielles qui n'ont que l'intérêt du moment.

Deux systèmes également préconisés et pratiqués se présentent dans la manière de recevoir les communications d'outre-tombe ; les uns préfèrent attendre les communications spontanées, les autres les provoquent par un appel direct fait à tel ou tel Esprit. Les premiers prétendent qu'en l'absence de contrôle pour constater l'identité des Esprits, en attendant leur bon vouloir, on est moins exposé à être induit en erreur, attendu que celui qui parle c'est qu'il est là et qu'il veut parler, tandis qu'il n'est pas certain que celui qu'on appelle puisse venir ou répondre. On leur objecte que laisser parler le premier venu, c'est ouvrir la porte aux mauvais aussi bien qu'aux bons. L'incertitude de l'identité n'est pas une objection sérieuse, puisqu'on a souvent des moyens de la constater, et que d'ailleurs cette constatation est l'objet d'une étude qui tient aux principes mêmes de la science ; l'Esprit qui parle spontanément se renferme le plus ordinairement dans des généralités, tandis que les questions lui tracent un cadre plus positif et plus instructif. Quant à nous, nous ne condamnons que les systèmes exclusifs ; nous savons que l'on obtient de très bonnes choses par l'un et l'autre mode, et si nous donnons la préférence au second, c'est que l'expérience nous apprend que, dans les communications spontanées, les Esprits trompeurs ne se font pas plus faute de se parer de noms respectables que dans les évocations ; ils ont même le champ plus libre, tandis que par les questions on les domine et on les maîtrise bien plus aisément sans compter que les questions sont d'une incontestable utilité dans les études. C'est à ce mode d'investigations que nous devons la multitude d'observations que nous recueillons chaque jour et qui nous font pénétrer plus profondément ces étranges mystères. Plus nous avançons plus l'horizon grandit devant nous, et nous montre combien est vaste le champ que nous avons à moissonner.

Les nombreuses évocations que nous avons faites ont permis de porter un œil investigateur sur le monde invisible depuis la base jusqu'au sommet, c'est-à-dire dans ce qu'il a de plus infime, comme dans ce qu'il a de plus sublime. Les innombrables variétés de faits et de caractères qui sont sortis de ces études faites avec le calme profond, l'attention soutenue et la prudente circonspection d'observateurs sérieux, nous ont ouvert les

arcanes de ce monde si nouveau pour nous ; l'ordre et la méthode que vous avez apportés dans vos recherches étaient des éléments indispensables pour le succès. Vous savez en effet par expérience qu'il ne suffit pas d'appeler au hasard l'Esprit de telle ou telle personne ; les Esprits ne viennent pas ainsi au gré de notre caprice et ne répondent pas à tout ce que la fantaisie nous prend de leur demander. Il faut, avec les êtres d'outre-tombe, des ménagements, savoir tenir un langage approprié à leur nature, à leurs qualités morales, au degré de leur intelligence, au rang qu'ils occupent ; être avec eux dominateur ou soumis, selon les circonstances, compatissant pour ceux qui souffrent, humble et respectueux avec les supérieurs, ferme avec les mauvais et les entêtés qui ne subjuguent que ceux qui les écoutent avec complaisance ; il faut enfin savoir formuler et enchaîner méthodiquement les questions pour obtenir des réponses plus explicites, saisir dans les réponses des nuances qui sont souvent des traits caractéristiques, des révélations importantes, qui échappent à l'observateur superficiel, inexpérimenté ou de passage. La manière de converser avec les esprits est donc un art véritable, qui exige du tact, la connaissance du terrain sur lequel on marche, et constitue à proprement parler le spiritisme pratique. Sagement dirigées, les évocations peuvent apprendre de grandes choses ; elles offrent un puissant élément d'intérêt, de moralité et de conviction : d'intérêt, parce qu'elles nous font connaître l'état du monde qui nous attend tous, et dont on se fait quelquefois une idée si bizarre ; de moralité, parce que nous pouvons y voir, par analogie, notre sort futur ; de conviction, parce qu'on trouve dans ces conversations intimes la preuve manifeste de l'existence et de l'individualité des Esprits, qui ne sont autres que nos âmes dégagées de la matière terrestre. Votre opinion sur le spiritisme en général étant formée, vous n'avez pas besoin d'asseoir vos convictions sur la preuve matérielle des manifestations physiques ; aussi avez-vous voulu, d'après le conseil des Esprits, vous renfermer dans l'étude des principes et des questions morales, sans négliger pour cela l'examen des phénomènes qui peuvent aider dans la recherche de la vérité.

La critique épilogueuse nous a reproché d'accepter trop facilement les doctrines de certains Esprits, surtout en ce qui concerne les questions scientifiques. Ces personnes montrent par cela même qu'elles ne connaissent ni le véritable but de la science spirite, ni celui que nous nous proposons, et l'on peut à bon droit leur retourner le reproche de légèreté dans leur jugement. Certes ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre la réserve avec laquelle on doit accueillir ce qui vient des Esprits ; nous sommes loin de prendre toutes leurs paroles pour des articles de foi. Nous savons que

parmi eux il y en a de tous les degrés de savoir et de moralité ; pour nous, c'est tout un peuple qui présente des variétés cent fois plus nombreuses que celles que nous voyons parmi les hommes ; ce que nous voulons, c'est étudier ce peuple ; c'est arriver à le connaître et à le comprendre ; pour cela nous étudions les individualités, nous observons les nuances, nous tâchons de saisir les traits distinctifs de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leur caractère ; nous voulons enfin nous identifier autant que possible avec l'état de ce monde. Avant d'occuper un logement, nous aimons assez savoir comment il est, si nous y serons commodément, à connaître les habitudes des voisins que nous aurons, le genre de société que nous y pourrons fréquenter. Eh bien ! c'est notre logement futur, ce sont les mœurs du peuple au milieu duquel nous vivrons, que les Esprits nous font connaître. Mais de même que, chez nous, les gens ignorants et à vues étroites se font une idée incomplète de notre monde matériel et du milieu qui n'est pas le leur, de même aussi les Esprits dont l'horizon moral est borné, ne peuvent saisir l'ensemble, et sont encore sous l'empire des préjugés et des systèmes ; il ne peuvent donc pas plus nous renseigner sur tout ce qui concerne le monde spirite, qu'un paysan ne pourrait le faire sur l'état de la haute société parisienne ou du monde savant. Ce serait donc avoir de notre jugement une bien pauvre opinion, si l'on pensait que nous écoutons tous les Esprits comme des oracles. Les Esprits sont ce qu'ils sont, et nous ne pouvons changer l'ordre des choses ; n'étant pas tous parfaits, nous n'acceptons leurs paroles que sous bénéfice d'inventaire et non avec la crédulité des enfants ; nous jugeons, nous comparons, nous tirons des conséquences de nos observations, et leurs erreurs mêmes sont pour nous des enseignements, parce que nous ne faisons pas abnégation de notre discernement.

Ces observations s'appliquent également à toutes les théories scientifiques que peuvent donner les Esprits. Il serait par trop commode de n'avoir qu'à les interroger pour trouver la science toute faite, et pour posséder tous les secrets de l'industrie : nous n'acquérons la science qu'au prix du travail et des recherches ; leur mission n'est pas de nous affranchir de cette obligation. Nous savons d'ailleurs que, non seulement tous ne savent pas tout, mais qu'il y a parmi eux de faux savants comme parmi nous, qui croient savoir ce qu'ils ne savent pas, et parlent de ce qu'ils ignorent avec l'aplomb le plus imperturbable. Un Esprit pourrait donc dire que c'est le soleil qui tourne et non la terre, et sa théorie n'en serait pas plus vraie, parce qu'elle viendrait d'un Esprit. Que ceux qui nous supposent une crédulité si puérile, sachent donc que nous tenons toute opinion exprimée par un Esprit pour une opinion individuelle ; que nous ne l'accep-

tons qu'après l'avoir soumise au contrôle de la logique et des moyens d'investigation que nous fournit la science spirite elle-même, moyens que vous connaissez tous.

Tel est, messieurs, le but que se propose la Société ; ce n'est certes pas à moi de vous l'apprendre, mais je me plais à le rappeler ici, afin que si mes paroles retentissent au-dehors, on ne se méprenne pas sur son véritable caractère. Je suis heureux, pour ma part, de n'avoir eu qu'à vous suivre dans cette voie sérieuse qui élève le spiritisme au rang des sciences philosophiques. Vos travaux ont déjà porté des fruits, mais ceux qu'ils porteront plus tard sont incalculables, si, comme je n'en doute pas, vous restez dans les conditions propices pour attirer les bons Esprits parmi vous.

Le concours des bons Esprits, telle est en effet la condition sans laquelle nul ne peut espérer la vérité ; or ce concours, il dépend de nous de l'obtenir. La première de toutes les conditions pour se concilier leur sympathie, c'est le recueillement et la pureté des intentions. Les Esprits sérieux vont où on les appelle sérieusement, avec foi, ferveur, et confiance ; ils n'aiment ni à servir d'expérience, ni à se donner en spectacle ; ils se plaisent au contraire à instruire ceux qui les interrogent sans arrière-pensée ; les Esprits légers, qui s'amusent de tout, vont partout et de préférence où ils trouvent une occasion de mystifier ; les mauvais sont attirés par les mauvaises pensées, et par mauvaises pensées il faut entendre toutes celles qui ne sont pas conformes aux préceptes de la charité évangélique. Donc, dans toute réunion, quiconque apporte des sentiments contraires à ces préceptes, amène avec soi des Esprits ardents à semer le trouble, la discorde et la désaffection.

La communion de pensées et de sentiments pour le bien est ainsi une chose de première nécessité, et cette communion ne peut se trouver dans un milieu hétérogène, où trouveraient accès les basses passions de l'orgueil, de l'envie et de la jalousie, passions qui se trahissent toujours par la malveillance et l'acrimonie du langage, quelque épais que soit d'ailleurs le voile dont on cherche à les couvrir ; c'est l'*a, b, c,* de la science spirite. Si nous voulons fermer aux mauvais Esprits la porte de cette enceinte, fermons-leur d'abord la porte de nos cœurs, et évitons tout ce qui peut leur donner prise sur nous. Si jamais la Société devenait le jouet d'Esprits trompeurs, c'est qu'ils y seraient attirés ; par qui ? Par ceux en qui ils trouveraient un écho, car ils ne vont que là où ils savent être écoutés. On connaît le proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es* ; on peut le retourner ainsi par rapport à nos Esprits sympathiques : *Dis-moi ce que tu penses, je te dirai qui tu hantes*. Or, les pensées se traduisent par les actes ;

donc, s'il est admis que la discorde, l'orgueil, l'envie et la jalousie ne peuvent être soufflés que par de mauvais Esprits, quiconque apporterait ici des éléments de désunion, susciterait des entraves, accuserait par cela même la nature de ses satellites occultes, et nous ne pourrions que regretter sa présence au sein de la Société. A Dieu ne plaise, il n'en sera jamais ainsi, je l'espère, et avec l'assistance des bons Esprits, si nous savons nous les rendre favorables, la Société se consolidera autant par la considération qu'elle saura mériter que par l'utilité de ses travaux. Si nous n'avions en vue que des expériences de curiosité, la nature des communications serait à peu près indifférente, parce que nous ne les prendrions toujours que pour ce qu'elles seraient ; mais comme dans nos études nous ne cherchons ni notre amusement, ni celui du public, ce que nous voulons, ce sont des communications vraies ; pour cela il nous faut la sympathie des bons Esprits, et cette sympathie n'est acquise qu'à ceux qui écartent les mauvais dans la sincérité de leur âme. Dire que des Esprits légers n'ont jamais pu se glisser parmi nous à la faveur de quelques défauts de cuirasse, ce serait par trop présomptueux et prétendre à la perfection, les Esprits supérieurs ont même pu le permettre pour éprouver notre perspicacité et notre zèle à rechercher la vérité ; mais notre jugement doit nous tenir en garde contre les pièges qui peuvent nous être tendus, et nous donne dans tous les cas les moyens de les éviter.

Le but de la Société ne consiste pas seulement dans la recherche des principes de la science spirite ; elle va plus loin : elle en étudie aussi les conséquences morales, car là surtout est sa véritable utilité.

Nos études nous apprennent que le monde invisible qui nous entoure réagit constamment sur le monde visible ; elles nous le montrent comme une des puissances de la nature ; connaître les effets de cette puissance occulte qui nous domine et nous subjugue à notre insu, n'est-ce pas avoir la clef de plus d'un problème, l'explication d'une foule de faits qui passent inaperçus ? Si ces effets peuvent être funestes, connaître la cause du mal, n'est-ce pas avoir le moyen de s'en préserver, comme la connaissance des propriétés de l'électricité nous a donné le moyen d'atténuer les effets désastreux de la foudre ? Si nous succombons alors, nous ne pourrons nous en prendre qu'à nous-mêmes, car nous n'aurons pas l'ignorance pour excuse. Le danger est dans l'empire que les mauvais Esprits prennent sur les individus, et cet empire n'est pas seulement funeste au point de vue des erreurs de principes qu'ils peuvent propager, il l'est encore au point de vue des intérêts de la vie matérielle. L'expérience nous apprend que ce n'est jamais impunément qu'on s'abandonne à leur domination ; car leurs intentions ne peuvent jamais être bonnes. Une de leurs tactiques pour

arriver à leurs fins, c'est la désunion, parce qu'ils savent très bien qu'ils auront bon marché de celui qui est privé d'appui ; aussi leur premier soin, quand ils veulent s'emparer de quelqu'un, est-il toujours de lui inspirer de la défiance et de l'éloignement pour quiconque peut les démasquer en l'éclairant par des conseils salutaires ; une fois maîtres du terrain, ils peuvent à leur gré le fasciner par de séduisantes promesses, le subjuguer en flattant ses inclinations, profitant pour cela de tous les côtés faibles qu'ils rencontrent, pour mieux lui faire sentir ensuite l'amertume des déceptions, le frapper dans ses affections, l'humilier dans son orgueil, et souvent ne l'élever un instant que pour le précipiter de plus haut.

Voilà, Messieurs ce que nous montrent les exemples qui se déroulent à chaque instant sous nos yeux, aussi bien dans le monde des Esprits que dans le monde corporel, ce dont nous pouvons profiter pour nous-mêmes, en même temps que nous cherchons à en faire profiter les autres. Mais dira-t-on, n'attirez-vous pas les mauvais Esprits en évoquant des hommes qui ont été le rebut de la société ? Non, parce que nous ne subissons jamais leur influence. Il n'y a de danger que quand c'est l'Esprit qui s'IMPOSE, il n'y en a jamais quand on s'IMPOSE à l'Esprit. Vous savez que ces esprits ne viennent à votre appel que comme contraints et forcés, et qu'en général ils se trouvent si peu dans leur milieu parmi vous, qu'ils ont toujours hâte de s'en aller. Leur présence est pour nous une étude, parce que, pour connaître, il faut tout voir ; le médecin n'arrive à l'apogée du savoir qu'en sondant les plaies les plus hideuses ; or cette comparaison du médecin est d'autant plus juste que vous savez combien de plaies nous avons cicatrisées, combien de souffrances nous avons allégées ; notre devoir est de nous montrer charitables et bienveillants pour les êtres d'outre-tombe, comme pour nos pareils.

Je jouirais personnellement, messieurs, d'un privilège inouï, si j'avais été à l'abri de la critique. On ne se met pas en évidence sans s'exposer aux traits de ceux qui ne pensent pas comme nous. Mais il y a deux espèces de critiques : l'une qui est malveillante, acerbe, envenimée, où la jalousie se trahit à chaque mot ; celle qui a pour but la recherche sincère de la vérité a des allures tout autres. La première ne mérite que le dédain : je ne m'en suis jamais tourmenté ; la seconde seule est discutable.

Quelques personnes ont dit que j'avais été trop vite dans les théories spirites ; que le temps n'était pas venu de les établir, que les observations n'étaient pas assez complètes. Permettez-moi quelques mots à ce sujet.

Deux choses sont à considérer dans le spiritisme : la partie expérimentale et la partie philosophique ou théorique. Si l'on fait abstraction de l'enseignement donné par les Esprits, je demande si, en mon nom, je n'ai pas

le droit, comme tant d'autres, d'élucubrer un système de philosophie ? Le champ des opinions n'est-il pas ouvert à tout le monde ? Pourquoi donc ne ferais-je pas connaître la mienne ? Ce sera au public à juger si elle a ou non le sens commun. Mais cette théorie, au lieu de m'en faire un mérite, si mérite il y a, je déclare qu'elle émane entièrement des Esprits. - Soit, dit-on, mais vous allez trop loin. - Ceux qui prétendent donner la clef des mystères de la création, dévoiler le principe des choses et la nature infinie de Dieu, ne vont-ils pas plus loin que moi, qui déclare, de par les Esprits, qu'il n'est pas donné à l'homme d'approfondir ces choses sur lesquelles on ne peut établir que des conjectures plus ou moins probables ? - Vous allez trop vite. - Serait-ce un tort d'avoir devancé certaines personnes ? D'ailleurs qui les empêche de marcher ? - Les faits ne sont pas encore suffisamment observés. - Mais si, moi, à tort ou à raison, je crois les avoir assez observés, dois-je attendre le bon plaisir de ceux qui restent en arrière ? Mes publications ne barrent le chemin à personne. - Puisque les Esprits sont sujets à erreur, qui vous dit que ceux qui vous ont renseigné ne se sont pas trompés ? - Là en effet, est toute la question, car celle de précipitation est par trop puérile. Eh bien ! je dois dire sur quoi est fondée ma confiance dans la véracité et la supériorité des Esprits qui m'ont instruit. Je dirai d'abord que, d'après leur conseil, je n'accepte rien sans examen et sans contrôle ; je n'adopte une idée que si elle me paraît rationnelle, logique, si elle est d'accord avec les faits et les observations, si rien de sérieux ne vient la contredire. Mais mon jugement ne saurait être un critérium infaillible ; l'assentiment que j'ai rencontré chez une foule de gens plus éclairés que moi, m'est une première garantie ; j'en trouve une autre non moins prépondérante dans le caractère des communications qui m'ont été faites depuis que je m'occupe de spiritisme. Jamais, je puis le dire, il ne s'y est glissé un seul de ces mots, un seul de ces signes par lesquels se trahissent toujours les Esprits inférieurs, même les plus astucieux ; jamais de domination ; jamais de conseils équivoques ou contraires à la charité et à la bienveillance, jamais de prescriptions ridicules ; loin de là, je n'ai trouvé en eux que des pensées grandes, nobles, sublimes, exemptes de petitesse et de mesquinerie ; en un mot, leurs rapports avec moi, dans les plus petites, comme dans les plus grandes choses, ont toujours été tels que si c'eût été un homme qui m'eût parlé, je l'aurais tenu pour le meilleur, le plus sage, le plus prudent, le plus moral et le plus éclairé. Voilà, messieurs, les motifs de ma confiance, corroborée par l'identité d'enseignement donné à une foule d'autres personnes avant et depuis la publication de mes ouvrages. L'avenir dira si je suis ou non dans le vrai ; en attendant, je crois avoir aidé au progrès du spiritisme

en apportant quelques pierres à l'édifice. En montrant que les faits peuvent s'asseoir sur le raisonnement, j'aurai contribué à le faire sortir de la voie frivole de la curiosité, pour le faire entrer dans la voie sérieuse de la démonstration, la seule qui puisse satisfaire les hommes qui pensent et ne s'arrêtent pas à la surface.

Je termine, messieurs, par le court examen d'une question d'actualité. On parle d'autres sociétés qui veulent s'élever en rivalité de la nôtre. L'une, dit-on, compte déjà 300 membres et possède des ressources financières importantes. J'aime à croire que ce n'est pas une forfanterie qui serait aussi peu flatteuse pour les Esprits qui l'auraient suscitée que pour ceux qui s'en rendent les échos. Si c'est une réalité, nous la féliciterons sincèrement si elle obtient l'unité de sentiments nécessaire pour déjouer l'influence des mauvais Esprits et consolider son existence.

J'ignore complètement quels sont les éléments de la société, ou des sociétés, qu'on dit vouloir se former ; je ne ferai donc qu'une remarque générale.

Il y a dans Paris et ailleurs une multitude de réunions intimes, comme était la nôtre jadis, où l'on s'occupe plus ou moins sérieusement des manifestations spirites, sans parler des Etats-Unis où elles se comptent par milliers ; j'en connais où les évocations se font dans les meilleures conditions et où l'on obtient des choses très remarquables ; c'est la conséquence naturelle du nombre croissant des médiums qui se développent de tous côtés en dépit des rieurs, et plus nous irons, plus ces centres se multiplieront. Ces centres, formés spontanément d'éléments très peu nombreux et variables, n'ont rien de fixe ni de régulier et ne constituent pas à proprement parler des sociétés. Pour une société régulièrement organisée, il faut des conditions de vitalité toutes différentes, en raison même du nombre des membres qui la composent, de la stabilité et de la permanence. La première de toutes, c'est l'*homogénéité* dans les principes et dans la manière de voir. Toute société formée d'éléments hétérogènes porte en soi le germe de sa dissolution ; on peut la dire mort-née, quel qu'en soit l'objet : politique, religieux, scientifique ou économique. Une société spirite requiert une autre condition, c'est l'assistance des bons Esprits si l'on veut obtenir des communications sérieuses, car des mauvais, si on leur laisse prendre pied, on ne peut attendre que mensonges, déceptions et mystifications ; son existence même est à ce prix, puisque les mauvais seront les premiers agents de sa destruction ; ils la mineront peu à peu s'ils ne la font pas crouler tout d'abord. Sans homogénéité, point de communion de pensées, et partant point de calme ni de recueillement possibles ; or les bons ne viennent que là où ils trouvent ces conditions ; et comment les trouver dans une

réunion dont les croyances sont divergentes, où les uns même ne croient pas du tout, et où, par conséquent, domine sans cesse l'esprit d'opposition et de controverse ? Ils n'assistent que ceux qui veulent ardemment s'éclairer en vue du bien, sans arrière-pensée, et non pour satisfaire une vaine curiosité. Vouloir former une société spirite en dehors de ces conditions, ce serait faire preuve de l'ignorance la plus absolue des principes les plus élémentaires du Spiritisme.

Sommes-nous donc les seuls capables de les réunir ? Ce serait bien fâcheux, et en outre bien ridicule à nous de le croire. Ce que nous avons fait, d'autres assurément peuvent le faire. Que d'autres Sociétés s'occupent donc des mêmes travaux que nous, qu'elles prospèrent, qu'elles se multiplient, tant mieux, mille fois tant mieux, car ce sera un signe de progrès dans les idées morales ; tant mieux surtout si elles sont bien assistées et si elles ont de bonnes communications, car nous n'avons pas la prétention d'avoir un privilège à cet égard ; comme nous n'avons en vue que notre instruction personnelle et l'intérêt de la science, que notre Société ne cache aucune pensée de spéculation *ni directe ni indirecte*, aucune vue ambitieuse, que son existence ne repose point sur une question d'argent, les autres Sociétés seront pour nous des sœurs, mais ne peuvent être des concurrentes ; si nous en étions jaloux, nous prouverions que nous sommes assistés par de mauvais Esprits. Si l'une d'elles se formait en vue de nous créer une rivalité, avec l'arrière-pensée de nous supplanter, elle révélerait par son but même la nature des Esprits qui présideraient à sa formation, car cette pensée ne serait ni bonne ni charitable, et les bons Esprits ne sympathisent pas avec les sentiments de haine, de jalousie et d'ambition.

Nous avons au reste un moyen infaillible de ne craindre aucune rivalité ; c'est saint Louis qui nous le donne : *Que chez vous on comprenne et qu'on aime*, nous a-t-il dit. Travaillons donc à comprendre ; luttons avec les autres, mais luttons de charité et d'abnégation. Que l'amour du prochain soit inscrit sur notre drapeau et soit notre devise ; avec cela nous braverons la raillerie et l'influence des mauvais Esprits. Sur ce terrain on peut nous égaler, et tant mieux, car ce seront des frères qui nous arriveront, mais il dépend de nous de n'être jamais surpassés.

Mais, dira-t-on, vous avez une manière de voir qui n'est pas la nôtre ; nous ne pouvons sympathiser avec des principes que nous n'admettons pas, car rien ne prouve que vous soyez dans le vrai. A cela je réponds : Rien ne prouve que vous soyez plus dans le vrai que nous, car vous doutez encore, et le doute n'est pas une doctrine. On peut différer d'opinion sur des points de la science sans se mordre et se jeter la pierre ; il est même

très peu digne et très peu scientifique de le faire. Cherchez donc de votre côté, comme nous cherchons du nôtre ; l'avenir donnera raison à qui de droit. Si nous nous trompons, nous n'aurons pas le sot amour-propre de nous entêter dans des idées fausses ; mais il est des principes sur lesquels on est certain de ne pas se tromper : c'est l'amour du bien, l'abnégation, l'abjuration de tout sentiment d'envie et de jalousie ; ces principes sont les nôtres, et avec ces principes on peut toujours sympathiser sans se compromettre ; c'est le lien qui doit unir tous les hommes de bien, quelle que soit la divergence de leurs opinions : l'égoïsme seul met entre eux une barrière infranchissable.

Telles sont, Messieurs, les observations que j'ai cru devoir vous présenter en quittant les fonctions que vous m'avez confiées ; je remercie du fond du cœur tous ceux qui ont bien voulu me donner des témoignages de sympathie. Quoi qu'il arrive, ma vie est consacrée à l'œuvre que nous avons entreprise, et je serai heureux si mes efforts peuvent aider à la faire entrer dans la voie sérieuse qui est son essence, la seule qui puisse assurer son avenir. Le but du Spiritisme est de rendre meilleurs ceux qui le comprennent ; tâchons de donner l'exemple et de montrer que, pour nous, la doctrine n'est pas une lettre morte ; en un mot soyons dignes des bons Esprits, si nous voulons que les bons Esprits nous assistent. Le bien est une cuirasse contre laquelle viendront toujours se briser les armes de la malveillance.

ALLAN KARDEC.

________o________

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Nous publierons à l'avenir le compte rendu régulier des séances de la Société. Nous comptions le faire à partir de ce numéro ; mais l'abondance des matières nous oblige à l'ajourner à la prochaine livraison. Les Sociétaires qui ne résident pas à Paris et les membres correspondants pourront ainsi suivre les travaux de la Société. Nous nous bornerons à dire aujourd'hui que, malgré l'intention que M. Allan Kardec avait exprimée dans son discours de clôture de renoncer à la présidence, lors du renouvellement du bureau, il a été réélu à l'unanimité, moins une voix et un bulletin blanc. Il aurait cru mal répondre à un témoignage aussi flatteur en persistant dans son refus. Il n'a accepté toutefois que conditionnellement et sous la réserve *expresse* de résigner ses fonctions du moment que

la Société se trouverait à même d'offrir la présidence à une personne dont le nom et la position sociale seraient de nature à lui donner un plus grand relief ; son désir étant de pouvoir consacrer tout son temps aux travaux et aux études qu'il poursuit.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Le gouvernement a permis aux journaux non politiques de donner des nouvelles de la guerre, mais comme les relations abondent sous toutes les formes, il serait au moins inutile de les répéter ici. Ce qui sera peut-être plus nouveau pour nos lecteurs, c'est un récit venant de l'autre monde ; quoiqu'il ne soit pas puisé à la source officielle du *Moniteur*, il n'en offre pas moins d'intérêt au point de vue de nos études. Nous avons donc pensé à interroger quelques-unes des glorieuses victimes de la victoire, présumant que nous y pourrions trouver quelque utile instruction ; de tels sujets d'observation et surtout d'actualité ne se présentant pas tous les jours. Ne connaissant personnellement aucun de ceux qui ont pris part à la dernière bataille, nous avons demandé aux Esprits qui veulent bien nous assister, s'ils voudraient nous en envoyer un ; nous pensions même trouver dans un étranger plus de liberté et de laisser-aller que s'il se fût trouvé en présence d'amis ou de parents dominés par l'émotion. Sur la réponse affirmative, nous eûmes les entretiens suivants.

Le Zouave de Magenta.

PREMIER ENTRETIEN. (*Société*, 10 juin 1859.)

1. Nous prions Dieu tout-puissant de permettre à l'Esprit d'un des militaires morts à la bataille de Magenta de se communiquer à nous. - R. Que voulez-vous savoir ?

2. Où étiez-vous quand nous vous avons appelé ? - R. Je ne saurais trop vous le dire.

3. Qui vous a prévenu que nous désirions nous entretenir avec vous ? - R. Un qui est plus malin que moi.

4. De votre vivant vous doutiez-vous que les morts pouvaient venir causer avec les vivants ? - R. Oh ! pour ça, non.

5. Quel effet cela produit-il sur vous de vous trouver ici ? - R. Ça me fait plaisir ; vous devez, à ce qu'on me dit, faire de grandes choses.

6. A quel corps de l'armée apparteniez-vous ? (Quelqu'un dit à voix basse : A son langage ce doit être un zouzou.) - R. Ah ! vous le dites.

7. Quel grade aviez-vous ? - R. Celui de tout le monde.

8. Comment vous appeliez-vous ? - R. Joseph Midard.

9. Comment êtes-vous mort ? - R. Vous voudriez tout savoir et ne rien payer.

10. Allons ! vous n'avez pas perdu votre gaîté ; dites toujours, nous paierons après. Comment êtes-vous mort ? - R. D'une prune rentrée.

11. Etes-vous contrarié d'être mort ? - R. Ma foi ! non ; je suis bien ici.

12. Au moment où vous êtes mort, vous êtes-vous immédiatement reconnu ? - R. Non, j'étais si abasourdi que je ne le croyais pas.

Remarque. - Ceci est conforme à tout ce que nous avons observé dans les cas de mort violente ; l'Esprit ne se rendant pas sur-le-champ compte de sa situation, ne croit pas être mort. Ce phénomène s'explique très facilement ; il est analogue à celui des somnambules qui ne croient pas dormir. En effet pour le somnambule l'idée de sommeil est synonyme de suspension des facultés intellectuelles ; or, comme il pense, pour lui il ne dort pas ; il n'en convient que plus tard, lorsqu'il s'est familiarisé avec le sens attaché à ce mot. Il en est de même de l'Esprit surpris par une mort subite, alors que rien n'avait préparé sa séparation d'avec le corps ; pour lui la mort est synonyme de destruction, d'anéantissement ; or, comme il voit, qu'il se sent, qu'il a ses idées, pour lui il n'est pas mort ; il lui faut quelque temps pour se reconnaître.

13. Au moment où vous êtes mort, la bataille n'était pas encore finie ; en avez-vous suivi les péripéties ? - R. Oui, puisque je vous dis que je ne croyais pas être mort ; je voulais toujours cogner sur les *autres chiens*.

14. Quelle sensation éprouviez-vous à ce moment ? - R. J'étais enchanté, je me trouvais tout léger.

15. Voyiez-vous les Esprits de vos camarades quitter leur corps ? - R. Je ne m'occupais pas de cela, puisque je ne croyais pas à la mort.

16. Que devenaient à ce moment cette foule d'Esprits quittant la vie dans le tumulte de la mêlée ? - R. Je crois bien qu'ils faisaient comme moi.

17. Les Esprits de ceux qui se battaient avec le plus d'acharnement les uns contre les autres, que pensaient-ils en se trouvant ensemble dans ce monde des Esprits ? Etaient-ils encore animés les uns contre les autres ? - R. Oui, pendant quelque temps et selon leur caractère.

18. Vous reconnaissez-vous mieux maintenant ? - R. Sans cela on ne m'aurait pas envoyé ici.

19. Pourriez-vous nous dire si, parmi les Esprits morts depuis longtemps, il s'en trouvait là qui s'intéressassent au sort de la bataille ? (Nous prions saint Louis de vouloir bien l'aider dans ses réponses, afin qu'elles soient aussi explicites que possible pour notre instruction). - R. En très grande quantité, car il est bon que vous sachiez que ces combats et leurs conséquences sont préparés de longue main, et que nos adversaires ne se sont pas souillés de crimes comme ils l'ont fait sans y avoir été poussés en vue de conséquences futures que vous ne tarderez pas à connaître.

20. Il devait y en avoir qui s'intéressaient aux succès des Autrichiens ; cela formait-il deux camps parmi eux ? - R. Bien entendu.

Remarque. - Ne nous semble-t-il pas voir ici les dieux d'Homère prenant parti les uns pour les Grecs, et les autres pour les Troyens ? Qu'étaient-ce en effet que les dieux du paganisme, sinon des Esprits dont les Anciens avaient fait des divinités ? N'avons-nous pas raison de dire que le Spiritisme est une lumière qui éclairera plus d'un mystère, la clef de plus d'un problème ?

21. Exerçaient-ils une influence quelconque sur les combattants ? - R. Une très considérable.

22. Pouvez-vous nous décrire la manière dont ils exerçaient cette influence ? - R. De la même manière que toutes les influences produites par les Esprits sur les hommes.

23. Que comptez-vous faire maintenant ? - R. Etudier plus que je ne l'ai fait pendant ma dernière étape.

24. Allez-vous retourner pour assister comme spectateur aux combats qui se livreront encore ? - R. Je ne sais encore ; j'ai des affections qui me retiennent en ce moment ; je compte bien cependant m'échapper un peu de temps à autre pour m'amuser à voir les brossées subséquentes.

25. Quel genre d'affection vous retient donc ? - R. Une vieille mère infirme et souffrante qui me pleure.

26. Je vous demande pardon de la mauvaise pensée qui vient de traverser mon esprit au sujet de l'affection qui vous retient. - R. Je ne vous en veux pas ; je vous dis des bêtises pour vous faire rire un peu ; il est naturel que vous me preniez pour un pas grand chose, vu l'honorable corps auquel j'appartenais ; mais rassurez-vous : je ne m'étais engagé que pour cette pauvre mère ; je mérite un peu qu'on m'ait envoyé près de vous.

27. Quand vous vous êtes trouvé parmi les Esprits, entendiez-vous le bruit de la bataille ; voyiez-vous les choses aussi clairement que de votre vivant ? - R. Je l'ai d'abord perdue de vue, mais après quelque temps j'y voyais beaucoup mieux, car je voyais toutes les ficelles.

28. Je demande si vous perceviez le bruit du canon. - R. Oui.

29. Au moment de l'action, pensiez-vous à la mort et à ce que vous deviendriez si vous étiez tué ? - R. Je pensais à ce que deviendrait ma mère.

30. Etait-ce la première fois que vous alliez au feu ? - Non, non ; et l'Afrique ?

31. Avez-vous vu l'entrée des Français à Milan ? - R. Non.

32. Etes-vous seul ici de ceux qui sont morts en Italie ? - Oui.

33. Pensez-vous que la guerre durera longtemps ? - R. Non ; il est facile, et peu méritoire, du reste, de le prédire.

34. Quand vous voyez parmi les Esprits un de vos chefs, le reconnaissez-vous encore comme votre supérieur ? - R. S'il l'est oui ; sinon, non.

Remarque. Dans sa simplicité et son laconisme, cette réponse est éminemment profonde et philosophique. Dans le monde spirite la supériorité morale est la seule qu'on reconnaisse ; celui qui ne l'avait pas sur la terre, quel que fût son rang, n'a aucune supériorité ; là, le chef peut être au-dessous du soldat, le maître au-dessous du serviteur. Quelle leçon pour notre orgueil !

35. Pensez-vous à la justice de Dieu, et vous inquiète-t-elle ? - R. Qui n'y penserait ? Mais je n'ai heureusement pas à la redouter beaucoup ; j'ai racheté par quelques actions que Dieu a trouvées bonnes les quelques escapades que j'ai pu faire en qualité de zouzou, comme vous dites.

36. En assistant à un combat, pourriez-vous protéger un de vos camarades et détourner de lui un coup fatal ? - R. Non ; ce n'est pas en notre pouvoir ; l'heure de la mort est marquée par Dieu ; s'il doit y passer, rien ne peut l'en empêcher ; comme rien ne peut l'atteindre si la retraite n'a pas sonnée pour lui.

37. Voyez-vous le général Espinasse ? - R. Je ne l'ai pas encore vu, mais j'espère bien encore le voir.

DEUXIEME ENTRETIEN. (17 Juin 1859.)

38. *Evocation*. - R. Présent ! Hardi ! en avant !

39. Vous rappelez-vous être venu ici il y a huit jours ? - R. Mais !

40. Vous nous avez dit que vous n'aviez pas encore revu le général Espinasse ; comment pourrez-vous le reconnaître, puisqu'il n'a pas emporté son habit de général ? - R. Non, mais je le connais de vue ; et puis n'avons-nous pas une foule d'amis qui sont tout prêts à nous donner le mot. Ici ce n'est plus comme sur le grand rond ; on n'a pas peur de se prêter un coup

d'épaule, et je vous réponds qu'il n'y a que les mauvais drôles que l'on voit seuls.

41. Sous quelle apparence êtes-vous ici ? - R. Zouave.

42. Si nous pouvions vous voir, comment vous verrions-nous ? - R. En turban et culotte.

43. Eh bien ! je suppose que vous nous apparaissiez avec turban et culotte, où avez-vous pris ce costume, puisque vous avez laissé le vôtre sur le champ de bataille ? - R. Ah ! voilà ! je n'en sais rien ; j'ai un tailleur qui m'arrange ça.

44. En quoi sont faits le turban et la culotte que vous portez ? vous en rendez-vous compte ? - R. Non ; cela regarde le fripier.

Remarque. Cette question du costume des Esprits, et plusieurs autres non moins intéressantes qui se rattachent au même principe, sont complètement élucidées par de nouvelles observations faites au sein de la société ; nous en rendrons compte dans notre prochain numéro. Notre brave zouave n'est pas assez avancé pour les résoudre lui-même ; il nous a fallu pour cela le concours de circonstances qui se sont présentées fortuitement et qui nous ont mis sur la voie.

45. Vous rendez-vous compte de la raison pour laquelle vous nous voyez, tandis que nous ne pouvons vous voir ? - R. Je crois comprendre que vos lunettes sont trop faibles.

46. Est-ce que, par la même raison, vous ne pourriez pas voir le général en uniforme ? - R. Oui, mais il ne le porte pas tous les jours.

47. Quels jours le porte-t-il ? - R. Dame ! quand on l'appelle au palais.

48. Pourquoi êtes-vous ici en zouave, puisque nous ne pouvons vous voir ? - R. Tout naturellement parce que je suis zouave encore depuis près de huit ans, et qu'au milieu des Esprits, nous gardons longtemps cette forme ; mais ce n'est qu'entre nous, vous comprenez que quand nous allons dans un monde tout étranger, la Lune ou Jupiter, nous ne nous donnons pas la peine de faire tant de toilette.

49. Vous parlez de la Lune, de Jupiter, est-ce que vous y avez été depuis votre mort ? - R. Non, vous ne me comprenez pas. Nous avons beaucoup couru l'univers depuis notre mort ; ne nous a-t-on pas expliqué une foule de problèmes de notre terre ? Ne connaissons-nous pas Dieu et les autres êtres beaucoup mieux que nous ne le faisions il y a quinze jours ? Il se passe à la mort une métamorphose chez l'Esprit, que vous ne pouvez comprendre.

50. Avez-vous revu le corps que vous avez laissé sur le champ de bataille ? - R. Oui, il n'est pas beau.

51. Quelle impression cette vue a-t-elle faite sur vous ? - R. Tristesse.

52. Avez-vous connaissance de votre existence précédente ? - R. Oui, mais elle n'était pas assez glorieuse pour que j'en fasse ma roue.

53. Dites-nous seulement le genre d'existence que vous aviez ? - R. Simple marchand de fourrures indigènes.

51. Nous vous remercions d'avoir bien voulu revenir une seconde fois. - R. A bientôt ; ça m'amuse et ça m'instruit ; puisqu'on veut bien me tolérer ici, j'y reviendrai volontiers.

UN OFFICIER SUPERIEUR MORT A MAGENTA. (*Société*, 10 juin 1859.)

1. Évocation. - R. Me voici.

2. Voudriez-vous nous dire comment vous êtes venu si promptement à notre appel ? - R. J'étais prévenu de votre désir.

3. Par qui avez-vous été prévenu ? - R. Par un émissaire de Louis.

4. Aviez-vous connaissance de l'existence de notre société ? - R. Vous le savez.

Remarque. L'officier dont il s'agit avait en effet concouru à faire obtenir à la Société l'autorisation de se constituer.

5. A quel point de vue envisagiez-vous notre société lorsque vous avez aidé à sa formation ? - R. Je n'étais pas encore entièrement fixé, mais je penchais beaucoup à croire, et sans les événements qui sont survenus, je fusse certainement allé m'instruire dans votre cercle.

6. Il y a beaucoup de très grandes notabilités qui partagent les idées spirites, mais qui ne l'avouent pas hautement ; il serait à désirer que des personnes influentes sur l'opinion arborassent ouvertement ce drapeau. - R. Patience ; Dieu le veut, et cette fois le mot est vrai.

7. Dans quelle classe influente de la société pensez-vous que l'exemple sera donné en premier ?- R. Partout un peu d'abord, entièrement ensuite.

8. Veuillez nous dire, au point de vue de l'étude, si, quoique mort à peu près au même moment que le zouave qui vient de venir, vos idées sont plus lucides que les siennes ? - R. Beaucoup ; ce qu'il vous a pu dire qui témoignait une certaine hauteur de pensées lui était soufflé, car il est très bon, mais très ignorant et un peu léger.

9. Vous intéressez-vous encore au succès de nos armes ? - R. Beaucoup plus que jamais, car j'en connais le but aujourd'hui.

10. Veuillez définir votre pensée ; le but a toujours été hautement avoué, et dans votre position surtout, vous deviez le connaître ? - R. Le but que se propose Dieu, le connaissez-vous ?

Remarque. Personne ne méconnaîtra la gravité et la profondeur de cette

réponse. Ainsi, vivant, il connaissait le but des hommes : comme Esprit, il voit ce qu'il y a de providentiel dans les événements.

11. Que pensez-vous de la guerre en général ? - R. Mon opinion est que je vous souhaite de progresser assez rapidement pour qu'elle devienne impossible autant qu'inutile.

12. Croyez-vous qu'un jour viendra où elle sera impossible et inutile ? - R. Je le pense, et n'en doute pas, et je puis vous dire que le moment n'est pas si loin que vous pouvez le croire, sans cependant vous donner l'espérance de le voir vous-mêmes.

13. Vous êtes-vous reconnu immédiatement au moment de votre mort ? - R. Je me suis reconnu presque de suite, et cela grâce aux vagues notions que j'avais du spiritisme.

14. Pouvez-vous nous dire quelque chose de M*** mort également à la dernière bataille ?- R. Il est encore dans les filets de la matière ; il a plus de peine à en sortir ; ses pensées ne s'étaient pas dirigées de ce côté.

Remarque. Ainsi la connaissance du spiritisme aide au dégagement de l'âme après la mort ; elle abrège la durée du trouble qui accompagne la séparation ; cela se conçoit ; *on connaissait d'avance le monde où l'on se trouve*.

15. Avez-vous assisté à l'entrée de nos troupes à Milan ? - R. Oui, et avec bonheur ; j'ai été ravi de l'ovation qui a accueilli nos armes, par patriotisme d'abord, et ensuite à cause de l'avenir qui les attend.

16. Pouvez-vous, comme Esprit, exercer une influence quelconque sur les dispositions stratégiques ? - R. Croyez-vous que cela n'a pas été fait dès le principe, et avez-vous peine à deviner par qui ?

17. Comment se fait-il que les Autrichiens aient si promptement abandonné une place forte comme Pavie ? - R. La peur.

18. Ils sont donc démoralisés ? - R. Complètement ; et puis si l'on agit sur les nôtres dans un sens, vous devez penser qu'une influence d'une autre nature agit sur eux.

Remarque. Ici l'intervention des Esprits dans les événements n'est pas équivoque ; ils préparent les voies pour l'accomplissement des vues de la Providence. Les Anciens auraient dit que c'était l'ouvrage *des Dieux* ; nous disons que c'est celui des Esprits par l'ordre de Dieu.

19. Veuillez nous donner votre appréciation sur le général Giulay, comme militaire, et tout sentiment de nationalité à part. - R. Pauvre, pauvre général.

20. Reviendrez-vous avec plaisir si nous vous en prions ? - R. Je suis à votre disposition, et je promets même de revenir sans être appelé ; la sympathie que j'avais pour vous ne peut que s'accroître, vous devez le penser. Adieu.

Réponse à la réplique de M. l'abbé Chesnel, dans l'Univers.

Le journal *l'Univers* a inséré, dans son numéro du 28 mai dernier, la réponse que nous avons faite à l'article de M. l'abbé Chesnel sur le spiritisme, et l'a fait suivre d'une réplique de ce dernier. Ce second article reproduisant tous les arguments du premier, moins l'urbanité des formes à laquelle tout le monde s'était plu à rendre justice, nous n'y pourrions répondre qu'en répétant ce que nous avons déjà dit, ce qui nous paraît complètement inutile. M. l'abbé Chesnel s'efforce toujours de prouver que le spiritisme est, doit être et ne peut être qu'une religion nouvelle, parce qu'il en découle une philosophie, et qu'on s'y occupe de la constitution physique et morale des mondes. A ce compte, toutes les philosophies seraient des religions. Or, comme les systèmes abondent et qu'ils ont tous des partisans plus ou moins nombreux, cela rétrécirait singulièrement le cercle du catholicisme. Nous ne savons pas jusqu'à quel point il n'est pas imprudent et dangereux d'émettre une telle doctrine ; car c'est proclamer une scission qui n'existe pas ; c'est au moins en donner l'idée. Voyez un peu à quelle conséquence vous arrivez. Lorsque la science est venue contester le sens du texte biblique des six jours de la création, on a crié à l'anathème, on a dit que c'était attaquer la religion ; aujourd'hui, que les faits ont donné raison à la science, qu'il n'y a pas plus moyen de les contester que de nier la lumière, l'Eglise s'est mise d'accord avec la science. Supposons qu'alors on eût dit que cette théorie scientifique était une religion nouvelle, une secte, parce qu'elle *paraissait* en contradiction avec les livres sacrés, qu'elle renversait une interprétation donnée depuis des siècles, il en serait résulté qu'on ne pouvait être catholique et adopter ces idées nouvelles. Songez donc à quoi se réduirait le nombre des catholiques, si l'on en retranchait tous ceux qui ne croient pas que Dieu a fait la terre en six fois vingt-quatre heures !

Il en est de même du spiritisme ; si vous le regardez comme une religion nouvelle, c'est qu'à vos yeux il n'est pas catholique. Or, suivez bien mon raisonnement. De deux choses l'une : ou c'est une réalité, ou c'est une utopie. Si c'est une utopie, il n'y a pas à s'en préoccuper, parce qu'il tombera de lui-même ; si c'est une réalité, toutes les foudres ne l'empêcheront pas d'être, pas plus qu'elles n'ont jadis empêché la terre de tourner. S'il y a véritablement un monde invisible qui nous entoure, si l'on peut communiquer avec ce monde et en obtenir des renseignements sur l'état de ceux qui l'habitent, et tout le spiritisme est là dedans, avant peu cela paraîtra

aussi naturel que de voir le soleil en plein midi ou de trouver des milliers d'êtres vivants et invisibles dans une goutte d'eau limpide ; cette croyance deviendra si vulgaire que vous-même serez forcé de vous rendre à l'évidence. Si, à vos yeux, cette croyance est une religion nouvelle, elle est en dehors du catholicisme ; car elle ne peut être à la fois la religion catholique et une religion nouvelle. Si, par la force des choses et de l'évidence, elle devient générale, et il ne peut en être autrement si c'est une des lois de la nature, à votre point de vue il n'y aura plus de catholiques, et vous-même ne serez plus catholique, car vous serez forcé de faire comme tout le monde. Voilà, monsieur l'abbé, le terrain sur lequel nous entraîne votre doctrine, et elle est si absolue que vous me gratifiez déjà du titre de grand-prêtre de cette religion, honneur dont, vraiment, je ne me doutais guère. Mais vous allez plus loin : selon vous, tous les médiums sont les prêtres de cette religion. Ici je vous arrête au nom de la logique. Il m'avait semblé jusqu'à présent que les fonctions sacerdotales étaient facultatives, qu'on n'était prêtre que par un acte de sa propre volonté, qu'on ne l'était pas malgré soi et en vertu d'une faculté naturelle. Or la faculté des médiums est une faculté naturelle qui tient à l'organisation, comme la faculté somnambulique ; qui ne requiert ni sexe, ni âge, ni instruction, puisqu'on la rencontre chez les enfants, les femmes et les vieillards, chez les savants comme chez les ignorants. Comprendrait-on que de jeunes garçons et de jeunes filles fussent des prêtres et des prêtresses sans le vouloir et sans le savoir ? En vérité, M. l'abbé, c'est abuser du droit d'interpréter les mots. Le spiritisme, comme je l'ai dit, est en dehors de toutes les croyances dogmatiques, dont il ne se préoccupe pas ; nous ne le considérons que comme une science philosophique qui nous explique une foule de choses que nous ne comprenons pas, et par cela même, au lieu d'étouffer en nous les idées religieuses, comme certaines philosophies, les fait naître chez ceux en qui elles n'existent pas ; mais si voulez à toute force l'élever au rang d'une religion, vous le poussez vous-même dans une voie nouvelle. C'est ce que comprennent parfaitement beaucoup d'ecclésiastiques qui, loin de pousser au schisme, s'efforcent de concilier les choses, en vertu de ce raisonnement : si les manifestations du monde invisible ont lieu, ce ne peut être que par la volonté de Dieu, et nous ne pouvons pas aller contre sa volonté, à moins de dire que, dans le monde, quelque chose arrive sans sa permission, ce qui serait une impiété. Si j'avais l'honneur d'être prêtre, je m'en servirais en faveur de la religion ; je m'en ferais une arme contre l'incrédulité, et je dirais aux matérialistes et aux athées : Vous demandez des preuves ? Ces preuves, les voici : c'est Dieu qui les envoie.

Variétés.

Lord Castlereagh et Bernadotte.

Il y a environ quarante ans, l'aventure suivante arriva au marquis de Londonderry, depuis lord Castlereagh. Il était allé visiter un gentilhomme de ses amis, qui habitait au nord de l'Irlande un de ces vieux châteaux que les romanciers choisissent de préférence pour théâtre des apparitions. L'aspect de l'appartement du marquis était en harmonie parfaite avec l'édifice. En effet, les boiseries richement sculptées, et noircies par le temps, l'immense cintre de la cheminée, semblable à l'entrée d'une tombe, les draperies poudreuses et lourdes qui masquaient les croisées et entouraient le lit, étaient de nature à donner un tour mélancolique aux pensées.

Lord Londonderry examina sa chambre et fit connaissance avec les anciens maîtres du château, qui, debout dans leurs cadres, semblaient attendre son salut. Après avoir congédié son valet, il se coucha. Il venait d'éteindre sa bougie, lorsqu'il aperçut un rayon de lumière qui éclairait le ciel de son lit. Convaincu qu'il n'y avait point de feu dans la grille, que les rideaux étaient fermés et que la chambre se trouvait quelques minutes avant plongée dans une obscurité complète, il supposa qu'un intrus s'était glissé dans la pièce. Se tournant alors rapidement du côté d'où venait la lumière, il vit, à son grand étonnement, la figure d'un bel enfant entourée d'un limbe.

Persuadé de l'intégrité de ses facultés, mais soupçonnant une mystification d'un des nombreux hôtes du château, lord Londonderry s'avança vers l'apparition, qui se retira devant lui. A mesure qu'il approchait, elle reculait, jusqu'à ce qu'enfin, parvenue sous le sombre cintre de l'immense cheminée, elle s'abîma dans la terre.

Lord Londonderry ne dormit point de la nuit.

Il se détermina à ne faire aucune allusion à ce qui lui était arrivé jusqu'à ce qu'il eût examiné avec soin les figures de toutes les personnes de la maison. Au déjeuner, il chercha en vain à saisir quelques-uns des sourires cachés, des regards de connivence, des clignements d'yeux par lesquels se trahissent généralement les auteurs de ces conspirations domestiques.

La conversation suivit son tour ordinaire ; elle était animée, et rien ne révélait une mystification. A la fin, le marquis ne put résister au désir de raconter ce qu'il avait vu. Le maître du château fit observer que la relation de lord Londonderry devait paraître fort extraordinaire à ceux qui n'habitaient pas depuis longtemps le manoir et qui ne connaissaient pas les légendes de la famille. Alors se tournant vers lord Londonderry : « Vous

avez vu l'*enfant brillant*, lui dit-il ; soyez satisfait, c'est le présage d'une grande fortune ; mais j'aurais préféré qu'il n'eût point été question de cette apparition. »

Dans une autre circonstance, lord Castlereagh vit l'enfant brillant à la Chambre des communes. Le jour de son suicide il eut une semblable apparition[1]. On sait que ce lord, un des principaux membres du ministère Harrowby, et le plus acharné persécuteur de Napoléon durant ses revers, se coupa l'artère carotide le 22 août 1823, et mourut à l'instant même.

L'étonnante fortune de Bernadotte lui avait, dit-on, été prédite par une fameuse nécromancienne, qui avait aussi annoncé celle de Napoléon Ier, et qui possédait la confiance de l'impératrice Joséphine.

Bernadotte était convaincu qu'une sorte de divinité tutélaire s'attachait à lui pour le protéger. Peut-être les traditions merveilleuses qui entourèrent son berceau n'étaient-elles pas étrangères à cette pensée qui ne l'abandonna jamais. On racontait en effet, dans sa famille, une ancienne chronique qui prétendait qu'une fée, femme d'un de ses ancêtres, avait prédit qu'un roi illustrerait sa postérité.

Voici un fait qui prouve combien le merveilleux avait conservé d'empire sur l'esprit du roi de Suède. Il voulait trancher par le sabre les difficultés que la Norvège lui opposait et envoyer son fils Oscar à la tête d'une armée pour réduire les rebelles. Le conseil d'Etat fit une vive opposition à ce projet. Un jour que Bernadotte venait d'avoir une discussion animée sur ce sujet, il monta à cheval et s'éloigna de la capitale au grand galop. Après avoir franchi un long espace, il arriva sur les limites d'une sombre forêt. Tout à coup il se présenta à ses yeux une vieille femme bizarrement vêtue et les cheveux en désordre : « Que voulez-vous ? » demanda brusquement le roi. La sorcière répondit sans se déconcerter :

- Si Oscar combat en cette guerre que tu médites, il ne donnera pas les premiers coups, mais il les recevra.

Bernadotte, frappé de cette apparition et de ces paroles, regagna son palais. Le lendemain, portant encore sur son visage les traces d'une longue veille remplie d'agitation, il se présente au conseil : « J'ai changé d'avis, dit-il ; nous négocierons la paix, mais je la veux à des conditions honorables. »

M. de Chateaubriand raconte, dans sa *Vie de M. de Rancé*, fondateur de la Trappe, qu'un jour cet homme célèbre se promenant dans l'avenue du château de Veretz, crut voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour. Il y vola : le feu diminuait à mesure qu'il en approchait. A une

1 *Forbes Winslow*. *Anatomy of suicide*, 1 vol. in-8°, p. 242. London, 1840.

certaine distance, l'embrasement se changea en un lac de feu, au milieu duquel s'élevait à demi-corps une femme dévorée par les flammes.

La frayeur le saisit et il reprit en courant le chemin de la maison. En arrivant, les forces lui manquèrent, et il se jeta mourant sur un lit.

Ce ne fut que bien longtemps après qu'il raconta cette vision, dont le souvenir seul le faisait pâlir.

Ces mystères appartiennent-ils à la folie ? M. Brière de Boismont semble les attribuer à un ordre de chose plus élevé, et je suis de son avis. N'en déplaise à mon ami le docteur Lélut : j'aime mieux croire au génie familier de Socrate et aux voix de Jeanne d'Arc, qu'à la démence du philosophe et de la vierge de Domrémy.

Il y a des phénomènes qui dépassent l'intelligence, qui déconcertent les idées reçues, mais devant l'évidence desquels il faut que la logique humaine s'incline humblement. Rien n'est brutal et surtout irrécusable comme un fait. Telle est notre opinion, et surtout celle de M. Guizot :

« Quelle est la grande question, la question suprême qui préoccupe aujourd'hui les esprits ? C'est la question posée entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel, certain et souverain quoique impénétrable à la raison humaine ; la question posée, pour appeler les choses par leur nom, entre le *supernaturalisme* et le *rationalisme*. D'un côté, les incrédules, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les purs rationalistes ; de l'autre les chrétiens.

« Il faut, pour notre salut présent et futur, que la foi dans l'ordre surnaturel, que le respect et la soumission à l'ordre surnaturel rentrent dans le monde et dans l'âme humaine, dans les grands esprits comme dans les esprits simples, dans les régions les plus élevées comme dans les plus humbles. L'influence réelle, vraiment efficace et régénératrice des croyances religieuses, est à cette condition ; hors de là, elles sont superficielles et bien près d'être vaines. » (*Guizot*.)

Non, la mort ne sépare point pour toujours, même en ce monde, les élus que Dieu a reçus dans son sein et les exilés restés sur cette vallée de larmes, *in hâc lacrymarum valle*, pour employer les mélancoliques paroles du *Salve regina*. Il y a des heures mystérieuses et bénies où les morts bien-aimés se penchent vers ceux qui les pleurent et murmurent à leurs oreilles des paroles de consolation et d'espérance. M. Guizot, cet esprit sévère et méthodique, a raison de le professer : « *Hors de là, les croyances religieuses sont superficielles et bien près d'être vaines*. »

SAM. (Extrait de la *Patrie*, 5 juin 1859.)

Qu'est-ce que le Spiritisme ?

INTRODUCTION A LA CONNAISSANCE DU MONDE INVISIBLE OU DES ESPRITS, CONTENANT LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA DOCTRINE SPIRITE ET LA REPONSE A QUELQUES OBJECTIONS PREJUDICIELLES,

par ALLAN KARDEC

Auteur du livre des *Esprits* et directeur de la *Revue Spirite*.

Grand in-18. Prix : 60 c.[2]

Les personnes qui n'ont du Spiritisme qu'une connaissance superficielle, sont naturellement portées à faire certaines questions dont une étude complète leur donnerait sans doute la solution, mais le temps, et souvent la volonté leur manquent, pour se livrer à des observations suivies. On voudrait, avant d'entreprendre cette tâche, savoir au moins ce dont il s'agit, et si cela vaut la peine de s'en occuper. Il nous a donc para utile de présenter, dans un cadre restreint, la réponse à quelques-unes des questions fondamentales qui nous sont journellement adressées ; ce sera, pour le lecteur, une première initiation, et, pour nous, du temps gagné par la dispense de répéter constamment la même chose. La forme d'entretien nous a semblé la plus convenable, parce qu'elle n'a pas l'aridité de la forme purement dogmatique.

Nous terminons cette introduction par un résumé qui permettra de saisir, par une lecture rapide, l'ensemble des principes fondamentaux de la science. Ceux qui, d'après ce court exposé, croiront la chose digne de leur attention, pourront l'approfondir en connaissance de cause. Les objections naissent le plus souvent des idées fausses que l'on se fait, *a priori*, sur ce que l'on ne connaît pas ; rectifier ces idées, c'est aller au-devant des objections : tel est le but que nous nous sommes proposé en publiant ce petit écrit.

Les personnes étrangères au Spiritisme y trouveront donc les moyens d'acquérir en peu de temps et à peu de frais une idée de la chose, et celles qui sont déjà initiées, la manière de résoudre les principales difficultés qu'on leur oppose. Nous comptons sur le concours de tous les amis de cette science pour aider à répandre ce court résumé.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

[2] Tous les ouvrages de M. Allan Kardec se trouvent chez MM. LEDOYEN, DENTU, et au bureau de la *Revue*.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Août 1859

Mobilier d'outre-tombe.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre qui nous est adressée du département du Jura par un des correspondants de la Société parisienne des Etudes spirites :

« … Je vous ai dit, Monsieur, que notre vieille habitation était aimée des Esprits. Au mois d'octobre dernier (1858), Mme la comtesse de C., amie intime de ma fille, vint passer quelques jours dans notre manoir avec son jeune fils, âgé de huit ans. On couchait l'enfant dans le même appartement que sa mère ; la porte donnant de sa chambre dans celle de ma fille fut laissée ouverte pour pouvoir prolonger les heures de la journée et causer. L'enfant ne dormait pas, et disait à sa mère : « Que faites-vous donc de cet homme assis au pied de votre lit ? Il fume dans une grande pipe ; voyez comme il remplit votre chambre de fumée ; renvoyez-le donc ; il secoue vos rideaux. » Cette vision dura toute la nuit ; la mère ne put faire taire l'enfant et personne ne put fermer l'œil. Cette circonstance n'étonna ni ma fille ni moi, qui savons ce qu'il en est des manifestations spirites ; quant à la mère, elle crut que son fils rêvait éveillé, ou s'amusait.

« Voici un autre fait qui m'est personnel et qui m'est arrivé dans ce même appartement, au mois de mai 1858 ; c'est l'apparition de l'Esprit d'un *vivant* qui fut fort étonné ensuite d'être venu me visiter ; voici dans quelle circonstance : J'étais fort malade et ne dormais pas depuis longtemps, lorsque je vis, à dix heures du soir, un ami de ma famille assis près de mon lit. Je lui témoignai ma surprise de sa visite à cette heure. Il me dit : Ne parlez pas, je viens vous veiller ; ne parlez pas, il faut que vous dormiez ; et il étendit sa main sur ma tête. Plusieurs fois je rouvris les yeux pour voir s'il y était encore, et chaque fois il me faisait signe de les fermer et de me taire. Il roulait sa tabatière dans ses doigts et prenait de temps en temps une prise comme il a l'habitude de le faire. Je m'endormis enfin, et à mon réveil la vision avait disparu. Différentes circonstances me donnaient la preuve qu'au moment de cette visite inattendue j'étais par-

faitement éveillée et que ce n'était point un rêve. A sa première visite, je m'empressai de le remercier ; il tenait la même tabatière, et en m'écoutant avait le même sourire de bonté que j'avais remarqué en lui pendant qu'il me veillait. Comme il m'affirma n'être pas venu, ce que du reste je n'eus pas de peine à croire, car il n'y avait aucun motif qui pût l'engager à venir à pareille heure et à passer la nuit auprès de moi, je compris que son Esprit seul m'avait rendu visite tandis que son corps reposait tranquillement chez lui. »

Les faits d'apparition sont tellement nombreux qu'il nous serait impossible d'enregistrer tous ceux qui sont à notre connaissance et que nous tenons de sources parfaitement authentiques. Du reste, aujourd'hui que ces faits sont expliqués, qu'on se rend exactement compte de la manière dont ils se produisent, on sait qu'ils rentrent dans les lois de la nature et, dès lors, n'ont plus rien de merveilleux. Nous en avons déjà donné la théorie complète, nous ne ferons que la rappeler en peu de mots pour l'intelligence de ce qui va suivre.

On sait qu'outre l'enveloppe corporelle extérieure, l'Esprit en a une seconde semi-matérielle que nous nommons périsprit. La mort n'est que la destruction de la première. L'Esprit, dans son état errant, conserve le périsprit qui constitue une sorte de corps éthéré, invisible pour nous dans l'état normal. Les Esprits peuplent l'espace, et si, à un moment donné, le voile qui nous les dérobe venait à se lever, nous verrions une innombrable population s'agiter autour de nous et parcourir les airs ; nous en avons sans cesse à nos côtés qui nous observent, et souvent se mêlent à nos occupations ou à nos plaisirs, selon leur caractère. L'invisibilité n'est pas une propriété absolue des Esprits ; souvent ils se montrent à nous sous l'apparence qu'ils avaient de leur vivant, et il est peu de personnes qui, en rappelant leurs souvenirs, n'aient eu connaissance de quelque fait de ce genre. La théorie de ces apparitions est fort simple et s'explique par une comparaison qui nous est très familière, celle de la vapeur qui, lorsqu'elle est très raréfiée, est complètement invisible ; un premier degré de condensation la rend nuageuse ; de plus en plus condensée, elle passe à l'état liquide, puis à l'état solide. Il s'opère quelque chose d'analogue par la volonté de l'Esprit dans la substance du périsprit ; ce n'est, du reste, comme nous l'avons dit, qu'une comparaison et non une assimilation que nous avons prétendu établir ; nous nous sommes servi de l'exemple de la vapeur pour montrer les changements d'aspect que peut subir un corps invisible, mais nous n'en avons pas inféré qu'il y eût dans le périsprit une condensation dans le sens propre du mot. Il s'opère, dans sa contexture, une modification moléculaire qui le rend visible et même tangible, et peut lui

donner, jusqu'à un certain point, les propriétés des corps solides. Nous savons que des corps parfaitement transparents deviennent opaques par un simple changement dans la position des molécules, ou par l'addition d'un autre corps également transparent. Nous ne savons pas exactement comment s'y prend l'Esprit pour rendre visible son corps éthéré ; la plupart même d'entre eux ne s'en rendent pas compte, mais, par les exemples que nous avons cités, nous en concevons la possibilité physique, et cela suffit pour ôter à ce phénomène ce qu'il a de surnaturel au premier abord. L'Esprit peut donc l'opérer soit par une simple modification intime, soit en s'assimilant une portion de fluide étranger qui change momentanément l'aspect de son périsprit ; c'est même cette dernière hypothèse qui ressort des explications qui nous ont été données, et que nous avons rapportées en traitant ce sujet. (Mai, juin et décembre.)

Jusque-là il n'y a aucune difficulté pour ce qui concerne la personnalité de l'Esprit, mais nous savons qu'ils se présentent avec des vêtements dont ils changent l'aspect à volonté ; souvent même ils ont certains accessoires de toilette, tels que bijoux, etc. Dans les deux apparitions que nous avons citées en commençant, l'un avait une pipe et produisait de la fumée ; l'autre avait une tabatière et prisait ; et notez bien ce fait que cet Esprit était celui d'une personne vivante, que sa tabatière était en tout semblable à celle dont il se servait habituellement et qui était restée chez lui. Qu'est-ce que c'est que cette tabatière, cette pipe, ces vêtements, ces bijoux ? Les objets matériels qui existent sur la terre auraient-ils leur représentation éthérée dans le monde invisible ? La matière condensée qui forme ces objets aurait-elle une partie quintessenciée échappant à nos sens ? C'est là un immense problème dont la solution peut donner la clef d'une foule de choses jusqu'alors inexpliquées, et c'est la tabatière en question qui nous a mis sur la voie, non seulement de ce fait, mais du phénomène le plus extraordinaire du Spiritisme : celui de la pneumatographie ou écriture directe, dont nous parlerons tout à l'heure.

Si quelques critiques nous reprochaient encore à ce sujet d'aller trop avant dans la théorie, nous leur dirions que, lorsque nous trouvons une occasion d'avancer, nous ne voyons pas pourquoi nous serions tenu de rester en arrière. S'ils en sont encore à voir tourner des tables sans savoir pourquoi elles tournent, ce n'est pas une raison pour nous de nous arrêter en chemin. Le Spiritisme est sans doute une science d'observation, mais c'est plus encore peut-être une science de raisonnement ; le raisonnement est le seul moyen de le faire avancer et de triompher de certaines résistances. Tel fait est contesté uniquement parce qu'il n'est pas compris ; *l'explication lui ôte tout caractère merveilleux* et le fait rentrer dans les lois générales de la

nature. Voilà pourquoi nous voyons tous les jours des gens qui n'ont rien vu et qui croient, uniquement parce qu'ils comprennent ; tandis que d'autres ont vu et ne croient pas, parce qu'ils ne comprennent pas. En faisant entrer le Spiritisme dans la voie du raisonnement, nous l'avons rendu *acceptable* pour ceux qui veulent se rendre compte du pourquoi et du comment de chaque chose, et le nombre en est grand dans ce siècle-ci, parce que la croyance aveugle n'est plus dans nos mœurs ; or, n'eussions-nous fait qu'indiquer la route, nous aurions la conscience d'avoir contribué au progrès de cette science nouvelle, objet de nos études constantes. Revenons à notre tabatière.

Toutes les théories que nous avons données touchant le Spiritisme nous ont été fournies par les Esprits, et bien souvent elles ont contredit nos propres idées, comme cela est arrivé dans le cas présent, preuve que les réponses n'étaient pas le reflet de notre pensée. Mais le moyen d'avoir une solution n'est pas chose indifférente ; nous savons, par expérience, qu'il ne suffit pas de demander brusquement une chose pour l'obtenir ; les réponses ne sont pas toujours suffisamment explicites ; il faut en demander le développement avec certaines précautions, arriver au but graduellement et par un enchaînement de déductions qui nécessitent un travail préalable. En principe, la manière de formuler les questions, l'ordre, la méthode et la clarté sont des choses qu'on ne doit pas négliger, et qui plaisent aux Esprits sérieux parce qu'ils y voient un but sérieux.

Voici l'entretien que nous avons eu avec l'Esprit de saint Louis, à propos de la tabatière, et en vue d'arriver à la solution du problème de la production de certains objets dans le monde invisible. (*Société*, 24 juin 1859.)

1. Dans le récit de Mme R…, il est question d'un enfant qui a vu près du lit de sa mère un homme fumant dans une grosse pipe. On conçoit que cet Esprit ait pu prendre l'apparence d'un fumeur, mais il paraît qu'il fumait réellement puisque l'enfant vit la chambre pleine de fumée. Qu'était-ce que cette fumée ? - *R*. Une apparence produite pour l'enfant.

2. Madame R… cite également un cas d'apparition, qui lui est personnel, de l'Esprit d'une personne vivante. Cet Esprit avait une tabatière et prisait. Eprouvait-il la sensation que l'on éprouve en prisant ? - *R*. Non.

3. Cette tabatière avait la forme de celle dont il se sert habituellement et qui était chez lui. Qu'était-ce que cette tabatière entre les mains de cet Esprit ? - *R*. Toujours apparence ; c'était pour que la circonstance fût remarquée comme elle l'a été, et que l'apparition ne fût pas prise pour une hallucination produite par l'état de santé du voyant. L'Esprit voulait que cette dame crût à la réalité de sa présence, il a pris toutes les apparences de la réalité.

4. Vous dites que c'est une apparence ; mais une apparence n'a rien de réel, c'est comme une illusion d'optique. Je voudrais savoir si cette tabatière n'était qu'une image sans réalité, comme celle, par exemple, d'un objet qui se reflète dans une glace ?

(M. Sanson, un des membres de la Société, fait observer que, dans l'image reproduite par la glace, il y a quelque chose de réel ; si elle n'y reste pas, c'est que rien ne la fixe ; mais si elle se pose sur la plaque du daguerréotype, elle y laisse une empreinte, preuve évidente qu'elle est produite par une substance quelconque, et que ce n'est pas seulement une illusion d'optique.)

L'observation de M. Sanson est parfaitement juste. Voudriez-vous avoir la bonté de nous dire s'il y a quelque analogie avec la tabatière, c'est-à-dire si, dans cette tabatière, il y a quelque chose de matériel ? - *R*. Certainement ; c'est à l'aide de ce principe matériel que le périsprit prend l'apparence de vêtements semblables à ceux que l'Esprit portait de son vivant.

Remarque. Il est évident qu'il faut entendre ici le mot *apparence* dans le sens d'image, imitation. La tabatière réelle n'était pas là ; celle que tenait l'Esprit n'en était que la reproduction : c'était donc une apparence comparée à l'original, quoique formée d'un principe matériel.

L'expérience nous apprend qu'il ne faut pas prendre à la lettre certaines expressions employées par les Esprits ; en les interprétant selon nos idées, nous nous exposons à de grandes méprises, c'est pourquoi il faut approfondir le sens de leurs paroles toutes les fois qu'il présente la moindre ambiguïté ; c'est une recommandation que nous font constamment les Esprits. Sans l'explication que nous avons provoquée, le mot *apparence*, constamment reproduit dans les cas analogues, pouvait donner lieu à une fausse interprétation.

5. Est-ce que la matière inerte se dédoublerait ? Y aurait-il dans le monde invisible une matière essentielle qui revêtirait la forme des objets que nous voyons ? En un mot, ces objets auraient-ils *leur doublure éthérée* dans le monde invisible, comme les hommes y sont représentés en Esprit ?

Remarque. C'est là une théorie comme une autre, et c'était notre pensée ; mais l'Esprit n'en a pas tenu compte, ce dont nous ne sommes nullement humilié, parce que son explication nous a paru très logique et qu'elle repose sur un principe plus général dont nous trouvons maintes applications.

- R. Ce n'est point ainsi que cela se passe. L'Esprit a sur les éléments matériels répandus partout dans l'espace, dans notre atmosphère, une puissance que vous êtes loin de soupçonner. Il peut à son gré concentrer ces éléments et leur donner la forme apparente propre à ses projets.

6. Je pose de nouveau la question d'une manière catégorique, afin d'éviter toute équivoque : Les vêtements dont se couvrent les Esprits sont-ils quelque chose ? - R. Il me semble que ma réponse précédente résout la question. Ne savez-vous pas que le périsprit lui-même est quelque chose ?

7. Il résulte de cette explication que les Esprits font subir à la matière éthérée des transformations à leur gré, et qu'ainsi, par exemple, pour la tabatière, l'Esprit ne l'a point trouvée toute faite, mais qu'il l'a faite lui-même pour le moment où il en avait besoin, et qu'il a pu la défaire ; il doit en être de même de tous les autres objets, tels que vêtements, bijoux, etc. - R. Mais évidemment.

8. Cette tabatière a été visible pour Mme R… au point de lui faire illusion. L'Esprit aurait-il pu la rendre tangible pour elle ? - R. Il l'aurait pu.

9. Le cas échéant, Mme R… aurait-elle pu la prendre dans ses mains, croyant avoir une tabatière véritable ? - R. Oui.

10. Si elle l'eût ouverte, elle y eût probablement trouvé du tabac ; si elle eût pris de ce tabac, l'aurait-il fait éternuer ? - R. Oui.

11. L'Esprit peut donc donner, non seulement la forme, mais des propriétés spéciales ? - R. S'il le veut ; ce n'est qu'en vertu de ce principe que j'ai répondu affirmativement aux questions précédentes. Vous aurez des preuves de la puissante action qu'exerce l'Esprit sur la matière, et que vous êtes loin de soupçonner, comme je vous l'ai déjà dit.

12. Supposons alors qu'il eût voulu faire une substance vénéneuse et qu'une personne en eût pris, aurait-elle été empoisonnée ? - R. Il l'aurait pu, mais il ne l'aurait pas fait ; cela ne lui aurait pas été permis.

13. Aurait-il eu le pouvoir de faire une substance salutaire et propre à guérir en cas de maladie, et le cas s'est-il présenté ? - R. Oui, fort souvent.

Remarque. On trouvera un fait de ce genre, suivi d'une intéressante explication théorique, dans l'article que nous publions ci-après sous le titre de *Un Esprit servant*.

14. Il pourrait tout aussi bien faire une substance alimentaire ; supposons qu'il ait fait un fruit, un mets quelconque, quelqu'un pourrait-il en manger et se sentir rassasié ? - R. Oui, oui. Mais ne cherchez donc pas tant pour trouver ce qui est si facile à comprendre. Il suffit d'un rayon de soleil pour rendre perceptibles à vos organes grossiers ces particules matérielles qui encombrent l'espace au milieu duquel vous vivez ; ne savez-vous pas que l'air contient des vapeurs d'eau ? Condensez-les, vous les ramènerez à l'état normal ; privez-les de chaleur, et voilà que ces molécules impalpables et invisibles sont devenues un corps solide

et très solide, et bien d'autres matières dont les chimistes vous tireront des merveilles plus étonnantes encore ; seulement l'Esprit possède des instruments plus parfaits que les vôtres : sa volonté et la permission de Dieu.

Remarque. La question de satiété est ici fort importante. Comment une substance qui n'a qu'une existence et des propriétés temporaires et en quelque sorte de convention peut-elle produire la satiété ? Cette substance, par son contact avec l'estomac, produit la sensation de la satiété, mais non la satiété résultant de la plénitude. Si une telle substance peut agir sur l'économie et modifier un état morbide, elle peut tout aussi bien agir sur l'estomac et y produire le sentiment de la satiété. Nous prions toutefois M.M. les pharmaciens et restaurateurs de ne pas en concevoir de jalousie, ni croire que les Esprits viennent leur faire concurrence : ces cas sont rares, exceptionnels, et ne dépendent jamais de la volonté ; autrement on se nourrirait et l'on se guérirait à trop bon marché.

15. L'Esprit pourrait-il, de la même manière, faire de l'argent monnayé ? - R. Par la même raison.

16. Ces objets, rendus tangibles par la volonté de l'Esprit, pourraient-ils avoir un caractère de permanence et de stabilité ? - R. Cela se pourrait, mais cela ne se fait pas ; c'est en dehors des lois.

17. Tous les Esprits ont-ils ce pouvoir au même degré ? - R. Non, non !

18. Quels sont ceux qui ont plus particulièrement ce pouvoir ? - R. Ceux auxquels Dieu l'accorde quand cela est utile.

19. L'élévation de l'Esprit y est-elle pour quelque chose ? - R. Il est certain que plus l'Esprit est élevé, plus facilement il l'obtient ; mais encore cela dépend des circonstances : des Esprits inférieurs peuvent avoir ce pouvoir.

20. La production des objets semi-matériels est-elle toujours le fait d'un acte de la volonté de l'Esprit, ou bien exerce-t-il quelquefois ce pouvoir à son insu ? - R. Il l'exerce SOUVENT à son insu.

21. Ce pouvoir serait alors un des attributs, une des facultés inhérentes à la nature même de l'Esprit ; ce serait en quelque sorte une de ses propriétés, comme de voir et d'entendre ? - R. Certainement ; mais souvent il l'ignore lui-même. C'est alors qu'un autre l'exerce pour lui, à son insu, quand les circonstances le demandent. Le tailleur du zouave était justement l'Esprit dont je viens de parler, et auquel il faisait allusion dans son langage badin.

Remarque. Nous trouvons une comparaison de cette faculté dans celle de certains animaux, la torpille, par exemple, qui dégage de l'électricité sans

savoir ni ce qu'elle fait, ni comment elle s'y prend, et qui connaît encore moins le mécanisme qu'elle fait fonctionner. Ne produisons-nous pas souvent nous-mêmes certains effets par des actes spontanés dont nous ne nous rendons pas compte ? Il nous paraît donc tout naturel que l'Esprit agisse en cette circonstance par une sorte d'instinct ; il produit par sa volonté, sans savoir comment, comme nous marchons sans calculer les forces que nous mettons en jeu.

22. Nous concevons que, dans les deux cas cités par Madame R…, l'un des deux Esprits ait voulu avoir une pipe et l'autre une tabatière pour frapper les yeux d'une personne vivante ; mais je demande si, n'ayant point à se faire voir, l'Esprit pourrait croire tenir ces objets, et se faire illusion à lui-même ? - *R.* Non, s'il a une certaine supériorité, car il a la parfaite conscience de ce qu'il est ; mais il en est autrement pour les Esprits inférieurs.

Remarque. Telle était par exemple la reine d'Oude, dont l'évocation a été rapportée dans le numéro de mars 1858, et qui se croyait encore couverte de diamants.

23. Deux Esprits peuvent-ils se reconnaître entre eux par l'apparence matérielle qu'ils avaient de leur vivant ? - *R.* Ce n'est pas par là qu'ils se reconnaissent, puisqu'ils ne prendront pas cette apparence l'un pour l'autre ; mais si, dans certaines circonstances, ils se trouvent en présence, revêtus de cette apparence, pourquoi ne se reconnaîtraient-ils pas ?

24. Comment les Esprits peuvent-ils se reconnaître dans la foule des autres Esprits, et comment surtout peuvent-ils le faire quand l'un d'eux va chercher au loin, et souvent dans d'autres mondes, ceux qu'on appelle ? - *R.* Ceci est une question dont la solution entraînerait trop loin ; il faut attendre ; vous n'êtes pas assez avancés ; contentez-vous, pour le moment, de la certitude que cela est, vous en avez assez de preuves.

25. Si l'Esprit peut puiser dans l'élément universel les matériaux pour faire toutes ces choses, donner à ces choses une réalité temporaire avec leurs propriétés, il peut tout aussi bien y puiser ce qui est nécessaire pour écrire, et par conséquent ceci nous paraît donner la clef du phénomène de l'écriture directe ? - *R.* Enfin, vous y voilà donc !

26. Si la matière dont se sert l'Esprit n'a pas de persistance, comment se fait-il que les traces de l'écriture directe ne disparaissent pas ? - *R.* N'épiloguez pas sur les mots ; je n'ai d'abord pas dit : jamais ; il était question d'un objet matériel volumineux ; ici, ce sont des signes tracés qu'il est utile de conserver, et on les conserve.

La théorie ci-dessus peut se résumer ainsi : L'Esprit agit sur la matière ; il puise dans la matière primitive universelle les éléments nécessaires pour former à son gré des objets ayant l'apparence des divers corps qui existent

sur la terre. Il peut également opérer sur la matière élémentaire, par sa volonté, une transformation intime qui lui donne des propriétés déterminées. Cette faculté est inhérente à la nature de l'Esprit, qui l'exerce souvent comme un acte instinctif quand cela est nécessaire, et sans s'en rendre compte. Les objets formés par l'Esprit ont une existence temporaire, subordonnée à sa volonté ou à la nécessité ; il peut les faire et les défaire à son gré. Ces objets peuvent, dans certains cas, avoir aux yeux des personnes vivantes, toutes les apparences de la réalité, c'est-à-dire devenir momentanément visibles et même tangibles. Il y a formation, mais non création, attendu que l'Esprit ne peut rien tirer du néant.

Pneumatographie ou Ecriture directe.

La *Pneumatographie* est l'écriture produite directement par l'Esprit, sans aucun intermédiaire ; elle diffère de la *Psychographie* en ce que celle-ci est la transmission de la pensée de l'Esprit au moyen de l'écriture par les mains d'un médium. Nous avons donné ces deux mots dans le *Vocabulaire spirite* placé en tête de notre *Instruction pratique*, avec l'indication de leur différence étymologique. *Psychographie*, du grec *psukê* papillon, âme, et *graphô*, j'écris ; *pneumatographie*, de *pneuma*, air, souffle, vent, esprit. Dans le médium écrivain, la main est l'instrument ; mais son *âme*, ou l'Esprit incarné en lui, est l'intermédiaire, l'agent ou l'interprète de l'Esprit étranger qui se communique ; dans la *Pneumatographie*, c'est l'Esprit étranger lui-même qui écrit directement sans intermédiaire.

Le phénomène de l'écriture directe est sans contredit l'un des plus extraordinaires du Spiritisme ; quelque anormal qu'il paraisse au premier abord, c'est aujourd'hui un fait avéré et incontestable ; si nous n'en avons pas encore parlé, c'est que nous attendions d'en pouvoir donner l'explication, et d'avoir pu nous-même faire toutes les observations nécessaires pour traiter la question en connaissance de cause. Si la théorie est nécessaire pour se rendre compte de la possibilité des phénomènes spirites en général, elle l'est plus encore peut-être dans ce cas, sans contredit, l'un des plus étranges qui se soient encore présentés, mais qui cesse de paraître surnaturel dès que l'on en comprend le principe.

A la première révélation de ce phénomène, le sentiment dominant a été celui du doute ; l'idée d'une supercherie est aussitôt venue à la pensée ; en effet, tout le monde connaît l'action des encres dites sympathiques dont les traces, d'abord complètement invisibles, apparaissent au bout de quelque temps. Il se pouvait donc qu'on eût abusé de la crédulité, et nous n'affirme-

rions pas qu'on ne l'ait jamais fait ; nous sommes même convaincu que certaines personnes, non dans un but mercenaire, mais uniquement par amour-propre et pour faire croire à leur puissance, ont employé des subterfuges.

J.-J. Rousseau rapporte le fait suivant dans la troisième des lettres écrites de la Montagne : « J'ai vu à Venise, en 1743, une manière de sorts assez nouvelle, et plus étrange que ceux de Préneste ; celui qui les voulait consulter entrait dans une chambre, et y restait seul s'il le désirait. Là, d'un livre plein de feuillets blancs, il en tirait un à son choix ; puis, tenant cette feuille, il demandait non à voix haute, mais mentalement, ce qu'il voulait savoir ; ensuite il pliait la feuille blanche, l'enveloppait, la cachetait, la plaçait dans un livre ainsi cachetée ; enfin, après avoir récité certaines formules fort baroques, sans perdre son livre de vue, il en allait tirer le papier, reconnaître le cachet, l'ouvrir, et il trouvait sa réponse écrite.

« Le magicien qui faisait ces sorts était le premier secrétaire de l'ambassade de France, et il s'appelait J.-J. Rousseau. »

Nous doutons que Rousseau ait connu l'écriture directe, autrement il eût su beaucoup d'autres choses touchant les manifestations spirites, et il n'eût pas traité la question aussi légèrement ; il est probable, comme il l'a reconnu lui-même quand nous l'avons interrogé sur ce fait, qu'il employait un procédé que lui avait enseigné un charlatan italien.

Mais de ce qu'on peut imiter une chose, il serait absurde de conclure que la chose n'existe pas. N'a-t-on pas, dans ces derniers temps, trouvé le moyen d'imiter la lucidité somnambulique au point de faire illusion ? Et de ce que ce procédé de saltimbanque a couru toutes les foires, faut-il conclure qu'il n'y a pas de vrais somnambules ? Parce que certains marchands vendent du vin frelaté, est-ce une raison pour qu'il n'y ait pas de vin pur ? Il en est de même de l'écriture directe ; les précautions pour s'assurer de la réalité du fait étaient d'ailleurs bien simples et bien faciles, et, grâce à ces précautions, il ne peut aujourd'hui faire l'objet d'aucun doute.

Puisque la possibilité d'écrire sans intermédiaire est un des attributs de l'Esprit, que les Esprits ont existé de tout temps, et de tout temps aussi ont produit les divers phénomènes que nous connaissons, ils ont dû également produire l'écriture directe dans l'antiquité aussi bien que de nos jours ; et c'est ainsi que l'on peut expliquer l'apparition des trois mots dans la salle du festin de Balthazar. Le moyen âge, si fécond en prodiges occultes, mais qui ont été étouffés sous les bûchers, a dû connaître aussi l'écriture directe, et peut-être trouverait-on dans la théorie des modifications que les Esprits peuvent opérer sur la matière, et que nous avons rapportée dans notre article précédent, le principe de la transmutation des métaux ; c'est un point que nous traiterons quelque jour.

Un de nos abonnés nous disait dernièrement qu'un de ses oncles, chanoine, qui avait été missionnaire au Paraguay pendant de longues années, obtenait, vers l'année 1800, l'écriture directe conjointement avec son ami, le célèbre abbé Faria. Leur procédé, que notre abonné n'a jamais bien connu et qu'il avait en quelque sorte surpris furtivement, consistait dans une série d'anneaux suspendus auxquels étaient adaptés des crayons verticaux dont la pointe reposait sur du papier. Ce procédé se ressent de l'enfance de l'art ; nous avons fait des progrès depuis. Quoi qu'il en soit des résultats obtenus à diverses époques, ce n'est que depuis la vulgarisation des manifestations spirites qu'il est sérieusement question de l'écriture directe. Le premier qui paraît l'avoir fait connaître à Paris dans ces dernières années, c'est M. le baron de Guldenstubbe, qui a publié sur ce sujet un ouvrage très intéressant, contenant un grand nombre de *fac simile* des écritures qu'il a obtenues[3]. Le phénomène était déjà connu en Amérique depuis quelque temps. La position sociale de M. de Guldenstubbe, son indépendance, la considération dont il jouit dans le monde le plus élevé, écartent incontestablement toute suspicion de fraude volontaire, car il ne peut être mu par aucun motif d'intérêt. On pourrait tout au plus croire qu'il était lui-même le jouet d'une illusion ; mais à cela un fait répond péremptoirement, c'est l'obtention du même phénomène par d'autres personnes, en s'entourant de toutes les précautions nécessaires pour éviter toute supercherie et toute cause d'erreur.

L'écriture directe s'obtient, comme en général la plupart des manifestations spirites *non spontanées*, par le recueillement, la prière et l'évocation. On en a souvent obtenu dans les églises, sur les tombeaux, au pied des statues ou des images des personnages que l'on appelle ; mais il est évident que la localité n'a d'autre influence que de provoquer un plus grand recueillement et une plus grande concentration de la pensée ; car il est prouvé qu'on l'obtient également sans ces accessoires et dans les endroits les plus vulgaires, sur un simple meuble domestique, si l'on se trouve dans les conditions morales voulues, et si l'on jouit de la faculté médianimique nécessaire.

Dans le principe on prétendait qu'il fallait déposer un crayon avec le papier ; le fait alors pouvait jusqu'à un certain point s'expliquer. On sait que les Esprits opèrent le mouvement et le déplacement des objets ; qu'ils les saisissent et les lancent quelquefois à travers l'espace ; ils pouvaient donc tout aussi bien saisir le crayon, et s'en servir pour tracer des caractères ; puisqu'ils lui donnent l'impulsion par l'intermédiaire de la main du

---

[3] *La réalité des Esprits* et de leurs manifestations, démontrée par le phénomène de l'écriture directe. Par M. le baron de Guldenstubbe ; 1 vol. in-8, avec 15 planches et 93 fac simile. Prix 8 fr. chez Frank, rue Richelieu. Se trouve aussi chez Dentu et Ledoyen.

médium, d'une planchette, etc., ils pouvaient également le faire d'une manière directe. Mais on ne tarda pas à reconnaître que la présence du crayon n'était pas nécessaire, et qu'il suffisait d'un simple morceau de papier plié ou non, sur lequel on trouve, après quelques minutes, des caractères tracés. Ici le phénomène change complètement de face et nous jette dans un ordre de choses entièrement nouveau ; ces caractères ont été tracés avec une substance quelconque ; du moment qu'on n'a pas fourni cette substance à l'Esprit, il l'a donc faite, créée lui-même ; où l'a-t-il puisée ? Là était le problème. M. le général russe, comte de B… nous a montré une strophe de dix vers allemands qu'il a obtenus de cette manière, par l'entremise de la sœur du baron de Guldenstubbe, en mettant tout simplement une feuille de papier *détachée de son propre carnet* sous le socle de la pendule de la cheminée. L'ayant retirée au bout de quelques minutes il y trouva ces vers en caractères typographiques allemands assez fins et d'une parfaite pureté. Par l'intermédiaire d'un médium écrivain, l'Esprit lui dit de brûler ce papier ; comme il hésitait, regrettant de sacrifier ce précieux spécimen, l'Esprit ajouta : Ne crains rien, je t'en donnerai un autre. Sur cette assurance, il jeta le papier au feu, puis plaça un second feuillet également tiré de son portefeuille, sur lequel les vers se trouvèrent reproduits exactement de la même manière. C'est cette seconde édition que nous avons vue et examinée avec le plus grand soin, et, chose bizarre, les caractères présentaient un relief comme s'ils sortaient de la presse. Ce n'est donc plus seulement du crayon que peuvent faire les Esprits, mais de l'encre et des caractères d'imprimerie.

Un de nos honorables collègues de la Société, M. Didier a obtenu ces jours-ci les résultats suivants, que nous avons été à même de constater, et dont nous pouvons garantir la parfaite authenticité. S'étant rendu, avec Mme Huet, qui depuis peu a réussi dans des essais de ce genre, à l'église de Notre-Dame des Victoires, il prit une feuille de papier à lettre portant l'entête de sa maison de commerce, la plia en quatre et la déposa sur les marches d'un autel en priant au nom de Dieu un bon Esprit quelconque de vouloir bien écrire quelque chose ; au bout de dix minutes de recueillement il trouva, dans l'intérieur et sur l'un des feuillets le mot *foi*, et sur un autre feuillet le mot *Dieu*. Ayant ensuite prié l'Esprit de vouloir bien dire par qui cela avait été écrit, il replaça le papier, et après dix autres minutes il trouva ces mots : *par Fénelon*.

Huit jours plus tard, le 12 juillet, il voulut renouveler l'expérience et se rendit à cet effet au Louvre dans la salle Coyzevox située sous le pavillon de l'horloge. Sur le pied du buste de Bossuet il plaça une feuille de papier à lettre pliée comme la première fois, mais il n'obtint

rien. Un petit garçon de cinq ans l'accompagnait, et l'on avait déposé la casquette de l'enfant sur le piédestal de la statue de Louis XIV qui se trouve à quelques pas. Croyant l'expérience manquée, il se disposait à se retirer, lorsqu'en prenant la casquette il trouva dessous, et comme écrits au crayon sur le marbre, les mots *aimez Dieu* accompagnés de la lettre B. La première pensée des assistants fut que ces mots avaient pu être écrits antérieurement par une main étrangère et qu'ils ne les avaient point remarqués ; néanmoins on voulut tenter l'épreuve, on mit la feuille pliée sur ces mots, et le tout fut recouvert de la casquette. Au bout de quelques minutes on trouva sur l'un des feuillets ces trois lettres : *a i m* ; le papier replacé avec prière d'achever, on obtint *Aimez Dieu*, c'est-à-dire ce qui était écrit sur le marbre, moins le B. Il demeurait évident, d'après cela, que les premiers mots tracés étaient dûs à l'écriture directe. Il en ressortait encore ce fait curieux, c'est que les lettres avaient été tracées successivement et non d'un seul coup, et que lors de la première inspection les mots n'avaient pas eu le temps d'être achevés. En sortant du Louvre, M. D… se rendit à Saint-Germain l'Auxerrois où il obtint par le même procédé les mots *Soyez humbles. Fénelon*, écrits d'une manière très nette et très lisible. On peut voir encore les mots ci-dessus écrits sur le marbre de la statue dont nous venons de parler.

La substance dont ces caractères sont formés a toutes les apparences de la mine de plomb, et s'efface facilement avec la gomme ; nous l'avons examinée au microscope, et nous avons constaté qu'elle n'est point incorporée au papier, mais simplement déposée à la surface, d'une manière irrégulière, sur les aspérités, formant des arborescences assez semblables à celles de certaines cristallisations. La partie effacée par la gomme laisse apercevoir des couches de matière noire introduite dans les petites cavités des rugosités du papier. Ces couches détachées et enlevées avec soin sont la matière elle-même qui s'est produite pendant l'opération. Nous regrettons que la petite quantité recueillie ne nous ait pas permis d'en faire l'analyse chimique ; mais nous ne désespérons pas d'y parvenir un jour.

Si l'on veut bien maintenant se reporter à notre article précédent, on y trouvera l'explication complète de ce phénomène. Dans cette écriture, l'Esprit ne se sert ni de nos substances, ni de nos instruments ; il crée lui-même les substances et les instruments dont il a besoin, en puisant ses matériaux dans l'élément primitif universel auquel il fait subir, par sa volonté, les modifications nécessaires à l'effet qu'il veut produire. Il peut donc tout aussi bien faire de l'encre d'impression ou de l'encre ordinaire que du crayon, voire même des caractères typographiques assez résistants pour donner un relief à l'empreinte.

Tel est le résultat auquel nous a conduit le phénomène de la tabatière rapporté dans notre précédent article, et sur lequel nous nous sommes longuement étendu, parce que nous y avons vu l'occasion de sonder une des lois les plus graves du Spiritisme, loi dont la connaissance peut éclairer plus d'un mystère même du monde visible. C'est ainsi que d'un fait, vulgaire en apparence, peut jaillir la lumière ; le tout est d'observer avec soin, et c'est ce que chacun peut faire comme nous, quand on ne se bornera pas à voir des effets sans en chercher les causes. Si notre foi s'affermit de jour en jour, c'est parce que nous comprenons ; faites donc comprendre, si vous voulez faire des prosélytes sérieux. L'intelligence des causes a un autre résultat, c'est de tracer une ligne de démarcation entre la vérité et la superstition.

Si nous envisageons l'écriture directe au point de vue des avantages qu'elle peut offrir, nous dirons que, jusqu'à présent, sa principale utilité a été la constatation matérielle d'un fait grave : l'intervention d'une puissance occulte qui trouve par là un nouveau moyen de se manifester. Mais les communications que l'on obtient ainsi sont rarement de quelque étendue ; elles sont généralement spontanées et bornées à des mots, des sentences, souvent des signes inintelligibles ; on en a obtenu dans toutes les langues, en grec, en latin, en syriaque, en caractères hiéroglyphiques, etc., mais elles ne se sont point encore prêtées à ces entretiens suivis et rapides que permet la psychographie ou écriture par médiums.

Un Esprit servant.

Nous extrayons les passages suivants de la lettre d'un de nos correspondants de Bordeaux :

« Voici, mon cher monsieur Allan Kardec, un nouveau récit de faits très extraordinaires, et que je vous soumets avec la prière de vouloir bien les vérifier en évoquant l'Esprit qui en est l'auteur.

« Une jeune dame, que nous nommerons madame Mally, est la personne par l'intermédiaire de laquelle ont eu lieu les manifestations qui forment le sujet de cette lettre. Cette dame habite Bordeaux et a trois enfants.

« Dès son bas âge, à neuf ans environ, elle a eu des apparitions. Un soir, en rentrant chez elle avec sa famille, elle voit dans l'angle d'un escalier la forme très distincte d'une tante morte depuis quatre ou cinq ans. Elle pousse une exclamation : Ah ! ma tante ! Et l'apparition disparaît. Deux ans après, elle s'est entendu appeler par une voix qu'elle crut recon-

naître pour celle de sa tante, et si fortement qu'elle ne put s'empêcher de dire : Entrez, ma tante ! La porte ne s'ouvrant pas, elle alla l'ouvrir elle-même, et ne voyant personne, elle descendit auprès de sa mère s'informer si quelqu'un était monté.

« A quelques années de là, nous trouvons cette dame en possession d'un guide ou Esprit familier qui semble chargé de veiller sur sa personne et celle de ses enfants, et qui rend une foule de petits services dans la maison, entre autres de réveiller les malades à heure fixe pour prendre de la tisane, ou ceux qui veulent partir ; ou bien, par certaines manifestations, il relève le moral. Cet Esprit a un caractère peu sérieux ; cependant, à côté de marques de légèreté, il a donné des preuves de sensibilité et d'attachement. Madame Mally le voit ordinairement sous la forme d'une étincelle ou d'une grande clarté ; mais il se manifeste à ses enfants sous une forme humaine. Une somnambule prétendit lui avoir donné ce guide, sur lequel elle paraissait avoir de l'influence. Quand madame Mally restait quelque temps sans s'occuper de son guide, il prenait soin de se rappeler à elle par quelques visions plus ou moins désagréables. Une fois, par exemple, qu'elle descendait sans lumière, elle aperçut sur le palier un cadavre couvert d'un linceul et lumineux. Cette dame a une grande force de caractère, comme nous le verrons plus tard ; néanmoins elle ne put se défendre d'une impression pénible à cette vue ; et, fermant vivement la porte de sa chambre, elle s'enfuit chez sa mère. D'autres fois elle se sentait tirer par sa robe, ou frôler comme si quelqu'un ou quelque animal se serrait contre elle. Ces taquineries cessaient dès qu'elle adressait une pensée à son guide, et, de son côté, la somnambule semonçait ce dernier et lui défendait de la tourmenter.

« En 1856, la troisième fille de madame Mally, âgée de quatre ans, tomba malade au mois d'août. L'enfant était constamment plongée dans un état de somnolence interrompu par des crises et des convulsions. Pendant huit jours j'ai vu moi-même l'enfant paraissant sortir de son accablement, prendre une figure souriante et heureuse, et les yeux à demi clos, sans regard pour ceux qui l'entouraient, tendre sa main par un geste gracieux comme pour recevoir quelque chose, le porter à sa bouche et manger ; puis remercier par un sourire charmant. Pendant ces huit jours, l'enfant a été soutenu par cette nourriture invisible, et son corps avait repris son apparence de fraîcheur habituelle. Quand elle put parler, il semblait qu'elle sortait d'un long sommeil, et elle racontait de merveilleuses visions.

« Pendant la convalescence de l'enfant, vers le 25 août, eut lieu dans cette même maison l'apparition d'un *agénère*. Vers dix heures et demie du soir, madame Mally, tenant la petite par la main, descendait un escalier de service,

quand elle aperçut un individu qui montait. L'escalier était parfaitement éclairé par la lumière de la cuisine, de sorte que madame Mally put très bien distinguer l'individu, qui avait toutes les apparences d'une personne vigoureusement constituée. Arrivés tous les deux en même temps sur le palier, ils se rencontrent face à face ; c'était un jeune homme d'une figure agréable, bien vêtu, la tête couverte d'une casquette, et tenant à la main un objet qu'elle ne put bien distinguer. Madame Mally, surprise de cette rencontre inattendue à cette heure et dans un escalier dérobé, le considère sans dire un mot et sans même lui demander ce qu'il veut. L'inconnu de son côté la considère un moment en silence, puis tourne les talons et descend l'escalier en frottant les barreaux de la rampe avec l'objet qu'il tenait à la main et qui faisait le même bruit que si c'eût été une baguette. A peine a-t-il disparu que madame Mally se précipite dans la chambre où je me trouvais en ce moment, et s'écrie qu'un voleur est dans la maison. Nous nous mettons à la recherche, aidés de mon chien ; tous les coins sont explorés ; on s'assure que la porte de la rue est fermée et que personne n'a pu s'introduire, et que d'ailleurs on n'aurait pu la refermer sans bruit ; il était peu probable, du reste, qu'un malfaiteur fût venu dans un escalier éclairé et à une heure où il était exposé à rencontrer à chaque instant les gens de la maison ; d'un autre côté, comment un étranger se serait-il trouvé dans cet escalier qui ne sert point au public ; et, dans tous les cas, s'il s'était trompé, il aurait adressé la parole à madame Mally, tandis qu'il lui tourne le dos et s'en va tranquillement comme quelqu'un qui n'est pas pressé et qui n'est pas embarrassé de son chemin. Toutes ces circonstances ne purent nous laisser de doute sur la nature de cet individu.

« Cet esprit se manifeste souvent par des bruits tels que celui du tambour, des coups violents dans le fourneau, des corps de pieds dans les portes qui alors s'ouvrent toutes seules, ou un bruit semblable à celui de cailloux qui seraient lancés contre les vitres. Un jour que madame Mally était sur la porte de sa cuisine, elle vit celle d'un cabinet en face s'ouvrir et se fermer à plusieurs reprises par une main invisible ; d'autres fois, étant occupée à souffler le feu, elle s'est senti tirer par sa robe, ou bien en montant l'escalier on la saisissait par le talon. A plusieurs reprises il lui a caché ses ciseaux ou d'autres objets de travail, puis quand elle les avait bien cherchés, ils lui étaient déposés sur ses genoux. Un dimanche, elle était occupée à introduire une gousse d'ail dans un gigot ; tout à coup elle se la sent arracher des doigts ; croyant l'avoir laissée tomber, elle la cherche inutilement ; alors reprenant le gigot, elle trouve la gousse piquée dans un trou triangulaire dont la peau était rabattue, comme pour montrer qu'une main étrangère l'avait placée là avec intention.

« L'aînée des enfants de madame Mally, à l'âge de quatre ans, étant à la promenade avec sa mère, celle-ci s'aperçut que sa fille s'entretenait avec un être invisible qui paraissait lui demander des bonbons ; la petite fermait la main et disait toujours :

- Ils sont à moi, achètes-en si tu en veux.

La mère étonnée lui demanda à qui elle parlait.

- C'est, dit l'enfant, ce petit garçon qui veut que je lui donne mes bonbons.

- Quel est ce petit garçon ? demanda la mère.

- Ce petit garçon qui est là, à côté de moi.

- Mais je ne vois personne.

- Ah ! il est parti. Il était habillé de blanc et tout frisé.

« Une autre fois la petite malade dont j'ai parlé plus haut, s'amusait à faire des cocottes de papier. Maman ! maman ! dit-elle, fais donc finir ce petit qui veut prendre mon papier.

- Quoi donc ? dit la mère.

- Oui, ce petit m'a pris mon papier ; et l'enfant se mit à pleurer.

- Mais où est-il ?

- Ah ! le voilà qui s'en va par la croisée. C'était un petit garçon tout noir.

« Cette même petite fille sautait un jour sur la pointe des pieds à en perdre haleine, malgré la défense de sa mère, qui craignait qu'elle ne se fît mal. Tout à coup elle s'arrête en s'écriant : « Ah ! le guide de maman ! » On lui demande ce que cela signifie ; elle dit qu'elle a vu un bras l'arrêter quand elle sautait et l'a forcée de rester tranquille. Elle ajoute qu'elle n'a point eu peur, et qu'elle a tout de suite pensé au guide de sa mère. Les faits de ce genre se renouvellent fréquemment, mais ils sont devenus familiers pour les enfants, qui n'en conçoivent aucune frayeur, car la pensée du guide de leur mère leur vient spontanément.

« L'intervention de ce guide s'est manifestée dans des circonstances plus sérieuses. Madame Mally avait loué une maison avec jardin dans la commune de Caudéran. Cette maison était isolée et entourée de vastes prairies ; elle l'habitait seule avec ses trois enfants et une institutrice. La commune était alors infestée de bandits qui commettaient des déprédations dans les propriétés environnantes, et avaient naturellement jeté leur dévolu sur une maison qu'ils savaient habitée par deux femmes seules ; aussi toutes les nuits venaient-ils marauder et essayer de forcer les portes et les contrevents. Pendant trois ans que madame Mally habita cette maison, elle fut dans des transes continuelles, mais chaque soir, elle se recommandait à Dieu, et son guide, après sa prière, se manifestait sous la forme d'une étincelle. Plu-

sieurs fois, quand, pendant la nuit, les voleurs faisaient leurs tentatives d'effraction, une clarté subite illuminait la chambre, et elle entendait une voix qui lui disait : « Ne crains rien ; ils n'entreront pas ; » et en effet ils n'ont jamais réussi à pénétrer. Néanmoins, par surcroît de précaution, elle s'était munie d'armes à feu. Une nuit qu'elle les entendit rôder, elle tira sur eux deux coups de pistolet qui atteignirent l'un d'eux, car elle l'entendit gémir, mais le lendemain il avait disparu. Ce fait a été rapporté en ces termes dans un journal de Bordeaux :

« On nous raconte un fait qui dénote un certain courage de la part d'une jeune personne habitant la commune de Caudéran :

« Une dame qui occupe une maison isolée dans cette commune a chez elle une jeune demoiselle qui est chargée de l'éducation de plusieurs enfants.

« Cette dame avait été, l'une des précédentes nuits, victime d'une tentative de vol. Le lendemain il fut convenu que l'on ferait bonne garde, et qu'au besoin on veillerait pendant la nuit.

« Ce qui avait été convenu fut fait. Aussi, lorsque les voleurs se présentèrent pour achever leur œuvre de la veille, ils trouvèrent qui les reçut. Seulement ils eurent la précaution de ne pas lier conversation avec les habitants de la maison assiégée. La jeune demoiselle dont nous avons parlé les ayant entendus, s'empressa d'ouvrir la porte et de tirer un coup de pistolet qui dut atteindre l'un des voleurs, car on a, le lendemain, trouvé du sang dans le jardin.

« Jusqu'ici on n'a pu découvrir les auteurs de cette seconde tentative. »

« Je ne parlerai que pour mémoire d'autres manifestations qui eurent lieu dans cette même maison de Caudéran, pendant le séjour de ces dames. Pendant la nuit on entendait souvent des bruits étranges, semblables à celui de boules roulées sur les planchers, ou du bois de la cuisine jeté par terre, et pourtant tout était le matin dans un ordre parfait.

« Veuillez, monsieur, si vous le jugez à propos, évoquer le guide de madame Mally et l'interroger sur les manifestations dont je viens de vous entretenir. Veuillez notamment lui demander si la somnambule qui a prétendu avoir donné ce guide a le pouvoir de le reprendre, et s'il se retirerait dans le cas où celle-ci viendrait à mourir. . . . . »

Le guide de madame Mally

(Société, 8 juillet 1859).

1. Evocation du guide de Mme Mally. - R. Je viens, cela m'est facile.

2. Sous quel nom voulez-vous que nous vous désignions ? - R. Comme vous voudrez ; par celui sous lequel vous me connaissez déjà.

3. Quel motif vous a attaché à madame Mally et à ses enfants ? - R. D'anciennes relations d'abord, et une amitié, une sympathie que Dieu protège toujours.

4. On a dit que c'est la somnambule, madame Dupuy, qui vous a donné à madame Mally ; est-ce vrai ? - R. C'est elle qui lui a dit que j'étais près d'elle.

5. Est-ce que vous dépendez de cette somnambule ? - R. Non.

6. Pourrait-elle vous retirer d'auprès de cette dame ? - R. Non.

7. Si cette somnambule venait à mourir, cela aurait-il sur vous une influence quelconque ? - R. Aucune.

8. Y a-t-il longtemps que votre corps est mort ? - R. Oui, plusieurs années.

9. Qu'étiez-vous de votre vivant ? - R. Enfant mort à huit ans.

10. Etes-vous heureux ou malheureux, comme Esprit ? - Heureux ; je n'ai aucun souci personnel, je ne souffre que pour les autres ; il est vrai que je souffre beaucoup pour eux.

11. Est-ce vous qui êtes apparu sur l'escalier à madame Mally sous la figure d'un jeune homme qu'elle a pris pour un voleur ? - R. Non ; c'était un compagnon.

12. Et une autre fois sous la figure d'un cadavre ? cela pouvait l'impressionner fâcheusement ; c'était un mauvais tour qui n'annonce pas de la bienveillance. - R. Loin de là dans beaucoup de cas ; mais ici c'était pour donner à madame Mally des pensées plus courageuses ; qu'est-ce qu'un cadavre a d'effrayant ?

13. Vous avez donc le pouvoir de vous rendre visible à volonté ? - Oui, mais je vous ai dit que ce n'était pas moi.

14. Est-ce que vous êtes également étranger aux autres manifestations matérielles qui se sont produites chez elle ? - R. Pardon ! cela oui ; c'est ce que je me suis imposé pour elle, comme travail matériel ; mais j'accomplis pour elle un travail bien autrement utile et bien autrement sérieux.

15. Pouvez-vous vous rendre visible à tout le monde ? - Oui.

16. Pourriez-vous vous rendre visible ici, à l'un de nous ? - R. Oui ; demandez à Dieu que cela puisse être ; je le peux, mais je n'ose le faire.

17. Si vous ne voulez pas vous rendre visible, vous pourriez tout au moins nous faire une manifestation, nous apporter, par exemple, quelque chose sur la table ? - R. Certainement, mais à quoi bon ? Auprès d'elle je témoigne de ma présence par ce moyen, mais auprès de vous c'est inutile, puisque nous causons ensemble.

18. L'obstacle ne serait-il pas que vous manquez ici du médium nécessaire pour produire ces manifestations ? - R. Non, cela est un faible obstacle. Ne voyez-vous pas souvent des apparitions subites à des personnes qui ne sont nullement médiums ?

19. Tout le monde est donc apte à avoir des manifestations spontanées ? - R. Puisque en étant homme, on est médium.

20. L'Esprit ne trouve-t-il pas, cependant, dans l'organisation de certaines personnes, une facilité plus grande à se communiquer ? - R. Oui, mais je vous le dis, et vous devriez le savoir, les Esprits sont puissants par eux-mêmes, le médium n'est rien. N'avez-vous pas l'écriture directe, et faut-il pour cela un médium ? Non ; de la foi seulement et un ardent désir, et souvent encore cela se produit à l'insu des hommes, c'est-à-dire sans foi et sans désir.

21. Pensez-vous que les manifestations, telles que l'écriture directe, par exemple, deviendront plus communes qu'elles ne le sont aujourd'hui ? - R. Certainement ; comment entendez-vous donc la divulgation du Spiritisme ?

22. Pouvez-vous nous expliquer ce que la petite fille de madame Mally recevait sur sa main et mangeait pendant sa maladie ? - R. *Manne* ; une substance formée par nous qui renferme le principe contenu dans la manne ordinaire et la douceur d'une sucrerie.

23. Cette substance est-elle formée de la même manière que les vêtements et autres objets que produisent les Esprits par leur volonté et l'action qu'ils ont sur la matière ? - R. Oui, mais les éléments sont bien différents ; les parties qui forment ma manne ne sont pas les mêmes que celles que je prendrais pour former du bois ou un vêtement.

24. (A saint Louis). L'élément pris par l'Esprit pour former sa manne est-il différent de celui qu'il eût pris pour former autre chose ? Il nous a toujours été dit qu'il n'y a qu'un seul élément primitif universel dont les différents corps ne sont que des modifications. - R. Oui ; c'est-à-dire que ce même élément primitif gît dans l'espace, ici sous une forme, et là sous une autre ; c'est ce qu'il veut dire ; il prend sa manne à une partie de cet élément qu'il croit différente, mais c'est bien toujours le même.

25. L'action magnétique par laquelle on donne à une substance, à de l'eau par exemple, des propriétés spéciales, a-t-elle du rapport avec celle de l'Esprit qui crée une substance ? - R. Le magnétiseur ne déploie absolument que la volonté ; c'est un Esprit qui l'aide, qui se charge de préparer et de rassembler le remède.

26. (Au Guide). Nous avons rapporté dans le temps des faits curieux de manifestations de la part d'un Esprit que nous avons désigné sous le nom du Follet de Bayonne ; connaissez-vous cet Esprit ? - R. Pas particulièrement ; mais j'ai suivi ce que vous avez fait avec lui, et c'est même seulement ainsi que je l'ai connu d'abord.

27. Est-ce un Esprit d'un ordre inférieur ? - R. Inférieur veut-il dire méchant ? Non. Veut-il simplement : pas entièrement bon, peu avancé ? Oui.

28. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir, et des explications que vous nous avez données. - R. A votre service.

Remarque. Cette communication nous offre un complément à ce que nous avons dit dans nos deux articles précédents sur la formation de certains corps par les Esprits. La substance donnée à l'enfant pendant sa maladie était évidemment une substance préparée par eux et qui a eu pour effet de lui rendre la santé. Où en ont-ils puisé les principes ? Dans l'élément universel transformé pour l'usage proposé. Le phénomène si étrange des propriétés transmises par l'action magnétique, problème jusqu'à présent inexpliqué, et sur lequel se sont tant égayés les incrédules, se trouve maintenant résolu. Nous savons en effet que ce ne sont pas seulement les esprits des morts qui agissent, mais que celui des vivants a aussi sa part d'action dans le monde invisible : l'homme à la tabatière nous en a fourni la preuve. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que la volonté d'une personne agissant pour le bien puisse opérer une transformation de la matière primitive, et lui donner des propriétés déterminées ? Il y a là, à notre avis, la clef de bien des effets prétendus surnaturels, et dont nous aurons occasion de parler. C'est ainsi que par l'observation nous arrivons à nous rendre compte des choses en faisant la part de la réalité et du merveilleux. Mais qui dit que cette théorie soit vraie ? Soit ; elle a du moins le mérite d'être rationnelle et parfaitement d'accord avec les faits observés ; si quelque cerveau humain en trouve une qu'il juge plus logique que celle donnée par les Esprits, on les comparera ; on nous saura peut-être un jour gré d'avoir mis sur la voie de l'étude raisonnée du Spiritisme.

« Je voudrais bien, nous disait un jour une personne, avoir ainsi un Esprit servant à mes ordres, à charge même de supporter quelques petites espiègleries de sa part. » C'est une satisfaction dont on jouit souvent sans s'en douter, car tous les Esprits qui nous assistent ne se manifestent pas d'une manière ostensible ; mais ils n'en sont pas moins à nos côtés, et leur influence, pour être occulte, n'en est pas moins réelle.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Voltaire et Frédéric.

Dialogue obtenu par l'entremise de deux médiums servant d'interprètes à chacun de ces deux Esprits, dans la séance de la Société du 18 mars 1859.

1. Dans quelle situation êtes-vous comme Esprit ? - R. Errant, mais repentant.

2. Quelles sont vos occupations comme Esprit ? - R. Je déchire le voile de l'erreur que, de mon vivant, je croyais la lumière de la vérité.

3. Que pensez-vous de vos écrits en général ? - R. Mon Esprit était dominé par l'orgueil ; puis j'avais une mission d'élan à donner à un peuple dans l'enfance ; mes œuvres en sont les conséquences.

4. Que direz-vous en particulier de votre *Jeanne d'Arc* ? - R. Celui-là était une diatribe ; j'ai fait plus méchant que cela.

5. De votre vivant que pensiez-vous de votre avenir après la mort ? - R. Mais je ne croyais qu'à la matière, vous le savez bien, et elle meurt.

6. Etiez-vous athée dans le véritable sens du mot ? - R. J'étais orgueilleux ; je niais la divinité par orgueil, ce dont j'ai souffert et ce dont je me repens.

7. Voudriez-vous vous entretenir avec Frédéric qui a bien aussi voulu répondre à notre appel. Cet entretien serait instructif pour nous. - R. Si Frédéric le veut, je suis prêt.

Voltaire. - Vous voyez, mon cher monarque, que je reconnais mes torts et que je suis loin de parler comme mes œuvres ; autrefois nous donnions le spectacle de nos turpitudes ; nous sommes obligés maintenant de donner celui de notre repentir et de notre désir de connaître la grande et pure vérité.

Frédéric. - Je vous croyais moins bon que vous ne l'êtes réellement.

Voltaire. - Une puissance que nous sommes obligés d'adorer, et de reconnaître toute souveraine, force notre âme à proclamer, pour ceux que nous avons peut-être abusés, une doctrine tout opposée à celle que nous avons professée.

Frédéric. - C'est vrai, mon cher Arouet, mais ne feignons plus, c'est inutile, tous les voiles sont tombés.

Voltaire. - Nous avons laissé tant de désastres derrière nous, qu'il nous faudra bien des larmes pour en obtenir le pardon et nous absoudre ! nous ne saurions trop nous unir pour faire oublier et réparer les maux que nous avons causés.

Frédéric. - Avouons aussi que le siècle qui nous admirait fut bien pauvre de jugement, et qu'il faut peu de chose pour éblouir les hommes : rien qu'un peu d'audace.

Voltaire. - Pourquoi non ? nous avons fait tant de fracas dans notre siècle !

Frédéric. - C'est ce fracas qui tombant tout à coup dans un complet silence, nous a rejetés dans la réflexion amère, presque dans le repentir. Je pleure ma vie, mais aussi que je m'ennuie de ne plus être Frédéric ! et toi de ne plus être M. de Voltaire !

Voltaire. - Parlez donc pour vous, Majesté.

Frédéric. - Oui, je souffre ; mais ne le répétez pas.

Voltaire. - Mais abdiquez donc ! plus tard vous ferez comme moi.

Frédéric. - Je ne puis…

Voltaire. - Vous me demandiez d'être votre guide ; je le serai encore ; je tâcherai seulement de ne pas vous égarer à l'avenir. Si vous pouvez lire, cherchez ici ce qui peut vous être utile. Ce ne sont pas des altesses qui vous interrogent, mais des esprits qui cherchent et qui trouvent la vérité avec l'aide de Dieu.

Frédéric. - Prenez-moi donc par la main ; tracez-moi une ligne de conduite si vous le pouvez… espérons-le… mais ce sera pour vous… Pour moi je suis fort troublé, et voilà un siècle que cela dure.

Voltaire. - Vous me laissez encore l'envie d'avoir l'orgueil de valoir mieux que vous ; cela n'est pas généreux. Devenez bon et humble, pour que je sois humble moi-même.

Frédéric. - Oui, mais la trace que ma qualité de Majesté m'a laissée dans le cœur m'empêche toujours de m'humilier comme toi. Mon cœur est ferme comme un rocher, aride comme un désert, sec comme l'arène.

Voltaire. - Seriez-vous donc poète ? Je ne vous connaissais pas ce talent là, Sire.

Frédéric. - Tu feins, toi… Je ne demande à Dieu qu'une chose, l'oubli du passé… une incarnation d'épreuve et de travail.

Voltaire. - C'est mieux ; je m'unis aussi à vous, mais je sens que j'aurai longtemps à attendre ma rémission et mon pardon.

Frédéric. - Bien, mon ami ; prions donc ensemble une fois.

Voltaire. - Je le fais toujours depuis que Dieu a daigné lever pour moi le voile de la chair.

Frédéric. - Que penses-tu de ces hommes qui nous appellent ici ?

Voltaire. - Eux peuvent nous juger et nous ne pouvons que nous humilier avec eux.

Frédéric. - Ils me gênent, moi… leurs pensées sont trop diverses.

D. (*à Frédéric*). - Que pensez-vous du spiritisme ? - R. Vous êtes plus savants que nous ; ne vivez-vous pas un siècle après nous ? et quoique au ciel depuis ce temps, nous ne faisons à peine qu'y entrer.

D. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir à notre appel, ainsi que votre ami Voltaire.

Voltaire. - Nous viendrons quand vous voudrez.

Frédéric. - Ne m'évoquez pas souvent… Je ne suis pas sympathique.

D. Pourquoi n'êtes-vous pas sympathique ? - R. Je méprise, et je me sens méprisable.

25 mars 1859.

1. Evocation de Voltaire. - R. Parlez.

2. Que pensez-vous de Frédéric, maintenant qu'il n'est plus là. - R. Il raisonne fort bien, mais il n'a pas voulu s'expliquer ; comme il vous l'a dit, il méprise, et ce mépris qu'il a pour tout le monde l'empêche de se livrer, crainte de n'être pas compris.

3. Eh bien ! auriez-vous la bonté d'y suppléer, et de nous dire ce qu'il entendait par ces mots : je méprise et je me sens méprisable ? - R. Oui ; il se sent faible et corrompu comme nous tous, et il comprend peut-être plus que nous encore, ayant plus abusé que d'autres des dons de Dieu.

4. Comment le jugez-vous comme monarque ? - R. Habile.

5. Le jugez-vous honnête homme ? - R. On ne peut demander cela ; ne connaissez-vous pas ses actions ?

6. Ne pourriez-vous pas nous donner une idée plus précise que vous ne l'avez fait, de vos occupations comme Esprit ? - R. Non ; à tout instant de ma vie je découvre comme un nouveau point de vue du bien ; je tâche de le pratiquer, ou plutôt d'apprendre à le pratiquer. Quand on a eu une existence comme la mienne, on a bien des préjugés à combattre, bien des pensées à repousser ou à changer complètement avant de revenir à la vérité.

7. Nous désirerions avoir de vous une dissertation sur un sujet à votre choix ; voudriez-vous nous en donner une ? - R. Sur le Christ, oui, si vous voulez.

8. Est-ce dans cette séance ? - R. Plus tard ; attendez ; dans une autre.

8 avril 1859.

1. Evocation de Voltaire. - R. Je suis là.

2. Auriez-vous la bonté de nous donner aujourd'hui la dissertation que vous nous avez promise ? - R. Ce que je vous ai promis, je puis le tenir ici ; seulement j'abrégerai.

Mes chers amis, lorsque j'étais parmi vos pères, j'avais des opinions, et pour les soutenir et les faire prévaloir chez mes contemporains, j'ai souvent simulé une conviction que je ne possédais pas en réalité. C'est ainsi que voulant flétrir les défauts, les vices dans lesquels tombait la religion, j'ai soutenu une thèse qu'aujourd'hui je suis condamné à réfuter.

J'ai attaqué bien des choses pures et saintes que ma main profane aurait dû respecter. Ainsi j'ai attaqué le Christ lui-même, ce modèle de vertus surhumaines, puis-je dire ; oui, pauvres hommes, nous rivaliserons peut-être un peu avec notre modèle, mais nous n'aurons jamais le dévouement et la sainteté qu'il a montrés ; toujours il sera au-dessus de nous, car il fut meilleur avant nous. Nous étions encore plongés dans le vice de la corruption que déjà il était assis à la droite de Dieu. Ici, devant vous, je rétracte tout ce que ma plume a tracé contre le Christ, car je l'aime, oui je l'aime. Je regrettais de ne l'avoir encore pu faire.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

NOTA. A partir d'aujourd'hui, nous publions, ainsi que nous l'avons annoncé, le Bulletin des travaux de la Société. Chaque numéro contiendra celui des séances qui ont eu lieu dans le mois précédent. Ces bulletins ne contiendront que le résumé succinct des travaux et des procès-verbaux de chaque séance ; quant aux communications mêmes que l'on y obtient, ainsi que celles de source étrangère dont il est donné lecture, nous les avons toujours publiées intégralement toutes les fois qu'elles ont pu offrir un côté utile et instructif. Nous continuerons à le faire en rappelant, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, la date des séances où elles ont eu lieu. L'abondance des matières et les nécessités de la classification nous obligent souvent à intervertir l'ordre de certains documents ; mais ceci ne tire à aucune conséquence, dès lors que tôt ou tard ils y trouvent leur place.

VENDREDI, 1° JUILLET 1859 (Séance particulière).

Affaires administratives. - Admission de M. S…, membre correspondant à Bordeaux.

Ajournement, jusqu'à plus ample information, de deux membres titulaires présentés les 10 et 17 juin.

Désignation de trois nouveaux commissaires-introducteurs pour les séances générales.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. - M. Allan Kardec annonce qu'il a vu M. W… fils, de Boulogne-sur-Mer, dont il a été question dans la revue de décembre 1858, à propos d'un article sur le phénomène de bicorporéité, et, qui lui a confirmé le fait de sa présence simultanée à Boulogne et à Londres.

Lettre de M. S…, correspondant de Bordeaux, contenant des détails circonstanciés sur des faits remarquables de manifestations et d'apparitions qui sont à sa connaissance personnelle, de la part d'un Esprit familier. (Lettre publiée ci-dessus, ainsi que l'évocation faite à ce sujet.)

M. le docteur Morhéry fait hommage à la Société de deux cantates dont il est l'auteur pour les paroles, intitulées, l'une l'*Italie*, l'autre la *Vénitienne*. Quoique ces deux productions soient complètement étrangères aux travaux de la Société, elle les accepte avec reconnaissance, et en remercie l'auteur.

M. Th… fait observer, à propos de la communication de Christophe Colomb, obtenue dans la dernière séance, que ses réponses relatives à sa mission et à celle des Esprits en général semblent consacrer la doctrine de la fatalité.

Plusieurs membres contestent cette conséquence des réponses de Christophe Colomb, attendu que la mission n'ôte pas la liberté de faire ou de ne pas faire. L'homme n'est point poussé fatalement à faire telle ou telle chose ; il se peut que, comme homme, il agisse plus ou moins aveuglément ; mais, comme Esprit, il a toujours la conscience de ce qu'il fait, et reste toujours

maître de ses actions. En supposant que le principe de la fatalité découlât des réponses de Colomb, ce ne serait pas une consécration d'un principe que les Esprits ont de tout temps combattu. Ce ne serait, dans tous les cas, qu'une opinion individuelle : or, la Société est loin d'accepter comme vérité irréfutable tout ce que disent les Esprits, parce qu'elle sait qu'ils peuvent se tromper. Un Esprit pourrait très bien dire que c'est le soleil qui tourne et non la terre, et ce ne serait pas plus vrai, parce que cela viendrait d'un Esprit. Nous prenons les réponses pour ce qu'elles valent ; notre but est d'étudier les individualités, quel que soit leur degré de supériorité ou d'infériorité, et nous y puisons la connaissance de l'état moral du monde invisible, n'accordant notre confiance aux doctrines des Esprits qu'autant qu'elles ne froissent ni la raison ni le bon sens, et que nous y trouvons véritablement la lumière. Lorsqu'une réponse est évidemment illogique ou erronée, nous en concluons que l'Esprit qui la donne est encore arriéré, voilà tout. Quant à celles de Colomb, elles n'impliquent en aucune façon la fatalité.

Etudes. - Questions sur les causes de la prolongation du trouble chez le docteur Glower, évoqué le 10 juin.

Questions sur les causes de la sensation physique douloureuse produite sur M. W… fils, de Boulogne, par les Esprits souffrants.

Questions sur la théorie de la formation des objets matériels dans le monde des Esprits, tels que vêtements, bijoux, etc. ; sur la transformation de la matière élémentaire par la volonté de l'Esprit. Explication du phénomène de l'écriture directe. (Voir notre précédent article, page, 197.)

Evocation d'un officier supérieur mort à Magenta (2° entretien) ; questions sur certaines sensations d'outre-tombe.

M. S… propose d'évoquer M. M…, disparu depuis un mois, afin de savoir de lui s'il est mort ou vivant. Saint Louis, interrogé à ce sujet, dit que cette évocation ne peut être faite ; que l'incertitude qui règne sur le sort de cet homme a un but d'épreuve, et qu'on saura plus tard, par des moyens ordinaires, ce qu'il est devenu.

VENDREDI, 8 JUILLET 1859 (Séance générale).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. - Lecture de deux communications spontanées obtenues par M. R…, membre titulaire ; l'une de saint Louis, contenant des conseils à la Société sur le mode d'appréciation des réponses des Esprits, l'autre de Lamennais. (Elles seront publiées dans le prochain numéro.)

Lecture d'une notice sur le diacre Pâris et les convulsionnaires de Saint-Médard, préparée par le comité des travaux, pour servir de sujet d'étude.

M. Didier, membre titulaire, rend compte des curieuses expériences qu'il a faites sur l'écriture directe et des résultats remarquables qu'il a obtenus.

Etudes. - Evocation du guide ou Esprit familier de madame Mally, de Bordeaux, à propos de la notice transmise par M. S…, sur les faits de manifestation produits chez cette dame, et lus dans la dernière séance.

Evocation de M. K…, mort le 15 juin 1859 dans le département de la Sarthe. M. K…, homme de bien, très éclairé, étant versé dans les études

spirites, cette évocation, faite sur l'invitation de ses parents et de ses amis, a constaté l'influence de ces études sur l'état de dégagement de l'âme après la mort. Elle a, en outre, spontanément révélé le fait important des *visites spirites nocturnes* entre l'Esprit de personnes vivantes. De ce fait découlent des conséquences graves pour la solution de certains problèmes moraux et psychologiques.

VENDREDI, 15 JUILLET 1859 (Séance particulière).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Affaires administratives. - M. le président, sur la demande de plusieurs membres, et considérant que beaucoup de personnes sont absentes dans cette saison, propose que, conformément à l'usage établi dans toutes les sociétés, il soit pris quelque temps de vacances.

La Société décide qu'elle suspendra ses séances pendant le mois d'août, et qu'elle les reprendra le vendredi, 2 septembre.

M. Cr…, secrétaire adjoint, écrit pour demander son remplacement, motivé sur de nouvelles occupations qui ne lui permettent pas d'assister régulièrement au commencement des séances. Il sera ultérieurement pourvu à son remplacement.

Communications. - Lecture d'une lettre de M. Jobard de Bruxelles, président honoraire de la Société, qui rend compte de plusieurs faits relatifs au Spiritisme, et adresse à la Société une chanson intitulée le *Chant du Zouave*, qui lui a été inspirée par l'évocation du *Zouave de Magenta*, rapportée dans la Revue du mois de juillet ; elle a été chantée sur un théâtre de Bruxelles. Le but de cette chanson, où se déploie la verve spirituelle de l'auteur, est de montrer que les idées spirites ont pour effet de détruire les appréhensions de la mort.

M. D… rend compte de nouveaux faits d'écriture directe, qu'il a obtenus au Louvre et à Saint-Germain-l'Auxerrois. (Voir l'article, page 205.)

Lecture d'une lettre écrite à M. le président à propos de l'orage de Solferino. L'auteur signale plusieurs autres faits analogues, et demande s'il n'y a pas quelque chose de providentiel dans cette coïncidence. Il a été répondu à cette question dans le second entretien avec l'officier supérieur mort à Magenta. Elle sera, du reste, l'objet d'un examen plus approfondi.

Lettre de madame L…, dans laquelle cette dame rend compte d'une mystification dont elle a été l'objet de la part d'un Esprit malveillant qui s'est dit être saint Vincent de Paul, et qui l'a trompée par un langage en apparence édifiant et des détails circonstanciés sur elle et sa famille, pour l'induire ensuite à des démarches compromettantes. La Société reconnaît, par cette lettre même, que cet Esprit avait révélé sa nature par certains faits auxquels il n'était pas possible de se méprendre.

Etudes. - Problèmes moraux et questions diverses : Sur le mérite des bonnes actions en vue de la vie future ; - sur les missions spirites ; - sur l'influence de la crainte ou du désir de la mort ; - sur les médiums intuitifs.

Questions sur les visites spirites nocturnes entre personnes vivantes.

Evocation du diacre Pâris.

Evocation du faux saint Vincent de Paul, Esprit mystificateur de madame L….

VENDREDI 22 JUILLET 1859. (*Séance générale*.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. Lecture d'une communication particulière de M. R…, membre titulaire, sur la théorie de la folie, des rêves, des hallucinations et du somnambulisme, par l'Esprit de François Arago et de Saint-Vincent-de-Paul. Cette théorie est un développement raisonné et savant des principes déjà émis sur ces matières. (Elle sera publiée dans le prochain numéro.)

M. R… rend compte d'un fait récent d'apparition. Il était lié avec M. Furne. Le samedi 16 juillet, jour de l'enterrement de ce dernier, pendant la soirée, M. Furne s'est présenté à la femme de M. R…, sous l'apparence qu'il avait de son vivant, et cherchait à s'en rapprocher, tandis qu'un autre Esprit, mais dont elle ne put distinguer la figure, le tenait à bras le corps, et cherchait à l'éloigner. Emue de cette apparition, elle se couvrit les yeux, mais elle continua à le voir comme auparavant. Le lendemain, cette dame, qui est médium écrivain ainsi que son mari, se mit à tracer convulsivement des caractères irréguliers qui semblaient former le nom de *Furne*. Un autre Esprit interrogé sur ce fait répondit, qu'en effet, M. Furne voulait se communiquer à eux, mais que dans l'état de trouble où il se trouve encore, il se reconnaît à peine ; il ajoute qu'il faut attendre une huitaine de jours avant de l'évoquer, et qu'alors il pourra se manifester librement.

M. le docteur V… rend compte d'un fait de prévision spirite accompli en sa présence, et d'autant plus remarquable que la précision des dates est fort rare de la part des Esprits. Il y a six semaines environ, une dame de sa connaissance, très bon médium écrivain, reçoit une communication de l'Esprit de son père ; tout à coup et sans provocation, ce dernier se met à parler spontanément de la guerre d'Italie. A ce propos on lui demanda si elle finira bientôt. Il répondit : le 11 *juillet la paix sera signée*. Sans attacher autrement d'importance à cette prévision, M. V… renferme cette réponse sous un pli cacheté qu'il remet à une tierce personne, avec recommandation de ne l'ouvrir qu'après le 11 juillet. On sait que l'événement s'est accompli comme il avait été annoncé.

Il est remarquable que lorsque les Esprits parlent des choses à venir, ils le font spontanément, parce que, sans doute, ils jugent utile de le faire, mais ce n'est jamais lorsqu'ils y sont provoqués par un motif de curiosité.

Etudes. Problèmes moraux et questions diverses. Questions complémentaires sur le mérite des bonnes actions ; - sur les visites spirites ; - sur l'écriture directe.

Questions sur l'intervention des Esprits dans les phénomènes de la nature, tels que les orages, et sur les attributions de certains Esprits.

Questions complémentaires sur le diacre Pâris et les convulsionnaires de Saint-Médard. - Evocation du général Hoche.

A M. L., de Limoges.

Nous prions la personne qui a pris la peine de nous écrire de Limoges, pour nous indiquer des documents intéressants concernant le spiritisme, de vouloir bien nous mettre à même d'entrer en communication directe avec elle, afin que nous puissions lui répondre au sujet des propositions qu'elle nous a fait l'honneur de nous adresser. Le défaut d'espace nous empêche de citer quelques-uns des passages de sa lettre.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Septembre 1859

Des procédés pour écarter les mauvais Esprits.

L'immixtion des Esprits trompeurs dans les communications écrites est une des plus grandes difficultés du Spiritisme ; on sait par expérience qu'ils ne se font aucun scrupule de prendre des noms supposés, et même des noms respectables ; y a-t-il des moyens de les écarter ? là est la question. Certaines personnes emploient à cet effet ce qu'on pourrait appeler des *procédés*, c'est-à-dire, soit des formules particulières d'évocation, soit des sortes d'exorcismes, comme de leur faire jurer au nom de Dieu qu'ils disent la vérité, de leur faire écrire certaines choses, etc. Nous connaissons quelqu'un qui, à chaque phrase, sommait l'Esprit de signer son nom ; s'il était le vrai, il écrivait le nom sans peine ; s'il était le faux, il s'arrêtait court au beau milieu sans pouvoir l'achever ; nous avons vu cette personne avoir les communications les plus ridicules de la part d'Esprits qui signaient un nom d'emprunt avec un aplomb parfait. D'autres personnes pensent qu'un moyen efficace c'est de faire confesser Jésus en chair, ou autres vérités de la religion. Eh bien ! nous déclarons que, si quelques Esprits, un peu plus scrupuleux, sont arrêtés par l'idée d'un parjure ou d'une profanation, il en est qui jurent tout ce qu'on veut, qui signent tous les noms, qui se rient de tout, et bravent la présence des signes les plus vénérés, d'où nous concluons que, parmi ce qu'on peut appeler des *procédés*, il n'est aucune formule, aucun expédient matériel qui puisse servir de préservatif efficace.

En ce cas, dira-t-on, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de cesser d'écrire. Ce moyen ne serait pas meilleur ; loin de là, il serait pire dans beaucoup de cas. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, l'action des Esprits sur nous est incessante, et elle n'en est pas moins réelle, parce qu'elle est occulte. Si elle doit être mauvaise, elle sera plus pernicieuse encore par cela même que l'ennemi sera caché ; par les communications écrites, il se révèle, se démasque, on sait à qui l'on a affaire, et on peut le combattre. - Mais s'il n'y a aucun moyen de l'évincer, que faire alors ? - Nous n'avons pas dit qu'il n'y eût aucun moyen, mais seulement que la

plupart de ceux que l'on emploie sont impuissants ; c'est la thèse que nous nous proposons de développer.

Il ne faut pas perdre de vue que les Esprits constituent tout un monde, toute une population qui remplit l'espace, qui circule à nos côtés, qui se mêle à tout ce que nous faisons. Si le voile qui nous les dérobe venait à se lever, nous les verrions, autour de nous, aller, venir, nous suivre ou nous éviter selon le degré de leur sympathie ; les uns indifférents, véritables flâneurs du monde occulte, les autres très occupés, soit d'eux-mêmes, soit des hommes auxquels ils s'attachent, dans un but plus ou moins louable, selon les qualités qui les distinguent. Nous verrions en un mot la doublure du genre humain avec ses bonnes et ses mauvaises qualités, ses vertus et ses vices. Cet entourage, auquel nous ne pouvons échapper, car il n'est pas d'endroit si caché qu'il soit inaccessible aux Esprits, exerce sur nous et à notre insu une influence permanente ; les uns nous poussent au bien, les autres au mal, et nos déterminations sont bien souvent le résultat de leurs suggestions ; heureux quand on a assez de jugement pour discerner la bonne ou la mauvaise voie dans laquelle ils cherchent à nous entraîner. Puisque les Esprits ne sont autre chose que les hommes mêmes dépouillés de leur grossière enveloppe, que les âmes qui survivent au corps, il en résulte qu'il y a des Esprits depuis qu'il y a des êtres humains dans l'univers ; c'est une des puissances de la nature, et ils n'ont pas attendu qu'il y eût des médiums écrivains pour agir, et la preuve en est, c'est que, de tout temps, les hommes ont commis des inconséquences ; voilà pourquoi nous disons que leur influence est indépendante de la faculté d'écrire ; cette faculté est un moyen de connaître cette influence, de savoir quels sont ceux qui rôdent autour de nous, qui s'attachent à nous. Croire qu'on peut s'y soustraire en s'abstenant d'écrire, c'est faire comme les enfants qui croient échapper à un danger en se bouchant les yeux. L'écriture, en nous révélant ceux que nous avons pour acolytes, pour amis ou pour ennemis, nous donne par cela même une arme pour combattre ces derniers, et nous devons en remercier Dieu ; à défaut de la vue pour reconnaître les Esprits, nous avons les communications écrites ; par là, ils révèlent ce qu'ils sont ; *c'est pour nous un sens* qui nous permet de les juger ; le repousser, c'est se complaire à rester aveugle, et vouloir demeurer exposé à la tromperie sans contrôle.

L'immixtion des mauvais Esprits dans les communications écrites n'est donc pas un danger du Spiritisme, puisque, s'il y danger, le danger existe sans cela, et qu'il est permanent ; voilà ce dont on ne saurait trop se persuader : c'est simplement une difficulté, mais dont il est aisé de triompher si l'on s'y prend convenablement.

On peut d'abord poser en principe que les mauvais Esprits ne vont que là où quelque chose les attire ; donc, quand ils se mêlent aux communications, c'est qu'ils trouvent des sympathies dans le milieu où ils se présentent, ou tout au moins des côtés faibles dont ils espèrent profiter ; en tout état de cause, c'est qu'ils ne trouvent pas une force morale suffisante pour les repousser. Parmi les causes qui les attirent, il faut placer en première ligne les imperfections morales de toute nature, parce que le mal sympathise toujours avec le mal ; en second lieu, la trop grande confiance avec laquelle on accueille leurs paroles. Lorsqu'une communication accuse une mauvaise origine, il serait illogique d'en inférer une parité nécessaire entre l'Esprit et les évocateurs ; on voit souvent les personnes les plus honorables exposées aux fourberies des Esprits trompeurs, comme on voit dans le monde des honnêtes gens trompés par des fripons ; mais lorsqu'on se tient sur ses gardes, les fripons n'ont que faire ; c'est ce qui arrive aussi avec les Esprits. Lorsqu'une personne honnête est trompée par eux, cela peut tenir à deux causes : la première est une confiance trop absolue qui la dissuade de tout examen ; la seconde, que les meilleures qualités n'excluent pas certains côtés faibles qui donnent prise aux mauvais Esprits, ardents à saisir les moindres défauts de cuirasse. Nous ne parlons pas de l'orgueil et de l'ambition, qui sont plus que des travers, mais d'une certaine faiblesse de caractère, et surtout des préjugés que ces Esprits savent habilement exploiter en les flattant, et, à cet égard, ils prennent tous les masques pour inspirer plus de confiance.

Les communications franchement grossières sont les moins dangereuses, parce qu'elles ne peuvent tromper personne ; celles qui le sont le plus sont celles qui n'ont qu'un faux-semblant de sagesse ou de gravité, en un mot, celles des Esprits hypocrites et des faux savants ; les uns peuvent se tromper de bonne foi, par ignorance ou par fatuité, les autres n'agissent que par astuce. Voyons donc le moyen de s'en débarrasser.

La première chose est d'abord de ne pas les attirer, et d'éviter tout ce qui peut leur donner accès.

Les dispositions morales sont, comme nous l'avons vu, une cause prépondérante ; mais, abstraction faite de cette cause, le mode employé n'est pas sans influence. Il y a des personnes qui ont pour principe de ne jamais faire d'évocations et d'attendre la première communication spontanée qui se présente sous le crayon du médium ; or, si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit sur la foule très mélangée des Esprits qui nous entourent, on concevra sans peine que c'est se mettre à la discrétion du premier venu, bon ou mauvais ; et comme dans cette foule il y en a plus de mauvais que de bons, il y a plus de chance d'en avoir de mauvais, absolument

comme si vous ouvrez votre porte à tous les passants de la rue ; tandis que par l'évocation vous faites votre choix, et en vous entourant de bons Esprits, vous imposez silence aux mauvais, qui pourront bien, malgré cela, chercher quelquefois à se faufiler, - les bons même le permettront pour exercer votre sagacité à les reconnaître, - mais ils seront sans influence. Les communications spontanées ont une grande utilité quand on est certain de la qualité de son entourage, alors on a souvent à se féliciter de l'initiative laissée aux Esprits ; l'inconvénient n'est que dans le système absolu qui consiste à s'abstenir de l'appel direct et des questions.

Parmi les causes qui influent puissamment sur la qualité des Esprits qui fréquentent les cercles spirites, il ne faut pas omettre la nature des choses dont on s'occupe. Ceux qui se proposent un but sérieux et utile attirent par cela même les Esprits sérieux ; ceux qui n'ont en vue que de satisfaire une vaine curiosité ou leurs intérêts personnels, s'exposent tout au moins à des mystifications, s'ils n'ont pas pis. En résumé, on peut tirer des communications spirites les enseignements les plus sublimes, les plus utiles, lorsqu'on sait les diriger ; toute la question est de ne pas se laisser prendre aux ruses des Esprits moqueurs ou malveillants ; or, pour cela, l'essentiel est de savoir à qui l'on a affaire. Ecoutons d'abord à ce sujet les conseils que l'Esprit de saint Louis donnait à la Société parisienne des études Spirites par l'entremise de M. R… un de ses bons médiums. Ceci est une communication spontanée qu'il reçut un jour chez lui, avec mission de la lui transmettre.

« Quelle que soit la confiance légitime que vous inspirent les Esprits qui président à vos travaux, il est une recommandation que nous ne saurions trop répéter, et que vous devriez toujours avoir présente à la pensée quand vous vous livrez à vos études : c'est de peser et mûrir, c'est de soumettre au contrôle, de la raison la plus sévère toutes les communications que vous recevez ; de ne pas négliger, dès qu'une réponse vous paraît douteuse ou obscure, de demander les éclaircissements nécessaires pour vous fixer.

« Vous savez que la révélation a existé dès les temps les plus reculés, mais elle a toujours été appropriée au degré d'avancement de ceux qui la recevaient. Aujourd'hui, il n'est plus question de vous parler par figures et par paraboles : vous devez recevoir nos enseignements d'une manière claire, précise, et sans ambiguïté. Mais il serait trop commode de n'avoir qu'à questionner pour être éclairés ; ce serait d'ailleurs sortir des lois progressives qui président à l'avancement universel. Ne soyez donc pas étonnés si, pour vous laisser le mérite du choix et du travail, et aussi pour vous punir des infractions que vous pouvez commettre contre nos conseils, il est quelquefois permis à certains Esprits, ignorants plus que malintentionnés, de répondre dans quelques cas à vos questions. Ceci, au

lieu d'être pour vous une cause de découragement, doit être un puissant excitant à rechercher le vrai avec ardeur. Soyez donc bien convaincus qu'en suivant cette route vous ne pouvez manquer d'arriver à des résultats heureux. Soyez unis de cœur et d'intention ; travaillez *tous* ; cherchez, cherchez toujours, et vous trouverez. »

LOUIS.

Le langage des Esprits sérieux et bons a un cachet auquel il est impossible de se méprendre pour peu qu'on ait du tact, du jugement et l'habitude de l'observation. Les mauvais Esprits, de quelque voile hypocrite qu'ils couvrent leurs turpitudes, ne peuvent jamais soutenir leur rôle indéfiniment ; ils montrent toujours le bout de l'oreille par quelque coin, autrement, si leur langage était sans tache, ils seraient de bons Esprits. Le langage des Esprits est donc le véritable critérium par lequel nous pouvons les juger ; le langage étant l'expression de la pensée, a toujours un reflet des qualités bonnes ou mauvaises de l'individu. N'est-ce pas aussi par le langage que nous jugeons les hommes que nous ne connaissons pas ? Si vous recevez vingt lettres de vingt personnes que vous n'avez jamais vues, est-ce qu'en les lisant vous ne serez pas impressionné diversement ? Est-ce que, par les qualités du style, par le choix des expressions, par la nature des pensées, par certains détails de forme même, vous ne reconnaîtrez pas, dans celui qui vous écrit, un homme bien élevé d'un rustre, un savant d'un ignorant, un orgueilleux d'un homme modeste ? Il en est absolument de même des Esprits. Supposez que ce soient des hommes qui vous écrivent, et jugez-les de la même manière ; jugez-les sévèrement, les bons Esprits ne s'offensent nullement de cette investigation scrupuleuse, puisque ce sont eux-mêmes qui nous la recommandent comme moyen de contrôle. Nous savons que nous pouvons être trompés, donc notre premier sentiment doit être celui de la défiance ; les mauvais Esprits qui cherchent à nous induire en erreur peuvent seuls redouter l'examen, car ceux-là, loin de le provoquer, veulent être crus sur parole.

De ce principe découle tout naturellement et tout logiquement le moyen le plus efficace d'écarter les mauvais Esprits, et de se prémunir contre leurs fourberies. L'homme qui n'est pas écouté cesse de parler ; celui qui voit constamment ses ruses découvertes va les porter ailleurs ; le fripon qui sait qu'on est sur le qui-vive ne fait pas de tentatives inutiles. De même les Esprits trompeurs quittent la partie là où ils voient qu'ils n'ont rien à faire, et où ils ne trouvent que des gens sur leurs gardes qui rejettent tout ce qui leur paraît suspect.

Il nous reste, pour terminer, à passer en revue les principaux caractères qui décèlent l'origine des communications spirites.

1. Les Esprits supérieurs ont, comme nous l'avons dit en maintes circonstances, un langage toujours digne, noble, élevé, sans mélange d'aucune trivialité ; ils disent tout avec simplicité et modestie, ne se vantent jamais, ne font jamais parade de leur savoir ni de leur position parmi les autres. Celui des Esprits inférieurs ou vulgaires a toujours quelque reflet des passions humaines ; toute expression qui sent la bassesse, la suffisance, l'arrogance, la forfanterie, l'acrimonie, est un indice caractéristique d'infériorité, ou de supercherie si l'Esprit se présente sous un nom respectable et vénéré.

2. Les bons Esprits ne disent que ce qu'ils savent ; ils se taisent ou confessent leur ignorance sur ce qu'ils ne savent pas. Les mauvais parlent de tout avec assurance, sans se soucier de la vérité. Toute hérésie scientifique notoire, tout principe qui choque la raison et le bon sens, montre la fraude si l'Esprit se donne pour un Esprit éclairé.

3. Le langage des Esprits élevés est toujours identique, sinon pour la forme, du moins pour le fond. Les pensées sont les mêmes, quels que soient le temps et le lieu ; elles peuvent être plus ou moins développées selon les circonstances, les besoins et les facilités de communiquer, mais elles ne seront pas contradictoires. Si deux communications portant le même nom sont en opposition l'une avec l'autre, l'une des deux est évidemment apocryphe, et la véritable sera celle où RIEN ne dément le caractère connu du personnage. Une communication porte-t-elle de tout point le caractère de la sublimité et de l'élévation, sans aucune tache, c'est qu'elle émane d'un Esprit élevé, quel que soit son nom ; renferme-t-elle un mélange de bon et de mauvais, c'est d'un Esprit ordinaire, s'il se donne pour ce qu'il est ; d'un fourbe, s'il se pare d'un nom qu'il ne sait pas justifier.

4. Les bons Esprits ne commandent jamais ; ils ne s'imposent pas : ils conseillent, et si on ne les écoute pas, ils se retirent. Les mauvais sont impérieux : ils donnent des ordres, et veulent être obéis. Tout Esprit qui s'impose trahit son origine.

5. Les bons Esprits ne flattent point ; ils approuvent quand on fait bien, mais toujours avec réserve ; les mauvais donnent des éloges exagérés, stimulent l'orgueil et la vanité tout en prêchant l'humilité, et cherchent à *exalter l'importance personnelle* de ceux qu'ils veulent capter.

6. Les Esprits supérieurs sont au-dessus des puérilités de la forme *en toutes choses* ; pour eux la pensée est tout, la forme n'est rien. Les Esprits vulgaires seuls peuvent attacher de l'importance à certains détails incompatibles avec des idées véritablement élevées. *Toute prescription méticuleuse* est

un signe certain d'infériorité et de supercherie de la part d'un Esprit qui prend un nom imposant.

7. Il faut se défier des noms bizarres et ridicules que prennent certains Esprits qui veulent imposer à la crédulité ; il serait souverainement absurde de prendre ces noms au sérieux.

8. Il faut également se défier de ceux qui se présentent trop facilement sous des noms extrêmement vénérés, et n'accepter leurs paroles qu'avec la plus grande réserve ; c'est là surtout qu'un contrôle sévère est indispensable, car c'est souvent un masque qu'ils prennent pour faire croire à de prétendues relations intimes avec des Esprits hors ligne. Par ce moyen ils flattent la vanité, et en profitent pour induire souvent à des démarches regrettables ou ridicules.

9. Les bons Esprits sont très scrupuleux sur les démarches qu'ils peuvent conseiller ; elles n'ont jamais, dans tous les cas, qu'un but sérieux et éminemment utile. On doit donc regarder comme suspectes toutes celles qui n'auraient pas ce caractère, et mûrement réfléchir avant de les entreprendre.

10. Les bons Esprits ne prescrivent que le bien. Toute maxime, tout conseil qui n'est pas *strictement conforme à la pure charité évangélique* ne peut être l'œuvre de bons Esprits ; il en est de même de toute insinuation malveillante tendant à exciter ou à entretenir des sentiments de haine, de jalousie ou d'égoïsme.

11. Les bons esprits ne conseillent jamais que des choses parfaitement rationnelles ; toute recommandation qui s'écarterait de la *droite ligne du bon sens ou des lois immuables de la nature* accuse un Esprit borné et encore sous l'influence des préjugés terrestres, et par conséquent peu digne de confiance.

12. Les Esprits mauvais, ou simplement imparfaits, se trahissent encore par des signes matériels auxquels on ne saurait se méprendre. Leur action sur le médium est quelquefois violente, et provoque dans son écriture des mouvements brusques et saccadés, une agitation fébrile et convulsive qui tranche avec le calme et la douceur des bons Esprits.

13. Un autre signe de leur présence, est l'obsession. Les bons Esprits n'obsèdent jamais ; les mauvais s'imposent à tous les instants ; c'est pourquoi tout médium doit se défier du besoin irrésistible d'écrire qui s'empare de lui dans les moments les plus inopportuns. Ce n'est jamais le fait d'un bon Esprit, et il ne doit pas y céder.

14. Parmi les Esprits imparfaits qui se mêlent aux communications, il en est qui se glissent pour ainsi dire furtivement, comme pour faire une espièglerie, mais qui se retirent aussi facilement qu'ils sont venus, et cela à la

première sommation ; d'autres, au contraire, sont tenaces, s'acharnent après un individu, et ne cèdent qu'à la contrainte et à la persistance ; ils s'emparent de lui, le subjuguent, le fascinent au point de lui faire prendre les plus grossières absurdités pour des choses admirables, heureux quand des personnes de sang froid parviennent à lui dessiller les yeux, ce qui n'est pas toujours facile, car ces Esprits ont l'art d'inspirer de la défiance et de l'éloignement pour quiconque peut les démasquer ; d'où il suit que l'on doit tenir pour suspect d'infériorité ou de mauvaise intention tout Esprit qui prescrit l'isolement, et l'éloignement de quiconque peut donner de bons conseils. L'amour-propre vient à leur aide, car il en coûte souvent d'avouer qu'on a été dupe d'une mystification, et de reconnaître un fourbe en celui sous le patronage duquel on se faisait gloire de se placer. Cette action de l'Esprit est indépendante de la faculté d'écrire ; à défaut de l'écriture, l'Esprit malveillant a cent moyens d'agir et de circonvenir ; l'écriture est pour lui un moyen de persuasion, mais ce n'est pas une cause ; pour le médium, c'est un moyen de s'éclairer.

En passant toutes les communications spirites au contrôle des considérations précédentes, on en reconnaîtra facilement l'origine, et l'on pourra déjouer la malice des Esprits trompeurs qui ne s'adressent qu'à ceux qui se laissent bénévolement tromper ; s'ils voient qu'on se met à genoux devant leurs paroles, ils en profitent, comme feraient de simples mortels ; c'est donc à nous de leur prouver qu'ils perdent leur temps. Ajoutons que, pour cela, la prière est d'un puissant secours ; par elle on appelle à soi l'assistance de Dieu et des bons Esprits, on augmente sa propre force ; mais on connaît le précepte : Aide-toi, le ciel t'aidera ; Dieu veut bien nous assister, mais à la condition que nous fassions de notre côté ce qui est nécessaire.

Au précepte ajoutons un exemple. Un monsieur, que je ne connaissais pas, vint un jour me voir, et me dit qu'il était médium ; qu'il recevait des communications d'un Esprit *très élevé* qui l'avait chargé de venir auprès de moi me faire une révélation au sujet d'une trame qui, selon lui, s'ourdissait contre moi, de la part d'ennemis secrets qu'il désigna. « Voulez-vous, ajouta-t-il, que j'écrive en votre présence ? Volontiers, répondis-je ; mais je dois vous dire, tout d'abord, que ces ennemis sont moins à craindre que vous ne croyez. Je sais que j'en ai ; qui est-ce qui n'en à pas ? et les plus acharnés sont souvent ceux à qui on a fait le plus de bien. J'ai pour moi la conscience de n'avoir fait volontairement de mal à personne ; ceux qui m'en feront ne pourront pas en dire autant, et Dieu sera juge entre nous. Voyons toutefois l'avis que votre Esprit veut bien me donner. » Là-dessus ce monsieur écrivit ce qui suit :

« J'ai ordonné à C… (le nom du monsieur) qui est le flambeau de la lumière des bons Esprits, et qui a reçu d'eux la mission de la répandre parmi ses frères, de se rendre chez Allan Kardec qui devra croire aveuglément ce que je lui dirai, parce que je suis au nombre des élus préposés par Dieu pour veiller au salut des hommes, et que je viens lui annoncer la vérité… »

En voilà assez, lui dis-je, ne prenez pas la peine de poursuivre. Cet exorde suffit pour me montrer à quel Esprit vous avez affaire ; je n'ajouterai qu'un mot, c'est que pour un Esprit qui veut faire le rusé, il est bien maladroit.

Ce monsieur parut assez scandalisé du peu de cas que je faisais de son Esprit, qu'il avait la bonté de prendre pour quelque archange, ou tout au moins pour quelque saint du premier ordre, venu tout exprès pour lui. « Mais, lui dis-je, cet Esprit montre le bout de l'oreille par chacun des mots qu'il vient d'écrire, et il faut convenir qu'il sait bien peu cacher son jeu. D'abord il vous ordonne : donc il veut vous tenir sous sa dépendance, ce qui est le propre des Esprits obsesseurs ; il vous appelle *le flambeau de la lumière des bons esprits*, langage passablement emphatique et amphigourique, bien loin de la simplicité qui caractérise celui des bons Esprits, et par là il flatte votre orgueil, exalte votre importance, ce qui seul suffirait pour le rendre suspect. Il se place sans façon au nombre des élus préposés par Dieu : jactance indigne d'un Esprit véritablement supérieur. Enfin il me dit que je dois le croire *aveuglément* ; ceci couronne l'œuvre. C'est bien là le style de ces Esprits menteurs qui veulent qu'on les croie sur parole, parce qu'ils savent qu'ils ont tout à perdre à un examen sérieux. Avec un peu plus de perspicacité, il aurait dû savoir que je ne me paie pas de belles paroles, et qu'il s'adressait mal en me prescrivant une confiance aveugle. D'où je conclus que vous êtes le jouet d'un Esprit qui vous mystifie et abuse de votre bonne foi. Je vous engage à y faire sérieusement attention, parce que, si vous n'y prenez garde, il pourra vous jouer quelque tour de sa façon. »

Je ne sais si ce monsieur a profité de l'avertissement, car je ne l'ai jamais revu, non plus que son Esprit. Je n'en finirais pas si je racontais toutes les communications de ce genre qu'on est venu me soumettre, quelquefois très sérieusement, comme émanant des plus grands saints, de la vierge Marie, et même du Christ, et il était vraiment curieux de voir les turpitudes qui se débitaient sous ces noms vénérés ; il faut être aveugle pour se méprendre sur leur origine, alors que souvent un seul mot équivoque, une seule pensée contradictoire, suffisent pour faire découvrir la supercherie à quiconque se donne la peine de réfléchir. Comme exemples remarquables

à l'appui, nous engageons nos lecteurs à vouloir bien se reporter aux articles publiés dans les n° de la *Revue spirite* des mois de juillet et d'octobre 1858.

Confession de Voltaire.

Un de nos correspondants de Boulogne, à propos de l'entretien de Voltaire et de Frédéric, que nous avons publié dans le dernier numéro de la Revue, nous adresse la communication suivante ; nous l'insérons d'autant plus volontiers qu'elle présente un côté éminemment instructif au point de vue spirite. Notre correspondant la fait précéder de quelques réflexions que nos lecteurs nous sauront gré de ne pas omettre.

« Si jamais un homme, plus qu'un autre, en est à subir les châtiments éternels, cet homme est bien Voltaire. Le courroux, la vengeance de Dieu le poursuivront à tout jamais. Voilà ce que nous disent les théologiens de la vieille école.

« Maintenant que disent les maîtres de la théologie moderne ? Il se peut, disent-ils, que vous méconnaissiez l'homme, non moins que le Dieu dont vous parlez ; gardez pour vous vos basses passions de haine et de vengeance et n'en souillez pas votre Dieu. Si Dieu s'inquiète de ce pauvre pécheur, s'il touche à l'insecte, ce sera pour lui enlever son dard, pour ramener à lui une tête exaltée, un cœur égaré. Disons de plus que Dieu, qui sait lire dans les cœurs autrement que vous, trouve du bon là où vous ne trouvez que du mal. S'il a doué cet homme d'un grand génie, c'est pour le bien de la race, non pour son malheur. Qu'importe donc ses premières extravagances, ses allures de franc-coudoyeur chez vous ? Une âme de cette trempe n'en pouvait guère faire d'autres : la médiocrité lui était impossible en quoi que ce fût. Maintenant qu'il s'est orienté, qu'en poulain indompté il a joué des talons et des dents dans sa pâture terrestre, qu'il vienne à Dieu en coursier docile, mais toujours grand, superbe pour le bien autant qu'il l'était pour le mal. Dans l'article qui suit, nous verrons par quels moyens s'est opérée cette transformation ; nous verrons notre étalon des déserts, la crinière encore haute, les narines au vent, faire sa course à travers les espaces de l'univers. C'est que là, lui, la pensée déchaînée, en a trouvé de cette liberté qui était son essence, et s'en est donné à pleins poumons de cette respiration d'où il tirait sa vie ! Qu'en est-il arrivé ? Il s'est perdu, il s'est confondu ; le grand prêcheur du néant a enfin trouvé ce néant, mais non pas comme il le comprenait ; humilié, déchu de lui-même, frappé de sa petitesse, lui qui se croyait si grand, a été anéanti devant son Dieu ; le voilà face à terre ; il attend son arrêt ; cet arrêt c'est :

Relève-toi, mon enfant, ou va-t-en misérable ! On trouvera le verdict dans la communication ci-après.

« Cette confession de Voltaire aura d'autant plus de valeur dans la Revue Spirite, qu'elle le montre sous son double aspect. Nous avons vu quelques Esprits naturalistes et matérialistes qui, faussés de tête autant que leur maître, mais sans avoir son cœur, persistaient à se glorifier dans leur cynisme. Que ceux-ci restent dans leur enfer tant qu'ils se plaisent à braver le ciel, à se railler de tout ce qui fait le bonheur de l'homme, c'est logique, c'est leur place propre ; mais nous trouvons logique aussi que ceux qui reconnaissent leurs erreurs en recueillent le fruit. Aussi on voudra bien croire que nous ne nous posons pas en apologistes de l'ancien Voltaire ; nous l'acceptons seulement dans son nouveau rôle et nous nous réjouissons de sa conversion, laquelle glorifie Dieu, et ne peut manquer d'impressionner profondément ceux qui, aujourd'hui encore, se laissent entraîner par ses écrits. Là est le poison, ici est l'antidote.

« Cette communication, traduite de l'anglais, est extraite de l'ouvrage du juge Edmonds, publié aux Etats-Unis. Elle prend la forme d'une conversation entre Voltaire et Wolsey, le célèbre cardinal anglais du temps de Henri VIII. Deux médiums ont été impressionnés séparément pour transmettre ce dialogue. »

Voltaire. - Quelle immense révolution dans la pensée humaine a eu lieu depuis que j'ai quitté la terre !

Wolsey. - En effet, cette infidélité qu'on vous reprochait alors, a grandi démesurément depuis cette époque. Ce n'est pas qu'elle ait autant de prétentions aujourd'hui, mais elle est plus profonde et plus universelle, et à moins d'être arrêtée, elle menace d'engloutir l'humanité dans le matérialisme, plus qu'elle ne l'a fait pendant des siècles.

Voltaire. - Infidélité dans quoi et envers qui ? Est-ce dans la loi de Dieu et de l'homme ? Prétends-tu m'accuser d'infidélité parce que je ne pus me soumettre aux étroits préjugés des sectes qui m'entouraient ? C'est que mon âme en était à demander une ampleur de pensée, un rayon de lumière, au-delà des doctrines humaines. Oui, mon âme enténébrée avait soif du jour.

Wolsey. - Aussi je ne voulais parler que de l'infidélité qu'on vous *prêtait*, et, hélas ! vous ne le savez que trop, cette imputation vous pèse encore. Je me permettais, non de vous reprocher, mais de vous adresser des regrets, car votre mépris des doctrines du jour, en autant que celles-ci n'étaient que matérielles et inventées par les hommes, ne saurait léser des esprits pareils au vôtre. Mais cette même cause qui agissait sur votre esprit, opérait également sur d'autres, lesquels étaient trop faibles et trop petits pour arriver

aux mêmes résultats que vous. Voilà donc comment ce qui, chez vous n'était qu'une négation des dogmes des hommes, se traduisait chez d'autres en reniement de Dieu. C'est de cette source que s'est répandu avec une rapidité si effrayante le doute sur l'avenir de l'homme. Voilà aussi pourquoi l'homme, en bornant toutes ses aspirations à ce seul monde, est tombé de plus en plus dans l'égoïsme et dans la haine du prochain. C'est la cause, oui, la cause de cet état de choses qu'il importe de chercher, car une fois trouvée, le remède sera comparativement facile. Dites-moi, cette cause, la connaissez-vous ?

Voltaire. - Mes opinions, telles qu'elles ont été données au monde, furent empreintes, il est vrai, d'un sentiment d'amertume et de satire ; mais notez bien qu'alors j'avais l'esprit tiraillé pour ainsi dire par une lutte intérieure. Je regardais l'humanité comme m'étant inférieure en intelligence et en pénétration ; je n'y voyais que des marionnettes que pouvait conduire tout homme doué d'une volonté forte, et je m'indignais de voir cette humanité, tout en s'arrogeant une existence immortelle, être pétrie d'éléments ignobles. Fallait-il donc croire qu'un être de cette espèce fît partie de la Divinité, et qu'il pouvait, de sa chétive main, saisir l'immortalité ? Cette lacune entre deux existences si disproportionnées me choquait, et je ne pouvais la combler. Je ne voyais que l'animal chez l'homme, non le Dieu.

Je reconnais qu'en quelques cas mes opinions ont eu de fâcheuses tendances ; mais j'ai la conviction, qu'à d'autres égards, elles ont eu leur bon côté. Elles parvinrent à relever plusieurs âmes qui s'étaient dégradées dans l'esclavage ; elles brisèrent les chaînes de la pensée et donnèrent des ailes aux grandes aspirations. Mais, hélas ! moi aussi, qui planais si haut, je me perdis comme les autres.

Si en moi la partie spirituelle eût été développée aussi bien que la partie matérielle, j'eusse pu raisonner avec plus de discernement ; mais en les confondant, je perdis de vue cette immortalité de l'âme que je cherchais et que je ne demandais pas mieux que de trouver ; aussi, tout emporté que j'étais dans ma lutte avec le monde, j'en arrivai, presque malgré moi, à nier l'existence d'un avenir. L'opposition que je faisais aux sottes opinions et à l'aveugle crédulité des hommes, me poussait à nier en même temps, et à contrecarrer tout le bien que pouvait faire la religion chrétienne. Cependant, tout infidèle que j'étais, je sentais que j'étais supérieur à mes adversaires ; oui, bien au-delà de la portée de leur intelligence ; la belle face de la nature me révélait l'univers, m'inspirait le sentiment d'une vague vénération, mêlée au désir d'une liberté illimitée, sentiment que jamais ceux-ci n'éprouvaient, accroupis qu'ils étaient dans les ténèbres de l'esclavage.

Mes ouvrages ont donc eu leur bon côté, car sans eux le mal qui serait arrivé à l'humanité eût été pire, sans opposition aucune. Plusieurs hommes ne voulurent plus de leur asservissement ; beaucoup d'entre eux s'affranchirent, et si ce que je prêchais leur donna une seule pensée élevée, ou bien leur fit faire un seul pas dans le chemin de la science, n'était-ce pas leur ouvrir les yeux sur leur véritable condition ? Ce que je regrette, c'est d'avoir vécu si longtemps sur la terre sans savoir ce que j'aurais pu être, et ce que j'aurais pu faire. Que n'aurais-je pas fait, si j'eusse été béni de ces lumières du Spiritisme qui se lèvent aujourd'hui sur les Esprits des hommes !

Incroyant et douteux je suis entré dans le monde spirite. Ma seule présence suffisait pour bannir toute lueur de lumière qui aurait pu éclairer mon âme obscurcie ; c'était la partie matérielle de mon être qui s'était développée sur la terre ; quant à la partie spirituelle, elle s'était perdue au milieu de mes égarements en cherchant la lumière ; elle se trouvait encoffrée comme dans une cage de fer. Hautain et moqueur, j'y débutai, ne connaissant, ni ne me souciant de connaître cet avenir que j'avais tant combattu étant dans le corps. Mais, faisons ici cet aveu : il s'était toujours trouvé dans mon âme une toute petite voix qui se faisait entendre à travers les barreaux matériels, et qui demandait le jour. C'était une lutte incessante entre le désir de savoir et une obstination à ne pas savoir. Ainsi donc mon entrée fut loin d'être agréable. Ne venais-je pas de découvrir la fausseté, le néant des opinions que j'avais soutenues avec toute la force de mes facultés ? L'homme se trouvait immortel, après tout, et je ne pouvais manquer de voir qu'il devait également exister un Dieu, un Esprit immortel, qui était en tête et qui gouvernait cet espace illimité qui m'entourait.

Comme je voyageais sans cesse, sans m'accorder aucun repos, afin de me convaincre que ce pouvait bien encore être un monde matériel, là où j'étais, mon âme lutta contre la vérité qui m'écrasait ! Je ne pus me réaliser comme Esprit qui venait de quitter son séjour mortel ! Il n'y eût personne avec qui je pus entamer des rapports, car j'avais refusé l'immortalité à tous. Il n'existait pas de repos pour moi : j'étais toujours errant et doutant ; l'Esprit en moi, ténébreux et amer, tranchait du maniaque, impuissant à rien suivre de fixe ou d'arrêté.

C'était, ai-je dit, en moqueur et en jetant le défi que j'abordai le monde spirite. D'abord je fus conduit loin des habitations des Esprits, et je parcourus l'immense espace. Ensuite il me fut permis de jeter l'œil sur les constructions merveilleuses des séjours spirites et, en effet, elles me parurent surprenantes ; je fus poussé, ça et là, par une force irrésistible ; j'en dus

voir, et voir jusqu'à ce que mon âme fût débordée par les splendeurs, et écrasée devant le pouvoir qui contrôlait de telles merveilles. Enfin, j'en fus à vouloir me cacher et me blottir dans le creux des rochers, mais je ne le pus.

Ce fut à ce moment que mon cœur commença à sentir le besoin de s'épancher ; une association quelconque devenait urgente, car je brûlais de dire combien j'avais été induit dans l'erreur, non par d'autres, mais par mes propres rêves. Il ne me restait plus d'illusion sur mon importance personnelle, car je ne sentais que trop combien j'étais peu de chose dans ce grand monde des Esprits. J'étais enfin tellement tombé de lassitude et d'humiliation, qu'il me fut permis de m'adjoindre à quelques-uns des habitants. Ce fut d'ici que je pus contempler la position que je m'étais faite sur la terre, et celle qui en résultait pour moi dans le monde spirite. Je vous laisse croire si cette appréciation dut me sourire.

Une révolution complète, un bouleversement de fond en comble eut lieu dans mon organisme spirite, et de maître que j'avais été, je devins l'élève le plus ardent. Avec l'expansion intellectuelle qui se trouvait en moi, que de progrès je fis ! Mon âme se sentait illuminée et embrasée par l'amour divin ; ses aspirations vers l'immortalité, de comprimées qu'elles étaient, prirent des élans gigantesques. Je voyais combien mes erreurs avaient été grandes, et combien la réparation à faire devait être grande pour expier tout ce que j'avais fait ou dit, qui aurait pu séduire et tromper l'humanité. Qu'elles sont magnifiques, ces leçons de la sagesse et de la beauté célestes ! elles dépassent tout ce que j'aurais pu imaginer sur la terre.

En résumé, j'ai vécu assez pour reconnaître dans mon existence terrestre une guerre acharnée entre le monde et ma nature spirituelle. J'ai profondément regretté les opinions que j'ai promulguées et qui ont dû égarer beaucoup de monde ; mais en même temps, c'est pénétré de gratitude envers le Créateur, l'infiniment sage, que je me sens avoir été un instrument à l'aide duquel les Esprits des hommes ont pu se porter vers l'examen et le progrès.

Remarque. Nous n'ajouterons aucune réflexion sur cette communication dont chacun appréciera la profondeur et la haute portée, et où l'on retrouve toute la supériorité du génie. Jamais peut-être un tableau plus grandiose et plus saisissant n'a été donné du monde spirite, et de l'influence des idées terrestres sur les idées d'outre-tombe. Dans l'entretien que nous avons publié dans notre dernier numéro, on retrouve le même fonds de pensées, quoique moins développées et surtout moins poétiquement exprimées. Ceux qui ne s'attachent qu'à la forme diront sans doute qu'ils ne reconnaissent pas le même Esprit dans ces deux communications, et que la

dernière surtout ne leur paraît pas à la hauteur de Voltaire ; d'où ils concluront que l'une des deux n'est pas de lui.

Assurément quand nous l'avons appelé, il ne nous a pas apporté son acte de naissance, mais quiconque voit au-dessous de la surface, sera frappé de l'identité de vues et de principes qui existe entre ces deux communications, obtenues à des époques diverses, à une aussi grande distance, et dans des langues différentes. Si le style n'est pas le même, il n'y a pas contradiction dans la pensée, et c'est l'essentiel. Mais si c'est le même Esprit qui a parlé dans ces deux communications, pourquoi est-il si explicite, si poétique dans l'une, tandis qu'il est si laconique, si vulgaire dans l'autre ? Il faut n'avoir pas étudié les phénomènes spirites pour ne pas s'en rendre compte. Cela tient à la même cause qui fait que le même Esprit donnera de charmantes poésies par un médium, et ne pourra pas dicter un seul vers par un autre. Nous connaissons des médiums qui ne sont pas poètes le moins du monde, et qui obtiennent des vers admirables, comme il y en a d'autres qui n'ont jamais appris à dessiner et qui font en dessin des choses merveilleuses. Il faut donc reconnaître, qu'abstraction faite des qualités intellectuelles, il y a chez les médiums des aptitudes spéciales qui les rendent, pour certains Esprits, des instruments plus ou moins flexibles, plus ou moins commodes. Nous disons pour certains Esprits, parce que les Esprits ont aussi leurs préférences fondées sur des raisons que nous ne connaissons pas toujours ; ainsi, le même Esprit sera plus ou moins explicite, selon le médium qui lui sert d'interprète, et surtout selon l'habitude qu'il a de s'en servir ; car il est certain, en outre, qu'un Esprit qui se communique fréquemment par la même personne le fait avec plus de facilité que celui qui vient pour la première fois. L'essor de la pensée peut donc être entravé par une foule de causes, mais quand c'est le même Esprit, le fond de la pensée est le même, quoique la forme soit différente, et l'observateur un peu attentif le reconnaît aisément à certains traits caractéristiques. Nous rapporterons à ce sujet le fait suivant :

L'Esprit d'un souverain, qui a joué dans le monde un rôle prépondérant, ayant été appelé dans une de nos réunions, débuta par un acte de colère en déchirant le papier et en cassant le crayon. Son langage fut loin d'être bienveillant, car il se trouvait humilié de venir parmi nous, et demanda si nous croyions qu'il dût s'abaisser à nous répondre. Il convenait cependant que s'il le faisait, c'était comme contraint et forcé par une puissance supérieure à la sienne ; mais que si cela dépendait de lui, il ne le ferait pas. Un de nos correspondants d'Afrique, qui n'avait nulle connaissance du fait, nous écrit que, dans une réunion dont il faisait partie, on voulut évoquer le même Esprit. Son langage fut de tout point identique : « Croyez-vous dit-il, que

ce soit volontairement que je viens ici, dans cette maison de marchands, que peut-être un de mes valets ne voudrait pas habiter ? Je ne vous réponds pas ; cela me rappelle mon règne où j'étais si heureux ; j'avais autorité sur tous mes peuples, maintenant il faut que je sois soumis. » L'Esprit d'une reine qui, de son vivant, ne s'était pas distinguée par sa bonté, répondit dans le même cercle : « Ne m'interrogez plus, vous m'ennuyez ; si j'avais encore le pouvoir que j'avais sur la terre, je vous ferais bien repentir, mais vous vous moquez de moi, de ma misère, maintenant que je ne puis rien sur vous ; je suis bien malheureuse ! » - N'est-ce pas là une curieuse étude de mœurs spirites ?

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Un Officier de l'armée d'Italie.

DEUXIÈME ENTRETIEN. (Société ; 1° juillet 1859. - Voir le n° de Juillet).

1. *Evocation*. - R. Me voici ; parlez-moi.

2. Vous nous avez promis de revenir nous voir, et nous en profitons pour vous prier de nous donner quelques explications complémentaires. - R. Volontiers.

3. Depuis votre mort avez-vous assisté à quelques-uns des combats qui ont eu lieu ? - R. Oui, au dernier.

4. Quand vous êtes témoin, comme Esprit, d'un combat et que vous voyez les hommes s'entr'égorger, cela vous fait-il éprouver le sentiment d'horreur que nous éprouvons nous-mêmes en voyant de pareilles scènes ? - R. Oui, je l'éprouvais même étant homme, mais alors le respect humain refoulait ce sentiment comme indigne d'un soldat.

5. Y a-t-il des Esprits qui prennent plaisir à voir ces scènes de carnage ? - R. Peu.

6. Quel sentiment éprouvent, à cette vue, les Esprits d'un ordre supérieur ? - R. Grande compassion ; presque mépris. Celui que vous éprouvez vous-mêmes quand vous voyez des animaux se déchirer entre eux.

7. En assistant à un combat, et en voyant les hommes mourir, êtes-vous témoin de la séparation de l'âme et du corps ? - R. Oui.

8. A ce moment voyez-vous deux individus : l'Esprit et le corps ? - R. Non ; le corps, qu'est-ce donc ? - Mais le corps n'en est pas moins là,

et il doit être distinct de l'Esprit ? - R. Un cadavre, oui ; mais ce n'est plus un être.

9. Quelle apparence a pour vous l'Esprit à ce moment ? - R. Légère.

10. L'Esprit s'éloigne-t-il immédiatement du corps ? Veuillez nous décrire, je vous prie, aussi explicitement que possible les choses telles qu'elles se passent, et que nous les verrions si nous en étions témoins. - R. Il a peu de morts tout à fait instantanées ; la plupart du temps l'Esprit dont le corps vient d'être frappé d'une balle ou d'un boulet, se dit : Je vais mourir, pensons à Dieu, songeons, au ciel, adieu terre que j'aimais. Après ce premier sentiment, la douleur vous arrache de votre corps, et c'est alors que l'on peut distinguer l'Esprit *qui se meut* à côté du cadavre. Cela paraît si naturel que la vue du corps mort ne produit aucun effet désagréable. Toute la vie étant transportée dans l'Esprit, lui seul attire l'attention ; c'est avec lui que l'on converse, ou à lui que l'on commande.

Remarque. - On pourrait comparer cet effet à celui que produit une troupe de baigneurs ; le spectateur ne fait pas attention aux habits qu'ils ont laissés sur le bord de l'eau.

11. Généralement, l'homme surpris par une mort violente, pendant quelque temps ne se croit pas mort. Comment s'explique-t-il sa situation, et comment peut-il se faire illusion, puisqu'il doit bien sentir que son corps n'est plus matériel, résistant ? - R. Il le sait, et il n'y a point d'illusion.

Remarque. - Ceci n'est pas parfaitement exact ; nous savons que les Esprits se font illusion dans certains cas, et qu'ils ne croient pas être morts.

12. Un violent orage a éclaté à la fin de la bataille de Solferino ; est-ce par une circonstance fortuite ou par une vue providentielle ? - R. Toute circonstance fortuite est le fait de la volonté de Dieu.

13. Cet orage avait-il un but, et quel était-il ? - R. Oui, certainement : arrêter le combat.

14. Etait-il provoqué dans l'intérêt de l'une des parties belligérantes et laquelle ? - R. Oui, surtout pour nos ennemis.

- Pourquoi cela ? Veuillez vous expliquer plus clairement ? - R.Vous me demandez pourquoi ? Mais ne savez-vous pas que, sans cet orage, notre artillerie ne laissait pas échapper un Autrichien ?

15. Si cet orage a été provoqué, il a dû avoir des agents ; quels étaient ces agents ? - R. L'électricité.

16. C'est l'agent matériel ; mais y a-t-il des Esprits ayant dans leurs attributions la conduite des éléments ? - R. Non, la volonté de Dieu suffit ; il n'a pas besoin d'aides aussi communs.

(*Voir plus loin l'article sur les orages*.)

Le général Hoche.

(Société ; 22 juillet 1859.)

1. *Evocation*. - R. Je suis à vous.

2. M[me] J… nous a dit que vous vous étiez spontanément communiqué à elle ; dans quelle intention l'avez-vous fait, puisqu'elle ne vous appelait pas ? - R. C'est elle qui m'amène ici ; je désirais être appelé par vous, et je savais qu'en me rendant auprès d'elle, vous le sauriez, et que vous m'évoqueriez probablement.

3. Vous lui avez dit que vous suiviez les opérations militaires de l'Italie : cela nous paraît naturel ; veuillez nous dire ce que vous en pensez - R. Elles ont produit de grands résultats ; de mon temps on se battait plus longtemps.

4. En assistant à cette guerre, y jouiez-vous un rôle actif ? - R. Non, simple spectateur.

5. D'autres généraux de votre temps y sont-ils venus comme vous ? - R. Oui ; vous devez bien le penser.

6. Pouvez-vous en désigner quelques-uns ? - C'est inutile.

7. On nous a dit que Napoléon I° y assistait, et nous n'avons pas de peine à le croire. A l'époque des premières guerres d'Italie, il n'était que général ; dans celle-ci voudriez-vous nous dire s'il voyait les choses au point de vue du général ou de l'empereur ? - R. Des deux, et d'un troisième encore : du diplomate.

8. De votre vivant, votre rang comme militaire était à peu près égal au sien ; comme depuis votre mort il a beaucoup monté, veuillez nous dire si, comme Esprit, vous le regardez comme votre supérieur ? - R. Ici règne l'égalité ; que demandez-vous là ?

Remarque. - Par égalité il entend sans doute que les Esprits ne tiennent aucun compte des distinctions terrestres, dont en effet ils se soucient fort peu, et qui ne sont d'aucun poids parmi eux ; mais l'égalité morale est loin d'y régner ; il y a entre eux une hiérarchie et une subordination fondées sur les qualités acquises, et nul ne peut se soustraire à l'ascendant de ceux qui sont plus élevés et plus purs.

9. En suivant les péripéties de la guerre, prévoyiez-vous la paix comme aussi prochaine ? - R. Oui.

10. Etait-ce chez vous une simple prévision, ou bien en aviez-vous une connaissance préalable certaine ? - R. Non ; on me l'avait dit.

11. Etes-vous sensible à la mémoire que l'on a gardée de vous ? - R. Oui ; mais j'ai si peu fait.

12. Votre veuve vient de mourir ; vous a-t-elle rejoint immédiatement ? - R. Je l'attendais. Aujourd'hui je vais la quitter : l'existence m'appelle.

13. Est-ce sur la terre que vous devez prendre une nouvelle existence ? - R. Non.

14. Le monde où vous devez aller est-il connu de nous ? - R. Oui ; Mercure.

15. Ce monde est-il moralement supérieur ou inférieur à la terre ? - R. Inférieur. Je l'élèverai, je contribuerai à lui faire prendre rang.

16. Connaissez-vous maintenant ce monde où vous allez entrer. - Oui, très-bien ; mieux peut-être que je ne le connaîtrai quand je l'habiterai.

Remarque. - Cette réponse est parfaitement logique ; comme Esprit, il voit ce monde dans son ensemble ; quand il y sera incarné, il ne le verra qu'au point de vue restreint de sa personnalité, et de la position sociale qu'il y occupera.

17. Sous le rapport physique, les habitants de ce monde sont-ils aussi matériels que ceux de la terre ? - R. Oui, tout à fait ; plus encore.

18. Est-ce vous qui avez choisi ce monde pour votre nouvelle existence ? - Non, non ; j'eusse préféré une terre calme et heureuse ; là, je trouverai des torrents de mal à combattre, et les fureurs du crime à punir.

Remarque. - Lorsque nos missionnaires chrétiens se rendent chez les peuples barbares pour essayer de faire pénétrer chez eux les germes de la civilisation, ne remplissent-ils pas une mission analogue ? Pourquoi donc s'étonner qu'un Esprit élevé se rende dans un monde arriéré en vue de le faire avancer ?

19. Cette existence vous est-elle imposée par la contrainte ? - Non ; on m'a engagé ; on m'a fait comprendre que la destinée, la Providence, si vous voulez, m'y appelait ; c'est comme la mort avant de monter au ciel : il faut souffrir, et je n'ai pas assez souffert, hélas !

20. Etes-vous heureux comme Esprit ? - R. Sans peines, oui.

21. Quelles ont été, je vous prie, vos occupations, comme Esprit, depuis le moment où vous avez quitté la terre ? - R. J'ai visité le monde, la terre entièrement ; cela m'a demandé l'espace de plusieurs années ; j'ai appris les lois que Dieu emploie pour y conduire tous les phénomènes qui en font la vie ; puis, j'ai procédé de même pour plusieurs sphères.

22. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir à notre appel. - R. Adieu ; vous ne me reverrez pas.

Mort d'un Spirite.

(Société, 8 juillet 1859).

M. J…, négociant du département de la Sarthe, mort le 15 juin 1859, était un homme bien sous tous les rapports, et d'une charité sans bornes. Il avait fait une étude sérieuse du Spiritisme dont il était un des fervents adeptes. Comme abonné à la *Revue Spirite*, il se trouvait avoir des rapports indirects avec nous, sans que nous nous soyons vus. En l'évoquant, nous avons pour but, non seulement de répondre au désir de ses parents et de ses amis, mais de lui donner personnellement un témoignage de notre sympathie, et de le remercier des choses obligeantes qu'il avait bien voulu dire et penser de nous. C'était, en outre, pour nous, un sujet d'étude intéressant au point de vue l'influence que la connaissance approfondie du Spiritisme peut avoir sur l'état de l'âme après la mort.

1. *Evocation*. - R. Je suis là depuis longtemps.

2. Je n'ai jamais eu le plaisir de vous voir ; néanmoins, me reconnaissez-vous ? - Je vous reconnais d'autant mieux que je vous ai souvent visité, et que j'ai eu plus d'un entretien avec vous comme Esprit pendant ma vie.

Remarque. - Ceci confirme le fait très important, et dont nous avons eu de nombreux exemples, des communications que les hommes ont entre eux, à leur insu, pendant leur vie. Ainsi, pendant le sommeil du corps, les Esprits voyagent et vont se visiter réciproquement. Ils rapportent au réveil une intuition des idées qu'ils ont puisées dans ces entretiens occultes, mais dont ils ignorent la source. Nous avons, de cette manière, pendant la vie, une double existence : l'existence corporelle qui nous donne la vie de relation extérieure, et l'existence spirite qui nous donne la vie de relation occulte.

3. Etes-vous plus heureux que sur terre ? - R. Est-ce à vous de me le demander ?

4. Je le conçois ; cependant, vous jouissiez d'une fortune honorablement acquise, qui vous procurait les jouissances de la vie ; vous aviez l'estime et la considération que vous méritaient votre bonté et votre bienfaisance, veuillez nous dire en quoi consiste la supériorité de votre bonheur actuel ? - R. Il consiste naturellement dans la satisfaction que me procure le souvenir du peu de bien que j'ai fait, et dans la certitude de l'avenir qu'il me promet ; et comptez-vous pour rien l'absence des inquiétudes et du tracas de la vie ; des souffrances corporelles et de tous ces tourments que nous nous créons pour satisfaire aux besoins du corps ? Pendant

la vie, l'agitation, l'anxiété, des angoisses incessantes, même au sein de la fortune ; ici la tranquillité et le repos : c'est le calme après la tempête.

5. Six semaines avant de mourir, vous affirmiez avoir encore cinq années à vivre ; d'où vous venait cette illusion, alors que tant de personnes pressentent leur mort prochaine ? - R. Un Esprit bienveillant voulait écarter de ma pensée ce moment que j'avais la faiblesse de redouter sans l'avouer, malgré ce que je savais de l'avenir de l'Esprit.

6. Vous aviez sérieusement approfondi la science Spirite ; veuillez nous dire si, à votre entrée dans le monde des Esprits, vous avez trouvé les choses telles que vous vous les étiez figurées ? - R. A bien peu de chose près, si ce n'est quelques questions de détail que j'avais mal comprises.

7. La lecture attentive que vous faisiez de la *Revue spirite* et du livre des Esprits, vous a-t-elle beaucoup aidé en cela ? - R. Incontestablement ; c'est là principalement ce qui m'a préparé à mon entrée dans la véritable vie.

8. Avez-vous éprouvé un étonnement quelconque en vous trouvant dans le monde des Esprits ? - R. C'est impossible autrement ; mais étonnement n'est pas le mot : admiration plutôt. On est si loin de pouvoir se faire une idée de ce que c'est !

Remarque. Celui qui, avant d'aller habiter un pays, l'a étudié dans les livres, s'est identifié avec les mœurs de ses habitants, sa configuration, son aspect, au moyen de dessins, de plans et de descriptions, est moins surpris, sans doute, que celui qui n'en a aucune idée ; et pourtant la réalité lui montre une foule de détails qu'il n'avait pas prévus et qui l'impressionnent. Il doit en être de même du monde des Esprits, dont nous ne pouvons comprendre toutes les merveilles, parce qu'il est des choses qui dépassent notre entendement.

10. En quittant votre corps, avez-vous vu et reconnu immédiatement des Esprits autour de vous ? - R. Oui, et des Esprits chéris.

11. Que pensez-vous maintenant de l'avenir du Spiritisme ? - R. Un avenir plus beau que vous ne le pensez encore, malgré votre foi et votre désir.

12. Vos connaissances touchant les matières spirites vous permettront, sans doute, de nous répondre avec précision sur certaines questions. Pourriez-vous nous décrire clairement ce qui s'est passé en vous à l'instant où votre corps a rendu le dernier soupir, et où votre Esprit s'est trouvé libre ? - R. Il est, je crois, personnellement très difficile de trouver un moyen de vous le faire comprendre autrement qu'on ne l'a déjà fait, en comparant la sensation qu'on éprouve au réveil qui suit un profond sommeil ; ce réveil est plus ou moins lent et difficile en raison directe de la situation

morale de l'Esprit, et ne manque jamais d'être fortement influencé par les circonstances qui accompagnent la mort.

Remarque. Ceci est conforme à toutes les observations qui ont été faites sur l'état de l'Esprit au moment de sa séparation d'avec le corps ; nous avons toujours vu les circonstances *morales et matérielles* qui accompagnent la mort réagir puissamment sur l'état de l'Esprit dans les premiers moments.

13. Votre Esprit a-t-il conservé la conscience de son existence jusqu'au dernier moment, et l'a-t-il recouvrée immédiatement ? Y a-t-il eu un moment d'absence de lucidité, et quelle en a été la durée ? - R. Il y a eu un instant de trouble, mais presque inappréciable pour moi.

14. L'instant du réveil a-t-il eu quelque chose de pénible ? - R. Non, au contraire ; je me sentais, si je puis parler ainsi, allègre et dispos comme si j'avais respiré un air pur à la sortie d'une salle enfumée.

Remarque. Comparaison ingénieuse et qui ne peut être que l'expression de la vérité.

15. Vous rappelez-vous l'existence que vous aviez avant celle que vous venez de quitter ? Quelle était-elle ? - R. Je me la rappelle on ne peut mieux. J'étais un bon serviteur auprès d'un bon maître, qui m'a reçu conjointement avec d'autres à ma rentrée dans ce monde bienheureux.

16. Votre frère, je crois, s'occupe moins des questions spirites que vous ne le faisiez ? - R. Oui, je ferai en sorte qu'il les prenne plus à cœur, si cela m'est permis. S'il savait ce que l'on y gagne, il y attacherait plus d'importance.

17. Votre frère a chargé M. B… de me faire part de votre décès ; ils attendent tous les deux avec impatience le résultat de notre entretien ; mais ils seront encore plus sensibles à un souvenir direct de votre part, si vous vouliez bien me charger de quelques paroles pour eux, ou pour d'autres personnes qui vous regrettent. - R. Je leur dirai, par votre entremise, ce que je leur aurais dit moi-même, mais je crains beaucoup de n'avoir pas plus d'influence près de quelques-uns d'entre eux que je n'en avais autrefois ; cependant je les conjure, en mon nom et en celui de leurs amis, que je vois, de réfléchir, et d'étudier sérieusement cette grave question du Spiritisme, ne fût-ce que pour le secours qu'elle apporte pour passer ce moment si redouté de la plupart, et si peu redoutable pour celui qui s'y est préparé à l'avance par l'étude de l'avenir et la pratique du bien. Dites-leur que je suis toujours avec eux, au milieu d'eux, que je les vois, et que je serai heureux si leurs dispositions peuvent leur assurer, dans le monde où je suis, une place dont ils n'auront qu'à se féliciter. Dites-le surtout à mon frère, dont le bonheur est mon vœu le plus cher, et que je n'oublie pas, quoique je sois plus heureux.

18. La sympathie que vous avez bien voulu me témoigner de votre vivant, sans m'avoir vu, me fait espérer que nous nous reconnaîtrons facilement quand je me trouverai parmi vous ; et jusque-là je serai heureux que vous veuilliez bien m'assister dans les travaux qui me restent à faire pour accomplir ma tâche. - R. Vous me jugez trop favorablement ; néanmoins soyez convaincu que, si je puis vous être de quelque utilité, je ne manquerai pas de le faire, peut-être même sans que vous vous en doutiez.

19. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir à notre appel, et des explications instructives que vous nous avez données. - R. A votre disposition ; je serai souvent avec vous.

Remarque. - Cette communication est sans contredit une de celles qui dépeignent la vie spirite avec le plus de clarté ; elle offre un puissant enseignement touchant l'influence que les idées spirites exercent sur notre état après la mort.

Cet entretien a paru laisser quelque chose à désirer à l'ami qui nous a fait part de la mort de M. J… « Ce dernier, nous répond-il, n'a pas conservé dans son langage le cachet d'originalité qu'il avait avec nous. Il se tient dans une réserve qu'il n'observait avec personne ; son style incorrect, saccadé, tranchait de l'inspiration : il osait tout ; il battait en brèche quiconque formulait une objection contre ses croyances ; il nous taillait en pièces pour nous convertir. Dans son apparition psychologique, il ne fait connaître aucune particularité des nombreuses relations qu'il avait avec une multitude de personnes qu'il fréquentait. Nous aurions tous aimé à nous voir désignés par lui, non pour satisfaire notre curiosité, mais pour notre instruction. Nous aurions voulu qu'il nous eût parlé nettement de quelques idées émises par nous, en sa présence, dans nos conversations. Il aurait pu me dire, à moi personnellement, si j'ai tort de m'arrêter à telle ou telle considération ; si ce que je lui ai dit est vrai ou faux. Il ne nous a point parlé de sa sœur encore vivante et si digne d'intérêt. »

D'après cette lettre nous avons évoqué de nouveau M. J… et lui avons adressé les questions suivantes :

20. Avez-vous connaissance de la lettre que j'ai reçue en réponse à l'envoi de votre évocation. - R. Oui, je l'ai vu écrire.

21. Aurez-vous la bonté de nous donner quelques explications sur certains passages de cette lettre, et cela, comme vous le pensez bien, dans un but d'instruction, et uniquement pour me fournir les éléments d'une réponse ? - R. Si vous le trouvez utile, oui.

22. On trouve étrange que votre langage n'ait pas conservé son cachet d'originalité ; il paraît que, de votre vivant, vous étiez assez cassant dans la discussion. - R. Oui, mais le ciel et la terre sont bien différents, et ici

j'ai trouvé des maîtres. Que voulez-vous ! ils m'impatientaient par leurs objections saugrenues ; je leur montrais le soleil, et ils ne voulaient pas le voir ; comment garder son sang-froid ? Ici je n'ai pas à discuter ; nous nous comprenons tous.

23. Ces messieurs s'étonnent que vous ne les ayez pas interpellés nominativement pour les réfuter, comme vous le faisiez de votre vivant. - R. Qu'ils s'en étonnent ! Je les attends ; quand ils viendront me rejoindre, alors ils verront qui de nous avait raison. Il faudra bien qu'ils y viennent bon gré mal gré eux, et les uns plus tôt qu'ils ne le croient ; leur jactance tombera comme la poussière abattue par la pluie ; forfanterie… (Ici l'Esprit s'arrête et refuse d'achever la phrase).

24. Ils en infèrent que vous ne leur portez pas tout l'intérêt qu'ils avaient droit d'attendre de vous ? - R. Je leur veux du bien, mais je ne le leur ferai pas malgré eux.

25. Ils s'étonnent également que vous n'ayez rien dit de votre sœur. - R. Sont-ils donc entre elle et moi ?

26. M. B… aurait voulu que vous lui eussiez dit ce qu'il vous a raconté dans l'intimité ; c'eût été pour lui et pour les autres un moyen de s'éclairer. - R. A quoi bon lui répéter ce qu'il sait ? Croit-il que je n'aie que cela à faire ? N'ont-ils pas tous les moyens de s'éclairer que j'avais moi-même ? qu'ils en profitent ! ils s'en trouveront bien, je le leur garantis. Quant à moi, je bénis le ciel de m'avoir envoyé la lumière qui m'a frayé la route de la félicité.

27. Mais c'est cette lumière qu'ils désirent et qu'ils seraient heureux de recevoir de vous. -R. La lumière luit pour tout le monde ; aveugle qui ne la voit pas ; celui-là tombera dans le précipice et maudira son aveuglement.

28. Votre langage me semble empreint d'une bien grande sévérité. - R. Ne m'ont-ils pas trouvé trop doux ?

29. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir, et des éclaircissements que vous nous avez donnés. - R. Toujours à votre service, parce que je sais que c'est pour le bien.

Les orages. - Rôle des Esprits dans les phénomènes naturels.

(Société, 22 juillet 1859).

1. (A Fr. Arago.) Il nous a été dit que l'orage de Solferino avait eu un but providentiel, et l'on nous signale plusieurs faits de ce genre, notamment en février et juin 1848. Ces orages, pendant les combats, avaient-ils un but analogue ? - R. Presque tous.

2. L'Esprit interrogé à ce sujet nous a dit que Dieu seul agissait, dans ces circonstances, sans intermédiaires. Permettez-nous quelques questions à ce sujet que nous vous prions de vouloir bien résoudre avec votre clarté habituelle.

Nous concevons parfaitement que la volonté de Dieu soit la cause première, en cela comme en toutes choses, mais nous savons aussi que les Esprits sont ses agents. Or, puisque nous savons que les Esprits ont une action sur la matière, nous ne voyons pas pourquoi, certains d'entre eux, n'auraient pas une action sur les éléments, pour les agiter, les calmer ou les diriger. - R. Mais c'est évident ; cela ne peut être autrement ; Dieu ne se livre pas à une action directe sur la matière ; il a ses agents dévoués à tous les degrés de l'échelle des mondes. L'Esprit évoqué n'a parlé ainsi que par une connaissance moins parfaite de ces lois que de celles de la guerre.

Remarque. La communication de l'officier, rapportée ci-dessus, a été obtenue le 1° juillet ; celle-ci n'a eu lieu que le 22 et *par un autre médium* ; rien, dans la question, n'indique la qualité du premier Esprit évoqué, qualité que rappelle spontanément celui qui vient de répondre. Cette circonstance est caractéristique, et prouve que la pensée du médium n'est pour rien dans la réponse. C'est ainsi que, dans une multitude de circonstances fortuites, l'Esprit révèle, soit son identité, soit son indépendance. C'est pourquoi nous disons qu'il faut beaucoup voir, beaucoup observer ; alors on découvre une multitude de nuances qui échappent à l'observateur superficiel et de passage. On sait qu'il faut saisir les faits quand ils se présentent, et que ce n'est pas en les provoquant qu'on les obtient. L'observateur attentif et patient trouve toujours quelque chose à glaner.

3. La mythologie est entièrement fondée sur les idées spirites ; nous y retrouvons toutes les propriétés des Esprits, avec cette différence que les Anciens en avaient fait des dieux. Or, la mythologie nous représente ces dieux, ou ces Esprits, avec des attributions spéciales ; ainsi, les uns étaient chargés des vents, d'autres de la foudre, d'autres de présider à la végétation, etc. ;

cette croyance est-elle dénuée de fondement ? - R. Elle est si peu dénuée de fondement qu'elle est encore bien au-dessous de la vérité.

4. A l'origine de nos communications, les Esprits nous ont dit des choses qui semblent confirmer ce principe. Ils nous ont dit, par exemple, que certains Esprits habitent plus spécialement l'intérieur de la terre, et président aux phénomènes géologiques. - R. Oui, et vous ne tarderez pas beaucoup à avoir l'explication de tout cela.

5. Ces Esprits qui habitent l'intérieur de la terre, et président aux phénomènes géologiques, sont-ils d'un ordre inférieur ? - R. Ces Esprits n'habitent pas positivement la terre, mais ils président et dirigent ; ils sont d'un ordre tout différent.

6. Sont-ce des Esprits qui ont été incarnés en hommes comme nous ? - R. Qui le seront, et qui l'ont été. Je vous en dirai plus dans peu de temps, si vous le voulez.

Intérieur d'une famille Spirite.

Madame G… est restée veuve depuis trois ans avec quatre enfants ; l'aîné est un aimable jeune homme de dix-sept ans, et le plus jeune une charmante petite fille de six ans. Depuis longtemps, dans cette famille, on s'occupe de Spiritisme, et avant même que cette croyance ne se fût popularisée comme elle l'est aujourd'hui, le père et la mère en avaient comme une sorte d'intuition que diverses circonstances étaient venues développer. Le père de M. G… lui était apparu plusieurs fois dans sa jeunesse, et chaque fois l'avait prévenu de choses importantes, ou lui avait donné d'utiles conseils. Des faits du même genre s'étaient également passés chez leurs amis, de sorte que, pour eux, l'existence d'outre-tombe ne pouvait faire l'objet d'aucun doute, non plus que la possibilité de communiquer avec les êtres qui nous sont chers. Quand vint le Spiritisme, ce ne fut que la confirmation d'une idée bien arrêtée et sanctifiée par le sentiment d'une religion éclairée, car cette famille est un modèle de piété et de charité évangélique. Ils puisèrent dans la science nouvelle des moyens de communication plus directs ; la mère et l'un des enfants devinrent d'excellents médiums ; mais loin d'employer cette faculté à des questions futiles, tous la regardèrent comme un don précieux de la Providence, dont il n'était permis de se servir que pour des choses sérieuses ; aussi n'en usaient-ils jamais qu'avec recueillement et respect, et loin du regard des importuns et des curieux.

Sur ces entrefaites, le père tomba malade, et, pressentant sa fin prochaine, il réunit ses enfants et leur dit : « Mes chers enfants, ma femme bien-aimée, Dieu me rappelle à lui ; je sens que je vais vous quitter sous peu ; mais je pense que vous puiserez dans votre foi en l'immortalité la force nécessaire pour supporter avec courage cette séparation, comme moi j'emporte la consolation que je pourrai toujours être au milieu de vous et vous aider de mes conseils. Appelez-moi donc quand je ne serai plus sur la terre, je viendrai m'asseoir à vos côtés, causer avec vous, comme le font nos grands parents ; car, en vérité, nous serons moins séparés que si je partais pour un pays lointain. Ma chère femme, je te laisse une grande tâche, mais plus elle est lourde, plus elle sera glorieuse ; et, j'en ai l'assurance, nos enfants t'aideront à la supporter. N'est-ce pas, mes enfants, vous seconderez votre mère ; vous éviterez tout ce qui pourrait lui faire de la peine ; vous serez toujours bons et bienveillants pour tout le monde ; vous tendrez la main à vos frères malheureux, car vous ne voudriez pas vous exposer à la tendre un jour vous-mêmes en vain. Que la paix, la concorde et l'union règnent parmi vous ; que jamais l'intérêt ne vous divise, car l'intérêt matériel est la plus grande barrière entre la terre et le ciel. Songez que je serai toujours là, près de vous, que je vous verrai comme je vous vois en ce moment, et mieux encore, puisque je verrai votre pensée ; vous ne voudrez donc pas plus m'attrister après ma mort que vous ne l'avez fait de mon vivant. »

C'est un spectacle vraiment édifiant de voir l'intérieur de cette pieuse famille. Ces enfants, nourris dans les idées spirites, ne se regardent point comme séparés de leur père ; pour eux il est là, et ils craindraient de faire la moindre action qui pût lui déplaire. Toutes les semaines, une soirée est consacrée à causer avec lui, et quelquefois plus souvent ; mais il y a les nécessités de la vie auxquelles il faut pourvoir, - la famille n'est pas riche, - c'est pourquoi un jour fixe est assigné à ces pieux entretiens, et ce jour est toujours attendu avec impatience. La petite fille dit souvent : Est-ce aujourd'hui que vient mon papa ? Ce jour là se passe en causeries familières, en instructions proportionnées à l'intelligence, quelquefois enfantines, d'autres fois graves et sublimes ; ce sont des conseils donnés à propos, de petits travers qu'il signale : s'il fait la part des éloges, la critique n'est pas épargnée, et le coupable baisse les yeux, comme s'il avait son père devant lui ; il lui demande un pardon qui n'est quelquefois accordé qu'après plusieurs semaines d'épreuve : on attend son arrêt avec une fiévreuse anxiété. Alors, quelle joie ! quand le père dit : Je suis content de toi. Mais la menace la plus terrible, c'est de dire : Je ne reviendrai pas la semaine prochaine.

La fête annuelle n'est pas oubliée. C'est toujours un jour solennel auquel

on convie tous les grands parents défunts, sans oublier un petit frère mort il y a quelques années. Les portraits sont ornés de fleurs ; chaque enfant a préparé un petit travail, voire même le compliment traditionnel ; l'aîné a fait une dissertation sur un sujet grave ; une des jeunes filles exécute un morceau de musique ; la plus petite enfin récite une fable ; c'est le jour des grandes communications, et chaque convié reçoit un souvenir des amis qu'il a laissés sur la terre.

Qu'elles sont belles ces réunions par leur touchante simplicité ! Comme tout y parle au cœur ! Comment peut-on en sortir sans être pénétré de l'amour du bien ? Mais là aucun regard moqueur, aucun rire sceptique ne vient troubler le pieux recueillement ; quelques amis partageant les mêmes convictions et dévoués à la religion de famille sont seuls admis à prendre part à ce banquet du sentiment. Riez-en tant que voudrez, vous qui vous moquez des choses les plus saintes ; quelque superbes et endurcis que vous soyez, je ne vous fais pas l'injure de croire que votre orgueil pût rester impassible et froid devant un tel spectacle.

Un jour pourtant fut un jour de deuil pour la famille, un jour de véritable chagrin : le père avait annoncé qu'il serait quelque temps, longtemps même sans pouvoir venir ; une grande et importante mission l'appelait loin de la terre. La fête annuelle n'en fut pas moins célébrée ; mais elle fut triste : le père n'y était pas. Il avait dit en partant : Mes enfants, qu'à mon retour je vous trouve tous dignes de moi, et chacun s'efforce de se rendre digne de lui. Ils attendent encore.

Aphorismes Spirites et Pensées détachées.

Lorsqu'on évoque un parent ou un ami, quelque affection qu'il vous ait conservée, il ne faut pas s'attendre à ces élans de tendresse qui nous sembleraient naturels après une séparation douloureuse ; l'affection, pour être calme, n'en est pas moins sentie, et peut être plus réelle que celle qui se traduit par de grandes démonstrations. Les Esprits pensent, mais ils n'agissent pas comme les hommes : deux Esprits amis se voient, s'aiment, sont heureux de se rapprocher, mais ils n'ont pas besoin de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Quand ils se communiquent à nous par l'écriture, une bonne parole leur suffit et en dit plus pour eux que des phrases emphatiques.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

Octobre 1859

Les Miracles.

Sous le titre de *Un miracle*, M. Mathieu, ancien pharmacien des armées, vient de publier une relation de plusieurs faits d'écriture directe dont il a été témoin. Ces faits s'étant produits dans des circonstances à peu près identiques à celles des faits que nous avons rapportés dans notre numéro du mois d'août, et ne présentant rien de plus caractérisé, nous ne les relaterons pas, nous les mentionnons uniquement pour montrer que les phénomènes spirites ne sont pas un privilège exclusif, et pour saisir cette occasion de féliciter M. Mathieu du zèle qu'il met à les propager. Plusieurs autres petites brochures et des articles du même auteur, dans divers journaux, en sont la preuve. M. Mathieu est un homme de science, qui a passé, comme tant d'autres, et comme nous-même, par la filière de l'incrédulité ; mais il a dû céder à l'évidence, car, contre les faits, il faut nécessairement mettre bas les armes. Nous nous permettrons seulement de critiquer le titre qu'il a donné à sa dernière publication, et ce n'est point ici une chicane de mots, nous croyons que la chose a une certaine importance et mérite un examen sérieux.

Dans son acception primitive, et par son étymologie, le mot *miracle* signifie *chose extraordinaire*, *chose admirable à voir* ; mais ce mot, comme tant d'autres, s'est écarté du sens originaire, et aujourd'hui il se dit (selon l'Académie) d'*un acte de la puissance divine, contraire aux lois communes de la nature*. Telle est, en effet, son acception usuelle, et ce n'est plus que par comparaison et par métaphore qu'on l'applique aux choses vulgaires qui nous surprennent et dont la cause est inconnue.

Le phénomène rapporté par M. Mathieu a-t-il le caractère d'un *miracle*, dans le vrai sens du mot ? Assurément non. Le miracle, avons-nous dit, est une dérogation aux lois de la nature. Il n'entre nullement dans nos vues d'examiner si Dieu a jugé utile, en certaines circonstances, de déroger aux lois établies par lui-même : notre but est uniquement de démontrer que le fait de l'écriture directe, quelque extraordinaire qu'il soit, ne dérogeant nullement à ces lois, n'a aucun caractère miraculeux. Le miracle ne s'ex-

plique pas ; l'écriture directe, au contraire, s'explique de la manière la plus rationnelle, comme on a pu le voir par notre article sur ce sujet. Ce n'est donc pas un miracle, mais un simple phénomène qui a sa raison d'être dans les lois générales. Le miracle a encore un autre caractère : c'est d'être insolite et isolé. Or, du moment qu'un fait se reproduit, pour ainsi dire, à volonté, et par diverses personnes, ce ne peut être un miracle.

La science fait tous les jours des miracles aux yeux des ignorants : voilà pourquoi jadis ceux qui en savaient plus que le vulgaire passaient pour sorciers ; et, comme on croyait que toute science venait du diable, on les brûlait. Aujourd'hui qu'on est beaucoup plus civilisé, on se contente de les envoyer aux Petites-Maisons ; et puis, quand on a laissé les inventeurs mourir de faim, on leur élève des statues, et on les proclame les bienfaiteurs de l'humanité. Mais laissons ces tristes pages de notre histoire et revenons à notre sujet. Qu'un homme réellement mort soit rappelé à la vie par une intervention divine, c'est là un véritable miracle, parce que c'est contraire aux lois de la nature. Mais si cet homme n'a que les apparences de la mort, s'il y a encore en lui un reste de *vitalité latente*, et que la science, ou une action magnétique parvienne à le ranimer, pour les gens éclairés, c'est un simple phénomène naturel ; mais aux yeux du vulgaire ignorant, le fait passera pour miraculeux, et l'auteur sera pourchassé à coups de pierres ou vénéré, selon le caractère des individus. Qu'au milieu de certaines campagnes un physicien lance un cerf-volant électrique et fasse tomber la foudre sur un arbre, ce nouveau Prométhée sera certainement regardé comme armé d'une puissance diabolique ; et, soit dit en passant, Prométhée nous semble singulièrement avoir devancé Franklin. Pour en revenir à l'écriture directe, c'est un des phénomènes qui démontrent de la manière la plus patente l'action des intelligences occultes ; mais de ce que le phénomène est produit par des êtres occultes, il n'est pas plus miraculeux que tous les autres phénomènes qui sont dus à des agents invisibles, parce que ces êtres occultes qui peuplent les espaces sont une des puissances de la nature, puissance dont l'action est incessante sur le monde matériel aussi bien que sur le monde moral. Le Spiritisme, en nous éclairant sur cette puissance, nous donne la clef d'une foule de choses inexpliquées et inexplicables par tout autre moyen, et qui ont pu, dans les temps reculés, passer pour des prodiges ; il révèle, de même que le magnétisme, une loi, sinon inconnue, du moins mal comprise ; ou, pour mieux dire, on connaissait les effets, car ils se sont produits de tout temps, mais on ne connaissait pas la loi, et c'est l'ignorance de cette loi qui a engendré la superstition. Cette loi connue, le merveilleux cesse, et les phénomènes rentrent dans l'ordre des choses naturelles. Voilà pourquoi les Spirites ne font pas plus de miracles en faisant tourner

une table ou écrire les trépassés, que le médecin en faisant revivre un moribond, ou le physicien en faisant tomber la foudre.

Voilà pourquoi aussi nous repoussons de toutes nos forces la qualification employée par M. Mathieu, quoique bien persuadé qu'il n'a voulu donner aucun sens mystique à ce mot ; mais parce que les personnes qui ne vont pas au fond des choses, et c'est le plus grand nombre, pourraient se méprendre, et croire que les adeptes du Spiritisme s'attribuent une puissance surnaturelle. Celui qui prétendrait, à l'aide de cette science, *faire des miracles*, serait ou un ignorant de la chose, ou un faiseur de dupes. Il est inutile de donner des armes à ceux qui rient de tout, même de ce qu'ils ne connaissent pas, et ce serait se donner bénévolement en ridicule.

Les phénomènes spirites, de même que les phénomènes magnétiques, avant qu'on n'en connût la cause, ont donc pu passer pour des prodiges ; or, comme les sceptiques, les esprits forts, c'est-à-dire ceux qui, selon eux, ont le privilège exclusif de la raison et du bon sens, ne croient pas qu'une chose soit possible du moment qu'ils ne la comprennent pas, voilà pourquoi tous les faits réputés prodigieux sont l'objet de leurs railleries ; et comme la religion contient un grand nombre de faits de ce genre, ils ne croient pas à la religion, et de là à l'incrédulité absolue il n'y a qu'un pas. Le Spiritisme, en expliquant la plupart de ces faits, leur donne une raison d'être. Il vient donc en aide en la religion en démontrant la possibilité de certains faits qui, pour n'avoir plus le caractère miraculeux, n'en sont pas moins extraordinaires, et Dieu n'en est ni moins grand ni moins puissant pour n'avoir pas dérogé à ses lois. De quels quolibets les enlèvements de saint Cupertin n'ont-ils pas été l'objet ? Or, la suspension éthéréenne des corps graves est un fait démontré et expliqué par le Spiritisme ; nous en avons été *personnellement témoin oculaire*, et M. Home, ainsi que d'autres personnes de notre connaissance, ont renouvelé à plusieurs reprises le phénomène produit par saint Cupertin. Donc ce phénomène rentre dans l'ordre des choses naturelles. Au nombre des faits de ce genre, il faut ranger en première ligne les apparitions, parce que ce sont les plus fréquents. Celle de la Salette, qui divise même le clergé, n'a pour nous rien d'insolite. Assurément nous ne pouvons affirmer que le fait a eu lieu, parce que nous n'en avons pas la preuve matérielle ; mais, pour nous, il est possible, attendu que des milliers de faits analogues *récents* nous sont connus ; nous y croyons, non seulement parce que leur réalité est avérée pour nous, mais surtout parce que nous nous rendons parfaitement compte de la manière dont ils se produisent. Qu'on veuille bien se reporter à la théorie que nous avons donnée des apparitions, et l'on verra que ce phénomène devient aussi simple et aussi plausible qu'une foule de phénomènes physiques qui ne sont

prodigieux que faute d'en avoir la clef. Quant au personnage qui s'est présenté à la Salette, c'est une autre question ; son identité ne nous est nullement démontrée ; nous constatons seulement qu'une apparition peut avoir eu lieu, le reste n'est pas de notre compétence. Notre but n'est point non plus d'examiner si Dieu a pu déroger à ses lois en faisant des miracles, dans le véritable sens du mot ; c'est une question de théologie qui ne rentre pas dans notre cadre ; que chacun garde donc ses convictions à ce sujet, le Spiritisme n'a pas à s'en occuper ; nous disons seulement que les faits produits par le Spiritisme nous révèlent des lois nouvelles et nous donnent la clef d'une foule de choses qui paraissaient surnaturelles ; si quelques-uns de ceux qui passaient pour miraculeux y trouvent une explication logique et une raison d'être, c'est un motif pour ne pas se hâter de nier ce que l'on ne comprend pas.

Certaines personnes nous critiquent de donner des théories spirites qu'elles regardent comme prématurées. Elles oublient que les faits du Spiritisme sont contestés par beaucoup, précisément parce qu'ils paraissent sortir de la loi commune et qu'on ne s'en rend pas compte. Donnez-leur une base rationnelle, et le doute cesse. Dites à quelqu'un, purement et simplement, que vous allez transmettre une dépêche de Paris en Amérique, et en recevoir la réponse en quelques minutes, on vous rira au nez ; expliquez le mécanisme du procédé, et l'on y croira, sans même avoir vu opérer. L'explication, dans ce siècle où l'on ne se paie pas de mots, est donc un puissant motif de conviction ; aussi, nous voyons tous les jours des personnes qui n'ont été témoins d'aucun fait, qui n'ont vu ni une table tourner ni un médium écrire, et qui sont aussi convaincues que nous, uniquement parce qu'elles ont lu et compris. Si l'on ne devait croire qu'à ce que l'on a vu de ses yeux, nos convictions se réduiraient à bien peu de chose.

Le magnétisme reconnu par le pouvoir judiciaire.

Dans la *Revue Spirite* du mois d'octobre 1858, nous avons publié deux articles sous les titres de : *Emploi officiel du magnétisme animal*, et *le Magnétisme et le somnambulisme enseignés par l'Église*. Dans le premier nous avons rendu compte du traitement magnétique conseillé au roi de Suède Oscar par ses propres médecins ; dans le second nous avons cité plusieurs demandes et réponses extraites d'un ouvrage intitulé : *Cours élémentaire d'instruction chrétienne à l'usage des catéchismes et des écoles chrétiennes*, publié en 1853, par l'abbé Marotte, vicaire général du diocèse de Verdun, et dans lequel le magnétisme et le somnambulisme sont clairement définis et avoués. Voici maintenant la justice qui vient leur donner une sanction écla-

tante par le jugement du tribunal correctionnel de Douai, du 27 août dernier. Tous les journaux ayant rapporté ce jugement, il serait inutile de le répéter ; nous ne ferons donc qu'en rapporter sommairement les circonstances.

Un jeune homme, qui ne connaissait du magnétisme que le nom, et n'avait jamais pratiqué, ignorant par conséquent les mesures de prudence qu'enseigne l'expérience, proposa un jour de magnétiser le neveu du maître d'hôtel chez lequel il dînait ; après quelques passes l'enfant tomba en somnambulisme, mais le magnétiseur improvisé ne sut comment s'y prendre pour le sortir de cet état qui fut suivi de crises nerveuses persistantes. De là une plainte en justice formé par l'oncle contre le magnétiseur. Deux médecins ont été appelés comme experts. Voici l'extrait de leur déposition qui est à peu près identique, du moins quant à la conclusion. Après avoir décrit et constaté l'état somnambulique chez l'enfant, le premier médecin ajoute :

« Je ne crois nullement à l'existence d'un fluide nouveau, d'un agent physique, plus ou moins analogue au magnétisme terrestre, se développant dans l'homme sous l'influence de passes, d'attouchements, etc., et qui produirait chez les sujets influencés des effets parfois miraculeux.

« L'existence d'un tel fluide n'a jamais été scientifiquement démontrée. Loin de là, toutes les fois que des hommes difficiles à tromper, des membres de l'Académie des sciences, des médecins éminents, ont voulu vérifier les faits allégués, les princes du magnétisme ont toujours reculé : ils se sont retranchés derrière des prétextes trop transparents, et ni la question de fait, ni, à plus forte raison, la question de doctrine, n'ont pu être élucidées. Il n'existe donc point, pour le monde savant, de magnétisme, animal. Cependant, suit-il de là que les pratiques des magnétiseurs ne produisent aucun effet, *et si l'on nie à bon droit le magnétisme, ne peut-on admettre la magnétisation ?*

« Je suis convaincu que si les imaginations nerveuses, impressionnables sont tous les jours fortement remuées par les manœuvres dont il s'agit, c'est en elles-mêmes qu'il faut voir les phénomènes qu'elles présentent, et non point dans une sorte de rayonnement de la part de l'expérimentateur. Cette explication s'appliquerait au cas de Jourdain, si les attaques qui ont suivi la première, en la supposant déterminée par la magnétisation, avaient été s'éloignant et s'affaiblissant : une impulsion unique doit logiquement produire des effets décroissants. Or, il en est tout autrement : à mesure que le temps s'écoule, les attaques s'accélèrent et augmentent d'intensité. Cette circonstance me déroute. Une influence indéterminée est évidemment en jeu : quelle est-elle ? Les antécédents et la manière d'être physique de Jour-

dain ne me sont pas assez connus pour que je puisse l'attribuer à son tempérament, et je dois déclarer que je ne sais pas où la placer ailleurs. »

Ici l'enfant est pris d'une de ses attaques. Le témoin, ainsi que son confrère, constatent des contractions musculaires générales chroniques, point d'insensibilité de la peau ni de l'œil, qui se dérobe à l'action de la lumière quand on ouvre les paupières ; point d'écume à la bouche ; point de flexion des pouces dans la paume de la main. Le cri initial n'a pas eu lieu : l'accès d'ailleurs se termine graduellement, en passant par la période somnambulique. Les docteurs déclarent que l'enfant n'est point épileptique, encore moins cataleptique.

Sur interpellation, relativement au mot somnambulisme, à l'effet de savoir si tout ne s'expliquerait pas en admettant que le sujet, préalablement somnambule, aurait eu, le 15 août, un accès de cette espèce de maladie, le témoin répond que, « d'abord, il n'est point établi que l'enfant fût somnambule, et qu'ensuite ce phénomène se serait produit dans des conditions tout à fait insolites : au lieu d'arriver la nuit, au milieu du sommeil naturel, il serait venu en plein midi et en pleine veille. Les passes magnétiques me paraissent être la cause de l'état actuel de l'enfant : je n'en vois pas d'autre. »

Le second médecin dépose ainsi : « J'ai vu le jeune malade le 13 octobre 1858, il était dans un état somnambulique, jouissant de locomotion volontaire ; il récitait du catéchisme. Mon fils le vit dans la nuit du 15 : il était dans le même état et conjuguait le verbe *pouvoir*. Ce n'est que quelque temps après que je sus qu'il avait été magnétisé, qu'un voyageur aurait dit : S'il n'est pas démagnétisé, il en a peut-être pour sa vie. J'ai connu dans ma jeunesse un écolier dans le même état et qui, ayant été guéri sans moyens médicaux, est devenu un homme distingué dans la profession qu'il a embrassée. Les accidents qu'éprouve le malade ne sont que des troubles nerveux : il n'y a aucun symptôme d'épilepsie ni de catalepsie. »

Le tribunal a prononcé le jugement suivant :

« Considérant qu'il résulte des débats que, le 15 août 1858, en exerçant imprudemment sur la personne du jeune Jourdain, âgé de treize ans, des attouchements, des approches qualifiés passes magnétiques, et tout au moins en frappant par cet appareil et ces manœuvres inaccoutumées la faible imagination de cet enfant, le prévenu a produit sur le patient une surexcitation, un désordre nerveux, et enfin, une lésion ou une maladie dont les accès se sont reproduits depuis cette époque à divers intervalles ;

« Que l'action d'avoir, par ces manœuvres imprudentes, occasionné ladite lésion ou maladie, constitue le délit prévu par l'article 320 du Code pénal ;

« Que le fait dont il s'agit a occasionné à la partie civile un préjudice qui doit être réparé ;

« Qu'il existe des circonstances atténuantes ;

« Le Tribunal condamne le prévenu en 25 fr. d'amende, 1,200 fr. de dommages-intérêts et aux frais et dépens du procès. »

Nous n'avons point à nous prononcer sur le jugement en lui-même ; le tribunal a-t-il eu tort ou raison de condamner ? la peine est-elle trop forte ou trop faible ? cela ne nous regarde pas ; la justice a parlé et nous respectons sa décision, mais nous examinerons les conséquences du jugement, qui ont une portée capitale. Il y a eu condamnation, donc il y a eu délit. Comment le délit a-t-il été commis ? La sentence dit : *par des attouchements, des approches qualifiés passes magnétiques ;* donc les attouchements et passes magnétiques ont une action et ne sont pas de pures simagrées. Ces attouchements et ces passes diffèrent donc en quelque chose des attouchements et des gestes ordinaires ; mais comment les distinguer ? C'est là une chose importante, car enfin s'il n'y avait pas une différence, on ne pourrait toucher le premier venu, ni lui faire des signes sans s'exposer à le faire tomber en crise et sans encourir une amende. Ce n'est pas au tribunal à nous l'apprendre, et encore moins à nous dire comment les passes et attouchements, *lorsqu'ils ont le caractère magnétique*, peuvent produire un effet quelconque ; il constate le fait d'un accident et la cause de l'accident, sa mission est d'apprécier le dommage et la réparation qui est due. Mais les experts appelés à éclairer le tribunal vont sans doute nous renseigner à ce sujet ; sans faire un cours sur la matière, ils doivent motiver leur opinion, comme cela se fait dans tous les cas de médecine légale, et prouver qu'ils parlent en connaissance de cause, car c'est la première condition que doit remplir l'expert. Eh bien ! nous en sommes fâché pour la logique de ces messieurs, mais leur déposition témoigne de leur ignorance complète de la chose sur laquelle ils avaient à donner leur avis ; non seulement ils ne connaissent pas le magnétisme, mais les faits du somnambulisme naturel ne leur sont pas familiers, puisqu'ils pensent (l'un d'eux du moins), qu'ils ne peuvent se produire que *la nuit*, et pendant le sommeil naturel, ce qui est contredit par l'expérience.

Mais là n'est pas la partie la plus remarquable de la déposition, du premier témoin surtout : *Si l'on nie* A BON DROIT *le magnétisme*, dit-il, *ne peut-on admettre la magnétisation ?* En vérité, je ne sais si c'est un tour de force de logique, mais j'avoue en toute humilité qu'il dépasse mon intelligence, et que beaucoup de personnes sont comme moi ; car cela revient à dire qu'on peut magnétiser sans magnétisme, absolument comme si l'on disait qu'un homme peut recevoir des coups de bâton, mais que le bâton dont

il a été frappé n'existe pas. Or, nous croyons fermement, d'après un dicton bien connu, et jusqu'à preuve contraire, que, pour donner des coups de bâton il faut un bâton, et, par analogie, que pour magnétiser il faut du magnétisme, tout aussi bien que pour purger il faut une purgation ; notre intelligence ne va pas jusqu'à comprendre les effets sans les causes.

Je ne nie pas l'effet, direz-vous, je le constate au contraire ; ce que je nie, c'est la cause que vous donnez à cet effet. Vous dites qu'entre vos doigts et le patient il y a quelque chose d'invisible que vous appelez fluide magnétique ; moi, je dis qu'il n'y a rien, que ce fluide n'existe pas ; or ce fluide c'est le magnétisme ; vos gestes sont la magnétisation. - D'accord ; vous admettez ainsi que de simples gestes, sans intermédiaire, peuvent produire les crises nerveuses, les effets somnambuliques, cataleptiques et autres uniquement parce que l'imagination est frappée ; soit, je l'admets. Je veux bien qu'une personne soit impressionnée par l'appareil de ces gestes, et que cette impression aille jusqu'à la faire dormir en plein midi, et contre sa volonté, ce qui serait déjà un fait fort remarquable, vous en conviendrez. Mais ce sommeil est-il un sommeil naturel causé, comme le disent quelques-uns, par la monotonie des mouvements ? Dans ce cas comment expliquerez-vous l'instantanéité du sommeil produit en quelques secondes ? Pourquoi ne réveillez-vous pas ce dormeur si facile en lui secouant le bras ? Je passe, comme de raison, bien d'autres phénomènes tout aussi peu explicables par votre système ; mais il en est un dont vous pourrez sans doute donner la solution, car je ne suppose pas que vous vous soyez fait une théorie sur un sujet aussi grave, sans vous être assuré qu'elle résout tous les cas, théorie qui doit être d'autant moins hasardée que c'est en plein tribunal que vous l'énoncez ; donc vous devez être sûr de vous. Eh bien ! je vous prie, pour l'instruction du public et de tous les gens assez simples pour croire à l'existence du fluide magnétique, de vouloir bien résoudre par votre système les deux questions suivantes.

1° Si les effets attribués au fluide magnétique ne sont que le résultat d'une imagination frappée et fortement impressionnée, comment se produisent-ils à l'insu de la personne, alors qu'on la magnétise pendant son sommeil naturel, ou lorsqu'elle est dans une pièce voisine sans voir le magnétiseur et sans savoir qu'on la magnétise ?

2° Si les attouchements ou passes magnétiques peuvent produire des crises nerveuses et l'état somnambulique, comment ces mêmes passes et attouchements peuvent-ils produire l'effet contraire, détruire ce qu'ils ont fait, calmer les crises nerveuses les plus violentes qu'ils ont occasionnées, faire cesser l'état somnambulique subitement et comme par un coup de foudre ? Est-ce par un effet d'imagination, alors que la personne ne voit ni n'entend

ce qui se passe autour d'elle ? ou faut-il admettre que l'on peut agir sur l'imagination sans le concours de l'imagination, ce qui serait bien possible, puisqu'on peut bien magnétiser sans magnétisme ? Ceci me rappelle une petite anecdote. Un imprudent maniait un fusil ; le coup part et tue un autre individu. Un expert est appelé à examiner l'arme ; il déclare que l'individu a été tué par le coup de fusil, mais que le fusil n'était pas chargé. N'est-ce pas le cas de notre magnétiseur qui blesse en magnétisant, mais sans magnétisme ? Assurément le tribunal de Douai, dans sa haute sagesse, ne s'est pas arrêté à ces contradictions, sur lesquelles il n'avait pas à se prononcer. Comme nous l'avons dit, il n'a vu que l'effet produit ; il déclare cet effet produit par *des attouchements et passes magnétiques ;* il n'avait pas à décider s'il existe en nous un fluide magnétique ; mais le jugement n'en constate pas moins d'une manière authentique que le magnétisme est une réalité, autrement il n'aurait pas condamné pour avoir fait des gestes insignifiants. Que ceci soit une leçon pour les imprudents qui jouent avec ce qu'ils ne connaissent pas.

Ces Messieurs, dans l'opinion qu'ils ont émise, n'ont pas vu qu'ils arrivaient à un résultat diamétralement opposé à leur but, celui d'attribuer aux magnétiseurs un pouvoir que ceux-ci sont loin de revendiquer. En effet, les magnétiseurs prétendent qu'ils n'agissent qu'à l'aide d'un intermédiaire ; que *lorsque cet intermédiaire leur fait défaut, leur action est nulle* ; ils ne se reconnaissent pas le pouvoir de donner des coups de bâton sans bâton, ni de tuer avec un fusil non chargé. Eh bien ! de par la théorie de ces Messieurs, ils font bien un autre prodige, puisqu'ils agissent sans avoir rien dans les mains, ni rien dans les poches. Il est des choses, vraiment, qu'on ne peut prendre au sérieux ; nous leur en demandons bien pardon, mais cela n'ôte rien à leur mérite ; ils peuvent être fort habiles et savants médecins, et c'est à ce titre, sans doute, que le Tribunal les a consultés ; nous ne nous permettons de critiquer que leur opinion sur le magnétisme. Nous terminons par une remarque importante. Si le magnétisme est une réalité, pourquoi n'est-il pas reconnu officiellement par la Faculté ? Il y aurait la-dessus beaucoup de choses à dire ; nous nous bornerons à une seule considération et à demander pourquoi les découvertes les plus accréditées aujourd'hui n'ont pas été acceptées d'emblée par les corps savants ? Je laisse à d'autres le soin de répondre. Le corps médical est partagé sur la question du magnétisme, comme il l'est sur l'homéopathie, l'allopathie, sur la phrénologie, sur le traitement du choléra, sur les purgations et la saignée, et sur tant d'autres choses, de telle sorte qu'une opinion pour ou contre est toujours une opinion individuelle qui n'a pas force de loi ; ce qui fait loi, c'est l'opinion générale, qui se forme par les faits en dépit de toute oppo-

sition, et qui exerce sur les plus récalcitrants une pression irrésistible ; c'est ce qui arrive pour le magnétisme, comme pour le Spiritisme, et ce n'est pas trop s'avancer de dire que la moitié des médecins reconnaît et admet aujourd'hui le magnétisme, et que les trois quarts des magnétiseurs sont médecins ; il en est de même du Spiritisme, qui compte dans ses rangs une foule de médecins et d'hommes de science. Qu'importe donc l'opposition systématique, ou plus ou moins intéressée de quelques-uns ! laissez faire le temps qui balaie les amours-propres froissés et les mesquines préoccupations ; la vérité peut être ballottée, mais elle ne sombre pas, et la postérité enregistre le nom de ceux qui l'ont combattue ou soutenue. Si le magnétisme eût été une utopie, il y a longtemps qu'il n'en serait plus question, tandis que, comme son frère le Spiritisme, il pousse des racines de tous les côtés ; luttez donc contre des idées qui envahissent le monde entier : le haut et le bas de l'échelle sociale !

Les Médiums inertes.

Au nombre des questions importantes qui se rattachent à la science Spirite, celle du rôle des médiums a été plus d'une fois controversée. M. Brasseur, directeur du Centre industriel, a développé à ce sujet des idées particulières dans une série d'articles fort bien rédigés, dans le *Moniteur de la toilette*[4], et notamment dans le numéro du mois d'août dernier, auquel nous empruntons les passages que nous citons plus loin. Il nous fait l'honneur de nous demander notre avis ; nous le lui donnerons en toute sincérité, sans prétendre que notre opinion doive faire loi. Nous laissons nos lecteurs et les observateurs juges de la question. Nous n'aurons, du reste, qu'à résumer ce que nous avons dit en maintes occasions sur ce sujet, que nous avons déjà traité avec beaucoup plus de développement que nous ne pouvons le faire ici, ne pouvant répéter ce qui se trouve dans nos divers écrits.

Voici les principaux passages d'un des articles de M. Brasseur suivis de nos réponses :

« Qu'est-ce qu'un médium ? Le médium est-il actif ou passif ? Telles sont les questions posées en vue d'élucider un sujet qui préoccupe vivement les personnes désireuses de s'instruire sur les choses de l'autre monde, et conséquemment de leurs rapports avec celui-ci.

« Le 18 mai dernier, j'ai adressé à M. le président de la *Société Spirite*

---

4 Journal des salons. - Modes. - Littérature. - Théâtres. Rue de l'Echiquier, 15.

une note intitulée : *Du médium et des Esprits*, et depuis lors, vers le 15 juillet, M. Allan Kardec a publié un nouveau livre sous ce titre : *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* En l'ouvrant, je croyais y trouver une réponse catégorique, mais en vain. L'auteur persiste dans ses errements : « *Les médiums* (dit-il, page 75) *sont* LES PERSONNES *aptes à recevoir, d'une manière patente, l'impression des Esprits, et à servir d'*INTERMEDIAIRES *entre le monde visible et le monde invisible*. »

L'ouvrage précité n'est point un cours de Spiritisme ; c'est un exposé sommaire des principes de la science à l'usage des personnes qui désirent en acquérir les premières notions, l'examen des questions de détail et des diverses opinions ne pouvant entrer dans un cadre aussi restreint et ayant un but spécial. Quant à la définition que nous donnons des médiums, elle nous semble parfaitement claire, et c'est par cette définition que nous répondons à la question de M. Brasseur : Qu'est-ce qu'un médium ? Il est possible qu'elle ne réponde pas à son opinion personnelle ; mais, quant à nous, nous n'avons, jusqu'à présent, aucune raison de la modifier.

« M. Allan Kardec ne reconnaît pas le médium *inerte*. Il parle bien des boîtes, cartons ou planchettes, mais il n'y voit (page 62) que des appendices de la main, dont on aurait reconnu l'inutilité… »

« Entendons-nous. »

« Selon vous, le médium est un *intermédiaire* entre le monde visible et le monde invisible ; mais *est-il absolument nécessaire que cet intermédiaire soit une personne* ? Ne suffit-il pas que l'invisible ait à sa disposition un *instrument quelconque* pour se manifester à nous ? »

A cela nous répondrons carrément : Non, il ne suffit pas que l'invisible ait à sa disposition un instrument quelconque pour se manifester, car il lui faut le concours fluidique d'une personne, et c'est cette personne qui, pour nous, est le véritable médium. S'il suffisait à l'Esprit d'avoir à sa disposition un instrument quelconque, on verrait des corbeilles ou planchettes écrire toutes seules, ce qui ne s'est jamais vu. L'écriture directe, qui est le fait en apparence le plus indépendant de toute coopération, ne se produit elle-même que sous l'influence de médiums doués d'une aptitude spéciale. Une considération puissante vient corroborer notre opinion. Selon M. Brasseur, l'instrument est la chose principale, la personne est l'accessoire ; selon nous, c'est tout le contraire. S'il en était autrement, pourquoi les planchettes ne marcheraient-elles pas avec le premier venu ? Donc, s'il faut, pour la faire marcher, être doué d'une aptitude spéciale, c'est que le rôle de la personne n'est pas purement passif. C'est pourquoi cette personne est pour nous le véritable médium ; l'instrument n'est, comme nous l'avons dit, qu'un appendice de la main dont on peut se passer ; et cela est si vrai,

que toute personne qui écrit avec une planchette peut écrire directement avec la main, sans planchette et même sans crayon, puisqu'elle peut tracer les caractères avec le doigt, tandis que la planchette n'écrit pas sans la personne. Au reste, toutes les variétés de médiums, ainsi que leur rôle *actif* ou *passif*, sont amplement développés dans notre *Instruction pratique sur les manifestations*.

« L'âme séparée de la matière par la dissolution du corps, n'a plus aucun élément physique de l'humanité. »

Et le périsprit, qu'en faites-vous ? Le périsprit est le lien qui unit l'âme au corps, l'enveloppe semi-matérielle qu'elle possède pendant la vie et qu'elle conserve après la mort : c'est sous cette enveloppe qu'elle se montre dans les apparitions, et cette enveloppe est si bien une matière, quoique éthérée, qu'elle peut acquérir les propriétés de la tangibilité.

« En tenant le crayon directement, l'on a remarqué que la personne mélange ses sentiments et ses idées avec les idées et les sentiments de l'invisible, de sorte qu'ils ne donnent ainsi que des *communications mitigées* ; tandis qu'en employant les boîtes, cartons et planchettes sous les mains de deux personnes ensemble, ces personnes restent absolument étrangères à la manifestation, qui est alors celle de l'invisible seul : c'est pourquoi je déclare ce dernier moyen supérieur et préférable à celui de la Société Spirite. »

Cette opinion pourrait être vraie, si elle n'était pas contredite par des milliers de faits observés, soit dans la *Société parisienne des Etudes Spirites*, soit ailleurs, et qui prouvent jusqu'à l'évidence la plus patente que les médiums animés, *même intuitifs*, à plus forte raison les médiums *mécaniques* peuvent être des instruments absolument passifs et jouir de la plus complète indépendance de pensées. Dans le médium mécanique, l'Esprit agit sur la main qui reçoit une impulsion tout à fait involontaire et joue le rôle de ce que M. Brasseur appelle *médium inerte*, quelle soit seule ou armée d'un crayon, ou appuyée sur un objet mobile muni d'un crayon.

Dans le médium intuitif, l'Esprit agit sur le cerveau, qui transmet par le courant du système nerveux le mouvement au bras, et ainsi de suite. Le médium mécanique écrit sans avoir la moindre conscience de ce qu'il produit : l'*acte précède la pensée* ; chez le médium intuitif, la pensée accompagne l'acte, et même quelquefois le précède : c'est alors la pensée de l'Esprit qui traverse la pensée du médium ; et si quelquefois elles paraissent se confondre, leur indépendance n'en est pas moins manifeste quand, par exemple, le médium écrit, *même par intuition*, des choses qu'il ne PEUT pas savoir, ou entièrement contraires à ses idées, à sa manière de voir, à ses propres convictions : en un mot, quand il pense blanc et qu'il écrit noir. Il y

a en outre tant de faits spontanés et imprévus que le doute n'est pas permis pour quiconque a été à même d'observer. Le rôle du médium est ici celui d'un truchement qui reçoit une pensée étrangère, qui la transmet, qui doit la comprendre pour la transmettre, et qui pourtant ne se l'assimile pas. C'est ainsi que cela se passe chez les médiums parlants qui reçoivent l'impulsion sur les organes de la parole, comme d'autres la reçoivent sur le bras ou la main, et encore chez les médiums *auditifs* qui entendent clairement une voix leur parler et leur dicter ce qu'ils doivent écrire. Et que direz-vous des médiums *voyants* auxquels les Esprits se montrent sous la forme qu'ils avaient de leur vivant, qui les voient circuler autour de nous, aller venir comme la foule que nous avons sous les yeux ? Et des médiums impressibles qui ressentent les attouchements occultes, l'impression des doigts, des ongles même, qui marquent dans la peau et y laissent une empreinte ? Est-ce le fait d'un être qui n'a plus rien de la matière ? Et des médiums à double vue qui, parfaitement éveillés, et en plein jour, voient clairement ce qui se passe à distance ? N'est-ce pas une faculté propre, un genre de médiumnité ? La médiumnité est la faculté des médiums ; les médiums sont les personnes accessibles à l'influence des Esprits et qui peuvent leur servir d'intermédiaires. Tel est la définition qui se trouve dans le petit *Dictionnaire des Dictionnaires français abrégé* de Napoléon Landais, et jusqu'à présent elle nous paraît rendre exactement l'idée.

Nous ne contestons pas l'utilité des instruments que M. Brasseur désigne sous le nom de médiums inertes, nom qu'il est parfaitement libre de leur donner, s'il juge utile d'en faire une distinction ; ils ont incontestablement un avantage, comme résultat d'expérience, pour les personnes qui n'ont encore rien vu ; mais comme la Société parisienne des Etudes Spirites ne se compose que de personnes qui n'en sont pas à leur début, dont les convictions sont formées, qu'elle ne fait aucune expérience en vue de satisfaire la curiosité du public qu'elle ne convoque pas à ses séances, afin de n'être point troublée dans ses recherches et dans ses observations, ces moyens primitifs ne lui apprendraient rien de nouveau ; c'est pourquoi elle en emploie de plus expéditifs, attendu qu'elle possède une assez grande expérience de la chose pour savoir parfaitement distinguer la nature des communications qu'elle reçoit.

Nous ne suivrons pas M. Brasseur dans tous les raisonnements sur lesquels il appuie sa théorie. Nous craindrions de les affaiblir en les tronquant, et dans l'impossibilité de les reproduire intégralement, nous préférons renvoyer ceux de nos lecteurs qui voudront en prendre connaissance, au journal qu'il rédige, avec un incontestable talent, et dans lequel on trouvera sur le même sujet des articles de M. Jules de Neuville, très bien écrits,

mais qui n'ont qu'un tort à nos yeux, c'est de n'avoir pas été précédés d'une étude suffisamment approfondie de la matière, sans quoi il est beaucoup de questions qu'il jugerait superflues.

En résumé, nous persistons, d'accord en cela avec la Société Spirite, à regarder les personnes comme les véritables médiums qui peuvent être actifs ou passifs, selon leur nature et leur aptitude ; appelons, si l'on veut, les instruments des *médiums inertes*, c'est une distinction qui peut être utile, mais on serait dans l'erreur si on leur attribuait le rôle et les propriétés des êtres animés dans les communications *intelligentes* ; nous disons intelligentes, car il faut encore faire la distinction de certaines manifestations spontanées purement physiques. C'est un sujet que nous avons amplement traité dans la *Revue*.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 29 juillet 1859 (Séance générale).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. - Faits curieux de prévision de mort et d'avertissements d'outre-tombe, arrivés l'un à MM. de Chamissot et de Brunoy, émigrés qui habitaient Coblentz en 1794 ; l'autre à Mme la comtesse Ch… (Seront publiés.)

Observations microscopiques et analytiques sur la matière de l'écriture directe. (Voir le n° du mois d'août 1859.)

Lecture d'une lettre en réponse à l'envoi de l'évocation de M. J. (de la Sarthe) ; faite dans la séance du 22 juillet.

Etudes. - Questions complémentaires relatives au repos des Esprits. Les réponses ne paraissent point à la hauteur de l'Esprit évoqué, dont on ne reconnaît ni la clarté, ni la précision habituelles. Ces réponses ne donnant point de solution satisfaisante, la Société n'en tient aucun compte.

Questions adressées à François Arago au sujet des réponses équivoques ci-dessus. Il dit que l'Esprit qui a répondu n'est pas celui qu'on a appelé. Cet Esprit, ajoute-t-il, n'est pas mauvais, mais il est peu avancé, et incapable de résoudre certaines questions. On l'a laissé faire pour vous exercer dans l'appréciation des réponses, et lui donner à lui-même une leçon.

Questions au même sur l'analyse chimique de la matière de l'écriture directe.

Questions au même sur les orages et le rôle des Esprits dans les phénomènes de la nature. (Publ. dans le n° de septembre.)

2° Evocation de M. J… (de la Sarthe), d'après la lettre ci-dessus relatée. (Publiée dans le n° de septembre, sous le titre de *Mort d'un Spirite*).

Evocation de Jacques Arago. (Sera publiée.)

Vendredi 2 septembre 1859 (Séance particulière).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Affaires administratives. Présentation et admission de deux nouveaux membres titulaires, et d'un membre correspondant à Madrid.

Communications. Lettre de M. Det…, membre de la Société, dans laquelle il cite un passage remarquable, extrait du tableau de Paris de Mercier, édition de 1788, 12° vol. et intitulé *Spiritualistes*. Ce passage constate l'existence à cette époque d'une Société formée à Paris, et ayant pour objet les communications avec les Esprits. Il fournit ainsi une nouvelle preuve que le Spiritisme n'est pas de création moderne, et qu'il était accepté par les hommes les plus recommandables. (Publiée ci-après.)

M. S… fait observer à ce sujet que vers cette époque un nommé *Martinez Pascalis* avait fondé la secte des *Martinistes* qui prétendaient aussi être en relation avec les Esprits par des moyens que les initiés s'engageaient à tenir secrets.

Lettre de M. le docteur B… de New-York, qui remercie la Société du titre de correspondant qu'elle lui a conféré, et donne d'intéressants détails touchant l'exploitation mercantile du Spiritisme en Amérique.

Communication de plusieurs lettres de M. Dumas, membre titulaire de la Société, à Sétif (en Algérie), et qui contiennent un grand nombre d'évocations dont plusieurs offrent un intérêt sérieux au point de vue de l'étude. Elles constatent que plusieurs médiums se sont formés dans ce pays, et que le Spiritisme y est l'objet d'une grande préoccupation. Parmi les faits qu'il cite, on remarque notamment le suivant. Un charbonnier, très peu lettré, ayant essayé d'écrire comme médium, n'obtint d'abord que des traits irréguliers avec lesquels il remplit successivement six pages ; ayant eu l'idée de placer ces pages à la suite les unes des autres, il s'est trouvé que tous ces traits concordaient entre eux, et formaient un ensemble. Depuis, cette même personne a écrit des pages entières avec une grande facilité, mais l'abondance, la prolixité et la nature de certaines communications peuvent faire craindre une obsession.

M. Allan Kardec rend compte d'un fait de manifestation spontanée qui s'est produit chez lui dans une réunion et dans des circonstances remarquables. La princesse S…, présente à la réunion, ayant témoigné le désir d'évoquer le docteur Beaufils, son médecin, mort depuis sept à huit mois, trois médiums, au nombre desquels se trouvait la fille de la princesse, très

bon médium elle-même, furent pris de mouvements convulsifs violents, cassant les crayons et déchirant le papier. L'Esprit sommé de se faire connaître finit par dire, après beaucoup d'hésitation, qu'il n'osait pas dire son nom. Pressé de questions, il répondit qu'on savait son nom par les journaux ; qu'il était un misérable ; qu'il avait tué ; qu'il était le garçon boucher, assassin de la rue de la Roquette, exécuté dernièrement. Interrogé sur les motifs de sa présence sans avoir été appelé, il dit qu'il était envoyé par d'autres Esprits, *afin de convaincre que les médiums n'écrivent pas leur pensée ;* il termine en demandant qu'on veuille bien prier pour lui, parce qu'il se repent de sa conduite et qu'il souffre. Sur la promesse qui lui fut faite d'accéder à son désir, et après lui avoir donné quelques conseils, il se retira. Le docteur Beaufils vint alors ; il répondit avec beaucoup de calme et de lucidité aux diverses questions qui lui furent adressées.

Cette communication est en effet une preuve manifeste de l'indépendance des médiums, car tous les membres de la réunion étaient préoccupés de l'évocation du docteur, et personne ne songeait à cet homme qui est venu surprendre tout le monde en se manifestant par des signes identiques à trois médiums différents qui n'avaient en mains ni cartons, ni planchettes.

Lecture d'une communication spontanée obtenue par M. R…, membre de la Société sur l'antiquité des croyances spirites, et les traces qu'elles ont laissées dans toutes les religions. (Publiée ci-après.)

Etudes. Evocation de Privat d'Anglemont. (Sera publiée.)

Evocation de l'avare millionnaire de Lyon, connu sous le nom du Père Crépin. (Sera publiée.)

Vendredi, 9 septembre 1859 (Séance générale).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications. Lecture d'une communication spontanée obtenue par M. le vicomte d'H…, médium nouvellement formé, et transmise par M. D…, membre de la Société, à Lille. (Sera publiée.)

Lecture d'une communication spontanée de Lamennais, obtenue par M. R…, membre de la Société. (Sera publiée.)

Autre communication spontanée obtenue par le même, de la part du docteur Olivier, qui s'est présenté à lui sans être appelé. Cette communication a cela de très remarquable, qu'elle montre cet Esprit dans une situation identique à celle de Voltaire, telle que celui-ci l'a décrite dans ses Confessions publiées dans la Revue du mois de septembre. Il doute de tout, même de Dieu ; il erre et ne trouve personne pour l'éclairer, ce qui le plonge dans une anxiété d'autant plus pénible qu'il n'en voit pas le terme. Les paroles de consolation que lui adresse le médium semblent être pour

lui un trait de lumière et un adoucissement. Il se propose de revenir. (Sera publiée.)

M. Allan Kardec rend compte d'un fait remarquable d'obsession de la part d'un Esprit brutal, ancien charretier, sur la personne de M. C…, très bon médium. Ce fait confirme en outre la possibilité des lieux hantés par certains Esprits. (Sera publié.)

Les Esprits tapageurs de Madrid ; relation d'un fait rapporté, sans commentaire, par un journal de Madrid, au sujet d'une maison de cette ville, que des bruits et des bouleversements nocturnes rendaient inhabitable, et contre lesquels les investigations et les mesures de la police avaient échoué.

Etudes. Questions sur l'avarice, à propos de l'évocation du père Crépin, de Lyon. (Seront publiées à la suite de cette évocation).

Evocation de Privat d'Anglemont, 2° entretien. (Sera publiée.)

Evocation de M. Julien S…, faite sur la demande de M. B. de Bouxhors.

Evocation de M. Adrien de S…, faite par une personne étrangère assistant à la séance. Cette évocation, quoique ayant un intérêt tout personnel, offre un trait caractéristique touchant l'influence exercée par les Esprits errants sur les Esprits incarnés.

Le caveau de Saint-Leu. En recherchant la sépulture du grand chancelier Pasquier dans l'Eglise de Saint-Leu, à Paris, le 27 juillet 1859, les ouvriers ayant percé un mur, ont trouvé sous le chœur un caveau long de 5 mètres, sur 4 de haut et 2 de large, hermétiquement fermé par une dalle. Dans ce caveau se trouvaient quinze à vingt squelettes sans cercueils et dans différentes positions, ce qui annonçait qu'ils n'y avaient point été ensevelis. Sur le mur on a trouvé écrit, avec un instrument pointu : Marvé, 1733 ; Chenest, 1733 ; Marx, enfant de chœur, 1727 ; Charles Remy, 1721 ; Gabriel, 1727 ; Thiévan, 1723 ; Maupain, 1728, et plusieurs noms illisibles.

On demande à l'Esprit de saint Louis s'il est possible d'évoquer l'un des Esprits dont les noms se trouvent dans ce caveau, afin d'en obtenir des éclaircissements sur cette découverte. Il est répondu : « Je vous conseille de laisser cela ; il y a des crimes dans cette affaire, trop récente pour exhumer rien de ce qui la concerne. »

Verteuil, ancien auteur dramatique et acteur du théâtre de la Cité. C'était un jeune homme d'esprit, d'une beauté remarquable et jouissant d'une assez grande fortune. En peu de temps il perdit tout son avoir par une banqueroute, puis la parole, l'ouïe et la vue. Il mourut à Bicêtre, où il resta vingt ans sourd, muet et aveugle, ne recevant de communications que

lorsqu'on lui traçait des caractères dans le creux de la main ; alors il répondait par écrit. Cette position exceptionnelle semblait devoir offrir un intéressant sujet d'étude psychologique. L'Esprit de saint Louis, consulté à cet effet, répondit : « Ne l'évoquez pas, il est réincarné. » Il fournit ensuite divers renseignements sur les antécédents de ce jeune homme, les causes et les circonstances de son infirmité. (Voir, pour les détails de cette touchante histoire, la *Patrie* du 26 juillet 1859).

Evocation de l'ancien charretier dont il a été rendu compte dans les communications. Il se manifeste par des signes de violence, en cassant les crayons qu'il enfonce dans le papier avec force, et par une écriture grosse, saccadée et peu lisible. Cette évocation présente un caractère remarquable, surtout au point de vue de l'influence que l'homme peut exercer sur certains Esprits inférieurs par la prière et les bons conseils. (Sera publiée.)

Vendredi, 16 septembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 9 septembre.

Communications. Lecture d'un article de l'*Illustration* de 1853, communiqué par M. R…, et intitulé *les Tables volantes*. Cet article constate, d'après un journal russe, *Sjevernava Plschela*, du 27 avril 1853, et d'après les documents fournis par M. Tscherepanoff, que le phénomène des tables mouvantes est connu et pratiqué de temps immémorial en Chine, en Sibérie et chez les Kalmouks de la Russie méridionale. Chez ces derniers, notamment, on se sert de ce moyen pour retrouver les objets perdus. (Publié ci-après.)

M. Dorgeval adresse à la Société un poème intitulé *Uranie*, de M. de Porry, de Marseille, dans lequel les points fondamentaux de la doctrine spirite sont clairement énoncés, quoique l'auteur n'eût, à l'époque où il l'a composé, aucune notion de cette science. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que M. de Porry paraît avoir écrit son poème par une sorte de faculté médianimique ; c'est le soir, dans le demi-sommeil, que les vers se formulent dans sa pensée, et il les écrit le lendemain à son réveil. Lecture est donnée de plusieurs fragments de ce poème, qui seront publiés dans la Revue.

Lettre de M. P…, de Marseille, contenant une communication d'un Esprit qui se fait connaître sous le nom de Paul, et une de saint Louis, remarquable par diverses réponses d'une grande profondeur.

Lecture d'une communication spontanée faite à M. R…, membre de la Société, par le boucher assassin de la rue de la Roquette, dont il a été question dans la séance du 2 septembre, et qui est venu s'interposer dans une réunion qui a eu lieu chez M. Allan Kardec. Cet Esprit vient le remer-

cier d'avoir prié pour lui, ainsi qu'il l'avait demandé. Cette communication est remarquable par les bonnes pensées qu'elle renferme, et jette un nouveau jour sur l'assistance que l'on peut donner aux Esprits souffrants. (Sera publiée.)

Etudes. Il est demandé à l'Esprit de saint Louis si, indépendamment des sujets élaborés d'avance, les Esprits voudraient bien donner des communications spontanées sur un sujet à leur choix. Il est répondu affirmativement, et que César écrira la prochaine fois par l'entremise de M. R…, et avec l'agrément de ce dernier.

M. Col…, présent à la séance comme auditeur, demande si on veut bien lui permettre de faire l'évocation de son fils dont la mort est pour la mère une cause de douleur que rien ne peut adoucir. Devant aller rejoindre celle-ci le lendemain, il désirerait lui rapporter l'entretien comme sujet de consolation. Cette évocation n'ayant qu'un intérêt personnel ne sera pas publiée.

Examen de la théorie de M. Brasseur sur les médiums. Il considère les cartons, planchettes et autres instruments comme les seuls véritables médiums, qu'il qualifie de *médiums inertes*, attendu, dit-il, que dans les médiums animés il y a toujours plus ou moins participation de la pensée personnelle. Plusieurs membres prennent part à la discussion, et s'accordent à combattre l'opinion de M. Brasseur, fondée, disent-ils, sur une observation incomplète, attendu que l'indépendance absolue du médium animé est prouvée par des faits irrécusables. Un des arguments que l'on oppose à M. Brasseur, c'est que les cartons et planchettes ne parlent jamais seuls, d'où il résulte que ce ne sont que des instruments, ou, comme on l'a dit, des appendices dont on peut se passer : c'est l'accessoire et non le principal. La planchette armée du crayon et influencée par la personne, n'est pas plus médium que le crayon placé directement dans la main de la personne.

M. Samson donne lecture de quelques vers qu'il a composés en l'honneur de saint Louis, et en remerciement de la guérison dont il a été l'objet. Comme il ne se reconnaît pas pour poète, il demande par quel Esprit ils lui ont été inspirés. Il lui est répondu que c'est le sien, pénétré d'une juste reconnaissance pour celui qui a soulagé ses douleurs.

Evocation de Swedenborg. - A l'évocation faite par M. Allan Kardec, il répond : Parle, mon vieil ami. - Vous m'honorez du titre de votre vieil ami, et pourtant nous sommes loin d'être contemporains, et je ne vous connais que par vos écrits. - C'est vrai, mais moi, je te connais depuis longtemps. - Nous désirons vous adresser plusieurs questions sur divers points de votre doctrine, mais vu l'heure avancée, notre but est seulement de vous demander si vous voudrez bien le faire dans la prochaine séance. - R. Avec plaisir. Laissez-moi, dès aujourd'hui, faire une correction à mes

écrits, correction importante pour moi. Lorsque j'écrivis ma doctrine, je prétendis, d'après les conseillers du monde céleste qui me dictaient, que chaque peuple se trouvait dans le ciel dans une sphère séparée, et que le caractère distinctif de chaque nation reparaissait encore, non, par individus, mais par grandes familles. L'expérience m'a convaincu que cela n'est pas.

- N'y a-t-il pas aussi d'autres points sujets à contestations ? - R. Oui, beaucoup d'autres, mais celui-ci est un des plus marquants.

- Nous avons ici plusieurs médiums ; en est-il un que vous préfériez pour vous communiquer à nous ? - R. Non… et pourtant oui : le choix que je ferais serait un médium mécanique, comme vous les appelez, et prompt à la fois.

Vendredi 23 septembre 1859. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 16.

Présentation de quatre candidats comme membres titulaires. Leur admission sera discutée dans la prochaine séance particulière du 7 octobre, et prononcée s'il y a lieu.

Communications. - Lecture d'une lettre de Rouen, qui rapporte un fait authentique, arrivé dans la famille de la personne qui écrit, de l'apparition de son aïeule au moment de sa mort.

Autre fait récent d'apparition et d'avertissement d'outre-tombe. M. D…, docteur-médecin, de Paris, avait soigné pendant quelque temps une jeune femme atteinte d'une maladie incurable et qui, pour le moment, n'habitait plus Paris. Il y a quinze jours environ, M. D… fut réveillé par des coups frappés à la porte de sa chambre à coucher. Croyant qu'on venait l'appeler pour un malade, il demande : Qui est là ? Au même instant, il voit la jeune femme debout devant lui, et qui lui dit d'un ton de voix très distinct : « C'est moi, monsieur D…, je viens vous dire que je suis morte. » Information prise, il fut reconnu que cette femme était morte la nuit même de son apparition.

Fait curieux de séparation momentanée de l'âme et du corps arrivé, il y a quelques jours, à M. C., médium de la Société. (Sera publié avec l'explication donnée par les Esprits.)

Lecture d'une communication remarquable faite par l'Esprit de Privat d'Anglemont à M. Ch., médium de la Société. (Sera publiée avec les autres communications du même Esprit.)

Etudes. - Trois communications spontanées avaient été promises pour cette séance : une de César, une de Swedenborg, et une de Privat d'Anglemont. On les fait écrire simultanément par trois médiums différents, tous mécaniques.

Diverses questions sont ensuite adressées à Swedenborg sur quelques-uns des points de sa doctrine, qu'il reconnaît comme erronés. Lecture préalable est donnée d'une notice biographique sur le même, préparée par Mme P., membre de la Société. (Seront publiées).

M. Det…, membre de la Société, avait préparé sur César une série de questions fort savantes, mais les explications spontanées de cet Esprit rendent la plupart de ces questions superflues ; néanmoins, elles seront examinées, et l'on fera un choix de celles que l'on croira utile de proposer ultérieurement.

M. Dumas, de Sétif, membre titulaire de la Société, est présent à la séance. Il demande à faire l'évocation de quelques-uns des Esprits qui se sont manifestés à lui, afin d'avoir un contrôle des communications qu'il a obtenues en Algérie. Le résultat de ces évocations est identique et confirme les réponses qui lui ont été faites. A la question de savoir s'il peut concourir efficacement à la propagation du Spiritisme en Afrique, il est répondu que non seulement il le peut, mais qu'il le doit.

Société Spirite au dix-huitième siècle.

A Monsieur le Président de la Société parisienne des Etudes spirites.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Ce n'est pas de 1853, époque où les Esprits commencèrent à se manifester par le mouvement des tables et par des coups frappés, que date le renouvellement des évocations. Dans l'historique du Spiritisme que nous lisons dans vos ouvrages, vous ne faites pas mention d'une Société comme la nôtre, dont l'existence, à ma grande surprise, m'est révélée par *Mercier*, dans son tableau de Paris, édition de 1788, chapitre intitulé : *Spiritualistes*, 12° volume. Voici ce qu'il dit :

« Pourquoi la théologie, la philosophie et l'histoire font-elles mention de plusieurs apparitions d'Esprits, de génies ou de démons ? La créance d'une partie de l'antiquité était que chaque homme avait deux Esprits, l'un bon qui l'invitait à la vertu, l'autre mauvais qui l'invitait au mal.

« Une *secte nouvelle* ajoute foi au retour des Esprits en ce monde. J'ai entendu plusieurs personnes qui étaient réellement persuadées qu'il existe des moyens pour les évoquer. Nous sommes environnés d'un monde que nous n'apercevons pas. Autour de nous sont des êtres dont nous n'avons point l'idée ; doués d'une nature intellectuelle supérieure, ils nous voient. Point de vide dans l'univers : voilà ce qu'assurent les adeptes de la *science nouvelle*.

« Ainsi le retour des âmes des morts, cru de toute antiquité, et dont notre

philosophie se moquait, est adopté aujourd'hui *par des hommes qui ne sont, ni ignorants, ni superstitieux*. Tous ces Esprits, d'ailleurs, appelés dans l'Ecriture *les Princes de l'air* sont toujours sous le bon plaisir du maître de la nature. Aristote dit que les Esprits apparaissent souvent aux hommes pour les nécessités les uns des autres. Je ne fais que rapporter ici ce que les partisans de l'existence des génies nous disent.

« Si l'on croit à l'immortalité de l'âme, il faut admettre que cette multitude d'Esprits peuvent se manifester après la mort. Parmi cette foule de prodiges dont tous les pays de la terre sont remplis, *si un seul a eu lieu, l'incrédulité a tort*. Je crois donc qu'il n'y aurait pas moins de témérité à nier qu'à soutenir la vérité des apparitions. Nous sommes dans un monde inconnu. »

On n'accusera pas Mercier d'incrédulité et d'ignorance, et nous voyons dans l'extrait qui précède qu'il ne rejetait point *a priori* les manifestations des Esprits, quoiqu'il n'eût pas eu occasion d'en être témoin. Mais en homme sage, il suspendait son jugement jusqu'à plus ample informé. Déjà, à propos du magnétisme, il avait dit : « Cela est si mystérieux, si profond, si incroyable, qu'il faut rire ou tomber à genoux ; je n'ai fait ni l'un ni l'autre : *j'observe* et *j'attends*. »

Il serait intéressant de savoir pourquoi ces évocations, reprises en 1788 ont été interrompues jusqu'en 1853. Serait-ce parce que les membres de la Société qui s'en occupait auraient péri pendant la Révolution ? Il est fâcheux que Mercier n'ait pas fait connaître le nom du président de cette Société.

Agréez, etc.

« Det…

« Membre titulaire de la Société. »

Remarque. Le fait rapporté par Mercier a une importance capitale dont personne ne méconnaîtra la portée. Il prouve que, dès cette époque, des hommes recommandables par leur intelligence s'occupaient sérieusement de la science spirite. Quant à la cause qui amena la cessation de cette Société, il est sans doute probable que les troubles qui suivirent y eurent une grande part ; mais il n'est pas exact de dire que les évocations furent interrompues jusqu'en 1853. Vers cette dernière époque, il est vrai, les manifestations prirent un plus grand développement, mais il est avéré qu'elles n'avaient jamais cessé. En 1818, nous avons eu entre les mains une notice manuscrite sur la Société des Théosophes qui existait au commencement de ce siècle, et qui prétendait que, par le recueillement et la prière on pouvait se mettre en communication avec les Esprits ; c'était probablement la suite de celle dont parle Mercier. Dès l'année 1800, le célèbre abbé

Faria, de concert avec un chanoine de ses amis, ancien missionnaire au Paraguay, s'occupait de l'évocation et obtenait des communications écrites. Tous les jours nous apprenons que des personnes en avaient à Paris, bien avant qu'il ne fût question des Esprits d'Amérique. Mais il faut dire aussi qu'avant cette époque, tous ceux qui possédaient cette connaissance en faisaient mystère ; aujourd'hui qu'elle est dans le domaine public, elle se vulgarise, voilà toute la différence, et si c'était une chimère elle ne se serait pas implantée en quelques années dans les cinq parties du monde ; le bon sens en aurait déjà fait justice, précisément parce que chacun est à même de voir et de comprendre. Personne sans doute ne contestera les progrès que ces idées font chaque jour et cela dans les rangs les plus éclairés de la société. Or, une idée sur laquelle on appelle le raisonnement, qui grandit en plein jour, par la discussion et par l'examen, n'a pas les caractères d'une utopie.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Le Père Crépin.

(Société ; 2 septembre 1859.)

Les journaux ont annoncé dernièrement la mort d'un homme qui habitait Lyon, où il était connu sous le nom du père Crépin. Il était plusieurs fois millionnaire, et d'une avarice peu commune. Dans les derniers temps de sa vie, il était venu loger chez les époux Favre, qui s'étaient engagés à le nourrir moyennant 30 centimes par jour, déduction de dix centimes pour son tabac. Il possédait neuf maisons, et logeait précédemment dans l'une d'elles, dans une espèce de niche qu'il s'était fait faire sous l'escalier. A l'époque des loyers, il arrachait les affiches des rues pour se servir de ce papier pour ses quittances. L'arrêté municipal qui prescrivait le blanchiment des maisons lui causa un violent désespoir ; il fit des démarches pour obtenir une exception, mais ce fut inutilement. Il s'écriait qu'il était ruiné. S'il n'avait eu qu'une seule maison, il se serait résigné ; mais, ajoutait-il, il en avait neuf.

1. *Evocation*. - R. Me voici, que me voulez-vous ? Hélas ! mon or ! mon or ! qu'est-il devenu ?

2. Regrettez-vous la vie terrestre ? - R. Oh ! oui !

3. Pourquoi la regrettez-vous ? - Je ne puis plus toucher mon or, le compter et le renfermer.

4. A quoi employez-vous votre temps ? - R. Je suis encore bien attaché à la terre, et je me repens difficilement.

5. Revenez-vous quelquefois voir vos chers trésors et vos maisons ? - R. Aussi souvent que je le peux.

6. De votre vivant, n'avez-vous jamais songé que vous n'emporteriez pas tout cela dans l'autre monde ? - Non. Ma seule idée était attachée aux richesses pour les entasser ; je n'ai jamais pensé à m'en séparer.

7. Quel était votre but en amassant ces richesses qui ne servaient à rien, pas même à vous, puisque vous viviez de privations ? - R. J'éprouvais de la volupté à les toucher.

8. D'où vous venait cette avarice sordide ? - De la jouissance qu'éprouvait mon Esprit et mon cœur à avoir beaucoup d'argent. Je n'ai eu que cette passion ici-bas.

9. Comprenez-vous que c'était de l'avarice ? - R. Oui, je comprends maintenant que j'étais un misérable ; cependant, mon cœur est encore bien terrestre, et j'éprouve une certaine jouissance à voir mon or ; mais je ne puis le palper, et cela est un commencement de punition dans la vie où je suis.

10. Vous n'éprouviez donc aucun sentiment de pitié pour les malheureux qui souffraient la misère, et il ne vous est donc jamais venu à la pensée de les soulager ? - R. Pourquoi n'avaient-ils pas d'argent ? Tant pis pour eux !

11. Vous rappelez-vous l'existence que vous aviez avant celle que vous venez de quitter ? - R - Oui, j'étais berger, bien malheureux de corps, mais heureux de cœur.

12. Quelle ont été vos premières pensées quand vous vous êtes reconnu dans le monde des Esprits ? - R. Ma première pensée a été de chercher mes richesses, et surtout mon or. Quand je n'ai rien vu que l'espace, j'ai été bien malheureux ; mon cœur s'est déchiré, et le remords a commencé à s'emparer de moi. Plus j'irai, je crois, plus je souffrirai de mon avarice terrestre.

13. Quelle est pour vous, maintenant, la conséquence de votre vie terrestre ? - R. Inutile pour mes semblables, inutile devant l'éternité, mais malheureuse pour moi devant Dieu.

14. Prévoyez-vous une nouvelle existence corporelle ? - R. Je ne sais pas.

15. Si vous deviez avoir prochainement une nouvelle existence corporelle, laquelle choisiriez-vous ? - R. Je choisirais une existence qui pût me rendre utile à mes semblables.

16. De votre vivant vous n'aviez point d'amis sur la terre, car un avare comme vous n'en peut avoir ; en avez-vous parmi les Esprits ? - R. Je n'ai prié jamais pour personne ; mon ange gardien que j'ai bien offensé est le seul qui ait pitié de moi.

17. A votre entrée dans le monde des Esprits, y en a-t-il qui sont venus vous recevoir ? - R. Oui, ma mère.

18. Avez-vous déjà été évoqué par d'autres personnes ? - R. Une fois par des personnes que j'ai maltraitées.

19. Ne l'avez-vous pas été en Afrique dans un centre où l'on s'occupe des Esprits ? - R. Oui, mais tous ces gens n'avaient aucune pitié de moi, et c'est bien pénible ; ici on est compatissant.

20. Notre évocation vous profitera-t-elle ? - R. Beaucoup.

21. Comment avez-vous acquis votre fortune ? - R. J'ai gagné un peu loyalement ; mais j'ai beaucoup pressuré, et un peu volé mes pareils.

22. Pouvons-nous faire quelque chose pour vous ? - R. Oui, un peu de votre pitié pour une âme en peine.

(Société, 9 septembre 1859).

Questions adressées à saint Louis à propos du père Crépin.

1. Le père Crépin que nous avons évoqué la dernière fois était un type rare d'avarice ; il n'a pu nous donner d'explications sur la source de cette passion en lui ; seriez-vous assez bon pour y suppléer ? Il nous a dit qu'il avait été berger, très malheureux de corps, mais heureux de cœur ; nous ne voyons là rien qui pût développer en lui cette avarice sordide ; voudriez-vous nous dire ce qui a pu la faire naître ? - R. Il était ignorant, inexpérimenté ; il a demandé la richesse ; elle lui a été accordée, mais comme punition de sa demande ; il ne recommencera plus, croyez-le bien.

2. Le père Crépin nous offre le type de l'avarice ignoble, mais cette passion a des nuances. Ainsi, il y a des gens qui ne sont avares que pour les autres ; nous demandons quel est le plus coupable de celui qui amasse pour le plaisir d'amasser, et se refuse même le nécessaire, ou de celui qui, ne se privant de rien, est ladre quand il s'agit du plus petit sacrifice pour son prochain ? - R. Il est évident que le dernier est plus coupable, car il est profondément égoïste ; l'autre est fou.

3. L'Esprit, dans les épreuves qu'il doit subir pour arriver à la perfection, doit-il subir tous les genres de tentation, et pourrait-on dire que, pour le père Crépin, le tour de l'avarice était venu au moyen des richesses qui étaient à sa disposition, et qu'il a succombé ? - R. Cela n'est pas général, mais c'est exact pour lui. Vous savez qu'il y en a qui prennent, dès le début, une route qui les affranchit de bien des épreuves.

Madame E. de Girardin, médium.

Nous extrayons l'article suivant de la chronique du *Paris-Journal*, n° 44. Il n'a pas besoin de commentaire ; il montre que si, comme le disent assez peu poliment ceux qui s'adjugent sans façon le privilège du bon sens, tous les partisans du Spiritisme sont des fous, on peut se consoler et même s'honorer d'aller aux Petites-Maisons en compagnie d'intelligences de la trempe de Madame de Girardin et de tant d'autres.

« Je vous ai promis l'autre jour l'histoire de Madame de Girardin et d'un célèbre docteur ; je vous la raconterai aujourd'hui, car j'en ai obtenu la permission ; elle est fort curieuse. Nous resterons encore dans le surnaturel ; on s'en occupe plus que jamais, et nous qui, par état, tâtons le pouls à Paris, nous lui trouvons un léger accès de fièvre chaude à cet égard. Décidément c'est un besoin pour l'imagination humaine que de savoir l'avenir et de percer les mystères de la nature. Lorsqu'on voit des intelligences comme celle de Delphine Gay s'adonner à ces pratiques, que l'on traite de puériles on ne peut leur refuser une certaine importance surtout quand elles sont appuyées de témoignages irrécusables, tels que celui dont je vous parle et que vous allez connaître, - j'entends le témoignage, mais non le docteur, - si vous voulez bien.

« Madame de Girardin avait une petite planchette et un crayon ; elles les consultait sans cesse. Elle avait ainsi des conversations avec beaucoup de célébrités de l'histoire, sans compter le diable qui s'en mêlait aussi. Un soir même il vint se révéler à un grave personnage qui n'en eut pas peur, puisque son état est de le chasser. La grande Delphine ne faisait rien sans l'avis de sa planchette ; elle lui demandait des conseils littéraires que celle-ci ne lui refusait point ; elle était même pour l'illustre poète d'une sévérité magistrale. Ainsi elle lui répétait sans cesse de ne plus faire de tragédies, sans considération pour les vers merveilleux que renferment *Judith* et *Cléopâtre*. Qui est-ce qui va voir jouer une tragédie ? les fanatiques de la poésie dramatique. Que cherchent-ils dans une tragédie ? ils cherchent de beaux vers qui les émeuvent et les touchent, et *Judith* et *Cléopâtre* fourmillent de ces pensées de femme, exprimées par une femme d'un esprit et d'un cœur éminents, dont le talent n'est contesté par personne. Enfin la planchette ne le voulait pas, elle s'obstinait à la prose et à la comédie ; elle collaborait pour les dénouements et corrigeait les longueurs.

Non seulement Delphine lui confiait ses travaux littéraires, mais elle lui racontait encore ses souffrances et prenait ses ordonnances pour sa santé. Hélas ! ces ordonnances, dictées par l'imagination de la malade ou par le démon, ont contribué à nous l'enlever. Elle prenait des remèdes incroyables, des tartines de beurre au poivre, des piments, tous engins de destruction pour une nature inflammable telle que celle-là ; on en a trouvé des preuves après sa mort, dont ses amis et ses admirateurs ne se consoleront jamais.

« Tout le monde connaît Chasseriau, emporté, lui aussi, dans la fleur de l'âge. Il fit de souvenir un portrait superbe de la belle défunte ; on l'a gravé et il est partout aujourd'hui. Il porta le portrait au docteur en question et lui demanda s'il en était content ; celui-ci fit quelques légères observations. Le peintre allait s'y rendre, lorsque l'idée leur vint à tous les deux de s'en rapporter au modèle lui-même. Ils placèrent les mains sur la planchette, Madame de Girardin se révéla presque aussitôt. On comprend quelle fut leur émotion. Interrogée sur le portrait, elle dit qu'il n'était pas parfait, qu'il n'y fallait pas toucher cependant, parce qu'on courrait risque de le gâter, la ressemblance étant fort délicate et fort difficile à saisir, lorsqu'on n'a pas d'autre guide que la mémoire. On lui fit d'autres questions ; aux unes elle refusa de répondre, aux autres elle répondit.

« On s'informa du lieu où elle était.

« - Je ne veux pas le dire, répliqua-t-elle.

« Et malgré toutes les prières on ne put rien en obtenir sur ce point.

« - Etes-vous heureuse ?

« - Non.

« - Pourquoi !

« - Parce que je ne puis plus être utile à ceux que j'aime. »

Elle resta muette obstinément tant qu'on lui parla de l'autre vie et ne donna aucun renseignement ; elle ne dit même pas si cela lui était défendu, ou si elle agissait de son plein gré. Après une longue conversation elle s'en alla. On dressa procès-verbal de cette séance. Les deux témoins en furent si impressionnés qu'ils n'ont pas recommencé depuis. Le docteur pourrait maintenant appeler celui qui l'assistait ce jour-là et avoir ces deux grands esprits dans sa planchette. Comme tout passe en ce monde ! Et quel enseignement dans ces faits étranges si nous les prenions au point de vue philosophique et religieux ! »

Les tables volantes.

Sous ce titre, nous trouvons l'article suivant dans l'*Illustration* de 1853, précédé des plaisanteries obligées dont nous faisons grâce à nos lecteurs.

« Mais il s'agit bien des tables tournantes ! Voici des tables volantes ! Et le phénomène ne se produit pas d'aujourd'hui ; il existe depuis longues années. Où ? demandez-vous. Ma foi, c'est un peu loin, en Sibérie ! Un journal russe, *Sjévernava Plschelà* ou *l'Abeille du Nord*, dans son numéro du 27 avril dernier, contient sur ce sujet un article de M. Tscherepanoff, qui a voyagé dans le pays des Kalmouks. En voici un extrait.

« Il faut savoir que les lamas, prêtres de la religion bouddhique, à laquelle adhèrent tous les mongols et les Bourètes russes, pareils en cela aux prêtres de l'ancienne Egypte, ne communiquent pas les secrets qu'ils ont inventés, mais s'en servent, au contraire, pour accroître l'influence qu'ils exercent sur un peuple naturellement superstitieux. C'est ainsi qu'ils prétendent pouvoir retrouver les objets volés, et, à cet effet, ils se servent de la *table volante* ; les choses se passent de la manière suivante :

« La victime du vol s'adresse au lama, en le priant de lui révéler l'endroit où les objets sont cachés. Le prêtre de Bouddha demande deux ou trois jours pour se préparer à cette grave cérémonie. Le terme expiré, il s'assied par terre, place devant lui une petite table carrée, pose la main dessus, et se met à lire un grimoire ; ce qui dure une demi-heure. Quand il a bien marmotté, il se lève, en tenant toujours la main dans la même position qu'auparavant, et la table se soulève de terre. Le lama se dresse de toute sa grandeur ; il porte la main au-dessus de sa tête, et la table monte de la même hauteur ; le lama fait un pas en avant, le meuble suit en l'air son exemple ; le lama recule, le meuble fait de même ; bref, la table prend diverses directions, et finit par tomber à terre. C'est dans la direction principale que la table a prise que se trouve l'endroit cherché. Si l'on en croit les récits des habitants, il s'est présenté des cas où la table s'est laissée choir juste à la place qui recélait l'objet dérobé.

« Dans l'expérience à laquelle M. Tscherepanoff assista, la table s'envola

jusqu'à une distance de 15 toises. L'objet volé ne fut pas retrouvé sur-le-champ ; mais dans la direction indiquée par le meuble demeurait un paysan russe qui remarqua le signe, et le même jour s'ôta la vie. Sa mort subite éveilla les soupçons ; des perquisitions furent faites à son domicile, et l'on trouva ce que l'on cherchait. Le voyageur vit trois autres expériences, mais aucune ne réussit. La table ne voulut pas bouger ; les lamas, du reste, ne furent pas embarrassés pour expliquer cette immobilité ; si le meuble ne remuait pas, c'est que les objets ne pouvaient pas être retrouvés.

« M. Tscherepanoff fut témoin de ce phénomène en 1831, dans le village de Jélany : « Je n'en croyais pas mes yeux, dit-il ; j'étais persuadé qu'il y avait là quelque escamotage, et que mon lama se servait d'une corde habilement dissimulée, ou d'un fil de fer pour élever sa table en l'air ; mais, en regardant de près, je n'aperçus aucune trace de ficelle ni de fil de fer ; la table était une planche de sapin assez mince, ne pesant qu'une livre et demie. Aujourd'hui, je suis persuadé que le phénomène est produit par les mêmes causes que celui de la *danse des tables*. »

« Ainsi, les chefs de la secte des *Esprits*, qui croyaient avoir inventé la *table-moving*, n'ont fait que reprendre une invention depuis longtemps connue chez d'autres peuples. *Nihil sub sole novi*, disait Salomon. Qui sait si, du temps de Salomon lui-même, on ne connaissait pas la manière de faire tourner les tables !… Que dis-je ? Ce procédé était connu bien avant le digne fils de David. Lisez le *North-China-Herald*, cité par la *Gazette d'Ausbourg* du 11 mai, et vous verrez que les habitants du Céleste Empire s'amusent à ce jeu depuis un temps immémorial. »

Nous avons dit cent fois que le Spiritisme étant dans la nature, et l'une des puissances de la nature, les phénomènes qui en découlent ont dû se produire dans tous les temps et chez tous les peuples, interprétés, commentés et habillés selon les mœurs et le degré d'instruction. Jamais nous n'avons prétendu que ce fût une invention moderne ; plus nous irons, plus nous découvrirons les traces qu'il a laissées partout et dans tous les âges. Les modernes n'ont d'autre mérite que de l'avoir dépouillé du mysticisme, de l'exagération et des idées superstitieuses des temps d'ignorance. Il est remarquable que la plupart de ceux qui en parlent si légèrement ne se sont jamais donné la peine de l'étudier. Ils jugent sur une première impression, la plupart du temps sur des ouï-dire, sans connaissance des causes, et sont tout surpris quand on leur montre au fond de cela un des principes qui touchent aux plus graves intérêts de l'humanité. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse ici seulement de l'intérêt de l'autre monde ; quiconque ne s'arrête pas à la surface voit sans peine qu'il touche à toutes les questions vitales du monde actuel. Qui aurait pensé jadis que d'une grenouille dansant dans un plat, au contact d'une cuillère d'argent, sortirait le moyen de communiquer en quelques secondes d'un bout du monde à l'autre, de diriger la foudre, de produire une lumière rivale du soleil ? Patience, messieurs les rieurs, et d'une table qui danse pourra bien sortir un géant qui mettra les rieurs de son côté. Du train dont vont les choses, cela ne commence pas mal.

ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Novembre 1859

Doit-on publier tout ce que disent les Esprits ?

Cette question nous est adressée par un de nos correspondants, et nous y répondons par la question suivante : Serait-il bon de publier tout ce que disent et pensent les hommes ? Quiconque possède une notion tant soit peu profonde du Spiritisme, sait que le monde invisible est composé de tous ceux qui ont laissé sur la terre leur enveloppe visible ; mais en dépouillant l'homme charnel, ils n'ont pas tous pour cela revêtu la tunique des anges. Il y en a donc de tous les degrés de savoir et d'ignorance, de moralité et d'immoralité ; voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue. N'oublions pas que, parmi les Esprits, il y a, comme sur la terre, des êtres légers, étourdis et moqueurs ; de faux savants, vains et orgueilleux d'un savoir incomplet ; des hypocrites, des méchants, et, ce qui nous paraîtrait inexplicable si nous ne connaissions en quelque sorte la physiologie de ce monde, il y en a de sensuels, de vils, de crapuleux, qui se traînent dans la fange. A côté de cela, vous avez, toujours comme sur la terre, des êtres bons, humains, bienveillants, éclairés, sublimes de vertus ; mais comme notre monde n'est ni au premier, ni au dernier rang, quoiqu'il soit plus voisin du dernier que du premier, il en résulte que le monde des Esprits renferme des êtres plus avancés intellectuellement et moralement que nos hommes les plus éclairés, et d'autres qui sont encore au-dessous des hommes les plus inférieurs. Dès lors que ces êtres ont un moyen patent de se communiquer aux hommes, d'exprimer leurs pensées par des signes intelligibles, leurs communications doivent être le reflet de leurs sentiments, de leurs qualités ou de leurs vices ; elles seront légères, triviales, grossières, ordurières même, savantes, sages ou sublimes, selon leur caractère et leur élévation. Ils se révèlent eux-mêmes par leur langage ; de là la nécessité de ne point accepter aveuglément tout ce qui vient du monde occulte, et de le soumettre à un contrôle sévère. Avec les communications de certains Esprits, on pourrait, comme avec les discours de certains hommes, faire un recueil très peu édifiant. Nous avons sous les yeux un petit ouvrage anglais, publié en Amérique, qui en

est la preuve, et dont on peut dire que la mère n'en recommandera pas la lecture à sa fille ; c'est pourquoi nous ne le recommandons pas à nos lecteurs. Il y a des gens qui trouvent cela drôle, amusant ; qu'ils en fassent leurs délices dans l'intimité, soit, mais qu'ils le gardent pour eux. Ce que nous concevons encore moins, c'est qu'on se vante d'obtenir soi-même des communications malséantes ; c'est toujours un indice de sympathies dont il n'y a pas lieu de tirer vanité, surtout quand ces communications sont *spontanées et persistantes*, comme cela arrive à certaines personnes. Cela ne préjuge sans doute rien sur leur moralité *actuelle* ; car nous en connaissons qui sont affligées de ce genre d'obsession, auquel leur caractère ne peut nullement se prêter ; cependant cet effet doit avoir une cause, comme tous les effets ; si on ne la trouve pas dans l'existence présente, il faut bien la chercher dans un état antérieur ; si elle n'est en nous, elle est hors de nous, mais nous y sommes toujours pour quelque chose, ne serait-ce que par faiblesse de caractère. La cause connue, il dépend de nous de la faire cesser.

A côté de ces communications franchement mauvaises et qui choquent toute oreille un peu délicate, il y en a qui sont simplement triviales ou ridicules ; y a-t-il de l'inconvénient à les publier ? Si elles sont données pour ce qu'elles valent, il n'y a que demi-mal ; si elles sont données comme étude du genre, avec les précautions oratoires, les commentaires et les correctifs nécessaires, elles peuvent même être instructives, en ce qu'elles font connaître le monde Spirite sous toutes ses faces ; avec de la prudence et des ménagements, on peut tout dire ; mais le mal est de donner comme sérieuses des choses qui choquent le bon sens, la raison ou les convenances ; le danger, dans ce cas, est plus grand qu'on ne pense. D'abord ces publications ont pour inconvénient d'induire en erreur les personnes qui ne sont pas à même d'approfondir et de discerner le vrai du faux, surtout dans une question aussi nouvelle que le Spiritisme ; secondement, ce sont des armes fournies aux adversaires, qui ne manquent pas d'en tirer des arguments contre la haute moralité de l'enseignement Spirite ; car, encore une fois, le mal est de donner sérieusement des choses notoirement absurdes. Quelques-uns même peuvent voir une profanation dans le rôle ridicule que l'on prête à certains personnages justement vénérés, et auxquels on fait tenir un langage indigne d'eux. Ceux qui ont étudié à fond la science Spirite, savent à quoi s'en tenir à cet égard ; ils savent que les Esprits moqueurs ne se font pas faute de se parer de noms respectables ; mais ils savent aussi que ces Esprits n'abusent que ceux qui veulent bien se laisser abuser, et qui ne savent pas, ou ne *veulent* pas déjouer leurs ruses par les moyens de contrôle que nous connaissons. Le public, qui ne sait pas cela,

ne voit qu'une chose : une absurdité gravement offerte à l'admiration, et il se dit : Si tous les Spirites sont comme cela, ils n'ont pas volé l'épithète dont on les gratifie. Ce jugement est inconsidéré, sans aucun doute ; vous les accusez avec raison de légèreté, et vous leur dites : Etudiez la chose, et ne voyez pas qu'un seul côté de la médaille ; mais il y a tant de gens qui jugent *a priori*, et sans se donner la peine de tourner le feuillet, surtout quand la bonne volonté n'y est pas, qu'il faut éviter ce qui peut leur donner trop de prise ; car si à la mauvaise volonté se joint la malveillance, ce qui est très ordinaire, ils sont enchantés de trouver à mordre.

Plus tard, quand le Spiritisme sera vulgarisé, plus connu, et compris des masses, ces publications n'auront pas plus d'influence que n'en aurait aujourd'hui un livre renfermant des hérésies scientifiques. Jusque-là on ne saurait y mettre trop de circonspection, car il en est qui peuvent nuire essentiellement à la cause qu'elles veulent défendre, bien plus même que les grossières attaques et les injures de certains adversaires : quelques-unes seraient faites dans ce but qu'elles ne réussiraient pas mieux. Le tort de certains auteurs est d'écrire sur un sujet avant de l'avoir suffisamment approfondi, et par là de donner lieu à une critique fondée. Ils se plaignent du jugement téméraire de leurs antagonistes : ils ne font pas attention qu'ils montrent souvent eux-mêmes le défaut de la cuirasse. Au reste, malgré toutes les précautions, il serait présomptueux de se croire à l'abri de toute critique : d'abord parce qu'il est impossible de contenter tout le monde ; en second lieu, parce qu'il y a des gens qui rient de tout, même des choses les plus sérieuses, les uns par *état*, les autres par caractère. Ils rient bien de la religion ; il n'est pas étonnant qu'ils rient des Esprits, qu'ils ne connaissent pas. Si encore leurs plaisanteries étaient spirituelles, il y aurait compensation ; malheureusement elles ne brillent en général ni par la finesse, ni par le bon goût, ni par l'urbanité et encore moins par la logique. Faisons donc pour le mieux ; en mettant de notre côté la raison et les convenances, nous y mettrons aussi les rieurs.

Ces considérations seront facilement comprises de tout le monde ; mais il en est une non moins essentielle qui tient à la nature même des communications Spirites et que nous ne devons pas omettre : les Esprits vont où ils trouvent de la sympathie et *où ils savent être écoutés*. Les communications grossières et inconvenantes, ou simplement fausses, absurdes et ridicules, ne peuvent émaner que d'Esprits inférieurs : le simple bon sens l'indique. Ces Esprits font ce que font les hommes qui se voient écoutés avec complaisance : ils s'attachent à ceux qui admirent leurs sottises, et souvent s'en emparent et les dominent au point de les fasciner et de les subjuguer. L'importance que l'on accorde à leurs communications, par la

publicité, les attire, les excite et les encourage. Le seul, le véritable moyen de les éloigner, c'est de leur prouver qu'on n'est pas leur dupe, en rejetant impitoyablement, comme apocryphe et suspect, tout ce qui n'est pas rationnel, tout ce qui dément la supériorité que s'attribue l'Esprit qui se manifeste et le nom dont il s'affuble : alors quand il voit qu'il perd son temps, il se retire.

Nous croyons avoir suffisamment répondu à la question de notre correspondant sur la convenance et l'opportunité de certaines publications Spirites. Publier sans examen, ou sans correctif, tout ce qui vient de cette source serait faire preuve, selon nous, de peu de discernement. Telle est du moins notre opinion personnelle, que nous livrons à l'appréciation de ceux qui, étant *désintéressés* dans la question, peuvent juger avec impartialité, en mettant de côté toute considération individuelle. Nous avons, comme tout le monde, le droit de dire notre façon de penser sur la science qui fait l'objet de nos études, et de la traiter à notre manière, sans prétendre imposer nos idées à qui que ce soit, ni les donner comme des lois. Ceux qui partagent notre manière de voir, c'est qu'ils croient, comme nous, être dans le vrai ; l'avenir montrera qui a tort ou raison.

Les médiums sans le savoir.

Dans la séance de la société du 16 septembre 1859, il a été lu divers fragments d'un poème de M. de Porry, de Marseille, intitulé *Uranie*. Ainsi qu'on l'a fait observer, ce poème abonde en idées Spirites qui semblent avoir été puisées à la source même du Livre des Esprits, et pourtant, il est avéré qu'à l'époque où l'auteur l'écrivit il n'avait aucune connaissance de la doctrine Spirite. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner quelques échantillons. Ils se rappellent sans doute ce qui a été dit au sujet de la manière dont M. de Porry a écrit son poème, manière qui semble accuser en lui une sorte de médiumnité involontaire. (Voir le numéro du mois d'octobre 1859, page 270). Il est constant, du reste, que les Esprits qui nous entourent, qui exercent sur nous et à notre insu une influence incessante, profitent des dispositions qu'ils rencontrent dans certains individus, pour en faire les instruments des idées qu'ils veulent exprimer et porter à la connaissance des hommes ; ces individus sont donc de véritables médiums sans le savoir, et n'ont pas besoin pour cela d'être doués de la médiumnité mécanique. Tous les hommes de génie, poètes, peintres, musiciens sont dans ce cas ; assurément leur propre Esprit peut produire par lui-même, s'il est assez avancé pour cela, mais beaucoup d'idées peuvent aussi leur venir d'une source étrangère ; et ne semblent-ils pas y faire appel en demandant

l'inspiration ? or, qu'est-ce que l'inspiration, sinon une idée suggérée ? Ce que l'on tire de son propre fonds n'est pas inspiré : on le possède, et l'on n'a pas besoin de le recevoir. Si l'homme de génie tirait tout de lui-même, pourquoi donc les idées lui feraient-elles défaut au moment où il les cherche ? Ne serait-il pas maître de puiser dans son cerveau, comme celui qui a de l'argent puise dans sa bourse ? S'il n'y trouve rien à un moment donné, c'est qu'il n'y a rien. Pourquoi donc au moment où il y songe le moins les idées jaillissent-elles comme d'elles-mêmes ? Les physiologistes pourraient-ils nous rendre compte de ce phénomène ? Ont-ils jamais cherché à le résoudre ? Ils disent : Le cerveau produit aujourd'hui, il ne produira pas demain ; mais pourquoi ne produira-t-il pas demain ? Ils en sont réduits à dire que c'est parce qu'il a produit la veille. Selon la doctrine Spirite, le cerveau peut toujours produire ce qui est en lui, voilà pourquoi l'homme le plus inepte trouve toujours quelque chose à dire, fût-ce même une sottise ; mais les idées dont nous ne sommes pas les maîtres ne sont pas les nôtres ; elles nous sont suggérées ; quand l'inspiration ne vient pas, c'est que l'inspirateur n'est pas là, où qu'il ne juge pas à propos de se communiquer. Il nous semble que cette explication en vaut bien une autre. On pourrait objecter que le cerveau ne produisant pas, il ne devrait pas se fatiguer. Ce serait là une erreur ; le cerveau n'en est pas moins le canal par où passent les idées étrangères, l'instrument qui exécute. Le chanteur ne se fatigue-t-il pas les organes de la voix, quoique la musique ne soit pas de lui ? Pourquoi donc le cerveau ne se fatiguerait-il pas à exprimer des idées qu'il est chargé de transmettre, quoiqu'il ne les ait pas produites ? C'est sans doute pour lui donner le repos nécessaire à l'acquisition de nouvelles forces que l'inspirateur lui impose des temps d'arrêt.

On peut encore objecter que ce système ôte au producteur son mérite personnel, puisqu'on attribue ses idées à une source étrangère. A cela nous répondons que si les choses se passent ainsi, nous ne savons qu'y faire et que nous ne voyons pas la grande nécessité de se parer des plumes du paon ; mais cette objection n'est pas sérieuse, parce que d'abord nous n'avons pas dit que l'homme de génie ne puisait rien dans son propre fonds ; en second lieu que les idées qui lui sont suggérées se confondent avec les siennes propres, rien ne les distingue, et qu'ainsi il n'est pas blâmable de se les attribuer, à moins que les ayant reçues à titre de communication Spirite avérée, il ne voulût s'en donner la gloire, ce que les Esprits pourraient bien lui faire acheter par quelques déceptions. Nous dirons enfin que si des Esprits suggèrent à un homme de grandes idées, de ces idées qui caractérisent le génie, c'est qu'ils le jugent capable de les comprendre, de les élaborer, et de les transmettre ; ils ne prendraient pas un imbécile

pour leur interprète ; on peut donc toujours s'honorer de recevoir une grande et belle mission, si surtout l'*orgueil* ne la détourne pas de son but louable, et n'en fait pas perdre le mérite.

Que les pensées suivantes soient celles de l'Esprit personnel de M. de Porry, ou qu'elles lui aient été suggérées par voie *médianimique indirecte*, il n'en a pas moins le mérite du poète ; car si l'idée première lui a été donnée, l'honneur de l'avoir élaborée ne saurait lui être contestée.

URANIE.

FRAGMENTS D'UN POÈME DE M. DE PORRY, DE MARSEILLE.

Ouvrez-vous à mes cris, voiles du sanctuaire !
Que le méchant frémisse et que le bon s'éclaire !
Un jour divin m'inonde, et mon sein agité
A flots étincelants darde la vérité !
Et vous, graves penseurs dont les travaux célèbres
Promettent la lumière et donnent les ténèbres,
Qui de songes menteurs et de prestiges vains
Bercez incessamment les malheureux humains,
Conciles de savants, que tant d'orgueil enflamme,
Vous serez confondus par la voix d'une femme !
Ce Dieu, que vous voulez de l'univers bannir,
Ou que vous prétendez follement définir,
Dont vos systèmes vains veulent sonder l'essence,
Malgré vous, se révèle à votre conscience ;
Et tel qui, se livrant à de subtils débats,
L'osa nier tout haut, le proclame tout bas !
Tout par sa volonté naît et se renouvelle :
C'est la Base suprême et la Vie éternelle ;
Tout repose sur lui : la matière et l'esprit ;
Qu'il retire son souffle… et l'univers périt !
L'athée a dit un jour : « *Dieu n'est qu'une chimère,*
Et, fille du hasard, la vie est éphémère,
Le monde, où l'homme faible en naissant fut jeté,
Est régi par les lois de la nécessité.
Quand le trépas éteint et nos sens et notre âme,
L'abîme du néant de nouveau nous réclame ;
La nature, immuable en son cours éternel,
Recueille nos débris dans son sein maternel.
Usons des courts instants que ses faveurs nous donnent ;
Que nos fronts radieux de roses se couronnent ;
Le plaisir seul est Dieu : dans nos bruyants festins,
Défions le courroux des mobiles destins ! »

Mais quand ta conscience, intime vengeresse,
Insensé ! te reproche une coupable ivresse,
L'indigent repoussé par un geste inhumain,
Ou le crime impuni dont tu souillas ta main,
Est-ce du sein obscur de l'aveugle matière
Que jaillit dans ton cœur l'importune lumière
Qui, ramenant toujours tes forfaits sous tes yeux,
T'épouvante et te rend à toi-même odieux ?
Alors, du souverain que ton audace nie
Tu sens passer sur toi la puissance infinie ;
Il te presse, il t'assiège, et, malgré tes efforts,
Se révèle à ton cœur par le cri du remords !…
Evitant les humains, brisé d'inquiétude,
Tu cherches des forêts la noire solitude ;
Et tu crois, parcourant leurs sauvages détours,
Echapper à ce Dieu qui te poursuit toujours !
Sur sa proie en lambeaux le tigre heureux sommeille :
L'homme, couvert de sang, dans les ténèbres veille ;
Son œil est ébloui d'une affreuse lueur ;
Son corps tremble inondé d'une froide sueur ;
Un bruit sourd et sinistre à son oreille tonne ;
De spectres menaçants l'escorte l'environne ;
Et sa voix, qui formule un redoutable aveu,
S'écrie avec terreur : Grâce, grâce, ô mon Dieu !
Oui, le remords, bourreau de tout être qui pense,
Nous révèle avec Dieu notre immortelle essence ;
Et souvent la vertu, d'un noble repentir
Transforme un vil coupable en glorieux martyr ;
Des brutes séparant l'humaine créature,
Le remords est la flamme où notre âme s'épure ;
Et par son aiguillon l'être régénéré,
Sur l'échelle du bien avance d'un degré.

Oui, la vérité brille, et du superbe athée
Par ses rayons vengeurs l'audace est réfutée.
Le panthéisme vient exposer à son tour
De son fol argument le captieux détour :
« *O mortels fascinés par un songe risible,*
Où le trouverez-vous, ce Grand-Etre invisible ?
Il est devant vos yeux, cet éternel Grand-Tout ;
Tout forme son essence, en lui tout se résout ;
Dieu luit dans le soleil, verdit dans le feuillage,
Rugit dans le volcan et tonne dans l'orage,
Fleurit dans nos jardins, murmure dans les eaux,

Soupire mollement par la voix des oiseaux,
Et colore des airs les tissus diaphanes ;
C'est lui qui nous anime et qui meut nos organes ;
C'est lui qui pense en nous ; tous les êtres divers
Sont lui-même ; en un mot, ce Dieu, c'est l'univers. »
Quoi ! Dieu se manifeste à lui-même contraire !
Il est brebis et loup, tourterelle et vipère !
Il devient tour à tour pierre, plante, animal ;
Sa nature combine et le bien et le mal,
Parcourt tous les degrés de la brute à l'archange !
Eternelle antithèse, il est lumière et fange !
Il est vaillant et lâche, il est petit et grand,
Véridique et menteur, immortel et mourant !…
Il est en même temps oppresseur et victime,
Cultive la vertu, se roule dans le crime ;
Il est en même temps Lamettrie et Platon,
Socrate et Mélitus, Marc-Aurèle et Néron ;
Serviteur de la gloire et de l'ignominie !…
Lui-même tour à tour il s'affirme et se nie !
Contre sa propre essence il aiguise le fer,
Se voue au paradis, se condamne à l'enfer,
Invoque le néant ; et pour comble d'outrage,
Sa voix raille et maudit son magnifique ouvrage !…
Oh ! non, mille fois non, ce dogme monstrueux
N'a jamais pu germer dans un cœur vertueux.
Plongé dans ses remords où le crime s'expie,
Le téméraire auteur de la doctrine impie,
Dans le sein des plaisirs, se sentit effrayer
Par l'image d'un Dieu qu'il ne pouvait nier ;
Et pour s'en affranchir, blasphème du blasphème !…
Il l'unit à ce monde, il l'unit à lui-même.
L'athée au moins, pressé d'un pareil embarras,
Osant nier son Dieu, ne le dégrade pas.

…………………….

Dieu, que la race humaine a recherché sans cesse,
Dieu, qui veut qu'on l'adore et non qu'on le connaisse,
Est des êtres divers le principe et la fin :
Mais, pour monter vers lui, quel est donc le chemin ?
Ce n'est point la Science, éphémère mirage
Qui fascine nos yeux de sa brillante image,
Et qui, trompant toujours un impuissant désir,
Disparaît sons la main qui pense le saisir.

Savants, vous entassez décombres sur décombres
Et vos systèmes vains passent comme des ombres ! -
Ce Dieu, que sans périr nul être ne peut voir,
Dont l'essence renferme un terrible pouvoir,
Mais qui pour ses enfants nourrit un amour tendre,
A moins de l'égaler, tu ne peux le comprendre !
Ah ! pour s'unir à lui, pour le rejoindre un jour,
L'âme doit emprunter les ailes de l'Amour.
Jetons au vent l'orgueil et les cendres du doute ;
Dieu lui-même aux croyants aplanira la route :
Son amour infini n'a jamais écarté
L'âme qui le recherche avec sincérité,
Et qui, foulant aux pieds richesse et jouissance,
Aspire à se confondre avec sa pure essence.
Mais ce Dieu, qui chérit le cœur humble et pieux,
Qui bannit de son sein le despote orgueilleux,
Qui se voile au savant, qui s'abandonne au sage,
Comme un amant jaloux ne souffre aucun partage ;
Et, pour lui plaire, il faut aux prestiges mondains
Opposer constamment d'inflexibles dédains.
Heureux donc ses enfants qui, dans la solitude,
Du bon, du vrai, du beau, font leur unique étude !
Heureux donc l'homme juste absorbé tout entier
Dans la triple lueur de ce divin foyer !
Au milieu des chagrins dont le cortège abonde
Sur le cercle borné de notre pauvre monde,
Pareil à l'oasis qui fleurit au désert,
Le trésor de la Foi pour son âme est ouvert ;
Et Dieu, sans se montrer, dans son cœur s'insinue,
Et lui verse une joie au vulgaire inconnue.
Alors, de son destin le sage est satisfait ;
D'un calme inaltérable il garde le bienfait ;
D'un voile constellé lorsque la nuit l'entoure,
Sur sa couche paisible il s'endort, et savoure,
Dans les songes brillants dont s'enivre son cœur,
Un céleste avant-goût du suprême bonheur.

Ton âme que du vrai l'ardente soif altère,
De la Création veut sonder le mystère ?…
Comme un peintre a d'abord conçu dans son cerveau
Le chef-d'œuvre enchanteur qu'enfante son pinceau,
L'Eternel tire tout de sa propre nature,
Mais ne se confond pas avec sa créature

Qui, de l'intelligence ayant reçu le feu,
Est libre de faillir ou de monter vers Dieu.
Œuvre de sa Pensée, œuvre de sa parole,
Chaque création de son sein part… et vole,
Dans un cercle tracé par d'inflexibles lois,
Accomplir le destin dont elle a fait le choix.
Comme l'artiste, Dieu pense avant de produire.
Comme lui, ce qu'il crée, il pourrait le détruire ;
Or, source intarissable et des êtres divers
Et des globes semés dans l'immense Univers,
Dieu, la Force sains frein, de sa Vie éternelle,
A ses créations transmet une étincelle.
Le livre ou le tableau par l'artiste inventé,
Produit inerte, gît dans l'immobilité ;
Mais le Verbe jailli de sa Toute-Puissance,
S'en détache et se meut dans sa propre existence ;
Sans cesse il se transforme et jamais ne périt ;
De l'inerte métal s'élevant à l'esprit,
Le Verbe créateur dans la plante sommeille,
Rêve dans l'animal, et dans l'homme s'éveille ;
De degrés en degrés descendant et montant,
De la Création l'assemblage éclatant,
Sur les flots de l'éther forme une chaîne immense
Que l'archange finit, que la pierre commence.
Obéissant aux lois qui règlent son milieu,
Chaque élément s'approche ou s'éloigne de Dieu ;
Soit qu'au bien il se voue ou qu'au mal il succombe,
Chaque être intelligent à son gré monte ou tombe.
Or, si l'homme habitant l'atmosphère du mal,
S'abaisse par le crime au rang de l'animal,
En ange l'homme pur se transforme, - et cet ange
De degrés en degrés peut devenir archange.
Sur son trône brillant cet archange monté,
Est libre de garder sa personnalité,
Ou de se fondre au sein de la Toute-Puissance
Qui peut s'assimiler une parfaite essence.

Ainsi plus d'un archange, au céleste séjour,
A Dieu s'est réuni par un excès d'amour ;
Mais d'autres, jalousant sa gloire souveraine,
Fascinés par l'orgueil, ce père de la haine,
Ont voulu du Très-Haut discuter les arrêts,
Et plonger dans la nuit qui cache ses secrets ;

Ce Dieu dont un regard les aurait mis en poudre,
Les noircit des carreaux de sa brûlante foudre.
Depuis, défigurés, dans l'univers errants,
Suivis par les assauts des remords dévorants,
Ces anges qu'égara leur audace funeste,
N'osent plus se montrer sur le parvis céleste ;
Et la honte, aiguisant son aiguillon amer,
Livre leur cœur rebelle aux tourments de l'enfer,
Tandis que l'homme pur dont l'épreuve s'achève,
De triomphe en triomphe au paradis s'élève.
Tous ces mondes divers dans l'infini semés,
Qui blessent tes regards de leurs traits enflammés,
Que roule de l'éther la vague universelle,
Ainsi que les Esprits, sont groupés en échelles.
De globes variés ces lumineux faisceaux
Sont de vastes séjours, de célestes vaisseaux
Où voguent dans l'espace, à d'énormes distances,
Des Esprits gradués les cohortes immenses.
Il est des mondes purs et des mondes affreux :
Sans entraves régnant sur les globes heureux,
Trois principes divins, honneur, amour, justice,
De l'ordre social cimentent l'édifice ;
Et, sans cesse chéris de tous leurs habitants,
De leur félicité sont les gages constants.

D'autres globes, livrés à d'insolents vertiges,
Des anges réprouvés ont suivi les vestiges :
Ces mondes, artisans de leur propre malheur,
Ont à la loi de Dieu substitué la leur ;
Et, sur leur sol où gronde une horrible tourmente,
De leurs hôtes impurs la foule se lamente.
Notre globe novice, en ses pas incertains,
Flotta jusqu'à nos jours entre ces deux destins.
Outrageant la morale, outrageant la nature,
Quand un globe du crime a comblé la mesure ;
Que ses hôtes, plongés dans leurs plaisirs bruyants,
Ont fermé leur oreille aux discours des voyants ;
Que du Verbe divin la plus légère trace
Dans ce monde aveuglé se dissipe et s'efface,
Alors du Tout-Puissant le courroux déchaîné
Descend sur le rebelle à périr condamné :
Les archanges vengeurs de leurs ailes puissantes
Battent la terre impie… et ses mers bondissantes,

D'une immense hauteur dépassant leurs niveaux,
Sur le sol nettoyé précipitent leurs eaux ;
Des volcans souterrains la flamme éclate, gronde,
Disperse dans l'éther les débris de ce monde ;
Et l'Etre-Souverain dont la vengeance a lui,
Brise ce globe impur qui ne croit plus en lui !

Notre terre chétive est un séjour d'épreuve
Où le juste souffrant, de ses larmes s'abreuve,
Larmes qui, par degrés purifiant son cœur,
Préparent son chemin vers un monde meilleur.
Et ce n'est pas en vain, quand le sommeil nous plonge
Dans les riants transports de l'ivresse d'un songe,
Que d'un rapide élan nous sommes emportés
Dans un astre nouveau rayonnant de clartés ;
Que nous croyons errer sous de vastes bocages
Sans cesse parcourus par un peuple de sages ;
Que nous voyons ce globe éclairé de soleils
Aux rayons tour à tour blancs, azurés, vermeils,
Qui, croisant dans les airs leurs teintes mariées,
Colorent ces beaux champs de lueurs variées !…
Si ton cœur ici-bas se maintient vertueux,
Tu les traverseras, ces globes luxueux
Que la paix réjouit, qu'habite la sagesse,
Où règne du bonheur l'éternelle largesse.
Oui, ton âme les voit, ces radieux séjours
Que les faveurs du ciel embellissent toujours,
Où l'esprit s'épurant monte de grade en grade,
Lorsque le pervers suit un chemin rétrograde,
Et du règne du mal parcourant les anneaux,
Descend de cercle en cercle aux gouffres infernaux.

Miroir où l'univers reflète son image,
Ces destins différents, notre âme les présage.
L'âme, ce vif ressort qui domine les sens,
A ses moindres désirs soudain obéissant, -
Qui, comme un feu captif dans un vase d'argile,
Consume en ses transports son vêtement fragile ; -
L'âme, qui du passé garde le souvenir
Et sait lire parfois dans l'obscur avenir,
N'est point du feu vital l'éphémère étincelle :
Toi-même, tu le sens, ton âme est immortelle.
Dans les champs de l'espace et de l'éternité,
Gardant sa permanence et son identité,

Non, l'âme ne meurt point, mais change son domaine,
Et d'asile en asile à jamais se promène.
Notre âme, s'isolant du monde extérieur,
Parfois peut conquérir un sens supérieur ;
Et, dans l'enivrement du sommeil magnétique,
S'armer d'un nouvel œil et du don prophétique ;
Affranchie un instant des terrestres liens,
Sans obstacle parcourt les champs aériens ;
Et, d'un agile bond, dans l'infini lancée,
Voit à travers les corps et lit dans la pensée.

Swedenborg.

Swedenborg est un de ces personnages plus connus de nom que de fait, du moins pour le vulgaire ; ses ouvrages très volumineux, et en général très abstraits, ne sont guère lus que par les érudits : aussi la plupart de ceux qui en parlent seraient-ils fort embarrassés de dire ce qu'il était. Pour les uns, c'est un grand homme, objet d'une profonde vénération, sans savoir pourquoi ; pour les autres, c'est un charlatan, un visionnaire, un thaumaturge. Comme tous les hommes qui professent des idées qui ne sont pas celles de tout le monde, quand ces idées surtout froissent certains préjugés, il a eu, et il a encore ses contradicteurs. Si ces derniers se fussent bornés à le réfuter, ils étaient dans leur droit ; mais l'esprit de parti ne respecte rien, et les plus nobles qualités ne trouvent pas grâce devant lui : Swedenborg ne pouvait faire exception. Sa doctrine laisse, sans doute, beaucoup à désirer : lui-même aujourd'hui est loin de l'approuver en tout point. Mais toute réfutable qu'elle soit, il n'en restera pas moins comme l'un des hommes les plus éminents de son siècle. Les documents suivants sont tirés de l'intéressante notice communiquée par Mme P… à la Société parisienne des études Spirites.

Emmanuel Swedenborg est né à Stockholm, en 1688, et mort à Londres, en 1772, à l'âge de 84 ans. Son père, Joeper Swedenborg, évêque de Skava, était remarquable par son mérite et par son savoir ; mais son fils le surpassa de beaucoup : il excella dans toutes les sciences, et surtout dans la théologie, la mécanique, la physique et la métallurgie. Sa prudence, sa sagesse, sa modestie et sa simplicité lui valurent la haute réputation dont il jouit encore aujourd'hui. Les rois l'appelèrent dans leurs conseils. En 1716, Charles XII le nomma assesseur au Collège métallique de Stockholm ; la reine Ulrique l'anoblit, et il occupa les places les plus honorables avec distinction jusqu'en 1743, époque où il eut sa première révélation Spirite.

Il était alors âgé de 55 ans et donna sa démission, ne voulant plus s'occuper que de son apostolat et de l'établissement de la doctrine de la Jérusalem nouvelle. Voici comment il raconte lui-même sa première révélation :

« J'étais à Londres où je dînais fort tard, à mon auberge ordinaire, et où je m'étais réservé une chambre pour avoir la liberté d'y méditer à mon aise. Je m'étais senti pressé par la faim, et je mangeais de bon appétit. Sur la fin du repas, je m'aperçus qu'une espèce de brouillard se répandait sur mes yeux, et je vis le plancher de ma chambre couvert de reptiles hideux, tels que serpents, crapauds, chenilles et autres ; je fus saisi, d'autant plus que les ténèbres augmentèrent, mais elles se dissipèrent bientôt ; alors je vis clairement un homme au milieu d'une lumière vive et rayonnante, assis dans un coin de la chambre ; les reptiles avaient disparu avec les ténèbres. J'étais seul : jugez de la frayeur qui s'empara de moi, quand je lui entendis prononcer distinctement, mais avec un son de voix bien capable d'imprimer la terreur : « Ne mange pas tant ! » A ces mots, ma vue s'obscurcit, mais elle se rétablit peu à peu, et je me vis seul dans ma chambre. Encore un peu effrayé de tout ce que j'avais vu, je me rendis en hâte à mon logis, sans rien dire à personne de ce qui m'était arrivé. Là, je me laissai aller à mes réflexions, et je ne conçus pas que ce fût l'effet du hasard ou de quelque cause physique.

« La nuit suivante, le même homme, rayonnant de lumière, se présenta encore devant moi et me dit : « Je suis Dieu, le Seigneur, créateur et rédempteur : je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intérieur et spirituel de l'Ecriture Sainte ; je te dicterai ce que tu dois écrire. »

« Pour cette fois, je ne fus point du tout effrayé, et la lumière, quoique très vive et resplendissante dont il était environné, ne fit aucune impression douloureuse sur mes yeux ; il était vêtu de pourpre, et la vision dura un bon quart d'heure. Cette même nuit, les yeux de mon homme intérieur furent ouverts et disposés pour voir dans le ciel, dans le monde des Esprits et dans les enfers, et je trouvai partout plusieurs personnes de ma connaissance, les unes mortes depuis longtemps, les autres depuis peu. Dès ce jour-là, je renonçai à toutes les occupations mondaines pour ne plus travailler que sur les choses spirituelles, pour me conformer à l'ordre que j'en avais reçu. Il m'arriva souvent, dans la suite, d'avoir les yeux de mon Esprit ouverts, et de voir en plein jour ce qui se passait dans l'autre monde, de parler aux Anges et aux Esprits comme je parle aux hommes. »

Un des points fondamentaux de la doctrine de Swedenborg repose sur ce qu'il appelle les correspondances. Selon lui, le monde spirituel et le monde naturel étant liés entre eux comme l'intérieur à l'extérieur, il en résulte que les choses spirituelles et les choses naturelles font un, par in-

flux, et qu'il y a entre elles correspondance. Voilà le principe ; mais que doit-on entendre par cette correspondance et cet influx : c'est le difficile à saisir.

La terre, dit Swedenborg, correspond à l'homme. Les diverses productions qui servent à la nourriture des hommes correspondent à divers genres de biens et de vérités, savoir : les aliments solides à des genres de biens, et les aliments liquides à des genres de vérités. La maison correspond à la volonté et à l'entendement, qui constituent le mental humain. Les aliments correspondent aux vérités ou aux faussetés, selon la substance, la couleur et la forme qu'ils présentent. Les animaux correspondent aux affections ; ceux qui sont utiles et doux, aux affections bonnes ; et ceux qui sont nuisibles et méchants, aux affections mauvaises ; les oiseaux doux et beaux, aux vérités intellectuelles ; ceux qui sont méchants et laids, aux faussetés ; les poissons, aux sciences qui tirent leur origine des choses sensuelles ; et les insectes nuisibles, aux faussetés qui proviennent des sens. Les arbres et les arbustes correspondent à divers genres de connaissances ; les herbes et le gazon, à diverses vérités scientifiques. L'or correspond au bien céleste ; l'argent, au vrai spirituel ; l'airain, au bien naturel, etc., etc. Ainsi, depuis les derniers degrés de la création jusqu'au soleil céleste et spirituel, tout se tient, tout s'enchaîne par l'influx qui produit la correspondance.

Le second point de sa doctrine est celui-ci : Il n'y a qu'un seul Dieu et une seule personne, qui est Jésus-Christ.

L'homme, créé libre, selon Swedenborg, abusa de sa liberté et de sa raison. Il tomba ; mais sa chute avait été prévue par Dieu ; elle devait être suivie de sa réhabilitation ; car Dieu, qui est l'amour même, ne pouvait pas le laisser dans l'état où sa chute l'avait plongé. Or, comment opérer cette réhabilitation ? Le replacer dans l'état primitif, c'eût été lui enlever le libre arbitre, et par là l'anéantir. Ce fut en se conformant aux lois de son ordre éternel qu'il procéda à la réhabilitation du genre humain. Vient ensuite une théorie très diffuse des trois soleils franchis par Jéhovah, pour se rapprocher de nous et prouver qu'il est l'*homme même*.

Swedenborg divise le monde des Esprits en trois lieux différents : ciels, intermédiaires et enfers, sans toutefois leur assigner de places. « Après la mort, dit-il, on entre dans le monde des Esprits ; les saints se dirigent volontairement vers l'un des trois ciels, et les pécheurs vers l'un des trois enfers, d'où ils ne sortiront jamais. » Cette doctrine désespérante annihile la miséricorde de Dieu ; car il lui refuse le pouvoir de pardonner aux pécheurs surpris par une mort violente ou accidentelle.

Tout en rendant justice au mérite personnel de Swedenborg, comme savant et comme homme de bien, nous ne pouvons nous constituer les défenseurs

de doctrines que condamne le plus vulgaire bon sens. Ce qui en ressort le plus clairement, d'après ce que nous connaissons maintenant des phénomènes Spirites, c'est l'existence d'un monde invisible, et la possibilité de communiquer avec lui. Swedenborg a joui d'une faculté qui a paru surnaturelle de son temps ; c'est pourquoi des admirateurs fanatiques l'ont regardé comme un être exceptionnel ; dans des temps plus reculés, on lui eût élevé des autels ; ceux qui n'y ont pas cru l'ont traité, les uns de cerveau exalté, les autres de charlatan. Pour nous, c'était un médium voyant et un écrivain intuitif, comme il y en a des milliers ; faculté qui rentre dans la condition des phénomènes naturels.

Il a eu un tort, très pardonnable, vu son inexpérience des choses du monde occulte, c'était d'accepter trop aveuglément tout ce qui lui était dicté, sans le soumettre au contrôle sévère de la raison. S'il en eût mûrement pesé le pour et le contre, il y eût reconnu des principes inconciliables avec une logique tant soit peu rigoureuse. Aujourd'hui, il ne serait probablement pas tombé dans la même faute ; car il aurait eu les moyens de juger et d'apprécier la valeur des communications d'outre-tombe ; il aurait su que c'est un champ où toutes les herbes ne sont pas bonnes à cueillir, et qu'entre les unes et les autres le bon sens, qui ne nous a pas été donné pour rien, doit savoir faire un choix. La qualité que s'est attribuée l'Esprit qui s'est manifesté à lui suffisait pour le mettre sur ses gardes, surtout en considérant la trivialité de son début. Ce qu'il n'a pas fait lui-même, c'est à nous de le faire maintenant, en ne prenant dans ses écrits que ce qu'il y a de rationnel ; ses erreurs mêmes doivent être un enseignement pour les médiums trop crédules que certains Esprits cherchent à fasciner en flattant leur vanité ou leurs préjugés par un langage pompeux ou de trompeuses apparences.

L'anecdote suivante prouve le peu de bonne foi des adversaires de Swedenborg, qui cherchaient toutes les occasions de le dénigrer. La reine Louise-Ulrique, connaissant les facultés dont il était doué, l'avait un jour chargé de savoir de l'Esprit de son frère, le prince de Prusse, pourquoi, quelque temps avant sa mort, il n'avait pas répondu à une lettre qu'elle lui avait envoyée pour lui demander des conseils. Swedenborg, au bout de vingt-quatre heures, avait rapporté à la reine, en audience secrète, la réponse du prince, conçue de telle sorte que la reine, pleinement persuadée que personne, excepté elle et son frère défunt, ne connaissait le contenu de cette lettre, fut saisie de la plus profonde stupéfaction, et reconnut le pouvoir miraculeux du grand homme. Voici l'explication que donne de ce fait un de ses antagonistes, le chevalier Beylon, lecteur de la reine :

« On regardait la reine comme l'un des principaux auteurs de la tenta-

tive de révolution qui eut lieu en Suède en 1756, et qui coûta la vie au comte Barhé et au maréchal Horn. Peu s'en fallut que le parti des chapeaux qui triomphait alors ne la rendît responsable du sang versé. Dans cette situation critique, elle écrivit à son frère, le prince de Prusse, pour lui demander conseil et assistance. La reine ne reçut pas de réponse, et comme le prince mourut bientôt après, elle n'apprit jamais la cause de son silence ; c'est pourquoi elle chargea Swedenborg d'interroger l'Esprit du prince à ce sujet. Justement, à l'arrivée du message de la reine, les sénateurs, comtes T… et H… étaient présents. Ce dernier, qui avait intercepté la lettre, savait aussi bien que son complice, le comte T…, pourquoi cette missive était restée sans réponse, et tous deux résolurent de profiter de cette circonstance pour faire parvenir à la reine leurs avis sur beaucoup de choses. Ils allèrent donc de nuit trouver le visionnaire et lui dictèrent la réponse. Swedenborg, à défaut d'inspiration, saisissant celle-ci avec empressement, courut, le lendemain, chez la reine, et là, dans le silence de son cabinet, il lui dit : que l'Esprit du prince lui était apparu et l'avait chargé de lui annoncer son mécontentement, et de l'assurer que s'il n'avait pas répondu à sa lettre, c'est qu'il avait désapprouvé sa conduite, que sa politique imprudente et son ambition étaient cause du sang répandu, qu'elle était coupable devant Dieu, et qu'elle aurait à expier. Il la faisait prier de ne plus se mêler des affaires de l'état, etc., etc. La reine, convaincue par cette révélation, crut à Swedenborg et embrassa sa défense avec ardeur.

Cette anecdote a donné lieu à une polémique soutenue entre les disciples de Swedenborg et ses détracteurs. Un ecclésiastique suédois, nommé Malthésius, qui est devenu fou, avait publié que Swedenborg, dont il était ouvertement l'ennemi, s'était rétracté avant de mourir. Le bruit s'en étant répandu en Hollande, vers l'automne de 1785, Robert Hindmarck fit une enquête à ce sujet, et démontra toute la fausseté de la calomnie inventée par Malthésius.

L'histoire de la vie de Swedenborg prouve que la vue spirituelle dont il était doué ne nuisit en rien, chez lui, à l'exercice de ses facultés naturelles. Son éloge, prononcé après sa mort devant l'Académie des Sciences de Stockholm, par l'académicien Landel, montre combien fut vaste son érudition, et l'on voit, par ses discours prononcés à la diète de 1761, la part qu'il prenait à la direction des affaires publiques de son pays.

La doctrine de Swedenborg fit de nombreux prosélytes à Londres, en Hollande, et même à Paris, où elle donna naissance à la Société dont nous avons parlé dans notre Numéro du mois d'octobre, à celle des Martinistes, des Théosophes, etc. Si elle ne fut pas acceptée par tous dans toutes ses conséquences, elle eut toujours pour résultat de propager la croyance à la

possibilité de communiquer avec les êtres d'outre-tombe, croyance fort ancienne, comme on le sait, mais jusqu'à ce jour cachée au vulgaire par les pratiques mystérieuses dont elle était entourée. Le mérite incontestable de Swedenborg, son profond savoir, sa haute réputation de sagesse ont été d'un grand poids dans la propagation de ces idées qui se popularisent de plus en plus aujourd'hui, par cela même qu'elles croissent au grand jour, et que loin de chercher l'ombre du mystère, elles font appel à la raison. Malgré ses erreurs de système, Swedenborg n'en est pas moins une de ces grandes figures dont le souvenir restera attaché à l'histoire du Spiritisme, dont il fut un des premiers et des plus zélés promoteurs.

(Société, 23 septembre 1859.)

Communication de Swedenborg promise dans la séance du 16 septembre.

Mes bons amis et fidèles croyants, j'ai désiré venir parmi vous pour vous encourager dans la voie que vous suivez avec tant de courage, relativement à la question Spirite. Votre zèle est apprécié de notre monde des Esprits : poursuivez, mais ne vous dissimulez pas que des obstacles vous entraveront encore quelque temps ; les détracteurs ne vous manqueront pas plus qu'ils ne m'ont fait défaut. J'ai prêché le Spiritisme, il y a un siècle, et j'ai eu des ennemis de tout genre ; j'ai eu aussi de fervents adeptes : cela a soutenu mon courage. Ma morale Spirite et ma doctrine ne sont pas sans avoir de grandes erreurs que je reconnais aujourd'hui. Ainsi les peines ne sont pas éternelles ; je le vois : Dieu est trop juste et trop bon pour punir éternellement la créature qui n'a pas assez de force pour résister à ses passions. Ce que je disais également du monde des Anges, où l'on prêche dans des temples, n'était qu'une illusion de mes sens : j'ai cru le voir ; j'étais de bonne foi, et je l'ai dit ; mais je me suis trompé. Vous êtes, vous, dans un meilleur chemin, car vous êtes plus éclairés qu'on ne l'était à mon époque. Continuez, mais soyez prudents pour que vos ennemis n'aient pas des armes trop fortes contre vous. Vous voyez le terrain que vous gagnez chaque jour ; courage donc ! car l'avenir vous est assuré. Ce qui vous donne de la force, c'est que vous parlez au nom de la raison. Avez-vous des questions à m'adresser ? je vous répondrai.

SWEDENBORG.

1. C'est à Londres, en 1745, que vous avez eu votre première révélation ; l'aviez-vous désirée ? Vous occupiez-vous déjà de questions théologiques ? - R. Je m'en occupais ; mais je n'avais nullement désiré cette révélation : elle est venue spontanément.

2. Quel était cet Esprit qui vous est apparu, et qui vous a dit être Dieu

lui-même ? Etait-ce réellement Dieu ? - R. Non ; j'ai cru à ce qu'il m'a dit, parce que j'ai vu en lui un être surhumain, et j'en étais flatté.

3. Pourquoi a-t-il pris le nom de Dieu ? - R. Pour être mieux obéi.

4. Dieu peut-il se manifester directement aux hommes ? - R. Il le pourrait certainement, mais il ne le fait plus.

5. Il l'a donc fait dans un temps ? - Oui, dans les premiers âges de la terre.

6. Cet Esprit vous ayant fait écrire des choses que vous reconnaissez aujourd'hui comme erronées, l'a-t-il fait dans une bonne ou dans une mauvaise intention ? - R. Ce n'était pas dans une mauvaise intention ; il s'est trompé lui-même, parce qu'il n'était pas assez éclairé ; je vois aussi que les illusions de mon propre Esprit ou de mon intelligence l'influençaient malgré lui. Cependant, au milieu de quelques erreurs de système, il est facile de reconnaître de grandes vérités.

7. Le principe de votre doctrine repose sur les correspondances. Croyez-vous toujours à ces rapports que vous trouviez entre chaque chose du monde matériel et chaque chose du monde moral ? - R. Non ; c'est une fiction.

8. Qu'entendez-vous par ces mots : *Dieu est l'homme même* ? - R. Dieu n'est pas l'homme, mais c'est l'homme qui est une image de Dieu.

9. Veuillez, je vous prie, développer votre pensée. - R. Je dis que l'homme est l'image de Dieu, en ce que l'intelligence, le génie qu'il reçoit quelquefois du ciel est une émanation de la toute-puissance divine : il représente Dieu sur la terre par le pouvoir qu'il exerce sur toute la nature, et par les grandes vertus qu'il est en son pouvoir d'acquérir.

10. Devons-nous considérer l'homme comme une partie de Dieu ? - R. Non, l'homme n'est pas une partie de la Divinité : ce n'est que son image.

11. Pourriez-vous nous dire de quelle manière vous receviez des communications de la part des Esprits, et si vous avez écrit ce qui vous a été révélé à la manière de nos médiums ou par inspiration ? - R. Quand j'étais dans le silence et le recueillement, mon Esprit était comme ravi, en extase, et je voyais clairement une image devant moi qui me parlait et me dictait ce que je devais écrire ; mon imagination s'y mêlait aussi quelquefois.

12. Que devons-nous penser du fait rapporté par le chevalier Beylon, au sujet de la révélation que vous avez faite à la reine Louise-Ulrique ? - R. Cette révélation est vraie. Beylon l'a dénaturée.

13. Quelle est votre opinion sur la doctrine Spirite, telle qu'elle est aujourd'hui ? - R. Je vous ai dit que vous êtes dans une voie plus sûre que la mienne, attendu que vos lumières, en général, sont plus étendues ; moi, j'avais à lutter contre plus d'ignorance, et surtout contre la superstition.

L'Ame errante.

Dans un volume intitulé : *les Six Nouvelles*[5], par Maxime Ducamp, se trouve une touchante histoire que nous recommandons à nos lecteurs. C'est une âme errante qui raconte ses propres aventures.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Maxime Ducamp que nous n'avons jamais vu ; nous ne savons, par conséquent, s'il a puisé ses renseignements dans sa propre imagination, ou dans des études Spirites ; mais, quoi qu'il en soit, il ne pouvait être plus heureusement inspiré. On peut en juger par le fragment ci-après. Nous ne parlerons pas du cadre fantastique dans lequel la nouvelle est enchâssée ; c'est un accessoire sans importance et de pure forme.

« Je suis une âme errante, une âme en peine ; je vogue à travers les espaces en attendant un corps ; je vais sur les ailes du vent, dans l'azur du ciel, dans le chant des oiseaux, dans les pâles clartés de la lune ; je suis une âme errante……………………………….

« Depuis l'instant où Dieu nous a séparés de lui, nous avons vécu sur terre bien des fois, montant de génération en génération, abandonnant sans regret les corps qui nous sont confiés, et continuant l'œuvre de notre propre perfectionnement à travers les existences que nous subissons.

« Lorsque nous quittons cet hôte incommode qui nous sert si mal ; lorsqu'il est allé féconder et renouveler la terre dont il est sorti ; lorsque, en liberté, nous ouvrons enfin nos ailes, Dieu nous donne alors de connaître notre but. Nous voyons nos existences précédentes, nous jugeons des progrès que nous avons faits depuis les siècles, nous comprenons les punitions et les récompenses qui nous ont atteints par les joies et les douleurs de notre vie, nous voyons notre intelligence croître de naissance en naissance, et nous aspirons vers l'état suprême par lequel nous quitterons cette patrie inférieure pour gagner les planètes rayonnantes où les passions sont plus élevées, l'amour moins ambitieux, le bonheur plus tenace, les organes plus développés, les sens plus nombreux, et dont le séjour est réservé aux mondes qui, par leurs vertus, ont approché plus que nous de la béatitude.

« Lorsque Dieu nous renvoie dans des corps qui doivent vivre par nous leur misérable vie, nous perdons toute conscience de ce qui a précédé ces naissances nouvelles ; le *moi*, qui s'était réveillé, s'est rendormi ; il ne per-

5 A la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens.

siste plus, et de nos existences passées, il ne reste que de vagues réminiscences qui causent en nous les sympathies, les antipathies, et aussi parfois les idées innées.

« Je ne parlerai point de toutes les créatures qui ont vécu de mon souffle ; mais ma vie dernière a subi un malheur si grand, que de celle-là seule je dirai l'histoire. »

Il serait difficile de mieux définir le principe et le but de la réincarnation, la progression des êtres, la pluralité des mondes et l'avenir qui nous attend. Voici maintenant, en deux mots, l'histoire de cette âme : Un jeune homme aimait une jeune personne et en était aimé ; mais des obstacles s'opposaient à leur union. Il demande à Dieu de permettre à son âme de se dégager de son corps pendant le sommeil, afin qu'elle puisse aller voir sa bien-aimée. Cette faveur lui est accordée. Toutes les nuits donc son âme s'envole et laisse son corps dans un état complet d'inertie, d'où il ne sort que lorsque l'âme revient en prendre possession. Pendant ce temps, il va visiter celle qu'il aime ; il la voit sans qu'elle s'en doute ; il veut lui parler, mais elle ne l'entend pas ; il épie ses moindres mouvements, surprend sa pensée ; il est heureux de ses joies, triste de ses douleurs. Rien de plus gracieux et de plus délicat que le tableau de ces scènes entre la jeune fille et l'âme invisible. Mais, ô faiblesse de l'être incarné ! un jour, ou pour mieux dire une nuit, il s'oublie ; trois jours se passent sans qu'il songe à son corps qui ne peut vivre sans son âme. Tout à coup il pense à sa mère qui l'attend, et qui doit être inquiète d'un sommeil aussi long. Il accourt donc ; mais il était trop tard ; son corps avait cessé de vivre. Il assiste à ses funérailles, puis console sa mère. Sa fiancée, au désespoir, ne veut entendre parler d'aucune autre union ; pourtant, vaincue par les sollicitations de sa propre mère, elle cède après une longue résistance. L'âme errante lui pardonne une infidélité qui n'est pas dans sa pensée ; mais pour recevoir ses caresses et ne la plus quitter, elle demande à être incarnée dans l'enfant qui doit naître.

Si l'auteur n'est pas convaincu des idées Spirites, il faut convenir qu'il joue bien son rôle.

L'Esprit et le Juré.

Un de nos correspondants, homme d'un grand savoir et pourvu de titres scientifiques *officiels*, ce qui ne l'empêche pas d'avoir la faiblesse de croire que nous avons une âme, que cette âme survit au corps, qu'après la mort elle erre dans l'espace, et peut encore se communiquer aux vivants, d'autant mieux qu'il est lui-même très bon médium, et a de nombreux entretiens avec les êtres d'outre-tombe, nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous jugerez peut-être à propos de donner place au fait suivant dans votre intéressante revue.

« J'étais juré il y a quelque temps ; la Cour d'assises avait à juger un jeune homme à peine sorti de l'adolescence, accusé d'un meurtre accompli sur la personne d'une femme âgée avec d'horribles circonstances. L'accusé avouait et racontait les détails du crime avec une impassibilité et un cynisme qui faisaient frémir l'assemblée.

« Cependant, il était facile de prévoir que, vu son âge, son défaut absolu d'éducation et les excitations qu'il avait reçues dans sa famille, on solliciterait pour lui des circonstances atténuantes, d'autant plus qu'il rejetait la colère qui l'avait fait agir sur une provocation par injures.

« Je voulus consulter la victime sur le degré de sa culpabilité. Je l'appelai, séance tenante, par une évocation mentale ; elle me fit connaître qu'elle était présente, et je lui abandonnai ma main. Voici la conversation que nous eûmes, moi mentalement, elle par écrit :

« D. Que pensez-vous de votre meurtrier ? - R. Ce n'est pas moi qui l'accuserai.

« D. Pourquoi ? - R. Parce qu'il a été poussé au crime par un homme qui m'a fait la cour il y a cinquante ans, et qui, n'ayant rien obtenu de moi, a juré qu'il s'en vengerait. Il a conservé dans la mort son désir de vengeance ; il a profité des dispositions de l'accusé pour lui inspirer l'envie de me tuer.

« D. Comment le savez-vous ? - Parce qu'il me l'a dit lui-même quand je suis arrivée dans le monde que j'habite aujourd'hui.

« D. Je conçois votre réserve devant cette excitation que votre meurtrier n'a pas repoussée comme il le devait et le pouvait ; mais ne pensez-vous pas que l'inspiration criminelle, à laquelle il a si volontiers obéi, n'eût pas eu sur lui la même puissance, s'il n'eût pas nourri et entretenu depuis longtemps des sentiments d'envie, de haine et de vengeance contre vous et votre famille ? - R. Assurément ; sans cela il eût été plus capable de résister ; c'est pourquoi j'ai dit que celui qui a voulu se venger a profité des dispositions de ce jeune homme ; vous pensez bien qu'il ne se serait pas adressé à quelqu'un qui aurait eu la volonté de résister.

« D. Jouit-il de sa vengeance ? - Non, car il voit qu'elle lui coûtera cher, et qu'en outre, au lieu de me faire du mal, il m'a rendu service en me faisant entrer plus tôt dans le monde des Esprits où je suis plus heureuse ; c'est donc une mauvaise action sans profit pour lui.

« Des circonstances atténuantes furent admises par le jury sur les motifs que j'ai indiqués plus haut, et la peine de mort fut écartée.

« Sur ce que je viens de raconter, il y a à faire une observation morale d'une haute importance. Il faut en conclure, en effet, que l'homme doit surveiller jusqu'à ses moindres pensées mauvaises, jusqu'à ses mauvais sentiments, en apparence les plus fugitifs, car ils ont la propriété d'attirer vers lui les Esprits méchants et corrompus, et de l'offrir faible et désarmé à leurs coupables inspirations : c'est une porte qu'il ouvre au mal, sans en comprendre le danger. C'est donc avec une profonde connaissance de l'homme et du monde spirituel que J. C. a dit : « Quiconque aura regardé une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » (S. Mat., ch. V, v. 28.)

« J'ai l'honneur, etc.

SIMON M… »

Avertissements d'outre-tombe.

L'OFFICIER DE CRIMÉE.

L'Indépendance belge, qu'on n'accusera pas d'un excès de bienveillance à l'égard des croyances Spirites, a rapporté le fait suivant, que plusieurs autres journaux ont répété, et que nous reproduisons à notre tour sous toutes réserves, n'ayant pas eu occasion d'en constater la réalité.

« Soit que notre imagination invente et peuple un monde des âmes à côté et au-dessus de nous, soit que le monde dans lequel nous sommes, nous vivons et nous nous mouvons, existe réellement, il est hors de doute, pour moi du moins, que d'inexplicables accidents se produisent qui provoquent la science et défient la raison.

« Dans la guerre de Crimée, pendant une de ces nuits tristes et lentes qui prêtaient merveilleusement à la mélancolie, au cauchemar, à toutes les nostalgies du ciel et de la terre, un jeune officier se lève tout à coup, sort de sa tente, va chercher un de ses camarades et lui dit :

- Je viens de recevoir la visite de ma cousine, de Mlle de T…

- Tu rêves.

- Non. Elle est entrée, pâle, souriant et effleurant à peine le sol trop dur, trop grossier pour ses pieds délicats. Elle m'a regardé, après que sa voix douce m'a brusquement réveillé et elle m'a dit : « Tu tardes bien ! prends garde ! quelquefois on meurt de la guerre sans aller à la guerre ! » J'ai voulu lui parler, me soulever, courir à elle ; elle s'est reculée ! Et mettant un doigt sur sa lèvre : « Silence ! m'a-t-elle dit, aie du courage et de la patience, nous nous reverrons. » Ah ! mon ami, elle était bien pâle, je suis certain qu'elle est malade, qu'elle m'appelle.

- Tu dors tout éveillé, tu es fou, repartit l'ami.

- C'est possible, mais alors qu'est-ce donc que ce mouvement de mon cœur qui l'évoque et qui me la fait voir ?

« Les deux jeunes gens causèrent, et à l'aurore l'ami reconduisait vers sa tente l'officier visionnaire, quand celui-ci tressaillit tout à coup.

- La voilà, mon ami ; la voilà, dit-il, elle est devant ma tente… Elle me fait signe que je manque de foi et de confiance.

« L'ami, bien entendu, ne voyait rien. Il fit de son mieux pour rassurer son camarade. Le jour parut, et avec le jour des occupations assez sérieuses pour qu'il ne fût plus question des fantômes de la nuit. Mais par une précaution fort raisonnable, le lendemain une lettre partait pour la France demandant instamment des nouvelles de Mlle de T… Quelques jours après, on répondait que Mlle de T… était assez sérieusement malade, et que si le jeune officier pouvait obtenir un congé, on pensait que sa vue aurait le meilleur effet.

« Demander un congé au moment des plus rudes fatigues, à la veille peut-être d'un assaut décisif, et faire valoir des craintes sentimentales, il ne fallait pas trop y songer. Toutefois, je crois me rappeler que le congé fut demandé et obtenu, et que le jeune officier allait partir pour la France, quand il eut encore une vision. Celle-là était épouvantable. Mlle de T… vint, pâle et muette, glisser une nuit sous sa tente, et lui montra le long vêtement blanc qu'elle traînait. Le jeune officier ne douta pas un seul instant que sa fiancée ne fût morte ; il étendit la main, prit un de ses pistolets et se fit sauter la cervelle.

« En effet, la même nuit, à la même heure, Mlle de T… avait rendu le dernier soupir.

« Cette vision était-elle le résultat du magnétisme ? Je n'en sais rien. Etait-ce de la folie ? Je le veux bien. Mais c'était quelque chose qui échappe aux railleries des ignorants, et aux railleries plus malséantes encore des savants.

« Quant à l'authenticité de ce fait, je la garantis. Interrogez les officiers qui ont passé ce long hiver en Crimée, et il en est peu qui ne vous racontent des phénomènes de pressentiment, de vision, de mirage de la patrie et des parents, analogues à ce que je viens de vous dire.

« Qu'en faut-il conclure ? rien. Si ce n'est que je finis mon courrier d'une façon bien lugubre, et que je sais peut-être le moyen d'endormir sans savoir magnétiser.

« THÉCEL. »

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, nous n'avons pu constater l'authenticité du fait ; mais ce que nous pouvons garantir, c'est sa possi-

bilité. Les exemples avérés, anciens et récents, d'avertissements d'outre-tombe sont si nombreux, que celui-ci n'a rien de plus extraordinaire que ceux dont tant de personnes dignes de foi ont été témoins. Ils ont pu paraître surnaturels en d'autres temps ; mais aujourd'hui que la cause en est connue, et psychologiquement expliquée, grâce à la théorie Spirite, ils n'ont rien qui s'écarte des lois de la nature. Nous n'y ajouterons qu'une seule remarque, c'est que, si cet officier eût connu le Spiritisme, il aurait su que le moyen de rejoindre sa fiancée n'était pas de se tuer, car cette action peut l'en éloigner pour un temps bien plus long que celui qu'il eût passé sur la terre. Le Spiritisme lui aurait dit en outre qu'une mort glorieuse, sur le champ de bataille, lui eût été plus profitable que celle qu'il s'est donnée volontairement par un acte de faiblesse.

Voici un autre fait d'avertissement d'outre-tombe rapporté par la *Gazette d'Arad* (Hongrie), du mois de novembre 1858.

« Deux frères israélites, de Gyek (Hongrie), étaient allés à Grosswardein, conduire, dans un pensionnat, leurs deux filles âgées de 14 ans. Pendant la nuit qui suivit leur départ, une autre fille de l'un d'eux, âgée de 10 ans, et qui était restée à la maison, se réveille en sursaut, et raconte en pleurant à sa mère qu'elle a vu en rêve son père et son oncle entourés de plusieurs paysans qui voulaient leur faire du mal.

« D'abord la mère ne tint aucun compte de ses paroles ; mais voyant qu'elle ne peut parvenir à calmer son enfant, elle la mène chez le maire du lieu ; celle-ci lui raconte de nouveau son rêve, en ajoutant qu'elle avait reconnu deux de ses voisins parmi les paysans, et que l'événement s'était passé sur la lisière d'une forêt.

« Le maire envoie immédiatement au domicile des deux paysans, qui étaient en effet absents ; puis, afin de s'assurer de la vérité, il expédie dans la direction indiquée d'autres émissaires, qui trouvent cinq cadavres sur les confins d'un bois. C'étaient les deux pères avec les deux filles et le cocher qui les avait conduits ; les cadavres avaient été jetés sur un brasier pour les rendre méconnaissables. Aussitôt la gendarmerie commença des perquisitions ; elle arrêta les deux paysans désignés au moment où ils cherchaient à changer plusieurs billets de banque tachés de sang. Une fois en prison, ils avouèrent leur crime, en disant qu'ils reconnaissaient le doigt de Dieu dans la prompte découverte de leur crime. »

Les Convulsionnaires de Saint-Médard.

(Société, 15 juillet 1859.)

Notice. François Pâris, fameux diacre de Paris, mort en 1727 à l'âge de 37 ans, était fils aîné d'un conseiller au parlement ; il devait naturellement succéder à sa charge, mais il aima mieux embrasser l'état ecclésiastique. Après la mort de son père il abandonna ses biens à son frère. Il fit pendant quelque temps des catéchismes à la paroisse de Saint-Côme, se chargea de la conduite des clercs et leur fit des conférences. Le cardinal de Noailles, à la cause duquel il était attaché, voulut le faire nommer curé de cette paroisse, mais un obstacle imprévu s'y opposa. L'abbé Pâris se consacra alors entièrement à la retraite. Après avoir essayé de diverses solitudes, il se confina dans une maison du faubourg Saint-Marcel ; là il se livra sans réserve à la prière, aux pratiques les plus rigoureuses de la pénitence et au travail des mains : il faisait des bas au métier pour les pauvres, qu'il regardait comme ses frères ; il mourut dans cet asile. L'abbé Pâris avait adhéré à l'appel de la bulle Unigenitus, interjeté par les quatre évêques ; il avait renouvelé son appel en 1720. Ainsi il a dû être peint diversement par les partis opposés. Avant de faire des bas, il avait enfanté des livres assez médiocres. On a de lui des explications sur l'épître de saint Paul aux Romains, sur celle aux Galates, une analyse de l'épître aux Hébreux que peu de personnes lisent. Son frère lui ayant fait ériger un tombeau dans le petit cimetière de Saint-Médard, les pauvres que le pieux diacre avait secourus, quelques riches qu'il avait édifiés, plusieurs femmes qu'il avait instruites, allèrent y faire leurs prières ; il y eut des guérisons qui parurent merveilleuses, des convulsions qu'on trouva dangereuses et ridicules. La cour fut enfin obligée de faire cesser ce spectacle en ordonnant la clôture du cimetière, le 27 janvier 1732. Alors les mêmes enthousiastes allèrent faire leurs convulsions dans des maisons particulières. Le tombeau du diacre Pâris fut, dans l'esprit de bien des gens, le tombeau du jansénisme ; mais quelques autres personnes y crurent voir le doigt de Dieu, et ne furent que plus attachées à un parti qui produisait de telles merveilles. On a différentes vies de ce diacre dont on n'aurait peut-être jamais parlé, si on n'avait voulu en faire un thaumaturge.

Parmi les phénomènes étranges que présentaient les Convulsionnaires de Saint-Médard, on cite :

La faculté de résister à des coups si terribles qu'il semblait que leur corps dût en être broyé ;

Celle de parler des langues ignorées ou oubliées par eux ;

Un déplacement extraordinaire de l'intelligence ; les plus ignorants d'entre eux improvisaient des discours sur la grâce, les maux de l'Eglise, la fin du monde, etc.

La faculté de lire dans la pensée ;

Mis en rapport avec les malades, ils éprouvaient les douleurs aux mêmes endroits que ceux qui les consultaient ; rien n'était plus fréquent que de les entendre prédire eux-mêmes les différents phénomènes anormaux qui devaient survenir dans le cours de leurs maladies.

L'insensibilité physique produite par l'extase donna lieu à des scènes atroces. La folie alla jusqu'à crucifier véritablement de malheureuses victimes, à leur faire subir dans tous ses détails la Passion du Christ, et ces victimes, le fait est attesté par les témoignages les plus authentiques, sollicitaient les terribles tortures désignées chez les Convulsionnaires sous le nom de grand secours.

La guérison des malades s'opérait, soit par le simple attouchement de la pierre tumulaire, soit par la poussière qui se trouvait alentour et que l'on prenait dans quelque boisson, ou qu'on appliquait sur des ulcères. Ces guérisons, qui furent très nombreuses, sont attestées par mille témoins, et plusieurs de ces témoins, hommes de science, incrédules au fond, ont enregistré les faits sans savoir à quoi les attribuer. (PAULINE ROLAND.)

1. Evocation du diacre Pâris. - R. Je suis à vous.

2. Quel est votre état actuel comme Esprit ? - R. Errant et heureux.

3. Avez-vous eu d'autres existences corporelles depuis celle que nous vous connaissons ? - R. Non ; je suis constamment occupé à faire du bien aux hommes.

4. Quelle fut la cause des phénomènes étranges qui se passèrent chez les visiteurs de votre tombeau ? - R. Intrigue et magnétisme.

Remarque. Parmi les facultés dont étaient doués les Convulsionnaires, on en reconnaîtra sans peine dont le somnambulisme et le magnétisme offrent de nombreux exemples ; telles sont entre autres : l'insensibilité physique, la connaissance de la pensée, la transmission sympathique des douleurs, etc. On ne peut donc douter que ces crisiaques ne fussent dans une sorte d'état de somnambulisme éveillé, provoqué par l'influence qu'ils exerçaient les uns sur les autres à leur insu. Ils étaient à la fois magnétiseurs et magnétisés.

5. Par quelle cause toute une population fut-elle douée subitement de ces facultés étranges ? - R. Elles se communiquent très facilement dans certains cas, et vous n'êtes pas assez étrangers aux facultés des Esprits pour ne pas comprendre qu'ils y prirent une grande part, par sympathie pour ceux qui les provoquaient.

7. Y prîtes-vous, comme Esprit, une part directe. - R. Pas la moindre.

8. D'autres Esprits y concoururent-ils ? - R. Beaucoup.

9. De quelle nature étaient-ils en général ? - R. Peu élevée.

10. Pourquoi ces guérisons et tous ces phénomènes cessèrent-ils quand l'autorité s'y opposa en faisant fermer le cimetière ? L'autorité avait donc plus de puissance que les Esprits ? - R. Dieu voulut faire cesser la chose parce qu'elle dégénéra en abus et en scandale ; il lui fallait un moyen, il employa l'autorité des hommes.

11. Puisque vous n'étiez pour rien dans ces guérisons, pourquoi choisissait-on plutôt votre tombeau que celui d'un autre ? - R. Croyez-vous qu'on m'ait consulté ? On a choisi mon tombeau par calcul : mes opinions religieuses d'abord, et le peu de bien que j'avais cherché à faire ont été exploités.

Observation à propos du mot Miracle.

M. Mathieu, que nous avons cité dans notre article du mois d'octobre sur les miracles, nous adresse la réclamation suivante à laquelle nous nous empressons de faire droit.

« Monsieur,

« Si je n'ai pas l'avantage d'être d'accord avec vous sur tous les points, je le suis du moins sur celui qui vous a donné occasion de parler de moi dans le dernier numéro de votre journal. Ainsi je goûte parfaitement votre observation relativement au mot *miracle*. Si je m'en suis servi dans mon opuscule, c'est en ayant soin de dire en même temps (page 4) : « Etant convenu que ce mot *miracle* exprime un fait qui se produit en dehors des lois *connues* de la nature ; un fait qui échappe à toute explication humaine, à toute interprétation scientifique. » Je croyais indiquer suffisamment par là que je ne donnais à ce mot *miracle* qu'une valeur relative et de convention ; il paraît, puisque vous avez pris la peine de me combattre, que me suis trompé.

« Je compte, dans tous les cas, sur votre impartialité, Monsieur, pour que ces quelques lignes, que j'ai l'honneur de vous adresser, trouvent place dans votre prochain numéro. Je ne suis pas fâché que vos lecteurs sachent que je n'ai pas voulu donner au mot en question le sens que vous lui reprochez, et qu'il y a eu maladresse de ma part, ou malentendu de la vôtre, peut-être un peu de l'un et un peu de l'autre.

« Agréez, etc. « MATHIEU. »

Nous étions parfaitement convaincu, ainsi que nous l'avons dit dans notre article, du sens dans lequel M. Mathieu a employé le mot miracle ; aussi notre critique ne portait nullement sur son opinion, mais sur l'emploi du mot, même dans son acception la plus rationnelle. Il y a tant de gens qui ne voient que la surface des choses, sans se donner la peine d'aller au fond, ce qui ne les empêche pas de juger comme s'ils les connaissaient, qu'un tel titre donné à un fait Spirite pourrait être pris à la lettre, de bonne foi par quelques-uns, avec malveillance par le plus grand nombre. Notre observation, sous ce rapport, est d'autant plus fondée, que nous nous rappelons avoir lu quelque part dans un journal dont le nom nous échappe, un article où ceux qui jouissent de la faculté de provoquer les phénomènes Spirites étaient qualifiés, par dérision, de faiseurs de miracles, et cela à propos d'un adepte trop zélé, qui lui-même s'était fait fort d'en produire. C'est ici le cas de rappeler que : rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami. Nos adversaires sont assez ardents à nous prêter des ridicules, sans que nous leur en fournissions le prétexte.

AVIS.

L'abondance des matières ne nous ayant pas permis d'insérer dans ce numéro le Bulletin de la Société Parisienne des Etudes Spirites, nous le donnerons avec celui du mois de décembre, dans un Supplément, ainsi que plusieurs autres communications que le défaut d'espace nous a fait ajourner. ALLAN KARDEC.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Décembre 1859

Réponse à M. Oscar Comettant.

Monsieur,

Vous avez consacré le feuilleton du *Siècle* du 27 octobre dernier aux Esprits et à leurs partisans. Malgré le ridicule que vous jetez sur une question bien plus grave que vous ne pensez, je me plais à reconnaître que, tout en attaquant le principe, vous sauvegardez les convenances par l'urbanité des formes, et qu'il est impossible de dire aux gens, avec plus de politesse, qu'ils n'ont pas le sens commun ; aussi n'ai-je garde de confondre votre spirituel article avec ces diatribes grossières qui donnent une si triste idée du bon goût de leurs auteurs, et dont tous les gens qui ont du savoir vivre, partisans ou non, font justice.

Je n'ai point pour habitude de répondre à la critique ; j'aurais donc laissé passer votre article comme tant d'autres, si je n'étais chargé par les Esprits, d'abord de vous remercier d'avoir bien voulu vous occuper d'eux, et ensuite de vous donner un petit avis. Vous concevez, monsieur, que de moi-même, je ne me le permettrais pas ; je m'acquitte de leur commission, voilà tout. - Comment ! direz-vous, les Esprits s'occupent donc du feuilleton que j'ai écrit sur eux ? Ils ont bien de la bonté. - Assurément, puisqu'il y en avait à côté de vous quand vous l'écriviez. L'un d'eux, qui vous veut du bien, a même cherché à vous empêcher de mettre certaines réflexions qu'il ne trouvait pas à la hauteur de votre sagacité, craignant pour vous la critique, non des Spirites dont vous vous souciez assez peu, mais de ceux qui connaissent la portée de votre jugement. Sachez bien qu'il y en a partout, qu'ils savent tout ce qui se dit et se fait, et dans le moment où vous lisez ces lignes, ils sont là, à vos côtés, qui vous observent. Vous aurez beau dire : Je ne puis croire à l'existence de ces êtres qui peuplent l'espace et que l'on ne voit pas. Croyez-vous à l'air que vous ne voyez pas et qui cependant vous enveloppe ? Ceci est bien différent ; je crois à l'air, parce que, si je ne le vois pas, je le sens, je l'entends gronder dans l'orage et résonner dans le tuyau de ma cheminée ; je vois les objets qu'il

renverse. - Eh bien ! les Esprits aussi se font entendre ; eux aussi font mouvoir les corps graves, les soulèvent, les transportent, les brisent. - Allons donc ! Monsieur Allan Kardec, faites appel à votre raison ; comment voulez-vous que des êtres impalpables, en supposant qu'ils existent, ce que je n'admettrais que si je les voyais, aient ce pouvoir ? comment des êtres immatériels peuvent-ils agir sur la matière ? Cela n'est pas rationnel. - Croyez-vous à l'existence de ces myriades d'animalcules qui sont sur votre main et dont la pointe d'une aiguille peut couvrir des milliers ? - Oui, parce que si je ne les vois pas avec les yeux, le microscope me les fait voir. - Mais avant l'invention du microscope, si quelqu'un vous eût dit que vous avez sur votre peau des milliards d'insectes qui y pullulent ; qu'une goutte d'eau limpide renferme toute une population ; que vous en absorbez des masses avec l'air le plus pur que vous respirez, qu'auriez-vous dit ? Vous auriez crié à l'absurde, et si alors vous eussiez été feuilletoniste, vous n'auriez pas manqué d'écrire un bel article contre les animalcules, ce qui ne les aurait pas empêché d'exister. Vous les admettez aujourd'hui parce que le fait est patent ; mais avant, vous eussiez déclaré la chose impossible. Qu'y a-t-il donc de plus irrationnel à croire que l'espace soit peuplé d'êtres intelligents, qui, bien qu'invisibles, ne sont pas du tout microscopiques ? Quant à moi, j'avoue que l'idée d'êtres petits comme une parcelle homéopathique, et néanmoins pourvus d'organes visuels, sensuels, circulatoires, respiratoires, etc., me paraît encore plus extraordinaire. - J'en conviens, mais encore une fois ce sont des êtres matériels, c'est quelque chose, tandis que vos Esprits, qu'est-ce ? rien, des êtres abstraits, immatériels. - D'abord, qui vous a dit qu'ils sont immatériels ? L'observation, pesez bien, je vous prie, ce mot *observation*, ce qui ne veut pas dire *système*, l'observation, dis-je, démontre que ces intelligences occultes ont un corps, une enveloppe, invisible, il est vrai, mais qui n'en est pas moins réelle ; or, c'est par cet intermédiaire semi-matériel qu'ils agissent sur la matière. N'y a-t-il que les corps solides qui aient une puissance motrice ? Ne sont-ce pas au contraire les corps raréfiés qui possèdent cette puissance au plus haut degré : l'air, la vapeur, tous les gaz, l'électricité ? Pourquoi donc la refuseriez-vous à la substance qui compose l'enveloppe des Esprits ? - D'accord ; mais si ces substances sont invisibles et impalpables dans certains cas, la condensation peut les rendre visibles et mêmes solides ; on peut les saisir, les enfermer, les analyser, et par là leur existence est démontrée d'une manière irrécusable. - Ah ! nous y voilà ! Vous niez les Esprits, parce que vous ne pouvez pas les mettre dans une cornue, savoir s'ils sont composés d'oxygène, d'hydrogène ou d'azote. Dites-moi, je vous prie, si avant les découvertes de la chimie moderne on connaissait la composition

de l'air, de l'eau, et les propriétés de cette multitude de corps invisibles dont on ne soupçonnait pas l'existence ? Qu'aurait-on dit alors à celui qui eût annoncé toutes les merveilles que nous admirons aujourd'hui ? On l'eût traité de charlatan, de visionnaire. Supposons qu'il vous tombe sous la main un livre d'un savant de ce temps-là, qui eût nié toutes ces choses, et qui, de plus, eût cherché à en *démontrer* l'impossibilité, vous diriez : Voilà un savant bien présomptueux, qui s'est prononcé bien légèrement en tranchant sur ce qu'il ne savait pas ; mieux vaudrait pour sa réputation qu'il se fût abstenu ; en un mot, vous n'auriez pas une haute opinion de son jugement. Eh bien ! nous verrons dans quelques années ce qu'on pensera de ceux qui, aujourd'hui, entreprennent de *démontrer* que le Spiritisme est une chimère.

Il est regrettable, sans doute, pour certaines personnes, et les amateurs de collections, qu'on ne puisse mettre les Esprits en bocal pour les observer à loisir ; mais ne croyez pas cependant qu'ils échappent à nos sens d'une manière absolue. Si la substance qui compose leur enveloppe est invisible dans son état normal, elle peut aussi, dans certains cas, comme la vapeur, mais par une autre cause, éprouver une sorte de condensation, ou, pour être plus exact, une modification moléculaire qui la rende momentanément visible et même tangible ; alors on peut les voir, comme nous nous voyons, les toucher, les palper ; ils peuvent nous saisir, faire impression sur nos membres ; seulement cet état n'est que temporaire ; ils peuvent le quitter aussi promptement qu'ils l'ont pris, et cela, non point en vertu d'une raréfaction mécanique, mais par l'effet de leur volonté, attendu que ce sont des êtres intelligents, et non des corps inertes. Si l'existence des êtres intelligents qui peuplent l'espace est prouvée ; s'ils ont, comme nous venons de le voir, une action sur la matière, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils puissent se communiquer à nous, et nous transmettre leurs pensées par des moyens matériels ? - Si l'existence de ces êtres est prouvée, soit ; mais là est la question. - L'important est d'abord d'en prouver la possibilité : l'expérience fait le reste. Si cette existence n'est pas prouvée pour vous, elle l'est pour moi. Je vous entends d'ici dire en vous-même : Voilà un bien pauvre argument. Je conviens que mon opinion personnelle est d'un bien faible poids, mais je ne suis pas seul ; bien d'autres avant moi ont pensé de même, car je n'ai fait ni l'invention, ni la découverte des Esprits ; et cette croyance compte des millions d'adhérents qui ont autant et plus d'intelligence que moi ; entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas qui décidera ? - Le bon sens, direz-vous. - Soit ; j'ajoute : Le temps qui, chaque jour, nous vient en aide. Mais de quel droit ceux qui ne croient pas s'arrogent-ils le privilège du bon sens, quand surtout ceux qui croient se recrutent précisé-

ment, non parmi les ignorants, mais parmi les gens éclairés ; quand tous les jours le nombre s'en accroît ? J'en juge par ma correspondance, par le nombre des étrangers qui viennent me voir, par l'extension de mon journal, qui accomplit sa deuxième année, et compte des abonnés dans les cinq parties du monde, dans les rangs les plus élevés de la société, et jusque sur des trônes. Dites-moi, en conscience, si c'est là la marche d'une idée creuse, d'une utopie ?

En constatant ce fait capital dans votre article, vous dites qu'il menace de prendre les proportions d'un fléau, et vous ajoutez : « L'espèce humaine n'avait-elle pas assez, bon Dieu ! de toutes les *billevesées* qui troublent sa raison sans qu'une nouvelle doctrine vînt encore s'emparer de notre pauvre cervelle ! » Il paraît que vous n'aimez pas les doctrines ; chacun son goût ; tout le monde n'aime pas la même chose ; je dirai seulement que je ne sais trop à quel rôle intellectuel l'homme serait réduit, si, depuis qu'il est sur la terre, il n'avait pas eu des doctrines qui, en le faisant réfléchir, l'ont sorti de l'état passif de la brute. Sans doute, il y en a de bonnes et de mauvaises, de justes et de fausses, mais c'est pour les discerner que Dieu lui a donné le jugement. Vous avez oublié une chose, c'est la définition claire et catégorique de ce que vous rangez parmi les billevesées. Il y a des gens qui qualifient ainsi toutes les idées qu'ils ne partagent pas ; mais vous avez trop d'esprit pour croire qu'il s'est condensé en vous seul. Il en est d'autres qui donnent ce nom à toute opinion religieuse, et qui regardent la croyance en Dieu, à l'âme et à son immortalité, aux peines et aux récompenses futures, comme utiles tout au plus pour occuper les bonnes femmes et faire peur aux petits enfants. Je ne connais pas votre opinion à cet égard ; mais du sens de votre article quelques personnes pourraient inférer que vous êtes un peu dans ces idées. Que vous les partagiez ou non, je me permettrai de vous dire, avec bien d'autres, que là serait le véritable fléau si elles se propageaient. Avec le matérialisme, avec la croyance que nous mourons comme des bêtes, qu'après nous *c'est le néant*, le bien n'a aucune raison d'être, les liens sociaux n'ont aucune consistance : c'est la sanction de l'égoïsme ; la loi pénale est le seul frein qui empêche l'homme de vivre aux dépens d'autrui. S'il en était ainsi, de quel droit punir celui qui tue son semblable pour s'emparer de son bien ? Parce que c'est mal, direz-vous ; mais pourquoi est-ce mal ? Il vous répondra : Après moi il n'y a rien ; tout est fini ; je n'ai rien à craindre ; je veux vivre ici le mieux possible, et pour cela je prends à ceux qui ont ; qui est-ce qui me le défend ? votre loi ? votre loi aura raison si elle est la plus forte, c'est-à-dire si elle m'attrape ; mais si je suis le plus fin, et si je lui échappe, la raison sera pour moi. Quelle est, je vous le demande, la société qui pourrait subsister avec de pareils principes ? Ceci

me rappelle le fait suivant : Un monsieur qui, comme on dit vulgairement, ne croyait ni à Dieu ni à diable, et ne le cachait pas, s'apercevait que depuis quelque temps il était volé par son domestique ; un jour il le prend en flagrant délit. - Comment, malheureux ! lui dit-il, oses-tu prendre ce qui ne t'appartient pas ? tu ne crois donc pas en Dieu ? - Le domestique se mit à rire, et répondit : Pourquoi y croirais-je, puisque vous n'y croyez pas vous-même ? Pourquoi avez-vous plus que moi ? Si j'étais riche et vous pauvre, qui vous empêcherait de faire ce que je fais ? J'ai été maladroit cette fois, voilà tout, une autre fois je tâcherai de mieux faire. - Ce monsieur eût été bien content que son domestique ne prît pas la croyance en Dieu pour une billevesée. C'est à cette croyance et à celles qui en découlent que l'homme doit sa véritable sécurité sociale, bien plus qu'à la sévérité de la loi, parce que la loi ne peut tout atteindre ; si elle était enracinée dans le cœur de tous, ils n'auraient rien à craindre les uns des autres ; la battre en brèche, c'est lâcher la bride à toutes les passions, c'est anéantir tout scrupule. C'est ce qui faisait dire dernièrement à un prêtre, consulté sur son opinion touchant le Spiritisme, ces paroles pleines de sens : *Le Spiritisme conduit à croire à quelque chose ; or, j'aime mieux ceux qui croient à quelque chose que ceux qui ne croient à rien, parce que les gens qui ne croient à rien ne croient même pas à la nécessité du bien.*

Le Spiritisme, en effet, est la destruction du matérialisme ; c'est la preuve patente, irrécusable, de ce que certaines gens appellent des billevesées, savoir : Dieu, l'âme, la vie future heureuse ou malheureuse. Ce fléau, puisque vous l'appelez ainsi, a d'autres conséquences pratiques. Si vous saviez comme moi combien de fois il a fait rentrer le calme dans les cœurs ulcérés par le chagrin ; quelle douce consolation il répand sur les misères de la vie ; combien il a assoupi de haines, empêché de suicides, vous en railleriez moins. Supposez qu'un de vos amis vienne vous dire : J'étais au désespoir ; j'allais me brûler la cervelle ; mais aujourd'hui que, grâce au Spiritisme, je sais ce qu'il en coûte, j'y renonce ; qu'un autre individu vous dise : J'étais jaloux de votre mérite, de votre supériorité ; vos succès m'empêchaient de dormir ; je voulais me venger, vous accabler, vous ruiner, vous tuer même, et je vous avoue que vous avez couru de grands dangers ; mais aujourd'hui que je suis Spirite, je comprends tout ce que ces sentiments ont d'ignoble, je les abjure ; et, au lieu de vous faire du mal, je viens pour vous rendre service ; vous vous diriez probablement : Eh bien ! il y a encore du bon dans cette folie.

Ce que j'en dis, monsieur, n'est pas pour vous convaincre ni pour vous amener à mes idées ; vous avez des convictions qui vous satisfont, qui résolvent pour vous toutes les questions d'avenir : il est tout naturel que vous

les gardiez ; mais vous me présentez à vos lecteurs comme le propagateur d'un *fléau*, je tenais à leur montrer qu'il serait à désirer que tous les fléaux ne fissent pas plus de mal, à commencer par le matérialisme, et je compte sur votre impartialité pour leur transmettre ma réponse.

Mais, direz-vous, je ne suis pas matérialiste : on peut très bien n'être pas de cette opinion sans croire aux manifestations des Esprits. - Je suis de votre avis ; on est alors *Spiritualiste*, sinon *Spirite*. Si je me suis trompé sur votre manière de voir, c'est que j'ai pris à la lettre la profession de foi placée à la fin de votre article. Vous dites : Je crois à deux choses, à l'amour, chez l'homme, de tout ce qui est merveilleux, ce merveilleux fût-il l'absurde, et à l'éditeur qui m'a vendu le fragment de sonate dicté par l'Esprit de Mozart, 2 fr., prix net. Si là se borne toute votre croyance, elle est bien, ce me semble, la cousine germaine du scepticisme. Mais je parie que vous croyez à quelque chose de plus qu'à M. Ledoyen, qui vous a vendu 2 francs un fragment de sonate : c'est au produit de vos articles, car je présume, peut-être me trompé-je, que vous ne les donnez pas plus pour l'amour de Dieu que M. Ledoyen ne donne ses livres. Chacun son métier : M. Ledoyen vend ses livres, le littérateur vend sa prose et ses vers. Notre pauvre monde n'est pas encore assez avancé pour qu'on puisse se loger, se nourrir et se vêtir pour rien. Peut-être, un jour, les propriétaires, les tailleurs, les bouchers et les boulangers seront-ils assez éclairés pour comprendre qu'il est ignoble à eux de demander de l'argent : alors les libraires et les littérateurs seront entraînés par l'exemple.

- Avec tout cela, vous ne m'avez pas dit le conseil que me donnent les Esprits. - Le voici : C'est qu'il est prudent de ne pas se prononcer trop légèrement sur les choses qu'on ne connaît pas, et d'imiter la sage réserve du savant Arago, qui disait, à propos de magnétisme animal : « Je ne saurais approuver le mystère dont s'enveloppent les savants sérieux qui vont assister aujourd'hui à des expériences de somnambulisme. Le *doute* est une preuve de modestie, et il a rarement nui au progrès des sciences. On n'en pourrait pas dire autant de l'*incrédulité*. *Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot* IMPOSSIBLE, *manque de prudence*. La réserve est surtout un devoir quand il s'agit de l'organisation animale. (Notice sur Bailly.)

Agréez, etc. Allan KARDEC.

Des effets de la Prière.

Un de nos abonnés nous écrit de Lausanne :

« Depuis plus de quinze ans je professe une grande partie de ce que votre science Spirite enseigne aujourd'hui. La lecture de vos ouvrages ne fait que m'affermir dans cette croyance ; elle m'apporte en outre une grande consolation, et jette une vive clarté sur une partie qui n'était que ténèbres pour moi. Quoique bien convaincu que mon existence devait être multiple, je ne pouvais m'expliquer ce que devenait mon Esprit pendant l'intervalle. Mille fois merci, monsieur, de m'avoir initié à ces grands mystères, en m'indiquant la seule route à suivre pour gagner une meilleure place dans l'autre monde. Vous avez ouvert mon cœur à l'espérance et doublé mon courage pour supporter les épreuves d'ici-bas. Veuillez donc, monsieur, venir à mon aide pour reconnaître une vérité qui m'intéresse à un haut degré. Je suis protestant, et dans notre Eglise on ne prie jamais pour les morts, l'Evangile ne nous l'enseigne pas. Les Esprits que vous évoquez demandent souvent, dites-vous, les secours de vos prières. Est-ce donc parce qu'ils sont encore sous l'influence des idées acquises sur terre, ou est-il vrai que Dieu tient compte des prières des vivants pour abréger la souffrance des morts ? Cette question, monsieur, est très importante pour moi et pour d'autres de ces coreligionnaires qui ont contracté des alliances catholiques. Pour avoir une réponse satisfaisante, il faudrait, je crois, que l'Esprit d'un protestant éclairé, tel qu'un de nos ministres, voulût bien se manifester à vous en compagnie d'un de vos ecclésiastiques. »

La question est double : 1° La prière est-elle agréable à ceux pour qui l'on prie ? 2° Leur est-elle utile ?

Ecoutons d'abord sur la première question le Révérend Père Félix dans une introduction remarquable d'un petit livre intitulé : *les Morts souffrants et délaissés*.

« La dévotion envers les morts n'est pas seulement l'expression d'un dogme et la manifestation d'une croyance, c'est un charme de la vie, une consolation du cœur. Qu'y a-t-il en effet de plus suave au cœur que ce culte pieux qui nous rattache à la mémoire et aux souffrances des morts ? Croire à l'efficacité de la prière et des bonnes œuvres pour le soulagement de ceux que l'on a perdus ; croire, quand on les pleure, que ces larmes versées sur eux peuvent encore leur être secourables ; croire enfin que même *dans ce monde invisible qu'ils habitent*, notre amour peut encore les visiter par ses bienfaits : quelle douce, quelle aimable croyance ! et, dans cette croyance, quelle consolation pour ceux qui ont vu la mort entrer sous leur toit, et frapper tout près de leur cœur ! Si cette croyance et ce culte n'existaient

pas, le cœur humain, par la voix de ses plus nobles instincts, dit à tous ceux qui le comprennent qu'il faudrait les inventer, ne fût-ce que pour mettre la douceur dans la mort et du charme jusqu'en nos funérailles. Rien, en effet, ne transforme et ne transfigure l'amour qui prie sur une tombe ou pleure dans des funérailles, comme cette dévotion au souvenir et aux souffrances des morts. Ce mélange de la religion et de la douleur, de la prière et de l'amour, a je ne sais quoi d'exquis et d'attendrissant tout ensemble. La tristesse qui pleure y devient un auxiliaire de la piété qui prie ; la piété, à son tour, y devient pour la tristesse le plus délicieux arôme ; et la foi, l'espérance et la charité ne se rencontrent jamais mieux pour honorer Dieu en consolant les hommes, et mettre dans le soulagement des morts la consolation des vivants !

« Ce charme si doux que nous trouvons dans notre commerce fraternel avec les morts, combien il devient plus doux encore lorsque nous venons à nous persuader que Dieu, sans doute, ne laisse pas ces chers défunts ignorants tout à fait du bien que nous leur faisons. Qui n'a souhaité, lorsqu'il priait pour un père ou un frère trépassé, *qu'il fût là pour écouter,* et lorsqu'il se dévouait pour lui, *qu'il fût là pour regarder* ? Qui ne s'est dit en essuyant ses larmes près du cercueil d'un parent ou d'un ami perdu : « *Si, du moins, il pouvait m'entendre !* lorsque mon amour offre pour lui avec des larmes la prière et le sacrifice, *si j'étais sûr qu'il le sait, et que son amour comprend toujours le mien !* Oui, si je pouvais croire que, non seulement le soulagement que je lui envoie arrive jusqu'à lui, mais si je pouvais me persuader aussi que *Dieu daigne députer un de ses anges pour lui apprendre,* en lui portant mon bienfait, que ce soulagement vient de moi : oh ! Dieu bon pour ceux qui pleurent, quel baume dans ma blessure ! quelle consolation dans ma douleur ! »

« L'Eglise, il est vrai, ne nous oblige pas à croire que nos frères trépassés savent, en effet, dans le Purgatoire, ce que nous faisons pour eux sur la terre, *mais elle ne le défend pas non plus ; elle l'insinue, et semble nous le persuader par l'ensemble de son culte et de ses cérémonies ;* et des hommes graves et honorés dans l'Eglise ne craignent pas de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, du reste, si les morts n'ont pas la connaissance présente et distincte des prières et des bonnes œuvres que nous faisons pour eux, il est certain qu'ils en ressentent les effets salutaires ; et cette ferme croyance ne suffit-elle pas à un amour qui veut se consoler de la douleur par le bienfait, et féconder ses larmes par les sacrifices ? »

Ce que le P. Félix admet comme une hypothèse, la science Spirite l'admet comme une vérité incontestable, parce qu'elle en donne la preuve patente. Nous savons, en effet, que le monde invisible est composé de ceux

qui ont quitté leur enveloppe corporelle, autrement dit des âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ; ces âmes ou ces Esprits, ce qui est la même chose, peuplent l'espace ; ils sont partout, à nos côtés aussi bien que dans les régions les plus éloignées ; débarrassés du lourd et incommode fardeau qui les retenait à la surface du sol, n'ayant plus qu'une enveloppe éthérée, semi-matérielle, ils se transportent avec la rapidité de la pensée. L'expérience prouve qu'ils peuvent venir à notre appel ; mais ils y viennent plus ou moins volontiers, avec plus ou moins de plaisir, selon l'intention, cela se conçoit ; la prière est une pensée, un lien qui nous rattache à eux : c'est un appel, une véritable évocation ; or, comme la prière, qu'elle soit efficace ou non, est toujours une pensée bienveillante, elle ne peut donc qu'être agréable à ceux qui en sont l'objet. Leur est-elle utile ? c'est une autre question. Ceux qui contestent l'efficacité de la prière, disent : Les décrets de Dieu sont immuables, et il ne peut y déroger à la demande de l'homme. - Cela dépend de l'objet de la prière, car il est bien certain que Dieu ne peut enfreindre ses lois pour satisfaire à toutes les demandes inconsidérées qui lui sont adressées ; envisageons-la seulement au point de vue du soulagement des âmes souffrantes. Nous dirons d'abord, qu'en admettant que la durée effective des souffrances ne puisse être abrégée, la commisération, la sympathie, sont un adoucissement pour celui qui souffre. Qu'un prisonnier soit condamné à vingt ans de prison, ne souffrira-t-il pas mille fois plus s'il est seul, isolé, abandonné ? Mais qu'une âme charitable et compatissante vienne le visiter, le consoler, l'encourager, n'eût-elle pas le pouvoir de briser ses chaînes avant le temps voulu, elle les lui fera paraître moins lourdes, et les années lui sembleront plus courtes. Quel est celui qui, sur la terre, n'a pas trouvé dans la compassion un allégement à ses misères, une consolation dans l'épanchement de l'amitié ?

Les prières peuvent-elles abréger les souffrances ? Le Spiritisme dit : *Oui* ; et il le prouve par le raisonnement et par l'expérience : par l'expérience, en ce que ce sont les âmes souffrantes elles-mêmes qui viennent le confirmer, et nous dépeindre le changement de leur situation ; par le raisonnement, en considérant son mode d'action.

Les communications incessantes que nous avons avec les êtres d'outre-tombe font passer sous nos yeux tous les degrés de la souffrance et de la félicité. Nous voyons donc des êtres malheureux, horriblement malheureux, et si le Spiritisme, d'accord en cela avec un grand nombre de théologiens, n'admet *le feu* que comme une figure, comme un emblème des plus grandes douleurs, en un mot, comme un feu moral, il faut convenir que la situation de quelques-uns ne vaut guère mieux que s'ils étaient dans le feu matériel. L'état heureux ou malheureux après la mort n'est donc pas

une chimère, un vrai fantôme. Mais le Spiritisme nous apprend encore que la durée de la souffrance dépend, *jusqu'à un certain point*, de la volonté de l'Esprit, et qu'il peut l'abréger par les efforts qu'il fait pour s'améliorer. La prière, j'entends la prière réelle, celle du cœur, celle qui est dictée par une véritable charité, excite l'Esprit au repentir, développe en lui de bons sentiments ; elle l'éclaire, lui fait comprendre le bonheur de ceux qui sont au-dessus de lui ; elle l'excite à faire le bien, *à se rendre utile*, car les Esprits peuvent faire le bien et le mal ; elle le tire en quelque sorte du découragement dans lequel il s'engourdit ; elle lui fait entrevoir la lumière. Par ses efforts, il peut donc sortir du bourbier où il est plongé ; et c'est ainsi que la main secourable qu'on lui tend peut abréger ses souffrances.

Notre abonné nous demande si les Esprits qui sollicitent des prières ne seraient pas encore sous l'influence des idées terrestres : A cela nous répondons que parmi les Esprits qui se communiquent à nous, il y en a qui, de leur vivant, ont professé tous les cultes, et que tous, catholiques, protestants, juifs, musulmans, bouddhistes, à cette question : Que pouvons-nous faire qui vous soit utile ? répondent : Priez pour moi. - Une prière, selon le rite que vous avez professé, vous serait-elle plus utile ou plus agréable ? - Le rite est la forme ; la prière du cœur n'a pas de rite. - Nos lecteurs se rappellent sans doute l'évocation d'une veuve du Malabar, insérée dans le numéro de la Revue de décembre 1858. Lorsqu'on lui dit : Vous nous demandez de prier pour vous, mais nous sommes chrétiens ; nos prières pourraient-elles vous être agréables ? Elle répond : Il n'y a qu'un Dieu pour tous les hommes.

Les Esprits souffrants s'attachent à ceux qui prient pour eux, comme l'être reconnaissant à celui qui lui fait du bien. Cette même veuve du Malabar vint plusieurs fois à nos réunions sans être appelée ; elle y venait, disait-elle, pour s'instruire ; elle nous suivait même dans la rue, ainsi que nous l'avons constaté à l'aide d'un médium voyant. L'assassin Lemaire, dont nous avons rapporté l'évocation dans le numéro du mois de mars 1858, évocation qui, par parenthèse, avait excité la verve railleuse de quelques sceptiques, ce même assassin, malheureux, délaissé, trouva dans un de nos lecteurs un cœur compatissant qui en eut pitié ; il vint souvent le visiter, et tâcha de se manifester par toutes sortes de moyens, jusqu'à ce que cette même personne, ayant eu l'occasion de s'éclairer sur ces manifestations, sut que c'était Lemaire qui voulait lui témoigner sa reconnaissance. Lorsqu'il eut la possibilité d'exprimer sa pensée, il lui dit : Merci à vous, âme charitable ! J'étais seul avec le remords de ma vie passée, et vous avez eu pitié de moi ; j'étais abandonné, et vous avez pensé à moi ; j'étais dans l'abîme, et

vous m'avez tendu la main ! Vos prières ont été pour moi comme un baume consolateur ; j'ai compris l'énormité de mes crimes, et je prie Dieu de m'accorder la grâce de les réparer par une nouvelle existence où je pourrai faire autant de bien que j'ai fait de mal. Merci encore, ô merci !

Voici, du reste, sur les effets de la prière, l'opinion actuelle d'un illustre ministre protestant, M. Adolphe Monod, mort au mois d'avril 1856.

« Le Christ a dit aux hommes : Aimez-vous les uns les autres. Cette recommandation renferme celle d'employer tous les moyens possibles de témoigner de l'affection à ses semblables, sans entrer pour cela dans aucun détail sur la manière d'atteindre ce but. S'il est vrai que rien ne peut détourner le Créateur d'appliquer la justice dont il est le type, à toutes les actions de l'Esprit, il n'en est pas moins vrai que la prière que vous lui adressez pour celui à qui vous vous intéressez, est pour ce dernier un témoignage de souvenir qui ne peut que contribuer à alléger ses souffrances et à le consoler ; dès qu'il témoigne le moindre repentir, et alors *seulement*, il est secouru, mais on ne lui laisse jamais ignorer qu'une âme sympathique s'est occupée de lui ; cette pensée l'excite au repentir, et on le laisse dans la douce persuasion que son intercession lui a été utile. Il en résulte nécessairement, de sa part, un sentiment de reconnaissance et d'affection pour celui qui lui a donné cette preuve d'attachement ou de pitié ; par conséquent, l'amour que recommandait le Christ aux hommes n'a fait que s'accroître entre eux ; ils ont donc tous deux obéi à la loi d'amour et d'union de tous les êtres, loi de Dieu qui doit amener l'unité, qui est la fin de l'Esprit. »

- N'avez-vous rien à ajouter à ces explications ? - R. Non, elles renferment tout.

- Je vous remercie d'avoir bien voulu les donner. - R. C'est un bonheur pour moi de contribuer à l'union des âmes, union que les bons Esprits cherchent à faire prévaloir sur toutes les questions de dogme qui les divisent.

Un Esprit qui ne se croit pas mort.

Un de nos abonnés du département du Loiret, très bon médium écrivain, nous écrit ce qui suit sur plusieurs faits d'apparitions qui lui sont personnels.

« Ne voulant laisser dans l'oubli aucun des faits qui viennent à l'appui

de la doctrine Spirite, je viens vous faire part des nouveaux phénomènes dont je suis le témoin et le médium, et qui, comme vous le reconnaîtrez, concordent parfaitement avec tout ce que vous avez publié dans votre Revue sur les divers états de l'Esprit après sa séparation du corps.

« Il y a environ six mois, je m'occupais de communications Spirites avec plusieurs personnes, lorsque la pensée me vint de demander si, parmi les assistants, se trouvait un médium voyant. L'Esprit répond affirmativement, et me désignant, il ajoute : Tu l'es déjà, mais à un faible degré, et seulement pendant ton sommeil ; plus tard ton tempérament se modifiera de telle façon que tu deviendras un excellent médium voyant, mais petit à petit, et d'abord pendant le sommeil seulement.

« Dans le cours de cette année, nous eûmes la douleur de perdre trois de nos parents. L'un d'eux, qui était mon oncle, m'apparut quelque temps après sa mort pendant mon sommeil ; il eut avec moi un long entretien, et me conduisit dans le lieu qu'il habite, et qu'il me dit être le dernier degré conduisant au séjour de la félicité éternelle. J'avais l'intention de vous donner la description de ce que j'ai admiré dans ce séjour incomparable, mais ayant consulté mon Esprit familier à ce sujet, il me répondit : La joie et le bonheur que tu as éprouvés pourraient influencer le récit que tu ferais des merveilleuses beautés que tu as admirées, et ton imagination pourrait créer des choses qui n'existent pas. Attends que ton esprit soit plus calme. Je m'arrête donc pour obéir à mon guide, et ne m'occuperai que des deux autres visions qui sont plus positives. Je vous rapporterai seulement les dernières paroles de mon oncle. Lorsque j'eus admiré ce qu'il *m'était permis de voir*, il me dit : Tu vas maintenant retourner sur la terre. Je le suppliai de m'accorder encore quelques instants. - Non, me dit-il, il est cinq heures, et tu dois reprendre le cours de ton existence. A l'instant je me réveillai, et cinq heures sonnaient à ma pendule.

« Ma seconde vision a été celle d'un des deux autres parents morts dans l'année. C'était un homme vertueux, aimable, bon père de famille, bon chrétien, et, quoique malade depuis longtemps, il mourut presque subitement, et peut-être au moment où il y pensait le moins. Sa figure avait une expression indéfinissable, sérieuse, triste et heureuse tout à la fois. Il me dit : J'expie mes fautes ; mais j'ai une consolation, c'est d'être le protecteur de ma famille ; je continue à vivre au milieu de ma femme et de mes enfants, et je leur inspire de bonnes pensées ; priez pour moi.

« La troisième vision est plus caractérisée, et m'a été confirmée par un fait matériel ; c'est celle du troisième parent. C'était un excellent homme, mais vif, emporté, impérieux avec les domestiques, et surtout attaché outre mesure aux biens de ce monde ; de plus sceptique, et s'occupant plus de

cette vie que de celle à venir. Quelque temps après sa mort, il vint la nuit et se mit à secouer mes rideaux avec impatience, comme pour me réveiller. Comment lui dis-je, c'est toi ? - Oui ; je suis venu te trouver, car tu es le seul qui puisse me répondre. Ma femme et mon fils sont partis pour Orléans ; j'ai voulu les suivre, mais personne ne veut plus m'obéir. J'ai dit à Pierre de faire mes paquets, mais il ne m'écoute pas ; personne ne fait attention à moi. Si tu pouvais venir mettre les chevaux à l'autre voiture et faire mes paquets, tu me rendrais grand service, car je pourrais aller rejoindre ma femme à Orléans. - Mais ne peux-tu pas le faire toi-même ? - Non, car *je ne puis rien enlever* ; depuis le *sommeil* que j'ai éprouvé pendant ma maladie, je suis tout changé ; je ne sais plus où je suis ; j'ai le cauchemar. - D'où viens-tu ? - De B… - Est-ce du château ? - Non ! me répondit-il avec un cri d'horreur, et en portant la main sur son front, c'est du cimetière ! - Après un geste de désespoir, il ajouta : - Tiens, mon cher ami, dis à tous mes parents de prier pour moi, car je suis trop malheureux ! - A ces mots il s'enfuit, et je le perdis de vue. Quand il vint me trouver et secouer mes rideaux avec impatience, sa figure exprimait un égarement effrayant. Quand je lui demandai comment il avait fait pour agiter mes rideaux, lui qui disait ne pouvoir rien enlever, il me répondit brusquement : C'est avec mon souffle !

« Le lendemain j'appris que sa femme et son fils étaient effectivement partis pour Orléans. »

Cette dernière apparition est surtout remarquable en ce que l'illusion qui porte certains Esprits à se croire encore vivants, s'est prolongée chez celui-ci bien plus longtemps que dans les cas analogues. Assez généralement elle ne dure que quelques jours, tandis qu'ici, après plus de trois mois il ne se croyait pas encore mort. Du reste, la situation est parfaitement identique à ce que nous avons maintes fois observé. Il voit tout comme de son vivant ; il veut parler, et il est surpris de n'être pas écouté ; il vaque ou croit vaquer à ses occupations habituelles. L'existence du périsprit est ici démontrée d'une manière frappante, abstraction faite de la vision. Puisqu'il se croit vivant, il se voit donc un corps semblable à celui qu'il a quitté ; ce corps agit comme aurait fait l'autre ; pour lui rien ne paraît changé ; seulement il n'a pas encore étudié les propriétés de son nouveau corps ; il le croit dense et matériel comme le premier, et il s'étonne de ne pouvoir rien soulever. Il trouve, néanmoins, dans sa situation quelque chose d'étrange dont il ne se rend pas compte : il croit être sous l'empire d'un cauchemar ; il prend la mort pour un sommeil ; c'est un état mixte entre la vie corporelle et la vie Spirite, état toujours pénible et plein d'anxiété, et qui tient de l'une et de l'autre. Il est, comme nous l'avons dit ailleurs, la

suite à peu près constante des morts instantanées, telles que celles qui ont lieu par suicide, apoplexie, supplice, combat, etc.

Nous savons que la séparation du corps et du périsprit s'opère graduellement et non d'une manière brusque ; elle commence avant la mort, quand celle-ci arrive par l'extinction naturelle des forces vitales, soit par l'âge, soit par la maladie, et surtout chez ceux qui, de leur vivant, pressentent leur fin, et *s'identifient par la pensée avec leur existence future*, de telle sorte qu'à l'instant du dernier soupir, elle est à peu près complète. Lorsque la mort surprend à l'improviste un corps plein de vie, la séparation ne commence qu'à ce moment, et ne s'achève que peu à peu. Tant qu'il existe un lien entre le corps et l'Esprit, celui-ci est dans le trouble, et s'il entre brusquement dans le monde des Esprits, il éprouve un saisissement qui ne lui permet pas de reconnaître tout d'abord sa situation, non plus que les propriétés de son nouveau corps ; il faut qu'il l'essaie en quelque sorte, et c'est ce qui lui fait croire être encore de ce monde.

Outre les circonstances de mort violente, il en est d'autres qui rendent plus tenaces les liens du corps et de l'Esprit, car l'illusion dont nous parlons s'observe également dans certains cas de mort naturelle, c'est lorsque l'individu a plus vécu de la vie matérielle que de la vie morale. On conçoit que son attachement à la matière le retienne encore après la mort, et prolonge ainsi l'idée qu'il n'y a rien de changé pour lui. Tel est le cas de la personne dont nous venons de parler.

Remarquons la différence qu'il y a entre la situation de cette personne et celle du second parent : l'un veut encore commander ; il croit avoir besoin de ses malles, de ses chevaux, de sa voiture, pour aller rejoindre sa femme ; il ne sait pas encore que, comme Esprit, il peut le faire instantanément, ou, pour mieux dire, son périsprit est encore si matériel qu'il le croit assujetti à tous les besoins du corps. L'autre, qui a vécu de la vie morale, qui avait des sentiments religieux, qui s'est identifié avec la vie future, quoique surpris plus à l'improviste que le premier, est déjà dégagé ; il dit qu'il vit au milieu de sa famille, mais il sait qu'il y est en Esprit ; il parle à sa femme et à ses enfants, mais il sait que c'est par la pensée ; en un mot, il n'y a plus d'illusion, tandis que l'autre est encore dans le trouble et dans les angoisses. Il a tellement le sentiment de la vie réelle, qu'il a vu sa femme et son fils partir, et qu'ils sont partis en effet au jour indiqué, ce qu'ignorait son parent auquel il est apparu.

Remarquons, en outre, un mot très caractéristique de sa part, et qui peint bien sa position. A cette question : D'où viens-tu ? il répond d'abord par le nom de l'endroit qu'il habitait ; puis, à celle-ci : Est-ce du château ? Non ! dit-il avec effroi, c'est du cimetière. Or, cela prouve une chose, c'est

que le dégagement n'étant pas complet, une sorte d'attraction existait encore entre l'Esprit et le corps, ce qui lui fait dire qu'il vient du cimetière ; mais à ce moment il semble commencer à comprendre la vérité ; la question même paraît le mettre sur la voie en appelant son attention sur sa dépouille, c'est pourquoi il prononce ce mot avec effroi.

Les exemples de cette nature sont très nombreux, et l'un des plus frappants est celui du suicidé de la Samaritaine, que nous avons rapporté dans notre Numéro de juin 1858. Cet homme, évoqué plusieurs jours après sa mort, affirmait aussi être encore vivant, et disait : Cependant, je sens les vers qui me rongent. Comme nous l'avons fait observer dans notre relation, ce n'était pas un souvenir, puisque de son vivant il n'était pas rongé par les vers ; c'était donc le sentiment de l'actualité, une sorte de répercussion transmise du corps à l'Esprit par la communication fluidique qui existait encore entre eux. Cette communication ne se traduit pas toujours de la même manière, mais elle est toujours plus ou moins pénible, et comme un premier châtiment pour celui qui s'est trop identifié de son vivant avec la matière.

Quelle différence avec le calme, la sérénité, la douce quiétude de ceux qui meurent sans remords, avec la conscience d'avoir bien employé le temps de leur séjour ici-bas, de ceux qui ne se sont point laissé dominer par leurs passions ! Le passage est court et sans amertume, car la mort est pour eux le retour de l'exil à leur véritable patrie. Est-ce là une théorie, un système ? Non, c'est le tableau que nous offrent tous les jours nos communications d'outre-tombe, tableau dont les aspects varient à l'infini, et où chacun peut puiser un utile enseignement, car chacun y trouve des exemples dont il peut faire son profit, s'il veut se donner la peine de le consulter ; c'est un miroir où peut se reconnaître quiconque n'est pas aveuglé par l'orgueil.

Doctrine de la réincarnation chez les Hindous.

(Note communiquée à la Société par M. Tug…)

On se figure généralement que les Hindous n'admettent la réincarnation que comme une expiation, et que, suivant eux, elle ne peut s'opérer que dans le corps des animaux. Cependant les lignes suivantes, extraites du voyage de Mme Ida Pfeiffer, semblent prouver que les Indiens ont à ce sujet des idées plus saines.

« Les filles, dit Mme Pfeiffer, sont ordinairement fiancées dès leur première année. Si le fiancé vient à mourir, la jeune fille est considérée comme veuve, et à ce titre ne peut plus se marier : le veuvage est regardé comme un grand malheur. On croit que c'est la position des femmes dont la conduite n'a pas été irréprochable *dans une vie antérieure*. »

Malgré l'importance qu'on ne peut refuser à ces derniers mots, il faut reconnaître qu'il y a, entre la métempsycose des Hindous et la doctrine admise par la Société parisienne des Etudes Spirites, une différence capitale. Citons ici ce que dit Zimmermann sur la religion hindoue, dans le Journal des Voyages (Taschenbuch der Reisen).

« Le fond de cette religion est la croyance à un être premier et suprême, à l'immortalité de l'âme, et à la récompense de la vertu. Le véritable et unique Dieu se nomme *Brahm*, qu'il ne faut pas confondre avec *Brahma*, créé par lui. C'est la vraie lumière, qui est la même, éternelle, bienheureuse dans tous les temps et dans tous les lieux. De l'essence immortelle de *Brahm* est émanée la déesse *Bhavani*, c'est-à-dire la nature, et une légion de 1180 millions d'Esprits. Parmi ces Esprits, il y a trois demi-dieux ou génies supérieurs : *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva*, la trinité des Hindous. Longtemps la concorde et la félicité régnèrent parmi les Esprits ; mais, dans la suite, une révolte éclata parmi eux, et plusieurs refusèrent d'obéir. Les rebelles furent précipités du haut des cieux dans l'abîme des ténèbres. Alors eut lieu la métempsycose : chaque plante, chaque être fut animé par un ange déchu. Cette croyance explique la bonté des Hindous pour les animaux : ils les considèrent comme leurs semblables et n'en veulent tuer aucun.

« On est tenté de croire que ce n'est qu'à la longue que tout ce qu'il y a de bizarre dans cette religion mal comprise et faussée dans la bouche du peuple, est descendue au rang de folle jonglerie. Il suffira d'indiquer les attributs de quelques-unes de leurs principales divinités pour expliquer l'état actuel de leur religion ; ils admettent 333 millions de divinités inférieures : ce sont les déesses des éléments, des phénomènes de la nature, des arts, des maladies, etc. Il y a, en outre, les bons et les mauvais génies : le nombre des bons dépasse celui des mauvais de 3 millions.

« Ce qui est excessivement remarquable, ajoute Zimmermann, c'est qu'on ne trouve pas, chez les Hindous, une seule image de l'être suprême : il leur paraît trop grand. Toute la terre, disent-ils, est son temple, et ils l'adorent sous toutes les figures. »

Ainsi, suivant les Hindous, les âmes avaient été créées heureuses et parfaites, et leur déchéance a été le résultat d'une rébellion ; leur incarnation dans le corps des animaux est une punition. Suivant la doctrine Spirite, les âmes ont été et *sont encore* créées simples et ignorantes, et c'est par des

incarnations successives qu'elles arrivent, grâce à leurs efforts et à la miséricorde divine, à une perfection qui peut seule leur donner la félicité éternelle. L'âme devant progresser peut rester stationnaire pendant un temps plus ou moins long, mais elle ne rétrograde pas : ce qu'elle a acquis en science ou en moralité, elle ne le perd pas. Si elle n'avance pas, elle ne recule pas : c'est pourquoi elle ne peut retourner animer les êtres inférieurs à l'humanité. Ainsi la métempsycose des Hindous est fondée sur le principe de la dégradation des âmes ; la réincarnation, selon les Esprits, est fondée sur le principe de la progression successive. Selon les Hindous, l'âme a commencé par la perfection pour arriver à l'abjection ; la perfection est le début, l'abjection le résultat. Selon les Esprits, l'ignorance est le début, la perfection est le but et le résultat. Il serait superflu de chercher à démontrer laquelle de ces deux doctrines est la plus rationnelle et donne une plus haute idée de la bonté et de la justice de Dieu. C'est donc par une complète ignorance de leurs principes que quelques personnes les confondent.

TUG…

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Mme Ida Pfeiffer, célèbre voyageuse.

(Société ; 7 septembre 1859.)

Le récit suivant est extrait du second Voyage autour du monde de Mme Ida Pfeiffer, page 345.

« Puisque je suis en train de parler de choses aussi étranges, il faut que je fasse mention d'un événement énigmatique qui se passa, il y a plusieurs années, à Java, et qui fit tant de sensation qu'il provoqua même l'attention du gouvernement.

« Il y avait, dans la résidence de Chéribon, une maisonnette dans laquelle, au dire du peuple, il revenait des Esprits. A la chute du jour, les pierres commençaient à pleuvoir de tous côtés dans la chambre, et partout on crachait du *siri*[6]. Les pierres, aussi bien que les crachats, tombaient tout près des personnes qui se trouvaient dans la pièce, mais sans les atteindre ni les blesser. Il paraît que c'était surtout contre un petit enfant que cela était dirigé. On parla tant de cette affaire inexplicable qu'à la fin le gouvernement hollandais chargea un officier supérieur, qui méritait sa confiance,

[6] Préparation que les Javanais mâchent continuellement, et qui donne à la bouche et à la salive une couleur de sang.

de l'examiner. Celui-ci fit poster, autour de la maison, des hommes sûrs et fidèles, avec défense de laisser entrer ou sortir qui que ce fût, examina tout scrupuleusement, et prenant sur ses genoux l'enfant désigné, il s'assit dans la pièce fatale. Le soir, la pluie de pierres et de *siri* commença comme de coutume : tout tomba près de l'officier et de l'enfant, sans atteindre ni l'un ni l'autre. On examina de nouveau chaque coin, chaque trou ; mais on ne découvrit rien : l'officier n'y put rien comprendre. Il fit ramasser les pierres, les fit marquer et cacher à un endroit bien éloigné ; ce fut en vain : les mêmes pierres tombèrent de nouveau dans la pièce, à la même heure. Enfin, pour mettre un terme à cette histoire inconcevable, le gouvernement fit abattre la maison. »

La personne qui recueillit ce fait, en 1853, était une femme vraiment supérieure, moins par son instruction et son génie que par l'incroyable énergie de son caractère. A part cette ardente curiosité et ce courage indomptable, qui en ont fait la plus étonnante voyageuse qui ait jamais existé, Mme Pfeiffer n'avait dans le caractère rien d'excentrique. C'était une femme d'une piété douce et éclairée, et qui a maintes fois prouvé qu'elle était loin d'être superstitieuse : elle s'était fait une loi de ne raconter que ce qu'elle avait vu par elle-même, ou ce qu'elle tenait de source certaine. (Voir la *Revue de Paris*, du 1° septembre 1856, et le *Dictionnaire des contemporains*, de Vapereau.)

1. Evocation de Mme Pfeiffer. - Je suis là.

2. Etes-vous surprise de notre appel et de vous trouver parmi nous ? - R. Je suis surprise de la rapidité de mon voyage.

3. Comment avez-vous été prévenue que nous désirions vous parler ? - R. J'ai été amenée ici sans m'en douter.

4. Mais cependant vous avez dû recevoir un avis quelconque. - R. Un entraînement irrésistible.

5. Où étiez-vous, lors de notre appel ? - R. J'étais près d'un Esprit que j'ai mission de guider.

6. Avez-vous eu conscience des lieux que vous avez traversés pour venir ici, ou bien vous y êtes-vous trouvée subitement, sans transition ? - R. Subitement.

7. Etes-vous heureuse, comme Esprit ? - R. Oui, on ne peut plus heureuse.

8. D'où vous venait ce goût prononcé des voyages ? - R. J'avais été marin dans une vie précédente, et le goût que j'avais dans cette vie pour les voyages s'est reflété sur celle-ci, malgré le sexe que j'avais choisi pour m'y soustraire.

9. Vos voyages ont-ils contribué à votre avancement, comme Esprit ? -

R. oui, parce que je les ai faits avec un esprit d'observation qui me manquait dans l'existence précédente, où je ne m'étais occupée que de commerce et d'intérêts matériels : c'est pour cela que je croyais avancer davantage dans une vie sédentaire ; mais Dieu, si bon et si sage dans ses décrets que nous ne pouvons pénétrer, m'a fait utiliser mes penchants pour les faire servir à l'avancement que je sollicitais.

10. Quelle est celle des nations que vous avez visitées qui vous a paru la plus avancée et que vous préférez ? N'avez-vous pas dit, de votre vivant, que vous placiez certaines peuplades de l'Océanie au-dessus des nations civilisées ? - R. C'était un système erroné. Je préfère aujourd'hui la France, car je comprends sa mission et je prévois ses destinées.

11. Quelle est la destinée que vous prévoyez pour la France ? - R. Je ne puis vous dire sa destinée ; mais sa mission est de répandre le progrès, les lumières, et partant le Spiritisme VRAI.

12. En quoi les sauvages de l'Océanie vous paraissent-ils plus avancés que les Américains ? - Je leur trouvais, à part les vices attachés à l'état sauvage, des qualités sérieuses et solides que je ne rencontrais pas ailleurs.

13. Confirmez-vous le fait qui se serait passé à Java, et qui est rapporté dans vos ouvrages ? - R. Je le confirme en partie ; le fait des pierres marquées et jetées de nouveau mérite explication : c'étaient des pierres semblables, mais non les *mêmes*.

14. A quoi attribuiez-vous ce phénomène ? - R. Je ne savais à quoi l'attribuer : je me demandais si, en effet, le diable existerait ; je me répondais : Non, et en restai là.

15. Maintenant que vous pouvez vous en rendre compte, veuillez nous dire d'où venaient ces pierres ? Etaient-elles transportées ou bien fabriquées exprès par les Esprits ? - R. Des pierres transportées. Il était plus facile pour eux de les amener que de les agglomérer.

16. Et ce *siri*, d'où venait-il ? était-il fabriqué par eux ? - R. Si : c'était plus facile, et en outre inévitable, puisqu'il eût été impossible d'en trouver de tout préparé.

17. Quel était le but de ces manifestations ? - R. Comme toujours, pour attirer l'attention et faire constater un fait dont il fût parlé et dont on chercherait l'explication.

Remarque. Quelqu'un fait observer que cette constatation ne pouvait amener aucun résultat sérieux chez de tels peuples ; mais on répond qu'il en a un réel, puisque, par la relation et le témoignage de Mme Pfeiffer, il est venu à la connaissance des peuples civilisés, qui le commentent et en tirent des conséquences : ce sont d'ailleurs les Hollandais qui ont été appelés à le constater.

18. Il devait y avoir un motif spécial, surtout quant à l'enfant tourmenté par ces Esprits ? - R. L'enfant possédait une influence favorable, voilà tout, puisqu'il ne lui a été fait personnellement aucun attouchement.

19. Puisque ces phénomènes étaient produits par des Esprits, pourquoi ont-ils cessé quand la maison a été démolie ? - R. Ils ont cessé, parce qu'on a jugé inutile de les continuer ; mais vous ne devriez pas en être à demander s'ils *auraient pu* continuer.

20. Nous vous remercions d'être venue et d'avoir bien voulu répondre à nos questions. - R. Je suis toute à vous tous.

Privat d'Anglemont.

(Premier entretien, 2 septembre 1859.)

On lit dans le journal *le Pays*, du 15 ou du 16 août 1859, la Notice nécrologique suivante sur Privat d'Anglemont, homme de lettres, mort à l'hospice Dubois.

« Ses inventions ne faisaient jamais de mal à personne ; il n'y eut que la dernière de mauvaise, et elle tourna contre lui. En entrant dans la maison de santé où il vient de s'éteindre, mais où il s'éteignit heureux d'un bien-être nouveau, Privat d'Anglemont imagina de dire qu'il était anabaptiste, et de la doctrine de Swedenborg. Il en avait dit bien d'autres dans sa vie ! Mais cette fois la mort le prit au mot, et ne lui laissa pas le temps de se dédire. La suprême consolation de la croix fut écartée de son chevet ; son convoi rencontra une église, et passa outre. La croix ne vint pas non plus le recevoir sur le seuil du cimetière. Lorsque le cercueil fut déposé dans la tombe, Edouard Fournier, qui prononça sur ce pauvre corps de touchantes paroles, n'osa lui souhaiter que le sommeil, et tous ses amis s'éloignèrent, étonnés de ne l'avoir pas salué un à un avec l'eau qui ressemble aux larmes et qui purifie. Faites donc une souscription après cela, et essayez d'édifier quelque chose sur une sépulture sans espérance ! Pauvre Privat ! Je ne l'en confie pas moins à celui qui connaît toutes les misères de notre âme, et qui a mis le pardon comme la loi dans l'effusion d'un cœur affectueux. »

Nous ferons une remarque préalable sur cette Notice. N'y a-t-il pas quelque chose d'atroce dans cette pensée d'une sépulture sans espérance, et qui ne mérite même pas l'honneur d'un monument ? La vie de Privat eût

sans doute pu être plus méritoire ; il eut sans contredit des travers ; mais nul ne dit que ce fut un méchant homme, faisant, comme tant d'autres, le mal pour le plaisir de le faire, sous le manteau de l'hypocrisie. Doit-on croire que, parce qu'à ses derniers moments sur la terre il a été privé des prières accordées aux croyants, prières que ses amis peu charitables ne lui ont pas même données, Dieu le réprouve à tout jamais, et qu'il ne lui laisse que le sommeil de l'éternité pour suprême espérance ? autrement dit qu'il n'est plus aux yeux de Dieu qu'un animal, lui, homme d'intelligence, insouciant, il est vrai, des biens et des faveurs du monde, vivant au jour le jour sans se préoccuper du lendemain, mais, en définitive, homme de pensée, sinon génie transcendant ? A ce compte, qu'il doit être effrayant le nombre de ceux qui rentrent dans le néant ! Convenons que les Esprits nous donnent de Dieu une idée bien autrement sublime, en nous le représentant comme toujours prêt à tendre une main secourable à celui qui reconnaît ses erreurs, auquel il laisse toujours une ancre de salut.

1. *Evocation*. - Me voilà ; que désirez-vous, mes amis ?

2. Avez-vous une conscience nette de votre situation actuelle ? - R. Non, pas totalement, mais j'espère ne pas tarder à l'avoir, car heureusement pour moi, Dieu ne me semble pas vouloir m'éloigner de lui, malgré la vie presque inutile que j'ai menée sur la terre, et j'aurai plus tard une position assez heureuse dans le monde des Esprits.

3. Au moment de votre mort vous êtes-vous reconnu immédiatement ? - R. J'ai été troublé ; cela se comprend, mais pas tant qu'on pourrait le supposer, car j'ai toujours aimé ce qui était éthéré, poétique, rêveur.

4. Veuillez-nous décrire ce qui s'est passé en vous à ce moment ? - R. Il ne s'est passé rien qui soit bien extraordinaire et différent de ce que vous savez déjà ; inutile donc d'en parler encore.

5. Voyez-vous les choses aussi clairement que de votre vivant ? - R. Non, pas encore, mais je les verrai.

6. Quelle impression fait sur vous la vue actuelle des hommes et des choses ? - R. Mon Dieu, ce que j'en ai toujours pensé.

7. A quoi vous occupez-vous ? - R. Je ne fais rien ; je suis errant ; je cherche, non pas une position sociale, mais une position Spirite ; autre monde, autre occupation : c'est la loi naturelle des choses.

8. Pouvez-vous vous transporter partout où vous voulez ? - R. Non ; je serais trop heureux, mon monde est restreint.

9. Vous faut-il un temps appréciable pour vous transporter d'un lieu à un autre ? - R. Assez appréciable.

10. De votre vivant, vous constatiez votre individualité au moyen de votre corps ; mais maintenant que vous n'avez plus ce corps, comment la

constatez-vous ? - R. Heu ! c'est étrange ! voilà une chose à laquelle je n'avais pas encore pensé ; on a bien raison de dire qu'on apprend quelque chose tous les jours. Merci, cher confrère.

11. Eh bien ! puisque nous appelons votre attention sur ce point, veuillez y réfléchir, et nous répondre. - R. Je vous ai dit que je suis restreint comme espace ; mais hélas ! moi, qui eus toujours une imagination vive, je le suis aussi comme pensée ; je vous répondrai plus tard.

12. Quelle était, de votre vivant, votre opinion sur l'état de l'âme après la mort ? - R. Je la croyais immortelle, c'est évident ; mais j'avoue, à ma honte, que je ne croyais pas, ou du moins que je n'avais pas une opinion bien arrêtée sur la réincarnation.

13. Quelle était la source du caractère original qui vous distinguait ? - R. Il n'avait pas de source directe ; d'autres sont profonds, sérieux, philosophes ; moi, j'étais gai, vif, original ; c'est une variété de caractère ; voilà tout.

14. N'auriez-vous pu, par votre talent, vous affranchir de cette vie de bohème qui vous laissait en proie aux besoins matériels ; car je crois que vous manquiez souvent du nécessaire ? - R. Trop souvent ; mais, que voulez-vous ? je vivais comme me poussait mon caractère. Ensuite je n'ai jamais su me plier à ces sottes manières du monde ; je ne savais ce que c'était d'aller mendier une protection ; l'art pour l'art, voilà mon principe.

15. Quel est votre espoir pour l'avenir ? - R. Je ne le sais pas encore.

16. Vous rappelez-vous l'existence qui a précédé celle que vous venez de quitter ? - R. Elle est bonne.

Remarque. - Quelqu'un fait observer que ces derniers mots pourraient être pris comme une exclamation ironique, ce qui serait assez dans le caractère de Privat. Celui-ci répond spontanément :

Je vous demande mille pardons, je n'ai pas plaisanté ; je suis, il est vrai, un Esprit peu instructif pour vous, mais enfin, je ne veux pas plaisanter avec les choses sérieuses. Terminons là ; je ne veux plus parler. Au revoir.

(Deuxième entretien, 9 septembre 1859.)

1. Evocation. - R. Voyons, mes amis, vous n'avez donc pas fini de me faire des questions, très sensées, mais auxquelles je ne puis répondre ?

2. C'est sans doute par modestie que vous dites cela ; car l'intelligence que vous avez montrée de votre vivant, et la manière dont vous nous avez répondu, prouvent que votre esprit est au-dessus du vulgaire. - R. Flatteur !

3. Non, nous ne flattons pas, nous disons ce que nous pensons ; nous

savons d'ailleurs que la flatterie serait sans but avec les Esprits. Lors de votre dernier entretien, vous nous avez quittés brusquement ; voudriez-vous nous en dire la raison ? - R. La raison, la voici dans toute sa simplicité : Vous me posez des questions tellement en dehors de mes idées que j'étais très embarrassé de répondre ; vous comprenez donc le juste mouvement d'orgueil que j'ai dû éprouver en restant coi.

4. Voyez-vous d'autres Esprits autour de vous ? - R. J'en vois des quantités : ici, là-bas, partout, partout.

5. Avez-vous réfléchi à la question que nous vous avons posée et à laquelle vous avez dit que vous répondriez une autre fois ? Je la répète : De votre vivant vous constatiez votre individualité au moyen de votre corps ; mais maintenant que vous n'avez plus ce corps, comment la constatez-vous ? en un mot, comment vous distinguez-vous des autres êtres spirituels que vous voyez autour de vous ? - R. Si je puis vous exprimer ce qui me touche, j'ai encore conservé une sorte d'essence qui me donne mon individualité et ne me laisse aucun doute que je suis bien moi, quoique je sois mort pour la terre. Je suis encore dans un monde nouveau, bien nouveau pour moi… (Après quelque hésitation.) Je constate enfin mon individualité par mon périsprit, qui est la forme que j'avais dans ce monde.

Remarque. Nous pensons que cette dernière réponse lui a été soufflée par un autre Esprit, car sa précision contraste avec l'embarras que semble indiquer le début.

6. Avez-vous assisté à vos funérailles ? - R. Oui, j'y ai assisté, mais je ne sais trop pourquoi.

7. Quel sentiment cela vous a-t-il fait éprouver ? - R. J'y ai vu avec plaisir, avec beaucoup de satisfaction, qu'en quittant la terre, j'y laisse encore des regrets.

8. D'où vous est venue l'idée de vous dire anabaptiste et swedenborgien ; est-ce que vous aviez étudié la doctrine de Swedenborg ? - R. C'est une de mes idées excentriques parmi les autres.

9. Que pensez-vous de la petite Notice nécrologique publiée sur vous dans *le Pays* ? - R. Vous m'embarrassez, car croyez-vous, si vous publiez ces communications dans la *Revue*, que cela fasse plaisir à celui qui l'a écrite, que je dise, moi, pour qui elles ont été faites, que ce sont de belles phrases, rien que de belles phrases ?

10. Revenez-vous quelquefois voir les endroits que vous avez fréquentés de votre vivant, et les amis que vous avez laissés ? - R. Oui, et j'ose dire que j'y trouve encore une certaine satisfaction. Quant aux amis, j'en avais bien peu de sincères ; beaucoup me serraient la main sans oser me dire que j'étais excentrique, et par-derrière ils m'abîmaient, me traitaient de fou.

11. Où allez-vous aller en nous quittant ? Ceci n'est pas une question indiscrète, mais pour notre instruction. - R. Où j'irai ?… Voyons donc !… Tiens, une idée excellente… je vais me payer une petite joie… une fois n'est pas coutume… Je vais aller faire une petite promenade, visiter une petite chambre qui m'a laissé durant ma vie de bien agréables souvenirs… Oui, c'est une bonne idée ; j'y passerai la nuit au chevet d'un pauvre diable de sculpteur qui ce soir n'a pas dîné, et qui a demandé au sommeil le soulagement de sa faim… Qui dort dîne… Pauvre garçon ! sois tranquille, je vais te donner des rêves magnifiques.

12. Ne pourrait-on savoir la demeure de ce sculpteur, car on pourrait lui venir en aide ? - R. Ceci est une question qui pourrait être indiscrète si je ne connaissais le louable sentiment qui la dicte… Je ne puis répondre à cette question.

13. Seriez-vous assez bon pour nous dicter quelque chose de suivi, sur un sujet à votre choix. Votre talent de littérateur doit vous rendre la chose facile. - R. Pas encore ; pourtant vous me paraissez si affables, si compatissants que je vous promets de vous écrire quelque chose. Maintenant, peut-être, pourrai-je être un peu éloquent, mais je crains que mes communications soient encore bien terrestres ; laissez épurer un peu mon âme ; laissez-la quitter cette enveloppe grossière qui la tient encore, et alors je vous promets une communication ; seulement je vous demanderai une chose, c'est de prier Dieu, notre souverain maître, de m'accorder le pardon, l'oubli de mon inutilité sur la terre ; car chaque homme a une mission ici-bas, malheur à qui ne la remplit pas avec foi et religion ! Priez ! priez ! au revoir.

(Troisième entretien.)

Je suis là depuis bien longtemps. J'ai promis de dire quelque chose ; je dirai.

Rien n'est plus embarrassant, savez-vous, mes amis, que de parler ainsi sans préambule, et d'attaquer un sujet sérieux. Un savant ne prépare ses œuvres qu'après de bien longues réflexions, qu'après avoir mûri longtemps ce qu'il doit dire, ce qu'il doit entreprendre. Quant à moi, je le regrette, mais je n'ai pas encore trouvé un sujet qui soit digne de vous ; je ne pourrais vous dire que des puérilités ; je préfère donc vous demander de remettre la séance à huitaine, comme on dit au tribunal ; peut-être alors aurai-je trouvé quelque chose qui puisse vous intéresser et vous instruire.

Le médium ayant insisté mentalement pour qu'il dise quelque chose, il ajoute : Mais, mon cher, je te trouve étonnant ! Non, je préfère rester auditeur ; tu ne sais donc pas qu'il y a pour moi autant d'instruction que pour vous à écouter ce qu'on discute ici ? Non ; je vous répète, je reste simple auditeur ; c'est un rôle qui sera pour moi bien plus instructif. Malgré tes instances je ne veux pas répondre ; tu crois donc qu'il serait bien agréable pour moi qu'on dît : Ah ! ce soir on a évoqué Privat d'Anglemont. - Vraiment ! qu'a-t-il dit ? - Rien, absolument rien. - Merci ! j'aime mieux que l'on conserve de moi une bonne opinion. Chacun ses idées.

Communication spontanée de Privat d'Anglemont.

(Quatrième entretien, 30 septembre 1859.)

« Enfin voilà que le Spiritisme fait grand bruit partout, et voilà que les journaux s'en occupent, d'une manière indirecte, il est vrai, en citant des faits extraordinaires d'apparitions, de coups frappés, etc. Mes ex-confrères citent les faits sans commentaires ; ils font en cela preuve d'intelligence, car la doctrine Spirite ne doit jamais être mal discutée ou prise en mauvaise part. Pourtant ils n'ont pas encore admis la véracité du rôle du médium ; ils doutent ; mais je réfute leurs objections en disant ceci, qu'eux-mêmes ne sont que des médiums ; tous les écrivains, petits et grands le sont plus ou moins ; ils le sont dans ce sens que les Esprits qui sont autour d'eux agissent sur le système mental, et leur inspirent souvent des pensées qu'ils se glorifient d'avoir enfantées. Certes, ils ne se seraient jamais doutés que moi, Privat d'Anglemont, l'esprit léger par excellence, aurais jamais résolu cette question ; et pourtant je ne dis que la vérité, et pour preuve je donne une chose bien simple : Comment se fait-il qu'après avoir écrit pendant quelque temps, ils sont comme surexcités et dans un état de fièvre peu ordinaire ? L'attention, me direz-vous. Mais lorsque vous êtes bien attaché à une chose, je suppose à regarder un tableau, est-ce que vous avez la fièvre ? Non, n'est-ce pas ? Donc il faut qu'il y ait une autre cause. Eh bien ! je le répète, la cause est dans la sorte de communication qui existe entre le cerveau de l'écrivain et les Esprits qui l'entourent. Maintenant, mes chers confrères, fouettez si bon vous semble le Spiritisme, moquez-vous-en, riez, mais à coup sûr vous vous moquerez de vous-mêmes, vous vous donnerez pour plus tard des verges pour vous… vous me comprenez ? »

PRIVAT D'ANGLEMONT.

Le médium qui avait servi d'interprète à Privat d'Anglemont dans la Société, ayant eu l'idée de l'évoquer en son particulier, eut avec lui l'entre-

tien suivant. Il paraît que cet Esprit a conçu pour lui une certaine affection, soit qu'il trouve en lui un instrument facile, soit qu'il y ait entre eux sympathie. Ce médium est un jeune débutant dans la carrière littéraire, et ses heureux essais annoncent des dispositions que Privat se fait sans doute un plaisir d'encourager.

1. Evocation.

- R. Me voici ; il y a déjà quelque temps que je suis avec toi ; je m'attendais à cette évocation de ta part. C'est moi qui, tout à l'heure, t'ai inspiré les quelques bonnes pensées que tu as eues ; c'était afin, cher ami, de te consoler un peu, et de te faire supporter avec plus de courage les peines de ce monde. Tu crois donc que je n'ai pas souffert aussi, plus que vous ne pensez, vous tous qui avez souri à mes excentricités ? Et sous cette cuirasse d'indifférence que j'affectais toujours, combien n'ai-je pas caché de chagrins et de douleurs ! Seulement j'avais une qualité très précieuse pour un homme de lettres ou pour un artiste : j'ai toujours, et n'importe dans quelle occasion, assaisonné mes souffrances par de la gaîté. Quand je souffrais trop, je faisais des saillies, des jeux de mots, des plaisanteries. Combien de fois la faim, la soif, le froid ne sont-ils pas venus frapper à ma porte ! Et combien de fois ne leur ai-je pas répondu par un long et joyeux éclat de rire ! Eclat de rire simulé, diras-tu ? Eh bien ! non, mon ami, je t'avoue qu'il était sincère. Que veux-tu ! j'ai toujours eu le caractère le plus insouciant qu'il soit possible d'avoir. Je ne me suis jamais préoccupé de l'avenir, pas plus que du passé et du présent. J'ai toujours vécu en véritable bohème, au jour le jour ; dépensant cinq francs quand je les avais, et même quand je ne les avais pas ; et pas plus riche quatre jours après avoir reçu de l'argent que je ne l'étais la veille.

Certes, je ne souhaite à qui que ce soit de mener cette vie inutile, incohérente, irrationnelle. Les excentricités ne sont plus de notre temps ; les idées nouvelles ont fait pour cela de trop rapides progrès. C'est une vie dont je ne me fais nullement gloire, et dont parfois j'ai honte. La jeunesse doit être studieuse : elle doit chercher par le travail à fortifier son intelligence, afin de mieux connaître et apprécier et les hommes et les choses.

Détrompez-vous, jeunes gens, si vous croyez qu'en sortant du collège vous êtes des hommes accomplis ou des savants. Vous avez la clef pour tout savoir ; à vous maintenant de travailler et d'étudier ; à vous d'entrer plus carrément dans le vaste champ qui vous est offert, et dont les routes ont été aplanies par vos études du collège. Je sais qu'il faut à la jeunesse des distractions : le contraire serait contre nature ; mais néanmoins pas trop n'en faut ; car celui qui, durant le printemps de sa vie, n'a pensé qu'au plaisir, se prépare pour plus tard de pénibles remords. C'est alors que l'ex-

périence et les nécessités de ce monde lui apprennent que les moments perdus ne se rattrapent jamais. Il faut à un jeune homme de sérieuses lectures : les auteurs anciens sont souvent les meilleurs, car leurs bonnes pensées en suggèrent d'autres. Il doit surtout éviter les romans, qui n'excitent que l'imagination et laissent le cœur dans le vide. Les romans ne devraient être tolérés que comme distraction, une fois de temps en temps, ou pour quelques dames qui n'ont rien de mieux à faire. Instruisez-vous ! instruisez-vous ! Perfectionnez l'intelligence que Dieu vous a donnée ; on n'est digne de vivre qu'à ce prix.

- D. Ton langage m'étonne, cher Privat. Tu t'es présenté à moi sous des dehors très spirituels, sans doute, mais non comme un Esprit profond, et maintenant… - R. Halte-là ! jeune homme ; je t'arrête. Je suis apparu, ou plutôt je me suis communiqué à vous tous comme un Esprit peu profond, d'accord ; mais c'est que je n'étais pas encore totalement dégagé de mon enveloppe terrestre, et l'état d'Esprit ne s'était pas encore présenté dans toute sa réalité. Maintenant, ami, je suis un Esprit, rien qu'un Esprit. Je vais, je sens, j'éprouve tout comme les autres, et ma vie sur la terre ne me semble plus qu'un rêve ; et quel rêve ! Je suis en partie habitué à ce monde nouveau qui doit être ma demeure pour quelque temps.

- D. Combien de temps crois-tu rester comme Esprit, et dans ta nouvelle existence que fais-tu ? quelles sont tes occupations ? - R. Le temps que je dois rester comme Esprit est entre les mains de Dieu, et durera, - je suppose, et autant que je puis le concevoir, - jusqu'à ce que Dieu trouve mon âme assez épurée pour être incarnée dans une région supérieure. Quant à mes occupations, elles sont presque nulles. Je suis encore errant, et c'est une conséquence de la vie que j'ai menée sur la terre. C'est ainsi que ce qui me semblait un plaisir dans votre monde est une peine pour moi maintenant. Oui, c'est vrai, je voudrais avoir une occupation sérieuse, m'intéresser à quelqu'un qui mériterait ma sympathie, lui inspirer de bonnes pensées ; mais, mon cher ami, c'est assez bavardé, et, si tu veux bien le permettre, je vais me retirer. Au revoir ; si tu as besoin de moi, ne crains pas de m'appeler : j'accourrai avec plaisir. Bon courage ! Sois heureux !

Dirkse Lammers.

(Société, 11 nov. 1859.)

M. Van B…, de La Haye, présent à la séance, rend compte du fait suivant, qui lui est personnel.

Dans une réunion Spirite à laquelle il assistait, à La Haye, un Esprit, qui se désigne sous le nom de *Dirkse Lammers*, se manifeste spontanément. Interrogé sur les particularités qui le concernent, et sur le motif de sa visite au milieu de personnes qui ne le connaissent pas, et qui ne l'ont point appelé, il raconte ainsi son histoire :

« Je vivais en 1592, et je me suis pendu à la place où vous êtes en ce moment, dans une écurie à vaches, qui existait alors sur l'emplacement de la maison actuelle. Voici dans quelle circonstance : J'avais un chien, et ma voisine avait des poules. Mon chien étrangla ses poules, et la voisine, pour s'en venger, empoisonna mon chien. Dans ma colère, je frappai et blessai cette femme ; elle m'attaqua en justice, et je fus condamné à trois mois de prison et à 25 flor. d'amende. Bien que la condamnation fût assez légère, je n'en conçus pas moins de la haine contre l'avocat X… qui l'avait provoquée, et je résolus de m'en venger. En conséquence, je l'attendis dans un chemin détourné qu'il prenait tous les soirs pour se rendre à Loosduinen, près de La Haye ; je l'étranglai, et le pendis à un arbre. Pour faire croire à un suicide, j'avais mis dans sa poche un papier préparé d'avance, comme étant écrit par lui, et par lequel il disait de n'accuser personne de sa mort, attendu qu'il s'était lui-même ôté la vie. Depuis ce moment, le remords me poursuivit, et trois mois après je me pendis, comme je l'ai dit, à la place où vous êtes. Je viens, poussé par une force à laquelle je ne puis résister, faire l'aveu de mon crime, dans l'espoir que cela pourra peut-être apporter quelque soulagement à la peine que j'endure depuis lors. »

Ce récit fait avec des détails aussi circonstanciés, avant étonné l'assemblée, on prit des informations et l'on sut, par les recherches faites à l'état civil, qu'en effet, en 1592, un avocat, nommé X…, s'était pendu sur le chemin de Loosduinen.

L'Esprit de Dirkse Lammers ayant été évoqué, dans la séance de la Société du 11 nov. 1859, se manifeste par des actes de violence, en cassant les crayons. Son écriture est saccadée, grosse, presque illisible, et le médium éprouve une extrême difficulté à tracer les caractères.

1. *Evocation*. Me voici. Pour quoi faire ?

2. Reconnaissez-vous ici une personne à laquelle vous vous êtes dernière-

ment communiqué ? - R. J'ai donné assez de preuves de ma lucidité et de ma bonne volonté : cela devrait suffire.

3. Dans quel but vous êtes-vous communiqué spontanément, chez M. Van B… ? - R. Je ne le sais pas ; j'ai été envoyé là ; je n'avais pas, de moi-même, grande envie de raconter ce que j'ai été forcé de dire.

4. Qui vous a obligé à le faire ? - R. La force qui nous conduit : je n'en sais pas plus ; j'ai été entraîné malgré moi, et forcé d'obéir aux Esprits qui avaient droit de se faire obéir.

5. Etes-vous contrarié de venir à notre appel ? - R. Assez : je ne suis pas à ma place, ici.

6. Etes-vous heureux comme Esprit ? - R. Belle question !

7. Que pouvons-nous faire pour vous être agréable ? - R. Est-ce que vous voudriez faire quelque chose qui me soit agréable !

8. Certainement : la charité nous ordonne d'être utiles, quand nous le pouvons, aux Esprits aussi bien qu'aux hommes. Puisque vous êtes malheureux, nous appellerons sur vous la miséricorde de Dieu : nous nous engageons à prier pour vous. - R. Voilà, depuis des siècles, les premières paroles de cette nature qui me sont adressées. Oh ! merci ! merci ! Pour Dieu ! que ce ne soit pas une vaine promesse, je vous en prie.

Michel François.

(Société, 11 novembre 1859.)

Michel François, maréchal-ferrant, qui vivait sur la fin du XVII° siècle, s'étant adressé à l'intendant de Provence, lui annonça qu'un spectre lui était apparu, et lui avait ordonné d'aller révéler au roi Louis XIV les choses les plus importantes et les plus secrètes. On le fit partir pour la Cour, dans le mois d'avril 1697. Les uns assurent qu'il parla au roi, d'autres disent que le roi refusa de le voir. Ce qu'il y a de vrai, ajoute-t-on, c'est qu'au lieu de l'envoyer aux Petites-Maisons, il obtint de l'argent pour son voyage, et l'exemption des tailles et autres impositions royales.

1. *Evocation*. - R. Je suis là.

2. Comment avez-vous su que nous désirions vous parler ? - R. Comment me faites-vous cette question ? Ne savez-vous pas que vous êtes entourés d'Esprits qui avertissent ceux avec lesquels vous désirez communiquer ?

3. Où étiez-vous quand nous vous avons appelé ? - R. Dans l'espace, car je suis encore errant.

4. Etes-vous surpris de vous trouver au milieu de personnes vivantes ? - R. Pas le moins du monde ; je m'y trouve souvent.

5. Vous rappelez-vous votre existence, en 1697, sous Louis XIV, alors que vous étiez maréchal-ferrant ? - R. Assez confusément.

6. Vous rappelez-vous la révélation que vous vouliez faire au roi ? - R. Je me rappelle que j'avais à lui en faire une.

7. Cette révélation, l'avez-vous faite ? - R. Oui.

8. Vous lui avez dit qu'un spectre vous était apparu et vous avait ordonné d'aller révéler certaines choses au roi ; quel était ce spectre ? - R. C'était celui de son frère.

9. Voulez-vous le nommer ? - R. Non ; vous me comprenez.

10. Etait-ce l'homme désigné sous le nom du Masque de fer ? - R. Oui.

11. Maintenant que nous sommes loin de ce temps-là, pourriez-vous nous dire quel était l'objet de cette révélation ? - R. C'était justement de lui apprendre sa mort.

12. La mort de qui ? Etait-ce celle de son frère ? - R. Mais oui.

13. Quelle impression votre révélation a-t-elle faite sur le roi ? - R. Une impression mélangée de chagrin et de satisfaction : ceci est du reste assez prouvé par la façon dont il me traita.

14. Comment vous traita-t-il ? - R. Avec bonté et affabilité.

15. On dit que pareille chose est arrivée à Louis XVIII. Savez-vous si cela est vrai ? - R. Je crois qu'il y eut quelque chose comme cela, mais je n'en suis pas bien instruit.

16. Pourquoi cet Esprit vous a-t-il choisi pour cette mission, vous homme obscur, plutôt qu'un personnage de la cour qui eût approché le roi plus facilement ? - R. Je me suis trouvé sur son passage, doué de la faculté qu'il désirait rencontrer et qui était nécessaire, et aussi parce qu'un personnage de la cour n'eût pas pu faire accepter la révélation : on l'eût cru instruit par d'autres moyens.

17. Quel était le but de cette révélation, puisque le roi était nécessairement informé de la mort de son frère avant de l'apprendre par vous ? - R. C'était pour lui donner à réfléchir sur la vie future et sur le sort auquel il pouvait s'exposer et s'est en effet exposé : sa fin a été souillée d'actions par lesquelles il croyait s'assurer un avenir que cette révélation pouvait rendre meilleur.

Communications spontanées obtenues dans les séances de la Société.

30 septembre 1859. (Méd. M. R…)

Aimez-vous les uns les autres, c'est toute la loi : loi divine, par laquelle Dieu crée sans relâche et gouverne les mondes. L'amour est la loi d'attraction pour les êtres vivants et organisés ; l'attraction est la loi d'amour pour la matière inorganique.

N'oubliez jamais que l'Esprit, quel que soit son degré d'avancement, sa situation, comme réincarnation ou erraticité, est *toujours* placé entre un supérieur qui le guide et le perfectionne, et un inférieur vis-à-vis duquel il a les mêmes devoirs à remplir.

Soyez donc charitables, non seulement de cette charité qui vous porte à tirer de votre bourse l'obole que vous donnez froidement à celui qui ose vous la demander, mais allez au-devant des misères cachées.

Soyez indulgents pour les travers de vos semblables ; au lieu de mépriser l'ignorance et le vice, instruisez-les et moralisez-les ; soyez doux et bienveillants pour tout ce qui vous est inférieur ; soyez-le, même vis-à-vis des êtres les plus infimes de la création, et vous aurez obéi à la loi de Dieu.

VINCENT DE PAUL.

Remarque. Les Esprits considérés par les hommes comme des *saints*, ne prennent généralement pas cette qualité ; ainsi saint Vincent de Paul signe simplement *Vincent de Paul* ; saint Louis signe *Louis*, et ceux, au contraire, qui usurpent des noms et qualités qui ne leur appartiennent pas, font assez ordinairement parade de leurs faux titres, croyant sans doute en imposer plus facilement ; mais ce masque ne peut tromper quiconque se donne la peine d'étudier leur langage ; celui des Esprits réellement supérieurs a un cachet auquel on ne peut se méprendre.

18 novembre 1859. (Méd. M. R…)

L'union fait la force ; soyez unis pour être forts. Le Spiritisme a germé, jeté des racines profondes ; il va étendre sur la terre ses rameaux bienfaisants. Il faut vous rendre invulnérables contre les traits empoisonnés de la calomnie et de la noire phalange des ignorants, des égoïstes et des hypocrites. Pour y arriver, qu'une indulgence et une bienveillance réciproques président à vos rapports ; que vos défauts passent inaperçus, que vos qualités seules soient remarquées ; que le flambeau de la sainte amitié réunisse,

éclaire et réchauffe vos cœurs, et vous résisterez aux attaques impuissantes du mal comme le rocher inébranlable à la vague furieuse.

VINCENT DE PAUL.

23 septembre 1859. (Méd. M. R…)

Jusqu'à présent vous n'avez envisagé la guerre qu'au point de vue matériel ; guerres intestines, guerres de peuples à peuples ; vous n'y avez jamais vu que conquêtes, esclavage, sang, mort et ruines ; il est temps de la considérer au point de vue moralisateur et progressif. La guerre sème sur son passage la mort et les idées ; les idées germent et grandissent ; l'Esprit, après s'être retrempé dans la vie Spirite, vient les faire fructifier. N'accablez donc pas de vos malédictions le diplomate qui a préparé la lutte, ni le capitaine qui a conduit ses soldats à la victoire ; de grandes luttes se préparent : luttes du bien contre le mal, des ténèbres contre la lumière, luttes de l'esprit de progrès contre l'ignorance stationnaire. Attendez avec patience, car ni vos malédictions, ni vos louanges ne pourraient rien changer à la volonté de Dieu ; il saura toujours maintenir ou éloigner ses instruments du théâtre des événements, selon qu'ils auront compris leur mission, ou qu'ils auront abusé, pour servir leurs vues personnelles, de la puissance qu'ils auront acquise par leurs succès. Vous avez l'exemple du César moderne et le mien. J'ai dû, par plusieurs existences misérables et obscures, expier mes fautes, et j'ai vécu pour la dernière fois sur terre sous le nom de Louis IX.

JULES CÉSAR.

L'Enfant et le Ruisseau ; parabole.

11 novembre 1859. (Méd. M. Did…)

Un jour, un petit enfant arriva auprès d'un ruisseau assez rapide qui avait presque l'impétuosité d'un torrent ; l'eau s'élançait d'une colline voisine, et grossissait à mesure qu'elle s'avançait dans la plaine. L'enfant se prit à examiner le torrent, puis ramassa toutes sortes de pierres qu'il prenait dans ses petits bras ; il résolut de construire une digue ; présomption aveugle ! Malgré tous ses efforts et sa petite colère, il ne put y parvenir. Réfléchissant alors plus sérieusement, s'il faut employer ce mot pour un enfant, il monta plus haut, abandonna sa première tentative, et voulut faire sa digue près de la source même du ruisseau ; mais hélas ! ses efforts furent encore impuissants ; il fut découragé et s'en alla en pleurant. En-

core était-on dans la belle saison, et le ruisseau n'était pas trop rapide en comparaison de ce qu'il était en hiver ; il s'accrut, et l'enfant vit ses progrès ; l'eau, en grondant s'élançait avec plus de fureur, renversant tout sur son passage, et le malheureux enfant lui-même eût été emporté, s'il avait osé s'en approcher comme la première fois.

O homme faible ! enfant ! toi qui veux élever un rempart, un obstacle insurmontable à la marche de la vérité, tu n'es pas plus fort que cet enfant, et ta petite volonté pas plus forte que ses petits bras ; quand bien même tu voudrais l'atteindre dans sa source, la vérité, sois-en sûr, t'entraînera infailliblement.

BASILE.

Les trois Aveugles ; parabole.

7 octobre 1859. (Méd. M. Did…)

Un homme riche et généreux, ce qui est rare, rencontra sur sa route trois malheureux aveugles épuisés de faim et de fatigue ; il leur présenta à chacun une pièce d'or. Le premier, aveugle de naissance, aigri par la misère, n'ouvrit même pas la main ; il n'avait jamais vu, disait-il, qu'on eût offert de l'or à un mendiant : la chose était *impossible*. Le second tendit machinalement la main, mais rejeta aussitôt l'offrande qu'on lui faisait ; comme son ami il la considérait comme une illusion ou l'œuvre d'un mauvais plaisant : en un mot, selon lui, la pièce était fausse. Le troisième, au contraire, plein de foi en Dieu et d'intelligence, en qui la finesse du tact avait en partie remplacé le sens qui lui manquait, prit la pièce, la palpa, et se levant, en bénissant son bienfaiteur, partit vers la ville voisine pour se procurer ce qui manquait à son existence.

Les hommes sont les aveugles ; le Spiritisme est l'or ; jugez de l'arbre par ses fruits. LUC.

---

30 septembre 1859. (Méd. Mlle H…)

J'ai demandé à Dieu de me laisser venir un instant parmi vous pour vous donner le conseil de ne jamais avoir de querelles religieuses ; je ne dis pas guerres religieuses, car aujourd'hui le siècle est trop avancé pour cela ; mais dans celui où j'ai vécu, c'était un malheur général, et je n'ai pu l'éviter ; la fatalité m'a entraîné, et j'ai poussé les autres, moi qui aurais dû les retenir. Aussi j'ai eu ma punition, d'abord sur la terre, et depuis trois siècles j'expie cruellement mon crime. Soyez doux et patients pour ceux que vous enseignez ; s'ils ne veulent pas venir à vous d'abord, qu'ils y viennent plus tard, quand ils verront votre abnégation et votre dévouement.

Mes amis, mes frères, je ne saurais trop vous le recommander, quoi de plus horrible, en effet, que de s'entre-égorger au nom d'un Dieu clément, au nom d'une religion toute sainte qui ne prêche que la miséricorde, la bonté et la charité ! Au lieu de cela, on se tue, on se massacre pour forcer les personnes que l'on veut convertir à croire à un Dieu bon, dit-on ; mais au lieu de croire à votre parole, ceux qui survivent s'empressent de vous laisser et de s'éloigner de vous comme de bêtes féroces. Soyez donc bons, je le répète, et surtout pleins d'aménité pour ceux qui ne croient pas comme vous.

CHARLES IX.

1. Voudriez-vous avoir la complaisance de répondre à quelques questions que nous désirerions vous adresser ? - R. Je le veux bien.

2. Comment avez-vous expié vos fautes ? - R. Par le remords.

3. Avez-vous eu d'autres existences corporelles depuis celle que nous vous connaissons ? - R. J'en ai eu une ; j'ai été réincarné à un esclave des deux Amériques ; j'ai bien souffert ; cela m'a avancé dans ma purification.

4. Qu'est devenue votre mère, Catherine de Médicis ? - R. Elle a souffert aussi ; elle est dans une autre planète où elle accomplit une vie de dévouement.

5. Pourriez-vous écrire l'histoire de votre règne, comme l'ont fait Louis IX, Louis XI, et autres ? - R. Je le pourrais aussi bien…

6. Voulez-vous le faire par l'intermédiaire du médium qui vous sert en ce moment d'interprète ? - Oui, ce médium peut me servir, mais je ne commencerai pas ce soir ; je ne suis pas venu pour cela.

7. Aussi, nous ne vous demandons pas de commencer aujourd'hui : nous vous prierons de le faire à votre loisir et à celui du médium ; ce sera un travail de longue haleine qui demandera un certain laps de temps, et nous comptons sur votre promesse ? - R. Je le ferai. Au revoir.

Communications étrangères lues à la Société.

(Communication obtenue par Mlle de P…)

La bonté du Seigneur est éternelle. Il ne veut pas la mort de ses enfants chéris ; mais, ô hommes ! réfléchissez qu'il dépend de vous de hâter le règne de Dieu sur la terre ou de l'éloigner ; que vous êtes responsables les uns des autres ; qu'en vous améliorant vous-mêmes, vous travaillez à la

régénération de l'humanité ; la tâche est grande ; la responsabilité pèse sur chacun, et nul ne peut se récuser. Embrassez avec ferveur la glorieuse tâche que le Seigneur vous impose, mais priez-le qu'il envoie des travailleurs dans leurs champs, car la moisson est grande, et les travailleurs peu nombreux, comme vous a dit le Christ.

Mais voici, nous vous sommes envoyés comme les travailleurs de vos cœurs ; nous y semons le bon grain ; prenez garde à ne pas l'étouffer ; arrosez-le avec les larmes du repentir et de l'allégresse ; du repentir d'avoir si longtemps vécu sur une terre maudite par les péchés du genre humain, éloignés du seul vrai Dieu, adorant les fausses jouissances du monde, qui ne laissent au fond de la coupe que des regrets et de la tristesse. Pleurez d'allégresse, parce que le Seigneur vous a regardés en grâce ; parce qu'il veut hâter l'arrivée de ses enfants bien-aimés dans son sein paternel ; parce qu'il veut que tous vous soyez parés de l'innocence des anges, comme si vous n'eussiez jamais été éloignés de lui.

Le seul qui vous a montré le chemin pour remonter à cette gloire primitive ; le seul auquel vous ne puissiez reprocher de s'être jamais trompé dans son enseignement ; le seul juste devant Dieu ; le seul, enfin, que vous devriez tous suivre pour être agréables à Dieu, c'est le Christ : oui, le Christ votre divin maître, que vous avez oublié et méconnu pendant des siècles. Aimez-le, car il prie sans cesse pour vous ; il veut venir à votre secours. Comment ! l'incrédulité résiste encore ! les merveilles du Christ ne peuvent l'abattre ! les merveilles de toute la création restent impuissantes sur ces esprits moqueurs ; sur cette poussière qui ne peut prolonger d'une seule minute sa misérable existence ! Ces savants qui croient seuls posséder tous les secrets de la création, ne savent d'où ils viennent, ni où ils vont, et pourtant ils nient tout, ils défient tout ; parce qu'ils connaissent quelques-unes des lois les plus vulgaires du monde matériel, ils croient pouvoir juger le monde immatériel, ou plutôt ils disent qu'il n'y a rien d'immatériel, que tout doit obéir à ces mêmes lois matérielles qu'ils ont réussi à découvrir.

Mais vous, chrétiens ! sachez que vous ne pouvez nier notre intervention sans nier en même temps le Christ, sans nier toute la Bible, car il n'y a pas une page où vous ne trouviez des traces du monde visible en rapport avec le monde invisible. Eh bien ! dites, êtes-vous chrétiens ou ne l'êtes vous pas ?

REMBRAND.

(Autre, obtenue par M. Pêc…)

Chaque homme a en lui ce que vous appelez une voix intérieure, c'est

ce que l'Esprit appelle la conscience, juge sévère, qui préside à toutes les actions de votre vie. Lorsque l'homme est seul, il écoute cette conscience et se pèse à sa juste valeur ; souvent il a honte de lui-même : à ce moment il reconnaît Dieu ; mais l'ignorance, fatal conseiller, le pousse et lui met le masque de l'orgueil ; il se présente à vous tout gonflé de son vide ; il cherche à vous tromper par l'aplomb qu'il se donne. Mais l'homme au cœur droit n'a pas la tête altière ; il écoute avec fruit les paroles du sage ; il sent qu'il n'est rien, et que Dieu est tout ; il cherche à s'instruire dans le livre de la nature, écrit par la main du Créateur ; il élève son esprit, chasse de son enveloppe les passions matérielles qui trop souvent vous égarent. C'est un guide dangereux qu'une passion qui vous mène ; retiens ceci, ami ; laisse rire le sceptique, son rire s'éteindra ; à son heure dernière l'homme devient croyant. Ainsi, pense toujours à Dieu, lui seul ne trompe pas ; rappelle-toi qu'il n'y a qu'une route qui conduit vers lui : la foi, et l'amour de ses semblables.

UN MEMBRE DE LA FAMILLE.

Un ancien Charretier.

M. V… est un jeune homme, excellent médium, et qui se distingue généralement par la bonté de ses relations avec le monde Spirite. Toutefois depuis qu'il occupe la chambre qu'il habite, un Esprit inférieur se mêle à ses communications, et s'interpose même à ses travaux personnels. Se trouvant un soir (6 septembre 1859) chez M. Allan Kardec avec qui il devait travailler, il fut entravé par cet Esprit qui, ou lui faisait tracer des choses incohérentes, ou l'empêchait d'écrire. M. Allan Kardec s'adressant alors à cet Esprit eut avec lui l'entretien suivant :

1. Pourquoi viens-tu ici quand on ne t'appelle pas ? - R. Je veux le tourmenter.

2. Qui es-tu ? Dis-nous ton nom ? - R. Je ne le dirai pas, moi.

3. Quel est ton but en venant ainsi te mêler de ce qui ne te regarde pas ? Cela ne te profite à rien. - R. Non, mais je l'empêche d'avoir de bonnes communications, et je sais que ça le chagrine beaucoup.

4. Tu es un mauvais Esprit, puisque tu te plais à faire le mal. Au nom de Dieu, je te somme de te retirer et de nous laisser travailler tranquillement. - Est-ce que tu crois me faire peur avec ta grosse voix ?

5. Si ce n'est pas de moi que tu as peur, tu auras sans doute peur de

Dieu, au nom duquel je te parle, et qui pourra bien te faire repentir de ta méchanceté. - R. Ne nous fâchons pas, bourgeois.

6. Je te répète que tu es un mauvais Esprit, et je te prie encore une fois de ne pas nous empêcher de travailler. - R. Je suis ce que je suis, c'est ma nature.

Un Esprit supérieur ayant été appelé, et prié d'écarter cet intrus afin de ne pas interrompre le travail, le mauvais Esprit s'en alla probablement, car pendant tout la reste de la soirée, il n'y eut plus aucune interruption. Interrogé sur la nature de cet Esprit, il répondit :

Cet Esprit, qui est de la plus basse classe, est un ancien charretier mort non loin de la maison où demeure V… (le médium). Il a élu domicile, dans sa chambre même, et depuis longtemps c'est lui qui l'obsède sans cesse, le tourmente continuellement. Maintenant qu'il sait que V… doit quitter son logement par ordre d'Esprits supérieurs, il le tourmente plus que jamais. C'est encore une preuve que le médium n'écrit pas sa pensée. Tu vois ainsi qu'il y a de bonnes choses même dans les plus désagréables aventures de la vie. Dieu fait voir sa puissance par tous les moyens possibles.

- Quel était le caractère de cet homme, de son vivant ? - R. Tout ce qui se rapproche le plus de l'animal. Je crois que ses chevaux avaient plus d'intelligence et de sentiment que lui.

- Quel est le moyen pour M. V… de se débarrasser de lui ? - R. Il y en a deux ; le moyen spirituel, c'est de prier Dieu ; le moyen matériel, c'est de quitter la maison où il est.

- Il y a donc véritablement des lieux hantés par certains Esprits ? - R. Oui, des Esprits qui sont encore sous l'influence de la matière s'attachent à certaines localités.

- Les Esprits qui hantent certains lieux peuvent-ils les rendre fatalement funestes ou propices pour les personnes qui les habitent ? - R. Qui pourrait les en empêcher ? Morts, ils exercent leur influence comme Esprits ; vivants, ils l'exerçaient comme hommes.

- Quelqu'un qui ne serait pas médium, qui n'aurait même jamais entendu parler des Esprits, ou qui n'y croirait pas, pourrait-il subir cette influence, et être en butte aux vexations de ces Esprits ? - R. Indubitablement ; cela arrive plus souvent que vous ne pensez, et explique bien des choses.

- Y a-t-il quelque chose de fondé dans cette croyance que les Esprits fréquentent de préférence les ruines ou les maisons abandonnées ? - R. Superstition.

- Ainsi les Esprits hanteront tout aussi bien une maison neuve de la rue de Rivoli qu'une vieille masure ? - R. Certainement, car ils peuvent

être attirés dans un lieu plutôt que dans un autre par la disposition d'esprit de ses habitants.

L'Esprit du ci-devant charretier avant été évoqué dans la société par l'entremise de M. R…, il s'est manifesté par des signes de violence, en cassant les crayons, qu'il enfonçait dans le papier avec force, et par une écriture grosse, tremblée, irrégulière et peu lisible.

1. Evocation. - R. Je suis là.

2. Reconnaissez-vous la puissance de Dieu sur vous ? - R. Oui, après ?

3. Pourquoi avez-vous choisi la chambre de M. V… plutôt qu'une autre ? - R. Ça me plaît.

4. Y resterez-vous longtemps ? - R. Tant que j'y serai bien.

5. Vous n'avez donc pas l'intention de vous améliorer ? - R. Nous verrons cela, j'ai le temps.

6. Cela vous contrarie-t-il que nous vous ayons appelé ? - R. Oui.

7. Que faisiez-vous quand nous vous avons appelé ? - R. J'étais chez le mannezingue.

8. Est-ce que vous buviez ? - R. Cette bêtise ! Est-ce que je peux boire !

9. Qu'avez-vous voulu dire en parlant du mannezingue ? - R. J'ai voulu dire ce que j'ai dit.

10. De votre vivant, est-ce que vous maltraitiez vos chevaux ? - R. Vous êtes donc sergent de ville ?

11. Voulez-vous que l'on prie pour vous ? - R. Est-ce que vous feriez ça ?

12. Certainement, nous prions pour tous ceux qui souffrent, parce que nous avons pitié des malheureux, et nous savons que la miséricorde de Dieu est grande. - R. Oh ! bien, vous êtes de bons zigues tout de même ; je voudrais pouvoir vous donner une poignée de main ; je vais tâcher de le mériter. Merci !

Remarque. Cet entretien confirme ce que l'expérience a déjà maintes fois prouvé, touchant l'influence que les hommes peuvent exercer sur les Esprits, et par le moyen de laquelle ils peuvent contribuer à leur amélioration. Il montre l'influence de la prière. Ainsi cette nature brute et presque farouche et sauvage, se trouve comme apprivoisée par la pensée de l'intérêt qu'on peut lui porter. Nous avons de nombreux exemples que des criminels sont venus spontanément se communiquer à des médiums qui avaient prié pour eux, et témoigner leur repentir.

Aux observations ci-dessus nous ajouterons les considérations suivantes sur l'évocation des Esprits inférieurs.

Nous avons vu des médiums, jaloux à juste titre de conserver leurs bonnes relations d'outre-tombe, répugner à servir d'interprète aux Esprits inférieurs

que l'on peut appeler ; c'est de leur part une susceptibilité mal entendue. De ce que l'on évoque un Esprit vulgaire, même mauvais, on n'est pas sous sa dépendance pour cela ; loin de là, c'est vous au contraire qui le dominez : ce n'est pas lui qui vient s'imposer malgré vous, comme dans l'obsession, c'est vous qui vous imposez à lui ; il ne commande pas, il obéit ; vous êtes son juge et non sa proie. Vous pouvez de plus lui être utile par vos conseils et vos prières, et il vous est reconnaissant de l'intérêt que vous prenez à lui. Lui tendre une main secourable, c'est faire une bonne action ; le repousser, c'est manquer de charité ; c'est plus encore, c'est de l'égoïsme et de l'orgueil. Ces êtres inférieurs sont d'ailleurs pour nous un puissant enseignement ; c'est par eux que nous avons appris à connaître les bas-fonds du monde Spirite et le sort qui attend ceux qui font ici-bas un mauvais usage de la vie. Remarquez en outre que c'est presque toujours en tremblant qu'ils viennent dans les réunions sérieuses où dominent les bons Esprits ; ils sont honteux et se tiennent à l'écart, écoutant pour s'instruire. Ils viennent souvent dans ce but sans être appelés ; pourquoi donc refuserait-on de les entendre quand souvent leur repentir et leurs souffrances sont un sujet d'édification ou tout au moins d'instruction ? On n'a rien à craindre de ces communications, du moment qu'elles ont lieu en vue du bien. Que deviendraient les pauvres blessés si les médecins refusaient de toucher leurs plaies ?

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 30 septembre 1859 (Séance générale).

Lecture du procès-verbal de la séance du 23 septembre.

Présentation de M. S…, négociant, chevalier de la Légion-d'Honneur, comme membre titulaire. Renvoi de l'admission à la prochaine séance particulière.

Communications diverses : 1° Lecture d'une communication spontanée faite à M. R… par l'Esprit du docteur Olivier.

Cette communication est remarquable à un double point de vue : l'amélioration morale de l'Esprit, qui reconnaît de plus en plus l'erreur de ses opinions terrestres, et qui maintenant comprend sa position ; secondement, le fait de sa réincarnation prochaine dont il commence à ressentir les effets par un premier trouble, et qui confirme la théorie qui a été donnée sur la manière dont s'opère ce phénomène et la phase qui précède

la réincarnation proprement dite. Ce trouble, résultat du *lien fluidique* qui commence à s'établir entre l'Esprit et le corps qu'il doit animer, rend la communication plus difficile que dans son état de complète liberté ; le médium écrit avec plus de lenteur, sa main est lourde ; les idées de l'Esprit sont moins nettes. Ce trouble, qui va toujours croissant de la conception à la naissance, est complet aux approches de ce dernier moment, et ne se dissipe que graduellement quelque temps après. (Sera publiée avec les autres communications du même Esprit.)

2° Fait de manifestation physique spontanée arrivé dernièrement à Paris dans une maison du faubourg Saint-Germain, et rapporté par M. A… Un piano s'est fait entendre pendant plusieurs jours de suite sans que personne y touchât. Toutes les précautions ont été prises pour s'assurer que ce fait n'était dû à aucune cause accidentelle. Un prêtre interrogé à ce sujet pense que ce peut être une âme en peine qui réclame assistance et désire se communiquer.

3° Meurtre commis par un enfant de sept ans et demi, avec préméditation et toutes les circonstances aggravantes. Ce fait, rapporté par plusieurs journaux, prouve chez cet enfant un instinct meurtrier inné qui n'a pu être développé en lui par l'éducation, ni le milieu dans lequel il se trouve, et qui ne peut s'expliquer que par un état antérieur à l'existence actuelle. Saint Louis interrogé à ce sujet a répondu : L'Esprit de cet enfant en est presque au début de la période humaine ; il n'a encore eu que deux incarnations sur la terre, et avant son existence actuelle il appartenait aux peuplades les plus arriérées du monde maritime. Il a voulu naître dans un monde plus avancé, dans l'espoir de s'avancer lui-même. A la question de savoir si l'éducation pourrait modifier cette nature, il est répondu : Cela est difficile, mais cela se peut ; il faudrait de grandes précautions, l'entourer de bonnes influences, développer sa raison, mais il est à craindre qu'on ne fasse tout le contraire.

4° Lecture d'une pièce de vers écrite par une jeune personne comme médium mécanique. Ces vers ont été reconnus pour n'être pas inédits et pour avoir été faits pas un poète mort il y a quelques années. L'état de l'instruction du médium, qui en a écrit un grand nombre de ce genre, ne permet pas de supposer que ce soit de sa part un effet de mémoire ; d'où il faut conclure que l'Esprit qui s'est manifesté a puisé lui-même dans des productions toutes faites et qui lui sont toutes étrangères. Plusieurs faits analogues prouvent que la chose est possible, entre autres celui d'un des médiums de la Société, à qui un Esprit a dicté un passage écrit par M. Allan Kardec, et que celui-ci n'avait encore communiqué à personne.

Etudes. 1° Evocation du nègre qui a servi de nourriture à ses compagnons dans le naufrage du navire *le Constant*.

2° Questions diverses et problèmes moraux adressés à saint Louis sur le fait précédent. Une discussion s'établit à ce sujet, à laquelle prennent part plusieurs membres de la Société.

3° Trois communications spontanées sont obtenues simultanément par l'intermédiaire de trois médiums différents : la première, par M. R…, signée saint Vincent de Paul ; la deuxième, par M. Ch…, signée Privat d'Anglemont ; la troisième, par Mlle H…, signée Charles IX.

4° Questions diverses adressées à Charles IX. Il promet d'écrire l'histoire de son règne à l'instar de Louis XI. (Ces diverses communications sont publiées.)

Vendredi, 7 octobre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 30 septembre.

Présentations et admissions. Mlle S… et M. le comte de R…, officier de marine, sont présentés comme candidats au titre de membres titulaires.

Admission des cinq candidats présentés dans la séance du 23 septembre, et de Mlle S….

M. le président fait observer, au sujet des nouveaux membres présentés, qu'il est très important, pour la Société, de s'assurer de leurs dispositions. Il ne suffit pas, dit-il, qu'ils soient partisans du Spiritisme en général, il faut qu'ils sympathisent avec sa manière de voir. L'homogénéité de principes est la condition sans laquelle une société quelconque ne saurait avoir de vitalité. Il est donc nécessaire de connaître l'opinion des candidats, afin de ne point laisser introduire d'éléments de discussions oiseuses qui feraient perdre le temps, et pourraient dégénérer en dissensions. La Société ne vise nullement à l'augmentation indéfinie de ses membres ; elle veut avant tout poursuivre ses travaux avec calme et recueillement, c'est pourquoi elle doit éviter tout ce qui pourrait la troubler. Son but étant l'étude de la science, il est évident que chacun est parfaitement libre de discuter les points controversés et d'émettre son opinion personnelle ; mais autre chose est de donner son avis, ou d'arriver avec des idées systématiques préconçues en opposition avec les bases fondamentales. Nous nous sommes réunis pour l'étude et l'observation, et non pour faire de nos séances une arène de controverses. Nous devons, d'ailleurs, nous en référer sur ce point aux conseils qui nous ont été donnés en maintes circonstances par les Esprits qui nous assistent, et qui nous recommandent sans cesse l'union comme condition essentielle pour arriver au but que nous nous proposons, et pour obtenir

leur concours. « L'union fait la force, nous disent-ils ; soyez donc unis si vous voulez être forts ; autrement vous courez le risque d'attirer les Esprits légers qui vous tromperont. » Voilà pourquoi nous ne saurions apporter trop d'attention sur les éléments que nous introduisons parmi nous.

Désignation de trois nouveaux commissaires pour les trois prochaines séances générales suivantes.

Communications diverses : 1° M. Tug… transmet une note sur un fait curieux de manifestation physique, rapporté par Mme Ida Pfeiffer dans la relation de son voyage à Java.

2° M. Pêch… rapporte un fait de communication spontanée qui lui est personnel, de la part de l'Esprit d'une femme qui, de son vivant, était blanchisseuse et du plus mauvais caractère. Ses sentiments, comme Esprit, n'ont pas changé, et elle continue à montrer un vrai cynisme de méchanceté. Cependant les sages conseils du médium paraissent exercer sur elle une heureuse influence ; ses idées se modifient sensiblement.

3° M. R. communique une feuille sur laquelle il a obtenu de l'écriture directe qui s'est produite chez lui, la nuit, spontanément, après en avoir vainement sollicité pendant la journée. La feuille, du reste, ne porte que ces deux mots : *Dieu*, *Fénelon*.

Etudes : 1° Evocation de Mme *Ida Pfeiffer*, célèbre voyageuse.

2° Les trois aveugles, parabole de saint Luc, donnée en communication spontanée.

3° M. L… G. écrit de Saint-Pétersbourg qu'il est médium intuitif, et prie la Société de vouloir bien demander à un Esprit supérieur quelques conseils à son sujet, afin de l'éclairer sur la nature et l'étendue de sa faculté, pour qu'il puisse se diriger en conséquence. Un Esprit donne spontanément, et sans questions préalables, les conseils qui devront être transmis à M. G.

M. le président prévient la Société que, sur la demande de plusieurs membres qui demeurent fort loin, les séances commenceront dorénavant à huit heures, afin de pouvoir les terminer plus tôt.

Vendredi, 14 octobre. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du **7** octobre.

Présentations : M. A…, libraire, M. de la R…, propriétaire, sont présentés comme membres titulaires. Renvoi à la prochaine séance particulière.

M. J…, contrôleur des contributions dans le département du Haut-Rhin, est présenté et admis comme membre correspondant.

Communications diverses. 1° M. Col… communique un extrait de l'ouvrage intitulé *Ciel et Terre*, de M. Jean Raynaud, où l'auteur émet des

idées entièrement conformes à la Doctrine Spirite, et à ce qu'un Esprit a dit dernièrement sur le rôle futur de la France.

2° M. le comte de R… fait part d'une communication spontanée de Savonarole, moine dominicain, obtenue dans une séance particulière. Cette communication est remarquable en ce que ce personnage, quoique inconnu des assistants, a indiqué avec précision la date de sa mort, arrivée en 1498, son âge et son supplice. On pense qu'il pourra être instructif d'évoquer cet Esprit.

3° Explication donnée, par un Esprit, sur le rôle des médiums, à M. P…, ancien recteur de l'Académie, et médium lui-même. Les Esprits, pour se communiquer entre eux, n'ont pas besoin de la parole : la pensée leur suffit. Quand ils veulent se communiquer aux hommes, ils doivent traduire leur pensée par les signes humains, c'est-à-dire par des mots ; ils puisent ces mots dans le vocabulaire du médium dont ils se servent en quelque sorte comme d'un dictionnaire ; c'est pourquoi il est plus facile à l'Esprit de s'exprimer dans la langue familière au médium, quoiqu'il puisse également le faire dans une langue que celui-ci ne connaît pas ; mais alors c'est un travail plus difficile, et qu'il évite quand il n'y a pas nécessité. M. P… trouve dans cette théorie l'explication de plusieurs faits qui lui sont personnels, et relatifs à des communications qui lui ont été faites par divers Esprits en latin et en grec.

4° Fait rapporté par le même, d'un Esprit assistant à l'enterrement de son corps, et qui, ne se croyant pas mort, ne pensait pas que l'enterrement le concernât. Il disait : Ce n'est pas moi qui suis mort. Puis, quand il vit ses parents, il ajouta : Je commence à croire que vous pourriez bien avoir raison, et qu'il se peut que je ne sois plus de ce monde ; mais cela m'est bien égal.

5° M. S… communique un fait remarquable d'avertissement d'outre-tombe, rapporté par la *Patrie* du 16 décembre 1858.

6° Lettre de M. Bl… de La… qui, d'après ce qu'il a lu dans la *Revue* sur le phénomène du dégagement de l'âme pendant le sommeil, demande si la Société voudrait avoir la complaisance de l'évoquer un jour, conjointement avec sa fille qu'il a perdue il y a deux ans, afin d'avoir avec elle, comme Esprit, un entretien qu'il n'a pu encore obtenir comme médium.

Etudes. 1° Evocation de Savonarole, proposée par M. le comte de R…

2° Evocation simultanée, par deux médiums différents, de M. Bl… de La… (vivant) et de sa fille morte il y deux ans. Entretien du père et de la fille.

3° Deux communications spontanées sont obtenues simultanément, la première de saint Louis, par M. L…, la seconde de Mlle Clary, par son frère.

Vendredi, 21 octobre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 14 octobre.

Présentations et admissions. - M. Lem…, négociant, et M. Pâq…, docteur en droit, sont présentés comme membres titulaires. Mlle H… est présentée comme membre honoraire, en raison du concours qu'elle a donné à la Société comme médium, et qu'elle veut bien lui promettre pour l'avenir.

Admission des deux candidats présentés dans la séance du 14 octobre, et de Mlle H…

M. S… propose qu'à l'avenir les personnes qui désireront faire partie de la Société en fassent la demande par écrit, et qu'il leur soit adressé un exemplaire du règlement.

Lecture d'une lettre de M. Th…, qui fait une proposition analogue, motivée sur la nécessité de n'admettre dans la Société que des personnes déjà initiées à l'objet de ses travaux et professant les mêmes principes. Il pense qu'une demande faite par écrit, appuyée de la signature des deux présentateurs, est une plus grande garantie des intentions sérieuses du candidat, qu'une simple demande verbale.

Cette proposition est adoptée, à l'unanimité, dans les termes suivants :

Toute personne désirant faire partie de la Société parisienne des Études Spirites, devra en faire la demande par écrit au Président. Cette demande devra être signée par les deux présentateurs, et relater : 1° *que le postulant a pris connaissance du règlement, et s'engage à s'y conformer ;* 2° *les ouvrages qu'il a lus sur le Spiritisme, et son adhésion aux principes de la Société, qui sont ceux du Livre des Esprits.*

M. le président signale la conduite peu convenable de deux auditeurs admis dans la dernière séance générale, et qui ont troublé la tranquillité de leurs voisins par leur conversation et leurs paroles déplacées. Il rappelle à ce sujet les articles du règlement relatifs aux auditeurs, et invite de nouveau MM. les membres de la Société à être d'une excessive réserve sur le choix des personnes auxquelles ils donnent des lettres d'introduction, et surtout à s'abstenir de la manière la plus absolue d'en donner à quiconque ne serait attiré que par un simple motif de curiosité, et même à quiconque, n'ayant aucune notion préalable du Spiritisme, serait, par cela même, dans l'impossibilité de comprendre ce qui se fait dans la Société. Les séances de la Société ne sont pas un spectacle ; on doit y assister avec recueillement ; et ceux qui ne veulent que des distractions ne doivent pas venir les chercher dans une réunion sérieuse.

M. Th. propose la nomination d'une commission de deux membres, chargée d'examiner la question des entrées accordées aux personnes étrangères, et de proposer les mesures nécessaires pour prévenir le retour des abus.

MM. Th. et Col. sont désignés pour faire partie de cette commission.

Etudes : 1° Problèmes moraux et questions diverses adressés à saint Louis ;

2° M. de R… propose l'évocation de son père par des considérations d'utilité générale et non personnelles, présumant qu'il peut en sortir un enseignement.

Saint Louis, interrogé sur la possibilité de cette évocation, répond : Vous le pouvez parfaitement ; cependant je vous ferai remarquer, mes amis, que cette évocation requiert une grande tranquillité d'esprit ; ce soir, vous avez longuement discuté les affaires administratives, et je crois qu'il serait bon de la remettre à une autre séance, attendu qu'elle peut être très instructive.

3° M. Leid… propose l'évocation d'un de ses amis, prêtre de son vivant. Saint Louis, interrogé, répond : Non ; parce que, d'abord, le temps ne vous le permet pas ; ensuite, moi, comme président spirituel de la Société, je n'y vois aucun sujet d'instruction. Il sera préférable de faire cette évocation dans l'intimité.

M. S… demande qu'on mentionne au procès-verbal le titre de *Président spirituel*, que saint Louis a bien voulu prendre.

Vendredi 28 octobre 1859. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 21 octobre.

Présentation de cinq nouveaux candidats comme membres titulaires, savoir : M. N…, négociant, de Paris ; Mme Émilie N…, femme du précédent ; Mme veuve G…, de Paris ; Mlle de P…, de Stockholm ; Mme de L…, de Stockholm.

Lecture des articles du règlement relatifs aux auditeurs, et d'une notice pour l'instruction des personnes étrangères à la Société, afin qu'elles ne se méprennent pas sur l'objet de ses travaux.

Communications : 1° Lecture d'un article de M. Oscar Comettant sur le monde des Esprits, publié dans le *Siècle* du 27 octobre. Réfutation de certains passages de cet article.

2° Lecture d'un article d'un nouveau journal, intitulé la *Girouette*, et publié à Saint-Etienne. Cet article est conçu dans un esprit bienveillant pour le Spiritisme.

3° Hommage de quatre poèmes de M. de Porry, de Marseille, auteur de l'*Uranie*, dont il a été lu des fragments ; ce sont : *La captive chrétienne, les bohémiens, Poltawa, Le prisonnier du Caucase*.

Des remerciements seront adressés à M. de Porry, et les susdits ouvrages seront déposés à la bibliothèque de la Société.

4° Lecture d'une lettre de M. Det…, membre titulaire, contenant diverses observations sur le rôle des médiums, à propos de la théorie exposée dans la séance du 14 octobre, et d'après laquelle l'Esprit puiserait ses mots dans le vocabulaire du médium. Il combat cette théorie, du moins au point de vue absolu, par des faits qui viennent la contredire. Il demande que la question soit sérieusement examinée. Elle sera remise à l'ordre du jour.

5° Lecture d'un article de la *Revue française* du mois d'avril 1858, page 416, où est rapportée une conversation de Béranger, de laquelle il résulte que, de son vivant, ses opinions étaient favorables aux idées Spirites.

6° M. le président transmet à la Société les adieux de Mme Br…, membre titulaire, partie pour la Havane.

Etudes : 1° On propose l'évocation de Mme Br…, partie pour la Havane, et qui se trouve en mer dans ce moment, afin d'avoir d'elle-même de ses nouvelles.

Saint Louis, interrogé à ce sujet, répond : Son esprit est trop préoccupé ce soir, car le vent souffle avec violence (c'était le moment des grandes tempêtes signalées par les journaux), et le soin de sa conservation occupe toute sa pensée. Pour le moment le danger n'est pas grand ; mais le deviendra-t-il ? Dieu seul le sait.

2° Evocation du père de M. de R…, proposée dans la séance du 21 octobre. Il résulterait de cette évocation que le chevalier de R…, son oncle, dont on n'a point de nouvelles depuis cinquante ans, ne serait pas mort, et habiterait une île de l'Océanie méridionale, où il se serait identifié avec les mœurs des habitants, n'ayant point eu d'occasion de donner de ses nouvelles. (Sera publiée.)

3° Evocation du roi de Kanala (Nouvelle Calédonie), mort le 24 mai 1858. Cette évocation révèle chez cet Esprit une certaine supériorité relative, et présente ceci de remarquable, c'est une très grande difficulté à écrire, malgré l'aptitude du médium ; il annonce qu'avec de l'habitude il écrira plus facilement, ce qui est confirmé par saint Louis.

4° Evocation de *Mercure Jean*, aventurier, qui parut à Lyon en 1478 et fut présenté à Louis XI. Il donne des éclaircissements sur les facultés surnaturelles dont on le croyait doué, et des renseignements curieux sur le monde qu'il habite en ce moment. (Sera publiée.)

Vendredi 4 novembre 1859 (Séance particulière).

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 28 octobre.

Admission des sept candidats présentés dans les deux séances précédentes.

Projet présenté par la Commission chargée d'étudier les mesures à prendre pour l'admission des auditeurs.

Après une discussion à laquelle prennent part plusieurs membres, la Société décide que la proposition est ajournée, et que provisoirement on s'en tiendra aux dispositions du règlement ; que MM. les membres seront invités à se conformer rigoureusement aux dispositions qui règlent l'admission des auditeurs, et à s'abstenir d'une manière absolue de donner des lettres d'introduction à quiconque n'aurait en vue qu'un but de curiosité, et ne posséderait aucune notion préalable de la science Spirite.

La Société adopte ensuite les deux propositions suivantes :

1° *Les auditeurs ne seront point admis aux séances passé huit heures un quart. Les lettres d'admission en feront mention*.

2° *Tous les ans, au renouvellement de l'année sociale, les membres honoraires seront soumis à un nouveau vote d'admission, afin de rayer ceux qui ne seraient plus dans les conditions voulues, et que la Société ne croirait pas devoir maintenir*.

M. l'administrateur-trésorier de la Société présente le compte semestriel du 1° avril au 1° octobre, ainsi que les pièces justificatives des dépenses. Il résulte de ce compte que la Société a une encaisse suffisant pour faire face à ses besoins. La Société approuve le compte du trésorier et lui en donne décharge.

Communications diverses. Lettre de M. Bl. de La… en réponse à l'envoi qui lui a été fait de son évocation et de celle de sa fille. Il constate un fait qui confirme une des circonstances de l'évocation.

Lettre de M. Dumas, de Sétif (Algérie), membre titulaire, qui transmet à la Société un certain nombre de communications qu'il a obtenues.

Études. 1° MM. P… et de R… appellent l'attention sur une nouvelle relation du naufrage du navire *le Constant*, et publiée par le *Siècle*. Il en résulterait que le nègre tué pour être mangé ne se serait point offert volontairement, ainsi que le disait la première relation, et qu'ainsi il y aurait contradiction avec les paroles de l'Esprit du nègre. - M. Col… ne voit pas de contradiction, puisque le mérite attribué au nègre a été contesté par saint Louis, et que le nègre lui-même n'a pas cherché à s'en prévaloir.

2° Examen d'une question proposée par M. Les… sur l'étonnement des Esprits après la mort. Il pense que l'Esprit ayant déjà vécu à l'état d'Esprit

ne devrait pas être étonné. Il est répondu : Cet étonnement n'est que temporaire ; il tient à l'état de trouble qui suit la mort ; il cesse à mesure que l'Esprit se dégage de la matière et recouvre ses facultés d'Esprit.

3° Question sur les somnambules lucides qui prennent des Esprits pour des êtres corporels. Ce fait est confirmé et expliqué par saint Louis.

4° Évocation d'Urbain Grandier. Les réponses étant très laconiques par suite du manque d'habitude du médium, et l'Esprit ayant dit qu'il serait plus explicite avec un autre interprète, cette évocation sera reprise dans une autre séance.

Vendredi, 11 novembre 1859. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal.

Présentation. M. Pierre D…, sculpteur à Paris, est présenté comme membre titulaire.

Communications diverses. 1° Lettre de M. de T… contenant des faits très intéressants de manifestations visuelles et verbales qui confirment l'état dans lequel se trouvent certains Esprits qui doutent de leur mort. Un des faits rapportés offre cette particularité que, chez l'Esprit en question, cette illusion persistait encore plus de trois mois après la mort. (Cette relation sera publiée.)

2° Faits curieux de précision rapportés par M. Van Br… de La Haye, et qui lui sont personnels. Il n'avait jamais entendu parler des Esprits et de leurs communications, lorsqu'il se trouva par hasard et inopinément conduit dans une réunion Spirite à Dordrecht. Les communications qu'on obtint en sa présence le surprirent d'autant plus qu'il était étranger à la ville, et inconnu aux membres de la réunion ; il lui fut dit sur lui, sa position et sa famille une foule de particularités dont lui seul avait connaissance. Ayant évoqué, sa mère, et lui ayant demandé, comme preuve d'identité, si elle avait eu plusieurs enfants, elle répondit : Ne sais-tu pas, mon fils, que j'ai eu onze enfants, et l'Esprit désigna tous par leurs prénoms et l'époque de leur naissance. Depuis lors, ce monsieur est un adepte fervent, et sa fille, jeune personne de quatorze ans, est devenue très bon médium, mais sa médiumnité présente des particularités bizarres ; la plupart du temps elle écrit à rebours, de telle sorte que pour lire ce qu'elle obtient, il faut le présenter devant une glace. Très souvent aussi la table sur laquelle elle se met pour écrire s'incline d'elle-même en forme de pupitre, et reste dans cette position en équilibre et sans soutien, jusqu'à ce qu'elle ait fini d'écrire.

M. Van Br… rapporte un autre fait curieux de précision par un Esprit

qui s'est communiqué à lui spontanément, sous le nom de Dirkse Lammers, et qui s'est pendu sur le lieu même où se faisait la communication, et dans des circonstances dont l'exactitude a été vérifiée. (Cette relation sera publiée, ainsi que l'évocation à laquelle elle a donné lieu.)

Études. 1° Examen de la question proposée par M. Det…, sur la source où les Esprits puisent leur vocabulaire.

2° Questions sur l'obsession de certains médiums.

3° Evocation de *Michel François*, maréchal-ferrant, qui fit une révélation à Louis XIV.

4° Evocation de *Dirkse Lammers*, dont l'histoire a été racontée précédemment.

5° Trois communications spontanées sont obtenues simultanément : la première par M. R…, signée Lamennais, la seconde par M. D… fils : L'Enfant et le Ruisseau, parabole signée saint Basile ; la troisième par Mlle L. J…, signée Origène.

6° Mlle J…, médium dessinateur, trace spontanément un groupe remarquable, signé de l'Esprit de Lebrun.

(Toutes les questions et communications ci-dessus seront publiées.)

Vendredi, 18 novembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès verbal.

Admission de M. Pierre D…, présenté dans la dernière séance.

Communications diverses. 1° Lecture d'une communication spontanée, obtenue par M. P…, membre de la Société, et dictée par l'Esprit de sa fille.

2° Détails sur Mlle Désiré Godu, demeurant à Hennebont (Morbihan), et qui est douée d'une faculté médiatrice extraordinaire. Elle a passé par toutes les phases de la médiumnité ; d'abord elle a eu les manifestations physiques les plus étranges ; puis elle est devenue successivement médium auditif, parlant, voyant et écrivain. Aujourd'hui toutes ses facultés sont concentrées sur la guérison des malades, qu'elle soigne par les conseils des Esprits ; elle opère des cures que l'on eût regardées comme miraculeuses en d'autres temps. Les Esprits annoncent que sa faculté se développera encore davantage ; elle commence à voir les maladies internes, par un effet de seconde vue, sans être en somnambulisme.

(Une notice sera publiée sur ce sujet remarquable.)

Études. 1° Questions sur la faculté de Mlle Désiré Godu.

2° Évocation de Lamettrie.

3° Quatre communications spontanées sont obtenues simultanément ; la première par M. R…, signée saint Vincent de Paul ; la seconde par

M. Col…, signée Platon ; la troisième par M. D… fils, signée Lamennais ; la quatrième par Mlle H…, signée Marguerite, dite la reine Margot.

25 Novembre 1859. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal.

Communications diverses. M. le docteur Morhéry fait hommage à la Société d'une brochure intitulée : *Système pratique d'organisation agricole*. Quoique cet ouvrage soit étranger à l'objet des travaux de la Société, il sera déposé dans la bibliothèque, et des remerciements sont adressés à l'auteur.

Lettre de M. de T…, complétant les faits de visions et d'apparitions dont il a été rendu compte dans la séance du 11 novembre.

Lettre de M. le comte de R…, membre titulaire, retenu chez lui par une indisposition, et qui se met à la disposition de la Société pour faire sur lui toutes les expériences qu'elle jugera convenables relativement à l'évocation des personnes vivantes.

Études. 1° Evocation de *Jardin* mort à Nevers, et qui avait conservé les restes de sa femme dans un prie-dieu. (Sera publiée.)

3° Evocation de M. le comte de R… Cette évocation excessivement remarquable par l'étendue des développements donnés avec une parfaite précision et une grande netteté d'idées, jette une très grande clarté sur l'état de l'Esprit séparé du corps, et résout de nombreux problèmes psychologiques. Elle sera publiée dans le numéro de la Revue de janvier 1860.

4° Quatre communications spontanées sont obtenues simultanément, savoir : la première d'une âme souffrante, par Mme de B… ; la deuxième l'Esprit de vérité, par M. R… ; la troisième de Paul, apôtre, par M. Col… Cette communication est signée en grec ; la quatrième par M. Did… fils, signée Charlet (le peintre), qui annonce une série de communications devant former un ensemble.

Les convulsionnaires de Saint-Médard.

(Suite. - Voir n° de novembre, p. 306.)

1. (A saint Vincent de Paul). Dans la dernière séance nous avons évoqué le diacre Pâris, qui a bien voulu venir ; nous désirerions avoir votre appréciation personnelle sur lui, comme Esprit. - R. C'est un Esprit plein de bonnes intentions, mais plus élevé en morale qu'autrement.

2. Est-il véritablement étranger comme il le dit, à ce qui se faisait auprès de son tombeau ? - R. Complètement.

3. Veuillez nous dire comment vous envisagez ce qui se passait chez les Convulsionnaires ; était-ce un bien ou un mal ?- R. C'était un mal plutôt qu'un bien ; il est facile de s'en rendre compte par l'impression générale que produisaient ces faits sur les contemporains éclairés et sur leurs successeurs.

4. A cette question adressée à Pâris, savoir : « Si l'autorité avait eu plus de pouvoir que les Esprits, puis qu'elle a mis un terme à ces prodiges, » sa réponse ne nous a pas semblé satisfaisante ; qu'en pensez-vous ? - R. Il a fait une réponse à peu près conforme à la vérité ; ces faits étant produits par des Esprits peu élevés, l'autorité y mit un terme en interdisant à leurs promoteurs la continuation de leurs espèces de saturnales.

5. Parmi les Convulsionnaires, il en est qui se soumettaient à des tortures atroces ; quel en était le résultat sur leur Esprit après la mort ? - R. A peu près nul ; il n'y avait aucun mérite à des actes sans résultat utile.

6. Ceux qui subissaient ces tortures paraissaient insensibles à la douleur ; était-ce chez eux simple résignation, ou insensibilité réelle ? - R. Insensibilité complète.

7. Quelle était la cause de cette insensibilité ? - R. Effet magnétique.

8. Est-ce que la surexcitation morale, arrivée à un certain degré, ne pouvait pas anéantir chez eux la sensibilité physique ? - R. Cela y contribuait chez certains d'entre eux, et les disposait à subir la communication d'un état qui avait été provoqué artificiellement chez d'autres, car le charlatanisme joua un très grand rôle dans ces faits étranges.

9. Puisque ces Esprits opéraient des guérisons, c'était rendre service, et alors comment pouvaient-ils être d'un ordre inférieur ? - R. Ne voyez-vous pas cela tous les jours ? Ne recevez-vous pas quelquefois des conseils excellents et d'utiles enseignements de certains Esprits peu élevés, légers même ? Ne peuvent-ils pas chercher à faire quelque chose de bien comme résultat définitif en vue d'une amélioration morale ?

10. Nous vous remercions des explications que vous avez bien voulu nous donner. - R. Tout à vous.

Aphorismes Spirites et Pensées détachés.

Les bons Esprits approuvent ce qu'ils trouvent bien, mais ils ne donnent pas d'éloges exagérés. Les éloges outrés, comme tout ce qui sent la flatterie, sont des signes d'infériorité de la part des Esprits.

Les bons Esprits ne flattent les préjugés d'aucune nature, ni politiques, ni religieux ; ils peuvent ne pas les heurter brusquement, parce qu'ils savent que ce serait augmenter la résistance ; mais il y a une grande différence entre ces ménagements qu'on peut appeler des précautions oratoires, et l'approbation absolue donnée aux idées souvent les plus fausses, dont se servent les Esprits obsesseurs pour capter la confiance de ceux qu'ils veulent subjuguer en les prenant par leur faible.

Il y a des gens qui ont une singulière manie ; ils trouvent une idée toute élaborée par un autre ; elle leur paraît bonne et surtout profitable ; ils se l'approprient, la donnent comme venant d'eux, et finissent par se faire illusion au point de s'en croire les auteurs, et de déclarer qu'elle leur a été volée.

Un homme vit un jour faire une expérience d'électricité, il essaya de la reproduire, mais n'ayant pas les connaissances voulues, ni les instruments nécessaires, il échoua ; alors, sans aller plus loin, et sans chercher si la cause de son insuccès ne pouvait pas venir de lui-même, il déclara que l'électricité n'existait pas, et qu'il allait écrire pour le démontrer.

Que penseriez-vous de la logique de celui qui raisonnerait ainsi ? Ne ressemble-t-il pas à un aveugle qui, ne pouvant voir, se mettrait à écrire contre la lumière et la faculté de la vue ? C'est pourtant le raisonnement que nous avons entendu faire à propos des Esprits par un homme qui passe pour avoir de l'esprit ; de l'esprit soit, du jugement c'est autre chose. Il cherche à écrire comme médium, et de ce qu'il ne peut y parvenir, il conclut que la médiumnité n'existe pas ; or, selon lui, si la médiumnité est une faculté illusoire, les Esprits ne peuvent exister que dans des cerveaux fêlés. Quelle sagacité !

ALLAN KARDEC.

NOTA. - Avec le Numéro du mois de janvier 1860, la *Revue Spirite* commencera sa troisième année.

Imprimerie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

ANNÉE 1859.

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Publié sous la direction

DE

M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

TROISIÈME ANNÉE. - 1860

PARIS
BUREAU, RUE SAINTE-ANNE, 59
Passage Sainte-Anne

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme.

NOTA. - Tous les ouvrages de M. ALLAN KARDEC, et tous ceux qui sont annoncés dans cette Revue, se trouvent chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, au Palais-Royal ; DENTU, libraire, même galerie, n°13 ; AUMONT, libraire, boulevart de Strasbourg, n°33 ; SAVY, libraire, rue Bonaparte, 20, ainsi qu'au bureau de la *Revue Spirite,* rue Sainte-Anne, 59.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ?

Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits ; contenant les principes fondamentaux de la doctrine Spirite et la réponse à quelques objections préjudicielles, par M. Allan Kardec. - Grand in-18. Prix : 60 c. ; par la poste, 70 c.

Philosophie spiritualiste.

LE LIVRE DES ESPRITS

Contenant les principes de la doctrine Spirite, sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs à l'aide de divers médiums ; par M. Allan Kardec. - 3° édition, grand in-18 de 500 pages, 3 fr. 50 ; par la poste, 4 fr. - Edition in-8° de 500 pages, 6 fr. ; par la poste, 6 fr. 80 c.

Spiritisme expérimental.

LE LIVRE DES MÉDIUMS.

Guide des médiums et des évocateurs ; contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du Spiritisme ; par M. Allan Kardec. - Grand in-18 de 500 pages. (Sous presse.)

NOTA. Cet ouvrage est destiné à remplacer l'*Instruction pratique sur les manifestations Spirites,* qui est épuisée.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE DE 1858-1859-1860

Avec titre spécial et couverture imprimée. Prix : 10 fr. par année.

LETTRE D'UN CATHOLIQUE SUR LE SPIRITISME

par le docteur GRAND, ancien vice-consul de France.
Grand in-18. Prix : 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 15 c.

FRAGMENT DE SONATE

dicté par l'Esprit de Mozart à M. Brion Dorgeval, médium, Prix net : 2 fr.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Janvier 1860

Le Spiritisme en 1860.

La *Revue Spirite* commence sa troisième année, et nous sommes heureux de dire qu'elle le fait sous les plus favorables auspices. Nous saisissons avec empressement cette occasion pour témoigner à nos lecteurs toute notre gratitude pour les marques de sympathie que nous en recevons journellement. Cela seul serait un encouragement pour nous, si nous ne trouvions, dans la nature même et le but de nos travaux, une large compensation morale aux fatigues qui en sont la conséquence. La multiplicité de ces travaux, auxquels nous nous sommes entièrement consacré, est telle qu'il nous est matériellement impossible de répondre à toutes les lettres de félicitations qui nous parviennent. Force nous est donc d'adresser à leurs auteurs un remerciement collectif, que nous les prions de vouloir bien accepter. Ces lettres, et les nombreuses personnes qui nous font l'honneur de venir conférer avec nous sur ces graves questions, nous convainquent de plus en plus des progrès du Spiritisme *vrai*, et nous entendons par là le Spiritisme compris dans toutes ses conséquences morales. Sans nous faire illusion sur la portée de nos travaux, la pensée d'y avoir contribué en jetant quelques grains dans la balance, est, pour nous, une douce satisfaction, car ces quelques grains auront toujours servi à faire réfléchir.

La prospérité croissante de notre recueil est un indice de la faveur avec laquelle il est accueilli ; nous n'avons donc qu'à poursuivre notre œuvre dans la même ligne, puisqu'elle reçoit la consécration du temps, sans nous écarter de la modération, de la prudence et des convenances qui nous ont toujours guidé. Laissant à nos contradicteurs le triste privilège des injures et des personnalités, nous ne les suivrons pas non plus sur le terrain d'une controverse sans but ; nous disons sans but, parce qu'elle ne saurait amener chez eux la conviction, et que c'est perdre son temps de discuter avec des gens qui ne connaissent pas le premier mot de ce dont ils parlent. Nous n'avons qu'une chose à leur dire : Etudiez d'abord et nous verrons ensuite ; nous avons autre chose à faire qu'à parler à ceux qui ne veulent

pas entendre. Qu'importe d'ailleurs, en définitive, l'opinion contraire de tel ou tel ? Cette opinion est-elle d'une importance si grande qu'elle puisse enrayer la marche naturelle des choses ? Les plus grandes découvertes ont rencontré de plus rudes adversaires, ce qui ne les a pas fait sombrer. Nous laissons donc l'incrédulité bourdonner autour de nous, et rien ne nous fera dévier de la voie qui nous est tracée par la gravité même du sujet qui nous occupe.

Nous avons dit que les idées Spirites sont en progrès. Depuis quelque temps, en effet, elles ont gagné un immense terrain ; on dirait qu'elles sont dans l'air, et certes ce n'est pas à la grosse caisse de la presse périodique, petite ou grande, qu'elles en sont redevables. Si elles progressent envers et contre tout, et nonobstant le mauvais vouloir qu'elles rencontrent dans certaines régions, c'est qu'elles possèdent assez de vitalité pour se suffire à elles-mêmes. Celui qui se donne la peine d'approfondir cette question du Spiritisme y trouve une satisfaction morale si grande, la solution de tant de problèmes dont il avait en vain demandé l'explication aux théories vulgaires ; l'avenir se déroule devant lui d'une manière si claire, si précise, si LOGIQUE, qu'il se dit qu'en effet il est impossible que les choses ne se passent pas ainsi, et qu'il est étonnant qu'on ne l'ait pas compris plus tôt ; que c'est là ce qu'un sentiment intime lui disait devoir être ; la science Spirite, développée, n'a fait autre chose que de formuler, de tirer du brouillard, des idées déjà existantes dans son for intérieur ; dès lors l'avenir a pour lui un but clair, précis, nettement défini ; il ne marche plus dans le vague, il voit son chemin ; ce n'est plus cet avenir de bonheur ou de malheur que sa raison ne pouvait comprendre, et que par cela même il repoussait ; c'est un avenir rationnel, conséquence des lois mêmes de la nature, et pouvant supporter l'examen le plus sévère ; c'est pourquoi il est heureux, et comme soulagé d'un poids immense : celui de l'*incertitude*, car l'incertitude est un tourment. L'homme, malgré lui, sonde les profondeurs de l'avenir, et *ne peut s'empêcher de le voir éternel* ; il le compare à la brièveté et à la fragilité de l'existence terrestre. Si l'avenir ne lui offre aucune certitude, il s'étourdit, se replie sur le présent, et pour le rendre plus supportable, rien ne lui coûte ; c'est en vain que sa conscience lui parle du bien et du mal, il se dit : Le bien est ce qui me rend heureux. Quel motif aurait-il, en effet, de voir le bien ailleurs ? Pourquoi endurer des privations ? Il veut être heureux, et pour être heureux, il veut jouir ; jouir de ce que possèdent les autres ; il veut de l'or, beaucoup d'or ; il y tient comme à sa vie, parce que l'or est le véhicule de toutes les jouissances matérielles ; que lui importe le bien-être de son semblable ! le sien avant tout ; il veut se satisfaire dans le présent, ne sachant s'il le

pourra plus tard, dans un avenir auquel il ne croit pas ; il devient donc avide, jaloux, égoïste, et, avec toutes ses jouissances, il n'est pas heureux, parce que le présent lui semble trop court.

Avec *la certitude* de l'avenir, tout change d'aspect pour lui ; le présent n'est qu'éphémère, et il le voit s'écouler sans regret ; il est moins âpre aux jouissances terrestres, parce qu'elles ne lui donnent qu'une sensation passagère, fugitive, qui laisse le vide dans son cœur ; il aspire à un bonheur plus durable, et par conséquent plus réel ; et où peut-il le trouver, si ce n'est dans l'avenir ? Le Spiritisme, en lui montrant, en lui *prouvant* cet avenir, le délivre du supplice de l'incertitude, voilà pourquoi il le rend heureux ; or, ce qui rend heureux trouve toujours des partisans.

Les adversaires du Spiritisme attribuent sa propagation rapide à une fièvre superstitieuse qui s'empare de l'humanité, à l'amour du merveilleux ; mais il faudrait avant tout être logique ; nous accepterons leur raisonnement, si on peut appeler cela un raisonnement, quand ils nous auront clairement expliqué pourquoi cette fièvre atteint précisément les classes éclairées de la société plutôt que les classes ignorantes. Quant à nous, nous disons que c'est parce que le Spiritisme fait appel au raisonnement et non à une croyance aveugle, que les classes éclairées examinent, réfléchissent et comprennent ; or les idées superstitieuses ne supportent pas l'examen.

Au reste, vous tous qui combattez le Spiritisme, le comprenez-vous ? l'avez-vous étudié, scruté dans ses détails, mûrement pesé dans toutes ses conséquences ? Non, mille fois non. Vous parlez d'une chose que vous ne connaissez pas ; toutes vos critiques, je ne parle pas des sottes, plates et grossières diatribes, dénuées de tout raisonnement et qui n'ont aucune valeur, je parle de celles qui ont au moins l'apparence du sérieux ; toutes vos critiques, dis-je, accusent la plus complète ignorance de la chose.

Pour critiquer, il faut pouvoir opposer un raisonnement à un raisonnement, une preuve à une preuve ; cela est-il possible sans la connaissance approfondie du sujet que l'on traite ? Que penseriez-vous de celui qui prétendrait critiquer un tableau sans posséder, au moins en théorie, les règles du dessin et de la peinture ; discuter le mérite d'un opéra sans savoir la musique ? Savez-vous quelle est la conséquence d'une critique ignorante ? C'est d'être ridicule et d'accuser un défaut de jugement. Plus la position du critique est élevée, plus il est en évidence, plus son intérêt lui commande de circonspection pour ne pas s'exposer à recevoir des démentis, toujours faciles à donner à quiconque parle de ce qu'il ne connaît pas. C'est pourquoi les attaques contre le Spiritisme ont si peu de portée, et favorisent son développement au lieu de l'arrêter. Ces attaques sont de la propagande ; elles provoquent l'examen, et l'examen ne peut que nous être

favorable, parce que nous nous adressons à la raison. Il n'est pas un des articles publiés contre cette doctrine qui ne nous ait valu un surcroît d'abonnés et qui n'ait fait vendre des ouvrages. Celui de M. Oscar Comettant (voir le *Siècle* du 27 octobre dernier, et notre réponse dans la *Revue* du mois de décembre 1859) a fait vendre en quelques jours, à M. Ledoyen, plus de cinquante exemplaires de la fameuse sonate de Mozart (qui se vend 2 fr., prix net, selon l'importante et spirituelle remarque de M. Comettant). Les articles de l'*Univers* des 13 avril et 28 mai 1859 (voir notre réponse dans les numéros de la *Revue* de mai et de juillet 1859) ont fait épuiser promptement ce qui restait de la première édition du *Livre des Esprits*, et ainsi des autres. Mais revenons à des choses moins matérielles. Tant qu'on n'opposera au Spiritisme que des arguments de cette nature, il n'aura rien à craindre.

Nous répétons que la source principale du progrès des idées Spirites est dans la satisfaction qu'elles procurent à tous ceux qui les approfondissent, et qui y voient autre chose qu'un futile passe-temps ; or, comme on veut son bonheur avant tout, il n'est pas étonnant qu'on s'attache à une idée qui rend heureux. Nous avons dit quelque part qu'en fait de Spiritisme la période de curiosité est passée, et que celle du raisonnement et de la philosophie lui a succédé. La curiosité n'a qu'un temps : une fois satisfaite, on en quitte l'objet pour passer à un autre ; il n'en est pas de même de ce qui s'adresse à la pensée sérieuse et au jugement. Le Spiritisme a surtout progressé depuis qu'il est mieux compris dans son essence intime, depuis qu'on en voit la portée, parce qu'il touche à la corde la plus sensible de l'homme : celle de son bonheur, même de ce monde ; là est la cause de sa propagation, le secret de la force qui le fera triompher. Vous tous qui l'attaquez, voulez-vous donc un moyen certain de le combattre avec succès ? Je vais vous l'indiquer. Remplacez-le par quelque chose de mieux ; trouvez une solution PLUS LOGIQUE à toutes les questions qu'il résout ; donnez à l'homme une AUTRE CERTITUDE qui le rende plus heureux, et comprenez bien la portée de ce mot *certitude,* car l'homme n'accepte comme *certain* que ce qui lui paraît *logique* ; ne vous contentez pas de dire que cela n'est pas, c'est trop facile ; prouvez, non par une négation, mais par des faits, que cela n'est pas, n'a jamais été et NE PEUT PAS ÊTRE ; prouvez enfin que les conséquences du Spiritisme ne sont pas de rendre les hommes meilleurs par la pratique de la plus pure morale évangélique, morale qu'on loue beaucoup, mais qu'on pratique si peu. Quand vous aurez fait cela, je serai le premier à m'incliner devant vous. Jusque-là, permettez-moi de regarder vos doctrines, qui sont la négation de tout avenir, comme la source de l'égoïsme, ver rongeur

de la société, et, par conséquent, comme un véritable fléau. Oui, le Spiritisme est fort, plus fort que vous, parce qu'il s'appuie sur les bases mêmes de la religion : Dieu, l'âme, les peines et les récompenses futures basées sur le bien et le mal qu'on a fait ; vous, vous vous appuyez sur l'incrédulité ; il convie les hommes au bonheur, à l'espérance, à la véritable fraternité ; vous, vous leur offrez le NÉANT pour perspective et L'ÉGOÏSME pour consolation ; il explique tout, vous n'expliquez rien ; il prouve par les faits, et vous ne prouvez rien ; comment voulez-vous qu'on balance entre les deux Doctrines ?

En résumé nous constatons, et chacun le voit et le sent comme nous, que le Spiritisme a fait un pas immense pendant l'année qui vient de s'écouler, et ce pas est le gage de celui qu'il ne peut manquer de faire pendant l'année qui commence ; non seulement le nombre de ses partisans s'est considérablement accru, mais il s'est opéré un changement notable dans l'opinion générale, même parmi les indifférents ; on se dit qu'au fond de tout cela il pourrait bien y avoir quelque chose ; qu'il ne faut pas se hâter de juger ; ceux qui, à ce nom, haussaient les épaules, commencent à craindre le ridicule pour eux-mêmes, en attachant leur nom à un jugement précipité qui peut recevoir un démenti ; ils préfèrent donc se taire et attendre. Il y aura sans doute longtemps encore des gens qui, n'ayant rien à perdre dans l'opinion de la postérité, chercheront à le dénigrer, les uns par caractère ou par état, d'autres par calcul ; mais on se familiarise avec l'idée d'aller à Charenton depuis qu'on se voit en si bonne compagnie, et cette mauvaise plaisanterie devient, comme tant d'autres, un lieu commun dont on ne s'émeut plus du tout, parce qu'au fond de ces attaques on voit un vide absolu de raisonnement. L'arme du ridicule, cette arme qu'on dit si terrible, s'émousse évidemment, et tombe des mains de ceux mêmes qui la tenaient ; a-t-elle donc perdu sa puissance ? Non, mais c'est à la condition de ne pas porter ses coups à faux. Le ridicule ne tue que ce qui est ridicule en soi et n'a du sérieux que l'apparence, car il fustige l'hypocrite et lui arrache son masque ; mais ce qui est véritablement sérieux ne peut en recevoir que des atteintes passagères et sort toujours triomphant de la lutte. Voyez si une seule des grandes idées qui ont été bafouées à leur origine par la tourbe ignorante et jalouse est tombée pour ne plus se relever ! Or, le Spiritisme est une des plus grandes idées, parce qu'il touche à la question la plus vitale, celle du bonheur de l'homme, et l'on ne joue pas impunément avec une pareille question ; il est fort, parce qu'il a ses racines dans les lois mêmes de la nature, et il répond à ses ennemis en faisant dès son début le tour du monde. Encore quelques années, et ses détracteurs, impuissants à le combattre par le raisonnement, se trouveront

tellement débordés par l'opinion, tellement isolés, que force sera pour eux ou de se taire, ou d'ouvrir les yeux à la lumière.

Le Magnétisme devant l'Académie.

Le Magnétisme, mis à la porte, est entré par la fenêtre à la faveur d'un déguisement et d'un autre nom ; au lieu de dire : Je suis le magnétisme, ce qui probablement ne lui eût pas valu un accueil favorable, il a dit : Je m'appelle *hypnotisme* (du grec *upnos*, sommeil). Grâce à ce mot de passe, il est arrivé, toutefois après vingt ans de patience ; mais il n'a pas perdu pour attendre, puisqu'il a su se faire introduire par une des plus grandes illustrations. Il s'est bien donné de garde de se présenter avec son cortège de passes, de somnambulisme, de vue à distance, d'extases, qui l'auraient trahi ; il a dit simplement : Vous êtes bons et humains, votre cœur saigne de voir souffrir vos malades ; vous cherchez un moyen d'endormir la douleur du patient que taille votre scalpel ; celui que vous employez est parfois très dangereux, je vous en apporte un plus simple et qui, dans tous les cas, est sans inconvénients. Il était bien sûr d'être écouté en parlant au nom de l'humanité ; et il ajoute, le rusé : Je suis de la famille, puisque c'est un des vôtres à qui je dois le jour. Il pense, non sans quelque raison, que cette origine ne peut lui nuire.

Si nous vivions au temps de la brillante et poétique Grèce, nous dirions : Le Magnétisme, enfant de la nature et d'un simple mortel, fut proscrit de l'Olympe, parce qu'il avait attenté aux privilèges d'Esculape, et marché sur ses brisées, en se flattant de pouvoir guérir sans son concours. Il erra longtemps sur la terre, où il enseigna aux hommes l'art de guérir par des moyens nouveaux ; il dévoila an vulgaire une foule de merveilles qui, jusqu'alors, avaient été tenues mystérieusement cachées dans les temples ; mais ceux dont il avait révélé les secrets et démasqué la fourberie le pourchassèrent à coups de pierres, de telle sorte qu'il était à la fois banni par les dieux et maltraité par les hommes ; mais il n'en continua pas moins à répandre ses bienfaits en soulageant l'humanité, certain qu'un jour son innocence serait reconnue, et que justice lui serait rendue. Il eut un fils dont il cacha soigneusement la naissance, de peur de lui attirer des persécutions ; il l'appela *Hypnotisme*. Ce fils partagea longtemps son exil, et pendant ce temps il l'instruisait. Quand il le crut assez formé, il lui dit : Va te présenter à l'Olympe ; garde-toi surtout de dire que tu es mon fils ; ton nom et un déguisement t'en faciliteront l'accès ; Esculape t'introduira.

- Comment ! mon père ; Esculape ! votre ennemi le plus acharné ! lui qui vous a proscrit ! - Lui-même te tendra la main. - Mais, s'il me reconnaît, il me chassera. - Eh bien ! s'il te chasse, tu reviendras auprès de moi, et nous continuerons notre œuvre bienfaisante parmi les hommes, en attendant des temps meilleurs. Mais sois tranquille, j'ai bon espoir. Esculape n'est pas méchant ; il veut avant tout le progrès de la science, autrement il ne serait pas digne d'être le dieu de la médecine. J'ai, d'ailleurs, peut-être bien eu quelques torts envers lui ; blessé de me voir dénigrer, je me suis emporté, je l'ai attaqué sans ménagement ; je lui ai prodigué des injures, je l'ai bafoué, vilipendé, traité d'ignorant ; or, c'est là un mauvais moyen de ramener les hommes et les dieux, et son amour-propre froissé a pu s'irriter un instant contre moi. Ne fais pas comme moi, mon fils ; sois plus prudent, et surtout plus poli ; si les autres ne le sont pas avec toi, le tort sera pour eux et la raison pour toi. Va, mon fils, et souviens-toi qu'on ne prend pas des mouches avec du vinaigre. - Ainsi parla le père. Hypnotisme marcha timidement vers l'Olympe ; le cœur lui battait fort quand il se présenta sur le seuil de la porte sacrée ; mais, ô surprise ! Esculape lui-même lui tend la main et l'introduit.

Voilà donc le Magnétisme dans la place ; que va-t-il faire ? Oh ! ne croyez pas la victoire définitive ; nous n'en sommes pas même encore aux préliminaires de la paix. C'est une première barrière renversée, voilà tout ; ce pas est important, sans doute, mais n'allez pas croire que ses ennemis vont s'avouer vaincus ; Esculape lui-même, le grand Esculape, qui l'a reconnu à son air de famille, embrasserait hautement sa défense, qu'ils seraient capables de l'envoyer à Charenton. Ils vont dire que c'est… quelque chose… ; mais qu'assurément ce n'est pas du Magnétisme. Soit ; ne chicanons pas sur les mots ; ce sera tout ce qu'ils voudront ; mais, en attendant, c'est un fait qui aura des conséquences ; or, voici ces conséquences. On va d'abord s'en occuper au seul point de vue anesthétique (du grec *aisthésis*, sensibilité, et *a* privatif ; privation générale ou partielle de la faculté de sentir), et cela par suite de la prédominance des idées matérialistes, car il y a encore tant de gens qui tiennent, par modestie sans doute, à se réduire au rôle de tournebroche, qui, lorsqu'il est disloqué, est jeté à la ferraille sans qu'il en reste vestige ! On va donc expérimenter ce fait de toutes les manières, ne serait-ce que par simple curiosité ; on va étudier l'action des différentes substances pour produire le phénomène de la catalepsie ; puis un beau jour on reconnaîtra qu'il suffit de poser le doigt. Mais ce n'est pas tout ; en observant le phénomène de la catalepsie, il s'en présentera d'autres spontanément ; déjà on a remarqué la liberté de la pensée pendant la suspension des facultés organiques ; la pensée est

donc indépendante des organes ; il y a donc en l'homme autre chose que la matière ; on verra des facultés étranges se manifester : la vue acquérir une amplitude insolite, franchir les limites des sens ; toutes les perceptions déplacées ; en un mot, c'est un vaste champ pour l'observation, et les observateurs ne manqueront pas ; le sanctuaire est ouvert, espérons qu'il en jaillira la lumière, à moins que le céleste aréopage n'en laisse l'honneur à d'autres qu'à lui.

Nos lecteurs nous sauront gré de rapporter le remarquable article que M. Victor Meunier, rédacteur de l'*Ami des Sciences*, a publié sur cet intéressant sujet, dans la Revue scientifique hebdomadaire du *Siècle* du 16 décembre 1859.

« Le magnétisme animal, conduit à l'Académie par M. Broca, présenté à l'illustre compagnie par M. Velpeau, expérimenté par MM. Follin, Verneuil, Faure, Trousseau, Denonvilliers, Nélaton, Azam, Ch. Robin, etc., tous chirurgiens des hôpitaux, c'est la grande nouvelle du jour.

Les découvertes, comme les livres ont leur destin. Celle dont il va être question n'est point nouvelle. Elle date d'une vingtaine d'années, et ni en Angleterre où elle est née, ni en France où pour le moment on ne s'occupe plus d'autre chose, la publicité ne lui a manqué. Un médecin écossais, M. le docteur Braid, l'a découverte et lui a consacré tout un livre (*Neurypnology or the rationale of nervous sleep, considered in relation with animal magnetism*) ; un célèbre médecin anglais, M. le docteur Carpenter, a longuement analysé la découverte de M. Braid dans l'article *sleep* (sommeil) de l'Encyclopédie d'anatomie et de physiologie de Tood (*Cyclopedia of anatomy and physiology*) ; un illustre savant français, M. Littré, a reproduit l'analyse du docteur Carpenter dans la seconde édition du *Manuel de physiologie* de J. Mueller ; enfin, nous avons nous-même consacré un de nos feuilletons de la *Presse* (7 juillet 1852) à l'*hypnotisme* (c'est le nom donné par M. Braid à l'ensemble de faits dont il s'agit). La plus récente des publications relatives à ce sujet date donc de sept années, et c'est quand on pouvait le croire oublié, qu'il acquiert cet immense retentissement.

Il y a dans l'hypnotisme deux choses : un ensemble de phénomènes nerveux, et le procédé au moyen duquel on les produit.

Ce procédé, employé anciennement, si je ne me trompe, par l'abbé Faria, est d'une grande simplicité.

Il consiste à tenir un objet brillant devant les yeux de la personne sur laquelle on expérimente, à une petite distance en avant de la racine du nez, de sorte qu'elle ne puisse le regarder sans loucher en dedans ;

elle doit fixer les yeux sur lui. Ses pupilles se contractent d'abord, se dilatent fortement ensuite, et en peu d'instants l'état cataleptique est produit. Soulevez les membres du sujet, ils gardent la position que vous leur donnez. Ce n'est qu'un des phénomènes produits, nous parlerons tout à l'heure des autres.

M. Azam, professeur suppléant de clinique chirurgicale à l'Ecole de Médecine de Bordeaux, ayant répété avec succès les expériences de M. Braid, en entretint M. Paul Broca, qui pensa que les personnes hypnotisées seraient peut-être insensibles à la douleur des opérations chirurgicales. La lettre qu'il vient d'adresser à l'Académie des sciences est le résumé de ses expériences à ce sujet.

Avant tout, il devait s'assurer de la réalité de l'hypnotisme ; il y parvint sans difficulté.

Rendant visite à une dame âgée de quarante ans, quelque peu hystérique, et qui gardait le lit pour une légère indisposition, M. Broca feint de vouloir examiner les yeux de la malade, et la prie de regarder fixement un petit flacon doré, qu'il tient devant elle à 15 centimètres environ en avant de la racine du nez. Au bout de trois minutes, les yeux sont un peu rouges, les traits immobiles, les réponses lentes et difficiles, mais parfaitement raisonnables. M. Broca lève le bras de la malade, le bras reste dans l'attitude où on l'a mis : il donne aux doigts les situations les plus extrêmes, les doigts les conservent ; il pince la peau en plusieurs endroits avec une certaine force, la patiente ne paraît pas s'en apercevoir. Catalepsie, insensibilité ! M. Broca ne poussa pas plus loin l'expérience ; elle lui avait appris ce qu'il voulait savoir. Une friction sur les yeux, une insufflation d'air froid sur le front ramenèrent la malade à l'état normal. Elle n'avait aucun souvenir de ce qui venait de se passer.

Restait à savoir si l'insensibilité hypnotique résisterait à l'épreuve des opérations chirurgicales.

Parmi les hôtes de l'hôpital Necker, dans le service de M. Follin, était une pauvre jeune femme de 24 ans, atteinte d'une vaste brûlure du dos et des deux membres droits, et d'un énorme abcès extrêmement douloureux. Les moindres mouvements étaient pour elle un supplice ; épuisée par la souffrance, et d'ailleurs très pusillanime, cette malheureuse ne pensait qu'avec terreur à l'opération devenue nécessaire. C'est sur elle que, d'accord avec M. Follin, M. Broca résolut de compléter l'épreuve de l'hypnotisme.

On la plaça sur un lit, en face d'une fenêtre, la prévenant qu'on allait l'endormir. Au bout de deux minutes ses pupilles se dilatent, on lève son bras gauche presque verticalement au-dessus du lit, il reste immobile. Vers

la quatrième minute, ses réponses sont lentes et presque pénibles, mais parfaitement sensées. Cinquième minute : M. Follin pique la peau du bras gauche, la malade ne bouge pas ; nouvelle piqûre plus profonde, qui amène le sang, même impassibilité. On élève le bras droit, qui reste levé. Alors les couvertures sont soulevées et les membres inférieurs écartés pour mettre à découvert le siège de l'abcès. La malade se laisse faire, et dit avec tranquillité qu'on va sans doute lui faire du mal. L'abcès est ouvert, elle pousse un faible cri ; c'est le seul signe de réaction qu'elle donne ; il a duré moins d'une seconde. Pas le moindre frémissement dans les muscles de la face ou des membres, pas un tressaillement dans les deux bras, toujours élevés verticalement au-dessus du lit. Les yeux un peu injectés restent largement ouverts ; le visage a l'immobilité d'un masque…

Le talon gauche soulevé reste suspendu. On enlève le corps brillant (une lorgnette) ; la catalepsie persiste ; pour la troisième fois on pique le bras gauche, le sang perle, l'opérée ne sent rien. Il y a 13 minutes que ce bras garde la situation qu'on lui a donnée.

Enfin, une friction sur les yeux, une insufflation d'air froid réveillent la jeune femme presque subitement ; ses bras et la jambe gauche relâchés à la fois retombent tout à coup sur le lit. Elle se frotte les yeux, reprend connaissance, ne se souvient de rien, et s'étonne qu'on l'a opérée. L'expérience avait duré 18 à 20 minutes ; la période d'anesthésie, 12 à 15.

Tels sont en abrégé les faits essentiels communiqués par M. Broca à l'Académie des sciences. Ils ne sont déjà plus isolés. Un grand nombre des chirurgiens de nos hôpitaux ont tenu à honneur de les répéter, et l'ont fait avec succès. Le but de M. Broca et de ses honorables collègues était et devait être chirurgical. Espérons que l'hypnotisme aura, comme moyen de provoquer l'insensibilité, tous les avantages des agents anesthésiques sans en avoir les inconvénients ; mais la médecine n'est pas de notre domaine, et, pour ne point sortir de ses attributions, notre Revue ne doit considérer le fait que sous le rapport physiologique.

Après avoir reconnu la véracité de M. Braid sur le point essentiel, on tiendra sans doute à vérifier tout ce qu'il rapporte de cet état singulier, auquel il donne le nom d'hypnotisme. Les phénomènes qu'il lui attribue peuvent être classés de la manière suivante.

Exaltation de la sensibilité. - L'odorat est porté à un degré d'acuité qui égale au moins ce qu'on observe chez les animaux ayant le meilleur nez. L'ouïe devient également très perçante. Le toucher acquiert surtout, par rapport à la température, une délicatesse incroyable.

Sentiments suggérés. - Mettez le visage, le corps ou les membres du sujet dans l'attitude qui convient à l'expression d'un sentiment particu-

lier, aussitôt l'état mental correspondant est éveillé. Ainsi, la main de l'hypnotisé étant placée sur le sommet de sa tête, il se redresse spontanément de toute sa hauteur, rejette le haut du corps en arrière ; sa contenance est celle de l'orgueil le plus vif. En ce moment, courbez sa tête en avant, fléchissez doucement le corps et les membres, et l'orgueil fait place à la plus profonde humilité. Ecartez doucement les coins de sa bouche, comme dans le rire, une disposition gaie est aussitôt produite ; la mauvaise humeur en prend immédiatement la place si l'on tire les sourcils l'un vers l'autre et en bas.

Idées provoquées. - Levez la main du sujet au-dessus de sa tête et fléchissez les doigts sur la paume, l'idée de grimper, de se balancer, de tirer une corde est suscitée. Si au contraire on fléchit les doigts tout en laissant pendre les bras, l'idée qu'on provoque est celle de lever un poids. Si les doigts sont fléchis, le bras étant porté en avant comme pour donner un coup, c'est l'idée de boxer qui surgit. (La scène se passe à Londres.)

Accroissement de la force musculaire. - Veut-on susciter une force extraordinaire dans un groupe de muscles, il suffit de suggérer au sujet l'idée de l'action qui réclame cette force et de lui assurer qu'il peut l'accomplir avec la plus grande facilité s'il le veut. « Nous avons vu, dit M. Carpenter, un des sujets hypnotisés de M. Braid, remarquable par la pauvreté de son développement musculaire, soulever, à l'aide de son petit doigt seul, un poids de quatorze kilogrammes et le faire tourner autour de sa tête sur la seule assurance que ce poids était aussi léger qu'une plume. »

Nous nous bornons pour aujourd'hui à l'indication de ce programme ; la parole est aux faits, les réflexions viendront plus tard.

L'Esprit d'un côté et le corps de l'autre.

Entretien avec l'Esprit d'une personne vivante.

Notre honorable collègue, M. le comte de R… C… nous a adressé la lettre suivante, à la date du 23 novembre dernier :

« Monsieur le Président,

« J'ai ouï dire que des médecins, enthousiastes de leur art et désireux de contribuer aux progrès de la science en se rendant utiles à l'humanité, avaient, par testament, légué leur corps au scalpel des salles anatomiques. L'expérience à laquelle j'ai assisté de l'évocation d'une personne vivante

(séance de la Société du 14 octobre 1859) ne m'a pas paru assez instructive, parce qu'il s'agissait d'une chose toute personnelle : de mettre en communication un père vivant avec sa fille morte. J'ai pensé que ce que des médecins ont fait pour le corps, un membre de la Société pouvait le faire pour l'âme, de son vivant, en se mettant à votre disposition pour un essai de ce genre. Vous pourriez peut-être, en préparant d'avance des questions qui, cette fois, n'auraient rien de personnel, obtenir quelques lumières nouvelles sur le fait de l'isolement de l'âme et du corps. Profitant d'une indisposition qui me retient chez moi, je viens m'offrir comme sujet d'étude, si vous l'agréez. Vendredi prochain donc, si je ne reçois contre-ordre, je me coucherai à neuf heures, et je pense qu'à neuf heures et demie vous pourrez m'appeler, etc. »

Nous avons profité de l'offre de M. le comte de R… C… avec d'autant plus d'empressement que, se mettant à notre disposition, nous pensions que son Esprit se prêterait plus volontiers à nos recherches ; d'un autre côté, son instruction, la supériorité de son intelligence (ce qui, par parenthèse, ne l'empêche pas d'être un excellent Spirite) et l'expérience qu'il a acquise dans ses voyages autour du monde comme capitaine de la marine impériale, pouvait nous faire espérer de sa part une plus saine appréciation de son état : notre attente n'a pas été trompée. Nous avons, en conséquence, eu avec lui les deux entretiens suivants, le premier, le 25 novembre, et le second, le 2 décembre 1859.

(Société ; 25 novembre 1859.)

1. Évocation. - R. Je suis là.

2. Avez-vous en ce moment conscience du désir que vous m'avez exprimé d'être évoqué ? - R. Parfaitement.

3. A quelle place êtes-vous ici ? - R. Entre vous et le médium.

4. Nous voyez-vous aussi clairement que lorsque vous assistez en personne à nos séances ? - R. A peu près, mais c'est un peu voilé ; je ne dors pas encore bien.

5. Comment avez-vous conscience de votre individualité ici présente, tandis que votre corps est dans votre lit ? - R. Mon corps n'est qu'accessoire pour moi en ce moment, c'est MOI qui suis ici.

Remarque. C'est MOI *qui suis ici* est une réponse très remarquable ; pour lui, le corps n'est pas la partie essentielle de son être ; cette partie, c'est l'Esprit, qui constitue son *moi* ; son *moi* et son corps sont deux choses distinctes.

6. Pouvez-vous vous transporter instantanément et à volonté d'ici chez vous et de chez vous ici ? - R. Oui.

7. En allant de chez vous ici et réciproquement, avez-vous conscience du

trajet que vous faites ? voyez-vous les objets qui sont sur votre route ? - R. Je le pourrais, mais je néglige de le faire, n'y étant pas intéressé.

8. L'état où vous êtes est-il semblable à celui d'un somnambule ? - R. Non pas entièrement ; mon corps *dort*, c'est-à-dire est à peu près inerte ; le somnambule ne *dort* pas ; ses facultés organiques sont modifiées et non annihilées.

9. L'Esprit d'une personne vivante évoqué pourrait-il indiquer des remèdes comme un somnambule ? - R. S'il les connaît, ou s'il se trouve en rapport avec un Esprit qui les connaisse, oui ; sinon, non.

10. Le souvenir de votre existence corporelle est-il nettement présent à votre mémoire ? - R. Très net.

11. Pourriez-vous citer quelques-unes de vos occupations les plus saillantes de la journée ? - R. Je le pourrais, mais je ne le ferai pas, et regrette d'avoir proposé cette question. (Il avait prié de lui adresser une question de ce genre comme épreuve.)

12. Est-ce comme Esprit que vous regrettez d'avoir proposé cette question ? - R. Comme Esprit.

13. Pourquoi le regrettez-vous ? - R. Parce que je comprends mieux combien il est juste qu'il soit la plupart du temps défendu de le faire.

14. Pourriez-vous nous faire la description de votre chambre à coucher ? - R. Certainement ; et de celle de mon concierge aussi.

15. Eh bien ! alors soyez assez bon pour nous décrire votre chambre, ou celle de votre concierge ? - R. J'ai dit que je le pourrais, mais pouvoir n'est pas vouloir.

16. Quelle est la maladie qui vous retient chez vous ? - R. La goutte.

17. Y a-t-il un remède pour la goutte ? si vous en connaissiez, vous seriez bien bon de l'indiquer, car ce serait rendre un grand service. - R. Je le pourrais, mais je m'en garderai bien ; le remède serait pire que le mal.

18. Pire on non, veuillez l'indiquer, sauf à ne pas s'en servir. - R. Il y en a plusieurs, entre autres le colchique.

Remarque. Eveillé, M. de R… a reconnu n'avoir jamais entendu parler de l'emploi de cette plante comme spécifique anti-goutteux.

19. Dans votre état actuel verriez-vous le danger que pourrait courir un ami, et pourriez-vous lui venir en aide ? - R. Je le pourrais ; je l'inspirerais, s'il écoutait mon inspiration, et avec encore plus de fruit s'il était médium.

20. Puisque nous vous évoquons d'après votre désir, et que vous voulez bien vous mettre à notre disposition pour nos études, veuillez nous décrire le mieux possible, et nous faire comprendre, si c'est possible, l'état où vous êtes maintenant. - R. Je suis dans l'état le plus heureux et le plus satisfaisant qu'on puisse éprouver. Avez-vous jamais fait un de ces rêves où la

chaleur du lit vous fait croire que vous êtes bercé mollement dans les airs, ou dans les flots d'une onde tiède, sans nul souci de vos mouvements, sans aucune conscience de membres lourds et incommodes à mouvoir ou à entraîner, en un mot sans nul besoin à satisfaire ; ne sentant ni l'aiguillon de la faim, ni celui de la soif ? Je suis en cet état près de vous ; encore ne vous donné-je qu'une bien petite idée de ce que j'éprouve.

21. L'état actuel de votre corps éprouve-t-il une modification physiologique quelconque, par suite de l'absence de l'Esprit ? - R. En aucune façon ; je suis dans l'état que vous appelez le premier sommeil ; sommeil lourd et profond que nous éprouvons tous, et pendant lequel nous nous éloignons de notre corps.

Remarque. Le sommeil, qui n'était pas complet au commencement de l'évocation, s'est établi peu à peu, par suite même du dégagement de l'Esprit qui laisse le corps dans un plus grand repos.

22. Si, par suite d'un mouvement brusque, on réveillait instantanément votre corps pendant que votre Esprit est ici, qu'en résulterait-il ? - R. Ce qui est brusque pour l'homme est bien lent pour l'Esprit, qui a toujours le temps d'être averti.

23. Le bonheur que vous venez de nous dépeindre et dont vous jouissez dans votre état libre a-t-il quelque rapport avec les sensations agréables qu'on éprouve quelquefois dans les premiers moments de l'asphyxie ? M. S…, qui a eu la satisfaction de les éprouver (involontairement), vous adresse cette question. - R. Il n'a pas tout à fait tort ; dans la mort par asphyxie il y a un instant analogue à celui dont il parle, mais seulement l'Esprit perd de sa lucidité, tandis qu'ici elle est considérablement accrue.

24. Votre Esprit tient-il encore par un lien quelconque à votre corps ? - R. Oui, j'en ai parfaitement conscience.

25. A quoi pouvez-vous comparer ce lien ? - R. A rien que vous connaissiez, si ce n'est à une lueur phosphorescente, comme aspect, si vous pouviez le voir, mais qui ne produit sur moi aucune sensation.

26. La lumière vous affecte-t-elle de la même manière ; a-t-elle la même teinte que lorsque vous voyez par les yeux ? - R. Absolument, puisque mes yeux servent en quelque sorte de fenêtres à la boîte de mon cerveau.

27. Percevez-vous les sons aussi distinctement ? - R. Plus distinctement, car j'en perçois beaucoup qui vous échappent.

28. Comment transmettez-vous votre pensée au médium ? - R. J'agis sur sa main pour lui donner une direction que je facilite par une action sur le cerveau.

29. Vous servez-vous des mots du vocabulaire qu'il a dans la tête, ou

lui indiquez-vous les mots qu'il doit écrire ? - R. L'un et l'autre, selon ma convenance.

29. Si vous aviez pour médium quelqu'un qui ne sût pas votre langue et dont la sienne vous fût inconnue, un Chinois, par exemple, comment feriez-vous pour lui dicter ? - R. Ce serait plus difficile ; et peut-être impossible ; mais dans tous les cas cela ne se pourrait qu'avec une souplesse et une docilité très rare à rencontrer.

30. L'Esprit dont le corps serait mort éprouverait-il la même difficulté à se communiquer à un médium complètement étranger à la langue qu'il parlait de son vivant ? - R. Peut-être moindre, mais elle existerait toujours ; je viens de vous dire que, selon l'occurrence, l'Esprit donne au médium ses expressions ou prend les siennes.

31. Votre présence ici fatigue-t-elle votre corps ? - R. Nullement.

32. Votre corps rêve-t-il ? - R. Non ; c'est en cela, justement, qu'il ne se fatigue pas ; la personne dont vous parlez éprouvait par ses organes des impressions qui se transmettaient à l'Esprit ; c'est ce qui la fatiguait ; je n'éprouve rien de pareil.

Remarque. Il fait allusion à une personne dont on parlait à ce moment, et qui, dans une situation pareille, avait dit que son corps se fatiguait, et avait comparé son Esprit à un ballon captif dont les secousses ébranlent le poteau qui le retient.

Le lendemain M. de R… C… nous a dit avoir rêvé qu'il était à la Société entre nous et le médium ; c'est évidemment un souvenir de l'évocation. Il est probable qu'au moment de la question il ne rêvait pas, puisqu'il a répondu négativement ; ou peut-être aussi, et cela est même plus probable, le rêve n'étant qu'un souvenir de l'activité de l'Esprit, ce n'est pas en réalité le corps qui rêve, puisque le corps ne pense pas. Il a donc pu, et même dû répondre négativement, ne sachant pas si, une fois réveillé, son Esprit se souviendrait. Si son corps eût rêvé, pendant que son Esprit était absent, c'est que l'Esprit aurait eu une double action ; or, il ne pouvait être à la fois à la Société et chez lui.

33. Votre Esprit est-il dans l'état où il sera quand vous serez mort ? - R. A peu de chose près ; à cela près du lien qui le rattache au corps.

34. Avez-vous conscience de vos existences précédentes ? - R. Très confusément : c'est encore là une différence que j'oubliais ; après le dégagement complet qui suit la mort, les souvenirs sont beaucoup plus précis ; actuellement ils sont plus complets que pendant la veille, mais pas assez pour pouvoir les spécifier d'une manière intelligible.

35. Si, à votre réveil on vous soumettait votre écriture, cela vous donnerait-il conscience des réponses que vous venez de faire ? - R. J'y pour-

rais retrouver quelques-unes de mes pensées ; mais beaucoup d'autres ne trouveraient aucun écho dans ma pensée de la veille.

36. Pourriez-vous exercer sur votre corps une influence assez grande pour vous réveiller ? - R. Non.

37. Pourriez-vous répondre à une question mentale ? - R. Oui.

38. Nous voyez-vous spirituellement ou physiquement ? - R. L'un et l'autre.

39. Pourriez-vous aller visiter le frère de votre père, qu'on a dit être dans une île de l'Océanie, et, comme marin pourriez-vous préciser la position de cette île ? - R. Je ne puis rien de tout cela.

40. Que pensez-vous maintenant de votre interminable ouvrage et de son but ? - R. Je pense que je dois le poursuivre, ainsi que le but ; c'est tout ce que je peux dire.

Remarque. Il avait désiré qu'on lui fît cette question au sujet d'un important travail qu'il a entrepris sur la marine.

41. Nous serions charmés que vous voulussiez bien adresser quelques mots à vos collègues, une sorte de petit discours. - R. Puisque j'en trouve l'occasion, j'en profite pour vous affirmer, sur ma foi dans l'avenir de l'âme, que la plus grande faute que puissent commettre les hommes est de chercher des épreuves et des preuves ; ceci est tout au plus pardonnable aux hommes qui débutent dans la connaissance du Spiritisme ; ne vous a-t-on pas répété mille fois qu'il faut croire, parce qu'on comprend et qu'on aime la justice et la vérité, et que s'il était donné satisfaction à une de ces puériles demandes, ceux qui prétendent les faire pour être convaincus ne manqueraient pas d'en faire de nouvelles le lendemain, et qu'infailliblement vous gaspilleriez un temps précieux à faire dire la bonne aventure aux Esprits ? je le comprends maintenant beaucoup mieux que dans mon réveil, et je puis vous donner le sage conseil, quand vous voudrez obtenir de ces résultats, de vous adresser à des Esprits frappeurs et à des tables parlantes qui, n'ayant rien de mieux à dire, peuvent s'occuper de ces sortes de manifestations. Pardonnez-moi la leçon, mais j'en ai besoin comme d'autres, et ne suis pas fâché de me la donner à moi-même.

(Deuxième entretien, 2 décembre 1859.)

42. Évocation. - R. Je suis là.

43. Dormez-vous bien ? - R. Pas trop ; mais cela va venir.

44. Dans le cas particulier où vous êtes, jugez-vous qu'il soit utile de faire l'évocation au nom de Dieu, comme pour l'Esprit d'un mort ? - R. Pourquoi donc pas ? Croyez-vous que, de ce que je ne suis pas mort, Dieu me soit indifférent ?

45. Si, au moment où vous êtes ici, votre corps éprouvait une piqûre, non assez forte pour vous éveiller, mais suffisante pour vous faire tressaillir, votre Esprit la ressentirait-il ? - R. Mon corps ne la sentirait pas.

46. Votre Esprit en aurait-il conscience ? - R. Pas la moindre ; mais notez bien que vous me parlez d'une sensation légère, et sans aucune portée, comme importance, vis-à-vis du corps ou de l'Esprit.

47. A propos de la lumière, vous avez dit qu'elle vous paraissait comme à l'état de veille, attendu que vos yeux sont comme les fenêtre par où elle arrive à votre cerveau. Nous concevons cela pour la lumière perçue par votre corps ; mais en ce moment ce n'est pas votre corps qui voit. Voyez-vous encore par un point circonscrit ou par tout votre être ? - R. C'est fort difficile à vous faire comprendre ; l'Esprit perçoit ses sensations sans l'intermédiaire des organes, et n'a pas de point circonscrit pour les percevoir.

48. J'insiste de nouveau pour savoir si les objets, l'espace qui vous environne, ont pour vous la même teinte que lorsque vous êtes éveillé. - R. Pour moi, oui, parce que mes organes ne me trompent pas ; mais certains Esprits y trouveraient de grandes différences ; vous, par exemple, vous percevez les sons et les couleurs tout différemment.

49. Percevez-vous les odeurs ? - R. Mieux que vous aussi.

50. Faites-vous la différence entre la lumière et l'obscurité ? - R. Différence, oui ; mais l'obscurité n'existe pas pour moi comme pour vous ; j'y vois parfaitement.

51. Votre vue pénètre-t-elle les corps opaques ? - R. Oui.

52. Pourriez-vous aller dans une autre planète ? - R. Cela dépend.

53. De quoi cela dépend-il ? - R. De la planète.

54. Dans quelle planète pourriez-vous aller ? - R. Dans celles qui sont au même degré que la terre, ou à peu près.

55. Voyez-vous les autres Esprits ? - R. Beaucoup et encore.

Remarque. Une personne qui le connaît intimement, et qui assistait à cette séance, dit que cette expression lui est très familière ; elle y voit, ainsi que dans toute la forme de son langage, une preuve d'identité.

56. En voyez-vous ici ? - R. Oui.

57. Comment constatez-vous leur présence ? Est-ce par une forme quelconque ? - R. C'est par leur forme propre ; c'est-à-dire celle de leur périsprit.

58. Voyez-vous quelquefois vos enfants, et pouvez-vous leur parler ? - R. Je les vois et leur parle très souvent.

59. Vous avez dit : Mon corps est un accessoire ; c'est *moi* qui suis ici. Ce *moi* est-il circonscrit, limité ; a-t-il une forme quelconque ; en

un mot, comment vous voyez-vous ? - R. C'est toujours le périsprit.

60. Le périsprit est-il donc un corps pour vous ? - R. Mais sans doute.

61. Votre périsprit affecte-t-il la forme de votre corps matériel, et vous semble-t-il être ici avec votre corps ? - R. Oui, à la première question, et non à la seconde ; j'ai parfaitement conscience de n'être ici qu'avec mon corps fluidique lumineux.

62. Pourriez-vous me donner une poignée de main ? - R. Oui, mais vous ne la sentiriez pas.

63. Pourriez-vous le faire d'une manière sensible ? - R. Cela se peut, mais je ne le puis ici.

64. Si, au moment où vous êtes ici, votre corps venait à mourir subitement, qu'éprouveriez-vous ? - R. J'y serais avant.

65. Seriez-vous plus promptement dégagé que si vous mouriez dans les circonstances ordinaires ? - R. Beaucoup ; je ne rentrerais que pour fermer la porte après être ressorti.

66. Vous avez dit que vous avez la goutte ; vous n'êtes pas d'accord en cela avec votre médecin, ici présent, qui prétend que c'est un rhumatisme névralgique. Qu'en pensez-vous ? - R. J'en pense que puisque vous êtes si bien renseignés, cela doit vous suffire.

67. (Le médecin.) Sur quoi vous fondez-vous pour croire que c'est la goutte ? - R. C'est mon opinion à moi ; je me trompe peut-être, surtout si vous êtes TRES SUR de ne pas vous tromper vous-même.

68. (Le médecin.) Il serait possible qu'il y eût complication de goutte et de rhumatisme. - R. Alors nous aurions raison tous deux ; il ne nous resterait plus qu'à nous embrasser.

(Cette réponse provoque le rire dans l'assemblée.)

69. Cela vous fait-il rire de nous voir rire ? - R. Mais aux éclats ; vous ne m'entendez donc pas ?

70. Vous avez dit que le colchique est un remède efficace contre la goutte ; d'où vous est venue cette idée, puisque, éveillé vous ne le saviez pas ? - R. Je m'en suis servi jadis.

71. C'est donc dans une autre existence ? - R. Oui, et mal m'en a pris.

72. Si l'on vous faisait une question indiscrète, pourrait-on vous contraindre d'y répondre ? - R. Oh ! c'est trop fort ; essayez donc.

73. Ainsi vous avez parfaitement votre libre arbitre ? - R. Plus que vous.

Remarque. L'expérience a prouvé en maintes occasions que l'Esprit isolé du corps a toujours sa volonté et ne dit que ce qu'il veut ; compre-

nant mieux la portée des choses, il est même plus prudent et plus discret qu'il ne le serait éveillé. Quand il dit une chose, c'est qu'il croit utile de le faire.

74. Auriez-vous été libre de ne pas venir quand nous vous avons appelé ? - R. Oui, quitte à en subir les conséquences.

75. Quelles sont ces conséquences ? - R. Si je me refuse à être utile à mes semblables, surtout quand j'ai parfaite conscience de mes actes, je suis libre, mais je suis puni.

76. Quel genre de punition subiriez-vous ? - R. Il faudrait vous développer le code de Dieu, et ce serait trop long.

77. Si, dans ce moment-ci, quelqu'un vous insultait, vous disait de ces choses qu'éveillé vous ne supporteriez pas, quel sentiment cela vous ferait-il éprouver ? - R. Le mépris.

78. Ainsi vous ne chercheriez pas à vous venger ? - R. Non.

79. Vous faites-vous une idée du rang que vous occuperez parmi les Esprits quand vous y serez tout à fait ? - R. Non, cela n'est pas permis.

80. Croyez-vous que, dans l'état actuel où vous êtes, l'Esprit puisse prévoir la mort de son corps ? - R. Quelquefois, puisque si je devais mourir subitement, j'aurais *toujours* le temps d'y rentrer.

Conseils de famille.

Nos lecteurs se rappellent sans doute l'article que nous avons publié dans le mois de septembre dernier, sous le titre de : *Une Famille Spirite*. Les communications suivantes en sont le digne pendant. Ce sont, en effet, des conseils dictés dans une réunion intime, par un Esprit éminemment supérieur et bienveillant. Elles se distinguent par le charme et la douceur du style, la profondeur des pensées, et en outre par des nuances d'une extrême délicatesse, appropriées à l'âge et au caractère des personnes auxquelles il s'adresse. M. Rabache, négociant de Bordeaux, qui a servi d'intermédiaire, a bien voulu nous autoriser à les publier ; nous ne pouvons que féliciter les médiums qui en obtiennent de semblables : c'est une preuve qu'ils ont d'heureuses sympathies dans le monde invisible.

Château de Pechbusque, novembre 1859.

(Première séance.)

Il fut demandé à l'Esprit protecteur de la famille s'il voulait bien donner quelques conseils aux membres présents ; il répondit :

Oui : Qu'ils aient confiance en Dieu, et qu'ils cherchent à s'instruire des vérités immuables et éternelles que leur enseigne le livre divin de la nature ; il contient toute la loi de Dieu, et ceux qui savent le lire et le comprendre, seuls suivent le véritable chemin de la sagesse. Que rien de ce qu'ils verront ne soit négligé par eux, car chaque chose porte en soi un enseignement, et doit, par l'usage du raisonnement, élever l'âme vers Dieu et la rapprocher de lui. Dans tout ce qui frappera leur intelligence, qu'ils cherchent toujours à distinguer le bien du mal ; le premier pour le pratiquer, le second pour l'éviter. Qu'avant de formuler leur jugement, ils tournent toujours leur pensée vers l'ÉTERNEL, *qui seul les guidera dans le bien*, ET NE LES TROMPERA JAMAIS.

(Deuxième séance.)

Bonsoir, mes enfants. Si vous m'aimez, cherchez à vous instruire ; réunissez-vous souvent dans cette pensée. Mettez vos idées en commun, c'est un excellent moyen, car on ne se communique, en général, que les choses que l'on croit bonnes : on a honte des mauvaises, aussi les garde-t-on secrètes, ou ne les communique-t-on qu'à ceux dont on espère faire des complices. On discerne les bonnes pensées des mauvaises en ce que les premières peuvent, sans crainte aucune, se communiquer à tout le monde, tandis que les dernières ne se pourraient, sans danger, communiquer qu'à quelques-uns. Lorsqu'une pensée vous viendra, pour juger sa valeur, demandez-vous si vous pouvez sans inconvénient la rendre publique, et si elle ne produira point de mal : si votre conscience vous y autorise, soyez sans crainte, votre pensée est bonne. Donnez-vous mutuellement de bons conseils, et, en cela, n'ayez jamais en vue que le bien de celui à qui vous les donnerez, et non le vôtre. Votre récompense, à vous, sera dans le plaisir que vous éprouverez d'avoir été utiles. L'union des cœurs est la source la plus féconde de félicités, et si beaucoup d'hommes sont malheureux, c'est qu'ils ne cherchent le bonheur que pour eux seuls ; il leur échappe précisément parce qu'ils ne croient le trouver que dans l'égoïsme. Je dis le bonheur et non pas la fortune, car cette dernière n'a guère servi jusqu'ici que de soutien à l'injustice, et le but de l'existence est la justice. Or, si la justice était pratiquée parmi les hommes, le plus fortuné serait celui qui aurait accompli la plus grande somme de bonnes œuvres. Si donc vous voulez devenir riches, mes enfants, faites beaucoup de bonnes actions ; peu importent les biens du monde, ce n'est pas la satisfaction de la chair qu'il faut chercher, mais celle de l'âme : celle-là n'a qu'une durée éphémère, celle-ci est éternelle.

C'est assez pour aujourd'hui ; méditez ces conseils, et tâchez de les mettre en pratique : là est le sentier du salut.

(Troisième séance.)

Oui, mes enfants, me voici. Ayez confiance en Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui font le bien. Ce que vous croyez un mal n'en est souvent un que relativement à vos conceptions. Souvent aussi le mal réel ne vient que du découragement qu'occasionne une difficulté que le calme d'esprit et la réflexion auraient évitée. Réfléchissez donc toujours, et, comme je vous l'ai déjà dit, reportez tout à Dieu. Quand vous éprouvez quelques chagrins, loin de vous abandonner à la tristesse, résistez au contraire, et faites tous vos efforts pour en triompher, en songeant que rien ne s'obtient sans peine, et que le succès est souvent hérissé de difficultés. Invoquez à votre aide les Esprits bienveillants ; ils ne peuvent pas, comme on vous l'enseigne, faire de bonnes œuvres à votre place, ni rien obtenir de Dieu pour vous, car il faut que chacun gagne lui-même la perfection à laquelle nous sommes tous destinés, mais ils peuvent vous inspirer le bien, vous suggérer une conduite convenable, et vous aider de leur concours. Ils ne se manifestent pas ostensiblement, mais dans le recueillement ; écoutez la voix de votre conscience, en vous rappelant mes précédents conseils. - Confiance en Dieu, calme et courage.

(Quatrième séance.)

Bonsoir, mes enfants. Oui, il faut continuer (les séances) jusqu'à ce qu'un médium se manifeste pour remplacer celui qui doit vous quitter. Son rôle d'initiateur parmi vous est accompli : continuez ce que vous avez commencé, car vous aussi, vous servirez un jour à la propagation de la vérité que proclament, en ce moment, dans le monde entier, les manifestations dites des Esprits. Persuadez-vous, mes enfants, que ce que l'on entend en général par Esprit sur la terre, n'est Esprit que pour vous. Après que cet Esprit, ou âme, est séparé de la matière grossière qui l'enveloppe, pour vous il n'a plus de corps, parce que vos yeux matériels ne le peuvent plus voir ; mais il est toujours matière, relativement à ceux qui sont plus élevés que lui. Pour vous, mes jeunes enfants, je vais faire une comparaison bien imparfaite, mais qui, pourtant, pourra vous donner une idée de la *transformation* que vous appelez improprement la mort. Figurez-vous une chenille que vous voyez tous les jours. Lorsque le temps de son existence à cet état est écoulé, elle se *transforme* en chrysalide ; elle passe encore un temps dans cet état, puis, le moment venu, elle dépouille sa grossière enveloppe, et donne naissance à un papillon qui s'envole. Or, la chenille, en laissant

sa nature grossière, représente l'homme qui *meurt*, le papillon représente l'âme qui *s'élève*. La chenille rampait sur la terre, le papillon vole vers le ciel ; il a changé de matière, mais il est encore matériel. La chenille, si elle raisonnait, ne verrait pas le papillon qui, pourtant, serait sorti de la carapace pourrie de la chrysalide. Donc, le corps ne peut pas *voir* l'âme ; mais l'âme enveloppée de matière a conscience de son existence, et le plus grand des matérialistes lui-même le sent parfois intérieurement ; son orgueil, alors, l'empêche d'en convenir, et il reste avec sa science sans croyance, sans s'élever, jusqu'à ce qu'enfin *le doute* vienne en lui. Alors tout n'est pas fini, car chez lui la lutte est plus grande ; mais ce n'est plus qu'une question de temps ; car, rappelez-vous-le, mes amis, tous les enfants de Dieu sont créés pour la perfection : heureux ceux qui ne perdent pas leur temps en chemin. L'éternité se compose de deux périodes : celle de l'épreuve, qu'on pourrait appeler l'incubation, et celle de l'éclosion ou d'entrée dans la vie véritable, que vous appelez le bonheur des élus.

(Cinquième séance.)

Mes chers enfants, je vois avec satisfaction que vous commencez à réfléchir sur les avis et les conseils que je vous donne. Je sais que pour le développement actuel de votre intelligence, c'est trop à la fois de sujets de réflexion ; mais je dois profiter de l'occasion qui se présente : dans quelques jours ce moyen ne sera plus à ma disposition, et il fallait frapper votre imagination de manière à vous suggérer le désir de continuer vos séances, jusqu'à ce que quelqu'un de vous puisse servir de remplaçant au médium actuel. J'espère que ces quelques séances, sur lesquelles je vous engage à méditer longtemps, auront suffi pour éveiller voire attention, et le désir d'approfondir davantage ce vaste sujet d'investigations. Prenez pour règle de ne jamais chercher à satisfaire une vaine curiosité, mais de vous instruire et vous perfectionner. Il est inutile que vous vous préoccupiez de la différence qui peut exister entre ce que je vous enseignerai et ce que vous savez ou croyez savoir ; chaque fois qu'une instruction vous sera donnée, demandez-vous si elle est juste, et si elle répond aux exigences de la conscience et de l'équité : lorsque la réponse sera affirmative, ne vous inquiétez pas de savoir si cela concorde avec ce qui vous aura été dit. Que vous importe cela ! L'important, c'est le juste, le consciencieux et l'équitable : tout ce qui réunit ces conditions est de Dieu. Obéir à une bonne conscience, ne faire que des choses utiles, éviter toutes celles qui, sans être mauvaises, n'ont pas d'utilité, c'est l'essentiel ; car c'est déjà mal faire que de faire quelque chose d'inutile. Evitez de scandaliser, même par votre perfectionnement : il est telles circonstances où la vue seule de votre chan-

gement peut produire un mauvais effet. C'est ainsi, par exemple, que la lumière du jour ne saurait sans danger frapper soudain l'œil d'un homme enfermé dans un cachot obscur. Que votre progrès alors ne soit livré à l'investigation que selon que la sagesse vous le conseillera. Perfectionnez-vous toujours ; vous le ferez voir seulement lorsqu'il en sera temps. Ceux pour qui j'écris ce conseil le comprendront, sans que j'aie besoin d'être plus explicite ; leur conscience le leur dira.

Courage donc et persévérance ! ce sont les seules lois du succès.

Remarque. Ce dernier conseil ne saurait être d'une application générale ; l'Esprit a évidemment eu un but spécial, ainsi qu'il le dit lui-même, autrement on pourrait se méprendre sur le sens et la portée de ses paroles.

Les pierres de Java.

Bruxelles, 9 décembre 1859.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans la *Revue Spirite* le fait rapporté par *Ida Pfeiffer* sur les pierres tombées à Java en présence d'un officier supérieur hollandais avec lequel j'ai été fort lié en 1817, puisque c'est lui qui m'a prêté ses pistolets et servi de témoin dans mon premier duel. Il s'appelait Michiels, de Maestricht, et il est devenu général à Java. La lettre qui relatait ce fait ajoutait que cette chute de pierres dans l'habitation isolée du district de Chéribon n'a pas duré moins de douze jours, sans que les sentinelles placées par le général aient rien découvert, ni lui non plus pendant tout le temps qu'il y est resté. Ces pierres, formées d'une espèce de ponce, paraissaient se créer en l'air à quelques pieds du plafond. Le général en fit remplir plusieurs corbeilles ; les habitants venaient en chercher pour en faire des amulettes et même des remèdes. Ce fait est très connu à Java, parce qu'il se renouvelle assez souvent, surtout les crachats de siry. Plusieurs enfants ont été poursuivis à coups de pierres en rase campagne, mais sans en être atteints. On dirait des Esprits farceurs qui s'amusent à faire peur aux gens. Evoquez l'Esprit du général Michiels, il vous expliquera peut-être ce fait. Le docteur Vanden Kerkhove, qui a longtemps habité Java, me l'a confirmé comme je vous affirme que votre Revue devient tous les jours plus intéressante, plus moralisante et plus recherchée à Bruxelles.

Agréez, JOBARD.

Le caractère connu de Mme Ida Pfeiffer, le cachet de véracité que por-

tent tous ces récits, ne nous laissaient aucun doute sur la réalité du phénomène en question : mais on conçoit toute l'importance que vient y ajouter la lettre de M. Jobard, par le témoignage du principal témoin oculaire chargé de vérifier le fait, et qui n'avait aucun intérêt à l'accréditer s'il l'eût reconnu faux. Au premier abord, la nature ponceuse de cette pluie de pierres pourrait leur faire attribuer une origine volcanique ou aérolithique, et les sceptiques ne manqueront pas de dire que la superstition a pris le change sur un phénomène naturel. Si nous n'avions que le témoignage des Javanais, la supposition serait fondée, et ces pierres, tombant en rase campagne, viendraient sans contredit à l'appui de cette opinion. Mais le général Michiels et le docteur Vanden Kerkhove n'étaient pas des Malais, et leur assertion a bien quelque valeur. A cette considération, déjà très puissante il faut ajouter que ces pierres ne tombaient pas seulement en plein air, mais dans une chambre où elles paraissaient se former à quelque distance du plafond : c'est le général qui l'affirme ; or, nous ne pensons pas qu'on ait jamais vu des aérolithes se former dans l'atmosphère d'une chambre. En admettant la cause météorologique ou volcanique, on ne saurait en dire autant des crachats de siry que les volcans n'ont jamais vomis, du moins à notre connaissance. Cette hypothèse étant écartée par la nature même des faits, il reste à savoir comment ces substances ont pu se former. On en trouvera l'explication dans notre article du mois d'août 1859, sur *le Mobilier d'outre-tombe.*

Correspondance.

Toulouse, 17 décembre 1859.

Mon cher Monsieur.

Je viens de lire votre réponse à M. Oscar Comettant dont j'avais lu l'article. Si ce feuilletoniste sceptique et niaisement railleur n'est pas convaincu par les bonnes raisons que vous lui donnez, au moins il pourra reconnaître dans votre réponse l'urbanité du style qui manquait totalement à sa prose ; les parenthèses plates dont il avait lardé les évocations me semblaient de l'esprit de queue rouge ; les regrets dont il accompagnait les deux francs que lui avait coûtés la sonate auraient bien mérité que la Société lui votât un secours de 2 francs. Vous pensez bien, mon cher monsieur Allan Kardec, que je suis trop ardent Spirite pour avoir laissé sans réponse un article où j'étais nommé et mis en cause ; j'ai écrit aussi

de mon côté à M. Oscar Comettant ; le lendemain de la réception de son journal il a reçu la lettre suivante de moi :

Monsieur,

J'ai eu le plaisir de lire votre feuilleton de jeudi : Variétés. Comme il me met en cause, puisque j'y suis personnellement nommé, je vous prie de m'accorder la permission de faire à ce sujet quelques observations que vous voudrez bien accepter, au même titre que j'ai moi-même accepté les spirituelles parenthèses dont il vous a plu d'émailler le rapport que vous faites des évocations de Mozart et de Chopin. Que voulez-vous plaisanter par cet article humoristique ? Est-ce le Spiritisme ? Vous vous tromperiez fort en croyant lui faire le moindre tort. En France on plaisante d'abord, puis l'on juge, et l'on n'accorde les honneurs de la plaisanterie qu'aux choses véritablement grandes et sérieuses, quitte à leur accorder après tout l'examen qu'elles méritent.

Si M. Ledoyen est aussi avide et intéressé que vous voulez bien le donner à croire, il doit vous être fort reconnaissant d'avoir bien voulu, par un feuilleton de onze colonnes, assurer, le succès d'une de ses plus modestes publications ; c'est la première fois qu'un article aussi important est publié dans un grand journal sur le Spiritisme ; je vois, par cet article quasi charivarique, que le Spiritisme est déjà pris en considération par ses ennemis même, et je vous dirai, en confidence, que les Esprits nous ont dit qu'ils se serviraient aussi de leurs ennemis pour faire triompher leur cause ; ainsi, vous n'avez qu'à vous bien tenir sur vos gardes, si vous ne voulez pas devenir *l'apôtre malgré lui*.

Vous ne voulez voir dans le Spiritisme que du charlatanisme moral et commercial ; nous autres, futurs locataires de Charenton, nous y trouvons la solution d'une foule de problèmes contre lesquels l'humanité heurtait sa raison depuis de longs siècles, à savoir la *reconnaissance* raisonnée de Dieu dans toutes ses œuvres matérielles et spirituelles ; l'immortalité et l'individualité certaines de l'âme prouvée par les manifestations des Esprits ; la science des lois de la justice divine étudiée dans les diverses incarnations des Esprits, etc., etc. Si l'on se donnait la peine d'approfondir un peu ces sujets, on pourrait voir qu'ils se trouvent au-dessus de tous les sarcasmes et de toutes les railleries. Vous aurez beau nous traiter de rêveurs, d'hallucinés, nous dirons tous, au lieu du : *É pur si muove* de Galilée : Et pourtant Dieu est là !

Je vous prie d'agréer, etc. BRION DORGEVAL,

Première basse d'opéra comique au théâtre de Toulouse, ex-pensionnaire de M. Carvalho.

Remarque. Il n'est pas à notre connaissance que M. Oscar Comettant ait publié cette réponse, non plus que la nôtre ; or attaquer sans admettre la défense n'est pas une guerre loyale.

Bruxelles, 23 décembre 1859.

Mon cher collègue,

Je viens vous soumettre quelques réflexions ethnographiques sur le monde des Esprits, dans l'intention de redresser une opinion assez générale, mais, à mon avis, très erronée sur l'état de l'homme après sa spiritualisation.

On s'imagine à tort qu'un imbécile, un ignorant, une brute devient immédiatement un génie, un savant, un prophète, dès qu'il a quitté sa gaine. C'est une erreur analogue à celle qui supposerait qu'un scélérat délivré de la camisole de force va devenir honnête ; un sot spirituel, et un fanatique raisonnable, par cela seul qu'il aura franchi la frontière.

Il n'en est rien ; nous emportons avec nous tous nos *acquêts* moraux, notre caractère, notre science, nos vices et nos vertus, à l'exception de ceux qui tiennent à la matière : les boiteux, les borgnes et les bossus ne le sont plus ; mais les coquins, les avares, les superstitieux le sont encore. On ne doit donc pas s'étonner d'entendre des Esprits demander des prières, désirer qu'on accomplisse des pèlerinages qu'ils avaient promis, et même qu'on trouve l'argent qu'ils avaient caché, dans le but de le donner à la personne à laquelle ils l'avaient destiné, et qu'ils indiquent exactement, fût-elle réincarnée.

En somme, l'Esprit qui avait un désir, un plan, une opinion, une croyance sur la terre, désire en voir l'accomplissement. Ainsi, Hahnemann s'écriait : « Courage, mes amis, ma doctrine triomphe, quelle satisfaction pour mon âme ! »

Quant au docteur Gall, vous savez ce qu'il pense de sa science, ainsi que Lavater, Swedenborg et Fourier, lequel m'a dit que ses élèves avaient tronqué sa doctrine en voulant sauter par-dessus la phase du garantisme, qu'il me félicite de poursuivre.

En un mot, tous les Esprits qui professaient une religion, une idolâtrie ou un schisme par conviction, persistent dans les mêmes croyances, jusqu'à ce qu'ils se soient éclairés par l'étude et la réflexion. Tel est le sujet des miennes en ce moment, et c'est bien évidemment un Esprit logique qui me les dicte, car, il y a une heure, je ne songeais qu'à me mettre au lit pour achever la lecture de l'excellent petit livre de Mme Henry Gaugain sur les pitoyables préjugés des Bas-Bretons contre les inventions nouvelles.

En continuant vos études, vous reconnaîtrez que le monde d'outre tombe n'est que l'image daguerréotypée de celui-ci, qui renferme, comme vous savez, des Esprits malins comme le diable, et méchants comme des démons. Il n'est pas étonnant que les bonnes gens s'y trompent et s'interdisent tout commerce avec eux ; ce qui les prive de la visite des bons et des grands Esprits qui sont moins rares là-haut qu'ici-bas, puisqu'il y en a de tous les temps et de tous les pays, lesquels ne demandent qu'à nous donner de bons conseils et à nous faire du bien ; tandis que vous savez avec quelle répugnance et quelle colère les mauvais répondent à l'appel forcé ; mais le plus grand, le plus rare de tous les Esprits, celui qui ne vient que trois fois pendant la vie d'un globe, l'Esprit divin, le Saint Esprit enfin, n'obéit point aux évocations des pneumatologues ; il vient quand il veut, *spiritus flat ubi vult*, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en envoie pas d'autres pour lui préparer la voie.

La hiérarchie est une loi universelle, *tout est comme tout*, ailleurs comme chez nous. Ce qui retarde plus le progrès des bonnes doctrines que la persécution ne les fait avancer, c'est le faux respect humain.

Il y a longtemps que le magnétisme aurait triomphe si, au lieu de dire : M. *X.*, M. *N.*, on avait donné le nom et l'adresse des personnes, pour références, comme disent les Anglais. Mais on se dit : Quel est ce M. *M.* qui se cache ? un menteur apparemment ; ce M. *J.* ? un jongleur ; ce M. *F.* ? un farceur, ou plutôt un être de raison auquel on a bien raison de ne pas se fier, car on ne se cache ou ne se masque que pour mal faire ou mentir.

Aujourd'hui que les académies admettent enfin le magnétisme et le somnambulisme, cousins germains du Spiritisme, il faut que leurs partisans s'enhardissent à signer en toutes lettres. La peur du *qu'en dira-t-on* est un sentiment lâche et mauvais.

L'action de signer ce qu'on a vu, ce que l'on croit, ne doit plus être regardée comme un trait de courage ; vous devez donc engager vos adeptes à faire ce que j'ai toujours fait, à signer.

JOBARD.

Remarque. Nous sommes en tous points de l'avis de M. Jobard ; d'abord, ses observations sur l'état des Esprits sont parfaitement exactes. Quant au second point, nous aspirons comme lui au moment où la crainte du *qu'en dira-t-on* ne retiendra plus personne ; mais, que voulez-vous ? il faut faire la part de la faiblesse humaine ; quelques-uns commencent, et M. Jobard aura le mérite d'avoir donné l'exemple ; d'autres suivront, soyez-en sûr, quand ils verront qu'on peut mettre le pied dehors sans être mordu ; il faut le temps pour tout ; or, le temps vient plus vite que ne le croit

M. Jobard ; la réserve que nous mettons dans la publication des noms est motivée par des raisons de convenances dont nous n'avons jusqu'à présent qu'à nous applaudir ; mais, en attendant, nous constatons un progrès très sensible dans le courage de son opinion. Nous voyons tous les jours des personnes qui, il y a peu de temps encore, osaient à peine s'avouer Spirites ; aujourd'hui elles le font ouvertement dans la conversation, et soutiennent des thèses sur la doctrine, sans se soucier le moins du monde des épithètes mal sonnantes dont on les gratifie ; c'est un pas immense : le reste viendra. Je l'ai dit en commençant : Encore quelques années, et l'on verra bien un autre changement. Avant peu, il en sera du Spiritisme comme du magnétisme ; naguère, ce n'était qu'entre quatre yeux qu'on osait se dire magnétiseur, aujourd'hui c'est un titre dont on s'honore. Quand on sera bien convaincu que le Spiritisme ne brûle pas, on se dira Spirite sans plus de crainte qu'on se dit phrénologiste, homéopathe, etc. Nous sommes à un moment de transition, et les transitions ne se font jamais brusquement.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 2 décembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 25 novembre.

Demandes d'admission. Lettres de M. L. Benardacky, de Saint-Pétersbourg, et de Mme Elisa Johnson, de Londres, qui demandent à faire partie de la Société comme membres titulaires.

Communications diverses. Lecture de deux communications faites à M. Bouché, ancien recteur de l'Académie, médium écrivain, par l'Esprit de la duchesse de Longueville, au sujet d'une visite que cette dernière venait de faire, comme Esprit, à Port-Royal-des-Champs. Ces deux communications sont remarquables par le style et l'élévation des pensées. Elles prouvent que certains Esprits revoient avec plaisir les lieux qu'ils ont habités de leur vivant, et qu'ils ont le charme du souvenir. Sans doute, plus ils sont dématérialisés, moins ils attachent d'importance aux choses terrestres, mais il en est qui y tiennent longtemps encore après leur mort, et semblent continuer, dans le monde invisible les occupations qu'ils avaient en ce monde, ou tout au moins y prendre un certain intérêt.

Etudes. 1° Évocation de M. le comte Desbassyns de Richemont, mort

en juin 1859, et qui, depuis plus de dix ans, professait les idées Spirites. Cette évocation confirme l'influence de ces idées sur le dégagement de l'Esprit après la mort.

2° Évocation de la sœur Marthe, morte en 1824.

3° Seconde évocation de M. le comte de R. C., membre de la Société, retenu chez lui par une indisposition, et suite des questions qui lui sont adressées sur l'isolement momentané de l'Esprit et du corps pendant le sommeil. (Publiée dans ce numéro.)

Vendredi, 9 décembre. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 2 décembre.

Communications diverses. M. de la Roche transmet une notice sur des faits de manifestations remarquables qui ont eu lieu dans une maison de Castelnaudary. Ces faits sont rapportés dans la note qui précède le compte rendu de l'évocation qui a eu lieu à ce sujet et qui sera publié.

Études. 1° Évocation du roi de Kanala (Nouvelle-Calédonie), déjà évoqué le 28 octobre, mais qui alors avait écrit avec beaucoup de difficulté, et avait promis de s'exercer à écrire plus lisiblement. Il donne de curieuses explications sur la manière dont il s'y est pris pour se perfectionner. (Sera publiée avec la première évocation.)

2° Évocation de l'Esprit de Castelnaudary. Il se manifeste par des signes de vive colère sans pouvoir rien écrire ; il casse sept ou huit crayons, dont plusieurs sont lancés avec force contre les assistants, et secoue violemment le bras du médium. Saint Louis donne des explications intéressantes sur l'état et la nature de cet Esprit, qui est, dit-il, de la pire espèce et dans la situation la plus malheureuse. (Sera publiée avec toutes les autres communications relatives à ce sujet.)

3° Quatre communications spontanées sont obtenues simultanément : la première de saint Vincent de Paul, par M. Roze ; la deuxième de Charlet, par M. Didier fils, faisant suite au travail commencé par le même Esprit, la troisième de Mélanchthon, par M. Colin ; la quatrième d'un Esprit qui s'est donné le nom de Mikaël, protecteur des enfants, par Mme de Boyer.

Vendredi 16 décembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal.

Admissions. Sont admis comme membres titulaires : M. L. Benadacky, de Saint-Pétersbourg, et Mme Elisa Johnson, de Londres, présentés le 2 décembre.

Demandes d'admission. M. Forbes, de Londres, officier du génie, et Mme Forbes, de Florence, écrivent pour demander à faire partie de la Société comme membres titulaires. Rapport et décision renvoyés au 30 déc.

Désignation de six commissaires qui devront se répartir le service des séances générales jusqu'au premier avril, sans qu'il soit besoin d'en désigner un à chaque séance. Ils auront, en outre, dans leurs attributions, de signaler les infractions que pourraient commettre les auditeurs étrangers contre le règlement, par suite de leur ignorance des exigences de la Société, afin d'en avertir les membres titulaires qui leur auraient donné des lettres d'introduction.

Sur la proposition de M. Allan Kardec, la Société décide que le Bulletin de ses séances sera dorénavant publié en supplément de la Revue, afin que cette publication ne soit pas au détriment des matières habituelles du journal. Par suite de cette addition, chaque numéro sera augmenté d'environ quatre pages, dont les frais seront portés au compte de la Société.

M. Lesourd propose que lorsqu'il y a cinq séances dans un mois, la cinquième soit consacrée à une séance particulière. (Adopté.)

Le même membre propose en outre que lorsqu'un nouveau membre est admis, il soit officiellement présenté aux autres membres de la Société, afin qu'il n'y arrive point comme un étranger. (Adopté.)

M. Thiry fait observer que souvent des Esprits souffrants réclament le secours des prières comme un adoucissement à leurs peines ; mais attendu qu'il peut arriver de les perdre de vue, il propose qu'à chaque séance le Président rappelle leurs noms. (Adopté.)

Communications diverses, 1° Lettre de M. Jobard, de Bruxelles, qui confirme, avec des détails circonstanciés, le fait des manifestations de Java, rapporté par Mme Ida Pfeiffer, et publié dans la Revue de décembre. Il les tient du général hollandais lui-même, avec lequel il était lié, et qui fut chargé de surveiller la maison où se passaient ces choses, et par conséquent témoin oculaire. (Publiée dans ce numéro.)

2° Lecture d'une communication de l'Esprit de Castelnaudary, obtenue par M. et Mme Forbes, auditeurs à la dernière séance. Il y est donné des détails intéressants et circonstanciés sur cet Esprit, et les événements qui se sont passés dans la maison en question. Plusieurs autres communications ayant été obtenues sur le même sujet, elles seront réunies à celle de la Société pour être publiées quand le tout sera complété.

3° Lecture d'une notice sur Mme Xavier, médium voyant. Cette dame ne voit point à volonté, mais les Esprits se présentent à elle spontanément ; sans être ni en somnambulisme, ni en extase, elle est néanmoins, à ces moments-là, dans un état particulier qui réclame le plus grand calme et beaucoup de recueillement ; de telle sorte que si on l'interrogeait sur ce qu'elle voit, cet état se dissiperait à l'instant, et elle ne verrait plus rien. Comme elle en conserve un souvenir complet, elle peut rendre compte

plus tard de ce qu'elle a vu. C'est ainsi, par exemple, qu'elle a vu, entre autres, la sœur Marthe, le jour où on l'a évoquée, et qu'elle l'a désignée de manière à ne laisser aucun doute sur son identité. Elle a vu également, à la dernière séance, l'Esprit de Castelnaudary, vêtu d'une chemise déchirée, un poignard à la main, les mains teintes de sang, secouer fortement le bras du médium, pendant ses tentatives pour écrire, et chaque fois que saint Louis paraissait lui ordonner de le faire. Il avait une sorte de sourire hébété sur les lèvres ; puis, quand on a parlé de prières, il n'a pas d'abord paru comprendre ; mais aussitôt après l'explication donnée par saint Louis, il s'est précipité à ses genoux.

Le roi de Kanala lui est apparu avec la tête d'un blanc ; il avait les yeux bleus, des moustaches et des favoris gris, des mains de nègre, des bracelets d'acier, un costume bleu, la poitrine couverte d'une foule d'objets qu'elle n'a pu bien distinguer. « Cette apparence a-t-il été dit, tient à ce que, entre l'existence antérieure dont il a parlé et sa dernière, il a été soldat en France sous Louis XV. C'était une conséquence de son état avancé comparativement. Il a demandé à retourner chez les peuplades d'où il était sorti pour y faire, comme chef, pénétrer les idées de progrès. Cette forme qu'il a prise, et cette apparence moitié sauvage et moitié civilisée, sont destinées à vous montrer, sous une nouvelle face, celles que l'Esprit peut donner au périsprit, dans un but instructif, et comme indice des différents états par lesquels il a passé. »

Mme X… a encore vu les Esprits évoqués venir répondre à l'évocation et aux questions qui n'avaient rien de répréhensible quant à leur but ; et sur l'ordre de saint Louis, se retirer pour laisser des Esprits présents répondre à leur place, dès que les questions prenaient un caractère insidieux. « La plus grande bonne foi et la plus grande franchise devant dicter les questions, aucune arrière-pensée, ajoute l'Esprit interrogé à ce sujet par le mari de cette dame, ne nous échappe ; ne cherchez donc jamais à atteindre votre but par des voies détournées, vous le manquerez toujours ainsi infailliblement. »

Elle voyait une couronne fluidique ceindre la tête du médium, comme pour indiquer les moments pendant lesquels il était interdit aux Esprits non appelés de se communiquer, parce que les réponses devaient être sincères ; mais dès que cette couronne était retirée, elle voyait tous ces Esprits intrus se disputer, en quelque sorte, la place qu'on leur laissait.

Elle a vu enfin l'Esprit de M. le comte de R… sous la forme d'un cœur lumineux renversé, uni à un cordon fluidique qui aboutissait au dehors. C'était, a-t-il été dit, pour vous apprendre d'abord que l'Esprit peut donner à son périsprit l'apparence qu'il veut ; ensuite, parce qu'il eût pu y avoir

de l'inconvénient pour cette dame à se rencontrer vis-à-vis d'un Esprit incarné qu'elle aurait vu comme Esprit dégagé. Plus tard, cet inconvénient aura diminué ou disparu.

Études. 1° Évocation de Charlet.

2° Trois communications spontanées sont obtenues simultanément : la première de saint Augustin, par M. Roze. Elle explique la mission du Christ, et confirme un point très important expliqué par Arago, sur la formation du globe ; - la deuxième de Charlet, par M. Didier fils (suite du travail commencé) ; - la troisième de Joinville, qui signe en vieille orthographe : Amy de Loys, par Mlle Huet.

Vendredi 23 décembre 1859. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 16 décembre.

Demandes d'admission. Lettres de M. Demange, négociant à Paris ; de M. Soive, négociant à Paris, présentés comme membres titulaires. Rapport et décision renvoyés à la séance du 30 décembre.

Communications diverses. 1. Lecture d'une évocation faite en particulier par Mme de B…, de l'Esprit qui s'est spontanément communiqué par elle à la Société, sous le nom de Paul Miffet, au moment où il allait se réincarner. Cette évocation, qui présente un intéressant tableau de la réincarnation et de la situation physique et morale de l'Esprit dans les premiers instants de sa vie corporelle, sera publiée.

2. Lettre de M. Paul Netz sur les faits qui ont amené la prise de possession, par les Chartreux, des ruines du château de Vauvert, situé dans le quartier de l'Observatoire de Paris, sous Louis IX. Il se passait, soi-disant, dans ce château, des scènes de diableries, qui cessèrent dès que les moines y furent installés. Saint Louis, interrogé sur ces faits, répond qu'il en a parfaitement connaissance, mais que c'était une jonglerie.

Etudes. 1. Questions et problèmes moraux divers adressés à saint Louis, sur l'état des Esprits souffrants. (Seront publiées.)

2. Évocation de John Brown.

3. Trois communications spontanées : la première par M. Roze, et signée de l'Esprit de Vérité, contenant divers conseils à la Société ; la deuxième de Charlet, par M. Didier fils (suite du travail commencé) ; la troisième, sur les Esprits qui président aux fleurs, par Mme de B…

ALLAN KARDEC.

Nota. La nouvelle édition du *Livre des Esprits* va paraître en janvier.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 30 décembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 23 décembre.

La Société décide qu'à chaque séance particulière, à la suite du procès-verbal, il sera donné lecture de la liste nominale des auditeurs ayant assisté à la séance générale précédente, avec indication des membres qui les ont présentés, et qu'invitation sera faite de signaler les inconvénients dont la présence des personnes étrangères à la Société aurait pu être la cause. En conséquence lecture est donnée de la liste des auditeurs assistant à la dernière séance.

Sont admis comme membres titulaires, sur leur demande écrite, et après rapport verbal :

1° M. Forbes, de Londres, officier du génie, présenté le 16 décembre. - 2° Madame Forbes, née comtesse Passerini Corretesi, de Florence, présentée le 23 décembre. - 3° M. Soive, négociant de Paris, présenté le 16 décembre. - 4° M. Demange, négociant de Paris, présenté le 23 décembre.

Lecture de trois nouvelles lettres de demandes d'admission. Rapport et décision renvoyés au 6 janvier.

Communications diverses. 1° Lettre de M. Brion Dorgeval, contenant la réponse qu'il a adressée à M. Oscar Commettant, au sujet de l'article publié par ce dernier dans le *Siècle*. (Voir le n° de janvier.)

2° Lettre de M. Jobard, de Bruxelles, contenant des observations fort justes sur l'état moral des Esprits. Il exprime le regret que les partisans du

Spiritisme soient le plus souvent désignés par des initiales ; il pense que des indications plus explicites contribueraient au progrès de la science ; il invite en conséquence tous les partisans de la doctrine à mettre leur nom comme il le fait lui-même. (Voir le n° de janvier.)

Cette dernière remarque de M. Jobard est fortement appuyée par un grand nombre de membres qui déclarent autoriser à mettre leurs noms dans tous les comptes-rendus qui pourront les concerner.

M. Allan Kardec fait observer que la crainte du *qu'en dira-t-on* diminue chaque jour, et qu'aujourd'hui il est peu de personnes qui craignent d'avouer leurs opinions touchant le Spiritisme ; les épithètes de mauvais goût données à ses partisans deviennent elles-mêmes des lieux communs ridicules dont on se rit, quand on voit tant de gens d'élite se rallier à la doctrine ; car on entrevoit le moment où la force de l'opinion imposera silence aux sarcasmes. Mais autre chose est d'avoir le courage de son opinion dans la conversation, ou de livrer son nom à la publicité. Parmi les personnes qui soutiennent la cause du Spiritisme avec le plus d'énergie, il en est beaucoup qui ne se soucient pas de se mettre en évidence, pas plus pour d'autres choses que pour celles-là. Ces scrupules, qui n'impliquent nullement un manque de courage, doivent être respectés. Lorsque des faits extraordinaires se passent quelque part, on conçoit qu'il serait peu agréable pour les personnes qui en sont l'objet, de devenir le point de mire de la curiosité publique, et d'être assaillies par les importuns. Il faut sans doute savoir gré à ceux qui se mettent au-dessus des préjugés, mais il ne faut pas non plus blâmer trop légèrement ceux qui ont peut-être des motifs très légitimes de ne pas s'afficher.

Études. 1° Questions adressées à saint Louis sur les Esprits qui président aux fleurs, à propos de la communication obtenue par madame de B… Une explication très intéressante est donnée à ce sujet. (Sera publiée.)

2° Autres questions sur l'esprit des animaux.

3° Deux communications spontanées sont obtenues simultanément, la 1° de l'Esprit de vérité, par M. Roze, et contenant des conseils adressés à la Société ; la 2° de Fénelon, par mademoiselle Huet.

Vendredi, 6 janvier. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 30 décembre.

Sont admis comme membres titulaires, sur leur demande écrite, et après rapport verbal : 1° M. Ducastel, propriétaire à Abbeville, présenté le 30 décembre ; 2° Madame Deslandes, de Paris, présentée le 30 décembre ; 3° Madame Rakowska, de Paris, présentée le 30 décembre.

Lecture d'une lettre de demande d'admission.

Lettre de M. Poinsignon, de Paris, qui félicite la Société à l'occasion de la nouvelle année, et exprime ses vœux pour la propagation du Spiritisme.

Lettre de M. Demange, nouvellement reçu, en remerciement de son admission. Il assure la Société de sa coopération active.

Examen de plusieurs questions touchant les affaires administratives de la Société.

Communications diverses. 1° Notice sur don Péra, prieur d'Armilly, mort il y a 30 ans. Il sera fait une étude à ce sujet.

2° Lettre de M. Lussiez, de Troyes, contenant des réflexions très judicieuses, relatives à l'influence moralisatrice du Spiritisme sur les classes ouvrières.

3° Lettre de madame P…, de Rouen, qui annonce avoir obtenu, comme médium, des communications remarquables, et en tout conformes à la doctrine du *Livre des Esprits*. Cette lettre contient en outre des réflexions qui dénotent de la part de son auteur une appréciation très saine des idées Spirites.

4° Lettre relative à mademoiselle Désirée Godu, médium guérisseur, à Hennebon. On sait que, de la part de mademoiselle Godu, c'est une œuvre de dévouement et de pure philanthropie.

Études. 1° Questions diverses adressées à saint Louis, comme éclaircissements et développements de plusieurs communications antérieures.

2° Mademoiselle Dubois, médium, membre de la Société, ayant eu une communication d'un Esprit qui s'est dit être Chateaubriand, désire avoir des éclaircissements à ce sujet. Un autre Esprit se présente sous son nom, mais il refuse d'affirmer son identité au nom de Dieu ; il avoue sa supercherie, fait des excuses et donne de curieuses indications sur sa personne.

Le véritable Chateaubriand fait ensuite une courte communication spontanée, et en promet une plus explicite pour une autre fois.

Vendredi, 13 janvier 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal du 6 janvier.

Lecture de trois nouvelles demandes d'admission. - Examen et rapport renvoyés à la séance du 20 janvier.

Communications diverses. 1° Lettre de M. Maurice, du Teil, d'Ardèche, contenant la relation de faits extraordinaires qui ont eu lieu dans une maison de Fons, près Aubenas, et qui rappellent sous quelques rapports ceux qui se sont passés à Java.

2° Lettre de M. Albert Ferdinand, de Béziers, contenant trois faits re-

marquables qui lui sont personnels, et qui prouvent l'action *physique* que les Esprits peuvent exercer sur certains médiums.

3° Lettre de M. Crozet, du Havre, médium correspondant de la Société, qui rend compte d'une communication qu'il a eue conjointement avec M. Sprenger, de la part d'un Esprit *joueur*. Cet Esprit, qui est celui d'un capitaine de marine, mort à Marseille il y a six mois, explique avec une précision et une lucidité remarquables les différents coups de cartes du jeu de bésigue, et la manière dont il s'y prend pour faire perdre ou gagner les partenaires. (Sera publiée.)

4° *Un Esprit danseur*. M. et Mme Netz, membres de la Société, ont depuis quelque temps un Esprit qui se manifeste chez eux en dansant constamment, c'est-à-dire en faisant danser une table qui frappe le rythme parfaitement reconnaissable d'une polka, d'une mazourka, d'un quadrille, d'une valse à deux ou trois temps, etc. Il n'a jamais voulu écrire et ne répond que par des coups frappés. Par ce moyen, il est arrivé à dire qu'il était Péruvien, de race indienne, mort il y a cinquante-six ans, à l'âge de 35 ans ; que de son vivant il aimait beaucoup l'eau-de-vie, et que maintenant il fréquente les bals publics où il prend un grand plaisir. Il présente cette particularité qu'il n'arrive jamais avant 10 heures du soir, et à certains jours. Il vient, dit-il, pour Mme Netz, mais il ne peut se communiquer que par le concours de M. D…, médium à effets physiques, de sorte qu'il lui faut la présence des deux. Ainsi M. D… n'a jamais pu le faire venir chez lui, et Mme Netz ne peut l'avoir si elle est seule.

5° Lecture d'une communication spontanée, envoyée par M. Rabache, de Bordeaux, et faisant suite à la série de celles qui ont été publiées sous le titre de *Conseils de famille*.

6° Mme Forbes donne la lecture de trois communications spontanées obtenues par son mari, sur l'amour filial, l'amour paternel et la patience. Ces communications, remarquables par leur haute moralité et la simplicité du langage, peuvent être rangées dans la catégorie des conseils intimes.

Études. 1° Évocation de l'Esprit de Castelnaudary, déjà évoqué le 9 décembre. (Voir la relation complète, sous le titre de *Histoire d'un damné*.)

2° Évocation de l'Esprit danseur. Il ne veut pas écrire, mais il bat le rythme de plusieurs danses avec le crayon et agite le bras du médium en cadence. Saint Louis donne quelques explications sur son caractère, et confirme les renseignements fournis précédemment.

3° Questions sur les manifestations de Fons, près Aubenas. Il est répondu qu'il y a du vrai dans ces faits, mais qu'il ne faut pas les accepter sans contrôle, et qu'on doit surtout se tenir en garde contre l'exagération.

4° Évocation de don Péra, prieur d'Armilly. Il fournit d'intéressants détails sur sa situation et son caractère.

5° Deux communications spontanées sont obtenues : la première, par M. Roze, d'un Esprit qui se désigne sous le nom d'Estelle Riquier, et qui avait mené une vie désordonnée et manqué à tous ses devoirs d'épouse et de mère. La deuxième par M. Forbes, contenant des conseils sur la colère.

Vendredi, 20 janvier 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal du 13 janvier.

Sont admis comme membres titulaires sur leur demande écrite et après rapport verbal :

1° M. Krafzoff, de Saint-Pétersbourg, présenté le 13 janvier. - 2° M. Julien, de Belfort, (Haut-Rhin), présenté le 13 janvier. - 3° M. le comte Alexandre Stenbock Fermor, de Saint-Pétersbourg, présenté le 6 janvier.

Communications diverses. 1° Lecture d'une communication spontanée, obtenue par M. Pécheur, membre de la Société.

2° Nouveaux détails sur l'Esprit danseur. Mme Netz, qui est médium écrivain, ayant interrogé un autre Esprit à son sujet, obtint plusieurs renseignements sur son compte, entre autres qu'il était assez riche de son vivant ; qu'il est mort d'un accident à la chasse, dans un moment où il se trouvait complètement seul. Ayant plus tard interrogé le danseur lui-même sur ces faits à l'aide de son médium et par coups frappés, elle en obtint des réponses identiques. Or, Mme Netz n'avait point fait part au médium des premières réponses écrites ; d'un autre côté, ce n'était plus elle qui servait de médium, et de plus elle avait posé des questions insidieuses qui pouvaient amener des réponses contraires ; il y avait donc de part et d'autre indépendance de pensée, et la corrélation des réponses est un fait caractéristique.

Un autre fait également curieux, c'est que son médium de prédilection pour la danse fut pris un jour, en sortant de chez lui, de mouvements involontaires qui le faisaient marcher en cadence tout le long de la rue. Par sa volonté, et en se raidissant, il pouvait arrêter ce mouvement ; mais dès qu'il s'abandonnait à lui-même, ses jambes reprenaient leur allure dansante. Il n'y avait rien d'assez ostensible pour être remarqué des passants ; mais on conçoit, d'après cela, que des Esprits d'un autre ordre et plus malintentionnés que le danseur qui, en définitive, ne veut que s'amuser, puissent provoquer sur certaines organisations, des mouvements plus violents et de la nature de ceux qu'on voit chez les convulsionnaires et les crisiaques.

3° Relation d'un fait de communication spontanée de l'Esprit d'une

personne vivante, rapporté par M. de G…, médium écrivain, et qui lui est personnel. Cet Esprit est entré dans des détails circonstanciés complètement ignorés du médium, et dont l'exactitude a été vérifiée. M. de G… ne connaissait cette personne que pour l'avoir vue une seule fois dans une visite, et ne l'a plus revue depuis. Il ne savait que son nom de famille ; or l'Esprit signa en même temps de son nom de baptême qui était parfaitement le sien. Cette circonstance, jointe aux autres indications de temps et de localités, fournies par l'Esprit, est une preuve évidente d'identité.

M. le comte de R… fait observer à ce sujet que ces sortes de communications peuvent parfois être indiscrètes, et il se demande si la personne en question eût été satisfaite si on lui eût fait part de sa conversation.

A cela il est répondu : 1° que si cette personne s'est communiquée, c'est qu'elle l'a voulu, comme Esprit, puisqu'elle est venue de son propre mouvement, M. de G…, qui n'y songeait point, ne l'ayant pas appelée ; 2° que l'Esprit dégagé du corps a toujours son libre arbitre, et ne dit que ce qu'il veut ; 3° que, dans cet état, l'Esprit a même plus de prudence que dans l'état normal, parce qu'il apprécie mieux la portée des choses. Si cet Esprit eût vu un inconvénient quelconque à ses paroles il ne les aurait point dites.

4° Lecture d'une communication adressée de Lyon à la Société, et dans laquelle il est dit, entre autres choses :

Que la réforme de l'humanité se prépare par l'incarnation sur la terre d'Esprits meilleurs qui constitueront une nouvelle génération dominée par l'amour du bien ; que les hommes adonnés au mal et qui ferment les yeux à la lumière seront réincarnés dans une nouvelle phalange d'Esprits simples et ignorants, et envoyés par Dieu pour travailler à la formation d'un globe inférieur à celui de la terre. Ils ne pourront rejoindre leurs frères terriens qu'après avoir gagné, par de rudes travaux, le rang où ces derniers vont entrer après cette génération ; car il ne sera pas donné aux Esprits mauvais d'assister au commencement de cette brillante transformation. »

M. Theubet fait observer que cette communication semble consacrer le principe d'une marche rétrograde, contrairement à tout ce qui nous a été enseigné.

Une longue et profonde discussion s'engage à ce sujet. Elle se résume ainsi : L'Esprit peut déchoir comme position, mais non sous le rapport des aptitudes acquises. Le principe de la non-rétrogadation doit s'entendre du progrès intellectuel et moral ; c'est-à-dire que l'Esprit ne peut perdre ce qu'il a acquis en intelligence et en moralité, et ne retourne pas à l'état d'enfance d'Esprit ; en d'autres termes, qu'il ne devient ni plus ignorant, ni plus mauvais qu'il n'était ; ce qui ne l'empêche pas d'être réincarné dans

une position inférieure plus pénible, et parmi d'autres Esprits plus ignorants que lui, s'il a démérité. Un Esprit très arriéré qui s'incarnera chez un peuple civilisé y sera déplacé et ne pourra y soutenir son rang ; en retournant chez les sauvages, dans une nouvelle existence, il ne fera donc que reprendre la place qu'il avait quittée trop tôt ; mais les idées qu'il aura acquises pendant son séjour parmi les hommes plus éclairés ne seront pas perdues pour lui. Il doit en être de même des hommes qui iront concourir à la formation d'un monde nouveau. Se trouvant déplacés sur la terre améliorée, ils iront dans un monde en rapport avec leur état moral.

Études. Évocation du nègre du navire le *Constant*, déjà évoqué le 30 septembre 1859. Il donne de nouvelles explications sur les circonstances qui ont accompagné sa mort.

2° Trois communications spontanées : la première de Chateaubriand, par M. Roze ; la deuxième de Platon, par M. Colin ; la troisième de Charlet, par M. Didier fils, faisant suite au travail commencé par lui sur la nature des animaux.

Les Esprits globules.

Le désir de voir les Esprits est une chose bien naturelle, et nous connaissons peu de personnes qui ne souhaitent jouir de cette faculté ; malheureusement c'est une des plus rares, surtout quand elle est permanente. Les apparitions spontanées sont assez fréquentes, mais elles sont accidentelles, et presque toujours motivées par une circonstance tout individuelle, basée sur les rapports qui ont pu exister entre le voyant et l'Esprit qui lui apparaît ; autre chose est donc de voir fortuitement un Esprit ou d'en voir habituellement, et dans les conditions normales les plus ordinaires ; or, c'est là ce qui constitue, à proprement parler, la faculté des médiums voyants. Elle résulte d'une aptitude spéciale dont la cause est encore inconnue, et qui peut se développer, mais que l'on provoquerait en vain quand la prédisposition naturelle n'existe pas. Il faut donc se tenir en garde contre les illusions qui peuvent naître du désir de la posséder, et qui ont donné lieu à d'étranges systèmes. Autant nous combattons les théories hasardées par lesquelles on attaque les manifestations, surtout quand ces théories accusent l'ignorance des faits, autant nous devons chercher, dans l'intérêt de la vérité, à détruire des idées qui prouvent plus d'enthousiasme que de réflexion, et qui, par cela même, font plus de mal que de bien, en donnant prise au ridicule.

La théorie des visions et des apparitions est aujourd'hui parfaitement connue ; nous l'avons développée dans plusieurs articles, et notamment dans les numéros de décembre 1858, de février et d'août 1859 et dans notre *Livre des Médiums,* ou *Spiritisme expérimental* ; nous ne la répéterons donc pas ici, mais nous rappellerons seulement quelques points de fait, avant d'arriver à l'examen du système des globules.

Les Esprits peuvent se produire à la vue sous différents aspects : le plus fréquent est la forme humaine. Leur apparition a généralement lieu sous une forme vaporeuse et diaphane, quelquefois vague et indécise ; c'est souvent au premier abord une lueur blanchâtre, dont les contours se déterminent peu à peu. D'autres fois les lignes sont plus accentuées, et les moindres traits du visage dessinés avec une précision qui permet d'en donner la description la plus exacte. Un peintre, en ces moments, pourrait assurément en faire le portrait avec autant de facilité qu'il le ferait pour une personne vivante. Les allures et l'aspect sont les mêmes que du vivant de l'Esprit. Pouvant donner toutes les apparences à son périsprit, qui constitue son corps éthéré, il se présente sous celle qui peut le mieux le faire reconnaître ; ainsi, bien que, comme Esprit, il n'ait plus aucune des infirmités corporelles qu'il pouvait avoir comme homme, il se montrera estropié, boiteux ou bossu, s'il le juge à propos pour attester son identité. Quant au costume, il se compose le plus ordinairement d'une draperie qui se termine en longue robe flottante ; c'est du moins l'apparence des Esprits supérieurs qui n'ont rien conservé des choses terrestres ; mais les Esprits vulgaires, ceux que l'on a connus, ont presque toujours le costume qu'ils avaient dans la dernière période de leur vie. Souvent ils ont des attributs caractéristiques de leur rang. Les Esprits supérieurs ont toujours une figure belle, noble et sereine ; les Esprits inférieurs, au contraire, ont une physionomie vulgaire, miroir où se peignent les passions plus ou moins ignobles qui les ont agités ; quelquefois ils portent encore les traces des crimes qu'ils ont commis ou des supplices qu'ils ont endurés. Une chose remarquable, c'est qu'à moins de circonstances particulières, les parties les moins bien dessinées sont généralement les membres inférieurs, tandis que la tête, la poitrine et les bras sont toujours nettement tracés.

Nous avons dit que l'apparition a quelque chose de vaporeux, malgré sa netteté ; on pourrait, dans certain cas, la comparer à l'image reflétée dans une glace sans étain, qui n'empêche pas de voir les objets qui sont par derrière. C'est assez ordinairement ainsi que les distinguent les médiums voyants ; ils les voient aller, venir, entrer, sortir, circuler parmi la foule des vivants, en ayant l'air, pour les Esprits vulgaires du moins, de prendre une part active à ce qui se passe autour d'eux, de s'y intéresser selon le

sujet, d'écouter ce qui se dit. On les voit souvent s'approcher des personnes, leur souffler des idées, les influencer, les consoler, se montrer tristes ou contents du résultat qu'ils obtiennent : c'est, en un mot, la doublure ou le reflet du monde corporel, avec ses passions, ses vices ou ses vertus, plus des vertus que notre nature matérielle nous permet difficilement de comprendre. Tel est ce monde occulte qui peuple les espaces, qui nous entoure, au milieu duquel nous vivons sans nous en douter, comme nous vivons au milieu des myriades du monde microscopique.

Mais il peut arriver que l'Esprit revête une forme plus nette encore et prenne toutes les apparences d'un corps solide, au point de produire une illusion complète et de faire croire à la présence d'un être corporel. Enfin la tangibilité peut devenir réelle, c'est-à-dire qu'on peut toucher, palper ce corps, sentir la même résistance, la même chaleur que de la part d'un corps animé, à cela près qu'il peut s'évanouir avec la rapidité de l'éclair. Outre que l'apparition de ces êtres, désignés sous le nom d'*agénères*, est fort rare, elle est toujours accidentelle et de courte durée, et ils ne sauraient devenir sous cette forme, les commensaux habituels d'une maison.

On sait que, parmi les facultés exceptionnelles dont M. Home a donné des preuves irrécusables, il faut placer celle de faire apparaître des mains tangibles que l'on peut palper, et qui, de leur côté, peuvent saisir, étreindre, et laisser des empreintes sur la peau. Les faits d'apparitions tangibles, disons-nous, sont assez rares, mais ceux qui se sont passés dans ces derniers temps confirment et expliquent ceux que l'histoire rapporte au sujet de personnes qui se sont montrées après leur mort avec toutes les apparences de la nature corporelle. Au reste, quelque extraordinaires que soient de pareils phénomènes, tout le surnaturel disparaît quand on en connaît l'explication, et l'on comprend alors que, loin d'être une dérogation aux lois de la nature, ils n'en sont qu'une application.

Quand les Esprits affectent la forme humaine, on ne saurait s'y tromper ; il n'en est pas ainsi quand ils prennent d'autres apparences. Nous ne parlerons pas de certaines images terrestres reflétées par l'atmosphère, et qui ont pu alimenter la superstition chez des gens ignorants, mais de quelques autres effets sur lesquels des hommes, même éclairés, ont pu se méprendre ; c'est là surtout qu'il faut se tenir en garde contre l'illusion pour ne pas s'exposer à prendre pour des Esprits des phénomènes purement physiques.

L'air n'est pas toujours d'une limpidité parfaite, et il est telles circonstances où l'agitation et les courants des molécules aériformes produits par la chaleur sont parfaitement visibles. L'agglomération de ces parcelles forme de petites masses transparentes qui semblent nager dans l'espace, et

qui ont donné lieu au singulier système des Esprits sous forme de globules. La cause de cette apparence est donc dans l'air lui-même, mais elle peut être aussi dans l'œil. L'humeur aqueuse offre des points imperceptibles qui ont perdu de leur transparence ; ces points sont comme des corps semi-opaques en suspension dans le liquide dont ils suivent les mouvements et les ondulations. Ils produisent dans l'air ambiant et à distance, par l'effet du grossissement et de la réfraction, l'apparence de petits disques quelquefois irisés, variant de 1 à 10 millimètres de diamètre. Nous avons vu certaines personnes prendre ces disques pour des Esprits familiers qui les suivaient et les accompagnaient partout, et dans leur enthousiasme voir des figures dans les nuances de l'irisation. Une simple observation, fournie par ces personnes mêmes, va les ramener sur le terrain de la réalité. Ces disques ou médaillons, disent-elles, non seulement les accompagnent, mais suivent tous leurs mouvements ; ils vont à droite, à gauche, en haut, en bas, ou s'arrêtent selon le mouvement de la tête ; cette coïncidence prouve à elle seule que le siège de l'apparence est en nous et non hors de nous, et ce qui le démontre en outre, c'est que, dans leurs mouvements ondulatoires, ces disques ne s'écartent jamais d'un certain angle ; mais comme ils ne suivent pas avec brusquerie le mouvement de la ligne visuelle, ils semblent avoir une certaine indépendance. La cause de cet effet est bien simple. Les points opaques on semi-opaques de l'humeur aqueuse, cause première du phénomène, sont, avons-nous dit, comme tenus en suspension, mais ils ont toujours une tendance à descendre ; lorsqu'ils montent, c'est qu'ils y sont sollicités par le mouvement de l'œil de bas en haut ; arrivés à une certaine hauteur, si on fixe l'œil, on voit le disque descendre lentement, puis s'arrêter ; leur mobilité est extrême, parce qu'il suffit d'un mouvement imperceptible de l'œil pour faire parcourir au rayon visuel toute l'amplitude de l'angle à son ouverture, dans l'espace où l'image se projette.

Nous en dirons autant des étincelles qui se produisent quelquefois en gerbes ou en faisceaux plus ou moins compactes, par la contraction des muscles de l'œil, et qui sont dues probablement à la phosphorescence ou à l'électricité naturelle de l'iris, puisqu'elles sont généralement circonscrites dans la circonférence du disque de cet organe.

De pareilles illusions ne peuvent provenir que d'une observation incomplète ; quiconque aura sérieusement étudié la nature des Esprits par tous les moyens que donne la science pratique, comprendra tout ce qu'elles ont de puéril. Si ces globules aériens étaient des Esprits, il faudrait convenir qu'ils seraient astreints à un rôle bien mécanique pour des êtres intelligents et libres ; rôle passablement fastidieux pour des Esprits inférieurs, à

plus forte raison incompatible avec l'idée que nous nous faisons des Esprits supérieurs.

Les seuls signes qui puissent véritablement attester la présence des Esprits sont les signes intelligents. Tant qu'il ne sera pas prouvé que les images dont nous venons de parler, eussent-elles même la forme humaine, ont un mouvement propre, spontané, ayant un caractère intentionnel évident et accusant une volonté libre, nous n'y verrons que de simples phénomènes physiologiques ou d'optique. La même observation s'applique à tous les genres de manifestations, et surtout aux bruits, aux coups frappés, aux mouvements insolites des corps inertes que mille causes physiques peuvent produire. Nous le répétons, tant qu'un effet n'est pas intelligent par lui-même, et indépendant de l'intelligence des hommes, il faut y regarder à deux fois avant de l'attribuer aux Esprits.

Les Médiums spéciaux.

L'expérience prouve chaque jour combien sont nombreuses les variétés de la faculté médianimique ; mais elle nous prouve aussi que les diverses nuances de cette faculté tiennent à des aptitudes spéciales non encore définies, abstraction faite des qualités et des connaissances de l'Esprit qui se manifeste.

La nature des communications est toujours relative à la nature de l'Esprit, et porte le cachet de son élévation ou de son infériorité, de son savoir ou de son ignorance ; mais à mérite égal, au point de vue hiérarchique, il y a incontestablement chez lui une propension à s'occuper d'une chose plutôt que d'une autre ; les Esprits frappeurs, par exemple, ne sortent guère des manifestations physiques ; et parmi ceux qui donnent des manifestations intelligentes, il y a des Esprits poètes, musiciens, dessinateurs, moralistes, savants, médecins, etc. Nous parlons des Esprits d'un ordre moyen, car, arrivés à un certain degré, les aptitudes se confondent dans l'unité de la perfection. Mais, à côté de l'aptitude de l'Esprit, il y a celle du médium qui est pour lui un instrument plus ou moins commode, plus ou moins flexible, et dans lequel il découvre des qualités particulières que nous ne pouvons apprécier.

Prenons une comparaison : Un musicien très habile a sous la main plusieurs violons qui, pour le vulgaire, seront tous de bons instruments, mais entre lesquels l'artiste consommé fait une grande différence ; il y saisit des nuances d'une extrême délicatesse qui lui feront choisir les uns et rejeter les autres, nuances qu'il comprend par intuition plutôt qu'il ne

peut les définir. Il en est de même à l'égard des médiums : à qualités égales dans la puissance médianimique, l'Esprit donnera la préférence à l'un ou à l'autre, selon le genre de communication qu'il veut faire. Ainsi, par exemple, on voit des personnes écrire, comme médiums, d'admirables poésies quoique, dans les conditions ordinaires, elles n'aient jamais pu ou su faire deux vers ; d'autres au contraire qui sont poètes, et qui, comme médiums, n'ont jamais pu écrire que de la prose, malgré leur désir. Il en est de même du dessin, de la musique, etc. Il y en a qui, sans avoir par eux-mêmes de connaissances scientifiques, ont une aptitude toute particulière pour recevoir des communications savantes ; d'autres sont pour les études historiques ; d'autres servent plus aisément d'interprètes aux Esprits moralistes ; en un mot, quelle que soit la flexibilité du médium, les communications qu'il reçoit avec le plus de facilité ont généralement un cachet spécial ; il en est même qui ne sortent pas d'un certain cercle d'idées, et quand ils s'en écartent, ils n'ont que des communications incomplètes, laconiques, et souvent fausses. En dehors des causes d'aptitude, les Esprits se communiquent encore plus ou moins volontiers par tel ou tel intermédiaire selon leurs sympathies ; ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, le même Esprit sera beaucoup plus explicite avec certains médiums, par cela seul qu'ils lui conviennent mieux.

On serait donc dans l'erreur si, par cela seul qu'on a sous la main un bon médium, eût-il même l'écriture la plus facile, on pensait obtenir par lui de bonnes communications en tous genres. Pour avoir de bonnes communications, la première condition est, sans contredit, de s'assurer de la source d'où elles émanent, c'est-à-dire des qualités de l'Esprit qui les transmet ; mais il n'est pas moins nécessaire d'avoir égard aux qualités de l'instrument que l'on donne à l'Esprit ; il faut donc étudier la nature du médium comme on étudie la nature de l'Esprit, parce que ce sont là les deux éléments essentiels pour obtenir un résultat satisfaisant. Il en est un troisième qui joue un rôle également important, c'est l'intention, la pensée intime, le sentiment plus ou moins louable de celui qui interroge ; et cela se conçoit. Pour qu'une communication soit bonne, il faut qu'elle émane d'un Esprit bon ; pour que ce bon Esprit PUISSE la transmettre, il lui faut un bon instrument. Pour qu'il VEUILLE la transmettre, il faut que le but lui convienne. L'Esprit, qui lit dans la pensée, juge si la question qu'on lui propose mérite une réponse sérieuse, et si la personne qui la lui adresse est digne de la recevoir ; dans le cas contraire, il ne perd pas son temps à semer de bons grains sur des pierres, et c'est alors que les Esprits légers et moqueurs se donnent carrière, parce que, s'inquiétant peu de la vérité, ils n'y regardent pas de si près, et sont généralement assez peu scrupuleux sur le but et sur les moyens.

D'après ce que nous venons de dire, on comprend qu'il doit y avoir des Esprits plus spécialement occupés, par goût ou par raison, du soulagement de l'humanité souffrante ; qu'il doit pareillement y avoir des médiums plus aptes que d'autres à leur servir d'intermédiaires. Or, comme ces Esprits agissent exclusivement en vue du bien, ils doivent rechercher dans leurs interprètes, outre l'aptitude qu'on pourrait appeler physiologique, certaines qualités morales parmi lesquelles figurent en première ligne *le dévouement et le désintéressement*. La cupidité a toujours été, et sera toujours un motif de répulsion pour les bons Esprits et une cause d'attraction pour les autres. Tombe-t-il, en effet, sous le bon sens, que des Esprits supérieurs se prêtent à toutes les combinaisons de l'intérêt matériel, et qu'ils soient aux ordres du premier venu qui prétend les exploiter ? Les Esprits, *quels qu'ils soient*, ne veulent pas être exploités, et si quelques-uns paraissent y donner la main, si même ils vont au-devant de certains désirs trop mondains, c'est presque toujours en vue d'une mystification dont ils se rient ensuite comme d'un bon tour joué aux gens trop crédules. Du reste, il n'est peut-être pas inutile que quelques-uns se brûlent les doigts, afin de leur apprendre qu'il ne faut pas jouer avec les choses sérieuses.

Ce serait ici le cas de parler d'un de ces médiums *privilégiés* que les Esprits guérisseurs semblent avoir pris sous leur patronage direct. Mlle *Désirée Godu*, qui habite Hennebon (Morbihan), jouit sous ce rapport d'une faculté véritablement exceptionnelle, et dont elle fait usage avec la plus pieuse abnégation. Nous en avons déjà dit quelques mots dans un compte-rendu des séances de la Société, mais l'importance du sujet mérite un article spécial que nous serons heureux de lui consacrer dans notre prochain numéro. A part l'intéret qui s'attache à l'étude de toute faculté hors ligne, nous regarderons toujours comme un devoir de faire connaître le bien et de rendre justice à qui le pratique.

BIBLIOGRAPHIE.

La comtesse Mathilde de Canossa.

Tel est le titre d'un roman légendaire, publié à Rome en 1858, par le *R. P. Bresciani* de la Compagnie de Jésus[1], auteur du *Juif de Vérone*. Le sujet de l'ouvrage est l'Histoire, dans le genre de Walter Scott, de l'an-

[1] Un vol. in-8, traduit de l'italien ; chez J.-B. Pélagaud, et Cie, rue des Saints-Pères, 57, à Paris. Prix, 3 fr. 50 c.

tique famille de Canossa : c'est pourquoi l'auteur l'a dédié au descendant actuel de cette illustre famille, le marquis Octave de Canossa podestat de Vérone et chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche. L'action se passant au moyen âge, les sorciers et les magiciens y jouent un grand rôle, et les scènes de diableries y sont décrites avec une précision qui ferait envie au romancier écossais. L'auteur nous semble moins heureux dans son appréciation des phénomènes Spirites modernes, des tables parlantes, du magnétisme, du somnambulisme ; or, voici ce que nous lisons à ce sujet dans le chapitre X, page 170 :

« Plus d'un de mes lecteurs, et peut-être n'est-ce pas le moindre nombre, pourrait bien s'étonner de voir s'étaler, dans les chapitres qui précèdent, tout cet appareil de diableries, de conjurations, de sortilèges, d'hallucinations, d'irruptions fantastiques qui ne ressemblent pas mal à des récits de veillées et à des contes de nourrices. - Qui croit encore, de nos jours, aux nécromanciens, aux sorciers, aux enchanteurs, aux charmes, aux philtres, au commerce avec le diable ? Voudriez-vous nous ramener aux contes bleus de Martin del Rio[2], aux niaises superstitions du peuple et des commères des carrefours, par des légendes à faire venir la chair de poule aux paysannes joufflues qui ont peur du loup-garou, et à empêcher de dormir les marmots tremblants, au nom de Croquemitaine ? Vraiment, l'ami, le moment est bien choisi pour nous débiter ces balivernes ! - Tel est, à peu près, le langage que je crois m'entendre adresser.

« Je répondrai que, avant de faire tant fi des anciennes croyances, il faudrait que chacun mît la main sur sa conscience et se demandât, bien franchement, s'il n'est pas au moins aussi crédule qu'aucun de ses devanciers. Voyons un peu : Que signifie cette vogue de magnétiseurs et de médiums, de tables tournantes, parlantes, prophétisantes ; de somnambules qui voient au travers des murailles, qui lisent par le coude, qui ont présent devant eux ce qui se dit et se fait à vingt, trente, quarante milles de là ; qui lisent et écrivent sans savoir ni A ni B. ; qui, sans connaître un mot de médecine signalent, déterminent tous les cas pathologiques, en indiquent les causes, en prescrivent le remède avec les doses de l'ordonnance, dans tous les termes gréco-arabes du vocabulaire scientifique ? Qu'est-ce que ces interrogatoires d'esprits, ces réponses de gens morts et enterrés, ces prophéties d'événements futurs ? Qui évoque ces ombres ? qui les fait parler ? qui leur fait voir un avenir qui n'existe pas ? Qui leur fait proférer ces blasphèmes contre Dieu, contre les saints du Ciel, contre les sacrements de l'Eglise ?

---

2 Del Rio, savant jésuite, né à Anvers en 1551, mourut en 1608. L'auteur fait illusion ici à son ouvrage intitulé : *Disquisitiones magicœ*.

« Voyons, braves gens, parlez ! Pourquoi ces contorsions et ces regards ombrageux ? - Eh ! finissez-vous par me dire, qui sait ! Mystères de la nature, lois inconnues, force de lucidité, sens caché dans l'organisme humain ! subtilité du fluide magnétique, de l'influx nerveux, des ondulations optiques, et acoustiques ; vertus secrètes que l'électricité ou le magnétisme excitent dans le cerveau, dans le sang, dans les fibres, dans toutes les parties vitales ; puissances et forces suprêmes de la volonté et de l'imagination.

« Mes amis, ce sont là des sornettes, des mots vides de sens, des phrases creuses, des détours ambigus, des énigmes que vous ne comprenez pas vous-mêmes. Toute la différence qu'il y a entre nous et nos ancêtres, c'est que, pour nier un mystère, nous en forgeons cent autres ; tandis que ces bonnes gens appelaient un chat un chat, et le diable le diable, nous avons la prétention de gratifier la nature de forces qu'elle n'a et ne peut pas avoir ; nos vieux, plus sages et plus francs, disaient, sans tant d'ambages, qu'il existait des opérations surnaturelles, et ils les traitaient, tout bonnement, de diableries.

« Moins versés que nous, cependant, dans la connaissance des phénomènes naturels, il leur arrivait sans doute, de prendre quelquefois pour un effet prodigieux des choses qui ne sortent pas de l'ordre naturel, tandis que les modernes, beaucoup plus éclairés, ne laissent pas que de regarder bon nombre des supercheries des magnétiseurs comme l'effet mystérieux des lois secrètes de la nature, et les opérations vraiment diaboliques comme des tours de passe-passe plus ou moins subtils. Mais les hommes plus chrétiens du bon vieux temps savaient fort bien que les mauvais Esprits, évoqués au moyen de certains signes, de certaines conjurations, de certains pactes, apparaissaient, répondaient, hallucinaient l'imagination en l'impressionnant de mille manières et en faisant surtout le plus de mal qu'ils pouvaient à ceux qui conversaient avec eux. Avouez donc de bonne foi que, de nos jours même, nous avons, et en plus grand nombre que les anciens, nos nécromanciens, nos enchanteurs et nos sorciers, avec cette différence que nos pauvres pères avaient horreur de ces maléfices, qu'ils les pratiquaient en secret, dans les ténèbres, dans les cavernes, dans les forêts, et que beauconp s'en repentaient, s'en confessaient et en faisaient ensuite pénitence ; au lieu que, de nos jours, on les exerce dans les salons étincelants de dorures et de lumières, en présence des curieux, devant des jeunes filles, des enfants, des mères, sans s'en faire le moindre scrupule et en s'ébaudissant souvent des superstitions du moyen âge.

« Croyez-moi, à toutes les époques, les hommes ont voulu avoir affaire

avec le démon, et cet esprit rusé, pour peu que les hommes ne le renvoient pas à ses abîmes et qu'ils tiennent à son commerce, se plie à toutes les transformations. Dans les siècles idolâtres, il vivait avec les oracles et les pythonisses ; il se montrait sous la forme de colombe, de pie, de coq, de serpent, et chantait des vers fatidiques. Au moyen âge il faisait le pédant vis-à-vis de ces peuples barbares, et leur apparaissait sous des formes terribles, dans de monstrueuses conjurations. Si, parfois, il se rapetissait et se subtilisait au point de se loger dans les cheveux, dans des fioles, dans des philtres, que les sorciers faisaient avaler aux amoureux, ce n'était pas sans inspirer encore une grande terreur. Aujourd'hui, en revanche, il se prête à la civilisation du siècle ; il se plaît dans le beau monde, dans les soirées brillantes ; tour à tour, dormant avec les somnambules, dansant avec les tables, écrivant avec les guéridons. N'est-il pas bien gentil, en vérité ? Il se garde bien d'effaroucher personne ! Il s'habille à l'américaine, à l'anglaise, à la parisienne, à l'allemande ; il est vraiment aimable, sous la barbe et la fine moustache des Italiens ; il est la coqueluche des salons, et il faudrait être bien malotru pour ne pas le trouver d'une irréprochable distinction. Voyez donc ! Il est devenu si bon apôtre qu'il s'entretient le plus courtoisement du monde avec telle dame qui va encore à la messe et qui, si vous lui disiez : - Prenez garde ! il y a des choses qui ne sont pas naturelles et qui ne sauraient l'être : il y a quelque anguille sous roche ; les bons chrétiens ne s'occupent pas de tout cela, - vous rirait au nez, et vous répondrait d'un petit air piqué : - Que diantre ! tout cela est fort naturel : je suis chrétienne aussi, moi ; mais je ne suis pas une imbécile.

« En attendant, si l'occasion se présente, elle fera magnétiser sa jeune fille de vingt ans, pour lui faire lire, dans l'intuition magnétique, des faits éloignés ou des secrets de l'avenir.

« Je vous laisse à penser si ce beau diable en gants jaunes doit rire dans sa barbe de la bonne chrétienne ! »

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier le jugement du P. Bresciani : ils y chercheront sans doute en vain, comme nous, des arguments péremptoires contre les idées Spirites, une démonstration quelconque de la fausseté de ces idées ; il pense, sans doute, qu'elles ne valent pas la peine d'une réfutation sérieuse et qu'il suffit de souffler dessus pour les dissiper. Mais il nous semble que, à l'exemple de la plupart des adversaires, il arrive à une conséquence tout autre que celle qu'il espère, dès lors qu'il ne prouve pas, par A plus B, que cela n'est pas et ne PEUT pas être. Comme le P. Bresciani est un homme d'un talent incontestable et d'une instruction supérieure, nous pensons que, puisque son but était de combattre les Esprits, il a dû réunir contre eux ses armes les plus redoutables ; d'où nous concluons

que s'il ne dit pas davantage, c'est qu'il n'a rien de plus à dire ; que s'il ne donne pas d'autres preuves, c'est qu'il n'en a pas de meilleures à opposer : autrement il n'aurait eu garde de les laisser au fond du sac. Les plus ridiculisés, dans toute cette argumentation, ce ne sont pas les Esprits, mais bien le diable lui-même qui y est traité un peu cavalièrement, et non point comme une chose prise au sérieux. On serait tenté de penser, à ce style facétieux, que l'auteur ne croit pas plus au diable qu'aux Esprits. Si pourtant c'est, comme il le prétend, l'agent unique de toutes les manifestations, on conviendra qu'il lui fait jouer un rôle plus plaisant que terrible, et bien plus capable de piquer la curiosité que d'effrayer. Tel est, au reste, jusqu'à présent, le résultat de tout ce qu'on a dit et écrit contre le Spiritisme ; on l'a bien plus servi qu'on ne lui a nui.

Selon la plupart des critiques, le fait des manifestations est sans portée ; c'est un engouement passager, un joujou de salon, et l'auteur ne nous paraît pas l'avoir envisagé sous un côté plus grave ; s'il en est ainsi, à quoi bon s'en tourmenter ? Laissez à la mode le soin d'apporter demain un autre passe-temps, et le Spiritisme vivra ce qu'a vécu la potichomanie : l'espace de deux saisons. En lui lançant des pierres, on fait croire qu'on en a peur, car on ne cherche à abattre que ce qu'on redoute ; si c'est une chimère, une utopie, pourquoi se battre contre des moulins à vent ? Il est vrai qu'on dit que le diable s'en mêle quelquefois ; mais il ne faudrait pas beaucoup d'auteurs comme celui-ci, peignant le diable sous des couleurs aussi roses, pour donner à toutes les femmes l'envie de le connaître.

Le P. Bresciani a-t-il bien examiné la question ? a-t-il pesé la portée de toutes ses paroles ? Il nous permettra d'en douter. Quand il dit : *Qu'est-ce que ces réponses de gens morts et enterrés ? Qui leur fait voir un avenir* QUI N'EXISTE PAS ? Nous nous demandons si c'est un chrétien ou un matérialiste qui a écrit de pareilles choses ; et encore le matérialiste parlerait-il des morts avec plus de respect. - *Qui leur fait proférer ces blasphèmes contre Dieu ?* Où sont ces blasphèmes ? L'auteur, qui met tout sur le compte du diable, les suppose sans doute, autrement il saurait que la confiance la plus illimitée en la bonté infinie de Dieu est la base même du Spiritisme ; que tout s'y fait au nom de Dieu ; que les Esprits les plus pervers n'en parlent qu'avec crainte et respect, et les bons qu'avec amour. Qu'y a-t-il là de blasphématoire ? - Mais que penser de ces paroles : *Nous avons la prétention de gratifier la nature de forces quelle n'a et ne* PEUT *avoir ; nos* VIEUX, *plus sages, les traitaient tout bonnement de diableries*. Ainsi, il est plus sage d'attribuer les phénomènes de la nature au diable qu'à Dieu. Tandis que nous proclamons la puissance infinie du Créateur, le P. Bresciani lui pose des limites ; la nature, qui résume l'œuvre divine, n'a pas, et ne PEUT

pas avoir d'autres forces que celles que nous lui connaissons ; quant à celles qu'on pourrait découvrir, il est *plus sage* d'en faire hommage au diable, qui serait ainsi plus puissant que Dieu. Est-il besoin de demander de quel côté est le blasphème, ou le plus grand respect pour l'Être Suprême ? - Enfin, le diable prend toutes les formes : *N'est-il pas bien gentil, en vérité ? Il s'habille à l'américaine, à l'anglaise, à la parisienne ; il est vraiment aimable sous la barbe et la fine moustache des Italiens, et il faudrait être bien malotru pour ne pas le trouver d'une irréprochable distinction*. Nous ne savons si les Italiens seront bien flattés d'être pris pour des diables en gants jaunes. Quelles sont ces belles dames, qui font leur *coqueluche* de ces gentils démons, et qui, à l'avis charitable qu'une anguille sous roche est à craindre, vous rient au nez en vous lançant un : *Que diantre ! je ne suis pas une imbécile !* Si c'est la nature prise sur le fait, nous demanderons dans quel monde, l'entier ou le demi, elles se servent d'aussi jolies expressions. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas puisé ses connaissances en Spiritisme à une source plus sérieuse, sans quoi il n'en parlerait pas aussi légèrement. Tant qu'on n'y opposera pas des arguments plus péremptoires, ses partisans pourront dormir bien tranquilles.

Histoire d'un damné.

(Société, 9 décembre 1859. - Première séance.)

M. de la Roche, membre titulaire, communique le fait suivant qui est à sa connaissance personnelle :

Dans une petite maison près de Castelnaudary avaient lieu des bruits étranges et diverses manifestations qui la faisaient regarder comme hantée par quelque mauvais génie. Pour ce fait, elle fut exorcisée en 1848, et l'on y avait placé un grand nombre d'images de sainteté. Depuis lors M. D…, ayant voulu l'habiter, y fit faire des réparations, et fit en outre enlever toutes les gravures. Il y mourut subitement, il y a quelques années. Son fils, qui l'occupe en ce moment, ou plutôt qui l'occupait encore il y a peu de temps, reçut un jour, en entrant dans un appartement, un vigoureux soufflet donné par une main invisible ; comme il était parfaitement seul, il ne put douter qu'il ne lui vint d'une source occulte. Maintenant il n'y veut plus demeurer, et va la quitter définitivement. Il y a, dans le pays, une tradition selon laquelle un grand crime aurait été commis dans cette maison.

Saint Louis, interrogé sur la possibilité d'évoquer le donneur de soufflets, répond que cela se peut.

L'Esprit appelé se manifeste par des signes de violence ; le médium est saisi d'une agitation extrême, sept ou huit crayons sont cassés, plusieurs sont lancés contre les assistants, une page est lacérée et couverte de traits insignifiants tracés avec colère. Tous les efforts sont impuissants pour le calmer ; pressé de répondre aux questions qu'on lui adresse, il écrit avec la plus grande difficulté, un *non* presque indéchiffrable.

1. (A saint Louis.) Auriez-vous la bonté de nous donner quelques renseignements sur cet Esprit, puisqu'il ne peut ou ne veut pas en donner lui-même ? - R. C'est un Esprit de la pire espèce, un véritable monstre ; nous l'avons fait venir, mais nous n'avons pu le contraindre à écrire, malgré tout ce qui lui a été dit ; il a son libre arbitre : le malheureux en fait un triste usage.

2. Y a-t-il longtemps qu'il est mort comme homme ? - R. Prenez vos informations : c'est lui qui a commis le crime dont la légende existe dans le pays.

3. Qui était-il de son vivant ? - R. Vous le saurez par vous-même.

4. C'est donc lui qui hante cette maison maintenant ? - R. Sans doute, puisque c'est ainsi que je vous l'ai fait désigner.

5. Les exorcismes que l'on a pratiqués n'ont donc pu l'en chasser ? - R. En aucune façon.

6. Est-il pour quelque chose dans la mort subite de M. D… ? - R. Oui.

7. De quelle manière a-t-il pu contribuer à cette mort ? - R. Par la frayeur.

8. Est-ce lui qui a donné un soufflet à M. D… fils ? - R. Oui.

9. Aurait-il pu en donner ici à quelqu'un d'entre nous ? - R. Mais sans doute, et l'envie ne lui en manquait pas.

10. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? - R. On ne le lui a pas permis.

11. Y aurait-il un moyen de le faire déloger de cette maison, et quel serait-il ? - R. Si l'on veut se débarrasser des obsessions de semblables Esprits, cela est facile en priant pour eux : c'est ce qu'on néglige toujours de faire. On préfère les effrayer par des formules d'exorcisme qui les divertissent beaucoup.

12. En donnant aux personnes intéressées l'idée de prier pour cet Esprit, et priant nous-mêmes pour lui, le ferait-on déloger ? - R. Oui ; mais remarquez que j'ai dit de prier et *non de faire prier*.

13. Cet Esprit est-il susceptible d'amélioration ? - R. Pourquoi non ? Ne le sont-ils pas tous, celui-là comme les autres ? Il faut cependant s'attendre à trouver des difficultés ; mais quelque pervers qu'il soit, le bien

rendu pour le mal finira par le toucher. Que l'on prie d'abord, et qu'on l'évoque dans un mois, vous pourrez juger du changement qui se sera opéré en lui.

14. Cet Esprit est souffrant, malheureux ; veuillez nous dépeindre le genre de souffrances qu'il endure ? - R. Il est persuadé qu'il doit rester dans la situation où il se trouve pendant l'éternité. Il se voit constamment au moment où il a commis son crime : tout autre souvenir lui est retiré, et toute communication avec un autre Esprit interdite ; il ne peut, sur terre, se tenir que dans cette maison, et s'il est dans l'espace, il y est dans les ténèbres et la solitude.

15. D'où venait-il avant sa dernière incarnation ; à quelle race appartenait-il ? - R. Il avait eu une existence parmi les peuplades les plus féroces et les plus sauvages, et précédemment il venait d'une planète inférieure à la terre.

16. Si cet Esprit se réincarnait, dans quelle catégorie d'individus se trouverait-il ? - R. Cela dépendra de lui et du repentir qu'il éprouvera.

17. Pourrait-il, dans sa prochaine existence corporelle, être ce qu'on appelle un honnête homme ? - R. Cela lui serait difficile ; quoi qu'il fasse, il ne pourra éviter une vie encore bien orageuse.

Remarque. - Mme X…, médium voyant qui assistait à la séance, a vu cet Esprit au moment où on a voulu le faire écrire : il secouait le bras du médium ; son aspect était effrayant ; il était vêtu d'une chemise couverte de sang, et tenait un poignard.

M. et Mme F…, qui n'assistaient à cette séance que comme auditeurs, n'étant point encore sociétaires, se sont, dès le soir même, acquittés de la recommandation faite au sujet du malheureux Esprit, et ont prié pour lui. Ils en ont obtenu plusieurs communications ainsi que de ses victimes. Nous les rapportons dans leur ordre, avec celles qui ont eu lieu à la Société sur le même sujet. Outre l'intérêt qui s'attache à cette dramatique histoire, il en ressort un enseignement qui n'échappera à personne.

(Deuxième séance (chez M. F…)

18. (A l'Esprit familier.) Peux-tu nous dire quelque chose de l'Esprit de Castelnaudary ? - R. Evoque-le.

19. Sera-t-il méchant ? - R. Tu le verras.

20. Que faut-il faire ? - R. Ne pas lui parler, si tu n'as rien à lui dire.

21. Si nous lui parlons pour compatir à ses peines, cela lui fera-t-il du bien ? - R. La compassion fait toujours du bien aux malheureux.

22. Évocation de l'Esprit de Castelnaudary. - R. Que me veut-on ?

23. Nous t'appelons dans le but de t'être utile. - R. Oh ! votre pitié me fait du bien, car je souffre… oh ! que je souffre !.. Que Dieu ait pitié de moi !… Pardon !… pardon !

24. Nos prières te seront-elles salutaires ? - R. Oui ; priez, priez.

25. Eh bien ! nous prierons pour toi. - R. Merci ! toi, au moins, tu ne maudis pas.

26. Pourquoi n'as-tu pas voulu écrire à la Société quand on t'a appelé ? - R. Oh ! malédiction !

27. Malédiction sur qui ? - R. Sur moi, qui expie bien cruellement des crimes où ma volonté n'eut qu'une faible part.

Remarque. - En disant que sa volonté n'a eu qu'une faible part à ses crimes, il veut les atténuer, comme on l'a su plus tard.

28. Si tu te repens, tu seras pardonné ? - R. Oh ! jamais.

29. Ne désespère pas. - R. Eternité de souffrances, tel est mon lot.

30. Quelle est ta souffrance ? - R. Ce qu'il y a de plus horrible ; tu ne peux la comprendre.

31. A-t-on prié pour toi depuis hier au soir ? - R. Oui ; mais je souffre encore davantage.

32. Comment se fait-il ? - Le sais-je !

Remarque. - Cette circonstance a été expliquée plus tard.

33. Doit-on faire quelque chose par rapport à la maison où tu es installé ? - R. Non ! non ! ne m'en parlez pas… Pardon, mon Dieu ! j'ai bien assez souffert.

34. Tiens-tu à y rester ? - R. J'y suis condamné.

35. Est-ce pour que tu aies constamment tes crimes sous les yeux ? - R. C'est cela.

36. Ne désespère pas ; tout peut être pardonné au repentir. - Non point de pardon pour Caïn.

37. As-tu donc tué ton frère ? - R. Nous sommes tous frères.

38. Pourquoi as-tu voulu faire du mal à M. D… ? - R. Assez, de grâce, assez !

39. Eh bien ! adieu ; aie confiance en la miséricorde divine ! - R. Priez.

(Troisième séance.)

40. Évocation. - Je suis près de vous.

41. Commences-tu à espérer ? - R. Oui, mon repentir est grand.

42. Quel était ton nom ? - R. Vous le saurez plus tard.

43. Depuis combien d'années souffres-tu ? - R. 200 ans.

44. A quelle époque as-tu commis le crime ? - R. En 1608.

45. Peux-tu répéter ces dates pour nous les confirmer ? - R. Inutile ; c'est bien assez d'une fois. Adieu, je vous parlerai demain ; une volonté m'appelle.

(Quatrième séance.)

46. Évocation. - Merci, Hugo (nom de baptême de M. F…

47. Veux-tu nous parler de ce qui s'est passé à Castelnaudary ? - R. Non ; vous me faites souffrir lorsque vous m'en parlez ; ce n'est pas généreux de votre part.

48. Tu sais bien que si nous t'en parlons, c'est dans le but de pouvoir t'éclairer sur ta position, et non pour l'aggraver ; ainsi parle sans crainte. Comment t'es-tu laissé aller à commettre ce crime ? - R. Un moment d'égarement.

49. Y a-t-il eu préméditation ? - R. Non.

50. Ce ne peut être la vérité. Tes souffrances prouvent que tu es plus coupable que tu ne le dis. Sache que ce n'est que par le repentir que tu peux adoucir ton sort, et non par le mensonge. Allons ! sois franc. - R. Eh bien ! puisqu'il le faut, oui.

51. Est-ce un homme ou une femme que tu as tué ? - R. Un homme.

52. Comment as-tu causé la mort de M. D… - R. Je lui ai apparu visiblement, et je suis si affreux à voir, que ma vue seule l'a tué.

53. L'as-tu fait exprès ? - R. Oui.

54. Pourquoi cela ? - R. Il a voulu me braver, et j'en ferais encore autant si l'on venait me tenter.

55. Si j'allais demeurer dans cette maison, me ferais-tu du mal ? - R Oh ! non, certainement ; tu as pitié de moi, toi, et tu me veux du bien.

56. M. D… est-il mort instantanément ? - R. Non ; la frayeur l'a saisi, mais il n'est mort que deux heures après.

57. Pourquoi t'es-tu borné à donner un soufflet à M. D… fils ? - R. C'était bien assez d'avoir tué deux hommes.

Cinquième séance. (Société, 16 décembre 1859.)

58. *Questions adressées à saint Louis*. L'Esprit qui s'est communiqué à M. et Mme F… est-il bien celui de Castelnaudary ? - R. Oui.

59. Comment se fait-il qu'il ait pu se communiquer à eux si promptement ? - R. A la Société il ignorait encore ; il ne s'était pas repenti ; le repentir est tout.

60. Les renseignements qu'il a donnés sur son crime sont-ils exacts ? -

R. C'est à vous de chercher à vous en assurer et à vous en expliquer ensuite avec lui.

61. Il dit que le crime a été commis en 1608, et qu'il est mort en 1659 ; il y a donc 200 ans qu'il est en cet état ? - R. Ceci vous sera expliqué plus tard.

62. Veuillez nous décrire le genre de son supplice. - R. Il est atroce pour lui ; il a été, comme vous le savez, condamné au séjour de la maison où le crime a été commis, sans pouvoir diriger sa pensée sur autre chose que sur ce crime, toujours devant ses yeux, et il se croit condamné à cette torture pour l'éternité.

63. Est-il plongé dans l'obscurité ? - R. Obscurité quand il veut s'éloigner de ce lieu d'exil.

64. Quel est le genre de souffrance le plus terrible qu'un Esprit puisse être dans le cas d'éprouver ? - R. Il n'y a pas de description possible des tortures morales qui sont la punition de certains crimes ; celui-là même qui les éprouve aurait de la peine à vous en donner une idée ; mais la plus affreuse est la certitude où il se croit d'y être condamné sans retour.

65. Voici deux siècles qu'il est dans cette situation ; apprécie-t-il le temps comme il l'eût fait de son vivant ; c'est-à-dire le temps lui paraît-il aussi long ou moins long que s'il était vivant ? - R. Il lui paraît plutôt plus long : le sommeil n'existe pas pour lui.

66. Il nous a été dit que pour les Esprits le temps n'existait pas, et que, pour eux, un siècle est un point dans l'éternité ; il n'en est donc pas de même pour tous ? - R. Non, certes ; il n'en est ainsi que pour les Esprits arrivés à un degré très élevé d'avancement ; mais pour les Esprits inférieurs le temps est quelquefois bien long, surtout quand ils souffrent.

67. Cet Esprit est puni bien sévèrement pour le crime qu'il a commis ; or, vous nous avez dit qu'avant cette dernière existence il avait été parmi les peuplades les plus barbares. Là il a dû commettre des actes au moins aussi atroces que le dernier ; en a-t-il été puni de même ? - R. Il en a été moins puni, parce que, plus ignorant encore, il en comprenait moins la portée.

Remarque. Toutes les observations confirment ce fait, éminemment conforme à la justice de Dieu, que les peines sont proportionnées, non à la nature de la faute, mais au degré d'intelligence du coupable et à la possibilité, pour lui, de comprendre le mal qu'il fait. Ainsi une faute, moins grave en apparence, pourra être plus sévèrement punie chez un homme civilisé, qu'un acte de barbarie chez un sauvage.

68. L'état où se trouve cet Esprit est-il celui des êtres vulgairement appelés *damnés* ? - R. Absolument ; et il y en a de bien plus affreuses en-

core. Les souffrances sont loin d'être les mêmes pour tous, même pour des crimes semblables, car elles varient selon que le coupable est plus ou moins *accessible* au repentir. Pour celui-ci, la maison où il a commis son crime est son enfer ; d'autres le portent en eux, par les passions qui les tourmentent et qu'ils ne peuvent assouvir.

Remarque. - Nous avons en effet vu des avares souffrir de la vue de l'or, qui, pour eux, était devenu une véritable chimère ; des orgueilleux, tourmentés par la jalousie des honneurs qu'ils voyaient rendre, et qui ne s'adressaient pas à eux ; des hommes, qui avaient commandé sur la terre, humiliés par la puissance invisible qui les contraignait d'obéir, et par la vue de leurs subordonnés qui ne pliaient plus devant eux ; des athées subir les angoisses de l'incertitude, et se trouver dans un isolement absolu au milieu de l'immensité, sans rencontrer aucun être qui pût les éclairer. Dans le monde des Esprits, s'il y a des joies pour toutes les vertus, il y a des peines pour toutes les fautes, et celles que n'atteint pas la loi des hommes sont toujours frappées par la loi de Dieu.

69. Cet Esprit, malgré son infériorité, ressent les bons effets de la prière ; nous avons vu la même chose pour d'autres Esprits également pervers et de la nature la plus brute ; comment se fait-il que des Esprits plus éclairés, d'une intelligence plus développée, montrent une absence complète de bons sentiments ; qu'ils se rient de tout ce qu'il y a de plus sacré ; en un mot, que rien ne les touche, et qu'il n'y a aucune trêve dans leur cynisme ? - R. La prière n'a d'effet qu'en faveur de l'Esprit qui se repent ; celui qui, poussé par l'orgueil, se révolte contre Dieu et persiste dans ses égarements en les exagérant encore, comme le font de malheureux Esprits, sur ceux-là la prière ne peut rien, et ne pourra rien que du jour où une lueur de repentir se sera manifestée chez eux. L'inefficacité de la prière est encore pour eux un châtiment ; elle ne soulage que ceux qui ne sont pas tout à fait endurcis.

70. Lorsqu'on voit un Esprit inaccessible aux bons effets de la prière, est-ce une raison pour s'abstenir de prier pour lui ? - R. Non, sans doute, car tôt ou tard elle pourra triompher de son endurcissement et faire germer en lui des pensées salutaires.

(Sixième séance ; chez M. F…)

71. *Évocation*. - Me voilà.

72. Tu peux donc quitter maintenant quand tu veux la maison de Castelnaudary ? - R. On me le permet, parce que je profite de vos bons conseils.

73. En éprouves-tu quelque soulagement ? - R. Je commence à espérer.

74. Si nous pouvions te voir, sous quelle apparence te verrions-nous ? - R. Vous me verriez en chemise, sans poignard.

75. Pourquoi n'aurais-tu plus ton poignard ; qu'en as-tu fait ? - R. Je le maudis ; Dieu m'en épargne la vue.

76. Si M. D… fils retournait dans la maison, lui ferais-tu encore du mal ? - R. Non, car je suis repentant.

77. Et s'il voulait encore te braver ? - R. Oh ! ne me demandez pas ça ; je ne pourrais me dominer, ce serait au-dessus de mes forces… car je ne suis qu'un misérable.

78. Les prières de M. D… fils te seraient-elles plus salutaires que celles d'autres personnes ? - R. Oui, car c'est celui auquel j'ai fait le plus grand mal.

79. Eh bien ! nous continuerons à faire ce que nous pourrons pour toi. - R. Merci ; au moins j'ai trouvé en vous des âmes charitables. Adieu.

(Septième séance.)

80. *Évocation de l'homme assassiné*. - Je suis là.

81. Quel nom portiez-vous de votre vivant ? - Je m'appelais Pierre Dupont.

82. Quelle était votre profession ? - R. J'étais charcutier à Castelnaudary où je suis mort assassiné par mon frère, le 6 mai 1608, par Charles Dupont, mon frère aîné, avec un poignard, au milieu de la nuit.

83. Quelle a été la cause de ce crime ? - Mon frère a cru que je voulais faire la cour à une femme qu'il aimait, et que je voyais assez souvent ; mais il se trompait, car je n'y avais jamais songé.

84. Comment vous a-t-il tué ? - R. Je dormais ; il m'a frappé à la gorge, puis au cœur ; en me frappant il m'a réveillé ; j'ai voulu lutter, mais j'ai succombé.

85. Lui avez-vous pardonné ? - R. Oui, du moment de sa mort, il y a 200 ans.

86. A quel âge est-il mort ? - R. A 80 ans.

87. Il n'a donc pas été puni de son vivant ? - R. Non.

88. Qui a-t-on accusé de votre mort ? - R. Personne ; dans ces temps de confusion, on faisait peu d'attention à ces choses-là ; cela n'aurait eu aucun but.

89. Qu'est devenue la femme ? - R. Peu après elle est morte assassinée dans ma maison par mon frère.

90. Pourquoi l'a-t-il assassinée ? - R. Amour trompé ; il l'avait épousée avant ma mort.

(Huitième séance.)

91. Pourquoi ne parle-t-il pas du meurtre de cette femme ? - R. Parce que le mien est le plus mauvais pour lui.

92. *Évocation de la femme assassinée*. - Je suis ici.

93. Quel nom portiez-vous de votre vivant ? - R. Marguerite Aeder, femme Dupont.

94. Combien de temps avez-vous été mariée ? - R. Cinq années.

95. Pierre nous a dit que son frère croyait à des rapports criminels entre vous deux, cela est-il vrai ? - R. Aucun rapport criminel n'existait entre Pierre et moi ; ne croyez pas cela.

96. Combien de temps après la mort de son frère Charles vous a-t-il assassinée ? - Deux ans après.

97. Quel motif l'y a poussé ? - Jalousie, et le désir d'avoir mon argent.

98. Pouvez-vous relater les circonstances du crime ? - R. Il m'a saisie et m'a frappée sur la tête dans l'atelier de travail avec son couteau de charcutier.

99. Comment se fait-il qu'on ne l'ait point poursuivi ? - A quoi bon ! tout était désordre dans ces temps de malheur.

100. La jalousie de Charles était-elle fondée ? - Oui, mais cela ne pouvait l'autoriser à commettre un pareil crime, car dans ce monde nous sommes tous pécheurs.

101. Depuis combien d'années étiez-vous mariée à la mort de Pierre ? - R. Depuis trois années.

102. Pouvez-vous préciser la date de votre mort ? - Oui, le 3 mai 1610.

103. Qu'a-t-on pensé de la mort de Pierre ? - On a fait croire à des assassins qui voulaient voler.

Remarque. Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ces récits, qu'il paraît difficile de contrôler, il y a un fait remarquable, c'est la précision et la concordance des dates et de tous les événements ; cette circonstance est à elle seule un curieux sujet d'étude, si l'on considère que ces trois Esprits appelés à divers intervalles ne se contredisent en rien. Ce qui semblerait confirmer leurs paroles, c'est que le principal coupable dans cette affaire ayant été évoqué par un autre médium, a donné des réponses identiques.

(Neuvième séance.)

104. Évocation de M. D… - Me voici.

105. Nous désirons vous demander quelques détails sur les circonstances de votre mort ; voulez-vous bien nous les donner ? - R. Volontiers.

106. Saviez-vous que la maison que vous habitiez était hantée par un Esprit ? - R. Oui ; mais j'ai voulu le braver et j'ai eu tort de le faire ; j'aurais mieux fait de prier pour lui.

Remarque. On voit, par là, que les moyens que l'on emploie généralement pour se débarrasser des Esprits importuns ne sont pas les plus efficaces. Les menaces les excitent plus qu'elles ne les effraient. La bienveillance et la commisération ont plus d'empire que l'emploi de moyens coercitifs qui les irritent, ou des formules dont ils se rient.

107. Comment cet Esprit vous est-il apparu ? - R. A mon entrée chez moi il était visible, et me regardait fixement ; je n'ai pu m'échapper ; la frayeur m'a saisi, et j'ai dû expirer sous les yeux terribles de cet Esprit que j'avais méprisé et pour lequel je m'étais montré si peu charitable.

108. Ne pouviez-vous appeler pour vous donner du secours ? - R. Impossible ; mon heure était venue, et c'est ainsi que je devais mourir.

109. Quelle apparence avait-il ? - R. D'un furieux disposé à me dévorer.

110. Avez-vous souffert en mourant ? - R. Horriblement.

111. Etes-vous mort subitement ? - R. Non, deux heures après.

112. Quelles réflexions faisiez-vous en vous sentant mourir ? - R. Je n'ai pu réfléchir ; j'ai été frappé d'une terreur inexprimable.

113. L'apparition est-elle restée visible jusqu'à la fin ? - R. Oui, elle n'a pas quitté un instant mon pauvre Esprit.

114. Quand votre Esprit s'est trouvé dégagé avez-vous vu la cause de votre mort ? - R. Non, tout était fini ; je l'ai comprise plus tard.

115. Pouvez-vous indiquer la date de votre mort ? - R. Oui, 9 août 1853. (La date précise n'a pu encore être vérifiée ; mais elle est exacte approximativement.)

Dixième séance. (Société, 13 janvier 1860.)

Lorsque cet Esprit fut évoqué le 9 décembre, saint Louis engagea à l'appeler de nouveau dans un mois, afin de juger des progrès qu'il aurait pu faire dans l'intervalle. On a déjà pu juger, par les communications de M. et de Mme F…, du changement qui s'est opéré dans ses idées, grâce à l'influence des prières et des bons conseils. Un mois et plus s'étant écoulé depuis sa première évocation, il fut appelé de nouveau dans la Société le 13 janvier.

116. Évocation. - Je suis là.

117. - Vous rappelez-vous avoir été appelé parmi nous il y a un mois environ ? - R. Comment l'oublierais-je ?

118. Pourquoi n'avez-vous pas pu écrire alors ? - R. Je ne le voulais pas.

119. Pourquoi ne le vouliez-vous pas ? - R. Ignorance et abrutissement.

120. Vos idées ont-elles changé depuis ce moment-là ? - R. Beaucoup ; plusieurs d'entre vous ont été compatissants et ont prié pour moi.

121. Confirmez-nous tous les renseignements qui ont été donnés tant par vous que par vos victimes. - R. Si je ne les confirmais pas, ce serait dire que ce n'est pas moi qui les ai donnés, et c'est bien moi.

122. Entrevoyez-vous la fin de vos peines ? - R. Oh ! pas encore ; c'est déjà beaucoup plus que je ne mérite de savoir, grâce à votre intercession, qu'elles ne dureront pas toujours.

123. Veuillez nous décrire la situation où vous étiez avant notre première évocation. Vous comprenez que nous vous demandons cela pour notre instruction, et non par un motif de curiosité. - R. Je vous l'ai dit, je n'avais conscience de rien au monde que de mon crime, et je ne pouvais quitter la maison où je l'ai commis que pour m'élever dans l'espace où tout autour de moi était solitude et obscurité ; je ne saurais vous donner une idée de ce que c'est, je n'y ai jamais rien compris ; dès que je m'élevais au-dessus de l'air, c'était noir, c'était vide ; je ne sais ce que c'était. Aujourd'hui j'éprouve beaucoup plus de remords, mais, comme vous le prouvent mes communications, je ne suis plus contraint de rester dans cette maison fatale ; il m'est permis d'errer sur terre, et de chercher à m'éclairer par mes observations ; mais alors je n'en comprends que mieux l'énormité de mes forfaits ; et si je souffre moins d'un côté, mes tortures augmentent de l'autre par le remords ; mais au moins j'ai l'espérance.

124. Si vous deviez reprendre une existence corporelle, laquelle choisiriez-vous ? - R. Je n'ai pas encore assez vu et assez réfléchi pour le savoir.

125. Rencontrez-vous vos victimes ? - R. Oh ! que Dieu m'en garde !

Remarque. Il a toujours été dit que la vue des victimes est un des châtiments des coupables. Celui-là ne les a pas encore vues, parce qu'il était dans l'isolement et les ténèbres : c'était un châtiment ; mais il redoute cette vue, ce sera peut-être là le complément de son supplice.

126. Pendant votre long isolement, et l'on peut dire votre captivité, avez-vous eu des remords ? - R. Pas le moindre, et c'est pour cela que j'ai tant souffert ; c'est seulement quand j'ai commencé à en éprouver qu'ont été provoquées, à mon insu, les circonstances qui ont amené mon évocation, à laquelle je dois le commencement de ma délivrance. Merci donc à vous qui avez eu pitié de moi et m'avez éclairé.

Remarque. Cette évocation n'est donc point le fait du hasard ; comme elle devait être utile à ce malheureux, les Esprits qui veillaient sur lui,

voyant qu'il commençait à comprendre l'énormité de ses crimes, ont jugé que le moment était venu de lui donner un secours efficace, et c'est alors qu'ils ont amené les circonstances propices. C'est un fait que nous avons vu se produire bien des fois.

On a demandé, à ce sujet, ce qu'il serait advenu de lui s'il n'avait pu être évoqué, et ce qu'il en est de tous les Esprits souffrants qui ne peuvent pas l'être, ou auxquels on ne songe pas. A cela il est répondu que les voies de Dieu, pour le salut de ses créatures, sont innombrables ; l'évocation peut être un moyen de les assister, mais n'est certainement pas le seul ; et Dieu n'en laisse aucune dans l'oubli. D'ailleurs, les prières collectives doivent aussi avoir sur les Esprits, accessibles au repentir, leur part d'influence.

Communications spontanées.

Estelle Riquier.

(Société, 13 janvier 1860.)

L'ennui, le chagrin, le désespoir me dévorent. Epouse coupable, mère dénaturée, j'ai abandonné les saintes joies de la famille, le domicile conjugal embelli par la présence de deux petits anges descendus du ciel. Entraînée dans les sentiers du vice par un égoïsme, un orgueil et une coquetterie effrénés, femme sans cœur, j'ai conspiré contre le saint amour de celui que Dieu et les hommes m'avaient donné pour soutien et pour compagnon dans la vie ; il chercha dans la mort un refuge contre le désespoir que lui avaient causé mon lâche abandon et son déshonneur.

Le Christ a pardonné à la femme adultère et à Madeleine repentante ; la femme adultère avait aimé, et Madeleine s'était repentie ; mais moi ! misérable, j'ai vendu à prix d'or un semblant d'amour que je n'ai jamais éprouvé ; j'ai semé à pleines mains le plaisir, et n'ai récolté que le mépris. La hideuse misère et la cruelle faim sont venues mettre un terme à une vie qui m'était devenue odieuse… et je ne me suis pas repentie ! et moi, misérable et infâme, j'ai employé souvent, hélas ! avec un fatal succès, mon infernale influence comme Esprit à pousser dans le vice de pauvres femmes que je voyais vertueuses et jouir du bonheur que j'avais foulé aux pieds. Dieu me pardonnera-t-il jamais ? Peut-être, si le mépris qu'elle vous inspire ne vous empêche pas de prier pour la malheureuse Estelle Riquier.

Remarque. Cet Esprit s'étant communiqué spontanément, sans être appelé et sans être connu d'aucun des assistants, on lui adressa les questions suivantes :

1. A quelle époque êtes-vous morte ? - R. Il y a cinquante ans.

2. Quel pays habitiez-vous ? - R. Paris.

3. A quelle classe de la société appartenait votre mari ? - R. A la classe moyenne.

4. A quel âge êtes-vous morte ? - R. Trente-deux ans.

5. Quels motifs vous a portée à vous communiquer spontanément à nous ? - R. On me l'a permis pour votre instruction et pour l'exemple.

6. Aviez-vous reçu une certaine éducation ? - R. Oui.

7. Nous espérons que Dieu vous tiendra compte de la franchise de vos aveux et de votre repentir. Nous le prions d'étendre sa miséricorde sur vous, et de vous envoyer de bons Esprits pour vous éclairer sur les moyens de réparer votre passé. - R. Oh ! merci ! merci ! que Dieu vous entende !

Remarque. Plusieurs personnes nous informent qu'elles ont cru accomplir un devoir en priant pour les Esprits souffrants que nous signalons et qui réclament assistance. Nous faisons des vœux pour que cette charitable pensée se généralise parmi nos lecteurs. Quelques-uns ont reçu la visite spontanée des Esprits auxquels ils s'étaient intéressés, et qui sont venus les remercier.

Le Temps présent.

(Société, 20 janvier 1860.)

Vous êtes guidés par le véritable Génie du Christianisme, vous ai-je dit ; c'est parce que le Christ lui-même préside les travaux de toute nature qui sont en voie d'accomplissement pour ouvrir l'ère de rénovation et de perfectionnement que vous prédisent vos guides spirituels. Si en effet vous jetez les yeux, en dehors des manifestations spirites, sur les événements contemporains, vous reconnaîtrez sans aucune hésitation les signes avant-coureurs qui vous prouveront d'une manière irréfragable que les temps prédits sont arrivés. Les communications s'établissent entre tous les peuples, les barrières matérielles sont renversées ; les obstacles moraux qui s'opposent à leur union, les préjugés politiques et religieux, s'effaceront rapidement, et le règne de la fraternité s'établira enfin d'une manière solide et durable. Observez dès aujourd'hui les souverains eux-mêmes, poussés par une main invisible, prendre - chose inouïe pour vous - l'initiative des réformes ; et les réformes qui partent d'en haut et spontanément sont bien plus rapides et bien plus durables que celles qui partent d'en bas et sont arrachées par la force. J'avais, malgré des préjugés d'enfance et d'éducation, malgré le culte du souvenir, pressenti l'époque actuelle ; j'en suis heureux, et suis plus heureux encore de venir vous dire : Frères, courage ! travaillez pour vous et pour l'avenir des vôtres ; travaillez surtout à votre

amélioration personnelle, et vous jouirez dans votre première existence d'un bonheur dont il vous est aussi difficile de vous faire une idée, qu'à moi de vous la faire comprendre.

CHATEAUBRIAND.

Les Cloches.

(Obtenue par M. Pécheur, 13 janvier 1860.)

Peux-tu me dire pourquoi j'ai toujours aimé à entendre le son des cloches ? c'est que l'âme de l'homme qui pense ou qui souffre cherche toujours à se dégager, lorsqu'elle éprouve ce bonheur muet qui réveille en nous des souvenirs vagues d'une vie passée ; c'est que ce son est une traduction de la parole du Christ qui vibre dans l'air depuis dix-huit siècles : c'est la voix de l'espérance. Que de cœurs elle a consolés ! que de force elle a donnée à l'humanité croyante ! Cette voix divine effraya les grands de l'époque : ils en eurent peur, car la vérité qu'ils avaient étouffée les fit trembler. Le Christ la montrait à tous : ils tuèrent le Christ, mais non l'idée ; sa parole sacrée avait été comprise ; elle était immortelle, et pourtant que de fois le doute s'est glissé dans vos cœurs ! Que de fois l'homme a-t-il accusé Dieu d'être injuste ! Il s'écriait : Mon Dieu, qu'ai-je donc fait ? Le malheur m'a-t-il marqué à mon berceau ? Suis-je donc destiné à suivre cette route qui me déchire le cœur ? Il semble qu'une fatalité s'attache à mes pas ; je sens mes forces qui m'abandonnent ; je vais briser cette vie.

A ce moment, Dieu fait entrer dans votre cœur un rayon d'espérance ; une main amie vous ôte le bandeau du matérialisme qui couvre vos yeux ; une voix du ciel vous dit : Regarde à l'horizon ce foyer lumineux : c'est un feu sacré qui émane de Dieu ; ce flambeau doit éclairer le monde et le purifier ; il doit faire pénétrer sa lumière dans le cœur de l'homme et en chasser les ténèbres qui obscurcissent ses yeux. Des hommes ont prétendu vous donner la lumière, ils n'ont produit qu'un brouillard qui a fait perdre le droit chemin.

Vous à qui Dieu montre la lumière, ne soyez pas aveugles ; c'est le Spiritisme qui vous permet de lever un coin du voile qui couvrait votre passé. Regardez maintenant ce que vous avez été, et jugez-vous. Courbez la tête devant la justice du Créateur ; remerciez-le de vous rendre le courage pour continuer l'épreuve que vous avez choisie. Le Christ a dit : Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée : cette pensée, toute Spirite, renferme le mystère de vos souffrances. Que l'espérance en la bonté de Dieu vous donne le courage et la foi ; écoutez toujours cette voix qui vibre dans vos cœurs ; c'est à vous de comprendre, d'étudier avec sagesse, d'élever votre âme par des pensées toutes fraternelles ; que le riche tende la main à celui qui souffre, car la richesse ne lui a pas été donnée pour ses jouissances personnelles, mais pour qu'il en soit le dispensateur, et Dieu lui demandera compte de l'usage qu'il en aura fait. La seule richesse que Dieu reconnaisse, ce sont vos vertus ; c'est la seule que vous emporterez avec vous en quittant

ce monde. Laissez dire ces prétendus sages qui vous traitent de fous ; demain peut-être ils vous demanderont de prier pour eux, car Dieu les jugera.

Ta fille qui t'aime et qui prie pour toi.

Conseils de famille.

Suite. (Voir le n° de janvier. - Lue à la Société le 20 janvier 1860.)

Mes chers enfants, dans mes précédentes instructions, je vous ai conseillé le calme et le courage, et pourtant vous n'en montrez pas tous autant que vous le devriez. Songez que la plainte ne calme jamais la douleur, qu'elle tend au contraire à l'accroître. Un bon conseil, une bonne parole, un sourire, un geste même, donnent de la force et du courage. Une larme amollit le cœur au lieu de le raffermir. Pleurez, si le cœur vous y pousse, mais que ce soit plutôt dans les moments de solitude qu'en présence de ceux qui ont besoin de toute leur force et de toute leur énergie, qu'une larme ou un soupir peut diminuer ou affaiblir. Nous avons tous besoin d'encouragements, et rien n'est plus propre à nous encourager qu'une voix amie, qu'un regard bienveillant, qu'un mot sorti du cœur. Quand je vous ai conseillé de vous réunir, ce n'était point pour que vous unissiez vos larmes et vos amertumes ; ce n'était pas pour vous exciter à la prière, qui ne prouve qu'une bonne intention, mais bien pour que vous unissiez vos pensées, *vos efforts* mutuels et collectifs ; pour que vous vous donniez mutuellement de bons conseils, et que vous cherchiez en commun, non le moyen de vous attrister, mais la marche à suivre pour vaincre les obstacles qui se présentent devant vous. En vain un malheureux qui n'a pas de pain se jettera à genoux pour prier Dieu, la subsistance ne lui tombera pas du ciel ; mais qu'il travaille, et si peu qu'il obtienne, cela lui vaudra plus que toutes ses prières. La prière la plus agréable à Dieu c'est le travail utile quel qu'il soit. Je le répète, la prière ne prouve qu'une bonne intention, un bon sentiment, mais ne peut produire qu'un effet moral, puisqu'elle est toute morale. Elle est excellente comme une consolation de l'âme, car l'âme qui prie sincèrement trouve dans la prière un soulagement à ses douleurs morales : hors de ces effets et de ceux qui découlent de la prière, comme je vous l'ai expliqué dans d'autres instructions, n'en attendez rien, car vous seriez déçus dans votre espoir.

Suivez donc exactement mes conseils ; ne vous contentez pas de demander à Dieu de vous aider, aidez-vous vous-mêmes, car c'est ainsi que vous prouverez la sincérité de votre prière. Il serait trop commode, en vérité, qu'il suffît de demander une chose dans ses prières pour qu'elle soit accordée ! ce serait le plus grand encouragement à la paresse et à la négligence des bonnes actions. Je pourrais, sur ce sujet, m'étendre davantage, mais ce serait trop pour vous : votre état d'avancement ne le comporte pas encore. Méditez sur cette instruction comme sur les précédentes, elles sont de nature à occuper longtemps vos esprits, car elles contiennent en germe tout ce qui vous sera dévoilé dans l'avenir. Suivez mes précédents avis.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Imprimerie de H. CARION, 64, rue Bonaparte.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 3. MARS 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 27 janvier 1859. (Séance générale.)

Le procès-verbal de la séance du 20 janvier est lu et adopté.

Dépôt d'une lettre en demande d'admission. Renvoi pour lecture, examen et rapport, à la prochaine séance particulière.

Communications diverses. 1° Lettre de M. Hinderson Mackensie, de Londres, membre de la Société royale des antiquaires, qui donne des détails du plus haut intérêt sur l'emploi des globes de cristal ou métalliques comme moyen d'obtenir des communications spirites. C'est celui dont il fait usage, à l'aide d'un médium voyant spécial, d'après le conseil d'un de ses amis qui a fait à ce sujet, depuis trente-cinq ans, les expériences les plus complètes et les plus concluantes. Le médium voit, dans cette espèce de miroir, les réponses écrites aux questions proposées, et l'on obtient ainsi des communications très développées et si rapides qu'il est souvent difficile de suivre le médium.

2° Lecture d'un article du *Siècle* du 22 janvier 1860 dans lequel on remarque le passage suivant : « Les tables parlaient, tournaient et dansaient longtemps avant l'existence de la secte américaine qui prétend leur avoir donné naissance. Ce bal des tables était déjà célèbre à Rome dans les premiers siècles de notre ère, et voici comment, dans le chapitre XXIII de l'*Apologétique*, s'exprimait Tertullien en parlant des médiums de son temps : « S'il est donné à des magiciens de faire apparaître des fantômes, d'évoquer les âmes des morts, de forcer la bouche

des enfants à rendre des oracles ; si ces charlatans imitent un grand nombre de miracles qui semblent dus aux cercles et aux chaînes que des personnes forment entre elles, s'ils envoient des songes, s'ils font des conjurations, s'ils ont à leurs ordres des esprits mensongers et des démons par la vertu desquels, *les chaises et les tables qui prophétisent sont un fait vulgaire,* etc. »

On fait remarquer à ce sujet que jamais les Spirites modernes n'ont prétendu avoir découvert ni inventé les manifestations ; ils ont, au contraire, constamment proclamé l'ancienneté et l'universalité des phénomènes spirites, et cette ancienneté même est un argument en faveur de la doctrine, en démontrant qu'elle a son principe dans la nature, et qu'elle n'est pas le fait d'une combinaison systématique. Ceux qui prétendent lui opposer cette circonstance prouvent qu'ils en parlent sans en connaître le premier mot, autrement ils sauraient que le Spiritisme moderne s'appuie sur ce fait incontestable qu'on le retrouve dans tous les temps et chez tous les peuples.

Études. 1° Questions sur le phénomène des globes métalliques ou de cristal comme moyen d'obtenir des communications. Il est répondu que : « La théorie de ce phénomène ne peut encore être expliquée ; qu'il manque pour la comprendre certaines connaissances préalables qui naîtront d'elles-mêmes et découleront d'observations ultérieures. Elle sera donnée en temps opportun. »

2° Nouvelle évocation d'Urbain Grandier qui confirme et complète certains faits historiques, et donne en outre sur la planète de Saturne des explications qui viennent à l'appui de ce qui a déjà été dit à ce sujet.

3° Deux dictées spontanées sont obtenues simultanément ; la 1° d'Abeilard, par M. Rose, la 2° de Jean le baptiseur, par M. Colin.

Ayant ensuite demandé qu'un des Esprits souffrants qui ont réclamé le secours des prières veuille bien se communiquer spontanément, un des médiums écrit ce qui suit : « Puissiez-vous être bénis d'avoir consenti à prier pour l'être immonde et inutile que vous avez appelé, et qui s'est montré encore si honteusement attaché à ses misérables richesses. Recevez les sincères remerciements du *Père Crépin*. »

Vendredi, 3 février 1860. (Séance particulière.)

Le procès-verbal de la séance du 27 janvier est adopté. Lecture de la liste nominative des auditeurs ayant assisté à la dernière assemblée générale. Aucun inconvénient n'est signalé dans leur présence.

M. le docteur Gotti, directeur de l'Institut homéopathique de Gênes (Piémont), est admis comme membre correspondant.

Lecture de deux nouvelles demandes d'admission. - Renvoi à la prochaine séance particulière.

Communications diverses. - 1° M. Allan Kardec annonce qu'une dame de ses abonnées de province vient de lui adresser une somme de *dix mille francs* pour être utilisée au profit du Spiritisme.

Cette personne ayant fait un héritage sur lequel elle ne comptait pas, elle veut y faire participer la doctrine spirite, à laquelle elle doit de suprêmes consolations et d'être éclairée sur les véritables conditions de bonheur en cette vie et en l'autre. « Vous m'avez, dit-elle dans sa lettre, fait comprendre le Spiritisme en m'en montrant le véritable but ; seul il a pu triompher des doutes et de l'incertitude qui étaient pour moi la source d'inexprimables anxiétés. Je marchais dans la vie comme au hasard, maudissant les pierres que je rencontrais sous mes pas ; maintenant je vois clair autour de moi, devant moi ; l'horizon s'est élargi et je marche avec certitude et confiance vers l'avenir, sans m'inquiéter des épines semées sur ma route. Je désire que cette faible obole vous aide à répandre sur d'autres la bienfaisante lumière qui m'a rendue si heureuse. Employez-la comme vous l'entendrez : je ne veux ni reçu ni contrôle ; la seule chose à laquelle je tiens, c'est à garder le plus strict incognito. »

Je respecterai, ajoute M. Allan Kardec, le voile de modestie dont cette personne veut se couvrir, et m'efforcerai de répondre à ses généreuses intentions. Je ne crois pas pouvoir mieux les remplir qu'en affectant sur cette somme ce qui sera nécessaire pour l'installation de la Société dans des conditions plus favorables à ses travaux.

Un membre exprime le regret que l'anonyme gardé par cette personne ne permette pas à la Société de lui témoigner directement sa gratitude.

M. Allan Kardec répond que le don n'ayant aucune affectation spéciale déterminée autre que le Spiritisme en général, il s'est chargé de ce soin au nom de tous les partisans sérieux du Spiritisme. Il insiste sur la qualification de *partisans sérieux*, attendu qu'on ne peut donner ce nom à ceux qui, ne voyant dans le Spiritisme qu'une question de phénomène et d'expérience, ne peuvent en comprendre les hautes conséquences morales, et encore moins en profiter eux-mêmes ou en faire profiter les autres.

2° Le président dépose sur le bureau une lettre cachetée remise par M. le docteur Vignal, membre titulaire, et qui ne devra être ouverte qu'à la fin de mars prochain.

3° M. Netz remet un numéro de l'*Illustration*, contenant le récit

d'un fait d'apparition. Ce fait sera l'objet d'un examen spécial.

Études. 1° Observation à propos des effets de visions dans certains corps, tels que verres, globes de cristal, boules métalliques, etc., dont il a été question dans la dernière séance. M. Allan Kardec pense qu'il faut soigneusement écarter le nom de *miroirs magiques* donné vulgairement à ces objets ; il propose de les appeler *miroirs psychiques*. Sur l'avis de plusieurs membres, l'assemblée pense que la désignation de *miroirs psychographiques* répondrait mieux à la nature du phénomène.

2° Évocation de M. le docteur Vignal, qui s'est offert pour une étude sur l'état de l'Esprit des personnes vivantes. Il répond avec une parfaite lucidité aux questions qui lui sont adressées. Deux autres Esprits, celui de Castelnaudary et celui du docteur Cauvière, se communiquent en même temps par un autre médium, d'où il résulte un échange d'observations très instructives. Les docteurs terminent chacun par une dictée qui porte le cachet des hautes capacités qu'on leur connaît. (Publiée ci-après.)

3° Deux autres dictées spontanées sont obtenues : la première de saint François de Sales, par madame Mallet ; la deuxième, par M. Colin, signée Moïse, Platon, puis Julien.

Vendredi, 10 février 1860. (Séance générale.)

Le procès-verbal du 3 février est lu et adopté.

Dépôt d'une lettre en demande d'admission. - Renvoi à la prochaine séance particulière.

Lecture des communications obtenues dans la dernière séance.

Communications diverses. - M. Soive transmet la note suivante, et demande si l'on croirait utile d'en faire le sujet d'une évocation. « Le nommé T…, âgé de trente-cinq ans, demeurant boulevard de l'Hôpital, était poursuivi par une idée fixe, celle d'avoir involontairement tué un de ses amis dans une rixe. Malgré tout ce qu'on avait fait pour l'en dissuader en lui montrant cet ami vivant, il croyait avoir affaire à son ombre. Tourmenté par ses remords pour un crime imaginaire, il s'est asphyxié. »

L'évocation du sieur T… sera faite s'il y a lieu.

Etudes. - 1° Cinq dictées spontanées sont obtenues simultanément, la première par M. Roze, signée Lamennais ; la deuxième par mademoiselle Eugénie, signée Staël ; la troisième par M. Colin, signée Fourier ; la quatrième par mademoiselle Huet, d'un Esprit qui, dit-il, se fera connaître plus tard et annonce une série de communications ; la cinquième par M. Didier fils, signée Charlet.

2° Après la lecture de la dictée de Fourier, le président fait observer, pour l'intelligence des personnes étrangères à la Société et qui peuvent n'être pas au courant de sa manière de procéder, que cette communication lui semble, à première vue, susceptible de quelques commentaires ; que parmi les Esprits qui se manifestent, il y en a de tous les degrés ; que leurs communications sont le reflet de leurs idées personnelles, qui peuvent n'être pas toujours justes ; la Société, selon le conseil qui lui a été donné, les reçoit donc comme l'expression d'une opinion individuelle qu'elle se réserve de juger en la soumettant au contrôle de la logique et de la raison. Il est essentiel que l'on sache bien qu'elle n'adopte pas comme vrai tout ce qui vient des Esprits ; par ses communications, l'Esprit fait connaître ce qu'il est en bien ou en mal, en science ou en ignorance : c'est pour elle un sujet d'étude ; elle en accepte ce qui est bon, et rejette ce qui est mauvais.

3° Évocation de mademoiselle Indermuhle, de Berne, sourde-muette de naissance, âgée de trente-deux ans, et vivante. Cette évocation offre un grand intérêt au point de vue moral et scientifique par la sagacité et la précision des réponses qui dénotent en cette personne un Esprit déjà avancé.

4° Évocation de M. T…, dont il a été parlé plus haut. Il donne des signes d'une grande agitation, et casse plusieurs crayons avant de pouvoir tracer quelques lignes à peine lisibles. Le trouble de ses idées est évident ; il persiste d'abord dans la croyance qu'il a tué son ami, et finit par convenir que ce n'était chez lui qu'une idée fixe ; mais il ajoute que s'il ne l'a pas tué, il en avait la volonté, et que ce n'est que la force qui lui a manqué. - Saint Louis donne quelques explications sur l'état de cet Esprit et les conséquences pour lui de son suicide.

Cette évocation sera reprise plus tard, lorsque l'Esprit sera plus dégagé.

Vendredi, 17 février 1860. (Séance particulière.)

Le procès-verbal de la séance du 10 février est lu et adopté.

Sont admis comme membres titulaires, sur leur demande écrite, et après procès-verbal :

Madame de Regnez, de Paris ;

M. Indermuhle de Wytenbach, de Berne ;

Madame Lubrat, de Paris.

Lecture de deux nouvelles demandes d'admission. - Renvoi à la prochaine séance particulière.

M. Allan Kardec transmet à la Société les observations suivantes au sujet de la donation qui lui a été faite :

« Si, dit-il, la donatrice ne réclame, pour ce qui la concerne, aucun compte de l'emploi des fonds, je n'en tiens pas moins, pour ma propre satisfaction, à ce que cet emploi soit soumis à un contrôle. Cette somme formera le premier fonds d'une *Caisse spéciale*, qui n'aura rien de commun avec mes affaires personnelles, et qui sera l'objet d'une comptabilité distincte sous le nom de *Caisse du Spiritisme*.

« Cette caisse sera ultérieurement augmentée par les fonds qui pourront lui arriver d'autres sources, et exclusivement affectée aux besoins de la doctrine et au développement des études spirites.

« Un de mes premiers soins sera la création d'une *bibliothèque spéciale*, et de pourvoir, ainsi que je l'ai dit, à ce qui manque matériellement à la Société pour la régularité de ses travaux.

« J'ai prié plusieurs de nos collègues de vouloir bien accepter le contrôle de cette caisse, et de constater, à des époques qui seront ultérieurement déterminées, l'utile emploi des fonds.

« Cette commission est composée de MM. Solichon, Thiry, Levent, Mialhe, Krafzoff, et de madame Parisse. »

Lecture des communications obtenues dans la dernière séance.

La Société s'occupe ensuite de l'examen de plusieurs questions administratives.

Les Préadamites.

Une lettre que nous avons reçue contient le passage suivant :

« L'enseignement qui vous a été donné par les Esprits repose, je dois en convenir, sur une morale tout à fait conforme à celle du Christ, et même beaucoup plus développée qu'elle ne l'est dans l'Evangile, car vous montrez l'application de ce qui, bien souvent, ne s'y trouve qu'en préceptes généraux. Quant à la question de l'existence des Esprits et de leurs rapports avec les hommes, elle ne fait pour moi l'objet d'aucun doute ; j'en serais convaincu par le seul témoignage des Pères de l'Eglise, si je n'en avais la preuve par ma propre expérience. Je n'élève donc aucune objection à ce sujet ; il n'en est pas de même de certains points de leur doctrine qui sont évidemment contraires au témoignage de l'*Ecriture*. Je me bornerai, pour aujourd'hui, à une seule question, celle relative au premier homme. Vous dites qu'Adam n'est ni le premier ni le seul qui ait peuplé la terre. S'il en était ainsi, il faudrait admettre que la Bible est une erreur, puisque le point de départ serait controuvé ; voyez un peu à quelles conséquences

cela nous conduit ! Cette pensée, je l'avoue, a jeté quelque trouble dans mes idées ; mais comme je suis avant tout pour la vérité, et que la foi ne peut gagner à être bâtie sur une erreur, veuillez, je vous prie, me donner à ce sujet quelques éclaircissements, si vos loisirs vous le permettent ; et si vous pouvez rassurer ma conscience, je vous en serai très reconnaissant. »

Réponse.

La question du premier homme dans la personne d'Adam, comme unique souche de l'humanité, n'est point la seule sur laquelle les croyances religieuses aient dû se modifier.

Le mouvement de la terre a paru, à une certaine époque, tellement opposé au texte de l'Ecriture, qu'il n'est sortes de persécutions dont cette théorie n'ait été le prétexte, et pourtant, on le voit, Josué arrêtant le soleil n'a pu empêcher la terre de tourner ; elle tourne malgré les anathèmes, et nul aujourd'hui ne pourrait le contester sans faire tort à sa propre raison.

La Bible dit également que le monde fut créé en six jours, et en fixe l'époque à environ 4000 ans avant l'ère chrétienne. Avant cela, la terre n'existait pas, elle a été tirée du néant : le texte est formel ; et voilà que la science positive, inexorable, vient prouver le contraire. La formation du globe est écrite en caractères imprescriptibles dans le monde fossile, et il est prouvé que les six jours de la création sont autant de périodes chacune, peut-être, de plusieurs centaines de milliers d'années. Ceci n'est point un système, une doctrine, une opinion isolée, c'est un fait aussi constant que celui du mouvement de la terre, et que la théologie ne peut se refuser d'admettre ; aussi n'est-ce plus que dans les petites écoles qu'on enseigne que le monde a été fait en six fois vingt-quatre heures, preuve évidente de l'erreur dans laquelle on peut tomber en prenant à la lettre les expressions d'un langage souvent figuré. L'autorité de la Bible en a-t-elle reçu une atteinte aux yeux des théologiens ? Nullement, ils se sont rendus à l'évidence, et en ont conclu que le texte pouvait recevoir une interprétation.

La science, fouillant les archives de la terre, a reconnu l'ordre dans lequel les différents êtres vivants ont paru à sa surface ; l'observation ne laisse aucun doute sur les espèces organiques qui appartiennent à chaque période, et cet ordre est d'accord avec celui qui est indiqué dans la Genèse, avec cette différence, que cette œuvre, au lieu d'être sortie miraculeusement des mains de Dieu en quelques heures, s'est accomplie, toujours par sa volonté, mais selon la loi des forces de la nature, en quelques millions d'années. Dieu en est-il moins grand et

moins puissant ? son œuvre en est-elle moins sublime pour n'avoir pas le prestige de l'instantanéité ? Évidemment non ; il faudrait se faire de la Divinité une idée bien mesquine pour ne pas reconnaître sa toute-puissance dans les lois éternelles qu'elle a établies pour régir les mondes.

La science, de même que Moïse, place l'homme en dernier dans l'ordre de la création des êtres vivants ; mais Moïse place le déluge universel l'an du monde 1654, tandis que la géologie nous montre ce grand cataclysme antérieur à l'apparition de l'homme, attendu que, jusqu'à ce jour, on ne trouve dans les couches primitives aucune trace de sa présence, ni des animaux de la même catégorie au point de vue physique ; mais rien ne prouve que cela soit impossible ; plusieurs découvertes ont déjà jeté des doutes à cet égard ; il se peut donc que, d'un moment à l'autre, on acquière la certitude de cette antériorité de la race humaine. Reste à voir si le cataclysme géologique dont les traces sont par toute la terre est le même que le déluge de Noé ; or, la loi de la durée de formation des couches fossiles ne permet pas de les confondre, le premier remontant peut-être à cent mille ans. Du moment que l'on aura trouvé les traces de l'existence de l'homme avant la grande catastrophe, il demeurera prouvé, ou qu'Adam n'est pas le premier homme, ou que sa création se perd dans la nuit des temps. Contre l'évidence il n'y a pas de raisonnements possibles ; les théologiens devront donc accepter ce fait comme ils ont accepté le mouvement de la terre et les six périodes de la création.

L'existence de l'homme avant le déluge géologique est, il est vrai, encore hypothétique, mais voici qui l'est moins. En admettant que l'homme ait paru pour la première fois sur la terre 4000 ans avant le Christ, si 1650 ans plus tard toute la race humaine a été détruite à l'exception d'un seul, il en résulte que le peuplement de la terre ne date que de Noé, c'est-à-dire de 2350 ans avant notre ère. Or, lorsque les Hébreux émigrèrent en Egypte, au dix-huitième siècle, ils trouvèrent ce pays très peuplé et déjà fort avancé en civilisation.

L'histoire prouve qu'à cette époque les Indes et d'autres contrées étaient également florissantes. Il aurait donc fallu que du quatorzième au dix-huitième siècle, c'est-à-dire dans l'espace de 600 ans, non seulement la postérité d'un seul homme eût pu peupler toutes les immenses contrées alors connues, en supposant que les autres ne le fussent pas, mais que, dans ce court intervalle, l'espèce humaine ait pu s'élever de l'ignorance absolue de l'état primitif au plus haut degré du développement intellectuel, ce qui est contraire à toutes les lois anthropologiques. Tout s'explique, au contraire, en admettant l'antériorité

de l'homme, le déluge de Noé comme une catastrophe partielle confondue avec le cataclysme géologique, et Adam, qui vivait il y a 6000 ans, comme ayant peuplé une contrée encore inhabitée. Encore une fois, rien ne saurait prévaloir contre l'évidence des faits ; c'est pourquoi nous croyons prudent de ne pas s'inscrire trop légèrement en faux contre des doctrines qui peuvent, tôt ou tard, comme tant d'autres, donner tort à ceux qui les combattent. Les idées religieuses, loin de perdre, grandissent en marchant avec la science ; c'est le moyen de ne pas donner prise au scepticisme en lui montrant un côté vulnérable.

Que serait-il advenu de la religion si elle se fût roidie contre l'évidence, et si elle eût persisté à frapper d'anathème quiconque n'aurait pas accepté la lettre de l'Ecriture ? Il en serait résulté qu'on n'aurait pu être catholique sans croire au mouvement du soleil, aux six jours, aux 6000 ans d'existence de la terre ; comptez donc alors ce qui resterait aujourd'hui de catholiques. Proscrivez-vous aussi celui qui ne prend pas à la lettre l'allégorie de l'arbre et de son fruit, de la côte d'Adam, du serpent, etc. ? La religion sera toujours forte quand elle marchera d'accord avec la science, parce qu'elle se ralliera la partie éclairée de la population ; c'est le seul moyen de donner un démenti au préjugé qui la fait regarder, par les gens superficiels, comme l'antagoniste du progrès. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, elle repoussait l'évidence des faits, elle s'aliénerait les hommes sérieux, et provoquerait au schisme, parce que rien ne saurait prévaloir contre l'évidence. Aussi la haute théologie, qui compte des hommes éminents par le savoir, admet-elle sur beaucoup de points controversés une interprétation conforme à la saine raison. Il est fâcheux seulement qu'elle réserve ses interprétations pour les privilégiés, et qu'elle continue à faire enseigner la lettre dans les écoles ; il en résulte que cette lettre, d'abord acceptée par les enfants, est plus tard rejetée par eux quand vient l'âge du raisonnement ; n'ayant rien pour compensation, ils rejettent tout et augmentent le nombre des incrédules absolus. Ne donnez au contraire à l'enfant que ce que sa raison peut admettre plus tard, et sa raison, en se développant, le fortifiera dans les principes qui lui auront été inculqués. En parlant ainsi nous croyons servir les véritables intérêts de la religion ; elle sera toujours respectée quand on la montrera où elle est réellement, et quand on ne la fera pas consister dans des allégories dont le bon sens ne peut admettre la réalité.

Un Médium guérisseur.

Mademoiselle Désirée Godu, d'Hennebon (Morbihan).

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter à notre article du mois dernier sur les *médiums spéciaux* ; on comprendra mieux les renseignements que nous avons à donner sur mademoiselle Désirée Godu, dont la faculté offre un caractère de spécialité des plus remarquables. Depuis huit ans environ, elle a passé successivement par toutes les phases de la médiumnité ; d'abord médium à effets physiques très puissant, elle est devenue alternativement médium voyant, auditif, parlant, écrivain, et finalement toutes ses facultés se sont concentrées sur la guérison des malades qui paraît être sa mission, mission qu'elle remplit avec un dévouement et une abnégation sans bornes. Laissons parler le témoin oculaire, M. Pierre, instituteur à Lorient, qui nous transmet ces détails en réponse aux questions que nous lui avons adressées :

« Mademoiselle Désirée Godu, jeune personne de vingt-cinq ans, appartient à une famille très honorable, respectable et respectée de Lorient ; son père est un ancien militaire, chevalier de la Légion d'honneur, et sa mère, femme patiente et laborieuse, aide de son mieux sa fille dans sa pénible, mais sublime mission. Voilà près de six ans que cette famille patriarcale fait l'aumône des remèdes prescrits, et souvent de tout ce qui est nécessaire aux pansements, aux riches comme aux pauvres qui s'adressent à elle. Ses rapports avec les Esprits ont commencé à l'époque des tables tournantes ; elle habitait alors Lorient, et pendant plusieurs mois on ne parlait que des merveilles opérées par mademoiselle Godu sur les tables, toujours complaisantes et dociles sous ses mains. C'était une faveur d'être admis chez elle aux séances de la table, et n'y allait pas qui voulait ; simple et modeste, elle ne cherchait pas à se mettre en évidence ; cependant, comme bien vous le pensez, la malignité ne l'a pas épargnée.

« Le Christ lui-même a été bafoué, quoiqu'il ne fît que du bien et n'enseignât que le bien ; doit-on s'étonner de trouver encore des Pharisiens, alors qu'il y a encore des hommes qui ne croient à rien ? C'est le sort de tous ceux qui montrent une supériorité quelconque d'être en butte aux attaques de la médiocrité envieuse et jalouse ; rien ne lui coûte pour renverser celui qui élève sa tête au-dessus du vulgaire, pas même le poison de la calomnie : l'hypocrite démasqué ne pardonne jamais. Mais Dieu est juste, et plus l'homme de bien aura été maltraité, plus éclatante sera sa réhabilitation, et plus humiliante sera la honte de ses ennemis : la postérité le vengera.

« En attendant sa vraie mission qui doit, dit-on, commencer dans deux ans, l'Esprit qui la guide lui proposa celle de guérir toutes sortes de maladies, ce qu'elle a accepté. Pour se communiquer, il se sert maintenant de ses organes, et souvent malgré elle, au lieu du frappement insipide des tables. Quand c'est l'Esprit qui parle, le son de la voix n'est plus le même ; les lèvres ne remuent pas.

« Mademoiselle Godu n'a reçu qu'une instruction vulgaire, mais le principal de son éducation ne devait pas être l'œuvre des hommes. Quand elle eut consenti à devenir médium guérisseur, l'Esprit procéda méthodiquement à son instruction, sans qu'elle vît autre chose que des mains. Un mystérieux personnage lui mettait sous les yeux des livres, des gravures ou des dessins, et lui expliquait tout l'organisme du corps humain, les propriétés des plantes, les effets de l'électricité, etc. Elle n'est pas somnambule ; personne ne l'endort ; c'est tout éveillée, et bien éveillée, qu'elle pénètre ses malades de son regard ; l'Esprit lui indique les remèdes, que le plus souvent elle prépare et applique elle-même, soignant et pansant les plaies les plus dégoûtantes avec le dévouement d'une sœur de charité. On commença par lui donner la composition de certains onguents qui guérissaient en peu de jours les panaris et des plaies de peu de gravité, et cela dans le but de l'habituer peu à peu à voir, sans trop de répugnance, toutes les affreuses et repoussantes misères qui devaient s'étaler sous ses yeux, et mettre la finesse et la délicatesse de ses sens aux plus rudes épreuves. Qu'on ne s'imagine pas trouver en elle un être souffreteux, malingre et chétif ; elle jouit du *mens sana in corpore sano* dans toute sa plénitude ; loin de soigner ses malades par intermédiaire, c'est elle qui met la main à tout, et elle suffit à tout, grâce à sa robuste constitution. Elle sait inspirer à ses malades une confiance sans bornes, et trouve dans son cœur des consolations pour toutes les douleurs, sous sa main des remèdes pour tous les maux. Elle est d'un caractère naturellement gai et enjoué. Eh bien ! sa gaieté est contagieuse comme la foi qui l'anime, et agit instantanément sur ses malades. J'en ai vu beaucoup sortir les yeux pleins de larmes, douces larmes d'admiration, de reconnaissance et de joie. Tous les jeudis, jour de marché, et le dimanche depuis six heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir, la maison ne désemplit pas. Pour elle, travailler, c'est prier, et elle s'en acquitte en conscience. Avant d'avoir à traiter les malades, elle passait des journées entières à confectionner des vêtements pour les pauvres et des trousseaux pour les nouveau-nés, employant les moyens les plus ingénieux pour faire parvenir incognito ses cadeaux à leur destination, de sorte que la main

gauche ignorait toujours ce que donnait la main droite. Elle possède un grand nombre de certificats authentiques délivrés par des ecclésiastiques, des autorités et des personnes notables attestant des cures qu'en d'autres temps on eût regardées comme miraculeuses. »

Nous savons, par des personnes dignes de foi, qu'il n'y a rien d'exagéré dans le récit qu'on vient de lire, et nous sommes heureux de pouvoir signaler le digne emploi que mademoiselle Godu fait de la faculté exceptionnelle qui lui a été donnée. Nous espérons que ces éloges, que nous nous faisons un plaisir de reproduire dans l'intérêt de l'humanité, n'altéreront point en elle sa modestie, qui double le prix du bien, et qu'elle n'écoutera point les suggestions de l'Esprit d'orgueil. L'orgueil est l'écueil d'un grand nombre de médiums, et nous en avons vu beaucoup dont les facultés transcendantes se sont annihilées ou perverties dès qu'ils ont prêté l'oreille à ce démon tentateur. Les meilleures intentions ne garantissent pas de ses embûches, et c'est précisément contre les bons qu'il dresse ses batteries, parce qu'il est satisfait de les faire succomber, et de montrer qu'il est le plus fort ; il se glisse dans le cœur avec tant d'adresse que souvent il y est en plein sans qu'on s'en doute ; aussi l'orgueil est-il le dernier défaut que l'on s'avoue à soi-même, semblable à ces maladies mortelles dont on a le germe latent, et sur la gravité desquelles le malade se fait illusion jusqu'au dernier moment ; c'est pourquoi il est si difficile à déraciner. Dès qu'un médium jouit d'une faculté tant soit peu remarquable, il est recherché, prôné, adulé ; c'est là pour lui une terrible pierre de touche, car il finit par se croire indispensable s'il n'est pas foncièrement simple et modeste. Malheur à lui surtout s'il se persuade qu'il ne peut avoir affaire qu'à de bons Esprits ; il lui en coûte de reconnaître qu'il a été abusé, et souvent même il écrit ou entend sa propre condamnation, sa propre censure, sans croire que cela s'adresse à, lui ; or c'est précisément cet aveuglement qui donne prise sur lui ; les Esprits trompeurs en profitent pour le fasciner, le dominer, le subjuguer de plus en plus, au point de lui faire prendre pour vraies les choses les plus fausses, et c'est ainsi que se perd en lui le don précieux qu'il n'avait reçu de Dieu que pour se rendre utile à ses semblables, parce que les bons Esprits se retirent toujours de quiconque écoute de préférence les mauvais. Celui que la Providence destine à être mis en évidence le sera par la force des choses, et les Esprits sauront bien le tirer de l'obscurité, si cela est utile, tandis qu'il n'y a souvent que déception pour celui que tourmente le besoin de faire parler de lui. Ce que nous savons du caractère de mademoiselle Godu nous donne la ferme confiance qu'elle est au-dessus de ces petites fai-

blesses, et qu'ainsi elle ne compromettra jamais, comme tant d'autres, la noble mission qu'elle a reçue.

Manifestations physiques spontanées.

Le Boulanger de Dieppe.

Les phénomènes par lesquels les Esprits peuvent manifester leur présence sont de deux natures, que l'on désigne par les noms de manifestations physiques et de manifestations intelligentes. Par les premières, les Esprits attestent leur action sur la matière ; par les secondes, ils révèlent une pensée plus ou moins élevée, selon le degré de leur épuration. Les unes et les autres peuvent être spontanées ou provoquées. Elles sont provoquées quand elles sont sollicitées par le désir, et obtenues à l'aide des personnes douées d'une aptitude spéciale, autrement dit des médiums. Elles sont spontanées quand elles ont lieu naturellement, sans aucune participation de la volonté, et souvent en l'absence de toute connaissance et même de toute croyance spirite. C'est à cet ordre qu'appartiennent certains phénomènes qui ne peuvent s'expliquer par les causes physiques ordinaires. Il ne faut cependant pas se hâter, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'attribuer aux Esprits tout ce qui est insolite et tout ce que l'on ne comprend pas. Nous ne saurions trop insister sur ce point, afin de mettre en garde contre les effets de l'imagination, et souvent de la peur. Nous le répétons, quand un phénomène extraordinaire se produit, la première pensée doit être qu'il y a une cause naturelle, parce que c'est la plus fréquente et la plus probable, tels sont surtout les bruits, et même certains mouvements d'objets. Ce qu'il faut faire, dans ce cas, c'est de chercher la cause, et il est plus que probable qu'on en trouvera une fort simple et très vulgaire. Nous le disons encore, le véritable, et pour ainsi dire le seul signe réel de l'intervention des Esprits, c'est le caractère intentionnel et intelligent de l'effet produit, alors que l'impossibilité d'une intervention humaine est parfaitement démontrée. Dans ces conditions, raisonnant d'après cet axiome que tout effet a une cause, et que tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente, il demeure évident que, si la cause n'est pas dans les agents ordinaires des effets matériels, elle est en dehors de ces mêmes agents ; que si l'intelligence qui agit n'est pas une intelligence humaine, il faut qu'elle soit en dehors de l'humanité. - Il y a donc des intelligences extra-humaines ? - Cela paraît probable ; si certaines choses ne sont pas et ne peuvent pas être l'œuvre des hommes, il faut bien qu'elles

soient l'œuvre de quelqu'un ; or, si ce quelqu'un n'est pas un homme, il nous semble qu'il faut, de toute nécessité, qu'il soit en dehors de l'humanité ; si on ne le voit pas, il faut qu'il soit invisible. C'est un raisonnement aussi péremptoire et aussi facile à comprendre que celui de M. de La Palisse. - Quelles sont alors ces intelligences ? Sont-ce des anges ou des démons ? et comment des intelligences invisibles peuvent-elles agir sur la matière visible ? - C'est ce que savent parfaitement ceux qui ont approfondi la science spirite, science que l'on n'apprend pas plus que les autres en un clin d'œil, et que nous ne pouvons résumer en quelques lignes. A ceux qui font cette question nous poserons seulement celle-ci : *Comment votre pensée, qui est immatérielle, fait-elle mouvoir à volonté votre corps qui est matériel ?* Nous pensons qu'ils ne doivent pas être embarrassés de résoudre ce problème, et que, s'ils rejettent l'explication donnée par le Spiritisme de ce phénomène si vulgaire, c'est qu'ils en ont une autre bien plus logique à y opposer ; mais jusqu'à présent nous ne la connaissons pas.

Venons aux faits qui ont motivé ces observations.

Plusieurs journaux, et entre autres l'*Opinion nationale* du 14 février dernier, et le *Journal de Rouen* du 12 du même mois, rapportent le fait suivant, d'après la *Vigie de Dieppe*. Voici l'article du *Journal de Rouen* :

« La *Vigie de Dieppe* contient la lettre suivante, que lui adresse son correspondant des Grandes-Ventes. Nous avons déjà signalé, dans notre numéro de vendredi, une partie des faits relatés aujourd'hui dans ce journal ; mais l'émotion excitée dans la commune par ces événements extraordinaires nous engage à donner les nouveaux détails contenus dans cette correspondance.

« Nous nous rions aujourd'hui des histoires plus ou moins fantastiques du bon vieux temps, et, de nos jours, les prétendus sorciers ne sont pas précisément en bien grande vénération. On n'y croit pas plus aux Grandes-Ventes qu'ailleurs ; mais, cependant, nos vieux préjugés populaires ont encore quelques adeptes parmi nos bons villageois, et la scène vraiment extraordinaire dont nous venons d'être témoin est bien faite pour fortifier leur croyance superstitieuse.

« Hier matin, M. Goubert, un des boulangers de notre bourg, son père, qui lui sert d'ouvrier, et un jeune apprenti de seize à dix-sept ans, allaient commencer leur travail ordinaire, quand ils s'aperçurent que plusieurs objets quittaient spontanément la place qui leur est assignée pour s'élancer dans le pétrin. C'est ainsi qu'ils eurent à débarrasser successivement la farine qu'ils travaillaient de plusieurs morceaux de char-

bon, de deux poids de différente grosseur, d'une pipe et d'une chandelle. Malgré leur extrême surprise, ils continuèrent leur besogne, et ils en étaient arrivés à tourner leur pain, quand tout à coup un morceau de pâte de deux kilogrammes, s'échappant des mains du jeune mitron, s'élança à une distance de plusieurs mètres. Ce fut là le prélude et comme le signal du plus étrange désordre. Il était alors neuf heures environ, et, jusqu'à midi, il fut positivement impossible de rester dans le four et dans la cave attenante. Tout fut bouleversé, renversé et brisé ; le pain, lancé au milieu de l'atelier avec les planches qui le soutenaient, parmi les débris de toutes sortes, fut complètement perdu ; plus de trente bouteilles pleines de vin se cassèrent successivement, et, pendant que le treuil de la citerne tournait seul avec une vitesse extrême, les braisières, les pelles, les tréteaux et les poids sautaient en l'air et exécutaient des évolutions du plus diabolique effet.

« Vers midi, le vacarme cessa peu à peu, et quelques heures après, quand tout fut rentré dans l'ordre et les ustensiles replacés, le chef de la maison put reprendre ses travaux habituels.

« Ce bizarre événement a causé à M. Goubert une perte de 100 fr. au moins. »

A ce même récit, l'*Opinion nationale* ajoute les réflexions suivantes :

« Ce serait faire injure à nos lecteurs, en reproduisant cette singulière pièce, que de les inviter à se tenir en garde contre les faits surnaturels qu'elle relate. Voilà, nous le savons parfaitement, une histoire qui n'est pas de notre époque, et qui pourra bien scandaliser plus d'un des doctes lecteurs de la *Vigie* ; mais, tout invraisemblable qu'elle paraît, elle n'en est pas moins vraie, et cent personnes pourraient, au besoin, en certifier l'exactitude. »

Nous avouons ne pas trop comprendre les réflexions du journaliste qui nous semble se contredire ; d'un côté, il dit à ses lecteurs de *se tenir en garde contre les faits surnaturels que cette lettre relate*, et il termine en disant que « tout invraisemblable que paraisse cette histoire, elle n'en est pas moins vraie, et que cent personnes pourraient, au besoin, la certifier. » De deux choses l'une, ou elle est vraie, ou elle est fausse ; si elle est fausse, tout est dit ; mais si elle est vraie, comme l'atteste l'*Opinion nationale*, le fait révèle une chose assez grave pour mériter d'être traitée un peu moins légèrement. Mettons de côté la question des Esprits, et n'y voyons qu'un phénomène physique ; n'est-il pas assez extraordinaire pour mériter l'attention des observateurs sérieux ? Que les savants se mettent donc à l'œuvre, et, fouillant dans les archives de la science, nous en donnent une explication rationnelle, irréfutable, ren-

dant raison de toutes les circonstances. S'ils ne le peuvent pas, il faut bien convenir qu'ils ne connaissent pas tous les secrets de la nature ; et si la science spirite donne seule cette solution, il faudra bien opter entre la théorie qui explique et celle qui n'explique rien.

Lorsque des faits de cette nature sont rapportés, notre premier soin est, avant même de nous enquérir de la réalité, d'examiner s'ils sont ou non possibles, d'après ce que nous connaissons de la théorie des manifestations spirites. Nous en avons cité dont nous avons démontré l'impossibilité absolue, notamment l'histoire que nous avons racontée dans notre numéro de février 1859, d'après le *Journal des Débats*, sous le titre de : *Mon ami Hermann*, et à laquelle certains points de la doctrine spirite auraient pu donner une apparence de probabilité. A ce point de vue, les phénomènes qui se sont passés chez le boulanger des environs de Dieppe n'ont rien de plus extraordinaire que beaucoup d'autres qui sont parfaitement avérés et dont la science spirite donne la solution complète. Donc, à nos yeux, si le fait n'était pas vrai, il était possible. Nous avons prié un de nos correspondants de Dieppe, en qui nous avons toute confiance, de vouloir bien s'enquérir de la réalité. Voici ce qu'il nous répond :

« Je puis aujourd'hui vous donner tous les renseignements que vous désirez, m'étant informé à bonne source. Le récit fait dans la *Vigie* est l'exacte vérité ; inutile d'en relater tous les faits. Il paraît que plusieurs hommes de science sont venus d'assez loin pour se rendre compte de ces faits extraordinaires qu'ils n'auront pu expliquer s'ils n'ont aucune notion de la science spirite. Quant aux gens de nos campagnes, ils sont interdits ; les uns disent : Ce sont des sorciers ; les autres : c'est parce que le cimetière a été changé de place et qu'on a bâti dessus ; et les plus malins, ceux qui passent parmi les leurs pour tout connaître, surtout s'ils ont été militaires, finissent par dire : Ma foi ! je ne sais pas trop comment cela peut arriver. Inutile de vous dire qu'on ne manque pas de faire dans tout cela une large part au diable. Pour faire comprendre aux gens du peuple tous ces phénomènes, il faudrait entreprendre de les initier à la science spirite vraie ; ce serait le seul moyen de déraciner parmi eux la croyance aux sorciers et toutes les idées superstitieuses qui seront longtemps encore le plus grand obstacle à leur moralisation. »

Nous terminerons par une dernière remarque.

Nous avons entendu des personnes dire qu'elles ne voudraient pas s'occuper de Spiritisme dans la crainte d'attirer les Esprits, et de provoquer des manifestations du genre de celle que nous venons de rapporter.

Nous ne connaissons pas le boulanger Goubert, mais nous croyons pouvoir affirmer que ni lui, ni son fils, ni son mitron ne se sont jamais occupés des Esprits. Il est même à remarquer que les manifestations spontanées se produisent de préférence chez les personnes qui n'ont aucune idée du Spiritisme, preuve évidente que les Esprits viennent sans être appelés ; nous disons plus, c'est que la connaissance *éclairée* de cette science est le meilleur moyen de se préserver des Esprits importuns, parce qu'elle indique la *seule* manière rationnelle de les écarter.

Notre correspondant est parfaitement dans le vrai en disant que le Spiritisme est un remède contre la superstition. N'est-ce pas, en effet, une idée superstitieuse de croire que ces phénomènes étranges sont dus au déplacement du cimetière ? La superstition ne consiste pas dans la croyance à un fait, quand le fait est avéré ; mais dans la cause irrationnelle attribuée à ce fait. Elle est surtout dans la croyance à de prétendus moyens de divination, à l'effet de certaines pratiques, à la vertu des talismans, aux jours et heures cabalistiques, etc., toutes choses dont le Spiritisme démontre l'absurdité et le ridicule.

Etudes sur l'Esprit des personnes vivantes.

Le Docteur Vignal.

M. le docteur Vignal, membre titulaire de la Société, s'étant offert pour servir à une étude sur une personne vivante, comme cela a eu lieu pour M. le comte de R.., il fut évoqué dans la séance du 3 février 1860.

1. (A saint Louis.) Pouvons-nous évoquer M. le docteur Vignal ? - R. Sans aucun danger, puisqu'il y est préparé.

2. Évocation. - R. Je suis là ; je l'affirme au nom de Dieu, ce que je ne ferais pas si je répondais pour un autre.

3. Quoique vous soyez vivant, jugez-vous nécessaire que l'évocation soit faite au nom de Dieu ? - R. Dieu n'existe-t-il pas pour les vivants comme pour les morts ?

4. Nous voyez-vous aussi clairement que lorsque vous assistiez en personne à nos séances ? - R. Mais plutôt plus clairement que moins.

5. A quelle place êtes-vous ici ? - R. Naturellement à la place que nécessite mon action : à la droite et un peu en arrière du médium.

6. Pour venir de Souilly ici, avez-vous eu conscience de l'espace que vous avez franchi ; avez-vous vu le chemin que vous avez parcouru ? - R. Pas plus que la voiture qui m'a amené.

7. Pourrait-on vous offrir un siège ? - R. Vous êtes bien bons ; je ne suis pas si fatigué que vous.

8. Comment constatez-vous votre individualité ici présente ? - R. Comme les autres.

Remarque. Il fait allusion à ce qui a déjà été dit en pareil cas, savoir que l'Esprit constate son individualité au moyen de son périsprit qui est pour lui la représentation de son corps.

9. Nous vous serions cependant obligés de nous en donner vous-même l'explication. - R. C'est une répétition que vous me demandez.

10. Puisque vous ne voulez pas répéter ce qui a été dit, c'est que vous pensez de même ? - R. Mais c'est bien clair.

11. Ainsi votre périsprit est pour vous une sorte de corps circonscrit et limité ? - R. C'est puéril ; cela va sans dire.

12. Pouvez-vous voir votre corps dormant ? - R. Pas d'ici ; je l'ai vu en le quittant ; il m'a donné envie de rire.

13. Comment le rapport est-il établi entre votre corps qui est à Souilly, et votre Esprit qui est ici ? - R. Comme je vous l'ai dit, par un cordon fluidique.

14. Veuillez nous décrire le mieux possible, afin de nous le faire comprendre, la manière dont vous vous voyez, abstraction faite de votre corps. - R. C'est bien facile ; je me vois comme pendant la veille, ou plutôt, la comparaison sera plus juste, comme on se voit soi-même en rêve ; j'ai mon corps, mais j'ai conscience qu'il est autrement organisé et plus léger que l'autre ; je ne ressens pas le poids, la force attractive qui me cloue à la terre pendant la veille ; en un mot, comme je vous l'ai dit, je ne suis pas fatigué.

15. La lumière vous paraît-elle avec la même teinte que dans l'état normal ? - R. Non ; elle est augmentée d'une lumière qui n'est pas accessible à vos sens grossiers ; cependant n'en inférez pas que la sensation que produisent les couleurs sur le nerf optique soit différente pour moi : ce qui est rouge est rouge, et ainsi de suite ; seulement, des objets que je ne verrais pas en état de veille dans l'obscurité, sont lumineux par eux-mêmes, et sont perceptibles pour moi. C'est ainsi que l'obscurité n'existe pas *absolument* pour l'Esprit, bien qu'il puisse établir une différence entre ce qui, pour vous, est éclairé et ce qui ne l'est pas.

16. Votre vue est-elle indéfinie, ou bornée à l'objet sur lequel vous portez votre attention ? - Elle n'est ni l'un ni l'autre. Je ne sais pas absolument ce qu'elle peut éprouver de modifications pour l'Esprit entièrement dégagé ; mais, pour moi, je sais que les objets matériels sont perceptibles dans leur intérieur ; que ma vue les traverse ; cependant je ne pourrais voir partout et au loin.

17. Voudriez-vous vous prêter à une petite expérience d'épreuve qui n'est point motivée par la curiosité, mais par le désir de nous instruire ? - R. Pas le moins du monde ; cela m'est expressément défendu.

18. C'eût été de lire vous-même la question qu'on vient de me faire passer, et d'y répondre sans que j'aie besoin de l'articuler ? - R. Je le pourrais, mais, je vous le répète, cela m'est interdit.

19. Comment avez-vous conscience de la défense qui vous est faite ? - R. Par la communication de la pensée de l'Esprit qui me l'interdit.

20. Eh bien ! voici cette question. Vous voyez-vous dans une glace ? - R. Non. Que voyez-vous dans une glace ? Le reflet d'un objet matériel ; je ne suis pas matériel et ne puis produire le reflet qu'à l'aide de l'opération qui rend le périsprit tangible.

21. Ainsi un Esprit qui se trouverait dans les conditions d'un agénère, par exemple, pourrait se voir dans une glace. - R. Certainement.

22. Pourriez-vous en ce moment juger de la santé ou de la maladie d'une personne aussi sainement que dans votre état normal. - R. Plus sainement.

23. Pourriez-vous donner une consultation si quelqu'un vous en demandait une ? - R. Je le pourrais, mais je ne veux pas faire concurrence aux somnambules et aux Esprits bienfaisants qui les guident. Quand je serai mort, je ne dis pas.

24. L'état où vous êtes maintenant est-il identique à celui où vous serez quand vous serez mort ? - R. Non ; j'aurai certaines perceptions beaucoup plus précises ; n'oubliez pas que je suis ENCORE lié à la matière.

25. Votre corps pourrait-il mourir pendant que vous êtes ici, sans que vous vous en doutiez ? - R. Non ; on mourrait comme cela tous les jours.

26. Cela se conçoit pour une mort naturelle, toujours précédée de quelques symptômes ; mais supposons que quelqu'un vous frappe et vous tue instantanément, comment le sauriez-vous ? - R. Je serais prêt à recevoir le coup avant que le bras ne fût abaissé.

27. Quelle nécessité y aurait-il à ce que votre Esprit retournât vers votre corps, puisqu'il n'y aurait plus rien à faire ? - C'est une loi très sage, sans quoi, une fois sorti, on hésiterait souvent si bien à y rentrer qu'on en ferait un prétexte pour se suicider… hypocritement.

28. Supposons que votre Esprit ne soit pas ici, mais chez vous, à se promener, pendant que le corps est endormi, vous devriez voir tout ce qui s'y passe ? - R. Oui.

29. Dans ce cas supposons qu'il s'y commette une mauvaise action quelconque, de la part de quelqu'un des vôtres ou d'un étranger, vous en seriez donc témoin ? - R. Sans doute, mais pas *toujours* libre de m'y opposer ; cependant cela arrive plus souvent que vous ne croyez.

30. Quelle impression la vue de cette mauvaise action vous ferait-elle ; en seriez-vous aussi affecté que si vous en étiez témoin oculaire ? - R. Quelquefois plus, quelquefois moins, selon les circonstances.

31. Éprouveriez-vous le désir de vous en venger ? - R. Me venger, non ; empêcher, oui.

Remarque. Il résulte de ce qui vient d'être dit, et, du reste, c'est la conséquence de ce que nous savons déjà, que l'Esprit d'une personne qui dort sait parfaitement ce qui se passe autour d'elle ; et que celui qui voudrait profiter de son sommeil pour commettre une mauvaise action à son préjudice, se trompe lorsqu'il croit n'en être pas vu. Il ne devrait même pas toujours compter sur l'oubli qui suit le réveil, car la personne peut en garder une intuition assez forte quelquefois pour lui inspirer des soupçons. Les rêves à pressentiment ne sont autre chose qu'un souvenir plus précis de ce qu'on a vu. C'est encore là une des conséquences morales du Spiritisme ; en donnant la conviction de ce phénomène, il peut être un frein pour beaucoup de gens. Voici un fait qui vient à l'appui de cette vérité. Une personne reçut un jour une lettre sans signature et fort désobligeante ; elle se creusait inutilement la tête pour en découvrir l'auteur. Il faut croire que pendant la nuit elle apprit ce qu'elle désirait savoir, car le lendemain, à son réveil, et sans qu'il y ait eu rêve, sa pensée se porta sur quelqu'un qu'elle n'avait pas soupçonné, et après vérification, elle acquit la certitude qu'elle ne s'était pas trompée.

32. Revenons à vos sensations et à vos perceptions. Par où voyez-vous ? - R. Par tout mon être.

33. Percevez-vous les sons et par où ? - R. C'est la même chose ; puisque la perception est transmise à l'Esprit enfermé par ses organes imparfaits, il doit être clair pour vous qu'il ressent, lorsqu'il est libre, des perceptions nombreuses qui vous échappent.

34. (On frappe sur un timbre.) Entendez-vous parfaitement ce son là ? - Plus que vous.

35. Si l'on vous faisait entendre une musique discordante, en éprouveriez-vous une sensation pareille à celle que vous en ressentiriez dans l'état de veille ? - Je n'ai pas dit que les sensations fussent analogues ; il y a une différence ; mais il y a perception beaucoup plus complète.

36. Percevez-vous les odeurs ? - R. Sans doute ; toujours de la même manière.

Remarque. On pourrait dire, d'après cela, que la matière qui enveloppe l'Esprit est une sorte d'étouffoir qui amortit l'acuité de la perception. L'Esprit dégagé, recevant cette perception sans intermédiaire, peut saisir des nuances qui échappent à celui à qui elle arrive en passant par un milieu plus dense que le périsprit. On conçoit, dès lors, que les Esprits souffrants puissent avoir des douleurs qui, pour n'être pas physiques, à notre point de vue, sont plus poignantes que les douleurs corporelles, et que les Esprits heureux ont des jouissances dont nos sensations ne peuvent nous donner une idée.

37. Si vous aviez devant vous des mets appétissants, éprouve-

riez-vous le désir d'en manger ? - R. Le désir serait une distraction.

38. Supposons qu'à ce moment, tandis que votre Esprit est ici, votre corps ait faim, quel effet la vue de ces mets produirait-elle sur vous ? - R. Cela me ferait partir pour satisfaire un besoin irrésistible.

39. Pourriez-vous nous faire comprendre ce qui se passe en vous quand vous quittez votre corps pour venir ici, ou quand vous nous quittez pour rentrer dans votre corps ? comment apercevez-vous que vous y êtes ? - R. Cela me serait bien difficile ; j'y rentre comme j'en sors, sans m'en apercevoir, ou pour mieux dire, sans me rendre compte de la manière dont s'opère ce phénomène. Cependant ne croyez pas que, lorsque l'Esprit rentre dans le corps, il y soit enfermé comme dans sa chambre ; il rayonne sans cesse au dehors, de telle sorte qu'on peut dire qu'il est plus souvent dehors que dedans ; seulement l'union est plus intime, et les liens sont plus resserrés.

40. Voyez-vous d'autres Esprits ? - R. Ceux que l'on veut bien que je voie.

41. Comment les voyez-vous ? - R. Comme moi-même.

42. En voyez-vous ici autour de nous ? - R. En foule.

43. Évocation de Charles Dupont (Esprit de Castelnaudary). - R. Je me rends à votre appel.

44. (Au même.) Etes-vous plus tranquille aujourd'hui que la dernière fois que nous vous avons appelé ? - R. Oui ; je progresse dans le bien.

45. Comprenez-vous maintenant que vos peines ne dureront pas toujours ? - R. Oui.

46. Entrevoyez-vous la fin de vos peines ? - R. Non ; Dieu, pour ma punition, ne me permet pas de voir ce but.

47. (A M. Vignal.) Voyez-vous l'Esprit qui vient de nous répondre ? - R. Oui ; il n'est pas beau.

48. Veuillez le dépeindre ? - R. Je le vois comme il a été vu, à la différence près qu'il n'y a plus ni sang ni poignard, et que sa physionomie respire plutôt la tristesse que l'hébétement féroce qu'elle présentait à sa première apparition.

49. Eveillé, avez-vous connaissance du portrait qui a été fait de cet Esprit ? - R. Oui, et de plus je suis renseigné.

50. A quoi reconnaissez-vous, en voyant un Esprit, si son corps est mort ou vivant ? - R. A son cordon fluidique.

51. Comment jugez-vous le moral de celui-ci ? - Son moral a dû être bien triste ; mais il s'améliore.

52. (A Charles Dupont.) Vous entendez ce qu'on dit de vous ; cela doit vous encourager à persévérer dans la voie de progrès où vous êtes entré. - R. Merci ; c'est ce que je tâche de faire.

53. Voyez-vous l'Esprit du docteur avec lequel nous nous entretenons ? - R. Oui.

54. Comment le voyez-vous ? - R. Je le vois avec une enveloppe moins transparente que celle des autres Esprits.

55. Comment jugez-vous qu'il est encore vivant ? - R. Les Esprits ordinaires sont sans forme apparente ; celui-ci a comme une forme humaine ; il est enveloppé d'une matière semblable à un nuage qui répète sa forme humaine terrestre ; l'Esprit des morts n'a plus cette enveloppe : il en est dégagé.

56. (A M. Vignal). Si nous évoquions un fou, le reconnaîtriez-vous et à quoi ? - R. Je ne le reconnaîtrais pas si sa folie était récente, car elle n'aurait eu aucune action sur l'Esprit ; mais s'il était aliéné depuis longtemps, la matière aurait pu avoir une certaine influence sur lui, ce dont il donnerait quelques signes qui me serviraient à le reconnaître comme pendant la veille.

57. Pouvez-vous nous décrire les causes de la folie ? - R. Ce n'est autre chose qu'une altération, une perversion des organes qui ne reçoivent plus les impressions d'une manière régulière, et transmettent des sensations fausses, et par cela même accomplissent des actes diamétralement opposés à la volonté de l'Esprit.

Remarque. Il arrive souvent que certaines personnes, dont l'Esprit est parfaitement sain, ont dans les membres ou autres parties du corps, des mouvements involontaires et indépendants de leur volonté, comme par exemple ceux que l'on désigne sous le nom de *tics nerveux*. On comprend que si l'altération, au lieu d'être dans le bras ou dans les muscles de la face, était dans le cerveau, l'émission des idées en souffrirait ; l'impuissance de diriger ou de maîtriser cette émission constitue la folie.

58. Après la dernière réponse de M. Vignal, le médium qui servait d'interprète à Charles Dupont écrit spontanément : On reconnaît ces Esprits (ceux des fous) à leur arrivée parmi nous, en ce qu'ils tournent dans tous les sens sans avoir une idée fixe ni de Dieu, ni des prières ; il leur faut du temps pour pouvoir se fixer.

Signé CAUVIÈRE.

Personne n'ayant songé à appeler cet Esprit, M. Belliol demande si ce serait celui du docteur Cauvière, de Marseille, dont il a été jadis l'élève. - R. Oui, c'est moi, mort il y a un an et demi.

Remarque. M. Belliol reconnaît la signature pour être celle du docteur Cauvière ; plus tard on put la comparer à une signature originale, et constater la parfaite similitude de l'écriture et du paraphe.

59. (A M. Cauvière.) Qu'est-ce qui nous a procuré l'avantage de votre visite inattendue ? - R. Ce n'est pas la première fois que je viens parmi vous ; aujourd'hui j'ai trouvé une occasion favorable pour me communiquer, et j'en ai profité.

60. Voyez-vous votre confrère le docteur Vignal qui est ici en Esprit ? - R. Oui, je le vois.

61. A quoi reconnaissez-vous qu'il est encore vivant ? - R. A son enveloppe moins transparente que la nôtre.

62. Cette réponse concorde avec celles que Charles Dupont vient de nous donner et qui nous ont paru dépasser la portée de son intelligence ; est-ce vous qui les lui auriez dictées ? - R. Je pouvais bien l'influencer, puisque j'étais là.

63. Dans quel état êtes-vous comme Esprit ? - Je ne suis pas encore réincarné, mais je suis un Esprit avancé, et cependant j'étais loin, sur terre, de croire à ce que vous appelez le Spiritualisme ; il a fallu que je fasse mon éducation ici où je suis ; mais mon intelligence perfectionnée par l'étude y est arrivée tout de suite.

64. Nous allons, si vous le voulez bien, vous adresser une question préparée pour M. Vignal, et nous vous prierons de vouloir bien y répondre chacun de votre côté à l'aide de vos interprètes particuliers. Comment envisagez-vous maintenant la différence entre l'esprit des animaux et celui de l'homme ? - Rép. de M. Vignal. Il ne m'est pas beaucoup plus facile de le faire qu'en état de veille ; ma pensée actuelle est que l'Esprit animal dort, est engourdi moralement, et que chez l'homme, à son début, il s'éveille péniblement.

Rép. de M. Cauvière. - L'Esprit de l'homme est appelé à une plus grande perfection que celui des animaux ; la différence en est sensible par la raison que, chez ces derniers, il n'existe encore qu'à l'état d'instinct ; plus tard cet instinct peut se perfectionner.

65. Peut-il se perfectionner au point de devenir un Esprit humain ? - R. Il le peut, mais après avoir passé par bien des existences d'animaux, soit dans notre planète terrestre, soit dans d'autres.

66. Veuillez être assez bons l'un et l'autre pour nous dicter, chacun de votre côté, une petite allocution spontanée sur un sujet à votre choix.

Dictée de M. Cauvière.

Mes bons amis, je suis si heureux de pouvoir un peu causer avec vous que je veux vous donner un conseil, non à vous particulièrement qui êtes croyants, mais à ceux dont la foi est encore chancelante, ou qui ne l'ont pas encore et la repoussent. Que ne puis-je voir ici tous mes confrères vivants, qui ne croiraient pas à moi, il est vrai ; cependant je leur dirais que, de mon vivant, j'ai repoussé hautement la vérité quoique je la sentisse au de fond mon cœur. La plupart d'entre eux font comme moi : par un faux amour-propre, ils ne veulent pas convenir de ce qu'ils éprouvent parfois ; ils ont tort, car l'indécision fait souffrir sur la terre, surtout au moment de la quitter. Instruisez-vous donc ; soyez de bonne foi ; vous serez plus heureux de votre vivant ainsi

que dans le monde où je suis maintenant. Si vous le voulez bien, je viendrai causer quelquefois avec vous. CAUVIÈRE.

Dictée de M. Vignal.

A quoi bon l'astronomie, et que nous importe le temps que mettra un boulet de canon à parcourir la distance qui existe entre la terre et le soleil ? Ainsi raisonnent de fort honnêtes gens qui ne voient d'autre résultat dans les sciences que l'application qui peut en être faite à l'industrie ou à leur bien-être ; mais sans l'astronomie, quelle raison auriez-vous d'adopter plutôt l'admirable système qui nous est développé que tel ou tel autre mis au jour autour de nous par des Esprits ignorants ou jaloux ?

Si la terre était, comme on l'a cru si longtemps, le point central de l'univers ; si les nombreux soleils qui peuplent l'espace n'étaient que de simples points brillants fixés à une voûte de cristal, quelle raison auriez-vous d'admettre le passé et l'avenir de l'Esprit ? L'astronomie, au contraire, vient nous démontrer que la vie planétaire qui circule autour de notre soleil, est réfléchie autour de tous ceux qui composent la nébuleuse dont notre monde fait partie ; que toutes ces planètes sont organisées d'une manière différente les unes des autres, et que, par conséquent, les conditions de la vie n'y sont pas les mêmes. Vous êtes alors conduits à vous demander, si Dieu crée instantanément et pour chaque corps spécialement l'Esprit qui doit l'animer, pour quelle raison il aurait jugé juste de le créer ici plutôt que là, plutôt sur la terre que dans un autre monde, et plutôt dans une condition que dans une autre.

Une logique inflexible vous conduit donc à admettre comme l'expression de la plus grande vérité, l'habitabilité des mondes, la préexistence des âmes et la réincarnation.

L'astronomie est donc utile, puisqu'elle vous met en mesure de recevoir l'ébauche des sublimes vérités qui se développeront pour vous à la suite des progrès que fera le Spiritisme et la science elle-même ; car, aidée de l'industrie, elle est appelée à vous faire découvrir bien d'autres merveilles que celles que vous n'aurez fait qu'entrevoir : dorénavant l'astronomie et la théologie sont sœurs et vont marcher en se donnant la main. VIGNAL, par Arago.

Mademoiselle Indermuhle.

SOURDE-MUETTE DE NAISSANCE, AGÉE DE TRENTE-DEUX ANS, VIVANTE, DEMEURANT A BERNE.

(Séance du 10 février 1860.)

1. (A saint Louis.) Pouvons-nous entrer en communication avec l'Esprit de mademoiselle Indermuhle ? - R. Vous le pouvez.

2. Évocation. - Je suis là, je l'affirme au nom de Dieu.

3. (A saint Louis.) Veuillez nous dire si l'Esprit qui répond est bien celui de mademoiselle Indermuhle ? - R. Je puis vous l'affirmer et je vous l'affirme ; mais en êtes-vous plus avancés, et croyez-vous que, s'il est utile qu'un autre réponde à sa place, cela soit embarrassant ? L'affirmation vous prouve qu'elle est là ; c'est à vous de vous assurer une bonne communication par la nature et le mobile de vos questions.

3. Savez-vous bien où vous êtes en ce moment ? - R. Parfaitement ; croyez-vous que je n'en aie pas été instruite ?

4. Comment se fait-il que vous puissiez nous répondre ici, tandis que votre corps est en Suisse ? - R. Parce que ce n'est pas mon corps qui vous répond ; il en est du reste parfaitement incapable, vous le savez.

5. Que fait votre corps en ce moment ? - R. Il sommeille.

6. Est-il en bonne santé ? - R. Excellente.

Remarque. Le frère de mademoiselle Indermuhle, qui est présent, confirme qu'en effet elle est en bonne santé.

7. Combien avez-vous mis de temps pour venir de la Suisse jusqu'ici ? - Un temps inappréciable pour vous.

8. Avez-vous vu le chemin que vous avez parcouru pour venir ici ? - R. Non.

9. Etes-vous surprise de vous trouver dans cette réunion ? - Ma première réponse vous prouve que non.

10. Qu'arriverait-il si votre corps venait à se réveiller pendant que vous nous parlez ? - J'y serais.

11. Y a-t-il entre votre Esprit qui est ici, et votre corps qui est là-bas, un lien quelconque ? - R. Oui, sans cela qui m'avertirait que je dois y rentrer ?

12. Nous voyez-vous bien distinctement ? - Oui, parfaitement.

13. Comprenez-vous que vous puissiez nous voir, et que nous ne puissions pas vous voir ? - Mais sans doute.

14. Entendez-vous le bruit que je fais en ce moment en frappant ? - Je ne suis pas sourde ici.

15. Comment vous en rendez-vous compte, puisque vous n'avez pas, par comparaison, le souvenir du bruit à l'état de veille ? - R. *Je ne suis pas née d'hier*.

Remarque. Le souvenir de la sensation du bruit lui vient des existences où elle n'était pas sourde. Cette réponse est parfaitement logique.

16. Entendriez-vous de la musique avec plaisir ? - R. Avec d'autant plus de plaisir que depuis longtemps cela ne m'est arrivé ; chantez-moi donc quelque chose.

17. Nous regrettons de ne pouvoir le faire en ce moment, et qu'il n'y ait pas ici un instrument pour vous procurer ce plaisir ; mais il nous

semble que votre Esprit se dégageant tous les jours pendant votre sommeil, vous devez vous transporter dans des endroits où vous pouvez entendre de la musique ? - R. Cela m'arrive assez rarement.

18. Comment pouvez-vous nous répondre en français, puisque vous êtes Allemande, et que vous ne savez pas notre langue. - R. La pensée n'a pas de langue ; je la communique au guide du médium, qui la traduit dans la langue qui lui est familière.

19. Quel est ce guide dont vous parlez ? - R. Son Esprit familier ; c'est toujours ainsi que vous recevez des communications d'Esprits étrangers, et c'est ainsi que les Esprits parlent toutes les langues.

Remarque. - De cette façon les réponses ne nous arriveraient souvent que de troisième main ; l'Esprit interrogé transmet la pensée à l'Esprit familier, celui-ci au médium, et le médium la traduit par l'écriture ou la parole ; or, le médium pouvant être assisté par des Esprits plus ou moins bons, ceci explique comment, dans beaucoup de circonstances, la pensée de l'Esprit interrogé peut être altérée ; aussi saint Louis a-t-il dit en commençant que la présence de l'Esprit évoqué ne suffit pas toujours pour assurer l'intégrité des réponses. C'est à nous de les apprécier, et de juger si elles sont logiques et en rapport avec la nature de l'Esprit. Du reste, selon mademoiselle Indermuhle, cette triple filière n'aurait lieu que pour les Esprits étrangers.

20. Quelle est la cause de l'infirmité dont vous êtes affectée ? - R. Une cause volontaire.

21. Par quelle singularité êtes-vous six frères et sœurs atteints de la même infirmité ? - Par les mêmes causes que moi.

22. Ainsi c'est volontairement que tous vous avez choisi cette épreuve ; nous pensons que cette réunion dans une même famille doit avoir eu lieu en vue d'une épreuve pour les parents ; cette raison est-elle bonne ? - R. Elle approche de la vérité.

23. Voyez-vous ici votre frère ? - R. Quelle question !

24. Êtes-vous contente de le voir ? - Même réponse.

Remarque. - On sait que les Esprits n'aiment pas à se répéter ; notre langage est si lent pour eux qu'ils évitent tout ce qui leur paraît inutile. C'est là un point qui caractérise les Esprits sérieux ; les Esprits légers, moqueurs, obsesseurs et faux savants, sont souvent verbeux et prolixes ; comme les hommes qui manquent de fond, ils parlent pour ne rien dire ; les mots remplacent les pensées, et ils croient en imposer par des phrases redondantes et un style pédantesque.

25. Voudriez-vous lui dire quelque chose ? - R. Je le prie de recevoir l'expression de mes sincères remerciements pour la bonne pensée qu'il a eue de me faire appeler ici où je me trouve très heureusement en contact avec de bons Esprits, bien que, cependant, j'en voie qui ne les valent pas à beaucoup près ; j'y aurais gagné en instruction, et je n'oublierai pas que je le lui dois.

Bibliographie.

Siamora la Druidesse

OU LE SPIRITUALISME AU QUINZIÈME SIÈCLE[3],

Par Clément de la Chave.

Les idées spirites fourmillent chez un grand nombre d'écrivains anciens et modernes, et plus d'un auteur contemporain serait bien étonné si on lui prouvait, par ses propres écrits, qu'il est Spirite sans le savoir. Le Spiritisme peut donc trouver des arguments dans ses adversaires eux-mêmes, qui semblent avoir été poussés, à leur insu, à lui fournir des armes. Les auteurs sacrés et profanes présentent ainsi un champ ou il n'y a pas seulement à glaner, mais à moissonner à pleines mains ; c'est ce que nous nous proposons de faire quelque jour, et nous verrons alors si les critiques jugent à propos d'envoyer aux Petites-Maisons ceux qu'ils ont encensés et dont le nom fait à bon droit autorité dans les lettres, les arts, les sciences, la philosophie ou la théologie. L'auteur du petit livre que nous annonçons n'est pas de ceux que l'on peut dire Spirites sans le savoir ; c'est, au contraire, un adepte sérieux et éclairé, qui s'est plu à résumer les vérités fondamentales de la doctrine dans un ordre moins aride que la forme didactique, et ayant l'attrait d'un roman semi-historique ; nous y retrouvons en effet le dauphin qui fut plus tard Louis XI, et quelques-uns des personnages de son temps, avec la peinture des mœurs de l'époque. Siamora, dernier rejeton des anciennes Druidesses, a conservé les traditions du culte de ses ancêtres, mais éclairé par les vérités du christianisme. Nous avons vu, dans un article de la *Revue* du mois d'avril 1858, à quel degré les prêtres de la Gaule étaient arrivés touchant la philosophie spirite ; il n'y a donc aucune contradiction à mettre ces mêmes idées dans la bouche de leur descendante ; c'est, au contraire, mettre en évidence une vérité trop peu connue, et sous ce rapport l'auteur a bien mérité des Spirites modernes. On en peut juger par les citations suivantes. Edda, jeune novice, dans un moment d'extase, s'adressant à Siamora, s'exprime ainsi :

« Sous la forme de mon bon ange, de mon ange familier, un Esprit m'apparaît ; il s'offre pour me guider dans les visions pénibles d'ici-bas. Les hommes, me dit-il, ne sont mauvais que parce qu'ils ont méconnu leur nature spirituelle ; que parce qu'ils ont rejeté cet agent subtil, ce flux divin que Dieu avait répandu pour le bonheur des hommes dans la création, et qui en faisait des égaux et des frères. Alors les

---

[3] Un vol. in-18, prix 2 fr. ; Vannier, libraire-éditeur, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 52. - 1860.

hommes guérissaient, car faisant appel à cet agent subtil de la création, ils en retiraient un puissant secours. . . . . . .

« C'est à l'heure de la mort que chaque homme m'apparaît ! O tristesse ! ô dégoût ! quel amer désespoir ! Ils ont cessé d'aimer, ces êtres pervers. Siamora, chaque homme en mourant emporte des vertus et des vices. Légère, ou chargée de fautes, leur âme s'élève plus ou moins, car elle a gardé peu ou beaucoup de l'agent subtil, l'amour, cette substance de Dieu qui, d'après les affinités, attire à elle les substances semblables et repousse celles qui procèdent d'un principe contraire.

« L'âme de l'homme mauvais reste errante ici-bas, soufflant à tous son essence empestée. Elle a la joie du mal et l'orgueil du vice. Nous l'avons appelée *démon* ; au ciel elle a nom *frère égaré*. - Mais de tous les cœurs pieux, Siamora, une douce vapeur s'élève, et, malgré elle l'âme-démon parvient à en être saturée ; elle s'y retrempe, y dépouille en partie sa corruption… Alors elle commence à percevoir l'idée de Dieu, ce qu'à l'état d'âme elle ne pouvait faire. De même que l'âme emporte avec elle l'image exacte, mais toute spirituelle de son corps, de même il s'y joint cette autre empreinte de ses vices et de ses souillures, et l'âme ainsi épaissie ne peut voir.

« Dans ce monde invisible au-dessus du nôtre, Siamora, où, avec effort, peu à peu je m'élève, des nuages étincelants bornent ma vue ; des milliers d'âmes, Esprits célestes, y entrent et en ressortent ; ainsi que des flocons neigeux, abaissés, remontés, égarés, courent, emportés par la fougue capricieuse des vents. Dans leur essence spirituelle, descendent parmi nous les anges, disant à l'un des paroles de paix, insinuant au cœur de l'autre la divine croyance ; inspirant celui-ci dans la recherche de la science ; soufflant à celui-là l'instinct du bon et du beau ; car il a été touché du doigt de Dieu, celui qui, dans son art, y a porté le goût des nobles et grandes choses. Tout homme a son Egérie, son conseil, son aimant ; elle a été jetée à tous, la corde de sauvetage ; c'est à nous de la saisir. . . . .

« Et cet homme mauvais, ou plutôt cette âme-démon, dont les yeux, au contact d'un air pur, ont commencé à s'ouvrir, s'en va pleurant son crime et demandant à souffrir pour l'expier. Seul et privé de secours, que fera-t-il ?

« Un ange de charité s'approche : *Frère égaré*, lui dit-il, rentre avec moi dans la vie : là est l'enfer, là est le lieu de souffrances, où chacun de nous se régénère ; viens, je t'y soutiendrai : tâchons d'y faire un peu de bien, afin que pour toi la balance du bien et du mal finisse par pencher du bon côté.

« C'est ainsi, Siamora, qu'il arrive pour tous les hommes au moment de mourir. Je les vois plus ou moins s'élever dans les cieux, rentrer dans la vie, souffrir de nouveau, s'épurer, mourir encore, et monter

sans cesse plus haut dans les espaces célestes ; ils n'atteignent pas encore le ciel du Dieu unique, mais de longues pérégrinations à travers d'autres mondes, bien plus merveilleux et plus perfectionnés que celui-ci, parviendront, à force de les épurer, à le leur faire posséder. »

Dictées spontanées.

Le génie des fleurs.

(Séance du 23 décembre 1859. Médium, madame de Boyer.)

Je suis Hettani, un des Esprits qui président à la formation des fleurs, à la diversité de leurs parfums ; c'est moi, ou plutôt c'est nous, car nous sommes plusieurs milliers d'Esprits, c'est nous qui ornons les champs, les jardins ; qui donnons à l'horticulteur le goût des fleurs ; nous ne saurions lui enseigner la mutilation qu'il leur fait quelquefois subir ; mais nous lui apprenons à varier leurs parfums, à embellir leurs formes déjà si gracieuses. Cependant, c'est surtout sur les fleurs naturellement écloses que se porte toute notre attention ; à celles-là nous prodiguons encore plus de soins : elles sont nos préférées ; comme tout ce qui est seul a plus besoin d'aide, voilà pourquoi nous les soignons mieux.

Nous sommes aussi chargés de répandre les parfums ; c'est nous qui portons à l'exilé un souvenir de son pays en faisant entrer dans sa prison un parfum des fleurs qui ornaient le jardin paternel. A celui qui aime, qui aime réellement, nous apportons le parfum des fleurs portées par sa fiancée ; à celui qui pleure, un souvenir de ceux qui ne sont plus, en faisant éclore sur leur tombe les roses et les violettes qui rappellent leurs vertus.

Qui de vous ne nous a pas dû de douces émotions ? Qui n'a pas tressailli au contact d'un parfum aimé ? Vous êtes étonné, je pense, de nous entendre dire qu'il y a des Esprits pour tout cela, et pourtant c'est très vrai. Nous n'avons jamais été incarnés, et ne le serons peut-être jamais parmi vous ; cependant il y en a qui ont déjà été hommes, mais peu parmi les Esprits des éléments. Notre mission, sur votre terre, n'est rien ; nous progressons comme vous, mais c'est dans ces planètes supérieures surtout que nous sommes heureux ; dans Jupiter, nos fleurs rendent des sons mélodieux, et nous formons les demeures aériennes, dont les nids de colibris seuls peuvent vous donner une faible idée. Je vous ferai la première fois la description de quelques-unes de ces fleurs, magnifiques, non, mais sublimes et dignes des Esprits élevés auxquels elles servent de demeures.

Adieu ; qu'un parfum de charité vous anime ; les vertus même ont leur parfum.

Questions sur le génie des fleurs.

(Société, 30 décembre 1859. Médium, M. Roze.)

(A saint Louis.) Nous avons eu l'autre jour une communication spontanée d'un Esprit qui a dit présider aux fleurs et à leurs parfums ; y a-t-il réellement des Esprits qu'on peut regarder comme les génies des fleurs ? - R. Cette expression est poétique et bien appliquée au sujet ; mais à proprement parler elle serait défectueuse. Vous ne devez pas douter que l'Esprit ne préside, par toute la création, au travail que Dieu lui confie ; c'est ainsi qu'il faut entendre cette communication.

2. Cet Esprit s'est appelé *Hettani* ; comment se fait-il qu'il ait un nom s'il n'a jamais été incarné ? - R. C'est une fiction. L'Esprit ne préside pas d'une manière particulière à la formation des fleurs ; l'Esprit élémentaire, avant de passer à la série animale, dirige l'action fluidique dans la création du végétal ; celui-ci n'a pas encore été incarné ; mais il n'agit que sous la direction d'intelligences plus élevées, ayant déjà assez vécu pour acquérir la science nécessaire à leur mission. C'est un de ceux-ci qui s'est communiqué ; il vous a fait un mélange poétique de l'action des deux classes d'Esprits qui agissent dans la création végétale.

3. Cet Esprit n'ayant pas encore vécu, même dans la vie animale, comment se fait-il qu'il soit si poétique ? - Relisez.

Remarque. - Voyez la remarque faite plus haut après la question 24, page 90.

4. Ainsi l'Esprit qui s'est communiqué n'est pas celui qui habite et anime la fleur ? - R. Non, non ; je vous l'ai dit assez clairement : il guide.

5. Cet Esprit qui nous a parlé a-t-il été incarné ? - R. Il l'a été.

6. L'Esprit qui donne la vie aux plantes et aux fleurs, a-t-il une pensée, l'intelligence de son *moi* ? - R. Aucune pensée, aucun instinct.

Bonheur.

(Société, 10 février 1860. Médium, mademoiselle Eugénie.)

Quel est le but de chaque individu sur cette terre ? Il veut du bonheur à quelque prix que ce soit. Et qu'est-ce qui fait que tous nous suivons une route différente ? C'est que chacun de nous espère le trouver dans un lieu ou dans une chose qui lui plaît particulièrement : les uns cherchent la gloire, d'autres les richesses, d'autres les honneurs ;

le plus grand nombre court après la fortune, car de nos jours c'est le moyen le plus puissant pour arriver à tout ; elle sert de piédestal à tout. Mais combien voient ce besoin de bonheur réalisé ? Bien peu ; et demandez à chacun de ceux qui arrivent s'ils ont atteint le but qu'ils s'étaient proposé : s'ils sont heureux ? Ils répondent tous : pas encore ; car tous les désirs augmentent en raison de ce qu'ils sont satisfaits. Si aujourd'hui il y a tant de gens qui veulent s'intéresser au Spiritisme, c'est qu'après avoir vu que tout est chimère, et voulant arriver quand même, ils essayent du Spiritisme comme ils ont essayé de la richesse et de la gloire.

Si Dieu a mis dans nos cœurs ce besoin si grand de bonheur, c'est qu'il doit exister quelque part. Oui, ayez confiance en lui, mais sachez que tout ce que Dieu promet doit être divin comme lui, et que le bonheur que vous cherchez ne peut être matériel.

Venez à nous, vous tous qui souffrez ; venez à nous, vous tous qui avez besoin d'espérance, car lorsque tout sur la terre vous manquera, faiblira, nous ici, nous aurons plus que vos besoins ne demanderont. Mères désespérées qui vous lamentez sur une tombe, venez ici : l'ange que vous pleurez vous parlera, vous protégera, vous inspirera la résignation pour les peines que vous avez endurées sur la terre. Vous tous qui avez le besoin insatiable de la science, adressez-vous à nous, nous seuls pouvons donner à votre esprit la nourriture dont il a besoin. Venez, mous saurons trouver pour chaque plaie une douceur, et quelque délaissés que vous paraissiez, il y a des Esprits qui vous aiment et qui sont prêts à vous le prouver. Je parle au nom de tous. Je désire vous voir venir nous demander des conseils, car je suis sûre que vous vous en irez l'espérance dans le cœur.

STAEL.

Nota. - Un instant après, l'Esprit écrit de nouveau spontanément :

Le sourire vient plus d'une fois sur les lèvres de certains auditeurs, et s'il échappe au médium, il n'échappe pas aux Esprits ; mais soyez sans crainte ; ce sont ceux qui ont le plus ri qui croiront le plus après, et nous vous pardonnons, car un jour vous pourrez vous repentir de votre ironie. Je suis sûre que si, près de chacune de vous, mesdames, il venait un être perdu et que vous avez aimé vous rappeler un souvenir, vous changeriez votre sourire d'incrédulité en un soupir, et vous seriez ou heureuses ou anxieuses. Soyez tranquilles, votre jour viendra, et vous serez touchées par le cœur, car c'est votre corde la plus sensible : je la connais.

STAEL.

EN VENTE :

Le Livre des Esprits.

Seconde édition

ENTIÈREMENT REFONDUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

Avis sur cette nouvelle édition.

Dans la première édition de cet ouvrage, nous avons annoncé une partie supplémentaire. Elle devait se composer de toutes les questions qui n'avaient pu y trouver place, ou que les circonstances ultérieures et de nouvelles études devaient faire naître ; mais comme elles sont toutes relatives à quelqu'une des parties déjà traitées et dont elles sont le développement, leur publication isolée n'eût présenté aucune suite. Nous avons préféré attendre la réimpression du livre pour fondre le tout ensemble, et nous en avons profité pour apporter dans la distribution des matières un ordre beaucoup plus méthodique en même temps que nous avons élagué tout ce qui faisait double emploi. Cette réimpression peut donc être considérée comme un ouvrage nouveau, quoique les principes n'aient subi aucun changement, à un très petit nombre d'exceptions près, qui sont plutôt des compléments et des éclaircissements que de véritables modifications. Cette conformité dans les principes émis, malgré la diversité des sources où nous avons puisé, est un fait important pour l'établissement de la science spirite. Notre correspondance nous prouve même que des communications de tous points identiques, sinon pour la forme du moins pour le fond, ont été obtenues en différentes localités, et cela bien avant la publication de notre livre, qui est venu les confirmer et leur donner un corps régulier. L'histoire, de son côté, atteste que la plupart de ces principes ont été professés par les hommes les plus éminents des temps anciens et modernes, et vient y apporter sa sanction.

Aux lecteurs de la REVUE.

Lettres non signées.

Nous recevons quelquefois des lettres portant pour unique souscription : *Un de vos abonnés, un de vos lecteurs, un de vos adeptes*, etc., sans autre désignation. Ces lettres contiennent, pour la plupart, des récits de faits, des communications spirites, ou des questions auxquelles on nous prie de répondre, ou bien encore la prière d'évoquer certaines personnes. Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs, abonnés ou non, que toute lettre non authentique est pour nous non avenue et que nous n'y avons aucun égard. Dans nos comptes rendus nous usons d'une grande réserve, quant à la publication des noms propres, parce que nous comprenons la nécessité de certaines positions, c'est pourquoi nous ne nommons que ceux qui nous y autorisent ; mais il n'en saurait être de même au sujet des communications qui nous sont faites : tout ce qui n'est pas signé est mis au rebus, sans même être lu, parce que nos travaux sont trop multipliés pour pouvoir nous occuper de ce qui n'a pas un caractère sérieux.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. De COSSON ET C°, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 24 février 1860. (Séance générale.)

Communications diverses. 1° Lettre de Dieppe qui confirme de tous points les faits de manifestations spontanées qui ont eu lieu chez un boulanger du bourg des Grandes-Ventes, près Dieppe, et rapportés par *la Vigie*. (Publié dans le n° de mars.)

2° Lettre de M. M…, du Teil d'Ardèche, qui donne de nouveaux renseignements sur les faits qui se sont passés au château de Fons, près Aubenas.

3° Lettre de M. le baron Tscherkassoff, qui donne des détails circonstanciés et authentiques sur un fait très extraordinaire de manifestation spontanée par un Esprit perturbateur, arrivé au commencement de ce siècle, chez un fabricant de Saint-Pétersbourg. (Publié ci-après.)

4° Relation d'un fait d'apparition tangible ayant tous les caractères d'un agénère, arrivé le 15 janvier dernier dans la commune de Brix, près Valognes. Ce fait est transmis à M. Ledoyen par une personne de sa connaissance et qui en certifie l'exactitude. (Publié ci-après.)

5° Lecture d'une tradition musulmane sur le prophète Esdras, extraite du *Moniteur* du 15 février 1860, et qui repose sur un fait de faculté médianimique.

Études. 1° Dictée spontanée de Charlet, obtenue par M. Didier fils, et faisant suite au travail commencé.

2° Évocation de M. Jules-Louis C…, mort le 30 janvier dernier, à l'hôpital du Val-de-Grâce, des suites d'un cancer qui lui avait détruit une partie de la face et de la mâchoire. Cette évocation est faite d'après le désir d'un de ses amis présent à la séance et d'une personne de sa famille ; elle est surtout instructive au point de vue de la modification des idées après

la mort, en ce que, de son vivant, M. C… professait hautement le matérialisme.

3° Saint Louis est prié de dire si l'on peut appeler l'Esprit qui s'est manifesté chez le boulanger de Dieppe. Il répond que cela ne se peut pas, pour des raisons que l'on saura plus tard.

Vendredi, 2 mars 1860. (Séance particulière.)

Examen et discussion de plusieurs questions administratives.

Etude et appréciation de plusieurs communications Spirites obtenues soit dans la société, soit en dehors des séances.

Saint Louis, prié de vouloir bien donner une dictée spontanée, écrit ce qui suit par l'intermédiaire de Mlle Huet :

« Me voici, mes amis, prêt à vous donner mes conseils, comme je l'ai fait jusqu'à ce jour. Défiez-vous des mauvais Esprits qui pourraient se glisser parmi vous et chercheraient à y semer la désunion. Malheureusement, ceux qui veulent se rendre utiles à une œuvre trouvent toujours des obstacles ; ici ce n'est pas la personne généreuse qui les rencontre, mais celui qui est chargé d'exécuter les désirs qu'elle manifeste. Soyez sans crainte ; vous triompherez de tous les obstacles par la patience, une tenue ferme contre les volontés qui veulent s'imposer. Quant aux diverses communications que l'on m'attribue, c'est souvent un autre Esprit qui prend mon nom ; je me communique peu en dehors de la Société que j'ai prise sous mon patronage ; j'aime ces lieux de réunion qui me sont principalement consacrés ; c'est ici seulement que j'aime à donner des avis et des conseils ; aussi méfiez-vous des Esprits qui souvent se servent de mon nom. Que la paix et l'union soient parmi vous ! au nom de Dieu tout-puissant qui a créé le bien, je le désire. SAINT LOUIS.

Un membre fait cette remarque : Comment un Esprit inférieur peut-il usurper le nom d'un Esprit supérieur sans le consentement de ce dernier ? Ce ne peut être que dans une mauvaise intention, et alors pourquoi les bons Esprits le permettent-ils ? S'ils ne peuvent s'y opposer, ils sont donc moins puissants que les mauvais ?

A cela il est répondu : Il y a quelque chose de plus puissant que les bons Esprits : c'est Dieu. Dieu peut permettre aux mauvais Esprits de se manifester pour les aider à s'améliorer, et en outre pour éprouver notre patience, notre foi, notre confiance, notre fermeté à résister à la tentation, et surtout pour exercer notre perspicacité à distinguer le vrai du faux. Il dépend de nous de les écarter par notre volonté, en leur prouvant que nous ne sommes pas leurs dupes ; s'ils prennent de l'empire sur nous, ce n'est que par notre faiblesse ; c'est l'orgueil, la jalousie, et toutes les mau-

vaises passions des hommes qui font leur force en leur donnant prise. Nous savons, par expérience, qu'ils cessent leurs obsessions quand ils voient qu'ils ne réussissent pas à nous lasser ; c'est donc à nous de leur montrer qu'ils perdent leur temps. Si Dieu veut nous éprouver, il n'est au pouvoir d'aucun Esprit de s'y opposer. L'obsession des Esprits trompeurs ou malveillants n'est donc le résultat ni de leur puissance, ni de la faiblesse des bons, mais d'une volonté qui leur est supérieure à tous ; plus la lutte a été grande, plus nous avons de mérite à en sortir vainqueurs.

Vendredi, 9 mars 1860. (Séance particulière.)

Lecture du projet de modifications à introduire dans le règlement de la Société.

A ce sujet, M. Allan Kardec présente les observations suivantes :

Considérations sur le but et le caractère de la Société.

« Messieurs,

« Quelques personnes paraissent s'être méprises sur le véritable but et sur le caractère de la Société ; permettez-moi de les rappeler en peu de mots.

« Le but de la Société est nettement défini par son titre, et dans le préambule du règlement actuel ; ce but est essentiellement, et l'on peut dire exclusivement, l'étude de la science Spirite ; ce que nous voulons avant tout, ce n'est pas de nous convaincre, puisque nous le sommes déjà, mais de nous instruire et d'apprendre ce que nous ne savons pas. Nous voulons, à cet effet, nous placer dans les conditions les plus favorables ; ces études exigeant le calme et le recueillement, nous voulons éviter tout ce qui serait une cause de trouble. Telle est la considération qui doit prévaloir dans l'appréciation des mesures que nous adopterons.

« Partant de ce principe, la Société ne se pose nullement comme une Société de propagande. Sans doute, chacun de nous désire la diffusion d'idées qu'il croit justes et utiles ; il y contribue dans le cercle de ses relations et dans la mesure de ses forces, mais il serait faux de croire qu'il soit nécessaire pour cela d'être réunis en société, et plus faux encore de croire que la Société soit la colonne sans laquelle le Spiritisme serait en péril. Notre Société étant régulièrement constituée, elle procède par cela même avec plus d'ordre et de méthode que si elle marchait au hasard ; mais à part cela, elle n'est pas plus prépondérante que les milliers de sociétés libres ou réunions particulières qui existent en France et à l'étranger. Ce qu'elle veut, encore une fois, c'est s'instruire ; voilà pourquoi elle n'admet dans son sein que des personnes sérieuses et animées du même désir, parce que l'antagonisme de principes est une cause de perturbation ; je parle d'un antagonisme systématique sur les bases fondamentales, car elle

ne saurait, sans se contredire, écarter la discussion sur les faits de détail. Si elle a adopté certains principes généraux, ce n'est point par un étroit esprit d'exclusivisme ; elle a tout vu, tout étudié, tout comparé, et c'est d'après cela qu'elle s'est formée une opinion basée sur l'expérience et le raisonnement ; l'avenir seul peut se charger de lui donner tort ou raison ; mais, en attendant, elle ne recherche aucune suprématie, et il n'y a que ceux qui ne la connaissent pas qui peuvent lui supposer la ridicule prétention d'absorber tous les partisans du Spiritisme ou de se poser en régulatrice universelle. Si elle n'existait pas, chacun de nous s'instruirait de son côté, et, au lieu d'une seule réunion, nous en formerions peut-être dix ou vingt voilà toute la différence. Nous n'imposons nos idées à personne ; ceux qui les adoptent, c'est qu'ils les trouvent justes ; ceux qui viennent à nous, c'est qu'ils pensent y trouver l'occasion d'apprendre, mais ce n'est point comme *affiliation*, car nous ne formons *ni secte*, *ni parti* ; nous sommes réunis pour l'étude du Spiritisme comme d'autres pour l'étude de la phrénologie, de l'histoire ou d'autres sciences ; et comme nos réunions ne reposent sur aucun intérêt matériel, peu nous importe qu'il s'en forme d'autres à côté de nous. Ce serait, en vérité, nous supposer des idées bien mesquines, bien rétrécies, bien puériles, de croire que nous les verrions d'un œil jaloux, et ceux qui penseraient à nous créer des *rivalités* montreraient, par cela même, combien peu ils comprennent le véritable esprit de la doctrine ; nous ne regretterions qu'une chose, c'est qu'ils nous connussent assez mal pour nous croire accessibles à l'ignoble sentiment de la jalousie. Que des entreprises mercenaires rivales, qui peuvent se nuire par la concurrence, se regardent d'un mauvais œil, cela se conçoit ; mais si ces réunions n'ont, comme cela doit être, en vue qu'un intérêt purement moral, s'il ne s'y mêle aucune considération *mercantile*, je le demande, en quoi peuvent-elles se nuire par la multiplicité ? On dira, sans doute, que s'il n'y a pas d'intérêt matériel, il y a celui de l'amour-propre, le désir de détruire le crédit moral de son voisin ; mais ce mobile serait peut-être plus ignoble encore ; s'il en était ainsi, ce qu'à Dieu ne plaise, il n'y aurait qu'à plaindre ceux qui seraient mus par de pareilles pensées. Veut-on primer son voisin ? qu'on tâche de faire mieux que lui ; c'est là une lutte noble et digne, si elle n'est pas ternie par l'envie et la jalousie.

« Voilà donc, Messieurs, un point qu'il est essentiel de ne pas perdre de vue, c'est que nous ne formons ni une secte, ni une société de propagande, ni une corporation ayant un intérêt commun ; que si nous cessions d'exister, le Spiritisme n'en subirait aucune atteinte, et que de nos débris vingt autres sociétés se formeraient ; donc, ceux qui chercheraient à nous détruire dans le but d'entraver le progrès des idées Spirites n'y gagneraient

rien ; car il faut bien qu'ils sachent que les racines du Spiritisme ne sont pas dans notre société, mais dans le monde entier. Il y a quelque chose de plus puissant qu'eux, de plus influent que toutes les sociétés, c'est la doctrine qui va au cœur et à la raison de ceux qui la comprennent ; et surtout de ceux qui la pratiquent.

« Ces principes, Messieurs, nous indiquent le véritable caractère de notre règlement, qui n'a rien de commun avec les statuts d'une corporation ; aucun contrat ne nous lie les uns aux autres ; en dehors de nos séances, nous n'avons d'autre obligation à l'égard des uns des autres que celle de nous comporter en gens bien élevés. Ceux qui ne trouveraient pas dans ces réunions ce qu'ils espéraient y trouver ont toute liberté de se retirer, et je ne concevrais même pas qu'ils y restassent du moment que ce qu'on y ferait ne leur conviendrait pas. Il ne serait pas rationnel qu'ils vinssent y perdre leur temps.

« Dans toute réunion, il faut une règle pour le maintien du bon ordre ; notre règlement n'est donc, à proprement parler, qu'une consigne destinée établir la police de nos séances, à maintenir, entre les personnes qui y assistent, les rapports d'urbanité et de convenance qui doivent présider à toutes les assemblées de personnes qui ont du savoir-vivre, abstraction faite des conditions inhérentes à la spécialité de nos travaux ; car nous avons affaire, non seulement à des hommes, mais à des Esprits qui, comme vous le savez, ne sont pas tous bons, et contre la fourberie desquels il faut se mettre en garde. Dans le nombre, il y en a de très astucieux, qui peuvent même, par haine pour le bien, nous pousser dans une voie périlleuse ; c'est à nous d'avoir assez de prudence et de perspicacité pour les déjouer, et c'est ce qui nous oblige à prendre des précautions particulières.

« Rappelez-vous, Messieurs, la manière dont la Société s'est formée. Je recevais chez moi quelques personnes en petit comité ; le nombre s'en étant accru, on s'est dit : il faut un local plus grand ; pour avoir ce local, il faut le payer, donc il faut se cotiser. On s'est dit encore : il faut de l'ordre dans les séances ; on ne peut y admettre le premier venu, donc il faut un règlement : voilà toute l'histoire de la Société ; elle est bien simple, comme vous voyez. Il n'est entré dans la pensée de personne de fonder une institution, ni de s'occuper de quoi que ce soit en dehors des études, et je déclare même, d'une manière très formelle que si jamais la Société voulait aller au-delà de ce but je ne l'y suivrais pas.

« Ce que j'ai fait, d'autres sont maîtres de le faire de leur côté, en s'occupant à leur gré selon leurs goûts, leurs idées, leurs vues particulières ; et ces différents groupes peuvent parfaitement s'entendre et vivre en bons voisins. A moins de prendre une place publique pour lieu d'assem-

blée, comme il est matériellement impossible de réunir dans un même local tous les partisans du Spiritisme, ces différents groupes doivent être des fractions d'un grand tout, mais non des sectes rivales ; et le même groupe, devenu trop nombreux, peut se subdiviser comme les essaims des abeilles. Ces groupes existent déjà en grand nombre, et se multiplient tous les jours ; or, c'est précisément contre cette multiplicité que le mauvais vouloir des ennemis du Spiritisme viendra se briser, car les entraves auraient pour effet inévitable, et par la force même des choses, de multiplier les réunions particulières.

« Il y a pourtant, il faut en convenir, entre certains groupes, une sorte de rivalité ou plutôt d'antagonisme ; quelle en est la cause ? Eh ! mon Dieu ! cette cause est dans la faiblesse humaine, dans l'esprit d'orgueil qui veut s'imposer ; elle est surtout dans la connaissance encore incomplète des vrais principes du Spiritisme. Chacun défend ses Esprits, comme jadis les villes de la Grèce défendaient leurs dieux, qui, soit dit en passant, n'étaient autres que des Esprits plus ou moins bons. Ces dissidences n'existent que parce qu'il y a des gens qui veulent juger avant d'avoir tout vu, ou qui jugent au point de vue de leur personnalité ; elles s'effaceront, comme déjà beaucoup se sont effacées, à mesure que la science se formulera ; car, en définitive, la vérité est une, et elle sortira de l'examen impartial des différentes opinions. En attendant que la lumière se fasse sur tous les points, quel sera le juge ? La raison, dira-t-on ; mais quand deux personnes se contredisent, chacune invoque sa raison ; quelle raison supérieure décidera entre ces deux raisons ?

« Sans nous arrêter à la forme plus ou moins imposante du langage, forme que savent très bien prendre les Esprits imposteurs et faux savants pour séduire, par les apparences, nous partons de ce principe que les bons Esprits ne peuvent conseiller que le bien, l'union, la concorde ; que leur langage est toujours simple, modeste, empreint de bienveillance, exempt d'acrimonie, d'arrogance et de fatuité, en un mot, que tout en eux respire la charité la plus pure. La charité, voilà le véritable critérium pour juger les esprits et pour se juger soi-même. Quiconque, sondant le for intérieur de sa conscience, y trouve un germe de rancune contre son prochain, même un simple souhait de mal, peut se dire à coup sûr qu'il est sollicité par un mauvais Esprit, car il oublie cette parole du Christ : Vous serez pardonné comme vous aurez pardonné vous-mêmes. Donc s'il y avait rivalité entre deux groupes Spirites, les Esprits véritablement bons ne pourraient être du côté de celui qui lancerait l'anathème à l'autre ; car jamais un homme sensé ne pourra croire que la jalousie, la rancune, la malveillance, en un mot, tout sentiment contraire à la charité puisse émaner

d'une source pure. Cherchez donc de quel côté il y a le plus de charité *pratique* et non en paroles, et vous reconnaîtrez sans peine de quel côté sont les meilleurs Esprits, et par conséquent ceux dont il y a plus de raison d'attendre la vérité.

« Ces considérations, Messieurs, loin de nous écarter de notre sujet, nous placent sur notre véritable terrain. Le règlement, envisagé à ce point de vue, perd complètement son caractère de contrat, pour revêtir celui, bien plus modeste, d'une simple règle disciplinaire.

« Toutes les réunions, quel qu'en soit l'objet, ont à se prémunir contre un écueil, c'est celui des caractères brouillons qui semblent nés pour semer le trouble et la zizanie partout où ils se trouvent ; le désordre et la contradiction sont leur élément. Les réunions Spirites ont, plus que d'autres, à les redouter, parce que les meilleures communications ne s'obtiennent que dans un calme et un recueillement incompatibles avec leur présence et avec les Esprits sympathiques qu'ils amènent.

« En résumé, ce que nous devons chercher, c'est de parer à toutes les causes de trouble et d'interruption ; de maintenir entre nous les bons rapports dont les Spirites sincères doivent, plus que d'autres, donner l'exemple ; de nous opposer, par tous les moyens possibles, à ce que la Société s'écarte de son but, qu'elle aborde des questions qui ne sont pas de son ressort, et qu'elle dégénère en arène de controverse et de personnalités. Ce que nous devons chercher encore, c'est la possibilité de l'exécution en simplifiant le plus possible les rouages. Plus ces rouages seront compliqués, plus il y aura de causes de perturbation ; le relâchement s'introduirait par la force des choses, et du relâchement à l'anarchie il n'y a qu'un pas. »

Vendredi, 16 mars 1860. (Séance particulière.)

Discussion et adoption du règlement modifié.

Vendredi, 23 mars. (Séance particulière.)

Nomination du bureau et du comité.

Études. - Deux dictées spontanées sont obtenues, la première de l'Esprit de Charlet, par M. Didier fils ; la deuxième par madame de Boyer, d'un Esprit qui dit être forcé de venir s'accuser d'avoir voulu rompre la bonne harmonie et jeter le trouble parmi les hommes, en suscitant la jalousie et la rivalité entre ceux qui devaient être unis ; il cite quelques-uns des faits dont il s'est rendu coupable. Cet aveu spontané, dit-il, fait partie de la punition qui lui est infligée.

Formation de la terre.

Théorie de l'incrustation planétaire.

Notre savant confrère, M. Jobard, de Bruxelles, nous écrit ce qui suit à propos de notre article sur les Préadamistes, publié dans la *Revue* du mois dernier :

« Permettez-moi quelques réflexions sur la création du monde, dans le but de réhabiliter la Bible à vos yeux et à ceux des libres-penseurs. Dieu créa le monde en six jours, 4,000 ans avant l'ère chrétienne ; voilà ce que les géologues contestent par l'étude des fossiles et les milliers de caractères incontestables de vétusté qui font remonter l'origine de la terre à des milliers de millions d'années, et pourtant l'Ecriture a dit la vérité et les géologues aussi, et c'est un simple paysan qui les met d'accord en nous apprenant que notre terre n'est qu'une planète *incrustative*, fort moderne, composée de matériaux fort anciens.

« Après l'enlèvement de la *planète inconnue*, arrivée à maturité ou en harmonie avec celle qui existait à la place que nous occupons aujourd'hui, l'âme de la terre reçut l'ordre de réunir ses satellites pour former notre globe actuel selon les règles du progrès en tout et pour tout. Quatre de ces astres seulement consentirent à l'association qui leur était proposée ; la lune seule persista dans son autonomie, car les globes ont aussi leur libre arbitre. Pour procéder à cette fusion, l'âme de la terre dirigea vers les satellites un rayon magnétique attractif qui cataleptisa tout leur mobilier végétal, animal et hominal qu'ils apportèrent à la communauté. L'opération n'eut pour témoins que l'âme de la terre et les grands messagers célestes qui l'aidèrent dans ce grand œuvre, en ouvrant ses globes pour mettre leurs entrailles en commun. La soudure opérée, les eaux s'écoulèrent dans les vides laissés par l'absence de la lune, dont on avait droit d'attendre une meilleure appréciation de ses intérêts.

« Les atmosphères se confondirent, et le réveil, ou *la résurrection des germes cataleptisés* commença ; l'homme fut tiré en dernier lieu de son état d'hypnotisme, et se vit entouré de la végétation luxuriante du paradis terrestre et des animaux qui paissaient en paix autour de lui. Tout cela, vous en conviendrez, pouvait se faire en six jours avec des ouvriers aussi puissants que ceux que Dieu avait chargés de cette besogne. La planète *Asie* nous apporta la race jaune, la plus anciennement civilisée, l'*Afrique*, la race noire, l'*Europe*, la race blanche, et l'*Amérique*, la race rouge. La lune nous eût sans doute apporté la race verte ou bleue.

« Ainsi, certains animaux, dont on ne retrouve que les débris, n'auraient

jamais vécu sur notre terre actuelle, mais auraient été apportés d'autres mondes disloqués par la vieillesse. Les fossiles que l'on rencontre dans des climats où ils n'auraient pu exister ici-bas vivaient sans doute dans des zones différentes sur les globes où ils sont nés. Tels débris se trouvent aux pôles chez nous, qui vivaient à l'équateur chez eux. Et puis ces énormes masses dont nous ne pouvons nous imaginer la possibilité d'existence dans l'air vivaient au fond des mers, sous la pression d'un milieu qui leur rendait la locomotion facile. Les soulèvements futurs des mers nous apporteront bien d'autres débris, bien d'autres germes qui se réveilleront de leur longue léthargie pour nous montrer des espèces inconnues de plantes, d'animaux et d'autochtones, contemporains du déluge, et vous serez bien étonnés de découvrir au milieu du vaste Océan des îles nouvelles peuplées de plantes et d'animaux qui ne peuvent venir de nulle part, ni par le transport des vents, ni par celui des flots.

« Notre science qui trouve la Bible en défaut finira par lui restituer son estime, comme elle est forcée de le faire à propos de la rotation de la terre, car ce n'est pas la faute de la Bible, c'est la faute de ceux qui ne la comprennent pas. En voici la preuve :

« Josué arrêta le soleil en lui disant : *Sta, sol !* Or depuis ce temps il est arrêté, car vous ne trouvez nulle part qu'il lui ait ordonné de remarcher, et si, depuis la défaite des Amalécites la nuit succède encore au jour, il faut bien que la terre tourne. Donc ce n'est pas Galilée, mais les inquisiteurs qui méritaient d'être réprimandés pour n'avoir pas pris la Bible à la lettre.

« On niait aussi l'existence de la licorne biblique, et l'on vient d'en tuer deux dans les montagnes du Thibet. On niait l'apparition du spectre de Saül, et, Dieu merci ! vous êtes à même de convaincre les négateurs. Rappelons-nous toujours cet avertissement de l'Écriture : *Noli esse incredulus sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.*

« Salut cordial et respectueux à l'auteur de l'Ethnographie du monde Spirite.

JOBARD. »

La théorie de la formation de la terre par l'incrustation de plusieurs corps planétaires a déjà été donnée à diverses époques par certains Esprits et par l'entremise de médiums étrangers les uns aux autres. Nous ne nous faisons point l'apôtre de cette doctrine que nous avouons n'avoir pas encore suffisamment étudiée pour nous prononcer, mais nous reconnaissons qu'elle mérite un sérieux examen. Les réflexions qu'elle nous suggère ne sont donc qu'à l'état d'hypothèse jusqu'à ce que des données plus positives soient venues les confirmer ou les démentir ; en attendant, c'est un jalon qui peut mettre sur la voie d'une grande découverte et guider dans les

recherches, et peut-être un jour les savants y trouveront-ils la solution de plus d'un problème.

Mais, diront certains critiques, vous n'avez donc pas confiance aux Esprits, puisque vous doutez de leurs assertions ? Comment des intelligences dégagées de la matière ne peuvent-elles lever tous les doutes de la science, jeter de la lumière où règne l'obscurité ?

Ceci est une très grave question qui tient à la base même du Spiritisme, et que nous ne pourrions résoudre en ce moment sans répéter ce que nous avons déjà dit à ce sujet ; nous n'en dirons donc que quelques mots afin de justifier nos réserves. Nous leur répondrons d'abord qu'on deviendrait savant à bon marché s'il ne s'agissait que d'interroger les Esprits pour connaître tout ce qu'on ignore. Dieu veut que nous acquérions la science par le travail, et il n'a pas chargé les Esprits de nous l'apporter toute faite pour favoriser notre paresse. En second lieu l'humanité, comme les individus, a son enfance, son adolescence, sa jeunesse et sa virilité. Les Esprits, chargés par Dieu d'instruire les hommes, doivent donc proportionner leur enseignement au développement de l'intelligence ; ils ne diront pas tout à tout le monde, et ils attendent, avant de semer, que la terre soit prête à recevoir la semence pour la faire fructifier. Voilà pourquoi certaines vérités qui nous sont enseignées aujourd'hui ne l'ont pas été à nos pères qui, eux aussi, interrogeaient les Esprits ; voilà pourquoi encore des vérités pour lesquelles nous ne sommes pas mûrs ne seront enseignées qu'à ceux qui viendront après nous. Notre tort est de nous croire arrivés au sommet de l'échelle, tandis que nous ne sommes encore qu'à moitié chemin.

Disons en passant que les Esprits ont deux manières d'instruire les hommes ; ils peuvent le faire, soit en se communiquant directement, ce qu'ils ont fait dans tous les temps, ainsi que le prouvent toutes les histoires sacrées et profanes, soit en s'incarnant parmi eux pour y remplir des missions de progrès ; tels sont ces hommes de bien et de génie qui apparaissent de temps en temps comme des flambeaux pour l'humanité et lui font faire quelques pas en avant. Voyez ce qui arrive lorsque ces mêmes hommes viennent avant le temps propice pour les idées qu'ils doivent répandre : ils sont méconnus de leur vivant, mais leur enseignement n'est pas perdu ; déposé dans les archives du monde, comme une graine précieuse mise en réserve, il sort un beau jour de la poussière, au moment où il peut porter ses fruits.

On comprend dès lors que si le temps voulu pour répandre certaines idées n'est pas arrivé, ce serait en vain qu'on interrogerait les Esprits ; ils ne peuvent dire que ce qu'il leur est permis de dire. Mais il est une autre

raison, que comprennent parfaitement tous ceux qui ont quelque expérience du monde Spirite.

Il ne suffit pas d'être Esprit pour posséder la science universelle, autrement la mort nous rendrait presque les égaux de Dieu. Le simple bon sens, du reste, se refuse à admettre que l'Esprit d'un sauvage, d'un ignorant ou d'un méchant, du moment qu'il est dégagé de la matière, soit au niveau de celui du savant ou de l'homme de bien ; cela ne serait pas rationnel. Il y a donc des Esprits avancés, et d'autres plus ou moins arriérés qui doivent fournir plus d'une étape, passer par de nombreuses étamines avant d'être dépouillés de toutes leurs imperfections. Il en résulte qu'on rencontre dans le monde des Esprits toutes les variétés morales et intellectuelles qu'on trouve parmi les hommes, et bien d'autres encore ; or, l'expérience prouve que les mauvais se communiquent tout aussi bien que les bons. Ceux qui sont franchement mauvais sont facilement reconnaissables ; mais il y a aussi parmi eux des demi-savants, des faux savants, des présomptueux, des systématiques et même des hypocrites ; ceux-là sont les plus dangereux parce qu'ils affectent une apparence de gravité, de sagesse et de science, à la faveur de laquelle ils débitent souvent, au milieu de quelques vérités, de quelques bonnes maximes, les choses les plus absurdes ; et pour mieux donner le change, ils ne craignent pas de se parer des noms les plus respectables. Démêler le vrai du faux, découvrir la supercherie cachée sous une parade de grands mots, démasquer les imposteurs, c'est là, sans contredit, une des plus grandes difficultés de la science Spirite. Pour la surmonter il faut une longue expérience, connaître toutes les *roueries* dont sont capables les Esprits de bas étage, avoir beaucoup de prudence, voir les choses avec le plus imperturbable sang-froid, et se garder surtout de l'enthousiasme qui aveugle. Avec l'habitude et un peu de tact on arrive aisément à voir le bout de l'oreille, même sous l'emphase du langage le plus prétentieux. Mais malheur au médium qui se croit infaillible, qui se fait illusion sur les communications qu'il reçoit : l'Esprit qui le domine peut le fasciner au point de lui faire trouver sublime ce qui souvent est simplement absurde et saute aux yeux de tout autre que de lui-même.

Revenons à notre sujet. La théorie de la formation de la terre par incrustation n'est pas la seule qui ait été donnée par les Esprits. Laquelle croire ? Cela nous prouve qu'en dehors de la morale, qui ne peut avoir deux interprétations, il ne faut accepter les théories scientifiques des Esprits qu'avec la plus grande réserve, parce que, encore une fois, ils ne sont pas chargés de nous apporter la science toute faite ; qu'ils sont loin de tout savoir, surtout en ce qui concerne le principe des choses ; qu'il faut

enfin se défier des idées systématiques que certains d'entre eux cherchent à faire prévaloir, et auxquelles ils ne se font même pas scrupule de donner une origine divine. Si l'on examine ces communications avec sang-froid, *sans prévention* surtout, si l'on en pèse mûrement toutes les paroles, on y découvre aisément les traces d'une origine suspecte incompatible avec le caractère de l'Esprit qui est censé parler. Ce sont quelquefois des hérésies scientifiques tellement patentes qu'il faudrait être aveugle ou bien ignorant pour ne pas les apercevoir ; or, comment supposer qu'un Esprit supérieur commette de pareilles absurdités ? D'autres fois ce sont des expressions triviales, des formes ridicules, puériles, et mille autres signes qui trahissent l'infériorité pour quiconque n'est pas fasciné. Quel homme de bon sens pourrait jamais croire qu'une doctrine qui contredirait les données les plus positives de la science pût émaner d'un Esprit savant, alors même qu'elle porterait le nom d'Arago ? Comment croire à la bonté d'un Esprit qui donnerait des conseils contraires à la charité et à la bienveillance, fussent-ils signés d'un apôtre de la bienfaisance ? Nous disons plus, c'est qu'il y a profanation à mêler des noms vénérés à des communications qui portent des traces évidentes d'infériorité. Plus les noms sont élevés, plus il faut les accueillir avec circonspection, et craindre d'être le jouet d'une mystification. En résumé, le grand critérium de l'enseignement donné par les Esprits, c'est la logique. Dieu nous a donné le jugement et la raison pour nous en servir ; les bons Esprits nous le recommandent, et nous donnent en cela une preuve de leur supériorité ; les autres s'en donnent bien garde : ils veulent être crus sur parole, parce qu'ils savent bien qu'ils ont tout à perdre à l'examen.

Nous avons donc, comme on le voit, bien des motifs de ne pas accepter légèrement toutes les théories données par les Esprits. Quand il en surgit une, nous nous renfermons dans le rôle d'observateur ; nous faisons abstraction de son origine spirite, sans nous laisser éblouir par l'éclat de noms pompeux ; nous l'examinons comme si elle émanait d'un simple mortel, et nous voyons si elle est rationnelle, si elle rend compte de tout, si elle résout toutes les difficultés. C'est ainsi que nous avons procédé pour la doctrine de la réincarnation que nous n'avons adoptée, quoique venant des Esprits, qu'après avoir reconnu qu'elle seule, *mais elle seule*, pouvait résoudre ce qu'aucune philosophie n'avait encore résolu, et cela abstraction faite des preuves matérielles qui en sont données chaque jour à nous et à bien d'autres. Peu nous importent donc les contradicteurs, fussent-ils même des Esprits ; dès lors qu'elle est logique, conforme à la justice de Dieu ; qu'ils ne peuvent rien y substituer de plus satisfaisant, nous ne nous en inquiétons pas plus que de ceux qui affirment que la terre ne tourne pas autour

du soleil, - car il y a des Esprits de cette force et qui se donnent pour savants, - ou qui prétendent que l'homme est venu tout formé d'un autre monde porté sur le dos d'un éléphant ailé.

Nous n'en sommes pas, à beaucoup près, au même point touchant la formation et surtout le peuplement de la terre ; c'est pourquoi nous avons dit en commençant que, pour nous, la question n'était pas suffisamment élucidée. Envisagée au point de vue purement scientifique, nous disons seulement qu'au premier aperçu la théorie de l'incrustation ne nous paraît pas dénuée de fondement, et sans nous prononcer ni pour ni contre, nous disons que nous y trouvons matière à examen. En effet, si l'on étudie les caractères physiologiques des différentes races humaines, il n'est pas possible de leur attribuer une souche commune, car la race nègre n'est point un abâtardissement de la race blanche. Or, en adoptant la lettre du texte biblique qui fait procéder tous les hommes de la famille de Noé, 2,400 ans avant l'ère chrétienne, il faudrait admettre non seulement qu'en quelques siècles cette seule famille aurait peuplé l'Asie, l'Europe et l'Afrique, mais qu'elle se serait transformée en Nègres. Nous savons très bien quelle influence le climat et les habitudes peuvent exercer sur l'économie ; un soleil ardent roussit l'épiderme et brunit la peau, mais nulle part on n'a vu, même sous l'ardeur tropicale la plus intense, des familles blanches procréer des noirs sans croisements de races. Donc, pour nous, il est évident que les races primitives de la terre proviennent de souches différentes. Quel en est le principe ? Là est la question, et jusqu'à preuves certaines il n'est permis de faire à ce sujet que des conjectures ; aux savants, donc, à voir celles qui concordent le mieux avec les faits constatés par la science.

Sans examiner comment a pu se faire la jonction et la soudure de plusieurs corps planétaires pour en former notre globe actuel, nous devons reconnaître que la chose n'est pas impossible, et dès lors se trouverait expliquée la présence simultanée de races hétérogènes si différentes de mœurs et de langages, dont chaque globe aurait apporté les germes ou les embryons ; et qui sait même ? peut-être des individus tout formés. Dans cette hypothèse la race blanche proviendrait d'un monde plus avancé que celui qui aurait apporté la race noire. Dans tous les cas, la jonction n'a pu s'opérer sans un cataclysme général, lequel n'aurait laissé subsister que quelques individus. Ainsi, selon cette théorie, notre globe serait à la fois très ancien par ses parties constituantes, et très nouveau par son agglomération. Ce système, comme on le voit, ne contredit en rien les périodes géologiques qui remonteraient ainsi à une époque indéterminée et antérieure à la jonction. Quoi qu'il en soit, et quoi qu'en dise M. Jobard, si les choses se sont passées ainsi, il paraît difficile qu'un tel événement se soit

accompli, et surtout que l'équilibre d'un pareil chaos ait pu s'établir en six jours de 24 heures. Les mouvements de la matière inerte sont soumis à des lois éternelles auxquelles il ne peut être dérogé que par des miracles.

Il nous reste à expliquer ce que l'on doit entendre par l'âme de la terre, car il ne peut entrer dans la pensée de personne d'attribuer une volonté à la matière. Les Esprits ont toujours dit que certains d'entre eux ont des attributions spéciales ; agents et ministres de Dieu, ils dirigent selon le degré de leur élévation les faits de l'ordre physique, aussi bien que ceux de l'ordre moral. De même que quelques-uns veillent sur les individus dont ils se constituent les génies familiers ou protecteurs, d'autres prennent sous leur patronage les réunions d'individus, les groupes, les villes, les peuples et même les mondes. L'âme de la terre doit donc s'entendre de l'Esprit appelé par sa mission à la diriger et à la faire progresser, ayant sous ses ordres les innombrables légions d'Esprits chargés de veiller à l'accomplissement de ses desseins. L'Esprit directeur d'un monde doit nécessairement être d'un ordre très supérieur, et d'autant plus élevé que le monde lui-même est plus avancé.

Si nous avons insisté sur plusieurs points qui ont pu paraître étrangers à notre sujet, c'est précisément parce qu'il s'agit d'une question scientifique éminemment controversable. Il importe qu'il soit bien constaté, pour ceux qui jugent les choses sans les connaître, que le Spiritisme est loin de tenir pour article de foi tout ce qui vient du monde invisible, et qu'ainsi il ne s'appuie pas, comme ils le prétendent, sur une croyance aveugle, mais sur la raison. Si tous ses partisans n'apportent pas la même circonspection, ce n'est pas la faute de la science, mais de ceux qui ne se donnent pas la peine de l'approfondir ; or, il ne serait pas plus logique de le juger sur l'exagération de quelques-uns, qu'il ne le serait de condamner la religion sur l'opinion de quelques fanatiques.

Lettres du docteur Morhéry sur Mlle Désirée Godu.

Nous avons parlé de la remarquable faculté de Mlle Désirée Godu, comme médium guérisseur, et nous aurions pu citer les attestations authentiques que nous avons sous les yeux ; mais voici un témoignage dont personne ne contestera la haute portée ; ce n'est plus un de ces certificats qu'on délivre souvent un peu à la légère, c'est le résultat des observations sérieuses d'un homme de savoir, éminemment compétent pour apprécier les choses au double point de vue de la science et du Spiritisme. M. le docteur Morhéry

nous adresse les deux lettres suivantes que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire.

« Plessis-Boudet, près Loudéac (Côtes-du-Nord).

« Monsieur Allan Kardec,

« Bien qu'écrasé d'occupations en ce moment, je crois devoir, comme membre correspondant de la Société parisienne des études Spirites, vous informer d'un événement inattendu pour moi et qui intéresse sans doute tous nos collègues.

« Vous avez parlé avec éloge dans les derniers numéros de votre Revue de Mlle Désirée Godu, d'Hennebon. Vous avez dit qu'après avoir été médium voyant, médium auditif et médium écrivain, cette demoiselle est devenue, depuis quelques années environ, médium curatif. C'est en cette dernière qualité qu'elle s'est adressée à moi et qu'elle a réclamé mon concours comme docteur en médecine pour prouver l'efficacité de sa médication, qu'on pourrait nommer, je crois, *Spiritique*. J'ai pensé d'abord que les menaces qu'on lui faisait et les obstacles que l'on mettait à sa pratique médicale sans diplôme était la seule cause de sa démarche ; mais elle m'a dit que l'Esprit qui la dirige depuis six années le lui avait conseillé comme nécessaire, au point de vue de la doctrine Spirite. Quoi qu'il en soit, j'ai cru qu'il était de mon devoir, et de l'intérêt de l'humanité, d'accepter sa généreuse proposition, mais je doutais qu'elle l'eût réalisée. Sans la connaître ni l'avoir jamais vue, j'avais su que cette pieuse jeune personne n'avait voulu se séparer de sa famille que dans une circonstance exceptionnelle et pour remplir encore une mission non moins importante à l'âge de 17 ans. J'ai donc été bien agréablement surpris en la voyant arriver chez moi, conduite par sa mère qu'elle a quittée le lendemain avec un profond chagrin ; mais ce chagrin était tempéré par le courage de la résignation. Depuis dix jours, Mlle Godu est au milieu de ma famille dont elle fait la joie malgré son occupation énervante.

« Depuis son arrivée, j'ai déjà consigné 75 cas d'observation de maladies diverses et contre lesquelles, pour la plupart, les secours de la médecine ont échoué. Nous avons des amauroses, des ophtalmies graves, des paralysies anciennes et rebelles à tout traitement, des scrofuleux, des dartreux, des cataractes et des cancers à la dernière période ; tous les cas sont numérotés, la nature de la maladie est constatée par moi, les pansements sont mentionnés, et tout est tenu en règle comme dans une salle de clinique destinée aux observations.

« Il n'y a pas encore assez de temps pour que je puisse me prononcer d'une manière péremptoire sur les cures opérées par la médication de

Mlle Godu ; mais, dès aujourd'hui, je peux manifester ma surprise sur les résultats révulsifs qu'elle obtient par l'application de ses onguents dont les effets varient à l'infini par une cause que je ne saurais m'expliquer avec les règles ordinaires de la science. J'ai vu aussi avec plaisir qu'elle coupait les fièvres sans aucune préparation de quinquina ou de ses extraits, et par de simples infusions de fleurs ou de feuilles de diverses plantes.

« Je suis surtout avec un vif intérêt le traitement d'un cancer à la troisième période. Ce cancer, qui a été constaté et traité sans succès, comme toujours, par plusieurs de mes confrères, est l'objet de la plus grande préoccupation de Mlle Godu. Ce n'est ni une, ni deux fois qu'elle le panse, mais bien toutes les heures. Je désire bien vivement que ses efforts soient couronnés de succès, et qu'elle guérisse cet indigent qu'elle panse avec un zèle au-dessus de tout éloge. Si elle réussit sur celui-là, on peut naturellement espérer qu'elle réussira sur d'autres, et dans ce cas elle rendra un immense service à l'humanité en guérissant cette horrible et atroce maladie.

« Je sais que quelques confrères frondeurs pourront se rire de l'espoir dont je me berce ; mais que m'importe si cet espoir se réalise ! Déjà l'on me fait un reproche de prêter ainsi mon concours à une personne, dont aucun ne conteste l'intention, mais dont la plupart dénient l'aptitude à guérir, puisque cette aptitude ne lui a pas été donnée par la Faculté.

« A cela je répondrai : ce n'est point la Faculté qui a découvert la vaccine, mais bien de simples pâtres ; ce n'est point la Faculté qui a découvert l'écorce du Pérou, mais les indigènes de ce pays. La Faculté constate les faits ; elle les groupe et les classe pour en former la précieuse base de l'enseignement, mais elle ne les produit pas exclusivement. Quelques sots (il s'en trouve malheureusement ici comme partout) croient se donner de l'esprit en qualifiant Mlle Godu de sorcière. C'est assurément une aimable et bien utile sorcière, car elle n'inspire aucune frayeur de la sorcellerie, ni aucun désir de la vouer au bûcher.

« A d'autres, qui prétendent qu'elle est l'instrument du démon, je répondrai très carrément : si le démon vient sur la terre pour guérir les incurables abandonnés et indigents, il faut en conclure que le démon s'est enfin converti et qu'il a droit à nos remerciements ; or, je doute fort que parmi ceux qui tiennent ce langage il y en ait beaucoup qui ne préfèrent encore guérir par ses mains que de mourir par celles du médecin. Prenons donc le bien d'où il vient, et, à moins de preuve authentique, n'en attribuons pas le mérite au diable. Il est plus moral et plus rationnel d'attribuer le bien à Dieu et de l'en remercier, et sous ce rapport je pense que mon avis sera partagé par vous et par tous mes collègues.

« Au reste, que cela devienne ou non une réalité, il en résultera toujours quelque chose pour la science. Je ne suis pas homme à laisser dans l'oubli certains moyens employés que nous négligeons trop aujourd'hui. La médecine, dit-on, a fait d'immenses progrès ; oui, sans doute, pour la science, mais pas autant pour l'art de guérir. Nous avons beaucoup appris et trop oublié ; l'esprit humain est comme l'Océan : il ne peut tout embrasser ; quand il envahit une plage, il en laisse une autre. Je reviendrai sur ce sujet et je vous tiendrai au courant de cette curieuse expérimentation. J'y attache la plus grande importance ; si elle réussit, ce sera une manifestation éclatante contre laquelle il sera impossible de lutter, car rien n'arrête ceux qui souffrent et qui veulent guérir. Je suis décidé à tout braver dans ce but, même le ridicule qu'on craint tant en France.

« Je profite de l'occasion pour vous adresser ma thèse inaugurale. Si vous voulez bien prendre la peine de la lire, vous comprendrez facilement combien j'étais disposé à admettre le Spiritisme. Cette thèse a été soutenue quand la médecine était tombée dans le plus profond matérialisme. C'était une protestation contre ce courant qui nous a entraînés à la médecine organique et à la pharmacologie minérale, dont on a fait un si grand abus. Combien de santés délabrées par l'usage de ces substances minérales qui, en cas d'échec, augmentent le mal, et, en cas de réussite, laissent trop souvent des traces dans notre organisation !

« Agréez, etc. MORHÉRY. »

« 20 mars 1860.

« Monsieur,

« Dans ma dernière lettre je vous ai annoncé que Mlle Désirée Godu avait bien voulu venir exercer sous mes yeux sa faculté curative ; je viens aujourd'hui vous donner quelques nouvelles.

« Depuis le 25 février, j'ai commencé mes observations sur un grand nombre de malades, presque tous indigents et dans l'impossibilité de se traiter convenablement. Quelques-uns ont des maladies peu importantes ; mais le plus grand nombre est atteint d'affections qui ont résisté aux moyens curatifs ordinaires. J'ai numéroté, depuis le 25 février, 152 cas de maladies très variées. Malheureusement dans notre pays, surtout les malades indigents, suivent leur caprice et n'ont pas la patience de se résigner à un traitement suivi et méthodique ; dès qu'ils éprouvent du mieux, ils se croient guéris et ne font plus rien ; c'est un fait que j'ai souvent constaté dans ma clientèle, et qui devait nécessairement se représenter avec Mlle Godu.

« Comme je vous l'ai dit, je ne veux rien préjuger, rien affirmer, à moins

de résultats constatés par l'expérience ; plus tard, je ferai le dépouillement de mes observations, et je constaterai les plus remarquables ; mais, dès aujourd'hui, je peux vous exprimer mon étonnement pour certaines guérisons obtenues en dehors de nos moyens ordinaires.

« J'ai vu guérir sans quinquina trois fièvres intermittentes rebelles dont l'une avait résisté à tous les moyens que j'avais employés.

« Mlle Godu a guéri également trois panaris et deux inflammations sous-aponévrotiques de la main en très peu de jours ; j'en ai été véritablement surpris.

« Je peux constater aussi la guérison, non pas encore radicale, mais bien avancée, d'un de nos plus intelligents laboureurs, Pierre Le Boudec, de Saint-Hervé, atteint de surdité depuis 18 ans ; il a été aussi émerveillé que moi quand, après trois jours de traitement, il a pu entendre le chant des oiseaux et la voix de ses enfants. Je l'ai vu ce matin, tout fait espérer une guérison radicale avant peu.

« Parmi nos malades, celui qui attire le plus mon attention en ce moment est le nommé Bigot, ouvrier laboureur à Saint-Caradec, atteint depuis deux ans et demi d'un cancer à la lèvre inférieure. Ce cancer est arrivé à la dernière période ; la lèvre inférieure est en partie mangée ; les gencives, les glandes sublinguales et sous-maxillaires sont cancéromateuses ; l'os maxillaire inférieur participe lui-même de la maladie. Quand il s'est présenté chez moi son état était désespéré ; ses douleurs étaient atroces ; il n'avait pas dormi depuis six mois ; toute opération est impraticable, le mal étant trop avancé ; toute guérison me semblait impossible, et je le déclarai très franchement à Mlle Godu afin de la prémunir contre un échec inévitable. Mon opinion n'a pas varié au sujet du pronostic ; je ne puis croire à la guérison d'un cancer si avancé ; cependant je dois déclarer que, dès le premier pansement, le malade a éprouvé du soulagement, et que depuis ce jour, 25 février, il dort bien et peut prendre des aliments ; la confiance lui est revenue ; la plaie a changé d'aspect d'une manière visible, et si cela continue, je serai, malgré mon opinion si formelle, obligé d'espérer une guérison. Si elle se réalise, ce sera le plus grand phénomène curatif que l'on puisse constater ; il faut attendre et prendre patience comme le malade. Mlle Godu en a un soin tout particulier ; elle l'a pansé parfois toutes les demi-heures ; cet indigent est son favori.

« Par ailleurs, rien à vous dire. Je pourrais vous édifier sur les cancans, les commérages, les allusions à la sorcellerie ; mais comme la sottise est inhérente à l'humanité, je ne me préoccupe nullement du soin de la guérir.

« Agréez, etc. MORHÉRY. »

Remarque. Comme on a pu s'en convaincre par les deux lettres ci-des-

sus, M. Morhéry ne se laisse point éblouir par l'enthousiasme ; il observe les choses froidement, en homme éclairé qui ne se fait point d'illusions ; il y apporte une entière bonne foi, et mettant de côté l'amour-propre du docteur, il ne craint pas d'avouer que la nature peut se passer de lui, en inspirant à une jeune fille sans instruction des moyens de guérir qu'il n'a trouvés ni dans l'enseignement de la Faculté, ni dans son propre cerveau, et il ne s'en croit nullement humilié. Ses connaissances en Spiritisme lui montrent que la chose est possible sans qu'il y ait pour cela dérogation aux lois de la nature ; il la comprend, dès lors cette faculté remarquable est pour lui un simple phénomène plus développé chez Mlle Godu que chez d'autres. On peut dire que cette jeune fille est pour l'art de guérir ce que Jeanne d'Arc était pour l'art militaire. M. Morhéry, éclairé sur les deux points essentiels : le Spiritisme comme source, et la médecine ordinaire comme contrôle, mettant de côté tout amour-propre et tout sentiment personnel, est dans la meilleure position pour porter un jugement impartial, et nous félicitons Mlle Godu de la résolution qu'elle a prise de se mettre sous son patronage. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de les tenir au courant des observations qui seront faites ultérieurement.

Variétés.

Le Fabricant de Saint-Pétersbourg.

Le fait suivant de manifestation spontanée a été transmis à notre collègue M. Kratzoff, de Saint-Pétersbourg, par son compatriote le baron Gabriel Tscherkassoff, qui habite Cannes (Var), et qui en certifie l'authenticité. Il paraît, du reste, que le fait est très connu, et fit beaucoup de sensation à l'époque où il s'est produit.

« Au commencement de ce siècle, il y avait à Saint-Pétersbourg un riche artisan qui occupait un grand nombre d'ouvriers dans ses ateliers ; son nom m'échappe, mais je crois que c'était un Anglais. Homme probe, humain et rangé, il vaquait non seulement à la bonne facture de ses produits, mais bien plus encore au bien-être physique et moral de ses ouvriers, qui offraient, par conséquent, l'exemple de la bonne conduite et d'une concorde presque fraternelle. D'après une coutume observée en Russie jusqu'à nos jours, ils étaient défrayés du logement et de la nourriture par leur patron, et occupaient les étages supérieurs et les combles de la même maison que lui. Un matin, plusieurs des ouvriers, en se réveillant, ne trouvèrent plus leurs habits qu'ils avaient mis à côté d'eux en se couchant. On

ne pouvait supposer un vol ; on questionna, mais inutilement, et on soupçonna les plus malicieux d'avoir voulu jouer un tour à leurs camarades ; enfin, à force de recherches, on trouva tous les objets disparus au grenier, dans les cheminées, et jusque sur les toits. Le patron fit des remontrances générales, puisque personne ne s'avouait coupable ; chacun, au contraire, protestait de son innocence.

« A quelque temps de là, la même chose se renouvela ; nouvelles remontrances, nouvelles protestations. Peu à peu cela commença à se répéter toutes les nuits, et le patron en conçut de vives inquiétudes, car, outre que son travail en souffrait beaucoup, il se voyait menacé par une émigration de tous ses ouvriers, qui avaient peur de rester dans une maison où il se passait, disaient-ils, des choses surnaturelles. D'après le conseil du patron, il fut organisé un service nocturne, choisi par les ouvriers mêmes, pour surprendre le coupable ; mais rien ne réussit, tout au contraire, les choses allèrent en empirant. Les ouvriers, pour gagner leurs chambres, devaient monter des escaliers qui n'étaient point éclairés ; or, il arriva à plusieurs d'entre eux de recevoir des coups et des soufflets ; et quand ils cherchaient à se défendre, ils ne frappaient que l'espace, tandis que la force des coups leur faisait supposer qu'ils avaient affaire à un être solide. Cette fois, le patron leur conseilla de se diviser en deux groupes ; l'un d'eux devait rester au haut de l'escalier, l'autre arriver d'en bas ; de cette manière, le mauvais plaisant ne pouvait manquer d'être pris et de recevoir la correction qu'il méritait. Mais la prévoyance du patron se trouva encore en défaut, les deux groupes furent battus à outrance, et chacun accusa l'autre. Les récriminations étaient devenues sanglantes, et la mésintelligence entre les ouvriers étant arrivée à son comble, le pauvre patron songeait déjà à fermer ses ateliers ou à déménager.

« Un soir, il était assis, triste et pensif, entouré de sa famille ; tout le monde était plongé dans l'abattement, lorsque tout à coup un grand bruit se fait entendre dans la chambre à côté qui lui servait de cabinet de travail. Il se lève précipitamment, et va reconnaître la cause de ce bruit. La première chose qu'il voit en ouvrant la porte, c'est son bureau ouvert et un bougeoir allumé ; or, il venait peu d'instants avant de fermer le bureau et d'éteindre la lumière. S'étant approché, il distingue sur le bureau un encrier de verre et une plume qui ne lui appartenaient pas, et une feuille de papier sur laquelle étaient écrits ces mots, qui n'avaient pas encore eu le temps de sécher : « Fais démolir le mur à tel endroit (c'était sur l'escalier) ; tu y trouveras des ossements humains que tu feras ensevelir en terre sainte. » Le patron prit le papier et courut en informer la police.

« Le lendemain on se mit donc à chercher d'où provenaient l'encrier et

la plume. En les montrant aux habitants de la même maison, on arriva jusqu'à un marchand de légumes et de denrées coloniales qui avait sa boutique au rez-de-chaussée, et qui reconnut l'un et l'autre pour les siens. Interrogé sur la personne à laquelle il les avait donnés, il répondit : « Hier soir, ayant déjà fermé la porte de ma boutique, j'entendis un petit coup frappé au vasistas de la fenêtre ; je l'ouvris, et un homme dont il me fut impossible de distinguer les traits me dit : Donne-moi, je te prie, un encrier et une plume, je te les paierai. Lui ayant passé ces deux objets, il me jeta une grosse monnaie de cuivre que j'entendis tomber sur le plancher, mais que je n'ai pu retrouver.

« On fit démolir le mur à l'endroit indiqué, et l'on y trouva des ossements humains, qui furent enterrés, et tout rentra dans l'ordre. On ne put jamais savoir à qui avaient appartenu ces ossements. »

Des faits de cette nature ont dû se produire à toutes les époques, et l'on voit qu'ils ne sont nullement provoqués par les connaissances Spirites. On conçoit que, dans les siècles reculés, ou chez des peuples ignorants, ils aient pu donner lieu à toutes sortes de suppositions superstitieuses.

Apparition tangible.

Le 14 janvier dernier, le sieur Lecomte, cultivateur dans la commune de Brix, arrondissement de Valognes, a été visité par un individu qui s'est dit être un de ses anciens camarades, avec lequel il avait travaillé au port de Cherbourg, et dont la mort remonte à deux ans et demi. Cette apparition avait pour but de prier Lecomte de lui faire dire une messe. Le 15, l'apparition se reproduisit ; Lecomte, moins effrayé, reconnut effectivement son ancien camarade ; mais, troublé encore, il ne sut que répondre ; il en fut de même les 17 et 18 janvier. Ce ne fut que le 19 que Lecomte lui dit : Puisque tu désires une messe, où veux-tu qu'elle soit dite, et y assisteras-tu ? - Je désire, répond l'Esprit, que la messe soit dite à la chapelle de Saint-Sauveur dans huit jours, et je m'y trouverai. Il ajouta : Il y a longtemps que je ne t'avais vu, et il y avait loin pour venir te trouver. Cela dit il le quitte *en lui serrant la main*.

Le sieur Lecomte n'a pas manqué à sa promesse ; le 27 janvier, la messe a été dite à Saint-Sauveur, et il a vu son ancien camarade agenouillé sur les marches de l'autel près du prêtre officiant ; mais personne autre que lui ne l'a aperçu, bien qu'il ait demandé au prêtre et aux assistants s'ils ne le voyaient pas.

Depuis ce jour, le sieur Lecomte n'a plus été visité, et il a repris sa tranquillité habituelle.

Remarque. Selon ce récit, dont l'authenticité est garantie par une personne digne de foi, il ne s'agit point d'une simple vision, mais d'une apparition tangible, puisque le défunt ami du sieur Lecomte lui aurait serré la main. Les incrédules appelleront cela une hallucination ; mais, jusqu'à présent, nous attendons encore de leur part une explication claire, logique et vraiment scientifique des étranges phénomènes qu'ils désignent sous ce nom, qui nous semble plutôt une fin de non-recevoir qu'une solution.

Dictées spontanées.

L'Ange des Enfants.

(Société. Méd. Mad. de Boyer.)

J'ai nom Micaël ; je suis un des Esprits préposés à la garde des enfants. Quelle douce mission et que de bonheur elle donne à l'âme ! À la garde des enfants, direz-vous ? Mais n'ont-ils pas leurs mères, bons anges préposés à cette garde ? et pourquoi faut-il encore un Esprit chargé de s'en occuper ? Mais ne pensez-vous pas à ceux qui n'ont plus cette bonne mère ? N'y en a-t-il pas, hélas ! beaucoup trop de ceux-ci ? Et la mère, elle-même, n'a-t-elle pas besoin d'aide quelquefois ? Qui l'éveille au milieu de son premier sommeil ? Qui lui fait pressentir le danger, inventer le soulagement quand le mal est grave ? Nous, toujours nous ; nous, qui détournons l'enfant de la rive où il accourt à l'étourdie, qui éloignons de lui les animaux nuisibles, qui écartons le feu qui se pourrait mêler à ses blonds cheveux. Notre mission est douce ! C'est encore nous qui lui inspirons la compassion pour le pauvre, la douceur, la bonté ; aucun des plus méchants même ne saurait nous fâcher ; il y a toujours un instant où son petit cœur nous est ouvert. Plus d'un de vous sera étonné de cette mission ; mais ne dites-vous pas souvent : il y a un Dieu pour les enfants ? pour les enfants pauvres, surtout ? Non, il n'y a pas un Dieu, mais des anges, des amis. Et comment pourriez-vous expliquer autrement les miraculeux sauvetages ? Il y a encore bien d'autres puissances dont vous ne soupçonnez même pas l'existence ; il y a l'Esprit des fleurs, celui des parfums, il y en a mille dont les missions plus ou moins élevées vous sembleraient délicieuses, enviables après votre dure vie d'épreuves ; je les engagerai à venir au milieu de vous. Moi, je suis en ce moment récompensée d'une vie toute dévouée à des enfants. Mariée jeune à un homme qui en avait plusieurs, je n'eus pas le bonheur d'en avoir moi-même ; toute dévouée à eux, Dieu,

le bon et souverain maître, m'a accordé d'être encore le gardien des enfants. Douce et sainte mission ! je le répète, et dont les mères ici présentes ne pourraient nier la toute-puissance. Adieu, je vais au chevet de mes petits protégés ; l'heure du sommeil est mon heure, et il faut que je visite toutes ces jolies paupières closes. Le bon ange qui veille sur eux, sachez-le, n'est pas une allégorie, mais bien une vérité.

Conseils.

(Société, 25 novembre 1859. Méd. M. Roze)

Jadis on vous eût crucifiés, brûlés, torturés ; le gibet est renversé ; le bûcher est éteint ; les instruments de torture sont brisés ; l'arme terrible du ridicule, si puissante contre le mensonge, s'émoussera contre la vérité ; ses ennemis les plus redoutables sont enfermés dans un cercle infranchissable. En effet, nier la réalité de nos manifestations serait nier la révélation qui est la base de toutes les religions ; les attribuer au démon, prétendre que l'Esprit du mal vient vous confirmer, vous développer l'Évangile, vous exhorter au bien, à la pratique de toutes les vertus, c'est simplement et heureusement prouver qu'il n'existe pas. Tout royaume divisé contre lui-même périra. Restent les mauvais Esprits. Jamais un bon arbre ne produira de mauvais fruits ; jamais un mauvais arbre ne produira de bons fruits. Vous n'avez donc rien de mieux à faire que de leur répondre ce que répondait le Christ à leurs prédécesseurs quand ils formulèrent contre lui les mêmes accusations, et comme lui de prier Dieu de leur pardonner, car ils ne savent ce qu'ils font.

L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

(Autre, dictée à M. Roze et lue à la Société.)

La France porte l'étendard du progrès, et doit guider les autres nations ; les événements passés et contemporains le prouvent. Vous avez été choisis pour devenir le miroir qui doit recevoir et refléter la lumière divine, qui doit éclairer la terre jusqu'alors plongée dans les ténèbres de l'ignorance et du mensonge. Mais si vous n'êtes pas animés par l'amour du prochain et par un désintéressement sans bornes, si le désir de connaître et de propager la vérité dont vous devez ouvrir les voies à la postérité n'est pas le seul mobile qui guide vos travaux ; si la plus légère arrière-pensée d'orgueil, d'égoïsme et d'intérêt matériel trouve une place dans vos cœurs, nous ne nous servirons de vous que comme l'artisan qui emploie provisoirement un outil défectueux ; nous viendrons à vous jusqu'à ce que nous ayons rencontré ou provoqué un centre plus riche que vous en vertus,

plus sympathique à la phalange d'Esprits que Dieu a envoyés pour révéler la vérité aux hommes de BONNE volonté. Pensez-y sérieusement ; descendez dans vos cœurs, sondez-en les replis les plus cachés, et chassez-en avec énergie les mauvaises passions qui nous éloignent, sinon retirez-vous plutôt que de compromettre les travaux de vos frères par votre présence, ou celle des Esprits que vous amèneriez avec vous.

L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

L'ostentation.

(Société, 16 décembre 1860. Méd. Mlle Huet.)

Par une belle soirée de printemps, un homme riche et généreux était assis dans son salon ; il humait avec bonheur le parfum des fleurs de son jardin. Il énumérait avec complaisance toutes les bonnes œuvres qu'il avait faites pendant l'année. A ce souvenir, il ne put s'empêcher de jeter un regard presque méprisant sur la maison d'un de ses voisins, lequel n'avait pu donner qu'une modique pièce de monnaie pour la construction de l'église paroissiale. Pour ma part, dit-il, j'ai donné plus de mille écus pour cette œuvre pie ; j'ai jeté négligemment un billet de 500 francs dans la bourse que me tendait cette jeune duchesse en faveur des pauvres ; j'ai donné beaucoup pour les fêtes de bienfaisance, pour toute espèce de loterie, et je crois que Dieu me saura gré de tant de bien que j'ai fait. Ah ! j'oubliais une légère aumône que j'ai faite dernièrement à une malheureuse veuve chargée d'une nombreuse famille, et qui élève encore un orphelin ; mais ce que je lui ai donné est si peu de chose, que ce n'est certainement pas cela qui m'ouvrira le ciel.

Tu te trompes, lui répondit tout à coup une voix qui lui fit tourner la tête : c'est la seule que Dieu accepte, en voilà la preuve. A l'instant une main effaça le papier qu'il avait noirci de toutes ses bonnes œuvres, et ne laissant que la dernière inscrite, elle l'emporta dans le ciel.

Ce n'est donc pas l'aumône faite avec ostentation qui est la meilleure, mais celle qui est faite dans toute l'humilité du cœur.

JOINVILLE, AMY DE LOYS.

Amour et Liberté.

(Société, 27 janvier 1860. Méd. M. Roze.)

Dieu est amour et liberté ; c'est par l'amour et la liberté que l'Esprit se rapproche de lui. Par l'amour il se crée, dans chaque existence, de nouvelles relations qui se rapprochent de l'unité ; par la liberté il choisit le bien qui le rapproche de Dieu. Soyez ardents à propager la nouvelle foi ;

que la sainte ardeur qui vous anime ne vous fasse jamais porter atteinte à la liberté d'autrui. Évitez, par une trop grande insistance près de l'incrédulité orgueilleuse et craintive, d'exaspérer une résistance à moitié vaincue et près de se rendre. Le règne de la contrainte et de l'oppression est fini ; celui de la raison, de la liberté et de l'amour fraternel commence. Ce n'est plus par la crainte et la force que les puissances de la terre acquerront dorénavant le droit de diriger les intérêts moraux, spirituels et physiques des peuples, mais par l'amour et la liberté.

ABEILLARD.

L'immortalité.

(Société, 3 février 1860. Méd. Mlle Huet.)

Comment un homme, et un homme intelligent, peut-il ne pas croire à l'immortalité de l'âme, et par conséquent à une vie future qui n'est autre que le Spiritisme ? Que deviendrait cet amour immense que la mère porte à son enfant, ces soins dont elle l'entoure pendant son jeune âge, cette sollicitude éclairée que le père porte à l'éducation de cet être bien-aimé ; Tout cela serait donc anéanti au moment de la mort ou de la séparation ? on serait donc semblable aux animaux, dont l'instinct est admirable, sans doute, mais qui ne soignent leur progéniture avec tendresse que jusqu'au moment où elle cesse d'avoir besoin des soins maternels ? A ce moment venu, les parents abandonnent leurs petits, tout est fini : le corps est élevé, l'âme n'existe pas ; mais l'homme n'aurait pas une âme, et une âme immortelle ! et le génie sublime que l'on ne peut comparer qu'à Dieu, tant il émane de lui, ce génie qui enfante des prodiges, qui crée des chefs-d'œuvre, tout cela s'anéantirait à la mort de l'homme ! Profanation ! on ne peut anéantir ainsi les parties qui viennent de Dieu. Un Raphaël, un Newton, un Michel-Ange, et tant d'autres génies sublimes, embrasent encore l'univers de leur Esprit, quoique leurs corps n'existent plus ; ne vous y trompez pas ; ils vivent, et ils vivront éternellement. Quant à communiquer avec vous, ceci est moins facile à admettre pour la généralité des hommes ; ce n'est que par l'étude et l'observation qu'ils peuvent acquérir la certitude que cela est possible.

FÉNELON.

Parabole.

(Société, 9 décembre 1859. Méd. M. Roze.)

Un vieux navire, à sa dernière traversée, fut assailli par une tempête terrible. Il portait, outre une grande quantité de passagers, une foule de

marchandises étrangères à leur destination, qu'y avaient accumulées l'avarice et la cupidité de ses patrons. - Le péril était imminent ; le plus grand désordre régnait à bord ; les chefs refusaient de jeter leur cargaison à la mer ; leurs ordres étaient méconnus ; ils avaient perdu la confiance de l'équipage et des passagers. Il fallait songer à abandonner le navire ; on mit trois embarcations à la mer ; dans la première et la plus grande se précipitèrent étourdiment les plus impatients et les plus inexpérimentés qui se hâtèrent de faire force de rames vers la lumière qu'ils avaient aperçue au loin sur la côte. Ils tombèrent entre les mains d'une horde de naufrageurs qui les dépouillèrent des objets précieux qu'ils avaient rassemblés à la hâte, et les maltraitèrent sans pitié.

Les seconds, plus clairvoyants, surent distinguer un phare libérateur au milieu des lumières trompeuses qui s'allumaient à l'horizon, et, confiants, abandonnèrent leur barque au caprice des flots ; ils allèrent se briser sur les récifs, au pied même du phare qu'ils n'avaient point quitté des yeux, et furent d'autant plus sensibles à leur ruine et à la perte de leurs biens qu'ils avaient entrevu le salut.

Les troisièmes, peu nombreux, mais sages et prudents, guidèrent avec soin leur frêle esquif au milieu des écueils et abordèrent corps et biens sans autre mal que la fatigue du voyage.

Ne vous contentez donc pas de vous mettre en garde contre les feux des naufrageurs, contre les mauvais Esprits ; mais sachez aussi éviter la faute des voyageurs indolents qui perdirent leurs biens et firent naufrage au port. Sachez guider votre barque au milieu des écueils des passions, et vous aborderez heureusement au port de la vie éternelle, riches des vertus que vous aurez acquises dans vos voyages.

SAINT VINCENT DE PAUL.

Le Spiritisme.

(Société, 3 février 1860. Méd. Mme M.)

Le Spiritisme est appelé à éclairer le monde, mais il lui faut un certain temps pour progresser. Il a existé depuis la création, mais il n'était connu que de peu de personnes, parce que la masse, en général, s'occupe peu à méditer sur les questions Spirites. Aujourd'hui, à l'aide de cette pure doctrine, il se fera un jour nouveau. Dieu, qui ne veut pas laisser la créature dans l'ignorance, permet aux Esprits plus élevés de nous venir en aide pour contrebalancer l'Esprit de ténèbres qui tend à envelopper le monde ; l'orgueil humain obscurcit le jugement, et fait commettre bien des fautes ici-bas ; il faut des Esprits simples et dociles pour communiquer la lumière et

atténuer tous nos maux. Courage ! persistez dans cette œuvre qui est agréable à Dieu, parce qu'elle est utile pour sa plus grande gloire, et il en résultera de grands biens pour le salut des âmes.

FRANÇOIS DE SALES.

Philosophie.

(Société, 3 février 1860. Méd. M. Colin.)

Écrivez ces choses : L'homme ! qu'est-il ? d'où sort-il ? où va-t-il ? - Dieu ? la nature ? la création ? le monde ? son éternité dans le passé, dans l'avenir ! Limite de la nature, des rapports de l'être infini avec l'être particulier ? passage de l'infini au fini ? - Questions que dut se faire l'homme enfant encore, lorsqu'il vit pour la première fois avec sa raison, au-dessus de sa tête, la marche mystérieuse des astres ; sous ses pieds la terre alternativement revêtue d'habits de fête sous la tiède haleine du printemps, ou couverte d'un manteau de deuil sous le souffle glacé de l'hiver ; lorsqu'il se vit lui-même, pensant, sentant, jeté pour un instant dans cet immense tourbillon vital entre hier, jour de sa naissance, et demain jour de sa mort. Questions que se sont posées tous les peuples, à tous les âges et dans toutes leurs écoles, et qui cependant n'en sont pas moins restées des énigmes pour les générations suivantes ; questions bien dignes cependant de captiver l'esprit investigateur de votre siècle et le génie de votre pays. - Si donc il y avait parmi vous un homme, dix hommes, ayant conscience de la haute gravité d'une mission apostolique, et volonté de laisser une trace de son passage ici pour servir de point de repère à la postérité, je leur dirais : vous avez assez longtemps transigé avec les erreurs et les préjugés de votre temps ; pour vous l'époque des manifestations matérielles et physiques est passée ; ce que vous nommez *évocations expérimentales* ne peut plus vous apprendre grand chose, car le plus souvent la curiosité seule est en jeu ; mais l'ère philosophique de la doctrine approche. Ne demeurez donc pas plus longtemps cramponnés aux ais bientôt vermoulus du portique, et pénétrez hardiment dans le sanctuaire céleste tenant fièrement à la main le drapeau de la philosophie moderne, sur lequel écrivez sans crainte : *mysticisme*, *rationalisme*. Faites de l'éclectisme dans l'éclectisme moderne ; faites-en avec les Anciens, en vous appuyant sur la tradition historique, mystique et légendaire, mais en ayant soin toujours de ne pas sortir de la *révélation*, flambeau qui nous a manqué à tous en recourant aux lumières des Esprits supérieurs voués missionnellement à la marche de l'esprit humain. Ces Esprits, quelque élevés qu'ils soient, ne savent pas toutes choses : Dieu seul les connaît ; de plus, de tout ce qu'ils savent, ils ne peuvent pas tout

révéler. Où serait, que deviendrait en effet le libre arbitre de l'homme, sa responsabilité, le mérite et le démérite ; et comme sanction, le châtiment, la récompense ?

Cependant, je puis jalonner le chemin que je vous montre, de quelques principes fondamentaux ; écoutez donc ces choses :

1° L'âme a la puissance de se dérober à la matière ;

2° De s'élever bien au-dessus de l'intelligence ;

3° Cet état est supérieur à la raison ;

4° Il peut mettre l'homme en rapport avec ce qui échappe à ses facultés ;

5° L'homme peut le provoquer par la prière en Dieu, par un effort constant de volonté, en réduisant pour ainsi dire l'âme à l'état de *pure essence*, privée d'activité sensible et extérieure ; par l'abstraction, en un mot, de tout ce qu'il y a de divers, de multiple, d'indécis, de tourbillonneux, d'extériorité dans l'âme ;

6° Il existe dans le *moi* concret et complexe de l'homme une force complètement ignorée jusqu'ici : cherchez-la donc.

MOÏSE, PLATON, puis JULIEN.

Communications lues à la Société.

(Par M. Pêcheur.)

Mon ami, ne sais-tu pas que tout homme qui marche dans la route du progrès a toujours contre lui l'ignorance et l'envie ? *L'envie, c'est la poussière que soulève vos pas*. Vos idées révoltent certains hommes, car ils ne comprennent pas, ou bien étouffent par orgueil la voie de la conscience qui leur crie : Ce que tu repousses, ton juge te le rappellera un jour ; c'est une main que Dieu te tend pour te retirer du bourbier où t'ont jeté tes passions. Écoute pour un instant la voix de la raison ; songe que tu vis dans un siècle d'argent où le *moi* domine ; que l'amour des richesses vous dessèche le cœur, charge votre conscience de bien des fautes, et même de crimes qu'il vous faudra confesser. Hommes sans foi qui vous dites habiles, votre habileté vous sert à faire naufrage ; aucune main ne vous sera tendue ; vous avez été sourds pour le malheur des autres, vous vous engloutirez sans qu'une larme tombe sur vous. Arrêtez ! il en est temps encore ; que le repentir pénètre dans vos cœurs ; qu'il soit sincère, et Dieu vous pardonnera. Cherchez le malheureux qui n'ose se plaindre et que la misère tue lentement, et le pauvre que vous aurez soulagé mêlera votre nom dans sa prière ; il bénira la main qui aura peut-être sauvé sa fille de la faim qui tue, et de la honte qui déshonore. Malheur à vous si vous êtes sourds à sa voix. Dieu vous a dit par la bouche sacrée du Christ : Aime ton frère

comme toi-même. Ne vous a-t-il pas donné la raison pour juger le bien et le mal ? Ne vous a-t-il pas donné un cœur pour compatir aux souffrances de vos semblables ? Ne sentez-vous pas qu'en étouffant votre conscience, vous étouffez la voix du progrès et de la charité ? Ne sentez-vous pas que vous ne traînez plus qu'un corps vide ; que rien ne bat plus dans vos poitrines, ce qui rend votre marche incertaine ? car vous avez fui la lumière, et vos yeux sont devenus de chair ; les ténèbres qui vous entourent vous agitent et vous font peur ; vous cherchez, mais trop tard, à sortir de cette route qui croule sous vos pieds : la crainte que vous ne pouvez définir vous rend superstitieux ; vous jouez l'homme charitable ; espérant racheter votre vie d'égoïste, vous donnez le denier que la peur vous arrache, mais Dieu sait ce qui vous fait agir : vous ne pouvez le tromper ; votre vie s'éteindra sans espérance, et vous ne pourrez la prolonger d'un seul jour ; elle s'éteindra malgré vos richesses que vos enfants convoitent d'avance, car vous leur avez donné l'exemple ; comme vous ils n'ont qu'un seul amour, celui de l'or, seul rêve de bonheur pour eux ; et lorsque cette heure de justice sonnera, il vous faudra paraître devant le juge suprême que vous aurez méconnu.

TA FILLE.

La conscience.

Chaque homme a en lui ce que vous appelez une voix intérieure, c'est ce que l'Esprit appelle la conscience, juge sévère qui préside à toutes les actions de votre vie. Lorsque l'homme est seul, il écoute cette conscience et se pèse à sa juste valeur ; souvent il a honte de lui-même. A ce moment il reconnaît Dieu, mais l'ignorance, fatal conseiller, le pousse et lui met le masque de l'orgueil ; il se présente à vous tout gonflé de son vide ; il cherche à vous tromper par l'aplomb qu'il se donne ; mais l'homme au cœur droit n'a pas la tête altière ; il écoute avec fruit les paroles du sage ; il sent qu'il n'est rien et que Dieu est tout. Il cherche à s'instruire dans le livre de la nature, écrit par la main du Créateur ; son Esprit s'élève et chasse de son enveloppe les passions matérielles qui trop souvent vous égarent. C'est un guide dangereux qu'une passion qui vous mène ; retiens ceci, ami : Laisse rire le sceptique, son rire s'éteindra. A son heure dernière, l'homme devient croyant. Ami, pense toujours à Dieu, lui seul ne trompe pas. Rappelle-toi qu'il n'y a qu'une route qui conduit vers lui : la foi et l'amour de ses semblables.

TA FILLE.

Le Séjour des Élus.

(Par Mad. Desl…)

Ta pensée est encore absorbée par les choses de la terre ; si tu veux nous entendre, il faut les oublier. Essayons de causer d'en haut ; que ton Esprit s'élève vers ces régions, séjour des élus du Seigneur. Vois ces mondes qui attendent tous les mortels dont la place est marquée suivant qu'ils l'auront méritée. Que de félicités pour celui qui se complaît aux choses saintes, aux grands enseignements donnés au nom de Dieu ! O hommes ! que vous êtes petits, comparés aux Esprits dégagés de la matière, et qui planent dans les espaces occupés pour la gloire du Seigneur ! Heureux ceux qui sont appelés à habiter les mondes où la matière n'est presque plus qu'un nom ; où tout est éthéré et translucide ; *où les pas ne s'entendent plus*. La musique céleste est le seul bruit qui parvienne aux sens si parfaits pour saisir les moindres sons, dès que ceux-ci s'appellent harmonie ! Quelle légèreté que celle de tous ces êtres aimés de Dieu ! Comme ils parcourent avec délices ces lieux enchantés devenus leur asile ! Là, plus de discordes, plus de jalousie, plus de haine ; l'amour est devenu le lien destiné à unir entre eux tous les êtres créés, et cet amour qui remplit leurs cœurs n'a pour limite que Dieu même qui est la fin, et dans lequel se résument : la foi, l'amour et la charité.

UN AMI.

(Autre. Par la même.)

Ton oubli m'affligeait ; ne me laisse plus si longtemps sans m'appeler ; je me sens disposé à causer avec toi et à te donner des conseils. Garde-toi de croire tout ce que d'autres Esprits pourraient te dire : ils t'entraîneraient peut-être dans une mauvaise voie. Sois prudente avant tout, afin que Dieu ne t'enlève pas la mission qu'il t'a chargée de remplir, savoir : d'aider à porter à la connaissance des hommes la révélation de l'existence des Esprits autour d'eux. Tous ne sont pas en état d'apprécier et de comprendre la haute portée de ces choses, dont Dieu ne permet encore la connaissance qu'aux élus. Un jour viendra où cette science, pleine de consolations et de grandeur, sera le partage de l'humanité tout entière, et où un incrédule ne se rencontrera plus. Les hommes ne pourront comprendre alors qu'une aussi palpable vérité ait pu un seul instant être mise en doute, par le plus simple des mortels. En vérité, je te le dis, il ne se passera pas un demi-siècle, avant que les yeux de tous soient dessillés et les oreilles ouvertes à cette grande vérité : que les Esprits circulent dans l'espace et occupent différents mondes, selon leur mérite aux yeux de Dieu ; que la

véritable vie est dans la mort, et qu'il faut que l'homme soit plusieurs fois racheté avant d'obtenir la vie éternelle, à laquelle tous devront arriver à travers plus ou moins de siècles de souffrances, selon qu'ils auront été plus ou moins fidèles à la voix du Seigneur.

UN AMI.

L'Esprit et le Jugement.

(Par Mad. Netz.)

La liberté de l'homme est tout individuelle ; il est né libre, mais cette liberté fait souvent son malheur. Liberté morale, liberté physique, il a tout réuni, mais souvent c'est le discernement qui lui manque, ce que vous appelez le bon sens. Qu'un homme ait beaucoup d'esprit, et qu'il lui manque cette dernière qualité, c'est absolument comme s'il n'avait rien, car que ferait-il de son esprit, s'il ne peut pas le gouverner, s'il n'a pas l'intelligence nécessaire pour savoir se conduire, s'il croit marcher dans une bonne voie, quand il est dans le bourbier, s'il croit avoir toujours raison quand il a souvent tort ? Le discernement peut tenir lieu d'esprit, mais l'esprit ne remplacera jamais le discernement. C'est une qualité qu'il faut avoir, et si on ne l'a pas, il faut faire tous ses efforts pour l'acquérir.

UN ESPRIT FAMILIER.

L'Incrédule.

(Par Mme L…)

Votre doctrine est belle et sainte ; le premier jalon en est planté, et solidement planté. Maintenant vous n'avez plus qu'à marcher ; la voie qui vous est ouverte est grande et majestueuse. Bienheureux est celui qui arrivera au port ; plus il aura fait de prosélytes et plus cela lui sera compté. Mais pour cela il ne faut pas embrasser la doctrine froidement ; il faut y mettre de l'ardeur, et cette ardeur sera doublée, car Dieu est toujours avec vous quand vous faites le bien. Tous ceux que vous amènerez seront autant de brebis rentrées au bercail ; pauvres brebis à moitié égarées ! Croyez bien que le plus sceptique, le plus athée, le plus incrédule enfin a toujours un tout petit coin dans le cœur qu'il voudrait se cacher à lui-même. Eh bien ! c'est ce petit coin qu'il faut chercher, qu'il faut trouver, c'est ce côté vulnérable qu'il faut attaquer ; c'est une petite brèche laissée ouverte exprès par Dieu pour faciliter à sa créature le moyen de rentrer dans son sein.

SAINT BENOIT.

Le Surnaturel.

(Par M. Rabache, de Bordeaux.)

Mes enfants, votre père a bien fait d'appeler votre sérieuse attention sur les phénomènes qui se produisent dans les séances qui vous occupent depuis quelques jours. A les juger selon les instructions de certains Esprits sectaires, ignorants ou dominateurs, ces effets sont surnaturels. N'en croyez rien, mes enfants ; rien de ce qui arrive n'est surnaturel ; s'il l'était, le bon sens vous dit qu'il n'arriverait qu'en dehors de la nature, et alors vous ne le verriez pas. Pour que vos yeux ou vos sens perçoivent une chose, il faut *de toute nécessité* que cette chose soit *naturelle*. Avec quelque peu de réflexion, il n'est pas un Esprit sérieux qui puisse consentir à croire aux choses surnaturelles. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait pas des choses qui paraissent telles à votre intelligence, mais la seule raison en est que vous ne les comprenez pas. Lorsque quelque fait vous semblera sortir de ce que vous croyez naturel, gardez-vous de cette paresse d'esprit qui vous induirait à croire qu'il est surnaturel ; cherchez à le comprendre ; c'est pour cela que l'intelligence vous a été donnée. A quoi vous servirait-elle si vous deviez vous contenter d'apprendre et de croire ce que vous ont enseigné vos prédécesseurs ? Il faut que chacun mette son intelligence au service du progrès, qui est l'œuvre collective de tous. Puisque vous êtes doués de la pensée, pensez ; puisque vous avez du jugement, ce n'est pas pour rien, examinez et jugez. N'acceptez les jugements tout faits qu'après les avoir passés au creuset de votre raison. Doutez longtemps si vous n'avez pas la certitude, mais ne niez jamais ce que vous ne comprenez pas. Examinez, examinez sérieusement. Le paresseux, l'inintelligent, l'indifférent seuls acceptent comme vrai ou faux tout ce qu'ils entendent affirmer ou nier. Enfin, mes enfants, faites tous vos efforts pour devenir des êtres sérieux et utiles, afin de bien remplir la mission qui vous est confiée. Il n'est jamais trop tôt de s'occuper de ce qui est bien et bon ; commencez donc de bonne heure à vous occuper des choses sérieuses ; le temps des futilités est toujours trop long : il est perdu pour votre progrès, que vous ne devez par perdre de vue un instant. Les choses de la terre ne sont rien ; elles ne servent qu'à votre passage à un autre état, qui sera d'autant plus parfait que vous l'aurez mieux préparé.

Votre grand'mère.

Allan KARDEC.

Paris. - Imprimerie de H. CARION, 64, rue Bonaparte.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 5. MAI 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 30 mars 1860. (Séance particulière.)

Affaires administratives. M Ledoyen, trésorier, présente le compte de la situation financière de la Société pour le second semestre de l'année sociale finissant le 30 mars 1860. Ce compte est approuvé.

Communications diverses. 1° M. Chuard, de Lyon, fait hommage à la Société de deux brochures contenant, l'une, une *Ode sacrée sur l'immortalité de l'âme*, l'autre une *Satire sur les sociétés en commandite*. La Société remercie l'auteur, et quoique l'une de ces deux brochures surtout soit étrangère à l'objet de ses travaux, elles seront déposées dans sa bibliothèque.

2° Lecture de trois lettres de M. Morhéry sur les cures opérées par Mlle Godu, médium guérisseur, qui est allée demeurer chez lui, et s'est mise sous son patronage. M. Morhéry observe en homme de science les effets du traitement pratiqué par cette demoiselle sur les divers malades qu'elle soigne ; il en tient une note exacte comme on le ferait dans une salle de clinique, et il a été à même de constater, dans un très court espace de temps, des résultats prodigieux.

La société, ajoute M. le Président, a un double motif de s'intéresser à Mlle Godu ; outre la sympathie qu'excitent naturellement les exemples de charité et de désintéressement si rares de nos jours, au point de vue Spirite, cette jeune personne lui offre un précieux sujet d'étude, comme jouissant d'une faculté en quelque sorte exceptionnelle. On s'intéresserait à un médium à effets physiques pouvant produire des phénomènes extraordinaires ; on ne saurait voir avec plus d'indifférence celui dont les facultés

sont profitables à l'humanité, et qui nous révèle en outre une nouvelle puissance de la nature.

3° Lettre de M. le comte de R…, membre titulaire, parti pour le Brésil, et qui se trouve maintenant retenu en rade de Cherbourg par le mauvais temps. Il prie la Société de l'évoquer dans la présente séance, si cela se peut.

M. T… fait observer que cette même personne ayant déjà été évoquée deux fois, une troisième lui paraît superflue.

M. Allan Kardec répond que le but de la Société étant l'étude, le même sujet peut offrir d'utiles observations à la troisième fois aussi bien qu'à la deuxième ou à la première ; l'expérience, d'ailleurs, prouve que l'Esprit est d'autant plus lucide et explicite, qu'il se communique plus souvent et s'identifie en quelque sorte avec le médium qui lui sert d'instrument. Il ne s'agit point ici de satisfaire un caprice ni une vaine curiosité ; la Société, dans les évocations, ne recherche ni son agrément, ni son amusement : elle veut s'instruire ; or M. de R… se trouvant dans une situation toute différente de celle où il était quand on l'a évoqué, peut donner lieu à de nouvelles remarques.

Saint Louis, consulté sur l'opportunité de cette évocation, répond qu'elle ne peut avoir lieu en ce moment.

Études. 1° Deux dictées spontanées sont obtenues, l'une de saint Louis par Mlle Huet, l'autre de Charlet par M. Didier fils.

2° Questions diverses adressées à saint Louis sur l'Esprit qui s'est communiqué spontanément dans la dernière séance sous le nom de *Being*, par Mme de Boyer, et qui s'est accusé de chercher à semer le trouble et la discorde, et de s'être mêlé à diverses communications. Des réponses obtenues il ressort un enseignement intéressant sur le mode d'action des Esprits les uns sur les autres.

3° M. R. propose l'évocation d'un de ses amis disparu depuis 1848, et dont on n'a pas de nouvelles.

Vu l'heure avancée, cette évocation est remise à une prochaine séance.

La Société décide qu'elle ne se réunira pas le vendredi-saint, 6 avril. A partir du 20 avril, les séances auront lieu dans le nouveau local de la Société, rue Sainte-Anne n° 59, passage Sainte-Anne.

Vendredi, 13 avril. (Séance particulière.)

Affaires administratives. Nomination de quatre nouveaux membres comme associés-libres.

La Société confirme le titre de membre honoraire à cinq des membres précédemment nommés.

Communications diverses. Madame Desl…, membre de la Société, ayant été faire un voyage à Dieppe, s'est rendue aux Grandes-Ventes où elle a eu de la bouche même du sieur Goubert, boulanger, la confirmation de tous les faits qui ont été relatés dans le numéro du mois de mars, et avec des détails encore plus circonstanciés. Elle a pu constater, par l'examen des localités, que, pour certains faits surtout, la supercherie était impossible. Il paraît résulter des renseignements obtenus que ces phénomènes ont eu pour cause la présence du jeune garçon que le boulanger avait depuis quelque temps à son service, et à qui des choses semblables sont arrivées dans d'autres maisons. Ces phénomènes étant indépendants de sa volonté, on peut le ranger dans la catégorie des *médiums naturels* ou *involontaires*, à effets physiques. Depuis lors il a quitté la maison du sieur Goubert, et rien ne s'est renouvelé.

Études. 1° Dictées spontanées obtenues par trois médiums.

2° Évocation du docteur Vogel, voyageur dans l'intérieur de l'Afrique, où il est mort assassiné. Cette évocation ne donne pas les résultats qu'on en avait espérés. L'Esprit déclare être souffrant et réclame des prières pour l'aider à sortir du trouble où il est encore ; plus tard, dit-il, il pourra être plus explicite.

M. Allan Kardec propose, comme sujet d'étude, l'examen approfondi et détaillé de certaines dictées spontanées ou autres, que l'on pourrait analyser et commenter comme on le fait dans les critiques littéraires. Ce genre d'étude aurait le double avantage d'exercer dans l'appréciation de la valeur des communications Spirites, et en second lieu, et par suite même de cette appréciation, de décourager les Esprits trompeurs, qui, voyant toutes leurs paroles épiloguées, contrôlées par la raison, et finalement rejetées dès qu'elles portent un cachet suspect, finiraient par comprendre qu'ils perdent leur temps. Quant aux Esprits sérieux, on pourrait les appeler pour leur demander des explications et des développements sur les points de leurs communications qui auraient besoin d'être élucidés.

La Société approuve cette proposition.

Vendredi 20 avril 1860. (Séance particulière.)

Correspondance. 1° Lettre de M. J… de Saint-Étienne, membre titulaire. Cette lettre contient des appréciations fort justes sur le Spiritisme, et prouve que l'auteur le comprend sous son véritable point de vue.

2° Lettre de M. L…, ouvrier de Troyes, contenant des réflexions sur l'influence moralisatrice de la doctrine Spirite sur les classes laborieuses. Il invite les adeptes sérieux à s'occuper de la propager dans leurs rangs, dans l'intérêt de l'ordre, et en vue de ranimer chez elles les sentiments re-

ligieux qui s'éteignent, et font place au scepticisme qui est la plaie de notre siècle, et la négation de toute responsabilité morale.

Ces deux messieurs ont déjà déclaré dans d'autres lettres n'avoir jamais rien vu en fait de Spiritisme pratique, mais n'en être pas moins fermement convaincus par la seule portée philosophique de la science. Le Président fait remarquer à ce sujet qu'il a journellement des exemples semblables, non de la part de gens qui croient aveuglément, mais au contraire de la part de ceux qui réfléchissent et se donnent la peine de comprendre. Pour eux, la partie philosophique est le principal, parce qu'elle explique ce qu'aucune autre philosophie n'a résolue ; le fait des manifestations est l'accessoire.

3° Lettre de M. Dumas, de Sétif (Algérie), membre de la Société, qui transmet de nouveaux détails intéressants sur les résultats dont il a été témoin ; il cite notamment un jeune médium qui présente un phénomène singulier, c'est qu'il entre spontanément et sans être magnétisé dans une sorte de somnambulisme, chaque fois qu'on veut faire une évocation par son intermédiaire, et dans cet état il écrit ou dit verbalement les réponses aux questions proposées.

Communications diverses. 1° Madame R… (du Jura), membre correspondant de la Société, transmet un fait curieux qui lui est personnel ; il s'agit d'une vieille montre à laquelle se rattachent des souvenirs de famille, et qui paraît être soumise à une influence singulière et intelligente dans certaines circonstances données.

2° Lecture d'une communication obtenue dans une autre réunion Spirite et signée Jeanne d'Arc. Elle contient d'excellents conseils donnés aux médiums sur les causes qui peuvent annihiler ou pervertir leurs facultés médianimiques (publiée ci-après).

3° M. Col… commence la lecture d'une évocation de saint Luc, évangéliste, qu'il a faite en son particulier.

Le Président s'apercevant que, dans cette évocation, sont traitées diverses questions de dogmes religieux, en interrompt la lecture en vertu du règlement qui interdit de s'occuper de ces sortes de matières.

M. Col… fait observer que cette communication n'ayant rien qui ne soit orthodoxe, il n'avait pas pensé qu'il y eût inconvénient à en donner lecture.

Le Président objecte que des réponses supposent toujours des questions ; or que ces réponses soient orthodoxes ou non, elles n'en donneraient pas moins lieu de supposer que la Société s'occupe de choses qui lui sont interdites. Une autre considération vient corroborer ces motifs, c'est que parmi les membres, il y en a qui appartiennent à différents cultes ; ce qui serait orthodoxe pour les uns, pourrait ne pas l'être pour les autres, et

c'est une raison de plus pour s'abstenir. Du reste, le règlement prescrit l'examen préalable de toute communication obtenue en dehors de la Société ; cette mesure doit être rigoureusement observée.

Études. Évocation de M. B…, ami de M. Royer, disparu de chez lui depuis le 25 juin 1848. Il donne quelques renseignements sur sa mort arrivée par accident lors des troubles de cette époque. M. Royer reconnaît son identité à son langage, et à quelques particularités intimes.

(Vendredi, 27 avril 1860. (Séance générale.)

Communications diverses. 1° Lettre de M. le docteur Morhéry, contenant de nouvelles études sur les guérisons qu'il obtient avec le concours de mademoiselle Godu, et à l'aide de ce qu'on peut appeler *la médecine intuitive*. (Publiée ci-après.)

2° A propos de la médecine intuitive, M. C…, un des auditeurs présents à la séance, d'après l'invitation du président, donne des renseignements du plus haut intérêt sur le pouvoir guérisseur dont jouissent certaines castes de nègres. M. C…, natif de l'Indoustan, et d'origine indienne, a été témoin oculaire de nombreux faits de ce genre, mais dont, à cette époque, il ne se rendait pas compte ; aujourd'hui il en trouve la clef dans le Spiritisme et dans le magnétisme. Les nègres guérisseurs font bien usage de certaines plantes, mais souvent aussi ils se contentent de palper et de frictionner le malade, et agissent d'après les indications de voix occultes qui leur parlent.

3° Fait curieux d'intuition circonstanciée d'une existence antérieure. La personne en question, qui consigne le fait dans une lettre à un de ses amis et dont il est donné lecture, dit que depuis son enfance elle a un souvenir précis d'avoir péri pendant les massacres de la Saint-Barthélemy, et se rappelle même les détails de sa mort, les localités, etc. Les circonstances ne permettent pas de voir dans cette pensée le résultat d'une imagination frappée, car ce souvenir remonte à une époque à laquelle il n'était nullement question des Esprits ni de réincarnation.

4° M. Georges G…, de Marseille, transmet le fait suivant : Un jeune homme mourut il y a huit mois, et sa famille, dans laquelle se trouvent trois sœurs médiums, l'évoque presque journellement, en se servant d'une corbeille. Chaque fois que l'Esprit est appelé, un petit chien qu'il avait beaucoup aimé saute sur la table, et vient flairer la corbeille en poussant des gémissements. La première fois que cela arriva, la corbeille écrivit spontanément : Mon brave petit chien qui me reconnaît.

Je puis, dit M. G…, vous assurer de la réalité de ce fait ; je ne l'ai pas vu,

mais les personnes de qui je le tiens, et qui en ont souvent été témoins, sont trop bons Spirites et trop sérieuses pour que je puisse mettre en doute leur sincérité. Je me demande, d'après cela, si le périsprit, même non tangible, a un arôme quelconque, ou bien si certains animaux sont doués d'une sorte de médiumnité.

Une étude spéciale sera faite ultérieurement sur cet intéressant sujet, sur lequel d'autres faits non moins curieux semblent devoir jeter quelque lumière.

5° Constatation d'un mauvais Esprit amené dans une réunion particulière par un visiteur, d'où l'on peut déduire l'influence que peut exercer la présence de certaines personnes dans des circonstances données.

6° Lecture d'une évocation faite en particulier par M. Allan Kardec d'une des principales convulsionnaires de Saint-Médard, morte en 1830, et en présence de sa fille même, qui a pu constater l'identité de l'Esprit évoqué. Cette évocation présente, sous divers rapports, un haut degré d'enseignement, et emprunte un intérêt particulier des circonstances dans lesquelles elle a été faite. (Publiée ci-après.)

Études. 1° Dictée spontanée obtenue par l'intermédiaire de madame P…

2° Évocation de Stevens, compagnon de Georges Brown.

Histoire de l'Esprit familier du seigneur de Corasse.

Nous devons à l'obligeance d'un de nos abonnés l'intéressante notice suivante, tirée des chroniques de Froissard, et qui prouve que les Esprits ne sont pas une découverte moderne. Nous demandons à nos lecteurs la permission de la rapporter dans le style du temps (XIV° siècle) ; elle ne pourrait que perdre de sa naïveté si elle était traduite en langage moderne.

La bataille de Juberoth est célèbre dans les anciennes chroniques. Elle se donna durant la guerre que Jean, roi de Catille, et Denis, roi de Portugal, se firent pour soutenir leurs prétentions respectives sur ce dernier royaume. Les Castillans et les Béarnais y furent taillés en pièces. Le fait que Froissard rapporte à cette occasion est des plus singuliers. On lit au XVI° chapitre du livre III de sa chronique que, le lendemain du combat, le comte de Foix fut informé quelle en avait été l'issue, ce que la distance des

lieux rendait inconcevable à cette époque. C'est un écuyer du comte de Foix qui raconte à Froissard le fait dont il s'agit :

« Le dimanche tout le jour, et le jour du lundy et du mardy ensuivant, le comte de Foix estant à Ortais en son chastel, faisoit si simple et si matte chère, qu'on ne pouvoit tirer parolle de luy : et ne voulut oncques ces trois jours issir de sa chambre, ne parler à chevalier, n'escuyer (tant prochain lui fust) s'il ne le mandoit : et encore advint-il qu'il demanda tels à qui il ne parla oncques mot tous les trois jours. Quand ce vint le mardy au soir, il appela son frère Arnaut-Guillaume, et lui dict tout bas : Nos gens ont eu affaire dont je suis courroucé, car il leur est pris du voyage, ainsi que je leur dy au département (au départ). Arnaut-Guillaume qui est un très sage homme et avisé chevalier, et qui cognoissoit la manière et condition de soit frère se teut (se tut), et le comte qui désiroit à éclaircir son courage, car trop longuement avoit porté son ennuy, reprit encore sa parolle, et parla plus haut qu'il n'avoit fait la première fois, et dit : Par Dieu, messire Arnaut, il est ainsi que je vous dy, et bientost nous en orrons nouvelles ; mais oncques le pays de Bearn ne perdit tant, depuis cent ans en un jour, comme il a perdu cette fois en Portugal. Plusieurs chevaliers et escuyers qui estoient là présents, et qui ouïrent et entendirent le comte n'osèrent parler : Et dedans, dix jours après, on seut la vérité, par ceux qui à la besongne avoyent esté, et qui racomptèrent premièrement et en suyvant à tous ceux qui ouïr le vouloyent, toutes les choses, en la forme et manière comme elles estoient avenues à Juberoth. Là renouvela le deuil du comte et de ceux du païs, lesquels y avoient perdu leurs frères, leurs parens, leurs enfans et leurs amis.

« Saincte Marie, dy-je à l'escuyer qui me comptoit son compte, et comment le peut le comte de Foix sitost sçavoir ne présumer comme du jour au lendemain ? - Par ma foy, dit-il, il le sent bien, comme il apparut. - Donc il est devin, dy-je ; ou il a messagers qui chevauchent avec le vent, ou il faut qu'il ait aucun art. - L'escuyer commença à rire, et dit, voirement faut-il qu'il le sache par aucune voye de nigromance. Point ne savons, au vray dire, en ce païs, comment il en use, fors par imagination (par supposition). Lors, dy-je à l'escuyer, l'imagination que vous pensez, veuillez la moy dire et déclarer, et je vous en saurai bon gré ; et si c'est chose à céler, je la céleray hien, ne jamais tant que je soye en ce monde je n'en ouvriray ma bouche. - Je vous en prie, dit l'escuyer, car je ne voudroye pas qu'on seust que je l'eusse dit. Adonc me tira en un anglet de la chape du chastel d'Ortais, et puis commença à faire son compte et dit :

« Il y a bien environ vingt ans qu'il régnoit en ce païs un baron qui s'appeloit en son nom Raymon, seigneur de Corasse. Corasse que vous

l'entendez, est une ville à sept lieues de ceste ville d'Ortais. Le seigneur de Corasse, pour le temps que je vous parle, avoit un plaid en Avignon, devant le Pape, pour les dismes de l'Eglise, en sa ville, à l'encontre d'un clerc de Catalongne, lequel clerc estoit un clergé fondé très grandement, et clamoit avoir grand droit en ces dismes de Corasse qui bien valoyent de revenu cent florins par an, et le droit qu'il y avoit, il monstra et prouva ; car, par sentence définitive, le Pape Urbain cinquième, en consistoire général, condamna le chevalier et jugea pour le clerc. De la dernière sentence du Pape leva lettre, et chevaucha tant par ses journées qu'il arriva en Bearn, et monstra ses bulles et ses lettres, et se fit mettre en possession de ce dismage. Le sieur de Corasse vint au devant et dit au clerc : Maistre Pierre, ou maistre Martin, ainsi qu'il avoit nom, pensez-vous que par vos lettres je doye perdre mon héritage ? Je ne vous say pas tant hardy, que vous en prenez, ne que vous en levez jà chose qui soit mienne, car se vous le faictes, vous y mettrez la vie. Mais allez ailleurs impétrer bénéfices, car de mon héritage n'aurez-vous néant : et une fois pour toutes, je vous le défend. Le clerc se douta (se méfia) du chevalier, car il estoit cruel, et n'osa persévérer. Si s'avisa qu'il s'en retourneroit en Avignon, comme il fit. Mais quand il deut partir, il vint en la présence du chevalier et seigneur de Corasse, et lui dict : Par votre force, et non droict, vous m'ostez les droicts de mon Eglise dont en conscience vous vous méfaites très grandement. Je ne suis pas si fort en ce païs comme vous l'estes, mais sachez qu'au plus tost que je pourray, je vous envoyeray tel champion que vous douterez (craindraz) plus que moy. Le sire de Corasse qui ne fit compte de ses menaces, lui dit : Va à Dieu, va, fay ce que tu pourras ; je ne doute (crains pas) plus mort que vif ; jà pour tes parolles je ne perdray pas mon héritage.

« Ainsi se partit le clerc et s'en retourna, je ne sais quelle part, en Catalongne ou en Avignon, et ne meit pas en oubly ce qu'il avoit dit au départir du seigneur de Corasse, car quand le chevalier y pensoit le moins, environ trois mois après, en son chastel, là où il dormoict en son lict, de lez sa femme, vindre messagers invisibles qui commencèrent à tempester tout ce qu'ils trouvèrent parmy ce chastel, et sembloit qu'ils deussent tout abattre, et frappoyent des coups si grands, à l'huis de la chambre du seigneur que la dame qui y gisoit, estoit toute effrayée. Le chevalier oyoit (entendait) bien tout ce, mais il ne vouloit sonner mot, car il ne vouloit pas monstrer courage d'homme esbahy : et aussi il estoit hardy assez pour attendre toutes aventures. Ces tempestes et effrais faicts en plusieux lieux parmy le chastel, durèrent une longue pièce et puis se cessèrent. Quand ce vint au lendemain, toutes les megnées (les gens) de l'hostel s'assemblèrent et vindrent

au Seigneur, à l'heure qu'il fut levé, et lui demandèrent : Monseigneur, n'avez-vous point ouy ce que nous avons à nuict ouy ? Le sire de Corasse se saignit et dit que non. Quelle chose avez-vous ouye ? Adonc luy recordèrent comment on avait tempesté aval son chastel, et retourné et cassé toute la vaisselle de la cuisine. Il commença à rire, et dire qu'ils avoyent songé, et que ce n'avoit esté que vent. Au nom de Dieu, dit la dame, l'ay bien ouy.

« Quand ce vinct l'autre nuict après en suivant, encore revindre ces tempestes, et menèrent plus grande noise que devant, et frapoyent les coups si grands aux huis et aux fenestres de la chambre du chevalier qu'il sembloit que tout deust rompre. Le chevalier saillit sus emmy (sur) son lict, et ne se peust ny ne voulut obtenir qu'il ne demandast : qui est-ce qui heurte ainsi à ma chambre à ceste heure ? tantost lui fust répondu, ce suis-je. Le chevalier lui dit : qui c'y t'envoye ? Il m'y envoye clerc de Catalongne à qui tu fais grand tort, car tu lui touls (enlèves) les droits de son bénéfice. Si ne te laisseray en paix tant que tu luy auras fait bon compte, et qu'il soit content.

Dit le chevalier : comment t'appelle-t-on qui est si bon messager ? - On m'appelle Orthon. - Orthon, dit le chevalier, le service d'un clerc ne te vaut rien ; il te donnera et fera trop de peine. Si tu veux me croire, je te prie, laisse l'en paix et me sers, et je te saurai moult bon gré. - Orthon fut tantost conseillé de répondre, car il s'amoura du chevalier et dit : Le voulez-vous ? - Ouy, dit le chevalier, mais que tu ne faces mal à personne de céans. Nenny, dit Orthon, je n'ay puissance nulle de faire autre mal que de toy réveiller, et détourner de dormir toy ou autruy. - Fay ce que je te dy, dit le chevalier, nous serons bien d'accord, et laisse ce clerc méchant, car il n'y a rien de bien en luy, fors (excepté) que peine pour toy, et si (ainsi) me sers. - Et puisque tu le veux, dit Orthon, je le veuille.

« La s'en amoura tellement celuy Orthon du Seigneur de Corasse qui le venoit veoir bien souvent de nuict ; et quand il le trouvoit dormant, il lui hochoit son oreiller, où il frappoit grands coups à l'huis et aux fenêtres de la chambre, et le chevalier quand il estoit éveillé lui disoit : Orthon, laisse-moy dormir. Non feray, disoit Orthon, si et auray dit des nouvelles. Là avait la femme du chevalier si grant paour, que tous les cheveux lui hérissoient, et se mussoit en sa couverture. Là, luy demandoit le chevalier, et quelles nouvelles m'apportes-tu ? - Disoit Orthon : je viens d'Angleterre, ou de Hongrie ou d'un autre lieu ; je m'en party hier et telles choses y sont avenues. Si (ainsi) savoit le sire de Corasse, par Orthon, tout ce qui avenoit par le monde ; et maintint bien celle crieur cinq ans, et ne s'en pouvoit taire, et s'en découvrit au comte de Foix, voire par une manière

que je vous diray. Le premier an le sire de Corasse vint devers le comte de Foix à Ortais et lui disoit : Monseigneur, telle chose est avenue en Angleterre, ou en Allemagne, ou en autre païs, et le comte de Foix, qui, depuis trouvoit tout ce véritable, avoit grand'merveille dont telles choses lui venoyent à savoir ; et tant le pressa une fois, que le sire de Corasse lui dic comment et par qui telles nouvelles lui venoyent.

« Quand le comte de Foix en seut la vérité, il en eust grand'joie et lui dit : Sire de Corasse, tenez l'en amour (ayez-le pour agréable), je voudroye bien avoir un tel messager. Il ne vous en couste rien, et si (par ce moyen) vous savez véritablement tout ce qui avient par le monde. Le chevalier respondit, Monseigneur si feray-je. - Ainsi estoit le seigneur de Corasse servy d'Orthon par longtemps. Je ne say pas si celuy Orthon avoit plus d'un maistre, mais toutes les semaines deux ou trois fois, il venoit visiter le sire de Corasse, et lui disoit les nouvelles qui luy estoient avenues ès païs où il avoit conversé, et le sire de Corasse en escrivoit au comte de Foix, lequel en avoit grand'joie.

« Une fois estoit le sire de Corasse avecques le comte de Foix et jaugloyent entre eux ensemble de cecy, en manière que le comte de Foix lui demanda : Sire de Corasse avez-vous point veu encore vostre messager ? - Par ma foy nenny, ne point ne l'en presse. - C'est merveille, dit le comte, et s'il me fust aussi bien appareillé comme à vous, je luy eusse prié qu'il se fust démonstré à moy, et vous prie que vous en mettez en peine, si me saurez dire de quelle forme il est, et de quelle façon. Vous m'avez dit qu'il parle aussi bien le gascon comme moy ou vous. - Par ma foy, dit le sire de Corasse, c'est vérité ; il parle aussi bien et aussi bel comme vous et moy, et par ma foy je me mettrai en peine de le veoir, puisque vous me le conseillez. Avint que le sire de Corasse (comme les autres nuicts avoit été) estoit en son lict, de costé sa femme laquelle estoit jà accoustumée d'ouïr Orthon, et n'en avoit jà plus de paour. Lors vint Orthon, et tire l'oreiller du sire de Corasse qui fort dormoit. Le sire de Corasse s'éveilla et demanda qui est là ? - Respondit Orthon : ce suis-je. - Il lui demanda : et d'où viens-tu ? - Je viens de Prague en Boheme. - Combien, dit-il, y a-t-il bien ? - Soixante journées, dit Orthon. - Et tu en es si tost revenu ? - Mais Dieu ouy ; je vais aussi tost que le vent, ou plus tost. - Et es-tu à elles (ailes) ? - Nenny, dit-il. - Comment donc peu tu voler si tost ? - Respondit Orthon : vous n'avez que faire de le savoir. - Je te verroyes trop plus vonlontiers pour savoir de quelle forme tu es et de quelle façon. - Respondit Orthon : suffise vous quand vous m'oyez, et que je vous rapporte certaines nouvelles. - Par Dieu, dit le sire de Corasse, je t'aimeraye mieux si je t'avoye veu. - Respondit Orthon : puis-

que vous avez désir de me veoir, la première chose que vous verrez et rencontrerez demain au matin, quand vous saudrez de vostre lict, ce seray-je. - Il suffit, dit le Seigneur de Corasse. Or va ; je te donne congé pour ceste nuict. Quand ce vint au lendemain, le Sire de Corasse se leva. La dame avoit telle paour qu'elle fit la malade, et dit que point ne se lèveroit pour le jour, et le sire vouloit qu'elle se levast. Sire, dit-elle, je verroye Orthon ; et je ne le vueil point voir, si Dieu plaist ne rencontrer. Lors, dit le sire de Corasse, je le veuil bien voir. Il seut tout bellement de son lict, mais il ne veit rien chose par quoy il peust dire veez-ci (j'ai vu ici) Orthon. Le jour passa et la nuict vint. Quand le sire de Corasse fut en son lict couché Orthon vint et commença à parler comme il avoit accoustumé ; va, dit le sire de Corasse à Orthon, tu nes qu'un menteur ; tu te devoys si bien monstrer à moy et tu n'en n'as rien faict. - Si ay. - Non as. - Et ne veistes-vous pas, dit Orthon, quand vous saillistes de vostre lict aucune chose ? Et le sire de Corasse pensa un petit, et puis s'avisa. Ouy, dit-il, en seaut sur mon lict, et pensant à toy, je vey deux festus sur le pavement (fétus de paille sur le plancher) qui tournoyoyent ensemble. - Cetoy-je, dit Orthon, en cette forme je m'estoye mis. - Dit le sire de Corasse : il ne me suffit pas ; je te prie que tu te mettes en une autre forme telle que je te puisse veoir et cognoistre. - Orthon respondit : vous ferez tant que vous me perdrez, et que je m'en irai de vous, car vous me requerez trop avant. - Dit le sire de Corasse : tu ne t'en iras pas d'avecques moy ; si je t'avoye une fois veu, je ne te voudroye plus veoir (je ne demanderais plus à te voir).

Or dit Orthon, vous me verrez demain, et prenez vous garde de la première chose que vous verrez quand vous serez issu hors de vostre chambre. Quand ce vint le lendemain à heure de tierce, le sire de Corasse fut levé et apresté, et issit hors de sa chambre, et vint à une place qui regarde emmy (sur) la court de chastel ; il jetta les yeux, et la première chose qu'il veit, ce fut une truye, la plus grande qu'oncque il avoit veue ; mais celle estoit tant maigre que par semblant on n'y veoit que les os et la pel, et avoit les oreilles grandes, longues et pendantes, et toutes tachées ; el avoit un musel long et agu et affani. Le sire de Corasse s'émerveilla trop de cette truye. Si ne la veit point voulontiers, et commanda a ses gens : or tost, mettez les chiens dehors ; je vueil que cette truye soit morte et dévorée. Les varlets saillirent sus et déffermèrent le lieu où les chiens estoient, et leur firent assaillir la truye, laquelle jeta un grand cry et regarda coutremont sur le seigneur de Corasse, qui s'appuyoit devant sa chambre à un estage, et oncques puis on ne la vit, car elle s'évanouit ; oncques on ne seut ce quelle devinst. Le sire de Corasse rentra en sa chambre tout pensif et luy souvint d'Orthon. Je crois que j'ai veu Orthon

mon messager ; je me repens de ce que j'ai fait huer mes chiens sur luy. Avanture sera (ce sera un hazard) si je le voy jamais, car il m'a dit plusieurs fois, qu'aussitost que je le connouceroye, que je le perdroye. - Il dit vérité : oncques depuis ne revint en l'hostel de Corasse et le chevalier mourait dedans l'an en suivant.

« Il est vérité dy je à l'Escuyer, le comte de Foix est-il servy d'un tel messager ? En bonne vérité, c'est l'imagination (l'opinion) de plusieurs hommes en Béarn, qu'ouy ; car on ne fait rien au païs n'ailleurs, quand il veut, et il y met parfaitement sa cure (ses soins), que tantost il ne le sache, et quand on s'en donne le moins de garde. Ainsi fut-il des bons chevaliers et Escuyers de ce païs qui estoyent demourés en Portugal. La grâce et la renommée qu'il y a de ce, luy fait grand profit, car on ne perdroit point céans la valeur d'une cuiller d'or ou d'argent, ne rien qu'il ne seut tantost. »

Correspondance.

Lettre de M. le docteur Morhéry sur divers cas de guérison obtenus par la médication de mademoiselle Désiré Godu.

Plessis-Doudet, près Loudéac, Côtes-du-Nord,

25 avril 1860.

Monsieur Allan Kardec,

Je viens aujourd'hui m'acquitter de la promesse que je vous ai faite de vous signaler les cas de guérison que j'ai obtenus avec le concours de mademoiselle Godu. Ainsi que vous devez le penser, je ne peux vous les énumérer tous, ce serait trop long. Je me borne à faire un choix, non pas en raison de la gravité, mais en raison de la variété des maladies. Je n'ai point voulu répéter deux fois les même cas, ni mentionner des guérisons de peu d'importance.

Vous le voyez, Monsieur, mademoiselle Godu n'a pas perdu son temps depuis qu'elle est au Plessis-Boudet ; nous avons déjà visité plus de deux cents malades, et nous avons eu la satisfaction de guérir presque tous ceux qui ont eu la patience de suivre nos prescriptions. Je ne vous parle pas de nos cancéreux, ils sont en bonne voie ; mais j'attendrai des résultats positifs avant de me prononcer. Nous avons encore un grand nombre de malades en traitement, et nous choisissons de préférence ceux qui sont réputés incurables. Avant peu j'espère donc avoir de nouveaux cas de

guérison à vous signaler ; c'est surtout sur les affections rhumatismales, les paralysies, les sciatiques, les ulcères, les déviations osseuses, les plaies de toute nature que le système de traitement me paraît le mieux réussir.

Je puis vous assurer, Monsieur, que j'ai appris bien des choses utiles que j'ignorais avant mes rapports avec cette demoiselle ; chaque jour elle m'apprend quelque chose de nouveau, tant pour le traitement que pour le diagnostic. Quant au pronostic, j'ignore comment elle peut le fixer ; cependant elle ne s'y trompe pas. Avec la science ordinaire on ne peut s'expliquer une telle pénétration ; mais vous, Monsieur, vous la comprendrez facilement.

Je termine en déclarant que je certifie véritables et sincères toutes les observations ci-après et signées de mon nom.

Agréez, etc. MORHÉRY, *docteur-médecin*. »

1° *Observation*, n° 5 (23 février 1860). François Langle, laboureur-journalier. Diagnostic : fièvre tierce depuis six mois. Cette fièvre avait résisté au sulfate de quinine administré par moi et à diverses reprises au malade, a été guérie en cinq jours de traitement avec de simples infusions de plantes diverses, et le malade se porte mieux que jamais. Je pourrais citer dix guérisons semblables.

2° *Observation*, n° 9 (24 février 1860). Madame R…, âgée de 32 ans, de Loudéac. Diagnostic : inflammation et engorgement chronique des amygdales ; céphalalgie violente ; douleurs à la colonne vertébrale ; abattement général ; appétit nul. Le mal a débuté par des frissons et une surdité ; il dure depuis deux ans. - Pronostic : cas grave et difficile à guérir, le mal ayant résisté aux traitements les mieux dirigés. Aujourd'hui la malade est guérie ; elle ne continue le traitement que pour éviter une rechute.

3° *Observation*, n° 13 (25 février 1860). Pierre Gaubichais, du village de Ventou-Lamotte, âgé de 23 ans. Diagnostic : inflammation sous-aponévrotique au dos et à la paume de la main. - Pronostic : cas grave, mais non incurable. La guérison a été obtenue en moins de quinze jours. Nous avons quatre ou cinq cas semblables.

4° *Observation*, n° 18 (26 février 1860). François R…, de Loudéac, âgé de 27 ans. Diagnostic : tumeur blanche cicatrisée au genou gauche ; abscès fistuleux à la partie postérieur de la cuisse au-dessus de l'articulation. Le mal existe depuis 10 ans. - Prosnotic : cas très grave et incurable. Le mal a résisté aux traitements les mieux suivis pendant 6 ans. Ce malade a été pansé avec les onguents préparés par mademoiselle Godu et

a pris des infusions de plantes diverses. Aujourd'hui on peut le considérer comme guéri.

5° *Observation*, n° 23 (25 février 1860). Jeanne Gloux, ouvrière au Tierné-Loudéac. Dagnostic : panaris très intense depuis 10 jours. La malade a été guérie radicalement en quinze jours par les seuls onguents de mademoiselle Godu. Dès le deuxième pansement les douleurs avaient disparu. Nous avons trois guérisons semblables.

6° *Observation*, n° 12 (25 février 1860). Vincent Gourdel, tisserand à Lamotte, âgé de 32 ans. Diag. : ophtalmie aiguë par suite d'un érysipèle intense. Injection inflammatoire de la conjonctive, et large taie se manifestant sur la cornée transparente de l'œil gauche ; état général inflammatoire. - Pronostic : affection grave et très intense. Il est à craindre que l'œil ne soit perdu sous dix jours. - Traitement : application d'onguents sur l'œil malade. Aujourd'hui l'ophtalmie est guérie ; la taie a disparu, mais on continue le traitement pour combattre l'érysipèle, qui semble de nature périodique, et peut-être dartreuse.

7° *Observation*, n° 31 (27 février 1860). Marie-Louise Rivière, journalière à Lamotte, âgée de 24 ans. Diag. : rhumatisme ancien à la main droite avec débilité complète et paralysie des phalanges ; impossibilité de travailler. Cause inconnue. - Prosnotic : guérison très difficile, sinon impossible. Guérie en 20 jours de traitement.

8° *Observation*, n° 34 (28 février 1860). Jean-Marie Le Berre, âgé de 19 ans, indigent à Lamotte. Diag. : céphalalgie violente, insomnie, hémorrhagies fréquentes par les fosses nasales ; déviation en dedans du genou droit, et en dehors de la même jambe. Le malade est véritablement estropié. - Prosnotic : incurable. - Traitement : topique extractif et onguents de Mlle Godu. Aujourd'hui le membre est redressé, et la guérison à peu près complète ; cependant on continue le traitement pour plus de précaution.

9° *Observation*, n° 50 (28 février 1860), Marie Nogret, âgée de 23 ans, de Lamotte. Diag. : inflammation de la plèvre et du diaphragme, gonflement et inflammation des amygdales et de la luette, palpitations, étourdissements, suffocations. - Pronostic : bien que le sujet soit fort, son état est très grave ; elle ne peut faire deux pas debout. - Traitement : infusions de plantes diverses. Mieux dès le lendemain, et guérison radicale en huit jours.

10° *Observation*, n° 109 (12 mars 1860). Pierre Le Boudu, commune de Saint-Hervé. Diag. : surdité depuis dix-huit ans, à la suite d'une fièvre typhoïde. - Pronostic : incurable et rebelle à tout traitement. - Traitement : injections et usage d'infusions de plantes diverses préparées par

Mlle Godu. Aujourd'hui le malade entend le mouvement de sa pendule ; le bruit le gêne et l'étourdit, à cause de la sensibilité de l'ouïe.

11° *Observation*, n° 132 (18 mars 1860). Marie Le Maux, âgée de 10 ans, demeurant à Grâces. Diag. : rhumatisme avec roideur aux articulations, particulièrement aux deux genoux ; l'enfant ne peut marcher qu'avec des béquilles. - Pronostic : cas très grave, sinon incurable. - Traitement : topique extractif et pansement avec l'onguent de Mlle Godu. Guérison en moins de 20 jours. L'enfant marche aujourd'hui sans béquilles ni bâton.

12° *Observation*, n° 80 (19 mars 1860). Hélène Lucas, âgée de 9 ans, indigente à Lamotte. Diag. : sortie et gonflements permanents de la langue, qui s'avance de 5 à 6 centimètres au delà des lèvres et paraît étranglée ; la langue est rugueuse, les dents inférieures sont rongées par la langue ; pour manger l'enfant est obligée d'écarter la langue d'un côté avec une main, et d'enfoncer les aliments dans la bouche avec l'autre. Cet état remonte à l'âge de 2 mois et demi. - Pronostic : cas très grave et jugé incurable. Aujourd'hui la langue est rentrée, et la malade presque entièrement guérie.

MORHÉRY.

On remarquera sans peine que les notices ci-dessus ne sont point de ces certificats banals sollicités par la cupidité, et dans lesquels la complaisance le dispute très souvent à l'ignorance. Ce sont les observations d'un homme de l'art, qui, mettant de côté tout amour-propre, convient franchement de son insuffisance en présence des ressources infinies de la nature qui ne lui a pas dit son dernier mot sur les bancs de l'école. Il reconnaît que cette jeune fille, sans instruction spéciale, lui en a plus appris que certains livres des hommes, parce qu'elle lit dans le livre même de la nature ; en homme de sens, il préfère sauver un malade par des moyens en apparence irréguliers, plutôt que de le laisser mourir selon les règles, et il ne s'en croit pas humilié.

Nous nous proposons, dans un prochain article, de faire une étude sérieuse, au point de vue théorique, sur cette faculté intuitive plus fréquente qu'on ne le croit, mais qui est plus ou moins développée, et où la science pourra puiser de précieuses lumières quand les hommes ne se croiront pas plus savants que le Maître de l'Univers. Nous tenons d'un homme fort éclairé, natif de l'Hindoustan et d'origine indienne, de précieux renseignements sur les pratiques de la médecine intuitive par les indigènes, et qui viennent ajouter à la théorie le témoignage de faits authentiques bien observés.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Jardin.

(Société de Paris, 25 novembre 1859.)

- On lit dans le *Journal de la Nièvre* : Un funeste accident est arrivé samedi dernier à la gare du chemin de fer. Un homme âgé de soixante-deux ans, le sieur Jardin, était atteint en sortant de la cour de l'embarcadère, par les brancards d'un tilbury, et, quelques heures après, il rendait le dernier soupir.

La mort de cet homme a fait révéler une histoire des plus extraordinaires, et à laquelle nous ne voudrions pas ajouter foi si des témoins véridiques ne nous en avaient certifié l'authenticité. La voici telle qu'on nous l'a racontée :

Jardin, avant d'être employé à l'entrepôt des tabacs de Nevers, habitait dans le Cher le bourg de Saint-Germain-des-Bois, où il exerçait la profession de tailleur. Sa femme avait succombé depuis cinq ans dans ce village aux atteintes d'une fluxion de poitrine, lorsqu'il y a huit ans il quitta Saint-Germain pour venir habiter Nevers. Jardin, laborieux employé, était d'une grande piété, d'une dévotion qu'il poussait jusqu'à l'exaltation ; il se livrait avec ferveur aux pratiques de la religion ; il avait dans sa chambre un prie-Dieu sur lequel il aimait souvent à s'agenouiller. Vendredi soir, se trouvent seul avec sa fille, il lui annonça tout à coup qu'un secret pressentiment l'avertissait que sa fin était prochaine. - « Écoute, lui dit-il, mes dernières volontés : Quand je serai mort, tu remettras au sieur B… la clef de mon prie-Dieu pour qu'il en enlève ce qu'il y trouvera et le dépose dans mon cercueil. »

Etonnée de cette brusque recommandation, la fille Jardin, ne sachant trop si son père parlait sérieusement, lui demanda ce que pouvait contenir son prie-Dieu. Il refusa d'abord de lui répondre ; mais comme elle insistait, il lui fit cette étrange révélation que ce qui se trouvait dans le prie-Dieu : c'étaient les restes de sa mère ! Il lui apprit que, avant de quitter Saint-Germain-des-Bois, il s'était rendu pendant la nuit au cimetière. Tout le monde dormait au village ; se sentant bien seul, il s'était dirigé vers la tombe de sa femme, et, armé d'une pioche il avait creusé la terre jusqu'au moment où il atteignit la bière qui contenait les restes de celle qui avait été sa compagne. Ne voulant pas se séparer de cette précieuse dépouille, il avait recueilli les ossements et les avait déposés dans son prie-Dieu.

A cette étrange confidence, la fille Jardin, un peu effrayée, mais doutant

toujours que son père parlât sérieusement lui promit cependant de se conformer à ses dernières volontés, bien persuadée qu'il voulait s'amuser à ses dépens, et que le lendemain il lui donnerait le mot de cette fantastique énigme.

Le lendemain samedi, Jardin se rendit à son bureau comme de coutume. Vers une heure, il fut envoyé à la gare des marchandises pour y prendre livraison des sacs de tabac destinés à l'approvisionnement de l'entrepôt. A peine sortait-il de la gare, que les brancards d'un tilbury, qu'il n'avait pas aperçu au milieu de l'encombrement des voitures qui stationnaient dans l'embarcadère, vinrent l'atteindre en pleine poitrine. Ses pressentiments ne l'avaient donc pas trompé. Renversé par ce choc violent, il fut rapporté chez lui privé de sentiment.

Les secours qui lui furent prodigués lui firent recouvrer les sens. On le pria alors de se laisser enlever ses vêtements pour examiner ses blessures ; il s'y opposa vivement ; on insista, il s'y refusa encore. Mais, comme malgré sa résistance, on se disposait à ôter son habit, il s'affaissa tout à coup sur lui-même : il était mort.

Son corps fut déposé sur un lit, mais quelle ne fut pas la surprise des personnes présentes, lorsqu'après avoir dépouillé Jardin de ses vêtements, on vit sur son cœur un sac de peau, retenu par des liens attachés autour du corps ! Un coup de lancette donné par le médecin appelé pour constater le décès sépara le sac en deux parties : il s'en échappa une main desséchée !

La fille Jardin se souvenant alors de ce que son père lui avait dit la veille, fit prévenir les sieurs B… et J…, menuisiers. Le prie-Dieu fut ouvert ; on en retira un schako de garde national. Dans le fond de ce schako se trouvait une tête de mort, encore garnie de ses cheveux ; puis dans le fond du prie-Dieu on aperçut, rangés sur les rayons, les os d'un squelette : c'étaient les restes de la femme de Jardin.

Dimanche dernier, on conduisait dans sa dernière demeure la dépouille de Jardin. Pour se conformer à la volonté du sexagénaire, on avait mis dans son cercueil les restes de sa femme, et sur sa poitrine la main desséchée qui, si nous pouvons nous exprimer ainsi, avait pendant huit ans senti battre son cœur.

1. Évocation. - R. Je suis là.

2. Qui vous a prévenu que nous désirions vous parler ? - R. Je n'en sais rien ; j'ai été entraîné ici.

3. Où étiez-vous lorsque nous vous avons appelé ? - R. J'étais auprès d'un homme que j'aime, accompagné de ma femme.

4. Comment avez-vous eu le pressentiment de votre mort ? - R. J'en

avais été averti par celle que je regrettais tant ; Dieu l'avait accordé à sa prière.

5. Votre femme était donc toujours auprès de vous ? - R. Elle ne me quittait pas.

6. Est-ce que les restes mortels de votre femme, que vous conserviez, étaient la cause de sa présence continuelle ? - R. Pas le moins du monde, mais je le croyais.

7. Ainsi, vous n'auriez pas conservé ces restes, que l'Esprit de votre femme n'en eût pas moins été près de vous ? - R. Est-ce que la pensée n'est pas là, et n'est-elle pas plus puissante pour attirer l'Esprit que des restes sans importance pour lui ?

8. Avez-vous revu immédiatement votre femme au moment de votre mort ? - R. C'est elle qui est venue *m'éclairer* et me recevoir.

9. Avez-vous eu immédiatement conscience de vous-même ? - R. Au bout de peu de temps ; j'avais une foi intuitive en l'immortalité de l'âme.

10. Votre femme a dû avoir des existences antérieures à la dernière, comment se fait-il qu'elle les eût oubliées pour se consacrer entièrement à vous ? - R. Elle tenait à me guider dans ma vie matérielle sans renoncer pour cela à ses anciennes affections. Quand nous disons que nous ne quittons jamais un Esprit incarné, vous devez comprendre que nous voulons dire par là que nous sommes près de lui plus souvent qu'ailleurs ; la rapidité de notre déplacement nous le permet aussi facilement qu'à vous une conversation avec plusieurs interlocuteurs.

11. Vous rappelez-vous vos existences précédentes ? - R. Oui ; j'avais été dans ma dernière un pauvre habitant de la campagne, sans aucune instruction, mais précédemment j'avais été religieux, sincère, dévoué à l'étude.

12. L'affection extraordinaire que vous aviez pour votre femme n'aurait-elle pas eu pour cause d'anciennes relations dans d'autres existences ? - R. Non.

13. Êtes-vous heureux, comme Esprit ? - R. On ne peut plus, vous devez le penser.

14. Veuillez nous définir votre bonheur actuel et nous en dire la cause ? - R. Je ne devrais pas avoir besoin de vous le dire : j'aimais, et je regrettais un Esprit chéri ; j'aimais Dieu ; j'étais honnête homme ; j'ai retrouvé celle que je regrettais ; ce sont là des éléments de bonheur pour un Esprit.

15. Quelles sont vos occupations comme Esprit ? - R. Je vous ai dit qu'au moment de votre appel j'étais près d'un homme que j'aimais ; je cherchais à lui inspirer le désir du bien, comme le font toujours les Esprits que Dieu en juge dignes. Nous avons aussi d'autres occupations que nous ne pouvons encore vous révéler.

16. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir. - R. Je vous remercie aussi.

Une Convulsionnaire.

Les circonstances nous ayant mis en rapport avec la fille d'une des principales convulsionnaires de Saint-Médard, nous avons pu recueillir sur cette sorte de secte des renseignements particuliers. Ainsi il n'y a rien d'exagéré dans ce qu'on rapporte des tortures auxquelles ces fanatiques se soumettaient volontairement. On sait que l'une des épreuves, désignées sous le nom de *grands secours*, consistait à subir le crucifiement et toutes les souffrances de la Passion du Christ. La personne dont nous parlons, et qui n'est morte qu'en 1830, portait encore aux mains les trous faits par les clous qui avaient servi à la suspendre à la croix, et au côté les traces des coups de lance qu'elle avait reçus. Elle cachait avec soin ces stigmates du fanatisme, et avait toujours évité de s'en expliquer avec ses enfants. Elle est connue dans l'histoire des convulsionnaires sous un pseudonyme que nous tairons par le motif que nous indiquerons tout à l'heure. L'entretien suivant a eu lieu en présence de sa fille qui l'avait désiré ; nous en supprimons les particularités intimes qui ne pourraient intéresser des étrangers, et qui furent surtout pour celle-ci une preuve incontestable de son identité.

1. Évocation. - R. Je désire depuis longtemps m'entretenir avec vous.

2. Quel motif vous a fait désirer vous entretenir avec moi ? - R. Je sais apprécier vos travaux, quoi que vous puissiez penser de mes croyances.

3. Voyez-vous ici madame votre fille ? C'est elle surtout qui a désiré s'entretenir avec vous, et nous serons charmés d'en profiter pour notre instruction. - R. Oui ; une mère voit toujours ses enfants.

4. Etes-vous heureuse comme Esprit ? - R. Oui et non, car j'aurais pu mieux faire ; mais Dieu me tient compte de mon ignorance.

5. Vous souvenez-vous parfaitement de votre dernière existence ? - R. J'aurais bien des choses à vous dire, mais priez pour moi, afin que cela me soit permis.

6. Les tortures auxquelles vous vous êtes soumise vous ont-elles élevée et rendue plus heureuse comme Esprit ? - R. Elles ne m'ont pas fait de mal, mais elles ne m'ont pas avancée comme intelligence.

7. Veuillez préciser, je vous prie ; je vous demande s'il vous en a été tenu compte comme d'un mérite ? - R. Je vous dirai que vous avez un arti-

cle dans le Livre des Esprits qui donne la réponse générale ; quant à moi, j'étais une pauvre fanatique.

Nota. Allusion à l'article 726 du livre des Esprits sur les souffrances volontaires.

8. Cet article dit que le mérite des souffrances volontaires est en raison de l'utilité qui en résulte pour le prochain ; or, celles des convulsionnaires n'avaient, je crois, qu'un but purement personnel ? - R. Il était généralement personnel, et si je n'en ai jamais parlé à mes enfants, c'est que je comprenais vaguement que ce n'était pas le vrai chemin.

Remarque. L'Esprit de la mère répond ici, par anticipation, à la pensée de sa fille qui se proposait de lui demander pourquoi, de son vivant, elle avait évité d'en parler à ses enfants.

9. Quelle était la cause de l'état de crise des convulsionnaires ? - R. Disposition naturelle et surexcitation fanatique. Jamais je n'aurais voulu que mes enfants fussent entraînés sur cette pente fatale que je reconnais mieux encore aujourd'hui.

L'Esprit répondant spontanément à une réflexion de sa fille, qui cependant n'avait point formulé de question, ajoute : Je n'avais pas d'éducation, mais bien des existences antérieures dont j'avais l'intuition.

10. Parmi les phénomènes qui se produisaient chez les convulsionnaires, quelques-uns ont de l'analgie avec certains effets somnambuliques, comme, par exemple, la pénétration de la pensée, la vue à distance, l'intuition des langues ; est-ce que le magnétisme y jouait un certain rôle ? - R. Beaucoup, et plusieurs prêtres magnétisaient à l'insu des personnes.

11. D'où provenaient les cicatrices que vous portiez aux mains et sur d'autres parties du corps ? - R. Pauvres trophées de nos victoires qui n'ont servi à personne, et qui ont souvent excité des passions ; vous devez me comprendre.

Remarque. Il paraît que, dans les pratiques des convulsionnaires, il se passait des choses d'une très grande immoralité qui avaient révolté le cœur honnête de cette dame, et lui firent, plus tard, lorsque la fièvre fanatique fut calmée, prendre en aversion tout ce qui lui rappelait ce passé. C'est sans doute une des raisons qui l'engageaient à n'en point parler à ses enfants.

12. S'opérait-il réellement des guérisons sur le tombeau du diacre Pâris ? - Oh ! quelle demande ! Vous savez bien que non ; ou peu de chose, surtout pour vous.

13. Depuis votre mort, avez-vous revu Pâris ? - R. Je ne me suis pas occupée de lui, car je lui reproche mon erreur depuis que je suis Esprit.

14. Comment le considériez-vous de votre vivant ? - R. Comme un

envoyé de Dieu, et c'est pour cela que je lui reproche le mal qu'il a causé au nom de Dieu.

15. Mais n'est-il pas innocent des sottises qui ont été faites en son nom après sa mort ? - R. Non, car lui-même ne croyait pas à ce qu'il enseignait ; je ne l'ai pas compris de mon vivant comme je le fais à cette heure.

16. Est-il vrai que son Esprit soit resté étranger, comme il l'a dit, aux manifestations qui ont eu lieu sur son tombeau ? - Il vous a trompé.

17. Ainsi il excitait le zèle fanatique. - R. Oui, et il le fait encore.

18. Quelles sont vos occupations comme Esprit ? - R. Je cherche à m'instruire, c'est pour cela que j'ai dit que je désirais venir parmi vous.

19. A quelle place êtes-vous ici ? - R. Près du médium, ma main sur son bras ou sur son épaule.

20. Si l'on pouvait vous voir, sous quelle forme vous verrait-on ? - R. Ma fille verrait sa mère, comme de mon vivant. Quant à vous, vous me verriez en Esprit ; le mot, je ne puis vous le dire.

21. Veuillez vous expliquer ; qu'entendez-vous en disant que je vous verrais en Esprit ? - R. Une forme humaine transparente, selon l'épuration de l'Esprit ?

22. Vous avez dit que vous avez eu d'autres existences ; vous les rappelez-vous ? - Oui, je vous en ai parlé, et vous devez voir, par mes réponses, que j'en ai eu beaucoup.

23. Pourriez-vous dire quelle était celle qui a précédé la dernière que nous connaissons ? - R. Pas ce soir, et pas par ce médium. Par Monsieur, si voulez.

Nota. Elle désigne un des assistants qui commençait à écrire comme médium, et elle explique sa sympathie pour lui parce que, dit-elle, elle l'a connu dans sa précédente existence.

24. Seriez-vous contrariée si je publiais cet entretien dans la *Revue* ? - R. Non ; il est nécessaire que le mal soit divulgué ; mais ne m'appelez pas … (son nom de guerre) ; j'exècre ce nom. Désignez-moi, si vous voulez, comme grande-maîtresse.

Remarque. C'est pour condescendre à son désir que nous ne citons pas le nom sous lequel elle était connue et qui lui rappelle de pénibles souvenirs.

25. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir et des explications que vous nous avez données. - R. C'est moi qui vous remercie d'avoir procuré à ma fille l'occasion de retrouver sa mère, et à moi celle de pouvoir faire un peu de bien.

Variétés.

Le Bibliothécaire de New-York.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Un journal de New-York publie un fait assez curieux, dont un certain nombre de personnes avaient déjà connaissance, et sur lequel on se livrait depuis quelques jours à des commentaires assez amusants. Les spiritualistes y voient un exemple de plus des manifestations de l'autre monde. Les gens sensés ne vont pas en chercher si loin l'explication, et reconnaissent clairement les symptômes caractéristiques d'une hallucination. C'est aussi l'opinion du docteur Cogswell lui-même, le héros de l'aventure.

Le docteur Cogswell est bibliothécaire en chef de l'*Astor Library*. Le dévouement qu'il apporte à l'achèvement d'un catalogue complet de la bibliothèque lui fait souvent prendre, pour son travail, les heures qui devaient être consacrées au sommeil, et c'est ainsi qu'il a l'occasion de visiter seul, la nuit, les salles ou tant de volumes sont rangés sur les rayons.

Il y a une quinzaine environ, il passait ainsi, le bougeoir à la main, vers onze heures du soir, devant un des retraits garnis de livres, lorsque, à sa grande surprise, il aperçut un homme bien mis qui paraissait examiner avec soin les titres des volumes. Imaginant tout d'abord avoir affaire à un voleur, il recula et examina attentivement l'inconnu. Sa surprise devint plus vive encore lorsqu'il reconnut dans le nocturne visiteur le docteur *** qui avait vécu dans le voisinage de Lafayette-Place, mais qui est mort et enterré depuis six mois.

M. Cogswel ne croit pas beaucoup aux apparitons et s'en effraie encore moins. Il crut néanmoins devoir traiter le fantôme avec égards, et élevant la voix : Docteur, lui dit-il, comment se fait-il que vous, qui de votre vivant, n'êtes probablement jamais venu dans cette bibliothèque, vous la visitiez ainsi après votre mort ? Le fantôme, troublé dans sa contemplation, regarda le bibliothécaire avec des yeux ternes et disparut sans répondre.

- Singulière hallucination, se dit M. Cogswell. J'aurai sans doute mangé quelque chose d'indigeste à mon dîner.

Il retourna à son travail, puis s'alla coucher et dormit tranquillement. Le lendemain, à la même heure, il lui prit envie de visiter encore la bibliothèque. A la même place que la veille, il retrouva le même fantôme, lui adressa les mêmes paroles et obtint le même résultat.

- Voilà qui est curieux, pensa-t-il, il faudra que je revienne demain.

Mais avant de revenir, M. Cogswell examina les rayons qui semblaient intéresser vivement le fantôme, et, par une singulière coïncidence, reconnut qu'ils étaient tous chargés d'ouvrages anciens et modernes de nécromancie. Le lendemain donc, quand, pour la troisième fois, il rencontra le docteur défunt, il varia sa phrase et lui dit : Voici la troisième fois que je vous rencontre, docteur. Dites-moi donc si quelqu'un de ces livres trouble votre repos, pour que je le fasse retirer de la collection. » Le fantôme ne répondit pas plus cette fois que les autres, mais il disparut définitivement, et le persévérant bibliothécaire a pu revenir à la même heure et au même endroit, plusieurs nuits de suite, sans l'y rencontrer.

Cependant, sur l'avis des amis auxquels il a raconté l'histoire, et des médecins qu'il a consultés, il s'est décidé à prendre un peu de repos et à faire un voyage de quelques semaines jusqu'à Charlestown, avant de reprendre la tâche longue et patiente qu'il s'est imposée, et dont les fatigues ont sans doute causé l'hallucination que nous venons de raconter.

Remarque. Nous ferons sur cet article une première observation, c'est le sans-gêne avec lequel ceux qui ne croient pas aux Esprit s'attribuent le monopole du bon sens. « Les Spiritualistes, dit l'auteur, voient dans ce fait un exemple de plus des manifestations de l'autre monde ; *les gens sensés* ne vont pas en chercher si loin l'explication, et y reconnaissent *clairement* les symptômes d'une hallucination. » Ainsi, de par cet auteur, il n'y a de gens sensés que ceux qui pensent comme lui, tous les autres n'ont pas le sens commun, fussent-ils même docteurs, et le Spiritisme en compte des milliers. Étrange modestie, en vérité, que celle qui a pour maxime : Nul n'a raison que nous et nos amis !

Nous en sommes encore à avoir une définition claire et précise, une explication physiologique de l'hallucination ; mais à défaut d'explication, il y a un sens attaché à ce mot ; dans la pensée de ceux qui l'emploient, il signifie *illusion* ; or, que dit *illusion*, dit *absence de réalité* ; selon eux, c'est une image purement fantastique, produite par l'imagination, sous l'empire d'une surexcitation cérébrale. Nous ne nions pas qu'il ne puisse en être ainsi dans certains cas ; la question est de savoir si tous les faits du même genre sont dans des conditions identiques. En examinant celui que nous avons rapporté ci-dessus, il nous semble que le docteur Cogswell était parfaitement calme, ainsi qu'il le déclare lui-même, et que nulle cause physiologique ou morale n'était venue troubler son cerveau. D'un autre côté, en admettant même chez lui une illusion momentanée, il resterait encore à expliquer comment cette illusion s'est produite plusieurs jours de suite, à la même heure, et avec les mêmes circonstances ; ce n'est pas là le caractère de l'hallucination proprement dite. Si une cause matérielle

inconnue a impressionné son cerveau le premier jour, il est évident que cette cause a cessé au bout de quelques instants, quand l'apparition a disparu ; comment alors, s'est-elle reproduite identiquement trois jours de suite, à 24 heures d'intervalle ? C'est ce qu'il est regrettable que l'auteur de l'article ait négligé de faire, car il doit, sans doute, avoir d'excellentes raisons, puisqu'il fait partie des gens sensés.

Nous convenons toutefois, que, dans le fait sus-mentionné, il n'y a aucune preuve positive de réalité, et qu'à la rigueur, on pourrait admettre que la même aberration des sens ait pu se reproduire ; mais, en est-il de même quand les apparitions sont accompagnées de circonstances en quelque sorte matérielles ? Par exemple, quand des personnes, non point en rêve, mais parfaitement éveillées, voient des parents ou des amis absents, auxquels ils ne songent nullement, leur apparaître au moment de leur mort qu'ils viennent annoncer, peut-on dire que ce soit un effet de l'imagination ? Si le fait de la mort n'était pas réel, il y aurait incontestablement illusion ; mais quand l'événement vient confirmer la prévision, et le cas est très fréquent, comment ne pas admettre autre chose qu'une simple fantasmagorie ? Si encore le fait était unique, ou même rare, on pourrait croire à un jeu du hasard ; mais comme nous l'avons dit, les exemples sont innombrables et parfaitement avérés. Que les *hallucinationistes* veuillent bien nous en donner une explication catégorique, et alors, nous verrons si leurs raisons sont plus probantes que les nôtres. Nous voudrions surtout qu'ils nous prouvassent l'impossibilité matérielle que l'âme, si toutefois eux, qui sont sensés par excellence, admettent que nous avons une âme survivant au corps, qu'ils prouvassent, disons-nous, que cette âme, qui doit être quelque part, ne peut pas être autour de nous, nous voir, nous entendre, et dès lors se communiquer à nous.

La Fiancée trahie.

Le fait suivant est rapporté par la *Gazetta dei teatri* de Milan, du 14 mars 1860.

Un jeune homme aimait éperdument une jeune fille, dont il était payé de retour, et qu'il allait épouser, lorsque, cédant à un coupable entraînement, il abandonne sa fiancée pour une femme indigne d'un véritable amour. La malheureuse délaissée prie, pleure, mais tout est inutile ; son volage amant reste sourd à ses plaintes. Alors, désespérée, elle pénètre chez lui, et là, en sa présence, expire des suites d'un poison qu'elle venait de prendre. À la vue du cadavre de celle dont il vient de causer la mort, une terrible réaction s'opère en lui, et il veut à son tour s'arracher à la

vie. Cependant il survécut, mais sa conscience lui reprochait toujours sort crime. Depuis le moment fatal, et chaque jour à l'heure de son dîner, il voyait la porte de la chambre s'ouvrir, et sa fiancée lui apparaître sous la figure d'un squelette menaçant. Il eut beau chercher à se distraire, changer ses habitudes, voyager, fréquenter de joyeuses compagnies, supprimer les pendules, rien n'y fit ; en quelque endroit qu'il fût, à l'heure dite, le spectre se présentait toujours. En peu de temps il maigrit, et sa santé s'altéra au point que les hommes de l'art désespérèrent de le sauver.

Un médecin de ses amis l'ayant étudié sérieusement, après avoir inutilement essayé divers remèdes, eut l'idée du moyen suivant. Dans l'espoir de lui démontrer qu'il était le jouet d'une illusion, il se procura un véritable squelette qu'il fit disposer dans une chambre voisine ; puis, ayant invité son ami à dîner, au coup de quatre heures, qui était l'heure de la vision, il fait arriver le squelette au moyen de poulies disposées en conséquence. Le médecin croit triompher, mais son malheureux ami saisi d'une terreur soudaine, s'écrie : Hélas ! ce n'était donc pas assez d'un seul ; en voilà deux maintenant ; puis il tomba mort, comme foudroyé.

Remarque. En lisant ce récit, que nous ne rapportons que sur la foi du journal italien auquel nous l'empruntons, les *hallucinationistes* auront beau jeu, car ils pourront dire, avec raison qu'il y avait là une cause évidente de surexcitation cérébrale qui a pu produire une illusion sur un esprit frappé. Rien ne prouve, en effet, la réalité de l'apparition que l'on pourrait attribuer à un cerveau affaibli par une violente secousse. Pour nous, qui connaissons tant de faits analogues hors de doute, nous disons qu'elle est possible, et, dans tous les cas, la connaissance approfondie du Spiritisme eût donné au médecin un moyen plus efficace de guérir son ami. Ce moyen eût été d'évoquer la jeune fille à d'autres heures et de s'entretenir avec elle, soit directement, soit à l'aide d'un médium ; de lui demander ce qu'il devait faire pour lui faire plaisir et obtenir son pardon ; de prier l'ange gardien d'intercéder auprès d'elle pour la fléchir ; et comme, en définitive, elle l'aimait, elle eût assurément oublié ses torts, si elle eût reconnu en lui un repentir et des regrets sincères, au lieu d'une simple terreur, qui était peut-être chez lui le sentiment dominant ; elle eût cessé de se montrer sous une forme hideuse, pour revêtir la forme gracieuse qu'elle avait de son vivant, ou bien elle eût cessé de paraître. Elle lui eût sans doute aussi dit de ces bonnes paroles qui eussent ramené le calme dans son âme ; la certitude qu'il n'en était point à jamais séparé, qu'elle veillait à ses côtés, et qu'ils seraient un jour réunis, lui aurait donné du courage et de la résignation. C'est un résultat que nous avons souvent été à même de constater. Les Esprits qui apparaissent spontanément ont toujours un

but ; le mieux, dans ce cas, est de leur demander ce qu'ils désirent ; s'ils sont souffrants, il faut prier pour eux, et faire ce qui peut leur être agréable. Si l'apparition a un caractère permanent et d'obsession, elle cesse presque toujours quand l'Esprit est satisfait. Si l'esprit qui se manifeste avec obstination, soit à la vue, soit par des moyens perturbateurs, qu'on ne saurait prendre pour une illusion, est mauvais, et s'il agit par malveillance, il est ordinairement plus tenace, ce qui n'empêche pas d'en avoir raison avec de la persévérance, et surtout par la prière sincère faite à leur intention ; mais il faut bien se persuader qu'il n'y a pour cela ni paroles sacramentelles, ni formules cabalistiques, ni exorcismes qui aient la moindre influence ; plus ils sont mauvais, plus ils se rient de la frayeur qu'ils inspirent, et de l'importance qu'on attache à leur présence ; ils s'amusent de s'entendre appeler diables et démons, c'est pourquoi ils se donnent gravement les noms d'Asmodée, Astaroth, Lucifer et autres qualifications infernales, en redoublant de malices, tandis qu'ils se retirent quand ils voient qu'ils perdent leur temps avec des gens qui ne sont pas leurs dupes, et qui se bornent à appeler sur eux la miséricorde divine.

Superstition.

On lit dans le *Siècle* du 6 avril 1860 :

« Le sieur Félix N…, jardinier des environs d'Orléans, passait pour avoir le talent de faire exempter les conscrits du tirage, c'est-à-dire de leur faire avoir un bon numéro. Il promit au sieur Frédéric Vincent P…, jeune vigneron de St-Jean-de-Braye, de lui faire avoir le numéro qu'il voudrait, moyennant 60 fr. dont 30 payés d'avance, et 30 après le tirage. Le secret consistait à dire trois *Pater* et trois *Ave* pendant neuf jours. En outre, le sorcier affirma que, grâce à ce qu'il ferait de son côté, *ça* travaillerait peut-être bien le conscrit, et l'empêcherait de dormir pendant la dernière nuit, mais qu'il serait exempt. Malheureusement le charme n'opéra pas ; le conscrit dormit comme d'habitude et amena le numéro 31 qui en fait un soldat. Ces faits renouvelés deux fois encore n'ont pu être tenus secrets, et ont amené le sorcier Félix N… devant la justice. »

Les adversaires du Spiritisme l'accusent de réveiller les idées superstitieuses ; mais qu'y a-t-il de commun entre la doctrine qui enseigne l'existence du monde invisible, communiquant avec le monde visible, et des faits de la nature de celui que nous rapportons, qui sont les vrais types de la superstition ? Où a-t-on vu que le Spiritisme ait jamais enseigné de pareilles absurdités ? Si ceux qui l'attaquent sous ce rapport s'étaient donné la peine de l'étudier avant de le juger si légèrement, ils sauraient que, non-seule-

ment il condamne toutes les pratiques divinatoires, mais qu'il en démontre la nullité. Donc, comme nous l'avons dit bien souvent, l'étude sérieuse du Spiritisme tend à détruire les croyances vraiment superstitieuses. Dans la plupart des croyances populaires, il y a presque toujours un fond de vérité, mais dénaturé, amplifié ; ce sont les accessoires, les fausses applications qui constituent, à proprement parler, la superstition. C'est ainsi que les contes de fées et de génies reposent sur l'existence d'Esprits bons ou mauvais, protecteurs ou malveillants ; que toutes les histoires de revenants ont leur source dans le phénomène très réel des manifestations Spirites, visibles et même tangibles ; ce phénomène, aujourd'hui parfaitement avéré et *expliqué*, rentre dans la catégorie des phénomènes naturels qui sont une conséquence des lois éternelles de la création. Mais l'homme rarement se contente du vrai qui lui paraît trop simple ; il l'affuble de toutes les chimères créées par son imagination, et c'est alors qu'il tombe dans l'absurde. Puis viennent ceux qui ont intérêt à exploiter ces mêmes croyances auxquelles ils ajoutent un prestige fantastique propre à servir leurs vues ; de là cette tourbe de devins, de sorciers, de diseurs de bonne aventure, contre lesquels la loi sévit avec justice. Le Spiritisme vrai, rationnel, n'est donc pas plus responsable de l'abus que l'on en peut faire, que la médecine ne l'est des ridicules formules et pratiques employées par des charlatans ou des ignorants. Encore une fois, avant de le juger, donnez-vous la peine de l'étudier.

On conçoit le fond de vérité de certaines croyances, mais on demandera peut-être sur quoi peut reposer celle qui a donné lieu au fait ci-dessus, croyance très répandue dans nos campagnes, comme on le sait. Elle nous paraît d'abord avoir son principe dans le sentiment intuitif des êtres invisibles auxquels on est porté à attribuer une puissance que souvent ils n'ont pas. L'existence des Esprits trompeurs qui pullulent autour de nous, par suite de l'infériorité de notre globe, comme les insectes nuisibles dans un marais, et qui s'amusent aux dépens des gens crédules en leur prédisant un avenir chimérique, toujours propre à flatter leurs goûts et leurs désirs, est un fait dont nous avons tous les jours la preuve par nos médiums actuels ; ce qui se passe sous nos yeux a eu lieu à toutes les époques par les moyens de communication en usage selon les temps et les lieux, voilà la réalité. Le charlatanisme et la cupidité aidant, la réalité est passée à l'état de croyance superstitieuse.

Fait de pneumatographie ou écriture directe.

M. X…, l'un de nos plus savants littérateurs, se trouvait le 11 février dernier, chez mademoiselle Huet, avec six autres personnes depuis long-

temps initiées aux manifestations Spirites. M. X… et mademoiselle Huet s'assirent en face l'un de l'autre à une petite table choisie par M. X… lui-même. Ce dernier tira de sa poche un papier parfaitement blanc, plié en quatre et marqué par lui d'un signe presque imperceptible, mais suffisant pour être aisément reconnu ; il le plaça sur la table et le couvrit d'un mouchoir blanc lui appartenant. Mademoiselle Huet posa ses mains sur le bout du mouchoir ; de son côté, M. X… en fit autant du sien, demandant aux Esprits une manifestation directe dans un but d'édification. M. X… la demanda de préférence à Channing qui fut évoqué à cet effet. Au bout de dix minutes, il leva lui-même le mouchoir et retira le papier qui portait écrit sur l'une des faces l'ébauche d'une phrase péniblement tracée et presque illisible, où cependant on pouvait découvrir les rudiments de ces mots : *Dieu vous aime* ; sur l'autre face il y avait écrit : *Dieu* à l'angle extérieur, et *Christ* au bout du papier. Ce dernier mot était écrit de manière à laisser une empreinte sur la feuille double.

Une seconde épreuve se fit dans des conditions exactement semblables, et au bout d'un quart d'heure le papier portait sur la surface inférieure, et en caractères fortement tracés en noir, ces mots anglais : *God loves you*, et au-dessous *Channing*. Au bout du papier il y avait écrit en français : *Foi en Dieu* ; enfin sur le revers de la même page il y avait une croix, avec un signe semblable à un roseau, l'un et l'autre tracés avec une substance rouge.

L'épreuve terminée, M. X… exprima à mademoiselle Huet le désir d'obtenir par son intermédiaire, comme médium écrivain, quelques explications plus développées de Channing, et le dialogue suivant s'établit entre lui et l'Esprit :

D. Channing, êtes-vous présent ? - R. Me voici ; êtes-vous content de moi ?

D. A qui s'adresse ce que vous avez écrit ; est-ce à tous ou à moi particulièrement ? - R. Je vous ai écrit cette phrase dont le sens s'adresse à tous les hommes, mais dont l'expérience que j'ai faite de l'écrire en anglais est pour vous en particulier. Quant à la croix, c'est le signe de la foi.

D. Pourquoi l'avoir faite en couleur rouge ? - R. Pour vous prier d'avoir la foi. Je ne pouvais rien écrire, c'était trop long : je vous ai donné le signe symbolique.

D. Le rouge est donc la couleur symbolique de la foi ? - R. Certainement ; c'est la représentation du baptême de sang.

Remarque. Mademoiselle Huet ne sait pas l'anglais, et l'Esprit a voulu donner par là une preuve de plus que sa pensée était étrangère à la manifestation. L'Esprit l'a fait spontanément et de son plein gré, mais il est plus que

probable que si on l'eût demandé comme épreuve il ne s'y serait pas prêté ; on sait que les Esprits n'aiment pas à servir d'instrument en vue d'expérimentations. Les preuves les plus patentes surgissent souvent au moment ou on s'y attend le moins ; et quand les Esprits agissent de leur propre mouvement, ils donnent souvent plus qu'on ne leur aurait demandé, soit qu'ils aient à cœur de montrer leur indépendance, soit qu'il faille pour la production de certains phénomènes un concours de circonstances que notre volonté ne suffit pas toujours pour faire naître. Nous ne saurions trop le répéter, les Esprits, qui ont leur libre arbitre, veulent nous prouver qu'ils ne sont pas soumis à nos caprices ; c'est pourquoi ils accèdent rarement au désir de la curiosité.

Les phénomènes, de quelque nature qu'ils soient, ne sont donc jamais d'une manière certaine, à notre disposition, et nul ne saurait répondre de pouvoir les obtenir à volonté et à un temps donné. Quiconque veut les observer, doit se résigner à les attendre, et c'est souvent, de la part des Esprits, une épreuve pour la persévérance de l'observateur et le but qu'il se propose ; *les Esprits se soucient fort peu d'amuser les curieux*, et ne s'attachent volontiers qu'aux gens sérieux qui prouvent leur volonté de s'instruire en faisant ce qu'il faut pour cela, sans marchander leur peine et leur temps.

La production simultanée de signes en caractères de couleurs différentes est un fait extrêmement curieux, mais qui n'est pas plus surnaturel que tous les autres. On peut s'en rendre compte en lisant la théorie de l'écriture directe dans la *Revue spirite* du mois d'août 1859, pages 197 et 205 ; avec l'explication, le merveilleux disparaît pour faire place à un simple phénomène qui a sa raison d'être dans les lois générales de la nature, et dans ce qu'on pourrait appeler la physiologie des Esprits.

Spiritisme et Spiritualisme.

Dans un discours prononcé dernièrement au Sénat par S. Em. le cardinal Donnet, on remarque la phrase suivante : « Mais aujourd'hui, comme autrefois, il est vrai de dire, avec un éloquent publiciste que, dans le genre humain, *le Spiritualisme* est représenté par le christianisme. »

On serait sans doute dans une étrange erreur si l'on pensait que l'illustre Prélat, dans cette circonstance, ait entendu *le Spiritualisme* dans le sens de la manifestation des Esprits. Ce mot est ici employé dans sa véritable acception, et l'orateur ne pouvait s'exprimer autrement, à moins de se servir d'une périphrase, car il n'existe pas d'autre terme pour rendre la même pensée. Si nous n'eussions pas indiqué la source de notre citation, on au-

rait certainement pu la croire sortie *textuellement* de la bouche d'un Spiritualiste américain à propos de la doctrine des esprits, également représentée par le *christianisme* qui en est la plus sublime expression. Serait-il possible, d'après cela, qu'un érudit futur, interprétant à son gré les paroles de Mgr Donnet, entreprît de démontrer à nos arrière-neveux, qu'en l'an 1860 un cardinal a publiquement professé devant le Sénat de France la manifestation des Esprits ? Ne voyons-nous pas, dans ce fait, une nouvelle preuve de la nécessité d'avoir un mot pour chaque chose, afin de s'entendre ? Que d'interminables disputes philosophiques n'ont eu pour cause que le sens multiple des mots ! L'inconvénient est plus grave encore dans les traductions, et le texte biblique nous en offre plus d'un exemple. Si, dans la langue hébraïque, le même mot n'eût pas signifié *jour* et *période*, on ne se serait pas mépris sur le sens de la Genèse à propos de la durée de la formation de la terre, et l'anathème n'eût pas été lancé, faute de s'entendre, contre la science, quand elle a démontré que cette formation n'a pu s'accomplir en six fois 24 heures.

Dictées spontanées.

Les différents ordres d'Esprits.

(Communication particulière obtenue par Madame Desl…, membre de la Société, de la part de son mari défunt.)

Écoute-moi, ma chère amie, si tu veux que je parvienne à te dire de bonnes et grandes choses. Ne vois-tu pas la direction apportée à certains événements, et l'avantage qu'on peut en tirer pour le progrès de l'œuvre sainte ? Écoute les Esprits élevés, et tâche surtout de ne pas confondre avec eux ceux qui cherchent à en imposer par un langage plus prétentieux que profond. Ne mêle point ta pensée à leur pensée. Serait-il possible que les habitants de la terre pussent envisager les choses au même point de vue que les Esprits dégagés de la matière et obéissant aux lois du Seigneur ? Ne confonds pas ensemble tous les Esprits : il en est d'ordres bien différents. L'étude du Spiritisme vous l'enseigne, mais de ce côté, combien vous avez à apprendre encore ! Il est sur la terre une foule d'individus dont l'intelligence ne se ressemble point ; certains d'entre eux paraissent se rapprocher de la brute plus que de l'homme, tandis qu'il en est d'autres tellement supérieurs qu'on est tenté de dire qu'ils se rapprochent de Dieu, sorte de blasphème qu'il faut traduire par cette pensée qu'ils ont en eux une

étincelle de ces clartés célestes jetées en leur cœur par le divin Maître. Eh bien ! quelle que soit la diversité des intelligences parmi la race humaine, sois convaincue que cette diversité est infiniment plus grande encore parmi les Esprits. Il en est d'inférieurs à ce point, qu'il ne s'en rencontre pas de semblables parmi les hommes, tandis qu'il en existe d'assez purifiés pour approcher Dieu et le contempler dans toute sa gloire ; soumis à ses moindres ordres, ils n'aspirent qu'à lui obéir et à lui plaire. Appelés à circuler au milieu des mondes, ou à se fixer selon qu'il convient à l'exécution des grands desseins du Seigneur, aux uns, il dit : Allez, révélez ma puissance à ces êtres grossiers dont il est temps que l'intelligence s'éveille ; à d'autres : Parcourez ces mondes, afin que, guidés par vos enseignements, les êtres supérieurs qui les habitent ajoutent de nouvelles grandeurs à toutes celles qui, déjà, leur ont été révélées. Que tous soient instruits qu'un jour viendra où les clartés d'en haut ne seront plus obscurcies, mais brilleront éternellement. TON AMI.

Les deux dictées suivantes ont été obtenues dans un petit cercle intime du quartier du Luxembourg, et nous sont communiquées par notre collègue M. Solichon, qui y assistait. Nous regrettons que nos occupations ne nous aient pas encore permis de nous rendre à ces réunions auxquelles on a bien voulu nous convier. Nous serons heureux quand nous pourrons y assister, parce que nous savons qu'un sentiment de véritable charité chrétienne et de bienveillance réciproque y préside.

I

Remords et repentir.

Je suis heureux de vous voir tous réunis par la même foi et l'amour du Dieu tout-puissant, notre divin maître. Puisse-t-il toujours vous guider dans la bonne voie, et vous combler de ses bienfaits, ce qu'il fera si vous vous en rendez dignes.

Aimez-vous toujours les uns les autres comme des frères ; prêtez-vous un mutuel appui, et que l'amour du prochain ne soit pas pour vous un mot vide de sens.

Rappelez-vous que la charité est la plus belle des vertus, et que, de toutes, c'est la plus agréable à Dieu ; non pas seulement cette charité qui donne une obole aux malheureux, mais celle qui vous fait compatir aux malheurs de nos frères ; qui vous fait partager leurs douleurs morales, alléger les fardeaux qui les oppressent, afin de leur rendre la douleur moins vive et la vie plus facile.

Rappelez-vous que le repentir sincère obtient le pardon de toutes les fautes, tant la bonté de Dieu est grande, le remords n'a rien de commun avec le repentir. Le remords, mes frères, est déjà le prélude du châtiment ; le repentir, la charité, la foi, vous conduiront aux félicités

réservées aux bons Esprits.

Vous allez entendre la parole d'un Esprit supérieur, bien-aimé de Dieu ; recueillez-vous, et ouvrez votre cœur aux leçons qu'il vous donnera.

UN ANGE GARDIEN.

II

Les Médiums.

Je suis satisfait de vous voir tous exacts au rendez-vous que je vous ai donné. La bonté de Dieu s'étendra sur vous, et toujours vos anges gardiens vous aideront de leurs conseils, et vous préserveront de l'influence des mauvais Esprits, si vous savez écouter leur voix et fermer vos cœurs à l'orgueil, à la vanité et à la jalousie.

Dieu m'a chargé d'une mission à remplir envers les croyants qu'il favorise du médiomat. Plus ils reçoivent de grâces du Très-Haut, plus ils courent de dangers ; et ces dangers sont d'autant plus grands qu'ils prennent naissance dans les faveurs même que Dieu leur accorde.

Les facultés dont jouissent les médiums leur attirent les éloges des hommes : les félicitations, les adulations, voilà leur écueil. Ces mêmes médiums, qui devraient toujours avoir présente à la mémoire leur incapacité primitive, l'oublient ; ils font plus : ce qu'ils ne doivent qu'à Dieu, ils l'attribuent à leur propre mérite. Qu'arrive-t-il alors ? Les bons Esprits les abandonnent ; n'ayant plus de boussole pour les guider, ils deviennent les jouets des Esprits trompeurs. Plus ils sont capables, plus ils sont portés à se faire un mérite de leur faculté, jusqu'à ce qu'enfin Dieu, pour les punir, leur retire un don qui ne peut plus que leur être fatal.

Je ne saurais trop vous rappeler de vous recommander à votre ange gardien, afin qu'il vous aide à vous tenir en garde contre votre plus cruel ennemi, qui est l'orgueil. Souvenez-vous que sans l'appui de votre divin maître, vous, qui avez le bonheur d'être les intermédiaires entre les Esprits et les hommes, vous serez punis d'autant plus sévèrement que vous aurez été plus favorisés si vous n'avez pas profite de la lumière.

Je me plais à croire que cette communication, dont tu donneras connaissance à ta société, portera ses fruits, et que tous les médiums qui s'y trouvent réunis, se tiendront en garde contre l'écueil où ils viendraient se briser ; cet écueil, je vous le dis à tous, c'est l'orgueil.

JEANNE D'ARC.

AVIS. Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs la réimpression de l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même. Cet ouvrage paraîtra sous peu, chez M. Ledoyen. Nous en reparlerons.

Allan KARDEC.

Paris. - Imprimerie de H. CARION, 64, rue Bonaparte.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 6. JUIN 1860.

AVIS

À partir du 15 *juillet prochain, le bureau de la* REVUE SPIRITE, *et le domicile particulier de M.* Allan KARDEC *seront transférés rue Sainte-Anne, n°* 59, *passage Sainte-Anne.*

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 4 mai 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 17 avril.

Sur l'avis et la proposition du Comité, et après rapport verbal, la Société reçoit au nombre des associés libres : 1° M. Achille R…, employé à Paris ; 2° M. Serge de W…, de Moscou.

Communications diverses. 1° Lettre de madame P…, médium, de Rouen, qui dit que plusieurs Esprits souffrants, évoqués à la Société, sont allés la trouver spontanément pour la remercier d'avoir prié pour eux. Depuis qu'elle a recouvré sa faculté médianimique, elle n'a eu, dit-elle, affaire qu'à des Esprits malheureux. Il lui a été dit que sa mission était principalement d'aider à leur soulagement.

2° Lecture d'une dictée spontanée sur la vanité, obtenue par madame Lesc…, médium, membre de la Société, de la part de son Esprit familier. (Publiée ci-après.)

3° Lettre de M. Bénardacky, datée de Bruxelles, contenant une communication qu'il a obtenue sur la théorie de la formation de la

terre par incrustation de plusieurs corps planétaires, et l'état de cataleptisation dans lequel se sont trouvés ses premiers habitants et les autres êtres vivants. Cette communication a eu lieu à propos d'un phénomène de catalepsie volontaire qui se produit, dit-on, chez quelques habitants de l'Inde et de l'intérieur de l'Afrique. Ce phénomène consiste en ce que certains individus se feraient enterrer tout vivants, moyennant une somme d'argent, et au bout de plusieurs mois, étant retirés du cercueil, reviennent à la vie.

M. Arnauld d'A…, membre de la Société, ancien ami et conseiller du feu roi d'Abyssinie, et qui a longtemps habité ces contrées, cite deux faits à sa connaissance, dont l'un a eu lieu en Angleterre et l'autre dans l'Inde, et qui semblent confirmer la possibilité de la catalepsie volontaire de courte durée ; mais il déclare n'avoir jamais connu de faits de la nature de celui dont parle M. Bénardacky. M. d'A… étant familiarisé avec la langue et les mœurs de ces pays, qu'il a observés en savant, il serait étonnant que des faits aussi extraordinaires ne fussent pas venus à sa connaissance, d'où l'on peut supposer qu'il y a eu exagération.

Etudes. 1° On demande si l'on peut faire une nouvelle évocation de M. Jules-Louis C…, mort à l'hôpital du Val-de-Grâce dans des conditions exceptionnelles, et déjà évoqué le 24 février. (Voir le numéro d'avril, page 97.) Cette demande est motivée par la présence d'une personne de sa famille qui lui porte un grand intérêt, et, en outre, par le désir de juger des progrès qu'il peut avoir faits depuis. - Saint Louis répond que l'Esprit préfère être appelé dans une séance intime.

2° Questions sur la théorie de la formation de la terre par incrustation, et l'état cataleptique des êtres vivants à son origine, à propos de la communication de M. Bénardacky. De nombreuses observations sont faites à ce sujet par divers membres.

3° Etude sur le phénomène, rapporté dans la dernière séance, d'un chien qui reconnaît son maître évoqué. L'Esprit de Charlet intervient spontanément dans cette question, et développe une théorie de laquelle ressort la possibilité du fait. (Publié ci-après.)

Vendredi 11 mai 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 4 mai.

Communications diverses. 1° Lettre de M. Rabache, écrite de Liverpool, et dans laquelle il relate une communication spontanée qui lui a été faite par Adam Smith, sans qu'il l'ait provoquée ; puis l'entretien qui s'en est suivi, dans lequel les réponses étaient données en anglais, tandis que les questions étaient faites en français. Dans cet entretien Adam Smith critique le point qui lui a servi de base dans son système économique ; il dit que, s'il écrivait aujourd'hui son livre des

Sentiments moraux, il donnerait à ceux-ci pour principe : la conscience innée, ayant pour mobile spécial l'amour.

2° Seconde lettre de M. Bénardacky complétant les communications qu'il a obtenues sur la cataleptisation.

Nota. Dans une séance particulière, saint Louis, interrogé sur la valeur de ces communications, en confirme plusieurs parties, mais il ajoute, par l'entremise de M. T…, médium :

« Vous pouvez étudier ces choses, mais je vous engage à ne pas les publier encore ; il faut de bien autres documents qui vous seront donnés plus tard, et que les circonstances amèneront. En les publiant à présent vous vous exposeriez à commettre de graves erreurs sur lesquelles vous seriez obligés de revenir, ce qui serait fâcheux, et ferait beaucoup de tort au Spiritisme. Soyez donc très prudents sur ce qui touche aux théories scientifiques, car c'est là surtout que vous avez à craindre les Esprits imposteurs et faux savants. Rappelez-vous ce qui vous a si souvent été dit : les Esprits n'ont pas pour mission de vous apporter la science toute faite, qui doit être le fruit du travail et du génie de l'homme, ni de lever tous les voiles avant que le temps soit venu. Tâchez, surtout, de vous améliorer : c'est là l'essentiel ; Dieu vous tiendra plus de compte de votre bon cœur et de votre humilité que d'un savoir où la curiosité a souvent la plus grande part. C'est en pratiquant ses lois, en les pratiquant, entendez-vous bien, que vous mériterez d'être favorisés par les communications des Esprits véritablement supérieurs qui ne trompent jamais. »

On ne saurait méconnaître la profondeur et la haute sagesse de ces conseils. Ce langage, à la fois simple et sublime, empreint d'une extrême bienveillance, contraste singulièrement avec le ton hautain et tranchant ou la forfanterie des Esprits qui s'imposent.

3° Lecture d'une notice envoyée par M. de T…, contenant la description d'un monde très supérieur, dans lequel son Esprit a été transporté pendant son sommeil. Ce monde paraît avoir beaucoup d'analogie avec l'état indiqué pour Jupiter, mais à un degré encore plus élevé.

Etudes. 1° Deux dictées spontanées sont obtenues, l'une par madame Parisse, signée *Louis* ; l'autre par M. Didier, fils, signée Gérard de Nerval.

2° Questions relatives à la vision de M. T…, adressées à saint Louis. Le vague et l'incohérence des réponses accusent évidemment l'immixtion d'un Esprit trompeur.

3° Évocation d'Adam Smith, à propos de la lettre de M. Rabache. Questions sur ses opinions actuelles, comparées à celles qu'il a émises dans ses ouvrages. Il confirme ce qu'il a dit à M. Rabache, touchant l'erreur du principe qui lui a servi de base dans ses appréciations morales.

Vendredi, 18 mai 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Sur l'avis et la proposition du Comité, et après rapport verbal, la Société reçoit au nombre des associés libres : 1° M. B…, négociant à Paris ; 2° M. C…, négociant à Paris.

Communications diverses. 1° Lecture de la communication suivante, obtenue dans une séance particulière, à propos des travaux de la dernière séance, par madame S…, médium.

D. Pourquoi saint Louis ne s'est-il pas communiqué, vendredi dernier, par M. Didier, et a-t-il laissé parler un Esprit trompeur ? - R. Saint Louis était présent, mais il n'a pas voulu parler. D'ailleurs, n'avez-vous pas reconnu que ce n'était pas lui ? C'est l'essentiel. Vous n'êtes pas trompés, du moment que vous reconnaissez l'imposture.

D. Dans quel but n'a-t-il pas voulu parler ? - R. Tu peux le lui demander à lui-même ; il est ici.

D. Saint Louis voudrait-il nous faire connaître le motif de son abstention ? - R. Tu as été contrarié de ce qui s'est passé, mais tu dois cependant savoir que rien n'arrive sans motif. Il est souvent des choses dont vous ne comprenez pas le but ; qui vous paraissent mauvaises au premier abord, parce que vous êtes trop impatients, mais dont, plus tard, vous reconnaissez la sagesse. Sois donc tranquille, et ne t'inquiète de rien ; nous savons distinguer ceux qui sont sincères, et nous veillons sur eux.

D. Si c'est une leçon que vous avez voulu nous donner, je la concevrais quand nous sommes entre nous ; mais en présence d'étrangers, qui ont pu en recevoir une mauvaise impression, il me semble que le mal l'emporte sur le bien. - R. Tu as tort de voir les choses ainsi ; le mal n'est pas ce que tu crois, et je t'assure qu'il y a eu des personnes aux yeux desquelles cette espèce d'échec a été une preuve de bonne foi de votre part. D'ailleurs, du mal sort souvent le bien. Quand tu vois un jardinier couper de belles branches à un arbre, tu déplores la perte de la verdure, et cela te paraît un mal ; mais ces branches parasites une fois retranchées, les fruits sont plus beaux et plus savoureux : voilà le bien, et tu trouves alors que le jardinier a été sage et plus prévoyant que tu ne l'avais cru. De même encore, si l'on ampute un membre à quelqu'un de malade, la perte du membre est un mal, mais, après l'amputation, s'il se porte mieux, voilà le bien, car on lui aura peut-être sauvé la vie.

Réfléchis bien à cela, et tu le comprendras.

D. Cela est très juste ; mais comment se fait-il que, faisant appel aux bons Esprits en les priant d'écarter les imposteurs, cet appel ne soit pas entendu ? - R. Il est entendu, garde-toi d'en douter. Mais,

es-tu bien sûr que cet appel soit fait du fond du cœur par tous les assistants, ou qu'il n'y ait personne qui, au moins par une pensée peu charitable et malveillante, si ce n'est par le désir, attire parmi vous de mauvais Esprits ? Voilà pourquoi nous vous disons sans cesse : Soyez unis ; soyez bons et bienveillants les uns pour les autres. Jésus a dit : Quand vous serez réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. Croyez-vous, pour cela, qu'il suffise de prononcer son nom ? Ne le pensez pas, et soyez bien convaincus que Jésus ne va que là où il est appelé par des cœurs purs : vers ceux qui pratiquent ses préceptes, car ceux-là sont véritablement réunis en son nom ; il ne va ni vers les orgueilleux, ni vers les ambitieux, ni vers les hypocrites, ni vers ceux qui disent du mal de leur prochain ; c'est d'eux qu'il a dit : Ils n'entreront pas dans le royaume des cieux.

D. Je conçois que les bons Esprits se retirent de ceux qui n'écoutent pas leurs conseils ; mais si, parmi les assistants, il en est de mal intentionnés, est-ce une raison pour punir les autres ? - R. Je m'étonne de ton insistance ; il me semble que je me suis expliqué assez clairement pour quiconque veut comprendre. Faut-il donc te répéter de ne pas te préoccuper de ces choses, qui sont des puérilités auprès du grand édifice de la doctrine qui s'élève ? Crois-tu que ta maison va tomber parce qu'une tuile s'en détache ? Doutes-tu de notre puissance, de notre bienveillance ? Non. Eh bien ! laisse-nous donc agir, et sois certain que toute pensée, bonne ou mauvaise, a son écho dans le sein de l'Eternel.

D. Vous n'avez rien dit au sujet de l'invocation générale que nous faisons au commencement de chaque séance ; veuillez nous dire ce que vous en pensez. - R. Vous devez toujours faire appel aux bons Esprits ; la forme, vous le savez, est insignifiante : la pensée est tout. Tu t'étonnes de ce qui s'est passé ; mais as-tu bien examiné les figures de ceux qui t'écoutent quand tu fais cette invocation ? N'as-tu pas vu, plus d'une fois, le sourire du sarcasme errer sur certaines lèvres ? Quels Esprits crois-tu que ces personnes-là vous amènent ? Des Esprits qui, comme elles, se rient des choses les plus sacrées. C'est pourquoi je vous dis aussi de ne point admettre le premier venu parmi vous, et d'éviter les curieux et ceux qui ne viennent pas pour s'instruire. Chaque chose viendra en son temps, et nul ne peut préjuger les desseins de Dieu ; je vous dis, en vérité, que ceux qui rient aujourd'hui de ces choses ne riront pas longtemps. SAINT LOUIS.

2° Note adressée par M. Jobard, de Bruxelles, sur l'évocation qu'il a faite de M. Ch. de Br…, mort depuis peu.

3° Lecture d'une communication obtenue par madame Lesc…, médium, membre de la Société, et donnant d'intéressantes explications sur l'histoire de l'Esprit et du petit chien. (Publiée ci-après.)

4° Autre dictée spontanée du même médium sur : la tristesse et le chagrin.

5° Lettre de M. B…, professeur de sciences, sur la théorie qui lui a été donnée des heures fixes auxquelles chaque Esprit peut se manifester. Cette théorie est regardée, par tout le monde sans exception, comme le résultat d'une obsession de la part d'Esprits systématiques et ignorants. L'expérience et le raisonnement démontrent surabondamment qu'elle ne mérite pas un examen sérieux.

6° Relation d'un fait curieux relatif à un portrait peint sous l'influence d'une médiumnité naturelle intuitive. M. T…, artiste peintre, avait perdu son père à un âge où il n'avait pu conserver aucun souvenir de ses traits. Il regrettait vivement, ainsi que les autres membres de sa famille, de n'avoir aucun portrait de lui. Un jour qu'il était dans son atelier, une sorte de vision lui apparaît, ou plutôt une image se trace dans son cerveau, et il se met à la reproduire sur la toile. L'exécution se fit en plusieurs séances, et chaque fois la même image se présentait à lui. La pensée lui vint que ce pouvait être son père, mais il n'en parla à personne, et quand le portrait fut achevé, il le montra à ses parents, qui tous le reconnurent sans hésiter.

Etudes. 1° Quatre dictées spontanées sont obtenues simultanément : la première par mademoiselle Huet, de l'Esprit qui a commencé à écrire ses mémoires ; la deuxième par madame S…, sur la *Fantaisie*, d'Alfred de Musset ; la troisième par mademoiselle Stéphanie S…, d'un Esprit familier, mort il y a quelques années, et qui, de son vivant, S'appelait Gustave Lenormand. C'est un Esprit encore peu avancé, d'un caractère Jovial et spirituel, mais très bon, très serviable, et qui est regardé dans plusieurs familles, où il va très souvent, comme l'ami de la maison. Il avait dit un jour qu'il viendrait faire la chasse aux mauvais Esprits. - La quatrième de mademoiselle Parisse, signée *Louis*.

2° Évocation de M. B…, professeur de sciences, dont il a été parlé plus haut, vivant, et qui avait été désigné par un autre Esprit comme pouvant fournir des renseignements sur *François Bayle*, médecin du dix-septième siècle, dont on veut établir la biographie. Le résultat de cette évocation tend à prouver que *Bayle*, mort, et M. *B*…, vivant, ne font qu'un. Ce dernier fournit, en effet, les renseignements désirés, et donne plusieurs explications du plus haut intérêt. (Sera publiée.)

Vendredi 25 mai 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications diverses. 1° Lettre de M. le docteur Morhéry, contenant une appréciation, au point de vue scientifique, de la médication employée, sous sa direction, par mademoiselle Désirée Godu. (Publiée ci-après.)

2° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame Lesc…, médium, sur la *misère humaine*.

3° Lecture d'une série de communications très remarquables faites en séances particulières par divers membres de la famille russe W… (Seront publiées.)

4° Lecture de l'évocation faite en séance particulière de madame Duret, médium, morte à Sétif (Algérie) le 1° mai. Elle renferme d'importantes appréciations sur les médiums.

Etudes. 1° Évocation de madame Duret : suite de ses communications.

2° Évocation de Charles de Saint-G…, idiot, âgé de treize ans ; elle donne de curieuses révélations sur l'état de cet Esprit avant et pendant son incarnation. (Publiée ci-après.)

3° Etude sur M. V…, officier de marine, vivant, qui a conservé le souvenir précis de son existence et de sa mort à l'époque de la Saint-Barthélemy. (Sera publiée.)

Le Spiritisme en Angleterre.

Le Spiritisme a rencontré en Angleterre, dans le principe, une opposition dont on s'est étonné avec raison. Ce n'est pas qu'il n'y trouvât des partisans isolés, comme partout, mais ses progrès y ont été infiniment moins rapides qu'en France. Est-ce que, comme quelques-uns l'ont prétendu, les Anglais plus froids, plus positifs, moins enthousiastes que nous, se laissent moins aller à leur imagination ; qu'ils sont moins portés au merveilleux ? S'il en était ainsi, on devrait s'étonner, à bien plus forte raison, qu'il ait eu son principal foyer aux Etats-Unis, où le positivisme des intérêts matériels règne en souverain absolu. N'eût-il pas été plus rationnel qu'il fût sorti de l'Allemagne, tandis que la Russie, sous ce rapport, semble devoir devancer la terre classique des légendes ? L'opposition que le Spiritisme a rencontrée en Angleterre ne tient nullement au caractère national, mais à l'influence des idées religieuses de certaines sectes prépondérantes, rigoureusement attachées à la lettre plus qu'à l'esprit de leurs dogmes ; elles se sont émues d'une doctrine qui, au premier abord, leur a semblé contraire à leurs croyances ; mais il ne pouvait en être longtemps ainsi chez un peuple réfléchi, éclairé, et où le libre examen n'éprouve aucune entrave, où le droit de réunion pour discuter est absolu. Devant l'évidence des faits, il fallait bien se rendre ; or, c'est précisément parce que les Anglais les ont jugés froidement et sans enthousiasme, qu'ils les ont appréciés et en ont compris toute la portée. Lorsque ensuite, d'une observation sérieuse

est sortie pour eux cette vérité capitale que les idées spirites ont leur source dans les idées chrétiennes, que loin de se contredire elles se corroborent, se confirment, s'expliquent les unes par les autres, toute satisfaction a été donnée au scrupule religieux ; la conscience rassurée, rien ne s'est plus opposé au progrès des idées nouvelles, qui se propagent dans ce pays avec une étonnante rapidité. Or, là comme ailleurs, c'est encore dans la partie éclairée de la population qu'elles trouvent leurs plus nombreux et leurs plus zélés partisans ; argument péremptoire auquel on n'a encore rien opposé. Les médiums s'y multiplient ; de nombreux centres s'établissent, auxquels s'associent des membres du haut clergé qui proclament ouvertement leurs convictions. Les adversaires diront-ils que la fièvre du merveilleux a triomphé du flegme anglais ? Quoi qu'il en soit, il est un fait notoire, c'est que leurs rangs s'éclaircissent tous les jours, en dépit de leurs sarcasmes.

Le développement des idées spirites en Angleterre ne pouvait manquer d'y donner naissance à des publications spéciales. Elles y ont maintenant un organe dans un recueil mensuel fort intéressant, qui se publie à Londres, depuis le 1° mai dernier, sous le titre de *the Spiritual Magazine*, auquel nous empruntons le récit suivant :

Un Esprit parleur.

Etant, il y a quelques semaines, à Worcester, j'ai rencontré par hasard, chez un banquier de cette ville, une dame dont je fis la connaissance, et, de sa propre bouche, j'ai entendu une histoire tellement surprenante, qu'il me fallut plus qu'un témoignage ordinaire pour y ajouter foi. Quand j'interrogeai notre hôte sur cette dame, il me dit qu'il la connaissait depuis plus de trente ans. « Elle est tellement véridique, ajouta-t-il, sa droiture est si bien connue de tout le monde, que je n'ai pas le moindre doute sur la réalité de ce qu'elle a raconté. C'est une femme d'une réputation sans tache, de mœurs irréprochables, possédant un esprit fort et intelligent et une instruction variée. » Il considérait donc comme impossible qu'elle cherchât à tromper les autres, ou qu'elle se trompât elle-même. Il lui avait souvent entendu raconter cette histoire, et toujours d'une manière claire et précise, de sorte qu'il était extrêmement embarrassé ; il lui répugnait d'admettre de pareils faits, et, d'un autre côté, il n'osait pas mettre en doute la bonne foi de la personne.

Mes propres observations tendaient à confirmer tout ce qu'on m'avait dit de la dame en question. Il y avait dans son air, dans ses manières, même dans le son de sa voix, ce je ne sais quoi qui trompe rarement, et qui porte en soi-même la conviction de la vérité. Il m'était donc impossible de ne pas la croire sincère, d'autant plus qu'elle

semblait parler de ces choses avec une répugnance évidente. Le banquier m'avait dit qu'il était très difficile de la faire parler sur ce sujet, car, en général, elle trouvait des auditeurs plus disposés à rire qu'à croire. Ajoutez à cela que ni la dame ni le banquier ne connaissaient le Spiritisme ou en avaient à peine entendu parler.

Voici le récit de cette dame :

« Vers l'année 1820, ayant quitté notre maison de Suffolk, nous allâmes habiter la ville de ***, port de mer, en France. Notre famille se composait de mon père, de ma mère, une sœur, un jeune frère d'environ douze ans, de moi et d'un domestique anglais. Notre maison était située dans un endroit très retiré, un peu en dehors de la ville, au beau milieu de la plage ; il n'y avait pas d'autre maison ni aucune espèce de bâtiment dans le voisinage.

« Un soir mon père vit, à quelques yards seulement de la porte, un homme enveloppé dans un grand manteau et assis sur un fragment de rocher. Mon père s'approcha de lui pour lui dire bonsoir, mais, ne recevant pas de réponse, il rebroussa chemin. Avant de rentrer, pourtant, il eut l'idée de se retourner, et à son grand étonnement il ne vit plus personne. Il fut encore plus surpris quand, après s'être approché de nouveau, et avoir bien examiné tout autour du rocher, il ne vit pas la moindre trace de l'individu qui y était assis un instant auparavant, et aucun abri n'existait où il aurait pu se cacher. Quand mon père rentra dans le salon, il nous dit : « Mes enfants, je viens de voir une apparition. » Comme on peut le croire, nous nous mîmes tous à rire aux éclats.

« Cependant cette nuit-là, et plusieurs nuits de suite, nous entendîmes des bruits étranges dans divers endroits de la maison ; c'étaient tantôt des gémissements qui partaient de dessous nos fenêtres, tantôt il semblait qu'on grattait sur les fenêtres mêmes, et, dans d'autres moments, on aurait dit que plusieurs personnes grimpaient sur le toit. Nous ouvrîmes nos fenêtres à plusieurs reprises, demandant à haute voix : « Qui est là ? » mais sans obtenir de réponse.

« Au bout de quelques jours, les bruits se firent entendre dans la chambre même où ma sœur et moi nous couchions (elle avait vingt ans et moi dix-huit). Nous éveillâmes toute la maison, mais on ne voulut pas nous écouter ; on nous fit des reproches et l'on nous traita de folles. Les bruits consistaient ordinairement en coups frappés : quelquefois il y en avait 20 ou 30 dans une minute, d'autres fois il s'écoulait une minute entre chaque coup.

« A la fin, les bruits du dehors et du dedans furent également entendus de nos parents, et ils furent bien forcés d'admettre que l'imagination n'y était pour rien. Alors on se rappela le fait de l'apparition ; mais, en somme, nous n'étions pas trop effrayés, et nous finîmes par nous habituer à tout ce tapage.

« Une nuit, pendant que l'on frappait comme d'habitude, il me vint à la pensée de dire : « Si tu es un Esprit, frappe six coups. » Immédiatement j'entendis frapper les six coups très distinctement. Avec le temps ces bruits nous devinrent tellement familiers que non-seulement nous n'en avions aucune frayeur, mais qu'ils cessèrent même de nous être désagréables.

« A présent, je vais vous raconter la partie la plus curieuse de cette histoire, et j'hésiterais à vous la communiquer, si tous les membres de ma famille n'avaient été témoins de ce que j'avance. Mon frère, alors enfant, mais qui est maintenant un homme très distingué dans sa profession, pourra, au besoin, vous en confirmer tous les détails.

« Outre les coups frappés dans notre chambre à coucher, nous commencions à entendre, dans le salon principalement, comme une voix humaine. La première fois que nous l'entendîmes, ma sœur était au piano ; nous chantions une romance, et voilà que l'Esprit se met à chanter avec nous. On peut se figurer notre étonnement. Il n'y avait pas moyen de douter de la réalité du fait, car peu après la voix commença à nous parler d'une manière claire et intelligible, se mêlant de temps à autre à notre conversation. La voix était basse, les tons lents, solennels et très distincts : l'Esprit nous parlait toujours en français. Il nous dit qu'il se nommait Gaspard, mais quand nous voulions l'interroger sur son histoire personnelle, il ne répondait pas ; il n'a jamais voulu dire non plus le motif qui l'avait porté à se mettre en rapport avec nous. Nous avions généralement la pensée qu'il était Espagnol ; je ne puis pourtant pas me rappeler d'où nous était venue cette idée-là. Il appelait chaque membre de la famille par son nom de baptême ; quelquefois il nous récitait des vers, et cherchait constamment à nous inculquer des sentiments de moralité chrétienne, mais sans jamais toucher aux questions du dogme. Il semblait désireux de nous faire comprendre ce qu'il y a de grand dans la vertu, ce qu'il y a de beau dans l'harmonie qui règne entre les membres d'une même famille. Une fois que ma sœur et moi nous avions une légère dispute, nous entendîmes la voix nous dire : « M… a tort ; S… a raison. » Du moment qu'il se fit connaître, il fut constamment occupé à nous donner de bons conseils. Une fois mon père était très inquiet au sujet de certains documents qu'il craignait d'avoir perdus, et qu'il était très désireux de retrouver, Gaspard lui dit où ils étaient dans notre vieille maison de Suffolk ; on chercha, et à l'endroit même qu'il avait indiqué on trouva les papiers.

« Les choses continuèrent à se passer ainsi pendant plus de trois ans ; toutes les personnes de la famille, sans excepter les domestiques, avaient entendu la voix. La présence de l'Esprit, car nous ne doutions guère de sa présence, était toujours un grand bonheur pour nous tous ; nous le regardions à la fois comme notre compagnon et notre protecteur. Un

jour il nous dit : « Pendant quelques mois je ne serai plus avec vous. » En effet, ses visites cessèrent pendant plusieurs mois ; un soir, nous entendîmes cette voix si bien connue de nous, nous dire : « Me voilà encore parmi vous. » Il serait difficile de peindre notre joie.

« Jusqu'ici, on l'avait toujours entendu, mais on ne le voyait pas. Un soir mon frère dit : « Gaspard, j'aimerais bien à vous voir, » et la voix répondit : « Je vous contenterai ; vous me verrez, si vous voulez aller jusqu'à l'autre côté de la place. » Mon frère nous quitta, mais il revint bientôt en disant : « J'ai vu Gaspard ; il portait un grand manteau et un chapeau à larges bords ; j'ai regardé sous son chapeau, et il m'a souri. - Oui, dit la voix, se mêlant à la conversation, c'était moi. »

La manière dont il nous quitta tout à fait nous fut très sensible. Nous retournâmes à Suffolk, et là, comme en France, pendant plusieurs semaines après notre arrivée, Gaspard continua ses causeries avec nous.

« Un soir il nous dit : « Je vais vous quitter pour toujours, il vous arriverait du malheur si je restais auprès de vous dans ce pays-ci, où nos communications seraient mal comprises et mal interprétées. »

« Depuis ce moment, ajouta la dame, avec un accent de tristesse, comme quand on parle d'un être aimé que la mort nous a enlevé, nous n'entendîmes plus la voix de Gaspard. »

Voilà les faits tels qu'on me les a racontés. Tout cela me fait réfléchir, et peut faire également réfléchir vos lecteurs. Je ne prétends donner aucune explication, aucune opinion ; je dirai seulement que j'ai une confiance entière dans la bonne foi de la personne de qui je les tiens, et je signe de mon nom, en garantie de l'exactitude de ma narration.

S. C. HALL.

L'Esprit et le petit Chien.

(Société, 4 mai 1860. Méd., M. Didier.)

M. G. G…, de Marseille, nous transmet le fait suivant :

« Un jeune homme mourut il y a huit mois, et sa famille, dans laquelle se trouvent trois sœurs médiums, l'évoque presque journellement à l'aide d'une corbeille. Chaque fois que l'Esprit est appelé, un petit chien, qu'il avait beaucoup aimé, saute sur la table et vient flairer la corbeille en poussant de petits gémissements. La première fois que cela arriva la corbeille écrivit : « Mon brave petit chien qui me reconnaît. »

« Je n'ai pas vu le fait, mais les personnes de qui je le tiens en ont souvent été témoins, et sont trop bons Spirites et trop sérieuses pour

qu'il me soit permis de révoquer en doute leur véracité. Je me suis demandé si le périsprit conserverait assez de particules matérielles pour affecter l'odorat du chien, ou si le chien serait doué de la faculté de voir les Esprits ; c'est un problème qu'il me semblerait utile d'approfondir, si toutefois il n'est pas déjà résolu. »

1° Évocation de M. ***, mort il y a huit mois, et dont il vient d'être question. - R. Je suis là.

2. Confirmez-vous le fait relatif à votre chien qui vient flairer la corbeille servant à vos évocations, et qui paraît vous reconnaître ? - R. Oui.

3. Pourriez-vous nous dire quelle est la cause qui attire le chien vers la corbeille ? - R. L'extrême finesse des sens peut faire deviner la présence de l'Esprit, le voir même.

4. Le chien vous voit-il ou vous sent-il ? - R. L'odorat surtout, et le fluide magnétique.

CHARLET.

Remarque. Charlet, le peintre, a fait à la Société une série de dictées fort remarquables sur les animaux, et que nous publierons prochainement ; c'est sans doute à ce titre qu'il est intervenu spontanément dans la présente évocation.

5. Puisque Charlet veut bien intervenir dans la question qui nous occupe, nous le prions de nous donner quelques explications à ce sujet. - R. Volontiers. Le fait est parfaitement vraisemblable, et par conséquent naturel. Je parle en général, car je n'ai pas connaissance de celui dont il s'agit. Le chien est doué d'une organisation toute particulière ; il comprend l'homme, c'est tout dire ; il le sent, le suit dans toutes ses actions avec la curiosité d'un enfant ; il l'aime, qui plus est, au point, - et l'on a assez d'exemples pour confirmer ce que j'avance, - au point, dis-je, de se dévouer pour lui. Le chien doit être, je n'en suis pas sûr, entendez-vous bien, mais le chien doit être un de ces animaux venus d'un monde déjà avancé pour soutenir l'homme dans sa peine, le servir, le garder. Je viens de parler des qualités morales que le chien possède en lui-même positivement. Quant à ses facultés sensitives, elles sont extrêmement fines ; tous les chasseurs connaissent la subtilité de l'odorat du chien ; outre cette qualité, le chien comprend presque toutes les actions de l'homme ; il comprend l'importance de sa mort ; pourquoi ne devinerait-il pas son âme, et pourquoi même ne la verrait-il pas ? CHARLET.

Le lendemain, madame Lesc…, médium, membre de la Société, obtint en particulier l'explication suivante sur le même sujet.

« Le fait qu'on a cité à la Société est vrai, quoique le périsprit dégagé du corps n'ait aucune de ses émanations. Le chien flairait la pré-

sence de son maître ; quand je dis *flairer*, j'entends que ses organes percevaient sans que ses yeux vissent, sans que son nez sentît ; mais tout son être était averti de la présence du maître, et cet avertissement lui était surtout donné par la volonté qui se dégageait de l'Esprit de celles qui évoquaient le mort. La volonté humaine frappe et avertit l'instinct des animaux, surtout celui des chiens, avant qu'aucun signe extérieur ne l'ait révélée. Le chien est mis, par sa fibre nerveuse, en rapport direct avec nous, Esprits, presque autant qu'avec vous autres hommes ; il perçoit les apparitions ; il se rend compte de la différence qui existe entre elles et les choses réelles ou terrestres, et il en a une grande terreur. Le chien hurle à la lune, selon l'expression vulgaire ; il hurle aussi lorsqu'il sent venir la mort. Dans ces deux cas, et dans bien d'autres encore, le chien est intuitif. J'ajouterai que son organe visuel est moins développé que son organe perceptif : il voit moins qu'il ne sent ; le fluide électrique le pénètre presque habituellement. Le fait qui m'a servi de point de départ n'a donc rien d'étonnant, car, au moment du dégagement de la volonté qui appelait son maître, le chien sentait sa présence presque aussi vite que l'Esprit lui-même entendait et répondait à l'appel qui lui était fait. »

GEORGES (*Esprit familier*.)

L'Esprit d'un idiot.

(Société, 25 mai 1860.)

Charles de Saint-G…, est un jeune idiot âgé de treize ans, vivant, et dont les facultés intellectuelles sont d'une telle nullité qu'il ne reconnaît pas ses parents, et peut à peine prendre lui-même sa nourriture. Il y a chez lui arrêt complet de développement dans tout le système organique. On avait pensé qu'il pouvait y avoir là un intéressant sujet d'étude psychologique.

1° (A saint Louis.) Voudriez-vous nous dire si nous pouvons faire l'évocation de l'Esprit de cet enfant ? - R. Vous pouvez l'évoquer comme si vous évoquiez l'Esprit d'un mort.

2. Votre réponse nous ferait supposer que l'évocation pourrait se faire à tout moment quelconque. - R. Oui ; son âme tient à son corps par des liens matériels, mais non par des liens spirituels ; elle peut toujours se dégager.

3. Évocation de Ch. de Saint-G… - R. Je suis un pauvre Esprit attaché à la terre comme un oiseau par une patte.

4. Dans votre état actuel, comme Esprit, avez-vous la conscience

de votre nullité en ce monde ? - R. Certainement ; je sens bien ma captivité.

5. Quand votre corps dort, et que votre Esprit se dégage, avez-vous les idées aussi lucides que si vous étiez dans un état normal ? - R. Quand mon malheureux corps repose, je suis un peu plus libre de m'élever vers le ciel où j'aspire.

6. Eprouvez-vous, comme Esprit, un sentiment pénible de votre état corporel ? - R. Oui, puisque c'est une punition.

7. Vous rappelez-vous votre existence précédente ? - R. Oh ! oui ; elle est la cause de mon exil d'à présent.

8. Quelle était cette existence ? - R. Un jeune libertin sous Henri III.

9. Vous dites que votre condition actuelle est une punition ; vous ne l'avez donc pas choisie ? - R. Non.

10. Comment votre existence actuelle peut-elle servir à votre avancement, dans l'état de nullité où vous êtes ? - R. Elle n'est pas nulle pour moi devant Dieu qui me l'a imposée.

11. Prévoyez-vous la durée de votre existence actuelle ? - R. Non ; encore quelques années, et je rentrerai dans ma patrie.

12. Depuis votre précédente existence jusqu'à votre incarnation actuelle, qu'avez-vous fait comme Esprit ? - R. C'est parce que j'étais un Esprit léger que Dieu m'a emprisonné.

13. Dans votre état de veille avez-vous conscience de ce qui se passe autour de vous, et cela malgré l'imperfection de vos organes ? - R. Je vois, j'entends, mais mon corps ne comprend ni ne voit rien.

14. Pouvons-nous faire quelque chose qui vous soit utile ? - R. Rien.

15. (A saint Louis.) Les prières pour un Esprit réincarné peuvent-elles avoir la même efficacité que pour un Esprit errant ? - R. Les prières sont toujours bonnes et agréables à Dieu ; dans la position de ce pauvre Esprit elles ne peuvent lui servir à rien ; elles lui serviront plus tard, car Dieu les met en réserve.

Remarque. - Personne ne méconnaîtra le haut enseignement moral qui ressort de cette évocation. Elle confirme en outre ce qui a toujours été dit sur les idiots. Leur nullité morale ne tient point à la nullité de leur Esprit qui, abstraction faite des organes, jouit de toutes ses facultés. L'imperfection des organes n'est qu'un *obstacle* à la libre manifestation des facultés ; elle ne les annihile point. C'est le cas d'un homme vigoureux dont les membres seraient comprimés par des liens. On sait que, dans certaines contrées, les crétins, loin d'être un objet de mépris, sont entourés de soins bienveillants. Ce sentiment ne tiendrait-il pas à une intuition du véritable état de ces infortunés, d'autant plus dignes d'égards que leur Esprit, qui comprend sa position, doit souffrir de se voir le rebut de la société ?

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Madame Duret,

Médium écrivain, morte le 1° mai 1860, à Sétif (Algérie), évoquée d'abord chez M. Allan Kardec, le 21, puis à la Société, le 25 mai.

1. Evocation. - R. Me voici.

2. Nous nous connaissions de nom, si ce n'est de fait ; et quoique vous ne m'ayez jamais vu, me reconnaissez-vous ? - R. Oh ! très bien.

3. Depuis votre mort êtes-vous déjà venue me visiter ? - R. Non, pas encore, mais je savais bien que vous m'appelleriez.

4. Comme médium, et parfaitement initiée au Spiritisme, j'ai pensé que vous pourriez, mieux qu'un autre, nous donner des explications instructives sur différents points de la science. - R. Je répondrai le mieux que je pourrai.

5. Cette première évocation n'a pour objet que de renouveler en quelque sorte connaissance, et de nous mettre en rapport ; quant aux questions, comme elles sont d'un intérêt général, je préfère vous les adresser dans la Société. Je vous demande donc si vous voulez bien y venir ? - Oui, très volontiers ; je répondrai et je prierai Dieu qu'il m'éclaire.

6. Il y a ici cinq médiums ; y en a-t-il un que vous préfériez pour vous servir d'interprète ? - R. Cela m'est indifférent, pourvu que ce soit un bon médium.

7. Comme médium, avez-vous été quelquefois trompée par les Esprits dans vos communications ? - R. Oh ! bien souvent. Il y a peu de médiums qui ne le soient plus ou moins.

Nota. Le lendemain, madame Duret se manifesta spontanément, et témoigna le regret qu'on ne lui eût pas adressé, la veille, un plus grand nombre de questions.

8. Si je ne l'ai pas fait, c'est, comme je l'ai dit, que je les réservais pour la Société ; je voulais simplement m'assurer si je pouvais compter sur vous. - R. Ce qui se fait chez vous vous est également donné pour l'instruction de la Société, et il est souvent utile de profiter des instants où un Esprit veut se communiquer, les circonstances ne lui étant pas toujours également favorables.

9. Quelles sont les circonstances qui peuvent lui être favorables ? - R. Il y en a beaucoup que vous connaissez ; mais il faut que vous sachiez que cela ne dépend pas toujours de lui. Il a quelquefois besoin d'être assisté par d'autres Esprits, qui ne sont pas toujours là à point nommé.

10. Puisque vous êtes venue spontanément, je dois croire que vous êtes dans un de ces moments propices, et j'en profiterai si vous le voulez bien. Vous avez dit hier que vous aviez souvent été trompée comme médium ; voyez-vous maintenant les Esprits qui vous trompaient ? - R. Oui, je les vois très bien. Ils voudraient bien encore me circonvenir, mais j'y vois clair à présent ; je ne suis plus leur dupe ; aussi, je les repousse.

11. Vous avez dit aussi qu'il y a peu de médiums qui n'aient été plus ou moins trompés ; de qui cela dépend-il ? - R. Beaucoup du médium, et aussi de celui qui interroge.

12. Je vous prie de vous expliquer plus clairement ? - R. Je veux dire qu'on peut toujours, quand on le veut, se préserver des mauvais Esprits, et la première condition pour cela, c'est de ne pas les attirer par sa faiblesse ou par ses défauts. Que de choses j'aurais à vous dire là-dessus ! Ah ! si les médiums savaient tout le tort qu'ils se font en donnant prise aux Esprits malveillants !

13. Est-ce dans le monde des Esprits qu'ils se font du tort ? - R. Oui, et dans le monde des vivants aussi.

14. Quel tort cela peut-il leur faire dans le monde des vivants ? - R. Il y en a plusieurs ; d'abord ils deviennent la proie des mauvais Esprits, qui les abusent et les poussent au mal en excitant tous les défauts dont ils trouvent en eux le germe, principalement l'orgueil et la jalousie. Ensuite Dieu les punit souvent par les peines de la vie.

Remarque. Nous avons plus d'un exemple de médiums doués des plus heureuses dispositions, et que le malheur a poursuivis et accablés, après s'être laissé dominer par les mauvais Esprits.

15. Mais alors ne vaudrait-il pas mieux n'être pas médium, puisque cette faculté peut entraîner de si graves inconvénients ? - R. Croyez-vous donc que les mauvais Esprits ne viennent s'attaquer qu'aux médiums ? La médiumnité, au contraire, est un moyen précieux de les reconnaître et de s'en préserver ; c'est le remède que Dieu, dans sa bonté, donne à côté du mal ; c'est l'avertissement d'un bon père qui aime ses enfants et qui veut les préserver du danger. Malheureusement, ceux qui jouissent de ce don ne savent pas ou ne veulent pas en profiter ; ils sont comme l'imprudent qui se blesse avec l'arme qui doit servir à le défendre.

16. Est-ce bien vous, madame Duret, qui donnez ces réponses ? - R. C'est bien moi qui les donne, je le certifie au nom de Dieu ; mais je crois que si j'étais abandonnée à moi-même, j'en serais incapable. Les pensées me viennent de plus haut.

17. Voyez-vous l'Esprit qui vous les inspire ? - R. Non ; il y a ici une foule d'Esprits devant lesquels je m'incline, et dont les pensées semblent rayonner en moi.

18. Ainsi, un Esprit peut recevoir les inspirations d'autres Esprits tout aussi bien que celui qui est incarné, et leur servir d'intermédiaire ? - R. Gardez-vous d'en douter ; souvent il croit répondre de lui-même, et il n'est qu'un écho.

19. Que les pensées soient de vous personnellement ou qu'elles vous soient suggérées, peu nous importe, du moment qu'elles sont bonnes, et nous remercions les bons Esprits qui vous les suggèrent ; mais alors, je demanderai pourquoi ces mêmes Esprits ne répondent pas directement ? - R. Ils le feraient si vous les interrogiez ; c'est moi que vous évoquez ; ils veulent répondre, et alors ils se servent de moi pour ma propre instruction.

20. L'Esprit qui a obsédé un médium de son vivant l'obsède-t-il encore après sa mort ? - R. La mort ne délivre pas l'homme de l'obsession des mauvais Esprits ; c'est la figure des démons tourmentant les âmes en peine. Oui, ces Esprits les poursuivent après la mort, et leur causent des souffrances horribles, parce que l'Esprit tourmenté se sent sous une étreinte dont il ne peut se débarrasser. Celui, au contraire, qui s'est délivré de l'obsession de son vivant, est fort, et les mauvais Esprits le regardent avec crainte et respect ; ils ont trouvé leur maître.

21. Y a-t-il beaucoup de médiums véritablement bons, dans toute l'acception du mot ? - R. Ce ne sont pas les médecins qui manquent, mais les bons médecins sont rares ; il en est de même des médiums.

22. A quel signe peut-on reconnaître que les communications d'un médium méritent confiance ? - R. Les communications des bons Esprits ont un caractère auquel il n'est pas possible de se méprendre, quand on veut se donner la peine de les étudier. Quant au médium, le meilleur serait celui qui n'aurait jamais été trompé, parce que ce serait la preuve qu'il n'attire que de bons Esprits.

23. Mais n'y a-t-il pas des médiums doués d'excellentes qualités morales et qui sont trompés ? - R. Oui, les mauvais Esprits peuvent faire des tentatives, et ils ne réussissent que par la faiblesse ou la trop grande confiance du médium, qui se laisse duper ; mais cela ne dure pas, et les bons Esprits ont facilement le dessus quand la volonté y est.

24. La faculté médianimique est-elle indépendante des qualités morales du médium ? - R. Oui, elle est souvent donnée à un très haut degré à des personnes vicieuses, afin d'aider à les corriger. Est-ce que les malades n'ont pas plus besoin de remèdes que les gens qui se portent bien ? Les mauvais Esprits leur donnent quelquefois de bons conseils sans le vouloir ; ils y sont poussés par de bons Esprits ; mais elles n'en profitent pas, parce que, par orgueil, elles ne les prennent pas pour elles.

Remarque. Ceci est parfaitement exact, et l'on voit souvent des Esprits inférieurs donner de rudes leçons, et en termes peu mesurés, signaler les défauts, tourner les travers en ridicule avec plus ou moins de ménagement, selon les circonstances, et quelquefois d'une façon très spirituelle.

25. De bons Esprits peuvent-ils se communiquer par de mauvais médiums ? - R. Quelquefois des médiums imparfaits peuvent avoir de très belles communications, qui ne peuvent venir que de bons Esprits ; mais plus ces communications sont sages et sublimes, plus les médiums sont coupables de n'en pas profiter. Oh ! oui ; ils sont bien coupables, et ils porteront cruellement la peine de leur aveuglement.

26. Les bonnes intentions et les qualités personnelles de celui qui interroge peuvent-elles conjurer les mauvais Esprits attirés par un médium imparfait et lui assurer de bonnes communications ? - R. Les bons Esprits apprécient l'intention, et, quand ils jugent utile de le faire, ils peuvent se servir de toute espèce de médium, selon le but qu'on se propose ; mais, en général, les communications sont d'autant plus sûres que le médium a plus de qualités sérieuses.

27. Aucun homme ne pouvant être parfait, il s'ensuivrait qu'il n'y a pas de médiums parfaits ? - R. Il y en a qui sont aussi parfaits que le comporte l'humanité terrestre ; ils sont rares, mais il y en a ; ceux-là sont les préférés de Dieu et se préparent de grandes joies dans le monde des Esprits.

28. Quels sont les défauts qui donnent le plus de prise aux mauvais Esprits ? - R. Je vous l'ai dit : l'orgueil, et la jalousie qui est une suite de l'orgueil et de l'égoïsme. Dieu aime les humbles et châtie les superbes.

29. En concluez-vous que le médium qui n'est pas humble ne mérite aucune confiance ? - R. Non, pas d'une manière absolue ; mais si vous reconnaissez dans un médium de l'orgueil, de la jalousie et peu de charité, vous avez beaucoup plus de chances d'être trompés.

Remarque. Ce qui perd beaucoup de médiums, c'est de se croire seuls capables de recevoir de bonnes communications et de mépriser celles des autres ; ils se croient des prophètes, et ils ne sont que les interprètes d'Esprits rusés qui les enlacent de leurs filets, en leur persuadant que tout ce qu'ils écrivent est sublime, et qu'ils n'ont plus besoin de conseils. La croyance de certains médiums à l'infaillibilité et à la supériorité de leurs communications est telle, qu'y toucher, c'est presque une profanation ; en douter, c'est presque leur faire injure ; bien plus, c'est même s'exposer à s'en faire des ennemis, car mieux vaudrait dire à un poète que ses vers sont mauvais. Ce sentiment, qui a pour principe évident l'orgueil, est entretenu par les Esprits qui les

assistent, et qui ont grand soin de leur inspirer de l'éloignement pour quiconque pourrait les éclairer ; cela seul devrait suffire, s'ils n'étaient pas fascinés, pour leur faire ouvrir les yeux. Il est un principe que personne ne saurait contester, c'est que les bons Esprits ne peuvent conseiller que le bien ; donc, tout ce qui n'est pas *bien* dans le sens absolu, ne peut venir d'un bon Esprit ; par conséquent, tout conseil dicté, ou tout sentiment inspiré, qui refléterait la moindre pensée mauvaise, est, par cela même, d'une origine suspecte, quelles que soient, du reste, les qualités ou la redondance du style.

Un signe non moins caractéristique de cette origine, c'est la flatterie, dont les mauvais Esprits ne sont pas avares à l'égard de certains médiums. Ils savent, à propos, louer leurs avantages physiques ou leurs qualités morales, caresser leurs penchants secrets, exciter leur convoitise ou leur cupidité, et, tout en blâmant l'orgueil et en conseillant l'humilité, aiguillonner leur vanité et leur amour-propre. Un des moyens qu'ils emploient, consiste surtout à les persuader de leur supériorité comme médiums en les posant comme les apôtres de missions, au moins douteuses, et pour lesquelles la première de toutes les qualités serait l'humilité, jointe à la simplicité et à la charité.

Éblouis par le nom des êtres vénérés dont ils se croient les interprètes, ils n'aperçoivent pas le bout de l'oreille que les faux Esprits laissent passer malgré eux, car il serait impossible à des Esprits inférieurs de simuler complètement toutes les qualités qu'ils n'ont pas. Les médiums ne s'affranchiront véritablement de l'obsession à laquelle ils sont en butte, que lorsqu'ils comprendront cette vérité ; alors seulement les mauvais Esprits, de leur côté, comprendront qu'ils perdent leur temps avec des personnes qu'ils ne sauraient prendre en défaut.

(Société, 25 mai 1860.)

30. Votre mari possède, à ce qu'il paraît, la faculté de médium voyant ; a-t-il réellement cette faculté ? - R. Oui, positivement.

31. Il dit vous avoir vue deux fois depuis votre mort ; cela est-il vrai ? - R. Cela est bien vrai.

32. Les médiums voyants sont-ils exposés à être trompés par les Esprits imposteurs comme les médiums écrivains ? - R. Ils sont moins souvent trompés que les médiums écrivains, mais ils peuvent l'être également par de fausses apparences, quand ils ne sont pas inspirés de Dieu. Sous les Pharaons, du temps de Moïse, les faux prophètes ne faisaient-ils pas des miracles qui trompaient le peuple ? Moïse seul ne s'y trompait pas, parce qu'il était inspiré de Dieu.

33. Veuillez maintenant nous expliquer vos sensations à votre entrée

dans le monde des Esprits. A part le trouble plus ou moins long qui suit toujours la mort, y a-t-il eu un instant où votre Esprit a perdu toute conscience de lui-même ? - R. Oui, comme toujours ; c'est impossible autrement.

34. Cette perte absolue de conscience a-t-elle commencé avant l'instant de la mort ? - R. Elle a commencé dans l'agonie.

35. A-t-elle persisté après la mort ? - R. Très peu de temps.

36. Combien de temps peut-elle avoir duré en tout ? - R. Environ quinze à dix-huit de vos heures.

37. Cette durée est-elle variable selon les individus ? - R. Certainement, elle n'est pas la même chez tous les hommes ; cela dépend beaucoup du genre de mort.

38. Pendant que s'accomplissait le phénomène de la mort, aviez-vous la conscience de ce qui se passait dans votre corps ? - R. Nullement. Dieu, qui est bon pour toutes ses créatures, veut épargner à l'Esprit les angoisses de ce moment ; c'est pourquoi il lui ôte tout souvenir et toute sensation.

Remarque. Ce fait, qui nous a toujours été confirmé, est analogue à ce qui se passe à la rentrée de l'Esprit dans le monde corporel. On sait que, dès l'instant de la conception, l'Esprit désigné pour habiter le corps qui doit naître est saisi d'un trouble qui va croissant à mesure que les liens fluidiques qui l'unissent à la matière se resserrent, jusqu'aux approches de la naissance ; à ce moment, il perd également toute conscience de lui-même, et ne commence à recouvrer ses idées qu'au moment où l'enfant respire ; c'est alors seulement que l'union de l'Esprit et du corps est complète et définitive.

39. Comment s'est opéré l'instant du réveil ? Vous êtes-vous subitement reconnue, ou bien y a-t-il eu un moment de demi-conscience, c'est-à-dire de vague dans les idées ? - R. J'ai été pendant quelques instants dans le vague, et puis, peu à peu, je me suis reconnue.

40. Combien de temps cet état a-t-il duré ? - R. Je ne le sais pas au juste ; mais peu de temps ; je crois environ deux heures.

41. Pendant cette sorte de demi-sommeil éprouviez-vous une sensation agréable ou pénible ? - R. Je ne sais ; je n'avais guère la conscience de moi-même.

42. A mesure que vos idées s'élucidaient, aviez-vous la certitude de la mort de votre corps, ou bien avez-vous cru un instant être encore de ce monde ? - R. Je l'ai cru effectivement pendant quelques instants.

43. Quand vous avez eu la certitude de votre mort, en avez-vous éprouvé du regret ? - R. Non, nullement ; la vie n'est pas à regretter.

44. Quand vous vous êtes reconnue, où vous êtes-vous trouvée, et qu'est-ce qui a tout d'abord frappé votre vue ? - R. Je me suis trouvée avec des Esprits qui m'environnaient, qui m'aidaient à sortir du trouble ; c'est ce changement qui m'a frappée.

45. Vous êtes-vous trouvée près de votre mari ? - R. Je le quitte peu ; il me voit ; il m'évoque ; cela remplace mon pauvre corps.

46. Êtes-vous allée immédiatement revoir les personnes que vous aviez connues : M. Dumas et les autres Spirites de Sétif ? - R. Non, pas immédiatement : j'ai pensé que l'on m'évoquerait. Il n'y avait pas assez longtemps que je les avais quittés, et j'en ai trouvé que j'avais connus, et que je n'avais pas vus depuis bien des siècles. J'étais médium et Spirite ; tous les Esprits que j'avais évoqués sont venus me recevoir ; cela m'a frappée. Si vous saviez comme il est doux de retrouver nos amis dans ce monde !

47. Le monde des Esprits vous a-t-il paru une chose étrange, nouvelle pour vous ? - R. Oh ! oui.

48. Cette réponse nous étonne, car ce n'est pas la première fois que vous vous trouvez dans le monde des Esprits. - R. Cela n'a rien qui doive vous étonner ; je n'étais pas si avancée qu'aujourd'hui ; et puis la différence est si grande entre le monde corporel et le monde des Esprits que cela surprend toujours.

49. Votre explication pourrait être plus claire ; cela ne tiendrait-il pas à ce que chaque fois que l'on revient dans le monde des Esprits les progrès que l'on a faits donnent des perceptions nouvelles et permettent de l'envisager sous un autre aspect ? - R. C'est bien cela ; je vous ai dit que je n'étais pas si avancée qu'aujourd'hui.

Remarque. La comparaison suivante peut faire comprendre ce qui se passe en cette circonstance. Supposons qu'un pauvre paysan vienne à Paris pour la première fois ; il y fréquentera une société, habitera un quartier en rapport avec sa situation. Qu'après une absence de plusieurs années, pendant lesquelles il se sera enrichi et aura acquis une certaine éducation, il revienne à Paris, il s'y trouvera dans un milieu tout autre que la première fois et qui devra lui paraître nouveau ; il comprendra et appréciera une foule de choses qui avaient à peine fixé son attention la première fois ; en un mot, il aura peine à reconnaître son ancien Paris, et pourtant ce sera toujours Paris, mais qui lui apparaît sous un nouveau jour.

50. Comment jugez-vous maintenant les communications que l'on obtient à Sétif ; sont-elles en général plutôt bonnes que mauvaises ? - R. C'est comme partout ; on en obtient de bonnes et de mauvaises, de vraies et de fausses. Ils s'occupent souvent de choses qui ne sont pas

assez sérieuses, et ne s'y prennent pas toujours bien ; mais ils ne croient pas mal faire. Je ferai en sorte de les corriger.

51. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir, et des explications que vous nous avez données. - R. Je vous remercie aussi d'avoir pensé à moi.

Médecine intuitive.

Plessis-Boudet, 23 mai 1860.

Monsieur,

Dans ma dernière lettre je vous ai donné un bulletin des cures obtenues au moyen de la médication de mademoiselle Godu. Je suis toujours dans l'intention de vous tenir au courant des faits, mais aujourd'hui je crois plus utile de vous parler de son mode de traiter. Il est bon de tenir les personnes au courant, car il nous est venu de loin des malades qui se faisaient une très fausse idée de ce genre de médication, et qui s'exposaient à faire un voyage inutile ou de pure curiosité.

Mademoiselle Godu n'est point somnambule ; elle ne consulte jamais à distance, ni même à mon domicile, que sous ma direction et sous mon contrôle. Quand nous sommes d'accord, ce qui arrive presque toujours, parce que je suis à même d'apprécier aujourd'hui sa médication, nous commençons le traitement convenu, et mademoiselle Godu exécute les pansements, prépare les tisanes et agit, en un mot, comme infirmière, mais infirmière *d'élite*, et d'un zèle sans exemple, dans notre modeste maison de santé improvisée.

Est-ce par un fluide épurateur dont elle serait douée qu'elle obtient de si précieux résultats ?

Est-ce par son assiduité aux pansements, ou par la confiance qu'elle inspire ?

Est-ce enfin par un système de médication bien conçu et bien dirigé qu'elle obtient des succès ?

Telles sont les trois questions que je me suis souvent posées.

Pour le moment, je ne veux pas entrer dans la première question, parce qu'elle exige une étude approfondie, et une discussion scientifique de premier ordre ; elle viendra plus tard.

Pour la seconde question, je peux la résoudre aujourd'hui affirmativement, et en cela mademoiselle Godu se trouve dans les mêmes conditions que tous les médecins, infirmiers ou opérateurs qui savent relever le moral de leurs malades, et leur inspirer une confiance salutaire.

Quant à la troisième question, je n'hésite pas davantage à la résoudre affirmativement. J'ai acquis la conviction que la médication de ma-

demoiselle Godu constitue tout un système très méthodique. Ce système est simple dans sa théorie, mais dans la pratique il varie à l'infini, et c'est dans l'application qu'il réclame toute l'attention et toute l'habileté possibles. L'homme de l'art le plus exercé a peine à comprendre tout d'abord ce mécanisme et cette série de modifications incessantes en raison du progrès ou du déclin de la maladie ; il est ébloui et ne comprend que peu de chose ; mais, à la longue, il se rend facilement compte de cette médication et de ses effets.

Il serait trop long de vous énumérer en détail, et *currente calamo*, tout un système médical nouveau pour nous, bien que, sans doute, très ancien par rapport à l'âge des hommes sur notre planète. Voici les bases sur lesquelles repose ce système, qui sort rarement de la médecine révulsive.

Mademoiselle Godu, dans la plupart des cas, applique un topique extractif composé d'une ou deux matières qu'on trouve partout, dans la chaumière comme au château. Ce topique a un effet tellement énergique qu'on obtient des effets incomparablement supérieurs à tous ceux de nos révulsifs connus, sans en excepter le cautère actuel et les moxas. Quelquefois elle se borne à l'application de vésicatoires, quand un effet énergique n'est pas indispensable. L'habileté consiste à proportionner le remède au mal, à maintenir une suppuration constante et variée, et voilà ce qu'elle obtient avec un onguent tellement simple qu'on ne peut le classer au nombre des médicaments. On peut l'assimiler aux cérats simples et même aux cataplasmes, et cependant cet onguent produit des effets soutenus et on ne peut plus variés : ici ce sont des sels calcaires que l'on obtient sur l'emplâtre ; chez les hydropiques, c'est de l'eau ; chez les gens à humeurs, c'est une suppuration abondante, tantôt claire et souvent épaisse ; enfin les effets de son onguent varient à l'infini pour une cause que je n'ai pu encore saisir, et qui, du reste, doit rentrer dans l'étude de la première question posée. Voilà pour l'extérieur ; plus tard, je vous dirai un mot de la médication interne, que je m'explique facilement. Il ne faut pas croire non plus que le mal s'enlève comme avec la main ; il faut, comme toujours, du temps et de la persévérance pour guérir radicalement les maladies rebelles.

Agréez, etc. MORHÉRY.

Un grain de folie.

Le *Journal de la Haute-Saône* rapportait dernièrement le fait suivant :

« On a vu des rois détrônés s'ensevelir sous les débris de leurs palais ; on voit des joueurs malheureux abdiquer la vie après la perte de leur fortune ; mais un propriétaire qui se suicide pour ne pas survivre à l'expropriation d'un pré, c'est ce qu'on n'avait peut-être jamais vu avant le fait que nous citons. Un propriétaire de Saint-Loup avait été averti qu'un de ses prés serait exproprié, le 14 mai, par la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Cette information l'avait vivement affecté ; il ne pouvait supporter l'idée de se séparer de son pré, et il donna des signes d'aliénation mentale. Le 2 mai, il est sorti de son habitation à trois heures du matin, et s'est noyé dans la rivière de Combeauté. »

Il est difficile, en effet, de se suicider pour une cause plus futile, et un acte aussi déraisonnable ne peut s'expliquer que par un dérangement du cerveau ; mais, qui a produit ce dérangement ? A coup sûr, ce n'est pas la croyance aux Esprits. Est-ce le fait de l'expropriation du pré ? Mais alors, pourquoi tous ceux que l'on exproprie ne deviennent-ils pas fous ? C'est, dira-t-on, que tous n'ont pas le cerveau aussi faible. Alors, vous admettez donc une prédisposition naturelle à la folie, et il ne saurait en être autrement, du moment que la même cause ne produit pas toujours le même effet. Nous l'avons dit bien des fois en réponse à ceux qui accusent le Spiritisme de provoquer la folie ; qu'ils disent si, avant qu'il ne fût question des Esprits, il n'y avait pas de fous, et s'il n'y a de fous que parmi ceux qui croient aux Esprits ? Une cause physique ou une violente commotion morale peuvent seules produire une folie instantanée ; hors cela, si l'on examine les antécédents, on en trouvera toujours des symptômes, qu'une cause fortuite peut développer ; la folie prend alors le caractère de la préoccupation principale ; le fou parle de ce qui le préoccupe, mais ce n'est pas cette préoccupation qui est la cause, ce n'est en quelque sorte qu'un mode de manifestation. Ainsi, une prédisposition à la folie étant donnée, celui qui s'occupe de religion aura une folie religieuse ; l'amour produira la folie amoureuse ; l'ambition, la folie des honneurs et des richesses, etc. Dans le fait rapporté ci-dessus, il serait absurde d'y voir autre chose qu'un simple effet que toute autre cause eût pu provoquer, parce que la prédisposition y était. Nous allons plus loin, maintenant : nous disons hautement que si ce propriétaire, si impressionnable à l'endroit de son pré, eût été profondément imbu des principes du Spiritisme, il ne fût pas devenu fou et ne se serait pas noyé, deux malheurs qui auraient été évités, ainsi

que nous en avons de nombreux exemples. La raison en est évidente. La folie a pour cause première une faiblesse morale relative, qui rend l'individu incapable de supporter le choc de certaines impressions, au nombre desquelles figurent, pour les trois quarts au moins, le chagrin, le désespoir, le désappointement et toutes les tribulations de la vie. Donner à l'homme la force nécessaire pour voir ces choses avec indifférence, c'est donc atténuer en lui la cause la plus fréquente de folie et de suicide ; or, cette force, il la puise dans la doctrine spirite bien comprise. En présence de la grandeur de l'avenir qu'elle déroule à nos yeux, et dont elle donne la preuve patente, les tribulations de la vie deviennent si éphémères, qu'elles glissent sur l'âme comme l'eau sur le marbre, sans y laisser de traces. Le vrai Spirite ne s'attache à la matière que tout juste autant qu'il faut pour les besoins de la vie ; mais si une corde lui manque, il en prend son parti, parce qu'il sait qu'il n'est ici qu'en passant, et qu'un sort bien meilleur l'attend ; aussi ne s'en affecte-t-il pas plus que de trouver accidentellement une pierre sur son chemin. Si notre homme eût été imbu de ces idées, que serait devenu son pré à ses yeux ? La contrariété qu'il a éprouvée eût été insignifiante ou nulle, et un malheur imaginaire n'eût pas amené un malheur réel. En résumé, l'un des effets, et nous pouvons dire l'un des bienfaits du Spiritisme, c'est de donner à l'âme la force qui lui manque en beaucoup de circonstances, et c'est en cela qu'il peut diminuer les causes de folie et de suicide. Comme on le voit, les faits les plus simples peuvent être une source d'enseignement pour qui veut réfléchir. C'est en montrant les applications du Spiritisme aux cas les plus vulgaires qu'on en fera comprendre toute la sublimité. N'est-ce pas là la véritable philosophie ?

Tradition musulmane.

Nous extrayons le passage suivant du remarquable et savant ouvrage que M. Géraldy Saintine a publié sous le titre de : *Trois ans en Judée*.

« Lorsque le sultan de Babel Bakhtunnassar (Nabuchodonosor) fut envoyé par Dieu pour punir les enfants d'Israël, qui avaient abandonné la doctrine de l'unité, il dépouilla le temple de tous les objets précieux qui s'y trouvaient réunis ; et, se réservant pour lui-même le trône de Salomon, avec ses supports, les deux lions d'or pur animés par un art magique qui en défendaient l'entrée, il distribua le reste du butin aux différents rois de sa cour. Le roi de Roum reçut l'habit d'Adam et la verge de Moïse ; le roi d'Antakie eut pour sa part le trône de Belkis, et

le paon merveilleux dont la queue, toute en pierreries, formait à ce trône un riche dossier ; le roi d'Andalousie prit la table d'or du Prophète. Un coffret en pierre, qui contenait le Tourat (Bible), était au milieu de toutes ces richesses, et nul n'y faisait attention, bien qu'il fût de tous les trésors le plus précieux. On le laissa donc abandonné au caprice des pillards qui parcouraient la ville et le temple, faisant main basse sur tout ce qu'ils rencontraient, et le dépôt de la parole divine disparut dans cet immense désordre.

« Quarante ans plus tard, la colère de Dieu s'étant apaisée, il résolut de rétablir les fils d'Israël dans leur héritage et suscita le prophète Euzer (Esdras), - sur qui soit le salut ! - Prédestiné par la volonté divine à une mission glorieuse, il avait passé toute sa jeunesse dans la prière et la méditation, négligeant les sciences humaines pour s'absorber dans la contemplation de l'Etre infini, et vivait séparé du monde au fond d'une des grottes qui entourent la ville sainte. Cette grotte s'appelle aujourd'hui encore *el Azérie*[4]. Obéissant à l'ordre de Dieu, il sortit de sa retraite et vint au milieu des fils d'Israël leur indiquer comment ils devaient rebâtir le temple et remettre en honneur les anciens rites.

« Mais le peuple ne crut point à la mission du prophète ; il déclara qu'il ne se soumettrait point à la loi ; que même il cesserait les travaux de construction du temple et s'en irait habiter d'autres pays, si on ne lui représentait le livre où notre seigneur Moïse - sur qui soit le salut ! - avait consigné toutes les prescriptions religieuses à lui dictées sur le mont Sinaï. Ce livre avait disparu, et toutes les recherches pour le retrouver avaient été infructueuses.

« Euzer donc, dans ce grand embarras, fit à Dieu de ferventes prières pour qu'il le tirât de peine et empêchât le peuple de persister dans la voie de perdition. Il était assis sous un arbre, contemplant avec tristesse les ruines du temple, autour desquelles s'agitait la multitude indocile. Tout à coup une voix d'en haut lui ordonne d'écrire, et, bien qu'il n'eût jamais pris en main un *qalam* (plume en roseau), il obéit sur-le-champ. Depuis la prière du midi jusqu'au lendemain à la même heure, sans prendre de nourriture, sans se lever de l'endroit béni où il était assis, il continua d'écrire tout ce que lui dictait la voix céleste, n'hésitant pas un seul instant, n'étant pas même arrêté par les ténèbres de la nuit, car une lumière surnaturelle éclairait son esprit et un ange guidait sa main.

« Tous les fils d'Israël étaient dans l'ébahissement et contemplaient en silence cette manifestation de la toute-puissance divine. Mais lorsque le prophète eut terminé sa copie miraculeuse, les imans, jaloux de la

---

4 Nom arabe de la grotte connue sous le nom de Tombeau de Lazare.

faveur particulière dont il venait d'être l'objet, prétendirent que le nouveau livre était une invention diabolique et qu'il ne ressemblait nullement à l'ancien.

« Euzer s'adressa de nouveau à la bonté infinie, et, cédant à une inspiration subite, il se dirigea, suivi de tout le peuple, vers la fontaine de Siloam. Arrivé devant la source, il lève les mains au ciel, fait une longue et ardente prière, et toute la foule se prosterne avec lui. Tout à coup apparaît à la surface de l'eau une pierre carrée qui flotte comme soutenue par une main invisible ; dans cette pierre les imans reconnaissent en tremblant le coffret sacré depuis si longtemps perdu ; Euzer le prend avec respect ; le coffret s'ouvre de lui-même ; le Tourat de Moïse en sort comme s'il était animé d'une vie propre, et la nouvelle copie, s'échappant du sein du prophète, va d'elle-même se placer dans la boîte sacrée.

« Le doute n'était plus permis ; cependant le saint homme exige que les imans confrontent les deux exemplaires. Ceux-ci, malgré leur confusion, obéissent à sa volonté. Ils témoignent à haute voix, après un long examen, que pas un mot, pas un *kareket* (accent) n'établit la moindre différence entre le livre écrit par Euzer et celui qu'avait tracé Moïse. Dès qu'ils ont rendu cet hommage à la vérité, Dieu, pour les punir de leurs premières erreurs, éteint leurs yeux et les plonge dans d'éternelles ténèbres.

« C'est ainsi que les fils d'Israël furent ramenés à la foi de leurs pères. L'endroit où s'était assis le chef que Dieu leur avait donné fut appelé depuis *Kerm ech Cheick* (l'enclos ou la vigne du Cheik). »

Qui ne reconnaîtrait dans ce récit plusieurs phénomènes spirites que les médiums reproduisent sous nos yeux et qui n'ont rien de surnaturel ?

Une faute de langue par un Esprit.

Nous avons reçu la lettre suivante à propos du fait d'écriture directe rapporté dans le numéro de la *Revue spirite* du mois de mai, page 155.

Monsieur,

Je lis aujourd'hui seulement votre numéro de mai, et j'y trouve le récit d'une expérience d'écriture directe faite en ma présence chez mademoiselle Huet. Je me fais un plaisir de confirmer ce récit, en relevant pourtant une petite inexactitude qui a échappé au narrateur. Ce n'est pas *God loves you*, mais *God love you* que nous avons trouvé sur le pa-

pier ; c'est-à-dire que le verbe *love*, par l'absence de la lettre *s*, ne se trouvait pas à la troisième personne de l'indicatif présent ; on ne pourrait donc pas traduire par *Dieu vous aime*, à moins de sous-entendre *que* et d'en faire une formule d'impératif ou de subjonctif. L'observation en a été faite dans une séance subséquente à l'Esprit de Channing (si tant est que ce fût bien l'Esprit de Channing, car vous me connaissez, et je vous demande la permission de conserver mes doutes sur l'identité absolue des Esprits), et l'Esprit de Channing, dis-je, ne s'est pas expliqué bien catégoriquement au sujet de cette *s* omise à dessein ou par inadvertance ; il nous a même un peu reproché, si j'ai bonne mémoire, d'attacher de l'importance à une lettre de plus ou de moins dans une expérience aussi remarquable.

En dépit de ce reproche amical fait par l'Esprit de Channing, j'ai cru devoir vous communiquer mon observation sur la manière dont le mot *love* a été réellement écrit. L'honorable M. E. de B…, resté possesseur du papier, a pu le montrer ou le montrera à beaucoup de personnes, et parmi ces personnes il pourra s'en trouver qui aient connaissance de votre dernier numéro ; or, il importe (et je suis persuadé que c'est votre avis comme le mien), que la plus grande fidélité se rencontre dans le récit des faits si étranges et si merveilleux que nous obtenons.

Agréez, etc. MATHIEU.

Nous avions parfaitement remarqué la faute que signale M. Mathieu, et nous avons pris sur nous de la corriger, sachant, par expérience, que les Esprits attachent fort peu d'importance à ces sortes de peccadilles, dont les plus éclairés ne se font aucun scrupule ; aussi ne sommes-nous nullement étonné de l'observation de Channing en présence, comme il le dit, d'un fait bien autrement capital. L'exactitude dans la reproduction des faits est sans doute une chose essentielle ; mais l'importance de ces faits est relative, et nous avouons que si nous devions toujours, pour le français, suivre l'orthographe des Invisibles, messieurs les grammairiens auraient beau jeu pour les traiter de cuisinières, alors même que le médium est passé expert en ces matières. Nous en avons un, ou une, dans la Société, qui est pourvu de tous ses diplômes, et dont les communications, quoique écrites très posément, ont de nombreuses taches de ce genre. Les Esprits nous ont toujours dit : « Attachez-vous au fond et non à la forme ; pour nous la pensée est tout, la forme rien ; corrigez donc la forme, si vous le jugez à propos : nous vous laissons ce soin. » Si donc la forme est défectueuse, nous ne la conservons que lorsqu'il peut en sortir un enseignement ; or, tel n'était pas le cas, à notre avis, dans le fait ci-dessus, car le sens était évident.

Dictées spontanées et dissertations spirites

Obtenues ou lues dans les séances de la Société.

La Vanité.

(Par madame Lesc…, médium.)

Je veux te parler de la vanité qui se mêle à toutes les actions humaines : elle ternit les plus douces pensées ; elle envahit le cœur, la tête. Mauvaise plante, elle étouffe en son germe la bonté ; toutes les qualités sont anéanties par son venin. Pour lutter contre elle, il faut employer la prière ; elle seule donne l'humilité et la force. Sans cesse vous oubliez Dieu, hommes ingrats ! Il n'est pour vous que le secours imploré dans la détresse, et jamais l'ami que l'on invite au banquet de la joie. Il vous a donné pour éclairer le jour, le soleil, rayonnement de gloire, et pour éclairer la nuit, les étoiles, fleurs d'or. Partout, à côté des éléments nécessaires à l'humanité, il a placé le luxe nécessaire à la beauté de son œuvre. Dieu vous a traités comme le ferait un hôte généreux qui multiplie, pour recevoir ses invités, le luxe de sa demeure et l'abondance du festin. Que faites-vous, vous qui n'avez que votre cœur à lui offrir ? Loin de le parer de joie et de vertus, loin de lui offrir les prémisses de vos espérances, vous ne le souhaitez, vous ne l'invitez à pénétrer en vous, que lorsque le deuil et les âpres déceptions vous ont labourés et sillonnés. Ingrats ! qu'attendez-vous pour aimer votre Dieu ? Le malheur et l'abandon. Offrez-lui donc plutôt votre cœur libre de douleurs ; offrez-lui, comme des hommes debout, et non comme des esclaves agenouillés, votre amour purifié de crainte, et il se souviendra, à l'heure du danger, de vous, qui ne l'aurez pas oublié à l'heure du bonheur.

GEORGES. (*Esprit familier*.)

La misère humaine.

La misère humaine n'est pas dans l'incertitude des événements qui, tantôt élèvent, tantôt précipitent. Elle gît tout entière dans le cœur avide et insatiable qui aspire sans cesse à recevoir, qui se plaint de la sécheresse d'autrui, et ne s'avise jamais de sa propre aridité. Ce malheur d'aspirer plus haut que soi-même, ce malheur de ne pouvoir être satisfait par les joies les plus chères, ce malheur, dis-je, constitue la misère humaine. Qu'importe le cerveau, qu'importent ses plus brillantes facultés, si elles sont toujours assombries par le désir âpre et inassouvi de ce quelque chose qui lui échappe sans cesse ; l'ombre flotte près du corps, le bonheur flotte près de l'âme, insaisissable pour elle.

Vous ne devez cependant ni vous plaindre ni maudire votre sort ; car cette ombre, ce bonheur, fuyant et mobile comme l'onde, donne, par l'ardeur et l'angoisse qu'il dépose dans le cœur, la preuve de la divinité emprisonnée dans l'humanité. Aimez donc la douleur et sa poésie vivifiante, qui fait vibrer vos esprits par le souvenir de la patrie éternelle. Le cœur humain est un calice plein de larmes ; mais vienne l'aurore, et elle boira l'eau de vos cœurs ; elle sera pour vous la vie qui éblouira vos yeux aveuglés par l'obscurité de la prison charnelle. Courage ! chaque jour est une délivrance ; marchez dans la douloureuse voie ; marchez, en suivant des yeux l'étoile de la mystérieuse espérance.

GEORGES. (*Esprit familier*.)

La tristesse et le chagrin.

(Par madame Lesc…, médium.)

On a tort de céder souvent à la tristesse. Ne vous y trompez pas, le chagrin est le sentiment ferme et honnête que ressent l'homme atteint dans son cœur ou dans ses intérêts ; mais la lâche tristesse n'est que la manifestation physique du sang ralenti ou précipité dans son cours. La tristesse couvre de son nom bien des égoïsmes, bien des lâchetés. Elle débilite l'esprit qui s'y abandonne. Au contraire, le chagrin est le pain des forts ; cette âpre nourriture alimente les facultés de l'esprit et amoindrit la partie animale. Ne cherchez pas le martyre du corps, mais soyez avides du martyre de l'âme. Les hommes comprennent qu'ils doivent remuer leurs jambes et leurs bras pour maintenir la vie du corps, et ils ne comprennent pas qu'ils doivent souffrir pour exercer les facultés morales. Le bonheur, ou seulement la joie, sont des hôtes si passagers de l'humanité, que vous ne pouvez, sans en être écrasés, porter leur présence, si légère qu'elle soit. Vous êtes faits pour souffrir et pour rêver sans cesse le bonheur, car vous êtes des oiseaux sans ailes cloués au sol, qui regardez le ciel et enviez l'espace.

GEORGES. (*Esprit familier*.)

Remarque. Ces deux communications renferment incontestablement de très belles pensées et des images d'une grande élévation ; mais elles nous semblent écrites sous l'empire d'idées un peu sombres et quelque peu misanthropes ; on croirait y voir l'expression d'un cœur ulcéré. L'Esprit qui les a dictées est mort depuis peu d'années ; de son vivant il était l'ami du médium, dont, après sa mort, il s'est constitué le génie familier. C'était un artiste peintre de talent, dont la vie avait été calme et assez insouciante ; mais qui sait s'il en avait été de même dans sa précédente existence ? Quoi qu'il en soit, toutes ses communications attestent chez lui beaucoup de profondeur et de sagesse. On pourrait croire

qu'elles sont le reflet du caractère du médium ; madame Lesc… est sans contredit une femme très sérieuse et au-dessus du vulgaire, à beaucoup d'égards, et c'est sans aucun doute ce qui, à part sa faculté médianimique, lui concilie la sympathie des bons Esprits, mais la communication suivante, obtenue dans la Société, prouve qu'elle peut en recevoir d'un caractère très varié.

La Fantaisie.

(Médium, madame Lesc…)

Tu veux que je te parle de la fantaisie ; elle a été ma reine, ma maîtresse, mon esclave ; je l'ai servie ou je l'ai dominée ; mais, toujours soumis à ses adorables fluctuations, je ne lui ai jamais été infidèle. C'est encore elle qui me pousse à parler d'autre chose : de la facilité qu'a le cœur de porter deux amours, facilité méconnue et fort blâmée. Je crois qu'il est absurde, ce blâme de bons bourgeois qui n'aiment que leurs petits vices réglés, plus ennuyeux encore que leurs vertus ; ils n'admettent que ce que comprend leur cervelle ratissée et bordée de buis comme un jardin de curé. Tu as peur de ce que je te dis ; sois tranquille ; Musset a sa griffe : on ne peut lui demander des gentillesses de petits chiens dressés ; il faut supporter et comprendre ses boutades, vraies sous leur apparence frivole, tristes sous leur gaieté, rieuses dans leurs larmes.

ALFRED DE MUSSET.

Remarque. Une personne qui n'avait entendu cette communication qu'à la première lecture disait, dans une séance intime, qu'elle lui semblait un peu insignifiante. L'Esprit de Socrate, qui prenait part à l'entretien, répondant à cette observation, écrivit spontanément : « Non, tu te trompes ; relis-la ; il y a du bon ; elle est très intelligente, et cela a son bon côté. On a dit qu'on y reconnaissait l'homme ; c'est, qu'en effet, il est plus facile de prouver l'identité d'un Esprit de votre temps que du mien, et, pour certaines personnes, il est utile que, de temps en temps, vous ayez de ces sortes de communications. »

Un autre jour, la conversation s'étant engagée, à propos des médiums, sur le caractère d'Alfred de Musset, qu'un des assistants accusait d'avoir été trop matériel pendant sa vie, celui-ci écrivit spontanément la remarquable communication suivante par un de ses *médiums préférés*.

Influence du médium sur l'Esprit.

(Médium, madame Schmidt.)

Les Esprits supérieurs seuls peuvent communiquer indistinctement avec tous les médiums, et tenir partout le même langage ; mais je ne suis pas un Esprit supérieur, voilà pourquoi je suis parfois un peu matériel ! cependant, je suis plus avancé que vous ne croyez.

Quand nous nous communiquons à un médium, l'émanation de sa nature reflète sur nous plus ou moins ; par exemple, si le médium est de ces natures où le cœur domine, de ces êtres élevés, capables de souffrir pour leurs frères ; enfin, de ces âmes dévouées, grandes, que le malheur a rendues fortes, et qui sont restées pures au milieu de la tourmente, alors le reflet fait du bien, en ce sens que nous nous corrigeons spontanément, et que notre langage s'en ressent ; mais, dans le cas contraire, si nous nous communiquons par un médium d'une nature moins élevée, nous nous servons purement et simplement de sa faculté comme d'un instrument ; c'est alors que nous devenons ce que tu appelles un peu matériels ; nous disons des choses spirituelles, si tu veux, mais nous laissons le cœur de côté.

Demande. Les médiums instruits et d'un esprit cultivé sont-ils plus aptes à recevoir des communications élevées que ceux qui n'ont pas d'instruction ? - *Réponse*. Non ; je le répète : l'essence de l'âme seule se reflète sur les Esprits, mais les Esprits supérieurs seuls en sont invulnérables. ALFRED DE MUSSET.

Bibliographie.

Nous avons parlé dans un article ci-dessus d'une nouvelle publication périodique sur le Spiritisme qui se fait à Londres sous le titre de *the Spiritual Magazine* ; l'Italie ne reste pas en arrière du mouvement qui porte les idées vers le monde invisible. Nous recevons le prospectus d'un journal qui paraît à Gênes sous le titre de L'AMORE DEL VERO, *periodico di scienze, litteratura, belle arti, magnetismo animale, omeopatia, elettro-telegrafia, Spiritismo,* ec. *Sotto la direzzione del signori* D. PIETRO GATTI e B. E. MAINERI. Ce journal paraît trois fois par mois par cahiers de 18 pages.

M. le docteur Gatti, directeur de l'Institut homéopathique de Gênes, est un adepte éclairé du Spiritisme, et nous ne doutons pas que les questions relatives à cette science ne soient traitées par lui avec le talent et la sagacité qui le caractérisent.

L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC, dictée par elle-même à mademoiselle *Ermance Dufaux*, et dont nous avons annoncé la réimpression, vient de paraître chez Ledoyen. Nous avons rendu compte de ce remarquable ouvrage dans le numéro de la *Revue Spirite* de janvier 1858. Depuis cette époque notre opinion n'a pas varié sur son importance, non seulement au point de vue historique, mais comme un des faits les plus curieux de manifestation spirite. Cette réimpression était vivement réclamée, et nous ne doutons pas qu'elle n'obtienne un succès d'autant plus grand, que les partisans de la science nouvelle sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux qu'ils n'étaient lors de la première publication.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON ET Cie, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1860.

AVIS

Le bureau de la REVUE SPIRITE *et le domicile particulier de M.* ALLAN KARDEC *sont transférés rue Sainte-Anne, n°* 59, *passage Sainte-Anne.*

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi le 1 juin 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 25 mai.

Sur l'avis du comité, et après rapport verbal, la Société admet au nombre des associés libres :

Madame E…, de Vienne (Autriche).

Affaires administratives. Le comité propose et la Société adopte les deux propositions suivantes :

1° La Société, considérant qu'aux termes de l'art. 16 de son règlement, la fin du mois d'avril peut faire connaître l'intention de certains membres de se retirer ;

Que si les nominations du bureau et du comité étaient faites avant cette époque, elles pourraient porter sur des membres qui ne continueraient pas à en faire partie ;

Qu'il ne serait pas rationnel que ceux qui seraient dans cette intention participassent aux nominations ;

Arrête ce qui suit :

« Les nominations du bureau et du comité se feront dans la première séance du mois de mai. Les membres en exercice continueront leurs fonctions jusqu'à cette époque. »

2° La Société, considérant qu'une absence trop prolongée et non prévue des membres du bureau et du comité peut entraver la marche des travaux ;

Arrête ce qui suit :

« Les membres du bureau et du comité qui auront été absents pendant trois mois consécutifs, sans en avoir donné avis, seront censés avoir résigné leurs fonctions, et il sera pourvu à leur remplacement. »

Communications diverses. 1° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame L…, sur l'*honnêteté relative,* et signée *Georges*, Esprit familier.

2° Autre, de madame Schmit, sur l'*Influence du médium sur l'Esprit*, signée *Alfred de Musset*.

3° Relation d'un fait concernant deux personnes, dont l'une est une jeune fille pauvre, et dont les rapports actuels sont une conséquence de ceux qui existaient entre elles dans leur précédente existence. Des circonstances, en apparence fortuites, les ont mises en relation, et toutes deux ont éprouvé l'une pour l'autre une sympathie qui s'est révélée par une coïncidence singulière de puissance médianimique. Un Esprit supérieur étant interrogé sur certains faits, il fut dit que la jeune personne ayant été la fille de l'autre dans sa précédente existence et en ayant été abandonnée, elle avait été placée sur sa route, dans son existence actuelle, afin de lui fournir l'occasion de réparer ses torts envers elle en la protégeant, ce que cette dernière est bien décidée à faire, quoique sa position à elle-même soit assez précaire, puisqu'elle ne vit que de son travail.

Ce fait, qui emprunte un plus grand intérêt des détails, vient à l'appui de ce qui a souvent été dit sur certaines sympathies dont la cause remonte à des existences précédentes.

Ce principe donne, sans contredit, une raison d'être de plus au sentiment fraternel qui fait une loi de la charité et de la bienveillance, car il resserre et multiplie les liens qui doivent unir l'humanité.

Etudes. 1° Évocation de la *grande Françoise*, l'une des principales convulsionnaires de Saint-Médard, et dont une première évocation a été publiée (voir numéro de mai 1860). Cet Esprit est appelé de nouveau sur sa demande faite dans le but de rectifier l'opinion qu'il aimait émise sur le diacre Pâris. Il s'accuse de l'avoir calomnié en dénaturant ses intentions, et pense que la rétractation qu'il fait spontanément lui épargnera la punition qu'il avait encourue pour ce fait.

Saint Louis complète cette communication par des renseignements sur les mondes affectés au châtiment des Esprits coupables.

2° Examen analytique et critique des communications de Charlet sur

les animaux. L'Esprit développe, complète et rectifie certaines assertions qui avaient paru obscures ou erronées. Cet examen sera continué dans la prochaine séance. (Publié ci-après.)

3° Deux dictées spontanées sont obtenues, la première par mademoiselle Huet sur la continuation des Mémoires d'un Esprit ; la deuxième par madame Lesc…, et signée *Georges*, son Esprit familier, sur l'examen critique que la Société se propose de faire des communications spirites. L'Esprit approuve beaucoup ce genre d'étude, et le regarde comme un moyen de prévenir les fausses communications.

Vendredi 8 juin 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 1° juin.

Madame Vve G…, ancien membre titulaire, n'étant pas portée sur la liste arrêtée le 30 avril, en exécution du nouveau règlement de la Société, écrit pour expliquer les motifs de son abstention, et demande à être réintégrée comme *associée libre*. Sur l'avis du comité, la Société admet madame G… en cette qualité.

Communications diverses. 1° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame Lesc…, et signée *Delphine de Girardin*, sur *les premières impressions d'un Esprit*. Elle présente un tableau poétique et très vrai des sensations que l'Esprit éprouve en quittant la terre.

2° Autre, du même médium, signée *Alfred de Musset*, intitulée *Aspirations d'un Esprit*.

3° M. M…, de Metz, rend compte d'un fait intéressant qui lui est personnel, sur l'influence qu'un médium peut exercer sur une autre personne pour développer en elle la faculté médianimique. C'est par ce moyen que cette faculté a été développée chez M. M… ; mais ce qu'il y a eu de particulier en cette circonstance, c'est la constatation de l'action à distance. Le médium étant à Châlons, et M. M… à Metz, convinrent d'une heure pour faire l'épreuve, et M. M… a pu constater les moments *précis* où le médium l'influençait ou cessait d'agir ; bien plus, il écrivit les impressions morales que ressentait le médium et dont il ne pouvait avoir aucun soupçon, et, de son côté, le médium écrivit les mêmes mots que traçait M. M….

Il s'est de plus produit chez ce même médium un fait très curieux d'écriture directe spontanée, c'est-à-dire sans provocation et sans aucune intention de sa part, car il n'y songeait nullement. Plusieurs mots, qui ne pouvaient avoir d'autre origine, quand on connaît les circonstances, se sont trouvés écrits inopinément, en vue d'une intention bien manifeste, et appropriés à la situation. Le médium, ayant essayé de provoquer une nouvelle manifestation semblable, ne réussit pas.

Etudes. 1° Questions diverses adressées à saint Louis, 1° sur l'état des Esprits ; 2° sur ce que l'on doit entendre par la sphère ou la planète des fleurs dont parlent quelques Esprits ; 3° sur les facultés intellectuelles latentes ; 4° sur les signes de reconnaissance pour constater l'identité des Esprits.

2° Evocation d'Antoine T…, disparu depuis un certain nombre d'années sans laisser d'indices sur son sort. Une première évocation ayant été reconnue inexacte, il en explique la cause, et donne de nouveaux détails sur sa personne. L'expérience fera connaître s'ils sont plus véridiques que les premiers.

3° Evocation de l'astrologue Vogt, de Munich, suicidé le 4 mai 1860. Son Esprit, peu dégagé, est encore sous l'empire des idées qui l'avaient préoccupé pendant sa vie.

4° Deux dictées spontanées sont obtenues simultanément, la première par M. Didier fils, sur la *Fatalité*, signé *Lamennais* ; la deuxième par madame Lesc…, signée *Delphine de Girardin*, sur les *Mascarades humaines*.

Vendredi 15 juin 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 8 mai.

Sur l'avis du comité, la Société reçoit comme associés libres :

M. le comte N…, de Moscou.

M. P…, propriétaire à Paris.

Communications diverses. 1° Lecture d'une lettre qui constate que dans certaines localités le clergé s'occupe sérieusement de l'étude du Spiritisme, et que des membres très éclairés de ce corps en parlent comme d'une chose appelée à exercer une grande influence sur les relations sociales.

2° Lecture d'une évocation particulière faite chez M. Allan Kardec, de M. J… fils, de Saint-Etienne. Cette évocation, quoique faite dans un intérêt privé, présente d'utiles enseignements par l'élévation des pensées de l'Esprit appelé, et est entendue avec un vif intérêt.

3° Observation présentée par M. Allan Kardec au sujet d'une prédiction qui lui a été soumise par un médium de sa connaissance. Selon cette prédiction, certains événements doivent s'accomplir à une date fixée, et, comme constatation, l'Esprit avait dit au médium de la faire signer par plusieurs personnes, entre autres par M. Allan Kardec, afin de pouvoir certifier, lors de l'événement, l'époque à laquelle elle a été faite. Je m'y suis refusé, dit M. Allan Kardec, par les considérations suivantes : « On est déjà trop porté à voir dans le Spiritisme un moyen de divination, ce qui est contraire à son objet ; lorsque des événements

futurs sont annoncés et se réalisent, c'est un fait exceptionnel et curieux sans doute, mais qu'il serait dangereux de regarder comme une règle ; c'est pourquoi je n'ai pas voulu que mon nom servit à accréditer une croyance qui fausserait le Spiritisme dans son principe et dans son application. »

Etudes. 1° Évocation de Thilorier, le physicien, qui mourut en croyant avoir trouvé le moyen de remplacer la vapeur par l'acide carbonique condensé, comme puissance motrice. Il reconnaît que cette découverte n'était que dans son imagination. (Publiée ci-après.)

2° Suite de l'examen critique des communications de Charlet sur les animaux. (Sera publiée.)

3° Évocation d'un Esprit frappeur qui se manifeste au fils de M. N…, membre de la Société, par des effets physiques d'une certaine originalité ; il dit avoir été tambour maître de papale dans la musique militaire, et s'appeler *Eugène* ; son langage ne dément point la qualité qu'il se donne.

4° Dictée spontanée obtenue par madame Lesc…, sur *le développement des facultés intellectuelles*, à propos de l'évocation de Thilorier, et signée *Georges*, Esprit familier. Il est à remarquer que cet Esprit approprie souvent ses communications aux circonstances présentes, ce qui prouve qu'il assiste aux entretiens même sans être appelé. Ce fait s'est également produit en bien des occasions de la part d'autres Esprits.

Autre, par M. Didier fils, signée *Vauvenargues*, et contenant quelques pensées détachées.

Vendredi 22 juin 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 15 juin.

Communications diverses. 1° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame Lesc…, sur la *Rêverie* et signée *Alfred de Musset*.

2° Relation d'un fait de médiumnité naturelle spontanée, comme médium écrivain, rapporté par madame Lub…, membre de la Société. Le sujet est une jeune fille de campagne, âgée de quinze ans, et qui, sans avoir aucune connaissance du Spiritisme, écrit presque journellement, et quelquefois des pages entières, d'une manière tout à fait mécanique. Une intuition lui dit que ce doit être un Esprit qui lui parle, car, lorsqu'elle se sent sollicitée à écrire, elle saisit un crayon en disant : *Voyons ce qu'il va me dire aujourd'hui*. Ses communications ont souvent rapport aux événements de la vie privée, soit pour elle, soit pour les personnes de sa connaissance, et sont presque toujours d'une extrême justesse pour les choses même qu'elle ignore complètement. Il est probable que si cette faculté était cultivée et bien dirigée, elle se développerait d'une manière remarquable et utile.

Etudes. 1° Questions sur les animaux de transition pouvant combler la lacune qui existe dans l'échelle des êtres vivants entre l'animal et l'homme. Cette étude sera continuée.

2° Questions sur les inventeurs et les découvertes prématurées, à propos de l'évocation de Thilorier.

3° Manifestations physiques produites par le fils de M. N…, enfant de treize ans, et dont il a été parlé dans la dernière séance. L'Esprit frappeur qui s'est attaché à lui, lui fait simuler avec les mains et les doigts, et cela avec une incroyable volubilité, toutes sortes d'évolutions militaires, telles que charges de cavalerie, manœuvres d'artillerie, attaques de forts, etc., en prenant tous les objets à sa portée pour figurer des armes. Il exprime les divers sentiments dont il est agité, soit la colère, l'impatience ou la moquerie, par de violents coups frappés et des gestes de pantomime très significatifs. Ce que l'on remarque en outre, c'est l'impassibilité et l'insouciance de l'enfant pendant que ses mains et ses bras se livrent à cette sorte de gymnastique ; il demeure évident que tous ces mouvements sont indépendants de sa volonté. Pendant le reste de la séance, et alors même qu'on avait cessé l'expérience, l'Esprit saisit les occasions de manifester à sa manière son contentement ou sa mauvaise humeur au sujet de ce qui se dit ; en un mot, on voit qu'il s'empare des membres de l'enfant, et s'en sert comme des siens. Ce genre de manifestations offre un curieux sujet d'étude par son originalité, et peut faire comprendre la manière dont les Esprits agissent sur certains individus.

Saint Louis, interrogé sur les conséquences que ces manifestations peuvent avoir pour l'enfant, donne à cet égard des avis pleins de sagesse, et conseille de ne les pas provoquer. Il engage en outre la Société à ne pas entrer dans la voie de ces sortes d'expériences, qui auraient pour résultat d'éloigner les Esprits sérieux, et à continuer de s'occuper, comme elle l'a fait jusqu'ici, d'approfondir les questions importantes.

La Phrénologie et la Physiognomonie.

La phénologie est la science qui traite des fonctions attribuées à chaque partie du cerveau. Le docteur Gall, fondateur de cette science, avait pensé que, puisque le cerveau est le point où aboutissent toutes les sensations, et d'où partent toutes les manifestations des facultés intellectuelles et morales, chacune des facultés primitives doit y avoir son organe spécial. Son système consiste donc dans la localisation des facultés. Le développement de chaque partie cérébrale poussant au

développement de l'enveloppe osseuse, et y produisant des protubérances, il en conclut que, de l'examen de ces protubérances, on pouvait déduire la prédominance de telle ou telle faculté, et de là le caractère ou les aptitudes de l'individu ; de là aussi le nom de *crânioscopie* donné à cette science, avec cette différence que la *phrénologie* a pour objet tout ce qui concerne les attributions du cerveau, tandis que la *crânioscopie* se borne aux inductions tirées de l'inspection du crâne ; en un mot, Gall a fait, à l'égard du crâne et du cerveau, ce que Lavater a fait pour les traits de la physionomie.

Nous n'avons point à discuter ici le mérite de cette science, ni à examiner si elle est vraie ou exagérée dans toutes ses conséquences ; mais elle a été tour à tour défendue et critiquée par des hommes d'une haute valeur scientifique ; si certains détails sont encore hypothétiques, elle n'en repose pas moins sur un principe incontestable, celui des fonctions générales du cerveau, et sur les rapports qui existent entre le développement ou l'atrophie de cet organe et les manifestations intellectuelles. Ce qui est de notre ressort, c'est l'étude de ses conséquences psychologiques.

Des rapports qui existent entre le développement du cerveau et la manifestation de certaines facultés, quelques savants ont conclu que les organes cérébraux sont la source même des facultés, doctrine qui n'est autre que celle du matérialisme, car elle tend à la négation du principe intelligent étranger à la matière ; elle fait de l'homme, par conséquent, une machine sans libre arbitre et sans responsabilité de ses actes, puisqu'il pourrait toujours rejeter ses méfaits sur son organisation, et qu'il y aurait injustice à le punir des fautes qu'il n'aurait pas dépendu de lui de ne pas commettre. On s'est ému des conséquences d'une pareille théorie, et l'on a eu raison ; fallait-il pour cela proscrire la phrénologie ? non, mais examiner ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux dans cette manière d'envisager la chose ; or, cet examen prouve que les attributions du cerveau en général, et même la localisation des facultés, peuvent parfaitement se concilier avec le *spiritualisme* le plus sévère, qui y trouve même l'explication de certains faits. Admettons pour un instant, à titre d'hypothèse, si l'on veut, l'existence d'un organe spécial pour l'instinct musical ; supposons en outre, comme nous l'enseigne la doctrine *spirite*, qu'un Esprit, dont l'existence est bien antérieure à son corps, y arrive avec la faculté musicale très développée, cette faculté s'exercera naturellement sur l'organe correspondant, et poussera à son développement comme l'exercice d'un membre augmente le volume des muscles. Dans l'enfance, le système osseux offrant peu de résistance, le crâne subit l'influence du mouvement expansif de la masse cérébrale ; ainsi le développement du crâne est produit par le développement du cerveau, comme le développement du cerveau est pro-

duit par celui de la faculté ; la faculté, c'est la cause première ; l'état du cerveau est un effet consécutif ; sans la faculté, l'organe n'existerait pas, ou ne serait que rudimentaire. Envisagée sous ce point, la phrénologie n'a, comme on le voit, rien de contraire à la morale, car elle laisse à l'homme toute sa responsabilité, et nous ajoutons que cette théorie est à la fois conforme à la logique et à l'observation des faits.

On objecte les cas bien connus où l'influence de l'organisme sur la manifestation des facultés est incontestable, comme ceux de la folie et de l'idiotie, mais il est aisé de résoudre la question. On voit tous les jours des hommes très intelligents devenir fous ; qu'est-ce que cela prouve ? Un homme très fort peut se casser la jambe, et alors il ne peut plus marcher ; or la volonté de marcher n'est pas dans sa jambe, mais dans son cerveau ; seulement cette volonté est paralysée par l'impuissance où il est de remuer la jambe. Chez le fou, l'organe qui servait aux manifestations de la pensée étant détraqué par une cause physique quelconque, la pensée ne peut plus se manifester d'une manière régulière ; elle erre à tort et à travers en faisant ce que nous appelons des extravagances ; mais elle n'en existe pas moins dans son intégrité, et la preuve en est, c'est que si l'organe peut être rétabli, la pensée première revient, comme le mouvement dans la jambe qui est raccommodée. La pensée n'existe donc pas plus dans le cerveau que dans la boîte osseuse du crâne ; le cerveau est l'instrument de la pensée comme l'œil est l'instrument de la vue, et le crâne est la surface solide qui se moule sur les mouvements de l'instrument ; si l'instrument est détérioré, la manifestation n'a plus lieu, absolument comme quand on a perdu un œil on ne peut plus voir.

Mais il arrive quelquefois que l'arrêt de la libre manifestation de la pensée n'est pas dû à une cause accidentelle, comme dans la folie ; la constitution primitive des organes peut offrir à l'Esprit, dès la naissance, un obstacle dont toute son activité ne peut triompher ; c'est ce qui a lieu quand les organes sont atrophiés, ou présentent une résistance insurmontable ; tel est le cas de l'idiotie. L'Esprit est comme emprisonné, et souffre de cette contrainte, mais il n'en pense pas moins comme Esprit, aussi bien que le prisonnier sous les verrous. L'étude des manifestations de l'Esprit de personnes vivantes, par l'évocation, jette un grand jour sur les phénomènes psychologiques ; en isolant l'Esprit de la matière on prouve, par les faits, que les organes ne sont point la cause des facultés, mais de simples instruments à l'aide desquels les facultés se manifestent avec plus ou moins de liberté ou de précision ; que souvent ils sont comme les étouffoirs qui amortissent les manifestations, ce qui explique la plus grande liberté de l'Esprit une fois dégagé de la matière.

Dans l'idée matérialiste, qu'est-ce qu'un idiot ? Rien ; c'est à peine un être humain ; selon la doctrine spirite, c'est un être doué de raison

comme tout le monde, mais infirme de naissance par le cerveau, comme d'autres le sont par les membres. Cette doctrine, en le réhabilitant, n'est-elle pas plus morale, plus humaine, que celle qui en fait un être de rebut ? N'est-il pas plus consolant pour un père qui a le malheur d'avoir un tel enfant de penser que cette enveloppe imparfaite renferme une âme pensante ?

A ceux qui, sans être matérialistes, n'admettent pas la pluralité des existences, nous demanderons ce que c'est que l'âme de l'idiot ? Si l'âme est formée en même temps que le corps, pourquoi Dieu crée-t-il des êtres ainsi disgraciés ? Quel sera leur sort futur ? Admettez au contraire une succession d'existences, et tout s'explique selon la justice : l'idiotisme peut être une punition ou une épreuve, et, dans tous les cas, ce n'est qu'un incident dans la vie de l'Esprit ; cela n'est-il pas plus grand, plus digne de la justice de Dieu, que de supposer que Dieu a créé un être avorté pour l'éternité ?

Jetons maintenant un coup d'œil sur la *physiognomonie*. Cette science est fondée sur ce principe incontestable que c'est la pensée qui met en jeu les organes, qui imprime aux muscles certains mouvements ; d'où il suit qu'en étudiant les rapports des mouvements apparents avec la pensée, de ces mouvements qu'on voit on peut déduire la pensée qu'on ne voit pas ; c'est ainsi qu'on ne se trompera pas sur l'intention de celui qui fait un geste menaçant ou amical ; qu'on reconnaît à la démarche l'homme pressé de celui qui ne l'est pas. De tous les muscles, les plus mobiles sont ceux de la face ; là se reflètent souvent jusqu'aux nuances les plus délicates de la pensée ; c'est pourquoi on a dit avec raison que la figure est le miroir de l'âme. Par la fréquence de certaines sensations, les muscles contractent l'habitude des mouvements correspondants, et finissent par en prendre le pli ; la forme extérieure se modifie ainsi par les impressions de l'âme, d'où il suit que, de cette forme, on peut quelquefois déduire ces impressions, comme du geste on peut déduire la pensée. Tel est le principe général de l'art, ou, si l'on veut, de la science physiognomonique ; ce principe est vrai ; non seulement il s'appuie sur une base rationnelle, mais il est confirmé par l'observation, et Lavater a la gloire, sinon de l'avoir découvert, du moins de l'avoir développé et formulé en corps de doctrine. Malheureusement, Lavater est tombé dans un travers commun à la plupart des auteurs de systèmes, c'est que, d'un principe vrai à certains égards, ils concluent à une application universelle, et, dans leur enthousiasme d'avoir découvert une vérité, ils la voient partout : là est l'exagération et souvent le ridicule. Nous n'avons point à examiner ici le système de Lavater dans ses détails ; nous dirons seulement qu'autant il est conséquent de remonter du physique au moral par certains signes extérieurs, autant il est illogique d'attribuer un sens quelconque

aux formes ou signes sur lesquels la pensée ne peut avoir aucune action. C'est la fausse application d'un principe vrai qui l'a souvent fait reléguer au rang des croyances superstitieuses, et qui fait confondre dans la même réprobation ceux qui voient juste et ceux qui exagèrent.

Disons cependant, pour être juste, que la faute en est souvent moins au maître qu'aux disciples, qui, dans leur admiration fanatique et irréfléchie, poussent quelquefois les conséquences d'un principe au-delà des limites du possible.

Si nous examinons maintenant cette science dans ses relations avec le Spiritisme, nous aurons à combattre plusieurs inductions erronées que l'on en pourrait tirer. Parmi les rapports physiognomoniques, il en est un surtout sur lequel l'imagination s'est souvent exercée, c'est la ressemblance de quelques personnes avec certains animaux ; essayons donc d'en chercher la cause.

La ressemblance physique résulte, entre parents, de la consanguinité qui transmet, de l'un à l'autre, des particules organiques semblables, parce que le corps procède du corps ; mais il ne pourrait venir à la pensée de personne de supposer que celui qui ressemble à un chat, par exemple, a du sang de chat dans les veines ; elle a donc une autre source. D'abord elle peut être fortuite et sans signification aucune, et c'est le cas le plus ordinaire. Cependant, outre la ressemblance physique, on remarque quelquefois une certaine analogie d'inclinations ; cela pourrait s'expliquer par la même cause qui modifie les traits de la physionomie ; si un Esprit encore arriéré conserve quelques-uns des instincts de l'animal, son caractère, comme homme, en portera des traces, et les passions qui l'agitent pourront donner à ses traits quelque chose qui rappelle vaguement ceux de l'animal dont il a les instincts ; mais ces traces s'effacent à mesure que l'Esprit s'épure et que l'homme, avance dans la voie de la perfection.

Ce serait donc ici l'Esprit qui imprimerait son cachet à la physionomie ; mais de la similitude des instincts il serait absurde de conclure que l'homme qui a ceux du chat puisse être l'incarnation de l'Esprit d'un chat. Le Spiritisme, loin d'enseigner une pareille théorie, en a toujours démontré le ridicule et l'impossibilité. On remarque, il est vrai, une gradation continue dans la série animale ; mais entre l'animal et l'homme il y a solution de continuité ; or, en admettant même, ce qui n'est qu'un système, que l'Esprit ait passé par tous les degrés de l'échelle animale avant d'arriver à l'homme, il y aurait toujours de l'un à l'autre une interruption qui n'existerait pas si l'Esprit de l'animal pouvait s'incarner directement dans le corps de l'homme. S'il en était ainsi, parmi les Esprits errants il y aurait des Esprits d'animaux, comme il y a des Esprits humains, ce qui n'a pas lieu.

Sans entrer dans l'examen approfondi de cette question, que nous discuterons plus tard, nous disons d'après les Esprits, qui sont en cela d'accord avec l'observation des faits, qu'aucun homme n'est l'incarnation de l'Esprit d'un animal. Les instincts animaux de l'homme tiennent à l'imperfection de son propre Esprit non encore épuré, et qui, sous l'influence de la matière, donne la prépondérance aux besoins physiques sur les besoins moraux et le sens moral, non encore suffisamment développé. Les besoins physiques étant les mêmes chez l'homme et chez l'animal, il en résulte nécessairement que, jusqu'à ce que le sens moral ait établi un contrepoids, il peut y avoir entre eux une certaine analogie d'instincts ; mais là s'arrête la parité ; le sens moral qui n'existe pas chez l'un, qui germe d'abord et croît sans cesse chez l'autre, établit entre eux la véritable ligne de démarcation.

Une autre induction non moins erronée est tirée du principe de la pluralité des existences. De leur ressemblance avec certains personnages, il y en a qui concluent avoir pu être ces personnages ; or, par ce qui précède, il est aisé de leur démontrer que ce n'est là qu'une idée chimérique. Comme nous l'avons dit, les rapports consanguins peuvent produire une similitude de formes, mais ce n'est pas ici le cas, et Esope a pu, plus tard, être un très bel homme, et Socrate un fort joli garçon ; ainsi, quand il n'y a pas filiation corporelle, il ne peut y avoir qu'une ressemblance fortuite, car il n'y a nulle nécessité pour l'Esprit d'habiter des corps pareils, et en prenant un nouveau corps il n'y apporte aucune parcelle de l'ancien. Cependant, d'après ce que nous avons dit ci-dessus du caractère que les passions peuvent imprimer aux traits, on pourrait penser que, si un Esprit n'a pas sensiblement progressé, et s'il revient avec les mêmes inclinations, il pourra y avoir sur sa figure identité d'expression ; cela est exact, mais ce serait tout au plus un air de famille, et de là à une ressemblance réelle il y a fort loin. Ce cas, du reste, doit être exceptionnel, car il est rare que l'Esprit ne revienne pas dans une autre existence avec des dispositions sensiblement modifiées. Ainsi des signes physiognomoniques on ne peut absolument tirer aucun indice des existences précédentes ; on ne peut en trouver que dans le caractère moral, dans les idées instinctives et intuitives, dans les penchants innés, dans ceux qui ne sont pas le fait de l'éducation, ainsi que dans la nature des expiations que l'on subit ; et encore cela ne pourrait-il indiquer que le genre d'existence, le caractère que l'on a dû avoir, en tenant compte du progrès, mais non de l'individualité (Voyez *Livre des Esprits*, numéros 216 et 217).

Les Revenants.

L'Académie définit ainsi ce mot : « Se dit des Esprits qu'on suppose revenir de l'autre monde. » Elle ne dit pas *qui reviennent* ; il n'y a que des Spirites qui puissent être assez fous pour oser affirmer de pareilles choses. Quoi qu'il en soit, on peut dire que la croyance aux revenants est universelle ; elle est évidemment fondée sur l'intuition de l'existence des Esprits et la possibilité de communiquer avec eux ; à ce titre tout Esprit qui manifeste sa présence, soit par l'écriture d'un médium, soit simplement en frappant sur une table, serait un revenant ; mais on réserve généralement ce nom quasi sépulcral pour ceux qui se rendent visibles et que l'on *suppose*, comme dit avec raison l'Académie, venir dans des circonstances plus dramatiques. Sont-ce des contes de bonne femme ? Le fait en lui-même, non ; les accessoires ? oui. On sait que les Esprits peuvent se manifester à la vue, même sous une forme tangible, voilà ce qui est réel ; mais ce qui est fantastique, ce sont les accessoires dont la peur, qui exagère tout, accompagne ordinairement ce phénomène très simple en lui-même, qui s'explique par une loi toute naturelle, et n'a, par conséquent, rien de merveilleux ni de diabolique. Pourquoi donc a-t-on peur des revenants ? Précisément à cause de ces mêmes accessoires que l'imagination se plaît à rendre effrayants parce qu'elle a été effrayée, et qu'elle a peut-être cru voir ce qu'elle n'a pas vu. En général, on se les représente sous un aspect lugubre, venant de préférence la nuit, et surtout par les nuits les plus sombres, à des heures fatales, dans des lieux sinistres, affublés de linceuls ou bizarrement accoutrés. Le Spiritisme nous apprend au contraire que les Esprits peuvent se montrer en tous lieux, à toute heure, le jour aussi bien que la nuit ; qu'ils le font en général sous l'apparence qu'ils avaient de leur vivant, et que l'imagination seule a créé les fantômes ; que ceux qui le font, loin d'être à redouter, sont le plus souvent des parents ou des amis qui viennent à nous par affection, ou des Esprits malheureux que l'on peut assister ; ce sont aussi quelquefois des loustics du monde Spirite qui s'amusent à nos dépens et se rient de la peur qu'ils causent ; on conçoit qu'avec ceux-là le meilleur moyen est d'en rire soi-même et de leur prouver qu'on n'a pas peur ; du reste ils se bornent presque toujours à faire du tapage et se rendent rarement visibles. Malheur à soi si on prend la chose au sérieux, car alors ils redoublent leurs espiègleries ; autant vaudrait exorciser un gamin de Paris. Mais en supposant même que ce soit un mauvais Esprit, quel mal pourrait-il faire, et n'aurait-on pas cent fois plus à craindre d'un

brigand vivant que de ce brigand mort et devenu Esprit ? D'ailleurs nous savons que nous sommes constamment entourés d'Esprits, qui ne diffèrent de ceux qu'on appelle revenants que parce qu'on ne les voit pas.

Les adversaires du Spiritisme ne manqueront pas de l'accuser d'accréditer une croyance superstitieuse : mais le fait des manifestations visibles étant avéré, expliqué par la théorie, et confirmé par de nombreux témoignages, on ne peut pas faire qu'il ne soit pas, et toutes les négations ne l'empêcheront pas de se produire, car il est peu de personnes qui, en consultant leurs souvenirs, ne se rappellent quelque fait de cette nature qu'elles ne peuvent révoquer en doute. Il vaut donc bien mieux que l'on soit éclairé sur ce qu'il y a de vrai ou de faux, de possible ou d'impossible dans les récits de ce genre ; c'est en s'expliquant une chose, en la raisonnant, qu'on se prémunit contre une crainte puérile. Nous connaissons bon nombre de personnes qui avaient une grande peur des revenants ; aujourd'hui que, grâce au Spiritisme, elles savent ce qu'il en est, leur plus grand désir serait d'en voir. Nous en connaissons d'autres qui ont eu des visions dont elles avaient été très effrayées ; maintenant qu'elles comprennent, elles n'en sont nullement émues. On connaît les dangers du mal de la peur pour les cerveaux faibles ; or un des résultats de la connaissance du Spiritisme éclairé est précisément de guérir ce mal, et ce n'est pas là un de ses moindres bienfaits.

Souvenir d'une existence antérieure.

(Société, 25 mai 1860.)

Un de nos abonnés nous communique une lettre d'un de ses amis, dont nous extrayons le passage suivant :

« Vous m'avez demandé mon opinion, ou plutôt ma croyance dans la présence ou non, auprès de nous, des âmes de ceux que nous avons aimés. Vous me demandez aussi quelques explications touchant ma conviction que nos âmes changent assez rapidement d'enveloppe.

« Je vous dirai, quelque ridicule que cela puisse paraître, que ma conviction sincère est d'avoir été assassiné lors des massacres de la Saint-Barthélemy. J'étais bien enfant lorsque cette souvenance vint frapper mon imagination. Plus tard, lorsque je lus cette triste page de notre histoire, il me sembla que beaucoup de ces détails m'étaient

connus, et je crois encore que, si le vieux Paris pouvait se reconstruire, je reconnaîtrais cette sombre allée où, fuyant, je ressentis le froid de trois coups de poignard frappés en plein dos. Il est des détails de cette scène sanglante qui sont dans ma mémoire, et qui n'ont jamais disparu. Pourquoi avais-je cette conviction avant de savoir ce que c'était que la Saint-Barthélemy ? Pourquoi, en lisant le récit de ce massacre, me suis-je dit : c'est mon rêve, ce vilain rêve qu'enfant j'ai fait, et dont le souvenir m'est resté si vivace ? Pourquoi, lorsque j'ai voulu consulter mon souvenir, forcer ma pensée, suis-je resté comme le pauvre fou auquel surgit une idée, et qui semble lutter pour retrouver sa raison ? Pourquoi ? je n'en sais rien. Vous me trouverez ridicule sans doute, mais je n'en garderai pas moins mon souvenir, ma conviction.

« Si je vous disais que j'avais sept ans lorsqu'un rêve me vint, et tel il était : J'avais vingt ans, j'étais jeune, bien mis, je pense que j'étais riche. Je suis venu me battre en duel, et j'ai été tué. Si je vous disais que ce salut qui se fait dans les armes avant de se battre, je l'ai fait la première fois que j'ai eu un fleuret à la main. Si je vous disais que chaque préliminaire plus ou moins gracieux que l'éducation ou la civilisation a mis dans l'art de se tuer, m'était connu avant mon éducation dans les armes, vous me diriez sans doute que je suis fou ou maniaque ; peut-être bien, mais il me semble parfois qu'une lueur perce ce brouillard, et j'ai la conviction que le souvenir du passé se rétablit dans mon âme.

« Si vous me demandez si je crois à la sympathie des âmes, à leur pouvoir de se mettre en contact elles-mêmes, malgré la distance, malgré la mort, je vous répondrai : Oui, et ce oui sera prononcé de toute la force de ma conviction. Il m'est arrivé de me trouver à vingt-cinq lieues de Lima, après quatre-vingt-six jours de voyage, et de me réveiller tout en pleurs avec une vraie douleur au cœur ; une tristesse mortelle s'empara de moi toute la journée. Je consignai ce fait sur mon journal. A pareille heure, la même nuit, mon frère était frappé d'une attaque d'apoplexie qui compromit gravement sa vie. J'ai confronté le jour, l'instant, tout était exact. Voilà un fait ; les personnes existent ; me direz-vous que je suis fou ?

« Je n'ai lu aucun auteur traitant pareil sujet ; je le ferai à mon retour ; peut-être de cette lecture jaillira-t-il un peu de lumière pour moi. »

M. V…, l'auteur de cette lettre, est officier de marine et actuellement en voyage. Il pouvait être intéressant de voir si, en l'évoquant, il confirmerait ses souvenirs, mais il y avait impossibilité de le prévenir de notre intention, et d'un autre côté, en raison de son état, il pouvait être difficile de rencontrer un moment propice. Toutefois, il nous fut

dit d'appeler son ange gardien lorsque nous voudrions l'évoquer, et qu'il nous dirait si nous pouvions le faire.

1. Évocation de l'ange gardien de M. V… - R. Je me rends à votre appel.

2. Vous connaissez le motif qui nous fait désirer évoquer votre protégé ; il s'agit, non de satisfaire une vaine curiosité, mais de constater, si c'est possible, un fait intéressant pour la science spirite, celui du souvenir de sa précédente existence. - R. Je comprends votre désir, mais dans ce moment son Esprit n'est pas libre ; il est occupé activement par son corps et dans une inquiétude morale qui l'empêche d'être en repos.

3. Est-il encore en mer ? - R. Il est à terre ; mais je pourrai répondre à quelques-unes de vos questions, puisque cette âme a toujours été confiée à ma garde.

4. Puisque vous êtes assez bon pour nous répondre, nous vous demanderons si le souvenir qu'il croit avoir conservé de sa mort dans une précédente existence est une illusion ? - R. C'est une intuition très réelle ; cette personne était bien sur la terre à cette époque.

5. Par quelle raison ce souvenir est-il plus précis pour lui que pour d'autres personnes ? y a-t-il à cela une cause physiologique ou une utilité particulière pour lui ? - R. Ces souvenirs vivaces sont très rares ; cela tient un peu au genre de mort qui l'a tellement impressionné qu'elle s'est pour ainsi dire incarnée dans son âme. Cependant bien d'autres personnes ont eu des morts tout aussi terribles, et le souvenir ne leur en est pas resté ; Dieu ne permet cela que rarement.

6. Depuis cette mort, lors de la Saint-Barthélemy, a-t-il eu d'autres existences ? - R. Non.

7. Quel âge avait-il quand il est mort ? - R. Une trentaine d'années.

8. Peut-on savoir ce qu'il était ? - R. Il était attaché à la maison de Coligny.

9. Si nous avions pu l'évoquer lui-même, nous lui aurions demandé s'il se rappelle le nom de la rue où il a été assassiné, afin de voir si, en se rendant sur les lieux, lorsqu'il reviendra à Paris, le souvenir de la scène serait encore plus précis ? - R. C'est dans le carrefour Bucy.

10. La maison où il a été tué existe-t-elle encore ? - R. Non ; elle a été reconstruite.

11. Dans le même but nous lui aurions demandé s'il se rappelle le nom qu'il portait ? - R. Son nom n'est pas connu dans l'histoire, car il était simple soldat. Il se nommait Gaston Vincent.

12. Son ami, ici présent, désirerait savoir s'il a reçu ses lettres ? - R. Non, pas encore.

13. Étiez-vous son ange gardien à cette époque ? - R. Oui, alors et maintenant.

Remarque. Des sceptiques, plus mauvais plaisants que sérieux, pourraient dire que son ange gardien l'a mal gardé, et demander pourquoi il n'a pas détourné la main qui l'a frappé. Quoiqu'une pareille question mérite à peine une réponse, quelques mots à ce sujet ne seront peut-être pas inutiles.

Nous dirons d'abord que, puisqu'il est dans la nature de l'homme de mourir, il n'est au pouvoir d'aucun ange gardien de s'opposer au cours des lois de la nature, autrement il n'y aurait pas de raison pour qu'ils n'empêchassent la mort naturelle aussi bien que la mort accidentelle ; en second lieu, l'instant et le genre de mort étant dans la destinée de chacun, il faut que cette destinée s'accomplisse. Nous dirons enfin que les Esprits n'envisagent point la mort comme nous ; la véritable vie, c'est la vie de l'Esprit, dont les diverses existences corporelles ne sont que des épisodes ; le corps est une enveloppe que l'Esprit revêt momentanément et qu'il quitte comme on le fait d'un habit quand il est usé ou *déchiré* ; peu importe donc que l'on meure un peu plus tôt ou un peu plus tard, d'une manière ou d'une autre, puisqu'en définitive il faut toujours en arriver là, et que cette mort, loin de porter un préjudice à l'Esprit, peut lui être très utile selon la manière dont elle s'accomplit ; c'est le prisonnier qui quitte sa prison temporaire pour jouir de la liberté éternelle. Il se peut donc que la fin tragique de Gaston Vincent ait été une chose utile pour lui, comme Esprit, ce que son ange gardien comprenait mieux que lui, car l'un ne voyait que le présent, tandis que l'autre voyait l'avenir. Des Esprits enlevés de ce monde par une mort prématurée, à la fleur de l'âge, nous ont souvent répondu que c'était une faveur de Dieu qui les avait ainsi préservés des maux auxquels, sans cela, ils eussent été exposés.

Des Animaux.

(Dissertations spontanées, faites par l'Esprit de Charlet dans plusieurs séances de la Société.)

I.

Il est une chose parmi vous qui excite toujours votre attention et votre curiosité ; ce mystère, puisque c'en est un bien grand pour vous,

est la liaison ou plutôt la distance qui existe entre votre âme et celle des animaux, mystère que, malgré toute leur science, Buffon, le plus poétique des naturalistes, et Cuvier, le plus profond, n'ont jamais pu pénétrer, pas plus que le scalpel ne vous détaille l'anatomie du cœur. Or, sachez-le, les animaux vivent, et tout ce qui vit pense. On ne peut donc vivre sans penser.

Ceci établi, il reste à vous démontrer que plus l'homme avance, non selon le temps, mais selon la perfection, plus il pénétrera la science spirituelle, celle qui s'applique, non seulement à vous, mais encore aux êtres qui sont au-dessous de vous : les animaux. Oh ! s'écrieront quelques hommes persuadés que le mot *homme* signifie tout perfectionnement, mais y a-t-il un parallèle possible entre l'homme et la brute ? Pouvez-vous appeler intelligence ce qui n'est qu'instinct ? sentiment ce qui n'est que sensation ? Pouvez-vous, en un mot, rabaisser l'image de Dieu ? Nous répondrons : Il fut un temps où la moitié du genre humain était regardée comme au rang de la brute, où la bête n'était regardée comme rien ; un temps, qui est maintenant le vôtre, où la moitié du genre humain est regardée comme inférieure et l'animal comme brute. Eh bien ! au point de vue du monde, il en est ainsi, il est vrai ; au point de vue spirituel, il en est autrement. Ce que diraient les Esprits supérieurs de l'homme terrestre, les hommes le disent des animaux.

Tout est infini dans la nature : le matériel comme le spirituel ; occupons-nous donc un peu de ces pauvres bêtes, spirituellement parlant, et vous verrez que l'animal vit véritablement, puisqu'il pense.

Ceci sert de préface à un petit cours que je vous ferai à ce sujet. Du reste, de mon vivant, j'avais dit que la meilleure partie de l'homme, c'est le chien.

La suite au prochain numéro.

CHARLET.

II

Le monde est une échelle immense dont l'élévation est infinie, mais dont la base repose dans un affreux chaos ; je veux dire que le monde n'est qu'un progrès constant des êtres ; vous êtes bien bas, toujours, mais il y en a de bien au-dessous de vous ; car, entendez-le bien, je ne parle pas seulement de votre planète, mais encore de tous les mondes de l'univers. Mais n'ayez pas peur, nous nous bornerons à la Terre.

Cependant, avant d'en parler, deux mots sur un monde nommé Jupiter, et dont l'ingénieux et immortel Palissy vous a donné quelques aperçus étranges, et si surnaturels pour votre imagination. Rappelez-

vous que dans un de ses charmants dessins il vous a représenté quelques animaux de Jupiter ; n'y a-t-il pas progrès évident, et pouvez-vous ne pas leur accorder un degré de supériorité sur les animaux terrestres ? Et encore ne voyez-vous là qu'un progrès de forme et non d'intelligence, quoique, cependant, le jeu dont ils s'occupent ne puisse pas être exécuté par des animaux terrestres. Je ne vous cite cet exemple que pour vous indiquer déjà une supériorité d'êtres qui sont bien au-dessous de vous. Que serait-ce si je vous énumérais tous les mondes que je connais, c'est-à-dire cinq ou six ? Mais rien que sur cette terre, voyez la différence qui existe entre eux. Eh bien ! si la forme est si variée, si progressive, puisque même il y a progrès dans la matière, pouvez-vous ne pas admettre le progrès spirituel chez ces êtres ? Or, sachez-le, si la matière progresse, même la plus basse, à plus forte raison l'esprit qui l'anime.

La prochaine fois je continuerai.

CHARLET.

Nota. - Nous avons publié, avec le numéro du mois d'août 1858, une planche dessinée et gravée par l'esprit de Bernard Palissy, et représentant la maison de Mozart dans Jupiter, avec une description de cette planète, qui a toujours été désignée comme l'un des mondes les plus avancés de notre tourbillon solaire, moralement et physiquement. Le même Esprit a donné un grand nombre de dessins sur le même sujet ; il en est un entre autres qui représente une scène d'animaux jouant dans la partie qui leur est réservée dans l'habitation de Zoroastre ; c'est sans contredit l'un des plus curieux de la collection. Parmi les animaux qui y sont figurés, il en est dont la forme se rapproche beaucoup de la forme humaine terrestre, et qui tiennent à la fois du singe et du satyre ; leur action dénote l'intelligence, et l'on comprend que leur structure puisse se prêter aux travaux manuels qu'ils exécutent pour le compte des hommes ; ce sont, a-t-il été dit, les serviteurs et les manœuvres, les hommes ne s'occupant que des travaux d'intelligence. C'est à ce dessin, fait il y a plus de trois ans, que Charlet fait allusion dans la communication ci-dessus.

III

Dans les mondes avancés, les animaux sont tellement supérieurs que, pour eux, l'ordre le plus rigoureux se fait avec la parole et vous, trop souvent, avec le bâton. Dans Jupiter, par exemple, une parole suffit, et chez vous bien des coups de fouet ne suffisent pas. Cependant il y a un progrès sensible sur votre terre et qu'on ne n'est jamais expliqué, c'est que l'animal même se perfectionne. Ainsi, au-

trefois, l'animal était beaucoup plus rebelle à l'homme. Il y a aussi progrès de votre part d'avoir compris instinctivement ce perfectionnement chez les animaux, puisque vous défendez de les frapper. Je disais qu'il y a progrès moral pour l'animal ; il y a aussi progrès de condition. Ainsi un malheureux cheval, battu, frappé par un charretier plus brute que lui, sera comparativement dans une condition beaucoup plus tranquille, plus heureuse que celle de son bourreau. N'est-ce pas de toute justice, et doit-on s'étonner qu'un animal qui souffre, qui pleure, qui est reconnaissant ou vindicatif selon la douceur ou la cruauté de ses maîtres, ait la récompense d'avoir supporté patiemment une vie remplie de tortures ? Dieu est juste avant tout, et toutes ses créatures sont sous ses lois, et ses lois disent : « Tout être faible qui aura souffert sera dédommagé. » J'entends, toujours comparativement à l'homme, et j'ose ajouter, pour terminer, que l'animal a souvent plus d'âme, plus de cœur que l'homme en bien des circonstances. CHARLET.

IV

La supériorité de l'homme se manifeste sur votre globe par cette élévation de l'intelligence qui en fait le roi de la terre. A côté de l'homme l'animal est bien faible, bien chétif, et, pauvre sujet de cette terre d'épreuve, il a souvent à supporter les cruels caprices de son tyran : l'homme ! La métempsycose antique était un souvenir bien confus de la réincarnation, et cependant cette même doctrine n'est autre qu'une croyance populaire. Les grands esprits admettaient la réincarnation progressive ; la masse ignorante ne devinant pas comme, eux, l'univers, se disait naturellement : Puisque l'homme se réincarne, ce ne peut être que sur la terre ; donc sa punition, son tartare, son épreuve, c'est la vie dans le corps d'un animal ; absolument, comme au moyen âge, les chrétiens se disaient : C'est dans la grande vallée qu'aura lieu le jugement, après quoi les damnés iront sous terre brûler dans ses entrailles.

Les Anciens croyant à la métempsycose croyaient donc, quelques-uns s'entend, à l'esprit des bêtes, puisqu'ils admettaient le passage de l'âme humaine dans le corps de la brute. Pythagore se ressouvient de son ancienne existence, et reconnaît le bouclier qu'il portait au siège de Troie. Socrate meurt en prédisant sa nouvelle vie.

Puisque, comme je vous l'ai dit, tout est progrès dans l'univers, puisque les lois de Dieu ne sont et ne peuvent être que les lois du progrès, au point où vous en êtes, au point de vue de vos tendances spiritualistes, ne pas admettre le progrès de ce qu'il y a au-dessous de l'homme serait un non-sens, une preuve d'ignorance ou de complète indifférence.

La bête a-t-elle, comme l'homme, ce que vous appelez la conscience, qui n'est autre chose que la sensation de l'âme lorsqu'elle a bien ou mal fait ? Observez, et voyez si la bête ne fait pas preuve de conscience, toujours relativement à l'homme. Croyez-vous que le chien ne sait pas quand il a bien ou mal fait ? S'il ne le sentait pas, il ne vivrait pas. Comme je vous l'ai déjà dit, la sensation morale, la conscience, en un mot, existe chez lui comme chez l'homme, sans cela il faut retirer à l'animal la reconnaissance, la souffrance, les regrets, enfin tous les caractères d'une intelligence, caractère que tout homme sérieux est à même d'observer chez tous les animaux, selon leurs degrés différents, car, même parmi eux, il y a des diversités inouïes.

CHARLET.

V

L'homme, roi de la terre par l'intelligence, est un être supérieur aussi sous le rapport matériel ; ses formes sont harmonieuses, et son Esprit a, pour se faire obéir, un organisme admirable : le corps. La tête de l'homme est haute et regarde le ciel, dit la Genèse ; l'animal regarde la terre, et, par la structure de son corps, y semble être plus attaché que l'homme. En outre, l'harmonie magnifique du corps humain n'existe pas chez l'animal. Voyez la variété infinie qui les distingue les uns des autres, variété infinie qui, cependant, ne correspond pas à leur Esprit, car les animaux, j'entends leur immense majorité, ont presque tous le même degré d'intelligence. Ainsi chez l'animal variété dans la forme ; chez l'homme, au contraire, variété dans l'Esprit. Rencontrez deux hommes qui soient pareils de goûts, d'aptitudes, d'intelligence ; et prenez un chien, un cheval, un chat, en un mot, un millier de bêtes, à peine si vous apercevez la différence de leur intelligence. L'Esprit dort donc chez l'animal ; chez l'homme, il éclate en tous sens ; son Esprit devine Dieu et comprend la raison d'être de la perfection.

Ainsi donc, chez l'homme, harmonie simple dans la forme, commencement de l'infini dans l'Esprit ; et voyez maintenant la supériorité de l'homme qui domine la brute, matériellement par sa structure admirable et intellectuellement par ses facultés immenses. Il semble que Dieu, chez les animaux, se soit plu davantage à varier la forme en enfermant l'Esprit ; chez l'homme, au contraire, à faire du corps humain même la manifestation matérielle de l'Esprit.

Egalement admirable dans ces deux créations, la Providence est infinie dans le monde matériel comme dans le monde spirituel. L'homme est à l'animal ce que la fleur et tout le règne végétal sont à la matière brute.

J'ai voulu établir, dans ces quelques lignes, le rang que doit occuper l'animal dans l'échelle de la perfection ; nous verrons comment il peut parvenir, comparativement à l'homme.

CHARLET.

VI

Comment l'Esprit s'élève-t-il ? Par l'abaissement, par l'humilité. Ce qui perd l'homme, c'est la raison orgueilleuse qui le pousse à mépriser tout subalterne, à envier tout supérieur. L'envie est l'expression la plus vive de l'orgueil ; ce n'est pas la jouissance de l'orgueil, c'est ce désir maladif, incessant de pouvoir en jouir ; les envieux sont les plus orgueilleux quand ils deviennent puissants. Regardez votre maître à tous, Christ, l'homme par excellence, mais dans la plus haute phase de la sublimité ; Christ, dis-je, au lieu de venir avec audace et insolence pour renverser l'ancien monde, vient sur la terre s'incarner dans une famille pauvre, et naît parmi les animaux ; car vous les retrouverez partout, ces pauvres bêtes, à tous les instants où l'homme vit simplement avec la nature, en un mot, en pensant à Dieu. Il naît parmi les animaux, et ceux-ci exaltent sa puissance dans leur langage si expressif, si naturel et si simple. Voyez quel sujet de réflexion ! L'Esprit encore abaissé qui les anime pressent le Christ, c'est-à-dire l'Esprit dans toute son essence de perfection. Balaam, le faux prophète, l'orgueil humain dans toute sa corruption, a blasphémé Dieu, il bat sa créature ; soudain l'Esprit illumine l'Esprit encore bien vague de l'âne, et il parle ; il devient pour un instant l'égal de l'homme, et, par sa parole, il est ce qu'il sera dans plusieurs milliers d'années. On pourrait citer bien d'autres faits, mais celui-ci me semble assez frappant à propos de ce que j'avançais sur l'orgueil de l'homme, qui nie jusqu'à son âme, parce qu'il ne peut la comprendre, et qui va jusqu'à nier le sentiment chez les êtres inférieurs parmi lesquels le Christ a préféré naître.

CHARLET.

VII

Je vous ai entretenus pendant quelque temps sur ce que je vous avais promis. Comme je vous l'ai dit en commençant, je n'ai pas parlé au point de vue anatomique ou médical, mais uniquement de l'essence spirituelle qui existe chez les animaux. J'aurai encore à vous parler sur plusieurs autres points qui, tout en étant différents, n'en sont pas moins utiles pour la doctrine. Permettez-moi une dernière recommandation, c'est de réfléchir un peu sur ce que je vous ai dit ; ce n'est ni long ni

pédant, et, croyez-moi, ce n'en est pas pour cela moins utile. Qu'un jour, lorsque le bon Pasteur divisera ses brebis, il puisse vous compter parmi les bonnes et excellentes bêtes qui auront le mieux suivi ses préceptes. Pardonnez-moi cette image un peu vive. Encore une fois, il vous faut réfléchir à ce que je vous ai dit ; du reste, je continuerai à vous parler autant que vous le désirerez. J'aurai à vous dire autre chose la prochaine fois pour définir ma pensée sur l'intelligence des animaux.

Tout à vous,

CHARLET.

VIII

Tout ce que je puis vous dire, amis, en ce moment, c'est que je vois avec plaisir la ligne de conduite que vous suivez. Que la charité, cette vertu des âmes vraiment franches et nobles, soit toujours votre guide, car c'est là le signe de la véritable supériorité. Persévérez dans cette voie qui doit nécessairement vous amener tous, malgré des efforts dont vous ne soupçonnez pas la force, à la vérité et à l'unité.

La modestie est un don aussi bien difficile à acquérir, n'est-ce pas, messieurs ? C'est une vertu assez rare parmi les hommes. Songez que pour avancer dans la voie du bien, dans la voie du progrès, vous n'avez à opposer que la modestie ; sans Dieu, sans ses divins préceptes, que seriez-vous ? Un peu moins que ces pauvres bêtes dont je vous ai déjà parlé, et sur lesquelles j'ai l'intention de vous entretenir encore. Ceignez vos reins, et préparez-vous à lutter de nouveau, mais ne faiblissez pas ; songez que ce n'est pas contre Dieu que vous luttez, comme Jacob, mais bien contre l'Esprit du mal qui envahit tout et vous-mêmes à chaque instant.

Ce que j'ai à vous dire serait trop long pour ce soir. J'ai l'intention de vous expliquer la chute morale des animaux après la chute morale de l'homme. Je l'intitulerai, pour finir ce que je vous ai déjà dit sur les animaux : Le premier homme féroce et le premier animal devenu féroce.

Défiez-vous des Esprits mauvais ; vous ne soupçonnez pas leur force, vous ai-je dit tout à l'heure, et quoique cette dernière phrase ne soit pas en rapport avec celle qui précède, elle n'en est pas moins très vraie et très à propos ; maintenant, réfléchissez.

CHARLET.

Remarque. L'Esprit a cru devoir interrompre ce jour-là le sujet principal qu'il traite pour faire cette dictée incidente, motivée par une circonstance particulière dont il a voulu saisir l'à propos. Nous la don-

nons, malgré cela, parce qu'elle n'en renferme pas moins d'utiles instructions.

IX

Lorsque le premier homme fut créé, tout était harmonie dans la nature. La toute-puissance du Créateur avait mis dans chaque être une parole de bonté, de générosité et d'amour. L'homme était radieux ; les animaux désiraient son regard céleste, et leurs caresses étaient toutes les mêmes pour lui et sa céleste compagne. La végétation était luxuriante ; le soleil dorait et illuminait toute la nature, comme le soleil mystérieux de l'âme, l'étincelle de Dieu, illuminait intérieurement l'intelligence de l'homme ; en un mot, tous les règnes de la nature pressentaient ce calme infini qui semblait comprendre Dieu ; tout semblait avoir assez d'intelligence pour exalter la toute-puissance du Créateur. Le ciel sans nuages était comme le cœur de l'homme, et l'eau limpide et bleue avait des reflets infinis, comme l'âme de l'homme avait les reflets de Dieu.

Bien longtemps après, tout sembla changer subitement ; la nature oppressée poussa un long soupir, et, pour la première, fois, la voix de Dieu se fit entendre ; terrible jour de malheur où l'homme, qui n'avait entendu jusqu'alors que la grande voix de Dieu qui lui disait dans tout : « Tu es immortel, » fut effrayé de ces terribles paroles : « Caïn, pourquoi as-tu tué ton frère ? » Tout changea aussitôt : le sang d'Abel se répandit sur toute la terre ; les arbres changèrent de couleur ; la végétation, si riche, si colorée, se ternit ; le ciel devint noir.

Pourquoi l'animal devint-il féroce ? Magnétisme tout puissant, invincible, qui saisit alors chaque être, la soif du sang, le désir du carnage, brillèrent dans ses yeux, jadis si doux, et l'animal devint féroce comme l'homme. Puisque l'homme avait été roi de la terre, n'avait-il pas montré l'exemple ? La bête suivit son exemple, et la mort plana désormais sur la terre, mort qui devint hideuse, au lieu d'une transformation douce et spirituelle ; le corps de l'homme devait se disperser dans l'air comme le corps du Christ, il se dispersa dans la terre, dans cette terre arrosée du sang d'Abel, et l'homme travailla, et la bête travailla.

CHARLET.

Examen critique

Des dissertations de *Charlet* sur les animaux.

SUR LE § I

1. Vous dites : *Tout ce qui vit, pense ; on ne ne peut donc vivre sans penser ;* cette proposition nous semble un peu absolue, car la plante vit et ne pense pas ; admettez-vous cela en principe ? - R. Sans doute ; je ne parle que de la vie animale, et non de la vie végétale ; vous devez bien le comprendre.

2. Plus loin vous dites : *Vous verrez que l'animal vit véritablement, puisqu'il pense ;* n'y a-t-il pas interversion dans la phrase ? Il nous semble que la proposition est celle-ci : *Vous verrez que l'animal pense véritablement, puisqu'il vit*. - R. Cela est évident.

SUR LE § II

3. Vous rappelez le dessin qui a été fait des animaux de Jupiter ; on en remarque qui ont une analogie frappante avec les satyres de la fable ; est-ce que cette idée des satyres serait une intuition de l'existence de ces êtres dans d'autres mondes, et, dans ce cas, ce ne serait pas alors une création purement fantastique ? - R. Plus le monde était neuf, plus il se souvenait ; l'homme avait l'intuition d'un ordre d'êtres intermédiaires, soit plus bas que lui, soit plus élevés ; c'est ce qu'il appelait *les dieux*.

4. Vous admettez alors que les divinités mythologiques n'étaient autres que ce que nous appelons *Esprits* ? - R. Oui.

5. Il nous a été dit que, dans Jupiter, on peut se comprendre par la seule transmission de la pensée ; lorsque les habitants de cette planète s'adressent aux animaux, qui sont leurs serviteurs et leurs manœuvres, ont-ils recours à un langage particulier ? Auraient-ils, pour les bêtes, un langage articulé et entre eux un langage de pensée ? - R. Non, il n'y a pas de langage articulé, mais une sorte de magnétisme de fer qui fait courber l'animal et lui fait exécuter les moindres désirs et les ordres de ses maîtres ; l'Esprit tout-puissant ne peut se rabaisser.

6. Chez nous les animaux ont évidemment un langage, puisqu'ils se comprennent, mais très borné ; ceux de Jupiter ont-ils un langage plus précis, plus positif que les nôtres ; en un mot, ont-ils un langage articulé ? - R. Oui.

7. Les habitants de Jupiter comprennent-ils mieux que nous le langage des animaux ? - R. Ils voient en eux et les comprennent parfaitement.

8. Si l'on examine la série des êtres vivants, on trouve une chaîne non interrompue depuis le madrépore, la plante même, jusqu'à l'animal le plus intelligent ; mais entre l'animal le plus intelligent et l'homme, il y a une lacune évidente qui doit être comblée quelque part, car la nature ne laisse aucun échelon vacant ; d'où vient cette lacune ? - R. Cette lacune des êtres n'est qu'apparente, car elle n'existe pas réellement ; elle provient des races disparues. (Saint Louis.)

9. Cette lacune peut exister sur la terre, mais assurément elle n'existe pas dans l'ensemble de l'univers et doit être comblée quelque part ; ne le serait-elle pas par certains animaux des mondes supérieurs qui, comme ceux de Jupiter, par exemple, semblent se rapprocher beaucoup de l'homme terrestre par la forme, le langage et d'autres signes ? - R. Dans les sphères supérieures, le germe éclos sur la terre est développé et ne se perd jamais. Vous retrouverez, en devenant Esprits, tous les êtres créés et disparus dans les cataclysmes de votre globe. (Saint Louis.)

Remarque. Puisque ces races intermédiaires ont existé sur la terre et en ont disparu, cela justifie ce que Charlet disait tout à l'heure que plus le monde était neuf, plus il se souvenait. Si elles n'avaient existé que dans les mondes supérieurs, l'homme de la terre, moins avancé, ne pouvait en avoir gardé la mémoire.

SUR LE § III.

10. Vous dites que tout se perfectionne, et comme preuve du progrès chez l'animal, vous dites qu'autrefois il était plus rebelle à l'homme. L'animal se perfectionne, cela est évident ; mais, sur la terre du moins, il ne se perfectionne que par les soins de l'homme ; abandonné à lui-même il reprend sa nature sauvage, même le chien. - R. Et l'homme, par les soins de quel être se perfectionne-t-il ? N'est-ce pas par les soins de Dieu ? Tout est échelle dans la nature.

11. Vous parlez de récompenses pour les animaux qui souffrent des mauvais traitements, et vous dites qu'il est de toute justice qu'il y ait compensation pour eux. Il semblerait, d'après cela, que vous admettez chez l'animal la conscience de son *moi* après la mort, avec le souvenir de son passé ; cela est contraire à ce qui nous a été dit. Si les choses se passaient telles que vous le dites, il en résulterait que, dans le monde des Esprits, il y aurait des Esprits d'animaux ; alors il n'y aurait pas de raison pour qu'il n'y eût aussi des Esprits d'huîtres. Veuillez donc nous dire si vous voyez autour de vous des Esprits de chiens, de chats, de chevaux ou d'éléphants, comme vous voyez des Esprits humains ? - R. L'âme de l'animal, vous avez parfaitement raison, ne se connaît pas

à la mort du corps ; c'est un ensemble confus de germes qui peuvent passer dans le corps de tel ou tel animal, selon le développement qu'il a acquis ; elle n'est pas individualisée. Je vous dirai cependant que chez certains animaux, chez beaucoup même, il y a individualité.

12. Cette théorie, du reste, ne justifie nullement les mauvais traitements des animaux ; l'homme est toujours coupable de faire souffrir un être sensible quelconque, et la doctrine nous dit qu'il en sera puni ; mais de là à placer l'animal dans une condition supérieure à lui, il y a une grande distance ; qu'en pensez-vous ? - R. Oui, mais établissez cependant toujours une échelle parmi les animaux ; songez qu'il y a des mondes entre certaines races. L'homme est d'autant plus coupable qu'il est plus puissant.

13. Comment expliquez-vous ce fait que, même dans l'état sauvage, l'homme se fait obéir de l'animal le plus intelligent ? - C'est la nature qui agit surtout en cela ; l'homme sauvage est l'homme de la nature : il connaît l'animal familièrement ; l'homme civilisé l'étudie, et l'animal se courbe devant lui ; l'homme est toujours l'homme devant l'animal, qu'il soit sauvage ou civilisé.

SUR LE § V.

14. (A Charlet.) Nous n'avons rien à dire sur ce paragraphe qui nous semble très rationnel ; avez-vous quelque chose à y ajouter ? - R. Je n'ai pas autre chose à ajouter que ceci : les animaux ont toutes les facultés que j'ai indiquées, mais chez eux le progrès s'accomplit par l'éducation qu'ils reçoivent de l'homme et non par eux-mêmes ; l'animal, abandonné à l'état sauvage, reprend le type qu'il avait au sortir des mains du Créateur ; soumis à l'homme, il se perfectionne, voilà tout.

15. Ceci est parfaitement vrai pour les individus et les espèces ; mais si l'on considère l'ensemble de l'échelle des êtres, il y a une marche ascendante évidente qui ne s'arrête pas aux animaux de la terre, puisque ceux de Jupiter sont supérieurs aux nôtres physiquement et intellectuellement. - R. Chaque race est parfaite en elle-même et n'émigre pas dans les races étrangères ; dans Jupiter, ce sont les mêmes types, formant des races distinctes, mais ce ne sont pas les Esprits des animaux défunts.

16. Que devient alors le principe intelligent des animaux défunts ? - R. Il retourne à la masse où chaque nouvel animal puise la portion d'intelligence qui lui est nécessaire. Or, c'est là précisément ce qui distingue l'homme de l'animal ; c'est qu'en lui l'Esprit est individualisé et progressif par lui-même, et c'est aussi ce qui lui donne la supério-

rité sur tous les animaux ; voilà pourquoi l'homme, même sauvage, comme vous l'avez fait remarquer, se fait obéir même des animaux les plus intelligents.

SUR LE § VI.

17. Vous donnez l'histoire de Balaam comme un fait positif ; qu'en pensez-vous sérieusement ? - R. C'est une pure allégorie ou plutôt une fiction pour flageller l'orgueil ; on a fait parler l'âne de Balaam comme La Fontaine a fait parler bien d'autres bêtes.

SUR LE § XI.

18. Dans ce passage, Charlet semble s'être laissé entraîner par son imagination, car le tableau qu'il fait de la dégradation morale de l'animal est plus fantastique que scientifique. En effet, l'animal n'est féroce que par besoin, et c'est pour satisfaire à ce besoin que la nature lui a donné une organisation spéciale. Si les uns doivent se nourrir de chair, c'est par une vue providentielle, et parce qu'il était utile à l'harmonie générale que certains éléments organiques fussent absorbés. L'animal est donc féroce par sa constitution, et l'on ne concevrait pas que la chute morale de l'homme ait pu faire pousser des dents canines au tigre et raccourci ses intestins, car alors il n'y aurait pas de raison pour quelle n'eût pas eu le même résultat sur le mouton. Disons plutôt que l'homme, sur la terre, étant peu avancé, s'y trouve avec des êtres inférieurs sous tous les rapports, et dont le contact est pour lui une cause d'inquiétudes, de souffrances, et, par suite, une source d'épreuves qui aident à son avancement futur.

Que pense Charlet de ces réflexions ?

R. Je ne puis que les approuver. J'étais un peintre, et non pas un littérateur ni un savant : voilà pourquoi je me laisse aller de temps à autre au plaisir nouveau pour moi d'écrire de belles phrases, même aux dépens de la vérité ; mais ce que vous dites là est très juste et bien inspiré. Dans le tableau que j'ai tracé, j'ai brodé sur certaines idées reçues pour ne froisser aucune conviction. La vérité est que les premiers âges étaient des âges de fer bien éloignés de ces prétendues douceurs ; la civilisation, en découvrant chaque jour les trésors accumulés par la bonté de Dieu, dans l'espace aussi bien que dans la terre, fait conquérir à l'homme la véritable terre promise, celle que Dieu accordera à l'intelligence et au travail, et qu'il n'a pas livrée toute parée aux mains des hommes enfants, qui avaient à la découvrir par leur propre intelligence. Du reste, cette erreur que j'ai commise ne pouvait être nuisible aux yeux des gens éclairés, qui devaient aisément la reconnaître ; pour les ignorants, elle passait inaperçue. Cependant j'ai eu

tort, j'en conviens ; j'ai agi légèrement, et cela vous prouve à quel point vous devez contrôler les communications que vous recevez.

Remarque générale.

Un enseignement important, au point de vue de la science spirite, ressort de ces communications. La première chose qui frappe, en les lisant, c'est un mélange d'idées justes, profondes, et portant le cachet de l'observateur, à côté d'autres idées évidemment fausses, et fondées sur l'imagination plus que sur la réalité. Charlet était sans contredit un homme au-dessus du vulgaire, mais, comme Esprit, il n'est pas plus universel qu'il ne l'était de son vivant, et il peut se fourvoyer, parce que, n'étant pas encore assez élevé, il n'envisage les choses qu'à son point de vue ; il n'y a, du reste, que les Esprits arrivés au dernier degré de perfection qui soient exempts d'erreurs ; les autres, quelque bons qu'ils soient, ne savent pas tout et peuvent se tromper ; mais alors, quand ils sont vraiment bons, ils le font de bonne foi et en conviennent franchement, tandis qu'il y en a qui le font sciemment et s'obstinent dans les idées les plus absurdes. C'est pourquoi il faut se garder d'accepter ce qui vient du monde invisible sans l'avoir soumis au contrôle de la logique ; les bons Esprits le recommandent sans cesse, et ne se formalisent jamais de la critique, parce que, de deux choses l'une, ou ils sont sûrs de ce qu'ils disent, et alors ils ne la craignent pas, ou ils n'en sont pas sûrs, et, s'ils ont la conscience de leur insuffisance, ils recherchent eux-mêmes la vérité ; or, si les hommes peuvent s'instruire avec les Esprits, certains Esprits peuvent aussi s'instruire avec les hommes. Les autres, au contraire, veulent dominer, espérant faire accepter leurs utopies à la faveur de leur titre d'Esprits ; alors, soit présomption de leur part, soit mauvaise intention, ils ne souffrent pas la contradiction ; ils veulent être crus sur parole, parce qu'ils savent bien qu'ils ne peuvent que perdre à l'examen ; ils s'offusquent du moindre doute sur leur infaillibilité, et menacent superbement de vous abandonner comme indignes de les entendre ; aussi n'aiment-ils que ceux qui se mettent à genoux devant eux. N'y a-t-il pas des hommes ainsi faits, et doit-on s'étonner de les trouver avec leurs travers dans le monde des Esprits ? Chez les hommes un tel caractère est toujours, aux yeux des gens sensés, un indice d'orgueil, de vaine suffisance, de sotte vanité, et partant de petitesse dans les idées et d'un faux jugement ; ce qui est un signe d'infériorité morale chez eux ne saurait être un signe de supériorité chez les Esprits.

Charlet, comme on vient de le voir, se prête volontiers la controverse ; il écoute et admet les objections, et y répond avec bienveillance ; il développe ce qui était obscur et reconnaît loyalement ce qui n'est pas exact ; en un mot, il ne veut pas se faire passer pour plus

savant qu'il n'est, et, en cela, il prouve plus d'élévation que s'il s'obstinait dans des idées fausses, à l'exemple de certains Esprits qui se scandalisent à la seule annonce que leurs communications paraissent susceptibles de commentaires.

Ce qui est encore le propre de ces Esprits orgueilleux, c'est l'espèce de fascination qu'ils exercent sur *leurs* médiums, et à l'aide de laquelle ils parviennent quelquefois à leur faire partager les mêmes sentiments. Nous disons à dessein *leurs médiums*, parce qu'ils s'en emparent et veulent avoir en eux des instruments qui agissent les yeux fermés ; ils ne s'accommoderaient nullement d'un médium scrutateur ou qui verrait trop clair ; n'est-ce pas encore parmi les hommes ? Lorsqu'ils l'ont trouvé, craignant qu'il ne leur échappe, ils lui inspirent de l'éloignement pour quiconque pourrait l'éclairer ; ils l'isolent en quelque sorte, afin d'avoir leurs coudées franches, ou ne le rapprochent que de ceux dont ils n'ont rien à craindre ; et, pour mieux capter sa confiance, ils font les bons apôtres en usurpant les noms d'Esprits vénérés dont ils cherchent à imiter le langage ; mais ils ont beau faire, l'ignorance ne pourra jamais contrefaire le vrai savoir, ni une mauvaise nature la vraie vertu ; toujours l'orgueil percera sous le manteau d'une feinte humilité, et c'est parce qu'ils craignent d'être démasqués qu'ils évitent la discussion et en détournent leurs médiums.

Il n'est personne, jugeant froidement et sans prévention, qui ne reconnaisse comme mauvaise une telle influence, car il tombe sous le plus vulgaire bon sens qu'un Esprit véritablement bon et éclairé ne cherchera jamais à l'exercer. On peut donc dire que tout médium qui y cède est sous l'empire d'une obsession dont il doit chercher à se débarrasser au plus tôt. Ce que l'on veut avant tout, ce ne sont pas des communications quand même, mais des communications bonnes et vraies ; or, pour avoir de bonnes communications, il faut de bons Esprits, et pour avoir de bons Esprits, il faut avoir des médiums libres de toute mauvaise influence. La nature des Esprits qui assistent d'habitude un médium est donc une des premières choses à considérer ; pour la connaître exactement, il y a un critérium infaillible, et ce n'est ni dans des signes matériels, ni dans des formules d'évocation ou de conjuration qu'on le trouvera : ce critérium est dans les sentiments que l'Esprit inspire au médium ; par la manière d'agir de ce dernier, on peut juger la nature des Esprits qui le dirigent, et par conséquent le degré de confiance que méritent ses communications.

Ceci n'est point une opinion personnelle, un système, mais un principe déduit de la plus rigoureuse logique, si l'on admet ces prémisses : qu'une mauvaise pensée ne peut être suggérée par un bon Esprit. Tant qu'on n'aura pas prouvé qu'un bon Esprit peut inspirer le mal, nous dirons que tout acte qui s'écarte de la bienveillance, de la charité et

de l'humilité, où perce la haine, l'envie, la jalousie, l'orgueil blessé ou la simple acrimonie, ne peut être inspiré que par un mauvais Esprit, alors même que celui-ci prêcherait hypocritement les plus belles maximes, car, s'il était vraiment bon, il le prouverait en mettant ses actes en harmonie avec ses paroles. La pratique du Spiritisme est entourée de tant de difficultés, les Esprits trompeurs sont si rusés, si astucieux, et en même temps si nombreux, qu'on ne saurait s'entourer de trop de précautions pour les déjouer ; il importe donc de rechercher avec le plus grand soin tous les indices par lesquels ils peuvent se trahir ; or ces indices sont tout à la fois dans leur langage et dans les actes qu'ils sollicitent.

Ayant soumis ces réflexions à l'Esprit de Charlet, voici ce qu'il en dit : « Je ne puis qu'approuver ce que vous venez de dire et engager tous ceux qui s'occupent du Spiritisme à suivre d'aussi sages conseils, évidemment dictés par de bons Esprits, mais qui ne sont pas du tout, vous pouvez bien le croire, du goût des mauvais, car ils savent très bien que c'est le moyen le plus efficace de combattre leur influence ; aussi font-ils tout ce qu'ils peuvent pour en détourner ceux qu'ils veulent mettre dans leurs filets. »

Charlet dit qu'il s'est laissé aller au plaisir nouveau pour lui d'écrire de belles phrases, même aux dépens de la vérité. Qu'en serait-il advenu si nous eussions publié son travail sans commentaires ? On eût accusé le Spiritisme d'accréditer des idées ridicules, et nous-même de ne pas savoir distinguer le vrai du faux. Beaucoup d'Esprits sont dans le même cas ; ils trouvent une satisfaction d'amour-propre à mettre au jour par l'entremise de médiums, ne pouvant le faire par eux-mêmes, des œuvres littéraires, scientifiques, philosophiques ou dogmatiques de longue haleine ; mais quand ces Esprits n'ont qu'un faux savoir, ils écrivent des choses absurdes tout aussi bien que le feraient des hommes. C'est surtout dans ces ouvrages suivis qu'on peut les juger, parce que leur ignorance les rend incapables de soutenir longtemps leur rôle, et qu'ils révèlent eux-mêmes leur insuffisance en blessant à chaque pas la logique et la raison. A travers une foule d'idées fausses, il s'en trouve parfois de très bonnes, sur lesquelles ils comptent pour faire passer les autres. Cette incohérence seule prouve leur incapacité ; ce sont des maçons qui savent bien aligner les pierres d'un bâtiment, mais qui seraient incapables d'élever un palais. C'est quelquefois une chose curieuse de voir le dédale inextricable de combinaisons et de raisonnements dans lequel ils s'engagent, et d'où ils ne peuvent se tirer qu'à force de sophismes et d'utopies. Nous en avons vu qui, à bout d'expédients, ont laissé là leur travail ; mais d'autres ne se tiennent pas pour battus, et veulent le pousser jusqu'au bout, dût-il faire rire aux dépens de ceux qui le prennent au sérieux.

Ces réflexions nous sont suggérées comme principe général, et l'on aurait tort d'y voir une application quelconque. Parmi les nombreux écrits qui ont été publiés sur le Spiritisme, il en est, sans doute, qui pourraient donner lieu à une critique fondée ; mais nous n'avons garde de les mettre tous sur la même ligne ; nous indiquons un moyen de les apprécier, c'est à chacun de le faire comme il l'entendra. Si nous n'avons pas encore entrepris d'en faire l'examen dans notre *Revue*, c'est par la crainte qu'on ne se méprît sur le mobile de la critique que nous en aurions pu faire ; nous avons donc préféré attendre que le Spiritisme fût mieux connu et surtout mieux compris ; alors notre opinion, s'appuyant sur une base généralement admise, ne pourra être suspectée de partialité. Ce que nous attendons se produit chaque jour, car nous voyons qu'en beaucoup de circonstances le jugement de l'opinion devance le nôtre ; aussi, nous applaudissons-nous de notre réserve. Nous entreprendrons cet examen quand nous croirons le moment opportun ; mais on peut voir déjà quelle sera notre base d'appréciation : cette base est la *logique*, dont chacun peut faire usage soi-même, car nous n'avons pas la sotte prétention de la posséder par privilège. La logique, en effet, est le grand critérium de toute communication spirite, comme elle l'est de tous les travaux humains. Nous savons bien que celui même qui raisonne à faux croit être logique ; il l'est à sa manière, mais il ne l'est que pour lui et non pour les autres ; quand une logique est rigoureuse comme celle de deux et deux font quatre, et que les conséquences sont déduites d'axiomes évidents, le bon sens général fait tôt ou tard justice de tous ces sophismes. Nous croyons que les propositions suivantes ont ce caractère :

1° Les bons Esprits ne peuvent enseigner et inspirer que le bien ; donc tout ce qui n'est pas rigoureusement bien ne peut venir d'un bon Esprit ;

2° Les Esprits éclairés et vraiment supérieurs ne peuvent enseigner des choses absurdes ; donc toute communication entachée d'erreurs manifestes ou contraires aux données les plus vulgaires de la science et de l'observation, atteste par cela seul l'infériorité de son origine ;

3° La supériorité d'un écrit quelconque est dans la justesse et la profondeur des idées, et non dans l'enflure et la redondance du style ; donc toute communication spirite où il y a plus de mots et de phrases brillantes que de pensées solides ne peut venir d'un Esprit vraiment supérieur ;

4° L'ignorance ne peut contrefaire le vrai savoir, ni le mal contrefaire le bien d'une manière absolue ; donc tout Esprit qui, sous un nom vénéré, dit des choses incompatibles avec le titre qu'il se donne, est convaincu de fraude ;

5° Il est de l'essence d'un Esprit élevé de s'attacher plus à la pensée

qu'à la forme et à la matière, d'où il suit que l'élévation de l'Esprit est en raison de l'élévation des idées ; donc tout Esprit méticuleux dans les détails de forme, qui prescrit des puérilités, en un mot, qui attache de l'importance aux signes et aux choses matérielles, accuse, par cela même, une petitesse d'idées, et ne peut être vraiment supérieur ;

6° Un Esprit vraiment supérieur ne peut se contredire ; donc si deux communications contradictoires sont données sous un même nom respectable, l'une des deux est nécessairement apocryphe ; si l'une est vraie, ce ne peut être que celle qui ne dément en *rien* la supériorité de l'Esprit dont le nom est mis en avant.

La conséquence à tirer de ces principes, c'est qu'en dehors des questions morales il ne faut accueillir qu'avec réserve ce qui vient des Esprits, et que, dans tous les cas, il ne faut jamais l'accepter sans examen. De là découle la nécessité d'apporter la plus grande circonspection dans la publication des écrits émanés de cette source, quand surtout, par l'étrangeté des doctrines qu'ils contiennent, ou l'incohérence des idées, ils peuvent prêter au ridicule. Il faut se défier du penchant de certains Esprits pour les idées systématiques et de l'amour-propre qu'ils mettent à les répandre ; c'est donc surtout dans les théories scientifiques qu'il faut mettre une extrême prudence, et se garder de donner précipitamment comme vérités des systèmes souvent plus séduisants que réels, et qui tôt ou tard peuvent recevoir un démenti officiel. Qu'on les présente comme des probabilités, si elles sont logiques, et comme pouvant servir de base à des observations ultérieures, soit ; mais il y aurait imprudence à les donner prématurément comme des articles de foi. Un proverbe dit : *Rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami*. Or, c'est le cas de ceux qui, dans le Spiritisme, se laissent emporter par un zèle plus ardent que réfléchi.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons annoncé une suite au *Livre des Esprits* sous le titre *le Spiritisme expérimental*, et comme devant être publiée en avril dernier. Ce travail a été retardé par quelques circonstances indépendantes de notre volonté, et surtout par l'importance plus grande que nous avons cru devoir lui donner. Il est aujourd'hui sous presse, et nous ferons connaître ultérieurement l'époque à laquelle il paraîtra.

—

NOTA. - Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au prochain numéro plusieurs communications importantes qui nous ont été transmises.

ALLAN KARDEC.

PARIS. - TYPOGRAPHIE DE COSSON ET COMP., RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 8. AOUT 1860.

AVIS

Le bureau de la REVUE SPIRITE *et le domicile particulier de M.* ALLAN KARDEC *sont transférés rue Sainte-Anne, n°* 59, *passage Sainte-Anne.*

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 29 juin 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 22 juin.

Lecture d'une lettre de M. le docteur de Grand-Boulogne, ancien vice-consul de France, qui demande à être admis comme membre correspondant à la Havane, où il va se rendre prochainement.

La Société admet à ce titre M. de Grand-Boulogne, et comme sa lettre contient des aperçus très judicieux sur le Spiritisme, elle en demande l'insertion dans la Revue.

Communications diverses. 1° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame Costel sur les *Origines*, signée *Lazare*.

2° Relation des faits de manifestations physiques spontanées qui ont eu lieu dernièrement dans la rue des Noyers et dont plusieurs journaux ont rendu compte, en rappelant les faits analogues qui se sont passés en 1849 dans la rue des Grès. Quelques-uns ont ajouté que les faits de la rue des Grès étaient le résultat d'une supercherie imaginée par le locataire pour obtenir congé.

M. de Grand-Boulogne dit à ce sujet qu'il peut certifier l'authenti-

cité de ces faits ; ils sont d'ailleurs rapportés par M. de Mirville, qui a pris toutes les informations nécessaires pour s'assurer de leur réalité.

Un membre fait remarquer qu'en pareil cas l'affluence des curieux devenant fatigante pour les intéressés, ils s'en débarrassent en mettant la chose sur le compte de la malveillance. Le propriétaire, dans la crainte de voir déserter sa maison, a surtout un grand intérêt à ne pas l'accréditer ; telle est la raison du démenti qui est souvent donné aux faits de cette nature.

Etudes. 1° Discussion sur le mérite et l'efficacité des épreuves de l'homme de bien, endurées en vue de procurer du soulagement à des Esprits souffrants et malheureux, à propos d'un passage de la lettre de M. de Grand-Boulogne.

Il est fait observer à ce sujet que l'efficacité de la prière, considérée comme un témoignage de sympathie et de commisération, étant constatée, on peut regarder les épreuves que l'on s'impose dans ce but comme un témoignage analogue qui doit avoir les mêmes effets que la prière ; l'intention est tout, dans ce cas, et on peut l'envisager comme une prière plus ardente encore que celle qui ne consiste que dans les paroles.

2° Madame N… exprime des doutes sur l'identité de l'Esprit qui lui a donné quelques conseils dans la dernière séance et qu'elle ne se croit pas applicables. Elle prie de demander, par un autre médium, si l'Esprit qui s'est communiqué est bien celui de saint Louis. Elle ajoute qu'elle a cru voir dans la nature de ses réflexions un sentiment peu bienveillant, qui n'est pas en rapport avec sa mansuétude habituelle ; c'est ce qui lui a inspiré des doutes.

Saint Louis, interrogé à ce sujet par l'intermédiaire de mademoiselle H…, répond : « Oui, c'est bien moi qui suis venu vous tracer ces lignes et vous donner un conseil. C'est à tort que l'on prend mal mes avis ; il faut que celui qui veut avancer dans la voie du bien sache accepter les conseils et les avis qu'on veut bien lui donner, dussent-ils froisser son amour-propre. La marque de son avancement consiste dans la manière douce et humble dont il les reçoit. Jadis, quand j'étais sur terre, n'ai-je pas donné des preuves de la plus grande humilité en me soumettant sans murmurer aux décisions de l'Eglise, et même aux pénitences qu'elle m'imposait, quelque humiliantes qu'elle fussent ? Soyez donc dociles et humbles, si vous n'êtes pas orgueilleux ; acceptez les conseils ; tâchez de vous corriger, et vous avancerez. »

M. T… fait remarquer que, de son vivant, saint Louis n'a pas toujours été soumis à l'Eglise, puisqu'il a lutté contre ses prétentions.

Saint Louis répond : « En vous disant que je me suis soumis aux pénitences que les chefs de l'Église m'imposaient, je vous ai dit la vérité ; mais je ne vous ai pas dit que ma conduite ait toujours été irré-

prochable ; j'ai été un grand pécheur devant Dieu, quoique les hommes, plus tard, m'aient concédé le titre glorieux de saint. »

M. Allan Kardec ajoute que saint Louis s'est toujours soumis aux décisions de l'Eglise concernant le dogme ; il n'a lutté que contre les prétentions d'une autre nature.

3° Questions sur le conseil de saint Louis relatif aux expériences de manifestations physiques dont il engage la société à ne pas s'occuper.

4° Questions sur la faculté médianimique chez les enfants, à propos des manifestations obtenues dans la dernière séance par le jeune N…

5° Questions sur le fait des manifestations de la rue des Noyers.

6° Deux dictées spontanées sont obtenues simultanément : la première, par madame Costel, sur l'*Electricité de la pensée*, signée *Delphine de Girardin* ; la deuxième, par madame Lubr…, à propos des conseils donnés par les Esprits, signée *Paul*, Esprit familier.

Vendredi, 6 juillet 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 29 juin.

Communications diverses. 1° M. Achille R… donne lecture d'une lettre de Limoges, dans laquelle l'auteur parle d'un médium de ses amis qu'un Esprit fait travailler huit à neuf heures par jour ; cet Esprit doit, dit-il, lui donner un moyen infaillible de s'assurer de l'identité des Esprits et de n'être jamais trompé ; mais il lui recommande le secret sur ce point et sur ses communications en général.

M. Allan Kardec fait observer à ce sujet qu'il voit trois motifs de suspicion dans le fait ci-dessus : le premier, c'est la durée du travail imposé au médium, ce qui est toujours un signe d'obsession. De bons Esprits peuvent sans doute solliciter un médium à écrire, mais, en général, ils ne sont pas impératifs, et ne prescrivent rien d'absolu, ni pour les heures, ni pour la durée du travail ; ils arrêtent plutôt le médium quand il y a chez lui excès de zèle. Le second est le prétendu procédé infaillible pour s'assurer de l'identité, et le troisième enfin la recommandation du secret. Si la recette était bonne, il ne devrait pas en faire un mystère. Cet Esprit lui semble vouloir s'emparer du médium afin de le mener à son gré, à la faveur de la soi-disant infaillibilité de son procédé ; il craint probablement que d'autres n'y voient trop clair et ne déjouent ses manœuvres ; c'est pourquoi il recommande le silence, afin de n'avoir pas de contradicteurs : c'est le moyen d'avoir toujours raison.

Etudes. 1° Evocation de François Arago par mademoiselle H… Saint Louis répond que ce médium n'est pas celui qui convient pour cet Esprit ; il engage à en prendre un autre.

Diverses questions sont adressées à ce sujet sur l'aptitude spéciale

des médiums à recevoir les communications de tel ou tel Esprit. La réponse est celle-ci : « Un Esprit vient préférablement avec une personne dont les idées sympathisent avec celles qu'il a eues de son vivant ; il y a rapport de pensées entre le ciel et la terre plus encore qu'il n'y en a sur la terre. »

2° Question proposée par M. le comte Z… sur la distinction faite par certains somnambules lucides qui désignent les hommes par la qualification de *lumière bleue*, et les femmes par celle de *lumière blanche* ; il demande si le périsprit aurait une couleur différente selon les sexes. L'Esprit interrogé, répond ce qui suit : « Ceci n'a aucun rapport avec notre monde ; c'est un fait purement physique, et qui dépend de la personne qui voit. Parmi les hommes, il y en a qui, tout éveillés, ne voient pas certaines couleurs ou les voient différemment que d'autres ; il en est de même chez les gens endormis : ils peuvent voir ce que d'autres ne voient pas. »

3° Quatre dictées spontanées sont obtenues : la première, par mademoiselle Huet, de l'Esprit qui continue ses mémoires ; la deuxième, par M. Didier, sur l'*Électricité spirituelle*, signée *Lamennais* ; la troisième, par madame Costel, sur *les Hautes vérités du Spiritisme*, signée *Lazare* ; la quatrième, par mademoiselle Stéphan., sur *Chacun son métier*, signée *Gustave Lenormand*.

Vendredi 13 juillet 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 6 juillet.

M. Eugène de Porry, de Marseille, fait hommage à la Société d'un nouveau poème de lui, intitulé : LINDA, *légende gauloise*. La société se rappelle le charmant poème du même auteur sur *Uranie*, et lui exprime ses remerciements d'avoir bien voulu lui adresser son nouvel ouvrage. Elle charge mademoiselle P… d'en faire un compte rendu.

Communications diverses. 1° M. S… transmet une note sur un homme qui, l'année dernière, s'est suicidé dans la rue Quincampoix, pour exempter son fils du service militaire en le rendant fils unique de veuve. On pense que cette évocation pourra être instructive.

2° M. de Grand-Boulogne remet une note sur le musulman Seih-ben-Moloka, qui vient de mourir à Tunis à l'âge de cent dix ans, et dont la vie a été remarquable par les actes de charité qu'il a accomplis. Il sera évoqué.

Une conversation s'engage sur la question de longévité. M. de Grand-Boulogne, qui a longtemps vécu parmi les Arabes, dit que les exemples de cette nature ne sont pas très rares parmi eux, ce qu'il faut attribuer sans doute à la sobriété. Il en a connu un qui était âgé de cent trente ans environ. M. le comte Z… dit que la Sibérie est peut-être

le pays où la longévité est le plus fréquente. La sobriété et le climat ont sans doute une grande influence sur la durée de la vie ; mais ce qui doit surtout y contribuer, c'est la tranquillité d'esprit et l'absence des préoccupations morales qui affectent en général les gens du monde civilisé, et doivent les user prématurément ; c'est pourquoi on trouve plus de grandes vieillesses parmi ceux dont la vie se rapproche le plus de la nature.

3° M. Allan Kardec rend compte d'un fait qui lui est personnel, et qui montre le désir qu'éprouvent certains Esprits d'être évoqués quand ils ne l'ont jamais été. Ils saisissent les occasions propices de se communiquer quand elles se présentent.

4° Plusieurs membres communiquent la protestation, publiée par divers journaux, de M. Lerible, ancien marchand de charbon de la rue des Grès, chez lequel se sont passés, en 1849, des faits remarquables de manifestations, et dont l'authenticité avait été révoquée en doute.

Études. 1° Examen critique de la dissertation de Lamennais sur l'*Electricité spirituelle* faite dans la séance du 6 juillet. L'Esprit explique et développe les points qui avaient paru obscurs.

2° Evocation du suicidé de la rue Quincampoix.

3° Evocation de Gustave Lenormand.

4° Questions diverses sur les médiums.

5° Trois dictées sont obtenues simultanément ; la première, sur le *Savoir des Esprits*, signée Channing ; la deuxième, faisant suite à l'*Electricité de la pensée*, signée Delphine de Girardin ; la troisième, sur la *Charité*, signée Lamennais, à propos de la notice qui a été lue sur le musulman Seih-ben-Moloka.

Vendredi 20 juillet 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 13 juillet.

Le président fait observer que, depuis quelque temps, on a négligé de lire, ainsi que cela avait été convenu, les noms des Esprits qui réclament assistance. Dorénavant cela aura lieu à la suite de l'invocation générale.

Communications diverses. 1° Lecture de deux dictées obtenues par M. C…, nouveau médium, l'une sur les *Prétentions de l'homme*, signée Massillon ; l'autre sur l'*Avenir*, signée saint Louis. M. C… demande si, dans cette dernière surtout, il n'y a rien qui décèle une substitution d'Esprit, ne s'en rapportant pas, sous ce rapport, à son propre jugement.

La Société, après une lecture attentive, reconnaît dans cette communication le cachet d'une incontestable supériorité, et n'y voit rien

qui démente le caractère de saint Louis, d'où elle conclut qu'elle ne peut émaner que d'un Esprit élevé.

2° Autre dictée sur l'*Expérience,* obtenue par madame Costel et signée Georges.

Le président annonce que plusieurs nouveaux membres font de notables progrès comme médiums dans divers genres ; il les invite à faire part à la Société des faits qu'ils obtiendront. La Société est nécessairement limitée dans ses travaux par le temps ; elle doit être le centre où viennent aboutir les résultats obtenus dans les réunions particulières ; il y aurait même de l'égoïsme à garder pour soi des travaux qui peuvent être utiles à tous ; c'est d'ailleurs un moyen de contrôle par les éclaircissements auxquels ils peuvent donner lieu, à moins que le médium ne soit convaincu de l'infaillibilité de ses communications, ou qu'il n'ait reçu, comme celui de Limoges, l'injonction de les tenir secrètes, ce qui serait assurément de mauvais augure et un double motif de suspicion. La première qualité d'un médium est de faire abnégation de tout amour-propre, comme de toute fausse modestie, par la raison que, n'étant qu'un instrument, il ne peut se faire un mérite de ce qu'il obtient de bien, ni se formaliser de la critique de ce qui peut être mauvais. La Société est une famille dont tous les membres, animés d'une bienveillance réciproque, doivent être mus par le seul désir de s'instruire, et bannir tout sentiment de personnalité et de rivalité, s'ils comprennent la doctrine en vrais Spirites. Sous ce rapport, M. C… a donné un très bon exemple et montré qu'il n'est pas de ces médiums qui croient n'avoir plus rien à apprendre parce qu'ils ont quelques communications signées de grands noms. Plus les noms sont imposants, plus on doit craindre, au contraire, d'être le jouet d'Esprits trompeurs.

3° M. Achille R… donne lecture d'une lettre relatant un fait curieux de manifestation spontanée qui a eu lieu dans la prison de Limoges, et dont l'auteur de la lettre a pu constater la réalité. (Publié ci-après à l'article *Variétés*.)

4° M. Allan Kardec rend compte d'un autre fait très bizarre qui lui a été rapporté l'année dernière, par un visiteur dont il ne se rappelle ni le nom ni l'adresse, et à la source duquel, par conséquent, il ne peut remonter pour le vérifier. Voici ce dont il s'agit.

Un médecin croyant et un de ses amis qui ne croyait à rien causaient ensemble du Spiritisme ; le premier dit à l'autre : « Je vais essayer une épreuve ; j'ignore si elle réussira ; dans tous les cas, je ne réponds de rien. Désignez-moi une personne vivante qui vous soit très sympathique. » L'ami ayant indiqué une jeune femme qui habite une ville assez éloignée et qui était également connue du médecin, celui-ci lui dit : « Allez vous promener dans le jardin, et observez ce qui se passera ; je

vous répète que c'est un essai que je tente et qui peut ne rien produire. » Pendant la promenade de son ami il évoqua la jeune femme ; au bout d'un quart d'heure l'ami rentra et lui dit : « Je viens de voir cette personne ; elle était vêtue de blanc, s'est approchée de moi, m'a serré la main, puis a disparu ; mais ce qui est bien singulier, c'est qu'elle m'a laissé au doigt la bague que voici. » Le médecin envoya sur-le-champ au père de la jeune femme une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Ne me questionnez pas ; mais répondez-moi sur-le-champ, et dites-moi ce que faisait votre fille à trois heures et comment elle était habillée. » La réponse fut celle-ci : « A trois heures ma fille était assise au salon avec moi ; elle avait une robe blanche ; elle s'est endormie pendant 15 à 20 minutes ; mais, à son réveil, elle s'est aperçue qu'elle n'avait plus la bague qu'elle porte habituellement. »

Une discussion s'engage sur ce fait, dont on examine les différents degrés de probabilité et d'improbabilité. Saint Louis, interrogé à ce sujet, répond : « Le fait de l'apparition est possible ; celui de l'apport ne l'est guère par le périsprit d'une personne vivante. Certainement, tout est possible à Dieu, mais il ne permet ces choses que très rarement : un Esprit dégagé peut faire ces apports plus facilement. Quant à vous dire si le fait est vrai, je l'ignore. »

Nota. Ce récit étant publié, s'il tombe par hasard sous les yeux de la personne qui l'a rapporté, on lui serait reconnaissant de vouloir bien donner quelques éclaircissements à ce sujet.

Etudes. 1. Questions sur les Esprits qui prennent des noms supposés.

2. Évocation de l'Esprit de la rue des Noyers.

3. Cinq dictées spontanées sont obtenues : la 1° de Lamennais sur une rectification qu'il demande au compte rendu de sa communication sur *la Charité*. - La 2° sur *les Victimes de la Syrie*, signée Jean. - La 3° sur *les Aberrations de l'intelligence*, signée Georges. - La 4° sur *les Erreurs des médiums*, signée Paul. - La 5° sur *le Concours des médiums*, signée Gustave Lenormand.

Pendant la séance, des coups très distincts se sont fait entendre près de mademoiselle Stephan. C'était l'Esprit de Gustave qui voulait, a-t-il dit, la contraindre d'aller écrire, ce dont elle ne se souciait pas ; il a pensé que c'était un moyen de provoquer des questions qui l'obligeraient à venir à la table, ayant lui-même le désir de donner une communication par son entremise.

Après la séance, dans une communication privée, ayant demandé à saint Louis s'il avait été satisfait, il répondit : « Oui et non ; vous avez tort de tolérer les chuchotements continuels de certains membres lorsque des Esprits sont questionnés. Vous avez parfois des communications qui demandent des répliques sérieuses de votre part, et des

réponses plus sérieuses encore de la part des Esprits évoqués, qui en éprouvent, croyez-le bien, du mécontentement ; de là, rien de complet, car le médium qui écrit éprouve à son tour de graves distractions, nuisibles à son ministère. Il y a une chose à faire, c'est de lire à la prochaine séance ces observations, qui seront comprises par tous les sociétaires ; dites-leur que ce n'est point ici un cabinet de conversation.

« SAINT LOUIS. »

Concordance Spirite et chrétienne.

La lettre suivante a été adressée à la *Société des études spirites*, par M. le docteur de Grand-Boulogne, ancien vice-consul de France.

Monsieur le président,

Désirant vivement faire partie de la Société parisienne des études spirites, mais forcé de quitter prochainement la France, je viens solliciter l'honneur d'être agréé comme membre correspondant. J'ai l'avantage d'être connu personnellement de vous, et n'ai pas besoin de vous dire avec quel intérêt et quelle sympathie je suis les travaux de la Société. J'ai lu vos ouvrages, ainsi que celui de M. le baron de Guldenstubbe, et connais, par conséquent, les points fondamentaux du Spiritisme, dont j'adopte sincèrement les principes tels qu'ils vous sont enseignés. Comme je proteste ici de nia ferme volonté de vivre et de mourir en chrétien, cette déclaration m'entraîne à vous faire ma profession de foi, et vous verrez peut-être avec quelque intérêt comment ma foi religieuse accueille tout naturellement les principes du Spiritisme ; or voici, selon moi, comment s'allient les deux choses :

1. Dieu : créateur de toutes choses.
2. But et fin de tous les êtres créés : concourir à l'harmonie universelle.
3. Dans l'univers créé, trois règnes principaux : le règne matériel, ou inerte ; le règne organique, ou vital ; le règne intellectuel et moral.
4. Tout être créé est soumis à des lois.
5. Les êtres compris dans les deux premiers règnes obéissent invinciblement, par eux l'harmonie n'est jamais troublée.
6. Le troisième règne, comme les deux premiers, est soumis à des lois, mais il jouit du privilège inouï de pouvoir s'y soustraire ; il possède la redoutable faculté de désobéir à Dieu : ce qui constitue le libre arbitre.

L'homme appartient à la fois aux trois règnes : c'est un Esprit incarné.

7. Les lois qui régissent le monde moral sont formulées dans le décalogue, mais elles se résument dans cet admirable précepte de Jésus : Vous aimerez Dieu par-dessus toute chose, et votre prochain comme vous-même.

8. Toute dérogation à la loi constitue un trouble dans l'harmonie universelle ; or Dieu ne permet pas que ce trouble se maintienne, et l'ordre doit être invinciblement rétabli.

9. Il existe une loi destinée à la réparation du désordre dans le monde moral, et cette loi est tout entière dans ce mot : *expiation*.

10. L'expiation s'effectue : 1° par le repentir et les actes de vertu ; 2° par le repentir et les épreuves ; 3° par la prière et les épreuves du juste s'unissant au repentir du coupable.

11. La prière et les épreuves du juste, bien que concourant de la manière la plus efficace à l'harmonie universelle, sont insuffisantes pour l'expiation absolue de la faute ; Dieu exige le repentir du pécheur ; mais avec ce repentir la prière du juste et sa pénitence en faveur du coupable suffisent à l'éternelle justice, et le crime est pardonné.

12. La vie et la mort de Jésus mettent en évidence cette adorable vérité.

13. Sans libre arbitre pas de péché, mais aussi pas de vertu.

14. Qu'est-ce que la vertu ? Le courage dans le bien.

15. Ce qu'il y a de plus beau dans le monde, ce n'est pas, comme l'a dit un philosophe, le spectacle d'une grande âme luttant avec l'adversité ; c'est l'effort perpétuel d'une âme progressant dans le bien et s'élevant de vertu en vertu jusqu'à son Créateur.

16. Quelle est la plus belle de toutes les vertus ? La charité.

17. Qu'est-ce que la charité ? C'est l'attribut spécial de l'âme qui, dans ses ardentes aspirations vers le bien, s'oublie elle-même et se consume en efforts pour le bonheur du prochain.

18. Le savoir est bien au-dessous de la charité ; il nous élève dans la hiérarchie spirite, mais il ne contribue point au rétablissement de l'ordre troublé par le méchant. Le savoir n'expie rien, ne rachète rien, n'influe en rien sur la justice de Dieu : la charité, au contraire, expie et apaise. Le savoir est une qualité, la charité est une vertu.

19. En incarnant des Esprits, quel a été le dessein de Dieu ? Créer, pour une partie du monde spirituel, une situation sans laquelle n'existerait aucune des grandes vertus qui nous remplissent de respect et d'admiration. En effet, sans la souffrance, pas de charité ; sans le péril, pas de courage ; sans le malheur, pas de dévouement ; sans la persécution, pas de stoïcisme ; sans la colère, pas de patience, etc. Or, sans la corporéité, avec la disparition de ces maux, disparition de ces vertus.

Pour l'homme un peu dégagé des liens de la matière, il y a dans cet ensemble de bien et de mal une harmonie, une grandeur d'un ordre plus élevé que l'harmonie et la grandeur du monde exclusivement matériel.

Ceci répond en quelques mots aux objections fondées sur l'incompatibilité du mal avec la bonté et la justice de Dieu.

Il faudrait écrire des volumes pour développer convenablement ces diverses propositions, mais le but de cette communication n'est point d'offrir à la Société une thèse philosophique et religieuse ; j'ai voulu seulement formuler quelques vérités chrétiennes en harmonie avec la doctrine spirite. Ces vérités sont, à mon point de vue, la base fondamentale de la religion, et, loin de s'affaiblir, elles se fortifient par les révélations spirites ; aussi n'hésité-je pas à formuler un regret, c'est que les ministres du culte, aveuglés par la démonophobie, refusent de s'éclairer et condamnent sans examen. Si les chrétiens ouvraient l'oreille aux révélations des Esprits, tout ce qui, dans l'enseignement religieux, trouble nos cœurs ou révolte notre raison s'évanouirait tout à coup ; sans être modifiée dans son essence, la religion élargirait le cercle de ses dogmes, et les lueurs de la vérité nouvelle consoleraient et illumineraient les âmes ; et s'il est vrai, comme le dit le P. Ventura, que les doctrines philosophiques ou religieuses finissent invinciblement par se traduire dans les actes ordinaires de la vie, il est bien évident qu'une nation initiée au Spiritisme deviendrait la plus admirable et la plus heureuse des nations.

On dira qu'une société véritablement chrétienne serait parfaitement heureuse ; je l'accorde ; mais l'enseignement religieux procède autant par la terreur que par l'amour, et les hommes dominés par leurs passions, voulant à tout prix s'affranchir des dogmes qui les menacent, seront toujours si nombreux, que le groupe des solides chrétiens constituera toujours une faible minorité. Les chrétiens sont nombreux, mais les vrais chrétiens sont rares.

Il n'en est pas ainsi de l'enseignement spirite. Bien que sa morale se confonde avec celle du christianisme ; bien qu'il prononce, comme celui-ci, des paroles comminatoires, il a de si riches trésors de consolation ; il est à la fois si logique et si pratique ; il jette une si vive lumière sur notre destinée ; il écarte si bien les obscurités qui troublent la raison et les perplexités qui tourmentent les cœurs, qu'en vérité il paraît impossible qu'un Spirite sincère néglige un seul jour de travailler à son amélioration, et par là ne concoure à rétablir l'harmonie troublée par le débordement des passions égoïstes et cupides.

On peut donc affirmer qu'en propageant les vérités que nous avons le bonheur de connaître nous travaillons pour l'humanité, et notre œuvre sera bénie de Dieu. Pour qu'un peuple soit heureux, il faut que

le nombre de ceux qui veulent le bien, qui pratiquent la loi de charité, l'emporte sur ceux qui veulent le mal et ne pratiquent que l'égoïsme ; je crois en mon âme et conscience que le Spiritisme, appuyé sur le christianisme, est appelé à opérer cette révolution.

Pénétré de ces sentiments, et voulant dans la mesure de mes forces contribuer au bonheur de mes semblables, en même temps que j'essaye de devenir meilleur, je demande, monsieur le président, à faire partie de votre, Société.

Agréez, etc.

DE GRAND-BOULOGNE, docteur-médecin,
Ancien vice-consul de France.

Remarque. Cette lettre n'a pas besoin de commentaires, et chacun appréciera la haute portée des principes qui y sont formulés d'une manière à la fois si profonde, si simple et si claire. Ce sont ceux du véritable Spiritisme, ceux qu'osent cependant tourner en ridicule des hommes qui prétendent au privilège de la raison et du bon sens, parce qu'ils ne savent s'ils ont une âme, et qu'ils ne font pas de différence entre leur avenir et celui d'une machine. Nous n'y ajouterons qu'une seule observation, c'est que le Spiritisme *bien compris* est la sauvegarde des idées vraiment religieuses qui s'éteignent ; que, contribuant à l'amélioration des individus, il amènera, par la force des choses, l'amélioration des masses, et que le temps n'est pas éloigné où les hommes comprendront qu'ils trouveront dans cette doctrine l'élément le plus fécond de l'ordre, du bien-être et de la prospérité des peuples, et cela par une raison bien simple, c'est qu'elle tue le matérialisme, qui développe et entretient l'égoïsme, source perpétuelle des luttes sociales, et lui donne une raison d'être ; une société dont tous les membres seraient guidés par l'amour du prochain, qui inscrirait la charité en tête de tous ses codes, serait heureuse et verrait bientôt s'éteindre les haines et les discordes ; le Spiritisme peut accomplir ce prodige, et il l'accomplira en dépit de ceux qui le raillent encore ; car les railleurs passeront, mais le Spiritisme restera.

Le chiffonnier de la rue des Noyers.

(Société, 29 juin 1860.)

Sous ce titre : *Scènes de sorcellerie au dix-neuvième siècle*, le *Droit* rapporte le fait suivant :

« Un fait des plus étranges se passe en ce moment rue des Noyers.

M. Lesage, économe du Palais de Justice, occupe dans cette rue un appartement. Depuis quelque temps des projectiles, partis on ne sait d'où, viennent briser ses vitres, et, pénétrant dans son logement, atteignent ceux qui s'y trouvent de manière à les blesser plus ou moins grièvement : ce sont des fragments assez considérables de bûches à demi carbonisées, des morceaux de charbon de terre très pesants, et même de charbon dit de Paris. La domestique de M. Lesage en a reçu plusieurs dans la poitrine, et il en est résulté de fortes contusions.

« La victime de ces sortilèges avait fini par requérir l'assistance de la police. Des agents furent placés en surveillance ; mais ils ne tardèrent pas eux-mêmes à être atteints par l'artillerie invisible, et il leur fut impossible de savoir d'où venaient ces coups.

« L'existence lui étant devenue insupportable dans une maison où il fallait être toujours sur le qui-vive, M. Lesage sollicita du propriétaire la résiliation de son bail. Cette demande fut accordée, et l'on fit venir pour rédiger l'acte M° Vaillant, huissier, dont le nom convenait parfaitement dans une circonstance où les exploits ne pouvaient se faire sans danger.

« En effet, à peine l'officier ministériel était-il en train de rédiger son acte, qu'un énorme morceau de charbon, lancé avec une force extrême, entra par la fenêtre et alla frapper la muraille en se réduisant en poudre. Sans se déconcerter, M° Vaillant se servit de cette poudre, comme autrefois Junot de la terre soulevée par une bombe, pour la répandre sur la page qu'il venait d'écrire.

« En 1847 a eu lieu, rue des Grès, un fait analogue, dont nous avons alors rendu compte. Un sieur L…, marchand de charbon, servait aussi de but à de fantastiques sagittaires, et ces incompréhensibles émissions de pierres mettaient en émoi tout le quartier. Parallèlement à la maison habitée par le charbonnier s'étendait un terrain vague, au milieu duquel se trouvait l'ancienne église de la rue des Grès, aujourd'hui l'école des frères de la Doctrine chrétienne. On s'imagina d'abord que c'était de là que partaient les projectiles, mais on fut bientôt désabusé. Lorsqu'on faisait le guet d'un côté, les pierres arrivaient d'un autre. Cependant on finit par surprendre en flagrant délit le magicien, qui n'était autre que le sieur L… lui-même. Il avait eu recours à cette fantasmagorie parce qu'il se déplaisait dans sa maison et qu'il voulait obtenir la résiliation de son bail.

« Il n'en est pas de même avec M. Lesage, dont l'honorabilité exclut toute idée de ruse, et qui, d'ailleurs, se plaisait dans son appartement, qu'il ne quitte qu'à regret.

« On espère que l'enquête, poursuivie par M. Hubaut commissaire du quartier de la Sorbonne, éclaircira ce mystère, qui n'est peut-être qu'une mauvaise plaisanterie infiniment prolongée. »

1. (A saint Louis.) Auriez-vous la bonté de nous dire si le fait rapporté ci-dessus est réel ; quant à la possibilité, nous n'en doutons pas ? - R. Oui, ces faits sont vrais ; seulement l'imagination des hommes les grossira, soit par peur, soit par ironie ; mais, je le répète, ils sont vrais. Ces manifestations sont provoquées par un Esprit qui s'amuse un peu aux dépens des habitants du lieu.

Remarque. Depuis lors nous avons eu l'occasion de voir M. Lesage lui-même, qui a bien voulu nous honorer de sa visite, et nous a non seulement confirmé le faits, mais les a complétés et rectifiés sous plusieurs rapports. Saint Louis a eu raison de dire qu'ils seraient grossis par peur ou par ironie ; en effet, l'histoire de la poussière recueillie stoïquement par le courageux huissier, à l'imitation de Junot, est une invention du facétieux journaliste. Dans un prochain numéro nous donnerons une relation complètement exacte des faits, avec les nouvelles observations auxquelles ils auront donné lieu.

2. Y a-t-il dans la maison une personne qui soit cause de ces manifestations ? - R. Elles sont toujours causées par la présence de la personne à laquelle on s'attaque ; c'est que l'Esprit perturbateur en veut à l'habitant du lieu où il est, et qu'il veut lui faire des malices ou même cherche à le faire déloger.

3. Nous demandons si, parmi les habitants de la maison, il y a quelqu'un qui soit la cause de ces phénomènes par une influence médianimique spontanée et involontaire ? - R. Il le faut bien ; sans cela le fait ne pourrait avoir lieu. Un Esprit habite un endroit de prédilection pour lui ; il reste dans l'inaction tant qu'une nature qui lui soit convenable ne s'est pas présentée dans cet endroit ; quand cette personne arrive, alors il s'amuse autant qu'il le peut.

4. Ces Esprits sont toujours d'un ordre très inférieur ; l'aptitude à leur servir d'auxiliaires est-elle une présomption défavorable pour la personne ? Cela annonce-t-il une sympathie avec les êtres de cette nature ? - R. Non, pas précisément ; car cette aptitude tient à une disposition physique ; cependant, cela annonce très souvent une tendance matérielle qu'il serait préférable de ne pas avoir ; car plus on est élevé moralement, plus on attire à soi de bons Esprits, qui éloignent nécessairement les mauvais.

5. Où l'Esprit va-t-il prendre les projectiles dont il se sert ? - R. Ces divers objets sont le plus souvent pris sur les lieux ; une force venant d'un Esprit les lance dans l'espace, et ils tombent dans un endroit désigné par cet Esprit. Quand ils ne sont pas sur les lieux, des pierres, des charbons, etc., peuvent-être fabriqués par lui assez facilement.

Remarque. Nous avons donné, dans la *Revue* du mois d'avril 1859, la théorie complète de ces sortes de phénomènes aux articles : *Mobilier d'outre-tombe* et *Pneumatographie ou écriture directe*.

6. Croyez-vous qu'il serait utile d'évoquer cet Esprit pour lui demander quelques explications ? - R. Evoquez-le si vous voulez ; mais c'est un Esprit inférieur qui ne vous donnera que des réponses assez insignifiantes.

(Société, 29 juin 1860.)

1. Évocation de l'Esprit perturbateur de la rue des Noyers. - R. Qu'avez-vous donc de m'appeler ? Vous voulez donc des coups de pierres ? C'est alors qu'on verrait un beau sauve-qui-peut, malgré votre air de bravoure.

2. Quand tu nous enverrais des pierres ici, cela ne nous effrayerait pas ; je demande même positivement si tu peux nous en envoyer ? - R. Ici, je ne pourrais peut-être pas ; vous avez un gardien qui veille bien sur vous.

3. Dans la rue des Noyers y avait-il une personne qui te servait d'auxiliaire pour te faciliter les mauvais tours que tu jouais aux habitants de la maison ? - R. Certainement, j'ai trouvé un bon instrument, et aucun Esprit docte, savant et prude pour m'empêcher ; car je suis gai, j'aime parfois à m'amuser.

4. Quelle était la personne qui t'a servi d'instrument ? - R. Une servante.

5. Était-ce à son insu qu'elle te servait d'auxiliaire ? - R. Oh, oui ! la pauvre fille ; elle était la plus effrayée.

6. Parmi les personnes qui sont ici, y a-t-il quelqu'un qui soit apte à t'aider à produire des effets semblables ? - R. Je pourrais bien en trouver une, si elle voulait s'y prêter, mais pas pour manœuvrer ici.

7. Peux-tu la désigner ? - R. Oui ; là-bas, à droite de celui qui parle ; il a des lunettes sur le nez.

Remarque. L'Esprit désigne en effet un membre de la Société qui est un peu médium écrivain, mais n'a jamais eu aucune manifestation physique ; il est probable que c'est une nouvelle plaisanterie de l'Esprit.

8. Agissais-tu dans un but hostile ? - R. Moi, je n'avais aucun but hostile, mais les hommes, qui s'emparent de tout, le feront tourner à leur avantage.

9. Qu'entends-tu par là ? nous ne te comprenons pas. - R. Je cherchais à m'amuser ; mais vous autres, vous étudierez la chose et vous aurez un fait de plus pour montrer que nous existons.

10. Où t'es-tu procuré les objets que tu as lancés ? - R. Ils sont assez communs : je les ai trouvés dans la cour, dans les jardins voisins.

11. Les a-tu *tous* trouvés ou en as-tu fabriqué quelques-uns ? - R. Je n'ai rien créé, rien composé.

12. Si tu n'en avais pas trouvé, aurais-tu pu en fabriquer ? -

R. C'eût été plus difficile, mais à la rigueur on mêle des matières, et cela fait un tout quelconque.

13. Maintenant, dis-nous comment tu les as lancés ? - R. Ah ! ceci est plus difficile à dire : je me suis aidé de la nature électrique de cette fille jointe à la mienne, moins matérielle ; nous avons pu transporter ainsi ces diverses matières à nous deux. (Voir la remarque à la suite de l'évocation.)

14. Tu voudras bien, je pense, nous donner quelques renseignements sur ta personne. Dis-nous d'abord s'il y a longtemps que tu es mort ? - R. Il y a assez longtemps ; il y a bien cinquante ans.

15. Qui étais-tu de ton vivant ? - R. Pas grand chose de bon ; je chiffonnais dans ce quartier, et on me disait parfois des sottises, parce que j'aimais trop la liqueur rouge du bonhomme Noé ; aussi je voudrais les faire tous décamper.

16. Est-ce de toi-même et de ton plein gré que tu as répondu à nos questions ? - J'avais un instituteur.

17. Quel est cet instituteur ? - R. Votre bon roi Louis.

Remarque. - Cette question est motivée par la nature de certaines réponses qui ont paru dépasser la portée de cet Esprit, par le fond des idées et même par la forme du langage. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait été aidé par un Esprit plus éclairé qui voulait profiter de cette occasion pour nous donner une instruction. Ceci est un fait très ordinaire ; mais une particularité remarquable dans cette circonstance, c'est que l'influence de l'autre Esprit s'est fait sentir sur l'écriture même : celle des réponses où il est intervenu est plus régulière et plus coulante ; celle des autres est anguleuse, grosse, irrégulière, souvent peu lisible, et porte un tout autre caractère.

18. Que fais-tu maintenant ; t'occupes-tu de ton avenir ? - R. Pas encore, j'erre ; on pense si peu à moi sur la terre, que personne ne prie pour moi ; aussi je ne suis pas aidé ; je ne travaille pas.

19. Quel était ton nom de ton vivant ? - R. Jeannet.

20. Eh bien ! nous prierons pour toi. Dis-nous si notre évocation t'a fait plaisir ou t'a contrarié ? - R. Plutôt plaisir, car vous êtes de bons enfants, de gais vivants, quoique un peu austères ; c'est égal, vous m'avez écouté, je suis content. JEANNET.

Remarque. - L'explication donnée par l'Esprit à la question 13 est parfaitement conforme à celle qui nous a été donnée, il y a longtemps déjà, par d'autres Esprits, sur la manière dont ils agissent pour opérer le mouvement et la translation des tables et autres objets inertes. Quand on se rend compte de celle théorie, le phénomène paraît très simple ; on comprend qu'il ressort d'une loi de la nature, et n'est merveilleux qu'au même titre que tous les effets dont on ne connaît pas

la cause. Cette théorie se trouve complètement développée dans les numéros de la *Revue* de mai et de juin 1858.

L'expérience nous confirme tous les jours l'utilité des théories que nous avons données des phénomènes spirites ; une explication rationnelle de ces phénomènes devait avoir pour résultat d'en faire comprendre la possibilité, et par cela même d'avoir la conviction ; c'est pourquoi beaucoup de personnes qui n'avaient point été convaincues par les faits les plus extraordinaires, l'ont été dès qu'elles ont pu en savoir le pourquoi et le comment. Ajoutons que, pour beaucoup, ces explications font disparaître le merveilleux, et rentrer les faits, quelque insolites qu'ils soient, dans l'ordre des choses naturelles, c'est-à-dire que ce ne sont point des dérogations aux lois de la nature, et que le diable n'y est pour rien. Quand ils ont lieu spontanément, comme dans la rue des Noyers, on y trouve presque toujours l'occasion de quelque bien à faire et de quelque âme à soulager.

On sait qu'en 1849 des faits semblables se sont passés dans la rue des Grès, près la Sorbonne. M. Lerible, qui en a été victime, vient de donner un démenti aux journaux qui l'ont accusé de supercherie en les citant devant les tribunaux. Les considérants de son assignation méritent d'être rapportés :

L'an mil huit cent soixante, le neuf juillet, à la requête de M. Lerible, ancien marchand de charbons et bois, propriétaire, demeurant à Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 64, élisant domicile en sa demeure ;

J'ai, Aubin Jules Demonchy, huissier près le tribunal civil de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue des Fossés Saint-Victor, 43, soussigné, fait sommation à M. Garat, gérant du journal *la Patrie*, dans les bureaux dudit journal, sis à Paris, rue du Croissant, où étant et parlant à une femme de confiance, ainsi déclaré :

D'avoir à insérer, en réponse à l'article publié le 27 juin dernier dans les *Faits* du journal la *Patrie*, l'assignation suivante donnée par le requérant au gérant du journal *le Droit*, aux offres que fait le requérant de tenir compte des frais d'insertion à sa charge, dans le cas où sa réponse excéderait le nombre des lignes que la loi l'autorise à faire publier :

« L'an mil huit cent soixante, le cinq juillet, à la requête de M. Lerible, ancien marchand de charbons et bois, propriétaire, demeurant à Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 64 élisant domicile en sa demeure ;

« J'ai Aubin-Jules Demonchy, huissier près le tribunal civil de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue de Fossés Saint-Victor, 43 ;

« Donné assignation à M. François, au nom et comme gérant du journal *le Droit*, dans les bureaux dudit journal, sis à Paris, place Dauphine, où étant et parlant à…

« A comparaître le 8 août 1860 à l'audience et par-devant messieurs les président et juges composant la sixième chambre du tribunal de première instance de la Seine, statuant en matière de police correctionnelle, au Palais de Justice à Paris, dix heures du matin, pour :

« Attendu que, dans son numéro du vingt-six juin dernier, et à l'occasion de faits qui se seraient passés dans une maison de la rue des Noyers, le journal

le Droit rapporte que des faits analogues auraient eu lieu, en 1847, dans une maison de la rue des Grès ;

« Que le rédacteur accompagne ses observations d'explications tendant à faire croire que les attaques dont la maison de la rue des Grès était le but en 1847 émanaient du locataire même de cette maison, qui les aurait fait naître, dans une pensée de mauvaise foi, pour obtenir, au moyen d'une spéculation déshonnête, la résiliation de son bail ;

« Attendu que les faits signalés par le journal *le Droit* ont réellement eu lieu, non en 1847 mais en 1849, dans la maison que le requérant occupait à cette époque rue des Grès ;

« Qu'encore bien que le nom du requérant ne soit indiqué dans l'article du *Droit* que par une initiale, la désignation exacte de son industrie, celle des localités qu'il habitait, et enfin la relation que les faits dont il est question ont été recueillis par le journal lui-même, signalent suffisamment le requérant comme étant l'auteur des manœuvres attribuées à la personne qui occupait la maison de la rue des Grès ;

« Attendu que ces imputations sont de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération du requérant ;

« Qu'elles sont d'autant plus répréhensibles qu'aucune des vérifications dont les événements dont il s'agit auraient été l'objet n'a eu lieu, et qu'à l'exemple de ceux dont la rue des Noyers paraît avoir été le théâtre, ces événements sont restés sans explication ;

« Que d'ailleurs le requérant était propriétaire, depuis 1847, de la maison et du terrain qu'il occupait rue des Grès ; que la supposition à laquelle s'est arrêté le directeur du *Droit* n'a aucune raison d'être et n'a jamais été formulée ;

« Attendu que les termes employés par le journal *le Droit* constituent une diffamation et tombent sous l'application des peines portées par la loi ;

« Que tous les journaux de Paris se sont emparés de l'article du *Droit*, et que l'honneur du requérant a subi par le fait de cette publicité une atteinte dont la réparation lui est due ;

« Par ces motifs :

« Se voir faire, M. François, l'application des peines prononcées par la loi, et s'entendre condamner, même par corps, à payer au requérant les dommages-intérêts que celui-ci se réserve de réclamer à l'audience, et dont il déclare, quant à présent, faire emploi au profit des pauvres ; voir dire en outre que le jugement à intervenir sera inséré dans tous les journaux de Paris aux frais du susnommé, et s'entendre condamner aux dépens, sous toutes réserves ;

« Et afin que le susnommé n'en ignore, je lui ai, à domicile et parlant comme dessus, laissé copie du présent.

« Coût, 3 fr. 55 c. « Signé : DEMONCHY.

« Enregistré à Paris, le 6 juillet 1860, reçu 2 fr. 20 c. « Signé : DUPERRON.

« Déclarant au susnommé que, faute par lui de satisfaire à la présente sommation, le requérant se pourvoira par les voies de droit ;

« Et je lui ai, à domicile et parlant comme dessus, laissé cette copie.

« Coût, 9 fr. 10 c. « DEMONCHY. »

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Thilorier, le physicien.

Thilorier s'occupait activement de la recherche d'un moteur destiné à remplacer la vapeur, et pensa l'avoir trouvé dans l'acide carbonique, qu'il était parvenu à condenser. On regardait alors la vapeur comme un moyen grossier et barbare de locomotion. On lit à ce sujet la notice suivante dans la chronique de la *Patrie* du 22 septembre 1859 :

Si Thilaurier avait trouvé un moteur d'une puissance sans égale et près de laquelle la vapeur n'était qu'un enfantillage, il s'agissait encore de régler sa force, et trois ou quatre fois les essais qu'il en avait tentés lui étaient devenus funestes. Les appareils, en éclatant, avaient couvert de nombreuses blessures et frappé d'une surdité à peu près complète le martyr de la science.

Sur ces entrefaites, on jugea à propos de renouveler au collège de France l'expérience de la condensation de l'acide carbonique. Par une imprudence ou par un hasard funeste, l'appareil se brisa, éclata, blessa gravement plusieurs personnes, coûta la vie à un des aides du professeur, et enleva un doigt à Thilorier.

Ce ne fut pas son doigt qu'il regretta, ce fut la défaveur jetée sur le nouveau moteur qu'il avait découvert. La peur s'empara de tous les savants, et ils refusèrent de se rendre à tous ces naïfs arguments de Thilorier : « Mais voilà vingt fois que mon appareil à condensation éclate entre mes mains, et c'est la première fois qu'il tue quelqu'un ! Il n'a jamais fait que me blesser ! » Le nom seul d'acide carbonique mettait en fuite l'Institut tout entier, sans compter la Sorbonne et le collège de France.

Thilorier, un peu triste, se renferma dans son laboratoire plus qu'il n'avait l'habitude de le faire ; ceux qui l'aimaient purent remarquer dès lors un changement profond s'opérer dans ses habitudes. Il passait des journées entières sans songer à prendre son chat sur ses genoux, marchait à grands pas, et ne touchait plus ni à ses cornues ni à ses alambics. Lorsque par hasard il sortait de chez lui, c'était pour s'arrêter tout court, en plein milieu de la rue, sans prendre garde à la curiosité et à l'étonnement qu'il excitait parmi les passants.

Comme c'était un homme à la physionomie douce et distinguée, avec de beaux cheveux commençant à blanchir, et qui portait à la boutonnière de sa redingote bleue le ruban de la Légion d'Honneur, on le regardait sans trop de moquerie. Une jeune femme, émue de compas-

sion, le prit un jour par le bras et le ramena du milieu de la chaussée sur le trottoir. Il ne songea même pas à remercier sa jolie bienfaitrice. Il passait à côté de ses meilleurs amis sans les voir et sans leur répondre quand ils lui adressaient la parole. L'idée fixe s'était emparée de lui, l'idée fixe, cette nuance insaisissable qui sépare le génie de la folie.

Un jour, causant avec un de ses amis dans son laboratoire :

- Eh bien, dit-il, j'ai enfin résolu mon problème ! Tu le sais, il y a quelques semaines mon appareil à condensation s'est brisé, à la Sorbonne…

- Quelques semaines ? interrompis-je ; mais voici déjà plusieurs années !

- Ah ! reprit-il sans se déconcerter, ai-je donc été si longtemps à résoudre mon problème ? Quelques semaines ou quelques années, qu'importe, après tout, puisque j'ai ma solution ! Oui, mon ami, non seulement une explosion est impossible, mais encore, cette force terrible, j'en suis le maître ! j'en fais ce que je veux ! c'est mon esclave ! Je puis à mon gré l'employer à entraîner des masses énormes, à donner la vie à des machines gigantesques, ou l'obliger à se jouer, sans les blesser, avec les ressorts les plus délicats et les plus fragiles !

Et comme je le regardais avec stupéfaction :

- Il doute, ma foi, de ce que je lui dis ! s'écria-t-il en riant. Mais, tiens, vois ces plans, ces dessins, et si tu n'en crois point tes yeux, écoute-moi !

Et aussitôt, avec une lucidité qui ne laissait aucun doute possible, même pour un homme étranger aux arcanes de la science, il développa les moyens qu'il comptait mettre en œuvre. On ne pouvait lui adresser une seule objection : sur tous les points sa théorie était irréfutable.

- Il me faut trois jours pour exécuter mon appareil, continua-t-il. Je veux le construire tout entier de mes mains. Viens me voir après-demain… Et toi qui ne m'as point abandonné, toi qui n'as point douté de moi, toi dont la plume m'a défendu, tu seras le premier à jouir de mon succès et à le partager.

J'y fus fidèle, en effet.

Lorsque je passai devant la loge de la concierge, celle-ci me héla.

- Ah ! monsieur, me dit-elle, quel grand malheur, n'est-ce pas ? Un si brave homme ! un véritable enfant pour la bonté ! Mourir si vite !

- Qui donc ?

- M. Thilorier. Il a passé tout à l'heure.

Hélas ! elle ne disait que trop vrai ! Une mort subite avait frappé, dans son laboratoire, mon malheureux ami.

Qu'est devenue sa découverte ? On n'a trouvé chez lui aucune trace des dessins qu'il m'avait montrés ; ses notes, s'il en avait laissé, sont restées également perdues. Avait-il résolu le grand problème qu'il cher-

chait ? Dieu le sait ! Dieu, qui ne lui avait permis de dire sa pensée sublime ou folle qu'à un profane, incapable d'en discerner le vrai ou le faux, et surtout de se rappeler la théorie sur laquelle l'inventeur la faisait reposer.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui la condensation de l'acide carbonique n'est plus qu'une expérience curieuse que les professeurs démontrent rarement dans leurs cours.

Si Thilorier avait vécu quelques jours de plus, peut-être l'acide carbonique eût-il bouleversé la face du monde ?

SAM.

Thilorier avait-il ou non trouvé ce qu'il cherchait ? Dans tous les cas il pouvait être intéressant de connaître ce qu'il en pensait comme Esprit.

1. Évocation. - R. Me voilà tout joyeux au milieu de vous.

2. Nous avons désiré nous entretenir avec vous, parce que nous avons pensé que nous ne pouvions que gagner dans une conversation avec l'Esprit d'un savant comme vous l'étiez de votre vivant. - R. L'Esprit d'un savant est souvent bien plus élevé sur la terre que dans le ciel ; cependant quand la science a été la compagne de la probité, c'est un garant de supériorité spirite.

3. Comme physicien, vous vous étiez spécialement occupé de la recherche d'un moteur pour remplacer la vapeur, et vous pensiez l'avoir trouvé dans l'acide carbonique condensé ; qu'en pensez-vous maintenant ? - R. Mon idée était tellement fixée sur ce sujet d'étude, que j'avais fait un rêve, la veille de ma mort, ou, pour être plus exact, au moment de ma résurrection spirituelle.

4. Quelques jours avant de mourir vous pensiez avoir trouvé la solution de la difficulté pratique ; aviez-vous réellement trouvé ce moyen ? - R. Je vous dis que la surexcitation de mon imagination m'avait fait faire un rêve fantastique là-dessus, et que j'énonçai tout éveillé ; c'était en propres termes ce que vous appelez la folie. Ce que j'avais rêvé ainsi n'était nullement applicable.

5. Étiez-vous là lorsqu'on a lu la notice qui vous concerne ? - R. Oui.

6. Qu'en pensez-vous ? - R. Peu de chose ; je me repose dans le sein de mon ange gardien, car ma pauvre âme est sortie bien froissée de mon misérable corps.

7. Néanmoins pourrez-vous répondre à quelques questions relatives aux sciences ? - R. Oui, pour un moment je veux bien rentrer dans le dédale de la science.

8. Pensez-vous que la vapeur soit un jour remplacée par un autre moteur ? - R. Celui-ci est pourtant bien perfectionné ; cependant je

crois voir dans l'avenir que l'intelligence humaine trouvera un moyen pour le simplifier encore.

9. Que pensez-vous de l'air condensé comme moteur ? - L'air condensé est un excellent moteur plus léger que la vapeur et plus économique. Quand on saura en diriger l'emploi il aura plus de force, partant plus de vitesse.

10. Que pensez-vous maintenant de l'acide carbonique condensé employé à cet usage ? - R. J'étais bien arriéré encore ; il faudra des expériences nombreuses et de longues et difficiles études pour arriver à un résultat satisfaisant. La science a encore tant à faire !

11. Des différents moteurs dont on s'est occupé, quel est celui que vous pensez devoir l'emporter ? - R. La vapeur maintenant, l'air condensé plus tard.

12. Avez-vous revu Arago ? - Oui.

13. Avez-vous ensemble des entretiens sur les sciences ? - R. Nous avons bien quelquefois les facultés de notre intelligence tournées vers les études humaines ; nous aimons assez assister aux expériences qui se font ; mais quand on retourne au ciel on ne pense plus à cela ; et puis moi, pour le moment, je me repose ; je vous l'ai dit.

14. Encore une question, je vous prie, mais très sérieuse, et si vous n'y pouvez répondre par vous-même, ayez la bonté de vous faire assister par un Esprit plus compétent.

Il nous a toujours été dit que les Esprits suggèrent aux hommes des idées, et que beaucoup de découvertes ont cette origine ; mais comme tous les Esprits ne savent pas tout, et qu'ils cherchent à s'instruire, veuillez nous dire s'il y en a qui font des recherches et des découvertes dans leur état d'Esprit ? - R. Oui, quand un Esprit est arrivé à un degré assez avancé, Dieu lui confie une mission et le charge de s'occuper de telle ou telle science utile aux hommes ; c'est alors que cette intelligence, obéissant à Dieu, recherche dans les secrets de la nature que Dieu veut bien lui laisser entrevoir tout ce qu'il est nécessaire qu'il apprenne pour cela ; et quand il a assez étudié, il s'adresse à un homme capable de saisir ce qu'il peut lui apprendre à son tour. Tout à coup cet homme se trouve obsédé par une pensée ; il ne songe plus qu'à cela ; il en parle à chaque instant ; il en rêve la nuit ; il entend des voix célestes qui lui parlent ; puis, quand tout est bien développé dans sa tête, cet homme annonce au monde une découverte ou un perfectionnement. C'est ainsi que la plupart des grands hommes ont été inspirés.

15. Nous vous remercions d'avoir bien voulu nous répondre, et d'être sorti un instant de votre repos pour nous. - R. Je prierai Dieu de veiller sur vous et de vous inspirer.

Nota. Madame G…, qui voit quelquefois les Esprits, rend compte des impressions qu'elle a reçues pendant l'évocation de Thilorier : elle a vu un Esprit qu'elle croit être le sien.

16. (A saint Louis.) Voudriez-vous nous dire si c'est réellement l'Esprit de Thilorier que madame G… a vu ? - R. Ce n'est pas précisément cet Esprit que cette dame vient de voir ; mais plus tard ses yeux seront plus habitués à discerner la forme ou périsprit, et elle distinguera parfaitement ; pour le moment c'est une espèce de mirage.

Nota. Les questions complémentaires suivantes ont également été adressées à saint Louis.

17. Si les auteurs de découvertes sont assistés par des Esprits qui leur suggèrent des idées, comment se fait-il que des hommes croient inventer et n'inventent rien du tout, ou n'inventent que des chimères ? - R. C'est qu'ils sont abusés par des Esprits trompeurs qui, trouvant leur cerveau ouvert à l'erreur, s'en emparent.

18. Comment se fait-il que l'Esprit choisisse si souvent des hommes incapables de mener une découverte à bonne fin ? - R. Ce sont les cerveaux dépourvus de prévoyance humaine qui sont le plus capables de recevoir la dangereuse semence de l'inconnu. L'Esprit ne choisit pas cet homme parce qu'il est incapable ; c'est l'homme qui ne sait pas faire fructifier la semence qu'on lui donne.

19. Mais alors c'est la science qui en souffre, et cela ne nous dit pas pourquoi l'Esprit ne s'adresse pas de préférence à un homme capable ? - R. La science n'en souffre pas, parce que ce que l'un ébauche, l'autre le termine, et pendant l'intervalle l'idée mûrit.

20. Lorsqu'une découverte est faite prématurément, des obstacles providentiels peuvent-ils s'opposer à sa divulgation ? - R. Jamais rien n'arrête le développement d'une idée utile : Dieu ne le permettrait pas ; il faut qu'elle suive son cours.

21. Lorsque Papin eut découvert la puissance motrice de la vapeur, de nombreux essais furent faits pour l'utiliser, et l'on obtint des résultats assez satisfaisants, mais qui restèrent à l'état de théorie ; comment se fait-il qu'une aussi grande découverte ait dormi si longtemps, puisqu'on en possédait les éléments ? Les hommes capables de la féconder ne manquaient pas. Cela a-t-il tenu à l'insuffisance des connaissances, ou bien à ce que le temps de la révolution qu'elle devait opérer dans l'industrie n'était pas venu ? - R. Pour l'émission des découvertes qui transforment l'aspect extérieur des choses, Dieu laisse mûrir l'idée, comme les épis dont l'hiver n'empêche pas, mais seulement retarde le développement. L'idée doit germer longtemps pour éclore au moment où tous la sollicitent. Il en est de même des idées morales qui germent d'abord et s'implantent quand elles sont arrivées à maturité. Le Spiri-

tisme, par exemple, en est à ce moment où, devenu un besoin, on l'accueillera comme un bienfait, parce qu'on aura inutilement essayé de toutes les autres philosophies pour satisfaire les aspirations de l'homme.

SAINT LOUIS.

Le suicidé de la rue Quincampoix.

L'année dernière, les journaux ont rapporté un exemple de suicide accompli dans des circonstances particulières : c'était au commencement de la guerre d'Italie ; un homme, père de famille, jouissant de l'estime générale de tous ses voisins, avait un fils que le sort avait appelé sous les drapeaux ; se trouvent, par sa position, dans l'impossibilité de l'exonérer du service, il eut l'idée de se suicider afin de l'exempter comme fils unique de veuve.

Cette mort était-elle une épreuve pour le père ou pour la mère ? dans tous les cas, il est probable que Dieu aura tenu compte à cet homme de son dévouement, et que le suicide n'aura pas eu pour lui les mêmes conséquences que s'il l'eût accompli pour d'autres motifs.

(A saint Louis.) Veuillez nous dire si nous pouvons faire l'évocation de l'homme dont on vient de parler ? - R. Oui, il en sera même très heureux, car il sera un peu soulagé.

1°Evocation. - R. Oh ! merci ! je souffre bien, mais… est juste ; cependant il me pardonnera.

Remarque. L'Esprit écrit avec une très grande difficulté ; les caractères sont irréguliers et très mal formés ; après le mot *mais* il s'arrête, essaye vainement d'écrire, et ne fait que quelques traits indéchiffrables et des points, il est évident que c'est le mot *Dieu* qu'il n'a pu écrire.

2. Remplissez la lacune que vous venez de laisser. - R. J'en suis indigne.

3. Vous dites que vous souffrez, vous avez sans doute eu tort de vous suicider, mais est-ce que le motif qui vous a porté à cet acte ne vous a pas mérité quelque indulgence ? - R. Ma punition sera moins longue, mais l'action n'en est pas moins mauvaise.

4. Pourriez-vous nous décrire la punition que vous subissez ; donnez-nous le plus de détails possible à ce sujet pour notre instruction. - R. Je souffre doublement dans mon âme et dans mon corps ; je souffre dans ce dernier, quoique ne le possédant plus, comme l'amputé souffre dans son membre absent.

5. Votre action a-t-elle eu pour unique motif de sauver votre fils, et n'avez-vous été sollicité par aucune autre cause. - R. L'amour paternel m'a seul guidé, mais m'a mal guidé ; en faveur de ce motif ma peine sera abrégée.

6. Prévoyez-vous le terme de vos souffrances ? - R. Je n'en sais pas le terme ; mais j'ai l'assurance que ce terme existe, ce qui est un soulagement pour moi.

7. Tout à l'heure vous n'avez pu écrire le nom de *Dieu* ; nous avons cependant vu des Esprits très souffrants l'écrire ; cela fait-il partie de votre punition ? - R. Je le pourrai avec de grands efforts de repentir.

8. Eh bien ! faites de grands efforts, et tâchez de l'écrire ; nous sommes convaincus que si vous y parvenez, cela vous sera un soulagement.

L'Esprit finit par écrire, en caractères irréguliers, tremblés, et très gros : Dieu est bien bon.

9. Nous vous savons gré d'être venu à notre appel, et nous prierons Dieu pour vous, afin d'appeler sa miséricorde sur vous. - R. Oui, s'il vous plaît.

10. (A saint Louis.) Veuillez nous donner votre appréciation personnelle sur l'acte de l'Esprit que nous venons d'évoquer. - R. Cet Esprit souffre justement, car il a manqué de confiance en Dieu, ce qui est une faute toujours punissable ; la punition serait terrible et très longue s'il n'y avait en sa faveur un motif louable, qui était celui d'empêcher son fils d'aller au-devant de la mort ; Dieu, qui voit le fond des cœurs, et qui est juste, ne le punit que selon ses œuvres.

Remarque. - Cet homme, par son action, a peut être empêché la destinée de son fils de s'accomplir ; d'abord, il n'est pas certain que celui-ci fût mort à la guerre, et peut-être que cette carrière devait lui fournir l'occasion de faire quelque chose qui aurait été utile à son avancement ; cette considération n'est sans doute pas étrangère à la sévérité du châtiment qui lui est infligé. Son intention, sans doute, était bonne, aussi lui en est-il tenu compte ; l'intention atténue le mal et mérite de l'indulgence, mais elle n'empêche pas ce qui est mal d'être mal ; sans cela, à la faveur de l'intention on pourrait excuser tous les méfaits, et l'on pourrait même tuer sous prétexte d'une bonne intention. Croit-on, par exemple, qu'il soit permis de faire mourir un homme qui souffre sans espoir de guérison, par le motif qu'on veut abréger ses souffrances ? Non, parce qu'en agissant ainsi on abrège l'épreuve qu'il doit subir, et on lui fait plus de tort que de bien. Une mère qui tue son enfant dans la croyance qu'elle l'envoie droit au ciel est-elle moins fautive parce qu'elle l'a fait dans une bonne intention ? A la faveur de ce système on justifierait tous les crimes qu'un fanatisme aveugle a fait commettre dans les guerres de religion.

VARIÉTÉS

Le prisonnier de Limoges.

Le fait suivant a été communiqué à la Société par M. Achille R…, l'un de ses membres, d'après une lettre d'un de ses amis de Limoges, en date du 18 juillet :

« Notre ville s'occupe en ce moment d'un fait intéressant pour les Spirites, et que je m'empresse de faire passer à M. Kardec par votre entremise. J'ai pris moi-même les renseignements les plus circonstanciés auprès des témoins du fait en question, c'est-à-dire à la prison où se trouve en ce moment le héros de l'aventure.

« Un soldat du 1° de ligne, nommé Mallet, a été condamné à un mois de prison pour détournement d'une somme de trois francs appartenant à un de ses camarades. Sa peine expirera dans sept jours. Ce jeune militaire perdit un frère de dix-neuf ans, domestique, il y a environ huit ans, et depuis sept ans il voit, au moins quatre nuits sur huit, après minuit, une grande flamme au milieu de laquelle se détache un jeune agneau. Cette vision le terrifiait, mais il n'osait en parler ; quand il fut seul dans sa prison, il en fut plus effrayé encore, et supplia le geôlier de lui donner des compagnons, et quatre soldats du 2° chasseurs à cheval lui furent adjoints. A une heure après minuit, Mallet s'étant levé, les quatre témoins aperçurent aussitôt la flamme et l'agneau sur son dos.

« Cette apparition se renouvelle souvent, comme je vous l'ai dit ; le pauvre garçon en est si affecté, qu'il pleure, se désole et ne mange plus. Le chirurgien-major du régiment a voulu s'assurer du fait par lui-même, mais il n'est pas resté assez longtemps, et la vision n'a eu lieu qu'une heure et demie après son départ. Un abbé de Saint-Michel, M. F…, a été plus heureux, à ce qu'il paraît, car il a pris des notes. Je lui rendrai visite pour lui demander ce qu'il en pense.

« Mais ce n'est pas tout. Le geôlier m'a dit avoir vu plusieurs fois la porte du cachot ouverte le matin, bien qu'il eût poussé avec soin les verrous la veille. On a engagé Mallet à interroger l'agneau, c'est ce qu'il a fait la nuit dernière, et il lui a été répondu ces mots que j'ai recueillis textuellement de sa bouche : *Fais-moi dire un De Profundis et des messes ; je suis ton frère ; je ne reviendrai plus*. Tel est le récit exact des faits ; je les livre à M. Kardec pour qu'il en fasse l'usage qu'il jugera à propos. »

Questions d'un Spirite de Sétif à M. Oscar Comettant.

La lettre suivante nous est adressée par un de nos abonnés de Sétif

(Algérie), où il existe de nombreux adeptes qui obtiennent des communications remarquables dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Monsieur,

M. Dumas vous a déjà parlé d'un phénomène extraordinaire qui s'est produit depuis quelque temps en la personne de mon fils âgé de seize ans, médium d'un genre singulier : chaque fois que l'on fait une évocation, il s'endort, sans magnétisme, et dans cet état répond à toutes les questions qu'on adresse à l'Esprit par son entremise. Au réveil, il n'en conserve aucun souvenir. Il répond même en latin, en anglais, en allemand, langues dont il n'a aucune connaissance. C'est un fait que beaucoup de personnes ont pu constater, et que j'affirme sur ce que j'ai de plus sacré, même à M. Oscar Comettant. Je tiens à la main un feuilleton de ce dernier, du 27 octobre 1859, où il écrit : Mais à quoi donc croyez-vous ? me demandera peut-être M. Allan Kardec. Moi, monsieur, je ne lui demanderai pas s'il croit à quelque chose, d'abord, parce que cela m'importe peu, ensuite, parce qu'il y a des hommes qui ne croient à rien. M. Oscar Comettant s'appuie sur l'autorité de Voltaire, qui ne croyait pas à ce que sa raison ne pouvait comprendre ; il a tort, parce que, malgré l'immense savoir que Dieu avait donné à Voltaire, il y a des milliers de choses connues aujourd'hui et que sa raison n'a jamais soupçonnées. Or, nier un fait dont on ne veut pas même constater la réalité, je demande, en conscience, de quel côté est l'absurde.

Je m'adresse directement à M. Comettant, et je lui dis : Admettons que ce ne soient pas les Esprits qui nous parlent ; mais alors donnez-nous une explication logique du fait que j'ai cité ; si vous le niez *à priori*, je vous cite au tribunal de la raison que vous invoquez ; si vous me prenez en flagrant délit de mensonge, je consens à faire amende honorable ou à passer pour un fou ; dans le cas contraire, je suis tout prêt à entrer en lutte avec vous sur le terrain des faits. Mais, avant d'entamer la discussion, je vous demanderai :

1° Si vous croyez au somnambulisme naturel et si vous avez vu des individus en cet état ?

2° Avez-vous vu écrire des somnambules ?

3° Avez-vous vu des somnambules répondre à des questions mentales ?

4° Avez-vous vu des somnambules répondre en des langues qui leur sont inconnues ?

J'ai besoin d'un *oui* ou d'un *non* pur et simple à toutes ces questions. Si c'est *oui*, nous passerons à autre chose ; si c'est *non*, je me charge de vous les faire voir, et alors vous voudrez bien m'expliquer la chose à votre manière.

Agréez, etc. COURTOIS.

Nous ferons sur la lettre ci-dessus les réflexions suivantes. Il est probable que M. Comettant ne répondra pas plus à M. Courtois qu'aux autres personnes qui lui ont écrit sur le même sujet. S'il entamait une polémique, ce serait sans doute sur le terrain du sarcasme, terrain sur lequel on se donne toujours le dernier mot, et sur lequel aucun homme sérieux ne voudrait le suivre. Que M. Courtois le laisse donc dans la quiétude *momentanée* de son incrédulité, puisqu'elle lui suffit, et qu'il se contente d'être matière ; puisqu'il n'a que des plaisanteries à opposer, c'est qu'il n'a rien de mieux à dire ; or, comme des plaisanteries ne sont pas des raisons, aux yeux des gens sensés c'est s'avouer vaincu.

M. Courtois a tort de prendre trop à cœur les dénégations des incrédules. Les matérialistes ne croient pas même avoir une âme, et se réduisent au rôle modeste de tournebroche ; comment peuvent-ils admettre des Esprits en dehors d'eux, quand ils ne croient pas en avoir un en eux-mêmes ? Leur parler des Esprits et de leurs manifestations, c'est donc commencer par où il faudrait finir ; n'admettant pas la cause première, ils ne peuvent admettre les conséquences. On dira sans doute que s'ils ont du jugement, ils doivent céder à l'évidence ; c'est vrai, mais c'est précisément ce jugement qui leur fait défaut ; d'ailleurs, on le sait, il n'y a de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Laissons-les donc en repos, car leurs dénégations n'empêcheront pas plus la vérité de se répandre, qu'elles n'empêcheraient l'eau de couler.

Dictées spontanées et dissertations spirites

Obtenues ou lues dans les séances de la Société.

Développement des idées,

A propos de l'évocation de Thilorier. (Médium, madame Costel.)

Je vais vous parler de la nécessité de réunir les éléments divers de l'Esprit pour former un tout. C'est une illusion commune de croire qu'une aptitude spéciale n'a besoin, pour se développer, que de l'étude spéciale ; non : l'Esprit humain, comme un fleuve, se grossit de tous les affluents. L'homme ne doit pas s'isoler dans son travail, c'est-à-dire il doit, par les contrastes les plus opposés, faire jaillir la sève des idées. L'originalité est le contraste des idées mères ; c'est une des supériorités les plus rares ; dès l'enfance, elle est étouffée par la règle absurde qui abaisse tous les Esprits sous le même niveau. Je vais expliquer mon idée. Thilorier, qu'on vient d'évoquer, était un inventeur passionné, une intelligence active ; mais il s'était borné lui-même dans la sphère de l'invention, c'est-à-dire dans l'idée fixe. Jamais il ne se mettait à la

fenêtre pour regarder passer les idées des autres ; aussi, il est resté prisonnier de sa propre cervelle ; le génie flottait autour de lui ; trouvant toutes les issues fermées, il a laissé la folie, sa sœur, pénétrer et envahir la place si bien gardée ; et Thilorier, qui aurait dû laisser un nom immortel, ne vit que dans le souvenir de quelques savants.

GEORGES (*Esprit familier*).

Mascarades humaines.

(Méd., madame Costel.)

Je vous parlerai du besoin singulier qu'ont les meilleurs Esprits de se mêler toujours des choses qui leur sont le plus étrangères ; par exemple, un excellent commerçant ne doutera pas un instant de son aptitude politique, et le plus grand diplomate mettra de l'amour-propre à décider des choses les plus frivoles. Ce travers, commun à tous et à toutes, n'a d'autre mobile que la vanité, et la vanité n'a que des besoins factices ; pour la toilette, pour l'esprit, pour le cœur même, elle cherche avant tout le faux ; elle vicie l'instinct du beau et du vrai ; elle conduit les femmes à dénaturer leur beauté ; elle persuade aux hommes de rechercher précisément ce qui leur est le plus nuisible. Si les Français n'avaient pas ce travers, ils seraient, les uns les plus intelligents du monde, les autres les plus séduisantes des Eves connues. N'ayons donc pas cette absurde humilité ; ayons le courage d'être nous-mêmes ; de porter la couleur de notre Esprit, comme celle de nos cheveux. Mais les trônes crouleront, les républiques s'établiront, avant qu'un Français léger renonce à ses prétentions à la gravité, et une Française à ses prétentions à la solidité ; mascarade continuelle, où chacun prend le costume d'une autre époque, ou même tout simplement celui de son voisin ; mascarade politique, mascarade religieuse, où tous, entraînés par le vertige, vous vous cherchez éperdument, ne retrouvant dans cette bagarre ni votre point de départ, ni votre but.

Delphine de GIRARDIN.

Le savoir des Esprits.

(Méd., mademoiselle Huet.)

Dans l'étude du Spiritisme, il est une erreur très grave qui se propage chaque jour davantage, et qui devient presque le mobile qui fait venir à nous, c'est qu'on nous croit infaillibles dans nos réponses ; on pense que nous devons tout savoir, tout voir, tout prévoir. Erreur ! grande erreur ! Certainement, notre âme n'étant plus renfermée dans un corps matériel, comme un oiseau dans une cage, s'élance dans l'espace ; les sens de cette âme deviennent plus fins, plus développés ; nous

voyons mieux, nous entendons mieux ; mais nous ne pouvons savoir tout, nous ne pouvons être partout, nous n'avons pas même le don d'ubiquité ; quelle différence y aurait-il donc de nous à Dieu, s'il nous était permis de connaître l'avenir et de l'annoncer ponctuellement ? Cela est impossible. Nous savons plus que les hommes, certainement ; nous pouvons quelquefois lire dans la pensée et dans le cœur de ceux qui nous parlent, mais là s'arrête notre science spirite. Corrigez-vous donc de l'idée de nous interroger uniquement pour savoir ce qui se passe sur telle ou telle partie de votre globe par rapport à une découverte matérielle, commerciale, ou pour être avertis de ce qui arrivera demain, dans les affaires politiques et industrielles ; nous vous renseignerons toujours sur notre état, sur notre existence extra-corporelle, sur la bonté et la grandeur de Dieu, enfin, sur tout ce qui peut servir à votre instruction et à votre bonheur présent et futur, mais ne nous demandez pas ce que nous ne pouvons ou ne devons pas vous dire.

CHANNING.

Origines.

(Méd., madame Costel.)

Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. Ainsi s'annonce l'Evangile de saint Jean ; c'est-à-dire au commencement était le principe, et le principe était Dieu, le Créateur de toutes choses, qui n'a pas hésité plus dans la formation de l'homme que dans celle du globe. Il l'a créé tel qu'il est aujourd'hui, lui donnant, au sortir de ses mains, le libre arbitre et le pouvoir de progresser. Dieu a dit à la mer : Tu n'iras pas plus loin ; au contraire, il a dit aux hommes en leur montrant l'univers : Tout ceci est à vous ; travaillez, développez, découvrez les trésors en germes semés partout : dans l'air, dans les flots, dans le sein de la terre ; travaillez et aimez ; ne doutez pas de votre origine divine, elle est directe ; vous n'êtes point les fruits d'une lente progression ; vous n'avez point passé par la filière animale ; vous êtes positivement les fils de Dieu. Alors d'où provient le péché ? Le péché est créé par vos facultés mêmes, il en est l'envers et l'exagération.

Il n'y a pas eu un premier homme, père du genre humain, plus qu'il n'y a eu un soleil pour éclairer l'univers. Dieu a ouvert sa grande main, et il a répandu avec la même profusion la race humaine sur les mondes que les étoiles dans les cieux ; des Esprits animés par son souffle ont aussitôt révélé leur existence aux hommes, bien avant les prophètes que vous connaissez ; d'autres envoyés inconnus avaient défriché les âmes ignorantes d'elles-mêmes. En même temps que les hommes, les animaux ont été créés ; ceux-ci doués d'instincts, mais non d'intelligence progressive. Aussi ont-ils conservé les types primitifs, et, sauf l'éduca-

tion individuelle, ils sont les mêmes qu'au temps des patriarches. Les cataclysmes des déluges, car il n'y en a pas eu un seul, mais plusieurs, ont fait disparaître des races entières d'hommes et d'animaux ; ce sont des conséquences géologiques qui vous menacent encore.

Les hommes découvrent, mais n'inventent rien ; ainsi, les croyances mythologiques n'étaient pas de pures fictions, mais les révélations d'Esprits inférieurs ; les satyres, les faunes, étaient des Esprits secondaires, habitant les bois et les campagnes, comme ils le font encore aujourd'hui ; il leur était permis alors de se manifester plus souvent aux yeux des hommes, parce que le matérialisme n'était pas épuré par le christianisme et la connaissance d'un Dieu unique. Le Christ a détruit l'empire des Esprits inférieurs, pour établir celui de l'Esprit sur la terre. Ceci est la vérité, je l'affirme au nom de Dieu tout-puissant.

LAZARE.

L'Avenir.

(Méd., M. Coll.)

Le Spiritisme est la science de toute lumière ; heureuse la société qui le mettra en pratique ! C'est alors seulement que l'âge d'or, ou mieux l'ère de la pensée céleste régnera entre vous. Et ne croyez pas que vous en aurez pour cela moins de satisfactions terrestres ; bien au contraire, tout sera bonheur pour vous, car dans ce temps-là, la lumière vous fera voir la vérité sous son jour le plus agréable ; ce que les hommes enseigneront ne sera plus cette science captieuse qui vous fait voir, sous le masque trompeur du bien général ou d'un bien à venir, dans lequel, souvent, les enseignants eux-mêmes n'ont aucune confiance, le mensonge et la cupidité, l'envie de tout avoir, au profit d'une secte, et quelquefois même au profit d'un seul. Les hommes, sans doute, ne seront pas parfaits ; mais alors le faux sera si restreint, les méchants auront si peu d'influence, qu'ils seront heureux de leur minorité. Les hommes, dans ce temps-là, comprendront le travail, et tous arriveront à la richesse, parce qu'ils ne désireront le superflu que pour pouvoir faire de grandes œuvres au profit de tous. L'amour, ce mot si divin, n'aura plus l'acception impure que vous lui donnez ; tout sentiment personnel disparaîtra devant cet enseignement si suave, contenu dans ces mots du Christ : Aimez-vous les uns les autres, comme vous-mêmes.

Arrivés à cette croyance, vous serez tous médiums ; tous les vices qui dégradent votre société disparaîtront ; tout deviendra lumière et vérité ; l'égoïsme, ce ver rongeur et retardataire de tout progrès, qui étouffe tout sentiment fraternel, n'aura plus de prise sur vos âmes ; vos actions n'auront plus pour mobile la cupidité et la luxure ; vous aime-

rez, vous, votre femme, parce qu'elle aura l'âme bonne, et elle vous chérira, parce qu'elle verra en vous l'homme choisi par Dieu pour protéger sa faiblesse, et que tous deux, vous vous aiderez à supporter les épreuves terrestres, et serez les instruments voués à la propagation d'êtres destinés à s'améliorer, à progresser, afin d'arriver à des mondes meilleurs, où vous pourrez, par un travail plus intelligent encore, parvenir vers notre suprême bienfaiteur.

Allez, Spirites ! persévérez ; faites le bien, en vue du bien ; méprisez *doucement* les railleurs ; souvenez-vous que tout est harmonie dans la nature, que l'harmonie est dans les mondes supérieurs, et que, malgré certains Esprits forts, vous aurez aussi votre harmonie relative.

Saint LOUIS.

L'Electricité spirituelle.

(Méd., M. Didier fils.)

L'homme est un être bien singulier et bien faible à la fois ; il est singulier en ce sens, qu'au milieu des phénomènes qui l'entourent, il n'en poursuit pas moins son cours ordinaire, spirituellement s'entend ; faible, en ce sens, qu'après avoir vu, après avoir été frappé, il sourit, parce que son voisin a souri, et il n'y pense plus ; et notez que je parle ici, non d'êtres vulgaires, sans réflexion, sans acquis ; non, je parle de gens intelligents et, pour la plupart, éclairés. D'où vient ce phénomène ? car, en y réfléchissant, c'est un phénomène moral. Eh quoi ! l'Esprit a commencé à agir sur la matière, par le magnétisme et l'électricité ; il est entré ensuite dans le cœur même de l'homme, et l'homme ne s'en aperçoit pas ! Etrange aveuglement ! aveuglement, non produit par une cause étrangère, mais volontaire, sorti de l'Esprit ; le Spiritisme est venu ensuite ; il a donné une commotion au monde, et l'homme a publié des livres très savants, en disant : c'est une cause naturelle, c'est tout simplement l'électricité, une loi physique, etc. ; et l'homme a été satisfait ; mais, soyez-en certain, l'homme aura bien des livres encore à écrire, avant de pouvoir comprendre ce qu'il y a d'écrit dans celui de la nature : le livre de Dieu. L'électricité, cette nuance entre le temps et ce qui n'est plus le temps, entre le fini et l'infini, l'homme n'a pu encore la définir ; pourquoi ? Sachez-le : vous ne pourrez la définir que par le magnétisme, cette manifestation matérielle de l'Esprit ; vous ne connaissez encore que l'électricité matérielle ; plus tard, vous connaîtrez aussi l'électricité spirituelle, qui n'est autre que le règne éternel de l'idée.

LAMENNAIS.

Développements sur la communicaton précédente.

1° Auriez-vous la bonté de nous donner quelques développements sur certains passages de votre dernière dictée qui nous paraissent un peu obscurs ? - R. Ce que je puis faire en ce temps, je le ferai.

2° Vous dites : l'*électricité, cette nuance entre le temps et ce qui n'est plus le temps, entre le fini et l'infini* ; cette phrase ne nous semble pas très claire ; veuillez avoir la bonté de la développer ? - R. Je l'explique de cette façon, la plus simple que je puisse trouver. Pour vous, le temps est, n'est-ce pas ? pour nous, il n'est plus ; l'électricité, je l'ai définie ainsi : cette nuance entre le temps et ce qui n'est plus le temps, parce que cette partie du temps dont il fallait autrefois vous servir pour vous parler d'un bout du monde à l'autre, cette portion du temps, dis-je, n'existe plus ; plus tard viendra cette électricité qui ne sera autre que la pensée de l'homme, franchissant l'espace ; n'est-ce pas, en effet, l'image la plus saisissante entre le fini et l'infini, entre le petit moyen et le grand moyen ? Je veux dire, en un mot, que l'électricité supprime le temps.

3° Plus loin vous dites : *vous ne connaissez encore que l'électricité matérielle ; plus tard vous connaîtrez aussi l'électricité spirituelle* ; entendez-vous par là les moyens de communication d'homme à homme par voie médianimique ? - R. Oui, comme progrès moyens ; il viendra autre chose plus tard ; donnez des aspirations à l'homme : il devine d'abord, et voit ensuite.

Instruction pratique sur les manifestations Spirites.

Cet ouvrage est entièrement épuisé et ne sera pas réimprimé. Il sera remplacé par le nouveau travail, en ce moment sous presse, et qui est beaucoup plus complet et sur un autre plan.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON ET C°, rue du Four-Saint-Germain, 43.

// REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1860.

AVIS

Les bureaux de la Revue Spirite, *et le domicile particulier de M.* Allan KARDEC *sont transférés rue Sainte-Anne, n°* 59, *passage Sainte-Anne.*

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 27 juillet 1860. (Séance générale.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 20 juillet.

Communications diverses. - 1° Rapport de mademoiselle P… sur le poème que *M. de Pory*, de Marseille, a adressé à la société, intitulé *Linda*, *légende gauloise*. Mademoiselle P… analyse le sujet de l'ouvrage, et y reconnaît des pensées d'une grande élévation très bien exprimées ; mais, sauf les idées chrétiennes en général, elle n'y voit rien, ou peu de chose, qui ait un rapport direct au Spiritisme ; l'auteur lui paraît plus *Spiritualiste* que *Spirite* ; son ouvrage n'en est pas moins, dit-elle, très remarquable, et sera lu avec intérêt par tous les amateurs de bonne poésie.

2° Lettre de M. *X*… qui donne une analyse succincte de la doctrine de M. Rigolot de Saint-Étienne. Selon cette doctrine le monde Spirite n'existe pas ; après la mort du corps, les Esprits sont immédiatement réunis à Dieu. Trois Esprits seulement peuvent se communiquer aux hommes par voie médianimique, ce sont : Jésus, directeur et protecteur de notre globe, Marie sa mère, et Socrate. Toutes les communications, de quelque nature qu'elles soient, émanent d'eux ; ce sont les seuls, dit-il, qui se manifes-

tent à lui, et quand ils lui dictent des choses grossières, il pense que c'est pour l'éprouver.

Une discussion s'engage à ce sujet ; elle se résume ainsi :

La Société est unanime pour déclarer que la raison se refuse à admettre que l'Esprit du bien par excellence, le modèle des vertus les plus sublimes, puisse dicter des choses mauvaises, et qu'il y a même une sorte de profanation à supposer que des communications révoltantes de turpitudes, et même d'obscénité, comme on en voit quelquefois, puissent émaner d'une source aussi pure. D'un autre côté, admettre que toutes les âmes sont immédiatement après la mort réunies à Dieu, c'est nier le châtiment du coupable, car on ne saurait penser que le sein de Dieu, qu'on nous apprend à regarder comme la suprême récompense, soit en même temps un foyer de douleur pour celui qui a mal vécu. Si dans cette fusion divine l'Esprit perd son individualité, c'est une variété du panthéisme. Dans l'un et l'autre cas, selon cette doctrine, le coupable n'a aucun motif de s'arrêter dans la voie du mal, et les efforts pour faire le bien sont superflus ; c'est du moins ce qui ressort des principes généraux qui paraissent en être la base.

La Société ne connaît pas assez le système de M. Riogolot pour le juger dans ses détails ; elle ignore comment il explique une foule de faits *patents* : celui des apparitions, par exemple ; ceux où l'Esprit d'un parent évoqué prouve *matériellement* son identité ; ce serait donc Jésus qui simulerait ces personnages ; ce serait donc encore lui qui, dans le phénomène des Esprits frappeurs viendrait battre la charge ou des airs rythmés ; après avoir joué le rôle odieux de tentateur, il viendrait servir d'amusement ? Il y a incompatibilité morale entre le trivial et le sublime, entre le bien absolu et le mal absolu.

M. Rigolot s'est toujours tenu isolé des autres Spirites, et c'est un tort ; pour bien connaître une chose, il faut tout voir, tout approfondir, comparer toutes les opinions, entendre le pour et le contre, écouter toutes les objections, et finalement n'accepter que ce que la logique la plus sévère peut admettre ; c'est ce que nous recommandent sans cesse les Esprits qui nous dirigent, et c'est pour cela que la Société a pris le nom de *Société d'études*, nom qui implique l'idée d'examen et de recherches. Il est permis de penser que si M. Rigolot eût suivi cette marche, il eût reconnu dans sa théorie des points en contradiction manifeste avec les faits. Son éloignement des autres Spirites ne lui permet d'avoir que des communications d'une seule nature, et l'empêche naturellement de voir ce qui pourrait l'éclairer sur leur insuffisance pour résoudre toutes les questions ; c'est ce que l'on remarque chez la plupart des médiums qui s'isolent ;

ils sont dans le cas de ceux qui, n'entendant qu'une seule cloche, n'entendent qu'un son.

Telle est l'impression que la Société éprouve au sujet de cette doctrine qui lui semble impuissante à rendre raison de tous les faits.

3° Mention d'une lettre de M. le docteur Morhéry qui donne de nouveaux détails sur Mlle Godu, et la suite de ses observations sur les cas de guérisons obtenues ; et d'un autre de M. le docteur de Grand-Boulogne sur le rôle des Esprits frappeurs. Vu leur étendue, la lecture en est remise à la prochaine séance.

4° M. Allan Kardec rend compte d'un fait intéressant qui s'est passé chez lui dans une séance particulière. Dans cette séance assistait M. Rabache, très bon médium, et auquel s'était communiqué spontanément Adam Smith, dans un café à Londres. Adam Smith ayant été évoqué par l'entremise d'un autre médium, Mme Costel, il répondit simultanément par cette dame en français, et par M. Rabache en anglais ; plusieurs réponses se sont trouvées d'une identité parfaite, et même être la traduction *littérale* l'une de l'autre.

5° Relation de divers faits de manifestations physiques arrivées à M. B… présent à la séance ; entre autres faits est celui de l'apport d'un bouchon lancé dans une chambre, et d'un flacon d'eau Spiritualisée qui avait pris une odeur de musc tellement forte que tout l'appartement en fut imprégné.

Études. 1° Evocation du musulman *Séih-ben-Moloka*, mort à Tunis à l'âge de 110 ans, et dont toute la vie a été marquée par des actes de bienfaisance et de générosité. Ses réponses révèlent en lui un esprit élevé, mais qui, pendant sa vie, n'était point exempt des préjugés de secte.

Deux dictées spontanées sont obtenues, la première par M. Didier, sur la *conscience* signée Lamennais ; la deuxième par Mme Lub… sur des conseils divers, signée Paul.

Vendredi 3 août 1860. (Séance particulière.)

Réunion du comité.

Lecture du procès verbal et des travaux de la séance du 27 juillet.

Lecture d'une lettre de M. Darcol, par laquelle il propose à la Société de faire une souscription pour les chrétiens de Syrie. Il fonde sa proposition sur les principes d'humanité, de charité et de tolérance qui sont l'essence même du Spiritisme et doivent guider la Société.

Le comité, qui a examiné la proposition, tout en rendant justice aux bonnes intentions de M. D… pense que la Société doit s'abstenir de toute

manifestation étrangère à l'objet de ses études, et qu'il faut laisser chaque membre libre d'agir individuellement.

La Société ne voit dans cette démarche rien qui puisse être vu de mauvais œil, bien au contraire ; mais attendu l'absence de la plupart des membres en raison de la saison, elle ajourne à la rentrée l'examen de la proposition.

Sur l'avis du comité, la Société décide qu'elle prendra ses vacances pendant le mois de septembre.

Communications diverses. 1° Lettre de M. le docteur Morhéry.

2° Lettre de M. Indermuhle, membre de la Société, qui parle de la saine appréciation des idées Spirites que l'on rencontre chez certaines personnes de la classe rurale. Il cite à ce sujet un petit livre allemand intitulé : *Die Ewigkeit kein geheimniss mehr*, (Plus de secret sur l'éternité.) et qu'il se propose d'envoyer à la Société.

3° Lettre de M. le docteur de Grand-Boulogne sur les manifestations physiques comme moyen de conviction. Il pense qu'on aurait tort de regarder tous les Esprits frappeurs comme étant d'un ordre inférieur, attendu qu'il a lui-même obtenu par des coups frappés des communications d'un ordre très élevé.

M. Allan Kardec répond que la typtologie est un moyen de communication comme un autre, et dont peuvent se servir les Esprits les plus élevés, quand ils n'en ont pas de plus rapide à leur disposition. Tous les Esprits qui se communiquent par des coups frappés, ne sont pas des Esprits frappeurs, et la plupart même répudient cette qualification, qui ne convient qu'à ceux qu'on pourrait appeler *frappeurs de profession*. Il répugne au bon sens de croire que des Esprits supérieurs viennent passer leur temps à amuser une réunion par des tours d'adresse. Quant aux manifestations physiques proprement dites, il n'a jamais contesté leur utilité, mais il persiste dans son opinion, que seules elles sont impuissantes pour amener la conviction ; bien plus, dit-il, plus les faits sont extraordinaires, plus ils excitent l'incrédulité. Ce qu'il faut avant tout, c'est comprendre le principe des phénomènes ; pour celui qui s'en est rendu compte, ils n'ont rien de surnaturel et viennent à l'appui de la théorie.

M. de Grand-Boulogne dit que la lettre qu'on vient de lire est déjà un peu ancienne, et que, depuis, ses idées se sont sensiblement modifiées ; il partage entièrement l'opinion de M. Allan Kardec, l'expérience lui ayant démontré combien il est utile de comprendre le principe avant de voir ; aussi, n'admet-il chez lui que les personnes qui se sont déjà rendu compte de la théorie, et par là il évite une foule de questions oiseuses et d'objec-

tions ; il reconnaît avoir fait plus de prosélytes par ce système, que par l'exhibition de faits que l'on ne comprend pas.

Études. - 1° Évocation de *James Coyle*, aliéné, mort à l'âge de 106 ans, à l'hôpital Saint-Patrich, de Dublin, où il était depuis l'année 1802. Cette évocation offre un intéressant sujet d'étude sur l'état de l'Esprit dans l'aliénation mentale.

2° Appel fait, sans évocation spéciale, aux Esprits qui ont réclamé assistance. Deux se présentent spontanément, ce sont : la Grande Françoise et l'Esprit de Castelnaudary, qui remercient de ce qu'on a prié pour eux.

3° Une dictée spontanée est obtenue par M. D… ; elle est signée *sœur Jeanne*, une des victimes des massacres de Syrie.

Vendredi 10 août 1860. (Séance générale.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

M. Allan Kardec annonce qu'une dame, membre de la Société, lui a remis 10 fr. pour sa souscription au profit des chrétiens de Syrie, ou toute autre œuvre charitable, à laquelle on croira devoir les appliquer.

Communications diverses. - 1° Lettre de M. Jobard, de Bruxelles, sur Tillorier, dont il a été l'ami, et qui a été évoqué le 15 juin 1860. Il donne d'intéressants détails sur sa découverte, sa vie et ses habitudes, et rectifie plusieurs assertions contenues dans la notice publiée à son sujet dans le journal *la Patrie*. Il raconte entre autres particularités, comment l'ouïe lui a été rendue par le magnétisme. (Publiée ci-après.)

2° M. B…, auditeur étranger, rapporte divers faits de manifestations physiques spontanées, arrivés à un de ses amis. Cette personne n'ayant pu venir à la séance, en rendra compte elle-même avec plus de détails ultérieurement.

Études. - 1° Questions diverses et problèmes moraux adressés à saint Louis, au sujet de la mort de Jean Luizerolle, qui s'est substitué à son fils, condamné à mort en 1793, et s'est dévoué pour lui sauver la vie.

2° Évocation d'Alfred de Marignac, qui a donné à M. Darcol une communication de lui sur la *disette*, et sous le nom de Bossuet.

3° Évocation de Bossuet à ce sujet et sur diverses autres questions. Il termine par une dissertation spontanée sur le danger des querelles religieuses.

4° Évocation de la *sœur Jeanne*, victime des massacres de Syrie, qui était venue spontanément dans la dernière séance, et avait demandé à être appelée de nouveau.

5° Appel fait à l'un des Esprits souffrants qui réclament assistance. Un Esprit nouveau se présente sous le nom de *Fortuné Privat*, et donne des détails sur sa situation et les peines qu'il endure. Cette communication donne lieu à plusieurs explications intéressantes sur l'état des Esprits malheureux.

6° Dictée spontanée, sur *le néant de la vie*, signée *Sophie Swetchine*, et obtenue par mademoiselle Huet.

(Vendredi 17 août 1860. (Séance particulière.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 10 août.

Sur l'avis du comité, et après rapport verbal, la Société reçoit comme associé libre M. Jules R…, de Bruxelles, et domicilié à Paris.

Communications diverses. - 1° Dans une lettre de madame la comtesse D…, de Milan, écrite à M. Allan Kardec, se trouve le passage suivant : « J'ai dernièrement fouillé de vieilles revues de Paris, et j'ai trouvé une historiette écrite par ce délicieux écrivain, Charles Nodier, et qui a pour titre : *Lydie ou la résurrection*. Je me suis trouvée en pleine *Revue Spirite* ; c'est une intuition du livre des Esprits, quoique écrite en 1839. Est-ce que Nodier était un croyant ? Est-ce qu'à cette époque on parlait de Spiritisme ? Je voudrais bien, si je le pouvais, l'évoquer ; c'était un cœur pur et une âme aimante. Vous qui pouvez *tant*, évoquez-le, je vous prie. Si, étant incarné, sa morale était si douce, si attrayante, que ne sera-t-il pas à présent, que son Esprit est dégagé de toute matière ! »

La Société a, depuis longtemps, le désir d'appeler Charles Nodier ; elle le fera dans la présente séance.

2° Lecture de deux dissertations obtenues par M. le docteur de Grand-Boulogne, signées Zénon ; la première, au sujet du doute qui avait été émis sur l'identité de Bossuet dans la précédente séance ; la deuxième sur la réincarnation dont l'Esprit démontre la nécessité au point de vue moral, et la concordance avec les idées religieuses.

3° Lecture de deux communications obtenues par madame Costel et signées Georges ; la première, sur *le progrès des Esprits* ; la deuxième, sur *le réveil de l'Esprit*.

4° Lecture de l'évocation de Louis XIV, faite par mademoiselle Huet, et d'une dictée spontanée, obtenue par la même, sur *le profil à tirer des conseils donnés par les Esprits*, signée *Marie*, Esprit familier.

Études. - 1° M. Ledoyen rappelle que saint Louis avait commencé,

dans le temps, une série de dissertations sur les péchés capitaux. Il demande s'il voudrait donner la suite de ce travail.

Saint Louis répond qu'il le fera volontiers, et que la prochaine fois il parlera sur l'*Envie*, l'heure étant trop avancée pour commencer le soir même.

2° On demande à saint Louis si, dans la prochaine séance, on pourra appeler de nouveau la reine d'Oude, déjà évoquée en janvier 1858, afin de juger des progrès qu'elle a pu faire. Il répond : « Ce sera charitable à vous de l'évoquer et de lui parler amicalement, en même temps que de l'instruire un peu, car elle est bien arriérée encore. »

3° Évocation de Charles Nodier. Après avoir répondu avec une extrême bienveillance aux questions qui lui sont adressées, il promet de commencer un travail suivi dans la prochaine séance.

4° Dictée spontanée, obtenue par M. Didier, sur l'*hypocrisie*, signée Lamennais. Cet Esprit répond ensuite à diverses questions qui lui sont faites sur sa situation, et le caractère qui se reflète dans ses communications.

Vendredi 24 août 1860. (Séance générale.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Le président donne lecture de l'instruction suivante concernant les personnes étrangères à la Société, afin de les prémunir contre les idées fausses qu'elles pourraient se former sur l'objet de ses travaux.

« Nous croyons devoir rappeler aux personnes étrangères à la Société, et qui ne seraient pas au courant de nos travaux, que nous ne faisons aucune expérience, et qu'elles se tromperaient si elles croyaient trouver ici des sujets de distraction. Nous nous occupons sérieusement de choses très sérieuses, mais peu intéressantes et peu intelligibles pour quiconque est étranger à la science Spirite. Comme la présence de ces personnes serait inutile pour elles-mêmes, et pourrait être une cause de trouble pour nous, nous refusons d'admettre celles qui n'en possèdent pas au moins les premiers éléments, et surtout celles qui n'y seraient pas sympathiques. Nous sommes avant tout une Société scientifique d'études, et non une Société d'enseignement ; nous ne convoquons jamais le public, parce que nous savons, par expérience, que la conviction ne se forme que par une longue suite d'observations, et non pour avoir assisté à quelques séances qui ne présentent aucune suite méthodique. Voilà pourquoi nous ne faisons pas des démonstrations qui seraient à recommencer chaque fois, et nous arrê-

teraient dans nos travaux. Si, malgré cela, il se trouvait ici des personnes qui ne fussent attirées que par la curiosité, ou qui ne partageraient pas notre manière de voir, nous les prierions de vouloir bien se souvenir que nous ne les avons pas conviées, et que nous attendons de leur bienséance le respect de nos convictions, comme nous respectons les leurs. Nous ne réclamons de leur part que silence et recueillement. Le recueillement étant une des recommandations les plus expresses de la part des Esprits qui veulent bien se communiquer à nous, nous invitons avec instance les personnes présentes à s'abstenir de toute conversation particulière. »

Le comité a décidé que, bien qu'il y ait un 5° vendredi le 31 de ce mois, cette séance serait la dernière avant les vacances, et que la prochaine séance aura lieu le premier vendredi d'octobre.

Le comité a pris connaissance d'une lettre de demande d'admission comme associé-libre, de M. B… de Paris ; mais attendu que la séance de ce jour est générale, l'examen est renvoyé après les vacances.

Communications diverses. 1° Lecture de l'évocation faite en particulier par M. Jules Rob…, du *Père Leroy*, mort dernièrement à Beyrouth. Cette évocation est remarquable par l'élévation des pensées de l'Esprit qui ne dément en rien le beau caractère dont il a fait preuve de son vivant, et qui est celui du vrai chrétien. Il exprime le désir d'être appelé dans la Société.

2° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par M. Darcol sur *les médiums*, et signée *Salles*. Cette communication, remise dans la dernière séance n'y a point été lue, parce qu'il n'en avait point été pris connaissance préalable, et attendu que *le règlement prescrit impérieusement cette formalité*.

3° Autre dictée spontanée, obtenue par Mme de B… sur la *Charité morale*, et signée sœur Rosalie.

4° Deux autres dictées spontanées obtenues par Mme Costel, l'une sur *les différentes catégories d'Esprits errants*, l'autre sur *les châtiments*, et signées *Georges*. Ces deux communications peuvent être mises au rang des plus remarquables par la sublimité des pensées, la vérité des tableaux et l'éloquence du style. (Seront publiées ainsi que les autres communications les plus importantes.)

Le Président fait observer que la Société est nécessairement limitée par le temps, mais que tout ce que ses membres obtiennent en leur particulier, et qu'ils veulent bien y apporter, doit être considéré comme un complément de ses travaux. Elle ne doit donc pas envisager comme en faisant partie seulement ce qu'elle obtient dans ses séances, mais également tout ce qui

lui vient du dehors et peut servir à son instruction. Elle est le centre où viennent aboutir les études privées pour le bien de tous ; elle les examine, les commente, et en fait son profit s'il y a lieu. Pour les médiums, c'est un moyen de contrôle qui, en les éclairant sur la nature des communications qu'ils reçoivent, peut les préserver de plus d'un mécompte. Les Esprits, d'ailleurs, préfèrent souvent se communiquer dans l'intimité, où il y a nécessairement plus de recueillement que dans les réunions nombreuses, par les instruments de leur choix, dans les moments qui leur conviennent, et dans des circonstances qu'il ne nous est pas toujours donné d'apprécier. En concentrant ces communications, chacun profite ainsi de tous les avantages qu'elles peuvent offrir.

Études. 1° Question adressée à saint Louis sur l'Esprit *Georges*. De son vivant il était artiste peintre, et le professeur de dessin de la personne qui lui sert de médium ; sa vie n'a offert aucune particularité saillante, si ce n'est qu'il a toujours été bon et bienveillant. Ses communications, comme Esprit, portent le cachet d'une telle supériorité, qu'on a désiré savoir le rang qu'il occupe dans le monde des Esprits. Saint Louis répond :

« Il a été un Esprit juste sur la terre ; toute sa grandeur consiste dans la bonté, la charité et la foi en Dieu qu'il professait, aussi, aujourd'hui, se trouve-t-il placé parmi les Esprits supérieurs. »

2° Évocation de *Charles Nodier*, par mademoiselle Huet. Il commence le travail promis dans la dernière séance.

3° Évocation du *Père Leroy*. Comme il avait laissé libre le choix du médium, on a préféré ne pas prendre celui dont il s'est servi la première fois, afin d'écarter toute influence et de pouvoir mieux juger de l'identité par ses réponses. Elles sont de tous points conformes aux sentiments précédemment exprimés, et dignes d'un Esprit élevé. Il termine par des conseils de la plus haute sagesse, où se révèlent à la fois l'humilité du chrétien, la tolérance de la charité évangélique, et la supériorité de l'intelligence.

4° Évocation de la reine d'Oude déjà évoquée en janvier 1858 (voir la Revue de mars 1858). Médium M. Jules Rob…. On remarque chez elle une légère disposition à s'améliorer, mais le fond du caractère a subi peu de changement.

Remarque. Parmi les assistants se trouvait une dame qui a longtemps habité l'Inde et l'a personnellement connue. Elle dit que toutes ses réponses sont parfaitement conformes à son caractère, et qu'il est impossible de n'y pas reconnaître une preuve d'identité.

5° Trois dictées spontanées sont obtenues, la première par Mlle Huet sur l'*Envie*, signée saint Louis ; la deuxième par M. Didier sur le *péché*

originel, signée Ronsard ; la troisième par Mlle Stéphanie, signée Gustave Lenormand.

Pendant ces dernières communications, Mlle L. J…, médium dessinateur, obtient deux groupes signés Jules Romain.

À la suite de quelques belles pensées écrites par un Esprit qui ne signe pas, un autre Esprit qui s'est déjà manifesté à Mlle L. J…, vient se mettre à la traverse en lui faisant casser des crayons, et faire des traits qui dénotent un sentiment de colère. En même temps il se communique à M. Jules Rob…, et répond laconiquement et avec hauteur aux questions qu'on lui adresse.

C'est l'Esprit d'un souverain étranger connu par la violence de son caractère. Invité à signer son nom, il le fait de deux manières. Un des assistants attaché au gouvernement de son pays, et que ses fonctions mettaient à même de voir souvent sa signature, reconnaît dans l'une celle des pièces officielles, et dans l'autre celle des lettres privées.

La séance générale étant levée, MM. les membres de la Société sont invités à rester quelques instants pour une communication.

M. Sanson, dans une allocution chaleureusement exprimée, expose la reconnaissance qu'il doit à l'Esprit de saint Louis pour son intervention dans la guérison instantanée d'un mal de jambe qui avait résisté à tous les traitements et devait entraîner l'amputation. C'est, dit-il, à la connaissance du Spiritisme qu'il doit sa guérison vraiment miraculeuse, par la confiance qu'il y a puisée en la bonté et en la puissance de Dieu dont auparavant il s'inquiétait assez peu ; et comme c'est à la Société qu'il doit d'avoir été initié aux vérités qu'il enseigne, il la comprend dans ses remerciements. Depuis lors, chaque année, il a offert à l'Esprit de saint Louis, le jour qui lui est consacré, un bouquet en mémoire de la faveur dont il a été l'objet, et c'est cet hommage qu'il renouvelle aujourd'hui, 24 août, veille de la Saint-Louis.

La Société s'associe aux témoignages de gratitude de M. Sanson ; elle remercie saint Louis de la bienveillance dont elle est l'objet de sa part, et le prie de vouloir bien lui continuer sa protection. Saint Louis répond :

« Je suis heureux, trois fois heureux, mes bien-aimés frères, de ce que je vois et entends ce soir ; votre émotion et votre reconnaissance sont encore le meilleur hommage que vous puissiez m'adresser. Que le Dieu de bonté vous conserve dans ces bons et pieux sentiments ! Je continuerai à veiller sur une société unie par le sentiment de la charité et d'une véritable fraternité. »

LOUIS.

Le Merveilleux et le Surnaturel.

Si la croyance aux Esprits et à leurs manifestations était une conception isolée, le produit d'un système, elle pourrait, avec quelque apparence de raison, être suspectée d'illusion ; mais qu'on nous dise pourquoi on la retrouve si vivace chez tous les peuples anciens et modernes, dans les livres saints de toutes les religions connues ? C'est, disent quelques critiques, parce que de tout temps, l'homme a aimé le merveilleux. - Qu'est-ce donc que le merveilleux, selon vous ? - Ce qui est surnaturel. - Qu'entendez-vous par le surnaturel ? - Ce qui est contraire aux lois de la nature. - Vous connaissez donc tellement bien ces lois qu'il vous est possible d'assigner une limite à la puissance de Dieu ? Eh bien ! alors prouvez que l'existence des Esprits et leurs manifestations sont contraires aux lois de la nature ; que ce n'est pas, et ne peut être une de ces lois. Suivez la doctrine Spirite, et voyez si cet enchaînement n'a pas tous les caractères d'une admirable loi. La pensée est un des attributs de l'Esprit ; la possibilité d'agir sur la matière, de faire impression sur les sens, et par suite de transmettre sa pensée, résulte, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de sa constitution physiologique ; donc il n'y a dans ce fait rien de surnaturel, rien de merveilleux.

Pourtant, dira-t-on, vous admettez qu'un Esprit peut enlever une table, et la maintenir dans l'espace sans point d'appui ; n'est-ce pas une dérogation à la loi de gravité ? - Oui, à la loi connue ; mais la nature a-t-elle dit son dernier mot ? Avant qu'on n'eût expérimenté la force ascensionnelle de certains gaz, qui eût dit qu'une lourde machine portant plusieurs hommes peut triompher de la force d'attraction ? Aux yeux du vulgaire cela ne devait-il pas paraître merveilleux, diabolique ? Celui qui eût proposé il y a un siècle de transmettre une dépêche à 500 lieues, et d'en recevoir la réponse en quelques minutes, aurait passé pour un fou ; s'il l'eût fait on aurait cru qu'il avait le diable à ses ordres, car alors le diable seul était capable d'aller si vite. Pourquoi donc un fluide inconnu n'aurait-il pas la propriété, dans des circonstances données, de contrebalancer l'effet de la pesanteur, comme l'hydrogène contrebalance le poids du ballon ? Ceci, remarquons-le en passant, est une comparaison, mais non une assimilation, et uniquement pour montrer, par analogie, que le fait n'est pas physiquement impossible. Or, c'est précisément quand les savants, dans l'observation de ces sortes de phénomènes, ont voulu procéder, par voie d'assimilation, qu'ils se sont fourvoyés. Au reste, le fait est là ; toutes les dénégations

ne pourront faire qu'il ne soit pas, car nier n'est pas prouver ; pour, nous, il n'a rien de surnaturel, c'est tout ce que nous en pouvons dire pour le moment.

Si le fait est constaté, dira-t-on, nous l'acceptons ; nous acceptons même la cause que vous venez d'assigner, celle d'un fluide inconnu ; mais qui prouve l'intervention des Esprits ? là est le merveilleux, le surnaturel.

Il faudrait ici toute une démonstration qui ne serait pas à sa place, et ferait d'ailleurs double emploi, car elle ressort de toutes les autres parties de l'enseignement. Toutefois, pour la résumer en quelques mots, nous dirons qu'elle est fondée, en théorie, sur ce principe : tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente ; en pratique, sur cette observation que les phénomènes dits Spirites ayant donné des preuves d'intelligence, devaient avoir leur cause en dehors de la matière ; que cette intelligence n'étant pas celle des assistants, - ceci est un résultat d'expérience, - devait être en dehors d'eux ; puisqu'on ne voyait pas l'être agissant, c'était donc un être invisible. C'est alors que d'observations en observations on est arrivé à reconnaître que cet être invisible, auquel on a donné le nom d'Esprit, n'est autre que l'âme de ceux qui ont vécu corporellement, et que la mort a dépouillés de leur grossière enveloppe visible, ne leur laissant qu'une enveloppe éthérée, invisible dans son état normal. Voilà donc le merveilleux et le surnaturel réduits à leur plus simple expression. L'existence d'êtres invisibles une fois constatée, leur action sur la matière résulte de la nature de leur enveloppe fluidique ; cette action est intelligente, parce qu'en mourant ils n'ont perdu que leur corps, mais ont conservé l'intelligence qui est leur essence ; là est la clef de tous ces phénomènes réputés à tort surnaturels. L'existence des Esprits n'est donc point un système préconçu, une hypothèse imaginée pour expliquer les faits ; c'est un résultat d'observations, et la conséquence naturelle de l'existence de l'âme ; nier cette cause, c'est nier l'âme et ses attributs. Que ceux qui penseraient pouvoir donner de ces effets intelligents une solution plus rationnelle, pouvant surtout rendre raison de *tous les faits*, veuillent bien le faire, et alors on pourra discuter le mérite de chacune.

Aux yeux de ceux qui regardent la matière comme la seule puissance de la nature, *tout ce qui ne peut être expliqué par les lois de la matière est merveilleux ou surnaturel* ; or, pour eux, *merveilleux* est synonyme de *superstition*. A ce titre la religion, fondée sur l'existence d'un principe immatériel, serait un tissu de superstitions ; ils n'osent le dire tout haut, mais ils le disent tout bas, et ils croient sauver les apparences en concédant qu'il faut une religion pour le peuple et pour faire que les enfants soient sages ; de deux choses l'une, ou le principe religieux est vrai ou il est faux ; s'il est

vrai, il l'est pour tout le monde ; s'il est faux, il n'est pas plus bon pour les ignorants que pour les gens éclairés.

Ceux qui attaquent le Spiritisme au nom du merveilleux, s'appuient donc généralement sur le principe matérialiste, puisqu'en déniant tout effet extra-matériel, ils dénient, par cela même, l'existence de l'âme ; sondez le fond de leur pensée, scrutez bien le sens de leurs paroles, et vous verrez presque toujours ce principe, s'il n'est catégoriquement formulé, poindre sous les dehors d'une prétendue philosophie rationnelle. Si vous abordez carrément la question en leur demandant s'ils croient avoir une âme, ils n'oseront peut-être dire non, mais ils répondront qu'ils n'en savent rien, ou qu'il n'en sont pas sûrs. En rejetant sur le compte du merveilleux tout ce qui découle de l'existence de l'âme, ils sont donc conséquents avec eux-mêmes ; n'admettant pas la cause, ils ne peuvent admettre les effets ; de là, chez eux, une opinion préconçue qui les rend impropres à juger sainement du Spiritisme, parce qu'ils partent du principe de la négation de tout ce qui n'est pas matériel. Quant à nous, de ce que nous admettons les effets qui sont la conséquence de l'existence de l'âme, s'en suit-il que nous acceptons tous les faits qualifiés de merveilleux ; que nous sommes les champions de tous les rêveurs, les adeptes de toutes les utopies, de toutes les excentricités systématiques ? Il faudrait bien peu connaître le Spiritisme pour le penser ; mais nos adversaires n'y regardent pas de si près ; la nécessité de connaître ce dont ils parlent est le moindre de leurs soucis. Selon eux le merveilleux est absurde ; or le Spiritisme s'appuie sur des faits merveilleux, donc le Spiritisme est absurde ; c'est pour eux un jugement sans appel. Ils croient opposer un argument sans réplique quand, après avoir fait d'érudites recherches sur les convulsionnaires de Saint Médard, les Camisards des Cévennes ou les religieuses de Loudun, ils sont arrivés à y découvrir des faits patents de supercherie que personne ne conteste ; mais ces histoires sont-elles l'évangile du Spiritisme ? Ses partisans ont-ils nié que le charlatanisme ait exploité certains faits à son profit, que l'imagination en ait créé, que le fanatisme en ait exagéré beaucoup ? Il n'est pas plus solidaire des extravagances qu'on peut commettre en son nom, que la vraie science ne l'est des abus de l'ignorance, ni la vraie religion des excès du fanatisme. Beaucoup de critiques ne jugent le Spiritisme que sur les contes de fées et les légendes populaires qui en sont les fictions ; autant vaudrait juger l'histoire sur les romans historiques ou les tragédies.

En logique élémentaire, pour discuter une chose il faut la connaître, car l'opinion d'un critique n'a de valeur qu'autant qu'il parle en parfaite connaissance de cause ; alors seulement son opinion, fût-elle erronée,

peut être prise considération ; mais de quel de poids est-elle sur une matière qu'il ne connaît pas ? Le vrai critique doit faire preuve, non seulement d'érudition, mais d'un *savoir profond* à l'endroit de l'objet qu'il traite, d'un jugement sain, et d'une impartialité à toute épreuve, autrement le premier ménétrier venu pourrait s'arroger le doit de juger Rossini, et un rapin celui de censurer Raphaël.

Le Spiritisme n'accepte donc point tous les faits réputés merveilleux ou surnaturels ; loin de là, il démontre l'impossibilité d'un grand nombre et le ridicule de certaines croyances qui, pour lui constituent à proprement parler la superstition. Il est vrai que dans ce qu'il admet il y a des choses qui, pour les incrédules, sont du merveilleux tout pur, autrement dit de la superstition ; soit ; mais au moins ne discutez que ces points, car sur les autres il n'a rien à dire, et vous prêchez des convertis. Mais où s'arrête la croyance du Spiritisme, dira-t-on ? Lisez, observez, et vous le saurez. Toute science ne s'acquiert qu'avec le temps et l'étude ; or, le Spiritisme qui touche aux questions les plus graves de la philosophie, à toutes les branches de l'ordre social ; qui embrasse à la fois l'homme physique et l'homme moral, est lui-même toute une science, toute une philosophie qui ne peut pas plus être apprise en quelques heures que tout autre science, car il y aurait autant de puérilité à voir tout le Spiritisme dans une table tournante, qu'à voir toute la physique dans certains jouets d'enfants. Pour quiconque ne veut pas s'arrêter à la surface, ce ne sont pas des heures, mais des mois et des années qu'il faut pour en sonder tous les arcanes. Qu'on juge, par là, du degré de savoir et de la valeur de l'opinion de ceux qui s'arrogent le droit de juger, parce qu'ils ont vu une ou deux expériences, le plus souvent en manière de distraction et de passe-temps ! Ils diront sans doute qu'ils n'ont pas le loisir de donner tout le temps nécessaire à cette étude ; soit ; rien ne les y contraint ; mais alors quand on n'a pas le temps d'apprendre une chose, on ne se mêle pas d'en parler, et encore moins de la juger, si l'on ne veut être accusé de légèreté ; or, plus on occupe une position élevée dans la science, moins on est excusable de traiter légèrement un sujet que l'on ne connaît pas. Nous nous résumons dans les propositions suivantes :

1° Tous les phénomènes Spirites ont pour principe l'existence de l'âme, sa survivance au corps et ses manifestations ;

2° Ces phénomènes étant fondés sur une loi de la nature, n'ont rien de *merveilleux* ni de *surnaturel* dans le sens vulgaire de ces mots ;

3° Beaucoup de faits ne sont réputés surnaturels que parce qu'on n'en connaît pas la cause ; le Spiritisme, en leur assignant une cause, les fait rentrer dans le domaine des phénomènes naturels ;

4° Parmi les faits qualifiés de surnaturels, il en est beaucoup dont le Spiritisme démontre l'impossibilité, et qu'il range parmi les croyances superstitieuses ;

5° Bien que le Spiritisme reconnaisse dans beaucoup de croyances populaires un fond de vérité, il n'accepte nullement la solidarité de toutes les histoires fantastiques créées par l'imagination ;

6° Juger le Spiritisme sur les faits qu'il n'admet pas, c'est faire preuve d'ignorance, et ôter toute valeur à son opinion ;

7° L'explication des faits admis par le Spiritisme, leurs causes et leurs conséquences morales, constituent une véritable science qui requiert une étude sérieuse, persévérante et approfondie ;

8° Le Spiritisme ne peut regarder comme critique sérieux que celui qui aurait tout vu, tout étudié, avec la patience et la persévérance d'un observateur consciencieux ; qui en saurait autant sur ce sujet que l'adepte plus éclairé ; qui aurait, par conséquent, puisé ses connaissances ailleurs que dans les romans de la science ; à qui on ne pourrait opposer *aucun fait* dont il n'eût connaissance, aucun argument qu'il n'eût médité ; qui réfuterait, non par des négations, mais par d'autres arguments plus péremptoires ; qui pourrait enfin assigner une cause plus logique aux faits avérés. Ce critique est encore à trouver.

Il va sans dire que les contempteurs du merveilleux rejettent à plus forte raison les miracles au rang des chimères de l'imagination. Quelques mots à ce sujet, quoique puisés dans un précédent article, trouvent ici leur place naturelle, et il ne sera pas inutile de les rappeler.

Dans son acception primitive, et par son étymologie, le mot miracle signifie *chose extraordinaire*, *chose admirable à voir* ; mais ce mot, comme tant d'autres, s'est écarté du sens originaire, et aujourd'hui il se dit (selon l'Académie) *d'un acte de la puissance divine, contraire aux lois communes de la nature*. Telle est, en effet, son acception usuelle, et ce n'est plus que par comparaison et par métaphore qu'on l'applique aux choses vulgaires qui nous surprennent et dont la cause est inconnue. Il n'entre nullement dans nos vues d'examiner si Dieu a pu juger utile, en certaines circonstances, de déroger aux lois établies par lui-même ; notre but est uniquement de démontrer que les phénomènes Spirites, quelque extraordinaires qu'ils soient, ne dérogeant nullement à ces lois, n'ont aucun caractère miraculeux, pas plus qu'ils ne sont merveilleux ou surnaturels. Le miracle ne s'explique pas ; les phénomènes Spirites, au contraire, s'expliquent de la manière la plus rationnelle ; ce ne sont donc pas des miracles, mais de simples effets qui ont leur raison d'être dans les lois générales. Le miracle a encore un autre caractère : c'est d'être insolite et isolé. Or, du moment

qu'un fait se reproduit, pour ainsi dire, à volonté, et par diverses personnes, ce ne peut être un miracle.

La science fait tous les jours des miracles aux yeux des ignorants : voilà pourquoi jadis ceux qui en savaient plus que le vulgaire passaient pour sorciers ; et, comme on croyait que toute science surhumaine venait du diable, on les brûlait. Aujourd'hui qu'on est beaucoup plus civilisé, on se contente de les envoyer aux Petites-Maisons.

Qu'un homme réellement mort, soit rappelé à la vie par une intervention divine, c'est là un véritable miracle, parce que c'est contraire aux lois de la nature. Mais si cet homme n'a que les apparences de la mort, s'il y a encore en lui un reste de *vitalité latente*, et que la science, ou une action magnétique parvienne à le ranimer, pour les gens éclairés c'est un phénomène naturel ; mais aux yeux du vulgaire ignorant, le fait passera pour miraculeux. Qu'au milieu de certaines campagnes un physicien lance un cerf-volant électrique et fasse tomber la foudre sur un arbre, ce nouveau Prométhée sera certainement regardé comme armé d'une puissance diabolique ; mais Josué arrêtant le mouvement du soleil, ou plutôt de la terre, voilà le véritable miracle, car nous ne connaissons aucun magnétiseur doué d'une assez grande puissance pour opérer un tel prodige. De tous les phénomènes Spirites, un des plus extraordinaires est sans contredit celui de l'écriture directe, et l'un de ceux qui démontrent de la manière la plus patente l'action des intelligences occultes ; mais de ce que le phénomène est produit par des êtres occultes, il n'est pas plus miraculeux que tous les autres phénomènes qui sont dus à des agents invisibles, parce que ces êtres occultes qui peuplent les espaces sont une des puissances de la nature, puissance dont l'action est incessante sur le monde matériel, aussi bien que sur le monde moral.

Le Spiritisme, en nous éclairant sur cette puissance, nous donne la clef d'une foule de choses inexpliquées et inexplicables par tout autre moyen, et qui ont pu, dans des temps reculés, passer pour des prodiges ; il révèle, de même que le magnétisme, une loi, sinon inconnue, du moins mal comprise, ou, pour mieux dire, on connaissait les effets, car ils se sont produits de tous temps, mais on ne connaissait pas la loi, et c'est l'ignorance de cette loi qui a engendré la superstition. Cette loi connue, le merveilleux disparaît et les phénomènes rentrent dans l'ordre des choses naturelles. Voilà pourquoi les Spirites ne font pas plus de miracles en faisant tourner une table ou écrire les trépassés, que le médecin en faisant revivre un moribond, ou le physicien en faisant tomber la foudre. Celui qui prétendrait, à l'aide de cette science, *faire des miracles*, serait, ou un ignorant de la chose, ou un faiseur de dupes.

Les phénomènes Spirites, de même que les phénomènes magnétiques, avant qu'on n'en connût la cause, ont dû passer pour des prodiges ; or, comme les sceptiques, les esprits forts, c'est-à-dire ceux qui ont le privilège exclusif de la raison et du bon sens, ne croient pas qu'une chose soit possible du moment qu'ils ne la comprennent pas, voilà pourquoi tous les faits réputés prodigieux sont l'objet de leurs railleries ; et comme la religion contient un grand nombre de faits de ce genre, ils ne croient pas à la religion, et de là à l'incrédulité absolue il n'y a qu'un pas. Le Spiritisme, en expliquant la plupart de ces faits, leur donne une raison d'être. Il vient donc en aide à la religion en démontrant la possibilité de certains faits qui, pour n'avoir plus le caractère miraculeux, n'en sont pas moins extraordinaires, et Dieu n'en est ni moins grand, ni moins puissant pour n'avoir pas dérogé à ses lois. De quels quolibets les enlèvements de saint Cupertin n'ont-ils pas été l'objet ? Or, la suspension éthéréenne des corps graves est un fait expliqué par le Spiritisme ; nous en avons été *personnellement témoin oculaire*, et M. Home, ainsi que d'autres personnes de notre connaissance, ont renouvelé à plusieurs reprises le phénomène produit par saint Cupertin. Donc, ce phénomène rentre dans l'ordre des choses naturelles.

Au nombre des faits de ce genre, il faut placer en première ligne les apparitions, parce que ce sont les plus fréquents. Celle de la Salette, qui divise même le clergé, n'a pour nous rien d'insolite. Assurément, nous ne pouvons affirmer que le fait a eu lieu, parce que nous n'en avons pas la preuve matérielle ; mais, pour nous, il est possible, attendu que des milliers de faits analogues *récents* nous sont connus ; nous y croyons, non seulement parce que leur réalité est avérée pour nous, mais surtout parce que nous nous rendons parfaitement compte de la manière dont ils se produisent. Qu'on veuille bien se reporter à la théorie que nous avons donnée des apparitions, et l'on verra que ce phénomène devient aussi simple et aussi plausible qu'une foule de phénomènes physiques qui ne sont prodigieux que faute d'en avoir la clef. Quant au personnage qui s'est présenté à la Salette, c'est une autre question ; son identité ne nous est nullement démontrée ; nous constatons seulement qu'une apparition peut avoir eu lieu, le reste n'est pas de notre compétence ; chacun peut à cet égard garder ses convictions, le Spiritisme n'a pas à s'en occuper ; nous disons seulement que les faits produits par le Spiritisme nous révèlent des lois nouvelles, et nous donnent la clef d'une foule de choses qui paraissaient surnaturelles ; si quelques-uns de ceux qui passaient pour miraculeux y trouvent une explication logique, c'est un motif pour ne pas se hâter de nier ce que l'on ne comprend pas.

Les faits du Spiritisme sont contestés par certaines personnes, précisément parce qu'ils paraissent sortir de la loi commune et qu'on ne s'en rend pas compte. Donnez-leur une base rationnelle, et le doute cesse. L'explication, dans ce siècle où l'on ne se paye pas de mots, est donc un puissant motif de conviction ; aussi voyons-nous tous les jours des personnes qui n'ont été témoins d'aucun fait, qui n'ont vu ni une table tourner, ni un médium écrire, et qui sont aussi convaincues que nous, uniquement parce qu'elles ont lu et compris. Si l'on ne devait croire qu'à ce que l'on a vu de ses yeux, nos convictions se réduiraient à bien peu de chose.

Histoire du Merveilleux et du Surnaturel.

PAR LOUIS FIGUIER.

(Premier article.)

Il est un peu du mot *merveilleux* comme du mot *âme* ; il a un sens élastique qui peut donner lieu à des interprétations diverses ; c'est pourquoi nous avons cru utile de poser quelques principes généraux dans l'article précédent avant d'aborder l'examen de l'histoire qu'en donne M. Figuier. Lorsque cet ouvrage a paru, les adversaires du Spiritisme ont battu des mains en disant que, sans doute, nous allions avoir à faire à forte partie ; dans leur charitable pensée ils nous voyaient déjà morts sans retour ; tristes effets de l'aveuglément passionné et irréfléchi ; car, s'ils se donnaient la peine d'observer ce qu'ils veulent démolir, ils verraient que le Spiritisme sera un jour, et cela plus tôt qu'ils ne le croient, la sauvegarde de la société, et peut-être eux-mêmes lui devront-ils leur salut, nous ne disons pas dans l'autre monde dont ils se soucient assez peu, mais dans celui-ci ! Ce n'est point légèrement que nous disons ces paroles ; le temps n'est pas venu encore de les développer ; mais déjà beaucoup nous comprennent.

Pour en revenir à M. Figuier, nous-même avions pensé trouver en lui un adversaire vraiment sérieux, apportant enfin des arguments péremptoires qui valussent la peine d'une réfutation sérieuse. Son ouvrage comprend quatre volumes ; les deux premiers contiennent d'abord un exposé des principes dans une préface et une introduction, puis une relation de faits

parfaitement connus, mais qu'on lira néanmoins avec intérêt, à cause des recherches érudites auxquelles ils ont donné lieu de la part de l'auteur ; c'est, nous le croyons, le récit le plus complet qui en ait été publié. Ainsi le premier volume est presque entièrement consacré à l'histoire d'Urbain Grandier et des religieuses de Loudun ; viennent ensuite les convultionnaires de saint Médar, l'histoire des prophètes protestants, la baguette divinatoire, le magnétisme animal. Le quatrième volume, qui vient de paraître, traite spécialement des tables tournantes et des Esprits frappeurs. Nous reviendrons plus tard sur ce dernier volume, nous bornant, pour aujourd'hui, à une appréciation sommaire de l'ensemble.

La partie critique des histoires que renferment les deux premiers volumes consiste à prouver, par des témoignages authentiques, que l'intrigue, les passions humaines, le charlatanisme, y ont joué un grand rôle ; que certains faits portent un cachet évident de jonglerie ; mais c'est ce que personne ne conteste ; personne ne s'est jamais porté garant de l'intégrité de *tous* ces faits ; les Spirites, moins que tout autres, et ils doivent même savoir gré à M. Figuier d'avoir rassemblé des preuves qui éviteront de nombreuses compilations ; ils ont intérêt à ce que la fraude soit démasquée, et tous ceux qui la découvriront dans des faits faussement qualifiés de phénomènes Spirites, leur rendront service ; or, pour rendre de pareils services, il n'est rien de tel que les ennemis ; on voit donc que les ennemis mêmes sont bons à quelque chose. Seulement, chez eux le désir de la critique les entraîne quelquefois trop loin, et dans leur ardeur à découvrir le mal, ils le voient souvent où il n'est pas, faute d'avoir examiné la chose avec assez d'attention, ou d'impartialité, ce qui est encore plus rare. Le vrai critique doit se défendre d'idées préconçues, se dépouiller de tout préjugé, autrement il juge à son point de vue qui peut-être n'est pas toujours juste. Prenons un exemple ; supposons l'histoire politique d'événements contemporains écrite avec la plus grande impartialité, c'est-à-dire avec une entière vérité, et supposons cette histoire commentée par deux critiques d'opinions contraires ; par cela même que tous les faits sont exacts, ils froisseront forcément l'opinion de l'un des deux ; de là deux jugements contradictoires : l'un qui portera l'ouvrage aux nues, l'autre qui le dira bon à jeter au feu ; et pourtant l'ouvrage ne contiendra que la vérité. S'il en est ainsi pour des faits patents comme ceux de l'histoire, à plus forte raison quand il s'agit de l'appréciation des doctrines philosophiques ; or, le Spiritisme est une doctrine philosophique, et ceux qui ne le voient que dans le fait des tables tournantes, ou qui le jugent sur des contes absurdes, sur l'abus qu'on en peut faire, qui le confondent avec les moyens de divination, prouvent qu'ils ne le connaissent pas. M. Figuier

est-il dans les conditions voulues pour le juger avec impartialité ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

M. Figuier débute ainsi dans sa préface :

« En 1854, quand les tables tournantes et parlantes, importées d'Amérique, firent leur apparition en France, elles y produisirent une impression que personne n'a oubliée. Beaucoup d'esprits sages et réfléchis furent effrayés de ce débordement imprévu de la passion du merveilleux. Ils ne pouvaient comprendre *un tel égarement* en plein XIX° siècle, avec une philosophie avancée et au milieu de ce magnifique mouvement scientifique qui dirige tout aujourd'hui vers le positif et l'utile. »

Son jugement est prononcé : la croyance aux tables tournantes est un égarement. Comme M. Figuier est un homme positif, on doit penser qu'avant de publier son livre, il a tout vu, tout étudié, tout approfondi, en un mot qu'il parle en connaissance de cause. S'il en était autrement, il tomberait dans le tort de MM. Schiff et Jobert (de Lambale) avec leur théorie du muscle craqueur. (Voir la revue du mois de juin 1859.) Et pourtant, il est à notre connaissance qu'il y a un mois à peine il assistait à une séance où il a prouvé qu'il est étranger aux principes les plus élémentaires du Spiritisme. Se dira-t-il suffisamment éclairé, parce qu'il a assisté à une séance ? Nous ne doutons certes pas de sa perspicacité, mais quelque grande qu'elle soit, nous ne saurions pas plus admettre qu'il puisse connaître et surtout comprendre le Spiritisme en une séance, qu'il n'a appris la physique en une leçon ; si M. Figuier pouvait le faire, nous tiendrions le fait pour un des plus merveilleux. Quand il aura étudié le Spiritisme avec autant de soin qu'on en apporte à l'étude d'une science, qu'il y aura consacré un temps moral nécessaire, qu'il aura assisté à *quelques milliers* d'expériences, qu'il se sera rendu compte de tous les faits sans exception, qu'il aura comparé toutes les théories, alors seulement il pourra faire une critique judicieuse ; jusque-là son jugement est une opinion personnelle, qui n'aurait pas plus de poids dans le pour que dans le contre.

Prenons la chose à un autre point de vue. Nous avons dit que le Spiritisme repose entièrement sur l'existence en nous d'un principe immatériel, autrement dit, sur l'existence de l'âme. Celui qui n'admet pas un Esprit en soi, ne peut en admettre hors de soi ; par conséquent n'admettant pas *la cause*, il ne peut admettre l'effet. Nous voudrions donc savoir si M. Figuier pourrait placer en tête de son livre la profession de foi suivante :

1° Je crois en un Dieu, auteur de toutes choses, tout-puissant, souverainement juste et bon, et infini dans ses perfections ;

2° Je crois à la *providence* de Dieu ;

3° Je crois à l'existence de l'âme survivant au corps, et à son individua-

lité après la mort. J'y crois, non comme à une *probabilité*, mais comme à une chose nécessaire et conséquente des attributs de la Divinité ;

4° Admettant l'âme et sa survivance, je crois qu'il ne serait ni selon la justice, ni selon la bonté de Dieu, que le bien et le mal fussent traités sur le même pied après la mort, alors que, pendant la vie, ils reçoivent si rarement la récompense ou le châtiment qu'ils méritent ;

5° Si l'âme du méchant et celle du bon ne sont pas traitées de même, il y en a donc qui sont heureuses ou malheureuses, c'est-à-dire qui sont récompensées ou punies selon leurs œuvres.

Si M. Figuier faisait une telle profession de foi nous lui dirions : Cette profession est celle de tous les Spirites, car sans cela le Spiritisme n'aurait aucune raison d'être ; seulement ce que vous croyez théoriquement, le Spiritisme le démontre par les faits ; car tous les faits Spirites sont la conséquence de ces principes. Les Esprits qui peuplent l'espace n'étant autre chose que les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans les autres mondes, du moment qu'on admet l'âme, sa survivance et son individualité, on admet par cela même les Esprits. La base étant reconnue, toute la question est de savoir si ces Esprits ou ces âmes peuvent se communiquer aux vivants ; s'ils ont une action sur la matière ; s'ils influent sur le monde physique et le monde moral ; ou bien s'ils sont voués à une inutilité perpétuelle, ou à ne s'occuper que d'eux-mêmes, ce qui est peu probable, si l'on admet la providence de Dieu, et si l'on considère l'admirable harmonie qui règne dans l'univers, où le plus petit être joue son rôle.

Si la réponse de M. Figuier était négative, ou seulement poliment dubitative, afin, pour nous servir de l'expression de certaines gens, de ne pas heurter trop brusquement des préjugés respectables, nous lui dirions : Vous n'êtes pas plus juge compétent en fait de Spiritisme qu'un musulman en fait de religion catholique ; votre jugement ne saurait être impartial, et ce serait en vain que vous vous défendriez d'apporter des idées préconçues, car ces idées sont dans votre opinion même touchant le principe fondamental que vous rejetez *a priori*, et avant de connaître la chose.

Si jamais un corps savant nommait un rapporteur pour examiner la question du *Spiritisme*, et que ce rapporteur ne fût pas franchement *Spiritualiste*, autant vaudrait qu'un concile eût choisi Voltaire pour traiter une question de dogme. On s'étonne, soit dit en passant, que les corps savants n'aient pas donné leur avis ; mais on oublie que leur mission est l'étude des lois de la matière et non celle des attributs de l'âme et encore moins de décider si l'âme existe. Sur de tels sujets ils peuvent avoir des opinions individuelles, comme ils peuvent en avoir sur la religion, mais, comme corps, ils n'auront jamais à se prononcer.

Nous ne savons ce que M. Figuier répondrait aux questions formulées dans la profession de foi ci-dessus, mais son livre peut le faire pressentir. En effet, le second paragraphe de sa préface est ainsi conçu :

« Une connaissance exacte de l'histoire du passé aurait prévenu, ou du moins, fort diminué cet étonnement. Ce serait, en effet, une grande erreur de s'imaginer que les idées qui ont enfanté de nos jours la croyance aux tables parlantes et aux Esprits frappeurs, sont d'origine moderne. Cet amour du merveilleux n'est pas particulier à notre époque ; il est de tous les temps et de tous les pays, car il tient à la nature même de l'esprit humain. *Par une instinctive et injuste défiance de ses propres forces, l'homme est porté à placer au-dessus de lui d'invisibles puissances s'exerçant dans une sphère inaccessible*. Cette disposition *native* a existé à toutes les périodes de l'histoire de l'humanité, et revêtant, selon les temps, les lieux et les mœurs, des aspects différents, elle a donné naissance à des manifestations variables dans leur forme, mais tenant au fond à un principe identique. »

Puisqu'il dit que *c'est par une instinctive et injuste défiance de ses propres forces que l'homme est porté à placer au-dessus de lui d'invisibles puissances s'exerçant dans une sphère inaccessible*, c'est reconnaître que l'homme est *tout*, qu'il peut tout, et qu'au-dessus de lui il n'y a rien ; si nous ne nous trompons, ce n'est pas seulement du matérialisme, mais de l'athéisme. Ces idées, du reste, ressortent d'une foule d'autres passages de sa préface et de son introduction sur lesquelles nous appelons toute l'attention de nos lecteurs, et nous sommes persuadé qu'ils en porteront le même jugement que nous. Dira-t-il que ces paroles ne s'appliquent pas à la Divinité mais aux *Esprits* ? Nous lui répondrons qu'alors il ne connaît pas le premier mot du Spiritisme, puisque nier les Esprits c'est nier l'âme : les Esprits et les âmes étant une seule et même chose ; que les Esprits n'exercent pas leur puissance dans une sphère *inaccessible*, puisqu'ils sont à nos côtés, nous touchent, agissent sur la matière inerte, à l'instar de tous les fluides impondérables et invisibles qui sont cependant les moteurs les plus puissants et les agents les plus actifs de la nature. Dieu seul exerce sa puissance dans une sphère *inaccessible* aux hommes ; nier cette puissance, c'est donc nier Dieu. Dira-t-il enfin que ces effets, que nous attribuons aux Esprits, sont sans doute dus à quelques-uns de ces fluides ? Ce serait possible ; mais alors nous lui demanderons comment des fluides *inintelligents* peuvent donner des effets *intelligents*.

M. Figuier constate un fait capital en disant *que cet amour du merveilleux est de tous les temps et de tous les pays, car il tient à la nature même de l'Esprit humain*. Ce qu'il appelle amour du merveilleux est tout simplement la croyance instinctive, *native*, comme il le dit, à l'existence de l'âme

et à sa survivance au corps, croyance qui a revêtu des formes diverses selon les temps et les lieux, mais tenant au fond à un principe identique. Ce sentiment inné, universel chez l'homme, Dieu le lui aurait-il inspiré pour se jouer de lui ? pour lui donner des aspirations impossibles à réaliser ? Croire qu'il en puisse être ainsi, c'est nier la bonté de Dieu, c'est plus, c'est nier Dieu lui-même.

Veut-on d'autres preuves de ce que nous avançons ? voyons encore quelques passages de sa préface :

« Au moyen âge, quand une religion nouvelle a transformé l'Europe, le merveilleux prend domicile dans cette religion même. On croit aux possessions diaboliques, aux sorciers et aux magiciens. Pendant une série de siècles cette croyance est sanctionnée par une guerre sans trêve et sans merci, faite aux malheureux que l'on accuse d'un secret commerce avec les démons ou avec les magiciens leurs suppôts.

« Vers la fin du XVII° siècle, à l'aurore d'une philosophie tolérante et éclairée, le diable a vieilli et l'accusation de magie commence à être un argument usé, mais le merveilleux ne perd pas ses droits pour cela. Les miracles fleurissent à l'envi dans les églises des diverses communions chrétiennes ; on croit, en même temps, à la baguette divinatoire, on s'en rapporte aux mouvements d'un bâton fourchu pour rechercher les objets du monde physique et s'éclairer sur les choses du monde moral. On continue, dans diverses sciences, à admettre l'intervention d'influences surnaturelles, précédemment introduites par Paracelse.

« Au XVIII° siècle, malgré la vogue de la philosophie cartésienne, tandis que, sur les matières philosophiques, tous les yeux sont ouverts aux lumières du bon sens et de la raison, dans le siècle de Voltaire et de l'encyclopédie, le merveilleux seul résiste à la chute de tant de croyances jusque là vénérées. Les miracles foisonnent encore. »

Si la philosophie de Voltaire, *qui a ouvert les yeux à la lumière du bon sens et de la raison*, et sapé tant de superstitions, n'a pu déraciner l'idée native d'une puissance occulte, ne serait-ce pas que cette idée est inattaquable ? La philosophie du XVIII° siècle a flagellé les abus, mais elle s'est arrêtée contre la base. Si cette idée a triomphé des coups que lui a portés l'apôtre de l'incrédulité, M. Figuier espère-t-il être plus heureux ? Nous nous permettrons d'en douter.

M. Figuier fait une singulière confusion des croyances religieuses, des miracles, et de la baguette divinatoire ; tout cela, pour lui, sort de la même source : la superstition, la croyance au merveilleux. Nous n'entreprendrons pas de défendre ici ce petit bâton fourchu qui aurait la singulière propriété de servir *à la recherche du monde*

physique, par la raison que nous n'avons pas approfondi la question, et que nous avons pour principe de ne louer ou critiquer *que ce que nous connaissons* ; mais si nous voulions raisonner par analogie, nous demanderions à M. Figuier si la petite aiguille d'acier avec laquelle le navigateur trouve sa route, n'a pas une vertu bien autrement merveilleuse que le petit bâton fourchu ? Non, direz-vous, car nous connaissons la cause qui la fait agir, et cette cause est toute physique. D'accord ; mais qui dit que la cause qui agit sur la baguette n'est pas toute physique ? Avant qu'on ne connût la théorie de la boussole, qu'auriez-vous pensé, si vous eussiez vécu à cette époque, alors que les marins n'avaient pour guides que les étoiles, qui souvent leur faisaient défaut, qu'auriez-vous pensé, disons-nous, d'un homme qui serait venu dire : J'ai là, dans une petite boite, pas plus grande qu'une bonbonnière, une toute petite aiguille avec laquelle les plus gros navires peuvent se diriger à coup sûr ; qui indique la route par tous les temps avec la précision d'une montre ? Encore une fois nous ne défendons pas la baguette divinatoire, et encore moins le charlatanisme qui s'en est emparé ; mais nous demandons seulement ce qu'il y aurait de plus surnaturel à ce qu'un petit morceau de bois, dans des circonstances données, fut agité par un effluve terrestre invisible, comme l'aiguille aimantée l'est par le courant magnétique qu'on ne voit pas davantage ? Est-ce que cette aiguille ne *sert pas aussi à la recherche des choses du monde physique* ? Est-ce qu'elle n'est pas influencée par la présence d'une mine de fer souterraine ? Le merveilleux est l'idée fixe de M. Figuier ; c'est son cauchemar ; il le voit partout où il y a quelque chose qu'il ne comprend pas. Mais peut-il seulement, lui, savant, dire comment germe et se reproduit la plus petite graine ? Quelle est la force qui fait tourner la fleur vers la lumière ? Qui, sous terre, attire les racines vers un terrain propice, et cela à travers les obstacles les plus durs ? Étrange aberration de l'esprit humain qui croit tout savoir et ne sait rien ; qui foule aux pieds des merveilles sans nombre, et qui nie un pouvoir surhumain !

La religion étant fondée sur l'existence de Dieu, cette puissance surhumaine qui s'exerce dans une sphère inaccessible ; sur l'âme qui survit au corps, en conservant son individualité, et par conséquent son action, a pour principe ce que M. Figuier appelle le merveilleux. S'il se fut borné à dire que parmi les faits qualifiés de merveilleux il y en a de ridicules, d'absurdes, dont la raison fait justice, nous y applaudirions de toutes nos forces, mais nous ne saurions être de son avis quand il confond dans la même réprobation le principe et l'abus du principe ; quand il dénie l'existence de toute puissance au-dessus de l'humanité. Cette conclusion est d'ailleurs formulée d'une manière non équivoque dans le passage suivant :

« De ces discussions, nous croyons qu'il résultera pour le lecteur la parfaite conviction de la *non-existence d'agents surnaturels*, et la certitude que tous les prodiges qui ont excité en divers temps la surprise ou l'admiration des hommes, s'expliquent avec *la seule connaissance de notre organisation physiologique*. La *négation* du merveilleux, telle est la conclusion à tirer de ce livre, qui pourrait s'appeler *le merveilleux expliqué* ; et si nous parvenons au but que nous nous sommes proposé d'atteindre, nous aurons la conviction d'avoir rendu un véritable service à bien des gens. »

Faire connaître les abus, démasquer la fraude et l'hypocrisie partout où elles se trouvent, c'est sans contredit rendre un très grand service ; mais nous croyons que c'est en rendre un très mauvais à la société aussi bien qu'aux individus, que d'attaquer le principe, parce qu'on a pu en abuser ; c'est vouloir couper un bon arbre, parce qu'il a donné un fruit véreux. Le Spiritisme bien compris, en faisant connaître la cause de certains phénomènes, montre ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, et par cela même tend à détruire les idées vraiment superstitieuses ; mais en même temps, en démontrant le principe, il donne un but au bien ; il fortifie dans les croyances fondamentales que l'incrédulité cherche à battre en brèche sous le prétexte d'abus ; il combat la plaie du matérialisme qui est la négation du devoir, de la morale et de toute espérance, et c'est en cela que nous disons qu'il sera un jour la sauvegarde de la société.

Nous sommes, du reste, loin de nous plaindre de l'ouvrage de M. Figuier ; sur les adeptes il ne peut avoir aucune influence, parce qu'ils en reconnaîtront tout de suite les points vulnérables ; sur les autres, il aura l'effet de toutes les critiques : celui de provoquer la curiosité. Depuis l'apparition, ou mieux la réapparition du Spiritisme, on a beaucoup écrit contre ; on ne lui a épargné ni les sarcasmes ni les injures ; il n'y a qu'une chose dont il n'ait pas eu l'honneur, c'est le bûcher, grâce aux mœurs du temps ; cela l'a-t-il empêché de progresser ? nullement, car il compte aujourd'hui ses adhérents par *millions* dans toutes les parties du monde, et tous les jours ils augmentent. A cela la critique a beaucoup contribué sans le vouloir, car son effet, comme nous l'avons dit, et de provoquer l'examen ; on veut voir le pour et le contre, et l'on est tout étonné de trouver une doctrine rationnelle, logique, consolante, calmant les angoisses du doute, résolvant ce qu'aucune philosophie n'a pu résoudre, là où l'on s'attendait à ne trouver qu'une croyance ridicule. Plus le nom du contradicteur est connu, plus sa critique a de retentissement, et plus elle peut faire de bien en appelant l'attention des indifférents. Sous ce rapport l'ouvrage de M. Figuier est dans les meilleures conditions ; il est en outre écrit d'une manière grave, et ne se traîne pas la dans boue des injures grossières et des personnalités,

seuls arguments des critiques de bas étage. Puisqu'il prétend traiter la chose au point de vue scientifique, et sa position le lui permet, on verra donc là le dernier mot de la science contre cette doctrine, et alors le public saura à quoi s'en tenir. Si le savant ouvrage de M. Figuier n'a pas le pouvoir de lui donner le coup de grâce, nous doutons que d'autres soient plus heureux ; pour la combattre avec efficacité, il n'a qu'un moyen, et nous nous faisons un plaisir de le lui indiquer. On ne détruit pas un arbre en en coupant les branches, mais en coupant la racine. Il faut donc attaquer le Spiritisme par la racine et non par les rameaux qui renaissent à mesure qu'on les coupe ; or les racines du Spiritisme, de cet *égarement* du XIX° siècle, pour nous servir de son expression, sont l'âme et ses attributs ; qu'il prouve donc que l'âme n'existe pas, et ne peut exister, car sans *âmes* il n'y a plus d'*Esprits*. Quand il aura prouvé cela, le Spiritisme n'aura plus de raison d'être et nous nous avouerons vaincus. Si son scepticisme ne va pas jusque-là, qu'il prouve, non par une simple négation, mais par une démonstration mathématique, physique, chimique, mécanique, physiologique ou toute autre :

1° Que l'être qui pense pendant sa vie ne doit plus penser après sa mort ;

2° Que s'il pense, il ne doit plus vouloir se communiquer à ceux qu'il a aimés ;

3° Que s'il peut être partout, il ne peut pas être à nos côtés ;

4° Que s'il est à nos côtés, il ne peut pas se communiquer à nous ;

5° Que par son enveloppe fluidique il ne peut pas agir sur la matière inerte ;

6° Que s'il peut agir sur la matière inerte, il ne peut pas agir sur un être animé ;

7° Que s'il peut agir sur un être animé, il ne peut pas diriger sa main pour le faire écrire ;

8° Que pouvant le faire écrire, il ne peut pas répondre à ses questions et lui transmettre sa pensée.

Quand les adversaires du Spiritisme nous auront démontré que cela ne se peut pas, par des raisons aussi patentes que celles par lesquelles Galilée démontra que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, alors nous pourrons dire que leurs doutes sont fondés ; malheureusement jusqu'à ce jour toute leur argumentation se résume en ces mots : *Je ne crois pas, donc cela est impossible*. Ils nous diront sans doute que c'est à nous de prouver la réalité des manifestations ; nous la leur prouvons par les faits et par le raisonnement ; s'ils n'admettent ni l'un ni l'autre, s'ils nient ce qu'ils voient, c'est à eux de prouver que notre raisonnement est faux et que les faits sont impossibles.

Dans un autre article nous examinerons la théorie de M. Figuier ; nous souhaitons pour lui qu'elle soit de meilleur aloi de celle du muscle craqueur de Jubert (de Lambale).

CORRESPONDANCE.

–

A M. le Président de la Société parisienne des études Spirites.

Monsieur le Président,

Permettez-moi quelques éclaircissements à propos de *Tillorier* et de ses découvertes (voir la Revue d'août, 1860). Tillorier était mon ami, et quand il m'a montré le plan de son appareil en fonte, pour liquéfier le gaz acide carbonique, je lui avais dit que, malgré l'épaisseur des parois, il éclaterait, comme les canons, après un certain nombre d'expériences, et l'avais engagé à le faire cercler de fer battu, comme on le fait aujourd'hui pour les canons de fonte, mais il s'est borné à y ajouter des nervures.

Jamais un appareil de ce genre n'a éclaté entre ses mains, car il eût été tué comme le jeune Frémy ; mais la commission de l'Académie se tenait prudemment derrière les murs pendant qu'il préparait tranquillement son expérience. Il était sourd alors depuis plusieurs années, ce qui l'avait forcé de donner sa démission de contrôleur des postes. La seule explosion qu'il ait eu fût celle de la crosse d'un fusil à vent rempli de gaz acide carbonique qu'il avait déposé au soleil sur le gazon d'un jardin.

Cette expérience que je lui avais suggérée, ainsi qu'à M. Galy Cazala, lui fit voir à quelle haute pression pouvait s'élever le gaz acide carbonique, et le danger de son emploi dans les armes de guerre. Quant à Galy, il eut l'idée de substituer le gaz hydrogène au gaz acide carbonique, mais celui-ci ne pût jamais dépasser 28 atmosphères ; c'était trop peu : sans cela la poudre eût été utilement supprimée, car son mécanisme était des plus simples, et un petit cylindre de cuivre aurait contenu aisément cent coups à tirer, au fur et à mesure des besoins, par suite du rétablissement presque instantané de la pression, par la décomposition de l'eau, au moyen de l'acide sulfurique et de la grenaille de zinc. Si nos chimistes trouvaient un gaz qui pût se produire sous une pression moyenne entre celle de l'acide carbonique et de l'hydrogène, le problème serait résolu. *Voilà ce qu'il serait bon de demander à Lavoisier, Berzélius ou Dalton.*

La veille de sa mort Tillorier m'expliquait un nouvel appareil presque terminé, dans le but de liquéfier l'air atmosphérique par des pressions successives capables de supporter de 500 à 1,000 atmosphères. On aura vendu cette belle machine au vieux cuivre.

J'ai dit que Tillorier était extrêmement sourd, de sorte qu'en entrant dans son cabinet de la place Vendôme quelques semaines avant sa mort, je criais en conséquence ; il se boucha les oreilles avec ses deux mains en me disant que j'allais lui rendre la surdité dont il avait été heureusement délivré par le magnétiseur Lafontaine, aujourd'hui à Genève. Je sortis émerveillé de la cure dont j'annonçai la nouvelle le soir même à mes deux amis Galy Cazala et le capitaine Delvigne, avec lesquels je me promenais sur la place de la Bourse, quand nous aperçûmes Tillorier l'oreille collée à la vitrine d'un magasin où quelqu'un jouait du piano ; il semblait dans l'extase de pouvoir jouir de la musique moderne qu'il n'avait pas entendue depuis longues années. Ah ! parbleu ! dis-je à mes deux incrédules, voici la pièce de conviction ; passez derrière notre homme, et prononcez son nom d'un ton ordinaire. Tillorier se retourna vivement, reconnut ses amis qui firent un grand tour de boulevard en causant avec lui comme à l'ordinaire. Delvique, qui se trouve en ce moment dans mon bureau, se rappelle parfaitement ce fait très intéressant pour le magnétisme. J'ai beau le certifier à nos académiciens depuis un mois, disait Tillorier, ils ne veulent pas croire que j'aie pu être guéri sans les remèdes de leur pharmacopée qui ne guérissent pas, car je les ai tous employés sans succès, tandis que les deux doigts de La Fontaine m'ont rendu l'ouïe entière en quelques séances. Je me rappelle qu'enchanté du magnétisme, Tillorier était parvenu à changer les pôles d'un barreau aimanté qu'il tenait à la main par le seul effort de sa volonté.

La mort de ce savant inventeur nous a privés d'une foule de découvertes dont il m'avait parlé, et qu'il a emportées dans la tombe. Il était aussi sagace que ce bon Darcet que j'avais vu également plein de santé la veille de sa mort, et qui m'avait montré mes livres tout décousus et couverts de taches, en me disant qu'il était sûr de me faire plus de plaisir en me les présentant en cet état, que bien reliés et dorés sur tranche dans la bibliothèque. C'est singulier, me disait-il, combien nos idées se ressemblent, bien que nous n'ayons pas été élevés à la même école. Puis il me raconta le chagrin qu'il avait ressenti d'avoir été si mal mené à propos de sa gélatine nutritive, qu'il eût mieux fait, disait-il, de débiter à un sou la livre aux pauvres sur le Pont-Neuf, que de la présenter aux académiciens qui la paient 15 fr. chez les marchands de comestibles, et qui prétendent qu'elle ne nourrit pas. Évoquez donc ce brave technologiste.

Arago nous apprend que les prétendues taches du soleil ne sont que des débris de planètes qui viennent s'enrichir au foyer de l'électricité des fluides qui leur manquent pour se constituer en une comète qui com-

mencera son cours dans un siècle. Ces débris, grands comme l'Europe, sont à plus de 500,000 lieues du soleil ; et parvenus à la dernière limite de son attraction, quand la terre aura décrit sur son écliptique environ le quart de son parcours, c'est-à-dire à peu près dans trois mois (nous étions au 6 juillet), ces débris inséparables de sa constellation auront disparu à nos yeux.

L'Académie s'occupe de notre Mémoire sur la catalepsie, que vous avez eu tort de jeter au panier des excommunications. N'importe, vous y reviendrez.

Agréez, etc. JOBARD.

Remarque. Nous remercions M. Jobard des intéressants détails qu'il a bien voulu nous donner sur Tillorier, et qui sont d'autant plus précieux qu'ils sont authentiques. On aime toujours à savoir la vérité sur les hommes qui ont marqué leur place pendant leur vie.

M. Jobard est dans l'erreur, s'il croit que nous avons mis au panier des oublis la Notice que M. B… nous a envoyée sur la catalepsie. D'abord elle a été lue à la Société, ainsi que le constatent les procès-verbaux des 4 et 11 mai, publiés dans la *Revue* de juin 1860, et l'original, au lieu d'être mis à l'écart, est soigneusement conservé dans les archives de la Société. Si nous n'avons pas publié ce volumineux document, c'est, premièrement, que si nous devions publier tout ce qui nous est adressé, il nous faudrait peut-être dix volumes par an, et en second lieu, que chaque chose doit venir à son tour ; mais de ce qu'une chose n'est pas publiée, il ne faut pas croire qu'elle soit perdue pour cela ; rien n'est perdu de ce qui est communiqué soit à nous, soit à la Société, et nous le retrouvons toujours pour ne faire notre profit lorsque le moment opportun est venu. Voilà ce dont les personnes qui veulent bien nous adresser des documents doivent se persuader ; le temps matériel nous manque souvent pour leur répondre aussi promptement et aussi longuement qu'il conviendrait sans doute de le faire, mais comment répondre en détail à des milliers de lettres par an, quand on est obligé de faire tout par soi-même, et qu'on n'a pas de secrétaire pour s'aider ? Assurément la journée ne suffirait pas pour tout ce que nous avons à faire, si nous n'y consacrions une partie de nos nuits.

Cela dit pour notre justification personnelle, nous ajouterons au sujet de la théorie de la formation de la terre contenue dans le Mémoire susmentionné, et de l'état cataleptique des êtres vivants à son origine, qu'il a été conseillé à la Société d'attendre avant de poursuivre cette étude, que des documents plus authentiques lui fussent fournis. « Il faut se défier, lui a-t-il été dit par ses guides spirituels, des idées systématiques des Esprits aussi bien que des hommes, et ne pas les accepter légèrement et sans contrôle, si l'on ne veut s'exposer à voir démentir plus tard ce que l'on aurait accepté avec trop de précipitation. C'est parce que nous prenons intérêt à vos travaux que nous voulons vous tenir en garde contre un

écueil où tant d'imaginations ardentes se sont heurtées, séduites par des apparences trompeuses. Souvenez-vous qu'il est une seule chose où vous ne serez jamais trompés, c'est sur ce qui touche, l'amélioration morale des hommes ; là est la véritable mission des bons Esprits ; mais ne croyez pas qu'il soit en leur pouvoir de vous découvrir ce qui est le secret de Dieu ; ne croyez pas surtout qu'ils soient chargés de vous applanir le rude sentier de la science ; la science n'est acquise qu'au prix du travail et de recherches assidues. Quand le temps est venu pour mettre au jour une découverte utile à l'humanité, nous cherchons l'homme capable de la conduire à bonne fin ; nous lui inspirons l'idée de s'en occuper, et nous lui en laissons tout le mérite ; mais où serait le travail, où serait le mérite s'il lui suffisait de demander aux Esprits les moyens d'acquérir sans peine science, honneurs et richesses ? Soyez donc prudents, et n'entrez pas dans une voie où vous n'éprouveriez que déceptions, et qui ne contribuerait en rien à votre avancement. Ceux qui s'y laissent entraîner reconnaîtront un jour combien ils étaient dans l'erreur, et ils regretteront de n'avoir mieux employé leur temps. »

Tel est le résumé des instructions que les Esprits ont maintes fois données à la Société ainsi qu'à nous. Nous avons été à même d'en reconnaître la sagesse par expérience ; c'est pourquoi les communications relatives aux recherches scientifiques n'ont pour nous qu'une importance secondaire. Nous ne les repoussons pas ; nous accueillons tout ce qui nous est transmis, parce que dans tout il y a quelque chose à apprendre ; mais nous ne l'acceptons que sous bénéfice d'inventaire, nous gardant d'y ajouter une foi aveugle et irréfléchie : nous observons et nous attendons. M. Jobard, qui est un homme positif et d'un grand sens, comprendra, mieux que personne, que cette marche est la meilleure pour se préserver du danger des utopies. Ce n'est certes pas nous qu'on accusera de vouloir rester en arrière, mais nous voulons éviter de poser le pied à faux, et tout ce qui pourrait compromettre le crédit du Spiritisme, en donnant prématurément comme des vérités incontestables, ce qui n'est encore qu'hypothétique.

Nous pensons que ces observations seront également appréciées par d'autres personnes, et qui comprendront sans doute l'inconvénient d'anticiper sur le temps pour certaines publications ; l'expérience leur montrera la nécessité de ne pas toujours s'en rapporter pour cela à l'impatience de quelques Esprits. Les Esprits vraiment supérieurs (nous ne parlons pas de ceux qui se donnent pour tels) sont très prudents, et c'est un des caractères auxquels on peut les reconnaître.

Dissertations Spirites

Obtenues ou lues dans la Société par divers médiums.

La Rêverie.

Je vais te raconter une histoire de l'autre monde, celui où je suis. Figure-toi un ciel bleu, une mer calme et verte, des rochers bizarrement taillés ; pas de verdure, sinon celle des pâles lichens accrochés aux fentes des pierres. Voilà le paysage. Je ne puis, comme un simple romancier, me complaire à te donner les détails. Pour peupler cette mer, ces rochers, il ne se trouvait qu'un poète, assis, rêvant, et réfléchissant dans son âme, comme dans un miroir, la calme beauté de la nature, qui ne parlait pas moins à son cœur qu'à ses yeux. Ce poète, ce rêveur, c'était moi. Où ? quand se passe mon récit ? qu'importe !

Donc, j'écoutais, je regardais, ému et pénétré par le charme profond de la grande solitude ; tout à coup, je vis surgir une femme, debout sur le point culminant du rocher ; elle était grande, brune, pâle. Ses longs cheveux noirs flottaient sur sa robe blanche ; elle regardait droit devant elle, avec une étrange fixité. Je m'étais levé, transporté d'admiration, car cette femme, fleurissant tout à coup sur ce rocher, me semblait être la rêverie elle-même, la divine rêverie, que si souvent j'avais évoquée avec d'étranges transports. Je m'approchai ; elle, sans bouger, tendit son bras nu et superbe vers la mer, et comme inspirée, elle chanta d'une voix douce et plaintive. Je l'écoutais, saisi d'une mortelle tristesse, et je répétais mentalement les strophes qui coulaient de ses lèvres, comme d'une source vive. Alors elle se tourna vers moi, et je fus comme enveloppé dans l'ombre de sa blanche draperie.

Ami, dit-elle, écoute-moi ; moins profonde est la mer aux flots changeants ; moins durs sont les rochers que ne l'est l'amour, le cruel amour qui déchire un cœur de poète ; n'écoute pas sa voix qui emprunte toutes les séductions du flot, de l'air, du soleil, pour étreindre, pénétrer et brûler son âme qui tremble et désire souffrir du mal d'amour. Ainsi elle disait ; je l'écoutais et je sentais mon cœur se fondre dans un enivrement divin ; j'aurais voulu m'anéantir dans le souffle pur qui sortait de sa bouche.

Non, reprit-elle, ami, ne lutte pas contre le génie qui te possède ; laisse-toi emporter sur ses ailes de feu dans les radieuses sphères ; oublie, oublie la passion qui te fera ramper, toi, aigle, destiné aux cimes élevées ; écoute les voix qui t'appellent aux célestes concerts ; prends ton vol, oiseau sublime ; le génie est solitaire ; marqué de son sceau divin, tu ne peux devenir l'esclave d'une femme.

Elle disait, et l'ombre s'avançait, et la mer, de verte devenait noire, et le ciel s'assombrissait et les rochers se profilaient sinistres. Elle, plus radieuse encore, semblait se couronner des étoiles qui allumaient leurs feux scintillants, et sa robe, blanche comme l'écume qui fouettait la grève,

se déroulait en plis immenses. - Ne me quitte pas, lui dis-je enfin ; emporte-moi dans tes bras ; laisse tes noirs cheveux servir de liens qui me retiendront captif ; laisse moi vivre dans ton rayon, ou mourir dans ton ombre.

Viens donc, reprit-elle d'une voix distincte, mais qui semblait éloignée ; viens, puisque tu préfères la rêverie qui endort le génie, au génie qui éclaire les hommes ; viens, je ne te quitterai plus, et tous deux atteints d'une mortelle blessure, nous passerons enlacés comme le groupe du Dante ; ne crains pas que je t'abandonne, ô mon poète ! La rêverie te sacre pour le malheur et pour le dédain des hommes, qui ne béniront tes chants que lorsqu'ils ne seront plus irrités par l'éclat de ton génie.

Et alors, je sentis une puissante étreinte qui m'enlevait du sol ; je ne vis plus que les vêtements blancs qui m'enveloppaient comme une auréole, et je fus consumé par la possession de la rêverie, qui, à jamais, me séparait des hommes.

Alfred DE MUSSET.

Sur les travaux de la société.

Je vous parlerai de la nécessité, dans vos séances, d'observer la plus grande régularité ; c'est-à-dire d'éviter toute confusion, toute divergence dans les idées. La divergence favorise la substitution des mauvais Esprits aux bons, et presque toujours ce sont les premiers qui s'emparent des questions proposées. D'autre part, dans une réunion composée d'éléments divers et inconnus les uns aux autres, comment éviter les idées contradictoires, la distraction ou pis encore : une vague et railleuse indifférence ? Ce moyen, je voudrais le trouver efficace et certain. Peut-être est-il dans la concentration des fluides épars autour des médiums. Eux seuls, mais surtout ceux qui sont aimés, retiennent les bons Esprits dans l'assemblée ; mais leur influence suffit à peine à dissiper la tourbe des Esprits follets. Le travail de l'examen des communications est excellent ; on ne saurait trop approfondir les questions et surtout les réponses ; l'erreur est facile, même pour les Esprits animés des meilleures intentions ; la lenteur de l'écriture, pendant laquelle l'Esprit se détourne du sujet qu'il épuise aussitôt qu'il l'a conçu ; la mobilité et l'indifférence pour certaines formes convenues, toutes ces raisons et bien d'autres, vous font un devoir de n'apporter qu'une confiance limitée, et toujours subordonnée à l'examen, même quand il s'agit des communications les plus authentiques.

Sur ce, que Dieu prenne tous les vrais Spirites sous sa sainte garde.

GEORGES (*Esprit familier*).

AVIS.

La seconde édition du *Livre des Esprits*, publiée au mois de mars 1860, a été épuisée en quatre mois. Une 3° édition vient de paraître.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1860.

AVIS

Les bureaux de la Revue Spirite, *et le domicile particulier de M.* Allan KARDEC *sont transférés rue Sainte-Anne, n°* 59, *passage Sainte-Anne.*

Réponse de M. Allan Kardec

A la Gazette de Lyon.

Sous le titre de *Une séance chez les Spirites*, la *Gazette de Lyon* a publié dans son n° du 2 août 1860, l'article suivant, auquel M. Allan Kardec, pendant son séjour à Lyon, a fait la réponse qu'on trouvera ci-après, mais que ce journal n'a pas encore jugé à propos de reproduire.

« On appelle Spirites certains hallucinés qui, ayant rompu avec toutes les croyances religieuses de leur époque et de leur pays, font néanmoins profession de se croire en rapport avec les Esprits.

Enfanté par les tables tournantes, le Spiritisme n'est cependant qu'une des mille formes de cet état pathologique dans lequel le cerveau humain peut tomber, lorsqu'il se laisse aller à ces mille aberrations dont l'antiquité, le moyen âge et les temps actuels n'ont donné que trop d'exemples.

Condamnées prudemment par l'Eglise catholique, toutes ces recherches mystérieuses qui sortent du domaine des faits positifs, n'ont d'autre résultat que de produire la folie chez ceux qui s'en occupent, en supposant que cet état de folie ne soit pas déjà passé à l'état chronique dans le cerveau des adeptes, ce qui est loin d'être démontré.

Les Spirites ont un journal à Paris, et il suffit d'en lire quelques passages pour s'assurer que nous n'exagérons rien. L'ineptie des questions

adressées aux Esprits qu'on évoque n'a d'égale que l'ineptie de leurs réponses, et l'on peut leur dire avec raison que ce n'est pas la peine de revenir de l'autre monde pour dire tant de niaiseries.

Bref, cette folie nouvelle, renouvelée des anciens, vient de s'abattre sur notre ville. Lyon possède des Spirites, et c'est chez de simples *canus* que les Esprits daignent se manifester.

L'antre de Trophonius est *située* (*sic*) dans un atelier, le grand-prêtre du lieu est un ouvrier en soie, et la sibylle est son épouse ; les adeptes sont généralement des ouvriers, car on n'y reçoit pas facilement ceux qui, par leur extérieur, annoncent trop d'intelligence : les Esprits ne daignant se manifester qu'aux *simples*. C'est probablement ce qui nous a valu d'y être admis.

Invité à assister à une des réunions hebdomadaires des Spirites lyonnais, nous avons pénétré dans un atelier renfermant quatre métiers, dont un se trouvait dépourvu de travail. C'est là, entre ces quatre potences que la sibylle a pris place en face d'une table carrée, sur laquelle s'étalait un cahier flanqué d'une plume d'*oie*. Remarquez bien que nous disons une plume d'*oie* et non une plume métallique, les Esprits ayant horreur des métaux.

Vingt à vingt-cinq personnes des deux sexes, en y comprenant votre serviteur, faisaient cercle autour de la table.

Après un petit *speech* du grand-prêtre sur la nature des Esprits, le tout débité en style qui devait charmer les *Esprits* à cause de sa… *simplicité*, les questions commencèrent.

Un jeune homme s'approche et demande à la sibylle pourquoi huit jours avant les combats, soit en Crimée soit en Italie, il s'était toujours vu appelé autre part.

L'inspirée (c'est le nom qu'on lui donne) prenant la plume d'oie, la promène un instant sur le papier, où elle trace des signes cabalistiques, puis elle prononce cette formule : « *Mon Dieu, faites-moi la grâce de nous éclairer dans cette affaire !* » Ensuite elle ajoute « Je lis la réponse suivante : C'est que vous êtes destiné à vivre pour instruire et éclairer vos frères. »

C'est un adepte influent que l'on veut gagner à la cause évidemment ; de plus il a été soldat, c'est peut-être un ex-zouave, n'allons pas nous faire une mauvaise affaire et passons.

Un autre jeune homme s'approche à son tour et demande : Si l'Esprit de son père l'a accompagné et protégé dans les combats ?

Réponse : Oui.

Nous avons pris à part ce jeune homme, et nous lui avons demandé depuis quelle époque son père était mort.

- Mon père n'est pas mort, nous a-t-il répondu.

Un vieillard se présente ensuite et demande, notez bien la finesse de la question, renouvelée de Tarquin l'Ancien, si c'est ce qu'il pense qui est la cause que son père lui a donné le nom de Jean ?

Réponse : Oui.

Un vieux soldat du premier empire demande ensuite si les Esprits des soldats du vieil empire n'ont pas accompagné nos jeunes soldats en Crimée et en Italie ?

- Réponse : Oui.

La superstitieuse question suivante est faite après cela par une jeune femme : Pourquoi le vendredi est un mauvais jour ?

La réponse ne se fit pas attendre, et certes elle mérite qu'on y prenne garde, à cause de plusieurs obscurités historiques qu'elle fait disparaître. - C'est, répondit l'inspirée, parce que Moïse, Salomon et Jésus-Christ sont morts ce jour-là.

Un jeune ouvrier lyonnais, comme nous en avons pu juger à son accent, demande à être éclairé sur un fait merveilleux. Un soir, dit-il, ma mère a senti une joue qui touchait la sienne ; elle éveille mon père et moi, nous cherchons partout et nous ne trouvons rien ; mais tout à coup un de nos *métiers* se met à battre, nous nous approchons et il s'arrête ; mais un autre se met à battre à l'extrémité de l'atelier : nous étions terrifiés, et ça a bien été pis quand nous les avons vus tous travailler en même temps sans que nous vissions personne.

- C'est, répond la sibylle, votre grand-père qui venait demander des prières.

A quoi le jeune homme répondit d'un air qui devait lui donner un facile accès dans le sanctuaire : C'est bien ça, le pauvre vieux, on lui avait promis des messes qu'on ne lui a pas données.

Un autre ouvrier demande pourquoi, à plusieurs reprises, le fléau de sa balance s'est élevé tout seul ?

- C'est un Esprit frappeur, répond l'inspirée, qui a produit ce phénomène.

- Très bien, répond l'ouvrier, mais j'ai arrêté le prodige en mettant un morceau de plomb dans le plateau le plus faible.

- C'est tout simple, reprend la devineresse, les Esprits ont horreur du plomb à cause du *mirage*.

Chacun veut avoir l'explication du mot mirage.

Là on voit s'arrêter le pouvoir de la sibylle : Dieu ne veut pas, dit-elle expliquer cela, *pas même à moi !*

C'était une raison majeure devant laquelle tout le monde s'inclina.

Le grand-prêtre alors, prévoyant des objections intérieures, prit la pa-

role et dit : - Sur cette question, messieurs, il faut s'abstenir, parce que nous serions entraînés dans des questions scientifiques qu'il nous est défendu de résoudre.

A ce moment les questions se multiplièrent et se croisèrent :

Si les signes qui nous apparaissent dans le ciel depuis quelque temps (les comètes) sont ceux dont parle l'Apocalyse.

- Réponse : Oui, et dans cent quarante ans ce monde n'existera plus.

- Pourquoi Jésus-Christ a dit qu'il y aurait toujours des pauvres ?

- Réponse : Jésus-Christ a voulu parler des pauvres d'esprit ; pour ceux-là Dieu vient de préparer un globe spécial.

Nous ne ferons point remarquer toute l'importance d'une pareille réponse ; qui ne comprend combien nos descendants seront heureux quand ils n'auront plus à craindre de se trouver en contact avec des pauvres d'esprit. Quant aux autres, la réponse de la sibylle laisse heureusement supposer que leur règne est fini ; bonne nouvelle pour les économistes que la question du paupérisme empêche de dormir.

Pour en finir, une femme de 45 à 50 ans s'approche et demande si son Esprit a déjà été incarné et combien de fois ?

Vous eussiez été fort embarrassé pour répondre et moi aussi ; mais les Esprits ont réponse à tout :

- Oui, répond la plume d'oie, il l'a été trois fois : la première, comme fille naturelle d'une *respectable* princesse russe (ce mot *respectable*, rapproché du précédent, m'intrigue) ; la deuxième, comme fille légitime d'un chiffonnier de Bohême, et la troisième, elle le sait…

Cet échantillon d'une séance de Spirites lyonnais doit suffire, nous l'espérons, pour démontrer que les *Esprits* de Lyon valent bien ceux de Paris.

Mais nous demandons s'il ne serait pas bien d'empêcher de pauvres fous de le devenir encore davantage ?

Autrefois, l'Eglise était assez puissante pour imposer silence à de pareilles divagations ; elle frappait peut-être trop fort, c'est vrai, mais elle arrêtait le mal. Aujourd'hui, puisque l'autorité religieuse est impuissante, puisque le bon sens n'a pas assez d'empire pour faire justice de telles hallucinations, l'autre autorité ne devrait-elle pas intervenir en ce cas, et mettre fin à des pratiques dont le moindre inconvénient est de rendre ridicules ceux qui s'en occupent ? C. M. »

Réponse de M. Allan Kardec.

A Monsieur le rédacteur de la *Gazette de Lyon*.

Monsieur,

On m'a communiqué un article signé C. M., que vous avez publié dans la Gazette de Lyon du 2 août 1860, sous le titre de *Une séance chez les Spirites*. Dans cet article, si je ne suis attaqué qu'indirectement, je le suis dans la personne de tous ceux qui partagent mes convictions ; mais ceci ne serait rien si vos paroles ne tendaient à fausser l'opinion publique sur le principe et les conséquences des croyances spirites, en déversant le ridicule et le blâme sur ceux qui les professent, et que vous signalez à la vindicte légale. Je vous prie de me permettre quelques rectifications à ce sujet, espérant de votre impartialité que, puisque vous avez cru devoir publier l'attaque, vous voudrez bien publier ma réponse.

Ne croyez pas, Monsieur, que mon but soit de chercher à vous convaincre, ni que je vais vous rendre injure pour injure ; quelles que soient les raisons qui vous empêchent de partager notre manière de voir, je ne songe point à m'en enquérir, et je les respecte si elles sont sincères ; je ne demande que la réciprocité pratiquée entre gens qui savent vivre. Quant aux épithètes inciviles, il n'est pas dans mes habitudes de m'en servir.

Si vous aviez discuté sérieusement les principes du Spiritisme, si vous y aviez opposé des arguments quelconques bons ou mauvais, j'aurais pu vous répondre ; mais toute votre argumentation se bornant à nous qualifier d'*ineptes*, il ne m'appartient pas de discuter avec vous si vous avez tort ou raison ; je me borne donc à relever ce que vos assertions ont d'inexact, en dehors de toute personnalité.

Il ne suffit pas de dire aux gens qui ne pensent pas comme nous qu'ils sont des imbéciles : ceci est à la portée du premier venu ; il faut leur démontrer qu'ils ont tort ; mais comment le faire, comment entrer dans le vif de la question si l'on n'en sait pas le premier mot ? Or, je crois que c'est le cas où vous vous trouvez, autrement vous auriez employé de meilleures armes que l'accusation banale de stupidité. Quand vous aurez donné à l'étude du Spiritisme le temps moral nécessaire, et je vous préviens qu'il en faut beaucoup ; quand vous aurez lu tout ce qui peut asseoir votre opinion, approfondi toutes les questions, assisté en observateur *consciencieux et impartial* à quelques milliers d'expériences, votre critique aura quelque poids ; jusque là ce n'est qu'une opinion individuelle qui ne s'appuie sur rien, et au sujet de laquelle vous pouvez à chaque mot être pris en flagrant délit d'ignorance. Le début de votre article en est la preuve.

On appelle SPIRITES, dites-vous, *certains hallucinés qui ont rompu avec* TOUTES *les croyances religieuses de leur époque et de leur pays*. » Savez-vous, Monsieur, que cette accusation est très grave, et d'autant plus grave qu'elle est à la fois fausse et calomnieuse ? Le Spiritisme est entièrement fondé sur le dogme de l'existence de l'âme, sa survivance au corps, son individualité après la mort, son immortalité, les peines et les récompenses futures. Il ne sanctionne pas seulement ces vérités par la théorie, son essence est d'en donner des preuves patentes ; voilà pourquoi tant de gens qui ne croyaient à rien ont été ramenés aux idées religieuses. Toute sa morale n'est que le développement de ces maximes du Christ : Pratiquer la charité, rendre le bien pour le mal, être indulgent pour son prochain, pardonner à ses ennemis, en un mot agir envers les autres comme nous voudrions qu'on agît envers nous-mêmes. Trouvez-vous donc ces idées bien stupides ? Ont-ils rompu avec toute croyance religieuse ceux qui s'appuient sur les bases mêmes de la religion ? Non, direz-vous, mais il suffit d'être catholique pour avoir ces idées-là ; les avoir, soit ; mais les pratiquer c'est autre chose, à ce qu'il paraît. Est-il bien évangélique à vous, catholique, d'insulter de braves gens qui ne vous ont point fait de mal, que vous ne connaissez pas et qui ont eu assez de confiance en vous pour vous recevoir parmi eux ? Admettons qu'ils soient dans l'erreur ; est-ce en leur prodiguant l'injure, en les irritant que vous le ramènerez ?

Votre article contient une autre erreur de fait qui prouve encore une fois votre ignorance en matière de Spiritisme. Vous dites : *Les adeptes sont généralement des ouvriers*. Sachez donc, Monsieur, pour votre gouverne, que sur les cinq ou six millions de Spirites qui existent aujourd'hui, la presque totalité appartient aux classes les plus éclairées de la société ; il compte parmi ses adhérents un très grand nombre de médecins dans tous les pays, des avocats, des magistrats, des hommes de lettres, de hauts fonctionnaires, des officiers de tous grades, des artistes, des savants, des négociants, etc., gens que vous rangez bien lestement parmi les ineptes. Mais passons là-dessus. Les mots *insulte* et *injure* vous semblent-ils trop forts ? Voyons !

Avez-vous bien pesé la portée de vos paroles quand, après avoir dit que les adeptes sont généralement des ouvriers, vous ajoutez, à propos des réunions lyonnaises : *Car on n'y reçoit pas facilement ceux qui, par leur extérieur, annoncent* TROP D'INTELLIGENCE ; *les Esprits ne daignent se manifester qu'aux* SIMPLES, *c'est probablement ce qui nous a valu d'y être admis*. Et plus loin cette autre phrase : *Après un* SPEECH *sur la nature des Esprits, le tout débité d'un style qui devait charmer les Esprits, à cause de sa* SIMPLICITE, *les questions commencèrent*. Je ne rappelle pas vos facéties au sujet de la

plume d'*oie* dont se servait, selon vous, le médium, et autres choses tout aussi spirituelles ; je parle plus sérieusement. Je ne ferai qu'une simple remarque, c'est que vos yeux et vos oreilles vous ont très mal servi, car le médium dont vous parlez ne se sert pas de plume d'oie, et la forme aussi bien que le fond de la plupart des questions et des réponses que vous rapportez dans votre article sont de pure invention ; ce sont donc de petites calomnies à la faveur desquelles vous avez voulu faire briller votre esprit.

Ainsi, selon vous, pour être admis dans ces réunions d'ouvriers, il faut être ouvrier, c'est-à-dire dépourvu de bon sens, et vous n'y avez été introduit que parce qu'on vous a, dites-vous, probablement pris pour un sot. Assurément si l'on avait cru que vous eussiez assez d'esprit pour inventer des choses qui ne sont pas, il est bien certain qu'on vous aurait fermé la porte.

Savez-vous bien, Monsieur, que vous n'attaquez pas seulement les Spirites, mais toute la classe ouvrière, et en particulier celle de Lyon ? Oubliez-vous que ce sont ces mêmes ouvriers, ces *canus*, comme vous le dites avec affectation, qui font la prospérité de votre ville, par leur industrie ? Sont-ce des gens sans valeur morale que ces ouvriers qui ont produit Jacquard ? d'où sont sortis bon nombre de vos fabricants qui ont acquis leur fortune à la sueur de leur front et à force d'ordre et d'économie ? N'est-ce pas insulter à leur travail que de comparer leurs métiers à d'ignobles *potences* ? Vous déversez le ridicule sur leur langage ; mais oubliez-vous que leur état n'est pas de faire des discours académiques ? Est-il besoin d'un style tiré au cordeau pour dire ce qu'on pense ? Vos paroles, Monsieur, ne sont pas seulement légères, - j'emploie ce mot par ménagement, - elles sont imprudentes. Si jamais Dieu vous réservait encore des jours néfastes, priez-le qu'ils ne s'en souviennent pas. Ceux qui seront Spirites les oublieront, car la charité le leur commande ; faites donc des vœux pour qu'ils le soient tous, car ils puisent dans le Spiritisme des principes d'ordre social, de respect pour la propriété, et des sentiments religieux.

Savez-vous ce que font ces ouvriers spirites lyonnais que vous traitez avec tant de dédain ? Au lieu d'aller s'étourdir dans un cabaret, ou de se nourrir de doctrines subversives et chimériques ; dans cet atelier que vous comparez dérisoirement à l'antre de Trophonius, au milieu de ces métiers aux quatre potences, *ils pensent à Dieu*. Je les ai vus pendant mon séjour ici ; j'ai causé avec eux et je me suis convaincu de ce qui suit : Parmi eux, beaucoup maudissaient leur travail pénible : aujourd'hui ils l'acceptent avec la résignation du chrétien, comme une épreuve ; beaucoup voyaient d'un œil envieux et jaloux le sort des riches : aujourd'hui ils savent que la richesse est une épreuve encore plus glissante que celle de la misère, et que le malheureux qui souffre et ne cède pas à la tentation est le véritable élu de Dieu ;

ils savent que le vrai bonheur n'est pas dans le superflu, et que ceux qu'on appelle les heureux de ce monde ont aussi de cruelles angoisses que l'or n'apaise pas ; beaucoup se riaient de la prière : aujourd'hui, ils prient, et ont retrouvé le chemin de l'église qu'ils avaient oublié, parce que jadis ils ne croyaient à rien et qu'aujourd'hui ils croient ; plusieurs auraient succombé au désespoir : aujourd'hui qu'ils connaissent le sort de ceux qui abrègent volontairement leur vie, ils se résignent à la volonté de Dieu, parce qu'ils savent qu'ils ont une âme, et qu'avant ils n'en étaient pas certains ; parce qu'ils savent enfin qu'ils ne sont qu'en passant sur la terre, et que la justice de Dieu ne fait défaut à personne.

Voilà, Monsieur, ce que savent et ce que font ces *ineptes*, comme vous les appelez ; ils s'expriment dans un langage peut-être ridicule, trivial aux yeux d'un homme d'esprit comme vous, mais aux yeux de Dieu le mérite est dans le cœur et non dans l'élégance des phrases.

Ailleurs vous dites : « *Autrefois l'Église était assez puissante pour imposer silence à de pareilles divagations ; elle frappait peut être trop fort, c'est vrai, mais elle arrêtait le mal. Aujourd'hui que l'autorité religieuse est impuissante, l'autre autorité ne devrait-elle pas intervenir* ? » En effet elle brûlait ; c'est vraiment dommage qu'il n'y ait plus de bûchers. Oh ! déplorables effets du progrès des lumières !

Je n'ai pas pour habitude de répondre aux diatribes ; s'il ne s'était agi que de moi, je n'aurais rien dit ; mais à propos d'une croyance que je me fais gloire de professer, parce que c'est une croyance éminemment chrétienne, vous bafouez des gens honnêtes et laborieux parce qu'ils sont illettrés, oubliant que Jésus lui-même était ouvrier ; vous les excitez par des paroles irritantes ; vous appelez sur eux les rigueurs de l'autorité civile et religieuse, alors qu'ils sont paisibles et comprennent le vide des utopies dont ils se sont bercés, et qui vous ont fait peur : j'ai dû prendre leur défense, tout en leur rappelant les devoirs que la charité commande, et en leur disant que si d'autres manquent à ces devoirs, ce n'est pas une raison pour eux de s'en affranchir. Voilà, Monsieur, les conseils que je leur donne ; ce sont aussi ceux que leur donnent ces Esprits qui ont la sottise de s'adresser à des gens simples et ignorants plutôt qu'à vous ; c'est que probablement ils savent qu'ils en seront mieux écoutés. Voudriez-vous à ce sujet me dire pourquoi Jésus a choisi ses apôtres parmi le peuple, au lieu de les prendre parmi les hommes de lettres ? C'est sans doute parce qu'il n'y avait pas alors des journalistes pour lui dire ce qu'il avait à faire.

Vous direz sans doute que votre critique ne porte que sur la croyance aux Esprits et à leurs manifestations, et non sur les principes sacrés de la religion. J'en suis persuadé ; mais alors pourquoi dire que les Spirites ont

rompu avec tous les principes religieux ? c'est que vous ne saviez pas sur quoi ils s'appuient. Cependant vous avez vu là un médium prier avec recueillement, et vous, catholique, vous avez ri d'une personne qui priait !

Vous ne savez probablement pas davantage ce que c'est que les Esprits. Les Esprits ne sont pas autre chose que les âmes de ceux qui ont vécu ; les âmes et les Esprits sont donc une seule et même chose ; de telle sorte que nier l'existence des Esprits, c'est nier l'âme ; admettre l'âme, sa survivance et son individualité, c'est admettre les Esprits. Toute la question se réduit donc à savoir si l'âme, après la mort, peut se manifester aux vivants ; les livres sacrés et les Pères de l'Eglise le reconnaissent. Si les Spirites ont tort, ces autorités se sont également trompées ; pour le prouver il s'agit de démontrer, non par une simple négation, mais par des raisons péremptoires :

1° Que l'être qui pense en nous pendant la vie ne doit plus penser après la mort ;

2° Que s'il pense, il ne doit plus penser à ceux qu'il a aimés ;

3° Que s'il pense à ceux qu'il a aimés, il ne doit plus vouloir se communiquer à eux ;

4° Que s'il peut être partout, il ne peut pas être à nos côtés ;

5° Que s'il est à nos côtés, il ne peut pas se communiquer à nous.

Si vous connaissiez l'état des Esprits, leur nature, et, si je puis m'exprimer ainsi, leur constitution physiologique, telle qu'ils nous la décrivent, et telle que l'observation la confirme, vous sauriez que l'Esprit et l'âme étant une seule et même chose, il n'y a de moins chez l'Esprit que le corps dont il s'est dépouillé en mourant, mais qu'il lui reste une enveloppe éthérée, qui constitue pour lui un corps fluidique à l'aide duquel il peut en certaines circonstances se rendre visible, ainsi que cela a lieu dans les faits d'apparitions que l'Eglise elle-même admet parfaitement, puisque de quelques-uns elle fait des articles de foi. Cette base étant donnée, aux propositions précédentes j'ajouterai les suivantes, en vous demandant de prouver :

6° Que par son enveloppe fluidique l'Esprit ne peut pas agir sur la matière inerte ;

7° Que s'il peut agir sur la matière inerte, il ne peut pas agir sur un être animé ;

8° Que s'il peut agir sur un être animé, il ne peut pas diriger sa main pour le faire écrire ;

9° Que pouvant le faire écrire, il ne peut pas répondre à ses questions et lui transmettre sa pensée.

Quand vous aurez démontré que tout cela ne se peut pas, par des raisons aussi patentes que celles par lesquelles Galilée démontra que ce n'est pas

le soleil qui tourne, alors votre opinion pourra être prise en considération.

Vous objecterez sans doute que, dans leurs communications, les Esprits disent quelquefois des choses absurdes. Cela est très vrai ; ils font plus : ils disent parfois des grossièretés et des impertinences. C'est qu'en quittant son corps l'Esprit ne se dépouille pas immédiatement de toutes ses imperfections ; il est donc probable que ceux qui disent des choses ridicules, comme Esprits, en ont dit de plus ridicules encore quand il étaient parmi nous ; c'est pourquoi nous n'acceptons pas plus aveuglément tout ce qui vient de leur part, que ce qui vient de la part des hommes. Mais je m'arrête, n'ayant pas l'intention de faire ici un cours d'enseignement ; il m'a suffit de prouver que vous aviez parlé du Spiritisme sans le connaître.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

ALLAN KARDEC.

BANQUET

Offert par les Spirites Lyonnais à M. Allan Kardec

le 19 septembre 1860.

Dans cette réunion intime et toute de famille, un des membres, M. Guillaume, a bien voulu exprimer les sentiments des Spirites lyonnais dans l'allocution suivante. En la lisant on comprendra que nous ayons dû hésiter à la publier dans notre Revue, malgré le désir qui nous en a été exprimé ; aussi n'est-ce que sur les instatices qui nous ont été faites que nous y avons consenti, craignant en outre, par un refus, de mal reconnaître les témoignages de sympathie que nous avons reçus. Nous prions donc nos lecteurs de faire abstraction de la personne, et de ne voir dans ces paroles qu'un hommage rendu à la doctrine.

« A M. Allan Kardec ; au propagateur zélé de la doctrine Spirite !

« C'est à son courage, à ses lumières et à sa persévérance dévouée, que nous avons le bonheur d'être aujourd'hui réunis à ce banquet sympathique et fraternel ;

« Que tous les Spirites lyonnais n'oublient jamais que s'ils ont le bonheur de se sentir améliorés, malgré toutes les influences pernicieuses qui

détournent souvent l'homme de la route du bien, ils le doivent au Livre des Esprits ;

« Que si leur existence est adoucie, et si leur cœur est épuré et plus affectueux ; s'ils en ont chassé la colère et la vengeance, ils le doivent au Livre des Esprits ;

« Que si, dans leur vie privée, ils soutiennent avec courage les revers de la fortune ; s'ils repoussent tout moyen basé sur la ruse et le mensonge pour acquérir les biens de la terre, ils le doivent au Livre des Esprits qui leur a fait comprendre l'épreuve, et a mis en eux la lumière qui chasse les ténèbres.

« Si un jour, qui n'est pas éloigné peut-être, les hommes sont devenus humains, fraternels et dévoilés dans une même foi ; si la charité n'est plus pour eux un vain mot, ils le devront encore au Livre des Esprits, dicté par les meilleurs d'entre eux à M. Allan Kardec, choisi pour répandre la lumière.

« A l'union sincère des Spirites lyonnais ! A la Société spirite parisienne dont le rayonnement nous a tous éclairés, qui est la sentinelle avancée, chargée de déblayer la route si difficile du progrès ! Paris est la tête du Spiritisme, comme Lyon doit mériter, par son union, son travail, ses lumières et son amour, d'en être le cœur.

« Lorsque le cœur et l'esprit seront unis dans la même foi pour arriver au même but, il n'y aura bientôt plus en France que des frères aimants et dévoués. Grandissons donc par l'union dans l'amour, et bientôt nos sentiments, nos principes couvriront le monde entier. Le Spiritisme, Mesdames et Messieurs, est le seul moyen pour arriver promptement au règne de Dieu.

« Honneur à la Société spirite parisienne ! Honneur à M. Allan Kardec, le fondateur et le premier anneau de la grande chaîne Spirite ! »

GUILLAUME.

Réponse de M. Allan Kardec.

Mesdames, Messieurs, et vous tous, mes chers et bons frères en Spiritisme.

L'accueil si amical et si bienveillant que je reçois parmi vous depuis mon arrivée serait bien fait pour me donner de l'orgueil, si je ne comprenais que ces témoignages s'adressent moins à la personne qu'à la doctrine dont je ne suis qu'un des plus humbles ouvriers ; c'est la consécration d'un principe, et j'en suis doublement heureux, car ce principe doit assurer un jour le bonheur de l'homme et le repos de la société, lorsqu'il sera bien

compris, et encore mieux lorsqu'il sera pratiqué. Ses adversaires ne le combattent que parce qu'ils ne le comprennent pas ; c'est à nous, c'est aux vrais Spirites, à ceux qui voient dans le Spiritisme autre chose que des expériences plus ou moins curieuses, de le faire comprendre et de le répandre, en prêchant d'exemple autant que de paroles. Le Livre des Esprits a eu pour résultat d'en faire voir la portée philosophique ; si ce livre a quelque mérite, il serait présomptueux à moi de m'en glorifier, car la doctrine qu'il renferme n'est point ma création ; tout l'honneur du bien qu'il a fait revient aux Esprits sages qui l'ont dicté et qui ont bien voulu se servir de moi. Je puis donc en entendre l'éloge sans que ma modestie en soit blessée, et sans que mon amour-propre en soit exalté. Si j'avais voulu m'en prévaloir, j'en aurais assurément revendiqué la conception, au lieu de l'attribuer aux Esprits ; et si l'on pouvait douter de la supériorité de ceux qui y ont coopéré, il suffirait de considérer l'influence qu'il a exercée en si peu de temps, par la seule puissance de la logique, et sans aucun des moyens matériels propres à surexciter la curiosité.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, la cordialité de votre accueil sera pour moi un puissant encouragement dans la tâche laborieuse que j'ai entreprise et dont je fais l'œuvre de ma vie, car il me donne la certitude consolante que les hommes de cœur ne sont pas aussi rares en ce siècle matériel qu'on se plaît à le dire. Les sentiments que font naître en moi ces témoignages bienveillants se comprennent mieux qu'ils ne peuvent s'exprimer, et ce qui leur donne à mes yeux un prix inestimable, c'est qu'ils n'ont pour mobile aucune considération personnelle. Je vous en remercie du fond du cœur, au nom du Spiritisme, au nom surtout de la *Société parisienne des études Spirites* qui sera heureuse des marques de sympathie que vous voulez bien lui donner, et fière de compter à Lyon un aussi grand nombre de bons et loyaux confrères. Permettez-moi de retracer en quelques mots les impressions que j'emporte de mon trop court séjour parmi vous.

La première chose qui m'a frappé, c'est le nombre d'adeptes ; je savais bien que Lyon en comptait beaucoup, mais j'étais loin de me douter que le nombre fût aussi considérable, car c'est par centaines qu'on les compte, et bientôt, je l'espère, on ne pourra plus les compter. Mais si Lyon se distingue par le nombre, il ne le fait pas moins par la qualité, ce qui vaut encore mieux. Partout je n'ai rencontré que des Spirites sincères, comprenant la doctrine sous son véritable point de vue. Il y a, messieurs, trois catégories d'adeptes : les uns qui se bornent à croire à la réalité des manifestations, et qui recherchent avant tout les phénomènes ; le Spiritisme est simplement pour eux une série de faits plus ou moins intéressants.

Les seconds y voient autre chose que des faits ; ils en comprennent la portée philosophique ; ils admirent la morale qui en découle, mais ils ne la pratiquent pas ; pour eux la charité chrétienne est une belle maxime, mais voilà tout.

Les troisièmes, enfin, ne se contentent pas d'admirer la morale : ils la pratiquent et en acceptent toutes les conséquences. Bien convaincus que l'existence terrestre est une épreuve passagère, ils tâchent de mettre à profit ces courts instants pour marcher dans la voie du progrès que leur tracent les Esprits, en s'efforçant de faire le bien et de réprimer leurs penchants mauvais ; leurs relations sont toujours sûres, car leurs convictions les éloignent de toute pensée du mal ; la charité est en toute chose la règle de leur conduite ; ce sont là les *vrais Spirites*, ou mieux, *les Spirites chrétiens*.

Eh bien ! messieurs, je vous le dis avec bonheur, je n'ai encore rencontré ici aucun adepte de la première catégorie ; nulle part je n'ai vu qu'on s'occupât du Spiritisme par pure curiosité ; nulle part je n'ai vu qu'on se servît des communications pour des sujets futiles ; partout le but est grave, les intentions sérieuses, et, si j'en crois ce que je vois et ce qui m'est dit, il y en a beaucoup de la troisième catégorie. Honneur donc aux Spirites lyonnais d'être aussi largement entrés dans cette voie progressive, sans laquelle le Spiritisme serait sans objet ! Cet exemple ne sera pas perdu, il aura ses conséquences, et ce n'est pas sans raison, je le vois, que les Esprits m'ont répondu l'autre jour, par l'un de vos médiums les plus dévoués, quoique l'un des plus obscurs, alors que je leur exprimais ma surprise : « *Pourquoi t'en étonner ? Lyon a été la ville des martyrs ; la foi y est vive ; elle fournira des apôtres au Spiritisme. Si Paris est la tête, Lyon sera le cœur*. La coïncidence de cette réponse avec celle qui vous a été faite précédemment, et que M. Guillaume vient de rappeler dans son allocution, a quelque chose de très significatif.

La rapidité avec laquelle la doctrine s'est propagée dans ces derniers temps, malgré l'opposition qu'elle rencontre encore, ou peut-être à cause même de cette opposition, peut en faire présager l'avenir ; évitons donc, par notre prudence, tout ce qui pourrait produire une impression fâcheuse, et, je ne dis pas perdre une cause désormais assurée, mais en retarder le développement ; suivons en cela les conseils des Esprits sages, et n'oublions pas que, dans ce monde, beaucoup de succès ont été compromis par trop de précipitation ; n'oublions pas non plus que nos ennemis de l'autre monde, aussi bien que de celui-ci, peuvent chercher à nous entraîner dans une voie périlleuse.

Vous avez bien voulu me demander quelques avis ; je me ferai un plaisir

de vous donner ceux que l'expérience pourra me suggérer ; ce ne sera toujours qu'une opinion personnelle que je vous engage à peser dans votre sagesse, et dont vous ferez l'usage que vous jugerez à propos, n'ayant pas la prétention de me poser en arbitre absolu.

Vous aviez l'intention de former une grande société ; je vous ai déjà dit à ce sujet ma façon de penser, je me borne à la résumer ici.

Il est reconnu que les meilleures communications s'obtiennent dans les réunions peu nombreuses, dans celles surtout où règnent l'harmonie et une communauté de sentiments ; or, plus le nombre est grand plus cette homogénéité est difficile à obtenir. Comme il est impossible qu'au début d'une science, si nouvelle encore, il ne surgisse pas quelques divergences dans la manière d'apprécier certaines choses, de cette divergence naîtrait infailliblement un malaise qui pourrait amener la désunion. Les petits groupes, au contraire, seront toujours plus homogènes ; on s'y connaît mieux, on y est plus en famille ; on y admet mieux qui l'on veut ; et, comme en définitive, tous tendent au même but, ils peuvent parfaitement s'entendre, et ils s'entendront d'autant mieux qu'il n'y aura pas ce froissement incessant, incompatible avec le recueillement et la concentration d'esprit. Les mauvais Esprits qui cherchent sans cesse à semer la discorde, en irritant la susceptibilité, y auront toujours moins de prise que dans un milieu nombreux et mélangé ; en un mot l'unité de vue et de sentiment y sera plus facile à établir.

La multiplicité des groupes a un autre avantage, c'est d'obtenir une bien plus grande variété dans les communications, par la diversité d'aptitude des médiums. Que ces réunions partielles se fassent part réciproquement de ce qu'elles obtiennent chacune de leur côté, et toutes profiteront ainsi de leurs travaux mutuels. Il viendra un temps d'ailleurs où le nombre des adhérents ne permettrait plus une seule réunion qui devrait se fractionner par la force des choses, c'est pourquoi il vaut mieux faire immédiatement ce qu'on serait forcé de faire plus tard.

Au point de vue de la propagande, il est encore un fait certain, c'est que ce n'est pas dans les grandes réunions que les novices peuvent puiser des éléments de conviction, mais bien dans l'intimité ; il y a donc double motif pour préférer les petits groupes qui peuvent se multiplier à l'infini ; or, vingt groupes de dix personnes, par exemple, obtiendront sans contredit plus, et feront plus de prosélytes qu'une seule assemblée de deux cents membres.

J'ai parlé tout à l'heure des divergences qui peuvent surgir, et j'ai dit qu'elles ne devaient point apporter d'obstacle à la parfaite entente des différents centres ; en effet, ces divergences ne peuvent porter que sur

des points de détail et non sur le fond ; le but est le même : l'amélioration morale ; le moyen est le même : l'enseignement donné par les Esprits. Si cet enseignement était contradictoire ; si, évidemment, l'un devait être faux et l'autre vrai, remarquez bien que cela ne saurait altérer le but qui est de conduire l'homme au bien pour son plus grand bonheur présent et futur ; or le bien ne saurait avoir deux poids et mesures. Au point de vue scientifique, ou dogmatique, il est cependant utile, ou tout au moins intéressant de savoir qui a tort ou raison ; eh bien ! vous avez un critérium infaillible pour l'apprécier, qu'il s'agisse de simples détails, ou de systèmes plus radicalement divergents ; et ceci s'applique non seulement aux systèmes Spirites, mais à tous les systèmes philosophiques.

Examinez d'abord celui qui est le plus logique, celui qui répond le mieux à vos aspirations, qui peut le mieux atteindre le but ; le plus vrai sera évidemment celui qui explique le mieux, qui rend le mieux raison de tout. Si l'on peut opposer à un système un seul fait en contradiction avec sa théorie, c'est que sa théorie est fausse ou incomplète. Examinez ensuite les résultats pratiques de chaque système ; la vérité doit être du côté de celui qui produit le plus de bien, qui exerce l'influence la plus salutaire, qui fait le plus d'hommes bons et vertueux, qui excite au bien par les motifs les plus purs et les plus rationnels. Le but constant auquel aspire l'homme, c'est le bonheur ; la vérité sera du côté du système qui procure la plus grande somme de satisfaction morale, en un mot qui rend le plus heureux.

L'enseignement venant des Esprits, les différents groupes, aussi bien que les individus, se trouvent sous l'influence de certains Esprits qui président à leurs travaux, ou les dirigent moralement. Si ces Esprits ne s'accordent pas, la question est de savoir quel est celui qui mérite le plus de confiance ; ce sera évidemment celui dont la théorie ne peut soulever aucune objection sérieuse, en un mot celui qui, sur tous les points, donne le plus de preuves de sa supériorité. Si tout est bon, rationnel dans cet enseignement, peu importe le nom que prend l'Esprit, et sous ce rapport la question d'identité est tout à fait secondaire. Si sous un nom respectable l'enseignement pèche par les qualités essentielles, vous pouvez hardiment en conclure que c'est un nom apocryphe et que c'est un Esprit imposteur ou qui s'amuse. Règle générale : le nom n'est jamais une garantie ; la seule, la véritable garantie de supériorité c'est la pensée et la manière dont elle est exprimée. Les Esprits trompeurs peuvent tout imiter, tout, excepté le vrai savoir et le vrai sentiment.

Je n'ai pas l'intention, Messieurs, de vous faire ici un cours de Spiritisme, et j'abuse peut-être de votre patience par tous ces détails ;

cependant, je ne puis m'empêcher d'y ajouter encore quelques mots.

Il arrive souvent que pour faire adopter certaines utopies, des Esprits font parade d'un faux savoir, et pensent en imposer en puisant dans l'arsenal des mots techniques tout ce qui peut fasciner celui qui croit trop facilement. Ils ont encore un moyen plus certain, c'est d'affecter les dehors de la vertu ; à la faveur des grands mots de charité, de fraternité, d'humilité, ils espèrent faire passer les plus grossières absurdités, et c'est ce qui arrive très souvent quand on n'est pas sur ses gardes ; il faut donc éviter de se laisser prendre aux apparences aussi bien de la part des Esprits que de celle des hommes ; or, je l'avoue, c'est là une des plus grandes difficultés ; mais on n'a jamais dit que le Spiritisme fût une science facile ; il a ses écueils que l'on ne peut éviter que par l'expérience. Pour éviter de tomber dans le piège il faut d'abord se garder de l'enthousiasme qui aveugle, de l'orgueil qui porte certains médiums à se croire seuls les interprètes de la vérité ; il faut tout examiner froidement, tout peser mûrement, tout contrôler, et si l'on se défie de son propre jugement, ce qui est souvent le plus sage, il faut en référer à d'autres, selon le proverbe que quatre yeux voient mieux que deux ; un faux amour-propre, ou une obsession, peuvent seuls faire persister dans une idée notoirement fausse, et que le bon sens de chacun repousse.

Je n'ignore pas, Messieurs, que j'ai ici beaucoup d'ennemis ; cela vous étonne, et pourtant rien n'est plus vrai ; oui, il y en a ici qui m'écoutent avec rage ; je ne dis pas parmi vous, Dieu merci ! où j'espère bien n'avoir jamais que des amis ; je veux parler des Esprits trompeurs qui m'en veulent de vous donner les moyens de les démasquer, parce que je dévoile leurs ruses ; parce qu'en vous mettant sur vos gardes, je leur ôte l'empire qu'ils pourraient prendre sur vous. A ce sujet, Messieurs, je vous dirai que ce serait une erreur de croire qu'ils n'exercent cet empire que sur les médiums ; soyez bien assurés que les esprits étant partout, ils agissent incessamment sur nous à notre insu, que l'on soit ou non Spirite ou médium. La médiumnité ne les attire pas ; elle donne au contraire le moyen de connaître son ennemi qui se trahit *toujours ; toujours*, entendez-vous bien, et qui n'abuse que ceux qui se laissent abuser.

Ceci, Messieurs, me conduit à compléter ma pensée sur ce que je vous ai dit tout à l'heure au sujet des dissidences qui pourraient surgir entre les différents groupes, par suite de la diversité d'enseignement. Je vous ai dit que, malgré quelques divergences, ils pouvaient s'entendre, et ils doivent s'entendre si ce sont des vrais Spirites. Je vous ai donné le moyen de contrôler la valeur des communications ; voici celui d'apprécier la nature des

influences qui s'exercent sur chacun. Étant donné que toute bonne influence émane d'un bon Esprit, que tout ce qui est mal vient d'une mauvaise source, que les mauvais Esprits sont les ennemis de l'union et de la concorde, le groupe qui sera assisté par l'Esprit du mal, sera celui qui jettera la pierre à l'autre, et ne lui tendra pas la main. Quant à moi, Messieurs, je vous regarde tous comme des frères, que vous soyez dans la vérité ou dans l'erreur ; mais, je vous le déclare hautement, je serai de cœur et d'âme avec ceux qui montreront le plus de charité, le plus d'abnégation ; s'il y en avait, ce qu'à Dieu ne plaise, qui entretinssent des sentiments de haine, d'envie, de jalousie, je les plaindrais, parce qu'ils seraient sous une mauvaise influence, et j'aimerais encore mieux croire que ces mauvaises pensées leur viennent d'un Esprit étranger que de leur propre cœur ; mais cela seul me rendrait suspecte la véracité des communications qu'ils pourraient recevoir, en vertu de ce principe qu'un Esprit vraiment bon ne peut suggérer que de bons sentiments.

Je terminerai, Messieurs, cette allocution, déjà trop longue sans doute, par quelques considérations sur les causes qui doivent assurer l'avenir du Spiritisme.

Vous comprenez tous par ce que vous avez sous les yeux, et par ce que vous ressentez en vous-mêmes, qu'un jour à venir le Spiritisme doit exercer une immense influence sur l'état social ; mais celui où cette influence sera généralisée est encore loin, sans doute ; il faut des générations pour que l'homme se dépouille du vieil homme. Cependant, dès aujourd'hui, si le bien ne peut encore être général, il est déjà individuel, et c'est parce que ce bien est effectif que la doctrine qui le procure est acceptée avec autant de facilité ; je puis même dire avec autant d'empressement par beaucoup. En effet, à part sa rationalité, quelle philosophie est plus capable de détacher la pensée de l'homme des liens terrestres, d'élever son âme vers l'infini ? Quelle est celle qui lui donne une idée plus juste, plus logique et appuyée sur des preuves plus patentes, de sa nature et de sa destinée ? Que ses adversaires y substituent donc quelque chose de mieux, une doctrine plus consolante, qui s'accorde mieux avec la raison, qui remplace la joie ineffable de savoir que les êtres qui nous furent chers sur la terre sont auprès de nous, qu'ils nous voient, nous écoutent, nous parlent et nous conseillent ; qui donne un motif plus légitime à la résignation ; qui fasse moins redouter la mort ; qui procure plus de calme dans les épreuves de la vie ; qui remplace enfin cette douce quiétude que l'on éprouve quand on peut se dire : Je me sens meilleur. Devant une doctrine qui fera mieux que tout cela, le Spiritisme mettra bas les armes.

Le Spiritisme rend donc souverainement heureux ; avec lui plus d'iso-

lement, plus de désespoir ; il a déjà épargné bien des fautes, empêché plus d'un crime, ramené la paix dans plus d'une famille, corrigé bien des travers ; que sera-ce donc quand les hommes seront nourris dans ces idées-là ! Car alors la raison venant, ils s'y fortifieront et ne renieront plus leur âme. Oui, le Spiritisme rend heureux, et c'est ce qui lui donne une irrésistible puissance et assure son triomphe à venir. Les hommes veulent le bonheur, le Spiritisme le leur donne, ils se jetteront dans les bras du Spiritisme. Veut-on l'anéantir ? qu'on donne à l'homme une source plus grande de félicité et d'espérance. Voilà pour les individus.

Deux autres puissances semblent avoir redouté son apparition : l'autorité civile et l'autorité religieuse ; et pourquoi cela ? parce qu'on ne le connaissait pas. Aujourd'hui l'Église commence à voir qu'elle y trouvera une arme puissante pour combattre l'incrédulité ; la solution logique de plus d'un dogme embarrassant, et finalement qu'il ramène déjà à leurs devoirs de chrétiens bon nombre de brebis égarées. Le pouvoir civil, de son côté, commence à avoir des preuves de sa bienfaisante influence sur la moralité des classes laborieuses auxquelles cette doctrine inculque, *par la conviction*, des idées d'ordre, de respect pour la propriété, et fait comprendre le néant des utopies ; témoin de métamorphoses morales presque miraculeuses, il entreverra bientôt dans la diffusion de ces idées, un aliment plus utile à la pensée que les joies du cabaret ou le tumulte de la place publique, et par conséquent une sauvegarde pour la société. Ainsi, peuple, Église et pouvoir, y voyant un jour une digue contre la brutalité des passions, une garantie d'ordre et de tranquillité, un retour aux idées religieuses qui s'éteignent, personne n'aura d'intérêt à l'entraver. Chacun, au contraire, y cherchera un appui. Qui pourrait d'ailleurs arrêter le cours de ce fleuve d'idées qui roule déjà ses eaux bienfaisantes sur les cinq parties du monde ?

Telles sont, mes chers confrères, les considérations que je désirais vous soumettre. Je termine en vous remerciant de nouveau de votre bienveillant accueil dont le souvenir sera toujours présent à ma mémoire. Je remercie également les bons Esprits de toute la satisfaction qu'ils m'ont procurée pendant mon voyage, car partout où je me suis arrêté j'ai aussi trouvé de bons et sincères Spirites, et j'ai pu constater, par mes propres yeux, l'immense développement de ces idées, et combien elles prennent facilement racine ; partout j'ai trouvé des gens heureux, des affligés consolés, des chagrins calmés, des haines apaisées, partout la confiance et l'espérance succédant aux angoisses du doute et de l'incertitude. Encore une fois le Spiritisme est la clef du vrai bonheur, et c'est là le secret de son irrésistible puissance. Est-ce donc une utopie qu'une doctrine qui fait de tels

prodiges ? Que Dieu, dans sa bonté, mes chers amis, daigne nous envoyer de bons Esprits pour vous assister dans vos communications, afin que ceux-ci vous éclairent sur les vérités que vous êtes chargés de répandre ! Vous récolterez un jour au centuple les fruits du bon grain que vous aurez semé.

Que ce repas d'amis, mes bien-aimés confrères, comme les anciennes agapes, soit le gage de l'union entre tous les vrais Spirites.

Je porte un toast aux Spirites lyonnais, tant en mon nom qu'en celui de la Société parisienne des études Spirites.

ALLAN KARDEC.

Sur la valeur des communications Spirites.

Par M. Jobard.

L'orthodoxie religieuse fait jouer un trop grand rôle à Satan et à ses prétendus satellites qu'on devrait se borner à appeler Esprits malins, ignorants, vaniteux, et presque tous entachés du péché d'orgueil qui les a perdus. En cela ils ne diffèrent en rien des hommes dont ils ont fait partie pendant une période fort courte eu égard à l'éternité de leur existence pneumatique qui peut se comparer à celle d'un corps passé à l'état volatil. L'erreur est de croire que, parce qu'ils sont Esprits, ils doivent être parfaits, comme si la vapeur ou le gaz étaient plus parfaits que l'eau ou le liquide d'où ils sont sortis ; comme si un brigand ne pouvait être qu'un honnête homme après s'être échappé de sa prison ; comme si un fou pouvait être réputé sage après avoir franchi les murs de Charenton ; comme si un aveugle sorti des Quinze-Vingts pouvait se faire passer pour un clairvoyant.

Figurez-vous bien, Messieurs les médiums, que vous aurez affaire à tout ce monde-là, et qu'il y a autant de différence entre les Esprits qu'entre les hommes ; or, vous n'ignorez pas qu'autant d'hommes, autant de sentiments ; autant de corps, autant de propriétés diverses, avant comme après leur changement d'état. Vous pouvez juger, par leurs erreurs, de la mauvaise qualité des Esprits, comme on juge de la mauvaise qualité d'un corps par l'odeur qu'il exhale. Si quelquefois ils sont d'accord sur certains points, entre eux et avec vous, c'est qu'ils se copient et vous copient, car ils savent

mieux que vous ce qui a été écrit anciennement et nouvellement sur telle ou telle doctrine qu'ils vous répètent, souvent comme des perroquets, mais quelquefois avec conviction si ce sont des Esprits studieux et consciencieux, comme certains philosophes ou savants qui vous feraient l'honneur de venir converser et discuter avec vous. Mais soyez bien persuadés qu'ils ne vous répondent que s'ils sentent que vous êtes en état de les comprendre ; sans cela ils ne vous disent que des vulgarités, et rien qui dépasse la portée de votre intelligence et de vos connaissances acquises. Ils savent aussi bien que vous qu'il ne faut pas jeter des perles aux pourceaux ; ils citent l'Évangile si vous êtes chrétien, et le Coran si vous êtes turc, et se mettent facilement à votre unisson, car à l'état pneumatique ils ont de l'intelligence que les corps matériels volatilisés n'ont pas ; en cela seul la comparaison qui précède manque d'exactitude. Si vous aimez à rire, à jouer sur les mots, et que vous ayez affaire à un Esprit sérieux, il vous enverra les Esprits farceurs, plus forts que vous sur la raillerie et les jeux de mots. Si vous avez le cerveau faible, il vous abandonne aux mystificateurs qui vous mèneront plus loin que vous ne voudriez.

En général les Esprits aiment à s'entretenir avec les hommes ; c'est une distraction, et quelquefois une étude pour eux ; ils vous le disent tous. Ne craignez pas de les fatiguer, vous le serez toujours avant eux, mais ils ne vous apprendront rien que ce qu'ils auraient pu vous dire de leur vivant ; voilà pourquoi tant de gens demandent à quoi bon perdre son temps à les consulter, puisqu'on n'en peut attendre des révélations extraordinaires, des inventions inespérées, des panacées, des pierres philosophales, des transmutations de métaux, des moteurs perpétuels, car ils n'en savent pas plus que vous sur les résultats non encore obtenus par la science humaine ; et s'ils vous engagent à faire des expériences, c'est qu'ils seraient curieux eux-mêmes d'en voir les effets, autrement, ils ne vous donnent que des explications entortillées, comme les prétendus savants et les avocats qui tiennent à ne jamais rester court. S'il s'agit d'un trésor, ils vous diront : creusez ; d'un alliage, ils vous diront : soufflez. Il se peut que vous trouviez en cherchant ; ils seront aussi étonnés que vous, et se flatteront de vous avoir donné de bons conseils ; la vanité humaine ne les abandonne pas. Les bons Esprits ne vous affirment pas que vous trouverez, comme les mauvais, qui ne se font pas scrupule de vous ruiner ; c'est en cela que vous ne devez jamais faire abstraction de votre jugement, de votre libre arbitre, de votre raison. Que dites-vous quand un homme vous engage dans une méchante affaire ? Que c'est un Esprit infernal, diabolique. Et bien ! l'Esprit qui vous conseille mal n'est pas plus diabolique, pas plus infernal ; c'est un ignorant, un mystificateur tout au plus ; mais il n'a ni mission spéciale,

ni pouvoir surhumain, ni grand intérêt à vous tromper ; il use également du libre arbitre que Dieu lui a donné comme à vous, et peut, comme vous, en faire un bon ou un mauvais usage ; voilà tout. C'est une sottise de croire qu'il s'attache à vous pendant des années et des années pour tâcher d'enrôler votre pauvre âme dans l'armée de Satan. Que lui fait à Satan une recrue de plus ou de moins quand il lui en arrive spontanément par millions et par milliards, sans qu'il ait la peine d'en faire l'appel ? Les élus sont rares, mais les volontaires du mal sont innombrables. Si Dieu et le Diable ont chacun leur armée, Dieu seul a besoin de recruteurs ; le Diable peut s'épargner le soin de remplir ses cadres ; et comme la victoire est toujours du côté des gros bataillons, jugez de sa grandeur et de sa puissance et de la facilité de ses triomphes sur tous les points de l'univers ; et sans aller bien loin, regardez autour de vous.

Mais tout cela n'a pas de sens ; puisque l'on sait aujourd'hui causer facilement avec les gens de l'autre monde, il faut les prendre comme ils sont et pour ce qu'ils sont. Il y a des poètes qui peuvent vous dicter de bons vers, des philosophes et des moralistes qui peuvent vous dicter de bonnes maximes, des historiens qui peuvent vous donner de bons éclaircissements sur leur époque, des naturalistes qui peuvent vous enseigner ce qu'ils savent, ou rectifier les erreurs qu'ils ont commises, des astronomes qui peuvent vous révéler certains phénomènes que vous ignorez, des musiciens, des auteurs capables d'écrire leurs œuvres posthumes, et qui ont même la vanité de demander qu'on les publie en leur nom ; l'un d'eux qui croyait avoir fait une invention s'indignait d'apprendre que le brevet ne saurait lui être délivré personnellement ; d'autres qui ne font pas plus de cas des choses de la terre que certains sages. Il y en a aussi qui assistent avec un plaisir enfantin à l'inauguration de leur statue, et d'autres qui ne prennent pas la peine d'y aller voir, et qui méprisent profondément les imbéciles qui leur font cet honneur après les avoir méconnus et persécutés pendant leur vie. De Humbolt ne nous a répondu au sujet de sa statue qu'un seul mot : dérision. Un autre a donné l'inscription de la statue qu'on lui prépare et qu'il sait n'avoir pas méritée : Au grand voleur, les volés reconnaissants.

Au résumé, nous devons regarder comme certain que chacun emporte avec soi son caractère et ses acquêts moraux et scientifiques ; les sots d'ici-bas sont encore les sots de là-haut. Il n'y a que les filous n'ayant plus de poches à vider, les gourmands plus rien à frire, les banquiers plus rien à escompter, qui souffrent de ces privations. C'est pour cela que l'Esprit Saint, l'Esprit de vérité, nous recommande le mépris des choses terrestres que nous ne pouvons emporter, ni nous assimiler, pour ne songer qu'aux biens spirituels et moraux qui nous suivent et qui nous serviront pour

l'éternité, non seulement de distraction, mais d'échelons pour nous élever sans cesse sur la grande échelle de Jacob dans l'incommensurable hiérarchie des Esprits.

Aussi, voyez combien peu de cas les bons Esprits font des biens et des plaisirs grossiers qu'ils ont perdus en mourant, c'est-à-dire en rentrant dans leur pays, comme ils disent ; semblables à un savant prisonnier arraché subitement de son cachot, ce ne sont pas ses hardes, ses meubles, son argent qu'il regrette, mais ses livres et ses manuscrits. Le papillon qui secoue la poussière de ses ailes avant de reprendre son vol, se soucie fort peu des débris de la chenille qui lui servit d'habitacle. De même un Esprit supérieur comme celui de Buffon, ne regrette pas plus son château de Montbard que Lamartine ne regrettera son Saint-Point qu'il regrette tant de son vivant. C'est pour cela que la mort du sage est si calme et celle de l'*humanimal* si affreuse, car ce dernier sent qu'en perdant les biens de la terre, il perd tout ; il s'y cramponne donc comme l'avare à son coffre-fort. Son Esprit ne peut même s'en éloigner, il tient à la matière et continue de hanter les endroits qui lui ont été chers, et au lieu de faire des efforts incessants pour briser les liens qui le retiennent à la terre, il s'y attache en désespéré ; il souffre vraiment comme un damné de ne pouvoir plus en jouir : voilà l'enfer, voilà le feu que ces réprouvés s'appliquent à rendre éternel. Tels sont les mauvais Esprits qui repoussent les conseils des bons, et qui ont besoin des secours de la raison et de la sagesse humaine elle-même pour les décider à lâcher prise. Les bons Médiums doivent prendre la peine de les raisonner, de les sermonner et de prier pour eux, car ils avouent que la prière les soulage et en témoignent leur reconnaissance, en termes souvent fort touchants. Cela prouve l'existence d'une solidarité commune entre tous les Esprits libres aux incorporés, car évidemment l'incarnation n'est qu'une punition, la terre qu'un lieu d'expiation où nous ne sommes pas mis, comme dit le psalmiste, pour notre amusement, mais pour nous perfectionner et apprendre à adorer Dieu en étudiant ses œuvres ; d'où il suit que le plus malheureux est le plus ignorant ; le plus sauvage devient le plus vicieux, le plus criminel et le plus misérable des êtres auxquels Dieu a remis une étincelle de son âme divine et des talents pour les faire valoir, et non pour les enfouir jusqu'à l'arrivée du maître, ou plutôt jusqu'à la comparution devant Dieu du coupable de paresse ou de négligence.

Voilà ce qu'il en est, vraisemblablement pour les uns et réellement pour les autres, du monde Spirite, qui fait si peur aux uns et qui charme si fort les autres, et qui n'a mérité ni cet excès d'horreur ni cette indignité.

Quand, à force d'expérience et d'étude, on se sera familiarisé avec le

phénomène des manifestations aussi, naturel que pas un, on reconnaîtra la vérité des explications que nous venons de donner. La puissance du mal qu'on accorde aux Esprits a pour antithèse la puissance du bien qu'on peut espérer des autres ; ces deux forces sont *adéquates* comme toutes celles de la nature, sans quoi l'équilibre serait rompu, et le libre arbitre remplacé par la fatalité, l'aveugle *fatum, le fait brut,* inintelligent, la mort de tous, la catalepsie de l'univers, le chaos.

Défendre d'interroger les Esprits, c'est reconnaître qu'ils existent ; les signaler comme les suppôts du diable, c'est faire penser qu'il doit en exister qui sont les agents, les missionnaires de Dieu ; que les mauvais soient les plus nombreux, nous vous l'accordons ; mais il en est de tout ainsi sur la terre ; de ce qu'il y a plus de grains de sable que de paillettes d'or doit-on condamner les orpailleurs ?

Quand les Esprits vous disent qu'il leur est interdit de répondre à certaines questions d'une importance seulement personnelle, c'est une façon commode de couvrir leur ignorance des choses de l'avenir ; tout ce qui dépend de nos efforts propres, de nos recherches intellectuelles, ne peut nous être révélé, sans enfreindre la loi divine qui condamne l'homme au travail ; il serait par trop commode pour le premier *médium* venu, en possession d'un Esprit familier complaisant, de se procurer sans peine tous les trésors et toute la puissance imaginable, en se débarrassant de tous les obstacles que les autres ont tant de peines à surmonter. Non, les Esprits n'ont point une pareille puissance et font bien de dire que tout ce que vous leur demandez d'illicite leur est interdit. Cependant ils exercent une grande influence sur nous, en bien ou en mal ; heureux sont ceux que les bons Esprits conseillent et protègent ; tout leur réussit, s'ils obéissent aux bonnes inspirations qu'ils ne reçoivent d'ailleurs qu'après les avoir méritées, et pris la peine équivalente au succès qui leur est donné par surcroît.

Quiconque attend la fortune dans son lit n'a pas grande chance de l'attraper ; tout ici-bas dépend du travail intelligent et honnête qui nous donne un grand contentement intérieur, et nous délivre du mal physique en nous communiquant le don de soulager le mal des autres ; car il n'est pas un *médium* bien intentionné qui ne soit magnétiseur et guérisseur de sa nature ; mais ils ne savent pas posséder un tel trésor n'essayant pas d'en faire usage. C'est en cela qu'ils seraient le mieux conseillés et le plus puissamment aidés par leurs bons Esprits. On a vu faire des miracles analogues à celui qui vient de s'opérer sur le duc de *Celeuza prince Vasto,* au café *Nocera* à Naples, le 13 juin dernier, lequel vient de publier qu'il a été guéri instantanément d'une maladie réputée *incurable*, dont il souffrait depuis dix

ans, par la seule parole d'un vieux chevalier français, auquel il racontait ses souffrances. Il en est d'autres qui font de ces choses en différents pays, en Hollande, en Angleterre, en France, en Suisse ; mais ils se multiplieront avec le temps : les germes sont semés.

Les *médiums* dûment avertis sur la nature, les mœurs et coutumes des Esprits terrestres n'ont qu'à se conduire en conséquence ; quant aux Esprits célestes ou d'un ordre transcendant, il est si rare de les voir se communiquer aux individus, que le temps n'est pas encore venu d'en parler ; ils président aux destinées des nations, et aux grandes catastrophes, aux grandes évolutions des globes et des humanités ; ils sont à l'œuvre en ce moment, attendons avec recueillement les grandes choses qui vont arriver : *Renovabunt faciem terræ*.

JOBARD.

Observations.

M. Jobard avait intitulé son article : *Avis aux médiums ;* nous avons cru devoir y donner un titre moins exclusif, attendu que ses remarques s'appliquent en général à la manière d'apprécier les communications spirites ; les médiums n'étant que les instruments des manifestations, celles-ci peuvent être données à tout le monde soit directement, soit par intermédiaire ; tous les évocateurs peuvent donc en faire leur profit, aussi bien que les médiums.

Nous approuvons cette manière de juger les communications, parce qu'elle est rigoureusement vraie, et qu'elle ne peut que contribuer à mettre en garde contre l'illusion à laquelle sont exposés ceux qui acceptent trop facilement, comme l'expression de la vérité, tout ce qui vient du monde des Esprits. Nous pensons toutefois que M. Jobard est peut-être un peu trop absolu sur quelques points. A notre avis, il ne tient pas assez compte du progrès qui s'accomplit chez l'Esprit à l'état errant. Sans doute il emporte au-delà de la tombe les imperfections de la vie terrestre, c'est un fait constaté par l'expérience ; mais comme il est dans un milieu tout différent, qu'il ne reçoit plus ses sensations par l'intermédiaire d'organes matériels, qu'il n'a plus sur les yeux ce voile épais qui obscurcit les idées, ses sensations, ses perceptions et ses idées doivent en éprouver une modification sensible ; c'est pourquoi nous voyons tous les jours des hommes penser après leur mort tout autrement que de leur vivant, parce que l'horizon moral s'est étendu pour eux ; des auteurs critiquer leurs ouvrages, des hommes du monde censurer leur propre conduite, des savants reconnaître leurs erreurs. Si l'Esprit ne progressait pas dans la vie spirite, il rentrerait dans la vie corporelle comme il en était sorti, ni plus avancé,

ni plus arriéré, ce qui est positivement contredit par l'expérience. Certains Esprits peuvent donc voir plus clair et plus juste que lorsqu'ils étaient sur la terre, aussi en voit-on donner d'excellents conseils dont on s'est fort bien trouvé ; mais parmi les Esprits, comme parmi les hommes, il faut savoir à qui l'on s'adresse, et ne pas croire que le premier venu possède la science infuse, ni qu'un savant soit affranchi de ses préjugés terrestres, parce qu'ils sont Esprits ; sous ce rapport, M. Jobard a parfaitement raison de dire qu'il ne faut accepter qu'avec une extrême réserve leurs théories et leurs systèmes ; il faut faire avec eux ce que l'on fait avec les hommes, c'est-à-dire ne leur accorder confiance que lorsqu'ils ont donné des preuves irrécusables de leur supériorité, non pas par le nom qu'ils se donnent souvent à tort, mais par la constante sagesse de leurs pensées, l'irréfutable logique de leurs raisonnements, et l'inaltérable bonté de leur caractère.

Les judicieuses remarques de M. Jobard, tout en faisant la part de ce qu'elles peuvent avoir d'exagéré, désenchanteront sans doute ceux qui croient trouver dans les Esprits un moyen certain de tout savoir, de faire des découvertes lucratives, etc. ; en effet, aux yeux de certaines gens, à quoi servent les Esprits s'ils ne sont pas même bons à nous faire faire fortune ? Nous pensons qu'il suffit d'avoir étudié un peu la doctrine spirite pour comprendre qu'ils nous apprennent une foule de choses plus utiles que de savoir si l'on gagnera à la bourse ou à la loterie ; mais en admettant même l'hypothèse la plus rigoureuse, celle où il serait complètement indifférent de s'adresser aux Esprits ou aux hommes, pour les choses de ce monde, n'est-ce donc rien que de nous donner la preuve de l'existence d'outre-tombe ; de nous initier à l'état heureux ou malheureux de ceux qui nous y précèdent ; de nous prouver que ceux que nous avons aimés ne sont pas perdus pour nous, et que nous les retrouverons dans ce monde qui nous attend tous, riches comme pauvres, puissants ou esclaves ? Car en définitive, il est un fait certain, c'est qu'un jour ou l'autre il nous faut franchir le pas ; qu'y a-t-il au-delà de cette barrière ? derrière ce rideau qui nous voile l'avenir ? Y a-t-il quelque chose ou n'y a-t-il rien ? Eh bien ! les Esprits nous apprennent qu'il y a quelque chose ; que, quand nous mourons, tout n'est pas fini ; loin de là, c'est qu'alors commence la véritable vie, la vie normale ; ne nous apprendraient-ils que cela, leurs entretiens ne seraient certes pas inutiles ; ils font plus : ils nous apprennent ce qu'il faut faire ici-bas pour être le mieux possible dans ce nouveau pays ; et comme nous y devons rester longtemps, il est bon de nous y assurer la meilleure place possible. Comme le dit M. Jobard, les Esprits, en général, tiennent fort peu aux choses de la terre, par une raison très simple, *c'est qu'ils ont mieux que cela ;* leur but est de nous renseigner sur ce qu'il faut faire pour y être heureux ; ils savent que nous tenons aux joies de la terre, comme des enfants à leurs jouets : ils veulent avancer notre raison ; telle est leur mission ; et si l'on est trompé par quelques-uns, c'est parce qu'on veut les faire sortir de la sphère de leurs attributions ; qu'on leur demande

ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils ne peuvent pas ou ne doivent pas dire ; c'est alors qu'on est mystifié par la tourbe des Esprits moqueurs qui s'amusent de notre crédulité. Le tort de certains médiums est de croire à l'infaillibilité des Esprits qui se communiquent à eux et qui les séduisent par quelques belles phrases, appuyées d'un nom imposant, qui, le plus souvent, est un nom d'emprunt. Reconnaître la fraude est un résultat d'étude et d'expérience. L'article de M. Jobard ne peut, sous ce rapport, qu'aider à leur ouvrir les yeux.

Dissertations spirites.

Obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums.

Formation des Esprits.

(Méd. madame Costel.)

Dieu a créé la semence humaine qu'il a répandue dans les mondes comme le laboureur jette dans les sillons le grain qui doit germer et mûrir. Ces semences divines sont des molécules de feu que Dieu fait jaillir du grand foyer, centre de vie, où il rayonne dans sa puissance. Ces molécules sont à l'humanité ce que sont les germes des plantes à la terre ; elles se développent lentement, et ne mûrissent qu'après de longs séjours dans les planètes-mères, celles où se forme le commencement des choses. Je ne parle que du principe ; l'être arrivé à sa qualité d'homme se reproduit et l'œuvre de Dieu est consommée.

Pourquoi, le point de départ étant commun, les destinées humaines sont-elles si diverses ? Pourquoi les uns naissent-ils dans un milieu civilisé, les autres dans l'état sauvage ? Quelle est alors l'origine des démons ? Reprenons l'histoire de l'Esprit à sa première éclosion. Les âmes à peine formées, hésitantes et balbutiantes, sont pourtant libres de pencher du bon ou du mauvais côté. Dès qu'ils ont vécu, les bons se séparent des méchants. L'histoire d'Abel est naïvement vraie. Les âmes ingrates à peine sorties des mains du Créateur, persistent dans la révolte du crime ; alors pendant la succession des siècles, elles errent, nuisant aux autres et surtout à elles-mêmes, jusqu'à ce que le repentir les touche, ce qui arrive infailliblement. Donc les premiers démons sont les premiers hommes cou-

pables. Dieu, dans son immense justice, n'impose jamais que les souffrances résultant des actes mauvais. La terre devait être entièrement peuplée, mais ne pouvait l'être également, et, selon le degré d'avancement obtenu dans les migrations terrestres, les uns naissent dans les grands centres de civilisation, les autres, Esprits incertains, qui ont encore besoin d'initiation, naissent dans les forêts reculées ; l'état sauvage est préparatoire. Tout est harmonieux, et l'âme coupable et aveugle d'un démon de la terre ne peut revivre dans un centre éclairé. Cependant quelques-unes se hasardent dans ce milieu qui n'est pas le leur ; si elles ne peuvent y marcher à l'unisson, elles donnent le spectacle de la barbarie au milieu de la civilisation ; ce sont des êtres dépaysés.

L'état embryonnaire est celui d'un être qui n'a pas encore subi de migration ; on ne peut l'étudier à part, puisqu'il est l'origine de l'homme.

GEORGES.

Les Esprits errants.

(Méd. Mad. Costel).

Les Esprits sont divisés en plusieurs catégories ; d'abord les *embryons* qui n'ont aucune faculté distincte ; qui nagent dans l'air comme les insectes qu'on voit tourbillonner dans un rayon de soleil ; ils voltigent sans but et sont incarnés sans avoir fait de choix ; ils deviennent des être humains ignorants et grossiers.

Au-dessus d'eux sont les *Esprits légers* dont les instincts ne sont pas mauvais, mais seulement malins ; ils se jouent des hommes et leur causent des peines frivoles ; ce sont des enfants ; ils en ont les caprices et la puérile méchanceté.

Les Esprits mauvais ne le sont pas tous au même degré ; il y en a qui ne font d'autre mal que de légères tromperies ; qui ne s'attachent pas à un être, et se bornent à faire commettre des fautes peu graves.

Les Esprits malfaisants poussent au mal et en jouissent, mais ils ont encore quelque lueur de pitié.

Les Esprits pervers n'en ont pas ; toutes leurs facultés tendent vers le mal ; ils le font avec calcul, avec suite ; ils jouissent des tortures morales qu'ils causent. Ils correspondent, dans le monde des Esprits, aux criminels dans le vôtre. Ils arrivent à cette perversité à force de méconnaître les lois de Dieu ; dans leurs vies charnelles, ils tombent de chute en chute et les siècles se passent avant qu'il leur vienne une pensée de rénovation. Le mal est leur élément, ils s'y plongent avec délices ; mais obligés de se

réincarner, ils subissent de telles souffrances, et ces souffrances s'accroissent tellement dans leurs vies Spirites, que l'amour du mal s'use en eux ; ils finissent par comprendre qu'ils doivent céder à la voix de Dieu qui ne cesse de les appeler. On a vu des Esprits rebelles demander avec ardeur les expiations les plus terribles et les subir avec la joie du martyr. C'est un immense bonheur pour les purs Esprits que ces retours vers le bien. La parole du Christ, pour les brebis égarées, est éclatante de vérité.

Les Esprits errants du second ordre sont les intermédiaires entre les Esprits supérieurs et les mortels, car il est rare que les Esprits supérieurs se communiquent directement ; il faut qu'ils y soient poussés par une sollicitude particulière. Ces intermédiaires sont les Esprits des mortels qui n'ont aucun mal grave à se reprocher, et dont les intentions n'ont point été mauvaises. Ils reçoivent des missions, et quand ils les accomplissent avec zèle et amour ils en sont récompensés par un avancement plus rapide. Ils ont moins de migrations à subir ; aussi les Esprits désirent-ils ardemment ces missions qui ne leur sont accordées que comme récompense et quand on les juge capables de les remplir. Ce sont les Esprits supérieurs qui les dirigent et qui choisissent leurs fonctions.

Les Esprits supérieurs ne le sont pas tous au même degré ; s'ils sont dispensés des migrations dans vos mondes, ils ne le sont pas des conditions d'avancement dans les sphères plus élevées. Enfin il n'y a aucune lacune dans le monde visible et invisible ; un ordre admirable a pourvu à tout ; aucun être n'est oisif ou inutile ; tous concourent dans la mesure de leurs facultés à la perfection de l'œuvre de Dieu qui n'a ni terme ni limite. GEORGES.

Le Châtiment.

(Méd. Mad. Costel.)

Les Esprits méchants, égoïstes et durs, sont, aussitôt après la mort, livrés à un doute cruel sur leur destinée présente et future ; ils regardent autour d'eux, ils ne voient d'abord aucun sujet sur lequel puisse s'exercer leur méchante personnalité, et le désespoir s'empare d'eux, car l'isolement et l'inaction sont intolérables aux mauvais Esprits ; ils ne lèvent pas leurs regards vers les lieux habités par les purs Esprits ; ils considèrent ce qui les entoure, et bientôt frappés de l'abattement des Esprits faibles et punis, ils s'attachent à eux comme à une proie, s'armant du souvenir de leurs fautes passées, qu'ils mettent sans cesse en action par leurs gestes dérisoires. Cette moquerie ne leur suffisant pas, ils plongent sur la terre comme des vautours affamés ; ils cherchent parmi les hommes l'âme qui ouvrira

un plus facile accès à leurs tentations ; ils s'en emparent, exaltent sa convoitise, tâchent d'éteindre sa foi en Dieu, et lorsque enfin, maîtres d'une conscience, ils voient leur proie assurée, ils étendent sur tout ce qui approche leur victime la fatale contagion.

Le mauvais Esprit qui exerce sa rage est presque heureux ; il ne souffre que dans les moments où il n'agit pas et dans ceux aussi où le bien triomphe du mal.

Cependant les siècles s'écoulent ; le mauvais Esprit sent tout à coup les ténèbres l'envahir ; son cercle d'action se resserre, sa conscience, muette jusqu'alors, lui fait sentir les pointes acérées du repentir. Inactif, emporté par le tourbillon, il erre, sentant, comme dit l'Ecriture, le poil de sa chair se dresser de frayeur ; bientôt un grand vide se fait en lui, autour de lui ; le moment est venu, il doit expier ; la réincarnation est-là, menaçante ; il voit, comme dans un mirage, les épreuves terribles qui l'attendent ; il voudrait reculer, il avance, et précipité dans le gouffre béant de la vie, il roule effaré jusqu'à ce que le voile de l'ignorance retombe sur ses yeux. Il vit, il agit, il est encore coupable ; il sent en lui je ne sais quel souvenir inquiet, quels pressentiments qui le font trembler, mais ne le font pas reculer dans la voie du mal. A bout de forces et de crimes, il va mourir. Étendu sur un grabat, ou sur son lit, qu'importe ! l'homme coupable sent, sous son apparente immobilité, se remuer et vivre un monde de sensations oubliées ! sous ses paupières fermées, il voit pointer une lueur, il entend des sons étranges ; son âme qui va quitter son corps s'agite impatiente, tandis que ses mains crispées essaient de s'accrocher aux draps ; il voudrait parler, il voudrait crier à ceux qui l'entourent : Retenez-moi ! je vois le châtiment ! Il ne le peut ; la mort se fixe sur ses lèvres blêmies, et les assistants disent : le voilà en paix !

Cependant il entend tout ; il flotte autour de son corps qu'il ne voudrait pas abandonner, une force secrète l'attire ; il voit, il reconnaît ce qu'il a déjà vu. Éperdu, il s'élance dans l'espace où il voudrait se cacher. Plus de retraite ! plus de repos ! d'autres Esprits lui rendent le mal qu'il a fait, et châtié, raillé, confus à son tour, il erre et il errera jusqu'à ce que la divine lueur glisse dans son endurcissement et l'éclaire, pour lui montrer le Dieu vengeur, le Dieu triomphant de tout mal, qu'il ne pourra apaiser qu'à force de gémissements et d'expiations.

GEORGES.

Remarque. Jamais tableau plus éloquent, plus terrible et plus vrai n'a été tracé du sort du méchant ; est-il donc nécessaire d'avoir recours à la fantasmagorie des flammes et des tortures physiques ?

Mars.

(Médium Mad. Costel.)

Mars est une planète inférieure à la terre dont elle est la grossière ébauche ; il n'est pas nécessaire de l'habiter. Mars est première incarnation des démons les plus grossiers ; les êtres qui l'habitent sont rudimentaires ; ils ont la forme humaine, mais sans aucune beauté ; ils ont tous les instincts de l'homme sans l'ennoblissement de la bonté.

Livrés aux besoins matériels, ils boivent, ils mangent, ils se battent, ils s'accouplent. Mais comme Dieu n'abandonne aucune de ses créatures, au fond des ténèbres de leur intelligence, gît, latente, la vague connaissance de lui-même développée plus ou moins. Cet instinct suffit pour les rendre supérieurs les uns aux autres, et préparer leur éclosion à une vie plus complète. La leur est courte, comme celle des éphémères. Les hommes, qui ne sont que matière, disparaissent après une courte évolution. Dieu a horreur du mal, et ne le tolère que comme servant de principe au bien ; il abrège son règne, et la résurrection triomphe de lui.

Dans cette planète la terre est aride ; peu de verdure ; un feuillage sombre que le printemps ne rajeunit pas ; un jour égal et gris ; le soleil, à peine apparent, ne prodigue jamais ses fêtes ; le temps coule monotone, sans les alternatives et les espérances des saisons nouvelles ; ce n'est pas l'hiver, ce n'est pas l'été. Le jour, plus court, ne se mesure pas de la même façon ; la nuit règne plus longue. Sans industrie, sans invention, les habitants de Mars dépensent leur vie à la conquête de leur nourriture. Leurs demeures grossières, basses comme des tanières, sont repoussantes par l'incurie et le désordre qui y règnent. Les femmes enchérissent sur les hommes ; plus abandonnées, plus faméliques, elles ne sont que leurs femelles. Elles ont à peine le sentiment maternel ; elles mettent au monde avec facilité, sans aucune angoisse ; elles nourrissent et gardent leurs petits auprès d'elles jusqu'au complet développement de leurs forces, et les chassent sans regret, sans un souvenir.

Ils ne sont pas cannibales ; leurs continuelles batailles n'ont d'autre but que la possession d'un terrain plus ou moins giboyeux. Ils chassent dans des plaines interminables. Inquiets et mobiles comme les êtres dépourvus d'intelligence, ils se déplacent sans cesse. L'égalité de la saison, partout la même, comporte par suite les mêmes besoins et les mêmes occupations ; il y a peu de différence entre les habitants d'un hémisphère à l'autre.

La mort n'a pour eux ni terreur ni mystère ; ils la regardent seulement

comme la pourriture du corps qu'ils brûlent immédiatement. Lorsqu'un de ces hommes va mourir il est aussitôt abandonné, et seul, gisant, il pense pour la première fois ; un vague instinct le saisit ; comme l'hirondelle avertie de sa prochaine migration, il sent que tout n'est pas fini, qu'il va recommencer quelque chose d'inconnu. Il n'est pas assez intelligent pour supposer, craindre ou espérer, mais il calcule en hâte ses victoires ou ses défaites ; il pense au nombre de gibier qu'il a abattu, et se réjouit ou s'afflige selon les résultats obtenus. Sa femme (ils n'en ont jamais qu'une à la fois, mais qu'ils peuvent changer autant que cela leur convient) accroupie sur le seuil, jette en l'air des cailloux ; lorsqu'ils forment un petit monticule, elle juge que le temps est accompli et se hasarde à regarder dans l'intérieur ; si ses prévisions sont réalisées, si l'homme est mort, elle entre, sans un cri, sans une larme, le dépouille des peaux de bêtes qui l'enveloppent, et va froidement avertir ses voisins qui emportent le corps et le brûlent, à peine refroidi.

Les animaux, qui subissent partout le reflet humain, sont plus sauvages, plus cruels que partout ailleurs. Le chien et le loup ne sont qu'une même espèce, et sans cesse en lutte avec l'homme, ils lui livrent des combats acharnés. D'ailleurs, moins nombreux, moins variés que sur la terre, les animaux sont l'abrégé d'eux-mêmes.

Les éléments ont la colère aveugle du chaos ; la mer furieuse sépare les continents sans navigation possible ; le vent mugit et courbe les arbres jusqu'au sol. Les eaux submergent les terres ingrates qu'elles ne fécondent point. Le terrain n'offre pas les mêmes conditions géologiques que la terre ; le feu ne l'échauffe pas ; les volcans y sont inconnus ; les montagnes, à peine élevées, n'offrent aucune beauté ; elles lassent l'œil et découragent l'exploration ; partout enfin monotonie et violence ; partout la fleur sans la couleur et le parfum ; partout l'homme sans prévoyance, tuant pour vivre.

GEORGES.

Remarque. Pour servir de transition entre le tableau de Mars et celui de Jupiter, il faudrait celui d'un monde intermédiaire, de la Terre, par exemple, mais que nous connaissions suffisamment. En l'observant, il est aisé de reconnaître qu'il se rapproche plus de Mars que de Jupiter, puisqu'au sein même de la civilisation on trouve encore des êtres tout aussi abjects et tout aussi dépourvus de sentiments et d'humanité, qui vivent dans l'abrutissement le plus absolu, ne songent qu'aux besoins matériels, sans avoir jamais tourné leurs regards vers le ciel, et qui semblent venir de Mars en ligne directe.

Jupiter.

(Méd. Mad. Costel.)

La planète de Jupiter, infiniment plus grande que la terre, ne présente pas le même aspect. Elle est inondée d'une lumière pure et brillante qui éclaire sans éblouir. Les arbres, les fleurs, les insectes, les animaux dont les vôtres sont le point de départ, y sont agrandis et perfectionnés ; la nature y est plus grandiose et plus variée ; la température est égale et délicieuse ; l'harmonie des sphères enchante les yeux et les oreilles. La forme des êtres qui l'habitent est la même que la vôtre, mais embellie, perfectionnée, et surtout purifiée. Nous ne sommes point soumis aux conditions matérielles de votre nature ; nous n'avons ni les besoins, ni les maladies qui en sont les conséquences. Nous sommes des âmes revêtues d'une enveloppe diaphane qui conserve les traits de nos migrations passées ; nous paraissons à nos amis tels qu'ils nous ont connus, mais illuminés par une lumière divine, transfigurés par nos impressions intérieures qui sont toujours élevées.

Jupiter est divisé, comme la terre, en un grand nombre de pays variés d'aspect, mais non de climat. Les différences de conditions y sont établies seulement par la supériorité morale et intelligente ; il n'y a ni maîtres ni esclaves ; les degrés plus élevés ne sont marqués que par les communications plus directes et plus fréquentes avec les Esprits purs, et par les fonctions plus importantes qui nous confiées. Vos habitations ne peuvent vous donner nulle idée des nôtres, puisque nous n'avons pas les mêmes besoins. Nous cultivons des arts arrivés à un degré de perfection inconnue parmi vous. Nous jouissons de spectacles sublimes, parmi lesquels ce que nous admirons davantage à mesure que nous le comprenons mieux, c'est l'inépuisable variété des créations, variétés harmonieuses qui ont le même point de départ et se perfectionnent dans le même sens. Tous les sentiments tendres et élevés de la nature humaine, nous les retrouvons agrandis et purifiés, et le désir incessant que nous avons de parvenir au rang des purs Esprits, n'est point un tourment, mais une noble ambition qui nous pousse à nous perfectionner. Nous étudions incessamment avec amour pour être élevés jusqu'à eux, ce que font aussi les êtres inférieurs pour arriver à nous égaler. Vos petites haines, vos mesquines jalousies nous sont inconnues ; un lien d'amour et de fraternité nous unit ; les plus forts aident les plus faibles. Dans votre monde vous avez besoin de l'ombre du mal pour sentir le bien, de la nuit pour admirer la lumière, de la maladie pour apprécier la

santé. Ici, ces contrastes ne sont pas nécessaires ; l'éternelle lumière, l'éternelle bonté, l'éternel calme de l'âme, nous comblent d'une éternelle joie. Voilà ce que l'Esprit humain a le plus de peine à comprendre ; il a été ingénieux pour peindre les tourments de l'enfer, il n'a jamais pu se représenter les joies du ciel ; et pourquoi cela ? parce qu'étant inférieur, il n'a enduré que peines et misères et n'a point entrevu les célestes clartés ; il ne peut vous parler que de ce qu'il connaît, comme un voyageur décrit les pays qu'il a parcourus ; mais à mesure qu'il s'élève et s'épure, l'horizon s'éclaircit et il comprend le bien qui est devant lui, comme il a compris le mal qui est resté derrière lui.

Déjà d'autres Esprits ont cherché à vous faire comprendre, autant que le permet votre nature, l'état des mondes heureux, afin de vous exciter à suivre la seule route qui peut y conduire ; mais il en est parmi vous qui sont tellement attachés à la matière, qu'ils préfèrent encore les joies matérielles de la terre, aux joies pures qui attendent l'homme qui sait s'en détacher. Qu'ils en jouissent donc, pendant qu'ils y sont ! car un triste retour les attend, peut-être même dès cette vie. Ceux que nous choisissons pour nos interprètes sont les premiers à recevoir la lumière ; malheur à eux surtout s'ils ne profitent pas de la faveur que Dieu leur accorde, car sa justice s'appesantira sur eux !

GEORGES.

Les purs Esprits.

(Médium, Mad. Costel.)

Les purs Esprits sont ceux qui arrivés au plus haut degré de perfection, sont jugés dignes d'être admis aux pieds de Dieu. La splendeur infinie qui les environne ne les dispense point de leur part d'utilité dans les œuvres de la création : les fonctions qu'ils ont à remplir correspondent à l'étendue de leurs facultés. Ces Esprits sont les ministres de Dieu ; ils régissent sous ses ordres les mondes innombrables ; ils dirigent de haut les Esprits et les humains ; ils sont liés entre eux par un amour sans bornes, et cette ardeur s'étend sur tous les êtres qu'ils cherchent à appeler et à rendre dignes de la suprême félicité. Dieu rayonne sur eux et leur transmet ses ordres ; ils le voient sans être accablés de sa lumière.

Leur forme est éthérée, ils n'ont plus rien de palpable ; ils parlent aux Esprits supérieurs et leur communiquent leur science ; ils sont devenus infaillibles. C'est dans leurs rangs que sont choisis les anges gardiens qui abaissent avec bonté leurs regards sur les mortels, et les recommandent aux Esprits supérieurs qui les ont aimés. Ceux-ci choisissent les agents de leur direction dans les Esprits du second ordre. Les purs Esprits sont égaux ; il

n'en peut être autrement, puisqu'ils ne sont appelés à ce rang qu'après avoir atteint le plus haut degré de perfection. Il y a égalité, mais non uniformité, car Dieu n'a pas voulu qu'aucune de ses œuvres fût identique. Les Esprits purs conservent leur personnalité qui a seulement acquis la perfection la plus complète dans le sens de son point de départ.

Il n'est pas permis de donner de plus grands détails sur ce monde suprême. GEORGES.

Séjour des bienheureux.

(Mad. Costel, médium.)

Parlons des dernières spirales de gloire habitées par les purs Esprits ; nul ne les atteint avant d'avoir traversé les cycles des Esprits errants. Jupiter est le plus haut degré de l'échelle ; lorsqu'un Esprit, longtemps purifié par son séjour dans cette planète est jugé digne de la suprême félicité, il en est averti par un redoublement d'ardeur ; un feu subtile anime toutes les parties délicates de son intelligence qui semble rayonner et devenir visible ; éblouissant, transfiguré, il éclaire le jour qui semblait si radieux aux yeux des habitants de Jupiter ; ses frères reconnaissent l'élu du Seigneur, et tremblants, s'agenouillent devant sa volonté. Cependant l'Esprit choisi s'élève, et les cieux, dans leur suprême harmonie, lui révèlent des beautés indescriptibles.

A mesure qu'il monte, il comprend, non plus comme dans l'erraticité, non plus voyant l'ensemble des choses créées, comme dans Jupiter, mais embrassant l'infini. Son intelligence transfigurée s'élance comme une flèche jusqu'à Dieu sans tremblement et sans erreur, comme dans un foyer immense alimenté par mille objets divers. L'amour, dans ces divers Esprits revêt la couleur de leur personnalité éprouvée ; ils se reconnaissent ; ils jouissent les uns par les autres. Leurs vertus reflétées, répercutent pour ainsi dire, les délices de la vue de Dieu et s'augmentent incessamment du bonheur de chaque élu. Mer d'amour que chaque affluent grossit, ces forces pures ne restent pas plus inactives que les forces des autres des autres sphères. Investies aussitôt du don d'ubiquité, elles embrassent à la fois les détails infinis de la vie humaine depuis son éclosion, jusqu'à ses dernières étapes. Irrésistible comme le jour, leur vue pénètre partout à la fois, et, actifs comme la puissance qui les meut, ils répandent les volontés du Seigneur. Comme d'une urne pleine s'échappe le flot bienfaisant, leur bonté universelle échauffe les mondes et confond le mal.

Ces divers interprètes ont pour ministres de leur puissance les Esprits déjà épurés. Ainsi tout s'élève, tout se perfectionne, et la charité rayonne sur les mondes qu'elle nourrit de sa puissante mamelle.

Les purs Esprits ont pour attribut la possession de tout ce qui est bien et vrai, car ils possèdent Dieu, le principe lui-même. La pauvre pensée humaine limite tout ce qu'elle comprend et n'admet pas l'infini que le bonheur ne limite pas. Après Dieu, que peut-il y avoir ? Dieu encore, Dieu toujours ; le voyageur voit les horizons succéder aux horizons et l'un

n'est que le commencement de l'autre ; ainsi l'infini se déroule incessamment. La joie la plus immense des purs Esprits est précisément cette étendue aussi profonde que l'éternité elle-même.

On ne peut dépeindre une grâce, une flamme, un rayon ; je ne puis dépeindre les purs Esprits. Plus vifs, plus beaux, plus éclatants que ne le sont les images les plus éthérées, un mot résume leur être, leur pouvoir et leurs jouissances : Amour ! Remplissez de ce mot l'espace qui sépare la terre du ciel, et vous n'aurez encore que l'idée d'une goutte d'eau dans la mer. L'amour terrestre, quelque grossier qu'il soit, peut seul vous faire connaître sa divine réalité. GEORGES.

La réincarnation.

(Par M. de Grand-Boulogne, médium.)

Il y a dans la doctrine de la réincarnation une économie morale qui n'échappe pas à ton intelligence.

La corporéité seule étant compatible avec les actes de vertu, et ces actes étant nécessaires à l'amélioration de l'Esprit, celui-ci doit rarement trouver dans une seule existence les circonstances nécessaires à son amélioration au-dessus de l'humanité.

Etant admis que la justice de Dieu ne peut s'allier avec des peines éternelles, la raison doit conclure à la nécessité : 1° d'une période de temps pendant laquelle l'Esprit examine son passé, et forme ses résolutions pour l'avenir ; 2° d'une existence nouvelle en harmonie avec l'avancement actuel de cet Esprit. Je ne parle pas des supplices, quelquefois terribles, auxquels sont condamnés certains Esprits pendant la période de l'erraticité ; ils répondent d'une part à l'énormité de la faute, de l'autre à la justice de Dieu. Ceci en dit assez pour dispenser de donner des détails que tu rencontreras d'ailleurs dans l'étude des évocations. Revenant aux réincarnations, tu en comprendras la nécessité par une comparaison vulgaire, mais saisissante de vérité.

Après une année d'études, qu'arrive-t-il au jeune collégien ? S'il a progressé, il passe dans une classe supérieure ; s'il est resté immobile dans son ignorance, il redouble sa classe. Va plus loin ; suppose des fautes graves : il est expulsé ; il peut errer de collège en collège ; il peut être chassé de l'Université, et peut aller de la maison d'éducation à la maison de correction. Telle est l'image fidèle du sort des Esprits, et rien ne satisfait plus complètement la raison. Veut-on creuser plus profondément la doctrine ? On verra combien, dans ces idées, la justice de Dieu paraît plus parfaite et plus conforme aux grandes vérités qui dominent notre intelligence.

Dans l'ensemble, comme dans les détails, il y a là quelque chose de si saisissant que l'Esprit qui y est initié pour la première fois en est comme illuminé. Et les reproches murmurés contre la Providence ; et les malédic-

tions contre la douleur ; et le scandale du vice heureux en face de la vertu qui souffre ; et la mort prématurée de l'enfant ; et, dans une même famille, de ravissantes qualités donnant pour ainsi dire la main à une perversité précoce ; et les infirmités qui datent du berceau ; et la diversité infinie des destinées, soit chez les individus, soit chez les peuples, problèmes irrésolus jusqu'à ce jour, énigmes qui ont fait douter de la bonté et presque de l'existence de Dieu, tout cela s'explique à la fois. Un pur rayon de lumière s'étend sur l'horizon de la philosophie nouvelle, et dans son cadre immense, se groupent harmonieusement toutes les conditions de l'existence humaine. Les difficultés s'aplanissent, les problèmes se résolvent, et des mystères impénétrables jusqu'à ce jour se résument et s'expliquent dans ce seul mot : *réincarnation*.

Je lis dans ta pensée, cher chrétien ; tu dis : voici, pour le coup, une véritable hérésie. Pas plus, mon enfant, que la négation de l'éternité des peines. Aucun dogme *pratique* n'est contradictoire avec cette vérité. Qu'est-ce que la vie humaine ? Le temps pendant lequel l'Esprit reste uni à un corps. Les philosophes chrétiens, au jour marqué par Dieu, n'auront aucune difficulté à dire que la vie est multiple. Cela n'ajoute ni ne change rien à vos devoirs. La morale chrétienne reste debout, et le souvenir de la Mission de Jésus plane toujours sur l'humanité. La religion n'a rien à redouter de cet enseignement, et le jour n'est pas loin où ses ministres ouvriront les yeux à la lumière ; ils reconnaîtront enfin, dans la révélation nouvelle, les secours que, du fond de leurs basiliques, ils implorent du Ciel. Ils croient que la société va périr : elle va être sauvée.

ZÉNON.

Le Réveil de l'Esprit.

(Mad. Costel, médium.)

Lorsque l'homme quitte sa dépouille mortelle, il éprouve un étonnement et un éblouissement qui le tiennent quelque temps indécis sur son état réel ; il ne sait s'il est mort ou vivant, et ses sensations très confuses, sont assez longtemps à s'éclaircir. Peu à peu, les yeux de son Esprit sont éblouis des diverses clartés qui l'environnent ; il suit tout un ordre de choses, grandes et inconnues, qu'il a d'abord peine à comprendre, mais bientôt il reconnaît qu'il n'est plus qu'un être impalpable et immatériel ; il cherche sa dépouille, et s'étonne de ne pas la trouver ; il est quelque temps avant que la mémoire du passé lui revienne, et le convainque de son identité. En regardant la terre qu'il vient de quitter, il voit ses parents et ses amis qui le pleurent, et son corps inerte. Enfin ses yeux se détachent de la terre et s'élèvent vers le ciel ; si la volonté de Dieu ne le retient pas au sol, il monte lentement et se sent flotter dans l'espace, ce qui est une sensation délicieuse. Alors le souvenir de la vie qu'il quitte lui apparaît avec une clarté, désolante le plus souvent, mais consolante quelquefois. Je te parle ici de ce que j'ai éprouvé, moi qui ne suis pas un

mauvais esprit, mais qui n'ai pas le bonheur d'occuper un rang élevé. On se dépouille de tous les préjugés terrestres ; la vérité apparaît dans toute sa lumière ; rien ne pallie les fautes ; rien ne cache les vertus ; on voit son âme aussi clairement que dans un miroir ; on cherche parmi les Esprits ceux que l'on a connus, car l'Esprit s'effraie de son isolement, mais ils passent sans s'arrêter ; il n'y a pas de communications amicales entre les Esprits errants ; ceux mêmes qui se sont aimés n'échangent pas de signes de reconnaissance ; ces formes diaphanes glissent et ne se fixent pas ; les communications affectueuses sont réservées aux Esprits supérieurs qui échangent leurs pensées. Quant à nous, notre état transitoire ne sert qu'à notre avancement dont rien ne doit nous distraire, les seules communications qui nous soient permises sont avec les humains, parce qu'elles ont un but d'utilité mutuelle que Dieu prescrit.

Les mauvais Esprits contribuent aussi à l'amélioration humaine : ils servent aux épreuves ; si on leur résiste, on acquiert des mérites. Les Esprits qui dirigent les hommes sont récompensés par un grand adoucissement de leurs peines. Les Esprits errants ne souffrent pas de l'absence de communications entre eux, parce qu'ils savent qu'ils se retrouveront ; ils n'en ont que plus d'ardeur pour arriver au moment où les épreuves accomplies leur rendront les objets de leur affection qui ne peut s'exprimer, mais qui gît, latente, en eux. Aucun des liens que nous avons contractés sur la terre n'est brisé ; nos sympathies se rétabliront dans l'ordre où elles auront existé, plus ou moins vives selon le degré de chaleur ou d'intimité qu'elles auront eu. GEORGES.

Progrès des Esprits.

(Médium, Mad. Costel.)

Les Esprits peuvent avancer intellectuellement, s'ils le veulent sincèrement et avec fermeté ; ils ont, comme les hommes, leur libre arbitre, et leur état errant n'empêche pas l'exercice de leurs facultés ; il y aide même en leur donnant des moyens d'observation dont ils peuvent profiter.

Les mauvais Esprits ne sont pas fatalement condamnés à rester tels ; ils peuvent s'améliorer, mais ils le veulent rarement, car ils manquent de discernement, et trouvent une sorte de plaisir malsain au mal qu'ils font. Pour, qu'ils reviennent au bien, il faut qu'ils soient violemment frappés et punis ; car leurs cerveaux ténébreux ne s'éclairent que par le châtiment.

Les Esprits faibles qui ne font pas le mal par plaisir, mais qui n'avancent point, sont retenus par leur faiblesse même, et par une sorte d'engourdissement qui paralyse leurs facultés ; ils vont sans savoir où ; le temps se passe sans qu'ils le mesurent ; ils s'intéressent peu à ce qu'ils voient, et n'en tirent pas profit ou s'en révoltent. Il faut être arrivé à un certain degré d'avancement moral pour pouvoir progresser dans l'état d'erraticité ; aussi ces pauvres Esprits choisissent-ils souvent fort mal leurs épreuves ; ils cherchent surtout à être le mieux possible dans leur vie charnelle, sans beaucoup s'inquiéter de ce qu'ils deviendront au-delà. Ces Esprits faibles aspirent ardemment à l'incarnation, non pour s'épurer,

mais pour vivre encore. Les êtres qui ont accompli beaucoup de migrations sont plus expérimentés que les autres ; chacune de leurs existences a déposé en eux une somme de connaissances plus considérable ; ils ont vu et retenu ; ils sont moins naïfs que ceux qui sont rapprochés de leur point de départ.

Les Esprits qui sont partis de la terre s'y réincarnent plus souvent que partout ailleurs, parce que l'expérience qu'ils ont acquise y est plus applicable. Ils ne visitent guère les autres mondes qu'avant ou après leur perfectionnement. Dans chaque planète les conditions de l'existence sont différentes, car Dieu est inépuisable dans la variété de ses œuvres ; pourtant les êtres qui les habitent obéissent aux mêmes lois d'expiation, et tendent tous vers le même but de complète perfection. GEORGES.

La Charité matérielle et la charité morale.

(Médium, Mad. de B…)

« Aimons-nous les uns les autres et faisons à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait. » Toute la religion, toute la morale se trouvent enfermées dans ces deux préceptes ; s'ils étaient suivis ici-bas, nous serions tous parfaits : plus de haines, plus de dissentiments ; je dirai plus encore : plus de pauvreté, car du superflu de la table de chaque riche, bien des pauvres se nourriraient, et vous ne verriez plus, dans les sombres quartiers que j'ai habités pendant ma dernière incarnation, de pauvres femmes traînant après elles de misérables enfants manquant de tout.

Riches ! pensez un peu à cela ; aidez de votre mieux les malheureux ; donnez, pour que Dieu vous rende un jour le bien que vous aurez fait, pour que vous trouviez un jour, au sortir de votre enveloppe terrestre, un cortège d'Esprits reconnaissants qui vous recevront au seuil d'un monde plus heureux.

Si vous pouviez savoir la joie que j'ai éprouvée en retrouvant là-haut ceux que j'avais pu obliger dans ma dernière vie ! Donnez, et aimez votre prochain ; aimez-le comme vous-même, car vous le savez, vous aussi, maintenant que Dieu a permis que vous commenciez à vous instruire dans la science spirite, ce malheureux que vous repoussez est peut-être un frère, un père, un fils, un ami que vous rejetez loin de vous, et alors quel sera votre désespoir un jour en le reconnaissant dans ce monde spirite !

Je souhaite que vous compreniez bien ce que peut être *la charité morale*, celle que chacun peut pratiquer ; celle qui ne *coûte rien* de matériel, et cependant celle qui est la plus difficile à mettre en pratique.

La charité morale consiste à se supporter les uns les autres, et c'est ce que vous faites le moins, en ce bas monde où vous êtes incarnés pour le moment. Soyez donc charitables, parce que vous avancerez le plus dans la bonne voie ; soyez humains et supportez-vous les uns les autres. Il y a un grand mérite à savoir se taire pour laisser parler un plus sot que soi ; et c'est là un genre de charité. Savoir être sourd quand un mot moqueur s'échappe d'une bouche habituée à railler ; ne pas voir le sourire dédai-

gneux qui accueille votre entrée chez des gens qui, souvent à tort, se croient au-dessus de vous, tandis que, dans la vie spirite, *la seule réelle*, ils en sont quelquefois bien loin ; voilà un mérite, non pas d'humilité, mais de charité ; car ne pas remarquer les torts d'autrui, voilà la charité morale. En passant près d'un pauvre infirme, le regarder avec compassion, a toujours bien plus de mérite que de lui jeter avec mépris son obole.

Cependant il ne faudrait pas prendre cette figure à la lettre, car cette charité ne doit pas empêcher l'autre ; mais pensez surtout à ne pas mépriser votre semblable ; rappelez-vous ce que je vous ai déjà dit : Il faut se souvenir sans cesse que, dans le pauvre rebuté, vous repoussez peut-être un Esprit qui vous a été cher, et qui se trouve momentanément dans une position inférieure à la vôtre. J'ai revu un des pauvres de votre terre que j'avais pu, par bonheur, obliger quelquefois, et qu'il m'arrive *maintenant d'implorer* à mon tour.

Soyez donc charitables ; ne soyez pas dédaigneux ; sachez laisser passer un mot qui vous blesse, et ne croyez pas qu'être charitable soit seulement de donner le matériel, mais aussi de pratiquer la charité morale. Je vous le répète, faites l'un et l'autre. Rappelez-vous que Jésus a dit que nous sommes frères, et pensez toujours à cela avant de repousser le lépreux ou le mendiant. Je reviendrai encore vous donner une plus longue communication, mais je suis rappelée. Adieu ; pensez à ceux qui souffrent, et priez.

SŒUR ROSALIE.

L'Electricité de la pensée.

(Médium, Mad. Costel.)

Je vous parlerai de l'étrange phénomène qui se passe dans les assemblées, quel que soit leur caractère ; je veux parler de l'électricité de la pensée, qui se répand, comme par enchantement, dans les cerveaux les moins préparés à le recevoir. Ce fait seul aurait dû confirmer le magnétisme aux yeux des plus incrédules. Je suis surtout frappée de la coexistence des phénomènes, et de la façon dont ils se confirment les uns les autres ; vous direz sans doute : le Spiritisme les explique tous, car il donne la raison des faits, jusqu'alors relégués dans le domaine de la superstition. Il faut croire à ce qu'il vous enseigne, parce qu'il transforme la pierre en diamant, c'est-à-dire, qu'il élève sans cesse les âmes qui s'appliquent à le comprendre, et qu'il leur donne, sur cette terre, la patience pour supporter leurs maux, et leur procure, dans le ciel, l'élévation glorieuse qui rapproche du Créateur.

J'en reviens à mon point de départ dont je me suis un peu écartée, l'électricité qui unit l'Esprit des hommes assemblés, et leur fait comprendre à tous en même temps, la même idée ; cette électricité sera un jour employée aussi efficacement entre les hommes qu'elle l'est déjà pour leurs communications éloignés. Je vous indique cette idée ; je la développerai un jour, car elle est très féconde. Conservez le calme dans vos travaux, et comptez sur la bienveillance des bons Esprits pour vous assister.

Je vais compléter ma pensée qui est restée inachevée dans ma dernière communication. Je vous parlais de l'électricité de la pensée, et je disais

qu'un jour elle serait employée comme l'est sa sœur l'électricité physique. En effet, les hommes réunis dégagent un fluide qui leur transmet avec la rapidité de l'éclair les moindres impressions. Pourquoi n'a-t-on jamais songé à employer ce moyen, pour découvrir un criminel par exemple, ou pour faire comprendre aux masses les vérités de la religion ou du Spiritisme ? Lors des grands procès criminels, ou politiques, les assistants des drames judiciaires, ont tous pu constater le courant magnétique qui forçait peu à peu les gens les plus intéressés à cacher leur pensée, à la découvrir, à s'accuser même, ne pouvant plus supporter la pression électrique qui faisait malgré eux, jaillir la vérité, non pas de leur conscience, mais de leur poitrine ; à part ces grandes émotions, le même phénomène se reproduit pour les idées intellectuelles qui se communiquent de cerveau à cerveau ; le moyen est donc trouvé, il s'agit de l'appliquer : réunir, dans un même centre, des hommes convaincus, ou des hommes instruits, et leur opposer l'ignorance, ou le vice. Ces expériences doivent être faites sciemment, et sont plus importantes que les vains débats portant sur des mots. Delphine de GIRARDIN.

L'Hypocrisie.

(Médium, M. Didier fils.)

Il devrait y avoir sur la terre deux camps bien distincts : les hommes qui font le bien ouvertement et ceux qui font le mal ouvertement. Hé bien ! non. L'homme n'est même pas franc dans le mal ; il affecte la vertu. Hypocrisie ! hypocrisie ! déesse puissante, que de tyrans tu as élevés ! que d'idoles tu as fait adorer ! Le cœur de l'homme est vraiment bien étrange, puisqu'il peut battre lorsqu'il est mort ; puisqu'il peut aimer en apparence l'honneur, la vertu, la vérité, la charité ! l'homme chaque jour se prosterne devant ces vertus, et chaque jour il manque de parole, chaque jour il méprise le pauvre et le Christ ; chaque jour il ment, chaque jour il est tartuffe ! Que d'hommes paraissent honnêtes par le moyen que l'apparence trompe souvent ! Christ les appelait sépulcres blanchis, c'est-à-dire la pourriture au-dedans, le marbre au dehors étincelant au soleil. Homme ! tu ressembles effectivement à cette demeure de la mort, et tant que ton cœur sera mort, Jésus ne t'inspirera pas ; Jésus, cette lumière divine qui n'éclaire pas extérieurement, mais qui illumine intérieurement.

L'hypocrisie, c'est le vice de votre époque, entendez-vous bien ; et vous voulez vous faire grands par l'hypocrisie ! Au nom de la liberté, vous vous agrandissez ; au nom de la morale, vous vous abrutissez ; au nom de la vérité, vous mentez. LAMENNAIS.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 5 octobre 1860. (Séance particulière.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 24 août.

Sur l'avis du comité, qui a pris connaissance de la lettre de demande, et après rapport verbal, la Société admet comme associé libre M. B…, négociant de Paris.

Communications diverses. - 1° M. Allan Kardec rend compte du résultat du voyage qu'il vient de faire dans l'intérêt du Spiritisme, et se félicite de la cordialité de l'accueil qu'il a reçu partout, et notamment à Sens, Mâcon, Lyon et St-Étienne. Il a constaté, partout où il s'est arrêté, les progrès considérables de la doctrine ; mais ce qui est surtout digne de remarque, c'est que nulle part il n'a vu qu'on en fît un amusement ; partout on s'en occupe d'une manière sérieuse, et partout on en comprend la portée et les conséquences futures. Il y a sans doute encore beaucoup d'opposants, dont les plus acharnés sont les opposants intéressés, mais les railleurs diminuent sensiblement ; voyant que leurs sarcasmes ne mettent pas les rieurs de leur côté, et qu'ils favorisent plus qu'ils n'arrêtent le progrès des croyances nouvelles, ils commencent à comprendre qu'ils n'y gagnent rien et dépensent leur esprit en pure perte, c'est pourquoi ils se taisent. Un mot

bien caractéristique semble être partout à l'ordre du jour, c'est celui-ci : *Le Spiritisme est dans l'air* ; à lui seul il peint l'état des choses. Mais c'est surtout à Lyon que les résultats sont les plus remarquables. Les Spirites y sont nombreux dans toutes les classes, et dans la classe ouvrière ils se comptent par centaines. La doctrine spirite a exercé parmi les ouvriers la plus salutaire influence au point de vue de l'ordre, de la morale et des idées religieuses. En résumé, la propagation du Spiritisme marche avec la rapidité la plus encourageante.

M. Allan Kardec donne lecture du discours prononcé par M. Guillaume au banquet que les Spirites lyonnais lui ont offert, et de la réponse qu'il y a faite.

La Société reconnaissante des témoignages de sympathie que ses confrères de Lyon lui ont donnés en cette circonstance, leur vote une adresse de remerciement dont le projet a été soumis au comité et amendé par lui. Cette adresse sera transmise par les soins du président.

M. Allan Kardec a vu à St-Étienne M. R… et entendu de lui-même l'exposé du système qui lui est dicté au moyen de ce qu'il appelle *l'écriture inconsciente*. Ce système sera ultérieurement l'objet d'un examen spécial.

Il rend en outre compte d'un cas très curieux d'obsession physique sur une personne de Lyon ; d'un fait de médiumnité visuelle dont il a été témoin, et d'un phénomène de transfiguration accompli aux environs de St-Étienne sur la personne d'une jeune fille qui prenait, à certains moments, l'apparence complète de son frère mort quelques années auparavant.

2° Relation d'un fait remarquable d'identité spirite arrivé sur un navire de la marine impériale, en station dans les mers de la Chine. Le fait est rapporté par un chirurgien de la flotte présent à la séance. Sur le navire tout le monde, depuis les matelots jusqu'à l'état-major, s'occupait d'évocations ; mais ne connaissant pas le moyen d'obtenir des communications écrites, on se servait de la typtologie alphabétique ; on eut l'idée d'évoquer un lieutenant mort depuis deux ans ; entre autres particularités il dit ceci : « Je vous prie instamment de faire payer au capitaine la somme de… (Il désigne la somme.) que je lui dois, et que je regrette de n'avoir pu lui payer avant ma mort. » Personne ne connaissait cette circonstance ; le capitaine lui-même l'avait oubliée, mais ayant vérifié ses comptes, il y trouva la mention de la dette du lieutenant, et dont le chiffre indiqué par son Esprit était parfaitement exact.

3° M. de Grand-Boulogne donne lecture d'une charmante pièce de vers adressée par lui à son Esprit familier.

Études. 1° Questions adressées à saint Louis sur son apparition à un médium voyant de Lyon, en présence de M. Allan Kardec. Il répond : « Oui,

c'était bien moi ; il était du devoir de ma mission de ne pas abandonner le directeur de la société que je patronne. »

- Autres questions sur l'impression physique produite sur certains médiums écrivains par les Esprits bons ou mauvais.

2° Évocation de M. Ch. de P. qu'on a trouvé noyé, et dont la mort a été attribuée à un suicide. Il dément cette opinion en racontant les causes accidentelles qui ont occasionné sa mort.

3° Dictée spontanée, signée Lamennais, obtenue par M. D…

Vendredi 12 octobre 1860. (Séance générale.)

Réunion du comité.

Présidence de M. Jobard de Bruxelles, président honoraire.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 5 octobre.

Communications diverses. - 1° Lecture de diverses communications obtenues par madame Schm… : *Les Orphelins*, signée Jules Morin. Autres signées Alfred de Musset ; la reine d'Oude, Nicolas.

2° Lecture d'une dictée spontanée signée saint Louis, obtenue par M. Darcol, sur divers conseils aux Spirites.

3° Lettre adressée à M. Allan Kardec, par M. J… de Terre-Noire, sur l'impression pénible qu'a produite sur lui l'exposé du système de M. R…

Études. 1° Évocation de Saül, roi des Juifs ; il déclare que ce n'est point lui qui se communique à mademoiselle B…

L'Esprit qui se communique sous ce nom avait enseigné dans le cercle de cette demoiselle un système particulier dont les deux points principaux sont ceux-ci : 1° Les Esprits sont d'autant plus éclairés que leur dernière existence terrestre est plus ancienne, d'où il suit que saint Louis, par exemple, doit être moins avancé que lui, parce qu'il est mort depuis moins longtemps. - 2° Que les Esprits ne prennent d'incarnation que sur la terre, et que le nombre de ces incarnations est de trois, jamais plus, jamais moins, ce qui suffit pour les amener du degré le plus bas jusqu'au degré le plus élevé.

M. Allan Kardec ayant combattu cette théorie comme irrationnelle et démentie par les faits, l'Esprit s'était fait fort de lui faire changer d'avis. Etant évoqué il ne peut soutenir son système, mais il ne se tient pas pour battu, et demande à être entendu dans une séance intime et par son médium habituel.

Nota. Cette séance ayant eu lieu à quelques jours de là, l'Esprit persista à se dire Saül, roi des Juifs ; mais pressé par les questions, il fit preuve de l'ignorance la plus absolue, en disant, par exemple, que l'incarnation n'a

lieu que sur la terre, parce que la terre est le seul globe *solide* ; toutes les autres planètes n'étant, selon lui, que des *globes fluidiques*, ne pouvaient servir d'habitations à des êtres corporels. Lorsqu'on lui objecta le phénomène des éclipses de soleil, il prétendit que le soleil n'était jamais éclipsé par Mercure et Vénus, et que d'ailleurs les astronomes n'avaient pas toujours été d'accord entre eux.

Ce fait prouve une fois de plus que les Esprits sont loin d'avoir la science infuse, et combien on doit se tenir en garde contre les systèmes que, par amour-propre, quelques-uns cherchent à accréditer, à la faveur de quelques belles maximes de morale. Celui-ci, malgré sa jactance, a montré le bout de l'oreille par sa ridicule théorie des corps planétaires, et prouvé que, de son vivant, il devait être moins instruit que le dernier écolier, ce qui ne prouve pas beaucoup en faveur de son avancement. Lorsque ces Esprits trouvent des auditeurs qui accueillent leurs paroles avec une confiance trop aveugle, ils en profitent, mais on en rencontrera moins à mesure que l'on sera pénétré de cette vérité qu'il faut soumettre toutes les communications au contrôle sévère de la logique et de la raison ; quand ces Esprits faux-savants verront qu'on n'est pas dupe des noms respectables dont ils se parent, et qu'ils ne peuvent faire accepter leurs utopies, ils comprendront qu'ils perdent leur temps, et se tairont.

2° Évocation de l'Esprit qui se communique à M. R…, et lui a également dicté un système complet. Cette étude sera reprise ultérieurement.

3° Dictée spontanée obtenue par M. D… sur la *science infuse*, et signée saint Louis. Cette communication paraît avoir été provoquée par les sujets dont on s'est occupé pendant la séance.

4° Dessin obtenu par mademoiselle J… et signé Ary Scheffer.

5° Évocation de N…, par mademoiselle J… Il se manifeste comme d'habitude par la violence. « Me demander du calme, dit-il, c'est me demander de n'être pas moi. Vous le voyez, je brûle encore ; c'est que le souffle de la bataille est monté vers moi. »

Interrogé sur la raison pour laquelle il s'est montré si calme avec madame Sch… Il répond : J'avais pris un interprète pour ne pas briser cette frêle créature ; j'ai pu avoir de belles et bonnes pensées, mais non les écrire moi-même.

Un autre Esprit se communique spontanément à mademoiselle J… ; à son extrême douceur, à son écriture posée, correcte et presque moulée, qui contraste d'une manière si remarquable avec l'écriture saccadée, anguleuse et impatiente de N., le médium croit reconnaître Jean-Baptiste, qui s'est plusieurs fois manifesté de cette manière. Il parle de l'efficacité de

la prière, et rappelle les prophéties de l'Apocalypse qui trouvent aujourd'hui leur application.

Vendredi 19 octobre 1860. (Séance particulière.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Sur l'avis du comité, et après rapport verbal, sont admis, comme associés-libres, M. G…, négociant à Paris, et M. D…, employé des postes.

Communications diverses. 1° Lecture d'une communication obtenue par madame Sch… de son frère. Elle est remarquable par l'élévation des pensées, et prouve l'affection que les Esprits conservent pour ceux qu'ils ont aimés sur la terre.

2° Madame Desl… donne lecture de l'évocation d'une ancienne bonne morte au service de sa famille. Cette évocation, où l'Esprit prouve son attachement et ses bons sentiments, offre une particularité remarquable, c'est la forme du langage, qui est de tous points semblable à celui des gens de la campagne, l'Esprit ayant conservé jusqu'aux expressions qui lui étaient familières.

3° Fait d'identité relatif à l'Esprit de M. Charles de P…, évoqué dans la séance du 5 octobre. La personne à qui il s'était déjà communiqué à Bordeaux l'ayant évoqué de nouveau dans les premiers jours de ce mois, il lui apprit qu'il venait d'être appelé à la société où il avait confirmé ce qu'il lui avait dit au sujet de la cause accidentelle de sa mort. Peu d'instants après, cette personne reçut la lettre de M. Allan Kardec, qui lui transmettait le détail de l'évocation faite à la société.

4° Relation de divers faits d'apparitions vaporeuses et tangibles, et d'apports d'objets matériels, personnels à M. de St-G…, présent à la séance, ainsi qu'à une de ses parentes. Ces faits seront l'objet d'un examen ultérieur.

Etudes. 1° Évocation de l'Esprit qui s'est manifesté visiblement à M. de St-G… Il donne quelques explications, mais déclare qu'il préfère se communiquer par son médium habituel.

2° Évocation d'un Esprit qui prend le nom de Balthazar, et s'est révélé spontanément chez mademoiselle H…, en montrant des dispositions gastronomiques. Cette évocation offre un grand intérêt au point de vue de l'étude des Esprits non dématérialisés et qui conservent les instincts de la vie terrestre.

3° Trois dictées spontanées sont obtenues ; la première par M. Didier fils, sur le christianisme, signée Lammenais ; la deuxième, par madame

Costel, sur les Esprits matériels, signée Delphine de Girardin ; la troisième, par mademoiselle Huet ; le baiser de paix, parabole, signée Channing.

BIBLIOGRAPHIE.

Lettre d'un catholique sur le Spiritisme.

Par le docteur GRAND, ancien vice-consul de France[5].

L'auteur de cette brochure s'est proposé de prouver qu'on peut être à la fois bon catholique et fervent Spirite ; sous ce rapport il prêche de parole et d'exemple, car il est sincèrement l'un et l'autre. Il établit par des faits et par des arguments d'une rigoureuse logique la concordance du Spiritisme avec la religion, et démontre que tous les dogmes fondamentaux trouvent, dans la doctrine spirite, une explication de nature à satisfaire la raison la plus exigeante, et que la théologie s'efforce en vain de donner ; d'où il conclut que si ces mêmes dogmes étaient enseignés de cette manière, ils trouveraient bien moins d'incrédules, et que partant la religion devant gagner à cette alliance, un jour viendra que, par la force des choses, le Spiritisme sera dans la religion, ou la religion dans le Spiritisme.

Il nous paraît difficile qu'après la lecture de ce petit livre, ceux que des scrupules religieux éloignent encore du Spiritisme, ne soient pas ramenés à une plus saine appréciation de la chose. Il y a d'ailleurs un fait évident, c'est que les idées spirites marchent avec une telle rapidité, qu'on peut, sans être devin ni sorcier, prévoir le temps où elles seront si générales que, bon gré malgré, il faudra bien compter avec elles ; elles prendront droit de cité sans avoir besoin de la permission de personne, et avant peu on reconnaîtra, si déjà on ne le fait, l'impossibilité absolue d'en arrêter le cours. Les diatribes même leur donnent un élan extraordinaire, et l'on ne saurait croire le nombre d'adeptes qu'a faits, sans le vouloir, M. Louis Figuier avec son histoire du merveilleux, où il prétend tout expliquer par l'hallucination, tandis qu'en définitive il n'explique rien,

---

[5] Br. grand in-18, prix 1 fr., et par la poste 1 fr. 15 c. ; chez Ledoyen, libraire-éditeur, Palais-Royal, 31, galerie d'Orléans, et au bureau de la *Revue Spirite*.

parce que son point de départ étant la négation de toute puissance en dehors de l'humanité, sa théorie matérielle ne peut résoudre tous les cas. Les plaisanteries de M. Oscar Comettant ne sont pas des raisons : il a fait rire, mais ce n'est pas aux dépens des Spirites. L'imprudent et grossier article de la *Gazette de Lyon* n'a fait de tort qu'à lui-même, car tout le monde l'a jugé comme il méritait de l'être. Après la lecture de la brochure dont nous parlons, que diront ceux qui osent encore avancer que les Spirites sont des impies, et que leur doctrine menace la religion ? Ils ne font pas attention qu'en disant cela ils feraient croire que la religion est vulnérable ; elle serait bien vulnérable en effet, si une utopie, puisque, selon eux c'en est une, pouvait la compromettre. Nous ne craignons pas de le dire, tous les hommes sincèrement religieux, et nous entendons par là ceux qui le sont plus par le cœur que par les lèvres, reconnaîtront dans le Spiritisme une manifestation divine dont le but est de raviver la foi qui s'éteint.

Nous recommandons avec instance cette brochure à tous nos lecteurs, et nous croyons qu'ils feront une chose utile en cherchant à la propager.

Homère.

Nous sommes depuis assez longtemps déjà en relation avec deux médiums de Sens, aussi distingués par leur faculté que recommandables par leur modestie, leur dévouement et la pureté de leurs intentions. Nous nous garderions de le leur dire, si nous ne les savions inaccessibles à l'orgueil, cette pierre d'achoppement de tant de médiums, et contre laquelle sont venues se briser tant d'heureuses dispositions ; c'est une qualité assez rare pour qu'elle mérite d'être signalée. Nous avons pu nous assurer par nous-même des sympathies qu'ils ont parmi les bons Esprits ; mais loin de s'en prévaloir, loin de se croire les seuls interprètes de la vérité, sans se laisser éblouir par des noms imposants, ils acceptent en toute humilité, et avec une *prudente réserve* les communications qu'ils reçoivent, les soumettant toujours au contrôle de la raison. C'est le seul moyen de décourager les Esprits trompeurs, toujours à l'affût des gens disposés à croire, sur parole, tout ce qui vient du monde des Esprits,

pourvu que cela porte un nom respectable. Du reste, jamais ils n'ont eu de communications frivoles, triviales, grossières ou ridicules, et jamais aucun Esprit n'a tenté de leur inculquer des idées excentriques, ou de s'imposer comme régulateur absolu ; et ce qui prouve plus encore que tout cela en faveur des Esprits qui les assistent, ce sont les sentiments de réelle bienveillance et de véritable charité chrétienne que ces Esprits inspirent à leurs protégés. Telle est l'impression qui nous est restée de ce que nous avons vu et que nous sommes heureux de proclamer.

Dans l'intérêt de la conservation et du perfectionnement de leur faculté, nous faisons des vœux pour qu'ils ne tombent jamais dans le travers des médiums qui croient à leur infaillibilité. Il n'en est pas un qui puisse se flatter de n'avoir jamais été trompé ; les meilleures intentions n'en garantissent pas toujours, et c'est souvent une épreuve pour exercer le jugement et la perspicacité ; mais à l'égard de ceux qui ont le malheur de se croire infaillibles, les Esprits trompeurs sont trop adroits pour n'en pas profiter ; ils font ce que font les hommes : *ils exploitent toutes les faiblesses.*

Dans le nombre des communications que ces messieurs nous ont adressées, la suivante, signée Homère, sans avoir rien de bien saillant sous le rapport des idées, nous a paru mériter une attention particulière, en raison d'un fait remarquable qui peut, jusqu'à un certain point, être considéré comme une preuve d'identité. Cette communication a été obtenue spontanément, et sans que le médium songeât le moins du monde au poète grec ; elle a donné lieu à diverses questions que nous croyons également devoir reproduire.

Le médium écrivit donc un jour ce qui suit, sans savoir qui le lui dictait :

« Mon Dieu ! que vos desseins sont profonds, et que vos vues sont impénétrables ! Les hommes ont cherché dans tous les temps la solution d'une foule de problèmes qui ne sont point encore résolus. Moi aussi, j'ai cherché toute ma vie, et je n'ai pu résoudre celui qui semble le moindre de tous : le mal, aiguillon dont vous vous servez pour pousser l'homme à faire le bien par amour. Je connus, bien jeune encore, les mauvais traitements que les humains se font subir les uns aux autres, sans arrière-pensées, comme si le mal était pour eux un élément naturel, et pourtant il n'en est pas ainsi, puisque tous tendent au même but qui est le bien. Ils s'égorgent entre eux, et au réveil ils reconnaissent avoir frappé un frère ! Mais tels sont vos décrets qu'il ne nous appartient pas de changer ; nous n'avons que le mérite ou le démérite d'avoir plus ou moins résisté à la tentation, et pour sanction de tout cela, le châtiment ou la récompense.

« J'ai passé mes jeunes années dans les roseaux du Mélès ; je me suis

baigné et bercé bien souvent dans ses flots ; c'est pourquoi on m'appelait dans ma jeunesse *Mélésigène*. »

1. Ce nom nous étant inconnu, nous prions l'Esprit de vouloir bien se faire connaître d'une manière plus précise. - R. Ma jeunesse fut bercée dans les flots ; la poésie m'a donné des cheveux blancs ; c'est moi que vous appelez *Homère*. »

Remarque. - Notre surprise fut grande, car nous n'avions aucune idée de ce surnom d'Homère ; nous l'avons trouvé depuis dans le dictionnaire mythologique. Nous poursuivîmes nos questions.

2. Voudriez-vous nous dire à quoi nous devons le bonheur de votre visite spontanée, car, nous vous en demandons pardon, nous ne pensions nullement à vous en ce moment ? - R. C'est parce que je viendrai à vos réunions, comme on va toujours vers les frères qui ont en vue de faire le bien.

3. Si nous osions, nous vous prierions de nous parler des derniers moments de votre vie terrestre. - R. Oh ! mes amis, fasse Dieu que vous ne mourriez pas aussi malheureux que moi ! Mon corps est mort dans la dernière des misères humaines ; l'âme est bien troublée en cet état ; le réveil est plus difficile, mais aussi il est bien plus beau. Oh ! comme Dieu est grand ! qu'il vous bénisse ! je l'en prie du fond de mon cœur.

4. Les poèmes de l'Iliade et de l'Odyssée, que nous avons, sont-ils bien tels que vous les avez composés ? - R. Non, on les a travaillés.

5. Plusieurs villes se sont disputé l'honneur de vous avoir donné le jour ; pourriez-vous nous fixer à cet égard ? - R. Cherchez quelle ville de la Grèce possédait le toit du courtisan Cléanax ; c'est lui qui a chassé ma mère du lieu de ma naissance, parce qu'elle ne voulait pas être sa maîtresse, et vous saurez dans quelle ville j'ai reçu le jour. Oui, elles se sont disputé ce prétendu honneur, et elles ne se disputaient pas celui de m'avoir donné l'hospitalité. Oh ! voilà bien les pauvres humains ; toujours futilités, bonnes pensées, jamais !

Observation. - Le fait le plus saillant de cette communication est celui de la révélation du surnom d'Homère, et il est d'autant plus remarquable que les deux médiums, qui reconnaissent eux-mêmes et déplorent l'insuffisance de leur éducation, ce qui les oblige à vivre du travail de leurs mains, ne pouvaient en avoir aucune idée ; et l'on peut d'autant moins l'attribuer à un reflet de pensée quelconque, qu'à ce moment ils étaient seuls.

Nous ferons, à ce sujet, une autre remarque, c'est qu'il est constant pour tout Spirite tant soit peu expérimenté, qu'une personne qui aurait connu le surnom d'Homère et qui, l'ayant évoqué, lui aurait demandé de le

dire, comme preuve d'identité, ne l'aurait pas obtenu. Si les communications n'étaient qu'un reflet de la pensée, comment l'Esprit ne dirait-il pas ce que l'on sait, tandis que, de lui-même, il dit ce qu'on ne sait pas ? C'est qu'il a aussi sa dignité et sa susceptibilité, et veut prouver qu'il n'est pas aux ordres du premier curieux venu. Supposons que celui qui se récrie le plus contre ce qu'il appelle le caprice ou la mauvaise volonté de l'Esprit, se présente dans une maison en déclinant son nom ; que ferait-il si on l'accueillait en lui demandant à brûle-pourpoint de prouver qu'il est bien un tel ? Il tournerait le dos ; c'est ce que font les Esprits. Cela ne veut pas dire qu'il faille les croire sur parole ; mais quand on veut avoir des preuves de leur identité, il faut s'y prendre avec ménagement aussi bien avec eux qu'avec les hommes. Les preuves d'identité données spontanément par les Esprits sont toujours les meilleures.

Si nous nous sommes aussi longuement étendu à propos d'un sujet qui ne paraissait pas comporter autant de développements, c'est qu'il nous semble utile de ne négliger aucune occasion d'appeler l'attention sur la partie pratique d'une science qui est entourée de plus de difficultés qu'on ne le croit généralement, et que trop de gens croient posséder, parce qu'ils savent faire frapper une table ou marcher un crayon. Nous nous adressons d'ailleurs à ceux qui croient avoir encore besoin de quelques conseils, et non à ceux qui, après quelques mois à peine d'étude, pensent pouvoir s'en passer ; si les avis que nous croyons devoir donner sont perdus pour quelques-uns, nous savons qu'ils ne le sont pas pour tous, et que beaucoup de personnes les accueillent avec plaisir.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Blathazar, ou l'Esprit gastronome.

(Société, 19 octobre 1860.)

Dans une réunion spirite particulière un Esprit s'est présenté spontanément, sous le nom de Balthazar ; il a dicté la phrase suivante par coups frappés :

« J'aime la bonne chère et les belles ; vivent le melon et le homard, la demi-tasse et le petit-verre. »

Il nous a semblé que de pareilles dispositions, chez un habitant du monde invisible, pouvaient donner lieu à une étude sérieuse, et qu'on devait pouvoir en tirer un enseignement instructif sur les facultés et les sensations de certains Esprits. C'était, à notre avis, un intéressant sujet d'observation qui s'était présenté de lui-même, ou mieux encore qui avait peut-être été envoyé par les Esprits élevés, désireux de nous fournir des moyens de nous instruire ; nous serions donc coupables de n'en pas profiter. Il est évident que cette phrase burlesque révèle, de la part de cet Esprit, une nature toute spéciale dont l'étude peut jeter une nouvelle lumière sur ce qu'on peut appeler la physiologie du monde spirite.

C'est pourquoi la société a cru devoir l'évoquer, non par un motif futile, mais dans l'espoir d'y trouver un nouveau sujet d'instruction.

Certaines personnes croient qu'on ne peut rien apprendre qu'avec l'Esprit des grands hommes : c'est une erreur. Les Esprits d'élite peuvent seuls sans doute nous donner des leçons de haute philosophie théorique, mais ce qui ne nous importe pas moins, c'est la connaissance de l'état réel du monde invisible. Par l'étude de certains Esprits, nous prenons en quelque sorte la nature sur le fait ; c'est en voyant les plaies qu'on peut trouver le moyen de les guérir. Comment nous rendrions-nous compte des peines et des souffrances de la vie future si nous n'avions pas vu des Esprits malheureux ? Par eux nous comprenons que l'on peut souffrir beaucoup sans être dans le feu et dans les tortures matérielles de l'enfer, et cette conviction, que donne le spectacle des bas-fonds de la vie spirite, n'est pas une des causes qui ont le moins contribué à rallier des partisans à la doctrine.

1. Évocation. - R. Mes amis, me voici devant une grande table, mais nue, hélas !

2. Cette table est nue, c'est vrai, mais veuillez nous dire à quoi vous servirait qu'elle fût chargée de mets ; qu'en feriez-vous ? - R. *J'en sentirais le parfum, comme autrefois j'en savourais le goût.*

Remarque. Cette réponse est tout un enseignement. Nous savons que les Esprits ont nos sensations, et qu'ils perçoivent les odeurs aussi bien que les sons. A défaut de pouvoir manger, un Esprit matériel et sensuel se repaît de l'émanation des mets ; il les savoure par l'odorat, comme de son vivant, il le faisait par le sens du goût. Il y a donc quelque chose de véritablement matériel dans sa jouissance ; mais comme en définitive il y a plus de désir que de réalité, cette jouissance même, en aiguillonnant les désirs, devient un supplice pour les Esprits inférieurs, qui ont encore conservé les passions humaines.

3. Parlons très sérieusement, je vous prie ; notre but n'est nullement de plaisanter, mais de nous instruire. Veuillez donc répondre sérieusement à

nos questions, et au besoin vous faire assister par un Esprit plus éclairé, si cela est nécessaire.

Vous avez un corps fluidique, nous le savons ; mais dites-nous si, dans ce corps, il y a un estomac ? - R. Estomac fluidique aussi, où les odeurs seules peuvent passer.

4. Quand vous voyez des mets appétissants, éprouvez-vous le désir d'en manger ? - R. Manger, hélas ! je ne le puis plus ; pour moi ces mets sont ce que sont les fleurs pour vous : vous les sentez, mais vous ne les mangez pas ; cela vous contente ; eh ben ! je suis content aussi.

5. Cela vous fait-il plaisir de voir manger les autres ? - R. Beaucoup, quand je suis là.

6. Eprouvez-vous le besoin de manger et de boire ? Remarquez que nous disons le *besoin* ; tout à l'heure nous avons dit le *désir*, ce qui n'est pas la même chose. - R. Besoin, non ; mais désir, oui, toujours.

7. Ce désir est-il pleinement satisfait par l'odeur que vous aspirez ; est-ce pour vous la même chose que si vous mangiez réellement ? - R. C'est comme si je vous demandais si la vue d'un objet que vous désirez ardemment remplace pour vous la possession de cet objet.

8. Il semblerait, d'après cela, que le désir que vous éprouvez doit être un vrai supplice, ne pouvant pas avoir la jouissance réelle ? - R. Supplice plus grand que vous ne croyez ; mais je tâche de m'étourdir en me faisant illusion.

9. Votre état nous semble assez matériel ; dites-nous si vous dormez quelquefois ? - R. Non ; j'aime à flâner un peu partout.

10. Le temps vous paraît-il long ? vous ennuyez-vous quelquefois ? - R. Non ; je parcours les halles, les marchés ; je vais voir arriver la marée, et cela m'occupe bien et beaucoup.

11. Que faisiez-vous quand vous étiez sur terre ?

Nota. - Quelqu'un dit : sans doute il était cuisinier. - R. Gourmand, non glouton ; avocat, fils de gourmand ; petit-fils de gourmand ; mes pères étaient fermiers généraux.

L'Esprit répondant ensuite à la réflexion précédente ajoute : Tu vois bien que je n'étais pas cuisinier ; je ne t'aurais pas invité à mes déjeuners ; tu ne sais ni boire ni manger.

12. Y a-t-il longtemps que vous êtes mort ? - R. Il y a une trentaine d'années : à quatre-vingts ans.

13. Voyez-vous d'autres Esprits plus heureux que vous ? - R. Oui, j'en vois qui font consister leur bonheur à louer Dieu ; je ne connais pas encore cela ; mes pensées rasent la terre.

14. Vous rendez-vous compte des causes qui les rendent plus heureux

que vous ? - R. Je ne les apprécie pas encore, comme celui qui ne sait ce que c'est qu'un plat recherché ne l'apprécie pas ; cela viendra peut-être. Adieu ; je vais à la recherche d'un bon petit souper bien délicat et bien succulent.

BALTHAZAR.

Remarque. Cet Esprit est un véritable type ; il fait partie de cette classe nombreuse d'êtres invisibles qui ne se sont nullement élevés au-dessus de la condition de l'humanité ; ils n'ont de moins que le corps matériel, mais leurs idées sont exactement les mêmes. Celui-ci n'est pas un mauvais Esprit ; il n'a contre lui que la sensualité qui est à la fois pour lui un supplice et une jouissance ; comme Esprit il n'est donc pas très malheureux ; il est même heureux à sa manière ; mais Dieu sait ce qui l'attend dans une nouvelle existence ; un triste retour pourra bien le faire réfléchir, et développer en lui le sens moral encore étouffé par la prépondérance des sens.

Un Spirite à son Esprit familier.

Stances.

Toi qui donnes à ma tristesse
Un regard de tendre pitié !
Toi qui donnes à ma faiblesse
L'appui de la sainte amitié !
Esprit, génie, ou pure flamme,
Suspends ton essor vers les cieux ;
Reste pour éclairer mon âme,
O conseiller mystérieux !

Messager de la Providence,
Sage interprète de sa loi,
Oh ! parle ; je t'écoute en silence :
Maître divin, enseigne-moi.
Naguère encore le doute sombre,
Le doute planait sur mon cœur,
Mais ton souffle écartant cette ombre,
Me jette un rayon de bonheur.

Ainsi, Dieu, le maître adorable,
Père, encore plus que créateur,
Met, dans sa tendresse ineffable,
Un ange près de notre cœur.
Chacun, ô ravissant miracle !
Possède un céleste gardien ;
Chacun de nous a son oracle
On son invisible soutien.

Charmant Esprit qui me console !
Frère béni, doux et pieux,
Qu'avec toi mon âme s'envole,
Qu'elle s'envole vers les cieux !
Oui, je t'aime, ange tutélaire ;
Avec bonheur je prends ta main ;
Je te suis, douce étoile ; éclaire
Le ciel où nous serons demain.

A. G.

Relations affectueuses des Esprits.

Commentaire sur la dictée spontanée publiée dans la revue du mois d'octobre 1860, sous le titre de *le Réveil de l'Esprit*.

On a généralement admiré les belles communications de l'Esprit qui signe *Georges ;* mais en raison même de la supériorité dont cet Esprit a fait preuve, plusieurs personnes ont vu avec surprise ce qu'il dit dans sa communication du *Réveil de l'Esprit*, à propos des relations d'outre-tombe. On y lit ce qui suit :

« On se dépouille de tous les préjugés terrestres, la vérité apparaît dans toute sa lumière, rien ne pallie les fautes ; rien ne cache les vertus ; on voit son âme aussi clairement que dans un miroir ; on cherche parmi les Esprits ceux que l'on a connus, car l'Esprit s'effraie de son isolement, mais ils passent sans s'arrêter ; il n'y a pas de communications amicales entre les Esprits errants ; ceux même qui se sont aimés n'échangent pas de signes de reconnaissance ; ces formes diaphanes glissent et ne se fixent

pas : les communications affectueuses sont réservées aux Esprits supérieurs. »

La pensée de se retrouver après la mort et de communiquer avec ceux que l'on a aimés est une des plus douces consolations du Spiritisme, et l'idée que les âmes ne peuvent avoir entre elles de relations amicales serait navrante si elle devait être absolue, aussi ne sommes-nous pas surpris du sentiment pénible qu'elle a produit. Si Georges avait été un de ces Esprits vulgaires et systématiques qui émettent leurs propres idées sans s'inquiéter de leur justesse ou de leur fausseté, on n'y aurait attaché aucune importance ; en raison de sa sagesse et de sa profondeur habituelles, on pouvait croire qu'il y avait au fond de cette théorie quelque chose de vrai, mais que la pensée n'avait pas été complètement exprimée ; c'est en effet ce qui résulte des explications que nous avons demandées. Nous trouvons donc là une preuve de plus qu'il ne faut rien accepter sans l'avoir soumis au contrôle de la raison, et ici la raison et les faits nous disent que cette théorie ne saurait être absolue.

Si l'isolement était une propriété inhérente à l'erraticité, cet état serait un véritable supplice, d'autant plus pénible qu'il peut se prolonger pendant une longue suite de siècles. Nous savons, par expérience, que la privation de la vue de ceux que l'on a aimés est une punition pour certains Esprits ; mais nous savons aussi que beaucoup sont heureux de se retrouver ; qu'à la sortie de cette vie, nos amis du monde spirite viennent nous recevoir et nous aident à nous débarrasser des langes matériels, et que rien n'est plus pénible que de ne trouver aucune âme bienveillante à ce moment solennel. Cette consolante doctrine serait-elle une chimère ? Non, cela ne se peut pas, car elle n'est pas seulement le résultat d'un enseignement, ce sont les âmes elles-mêmes, heureuses ou souffrantes qui sont venues décrire leur situation. Nous savons que les Esprits se réunissent et se concertent entre eux pour agir d'un commun accord avec plus de puissance en certaines occasions, pour le mal comme pour le bien ; que les Esprits qui manquent des connaissances nécessaires pour répondre aux questions qu'on leur adresse, peuvent être assistés par des Esprits plus éclairés ; que ceux-ci ont pour mission d'aider, par leurs conseils, à l'avancement des Esprits arriérés ; que les Esprits inférieurs agissent sous l'impulsion d'autres Esprits dont ils sont les instruments ; qu'ils reçoivent des ordres, des défenses ou des permissions, toutes circonstances qui ne sauraient avoir lieu si les Esprits étaient livrés à eux-mêmes. Le simple bon sens nous dit donc que la situation dont il a été parlé est relative et non absolue ; qu'elle peut exister pour quelques-uns dans des circonstances données, mais qu'elle ne saurait être générale, car autrement elle serait le plus grand obstacle au

progrès de l'Esprit, et par cela même ne serait conforme ni à la justice, ni à la bonté de Dieu. Evidemment l'Esprit de Georges n'a envisagé qu'une phase de l'erraticité, ou, pour mieux dire, il a restreint l'acception du mot *errant* à une certaine catégorie d'Esprits, au lieu de l'appliquer, comme nous le faisons, à tous les Esprits non incarnés indistinctement.

Il peut donc se faire que deux êtres qui se sont aimés n'échangent pas de signes de reconnaissance ; qu'ils ne puissent même ni se voir ni se parler, si c'est une punition pour l'un des deux. D'un autre côté, comme les Esprits se réunissent selon l'ordre hiérarchique, deux êtres qui se sont aimés sur la terre peuvent appartenir à des ordres très différents, et par cela même se trouver séparés jusqu'à ce que le moins avancé soit arrivé au degré de l'autre ; cette privation peut être ainsi une suite de l'expiation et des épreuves terrestres ; c'est à nous de faire en sorte de ne pas la mériter.

Le bonheur des Esprits est relatif à leur élévation ; ce bonheur n'est complet que pour les Esprits épurés dont la félicité consiste principalement dans l'amour qui les unit ; cela se conçoit et c'est de toute justice, car l'affection véritable ne peut exister qu'entre des êtres qui ont dépouillé tout égoïsme et toute influence matérielle, parce que, chez ceux-là seulement, elle est pure, sans arrière-pensée, et ne peut être troublée par rien ; d'où il suit que leurs communications doivent être, par cela même, plus affectueuses, plus expansives, qu'entre les Esprits qui sont encore sous l'empire des passions terrestres ; il faut en conclure que les Esprits errants ne sont pas forcément privés, mais peuvent être privés de ces sortes de communications, si telle est la punition qui leur est infligée. Comme le dit Georges dans un autre passage : cette privation momentanée ne leur donne que plus d'ardeur pour arriver au moment où les épreuves accomplies leur rendront les objets de leur affection ; » donc cette privation n'est pas l'état normal des Esprits errants, mais une expiation pour ceux qui l'ont méritée, une des mille et une variétés qui nous attendent dans l'autre vie, quand nous avons démérité en celle-ci.

Dissertations spirites.

Obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums.

Premières impressions d'un Esprit.

(Médium, madame Costel.)

Je vous parlerai de l'étrange changement qui s'opère dans l'Esprit aussitôt après sa délivrance ; il s'évapore de la dépouille qu'il abandonne,

comme une flamme se dégage du foyer qui l'a produite ; puis succède un grand trouble, et ce doute étrange : suis-je mort ou vivant ? L'absence des sensations ordinaires produites par le corps étonne, et immobilise pour ainsi dire ; ainsi qu'un homme habitué à un lourd fardeau, notre âme, allégée tout à coup, ne sait que faire de sa liberté ; puis l'espace infini, les merveilles sans nombre des astres se succédant dans un rhythme harmonieux, les Esprits empressés, flottant dans l'air, et éclatants de la lumière subtile qui semble les transpercer, le sentiment de la délivrance qui inonde tout à coup, le besoin de s'élancer aussi dans l'espace, comme des oiseaux qui veulent essayer leurs ailes, voilà les premières impressions que nous ressentons tous. Je ne puis vous révéler toutes les phases de cette existence ; j'ajoute seulement que, bientôt rassasiée de son éblouissement, l'âme avide veut s'élancer et monter plus haut, dans les régions du vrai beau, du vrai bien, et cette aspiration est le tourment des Esprits altérés de l'infini ; comme la chrysalide, ils attendent le dépouillement de leur peau ; ils sentent sourdre les ailes qui les emporteront, radieux, dans l'azur béni ; mais retenus encore par les liens du péché, il leur faut planer entre le ciel et la terre, n'appartenant ni à l'un ni à l'autre. Que sont toutes les aspirations terrestres, comparées à l'ardeur inassouvie de l'être qui a entrevu un coin de l'éternité ! Souffrez donc beaucoup pour arriver épurés parmi nous ; le Spiritisme vous aidera, car c'est une œuvre bénie ; il relie entre eux les Esprits et les vivants, qui forment les anneaux d'une chaîne invisible, qui remonte jusqu'à Dieu.

Delphine DE GIRARDIN.

Les Orphelins.

(Méd., Mme Schmidt.)

Mes frères, aimez les orphelins ; si vous saviez combien il est triste d'être seul et abandonné, surtout dans le jeune âge ! Dieu permet qu'il y ait des orphelins pour nous engager à leur servir de pères. Quelle divine charité d'aider une pauvre petite créature délaissée, de l'empêcher de souffrir de la faim et du froid, de diriger son âme, afin qu'elle ne s'égare pas dans le vice ! Qui tend la main à l'enfant abandonné est agréable à Dieu, car il comprend et pratique sa loi. Pensez aussi que souvent l'enfant que vous secourez vous a peut-être été cher dans une autre vie ; et si vous pouviez vous souvenir, ce ne serait plus de la charité, mais un devoir. Ainsi donc, mes amis, tout être souffrant est votre frère, et a droit à votre charité ; non pas cette charité qui blesse le cœur, non cette aumône qui brûle la main dans laquelle elle tombe, car vos oboles sont souvent bien amères.

Que de fois elles seraient refusées si au grenier la maladie et la faim ne les attendaient pas ! Donnez délicatement, ajoutez au bienfait le plus précieux de tous : une bonne parole, une caresse, un sourire d'ami ; évitez ce ton de pitié et de protection qui retourne le fer dans un cœur qui saigne, et pensez qu'en faisant le bien, vous travaillez pour vous et les vôtres.

Jules MORIN.

Remarque. - L'Esprit qui signe ainsi est tout à fait inconnu ; on peut voir par la communication ci-dessus, et par beaucoup d'autres du même genre, qu'il n'est pas toujours nécessaire d'un nom illustre pour obtenir de belles choses. C'est une puérilité de s'attacher au nom ; il faut accepter le bien de quelque part qu'il vienne ; d'ailleurs, le nombre des noms illustres est très limité ; celui des Esprits est infini. Pourquoi donc n'y en aurait-il pas d'aussi capables parmi ceux que l'on ne connaît pas ? Nous faisons cette réflexion, parce qu'il y a des personnes qui croient qu'on ne peut rien obtenir de sublime qu'appelant des célébrités ; l'expérience prouve tous les jours le contraire, et nous montre qu'on peut apprendre quelque chose avec tous les Esprits, si l'on sait en profiter.

Un frère mort à sa sœur vivante.

(Médium, madame Schmidt.)

Ma sœur, tu ne m'évoques pas souvent ; cela ne m'empêche pas de venir te voir tous les jours. Je connais tes ennuis ; ta vie est pénible, je le sais, mais il faut subir son sort qui n'est pas toujours gai. Cependant il y a quelquefois un soulagement dans les peines ; par exemple, celui qui fait le bien aux dépens de son propre bonheur, peut, pour lui-même et pour d'autres, détourner la rigueur de bien des épreuves.

Il est rare que, dans ce monde, on voie faire le bien avec cette abnégation ; sans doute c'est difficile, mais ce n'est pas impossible, et ceux qui ont cette sublime vertu sont vraiment les élus du Seigneur. Si l'on se rendait bien compte de ce pauvre pèlerinage sur la terre, on comprendrait cela ; mais il n'en est pas ainsi : les hommes se cramponnent après les biens comme s'ils devaient toujours rester dans leur exil. Cependant le vulgaire bon sens, la plus simple logique, démontrent tous les jours que l'on n'est, ici-bas, que des oiseaux de passage, et que ceux qui ont le moins de plumes à leurs ailes sont ceux qui arrivent le plus vite.

Ma bonne sœur, à quoi sert à ce riche tout ce luxe, tout ce superflu ? demain il sera dépouillé de tous ces vains oripeaux pour descendre dans la

tombe, et il n'en emportera rien. Il est vrai qu'il a fait un beau voyage ; rien ne lui a manqué, il ne savait plus que désirer, il a épuisé les délices de la vie ; il est vrai aussi que, dans son délire, il a quelquefois jeté en riant l'aumône dans la main de son frère ; mais pour cela s'est-il retiré un morceau de la bouche ? Non ; car il ne s'est pas privé d'un seul plaisir, d'une seule fantaisie. Ce même frère, cependant, est un enfant de Dieu, notre père à tous, à qui tout appartient. Comprends-tu, ma sœur, qu'un bon père ne déshérite pas un de ses enfants pour enrichir l'autre ? C'est pourquoi il récompensera celui qui est privé de sa part en cette vie.

Ainsi donc, ceux qui se croient déshérités, abandonnés et oubliés, atteindront bientôt le rivage béni où règnent la justice et le bonheur. Mais malheur à ceux qui ont fait un mauvais usage des biens que notre père leur a confiés ! Malheur aussi à l'homme doué du don si précieux de l'intelligence, s'il en a abusé ! Crois-moi, Marie, quand on croit à Dieu, il n'y a rien sur la terre que l'on puisse envier, si ce n'est la grâce de pratiquer ses lois.

Ton frère WILHELM.

Le Christianisme.

(Médium, M. Didier fils.)

Ce qu'il faut observer dans le Spiritisme, c'est la morale chrétienne. Il y a eu bien des religions depuis des siècles, bien des schismes, et bien de prétendues vérités ; et tout ce qui s'est élevé en dehors du christianisme est tombé, parce que l'Esprit saint ne l'animait pas. Le Christ résume ce que la morale la plus pure, la plus divine, enseigne à l'homme touchant ses devoirs dans cette vie et dans l'autre. L'antiquité, dans ce qu'elle a de plus sublime, est pauvre devant cette morale si riche et si fertile. L'auréole de Platon pâlit devant celle du Christ, et la coupe de Socrate est bien petite devant l'immense calice du Fils de l'homme. Est-ce toi, ô Sésostris ! despote de l'immobile Egypte, qui peut te mesurer, du haut de tes colossales pyramides, avec le Christ naissant dans une crèche ? Est-ce toi Solon ? Est-ce toi Lycurgue dont la loi barbare condamnait les enfants mal formés, qui pouvez vous comparer à celui qui a dit face à face avec l'orgueil : « Laissez venir à moi les petits enfants ? » Est-ce vous, pontifes sacrés du pieux Numa dont la morale voulait la mort vivante des vestales coupables, qui pouvez vous comparer à celui qui a dit à la femme adultère : « Relève-toi, femme, et ne pèche plus ? » Non, pas plus que ces mystères ténébreux que vous pratiquiez, ô prêtres antiques ! avec ces mystères chrétiens qui sont la base de cette religion sublime que l'on nomme Christianisme. Devant lui vous vous incli-

nez tous, législateurs et prêtres humains ; inclinez-vous, car c'est Dieu lui-même qui a parlé par la bouche de cet être privilégié qui se nomme Christ.

LAMENNAIS.

Le Temps perdu.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Si vous pouviez un instant réfléchir sur la perte du temps, mais y réfléchir bien sérieusement, et circuler le tort immense que vous vous faites, vous verriez combien cette heure, cette minute écoulée inutilement et que vous ne pouvez rattraper, pouvait être nécessaire à votre bien futur. Tous les trésors de la terre ne sauraient vous la rendre ; et si vous l'avez mal passée, un jour vous serez obligé de la réparer par l'expiation, et d'une manière terrible peut-être ! que ne donneriez-vous alors pour rattraper ce temps perdu ! Vœux inutiles ; regrets superflus ! Aussi, pensez-y bien, c'est dans votre intérêt futur et même présent ; car souvent les regrets nous atteignent sur la terre même. Quand Dieu vous demandera compte de l'existence qu'il vous a donnée, de la mission que vous aviez à remplir, que lui répondrez-vous ? Vous serez comme l'envoyé d'un souverain, qui loin d'accomplir les ordres de son maître, passerait le temps à s'amuser et ne s'occuperait nullement de l'affaire pour laquelle on l'aurait accrédité ; quelle responsabilité n'encourrait-il pas à son retour ? Vous êtes ici-bas les envoyés de Dieu, et vous aurez à lui rendre compte de votre temps passé avec vos frères. Je vous recommande cette méditation.

MASSILLON.

Les Savants.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Puisque vous appelez un Esprit à vous. Dieu me permet de venir ; je vais vous donner un bon conseil, surtout à vous M….

Vous qui vous occupez toujours des savants, car c'est là votre préoccupation, laissez-les donc de côté ; que peuvent-ils sur les croyances religieuses et surtout spirites ! De tous temps n'ont-ils pas repoussé les vérités qui se sont présentées ? N'ont-ils pas rejeté toutes les inventions, les traitant de chimères ? Ceux qui les annonçaient, ces vérités, les uns étaient traités de fous, et comme tels renfermés ; les autres étaient jetés dans les cachots de l'inquisition, d'autres lapidés ou brûlés. La vérité, plus tard, n'en éclatait pas moins aux yeux des savants surpris qui l'avaient mise sous le boisseau. En vous adressant sans cesse à eux, voulez-vous, nouveau Galilée, vous faire infliger la torture morale qui est le ridicule, et être forcé

de rétracter vos paroles ? Le Christ s'est-il adressé aux Académies de son époque ? Non ; il prêchait sa divine morale à tous en général et au peuple en particulier.

Pour apôtres ou propagateurs de sa venue, il a choisi des pêcheurs, gens simples de cœur, très ignorants, qui ne connaissaient pas les lois de la nature, et ne savaient pas si un miracle pouvait les contrarier, mais qui croyaient naïvement. « Allez, disait Jésus, et racontez ce que vous avez vu. »

Il n'a jamais fait un miracle qu'en faveur de ceux qui le demandaient avec foi et conviction ; il l'a refusé aux Pharisiens et aux Saducéens qui venaient pour le tenter, et il les a traités d'hypocrites. Adressez-vous donc aussi à des personnes intelligentes, portées à croire ; rejetez les savants et les incrédules.

Du reste qu'est-ce qu'un savant ? Un homme qui est plus instruit que les autres, parce qu'il a plus étudié, mais qui a bien perdu du prestige qu'il avait autrefois, auréole fatale qui lui valait souvent les honneurs du bûcher. Mais à mesure que l'intelligence populaire s'est développée, l'éclat en a diminué ; aujourd'hui l'homme de génie ne craint plus d'être accusé de sorcellerie ; il n'est plus l'allié de Satan.

L'humanité éclairée apprécie à sa juste valeur celui qui travaille beaucoup et qui sait beaucoup ; elle sait placer sur le piédestal qui lui convient l'homme de génie qui enfante de belles œuvres. Comme elle sait en quoi consiste la science du savant, elle ne le tourmente plus ; comme elle sait d'où émane le génie créateur, elle s'incline devant lui ; mais à son tour elle veut avoir la liberté de croire à telles vérités qui font sa consolation ; elle ne veut pas que celui qui sait plus ou moins de chimie, plus ou moins de rhétorique ; qui enfante le plus bel opéra, vienne l'entraver dans ses croyances, en lui jetant le ridicule à la face et en traitant ses idées de folie ; elle se détournera de leur chemin, et poursuivra silencieusement sa route ; la vérité enveloppera un jour le monde tout entier, et ceux qui l'avaient repoussée seront obligés de la reconnaître. Moi-même qui me suis occupé du Spiritualisme jusqu'à mon dernier jour, je l'ai toujours fait dans l'intimité.

L'Académie m'importait peu. Elle viendra à vous plus tard, croyez-le.

Delphine DE GIRARDIN.

L'Homme.

L'homme est un composé de grandeur et de misère, de science et d'ignorance ; sur la terre, il est le vrai représentant de Dieu, car sa vaste

intelligence embrasse l'univers ; il a su découvrir une partie des secrets de la nature ; il sait se servir des éléments ; il parcourt des distances immenses par le moyen de la vapeur ; il peut converser avec son semblable d'un antipode à l'autre par l'électricité qu'il sait diriger ; son génie est immense ; quand il sait déposer tout cela aux pieds de la Divinité et lui en faire hommage, il est presque l'égal de Dieu !

Mais qu'il est petit et misérable, quand l'orgueil s'empare de son être ! Il ne voit pas sa misère, il ne voit pas que son existence, cette vie qu'il ne peut comprendre, lui est ravie quelquefois instantanément par la seule volonté de cette Divinité qu'il méconnaît, car il ne peut se défendre contre elle ; il faut que son tort s'accomplisse ! Lui qui a tout étudié, tout analysé ; lui qui connaît si bien la marche des astres, connaît-il la puissance créatrice qui fait germer le grain de blé qu'il a mis en terre ? Peut-il créer une fleur, la plus simple et la plus modeste ? Non ; là s'arrête son pouvoir. Il devrait alors reconnaître qu'il y en a un bien supérieur au sien ; l'humilité devrait s'emparer de son cœur, et en admirant les œuvres de Dieu, il ferait un acte d'adoration.

Sainte THÉRÈSE.

De la fermeté dans les travaux spirites.

Je vais vous parler sur la fermeté que vous devez avoir dans vos travaux spirites. Une citation sur ce sujet vous a été faite ; je vous conseille de l'étudier de cœur, et de vous en appliquer l'esprit ; car, de même que saint Paul, vous serez persécutés, non pas en chair et en os, mais en esprit ; les incrédules, les pharisiens de l'époque, vous blâmeront, vous bafoueront ; mais ne craignez rien, ce sera une épreuve qui vous fortifiera si vous savez la rapporter à Dieu, et plus tard vous verrez vos efforts couronnés de succès ; ce sera un grand triomphe pour vous au jour de l'éternité : sans oublier que, dans ce monde, c'est déjà une consolation pour les personnes qui ont perdu des parents et des amis ; savoir qu'ils sont heureux, qu'on peut communiquer avec eux, est un bonheur. Marchez donc en avant ; accomplissez la mission que Dieu vous donne, et elle vous sera comptée au jour où vous paraîtrez devant le Tout-Puissant.

CHANNING.

Les ennemis du progrès.

(Médium, M. R….)

Les ennemis du progrès, de la lumière et de la vérité, travaillent dans l'ombre ; ils préparent une croisade contre nos manifestations ; n'en prenez nul souci ; vous êtes puissamment soutenus ; laissez-les s'agiter dans leur impuissance. Cependant, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, attachez-vous à combattre, à anéantir l'idée de l'éternité des peines, pensée blasphématoire envers la justice et la bonté de Dieu, source la plus féconde de l'incrédulité, du matérialisme et de l'indifférence qui ont envahi les masses depuis que leur intelligence a commencé à se développer ; l'esprit près de s'éclairer, ne fût-il même que dégrossi, en a bien vite saisi la monstrueuse injustice, sa raison la repousse et alors il manque rarement de confondre dans le même ostracisme et la peine qui le révolte et le Dieu auquel on l'attribue ; de là les maux sans nombre qui sont venus fondre sur vous, et auxquels nous venons apporter remède. La tâche que nous vous signalons vous sera d'autant plus facile que les autorités sur lesquelles s'appuient les défenseurs de cette croyance ont tous évité de se prononcer formellement ; ni les conciles, ni les Pères de l'Église n'ont tranché cette grave question. Si d'après les Évangélistes eux-mêmes, et en prenant au pied de la lettre les paroles emblématiques du Christ, il a menacé les coupables d'un feu qui ne s'éteint pas, d'un feu éternel, il n'est absolument rien dans ses paroles qui prouve qu'il y ait condamné ces coupables *éternellement.*

Pauvres brebis égarées, sachez voir venir de loin le bon Pasteur, qui loin de vouloir vous bannir à tout jamais de sa présence, vient lui-même à votre rencontre pour vous ramener au bercail. Enfants prodigues, quittez votre exil volontaire ; tournez vos pas vers la demeure paternelle : le père vous tend les bras et se tient toujours prêt à fêter votre retour en famille.

LAMENNAIS.

Distinction de la nature des Esprits.

(Médium, madame Costel.)

Je veux te parler des hautes vérités du Spiritisme, elles sont étroitement liées à celles de la morale, il est donc important de ne jamais les diviser ; d'abord, le point qui attire l'attention des êtres intelligents, c'est le doute

sur la vérité même des communications spirites. La vérité, première dignité de l'âme, est toute dans ce point de départ ; cherchons donc à l'établir.

Il n'y a pas de moyen infaillible pour distinguer la nature des Esprits, si nous abdiquons le jugement, la comparaison, la réflexion ; ces trois facultés sont plus que suffisantes pour distinguer sûrement les divers Esprits. Le libre-arbitre est l'axe sur lequel tourne le pivot de l'intelligence humaine ; l'équilibre serait rompu si les Esprits n'avaient qu'à parler pour soumettre les hommes ; leur pouvoir, alors, égalerait celui de Dieu, il n'en peut être ainsi ; l'échange entre les humains et les invisibles ressemble à l'échelle de Jacob ; s'il permet aux uns de monter, il laisse les autres descendre ; et tous agissant les uns sur les autres, sous l'œil de Dieu, doivent marcher vers lui, dans le même esprit d'amour et *d'intelligente* soumission. J'ai effleuré ce sujet, et je vous conseille de l'approfondir sous toutes ses faces.

LAZARRE.

Scarron.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Mes amis, j'ai été bien malheureux sur la terre, parce que mon Esprit était égal, et quelquefois supérieur à celui des personnes qui m'entouraient ; mais mon corps était au-dessous. Aussi mon cœur était ulcéré par les souffrances morales, et par les maux physiques qui avaient mis mon enveloppe terrestre dans un état piteux et misérable. Mon caractère s'était aigri par les maladies et les contrariétés que j'éprouvais dans le commerce de mes amis. Je me suis laissé aller à la malignité la plus caustique ; j'étais gai et sans chagrin en apparence ; cependant je souffrais bien au fond de mon cœur ; et quand j'étais seul, livré aux secrètes pensées de mon âme, je gémissais d'être ainsi en lutte entre le bien et le mal. Le plus beau jour de mon existence a été celui où mon Esprit s'est séparé de mon corps ; où, ce premier, léger et éclairé par un rayon divin, s'est élancé vers les sphères célestes. Il me semblait que je renaissais, et le bonheur s'empara de mon être : je reposai enfin !

Plus tard, ma conscience s'est réveillée ; j'ai reconnu les torts que j'avais envers mon Créateur ; j'ai éprouvé du remords, et j'ai imploré la pitié du Tout-Puissant. Depuis ce temps je cherche à m'instruire dans le bien ; j'essaie de me rendre utile aux hommes, et je progresse chaque jour. Cependant j'ai besoin que l'on prie pour moi, et je demande aux

fervents croyants d'élever en ma faveur leurs pensées vers Dieu. S'ils m'appellent à eux, je tâcherai de venir chaque fois et de répondre à leurs demandes autant que je le pourrai. Ainsi se pratique la charité.

PAUL SCARRON.

Le Néant de la vie.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Mes bons amis d'adoption, permettez-moi de vous dire quelques mots, comme conseils. Dieu me permet de venir à vous ; que ne puis-je vous communiquer toute l'ardeur qui était dans mon cœur, et qui m'animait pour le bien. Croyez à Dieu, l'auteur de toutes choses ; aimez-le ; soyez bons et charitables ; la charité est la clef du ciel. Pour devenir bons, pensez quelquefois à la mort ; c'est une pensée qui élève l'âme et rend meilleur, en rendant humble ; car, qu'est-on sur la terre ? un atome jeté dans l'espace ; bien peu de chose dans l'univers. L'homme n'est rien, il fait nombre. Quand il regarde devant lui, quand il regarde en arrière, c'est encore l'infini ; sa vie, quelque longue qu'elle soit, est un point dans l'éternité. Pensez alors à votre âme, pensez à la vie nouvelle qui vous attend, car vous ne pouvez douter qu'il y en ait une, quand ce ne seraient que les désirs de votre âme qui ne sont jamais satisfaits, ce qui est une preuve qu'ils doivent l'être dans un monde meilleur. Au revoir.

S. SWETCHINE.

Aux Médiums.

(Médium, M. Darcol.)

Lorsque vous voudrez recevoir des communications de bons Esprits, il importe de vous préparer à cette faveur par le recueillement, par de saines intentions et par le désir de faire le bien en vue du progrès général ; car souvenez-vous que l'égoïsme est une cause de retard à tout avancement. Souvenez-vous que si Dieu permet à quelques-uns d'entre vous de recevoir le souffle de certains de ses enfants qui, par leur conduite, ont su mériter le bonheur de comprendre sa bonté intime c'est qu'il veut bien, à notre sollicitation, et en vue de vos bonnes intentions, vous donner les moyens d'avancer dans sa voie ; ainsi donc, Médiums ! mettez à profit cette faculté

que Dieu veut bien vous accorder. Ayez la foi dans la mansuétude de notre maître ; ayez la charité toujours en pratique ; ne vous lassez jamais d'exercer cette sublime vertu ainsi que la tolérance. Que toujours vos actions soient en harmonie avec votre conscience, c'est un moyen certain de centupler votre bonheur dans cette vie passagère, et de vous préparer une existence mille fois plus douce encore.

Que le Médium d'entre vous qui ne se sentirait pas la force de persévérer dans l'enseignement spirite, s'abstienne ; car ne mettant pas à profit la lumière qui l'éclaire, il sera moins excusable qu'un autre, et il aura à expier son aveuglement.

FRANÇOIS DE SALLES.

L'honnêteté relative.

(Médium, madame Costel.)

Nous nous occuperons aujourd'hui de la moralité de ceux qui n'en ont pas, c'est-à-dire de l'honnêteté relative qui se trouve dans les cœurs les plus pervertis. Le voleur ne vole pas le mouchoir de son camarade, même, quand celui-ci en a deux ; le marchand ne surfait pas son ami ; le traître est fidèle quand même à un être quelconque. Jamais la lueur divine n'est complètement absente du cœur humain ; aussi doit-on la conserver avec des soins infinis, sinon la développer. Le jugement étroit et brutal des hommes empêche, par sa sévérité, beaucoup plus de bons retours qu'il ne préserve de mauvaises actions. Le Spiritisme développé doit être, et sera la consolation et l'espoir des cœurs flétris par la justice humaine. La religion, pleine de sublimes enseignements, plane trop haut pour les ignorants ; elle n'attaque pas assez directement l'épaisse imagination de l'illettré qui veut voir et toucher pour croire. Eclairé par les médiums, peut-être médium lui-même, la croyance fleurira dans ce cœur desséché. Aussi est-ce surtout au peuple que les vrais Spirites doivent s'adresser comme autrefois les apôtres ; qu'ils répandent la doctrine consolante ; comme des pionniers, qu'ils s'enfoncent dans les marais de l'ignorance et du vice pour défricher, assainir, préparer le terrain des âmes, afin qu'elles puissent recevoir la belle culture du Christ.

GEORGES.

Profit des conseils.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Profitez-vous de nos conseils et de ce que nous vous disons chaque jour ? Non ; très peu. En sortant d'une de vos réunions vous vous entretenez de la curiosité du fait ; du plus ou moins d'intérêt qu'il a offert aux assistants ; mais en est-il un seul parmi vous qui se demande s'il peut s'appliquer la morale, le conseil que nous venons de prescrire, et s'il est dans l'intention de le faire ? Il a demandé sollicité une citation ; il l'a : cela lui suffit. Il retourne à ses occupations journalières en se promettant de venir revoir un spectacle aussi intéressant ; il raconte les faits à ses amis, afin d'exciter leur curiosité, et seulement pour prouver que les savants peuvent être confondus ; bien peu le font en vue de prêcher la morale ; bien peu même cherchent à s'améliorer.

Ma leçon est sévère ; je ne veux pourtant pas vous décourager ; apportez toujours de la bonne volonté, seulement un peu plus de bons sentiments vers Dieu, et moins d'envie de vouloir anéantir ceux qui ne veulent pas croire : ceci regarde le temps et Dieu.

MARIE (Esprit familier.)

Pensées détachées.

O hommes ! que vous êtes superbement orgueilleux ! Votre prétention est vraiment comique. Vous voulez tout savoir, et votre essence s'oppose, sachez-le, à cette faculté de compréhension universelle. Vous n'arriverez à connaître cette merveilleuse nature que par le travail persévérant ; vous n'aurez la joie d'approfondir ces trésors et d'entrevoir l'infini de Dieu, qu'en vous améliorant par la charité, et en faisant toutes choses au point de vue du bien pour tous, et en reportant cette faculté du bien à Dieu qui, dans sa générosité que rien ne peut égaler, vous en récompensera au-delà de toute supposition.

MASSILLON.

L'homme est le jouet des événements, a-t-on dit souvent ; de quels événements veut-on parler ? quels seraient leur cause, leur but ? Jamais on n'y a vu le doigt de Dieu. Cette pensée vague et matérialiste, mère de la fatalité, a égaré plus d'un grand esprit, plus d'une profonde intelligence. Balzac a dit, vous le savez : « Il n'y a pas de principes ; il n'y a que des évé-

nements ; » c'est-à-dire, selon lui, l'homme n'a plus de libre-arbitre ; la fatalité le saisit au berceau, et le conduit jusqu'au tombeau ; monstrueuse invention de l'esprit humain ! cette pensée abat la liberté ; la liberté, c'est-à-dire le progrès, l'ascension de l'âme humaine, démonstration évidente de l'existence de Dieu. L'homme se laisserait donc conduire, serait donc esclave de tout : des hommes et de lui-même ? O homme ! descends en toi ; es-tu né pour la servitude ? Non ; tu es né pour la liberté.

LAMENNAIS.

Marie d'Agreda.

Phénomène de bi-corporéité.

Nous trouvons, dans un précis historique qui vient d'être publié, sur la vie de *Marie de Jésus d'Agreda*, un fait remarquable de bi-corporéité, qui prouve que ces phénomènes sont parfaitement acceptés par la religion. Il est vrai que, pour certaines gens, les croyances religieuses ne sont pas plus une autorité que les croyances spirites ; mais quand ces croyances s'appuieront sur les démonstrations qu'en donne le Spiritisme, sur les preuves patentes qu'il fournit, par une théorie rationnelle, de leur possibilité, sans déroger aux lois de la nature, et de leur réalité par des exemples analogues et authentiques, il faudra bien se rendre à l'évidence, et reconnaître qu'en dehors des lois connues il y en a d'autres qui sont encore dans les secrets de Dieu.

Marie de Jésus, naquit à Agreda, ville de Castille, le 2 avril 1602, de parents nobles et d'une vertu exemplaire. Très jeune encore, elle devint supérieure du monastère de l'Immaculée-Conception de Marie, où elle mourut en odeur de sainteté. Voici le récit qui se trouve dans sa biographie :

« Quelque envie que nous ayons d'abréger, nous ne pouvons nous dispenser de parler ici du rôle tout à fait exceptionnel de missionnaire et d'apôtre, que Marie d'Agreda exerça dans le Nouveau-Mexique. Ce fait, que nous allons rapporter, et dont on a des preuves incontestables, prouverait à lui seul combien étaient relevés les dons surnaturels dont Dieu avait enrichi son humble servante ; et combien était ardent le zèle qu'elle nourrissait dans son cœur, pour le salut du prochain. Dans ses rapports intimes et extraordinaires avec Dieu, elle en recevait une vive lumière à l'aide de laquelle elle découvrait le monde entier, la multitude des hommes qui l'habitaient, et ceux d'entre eux qui n'étaient pas encore entrés dans le giron de l'Église, et qui étaient en danger évident de se perdre pour l'éter-

nité. A la vue de la perte de tant d'âmes, Marie d'Agreda se sentait le cœur percé, et, dans sa douleur, elle multipliait ses ferventes prières. Dieu lui fit Connaître que les peuples du Nouveau-Mexique présentaient moins d'obstacles que le reste des hommes, à leur conversion, et que c'était spécialement sur eux que sa divine miséricorde voulait se répandre. Cette connaissance fut un nouvel aiguillon pour le cœur charitable de Marie d'Agreda, et du plus profond de son âme elle implora la clémence divine en faveur de ce pauvre peuple. Dieu lui-même lui ordonnait de prier, et de travailler à cette fin ; et elle le fit d'une manière si efficace, que le Seigneur, dont les jugements sont impénétrables, opéra en elle, et par elle, une des plus grandes merveilles que l'histoire puisse rapporter.

« Le Seigneur l'ayant un jour ravie en extase, au moment où elle priait instamment pour le salut de ces âmes, Marie d'Agreda se sentit tout à coup transportée dans une des régions lointaines et inconnues, sans savoir comment. Elle se trouva alors dans un climat qui n'était plus celui de la Castille, et elle se sentit sous les rayons d'un soleil plus ardent qu'à l'ordinaire. Des hommes d'une race qu'elle n'avait jamais rencontrée étaient devant elle, et Dieu lui ordonnait alors de satisfaire ses charitables désirs, et de prêcher la loi et la foi sainte à ce peuple. L'extatique d'Agreda obéissait à cet ordre. Elle prêchait à ces Indiens en sa langue espagnole, et ces infidèles l'entendaient comme si elle leur eût parlé dans leur langue naturelle. Des conversions en grand nombre s'ensuivaient. Revenue de cette extase, cette sainte fille se trouvait au même lieu où elle était au commencement du ravissement. Ce ne fut point une seule fois que Marie de Jésus remplit ce rôle merveilleux de missionnaire et d'apôtre, auprès des habitants du Nouveau-Mexique. La première extase qu'elle eut en ce genre lui arriva vers l'an 1622 ; mais elle fut suivie de plus de cinq cents extases du même genre, et pendant environ huit ans. Marie d'Agreda se trouvait sans cesse dans cette même contrée pour y continuer son œuvre d'apôtre. Il lui semblait que le nombre des convertis s'était prodigieusement augmenté, et qu'une nation entière, le roi en tête, s'était résolue à embrasser la foi de Jésus-Christ.

« Elle voyait en même temps, mais à une grande distance, les Franciscains espagnols qui travaillaient à la conversion de ce nouveau monde, mais qui ignoraient encore jusqu'à l'existence de ce peuple qu'elle avait converti. Cette considération la porta à conseiller à ces Indiens d'envoyer quelques-uns d'entre eux vers ces missionnaires pour les prier de venir leur conférer le baptême. Ce fut par ce moyen que la divine Providence voulut donner une manifestation éclatante du bien que Marie d'Agreda avait fait dans le Nouveau-Mexique, par sa prédication extatique.

« Un jour, les missionnaires franciscains, que Marie d'Agreda avait vus en esprit, mais à une grande distance, se virent abordés par une troupe d'Indiens d'une race qu'ils n'avaient pas encore rencontrée dans leurs excursions. Ceux-ci s'annonçaient comme les envoyés de leur nation, demandant la grâce du baptême avec de grandes instances. Surpris à la vue de ces indiens, et plus étonnés encore de la demande qu'ils leur faisaient, les missionnaires tâchèrent de savoir quelle en était la cause. Les envoyés répondirent : que depuis un temps assez long, une femme avait paru dans leur pays annonçant la loi de Jésus-Christ. Ils ajoutèrent que cette femme disparaissait par moment, sans qu'on pût découvrir le lieu de sa retraite ; que c'était elle qui leur avait fait connaître le vrai Dieu, et qui leur avait conseillé de se rendre auprès des missionnaires, afin d'obtenir pour toute leur nation la grâce du sacrement qui remet les péchés, et fait les enfants de Dieu. La surprise des missionnaires s'accrut bien davantage lorsque, ayant interrogé ces Indiens sur les mystères de la foi, ils les trouvèrent parfaitement instruits de tout ce qui est nécessaire au salut. Les missionnaires prirent tous les renseignements possibles sur cette femme ; mais tout ce que ces Indiens purent dire, c'est qu'ils n'avaient jamais vu une personne semblable. Cependant quelques détails descriptifs du costume firent soupçonner aux missionnaires que cette femme pouvait être habillée en religieuse, et l'un d'eux, qui avait sur lui le portrait de la vénérable mère Louise de Carrion, encore vivante, et dont la sainteté était connue de toute l'Espagne, le montra aux Indiens, dans la pensée qu'ils pourraient peut-être reconnaître quelques traits de leur femme-apôtre. Ceux-ci, après avoir considéré le portait, répondirent que la femme qui leur avait prêché la loi de Jésus-Christ portait à la vérité un voile comme celle dont on leur présentait l'image ; mais que, pour les traits du visage, elle en différait complètement, étant plus jeune, et d'une grande beauté.

« Quelques-uns des missionnaires partirent donc avec les envoyés indiens pour aller recueillir au milieu d'eux une si abondante moisson. Après plusieurs jours de chemin, ils arrivèrent au sein de cette tribu, où ils furent accueillis avec les plus vives démonstrations de joie, et de reconnaissance. Dans leur voyage ils purent constater que, chez tous les individus de ce peuple, l'instruction chrétienne était complète.

« Le chef de la nation, objet spécial des sollicitudes de la servante de Dieu, voulut être le premier à recevoir la grâce du baptême avec toute sa famille ; et en peu de jours la nation entière suivit son exemple.

« Nonobstant ces grands événements, on ignorait encore quelle était cette servante du Seigneur qui avait évangélisé ces peuples, et on était dans une sainte curiosité, et dans une pieuse impatience de la connaître. Le P.

Alonzo de Bénavidès surtout, qui était le supérieur des missionnaires franciscains dans le Nouveau-Mexique, aurait voulu pouvoir percer le voile mystérieux qui couvrait encore le nom de cette femme-apôtre, et il aspirait à rentrer momentanément en Espagne pour découvrir la retraite de cette religieuse inconnue, qui avait prodigieusement coopéré au salut de tant d'âmes. En 1630, il put enfin s'embarquer pour l'Espagne, et il se rendit directement à Madrid, où se trouvait alors le général de son ordre. Bénavidès lui fit connaître le but qu'il s'était proposé en entreprenant son voyage en Europe. Le général connaissait Marie de Jésus d'Agreda, et selon le devoir de sa charge il avait dû examiner à fond l'intérieur de cette religieuse. Il connaissait donc sa sainteté, aussi bien que la sublimité des voies dans lesquelles Dieu l'avait mise. Il lui vint aussitôt en pensée que cette femme privilégiée pourrait bien être cette femme-apôtre dont lui parlait le P. Bénavidès, et il lui fit part de ses impressions. Il lui donna des lettres par lesquelles il le constituait son commissaire, avec ordre à Marie d'Agreda d'avoir à répondre en toute simplicité aux questions qu'il jugerait à propos de lui adresser. Avec ces dépêches, le missionnaire partit pour Agreda.

« L'humble sœur se vit donc obligée de découvrir au missionnaire tout ce qu'elle savait touchant l'objet de sa mission auprès d'elle. Confuse et docile à la fois, elle manifesta à Bénavidès tout ce qui lui était arrivé dans ses extases, ajoutant avec franchise qu'elle était complètement incertaine sur le mode avec lequel son action avait pu s'exercer ainsi à une si grande distance. Bénavidès interrogea aussi la sœur sur les particularités des lieux qu'elle avait dû tant de fois visiter, et il trouva qu'elle était très instruite sur tout ce qui avait du rapport au Nouveau-Mexique, et à ses habitants. Elle lui exposa, dans le plus grand détail, toute la topographie de ces contrées, et les lui découvrit, se servant même des noms propres, comme aurait pu le faire un voyageur après avoir passé plusieurs années dans ces régions. Elle ajouta même qu'elle avait vu plusieurs fois Bénavidès et ses religieux, marquant les lieux, les jours, les heures, les circonstances ; et fournissait des détails spéciaux sur chacun des missionnaires.

« On comprend aisément la consolation de Bénavidès d'avoir enfin découvert l'âme privilégiée dont Dieu s'était servi, pour exercer son action miraculeuse sur les habitants du Nouveau-Mexique.

« Avant de quitter la ville d'Agreda, Bénavidès voulut rédiger une déclaration de tout ce qu'il avait constaté, soit en Amérique, soit à Agreda dans ses entretiens avec la servante de Dieu. Il exprima, dans cette pièce, sa conviction personnelle touchant la manière dont cette action de Marie de Jésus s'était fait sentir aux Indiens. Il inclinait à croire que cette action avait été corporelle. Sur cette question, l'humble religieuse garda toujours

une grande réserve. Malgré mille indices qui faisaient conclure à Bénavidès ce qu'avait conclu avant lui le confesseur de la servante de Dieu, indices qui semblaient accuser un changement corporel de lieu, Marie d'Agreda persista toujours à croire que tout se passait en esprit ; encore était-elle, dans son humilité, fortement tentée de penser que ce phénomène pouvait bien n'être qu'une hallucination, quoique innocente et involontaire de sa part. Mais son directeur, qui connaissait le fond des choses, croyait pouvoir penser que la religieuse était corporellement transportée, dans ses extases, aux lieux de ses travaux évangéliques. Il motivait son opinion sur l'impression physique que le changement de climat faisait éprouver à Marie d'Agreda, sur la longue suite de ses travaux parmi les Indiens, et sur l'avis de plusieurs doctes personnages qu'il avait cru devoir consulter en grand secret. Quoi qu'il en soit, le fait demeure toujours comme l'un des plus merveilleux dont il soit parlé dans les annales des saints, et il est très propre à donner une idée véritable, non seulement des communications divines que recevait Marie d'Agreda, mais aussi de sa candeur, et de son aimable sincérité. »

AVIS.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'ouvrage intitulé : l'*Instruction pratique sur les manifestations spirites* est épuisé, et qu'il sera remplacé par un autre ouvrage beaucoup plus complet, sous le titre de : *Le Spiritisme expérimental*. Il est en ce moment sous presse, et paraîtra dans le courant de décembre.

Nous leur rappellerons également que la seconde édition de l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même à mademoiselle Ermance Dufaux est en vente. Le succès de cet ouvrage ne s'est pas ralenti ; il est lu toujours avec le même intérêt par les personnes sérieuses qu'elles soient ou non partisanes du Spiritisme. Cette histoire sera toujours considérée comme une des plus intéressantes et des plus complètes qui aient été publiées.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1860.

Aux Abonnés de la Revue Spirite.

Trois années d'existence ont suffisamment fait connaître aux lecteurs de cette Revue la pensée qui préside à sa rédaction ; et la meilleure preuve que cette pensée obtient leur assentiment, c'est l'augmentation constante du nombre des abonnés, qui s'est encore notablement accru dans cette dernière période ; mais ce qui est infiniment plus précieux pour nous, ce sont les témoignages de sympathie et de satisfaction que nous en recevons journellement ; leur suffrage est pour nous un encouragement à poursuivre notre tâche, en apportant à notre travail toutes les améliorations dont l'expérience nous fera connaître l'utilité. Nous continuerons, comme par le passé, l'étude raisonnée des principes de la science au point de vue moral et philosophique, sans négliger les faits ; mais, quand nous citons des faits, nous ne nous bornons point à une simple narration, amusante peut-être, mais à coup sûr stérile, si l'on n'y joint la recherche des causes et la déduction des conséquences. Par là, nous nous adressons aux gens sérieux qui ne se contentent pas de voir, mais qui, avant tout, veulent comprendre et se rendre compte de ce qu'ils voient. La série des faits est d'ailleurs bien vite épuisée, si l'on ne veut pas tomber dans des redites fastidieuses, car ils roulent tous à peu près dans le même cercle, et nous n'apprendrions rien de nouveau à nos lecteurs quand nous leur dirions que, dans telle ou telle maison, on a fait plus ou moins bien tourner les tables. Les faits ont pour nous un autre caractère : ce ne sont pas des histoires, mais des sujets d'étude, et le plus simple en apparence peut souvent donner lieu aux remarques les plus importantes. Il en est ici comme dans la science

vulgaire où un brin d'herbe renferme, pour l'observateur, autant de mystères qu'un arbre géant ; c'est pourquoi, dans les faits, nous considérons bien plus le côté instructif que le côté amusant, et nous nous attachons à ceux qui peuvent nous apprendre quelque chose, sans égard à leur plus ou moins d'étrangeté.

Malgré le nombre considérable de sujets que nous avons déjà traités, nous sommes loin d'avoir épuisé la série de tous ceux qui se rattachent au Spiritisme, car, plus on avance dans cette science, plus l'horizon s'élargit ; ceux qui nous restent à examiner nous fourniront des matériaux pour longtemps encore, sans compter les actualités. Il en est beaucoup que nous ajournons à dessein, afin de ne les aborder qu'au fur et à mesure que l'état des connaissances permet d'en comprendre la portée. C'est ainsi, par exemple, qu'aujourd'hui nous faisons une plus large part aux dissertations spirites spontanées, parce que les instructions qu'elles renferment, pour la plupart, peuvent être beaucoup mieux appréciées qu'à une époque où l'on connaissait à peine les premiers éléments de la science ; jadis, on ne les aurait jugées qu'au point de vue littéraire, et une foule de pensées utiles et profondes eussent passé inaperçues, parce qu'elles auraient eu trait à des points encore inconnus ou mal compris. La diversité des sujets n'exclut pas la méthode, et le décousu n'est qu'apparent, car chaque chose a sa place motivée. La variété repose l'esprit, mais l'ordre logique aide l'intelligence ; ce que nous nous efforçons d'éviter, c'est de faire de notre Revue un recueil indigeste. Nous n'avons certes pas la prétention de faire une œuvre parfaite, mais nous espérons qu'au moins on nous tiendra compte de l'intention.

Nota. Messieurs les abonnés qui ne voudront pas éprouver de retard dans l'envoi de la Revue, pour l'année 1861, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 1° janvier prochain.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 26 octobre 1860. (Séance générale.)

Communications diverses. 1° Lecture d'une communication obtenue par Mme M… sur cette question : Si Dieu a créé toutes les âmes semblables, comment se fait-il qu'il y ait tout à coup tant de distance entre elles ?

2° Lecture de plusieurs communications obtenues par M. P…, médium de sens ; l'une, signée Homère, présente un fait remarquable qui peut être considéré comme une preuve d'identité, c'est la révélation spontanée du nom de *Mélésigène*, sous lequel Homère, était primitivement désigné. Ce nom était inconnu du médium.

3° Analyse d'une lettre de M. L…, de Troyes, où il rend compte de faits très remarquables de manifestations physiques spontanées qui ont eu lieu, en 1856, chez une personne de cette ville, et qui rappellent ceux de Bergzabern.

4° Lettre de M. le docteur Morhéry, qui relate divers faits singuliers de manifestations spontanées, arrivés en sa présence, chez Mlle Désirée Godu, et qui se trouvent coïncider avec l'arrivée d'une lettre de M. Allan Kardec.

Études. 1° Questions diverses adressées à saint Louis.

2° Évocation du fils de M. Morhéry, qui dit avoir participé aux manifestations qui ont eu lieu chez son père.

3° Dictée spontanée obtenue par M. Alfred Didier, sur le *désespoir*, et signée Lamennais.

4° Questions diverses, adressées à Lamennais, sur divers cas particuliers de suicide, sur les relations des Esprits, et sur l'identité d'Homère dans la communication de sens.

Vendredi 2 novembre 1860. (Séance particulière.)

Communications diverses. 1° Lecture d'une seconde communication d'Homère, obtenue par M. P…, de sens, et de diverses questions et réponses faites à ce sujet.

2° Dessins obtenus par un médium de Lyon, et remarquables par leur originalité, si ce n'est par leur exécution. Saint Louis, interrogé à ce sujet, dit que ces dessins ont leur valeur, parce qu'ils sont bien le fait d'un Esprit, mais qu'ils n'ont pas de signification bien précise, le médium et l'Esprit n'étant pas encore suffisamment identifiés l'un à l'autre. Ce médium, ajoute-t-il, pourra devenir excellent avec le temps.

Études. 1° Questions adressées à saint Louis : 1° sur la formule d'affirmation pour l'identité des Esprits ; 2° sur le rôle de l'homme dans la moralisation des Esprits imparfaits ; 3° sur l'apparition des Esprits sous forme de flamme ; 4° sur la valeur des dessins envoyés de Lyon ; 5° sur l'apport d'objets matériels par les Esprits, leur enlèvement du sol et leur invisibilité.

3° Examen de la question de savoir si les Esprits peuvent opérer l'ap-

port d'objets dans un endroit clos, et à travers les obstacles matériels.

M. L… fait observer que ces questions se rattachent aux phénomènes des manifestations physiques dont la Société ne doit pas s'occuper.

Le président répond que la recherche des causes est un point important qui se lie directement à l'étude de la science, et rentre dans le cadre des travaux de la Société : toutes les parties de la science doivent être élucidées. Autre chose est de s'occuper de ces recherches théoriques ou de faire de la production des phénomènes un objet exclusif. Au reste, ajoute-t-il, nous pouvons en référer à saint Louis, en le priant de vouloir bien nous dire s'il considère la discussion qui vient d'avoir lieu comme du temps perdu. Saint Louis répond : « Je suis loin de regarder votre conversation comme inutile. »

4° Évocation de Charles Nodier. Il est prié de vouloir bien continuer le travail qu'il a commencé. Il répond qu'il le continuera la prochaine fois ; il rappelle la solennité du jour dans une charmante dictée spontanée. Sur la demande qui lui en est faite, il dicte une courte prière analogue à la circonstance.

5° Un appel général est fait, sans désignation spéciale, aux Esprits souffrants qui peuvent être présents, en les invitant à se faire connaître. L'Esprit d'un homme très haut placé de son vivant, et mort il y a deux ans, se présente spontanément, et témoigne, par son langage à la fois simple et digne, des bons sentiments dont il est animé maintenant, et du peu de cas qu'il fait des grandeurs humaines ; il répond avec complaisance et bienveillance aux questions qui lui sont adressées.

Vendredi 9 novembre 1860. (Séance générale.)

M. Allan Kardec présente quelques observations sur ce qui a été dit dans la dernière séance, touchant les manifestations physiques. Il rappelle, à ce sujet, l'instruction donnée par saint Louis, au mois de novembre 1858, sur le but des travaux de la Société. Cette instruction est ainsi formulée :

« On s'est moqué des tables tournantes, on ne se moquera jamais de la philosophie, de la sagesse et de la charité qui brillent dans les communications sérieuses. Ce fut le vestibule de la science ; c'est là qu'en entrant on doit laisser ses préjugés comme on y laisse son manteau. Je ne puis trop vous engager à faire de vos réunions un centre sérieux. Qu'ailleurs on fasse des démonstrations physiques, qu'ailleurs on voie, qu'ailleurs on entende, *que chez vous on comprenne et qu'on aime*. Que pensez-vous être aux yeux des Esprits supérieurs quand vous avez fait tourner ou lever une table ? Des écoliers ; le savant passe-t-il son temps

à repasser l'*a*, *b*, *c* de la science ? Tandis qu'en vous voyant rechercher les communications sérieuses, on vous considère comme des hommes sérieux en quête de la vérité.

Saint LOUIS. »

N'est-ce pas là, messieurs, ajoute M. Allan Kardec, un admirable programme, tracé avec cette précision, cette simplicité de parole qui caractérisent les Esprits vraiment supérieurs ? *Que chez vous l'on comprenne,* c'est-à-dire que nous devons tout approfondir, pour nous rendre compte de tout ; *que chez vous l'on aime,* c'est-à-dire que la charité, une bienveillance mutuelle doivent être le but de nos efforts, le lien qui doit nous unir, afin de montrer par notre exemple, le véritable but du Spiritisme. On se méprendrait étrangement sur les sentiments de la Société, si l'on croyait qu'elle méprise ce qui se fait ailleurs ; rien n'est inutile, et les expériences physiques ont aussi leur avantage que personne de nous ne conteste. Si nous ne nous en occupons pas, ce n'est pas que nous ayons un autre drapeau ; nous avons notre spécialité d'études comme d'autres ont la leur, mais tout cela se confond dans un but commun : le progrès et la propagation de la science.

Communications diverses. 1° Lecture de dictées spontanées obtenues en dehors de la Société.

2° Lettre de M. L…, de Troyes, qui rend compte des faits qui ont eu lieu en sa présence de la part de l'Esprit obsesseur dont il a été question dans la dernière séance. Ces faits, qui avaient cessé depuis 1856, viennent de se reproduire avec des circonstances très remarquables qui seront l'objet d'une étude de la part de la Société.

Etude. 1° Questions diverses : sur l'obsession ; - sur la possibilité de reproduire par le daguerréotype l'image des apparitions visibles et tangibles ; - sur les manifestations physiques de M. Squire.

2° Questions sur l'Esprit qui se manifeste à Troyes, et notamment sur les effets magnétiques qui se sont produits en cette circonstance.

3° Cinq dictées spontanées sont obtenues par quatre médiums différents.

4° Évocation de l'Esprit perturbateur de Troyes, cet Esprit révèle une nature des plus inférieures.

L'art païen, l'art chrétien et l'art Spirite.

Dans la séance de la Société, du 23 novembre, l'Esprit d'Alfred de Musset s'étant manifesté spontanément (on en trouvera le détail ci-après, page 386), la question suivante lui fut adressée :

La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie se sont tour à tour inspirées des idées païennes et chrétiennes ; veuillez nous dire si, après l'art païen et l'art chrétien, il n'y aura pas un jour l'art spirite ? - L'Esprit répondit :

« Vous faites une question qui se répond d'elle-même ; le ver est ver, il devient ver à soie, puis papillon. Qu'y a-t-il de plus aérien, de plus gracieux qu'un papillon ? Eh bien ! l'art païen c'est le ver ; l'art chrétien c'est le cocon ; l'art spirite sera le papillon. »

Plus on approfondit le sens de cette gracieuse comparaison, plus on en admire la justesse. Au premier abord, on pourrait supposer à l'Esprit l'intention de rabaisser l'art chrétien, en plaçant l'art spirite au couronnement de l'édifice ; mais il n'en est rien, et il suffit de méditer cette poétique figure pour en saisir la justesse. En effet, le Spiritisme s'appuie essentiellement sur le Christianisme ; il ne vient point le remplacer, il le complète et le pare d'une robe brillante. Dans les langes du Christianisme, on trouve les germes du Spiritisme ; s'ils se repoussaient mutuellement l'un renierait son enfant et l'autre son père. L'Esprit, en comparant le premier au cocon et le second au papillon, indique parfaitement le lien de parenté qui les unit ; il y a plus, la figure elle-même peint le caractère de l'art que l'un a inspiré et que l'autre inspirera. L'art chrétien a dû surtout s'inspirer des terribles épreuves des martyrs et revêtir la sévérité de la souche mère ; l'art spirite, représenté par le papillon, s'inspirera des vaporeux et splendides tableaux de l'existence future dévoilée ; il réjouira l'âme que l'art chrétien avait saisie d'admiration et de crainte ; il sera le chant d'allégresse après la bataille.

Le Spiritisme se retrouve tout entier dans la théogonie païenne, et la mythologie n'est autre chose que le tableau de la vie spirite poétisée par l'allégorie. Qui ne reconnaîtrait le monde de Jupiter dans les Champs-Élysées, avec ses habitants aux corps éthérés ; et les mondes inférieurs dans leur Tartare ; les âmes errantes dans les mânes, les Esprits protecteurs de la famille dans les lares et les pénates ; dans le Léthé, l'oubli du passé au moment de la réincarnation ; dans leurs pythonisses, nos médiums voyants

et parlants ; dans leurs oracles, les communications avec les êtres d'outre-tombe ? L'art a dû nécessairement s'inspirer à cette source si féconde pour l'imagination ; mais pour s'élever jusqu'au sublime du sentiment, il lui manquait le sentiment par excellence : la charité chrétienne. Les hommes ne connaissant que la vie matérielle, l'art a recherché avant tout la perfection de la forme. La beauté corporelle était alors la première de toutes les qualités : l'art s'est attaché à la reproduire, à l'idéaliser ; mais il était donné au Christianisme seul de faire ressortir la beauté de l'âme sous la beauté de la forme ; aussi, l'art chrétien prenant la forme dans l'art païen y a ajouté l'expression d'un sentiment nouveau inconnu des Anciens.

Mais, comme nous l'avons dit, l'art chrétien a dû se ressentir de l'austérité de son origine, et s'inspirer des souffrances des premiers adeptes ; les persécutions ont poussé à la vie d'isolement et de réclusion, et l'idée de l'enfer à la vie ascétique ; c'est pourquoi la peinture et la sculpture y sont aux trois quarts défrayées par le tableau des tortures physiques et morales ; l'architecture y revêt un caractère grandiose et sublime, mais sombre ; la musique y est grave et monotone comme une sentence de mort ; l'éloquence y est plus dogmatique que touchante ; la béatitude même y porte un cachet d'ennui, de désœuvrement et de satisfaction toute personnelle ; elle est d'ailleurs si loin de nous, si haut placée, qu'elle nous semble presque inaccessible, c'est pourquoi elle nous touche si peu lorsque nous la voyons reproduite sur la toile ou le marbre.

Le Spiritisme nous montre l'avenir sous un jour plus à notre portée ; le bonheur est plus près de nous, il est à nos côtés, dans les êtres mêmes qui nous entourent et avec lesquels nous pouvons entrer en communication ; le séjour des élus n'est plus isolé : il y a solidarité incessante entre le ciel et la terre ; la béatitude n'est plus dans une contemplation perpétuelle qui ne serait qu'une éternelle et inutile oisiveté, elle est dans une constante activité pour le bien, sous l'œil même de Dieu ; elle est, non dans la quiétude d'un contentement personnel, mais dans l'amour mutuel de toutes les créatures arrivées à la perfection. Le méchant n'est plus relégué dans des fournaises ardentes, l'enfer est au cœur même du coupable qui trouve en lui son propre châtiment ; mais Dieu, dans sa bonté infinie, en lui laissant la voie du repentir, lui laisse en même temps l'espérance, cette sublime consolation du malheureux.

Quelles sources fécondes d'inspirations pour l'art ! Que de chefs-d'œuvre ces idées nouvelles ne peuvent-elles pas enfanter par la reproduction des scènes si variées et en même temps si suaves ou si poignantes de la vie spirite ! Que de sujets à la fois poétiques et palpitants d'intérêt dans ce commerce incessant des mortels avec les êtres d'outre-tombe, dans la

présence, auprès de nous, des êtres qui nous sont chers ! Ce ne sera plus la représentation de dépouilles froides et inanimées, ce sera la mère ayant à ses côtés sa fille chérie, dans sa forme éthérée et radieuse de bonheur ; un fils prêtant une oreille attentive aux conseils de son père qui veille sur lui ; l'être pour lequel on prie qui vient en témoigner sa reconnaissance. Et, dans un autre ordre d'idées, l'Esprit du mal soufflant le poison des passions, le méchant fuyant la vue de sa victime qui lui pardonne, l'isolement du pervers au milieu de la foule qui le repousse, le trouble de l'Esprit au moment du réveil, sa surprise à la vue de son corps dont il s'étonne d'être séparé, l'Esprit du défunt au milieu de ses avides héritiers et d'amis hypocrites ; et tant d'autres sujets d'autant plus capables d'impressionner qu'ils toucheront de plus près à la vie réelle. L'artiste veut-il s'élever au-dessus de la sphère terrestre ? Il trouvera des sujets non moins attachants dans ces mondes heureux que se plaisent à décrire les Esprits, véritables Edens d'où le mal est banni, et dans ces mondes infimes, véritables enfers, où toutes les passions règnent en souveraines.

Oui, nous le répétons, le Spiritisme ouvre à l'art un champ nouveau, immense, et encore inexploré, et quand l'artiste travaillera de conviction, comme ont travaillé les artistes chrétiens, il puisera à cette source les plus sublimes inspirations.

Quand nous disons que l'art spirite sera un jour un art nouveau, nous voulons dire que les idées et les croyances spirites donneront aux productions du génie un cachet particulier, comme il en a été des idées et des croyances chrétiennes ; non pas que les sujets chrétiens tombent jamais en discrédit, loin de là, mais quand un champ est glané, le moissonneur cherche à récolter ailleurs, et il récoltera abondamment dans le champ du Spiritisme. Il l'a déjà fait, sans doute, mais pas d'une manière aussi spéciale qu'il le fera plus tard, lorsqu'il y sera encouragé et excité par l'assentiment général ; lorsque ces idées se seront popularisées, ce qui ne peut tarder, car les aveugles de la génération actuelle disparaissent chaque jour de la scène par la force des choses, et la génération nouvelle aura moins de préjugés. La peinture s'est plus d'une fois inspirée des idées de ce genre ; la poésie surtout en fourmille, mais elles sont isolées, perdues dans la foule ; le temps viendra où elles feront éclore des œuvres magistrales, et l'art spirite aura ses Raphaëls et ses Michel-Ange, comme l'art païen a eu ses Appelles et ses Phidias.

Histoire du Merveilleux.

Par M. Louis Figuier.

(Deuxième article ; voir la Revue de septembre 1860.)

En parlant de M. Louis Figuier, dans notre premier article, nous avons cherché avant tout quel était son point de départ, et nous avons démontré, en citant textuellement ses paroles, qu'il s'appuie sur la négation de toute puissance en dehors de l'humanité corporelle ; ses prémices doivent faire pressentir sa conclusion. Son quatrième volume, celui où il devait traiter spécialement la question des tables tournantes et des médiums n'avait pas encore paru, et nous l'attendions pour voir s'il donnerait de ces phénomènes une explication plus satisfaisante que celle de M. Jobert (de Lambale). Nous l'avons lu avec soin, et ce qui en est ressorti de plus clair pour nous, c'est que l'auteur a traité une question qu'il ne connaît pas du tout ; nous n'en voulons d'autre preuve que les deux premières lignes ainsi conçues : *Avant d'aborder l'histoire des tables tournantes et des médiums dont les manifestations sont toutes modernes*, etc. comment M. Figuier ne sait-il pas que Tertulien parle en termes explicites des tables tournantes et parlantes ; que les Chinois connaissent ce phénomène de temps immémorial ; qu'il est pratiqué chez les Tartares et les Sibériens ; qu'il y a des médiums chez les Tibétains ; qu'il y en avait chez les Assyriens, les Grecs et les Égyptiens ; que tous les principes fondamentaux du Spiritisme se trouvent dans les philosophes Sanscrits ? Il est donc faux d'avancer que ces manifestations sont *toutes modernes* ; les modernes n'ont donc rien inventé à cet égard, et les Spirites s'appuient sur l'antiquité et l'universalité de leur doctrine, ce que M. Figuier aurait dû savoir avant d'avoir la prétention d'en faire un traité *ex professo*. Son ouvrage n'en a pas moins eu les honneurs de la presse, qui s'est empressée de rendre hommage à ce champion des idées matérialistes.

Ici se présente une réflexion dont la portée n'échappera à personne. Rien, dit-on, n'est brutal comme un fait : or en voici un qui a bien sa valeur, c'est le progrès inouï des idées Spirites, auxquelles certes la presse, ni petite ni grande, n'a prêté son concours. Quand elle a daigné parler de ces pauvres imbéciles qui croient avoir une âme, et que cette âme, après la mort, s'occupe encore des vivants, ce n'a été que pour crier haro ! sur eux, et les envoyer aux Petites-Maisons, perspective peu encourageante pour le public ignorant de la chose. Le Spiritisme n'a donc pas entonné la

trompette de la publicité ; il n'a point rempli les journaux de fastueuses annonces ; comment se fait-il donc que, sans bruit, sans éclat, sans l'appui de ceux qui se posent en arbitres de l'opinion, il s'infiltre dans les masses, et qu'après avoir, selon la gracieuse expression d'un critique dont nous ne rappelons pas le nom, infesté les classes éclairées, il pénètre maintenant dans les classes laborieuses ? Qu'on nous dise, comment, sans l'emploi des moyens ordinaires de propagande, la deuxième édition du *Livre des Esprits* a été épuisée en quatre mois ? On s'engoue, dit-on, des choses les plus ridicules ; soit, mais on s'engoue de ce qui amuse, d'une histoire, d'un roman ; or le *Livre des Esprits* n'a nullement la prétention d'être amusant. Ne serait-ce pas que l'opinion trouve, dans ces croyances, quelque chose qui défie la critique ?

M. Figuier a trouvé la solution de ce problème : c'est, dit-il, l'amour du merveilleux, et il a raison ; prenons le mot merveilleux dans l'acception qu'il lui donne, et nous serons de son avis. Selon lui, toute la nature étant dans la matière, tout phénomène extra-matériel est du merveilleux : hors la matière point de salut ; par conséquent l'âme, puis tout ce qu'on lui attribue, son état après la mort, tout cela est du merveilleux ; appelons-le donc comme lui du merveilleux. La question est de savoir si ce merveilleux existe ou n'existe pas. M. Figuier, qui n'aime pas le merveilleux, et ne l'admet que dans les contes de Barbe-Bleue, dit que non. Mais si M. Figuier ne tient pas à survivre à son corps ; s'il fait fi de son âme et de la vie future, tout le monde ne partage pas ses goûts, et il ne faut pas qu'il en dégoûte les autres ; il y beaucoup de gens pour qui la perspective du néant a fort peu de charmes, et qui espèrent bien retrouver là-haut ou là-bas leur père, leur mère, leurs enfants ou leurs amis ; M. Figuier n'y tient pas ; on ne peut pas disputer les goûts.

L'homme a instinctivement horreur de la mort, et le désir de ne pas mourir tout à fait est assez naturel, on en conviendra ; on peut même dire que cette faiblesse est générale ; or, comment survivre au corps si l'on ne possède pas ce *merveilleux* qu'on appelle âme ? Si nous avons une âme, elle a des propriétés quelconques, car sans propriétés elle ne saurait être quelque chose ; ce ne sont pas, malheureusement pour certaines gens, des propriétés chimiques ; on ne peut la mettre en bocal pour la conserver dans les musées anatomiques ; en cela, le grand Ouvrier a vraiment eu tort de ne pas la faire plus saisissable : c'est que probablement il n'a pas pensé à M. Figuier.

Quoi qu'il en soit, de deux choses l'une : cette âme, si âme il y a, vit ou ne vit pas après la mort du corps ; c'est quelque chose ou c'est le néant, il n'y a pas de milieu. Vit-elle pour toujours ou pour un temps ? Si elle doit

disparaître à un temps donné, autant vaudrait qu'elle le fît tout de suite ; un peu plus tôt ou un peu plus tard, l'homme n'en serait pas plus avancé. Si elle vit, elle fait quelque chose ou elle ne fait rien ; mais comment admettre un être intelligent qui ne fait rien, et cela pendant l'éternité ? Sans occupation, l'existence future serait par trop monotone. M. Figuier n'admettant pas qu'une chose inappréciable aux sens puisse produire des effets quelconques, il est conduit, en raison de son point de départ, à cette conclusion, que tout effet doit avoir une cause matérielle ; c'est pourquoi il range dans le domaine du merveilleux, c'est-à-dire de l'imagination, tous les effets attribués à l'âme, et, par suite, l'âme elle-même, ses propriétés, ses faits et gestes d'outre-tombe. Les simples qui ont la sottise de vouloir vivre après la mort, aiment naturellement tout ce qui flatte leurs désirs et vient confirmer leurs espérances ; c'est pourquoi ils aiment le merveilleux. Jusqu'à présent, on s'était contenté de leur dire : « Tout ne meurt pas avec le corps, soyez tranquilles, nous vous en donnons notre parole d'honneur. » C'était bien rassurant, sans doute, mais une petite preuve n'aurait rien gâté à l'affaire ; or, voilà que le Spiritisme, avec ses phénomènes, vient leur donner cette preuve, ils l'acceptent avec joie ; voilà tout le secret de sa rapide propagation ; il donne la réalité à une espérance : celle de vivre, et mieux que cela, de vivre plus heureux ; tandis que vous, M. Figuier, vous vous efforcez de leur prouver que tout cela n'est que chimère et illusion ; il relève le courage et vous l'abattez ; croyez-vous qu'entre les deux le choix soit douteux ?

Le désir de revivre après la mort est donc, chez l'homme, la source de son amour pour le merveilleux, c'est-à-dire pour tout ce qui le rattache à la vie d'outre-tombe. Si quelques hommes, séduits par des sophismes, ont pu douter de l'avenir, ne croyez pas que ce soit de gaîté de cœur ; non, car cette idée leur inspire de l'effroi, et c'est avec terreur qu'ils sondent les profondeurs du néant ; le Spiritisme calme leurs inquiétudes, dissipe leurs doutes ; ce qui était vague, indécis, incertain, prend une forme, devient une réalité consolante ; voilà pourquoi, en quelques années, il a fait le tour du monde, et voilà pourquoi, en quelques années encore, il sera accepté par tout le monde, parce que tout le monde veut vivre, et que l'homme préférera toujours les maximes qui le rassurent à celles qui l'épouvantent.

Revenons à l'ouvrage de M. Figuier, et disons d'abord que son quatrième volume, consacré aux *tables tournantes et aux médiums*, est aux trois quarts rempli d'histoires qui n'y ont aucun rapport, si bien que le principal y devient l'accessoire. Cagliostro, l'affaire du collier, qui y figure on ne sait pourquoi, la fille électrique, les escargots sympathiques, y occupent treize

chapitres sur dix-huit ; il est vrai que ces histoires y sont traitées avec un véritable luxe de détails et d'érudition qui les fera lire avec intérêt, toute opinion spirite à part. Son but étant de prouver l'amour de l'homme pour le merveilleux, il recherche tous les contes que le bon sens a, de tout temps, pris pour ce qu'ils valent, et s'efforce de prouver qu'ils sont absurdes, ce que personne ne conteste, et il s'écrie : « Voilà le Spiritisme foudroyé ! » A l'entendre, on croirait que les prouesses de Cagliostro et les contes d'Offmann sont pour les Spirites des articles de foi, et que les escargots sympathiques ont toutes leurs sympathies.

M. Figuier ne rejette point tous les faits, tant s'en faut ; à l'encontre d'autres critiques qui nient tout carrément, ce qui est plus commode, parce que cela dispense de toute explication, il admet parfaitement les tables tournantes et les médiums, tout en faisant une large part à la duperie ; Mlles Fox, par exemple, sont d'insignes jongleuses, parce quelles ont été bafouées par des journaux américains peu galants ; il admet même le magnétisme, comme agent matériel, bien entendu, la puissance fascinatrice de la volonté et du regard, le somnambulisme, la catalepsie, l'hypnotisme, tous les phénomènes de biologie ; qu'il y prenne garde ! il va passer pour un illuminé aux yeux de ses confrères. Mais, conséquent avec lui-même, il veut tout ramener aux lois connues de la physique et de la physiologie. Il cite, il est vrai, quelques témoignages authentiques et des plus honorables à l'appui des phénomènes spirites, mais il s'étend avec complaisance sur toutes les opinions contraires, surtout sur celles des savants qui, comme M. Chevreul et autres, en ont cherché les causes dans la matière ; il tient en grande estime la théorie du muscle craqueur de MM. Jobert et consorts. Sa théorie, comme la lanterne magique de la fable, pèche par un point capital, c'est qu'elle se perd dans un dédale d'explications qui demanderaient elles-mêmes des explications pour être comprises. Un autre défaut, c'est qu'elle est à chaque pas contredite par des faits dont elle ne peut rendre compte et que l'auteur passe sous silence, par une raison très simple, c'est qu'il ne les connaît pas ; il n'a rien vu, ou peu vu par lui-même ; en un mot, il n'a rien approfondi, *de visu*, avec la sagacité, la patience et l'indépendance d'idées de l'observateur consciencieux ; il s'est contenté des récits plus ou moins fantastiques qu'il a trouvés dans certains ouvrages qui ne brillent pas par l'impartialité ; il ne tient aucun compte des progrès que la science a faits depuis quelques années ; il la prend à son début, alors qu'elle marchait en tâtonnant, que chacun y apportait une opinion incertaine et prématurée, et qu'elle était loin de connaître tous es faits ; absolument comme s'il voulait juger la chimie d'aujourd'hui par ce qu'elle était il y a un siècle. A notre avis, M. Figuier, tout savant qu'il

est, manque donc de la première qualité d'un critique, celle de connaître *à fond* la chose dont il parle, condition encore plus nécessaire quand on veut l'expliquer.

Nous ne le suivrons pas dans tous ses raisonnements ; nous préférons renvoyer à son ouvrage que tout Spirite peut lire sans le moindre danger pour ses convictions ; nous ne citerons que le passage où il explique sa théorie des tables tournantes, qui résume à peu près celle de tous les autres phénomènes.

« Vient ensuite la théorie qui explique les mouvements des tables par les *Esprits*. Si la table tourne après un quart d'heure de recueillement et d'attention de la part des expérimentateurs, c'est dit-on, que les esprits bons ou mauvais, anges ou démons, sont entrés dans la table et l'ont mise en branle. Le lecteur tient-il à ce que nous discutions cette hypothèse ? Nous ne le pensons pas. Si nous entreprenions de prouver à grands renforts d'arguments logiques que le diable n'entre pas dans les meubles pour les faire danser, il nous faudrait également entreprendre de démontrer que ce ne sont pas les esprits qui, introduits dans notre corps, nous font agir, parler, sentir, etc.[6] Tous ces faits sont du même ordre, et celui qui admet l'intervention du démon pour faire tourner une table, doit recourir à la même influence surnaturelle pour expliquer les actes qui n'ont lieu qu'en vertu de notre volonté et par le secours de nos organes. *Personne n'a jamais voulu attribuer sérieusement* les effets de la volonté sur nos organes, quelque mystérieuse que soit l'essence de ce phénomène, à l'action d'un ange ou d'un démon. C'est pourtant à cette conséquence que sont conduits ceux qui veulent rapporter la rotation des tables à une cause surhumaine.

« Disons, pour terminer cette courte discussion, que la raison défend de recourir à une cause surnaturelle, partout où une cause naturelle peut suffire. Une cause naturelle, normale, physiologique, peut-elle être invoquée pour l'explication du tournoiement des tables ? Là est toute la question.

« Nous voici donc amené à exposer ce qui nous semble rendre compte du phénomène étudié dans cette dernière partie de notre livre.

« L'explication du fait des tables tournantes, considéré dans sa plus grande simplicité, nous semble être fournie par ces phénomènes dont le nom a beaucoup varié jusqu'ici, mais dont la nature est, au fond, identique, c'est-à-dire par ce que l'on a tour à tour appelé *hypnotisme* avec le docteur Braid,

---

[6] Ce ne sont pas des Esprits qui nous font agir et penser, mais un Esprit qui est notre âme. Nier cet esprit, c'est nier l'âme ; nier l'âme c'est proclamer le matérialisme pur. Il paraît que M. Figuier pense que, comme lui, *personne* ne croit avoir une âme immortelle, ou qu'il croit être tout le monde.

biologisme avec M. Philips, *suggestion* avec M. Carpenter. Rappelons que, par suite de la forte tension cérébrale résultant de la contemplation, longtemps soutenue, d'un objet immobile, le cerveau tombe dans un état particulier, qui a reçu successivement les noms d'*état magnétique*, de *sommeil nerveux* et d'*état biologique*, noms différents qui désignent certaines variantes particulières d'un état généralement identique.

« Une fois amené à cet état, soit par les passes d'un magnétiseur, comme on le fait depuis Mesmer, soit par la contemplation d'un corps brillant, comme opérait Braid, imité depuis par M. Philips, et comme opèrent encore les sorciers arabes et égyptiens, soit simplement enfin par une forte contention morale, comme nous en avons cité plus d'un exemple, l'individu tombe dans cette passivité automatique qui constitue le *sommeil nerveux*. Il a perdu la puissance de diriger et de contrôler sa propre volonté, il est au pouvoir d'une volonté étrangère. On lui présente un verre d'eau en affirmant avec autorité que c'est un délicieux breuvage, et il le boit en croyant boire du vin, une liqueur ou du lait, selon la volonté de celui qui s'est fortement emparé de son être. Ainsi privé du secours de son propre jugement, l'individu demeure presque étranger aux actions qu'il exécute, et une fois revenu à son état naturel, il a perdu le souvenir des actes qu'il a accomplis pendant cette étrange et passagère abdication de son *moi*. Il est sous l'influence des *suggestions*, c'est-à-dire qu'acceptant, sans pouvoir la repousser, une idée fixe qui lui est imposée par une volonté extérieure, il agit, et est forcé d'agir sans idée et sans volonté propre, par conséquent sans conscience. Ce système soulève une grave question de psychologie, car l'homme ainsi influencé a perdu son libre-arbitre, et n'a plus la responsabilité des actions qu'il exécute. Il agit, déterminé par des images intruses qui obsèdent son cerveau, analogues à ces visions que Cuvier suppose fixées dans le *sensorium* de l'abeille, et qui lui représentent la forme et les proportions de la cellule que l'instinct la pousse à construire. Le principe des *suggestions* rend parfaitement compte des phénomènes, si variés et parfois si terribles de l'hallucination, et montre en même temps le peu d'intervalle qui sépare l'halluciné du monomane. Il ne faudra plus s'étonner si, chez un assez grand nombre de tourneurs de tables, l'hallucination a survécu à l'expérience et s'est transformée en folie définitive.

« Ce principe des *suggestions*, sous l'influence du sommeil nerveux, nous paraît fournir l'explication du phénomène de la rotation des tables, pris dans sa plus grande simplicité. Considérons ce qui se passe dans la chaîne des personnes qui se livrent à une expérience de ce genre. Ces personnes sont attentives, préoccupées, fortement émues de l'attente du phénomène qui doit se produire. Une grande attention, un recueillement complet d'esprit

leur est recommandé. A mesure que cette attente se prolonge, et que la contention morale reste longtemps entretenue chez les expérimentateurs, leur cerveau se fatigue de plus en plus, leurs idées éprouvent un léger trouble. Quand nous avons assisté, pendant l'hiver de l'année 1860, aux expériences faites à Paris par M. Philips ; quand nous avons vu les dix ou douze personnes auxquelles il confiait un disque métallique, avec l'injonction de considérer fixement et uniquement ce disque placé dans le creux de leur main pendant une demi-heure, nous n'avons pu nous défendre de trouver dans ces conditions reconnues indispensables pour la manifestation de l'état hypnotique, la fidèle image de l'état où se trouvent les personnes formant silencieusement la chaîne, pour obtenir la rotation d'une table. Dans l'un et l'autre cas, il y a une forte contention d'esprit, une idée exclusivement poursuivie pendant un temps considérable. Le cerveau humain ne peut résister longtemps à cette excessive tension, à cette accumulation anormale de l'influx nerveux. Sur les dix ou douze personnes qui sont livrées à cette opération, la plupart abandonnent l'expérience, forcées d'y renoncer par la fatigue nerveuse qu'elles éprouvent. Quelques-unes seulement, une ou deux, qui y persévèrent, tombent en proie à l'état hypnotique ou biologique, et donnent lieu alors aux phénomènes divers que nous avons examinés en parlant dans le cours de cet ouvrage, de l'hypnotisme et de l'état biologique.

« Dans cette réunion de personnes fixement attachées, pendant vingt minutes ou une demi-heure, à former la chaîne, les mains posées à plat sur une table sans avoir la liberté de distraire un instant leur attention de l'opération à laquelle elles prennent part, le plus grand nombre n'éprouve aucun effet particulier. Mais il est bien difficile que l'une d'elles, une seule si l'on veut, ne tombe pas, pour un moment, en proie à l'état hypnotique ou biologique. Il ne faut peut-être qu'une seconde de durée de cet état, pour que le phénomène attendu se réalise. Le membre de la chaîne tombé dans ce demi-sommeil nerveux, n'ayant plus conscience de ses actes, et n'ayant d'autre pensée que l'idée fixe de la rotation de la table, imprime à son insu le mouvement au meuble ; il peut, en ce moment, déployer une force musculaire relativement considérable, et la table s'élance. Cette impulsion donnée, cet acte *inconscient* accompli, il n'en faut pas davantage. L'individu, ainsi passagèrement biologisé, peut ensuite revenir à son état ordinaire ; car à peine ce mouvement de déplacement mécanique s'est-il manifesté dans la table qu'aussitôt toutes les personnes composant la chaîne se lèvent et suivent ses mouvements, autrement dit font marcher la table en croyant seulement la suivre. Quant à l'individu cause involontaire, *inconsciente* du phénomène, comme on ne conserve aucun souvenir

des actes que l'on a exécutés dans l'état de sommeil nerveux, il ignore lui-même ce qu'il a fait, et il s'indigne de très bonne foi, si on l'accuse d'avoir poussé la table. Il soupçonne même les autres membres de la chaîne d'avoir joué le mauvais tour dont ont l'accuse. De là ces fréquentes discussions, et même *ces disputes graves auxquelles a donné lieu si souvent* la distraction des tables tournantes.

« Telle est l'explication que nous croyons pouvoir présenter en ce qui concerne le fait de la rotation des tables, pris dans sa plus grande simplicité. Quant aux mouvements de la table répondant à des questions : les pieds qui se soulèvent aux commandements, et qui, par le nombre des coups, répondent aux questions posées, le même système en rend compte, si l'on admet que parmi les membres de la chaîne, il en est un chez qui l'état de sommeil nerveux conserve une certaine durée. Cet individu, hypnotisé à son insu, répond aux questions et aux ordres qui lui sont donnés, en inclinant la table, ou en lui faisant frapper des coups, conformément aux demandes. Revenu ensuite à son état naturel, il a oublié tous les actes ainsi accomplis, de même que tout individu magnétisé, hypnotisé, a perdu le souvenir des actes qu'il a exécutés durant cet état. L'individu qui joue ce rôle à son insu, est donc une sorte de dormeur éveillé ; il n'est point *sui compos*, il est dans un état mental qui participe du somnambulisme et de la fascination. Il ne dort pas, il est charmé ou fasciné à la suite de la forte concentration morale qu'il s'est imposée : c'est un *médium*. Comme ce dernier exercice est d'un ordre supérieur au premier, il ne peut être obtenu dans tous les groupes. Pour que la table réponde aux questions posées, en soulevant un de ses pieds et frappant des coups, il faut que les individus qui opèrent aient pratiqué avec suite le phénomène de la table tournante, et que parmi eux, il se trouve un sujet particulièrement apte à tomber en cet état, qui y tombe plus vite par l'habitude et y persévère plus longtemps : il faut, en un mot, un *médium* éprouvé.

« Mais, dira-t-on, vingt minutes ou une demi-heure ne sont pas toujours nécessaires pour obtenir le phénomène de la rotation d'un guéridon ou d'une table. Souvent, au bout de quatre ou cinq minutes, la table se met en marche. A cette remarque nous répondrons qu'un magnétiseur, quand il a affaire à son sujet habituel ou à un somnambule de profession, fait tomber celui-ci en somnambulisme en une minute ou deux, sans passes, sans appareil, et par la seule imposition fixe de son regard. Ici, c'est l'habitude qui a rendu le phénomène facile et prompt. De même, les *médiums* exercés peuvent en très peu de temps, arriver à cet état de demi-sommeil nerveux, qui doit rendre inévitable le fait de la rotation de la table ou le mouvement imprimé par lui à ce meuble, conformément à la demande posée. »

Nous ne savons comment M. Figuier appliquerait sa théorie aux mouvements qui ont lieu, aux bruits qui se font entendre, au déplacement des objets, sans le contact du médium, sans la participation de sa volonté, contre son gré ; mais il y a bien d'autres choses qu'il n'explique pas. Au reste, en acceptant même sa théorie, elle révélerait un phénomène physiologique des plus extraordinaires, et bien digne de l'attention des savants ; pourquoi donc l'ont-ils dédaignée ?

M. Figuier termine son Traité du merveilleux par une courte notice sur le *Livre des Esprits*. Il le juge naturellement à son point de vue ; « la philosophie, dit-il, en est surannée, et *la morale endormante*. » Il aurait sans doute mieux aimé une morale égrillarde et réveillante ; mais qu'y faire ? C'est une morale à l'usage de l'âme ; du reste, elle aura toujours eu un avantage : celui de le faire dormir ; c'est pour lui une recette en cas d'insomnie.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Balthazar ou l'Esprit gastronome.

2° Entretien.

Un de nos abonnés, en lisant, dans la *Revue Spirite* du mois de novembre, l'évocation de l'Esprit qui s'est fait connaître sous le nom de Balthazar, crut y reconnaître un homme qu'il avait personnellement connu, et dont la vie et le caractère coïncidaient parfaitement avec tous les détails rapportés ; il ne douta pas que ce ne fût lui qui s'était manifesté sous un nom de fantaisie, et nous pria de nous en assurer par une nouvelle évocation. Selon lui, Balthazar n'était autre que M. G… de la R… connu par ses excentricités, sa fortune et ses goûts gastronomiques.

1. Évocation. - R. Ah ! me voici ; mais vous n'avez jamais rien à m'offrir ; décidément vous n'êtes pas aimables.

2. Veuillez nous dire ce que nous pourrions vous offrir pour vous être agréables ? - R. Oh ! peu de chose ; un petit thé ; un petit souper bien fin, j'aimerais mieux ça et ces dames aussi, sans compter que les messieurs ici présents ne le laisseraient pas de côté ; convenez-en.

3. Avez-vous connu un certain M. G… de la R… ? - R. Vous êtes curieux, je crois.

4. Non, ce n'est pas par curiosité ; dites-nous, je vous prie, si vous l'avez connu. - R. Vous tenez donc à découvrir mon incognito.

5. Donc vous êtes M. G… de la R… ? - R. Hélas ! oui, sans table et sans déjeuner.

6. Ce n'est pas nous qui avons découvert votre incognito ; c'est un de vos amis ici présent qui vous a reconnu. - R. C'est un bavard ; il aurait dû se taire.

7. En quoi cela peut-il vous nuire ? - R. En rien ; mais j'aurais désiré ne pas me faire connaître tout de suite. C'est égal, je ne cacherai pas mes goûts pour cela ; si tu connais les soupers que je donnais, conviens franchement qu'ils étaient bons, et qu'ils avaient une valeur qu'on n'apprécie plus aujourd'hui.

8. Non, je ne les connais pas ; mais parlons un peu sérieusement, je vous prie, et mettons de côté les dîners et les soupers qui ne nous apprennent rien ; notre but est de nous instruire, c'est pourquoi nous vous prions de nous dire quel sentiment vous a porté, le jour de votre réception comme avocat, à faire dîner vos confrères dans une salle à manger décorée en chambre mortuaire ? - R. Ne démèlez-vous pas, au milieu de toutes mes excentricités de caractère, un fond de tristesse causé par les erreurs de la société, surtout par l'orgueil de celle que je fréquentais, et dont je faisais partie par ma naissance et ma fortune ? Je cherchais à étourdir mon cœur par toutes les folies imaginables, et l'on m'appelait fou, extravagant ; peu m'importait ; en sortant de ces soupers si vantés par leur originalité, je courais faire une bonne action que l'on ignorait, mais cela m'était égal, mon cœur était satisfait, les hommes l'étaient aussi ; ils riaient de moi, tandis que je m'amusais d'eux. Que ne parlez-vous de ce souper où chaque convive avait son cercueil derrière lui ! leurs mines allongées me distrayaient beaucoup ; aussi vous le voyez, c'était la folie apparente unie à la tristesse du cœur.

9. Quelle est votre opinion actuelle sur la Divinité ? - R. Je n'ai pas attendu de n'avoir plus de corps pour croire à Dieu ; seulement ce corps que j'ai assez aimé a matérialisé mon Esprit au point qu'il lui faudra assez longtemps pour qu'il ait brisé tous ses liens terrestres, tous les liens des passions qui l'attachaient à la terre.

Remarque. On voit que d'un sujet frivole en apparence on peut souvent tirer d'utiles enseignements. N'y a-t-il pas quelque chose d'éminemment instructif dans cet Esprit qui conserve au-delà de la tombe des instincts

corporels, et qui reconnaît que l'abus des passions a en quelque sorte *matérialisé* son esprit ?

L'éducation d'un Esprit.

Un de nos abonnés, dont la femme est très bon médium écrivain, ne peut, malgré cela, communiquer avec ses parents et ses amis, parce qu'un mauvais Esprit s'impose à elle et *intercepte*, pour ainsi dire, toutes les communications, ce qui lui cause une vive contrariété. Remarquons qu'il y a simple obsession et non subjugation, car le médium n'est nullement dupe de cet Esprit qui, d'ailleurs, est franchement mauvais, et ne cherche point à cacher son jeu. Nous ayant demandé notre avis à ce sujet, nous lui avons dit qu'il ne s'en débarrasserait ni par la colère, ni par les menaces, mais par la patience ; qu'il fallait le dominer par l'ascendant moral, et chercher à le rendre meilleur par de bons conseils ; que c'est une *charge d'âme* qui lui est confiée, et dont la difficulté fera le mérite.

D'après notre conseil, le mari et la femme ont entrepris l'éducation de cet Esprit, et nous devons dire qu'ils s'y prennent admirablement, et que, s'ils ne réussissent pas, ils n'auront rien à se reprocher. Nous extrayons quelques passages de ces instructions, que nous donnons comme modèle du genre, et parce que la nature de cet Esprit s'y dessine d'une manière caractéristique.

1° Pour que tu sois ainsi méchant, il faut que tu souffres ? - R. Oui, je souffre, et c'est ce qui fait que je suis méchant.

2° N'as-tu jamais de remords du mal que tu fais ou que tu cherches à faire ? - R. Non, je n'en ai jamais, et je jouis du mal que je fais, parce que je ne peux voir les autres heureux sans en souffrir.

3° Tu ne supposes donc pas qu'on puisse être heureux du bonheur des autres, au lieu de trouver son bonheur dans leur malheur ; tu n'as donc jamais fait ces réflexions ? - R. Je ne les ai jamais faites, et je trouve que tu as raison ; mais je ne peux me… je ne peux faire le bien ; je suis….

Remarque. Ces points de suspension remplacent les griffonnages que fait l'Esprit, quand il ne veut ou ne peut pas écrire un mot.

4° Mais enfin, ne veux-tu point m'écouter, et essayer des conseils que je pourrais te donner ? - R. Je ne sais pas, car tout ce que tu me dis me fait encore plus souffrir, et je n'ai pas le courage de faire le bien.

4° Eh bien ! promets-moi au moins d'essayer ? - R. Oh ! non, je ne peux pas, parce que je ne tiendrais pas ma promesse, et j'en serais puni ; il faute encore que tu pries Dieu de me changer le cœur.

5° Alors, prions ensemble ; prie avec moi que Dieu t'améliore. - R. Je ne peux pas, te dis-je, je suis trop méchant, et je me plais à faire le mal.

6° Mais, est-ce que tu voudrais réellement m'en faire ? Je ne considère pas comme du mal réel tes mystifications qui, certes, nous ont été jusqu'ici plus utiles que nuisibles, car elles ont servi à notre instruction ; ainsi, tu vois que tu perds ton temps. - R. Oui, je t'en fais tant que je peux, et si je ne t'en fais pas davantage, c'est que je ne peux pas.

7° Qui t'en empêche alors ? R. C'est ton bon ange et ta Marie, sans cela tu verrais ce dont je suis capable.

Remarque. Marie est le nom d'une fille qu'ils évoquent en vain, et qui ne peut se manifester à cause de cet Esprit. Mais on voit, par la réponse même de l'Esprit, que si elle ne peut se communiquer matériellement, elle n'en est pas moins là, ainsi que l'ange gardien, veillant sur eux. Ce fait soulève une grave question, celle de savoir comment un mauvais Esprit peut empêcher les communications d'un bon Esprit. Il n'empêche que les communications matérielles, mais il ne peut s'opposer aux communications spirituelles. Ce n'est pas le mauvais Esprit qui est plus puissant que le bon, c'est le médium qui n'est pas assez puissant pour vaincre l'obstination du mauvais, et qui doit s'efforcer de le vaincre par l'ascendant du bien, en s'améliorant de plus en plus. Dieu permet ces épreuves dans notre intérêt.

8° Mais que me ferais-tu donc ? - R. Je te ferais mille choses plus désagréables les unes que les autres ; je te ferais….

9° Voyons, pauvre Esprit, n'as-tu donc jamais un mouvement généreux ? N'as-tu jamais un seul désir de faire quelque bien, ne fût-ce qu'un désir vague ? - R. Oui, un désir vague de faire le mal ; je ne peux pas en avoir d'autre. Il faut que tu pries Dieu, pour que je sois touché, autrement, je resterai méchant, c'est sûr.

10. Tu crois donc en Dieu ? - R. Il faut bien que j'y croie, puisqu'il me fait souffrir.

11. Eh bien ! puisque tu crois en Dieu, tu dois avoir confiance en sa perfection et en sa bonté ; tu dois comprendre qu'il n'a point fait ses créatures pour les vouer au malheur ; que si elles sont malheureuses, c'est par leur propre faute, et non par la sienne, mais qu'elles ont toujours les moyens de s'améliorer, et conséquemment d'arriver au bonheur ; que Dieu n'a pas fait les créatures intelligentes sans but, et que ce but est de les faire toutes concourir à l'harmonie universelle : la charité, l'amour de son prochain ; que la créature qui s'écarte de ce but, trouble l'harmonie, et qu'elle-même est la première à subir les effets de cette perturbation qu'elle cause. Regarde autour de toi, au-dessus de toi ; ne vois-tu pas des Esprits

heureux ? N'as-tu pas le désir d'être comme eux puisque tu dis que tu souffres ? Dieu ne les a pas créés plus parfaits que toi ; ils ont peut-être souffert comme toi, mais ils se sont repentis, et Dieu leur a pardonné ; tu peux donc faire comme eux. - R. Je commence à voir, et je commence à comprendre que Dieu est juste ; je ne l'avais pas encore vu ; c'est toi qui viens de m'ouvrir les yeux.

12. Eh bien ! ne sens-tu pas déjà le désir de t'améliorer ? - R. Pas encore ; espère que cela viendra ; je l'espère, moi.

13. Tu as dit à ma femme qu'elle te torturait, alors quelle t'évoquait ; crois-tu que nous cherchions à te torturer ? - R. Non ; je vois bien que non ; mais il n'en est pas moins vrai que je souffre plus que jamais, et c'est vous autres qui en êtes la cause.

Remarque. Un Esprit supérieur, interrogé sur la cause de cette souffrance, répondit : Elle vient du combat qui se livre en lui ; il sent malgré lui quelque chose qui l'entraîne dans une meilleure voie, mais il résiste, et c'est cette lutte qui le fait souffrir. - Qui l'emportera en lui du bien ou du mal ? - R. Le bien, mais ce sera long et difficile. Il faut y mettre beaucoup de persévérance et de dévouement.

14. Que pourrions-nous faire pour ne plus te faire souffrir ? - R. Il faut que tu pries Dieu de me pard… (il biffe ces deux derniers mots) qu'il ait pitié de moi.

15. Eh bien ! prie avec nous. - R. Je ne peux pas.

16. Tu nous as dit qu'il faut bien que tu croies en Dieu, puisqu'il te fait souffrir ; mais comment sais-tu que c'est Dieu qui te fait souffrir ? - R. Il me fait souffrir parce que je suis méchant.

17. S'il est vrai que tu croies que c'est Dieu qui te fait souffrir, tu dois en connaître le motif, car tu ne peux te figurer Dieu injuste ? - R. Oui, je crois à la justice de Dieu.

18. Tu nous as dit que c'est nous qui t'avons ouvert les yeux ; que cela soit ou non, il n'en est pas moins vrai que tu ne peux te dissimuler la vérité de ce que nous te disons ; or que ces vérités te soient connues avant nous ou par nous, l'essentiel est que tu les connaisses ; aujourd'hui, la grande affaire pour toi est d'en tirer parti. Dis-moi donc franchement si la satisfaction que tu éprouves à faire le mal ne te laisse rien à désirer ? - R. Je désire que mes souffrances finissent, voilà tout ; et elles ne finiront jamais.

19. Comprends-tu qu'il dépende de lui de les faire finir ? - R. Je comprends.

20. Dans ta dernière existence corporelle, t'es-tu livré sans réserve à tes mauvais penchants, comme tu sembles t'y livrer maintenant ? - R. Il

faut que tu saches que je suis plus immonde que la brute, et que je suis un misérable qui ai tout fait jusqu'à….

21. Est-ce que nous t'avons, ma femme ou moi, fait du mal ? As-tu eu à te plaindre de nous dans une autre existence ? - R. Non ; je ne….

22. Alors dis-moi pourquoi tu trouves plus de plaisir à t'acharner à des gens inoffensifs comme nous, qui te voulons du bien, plutôt qu'après des gens méchants qui peut-être sont ou ont été tes ennemis ? - R. *Ils ne me font pas envie, eux*.

Remarque. Cette réponse est caractéristique ; elle peint la haine du méchant contre les hommes qu'il sait valoir mieux que lui ; c'est la jalousie qui l'aveugle et le pousse souvent aux actes les plus contraires à ses intérêts. Il en est de même ici-bas où souvent le plus grand tort d'un homme, aux yeux de certaines gens, c'est son mérite : Aristide en est un exemple.

23. Étais-tu plus heureux sur la terre que maintenant ? - R. Oh oui ! J'étais riche et ne me privais de rien ; j'ai fait des bassesses de toutes sortes, et j'ai fait tout le mal que l'on peut faire quand on a de l'argent et des misérables à sa disposition.

24. Pourquoi me disais-tu l'autre jour de te laisser tranquille ? - R. Parce que je ne voulais pas répondre aux questions que tu m'adressais ; mais je suis bien aise que tu m'évoques, et je voudrais toujours écrire, parce que l'ennui me tue. Oh ! va, tu ne sais pas ce que c'est que d'être continuellement en présence de ses fautes et de ses crimes comme j'y suis !

25. Quelle impression éprouves-tu à la vue d'une action généreuse ? - R. J'en éprouve du dépit ; je voudrais pouvoir l'anéantir.

26. Pendant ta dernière existence corporelle, n'as-tu jamais fait une bonne action, quel qu'en fût le mobile ? - R. J'en ai fait par ambition et par orgueil ; je n'en ai jamais fait par bonté ; c'est pourquoi il ne m'en est pas tenu compte.

Remarque. Ces entretiens se sont prolongés pendant un grand nombre de séances, et se prolongent encore en ce moment, malheureusement sans résultat encore bien sensible. Le mal domine toujours chez cet esprit, qui ne montre qu'à de rares intervalles quelques lueurs de bons sentiments, aussi est-ce une tâche pénible pour ses instituteurs. Nous espérons toutefois qu'avec de la persévérance, ils viendront à bout de dompter cette nature rebelle, ou tout au moins que Dieu leur tiendra compte de leurs efforts.

Dissertations spirites.

Obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums.

Entrée d'un coupable dans le monde des Esprits.

(Médium, madame Costel.)

Je vais te raconter ce que j'ai souffert quand je suis mort. Mon Esprit, retenu à mon corps par des liens matériels, a eu grande peine à s'en dégager ; ce qui a été une première et rude angoisse. La vie que j'avais quittée à vingt-quatre ans était encore si forte en moi que je ne croyais pas à sa perte. Je cherchais mon corps, et j'étais étonné et effrayé de me voir perdu au milieu de cette foule d'ombres. Enfin la conscience de mon état, et la révélation des fautes que j'avais commises dans toutes mes incarnations, me frappèrent tout à coup ; une lumière implacable éclaira les plus secrets replis de mon âme, qui se sentit *nue* et puis saisie d'une honte accablante. Je cherchais à y échapper en m'intéressant aux objets nouveaux, *et pourtant connus*, qui m'entouraient ; les Esprits radieux, flottant dans l'éther, me donnaient l'idée d'un bonheur auquel je ne pouvais aspirer ; des formes sombres et désolées, les unes plongées dans un morne désespoir, les autres ironiques ou furieuses, glissaient autour de moi et sur la terre à laquelle je restais attaché. Je voyais s'agiter les humains dont j'enviais l'ignorance ; tout un ordre de sensations inconnues, *ou retrouvées*, m'envahirent à la fois. Entraîné comme par une force irrésistible, cherchant à fuir cette douleur acharnée, je franchissais les distances, les éléments, les obstacles matériels, sans que les beautés de la nature, ni les splendeurs célestes pussent calmer un instant le déchirement de ma conscience, ni l'effroi que me causait la révélation de l'éternité. Un mortel peut pressentir les tortures matérielles par les frissons de la chair, mais vos fragiles douleurs, adoucies par l'espérance, tempérées par les distractions, tuées par l'oubli, ne pourront jamais vous faire comprendre les angoisses d'une âme qui souffre sans trêve, sans espoir, sans repentir. J'ai passé un temps dont je ne peux apprécier la durée, enviant les élus dont j'entrevoyais la splendeur, détestant les mauvais Esprits qui me poursuivaient de leurs railleries, méprisant les humains dont je voyais les turpitudes, passant d'un profond accablement à une révolte insensée.

Enfin tu m'as apaisé ; j'ai écouté les enseignements que te donnent

tes guides ; la vérité m'a pénétré, j'ai prié : Dieu m'a entendu ; il s'est révélé à moi par sa clémence, comme il s'était révélé par sa justice.

NOVEL.

Châtiment de l'égoïste.

(Médium, madame Costel.)

Nota. L'Esprit qui a dicté les trois communications suivantes, est celui d'une femme que le médium a connue de son vivant, et dont la conduite et le caractère ne justifient que trop les tourments qu'elle endure. Elle était surtout dominée par un sentiment outré d'égoïsme et de personnalité qui se reflète dans la dernière communication, par sa prétention à vouloir que le médium ne s'occupe que d'elle, et renonce pour elle à ses études ordinaires.

I

Me voici, moi, la malheureuse Claire ; que veux-tu que je t'apprenne ? Ta résignation et l'espoir ne sont que des mots pour celui qui sait, qu'innombrables comme les cailloux de la grève, ses souffrances dureront pendant la succession des siècles interminables. Je peux les adoucir, dis-tu ! Quelle vague parole ! Où trouver le courage, l'espérance pour cela ? Tâche donc, cerveau borné, de comprendre ce qu'est un jour qui ne finit jamais. Est-ce un jour, une année, un siècle ? qu'en sais-je ? les heures ne le divisent point ; les saisons ne le varient pas ; éternel et lent comme l'eau qui suinte du rocher, ce jour exécré, ce jour maudit, pèse sur moi comme une châsse de plomb… Je souffre !… Je ne vois rien autour de moi que des ombres silencieuses et indifférentes… Je souffre !

Je le sais pourtant, au-dessus de cette misère règne Dieu, le père, le maître, celui vers lequel tout s'achemine. Je veux y penser ; je veux l'implorer.

Je me débats et je me traîne comme un estropié qui rampe le long du chemin. Je ne sais quel pouvoir m'attire vers toi ; peut-être es-tu le salut. Je te quitte un peu calmée, un peu réchauffée, comme un vieillard grelottant que ranime un rayon de soleil ; mon âme glacée puise une nouvelle vie en t'approchant.

CLAIRE.

II

Mon malheur grandit chaque jour ; il grandit à mesure que la connaissance de l'éternité se développe en moi. O misère ! combien je vous mau-

dis, heures coupables, heures d'égoïsme et d'oubli, où méconnaissant toute charité, tout dévouement, je ne songeais qu'à mon bien-être ! Soyez maudits, arrangements humains ! vaines préoccupations des intérêts matériels ! Soyez maudits, vous qui m'avez aveuglée et perdue ! Je suis rongée par l'incessant regret du temps écoulé. Que te dirai-je, à toi qui m'écoutes ? Veille sans cesse sur toi ; aime les autres plus que toi-même ; ne t'attarde pas dans les chemins du bien-être ; n'engraisse pas ton corps aux dépens de ton âme ; veille, comme disait le Sauveur à ses disciples. Ne me remercie pas de ces conseils, mon esprit les conçoit, mon cœur ne les a jamais écoutés. Comme un chien fouaillé, la peur me fait ramper, mais je ne connais pas encore le libre amour ! Sa divine aurore tarde bien à se lever ! Prie pour mon âme desséchée et si misérable !

CLAIRE.

III

Nota. Les deux premières dictées ont été obtenues par le médium chez lui ; celle-ci a été donnée spontanément à la Société, ce qui explique le sens de la première phrase.

Je viens te chercher jusqu'ici, puisque tu m'oublies. Tu crois donc que des prières isolées, mon nom prononcé, suffiront à l'apaisement de ma peine. Non, cent fois non. Je rugis de douleur ; j'erre sans repos, sans asile, sans espoir, sentant l'éternel aiguillon du châtiment s'enfoncer dans mon âme révoltée. Je ris quand j'entends vos plaintes, quand je vous vois abattus. Que sont vos pâles misères ! que sont vos larmes ! que sont vos tourments que le sommeil suspend ? Est-ce que je dors, moi ? je veux, entends-tu ? je veux que laissant tes dissertations philosophiques, tu t'occupes de moi ; que tu en fasses occuper les autres. Je ne trouve pas d'expressions pour peindre l'angoisse de ce temps qui s'écoule, sans que les heures en marquent les périodes. A peine si je vois un faible rayon d'espérance, et cette espérance c'est toi qui me l'as donnée ; ne m'abandonne donc pas.

CLAIRE.

IV

Nota. La communication suivante n'est point du même Esprit ; elle est d'un Esprit supérieur, notre guide spirituel, en réponse à la demande que nous lui avons faite de vouloir bien nous dire son opinion sur celles qui précèdent.

Ce tableau n'est que trop vrai, car il n'est nullement chargé. On me demandera peut-être ce qu'a fait cette femme pour être si misérable ! A-t-elle commis quelque crime horrible ? a-t-elle volé, assassiné ? Non ;

elle n'a rien fait qui ait mérité la justice des hommes. Elle s'amusait au contraire de ce que vous appelez le bonheur terrestre : beauté, fortune, plaisirs, adulations, tout lui souriait, rien ne lui manquait, et l'on disait en la voyant : Quelle femme heureuse ! et l'on enviait son sort. Ce qu'elle a fait ? elle a été égoïste ; elle avait tout, excepté un bon cœur. Si elle n'a pas violé la loi des hommes, elle a violé la loi de Dieu, car elle a méconnu la charité, la première des vertus. Elle n'a aimé qu'elle-même : maintenant elle n'est aimée de personne ; elle n'a rien donné : on ne lui donne rien ; elle est isolée, délaissée, abandonnée, perdue dans l'espace où personne ne pense à elle, personne ne s'occupe d'elle, c'est ce qui fait son supplice. Comme elle n'a recherché que les jouissances mondaines, et qu'aujourd'hui ces jouissances n'existent plus, le vide s'est fait autour d'elle ; elle ne voit que le néant, et le néant lui semble l'éternité. Elle ne souffre pas des tortures physiques ; les diables ne viennent pas la tourmenter ; mais, cela n'est pas nécessaire : elle se tourmente elle-même, et elle souffre bien davantage, car ces diables seraient encore des êtres qui penseraient à elle. L'égoïsme a fait sa joie sur la terre : il la poursuit ; c'est maintenant le ver qui lui ronge le cœur : c'est son véritable démon.

Ah ! si les hommes savaient ce qu'il en coûte d'être égoïste ! Dieu pourtant vous l'apprend tous les jours, car s'il envoie tant d'Esprits égoïstes sur la terre, c'est afin que, dès cette vie, ils se punissent les uns par les autres, et qu'ils comprennent mieux, par le contraste, que la charité est le seul contrepoison de cette lèpre de l'humanité.

Alfred de Musset.

(Médium, mademoiselle Eugénie.)

Dans la séance de la Société du 23 novembre, un Esprit se communique spontanément en écrivant ce qui suit :

Comme je désire, avant tout, vous être agréable, je vais vous demander ce que vous voulez que je traite ; si vous avez un sujet, faites des questions ? Enfin, messieurs, je suis toujours votre dévoué,

Alfred de MUSSET.

- Votre visite étant imprévue, nous n'avons pas de sujet préparé ; nous vous prions donc de vouloir bien en traiter un à votre choix ; quel qu'il soit, nous vous en serons très reconnaissants.

- Vous avez raison ; oui, car moi Esprit, en particulier, et tous en général, nous connaissons mieux vos besoins, et pouvons mieux appliquer les communications que vous ne le feriez vous-mêmes.

Que vais-je traiter ? je suis assez embarrassé au milieu de tant de sujets intéressants. Commençons par parler à ceux qui désirent ardemment être Spirites, mais qui semblent reculer devant ce qu'ils croient une apostasie ; parlons donc pour ceux qui reculeraient devant l'idée de se trouver en contradiction avec le catholicisme. Ecoutez bien : je dis catholicisme, et non christianisme.

Vous avez peur de renier la foi de vos pères ? Erreur ! Vos pères, les premiers, ceux, qui ont fondé cette religion sublime dans son origine, plus que vous étaient Spirites ; ils prêchaient la même doctrine qu'on vous enseigne aujourd'hui ; et qui dit Spiritisme, comme votre religion, dit : charité, bonté, oubli et pardon des injures ; comme le catholicisme, il vous enseigne l'abnégation de soi-même. Vous pouvez donc, consciences timorées, les allier ensemble, et venir, sans scrupule, vous asseoir à cette table, et parler avec les êtres que vous regrettez. Soyez, comme vos pères, charitables, bons, compatissants, et au bout de la route, vous aurez tous la même place ; au bout du chemin, la balance, qui pèsera vos actions, aura les mêmes poids, et l'œuvre la même valeur. Venez sans crainte, je vous en prie ; venez femmes gracieuses, au cœur rempli d'illusions ; venez ici elles seront remplacées par des réalités plus belles et plus radieuses ; venez, épouse au cœur dur, qui souffrez de votre sécheresse, ici est l'eau qui amollit le roc et qui étanche la soif ; venez, femmes aimantes, qui aspirez toute votre vie au bonheur, qui mesurez la profondeur de votre cœur et désespérez de la combler ; venez, femme à l'intelligence avide, venez : ici la science coule claire et pure ; venez puiser à cette source qui rajeunit. Et vous, vieillards qui vous courbez, venez et riez à la face de toute cette jeunesse qui vous dédaigne, car, pour vous, s'ouvrent les portes du sanctuaire, pour vous la naissance va recommencer et ramener le bonheur de vos premières années ; venez : et nous vous ferons voir des frères qui vous tendent les bras et vous attendent ; venez donc tous, car, pour tous, il y a des consolations.

Vous voyez que je me prête volontiers ; usez de moi, vous me ferez plaisir.

Profitant de la bonne volonté de l'Esprit d'Alfred de Musset, on lui adresse les questions suivantes :

1° Quelle sera l'influence de la poésie dans le Spiritisme ? - R. La poésie est le baume que l'on applique sur les plaies ; la poésie a été donnée aux hommes comme la manne céleste, et tous les poètes sont des médiums que Dieu a envoyés sur la terre pour régénérer un peu son peuple, et ne pas le laisser s'abrutir entièrement ; car, qu'y a-t-il de plus beau ! qui parle plus à l'âme que la poésie !

2° La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie ont été tour à tour influencées par les idées païennes et chrétiennes ; veuillez nous dire si, après l'art païen et l'art chrétien, il y aura un jour l'art spirite ? - R. Vous faites une question qui se répond d'elle-même ; le ver est ver, il devient ver à soie, puis papillon. Qu'y a-t-il de plus aérien, de plus gracieux qu'un papillon ? Eh bien ! l'art païen, c'est le ver ; l'art chrétien, c'est le cocon ; l'art spirite sera le papillon.

(Voir, à ce sujet, l'article ci-dessus, page 366, sur l'art païen, l'art chrétien et l'art spirite.)

3° Quelle est l'influence de la femme au dix-neuvième siècle ?

Nota. Cette question est posée par un jeune homme étranger à la société.

R. Ah ! c'est du progrès ; et c'est un jeune homme qui propose cette question : c'est beau, et j'étais moi-même trop amateur, pour ne pas daigner y répondre, et je suis sûr que tous ici le désirent aussi.

L'influence de la femme au dix-neuvième siècle ! Croyez-vous qu'elle ait attendu cette époque pour vous tenir tous en laisse, pauvres et faibles hommes que vous êtes ? Si vous avez essayé de la ravaler, c'est que vous l'avez crainte ; si vous avez essayé d'étouffer son intelligence, c'est que vous avez redouté son influence ; il n'y a que son cœur auquel vous n'avez pu mettre des digues, et comme le cœur est le présent que Dieu lui a fait en particulier, il est resté maître et souverain. Mais voilà aussi que la femme se fait papillon : elle veut sortir de sa coquille ; elle veut reconquérir ses droits tout divins ; comme lui, elle s'élance dans l'atmosphère, et l'on dirait qu'elle respire l'air de sa juste valeur. Ne croyez pas que j'en veuille faire des érudites, des lettrées, des femmes à poèmes ; non, mais je veux, on veut ici, dans le monde que j'habite, que celle qui doit élever l'humanité soit digne de son rôle ; on veut que celle qui doit former les hommes, commence à se connaître elle-même, et, pour leur infiltrer dès le jeune âge l'amour du beau, du grand, du juste, il faut qu'elle possède cet amour à un degré supérieur, il faut qu'elle le comprenne ; si l'agent éducateur par excellence est réduit à l'état de nullité, la société chancelle ; c'est ce que vous devez comprendre au dix-neuvième siècle.

Intuition de la vie future.

(Méd. Mlle Eugénie.)

Nota. Le médium écrit sur un ancien cahier, ayant servi à un autre médium, et sur lequel se trouvait une communication écrite depuis long-

temps, et signée Delphine de Girardin. Cette circonstance explique le début de la communication suivante :

Je trouve justement mon nom tracé, il me servira de signature avant d'avoir commencé.

Je veux ici vous parler à tous en général, et vous prouver que vous êtes spiritualistes, et pour cela je n'aurai qu'à m'adresser à votre jugement. Qu'allez-vous, au premier jour de novembre, faire dans un cimetière, puisqu'il ne conserve que la dépouille des êtres que vous regrettez ? Pourquoi allez-vous perdre votre temps à leur porter, vous un bouquet odoriférant, vous une pensée d'amitié et un doux souvenir ? Pourquoi allez-vous vous rappeler à leur mémoire s'ils ne vivent plus ? Pourquoi verser des pleurs et leur demander de les sécher ou de vous réunir à eux ? Répondez, vous tous qui dites, - car ceux qui ne le disent pas tout haut le pensent tout bas, - qui dites : la matière est la seule chose qui existe en nous ; après nous, rien. Dites, n'êtes-vous pas en désaccord avec vous-mêmes ? Mais réjouissez-vous, vous avez plus de foi que vous ne pensez. Dieu, qui vous a créés imparfaits, a voulu vous donner confiance malgré vous, et sans vouloir vous en rendre compte, sans en avoir conscience, vous leur parlez, à ces êtres chéris ; vous les priez de sentir les fleurs que vous leur offrez ; vous leur demandez amitié et protection. Mère ! tu appelles ta fille un ange et lui demandes ses prières ; fille ! tu appelles la protection de ta mère et la prie de te donner ses conseils. Beaucoup d'entre vous se disent : Je sens dans mon cœur la vérité de ce que vous dites, mais c'était en désaccord avec ce que mes pères m'ont enseigné, et, esprits timorés que vous êtes ! vous vous renfermez dans votre ignorance. Agissez donc sans crainte, car la foi spirite est en rapport avec toutes les religions, puisqu'elle dit ce que toutes répètent : Amour, charité, humilité. Vous voyez que, si cela ne tient qu'à votre hésitation, vous devez croire.

Delphine DE GIRARDIN.

Remarque. La contradiction dont parle l'Esprit en commençant se voit à chaque instant, chez ceux-là mêmes qui nient le plus fortement la vie future. Si tout périt avec la vie corporelle, à quoi servirait, en effet, la commémoration des êtres que l'on regrette s'ils ne nous entendent plus ? On nous a parlé d'un monsieur imbu au dernier point des idées matérialistes les plus absolues ; dernièrement il vient de perdre un fils unique, et le chagrin qu'il en a ressenti a été tel qu'il voulait se suicider pour aller le rejoindre ; or, pour aller rejoindre quoi ? des os qui ne sont plus lui, car ces os ne pensent pas.

La réincarnation.

(Méd. Mlle Eugénie.)

Nota. Dans la séance de la Société où fut obtenue la dictée précédente, l'Esprit de Mme de Girardin étant prié de vouloir bien en donner une sur la réincarnation, répondit : « Oh ! je ne demande pas mieux ; ce médium est habitué à me voir faire ce qui ne lui plaît pas toujours, et vous avez raison. » Cette dernière phrase est une allusion à certaines idées particulières du médium touchant la réincarnation.

La réincarnation est une chose logique ; elle tombe sous le sens ; ainsi donc il ne s'agit que de réfléchir, que de vouloir bien examiner autour de soi. Vous n'avez qu'à regarder en dedans de vous-même pour trouver les preuves de la réincarnation. Voyez à cette table d'un bon père de famille, il y a plusieurs beaux enfants, les uns sont d'une intelligence remarquable, les autres dans un état presque abject ; d'où vient donc cette différence ? même père, même mère, même éducation, et cependant tant de contrastes !

Regardez dans votre souvenir ; n'y trouvez-vous pas l'intuition de faits dont vous n'avez aucune connaissance, et qui cependant se retracent à vous tout à fait comme ayant existé ? Ne vous trouvez-vous pas frappés, en voyant un être pour la première fois, qu'il vous semble l'avoir connu ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! cela vous prouve une vie antérieure à laquelle vous avez appartenu ; cela prouve que l'enfant intelligent a dû parcourir plusieurs existences, et par là s'est épuré, et que l'autre en est peut-être à sa première ; que la personne que vous rencontrez vous a peut-être été intime, et que le fait dont vous vous souvenez vous a été personnel dans une autre vie. Puis, enfin, pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut que vous soyez parfaits. Voyons ! croyez-vous qu'il vous reste si peu à faire pour croire qu'après votre mort trois ou quatre mois des sphères vous suffiront[7] ? Non ; je ne crois pas à tant de prétentions ; pour acquérir, il faut travailler, et la fortune morale ne se lègue pas comme la fortune matérielle ; pour vous épurer, il faut passer dans plusieurs corps qui emportent avec eux, à chaque dépouillement, une partie de votre impureté.

Si vous réfléchissez, vous ne pouvez vous empêcher de vous rendre à l'évidence. Delphine DE GIRARDIN.

Le jour des morts.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Nota. Dans la séance de la Société du 2 novembre, Charles Nodier, prié de vouloir bien continuer le travail qu'il a commencé, répond :

---

7 Allusion à l'opinion que professent quelques personnes touchant la vie future.

« Permettez-moi, ce soir, mes bien chers amis, de vous parier sur un autre sujet ; je continuerai mon travail commencé la prochaine fois.

Aujourd'hui est une époque qui nous est trop personnellement consacrée, pour que nous ne rappelions pas votre attention sur la mort, et sur les prières que réclament la plupart de ceux qui vous ont devancés. Cette semaine est une époque de confraternité entre le ciel et la terre, entre les vivants et les morts ; vous devez vous occuper de nous plus particulièrement, et de vous aussi ; car en méditant cette pensée que bientôt, comme pour nous, les vivants prieront pour votre âme, vous, devez devenir meilleurs. Selon la manière dont vous aurez vécu ici-bas, vous serez reçus devant Dieu. Qu'est-ce que la vie, après tout ? Une très courte émigration de l'Esprit sur la terre ; temps, cependant, où il peut amasser un trésor de grâces, ou se préparer de cruels tourments. Pensez à cela ; pensez au ciel, et la vie, quelle que vous l'ayez, vous paraîtra bien légère. Charles NODIER.

Les questions suivantes sont adressées à l'Esprit au sujet de sa communication.

1. Aujourd'hui les Esprits sont-ils plus nombreux que d'habitude dans les cimetières ? - R. Dans ce temps-ci nous sommes plus volontiers près de nos dépouilles terrestres, parce que vos pensées, vos prières y sont avec nous.

2. Les Esprits qui, en ces jours-ci viennent vers leurs tombes près desquelles personne ne prie, souffrent-ils de se voir délaissés, tandis que d'autres ont leurs parents et leurs amis qui viennent leur donner une marque de souvenir ? - R. N'y a-t-il pas des personnes pieuses qui prient pour tous les trépassés en général ? Eh bien ! ces prières reviennent à l'Esprit oublié ; elles sont pour lui la manne céleste qui tombait pour le paresseux comme pour l'homme actif ; la prière est pour le connu comme pour l'inconnu : Dieu la répartit également, et les bons Esprits qui n'en ont plus besoin la rendent à ceux à qui elle peut être nécessaire.

3. Nous savons que la formule des prières est indifférente ; néanmoins beaucoup de personnes ont besoin d'une formule pour fixer leurs idées ; c'est pourquoi nous vous serions reconnaissants de vouloir bien nous en dicter une sur ce sujet ; nous nous y associerons tous par la pensée, pour l'appliquera aux Esprits qui peuvent en avoir besoin. - R. Je le veux bien.

« Dieu, créateur de l'univers, daignez prendre en pitié vos créatures ; ayez égard à leurs faiblesses ; abrégez leurs épreuves terrestres, si elles sont au-dessus de leurs forces ; compatissez aux peines de ceux qui ont quitté la terre, et inspirez-leur le désir de progresser vers le bien. »

4. Il y a sans doute ici plusieurs Esprits auxquels nous pouvons être utiles ; nous allons les prier de se faire connaître. - R. Quelle demande faites-vous là ! vous allez être assaillis.

5. Nous n'en sommes nullement effrayés ; si nous ne pouvons les entendre tous, ce que nous dirons pour l'un, les autres en auront leur part. - R. Eh bien ! faites ce que votre cœur vous dictera.

Un appel étant fait, sans désignation, à l'un des Esprits présents qui vou-

drait se communiquer pour réclamer notre assistance, celui d'un personnage très connu, mort il y a deux ans, se manifeste, et montre des sentiments bien différents de ceux qu'il avait de son vivant, et qu'on était loin de lui supposer.

Allégorie de Lazare.

(Méd. M. Alfred Didier.)

Christ aimait un homme nommé Lazare, et lorsqu'il apprit sa mort, sa douleur fut grande, et il se fit conduire auprès de son tombeau. La sœur de Lazare suppliait le Seigneur et lui disait : « Est-il possible que vous puissiez rendre la vie à mon frère ? O vous, qui l'aimiez tant, rendez-lui la vie !

Monde du dix-neuvième siècle, tu es mort aussi ; la foi, qui est la vie des peuples, s'éteint de jour en jour ; en vain quelques croyants ont voulu te réveiller dans ton agonie : il est trop tard ; Lazare est mort ; Dieu seul peut le sauver.

Christ se fit donc conduire au tombeau ; on souleva la pierre du sépulcre, le cadavre entouré de bandelettes se présenta dans toute l'horreur de la mort. Christ jeta un regard vers le ciel, prit la main de la sœur et levant son autre main vers le ciel il s'écria : « Lazare, relève-toi ! » et malgré les bandelettes, malgré son linceul, Lazare se réveilla et se leva.

O monde ! tu ressembles à Lazare, rien ne peut te redonner la vie ; ton matérialisme, tes turpitudes, ton scepticisme sont autant de bandelettes qui entourent ton cadavre, et tu sens mauvais, car tu es mort depuis longtemps. Quel est celui qui te criera comme à Lazare : au nom de Dieu, Relevez-vous ? C'est le Christ qui obéit à l'appel de l'Esprit-Saint. Siècle, la voix de Dieu s'est fait entendre ! es-tu plus pourri que Lazare ? LAMENNAIS.

Le lutin familier.

(Méd., madame Costel.)

Je ne me suis jamais communiqué à vous, et je suis très heureux d'augmenter votre pléiade littéraire. Vous savez, vous qui m'avez lu avec tant de goût, quelle devination j'avais de ce qu'on appelle le monde fantastique. Souvent seul, dans les longues soirées d'hiver, recueilli au coin de mon foyer solitaire, j'écoutais gémir les notes plaintives du vent. Tandis que mon œil distrait suivait vaguement les dessins enflammés du feu, certainement le lutin domestique m'entretenait alors, et je n'inventais pas Trilby ; je répétais ce qu'il avait murmuré à mon oreille attentive. La charmante chose que de sentir vivre autour de soi ces hôtes invisibles ! Avec eux, point de mystères : ils vous aiment quoique et malgré, vous connaissent mieux que vous ne le faites vous-mêmes. Dans ma vie littéraire, dans ma vie d'homme, je leur dois, à ces invisibles amis, et mes meilleurs succès, et mes plus chères consolations. A mon tour, maintenant, de murmurer aux oreilles amies les choses que le cœur devine et ne répète pas. C'est vous dire, cher médium, que j'aurai souvent le doux privilège de causer avec vous. Charles NODIER.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME

—

ANNÉE 1860.

Janvier.

Pages.

Février.

Mars.

Avril.

Pages.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

ERRATUM au N° de novembre 1860.

Page 332. Avant-dernière ligne ; au lieu de *Jean-Baptiste,* lisez : *Jean l'Evangéliste.*

Page 341. Stances ; 1° strophe, 4° vers ; au lieu : *la sainte amitié,* lisez *ta sainte amitié.*

-- 2° strophe ; 3° vers ; au lieu de : *je t'écoute en silence,* lisez : *j'écoute en silence.*

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible, sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUATRIÈME ANNÉE. - 1861

PARIS
BUREAU, RUE SAINTE-ANNE, 59
PASSAGE SAINTE-ANNE

—

1861

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

La **Revue spirite** paraît tous les mois, par cahiers de 2 feuilles grand in-octavo.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la France et l'Algérie .... **10** fr. par an.
Étranger .... **12** -
Amérique et pays d'outre-mer............ **14** -

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1° janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année, on adresse les numéros arriérés.

Prix de chaque numéro, pris au bureau : 1 fr. ; adressé *franco* : 1 fr. 10 c.

Le prix d'un numéro acheté séparément, comme essai, peut être déduit du prix total de l'abonnement pour ceux qui souscrivent à la collection entière.

On s'abonne à Paris, au bureau de la REVUE, rue Sainte-Anne, n° 59 ; chez LEDOYEN, libraire, Palais-Royal, galerie d'Orléans, n° 31 ; DENTU, libraire, même galerie, n° 13 ; AUMONT, libr., boulevard de Strasbourg, n° 33 ; SAVY, libr., rue Bonaparte, n° 20.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les Libraires et Directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, il suffit d'envoyer un mandat sur la poste, ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC, rue Sainte-Anne, n° 8, en indiquant les numéros que l'on n'a pas reçus.

On ne fait point traite sur les souscripteurs pour le prix de l'abonnement.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le spiritisme :

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, contenant les principes fondamentaux de la Doctrine Spirite, et la réponse à quelques objections préjudicielles. - Prix : 60 cent., et 70 cent. par la poste.

Le Livre des Esprits, contenant les principes de la Doctrine Spirite, sur la nature des êtres du monde incorporel, leurs manifestations et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité. Ecrit sous la dictée et publié par l'ordre d'Esprits supérieurs. 5° édition ; grand in-18 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50 c ; par la poste : 4 fr.

Le Livre des Médiums, guide des médiums et des évocateurs, contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du Spiritisme. 2° édition, revue et corrigée avec le concours des Esprits, et augmentée d'un grand nombre d'instructions nouvelles. Grand in-18 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste : 4 fr.

Collections de la Revue spirite pour les années 1858, 1859, 1860, 1861. Prix de chaque année : séparément, 10 fr. ; les quatre années ensemble, 30 fr. au lieu de 40.

// REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 1. JANVIER 1861.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

(Extrait des procès verbaux.)

Vendredi, 16 novembre 1860. (Séance particulière.)

Admission de deux nouveaux membres.

Communications diverses. 1° Lecture de plusieurs dissertations obtenues en dehors des séances.

2° Lettre de M. de Porry, de Marseille, qui fait hommage à la Société de la seconde édition de son poème intitulé : *Uranie*. La Société remercie l'auteur de l'avoir mise à même d'apprécier son talent, qu'elle est heureuse de lui voir appliquer aux idées spirites. Ces idées, en revêtant la forme gracieuse de la poésie, ont un charme qui les fait accepter plus aisément par ceux que pourrait effrayer la sévérité de la forme dogmatique.

3° Lettre de M. L…, qui donne de nouveaux détails sur l'Esprit frappeur et obsesseur dont il a déjà entretenu la Société. (Voir le compte-rendu ci-après.)

4° Lettre de mesdames G…, du département de l'Indre, sur les mauvais tours et les déprédations dont elles sont victimes depuis plusieurs années, et qu'elles attribuent à un Esprit malveillant. Elles sont six sœurs, et, malgré toutes les précautions qu'elles prennent, leurs robes sont enlevées des tiroirs des meubles, quoique fermés à clef, et souvent sont coupées en morceaux.

5° M. Th… rapporte un cas d'obsession violente exercée sur un médium par un mauvais Esprit qu'il est parvenu à maîtriser et à chasser. Cet Esprit, s'adressant à M. Th…, écrivit : *Je te hais, toi qui me domptes*. Depuis lors il n'a plus reparu, et le médium n'a plus été entravé dans l'exercice de sa faculté.

6° M. Allan Kardec cite un fait personnel d'indication donnée par les Esprits, et remarquable par sa précision ; dans un entretien qu'il avait eu la veille avec son Esprit familier, ce dernier lui dit : Tu trouveras dans *le Siècle* d'aujourd'hui un long article sur ce sujet, et qui répond à ta question ; c'est nous qui avons inspiré l'auteur et la création dont il rend compte, parce quelle se rattache aux grandes réformes humanitaires qui se préparent. Cet article, dont ni M. Kardec ni le médium n'avaient connaissance, se trouvait effectivement dans le journal indiqué, sous le titre désigné, ce qui prouve que les Esprits peuvent être au courant des publications d'ici-bas.

TRAVAUX DE LA SÉANCE. *Enseignement spontané*. Communication signée Cazotte, par M. A. Didier. - Autre, contenant les plaintes d'un Esprit souffrant et égoïste, par madame Costel.

Évocations. Second entretien avec l'Esprit gastronome qui a pris le nom de Balthazar, et qu'une personne a cru reconnaître pour être celui de M. G… de la R…, ce qui est confirmé par l'Esprit.

Questions diverses. Questions adressées à saint Louis sur l'Esprit frappeur dont parle la lettre de M. L…, et sur l'Esprit déprédateur de mesdames G…. Il dit, à l'égard de ce dernier, qu'il sera plus facile d'en avoir raison, attendu qu'il est plus espiègle que méchant.

Vendredi 23 novembre 1860. (Séance générale.)

Communications diverses. Lecture de plusieurs dissertations obtenues en dehors de la séance : Entrée d'un coupable dans le monde des Esprits, signée Novel, par madame Costel. - Le Châtiment de l'égoïste, par la même ; cette communication forme suite avec celle du même Esprit, obtenue dans la dernière séance. - Autre sur le libre arbitre, signée Marcillac. - Réflexions de l'Esprit de vérité sur les communications relatives au châtiment de l'égoïste, par M. C….

TRAVAUX DE LA SÉANCE. *Enseignement spontané*. 1° Le lutin familier, signé Charles Nodier, par madame Costel. - 2° Parabole de Lazare, signée Lamennais, par M. A. Didier. - 3° L'Esprit d'Alfred de Musset

se présente, par mademoiselle Eugénie ; il offre de traiter un sujet au choix de l'assemblée ; ce choix étant laissé à sa disposition, il donne une remarquable dissertation sur les consolations du Spiritisme. Sur son offre de répondre aux questions qui lui seront adressées, il traite les sujets suivants : Quelle est l'influence de la poésie sur le Spiritisme ? - Y aura-t-il un art Spirite, comme il y a eu l'art païen et l'art chrétien ? - Quelle est l'influence de la femme au XIX° siècle ?

Évocations. Évocation de Cazotte qui s'est manifesté spontanément dans la dernière séance ; plusieurs questions lui sont adressées sur le don de prévision qu'il paraissait avoir de son vivant.

Questions et problèmes divers. - Sur l'ubiquité des Esprits dans les manifestations visuelles. - Sur les Esprits des ténèbres, à propos des manifestations de *M. Squire*, qui ne se produisent que dans l'obscurité.

Nota. Nous traiterons cette question dans un article spécial en parlant de *M. Squire*.

M. Jobard lit trois charmantes pièces de poésie de sa composition : *Le bonheur des Martyrs*, - *l'Oiseau de Paradis*, - *l'Annexion*, fable.

Vendredi 30 novembre 1860. (Séance particulière.)

Affaires administratives. Lettre collective signée de plusieurs membres, au sujet de la proposition de M. L… Les conclusions admises par le comité sont adoptées par la Société.

Lettre de M. Sol…, qui prie la Société d'accepter sa démission de membre du comité, motivée sur les voyages qui l'éloignent de Paris la plus grande partie de l'année. - La Société exprime ses regrets de la détermination de M. Sol… ; elle espère qu'elle sera assez heureuse pour le conserver au nombre de ses membres. M. le Président est prié de lui répondre dans ce sens. Il sera pourvu à son remplacement dans le comité.

Communications diverses. 1° Dictée spontanée contenant de nouvelles explications sur l'ubiquité, signée saint Louis. Discussion à propos de cette communication.

2° Autre, signée Charles Nodier, obtenue par un médium étranger à la Société, et transmise par M. Didier père, au sujet de l'article du *Journal des Débats* contre le Spiritisme.

3° M. D…, du département de la Vienne, prie avec instance de vouloir bien évoquer M. Jean-Baptiste D…, son beau-père. La Société ne se prête jamais à ces sortes de demandes lorsqu'elles n'ont qu'un intérêt privé, surtout en l'absence des personnes intéressées, et lorsqu'elle ne connaît pas celles-ci directement. Cependant, en raison du caractère honorable et de

la position officielle du correspondant, des circonstances particulières que présente le défunt, et de l'athéisme que ce dernier a professé toute sa vie, elle pense que cette évocation peut offrir un utile sujet d'études ; en conséquence, elle le met à l'ordre du jour.

4° Plusieurs membres rendent compte d'un phénomène intéressant de manifestation physique dont ils ont été témoins. Il consiste dans l'enlèvement d'une personne par l'influence médianimique de deux jeunes demoiselles de 15 à 16 ans qui, posant deux doigts sous les barreaux de la chaise, la soulèvent à la hauteur de plus d'un mètre, quel qu'en soit le poids, comme elles le feraient du corps le plus léger. Ce phénomène a été répété plusieurs fois, et toujours avec la même facilité. (Nous en donnerons l'explication dans un article spécial.)

5° M. Jobard donne lecture d'un article de sa composition intitulé : *La Conversion d'un paysan*.

TRAVAUX DE LA SÉANCE. *Enseignement spontané*. Dissertation sur l'ubiquité, signée Channing, par mademoiselle Huet. - Autre, sur l'article du *Journal des Débats*, signée André Chénier, par M. A. Didier. - Autre, signée Rachel, par madame Costel.

Un fait digne de remarque, rappelé à propos des deux premières communications, c'est que, lorsqu'un sujet d'une certaine importance est à l'ordre du jour, il est très ordinaire de le voir traiter par plusieurs Esprits, par des médiums et dans des lieux différents. Il semble que, s'intéressant à la question, chacun veuille concourir à l'enseignement qui peut en ressortir.

Évocations. 1° M. Jean-Baptiste D…, dont il a été parlé ci-dessus, et de son frère, tous les deux matérialistes et athées. La situation du premier, qui s'est suicidé, est surtout déplorable.

2° Evocation de M. C… de B…, de Bruxelles, sur la demande de M. Jobard, qui l'a personnellement connu.

Vendredi **7** décembre 1860. (Séance particulière.)

Admission de M. C…, professeur à Paris, comme associé libre.

Communications diverses. Lecture d'une dissertation signée l'Esprit de vérité, obtenue dans une séance particulière chez M. Allan Kardec, à propos de la définition de l'art, et de la distinction entre l'art païen, l'art chrétien et l'art Spirite.

M. Theub… complète cette définition en disant qu'on peut considérer l'art

païen comme étant l'expression du sentiment matériel, l'art chrétien celle de l'expiation, et l'art Spirite celle du triomphe.

TRAVAUX DE LA SÉANCE. *Enseignement Spirite spontané*. Dissertation signée Lamennais, par M. A. Didier. - Autre, signée Charles Nodier, par mademoiselle Huet. Il continue le sujet commencé le 24 août 1860, quoique personne n'en eût gardé le souvenir, et n'ait pu le lui rappeler. - Autre, signée Georges, par madame Costel.

Évocations. Le docteur Kane, voyageur américain au pôle arctique, et qui a découvert une mer libre au-delà de la ceinture des glaces polaires. Appréciation très juste de la part de l'Esprit sur les résultats de cette découverte.

Questions diverses. Questions adressées à Charles Nodier sur les causes qui peuvent influer sur la nature des communications dans certaines séances, et notamment dans celle de ce jour, où les Esprits n'ont pas eu leur éloquence ordinaire. Discussion à ce sujet.

Vendredi 14 décembre 1860. (Séance générale.)

M. Indermuhle, de Berne, fait hommage à la Société d'une brochure allemande publiée à Glaris, 1855, intitulée : *L'Éternité n'est plus un secret*, ou *Révélations les plus évidentes sur le monde des Esprits*.

Communications diverses. 1° Lecture d'une évocation très intéressante et de plusieurs dissertations spirites obtenues en dehors des séances.

2° Fait de manifestation visuelle rapporté par M. Indermuhle, dans sa lettre adressée à la Société.

3° Fait personnel à M. Allan Kardec et qui peut être considéré comme une preuve d'identité de l'Esprit d'un personnage ancien. Mademoiselle J… a eu plusieurs communications de Jean l'évangéliste, et chaque fois avec une écriture très caractérisée et toute différente de son écriture ordinaire. Sur sa demande, M. Allan Kardec ayant évoqué cet Esprit, par madame Costel, il s'est trouvé que l'écriture avait exactement le même caractère que celle de mademoiselle J… quoique le nouveau médium n'en eût aucune connaissance ; de plus le mouvement de la main avait une douceur inaccoutumée, ce qui était encore une similitude ; enfin les réponses concordaient de tous points avec celles qui avaient été faites par mademoiselle J… et rien dans le langage qui ne fût à la hauteur de l'Esprit évoqué.

4° Notice remise par M. D… sur un cas remarquable de vision et de révélation arrivé à un cultivateur peu de jours avant sa mort.

TRAVAUX DE LA SÉANCE. - *Communications spirites spontanées*. Les trois types : Hamlet, Tartufe et Don Juan, signée Gérard de Nerval, par M. A. Didier. - Fantaisie, signée Alfred de Musset, par madame Costel. - Le jugement, signé Léon X, par mademoiselle Eugénie.

Évocation du cultivateur dont il a été parlé plus haut. Il donne quelques explications sur ses visions. Une particularité remarquable c'est l'absence de toute orthographe, et un langage tout à fait semblable à celui des gens de campagne.

Questions diverses adressées à saint Louis sur les faits relatifs à l'évocation ci-dessus.

Le Livre des Médiums.

Cet ouvrage annoncé depuis longtemps, mais dont la publication a été retardée par son importance même, paraîtra du 5 au 10 janvier chez MM. Didier et Cie, libraires-éditeurs, quai des Augustins, n° 35[1]. Il forme le complément du *Livre des Esprits* et renferme la partie expérimentale du Spiritisme, comme le premier en contient la partie philosophique.

Nous avons cherché, dans ce travail, fruit d'une longue expérience et de laborieuses études, à éclairer toutes les questions qui se rattachent à la pratique des manifestations ; il contient, d'après les Esprits, l'explication théorique des divers phénomènes et des conditions dans lesquelles ils peuvent se produire ; mais la partie concernant le développement et l'exercice de la médiumnité a surtout été de notre part l'objet d'une attention toute spéciale.

Le Spiritisme expérimental est entouré de beaucoup plus de difficultés qu'on ne le croit généralement, et les écueils qu'on y rencontre sont nombreux : c'est ce qui cause tant de déceptions chez ceux qui s'en occupent sans avoir l'expérience et les connaissances nécessaires. Notre but a été de prémunir contre ces écueils qui ne sont pas toujours sans inconvénients

---

[1] On le trouve également au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne n° 59, passage Sainte-Anne. Un volume grand in-18 de 500 pages ; Paris, 3 fr. 50 ; franco par la poste, 4 fr.

pour quiconque s'aventure avec imprudence sur ce terrain nouveau. Nous ne pouvions négliger un point si capital, et nous l'avons traité avec un soin égal à son importance.

Les inconvénients naissent presque toujours de la légèreté avec laquelle on traite une aussi grave question. Les Esprits, quels qu'ils soient, sont les âmes de ceux qui ont vécu, et au milieu desquelles nous serons infailliblement d'un instant à l'autre ; toutes les manifestations Spirites, intelligentes ou autres, ont donc pour objet de nous mettre en rapport avec ces mêmes âmes ; si nous respectons leurs restes mortels, à plus forte raison devons-nous respecter l'être intelligent qui survit et qui en est la véritable individualité ; se faire un jeu des manifestations, c'est manquer à ce respect que nous réclamerons peut-être pour nous-mêmes demain, et que l'on ne viole jamais impunément.

Le premier moment de la curiosité causée par ces phénomènes étranges est passé ; aujourd'hui qu'on en connaît la source, gardons-nous de la profaner par des plaisanteries déplacées, et efforçons-nous d'y puiser l'enseignement propre à assurer notre bonheur à venir ; le champ est assez vaste, et le but assez important, pour captiver toute notre attention. C'est à faire entrer le Spiritisme dans cette voie sérieuse que tous nos efforts ont tendu jusqu'à ce jour ; si ce nouvel ouvrage, en le faisant mieux connaître encore, peut contribuer à l'empêcher de dévier de sa destination providentielle, nous serons largement payé de nos soins et de nos veilles.

Ce travail, nous ne nous le dissimulons pas, soulèvera plus d'une critique de la part de ceux que gène la sévérité des principes, et de ceux qui, voyant la chose à un autre point de vue, nous accusent déjà de vouloir faire école dans le Spiritisme. Si c'est faire école que de chercher dans cette science un but utile et profitable pour l'humanité, nous aurions lieu d'être flatté de ce reproche ; mais une telle école n'a pas besoin d'autre chef que le bon sens des masses et la sagesse des bons Esprits, qui l'eussent créée sans nous ; c'est pourquoi nous déclinons l'honneur de l'avoir fondée, heureux nous-même de nous ranger sous sa bannière, et n'aspirant qu'au modeste titre de propagateur ; s'il lui faut un nom, nous inscrirons sur son frontispice : *Ecole du Spiritisme moral et philosophique*, et nous y convions tous ceux qui ont besoin d'espérances et de consolations.

ALLAN KARDEC.

La Bibliographie catholique contre le Spiritisme.

Jusqu'à présent le spiritisme n'avait pas été attaqué sérieusement ; quand certains écrivains de la presse périodique, dans leurs moments de loisir, ont daigné s'en occuper, ce n'a été que pour le tourner en ridicule. Il s'agit de remplir un feuilleton, de fournir un article à tant la ligne, n'importe sur quoi, pourvu que le compte y soit. Quel sujet traiter ? Parlerai-je, se dit l'écrivain chargé de la partie récréative du journal, de telle chose ? Non, c'est trop sérieux ; de telle autre ? C'est usé. Inventerai-je quelque aventure authentique du grand ou du petit monde ? Il ne me vient rien à l'esprit pour le quart d'heure, et la chronique scandaleuse de la semaine est muette. Mais j'y songe ! Voilà mon sujet tout trouvé ! J'ai vu quelque part *le titre* d'un livre qui parle des Esprits, et il y a de par le monde des gens assez sots pour prendre cela au sérieux. Qu'est-ce que les Esprits ? Je n'en sais rien et ne m'en soucie guère ; mais qu'importe ! Ce doit être plaisant. D'abord, *moi*, je n'y crois pas du tout, parce que je n'en ai jamais vu, et j'en verrais que je n'y croirais pas davantage, parce que c'est impossible ; donc aucun homme de bon sens ne peut y croire ; c'est là de la logique, où je ne m'y connais pas. Parlons donc des Esprits, puisqu'ils sont à l'ordre du jour ; autant ce sujet qu'un autre, cela amusera nos chers lecteurs. Le thème est bien simple : Il n'y a pas d'Esprits, il ne peut pas, il ne doit pas y en avoir ; donc tous ceux qui y croient sont des fous. Maintenant à l'œuvre et brodons là-dessus. *Oh ! mon bon génie ! je te remercie de cette inspiration !* Tu me tires d'un fameux embarras, car, il n'y a pas à dire, il me faut mon article pour demain, et je n'en avais pas le premier mot.

Mais voici un homme grave qui se dit : On a tort de plaisanter avec ces choses-là ; c'est plus sérieux qu'on ne pense ; ne croyez pas que ce soit là une mode passagère : cette croyance est inhérente à la faiblesse de l'humanité, qui de tout temps a cru au merveilleux, au surnaturel, au fantastique. Qui se douterait qu'en plein XIX° siècle, dans un siècle de lumières et de progrès, après Voltaire qui a si bien démontré que le néant seul nous attend, après tant de savants qui ont cherché l'âme et ne l'ont pas trouvée, on puisse encore croire aux Esprits, aux tables tournantes, aux sorciers, aux magiciens, au pouvoir de Merlin l'enchanteur, à la baguette divinatoire, à Mlle Lenormand ? O humanité ! humanité ! où vas-tu, si je ne viens à ton aide pour te tirer du bourbier de la superstition ? On a voulu tuer les Esprits par le ridicule, et l'on n'a pas réussi ; loin de là, le mal contagieux fait des progrès incessants ; la raillerie semble lui donner une recrudescence, et, si l'on n'y met ordre, l'humanité entière en sera bientôt

infestée. Puisque ce moyen, si efficace d'ordinaire, a été impuissant, il est temps que les savants s'en mêlent, afin d'en finir une fois pour toutes ; des plaisanteries ne sont pas raisons ; parlons au nom de la science ; démontrons que de tout temps les hommes ont été des imbéciles de croire qu'il y avait une puissance supérieure à eux ; qu'ils n'avaient pas en eux-mêmes tout pouvoir sur la nature ; prouvons-leur que tout ce qu'ils attribuent à des forces surnaturelles s'explique par les simples lois de la physiologie ; que l'âme survivant au corps, et pouvant se communiquer aux vivants est une chimère, et que c'est folie de compter sur l'avenir. Si après avoir digéré quatre volumes de bonnes raisons ils ne sont pas convaincus, il ne nous restera plus qu'à gémir sur le sort de l'humanité qui au lieu de progresser, rétrograde à grands pas vers la barbarie du moyen-âge, et court à sa perte.

Que M. Figuier se voile donc la face, car son livre, si pompeusement annoncé, si vanté par les champions du matérialisme, a produit un résultat tout contraire à ce qu'il en attendait.

Mais voici venir un nouveau champion qui prétend écraser le Spiritisme par un autre moyen : c'est M. *Georges Gandy*, rédacteur de *la Bibliographie catholique*, qui le prend corps à corps au nom de la religion menacée. Eh quoi ! la religion menacée par ce que vous appelez une utopie ! Vous avez donc bien peu de foi en sa force ; vous la croyez donc bien vulnérable, pour craindre que les idées de quelques rêveurs ne l'ébranlent sur sa base ; vous trouvez donc cet ennemi bien redoutable pour l'attaquer avec tant de rage et de fureur ; réussirez-vous mieux que les autres ? nous en doutons, car la colère est un mauvais conseiller. Si vous parvenez à effrayer quelques âmes timorées, ne craignez-vous pas d'allumer la curiosité chez le plus grand nombre ? Jugez-en par le fait suivant. Dans une ville qui compte un certain nombre de Spirites et quelques cercles intimes où l'on s'occupe de manifestations, un prédicateur fit un jour un sermon virulent contre ce qu'il appelait l'œuvre du diable, prétendant que lui seul venait parler dans ces réunions sataniques dont tous les membres étaient notoirement voués à la damnation éternelle. Qu'arriva-t-il ? Dès le lendemain bon nombre d'auditeurs se mirent en quête des réunions spirites, et demandèrent à entendre parler les diables, curieux de voir ce qu'ils leur diraient ; car on en a tant parlé qu'on s'est familiarisé avec ce nom qui ne fait plus peur ; or ils virent dans ces réunions des gens graves, sérieux, instruits, priant Dieu, ce qu'ils n'avaient fait depuis leur première communion, croyant à leur âme, à son immortalité, aux peines et aux récompenses futures, travaillant à devenir meilleurs, s'efforçant de pratiquer la morale du Christ, ne disant de mal de personne, pas même de ceux qui les vouent à l'anathème ; ils se dirent alors que si le diable enseignait de pareilles choses, il fallait qu'il se fût converti ; quand ils les virent s'entretenir respectueusement et pieusement avec

leurs parents et leurs amis défunts qui leur donnaient des consolations et de sages conseils, ils ne purent croire que ces réunions fussent des succursales du sabbat, car ils n'y virent ni chaudières, ni balais, ni chouettes, ni chats noirs, ni crocodiles, ni grimoires, ni trépied, ni baguette magique, ni aucun des accessoires de la sorcellerie, pas même de vieille femme au nez et au menton crochus ; ils voulurent, eux aussi, causer l'un avec sa mère, l'autre avec un enfant chéri, et il leur sembla difficile, en les reconnaissant, d'admettre que cette mère et cet enfant fussent des démons. Heureux d'avoir la preuve de leur existence et la certitude de les rejoindre dans un monde meilleur, ils se demandèrent dans quel but on avait voulu leur faire peur, et cela leur fit faire des réflexions auxquelles ils n'avaient point encore songé ; il en résulta qu'ils aimèrent mieux aller là où ils trouvaient des consolations, que là où on les effrayait.

Ce prédicateur, comme on le voit, a fait fausse route, et c'est le cas de dire : Mieux vaut un ennemi qu'un ami maladroit. M. Georges Gandy espère-t-il être plus heureux ? Nous le citons textuellement pour l'édification de nos lecteurs :

« A toutes les époques des grandes épreuves de l'Eglise et de ses prochains triomphes, il y a eu contre elle des conspirations infernales où l'action des démons était visible et tangible. Jamais la théurgie et la magie n'eurent plus de vogue au sein du paganisme et de la philosophie, qu'au moment où le christianisme se répandait dans le monde pour le subjuguer. Au seizième siècle, Luther eut des colloques avec Satan, et un redoublement de sorcelleries, de communications diaboliques se fit remarquer en Europe, alors que s'opérait par l'Eglise la grande réforme catholique qui allait tripler ses forces, et qu'un nouveau monde lui ouvrait, sur un espace immense, des destinées glorieuses. Au dix-huitième siècle, à la veille du jour où la hache des bourreaux devait retremper l'Eglise dans le sang de nouveaux martyrs, la démonolâtrie florissait au cimetière de Saint-Médard, autour des baquets de Mesmer et des miroirs de Cagliostro. Aujourd'hui, dans la grande lutte du catholicisme contre toutes les puissances de l'enfer, la conspiration de Satan est venue visiblement en aide à celle du philosophisme ; l'enfer a voulu donner, au nom du naturalisme, une consécration à l'œuvre de violence et d'astuce qu'il continue depuis quatre siècles, et qu'il s'apprête à couronner d'une suprême imposture. C'est là tout le secret de cette soi-disant doctrine *Spirite*, amas d'absurdités, de contradictions, d'hypocrisie et de blasphèmes, - comme nous allons le voir, - laquelle essaie, avec la dernière des perfidies, de glorifier le christianisme pour l'avilir, de le répandre pour le supprimer, affectant le respect pour le divin Sauveur, afin d'arracher sur la terre tout ce qu'il a fécondé de son sang, et de substituer à son règne immortel le despotisme des rêveries impies.

« En abordant l'examen de ces prétentions étranges qu'on n'a pas

encore, croyons-nous, suffisamment dévoilées et flagellées, nous demandons à nos lecteurs de vouloir bien suivre notre course un peu longue dans ce dédale diabolique, d'où la secte espère sortir triomphante, après avoir aboli à tout jamais le nom divin devant lequel on la voit ployer le genou. Le Spiritisme, en dépit de ses ridicules, de ses profanations révoltantes, de ses contradictions sans fin, nous est un précieux enseignement. Jamais les folies de l'enfer n'avaient rendu à notre religion sainte un plus éclatant hommage. Jamais Dieu ne l'avait condamné avec une puissance plus souveraine à confirmer par ces témoignages la parole du divin Maître : *Vos ex patre diabolo estis*. »

Ce début fait juger de l'aménité du reste ; ceux de nos lecteurs qui voudront s'édifier à cette source de charité évangélique pourront s'en donner le plaisir en lisant la *Bibliographie*, n° 3 *de septembre* 1860, *rue de Sèvres*, n° 31. Encore une fois, pourquoi donc tant de colère, tant de fiel, contre une doctrine qui, si elle est comme vous dites l'œuvre de Satan, ne peut prévaloir contre celle de Dieu, à moins que vous ne supposiez que Dieu soit moins puissant que Satan, ce qui serait quelque peu impie ? Nous doutons fort que ce déchaînement d'injures, cette fièvre, cette profusion d'épithètes dont le Christ ne s'est jamais servi envers ses plus grands ennemis sur lesquels il appelait la miséricorde de Dieu et non sa vengeance, en disant : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font ; » nous doutons, disons-nous, qu'un tel langage soit très persuasif. La vérité est calme et n'a pas besoin d'emportements, et, par cette rage, vous feriez croire à votre propre faiblesse. Nous avouons ne pas trop comprendre cette singulière politique de Satan qui *glorifie le christianisme pour l'avilir, qui le répand pour le supprimer ;* à notre avis, ce serait passablement maladroit et ressemblerait fort à un jardinier qui, ne voulant pas avoir de pommes de terre pour en détruire l'espèce les sèmerait à profusion dans son jardin. Quand on accuse les autres de pécher par défaut de raisonnement, il faut commencer par être logique soi-même.

M. Georges Gandy en veut mortellement au Spiritisme de s'appuyer sur l'Evangile et le christianisme, nous ne savons vraiment pourquoi ; que dirait-il donc s'il s'appuyait sur Mahomet ? Beaucoup moins, assurément, car c'est un fait digne de remarque que l'islamisme, le judaïsme, le boudhisme même sont l'objet d'attaques moins virulentes que les sectes dissidentes du christianisme ; avec certaines gens, il faut être tout ou rien. Il y a un point surtout que M. Gandy ne pardonne pas au Spiritisme, c'est de n'avoir pas proclamé cette maxime, absolue : « Hors l'Eglise, point de salut, » et d'admettre que celui qui fait le bien puisse être sauvé des flammes éternelles, quelles que soient ses croyances ; une telle doctrine ne peut évidemment sortir que de l'enfer. Mais le bout de l'oreille perce surtout dans ce passage :

« Que nous veut le Spiritisme ? C'est une importation américaine, pro-

testante au premier chef, et qui avait déjà parfaitement réussi, - on daigne nous le dire, - sur toutes les plages de l'idolâtrie et de l'hérésie ; tels sont ses titres au respect du monde. Ce serait donc des terres classiques de la superstition et des folies religieuses, que nous viendraient la vérité et la sagesse ! » Voilà certes un grand grief ; s'il eût pris naissance à Rome, il serait la voix de Dieu ; il est né dans un pays protestant, c'est la voix du diable. Mais que direz-vous, quand nous aurons prouvé, ce que nous ferons un jour, qu'il était dans la Rome chrétienne bien avant d'être dans l'Amérique protestante ? Que répondrez-vous à ce fait, constant aujourd'hui, qu'il y a plus de Spirites catholiques, que de Spirites protestants ?

Le nombre des gens qui ne croient à rien, qui doutent de tout, de l'avenir, de Dieu même, est considérable et s'accroît dans une proportion effrayante ; est-ce par vos violences, vos anathèmes, vos menaces de l'enfer, vos déclamations furibondes que vous les ramènerez ? Non, car ce sont vos violences mêmes qui les éloignent. Sont-ils coupables d'avoir pris au sérieux la charité et la mansuétude du Christ, la bonté infinie de Dieu ? Or, quand ils entendent ceux qui prétendent parler en son nom, vomir la menace et l'injure, ils se prennent à douter du Christ, de Dieu, de tout enfin. Le Spiritisme leur fait entendre des paroles de paix et d'espérance, et, comme le doute leur pèse, et qu'ils ont besoin de consolations, ils se jettent dans les bras du Spiritisme, parce qu'on aime mieux ce qui sourit que ce qui fait peur ; alors ils croient à Dieu, à la mission du Christ, à sa divine morale ; en un mot, d'incrédules et d'indifférents, ils deviennent croyants ; c'est ce qui faisait dire dernièrement à un respectable curé qu'une de ses pénitentes consultait sur le Spiritisme : « Rien n'arrive sans la permission de Dieu ; or, Dieu permet ces choses pour raviver la foi qui s'éteint. » S'il lui eût tenu un autre langage, il l'aurait peut-être éloignée pour jamais. Vous voulez à toute force que le Spiritisme soit une secte, alors qu'il n'aspire qu'au titre de science morale et philosophique, respectant toutes les croyances sincères ; pourquoi donc donner l'idée d'une séparation à ceux qui n'y pensent pas ? Si vous repoussez ceux qu'il ramène à la croyance en Dieu, si vous ne leur donnez que l'enfer pour perspective, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous d'une scission que vous aurez provoquée.

Saint Louis nous disait un jour : « On s'est moqué des tables tournantes, on ne se moquera jamais de la philosophie, de la sagesse et de la charité qui brillent dans les communications sérieuses. » Il s'est trompé, car il a compté sans M. Georges Gandy. Des écrivains se sont souvent égayés sur les Esprits et leurs manifestations, sans songer qu'un jour eux-mêmes pourraient servir de point de mire aux quolibets de leurs successeurs ; mais ils ont toujours respecté la partie morale de la science ; il était réservé à un écrivain catholique, nous le regrettons sincèrement, de tourner en

dérision les maximes admises par le plus vulgaire bon sens. Il cite un très grand nombre de passages du *Livre des Esprits ;* nous n'en rapportons que quelques-uns qui donneront une idée de son appréciation.

- « Dieu préfère ceux qui l'adorent du fond du cœur à ceux qui l'adorent extérieurement. » Le texte du *Livre des Esprits* porte : « Dieu préfère ceux qui l'adorent du fond du cœur, avec sincérité, en faisant le bien et en évitant le mal, à ceux qui croient l'honorer par des cérémonies qui ne les rendent pas meilleurs pour leurs semblables. » M. Gandy admet l'inverse, mais en homme de bonne foi, il aurait dû citer le passage textuellement, et non pas le tronquer de manière à en dénaturer le sens.

- « Toute destruction d'animal, qui dépasse les limites des besoins, est une violation de la loi de Dieu ; » ce qui veut dire que le principe moral qui règle les jouissances s'applique également à l'exercice de la chasse et de la boucherie.

Précisément ; mais il paraît que M. Gandy est chasseur et pense que Dieu a fait le gibier, non pour la nourriture de l'homme, mais pour lui procurer le plaisir de faire, sans nécessité, des tueries d'animaux inoffensifs.

- « Les jouissances ont des bornes tracées par la nature : c'est la limite du nécessaire ; par les excès, on arrive à la satiété. » C'est la morale du vertueux Horace, un des pères du Spiritisme.

Puisque l'auteur critique cette maxime, il paraît qu'il n'admet pas de limites aux jouissances, ce qui n'est guère religieux.

- « La propriété, pour être légitime, doit être acquise sans préjudice de la loi *d'amour* et de justice ; » ainsi, quiconque possède, sans remplir les devoirs de *charité* qu'ordonne la *conscience* ou la *raison individuelle*, est un usurpateur du bien d'autrui ; nous sommes spiritiquement en plein socialisme.

Le texte porte : « Il n'y a de propriété légitime que celle qui est acquise sans préjudice pour autrui. La loi d'amour et de justice défendant de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, condamne par cela même tout moyen d'acquérir qui serait contraire à cette loi. » Il n'y a pas : *qu'ordonne la raison individuelle* ; c'est une addition perfide. Nous ne pensions pas qu'on pût posséder en toute sécurité de conscience aux dépens de la justice ; M. Gandy aurait dû nous dire dans quels cas la *spoliation* est légitime. Heureusement les tribunaux ne sont pas de son avis.

- « L'indulgence attend, hors cette vie, le suicidé qui est aux prises avec le besoin, qui a voulu empêcher la honte de rejaillir sur ses enfants, ou sa famille. Ailleurs, saint Louis, dont nous dirons tout à l'heure les fonctions spirites, daigne nous révéler qu'il y a excuse pour les suicidés amoureux. Quant aux peines du suicidé, elles ne sont pas *fixées ;* ce qui est sûr, c'est qu'il n'échappe pas au désappointement : en d'autres termes, il est *attrapé*, comme on dit vulgairement en ce bas monde. »

Ce passage est entièrement dénaturé pour les besoins de la critique de M. Gandy ; il nous faudrait citer sept pages pour le rétablir dans son texte. Avec un pareil système, il serait facile de rendre ridicules les plus belles pages de nos meilleurs écrivains. Il paraît que M. Gandy n'admet de gradation ni dans les fautes, ni dans la pénalité d'outre-tombe. Nous croyons Dieu plus juste, et nous souhaitons que M. Gandy n'ait jamais à réclamer près de lui le bénéfice des circonstances atténuantes.

- « La peine de mort et l'esclavage ont été, sont et seront contraires à la loi de nature. L'homme et la femme, étant égaux devant Dieu, doivent être égaux devant les hommes. » Est-ce l'âme errante de quelque saint-simonien *effaré*, à la recherche de la femme libre, qui a fait don au Spiritisme de cette piquante révélation ? »

Ainsi la peine de mort, l'esclavage et l'asservissement de la femme, que la civilisation tend à abolir, sont des institutions que le Spiritisme a tort de condamner. O heureux temps du moyen-âge, pourquoi êtes-vous passés sans retour ! Où êtes-vous bûchers qui nous eussent délivrés des Spirites !

Citons un dernier passage des plus bénins :

« Le Spiritisme ne peut nier un tel salmigondis de contradictions, d'absurdités et de folies, qui n'appartiennent ni à aucune philosophie, ni à aucune langue. Si Dieu permet ces manifestations impies, c'est parce qu'il laisse aux démons, comme l'Église nous l'apprend, le pouvoir de tromper ceux qui l'appellent en violant sa loi. »

Alors le démon est fait au même, puisque, sans le vouloir, il nous fait aimer Dieu.

- « Quant à la vérité, l'Église nous la fait connaître ; elle nous dit avec les saints livres que l'ange des ténèbres se transforme en ange de lumière, et qu'il faudrait récuser le témoigne d'un archange même, s'il était contraire à la doctrine du Christ, dont son infaillible autorité a le dépôt. Elle a d'ailleurs des moyens sûrs et évidents pour distinguer les prestiges diaboliques des manifestations divines. »

C'est une grande vérité qu'il faudrait récuser le témoignage d'un archange même s'il était contraire à la doctrine du Christ. Or que dit cette doctrine que le Christ a prêchée de parole et d'exemple ?

« Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.

« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

« Quiconque se mettra en colère contre son frère, sera condamné par le jugement ; celui qui dira à son frère *Raca*, méritera d'être condamné par le conseil ; celui qui lui dira : Vous êtes fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.

« Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous

soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes ; car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ?

« Soyez donc vous autres parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes. »

La charité est donc le principe fondamental de la doctrine du Christ. D'où nous concluons que toute parole et toute action contraires à la charité ne peuvent être, comme vous le dites avec une parfaite vérité, inspirées que par Satan, alors même qu'il revêtirait la forme d'un archange ; c'est pour cette raison que le Spiritisme dit : *Hors la charité point de salut*.

Nous renvoyons pour le même sujet à nos réponses à l'*Univers*, numéros de mai et de juillet 1859, et à la *Gazette de Lyon*, octobre 1860. Nous recommandons également à nos lecteurs, comme réfutation de M. Gandy, la *Lettre d'un catholique sur le Spiritisme*, par le docteur Grand. Si l'auteur de cette brochure[2] est voué à l'enfer, il y en aura bien d'autres, et l'on y verrait, chose étrange, ceux qui prêchent la charité pour tous, tandis que le ciel serait réservé à ceux qui lancent l'anathème et la malédiction. On se serait singulièrement mépris sur le sens des paroles du Christ.

Le défaut d'espace nous oblige de renvoyer, à notre prochain numéro, quelques mots de réponse à M. Deschanel, du *Journal des Débats*.

Lettre sur l'incrédulité.

(Première partie.)

Un de nos collègues, M. Canu, jadis fort imbu des principes matérialistes, et que le Spiritisme a ramené à une plus saine appréciation des choses, se reprochait de s'être fait le propagateur de doctrines qu'il considère maintenant comme subversives de l'ordre social ; dans l'intention de réparer ce qu'il regarde avec raison comme une faute, et d'éclairer ceux qu'il avait égarés, il écrivit à un de ses amis une lettre sur laquelle il voulut bien nous demander notre avis. Elle nous parut si bien répondre au but qu'il se proposait, que nous le priâmes de nous permettre de la publier, ce dont nos lecteurs nous saurons sans doute gré. Au lieu d'aborder carrément la

---

[2] Grand in-18, prix 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 15 c. - Au bureau de la *Revue spirite*, et chez Ledoyen, libraire au Palais-Royal.

question du Spiritisme, qui eût été repoussée par des gens n'admettant pas l'âme qui en est la base ; au lieu surtout d'étaler à leurs yeux des phénomènes étranges qu'ils eussent niés, ou attribués à des causes vulgaires, il remonte à sa source ; il cherche avec raison à les rendre spiritualistes avant de les rendre Spirites ; par un enchaînement d'idées parfaitement logique, il arrive à l'idée spirite comme conséquence. Cette marche est évidemment la plus rationnelle.

L'étendue de cette lettre nous oblige à en partager la publication.

Paris, 10 novembre 1860.

Mon cher ami,

Tu désires une longue lettre sur le *Spiritisme*, je vais tâcher de te satisfaire de mon mieux, en attendant l'envoi d'un ouvrage important sur la matière, lequel doit paraître à la fin de l'année.

Je serai obligé de commencer par quelques considérations générales, et il nous faudra remonter à l'origine de l'homme ; cela allongera un peu ma lettre, mais c'est indispensable pour l'intelligence de la chose.

Tout passe ! dit-on généralement.

Oui, tout passe ; mais généralement aussi on donne à cette expression une signification bien éloignée de celle qui lui appartient.

Tout passe, mais rien ne finit que la forme.

Tout passe, en ce sens que tout marche et suit son cours, mais non un cours aveugle et sans but, bien qu'il ne doive jamais finir.

Le mouvement est la grande loi de l'univers, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, et le but du mouvement est la progression vers le mieux ; c'est un travail actif, incessant et universel ; c'est ce que nous appelons *le progrès*.

Tout est soumis à cette loi, Dieu excepté. Dieu en est l'auteur ; la créature en est l'instrument et l'objet.

La création se compose de deux natures distinctes : la nature matérielle et la nature intellectuelle ; celle-ci est l'instrument actif ; l'autre est l'instrument passif.

Ces deux instruments sont le complément l'un de l'autre, c'est-à-dire que l'un sans l'autre serait d'un usage complètement nul.

Sans la nature intellectuelle, ou l'esprit intelligent et actif, la nature matérielle, c'est-à-dire la matière inintelligente et inerte, serait parfaitement inutile, ne pouvant rien par elle-même. Sans la matière inerte l'esprit intelligent ne pourrait pas davantage.

L'instrument même le plus parfait serait comme s'il n'existait pas, s'il n'y avait quelqu'un pour s'en servir.

L'ouvrier le plus habile, le savant de l'ordre le plus élevé, seraient aussi impuissants que le plus complet idiot, s'ils n'avaient pas d'instruments pour développer leur science et la manifester.

C'est maintenant ici le lieu de faire remarquer que l'instrument matériel ne consiste pas seulement dans le rabot du menuisier, le ciseau du sculpteur, la palette du peintre, le scalpel du chirurgien, le compas ou la lunette de l'astronome ; il consiste aussi dans la main, la langue, les yeux, le cerveau, en un mot dans la réunion de tous les organes matériels nécessaires à la manifestation de la pensée, ce qui implique naturellement, dans la dénomination *d'instrument passif*, la matière elle-même sur laquelle l'intelligence opère au moyen de l'instrument proprement dit. C'est ainsi qu'une table, une maison, un tableau, considérés dans les éléments qui les composent, ne sont pas moins des instruments que la scie, le rabot, l'équerre, la truelle, le pinceau qui les ont produits, que la main et les yeux qui ont dirigé ces derniers, que le cerveau enfin qui a présidé à cette direction. Or, tout cela, y compris le cerveau, a été l'instrument complexe dont s'est servi l'intelligence pour manifester sa pensée, sa volonté, qui était de produire une forme, et cette forme était ou une table, ou une maison, ou un tableau, etc.

La matière, inerte par sa nature, informe dans son essence, n'acquiert de propriétés utiles que par la forme qu'on lui imprime ; ce qui a fait dire à un célèbre physiologiste que la forme était plus nécessaire que la matière ; proposition un peu paradoxale peut-être, mais qui prouve la supériorité du rôle que joue la forme dans les modifications de la matière. C'est d'après cette loi que Dieu lui-même, si je puis m'exprimer ainsi, a disposé et modifié sans cesse les mondes et les créatures qui les habitent, selon les formes qui conviennent le mieux à ses vues pour l'harmonisation de l'univers ; et c'est toujours d'après cette loi que les créatures intelligentes, agissant incessamment sur la matière, comme Dieu lui-même, mais secondairement, concourent à sa transformation continuelle, transformation dont chaque degré, chaque échelon est un pas dans le progrès, en même temps qu'il est la manifestation de l'intelligence qui le lui a fait faire.

C'est ainsi que tout, dans la création, est en mouvement et toujours en progrès ; que la mission de la créature intelligente est d'activer ce mouvement dans le sens du progrès, ce qu'elle accomplit souvent même sans le savoir ; que le rôle de la créature matérielle est d'obéir à ce mouvement et de manifester le progrès de la créature intelligente ; que la création, enfin, considérée dans son ensemble ou dans ses parties, accomplit incessamment les vues de Dieu.

Que de créatures dites intelligentes (sans sortir de notre planète) accom-

plissent une mission dont elles sont bien loin de se douter ! Et j'avoue que, pour ma part, il n'y a pas bien longtemps encore, j'étais de ce nombre. Je ne serais même pas fâché, à ce sujet, de placer ici quelques mots de ma propre histoire ; tu me pardonneras cette petite digression qui peut avoir son côté utile.

Élevé à l'école du dogme catholique, et la réflexion et l'examen ne s'étant développés chez moi qu'assez tard, je fus longtemps fervent et aveugle croyant ; tu ne l'as pas oublié sans doute.

Mais tu sais aussi que, plus tard, je tombai dans un excès contraire ; de la négation de certains principes que ma raison ne prouvait admettre, je conclus à la négation absolue. Le dogme de l'éternité des peines surtout me révoltait ; je ne pouvais concilier l'idée d'un Dieu qu'on disait être infiniment miséricordieux avec celle d'un châtiment perpétuel pour une faute passagère ; le tableau de l'enfer, de ses fournaises, de ses tortures matérielles, me semblait ridicule et une parodie du Tartare des Païens. Je récapitulai mes impressions d'enfance, et me souvins que, lors de ma première communion, on nous disait qu'il ne fallait pas prier pour les damnés, parce que cela ne leur servait à rien ; quiconque n'avait pas la foi était voué aux flammes, et qu'il suffisait d'un doute sur l'infaillibilité de l'Église pour être damné ; que le bien même qu'on faisait ici-bas ne pouvait sauver, attendu que Dieu plaçait la foi au-dessus des meilleures actions humaines. Cette doctrine m'avait rendu impitoyable et avait endurci mon cœur ; je regardai les hommes avec défiance, et à la moindre peccadille je croyais voir à mes côtés un réprouvé que je devais fuir comme la peste, et auquel, dans mon indignation, j'aurais refusé un verre d'eau, me disant que Dieu lui en refuserait un jour bien davantage. S'il y avait encore eu des bûchers, j'y aurais volontiers poussé tous ceux qui n'avaient pas la foi orthodoxe, fût-ce mon père lui-même. Dans cette situation d'esprit, je ne pouvais aimer Dieu : j'en avais peur.

Plus tard, une foule de circonstances, trop longues à énumérer, vinrent m'ouvrir les yeux, et je rejetai des dogmes qui ne s'accordaient pas avec ma raison, parce que rien ne m'avait appris à mettre la morale au-dessus de la forme ; du fanatisme religieux, je tombai dans le fanatisme de l'incrédulité, à l'exemple de tant de mes compagnons d'enfance.

Je n'entrerai point dans des détails qui nous mèneraient trop loin ; j'ajouterai seulement qu'après avoir perdu pendant quinze ans la douce illusion de l'existence d'un Dieu infiniment bon, puissant et sage, de l'existence et de l'immortalité de l'âme, je retrouve enfin aujourd'hui, non plus mon illusion, mais une certitude aussi complète que celle de mon existence actuelle, que celle de t'écrire en ce moment.

Voilà, mon ami, le grand événement de notre époque, le grand événement qu'il nous est donné de voir s'accomplir de nos jours : la preuve matérielle de l'existence et de l'immortalité de l'âme.

Revenons au fait ; mais pour te faire mieux comprendre le Spiritisme, nous allons remonter à l'origine de l'homme, nous n'y serons pas longtemps.

Il est évident que les globes qui peuplent l'immensité ne sont pas faits uniquement en vue de son ornementation ; ils ont aussi un but utile à côté de l'agréable : c'est celui de produire et d'alimenter des êtres matériels vivants qui soient des instruments appropriés et dociles à cette multitude infinie de créatures intelligentes qui peuplent l'espace, et qui sont en définitive le chef-d'œuvre, ou mieux, le but de la création, puisque seules elles ont la faculté d'en connaître, d'en admirer et d'en adorer l'auteur.

Chacun des globes répandus dans l'espace a eu son commencement, quant à sa forme, dans un temps plus ou moins reculé. Quant à l'âge de la matière qui le compose, c'est un secret qu'il ne nous importe pas ici de connaître, la forme étant tout pour l'objet qui nous occupe. En effet, peu nous importe que la matière soit éternelle, ou seulement de création antérieure à la formation de l'astre, ou enfin contemporaine à cette formation ; ce qu'il faut savoir, c'est que l'astre a été formé pour être habité. Il n'est peut-être pas hors de propos d'ajouter que ces formations ne se font pas en un jour comme le disent les Écritures ; qu'un globe ne sort pas tout à coup du néant couvert de forêts, de prairies et d'habitants, comme Minerve sortit armée de pied en cap de la tête de Jupiter. Non, Dieu procède sûrement, mais lentement ; tout suit une loi lente et progressive, non que Dieu hésite ou ait besoin de lenteur, mais parce que ses lois sont telles et qu'elles sont immuables. D'ailleurs, ce que nous appelons *lenteur*, nous, êtres éphémères, ne l'est pas pour Dieu pour qui le temps n'est rien.

Voici donc un globe en formation, ou si tu le veux, tout formé ; il doit se passer encore bien des siècles ou des milliers de siècles avant qu'il soit habitable, mais enfin ce moment arrive. Après des modifications nombreuses et successives à sa surface, il commence à se couvrir peu à peu de végétation ; (je parle de la terre, ne prétendant pas faire, à moins que par analogie, l'histoire des autres globes dont le but est évidemment le même, mais dont les modifications physiques peuvent varier). A côté de la végétation apparaît la vie animale, l'une et l'autre dans leur plus grande simplicité, ces deux branches du règne organique étant nécessaires l'une à l'autre, se fécondant mutuellement en s'alimentant réciproquement, élaborant de concert la matière inorganique, pour la rendre de plus en plus propre à la formation d'êtres de plus en plus parfaits, jusqu'à ce qu'elle soit par-

venue au point de pouvoir produire et alimenter le corps qui doit servir d'habitation et d'instrument à *l'être* par excellence, c'est-à-dire à l'être intellectuel qui doit s'en servir, qui l'attend, pour ainsi dire, pour se manifester, et qui ne saurait se manifester sans lui.

Nous voici arrivés à l'homme ! Comment s'est-il formé ? Là encore n'est pas la question ; il s'est formé d'après la grande loi de la formation des êtres, voilà tout. Pour n'être pas connue, cette loi n'en existe pas moins. Comment se sont formés les premiers individus de chaque espèce de plantes ? les premiers individus de chaque espèce d'animaux ? Ils se sont formés, chacun à sa manière, d'après la même loi. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que Dieu n'a pas eu besoin de se transformer en potier, ni de se salir les mains dans la boue pour former l'homme, ni de lui arracher une côte pour faire la femme. Cette fable, en apparence absurde et ridicule, peut bien être une figure ingénieuse cachant un sens pénétrable à des esprits plus perspicaces que le mien ; mais comme je n'y comprends rien, je ne m'y arrête pas.

Voilà donc l'homme matériel habitant la terre, et habité lui-même par un être immatériel dont il n'est que l'instrument. Incapable de rien par lui-même, comme la matière en général, il ne devient propre à quelque chose que par l'intelligence qui le meut ; mais cette intelligence elle-même, créature imparfaite comme tout ce qui est créature, c'est-à-dire comme tout ce qui n'est pas Dieu, a besoin de se perfectionner, et c'est précisément en vue de ce perfectionnement que le corps lui a été donné, puisque sans la matière, l'esprit ne pourrait se manifester, ni conséquemment s'améliorer, s'éclairer, progresser enfin.

L'humanité, considérée collectivement est comparée à l'individu ; ignorante dans l'enfance, elle s'éclaire à mesure qu'elle avance en âge ; ce qui s'explique naturellement par l'état même d'imperfection où étaient les esprits pour l'avancement desquels cette humanité a été faite ; mais quant à l'esprit considéré individuellement, ce n'est pas dans une seule existence qu'il peut acquérir la somme de progrès qu'il est appelé à accomplir ; c'est pourquoi un plus ou moins grand nombre d'existences corporelles lui sont nécessaires, suivant l'usage qu'il aura fait de chacune d'elles. Plus il aura travaillé à son avancement dans chaque existence, moins il en aura à subir ; et comme chaque existence corporelle est une épreuve, une expiation, un vrai purgatoire, il a intérêt à progresser le plus promptement possible, pour avoir à subir moins d'épreuves, car l'Esprit ne rétrograde pas ; chaque progrès accompli par lui est une conquête assurée que rien ne saurait lui enlever. D'après ce principe, aujourd'hui avéré, il est évident que plus il marchera vite, plus tôt il arrivera au but.

Il résulte de ce qui précède que chacun de nous, aujourd'hui, n'en est pas à sa première existence corporelle, tant s'en faut, et qu'il est peut-être plus éloigné encore de sa dernière, car nos existences primitives ont dû se passer dans des mondes bien inférieurs à la terre, sur laquelle nous ne sommes arrivés que lorsque notre Esprit est parvenu à un état de perfection en rapport avec cet astre ; de même que, à mesure que nous progresserons, nous passerons dans des mondes supérieurs bien plus avancés que la terre sous tous les rapports, et cela, d'échelon en échelon, en avançant toujours vers le mieux. Mais, avant de quitter un globe, il paraît que l'on y subit généralement plusieurs existences dont le nombre, toutefois, n'est pas limité, mais bien subordonné à la somme de progrès qu'on y aura acquis.

Je préviens une objection que je vois sur tes lèvres. Tout cela, me diras-tu, peut être vrai, mais comme je ne me souviens de rien, et qu'il en est de même de chacun de nous, tout ce qui s'est passé dans nos existences précédentes est pour nous comme non-avenu ; et, s'il en est de même à chaque nouvelle existence, peu importe à mon esprit d'être immortel ou de mourir avec le corps, si, conservant son individualité, il n'a pas conscience de son identité. En effet, ce serait pour nous la même chose, mais il n'en est pas ainsi ; nous ne perdons le souvenir du passé que durant la vie corporelle, pour le retrouver à la mort, c'est-à-dire au réveil de l'esprit dont la véritable existence est celle d'esprit libre, et pour lequel les existences corporelles peuvent être comparées au sommeil pour le corps.

Que deviennent les âmes des morts en attendant une nouvelle réincarnation ?

Celles qui ne quittent pas la terre restent errantes à sa surface, vont où il leur plaît sans doute, ou du moins où elles peuvent, selon leur degré d'avancement, mais, en général, s'éloignent peu des vivants, et surtout de ceux qu'elles affectionnent, quand elles affectionnent quelqu'un, à moins qu'il ne leur soit imposé des devoirs à remplir ailleurs. Nous sommes donc à chaque instant environnés d'une foule d'Esprits connus et inconnus, amis et ennemis, qui nous voient, nous observent, nous entendent ; dont les uns prennent part à nos peines comme à nos joies, dont les autres souffrent de nos jouissances, ou jouissent de nos douleurs, et dont les autres, enfin, sont indifférents à tout, exactement comme cela se passe sur terre entre les mortels dont ils conservent, dans l'autre monde, les affections, les antipathies, les vices et les vertus. La différence est que les bons jouissent dans l'autre vie d'une félicité inconnue sur la terre, et cela se conçoit : n'ayant pas de besoins matériels à satisfaire ni d'obstacles du même genre à surmonter ; s'ils ont bien vécu, c'est-à-dire s'ils n'ont rien

ou que peu de chose à se reprocher dans leur dernière existence corporelle, ils jouissent en paix du témoignage de leur conscience et du bien qu'ils ont fait. S'ils ont mal vécu, s'ils ont été méchants, comme ils sont là à découvert, et ne peuvent plus se dissimuler sous leur enveloppe matérielle, ils souffrent de la honte de se voir connus, appréciés ; ils souffrent de la présence de ceux qu'ils ont offensés, méprisés, opprimés, et de l'impossibilité où ils sont de se dérober aux regards de tous. Ils souffrent enfin du remords qui les ronge, jusqu'à ce que le repentir vienne les soulager, ce qui arrive tôt ou tard, ou jusqu'à ce qu'une nouvelle incarnation les soustraie, non pas à la vue des autres Esprits, mais à leur propre vue, en leur ôtant momentanément la conscience de leur identité, et, perdant alors le souvenir de leur passé, ils sont soulagés. Mais c'est alors aussi que commence pour eux une nouvelle épreuve ; s'ils ont le bonheur d'en sortir améliorés, ils jouissent du progrès qu'ils ont fait ; s'ils ne se sont pas améliorés, ils retrouvent les mêmes tourments, jusqu'à ce qu'enfin ils se repentent ou profitent d'une nouvelle existence.

Il y a un autre genre de souffrance : c'est celui qu'éprouvent les plus mauvais Esprits, les plus pervers. Ceux-là, inaccessibles à la honte et au remords, n'en éprouvent point le tourment ; mais leurs souffrances sont plus vives encore, car, toujours portés au mal et impuissants à le faire, ils souffrent de l'envie de voir les autres plus heureux ou meilleurs qu'eux, et de la rage, en même temps, de ne pouvoir assouvir leurs haines et se livrer à tous leurs mauvais penchants. Oh ! ceux-là souffrent beaucoup ; mais, comme je te l'ai dit, ils ne souffriront que le temps qu'ils ne s'amélioreront pas, ou, en d'autres termes, que jusqu'au jour où ils s'amélioreront. Souvent ils ne prévoient pas ce terme ; ils sont si méchants, si aveuglés par le mal, qu'ils ne soupçonnent pas l'existence ou la possibilité de l'existence d'un état de choses meilleur, et ne se doutent pas, par conséquent, que leurs souffrances doivent finir un jour, et c'est ce qui les endurcit dans le mal et aggrave leurs tourments ; mais, comme ils ne peuvent fuir toujours le sort commun que Dieu réserve à toutes ses créatures, sans exception, il vient un moment où il leur faut bien suivre enfin la route commune, et ce jour est quelquefois beaucoup plus rapproché qu'on ne serait tenté de le croire en observant leur perversité. On en a vu qui se sont convertis tout à coup, et tout à coup leurs souffrances ont cessé ; mais cependant, il leur reste encore de rudes épreuves à subir sur la terre dans leur prochaine incarnation ; il faut qu'ils s'épurent en expiant leurs fautes, et cela, en définitive, n'est que juste ; mais au moins, ils n'ont plus à craindre de perdre le progrès accompli, ils ne peuvent rétrograder.

Voilà mon ami, le plus succinctement et le plus clairement, qu'il m'a

été possible de le faire, l'exposé de la philosophie du Spiritisme, tel, du moins, qu'il m'était possible de le faire dans une lettre ; tu en trouveras, les développements les plus complets, jusqu'à ce jour, et les plus satisfaisants dans *le Livre des Esprits*, source où j'ai puisé moi-même ce qui m'a fait ce que je suis.

Passons maintenant à la pratique.

(La fin au prochain numéro.)

L'Esprit frappeur de l'Aube.

Un de nos abonnés nous transmet des détails fort intéressants sur des faits de manifestation qui se sont passés, et se passent encore en ce moment, dans une localité du département de l'Aube, dont nous tairons le nom, attendu que la personne chez qui ces phénomènes ont lieu ne se soucie nullement d'être assaillie par la visite des nombreux curieux qui ne manqueraient pas de se porter chez elle : ces manifestations bruyantes lui ayant déjà attiré plus d'un désagrément ; du reste, notre correspondant nous rapporte les faits comme témoin oculaire, et nous le connaissons assez pour savoir qu'il mérite toute confiance. Nous extrayons les passages les plus intéressants de sa relation :

« Il y a quatre ans (en 1856), il se passa chez M. R…, de la ville que j'habite, des faits de manifestation qui rappellent, jusqu'à un certain point, ceux de Bergzabern ; je ne connaissais pas alors ce monsieur, et ce n'est que plus tard que je fus en rapport avec lui, de sorte que c'est par ouï-dire que j'appris ce qui se passa à cette époque. Les manifestations ayant cessé depuis longtemps, M. R… s'en croyait débarrassé, mais depuis peu elles ont recommencé comme autrefois, et j'ai pu en être témoin pendant plusieurs jours de suite ; je vous raconterai donc ce que j'ai vu de mes propres yeux.

« La personne qui est l'objet de ces manifestations est le fils de M. R…, âgé de seize ans, et qui n'en avait par conséquent que douze lorsqu'elles se produisirent pour la première fois. C'est un garçon d'une intelligence excessivement bornée, qui ne sait ni lire ni écrire, et sort très rarement de la maison. Quant aux manifestations qui ont eu lieu en ma présence,

à l'exception du balancement du lit et de la suspension magnétique, l'Esprit imita à peu près en tout celui de Bergzabern ; les coups, les grattements furent les mêmes ; il sifflait, imitait le bruit de la lime et de la scie, et lança à travers la chambre des morceaux de charbon qui vinrent on ne sait d'où, car il n'y en avait pas dans la pièce où nous étions. Les phénomènes se produisent généralement dès que l'enfant est couché et commence à s'endormir. Pendant son sommeil il parle à l'Esprit avec autorité, et prend le ton du commandement d'un officier supérieur à s'y méprendre, quoiqu'il n'ait jamais assisté à aucun exercice militaire ; il simule un combat, commande la manoeuvre, remporte la victoire, et se croit nommé général sur le champ de bataille. Quand il ordonne à l'Esprit de frapper un certain nombre de coups, il arrive quelquefois que celui-ci en frappe plus qu'il n'en a demandé ; l'enfant lui dit alors : Comment vas-tu faire pour ôter ceux que tu as frappés de trop ? Alors l'Esprit se met à gratter, comme s'il effaçait. Quand l'enfant commande il est dans une grande agitation, et crie parfois si fort que sa voix s'éteint dans une espèce de râle. Au commandement l'Esprit bat toutes les marches françaises et étrangères, même celles des Chinois ; je n'ai pu en vérifier l'exactitude, ne les connaissant pas ; mais il est souvent arrivé à l'enfant de dire : Ce n'est pas ça, recommencez ; et l'Esprit obéissait. Je dois vous dire en passant que pendant son sommeil l'enfant est très grossier en commandant.

« Un soir que j'assistais à une de ces scènes, il y avait déjà cinq heures que le fils R… était dans une grande agitation ; j'essayai de le calmer par quelques passes magnétiques, mais aussitôt il devint furieux et bouleversa son lit. Le lendemain il se coucha à mon arrivée, et comme d'habitude s'endormit au bout de quelques minutes ; alors les coups et les grattements commencèrent ; tout à coup il dit à l'Esprit : Mets-toi là, je vais t'endormir ; et à notre grande surprise il le magnétisa, et cela malgré la résistance de l'Esprit qui paraissait s'y refuser, à ce que je crus comprendre d'après la conversation qu'ils avaient ensemble ; puis il le réveilla en le dégageant comme aurait pu le faire un magnétiseur exercé. Je m'aperçus alors qu'il semblait ramasser son fluide en un tas, puis il me le lança en m'apostrophant et en m'injuriant. Quand il se réveille, il n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé.

« Les faits, loin de se calmer, s'aggravent chaque jour d'une manière affligeante par l'exaspération de l'Esprit, qui craint sans doute de perdre l'empire qu'il a pris sur ce jeune homme ; j'ai voulu lui demander son nom et ses antécédents, mais je n'ai obtenu que mensonges et blasphèmes. Je dois dire ici que quand il parle, c'est par la bouche du jeune homme, qui lui sert de médium parlant. J'ai vainement cherché à le ramener à de

meilleurs sentiments par de bonnes paroles ; il me répond que la prière ne peut rien sur lui ; qu'il a essayé de monter vers Dieu, mais qu'il n'a trouvé que glaces et brouillards ; alors il me traite de bigot, et quand je prie mentalement, je remarque toujours qu'il devient furieux et frappe à coups redoublés. Tous les jours il apporte des objets assez volumineux, du fer, du cuivre, etc. Quand je lui demande où il va les chercher, il répond qu'il les prend à des gens qui ne sont pas honnêtes. Si je lui fais de la morale, il se met en fureur. Un soir il me dit que tant que je viendrais il casserait tout, et qu'il ne s'en irait pas avant Pâques, puis il me cracha au visage. Lui ayant demandé pourquoi il s'attachait ainsi au fils R…, il répondit : Si ce n'était pas lui, ce serait un autre. Le père lui-même n'est pas exempt des atteintes de cet Esprit malfaisant ; souvent il est arrêté dans son travail, parce qu'il est frappé, tiré par ses habits en tous sens, et même piqué jusqu'au sang.

« J'ai fait ce que j'ai pu, mais je suis à bout de ressources ; j'ajoute qu'il est d'autant plus difficile d'obtenir de bons résultats, que M. et Mme R…, malgré leur désir d'en être délivré, car il a été cause pour eux d'un véritable préjudice, étant obligés de travailler pour vivre, ne me secondent pas, leur foi en Dieu n'ayant pas une grande consistance. »

Nous avons omis une foule de détails qui ne feraient que corroborer ceux que nous avons rapportés ; toutefois nous en avons dit assez pour montrer qu'on peut dire de cet Esprit, comme de certains malfaiteurs, qu'il est de la pire espèce.

Dans la séance de la Société, du 9 novembre dernier, les questions suivantes furent adressées à saint Louis à ce sujet :

1. Auriez-vous la bonté de nous dire quelque chose sur l'Esprit qui obsède le jeune R… ? - R. L'intelligence de ce jeune homme est des plus faibles, et quand l'Esprit s'empare de lui, il est alors dans une hallucination complète, d'autant mieux que son corps est plongé dans le sommeil. La raison ne peut donc rien sur son cerveau, et alors il est livré à l'obsession de cet Esprit turbulent.

2. Un Esprit relativement supérieur peut-il exercer sur un autre Esprit une action magnétique et paralyser ses facultés ? - R. Un bon Esprit ne peut quelque chose sur un autre que moralement, mais non physiquement. Pour paralyser par le fluide magnétique, il faut agir sur la matière, et l'Esprit n'est pas une matière semblable à un corps humain.

3. Comment se fait-il alors que le jeune R… prétende magnétiser l'Esprit et l'endormir ? - R. Il le croit, et l'Esprit se prête à l'illusion.

4. Le père désire savoir s'il n'y aurait pas moyen de se débarrasser de cet hôte importun, et si son fils sera encore longtemps soumis à cette

épreuve ? - R. Quand ce jeune homme est réveillé, il faudrait, avec lui, évoquer de bons Esprits, afin de le mettre en rapport avec eux, et, par ce moyen, écarter les mauvais qui l'obsèdent pendant son sommeil.

5. Pourrions-nous agir d'ici en évoquant, par exemple, cet Esprit pour le moraliser, ou peut-être l'Esprit même du jeune homme ? - R. Ce n'est guère possible à présent : ils sont tous deux trop matériels ; il faut agir directement sur le corps de l'être vivant, par la présence des bons Esprits qui viendront vers lui.

6. Nous ne comprenons pas bien cette réponse. - R. Je dis qu'il faut appeler le concours de bons Esprits qui pourront rendre le jeune homme moins accessible aux impressions du mauvais Esprit.

7. Que pouvons-nous faire pour lui ? - R. Le mauvais Esprit qui l'obsède ne s'en ira pas facilement, n'étant fortement repoussé par personne. Vos prières, vos évocations sont une arme faible contre lui ; il faudrait agir directement et matériellement sur le sujet qu'il tourmente. Vous pouvez prier, car la prière est toujours bonne ; mais vous n'arriverez pas par vous-mêmes, si vous n'êtes secondés par ceux qui y sont le plus intéressés, c'est-à-dire par le père et la mère ; malheureusement, ils n'ont pas cette foi en Dieu qui centuple les forces, et Dieu n'écoute pas ceux qui ne s'adressent pas à lui avec confiance. Ils ne peuvent donc se plaindre d'un mal qu'ils ne font rien pour éviter.

8. Comment concilier la sujétion de ce jeune homme sous l'empire de cet Esprit, avec l'autorité qu'il exerce sur lui, puisqu'il commande et que l'Esprit obéit ? - R. L'esprit de ce jeune homme est peu avancé moralement, mais il l'est plus qu'on ne le croit en intelligence. Dans d'autres existences il a abusé de son intelligence qui n'était pas dirigée vers un but moral, mais, au contraire, par des vues ambitieuses ; il est maintenant en punition dans un corps qui ne lui permet pas de donner un libre cours à son intelligence, et le mauvais Esprit profite de sa faiblesse ; il se laisse commander pour des choses sans conséquence, parce qu'il le sait incapable de lui ordonner des choses sérieuses : il l'amuse. La terre fourmille d'Esprits qui sont en punition dans des corps humains, c'est pourquoi il y a tant de maux de toutes sortes.

Remarque. L'observation vient à l'appui de cette explication. Pendant son sommeil, l'enfant montre une intelligence incontestablement supérieure à celle de l'état normal, ce qui prouve un développement antérieur, mais réduit à l'état latent sous cette enveloppe grossière ; ce n'est que dans les moments d'émancipation de l'âme, dans ceux où elle ne subit plus autant l'influence de la matière, que son intelligence se déploie, et c'est aussi le moment où il exerce une espèce d'autorité sur l'être qui le subjugue ;

mais rendu à l'état de veille, ses facultés s'annihilent sous l'enveloppe matérielle qui la comprime. N'est-ce pas là un enseignement moral pratique ?

On témoigne le désir d'évoquer cet Esprit, mais aucun des médiums présents ne se soucie de lui servir d'interprète. Mlle Eugénie, qui avait aussi montré de la répugnance, saisit tout à coup le crayon par un mouvement involontaire, et écrivit :

1. Tu ne veux pas ? Eh bien ! tu écriras. Oh ! tu crois que je ne te dompterai pas ; si fait. Me voici ; mais tu ne t'effraies guère ; je te ferai voir mes forces.

Nota. Ici l'Esprit fait frapper au médium un grand coup de poing sur la table, et casse plusieurs crayons.

2. Puisque vous êtes ici, dites-nous pour quelle raison vous vous êtes attaché au fils de M. R… ? - R. Il faudrait, je crois, vous faire des confidences ! D'abord, sachez que j'ai un besoin très grand de tourmenter quelqu'un.

Un médium qui serait raisonnable me repousserait ; je m'attache à un idiot qui ne m'oppose aucune résistance.

3. *Nota*. Quelqu'un fait la réflexion que, malgré cet acte de lâcheté, cet Esprit ne manque pas d'intelligence. Il répond sans qu'il lui soit adressé de question directe :

Un peu ; je ne suis pas si bête que vous croyez.

4. Qu'étiez-vous de votre vivant ? - R. Pas grand chose ; un homme qui a fait plus de mal que de bien, et qui est d'autant plus puni.

5. Puisque vous êtes puni pour avoir fait du mal, vous devriez comprendre la nécessité de faire du bien. Est-ce que vous ne voulez pas chercher à vous améliorer ? - R. Si vous vouliez m'aider, je perdrais moins de temps.

6. Nous ne demandons pas mieux, mais il faut que vous en ayez la volonté ; priez avec nous, cela vous aidera. - R. (Ici l'Esprit fait une réponse blasphématoire).

7. Assez ! nous ne voulons pas en entendre davantage ; nous espérions éveiller en vous quelques bons sentiments, c'est dans ce but que nous vous avons appelé ; mais puisque vous ne répondez à notre bienveillance que par de vilaines paroles, vous pouvez vous retirer. - R. Ah ! là s'arrête votre charité ! parce j'ai pu un peu résister, je vois que cette charité s'arrête court : c'est que vous ne valez pas mieux. Oui, vous pourriez me moraliser mieux que vous ne pensez si vous saviez vous y prendre ; d'abord dans l'intérêt de l'idiot qui en souffre, du père qui ne s'en effraie que trop, puis du mien si cela vous plaît.

8. Dites-nous votre nom, afin que nous puissions désigner. - R. Oh !

mon nom vous importe peu ; appelez-moi si vous voulez l'Esprit du jeune idiot.

9. Si nous avons voulu vous faire cesser, c'est parce que vous avez dit une parole sacrilège. - R. Ah ! ah ! monsieur a été choqué ! Pour savoir ce qu'il y a dans la boue, il faut la remuer.

10. Quelqu'un dit : Cette figure est digne de l'Esprit : elle est ignoble. - R. Vous voulez du poétique, jeune homme ? en voici : Pour connaître l'odeur de la rose il faut la sentir.

11. Puisque vous avez dit que nous pouvions vous aider à vous améliorer, un de ces messieurs s'offre de vous instruire ; voulez-vous aller avec lui quand il vous évoquera ? - R. Il faut d'abord que je voie s'il me convient. (Après quelques instants de réflexion il ajoute :) Oui, j'irai.

12. Pourquoi le fils de M. R… se mettait-il en fureur quand M. L… voulait le magnétiser ? - R. Ce n'est pas lui qui était en colère, c'était moi.

13. Pourquoi cela ? - R. Je n'ai aucun pouvoir sur cet homme qui m'est supérieur, c'est pourquoi je ne puis le sentir. Il veut m'arracher celui que je tiens sous ma dépendance, et c'est ce que je ne veux pas.

14. Vous devez voir autour de vous des Esprits qui sont plus heureux que vous ; savez-vous pourquoi ? - R. Oui, je le sais ; ils sont meilleurs que moi.

15. Comprenez-vous alors que si, au lieu de faire le mal, vous faisiez le bien, vous seriez heureux comme eux ? - R. Je ne demanderais pas mieux ; mais c'est difficile de faire le bien.

16. C'est peut-être difficile pour vous, mais ce n'est pas impossible. Comprenez-vous que la prière peut avoir une grande influence pour votre amélioration ? - R. Je ne dis pas non ; j'y réfléchirai. Appelez-moi quelquefois.

Remarque. Cet Esprit, comme on le voit, n'a pas démenti son caractère ; cependant il s'est montré moins récalcitrant sur la fin, ce qui prouve qu'il n'est pas tout à fait inaccessible au raisonnement. Il y a donc chez lui de la ressource, mais il faudrait pour le dominer entièrement un concours de volontés qui n'existe pas. Ceci doit être un enseignement pour les personnes qui pourraient se trouver dans un cas analogue.

Cet Esprit est sans doute très mauvais, et appartient au bas-fond du monde Spirite ; mais on peut dire qu'il est brutalement mauvais, et chez de pareils êtres il y a plus de ressources que chez ceux qui sont hypocrites ; ils sont à coup sûr beaucoup moins dangereux que les Esprits fascinateurs qui, à l'aide d'une certaine dose d'intelligence et d'un faux semblant de vertu, savent inspirer à certaines personnes une aveugle confiance dans

leurs paroles ; confiance dont tôt ou tard elles sont victimes, car ces Esprits n'agissent jamais en vue du bien : ils ont toujours une arrière-pensée. Le *Livre des Médiums* aura pour résultat, nous l'espérons, de mettre en garde contre leurs suggestions, ce dont, assurément, ils ne nous sauront pas bon gré ; mais, comme on le pense bien, nous nous inquiétons tout aussi peu de leur mauvais vouloir, que de celui des *Esprits incarnés* qu'ils exciteront contre nous. Les mauvais Esprits, pas plus que les hommes, ne voient avec plaisir ceux qui, en démasquant leurs turpitudes, leur ôtent les moyens de nuire.

Enseignement spontané des Esprits.

Dictées obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums.

Les trois types.

(Méd. M. Alfred Didier.)

Il y a dans le monde trois types qui seront éternels ; ces trois types, de grands hommes les ont peints tels qu'ils ont été de leur temps, et ils ont deviné qu'ils existeraient toujours. Ces trois types sont d'abord *Hamlet*, qui dit en lui-même : *To be or not to be, that is the question* ; puis *Tartufe*, qui marmotte des prières, et qui, en outre, médite le mal ; puis *Don Juan*, qui dit à tous : Je ne crois à rien. Molière a trouvé, lui seul, deux de ces types ; il a flétri Tartufe, et il a foudroyé Don Juan. L'homme sans la vérité est dans le doute comme Hamlet, sans conscience comme Tartufe, sans cœur comme Don Juan. Hamlet est dans le doute, il est vrai, mais il cherche, il est malheureux, l'incrédulité l'accable, ses plus suaves illusions s'éloignent de jour en jour, et cet idéal, cette vérité qu'il poursuit, tombe dans l'abîme comme Ophélie et est à jamais perdue pour lui ; alors il devient fou, il meurt en désespéré ; mais Dieu lui pardonnera, car il a eu du coeur, il a aimé, et c'est le monde qui lui a enlevé ce qu'il voulait conserver.

Les deux autres types sont atroces, parce qu'ils sont égoïstes et hypocrites, chacun dans leur genre. Tartufe prend le masque de la vertu, ce

qui le rend odieux ; Don Juan ne croit à rien, pas même à Dieu : il ne croit qu'à lui. Ne vous a-t-il jamais semblé voir dans cet emblème fameux de Don Juan et de la statue du Commandeur, ne vous a-t-il jamais semblé, dis-je, voir le scepticisme en face des tables tournantes ? L'esprit humain corrompu devant la plus brutale manifestation ? Le monde n'y a vu, jusqu'à présent, qu'une figure tout à fait humaine ; croyez-vous qu'il ne faille pas y voir et y deviner davantage ? Que le génie inimitable de Molière n'a pas eu dans cette œuvre le sentiment du bon sens sur les faits spirituels, comme il l'avait toujours eu pour les défauts de ce monde !

Gérard de NERVAL.

Cazotte.

(Méd. M. Alfred Didier.)

Il est curieux de voir surgir, au milieu du matérialisme, une réunion d'hommes de bonne foi pour propager le Spiritisme. Oui, c'est au milieu des plus profondes ténèbres que Dieu lance la lumière, et c'est au moment où on l'oublie le plus qu'il se montre le mieux ; semblable au voleur sublime dont parle l'Evangile, qui viendra juger le monde au moment où il y pensera le moins. Mais Dieu ne vient pas vers vous pour vous surprendre ; il vient, au contraire, vous prévenir que cette grande surprise, qui doit saisir les hommes à la mort, doit être, pour eux, funeste ou heureuse.

C'était au milieu d'une société corrompue que Dieu m'avait envoyé. Grâce à la clairvoyance, quelques-unes de ces révélations, qui semblaient si merveilleuses de mon temps, paraissent aujourd'hui toutes naturelles. Tous ces souvenirs ne sont plus que des rêves pour moi, et, Dieu soit loué ! le réveil n'a pas été pénible. Le Spiritisme est né, ou plutôt il est ressuscité à votre époque ; le magnétisme était de mon temps. Croyez que les grandes lumières précèdent de grands éclats.

L'auteur du *Diable amoureux* vous rappelle qu'il a déjà eu l'honneur de converser avec nous, et il sera heureux de continuer ses relations amicales.

CAZOTTE.

Dans la séance suivante, les questions ci-après furent adressées à l'Esprit de Cazotte :

Vous avez eu l'obligeance, en venant spontanément la dernière fois, de nous dire que vous reviendriez volontiers. Nous profitons de votre offre pour vous adresser quelques questions, si vous le voulez bien.

1° L'histoire du fameux souper où vous prédîtes le sort qui attendait

chaque convive est-elle entièrement vraie ? - R. Elle est vraie en ce sens que cette prédiction ne s'est pas faite en une seule soirée, mais à bien des repas, à la fin desquels je m'égayais à faire peur à mes aimables convives par de sinistres révélations.

2° Nous connaissons les effets de la seconde vue, et nous comprendrions que, doué de cette faculté, vous eussiez pu voir des choses éloignées, mais se passant à ce moment-là ; comment avez-vous pu voir des choses futures qui n'existaient pas encore, et les voir avec précision ? Veuillez nous dire en même temps comment cette prévision vous a été donnée ? Avez-vous parlé simplement comme inspiré, sans rien voir, ou bien le tableau des événements annoncés par vous s'est-il présenté comme une image ? Soyez assez bon pour nous décrire cela le mieux possible pour notre instruction. - R. Il y a dans la raison de l'homme un instinct moral qui le pousse à prédire certains événements. J'étais doué, il est vrai, d'une clairvoyance assez grande, mais toujours humaine, sur les événements qui s'effectuaient alors ; mais croyez-vous que le bon sens, ou le jugement sain des choses d'ici-bas, puisse vous détailler, bien des années à l'avance, telle ou telle circonstance ? Non ; à ma sagacité naturelle était jointe une qualité surnaturelle : la seconde vue. Lorsque je révélais aux personnes qui m'entouraient les secousses terribles qui allaient avoir lieu, je parlais évidemment comme un homme de sens et de logique ; mais lorsque de ces circonstances vagues et générales, je voyais les petits détails, lorsque je voyais visiblement telle ou telle victime, c'est alors que je ne parlais plus comme un homme seulement doué, mais comme un homme inspiré.

3° Indépendamment de ce fait, avez-vous eu, pendant votre vie, d'autres exemples de prévisions ? - Oui ; elles étaient toutes à peu près sur ce sujet ; mais, par passe-temps, j'étudiais les sciences occultes, et je m'occupais beaucoup de magnétisme.

4° Cette faculté de prévision vous a-t-elle suivi dans le monde des Esprits ? c'est-à-dire, depuis votre mort, prévoyez-vous encore certains événements ? - R. Oui, ce don m'est resté beaucoup plus pur.

Remarque. On pourrait voir ici une contradiction avec le principe qui s'oppose à la révélation de l'avenir. L'avenir, en effet, nous est caché par une loi très sage de la Providence, parce que cette connaissance nuirait à notre libre-arbitre, et nous porterait à négliger le présent pour l'avenir ; de plus, par notre opposition, nous pourrions entraver certains événements nécessaires à l'ordre général ; mais lorsque cette communication peut nous exciter à faciliter l'accomplissement d'une chose, Dieu peut en permettre la révélation dans des limites assignées par sa sagesse.

La voix de l'ange gardien.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Tous les hommes sont médiums ; tous ont un Esprit qui les dirige, vers le bien, quand ils savent l'écouter. Maintenant que quelques-uns communiquent directement avec lui par une médiumnité particulière, que d'autres ne l'entendent que par la voix du cœur et de l'intelligence, peu importe, ce n'est pas moins leur Esprit familier qui les conseille. Appelez-le esprit, raison, intelligence, c'est toujours une voix qui répond à votre âme et vous dicte de bonnes paroles ; seulement, vous ne les comprenez pas toujours. Tous ne savent pas agir d'après les conseils de cette raison, non cette raison qui se traîne et rampe plutôt qu'elle ne marche, cette raison qui se perd au milieu des intérêts matériels et grossiers, mais cette raison qui élève l'homme au-dessus de lui-même, qui le transporte vers des régions inconnues ; flamme sacrée qui inspire l'artiste et le poète, pensée divine qui élève le philosophe, élan qui entraîne les individus et les peuples, raison que le vulgaire ne peut comprendre, mais qui rapproche l'homme de la divinité, plus qu'aucune autre créature ; entendement qui sait le conduire du connu à l'inconnu, et lui fait exécuter les choses les plus sublimes. Ecoutez donc cette voix intérieure, ce bon génie qui vous parle sans cesse, et vous arriverez progressivement à entendre votre ange gardien qui vous tend les mains du haut du ciel.CHANNING.

La coquetterie.

(Méd., madame Costel.)

Aujourd'hui nous nous occuperons de la coquetterie féminine qui est l'ennemie de l'amour : elle le tue ou elle l'amoindrit, ce qui est pis. La femme coquette ressemble à un oiseau en cage qui, par ses chants, attire les autres oiseaux auprès de lui. Elle attire les hommes qui brisent leurs cœurs contre les barreaux qui l'enferment. Plaignons-la plus qu'eux ; rendue captive par l'étroitesse de ses idées et par la sécheresse de son cœur, elle piétine dans l'obscurité de sa conscience, ne pouvant jamais voir luire le soleil de l'amour qui ne rayonne que pour les âmes généreuses et dévouées. Il est plus difficile de ressentir l'amour que de l'inspirer, et tous, cependant, s'inquiètent et fouillent le cœur désiré sans examiner d'abord si le leur possède le trésor convoité. Non, l'amour qui est la sensualité de l'amour-propre, n'est pas l'amour plus que la coquetterie n'est la séduction pour une âme élevée. On a raison de jeter le blâme et d'entourer de difficultés ces fragiles liaisons, honteux échange de vanité, de misères de toutes sortes ; l'amour demeure étranger à ces choses-là ; pas plus que le rayon, il n'est souillé par le fumier qu'il éclaire. Insensées sont les femmes qui ne comprennent pas que leur beauté, leur vertu, c'est l'amour dans son abandon, dans son oubli des intérêts personnels, et dans la transmigration de l'âme qui se livre tout entière à l'être aimé. Dieu bénit la femme qui a porté le joug de l'amour, il repousse celle qui a fait de ce précieux sentiment un trophée à sa vanité, une distraction à son oisiveté, ou une flamme charnelle qui consume le corps en laissant le cœur vide. GEORGES.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1861.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

(Extrait des procès verbaux.)

Vendredi 21 décembre 1860. (Séance particulière.)

Admission de deux nouveaux membres.

Rapports divers. 1° Lecture de plusieurs communications obtenues hors des séances.

2° M. Allan Kardec donne lecture d'une lettre de Bordeaux par laquelle on propose l'évocation d'une demoiselle M. H… décédée récemment. La Société consultée ne pense pas qu'elle doive s'occuper de cette évocation.

Travaux de la séance. 1° Dictée spontanée signée Lazare, obtenue par madame Costel. - Autre, signée Gérard de Nerval, obtenue par M. A. Didier. L'Esprit développe la proposition dont il a posé les bases dans la communication des *Trois types* : Hamlet, Don Juan et Tartufe, le 14 décembre. Il développe le type d'Hamlet. Sur la demande qui lui en est faite, il donne son appréciation sur Lafontaine. - Autre, signée Torquato Tasso, par mademoiselle H… L'Esprit donne également son appréciation sur Lafontaine.

2° Evocation de lady Esther Stanhope, qui a passé la plus grande partie de sa vie sur les hauteurs du Liban, au milieu des populations arabes qui lui avaient donné le titre de reine de Palmyre.

Vendredi 28 décembre 1860. (Séance générale.)

Rapports divers. 1° Lecture de plusieurs communications obtenues hors des séances, entre autres un conte fantastique signé Hoffmann, par madame Costel, et l'évocation d'un nègre faite à la Nouvelle-Orléans, par madame de B… Elle est remarquable par la naïveté des idées, et la reproduction du langage usité parmi les nègres.

2° Lettre de madame T. D… de Cracovie qui constate les progrès du Spiritisme en Pologne, dans la Podolie et l'Ukraine. Cette dame est médium depuis sept ans ; elle joint à sa lettre quatre communications qui attestent la bonté et la supériorité de l'Esprit qui les a faites, et demande en outre à faire partie de la Société.

3° M. Allan Kardec adresse aux Esprits l'allocution suivante, pour les remercier de leur concours pendant l'année qui vient de s'écouler :

« Nous ne voulons pas terminer l'année sans adresser nos remerciements aux bons Esprits qui ont bien voulu venir nous instruire. Nous remercions surtout saint Louis, notre président spirituel, dont la protection a été si évidente sur la Société qu'il a prise sous son patronage, et qui, nous l'espérons, voudra bien nous la continuer, le priant de nous inspirer à tous les sentiments qui peuvent nous en rendre dignes. Nous remercions également tous ceux qui sont venus spontanément nous donner leurs avis et leurs instructions, soit à nos séances, soit dans les communications qu'ils ont données en particulier à nos médiums et qui nous ont été transmises. Dans le nombre, nous ne saurions oublier Lamennais qui a dicté à M. Didier des pages si éloquentes ; Channing ; Georges, dont les belles communications ont été admirées de tous les lecteurs de la Revue ; Mme Delphine de Girardin, Charles Nodier, Gérard de Nerval, Lazare, Le Tasse, Alfred de Musset, Rousseau, etc., etc. L'année 1860 a été éminemment prospère pour les idées spirites ; espérons qu'avec le concours des bons Esprits, l'année qui va s'ouvrir ne sera pas moins favorable. Quant aux Esprits souffrants qui sont venus, soit spontanément, soit à notre appel, nous continuerons, par nos prières, d'appeler sur eux la miséricorde de Dieu, le priant de soutenir ceux qui sont dans la voie du repentir, et d'éclairer ceux qui sont encore dans la voie ténébreuse du mal. »

Travaux de la séance. - 1° Dictée spontanée sur l'année 1860, signée J.-J. Rousseau, par Mme Costel. - Autre, signée Necker, par mademoiselle H… - Autre, sur l'année 1861, signée saint Louis.

2° Évocation de lady Stanhope, Hoffmann, le nègre de la Nouvelle-Orléans.

3° Questions diverses : Sur le souvenir des existences antérieures dans Jupiter ; - Sur diverses apparitions qu'a eues la belle-mère de M. Pr…, présent à la séance.

Vendredi 4 janvier 1861. (Séance particulière.)

Admission de M. W…, artiste peintre.

Rapports divers. 1° Lettre de M. Kond…, docteur-médecin (Vaucluse), qui exprime le regret que tout ce qui est mentionné dans les procès-verbaux de la Société ne soit pas publié intégralement dans la Revue. « Les partisans du Spiritisme, dit-il, qui ne peuvent assister aux séances, se trouvent étrangers aux questions qui sont étudiées et résolues dans cette assemblée scientifique. Tous les mois nous attendons avec une impatience fiévreuse l'arrivée de la Revue ; quand nous la tenons, nous ne perdons pas une minute pour la lire ; nous la lisons et relisons, puis nous apprenons avec tristesse une foule de questions dont nous n'aurons jamais la solution. » Il demande s'il n'y aurait pas moyen de remédier à cet inconvénient.

Mme Costel dit avoir reçu des lettres dans le même sens.

Cela prouve, dit M. Allan Kardec, une chose dont nous devons être très satisfaits, c'est le prix que l'on attache aux travaux de la Société, et le crédit dont elle jouit parmi les vrais Spirites. La publication de l'extrait des procès-verbaux montre aux étrangers qu'elle ne s'occupe que de choses graves et d'études sérieuses ; la considération qu'elle s'est acquise au dehors tient à sa modération et à sa marche prudente sur un terrain nouveau, à l'ordre et à la gravité qui président à ses réunions, et au caractère essentiellement moral et scientifique de ses travaux ; c'est donc pour elle un encouragement de ne pas s'écarter d'une voie qui lui mérite l'estime, puisque de l'étranger, de la Pologne même, on écrit pour demander à en faire partie.

A la réclamation spéciale et très flatteuse pour nous de M. le docteur K…, je répondrai d'abord que, pour publier intégralement tout ce qui se fait et se discute dans la Société, il faudrait des volumes. Parmi les évocations qui y sont faites, il en est beaucoup, ou qui ne répondent pas à l'attente, ou qui n'offrent pas un intérêt assez général pour être publiées ; on les conserve dans les archives pour être consultées au besoin, et le bulletin se contente de les mentionner. Il en est de même des communications spontanées : on ne publie que les plus instructives. Quant aux questions diverses et problèmes moraux, qui ont souvent un grand intérêt, M. le docteur K… est dans l'erreur s'il pense que les Spirites du dehors

en sont privés. Ce qui lui donne cette opinion, c'est que l'abondance des matières, et la nécessité de les coordonner, permettent assez rarement de publier toutes ces questions dans le numéro de la Revue où elles sont mentionnées au bulletin ; mais elles y trouvent tôt ou tard leur place. D'ailleurs, elles constituent un des éléments essentiels des ouvrages sur le Spiritisme ; elles ont été mises à profit dans le *Livre des Esprits* et dans le *Livre des Médiums* où elles sont classées selon leur objet, et aucune de celles qui sont essentielles n'a été omise. Que M. K…, et les autres Spirites se rassurent donc ; s'ils ne peuvent, par la lecture de la Revue, assister de loin aux séances de la Société, et n'en pas perdre une parole, tout ce que l'on y obtient d'important n'est jamais mis sous le boisseau. Néanmoins, la Revue s'efforcera de répondre, autant que possible, au désir exprimé par l'honorable correspondant.

2° M. Allan Kardec signale, d'après le récit d'un négociant de New-York, présent à la séance, le progrès que fait aux États-Unis du nord les principes formulés dans le *Livre des Esprits*. Ce livre y est traduit en anglais par fragments, et la doctrine de la réincarnation y compte maintenant de nombreux partisans.

3° Lecture d'une gracieuse et charmante communication en vieux style du moyen-âge, obtenue par mademoiselle S… - Autre, sur l'immatérialité des Esprits, par madame Costel.

Travaux de la séance. - 1° Observations critiques sur la dictée faite dans la dernière séance par l'Esprit de Necker. L'Esprit de Mme de Staël se manifeste spontanément et justifie, en en expliquent le sens, les paroles de son père.

2° Évocation de Léon X, qui s'est manifesté spontanément le 14 décembre. Répondant à plusieurs questions qui lui sont faites, il explique et développe ses idées sur le caractère comparé des Américains, des Français et des Anglais ; la manière de voir de ces peuples touchant le Spiritisme ; les progrès inévitables de cette doctrine, etc.

3° Dialogue spontané entre Mgr Sibour et son meurtrier.

4° Questions adressées à saint Louis sur le nègre évoqué le 28 décembre, son caractère et son origine.

5° Évocation de mademoiselle J. B., pour sa mère présente à la séance. Cette communication, d'un intérêt tout privé, offre une peinture touchante de l'affection que certains Esprits conservent pour ceux qu'ils ont aimés sur la terre.

M. Squire.

Plusieurs journaux ont parlé avec plus ou moins de dérision, selon leur habitude, de ce nouveau médium, compatriote de M. Home, sous l'influence duquel se produisent aussi des phénomènes d'un ordre en quelque sorte exceptionnel. Ils ont cela de particulier, que les effets n'ont lieu que dans la plus profonde obscurité, circonstance dont ne manquent pas d'exciper les incrédules. M. Home, comme on le sait, produisait des phénomènes très variés, dont le plus remarquable était, sans contredit, celui des apparitions tangibles ; nous en avons rendu un compte détaillé dans la *Revue Spirite* des mois de février, mars et avril 1868. M. *Squire* n'en produit que deux, ou, pour mieux dire, qu'un seul avec certaines variantes, mais qui n'en est pas moins digne d'attention. L'obscurité étant une condition essentielle pour l'obtention du phénomène, il va sans dire que l'on prend toutes les précautions nécessaires pour s'assurer de la réalité. Voici en quoi il consiste :

M. Squire se place devant une table, pesant 35 à 40 kilog., semblable à une forte table de cuisine ; on lui attache solidement les deux jambes ensemble, afin qu'il ne puisse s'en servir, et, dans cette position même, sa force musculaire, s'il y avait recours, serait considérablement paralysée. Une autre personne, la première venue, la plus incrédule si l'on veut, lui tient une main, de manière à n'en laisser libre qu'une seule. Il pose alors légèrement celle-ci sur le bord de la table ; cela étant, on enlève les lumières, et à l'instant même, la table est soulevée, passe par-dessus sa tête, et va retomber derrière lui, les pieds en l'air, sur un divan ou des coussins disposés pour la recevoir, afin qu'elle ne se brise pas dans sa chute ; l'effet produit, on rapporte immédiatement la lumière : c'est l'affaire de quelques secondes. Il peut répéter l'expérience autant de fois qu'il le veut dans la même séance.

Une variété de ce phénomène est celle-ci : une personne se place à côté de M. Squire ; la table étant soulevée et renversée comme il vient d'être dit, au lieu de retomber par derrière, se pose à plat et en équilibre sur la tête de la personne, qui ne sent qu'une très légère pression ; mais à peine la lumière vient-elle à frapper la table que celle-ci pèse de tout son poids, et tomberait si deux autres personnes n'étaient là prêtes à la recevoir et à la soutenir par les deux extrémités.

Tel est en substance, et dans sa plus grande simplicité, sans emphases comme sans réticence, le récit de ces faits singuliers que nous empruntons

à *la Patrie* du 23 décembre 1860, et que nous tenons également d'un grand nombre de témoins, car nous avouons ne les avoir pas vus ; mais l'honorabilité de ceux qui nous les ont rapportés ne nous laisse aucun doute sur leur exactitude. Nous avons un autre motif plus puissant peut-être d'y ajouter foi, c'est que la théorie nous en démontre la possibilité ; or, rien n'est propre à asseoir une conviction comme de se rendre compte ; rien ne provoque le doute comme de dire : j'ai vu, mais je ne comprends pas. Essayons donc de faire comprendre.

Commençons d'abord par lever quelques objections préjudicielles. La première qui vient assez naturellement à la pensée, c'est que M. Squire emploie quelque moyen secret, autrement dit, qu'il est un habile prestidigitateur ; ou bien, comme le disent plus crûment les gens qui ne tiennent pas à passer pour polis, que c'est un charlatan. Un seul mot répond à cette supposition, c'est que M. Squire, venu à Paris en simple touriste, ne tire aucun profit de son étrange faculté ; or, comme il n'y a pas de charlatans désintéressés, c'est pour nous la meilleure garantie de sincérité. Si M. Squire donnait des séances à tant la place, s'il était mû par un intérêt quelconque, nous trouverions toutes les suspicions parfaitement légitimes ; nous n'avons pas l'honneur de le connaître, mais nous tenons de personnes dignes de toute notre confiance, qui le connaissent particulièrement depuis plusieurs années, que c'est un homme des plus honorables, d'un caractère doux et bienveillant, un littérateur distingué, qui écrit dans plusieurs journaux d'Amérique. La critique tient rarement compte du caractère des personnes et du mobile qui les fait agir ; elle a tort, car c'est assurément une base essentielle d'appréciation ; il est des cas où l'accusation de supercherie est non-seulement une offense, mais un manque de logique.

Ceci posé, et toute supposition de moyens frauduleux écartée, reste à savoir si le phénomène pourrait se produire à l'aide de la force musculaire. L'essai en a été fait par des hommes doués d'une force exceptionnelle, et tous ont reconnu l'impossibilité absolue de soulever cette table avec une main, et encore moins de la faire pirouetter en l'air ; ajoutons que la complexion physique de M. Squire ne saurait s'allier avec une puissance herculéenne. Puisque l'emploi de la force physique est impossible, qu'un examen scrupuleux garantit contre l'usage de tout moyen mécanique, il faut bien admettre l'action d'une force surhumaine. Tout effet a une cause ; si la cause n'est pas dans l'humanité, il faut, de toute nécessité, qu'elle soit hors de l'humanité, autrement dit, dans l'intervention des êtres invisibles qui nous entourent, c'est-à-dire des Esprits.

Pour les Spirites, le phénomène produit par M. Squire n'a de nouveau que la forme selon laquelle il se produit, mais quant au fond, il rentre

dans la catégorie de tous les autres phénomènes connus d'enlèvement et de déplacement d'objets, avec ou sans contact, de suspension des corps graves dans l'espace ; il a son principe dans le phénomène élémentaire des tables tournantes, dont la théorie complète se trouve dans notre nouvel ouvrage : *le Livre des Médiums*. Quiconque aura bien médité cette théorie pourra facilement s'expliquer l'effet produit par M. Squire ; car, certes, le fait d'une table qui, sans le contact d'aucune personne, se détache du sol, se soulève et se maintient dans l'espace sans point d'appui, est plus extraordinaire encore ; si l'on peut s'en rendre compte, on s'expliquera d'autant plus facilement l'autre phénomène.

Dans tout cela, dira-t-on, qu'est-ce qui prouve l'intervention des Esprits ? Si les effets étaient purement mécaniques, rien, il est vrai, ne prouverait cette intervention, et il suffirait de recourir à l'hypothèse d'un fluide électrique ou autre ; mais du moment qu'un effet est intelligent, il doit avoir une cause intelligente ; or, c'est aux signes d'intelligence de ces effets que l'on a reconnu que leur cause n'est pas exclusivement matérielle. Nous parlons des effets spirites en général, car il en est dont le caractère intelligent est presque nul, et c'est le cas de M. Squire. On pourrait donc le supposer doué, à l'instar de certaines personnes, d'une puissance électrique naturelle ; mais nous ne sachions pas que jamais la lumière ait été un obstacle à l'action de l'électricité ou du fluide magnétique. D'un autre côté, l'examen attentif des circonstances du phénomène exclut cette supposition, tandis que son analogie avec ceux qui ne peuvent être produits que par l'intervention d'intelligences occultes est manifeste ; il est donc plus rationnel de le ranger parmi ces derniers. Reste à savoir comment l'Esprit, ou l'être invisible, s'y prend pour agir sur la matière inerte.

Lorsqu'une table se meut, ce n'est pas l'Esprit qui la prend avec les mains et la soulève à force de bras, par la raison très simple que, quoiqu'il ait un corps comme nous, ce corps est fluidique et ne peut exercer une action musculaire proprement dite. Il sature la table avec son propre fluide combiné avec le fluide *animalisé* du médium ; par ce moyen, la table est momentanément animée d'une vie factice ; elle obéit alors à la volonté, comme le ferait un être vivant ; elle exprime, par ses mouvements, la joie, la colère et les divers sentiments de l'Esprit qui s'en sert ; ce n'est pas elle qui pense, elle n'est ni joyeuse ni colère ; ce n'est pas l'Esprit qui s'incorpore en elle, car il ne se métamorphose pas en table ; elle n'est pour lui qu'un instrument docile, obéissant à sa volonté, comme le bâton qu'un homme agite, et avec lequel il exprime la menace ou divers signaux. Le bâton, dans ce cas, est soutenu par les muscles ; mais la table, ne pouvant être mise en mouvement par les muscles de l'Esprit, celui-ci l'agite par son

propre fluide qui lui tient lieu de force musculaire. Tel est le principe fondamental de tous les mouvements en pareil cas.

Une question, plus difficile au premier abord, est celle-ci : comment un corps lourd peut-il se détacher du sol et se maintenir dans l'espace contrairement à la loi de gravitation ? Pour nous en rendre compte, il suffit de nous reporter à ce qui se passe journellement sous nos yeux. On sait qu'il faut distinguer dans un corps solide le poids de la pesanteur ; le poids est toujours le même, il dépend de la somme des molécules ; la pesanteur varie en raison de la densité du milieu ; c'est pourquoi un corps pèse moins dans l'eau que dans l'air, et encore moins dans le mercure. Supposons qu'une chambre, sur le sol de laquelle repose une lourde table, soit tout-à-coup remplie d'eau, la table se soulèvera d'elle-même, ou tout au moins, un homme, un enfant même la soulèvera sans effort. Autre comparaison : Que l'on fasse le vide sous la cloche pneumatique, et à l'instant l'air de dessous ne faisant plus équilibre à la colonne atmosphérique, la cloche acquiert une pesanteur telle que l'homme le plus fort ne peut l'enlever ; et pourtant, quoique ni la table ni la cloche n'aient gagné ou perdu un atome de leur substance, leur poids relatif a augmenté ou diminué en raison du milieu, que ce milieu soit un liquide ou un fluide.

Connaissons-nous tous les fluides de la nature, ou même toutes les propriétés de ceux que nous connaissons ? Il faudrait être bien présomptueux pour le croire. Les exemples que nous venons de citer sont des comparaisons : nous ne disons pas des similitudes ; c'est uniquement pour montrer que les phénomènes spirites qui nous paraissent si étranges ne le sont pas plus que ceux que nous venons de citer, et qu'ils peuvent s'expliquer, sinon par les mêmes causes, du moins par des causes analogues. En effet, voici une table qui perd évidemment de son poids apparent à un moment donné, et qui, dans une autre circonstance, acquiert un surcroît de pesanteur, et ce fait ne peut s'expliquer par les lois connues ; mais comme il se renouvelle, cela prouve qu'il est soumis à une loi qui, pour être inconnue, n'en existe pas moins. Quelle est cette loi ? Les Esprits la donnent ; mais à défaut de l'explication donnée par eux, on peut la déduire par analogie, sans recourir à des causes miraculeuses ou surnaturelles.

Le fluide universel, ainsi que l'appellent les Esprits, est le véhicule et l'agent de tous les phénomènes spirites ; on sait que les Esprits peuvent en modifier les propriétés selon les circonstances ; qu'il est l'élément constitutif du périsprit ou enveloppe semi-matérielle de l'Esprit ; que, dans ce dernier état, il peut acquérir la visibilité, et même la tangibilité ; est-il donc irrationnel d'admettre qu'un Esprit, à un moment donné, puisse envelopper un corps solide d'une atmosphère fluidique, dont les propriétés

modifiées en conséquence produisent sur ce corps l'effet d'un milieu plus dense ou plus rare ? Dans cette hypothèse, l'enlèvement si facile d'une lourde table par M. Squire s'explique tout naturellement, ainsi que tous les phénomènes analogues.

La nécessité de l'obscurité est plus embarrassante. Pourquoi l'effet cesse-t-il au moindre contact de la lumière ? Le fluide lumineux exerce-t-il ici une action mécanique quelconque ? Cela n'est pas probable, puisque des faits du même genre se produisent parfaitement au grand jour. On ne peut attribuer cette singularité qu'à la nature toute spéciale des Esprits qui se manifestent par ce médium. Pourquoi par ce médium plutôt que par d'autres ? c'est encore là un de ces mystères que peuvent seuls pénétrer ceux qui se sont identifiés avec les phénomènes si nombreux et souvent si bizarres du monde des invisibles ; seuls, ils peuvent comprendre les sympathies et les antipathies qui existent entre les morts et les vivants.

A quel ordre appartiennent ces Esprits ? Sont-ils bons ou mauvais ? Nous savons que nous avons froissé certains amours-propres terrestres, en dépréciant la valeur des Esprits qui produisent des manifestations physiques ; on nous a fortement critiqué de les avoir qualifiés de saltimbanques du monde invisible ; pour notre excuse, nous dirons que le mot n'est pas de nous, mais des Esprits eux-mêmes ; nous leur en demandons bien pardon, mais il ne pourra jamais entrer dans notre pensée que des Esprits élevés viennent s'amuser à faire des tours de force ou autres choses de ce genre, pas plus qu'on ne parviendra à nous faire croire que les clowns, les hercules, les danseurs de corde et les baladins de la place publique sont des membres de l'Institut. Quiconque connaît la hiérarchie des Esprits sait qu'il y en a de tous les degrés d'intelligence et de moralité, et que l'on y rencontre autant de variétés d'aptitudes et de caractères que parmi les hommes, ce qui n'est pas étonnant, puisque les Esprits ne sont autre chose que les âmes de ceux qui ont vécu ; or, jusqu'à preuve contraire, on nous permettra de douter que des Esprits tels que ceux de Pascal, de Bossuet ou autres, même moins élevés, se mettent à nos ordres pour faire tourner ou voltiger des tables, et amuser un cercle de curieux ; nous demandons à ceux qui pensent autrement, s'ils croient qu'après leur mort, ils se résigneraient volontiers à ce rôle de parade. Il y a même chez ceux qui sont aux ordres de M. Squire une servilité incompatible avec la moindre supériorité intellectuelle, d'où nous concluons qu'ils doivent appartenir aux classes inférieures, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient mauvais ; on peut être très bon et très honnête sans savoir ni lire ni écrire. Les mauvais Esprits sont généralement indociles, colères, et se plaisent à faire le mal ; or, il ne nous est pas revenu que ceux de M. Squire lui aient jamais joué

de mauvais tours ; ils lui obéissent avec une docilité pacifique qui exclut tout soupçon de malveillance, mais ils ne sont pas pour cela aptes à donner des dissertations philosophiques. Nous croyons M. Squire trop homme de bon sens pour se formaliser de cette appréciation. Cette sujétion des Esprits qui l'assistent a fait dire à un de nos collègues, qu'ils l'avaient probablement connu dans une autre existence, où M. Squire aurait exercé sur eux une grande autorité, et qu'ils conservent envers lui, dans son existence présente, une obéissance passive. Du reste il ne faut pas confondre les Esprits qui s'occupent d'effets physiques proprement dits et que l'on désigne plus spécialement sous le nom d'Esprits frappeurs, avec ceux qui se communiquent par des coups frappés ; ce dernier moyen étant un langage, peut être employé par les Esprits de tous ordres comme l'écriture.

Comme nous l'avons dit, nous avons vu beaucoup de personnes qui ont assisté aux expériences de M. Squire ; mais, parmi celles qui n'étaient pas déjà initiées à la science spirite, beaucoup en sont sorties très peu convaincues, tant il est vrai que la vue seule des effets les plus extraordinaires ne suffit pas pour amener la conviction ; après avoir entendu les explications que nous leur avons données, leur manière de voir a été toute différente. Assurément, nous ne donnons pas cette théorie comme le dernier mot, la solution définitive ; mais à défaut de pouvoir expliquer ces faits par les lois connues, on conviendra que le système que nous émettons n'est pas dénué de vraisemblance ; admettons-le, si l'on veut, à titre de simple hypothèse, et quand on donnera une solution meilleure, nous serons un des premiers à l'accepter.

Pénurie des médiums.

Quoique paru depuis peu de temps, *le Livre des Médiums* a déjà provoqué, dans plusieurs localités, le désir de former des réunions spirites intimes comme nous conseillons de le faire ; mais on nous écrit qu'on est arrêté par la pénurie des médiums ; c'est pourquoi nous croyons devoir donner quelques conseils sur les moyens d'y suppléer.

Un médium, et surtout un bon médium, est sans contredit un des éléments essentiels de toute assemblée qui s'occupe de Spiritisme, mais on serait dans l'erreur si l'on croyait qu'à son défaut, il n'y a rien à faire qu'à

se croiser les bras ou à lever la séance. Nous ne partageons nullement l'opinion d'une personne qui comparait une séance spirite sans médium à un concert sans musiciens. Il y a, à notre avis, une comparaison beaucoup plus juste, c'est celle de l'Institut et de toutes les sociétés savantes qui savent utiliser leur temps sans avoir constamment devant eux les moyens d'expérimentation. On va au concert pour entendre de la musique ; il est donc évident que si les musiciens sont absents, le but est manqué ; mais dans une réunion spirite on va, ou du moins on doit aller, pour s'instruire : la question est de savoir si on ne peut le faire sans médium. Assurément, pour ceux qui vont dans ces sortes de réunions dans le seul but de voir des effets, le médium est aussi indispensable que le musicien dans un concert ; mais pour ceux qui recherchent avant tout l'instruction, qui veulent approfondir les diverses parties de la science, à défaut de l'instrument expérimentateur, ils ont plus d'un moyen d'y suppléer, c'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

Nous dirons d'abord que, si les médiums sont communs, les bons médiums, dans la véritable acception du mot, sont rares. L'expérience prouve chaque jour qu'il ne suffit pas de posséder la faculté médianimique pour avoir de bonnes communications ; mieux vaut donc se passer d'un instrument que d'en avoir un défectueux. Certainement pour ceux qui, dans les communications, recherchent plus le fait que la qualité, qui y assistent plus pour se distraire que pour s'éclairer, le choix du médium est assez indifférent, et celui qui produira le plus d'effet sera le plus intéressant ; mais nous parlons de ceux qui ont un but plus sérieux et voient plus loin ; c'est à eux que nous nous adressons, parce que nous sommes certain d'en être compris.

D'un autre côté, les meilleurs médiums sont sujets à des intermittences plus ou moins longues, pendant lesquelles il y a suspension totale ou partielle de la faculté médianimique, sans parler des nombreuses causes accidentelles qui peuvent momentanément priver de leur concours. Ajoutons également que les médiums complètement flexibles, ceux qui se prêtent à tous les genres de communications sont plus rares encore ; ils ont généralement des aptitudes spéciales dont il importe de ne pas les détourner. On voit donc, qu'à moins d'en avoir une provision de rechange, on peut se trouver au dépourvu au moment où l'on s'y attend le moins, et il serait fâcheux qu'en pareil cas on fût obligé d'interrompre ses travaux.

L'enseignement fondamental que l'on vient chercher dans les réunions spirites sérieuses est sans doute donné par les Esprits ; mais quel fruit un élève retirerait-il des leçons du plus habile professeur si, de son côté, il ne travaillait pas ; s'il ne méditait pas sur ce qu'il a entendu ? Quels pro-

grès ferait son intelligence s'il avait constamment le maître à ses côtés pour lui mâcher la besogne, et lui épargner la peine de penser ? Dans les assemblées spirites les Esprits remplissent deux rôles : les uns sont les professeurs qui développent les principes de la science, élucident les points douteux, enseignent surtout les lois de la vraie morale ; les autres sont les sujets d'observation et d'étude, qui servent d'application ; la leçon dominée, leur tâche est finie et la nôtre commence : c'est de travailler sur ce qui nous a été enseigné, afin de le mieux comprendre, d'en mieux saisir le sens et la portée. C'est afin de nous laisser le loisir de faire notre devoir (qu'on nous passe cette comparaison classique) que les Esprits suspendent quelquefois leurs communications. Ils veulent bien nous instruire, mais à une condition, c'est que nous les seconderons par nos efforts ; ils se lassent de répéter sans cesse la même chose inutilement ; ils avertissent ; si on ne les écoute pas, ils se retirent pour donner le temps de la réflexion.

En l'absence de médiums, une réunion qui se propose autre chose que de voir manœuvrer un crayon, a mille moyens d'utiliser son temps d'une manière profitable. Nous nous bornons à en indiquer sommairement quelques-uns :

1° Relire et commenter les anciennes communications, dont une étude plus approfondie fera mieux apprécier la valeur.

Si l'on objectait que ce serait une occupation fastidieuse et monotone, nous dirions qu'on ne se lasse pas d'entendre un beau morceau de musique ou de poésie ; qu'après avoir écouté un éloquent sermon, on voudrait pouvoir le lire à tête reposée ; qu'il est certains ouvrages qu'on relit vingt fois, parce que chaque fois on y découvre quelque chose de nouveau. Celui qui n'est frappé que par les mots s'ennuie d'entendre seulement deux fois la même chose, fût-elle sublime ; il lui faut toujours du nouveau pour l'intéresser, ou mieux pour l'amuser ; celui qui pense a un sens de plus : il est frappé par les idées plus que par les paroles ; c'est pourquoi il aime à entendre encore ce qui va jusqu'à son esprit sans s'arrêter à son oreille.

2° Raconter les faits dont on a connaissance, les discuter, les commenter, les expliquer par les lois de la science spirite ; en examiner la possibilité ou l'impossibilité ; voir ce qu'ils ont de probable ou d'exagéré ; faire la part de l'imagination et de la superstition, etc.

3° Lire, commenter et développer chaque article du *Livre des Esprits*, du *Livre des Médiums*, ainsi que tous autres ouvrages sur le Spiritisme.

Nous pensons qu'on nous excusera de citer ici nos propres ouvrages, ce qui est assez naturel puisqu'ils sont écrits pour cela ; ce n'est, au reste, de notre part qu'une indication et non une recommandation expresse ; ceux à qui ils ne conviendraient pas sont parfaitement libres de les mettre de côté.

Loin de nous la prétention de croire qu'on ne puisse faire mieux ni aussi bien, nous croyons seulement que la science y est, jusqu'à ce jour, envisagée d'une manière plus complète que dans beaucoup d'autres, et qu'ils répondent à un plus grand nombre de questions et d'objections ; c'est à ce titre que nous les recommandons ; quant à leur mérite intrinsèque, l'avenir seul en sera le grand juge.

Nous donnerons un jour un catalogue *raisonné* des ouvrages qui ont trait, directement ou indirectement, à la science spirite, dans l'antiquité et dans les temps modernes, en France ou à l'étranger, parmi les auteurs sacrés ou profanes, lorsque nous aurons pu réunir les éléments nécessaires. Ce travail est naturellement fort long, et nous serons très reconnaissants envers les personnes qui voudront bien nous le faciliter en nous fournissant des documents et des indications.

4° Discuter les différents systèmes sur l'interprétation des phénomènes spirites.

Nous recommandons à ce sujet l'ouvrage de *M. de Mirville* et celui de *M. Louis Figuier*, qui sont les plus importants. Le premier est riche en faits du plus haut intérêt et puisés aux sources authentiques. La conclusion de l'auteur est seule contestable, car il ne voit partout que des démons. Il est vrai que le hasard l'a servi selon ses goûts, en lui mettant sous les yeux ceux qui pouvaient le mieux y prêter la main, tandis qu'il lui a caché les innombrables faits que la religion elle-même regarde comme l'œuvre des anges et des saints.

L'histoire du merveilleux dans les temps modernes par M. Figuier est intéressante à un autre point de vue. Il y a aussi des faits longuement et minutieusement narrés qui s'y trouvent, on ne sait trop pourquoi, mais qu'il est bon de connaître. Quant aux phénomènes spirites proprement dits, ils occupent la partie la moins considérable de ses quatre volumes. Tandis que M. de Mirville explique tout par le diable, que d'autres expliquent tout par les anges, M. Figuier, qui ne croit ni aux diables, ni aux anges, ni aux Esprits bons ou mauvais, explique tout, ou croit tout expliquer, par l'organisme humain. M. Figuier est un savant ; il écrit sérieusement, et s'appuie sur le témoignage de *quelques* savants ; on peut donc regarder son livre comme le dernier mot de la science officielle sur le Spiritisme, et ce mot est : *La négation de tout principe intelligent en dehors de la matière*. Nous sommes fâchés que la science soit mise au service d'une si triste cause, mais elle n'en est pas responsable, elle qui nous dévoile sans cesse les merveilles de la création et qui écrit le nom de Dieu sur chaque feuille, sur l'aile de chaque insecte ; les coupables sont ceux qui s'efforcent de persuader en son nom qu'après la mort il n'y a plus d'espérance.

Les Spirites verront donc par ce livre à quoi se réduisent ces foudres terribles qui devaient anéantir leurs croyances ; ceux que la crainte d'un échec aurait pu ébranler, seront affermis en voyant la pauvreté des arguments qu'on leur oppose, les contradictions sans nombre qui résultent de l'ignorance et de l'inobservation des faits. Sous ce rapport cette lecture peut leur être utile, ne serait-ce que pour pouvoir en parler avec plus de connaissance de cause que ne le fait l'auteur à l'égard du Spiritisme qu'il nie sans l'avoir étudié, par ce seul motif qu'il nie toute puissance extra-humaine. La contagion de pareilles idées n'est pas à craindre ; elles portent avec elles leur antidote : la répulsion instinctive de l'homme pour le néant. Défendre un livre, c'est prouver qu'on le redoute ; nous engageons à lire celui de M. Figuier.

Si la pauvreté des arguments contre le Spiritisme est manifeste dans les ouvrages sérieux, leur nullité est absolue dans les diatribes et articles diffamatoires où la rage impuissante se trahit par la grossièreté, l'injure et la calomnie. Ce serait faire trop d'honneur à de pareils écrits de les lire dans des réunions sérieuses ; il n'y a rien à réfuter, rien à discuter, par conséquent rien à apprendre ; il n'y a qu'à les mépriser.

On voit donc qu'en dehors des instructions données par les Esprits, il y a ample matière à un travail utile ; nous ajouterons même qu'on puisera dans ce travail de nombreux éléments d'étude à soumettre aux Esprits par les questions auxquelles il donnera inévitablement lieu. Mais si, au besoin, on peut suppléer à l'absence momentanée de médiums, on aurait tort d'en induire qu'on peut s'en passer indéfiniment ; il ne faut donc rien négliger pour s'en procurer ; le mieux, pour une réunion, est de les puiser dans son propre sein, et si l'on veut bien se reporter à ce que nous disons à ce sujet dans notre dernier ouvrage, pages 306 et 307, on verra que le moyen est plus facile qu'on ne croit.

Lettre sur l'incrédulité.

(Suite et fin. Voyez numéro de janvier 1861, page 15.)

Depuis que l'homme existe sur terre il y existe des Esprits ; et, depuis lors aussi, des Esprits se sont manifestés aux hommes. L'histoire et la tradition fourmillent de preuves à ce sujet ; mais, soit que les uns ne comprissent pas les phénomènes de ces manifestations, soit que les autres n'osas-

sent pas les divulguer, de peur de la prison ou du bûcher, soit que ces faits fussent mis sur le compte de la superstition ou du charlatanisme par des gens trop prévenus, ou qui avaient intérêt à ce que la lumière ne se fît pas ; soit enfin qu'ils fussent mis sur le compte du démon par une autre classe d'intéressés, il est certain que, jusqu'à ces derniers temps, ces phénomènes, quoique bien constatés, n'avaient point encore été expliqués d'une manière satisfaisante, ou que, du moins, la véritable théorie n'avait pas encore pénétré dans le domaine public, probablement parce que l'humanité n'était pas mûre encore pour cela, comme pour bien d'autres choses merveilleuses qui s'accomplissent de nos jours. Il était réservé à notre époque de voir éclore, dans le même demi-siècle, la vapeur, l'électricité, le magnétisme animal, j'entends, du moins, comme sciences d'application, et enfin le spiritisme, le plus merveilleux de tous, c'est-à-dire, non seulement la constatation matérielle de notre existence immatérielle et de notre immortalité, mais encore l'établissement de relations matérielles, pour ainsi dire, et constantes entre le monde invisible et nous. Quelles conséquences incalculables ne doivent pas naître d'un événement aussi prodigieux ! Mais pour ne parler que de ce qui, pour l'heure, frappe le plus la généralité des hommes, de la mort, par exemple ; ne la voilà-t-il pas réduite à son vrai rôle d'accident naturel, nécessaire, et je dirai même heureux, et perdant ainsi tout son caractère d'événement douloureux et terrible, puisque, pour celui qui la subit, elle est le moment du réveil ; puisque, dès le lendemain de la mort d'un être chéri, nous autres qui restons, nous pouvons continuer nos relations intimes comme par le passé ! il n'y a de changé que nos rapports matériels ; nous ne le voyons plus, nous ne le touchons plus, nous n'entendons plus sa voix ; mais nous continuons d'échanger avec lui nos pensées comme de son vivant, et souvent même beaucoup plus fructueusement pour nous. Que reste-t-il après cela de si douloureux ? Et, si l'on ajoute à ce qui précède cette certitude que nous ne sommes plus séparés de lui que par quelques années, quelques mois, quelques jours peut-être, tout cela n'est-il pas fait pour transformer en un simple événement utile celui que jusqu'à ce jour, à peu d'exceptions près, les plus décidés ne pouvaient envisager sans effroi, et qui, certainement, fait le tourment incessant de toute l'existence de bien des hommes ? Mais je m'éloigne du sujet.

Avant de t'expliquer la pratique fort simple des communications, je voudrais essayer de te donner une idée de la théorie physiologique que je m'en fais. Je ne te la donne pas pour certaine, car je ne l'ai pas vue encore expliquée par la science ; mais il me semble, du moins, que ce doit être quelque chose approchant de cela.

L'esprit agit sur la matière d'autant plus facilement qu'elle est disposée d'une certaine façon plus propre à recevoir son action, c'est pourquoi il n'agit pas directement sur toute espèce de matière, mais il pourrait agir indirectement, s'il se trouvait, entre cette matière et lui, certaines substances d'une organisation graduée qui missent les deux extrêmes en rapport, c'est-à-dire la matière la plus brute en rapport avec l'esprit. C'est ainsi que l'esprit d'un homme vivant déplace des blocs de pierre fort lourds, les façonne, les coordonne avec d'autres et en forme un tout que l'on nomme une maison, une colonne, une église, un palais, etc. Est-ce l'homme-corps qui a fait tout cela ? Qui oserait le dire ?… Oui, c'est lui qui a fait cela, comme c'est ma plume qui écrit cette lettre ; mais je reviens, car je me sens encore aller à la dérive.

Comment l'esprit se met-il en rapport avec le lourd bloc qu'il veut déplacer ? Par le moyen de la matière échelonnée entre lui et ce bloc ; le levier met le bloc en rapport avec la main ; la main met le levier en rapport avec les muscles ; les muscles mettent la main en rapport avec les nerfs ; les nerfs mettent les muscles en rapport avec le cerveau, et le cerveau met les nerfs en rapport avec l'esprit, à moins qu'il n'y ait encore une matière plus délicate, un fluide qui mette le cerveau en rapport avec l'esprit. Quoi qu'il en soit, un intermédiaire de plus ou de moins n'infirme pas la théorie ; que l'esprit agisse de première ou de seconde main sur le cerveau, il agit toujours de très près ; de sorte que, reprenant la mise en rapport à rebours, ou plutôt, dans son ordre naturel, voilà l'esprit agissant sur une matière extrêmement délicate, organisée par la sagesse du Créateur d'une manière propre à recevoir directement, ou presque directement, l'action de sa volonté ; cette matière qui est le cerveau agit, par le moyen de ses ramifications que nous nommons les nerfs, sur une autre matière moins délicate, mais qui l'est encore assez pour recevoir l'action de ceux-ci, ce sont les muscles ; les muscles imprimant le mouvement à la partie solide qui sont les os du bras et de la main, tandis que les autres parties de la charpente osseuse recevant la même action servent de point d'appui ou d'arc-boutant. La partie osseuse, quand elle n'est pas encore assez forte par elle-même, ou pas assez étendue pour agir directement, multiplie sa force en s'aidant du levier, et, voilà le lourd bloc inerte, obéissant docilement à la volonté de l'esprit qui, sans cette hiérarchie intermédiaire, n'aurait eu aucune action sur lui.

En procédant du plus au moins, voilà les plus petits faits de l'esprit expliqués, de même qu'en procédant dans le sens contraire, on voit comment l'esprit peut arriver à transposer les montagnes, dessécher les lacs, etc., et dans tout cela, le corps disparaît presque au milieu de la multitude d'in-

struments nécessaires, parmi lesquels il ne fait que jouer le premier rôle.

Je veux écrire une lettre ; que me faut-il faire ? mettre une feuille de papier en rapport avec mon esprit, comme tout à l'heure j'y mettais un bloc de pierre ; je remplace le levier par la plume et la chose est faite. Voilà la feuille de papier répétant la pensée de mon esprit, comme tout à l'heure le mouvement imprimé au bloc manifestait sa volonté.

Si mon esprit veut transmettre plus directement, plus instantanément sa pensée au tien, et que rien ne s'y oppose, telles que la distance ou l'interposition d'un corps solide, toujours par le moyen du cerveau et des nerfs, il met en mouvement l'organe de la voix qui, frappant l'air de diverses manières, produit certains sons variés et convenus représentant la pensée, lesquels vont se répercuter dans ton organe auditif qui les transmet à ton esprit par le moyen de tes nerfs et de ton cerveau ; et c'est toujours la pensée manifestée et transmise par une série d'agents matériels gradués et interposés entre son principe et son objet.

Si la théorie qui précède est vraie, il me semble que rien n'est plus facile maintenant que d'expliquer le phénomène des manifestations spirites, et particulièrement de l'écriture médianimique qui seule nous occupe en ce moment.

La substance psychique étant identique chez tous les esprits, leur mode d'action sur la matière doit être le même pour tous ; leur puissance seule peut varier de degrés. La matière des nerfs étant organisée de manière à pouvoir recevoir l'action d'un esprit, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne puisse recevoir l'action d'un autre esprit dont la nature ne diffère pas de celle du premier ; et puisque la substance de tous les esprits est de même nature, tous les esprits doivent être aptes à exercer, je ne dirai pas la même action, mais le même mode d'action sur la même substance, toutes les fois qu'ils sont mis en mesure de pouvoir le faire ; or, c'est ce qui arrive dans l'évocation.

Qu'est-ce que l'évocation ?

C'est un acte par lequel un Esprit titulaire d'un corps, prie un autre Esprit, ou, tout simplement, lui permet de se servir de son propre organe, de son propre instrument, pour manifester sa pensée ou sa volonté.

L'Esprit titulaire n'abandonne pas pour cela son corps, mais il peut bien neutraliser momentanément sa propre action sur l'organe de la transmission, et le laisser ainsi à la disposition de l'autre qui ne peut, toutefois, s'en servir qu'autant qu'il plaît au premier de le permettre, en vertu de cet axiome de droit naturel que chacun doit être maître chez soi. Cependant, il faut bien le dire, il arrive dans le Spiritisme, comme dans les sociétés humaines, que ce droit de propriété n'est pas toujours scrupuleuse-

ment respecté par messieurs les Esprits, et que plus d'un médium s'est trouvé plus d'une fois fort surpris d'avoir donné l'hospitalité à des hôtes qu'il n'avait point conviés et encore moins désirés ; mais c'est là un des mille petits désagréments de la vie qu'il faut savoir supporter, d'autant plus que, dans l'espèce, ils ont toujours un côté utile, n'eussent-ils pour but que celui de nous éprouver, en même temps qu'ils sont la preuve la plus manifeste de l'action d'un Esprit étranger sur notre organe, nous faisant écrire des choses que nous étions loin de prévoir, ou que nous ne sommes nullement jaloux d'entendre. Toutefois, cela n'arrive aux médiums qu'à leurs débuts ; quand ils sont formés, cela ne leur arrive plus, ou, du moins, ils ne s'y laissent plus prendre.

Chacun est-il apte à être médium ? Naturellement cela devrait être, à des degrés différents toutefois, comme avec des aptitudes diverses ; c'est là l'opinion de M. Kardec. Il y a des médiums écrivains ; des médiums voyants ; des médiums auditifs ; des médiums intuitifs ; c'est-à-dire, des médiums qui écrivent, ce sont les plus nombreux et les plus utiles ; des médiums qui voient les Esprits ; d'autres qui les entendent, et conversent avec eux comme avec les vivants : ceux-ci sont rares ; d'autres qui reçoivent la pensée de l'Esprit évoqué dans leur cerveau et la transmettent par la parole. Un médium possède rarement plusieurs de ces facultés à la fois. Il y a encore des médiums d'un autre genre, c'est-à-dire dont la présence seule en un lieu quelconque permet aux Esprits de s'y manifester, soit par un bruit tel que des coups frappés, soit par le mouvement des corps, tel que le déplacement d'un guéridon, le soulèvement d'une chaise, d'une table ou de tout autre objet. C'est par ce moyen que les Esprits ont commencé à se manifester et à révéler leur existence. Tu as entendu parler des tables tournantes et de la danse des tables, tu en as ri et moi aussi ; eh bien ! ce sont les premiers moyens que les Esprits ont employés pour attirer l'attention ; c'est ainsi qu'on a reconnu leur présence ; après quoi, l'observation et l'étude aidant, on est arrivé à découvrir chez l'homme des facultés jusqu'alors ignorées, au moyen desquelles il peut entrer en communication directe avec les Esprits. Tout cela n'est-il pas merveilleux ? Et pourtant ce n'est que naturel, seulement, et je te le répète, il était réservé à notre époque de faire la découverte et l'application de cette science, comme de bien d'autres secrets merveilleux de la nature.

Maintenant, pour se mettre en rapport avec les Esprits, ou tout au moins pour voir si on est apte à le faire par l'écriture, on prend une feuille de papier blanc et un crayon qui marque bien, et on se met en position d'écrire. Il est toujours bon de commencer par adresser une prière à Dieu, puis on évoque un Esprit, c'est-à-dire on le prie de bien vouloir se

communiquer à nous et de nous faire écrire ; puis on attend, toujours dans la même position.

Il y a des personnes qui ont la faculté médianimique tellement développée qu'elles écrivent tout d'abord ; d'autres, au contraire, ne voient cette faculté se développer chez elles qu'avec le temps et la persévérance. Dans ce dernier cas, on renouvelle la séance chaque jour, et pour cela un quart d'heure suffit ; il est inutile d'y passer plus de temps ; mais, autant que possible, il faut la renouveler tous les jours, la persévérance étant une des premières conditions de succès. Il faut aussi faire sa prière et son évocation avec ferveur ; la répéter même quelquefois pendant l'exercice ; avoir une volonté ferme, un grand désir de réussir, et surtout, point de distractions. Quand une fois on a réussi à écrire, ces dernières précautions deviennent inutiles.

Quand on doit bientôt écrire, on sent ordinairement un léger frémissement dans la main, précédé quelquefois d'un léger engourdissement dans la main et dans le bras, quelquefois même d'une légère douleur dans les muscles du bras et de la main ; ce sont des signes précurseurs et presque toujours certains que le moment du succès n'est pas éloigné ; il est quelquefois immédiat, d'autres fois, il se fait encore attendre un ou plusieurs jours, mais il ne tarde jamais beaucoup ; seulement, pour en arriver là, il faut plus ou moins de temps, ce qui peut varier d'un instant à six mois, mais, je te le répète, un quart d'heure d'exercice par jour suffit.

Quant aux Esprits que l'on peut évoquer pour ces sortes d'exercices préparatoires, il est préférable de s'adresser à son Esprit familier qui est toujours là et ne nous quitte jamais, tandis que les autres Esprits peuvent n'y être que momentanément et ne pas s'y trouver au moment où nous les évoquons, et être alors, par une cause quelconque, dans l'impossibilité de se rendre à notre appel, ce qui arrive quelquefois.

L'Esprit familier, qui vérifie jusqu'à un certain point la théorie catholique de l'ange gardien, n'est point cependant tout à fait tel que nous le représente le dogme catholique. C'est tout simplement l'Esprit d'un mortel qui a vécu comme nous, mais qui est beaucoup plus avancé que nous et nous est, par conséquent, infiniment supérieur en bonté et en intelligence ; qui accomplit là une mission méritoire pour lui, profitable pour nous, et nous accompagne ainsi dans ce monde et dans l'autre, jusqu'à ce qu'il soit appelé à une nouvelle incarnation, ou jusqu'à ce que nous-mêmes, arrivés à un certain dégré de supériorité, soyons appelés à remplir, dans l'autre vie, une mission semblable près d'un mortel moins avancé que nous.

Tout ceci, mon cher ami, entre merveilleusement comme tu le vois, dans nos idées de solidarité universelle. Tout ceci, en nous montrant cette

solidarité établie de tout temps et fonctionnant constamment entre le monde invisible et nous, nous prouve, certes, que ce n'est pas une utopie de conception humaine, mais bien une des lois de la nature ; que les premiers penseurs qui l'ont prêchée ne l'ont pas inventée, mais seulement découverte ; et qu'enfin, étant dans les lois de la nature, elle est appelée fatalement à se développer dans les sociétés humaines, malgré les résistances et les obstacles que pourront encore lui opposer ses aveugles adversaires[3].

Il ne me reste plus qu'à te parler de la manière d'évoquer. C'est la chose la plus simple. Il n'y a pour cela aucune forme cabalistique, aucune formule obligée ; tu t'adresses à l'Esprit dans les termes qui te conviennent ; voilà tout.

Pour te faire mieux comprendre, toutefois, la simplicité de la chose, je vais te dire la formule que j'emploie moi-même :

« Dieu tout-puissant ! permettez à mon bon ange (ou à l'Esprit d'un tel, si on préfère évoquer un autre Esprit), de se communiquer à moi et de me faire écrire. » Ou bien encore :

« Au nom du Dieu tout-puissant, je prie mon bon ange (ou l'Esprit de…) de se communiquer à moi. »

Maintenant, tu veux savoir le résultat de ma propre expérience, le voici :

Après six semaines environ d'exercices infructueux, j'ai senti un jour ma main trembler, s'agiter et tracer tout à coup, avec le crayon, des caractères informes. Dans les exercices suivants, ces caractères, quoique toujours inintelligibles, sont devenus plus réguliers ; j'écrivais des lignes, et des pages avec la rapidité de mon écriture ordinaire, mais toujours illisibles. D'autres fois, je traçais des paraphes de toutes sortes, petits, grands, quelquefois à plein papier. Quelquefois c'étaient des lignes droites, tantôt de haut en bas, tantôt en travers. D'autres fois, c'étaient des cercles, tantôt grands, tantôt petits, et quelquefois si répétés les uns sur les autres, que la feuille de papier était toute noircie par le crayon.

Enfin, après un mois de l'exercice le plus varié, mais aussi le plus insignifiant, je commençai à m'ennuyer, et je demandai à mon Esprit familier de me faire faire des lettres, au moins, s'il ne pouvait me faire écrire des

---

[3] Pour peu que les faits les plus naturels, mais non encore expliqués, prêtent au merveilleux, chacun sait avec quelle adresse la jonglerie s'en empare et avec quelle audace elle les exploite ; c'est là peut-être encore un des plus grands obstacles à la découverte et surtout à la vulgarisation de la vérité.

mots ; j'obtins alors toutes les lettres de l'alphabet, mais je n'ai pu obtenir davantage.

Sur ces entrefaites, ma femme, qui avait toujours eu le pressentiment de ne point posséder la faculté médianimique, se décida néanmoins à en essayer, et au bout de quinze jours d'attente, elle se mit à écrire couramment et avec une grande facilité ; mais, plus heureuse que moi, elle le faisait, elle, très correctement et très lisiblement.

Un de nos amis a réussi, dès le second exercice, à griffonner comme moi, mais ça été tout. Nous ne nous décourageons pas pour cela, nous sommes convaincus que c'est une épreuve, et que, tôt ou tard, nous écrirons ; il ne faut que de la patience, c'est facile.

Dans une autre lettre, je t'entretiendrai des communications que nous avons obtenues par ma femme, et qui, assez singulières par elles-mêmes, sont surtout très concluantes pour l'existence des Esprits. En voilà assez pour aujourd'hui ; je tenais à te faire un exposé qui, bien que très sommaire, pût néanmoins embrasser l'ensemble de la théorie spirite. Cela suffira, je l'espère, à exciter ta curiosité, et surtout à éveiller ton intérêt ; la lecture des ouvrages spéciaux à laquelle cela va te disposer fera le reste.

En attendant l'ouvrage pratique dont je t'ai parlé, je t'enverrai très prochainement l'ouvrage philosophique intitulé : *Le Livre des Esprits*.

Étudie, lis, relis, essaie, travaille, et surtout ne te rebute pas, la chose en vaut la peine.

Et de plus, ne fais pas attention aux rieurs ; il y en a déjà beaucoup qui ne rient plus, bien qu'ils soient encore en possession de tous les organes qui leur servaient à cela naguère.

A toi et à bientôt,

CANU.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Le Suicide d'un athée.

M. J. B. D…, évoqué sur la demande d'un de ses parents, était un homme instruit, mais imbu au dernier degré des idées matérialistes, ne croyant ni à son âme, ni à Dieu. Il s'est noyé volontairement il y a deux ans.

1. *Évocation*. - R… Je souffre ! Je suis réprouvé.

2. Nous sommes priés de vous appeler de la part d'un de vos parents qui désire connaître votre sort ; veuillez nous dire si notre évocation vous est agréable ou pénible ? - R. Pénible.

3. Votre mort a-t-elle été volontaire ? - R. Oui.

Remarque. L'Esprit écrit avec une extrême difficulté ; l'écriture est très grosse, irrégulière, convulsive et presque illisible. A son début il montre de la colère, casse le crayon et déchire le papier.

4. Soyez plus calme ; nous prierons tous Dieu pour vous. - R. Je suis forcé de croire à Dieu.

5. Quel motif a pu vous porter à vous détruire ? - R. Ennui de la vie *sans espérance*.

Remarque. On conçoit le suicide quand la vie est *sans espoir* ; on veut échapper au malheur à tout prix ; avec le Spiritisme l'avenir se déroule et l'espérance se légitime : le suicide n'a donc plus d'objet ; bien plus, on reconnaît que, par ce moyen, on n'échappe à un mal que pour retomber dans un autre qui est cent fois pire. Voilà pourquoi le Spiritisme a déjà arraché tant de victimes à la mort volontaire. Ont-ils donc tort, et sont-ils des rêveurs ceux qui en recherchent avant tout le but moral et philosophique ? Ils sont bien coupables ceux qui s'efforcent d'accréditer *par des sophismes scientifiques, et soi-disant au nom de la raison*, cette idée désespérante, source de tant de maux et de crimes, que tout finit avec la vie ! Ils seront responsables, non seulement de leurs propres erreurs, mais de tous les maux dont ils auront été la cause.

6. Vous avez voulu échapper aux vicissitudes de la vie ; y avez-vous gagné quelque chose ? êtes-vous plus heureux maintenant ? - R. Pourquoi le néant n'existe-t-il pas !

7. Veuillez être assez bon pour nous décrire votre situation le mieux que vous pourrez. - R. Je souffre d'être obligé de croire tout ce que je niais. Mon âme est comme dans un brasier ; elle est tourmentée horriblement.

8. D'où vous venaient les idées matérialistes que vous aviez de votre vivant ? - R. Dans une autre existence j'avais été méchant, et mon Esprit était condamné à souffrir les tourments du doute pendant ma vie ; aussi me suis-je tué.

Remarque. - Il y a ici tout un ordre d'idées. On se demande souvent comment il peut y avoir des matérialistes, puisque ayant déjà passé par le monde Spirite on devrait en avoir l'intuition ; or, c'est précisément cette intuition qui est refusée, comme châtiment, à certains Esprits qui ont conservé leur orgueil, et ne se sont pas repentis de leurs fautes. La terre, il ne faut pas l'oublier, est un lieu d'expiation ; voilà pourquoi elle renferme tant de mauvais Esprits incarnés.

9. Quand vous vous êtes noyé, que pensiez-vous qu'il adviendrait de vous ? quelles réflexions avez-vous faites à ce moment ? - R. Aucune ;

c'était le néant pour moi. J'ai vu après que n'ayant pas subi toute ma condamnation, j'allais encore bien souffrir.

10. Maintenant, êtes-vous bien convaincu de l'existence de Dieu, de l'âme et de la vie future ? - R. Hélas ! je ne suis que trop tourmenté pour cela !

11. Avez-vous revu votre femme et votre frère ? - R. Oh ! non.

12. Pourquoi cela ? - R. Pourquoi réunir nos tourments ? on s'exile dans le malheur, on ne se réunit que dans le bonheur ; hélas !

13. Seriez-vous bien aise de revoir votre frère que nous pourrions appeler là, à côté de vous ? - R. Non, non ; je suis trop bas.

14. Pourquoi ne voulez-vous pas que nous l'appelions ? - R. C'est qu'il n'est pas heureux, lui non plus.

15. Vous redoutez sa vue ; cela ne pourrait cependant que vous faire du bien ? - R. Non ; plus tard.

16. Votre parent me prie de vous demander si vous avez assisté à votre enterrement, et si vous ayez été satisfait de ce qu'il a fait à cette occasion ? - R. Oui.

17. Désirez-vous lui faire dire quelque chose ? - R. Qu'on prie un peu pour moi.

18. Il paraît que, dans la société que vous fréquentiez, quelques personnes partagent les opinions que vous aviez de votre vivant ; auriez-vous quelque chose à leur dire à ce sujet ? - R. Ah ! les malheureux ! Puissent-ils croire à une autre vie ! c'est ce que je peux leur souhaiter de plus heureux ; s'ils pouvaient comprendre ma triste position, cela les ferait bien réfléchir.

Évocation du frère du précédent, professant les mêmes idées, mais qui ne s'est pas suicidé. Quoique malheureux, il est plus calme ; son écriture est nette et lisible.

19. *Évocation*. - R. Puisse le tableau de nos souffrances vous être une utile leçon, et vous persuader qu'une autre vie existe, où l'on expie ses fautes, son incrédulité !

20. Vous voyez-vous réciproquement avec votre frère que nous venons d'appeler ? - R. Non, il me fuit.

21. Vous êtes plus calme que lui ; pourriez-vous nous donner une description plus précise de vos souffrances ? - R. Sur la terre ne souffrez-vous pas dans votre amour-propre, dans votre orgueil, quand vous êtes obligés de convenir de vos torts ? Votre esprit ne se révolte-t-il pas à la pensée de vous humilier devant celui qui vous démontre que vous êtes dans l'erreur ? Eh bien ! que croyez-vous que souffre l'Esprit qui, pendant toute une existence, s'est persuadé que rien n'existe après lui, qu'il a raison contre tous ? Quand tout à coup il se trouve en face de l'éclatante vérité, il est anéanti, il est humilié. A cela vient se joindre le remords d'avoir pu si longtemps oublier l'existence d'un Dieu si bon, si indulgent.

Son état est insupportable ; il ne trouve ni calme, ni repos ; il ne retrouvera un peu de tranquillité qu'au moment où la grâce sainte, c'est-à-dire l'amour de Dieu le touchera, car l'orgueil s'empare tellement de notre pauvre esprit, qu'il l'enveloppe tout entier, et il lui faut encore bien du temps pour se défaire de ce vêtement fatal ; ce n'est que la prière de nos frères qui peut nous aider à nous en débarrasser.

22. Voulez-vous parler de vos frères vivants ou en Esprits ? - R. Des uns et des autres.

23. Pendant que nous nous entretenions avec votre frère, une personne ici présente a prié pour lui ; cette prière lui a-t-elle été utile ? - R. Elle ne sera pas perdue. S'il repousse la grâce maintenant, cela lui reviendra, quand il sera en état de recourir à cette divine *panacée*.

Le résultat de ces deux évocations ayant été transmis à la personne qui nous avait prié de les faire, nous reçûmes de cette dernière la réponse suivante :

« Vous ne pouvez croire, monsieur, le grand bien produit par l'évocation de mon beau-père et de mon oncle. Nous les avons parfaitement reconnus ; l'écriture du premier surtout a une analogie frappante avec celle qu'il avait de son vivant, d'autant mieux que pendant les derniers mois qu'il a passés avec nous, elle était saccadée et indéchiffrable ; on y retrouve la même forme des jambages, du paraphe, et de certaines lettres, principalement les d, f, o, p, q, t. Quant aux paroles, aux expressions et au style, c'est encore plus frappant ; pour nous, l'analogie est parfaite, si ce n'est qu'il est plus éclairé sur Dieu, l'âme et l'éternité qu'il niait si formellement autrefois. Nous sommes donc parfaitement convaincus de son identité ; Dieu en sera glorifié par notre croyance plus ferme au Spiritisme, et nos frères, Esprits et vivants, en deviendront meilleurs. L'identité de son frère n'est pas moins évidente ; à la différence immense de l'athée au croyant nous avons reconnu son caractère, son style, ses tournures de phrases ; un mot surtout nous a frappés, c'est celui de *panacée* ; c'était son mot d'habitude ; il le disait et répétait à tous et à chaque instant.

« J'ai communiqué ces deux évocations à plusieurs personnes qui ont été frappées de leur véracité ; mais les incrédules, ceux qui partagent les opinions de mes deux parents, auraient voulu des réponses encore plus catégoriques : que M. D…, par exemple, précisât l'endroit où il a été enterré, celui où il s'est noyé, de quelle manière il s'y est pris, etc. Pour les satisfaire et les convaincre, ne pourriez-vous l'évoquer de nouveau, et dans ce cas, vous voudriez bien lui adresser les questions suivantes : où et comment il a accompli son suicide ? - combien de temps il est resté sous l'eau ? - à quel endroit son corps a été retrouvé ? - à quelle place il

a été enseveli ? - de quelle manière civile ou religieuse on a procédé à son inhumation, etc. ?

« Veuillez, je vous prie, monsieur, faire répondre catégoriquement à ces demandes qui sont essentielles pour ceux qui doutent encore ; je suis persuadé du bien immense que cela produira. Je fais en sorte que ma lettre vous parvienne demain vendredi, afin que vous puissiez faire cette évocation dans la séance de la Société qui doit avoir lieu ce jour-là… etc. »

Nous avons reproduit cette lettre à cause du fait d'identité qu'elle constate ; nous y joignons la réponse que nous y avons faite, pour l'instruction des personnes qui ne sont pas familiarisées avec les communications d'outre-tombe.

« … Les questions que vous nous priez d'adresser de nouveau à l'Esprit de votre beau-père sont sans doute dictées par une louable intention, celle de convaincre des incrédules ; car, chez vous, il ne s'y mêle aucun sentiment de doute et de curiosité ; mais une plus parfaite connaissance de la science spirite vous eût fait comprendre qu'elles sont superflues. - D'abord, en me priant de faire répondre catégoriquement M. votre beau-père, vous ignorez sans doute qu'on ne gouverne pas les Esprits à son gré ; ils répondent quand ils veulent, comme ils veulent, et souvent comme ils peuvent ; leur liberté d'action est encore plus grande que de leur vivant, et ils ont plus de moyens d'échapper à la contrainte morale qu'on voudrait exercer sur eux. Les meilleures preuves d'identité sont celles qu'ils donnent spontanément, de leur propre volonté, ou qui naissent des circonstances, et c'est, la plupart du temps, en vain qu'on cherche à les provoquer. Votre parent a prouvé son identité d'une manière irrécusable selon vous ; il est donc plus que probable qu'il refuserait de répondre à des questions qu'à bon droit il peut regarder comme superflues, et faites en vue de satisfaire la curiosité de gens qui lui sont indifférents. Il pourrait répondre, comme l'ont souvent fait d'autres Esprits en pareil cas : « A quoi bon me demander des choses que vous savez ? » J'ajouterai même que l'état de trouble et de souffrance où il se trouve doit lui rendre plus pénibles les recherches de ce genre ; c'est absolument comme si l'on voulait contraindre un malade qui peut à peine penser et parler à raconter les détails de sa vie ; ce serait assurément manquer aux égards que l'on doit à sa position.

« Quant au résultat que vous en espériez, il serait nul, soyez-en persuadé. Les preuves d'identité qui ont été fournies ont une bien plus grande valeur, par cela même qu'elles sont spontanées, et que rien ne pouvait mettre sur la voie ; si les incrédules n'en sont pas satisfaits, ils ne le seraient pas davantage, moins encore peut-être, par des questions pré-

vues et qu'ils pourraient suspecter de connivence. Il y a des gens que rien ne peut convaincre ; ils verraient de leurs yeux M. votre beau-père en personne, qu'ils se diraient le jouet d'une hallucination. Ce qu'il y a de mieux à faire avec eux, c'est de les laisser tranquilles et ne pas perdre son temps en discours superflus ; il n'y a qu'à les plaindre, car ils n'apprendront que trop tôt à leurs dépens ce qu'il en coûte d'avoir repoussé la lumière que Dieu leur envoyait ; c'est contre ceux-là surtout que Dieu fait éclater sa sévérité.

« Deux mots encore, monsieur, sur la demande que vous me faites de faire cette évocation le jour même où je devais recevoir votre lettre. Les évocations ne se font pas ainsi à la baguette ; les Esprits ne répondent pas toujours à notre appel ; il faut pour cela qu'ils le puissent ou qu'ils le veuillent ; il faut, de plus, un médium qui leur convienne, et qui ait l'aptitude spéciale nécessaire ; que ce médium soit disponible à un moment donné ; que le milieu soit sympathique à l'Esprit, etc. Toutes circonstances dont on ne peut jamais répondre, et qu'il importe de connaître quand on veut faire la chose sérieusement. »

Questions et problèmes divers.

1. Dans un monde supérieur, comme Jupiter ou autre, l'Esprit incarné a-t-il le souvenir de ses existences passées comme à l'état errant ? - R. Non ; du moment que l'Esprit revêt une enveloppe matérielle, il perd le souvenir de ses existences antérieures.

- Cependant l'enveloppe corporelle dans Jupiter est très peu matérielle, et, par cette raison, l'Esprit n'est-il pas plus libre ? - R. Oui, mais elle l'est assez pour éteindre, dans l'Esprit, le souvenir du passé.

- Alors les Esprits qui habitent Jupiter, et qui se sont communiqués à nous, s'y trouvaient, à ces moments-là, dans un état de sommeil ? - R. Certainement. Dans ce monde, l'Esprit étant beaucoup plus élevé, comprend bien mieux Dieu et l'univers ; mais son passé est effacé pour l'instant, car tout cela obscurcirait son intelligence ; il ne se comprendrait plus lui-même ; serait-il l'homme de l'Afrique, celui de l'Europe ou de l'Amérique ; celui de la Terre, de Mars ou de Vénus ? Ne se souvenant plus, il est lui-

même, l'homme de Jupiter, intelligent, supérieur, comprenant Dieu, voilà tout.

Remarque. Si l'oubli du passé est nécessaire dans un monde avancé comme l'est Jupiter, à plus forte raison doit-il en être ainsi dans notre monde matériel. Il est évident que le souvenir de nos existences précédentes apporterait une fâcheuse confusion dans nos idées, sans parler de tous les autres inconvénients qui ont été signalés à ce sujet. Tout ce que Dieu fait porte l'empreinte de sa sagesse et de sa bonté ; il ne nous appartient pas de le critiquer, alors même que nous n'en comprendrions pas le but.

2. Mademoiselle Eugénie, l'un des médiums de la Société, offre une particularité remarquable et en quelque sorte exceptionnelle, c'est la prodigieuse volubilité avec laquelle elle écrit, et la promptitude incroyable avec laquelle les Esprits les plus divers se communiquent par son entremise. Il y a peu de médiums d'une aussi grande flexibilité ; à quoi cela tient-il ? - R. Cette cause tient plutôt au médium qu'à l'Esprit ; celui-ci écrirait par un autre médium qu'il irait moins vite, par la raison que la nature de l'instrument ne serait plus la même. Ainsi, il y a des médiums dessinateurs, d'autres sont plus aptes à la médecine, etc. ; selon la médiumnité, l'Esprit agit ; c'est donc une cause physique plutôt qu'une cause morale. Les Esprits se communiquent d'autant plus facilement par un médium, qu'il y a chez ce dernier une combinaison plus rapide de son propre fluide avec celui de l'Esprit ; il se prête plus que d'autres à la rapidité de la pensée, et l'Esprit en profite comme vous profitez d'une voiture rapide quand vous êtes pressés ; cette vivacité du médium est toute physique : son propre Esprit n'y est pour rien.

- Les qualités morales du médium sont-elles sans influence ? - R. Elles en ont une très grande sur les sympathies des Esprits, car il faut que vous sachiez que quelques-uns ont une telle antipathie pour certains médiums, que ce n'est qu'avec la plus grande répugnance qu'ils se communiquent par eux.

Saint LOUIS.

Enseignement des Esprits.

Dictées spontanées obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums.

L'année 1860.

(Médium, madame Costel.)

Je parlerai de la nécessité philosophique où se trouvent les Esprits de faire de fréquents retours sur eux-mêmes, d'apporter enfin à l'état de leurs

cerveaux le même soin que chacun prend de son corps. Voilà une année terminée ; quels progrès a-t-elle apportés dans le monde intellectuel ? De très grands, de très sérieux résultats, surtout dans l'ordre scientifique. La littérature, moins heureuse, n'a eu que des fragments, des détails charmants ; mais comme une statue mutilée qu'on retrouve enfouie, et qu'on admire, tout en regrettant l'ensemble de sa beauté, la littérature n'offre aucune œuvre sérieuse. En France, ordinairement, elle marche à la tête des autres arts ; cette année, elle est devancée par la peinture qui fleurit, glorieuse, au-dessus des écoles rivales. Pourquoi ce temps d'arrêt parmi nos jeunes écrivains ? L'explication en est facile. Ils manquent du souffle généreux qu'inspirent les luttes ; l'indifférence pèse sur eux ; on les feuillette, on les critique, on ne les discute pas passionnément comme dans mon temps où la lutte littéraire dominait presque toutes les préoccupations. Puis, on ne s'improvise pas écrivain, et c'est un peu ce que chacun fait. Pour écrire, il faut de longues et profondes études ; elles manquent absolument à votre génération impatiente de jouir, et préoccupée avant tout du succès facile. Je termine en admirant la marche ascensionnelle des sciences et des arts, et en regrettant l'absence de généreux élans dans les esprits et dans les cœurs. J.-J. ROUSSEAU.

Remarque. Cette communication, obtenue spontanément, prouve que les Esprits qui ont quitté la terre s'occupent encore de ce qui s'y passe, qu'ils s'y intéressent, et suivent le mouvement du progrès intellectuel et moral. Ce n'est pas des profondeurs infinies de l'espace qu'ils pourraient le faire ; il faut pour cela qu'ils soient parmi nous, au milieu de nous, et témoins invisibles de ce qui se passe. Cette communication et la suivante ont été données dans la séance de la Société du 28 décembre, où il avait été question de l'année qui finissait et de celle qui allait commencer ; c'était, par conséquent, un à propos.

L'année 1861.

L'année qui s'envole a vu progresser sensiblement les croyances au Spiritisme. C'est un grand bonheur pour les hommes, car cela les retient un peu au bord de l'abîme qui menace d'engloutir l'esprit humain. L'année nouvelle sera meilleure encore, car elle verra de graves changements matériels, une révolution dans les idées, et le Spiritisme ne sera pas oublié, croyez-le bien ; au contraire, on s'y rattachera comme à une pierre de salut. Je prierai Dieu de bénir votre œuvre et de la faire progresser. SAINT LOUIS.

Remarque. Dans une séance intime, un autre médium a eu spontanément, sur le même sujet, la communication suivante :

L'année qui va s'ouvrir contient dans ses replis les plus grandes choses. La réaction va donner tête baissée dans le piège qui lui est tendu. Pourquoi pensez-vous que la terre se couvre de voies ferrées, et que la mer s'entrouvre à l'électricité, si ce n'est pour répandre la bonne nouvelle ? Le vrai, le bon, le beau seront enfin compris de tous. Ne vous lassez donc pas, vrais Spirites, car votre tâche est marquée dans l'œuvre de la régénération ; heureux ceux qui sauront l'accomplir !

LÉON J… (*frère du médium*).

Sur le même sujet (par un autre médium.)

Le changement est de toute nécessité ; le progrès est la loi divine ; il semble qu'il ait été lancé ces dernières années plus que les autres. Relativement à 1860, 1861 sera magnifique, et pâle si l'on regarde 1862, car vous voulez partir, chers frères, et quand une fois le souffle divin fait aller la locomotive, il n'y a pas de déraillement possible.

LÉON X.

Commentaire sur la dictée publiée sous le titre de : le Réveil de l'Esprit.

Dans une communication que l'Esprit Georges a dictée à madame Costel, et qui a été publiée dans la Revue de 1860, page 332, sous le titre de *Le Réveil de l'Esprit*, il est dit *qu'il n'y a pas de relations amicales entre les Esprits errants ; que ceux mêmes qui se sont aimés n'échangent pas de signes de reconnaissance*. Cette théorie a fait sur beaucoup de personnes une impression d'autant plus pénible, que les lecteurs de la Revue considèrent cet Esprit comme élevé, et ont admiré la plupart de ses communications. Si cette théorie était absolue, elle serait en contradiction avec ce qui a été dit si souvent, qu'au moment de la mort, les Esprits amis viennent recevoir le nouvel arrivant, l'aident à se dégager des liens terrestres, et l'initient en quelque sorte à sa nouvelle vie. D'un autre côté, si les Esprits inférieurs ne communiquaient pas avec des Esprits plus avancés ils ne pourraient s'améliorer.

Nous avons essayé de réfuter ces objections dans un article de la *Revue* de 1860, page 342, sous le titre de *Relations affectueuses des Esprits*, mais voici le commentaire que, sur notre demande, Georges lui-même a donné de sa communication :

« Lorsqu'un homme surpris par la mort dans les habitudes matérialistes d'une vie qui ne lui a jamais laissé le temps de s'occuper de Dieu ; lorsque, tout palpitant encore des angoisses et des craintes terrestres, il arrive

dans le monde des Esprits, il ressemble à un voyageur qui ignore la langue et les mœurs du pays qu'il visite. Plongé dans le trouble, il est incapable de se communiquer et de comprendre ni ses propres sensations, ni celles des autres ; il erre enveloppé de silence ; alors il sent germer, éclore et se développer lentement des pensées inconnues, et une nouvelle âme fleurit en la sienne. Arrivée à ce point, l'âme captive sent tomber ses liens, et comme un oiseau rendu à la liberté, elle s'élance vers Dieu, en jetant un cri d'allégresse et d'amour ; alors se pressent autour d'elle les Esprits des parents, des amis purifiés qui avaient silencieusement accueilli sa venue parmi eux. Ils sont en petit nombre ceux qui peuvent, aussitôt après la délivrance du corps communiquer avec leurs amis retrouvés ; il faut *l'avoir mérité*, et ce ne sont que ceux qui ont accompli glorieusement leurs dernières migrations qui sont, dès le premier moment, assez dématérialisés pour jouir de cette faveur que Dieu accorde comme récompense.

J'ai présenté une des phases de la vie spirite ; je n'ai point entendu généraliser, et, comme on le voit, je n'ai parlé que de l'état des premiers instants qui suivent la mort, et cet état peut durer plus ou moins longtemps, selon la nature de l'Esprit ; il dépend de chacun de l'abréger en se détachant des liens terrestres dès la vie corporelle, car ce n'est que l'attachement aux choses matérielles qui empêche de jouir du bonheur de la vie spirituelle. » GEORGES.

Remarque. Rien n'est plus moral que cette doctrine, car elle montre qu'aucune des jouissances que nous promet la vie future n'est obtenue sans l'avoir méritée ; que le bonheur même de revoir les êtres qui nous sont chers et de s'entretenir avec eux peut être ajourné ; en un mot que la situation dans la vie spirite est en toutes choses, ce que nous la faisons par notre conduite dans la vie corporelle.

Les trois types.

(Suite).

Nota. Dans les trois dictées suivantes, l'Esprit développe chacun des trois types qu'il a esquissés dans la première. (Voyez le n° de janvier 1861, page 29.)

I

Dans votre monde, ici-bas, l'intérêt, l'égoïsme et l'orgueil étouffent la générosité, la charité et la simplicité. L'intérêt et l'égoïsme sont les deux mauvais génies du financier et du parvenu ; l'orgueil est le vice de celui qui sait, et surtout de celui qui peut. Lorsqu'un cœur vraiment penseur examine ces trois vices hideux, il souffre ; car soyez-en sûrs, l'homme qui pense sur le néant et la méchanceté de ce monde est ordinairement un homme dont les sentiments et les instincts sont délicats et charitables ; et,

vous le savez, les délicats sont malheureux, a dit Lafontaine, que j'ai oublié de mettre à côté de Molière ; les délicats seuls sont malheureux, parce qu'ils sentent.

Hamlet est la personnification de cette partie malheureuse de l'humanité qui pleure et qui souffre toujours, et qui se venge en vengeant Dieu et la morale. Hamlet a eu des vices honteux à punir dans sa famille : l'orgueil et la luxure, c'est-à-dire l'égoïsme. Cette âme tendre et mélancolique, aspirant à la vérité, s'est ternie au souffle du monde, comme un miroir qui ne peut plus refléter ce qui est bon et ce qui est juste ; et cette âme si pure a versé le sang de sa mère et vengé son honneur. Hamlet est l'intelligence impuissante, la pensée profonde luttant contre l'orgueil stupide, et contre l'impudicité maternelle. L'homme qui pense, et qui venge un vice de la terre, quel qu'il soit, est coupable aux yeux des hommes, et souvent il ne l'est pas devant Dieu. Ne croyez pas que je veuille idéaliser le désespoir : j'ai été assez puni ! mais il y a de tels brouillards devant les yeux du monde !

Nota. L'Esprit, prié de donner son appréciation sur Lafontaine dont il vient de parler, ajoute :

Lafontaine, on ne le connaît pas plus qu'on ne connaît Corneille et Racine. Vous connaissez à peine vos littérateurs, et les Allemands connaissent cependant Shakespeare, comme Goethe. Lafontaine, pour en revenir à mon sujet, est le Français par excellence, cachant son originalité et sa sensibilité sous les noms d'Esope et de joyeux penseur ; mais, soyez-en sûrs, Lafontaine était un délicat, comme je vous le disais tout à l'heure ; voyant qu'il n'était pas compris, il affecta cette bonhomie que vous appelez fausse ; de vos jours on l'aurait enrôlé dans le régiment des faux bonshommes. La véritable intelligence n'est pas fausse, mais il faut souvent hurler avec les loups, c'est ce qui a perdu Lafontaine dans l'opinion de bien des gens. Je ne vous parle pas de son génie : il est égal, s'il n'est supérieur à celui de Molière.

II

Don Juan, pour en revenir à notre petit cours de littérature très familier, est, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire déjà, le type le plus parfaitement peint du gentilhomme corrompu et blasphémateur. Molière l'a élevé jusqu'au drame, parce qu'effectivement la punition de don Juan ne devait pas être humaine, mais divine ; c'est par des coups inattendus de la vengeance, céleste que tombent ces têtes orgueilleuses ; l'effet en est d'autant plus dramatique et plus imprévu.

J'ai dit que don Juan était un type ; mais, à vrai dire, c'est un type rare ; car, en réalité, on voit peu d'hommes de cette trempe, parce qu'ils sont presque tous lâches ; j'entends la classe des blasés et des corrompus.

Beaucoup blasphèment, peu, je vous assure, osent blasphémer sans crainte. La conscience est un écho qui leur rejette leur blasphème, et ils l'écoutent grelottant de peur, mais ils rient devant le monde ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui les fanfarons du vice. Cette sorte de libertins est nombreuse à votre époque, mais ils sont loin d'être les fils de Voltaire.

Molière, pour en revenir à notre sujet, étant l'auteur le plus sage, et

l'observateur le plus profond, a non seulement châtié les vices qui attaquent l'humanité, mais il châtie aussi ceux qui osent s'adresser à Dieu.

III

Jusqu'à présent nous avons vu deux types : l'un généreux et malheureux ; l'autre heureux selon le monde, mais bien misérable devant Dieu. Il nous reste à voir le plus laid, le plus ignoble, le plus repoussant ; je veux dire Tartufe.

Dans l'antiquité, le masque de la vertu était déjà hideux, car, sans être épuré par la morale chrétienne, le paganisme avait aussi des vertus et des sages ; mais devant l'autel du Christ, ce masque est plus hideux encore, car c'est celui de l'égoïsme et de l'hypocrisie. Le paganisme a peut-être eu moins de Tartufes que la religion chrétienne ; exploiter le cœur de l'homme sage et bon, le flatter dans toutes ses actions, tromper les gens confiants par une apparente piété, pousser la profanation jusqu'à recevoir l'Eucharistie avec l'orgueil et le blasphème dans le cœur, voilà ce que fait Tartufe, ce qu'il a fait et ce qu'il fera toujours.

O vous ! hommes imparfaits et mondains qui condamnez un principe divin et une morale surhumaine, parce que vous en voyez faire abus, vous êtes aveugles lorsque vous confondez les hommes et ce principe, c'est-à-dire Dieu et l'humanité. C'est parce qu'il cache ses turpitudes sous un manteau sacré que Tartufe est hideux et repoussant. Malédiction sur lui, car il maudissait alors qu'il se faisait pardonner, il méditait la trahison alors qu'il prêchait la charité. Gérard DE NERVAL.

L'harmonie.

(Méd. M. Alfred Didier.)

Vous avez vu souvent, dans certaines contrées, particulièrement en Provence, les ruines de grands châteaux ; un donjon se dresse quelquefois au milieu d'une immense solitude, et ses débris tristes et mornes, nous reportent à un âge où la foi était peut-être ignorante, mais où l'art et la poésie s'étaient élevés avec cette même foi si naïve et si pure. Nous sommes, vous le voyez, en plein moyen âge. Avez-vous souvent pensé qu'autour de ces murailles démantelées, l'élégant caprice d'une châtelaine avait fait courir des cordes harmonieuses que l'on appelait la harpe d'Eole ? Hélas ! aussi vite que le vent qui les faisait frémir, aussi vite ont disparu donjon, châtelaine, harmonie ! Cette harpe d'Éole berçait la pensée des trouvères et des dames ; c'était avec un religieux recueillement qu'on l'écoutait.

Tout finit sur votre terre ; la poésie y descend rarement du ciel, et s'envole aussitôt ; dans les autres mondes, au contraire, l'harmonie est éternelle, et ce que l'imagination humaine peut inventer, n'égale pas cette constante poésie qui, non seulement est dans le cœur des purs Esprits, mais aussi dans toute la nature.

Réné DE PROVENCE.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 3. MARS 1861.

Petit bonhomme vit encore.

A propos de l'article du journal des Débats, par M. Deschanel.

M. Émile Deschanel, dont le nom ne nous était point encore parvenu, a bien voulu nous consacrer vingt-quatre colonnes du feuilleton des *Débats* dans les numéros des 15 et 29 novembre dernier ; nous le remercions du fait, sinon de l'intention. En effet, après l'article de la *Bibliographie catholique* et celui de la *Gazette de Lyon*, qui vomissaient l'anathème et l'injure à pleine bouche, de manière à faire croire au retour du quinzième siècle, nous ne connaissons rien de plus malveillant, de moins scientifique, de plus long surtout, que celui de M. Deschanel. Une si vigoureuse sortie a dû lui faire croire que le Spiritisme, frappé par lui d'estoc et de taille, était à tout jamais bien et dûment mort et enterré ; comme nous ne lui avons pas répondu, que nous ne lui avons fait aucune sommation, que nous n'avons entamé avec lui aucune polémique à outrance, il a pu se méprendre sur les causes de notre silence : nous devons en exposer les motifs. Le premier, c'est qu'à notre avis il n'y avait rien d'urgent, et que nous étions bien aise d'attendre, afin de juger l'effet de cet assaut, pour régler notre réponse ; aujourd'hui que nous sommes complètement édifiés à cet égard, nous en dirons quelques mots.

Le second motif est la conséquence du précédent. Pour réfuter cet article en détail, il eût fallu le reproduire en entier, afin de mettre en regard

l'attaque et la défense, ce qui eût déjà absorbé un numéro de notre Revue ; la réfutation en eût au moins absorbé deux ; cela faisait donc trois numéros employés à réfuter quoi ? des raisons ? non, mais les plaisanteries de M. Deschanel : franchement cela n'en valait pas la peine, et nos lecteurs aiment mieux autre chose. Ceux qui désireraient connaître sa logique pourront se contenter en lisant les numéros cités. Et puis, notre réponse n'eût été en définitive que la répétition de ce que nous avons écrit, de ce que nous avons répondu à *l'Univers*, à M. *Oscar Comettant*, à la *Gazette de Lyon*, à M. *Louis Figuier*, à la *Bibliographie catholique*[4], car toutes ces attaques ne sont que des variantes d'un même thème. Il eût donc fallu redire la même chose en d'autres termes pour n'être pas monotone, et nous n'en avons pas le temps. Ce que nous pourrions dire serait inutile pour les adeptes et ne serait pas assez complet pour convaincre les incrédules ; ce serait donc peine perdue ; nous préférons renvoyer à nos ouvrages ceux qui voudront sérieusement s'éclairer ; ils pourront mettre en parallèle les arguments pour et contre : leur propre jugement fera le reste.

Pourquoi d'ailleurs répondrions-nous à M. Deschanel ? serait-ce pour le convaincre ? Mais nous n'y tenons pas du tout. Ce serait, dit-on, un adepte de plus. Mais que nous fait la personne de M. Deschanel de plus ou de moins ? De quel poids peut-il peser dans la balance, quand les adhésions arrivent par milliers depuis les sommités de l'échelle sociale ? - Mais c'est un publiciste, et si, au lieu de faire une diatribe, il avait fait un éloge, est-ce que cela n'aurait pas fait beaucoup de bien à la doctrine ? Ceci est une question plus grave, examinons-la.

D'abord est-il bien certain que M. Deschanel nouveau converti eût publié 24 colonnes en faveur du Spiritisme, comme il les a publiées contre ? Nous ne le pensons pas, par deux raisons : la première, qu'il eût craint de se faire tourner en ridicule par ses confrères ; la seconde, que le directeur du journal ne l'eût probablement pas accepté, de peur d'effaroucher certains lecteurs moins effrayés du diable que des Esprits. Nous connaissons bon nombre de littérateurs et de publicistes qui sont dans ce cas, et n'en sont pas moins de bons et sincères Spirites. On sait que madame Émile de Girardin, qui passe assez généralement pour avoir eu quelque intelligence pendant sa vie, était non seulement très croyante, mais de plus très bon médium, et qu'elle a obtenu d'innombrables communications ; mais elle les réservait pour le cercle intime de ses amis qui partageaient

4 A l'*Univers* : mai et juillet 1859 ; à M. Oscar Comettant : décembre 1859 ; à la *Gazette de Lyon* : octobre 1860 ; à M. Louis Figuier : septembre et décembre 1860 ; à la *Bibliographie catholique* : janvier 1861.

ses convictions ; aux autres, elle n'en parlait pas. Donc, pour nous, un publiciste qui ose bien parler contre, mais qui n'oserait pas parler pour, s'il était convaincu, n'est pour nous qu'un simple individu, et lorsque nous voyons une mère désolée de la perte d'un enfant chéri trouver d'ineffables consolations dans la doctrine, son adhésion à nos principes a pour nous cent fois plus de prix que la conversion d'une illustration quelconque, si cette illustration n'ose rien dire. D'ailleurs les hommes de bonne volonté ne manquent pas ; ils abondent tellement, et il en vient tant à nous, que nous pouvons à peine suffire à leur répondre ; nous ne voyons donc pas pourquoi nous perdrions notre temps avec les indifférents, et à courir après ceux qui ne nous recherchent pas.

Un seul mot fera connaître si M. Deschanel est un homme sérieux ; voici le début de son second article du 29 novembre :

« La doctrine spirite se réfute d'elle-même, il suffit de l'exposer. Après tout, elle n'a pas tort de s'appeler Spirite tout court, car elle n'est ni spirituelle ni spiritualiste. Elle est au contraire fondée sur le matérialisme le plus grossier, et elle n'est amusante que parce qu'elle est ridicule. »

Dire que le Spiritisme est fondé sur un matérialisme grossier, alors qu'il le combat à outrance, qu'il ne serait rien sans l'âme, son immortalité, les peines et les récompenses futures dont il est la démonstration patente, c'est le comble de l'ignorance de la chose qu'on traite ; si ce n'est pas ignorance, c'est mauvaise foi et calomnie. En voyant cette accusation, et à l'entendre citer les textes bibliques, les prophètes, la loi de Moïse qui défend d'interroger les morts, - preuve qu'on peut les interroger, car on ne défend pas une chose impossible, - on le croirait d'une orthodoxie furibonde ; mais en lisant le facétieux passage suivant de son article, les lecteurs seront fort embarrassés de se prononcer sur ses opinions :

« Comment des Esprits peuvent-ils tomber sous les sens ? Comment peuvent-ils être vus, être entendus, être palpés ? Et comment peuvent-ils écrire eux-mêmes et nous laisser des autographes de l'autre monde ?

- « Oh ! mais c'est que ces Esprits-là ne sont pas des Esprits comme vous pourriez croire ; des Esprits purement Esprits. « L'Esprit, - entendez bien cela, - n'est point un être abstrait, indéfini, que la pensée seule peut concevoir ; c'est un être réel, circonscrit, qui, dans un certain cas, est appréciable pour les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher. »

- « Mais ces Esprits ont donc des corps ?

- « Pas précisément.

- « Mais enfin ?…

- « Il y a dans l'homme trois choses :

« 1° Le corps, ou être matériel, analogue aux animaux, mû par le même principe vital ;

« 2° L'âme, ou être immatériel, Esprit incarné dans le corps ;

« 3° Le lien qui unit l'âme et le corps, principe intermédiaire entre la matière et l'Esprit. »

- « Intermédiaire ? Que diable voulez-vous dire ? On est matière ou on ne l'est pas.

- « Cela dépend.

- « Comment ! cela dépend !

- « Voici la chose : « Le lien, ou *périsprit*, qui unit le corps et l'Esprit est une sorte d'enveloppe semi-matérielle… »

- « Semi ! semi !

- « La mort est la destruction de l'enveloppe la plus grossière ; l'Esprit conserve la seconde, qui constitue pour lui un corps éthéré, invisible pour nous dans l'état normal, mais qu'il peut rendre accidentellement visible et même tangible, comme cela a lieu dans le phénomène des apparitions. »

- « *Éthéré* tant que vous voudrez : un corps est un corps. Cela en fait deux. Et la matière est la matière. Subtilisez-la tant qu'il vous plaira, il n'y a point de *semi* là dedans. L'électricité elle-même n'est que matière, et non semi-matière. Et quant à votre… Comment appelez-vous cela ?

- « Le périsprit ?

- « Oui, votre périsprit… je trouve qu'il n'explique rien, et qu'il a grand besoin lui-même d'explication.

- « Le périsprit sert de première enveloppe à l'Esprit, et unit l'âme et le corps. Tels sont, dans un fruit, le germe, le périsperme et la coquille… Le périsprit est puisé dans le milieu ambiant, dans le fluide universel ; il tient à la fois de l'électricité, du fluide magnétique, et, jusqu'à un certain point, de la matière inerte… » Comprenez-vous ?

- « Pas trop.

- « On pourrait dire que c'est la quintessence de la matière. »

- « Vous avez beau quintessencier, vous n'en tirerez pas de l'esprit, ni du semi-esprit, et c'est pure matière que votre périsprit.

- « C'est le principe de la vie organique, mais ce n'est pas celui de la vie intellectuelle. »

- « Enfin, c'est ce que vous voudrez ; mais votre périsprit est tant de choses, que je ne sais pas trop ce qu'il est, et qu'il pourrait bien n'être rien. »

Le mot *périsprit* vous offusque, à ce qu'il paraît ? Si vous eussiez vécu

au temps où fut inventé le mot *périsperme*, vous l'eussiez probablement trouvé ridicule aussi ; que ne critiquez-vous ceux que l'on invente chaque jour pour exprimer les idées nouvelles ? Ce n'est pas le mot que je critique, direz-vous, c'est la chose. Soit, vous ne l'avez jamais vu ; mais niez-vous l'âme que vous n'avez jamais vue ? niez-vous Dieu que vous n'avez pas vu davantage ? Eh bien ! si l'on ne peut voir l'âme ou l'Esprit, ce qui est la même chose, on peut voir son enveloppe fluidique ou *périsprit* quand elle est libre, comme on voit son enveloppe charnelle quand elle est incarnée.

M. Deschanel s'efforce de prouver que le périsprit doit être de la matière ; mais c'est ce que nous disons en toutes lettres. Serait-ce, par hasard, ce qui lui fait dire que le Spiritisme est une doctrine matérialiste ? Mais la citation même qu'il fait le condamne, puisque nous disons en propres termes, moins ses spirituelles facéties, que ce n'est qu'une enveloppe indépendante de l'Esprit. Où a-t-il vu que nous ayons dit que c'est le périsprit qui pense ? Il ne veut pas de périsprit, soit ; mais qu'il nous dise comment il peut expliquer l'action de l'Esprit sur la matière sans intermédiaire ? Nous ne parlerons pas des apparitions contemporaines auxquelles sans doute il ne croit pas ; mais puisqu'il est si ferré sur la Bible dont il prend si chaudement la défense, c'est qu'il croit à la Bible et à ce qu'elle dit ; qu'il veuille donc nous expliquer les apparitions d'anges dont elle fait à chaque instant mention ? Les anges, selon la doctrine théologique, sont de purs Esprits ; mais quand ils se rendent visibles, dira-t-il que c'est l'Esprit qui se fait voir ? Alors ce serait, pour le coup, matérialiser l'Esprit lui-même, car il n'y a que la matière qui puisse tomber sous les sens. Nous, nous disons que l'Esprit revêt une enveloppe qu'il peut rendre visible et même tangible à volonté ; l'enveloppe seule est matérielle, quoique très éthérée, ce qui n'ôte rien aux qualités propres de l'Esprit. Nous expliquons ainsi un fait jusqu'alors inexpliqué, et nous sommes certes moins matérialistes que ceux qui prétendent que c'est l'Esprit lui-même qui se transforme en matière pour se faire voir et agir. Ceux qui ne croyaient pas à l'apparition des anges de la Bible, peuvent donc y croire maintenant, s'ils croient à l'existence des anges, sans que cela répugne à leur raison ; ils peuvent, par cela même, comprendre la possibilité des manifestations actuelles, visibles, tangibles ou autres, du moment que l'âme ou Esprit possède une enveloppe fluidique, si tant est qu'ils croient à l'existence de l'âme.

Au reste, M. Deschanel a oublié une chose, c'est de donner sa théorie de l'âme, ou de l'Esprit ; en homme judicieux, il aurait dû dire : Vous avez tort par telle ou telle raison ; les choses ne sont pas telles que vous le

dites : *voilà ce qui est*. Alors seulement nous aurions eu quelque chose sur quoi discuter. Mais il est à remarquer que c'est ce que n'a encore fait aucun des contradicteurs du Spiritisme : ils nient, se moquent ou disent des injures : nous ne leur connaissons pas d'autre logique, ce qui est fort peu inquiétant ; aussi ne nous en inquiétons-nous pas du tout ; car, s'ils ne proposent rien, c'est qu'apparemment ils n'ont rien de meilleur à proposer. Les francs matérialistes seuls ont un système arrêté : le néant après la mort ; nous leur souhaitons bien du plaisir si cela les satisfait. Ceux qui admettent l'âme sont malheureusement dans l'impuissance de résoudre les questions les plus vitales d'après leur seule théorie, c'est pourquoi ils n'ont d'autre recours que la foi aveugle, raison peu concluante pour ceux qui aiment les raisons, et le nombre en est grand par ce temps de lumières ; or, les spiritualistes n'expliquant rien d'une manière satisfaisante pour les penseurs, ceux-ci concluent qu'il n'y a rien, et que les matérialistes ont peut-être raison : c'est ce qui conduit tant de gens à l'incrédulité, tandis que ces mêmes difficultés trouvent une solution toute simple et toute naturelle par la théorie spirite. Le matérialisme dit : Il n'y a rien en dehors de la matière ; le spiritualisme dit : Il y a quelque chose, mais il ne le prouve pas ; le Spiritisme dit : Il y a quelque chose et il le prouve, et à l'aide de son levier il explique ce qui jusqu'alors était inexplicable ; c'est ce qui fait que le Spiritisme ramène tant d'incrédules au spiritualisme. Nous ne demandons à M. Deschanel qu'une chose, c'est de donner carrément sa théorie, et de répondre non moins carrément aux diverses questions que nous avons adressées à M. Figuier.

En somme, les objections de M. Deschanel sont puériles ; s'il eût été un homme sérieux, s'il eût tenu à faire de la critique en connaissance de cause, et à ne pas s'exposer à commettre une aussi lourde bévue que de taxer le Spiritisme de doctrine matérialiste, il aurait cherché à approfondir ; il serait venu nous trouver, comme tant d'autres, nous demander des éclaircissements que nous nous serions fait un plaisir de lui donner ; mais il a préféré parler d'après ses propres idées qu'il regarde sans doute comme le régulateur suprême, comme l'unité métrique de la raison humaine ; or, comme son opinion personnelle nous est indifférente, nous ne tenons nullement à lui en faire changer, c'est pourquoi nous n'avons fait aucun pas pour cela, nous ne l'avons convié à aucune réunion, à aucune démonstration ; s'il avait tenu à savoir, il serait venu ; il n'est pas venu, c'est donc qu'il n'y tenait pas, et nous n'y tenions pas plus que lui.

Un autre point à examiner est celui-ci : Une critique aussi virulente et aussi longue, fondée ou non, dans un journal aussi important que les *Débats*, ne peut-elle nuire à la propagation des idées nouvelles ? Voyons.

Il faut d'abord remarquer qu'il n'en est pas d'une doctrine philosophique comme d'une marchandise. Si un journal affirmait, avec preuves à l'appui, que tel marchand vend des denrées avariées ou frelatées, personne ne serait tenté d'aller essayer si cela est vrai ; mais toute théorie métaphysique est une opinion qui, fût-elle de Dieu même, trouverait des contradicteurs. N'a-t-on pas vu les meilleures choses, les vérités les plus incontestables aujourd'hui, tournées en ridicule à leur apparition par les hommes les plus capables ? Cela les a-t-il empêchées d'être des vérités et de se propager ? Tout le monde sait cela ; c'est pourquoi l'opinion d'un journaliste sur des questions de ce genre n'est toujours qu'une opinion personnelle, et l'on se dit que si tant de savants se sont trompés sur des choses positives, M. Deschanel peut bien se tromper sur une chose abstraite ; et pour peu qu'on ait une idée, même vague, du Spiritisme, son accusation de matérialisme est sa propre condamnation. Il en résulte qu'on veut voir et juger par soi-même : c'est tout ce que nous demandons. Sous ce rapport M. Deschanel a donc rendu, sans le vouloir, un véritable service à notre cause, et nous l'en remercions, parce qu'il nous épargne des frais de publicité, n'étant pas assez riches pour payer un feuilleton de 24 colonnes. Quelque répandu qu'il soit, le Spiritisme n'a pas encore pénétré partout ; il y a bien des gens qui n'en ont jamais entendu parler ; un article de cette importance attire l'attention, le fait pénétrer même dans le camp ennemi où il cause des désertions, car on se dit naturellement qu'on ne frappe pas ainsi une chose sans valeur ; en effet, on ne s'amuse pas à dresser des batteries formidables contre une place qu'on peut prendre à coups de fusil. On juge la résistance par le déploiement des forces d'attaque, et c'est ce qui éveille l'attention sur des choses qui eussent peut-être passé inaperçues.

Ceci n'est que du raisonnement ; voyons si les faits viennent le contredire. On juge du crédit d'un journal, des sympathies qu'il trouve dans l'opinion publique par le nombre de ses lecteurs. Il doit en être de même du Spiritisme représenté par quelques ouvrages spéciaux ; nous ne parlerons que des nôtres, parce que nous en savons le chiffre exact ; eh bien ! le *Livre des Esprits*, qui passe pour contenir l'exposé le plus complet de la doctrine, a été publié en 1857 ; la 2° édition en avril 1860, la 3° en août 1860, c'est-à-dire quatre mois plus tard, et en février 1861 la 4° était en vente ; ainsi trois éditions en moins d'un an prouvent que tout le monde n'est pas de l'avis de M. Deschanel. Notre nouvel ouvrage, le *Livre des Médiums*, a paru le 15 janvier 1861 et déjà il faut songer à préparer une nouvelle édition ; il est demandé en Russie, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Espagne, aux États-Unis, au Mexique, au Brésil, etc.

Les articles du *Journal des Débats* ont paru en novembre dernier ; s'ils avaient exercé la moindre influence sur l'opinion, c'est assurément sur la *Revue Spirite*, que nous publions, qu'elle se serait fait sentir ; or le 1° janvier 1861, époque des renouvellements annuels, il y avait un tiers d'abonnés inscrits de plus qu'à la même époque de l'année précédente, et chaque jour elle en reçoit de nouveaux qui, chose digne de remarque, demandent tous les collections des années antérieures, si bien qu'il a fallu les faire réimprimer ; donc cela prouve qu'elle ne leur semble pas par trop ridicule. De tous les côtés, à Paris, en province, à l'étranger, se forment des réunions Spirites ; nous en connaissons plus de cent dans les départements, et nous sommes loin de les connaître toutes, sans compter toutes les personnes qui s'en occupent isolément ou dans l'intérieur des familles. Que diront à cela MM. Deschanel, Figuier et consorts ? que le nombre des fous augmente. Oui, il augmente tellement qu'avant peu les fous seront plus nombreux que les gens sensés ; mais ce que ces Messieurs, si pleins de sollicitude pour le bon sens humain, doivent déplorer, c'est de voir que tout ce qu'ils ont fait pour arrêter le mouvement produit un résultat tout contraire. Veulent-ils en connaître la cause ? Elle est bien simple. Ils prétendent parler au nom de la raison et n'offrent rien de mieux ; les uns donnent pour perspective le néant, les autres les flammes éternelles, deux alternatives qui plaisent à bien peu de personnes ; entre les deux on choisit ce qui est le plus rassurant. Étonnez-vous donc, après cela, de voir les hommes se jeter dans les bras du Spiritisme ! Ces Messieurs ont cru le tuer, nous avons tenu à leur prouver que Petit Bonhomme vit encore, et vivra longtemps.

L'expérience nous ayant donc démontré que les articles de M. Deschanel, loin de nuire à la cause du Spiritisme, l'ont servie, en excitant chez ceux qui n'en avaient pas entendu parler le désir de le connaître, nous jugeons superflu de discuter une à une ses assertions. Toutes les armes ont été employées contre cette doctrine : on l'a attaquée au nom de la religion, qu'elle sert au lieu de lui nuire, au nom de la science, au nom du matérialisme ; on lui a prodigué tour à tour l'injure, la menace, la calomnie, et elle a résisté à tout, même au ridicule ; sous la nuée des traits qu'on lui lance, elle fait paisiblement le tour du monde et s'implante partout, à la barbe de ses ennemis les plus acharnés ; n'y a-t-il pas là matière à sérieuse réflexion, et n'est-ce pas la preuve qu'elle trouve de l'écho dans le cœur de l'homme, en même temps qu'elle est sous la sauvegarde d'une puissance contre laquelle viennent se briser les efforts humains ?

Il est remarquable qu'à l'époque où parurent les articles du *Journal des Débats*, des communications spontanées eurent lieu de différents côtés à

Paris et dans les départements ; toutes expriment la même pensée. La suivante a été faite dans la Société le 30 novembre dernier :

« Ne vous inquiétez pas de ce que le monde peut écrire contre le Spiritisme ; ce n'est pas à vous que s'attaquent les incrédules, c'est à Dieu même, mais Dieu est plus puissant qu'eux. C'est une ère nouvelle, entendez-vous bien, qui s'ouvre devant vous, et ceux qui cherchent à s'opposer aux desseins de la Providence seront bientôt renversés. Comme on vous l'a parfaitement dit, loin de nuire au Spiritisme, le scepticisme se frappe de sa propre main, et c'est lui-même qui se tuera. Puisque le monde veut rendre la mort toute-puissante par le néant, laissez-le dire, n'opposez que de l'indifférence à son amer pédantisme. Pour vous la mort ne sera plus cette déesse atroce qu'ont rêvée les poètes : la mort se présentera à vous comme l'aurore aux doigts de rose d'Homère. »   André CHENIER.

Saint Louis avait dit précédemment sur le même sujet :

« De semblables articles ne font de mal qu'à ceux qui les écrivent, ils n'en font aucun au Spiritisme qu'ils contribuent à répandre même parmi ses ennemis. »

Un autre Esprit répondit à un médecin Spirite de Nîmes, qui lui demandait ce qu'il pensait de ces articles :

« Vous devez en être très satisfaits ; si vos ennemis s'occupent tant de vous, c'est qu'ils vous reconnaissent quelque valeur, et qu'ils vous craignent. Laissez-les donc dire et faire ce qu'ils voudront ; plus ils parleront, plus ils vous feront connaître, et le temps n'est pas loin où ils seront bien forcés de se taire. Leur colère prouve leur faiblesse ; la véritable force seule sait se posséder : elle a le calme de la confiance ; la faiblesse cherche à s'étourdir en faisant beaucoup de bruit. »

Veut-on maintenant un échantillon de l'usage que certains savants font de la science au profit de la Société ? citons un exemple.

Un de nos collègues de la Société parisienne des Études Spirites, M. Indermuhle, de Berne, nous écrit ce qui suit :

« M. *Schiff*, professeur d'anatomie (je ne sais si c'est le même qui a si ingénieusement découvert le muscle craqueur, dont M. Jobert de Lambale s'est fait l'éditeur responsable)[5], a fait ici, il y a quelques semaines, un cours public sur la digestion. Le cours n'était certes pas sans intérêt ; mais après avoir longtemps parlé de cuisine et de chimie à propos des aliments, et prouvé qu'aucune matière ne s'anéantit ; qu'elle peut se diviser et se transformer, mais qu'on la retrouve dans la composition de l'air, de

[5] Voy. la *Revue Spirite*, juin 1859.

l'eau et des tissus organiques, il vient à la solution suivante : « Ainsi donc, dit-il, l'*âme*, telle que le vulgaire l'entend, est juste dans ce sens que ce qu'on appelle l'âme, après la mort du corps, *se dissout*, comme le corps matériel ; elle se décompose pour rejoindre les matières contenues, soit dans l'air, soit dans les autres corps, *c'est seulement dans ce sens que le mot immortalité est justifié, autrement, non*. »

« C'est ainsi qu'en 1861, les savants, chargés d'instruire et d'éclairer les hommes, leur offrent des pierres au lieu de pain. Il faut dire, à la louange de l'humanité, que les auditeurs étaient, pour la plupart, très peu édifiés et satisfaits de cette conclusion amenée si brusquement ; que beaucoup en ont été scandalisés ; moi, j'ai eu pitié de cet homme. S'il eût attaqué le Gouvernement, on l'eût interdit, on l'eût puni même ; comment peut-on tolérer l'enseignement public du matérialisme, ce dissolvant de la société ? »

À ces judicieuses réflexions de notre collègue nous ajouterons qu'une société matérialiste, telle que certains hommes s'efforcent de rendre la société actuelle, n'ayant aucun frein moral, est la plus dangereuse pour toute espèce de gouvernement ; jamais peut-être le matérialisme n'a été professé avec autant de cynisme ; ceux qu'un peu de pudeur retient s'en dédommagent en traînant dans la boue ce qui peut le détruire ; mais ils auront beau faire, ce sont les convulsions de son agonie ; et, quoi qu'en dise M. Deschanel, c'est le Spiritisme qui lui donnera le coup de grâce.

Nous nous sommes borné à adresser à M. Deschanel la lettre suivante :

Monsieur,

Vous avez publié deux articles dans le *Journal des Débats* des 15 et 29 novembre dernier, dans lesquels vous appréciez le Spiritisme à votre point de vue. Le ridicule que vous jetez sur cette doctrine, sur moi par contrecoup, et sur tous ceux qui la professent, m'autorisait à vous adresser une réfutation que j'aurais pu vous prier d'insérer ; je ne l'ai pas fait, parce que, quelque étendue que j'y eusse donnée, elle eût toujours été insuffisante pour les personnes étrangères à cette science, et elle eût été inutile pour celles qui la connaissent. La conviction ne peut s'acquérir que par une étude sérieuse, faite sans prévention, sans idées préconçues et par des observations nombreuses, faites avec *la patience et la persévérance de quiconque veut réellement savoir et comprendre*. Il m'aurait donc fallu faire à vos lecteurs un véritable cours qui eût dépassé les bornes d'un article ; mais, comme je vous crois trop homme d'honneur pour vouloir attaquer sans admettre la défense, je me bornerai à leur dire, par cette simple lettre, que je vous prie de vouloir bien publier dans le même journal, qu'ils

trouveront, soit dans le *Livre des Esprits*, soit dans le *Livre des Médiums*, que je viens de publier chez MM. Didier et Cie, une réponse suffisante, à mon avis ; je laisse à leur jugement le soin de mettre en parallèle vos arguments et les miens. Ceux qui voudraient, au préalable, en avoir une idée succincte et à peu de frais, pourront lire la petite brochure intitulée : *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* et qui ne coûte que 60 centimes, ainsi que la *Lettre d'un catholique sur le Spiritisme* par M. le docteur Grand, ancien vice-consul de France. Ils trouveront encore quelques réflexions sur votre article dans le n° du mois de mars de la *Revue Spirite* que je publie.

Toutefois, il est un point que je ne saurais passer sous silence ; c'est le passage de votre article où vous dites que *le Spiritisme est fondé sur le plus grossier matérialisme*. Je mets de côté les expressions offensantes et peu parlementaires auxquelles j'ai l'habitude de ne prêter aucune attention, et je me borne à dire que ce passage contient une erreur, je ne dirai pas grossière, le mot serait incivil, mais capitale, et qu'il m'importe de relever pour l'édification de vos lecteurs. En effet, le Spiritisme a pour base essentielle, et sans laquelle il n'aurait aucune raison d'être, l'existence de *Dieu*, celle de *l'âme, son immortalité, les peines et les récompenses futures* ; or, ces points sont la négation la plus absolue du matérialisme, qui n'en admet aucun. La doctrine Spirite ne se borne pas à les affirmer, elle ne les admet pas *à priori*, elle en est la démonstration patente ; c'est pourquoi elle a déjà ramené un si grand nombre d'incrédules qui avaient abjuré tout sentiment religieux.

Elle peut n'être pas spirituelle, mais à coup sûr, elle est essentiellement spiritualiste, c'est-à-dire contraire au matérialisme, car on ne concevrait pas une doctrine de l'âme immortelle, fondée sur la non-existence de l'âme. Ce qui conduit tant de gens à l'incrédulité absolue, c'est la manière dont l'âme et son avenir sont présentés ; je vois tous les jours des gens me dire : « Si dès mon enfance on m'avait enseigné ces choses comme vous le faites, je n'aurais jamais été incrédule, parce qu'à présent je comprends, et qu'avant je ne comprenais pas ; » aussi ai-je tous les jours la preuve qu'il suffit d'exposer cette doctrine pour lui conquérir de nombreux partisans.

Agréez, etc.

La tête de Garibaldi.

Le *Siècle* du 4 février contient une lettre du docteur Riboli qui est allé à Caprera examiner la tête de Garibaldi au point de vue phrénologique. Il n'entre pas dans notre cadre d'apprécier le jugement du docteur, et encore moins le personnage politique ; mais la lecture de cette lettre nous a fourni quelques réflexions qui trouvent naturellement ici leur place.

Le docteur Riboli trouve que l'organisation cérébrale de Garibaldi correspond parfaitement à toutes les éminentes facultés morales et intellectuelles qui le distinguent, et il ajoute :

« Vous pourrez sourire de mon fanatisme, mais je puis vous assurer que ce moment passé à examiner cette tête remarquable est le plus heureux de ma vie ; j'ai vu, mon cher ami, j'ai vu ce grand homme se prêter comme un enfant à tout ce que je lui demandais ; cette tête qui porte tout un monde, je l'ai tenue entre mes mains pendant plus de vingt minutes, sentant à tout instant saillir sous mes doigts les inégalités et les contrastes de son génie…

« Garibaldi a 1 mètre 64 centimètres de hauteur. J'ai mesuré toutes les proportions, la largeur des épaules, la longueur des bras et des jambes, l'épaisseur de la taille ; c'est en un mot l'homme bien proportionné, fort et d'un tempérament nerveux sanguin.

« Le volume de la tête est remarquable ; la phénoménalité principale est la hauteur du crâne mesurée de l'oreille au sommet de la tête, qui est de 20 centimètres. Cette prédominance particulière de toute la partie supérieure de la tête dénote au premier coup d'œil, et sans examen préalable, une organisation exceptionnelle ; le développement du crâne dans sa partie supérieure, siège des sentiments, indique la prépondérance de toutes les facultés nobles sur les instincts. Bref, la craniologie de la tête de Garibaldi, après examen, présente une phénoménalité originale des plus rares, on peut dire sans précédent : l'harmonie de tous les organes parfaite ; et la résultante mathématique de leur assemblage, présente au premier chef : l'abnégation avant tout et partout ; - la prudence et le sang-froid ; - l'austérité naturelle des mœurs ; - la méditation presque perpétuelle ; - l'éloquence grave et exacte ; - la loyauté dominante ; - sa déférence incroyable avec ses amis au point d'en souffrir ; - sa perceptibilité à l'égard des hommes qui l'entourent est surtout dominante.

« En un mot, mon cher, sans vous ennuyer de toutes les comparaisons, de tous les contrastes de causalité, d'habitativité, de constructivité, de

destructivité[6], c'est une tête merveilleuse, organique, sans défaillances, que la science étudiera et prendra pour modèle, etc. »

Toute la lettre est écrite avec un enthousiasme qui dénote la plus profonde et la plus sincère admiration pour le héros italien. Cependant, nous voulons bien croire que les observations de l'auteur n'ont été influencées par aucune idée préconçue ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit : nous acceptons ses données phrénologiques comme exactes, et ne le fussent-elles pas, Garibaldi n'en serait ni plus ni moins ce qu'il est. On sait que les disciples de Gall forment deux écoles : celle des matérialistes et celle des spiritualistes. Les premiers attribuent les facultés aux organes ; pour eux les organes sont la cause, les facultés sont le produit ; d'où il suit qu'en dehors des organes il n'y a pas de facultés, autrement dit, que quand l'homme est mort, tout est mort. Les seconds admettent l'indépendance des facultés ; les facultés sont la cause, le développement des organes est un effet ; d'où il suit que la destruction des organes n'entraîne pas l'anéantissement des facultés. Nous ne savons à laquelle de ces deux écoles appartient l'auteur de la lettre, car son opinion ne se révèle par aucun mot ; mais nous supposons un instant que les observations ci-dessus aient été faites par un phrénologue matérialiste, et nous demandons quelle impression il devait ressentir à l'idée que *cette tête, qui porte tout un monde*, ne doit son génie qu'au hasard ou au caprice de la nature qui lui aurait donné une plus grande masse cérébrale dans un endroit plutôt que dans un autre ; or, comme le hasard est aveugle, et n'a pas de dessein prémédité, il pouvait tout aussi bien augmenter le volume d'une autre circonvolution du cerveau, et donner ainsi, sans le vouloir, un tout autre cours à ses inclinations. Ce raisonnement s'applique nécessairement à tous les hommes transcendants, à quelque titre que ce soit. Où serait leur mérite s'il ne tenait qu'au déplacement d'un petit morceau de substance cérébrale ? Si un simple caprice de la nature peut, au lieu d'un grand homme, faire un homme vulgaire, au lieu d'un homme de bien faire un scélérat ?

Ce n'est pas tout. En considérant cette tête puissante aujourd'hui, n'y a-t-il pas quelque chose de terrible à penser que demain peut-être, de ce génie il ne restera rien, absolument rien qu'une matière inerte qui sera la pâture des vers ? Sans parler des funestes conséquences d'un pareil système, s'il était accrédité, nous dirons qu'il fourmille de contradictions inexplicables, et que les faits le démontrent à chaque pas. Tout s'explique au contraire par le système spiritualiste : les facultés ne sont pas le produit des organes, mais les attributs de l'âme dont les organes ne sont que

---

[6] En voilà des néologismes, qui pourtant ne sont pas plus des barbarismes que le *spiritisme* et le *périsprit*.

les instruments servant à leur manifestation. La faculté étant indépendante, son activité pousse au développement de l'organe, comme l'exercice d'un muscle en augmente le volume. L'être pensant est l'être principal dont le corps n'est qu'un accessoire destructible. Le talent alors est un mérite réel, parce qu'il est le fruit du travail, et non le résultat d'une matière plus ou moins abondante. Avec le système matérialiste, le travail à l'aide duquel on acquiert le talent, est entièrement perdu à la mort, qui souvent ne laisse pas le temps d'en jouir ; avec l'âme, le travail a sa raison d'être, parce que tout ce que l'âme acquiert sert à son développement ; on travaille pour un être immortel, et non pour un corps qui n'a peut-être que quelques heures à vivre.

Mais, dira-t-on, le génie ne s'acquiert pas : il est inné ; c'est vrai ; mais aussi pourquoi deux hommes nés dans les mêmes conditions sont-ils si disparates au point de vue intellectuel ? Pourquoi Dieu aurait-il favorisé l'un plus que l'autre ? Pourquoi aurait-il donné à l'un les moyens de progresser qu'il aurait refusés à l'autre ? Quel est le système philosophique qui a résolu ce problème ? La doctrine de la préexistence de l'âme peut seule l'expliquer : l'homme de génie a déjà vécu, il a de l'acquis, de l'expérience, et à ce titre il a plus de droits à nos respects que s'il tenait sa supériorité d'une faveur non justifiée de la Providence, ou du caprice de la nature. Nous aimons à croire que le docteur Riboli a vu dans la tête de celui qu'il ne touchait, pour ainsi dire, qu'avec une crainte respectueuse, quelque chose de plus digne de sa vénération qu'une masse de chair, et qu'il ne l'a pas rabaissée au rôle d'une mécanique organisée. On se rappelle ce chiffonnier philosophe qui, regardant un chien mort au coin d'une borne, se disait à part lui : *Ce que c'est que de nous !* Eh bien ! vous tous qui niez l'existence future, voilà à quoi vous nous réduisez les plus grands génies.

Nous renvoyons pour plus de détails sur la question de la phrénologie et de la physiognomonie à l'article publié dans la *Revue Spirite* du mois de juillet 1860, page 198.

Assassinat de M. Poinsot.

Le mystère qui environne encore ce déplorable événement a fait naître chez beaucoup de personnes la pensée qu'en évoquant l'Esprit de la victime on pourrait arriver à connaître la vérité. De nombreuses lettres nous

ont été écrites à ce sujet, et comme la question repose sur un principe d'une certaine gravité, nous croyons utile de faire connaître la réponse à tous nos lecteurs.

Ne faisant jamais du Spiritisme un objet de curiosité, nous n'avions point songé à évoquer M. Poinsot ; néanmoins, à la prière instante d'un de nos correspondants qui avait eu une communication de lui, soi-disant, et désirait savoir par nous si elle était authentique, nous essayâmes de le faire il y a quelques jours. Selon notre habitude, nous demandâmes à notre guide spirituel si cette évocation était possible et si c'était bien lui qui s'était manifesté à notre correspondant. Voici les réponses que nous avons obtenues :

« M. Poinsot ne peut répondre à votre appel ; il ne s'est encore communiqué à personne : Dieu le lui défend pour le moment. »

1. Peut-on en savoir le motif ? - R. Oui : parce que des révélations de ce genre influenceraient la conscience des juges qui doivent agir en toute liberté.

2. Cependant ces révélations, en éclairant les juges, pourraient quelquefois leur épargner des erreurs regrettables, et même irréparables. - R. Ce n'est pas par ce moyen qu'ils doivent être éclairés ; Dieu veut leur laisser l'entière responsabilité de leurs jugements, comme il laisse à chaque homme la responsabilité de ses actes ; il ne veut pas plus leur épargner la peine des recherches qu'il ne veut leur ôter le mérite de les avoir faites.

3. Mais, faute de renseignements suffisants, un coupable peut échapper à la justice ? - R. Croyez-vous qu'il échappe à la justice de Dieu ? S'il doit être frappé par la justice des hommes, Dieu saura bien le faire tomber sous leurs mains.

4. Soit, pour le coupable ; mais si un innocent était condamné, ne serait-ce pas un grand mal ? - R. « Dieu juge en dernier ressort, et l'innocent condamné injustement par les hommes aura sa réhabilitation. Cette condamnation, d'ailleurs, peut être pour lui une épreuve utile à son avancement ; mais quelquefois aussi elle peut être la juste punition d'un crime auquel il aura échappé dans une autre existence.

« Rappelez-vous que les Esprits ont pour mission de vous instruire dans la voie du bien, et non de vous aplanir la voie terrestre laissée à l'activité de votre intelligence ; c'est en vous écartant du but providentiel du Spiritisme que vous vous exposez à être trompés par la tourbe des Esprits menteurs qui s'agitent sans cesse autour de vous. »

Après la première réponse, les assistants discutaient sur les motifs de cette interdiction, et, comme pour justifier le principe, un Esprit fait écrire

au Médium : *Je vais l'amener… le voici ;* puis un peu après : « Que vous êtes aimables de vouloir bien causer avec moi ; cela m'est d'autant plus agréable que j'ai beaucoup de choses à vous dire. » Ce langage parut suspect de la part d'un homme tel que M. Poinsot, et en raison surtout de la réponse qui venait d'être faite ; c'est pourquoi on le pria de vouloir bien affirmer son identité au nom de Dieu. Alors l'Esprit écrit : « Mon Dieu, je ne peux pas mentir ; j'aurais cependant bien désiré causer dans une aussi aimable société, mais vous ne voulez pas de moi : adieu. » C'est alors que notre guide spirituel ajouta : « Je vous ai dit que cet Esprit ne peut répondre ce soir ; Dieu lui défend de se manifester ; si vous insistez vous serez trompés. »

Remarque. Il est évident que si les Esprits pouvaient épargner des recherches aux hommes, ceux-ci se donneraient moins de peine pour découvrir la vérité, puisqu'elle leur arriverait toute seule. A ce titre, le plus paresseux pourrait en savoir autant que le plus laborieux, ce qui ne serait pas juste. Ceci est un principe général. Appliqué à l'affaire de M. Poinsot, il n'est pas moins évident que si l'Esprit déclarait un individu innocent ou coupable, et que les juges ne trouvassent pas de preuves suffisantes de l'une ou l'autre affirmation, leur conscience en serait troublée ; que l'opinion publique pourrait s'égarer par d'injustes préventions. L'homme n'étant pas parfait, nous devons en conclure que Dieu sait mieux que lui ce qui doit lui être révélé ou caché. Si une révélation doit être faite par des moyens extra-humains, Dieu sait y donner un cachet d'authenticité capable de lever tous les doutes, témoin le fait suivant :

Dans le voisinage des mines, au Mexique, une ferme avait été incendiée. Dans une réunion où l'on s'occupait de manifestations spirites (il y en a plusieurs dans ce pays, où probablement ne sont pas encore parvenus les articles de M. Deschanel, c'est pourquoi on y est si arriéré) ; dans cette réunion, disons-nous, un Esprit se communiquait par coups frappés ; il dit que le coupable est parmi les assistants ; on en doute d'abord, et l'on croit à une mystification ; l'Esprit insiste et désigne un des individus présents ; on s'étonne ; celui-ci fait bonne contenance, mais l'Esprit semble s'acharner après lui, et fait si bien qu'on arrête l'homme qui, pressé de questions, finit par avouer son crime. Les coupables, comme on le voit, ne doivent pas trop se fier à la discrétion des Esprits qui, souvent, sont les instruments dont Dieu se sert pour les châtier. Comment M. Figuier expliquerait-il ce fait ? Est-ce l'intuition, l'hypnotisme, la biologie, la surexcitation du cerveau, la concentration de la pensée, l'hallucination, qu'il admet sans croire à l'indépendance de l'Esprit et de la matière ? Arrangez donc tout cela si vous le pouvez ; sa solution elle-même est un

problème, et il devrait bien donner sa solution de sa solution. Mais pourquoi un Esprit ne ferait-il pas connaître l'assassin de M. Poinsot, comme il l'a fait pour cet incendiaire ? Demandez donc à Dieu compte de ses actions ; demandez-le à M. Figuier, qui croit en savoir plus que lui.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Madame Bertrand (Haute Saône.)

Décédée le 7 février 1861, évoquée dans la Société Spirite de Paris, le 15 du même mois.

Nota. Madame Bertrand avait fait une étude sérieuse du Spiritisme dont elle professait la doctrine, et dont elle comprenait toute la portée philosophique.

1. Évocation. - R. Je suis là.

2. Votre correspondance nous ayant appris à vous apprécier, et connaissant votre sympathie pour la Société, nous avons pensé que vous ne nous sauriez pas mauvais gré de vous avoir appelée sitôt. - R. Vous voyez que je suis là.

3. Un autre motif me détermine personnellement à le faire : je compte écrire à mademoiselle votre fille au sujet de l'événement qui vient de la frapper, et je suis sûr qu'elle sera heureuse de connaître le résultat de notre entretien. - R. Certainement ; elle l'attend, car je lui avais promis de me révéler aussitôt qu'une évocation me serait adressée.

4. Éclairée comme vous l'étiez sur le Spiritisme, et pénétrée des principes de cette doctrine, vos réponses seront pour nous doublement instructives.

Veuillez d'abord nous dire si vous avez beaucoup tardé à vous reconnaître, et si vous avez déjà recouvré la pleine jouissance de vos facultés ? - R. La pleine jouissance de mes anciennes facultés, oui ; la pleine jouissance de mes nouvelles facultés, non.

5. L'usage est de demander aux vivants comment ils se portent ; mais aux Esprits on leur demande s'ils sont heureux ; c'est avec un profond sentiment de sympathie que nous vous adressons cette dernière question.

- R. Merci, mes amis. Je ne suis pas encore heureuse dans le sens spiritualiste du mot ; mais je suis heureuse par le renouvellement de mon être ravi en extase ; par la vue des choses qui nous sont révélées, mais que nous comprenons encore imparfaitement, tout bon médium ou Spirite que nous soyons.

6. De votre vivant vous vous étiez fait une idée du monde Spirite par l'étude de la doctrine ; veuillez nous dire si vous avez trouvé les choses telles que vous vous les étiez représentées ? - R. A peu près, comme nous voyons les objets dans l'incertitude de demi-ténèbres ; mais combien sont-elles différentes lorsque le jour éclatant les révèle !

7. Ainsi le tableau qui nous est fait de la vie Spirite n'a rien d'exagéré, rien d'illusoire ! - R. Il est amoindri par votre esprit qui ne peut comprendre les choses divines qu'adoucies et voilées ; nous agissons avec vous comme vous le faites avec les enfants auxquels vous ne montrez qu'une partie des choses disposées pour leur entendement.

8. Avez-vous été témoin de l'instant de la mort de votre corps ? - R. Mon corps, épuisé par de longues souffrances, n'a pas eu à subir une grande lutte ; *mon âme s'est détachée de lui comme le fruit mûr tombe de l'arbre*. L'anéantissement complet de mon être m'a empêchée de sentir la dernière angoisse de l'agonie.

9. Pourriez-vous nous décrire vos sensations au moment du réveil ? - R. Il n'y a pas de réveil, ou plutôt il m'a semblé qu'il y avait continuation ; comme après une courte absence on rentre chez soi, il m'a semblé que quelques minutes me séparaient à peine de ce que je venais de quitter. Errante autour de mon lit, je me voyais étendue, transfigurée, et je ne pouvais m'éloigner, retenue que j'étais, ou du moins à ce qu'il me semblait, par un dernier lien à cette enveloppe corporelle qui m'avait tant fait souffrir.

10. Avez-vous immédiatement vu d'autres Esprits vous entourer ? - R. Aussitôt ils sont venus me recevoir. J'ai alors détourné ma pensée du *moi* terrestre, et le *moi* spirituel transporté s'est abîmé dans la délicieuse jouissance des choses *nouvelles et connues que je retrouvais*.

11. Étiez-vous parmi les membres de votre famille pendant la cérémonie funèbre ? - R. J'ai vu enlever mon corps, mais je me suis détournée aussitôt ; le Spiritisme dématérialise par avance, et rend plus soudain le passage du monde terrestre au monde spirituel. Je n'avais emporté de ma migration sur la terre ni vains regrets ni curiosité puérile.

12. Avez-vous quelque chose de particulier à dire à mademoiselle votre fille qui partageait vos croyances, et m'a écrit plusieurs fois en votre nom ? - R. Je lui recommande de donner à ses études un caractère plus sérieux ;

je lui recommande de transformer la douleur stérile en souvenir pieux et fécond ; qu'elle n'oublie pas que la vie se poursuit sans interruption, et que les frivoles intérêts du monde pâlissent devant le grand mot : *Éternité* ! D'ailleurs mon souvenir personnel, tendre et intime, lui sera transmis bientôt.

13. Au mois de janvier je vous ai adressé une carte de visite-portrait ; comme vous ne m'avez jamais vu, veuillez nous dire si vous me reconnaissez. - R. Mais je ne vous reconnais pas ; je vous vois.

N'avez-vous pas reçu cette carte ? - R. Je ne me la rappelle pas.

14. J'aurais plusieurs questions importantes à vous adresser sur les faits extraordinaires qui se sont passés dans votre demeure, et dont vous nous avez entretenus ; je pense que vous pourrez nous donner à ce sujet d'intéressantes explications ; mais l'heure avancée et la fatigue du médium m'engagent à les ajourner ; je me borne à quelques demandes pour terminer.

Quoique votre mort soit récente, avez-vous déjà quitté la terre ? avez-vous parcouru les espaces et visité d'autres mondes ? - R. Le mot visiter ne répond pas au mouvement aussi rapide que l'est la parole qui nous fait, aussi vite que la pensée, découvrir les sites nouveaux. La distance n'est qu'un mot, comme le temps n'est qu'une même heure pour nous.

15. En préparant les questions que l'on se propose d'adresser à un Esprit, c'est généralement une évocation anticipée ; veuillez nous dire si, par là, vous étiez prévenue de notre intention, et si vous étiez près de moi hier pendant que je préparais les questions ? - R. Oui, je savais tout ce que vous me diriez aujourd'hui, et je répondrai avec développement aux questions que vous réservez.

16. De votre vivant nous aurions été très heureux de vous voir parmi nous, mais puisque cela n'a pas pu avoir lieu, nous sommes également heureux de vous avoir en Esprit, et nous vous remercions de votre empressement à répondre à notre appel. - R. Mes amis, je suivais vos études avec intérêt, et maintenant que je puis en Esprit habiter parmi vous, je vous donne le conseil de vous attacher à l'Esprit plus qu'à la lettre.

Adieu.

La lettre suivante nous a été adressée au sujet de cette évocation :

Monsieur,

C'est avec un sentiment de profonde reconnaissance que je viens vous remercier, au nom de mon père et au mien, d'avoir devancé notre désir de recevoir par vous des nouvelles de celle que nous pleurons.

Les nombreuses épreuves morales et physiques que ma chère et bonne

mère a eu à subir pendant son existence, sa patience à les supporter, son dévouement, sa complète abnégation d'elle-même, me faisaient espérer qu'elle était heureuse ; mais l'assurance que vous venez de nous en donner, Monsieur, est une grande consolation pour nous qui l'aimions tant, et voulons son bonheur avant le nôtre.

Ma mère était l'âme de la maison, Monsieur ; je n'ai pas besoin de vous dire quel vide son absence y fait ; nous souffrons de ne plus la voir, plus que je ne saurais l'exprimer, et pourtant nous éprouvons une certaine quiétude de ne plus la sentir dans les atroces douleurs qu'elle a éprouvées. Ma pauvre mère était une martyre ; elle doit avoir une belle récompense pour la patience et la douceur avec lesquelles elle a enduré toutes ses angoisses ; sa vie n'a été qu'une longue torture d'esprit et de corps. Ses sentiments élevés, sa foi dans une autre existence l'ont soutenue ; elle avait comme un pressentiment et un souvenir voilé du monde des Esprits ; souvent je la voyais, regardant en pitié les choses de notre planète, me dire : *Rien d'ici-bas ne peut me suffire ; j'ai la* NOSTALGIE *d'un autre monde.*

Dans les réponses que ma chère et adorée mère vous a faites, Monsieur, nous avons parfaitement reconnu sa manière de penser et de s'exprimer ; elle aimait à se servir de figures. Seulement je suis étonnée qu'elle ne se soit pas souvenue de l'envoi de votre carte-portrait qui lui avait fait un si grand et si vif plaisir ; je devais vous en remercier de sa part ; mes nombreuses occupations, pendant les derniers temps de la maladie de ma vénérée mère, ne m'ont pas permis de le faire ; je crois que, plus tard, elle se souviendra mieux ; pour le moment elle est enivrée des splendeurs de sa nouvelle vie ; l'existence qu'elle vient d'achever ne lui apparaît que comme un rêve pénible déjà bien loin d'elle. Nous espérons aussi, mon père et moi, qu'elle viendra nous dire quelques paroles d'affection dont nous avons bien besoin. Serait-ce une indiscrétion, Monsieur, de vous prier, quand ma bonne mère vous parlera de nous, de nous en faire part ? vous nous avez fait tant de bien en venant nous parler d'elle, en venant nous dire de sa part qu'elle ne souffre plus ! Ah ! merci encore, Monsieur ! je prie Dieu de cœur et d'âme qu'il vous en récompense. En me quittant, ma mère chérie me prive de la meilleure des mères, de la plus tendre des amies ; il me faut la certitude de la savoir heureuse, et ma croyance dans le Spiritisme pour me donner un peu de force. Dieu m'a soutenue ; mon courage a été plus grand que je ne l'espérais.

Recevez, etc.

Remarque. Que les incrédules rient tant qu'ils voudront du Spiritisme ;

que ses adversaires plus ou moins intéressés le tournent en ridicule, qu'ils l'anathématisent même, cela ne lui ôtera pas cette puissance consolatrice qui fait la joie du malheureux, et qui le fait triompher du mauvais vouloir des indifférents en dépit de leurs efforts pour l'abattre. Les hommes ont soif de bonheur ; quand ils ne le trouvent pas sur la terre, n'est-ce pas un grand soulagement d'avoir la certitude de le trouver dans une autre vie si l'on fait ce qu'il faut pour le mériter. Qui donc leur offre plus d'adoucissements aux maux de la terre ? Est-ce le matérialisme, avec l'horrible expectative du néant ? Est-ce la perspective des flammes éternelles, auxquelles n'échappe pas un sur des millions ? Ne vous y trompez pas, cette perspective est encore plus horrible que celle du néant, et voilà pourquoi ceux dont la raison se refuse à l'admettre sont portés au matérialisme ; quand on présentera aux hommes l'avenir d'une manière rationnelle, il n'y aura plus de matérialistes. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir les idées spirites accueillies avec tant d'empressement par les masses, parce que ces idées relèvent le courage au lieu de l'abattre. L'exemple du bonheur est contagieux ; quand tous les hommes verront autour d'eux des gens heureux par le Spiritisme, ils se jetteront dans les bras du Spiritisme comme sur une planche de salut, car ils préféreront toujours une doctrine qui sourit et parle à la raison à celles qui épouvantent. L'exemple que nous venons de citer n'est pas le seul de ce genre, c'est par milliers qu'ils s'offrent à nous, et la plus grande joie que Dieu nous ait réservée ici-bas c'est d'être témoin des bienfaits et des progrès d'une croyance que nos efforts tendent à répandre. Les gens de bonne volonté, ceux qui viennent y puiser des consolations sont si nombreux que nous ne saurions leur dérober notre temps, en nous occupant des indifférents qui n'ont aucun désir de se convaincre. Ceux qui viennent à nous suffisent pour l'absorber, c'est pourquoi nous n'allons au-devant de personne ; c'est pourquoi aussi nous ne le perdons pas à glaner dans les champs stériles ; le tour des autres viendra quand il plaira à Dieu de lever le voile qui les aveugle, et ce temps viendra plus tôt qu'ils ne le pensent, pour la gloire des uns, et pour la honte des autres.

Mademoiselle Pauline M…

(Envoi de M. Pichon, médium de Sens.)

1. Évocation. - R. Je suis là, mes bons amis.
2. Vos parents nous ont priés de vous demander si vous êtes plus heu-

reuse que pendant votre existence terrestre ; auriez-vous l'obligeance de nous le dire ? - R. Oh ! oui ; je suis plus heureuse qu'eux.

3. Assistez-vous souvent votre mère ? - R. Je ne la quitte presque pas ; mais elle ne peut comprendre tous les encouragements que je lui donne, sans cela elle ne serait pas aussi mal. Elle me pleure et je suis heureuse ! Dieu m'a rappelée à lui : c'est une faveur ; si toutes les mères étaient bien pénétrées des lumières du Spiritisme, quelles consolations pour elles ! Dites bien à ma pauvre mère qu'elle se résigne, car sans cela elle s'éloignerait de sa fille chérie. Toute personne qui n'est pas docile aux épreuves que lui envoie son Créateur manque le but de ses épreuves. Qu'elle comprenne bien ceci, car elle ne me reverrait pas de sitôt. Elle m'a perdue matériellement, mais elle me retrouvera spirituellement. Qu'elle se dépêche donc de se rétablir pour assister à vos séances ; c'est alors que je pourrai mieux la consoler ; je serai plus heureuse moi-même.

4. Pourriez-vous vous manifester à elle d'une manière plus particulière ? pourrait-elle vous servir de médium ? Elle recevrait ainsi plus de consolations que par notre entremise. - R. Qu'elle prenne un crayon, comme vous le faites, et j'essaierai de lui dire quelque chose. Ceci nous est bien difficile quand nous ne trouvons pas les dispositions voulues pour cela.

5. Pourriez-vous nous dire pourquoi Dieu vous a retirée si jeune du sein de votre famille dont vous faisiez la joie et la consolation ? - R. Relisez.

6. Voudriez-vous nous dire ce que vous avez ressenti à l'instant de votre mort ? - R. Un trouble ; je ne croyais pas être morte. Cela m'a fait tant de peine de quitter ma bonne mère ! Je ne me reconnaissais pas ; mais quand j'ai compris ce n'a plus été la même chose.

7. Êtes-vous maintenant complètement dématérialisée ? - R. Oui.

8. Pourriez-vous nous dire combien de temps vous êtes restée dans le trouble ? - R. J'y suis restée six de vos semaines.

9. A quel endroit étiez-vous lorsque vous vous êtes reconnue ? - R. Vers mon corps ; j'ai vu le cimetière et j'ai compris.

Mère ! je suis toujours à tes côtés ; je te vois, je te comprends beaucoup mieux que quand j'avais mon corps. Cesse donc de t'attrister, puisque tu n'as perdu que le pauvre corps que tu m'avais donné. Ta fille est toujours là ; ne pleure plus ; réjouis-toi au contraire, c'est le seul moyen de te faire du bien et à moi aussi. Nous nous comprendrons mieux ; je te dirai de bien douces choses ; Dieu me le permettra ; nous le prierons ensemble. Tu viendras parmi ces hommes qui travaillent pour le bien de

l'humanité ; tu prendras part à leurs travaux ; je t'aiderai : cela servira à notre avancement à toutes les deux.

Ta fille qui t'aime,
PAULINE.

P. S. Vous donnerez ceci à ma mère ; je vous en serai reconnaissante.

10. Pensez-vous que la convalescence de votre mère soit encore longue ? - R. Cela dépendra des consolations qu'elle recevra et de sa résignation.

11. Vous rappelez-vous toutes vos incarnations ? - R. Non, pas toutes.

12. L'avant-dernière a-t-elle eu lieu sur la terre ? - R. Oui ; j'étais dans une grande maison de commerce.

13. A quelle époque était-ce ? - R. Sous le règne de Louis XIV ; au commencement.

14. Vous rappelez-vous quelques-uns des personnages de ce temps-là ? - R. J'ai connu M. le duc d'Orléans, car il se fournissait chez nous. J'ai bien connu aussi Mazarin et une partie de sa famille.

15. Votre dernière existence a-t-elle beaucoup servi à votre avancement comme Esprit ? - R. Elle n'a pu me servir beaucoup, puisque je n'y ai subi aucune épreuve ; elle a été pour mes parents, plutôt que pour moi, un sujet d'épreuves.

16. Et votre avant-dernière existence, vous a-t-elle été plus profitable ? - R. Oui, car j'y ai été bien éprouvée. Des revers de fortune ; la mort de toutes les personnes qui m'étaient chères ; je suis restée seule ; mais, confiante en mon Créateur, j'ai supporté tout cela avec résignation. Dites à ma mère qu'elle fasse comme j'ai fait. Que celui qui leur portera mes consolations serre la main pour moi à tous mes bons parents ! Adieu.

Henri Murger.

Nota. Dans une séance spirite intime qui avait lien chez un de nos collègues de la Société, le 6 février 1861, le médium écrivit spontanément ce qui suit :

Plus grand est l'espace des cieux, plus grande est l'atmosphère, plus belles sont les fleurs, plus doux sont les fruits, et les aspirations sont remplies au-delà même de l'illusion. Salut, nouvelle patrie ! Salut, nouveau séjour ! Salut, bonheur, amour ! Que notre courte station sur la terre est pâle, et que celui qui a poussé le soupir de soulagement doit se trouver heureux d'avoir quitté le Tartare pour le ciel ! Salut, vraie bohème ! Salut, vraie insouciance ! Salut, rêves réalisés ! je me suis endormi gai, parce que

je savais me réveiller heureux. Ah ! merci à mes amis de leur doux souvenir !

H. MURGER.

Les questions et les réponses suivantes ont été faites à la Société le 8 février :

1. Mercredi vous êtes venu spontanément vous communiquer chez un de nos collègues, et vous y avez dicté une charmante page ; cependant il ne s'y trouvait personne qui vous connût particulièrement ; veuillez nous dire, je vous prie, ce qui nous a procuré l'honneur de votre visite ? - R. Je suis venu faire *acte de vie* pour être évoqué aujourd'hui.

2. Étiez-vous porté aux idées spirites ? - R. Entre les deux ; je pressentais, puis je me laissais facilement aller à mes inspirations.

3. Il paraît que le trouble a duré peu de temps chez vous, puisque vous vous exprimez si promptement, avec autant de facilité et de clarté ? - R. Je suis mort dans la parfaite connaissance de moi-même, et par conséquent je n'ai eu qu'à ouvrir les yeux de l'Esprit aussitôt que les yeux de la chair ont été fermés.

4. Cette dictée peut être considérée comme un récit de vos premières impressions dans le monde où vous êtes maintenant ; voudriez-vous nous décrire avec plus de précision ce qui s'est passé en vous depuis l'instant où votre âme a quitté votre corps ? - R. La joie m'a inondé ; j'ai revu de chers visages que je croyais perdus à jamais. A peine dématérialisé, je n'ai encore eu que des sensations quasi terrestres.

5. Voudriez-vous nous donner une appréciation, à votre point de vue actuel, de votre principal ouvrage : *La Vie de Bohème ?* - R. Comment voulez-vous qu'ébloui, comme je le suis, des splendeurs inconnues de la résurrection, je fasse un retour sur cette pauvre œuvre, pâle reflet d'une jeunesse souffrante ?

6. Un de vos amis, M. Théodore Pelloquet, a publié dans le *Siècle* du 6 de ce mois un article bibliographique sur vous. Voudriez-vous lui adresser quelques paroles, ainsi qu'à vos autres amis et confrères en littérature, et parmi lesquels il doit s'en trouver d'assez peu croyants sur la vie future ? - R. Je leur dirai que le succès présent est semblable à l'or changé en feuilles sèches ; ce que nous croyons, ce que nous espérons, nous autres glaneurs affamés du champ parisien, c'est le succès, toujours le succès, et jamais nos yeux ne s'élèvent vers le ciel pour penser à celui qui juge en dernier ressort nos œuvres. Mes paroles les changeront-elles ? Non ; entraînés par la vie brûlante qui consume croyance et jeunesse, ils écouteront distraits et passeront oublieux.

7. Voyez-vous ici Gérard de Nerval qui vient de nous parler de vous ? - Je le vois, et Musset, et l'aimable, la grande Delphine ; je les vois tous ; ils m'aident, ils m'encouragent ; ils m'apprennent à parler.

Remarque. Cette question est motivée par la communication suivante qu'un des médiums de la Société avait écrite spontanément au commencement de la séance.

Un frère est arrivé parmi nous, heureux et dispos ; il remercie le ciel, comme vous l'avez entendu tout à l'heure, de sa délivrance un peu tardive. Au loin ! maintenant la tristesse, les larmes et le rire amer, car nous le voyons bien à présent, le rire n'est jamais franc parmi vous ; ce qu'il y a de lamentable et de vraiment pénible sur la terre, c'est qu'il faut rire ; il faut rire forcément et d'un rien, surtout d'un rien en France, quand on serait disposé à rêver solitairement. Ce qu'il y a d'affreux pour le cœur qui a beaucoup espéré, c'est la désillusion, ce squelette hideux dont on veut palper en vain les contours : la main inquiète et tremblante ne rencontre que les os. O horreur ! pour celui qui a cru à l'amour, à la religion, à la famille, à l'amitié ; ceux qui peuvent regarder en face impunément ce masque horrible qui pétrifie, ah ! ceux-là vivent, quoique pétrifiés ; mais ceux qui chantent en bohémiens, ah ! ceux-là meurent bien vite : ils ont vu la tête de Méduse ; mon frère Murger était de ces derniers.

Vous le voyez, amis, désormais nous ne vivons plus seulement dans nos œuvres, et nous serons aussitôt votre appel près de vous. Loin d'être fiers de cet air de bonheur qui nous entoure, nous viendrons à vous comme si nous étions encore sur la terre, et Murger chantera encore.

GÉRARD DE NERVAL.

L'Esprit et les roses.

(Envoi de Madame de B… de la Nouvelle-Orléans.)

Emma D…, jeune et jolie petite fille, morte à l'âge de 7 ans, après 6 mois de souffrances, ne mangeant presque plus six semaines avant sa mort.

1. Évocation. - R. Je suis là, madame, que voulez-vous ?

2. Savoir où vous êtes ; si vous êtes heureuse, et pourquoi Dieu a infligé à votre charmante mère et à vos sœurs un si grand chagrin que celui de vous perdre ? - R. Je suis au milieu de bons Esprits, qui m'aiment et m'instruisent ; je suis heureuse, bien heureuse ; mon passage chez vous n'était qu'un reste d'épreuve physique ; j'ai souffert, mais cette souffrance n'était rien ; elle épurait mon âme en même temps qu'elle saccageait mon pauvre corps. Maintenant, j'apprends la vie de l'âme ; je suis réincarnée, mais en Esprit conservateur ; je suis dans un monde où nul de nous ne séjourne que pendant la durée des enseignements qui nous sont donnés par les *Grands Esprits*. En dehors de cela, je voyage, prévenant les malheurs,

éloignant les tentations ; je suis souvent par ici : il y a tant de pauvres nègres ; je les ai toujours plaints, mais maintenant je les aime. Oui, je les aime, pauvres âmes ! Parmi eux, il y en a beaucoup de bons, de meilleurs que leurs maîtres ; et même ceux qui sont paresseux, il faut les plaindre.

Ma mère chérie, je vais souvent près d'elle ; et quand elle sent son cœur raffermi, c'est moi qui lui ai versé le baume divin ; mais il faut qu'elle souffre, hélas ! mais, plus tard, tout sera oublié ; et Lucie, ma bien-aimée Lucie sera avec moi avant tout ; mais les autres viendront ; ce n'est rien que mourir pour être ainsi ; rien : on change de corps, c'est tout. Moi, je n'ai plus ce mal qui me rendait un sujet d'horreur pour chacun ; je suis plus heureuse, et, la nuit, je me penche vers ma mère et je l'embrasse ; elle ne sent rien, mais alors elle rêve de moi, et me voit comme j'étais avant mon affreuse maladie. Vous comprenez, madame, que je suis heureuse.

Je voudrais des roses dans le coin du jardin où j'allais dormir autrefois ; suggérez à Lucie l'idée d'en mettre. J'aimais tant les roses, et je vais si souvent là ! J'ai des roses là-bas ; mais Lucie dort chaque jour dans mon ancien coin, et je viens chaque jour aussi près d'elle ; je l'aime tant !

3. Ma chère enfant, est-ce que je ne pourrais pas vous voir ? - R. Non, pas encore. Vous ne pouvez me voir ; mais regardez le rayon du soleil, là, sur votre table, je vais le traverser. Merci de m'avoir évoquée ; soyez indulgente pour mes sœurs. Adieu.

L'Esprit disparut en faisant ombre un instant sur le rayon de soleil qui continuait. Les roses ayant été mises dans le cher petit coin, trois jours après, le médium écrivant une lettre, le mot *merci* est venu sous la plume ainsi que la signature de l'enfant, qui lui fit écrire : « Recommence ta lettre ; tant pis ! mais je suis si heureuse d'avoir un médium ! Je reviendrai. Merci pour les roses. Adieu !

Enseignements et dissertations spirites.

La loi de Moïse et la loi du Christ.

(Communication obtenue par M. R… de Mulhouse.)

Un de nos abonnés de Mulhouse nous adresse la lettre et la communication suivantes :

… « Je profite de l'occasion qui se présente de vous écrire, pour vous faire part d'une communication que j'ai reçue, comme médium, de mon Esprit protecteur, et qui me paraît intéressante et instructive à juste titre ;

si vous la jugez telle, je vous autorise à en faire l'usage que vous croirez le plus utile. Voilà quel en a été le principe. Je dois d'abord vous dire que je professe le culte israélite, et que je suis naturellement porté aux idées religieuses dans lesquelles j'ai été élevé. J'avais remarqué que, dans toutes les communications faites par les Esprits, il n'était toujours question que de la morale chrétienne prêchée par le Christ, et qu'il n'était jamais parlé de la loi de Moïse. Je me disais cependant que les commandements de Dieu, révélés par Moïse, me paraissaient être le fondement de la morale chrétienne ; que le Christ avait pu en élargir le cadre, en développer les conséquences, mais que le germe était dans la loi dictée au Sinaï. Je me suis demandé alors si la mention, si souvent répétée de la morale du Christ, bien que celle de Moïse n'y fût pas étrangère, ne provenait pas du fait que la plupart des communications reçues émanaient d'Esprits ayant appartenu à la religion dominante, et si elles ne seraient pas un souvenir des idées terrestres. Sous l'empire de ces pensées, j'ai évoqué mon Esprit protecteur, qui fut un de mes proches parents et s'appelait Mardoché R… Voici les questions que je lui ai adressées et les réponses qu'il m'a faites, etc.…

1. Dans toutes les communications qui sont faites à la Société parisienne des études spirites, on cite Jésus comme étant celui qui a enseigné la plus belle morale ; que dois-je en penser ? - R. Oui, c'est le Christ qui a été l'initiateur de la morale la plus pure, la plus sublime ; la morale évangélique chrétienne qui doit rénover le monde, rapprocher les hommes et les rendre tous frères ; la morale qui doit faire jaillir de tous les cœurs humains la charité, l'amour du prochain ; qui doit créer entre tous les hommes une solidarité commune ; une morale enfin qui doit transformer la terre et en faire un séjour pour des Esprits supérieurs à ceux qui l'habitent aujourd'hui. C'est la loi du progrès à laquelle la nature est soumise qui s'accomplit, et le Spiritisme est une des forces vives dont Dieu se sert pour arriver à faire avancer l'humanité dans la voie du progrès moral. Les temps sont arrivés où les idées morales doivent se développer pour accomplir les progrès qui sont dans les desseins de Dieu ; elles doivent suivre la même route que les idées de liberté ont parcourue et dont elles étaient l'avant-coureur. Mais il ne faut pas croire que ce développement se fera sans luttes ; non ; elles ont besoin, pour arriver à maturité, de secousses et de discussions, afin qu'elles attirent l'attention des masses ; mais une fois l'attention fixée, la beauté et la sainteté de la morale frapperont les Esprits, et ils s'attacheront à une science qui leur donne la clef de la vie future et leur ouvre les portes du bonheur éternel.

Dieu est seul et unique, et Moïse est l'Esprit que Dieu a envoyé en mission pour se faire connaître, non seulement aux Hébreux, mais encore aux peuples païens. Le peuple hébreu a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour faire sa révélation, par Moïse et par les prophètes, et les vicis-

situdes de ce peuple si remarquable étaient faites pour frapper les yeux et faire tomber le voile qui cachait aux hommes la Divinité.

2. En quoi donc la morale de Moïse est-elle inférieure à celle du Christ ? - R. En ce que celle de Moïse n'était appropriée qu'à l'état d'avancement dans lequel se trouvaient les peuples qu'elle était appelée à régénérer, et que ces peuples, à demi sauvages quant au perfectionnement de leur âme, n'auraient pas compris qu'on pût adorer Dieu autrement que par des holocaustes, ni qu'il fallût faire grâce à un ennemi. Leur intelligence, remarquable au point de vue de la matière, et même sous celui des arts et des sciences, était très arriérée en moralité, et ne se serait pas convertie sous l'empire d'une religion entièrement spirituelle ; il leur fallait une représentation semi-matérielle, telle que l'offrait alors la religion hébraïque. C'est ainsi que les holocaustes parlaient à leurs sens pendant que l'idée de Dieu parlait à leur esprit.

Les commandements de Dieu donnés par Moïse portent le germe de la morale chrétienne la plus étendue, mais les commentaires de la Bible en rétrécissaient le sens, parce que, mise en œuvre dans toute sa pureté, elle n'eût pas été comprise alors. Mais les dix commandements de Dieu n'en restaient pas moins comme le frontispice brillant, comme le phare qui devait éclairer l'humanité dans la route qu'elle avait à parcourir. C'est Moïse qui a ouvert la voie ; Jésus a continué l'œuvre ; le Spiritisme l'achèvera.

3. Le samedi est-il un jour consacré ? - R. Oui, le samedi est un jour consacré au repos, à la prière ; c'est l'emblème du bonheur éternel après lequel aspirent tous les Esprits, et auquel ils n'arriveront qu'après s'être perfectionnés par le travail, et s'être dépouillés par les incarnations de toutes les impuretés du cœur humain.

4. Comment se fait-il alors que chaque secte ait consacré un jour différent ? - R. Chaque secte, il est vrai, a consacré un jour différent, mais ce n'est pas un motif pour ne pas s'y conformer. Dieu agrée les prières et les formes de chaque religion, pourvu que les actes répondent à l'enseignement. Sous quelque forme qu'on invoque Dieu, la prière lui est agréable si l'intention est pure.

5. Peut-on espérer l'établissement d'une religion universelle ? - R. Non, pas dans notre planète, ou, du moins, pas avant qu'elle n'ait fait des progrès que plusieurs milliers de générations ne verront même pas.

MARDOCHÉ R…

Leçons familières de morale.

(Envoi de madame la comtesse F… de Varsovie, médium. Traduit du polonais.)

I

Mes chers enfants, votre manière de comprendre la volonté de Dieu est erronée, en ce que vous prenez tout ce qui arrive pour l'expression de

cette volonté. Certes, Dieu connaît tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui doit être ; sa sainte volonté étant toujours l'expression de son amour divin, apporte en se réalisant la grâce et la bénédiction, tandis qu'en s'écartant de cette voie unique, l'homme s'attire des peines qui ne sont que des avertissements. Malheureusement l'homme d'aujourd'hui, aveuglé par l'orgueil de son esprit, ou noyé dans la fange de ses passions, ne veut pas les comprendre ; or, sachez-le, mes enfants, le temps approche où le règne de la volonté de Dieu commencera sur la terre ; alors, malheur à celui qui oserait encore s'y opposer, il sera brisé comme le roseau, tandis que ceux qui se seront amendés verront s'ouvrir pour eux les trésors de la miséricorde infinie. Vous voyez par là que si la volonté de Dieu est l'expression de son amour, et par cela même immuable et éternelle, tout acte de rébellion contre cette volonté, quoique souffert par l'incompréhensible sagesse, n'est que temporaire et passager, et plutôt une preuve de la patiente miséricorde de Dieu, que l'expression de sa volonté.

II

Je vois avec plaisir, mes enfants, que votre foi ne faiblit point, malgré les attaques des incrédules. Si les hommes avaient tous accueilli avec le même zèle, la même persévérance et surtout avec la même pureté d'intention cette manifestation extraordinaire de la bonté divine, nouvelle porte ouverte à votre avancement, c'eût été une preuve évidente que le monde n'est ni aussi méchant, ni aussi endurci qu'il le paraît, et que, ce qui est inadmissible, la main de Dieu s'est injustement appesantie sur les humains. Ne soyez donc pas étonnés de l'opposition que le Spiritisme rencontre dans le monde ; destiné à combattre victorieusement l'égoïsme et à amener le triomphe de la charité, il est tout naturellement en butte aux persécutions de l'égoïsme et du fanatisme qui souvent en dérive. Rappelez-vous ce qui a été dit il y a bien des siècles : « Il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Cependant le bien qui vient de Dieu finira toujours par triompher du mal qui vient des hommes.

III

Dieu fit descendre sur la terre la foi et la charité pour aider les hommes à secouer la double tyrannie du péché et de l'arbitraire, et il ne saurait être douteux qu'avec ces deux divins moteurs ils auraient depuis longtemps atteint un bonheur aussi parfait que le comporte la nature humaine et l'état physique de votre globe, si les hommes n'avaient laissé la foi languir et leurs cœurs se dessécher. Ils crurent même un moment pouvoir s'en passer et se sauver par la seule charité. C'est alors que l'on vit naître cette foule de systèmes sociaux, bons dans l'intention qui les dictait, mais défectueux et impraticables dans la forme. Et pourquoi sont-ils impraticables, direz-vous ? ne sont-ils pas fondés sur le désintéressement de chacun ? Oui, sans doute ; mais pour fonder sur le désintéressement il faut d'abord que le désintéressement existe, or il ne suffit pas de le décréter, il faut l'inspirer. Sans la foi qui donne la certitude des compensations de la vie future, le désintéressement est une duperie aux yeux de l'égoïste ; voilà pourquoi les systèmes qui ne reposent que sur les intérêts matériels sont instables, tant il est vrai que l'homme ne saurait rien construire d'harmonieux et de durable sans la foi qui, non-seulement, le dote d'une force morale supérieure à toutes les forces physiques, mais lui ouvre l'assistance du monde spirituel, et lui permet de puiser à la source de la toute-puissance divine.

IV

« Quand même vous rempliriez tout ce qui vous a été commandé, regardez-vous comme des serviteurs inutiles. » Ces paroles du Christ vous enseignent l'humilité comme la première base de la foi et une des premières conditions de la charité. Celui qui a la foi n'oublie pas que Dieu connaît toutes les imperfections ; il ne s'avise par conséquent jamais de vouloir paraître aux yeux de son prochain meilleur qu'il n'est. Celui qui a l'humilité accueille toujours avec douceur les reproches qu'on lui adresse, quelque injustes qu'ils soient ; car, sachez-le bien, l'injustice n'irrite jamais le juste, mais c'est en mettant le doigt sur quelque plaie envenimée de votre âme que l'on fait monter sur votre front la rougeur de la honte, indice certain d'un orgueil mal caché. L'orgueil, mes enfants, est le plus grand obstacle à votre perfectionnement, parce qu'il ne vous laisse point profiter des leçons qu'on vous donne ; c'est donc en le combattant sans paix ni trêve que vous travaillerez le mieux à votre avancement.

V

Si vous jetez les yeux sur le monde qui vous entoure, vous voyez que tout y est harmonie : l'harmonie du monde matériel, c'est le beau. Cependant ce n'est encore que la partie la moins noble de la création ; l'harmonie du monde spirituel, c'est l'amour, émanation divine qui remplit les espaces et conduit la créature à son créateur. Tâchez, mes enfants, d'en remplir vos cœurs ; tout ce que vous pourriez faire de grand en dehors de cette loi ne saurait vous être compté ; l'amour seul, lorsque vous en aurez assuré le triomphe sur la terre, fera venir à vous le règne de Dieu promis par les apôtres.

Les Missionnaires.

(Envoi de M. Sabò, de Bordeaux.)

Je vais vous dire quelques mots pour vous faire comprendre le but que se proposent les Missionnaires en quittant patrie et famille pour aller évangéliser des peuplades ignorantes ou féroces, des frères cependant, mais enclins au mal et ne connaissant pas le bien ; ou pour aller prêcher la mortification, la confiance en Dieu, la prière, la foi, la résignation dans la douleur la charité, l'espérance d'une meilleure vie après le repentir ; dites, n'est-ce pas là du Spiritisme ? Oui, âmes d'élite qui avez toujours servi Dieu et fidèlement observé ses lois ; qui aimez et secourez votre prochain, vous êtes Spirites. Mais vous ne connaissez pas ce mot de création nouvelle, et vous y voyez un danger. Eh bien ! puisque le mot vous effraie, ne le prononçons plus devant vous jusqu'à ce que vous-mêmes veniez demander ce nom, qui résume l'existence des Esprits et leurs manifestations : le Spiritisme.

Frères aimés, que sont les Missionnaires auprès des nations dans l'enfance ? des Esprits en mission qui sont envoyés par Dieu, notre père, pour éclairer de pauvres Esprits plus ignorants ; pour leur apprendre à espérer en lui, à le connaître, à l'aimer, à être bons époux, bons parents, bons pour leurs semblables ; pour leur donner, autant que le comporte leur nature inculte, l'idée du bien et du beau. Or, vous, qui êtes si fiers de

votre intelligence, sachez que vous êtes partis d'aussi bas, et que vous avez encore beaucoup à faire pour arriver au plus haut degré. Je vous le demande, mes amis, sans les missions et les Missionnaires, que deviendraient ces pauvres gens abandonnés à leurs passions et à leur sauvage nature ? Mais, dites : Est-ce vous qui, à l'exemple de ces hommes dévoués, iriez prêcher l'Evangile à ces frères abrupts ? non, ce n'est pas vous : vous avez une famille, des amis, une position que vous ne pouvez abandonner ; non, ce n'est pas vous, qui aimez les douceurs du foyer domestique ; non, ce n'est pas vous, qui avez de la fortune, des honneurs, tous les bonheurs enfin qui satisfont votre vanité et votre égoïsme ; non, ce n'est pas vous. Il faut des hommes qui quittent le toit paternel et la patrie avec joie ; des hommes qui fassent peu de cas de la vie, car souvent elle est tranchée par le fer et le feu ; il faut des hommes bien convaincus que, s'ils vont travailler à la vigne du Seigneur et l'arroser de leur sang, ils trouveront là-haut la récompense de tant de sacrifices ; dites, sont-ce des matérialistes qui seraient capables d'un tel dévouement, ceux qui n'espèrent plus rien après cette vie ? Croyez-moi, ce sont des Esprits envoyés par Dieu. Ne riez donc plus de ce que vous appelez leur sottise, car ils sont instruits, et, en exposant leur vie pour éclairer leurs frères ignorants, ils ont droit à vos respects et à votre sympathie. Oui, ce sont des Esprits incarnés qui ont la mission périlleuse d'aller défricher ces intelligences incultes, comme d'autres Esprits plus élevés ont pour mission de vous faire progresser vous-mêmes.

Ce que nous venons de faire, mes amis, c'est du Spiritisme ; ne vous effrayez donc pas de ce mot ; n'en riez pas, surtout, car il est le symbole de la loi universelle qui régit les êtres vivants de la création.

ADOLPHE, évêque d'Alger.

La France.

(Communication envoyée par M. Sabò, de Bordeaux.)

Toi aussi, terre des Francs, tu étais plongée dans la barbarie, et les cohortes sauvages portaient l'épouvante et la désolation jusqu'au sein des nations civilisées. Tu offrais à Teutatès des montagnes de sacrifices humains, et tremblais à la voix des Druides qui choisissaient leurs victimes ; et les dolmens qui te servaient d'autels gisent au milieu des landes stériles ! et le pâtre qui y conduit ses maigres troupeaux regarde avec étonnement ces blocs de granit, et se demande à quoi ont servi ces souvenirs d'un autre âge !

Cependant tes fils, pleins de bravoure, domptaient les nations, et rentraient sur le sol natal, le front triomphant, tenant dans leurs mains les trophées de leurs victoires, et traînant les vaincus dans un honteux esclavage ! Mais Dieu voulait que tu prisses ton rang parmi elles, et il t'envoya ses bons Esprits, apôtres d'une religion nouvelle, qui venaient prêcher à tes sauvages enfants l'amour, le pardon, la charité ; et quand Clovis, à la tête de ses armées, appelait à son secours ce Dieu puissant, il accourut à sa voix, lui donna la victoire, et en fils reconnaissant le vainqueur embrassa le christianisme ! L'apôtre du Christ, en lui versant l'onction sainte, in-

spiré par l'Esprit de Dieu, lui ordonna d'adorer ce qu'il avait brûlé, et de brûler ce qu'il avait adoré.

Alors commença pour toi une longue lutte entre tes enfants, qui ne pouvaient se décider à braver la colère de leurs dieux et de leurs prêtres, et ce n'est qu'après que le sang des martyrs eût arrosé ton sol, pour y faire germer leurs prédications, que tu secouas peu à peu de ton cœur le culte de tes pères, pour suivre celui de tes rois. Ils étaient braves et vaillants ; ils allaient à leur tour combattre les hordes sauvages des barbares du Nord ; et, rentrés dans le calme de leurs palais, ils s'appliquaient au progrès et à la civilisation de leurs peuples ; pendant une longue suite de siècles on les voit accomplir ce progrès, lentement il est vrai, mais enfin ils t'ont mise au premier rang.

Pourtant tu as été si souvent coupable que le bras de Dieu s'était levé, et était prêt à t'exterminer ; mais si le sol français est un foyer d'incrédulité et d'athéisme, il est aussi le foyer des élans généreux, de la charité et des sublimes dévouements ; à côté de l'impiété fleurissent les vertus prêchées par l'Evangile ; aussi ont-elles désarmé son bras prêt à frapper tant de fois, et jetant sur ce peuple qu'il aime un regard de clémence, il l'a choisi pour être l'organe de sa volonté, et c'est de son sein que doivent sortir les germes de la doctrine Spirite qu'il fait enseigner par les bons Esprits, afin que ses rayons bienfaisants aillent peu à peu pénétrer le cœur de toutes les nations, et que les peuples, consolés par des préceptes d'amour, de charité, de pardon et de justice, marchent à pas de géant vers la grande réforme morale qui doit régénérer l'humanité. France ! tu tiens ton sort entre tes mains ; si tu méconnaissais la voix céleste qui t'appelle à ces glorieuses destinées, si ton indifférence te faisait repousser ta lumière que tu dois répandre, Dieu te répudierait, comme jadis il répudia le peuple hébreu, car il sera avec celui qui accomplira ses desseins. Hâte-toi donc, car le moment est venu ! Que les peuples apprennent de toi le chemin de la vraie félicité ; que ton exemple leur montre les fruits consolants qu'ils doivent en retirer, et ils répéteront avec le chœur des bons Esprits : Dieu protège et bénisse la France ! CHARLEMAGNE.

L'ingratitude.

(Envoi de M. Pichon, médium de Sens.)

Il faut toujours aider aux faibles et à ceux qui ont le désir de faire le bien, quoique sachant d'avance qu'on n'en sera pas récompensé par ceux à qui on le fait, parce que celui qui vous refuse de vous savoir gré de l'avoir assisté n'est pas toujours aussi ingrat que vous vous l'imaginez : bien souvent il agit selon les vues que Dieu s'est proposées, mais ses vues ne sont pas, et très souvent ne peuvent pas être appréciées par vous. Qu'il vous suffise de savoir qu'il faut faire le bien par devoir et par amour de Dieu, car Jésus a dit : « Celui qui ne fait le bien que par intérêt a déjà reçu sa récompense. » Sachez que si celui à qui vous rendez service oublie le bienfait, Dieu vous en tiendra plus de compte que si vous étiez déjà récompensé par la gratitude de votre obligé. SOCRATE.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1861.

Encore un mot sur M. Deschanel

du Journal des Débats.

Dans le précédent numéro de la *Revue Spirite*, nos lecteurs ont pu voir, à côté de nos réflexions sur l'article de M. Deschanel, la lettre personnelle que nous lui avons adressée. Cette lettre, très courte, dont nous lui demandions l'insertion, avait pour objet de rectifier une erreur grave qu'il avait commise dans son appréciation. En présentant la doctrine Spirite comme étant fondée sur le plus grossier matérialisme, c'était en dénaturer complètement l'esprit, puisqu'elle tend au contraire à détruire les idées matérialistes. Il y avait dans soit article bien d'autres erreurs que nous aurions pu relever, mais celle-là était trop capitale pour rester sans réponse ; elle avait une gravité réelle en ce qu'elle tendait à jeter une véritable défaveur sur les nombreux adeptes du Spiritisme. M. Deschanel n'a pas cru devoir obtempérer à notre demande, et voici la réponse qu'il nous a adressée :

« Monsieur,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 25 février. Votre éditeur, M. Didier, a bien voulu me charger de vous expliquer que c'était sur sa demande réitérée que j'avais consenti à rendre compte dans les *Débats* de votre *Livre des Esprits*, sauf à le critiquer tant que je voudrais ; c'était notre convention. Je vous remercie d'avoir compris que, dans ces circonstances, user de votre droit de contre-ex-

position eût été strictement légal, mais moins délicat assurément que l'abstention à laquelle vous avez accédé, ainsi que M. Didier me l'apprend ce matin.

« Veuillez agréer, etc. E. DESCHANEL. »

Cette lettre manque d'exactitude sur plusieurs points. Il est vrai que M. Didier a remis à M. Deschanel un exemplaire du *Livre des Esprits*, comme cela se pratique d'éditeur à journaliste ; mais ce qui n'est pas exact, c'est que M. Didier se soit chargé de ne nous rien expliquer sur ses prétendues instances réitérées pour qu'il en fût rendu compte, et si M. Deschanel a cru devoir y consacrer vingt-quatre colonnes de railleries, il nous permettra de croire que ce n'est ni par condescendance ni par déférence pour M. Didier. Au reste, nous l'avons dit, ce n'est pas ce dont nous nous plaignons : la critique était dans son droit ; et du moment qu'il ne partage pas notre manière de voir, il était libre d'apprécier l'ouvrage à son point de vue, ainsi que cela a lieu tous les jours ; une chose est portée aux nues par les uns, décriée par les autres, mais ni l'un ni l'autre de ces jugements n'est sans appel ; le seul juge en dernier ressort, c'est le public, et surtout le public à venir, qui est étranger aux passions et aux intrigues du moment. Les éloges obséquieux des coteries ne l'empêchent pas d'enterrer à tout jamais ce qui est réellement mauvais, et ce qui est vraiment bon survit en dépit des diatribes de l'envie et de la jalousie.

> De cette vérité deux fables feront foi,
> Tant la chose en preuves abonde,

aurait dit La Fontaine ; nous ne citerons pas deux fables, mais deux faits. A son apparition, la *Phèdre* de Racine eut contre elle la cour et la ville, et fut bafouée ; l'auteur fut abreuvé de tant de dégoûts, qu'à l'âge de trente-huit ans il renonça à écrire pour le théâtre ; la *Phèdre* de Pradon, au contraire, fut prônée outre mesure ; quel est aujourd'hui le sort de ces deux ouvrages ? Un autre livre plus modeste, *Paul et Virginie*, fut déclaré mort-né par l'illustre Buffon qui le trouvait fade et insipide, et pourtant on sait si jamais livre fut plus populaire. Par ces deux exemples, notre but est simplement de prouver que l'opinion d'un critique, quel que soit son mérite, est toujours une opinion personnelle qui n'est pas toujours ratifiée par la postérité. Mais revenons de Buffon à M. Deschanel, sans comparaison, car Buffon s'est lourdement trompé, tandis que M. Deschanel croit sans doute qu'on n'en dira pas autant de lui.

M. Deschanel, dans sa lettre, reconnaît que notre droit de contre-exposition eût été strictement légal, mais il trouve plus de délicatesse de notre

part à ne pas l'exercer ; il se trompe encore complètement quand il dit que nous avons *accédé* à une abstention, ce qui donnerait à entendre que nous nous sommes rendu à une sollicitation, et même que M. Didier aurait été chargé de le lui apprendre ; or rien n'est moins exact. Nous n'avons pas cru devoir exiger l'insertion d'un exposé contradictoire ; libre à lui de trouver notre doctrine mauvaise, détestable, absurde, de le crier sur les toits, mais nous attendions de sa *loyauté* la publication de notre lettre pour rectifier une allégation fausse, et pouvant porter atteinte à notre considération, en ce qu'il nous accuse de professer et de propager les doctrines mêmes que nous combattons, comme subversives de l'ordre social et de la morale publique. Nous ne lui demandions pas une rétractation à laquelle son amour-propre se fût peut-être refusé, mais simplement d'insérer notre protestation ; nous n'abusions certes pas du droit de réponse, puisqu'en échange de vingt-quatre colonnes nous ne lui demandions que trente à quarante lignes. Nos lecteurs sauront apprécier son refus ; s'il a bien voulu voir de la délicatesse dans notre procédé, nous ne saurions juger le sien de la même manière.

Quand M. l'abbé Chesnel publia dans l'*Univers*, en 1858, son article sur le Spiritisme, il donna de la *Société parisienne des Études spirites* une idée également fausse en la présentant comme une secte religieuse ayant son culte et ses prêtres ; cette allégation dénaturait complètement son but et ses tendances et pouvait tromper l'opinion publique ; elle était d'autant plus erronée que le règlement de la Société lui interdit de s'occuper de matières religieuses ; on ne concevrait pas en effet une Société religieuse qui ne pourrait pas s'occuper de religion. Nous protestâmes contre cette assertion, non par quelques lignes, mais par un article entier et longuement motivé que, sur notre simple demande, l'*Univers* se fit un devoir d'insérer. Nous regrettons qu'en pareille circonstance, M. Deschanel, du journal des *Débats,* se croie moins moralement obligé de rétablir la vérité que Messieurs de l'*Univers ;* si ce n'était une question de droit, ce serait toujours une question de loyauté ; se réserver le droit d'attaque sans admettre la défense, c'est un moyen facile pour lui de faire croire à ses lecteurs qu'il a raison.

M. Louis Jourdan et le Livre des Esprits.

Puisque nous sommes en train de parler des publicistes à propos du Spiritisme, ne nous arrêtons pas en chemin ; ces Messieurs, en général, ne nous gâtent pas, et comme nous ne faisons pas mystère de leurs cri-

tiques, on nous permettra bien d'en présenter la contrepartie, et d'opposer à l'opinion de M. Deschanel et autres celle d'un écrivain dont personne ne conteste la valeur et l'influence, sans qu'on puisse nous taxer d'amour-propre. Les éloges, d'ailleurs, ne s'adressent pas à notre personne, ou du moins nous ne les prenons pas pour nous, et nous en reportons l'honneur aux guides spirituels qui veulent bien nous diriger. Nous ne saurions donc nous prévaloir du mérite que l'on peut trouver à nos travaux ; nous acceptons les éloges, non comme un indice de notre valeur personnelle, mais comme une consécration de l'œuvre que nous avons entreprise, œuvre qu'avec l'aide de Dieu nous espérons mener à bonne fin, car nous ne sommes pas au terme, et le plus difficile n'est pas fait. Sous ce rapport l'opinion de M. Louis Jourdan est d'un certain poids, parce qu'on sait qu'il ne parle pas à la légère et pour parler, ou remplir des colonnes avec des mots ; certes, il peut se tromper comme un autre, mais dans tous les cas son avis est toujours consciencieux.

Il serait prématuré de dire que M. Jourdan est un adepte avoué du Spiritisme ; il déclare lui-même n'avoir rien vu, n'être en rapport avec aucun médium ; il juge la chose d'après son sentiment intime, et comme il ne prend pas son point de départ dans la négation de l'âme et de toute puissance extra-humaine, il voit dans la doctrine Spirite une nouvelle phase du monde moral et un moyen d'expliquer ce qui jusqu'alors était inexplicable ; or, en admettant la base, sa raison ne se refuse nullement à en admettre les conséquences, tandis que M. Figuier ne peut admettre ces conséquences, dès lors qu'il repousse le principe fondamental. N'ayant point tout étudié, tout approfondi dans cette vaste science, il n'est pas étonnant que ses idées ne soient pas fixées sur tous les points, et, par cela même, certaines questions doivent lui paraître encore hypothétiques ; mais en homme de sens, il ne dit pas : Je ne comprends pas, donc cela n'est pas ; il dit au contraire : Je ne sais pas, parce que je n'ai pas appris, mais je ne nie pas. En homme sérieux, il ne plaisante pas sur une question qui touche aux intérêts les plus graves de l'humanité, et en homme prudent, il se tait sur ce qu'il ignore, de peur que les faits ne viennent, comme à tant d'autres, donner un démenti à ses dénégations, et qu'on ne lui oppose cet irrésistible argument : Vous parlez de ce que vous ne savez pas. Passant donc sur les questions de détail pour lesquelles il confesse son incompétence, il se borne à l'appréciation du principe, et ce principe, le seul raisonnement lui en fait admettre la possibilité, ainsi que cela a lieu journellement.

M. Jourdan a d'abord publié un article sur *le Livre des Esprits* dans *le Causeur* (n°8, avril 1860) ; voilà de cela un an, et nous n'en avons pas encore parlé dans cette Revue, preuve que nous ne sommes pas très empressés

de nous prévaloir des éloges, tandis que nous avons cité textuellement, ou indiqué, les plus amères critiques, preuve aussi que nous ne craignons pas leur influence. Cet article est reproduit dans son nouvel ouvrage : *Un Philosophe au coin du feu*[7], dont il forme un chapitre. Nous en extrayons les passages suivants :

. . . .

« J'ai formellement promis de revenir sur un sujet dont j'ai dit quelques mots à peine et qui mérite une attention toute particulière, c'est le *Livre des Esprits*, contenant les principes de la doctrine et de la philosophie *spirites*. Le mot peut vous paraître barbare, mais qu'y faire ? Aux choses nouvelles il faut des mots nouveaux. Les tables tournantes ont abouti au spiritisme, et nous sommes aujourd'hui en possession d'une doctrine complète entièrement révélée par les Esprits, car ce *Livre des Esprits* n'est pas fait de main d'homme ; M. Allan Kardec s'est borné à recueillir et à mettre en ordre les réponses faites par les Esprits aux innombrables questions qui leur ont été posées, réponses brèves, qui ne satisfont pas toujours complètement la curiosité du questionneur, mais qui, considérées dans leur ensemble, constituent en effet une doctrine, une morale, et qui sait ? peut-être une religion.

« Jugez-en vous-mêmes. Les Esprits se sont nettement expliqués sur les causes premières, sur Dieu et l'infini, sur les attributs de la Divinité. Ils nous ont donné les éléments généraux de l'univers, la connaissance du principe des choses, les propriétés de la matière. Ils ont dit les mystères de la création, la formation des mondes et des êtres vivants, les causes de la diversité des races humaines. De là au principe vital, il n'y avait qu'un pas, et ils nous ont dit ce qu'était le principe vital, ce qu'étaient la vie et la mort, l'intelligence et l'instinct.

« Puis ils ont levé le voile qui nous cache le monde spirite, c'est-à-dire le monde des Esprits, et nous ont dit quelle était leur origine et quelle était leur nature ; comment ils s'incarnaient et quel était le but de cette incarnation ; comment s'effectuait le retour de la vie corporelle à la vie spirituelle. Esprits errants, mondes transitoires, perceptions, sensations et souffrances des Esprits, relations d'outre-tombe, rapports sympathiques et antipathiques des Esprits, retour à la vie corporelle, émancipation de l'âme, intervention des Esprits dans le monde corporel, occupations et missions des Esprits, rien ne nous a été caché.

« J'ai dit que les Esprits étaient en train de fonder non seulement une doctrine et une philosophie, mais aussi une religion. Ils ont en effet éla-

---

[7] 1 vol. in-12 ; prix 3 fr. Chez Dentu.

boré un code de morale où se trouvent formulées des lois dont la sagesse me paraît très grande, et, pour que rien n'y manque, ils ont dit quelles seraient les peines et les jouissances futures, ce qu'il fallait entendre par ces mots : Paradis, purgatoire et enfer. C'est, comme on le voit, un système complet, et je n'éprouve aucun embarras à reconnaître que si ce système n'a pas la cohésion puissante d'une œuvre philosophique, si des contradictions y éclatent çà et là, il est du moins très remarquable par son originalité, par sa haute portée morale, par les solutions inattendues qu'il donne aux délicates questions qui ont de tout temps inquiété ou préoccupé l'esprit humain.

« Je suis complètement, étranger à l'école spirite ; je ne connais ni ses chefs, ni ses adeptes ; je n'ai jamais vu fonctionner la moindre table tournante ; je n'ai de rapport avec aucun médium ; je n'ai été témoin d'aucun de ces faits surnaturels ou miraculeux dont je trouve les récits incroyables dans les recueils spirites que l'on m'envoie. Je n'affirme ni ne repousse absolument les communications des Esprits ; je crois *à priori* que ces communications sont possibles et ma raison n'en est nullement alarmée. Je n'ai pas besoin, pour y croire, de l'explication que me donnait dernièrement mon savant ami, M. Louis Figuier, sur ces faits qu'il attribue à l'influence magnétique des médiums.

. . . .

« Je ne vois rien d'impossible à ce que des relations s'établissent entre le monde invisible et nous. Ne me demandez pas le comment et le pourquoi, je n'en sais rien ; ceci est affaire de sentiment et non de démonstration mathématique. C'est donc un sentiment que j'exprime, mais un sentiment qui n'a rien de vague et prend dans mon esprit et dans mon cœur des formes assez précises.

. . . .

« Si par le jeu de nos poumons, nous puisons dans l'espace infini qui nous environne les fluides, les principes vitaux nécessaires à notre existence, il est bien évident que nous sommes en rapport constant et nécessaire avec le monde invisible. Ce monde est-il peuplé d'Esprits errants comme des âmes en peine et toujours prêts à répondre à nos appels ? C'est là ce qu'il est le plus difficile d'admettre, mais aussi c'est ce qu'il serait téméraire de nier absolument.

« Sans doute, nous n'avons pas de peine à croire que toutes les créatures de Dieu ne ressemblent pas aux tristes habitants de notre planète. Nous sommes assez imparfaits, nous sommes soumis à des besoins assez grossiers pour qu'il ne soit pas difficile d'imaginer qu'il existe des êtres supérieurs que n'étreint aucune peine corporelle ; des êtres rayonnants

et lumineux, esprit et matière comme nous, mais esprit plus subtil et plus pur, matière moins dense et moins lourde ; messagers fluidiques qui unissent entre eux les univers, soutiennent, encouragent les astres et les races diverses qui les peuplent dans l'accomplissement de leur tâche.

« Par l'aspiration et la respiration nous sommes en rapport avec toute la hiérarchie de ces créatures, de ces êtres dont nous ne pouvons pas plus comprendre l'existence que nous ne pouvons nous représenter leur forme. Il n'est donc pas absolument impossible que quelques-uns de ces êtres entrent accidentellement en relation avec des hommes, mais ce qui nous semble puéril, c'est qu'il faille le concours matériel d'une table, d'une planchette ou d'un médium quelconque pour que ces relations s'établissent.

« De deux choses l'une : ou ces communications sont utiles, ou elles sont oiseuses. Si elles sont utiles, les Esprits ne doivent pas avoir besoin d'être appelés d'une façon mystérieuse, d'être évoqués et interrogés pour apprendre aux hommes ce qu'il importe de savoir ; si elles sont oiseuses, pourquoi y avoir recours ?

. . . .

« Je n'ai aucune répugnance à admettre ces influences, ces inspirations, ces révélations, si vous voulez. Ce que je repousse absolument, c'est que, sous prétexte de révélation, on vienne me dire : Dieu a parlé, donc vous allez vous soumettre. Dieu a parlé par la bouche de Moïse, du Christ, de Mahomet, donc vous serez juifs, chrétiens ou musulmans, sinon vous encourrez les châtiments éternels et en attendant nous allons vous maudire ou vous torturer ici-bas.

« Non ! non ! de pareilles révélations, je n'en veux à aucun prix ; au-dessus de toutes les révélations, de toutes les inspirations, de tous les prophètes présents, passés ou futurs, il est une loi suprême : c'est la loi de la liberté. Avec cette loi pour base, j'admettrai, sauf discussion, tout ce qui vous plaira. Supprimez cette loi, il n'y a plus que ténèbres et violences. Je veux avoir la liberté de croire ou de ne pas croire et de le dire hautement ; c'est mon droit, j'en veux user ; c'est ma liberté et j'y tiens. Dites-moi qu'en ne croyant pas ce que vous m'enseignez, je perds mon âme ; c'est possible. Je veux ma liberté jusqu'à cette limite ; je veux perdre mon âme si cela me plaît. Et qui donc ici-bas sera juge de mon salut ou de ma perte ? Qui donc peut dire : Celui-là est sauvé, celui-ci est perdu sans retour ? Est-ce que la miséricorde de Dieu n'est pas infinie ? Est-ce que qui que ce soit au monde peut sonder l'abîme d'une conscience ?

. . . .

« C'est parce que cette doctrine se retrouve aussi dans le curieux livre de M. Allan Kardec, que je me réconcilie avec les Esprits qu'il a interrogés. Le laconisme de leurs réponses prouve que les Esprits n'ont pas de temps à perdre, et si je m'étonne de quelque chose, c'est qu'ils en aient encore assez pour répondre complaisamment à l'appel de tant de gens qui perdent le leur à les évoquer.

. . . .

« Tout ce que disent d'une façon plus ou moins claire, plus ou moins sommaire, les Esprits dont M. Allan Kardec a colligé les réponses a été exposé et développé avec une remarquable netteté par Michel qui me paraît être, à beaucoup près, le plus avancé et le plus complet de tous les mystiques contemporains. Sa révélation est à la fois une doctrine et un poème, doctrine saine et fortifiante, poème étincelant. Le seul avantage que je trouve aux demandes et réponses que M. Allan Kardec a publiées, c'est qu'elles présentent sous une forme plus accessible à la grande masse des lecteurs, et des lectrices surtout, les principales idées sur lesquelles il importe d'appeler leur attention. Les livres de Michel ne sont pas d'une lecture facile ; ils exigent une tension d'esprit très soutenue. Le livre dont nous parlons, au contraire, peut être une sorte de *vade mecum* ; on le prend, on le quitte, on l'ouvre n'importe où, et soudain la curiosité est éveillée. Les questions adressées aux Esprits sont celles qui nous préoccupent tous ; les réponses sont quelquefois très faibles, d'autres fois elles condensent en peu de mots la solution des problèmes les plus ardus, et toujours elles offrent un vif intérêt ou de salutaires indications. Je ne sais pas de cours de morale plus attrayant, plus consolant, plus charmant que celui-là. Tous les grands principes sur lesquels se fondent les civilisations modernes y sont confirmés et notamment le principe des principes : la liberté ! L'esprit et le cœur sortent de là rassérénés et fortifiés.

« Ce sont surtout les chapitres relatifs à la pluralité des systèmes, à la loi du progrès collectif et individuel qui ont un attrait et un charme puissants. Pour moi, les Esprits de M. Allan Kardec ne m'ont rien appris sous ce rapport. Il y a longtemps que je crois fermement au développement progressif de la vie à travers les mondes ; que la mort est le seuil d'une existence nouvelle dont les épreuves sont proportionnées aux mérites de l'existence antérieure. C'est du reste la vieille foi gauloise, c'était la doctrine druidique, et les Esprits n'ont rien inventé en cela ; mais ce qu'ils y ont ajouté, c'est une série de déductions et de règles pratiques excellentes dans la conduite de la vie. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, la lecture de ce livre, indépendamment de l'intérêt et de la curiosité qu'excite son origine, peut avoir un haut caractère d'utilité pour les

caractères indécis, pour les âmes mal affermies qui flottent dans les limbes du doute. Le doute ! c'est le pire des maux ! c'est la plus horrible des prisons, il en faut sortir à tout prix. Ce livre étrange en aidera plus d'un et plus d'une à affermir sa vie, à briser les verrous de sa prison, précisément parce qu'il est présenté sous une forme simple et élémentaire, sous la forme d'un catéchisme populaire que tout le monde peut lire et comprendre. »

. . . .

Après avoir cité quelques questions sur le mariage et le divorce, qu'il trouve un peu puériles et ne sont pas traitées à son gré, M. Jourdan termine ainsi :

« Je me hâte de dire cependant que toutes les réponses des Esprits ne sont pas aussi superficielles que celles dont je viens de parler. C'est l'ensemble de ce livre qui est remarquable, c'est la donnée générale qui est empreinte d'une certaine grandeur et d'une très vive originalité. Qu'elle émane ou non d'une source extra-naturelle, l'œuvre est saisissante à plus d'un titre, et par cela seul qu'elle m'a vivement intéressé, je suis fondé à croire qu'elle peut intéresser beaucoup de gens. »

Réponse.

M. Jourdan fait une question, ou plutôt une objection nécessairement motivée par l'insuffisance de ses connaissances sur la matière.

« Il n'est donc pas absolument impossible, dit-il, que quelques-uns de ces êtres entrent accidentellement en relation avec les hommes, mais ce qui nous semble puéril, c'est qu'il faille le concours matériel d'une table, d'une planchette ou d'un médium quelconque pour que ces relations s'établissent. De deux choses l'une : ou ces communications sont utiles, ou elles sont oiseuses. Si elles sont utiles, les Esprits ne doivent pas avoir besoin d'être appelés d'une façon mystérieuse, d'être évoqués pour apprendre aux hommes ce qu'il leur importe de savoir ; si elles sont oiseuses, pourquoi y avoir recours ? » Dans son *Philosophe au coin du feu*, il ajoute à ce sujet : « Voilà un dilemme d'où l'école *Spirite* aura de la peine à sortir. »

Non, certes, elle n'a pas de peine à en sortir, car elle se l'était posé depuis longtemps, et depuis longtemps aussi il est résolu, et s'il ne l'est pas pour M. Jourdan, c'est qu'il ne sait pas tout ; or, nous croyons que s'il avait lu le *Livre des Médiums* qui traite la partie pratique et expérimentale du Spiritisme, il aurait su à quoi s'en tenir sur ce point.

Oui, sans doute, il serait puéril, et ce mot employé par convenance par M. Jourdan serait trop faible, nous disons qu'il serait ridicule, absurde et

inadmissible que pour des rapports aussi graves que ceux du monde visible et du monde invisible, les Esprits eussent besoin, pour nous transmettre leurs enseignements d'un ustensile aussi vulgaire qu'une table, une corbeille ou une planchette, car il s'ensuivrait que celui qui serait privé de ces accessoires serait aussi privé de leurs leçons. Non, il n'en est pas ainsi ; les Esprits n'étant que les âmes des hommes dépouillées de la grossière enveloppe du corps, il y a des Esprits depuis qu'il y a des hommes dans l'Univers (nous ne disons pas sur la terre) ; ces Esprits composent le monde invisible qui peuple les espaces, qui nous entoure, au milieu duquel nous vivons sans nous en douter, comme nous vivons sans nous en douter également, au milieu du monde microscopique. De tous temps ces Esprits ont exercé leur influence sur le monde visible ; de tous temps ceux qui sont bons ou savants ont aidé le génie par des inspirations, tandis que d'autres se bornent à nous guider dans les actes ordinaires de la vie ; mais ces inspirations, qui ont lieu par la transmission de pensée à pensée, sont occultes et ne peuvent laisser aucune trace matérielle ; si l'Esprit veut se manifester d'une manière ostensible, il faut qu'il agisse sur la matière ; s'il veut que son enseignement, au lieu d'avoir le vague et l'incertitude de la pensée, ait de la précision et de la stabilité, il lui faut des signes matériels, et pour cela, qu'on nous passe l'expression, il se sert de tout ce qui lui tombe sous la main, pourra que ce soit dans des conditions appropriées à sa nature. Il se sert d'une plume ou d'un crayon s'il veut écrire, d'un objet quelconque, table ou casserole s'il veut frapper, sans qu'il en soit humilié. Y a-t-il rien de plus vulgaire qu'une plume d'oie ? n'est-ce pas avec cela que les plus grands génies lèguent leurs chefs-d'œuvre à la postérité ? Otez-leur tout moyen d'écrire ; que font-ils ? ils pensent ; mais leurs pensées se perdent si personne ne les recueille. Supposez un littérateur manchot, comment s'y prend-il ? il a un secrétaire qui écrit sous sa dictée. Or, comme les Esprits ne peuvent tenir la plume sans intermédiaire, ils la font tenir parce qu'on appelle *un médium* qu'ils inspirent et dirigent. Ce médium agit quelquefois en connaissance de cause : c'est le médium proprement dit ; d'autres fois il agit d'une manière inconsciente de la cause qui le sollicite : c'est le cas de tous les hommes inspirés qui sont ainsi médiums sans le savoir. On voit donc que la question des tables et planchettes est tout à fait accessoire au lieu d'être la chose principale, comme le croient ceux qui n'en savent pas davantage ; elles ont été le prélude des grands et puissants moyens de communication, comme l'alphabet est le prélude de la lecture courante.

La seconde partie du dilemme n'est pas moins facile à résoudre. « Si ces communications sont utiles, dit M. Jourdan, les Esprits ne doivent pas

avoir besoin d'être appelés d'une façon mystérieuse, d'être évoqués. »

Disons d'abord qu'il ne nous appartient pas de régler ce qui se passe monde des Esprits ; ce n'est pas à nous de dire : Les choses doivent ou ne doivent pas être de telle ou telle façon, car ce serait vouloir régenter l'œuvre de Dieu. Les Esprits veulent bien nous initier *en partie* à leur monde, parce que ce monde sera le nôtre peut-être demain ; c'est à nous de le prendre tel qu'il est, et, s'il ne nous convient pas, il n'en sera ni plus ni moins, car Dieu ne le changera pas pour nous.

Ceci posé, hâtons-nous de dire qu'il n'y a jamais d'évocation mystérieuse et cabalistique ; tout se fait simplement, au grand jour et sans formule obligatoire. Ceux qui croiraient ces choses nécessaires ignorent les premiers éléments de la science spirite.

En second lieu, si les communications spirites ne pouvaient exister que par suite d'une évocation, il s'ensuivrait qu'elles seraient le privilège ceux qui savent évoquer, et que l'immense majorité de ceux qui n'en ont jamais entendu parler en serait privée ; or ce serait en contradiction avec ce que nous avons dit tout à l'heure des communications occultes et spontanées. Ces communications sont pour tout le monde, pour le petit comme pour le grand, le riche comme le pauvre, l'ignorant comme le savant. Les Esprits qui nous protègent, les parents et les amis que nous avons perdus n'ont pas besoin d'être appelés ; ils sont près de nous, et, quoique invisibles, nous entourent de leur sollicitude ; notre pensée seule suffit pour les attirer, en leur prouvant notre affection, car, si nous ne pensons pas à eux, il est assez naturel qu'ils ne pensent pas à nous.

Alors, direz-vous, à quoi bon évoquer ? Le voici. Supposez que vous soyez dans la rue, entouré d'une foule compacte qui cause et bourdonne à vos oreilles ; mais, dans le nombre, vous apercevez au loin quelqu'un de connaissance à qui vous voulez parler en particulier ; que faites-vous si vous ne pouvez aller à lui ? Vous l'appelez, et il vient à vous. Il en est de même des Esprits. A côté de ceux qui nous affectionnent et qui ne sont peut-être pas toujours là, il y a la foule innombrable des indifférents ; si vons voulez parler à un Esprit déterminé, comme vous ne pouvez aller à lui, retenu que vous êtes par votre boulet corporel, vous l'appelez, et là est tout le mystère de l'évocation, qui n'a d'autre but que de vous adresser à celui que vous voulez, au lieu d'écouter le premier venu. Dans les communications occultes et spontanées dont nous avons parlé tout à l'heure, les Esprits qui nous assistent nous sont inconnus ; ils le font à notre insu ; par le fait des manifestations matérielles, écrites ou autres, ils révèlent leur présence d'une manière patente, et peuvent se faire connaître s'ils le veulent : c'est un moyen de savoir à qui l'on a affaire, et si l'on a autour

de soi des amis ou des ennemis ; or les ennemis ne manquent pas plus dans le monde des Esprits que parmi les hommes ; là, comme chez nous, les plus dangereux sont ceux qu'on ne connaît pas ; le Spiritisme pratique donne les moyens de les connaître.

En résumé, celui qui ne connaît le Spiritisme que par les tables tournantes s'en fait une idée aussi mesquine et aussi puérile que celui qui ne connaîtrait la physique que par certains jouets d'enfants ; mais plus on avance, plus l'horizon s'élargit, et c'est alors seulement que l'on en comprend la véritable portée, car il nous dévoile une des forces les plus puissantes de la nature, force qui agit à la fois sur le monde moral et sur le monde physique. Personne ne conteste la réaction qu'exerce sur nous le milieu matériel, visible ou invisible dans lequel nous sommes plongés ; si nous sommes dans une foule, cette multitude d'êtres réagit aussi sur nous moralement et physiquement. A notre mort, nos âmes vont quelque part ; où vont-elles ? Comme il n'y a pour elles aucun lien clos et circonscrit, le Spiritisme dit et prouve par les faits, que ce quelque part est l'espace ; elles forment autour de nous une population innombrable. Or, comment admettre que ce milieu intelligent ait moins d'action que le milieu inintelligent ? Là est la clef d'un grand nombre de faits incompris que l'homme interprète selon ses préjugés et qu'il exploite au gré de ses passions. Quand ces choses seront comprises de tout le monde, les préjugés disparaîtront, et le progrès pourra suivre sa marche sans entraves. Le Spiritisme est une lumière qui éclaire les replis les plus ténébreux de la société ; il est donc tout naturel que ceux qui craignent la lumière cherchent à l'éteindre ; mais, quand la lumière aura pénétré partout, il faudra bien que ceux qui cherchent l'obscurité se décident à vivre au grand jour ; c'est alors que l'on verra bien des masques tomber. Tout homme qui veut véritablement le progrès ne peut donc rester indifférent à l'une des causes qui doivent le plus y contribuer, et qui prépare une des plus grandes révolutions morales qu'ait encore subies l'humanité. Nous sommes loin, comme on le voit, des tables tournantes : c'est qu'il y a aussi loin de ce modeste début à ses conséquences que de la pomme de Newton à la gravitation universelle.

Appréciation de l'histoire du Merveilleux

De M. Louis Figuier, par M. Escande,

rédacteur de la *Mode Nouvelle*.

Dans les articles que nous avons publiés sur cet ouvrage, nous nous sommes principalement attaché à chercher le point de départ de l'auteur, et il ne nous a pas été difficile, en citant ses propres paroles, de prouver qu'il se base sur les idées matérialistes. La base étant fausse, au point de vue du moins de l'immense majorité des hommes, les conséquences qu'il en tire contre les faits qu'il qualifie de merveilleux sont par cela même entachées d'erreur. Cela n'a pas empêché quelques-uns de ses confrères de la presse d'exalter le mérite, la profondeur et la sagacité de l'ouvrage. Tous cependant ne sont pas de cet avis. Nous trouvons sur ce sujet, dans la *Mode Nouvelle*[8], journal plus sérieux que son titre, un article aussi remarquable par le style que par la justesse des appréciations. Son étendue ne nous permet pas de le citer en entier, et d'ailleurs l'auteur en promet d'autres, car dans celui-ci il ne s'occupe guère que du premier volume. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner quelques fragments.

I

« Ce livre a de grandes prétentions, et il n'en justifie aucune. Il voudrait passer pour érudit, il affecte la science, il affiche un luxe apparent de recherches, et son érudition est superficielle, sa science incomplète, ses recherches hâtives, mal digérées. M. Louis Figuier s'est donné la spécialité de recueillir, un à un, les mille petits faits qui poussent, au jour le jour, autour des académies, comme ces longues rangées de champignons qui naissent du soir au matin sur les couches cryptogamifères, et il en compose ensuite des livres qui font concurrence à la *Cuisinière bourgeoise* et aux traités du *Bonhomme Richard*. Rompu à ce travail de compositions faciles, - inférieur au travail de compilation de ce bon abbé Trublet dont Voltaire s'est spirituellement moqué, - et qui lui laisse forcément des loisirs, il s'est dit qu'il ne lui serait pas plus difficile d'exploiter la passion du surnaturel qui enfièvre plus que jamais les imaginations, qu'il ne lui était difficile d'utiliser les partages presque toujours oiseux de la seconde classe de l'Institut. Habitué à rédiger des revues scientifiques avec les

8 Bureau, rue Sainte-Anne, 63, n° du 22 février 1861. Prix, par n°, 1 fr.

redites d'autrui, avec des abrégés de comptes rendus qu'il abrége à son tour, avec des thèses et des mémoires qu'il analyse ; habile à brocher plus tard en volumes ces réductions de réductions, il s'est donc mis à l'oeuvre ; et fidèle à son passé, il a compulsé, à la hâte, tous les traités sur la matière qui lui sont tombés sous la main, les a émiettés, puis il a repétri ces miettes à sa façon, et en a composé un livre, après quoi nous ne mettons pas en doute qu'il ne se soit écrié avec Horace : *Exegi monumentum* ; « moi aussi, j'ai élevé mon monument, et il sera plus durable que l'airain ! »

« Et il aurait raison d'être fier de son chiffonnage, si la qualité se mesurait à là quantité ! En effet, elle ne forme pas moins de quatre forts volumes, cette histoire du merveilleux, et elle ne contient que l'histoire du merveilleux dans les temps modernes, depuis 1630 jusqu'à nos jours, à peine deux siècles, ce qui en supposerait au moins un peu plus du double que les plus volumineuses encyclopédies, si elle contenait l'histoire du merveilleux dans tous les temps et chez tous les peuples ! Aussi, quand on pense que ce fragment de monographie d'une si vaste étendue ne lui a coûté que quelques mois de travail, on est d'abord tenté de croire que cet enfantement, à la fois si gros et si hâtif, est plus merveilleux que les merveilles qu'il contient. Mais cette fécondité cesse d'être un prodige, lorsqu'on étudie de près le procédé de composition dont il a fait usage, et, à vrai dire, il lui est si familier, qu'on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'il en employât un autre. Au lieu de condenser les faits, de les exposer sommairement, de négliger les détails inutiles, de s'attacher surtout à mettre en relief les circonstances caractéristiques, et de les discuter ensuite, il s'est étudié uniquement à écrire un feuilleton plus long que ceux qu'il écrit hebdomadairement dans la *Presse*. Armé d'une paire de ciseaux, il a découpé, dans les ouvrages antérieurs au sien, ce qui favorisait les idées préconçues qu'il désirait faire triompher, écartant ce qui pouvait contrarier l'opinion qu'il s'était formée *à priori* sur cette importante question, ce qui surtout pouvait contrarier l'explication naturelle qu'il se proposait de donner des manifestations qualifiées surnaturelles par ce que les libres penseurs sont unanimes à appeler la crédulité publique. Car c'est encore une des prétentions de son livre, - et cette prétention n'est pas mieux justifiée que les autres, - que celle d'en donner une solution physique ou médicale nouvelle, trouvée par lui, solution triomphante, inattaquable, désormais à l'abri des objections des hommes assez simples pour croire que Dieu est plus puissant que nos savants. Il le répète en cent endroits de son ouvrage, afin que nul ne l'ignore, et avec l'espoir qu'on finira par le croire, quoiqu'il se borne à répéter ce qu'ont dit à cet égard, avant lui, tous ceux, physiciens ou médecins,

philosophes ou chimistes, qui ont plus horreur du surnaturel que Pascal n'avait horreur du vide.

« Il en résulte que cette histoire du merveilleux manque à la fois et d'autorité et de proportions. Au point de vue dogmatique, elle ne dépasse pas les dénégations des dénégateurs antérieurs, elle n'ajoute aucun argument aux arguments qu'ils ont déjà développés, et en cette question comme en toute autre, nous ne comprenons pas l'utilité des échos. Il y a plus : tourmenté du désir de paraître faire mieux que Calmeil, Esquiros, Montègre, Hecquet et tant d'autres qui l'ont précédé et seront toujours ses maîtres, M. Louis Figuier s'égare souvent dans le labyrinthe confus des démonstrations qu'il leur emprunte, en voulant se les approprier, et finit parfois par rivaliser de logique avec M. Babinet. Quant aux faits, il les y a accumulés en immense quantité, quoiqu'un peu au hasard, tronquant, les uns, écartant les autres, s'attachant à reproduire de préférence ceux qui pouvaient offrir un certain attrait à la lecture ; ce qui prouve qu'il a principalement visé à un succès facile, à lutter d'intérêt avec les romanciers du jour, et nous sommes à nous demander comment il n'a pas engagé l'éditeur à comprendre son ouvrage dans l'amusante *Bibliothèque des chemins de fer,* afin qu'il allât plus droit à l'adresse de cette foule de lecteurs qui lisent pour se distraire et nullement pour s'instruire.

« Et son livre est amusant, nous ne le contestons pas, s'il suffit à un livre, pour posséder ce mérite, de ressembler à un *ana* composé d'historiettes accumulées en vue du pittoresque, sans trop de souci de la vérité ; ce qui ne l'empêche pas de s'y vanter à tout propos et hors de propos de son impartialité, de sa véracité : - une prétention de plus à ajouter à toutes celles que nous avons relevées, et dans laquelle il se drape avec d'autant plus d'affectation, qu'il ne se dissimule pas combien elle lui fait défaut. - Tel qu'il est, nous ne saurions mieux le comparer qu'à ces restaurants-omnibus, prodigues de comestibles, qui n'ont guère de séduisant que l'apparence, et qu'ils servent aux consommateurs un peu au hasard de la fourchette. Plus superficiel que profond, l'important y est sacrifié au futile, le principal à l'accessoire, le côté dogmatique au côté épisodique ; les lacunes y abondent d'ailleurs autant que les choses inutiles, et afin que rien n'y manque, il est plein de contradictions, affirmant ici ce qu'il dénie plus loin, si bien qu'on serait tenté de croire que, différent en cela au célèbre Pic de la Mirandole, - capable de disserter *de omni re simili,* - M. Louis Figuier a entrepris d'enseigner aux autres ce qu'il ne savait pas lui-même.

II

Nous pourrions borner là l'examen de cette histoire du merveilleux, si

nous ne tenions pas à justifier ces sévères mais justes appréciations. Et d'abord avons-nous besoin d'ajouter que celui qui l'a écrite ne croit pas à la possibilité du surnaturel ? nous ne le pensons pas. En sa qualité d'académicien surnuméraire, - un surnumérariat qui ne se terminera probablement qu'avec sa vie ; - en vertu des pouvoirs que lui confère son titre de feuilletoniste scientifique, il ne pouvait soutenir d'autre thèse, sans s'exposer à être mis à l'index par l'armée dés incrédules dont il s'estime susceptible de faire partie. Lui non plus ne croit pas, et, à cet égard, son incroyance est au-dessus du soupçon. Il est du nombre « de ces esprits sages qui, témoins du débordement imprévu du merveilleux contemporain, ne peuvent comprendre un tel égarement en plein dix-neuvième siècle, avec une philosophie avancée, et au milieu de ce magnifique mouvement scientifique qui dirige tout aujourd'hui vers le positif et l'utile. » - Nous reconnaissons qu'il doit être pénible pour « ces esprits sages » de voir que l'esprit public se refuse ainsi à dépouiller ses vieux préjugés, et persiste à avoir des croyances autres que celles du positivisme philosophique, qui sont cependant celles de tous les animaux. Ce déboire ne date pas, du reste, seulement de nos jours. M. Louis Figuier en fait l'aveu, non sans dépit, lorsqu'il se demande, en termes ahuris, comment il a pu se faire que le merveilleux ait résisté au dix-huitième siècle, « dans le siècle de Voltaire et de l'Encyclopédie, tandis que les yeux s'ouvraient aux lumières du bon sens et de la raison. » Qu'y faire ? Elle est si vivace cette croyance au merveilleux, consacrée par toutes les religions, qui a été celle de tous les temps, de tous les peuples, sous toutes les latitudes et sur tous les continents, que les libres penseurs, satisfaits de l'avoir secouée par eux-mêmes et pour eux-mêmes, feraient sagement de s'abstenir désormais d'un prosélytisme dont ils savent l'inévitable insuccès.

« Mais M. Louis Figuier n'est pas de ces cœurs pusillanimes qui s'effraient à l'avance de l'inutilité de leurs efforts. Plein de confiance et de suffisance dans sa force, il s'est flatté de réaliser ce que Voltaire, Diderot, Lamétrie, Dupuis, Volney, Dulaure, Pigault-Lebrun, ce que Dulaurens avec son *Compère Mathieu*, ce que les chimistes avec leurs alambics, les physiciens avec leurs piles électriques, les astronomes avec leurs compas, les panthéistes avec leurs sophismes et les mauvais plaisants avec leur scepticisme de mauvais aloi, ont été impuissants à accomplir. Il s'est proposé de démontrer à nouveau et triomphalement cette fois que « le surnaturel n'existe pas, qu'il n'a jamais existé, » et par suite que « les prodiges anciens et contemporains peuvent être tous rapportés à une cause naturelle. » L'entreprise est ardue, les plus intrépides ont jusqu'ici suc-

combé à la peine ; mais « une pareille conclusion, qui évincerait nécessairement tout agent surnaturel, serait une victoire remportée par la science sur l'esprit de superstition, au grand bénéfice de la raison et de la dignité humaines, » et cette victoire a flatté son ambition ; - victoire aisée à tout prendre, plus aisée que nous le supposions, si M. Louis Figuier ne s'est pas mépris lorsqu'il dit, dans son introduction, que « notre siècle s'inquiète assez peu des matières théologiques et des disputes religieuses. » Alors à quoi bon s'armer en guerre contre une croyance qui n'existe pas ? à quoi bon s'attaquer à des opinions de théologie dont nous n'avons nul souci ? à quoi bon s'en prendre à des superstitions religieuses qui ne nous préoccupent plus ? « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, » dit le poète, et il ne convient pas de faire sonner trop haut la trompette guerrière, si l'on n'a à combattre que des moulins à vent. Que voulez-vous ? M. Louis Figuier avait oublié, en écrivant ceci, ce qu'il avait écrit plus haut, lorsqu'il avouait, la honte au front, que notre siècle, sourd aux leçons de l'Encyclopédie et aux enseignements de la presse irréligieuse, s'était subitement épris du merveilleux et croyait plus que ses devanciers au surnaturel, aberration incompréhensible dont il ambitionnait de le guérir. Mais cette contradiction est si minime qu'elle ne valait peut-être pas la peine d'être relevée : nous en verrons bien d'autres, et encore serons-nous obligé d'en négliger beaucoup !

Donc M. Louis Figuier nie qu'il se produise de nos jours et qu'il se soit produit en aucun temps des manifestations surnaturelles. En fait de miracles, il n'y a que la science qui ait le pouvoir d'en faire : le pouvoir de Dieu n'a jamais été jusque-là. Encore quand nous disons que Dieu n'a pas ce pouvoir, avons-nous une sorte de scrupule de traduire incomplètement sa pensée. Reconnaît-il un autre dieu que le dieu nature, si admirable dans son intelligence aveugle, et qui accomplit des merveilles sans s'en douter, dieu chéri des savants, parce qu'il est assez débonnaire pour leur laisser croire qu'ils usurpent journellement un lambeau de sa souveraineté ? C'est une question que nous ne nous permettrons pas d'approfondir.

« Médiocrement merveilleuse, cette histoire du merveilleux débute par une introduction que M. Louis Figuier appelle un coup d'œil rapide jeté sur le surnaturel dans l'antiquité et au moyen âge, dont nous ne dirons rien, parce que nous aurions trop à en dire. Les manifestations les plus importantes y sont défigurées, sous prétexte de résumé, et l'on comprend qu'il nous faudrait trop de temps et d'espace pour restituer leur véritable physionomie aux milliers de faits qui n'y figurent qu'à l'état de raccourci.

« L'édifice est digne du péristyle ; cette histoire du merveilleux, pendant ces deux derniers siècles, s'ouvre par le récit de l'affaire d'Urbain Grandier

et des religieuses de Loudun ; viennent ensuite la baguette divinatoire, les Trembleurs des Cévennes, les Convulsionnaires jansénistes, Cagliostro, le magnétisme et les tables tournantes. Mais de la possession de Louviers pas un mot, et pas un mot non plus des illuminés, des Martinistes, du swedenborgisme, des sygmatisés du Tyrol, de la remarquable manifestation des enfants en Suède, il n'y a pas cinquante ans ; à peine y est-il dit un mot des exorcismes du prêtre Gassner, et moins d'une page insignifiante y est consacrée à la voyante de Prevorst. M. Louis Figuier aurait mieux fait d'intituler son livre : Épisodes de l'histoire du merveilleux dans les temps modernes ; encore les épisodes qu'il a choisis peuvent-ils donner lieu à de sérieuses objections. Personne n'a jamais attribué aux tours de passe-passe de Cagliostro une signification surnaturelle. C'était un habile intrigant, qui possédait quelques secrets curieux, dont il sut habilement se servir pour éblouir ceux qu'il voulait exploiter, et qui possédait surtout de nombreux compères. Cagliostro méritait plutôt de trouver place dans la galerie des précurseurs révolutionnaires que dans le pandémonium des sorciers. Nous ne voyons pas également ce que le magnétisme a à faire dans cette histoire du merveilleux, surtout au point de vue où M. Louis Figuier s'est placé. Le magnétisme ressort de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, qui l'ont trop dédaigné ; mais il ne peut intéresser le surnaturalisme qu'à l'occasion de quelques-unes de ses manifestations, celles que M. Louis Figuier a négligées du reste, afin de réserver l'espace qu'il lui a consacré au récit de la vie de Mesmer, des expériences du marquis de Puységur et de l'incident relatif au fameux rapport de M. Husson. Nous avons traité, il y a deux ans, cette importante question, et nous n'y reviendrons pas, parce que nous ne pourrions que nous répéter. Nous laisserons aussi de côté celle des tables tournantes, que nous avons examinée à la même époque. Il y aurait cependant beaucoup à dire sur l'explication naturelle et physique que M. Louis Figuier prétend fournir de cette danse des tables et des manifestations qui en sont la suite ; mais il faut savoir se borner. Laissons-le donc se débattre avec la *Revue spiritualiste* et avec la *Revue spirite*, deux revues publiées à Paris par les adeptes de la croyance à la manifestation des Esprits, qui l'accusent d'avoir écrit son réquisitoire sans avoir au préalable entendu les témoins et consulté les pièces du procès. L'une et l'autre prétendent qu'il n'a jamais assisté qu'à une seule séance spiritualiste, et qu'à son arrivée, il eut soin de déclarer que son opinion était arrêtée, que rien ne l'en ferait changer.

« Est-ce vrai ? nous ne savons. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'après avoir repoussé, avec juste raison, la solution de M. Babinet, par les *mouvements naissants et inconscients*, il finit par l'adopter pour son

propre compte, tant il est inconscient lui-même de ce qu'il pense et de ce qu'il écrit, et la preuve la voici. « Dans ces réunions de personnes fixement attachées, dit-il, pendant vingt minutes ou une demi-heure, à former la chaîne, les mains posées à plat sur une table, sans avoir la liberté de distraire un instant leur attention de l'opération à laquelle elles prennent part, le plus grand nombre n'éprouve aucun effet particulier. Mais il est bien difficile que l'une d'elles, une seule si l'on veut, ne tombe pas, pour un moment, en proie à l'état hypnotique ou biologique. (L'hypnotisme lui fournit une réponse à tout, ainsi que nous le verrons plus tard.) Il ne faut peut-être qu'une seconde de durée de cet état pour que le phénomène attendu se réalise. Le membre de la chaîne tombé dans ce demi-sommeil nerveux, *n'ayant plus conscience de ses actes*, et n'ayant d'autre pensée que l'idée fixe de la rotation de la table, imprime *à son insu* le mouvement au meuble. » Que ne commençait-il alors par se moquer de lui-même, puisqu'il lui plaisait de se moquer de M. Babinet ? C'eût été logique, surtout après avoir annoncé qu'il venait éclaircir le mystère, et du moment qu'il ne plaçait dans sa lanterne qu'un lumignon aussi ridicule que celui qu'avait précédemment allumé le savant académicien. Mais la logique et M. Louis Figuier ont divorcé dans cette histoire du merveilleux. Hélas ! les échos ont beau prétendre qu'ils vont parler, leurs efforts n'aboutissent qu'à répéter ce qu'ils entendent.

« Quant aux longs chapitres qu'il consacre à la baguette divinatoire, et en particulier à Jacques Aymar, nous nous permettrons d'abord de lui faire observer qu'il s'abuse s'il pense que ce problème a été suffisamment étudié par M. Chevreul. C'est une illusion qu'il peut laisser, si bon lui semble, à ce savant ; mais en dehors de l'Académie des sciences, il ne trouvera personne qui admette que la théorie du pendule explorateur réponde à toutes les objections. Le mot prêté à Galilée : « Et cependant elle tourne ! » n'est pas sans une application possible à la baguette divinatoire. Elle a tourné et elle tourne, en dépit des sceptiques qui nient le mouvement, parce qu'ils se refusent à le voir ; et les milliers d'exemples que nous pourrons citer, - et que M. Louis Figuier cite lui-même, - attestent la réalité du phénomène. Tourne-t-elle par une impulsion diabolique ou spirite, comme on dirait aujourd'hui, ou bien sous l'impression qu'elle reçoit de quelques effluves inconnus ? Volontiers nous rejetterons toute influence surnaturelle, quoiqu'elle puisse être admise dans certains cas. Ce qui ne nous paraît pas prouvé, c'est la non-existence de fluides inconnus. Le fluide magnétique compte, entre autres, de nombreux partisans, dont les affirmations méritent autant d'autorité que les négations de leurs adversaires. Quoi qu'il en soit, la baguette divinatoire a accompli des merveilles qui

peuvent n'avoir rien de surnaturel, mais que la science est incapable d'expliquer, elle qui en explique d'ailleurs fort peu de toutes celles que nous voyons se produire chaque jour autour de nous, dans la vie du moindre brin d'herbe. La modestie est une vertu qui lui fait défaut, et qu'elle ferait sagement d'acquérir.

« Entre autres merveilles, celles qu'accomplissait Jacques Aymar, dont nous parlions tantôt, mériteraient d'être rapportées au long. Un jour, entre autres, il est appelé à Lyon, au lendemain d'un grand crime commis dans cette ville. Armé de sa baguette, il explore la cave qui en avait été le théâtre, déclare que les assassins étaient au nombre de trois ; puis il se met à suivre leurs traces, qui le conduisent chez un jardinier dont la maison était située sur le bord du Rhône, et affirme qu'ils y sont entrés, qu'ils y ont même bu une bouteille de vin. Le jardinier proteste du contraire ; mais ses jeunes enfants interrogés avouent que trois individus sont venus, en l'absence de leur père, et qu'ils leur ont vendu du vin. Alors Aymar se remet en route, - toujours conduit par sa baguette, - découvre l'endroit où ils se sont embarqués sur le Rhône, se jette lui-même dans une nacelle, descend à tous les endroits où ils sont descendus, se rend au camp de Sablon, entre Vienne et Saint-Vallier, trouve qu'ils y ont séjourné quelques jours, se remet à leur poursuite, et arrive d'étape en étape jusqu'à Beaucaire, en pleine foire, dont il parcourt les rues encombrées de monde et s'arrête devant la porte de la prison où il entre et désigne un petit bossu comme étant l'un des meurtriers. Ses investigations lui firent ensuite trouver que les autres s'étaient dirigés du côté de Nîmes ; mais les agents de l'autorité ne voulurent pas alors pousser plus loin leurs recherches. Le bossu, conduit à Lyon, confessa son forfait, et fut rompu vif.

« Voilà l'exploit de Jacques Aymar, et les exploits aussi surprenants que celui-là sont nombreux dans sa vie. M. Louis Figuier l'admet dans toutes ses circonstances. Il ne pouvait d'ailleurs faire autrement, puisqu'il est attesté par des centaines de témoignages dont il n'est pas permis de suspecter la véracité, « par trois relations et plusieurs lettres concordantes écrites par les témoins et par des magistrats, hommes également honorables et désintéressés, et que personne, dans le public contemporain, n'a soupçonné d'un concert véritablement impossible entre eux. » Mais comme ici une explication physique ne pouvait même être essayée, il s'est vu obligé de renoncer à son procédé ordinaire, et s'est jeté dans un labyrinthe de suppositions plus ingénieuses que vraisemblables. Il transforme Jacques Aymar en un agent de police d'une perspicacité à distancer celle de M. de Sartines, quelque célèbre qu'elle soit. Auprès de lui nos chefs de la police de sûreté les plus intelligents ne seraient que des écoliers.

Il suppose donc que ce tourneur de baguette, pendant trois ou quatre heures qu'il passa à Lyon, avant de commencer ses expériences, eut le temps de prendre des informations et de découvrir ce que les autorités judiciaires ignoraient elles-mêmes. Il se rendit chez le jardinier, parce qu'il était présumable que les assassins s'étaient embarqués sur le Rhône, afin de s'éloigner plus vite ; il devina qu'ils y avaient bu du vin, parce qu'ils devaient avoir soif ; il aborda le long de ce fleuve partout où l'on sut plus tard qu'ils avaient réellement abordé, parce que les lieux habituels d'abordage lui étaient connus ; il s'arrêta au camp de Sablon, parce qu'il était évident qu'ils avaient voulu se donner le spectacle de cette réunion de troupes ; il se rendit à Beaucaire, parce qu'il était certain que le désir d'y faire quelque bon coup de leur métier les y avait conduits ; il s'arrêta enfin devant la porte de la prison, parce qu'il était probable que quelqu'un d'entre eux avait eu la maladresse de se faire arrêter. « Voilà pourquoi votre fille est muette ! » dit Sganarelle ; et M. Louis Figuier ne dit pas mieux ni autrement. Il croit surtout triompher, parce que Jacques Aymar, ayant été appelé plus tard à Paris, sur le bruit de sa renommée, y vit sa perspicacité subir des échecs réels, à côté de quelques réussites réelles aussi. Mais ces éclipses, qui lui valurent alors une certaine défaveur, M. Louis Figuier devait, moins que tout autre, lui en faire un reproche ; moins que tout autre, il pouvait s'en autoriser pour le déclarer un imposteur, lui qui sait mieux que personne, lui qui reconnaît, à propos du magnétisme, que ces sortes d'expériences sont capricieuses, et réussissent un jour pour échouer un autre. A cette inconséquence il en ajoute enfin une seconde, moins excusable. Non content d'accuser Jacques Aymar de charlatanisme, il prononce la même condamnation contre presque tous les tourneurs de baguette dont il raconte les faits et gestes, et dans la discussion, il dit cependant : « Parmi les nombreux adeptes praticiens, un petit nombre seulement étaient de mauvaise foi ; encore ne l'étaient-ils pas toujours ; le plus grand nombre opérait avec une entière sincérité. La baguette tournait positivement entre leurs mains, indépendante de tout artifice, et le phénomène, en tant que fait, était bien réel. » Bien, très bien, on ne peut mieux, la vérité est là. Mais comment et pourquoi tournait-elle ? Impossible d'échapper à cette interrogation indiscrète. Or M. Louis Figuier y répond ainsi : « Ce mouvement du bâton s'opérait en vertu d'un acte de leur pensée et sans qu'ils eussent aucune conscience de cette action secrète de leur volonté. » Toujours cette inconscience plus merveilleuse que le merveilleux qu'on repousse ! Y croira qui voudra. »

ESCANDE.

La mer, par M. Michelet.

M. Michelet n'a qu'à se tenir sur ses gardes, car voilà tous les dieux marins de l'antiquité qui s'apprêtent à lui faire un mauvais parti ; c'est ce que nous apprend M. Taxile Delord, dans un spirituel article publié par le *Siècle* du 4 février dernier. Leur langage est digne de l'*Orphée aux enfers* des Bouffes-Parisiens, témoin cet échantillon : Neptune paraissant tout à coup à la porte de la demeure d'Amphitrite, où étaient rassemblés les mécontents, s'écrie : « Voilà le Neptune demandé. Vous ne m'attendiez pas en ce moment, chère Amphitrite ; c'est l'heure de ma sieste ; mais il n'y a pas moyen de fermer l'oeil, depuis l'apparition de ce diable de livre intitulé *La Mer*. J'ai voulu le parcourir, mais il est plein de sornettes ; je ne sais de quelles mers M. Michelet veut nous parler ; pour moi, il m'est impossible de m'y reconnaître. Tout le monde sait fort bien que la mer finit aux colonnes d'Hercule ; que peut-il y avoir au-delà ?… etc. »

Il va sans dire que M. Michelet triomphe sur toute la ligne ; or, après la dispersion de ses ennemis, M. Taxile Delord lui dit : « Vous serez peut-être bien aise de savoir ce que sont devenus les dieux marins depuis que la mer les a chassés de leur empire. Neptune fait de la pisciculture en grand ; Glaucus est professeur de natation aux bains Ouarnier ; Amphitrite est dame de comptoir aux bains de la Méditerranée à Marseille ; Nérée a accepté une place de cuisinier sur les paquebots transatlantiques, plusieurs tritons sont morts, d'autres se montrent dans les foires. »

Nous ne garantissons pas l'exactitude des renseignements fournis par M. Delord sur la condition actuelle des héros olympiques, mais, comme principe, il a dit, sans le vouloir, quelque chose de plus sérieux qu'il n'avait l'intention de le faire.

Le mot *dieu*, chez les Anciens, avait une acception fort élastique ; c'était une qualification générique appliquée à tout être qui leur semblait s'élever au-dessus du niveau de l'humanité ; voilà pourquoi ils ont divinisé leurs grands hommes ; nous ne les trouverions pas aussi ridicules, si nous ne nous étions pas servis du même mot pour désigner l'être unique, souverain maître de l'univers. Les Esprits, qui existaient alors comme aujourd'hui, s'y manifestaient également, et ces êtres mystérieux devaient aussi, selon les idées du temps, et à bien meilleur titre encore, appartenir à la classe des dieux. Les peuples ignorants, les regardant comme des êtres supérieurs, leur rendirent un culte ; les poètes les chantèrent et semèrent leur histotre de profondes vérités philosophiques, cachées sous le voile d'ingénieuses allégories, dont l'ensemble forma la mythologie païenne. Le

vulgaire qui, généralement, ne voit que la surface des choses, prit la figure à la lettre, sans rechercher le fond de la pensée, absolument comme celui qui, de nos jours, ne verrait dans les fables de Lafontaine que la conversation des animaux.

Tel est en substance le principe de la mythologie ; les dieux n'étaient donc que les Esprits ou les âmes de simples mortels, comme ceux de nos jours ; mais les passions que la religion païenne leur prêtait ne donnent pas une brillante idée de leur élévation dans la hiérarchie spirite, à commencer par leur chef Jupiter, ce qui ne les empêchait pas de savourer l'encens qu'on brûlait sur leurs autels. Le christianisme les a dépouillés de leur prestige, et le Spiritisme, aujourd'hui, les réduit à leur juste valeur. Leur infériorité même a pu les assujettir à diverses réincarnations sur la terre ; il se pourrait donc que, parmi nos contemporains, il se trouvât quelques-uns des Esprits qui auraient jadis reçu les honneurs divins, et qui n'en seraient pas plus avancés pour cela. M. Taxile Delord, qui n'y croit pas sans doute, n'a certainement voulu faire qu'une plaisanterie, mais, à son insu, il n'en a pas moins dit une chose peut-être plus vraie qu'il ne pense, ou, tout au moins, qui n'est pas matériellement impossible, comme principe. C'est ainsi, qu'à l'imitation de M. Jourdain, quantité de personnes font du Spiritisme sans le savoir.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Alfred Leroy, suicidé.

(Société spirite de Paris, 8 mars 1861.)

Le *Siècle* du 2 mars 1861 rapporte le fait suivant :

Dans un terrain vague, à l'angle du chemin dit de l'Arcade, qui conduit de Conflans à Charenton, des ouvriers se rendant à leur travail, hier de grand matin, ont trouvé pendu à un sapin très élevé un individu qui avait cessé de vivre.

Averti de ce fait, le commissaire de police de Charenton s'est rendu sur les lieux, accompagné du docteur Josias et a procédé aux constatations.

Le suicidé était, dit le *Droit*, un homme d'une cinquantaine d'années, d'une figure pleine de distinction et mis d'une manière convenable. De l'une de ses poches on a retiré un billet au crayon ainsi conçu :

« Onze heures trois quarts du soir ; je monte au supplice. Dieu me pardonnera mes erreurs. »

Cette poche renfermait encore une lettre sans adresse et sans signature, dont voici le contenu :

« Oui, j'ai lutté jusqu'à la dernière extrémité ! Promesses, garanties, tout m'a manqué. Je pouvais arriver ; j'avais tout à croire, tout à espérer : un manque de parole me tue ; je ne puis plus lutter. J'abandonne cette existence depuis quelque temps si douloureuse. Plein de force et d'énergie, je suis obligé de recourir au suicide. J'en atteste Dieu, j'avais la plus grande envie de m'acquitter envers ceux qui m'avaient aidé dans l'infortune ; la fatalité m'écrase : tout se met contre moi. Abandonné subitement par ceux que j'ai représentés, je subis mon sort ; je meurs sans fiel, je l'avoue ; mais on aura beau dire, la calomnie n'empêchera pas que dans mes derniers moments je n'aie eu pour moi de nobles sympathies. Insulter l'homme qu'on réduit à la dernière des résolutions serait une infamie. C'est assez de l'avoir réduit là. La honte ne sera pas toute pour moi ; l'égoïsme m'aura tué. »

D'après d'autres papiers, ce suicidé serait un sieur Alfred Leroy, âgé de cinquante ans, originaire de Vimoutiers (Orne). La profession et le domicile sont restés inconnus, et, à la suite des formalités ordinaires, le corps, que personne n'a réclamé, a été transporté à la Morgue.

1. - *Évocation*. - R. Je ne viens pas en supplicié ; je suis sauvé ! Alfred.

Remarque. - Ces mots : Je suis sauvé ! ont étonné la plupart des assistants ; l'explication en a été demandée dans la suite de l'entretien.

2. - Nous avons appris par les journaux l'acte de désespoir auquel vous avez succombé, et, quoique nous ne vous connaissions pas, nous y compatissons, parce que la religion nous fait un devoir de compatir au sort de tous nos frères malheureux, et c'est pour vous donner un témoignage de sympathie que nous vous avons appelé. - R. Je dois taire les motifs qui m'ont poussé à cet acte désespéré. Je vous remercie de ce que vous faites pour moi ; c'est un bonheur, une espérance de plus ; merci !

3. Veuillez nous dire d'abord si vous avez bien la conscience de votre situation actuelle ? - R. Parfaite ; je suis heureux relativement ; je ne me suis pas suicidé pour des causes purement matérielles ; croyez qu'il y avait plus, mes dernières paroles le font bien voir ; c'est une main de fer qui m'a saisi ; quand je me suis incarné sur la terre, j'ai vu dans l'avenir mon suicide ; c'était l'épreuve contre laquelle j'avais à lutter ; j'ai voulu être plus fort que la fatalité, j'ai succombé.

Remarque. On verra tout à l'heure que cet Esprit n'échappe pas au sort des suicidés, malgré ce qu'il vient de dire. Quant au mot *fatalité*, il est évident que c'est chez lui un souvenir des idées terrestres ; on met sur le compte de la fatalité tous les malheurs qu'on ne sait pas éviter. Le suicide

était pour lui l'épreuve contre laquelle il avait à lutter ; il a cédé à l'entraînement au lieu de résister en vertu de son libre arbitre, et il a cru que c'était dans sa destinée.

4. Vous avez voulu échapper à une position fâcheuse par le suicide ; y avez-vous gagné quelque chose ? - R. C'est là mon châtiment : la confusion de mon orgueil et la conscience de ma faiblesse.

5. D'après la lettre trouvée sur vous, il paraît que la dureté des hommes et un manque de parole vous ont conduit à vous détruire ; quel sentiment éprouvez-vous maintenant pour ceux qui ont été la cause de cette résolution funeste ? - R. Oh ! ne me tentez pas, ne me tentez pas, je vous en prie !

Remarque. Cette réponse est admirable ; elle peint la situation de l'Esprit luttant contre l'envie de haïr ceux qui lui ont fait du mal, et le sentiment du bien qui l'engage à pardonner. Il craint que cette question ne provoque une réponse que sa conscience réprouve.

6. Regrettez-vous ce que vous avez fait ? - R. Je vous l'ai dit, mon orgueil et ma faiblesse en sont la cause.

7. De votre vivant croyiez-vous en Dieu et à la vie future ? - R. Mes dernières paroles le prouvent ; je marche au supplice.

Remarque. Il commence à comprendre sa position sur laquelle il a pu se faire illusion au premier abord, car il ne pourrait être sauvé et marcher au supplice.

8. En prenant cette résolution, que pensiez-vous qu'il adviendrait de vous ? - R. J'avais assez conscience de la justice pour comprendre ce qui me fait souffrir maintenant. J'eus un moment l'idée du néant ; mais je l'ai repoussée bien vite. Je ne me serais pas tué si j'avais eu cette idée en moi, je me serais vengé d'abord.

Remarque. Cette réponse est à la fois très logique et très profonde. S'il avait cru au néant après la mort, au lieu de se tuer, il se serait vengé, ou tout au moins il aurait commencé par se venger ; l'idée de l'avenir l'a empêché de commettre un double crime ; avec celle du néant qu'avait-il à craindre s'il voulait s'ôter la vie ? il ne craignait plus la justice des hommes, et il avait le plaisir de la vengeance. Telle est la conséquence des doctrines matérialistes que certains savants s'efforcent de propager.

9. Si vous aviez été bien convaincu que les plus cruelles vicissitudes de la vie sont des épreuves bien courtes en présence de l'éternité, auriez-vous succombé ? - R. Bien courtes, je le savais, mais le désespoir ne peut raisonner.

10. Nous supplions Dieu de vous pardonner, et nous lui adressons pour vous cette prière à laquelle nous nous associons tous :

« Dieu tout-puissant, nous savons le sort qui est réservé à ceux qui abrègent leurs jours, et nous ne pouvons entraver votre justice ; mais nous savons aussi que votre miséricorde est infinie ; puisse-t-elle s'étendre sur l'âme d'Alfred Leroy ! Puissent aussi nos prières, en lui montrant qu'il y a sur la terre des êtres qui s'intéressent à son sort, alléger les souffrances qu'il endure pour n'avoir pas eu le courage de supporter les vicissitudes de la vie !

« Bons Esprits dont la mission est de soulager les malheureux, prenez-le sous votre protection ; inspirez-lui le regret de ce qu'il a fait, et le désir de progresser par de nouvelles épreuves qu'il saura mieux supporter. »

R. Cette prière me fait pleurer, et puisque je pleure, je sus heureux.

11. Vous avez dit en commençant : maintenant je suis sauvé ; comment concilier ces paroles avec ce que vous avez dit plus tard : Je marche au supplice ? - R. Et pourquoi comptez-vous la bonté divine ? Je ne pouvais vivre ; c'était impossible ; croyez-vous que Dieu ne voit pas l'impossible en ce cas ?

Remarque. Au milieu de quelques réponses remarquablement sensées, il y en a d'autres, et celle-ci est de ce nombre, qui dénotent chez cet Esprit une idée imparfaite de sa situation. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on songe qu'il est mort depuis peu de jours.

12 (A Saint-Louis). Veuillez nous dire quel est le sort du malheureux que nous venons d'évoquer ? - R. L'expiation et la souffrance. Non, il n'y a pas de contradiction entre les premières paroles de cet infortuné et ses douleurs. Il est heureux, dit-il ; heureux de la cessation de la vie, et comme il est encore engagé dans les liens terrestres, il ne sent encore que l'absence du mal terrestre ; mais lorsque son Esprit s'élèvera, les horizons de la douleur, de l'expiation lente et terrible se dérouleront devant lui, et la connaissance de l'infini, encore voilée à ses yeux, sera pour lui le supplice qu'il a entrevu.

13. Quelle différence établissez-vous entre ce suicidé et celui de la Samaritaine ? Tous les deux se sont tués de désespoir, et pourtant leur situation est bien différente : celui-ci se reconnaît parfaitement ; il parle avec lucidité, et il ne souffre pas encore ; tandis que l'autre ne croyait pas être mort, et dès les premiers instants subissait un supplice cruel, celui de ressentir l'impression de son corps en décomposition. - R. Une immense différence ; le supplice de chacun de ces deux hommes revêt le caractère propre à leur avancement moral. Le dernier, âme faible et brisée, a supporté autant qu'il a cru ; il a douté de sa force, de la bonté de Dieu, mais il n'a ni blasphémé ni maudit ; son supplice intérieur, lent et profond,

aura la même intensité de douleur que celui du premier suicidé ; seulement la loi d'expiation n'est pas uniforme.

Nota. La relation du suicidé de la Samaritaine a été donnée dans le n° de juin 1858, page 166.

14. Quel est le plus coupable aux yeux de Dieu, et quel est celui qui subira le grand châtiment, ou de cet homme qui a succombé à sa faiblesse, ou de celui qui, par sa dureté, l'a conduit au désespoir ? - R. Assurément celui qui l'a fait succomber à la tentation.

15. La prière que nous avons adressée à Dieu pour lui, lui sera-t-elle utile ? - R. Oui, la prière est une rosée bienfaisante.

Jules Michel.

Mort à 14 ans, ami du fils du médium, madame Costel, évoqué huit jours après sa mort.

1. Evocation. - R. Je vous remercie de m'évoquer. Je me souviens de vous et des promenades que vous nous avez fait faire au parc Monceau.

2. Et votre camarade Charles, qu'en dites-vous ? - R. Charles a beaucoup de chagrin de ma mort. Mais suis-je mort ? Je vois, je vis, je pense comme avant, seulement je ne puis me toucher, et je ne reconnais rien de ce qui m'entoure.

3. Que voyez-vous ? - R. Je vois une grande clarté ; mes pieds ne touchent pas le sol ; je glisse ; je me sens entraîné. Je vois des figures brillantes, et d'autres qui sont enveloppées de blanc ; on me presse, on m'entoure ; les unes me sourient ; les autres me font peur avec leurs regards noirs.

4. Voyez-vous votre mère ? - R. Ah ! oui ; je vois ma mère, et ma sœur, et mon frère ; les voilà tous ! ma mère pleure beaucoup. Je voudrais lui parler comme à vous ; elle verrait que je ne suis pas mort. Comment donc faire pour la consoler ? Je vous en prie, parlez-lui de moi. Je voudrais bien aussi que vous dissiez à Charles que je vais bien m'amuser à le regarder travailler.

5. Voyez-vous votre corps ? - R. Mais oui, je vois mon corps, couché là, tout raide. Je ne suis pourtant pas dans ce trou, puisque me voici.

6. Où êtes-vous donc ? - R. Je suis là, près de votre table, à droite. Je trouve drôle que vous ne me voyiez pas ; je vous vois si bien, moi.

7. Qu'avez-vous ressenti quand vous avez quitté votre corps ? - R. Je ne me rappelle pas trop ce que j'ai senti alors ; j'avais très mal à la tête, et je voyais toutes sortes de choses autour de moi. J'étais tout engourdi ; je voulais remuer, je ne pouvais pas ; mes mains étaient toutes mouillées de sueur, et je sentais un grand travail dans mon corps ; puis je n'ai plus rien senti, et je me suis réveillé très soulagé ; je ne souffrais plus et j'étais léger comme une plume. Alors je me suis vu sur le lit, et pourtant je n'y étais pas ; j'ai vu tout le grand mouvement que l'on faisait, et je m'en suis allé ailleurs.

8. Comment avez-vous su que je vous demandais ? - R. Je ne me rends pas bien compte de tout ceci. J'ai bien entendu que vous me demandiez tout à l'heure, et je suis venu de suite, parce que, comme je disais à Charles, vous n'êtes pas ennuyeuse. Adieu, madame, à revoir. Je reviendrai vous parler, n'est-ce pas ?

Correspondance.

Rome, ce 2 mars 1861.

Monsieur,

Depuis quatre ans, environ, je m'occupe ici des manifestations spirites, et j'ai le bonheur d'avoir dans ma famille un très bon médium qui nous donne des communications d'un ordre supérieur. Nous avons lu et relu votre *Livre des Esprits* qui fait notre joie et notre consolation en nous donnant les notions les plus sublimes et les plus admissibles de la vie future. Si j'en pouvais douter, les preuves que j'en ai maintenant sont plus que suffisantes pour affermir ma foi. J'ai perdu des personnes qui m'étaient bien chères, et j'ai le bonheur inappréciable de savoir qu'elles sont heureuses, et de pouvoir correspondre avec elles. Vous dire la joie que j'en ai ressentie est inexprimable. La première fois qu'elles m'ont donné des signes manifestes de leur présence, je me suis écrié : Il est donc vrai que tout ne meurt pas avec le corps ! Je vous dois, monsieur, de m'avoir donné cette confiance ; croyez à mon éternelle gratitude pour le bien que vous m'avez fait, car malgré moi l'avenir me tourmentait. L'idée du néant était affreuse, et hors du néant, je ne retrouvais qu'une incertitude accablante ; à présent plus de doute ; il me semble que je renais à la vie : toutes mes appréhensions sont dissipées, et ma confiance en Dieu, est revenue plus forte que jamais. J'espère bien que, grâce à vous, mes enfants n'auront pas les mêmes tourments, car ils sont nourris de ces vérités que la raison grandissant ne peut que fortifier en eux.

Cependant il nous manquait un guide sûr pour la pratique ; si je n'avais pas craint de vous importuner, je vous aurais depuis longtemps demandé les conseils de votre expérience ; heureusement votre livre des médiums est venu combler cette lacune, et maintenant nous marchons d'un pas plus ferme, puisque nous sommes prévenus des écueils que l'on peut rencontrer.

Je vous envoie, monsieur, quelques échantillons des communications que nous avons obtenues depuis peu ; elles ont été écrites en italien, et ont sans doute perdu à la traduction ; malgré cela, je vous serai fort reconnaissant de me dire ce que vous en pensez, si vous voulez bien me favoriser d'une réponse ; ce sera pour nous un encouragement.

Excusez, je vous prie, monsieur, cette longue lettre, et croyez au témoignage de sympathie de votre tout dévoué, Comte X…

Nota. L'abondance des matières nous force d'ajourner la publication des communications que nous transmet M. le comte X…, au nombre desquelles il s'en trouve de très remarquables ; nous en extrayons seulement les réponses suivantes faites par un des Esprits qui se sont manifestés à lui.

Demande. Connaissez-vous le *Livre des Esprits* ? - *Réponse*. Comment les Esprits ne connaîtraient-ils pas leur ouvrage ? Tous le connaissent.

D. C'est très naturel pour ceux qui y ont travaillé ; mais les autres ? - R. Il y a entre les Esprits une communauté de pensées et une solidarité que vous ne pouvez comprendre, hommes qui êtes nourris dans l'égoïsme et ne voyez que par les étroites fenêtres de votre prison.

D. Y avez-vous travaillé ? - R. Non, pas personnellement, mais je savais qu'il devait être fait, et que d'autres Esprits, bien au-dessus de moi, étaient chargés de cette mission.

D. Quels résultats produira-t-il ? - R. C'est un arbre qui a déjà jeté des semences fécondes par toute la terre ; ces semences germent, bientôt elles mûriront, et avant peu on en recueillera les fruits.

D. N'a-t-il pas à craindre l'opposition de ses détracteurs ? - R. Quand les nuages qui obscurcissent le soleil sont dissipés, il brille d'un plus vif éclat.

D. Ces nuages seront donc dissipés ? - R. Un souffle de Dieu suffit.

D. Ainsi, selon vous, le spiritisme deviendra une croyance générale ? - R. Dites universelle.

D. Il y a pourtant des hommes qu'il paraît bien difficile de convaincre ? - R. Il y en a qui ne le seront jamais dans cette vie, mais chaque jour la mort les moissonne.

D. Est-ce qu'il n'en viendra pas d'autres à leur place et qui seront incrédules comme eux ? - R. Dieu veut le triomphe du bien sur le mal, de la vérité sur l'erreur, ainsi qu'il l'a annoncé ; il faut que son règne arrive ; ses voies sont impénétrables ; mais croyez bien que ce qu'il veut il le peut.

D. Le spiritisme sera-t-il jamais accepté ici ? - R. Il y sera accepté et il y fleurira. (Au même instant l'Esprit porte avec vivacité le crayon sur la réponse avant-dernière, et il la souligne avec force.)

D. Quelle peut être l'utilité du spiritisme pour le triomphe du bien sur le mal ; la loi du Christ ne suffit-elle pas pour cela ? - R. Cette loi suffirait certainement si on la pratiquait ; mais combien le font ? Combien y en a-t-il qui n'ont que les apparences de la foi ? Dieu voyant donc que sa loi était méconnue et incomprise, et que, malgré cette loi l'homme va se précipitant de plus en plus dans le gouffre de l'incrédulité, a voulu lui donner une nouvelle marque de sa bonté infinie, en multipliant sous ses yeux les preuves de l'avenir par les manifestations éclatantes dont il est témoin, en le faisant avertir de tous côtés par ceux mêmes qui ont quitté la terre et qui viennent lui dire : Nous vivons. En présence de ces témoignages, ceux qui résisteront seront sans excuse ; ils expieront leur aveuglement et leur orgueil par de nouvelles existences plus pénibles dans des mondes inférieurs jusqu'à ce qu'enfin ils ouvrent les yeux à la lumière. Croyez bien que, parmi ceux qui souffrent sur la terre, il y en a beaucoup qui expient leurs existences passées.

D. Le spiritisme peut-il être regardé comme une loi nouvelle ? - R. Non, ce n'est pas une loi nouvelle. Les interprétations que les hommes ont données de la loi du Christ ont engendré des luttes qui sont contraires à son esprit ; Dieu ne veut plus qu'une loi d'amour soit un prétexte de désordre et de luttes fratricides. Le spiritisme, s'exprimant sans ambages et sans allégories, est destiné à ramener à l'unité de croyance ; il est donc la confirmation et l'éclaircissement du christianisme qui est et qui sera toujours la loi divine, celle qui doit régner sur toute la terre et dont la propagation va être rendue plus facile par cet auxiliaire puissant.

Enseignements et dissertations Spirites.

La Vérité va naître

(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)

Quels sont les douloureux gémissements qui viennent retentir jusqu'à mon cœur et en font vibrer toutes les fibres ? C'est l'humanité qui se débat sous les efforts d'un rude et pénible travail, car elle va enfanter la Vérité. Accourez, Spirites, rangez-vous autour de son lit de souffrance ; que les plus forts d'entre vous tiennent ses membres raidis sous les convulsions de la douleur ; que les autres attendent la naissance de cet enfant et le reçoivent dans leurs bras à son entrée dans la vie. Le moment suprême arrive ; il s'échappe, par un dernier effort, du sein qui l'avait conçu, laissant sa mère quelque temps affaissée sous l'atonie de la faiblesse. Cependant il est né sain et robuste, et de sa large poitrine il aspire la vie à pleins poumons. Vous, qui avez assisté à sa naissance, il faut que vous le suiviez pas à pas dans la vie. Voyez ! la joie de l'avoir enfanté a donné à sa mère une recrudescence de force et de courage, et de ses accents maternels elle appelle tous les hommes à se grouper autour de cet enfant de bénédiction, car elle pressent que de sa voix retentissante il va, dans quelques années, faire tomber l'échafaudage de l'Esprit de mensonge, et, vérité immuable comme Dieu lui-même, appeler par le Spiritisme tous les hommes sous son drapeau. Mais il n'achètera le triomphe qu'au prix de la lutte, car il a des ennemis acharnés qui conspirent sa perte, et ces ennemis sont l'orgueil, l'égoïsme, la cupidité, l'hypocrisie et le fanatisme, ennemis tout-puissants qui jusqu'alors ont régné en maîtres et ne se laisseront pas détrôner sans résistance. Quelques-uns rient de sa faiblesse, mais d'autres s'effraient de sa venue et pressentent leur ruine ; c'est pourquoi ils cherchent à le faire périr, comme jadis Hérode chercha à faire périr Jésus dans le massacre des Innocents. Cet enfant n'a point de patrie ; il erre sur toute la terre, cherchant le peuple qui, le premier, arborera son drapeau, et ce peuple sera le plus puissant parmi les peuples, car telle est la volonté de Dieu. MASSILLON.

Progrès d'un Esprit pervers.

(Société spirite de Paris. Médium madame Costel.)

Sous le titre de *Châtiment de l'égoïste*, nous avons publié, dans le numéro de décembre 1860, plusieurs communications, signées *Claire*, où cet Esprit révèle ses mauvais penchants et la situation déplorable où il se trouve. Notre collègue, madame Costel, qui a connu cette personne de son vivant, et lui sert de médium, a entrepris son éducation morale ; ses efforts ont été couronnés de succès ; on en peut juger par la dictée spontanée suivante qu'elle a faite à la Société le 1° mars dernier.

« Je vous parlerai de la différence importante qui existe entre la morale divine et la morale humaine. La première assiste la femme adultère dans son abandon, et dit aux pécheurs : « Repentez-vous, et le royaume des cieux vous sera ouvert. » La morale divine, enfin, accepte tous les repentirs et toutes les fautes avouées, tandis que la morale humaine repousse celles-ci et admet, en souriant, les péchés cachés qui, dit-elle, sont à moitié pardonnés. A l'une la grâce du pardon, à l'autre l'hypocrisie ; choisissez, esprits avides de vérité ! Choisissez entre les cieux ouverts au repentir, et la tolérance qui admet le mal qui ne dérange pas son égoïsme et ses faux arrangements, mais qui repousse la passion et les sanglots de fautes confessées au grand jour. Repentez-vous, vous tous qui péchez ;

renoncez au mal, mais surtout renoncez à l'hypocrisie qui voile la laideur du mal sous le masque riant et trompeur des convenances mutuelles. CLAIRE. »

Voici un autre exemple de conversion obtenue dans un cas à peu près semblable. Dans la même séance se trouvait une dame étrangère, médium, qui écrivait dans la Société pour la première fois. Elle avait connu une femme, morte il y a neuf ans, et qui, de son vivant, méritait peu d'estime. Depuis sa mort, son Esprit s'était montré à la fois pervers et méchant, ne cherchant qu'à faire le mal. Cependant de bons conseils avaient fini par la ramener à de meilleurs sentiments. Dans cette séance elle dicta spontanément ce qui suit :

« Je demande qu'on prie pour moi ; il faut que je sois bonne ; j'ai persécuté et obsédé longtemps un être appelé à faire du bien, et Dieu ne veut plus que je persécute ; mais j'ai peur de manquer de courage ; aidez-moi ; j'ai fait tant de mal ! Oh ! que je souffre ! que je souffre ! Je me suis réjouie du mal arrivé ; j'y ai contribué de toutes mes forces, mais je ne veux plus faire le mal. Oh ! priez pour moi ! ADÈLE. »

Sur la jalousie chez les médiums.

(Envoi de M. Ky…, correspondant de la Société à Carlsruhe.)

L'homme vain de lui-même et de sa propre intelligence est aussi méprisable que pitoyable. Il chasse la vérité devant lui, pour y substituer ses arguments et ses convictions personnelles, qu'il croit infaillibles et irrévocables, parce qu'ils lui appartiennent. L'homme vain est toujours égoïste, et l'égoïsme est le fléau de l'humanité ; mais en méprisant le reste du monde, il ne montre que trop sa propre petitesse ; en repoussant des vérités qui pour lui sont nouvelles, il montre aussi l'espace limité de sa propre intelligence pervertie par son obstination, qui accroît encore sa vanité et son égoïsme.

Malheur à l'homme qui se laisse dominer par ces deux ennemis de lui-même ! quand il se réveillera dans cet état où la vérité et la lumière fondront sur lui de toutes parts, alors il ne verra en lui qu'un être misérable qui s'est follement exalté au-dessus de l'humanité pendant sa vie terrestre, et qui sera bien au-dessous de certains êtres plus modestes et plus simples auxquels il pensait en imposer ici-bas.

Soyez humbles de cœur, vous à qui Dieu a fait part de ses dons spirituels. N'attribuez aucun mérite à vous-mêmes, pas plus qu'on n'attribue l'ouvrage, non aux outils, mais à l'ouvrier. Souvenez-vous bien que vous n'êtes que les instruments dont Dieu se sert pour manifester au monde son Esprit tout-puissant, et que vous n'avez nul sujet de vous glorifier de vous-mêmes. Il y a tant de médiums, hélas ! qui deviennent vains, au lieu de devenir humbles à mesure que leurs dons s'accroissent. Ceci est un retard dans le progrès, car au lieu d'être humble et passif, le médium repousse souvent, par sa vanité et par son orgueil, des communications importantes qui se font alors jour par des sujets plus méritants. Dieu ne regarde pas à la position matérielle d'une personne pour lui communiquer son esprit de sainteté ; bien loin de là, car il élève souvent les humbles d'entre les humbles, pour les douer des plus grandes facultés, afin que le monde voie bien que ce n'est pas l'homme, mais l'esprit de Dieu par l'homme qui fait des miracles. Le médium est, comme je l'ai dit, le simple instrument du grand Créateur de toutes choses, et c'est à ce dernier qu'il faut rendre gloire, c'est lui qu'il faut remercier de son inépuisable bonté.

Je voudrais aussi dire un mot sur l'envie et la jalousie qui règnent bien souvent entre les médiums, et que, comme la mauvaise herbe, il faut arracher dès qu'elle commence à paraître, de peur qu'elle n'étouffe les bons germes avoisinants.

Chez le médium la jalousie est autant à craindre que l'orgueil ; elle prouve le même besoin d'humilité ; je dirai même qu'elle dénote un manque de sens commun. Ce n'est pas en vous montrant jaloux des dons de votre voisin que vous en recevrez de pareils, car si Dieu donne beaucoup aux uns et peu aux autres, soyez certains qu'en agissant ainsi, il a un motif bien fondé ! La jalousie aigrit le cœur ; elle étouffe même les meilleurs sentiments ; c'est donc un ennemi qu'on ne saurait éviter avec trop de soin, car il ne laisse aucun repos quand une fois il s'est emparé de nous ; ceci s'applique à tous les cas de la vie d'ici-bas ; mais j'ai voulu surtout parler de la jalousie entre médiums, aussi ridicule que méprisable et mal fondée, et qui prouve combien l'homme est faible quand il se rend esclave de ses passions. LUOS.

Remarque. Lors de la lecture de cette dernière communication devant la Société, une discussion s'établit sur la jalousie des médiums comparée à celle des somnambules. Un des membres, M. D…, dit qu'à son avis la jalousie est la même dans les deux cas, et que si elle paraît plus fréquente chez les somnambules, c'est que, dans cet état, ils ne savent pas la dissimuler.

M. Allan Kardec réfute cette opinion : « La jalousie, dit-il, paraît inhérente à l'état somnambulique, et cela par une cause dont il est difficile de se rendre compte, et que les somnambules eux-mêmes ne peuvent expliquer. Ce sentiment existe entre somnambules qui, à l'état de veille, n'ont l'un pour l'autre que de la bienveillance. Chez les médiums, il est loin d'être habituel, et tient évidemment à la nature morale de l'individu. Un médium n'est jaloux d'un autre médium que parce qu'il est dans sa nature d'être jaloux ; ce défaut, conséquence de l'orgueil et de l'égoïsme, est essentiellement nuisible à la bonté des communications, tandis que le somnambule le plus jaloux peut être très lucide, et cela se conçoit facilement. Le somnambule voit par lui-même ; c'est son propre Esprit qui se dégage et agit : il n'a besoin de personne ; le médium, au contraire, n'est qu'un intermédiaire : il reçoit tout des Esprits étrangers, et sa personnalité est bien moins en jeu que chez le somnambule. Les Esprits sympathisent avec lui en raison de ses qualités ou de ses défauts ; or, les défauts qui sont le plus antipathiques aux bons Esprits sont l'orgueil, l'égoïsme et la jalousie. L'expérience nous apprend que la faculté médianimique, en tant que faculté, est indépendante des qualités morales ; elle peut, de même que la faculté somnambulique, exister au plus haut degré chez l'homme le plus pervers. Il en est tout autrement à l'égard des sympathies des bons Esprits, qui se communiquent naturellement d'autant plus volontiers, que l'intermédiaire chargé de transmettre leur pensée est plus pur, plus sincère, et s'écarte plus de la nature des mauvais Esprits ; ils font à cet égard ce que nous faisons nous-mêmes quand nous prenons quelqu'un pour confident. En ce qui concerne spécialement la jalousie, comme ce travers existe chez presque tous les somnambules, et qu'il est beaucoup plus rare chez les médiums, il paraît que chez les premiers il est la règle, et chez les seconds l'exception, d'où il suivrait qu'il ne doit pas avoir la même cause dans les deux cas. »

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 5. MAI 1861.

Société parisienne des Etudes Spirites.

Discours de M. Allan Kardec.

A L'OCCASION DU RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE SOCIALE, PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 5 AVRIL 1861.

Messieurs et chers collègues,

Au moment où notre société commence sa quatrième année, je crois que nous devons un remerciement spécial aux bons Esprits qui ont bien voulu nous assister, et, en particulier, à notre Président spirituel dont les sages conseils ont su nous préserver de plus d'un écueil, et dont la protection nous a fait surmonter les difficultés qui ont été semées sur notre route, sans doute pour mettre à l'épreuve notre dévouement et notre perspicacité. Nous devons le reconnaître, sa bienveillance ne nous a jamais fait défaut, et, grâce au bon esprit dont la Société est maintenant animée, elle a triomphé du mauvais vouloir de ses ennemis. Permettez-moi, à ce sujet, quelques observations rétrospectives.

L'expérience nous avait démontré des lacunes regrettables dans la constitution de la Société, lacunes qui ouvraient la porte à certains abus ; la Société les a comblées, et depuis lors elle n'a eu qu'à s'en applaudir. Réalise-t-elle l'idéal de la perfection ? Nous ne serions pas Spirites si nous avions l'orgueil de le croire ; mais quand la base est bonne et que le

reste ne dépend que de la volonté, il faut espérer que, les bons Esprits aidant, nous ne nous arrêterons pas en chemin.

Au nombre des réformes les plus utiles, il faut placer en première ligne l'institution des *Associés libres*, qui donne un accès plus facile aux candidats, tout en leur permettant de se faire connaître et apprécier avant leur admission définitive comme membres titulaires ; participant aux travaux et aux études de la Société, ils profitent de tout ce qui s'y fait ; mais, comme ils n'ont pas voix dans la partie administrative, ils ne peuvent, dans aucun cas, engager la responsabilité de la Société. Vient ensuite la mesure qui a eu pour objet de restreindre le nombre des auditeurs, et d'entourer de plus de difficultés, par un choix plus sévère, leur admission aux séances ; puis, celle qui interdit la lecture de toute communication obtenue en dehors de la Société, avant qu'au préalable il n'en ait été pris connaissance, et que cette lecture n'ait été autorisée ; enfin, celles qui arment la Société contre quiconque pourrait y porter la perturbation, ou tenterait d'y imposer sa volonté.

Il en est d'autres encore qu'il serait superflu de rappeler, dont l'utilité n'est pas moins grande, et dont nous sommes chaque jour à même d'apprécier les heureux résultats. Mais si cet état de choses est compris dans le sein de la Société, il n'en est pas de même au dehors, où, il ne faut pas se le dissimuler, nous n'avons pas que des amis. On nous critique sur plusieurs points, et quoique nous n'ayons pas à nous en préoccuper, puisque l'ordre de la Société n'intéresse que nous, il n'est peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil sur ce que l'on nous reproche, parce qu'en définitive, si ces reproches étaient fondés, nous devrions en profiter.

Certaines personnes blâment la sévère restriction apportée dans l'admission des auditeurs ; elles disent que, si nous voulons faire des prosélytes, il faut éclairer le public, et, pour cela, lui ouvrir les portes de nos séances, autoriser toutes questions et toutes interpellations ; que si nous n'admettons que des gens croyants, nous n'avons pas grand mérite à les convaincre. Ce raisonnement est spécieux, et si, en ouvrant nos portes au premier venu, le résultat supposé était atteint, certes nous aurions tort de ne pas le faire ; mais comme c'est le contraire qui arriverait, nous ne le faisons pas.

Il serait, du reste, bien fâcheux que la propagation de la doctrine fût subordonnée à la publicité de nos séances ; quelque nombreux que pût être l'auditoire, il serait toujours fort restreint, imperceptible, comparé à la masse de la population. D'un autre côté nous savons, par expérience, que la véritable conviction ne s'acquiert que par l'étude, la réflexion et une observation soutenue, et non en assistant à une ou deux séances

quelque intéressantes qu'elles soient ; et cela est si vrai, que le nombre de ceux qui croient sans avoir rien vu, mais parce qu'ils ont étudié et compris, est immense. Sans doute le désir de voir est très naturel, et nous sommes loin de le blâmer, mais nous voulons que l'on voie dans des conditions profitables ; voilà pourquoi nous disons : Étudiez d'abord et vous verrez ensuite, parce que vous comprendrez mieux.

Si les incrédules réfléchissaient à cette condition, ils y verraient la meilleure garantie de notre bonne foi d'abord, et ensuite de la puissance de la doctrine. Ce que le charlatanisme redoute le plus, c'est d'être compris ; il fascine les yeux et n'est pas assez sot pour s'adresser à l'intelligence qui découvrirait aisément le dessous de carte. Le Spiritisme, au contraire, n'admet pas de confiance aveugle ; il veut être clair en tout ; il veut que l'on comprenne tout, que l'on se rende compte de tout ; donc, quand nous prescrivons d'étudier et de méditer, c'est appeler le concours de la raison, et prouver que la science spirite ne redoute pas l'examen, puisque avant de croire nous faisons une obligation de comprendre.

Nos séances n'étant pas des séances de démonstration, leur publicité n'atteindrait donc pas le but, et aurait de graves inconvénients ; avec un public sans choix, apportant plus de curiosité que de véritable désir de s'instruire, et encore plus d'envie de critiquer et de railler, il serait impossible d'avoir le recueillement indispensable pour toute manifestation sérieuse ; une controverse plus ou moins malveillante, et basée, la plupart du temps, sur l'ignorance des principes les plus élémentaires de la science, entraînerait de perpétuels conflits où la dignité pourrait être compromise. Or, ce que nous voulons, c'est que, si en sortant de chez nous les auditeurs n'emportent pas la conviction, ils emportent de la Société l'idée d'une assemblée grave, sérieuse, qui se respecte et sait se faire respecter, qui discute avec calme et modération, examine avec soin, approfondit tout avec l'œil de l'observateur consciencieux qui cherche à s'éclairer, et non avec la légèreté du simple curieux. Et croyez-le bien, messieurs, cette opinion fait plus pour la propagande que s'ils sortaient avec la seule pensée d'avoir satisfait leur curiosité, car l'impression qui en résulte les porte à réfléchir, tandis que dans le cas contraire, ils seraient plus disposés à rire qu'à croire.

J'ai dit que nos séances ne sont pas des séances de démonstration, mais si jamais nous en faisions de ce genre, à l'usage des novices qu'il s'agirait d'instruire et de convaincre, tout s'y passerait avec autant de gravité et de recueillement que dans nos séances ordinaires ; la controverse s'y établirait avec ordre, de manière à être instructive et non tumultueuse, et quiconque s'y permettrait un mot déplacé en serait exclus ; alors

l'attention serait soutenue, et la discussion même serait profitable à tout le monde ; c'est probablement ce que nous ferons un jour. On nous demandera, sans doute, pourquoi nous ne l'avons pas fait plus tôt dans l'intérêt de la vulgarisation de la science ; la raison en est simple : c'est que nous avons voulu procéder avec prudence, et non comme des étourdis plus impatients que réfléchis ; avant d'instruire les autres, nous avons voulu nous instruire nous-mêmes. Nous voulons appuyer notre enseignement sur une masse imposante de faits et d'observations, et non sur quelques expériences décousues, observées à la légère et superficiellement. Toute science, à son début, rencontre forcément des faits qui, au premier abord, paraissent contradictoires, et dont une étude complète, minutieuse, peut seule démontrer la connexion ; c'est la loi commune de ces faits que nous avons voulu rechercher, afin de présenter un ensemble aussi complet, aussi satisfaisant que possible, et donnant le moins possible prise à la contradiction. Dans ce but, nous recueillons les faits, nous les examinons, nous les scrutons dans ce qu'ils ont de plus intime, nous les commentons, nous les discutons froidement, sans enthousiasme, et c'est ainsi que nous sommes arrivés à découvrir l'admirable enchaînement qui existe dans toutes les parties de cette vaste science qui touche aux plus graves intérêts de l'humanité. Tel a été jusqu'à présent, messieurs, l'objet de nos travaux, objet parfaitement caractérisé par le simple titre de *Société des études spirites* que nous avons adopté. Nous nous réunissons dans le but de nous éclairer et non de nous distraire ; ne cherchant point à nous amuser, nous ne voulons pas amuser les autres ; voilà pourquoi nous tenons à n'avoir que des auditeurs sérieux, et non des curieux qui croiraient trouver ici un spectacle. Le Spiritisme est une science, et, pas plus que toute autre science, il ne peut s'apprendre en se jouant ; bien plus, prendre les âmes de ceux qui ne sont plus comme sujet de distraction, ce serait manquer au respect qu'on leur doit ; spéculer sur leur présence et leur intervention, serait une impiété et une profanation.

Ces réflexions répondent au reproche que quelques personnes nous ont adressé, de revenir sur des faits connus, et de ne pas constamment chercher du nouveau. Au point où nous en sommes, il est difficile qu'à mesure que nous avançons, les faits qui se produisent ne roulent pas à peu près dans le même cercle ; mais on oublie que des points aussi importants que ceux qui touchent à l'avenir de l'homme ne peuvent arriver à l'état de vérité absolue qu'après un grand nombre d'observations ; il y aurait de la légèreté à formuler une loi sur quelques exemples ; l'homme sérieux et prudent est plus circonspect ; non seulement il veut tout voir, mais voir beaucoup et souvent ; c'est pourquoi nous ne reculons pas de-

vant la monotonie des répétitions, parce qu'il en ressort des confirmations et souvent des nuances instructives, et que si nous y découvrions des faits contradictoires, nous en rechercherions la cause. Nous ne nous sommes point hâtés de prononcer sur de premières données nécessairement incomplètes ; avant de cueillir nous attendons la maturité. Si nous avons été moins en avant que quelques-uns l'eussent désiré au gré de leur impatience, nous avons marché plus sûrement, sans nous égarer dans le labyrinthe des systèmes ; nous savons peut-être moins de choses, mais nous savons mieux, ce qui est préférable, et nous pouvons affirmer ce que nous savons sur la foi de l'expérience.

Ne croyez pas, du reste, messieurs, que l'opinion de ceux qui critiquent l'organisation de la Société soit celle des vrais amis du Spiritisme ; non, c'est celle de ses ennemis, qui sont vexés de voir la Société poursuivre sa route avec calme et dignité à travers les embûches qu'ils lui ont tendues et lui tendent encore ; ils regrettent que l'accès en soit difficile, parce qu'ils seraient enchantés d'y venir semer le trouble. C'est dans ce but qu'ils la blâment encore de limiter le cercle de ses travaux, et prétendent qu'elle ne s'occupe que de choses insignifiantes et sans portée, parce qu'elle s'abstient de traiter les questions politiques et religieuses ; ils voudraient la voir entrer dans la controverse dogmatique ; or, c'est là précisément que perce le bout de l'oreille. La Société s'est sagement renfermée dans un cercle inattaquable à la malveillance ; on voudrait, en piquant son amour-propre, l'entraîner dans une voie périlleuse, mais elle ne s'y laissera pas prendre ; en s'occupant exclusivement des questions qui intéressent la science, et qui ne peuvent porter ombrage à personne, elle s'est mise à l'abri des attaques, et elle tient à y rester ; par sa prudence, sa modération, sa sagesse, elle s'est concilié l'estime des vrais Spirites, et son influence s'étend jusque dans les pays lointains d'où l'on aspire à l'honneur d'en faire partie ; or, cet hommage qui lui est rendu par des personnes qui ne la connaissent que de nom, par ses travaux, et par la considération qu'elle s'est acquise, lui est cent fois plus précieux que le suffrage des imprudents trop pressés, ou des malveillants qui voudraient l'entraîner à sa perte, et seraient enchantés de la voir se compromettre. Tant que j'aurai l'honneur de la diriger, tous mes efforts tendront à la maintenir dans cette voie ; si jamais elle devait en sortir, je la quitterais à l'instant même, parce que, à aucun prix, je n'en voudrais assumer la responsabilité.

Au reste, messieurs, vous savez par quelles vicissitudes la Société a passé ; tout ce qui est arrivé avant et depuis a été annoncé, et tout s'est accompli ainsi que cela avait été prévu ; ses ennemis voulaient sa ruine ;

les Esprits, qui savaient qu'elle était utile, voulaient sa conservation, et elle s'est maintenue, et elle se maintiendra tant qu'elle sera nécessaire à leurs vues ; si vous aviez été à même d'observer, comme j'ai pu le faire, les choses dans les détails intimes, vous ne pourriez méconnaître l'intervention d'une puissance supérieure, car pour moi elle est manifeste, et vous comprendriez que tout a été pour le mieux et dans l'intérêt de sa propre conservation ; mais il viendra un temps où, telle qu'elle est actuellement, elle ne sera plus indispensable ; nous verrons alors ce que nous aurons à faire, car la marche est tracée en vue de toutes les éventualités.

Les ennemis les plus dangereux de la Société ne sont pas ceux du dehors ; nous pouvons leur fermer nos portes et nos oreilles ; les plus à craindre sont les ennemis invisibles qui pourraient s'introduire ici malgré nous. C'est à nous de leur prouver, comme nous l'avons déjà fait, qu'ils perdraient leur temps s'ils tentaient de s'imposer à nous. Leur tactique, nous le savons, est de chercher à semer la désunion, de jeter des brandons de discorde, d'inspirer la jalousie, la défiance et les puériles susceptibilités qui engendrent la désaffection ; opposons-leur le rempart de la charité, de la bienveillance mutuelle, et nous serons invulnérables aussi bien contre leurs malignes influences occultes que contre les diatribes de nos adversaires incarnés qui s'occupent plus de nous que nous ne nous occupons d'eux ; car nous pouvons, sans amour-propre, nous rendre cette justice que jamais ici leur nom même n'a été prononcé, soit par un sentiment de convenance, soit parce que nous avons à nous occuper de choses plus utiles. Nous ne forçons personne à venir à nous ; nous accueillons avec plaisir et empressement les gens sincères et de bonne volonté, sérieusement désireux de s'éclairer, et nous en trouvons assez pour ne pas perdre notre temps à courir après ceux qui nous tournent le dos par de futiles motifs d'amour-propre ou de jalousie. Ceux-là ne peuvent être considérés comme de vrais Spirites malgré les apparences ; ce sont peut-être des Spirites croyant aux faits, mais à coup sûr ce ne sont pas des Spirites croyant aux conséquences morales des faits, autrement ils montreraient plus d'abnégation, d'indulgence, de modération, et moins de présomption dans leur infaillibilité. Les rechercher, serait même leur rendre un mauvais service, car ce serait faire croire à leur importance et qu'on ne peut s'en passer. Quant à ceux qui nous dénigrent, nous ne devons pas nous en préoccuper davantage ; des hommes qui valaient cent fois mieux que nous ont été dénigrés et bafoués : nous ne saurions avoir de privilège à cet égard ; c'est à nous de prouver par nos actes que leurs diatribes portent à faux, et les armes dont ils se servent se tourneront contre eux.

Après avoir, en commençant, remercié les Esprits qui nous assistent, nous ne devons pas oublier, leurs interprètes dont quelques-uns nous donnent leur concours avec un zèle, une complaisance qui ne se sont jamais démentis ; nous ne pouvons, en échange, leur offrir qu'un stérile témoignage de notre satisfaction ; mais le monde des Esprits les attend, et là tous les dévouements sont comptés au poids du désintéressement, de l'humilité et de l'abnégation.

En résumé, messieurs, nos travaux ont marché, pendant l'année qui vient de s'écouler, avec une parfaite régularité et rien ne les a interrompus ; une foule de faits du plus haut intérêt ont été rapportés, expliqués et commentés ; des questions fort importantes ont été résolues ; tous les exemples qui ont passé sous nos yeux par les évocations, toutes les investigations auxquelles nous nous sommes livrés sont venus confirmer les principes de la science et nous fortifier dans nos croyances ; de nombreuses communications d'une incontestable supériorité ont été obtenues par divers médiums ; la province et l'étranger nous en ont adressé d'excessivement remarquables, et qui prouvent, non seulement combien le Spiritisme se répand, mais aussi sous quel point de vue grave et sérieux il est maintenant partout envisagé. Ceci, sans doute, est un résultat dont nous devons être heureux, mais il en est un non moins satisfaisant et qui, du reste, est une conséquence de ce qui avait été prédit dès l'origine : c'est l'unité qui s'établit dans la théorie de la doctrine à mesure qu'on l'étudie et qu'on la comprend mieux. Dans toutes les communications qui nous viennent du dehors, nous trouvons la confirmation des principes qui nous sont enseignés par les Esprits, et comme les personnes qui les obtiennent nous sont pour la plupart inconnues, on ne peut dire qu'elles subissent notre influence.

Le principe même de la réincarnation qui avait, au premier abord, trouvé le plus de contradicteurs, parce qu'on ne le comprenait pas, est aujourd'hui accepté par la force de l'évidence, et parce que tout homme qui pense y reconnaît la seule solution possible des plus grands problèmes de la philosophie morale et religieuse. Sans la réincarnation on est arrêté à chaque pas, tout est chaos et confusion ; avec la réincarnation tout s'éclaircit, tout s'explique de la manière la plus rationnelle ; si elle rencontre encore quelques adversaires plus systématiques que logiques, le nombre en est fort restreint ; or qui l'a inventée ? ce n'est à coup sûr ni vous ni moi ; elle nous a été enseignée, nous l'avons acceptée, voilà tout ce que nous avons fait. De tous les systèmes qui ont surgi dans le principe, bien peu survivent aujourd'hui, et on peut dire que leurs rares partisans sont surtout parmi les gens qui jugent sur un premier aspect, et

souvent d'après des idées préconçues ou des préjugés ; mais il est évident maintenant que quiconque se donne la peine d'approfondir toutes les questions et juge froidement, sans prévention, sans hostilité systématique surtout, est invinciblement ramené, par le raisonnement autant que par les faits, à la théorie fondamentale qui prévaut aujourd'hui, on peut dire dans tous les pays du monde.

Certes, messieurs, la Société n'a pas tout fait pour ce résultat ; mais je crois que, sans vanité, elle peut en revendiquer une petite part ; son influence morale est plus grande qu'on ne le croit, et cela précisément parce qu'elle n'a jamais dévié de la ligne de modération qu'elle s'est tracée ; on sait qu'elle s'occupe exclusivement de ses études, sans se laisser détourner par les mesquines passions qui s'agitent autour d'elle ; qu'elle le fait sérieusement comme doit le faire toute assemblée scientifique ; qu'elle poursuit son but sans se mêler d'aucune intrigue, sans jeter la pierre à personne, sans même ramasser celles qu'on lui lance ; voilà, sans aucun doute, la principale cause du crédit et de la considération dont elle jouit et dont elle peut justement être fière, et qui donne un certain poids à son opinion. Continuons, messieurs, par nos efforts, par notre prudence et l'exemple de l'union qui doit exister entre de vrais Spirites, à montrer que les principes que nous professons ne sont pas pour nous une lettre morte, et que nous prêchons d'exemple autant que de théorie. Si nos doctrines trouvent de si nombreux échos, c'est qu'apparemment on les trouve plus rationnelles que d'autres ; je doute qu'il en fût de même si nous eussions professé la doctrine de l'intervention exclusive du diable et des démons dans les manifestations spirites, doctrine aujourd'hui complètement ridicule, qui excite plus de curiosité qu'elle ne cause d'effroi, si ce n'est sur quelques personnes timorées, qui bientôt elles-mêmes en reconnaîtront la futilité.

La doctrine spirite, telle qu'elle est aujourd'hui professée, a une ampleur qui lui permet d'embrasser toutes les questions de l'ordre moral ; elle satisfait à toutes les aspirations, et l'on peut dire à la raison la plus exigeante pour quiconque se donne la peine de l'étudier et n'est pas dominé par les préjugés ; elle n'a pas les mesquines restrictions de certaines philosophies ; elle élargit jusqu'à l'infini le cercle des idées, et nulle n'est capable d'élever plus haut la pensée et de sortir l'homme de l'étroite sphère de l'égoïsme dans laquelle on a cherché à le confiner ; elle s'appuie enfin sur les immuables principes fondamentaux de la religion dont elle est la démonstration patente ; voilà, sans aucun doute, ce qui lui conquiert de si nombreux partisans parmi les gens éclairés de toutes les contrées, et ce qui la fera prévaloir dans un temps plus ou moins rapproché, et cela

malgré ses adversaires, pour la plupart plus opposés par intérêt que par conviction. Sa marche progressive si rapide, depuis qu'elle est entrée dans la voie philosophique sérieuse, nous est un sûr garant de l'avenir qui lui est réservé, et qui, comme vous le savez, est annoncé de toutes parts. Laissons donc dire et faire ses ennemis, ils ne peuvent rien contre la volonté de Dieu, car rien n'arrive sans sa permission, et comme le disait naguère un ecclésiastique éclairé : Si ces choses ont lieu, c'est que Dieu le permet pour ranimer la foi qui s'éteint dans les ténèbres du matérialisme.

L'Ange du choléra.

Un de nos correspondants de Varsovie nous écrit ce qui suit :

« . . . . J'ose réclamer votre attention pour un fait tellement extraordinaire, qu'il faudrait le ranger dans la catégorie de l'absurde, si le caractère de la personne qui me l'a rapporté ne m'était un garant de sa réalité. Nous tous qui connaissons du Spiritisme tout ce qui, par vous, en a été si judicieusement traité, ce qui veut dire que nous croyons le bien comprendre, nous n'avons pas trouvé d'explication à ce fait, et je le livre à votre appréciation, vous priant de me pardonner le temps que je vous fais perdre à le lire, si vous ne le jugez pas digne d'un plus sérieux examen. Voici ce dont il s'agit :

« La personne dont j'ai parlé plus haut se trouvait, en 1852, à Wilna, ville de la Lithuanie qui, à ce moment, était ravagée par le choléra. Sa fille, charmante enfant de douze ans, était douée de toutes les qualités qui constituent les natures supérieures. Dès son plus bas âge, elle se fit remarquer par une intelligence exceptionnelle, une bonté de cœur et une candeur vraiment angéliques. Elle fut une des premières, dans notre pays, à jouir de la faculté médianimique, et toujours assistée par des Esprits d'un ordre très élevé. Souvent, et sans être somnambule, elle avait le pressentiment de ce qui allait arriver, et le prédisait toujours avec justesse. Ces renseignements ne me paraissent pas inutiles pour juger de sa sincérité. Une nuit, au moment où les bougies venaient d'être éteintes, la jeune fille, encore complètement éveillée, vit se dresser devant son lit la figure livide et sanglante d'une vieille femme dont la seule vue la fit frissonner. Cette femme s'approcha du lit de l'enfant et lui dit : « Je suis le choléra, et je viens te demander un baiser ; si tu m'embrasses, je rentrerai

aux lieux que j'ai quittés et la ville sera délivrée de ma présence. » L'héroïque jeune fille ne recula point devant le sacrifice : elle appliqua ses lèvres sur le visage glacé et humide de la vieille, et la vision, si c'en était une, disparut. L'enfant, épouvantée, ne se calma que dans le sein de son père qui, ne comprenant rien à la chose, était cependant convaincu que sa fille avait dit la vérité ; mais on n'en parla à personne. Vers midi on reçut la visite d'un médecin, ami de la famille : « Je vous apporte une bonne nouvelle, dit-il ; cette nuit aucun malade n'a été apporté à l'hôpital des cholériques que je viens de visiter. » Et depuis ce jour, en effet, le choléra cessa de sévir. Environ trois ans plus tard, cette personne et sa famille firent un autre voyage dans la même ville. Pendant leur séjour le choléra y reparut, et déjà l'on y comptait les victimes par centaines, lorsqu'une nuit la même vieille femme apparut près du lit de la jeune fille, toujours parfaitement éveillée, et lui fit la même demande, en ajoutant que, si sa prière était exaucée, cette fois elle quitterait la ville pour n'y plus revenir. La jeune personne ne recula pas plus que la première fois ; aussitôt elle vit un sépulcre s'ouvrir et se refermer sur la femme. Le choléra se calma comme par miracle, et il n'est pas à ma connaissance qu'il ait reparu depuis à Wilna. Était-ce une hallucination ou une vision réelle ? je l'ignore ; tout ce que je puis certifier, c'est que je ne puis douter de la sincérité de la jeune fille et de ses parents. »

Ce fait est, en effet, très singulier ; les incrédules ne manqueront pas de dire que c'est une hallucination ; mais il leur serait probablement plus difficile d'expliquer cette coïncidence avec un fait matériel que rien ne pouvait faire prévoir. Une première fois, cela pouvait être mis sur le compte du hasard, cette manière si commode de passer outre sur ce qu'on ne comprend pas ; mais à deux reprises différentes, et dans des conditions identiques, c'était plus extraordinaire. En admettant le fait de l'apparition, il restait à savoir ce que c'était que cette femme ; était-ce réellement l'ange exterminateur du choléra ? Les fléaux seraient-ils personnifiés dans certains Esprits chargés de les provoquer ou de les apaiser ? On pouvait le croire en voyant celui-ci disparaître par la volonté de cette femme ; mais alors pourquoi s'adressait-elle à cette enfant, étrangère à la ville, et comment un baiser de sa part pouvait-il avoir cette influence ? Quoique le Spiritisme nous ait déjà donné la clef de bien des choses, il ne nous a pas encore dit son dernier mot, et, dans le cas dont il s'agit, la dernière hypothèse n'avait rien de positivement absurde ; nous avouons qu'au premier abord nous penchions assez de ce côté, ne voyant pas dans le fait le caractère de la véritable hallucination ; mais d'un mot les Esprits sont venus renverser notre supposition. Voici l'explication fort simple et fort logique qu'en

a donnée saint Louis dans la séance de la Société du 19 avril 1861.

D. Le fait qui vient d'être rapporté paraît très authentique ; nous désirerions avoir à ce sujet quelques explications. Pourriez-vous d'abord nous dire quelle est cette femme qui est apparue à la jeune fille et a dit être le choléra ?

R. Ce n'était pas le choléra ; un fléau matériel ne revêt pas d'apparence humaine ; c'était l'Esprit familier de la jeune fille qui éprouvait sa foi, et faisait coïncider cette épreuve avec la fin du fléau. Cette épreuve était salutaire pour l'enfant qui la subissait ; elle fortifiait, en les idéalisant, les vertus en germe dans cet être protégé et béni. Les natures d'élite, celles qui apportent en venant au monde le ressouvenir des biens acquis, subissent souvent ces avertissements qui seraient dangereux pour une âme non épurée, et non préparée par les migrations antérieures aux grands dévouements de l'amour et de la foi.

D. L'Esprit familier de cette jeune fille avait-il assez de pouvoir pour prévoir l'avenir et la fin du fléau ?

R. Les Esprits sont les instruments de la volonté divine, et souvent ils sont élevés à la hauteur de messagers célestes.

D. Les Esprits n'ont-ils aucune action sur les fléaux comme agents producteurs ?

R. Ils n'y sont absolument pour rien, pas plus que les arbres n'agissent sur le vent, ni les effets sur les causes.

Dans la prévision de réponses conformes à notre pensée première, nous avions préparé une série de questions qui sont par conséquent devenues inutiles ; cela prouve une fois de plus que les médiums ne sont pas le reflet de la pensée de l'interrogateur. Du reste, nous devons dire que nous n'avions sur ce sujet aucune idée arrêtée ; faute de mieux, nous penchions vers celle que nous avons émise, parce qu'elle ne nous paraissait pas impossible, mais l'explication donnée par l'Esprit étant plus simple et plus rationnelle, nous la regardons comme infiniment préférable.

On peut, du reste, tirer de ce fait une autre instruction. Ce qui est arrivé à cette jeune fille a dû se produire en d'autres circonstances, et même dans l'antiquité, puisque les phénomènes spirites sont de tous les temps. Ne serait-ce pas une des causes qui ont porté les Anciens à tout personnifier et à voir dans chaque chose un génie particulier ? Nous ne pensons pas qu'il faille en chercher la source dans le seul génie poétique, car on voit ces idées chez les peuples les moins avancés.

Supposons qu'un fait analogue à celui que nous avons rapporté se soit produit chez un peuple superstitieux et barbare, il n'en fallait pas davantage pour accréditer l'idée d'une divinité malfaisante qu'on ne pouvait

apaiser qu'en lui sacrifiant des victimes. Nous l'avons déjà dit, tous les dieux du paganisme n'ont pas d'autre origine que les manifestations spirites ; le christianisme est venu renverser leurs autels, mais il était réservé au Spiritisme de faire connaître leur véritable nature, et de jeter la lumière sur ces phénomènes dénaturés par la superstition, ou exploités par la cupidité.

Phénomène des apports.

Ce phénomène est, sans contredit, l'un des plus extraordinaires parmi ceux que présentent les manifestations spirites, et c'est aussi l'un des plus rares. Il consiste dans l'apport spontané d'un objet qui n'existe pas dans l'endroit où l'on est. Nous le connaissions depuis longtemps par ouï-dire, mais comme il nous a été donné depuis peu d'en être témoin, nous pouvons maintenant en parler en connaissance de cause. Disons d'abord que c'est un de ceux qui se prêtent le plus à l'imitation, et que par conséquent il faut se tenir en garde contre la supercherie. On sait jusqu'où peut aller l'art de la prestidigitation en fait d'expériences de ce genre ; mais, sans avoir affaire à un homme du métier, on pourrait être facilement dupe d'une manœuvre habile. La meilleure de toutes les garanties est dans *le caractère, l'honorabilité notoire, le désintéressement absolu* de la personne qui obtient de semblables effets ; en second lieu dans l'examen attentif de toutes les circonstances dans lesquelles les faits se produisent ; enfin dans la connaissance éclairée du Spiritisme, qui seule peut faire découvrir ce qui serait suspect.

Nous avons dit que ce phénomène est un des plus rares, et moins que les autres, peut-être, il ne se produit à volonté et surtout à point nommé ; il peut quelquefois, quoique rarement, être provoqué, mais le plus souvent il est spontané ; d'où il résulte que quiconque se flatterait de l'obtenir à son gré et à un instant donné, peut être hardiment taxé d'ignorance et suspecté de fraude, à plus forte raison s'il s'y mêlait le moindre motif d'intérêt matériel. Un médium qui tirerait un profit quelconque de sa faculté peut être réellement médium ; mais comme cette faculté est sujette à des intermittences, que les phénomènes dépendent exclusivement de la volonté des Esprits qui ne se soumettent pas à notre caprice, il en résulte que le médium intéressé, pour ne pas rester court ou pour pro-

duire plus d'effet selon les circonstances, appelle la ruse à son aide, car, pour lui, il faut que l'Esprit agisse quand même, sinon on y supplée, et la ruse se cache quelquefois sous les dehors les plus simples.

Ces réflexions préliminaires ayant pour but de mettre les observateurs sur leurs gardes, nous revenons à notre sujet ; mais, avant de parler de ce qui nous concerne, nous croyons devoir rapporter la lettre suivante qui nous a été écrite d'Orléans, le 14 février dernier.

« Monsieur,

« C'est un Spirite convaincu qui vous écrit cette lettre ; les faits qu'elle relate sont rares ; ils doivent servir au bien de tous, et ont déjà porté la conviction chez plusieurs des personnes qui nous entourent et qui en ont été témoins.

« Le premier fait s'est passé le 1° janvier 1861. Une de mes parentes, qui possède au suprême degré la faculté médianimique, et qui l'ignorait complètement avant que je lui eusse parlé du Spiritisme, voyait quelquefois sa mère, mais elle prenait cela pour des hallucinations et tâchait de les éviter. Le 1° janvier dernier, vers trois heures de l'après-midi, elle la vit de nouveau ; le saisissement qu'elle éprouva, ainsi que son mari, quoique celui-ci ne vît rien, l'empêcha de se rendre compte de ses mouvements. Quelques minutes après, son mari rentrant dans cette chambre, voit sur la table un anneau que sa femme reconnaît parfaitement pour l'anneau de sa mère qu'elle lui avait mis elle-même au doigt lors de sa mort. A quelques jours de là, comme cette dame souffrait d'un étouffement auquel elle était sujette, je conseillai à son mari de la magnétiser, ce qu'il fit, et au bout de trois minutes elle s'endormit profondément, et la lucidité fut parfaite. Elle dit alors à son mari que sa mère leur avait apporté son anneau pour leur prouver qu'elle est avec eux et qu'elle veille sur eux. Son mari lui demande si elle voit sa fille morte il y a 8 ans, à l'âge de 2 ans, et si celle-ci peut lui apporter un souvenir ? La somnambule répond qu'elle est là, ainsi que la mère de son mari ; qu'elle lui apportera le lendemain une rose qu'il trouvera sur le secrétaire. Le fait s'est accompli ; la rose fanée était accompagnée d'un papier sur lequel étaient écrits ces mots : A MON PAPA CHÉRI. *Laure*. Le surlendemain, sommeil magnétique ; le mari demande s'il pourrait avoir des cheveux de sa mère à lui ? Son désir est exaucé à l'instant : les cheveux sont sur la cheminée. Depuis, deux lettres ont été écrites spontanément par les deux mères.

« J'arrive à des faits qui se sont passés chez moi. Après une étude sérieuse de vos ouvrages sur le Spiritisme, la foi m'était venue sans que j'aie vu un seul fait. Le Livre des médiums m'avait engagé à essayer d'écrire,

mais sans aucun résultat ; persuadé que je n'obtiendrais rien sans la présence de la personne dont j'ai parlé plus haut, je la priai de venir à Orléans, ainsi que son mari. Le lundi 11 février, à 10 heures du soir, sommeil magnétique et extase ; elle voit auprès d'elle et de nous les Esprits qui l'accompagnent et lui avaient promis de venir avec elle. Je lui demande si je serai médium écrivain ; elle répond : Oui, dans 15 jours ; elle ajoute que le lendemain elle écrira par l'entremise de sa mère pour convaincre un de mes amis qu'elle me prie de faire venir. Le lendemain 12, à 8 heures du matin, sommeil ; nous lui demandons si on doit lui donner un crayon : Non, me dit-elle ; ma mère est près de toi et écrit ; sa lettre est sur la cheminée. J'y vais, et je trouve un papier plié contenant ces mots : *Croyez et priez, je suis avec vous ; ceci est pour vous convaincre*. Elle me dit encore que ce soir je pourrais essayer d'écrire avec sa main posée sur la mienne. Je n'osais espérer un pareil résultat et pourtant j'ai écrit ces mots : *Croyez ; je vais venir ; n'oubliez pas le magnétisme ; ne restez pas plus longtemps*. Ma parente devait partir le lendemain. Le soir nous avons écrit ceci : *La science spirite n'est pas une plaisanterie ; c'est vrai ; le magnétisme peut y conduire. Priez, et invoquez ceux que votre cœur vous dira. Ne restez pas plus longtemps. Catherine*. C'est le nom de sa mère.

« Il m'a été ordonné à plusieurs reprises de vous écrire ces faits ; j'ai même été blâmé de ne l'avoir pas fait plus tôt ; du reste elle m'a dit que vous pourriez avoir la preuve de ce que je vous dis, et que sa mère elle-même irait vous confirmer ces faits si vous l'appeliez. Agréez, etc. »

Cette lettre relate deux phénomènes remarquables, celui des apports et celui de l'écriture directe. Nous ferons à ce sujet une observation essentielle, c'est que, lorsque le mari et la femme obtinrent les premiers effets, ils étaient seuls, tout préoccupés de ce qui leur arrivait, et qu'ils n'avaient aucun intérêt à se tromper mutuellement. En second lieu, l'apport de la bague qui avait été enterrée avec la mère, était un fait positif qui ne pouvait être le résultat d'une supercherie, car on ne joue pas avec ces choses.

Plusieurs faits de la même nature nous ont été rapportés par des personnes en qui nous avons toute confiance, et qui se sont passés dans des circonstances tout aussi authentiques, mais voici celui dont nous avons été deux fois témoin oculaire ainsi que plusieurs membres de la Société.

Mademoiselle V. B…, jeune personne de 16 à 17 ans, est un très bon médium écrivain, et en même temps somnambule très clairvoyante. Pendant son sommeil elle voit surtout l'Esprit d'un de ses cousins qui déjà plusieurs fois lui avait apporté différents objets, entre autres des bagues, des bonbons en grande quantité et des fleurs. Il faut toujours qu'elle soit endormie environ deux heures avant la production du phénomène. La

première fois que nous assistâmes à une manifestation de ce genre, il y eut apport d'une bague qui lui fut remise dans la main. Pour nous, qui connaissions la jeune personne et ses parents pour des gens très honorables, nous n'avions aucun motif de douter ; cependant nous avouons que, pour des étrangers, la manière dont cela se passa était peu concluante. Il en fut tout autrement dans une autre séance. Après deux heures de sommeil préalable pendant lesquelles la jeune somnambule fut occupée de choses très intéressantes mais étrangères à ce qui nous occupe, l'Esprit lui apparut tenant un bouquet, visible pour elle seulement. Ce ne fut qu'après avoir longtemps aiguillonné sa convoitise et provoqué d'incessantes supplications, que l'Esprit fit tomber à ses pieds un bouquet de crocus. La jeune personne n'était pas satisfaite ; l'Esprit tenait encore quelque chose qu'elle voulait avoir ; nouvelles supplications pendant près d'une demi-heure après laquelle un gros bouquet de violettes entouré de mousse parut sur le parquet ; puis quelque temps après un bonbon gros comme le poing tomba à ses côtés ; au goût on reconnut que c'était de la conserve d'ananas qui semblait avoir été pétrie dans les mains.

Tout cela dura environ une heure, et pendant ce temps la somnambule fut constamment isolée de tous les assistants ; son magnétiseur lui-même se tint à une assez grande distance ; nous étions placé de manière à ne pas perdre de vue un seul mouvement, et nous déclarons sincèrement qu'il n'y eut pas la moindre chose de suspect. Dans cette séance, l'Esprit, qui s'appelle Léon, promit de venir à la Société donner les explications qu'on lui demanderait.

Nous l'avons évoqué dans la séance de la Société du 1° mars, conjointement avec l'Esprit de madame Catherine qui s'était manifesté à Orléans, et voici l'entretien qui s'en est suivi :

1. Évocation de madame Catherine. - R. Je suis présente, et prête à vous répondre.

2. Vous avez dit à votre fille et à votre parent d'Orléans que vous viendriez confirmer ici les phénomènes dont ils ont été les témoins ; nous serons charmés de recevoir de vous les explications que vous voudrez bien nous donner à ce sujet. Je vous demanderai d'abord dans quel but vous avez tant insisté pour qu'on m'écrivît la relation de ces faits ? - R. Ce que j'ai dit, je suis prête à le faire, car c'est vous que l'on doit le plus instruire ; j'avais dit à mes enfants de vous faire part de ces preuves en vue de propager le Spiritisme.

3. J'ai été témoin, il y a quelques jours, de faits analogues, et je vais prier l'Esprit qui les a produits de vouloir bien venir. Ayant pu observer toutes les phases du phénomène, je compte lui adresser différentes ques-

tions. Veuillez, je vous prie, vous joindre à lui pour compléter les réponses si cela est nécessaire. - R. Ce que vous me demandez je le ferai, et à nous deux la clarté sera plus nette et plus précise.

4. Évocation de Léon. - R. Me voici tout prêt à remplir la promesse que je vous ai faite, monsieur.

Remarque. Les Esprits se dispensent assez généralement de nos formules de politesse ; celui-ci offre cette particularité que chaque fois que nous l'avons évoqué il s'est toujours servi du mot monsieur.

5. Veuillez, je vous prie, nous dire pourquoi ces phénomènes ne se sont produits que dans le sommeil magnétique du médium ? - R. Cela tient à la nature du médium ; les faits que je produis quand le mien est endormi, je pourrais également les produire dans l'état de veille.

6. Pourquoi faites-vous attendre si longtemps l'apport des objets, et pourquoi excitez-vous la convoitise du médium en irritant son désir d'obtenir l'objet promis ? - R. Ce temps m'est nécessaire afin de préparer les fluides qui servent à l'apport ; quant à l'excitation, ce n'est souvent que pour amuser les personnes présentes et la somnambule.

7. J'avais pensé que cette excitation pouvait produire une émission plus abondante de fluide de la part du médium et faciliter la combinaison nécessaire. - R. Vous vous étiez trompé, monsieur ; les fluides qui nous sont nécessaires n'appartiennent pas au médium, mais à l'Esprit, et l'on peut même, dans certains cas, s'en passer, et l'apport avoir lieu immédiatement.

8. La production du phénomène tient-elle à la nature spéciale du médium, et pourrait-il se produire par d'autres médiums avec plus de facilité et de promptitude ? - R. La production tient à la nature du médium, et ne peut se produire qu'avec des natures correspondantes ; pour la promptitude, l'habitude que nous prenons, en correspondant souvent avec le même médium, nous est d'un grand secours.

9. La nature du médium doit-elle correspondre à la nature du fait ou à la nature de l'Esprit ? - R. Il faut qu'elle corresponde à la nature du fait, et non pas de l'Esprit.

10. L'influence des personnes présentes y est-elle pour quelque chose ? - R. Quand il y a de l'incrédulité, de l'opposition, on peut beaucoup nous gêner ; nous aimons bien mieux faire nos preuves avec des croyants et des personnes versées dans le Spiritisme ; mais je n'entends pas par là dire que la mauvaise volonté pourrait nous paralyser complètement.

11. Il n'y a ici que des croyants et des personnes très sympathiques ; y a-t-il un empêchement à ce que le fait ait lieu ? - R. Il y a celui que je ne suis pas préparé, ni disposé.

12. Le serez-vous un autre jour ? - R. Oui.

13. Pourriez-vous le fixer ? - R. Un jour que vous ne me demanderez rien, je viendrai à l'improviste vous surprendre avec un joli bouquet.

14. Il y a peut-être des personnes qui aimeraient mieux des bonbons. - R. S'il y a des gourmands, on pourra également les contenter ; je crois que les dames, qui ne dédaignent pas les fleurs, aimeront encore mieux les bonbons.

15. Mademoiselle V. B… aura-t-elle besoin d'être en somnambulisme ? - R. Je ferai l'apport éveillé.

16. Où avez-vous été prendre les fleurs et les bonbons que vous avez apportés ? - R. Les fleurs je les prends dans les jardins, où elles me plaisent.

17. Mais les bonbons ; le marchand a dû s'apercevoir qu'ils lui manquaient ? - R. Je les prends où cela me plaît ; le marchand ne s'en est pas aperçu du tout, parce que j'en ai mis d'autres à la place.

18. Mais les bagues ont une valeur ; où les avez-vous prises ? Est-ce que cela n'a pas fait de tort à celui à qui vous les avez empruntées ? - R. Je les ai prises dans des endroits inconnus à tous, et de manière que personne ne puisse en éprouver aucun tort.

19. Est-il possible d'apporter des fleurs d'une autre planète ? - R. Non, ce n'est pas possible à moi.

20. Est-ce que d'autres Esprits le pourraient ? - R. Oui, il y a des Esprits plus élevés que je ne le suis qui peuvent le faire ; quant à moi, je ne puis me charger de cela ; contentez-vous de ce que je vous apporterai.

21. Pourriez-vous apporter des fleurs d'un autre hémisphère, des tropiques, par exemple ? - R. Du moment que c'est sur terre, je le puis.

22. Comment avez-vous introduit ces objets l'autre jour, puisque la chambre était close ? - R. Je les ai fait entrer avec moi, enveloppés, pour ainsi dire, dans ma substance ; quant à vous en dire plus long, ce n'est pas explicable.

23. (*A madame Catherine*.) Puisque la bague que vous avez apportée à votre fille avait été enterrée avec vous, comment l'avez-vous eue ? - R. Je l'ai retirée de terre et apportée à mon enfant.

24. (*A Léon*.) Comment avez-vous fait pour rendre visibles ces objets qui étaient invisibles un instant auparavant ? - R. J'ai ôté la matière qui les enveloppait.

25. Ces objets que vous avez apportés, pourriez-vous les faire disparaître et les remporter ? - R. Aussi bien que je les ai fait venir, je puis les remporter à ma volonté.

26. Hier… (l'Esprit rectifie en écrivant : *mercredi*). C'est juste ; mercredi, le médium vous a vu prendre des ciseaux et couper des fleurs d'oranger au bouquet qui est dans sa chambre ; avez-vous eu réellement besoin d'un instrument tranchant pour couper cela ? - R. Je n'avais pas de ciseaux du tout, mais je me faisais voir ainsi, afin que l'on fût bien sûr que c'était moi qui les ôtais.

27. Mais le bouquet était sous un globe de verre ? - R. Oh ! je pouvais bien ôter le globe.

28. L'avez-vous ôté ? - R. Non.

29. Nous ne comprenons pas comment cela peut se faire ; croyez-vous qu'un jour nous arrivions à nous expliquer ce phénomène ? - R. Dans peu de temps même ; nous ne faisons pas que de le croire, nous en sommes assurés.

30. Qui est-ce qui vient de répondre ? Est-ce Léon ou madame Catherine ? - R. C'est nous deux.

31. La production du phénomène des apports vous cause-t-elle une peine, un embarras quelconque ? - R. Elle ne nous cause aucune peine quand nous en avons la permission ; elle pourrait nous en causer de très grandes si nous voulions produire des effets sans y être autorisés.

32. Quelles sont les difficultés que vous rencontrez ? - R. Aucune autre que de mauvaises dispositions fluidiques qui peuvent nous être contraires.

33. Comment apportez-vous l'objet ; le tenez-vous avec les mains ? - R. Non, nous l'enveloppons en nous.

34. Apporteriez-vous avec la même facilité un objet d'un poids considérable ; de 50 kil., par exemple ? - R. Le poids n'est rien pour nous ; nous apportons des fleurs, parce que cela peut être plus agréable qu'un poids volumineux.

35. Y a-t-il quelquefois des disparitions d'objets dont la cause est ignorée, et qui seraient le fait des Esprits ? - Cela arrive très souvent, plus souvent que vous ne le pensez, et l'on pourrait y remédier en priant l'Esprit de rapporter l'objet disparu.

36. Y a-t-il des effets que l'on regarde comme des phénomènes naturels et qui sont dus à l'action de certains Esprits ? - R. Vos jours sont remplis de ces faits-là que vous ne comprenez pas, parce que vous n'y avez pas songé, et qu'un peu de réflexion vous ferait voir clairement.

37. Parmi les objets apportés, n'y en a-t-il pas qui peuvent être fabriqués par les Esprits ; c'est-à-dire produits spontanément par les modifications que les Esprits peuvent faire subir au fluide ou à l'élément universel ? - R. Pas par moi, car je n'en ai pas la permission ; un Esprit élevé le peut seul.

38. Un objet fait de cette manière pourrait-il avoir de la stabilité, et devenir un objet usuel ? Si un Esprit me faisait une tabatière, par exemple, pourrais-je m'en servir ? - R. Il pourrait en avoir si l'Esprit le voulait ; mais il pourrait aussi n'être que pour la vue et s'évanouir au bout de quelques heures.

Remarque. On peut ranger dans la catégorie des phénomènes des apports les faits de la nature de ceux qui se sont passés dans la rue des Noyers et que nous avons rapportés dans la Revue du mois d'août 1860 ; il y a cette différence que, dans ce dernier cas, ils sont produits par un Esprit malveillant qui n'a en vue que de causer du trouble, tandis que dans ceux dont il s'agit ici ce sont des Esprits bienveillants qui cherchent à être agréables et à témoigner leurs sympathies.

Nota. Voir, pour la théorie de la formation spontanée des objets, *le Livre des médiums*, chap. intitulé : *Laboratoire du monde invisible*.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Le docteur Glas.

Né à Lyon, mort le 21 février 1861, à l'âge de 35 ans et demi.

(Société spirite de Paris, 5 avril 1861.)

M. Glas était un fervent Spirite ; il a succombé à une longue et douloureuse maladie dont les souffrances n'ont été adoucies que par l'espérance que donne le Spiritisme. Sa vie laborieuse et accidentée de soucis amers, et un accident méconnu d'abord ont abrégé son existence. Il a été évoqué sur la demande de son père.

1. Évocation. - R. Je suis là.

2. Nous serons charmés de nous entretenir avec vous, d'abord pour condescendre au désir de M. votre père et de votre femme, et ensuite parce que, vu l'état de vos connaissances, nous espérons en profiter pour nous-mêmes. - R. Je désire que cette communication soit pour ceux qui me regrettent une consolation, et pour vous, qui m'évoquez, un sujet d'études instructives.

3. Il paraît que vous avez succombé à une cruelle maladie ; pourriez-vous nous donner quelques explications sur sa nature et sa cause ? - R. Ma maladie, je le vois bien clairement aujourd'hui, était toute morale et a fini par m'étreindre douloureusement le corps. Quant à m'étendre

longuement sur mes souffrances, je les ai encore assez présentes pour ne pas me les rappeler. Un travail opiniâtre, joint à une agitation continuelle dans le cerveau, a été la véritable source de mon mal.

Remarque. - Cette réponse est confirmée par le passage suivant de la lettre de son père : « Sa vie laborieuse et accidentée de soucis amers, et un accident méconnu d'abord, ont abrégé son existence. » Cette lettre n'avait point été lue avant l'évocation, et ni le médium ni les assistants n'avaient connaissance de ce fait.

4. Il paraît aussi que vos croyances vous ont aidé à supporter vos souffrances avec courage, et nous vous en félicitons. - R. J'avais en moi la conscience d'une vie meilleure ; c'est assez dire.

5. Ces croyances ont-elles contribué à hâter votre dégagement ? - R. Infiniment, car les idées spiritualistes que l'on peut avoir sur la vie sont, pour ainsi dire, des indulgences plénières qui écartent de vous, après la mort, toute influence terrestre.

6. Veuillez, je vous prie, nous décrire le plus exactement possible la nature du trouble que vous avez éprouvé, sa durée et vos sensations quand vous vous êtes reconnu. - R. J'avais en moi, lorsque je suis mort, la parfaite connaissance de moi-même, et j'entrevoyais avec calme ce que tant d'autres redoutent avec tant d'effroi. Mon trépas a été court, et ma conscience de moi-même n'a pas changé ; j'ignore combien de temps le trouble a duré ; mais lorsque je me suis réveillé, réellement j'étais mort.

7. Au moment où vous vous êtes reconnu, vous êtes-vous trouvé isolé ? - R. Oui ; du reste, j'étais encore par le coeur tout à la terre ; je n'ai pas vu d'Esprits autour de moi sur-le-champ ; peu à peu seulement.

8. Que pensez-vous de vos confrères qui cherchent, par la science, à prouver aux hommes qu'il n'y a en eux que matière, et que le néant seul les attend ? - R. Orgueil ! Quand ils seront près de la mort, peut-être le feront-ils taire ; je le leur souhaite. Ah ! comme disait Lamennais à l'instant, il y a deux sciences, celle du bien et celle du mal ; ils ont la science qui vient de l'homme : c'est celle du mal.

Remarque. - L'Esprit fait allusion à une communication que Lamennais venait de donner un instant auparavant, ce qui prouve qu'il n'avait pas attendu l'évocation pour se rendre à la séance.

9. Êtes-vous souvent auprès de votre femme, de votre enfant et de votre père ? - R. Presque constamment.

10. Le sentiment que vous éprouvez en les voyant est-il différent de celui que vous éprouviez de votre vivant quand vous étiez près d'eux ? - R. La mort donne aux sentiments comme aux idées une vue large, mais

pleine d'espérance que l'homme ne peut saisir sur terre. Je les aime, mais je les voudrais auprès de moi ; c'est surtout en vue des espérances futures que l'Esprit doit avoir du courage et du sang-froid.

11. Vous, étant ici, pouvez-vous les voir chez eux sans vous déranger ? - R. Oh ! parfaitement.

Remarque. Un Esprit inférieur ne le pourrait pas ; ceux qui ont une certaine élévation peuvent seuls voir simultanément des points différents : les autres sont encore trop terre à terre.

Certaines personnes, en lisant cette réponse, diront sans doute que c'était une bonne occasion de contrôle ; qu'il aurait fallu demander à l'Esprit ce que faisaient ses parents à ce moment, et s'assurer si c'était exact. Dans quel but l'aurions-nous fait ? Pour nous assurer que c'était vraiment un Esprit qui nous parlait ? Mais alors, si ce n'était pas un Esprit, c'est que le médium nous trompait ; or, depuis plusieurs années que ce médium donne son concours à la Société, nous n'avons jamais eu lieu de suspecter sa bonne foi.

Si c'eût été, comme preuve d'identité, cela ne nous aurait pas servi à grand'chose, car un Esprit trompeur aurait pu le savoir tout aussi bien que l'Esprit véritable. Cette question serait donc rentrée dans la catégorie des questions de curiosité et d'épreuve qui déplaisent aux esprits sérieux et auxquelles ils ne répondent jamais. Comme fait, nous savons par expérience que cela est possible ; mais nous savons aussi que lorsqu'un Esprit veut entrer dans certains détails, il le fait spontanément, s'il le juge utile, et non pour satisfaire un caprice.

12. Faites-vous une distinction entre votre Esprit et votre périsprit, et quelle différence établissez-vous entre ces deux choses ? - R. Je pense, donc je sens et j'ai une âme, comme a dit un philosophe ; je n'en sais pas plus que lui sur ce point. Quant au périsprit, c'est une forme, comme vous savez, fluidique et naturelle ; mais chercher l'âme, c'est vouloir chercher l'absolu spirituel.

13. Croyez-vous que la faculté de penser réside dans le périsprit ; en un mot que l'âme et le périsprit soient une seule et même chose ? - R. C'est absolument comme si vous demandiez si la pensée réside dans votre corps ; l'un se voit, l'autre se sent et se conçoit.

14. Vous êtes ainsi non un être vague et indéfini, mais un être limité et circonscrit ? - R. Limité, oui ; mais rapide comme la pensée.

15. Veuillez préciser la place où vous êtes ici ? - R. A votre gauche et à la droite du médium.

Nota. - M. Allan Kardec se met à la place même indiquée par l'Esprit.

16. Avez-vous été obligé de quitter votre place pour me la céder ? - R. Du tout ; nous passons à travers tout, comme tout passe à travers nous ; c'est le corps spirituel.

17. Je suis donc plongé dans vous ? - R. Oui.

18. Pourquoi est-ce que je ne vous sens pas ? - R. Parce que les fluides qui composent le périsprit sont trop éthérés, pas assez matériels pour vous ; mais par la prière, la volonté, la foi en un mot, les fluides peuvent devenir plus pondérables, plus matériels, et affecter même le toucher, ce qui arrive dans les manifestations physiques et qui est la conclusion de ce mystère.

Remarque. - Supposons un rayon lumineux pénétrant dans un endroit obscur ; on peut le traverser, s'y plonger, sans en altérer la forme ni la nature ; quoique ce rayon soit une sorte de matière, elle est si subtile, qu'elle ne fait aucun obstacle au passage de la matière plus compacte. Il en est de même d'une colonne de fumée ou de vapeur que l'on peut également traverser sans difficulté ; seulement la vapeur ayant plus de densité fera sur le corps une impression que ne fait pas la lumière.

19. Supposons qu'à ce moment vous puissiez vous rendre visible aux yeux de l'assemblée, quel effet produiraient nos deux corps ainsi l'un dans l'autre ? - R. L'effet que vous vous figurez naturellement vous-mêmes ; tout votre côté gauche serait moins visible que votre côté droit ; il serait dans le brouillard, dans la vapeur du périsprit ; il en serait de même du côté droit du médium.

20. Supposons maintenant que vous puissiez vous rendre non-seulement visible, mais tangible, comme cela a lieu quelquefois, cela se pourrait-il en conservant la situation où nous sommes ? - R. Forcément je changerais peu à peu de place ; je me construirais à côté de vous.

21. Tout à l'heure, quand j'ai parlé de la visibilité seule, vous avez dit que vous seriez entre le médium et moi, ce qui indique que vous auriez changé de place ; maintenant, pour la tangibilité, il paraît que vous vous écarteriez encore davantage ; est-ce qu'il n'est pas possible que vous preniez ces deux apparences en conservant notre position première, moi restant plongé dans vous ? - R. Non, du tout, puisque je réponds à cette question. Je me reconstruirais à côté ; je ne peux me solidifier dans cette position ; je ne peux y être que si je reste fluidique.

Remarque. - De cette explication il ressort un enseignement grave ; dans l'état normal, c'est-à-dire fluidique et invisible, le périsprit est parfaitement pénétrable à la matière solide ; dans l'état de visibilité, il y a déjà un commencement de condensation qui le rend moins pénétrable ;

dans l'état de tangibilité, la condensation est complète, et la pénétrabilité ne peut plus avoir lieu.

22. Croyez-vous qu'un jour la science parvienne à soumettre le périsprit à l'appréciation des instruments, comme elle le fait pour les autres fluides ? - R. Parfaitement ; vous ne connaissez encore que la surface de la matière ; mais la finesse, l'essence de la matière, vous ne la connaîtrez que peu à peu ; l'électricité et le magnétisme sont des voies certaines.

23. Avec quel autre fluide connu le périsprit a-t-il le plus d'analogie ? - R. La lumière, l'électricité et l'oxygène.

24. Il y a ici une personne qui croit avoir été votre camarade de collège ; la reconnaissez-vous ? - R. Je ne la vois pas ; je ne me souviens pas.

25. C'est M. Lucien B…, de Montbrison, qui a été avec vous au collège de Lyon. - R. Je n'aurais jamais cru vous rencontrer ainsi. J'ai fait de fortes études sur terre ; mais je vous assure que mes études, comme Esprit, sont plus graves encore. Merci, mille fois, de votre bon souvenir.

Questions et problèmes divers.

M. JOBARD, de Bruxelles, nous adresse la lettre suivante, ainsi que les réponses qu'il a obtenues à diverses questions.

Mon cher Président,

Bruxelles étant aussi loin de Paris que la lune du soleil, les rayons du Spiritisme ne l'ont pas encore échauffée ; pourtant Nicolas B… m'ayant consacré deux jours, nous a inoculé un médium intuitif écrivain de première qualité qui nous étonne chaque jour, autant qu'il est étonné lui-même des magnifiques dictées qui lui sont faites par l'Esprit de Tertullien, lequel veut qu'il écrive un livre explicatif du tableau de la création des mondes à partir du chaos jusqu'à Dieu. Je l'ai lu hier au grand peintre Wiertz qui l'a compris et veut lui consacrer une page de 100 pieds. Je n'ose vous envoyer ces sublimes dictées avant que vous ne vous soyez assuré de l'identité du personnage. J'en joins seulement deux ou trois bribes que je viens d'extraire des brouillons médianimiques que je conserve précieusement.

Nous avons appelé *Cabanis* le matérialiste qui est aussi malheureux que votre athée et tous les autres casseurs de crayons. Appelez donc Henri *Mondeux* pour savoir la longue filière de mathématiciens qu'il doit avoir habités. Tout le monde veut que l'on découvre Jud, l'assassin de

M. Poinsot. La reddition de Gaëte nous a été annoncée huit jours à l'avance. J'ai aussi l'ordre d'écrire un livre, mais je ne sais par où commencer, n'étant pas et ne pouvant pas devenir médium écrivain, sous prétexte que je n'ai pas besoin de le devenir davantage. Votre discours de Lyon est admirable ; je le fais lire aux humanimaux les plus avancés de notre lune ; il n'y en a guère, hélas ! Quand pourrai-je aller me réchauffer à votre soleil ? Adieu, cher maître. JOBARD.

D. Les mages, les sages, les grands philosophes et les prophètes anciens n'étaient-ils pas des médiums ? - R. Évidemment, oui ; le lien qui les unissait aux intelligences supérieures agissait sur eux, et leur inspirait de nobles pensées, sans parler de leur supériorité propre qui leur permettait d'émettre des appréciations plus exactes ; ils communiquaient aux Esprits incarnés des idées qui semblaient des prophéties, car les prophéties ne sont que des communications venant des grands Esprits ; et comme ceux-ci possèdent une partie des attributs divins, les idées énoncées avaient un caractère de divination, et se sont forcément réalisées dans les temps et aux époques indiquées.

D. La médiumnité est donc une faveur pour ceux qui la possèdent ? - R. Le véritable médium qui ne fait pas *métier* de ce don sublime doit évidemment devenir meilleur. Comment en serait-il autrement, lorsqu'à chaque instant il peut recevoir des impressions si favorables à son progrès dans la voie du bien ? Les idées philosophiques qu'il émet, non seulement par son propre Esprit, mais encore et surtout par nous, sont rectifiées en ce que son intelligence trop faible pourrait mal comprendre et mal énoncer.

Remarque de M. J. Il suit de ces réponses pleines de justesse, que les bons médiums se multipliant, la race humaine s'améliorant par eux, finira par amener, dans un temps donné, le règne de Dieu sur la terre.

D. Dans les statistiques du crime, on remarque que les ouvriers qui travaillent le fer y figurent rarement ; est-ce que le fer aurait quelque influence sur eux ? - R. Oui, car dans ce travail manuel de transformation de la matière, il y a quelque chose qui doit élever l'esprit le moins bien doué ; une influence magnétique agit sur lui. Le fer est le père de tous les minéraux ; il est le plus utile à l'homme, et représente pour lui la vie de tous les jours, tandis que les métaux que vous appelez *riches* représentent pour les esprits de bas étage la source de la satisfaction de toutes les passions humaines ; ce sont les instruments de l'Esprit du mal.

D. Tous les métaux peuvent donc se changer les uns dans les autres, comme certains savants le prétendent ? R. Oui, mais cette transformation ne se fait que par le temps.

D. Et le diamant ? - R. C'est du carbone dégagé de la source qui le produit à l'état gazeux, et qui est cristallisé sous des pressions que vous ne pouvez apprécier. Mais, pas de ces questions ; je ne puis y répondre.

TERTULLIEN.

Remarque de M. J. Généralement les Esprits refusent de répondre aux questions qui pourraient faire la fortune d'un homme sans le travail ; C'est à lui de chercher, car ces recherches font partie des épreuves qu'il doit subir dans le *pénitencier* que nous avons à traverser. Il est probable que les Esprits n'en savent pas plus que nous sur les découvertes à faire ; ils peuvent bien les pressentir comme nous ; ils peuvent nous guider dans nos recherches, mais ne peuvent nous éviter le plaisir ou la peine de chercher. Il n'en est pas moins très agréable, quand nous croyons tenir une solution, d'obtenir leur approbation que nous pouvons regarder comme une confirmation.

Nota. Voyez sur l'objet de la remarque ci-dessus, le *Livre des Esprits*, n° 532 et suivants ; le *Livre des médiums,* chap. des *Évocations ; Questions que l'on peut adresser aux Esprits*, n° 78 et suivants.

Remarque de M. A. K. La lettre de notre honorable confrère est antérieure à la publication du numéro du mois de mars de la Revue, où nous avons inséré un article sur M. Poinsot. Quant à Henri Mondeux, diverses explications ont été données à son sujet dans la Société, mais les circonstances n'ayant pas encore permis de compléter son évocation, c'est le motif pour lequel nous n'en avons pas parlé. A la demande que nous fait M. Jobard de nous assurer de l'identité de l'Esprit qui s'est communiqué sous le nom de Tertullien, nous lui avons répondu dans le temps ce que nous avons dit à ce sujet dans notre *Livre des médiums*. Il ne saurait y avoir de preuves matérielles de l'identité de l'Esprit des personnages anciens ; quand il s'agit surtout d'un enseignement supérieur, le nom n'est le plus souvent qu'un moyen de fixer les idées, attendu que parmi les Esprits qui viennent nous instruire, le nombre de ceux qui sont inconnus sur la terre est incontestablement le plus grand ; le nom est plutôt un signe d'analogie qu'un signe d'identité ; il ne faut y attacher qu'une importance secondaire. Ce qu'il faut considérer avant tout, c'est la bonté et la rationalité de l'enseignement ; s'il ne dément en rien le caractère de l'Esprit dont il porte le nom, s'il est à sa hauteur, c'est l'essentiel ; s'il est inférieur, l'origine doit être suspecte, parce qu'un Esprit peut faire mieux, mais non plus mal que de son vivant, attendu qu'il peut gagner, mais non perdre ce qu'il avait acquis. Les réponses suivantes, considérées à ce point de vue,

nous semblent avouables par Tertullien, d'où nous concluons que ce peut être lui, sans pouvoir l'affirmer, ou un Esprit de sa catégorie qui a pris ce nom pour indiquer le rang qu'il occupe.

Les questions et les réponses suivantes nous sont adressées par un de nos correspondants de Saint-Pétersbourg.

1. Je voudrais me rendre compte quelle peut être la destination de *la beauté* dans l'univers ; n'est-ce qu'un écueil qui sert aux épreuves ? - R. On croit tout ce que l'on espère, on espère tout ce que l'on aime, on aime tout ce qui est beau, donc la beauté contribue à fortifier la foi. Si, souvent, elle devient une tentation, ce n'est point à cause de la beauté elle-même qui est un attribut des œuvres de Dieu, mais à cause des passions qui, semblables aux Harpies, flétrissent tout ce qu'elles touchent.

2. Et que diras-tu de l'amour ? - R. C'est un bienfait de Dieu quand il germe et se développe dans un cœur non corrompu, chaste et pur ; c'est une calamité quand les passions s'en mêlent. Autant il élève et épure dans le premier cas, autant il trouble et agite dans le second. C'est toujours la même loi admirable de l'Éternel : beauté, amour, mémoire d'une autre existence, talents que vous apportez en naissant ; tous les dons du Créateur peuvent devenir des poisons au souffle envenimé des passions que le libre arbitre peut contenir ou développer.

3. Je demande à un bon Esprit de vouloir bien m'éclairer sur les questions que je vais lui soumettre à propos des faits relatés aux pages 223 et suivantes du *Livre des médiums* sur la transfiguration. - R. Questionne.

4. Si dans l'augmentation du volume et du poids de la jeune fille des environs de Saint-Étienne le phénomène se produisait par l'épaississement de son périsprit, combiné avec celui de son frère, comment ses yeux, à elle, qui devaient être restés à la même place, pouvaient-ils voir à travers la couche épaisse d'un nouveau corps qui se formait devant eux ? - R. Comme voient les somnambules qui ont les paupières closes : par les yeux de l'âme.

5. Dans le phénomène cité, le corps a augmenté ; à la fin du chapitre VIII il est dit qu'il est probable que si la transfiguration avait eu lieu sous l'aspect d'un petit enfant, le poids eût diminué en proportion. Je ne puis me rendre compte, d'après la théorie du rayonnement et de la transfiguration du périsprit, qu'il puisse rendre plus petit un corps solide ; il me semble que celui-ci devait déborder les deux périsprits combinés. - R. Comme le corps peut devenir invisible par la volonté d'un Esprit supérieur, celui de la jeune fille le devient par la force d'une puissance indépendante de sa volonté ; en même temps son périsprit se combinant avec celui du

petit enfant, peut former, et forme en effet, l'image de cet enfant. La théorie du changement du poids spécifique t'est connue.

6. Le Spiritisme, après avoir dissipé mes doutes un à un et raffermi ma foi dans sa base, me laisse une question non résolue que voici :

Comment les Esprits nouveaux que Dieu crée, et qui sont destinés un jour à devenir de purs Esprits, après avoir passé par l'étamine d'une multitude d'existences et d'épreuves, sortent-ils si imparfaits des mains du Créateur, qui est la source de toute perfection, et ne s'améliorent-ils graduellement qu'en s'éloignant de leur origine ? - R. Ce mystère est un de ceux que l'Éternel ne nous permet point de pénétrer avant que nous autres Esprits errants ou incarnés ayons atteint la perfection qui nous est dévolue, grâce à la bonté divine, perfection qui nous rapprochera de nouveau de notre origine et fermera le cercle de l'éternité.

Remarque. Notre correspondant ne nous dit pas quel est l'Esprit qui lui a répondu, mais la sagesse de ses réponses prouve que ce n'est pas un Esprit vulgaire, c'est là l'essentiel ; car, on le sait, le nom importe peu. Nous n'avons rien à dire sur les premières réponses, qui concordent de tous points avec ce qui nous a été enseigné, ce qui prouve que la théorie que nous avons donnée des phénomènes spirites n'est pas un produit de notre imagination, puisqu'elle est donnée par d'autres Esprits, dans des temps et des lieux différents, et hors de notre influence personnelle. La dernière réponse seule ne résout pas la question proposée ; nous allons tâcher d'y suppléer. Disons d'abord que la solution peut être aisément déduite de ce qui est dit avec quelques développements dans le *Livre des Esprits,* sur la *progression des Esprits,* n° 114 et suivants. Nous aurons peu de chose à y ajouter. Les Esprits sortent des mains du Créateur simples et ignorants, mais ils ne sont ni bons ni mauvais, autrement Dieu aurait, dès leur origine, voué les uns au bien et au bonheur, les autres au mal et au malheur, ce qui ne s'accorderait ni avec sa bonté, ni avec sa justice. Les Esprits, au moment de leur création, ne sont imparfaits qu'au point de vue du développement intellectuel et moral, comme l'enfant à sa naissance, comme le germe contenu dans la graine de l'arbre ; mais ils ne sont pas mauvais par leur nature. En même temps que la raison se développe en eux, le libre arbitre en vertu duquel ils choisissent, les uns la bonne route et les autres la mauvaise, fait que les uns arrivent au but plus tôt que les autres ; mais tous, sans exception, doivent passer par les vicissitudes de la vie corporelle, pour acquérir l'expérience et avoir le mérite de la lutte ; or, dans cette lutte les uns triomphent, les autres succombent, mais les vaincus peuvent toujours se relever et racheter leur défaite.

Cette question en soulève une autre plus grave, qui nous a souvent été faite ; c'est celle-ci : Dieu qui sait tout, le passé, le présent et l'avenir, doit savoir que tel Esprit suivra la mauvaise route, qu'il succombera et sera malheureux ; dans ce cas, pourquoi l'a-t-il créé ?

Oui, certes, Dieu sait parfaitement la ligne que suivra un Esprit, autrement il n'aurait pas la souveraine science ; si la mauvaise voie dans laquelle l'Esprit s'engage devait fatalement le conduire à une *éternité absolue* de peines et de souffrances ; si, parce qu'il aura failli, il lui était à tout jamais défendu de se réhabiliter, l'objection ci-dessus aurait une force de logique incontestable, et c'est là peut-être le plus puissant argument contre le dogme des supplices éternels ; car, dans ce cas, il est impossible de sortir de ce dilemme : ou Dieu ne connaît pas le sort réservé à sa créature, et alors il n'a pas la souveraine science ; s'il le connaît, il l'a donc créée pour être éternellement malheureuse, et alors il n'a pas la souveraine bonté. Avec la doctrine spirite, tout s'accorde parfaitement, et il n'y a plus de contradiction : Dieu sait qu'un Esprit s'engage dans la mauvaise voie ; il connaît tous les périls dont elle est semée, mais il sait aussi qu'il en sortira, et qu'il n'y a pour lui qu'un retard ; et dans sa bonté, et pour le faciliter, il multiplie sur sa route les avertissements salutaires, dont malheureusement pour lui il ne profite pas toujours. C'est l'histoire de deux voyageurs qui veulent atteindre un beau pays où ils vivront heureux ; l'un sait éviter les obstacles, les tentations qu'il aurait de s'arrêter en chemin ; l'autre, par son imprudence, se heurte à ces mêmes obstacles, fait des chutes qui le retardent, mais il arrivera à son tour. Si, chemin faisant, des personnes charitables le préviennent des dangers qu'il court, et si, par présomption, il ne les écoute pas, il n'en sera que plus répréhensible.

Le dogme de l'éternité absolue des peines est battu en brèche de tous côtés, non seulement par l'enseignement des Esprits, mais par la simple logique du bon sens ; le soutenir c'est méconnaître les attributs les plus essentiels de la Divinité ; c'est se contredire soi-même en affirmant d'un côté ce qu'on nie de l'autre ; il tombe, et les rangs de ses partisans s'éclaircissent chaque jour, de telle sorte que, s'il faut absolument y croire pour être catholique, il n'y aura bientôt plus de vrais catholiques, pas plus qu'il n'y aurait aujourd'hui de vrais catholiques si l'Église eût persisté à faire un article de foi du mouvement du soleil et des six jours de la création. Persister dans une thèse que la raison repousse, c'est porter un coup fatal à la religion et donner des armes au matérialisme ; le Spiritisme vient, au contraire, ranimer le sentiment religieux qui fléchit sous les coups que lui porte l'incrédulité, en donnant sur les questions de l'avenir

une solution que la raison la plus sévère peut admettre ; le rejeter, c'est refuser l'ancre de salut.

Enseignements et dissertations spirites.

Madame de Girardin.

(Société spirite de Paris. Méd. Mme Costel.)

Nota. Quelques observations critiques ayant été faites sur la communication dictée, dans une précédente séance, par madame de Girardin, celle-ci y répond spontanément. Elle fait allusion aux circonstances qui ont accompagné cette communication.

Je viens remercier le membre qui a bien voulu présenter ma défense et ma réhabilitation morale devant vous. En effet, de mon vivant, j'aimais et je respectais les lois du bon goût qui sont celles de la délicatesse, je dirai plus, du cœur, pour le sexe auquel j'appartenais ; et après ma mort, Dieu a permis que je fusse assez élevée pour pratiquer facilement et simplement les devoirs de charité qui nous lient tous, Esprits et hommes. Cette explication donnée, je n'insisterai pas sur la communication signée de mon nom, la critique et le blâme ne conviennent ni à mon médium ni à moi-même ; croyez donc que je viendrai lorsque je serai évoquée, mais que jamais je ne m'interposerai dans des incidents futiles. Je vous ai parlé des enfants. Laissez-moi reprendre ce sujet qui a été la plaie douloureuse de ma vie. Une femme a besoin de la double couronne de l'amour et de la maternité pour remplir le mandat d'abnégation que Dieu lui a confié en la jetant sur la terre. Hélas ! je n'ai jamais connu ce doux et tendre souci qu'impriment dans l'âme ces frêles dépôts. Que de fois j'ai suivi d'un œil noyé de larmes amères les enfants qui venaient, en se jouant, frôler ma robe ; et je sentais l'angoisse et l'humiliation de ma déchéance. Je frémissais, j'attendais, j'écoutais, et ma vie remplie des succès du monde, fruits remplis de cendres, ne m'a laissé qu'un goût amer et décevant.

Delphine DE GIRARDIN.

Remarque. Il y a dans ce morceau une leçon qui ne doit pas passer inaperçue. Madame de Girardin, faisant allusion à certains passages de sa communication précédente qui avaient soulevé quelques objections, dit que, de son vivant, elle aimait et respectait les lois du bon goût qui sont celles de la délicatesse, et qu'elle a conservé ce sentiment après sa mort ; elle répudie, par conséquent, tout ce qui, dans des communications portant son nom s'écarterait du bon goût. L'âme, après la mort, reflète les qualités et les défauts qu'elle avait pendant sa vie corporelle, sauf les progrès qu'elle peut avoir faits en bien, car elle peut s'être améliorée, mais elle ne se montre jamais inférieure à ce qu'elle était. Dans l'appréciation des communications d'un Esprit, il y a donc souvent des nuances d'une extrême délicatesse à observer, pour distinguer ce qui est vraiment de lui, ou ce qui pourrait être le fait d'une substitution. Les Esprits vraiment élevés ne se contredi-

sent jamais, et l'on peut hardiment rejeter tout ce qui démentirait leur caractère. Cette appréciation est souvent d'autant plus difficile qu'à une communication parfaitement authentique peut se mêler un reflet, soit de l'Esprit propre du médium qui ne rend pas exactement la pensée, soit d'un Esprit étranger qui s'interpose en insinuant sa propre pensée dans celle du médium. On doit donc considérer comme apocryphes les communications qui, de tous points, et par le fond même des idées, démentiraient le caractère de l'Esprit dont elles portent le nom ; mais il serait injuste d'en condamner l'ensemble sur quelques taches partielles qui peuvent avoir la cause que nous venons de signaler.

La peinture et la musique.

(Société spirite de Paris. Méd. M. Alfred Didier.)

L'art a été défini cent mille fois : c'est le beau, le vrai, le bien. La musique, qui est une des branches de l'art, est entièrement dans le domaine de la sensation. Entendons-nous, et tâchons de n'être pas obscur. La sensation est produite chez l'homme quand il comprend l'art de deux façons distinctes, mais qui se lient étroitement ; la sensation de la pensée qui a pour conclusion la mélancolie ou la philosophie, et puis la sensation qui appartient entièrement au cœur. La musique, selon moi, est l'art qui va le plus droit au cœur. La sensation, vous me comprenez, est toute dans le cœur ; la peinture, l'architecture, la sculpture, la peinture avant tout, atteignent bien plus à la sensation cérébrale ; en un mot la musique va du cœur à l'esprit, la peinture de la pensée au cœur. L'exaltation religieuse a créé l'orgue ; quand la poésie, sur la terre, touche l'orgue, les anges du ciel lui répondent ; ainsi la musique sérieuse, religieuse élève l'âme et les pensées ; la musique légère fait vibrer les nerfs, rien de plus. Je voudrais bien faire quelques personnalités, mais je n'en ai pas le droit : je ne suis plus sur la terre. Aimez le *Requiem* de Mozart qui l'a tué. Je ne désire pas plus que les Esprits votre mort par la musique, mais la mort vivante cependant, c'est là l'oubli de tout ce qui est terrestre, par l'élévation morale. LAMENNAIS.

Fête des bons Esprits

A l'arrivée d'un Frère parmi eux.

(Envoi de Mme Cazemajoux, médium de Bordeaux.)

Nous avons aussi nos fêtes, et cela nous arrive souvent, car les bons Esprits de la terre, nos frères bien-aimés, en se dépouillant de leur enveloppe matérielle, nous tendent les bras, et nous allons en troupe innombrable les recevoir à l'entrée du séjour qu'ils vont désormais habiter avec nous ; et dans ces fêtes ne s'agitent pas, comme dans les vôtres, les passions humaines qui, sous les visages gracieux, et les fronts couronnés de fleurs, cachent l'envie, l'orgueil, la jalousie, la vanité, le désir de plaire et de primer sur ses rivaux dans ces plaisirs factices qui n'en sont pas. Ici règnent la joie, la paix, la concorde ; chacun est content du rang qui lui est assigné et heureux du bonheur de ses frères. Eh bien ! mes amis, avec

cet accord parfait qui règne entre nous, nos fêtes ont un charme indescriptible ; des millions de musiciens chantent sur des lyres harmonieuses les merveilles de Dieu et de la création, avec des accents plus ravissants que vos plus suaves mélodies ; de longues processions aériennes d'Esprits voltigent comme des zéphyrs, en jetant sur les nouveaux arrivés des nuages de fleurs dont vous ne pouvez comprendre le parfum et les nuances variées ; puis le banquet fraternel où sont conviés ceux qui ont terminé avec bonheur leur épreuve, et viennent recevoir la récompense de leurs travaux. Oh ! mon ami, tu voudrais en savoir davantage, mais votre langue est impuissante à décrire ces magnificences ; je vous en ai dit assez, à vous qui êtes mes bien-aimés, pour vous donner le désir d'y aspirer, et alors, cher Emile, libre de la mission que je remplis auprès de toi sur la terre, je la continuerai pour te conduire à travers l'espace, et te faire jouir de toutes ces félicités.

FELICIA,

Femme de l'évocateur Émile, et depuis un an son guide protecteur.

Venez à nous.

(Envoi de Mme Cazemajoux, médium de Bordeaux.)

Le Spiritisme est l'application de la morale évangélique prêchée par le Christ dans toute sa pureté, et les hommes qui le condamnent sans le connaître sont peu sages. En effet, pourquoi qualifier de superstition, de jongleries, de sortilèges, de démonomanie des choses que le vulgaire bon sens ferait accepter s'il voulait les étudier ? L'âme est immortelle : c'est l'Esprit. La matière inerte, c'est le corps périssable se dépouillant de ses formes pour ne devenir, quand l'Esprit l'a quitté, qu'un amas de pourriture sans nom. Et vous trouvez logique, vous qui ne croyez pas au Spiritisme, que cette vie qui, pour la plupart d'entre vous, est une vie d'amertume, de douleurs, de déceptions, un véritable purgatoire, n'ait d'autre but que la tombe ! Détrompez-vous ; venez à nous, pauvres déshérités des biens, des grandeurs et des jouissances terrestres, venez à nous et vous serez consolés en voyant que vos douleurs, vos privations, vos souffrances, doivent vous ouvrir les portes des mondes heureux, et que Dieu, juste et bon pour toutes ses créatures, ne nous a éprouvés que pour notre bien, selon cette parole du Christ : Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. - Venez donc, incrédules et matérialistes ; rangez-vous sous la bannière où sont écrites en lettres d'or ces paroles : Amour et charité pour les hommes qui sont tous frères ; bonté, justice, indulgence d'un père grand et généreux pour les Esprits qu'il a créés, et qu'il élève vers lui par des voies sûres, quoiqu'elles vous soient inconnues ; la charité, l'amélioration morale, le développement intellectuel, vous conduiront vers l'auteur et le maître de toutes choses.

Nous ne vous instruisons que pour que vous travailliez à votre tour à répandre cette instruction ; mais surtout faites-le sans aigreur ; soyez patients et attendez. Jetez la semence ; la réflexion et l'aide de Dieu la feront fructifier, d'abord pour un petit nombre qui fera comme vous, et peu à peu

le nombre des ouvriers s'augmentant, vous fera espérer après les semailles une bonne et abondante moisson.

FERDINAND,
Fils du médium.

Le progrès intellectuel et moral.

(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)

Je viens vous dire que le progrès moral est le plus utile à acquérir, parce qu'il nous corrige de nos mauvais penchants, et nous rend bons, charitables et dévoués pour nos frères. Cependant, le progrès intellectuel est utile aussi pour notre avancement, car il élève l'âme, nous fait juger plus sainement nos actions, et par là facilite le progrès moral ; il nous initie aux enseignements que Dieu nous fait donner depuis des siècles par tant d'hommes de mérites divers, qui sont venus sous toutes les formes et dans toutes les langues pour nous faire connaître la vérité, et qui n'étaient autres que des Esprits déjà avancés, envoyés par Dieu pour le développement de l'entendement humain. Mais dans le temps où vous vivez la lumière qui n'éclairait qu'un petit nombre va luire pour tous. Travaillez donc pour comprendre la grandeur, la puissance, la majesté, la justice de Dieu ; pour comprendre la sublime beauté, de ses œuvres ; pour comprendre les magnifiques récompenses accordées aux bons, et les châtiments infligés aux méchants ; pour comprendre enfin que le seul but auquel vous devez aspirer, c'est de vous rapprocher de lui.

GEORGES,
Évêque de Périgueux et de Sarlat, qui est heureux d'être un des guides du médium.

L'Inondation.

(Envoi de M. Casimir H., d'Inspruck ; traduit de l'allemand.)

Dans une contrée jadis stérile, surgit un jour une source ; ce n'était d'abord qu'un mince filet d'eau qui s'écoula dans la plaine, et l'on n'y donna que peu d'attention. Peu à peu ce faible ruisseau grossit et devint rivière ; en s'élargissant, il empiéta sur les terres voisines, mais celles qui restèrent à découvert furent fertilisées et rapportèrent le centuple. Cependant un propriétaire riverain, mécontent de voir son terrain reculé, entreprit d'en arrêter le cours pour reprendre la portion couverte par les eaux, croyant ainsi accroître sa richesse ; or il arriva que la rivière refoulée submergea tout, terrain et propriétaire.

Telle est l'image du progrès ; comme un fleuve impétueux il rompt les digues qu'on lui oppose et entraîne avec lui les imprudents qui, au lieu d'en suivre le cours, cherchent à l'entraver. Il en sera de même du Spiritisme ; Dieu l'envoie pour fertiliser le terrain moral de l'humanité, bienheureux ceux qui sauront en profiter, malheur à ceux qui tenteraient de s'opposer aux desseins de Dieu ! Ne le voyez-vous pas qui s'avance à pas de géant des quatre points cardinaux ? Déjà partout sa voix se fait entendre, et bientôt elle couvrira tellement celle de ses ennemis, que ceux-ci seront forcés au silence et contraints de se courber devant l'évidence. Hommes ! ceux qui essaient d'enrayer la marche irrésistible du progrès vous préparent de rudes épreuves ; Dieu permet qu'il en soit ainsi pour le châtiment des uns et pour la glorification des autres ; mais il vous donne dans le Spiritisme le pilote qui doit vous conduire au port, en portant dans ses mains le drapeau de l'espérance.

WILHELM,
Aïeul du médium.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 6. JUIN 1861.

CHANNING.

Discours sur la vie future.

Prêché par *Channing*, le dimanche de Pâques 1834, après la mort d'un de ses amis.

Nous avons plusieurs fois reproduit dans cette *Revue* des dictées spontanées de l'Esprit de Channing, qui ne démentent point la supériorité de son caractère et de son intelligence. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner une idée des opinions qu'il professait de son vivant par le fragment ci-après d'un de ses discours dont nous devons la traduction à l'obligeance d'un de nos abonnés. Son nom étant peu connu en France, nous le ferons précéder d'une courte notice biographique.

William Ellery Channing est né en 1780, à Newport, Rhode-Island, état de New-York. Son grand-père, William Ellery, signa la fameuse déclaration de l'indépendance. Channing fut élevé à Harward college et destiné à la profession médicale ; mais ses goûts et ses aptitudes le portèrent vers la carrière religieuse, et en 1803 il devint ministre de la chapelle *unitairienne* de Boston. Depuis, il demeura toujours dans cette ville, professant la doctrine des *Unitairiens*, secte protestante qui compte de nombreux adhérents en Angleterre et en Amérique dans le monde le plus élevé. Il se fit remarquer par ses vues larges et libérales ; par son éloquence remarquable, ses ouvrages qui sont nombreux et la profondeur de ses vues philosophiques, il compte au nombre des hommes les plus mar-

quants des États-Unis. Partisan déclaré de la paix et du progrès, il prêcha sans relâche contre l'esclavage, et fit à cette institution une guerre si acharnée qu'à bien des libéraux, cet excès de zèle qui nuisait à sa popularité, paraissait parfois inopportun. Son nom fait autorité parmi les anti-esclavagistes. Il est mort à Boston en 1842 à l'âge de 62 ans. Gannet lui a succédé comme chef de la secte des Unitairiens.

« Pour la masse des hommes, le ciel est presque toujours un monde de fantaisie : il manque de substance ; l'idée d'un monde dans lequel existent des êtres sans corps grossiers, Esprits purs ou revêtus de corps spirituels ou éthérés, leur semble une pure fiction ; ce qu'on ne peut ni voir, ni toucher ne leur paraît point réel. Ceci est triste, mais non étonnant, car comment se pourrait-il que des hommes immergés dans la matière et ses intérêts, et ne cultivant point la connaissance de leur âme et de leurs capacités spirituelles, puissent comprendre une vie spirituelle plus élevée ? La multitude considère comme rêveur visionnaire celui qui parle clairement et avec joie de sa vie future et du triomphe de l'esprit sur la décomposition corporelle. Ce scepticisme sur les choses spirituelles et célestes est aussi irrationnel et peu philosophique qu'avilissant.

. . . .

« Et combien il est peu rationnel de s'imaginer qu'il n'y a pas d'autres mondes que celui-ci, d'autre mode d'existence plus élevé que le nôtre ! Quel est celui qui, parcourant de l'œil cette création immense, puisse douter qu'il n'y ait des êtres supérieurs à nous, ou voir quelque chose de déraisonnable à concevoir l'Esprit dans un état moins circonscrit, moins entravé que sur la terre, en d'autres mots, qu'il y a un monde spirituel ?

. . . .

« Ceux qui nous ont quittés pour un autre monde doivent prendre encore le plus profond intérêt à celui-ci ; leurs liens avec ceux qu'ils y ont laissés sont épurés, mais non dissous. Si l'état futur est une amélioration sur l'état présent, si l'intelligence doit être fortifiée et l'amour élargi, la mémoire, puissance fondamentale de l'intelligence, doit agir sur le passé avec une plus grande énergie, et toutes les affections bienveillantes qu'on y a entretenues doivent y recevoir une activité nouvelle. Supposer la vie terrestre effacée de l'Esprit, ce serait en détruire l'utilité, ce serait rompre le rapport des deux mondes et subvertir la responsabilité, car comment la récompense on le châtiment atteindraient-ils une existence oubliée ? Non ; il faut que nous emportions le présent avec nous, quel que soit notre avenir, heureux ou malheureux. Les bons formeront, il est vrai, des liens nouveaux plus saints, plus forts ; mais, sous l'influence expansive de ce

monde meilleur, le cœur aura une capacité assez grande pour retenir les liens anciens, tout en en formant de nouveaux ; il se rappellera avec tendresse son lieu de naissance, tout en jouissant d'une existence plus mûre et plus heureuse. Si je pouvais me figurer que ceux qui sont partis meurent pour ceux qui restent, je les honorerais et les aimerais moins. L'homme qui, en les quittant oublie les siens, paraît dépourvu des meilleurs sentiments de notre nature ; et si, dans leur nouvelle patrie, les justes devaient oublier leurs pères sur terre, s'ils devaient, en s'approchant de Dieu, cesser d'intercéder pour eux, pourrions-nous trouver que le changement leur a profité ?

« On pourrait se demander si ceux qui sont emportés vers le ciel, non seulement se souviennent avec intérêt de ceux qu'ils ont laissés sur la terre, mais encore s'ils en ont une connaissance présente et immédiate. Je ne sais aucune raison de croire que cette connaissance n'existe pas. Nous sommes habitués à regarder le ciel comme éloigné de nous, mais rien ne nous le prouve. Le ciel est l'union, la société d'êtres spirituels supérieurs ; ces êtres ne peuvent-ils remplir l'univers, rendant ainsi le ciel partout ? Est-il probable que de tels êtres soient circonscrits comme nous par des limites matérielles ? Milton a dit :

> Millions of spiritual beings walk the earth
> Both when we wake and when we sleep.

« Des millions d'êtres spirituels parcourent la terre aussi bien quand nous veillons que quand nous dormons. »

« Un sens nouveau, un nouvel œil pourrait nous montrer que le monde spirituel nous entoure de tous côtés. Mais supposez même que le ciel soit éloigné, ses habitants n'en peuvent pas moins être présents et nous visibles pour eux ; car, qu'entendons-nous par la présence ? Ne suis-je pas présent pour ceux d'entre vous que mon bras ne peut atteindre, mais que je vois distinctement ? N'est-il pas pleinement d'accord avec notre connaissance de la nature de supposer que ceux qui sont au ciel, quel que soit le lieu de leur résidence, puissent posséder des sens et des organes spirituels au moyen desquels ils peuvent voir ce qui est distant aussi facilement que nous distinguons ce qui est rapproché ? Notre œil aperçoit sans peine des planètes à des millions de lieues de distance, et à l'aide de la science nous pouvons même reconnaître les inégalités de leur surface. Nous pouvons même nous figurer un organe visuel assez sensible ou un instrument assez puissant pour permettre de distinguer, de notre globe, les habitants de ces mondes éloignés ; pourquoi donc ceux qui sont entrés dans leur phase

d'existence plus élevée, qui sont revêtus de corps spiritualisés, ne pourraient-ils contempler notre terre aussi facilement que lorsqu'elle était leur demeure ?

« Cela peut être vrai ; mais si nous l'acceptons ainsi, n'en abusons pas : on pourrait en abuser. Ne pensons pas aux morts comme s'ils nous contemplaient d'un amour partiel terrestre ; ils nous aiment plus que jamais, mais d'une affection spirituelle épurée. Ils n'ont pour nous qu'un seul désir, celui que nous nous rendions dignes de les rejoindre dans leur demeure de bienfaisance et de piété. Leur vision spirituelle pénètre nos âmes ; si nous pouvions entendre leur voix, ce ne serait point une déclaration d'attachement personnel, mais un appel vivifiant à des efforts plus grands, à une abnégation plus ferme, à une charité plus large, à une patience plus humble, à une obéissance plus filiale à la volonté de Dieu. Ils respirent l'atmosphère de la bienfaisance divine, leur mission est maintenant plus élevée qu'elle ne l'était ici.

« Me direz-vous que si nos morts connaissent les maux qui nous affligent, la souffrance doit exister dans cette vie bénie ? Je réponds que je ne puis considérer le ciel que comme un monde de sympathies. Rien ne peut, me semble-t-il, mieux attirer les regards de ses habitants bienfaisants, comme la vue de la misère de leurs frères ; mais cette sympathie, si elle fait naître la tristesse, est loin de rendre malheureux ceux qui la ressentent. Dans le monde d'ici-bas, la compassion désintéressée, jointe au pouvoir d'adoucir la souffrance, est un gage de paix procurant souvent les plus pures jouissances. Libres de nos infirmités présentes, et éclairés par des vues plus étendues sur la perfection du gouvernement divin, cette sympathie ajoutera plus de charme aux vertus des êtres bénis, et, comme toute autre source de perfection, ne fera qu'augmenter leur félicité.

. . . .

« Nos amis qui nous quittent pour cet autre monde ne se trouvent point au milieu d'inconnus ; ils n'ont pas ce sentiment désolé d'avoir échangé leur patrie pour une terre étrangère. Les plus tendres paroles de l'amitié humaine n'approchent pas des accents de félicitation qui les attendent à leur arrivée dans ce séjour. Là l'Esprit a des moyens plus sûrs de se révéler qu'ici ; le nouvel arrivé se sent et se voit entouré de vertus et de bonté, et par cette vision intime des Esprits sympathiques qui les entourent, des liaisons plus fortes que celles qui sont cimentées par les années sur la terre peuvent se créer en un moment. Les affections les plus intimes sur cette terre sont froides comparées à celles des Esprits. De quelle manière se communiquent-ils ? Dans quelle langue et au moyen de quels organes ? Nous l'ignorons, mais nous savons que l'Esprit progres-

sant doit acquérir une plus grande facilité de transmettre sa pensée.

« On aurait tort de croire que les habitants du ciel s'en tiennent à la communication réciproque de leurs idées ; ceux qui atteignent ce monde entrent au contraire dans un état nouveau d'activité, de vie et d'efforts. Nous sommes portés à regarder l'état futur comme tellement heureux pour qu'aucun n'y ait besoin d'aide, que l'effort cesse, que les bons n'aient autre chose à faire que de jouir. La vérité cependant est que toute action sur la terre, même la plus intense, n'est qu'un jeu d'enfant, comparée à l'activité, à l'énergie déployées dans cette vie plus élevée. Il doit en être ainsi, car il n'y a pas de principe plus actif que l'intelligence, la bienfaisance, l'amour du vrai, la soif de la perfection, la sympathie pour les souffrances et le dévouement à l'œuvre divine, qui sont les principes expansifs de la vie d'outre-tombe. C'est alors que l'âme a conscience de ses capacités, que la vérité infinie se déploie devant nous, que l'on sent que l'univers est une sphère sans bornes pour la découverte, pour la science, pour la bienfaisance et l'adoration. Ces nouveaux objets de la vie qui réduisent à rien les intérêts actuels se déploient constamment. Il ne faut donc point se figurer que le ciel est composé d'une communauté stationnaire. Je me le figure comme un monde de plans et d'efforts prodigieux pour sa propre amélioration. Je le considère comme une société traversant des phases successives de développement, de vertus, de connaissances, de puissance, par l'énergie de ses propres membres.

« Le génie céleste est toujours actif à explorer les grandes lois de la création et les principes éternels de l'esprit, à dévoiler le beau dans l'ordre de l'univers et à découvrir les moyens d'avancement pour chaque âme ; là comme ici, il y a des intelligences de divers degrés, et les Esprits les plus élevés trouvent le bonheur et le progrès à élever les plus arriérés ; là, le travail d'éducation, commencé ici-bas, progresse toujours, et une philosophie plus divine que celle enseignée parmi nous révèle à l'Esprit son essence propre, l'excite à des efforts joyeux pour sa propre perfection.

« Le ciel est en rapport avec d'autres mondes ; ses habitants sont les messagers de Dieu dans toute la création ; ils ont de grandes missions à remplir, et pour le progrès de leur existence sans fin, il peut leur être confié le soin d'autres mondes. »

. . . .

Ce discours fut prononcé en 1834 ; à cette époque il n'était point encore question en Amérique des manifestations des Esprits ; Channing n'en avait donc pas connaissance, autrement il eût affirmé ce qu'en certains points il ne pose que comme hypothèse ; mais n'est-il pas remarquable de voir cet homme pressentir avec autant de justesse ce qui devait être révélé quel-

ques années plus tard ; car, à bien peu d'exceptions près, sa description de la vie future y concorde parfaitement ; il n'y manque que la réincarnation, et encore, si l'on examine de près, on voit qu'il la côtoie, comme il côtoie les manifestations sur lesquelles il se tait, parce qu'il ne les connaissait pas. En effet, il admet le monde invisible autour de nous, au milieu de nous, plein de sollicitude pour nous, nous aidant à progresser ; de là aux communications directes il n'y a qu'un pas ; il admet dans le monde céleste, non la contemplation perpétuelle, mais l'activité et le progrès ; il admet la pluralité des mondes corporels, mais plus ou moins avancés ; s'il eût dit que les Esprits pouvaient accomplir leur progrès en passant par ces différents mondes, c'était la réincarnation. L'idée de ces mondes progressifs est même inconciliable sans cela avec celle de la création des âmes au moment de la naissance des corps, à moins d'admettre des âmes créées plus ou moins parfaites, et alors il faudrait justifier cette préférence. N'est-il pas plus logique de dire que si les âmes d'un monde sont plus avancées que dans un autre, c'est qu'elles ont déjà vécu dans des mondes inférieurs. On peut en dire autant des habitants de la terre comparés entre eux, depuis le sauvage jusqu'à l'homme civilisé. Quoi qu'il en soit, nous demandons si une telle peinture de la vie d'outre-tombe, par ses déductions logiques, accessibles aux intelligences les plus vulgaires, et acceptables par la raison la plus sévère, n'est pas cent fois plus propre à produire la conviction et la confiance en l'avenir que le hideux et inadmissible tableau des tortures sans fin empruntées au Tartare du paganisme. Ceux qui prêchent ces croyances ne se doutent pas du nombre d'incrédules qu'ils font et des recrues qu'ils procurent à la phalange des matérialistes.

Remarquons que Milton, cité dans ce discours, émet sur le monde invisible ambiant une opinion conforme à celle de Channing, qui est aussi celle des Spirites modernes. C'est que Milton, comme Channing, comme tant d'autres hommes éminents, étaient Spirites d'intuition ; c'est pourquoi nous ne cessons de dire que le Spiritisme n'est pas une invention moderne ; il est de tous les temps, parce qu'il y a eu des âmes de tous les temps, et que de tout temps la masse des hommes a cru à l'âme ; aussi retrouve-t-on les traces de ces idées dans une foule d'écrivains anciens et modernes, sacrés et profanes. Cette intuition des idées spirites est tellement générale que nous voyons tous les jours une foule de gens qui, en entendant parler pour la première fois n'en sont nullement étonnés : il ne manquait qu'une formule à leur croyance.

Correspondance.

Lettre de M. Roustaing, de Bordeaux.

La lettre suivante nous est adressée par *M. Roustaing*, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier. Les principes qui y sont hautement exprimés de la part d'un homme que sa position met au rang des plus éclairés donneront peut-être à réfléchir à quelques-uns de ceux qui, croyant avoir le privilège de la raison, rangent sans façon tous les adeptes du Spiritisme parmi les imbéciles.

Mon cher monsieur et très honoré chef Spirite,

J'ai reçu la douce influence et recueilli le bénéfice de ces paroles du Christ à Thomas : *Heureux ceux qui croiront et qui n'auront pas vu* ; profondes, vraies et divines paroles qui montrent la voie la plus sûre, la plus rationnelle qui conduit à la foi, selon la maxime de saint Paul, qu'accomplit et réalise le Spiritisme : *Rationabile sit obsequium vestrum.*

Lorsque je vous écrivis, au mois de mars dernier, pour la première fois, je vous disais : *Je n'ai rien vu, mais j'ai lu et compris, et je crois.* Dieu m'a bien récompensé d'avoir cru sans avoir vu ; depuis, j'ai vu et bien vu ; j'ai vu dans des conditions profitables, et la partie expérimentale est venue animer, si je puis m'exprimer ainsi, la foi que la partie doctrinale m'avait donnée, et, en la fortifiant, lui imprimer la vie.

Après avoir étudié et compris, je connaissais le monde invisible comme connaît Paris, celui qui l'a étudié sur la carte. Par l'expérience, le travail et l'observation soutenue, j'ai connu le monde invisible et ses habitants comme connaît Paris celui qui l'a parcouru, mais sans avoir encore pénétré dans tous les coins de cette vaste capitale. Néanmoins, depuis le commencement du mois d'avril, grâce à la connaissance que vous m'avez procurée de l'excellent M. Sabo et de sa famille patriarcale, tous bons et vrais Spirites, j'ai pu travailler, et j'ai travaillé constamment chaque jour avec eux ou chez moi, en présence et avec le concours des adeptes de notre ville qui sont convaincus de la vérité du Spiritisme, bien que tous ne soient pas encore de fait et pratiquement Spirites.

M. Sabo vous a envoyé exactement le produit de nos travaux obtenus à titre d'enseignement par évocations ou par manifestations spontanées des Esprits supérieurs. Nous avons éprouvé autant de joie et de surprise que de confusion et d'humilité lorsque nous avons reçu ces enseignements si précieux et vraiment sublimes de tant d'Esprits élevés qui sont

venus nous visiter ou nous ont envoyé des messagers pour parler en leur nom.

Oh ! cher monsieur, que je suis heureux de ne plus appartenir, par le culte matériel, à la terre que je sais maintenant n'être pour nos Esprits qu'un lieu d'exil à titre d'épreuves ou d'expiation ! Que je suis heureux de connaître et d'avoir compris la *réincarnation* avec toute sa portée et toutes ses conséquences, comme réalité et non comme allégorie. La réincarnation, cette sublime et équitable justice de Dieu, ainsi que le disait hier encore mon guide protecteur, si belle, si consolante, puisqu'elle laisse la possibilité de faire le lendemain ce que nous n'avons pu faire la veille ; qui fait progresser la créature vers le créateur ; « cette juste et équitable loi, » selon l'expression de Joseph de Maistre dans l'évocation que nous avons faite de son Esprit, et que vous avez reçue ; la réincarnation est, selon la divine parole du Christ, « le long et difficile chemin à parcourir pour arriver au séjour de Dieu. »

Je comprends maintenant le sens de ces mots du Christ à Nicodème : *Vous êtes docteur de la loi et vous ne savez pas cela !* Aujourd'hui que Dieu m'a permis de comprendre d'une manière complète toute la vérité de la loi évangélique, je me demande comment l'ignorance des hommes, *docteurs de la loi*, a pu résister à ce point à l'interprétation des textes ; produire ainsi l'erreur et le mensonge qui ont amené et entretenu le matérialisme, l'incrédulité, le fanatisme ou la poltronnerie ? Je me demande comment cette ignorance, cette erreur, ont pu se produire alors que le Christ avait eu soin de proclamer la nécessité de revivre en disant : IL FAUT QUE VOUS NAISSIEZ DE NOUVEAU, et par là la réincarnation comme seul moyen de voir le royaume de Dieu, ce qui était déjà connu et enseigné sur la terre et que Nicodème devait savoir : Vous êtes docteur de la loi et vous ne savez pas cela ! Il est vrai que le Christ ajoute à chaque pas : Que ceux qui ont des oreilles entendent ; et aussi : « Ils ont des yeux et ils ne voient point ; ils ont des oreilles et ils n'entendent et ne comprennent point ; » ce qui peut s'appliquer à ceux qui sont venus après lui, aussi bien qu'à ceux de son temps.

Dieu, dans sa bonté, je l'ai dit, m'a récompensé par nos travaux jusqu'à ce jour, et les enseignements qu'il nous a fait donner par ses divins messagers, « missionnaires dévoués et intelligents auprès de leurs frères, - selon l'expression de l'Esprit de Fénelon, - pour leur inspirer l'amour et la charité du prochain, l'oubli des injures et le culte d'adoration dû à Dieu. » Je comprends maintenant l'admirable portée de ces paroles de l'Esprit de Fénelon quand il parle de ces divins messagers : « Ils ont vécu tant de fois qu'ils sont devenus nos maîtres. »

Je remercie avec joie et humilité ces divins messagers d'être venus nous apprendre que le Christ est en mission sur la terre pour la propagation et le succès du Spiritisme, cette troisième explosion de la bonté divine, pour accomplir cette parole finale de l'Evangile : « *Unum ovile et unus pastor ;* » d'être venus nous dire : « Ne craignez rien ! Le Christ (appelé par eux Esprit de Vérité), la Vérité est le premier et le plus saint missionnaire des idées spirites. » Ces paroles m'avaient vivement frappé, et je me demandais : Mais où est donc le Christ en mission sur la terre ? « La Vérité commande, selon l'expression de l'Esprit de Marius, évêque des premiers âges de l'Eglise, cette phalange des Esprits envoyés par Dieu en mission sur la terre pour la propagation et le succès du Spiritisme. »

Quelles douces et pures jouissances donnent ces travaux spirites par la charité faite à l'aide de l'évocation aux Esprits souffrants ! Quelle consolation on trouve à communiquer avec ceux qui furent, sur la terre, nos parents ou nos amis ; à apprendre qu'ils sont heureux ou à les soulager s'ils souffrent ! Quelle vive et éclatante lumière jettent dans nos âmes ces enseignements spirites qui, en nous apprenant la vérité complète de la loi du Christ, nous donnent la foi par notre propre raison, et nous font comprendre la toute-puissance du Créateur, sa grandeur, sa justice, sa bonté et sa miséricorde infinie, nous plaçant ainsi dans la délicieuse nécessité de pratiquer cette loi divine d'amour et de charité ! Quelle sublime révélation ils nous donnent en nous apprenant que ces divins messagers, en nous faisant progresser, progressent eux-mêmes pour aller grossir la phalange sacrée des Esprits parfaits ! Admirable et divine harmonie qui nous montre à la fois l'unité en Dieu et la solidarité entre toutes ses créatures ; qui nous celles-ci, sous l'influence et l'impulsion de cette solidarité, de cette sympathie, de cette réciprocité, appelées à gravir, et gravissant, mais non sans faux pas et sans chutes, à leurs premiers essais, cette longue et haute échelle spirite, pour, après en avoir parcouru tous les degrés, arriver de l'état de simplicité et d'ignorance originelles, à la perfection intellectuelle et morale, et, par cette perfection, à Dieu. Admirable et divine harmonie, qui nous montre cette grande division de l'infériorité et de la supériorité, par la distinction des mondes qui sont des lieux d'exil où tout n'est qu'épreuve ou expiation, et des mondes supérieurs, séjours des bons Esprits où ils n'ont plus qu'à progresser vers le bien.

La réincarnation, bien comprise, apprend aux hommes qu'ils ne sont ici-bas que dans un lieu de passage où ils sont libres de ne plus revenir, s'ils font ce qui est nécessaire pour cela ; que la puissance, les richesses, les dignités, la science ne leur sont données qu'à titres d'épreuves, et

comme moyen de progresser vers le bien ; qu'elles ne sont dans leurs mains qu'un dépôt et un instrument pour la pratique de la loi d'amour et de charité ; que le mendiant qui passe à côté d'un grand seigneur est son frère devant Dieu, et l'a peut-être été devant les hommes ; qu'il a peut-être été riche et puissant ; s'il est maintenant dans une condition obscure et misérable, c'est pour avoir failli à ses redoutables épreuves, rappelant ainsi cette parole célèbre au point de vue des conditions sociales : Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne, mais avec cette différence que, par la réincarnation, l'Esprit se relève de sa chute, et peut, après être remonté au Capitole, s'élancer de son sommet dans les régions célestes, séjour splendide des bons Esprits.

La réincarnation, en apprenant aux hommes, selon l'admirable expression de Platon, qu'il n'y a pas de roi qui ne descende d'un berger, et de berger qui ne descende d'un roi, efface toutes les vanités terrestres, détache du culte matériel, nivelle *moralement* toutes les conditions sociales ; elle constitue l'égalité, la fraternité parmi les hommes, comme pour les Esprits, en Dieu et devant Dieu, et la liberté qui, sans la loi d'amour et de charité, n'est que mensonge et utopie, ainsi que nous le disait dernièrement l'Esprit de Washington. Dans son ensemble, le Spiritisme vient donner aux hommes l'unité et la vérité dans tout progrès intellectuel et moral, grande et sublime entreprise dont nous ne sommes que les très humbles apôtres.

Adieu, mon cher monsieur ; après trois mois de silence, je vous accable d'une bien trop longue lettre ; vous me répondrez quand vous pourrez et quand vous voudrez. Je me proposais de faire le voyage de Paris pour avoir le plaisir de vous connaître personnellement, de vous serrer fraternellement la main ; ma santé s'y est opposée jusqu'à présent.

Vous pourrez faire de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable ; je m'honore d'être hautement et publiquement Spirite.

Votre bien dévoué.

ROUSTAING, avocat.

Chacun appréciera comme nous la justesse des pensées exprimées dans cette lettre ; on voit que, quoique récemment initié, M. Roustaing, est passé maître en fait d'appréciation ; c'est qu'il a sérieusement et profondément étudié, ce qui lui a permis de saisir rapidement toutes les conséquences de cette grave question du Spiritisme, et qu'à l'encontre de beaucoup de gens, il ne s'est pas arrêté à la surface. Il n'avait encore rien vu, dit-il, et il était convaincu, parce qu'il avait lu et compris. Il a cela de commun avec beaucoup de gens, et nous avons toujours remarqué que ceux-là, loin d'être superficiels, sont au contraire ceux qui réfléchissent le plus ; s'atta-

chant plus au fond qu'à la forme, pour eux la partie philosophique est le principal, les phénomènes proprement dits sont l'accessoire, et ils se disent qu'alors même que ces phénomènes n'existeraient pas, il n'en resterait pas moins une philosophie qui seule résout des problèmes insolubles jusqu'à ce jour ; qui seule donne du passé et de l'avenir de l'homme la théorie la plus rationnelle ; or ils préfèrent une doctrine qui explique à celle qui n'explique pas, ou qui explique mal. Quiconque réfléchit, comprend très bien qu'on pourrait faire abstraction des manifestations, et que la doctrine n'en subsisterait pas moins ; les manifestations viennent la corroborer, la confirmer, mais elles n'en sont pas la base essentielle ; le discours de Channing, que nous venons de citer, en est la preuve, puisque, près de vingt ans avant ce grand déploiement des manifestations en Amérique, le seul raisonnement l'avait conduit aux mêmes conséquences.

Il est un autre point auquel on reconnaît aussi le Spirite sérieux ; par les citations que l'auteur de cette lettre fait des pensées contenues dans les communications qu'il a reçues, il prouve qu'il ne s'est pas borné à les admirer comme de beaux morceaux littéraires, bons à conserver dans un album, mais qu'il les étudie, les médite et en fait son profit. Il y en a tant, malheureusement, pour qui ce haut renseignement reste une lettre morte ; qui collectionnent les belles communications, comme certaines gens collectionnent de beaux livres, mais sans les lire.

Ce dont nous devons en outre féliciter M. Roustaing, c'est de la déclaration par laquelle il termine sa lettre ; malheureusement tout le monde n'a pas, comme lui, le courage de son opinion, et c'est ce qui enhardit les adversaires. Cependant il faut reconnaître que depuis quelque temps les choses ont bien changé sous ce rapport ; il y a deux ans à peine que quantité de personnes ne parlaient du Spiritisme qu'entre quatre yeux ; elles n'achetaient les livres qu'en cachette, et avaient grand soin de ne pas les laisser en évidence. Aujourd'hui, c'est bien différent ; on s'est familiarisé avec les épithètes *inciviles* des railleurs, et l'on en rit au lieu de s'en offusquer ; on ne craint pas plus de s'avouer hautement Spirite qu'on ne craint de se dire partisan de telle ou telle autre philosophie, du magnétisme, du somnambulisme, etc. ; on discute librement avec le premier venu sur cette matière, comme on discuterait sur les classiques et les romantiques, et sans se croire humilié d'être pour les uns ou pour les autres. C'est un progrès immense et qui prouve deux choses : le progrès des idées Spirites en général, et le peu de consistance des arguments des adversaires ; il aura pour conséquence d'imposer silence à ces derniers qui se croyaient forts, parce qu'ils se croyaient les plus nombreux ; mais quand de toutes parts ils trouveront à qui parler, nous ne disons pas qu'ils seront convertis, mais ils se

tiendront sur la réserve. Nous connaissons telle petite ville de province où, il y a un an, le Spiritisme ne comptait qu'un seul adepte qui eût été montré au doigt comme une bête curieuse, si on l'eût connu pour tel ; qui sait même ? peut-être déshérité par sa famille ou destitué de sa place ; aujourd'hui les adeptes y sont nombreux ; ils se réunissent ouvertement sans se soucier du qu'en dira-t-on, et quand on a vu parmi eux des autorités municipales, des fonctionnaires, des officiers, des ingénieurs, des avocats, des notaires, etc., qui ne cachaient pas leurs sympathies pour la chose, les railleurs ont cessé de railler, et le journal de la localité, rédigé par un esprit très fort, qui avait déjà lancé quelques pointes et s'apprêtait à pulvériser la nouvelle doctrine, craignant de se mettre à dos plus forte partie que lui, a prudemment gardé le silence. C'est l'histoire de maintes autres localités, et elle se généralisera à mesure que les partisans du Spiritisme, dont le nombre augmente tous les jours, lèveront la tête et la voix. On peut bien vouloir abattre une tête qui se montre, mais quand il y en a vingt, quarante, cent qui ne craignent pas de parler haut et ferme, on y regarde à deux fois, et cela donne du courage à ceux qui en manquent.

La prière.

Un de nos correspondants de Lyon nous adresse le morceau suivant de poésie ; il rentre trop dans l'esprit de la doctrine spirite, pour que nous ne nous fassions pas un plaisir de lui donner une place dans notre Revue.

Que ne puis-je, mortels, par mes faibles accents,
Pénétrer votre cœur du plus sublime encens !
Vous apprendre en ces vers, durant cette carrière,
Ce que c'est que prier et ce qu'est la prière.
C'est un élan d'amour, de fluide et de feu
Qui s'échappe de l'âme et s'élève vers Dieu.
Sublime épanchement de l'humble créature
Qui retourne à sa source ennoblir sa nature !
Prier ne change en rien la loi de l'Eternel,
Immuable toujours ; mais son cœur paternel
Répand son flux divin sur celui qui l'implore
Et redouble l'ardeur du feu qui le dévore.
C'est alors qu'il se sent élever et grandir ;
Pour l'amour du prochain, il sent son cœur bondir.
Plus il répand d'amour, plus l'auguste sagesse
Remplit son cœur aimant des dons de sa largesse.
Dès lors un saint désir de prier pour les morts,
Sous le poids de la peine et des cuisants remords,
Nous montre le besoin que leur état réclame,
Pour diriger sur eux ce doux fluide de l'âme
Dont l'efficacité, baume consolateur,
Pénètre tout leur être en vrai libérateur.
Tout se ranime en eux ; un rayon d'espérance
Seconde leurs efforts, hâte leur délivrance.

Semblables aux mortels accablés par le mal
Qu'un baume souverain rend à l'état normal,
Ils sont régénérés par l'influence occulte
De l'auguste prière et de son divin culte.
Redoublons de ferveur ; rien ne se perd enfin ;
Prions, prions pour eux, prions jusqu'à la fin ;
La prière toujours, étincelle divine,
Devient foyer d'amour, puis à la fin domine.
Oui, prions pour les morts, et bientôt, à leur tour,
Ils répandront sur nous un doux rayon d'amour.

JOLY.

Dans ces vers, évidemment inspirés par un Esprit élevé, le but et les effets de la prière sont définis avec une parfaite exactitude. Certainement Dieu ne déroge point à ses lois sur notre demande, autrement ce serait la négation d'un de ses attributs, qui est l'immuabilité ; mais elle agit surtout sur celui qui en est l'objet ; c'est d'abord un témoignage de sympathie et de commisération qu'on lui donne, et qui, par cela même, lui fait paraître sa peine moins lourde ; en second lieu, elle a pour effet actif d'exciter l'Esprit au repentir de ses fautes, de lui inspirer le désir de les réparer par la pratique du bien. Dieu a dit : A chacun selon ses œuvres ; loi éminemment juste, qui met notre sort entre nos propres mains, et qui a pour conséquence de subordonner la durée de la peine à la durée de l'impénitence ; d'où il suit que la peine serait éternelle si l'impénitence était éternelle ; donc, si, par l'action morale de la prière, nous provoquons le repentir et la réparation volontaire, nous abrégeons par cela même le temps de l'expiation. Tout cela est parfaitement rendu dans les vers ci-dessus. Cette doctrine peut ne pas être très orthodoxe aux yeux de ceux qui croient à un Dieu impitoyable, sourd à la voix qui l'implore, et condamnant à des tortures sans fin ses propres créatures pour les fautes d'une vie passagère ; mais on conviendra qu'elle est plus logique et plus conforme à la véritable justice et à la bonté de Dieu. Tout nous dit, la religion comme la raison, que Dieu est infiniment bon ; avec le dogme du feu éternel, il faudrait ajouter qu'il est en même temps infiniment impitoyable, deux attributs qui se détruisent l'un par l'autre, parce qu'ils sont la négation l'un de l'autre. Au reste, le nombre des partisans de l'éternité des peines diminue tous les jours : c'est un fait positif, incontestable ; il sera bientôt si restreint qu'on pourra les compter, et si même, dès aujourd'hui, l'Église taxait d'hérésie et rejetait par conséquent de son sein tous ceux qui ne croient pas aux peines éternelles, il y aurait parmi les catholiques même plus d'hérétiques que de vrais croyants, et il faudrait condamner en même temps tous les ecclésiastiques et tous les théologiens qui, comme nous, interprètent ce mot dans le sens relatif et non dans le sens absolu.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

C'est une erreur de croire qu'il n'y a rien à gagner dans les entretiens avec les Esprits des hommes vulgaires, et que des hommes illustres seuls peut sortir un enseignement profitable ; dans le nombre il en est assurément de très insignifiants, mais souvent aussi, de ceux sur lesquels on compte le moins, il sort quelquefois des révélations d'une grande importance pour l'observateur sérieux. Il est d'ailleurs un point qui nous intéresse au suprême degré, parce qu'il nous touche de plus près : c'est le passage, la transition de la vie actuelle à la vie future, passage tant redouté, que le Spiritisme seul peut nous faire envisager sans effroi, et que nous ne pouvons connaître qu'en l'étudiant sur les actualités, c'est-à-dire sur ceux qui viennent de le franchir, qu'ils soient illustres ou non.

Monsieur le marquis de Saint-Paul.

Mort en 1860, évoqué sur la demande de sa sœur, membre de la Société, le 16 mai 1861.

1. Évocation. - R. Me voici.

2. Madame voire sœur m'a prié de vous évoquer, quoiqu'elle soit médium, mais elle n'est pas encore assez formée pour être bien sûre d'elle. - R. Je tâcherai de répondre de mon mieux.

3. Elle désire d'abord savoir si vous êtes heureux. - R. Je suis errant, et cet état transitoire n'apporte jamais ni la félicité, ni le châtiment absolus.

4. Avez-vous été longtemps à vous reconnaître ? - R. Je suis resté longtemps dans le trouble, et je n'en suis sorti que pour bénir la piété de ceux qui ne m'oubliaient pas et priaient pour moi.

5. Pouvez-vous apprécier la durée de ce trouble ? - R. Non.

6. Quels sont ceux de vos parents que vous avez reconnus tout d'abord ? - R. J'ai reconnu ma mère et mon père qui tous deux m'ont reçu au réveil ; ils m'ont initié à la vie nouvelle.

7. D'où vient qu'à la fin de votre maladie vous sembliez converser avec ceux que vous aviez aimés sur la terre ? - R. Parce que j'ai eu, avant de mourir, la révélation du monde que j'allais habiter. J'étais voyant avant de mourir, et mes yeux se sont voilés dans le passage de la séparation définitive du corps, parce que les liens charnels étaient encore très vigoureux.

Remarque. Ce phénomène du dégagement anticipé de l'âme est très

fréquent ; avant de mourir beaucoup de personnes entrevoient le monde des Esprits ; c'est sans doute afin d'adoucir par l'espérance les regrets de quitter la vie. Mais l'Esprit ajoute que ses yeux se sont voilés pendant la séparation ; c'est en effet ce qui a toujours lieu ; à ce moment, l'Esprit perdant la conscience de lui-même, n'est jamais témoin du dernier soupir de son corps, et la séparation s'opère sans qu'il s'en doute. Les convulsions même de l'agonie sont un effet purement physique dont l'Esprit n'éprouve presque jamais la sensation ; nous disons *presque*, parce qu'il peut arriver que ces dernières douleurs lui soient infligées comme châtiment.

8. Comment se fait-il que vos souvenirs d'enfance semblaient vous revenir de préférence ? - R. Parce que le commencement est plus rapproché de la fin que ne l'est le milieu de la vie.

9. Comment l'entendez-vous ? - R. C'est-à-dire que les mourants se souviennent et voient, *comme dans un mirage de consolation*, les jeunes et pures années.

Remarque. C'est probablement par un motif providentiel semblable que les vieillards, à mesure qu'ils approchent du terme de la vie, ont quelquefois un souvenir si précis des moindres détails de leurs premières années.

10. Pourquoi, en parlant de votre corps, parliez-vous toujours à la troisième personne ? - R. Parce que j'étais voyant, je vous l'ai dit, et que je sentais nettement les différences qui existent entre le physique et le moral ; ces différences, reliées entre elles par le fluide de vie, deviennent très tranchées aux yeux des mourants clairvoyants.

Remarque. C'est là une particularité singulière qu'a présentée la mort de ce monsieur. Dans ses derniers moments il disait toujours : Il a soif, il faut lui donner à boire ; il a froid, il faut le réchauffer ; il souffre à tel endroit, etc. Et quand on lui disait : Mais c'est vous qui avez soif, il répondait : Non, c'est lui. Ici se dessinent parfaitement les deux existences ; le *moi* pensant est dans l'Esprit et non dans le corps ; l'Esprit, déjà en partie dégagé, considérait son corps comme une autre individualité qui n'était pas *lui* a proprement parler ; c'était donc à son corps qu'il fallait donner à boire et non à lui Esprit.

11. Ce que vous avez dit de votre état errant, et de la durée de votre trouble, porterait à croire que vous n'êtes pas très heureux, et cependant vos qualités devraient faire supposer le contraire. Il y a d'ailleurs des Esprits errants qui sont très heureux, comme il y en a de très malheureux. - R. Je suis dans un état transitoire ; les vertus humaines acquièrent ici leur véritable prix. Sans doute mon état est mille fois préférable

à celui de l'incarnation terrestre, mais j'ai toujours porté en moi les aspirations du vrai bien et du vrai beau, et mon âme ne sera rassasiée que lorsqu'elle volera aux pieds de son créateur.

Henri Mondeux.

Société Spirite parisienne ; le 26 avril 1861.

Les journaux ont annoncé en février dernier la mort subite du pâtre Henri Mondeux, le célèbre calculateur, qui a succombé, dans les premiers jours de février 1861, à une attaque d'apoplexie dans la diligence de Condom (Gers), à l'âge d'environ 34 ans. Il était né en Touraine, et dès l'âge de dix ans, il se fit remarquer par la prodigieuse facilité avec laquelle il résolvait de tête les questions les plus compliquées d'arithmétique, quoique complètement illettré et n'ayant fait aucune étude spéciale. Il attira bientôt l'attention, et nombre de personnes allaient le voir tandis qu'il gardait ses bestiaux ; les visiteurs s'amusaient à lui poser des problèmes, ce qui lui procurait quelques petits profits. On se rappelait encore le pâtre napolitain, Vito Mangiamele qui, peu d'années auparavant, avait présenté un phénomène semblable. Un professeur de mathématiques du collège de Tours pensa qu'un don naturel si remarquable devrait donner des résultats surprenants s'il était secondé ; en conséquence il se l'attacha dans le but de lui donner de l'éducation ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à une nature des plus réfractaires ; en effet, à l'âge de seize ans, il savait à peine lire et écrire couramment, et, chose extraordinaire, jamais son professeur n'avait pu parvenir à lui faire retenir les noms des figures élémentaires de géométrie ; en sorte que sa faculté était entièrement circonscrite dans les combinaisons numériques ; c'était donc un calculateur, mais nullement un mathématicien.

Une autre singularité, c'est qu'il ne put jamais se plier à nos formules de calcul ; il ne les comprenait même pas ; il avait sa manière à lui dont il ne put jamais rendre compte d'une manière claire, qu'il ne s'expliquait probablement pas bien lui-même, et qui tenait surtout à une mémoire prodigieuse des nombres. Nous disons des nombres et non des chiffres, car la vue des chiffres l'embrouillait plus qu'elle ne l'aidait ; il préférait que les problèmes fussent posés verbalement, plutôt que par écrit.

Tel est, en résumé, le résultat des observations que nous avons faites nous-même sur le jeune Mondeux, et qui nous ont fourni dans le temps le sujet d'un Mémoire lu à la Société phrénologique de Paris.

Une faculté aussi exclusive, quoique portée à sa dernière limite, ne

pouvait lui ouvrir aucune carrière, car il n'aurait même pas pu faire un comptable dans une maison de commerce, et son professeur s'en effrayait à juste titre pour lui ; il se reprochait presque de l'avoir enlevé à ses vaches, et se demandait ce qu'il deviendrait lorsque les années l'auraient privé de l'intérêt qui s'attachait surtout à lui en raison de son âge. Nous l'avons perdu de vue depuis dix-huit ans ; il paraît qu'il a trouvé quelques moyens d'existence en allant de ville en ville donner des séances.

1. Évocation. - R. 4 et 3 font 7, dans les autres mondes, comme ici.

2. Nous avions voulu vous évoquer peu de temps après votre mort, mais il nous a été dit que vous n'étiez pas en état de nous répondre ; il paraît que vous l'êtes maintenant ? - R. Je vous attendais.

3. Vous ne vous rappelez probablement pas de moi, quoique j'aie eu l'occasion de vous connaître assez particulièrement en Prusse, et même de vous assister dans vos séances. Quant à moi, il me semble encore vous voir ainsi que le professeur de mathématiques qui vous accompagnait, et qui m'a donné sur vous et sur votre faculté de précieux renseignements. - R. Tout cela est pour que je vous dise que je me rappelle de vous, mais seulement aujourd'hui où mes idées sont lucides.

4. D'où venait l'étrange faculté dont vous étiez doué ? - R. Ah ! voilà la question que je savais que vous alliez m'adresser. On commence par dire : je vous connaissais, je vous avais vu, vous étiez remarquable, et enfin expliquez-moi votre affaire.

Eh bien ! j'avais la faculté de pouvoir lire dans mon esprit les calculs immédiats d'un problème ; on aurait dit qu'un Esprit déroulait devant moi la solution : je n'avais qu'à la lire ; j'étais médium voyant et calculateur ; et avec tout cela, il faut le dire, un petit barème toujours.

5. Autant que je puis me le rappeler, de votre vivant vous n'aviez pas cet esprit railleur, caustique ; vous étiez même un peu lourd ? - R. Tiens ! parce que la faculté a été tout employée à cela, il n'en restait plus pour autre chose.

6. Comment se fait-il que cette faculté, si développée pour le calcul, était si incomplète pour les autres parties les plus élémentaires des mathématiques ? - R. Enfin, j'étais bête, n'est-ce pas ? dites le mot, je le comprends ; mais ici, vous comprenez, je n'ai plus à développer ma faculté pour les chiffres, et elle se développe vite pour autre chose.

7. Vous n'avez plus à la développer pour les chiffres… (L'Esprit écrit sans attendre la fin de la question.) - R. C'est-à-dire, Dieu nous a donné à tous une mission : Toi, m'a-t-il dit, va étonner les savants mathématiciens ; je te ferai paraître inintelligent pour qu'ils soient plus saisis ; déroute

tous leurs calculs, et fais qu'ils se disent : Mais qu'y a-t-il au-dessus de nous ? Qu'y a-t-il de plus fort que l'étude ? Il voulait les amener à chercher au-delà du corps, car qu'y a-t-il de plus matériel qu'un chiffre ?

8. Qu'avez-vous été dans d'autres existences ? - R. J'étais envoyé pour montrer autre chose.

9. Était-ce toujours relatif aux mathématiques ? - R. Sans doute, puisque c'est ma spécialité.

10. J'avais formulé quelques problèmes pour savoir si vous aviez toujours la même faculté ; mais d'après ce que vous dites, je pense que cela n'est plus nécessaire. - R. Mais je n'ai plus de solutions à faire ; je ne peux plus ; l'outil est mauvais, car il n'est pas mathématicien.

11. Est-ce que vous ne pourriez pas vaincre la difficulté ? - R. Ah ! rien n'est invincible ; Sébastopol a bien été pris ; mais quelle différence !

12. A quoi vous occupez-vous maintenant ? - R. Vous voulez savoir à quoi je me livre ? Je me promène et j'attends un peu avant de recommencer ma carrière comme médium qui doit continuer.

13. Dans quel genre pensez-vous exercer cette faculté médianimique ? - R. Toujours le même, mais plus développé, plus étonnant.

14. (Un membre fait la réflexion suivante :) Il résulte des réponses de l'Esprit, qu'il a agi comme médium sur terre, ce qui supposerait qu'il a été aidé par un autre Esprit et expliquerait pourquoi il ne jouit plus de cette faculté aujourd'hui. - R. C'est mon Esprit qui est bâti exprès pour voir les chiffres que me passait un autre Esprit ; il saisissait mieux que vous ne le feriez ; il avait la bosse du calcul, puisque c'est dans ce genre que j'exerçais. On cherche tous les moyens de convaincre ; ils sont tous bons, petits et grands, et les Esprits les saisissent tous.

15. Avez-vous fait fortune avec votre faculté, en courant le monde pour donner des séances ? - R. Oh ! demander si un médium fait fortune ! vous vous trompez de *route* ; mais non.

16. Mais vous ne vous considériez pas comme médium ; vous ne saviez même pas ce que c'était ? - R. Non ; aussi, j'étais étonné que cela me servît si peu pécuniairement ; cela m'a servi moralement, et je préfère mon actif écrit sur le grand livre de Dieu aux rentes que j'aurais eues sur l'État.

17. Nous vous remercions d'avoir bien voulu répondre à notre appel. - R. Vous êtes revenu sur mon compte.

18. Je n'ai pas eu à revenir ; j'ai toujours eu pour vous beaucoup d'estime. - R. Heureusement que je résolvais des questions, sans cela vous ne m'auriez pas regardé.

Remarque. L'identité des Esprits est, comme on le sait, ce qu'il y a de

plus difficile à constater ; elle se révèle en général par des circonstances et des détails imprévus, par des nuances délicates qu'une observation attentive peut seule faire saisir et qui prouvent souvent plus que des signes matériels, toujours faciles à imiter par les Esprits trompeurs, tandis qu'ils ne peuvent simuler les capacités intellectuelles ou les qualités morales qui leur manquent. On pourrait donc douter de l'identité en cette circonstance sans l'explication très logique que l'Esprit donne de la différence qui existe entre son caractère actuel et celui qu'il a montré de son vivant ; car la réponse numérique qu'il fait à l'évocation ne peut être regardée comme une preuve authentique. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse se former à cet égard au sujet de l'évocation ci-dessus, on ne peut disconvenir qu'à côté de pensées facétieuses, elle en renferme de très profondes ; les réponses aux questions 7 et 16 sont surtout remarquables sous ce rapport. Il en ressort également, ainsi que des réponses données par d'autres Esprits, que l'Esprit de Mondeux a une prédisposition pour les mathématiques ; qu'il a exercé cette faculté dans d'autres existences, ce qui est probable, mais qu'il n'a appartenu à aucune des célébrités de la science. On concevrait difficilement qu'un vrai savant en fût réduit à faire des tours de force de calcul pour amuser le public, sans portée et sans utilité scientifiques. Il y aurait beaucoup plus de motifs de douter de son identité s'il se fût donné pour avoir été un Newton ou un Laplace.

Madame Anaïs Gourdon.

Très jeune femme, remarquable par la douceur de son caractère et par les qualités morales les plus éminentes, morte en novembre 1860 ; évoquée sur la demande de son père et de son mari. Elle appartenait à une famille de travailleurs dans les mines de charbon des environs de Saint-Étienne, circonstance importante pour apprécier son évocation.

1. Évocation. - R. Je suis là.

2. Votre mari et votre père m'ont prié de vois appeler, et ils seront très heureux d'avoir de vous une communication. - R. Je suis bien heureuse aussi de la leur donner.

3. Pourquoi avez-vous été enlevée si jeune à l'affection de votre famille ? - R. Parce que je terminais mes épreuves terrestres.

4. Allez-vous les voir quelquefois ? - R. Oh ! je suis sans cesse auprès d'eux.

5. Êtes-vous heureuse comme Esprit ? - R. Je suis heureuse, j'espère, j'attends, j'aime ; les cieux n'ont pas de terreur pour moi, et j'attends avec confiance et amour que les ailes blanches me poussent.

6. Qu'entendez-vous par ces ailes ? - R. J'entends devenir pur Esprit et resplendir comme les messagers célestes qui m'éblouissent.

Remarque. Les ailes des anges, archanges, séraphins qui sont de purs Esprits ne sont évidemment qu'un attribut imaginé par les hommes pour peindre la rapidité avec laquelle ils se transportent, car leur nature éthérée les dispense d'aucun soutien pour parcourir les espaces. Ils peuvent cependant apparaître aux hommes avec cet accessoire pour répondre à leur pensée, comme d'autres Esprits prennent l'apparence qu'ils avaient sur la terre pour se faire reconnaître.

7. Voyez-vous votre beau-frère, mort il y a déjà quelque temps et que nous avons évoqué l'année dernière ? - R. Je l'ai vu lorsque je suis arrivée parmi les Esprits ; je ne le vois plus maintenant.

8. Pourquoi ne le voyez-vous plus ? - R. Je n'en sais rien.

9. Vos parents peuvent-ils faire quelque chose qui vous soit agréable ? - R. Ils peuvent, ces chers êtres, ne plus m'attrister par la vue de leurs regrets, puisqu'ils savent que je ne suis pas perdue pour eux ; que ma pensée leur soit douce, légère et parfumée de leur souvenir. J'ai passé comme une fleur, et rien de triste ne doit subsister de mon rapide passage.

10. D'où vient que votre langage est si poétique et si peu en rapport avec la position que vous aviez sur la terre ? - R. C'est que c'est mon âme qui parle. Oui, j'avais des connaissances acquises, et souvent Dieu permet que des Esprits délicats s'incarnent parmi les hommes les plus rudes pour leur faire pressentir les délicatesses qu'ils atteindront et comprendront plus tard.

Remarque. Sans cette explication si logique, et si conforme à la sollicitude de Dieu pour ses créatures, on se serait difficilement rendu compte de ce qui, au premier abord, pourrait sembler une anomalie. En effet, quoi de plus gracieux et de plus poétique que le langage de l'Esprit de cette jeune femme élevée au milieu des plus rudes travaux ? La contrepartie se voit souvent ; ce sont des Esprits inférieurs incarnés parmi les hommes les plus avancés, mais c'est dans un but opposé ; c'est en vue de leur propre avancement que Dieu les met en contact avec un monde éclairé, et quelquefois aussi pour servir d'épreuve à ce même monde. Quelle autre philosophie peut résoudre de tels problèmes ?

---

11. Évocation de M. Gourdon fils aîné, déjà évoqué en 1860. - R. Je suis là.

12. Vous rappelez-vous avoir déjà été appelé par moi ? - R. Oui, parfaitement.

13. Comment se fait-il que votre belle-sœur ne vous voie plus ? - R. Elle s'est élevée.

Remarque. A cette question elle avait répondu : Je n'en sais rien ; sans doute par modestie. Maintenant cela s'explique ; d'une nature supérieure, elle appartient à un ordre plus avancé, tandis qu'il est encore retenu sur la terre. Ils suivent des voies différentes.

14. Quelles ont été vos occupations depuis cette époque ? - R. Je me suis avancé dans la voie des connaissances en écoutant les instructions de nos guides.

15. Veuillez, je vous prie, me donner une communication pour votre père qui en sera très heureux. - R. Cher père, ne crois pas tes enfants perdus, et ne souffre pas en regardant nos places vides. Moi aussi j'attends, et je n'ai aucune impatience, puisque je sais que les jours qui s'écoulent sont autant d'échelons gravis qui nous rapprochent l'un de l'autre. Sois grave et recueilli, mais ne sois pas triste, car la tristesse est un reproche muet adressé à Dieu qui veut être loué dans ses œuvres. D'ailleurs, pourquoi souffrir dans cette triste vie où tout s'efface, sauf le bien ou le mal que nous accomplissons. Cher père, courage et confiance !

Remarque. La première évocation de ce jeune homme était empreinte des mêmes sentiments de piété filiale et d'élévation. Elle avait été une immense consolation pour ses parents qui ne pouvaient supporter sa perte. On comprend qu'il a dû en être de même de celle de la jeune femme.

Effets du désespoir.

Mort de M. Laferrière, membre de l'Institut. - Suicide de M. Léon L… -
La veuve et le médecin.

Pour enregistrer tous les accidents funestes causés par le désespoir, ceux seulement qui arrivent à la connaissance du public, il faudrait des volumes. Que de suicides, de maladies, de morts involontaires, de cas de folie, d'actes de vengeance, de crimes même ne produit-il pas tous les jours ! Une statistique bien instructive serait celle des causes premières qui ont amené le dérangement du cerveau, et l'on verrait que le désespoir y entre au moins pour les quatre cinquièmes ; mais ce n'est pas ce dont nous voulons nous occuper aujourd'hui. Voici deux faits relevés dans les journaux, non à titre de nouvelles, mais comme sujets d'observation.

On lit dans le *Siècle* du 17 février dernier, au compte rendu des obsèques de M. Laferrière :

« Mardi dernier, nous conduisions à sa dernière demeure, avec quelques amis attristés, une jeune fille de vingt ans, enlevée par une maladie de quelques jours. Le père de cette jeune fille unique était M. Laferrière, membre de l'Institut, inspecteur général des facultés de droit. L'excès de la douleur a foudroyé ce malheureux père, et la résignation de la foi du chrétien est restée impuissante pour sa consolation.

« A trente-six heures de distance, la mort frappait un second coup, et la même semaine qui avait séparé la fille du père les a réunis. Une foule nombreuse et consternée suivait aujourd'hui le cercueil de M. Laferrière. »

M. Laferrière avait des sentiments religieux, dit le journal, et nous aimons à le penser, car il ne faut pas croire que tous les savants soient matérialistes ; et cependant ces sentiments ne l'ont pas empêché de succomber à son désespoir. Nous sommes convaincu que s'il avait eu sur l'avenir des idées moins vagues, plus positives, telles que les donne le Spiritisme ; s'il avait cru à la présence de sa fille auprès de lui ; s'il avait eu la consolation de communiquer avec elle, il aurait compris qu'il n'en était séparé que matériellement et pour un temps donné, et il eût pris patience, s'en remettant à la volonté de Dieu quant au moment de leur réunion ; il se serait calmé par l'idée que son désespoir même était une cause de trouble pour la félicité de l'objet de son affection.

Ces réflexions s'appliquent avec encore plus de raison au fait suivant, qu'on lit dans le *Siècle* du 1° mars dernier.

« Le sieur Léon L…, âgé de 25 ans, entrepreneur des voitures-omnibus de Villemonble à Paris, avait épousé, il y a environ deux ans, une jeune femme qu'il aimait avec passion. La naissance d'un fils, âgé aujourd'hui d'un an, était venu resserrer encore l'affection des époux, et comme leurs affaires prospéraient, tout semblait leur présager un long avenir de bonheur.

« Il y a quelques mois, la dame L… fut subitement atteinte d'une fièvre typhoïde, et malgré les soins les plus assidus, malgré tous les secours de la science, elle succomba en peu de temps. A partir de ce moment, le sieur L… fut en proie à une mélancolie dont rien ne pouvait le distraire. Souvent on lui entendait dire que la vie lui était odieuse et qu'il irait rejoindre celle qui avait emporté tout son bonheur.

« Hier, revenant de Paris dans son cabriolet, vers sept heures du soir, le sieur L… remit sa voiture entre les mains d'un palefrenier, et, sans dire un mot à personne, entra dans une pièce située au rez-de-chaussée et attenante à la salle à manger. Une heure plus tard, une domestique vint

l'avertir que le dîner était servi ; il répondit qu'il n'avait plus besoin de rien ; il était à demi couché sur une table, la tête appuyée dans ses deux mains, et paraissait frappé d'une prostration complète.

« La domestique avertit les parents qui se rendirent auprès de leur fils. Il avait perdu connaissance. On courut chercher le docteur Dubois. A son arrivée, ce médecin constata que Léon n'existait plus. Il s'était empoisonné à l'aide d'une forte dose de laudanum qu'il s'était procuré pour ses chevaux.

« La mort de ce jeune homme a causé une vive impression dans le pays, où il jouissait de l'estime générale. »

M. Léon L… croyait sans doute à la vie future, puisqu'il s'est tué pour aller rejoindre sa femme. S'il avait connu par le Spiritisme le sort des suicidés, il aurait su que loin de hâter le moment de leur réunion, c'était un moyen infaillible de l'éloigner.

A ces deux faits opposons le suivant qui montre l'empire que peuvent avoir les croyances Spirites sur les résolutions de ceux qui les possèdent.

Un de nos correspondants nous transmet ce qui suit :

Une dame de ma connaissance avait perdu son mari dont la mort était généralement attribuée à la faute du médecin. La veuve en conçut contre ce dernier un tel ressentiment, qu'elle le poursuivait sans cesse de ses invectives et de ses menaces, lui disant, partout où elle le rencontrait : « Bourreau, tu ne mourras que de ma main ! » Cette dame était très pieuse et très bonne catholique ; mais c'est en vain qu'on employa pour la calmer les secours de la religion ; ce fut au point que le médecin crut devoir s'adresser à l'autorité pour sa propre sûreté.

Le Spiritisme compte de nombreux adeptes dans la ville habitée par cette dame ; un de ses amis, très bon Spirite, lui dit un jour : - Que penseriez-vous si l'on vous mettait à même de vous entretenir avec votre mari ? - Oh ! dit-elle, si je savais que cela fût possible ! si j'étais sûre de ne l'avoir pas perdu pour toujours, je me consolerais et j'attendrais. On lui en donna bientôt la preuve ; son mari vint lui-même lui donner des conseils et des consolations, et à son langage elle ne put conserver aucun doute sur sa présence auprès d'elle. Dès lors une révolution complète s'opéra dans son esprit ; le calme succéda au désespoir et ses idées de vengeance firent place à la résignation. Huit jours après, elle se rend chez le médecin, fort peu rassuré de cette visite ; mais, au lieu de le menacer, elle lui tend la main en lui disant : « Ne craignez rien, monsieur ; je viens vous prier de me pardonner le mal que je vous ai fait, comme je vous pardonne celui que vous m'avez fait involontairement. C'est mon mari lui-même qui m'a conseillé la démarche que je fais en ce moment ; il m'a dit que vous n'étiez point

la cause de sa mort, et j'ai d'ailleurs maintenant la certitude qu'il est près de moi, qu'il me voit et veille sur moi et que nous serons un jour réunis. Ainsi, monsieur, ne m'en veuillez plus, comme, de mon côté, je ne vous en yeux plus. » Inutile de dire que le médecin accepta avec empressement la réconciliation, et qu'il eut hâte de s'enquérir de la cause mystérieuse à laquelle il devait désormais sa tranquillité. Ainsi, sans le Spiritisme, cette dame eût probablement commis un crime, toute religieuse qu'elle était. Cela prouve-t-il l'inutilité de la religion ? Non, pas le moins du monde, mais seulement l'insuffisance des idées qu'elle nous donne de l'avenir, qu'elle nous présente comme tellement vague, qu'il laisse chez beaucoup une sorte d'incertitude, tandis que le Spiritisme, en le faisant pour ainsi dire toucher du doigt, fait naître dans l'âme une confiance et une sécurité plus complètes.

Au père qui a perdu son enfant, au fils qui a perdu son père, au mari qui a perdu une épouse adorée, quelle consolation donne le matérialiste ? Il dit : Tout est fini ; de l'être qui vous était si cher, il ne reste rien, absolument rien que ce corps qui avant peu sera dissous ; mais de son intelligence, de ses qualités morales, de l'instruction qu'il avait acquise, rien, tout cela est le néant ; vous l'avez perdu pour toujours. Le Spirite, dit : De tout cela rien n'est perdu ; tout existe ; il n'y a de moins que l'enveloppe périssable, mais l'Esprit dégagé de sa prison est rayonnant ; il est là, près de vous, qui vous voit, vous écoute et vous attend. Oh ! que les matérialistes font de mal en inoculant par leurs sophismes le poison de l'incrédulité ! Ils n'ont jamais aimé, autrement pourraient-ils voir de sang-froid les objets de leur affection réduits à un tas de poussière ? Aussi est-ce pour eux que Dieu semble réserver ses plus grandes rigueurs, car nous les voyons tous réduits à la plus déplorable position dans le monde des Esprits, et Dieu est d'autant moins indulgent pour eux qu'ils ont été plus à même de s'éclairer.

Dissertations et enseignements spirites

PAR DICTEES SPONTANÉES.

Beaucoup d'appelés et peu d'élus.

(Obtenu par M. d'Ambel, médium de la Société.)

Cette maxime évangélique doit s'appliquer avec bien plus de raison aux temps actuels qu'aux premiers temps du christianisme.

En effet, n'entendez-vous pas déjà fermenter la tempête qui doit emporter le vieux monde et engloutir dans le néant la somme des iniquités terrestres ? Ah ! bénissez le Seigneur, vous qui avez mis votre foi en sa souveraine justice, et qui, nouveaux apôtres de la croyance révélée par les voix prophétiques supérieures, allez prêcher le dogme nouveau de la *réincarnation* et de l'élévation des Esprits, suivant qu'ils ont bien ou mal accompli leurs missions, et supporté leurs épreuves terrestres.

Ne tremblez plus ! les langues de feu sont sur vos têtes. O adeptes du Spiritisme, vous êtes les élus de Dieu ! Allez et prêchez la parole divine. L'heure est venue où vous devez sacrifier à sa propagation vos habitudes, vos travaux, vos occupations futiles. Allez et prêchez ; les Esprits d'en haut sont avec vous. Certes vous parlerez à des gens qui ne voudront point écouter la voix de Dieu, parce que cette voix les rappelle sans cesse à l'abnégation ; vous prêcherez le désintéressement aux avares, l'abstinence aux débauchés, la mansuétude aux tyrans domestiques comme aux despotes : paroles perdues, je le sais ; mais qu'importe ! Il faut arroser de vos sueurs le terrain que vous devez ensemencer, car il ne fructifiera et ne produira que sous les efforts réitérés de la bêche et de la charrue évangéliques. Allez et prêchez !

Oui, vous tous, hommes de bonne foi, qui croyez à votre infériorité en regardant les mondes espacés dans l'infini, partez en croisade contre l'injustice et l'iniquité. Allez et renversez ce culte du veau d'or, chaque jour de plus en plus envahissant. Allez, Dieu vous conduit ! Hommes simples et ignorants, vos langues seront déliées, et vous parlerez comme aucun orateur ne parle. Allez et prêchez, et les populations attentives recueilleront avec bonheur vos paroles de consolation, de fraternité, d'espérance et de paix.

Qu'importent les embûches qui seront jetées sur votre chemin ! les loups seuls se prendront aux pièges à loup, car le pasteur saura défendre ses brebis contre les bouchers sacrificateurs.

Allez, hommes grands devant Dieu, qui, plus heureux que saint Thomas, croyez sans demander à voir, et acceptez les faits de la médianimité quand même vous n'avez jamais réussi à en obtenir vous-mêmes ; allez, l'Esprit de Dieu vous conduit.

Marche donc en avant, phalange imposante par ta foi et par ton petit nombre ! Marche ! et les gros bataillons des incrédules s'évanouiront devant toi comme les brouillards du matin aux premiers rayons du soleil levant.

La foi est la vertu qui soulèvera les montagnes, vous a dit Jésus ; mais plus lourdes que les plus lourdes montagnes gît dans le cœur des hommes l'impureté et tous les vices de l'impureté. Partez donc avec courage pour

soulever cette montagne d'iniquités que les générations futures ne doivent connaître qu'à l'état de légende, comme vous ne connaissez vous-mêmes que très imparfaitement la période des temps antérieurs à la civilisation païenne.

Oui, les bouleversements moraux et philosophiques vont éclater sur tous les points du globe ; l'heure approche où la lumière divine apparaîtra sur les deux mondes.

Allez donc, et portez la parole divine : aux grands qui la dédaigneront, aux savants qui en demanderont la preuve, aux petits et aux simples qui l'accepteront, car c'est surtout parmi les martyrs du travail, cette expiation terrestre, que vous trouverez la ferveur et la foi. Allez ; ceux-ci recevront avec des cantiques d'actions de grâce et en chantant les louanges de Dieu la consolation sainte que vous leur apporterez, et ils s'inclineront en le remerciant du lot de leurs misères terrestres.

Que votre phalange s'arme donc de résolution et de courage ! A l'œuvre ! la charrue est prête ; la terre attend ; il faut labourer.

Allez, et remerciez Dieu de la tâche glorieuse qu'il vous a confiée ; mais songez que parmi les appelés au Spiritisme beaucoup se sont fourvoyés ; regardez donc votre route et suivez la voie de la vérité.

D. Si beaucoup d'appelés au Spiritisme se sont fourvoyés, à quel signe reconnaître ceux qui sont dans la bonne voie ? - *R.* Vous les reconnaîtrez aux principes de véritable charité qu'ils professeront et pratiqueront ; vous les reconnaîtrez au nombre des affligés auxquels ils auront apporté les consolations ; vous les reconnaîtrez à leur amour pour leur prochain, à leur abnégation, à leur désintéressement personnel ; vous les reconnaîtrez enfin au triomphe de leurs principes, car Dieu veut le triomphe de sa loi ; ceux qui suivent sa loi sont ses élus, et il leur donnera la victoire, mais il écrasera ceux qui faussent l'esprit de cette loi et s'en font un marchepied pour satisfaire leur vanité et leur ambition.

ÉRASTE,
Ange gardien du médium.

Occupations des Esprits.

(Médium, madame Costel.)

Les occupations des Esprits du second ordre consistent à se préparer aux épreuves qu'ils auront à subir par des méditations sur leurs vies passées, et des observations sur les destinées des humains, leurs vices, leurs vertus, ce qui peut les perfectionner ou les faire faillir. Ceux qui ont comme moi le bonheur d'avoir une mission s'en occupent avec d'autant

plus de zèle et d'amour, que l'avancement des âmes qui leur sont confiées leur est compté comme un mérite ; ils s'efforcent donc de leur suggérer de bonnes pensées, d'aider leurs bons mouvements, et d'écarter les Esprits mauvais en opposant leur douce influence aux influences nuisibles. Cette occupation intéressante, surtout quand on est assez heureux pour diriger un médium et avoir des communications directes, ne détourne pas du soin et du devoir de se perfectionner.

Ne crois pas que l'ennui puisse atteindre un être qui ne vit que par l'esprit et dont toutes les facultés tendent vers un but, qu'il sait éloigné mais certain. L'ennui ne résulte que du vide de l'âme et de la stérilité de la pensée ; le temps, si lourd pour vous qui le mesurez par vos craintes puériles ou vos frivoles espérances, ne fait pas sentir sa marche à ceux qui ne sont assujettis ni aux agitations de l'âme, ni aux besoins du corps. Il passe encore plus vite pour les Esprits purs et supérieurs que Dieu charge de l'exécution de ses ordres et qui parcourent les sphères d'un vol rapide.

Quant aux Esprits inférieurs, surtout ceux qui ont de lourdes fautes à expier, le temps se mesure par leurs regrets, leurs remords et leurs souffrances. Les plus pervers d'entre eux cherchent à y échapper en faisant le mal, c'est-à-dire en le suggérant. Ils éprouvent alors cette âpre et fugitive satisfaction du malade qui gratte sa plaie et ne fait qu'augmenter sa douleur. Aussi leurs souffrances s'augmentent de telle sorte qu'ils finissent fatalement par en chercher le remède, qui n'est autre que le retour au bien.

Les pauvres Esprits, qui n'ont été coupables que par faiblesse ou par ignorance, souffrent de leur inanité, de leur isolement. Ils regrettent leur enveloppe terrestre, quelque douleur qu'elle leur ait apportée ; ils se révoltent et se désespèrent jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que la résignation et une ferme volonté de revenir au bien peuvent seules les soulager ; ils s'apaisent et comprennent que Dieu n'abandonne aucune de ses créatures.

MARCILLAC.
Esprit familier.

La débauche.

(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)

Le choix des bons auteurs est très utile, et ceux qui exercent leur empire sur vous en excitant l'imagination pour les folles passions humaines, ne font que corrompre le cœur et l'esprit. En effet, ce n'est pas chez les apologistes de l'orgie, de la débauche, de la volupté, chez ceux qui préconisent les jouissances matérielles, qu'on peut puiser des leçons d'amélioration morale. Songez donc, mes amis, que si Dieu vous a donné

des passions, c'est dans le but de vous faire concourir à ses desseins, et non pour les satisfaire comme la brute. Sachez que si vous dépensez votre vie en folles jouissances qui ne laissent que du remords et du vide dans le cœur, vous n'agissez pas selon les vues de Dieu. S'il vous est donné de reproduire l'espèce humaine, c'est que des milliers d'Esprits errants attendent dans l'espace la formation des corps dont ils ont besoin pour recommencer leur épreuve, et qu'en usant vos forces dans d'ignobles voluptés, vous allez à l'encontre des vues de Dieu, et votre châtiment sera grand. Bannissez donc ces lectures dont vous ne tirez aucun fruit ni pour votre intelligence, ni pour votre perfectionnement moral. Que les écrivains sérieux de tous les temps et de tous les pays vous fassent connaître le beau et le bien ; qu'ils élèvent votre âme par le charme de la poésie et vous apprennent l'utile emploi des facultés dont le créateur vous a doués.

FÉLICIA,
Fille du médium.

Remarque. N'y a-t-il pas quelque chose de profond et de sublime dans cette idée qui donne à la reproduction du corps un but si élevé ? Les Esprits errants attendent ces corps dont ils ont besoin pour leur propre avancement, et que les Esprits incarnés sont chargés de reproduire, comme l'homme attend le produit de la fabrication de certains animaux pour se vêtir et se nourrir.

Il en ressort un autre enseignement d'une haute gravité. Si l'on n'admet pas que l'âme a déjà vécu, il faut de toute nécessité qu'elle soit créée au moment de la formation et pour l'usage de chaque corps ; d'où il suit que la création de l'âme par Dieu serait subordonnée au caprice de l'homme, et la plupart du temps le résultat de la débauche. Comment ! Toutes les lois religieuses et morales condamnent la dépravation des mœurs, et Dieu en profiterait pour créer des âmes ! Nous demandons à tout homme de bon sens s'il est admissible que Dieu se contredise à ce point ? Ne serait-ce pas glorifier le vice puisqu'il servirait à l'accomplissement des vues les plus élevées du Tout-Puissant : la création des âmes ? Qu'on nous dise si telle ne serait pas la conséquence de la formation simultanée des âmes et des corps ; et ce serait bien pire encore si l'on admettait l'opinion de ceux qui prétendent que l'homme procrée l'âme en même temps que le corps. Admettez au contraire la préexistence de l'âme, et toute contradiction cesse. L'homme ne procrée que la matière du corps, et l'œuvre de Dieu, la création de l'âme immortelle qui doit un jour se rapprocher de lui, n'est plus soumise au caprice de l'homme. C'est ainsi, en dehors de la réincarnation, des difficultés insolubles surgissent à chaque pas, et qu'on tombe dans la contradiction et l'absurde quand on veut les expliquer ;

aussi le principe de l'unité d'existence corporelle pour décider sans retour des destinées futures de l'homme perd-il chaque jour du terrain et des partisans ; nous pouvons donc dire avec assurance qu'avant peu le principe contraire sera universellement admis, comme le seul logique, le seul conforme à la justice de Dieu, et proclamé par le Christ lui-même quand il dit : *Je vous dis qu'il faut que vous naissiez plusieurs fois avant d'entrer dans le royaume des cieux.*

Sur le Périsprit.

Dictée spontanée à propos d'une discussion qui venait d'avoir lieu à la Société sur la nature de l'Esprit et du Périsprit. Méd. M. A. Didier.

J'ai suivi avec intérêt la discussion qui s'est développée à l'instant et vous a mis dans un si grand embarras. Oui, les mots manquent de couleur et de forme pour exprimer le périsprit et sa véritable nature ; mais il y a une chose certaine, c'est que ce que les uns nomment *périsprit* n'est pas autre chose que ce que les autres appellent enveloppe fluidique, matérielle. Quand on discute de pareilles questions, ce ne sont pas les phrases qu'il faut chercher, ce sont les mots. Je dirai, pour me faire comprendre d'une manière plus logique, que ce fluide est la perfectibilité des sens et l'extension de la vue et des idées ; je parle ici des Esprits élevés. Quant aux Esprits inférieurs, les fluides terrestres sont encore complètement inhérents à eux ; donc c'est matière, comme vous voyez ; de là les souffrances de la faim, du froid, etc., souffrances que ne peuvent endurer des Esprits supérieurs, attendu que les fluides terrestres sont épurés autour de la pensée, c'est-à-dire de l'âme. L'âme, pour son progrès, a toujours besoin d'un agent ; l'âme sans agent n'est rien pour vous, ou, pour mieux dire, ne peut être conçue par vous. Le périsprit, pour nous autres Esprits errants, est l'agent par lequel nous communiquons avec vous, soit indirectement par votre corps ou votre périsprit, soit directement par votre âme ; de là les infimes nuances de médiums et de communications. Maintenant reste le point de vue scientifique, c'est-à-dire l'essence même du périsprit ; ceci est une autre affaire. Comprenez d'abord moralement ; il ne reste plus qu'une discussion sur la nature des fluides, ce qui est inexplicable pour le moment ; la science ne connaît pas assez, mais on y arrivera si la science veut marcher avec le Spiritisme.

LAMENNAIS.

L'Ange Gabriel.

Evocation d'un bon Esprit, par madame de X…, à Soultz, Haut-Rhin.

Je suis Gabriel, l'ange du Seigneur qui me charge de vous bénir, non pour vos mérites, mais pour les efforts que vous faites pour en acquérir.

La vie doit être un combat ; il ne faut jamais s'arrêter, jamais balancer entre le bien et le mal ; l'hésitation déjà vient de Satan, c'est-à-dire des mauvais Esprits. Courage, donc ! et plus vous trouverez d'épines sur votre route, plus il vous faudra d'efforts pour la poursuivre. Si elle était semée de roses, quel mérite auriez-vous devant Dieu ? Chacun a son calvaire sur la terre, mais tous ne le parcourent pas avec cette douce résignation dont Jésus vous a donné l'exemple. Elle a été si grande que les anges en ont été émus ! Et les hommes ! à peine s'ils donnent une larme à tant de douleurs ! O dureté du cœur humain ! Méritiez-vous un pareil sacrifice ? Jetez votre front dans la poussière, et criez miséricorde au Dieu mille fois bon, mille fois doux, mille fois miséricordieux ! Un regard, ô mon Dieu ! sur votre ouvrage, sans cela il périra ! Son cœur n'est pas à la hauteur du vôtre ; il ne peut comprendre cet excès d'amour de votre part. Ayez pitié ; ayez mille fois pitié de sa faiblesse. Relevez son courage par des pensées qui ne peuvent venir que de vous. Bénissez-les surtout, afin qu'elles portent des fruits dignes de votre immense grandeur !

Hosanna au plus haut des cieux ! et paix aux hommes de bonne volonté !

C'est ainsi que je terminerai les paroles que Dieu m'a ordonné de vous transmettre.

Soyez bénis dans le Seigneur, afin de vous réveiller un jour dans son sein.

Réveillez-vous.

(Société spirite de Paris. Médium madame Costel.)

Je te parlerai des symptômes et des prédictions qui, de toutes parts, annoncent la venue des grands événements que notre siècle recèle. Par une touchante bonté, les Esprits, messagers de Dieu, avertissent l'Esprit des hommes, comme les douleurs avertissent la mère de sa prochaine délivrance. Ces signes, souvent méprisés, et pourtant toujours justifiés, se multiplient à l'infini en ce moment. Pourquoi sentez-vous tous l'Esprit prophétique agiter vos cœurs et ébranler vos consciences ? Pourquoi les incertitudes ? pourquoi les défaillances qui troublent les cœurs ? pourquoi le réveil de l'esprit public qui partout arbore sa fière bannière ? Pourquoi ? c'est que les temps sont venus ; c'est que le règne du matérialisme craque, et va s'écrouler ; c'est que les jouissances du corps, bientôt méprisées, vont faire place au règne de l'idée ; c'est que l'édifice social est vermoulu, et qu'il va faire place à la jeune et triomphante légion des idées Spirites qui féconderont les consciences stériles et les cœurs muets. Que ces paroles incessantes répétées ne vous trouvent pas distraits et indifférents ; recueillez, après que le laboureur a semé, les précieux épis qui naîtront ;

ne vous dites pas : la vie suit son cours et une marche normale ; nos pères n'ont rien vu de ce qu'on nous annonce aujourd'hui : nous ne verrons pas plus qu'eux. Adorons ce qu'ils ont adoré, ou plutôt remplaçons l'adoration par de vaines formules, et tout sera bien. En parlant ainsi, vous dormez ; réveillez-vous, car ce n'est pas la trompette du jugement dernier qui éclatera à vos oreilles, mais la voix de la vérité ; il ne s'agit pas de la mort vaincue et humiliée, il s'agit de la vie présente, ou plutôt de la vie éternelle ; ne l'oubliez pas, et réveillez-vous. HELVÉTIUS.

Le génie et la misère.

(Société spirite de Paris. Méd. M. Alfred Didier.)

Il y a une épreuve bien grande sur terre, et sur laquelle la morale du Spiritisme doit surtout appuyer, c'est cette épreuve affreuse de l'homme de génie, de celui surtout qui est doué de facultés supérieures, en proie aux exigences de la misère. Ah ! oui ; cette épreuve morale, cette misère de l'intelligence, bien plus que celle du corps, sera le mérite le plus grand pour l'homme qui aura accompli sa mission. Comprenez-vous cette lutte incessante du talent contre la misère, cette harpie qui se jette sur vous pendant le festin de la vie, semblable au monstre de Virgile, et qui dit à toutes ses victimes : Vous êtes puissants, mais moi qui vous tue, c'est moi qui renvoie au néant les dons de votre intelligence, car je suis la mort du génie. Je le sais, quelques-uns seulement sont vaincus ; mais les autres, combien sont-ils ? Il y a un peintre de l'école moderne qui a conçu ainsi ce sujet. Un être, le génie, dont les ailes se déploient, et dont les regards sont du côté du soleil ; il s'enlève presque, et retombe sur un rocher où sont fixées des chaînes de fer qui le retiendront peut-être pour toujours. L'homme qui a vu ce rêve a peut-être été enchaîné, lui aussi, et peut-être après sa délivrance s'est-il souvenu de ceux qu'il laissait pour toujours sur le rocher. Gérard DE NERVAL.

Transformation.

(Société Spirite de Paris. Médium madame Costel.)

Je viens te parler de la chose qui importe le plus, dans cette époque de crise et de transformation ; au moment où les nations revêtent la robe virile, au moment où le ciel dévoilé vous montre, nageant dans les espaces infinis, les Esprits de ceux que vous croyiez dispersés comme des molécules ou servant de pâture aux vers ; à ce moment solennel, il faut que, s'armant de la foi, l'homme ne marche plus à tâtons dans les ténèbres de

la personnalité et du matérialisme. Comme jadis les bergers, guidés par une étoile, venaient adorer l'Enfant-Dieu, il faut que l'homme, guidé par la brillante aurore du Spiritisme, marche enfin vers la terre promise de la liberté et de l'amour ; il faut que, comprenant le grand mystère, il sache que le but harmonieux de la nature, son rhythme admirable, sont les modèles de l'humanité. Dans cette étonnante diversité qui confond les Esprits, distinguez la parfaite similitude des rapports entre les choses créées et les êtres créés, et que cette puissante harmonie vous initie tous, hommes d'action, poètes, artistes, ouvriers, à l'union dans laquelle doivent se fondre les efforts communs pendant le pèlerinage de la vie. Caravanes assaillies par les orages et les adversités, tendez-vous des mains amies, et marchez les yeux fixés vers le Dieu juste qui récompense au centuple celui qui aura soulagé le faible et l'opprimé. GEORGES.

La séparation de l'Esprit.

(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)

Corps de boue, foyer de corruption où fermente le levain des passions impures ; ce sont ses organes qui souvent entraînent l'Esprit à prendre part aux sensations brutales qui sont du ressort de la matière. Quand le principe de la vie organique s'éteint par un des mille accidents auxquels est sujet le corps, l'Esprit se dégage des liens qui le retenaient à sa prison fétide, et le voilà libre dans l'espace.

Cependant il arrive que quand il est ignorant, et surtout quand il est bien coupable, un voile épais lui cache les beautés du séjour qu'habitent les bons Esprits, et il se trouve ou seul, ou en société d'Esprits méchants et inférieurs, dans un cercle qui ne lui permet ni de voir où il arrive, ni de se rappeler d'où il vient ; alors il est inquiet, souffrant, mal à l'aise, jusqu'à ce que, dans un temps plus ou moins long, ses frères les Esprits viennent l'éclairer sur sa position, et lui ouvrent les yeux pour qu'il se rappelle le monde des Esprits qu'il a habité, et les différentes planètes où il subira ses diverses incarnations ; si la dernière a été bien conduite, elle lui ouvre les portes des mondes supérieurs, et si elle a été inutile et remplie d'iniquités, il est puni par le remords, et après que l'Esprit a fléchi la colère de Dieu par son repentir et la prière de ses frères, il recommence à vivre, ce qui n'est pas un bonheur, mais un châtiment ou une épreuve.

FERDINAND.
Esprit familier.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1861.

Essai sur la théorie de l'hallucination.

Ceux qui n'admettent pas le monde incorporel et invisible croient tout expliquer par le mot *hallucination*. La définition de ce mot est connue ; c'est : Une erreur, une illusion d'une personne qui croit avoir des perceptions qu'elle n'a pas réellement (Académie. Du latin *hallucinari*, errer ; fait de *ad lucem*) ; mais les savants n'en ont point encore, que nous sachions, donné la raison physiologique. L'optique et la physiologie ne paraissent plus avoir de secrets pour eux ; comment se fait-il qu'ils n'aient point encore expliqué la source des images qui s'offrent à l'esprit en certaines circonstances ? Que ce soit réel ou non, l'halluciné voit quelque chose ; dira-t-on qu'il croit voir, mais qu'il ne voit rien ? cela n'est pas probable. Dites, si vous le voulez, que c'est une image fantastique, soit ; mais quelle est la source de cette image, comment se forme-t-elle, comment se réfléchit-elle dans son cerveau ? voilà ce que vous ne dites pas. Assurément, quand il croit voir le diable avec ses cornes et ses griffes, les flammes de l'enfer, des animaux fabuleux qui n'existent pas, la lune et le soleil qui se battent, il est évident qu'il n'y a là aucune réalité ; mais si c'est un jeu de son imagination, comment se fait-il qu'il décrive ces choses comme si elles étaient présentes ? Il y a donc devant lui un tableau, une fantasmagorie quelconque ; quelle est alors la glace sur laquelle se peint cette image ? Quelle est la cause qui donne à cette image la forme, la couleur et le mouvement ? C'est ce dont nous avons vaine-

ment cherché la solution dans la science. Puisque les savants veulent tout expliquer par les lois de la matière, qu'ils donnent donc, par ces lois, une théorie de l'hallucination ; bonne ou mauvaise, ce sera toujours une explication.

Les faits prouvent qu'il y a de véritables apparitions dont la théorie spirite rend parfaitement compte, et que peuvent seuls nier ceux qui n'admettent rien en dehors du monde visible ; mais, à côté des visions réelles, y a-t-il des hallucinations dans le sens attaché à ce mot ? Cela n'est pas douteux ; l'essentiel est de déterminer les caractères qui peuvent les faire distinguer des apparitions réelles. Quelle en est la source ? Ce sont les Esprits qui vont nous mettre sur la voie, car l'explication nous semble tout entière dans la réponse faite à la question suivante :

Peut-on considérer comme des apparitions les figures et autres images qui se présentent souvent dans le premier sommeil ou simplement quand on ferme les yeux ?

« Dès que les sens s'engourdissent, l'Esprit se dégage, et peut voir au loin ou de près ce qu'il ne pourrait voir avec ses yeux. Ces images sont quelquefois des visions, mais elles peuvent être aussi un effet des impressions que la vue de certains objets a laissées dans le cerveau qui en conserve des traces comme il conserve celle des sons. L'Esprit dégagé voit alors dans son propre cerveau ces empreintes qui s'y sont fixées comme sur une plaque de daguerréotype. Leur variété et leur mélange forment des ensembles bizarres et fugitifs qui s'effacent presque aussitôt, malgré les efforts que l'on fait pour les retenir. C'est à une cause semblable qu'il faut attribuer certaines apparitions fantastiques qui n'ont rien de réel, et qui se produisent souvent dans l'état de maladie. »

Il est reconnu que la mémoire est le résultat des empreintes conservées par le cerveau. Par quel singulier phénomène ces empreintes si variées, si multipliées ne se confondent-elles pas ? C'est là un mystère impénétrable, mais qui n'est pas plus étrange que celui des ondulations sonores qui se croisent dans l'air et n'en restent pas moins distinctes. Dans un cerveau sain et bien organisé, ces empreintes sont nettes et précises ; dans des conditions moins favorables, elles s'effacent ou se confondent, comme font les empreintes d'un cachet sur une substance trop solide ou trop fluide ; de là la perte de la mémoire ou la confusion des idées. Cela paraît moins extraordinaire, si l'on admet, comme en phrénologie, une destination spéciale à chaque partie, et même à chaque fibre du cerveau.

Les images arrivées au cerveau par les yeux y laissent donc une empreinte qui fait qu'on se souvient d'un tableau comme si on l'avait devant

soi ; il en est de même de l'impression des sons, des odeurs, des saveurs, des mots, des nombres, etc. Selon que les fibres, organes destinés à la réception et à la transmission de ces empreintes, sont aptes à les conserver, on a la mémoire des formes, des couleurs, de la musique, des nombres, des langues, etc. Lorsqu'on se représente une scène que l'on a vue, ce n'est qu'une affaire de mémoire, car en réalité on ne voit pas ; mais, dans un certain état d'émancipation, l'âme voit dans le cerveau et y retrouve ces images, celles surtout qui ont le plus frappé selon la nature des préoccupations ou des dispositions de l'esprit ; elle y retrouve l'empreinte des scènes religieuses, diaboliques, dramatiques ou autres qu'elle a vues à une autre époque en peinture, en action, en lectures ou en récits, car les récits laissent aussi des empreintes. Ainsi l'âme voit réellement quelque chose : c'est l'image en quelque sorte daguerréotypée dans le cerveau. Dans l'état normal, ces images sont fugitives et éphémères, parce que toutes les parties cérébrales fonctionnent librement ; mais dans l'état de maladie, le cerveau est toujours plus ou moins affaibli ; l'équilibre n'existe plus entre tous les organes ; quelques-uns seulement conservent leur activité, tandis que d'autres sont en quelque sorte paralysés ; de là la permanence de certaines images qui ne sont plus effacées, comme dans l'état normal, par les préoccupations de la vie extérieure ; c'est là la véritable hallucination, la source première des idées fixes. L'idée fixe est le souvenir exclusif d'une impression ; l'hallucination est la vue rétrospective par l'âme d'une image empreinte dans le cerveau.

Comme on le voit, nous avons rendu compte de cette anomalie apparente par une loi toute physiologique bien connue, celle des empreintes cérébrales ; mais il nous a toujours fallu faire intervenir l'âme, avec ses facultés distinctes de la matière ; or, si les matérialistes n'ont pu encore donner une solution rationnelle de ce phénomène, c'est qu'ils ne veulent pas admettre l'âme, et qu'avec le matérialisme pur il est inexplicable ; aussi diront-ils que notre explication est mauvaise, parce que nous faisons intervenir un agent contesté ; contesté par qui ? par eux, mais admis par l'immense majorité depuis qu'il y a des hommes sur la terre, et la négation de quelques-uns ne peut faire loi.

Notre explication est-elle bonne ? Nous la donnons pour ce qu'elle peut valoir à défaut d'autres, et si l'on veut, à titre d'hypothèse, en attendant mieux ; elle a au moins l'avantage de donner à l'hallucination une base, un corps, une raison d'être ; tandis que, quand les physiologistes ont prononcé leurs mots sacramentels de surexcitation, d'exaltation, d'effets de l'imagination, ils n'ont rien dit, ou n'ont pas tout dit, parce qu'ils n'ont pas observé toutes les phases du phénomène.

L'imagination joue aussi un rôle qu'il faut distinguer de l'hallucination proprement dite, quoique ces deux causes soient souvent réunies ; elle prête à certains objets des formes qu'ils n'ont pas, comme elle fait voir une figure dans la lune ou des animaux dans les nuages. On sait que, dans l'obscurité, les objets revêtent des apparences bizarres, faute de pouvoir en distinguer toutes les parties, et parce que les contours n'en sont pas nettement accusés ; que de fois, la nuit, dans une chambre, un vêtement accroché, un vague reflet lumineux, n'ont-ils pas semblé avoir une forme humaine aux yeux des personnes qui sont le plus de sang-froid ? Si la peur s'y joint, ou une crédulité exagérée, l'imagination fait le reste. On comprend, d'après cela, que l'imagination puisse altérer la réalité des images perçues pendant l'hallucination et leur prêter des formes fantastiques.

Les véritables apparitions ont un caractère qui, pour un observateur expérimenté, ne permet pas de les confondre avec les effets que nous venons de citer. Comme elles peuvent avoir lieu en plein jour, on doit se défier de celles qu'on croit voir la nuit, dans la crainte d'être dupe d'une illusion d'optique. Il en est d'ailleurs des apparitions comme de tous les autres phénomènes spirites, le caractère intelligent est la meilleure preuve de leur réalité. Toute apparition qui ne donne aucun signe intelligent, peut hardiment être mise an rang des illusions. MM. les matérialistes doivent voir que nous leur faisons la part très large.

Telle qu'elle est, notre explication rend-elle raison de tous les cas de vision ? Certainement non, et nous mettons tous les physiologistes au défi d'en donner une seule, à leur point de vue exclusif, qui les résolve tous ; donc, si toutes les théories de l'hallucination sont insuffisantes pour expliquer tous les faits, c'est qu'il y a autre chose que l'hallucination proprement dite, et ce quelque chose n'a sa solution que dans la théorie Spirite qui les renferme tous. En effet, si l'on examine avec soin certains cas de visions très fréquents, on verra qu'il est impossible de leur attribuer la même origine qu'à l'hallucination. En cherchant à donner de celle-ci une explication probable, nous avons voulu montrer en quoi elle diffère de l'apparition. Dans l'un et l'autre cas, c'est toujours l'âme qui voit et non les yeux ; dans le premier, elle voit une image intérieure, et dans le second une chose extérieure, si l'on peut s'exprimer ainsi. Lorsqu'une personne absente, à laquelle on ne songe nullement, que l'on croit en très bonne santé, se présente spontanément alors qu'on est parfaitement éveillé, et vient révéler les particularités de sa mort, qui a lieu à ce moment même, et dont, par conséquent, on ne pouvait avoir connaissance, on ne peut attribuer le fait ni à un souvenir, ni à la préoccupation de l'esprit. En supposant que l'on eût des appréhensions sur la vie de cette personne, il

resterait encore à expliquer la coïncidence du moment de la mort avec l'apparition, et surtout les circonstances de la mort, choses que l'on ne peut ni connaître ni prévoir. On peut donc ranger parmi les hallucinations les visions fantastiques qui n'ont rien de réel, mais il n'en est pas de même de celles qui révèlent des actualités positives, confirmées par les événements ; les expliquer par les mêmes causes serait absurde, et il serait plus absurde encore de les attribuer au hasard, cette raison suprême de ceux qui n'ont rien à dire. Le Spiritisme seul peut en donner raison par la double théorie du périsprit et de l'émancipation de l'âme ; mais comment croire à l'action de l'âme quand on n'admet pas l'âme ?

En ne tenant aucun compte de l'élément spirituel, la science se trouve dans l'impuissance de résoudre une foule de phénomènes, et tombe dans l'absurde en voulant tout rapporter à l'élément matériel. C'est en médecine surtout que l'élément spirituel joue un rôle important ; quand les médecins en tiendront compte, ils se fourvoieront moins souvent qu'ils ne le font ; ils y puiseront une lumière qui les guidera plus sûrement dans le diagnostic et dans le traitement des maladies. C'est ce qu'on peut constater dès à présent dans la pratique des médecins *spirites* dont le nombre s'augmente tous les jours. L'hallucination ayant une cause physiologique, ils trouveront, nous en sommes certains, le moyen de la combattre. Nous en connaissons un qui, grâce au Spiritisme, est sur la voie de découvertes de la plus haute portée, parce qu'il lui a fait connaître la véritable cause de certaines affections rebelles à la médecine matérialiste.

Le phénomène de l'apparition peut se produire de deux manières : ou c'est l'Esprit qui vient trouver la personne qui voit ; ou c'est l'Esprit de celle-ci qui se transporte et va trouver l'autre. Les deux exemples suivants nous semblent parfaitement caractériser les deux cas.

Un de nos collègues nous racontait dernièrement qu'un officier de ses amis, étant en Afrique, eut tout à coup devant lui le tableau d'un convoi funèbre : c'était celui d'un de ses oncles qui habitait en France, et qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il vit distinctement toute la cérémonie depuis la sortie de la maison mortuaire, à l'église, et le transport au cimetière ; il remarqua même diverses particularités dont il ne pouvait avoir l'idée. A ce moment il était éveillé, et pourtant dans un certain état d'absorption dont il ne sortit que lorsque tout eut disparu. Frappé de cette circonstance, il écrivit en France pour avoir des nouvelles de son oncle, et apprit que celui-ci, étant mort subitement, avait été enterré le jour et à l'heure où l'apparition avait eu lieu, et avec les particularités qu'il avait vues. Il est évident que, dans ce cas, ce n'est pas le convoi qui est venu le

trouver, mais lui qui est allé trouver le convoi, dont il a eu la perception par un effet de seconde vue.

Un médecin de notre connaissance, M. Félix Mallo, avait donné des soins à une jeune femme ; mais, ayant jugé que l'air de Paris lui était contraire, il lui conseilla d'aller passer quelque temps dans sa famille, en province, ce qu'elle fit. Depuis six mois il n'en avait plus entendu parler et n'y pensait plus, lorsqu'un soir, vers dix heures, étant dans sa chambre à coucher, il entendit frapper à la porte de son cabinet de consultation. Croyant qu'on venait l'appeler pour un malade, il dit d'entrer ; mais il fut fort surpris de voir devant lui la jeune femme en question, pâle, dans le costume qu'il lui avait connu, et qui lui dit avec un très grand sang-froid : « Monsieur Mallo, je viens vous dire que je suis morte ; » puis elle disparut. Le médecin, s'étant assuré qu'il était bien éveillé et que personne n'était entré, fit prendre des informations, et il sut que cette jeune femme était morte le soir même où elle lui était apparue. Ici, c'est bien l'Esprit de la femme qui était venu le trouver. Les incrédules ne manqueront pas de dire que le médecin pouvait être préoccupé de la santé de son ancienne malade, et qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il prévît sa mort ; soit ; mais, qu'ils expliquent le fait de la coïncidence de son apparition avec le moment de sa mort, alors que depuis plusieurs mois le médecin n'en avait pas entendu parler. En supposant même qu'il ait cru à l'impossibilité d'une guérison, pouvait-il prévoir qu'elle mourrait à tel jour et à telle heure ? Nous devons ajouter que ce n'est pas un homme à se frapper l'imagination.

Voici un autre fait non moins caractéristique et qu'on ne saurait attribuer à une prévision quelconque. Un de nos sociétaires, officier de marine, était en mer, lorsqu'il vit son père et son frère jetés en bas d'une voiture ; le père tué et le frère sans aucun mal. Quinze jours après, étant débarqué en France, ses amis cherchèrent à le préparer à recevoir une triste nouvelle. - Ne prenez pas tant de précautions, leur dit-il, je sais ce que vous voulez me dire : Mon père est mort ; il y a quinze jours que je le sais. En effet, son père et son frère, étant à Paris, descendaient les Champs-Élysées en voiture, le cheval s'emporta, la voiture fut brisée, le père tué et le frère en fut quitte pour quelques contusions. Ces faits sont positifs, actuels, et l'on ne dira pas que ce sont des légendes du moyen âge. Que chacun recueille ses souvenirs, et l'on verra qu'ils sont plus fréquents qu'on ne croit. Nous demandons s'ils ont aucun des caractères de l'hallucination. Nous demandons également aux matérialistes de donner une explication du fait relaté dans l'article suivant.

Une apparition providentielle.

On lit dans l'*Oxford Chronicle* du 1° juin 1861 :

« En 1828, un navire qui faisait les voyages de Liverpool à New-Brunswick avait pour second un M. Robert Bruce. Étant près des bancs de Newfoundland, le capitaine et le second calculaient un jour leur route, le premier dans sa cabine et l'autre dans la chambre à côté ; les deux pièces étaient disposées de manière que l'on pouvait se voir et se parler de l'une à l'autre. Bruce, absorbé dans son travail, ne s'aperçut pas que le capitaine était monté sur le pont ; sans regarder, il lui dit : Je trouve telle longitude ; comment est la vôtre ? Ne recevant pas de réponse, il répète sa question, mais inutilement. Il s'avance alors vers la porte de la cabine et voit un homme assis à la place du capitaine et écrivant sur son ardoise. L'individu se retourne, regarde Bruce fixement, et celui-ci, terrifié, s'élance sur le pont. - Capitaine, dit-il dès qu'il eut rejoint ce dernier, qui donc est à votre bureau en ce moment dans votre cabine ? - Mais personne, je présume. - Je vous certifie qu'il y a un étranger. - Un étranger ! Vous rêvez, monsieur Bruce ; qui oserait se mettre à mon bureau sans mes ordres ? Vous avez peut-être vu le contremaître ou l'intendant. - Monsieur, c'est un homme assis dans votre fauteuil et qui écrit sur votre ardoise. Il m'a regardé en face, et je l'ai vu distinctement ou je n'ai jamais vu personne en ce monde. - Lui ! qui ? - Dieu le sait, monsieur ! J'ai vu cet étranger que, de ma vie, je n'ai jamais vu autre part. - Vous devenez fou, monsieur Bruce ; un étranger ! et voilà six semaines que nous sommes en mer. - Je le sais, et cependant je l'ai vu. - Eh bien ! allez voir qui c'est. - Capitaine, vous savez que je ne suis pas poltron ; je ne crois pas aux revenants ; cependant j'avoue que je ne tiens pas à le voir seul en face ; j'aimerais que nous y allions tous les deux. Le capitaine descendit le premier, mais ne trouva personne. - Vous voyez bien, dit-il, que vous avez rêvé. Je ne sais comment cela se fait, mais je vous jure qu'il était là tout à l'heure et qu'il écrivait sur votre ardoise. - En ce cas il doit y avoir quelque chose d'écrit. Il prit l'ardoise, et lut ces mots : *Gouvernez au nord-ouest.* Ayant fait écrire les mêmes mots par Bruce et par tous les hommes de l'équipage sachant écrire, il constata que l'écriture ne ressemblait à celle d'aucun d'eux. On chercha dans tous les coins du navire et l'on ne découvrit aucun étranger. Le capitaine, s'étant consulté pour savoir s'il devait suivre cet avis mystérieux, se décida à changer de direction et navigua vers le Nord-Ouest, après avoir placé en vigie un homme sûr. Vers les trois heures un glaçon fut signalé, puis un navire dé-

mâté sur lequel on voyait plusieurs hommes. En approchant de plus près on sut que le navire était brisé, les provisions épuisées, l'équipage et les passagers affamés. On envoya des embarcations pour les recueillir ; mais au moment où ils arrivaient à bord, M. Bruce, à sa grande stupéfaction, reconnut parmi les naufragés l'homme qu'il avait vu dans la cabine du capitaine. Aussitôt que la confusion fut calmée et que le navire eut repris sa route, M. Bruce dit au capitaine : - Il paraît que ce n'est pas un Esprit que j'ai vu aujourd'hui ; il est vivant ; l'homme qui écrivait sur votre ardoise est un des passagers que nous venons de sauver ; le voici ; je le jurerais devant la justice.

« Le capitaine étant allé vers cet homme, l'invita à descendre dans sa cabine et le pria d'écrire sur l'ardoise, du côté opposé à celui où se trouvait l'écriture mystérieuse : *Gouvernez au nord-ouest*. Le passager, intrigué de cette demande, s'y conforma néanmoins. Le capitaine, ayant pris l'ardoise, la retourna sans faire semblant de rien, et montrant au passager les mots écrits précédemment, lui dit : - C'est bien là votre écriture ? - Sans doute, puisque je viens d'écrire devant vous. - Et celle-ci ? ajouta-t-il en montrant l'autre côté. - Ceci est aussi mon écriture ; mais je ne sais comment cela se fait, car je n'ai écrit que d'un seul côté. - Mon second, que voici, prétend vous avoir vu aujourd'hui, à midi, assis devant ce pupitre et écrivant ces mots. - C'est impossible, puisqu'on m'a amené sur ce bâtiment il n'y a qu'un instant.

« Le capitaine du navire naufragé, questionné sur cet homme et sur ce qui aurait pu se passer d'extraordinaire chez lui dans la matinée, répondit : - Je ne le connais pas autrement que comme un de mes passagers ; mais un peu avant midi il est tombé dans un profond sommeil dont il n'est sorti qu'après une heure. Pendant son sommeil, il a exprimé la confiance que nous allions être bientôt délivrés, disant qu'il se voyait à bord d'un navire dont il décrivit l'espèce et le gréement, en tout conformes à celui que nous eûmes en vue quelques instants après. Le passager ajouta qu'il ne se souvenait ni d'avoir rêvé, ni d'avoir écrit quoi que ce soit, mais seulement qu'il avait conservé au réveil un pressentiment dont il ne se rendait pas compte, qu'un navire venait à leur secours. Une chose étrange, dit-il, c'est que tout ce qui est sur ce navire me semble familier, et pourtant je suis très sûr de n'y être jamais venu. Là-dessus, M. Bruce lui raconta les circonstances de l'apparition qu'il avait eue, et ils en conclurent que ce fait était providentiel. »

Cette histoire est parfaitement authentique ; M. Robert Dale Owen, ancien ministre des États-Unis à Naples, qui la rapporte également dans son ouvrage, s'est entouré de tous les documents qui peuvent en constater la

véracité. Nous demandons si elle a aucun des caractères de l'hallucination ? Que l'espérance, qui n'abandonne jamais les malheureux, ait suivi le passager dans son sommeil, et lui ait fait rêver qu'on venait les secourir, cela se conçoit ; la coïncidence du rêve avec le secours pourrait encore être un effet du hasard ; mais comment expliquer la description du navire ? Quant à M. Bruce, il est certain qu'il ne rêvait pas ; si l'apparition était une illusion, comment expliquer cette ressemblance avec le passager ? Si c'est encore le hasard, l'écriture sur l'ardoise est un fait matériel. D'où venait le conseil, donné par ce moyen, de naviguer dans la direction des naufragés, contrairement à la route suivie par le navire ? Que MM. les hallucinationistes veuillent bien nous dire comment, avec leur système exclusif, ils pourront rendre raison de *toutes* ces circonstances. Dans les phénomènes spirites provoqués, ils ont la ressource de dire qu'il y a supercherie ; mais ici il n'est guère probable que le passager ait joué la comédie. C'est en cela que les phénomènes spontanés, lorsqu'ils sont appuyés sur des témoignages irrécusables, sont d'une très grande importance, parce qu'on ne peut suspecter aucune connivence.

Ce fait, pour les Spirites, n'a rien d'extraordinaire, parce qu'ils s'en rendent compte ; aux yeux des ignorants il paraîtra surnaturel, merveilleux ; pour quiconque connaît la théorie du périsprit, de l'émancipation de l'âme chez les vivants, il ne sort pas des lois de la nature. Un critique s'est beaucoup égayé sur l'histoire de l'Homme à la tabatière, que nous avons rapportée dans la *Revue* du mois de mars 1859, en disant que c'était un effet de l'imagination de la dame malade ; qu'a-t-elle de plus impossible que celle-ci ? Les deux faits s'expliquent exactement par la même loi qui régit les rapports de l'Esprit et de la matière. Nous demandons, en outre, à tous les Spirites qui ont étudié la théorie des phénomènes, si, en lisant le fait que nous venons de rapporter, leur attention ne s'est pas immédiatement portée sur la manière dont il a dû se produire ; s'ils ne se le sont pas expliqué ; si, de cette explication, ils n'ont pas conclu à la possibilité, et si, par suite de cette possibilité, il ne les a pas plus intéressés que s'ils avaient dû l'accepter avec les seuls yeux de la foi, sans y joindre l'assentiment de leur intelligence ? Ceux qui noirs blâment d'avoir donné cette théorie oublient qu'elle est le résultat de longues et patientes études qu'ils auraient pu faire comme nous, en travaillant autant que nous l'avons fait et que nous le faisons tous les jours ; qu'en donnant les moyens de se rendre compte des phénomènes, nous y avons donné une base, une raison d'être qui ont arrêté plus d'un critique, et contribué, pour une large part, à la propagation du Spiritisme, attendu que l'on accepte plus volontiers ce que l'on comprend que ce que l'on ne comprend pas.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Les amis ne nous oublient pas dans l'autre monde.

Un de nos abonnés nous transmet l'entretien suivant qu'il a eu avec un de ses amis dont la perte lui avait été très sensible, par l'entremise d'un médium étranger, n'étant pas lui-même médium. Outre l'élévation remarquable des pensées, on y verra la preuve que les liens formés sur la terre, quand ils sont sincères, ne sont pas rompus par la mort.

Premier entretien, 28 *décembre* 1860.

1. Évocation. Prière à l'Esprit de Jules P…, qui me fut si cher, de vouloir bien se communiquer à moi. - R. Cher ami, je viens à ton appel ; je viens avec d'autant plus d'empressement que je ne pouvais espérer me communiquer à toi que dans un temps reculé encore par la volonté de Dieu. Combien il m'est doux de voir ce temps abrégé par ta volonté, et de pouvoir te dire combien l'épreuve que j'ai subie sur la terre a servi à mon avancement ! Quoique errant encore, je me sens tout heureux, sans autre pensée que l'enthousiasme pour les œuvres de Dieu qui me permet de jouir de tous les prodiges qu'il veut bien laisser à ma disposition, en me faisant espérer une réincarnation dans un monde supérieur où je suivrai la gradation fortunée qui m'élèvera au suprême bonheur. Puisses-tu, cher ami, en m'entendant, voir dans mes paroles un présage de ce qui t'attend ! Je viendrai, au dernier jour, te prendre par la main pour te montrer la voie que je parcours déjà depuis quelque temps avec tant de joie. Tu me trouveras pour guide, comme dans la vie terrestre tu m'as trouvé pour ami fidèle.

2. Puis-je compter sur ton concours, cher ami, pour arriver au but heureux que tu me laisses entrevoir ? - R. Sois tranquille ; je ferai mon possible pour te faire avancer dans cette voie où nous nous rencontrerons tous deux avec tant d'émotion et de plaisir ; je viendrai, comme autrefois, te donner toutes les preuves de bonté de cœur auxquelles tu as toujours été si sensible.

3. Je dois conclure de ton langage que tu es beaucoup plus heureux que tu ne l'étais lors de ta dernière existence ? - R. Sans contredit, mon ami, bien heureux, je ne saurais assez le répéter. Quelle différence ! Plus d'ennuis, plus de tristesse, plus de souffrances corporelles et morales ; et, avec cela, la vue de tout ce qui nous fut cher ! Souvent j'étais avec toi, à ton côté ; combien de fois je t'ai suivi dans ta carrière ! Je te voyais lorsque tu ne me supposais pas si près de toi, toi qui me croyais perdu pour

toujours. Mon cher ami, la vie est précieuse pour l'Esprit ; d'autant plus précieuse qu'elle est douce et qu'il peut la faire servir, comme sur la terre, à son avancement céleste. Sois bien persuadé que tout se concorde dans les décrets divins pour rendre les créatures de Dieu plus heureuses, et qu'il suffit, de leur part, d'avoir un cœur pour aimer, et de courber la tête pour être humble ; il s'élève alors plus haut qu'il n'aurait pu l'espérer.

4. Que désires-tu de moi qui puisse te faire plaisir ? - R. Ta Pensée revêtue d'une fleur.

Nota. Une discussion s'étant engagée sur le sens de cette réponse, l'Esprit ajouta :

Quand je dis ta pensée revêtue d'une fleur, je dis qu'en cueillant des fleurs tu dois penser quelquefois à moi. Tu comprends que je veux, autant que possible, me reproduire sous un de tes sens en te frappant agréablement.

5. Adieu, cher ami ; je saisirai avec plaisir la prochaine occasion que j'aurai de t'évoquer. - R. Je t'attendrai avec impatience. Au revoir, cher ami.

Deuxième entretien, 31 *décembre*.

6. Evocation. Nouvelle demande à mon ami de vouloir bien me donner une communication dans l'intérêt de mon instruction. - R. Me voilà de nouveau, cher ami ; je ne demande pas mieux que de venir te dire encore une fois combien tu me fus cher. Je veux t'en donner une preuve en m'élevant aux plus hautes considérations. Oui, mon ami, la matière n'est rien ; traite-la durement ; ne crains rien, l'esprit est tout ; lui seul se perpétue et doit ne jamais cesser de vivre, ni de parcourir les voies que Dieu lui trace. Il s'arrête parfois sur les bords escarpés pour reprendre haleine ; mais lorsqu'il tourne les yeux vers le Créateur, il reprend courage et surmonte rapidement les difficultés qu'il rencontre, s'élève, et admire la bonté de son maître qui lui distribue à mesure les forces dont il a besoin. Alors il s'avance ; l'empyrée se présente à ses yeux, à son cœur ; il marche, il devient bientôt digne de la destinée céleste qu'il entrevoit. Cher ami, ne crains plus rien ; je sens en moi le courage doublé, les forces décuplées depuis que j'ai quitté votre terre ; je ne doute plus du bonheur prédit qui, comparé à celui dont je jouis, sera aussi supérieur que la plus brillante des pierres précieuses l'est au plus simple anneau. Ainsi, tu vois combien il y a de grandeur dans les volontés célestes, et qu'il serait bien difficile pour les humains d'en apprécier, d'en peser les résultats ! Aussi votre langage nous sert difficilement lorsque nous voulons exprimer ce qui doit vous paraître incompréhensible.

7. N'as-tu rien à ajouter aux belles pensées que tu viens d'exprimer ? - R. Sans doute je n'ai pas fini ; mais j'ai voulu te donner une preuve de mon identité. Quand tu voudras je t'en donnerai de nouvelles.

Remarque. Ces preuves d'identité sont ici toutes morales et ne ressortent d'aucun signe matériel, ni d'aucune de ces questions puériles que quelques personnes font souvent dans ce but. Les preuves morales sont les meilleures et les plus sûres, attendu que les signes matériels peuvent toujours être imités par des Esprits trompeurs ; ici, l'Esprit se fait reconnaître par ses pensées, son caractère, l'élévation et la noblesse du style. Un Esprit trompeur pourrait certes essayer de le contrefaire sous ce rapport, mais ce ne serait jamais qu'une imitation grossière, et comme le fond manquerait chez lui, il ne pourrait imiter que la forme, et ne pourrait d'ailleurs soutenir longtemps son rôle.

8. Puisque tu es dans cette disposition bienveillante, je serais heureux d'en profiter maintenant, et te prie de vouloir bien continuer. - R. Je te dirai : Ouvre le livre de tes destinées ; l'Évangile, mon ami, te donnera à comprendre bien des choses que je ne saurais exprimer. Laisse la lettre ; prends l'esprit de ce livre sacré, et tu y trouveras toutes les consolations qui sont nécessaires à ton cœur. Ne t'inquiète pas des termes obscurs ; cherche la pensée, et ton cœur l'interprétera comme il doit l'interpréter. Je suis maintenant plus au courant, et j'avoue le tort que nous, Esprits, avions de le considérer aussi froidement de notre vivant. Je reconnais aujourd'hui, qu'heureusement servi par mon cœur, j'aurais pu, en étendant davantage les enseignements précieux que le divin Maître nous a laissés, y puiser bien des secours qui me sont échappés.

9. Merci et adieu, cher ami, je profiterai avec plaisir de la première occasion que j'aurai de t'évoquer. - R. Je viendrai alors comme je viens aujourd'hui, n'en doute pas ; je ferai de mon mieux.

Correspondance.

Lettre du Président de la Société spirite de Mexico.

Mexico, 18 avril 1861.

A Monsieur Allan Kardec, à Paris.

Monsieur,

Mon ami, M. Viseur, dans son avant-dernière lettre, me manifeste le désir que vous éprouvez de connaître le but et les tendances de la société

Spirite que je préside à Mexico. C'est avec le plus grand plaisir et la plus vive sympathie pour vos profondes lumières touchant cette matière, que je vous adresse ce court exposé de l'historique du Spiritisme dans ce pays, en vous priant d'avoir égard à notre faible expérience, mais aussi de nous compter parmi vous comme de fervents adeptes.

Bien longtemps après vous, monsieur, nous avons eu le bonheur de connaître cette douce vérité, que les Esprits ou âmes des personnes mortes peuvent se communiquer aux vivants. Malgré quelques publications venant du Nord, notre attention et notre curiosité ne s'étaient pas éveillées, et nous ne nous étions pas donné la peine de chercher ce qu'on entendait par les manifestations spirituelles ; ce n'est que votre *Livre des Esprits*, arrivé heureusement parmi nous, qui nous a fait ouvrir les yeux et nous a convaincus de la réalité des faits qui se propagent avec tant de rapidité sur tous les points du globe, en nous les faisant comprendre. Nous commençâmes alors à faire des recherches et des expériences, en prenant à tâche de nous former, par un travail constant, pour recevoir les manifestations. Les conseils que nous puisâmes dans votre excellent livre firent que nous connûmes cette grande vérité, qu'après la mort l'âme existe, et que nous pouvons communiquer avec celles qui nous ont été chères sur la terre.

Je ne rendrais pas hommage à la vérité, si je vous disais que nous fûmes les premiers ici à avoir connaissance des manifestations ; plusieurs personnes de notre ville s'en occupaient déjà, ce que nous ne sûmes que plus tard. Le principe de la réincarnation est celui qui nous a le plus étonnés an premier abord, mais nos communications avec les Esprits d'un ordre que nous reconnaissons à leur langage pour être supérieurs, ne nous ont pas permis de douter d'une croyance que tout prouve être dans l'ordre des choses et selon la toute-puissante justice de Dieu. Un fait qui prouve la bonté et la supériorité des Esprits qui nous assistent, c'est qu'ils rendent la santé à ceux qui souffrent corporellement, et le calme et la résignation aux afflictions spirituelles. La simple logique nous dit que le bien ne peut venir que d'une bonne source ; mais nous serions trop présomptueux de nous poser comme des champions capables de cette sublime doctrine ; à vous, monsieur, appartient le droit de nous éclairer, comme le prouvent les travaux sortis du sein de votre Société.

Nous avons formé une société composée de membres éprouvés dans la croyance spirite, et nous recevons dans son sein tout individu qui veut être éclairé. Les lois fondamentales qui nous régissent sont l'unité de principes, la fraternité entre les membres, et la charité pour tout ce qui souffre. Voilà, monsieur, comment les idées spirites se sont répandues

dans ce pays, et, nous pouvons le dire avec satisfaction, se sont propagées au delà de nos espérances. Si vous jugez à propos de vouloir bien nous guider par vos bons conseils, nous les recevrons toujours avec une vive reconnaissance et comme un témoignage de sympathie de votre part.

Agréez, etc.

CH. GOURGUES.

Le même jour où nous est parvenue cette lettre de Mexico, nous avons reçu la suivante de Constantinople.

Constantinople, 28 mai 1861.

A monsieur Allan Kardec, directeur de la REVUE SPIRITE.

Monsieur,

Vous me permettrez de venir, tant en mon nom personnel qu'en celui de mes amis et frères Spiritualistes de cette ville, vous offrir deux petits cadeaux, en souvenir, non pas de gens que vous ne connaissez pas encore, et qui n'ont l'honneur de vous connaître que par vos ouvrages, mais vous les accepterez en témoignage des sentiments de confraternité qui doivent unir les Spiritualistes de tous les pays. Vous les accepterez aussi, parce qu'ils sont une preuve des phénomènes aussi sublimes qu'extraordinaires du Spiritisme. Vous les accepterez, et vous ferez les honneurs d'un cadre à notre bonne Sophie, parce que c'est en son nom et en celui de sa sœur Angélica, que le Spiritisme se développe et se propage à Constantinople, cette capitale de l'Orient, si émouvante par ses souvenirs historiques. Véritable tour de Babel, c'est la ville qui réunit toutes les sectes religieuses, toutes les nations, et dans laquelle on parle toutes les langues. Figurez-vous le Spiritisme se propageant tout à coup au milieu de tout cela… quel immense point de départ ! Nous sommes encore en très petit nombre, mais ce nombre augmente tous les jours et fait la boule de neige ; j'espère qu'avant peu nous nous compterons par centaines.

Les manifestations obtenues par nous jusqu'à ce jour sont le soulèvement des tables, dont une, de plus de 100 kilogs, s'est élevée, légère comme une plume, au-dessus de nos têtes ; les coups directs frappés par les Esprits ; les rapts, etc. Nous en sommes aux apparitions d'Esprits, visibles pour tous ; y parviendrons-nous ? ils nous l'ont promis : nous attendons. Nous avons déjà un grand nombre de médiums écrivains ; d'autres font des dessins ; d'autres composent des morceaux de musique, alors même qu'ils ignorent ces différents arts. Nous avons vu, suivi et étudié

différents Esprits de tous genres et de toutes qualités. Quelques-uns de nos médiums ont des visions, des extases ; d'autres exécutent médianimiquement sur le piano des airs inspirés par les Esprits. Deux jeunes demoiselles, qui n'ont jamais rien vu ni lu en magnétisme, magnétisent toutes espèces de maux, par l'action des Esprits, qui les font agir de la manière la plus scientifique.

Voilà, Monsieur, un aperçu de ce que nous avons fait en Spiritisme jusqu'à ce jour. Pour mieux vous faire juger de nos travaux en révélations spirituelles, voici le résultat de quelques séances au moyen de la table.

(Suivent diverses communications morales d'un ordre très élevé, dont la Société a entendu la lecture avec le plus vif intérêt.)

Si vous trouvez que ces révélations peuvent intéresser la propagation de la nouvelle science Spiritualiste ou Spirite, car, pour moi ainsi que pour mes amis, le titre ne fait absolument rien à la chose, dont il ne change ni la forme ni le fond, je me ferai un plaisir de vous envoyer quelques séances instructives en même temps que concluantes au point de vue de la preuve des manifestations spirituelles.

Bientôt, tous les Spiritualistes de la terre ne devront former qu'un seul faisceau, une seule et même famille. Ne sommes-nous pas tous frères et enfants du même père, qui est Dieu ? Voilà les premiers principes que les Spiritualistes doivent prêcher au genre humain, sans distinction de rang, de pays, de langage, de secte ni de fortune.

Agréez, etc.

REPOS, avocat.

Cette lettre était accompagnée d'un dessin représentant une tête de grandeur naturelle très correctement exécutée, quoique le médium ne sût pas dessiner, et d'un morceau de musique, paroles, chant et accompagnement de piano, intitulé : *le spiritualisme* ; le tout avec cette dédicace : « Offert au nom des Spiritualistes de Constantinople à M. Allan Kardec, directeur de la *Revue spirite*, à Paris. »

Dans le morceau de musique, le chant et les paroles ont seuls été obtenus par voie médianimique ; l'accompagnement a été fait par un artiste.

Si nous publiions toutes les lettres d'adhésion que nous recevons, il nous faudrait y consacrer des volumes. On y verrait des milliers de fois répétée l'expression d'une touchante reconnaissance envers la doctrine Spirite. Beaucoup de ces lettres sont d'ailleurs trop intimes pour être communiquées. Les deux que nous reproduisons ci-dessus ont un intérêt général comme preuve de l'extension que prend de tous côtés le Spiritisme, et du point de vue sérieux sous lequel il est maintenant envisagé, bien loin,

comme on le voit, de l'amusement des tables tournantes ; partout on en comprend les conséquences morales, et on le considère comme la base providentielle des réformes promises à l'humanité. Nous sommes heureux de donner par là un témoignage de sympathie et un encouragement à nos lointains confrères. Ce lien, qui existe déjà entre les Spirites des différents points du globe, et qui ne se connaissent que par la conformité de croyance, n'est-il pas un symptôme de ce qui sera plus tard ? Ce lien est une conséquence naturelle des principes qui découlent du Spiritisme ; il ne peut être rompu que par ceux qui en méconnaissent la loi fondamentale : la charité pour tous.

Les dessins mystérieux.

Nouveau genre de médianimité.

Sous ce titre, le *Herald of progress*, de New-York, journal consacré aux matières spiritualistes, sous la direction de Andrew Jackson Davis, contient le récit suivant :

« Le 22 novembre dernier, le docteur Hallock fait invité, avec d'autres personnes, chez Mme French, n° 8, 4° avenue, pour être témoin de différentes manifestations spirites, et voir les évolutions d'un crayon de mine de plomb. Vers huit heures, Mme French quitta la chambre où la compagnie était assemblée et s'assit sur un canapé dans un cabinet à côté ; elle ne quitta pas ce siège pendant toute la soirée. Peu après qu'elle est assise elle semble être dans une sorte d'extase, ses yeux sont fixes et hagards. Elle prie le docteur Hallock et le professeur Britton d'examiner la chambre. Ils trouvent sur le lit en face de l'endroit où elle est assise un portefeuille fermé avec un ruban de soie et une bouteille contenant du vin pour servir à l'expérience ; le papier devant servir à faire les dessins était dans le portefeuille. Nous fûmes invités, dit le docteur Hallock, à ne pas toucher au portefeuille ni à la bouteille. Plusieurs crayons et deux morceaux de gomme élastique étaient également sur le lit, mais dans le reste de la chambre on ne trouva ni dessin ni papier. Après cette recherche, M. Cuberton fat prié, par Mme French, de prendre le portefeuille, de le porter dans la chambre occupée par les invités, de l'ouvrir et d'en ôter le contenu. Il y avait du papier ordinaire dont six feuilles de différentes grandeurs furent prises des mains de M. Cuberton par Mme French et posées sur une table placée devant elle. Celle-ci demanda des épingles, et pre-

nant une bande de papier de 5 ou 6 pouces de long qu'elle plaça sur le bord inférieur du papier, elle attacha les deux bords du papier à la bande. Cela fait, une personne fut priée de prendre le papier et de le faire examiner à la société, de retenir la bande et les épingles et de lui rendre la feuille. La même chose fut faite pour les autres feuilles, et chaque fois les épingles étaient mises en nombre et en des endroits différents, et chaque feuille remise à une autre personne, dans le but de reconnaître le papier au moyen des traces qui devaient correspondre à ceux des bandes. Toutes les feuilles étant examinées et rendues à Mme French, M. Cuberton prit le vin et le lui donna. Elle posa les feuilles sur la table, versa sur chacune une quantité de vin suffisante pour la mouiller entièrement, en l'étendant avec la paume de la main. Ensuite elle s'occupa de les sécher en pressant les feuilles une par une, les roulant, soufflant dessus et les agitant dans l'air. Cela dura quelques minutes ; puis elle fit baisser la mèche de la lampe et approcher les invités. Il est nécessaire de dire que durant l'opération du mouillage une des feuilles de papier était devenue trop sèche et qu'il fallut recommencer l'opération. (Le vin était un simple mélange de jus de raisin et de sucre, autorisé par l'État, et production de la Nouvelle-Angleterre.) Mme French fit alors réintégrer la lumière et pria les personnes de venir s'asseoir près de la porte où elle était : M. Gurney, le professeur Britton, le docteur Warner et le docteur Hallock étaient à six pieds d'elle, et les autres en pleine vue.

« Posant une des feuilles de papier sur la table devant elle, elle plaça plusieurs crayons entre ses doigts ; le docteur Hallock ne la perdit pas de vue ainsi qu'il s'était promis de le faire. Tout étant prêt, Mme French, pour avertir que l'expérience allait commencer, cria : *Time* (temps) ; alors on vit un mouvement rapide de la main, et pendant un moment des deux mains ; on entendit un bruit vivement répété sur le papier ; les crayons et le papier furent lancés à quelque distance sur le plancher, comme par un mouvement nerveux ; cela dura vingt et une secondes. Le dessin représente un bouquet de fleurs, consistant en hyacinthes, lis, tulipes, etc.

« On opéra successivement sur les autres feuilles. Le n° 2 est aussi un groupe de fleurs. Le n° 3 est une très belle grappe de raisin avec sa tige, ses feuilles, etc. ; il a été fait en vingt et une secondes. Le n° 4 est une tige et des feuilles avec cinq groupes de fruits semblables à des abricots ; les feuilles sont une espèce de fougère. Quand on se prépara pour cette feuille, Mme French demanda combien de temps on lui donnait pour l'exécution ; les uns dirent dix secondes, d'autres moins. Bien, dit Mme French, quand je dirai : *une*, regardez à vos montres ; au mot *quatre*, le dessin sera fini. Attention ! une, deux, trois, quatre, et le dessin fut fait, c'est-à-dire

en quatre secondes. Le n° 5 représente une branche de groseillier, de laquelle partent douze grappes de groseilles vertes avec fleurs et feuilles, entourée de feuilles d'une autre espèce. Ce dessin fut présenté par madame French, étant en extase, à M. Bruckmaster, de Pittsbourg, comme venant de l'Esprit de sa sœur, en exécution de la promesse que cet Esprit lui avait faite. Le temps employé fut deux secondes. Le n° 6, qui peut être considéré comme le chef-d'œuvre de la série, est un dessin de 9 pouces sur 4 ; il consiste en fleurs et feuillages en blanc sur fond ombré ; c'est-à-dire que le dessin est de la couleur naturelle du papier, les contours marqués et les intérieurs colorés par le crayon. Sauf deux autres dessins produits de la même manière à une autre occasion, ils sont toujours au crayon sur fond blanc. Au centre de ce groupe de fleurs et au bas de la page est une main tenant un livre ouvert de 1 pouce et un quart sur trois quarts ; les coins n'en sont pas exactement à angles droits ; mais ce qui est très curieux, les trous des épingles faits primitivement pour reconnaître le papier, marquent les quatre coins du livre. Sur le haut de la page de gauche est écrit : *Galatians vi*, et ensuite les six premiers versets et une partie du seizième de ce chapitre qui couvrent presque les deux pages entières en caractères très lisibles par une bonne lumière, à l'œil nu ou avec une loupe. On compte plus de cent mots bien écrits. Le temps employé fut treize secondes. Quand on eut constaté la coïncidence des trous du papier avec ceux de la bande, madame French, encore en extase, pria les personnes présentes de certifier par écrit ce qu'elles venaient de voir. Alors on écrivit en marge du dessin ce qui suit : « Exécuté en treize secondes en notre présence par madame French ; certifié par les soussignés, le 22 novembre 1860, n° 8, 4° avenue. Suivent dix-neuf signatures. »

Nous n'avons aucun motif de douter de l'authenticité du fait, ni de suspecter la bonne foi de Mme French, que nous ne connaissons pas ; mais on conviendra que cette manière de procéder aurait quelque chose de peu convainquant pour nos incrédules, qui ne manqueraient pas d'objections à faire et de dire que tous ces préparatifs ont trop un air de famille avec ceux de la prestidigitation qui fait même les choses sans autant d'embarras apparents ; nous avouons être un peu de leur avis. Que les dessins aient été produits, c'est incontestable ; l'origine seulement ne nous semble pas prouvée d'une manière authentique. Quoi qu'il en soit, en admettant qu'il n'y ait eu aucune supercherie, c'est sans contredit un fait des plus curieux *d'écriture et de dessin directs*, dont la théorie nous explique la possibilité. Sans cette théorie de pareils faits seraient de prime abord relégués parmi les fables ou les tours d'escamotage ; mais par cela même qu'elle nous fait connaître les conditions dans lesquelles les phénomènes

peuvent se produire, elle doit nous rendre d'autant plus circonspects pour ne les accepter qu'à bon escient.

Les médiums américains ont décidément une spécialité pour la production des phénomènes extraordinaires, car les journaux du pays sont remplis d'une foule de faits de ce genre, dont nos médiums européens sont loin d'approcher ; aussi dit-on, de l'autre côté de l'Atlantique, que nous sommes encore très arriérés en *Spiritisme*. Quand nous avons demandé aux Esprit la raison de cette différence, ils ont répondu : « A chacun son rôle ; le vôtre n'est pas le même, et Dieu ne vous a pas donné la plus petite part dans l'œuvre régénératrice. » A considérer le mérite des médiums au point de vue de la rapidité d'exécution, de l'énergie et de la puissance des effets, les nôtres sont pâles à côté de ceux-là, et pourtant nous en connaissons beaucoup qui n'échangeraient pas les simples et consolantes communications qu'ils obtiennent contre les prodiges des médiums américains ; elles suffisent pour leur donner la foi, et ils préfèrent ce qui touche l'âme à ce qui frappe les yeux ; la morale qui console et rend meilleur aux phénomènes qui étonnent. Un instant en Europe on s'est préoccupé des faits matériels ; mais bientôt on les a négligés pour la philosophie qui ouvre un plus vaste champ à la pensée, et tend au but final et providentiel du Spiritisme : la régénération sociale. Chaque peuple a son génie particulier et ses tendances spéciales, et chacun, dans les limites qui lui sont assignées, concourt aux vues de la Providence. Le plus avancé sera celui qui marchera le plus vite dans la voie du progrès moral, car c'est celui qui s'approchera le plus des desseins de Dieu.

Exploitation du Spiritisme.

L'Amérique du Nord revendique à juste titre d'honneur d'avoir la première, dans ces derniers temps, révélé les manifestations d'outre-tombe ; pourquoi faut-il qu'elle ait aussi la première donné l'exemple du trafic, et que chez ce peuple, si avancé à tant d'égards, et si digne de nos sympathies, l'instinct mercantile ne se soit pas arrêté au seuil de la vie éternelle ? Qu'on lise ses journaux, et l'on y verra à chaque page des annonces comme celles-ci :

« Mistress S. E. Royers, somnambule, médium médecin, guérit psychologiquement par sympathie. Traitement ordinaire si c'est nécessaire. - Description de la figure, de la moralité et de l'Esprit des personnes. De

dix heures à midi ; de deux à cinq ; de sept à dix du soir ; les vendredis, samedis et dimanches exceptés, si ce n'est par abonnement. Prix : 1 dollar l'heure (5 fr. 42 c.). »

Nous pensons que la sympathie de ce médium pour ses malades doit être en raison directe du nombre de dollars qu'on lui paie. Nous croyons superflu de donner les adresses.

« Mistress E. C. Morris, médium écrivain ; de dix heures à midi ; de deux à quatre ; de sept à neuf du soir. »

« J. B. Conklin, médium ; reçoit les visiteurs tous les jours et tous les soirs dans ses salons. Se rend à domicile. »

« A. C. Styles, médium lucide, garantit le diagnostic exact de la maladie de la personne présente, sous perte des honoraires. Règles qui sont strictement observées : Pour un examen lucide et les prescriptions, quand la personne est présente, 2 dol. ; pour descriptions psychonométriques des caractères, 3 dol. Ne pas oublier que les consultations sont payées d'avance. »

« Aux amateurs du Spiritualisme. Mistress Beck, médium crisiaque, parlant, épelant, frappant et grattant. Les véritables observateurs peuvent la consulter de 9 heures du matin à 10 heures du soir, dans sa maison. Un médium frappeur très puissant est associé à mistress Beck. »

Croit-on que ce commerce ne soit le fait que d'obscurs et ignorants spéculateurs ? Voici qui prouve le contraire :

« Le docteur G. A. Redman, médium éprouvé, est de retour dans la ville de New-York ; on le trouve à son domicile où il reçoit comme autrefois. »

Le trafic du Spiritualisme s'est étendu jusqu'aux objets usuels ; c'est ainsi que nous avons lu dans le *Spiritual Telegraph*, de New-York, l'annonce de « *Allumettes Spirituelles* ; nouvelle invention sans frottoirs et sans odeur. »

Ce qui est plus honorable pour le pays que ces annonces, c'est l'article ci-après que nous trouvons dans le *Weekly American*, de Baltimore, du 5 février 1859.

« *Statistique du Spiritualisme*. Le *Spiritual Register*, de 1859, estime le nombre des Spiritualistes dans les États-Unis à 1,284,000. Dans le Maryland il y en a 8,000. Le nombre total dans le monde est évalué à 1,900,000. Le *Register* compte 1,000 orateurs spiritualistes, 40,000 médiums tant publics que privés ; 500 livres et brochures, 6 journaux hebdomadaires, 4 mensuels et 3 semi-menstiels consacrés à cette cause. »

Les médiums spéculateurs ont gagné l'Angleterre ; on en compte à Londres plusieurs qui ne prennent pas moins d'une guinée par séance. Espérons que s'ils tentaient de s'introduire en France, le bon sens des vrais Spirites en ferait justice.

La production des effets matériels excite la curiosité plus qu'elle ne touche le cœur ; de là, chez les médiums qui ont une aptitude spéciale pour obtenir ces effets, une propension à exploiter cette curiosité ; ceux qui n'ont que des communications morales d'un ordre élevé ont une répugnance instinctive pour tout ce qui sent la spéculation en ce genre. Il y a pour cela, chez les premiers, un double motif : c'est d'abord que l'exploitation de la curiosité est plus lucrative, car les curieux abondent en tous pays ; secondement que les phénomènes physiques agissant moins sur le moral, il y a chez eux moins de scrupule ; leur faculté est à leurs yeux un don qui doit les faire vivre, comme une belle voix pour le chanteur ; la question morale est secondaire ou nulle. Aussi, une fois entrés dans cette voie, l'appât du gain développe le génie de la ruse ; comme il faut gagner son argent, on ne veut pas faillir à sa réputation d'habileté en restant court. Qui sait d'ailleurs si le client qui vient aujourd'hui reviendra demain ? Il faut donc le satisfaire à tout prix, et si l'Esprit ne donne pas, on lui vient en aide, ce qui est bien autrement facile pour les faits matériels que pour les communications intelligentes d'une haute portée morale et philosophique ; la prestidigitation a pour les premiers des ressources qui lui font absolument défaut pour les autres. C'est pourquoi nous disons qu'il faut avant tout considérer la moralité du médium ; que la meilleure garantie contre la supercherie est dans son caractère, son honorabilité, son désintéressement absolu ; partout où se glisse l'ombre d'intérêt, quelque minime qu'il soit, on est en droit de suspicion. La fraude est toujours coupable, mais quand elle s'attache aux choses de l'ordre moral elle est sacrilège. Celui qui, ne connaissant le Spiritisme que de nom, cherche à en imiter les effets, n'est pas plus répréhensible que le saltimbanque qui imite les expériences du savant physicien ; mieux vaudrait sans doute que cela n'eût pas lieu, mais en réalité il ne trompe personne, car il ne fait pas mystère de sa qualité : il ne cache que ses moyens. Il en est autrement de celui qui connaît la sainteté de ce qu'il contrefait dans un ignoble but de spéculation ; c'est plus que de la fraude, c'est de l'hypocrisie, car il se donne pour ce qu'il n'est pas ; et il est encore plus coupable si, possédant en réalité quelques facultés, il s'en sert pour mieux abuser de la confiance qu'on lui accorde ; mais Dieu sait ce qu'il lui réserve peut-être dès ici-bas. Si les faux médiums ne faisaient tort qu'à eux-mêmes, il n'y aurait que demi-mal ; le plus fâcheux ce sont les armes qu'ils fournissent aux incrédules, et le discrédit qu'ils jettent sur la chose dans l'esprit des indécis, dès que la fraude est reconnue. Nous ne contestons pas les facultés, même puissantes, de certains médiums mercenaires, mais nous disons que l'appât du gain est une tentation de fraude qui doit

inspirer une défiance d'autant plus légitime qu'on ne peut voir dans cette exploitation l'effet d'un excès de zèle pour l'unique bien de la chose. N'y aurait-il même pas de fraude, le blâme n'en devrait pas moins atteindre celui qui spécule sur une chose aussi sacrée que les âmes des morts.

VARIÉTÉS.

Les visions de M. O.

Nous extrayons le récit suivant du *Spiritual Magazine* publié à Londres, numéro d'avril 1861.

« M. O…, gentilhomme du Glocestershire, n'avait jamais eu de visions jusqu'au moment où il vint habiter P…, le 3 octobre 1859. Environ quinze jours après son arrivée il commença à en avoir la nuit ; c'étaient d'abord des rayons de lumière qui venaient éclairer sa chambre en passant par la croisée ; il y fit peu attention, attribuant cela à la lanterne d'un surveillant ou à un long éclair. Cependant, une nuit qu'il fixait ses yeux sur le mur de sa chambre, il vit se former une rose et ensuite des étoiles de diverses formes. Une autre nuit il vit, dans la mystérieuse lumière, deux anges magnifiques tenant une trompette. Cette nuit-là M. O… s'était retiré plus tôt que de coutume à cause d'une légère souffrance qu'il avait ressentie. La présence de ces deux anges, qui dura une ou deux secondes, lui fit éprouver une douce sensation, qui dura même après leur départ.

« La semaine suivante, la même lumière lui apparut avec la figure d'un enfant embrassant un petit chat. Plusieurs autres figures parurent de même, mais trop obscures pour être distinguées. En mars, il vit le profil d'une dame entourée d'un cercle lumineux ; il reconnut sa mère, et s'écria tout joyeux : Ma mère ! ma mère ! mais cette vision s'évanouit aussitôt. Dans la même nuit, il vit une très belle dame en toilette de ville avec un chapeau sur la tête.

« Une ou deux nuits après il vit un joli petit chien et un petit garçon. Une lumière lui apparut ensuite, semblable à celle d'une fenêtre dont le contour n'était pas nettement marqué, ce qui se renouvela quatre fois, et les trois premières fois pendant environ une demi-minute. M. O… se recueillit et chercha à deviner le sens de cette vision, et crut qu'elle signifiait qu'il n'avait plus que trois ans ou trois mois à vivre. La lumière revint encore une fois ; M. O… se leva sur son séant et la lumière disparut au bout d'une minute.

« Le 3 avril il vit une lumière faisant l'effet d'une fente lumineuse, et dans l'intérieur de la chambre une partie de figure d'homme : le front, les yeux et le nez étaient seuls visibles ; les yeux très grands et très saillants le regardaient avec fixité. Cela disparut bientôt. Aux dates ci-après il eut encore les visions suivantes :

« 4 avril. - Figure et buste d'une dame souriant à deux petits enfants qui s'embrassaient l'un l'autre. Un peu après c'était le haut de la tête d'un homme que M. O… a reconnu aux cheveux et au front pour un de ses amis mort récemment. - 27 juillet. - Une main dirigée vers le bas. Ceci apparut d'abord sur le mur comme une lumière phosphorescente et prit graduellement la forme d'une main. Alors il vit une tête d'homme âgé appartenant à cette main, et un petit oiseau gris à plumes claires. Cette figure le regardait d'un air solennel, mais disparut ; il en éprouva une certaine crainte et se sentit trembler, mais en même temps il éprouvait une sensation de chaleur agréable. Il vit aussi un rouleau de papier sur lequel il y avait des hiéroglyphes. - 12 décembre. - Un oiseau sur son nid donnant la becquée à ses petits. - 13 décembre. - Deux têtes de léopards. - 15 *d°*. - Un fort coup qui fut entendu par miss S… dans sa chambre, et qui réveilla M. O… profondément endormi. - 16 *d°*. - Un bruit de cloches entendu aussi par miss S… - Un ange avec un petit enfant brillant qui se sont changés en fleurs. - Une tête de cerf avec de grandes cornes. - 18 *d°*. - Quelques figures et deux colombes. - 20 *d°*. - Plusieurs figures d'hommes, de femmes et d'enfants. - 1° janvier. - Un grand bateau de l'arrière duquel une tête d'enfant s'élevait graduellement et finit par s'envoler à l'avant. - 3 janvier. - Un chérubin et un enfant.

« Une nuit il vit une peinture représentant un superbe paysage ; c'était comme une ouverture dans l'obscurité ; il voyait des prairies, des champs, des arbres, etc., un homme se promenant et une vache. La plus belle clarté du soleil éclairait ce paysage. Ce qu'il y a de particulier à ces visions lumineuses, c'est que très souvent la lumière éclaire toute la chambre, de manière à laisser voir les meubles comme en plein jour ; quand elle disparaît tout rentre dans l'obscurité.

« M. O… a eu bien d'autres visions dont il a négligé de prendre note. »

Il nous semble qu'il y en a suffisamment pour nous permettre de les apprécier, et nous ne pensons pas qu'aucune personne éclairée sur la cause et la nature des phénomènes spirites puisse les considérer comme de véritables apparitions. Si l'on veut bien se reporter au premier article de ce numéro où nous avons essayé de déterminer le caractère de l'hallucination, on comprendra l'analogie qu'elles ont avec les figures qui se présentent souvent dans le demi-sommeil, et qu'elles doivent avoir les mêmes

causes. Nous en serions convaincu par le seul fait de la multitude d'animaux qu'il a vus. On sait qu'il n'y a pas d'Esprits d'animaux errants dans le monde invisible, et que, par conséquent, il ne peut y avoir d'apparitions d'animaux, sauf le cas où un Esprit ferait naître une apparence de ce genre dans un but déterminé, ce qui ne serait toujours qu'une apparence, et non l'Esprit réel de tel ou tel animal. Le fait des apparitions est incontestable, mais il faut se garder d'en voir partout, et de prendre pour telles les jeux de certaines imaginations faciles à s'exalter, ou la vue rétrospective des images empreintes dans le cerveau. La minutie même avec laquelle M. O… relève certaines particularités insignifiantes est un indice de la nature des préoccupations de son esprit.

En résumé, nous ne trouvons rien dans les visions de M. O… qui ait le caractère des apparitions proprement dites, et nous croyons qu'il y a beaucoup d'inconvénient à donner de pareils faits sans commentaires, et sans faire de prudentes réserves, parce qu'on fournit sans le vouloir des armes à la critique.

Les Esprits et la grammaire.

Une grave erreur grammaticale a été découverte dans le *Livre des Esprits* par un profond critique qui nous a adressé la note suivante :

« Je lis, page 384, paragraphe 911, ligne 23, dans votre *Livre des Esprits* :

« Il y a beaucoup de personnes qui disent : *Je veux ;* mais la volonté n'est que sur les lèvres ; ils veulent et ils sont bien aises que cela ne soit pas. » Si vous aviez mis : « Elles veulent et elles sont bien aises que cela ne soit pas, » ne croyez-vous pas que le français y eût gagné ? Je serais tenté de croire que votre Esprit écrivain protecteur est un farceur qui vous fait commettre des fautes de langage. Dépêchez-vous de le punir et surtout de le corriger. »

Nous regrettons de ne pouvoir adresser nos remerciements à l'auteur de cette remarque ; mais c'est sans doute par modestie et pour se soustraire aux témoignages de notre reconnaissance qu'il a oublié de mettre son nom et son adresse, et qu'il s'est borné à signer : *Un Esprit protecteur de la langue française*. Puisqu'il paraît que ce monsieur, ou cet Esprit, se donne la peine de lire nos ouvrages, nous prions les bons Esprits de vouloir bien lui mettre notre réponse sous les yeux.

Il demeure évident que ce monsieur sait que le substantif *personne* est du féminin, et que les adjectifs et les pronoms s'accordent en genre et en nombre avec le substantif auquel ils se rapportent. Malheureusement on n'apprend pas tout dans les écoles, surtout en fait de langue française ; si

ce monsieur, qui se déclare le protecteur de notre langue, avait franchi les limites de la grammaire de Lhomond, il saurait qu'on trouve dans *Regnard* la phrase suivante : *Quoique ces trois personnes eussent des intérêts bien différents,* ILS *étaient tous, néanmoins,* TOURMENTÉS *de la même passion ;* et cette autre dans *Vaugelas* : *Les personnes consommées dans la vertu ont en toutes choses une droiture d'esprit et une attention judicieuse qui les empêche d'être* MÉDISANTS ; de là cette règle que l'on trouve dans la *Grammaire normale des Examens,* par MM. *Lévi Alvarès* et *Rivail,* dans celle de *Boniface,* etc.

« On emploie quelquefois, *par syllepse,* le pronom *il* pour remplacer le substantif *personne,* quoique ce dernier mot soit féminin. Cet accord ne peut avoir lieu que lorsque, dans la pensée, le mot *personne* ne représente pas exclusivement des femmes, et en outre quand le mot *il* en est assez éloigné pour que l'oreille n'en soit pas choquée. »

A l'égard du pronom *personne,* qui est masculin, on trouve la remarque suivante : « Cependant quand le pronom *personne,* désigne spécialement une femme, l'adjectif qui s'y rapporte peut se mettre au féminin ; on peut dire : *Personne n'est plus* JOLIE *que Rosine* (Boniface).

Les Esprits qui ont dicté la phrase en question ne sont donc pas tout à fait aussi ignorants que le prétend ce monsieur ; nous serions même tenté de croire qu'ils en savent un peu plus que lui, quoique en général ils se piquent assez peu d'exactitude grammaticale, à l'instar de plus d'un de nos savants qui ne sont pas tous de première force sur l'orthographe. *Moralité :* Il est bon de savoir avant de critiquer.

Quoi qu'il en soit, pour calmer les scrupules de ceux qui n'en sauraient pas davantage, et croiraient la doctrine en péril pour une faute de langue réelle ou supposée, nous avons changé cet accord dans la cinquième édition du *Livre des Esprits* qui vient de paraître, puisque :

> . . . . Sans peine, aux rimeurs hasardeux
> L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.

C'est vraiment plaisir de voir la peine que se donnent les adversaires du Spiritisme pour l'attaquer avec toutes les armes qui leur tombent sous la main ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que, malgré la multitude des traits qu'on lui décoche, malgré les pierres qu'on sème sur sa route, *malgré les pièges qu'on lui tend pour le faire dévier de son but,* aucun n'a encore trouvé le moyen de l'arrêter dans sa marche, et qu'il gagne un terrain désespérant pour ceux qui croyaient l'abattre en lui donnant des chiquenaudes. Après les chiquenaudes, les athlètes du feuilleton ont essayé les coups de massue : il n'en a pas même été ébranlé, et il n'en a couru que plus vite.

Dissertations et enseignements spirites

PAR DICTÉES SPONTANÉES.

Rôle des médiums dans les communications.

(Obtenu par M. d'Ambel, médium de la Société.)

Quelle que soit la nature des médiums écrivains, qu'ils soient mécaniques, semi-mécaniques, ou simplement intuitifs, nos procédés de communication avec eux ne varient pas essentiellement. En effet, nous communiquons avec les Esprits incarnés eux-mêmes, comme avec les Esprits proprement dits, par le seul rayonnement de notre pensée.

Nos pensées n'ont pas besoin du vêtement de la parole pour être comprises par les Esprits, et tous les Esprits perçoivent la pensée que nous désirons leur communiquer, par cela seul que nous dirigeons cette pensée vers eux, et ce en raison de leurs facultés intellectuelles ; c'est-à-dire que telle pensée peut être comprise par tels et tels, suivant leur avancement, tandis que chez tels autres, cette pensée ne réveillant aucun souvenir, aucune connaissance au fond de leur cœur ou de leur cerveau, n'est pas perceptible pour eux. Dans ce cas, l'Esprit incarné qui nous sert de médium est plus propre à rendre notre pensée pour les autres incarnés, bien qu'il ne la comprenne pas, qu'un Esprit désincarné et peu avancé ne pourrait le faire, si nous étions forcé de recourir à son intermédiaire ; car l'être terrestre met son corps, comme instrument, à notre disposition, ce que l'Esprit errant ne peut faire.

Ainsi, quand nous trouvons dans un médium le cerveau meublé de connaissances acquises dans sa vie actuelle, et l'Esprit riche de connaissances antérieures latentes, propres à faciliter nos communications, nous nous en servons de préférence, parce qu'avec lui le phénomène de la communication nous est beaucoup plus facile qu'avec un médium dont l'intelligence serait bornée, et dont les connaissances antérieures seraient restées insuffisantes. Nous allons nous faire comprendre par quelques explications nettes et précises.

Avec un médium dont l'intelligence actuelle ou antérieure se trouve développée, notre pensée se communique instantanément d'Esprit à Esprit, par une faculté propre à l'essence de l'Esprit lui-même. Dans ce cas, nous trouvons dans le cerveau du médium les éléments propres à revêtir notre pensée du vêtement de la parole qui correspond à cette pensée, et cela, que le médium soit intuitif, semi-mécanique ou mécanique pur. C'est

pourquoi, quelle que soit la diversité des Esprits qui se communiquent à un médium, les dictées obtenues par lui, tout en procédant d'Esprits divers, portent-elles un cachet de forme et de couleur personnel à ce médium. Oui, bien que la pensée lui soit tout à fait étrangère, bien que le sujet sorte du cadre dans lequel il se meut habituellement lui-même, bien que ce que nous voulons dire ne provienne en aucune façon de lui, il n'en influence pas moins la forme, par les qualités, les propriétés qui sont adéquates à son individu. C'est absolument comme lorsque vous regardez différents points de vue avec des lunettes nuancées, vertes, blanches ou bleues ; bien que les points de vue ou objets regardés soient tout à fait opposés et tout à fait indépendants les uns des autres, ils n'en affectent pas moins toujours une teinte qui provient de la couleur des lunettes. Ou mieux, comparons les médiums à ces bocaux pleins de liquides colorés et transparents que l'on voit dans la montre des officines pharmaceutiques ; eh bien ! nous sommes comme des lumières qui éclairons certains points de vue moraux, philosophiques et internes, à travers des médiums bleus, verts ou rouges, de telle sorte que nos rayons lumineux, obligés de passer à travers des verres plus ou moins bien taillés, plus ou moins transparents, c'est-à-dire par des médiums plus ou moins intelligents, n'arrivent sur les objets que nous voulons éclairer qu'en empruntant la teinte, ou mieux la forme propre et particulière à ces médiums. Enfin pour terminer par une dernière comparaison, nous, Esprits, sommes comme des compositeurs de musique qui avons composé ou voulons improviser un air, et n'avons sous la main qu'un piano, qu'un violon, qu'une flûte, qu'un basson ou qu'un sifflet de deux sous. Il est incontestable qu'avec le piano, la flûte ou le violon nous exécuterons notre morceau d'une manière très compréhensible pour nos auditeurs ; bien que les sons provenant du piano, du basson ou de la clarinette soient essentiellement différents les uns des autres, notre composition n'en sera pas moins identiquement la même, sauf les nuances du son. Mais si nous n'avons à notre disposition qu'un sifflet de deux sous ou qu'un entonnoir de fontainier, là pour nous gît la difficulté.

En effet, quand nous sommes obligés de nous servir de médiums peu avancés, notre travail devient bien plus long, bien plus pénible, parce que nous sommes obligés d'avoir recours à des formes incomplètes, ce qui est une complication pour nous ; car alors nous sommes forcés de décomposer nos pensées et de procéder, mots par mots, lettres par lettres, ce qui est un ennui et une fatigue pour nous, et une entrave réelle à la promptitude et au développement de nos manifestations.

C'est pourquoi nous sommes heureux de trouver des médiums bien ap-

propriés, bien outillés, munis de matériaux prêts à fonctionner, bons instruments en un mot, parce qu'alors notre périsprit agissant sur le périsprit de celui qui nous *médianimisons*, n'a plus qu'à donner l'impulsion à la main qui nous sert de porte-plume ou de porte-crayon ; tandis qu'avec les médiums insuffisants, nous sommes obligés de faire un travail analogue à celui que nous faisons quand nous nous communiquons par des coups frappés, c'est-à-dire en désignant lettre par lettre, mot par mot, chacune des phrases qui forment la traduction des pensées que nous voulons communiquer.

C'est pour ces raisons que nous nous sommes adressés de préférence aux classes éclairées et instruites, pour la divulgation du Spiritisme et le développement des facultés médianimiques scriptives, bien que ce soit parmi ces classes que se rencontrent les individus les plus incrédules, les plus rebelles et les plus immoraux. C'est que de même que nous laissons aujourd'hui, aux Esprits jongleurs et peu avancés, l'exercice des communications tangibles de coups et d'apports, de même les hommes peu sérieux parmi vous préfèrent-ils la vue des phénomènes qui frappent leurs yeux ou leurs oreilles, aux phénomènes purement spirituels, purement psychologiques.

Quand nous voulons procéder par dictées spontanées, nous agissons sur le cerveau, sur les casiers du médium, et nous assemblons nos matériaux avec les éléments qu'il nous fournit, et cela tout à fait à son insu ; c'est comme si nous prenions dans sa bourse les sommes qu'il peut y avoir, et que nous en arrangions les différentes monnaies suivant l'ordre qui nous paraîtrait le plus utile.

Mais quand le médium veut lui-même nous interroger de telle ou telle façon, il est bon qu'il y réfléchisse sérieusement afin de nous questionner d'une façon méthodique, en nous facilitant ainsi notre travail de réponse. Car, comme Éraste te l'a dit, dans une précédente instruction, votre cerveau est souvent dans un désordre inextricable, et il nous est aussi pénible que difficile de nous mouvoir dans le dédale de vos pensées. Quand des questions doivent être posées par des tiers, il est bon, il est utile que la série des questions soit communiquée, par avance, au médium, pour que celui-ci s'identifie avec l'Esprit de l'évocateur, et s'en imprègne pour ainsi dire ; parce que nous-mêmes avons alors bien plus de facilité pour répondre, par l'affinité qui existe entre notre périsprit et celui du médium qui nous sert d'interprète.

Certainement, nous pouvons parler mathématiques au moyen d'un médium qui y a l'air tout à fait étranger ; mais souvent l'Esprit de ce médium possède cette connaissance à l'état latent, c'est-à-dire personnel à l'être

fluidique et non à l'être incarné, parce que son corps actuel est un instrument rebelle au contraire à cette connaissance. Il en est de même de l'astronomie, de la poésie, de la médecine et des langues diverses ainsi que de toutes les autres connaissances particulières à l'espèce humaine. Enfin, nous avons encore le moyen de l'élaboration pénible en usage avec les médiums complètement étrangers au sujet traité, en assemblant les lettres et les mots comme en typographie.

Comme nous l'avons dit, les Esprits n'ont pas besoin de revêtir leur pensée ; ils perçoivent et communiquent la pensée, par ce fait seul qu'elle existe en eux. Les êtres corporels, au contraire, ne peuvent percevoir la pensée que revêtue. Tandis que la lettre, le mot, le substantif, le verbe, la phrase en un mot, vous sont nécessaires pour percevoir même mentalement, aucune forme visible ou tangible n'est nécessaire pour nous.

ÉRASTE ET TIMOTHÉE,
Esprits protecteurs des médiums.

L'Hôtel-Dieu.

(Obtenu par M. A. Didier, médium de la Société.)

Un soir d'hiver je suivais les quais sombres qui avoisinent Notre-Dame ; c'est le quartier du désespoir et de la mort ; un poète l'a bien compris ; ce quartier a toujours été, depuis la Cour des Miracles jusqu'à la Morgue, le réceptacle de toutes les misères humaines. Aujourd'hui que tout tombe, ces immenses monuments de l'agonie que l'homme appelle hôpitaux de l'Hôtel-Dieu vont tomber peut-être aussi. Je regardais ces lumières blafardes qui percent ces sombres murs, et je me disais : Que de morts désespérées ! quelle fosse commune de la pensée qui engloutit chaque jour tant de cœurs changés, tant d'innocences gangrenées ! C'est donc là, me disais-je, que sont morts tant de rêveurs, poètes, artistes ou savants ! Il y a un petit couloir en pont au-dessus de la rivière qui clapote lourdement ; c'est là que passent ceux qui ne sont plus. Les morts entrent alors dans un autre bâtiment sur la façade duquel on devrait écrire comme à la porte de l'Enfer : Ici plus d'espérance. En effet, c'est là que le corps se découpe pour servir à la science ; mais c'est là aussi que la science dérobe à la foi le moindre reste d'espérance.

En proie à ces pensées j'avais fait quelques pas, mais la pensée va plus vite que nous. Je fus rejoint par un jeune homme jaune et grelottant qui me demanda sans façon du feu pour sa pipe ; c'était un carabin, comme on dit. Aussitôt dit, aussitôt fait ; je fumais aussi et j'entrai en conversation avec l'inconnu ; pâle, amaigri et affaibli par les veilles, front vaste et oeil triste, tel était au premier coup d'oeil l'aspect de cet homme. Il paraissait penseur, je lui fis part de mes pensées. - Je viens de disséquer,

dit-il, mais je n'ai trouvé que la matière. Ah ! mon Dieu, ajouta-t-il avec un sang-froid glacial, si vous voulez vous débarrasser de cette étrange maladie que l'on nomme croyance à l'immortalité de l'âme, allez voir chaque jour, comme moi, se dissoudre avec tant d'uniformité cette matière que l'on nomme le corps ; allez voir comment s'éteignent ces cerveaux enthousiastes, ces cœurs généreux ou dégradés ; allez voir si le néant qui les saisit n'est pas le même chez tous. Quelle folie de croire ! Je lui demandai son âge. - J'ai 24 ans, me dit-il ; sur ce je vous quitte, car il fait bien froid.

Est-ce donc là, me demandai-je en le voyant s'éloigner, le résultat de la science ?

GÉRARD DE NERVAL.

Je continuerai.

Nota. A quelques jours de là, madame Costel obtint en particulier la communication suivante, dont l'analogie avec la précédente offre une particularité remarquable.

« Je suivais un soir les quais déserts ; il faisait beau et chaud ; les étoiles d'or se détachaient sur le sombre azur ; la lune arrondissait son cercle élégant, et son blanc rayon éclairait comme un sourire l'eau profonde. Les peupliers, muets gardiens de la rive, élançaient leurs formes sveltes, et je passais lentement, regardant tour à tour le reflet des astres dans l'eau, et le reflet de Dieu dans la voûte azurée. Devant moi marchait une femme, et avec une curiosité puérile je suivais ses pas qui semblaient régler les miens. Longtemps nous marchâmes ainsi ; arrivés devant la façade de l'Hôtel-Dieu, trouée çà et là de points lumineux, elle s'arrêta, et se tournant vers moi, elle m'adressa subitement la parole, comme si j'eusse été son compagnon. - Ami, dit-elle, crois-tu que ceux qui souffrent ici souffrent plus de l'âme que du corps ? ou crois-tu que la douleur physique éteigne la lueur divine ? - Je crois, répondis-je, profondément surpris, que, pour la plupart des malheureux qui, à cette heure, souffrent et agonisent, la douleur physique est le répit et l'oubli de leurs misères habituelles. - Tu te trompes, ami, reprit-elle en souriant gravement ; la maladie est une suprême angoisse pour les déshérités de la terre, pour les pauvres, les ignorants et les abandonnés ; elle ne verse l'oubli qu'à ceux qui, semblables à toi, ne souffrent que de la nostalgie des biens rêvés et ne connaissent que les douleurs idéales couronnées de violettes. Je voulus parler ; elle me fit signe de me taire, et élevant sa blanche main vers l'hôpital : ici, dit-elle, s'agitent des malheureux qui calculent le nombre d'heures volées par la maladie à leur salaire ; ici des femmes dans les angoisses songent au cabaret qui engourdit le chagrin et

fait oublier à leurs maris le pain des enfants ; ici, là, partout, les préoccupations terrestres étreignent et étouffent la pâle lueur de l'espérance qui ne peut se glisser dans ces âmes désolées. Dieu est encore plus oublié de ces malheureux, vaincus par la souffrance, qu'il ne l'est dans leur patient labeur ; c'est que Dieu est bien haut, bien loin, tandis que la misère est proche ; donc, que faire pour donner à ces hommes, à ces femmes, l'élan moral nécessaire pour qu'ils dépouillent leur enveloppe charnelle, non comme des insectes rampants, mais comme des créatures intelligentes, ou pour qu'ils rentrent moins sombres et moins désespérés dans la bataille de la vie ? Toi, rêveur ; toi, poète qui rimes des sonnets à la lune, as-tu jamais pensé à ce formidable problème que seuls peuvent résoudre deux mots : charité et amour ?

La femme semblait grandir, et le frisson des choses divines courait en moi. Écoute encore, reprit-elle, et sa grande voix semblait remplir la cité de son harmonie : Allez tous, vous les puissants, les riches, les intelligents ; allez répandre une merveilleuse nouvelle ; dites à ceux qui souffrent et qui sont abandonnés, que Dieu, leur père, n'est plus réfugié dans le ciel inaccessible, et qu'il leur envoie pour les consoler et les assister les Esprits de ceux qu'ils ont perdus ; que leurs pères, leurs mères, leurs enfants, penchés à leur chevet et leur parlant la langue connue, leur apprendront qu'au delà de la tombe brille une jeune aurore qui dissipe, comme une nuée, les maux terrestres. L'ange ouvrit les yeux de Tobie ; que l'ange de l'amour ouvre à son tour les âmes fermées de ceux qui souffrent sans espoir ; et disant cela, la femme toucha légèrement mes paupières, et je vis à travers les murs de l'hôpital les Esprits, pures flammes, qui faisaient resplendir les salles désolées. Leur union avec l'humanité se consommait, et les plaies de l'âme et du corps étaient pansées et adoucies par le baume de l'espérance. Des légions d'Esprits, plus innombrables et plus brillants que les étoiles, chassaient devant eux, comme d'impures vapeurs, le désespoir, le doute ; et de l'air, de la terre, du fleuve s'échappait un seul mot : amour.

Je restai longtemps immobile et transporté hors de moi-même ; puis les ténèbres envahirent de nouveau la terre ; l'espace devint désert. Je regardai autour de moi, la femme n'y était plus ; un grand tremblement m'agitait, et je demeurais étranger à ce qui m'entourait. Depuis cette nuit on me nomma le rêveur et le fou. Oh ! quelle douce et sublime folie que celle de croire au réveil de la tombe ; mais qu'elle est navrante et stupide la folie qui montre le néant comme l'unique compensation de nos misères, comme l'unique récompense des vertus obscures et modestes ! Quel est ici le véritable fou : celui qui espère, ou celui qui désespère ?

ALFRED DE MUSSET.

Après la lecture de cette communications, Gérard de Nerval dicte spontanément ce qui suit, par un autre médium, M. Didier :

« Mon noble ami Musset a terminé pour moi ; nous nous étions entendus ; seulement il fallait, puisque la suite était tout à fait la réponse à la première partie que j'ai dictée, il fallait, dis-je, un style différent et des images plus consolantes. »

La prière.

(Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.)

Tempête des passions humaines, étouffoir des bons sentiments dont tous les Esprits incarnés ont au fond de la conscience une vague intuition, qui calme votre furie ? C'est la prière qui doit protéger les hommes contre le flux de cet océan dont le sein recèle les monstres hideux de l'orgueil, de l'envie, de la haine, de l'hypocrisie, du mensonge, de l'impureté, du matérialisme et des blasphèmes. La digue que vous leur opposez par la prière est construite avec la pierre et le ciment le plus dur, et dans leur impuissance à la franchir, ils viennent s'épuiser en vains efforts contre elle et rentrent sanglants et meurtris au fond de l'abîme. O prière du cœur, invocation incessante de la créature au créateur, si l'on connaissait ta force, que de cœurs entraînés par faiblesse auraient recours à toi au moment de tomber ! Tu es le précieux antidote qui guérit les plaies presque toujours mortelles que la matière fait à l'esprit en faisant courir dans ses veines le poison de ses sensations brutales. Mais qu'il est restreint le nombre de ceux qui prient bien ! Croyez-vous qu'après avoir consacré une grande partie de votre temps à réciter les formules que vous avez apprises ou à les lire dans vos livres, vous aurez bien mérité de Dieu ? Détrompez-vous ; la bonne prière est celle qui part du cœur ; elle n'est pas diffuse ; seulement, de temps en temps, elle laisse échapper en aspirations vers Dieu son cri, ou de détresse, ou de pardon, comme pour l'implorer de venir à notre secours, et les bons Esprits la portent aux pieds du Père juste et éternel, et cet encens est pour lui d'agréable odeur. Alors il les envoie en troupes nombreuses fortifier ceux qui prient bien contre l'Esprit du mal ; ils deviennent forts comme des rochers inébranlables ; ils voient se briser contre eux les vagues des passions humaines, et comme ils se plaisent dans cette lutte qui doit les remplir de mérite, ils construisent, comme l'alcyon, leur nid au milieu des tempêtes.

FÉNELON.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 8. AOUT 1861.

Avis.

La *Société parisienne des Études spirites* a décidé, dans sa séance du 19 juillet, qu'elle prendrait cette année ses vacances du 15 août au 1° octobre. En conséquence, pendant cet intervalle, les séances seront suspendues.

Phénomènes psycho-physiologiques.

Des personnes qui parlent d'elles-mêmes à la troisième personne.

Le journal le *Siècle*, du 4 juillet 1861, cite le fait suivant, d'après le journal du Havre :

« Il vient de mourir à l'hospice un homme qui était en proie à une aberration mentale des plus singulières. C'était un soldat, nommé Pierre Valin, qui avait été blessé à la tête à la bataille de Solferino. Sa blessure s'était complètement cicatrisée, mais depuis ce moment il se croyait mort.

« Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait : « Vous voulez savoir comment va Pierre Valin ? Le pauvre garçon ! Il a été tué d'un coup de feu dans la tête à Solferino. Ce que vous voyez là n'est pas Valin, c'est une machine qu'ils ont faite à sa ressemblance, mais elle est bien mal faite ; vous devriez les prier d'en faire une autre. »

« Jamais, en parlant de lui-même, il ne disait *je* ou *moi*, mais *cela*. Souvent il tombait dans un état complet d'immobilité et d'insensibilité qui durait plusieurs jours. Appliqués contre cette affection, les sinapismes, les vésicatoires n'ont jamais déterminé le moindre signe de douleur. On a exploré souvent la sensibilité de la peau chez cet homme, on lui a pincé les bras et les jambes, sans qu'il manifestât la plus petite souffrance.

« Pour être plus certain qu'il ne la dissimulait pas, le médecin le faisait piquer vivement par derrière pendant qu'on lui parlait ; le malade ne s'ap-

ercevait de rien. Souvent Pierre Valin refusait de manger, en disant que *ça* n'en avait pas besoin ; que d'ailleurs *ça* n'avait pas de ventre, etc.

« Ce fait, du reste, n'est pas le seul de ce genre. Un autre soldat, également blessé à la tête, parlait toujours à la troisième personne et au féminin. Il s'écriait : « Ah ! comme elle souffre ! Elle a bien soif ! etc. » On le fit d'abord apercevoir de son erreur, et il en convint avec beaucoup de surprise, mais il y retombait continuellement, et dans les derniers temps de sa vie, il ne s'exprimait plus que de cette manière.

« Un zouave, toujours par suite d'une blessure à la tête, parfaitement guérie cependant, avait perdu la mémoire des substantifs. Sergent instructeur, quoiqu'il connût très bien les noms des soldats de son escouade, il les désignait par ces mots : Le grand brun, le petit châtain, etc. Pour commander, il se servait de périphrases lorsqu'il s'agissait de désigner le fusil ou le sabre, etc. On fut obligé de le renvoyer dans ses foyers.

« Les dernières années du célèbre médecin Baudelocque offrirent l'exemple d'une lésion analogue, mais moins marquée. Il se rappelait fort bien ce qu'il avait fait étant en santé ; il reconnaissait à la voix (car il avait été frappé de cécité) les personnes qui venaient le voir ; mais il n'avait aucune conscience de son existence. Lui demandait-on, par exemple : Comment va la tête ? il répondait : « Je n'ai pas de tête. » Si on lui demandait le bras pour lui tâter le pouls, il répondait qu'il ne savait pas où il était. Il voulut un jour se tâter lui-même le pouls ; on lui mit la main droite sur le poignet gauche ; il demanda ensuite si c'était bien sa main qu'il sentait, après quoi il jugea fort sainement de son pouls. »

La physiologie nous offre à chaque pas des phénomènes qui semblent des anomalies, et devant lesquels elle reste muette. Pourquoi cela ? Nous l'avons déjà dit, et nous ne saurions trop le répéter, c'est qu'elle veut tout rattacher à l'élément matériel, sans tenir aucun compte de l'élément spirituel. Tant qu'elle s'obstinera dans cette voie restrictive, elle sera impuissante à résoudre les mille problèmes qui surgissent à chaque instant sous son scalpel, comme pour lui dire : « Tu vois bien qu'il y a autre chose que la matière, puisque avec la matière seule tu ne peux tout expliquer. » Et ici nous ne parlons pas seulement de quelques phénomènes bizarres qui pourraient la prendre au dépourvu, mais des effets les plus vulgaires. S'est-elle seulement rendu compte des rêves ? Nous ne parlons pas même des rêves vrais, de ceux qui sont des perceptions réelles de choses absentes, présentes ou futures, mais simplement des rêves fantastiques ou de souvenirs ; dit-elle comment se produisent ces images si claires et si nettes qui nous apparaissent quelquefois ? Quel est ce miroir magique qui conserve ainsi l'empreinte des choses ? Dans le somnambulisme *naturel*, que personne ne conteste, dit-elle d'où vient cette étrange faculté de voir sans le secours des yeux ? de voir, non pas vaguement, mais les détails les plus minutieux, au point de pouvoir faire avec précision et régularité des travaux qui, dans l'état normal, exigeraient une vue perçante ? Il y a donc en nous quelque chose qui voit indépendamment des yeux. Dans cet état, non seulement le sujet agit, mais il pense, il calcule, il combine, il prévoit, il se livre à des travaux d'intelligence dont il est incapable dans l'état de veille, et dont il ne conserve aucun souvenir ; il y a donc quelque chose qui pense indépendamment de la matière. Quel est ce quelque chose ? là, elle s'arrête. Ces faits cependant ne sont pas rares ; mais un savant ira aux antipodes pour voir et calculer une éclipse, tandis qu'il n'ira pas chez son voisin pour observer un phénomène de l'âme. Les faits naturels et

spontanés, qui prouvent l'action indépendante d'un principe intelligent, sont très nombreux, mais cette action ressort avec encore plus d'évidence dans les phénomènes magnétiques et spirites, où l'isolement de ce principe se produit pour ainsi dire à volonté.

Revenons à notre sujet. Nous avons rapporté un fait analogue dans la Revue de juin 1861, à propos de l'évocation du marquis de Saint-Paul. Dans ses derniers moments ; il disait toujours : Il a soif, il faut lui donner à boire ; il a froid, il faut le réchauffer ; il souffre à tel endroit, etc. Et quand on lui disait : Mais c'est vous qui avez soif, il répondait : Non, c'est lui. C'est que le *moi* pensant est dans l'Esprit et non dans le corps ; l'Esprit, déjà en partie dégagé, considérait son corps comme une autre individualité qui n'était pas *lui*, à proprement parler ; c'était donc à son corps, à cet autre individu qu'il fallait donner à boire, et non à *lui* Esprit. Aussi, lorsque dans l'évocation on lui fit cette demande : Pourquoi parliez-vous toujours à la troisième personne ? Il répondit : « Parce que j'étais voyant, je vous l'ai dit, et que je sentais nettement les différences qui existent entre le physique et le moral ; ces différences, *reliées entre elles par le fluide de vie*, deviennent très tranchées aux yeux des mourants clairvoyants. »

Une cause semblable a dû produire l'effet remarqué chez les militaires dont on a parlé. On dira peut-être que la blessure avait déterminé une sorte de folie ; mais le marquis de Saint-Paul n'avait reçu aucune blessure ; il avait toute sa raison, ce dont nous sommes certains, puisque nous le tenons de sa soeur, membre de la Société. Ce qui s'est produit spontanément chez lui a parfaitement pu être déterminé chez les autres par une cause accidentelle. Tous les magnétiseurs savent d'ailleurs qu'il est très ordinaire aux somnambules de parler à la troisième personne, faisant ainsi la distinction entre la personnalité de leur âme ou Esprit, et celle de leur corps.

Dans l'état normal les deux individualités se confondent, et leur parfaite assimilation est nécessaire à l'harmonie des actes de la vie ; mais le principe intelligent est comme ces gaz qui ne tiennent à certains corps solides que par une cohésion éphémère, et s'échappent au premier souffle ; il a toujours une tendance à se débarrasser de son fardeau corporel, dès que la force qui maintient l'équilibre cesse d'agir par une cause quelconque. L'activité *harmonique* des organes maintient seule l'union intime et complète de l'âme et du corps ; mais à la moindre suspension de cette activité, l'âme prend son essor ; c'est ce qui a lieu dans le sommeil, dans le demi-sommeil, dans le simple engourdissement des sens, dans la catalepsie, dans la léthargie, dans le somnambulisme naturel ou magnétique, dans l'extase, dans ce qu'on appelle le *rêve éveillé* ou seconde vue, dans les inspirations du génie, dans toutes les grandes tensions de l'esprit qui souvent rendent le corps insensible ; c'est enfin ce qui peut avoir lieu comme conséquence de certains états pathologiques. Une foule de phénomènes moraux n'ont pas d'autre cause que l'émancipation de l'âme ; la médecine admet bien l'influence des causes morales, mais elle n'admet pas l'élément moral comme principe actif ; c'est pourquoi elle confond ces phénomènes avec la folie organique, et c'est pourquoi aussi elle leur applique un traitement purement physique qui, bien souvent, détermine une folie réelle là où il n'y en avait que l'apparence.

Parmi les faits cités, il en est un qui semble assez bizarre ; c'est celui du militaire qui parlait à la troisième personne du féminin. L'élément primitif du phénomène est, comme nous l'avons dit, la distinction des deux personnalités par suite du dégagement de l'Esprit ; mais il en est un autre que nous révèle le Spiritisme, et dont il faut tenir compte, parce qu'il peut donner

aux idées un caractère particulier : c'est le vague souvenir des existences antérieures qui, dans l'état d'émancipation de l'âme, peut se réveiller, et permettre de jeter un coup d'oeil rétrospectif sur quelques points du passé. Dans de telles conditions, le dégagement de l'âme n'est jamais complet, et les idées se ressentant de l'affaiblissement des organes, ne peuvent être très lucides, puisqu'elles ne le sont pas même entièrement dans les premiers instants qui suivent la mort. Supposons que l'homme dont nous parlons ait été femme dans sa précédente incarnation, l'idée qu'il en aurait conservée pouvait se confondre avec celle de son état présent.

Ne pourrait-on trouver dans ce fait la cause première de l'idée fixe de certains aliénés qui se croient rois ? S'ils l'ont été dans une autre existence, il peut leur en rester un souvenir qui leur fasse illusion. Ce n'est qu'une supposition, mais qui, pour les initiés au Spiritisme, n'est pas dépourvue de vraisemblance. Si cette cause est possible dans ce cas, dira-t-on, elle ne saurait s'appliquer à ceux qui se croient loups ou porcs, puisqu'on sait que l'homme n'a jamais été animal. C'est vrai, mais un homme peut avoir été dans une condition abjecte qui l'obligeait à vivre parmi les animaux immondes ou sauvages ; là peut être la source de cette illusion qui pourrait bien, chez certains, leur être imposée en punition des actes de leur vie actuelle. Lorsque des faits de la nature de ceux que nous avons rapportés se présentent, si, au lieu de les assimiler systématiquement aux maladies purement corporelles, on en suivait attentivement toutes les phases à l'aide des données fournies par les observations spirites, on reconnaîtrait sans peine la double cause que nous leur assignons, et l'on comprendrait que ce n'est pas avec des douches, des moxas et des saignées qu'on peut y remédier.

Le fait du docteur Baudelocque trouve encore son explication dans des causes analogues. Il n'avait, dit l'article, aucune conscience de son existence ; c'est une erreur, car il ne se croyait pas mort, seulement il n'avait pas conscience de son existence corporelle ; il se trouvait dans un état à peu près semblable à celui de certains Esprits qui, dans les premiers temps qui suivent la mort, ne croient pas être morts et prennent leur corps pour celui d'un autre, le trouble où ils se trouvent ne leur permettant pas de se rendre compte de leur situation ; ce qui se passe chez certains désincarnés peut avoir lieu chez certains incarnés ; c'est ainsi que le docteur Baudelocque pouvait faire abstraction de son corps, et dire qu'il n'avait plus de tête, parce qu'en effet son Esprit n'avait plus de tête charnelle. Les observations spirites fournissent de nombreux exemples de ce genre, aussi jettent-elles une lumière toute nouvelle sur une infinie variété de phénomènes jusqu'à ce jour inexpliqués, et inexplicables sans les bases fournies par le Spiritisme.

Il resterait à examiner le cas du zouave qui avait perdu la mémoire des substantifs ; mais il ne peut s'expliquer que par des considérations d'un tout autre ordre qui rentrent dans le domaine de la physiologie organique. Les développements qu'il comporte nous engagent à y consacrer un article spécial que nous publierons prochainement.

Manifestations américaines.

On lit dans le *Banner of Light*, journal de New-York, du 18 mai 1861.

Pensant que les faits suivants sont dignes d'attention, nous les avons réunis pour être publiés par le *Banner*, et nous les faisons suivre de nos signatures pour en attester la sincérité.

Mercredi matin, 1° mai, nous avons prié M. Say, médium, de se joindre à nous chez M. Hallock, à New-York. Le médium s'est assis près d'une table sur laquelle étaient placés un cornet d'étain, un violon et trois bouts de corde. Les invités étaient assis en demi-cercle et faisaient face au médium, la table à six ou sept pouces d'eux ; leurs mains se touchaient pour donner à chacun l'assurance que personne ne quittait sa place pendant les expériences que nous allons raconter. La lumière fut ôtée, et les invités furent priés de chanter ; après quelques minutes la lumière ayant été rapportée, le médium fut trouvé assis dans sa chaise, les bras croisés devant lui, les poignets attachés ensemble avec la corde nouée et serrée au point d'arrêter la circulation et de faire enfler les chairs. Le bout de la corde était passé dans le fond de la chaise et attachait les jambes aux barreaux. Une autre corde était nouée autour des genoux, qu'elle serrait fortement, pendant que la troisième retenait de la même manière les chevilles des pieds. Dans cette condition, il était clair que le médium ne pouvait ni marcher, ni se lever, ni faire usage de ses mains.

Un membre du cercle plaça une feuille de papier sur le plancher sous les pieds du médium, et traça, avec un crayon, le contour des pieds. La lumière fut emportée, et presque immédiatement le cornet, saisi par une puissance invisible, se mit à frapper rapidement et violemment sur la table, de manière à laisser une foule de traces. Du cornet sortait une voix qui conversait avec les membres de la société ; l'articulation des mots était très distincte ; le son était celui d'une voix mâle, et le ton quelquefois plus haut que celui de la conversation ordinaire. Une autre voix, plus faible, tant soit peu gutturale et moins distincte, conversait aussi avec la société. On apporta une lumière, et le médium fut trouvé sur sa chaise, pieds et mains liés comme nous avons dit, et les pieds sur le papier dans les lignes de crayon. La lumière fut encore emportée, et le cornet recommença comme ci-dessus. La société fut priée de chanter, et les manifestations cessèrent. On renouvela plusieurs fois l'expérience, et chaque fois le médium fut trouvé dans le même état. Ceci fut la première série des manifestations.

On emporta encore la lumière, la société chanta quelques moments,

puis, la lumière étant rapportée, on constata que le médium était toujours attaché sur sa chaise. Une cloche fut placée sur la table, et aussitôt l'obscurité faite, la cloche commença par frapper sur la table, sur le cornet et sur le plancher ; elle fut enlevée de la table et se mit à sonner très fort, et semblait parcourir un arc de cinq à six pieds à chaque coup de battant ; pendant ce temps-là le médium criait : *Je suis là, je suis là*, pour montrer qu'il était toujours à la même place.

On fit sur le violon une grande marque brillante avec du phosphore. On ôta la lumière, et aussitôt on vit, à la trace phosphorescente, le violon s'élever à six ou sept pieds, et voler rapidement en l'air. On pouvait aussi le suivre par l'ouïe, car les cordes étaient mises en vibration dans sa course. Pendant que le violon flottait, le médium criait : *Je suis là, je suis là*.

Un membre de la société plaça sur la table un vase à moitié rempli d'eau, et un morceau de papier entre les lèvres du médium. On emporte la lumière, la société chante quelques instants, et la lumière étant rapportée, le vase fut trouvé vide sans aucune trace d'eau, ni sur la table, ni sur le plancher ; le médium toujours à sa place, et le papier sec entre ses lèvres. Ceci termina la deuxième série d'expériences.

Madame Spence s'assit en face du médium. Un monsieur s'assit entre eux deux, mettant son pied droit sur celui de madame Spence, sa main droite sur la tête du médium, et sa main gauche sur la tête de madame Spence. Le médium prit le bras droit du monsieur avec ses deux mains, et madame Spence en fit de même du bras gauche. Quand la lumière fut enlevée, le monsieur sentit distinctement les doigts d'une main passer sur sa figure, lui tirer le nez ; il reçut un soufflet qui fut entendu des assistants, et le violon vint lui donner des coups sur la tête qui furent également entendus des autres personnes. Chacun répéta l'expérience et éprouva les mêmes effets. Ceci termine la troisième série, et nous certifions que tout cela n'a pu être produit ni par M. Fay, ni par aucune autre personne de la société.

Charles Patridge, R. T. Hallock, Mme Sarah P. Clark, Mme Mary, S. Hallock, Mme Amanda, M. Spence, Mlle Alla Britt, William Blondel, William P. Coles, W. B. Hallock, B. Franklin Clark, Peyton Spence.

Remarque. Nous ne contestons pas la possibilité de toutes ces choses, et nous n'avons aucun motif de douter de l'honorabilité des signataires, quoique nous ne les connaissions pas ; toutefois, nous maintenons les ré-

flexions que nous avons faites dans notre dernier numéro, à propos des deux articles sur les *dessins mystérieux* et l'*exploitation du Spiritisme*.

On dit qu'en Amérique cette exploitation n'a rien qui choque l'opinion, et qu'on trouve tout naturel que les médiums se fassent payer ; cela se conçoit, d'après les habitudes d'un pays où *time is money* ; mais nous n'en répéterons pas moins ce que nous disons dans un autre article, que le désintéressement absolu est une garantie encore meilleure que toutes les précautions matérielles. Si nos écrits ont contribué à jeter en France et dans d'autres contrées du discrédit sur la médianimité intéressée, nous croyons que ce ne sera pas un des moindres services qu'ils auront rendus au Spiritisme sérieux. Ces réflexions générales ne sont nullement faites en vue de M. Fay, dont nous ne connaissons pas la position vis-à-vis du public.

A. K.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Don Peyra, prieur d'Amilly.

Cette évocation a été faite l'année dernière à la Société, sur la demande de M. Borreau, de Niort, qui nous avait adressé la notice suivante :

« Nous avions, il y a quelque trente ans, au prieuré d'Amilly, tout près de Mauzé, un prêtre qui se nommait don Peyra, et qui a laissé dans le pays une réputation de sorcier. Il est de fait qu'il s'occupait constamment de sciences occultes ; on raconte de lui des choses qui paraissent fabuleuses, mais qui, d'après la science Spirite, pourraient bien avoir leur raison d'être. Il y a environ une douzaine d'années, en faisant avec une somnambule des recherches fort intéressantes, je me suis trouvé en rapport avec son Esprit ; il s'est présenté comme un auxiliaire avec lequel nous ne pouvions manquer de réussir, et pourtant nous avons échoué. Depuis, dans des recherches de même nature, j'ai été porté à croire que cet Esprit a dû s'y intéresser. Je viens vous prier, si ce n'est abuser de votre obligeance, de l'évoquer, et de lui demander quels ont été, et quels sont ses rapports avec moi. Partant de là, j'aurai peut-être un jour d'intéressantes choses à vous communiquer. »

(Premier entretien, le 13 janvier 1860.)

1. Évocation. - R. Je suis là.

2. D'où vous venait la réputation de sorcier que vous aviez de votre vivant ? - R. Contes de bonnes femmes ; j'étudiais la chimie.

3. Quel est le motif qui vous a porté à vous mettre en rapport avec M. Borreau, de Niort ? - R. Le désir de me distraire un peu à propos du pouvoir qu'il me croyait.

4. Il dit que vous vous êtes présenté à lui comme un auxiliaire dans ses recherches ; pourriez-vous nous dire quelle était la nature de ces recherches ? - R. Je ne suis pas assez indiscret pour trahir un secret qu'il n'a pas jugé à propos de vous révéler. Votre demande me blesse.

5. Nous n'avons garde d'insister, mais nous vous ferons remarquer que vous auriez pu répondre plus convenablement à des personnes qui vous interrogent sérieusement et avec bienveillance ; votre langage n'est pas celui d'un Esprit avancé. - R. Je suis ce que j'ai toujours été.

6. De quelle nature sont les choses fabuleuses qu'on raconte de vous ? - R. Ce sont, je vous l'ai dit, des contes ; je connaissais l'opinion que l'on, avait de moi, et loin de chercher à l'étouffer je faisais ce qu'il fallait pour la favoriser.

7. D'après votre réponse précédente, il semblerait que vous n'avez pas progressé depuis votre mort ?- R. Je n'ai pas, à vrai dire, cherché à le faire, n'en connaissant pas les moyens ; cependant je crois qu'il doit y avoir quelque chose à faire ; j'y ai pensé depuis peu.

8. Votre langage nous étonne de la part d'un Esprit qui était prêtre de son vivant, et qui, par cela même, devait avoir des idées d'une certaine élévation. - R. J'étais, je crois bien, trop et trop peu instruit.

9. Veuillez développer votre pensée. - R. Trop instruit pour *croire*, pas assez pour *savoir*.

10. Vous n'étiez donc pas ce qu'on appelle un bon prêtre ? - R. Oh ! non.

11. Quelles sont vos occupations comme Esprit ? - R. Toujours la chimie ; je crois que j'aurais mieux fait de chercher Dieu que la matière.

12. Comment un Esprit peut-il s'occuper de chimie ? - R. Oh ! permettez-moi de vous dire que la question est puérile ; ai-je besoin de microscope ou d'alambic pour étudier les propriétés de la matière que vous savez si pénétrable à l'Esprit ?

13. Êtes-vous heureux comme Esprit ? - R. Ma foi, non ; je vous l'ai dit, je crois avoir fait fausse route, et je vais en changer, surtout si je suis assez heureux pour être un peu secondé ; surtout, si moi, qui ai dû tant prier pour les autres, ce que j'avoue n'avoir pas toujours fait pour l'argent reçu ; si, dis-je, on veut bien ne pas m'appliquer la peine du talion.

14. Nous vous remercions d'être venu et nous ferons pour vous ce que vous n'avez pas fait pour les autres. - R. Vous valez mieux que moi.

(Deuxième entretien, le 25 juin 1861.)

M. Borreau nous ayant adressé de nouvelles questions pour l'Esprit de

don Peyra, celui-ci fut évoqué de nouveau par l'intermédiaire d'un autre médium, et donna les réponses suivantes dans lesquelles on peut puiser d'utiles leçons, soit comme étude des individualités du monde spirite, soit comme enseignement général.

15. Évocation. - R. Que me voulez-vous, et pourquoi me dérangez-vous ?

16. C'est M. Borreau, de Niort, qui nous a prié de vous adresser quelques questions. - R. Que me veut-il encore ? Il n'est donc pas content de me déranger à Niort ? Pourquoi faut-il qu'il me fasse évoquer à Paris, où rien ne m'appelle ? Je voudrais bien que la pensée lui vînt de me laisser en repos. Il m'appelle, il m'évoque, il me met en rapport avec ses somnambules ; il me fait évoquer par des tiers ; il est très ennuyeux ce monsieur.

17. Vous devez cependant vous rappeler que nous vous avons déjà évoqué et que vous avez répondu plus gracieusement qu'aujourd'hui ; et même nous vous avons promis de prier pour vous. - R. Je me le rappelle fort bien ; mais promettre et tenir sont deux ; vous avez prié, vous ; mais les autres ?

18. Certainement d'autres ont prié aussi. Enfin, voulez-vous répondre aux questions de M. Borreau ? - R. Je vous certifie que pour lui je n'ai nulle envie de le satisfaire, parce qu'il est toujours sur mon dos ; pardon de l'expression, mais elle est vraie, d'autant plus qu'il n'existe entre lui et moi aucune affinité ; mais pour vous qui avez pieusement appelé sur moi la miséricorde d'en haut, je veux bien vous répondre du mieux que je pourrai.

19. Vous disiez tout à l'heure qu'on vous avait dérangé ; pouvez-vous nous donner une explication à ce sujet pour notre instruction personnelle ? - R. J'appelle être dérangé, en ce sens que vous avez appelé mon attention et ma pensée près de vous en vous occupant de moi, et j'ai vu qu'il me faudrait répondre à ce que vous me demanderiez, ne fût-ce que par politesse. Je m'explique mal ; ma pensée était ailleurs, à mes études, mon occupation habituelle ; votre évocation a forcément appelé mon attention sur vous, sur les choses de la terre ; par conséquent, comme ce n'était point dans mes vues de m'occuper de vous et de la terre, vous m'avez dérangé.

Remarque. Les Esprits sont plus ou moins communicatifs, et viennent plus ou moins volontiers, selon leur caractère ; mais on peut être certain que, pas plus que les hommes sérieux, ils n'aiment ceux qui les importunent sans nécessité. Quant aux Esprits légers, c'est différent ; ils sont toujours disposés à se mêler de tout, même quand on ne les appelle pas.

20. Quand vous vous êtes mis en rapport avec M. Borreau, connaissiez-

vous ses croyances sur la possibilité de faire triompher ses convictions par l'accomplissement d'un grand fait devant lequel l'incrédulité eût été forcée de s'incliner ? - R. M. Borreau voulait que je le servisse dans une opération mi-magnétique, mi-Spirite ; mais il n'est pas de taille pour mener à bien une pareille oeuvre, et je n'ai pas cru devoir lui accorder plus longtemps mon concours. Du reste, je l'aurais voulu, que je ne l'aurais pas pu ; l'heure n'était pas et n'est pas encore venue pour cela.

21. Pourriez-vous voir et lui dire quelles sont les causes qui, pendant ses recherches en Vendée, sont venues le faire échouer en le culbutant, lui, sa somnambule, et deux autres personnes présentes ? - R. Ma réponse précédente peut s'appliquer à cette question. M. Borreau a été renversé par les Esprits qui ont voulu lui donner une leçon, et lui apprendre à ne pas chercher ce qui doit être caché. C'est moi qui les ai bousculés avec son propre fluide, à lui, magnétiseur.

Remarque. Cette explication concorde parfaitement avec la théorie qui a été donnée des manifestations physiques ; ce n'est pas avec leurs mains que les Esprits les ont bousculés, mais avec le propre fluide animé des personnes, combiné avec celui de l'Esprit. La dissertation que nous donnons ci-après sur les apports contient à ce sujet des développements du plus haut intérêt. Une comparaison qui pourrait peut-être bien avoir quelque analogie semble justifier l'expression de l'Esprit.

Lorsqu'un corps chargé d'électricité positive s'approche d'une personne, celle-ci se charge d'électricité contraire ; la tension croît jusqu'à la distance explosive ; à ce point, les deux fluides se réunissent violemment par l'étincelle, et la personne reçoit une secousse qui, selon la masse de fluide, peut la renverser et même la foudroyer. Dans ce phénomène il faut toujours que la personne fournisse son contingent de fluide. Si l'on supposait que le corps électrisé positivement fût un être intelligent, agissant par sa volonté et rendant compte de l'opération, il dirait qu'il a combiné une partie du fluide de la personne avec le sien. Dans le fait de M. Borreau, les choses ne se sont peut-être pas passées exactement de même, mais on comprend qu'il peut y avoir un effet analogue, et que don Peyra a été logique en disant qu'il l'a bousculé avec son propre fluide ; on le comprendra mieux encore, si l'on veut bien se reporter à ce qui est dit dans le *Livre des Esprits* et dans le *Livre des Médiums* sur le fluide universel qui est le principe du fluide vital, du fluide électrique et du fluide magnétique animal.

22. Il dit avoir fait, pendant ses longues et dramatiques expériences, des découvertes beaucoup plus étonnantes pour lui que la solution qu'il cher-

chait ; les connaissez-vous ? - R. Oui, mais il y a quelque chose qu'il n'a pas découvert ; c'est que les Esprits n'ont pas mission d'aider les hommes dans des recherches pareilles à celles qu'il faisait. S'ils le pouvaient, Dieu ne pourrait rien avoir de caché, et les hommes négligeraient le travail et l'exercice de leurs facultés pour courir, celui-ci après un trésor, celui-là après une invention, en priant les Esprits de leur servir cela tout chaud, de telle façon qu'il n'y ait plus qu'à se baisser pour récolter gloire et fortune. Nous aurions vraiment fort à faire s'il nous fallait contenter l'ambition de tout le monde. Voyez-vous d'ici quel remue-ménage dans le monde des Esprits par la croyance universelle au Spiritisme ? Nous serions appelés tantôt à droite, tantôt à gauche, ici pour fouiller la terre et enrichir un paresseux ; là pour épargner à un imbécile la peine de résoudre un problème ; ailleurs, pour chauffer le fourneau d'un chimiste ; et partout, pour trouver la pierre philosophale. La plus belle découverte que M. Borreau aurait dû faire, c'est celle de savoir qu'il y a toujours des Esprits qui s'amusent à faire miroiter des mines d'or, même aux yeux du somnambule le plus clairvoyant, en les faisant paraître où elles ne sont pas, et se donner le plaisir de rire à vos dépens quand vous croyez mettre la main dessus, et cela pour vous apprendre que la sagesse et le travail sont les véritables trésors.

23. Est-ce que l'objet des recherches de M. Borreau était un trésor ? - R. Je crois vous avoir dit, quand vous m'avez appelé la première fois, que je ne sais pas indiscret ; s'il n'a pas jugé à propos de vous le dire, ce n'est pas à moi de le faire.

Remarque. On voit que cet Esprit est discret ; c'est du reste une qualité que l'on retrouve chez tous en général, et même chez les Esprits peu avancés ; d'où l'on peut conclure que si un Esprit faisait des révélations indiscrètes sur quelqu'un, il y aurait toute probabilité que ce serait pour s'amuser, et on aurait tort de le prendre au sérieux.

24. Pourriez-vous lui donner quelques explications sur la main invisible qui, pendant longtemps, a tracé les nombreux écrits qu'il trouvait sur les feuilles du cahier mis exprès pour les recevoir ? - R. Quant aux écrits, ce n'est pas le fait des Esprits ; il en connaîtra plus tard la source, mais je ne dois pas la dire à présent. Les Esprits ont pu les provoquer dans le but que j'ai dit plus haut, mais ils ne sont pour rien dans l'écriture.

Remarque. Quoique ces deux entretiens aient eu lieu à dix-huit mois d'intervalle et par des médiums différents, on y reconnaît un enchaînement, une suite et une similitude de langage qui ne permettent pas de douter que ce soit le même Esprit qui ait répondu. Quant à l'identité, elle

ressort de la lettre suivante que nous a écrite M. Borreau après l'envoi de la seconde évocation.

« 18 juillet 1861.

« Monsieur,

« Je viens vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre, et de l'empressement que vous avez mis à m'adresser la dernière évocation de don Peyra. Comme vous le dites, l'Esprit de l'ancien prieur n'était point en belle humeur, aussi exprime-t-il vertement l'impatience que lui a causée cette nouvelle démarche. Il résulte de là, monsieur, un grand enseignement, c'est que les Esprits qui se font un jeu malin de nous tourmenter peuvent être, à leur tour, payés par nous dans une monnaie à peu près semblable.

« Ah ! messieurs d'outre-tombe ! - je ne parle ici que des Esprits farceurs et légers, - vous vous flattiez sans doute d'avoir seuls le privilège de nous importuner ; et voilà qu'un pauvre Esprit terrestre, bien pacifique, en se mettant tout simplement en garde contre vos manœuvres et en cherchant à les déjouer, vous tourmente au point de le sentir péniblement peser sur votre dos fluidique ! Eh ! que dirai-je donc, moi, cher prieur, quand vous avouez avoir fait partie de la tourbe Spirite qui m'a si cruellement obsédé et joué de si beaux tours pendant mes excursions dans la Vendée ? S'il est vrai que vous y fussiez, vous deviez savoir que je ne les avais entreprises que dans le but de faire triompher la vérité par des faits irréfutables. C'était une grande ambition, sans doute, mais elle était honorable, ce me semble ; seulement, ainsi que vous le dites, je ne me suis pas trouvé de taille pour lutter, et vous et les vôtres nous avez secoués de telle sorte, que nous nous sommes vus forcés d'abandonner la partie, en emportant nos morts, car vos manœuvres fantastiques, qui amenèrent une horrible lutte, venaient de briser ma pauvre somnambule qui, dans un évanouissement qui ne dura pas moins de six heures, ne donnait plus aucun signe de vie, et nous la croyions morte. Notre position semblera sans doute plus facile à comprendre qu'à décrire, si l'on songe qu'il était minuit, et que nous étions là sur un des champs ensanglantés par les guerres de la Vendée, lieu d'un aspect sauvage et entouré de petites collines pelées dont les échos venaient de répéter les cris déchirants de la victime. Mon effroi était à son comble, en songeant à l'affreuse responsabilité qui retombait sur moi, et à laquelle je ne savais comment échapper… J'étais éperdu ! la prière seule pouvait me sauver ; elle me sauva. Si vous appelez cela des leçons, il faut convenir qu'elles sont rudes ! c'était probablement encore pour me donner une de ces leçons, qu'un an plus tard vous me faisiez appeler à Mauzé ; mais là j'étais plus instruit et je savais déjà à quoi m'en tenir sur

l'existence des Esprits, et sur les faits et gestes de beaucoup d'entre eux ; et puis d'ailleurs la scène n'était plus disposée pour un drame comme à Châtillon ; aussi en fus-je quitte pour une échauffourée.

« Pardon, monsieur, si je me suis laissé entraîner avec le prieur ; je reviens à vous, mais pour vous en entretenir encore, si vous voulez bien le permettre. Je suis allé, il y a peu de jours, chez un homme fort honorable qui l'a beaucoup connu dans sa jeunesse, et je lui ai fait part de l'évocation que vous m'avez adressée ; il a parfaitement reconnu le langage, le style et l'esprit caustique de l'ancien prieur, et m'a raconté les faits suivants.

« Don Peyra, par suite de la Révolution, s'étant vu forcé d'abandonner le prieuré de Surgères, acheta, près de Mauzé, la petite propriété d'Amilly où il se fixa ; là il se fit connaître par de belles cures qu'il obtenait au moyen du magnétisme et de l'électricité qu'il employait avec succès ; mais, voyant que les affaires n'allaient pas aussi bien qu'il le désirait, il employa le charlatanisme, et, à l'aide de sa machine électrique, fit des tours qui ne tardèrent pas à le faire passer pour sorcier ; loin de combattre cette opinion, il la provoquait et l'encourageait. Il y avait à Amilly une longue allée de charmilles par laquelle arrivaient les clients qui souvent venaient de dix ou quinze lieues. Sa machine était mise en communication avec le maillet de la porte, et lorsque les pauvres paysans voulaient frapper, ils se trouvaient comme foudroyés. Il est facile de se figurer ce que de semblables faits devaient produire sur des personnes peu éclairées, surtout à cette époque.

« Nous avons un proverbe qui dit que « dans la peau mourra le renard. » Hélas ! je vois bien qu'il nous en faut changer plus d'une fois avant que nos mauvais instincts nous abandonnent. N'allez pourtant pas tirer de tout cela, monsieur, que j'en veuille au prieur ; non ; et la preuve, c'est que, à votre exemple, j'ai prié pour lui, ce que j'avoue bien, ainsi qu'il vous l'a dit, n'avoir pas fait jusque-là.

« Agréez.

« J.-B. BORREAU. »

On remarquera que cette lettre est du 18 juillet 1861, tandis que la première évocation remonte au mois de janvier 1860 ; à cette époque nous ne connaissions pas toutes ces particularités de la vie de don Peyra, avec lesquelles ses réponses concordent parfaitement, puisqu'il dit qu'il faisait ce qu'il fallait pour accréditer sa réputation de sorcier.

Ce qui est arrivé à M. Borreau a une singulière analogie avec les mauvais tours que don Peyra, de son vivant, jouait à ses visiteurs ; et nous serions fort porté à croire que ce dernier a voulu en donner une répétition ; or,

pour cela, il n'avait pas besoin de machine électrique, ayant à sa disposition la grande machine universelle ; on en comprendra la possibilité si l'on rapproche cette idée de la remarque que nous avons faite ci-dessus à la question 21. M. Borreau trouve une sorte de compensation aux malices de certains Esprits dans les ennuis qu'on peut leur susciter ; nous l'engageons pourtant à ne pas trop s'y fier, car ils ont plus de moyens de nous échapper que nous n'en avons de nous soustraire à leur influence. Du reste, il est évident que si, à cette époque, M. Borreau avait connu à fond le Spiritisme, il aurait su ce qu'on peut raisonnablement lui demander, et ne se serait pas aventuré dans des tentatives que la science lui aurait démontré ne pouvoir aboutir qu'à une mystification. Il n'est pas le premier qui ait acheté l'expérience à ses dépens ; c'est pourquoi nous ne cessons de répéter : Étudiez d'abord la théorie ; elle vous apprendra toutes les difficultés de la pratique, et vous éviterez ainsi des écoles dont on doit s'estimer heureux lorsqu'on en est quitte pour quelques désagréments. Son intention, dit-il, était bonne, puisqu'il voulait prouver par un grand fait la vérité du Spiritisme ; mais en pareil cas les Esprits donnent les preuves qu'ils veulent et quand ils veulent, et jamais quand on les leur demande. Nous connaissons des personnes qui, elles aussi, voulaient donner de ces preuves irrécusables par la découverte de fortunes colossales au moyen des Esprits, mais ce qui en est résulté de plus clair pour elles a été de dépenser leur argent. Nous ajouterons même que de pareilles preuves, si elles pouvaient réussir une fois par hasard, seraient beaucoup plus nuisibles qu'utiles, parce qu'elles fausseraient l'opinion sur le but du Spiritisme, en accréditant la croyance qu'il peut servir de moyen de divination, et c'est alors que se vérifierait la réponse de don Peyra à la question 22.

Correspondance.

Lettre de M. Mathieu sur les médiums trompeurs.

Paris, 21 juillet 1861.

Monsieur,

On peut être en désaccord sur certains points, et être en parfait accord sur d'autres. Je viens de lire, à la page 213 du dernier numéro de votre journal, des réflexions sur la fraude en matière d'expériences spiritualistes (ou Spirites) auxquelles je suis heureux de m'associer de toutes mes forces.

Là, toute dissidence en matière de théories et de doctrines disparaît comme par enchantement.

Je ne suis peut-être pas aussi sévère que vous à l'égard des médiums qui, sous une forme digne et convenable, acceptent une rémunération comme indemnité du temps qu'ils consacrent à des expériences souvent longues et fatigantes ; mais je le suis tout autant, - et on ne saurait trop l'être, - à l'égard de ceux qui, en pareil cas, suppléent, dans l'occasion, par la tricherie et par la fraude à l'absence ou à l'insuffisance des résultats promis et attendus.

Mêler le faux au vrai, quand il s'agit des phénomènes obtenus par l'intervention des Esprits, c'est tout bonnement une infamie, et il y aurait oblitération de sens moral chez le médium qui croirait pouvoir le faire sans scrupule. Ainsi que vous le faites parfaitement observer, *c'est jeter le discrédit sur la chose dans l'esprit des indécis, dès que la fraude est reconnue*. J'ajouterai que c'est compromettre de la manière la plus déplorable les hommes honorables qui prêtent aux médiums l'appui désintéressé de leurs connaissances et de leurs lumières, qui se portent garants de leur bonne foi, et les patronnent en quelque sorte ; c'est commettre envers eux une véritable forfaiture.

Tout médium qui serait convaincu de manœuvres frauduleuses ; qui serait pris, pour me servir d'une expression un peu triviale, la main dans le sac, mériterait d'être mis au ban de tous les spiritualistes, ou Spirites du monde, pour qui ce serait un devoir rigoureux de les démasquer ou de les flétrir.

S'il vous convient, monsieur, d'insérer ces quelques lignes dans votre journal, elles sont à votre service.

Agréez, etc.

MATHIEU.

Nous n'attendions pas moins des sentiments honorables qui distinguent M. Mathieu, que cette énergique réprobation prononcée contre les médiums de mauvaise foi ; nous aurions été surpris, au contraire, qu'il eût pris froidement et avec indifférence de tels abus de confiance. Ils pouvaient être plus faciles, lorsque le Spiritisme était moins connu ; mais, à mesure que cette science est plus répandue et mieux comprise, que l'on connaît mieux les véritables conditions dans lesquelles les phénomènes peuvent se produire, il se trouve partout des yeux clairvoyants capables de découvrir la fraude ; la signaler partout où elle se montre est le meilleur moyen de la décourager.

On a dit qu'il serait préférable de ne pas dévoiler ces turpitudes dans

l'intérêt du Spiritisme ; que la possibilité de tromper pourrait augmenter la défiance des indécis. Nous ne sommes pas de cet avis, et nous pensons qu'il vaut encore mieux que les indécis soient défiants que trompés, car une fois qu'ils sauraient l'avoir été, ils pourraient s'éloigner sans retour ; il y aurait d'ailleurs encore un plus grand inconvénient à ce qu'ils crussent que les Spirites se laissent facilement prendre pour dupes ; ils seront au contraire d'autant plus disposés à croire, qu'ils verront les croyants s'entourer de plus de précautions, et répudier les médiums susceptibles de tromper.

M. Mathieu dit qu'il n'est peut-être pas aussi sévère que nous à l'endroit des médiums qui, sous une forme digne et convenable, acceptent une rémunération comme indemnité du temps qu'ils consacrent à la chose. Nous sommes parfaitement d'avis qu'il peut et doit y avoir d'honorables exceptions, mais comme l'appât du gain est un grand tentateur, et que les personnes novices n'ont pas l'expérience nécessaire pour distinguer le vrai du faux, nous maintenons notre opinion que la meilleure garantie de sincérité est dans le désintéressement absolu, parce que là où il n'y a rien à gagner, le charlatanisme n'a rien à faire ; celui qui paie veut en avoir pour son argent, et ne serait pas content si on lui disait que l'Esprit ne veut pas agir ; de là à la découverte des moyens de faire agir l'Esprit quand même, il n'y a qu'un pas, selon le proverbe : la nécessité est la mère de l'industrie. Nous ajoutons que les médiums gagneront au centuple en considération ce qu'ils manqueront de gagner en profits matériels. La considération, dit-on, ne fait pas vivre ; il est vrai qu'elle ne suffit pas, mais il est, pour vivre, d'autres industries plus honorables, que l'exploitation des âmes des morts.

Dissertations et enseignements spirites.

De l'influence morale des médiums dans les communications.

(Société Spirite de Paris. Médium M. d'Ambel.)

Nous l'avons déjà dit : les médiums, en tant que médiums, n'ont qu'une influence secondaire dans les communications des Esprits ; leur tâche est celle d'une machine électrique, qui transmet les dépêches télégraphiques d'un point éloigné à un autre point éloigné de la terre. Ainsi, quand nous voulons dicter une communication, nous agissons sur le médium, comme

l'employé du télégraphe sur son appareil ; c'est-à-dire que de même que le *tac tac* du télégraphe dessine à des milliers de lieues, sur une bande de papier, les signes reproducteurs de la dépêche, de même nous communiquons à travers les distances incommensurables qui séparent le monde visible du monde invisible, le monde immatériel du monde incarné, ce que nous voulons vous enseigner au moyen de l'appareil médianimique. Mais aussi, de même que les influences atmosphériques agissent, et troublent souvent les transmissions du télégraphe électrique, l'influence morale du médium agit, et trouble quelquefois la transmission de nos dépêches d'outre-tombe ; parce que nous sommes obligés de les faire passer par un milieu qui leur est contraire. Cependant, le plus souvent cette influence est annulée par notre énergie et notre volonté, et aucun acte perturbateur ne se manifeste. En effet, des dictées d'une haute portée philosophique, des communications d'une parfaite moralité, sont transmises quelquefois par des médiums peu propices à ces enseignements supérieurs ; tandis que, d'un autre côté, des communications peu édifiantes arrivent aussi quelquefois par des médiums tout honteux de leur avoir servi de conducteur.

En thèse générale, on peut affirmer que les Esprits similaires appellent les Esprits similaires, et que rarement les Esprits des pléiades élevées se communiquent par des appareils mauvais conducteurs, quand ils ont sous la main de bons appareils médianimiques, de bons médiums en un mot.

Les médiums légers et peu sérieux appellent donc des Esprits de même nature ; c'est pourquoi leurs communications sont empreintes de banalités, de frivolités, d'idées sans suite et souvent fort hétérodoxes, spiritement parlant. Certes, ils peuvent dire et disent quelquefois de bonnes choses ; mais c'est dans ce cas surtout qu'il faut apporter un examen sévère et scrupuleux, car, au milieu de ces bonnes choses, certains Esprits hypocrites insinuent avec habileté et avec une perfidie calculée des faits controuvés, des assertions mensongères, afin de duper la bonne foi de leurs auditeurs. On doit alors élaguer sans pitié tout mot, toute phrase équivoques, et ne conserver de la dictée que ce que la logique accepte, ou ce que la doctrine a déjà enseigné. Les communications de cette nature ne sont à redouter que pour les Spirites isolés, les groupes récents ou peu éclairés, car, dans les réunions où les adeptes sont plus avancés et ont acquis de l'expérience, le geai a beau se parer des plumes du paon, il est toujours impitoyablement éconduit.

Je ne parlerai pas des médiums qui se plaisent à solliciter et à écouter des communications ordurières ; laissons-les se complaire dans la société des Esprits cyniques. D'ailleurs, les communications de cet

ordre recherchent d'elles-mêmes la solitude et l'isolement ; elles ne pourraient, en tout cas, que soulever le dédain et le dégoût parmi les membres des groupes philosophiques et sérieux. Mais où l'influence morale du médium se fait réellement sentir, c'est quand celui-ci substitue ses idées personnelles à celles que les Esprits s'efforcent de lui suggérer ; c'est encore lorsqu'il puise dans son imagination des théories fantastiques qu'il croit lui-même, de bonne foi, résulter d'une communication intuitive. Il y a souvent alors mille à parier contre un que ceci n'est que le reflet de l'Esprit personnel du médium ; et il arrive même ce fait curieux, c'est que la main du médium se meut quelquefois presque mécaniquement, poussée qu'elle est par un Esprit secondaire et moqueur. C'est contre cette pierre de touche que viennent se briser les imaginations jeunes et ardentes ; car, emportés par la fougue de leurs propres idées, par le clinquant de leurs connaissances littéraires, ils méconnaissent la modeste dictée d'un sage Esprit, et abandonnant la proie pour l'ombre, y substituent une paraphrase ampoulée. C'est contre cet écueil redoutable que viennent également échouer les personnalités ambitieuses qui, à défaut des communications que les bons Esprits leur refusent, présentent leurs propres œuvres comme l'œuvre de ces Esprits eux-mêmes. Voilà pourquoi il faut que les chefs des groupes Spirites soient pourvus d'un tact exquis et d'une rare sagacité, pour discerner les communications authentiques de celles qui ne le sont pas, et pour ne pas blesser ceux qui se font illusion à eux-mêmes.

Dans le doute, abstiens-toi, dit un de vos anciens proverbes ; n'admettez donc que ce qui est pour vous d'une évidence certaine. Dès qu'une opinion nouvelle se fait jour, pour peu qu'elle vous semble douteuse, passez-la au laminoir de la raison et de la logique ; ce que la raison et le bon sens réprouvent, rejetez-le hardiment ; mieux vaut repousser dix vérités, qu'admettre un seul mensonge, une seule fausse théorie. En effet, sur cette théorie vous pourriez édifier tout un système qui croulerait au premier souffle de la vérité comme un monument bâti sur un sable mouvant ; tandis que, si vous rejetez aujourd'hui certaines vérités, parce qu'elles ne vous sont pas démontrées logiquement et clairement, bientôt un fait brutal ou une démonstration irréfutable viendra vous en affirmer l'authenticité.

Rappelez-vous, néanmoins, ô Spirites, qu'il n'y a d'impossible pour Dieu et pour les bons Esprits que l'injustice et l'iniquité.

Le Spiritisme est assez répandu maintenant parmi les hommes, et a suffisamment moralisé les adeptes sincères de sa sainte doctrine, pour que les Esprits ne soient plus réduits à employer de mauvais outils, des médiums imparfaits. Si donc maintenant un médium, quel qu'il soit, donne,

par sa conduite ou ses mœurs, par son orgueil, par son manque d'amour et de charité, un légitime sujet de suspicion, repoussez, repoussez, ses communications, car il y a un serpent caché dans l'herbe. Voilà ma conclusion sur l'influence morale des médiums.

ÉRASTE.

Des apports et des autres phénomènes tangibles.

(Société spirite de Paris. Médium M. d'Ambel.)

Il faut nécessairement, pour obtenir des phénomènes de cet ordre, avoir avec soi des médiums que j'appellerai *sensitifs*, c'est-à-dire, doués au plus haut degré des facultés médianimiques d'expansion et de pénétrabilité ; parce que le système nerveux de ces médiums, facilement excitable, leur permet, au moyen de certaines vibrations, de projeter autour d'eux, avec profusion, leur fluide animalisé.

Les natures impressionnables, les personnes dont les nerfs vibrent au moindre sentiment, à la plus petite sensation, que l'influence morale ou physique, interne ou externe, sensibilise, sont des sujets très aptes à devenir d'excellents médiums pour les effets physiques de tangibilité et d'apports. En effet, leur système nerveux, presque entièrement dépourvu de l'enveloppe réfractaire, qui isole ce système chez la plupart des autres incarnés, les rend propres au développement de ces divers phénomènes. En conséquence, avec un sujet de cette nature, et dont les autres facultés ne sont pas hostiles à la *médianimisation*, on obtiendra plus facilement les phénomènes de tangibilité, les coups frappés dans les murs et dans les meubles, les mouvements intelligents, et même la suspension dans l'espace de la matière inerte la plus lourde ; *à fortiori*, obtiendra-t-on ces résultats si, au lieu d'un médium, on en a sous la main plusieurs également bien doués.

Mais de la production de ces phénomènes à l'obtention de celui des apports, il y a tout un monde ; car, dans ce cas, non seulement le travail de l'Esprit est plus complexe, plus difficile, mais bien plus, l'Esprit ne peut opérer qu'au moyen d'un seul appareil médianimique, c'est-à-dire que plusieurs médiums ne peuvent pas concourir simultanément à la production du même phénomène. Il arrive même, au contraire, que la présence de certaines personnes antipathiques à l'Esprit qui opère entrave radicalement son opération. A ces motifs qui, comme vous le voyez, ne manquent pas d'importance, ajoutez que les apports nécessitent toujours une plus grande concentration et en même temps une plus grande diffusion de certains fluides, et qu'enfin ils ne peuvent être obtenus qu'avec les

médiums les mieux doués, ceux, en un mot, dont l'appareil *électro-médianimique* est le mieux conditionné.

En général, les faits d'apports sont et resteront excessivement rares. Je n'ai pas besoin de vous démontrer pourquoi ils sont et seront moins fréquents que les autres faits de tangibilité ; de ce que je dis vous le déduirez vous-mêmes. D'ailleurs, ces phénomènes sont d'une nature telle, que non seulement tous les médiums n'y sont pas propres, mais que tous les Esprits eux-mêmes ne peuvent pas les produire. En effet, il faut qu'entre l'Esprit et le médium *influencé* il existe une certaine affinité, une certaine analogie, en un mot une certaine ressemblance qui permette à la partie expansible du fluide *périspritique*[9] de l'incarné de se mêler, de s'unir, de se combiner avec celui de l'Esprit qui veut faire un apport. Cette fusion doit être telle que la force résultante devienne, pour ainsi dire, *une* ; de même qu'un courant électrique, en agissant sur le charbon, produit un foyer, une clarté uniques.

Pourquoi cette union ? pourquoi cette fusion, direz-vous ? C'est que, pour la production de ces phénomènes, il faut que les propriétés essentielles de l'Esprit moteur soient augmentées de quelques-unes de celles du médianimisé ; c'est que le *fluide vital*, indispensable à la production de tous les phénomènes médianimiques, est l'apanage *exclusif* de l'incarné, et que, par conséquent, l'Esprit opérateur est obligé de s'en imprégner. Ce n'est qu'alors qu'il peut, au moyen de certaines propriétés de votre milieu ambiant, inconnues pour vous, isoler, rendre invisibles et faire mouvoir certains objets matériels, et des incarnés eux-mêmes.

Il ne m'est pas permis, pour le moment, de vous dévoiler ces lois particulières qui régissent les gaz et les fluides qui vous environnent ; mais avant que des années soient écoulées, avant qu'une existence d'homme soit accomplie, l'explication de ces lois et de ces phénomènes vous sera révélée, et vous verrez surgir et se produire une nouvelle variété de médiums, qui tomberont dans un état cataleptique particulier dès qu'ils seront médianimisés.

Vous voyez de combien de difficultés la production des apports se trouve entourée ; vous pouvez en conclure très logiquement que les phénomènes de cette nature sont excessivement rares, et avec d'autant plus de raison que les Esprits s'y prêtent fort peu, parce que cela motive de leur part un travail quasi matériel, ce qui est un ennui et une fatigue pour

---

9 On voit que, lorsqu'il s'agit d'exprimer une idée nouvelle pour laquelle la langue manque de termes, les Esprits savent parfaitement créer des néologismes. Ces mots : *électromédianimique*, *périspritique*, ne sont pas de nous. Ceux qui nous ont critiqué d'avoir créé les mots *spirite*, *spiritisme*, *périsprit*, qui n'avaient pas leurs analogues, pourront aussi faire le même procès aux Esprits.

eux. D'autre part, il arrive encore ceci : c'est que très souvent, malgré leur énergie et leur volonté, l'état du médium lui-même leur oppose une barrière infranchissable.

Il est donc évident, et votre raisonnement le sanctionne, je n'en doute pas, que les faits tangibles de coups, de mouvement et de suspension sont des phénomènes simples, qui s'opèrent par la concentration et la dilatation de certains fluides, et qu'ils peuvent être provoqués et obtenus par la volonté et le travail des médiums qui y sont aptes, quand ceux-ci sont secondés par des Esprits amis et bienveillants ; tandis que les faits d'apports sont multiples, complexes, exigent un concours de circonstances spéciales, ne peuvent s'opérer que par un seul Esprit et un seul médium, et nécessitent, en dehors des besoins de la tangibilité, une combinaison toute particulière pour isoler et rendre invisible l'objet ou les objets qui font le sujet de l'apport.

Vous tous, Spirites, vous comprenez mes explications, et vous vous rendez parfaitement compte de cette concentration de fluides spéciaux, pour la locomotion et la tactilité de la matière inerte ; vous y croyez, comme vous croyez aux phénomènes de l'électricité et du magnétisme, avec lesquels les faits médianimiques sont pleins d'analogie, et en sont, pour ainsi dire, la consécration et le développement. Quant aux incrédules, je n'ai que faire de les convaincre, je ne m'occupe pas d'eux ; ils le seront un jour, par la force de l'évidence, car il faudra bien qu'ils s'inclinent devant le témoignage unanime des faits spirites, comme ils ont été forcés de le faire devant tant d'autres faits qu'ils avaient d'abord repoussés.

Pour me résumer : si les faits de tangibilité sont fréquents, les faits d'apports sont très rares, parce que les conditions en sont très difficiles ; par conséquent, nul médium ne peut dire : A telle heure, à tel moment, j'obtiendrai un apport ; car souvent l'Esprit lui-même se trouve empêché dans son œuvre. Je dois ajouter que ces phénomènes sont doublement difficiles en public, car on y rencontre presque toujours des éléments énergiquement réfractaires qui paralysent les efforts de l'Esprit, et à plus forte raison l'action du médium. Tenez, au contraire, pour certain, que ces phénomènes se produisent spontanément ; le plus souvent à l'insu des médiums et sans préméditation, presque toujours en particulier, et enfin, fort rarement, quand ceux-ci en sont prévenus ; d'où vous devez conclure qu'il y a motif légitime de suspicion, toutes les fois qu'un médium se flatte de les obtenir à volonté, autrement dit, de commander aux Esprits comme à des serviteurs, ce qui est tout simplement absurde. Tenez encore pour règle générale que les phénomènes spirites ne sont point faits pour

être donnés en spectacle et pour amuser les curieux. Si quelques Esprits se prêtent à ces sortes de choses, ce ne peut être que pour des phénomènes simples, et non pour ceux qui, comme les apports et autres semblables, exigent des conditions exceptionnelles.

Rappelez-vous, Spirites, que s'il est absurde de repousser systématiquement tous les phénomènes d'outre-tombe, il n'est pas sage non plus de les accepter tous aveuglément. Quand un phénomène de tangibilité, d'apparition, de visibilité ou d'apport se manifeste spontanément et d'une manière instantanée, acceptez-le ; mais, je ne saurais trop vous le répéter, n'acceptez rien aveuglément ; que chaque fait subisse un examen minutieux, approfondi et sévère ; car, croyez-le, le Spiritisme, si riche en phénomènes sublimes et grandioses, n'a rien à gagner à ces petites manifestations que d'habiles prestidigitateurs peuvent imiter.

Je sais bien ce que vous allez me dire : c'est que ces phénomènes sont utiles pour convaincre les incrédules ; mais sachez bien que si vous n'aviez pas eu d'autres moyens de conviction, vous n'auriez pas aujourd'hui la centième partie des Spirites que vous avez. Parlez au cœur ; c'est par là que vous ferez le plus de conversions sérieuses. Si vous croyez utile, pour certaines personnes, d'agir par les faits matériels, présentez-les au moins dans des circonstances telles qu'ils ne puissent donner lieu à aucune fausse interprétation, et surtout ne sortez pas des conditions normales de ces faits ; car les faits présentés dans de mauvaises conditions fournissent des arguments aux incrédules au lieu de les convaincre.

ERASTE.

Les animaux médiums.

(Société spirite de Paris. Médium M. d'Ambel.)

J'aborde aujourd'hui cette question de la médianimité des animaux, soulevée et soutenue par un de vos plus fervents adeptes. Il prétend, en vertu de cet axiome, *qui peut le plus peut le moins*, que nous pouvons médianimiser les oiseaux et les autres animaux, et nous en servir dans nos communications avec l'espèce humaine. C'est ce que vous appelez en philosophie, ou plutôt en logique, purement et simplement un sophisme.

« Vous animez, dit-il, la matière inerte, c'est-à-dire, une table, une chaise, un piano ; *à fortiori* devez-vous animer la matière déjà animée et notamment des oiseaux. » Eh bien ! dans l'état normal du Spiritisme, cela n'est pas, cela ne peut pas exister.

D'abord, convenons bien de nos faits. Qu'est-ce qu'un médium ? C'est l'être, c'est l'individu qui sert de trait d'union aux Esprits, pour que ceux-

ci puissent avec facilité se communiquer aux hommes : Esprits incarnés. Par conséquent, sans médium, point de communications tangibles, mentales, scriptives, physiques, ni de quelque sorte que ce soit.

Il est un principe qui, j'en suis sûr, est admis par tous les Spirites : c'est que les semblables agissent avec leurs semblables et comme leurs semblables. Or, quels sont les semblables des Esprits, sinon les Esprits, incarnés ou non ? Faut-il vous le répéter sans cesse ? Eh bien ! je vous le répéterai encore : Votre périsprit et le nôtre sont puisés dans le même milieu, sont d'une nature identique, sont semblables en un mot ; ils possèdent une propriété d'assimilation plus ou moins développée, d'aimantation plus ou moins vigoureuse, qui nous permet, Esprits et incarnés, de nous mettre très promptement et très facilement en rapport. Enfin, ce qui appartient en propre aux médiums, ce qui est de l'essence même de leur individualité, c'est une affinité spéciale, et en même temps une force d'expansion particulière qui anéantissent en eux toute réfractibilité, et établissent entre eux et nous une sorte de courant, une espèce de fusion qui facilite nos communications. C'est, du reste, cette réfractibilité de la matière qui s'oppose au développement de la médianimité chez la plupart de ceux qui ne sont pas médiums. J'ajouterai que c'est à cette qualité réfractaire qu'il faut attribuer la particularité qui fait que certains individus, non médiums, transmettent et développent la médianimité, par leur simple contact, chez des médiums novices ou chez des médiums presque passifs, c'est-à-dire dépourvus de certaines qualités médianimiques.

Les hommes sont toujours disposés à tout exagérer ; les uns, je ne parle pas ici des matérialistes, refusent une âme aux animaux, et d'autres veulent leur en donner une, pour ainsi dire pareille à la nôtre. Pourquoi vouloir ainsi confondre le perfectible avec l'imperfectible ? Non, non, soyez-en bien convaincus, le feu qui anime les bêtes, le souffle qui les fait agir, mouvoir et parler en leur langage, n'a, quant à présent, aucune aptitude à se mêler, à s'unir, à se fondre avec le souffle divin, l'âme éthérée, l'Esprit en un mot, qui anime l'être essentiellement perfectible, l'homme, ce roi de la création. Or, n'est-ce pas ce qui fait la supériorité de l'espèce humaine sur les autres espèces terrestres que cette condition essentielle de perfectibilité ? Eh bien ! reconnaissez donc qu'on ne peut assimiler à l'homme, seul perfectible en lui-même et dans ses œuvres, aucun individu des autres races vivantes sur la terre.

Le chien, que son intelligence supérieure parmi les animaux, a rendu l'ami et le commensal de l'homme, est-il perfectible de son chef et de son initiative personnelle ? Nul n'oserait le soutenir ; car le chien ne fait pas progresser le chien ; et celui d'entre eux qui est le mieux dressé est tou-

jours dressé par son maître. Depuis que le monde est monde, la loutre bâtit toujours sa hutte sur les eaux, d'après les mêmes proportions et suivant une règle invariable ; les rossignols et les hirondelles n'ont jamais construit leurs nids autrement que leurs pères ne l'avaient fait. Un nid de moineaux d'avant le déluge, comme un nid de moineaux de l'époque moderne, est toujours un nid de moineaux, édifié dans les mêmes conditions et avec le même système d'entrelacement de brins d'herbes et de débris, recueillis au printemps à l'époque des amours. Les abeilles et les fourmis, ces petites républiques ménagères, n'ont jamais varié dans leurs habitudes d'approvisionnement, dans leurs allures, dans leurs mœurs, dans leurs productions. Enfin l'araignée tisse toujours sa toile de la même manière.

D'un autre côté, si vous cherchez les cabanes de feuillage et les tentes des premiers âges de la terre, vous rencontrerez à leur place les palais et les châteaux de la civilisation moderne ; aux vêtements de peaux brutes, ont succédé les tissus d'or et de soie ; enfin, à chaque pas vous trouvez la preuve de cette marche incessante de l'humanité vers le progrès.

De ce progrès constant, invincible, irrécusable de l'espèce humaine, et de ce stationnement indéfini des autres espèces animées, concluez avec moi que s'il existe des principes communs à ce qui vit et se meut sur la terre : le souffle et la matière, il n'en est pas moins vrai que vous seuls, Esprits incarnés, êtes soumis à cette inévitable loi du progrès, qui vous pousse fatalement en avant et toujours en avant. Dieu a mis les animaux à côté de vous comme des auxiliaires pour vous nourrir, vous vêtir, vous seconder. Il leur a donné une certaine dose d'intelligence, parce que, pour vous aider, il leur fallait comprendre, et il a proportionné leur intelligence aux services qu'il sont appelés à rendre ; mais, dans sa sagesse, il n'a pas voulu qu'il fussent soumis à la même loi du progrès ; tels ils ont été créés, tels ils sont restés et resteront jusqu'à l'extinction de leurs races.

On a dit : les Esprits médianimisent et font mouvoir la matière inerte, des chaises, des tables, des pianos ; font mouvoir, oui ; mais médianimisent, non ! Car, encore une fois, sans médium aucun de ces phénomènes ne peut se produire. Qu'y a-t-il d'extraordinaire qu'à l'aide d'un ou de plusieurs médiums nous fassions mouvoir la matière inerte, passive, qui, justement en raison de sa passivité, de son inertie, est propre à subir les mouvements et les impulsions que nous désirons lui imprimer ? Pour cela nous avons besoin de médiums, c'est positif ; mais il n'est pas nécessaire que le médium soit présent ou *conscient*, car nous pouvons agir avec les éléments qu'il nous fournit, à son insu et hors de sa présence, surtout dans les faits de tangibilité et d'apports. Notre enveloppe fluidique, plus

impondérable et plus subtile que le plus subtil et le plus impondérable de vos gaz, s'unissant, se mariant, se combinant avec l'enveloppe fluidique, mais animalisée du médium, et dont la propriété d'expansion et de pénétrabilité est insaisissable pour vos sens grossiers, et presque inexplicable pour vous, nous permet de mouvoir des meubles et même de les briser dans des pièces inhabitées.

Certainement les Esprits peuvent se rendre visibles et tangibles pour les animaux, et souvent telle frayeur subite que prennent ceux-ci, et qui ne vous semble pas motivée, est causée par la vue d'un ou de plusieurs de ces Esprits mal intentionnés pour les individus présents ou pour ceux à qui appartiennent ces animaux. Très souvent, vous apercevez des chevaux qui ne veulent ni avancer ni reculer, ou qui se cabrent devant un obstacle imaginaire ; eh bien ! tenez pour certain que l'obstacle imaginaire est souvent un Esprit ou un groupe d'Esprits qui se plaît à les empêcher d'avancer. Rappelez-vous l'ânesse de Balaam, qui voyant un ange devant elle, et redoutant son épée flamboyante, s'obstinait à ne pas bouger ; c'est qu'avant de se manifester visiblement à Balaam, l'ange avait voulu se rendre visible pour l'animal seul ; mais, je le répète, nous ne médianimisons directement ni les animaux ni la matière inerte ; il nous faut toujours le concours conscient ou inconscient d'un médium humain, parce qu'il nous faut l'union de fluides similaires, ce que nous ne trouvons ni dans les animaux, ni dans la matière brute.

M. Thiry, dit-il, a magnétisé son chien ; à quoi est-il arrivé ? Il l'a tué ; car ce malheureux animal est mort après être tombé dans une espèce d'atonie, de langueur, conséquence de sa magnétisation. En effet, en l'inondant d'un fluide puisé dans une essence supérieure à l'essence spéciale à sa nature, il l'a écrasé et a agi sur lui, quoique plus lentement, à la manière de la foudre. Donc, comme il n'y a nulle assimilation possible entre notre périsprit et l'enveloppe fluidique des animaux proprement dits, nous les écraserions instantanément en les médianimisant.

Ceci établi, je reconnais parfaitement que chez les animaux il existe des aptitudes diverses ; que certains sentiments, que certaines passions identiques aux passions et aux sentiments humains se développent en eux ; qu'ils sont sensibles et reconnaissants, vindicatifs et haineux, suivant que l'on agit bien ou mal avec eux. C'est que Dieu, qui ne fait rien d'incomplet, a donné aux animaux, compagnons ou serviteurs de l'homme, des qualités de sociabilité qui manquent entièrement aux animaux sauvages qui habitent les solitudes.

Pour me résumer : les faits médianimiques ne peuvent se manifester sans le concours conscient ou inconscient du médium ; et ce n'est que

parmi les incarnés, Esprits comme nous, que nous pouvons rencontrer ceux qui peuvent nous servir de médiums. Quant à dresser des chiens, des oiseaux ou autres animaux pour faire tels ou tels exercices, c'est votre affaire et non la nôtre.

ÉRASTE.

Remarque. A propos de la discussion qui eut lien dans la Société sur la médianimité des animaux, M. Allan Kardec dit qu'il a observé très attentivement les expériences qui ont été faites en ces derniers temps sur des oiseaux auxquels on attribuait la faculté médianimique, et il ajoute qu'il y a reconnu de la manière la moins contestable les procédés de la prestidigitation, c'est-à-dire des cartes forcées, mais employées avec assez d'adresse pour faire illusion sur des spectateurs qui se contentent de l'apparence sans scruter le fond. En effet, ces oiseaux font des choses que ni l'homme le plus intelligent, ni même le somnambule le plus lucide ne pourraient faire, d'où il faudrait conclure qu'ils possèdent des facultés intellectuelles supérieures à l'homme, ce qui serait contraire aux lois de la nature. Ce qu'il faut le plus admirer dans ces expériences, c'est l'art, la patience qu'il a fallu déployer pour dresser ces animaux, les rendre dociles et attentifs ; pour obtenir ces résultats, il a certainement fallu avoir affaire à des natures flexibles, mais ce ne peut être en définitive que des animaux dressés, chez qui il y a plus d'habitude que de combinaisons ; et la preuve en est, c'est que si on cesse de les exercer pendant quelque temps, ils perdent bientôt ce qu'ils ont appris. Le charme de ces expériences, comme celui de tous les tours de prestidigitation, est dans le secret des procédés ; une fois le procédé connu, elles perdent tout leur attrait ; c'est ce qui est arrivé quand les saltimbanques ont voulu imiter la lucidité somnambulique par le prétendu phénomène de ce qu'ils appelaient la double vue. Il ne pouvait y avoir d'illusion pour quiconque connaissait les conditions normales du somnambulisme ; il en est de même de la prétendue médianimité des oiseaux dont tout observateur expérimenté peut facilement se rendre compte.

Peuples, faites silence !

(Envoi de M. Sabô, de Bordeaux, médium madame Cazemajoux.)

I

Où courent ces enfants revêtus de robes blanches ? la joie illumine leurs cœurs ; leur essaim folâtre va s'ébattre dans les vertes prairies où ils

feront une ample moisson de fleurs et poursuivront l'insecte brillant qui se nourrit dans leurs calices. Insouciants et heureux, ils ne voient pas plus loin que l'horizon bleu qui les entoure ; leur chute sera terrible, si vous ne vous hâtez de disposer leurs cœurs aux enseignements spirites ;

Car les Esprits du Seigneur ont passé à travers les nues et viennent vous prêcher ; prêtez l'oreille à leurs voix amies ; écoutez attentivement ; peuples, faites silence !

II

Ils sont devenus grands et forts ; la mâle beauté des uns, la grâce et l'abandon des autres font revivre dans le cœur des pères les doux souvenirs d'une époque déjà éloignée d'eux, mais le sourire qui allait s'épanouir sur leurs lèvres flétries disparaît pour faire place aux sombres soucis. C'est qu'eux aussi, ils ont bu à longs traits dans la coupe enchantée des illusions de la jeunesse, et son poison subtil a appauvri leur sang, énervé leurs forces, vieilli leurs visages, dégarni leurs fronts, et ils voudraient empêcher leurs fils de goûter à cette coupe empoisonnée. Frères ! le Spiritisme sera l'antidote qui doit préserver la nouvelle génération de ses mortels ravages ;

Car les Esprits du Seigneur ont passé à travers les nues et viennent vous prêcher ; prêtez l'oreille à leurs voix amies ; écoutez attentivement ; peuples, faites silence !

III

Ils ont atteint l'âge de la virilité ; ils sont devenus hommes ; ils sont sérieux et graves, mais ils ne sont pas heureux ; leur cœur est blasé et n'a qu'une fibre sensible : celle de l'ambition. Ils emploient tout ce qu'ils ont de force et d'énergie à acquérir des biens terrestres. Pour eux, pas de bonheur sans les dignités, les honneurs, la fortune. Insensés ! D'un instant à l'autre, l'ange de la délivrance va vous frapper ; vous serez forcés d'abandonner toutes ces chimères ; vous êtes des proscrits que Dieu peut rappeler d'un instant à l'autre dans la mère patrie. Ne bâtissez ni palais ni monuments ; une tente, des vêtements et du pain, voilà le nécessaire. Contentez-vous de cela, et avec votre superflu donnez à vos frères qui en manquent : l'abri, le vêtement et le pain. Le Spiritisme vient vous dire que les véritables trésors que vous devez acquérir sont l'amour de Dieu et du prochain ; ils vous feront riches pour l'éternité ;

Car les Esprits du Seigneur ont passé à travers les nues et viennent vous prêcher ; prêtez l'oreille à leurs voix amies ; écoutez attentivement ; peuples, faites silence !

IV

Ils ont leurs fronts penchés sur le bord du sépulcre ; ils ont peur et voudraient relever la tête, mais le temps a voûté leurs épaules, raidi leurs nerfs et leurs muscles, et ils sont impuissants à regarder en haut. Ah ! quelles angoisses viennent les assaillir ! Ils repassent dans le secret de leur âme leur vie inutile et souvent criminelle ; le remords les ronge comme un vautour affamé ; c'est qu'ils ont souvent, dans le cours de cette existence écoulée dans l'indifférence, nié leur Dieu, et il leur apparaît au bord de la tombe, vengeur inexorable. Ne craignez pas, Frères, et priez. Si dans sa justice, Dieu vous châtie, il fera grâce à votre repentir, car le Spiritisme vient vous dire que l'éternité des peines n'existe pas, et que vous renaissez pour vous purifier et expier. Aussi, vous qui êtes fatigués de votre exil sur la terre, faites tous vos efforts pour vous améliorer afin de n'y plus revenir ;

Car les Esprits du Seigneur ont passé à travers les nues et viennent vous prêcher ; prêtez l'oreille à leurs voix amies ; écoutez attentivement ; peuples, faites silence !

BYRON.

Jean-Jacques Rousseau.

(Méd. Madame Costel.)

Nota. Le médium était occupé de choses très étrangères au Spiritisme ; il se disposait à écrire pour des affaires personnelles, lorsqu'une force invisible le contraignit d'écrire ce qui suit, malgré son désir de poursuivre le travail commencé. C'est ce qui explique le début de la communication :

« Me voici, quoique tu ne m'appelles pas. Je viens te parler de choses très étrangères à tes préoccupations. Je suis l'Esprit de Jean-Jacques Rousseau. J'attendais depuis longtemps l'occasion de me communiquer à toi. Ecoute donc.

« Je pense que le Spiritisme est une étude toute philosophique des causes secrètes des mouvements intérieurs de l'âme peu ou point définis jusqu'ici. Il explique, plus encore qu'il ne découvre, des horizons nouveaux. La réincarnation et les épreuves subies avant d'arriver au but suprême, ne sont pas des révélations, mais une confirmation importante. Je suis frappé des vérités que ce *moyen* met en lumière. Je dis moyen avec intention, car,

à mon sens, le Spiritisme est un levier qui écarte les barrières de l'aveuglement. La préoccupation des questions morales est tout entière à créer ; on discute la politique qui remue les intérêts généraux ; on discute les intérêts privés ; on se passionne pour l'attaque ou la défense des personnalités ; les systèmes ont leurs partisans et leurs détracteurs ; mais les vérités morales, celles qui sont le pain de l'âme, le pain de vie, sont laissées dans la poussière accumulée par les siècles. Tous les perfectionnements sont utiles aux yeux de la foule, sauf celui de l'âme ; son éducation, son élévation sont des chimères bonnes tout au plus pour occuper les loisirs des prêtres, des poètes, des femmes, soit à l'état de mode, soit à l'état d'enseignement.

« Si le *Spiritisme* ressuscite le *Spiritualisme*, il rendra à la société l'élan qui donne aux uns la dignité intérieure, aux autres la résignation, à tous le besoin de s'élever vers l'Être suprême oublié et méconnu par ses ingrates créatures.

« J.-J. ROUSSEAU. »

La Controverse.

(Envoi de M. Sabô, de Bordeaux.)

O Dieu ! mon maître, mon père et mon créateur, daignez donner encore à votre serviteur un peu de cette éloquence humaine qui portait la conviction dans le cœur des Frères qui venaient, autour de la chaire sacrée, s'instruire des vérités que vous leur avez enseignées.

Dieu, en vous envoyant ses Esprits pour vous enseigner vos véritables devoirs envers lui et envers vos frères, veut surtout que la charité soit votre mobile dans toutes vos actions, et vos frères qui veulent faire renaître ces jours de deuil sont dans la voie de l'orgueil. Ce temps est loin de vous, et Dieu soit à jamais béni d'avoir permis que les hommes cessassent pour toujours ces disputes religieuses qui n'ont jamais produit aucun bien et qui ont causé tant de mal. Pourquoi vouloir discuter les textes évangéliques que vous avez déjà commentés de tant de manières ? Ces divers commentaires ont eu lieu alors que vous n'aviez pas le Spiritisme pour vous éclairer, et il vous dit : La morale évangélique est la meilleure, et suivez-la ; mais si, dans le fond de votre conscience, une voix vous crie : Pour moi il y a tel ou tel point obscur, et je ne puis me permettre de penser différemment que mes autres frères ! Héloïm ! mon frère, laissez de côté ce ni est trouble pour vous ; aimez Dieu et la charité, et vous

serez dans la bonne voie. A quoi a servi le fruit de mes longues veilles quand je vivais dans votre monde ? à rien. Beaucoup n'ont pas jeté les yeux sur mes écrits qui n'étaient pas dictés par la charité et qui ont attiré des persécutions à mes frères. La controverse est toujours animée d'un sentiment d'intolérance qui peut dégénérer jusqu'à l'offense, et l'entêtement que chacun met à soutenir ses prétentions éloigne l'époque où la grande famille humaine, reconnaissant ses erreurs passées, respectera toutes les croyances et n'aiguisera pas elle-même le poignard qui avait tranché ces liens fraternels. Et pour vous donner un exemple de ce que je vous dis, ouvrez l'Évangile, et vous y trouverez ces paroles : « Je suis la vérité et la vie ; celui-là seul qui croira en moi vivra. » Et beaucoup d'entre vous condamnent ceux qui ne suivent pas la religion qui possède les enseignements du Verbe incarné ; pourtant, beaucoup sont assis à la droite du Seigneur, parce que, dans la droiture de leurs coeurs, ils l'ont adoré, aimé ; qu'ils ont respecté les croyances de leurs frères et qu'ils ont crié vers le Seigneur quand ils ont vu les peuples se déchirer entre eux dans leurs luttes de religion, et qu'ils n'étaient pas aptes à trouver le véritable sens des paroles du Christ, et qu'ils n'étaient que les insruments aveugles de leurs prêtres ou de leurs ministres.

Mon Dieu, moi qui vivais dans ces temps où les cœurs étaient gros de tempêtes pour les frères d'une croyance opposée, si j'avais été plus tolérant, si je n'avais pas condamné dans mes écrits leur manière d'interpréter l'Évangile, ils seraient aujourd'hui moins irrités contre leurs frères catholiques, et tous auraient fait un pas plus grand vers la fraternité universelle ; mais les Protestants, les Juifs, toutes les religions un peu marquantes, ont leurs savants et leurs docteurs, et quand le Spiritisme, plus répandu, sera étudié de bonne foi par ces hommes instruits, ils viendront, comme l'ont fait les Catholiques, donner la lumière à leurs frères et calmer leurs scrupules religieux. Laissez donc Dieu poursuivre l'œuvre de la réforme morale qui doit vous élever vers lui, tous au même degré, et ne soyez pas rebelles aux enseignements des Esprits qu'ils vous envoie.

BOSSUET.

Le Paupérisme.

(Envoi de M. Sabô, de Bordeaux.)

C'est en vain que les philanthropes de votre terre rêvent des choses qu'ils ne verront jamais se réaliser. Rappelez-vous cette parole du Christ : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, » et vous savez que ses

paroles sont des paroles de vérité. N'est-ce pas, mon ami, qu'à présent que vous connaissez le Spiritisme, vous trouvez juste et équitable cette inégalité des conditions qui vous soulevait le cœur, gros de murmures contre ce Dieu qui n'avait pas fait tous les hommes également riches et heureux ? Eh bien ! maintenant que vous pensez que Dieu fait bien tout ce qu'il fait, et que vous savez que la pauvreté est un châtiment ou une épreuve, cherchez à la soulager, mais ne venez pas, par des utopies, faire rêver au malheureux une égalité impossible. Certes que, par une sage organisation sociale, on peut alléger bien des souffrances, et c'est à quoi il faut viser ; mais prétendre les faire toutes disparaître de dessus la surface de la terre est une idée chimérique. La terre étant un lieu d'expiation, il y aura toujours des pauvres qui expient dans cette épreuve l'abus qu'ils ont fait des biens dont Dieu les avait fait les dispensateurs et qui n'ont jamais connu la douceur de faire du bien à leurs frères ; qui ont thésaurisé pièce à pièce pour amasser des richesses inutiles à eux-mêmes et aux autres ; qui se sont enrichis des dépouilles de la veuve et de l'orphelin. Oh ! ceux-là sont bien coupables, et leur égoïsme aura un terrible retour !

Gardez-vous cependant de voir dans tous les pauvres des coupables en punition ; si la pauvreté est pour quelques-uns une expiation sévère, pour d'autres c'est une épreuve qui doit leur ouvrir plus promptement le sanctuaire des élus. Oui, il y aura toujours des pauvres et des riches, pour que les uns aient le mérite de la résignation, et les autres celui de la charité et du dévouement. Que vous soyez riches ou pauvres, vous êtes sur un terrain glissant qui peut vous précipiter dans l'abîme, et sur la pente duquel vos vertus seules peuvent vous retenir.

Quand je dis qu'il y aura toujours des pauvres sur la terre, je veux dire tant qu'il y aura des vices qui en feront un lieu d'expiation pour les Esprits pervers que Dieu y envoie s'incarner pour leur propre châtiment et celui des vivants. Méritez par vos vertus, que Dieu ne vous envoie que de bons Esprits, et d'un enfer vous ferez un paradis terrestre.

ADOLPHE, évêque d'Alger.

La Concorde.

(Envoi de M. Rodolphe, de Mulhouse.)

Soyez unis, mes amis, c'est l'union qui fait la force. Proscrivez de vos réunions tout esprit de discorde, tout esprit de jalousie. N'enviez pas les communications que reçoit tel ou tel médium, chacun en reçoit suivant la disposition de son esprit et la perfection de ses organes.

N'oubliez jamais que vous êtes frères, et cette fraternité n'est pas illusoire : c'est une fraternité réelle ; car celui qui a été votre frère dans une autre existence peut se trouver parmi vous, appartenant à une autre famille.

Soyez donc unis d'esprit et de cœur ; ayez la même communion de pensées. Soyez dignes de vous-mêmes, de la doctrine que vous professez et des enseignements que vous êtes appelés à répandre.

Soyez donc conciliants dans vos opinions ; n'en ayez pas d'absolues ; cherchez à vous éclairer les uns par les autres. Soyez à la hauteur de votre apostolat, et donnez au monde l'exemple de la bonne harmonie.

Soyez l'exemple vivant de la fraternité humaine, et montrez à quoi peuvent arriver des hommes sincèrement dévoués à la propagation de la morale.

N'ayant qu'un seul but, vous ne devez avoir qu'une même pensée, celle de mettre en pratique ce que vous enseignez. Que votre devise soit donc : Union et concorde, Paix et fraternité !

MARDOCHÉE.

L'aurore des nouveaux jours.

(Société spirite de Paris. Médium Madame Costel.)

Me voici, moi que vous n'évoquez pas, mais qui suis désireuse d'être utile à mon tour à une Société dont le but est aussi sérieux que l'est le vôtre. Je vous parlerai de politique. Ne vous effrayez pas : je sais dans quelles limites je dois me renfermer.

La situation actuelle de l'Europe offre l'aspect le plus saisissant pour l'observateur ; à aucune époque, je n'en excepte pas même la fin du dernier siècle qui a opéré une si large trouée dans les préjugés et les abus qui comprimaient l'esprit humain ; à aucune époque, dis-je, le mouvement intellectuel ne s'est fait sentir plus hardi, plus franc. Je dis franc, car l'esprit européen marche dans le vrai. La liberté n'est plus un fantôme sanglant, mais la belle et grande déesse de la prospérité publique. En Allemagne même, dans cette Allemagne que j'ai décrite avec tant d'amour, le souffle ardent de l'époque abat les dernières forteresses des préjugés. Soyez heureux, vous qui vivez dans un tel moment ; mais plus heureux encore seront vos descendants ; car l'heure approche, l'heure annoncée par le Précurseur ; vous voyez blanchir l'horizon, mais, comme jadis les Hébreux, vous resterez au seuil de la Terre Promise, et vous ne verrez pas se lever le soleil radieux des nouveaux jours.

STAEL.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1861.

Le style, c'est l'homme.

Polémique entre plusieurs Esprits.

(Société Spirite de Paris.)

Dans la séance de la Société du 19 juillet 1861, l'Esprit de Lamennais donna spontanément la dissertation suivante sur l'aphorisme de Buffon : *Le style, c'est l'homme*, par l'entremise de M. A. Didier, médium. Buffon, se trouvant attaqué, répliqua, quelques jours après, par l'intermédiaire de M. d'Ambel. Puis, successivement, le vicomte Delaunay (Mme Delphine de Girardin), Bernardin de Saint-Pierre et autres entrèrent en lice. C'est cette polémique aussi curieuse qu'instructive que nous reproduisons dans son entier. On remarquera qu'elle n'a été ni provoquée ni préméditée, et que chaque Esprit est venu spontanément y prendre part ; Lamennais a ouvert la discussion, les autres l'ont suivi.

Dissertation de Lamennais.

(Méd. M. A. Didier.)

Il y a un phénomène bien étrange dans l'homme, c'est ce que j'appellerai le phénomène des contrastes ; nous parlons avant tout des natures d'élite ; voici le fait : Vous rencontrez dans le monde des esprits dont les oeuvres puissantes contrastent étrangement avec la vie privée et les habitudes de leurs auteurs. M. de Buffon a dit : *Le style, c'est l'homme ;* malheureusement, ce grand seigneur du style et de l'élégance a trop vu tous

les auteurs par lui-même. Ce qui pouvait parfaitement s'appliquer à lui est loin d'être applicable à tous les autres écrivains. Nous prendrons ici le mot style dans le sens le plus étendu et dans sa plus large acception. Le style, selon nous, sera la manière grande, la forme la plus pure par laquelle l'homme rendra ses idées. Tout le génie humain est donc ici devant nous, et nous contemplons d'un coup d'œil toutes les œuvres de l'intelligence humaine : poésie dans l'art, dans la littérature et dans la science. Loin de dire comme Buffon : Le style, c'est l'homme, nous dirons, peut-être d'une manière moins concise, moins formulée, que l'homme, par sa nature changeante, diffuse, contrariante et révoltée, écrit souvent contrairement à sa nature première, à ses primitives inspirations, je dirai même plus, à ses croyances.

Souvent, en lisant les œuvres de plus d'un grand génie d'un siècle ou d'un autre, nous nous disons : Quelle pureté ! quelle sensibilité ! quelle croyance profonde au progrès ! quelle grandeur ! Puis on apprend que l'auteur, loin d'être l'*auteur moral* de ses œuvres, n'en est que l'*auteur matériel*, imbu de préjugés et d'idées préconçues. Il y a là un grand phénomène, non seulement humain, mais spirite.

Très souvent donc l'homme ne se reflète pas dans ses œuvres ; nous dirons aussi combien de poètes usés, abrutis ; combien d'artistes désillusionnés sentent tout à coup une étincelle divine illuminer parfois leur intelligence ! Ah ! c'est qu'ici l'homme écoute autre chose que lui-même ; il écoute ce que le prophète Isaïe appelait *le petit souffle*, et que nous, nous appelons les Esprits. Oui, ils sentent en eux cette voix sacrée, mais oubliant Dieu et sa lumière, ils se l'attribuent à eux-mêmes ; ils reçoivent la grâce dans l'art comme d'autres la reçoivent dans la foi, et elle touche quelquefois ceux qui prétendent la renier.

LAMENNAIS.

Réplique de Buffon.

(Méd. M. d'Ambel.)

On a dit que j'étais un gentilhomme de lettres, et que mon style, tiré à quatre épingles, sentait la poudre et le tabac d'Espagne ; n'est-ce pas la consécration la plus certaine de cette vérité : *Le style, c'est l'homme* ? Bien que l'on ait un peu exagéré en me représentant la brette au côté et la plume à la main, j'avoue que j'aimais les belles choses, les habits pailletés, les dentelles et les vestes voyantes, en un mot, tout ce qui était élégant et délicat ; il est donc tout naturel que je fusse toujours en tenue ; c'est pourquoi mon style porte avec lui ce cachet de bon ton, ce parfum de

bonne compagnie qu'on retrouve également chez notre grande Sévigné. Que voulez-vous ! j'ai toujours préféré les ruelles et les boudoirs aux cabarets et aux cohues de bas étage. Vous me permettrez donc, malgré l'opinion émise par votre contemporain Lamennais, de maintenir mon judicieux aphorisme, en l'appuyant de quelques exemples pris parmi vos auteurs et vos philosophes modernes.

Un des malheurs de votre temps, c'est que beaucoup ont fait métier de leur plume ; mais laissons ces artisans de la plume, qui, pareils aux artisans de la parole, écrivent indifféremment pour ou contre telle idée, suivant celui qui les paie, et crient selon les temps : *Vive le roi ! vive la Ligue !* Laissons-les ; ceux-là, pour moi, ne sont point des auteurs sérieux.

Voyons, l'abbé, ne vous offensez pas si je vous prends vous-même comme exemple ; votre vie mal assise ne s'est-elle pas toujours reflétée dans vos œuvres ? et *De l'indifférence en matière de religion* à vos *Paroles d'un croyant*, quel contraste, comme vous dites ! Néanmoins, votre ton doctoral est aussi tranchant, aussi absolu dans l'une comme dans l'autre de ces œuvres. Vous êtes bilieux, l'abbé, convenez-en, et vous distillez votre bile en plaintes amères dans toutes les belles pages que vous avez laissées. En redingote boutonnée, comme en soutane, vous êtes resté déclassé, mon pauvre Lamennais. Voyons, ne vous fâchez pas, mais convenez avec moi que *le style, c'est l'homme*.

Si de Lamennais je passe à Scribe, l'homme heureux se reflète dans de tranquilles et paisibles comédies de mœurs. Il est gai, heureux et sensible : il sème la sensibilité, la gaieté et le bonheur dans ses œuvres. Chez lui, jamais de drame, jamais de sang ; seulement quelques duels sans dangers pour punir le traître et le coupable.

Voyez ensuite Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris*. Il est fort comme son prince Rodolphe, et comme lui il serre dans son gant jaune la main calleuse de l'ouvrier ; comme lui il se fait l'avocat des causes populaires.

Voyez votre Dumas vagabond, gaspillant sa vie comme son intelligence ; allant du pôle sud au pôle nord aussi facilement que ses fameux mousquetaires ; jouant air conquérant avec Garibaldi, et allant de l'intimité du duc d'Orléans à celle des lazaroni napolitains ; faisant des romans avec l'histoire et mettant l'histoire en romans.

Voyez les œuvres orgueilleuses de Victor Hugo, ce type de l'orgueil incarné ; *je*, *moi*, dit Hugo poète ; *je*, *moi*, dit Hugo sur son rocher de Jersey.

Voyez Murger, ce chantre des mœurs faciles, jouant consciencieusement son rôle dans cette bohème qu'il a chantée. Voyez Nerval, aux couleurs

étranges, au style pailleté et décousu, faisant de la *fantasia* avec sa vie comme avec sa plume. Combien j'en laisse et des meilleurs ! comme Soulié et Balzac dont la vie et les œuvres suivent des routes parallèles. Mais je crois que ces exemples vous suffiront pour que vous ne repoussiez pas d'une manière aussi absolue mon aphorisme : *Le style, c'est l'homme*.

N'auriez-vous pas, cher abbé, confondu la forme et le fond, le style et la pensée ? mais encore là tout se tient.

BUFFON.

Questions adressées à Buffon à propos de sa communication.

Dem. Nous vous remercions de la spirituelle communication que vous avez bien voulu nous donner ; mais il y a une chose qui nous étonne, c'est que vous soyez si au courant des moindres détails de notre littérature, appréciant avec une justesse remarquable les œuvres et les auteurs. Vous vous occupez donc encore assez de ce qui se passe sur la terre pour en avoir connaissance ? Vous lisez donc tout ce qui se publie ? Veuillez nous donner à ce sujet une explication qui sera très utile à notre instruction.

Rép. Nous n'avons pas besoin de beaucoup de temps pour lire et apprécier ; d'un seul coup d'œil nous percevons l'ensemble des ouvrages qui attirent notre attention. Tous, tant que nous sommes, nous nous occupons avec intérêt de votre cher petit groupe, et vous ne sauriez croire combien de ceux que vous appeliez hommes éminents suivent avec bienveillance les progrès du Spiritisme. Aussi vous devez penser combien j'ai été heureux de voir mon nom prononcé par un de vos fidèles Esprits, Lamennais, et avec quel empressement j'ai saisi l'occasion de me communiquer à vous. En effet, lorsque j'ai été mis en cause à votre dernière séance, j'ai reçu, pour ainsi dire, le contrecoup de votre pensée ; et ne voulant pas que la vérité que j'avais proclamée dans mes écrits fût renversée sans être défendue, j'ai prié Éraste de me prêter son médium pour répondre aux assertions de Lamennais. D'un autre côté, vous devez comprendre que chacun de nous reste fidèle à ses préférences terrestres ; c'est pourquoi nous autres écrivains sommes attentifs au progrès que les auteurs vivants font accomplir, ou croient faire accomplir à la littérature ; de même que les Jouffroy, les Laroque, les la Romiguière, se préoccupent de la philosophie, et les Lavoisier, les Berzélius, les Thénard de la chimie, chacun cultive son dada et se rappelle avec amour ses travaux, suivant d'un œil inquiet ce que font ses successeurs.

Dem. Vous avez apprécié en peu de mots plusieurs écrivains contem-

porains, morts ou vivants ; nous vous serions très reconnaissants de nous donner, sur quelques-uns, une appréciation un peu plus développée ; ce serait un travail suivi qui nous serait fort utile. Nous vous prierons, pour commencer, de nous parler de Bernardin de Saint-Pierre, et surtout de son *Paul et Virginie* que vous aviez condamné à la lecture, et qui pourtant est devenu un des ouvrages les plus populaires.

Rép. Je ne peux pas ici entreprendre le développement critique des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre ; mais quant à mon appréciation d'alors, je peux l'avouer aujourd'hui : j'étais comme M. Josse, un peu trop orféyre ; en un mot, fidèle à l'Esprit de confraternité littéraire, j'éreintais de mon mieux un importun et important concurrent. Je vous donnerai plus tard mon appréciation vraie sur cet éminent écrivain, si un Esprit réellement critique, comme Merle ou Geoffroy, ne se charge pas de le faire.

BUFFON.

Défense de Lamennais par le vicomte Delaunay.

(Médium M. d'Ambel.)

Nota. Dans la conversation qui eut lieu à la Société sur les communications précédentes, le nom de madame de Girardin fut prononcé à propos du sujet en discussion, quoiqu'il n'ait pas été mentionné par les Esprits interlocuteurs ; c'est ce qui explique le début du nouvel intervenant.

- Vous m'avez mis quelque peu en cause dans vos dernières séances, messieurs les Spirites, et je crois que vous m'avez donné le droit, comme on dit au Palais, d'intervenir aux débats. Ce n'est pas sans plaisir que j'ai entendu la profonde dissertation de Lamennais et la riposte un peu vive de M. de Buffon ; mais il manque une conclusion à cette passe d'armes ; j'interviens donc et m'érige en juge du camp, de mon autorité privée. D'ailleurs vous demandiez un critique ; je vous réponds : prenez mon ours ; car, s'il vous en souvient, j'ai tenu quelque part, de mon vivant, d'une façon qu'on disait magistrale, ce poste redouté de critique exécuteur ; et il me plaît infiniment de revenir sur ce terrain aimé. Or donc, il y avait une fois… mais non, laissons là les banalités du genre et entrons sérieusement en matière.

Monsieur de Buffon, vous maniez l'épigramme d'une jolie façon ; on voit que vous tenez du grand siècle ; mais, tout élégant écrivain que vous êtes, un vicomte de ma race ne craint pas de relever votre gant et de croiser la plume avec vous. Allons, mon gentilhomme ! vous avez été bien dur pour ce pauvre Lamennais, que vous avez traité de déclassé ! Est-ce la faute de ce génie fourvoyé si, après avoir écrit de main de maître cette

étude splendide que vous lui avez reprochée, il s'est retourné vers d'autres régions, vers d'autres croyances ? Certes, les pages de l'*Indifférence en matière de religion* seraient signées des deux mains par les meilleurs prosateurs de l'Eglise ; mais si ces pages sont restées debout quand le prêtre a été désarçonné, n'en connaissez-vous pas la cause, vous si rigoureux ? Ah ! regardez Rome, et rappelez-vous ses mœurs dissolues, et vous aurez la clef de cette volte-face qui vous a étonné. Bah ! Rome est si loin de Paris !

Les philosophes, les chercheurs de la pensée, tous ces rudes piocheurs du moi psychologique ne doivent jamais être confondus avec les écrivains de la pure forme ; ceux-ci écrivent pour les plaisirs du public, ceux-là pour la science profonde ; ces derniers n'ont pour souci que la vérité, les autres ne se piquent pas d'être logiques : ils fuient l'uniformité. En somme, ce qu'ils recherchent, c'est ce que vous recherchiez vous-même, mon beau seigneur, c'est-à-dire la vogue, la popularité, le succès, qui se résument en bons écus trébuchants. Du reste, sauf cela, votre spirituelle riposte est trop vraie pour que je n'y applaudisse pas de grand cœur ; seulement, ce dont vous rendez responsable l'individu, j'en rends responsable le milieu social. Enfin, je tenais à défendre mon contemporain qui, sachez-le bien, n'a couru ni ruelles, ni cabarets, ni boudoirs, ni cohue de bas étage. Haut perché dans sa mansarde, sa seule distraction était d'émietter du pain aux moineaux tapageurs qui venaient le visiter dans sa cellule de la rue de Rivoli ; mais sa suprême joie était d'être assis devant sa table boiteuse, et de faire voltiger sa plume rapide sur les feuilles vierges d'un cahier de papier !

Ah ! certes, il a eu raison de se plaindre, ce grand Esprit malade qui, pour éviter la souillure d'un siècle matériel, avait épousé l'Église catholique, et qui, après l'avoir épousée, a trouvé la souillure assise sur les marches de l'autel. Est-ce sa faute, si, jeté jeune entre les mains des cléricaux, il n'a pas pu sonder la profondeur de l'abîme où on le précipitait ? Oui, il a raison d'exhaler ses plaintes amères, comme vous dites ; n'est-il pas l'image vivante d'une éducation mal dirigée et d'une vocation imposée ?

Prêtre défroqué ! Savez-vous combien d'ineptes bourgeois lui ont jeté souvent cette injure à la face, parce qu'il a obéi à ses convictions et à l'impulsion de sa conscience ? Ah ! croyez-moi, heureux naturaliste, pendant que votre couriez les belles et que votre plume, célèbre par la conquête du cheval, était prônée par de jolies pécheresses et applaudie par des mains parfumées, il montait péniblement son Golgotha ! Car comme Christ, il a bu son calice jusqu'à la lie et porté rudement sa croix !

Et vous, monsieur de Buffon, est-ce que vous ne prêtez pas un peu le

flanc à la critique ? Voyons. Dame ! votre style est pimpant comme vous, et comme vous, tout de clinquant habillé ! Mais aussi quel intrépide voyageur vous avez été ? En avez-vous visité des pays !… non, des bibliothèques inconnues ? Quel infatigable pionnier ! En avez-vous défriché des forêts !… non, des manuscrits inédits et inédités ! J'en conviens, vous avez recouvert toutes vos dépouilles opimes d'un vernis étincelant qui est bien à vous. Mais de tous ces volumes encombrants qu'y a-t-il de sérieusement à vous comme étude, comme fond ? L'histoire du chien, du chat ou de cheval peut-être ? Ah ! Lamennais a moins écrit que vous, mais tout est bien à lui, monsieur de Buffon : *la forme et le fond*. On vous accusait l'autre jour d'avoir méconnu la valeur des œuvres du bon Bernardin de Saint-Pierre ; vous vous êtes disculpé un peu jésuitiquement ; mais vous n'avez pas dit que si vous avez refusé la vitalité à *Paul et Virginie*, c'est qu'en œuvre de ce genre, vous en étiez encore *à la grande Scudèri*, au grand Cyrus et au pays du Tendre, enfin, à toute cette friperie sentimentale qui fait si bien aujourd'hui chez les bouquinistes, ces marchands d'habits de la littérature. Eh ! eh ! monsieur de Buffon, vous commencez à être tombé joliment bas dans l'estime de ces messieurs, tandis que l'utopiste Bernardin a conservé un cours élevé. La *Paix universelle*, une utopie ! *Paul et Virginie*, une utopie ! Allons, allons ! votre jugement a été cassé par l'opinion publique. N'en parlons plus.

Ma foi, tant pis ! Vous m'avez mis la plume à la main, j'en use et j'en abuse ; ça vous apprendra, chers Spirites, à vous inquiéter d'un bas bleu réformé comme moi, et à vous enquérir de mes nouvelles. Ce cher Scribe nous est arrivé tout ahuri de ces derniers demi-succès ; il voudrait que nous nous érigeassions en Académie ; sa palme verte lui manque ; il était si heureux sur la terre, qu'il hésite encore à s'asseoir dans sa nouvelle position. Bah ! il se consolera en voyant reprendre ses pièces, et dans quelques semaines il n'y paraîtra plus.

Gérard de Nerval vous a donné dernièrement une charmante fantaisie inachevée ; l'achèvera-t-il, ce capricieux Esprit ? Qui le sait ! Toutefois, il voulait conclure que le vrai du savant n'étant par le vrai, le beau du peintre n'étant pas le beau, et le courage de l'enfant étant mal récompensé, il avait bien fait de suivre les écarts de sa chère *Fantasia*.

Vicomte DELAUNAY (Delphine de Girardin).

Nota. Voir ci-après *Fantasia*, par Gérard de Nerval.

Réponse de Buffon au vicomte de Launay.

Vous m'invitez à rentrer dans un débat dont j'ai été trop vivement éconduit, pour ne pas me le tenir pour dit ; et je vous avoue que je préfère

rester dans le milieu paisible où je me tenais, que de m'exposer à une pareille charge à fond de train. De mon temps, on échangeait une plaisanterie plus ou moins athénienne, mais aujourd'hui, peste ! On y va à coups de cravache plombée. Merci ! je me retire ; j'en ai plus qu'il ne m'en faut ; car je suis encore tout marbré des coups du vicomte. Convenez que, bien qu'ils m'aient été généreusement, trop généreusement administrés par la gracieuse main d'une femme, ils n'en sont pas moins cuisants. Ah ! madame, vous m'avez rappelé à la charité d'une façon bien peu charitable. Vicomte ! vous êtes trop redoutable ; je vous rends les armes et reconnais humblement mes torts. J'en conviens, Bernardin de Saint-Pierre a été un grand philosophe ; que dis-je ? il a trouvé la pierre philosophale, et je ne suis, comme je n'ai été, qu'un indigeste compilateur ! Là ! êtes-vous content ? voyons, soyez gentil et ne m'humiliez plus ainsi dorénavant, sans quoi vous obligeriez un gentilhomme, ami de notre groupe parisien, à quitter la place, ce qu'il ne ferait qu'à son grand regret, car il tient à profiter, lui aussi, des enseignements spirites, et à connaître ce qui se passe ici.

Et tenez : j'ai entendu aujourd'hui le récit de phénomènes si étranges, que de mon temps on aurait brûlé vifs, comme sorciers, les acteurs et même les narrateurs de ces événements. Entre nous, sont-ce bien là des phénomènes spirites ? L'imagination d'un côté, et l'intérêt de l'autre n'y sont-ils pas pour quelque chose ? Je ne voudrais pas en jurer. Qu'en pense le spirituel vicomte ? Quant à moi, je m'en lave les mains. D'ailleurs, si j'en crois ma jugeote de naturaliste, tout naturaliste de cabinet que l'on m'appelle, les phénomènes de cet ordre ne doivent avoir lieu que bien rarement. Voulez-vous mon opinion sur l'affaire de la Havane ? Eh bien ! il y a là une coterie de gens mal intentionnés, qui ont tout intérêt à discréditer la propriété, pour qu'elle puisse se vendre à vil prix, et des propriétaires peureux et craintifs, épouvantés d'une fantasmagorie assez bien montée. Quant au lézard : il me souvient bien d'en avoir écrit l'histoire, mais j'avoue n'en avoir jamais rencontré de diplômés par la faculté de médecine. Il y a ici un médium à cerveau faible, qui a pris dans son imagination des faits qui n'avaient en somme aucune réalité.

BUFFON.

Nota. Ce dernier paragraphe fait allusion à deux faits racontés dans la même séance et dont, faute de place, nous ajournons le récit à un autre numéro. Buffon donne à ce sujet son opinion spontanément.

Réponse de Bernardin de Saint-Pierre.

(Méd. Madame Costel.)

Je viens, moi, Bernardin de Saint-Pierre, me mêler à un débat où mon nom a été prononcé, discuté et défendu. Je ne puis être de l'avis de mon spirituel défenseur ; M. de Buffon a une valeur autre que celle d'un compilateur éloquent. Qu'importent les erreurs littéraires d'un jugement si souvent fin et délicat dans les choses de la nature et qui n'était égaré que par la rivalité et la jalousie de métier !

Néanmoins, je suis entièrement de l'opinion contraire à la sienne, et comme Lamennais, je dis : Non, le style n'est pas l'homme. J'en suis une preuve éloquente, moi, dont la sensibilité gisait tout entière dans le cerveau, et qui inventais ce que les autres sentent. De l'autre côté de la vie on juge avec froideur des choses de la vie terrestre, des choses finies ; je ne mérite pas toute la réputation littéraire dont j'ai joui. *Paul et Virginie*, s'il paraissait aujourd'hui, serait facilement éclipsé par une quantité de charmantes productions qui passent inaperçues ; c'est que le progrès de votre époque est grand, plus grand que vous, contemporains, ne pouvez le juger. Tout s'élève : sciences, littérature, art social ; mais tout s'élève comme le niveau de la mer à marée montante, et les marins qui sont au large n'en peuvent juger. Vous êtes au large.

J'en reviens à M. de Buffon dont je loue le talent et dont j'oublie le blâme, et aussi à mon spirituel défenseur qui sait découvrir toutes les vérités, leurs sens spirituels, et qui leur donne une couleur paradoxale. Après vous avoir prouvé que les littérateurs morts ne conservent aucun fiel, je vous adresse tous mes remerciements et aussi mon vif désir de pouvoir vous être utile.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Lamennais à Buffon.

(Méd. M. A. Didier.)

Il faut bien faire attention, monsieur de Buffon ; je n'ai pas conclu le moins du monde d'une manière littéraire et humaine ; j'ai envisagé la question tout autrement, et ce que j'en ai déduit est ceci : « Que l'inspiration humaine est très souvent divine. » Il n'y avait là matière à aucune controverse. Je n'écris plus maintenant avec cette prétention, et vous pouvez le voir même dans mes réflexions sur les influences de l'art, sur

le cœur et le cerveau[10] ; j'ai évité le monde et les personnalités ; ne retournons jamais au passé, voyons l'avenir. Aux hommes de juger et de discuter nos œuvres ; à nous de leur en donner d'autres émanant toutes de cette idée fondamentale : Spiritisme. Mais pour nous : adieu au monde !

LAMENNAIS.

Fantasia,

par Gérard de Nerval.

(Méd. M. A. Didier.)

Nota. On se rappelle que Buffon, en parlant des auteurs contemporains, a dit que « *Gérard de Nerval*, aux couleurs étranges, au style pailleté et décousu, faisait de la *fantasia* avec sa vie comme avec sa plume. » Gérard de Nerval, au lieu de discuter, répondit à cette attaque en dictant spontanément le morceau suivant, auquel il donna lui-même le titre de *Fantasia*. Il l'écrivit en deux séances, et c'est dans l'intervalle qu'eut lieu la riposte du vicomte Delaunay à Buffon ; c'est pourquoi il dit qu'il ne sait si ce capricieux Esprit l'achèvera, et il en donne la conclusion probable.

Nous ne l'avons pas mis à son rang chronologique, pour ne pas interrompre la série des attaques et des répliques, Gérard de Nerval ne se mêlant aux débats que par cette allégorie philosophique.

- Un jour, dans une de mes *fantasias*, j'arrivai, je ne sais comment, près de la mer, dans un petit port peu connu ; qu'importe ! J'avais abandonné pour quelques heures mes compagnons de voyage, et je pus me livrer à la *fantasia* la plus orageuse, puisque c'est le terme consacré à mes évolutions cérébrales. Il ne faut pourtant pas croire que la *Fantasia* soit toujours une fille folle, se livrant aux excentricités de la pensée ; souvent la pauvre fille rit pour ne pas pleurer, et rêve pour ne pas tomber ; souvent son cœur est ivre d'amour et de curiosité, alors que sa tête se perd dans les nuages ; c'est peut-être parce qu'elle aime trop, cette pauvre folle du logis ; laissez-la donc errer, puisqu'elle aime et qu'elle admire.

J'étais donc avec elle le jour où je contemplais la mer dont le ciel est l'horizon, lorsqu'au milieu de ma solitude à deux, j'aperçus un petit vieillard, décoré, ma foi ! Il avait eu le temps de l'être, heureusement, car il était assez cassé ; mais son air était si positif, ses mouvements si réguliers, que cette sagesse et cette harmonie dans ses allures remplaçaient les

[10] Allusion à une série de communications dictées par Lamennais, sous le titre de : *Méditations philosophiques et religieuses*, et que nous publierons dans le prochain muméro.

nerfs et les muscles alourdis. Il s'assit, examina bien le terrain, et s'assura qu'il ne serait pas piqué par quelques-unes des petites bêtes qui fourmillent sous le sable de la mer ; puis il déposa à côté de lui sa canne à pomme d'or ; mais jugez de mon étonnement, lorsqu'il mit ses lunettes. Des lunettes ! pour voir l'immensité ! *Fantasia* fit un bond terrible et voulut se jeter sur lui ; je parvins à la calmer avec beaucoup de peine ; je m'approchai, caché derrière une roche, et je voulus entendre de toutes mes oreilles : « Voilà donc l'image de notre vie ! le grand tout, le voilà ! Profonde vérité ! Voilà donc nos existences élevées et basses, profondes et mesquines, révoltées et calmes ! O vagues ! vagues ! Grande fluctuation universelle ! » Puis le petit vieillard ne parla plus qu'en lui-même. *Fantasia*, jusque-là, avait été paisible, et avait écouté religieusement ; mais elle n'y tint plus, poussa un long éclat de rire ; je n'eus que le temps de l'emporter dans mes bras, et nous abandonnâmes le petit vieillard. « En vérité, disait *Fantasia*, ce doit être un membre de quelque société savante. » Après avoir couru pendant quelque temps, nous aperçûmes une toile de peintre, représentant un bout de falaise et le commencement de l'Océan. Je regardai, ou plutôt nous regardâmes la toile. Le peintre, probablement, cherchait un autre site dans les environs ; après avoir regardé la toile, je regardai la nature et alternativement. *Fantasia* voulut crever la toile ; j'eus beaucoup de peine à la contenir. - Comment ! me dit-elle, il est sept heures du matin, et je vois sur cette toile un effet qui n'a pas de nom ! Je compris parfaitement ce que *Fantasia* m'expliquait. Elle a vraiment du sens, cette fille folle, me disais-je, et je voulus m'éloigner. Hélas ! l'artiste caché avait suivi les moindres nuances de mon expression ; quand ses yeux rencontrèrent les miens, ce fut un choc terrible, un choc électrique. Il me lança un de ces regards superbes qui semblent dire : Vermisseau ! Cette fois, *Fantasia* fut terrifiée de tant d'insolence, et elle le vit reprendre avec stupéfaction sa palette. « Tu n'as pas celle de Lorrain, » lui dit-elle en riant.

Puis, se retournant vers moi : « Nous avons déjà vu le vrai et le beau, me dit-elle, cherchons donc un peu le bien. » Après avoir grimpé dans les falaises, j'aperçus un enfant, un fils de pêcheur qui pouvait bien avoir de treize à quatorze ans ; il jouait avec un chien et se couraient l'un après l'autre, celui-ci aboyant et l'autre criant. Soudain, j'entendis dans l'air des cris qui semblaient venir du bas de la falaise ; aussitôt l'enfant s'élança d'un bond par un sentier rapide qui conduisait à la mer ; *Fantasia*, malgré toute son ardeur, eut peine à le suivre ; lorsque j'arrivai au bas de la falaise, je vis un spectacle terrible ; l'enfant luttait contre les vagues et ramenait vers le rivage un malheureux qui se débattait contre lui son sauveur ; je voulus m'élancer, mais l'enfant me cria de n'en rien faire, et au

bout de quelques instants, meurtri, broyé et tremblotant, il abordait avec l'homme qu'il avait sauvé. C'était, selon toute apparence, un baigneur qui s'était aventuré trop loin, et qui était tombé dans un courant.

Je continuerai une autre fois.

GÉRARD DE NERVAL.

Nota. C'est dans cet intervalle qu'eut lieu la communication du vicomte Delaunay, rapportée ci-dessus.

Suite.

Après quelques instants, le noyé revint peu à peu à la vie, mais ce ne fut que pour dire : « C'est incroyable, moi qui nage si bien ! » Il vit bien celui qui l'avait sauvé, mais, me regardant il ajouta : « Ouf ! je l'ai échappé belle ! Il y a certains moments, vous savez, où l'on perd la tête ; ce ne sont pas les forces qui vous trahissent, mais… mais… » Voyant qu'il ne pouvait continuer, je me hâtai de lui dire : « Enfin, grâce à ce brave garçon, vous voilà sauvé. » Il regarda l'enfant qui l'examinait de l'air le plus indifférent du monde, les poings sur les hanches. Le monsieur se mit à sourire : « C'est pourtant vrai, » dit-il ; puis il me salua. *Fantasia* voulut courir après lui. « Bah ! me dit-elle en se ravisant, au fait, c'est tout naturel. » L'enfant le regarda s'éloigner, puis retourna à son chien. *Fantasia*, cette fois, pleura.

GÉRARD DE NERVAL.

Un membre de la Société faisant observer que la conclusion manquait, Gérard ajouta ces mots :

« Je suis à vous de tout cœur pour une autre dictée, mais pour celle-ci, *Fantasia* me dit de m'arrêter là ; peut-être a-t-elle tort ; elle est si capricieuse ! »

La conclusion en avait été donnée d'avance par le vicomte Delaunay.

Conclusion d'Eraste.

Après le tournoi littéraire et philosophique qui a eu lieu dans les dernières séances de votre société, et auquel nous avons assisté avec une véritable satisfaction, je crois nécessaire, au point de vue purement spirite, de vous faire part de quelques réflexions qui m'ont été suscitées par cet intéressant débat dans lequel, du reste, je ne veux intervenir en aucune façon. Mais avant tout, laissez-moi vous dire que si votre réunion a été animée, cette animation n'a rien été auprès de celle qui régnait entre les groupes nombreux d'Esprits éminents que ces séances quasi académiques avaient at-

tirés. Ah ! certes, si vous aviez pu devenir voyants instantanément, vous auriez été surpris et confus devant cet aréopage supérieur. Mais je n'ai pas l'intention de vous dévoiler aujourd'hui ce qui s'est passé parmi nous ; mon but est tout uniment de vous faire entendre quelques mots au sujet du profit que vous devez retirer de cette discussion au point de vue de votre instruction spirite.

Vous connaissez de longue main Lamennais, et vous avez certainement apprécié combien ce philosophe est resté amoureux de l'idée abstraite ; vous avez remarqué sans doute combien il poursuit avec persistance et, je dois le dire, avec talent, ses théories philosophiques et religieuses ; vous devez en déduire logiquement que l'être personnel pensant poursuit, même au-delà de la tombe, ses études et ses travaux, et qu'au moyen de cette lucidité qui est l'apanage particulier des Esprits, comparant sa *pensée spirituelle* avec sa *pensée humaine,* il doit en élaguer tout ce qui l'obscurcissait matériellement. Eh bien ! ce qui est vrai pour Lamennais est également vrai pour les autres, et chacun, dans le vaste pays de l'erraticité, conserve ses aptitudes et son originalité.

Buffon, Gérard de Nerval, le vicomte Delaunay, Bernardin de Saint-Pierre conservent, comme Lamennais, les goûts et la forme littéraire que vous remarquiez en eux de leur vivant. Je crois qu'il est utile d'appeler votre attention sur cette condition d'être de notre monde d'outre-tombe, pour que vous ne vous laissiez pas aller à croire qu'on abandonne instantanément ses penchants, ses mœurs et ses passions en dépouillant le vêtement humain. Sur la terre, les Esprits sont comme des prisonniers que la mort doit délivrer ; mais de même que celui qui est sous les verrous a les mêmes propensions, conserve la même individualité quand il est en liberté, de même les Esprits conservent leurs tendances, leur originalité, leurs aptitudes, quand ils arrivent parmi nous ; sauf toutefois ceux qui ont passé, non par une vie de travail et d'épreuves, mais par une vie de châtiment, comme les idiots, les crétins et les fous. Pour ceux-là, les facultés intelligentes étant restées à l'état latent, ne se réveillent qu'à leur sortie de la prison terrestre. Ceci, comme vous le pensez, doit s'entendre du monde spirite inférieur ou moyen, et non des Esprits élevés affranchis de l'influence corporelle.

Vous allez prendre vos vacances, messieurs les Sociétaires ; permettez-moi de vous adresser quelques paroles amies avant de nous séparer pour quelque temps. Je crois que la doctrine consolante que nous sommes venus vous enseigner ne compte que des adeptes fervents parmi vous ; c'est pourquoi, comme il est essentiel que chacun se soumette à la loi du progrès, je crois devoir vous conseiller d'examiner par-devers vous quel

profit vous avez retiré personnellement de nos travaux spirites, et quelle amélioration morale il en est résulté dans vos milieux réciproques. Car, vous le savez, il ne suffit pas de dire : Je suis Spirite, et de renfermer au fond de soi-même cette croyance ; mais ce qu'il vous est indispensable de savoir, c'est si vos actes se sont conformés aux prescriptions de votre foi nouvelle qui est, on ne saurait trop vous le répéter : *Amour et charité*. Que Dieu soit avec vous !

ÉRASTE.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

La peine du talion.

(Société, 9 août 1861. Médium M. d'Ambel.)

Un correspondant de la Société lui transmet la note suivante :

M. Antonio B…, un de mes parents, écrivain de mérite, estimé de ses concitoyens, ayant rempli avec distinction et intégrité des fonctions publiques en Lombardie, tomba, il y a environ dix ans, à la suite d'une attaque d'apoplexie, dans un état de mort apparente qu'on prit malheureusement, comme cela arrive quelquefois, pour la mort réelle. L'erreur était d'autant plus facile qu'on avait cru apercevoir sur le corps des signes de décomposition. Quinze jours après l'enterrement, une circonstance fortuite détermina la famille à demander l'exhumation ; il s'agissait d'un médaillon oublié par mégarde dans le cercueil ; mais la stupeur des assistants fut grande quand, à l'ouverture, on reconnut que le corps avait changé de position, qu'il s'était retourné, et, chose horrible ! qu'une des mains était en partie mangée par le défunt. Il fut alors manifeste que le malheureux Antonio B… avait été enterré vivant ; il avait dû succomber sous les étreintes du désespoir et de la faim. Quoi qu'il en soit de ce triste événement et de ses suites morales, ne serait-il pas intéressant, au point de vue Spirite et psychologique, de faire à ce sujet une enquête dans le monde des Esprits ? »

1. Évocation d'Antonio B… - R. Que me voulez-vous ?

2. Un de vos parents nous a priés de vous évoquer ; nous le faisons avec plaisir, et nous serons heureux si vous voulez bien nous répondre. - R. Oui, je veux bien vous répondre.

3. Vous rappelez-vous les circonstances de votre mort ? - R. Ah !

certes oui ! je me les rappelle ; pourquoi réveiller ce souvenir de châtiment ?

4. Est-il certain que vous avez été enterré vivant par méprise ? - R. Cela devait être ainsi, car la mort apparente a eu tous les caractères d'une mort réelle ; j'étais presque exsangue. On ne doit imputer à personne un fait prévu dès avant ma naissance.

5. Si ces questions sont de nature à vous causer de la peine, faut-il les cesser ? - Non, continuez.

6. Nous voudrions vous savoir heureux, car vous avez laissé la réputation d'un honnête homme. - R. Je vous remercie bien ; je sais que vous prierez pour moi. Je vais tâcher de répondre, mais si j'échoue un de vos guides habituels y suppléera.

7. Pourriez-vous décrire les sensations que vous avez éprouvées dans ce terrible moment ? - R. Oh ! quelle douloureuse épreuve ! se sentir enfermé entre quatre planches, de manière à ne pouvoir remuer, ni bouger ! Ne pouvoir appeler ; la voix ne résonnant plus dans un milieu privé d'air. Oh ! quelle torture que celle d'un malheureux qui s'efforce en vain d'aspirer dans une atmosphère insuffisante et dépourvue de la partie respirable ! Hélas ! j'étais comme un condamné à la gueule d'un four, sauf la chaleur. Oh ! je ne souhaite à personne de pareilles tortures ! Non, je ne souhaite à personne une fin comme la mienne ! Hélas ! cruelle punition d'une cruelle et féroce existence ! Ne me demandez pas à quoi je pensais, mais je plongeais dans le passé et j'entrevoyais vaguement l'avenir.

8. Vous dites : cruelle punition d'une féroce existence : mais votre réputation, jusqu'à ce jour intacte, ne faisait rien supposer de pareil. Pouvez-vous nous expliquer cela ? - R. Qu'est-ce que la durée d'une existence dans l'éternité ! Certes, j'ai tâché de bien agir dans ma dernière incarnation ; mais cette fin avait été acceptée par moi avant de rentrer dans l'humanité. Ah ! pourquoi m'interroger sur ce passé douloureux que seul je connaissais ainsi que les Esprits, ministres du Tout-Puissant ? Sachez donc, puisqu'il faut vous le dire, que dans une existence antérieure, j'avais muré une femme, la mienne ! toute vivante dans un caveau ! C'est la peine du talion que j'ai dû m'appliquer ! Dent pour dent, œil pour œil.

9. Nous vous remercions d'avoir bien voulu répondre à nos questions et nous prions Dieu de vous pardonner le passé en faveur du mérite de votre dernière existence. - R. Je reviendrai plus tard ; du reste, l'Esprit d'Eraste voudra bien compléter.

Réflexions de Lamennais sur cette évocation.

Dieu est bon ! mais l'homme, pour arriver au perfectionnement, doit su-

bir les épreuves les plus cruelles. Ce malheureux a vécu plusieurs siècles pendant son agonie désespérée, et quoique sa vie ait été honorable, cette épreuve devait avoir lieu puisqu'il l'avait choisie.

Réflexions d'Éraste.

Ce que vous devez retirer de cet enseignement, c'est que toutes vos existences se tiennent, et que nulle n'est indépendante des autres ; les soucis, les tracas, comme les grandes douleurs qui frappent les hommes, sont toujours les conséquences d'une vie antérieure criminelle ou mal employée. Cependant, je dois vous le dire, les fins pareilles à celle d'Antonio B… sont rares, et si cet homme, dont la dernière existence a été exempte de blâme, a fini de cette façon, c'est qu'il avait sollicité lui-même une mort pareille, afin d'abréger le temps de son erraticité et atteindre plus rapidement les sphères élevées. En effet, après une période de trouble et de souffrance morale pour expier encore son crime épouvantable, il lui sera pardonné et il s'élèvera vers un monde meilleur où il retrouvera sa victime qui l'attend et qui lui a déjà depuis longtemps pardonné. Sachez donc faire votre profit de cet exemple cruel, pour supporter avec patience, ô mes chers Spirites, les souffrances corporelles, les souffrances morales, et toutes les petites misères de la vie.

Dem. Quel profit peut retirer l'humanité de pareilles punitions ? - R. Les châtiments ne sont pas faits pour développer l'humanité, mais pour châtier l'individu coupable. En effet, l'humanité n'a nul intérêt à voir souffrir un des siens. Ici la punition a été appropriée à la faute. Pourquoi des fous ? pourquoi des crétins ? pourquoi des gens paralysés ? pourquoi ceux qui meurent dans le feu ? pourquoi ceux qui vivent des années dans les tortures d'une longue agonie, ne pouvant ni vivre ni mourir ? Ah ! croyez-moi, respectez la volonté souveraine et ne cherchez pas à sonder la raison des décrets providentiels ; sachez-le ! Dieu est juste et fait bien ce qu'il fait.

ÉRASTE.

Remarque. N'y a-t-il pas dans ce fait un grand et terrible enseignement ? Ainsi la justice de Dieu atteint toujours le coupable, et pour être quelquefois tardive, elle n'en suit pas moins son cours. N'est-il pas éminemment moral de savoir que si de grands coupables achèvent leur existence paisiblement et souvent dans l'abondance des biens terrestres, l'heure de l'expiation sonnera tôt ou tard ? Des peines de cette nature se comprennent, non seulement parce qu'elles sont en quelque sorte sous nos

yeux, mais parce qu'elles sont logiques ; on y croit, parce que la raison les admet ; or, nous demandons si ce tableau que le Spiritisme fait dérouler à chaque instant devant nous n'est pas plus propre à impressionner, à retenir sur le bord de l'abîme, que la crainte des flammes éternelles auxquelles on ne croit pas. Qu'on relise seulement les évocations que nous avons publiées dans cette Revue, et l'on y verra qu'il n'est pas un vice qui n'ait son châtiment, et pas une vertu qui n'ait sa récompense proportionnés au mérite ou au degré de culpabilité, car Dieu tient compte de toutes les circonstances qui peuvent atténuer le mal ou augmenter le prix du bien.

Correspondance.

Lettre de M. Mathieu sur la médianimité des oiseaux.

Paris, 11 août 1861.

Monsieur,

C'est encore moi qui vous écris, et pour rendre, si vous le permettez, un nouvel hommage à la vérité.

Je lis aujourd'hui seulement, dans le dernier numéro de votre Revue, d'excellentes observations de votre part sur la prétendue faculté médianimique des oiseaux, et je m'empresse de vous en remercier comme d'un nouveau service rendu à la cause que nous défendons l'un et l'autre.

Plusieurs exhibitions d'oiseaux *merveilleux* ont eu lieu dans ces dernières années, et comme je connaissais la principale *ficelle* des tours exécutés par ces intéressants volatiles, j'entendais avec beaucoup de peine et de regrets certains Spiritualistes, ou Spirites, attribuer ces tours à une action médianimique, ce qui devait faire sourire *in petto*, si je puis m'exprimer ainsi, les propriétaires de ces oiseaux ; mais ce qu'ils ne paraissaient pas très empressés de démentir, je viens le démentir pour eux, puisque vous m'en fournissez l'occasion, non pour nuire à leur industrie, j'en serais bien fâché, mais pour empêcher une déplorable confusion d'avoir lieu entre les faits qu'une ingénieuse patience et une certaine habileté de mains produisent seules chez eux, et ceux que l'intervention des Esprits produit chez nous.

Vous avez parfaitement raison en disant : « Ces oiseaux font des choses que ni l'homme le plus intelligent, ni même le somnambule le plus lucide

ne pourraient faire ; d'où il faudrait conclure qu'ils possèdent des facultés intellectuelles supérieures à l'homme, ce qui serait contraire aux lois de la nature. » Cette considération aurait dû frapper les personnes trop enthousiastes qui n'ont pas craint d'avoir recours à la faculté médianimique pour expliquer des expériences qu'elles ne comprenaient pas à la première vue ; mais, hélas ! les observateurs froids et judicieux sont encore assez rares, et parmi les hommes honorables qui poursuivent nos études, il en est qui ne savent pas toujours se défendre des entraînements de l'imagination et des dangers de l'illusion.

Or, voulez-vous que je vous dise ce qui m'a été communiqué au sujet de ces oiseaux *merveilleux*, dont nous avons admiré un soir ensemble, si vous vous en souvenez, un échantillon ? Un de mes amis, amateur de toutes les curiosités possibles, m'exhiba un jour un long casier en bois dans lequel un très grand nombre de minces cartons étaient placés sur champ les uns à côté des autres. Sur ces cartons étaient imprimés des mots, des chiffres, des représentations de cartes à jouer, etc. J'ai acheté cela, me dit-il, d'un homme qui montrait des oiseaux savants, et il m'a vendu en même temps la manière de m'en servir.

Mon ami, tirant alors de leur casier plusieurs de ces cartons, me fit remarquer que les tranches supérieures et inférieures étaient, l'une pleine, l'autre formée de deux feuillets séparés par une fente presque imperceptible, et surtout inappréciable à distance. Il m'expliqua ensuite que ces cartons devaient être placés dans le casier, tantôt la fente en bas, tantôt la fente en haut, selon que l'on voulait que l'oiseau les tirât du casier avec son bec, ou n'y touchât pas. L'oiseau était préalablement dressé à attirer à lui tous les cartons où il apercevait une fente. Il paraît que cette instruction préliminaire lui était donnée au moyen de grains de millet, ou de toute autre friandise, placés dans la fente en question ; il finissait par prendre l'habitude de becqueter et de faire, par suite, sortir du casier tous les cartons fendus qu'il y rencontrait en se promenant sur leur dos.

Telle est, monsieur, l'ingénieuse ficelle que mon ami me fit connaître. Tout me porte à croire qu'elle est commune à toutes les personnes qui exploitent l'industrie des oiseaux savants. Il reste à ces personnes le mérite de dresser leurs oiseaux à ce manége avec beaucoup de patience, et peut-être un peu de jeûne, - pour les oiseaux, bien entendu. Il leur reste aussi celui de sauver, avec le plus d'adresse possible, les apparences, soit par du compérage, soit par une habile prestidigitation dans le maniement des cartons, comme dans celui des objets accessoires qui figurent dans leurs expériences.

Je regrette de révéler ainsi le plus important de leurs secrets ; mais, d'une part, le public n'en verra pas avec moins de plaisir des oiseaux aussi bien dressés, pour peu qu'il ne tienne pas à ce qu'on le rende témoin de choses *impossibles* ; d'autre part, il ne m'était pas permis de laisser s'accréditer plus longtemps une opinion qui ne tend à rien moins qu'à la profanation de nos études. En présence d'un intérêt aussi sacré, je crois qu'un silence de complaisance serait un scrupule exagéré. Si c'est aussi votre opinion, vous êtes libre, monsieur, de faire part de cette nouvelle lettre à vos lecteurs.

Agréez. MATHIEU.

Assurément nous sommes de l'avis de M. Mathieu, et nous sommes heureux de nous être rencontré avec lui sur cette question. Nous le remercions des détails qu'il a bien voulu nous transmettre et dont nos lecteurs lui sauront certainement gré. Le Spiritisme est assez riche en faits remarquables authentiques, sans lui en attribuer qui toucheraient au merveilleux ou à l'impossible. Une étude sérieuse et approfondie de la science peut seule mettre les gens trop crédules sur leurs gardes ; car cette étude, en leur donnant la clef des phénomènes, leur apprend les limites dans lesquelles ils peuvent se produire.

Nous avons dit que si les oiseaux opéraient leurs prodiges avec connaissance de cause, et par l'effort de leur intelligence, ils feraient ce que ni l'homme le plus intelligent ni le somnambule le plus lucide ne peuvent faire. Ceci nous rappelle le successeur du célèbre *Munito* que nous avons vu il y a quelque 25 ou 30 ans, gagner constamment son partenaire à l'écarté, et poser le total d'une addition avant que nous n'ayons pu nous-même l'obtenir en faisant le calcul, or, sans vanité, nous nous croyons un peu plus fort que ce chien sur le calcul ; il y avait là sans aucun doute des cartes forcées comme pour les oiseaux. Quant aux somnambules, il y en a, sans contredit, qui sont assez lucides pour faire des choses aussi surprenantes que ce que font ces intéressants animaux, ce qui n'empêche pas notre proposition d'être vraie. On sait que la lucidité somnambulique, même la plus développée, est essentiellement variable et intermittente de sa nature ; qu'elle est subordonnée à une foule de circonstances et surtout à l'influence du milieu ambiant ; que le somnambule voit très rarement d'une manière instantanée ; que souvent il ne peut voir à un instant donné ce qu'il verra une heure plus tard ou le lendemain ; que ce qu'il voit avec une personne, il ne le verra pas avec une autre ; en supposant qu'il y ait chez les animaux savants une faculté analogue, il faudrait admettre qu'ils ne subissent aucune influence susceptible de la troubler ; qu'ils l'ont toujours, à toute

heure, et vingt fois par jour, s'il le faut, à leur disposition sans aucune altération, et c'est à ce point de vue que nous disons surtout qu'ils font ce que le somnambule le plus lucide ne peut faire. Ce qui caractérise les tours de prestidigitation, c'est la précision, la ponctualité, l'instantanéité, la répétition facultative, toutes choses contraires à l'essence des phénomènes purement moraux du somnambulisme et du Spiritisme, dont il faut presque toujours attendre les effets, et que l'on peut très rarement provoquer.

De ce que les effets dont il vient d'être parlé sont dus à des procédés artificiels, cela ne prouverait rien contre la médianimité des animaux en général.

La question serait donc de savoir s'il y a chez eux possibilité ou non de servir d'intermédiaires entre les Esprits et les hommes ; or, l'incompatibilité de leur nature à cet égard est démontrée par la dissertation d'*Eraste* sur ce sujet, publiée dans notre numéro du mois d'août, et celle du même Esprit sur *le rôle des médiums dans les communications*, insérée dans celui du mois de juillet.

Lettre de M. Jobard sur les Spirites de Metz.

Bruxelles, 18 août 1861.

Mon cher maître,

Je viens de visiter les Spirites de Metz comme vous avez visité ceux de Lyon, l'an passé ; mais, au lieu de pauvres ouvriers simples et illettrés, ce sont des comtes, des barons, des colonels, des officiers du génie, des anciens élèves de l'École polytechnique, des savants connus par des ouvrages du premier mérite. Eux aussi m'ont offert un banquet, mais un banquet de païen qui n'avait rien de commun avec les modestes agapes des premiers chrétiens ; aussi l'Esprit de Lamennais leur a-t-il donné sur les doigts, en ces termes :

> « Pauvre humanité ! vous ramassez toujours les débris du milieu dans lequel vous vivez ; vous matérialisez tout, preuve que la boue souille encore votre être. Je ne vous fais pas de reproches, mais une simple remarque ; votre but étant paré d'excellentes intentions, les voies qui vous y conduisent ne sont point condamnables ; si, à côté d'une satisfaction presque animale, vous placez le désir de la sanctifier, de l'ennoblir, la pureté de vos jouissances les centuplera sûrement. A part les bonnes paroles qui vont resserrer votre amitié ; à côté du souvenir de cette bonne journée, dont le Spiritisme a sa large part, ne quittez pas la

table sans avoir songé que les bons Esprits qui sont les professeurs de vos réunions ont droit à une pensée de reconnaissance. »

Que ceci serve de leçon aux Lucullus, aux Trimalcions parisiens qui dévorent en un dîner la substance de cent familles, en prétendant que Dieu leur a donné les biens de la terre pour en jouir. Pour en jouir, soit ; mais non pour en abuser, au point d'altérer la santé du corps et de l'Esprit. A quoi servent, je vous le demande, ces doubles, triples et quadruples services ; cette superfluité croissante des vins les plus délicats auxquels Dieu semble avoir enlevé leur saveur par un miracle inverse de celui des noces de Cana, et qu'il change en poison pour ceux qui perdent la raison au point de devenir insensibles aux avertissements de leur instinct animal ? Quand le Spiritisme, répandu dans les hautes classes de la société, n'aurait pour effet que de mettre un frein à la gloutonnerie et aux orgies de la table des riches, il rendrait à la société un service immense, que la médecine officielle n'a pu lui rendre, puisque les médecins eux-mêmes partagent volontiers ces excès qui leur fournissent le plus de malades, le plus d'estomacs à désobstruer, le plus de rates à désopiler, le plus de goutteux à consoler, car ils ne savent pas les guérir.

Je vous dirai, cher maître, que j'ai trouvé à Metz des maisons d'ancienne noblesse, très religieuses, dont les grands-mères, les mères, les filles, les petits enfants, et jusqu'aux ecclésiastiques leurs gouverneurs, obtiennent par la typtologie des dictées magnifiques, bien que d'un ordre inférieur à celles des savants médiums de la Société dont je vous parle.

Ayant demandé à deux Esprits ce qu'ils pensaient de certain livre, l'un nous dit qu'il l'avait lu et médité, et en fit le plus grand éloge ; l'autre avoua qu'il ne l'avait pas lu, mais qu'il en avait entendu dire le plus grand bien autour de lui ; un autre le trouvait bon, mais lui reprochait quelque obscurité. Exactement comme on juge ici-bas.

Un autre nous exposa une cosmogonie des plus séduisantes, qu'il nous donnait comme la pure vérité, et comme il allait jusqu'à l'affirmation des secrets de Dieu sur l'avenir, je lui demandai s'il était Dieu lui-même, ou si sa théorie n'était qu'une belle hypothèse de sa part ; il balbutia, et reconnut qu'il s'était trop avancé, mais que pour lui c'était une conviction. A la bonne heure !

Dans peu de jours vous recevrez la première publication des Spirites de Metz, dont ils ont bien voulu me prier d'être le parrain ; vous en serez content, car c'est bien. Vous y trouverez deux discours de Lamennais sur la prière qu'un prêtre a lu au prône, en déclarant que ce ne pouvait être l'œuvre d'un homme. Madame de Girardin les visite comme vous, et vous y reconnaîtrez son esprit, son cœur et son style.

Le cercle de Metz m'a prié de le mettre en communion avec le cercle belge, qui ne se compose encore que de deux médiums, dont l'un Français et l'autre Anglais. Les Belges sont infiniment plus raisonnables ; ils plaignent de tout leur cœur un homme d'une intelligence aussi grande que la mienne, sur toutes les matières de l'industrie et des sciences, de donner dans cette folie de croire à l'existence, et de plus à l'immortalité de l'âme. Ils se détournent avec pitié en disant : « Qu'est-ce que c'est que de nous ! » C'est ce qui m'est arrivé hier soir en leur lisant votre Revue, que je croyais devoir les intéresser, et qu'ils prennent pour un recueil de canards composés pour amuser les

JOBARD.

Remarque. Nous savions depuis longtemps que la ville de Metz marche à grands pas dans la voie du progrès spirite, et que MM. les officiers ne sont pas les derniers à la suivre ; nous sommes heureux d'en avoir la confirmation par notre honorable collègue M. Jobard ; aussi nous feronsnous un plaisir de rendre compte des travaux de ce cercle qui se pose sur des bases véritablement sérieuses ; il ne peut manquer d'exercer une grande influence par la position sociale de ses membres. Nous aurons aussi bientôt à parler de celui de Bordeaux qui se fonde sous les auspices de la Société de Paris, avec des éléments déjà très nombreux et dans des conditions qui ne peuvent manquer de le placer aux premiers rangs.

Nous connaissons trop les principes de M. Jobard pour être certain qu'en énumérant les titres et qualités des Spirites de Metz à côté des modestes ouvriers que nous avons visités l'année dernière à Lyon, il n'a voulu faire aucune comparaison offensante ; son but a été uniquement de constater que le Spiritisme compte des adeptes dans tous les rangs. C'est un fait bien connu que, par une vue providentielle, il s'est d'abord recruté dans les classes éclairées, afin de prouver à ses adversaires qu'il n'est pas le privilège des sots et des ignorants, et aussi afin de n'arriver aux masses qu'après avoir été épuré et dégagé de toute idée superstitieuse. Ce n'est que depuis peu qu'il a pénétré parmi les travailleurs ; mais là aussi il fait de rapides progrès, parce qu'il apporte de suprêmes consolations au milieu de souffrances matérielles qu'il apprend à supporter avec résignation et courage.

M. Jobard se trompe s'il croit que mous n'avons trouvé à Lyon des Spirites que parmi les ouvriers ; la haute industrie, le grand commerce, les arts et les sciences, là comme ailleurs, fournissent leur contingent. Les ouvriers, il est vrai, y sont en majorité par des circonstances toutes locales. Ces ouvriers sont pauvres, comme le dit M. Jobard ; c'est une

raison pour leur tendre la main ; mais ils sont pleins de cœur, de zèle et de dévouement ; s'ils n'ont qu'un morceau de pain, ils savent le partager avec leurs frères ; ils sont simples, c'est encore vrai ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont ni l'orgueil, ni la présomption du savoir ; ils sont illettrés ; oui, relativement, mais non dans le sens absolu. A défaut de science, ils ont assez de jugement et de bon sens pour apprécier ce qui est juste, et distinguer, dans ce qu'on leur enseigne, ce qui est rationnel de ce qui est absurde. Voilà ce dont nous avons pu juger par nous-même ; c'est pourquoi nous saisissons cette occasion de leur rendre justice. La lettre suivante, par laquelle ils viennent de nous engager à aller les visiter encore cette année, témoigne de l'heureuse influence qu'exercent les idées spirites, et des résultats qu'on doit en attendre lorsqu'elles se seront généralisées.

Lyon, 20 août 1861.

Mon bon monsieur Allan Kardec,

Si je suis resté si longtemps sans vous écrire, il ne faut pas croire qu'il y ait indifférence de ma part ; c'est que, sachant la volumineuse correspondance que vous avez, je ne vous écris que lorsque j'ai quelque chose d'important à vous mander. Je viens donc vous dire que nous comptons sur vous cette année, et vous prier de m'informer de l'époque aussi précise que possible de votre arrivée, et de l'endroit où vous descendrez, parce que cette année le nombre des Spirites a beaucoup augmenté, surtout dans les classes ouvrières ; ils veulent tous vous voir, vous entendre ; et quoiqu'ils sachent bien que ce sont les Esprits qui ont dicté vos ouvrages, ils sont désireux de voir l'homme que Dieu a choisi pour cette belle mission ; ils veulent vous dire combien ils sont heureux de vous lire, et vous faire juge du progrès moral qu'ils ont tiré de vos instructions, car ils s'efforcent d'être doux, patients et résignés dans leur misère, qui est très grande à Lyon, surtout dans la soierie. Ceux qui murmurent, ceux qui se plaignent encore, sont les commençants ; les plus instruits leur disent : Courage ! nos peines et nos souffrances sont des épreuves ou les conséquences de nos vies antérieures ; Dieu, qui est bon et juste, nous rendra plus heureux et nous récompensera dans de nouvelles incarnations. Allan Kardec nous le dit, et il nous le prouve par ses écrits.

Nous avons choisi un plus grand local que la dernière fois, parce que nous serons plus de cent ; notre repas sera modeste, car il y aura bien des petites bourses ; ce sera plutôt le plaisir de la réunion. Je fais en sorte qu'il y ait des Spirites de tous les rangs et de toutes les conditions, afin de leur faire comprendre qu'ils sont tous frères. M. Déjou s'en occupe avec zèle, il y amènera tout son groupe, qui est nombreux.

Votre dévoué et affectionné,

C. REY.

Une invitation toute aussi flatteuse nous est adressée de Bordeaux.

Bordeaux, 7 août 1861.

Mon cher monsieur Kardec,

Votre dernière Revue annonce que la Société Spirite de Paris prend ses vacances du 15 août au 1° octobre ; pouvons-nous espérer que, dans cet intervalle, vous honorerez les Spirites bordelais de votre présence ; nous en serions tous bien heureux. Les adeptes les plus fervents de la doctrine, dont le nombre augmente chaque jour, désirent organiser une Société qui dépendrait de celle de Paris pour le contrôle des travaux. Nous avons formulé un règlement sur le modèle de la Société parisienne ; nous vous le soumettrons. A part la Société principale, il y aura sur différents points de la ville des groupes de dix à douze personnes, principalement pour les ouvriers, où les membres de la Société se rendront de temps en temps à tour de rôle, pour y donner les conseils nécessaires. Tous nos guides spirituels sont d'accord sur ce point, que Bordeaux doit avoir une Société d'études, parce que cette ville sera le centre de la propagation du Spiritisme dans tout le Midi.

Nous vous attendons avec confiance et bonheur pour le jour mémorable de l'inauguration, et nous espérons que vous serez content de notre zèle et de notre manière de travailler. Nous sommes prêts à nous soumettre aux sages conseils de votre expérience. Venez donc nous voir à l'ouvrage : à l'œuvre on connaît l'ouvrier.

Votre bien dévoué serviteur,
A. SABO.

Dissertations et enseignements spirites.

Un Esprit israélite à ses coreligionnaires.

Nos lecteurs se rappellent la belle communication que nous avons publiée dans le numéro de mars dernier, sur la *loi de Moïse et la loi du Christ*, signée *Mardochée*, obtenue par M. R… de Mulhouse. Ce monsieur en a obtenu d'autres également remarquables du même Esprit et que nous publierons. Celle que nous donnons ci-après est d'un autre parent décédé il y a quelques mois. Elle a été dictée à trois reprises différentes.

A tous ceux que j'ai connus.

I

Mes amis,

Soyez Spirites, je vous en conjure tous. Le Spiritisme est la loi de Dieu : c'est la loi de Moïse appliquée à l'époque actuelle. Lorsque Moïse donna

la loi aux enfants d'Israël, il la fit telle que Dieu la lui donna, et Dieu l'appropria aux hommes de ce temps-là ; mais depuis les hommes ont fait des progrès ; ils se sont améliorés dans tous les sens ; ils ont progressé en science et en moralité ; chacun d'eux sait aujourd'hui se conduire ; chacun d'eux sait ce qu'il doit à son créateur, à son prochain, à soi-même. Il faut donc aujourd'hui élargir les bases de l'enseignement ; ce que la loi de Moïse vous a appris ne suffit plus pour faire avancer l'humanité, et Dieu ne veut pas que vous restiez toujours au même point, car ce qui était bon il y a 5,000 ans ne l'est plus aujourd'hui. Lorsque vous voulez faire avancer vos enfants et leur donner une éducation un peu forte, les envoyez-vous toujours à la même école, où ils n'apprendraient que les mêmes choses ? non ; vous les envoyez à une école supérieure. Eh bien ! mes amis, les temps sont arrivés où Dieu veut que vous élargissiez le cadre de vos connaissances. Le Christ lui-même, quoiqu'il ait fait faire un pas en avant à la loi mosaïque, n'a pas tout dit, parce qu'il n'aurait pas été compris, mais il a jeté des semences qui devaient être recueillies et mises à profit par les générations futures. Dieu, dans sa bonté infinie, vous envoie aujourd'hui le Spiritisme dont toutes les bases sont dans la loi biblique et dans la loi évangélique, pour vous élever et vous apprendre à vous aimer les uns les autres. Oui, mes amis : la mission du Spiritisme est d'éteindre toutes les haines d'homme à homme, de nation à nation ; c'est l'aurore de la fraternité universelle qui se lève ; avec le Spiritisme seulement vous pouvez arriver à une paix générale et durable.

Levez-vous donc, peuples ! soyez debout ; car voilà Dieu, le créateur de toutes choses qui vous envoie les Esprits de vos parents pour vous ouvrir une nouvelle voie plus grande et plus large que celle que vous suivez encore. Oh ! mes amis, ne soyez pas les derniers à vous rendre à l'évidence, car Dieu appesantira sa main sur les incrédules et les endurcis qui devront disparaître de dessus la terre, afin qu'ils ne troublent pas le règne du bien qui se prépare. Croyez-en les avertissements de celui qui fut et qui est toujours votre parent et votre ami.

Que les Israélites prennent les devants ! Qu'ils arborent vivement et sans tarder la bannière que Dieu envoie aux hommes pour les rallier en une seule famille ; armez-vous de courage et de résolution ; n'hésitez pas ; ne vous laissez pas arrêter par les traînards qui voudraient vous retenir en vous parlant de sacrilèges. Non, mes amis, il n'y a pas de sacrilège, et plaignez ceux qui essaieraient de retarder votre marche par de pareils prétextes. Votre raison ne vous dit-elle pas qu'il n'y a rien d'immuable dans ce monde ? Dieu seul est immuable ; mais tout ce qu'il a créé doit suivre, et suit une marche progressive que rien ne peut arrêter, parce qu'elle est

dans les desseins du Créateur. Tâchez donc d'empêcher que la terre ne tourne !

Les institutions qui étaient magnifiques il y a 5,000 ans sont vieilles aujourd'hui ; le but qu'elles étaient destinées à atteindre est dépassé ; elles ne peuvent pas plus suffire à la société actuelle que ce que l'on appelle en France l'ancien régime ne pourrait suffire à la France d'aujourd'hui. Un nouveau progrès se prépare, sans lequel toutes les autres améliorations sociales sont sans bases solides ; ce progrès, c'est la fraternité universelle dont le Christ a jeté les semences et qui germe dans le Spiritisme. Seriez-vous donc les derniers à entrer dans cette voie ? Ne voyez-vous pas que le vieux monde est dans un travail d'enfantement pour se renouveler ? Jetez les yeux sur la carte, je ne dis pas de l'Europe, mais du monde, et voyez si toutes les institutions surannées ne tombent pas une à une, et soyez assurés qu'elles ne se relèveront jamais. Pourquoi cela ? C'est que l'aurore de la liberté se lève et chasse les despotismes de toutes sortes, comme les premiers rayons du soleil chassent les ténèbres de la nuit. Les peuples sont las d'avoir été ennemis ; ils comprennent que leur bonheur est dans la fraternité, et ils veulent être libres, parce qu'ils ne peuvent s'améliorer et devenir frères qu'autant qu'ils seront libres. Ne reconnaissez-vous pas à la tête d'un grand peuple un homme éminent qui remplit une mission assignée par Dieu et prépare les voies ? N'entendez-vous pas les sombres craquements du vieux monde qui s'écroule pour faire place à l'ère nouvelle ? Bientôt vous verrez surgir à la chaire de Saint-Pierre un pontife qui proclamera les principes nouveaux, et cette croyance, devenue celle de tous les peuples, réunira toutes les sectes dissidentes en une seule et même famille. Soyez donc prêts ; arborez ; vous dis-je, le drapeau de cet enseignement si grand et si saint, afin de n'être pas les derniers.

Israélites de Bordeaux et de Bayonne, vous qui avez marché à la tête du progrès, levez-vous ; acclamez le Spiritisme, car c'est la loi du Seigneur, et bénissez-le de vous apporter les moyens d'arriver plus promptement au bonheur éternel qui est destiné à ses élus.

II

Mes amis,

Ne soyez pas surpris en lisant cette communication. Elle vient de moi, Edouard Pereyre, votre parent, votre ami, votre compatriote. C'est bien moi qui l'ai dictée à mon neveu Rodolphe, à qui je tiens la main pour la lui faire écrire suivant mon écriture. Je prends cette peine pour mieux vous convaincre, car c'est une fatigue pour le médium et pour moi,

le médium devant suivre un mouvement contraire à celui qui lui est habituel.

Oui, mes amis, le Spiritisme est une nouvelle révélation, et comprenez la portée de ce mot dans toute son acception. C'est une révélation, puisqu'elle vous dévoile une nouvelle force de la nature que vous ne soupçonniez pas, et cependant elle est aussi ancienne que le monde ; elle était connue des hommes d'élite de notre histoire religieuse à l'époque de Moïse, et c'est par elle que vous avez reçu les premiers enseignements sur les devoirs de l'homme envers son créateur, mais elle ne donna que ce qui était alors compatible avec les hommes de cette époque.

Aujourd'hui que le progrès est fait ; que la lumière se répand dans les masses ; que la stupidité et l'ignorance des premiers âges commencent à faire place à la raison et au sens moral ; aujourd'hui que l'idée de Dieu est comprise de tous, ou tout au moins de l'immense majorité, il se fait une nouvelle révélation, et elle se produit simultanément chez tous les peuples instruits, en se modifiant toutefois selon le degré de leur avancement, et cette révélation vous dit que l'homme ne meurt pas, que l'âme survit au corps, et qu'elle habite l'espace parmi vous et à vos côtés.

Oui, mes amis ; consolez-vous quand vous perdez un être qui vous est cher, car vous ne perdez que son corps matériel ; mais son Esprit vit au milieu de vous pour vous guider, vous instruire et vous inspirer. Séchez vos larmes surtout s'il a été bon, charitable et sans orgueil, car alors il est heureux dans ce monde nouveau où toutes les religions se confondent dans une seule et même adoration, bannissant toutes les haines et toutes les jalousies de sectes. Aussi nous sommes heureux quand nous pouvons inspirer ces mêmes sentiments aux hommes que nous sommes chargés d'instruire, et notre plus grand bonheur est de vous voir rentrer dans la bonne voie, car alors vous ouvrez la porte par laquelle vous devez venir nous rejoindre. Demandez au médium quels sont les sublimes enseignements qu'il reçoit de son grand-père Mardochée ; s'il suit la route qui lui est tracée, il se prépare un avenir de bonheur ; mais aussi, s'il manquait à ses devoirs après un tel enseignement, il en subirait toute la responsabilité, et ce serait pour lui à recommencer jusqu'à ce qu'il ait convenablement rempli sa tâche.

Oui, mes amis, nous avons déjà vécu corporellement, et nous vivrons encore ; le bonheur dont nous jouissons n'est que relatif ; il y a des états bien supérieurs à celui où nous sommes et auxquels on n'arrive que par des incarnations successives et progressives dans d'autres mondes ; car ne croyez pas que de tous les globes de l'univers la terre soit le seul habité. Pauvre orgueil de l'homme qui croit que Dieu n'a créé tous les

astres que pour réjouir sa vue ! Sachez donc que tous les mondes sont habités, et, parmi ces mondes, si vous saviez le rang qu'occupe la terre, vous n'auriez pas raison de vous en glorifier ! Si ce n'était pour remplir la mission qui nous est donnée de vous inspirer et de vous instruire, combien nous aimerions mieux aller visiter ces mondes et nous instruire nous-mêmes ! Mais notre devoir et nos affections nous attachent encore à la terre ; plus tard, lorsque nous céderons la place aux derniers venus, nous irons prendre d'autres existences dans des mondes meilleurs, nous purifiant ainsi par degrés jusqu'à ce que nous arrivions à Dieu, notre Créateur.

Voilà le Spiritisme ; voilà ce qu'il enseigne, et ceci est la vérité qu'aujourd'hui vous pouvez comprendre et qui doit vous aider à vous régénérer.

Comprenez bien que tous les hommes sont frères, qu'ils soient noirs ou blancs, riches on pauvres, musulmans, juifs ou chrétiens. Comme ils doivent, pour progresser, renaître plusieurs fois, selon la révélation qu'en a faite le Christ, Dieu permet que ceux que les liens du sang ou de l'amitié ont unis dans des existences antérieures se rencontrent de nouveau sur la terre sans se connaître, mais dans des positions relatives aux expiations qu'ils ont à subir pour leurs fautes passées ; de sorte que celui qui est votre serviteur peut avoir été votre maître dans une autre existence ; le malheureux à qui vous refusez assistance est peut-être un de vos ancêtres dont vous tirez vanité, ou un ami qui vous fut cher. Comprenez-vous maintenant la portée de ce commandement du Décalogue : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Voilà, mes amis, la révélation qui doit vous mener à la fraternité universelle quand elle sera comprise de tous. Voilà pourquoi vous ne devez pas rester immuables dans vos principes, mais suivre la marche du progrès tracé par Dieu sans jamais vous arrêter ; voilà pourquoi je vous ai exhortés à prendre en main le drapeau du Spiritisme. Oui, soyez Spirites, car c'est la loi de Dieu, et souvenez-vous que dans cette voie est le bonheur, parce que c'est celle qui conduit à la perfection. Je vous soutiendrai, moi et tous ceux que vous avez connus, qui, comme moi, agissent dans le même sens.

Que dans chaque famille on étudie le Spiritisme ; que dans chaque famille on forme des médiums afin de multiplier les interprètes de la volonté de Dieu ; ne vous laissez pas décourager par les entraves des premières épreuves : elles sont souvent entourées de difficultés et ne sont pas toujours sans danger, car il n'y a pas de récompense là où il n'y a pas un peu de peine. Vous pouvez tous acquérir cette faculté, mais avant d'essayer de l'obtenir, étudiez afin de vous prémunir contre les obstacles ; purifiez-vous de vos souillures ; amendez votre cœur et vos pensées, afin

d'écarter de vous les mauvais Esprits ; priez surtout pour ceux qui cherchent à vous obséder, car c'est la prière qui les convertit et vous en délivre. Que l'expérience de vos devanciers vous profite et vous empêche de tomber dans les mêmes fautes !

Je continuerai mes instructions.

III

La religion israélite fut la première qui émit aux yeux des hommes l'idée d'un *Dieu spirituel*. Jusqu'alors les hommes adoraient : les uns le soleil, les autres la lune ; ici le feu, là les animaux ; mais l'idée de Dieu n'était représentée nulle part dans son essence spirituelle et immatérielle.

Moïse arriva ; il apportait une loi nouvelle qui renversait toutes les idées reçues avant cette époque. Il avait à lutter contre les prêtres égyptiens qui entretenaient les peuples dans l'ignorance la plus absolue, l'asservissement le plus abject ; et ces prêtres, qui retiraient de cet état de choses une puissance illimitée, ne pouvaient voir sans effroi la propagation d'une foi nouvelle, qui venait détruire l'échafaudage de leur puissance, et menaçait de les renverser. Cette foi apportait avec elle la lumière, l'intelligence et la liberté de penser ; c'était une révolution sociale et morale. Aussi les adeptes de cette foi, qui s'étaient recrutés parmi toutes les classes de l'Égypte, et non pas seulement parmi les descendants de Jacob, comme on l'a dit par erreur, étaient-ils persécutés, traqués, soumis aux plus dures vexations, et enfin chassés du pays, comme infestant la population d'idées subversives et antisociales. Il en est toujours ainsi, toutes les fois qu'un progrès paraît à l'horizon et éclate sur l'humanité ; les mêmes persécutions et les mêmes traitements accompagnent les novateurs qui jettent sur le sol de la nouvelle génération les germes féconds du progrès et de la morale ; parce que toute innovation progressive amenant la destruction de certains abus, a nécessairement pour ennemis tous ceux qui sont intéressés au maintien de ces abus.

Mais Dieu tout-puissant, qui conduit avec sa sagesse infinie les événements d'où doit jaillir le progrès, inspira Moïse ; il lui donna un pouvoir que n'avait eu aucun homme, et par le rayonnement de ce pouvoir dont les effets frappaient les yeux des plus incrédules, Moïse acquit une immense influence sur une population qui, se confiant aveuglément à sa destinée, accomplit un des miracles dont l'impression devait se perpétuer de générations en générations, comme un souvenir impérissable de la puissance de Dieu et de son prophète.

Le passage de la mer Rouge fut le premier acte de la délivrance de ce peuple ; mais son éducation était à faire ; il fallait le dompter par la force du raisonnement et par des miracles souvent renouvelés ; il fallait lui inculquer la foi et la morale ; il fallait lui apprendre à mettre sa force et sa confiance dans un Dieu créateur, être infini, immatériel, infiniment bon, infiniment juste, et les quarante années d'épreuves qu'il passa dans le désert au milieu des privations, des souffrances, et des vicissitudes de toutes sortes, les exemples d'insubordination qui furent si sévèrement réprimés, par une justice providentielle, tout cela contribua à développer en lui la foi dans cet être tout-puissant dont chaque jour il éprouvait tantôt la main bienfaisante, tantôt la main sévère qui punit celui qui le brave.

Sur le mont Sinaï eut lieu cette première révélation, cet éclatant mystère qui étonna le monde, le subjugua, et répandit sur la terre les premiers bienfaits d'une morale qui délivrait l'Esprit des étreintes de la chair et d'un despotisme abrutissant ; qui plaçait l'homme au-dessus de la sphère des animaux, et qui en faisait un être supérieur, capable de s'élever par le progrès à la suprême intelligence.

Les premiers pas de ce peuple qui avait confié sa destinée à l'*homme de Dieu* furent entravés par des guerres dont l'effet devait être le germe fécond d'un renouvellement social parmi les peuplades qu'il combattait. Le judaïsme devenait le foyer de la lumière, de l'intelligence et de la liberté, et il rayonnait d'un éclat brillant sur toutes les nations voisines, dont il provoquait l'hostilité et la haine. Ce résultat immédiat était dans les desseins de Dieu, sans cela le progrès eût été trop lent ; et en même temps que ces guerres fécondaient les germes du progrès, elles étaient un enseignement pour les Juifs, dont elles ranimaient la foi.

Ce peuple, tiré de chez un autre peuple, qui s'était confié sans réflexion à la conduite d'un homme qui l'avait étonné par une puissance miraculeuse, ce peuple avait donc une mission, c'était un peuple prédestiné.

Ce n'est pas sans raison qu'on l'a dit : il remplissait une mission dont il ne se rendait pas compte, ni lui, ni les autres peuples ; il allait en aveugle, exécutant sans les comprendre les desseins de la Providence. Cette mission aride fut remplie de fiel et d'amertume ; ces apôtres souffrirent toutes les avanies possibles, ils furent persécutés, poursuivis, lapidés et dispersés, et partout ils apportaient avec eux cette foi vive et intelligente, cette confiance en leur Dieu dont ils avaient mesuré la puissance, éprouvé la bonté et dont ils acceptaient les épreuves qui devaient apporter sur l'humanité les bienfaits de la civilisation.

Voilà ces apôtres obscurs, bafoués, méprisés ; voilà les premiers pionniers de la liberté ; ont-ils assez souffert depuis leur sortie d'Egypte jusqu'à nos jours ?

L'heure de leur réhabilitation ne tardera pas à sonner pour eux, et un jour qui n'est pas éloigné saluera ces premiers soldats de la civilisation moderne avec reconnaissance et vénération, et on rendra justice aux descendants de ces anciennes familles qui, inébranlables dans leur foi, l'ont apportée en dot dans toutes les nations où Dieu permit qu'ils fussent dispersés.

Lorsque Jésus-Christ parut, c'était encore un envoyé de Dieu ; c'était un nouvel astre qui apparaissait sur la terre comme Moïse dont il reprenait la mission pour la continuer, la développer et l'approprier au progrès accompli, et lui-même était destiné à subir cette mort ignominieuse dont les Juifs avaient préparé les voies, amené les circonstances, et dont le crime fut commis par les Romains. Mais cessez donc de considérer l'histoire des peuples et des hommes comme vous l'avez considérée jusqu'à ce jour. Dans votre orgueil, vous vous imaginez que ce sont eux qui amènent les événements qui changent la face du monde, et vous oubliez qu'il y a un Dieu dans l'univers, qui régit cette admirable harmonie et dont vous subissez la loi, en croyant l'imposer vous-même. Regardez donc l'histoire de l'humanité d'un point plus élevé ; embrassez un horizon plus vaste, et remarquez que tout suit un système unique ; la loi du progrès dans chaque siècle, et non pas chaque jour, vous fait faire un pas.

Jésus-Christ fut donc la seconde phase, la seconde révélation, et ses enseignements ont mis dix-huit siècles à se répandre, à se vulgariser ; jugez par là si le progrès est lent, et ce que devaient être les hommes quand Moïse apporta au monde étonné l'idée d'un Dieu tout-puissant, infini et immatériel, dont la puissance se rendait visible pour ce peuple à qui sa mission apporta tant d'épines et de ronces. Le progrès ne s'effectue donc pas sans peine ; c'est à ses dépens, c'est par ses souffrances et ses cruelles vicissitudes que l'humanité apprend le but de sa destinée et la puissance de celui auquel elle doit d'exister.

Le christianisme fut donc le résultat de la seconde révélation. Mais cette doctrine dont le Christ avait apporté et développé la sublime morale, l'a-t-on comprise dans son admirable simplicité ? et comment la pratiquent la plupart de ceux qui la professent ? Ne l'a-t-on jamais fait dévier de son but ? N'en a-t-on jamais abusé pour la faire servir d'instrument au despotisme, à l'ambition et à la cupidité ? En un mot, tous ceux qui se disent chrétiens le sont-ils selon le fondateur ? Non ; voilà pourquoi eux aussi devaient passer par l'alambic du malheur qui purifie tout. L'histoire de christianisme est trop moderne pour en raconter toutes les péripéties ; mais enfin le but est près d'être atteint, et l'aurore nouvelle va se lever, qui, par des moyens différents, va vous faire marcher d'un pas plus rapide dans cette voie où vous avez mis six mille ans pour arriver.

Le Spiritisme est l'avènement d'une ère qui verra se réaliser cette révolution dans les idées des peuples ; car le Spiritisme détruira ces préventions incomprises, ces préjugés sans cause qui ont accompagné et suivi les Juifs dans leur long et pénible pèlerinage ; on comprendra qu'ils subissaient une destinée providentielle, dont ils étaient les instruments, tout comme ceux qui les poursuivaient de leur haine le faisaient poussés par la même puissance, dont les secrets desseins devaient s'accomplir par des voies mystérieuses et ignorées.

Oui, le Spiritisme est la troisième révélation ; il se révèle à une génération d'hommes plus avancés, ayant de plus nobles aspirations, aspirations généreuses et humanitaires qui doivent concourir à la fraternité universelle. Voilà le nouveau but assigné par Dieu à vos efforts, mais ce résultat, comme ceux atteints jusqu'à ce jour, ne s'obtiendra pas sans douleurs et sans souffrances. Que ceux qui se sentent le courage d'en être les apôtres se lèvent, qu'ils élèvent la voix, qu'ils parlent haut et clair, qu'ils exposent leurs doctrines, qu'ils attaquent les abus, et qu'ils montrent leur but. Ce but n'est point un éclatant mirage que vous poursuivez en vain ; ce but est réel, vous l'atteindrez à l'époque assignée par Dieu. Elle est peut-être éloignée, mais elle est là, assignée ; ne craignez pas, allez, apôtres du progrès, marchez hardiment, le front haut et le cœur résigné. Vous avez pour soutien une doctrine pure, exempte de tout mystère, faisant appel aux plus belles vertus de l'âme, et offrant cette certitude consolante que l'âme ne meurt jamais, qu'elle survit à la mort et aux supplices.

Voilà, mes amis, le but dévoilé. Quels seront les apôtres, direz-vous, et à quoi les reconnaîtrons-nous ? Dieu se charge de vous les faire connaître par les missions qui leur seront confiées et qu'ils accompliront. Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres, mais non pas aux qualités qu'ils s'attribueront. Ceux qui reçoivent des missions d'en haut les remplissent, mais ne s'en glorifient pas ; car Dieu choisit les humbles pour répandre sa parole, et non les ambitieux et les orgueilleux. A ces signes vous reconnaîtrez les faux prophètes.

Edouard PEREYRE.

VARIÉTÉS.

Un canard.

Un journal, nous ne savons de quel pays, a publié il y a quelque temps, et d'autres l'ont répété, à ce qu'il paraît, qu'une conférence solennelle devait avoir lieu sur le Spiritisme entre MM. Home, Marcillet, Squire, Delaage, Sardou, Allan Kardec, etc., etc. Ceux de nos lecteurs qui pourraient en avoir entendu parler sont informés que tout ce qui est imprimé n'étant pas parole d'évangile, fût-ce même dans un journal, c'est tout simplement un canard accommodé au très gros sel, et à l'assaisonnement duquel on a oublié de mettre une chose, c'est de l'esprit. Nous ne serions pas surpris de voir un jour publier les décisions de ce congrès, et même citer les paroles qui y auraient été prononcées. Cela n'en coûtera pas davantage, et, faute de mieux, cela remplira les colonnes du journal.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1861.

Le Spiritisme à Lyon.

Nous nous sommes rendu de nouveau cette année à l'invitation pressante qui nous a été faite par les Spirites de Lyon, et bien que nous connussions, par la correspondance, les progrès du Spiritisme dans cette ville, le résultat a de beaucoup dépassé notre attente. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur donner quelques renseignements à ce sujet ; ils y verront un indice de la marche irrésistible de la doctrine, et une preuve patente de ses conséquences morales.

Mais avant de parler des Spirites de Lyon, nous ne devons pas oublier ceux de Sens et de Mâcon que nos avons visités sur notre route, et de les remercier de leur sympathique accueil. Là aussi nous avons pu constater un progrès très notable, soit dans le nombre des adeptes, soit dans l'opinion que l'on se fait du Spiritisme en général ; partout les rangs des rieurs s'éclaircissent, et ceux même qui ne croient point encore observent une prudente réserve, commandée par le caractère et la position sociale de ceux qui ne craignent plus aujourd'hui de s'avouer hautement partisans et propagateurs des nouvelles idées ; en présence de l'opinion qui se prononce et se généralise, les incrédules se disent qu'il pourrait bien y avoir quelque chose, et qu'en résumé chacun est libre dans ses croyances ; on veut tout au moins savoir ce dont il s'agit avant de parler, tandis qu'avant on parlait d'abord, avant de savoir sur quoi ; or, on ne peut nier que pour beaucoup de gens ce ne soit là un véritable progrès. Nous reviendrons plus tard sur ces deux centres, encore jeunes, numériquement parlant, tandis que Lyon a déjà atteint la virilité.

Ce n'est plus en effet par centaines que l'on y compte les Spirites, comme il y a un an : c'est par milliers ; ou, pour mieux dire, on ne les compte plus, et l'on estime qu'en suivant les mêmes progressions, dans un ou deux ans ils seront plus de trente mille. Le Spiritisme s'y est recruté dans toutes les classes, mais c'est surtout dans la classe ouvrière qu'il s'est propagé avec le plus de rapidité, et cela n'est pas étonnant ; cette classe étant celle qui souffre le plus, elle se tourne du côté où elle trouve le plus de consolations. Vous qui criez contré le Spiritisme, que ne lui en donnez-vous autant ! elle se tournerait vers vous ; mais au lieu de cela vous voulez lui ôter ce qui l'aide à porter son fardeau de misère ; c'est le plus sûr moyen de vous aliéner ses sympathies et de grossir les rangs qui vous sont opposés. Ce que nous avons vu de nos yeux est tellement caractéristique, et renferme un si grand enseignement, que nous croyons devoir donner aux travailleurs la plus large part dans notre compte rendu.

L'année passée il n'y avait qu'un seul centre de réunion, celui des Brotteaux, dirigé par M. Dijoud, chef d'atelier, et sa femme ; depuis il s'en est formé sur les différents points de la ville, à la Guillotière, à Perrache, à la Croix-Rousse, à Vaise, à Saint-Just, etc., sans compter un grand nombre de réunions particulières. A peine y avait-il en tout deux ou trois médiums assez novices ; aujourd'hui il y en a dans tous les groupes, et plusieurs sont de première force ; dans un seul groupe nous en avons vu cinq écrire simultanément. Nous avons également vu une jeune personne très bon médium voyant, et chez laquelle nous avons pu constater cette faculté développée à un très haut degré.

Nous avons rapporté une collection de dessins extrêmement remarquables d'un médium dessinateur qui ne sait pas dessiner ; ils rivalisent pour l'exécution et la complication avec les dessins de Jupiter, quoique dans un autre genre. Nous ne devons pas oublier un médium guérisseur aussi recommandable par son dévouement que par la puissance de sa faculté.

C'est beaucoup sans doute que les adeptes se multiplient, mais ce qui vaut mieux encore que le nombre c'est la qualité. Eh bien ! nous déclarons hautement que nous n'avons nulle part vu de réunions Spirites plus édifiantes que celles des ouvriers Lyonnais, sous le rapport de l'ordre, du recueillement et de l'attention qu'ils apportent aux instructions de leurs guides Spirituels ; il y a là des hommes, des vieillards, des femmes, des jeunes gens, des enfants même dont la tenue respectueuse et recueillie contraste avec leur âge ; jamais un seul n'a troublé un instant le silence de nos réunions souvent fort longues ; ils semblaient presque aussi avides que leurs parents de recueillir nos paroles. Ce n'est pas tout ; le nombre des métamorphoses morales est, chez les ouvriers, presque aussi grand

que celui des adeptes : des habitudes vicieuses réformées, des passions calmées, des haines apaisées, des intérieurs devenus paisibles, en un mot les vertus les plus chrétiennes développées, et cela par la confiance désormais inébranlable que les communications Spirites leur donnent en l'avenir auquel ils ne croyaient pas ; c'est un bonheur pour eux d'assister à ces instructions d'où ils sortent réconfortés contre l'adversité ; aussi en voit-on qui s'y rendent de plus d'une lieue par tous les temps, hiver comme été, et qui bravent tout pour ne pas manquer une séance ; c'est qu'il n'y a pas chez eux une foi vulgaire, mais une foi basée sur une conviction profonde, raisonnée et non aveugle.

Les Esprits qui les instruisent savent admirablement se mettre à la portée de leurs auditeurs. Leurs dictées ne sont pas des morceaux d'éloquence, mais de bonnes instructions familières, sans prétention, et qui, par cela même, vont au cœur. Les entretiens avec les parents et les amis défunts y jouent un grand rôle, et il en sort presque toujours d'utiles leçons. Souvent une famille entière se réunit, et la veillée se passe dans un doux épanchement avec ceux qui ne sont plus ; on veut avoir des nouvelles des oncles, des tantes, des cousins et des cousines ; savoir s'ils sont heureux ; personne n'est oublié ; chacun veut que le grand-père lui dise quelque chose ; et il donne à chacun un avis. - Et moi, grand-père, disait un jour un jeune garçon, vous ne me direz donc rien ? - Toi, mon enfant, si, je te dirai quelque chose : je ne suis pas content de toi ; l'autre jour tu t'es querellé en chemin pour une bêtise au lieu d'aller droit à ton ouvrage ; ce n'est pas bien, - Comment, grand-père, vous savez cela ? - Sans doute, je le sais ; est-ce que nous autres Esprits, nous ne voyons pas tout ce que vous faites, puisque nous sommes à côté de vous ? - Pardon, grand-père ; je vous promets que je ne recommencerai plus.

N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans cette communion des morts avec les vivants ? La vie future est là, palpitante sous les yeux ; il n'y a plus de mort, plus de séparation éternelle, plus de néant ; le ciel est plus près de la terre, et on le comprend mieux. Si c'est là une superstition, plût à Dieu qu'il n'y en eût jamais eu d'autres !

Un fait digne de remarque et que nous avons constaté, c'est la facilité avec laquelle ces hommes, la plupart illettrés, et endurcis aux plus rudes travaux, comprennent la portée de la doctrine ; on peut dire qu'ils n'en voient que le côté sérieux. Dans les instructions que nous avons données dans les différents groupes, nous avons vainement cherché à piquer la curiosité par le récit des manifestations physiques, et pourtant, pas un seul n'a vu une table tourner ; tandis que tout ce qui touchait aux appréciations morales captivait au plus haut point leur intérêt.

L'allocution suivante nous a été adressée lors de notre visite au groupe de Saint-Just ; nous la rapportons, non pour satisfaire une sotte et puérile vanité, mais comme preuve des sentiments qui dominent dans les ateliers où a pénétré le Spiritisme, et parce que nous savons être agréable à ceux qui ont bien voulu nous donner ce témoignage de sympathie. Nous la transcrivons textuellement, car nous nous serions fait un scrupule d'y ajouter un seul mot ; l'orthographe seule a été rectifiée.

« Monsieur Allan Kardec, disciple de Jésus, interprète de l'Esprit de Vérité, vous êtes notre frère en Dieu ; nous sommes réunis tous d'un même cœur sous la protection de saint Jean-Baptiste, protecteur de l'humanité, et précurseur du grand-maître Jésus, notre Sauveur.

« Nous vous prions, notre cher maître, de plonger vos regards dans le fond de nos cœurs, afin que vous puissiez vous rendre compte des sympathies que nous avons pour vous. Nous sommes de pauvres travailleurs, sans artifices ; un épais rideau, dès notre enfance, a été étendu sur nous pour étouffer notre intelligence ; mais vous, cher maître, par la volonté du Tout-Puissant, vous déchirez le rideau. Ce rideau, qu'ils ont cru impénétrable, ne peut résister à votre digne courage. Oh ! oui, notre frère, vous avez pris la lourde pioche pour découvrir la semence du spiritisme que l'on avait enfermée dans un terrain de granit ; vous la semez aux quatre coins du globe, et jusque dans nos pauvres quartiers d'ignorants, qui commencent à savourer le pain de vie.

« Nous le disons tous du fond du cœur ; nous sommes animés du même feu et nous répétons tous : Gloire à Allan Kardec et aux bons Esprits qui l'ont inspiré ! et vous, braves frères, M. et Mme Dijoud, les bénis de Dieu, de Jésus et de Marie, vous êtes gravés dans nos cœurs pour n'en sortir jamais, car vous avez sacrifié pour nous vos intérêts et vos plaisirs matériels. Dieu le sait ; nous le remercions de vous avoir choisis pour cette mission, et nous remercions aussi notre protecteur supérieur saint Jean-Baptiste.

« Merci, M. Allan Kardec ; merci mille fois, au nom du groupe de Saint-Just, d'être venu parmi nous, simples ouvriers, et encore bien imparfaits en Spiritisme ; votre présence nous cause une grande joie au milieu de nos tribulations qui sont grandes dans ce moment de crise commerciale ; vous nous apportez le baume bienfaisant que l'on nomme espérance, qui calme les haines, et rallume dans le cœur de l'homme l'amour et la charité. Nous nous appliquerons, cher maître, à suivre vos bons conseils et ceux des Esprits supérieurs qui auront la bonté de nous aider et de nous instruire, afin de devenir tous de vrais et bons Spirites. Cher maître, soyez assuré que vous emportez avec vous la sympathie de nos cœurs

pour l'éternité ; nous le promettons ; nous sommes et nous serons toujours vos adeptes sincères et soumis. Permettez au médium et à moi de vous donner le baiser d'amour fraternel au nom de tous les frères et sœurs qui sont ici. Nous serions bien heureux aussi si vous vouliez trinquer avec nous. »

Nous venions de loin, et nous avions gravi les hauteurs de Saint-Just par une chaleur accablante. Quelques rafraîchissements avaient été préparés au milieu des instruments du travail : du pain, du fromage, quelques fruits, un verre de vin ; véritables agapes offertes avec la simplicité antique et un cœur sincère. Un verre de vin ! hélas ! à notre intention ; car ces braves gens n'en boivent pas tous les jours ; mais c'était fête pour eux : on allait parler du Spiritisme. Oh ! c'est de grand cœur que nous avons trinqué avec eux, et leur modeste collation avait à nos yeux cent fois plus de prix que les plus splendides repas. Qu'ils en reçoivent ici l'assurance.

Quelqu'un nous disait à Lyon : « Le spiritisme pénètre chez les ouvriers par le raisonnement ; ne serait-il pas temps de chercher à l'y faire pénétrer par le cœur ? » Cette personne assurément ne connaît pas les ouvriers ; il serait à désirer qu'on trouvât autant de cœur chez tout le monde. Si un tel langage n'est pas inspiré par le cœur ; si le cœur n'est pour rien chez celui qui trouve dans le spiritisme la force de vaincre ses penchants, de lutter avec résignation contre la misère, d'étouffer ses rancunes et ses animosités ; chez celui qui partage son morceau de pain avec un plus malheureux, nous avouons ne pas savoir où est le cœur.

BANQUET

Offert à M. Allan Kardec par les différents groupes de Spirites lyonnais, le 19 septembre 1861.

Un banquet a encore réuni cette année un certain nombre de Spirites à Lyon, avec cette différence que l'année dernière il y avait une trentaine de convives, tandis que celui-ci en comptait cent soixante, représentant les différents groupes qui se considèrent tous comme les membres d'une même famille, et entre lesquels il n'existe pas l'ombre de jalousie et de rivalité, ce que nous sommes bien aise de faire remarquer en passant. La majorité des assistants était composée d'ouvriers, et tout le monde a remarqué l'ordre parfait qui n'a pas cessé de régner un seul instant ; c'est que les vrais Spirites mettent leur satisfaction dans les joies du cœur et

non dans les plaisirs bruyants. Plusieurs discours ont été prononcés ; nous allons les rapporter, parce qu'ils résument la situation et caractérisent une des phases de la marche du Spiritisme ; ils font, en outre, connaître le véritable esprit de cette population, regardée jadis avec une sorte d'effroi, parce qu'on l'avait mal jugée, et peut-être aussi mal dirigée moralement. Un des principaux discours fera malheureusement défaut, et nous le regrettons sincèrement : c'est celui de M. Renaud, remarquable par ses appréciations, et auquel nous ne trouvons de trop que les éloges qui nous y sont adressés. La copie de ce discours, d'une certaine étendue, ne nous ayant point été remise avant notre départ, nous sommes privés de l'insérer, mais nous n'en sommes pas moins reconnaissant envers l'auteur pour les témoignages de sympathie qu'il a bien voulu nous donner.

On a remarqué que, par une coïncidence non préméditée, puisqu'elle a été subordonnée à notre arrivée, le banquet de cette année avait eu lieu à la même date, 19 septembre, que celui de l'année passée.

Allocution de M. Dijoud, chef d'atelier, président du groupe Spirite des Brotteaux, en remerciement de l'assistance des bons Esprits.

Mes bons amis,

C'est au nom de tous que je viens remercier les bons Esprits de nous avoir réunis et initiés par leurs manifestations aux lois divines auxquelles nous sommes tous soumis ; satisfaction immense pour nous que les douces consolations qu'ils nous donnent et qui nous font supporter avec patience et résignation les épreuves et les souffrances de cette vie passagère, car nous n'ignorons plus maintenant le but de nos incarnations de rude labeur, et la récompense qui attend notre Esprit si nous les supportons avec courage et soumission.

Nous avons aussi appris par eux que si nous écoutons leurs avis, et si nous mettons en pratique leur sublime morale, c'est nous-mêmes qui amènerons le règne de bonheur que Dieu nous a fait promettre par son Fils ; alors l'égoïsme, la calomnie et la malice disparaîtront parmi nous, car nous sommes tous frères, et nous devons nous aimer, nous aider et nous pardonner comme des frères.

C'est donc à l'appel invisible des Esprits supérieurs que nous répondons en venant ici leur témoigner d'un cœur unanime notre reconnaissance. Prions-les de vouloir bien nous conserver leur protection et leur amour, et nous continuer leurs instructions si douces, si consolantes, si vivifiantes, qui nous ont fait tant de bien depuis que nous avons le bonheur de recevoir leurs communications.

Oh ! mes amis ! qu'il est beau ce jour où Dieu nous a conviés ! Prenons tous la résolution d'être de bons et sincères Spirites, et de ne jamais oublier cette doctrine qui fera le bonheur de l'humanité entière, en conduisant les hommes vers le bien. Merci aux bons Esprits qui nous assistent et nous donnent la lumière, et merci à Dieu de nous les avoir envoyés !

Toast porté par M. Courtet, négociant.

Messieurs,

Membre du groupe Spirite des Brotteaux, et en son nom, je viens vous proposer un toast en l'honneur de monsieur et madame Dijoud.

Madame, je remplis un devoir bien doux en servant d'interprète à toute notre Société, qui vous remercie de tout ce que vous avez fait en notre faveur ! Que de consolations vous avez fait naître parmi nous ! que de larmes d'attendrissement et de joie vous nous avez fait répandre ! Votre cœur si bon et si modeste ne s'est point enorgueilli de vos succès, et votre charité s'en est accrue.

Nous savons bien, madame, que vous n'êtes que l'interprète des Esprits supérieurs qui vous sont attachés, mais aussi avec quel dévouement vous acquittez-vous de cette tâche ! Par votre entremise nous sommes initiés à ces hautes questions de morale et de philosophie dont la solution doit amener le règne de Dieu, et par conséquent le bonheur des hommes sur cette terre.

Nous vous remercions aussi, madame, de l'assistance que vous donnez à nos malades ; votre foi et votre zèle en reçoivent la récompense par la satisfaction que vous éprouvez à faire le bien et à soulager la souffrance. Nous vous demandons la continuation de vos bons offices ; soyez persuadée de toute notre gratitude et de notre reconnaissance éternelle.

Monsieur Dijoud, nous vous remercions de l'intelligence, de la fermeté et de la complaisance que vous apportez dans nos réunions. Nous comptons sur vous pour continuer cette grande œuvre avec le concours des bons Esprits.

Toast porté par M Bouillant, professeur.

J'ai l'honneur de porter un toast à M. Allan Kardec, un toast tout de gratitude et de reconnaissance, au nom de ses adeptes, de ses apôtres ici présents.

Ah ! combien nous sommes heureux, nous, les volontaires de la *grande*

œuvre, de l'œuvre féconde et régénératrice, de voir au milieu de nous notre vaillant, notre bien aimé chef !

Si nous éprouvons ce bonheur, il faut bien le reconnaître, c'est que la faveur distinctive qui nous est accordée aujourd'hui est une de celles qu'on n'oublie pas, qu'on n'oublie jamais. Eh ! quel est le soldat, par exemple, qui ne se ressouviendrait point avec la plus vive ardeur que son général a bien voulu se mêler à lui pour rompre le *même* pain à la *même* table ?

Eh bien ! nous aussi, cher maître, nous sommes vos soldats, vos volontaires, et aussi haut que vous ayez planté votre étendard, à nous, non de le défendre, il n'en est pas besoin, mais à nous de le faire triompher par une sage, une fervente propagation. Cette cause, il est vrai, est si belle, si juste, si consolante ! vous nous l'avez si bien prouvé dans vos œuvres si remplies d'érudition, de savoir, d'éloquence ! Ah ! nous le reconnaissons tous, ce sont bien là les pages de l'homme inspiré du pur Esprit, car chacun de nous a compris, en puisant à la source de votre consciencieux travail, que toutes vos pensées étaient autant de sublimes émanations du Très-Haut ! Puis, si nous ajoutons, cher maître, que votre mission est sainte et sacrée ici-bas, c'est que plus d'une fois nous avons ressenti, par le secours de vos lumières, l'étincelle fluidique qui relie entre eux tous les mondes visibles et invisibles gravitant dans l'immensité ! Aussi nos cœurs battent-ils à l'unisson d'un même amour pour vous ; recevez-en ici l'expression vive, sincère et profonde ; à vous de tout notre cœur, à vous de tout notre esprit !

Discours de M. Allan Kardec.

Mesdames et Messieurs, vous tous, mes chers et bons frères en Spiritisme ;

S'il est des circonstances où l'on puisse regretter l'insuffisance de notre pauvre langue humaine, c'est lorsqu'il s'agit d'exprimer certains sentiments, et telle est en ce moment ma position. Ce que j'éprouve est à la fois une surprise bien agréable quand je vois le terrain immense que la doctrine Spirite a gagné parmi vous depuis un an, et j'admire la Providence ; une joie indicible à la vue du bien qu'elle y produit, des consolations qu'elle y répand sur tant de douleurs ostensibles ou cachées, et j'en déduis l'avenir qui l'attend ; c'est un bonheur inexprimable de me retrouver au milieu de cette famille devenue si nombreuse en si peu de temps, et qui s'accroît tous les jours ; c'est enfin, et par-dessus tout, une profonde et

sincère gratitude pour les touchants témoignages de sympathie que je reçois de vous.

Cette réunion a un caractère particulier. Dieu merci ! nous sommes tous ici d'assez bons Spirites, je pense, pour n'y voir que le plaisir de nous trouver ensemble, et non celui de nous trouver à table ; et, soit dit en passant, je crois même qu'un festin de Spirites serait une contradiction. Je présume aussi qu'en m'invitant si gracieusement et avec tant d'instances à me rendre au milieu de vous, vous n'avez pas cru que la question d'un banquet fût un motif d'attraction pour moi ; c'est ce que je me suis empressé d'écrire à mes bons amis Rey et Dijoud quand ils se sont excusés sur la simplicité de la réception ; car, soyez bien convaincus que ce qui m'honore le plus dans cette circonstance, ce dont je puis avec raison être fier, c'est la cordialité et la sincérité de l'accueil, ce qui se trouve bien rarement dans les réceptions d'apparat, car ici il n'y a point de masques sur les visages.

Si une chose pouvait atténuer le bonheur que j'ai de me trouver au milieu de vous, ce serait de n'y pouvoir rester que si peu de temps ; il m'eût été bien agréable de prolonger mon séjour dans un des centres les plus nombreux et les plus zélés du Spiritisme ; mais puisque vous avez désiré recevoir quelques instructions de ma part, vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, qu'afin d'utiliser tous les instants, je sorte un peu des banalités assez ordinaires en pareilles circonstances, et que mon allocution emprunte quelque gravité à la gravité même du sujet qui nous réunit. Certes, si nous étions à un repas de noces ou de baptême, il serait intempestif de parler des âmes, de la mort, et de la vie future ; mais, je le répète, nous sommes ici pour nous instruire, plutôt que pour manger, et, en tout cas, ce n'est pas pour nous amuser.

Ne croyez pas, messieurs, que cette spontanéité qui vous a portés à vous réunir ici soit un fait purement personnel ; cette réunion, n'en doutez pas, a un caractère spécial et providentiel ; une volonté supérieure l'a provoquée ; des mains invisibles vous y ont poussés à votre insu, et peut-être un jour marquera-t-elle dans les fastes du Spiritisme. Puissent nos frères futurs se rappeler ce jour mémorable où les Spirites lyonnais, donnant l'exemple de l'union et de la concorde, ont posé, dans ces nouvelles agapes, le premier jalon de l'alliance qui doit exister entre les Spirites de tous les pays du monde ; car le Spiritisme, en restituant à l'Esprit son véritable rôle dans la création, en constatant la supériorité de l'intelligence sur la matière, efface naturellement toutes les distinctions établies parmi les hommes d'après les avantages corporels et mondains, sur lesquels seul l'orgueil a fondé les castes et les stupides préjugés de la

couleur. Le Spiritisme, en élargissant le cercle de la famille par la pluralité des existences, établit entre les hommes une fraternité plus rationnelle que celle qui n'a pour base que les liens fragiles de la matière, car ces liens sont périssables, tandis que ceux de l'Esprit sont éternels. Ces liens, une fois bien compris, influeront, par la force des choses, sur les relations sociales, et plus tard sur la législation sociale, qui prendra pour base les lois immuables d'amour et de charité ; alors on verra disparaître ces anomalies qui choquent les hommes de bon sens, comme les lois du moyen âge choquent les hommes d'aujourd'hui. Mais ceci est l'œuvre du temps ; laissons à Dieu le soin de faire venir chaque chose à son heure ; attendons tout de sa sagesse et remercions-le seulement de nous avoir permis d'assister à l'aurore qui se lève pour l'humanité, et de nous avoir choisis comme les premiers pionniers de la grande œuvre qui se prépare. Qu'il daigne répandre sa bénédiction sur cette assemblée, la première où les adeptes du Spiritisme soient réunis en aussi grand nombre dans un sentiment de véritable confraternité.

Je dis de véritable confraternité, parce que j'ai l'intime conviction que tous, ici présents, n'en apportent aucun autre ; mais vous ne doutez pas que de nombreuses cohortes d'Esprits sont là parmi nous, qui nous écoutent en ce moment, épient toutes nos actions, et sondent les pensées de chacun, scrutant sa force ou sa faiblesse morale. Les sentiments qui les animent sont bien différents ; si les uns sont heureux de cette union, d'autres, croyez-le bien, en sont horriblement jaloux ; en sortant d'ici, ils vont tenter de semer la discorde et la désunion ; c'est à vous tous, bons et sincères Spirites, de leur prouver qu'ils perdent leur temps, et qu'ils se sont trompés en croyant trouver ici des cœurs accessibles à leurs perfides suggestions. Invoquez donc avec ferveur l'assistance de vos anges gardiens, afin qu'ils écartent de vous toute pensée qui ne serait pas pour le bien ; or, comme le mal ne peut avoir sa source dans le bien, le simple bon sens nous dit que toute pensée mauvaise ne peut venir d'un bon Esprit, et une pensée est nécessairement mauvaise grand elle est contraire à la loi d'amour et de charité ; quand elle a pour mobile l'envie ou la jalousie, l'orgueil blessé, ou même une puérile susceptibilité d'amour-propre froissé, frère jumeau de l'orgueil, qui porterait à regarder ses frères avec dédain. *Amour et charité pour tous*, dit le Spiritisme ; *tu aimeras ton prochain comme toi-même*, dit le Christ : cela n'est-il pas synonyme ?

Je vous ai félicités, mes amis, des progrès que le Spiritisme a faits parmi vous, et je suis on ne peut plus heureux de le constater. Félicitez-vous, de votre côté, de ce que ce progrès est le même partout ; oui, cette dernière année a vu dans tous les pays le Spiritisme grandir dans une

proportion qui a dépassé toutes les espérances ; il est dans l'air, dans les aspirations de tous, et partout il trouve des échos, des bouches qui répètent : Voilà ce que j'attendais, ce qu'une voix secrète me faisait pressentir. Mais le progrès se manifeste encore sous une nouvelle phase : c'est le courage de son opinion, qui n'existait pas il y a peu de temps encore. Ce n'était qu'en secret et à la dérobée qu'on en parlait ; aujourd'hui on s'avoue Spirite aussi hautement qu'on s'avoue catholique, juif ou protestant ; on brave la raillerie, et cette hardiesse impose aux railleurs, qui sont comme ces roquets qui courent après ceux qui les fuient, et se sauvent si on les poursuit ; elle donne du courage aux timides, et révèle dans beaucoup de localités de nombreux Spirites qui s'ignoraient mutuellement. Ce mouvement peut-il s'arrêter ? Peut-on l'arrêter ? Je le dis hautement : Non ; on a mis tout en œuvre pour cela : sarcasmes, railleries, science, anathème, il a tout surmonté sans ralentir sa marche d'une seconde ; aveugle donc qui n'y verrait pas le doigt de Dieu. On peut l'entraver ; l'arrêter, jamais, car s'il ne coule pas à droite, il coulera à gauche.

En voyant les bienfaits moraux qu'il procure, les consolations qu'il donne, les crimes même qu'il a déjà empêchés, on se demande qui peut avoir intérêt à le combattre. Il a contre lui d'abord les incrédules qui le bafouent : ceux-là ne sont pas à craindre, puisqu'on a vu leurs traits acérés se briser contre sa cuirasse ; les ignorants qui le combattent sans le connaître : ce sont les plus nombreux ; mais sa vérité combattue par l'ignorance n'a jamais eu rien à redouter, car les ignorants se réfutent eux-mêmes sans le vouloir, témoin M. Louis Figuier dans son *Histoire du merveilleux*. La troisième catégorie d'adversaires est plus dangereuse, car elle est tenace et perfide ; elle se compose de tous ceux dont il peut froisser les intérêts matériels ; ils combattent dans l'ombre, et les traits empoisonnés de la calomnie ne leur font pas défaut. Voilà les véritables ennemis du Spiritisme, comme de tout temps ils l'ont été de toutes les idées de progrès, et vous en trouverez dans tous les rangs, dans toutes les classes de la société. L'emporteront-ils ? Non ; car il n'est pas donné à l'homme de s'opposer à la marche de la nature, et le Spiritisme est dans l'ordre des choses naturelles ; il faudra donc que tôt ou tard ils en prennent leur parti, et qu'ils acceptent ce qui sera accepté par tout le monde. Non, ils ne l'emporteront pas ; ce sont eux qui seront emportés.

Un nouvel élément vient s'ajouter à la Légion des Spirites : c'est celui des classes laborieuses ; et remarquez en cela la sagesse de la Providence. Le Spiritisme s'est en premier lieu propagé dans les classes éclairées, dans les sommités sociales ; cela était nécessaire, d'abord pour lui donner plus de crédit, secondement pour qu'il fût élaboré et purgé des idées

superstitieuses que le défaut d'instruction aurait pu y introduire, et avec lesquelles on l'aurait confondu. A peine est-il constitué, si l'on peut parler ainsi d'une science aussi nouvelle, qu'il touche à la classe ouvrière et s'y propage avec rapidité. Ah ! c'est que là il y a tant de consolations à donner, tant de courages moraux à relever, tant de larmes à sécher, tant de résignation à inspirer, qu'il y est accueilli comme une ancre de salut, comme une égide contre les terribles tentations du besoin. Partout où je l'ai vu pénétrer dans la demeure du travail, partout je l'ai vu y produire ses bienfaisants effets moralisateurs. Réjouissez-vous donc, ouvriers lyonnais qui m'écoutez, car vous avez dans d'autres cités, telles que Sens, Lille, Bordeaux, des frères Spirites qui comme vous ont abjuré les coupables espérances du désordre et les criminels désirs de la vengeance. Continuez à prouver par votre exemple les bienfaisants résultats de cette doctrine. A ceux qui demandent à quoi elle peut servir ? répondez-leur : Dans mon désespoir, je voulais me tuer : le Spiritisme m'a arrêté, parce que je sais ce qu'il en coûte d'abréger volontairement les épreuves qu'il a plu à Dieu d'envoyer aux hommes ; pour m'étourdir je m'enivrais : j'ai compris que j'étais méprisable de m'ôter volontairement la raison et que je me privais ainsi de gagner mon pain et celui de mes enfants ; j'avais divorcé avec tous sentiments religieux : aujourd'hui je prie Dieu et je mets mon espoir dans sa miséricorde ; je ne croyais à rien qu'au néant comme suprême remède à mes misères : mon père s'est communiqué à moi et m'a dit : Mon fils, courage ! Dieu te voit ; encore un effort et tu es sauvé ! et je me suis mis à genoux devant Dieu et lui ai demandé pardon ; en voyant des riches et des pauvres, des gens qui ont tout et d'autres qui n'ont rien, j'accusais la Providence : aujourd'hui je sais que Dieu pèse tout dans la balance de sa justice et j'attends son jugement ; s'il est dans ses décrets que je doive succomber à la peine, eh bien ! je succomberai, mais avec la conscience pure, et sans emporter le remords d'avoir dérobé une obole à celui qui pouvait me sauver la vie. Dites-lui : Voilà à quoi sert le Spiritisme, cette folie, cette chimère, comme vous l'appelez. Oui, mes amis, continuez à prêcher d'exemple ; faites comprendre le Spiritisme avec ses conséquences salutaires, et quand on le comprendra, on ne s'en effraiera plus ; bien plus, il sera accueilli comme une garantie d'ordre social, et les incrédules eux-mêmes seront forcés d'en parler avec respect.

J'ai parlé des progrès du Spiritisme ; c'est qu'en effet il est sans exemple qu'une doctrine, quelle qu'elle soit, ait marché avec autant de rapidité sans en excepter même le christianisme. Cela veut-il dire qu'il lui soit supérieur, qu'il doive le supplanter ? Non ; mais c'est ici le lieu d'en fixer le véritable caractère, afin de détruire une prévention assez généralement répandue parmi ceux qui ne le connaissent pas.

Le christianisme, à sa naissance, avait à lutter contre une puissance redoutable : le Paganisme, alors universellement répandu ; il n'y avait entre eux aucune alliance possible, pas plus qu'entre la lumière et les ténèbres ; en un mot, il ne pouvait se propager qu'en détruisant ce qui existait ; aussi la lutte fut-elle longue et terrible ; les persécutions en sont la preuve. Le Spiritisme, au contraire, n'a rien à détruire, car il s'assied sur les bases mêmes du christianisme ; sur l'Évangile, dont il n'est que l'application. Vous concevez l'avantage, non de sa supériorité, mais de sa position. Ce n'est donc point, ainsi que quelques-uns le prétendent, toujours parce qu'ils ne le connaissent pas, une religion nouvelle, une secte qui se forme aux dépens de ses aînées ; c'est une doctrine purement morale qui ne s'occupe nullement des dogmes et laisse à chacun l'entière liberté de ses croyances, puisqu'elle n'en impose aucune ; et la preuve en est, c'est qu'il a des adhérents dans toutes, parmi les plus fervents catholiques comme parmi les protestants, les juifs et les musulmans. Le Spiritisme repose sur la possibilité de communiquer avec le monde invisible, c'est-à-dire avec les âmes ; or, comme les juifs, les protestants, les musulmans ont des âmes comme nous, il en résulte qu'elles peuvent se communiquer à eux aussi bien qu'à nous, et que, par conséquent, ils peuvent être Spirites comme nous.

Ce n'est pas plus une secte politique qu'une secte religieuse ; c'est la constatation d'un fait qui n'appartient pas plus à un parti que l'électricité et les chemins de fer ; c'est, dis-je, une doctrine morale, et la morale est de toutes les religions et de tous les partis.

La morale qu'il enseigne est-elle bonne ou mauvaise ? est-elle subversive ? Là est toute la question. Qu'on étudie, et l'on saura à quoi s'en tenir. Or, puisque c'est la morale de l'Évangile développée et appliquée, la condamner serait condamner l'Évangile.

A-t-il fait du bien ou du mal ? Étudiez encore et vous verrez. Qu'a-t-il fait ? Il a empêché d'innombrables suicides ; il a ramené la paix et la concorde dans un grand nombre de familles ; il a rendu doux et patients des hommes violents et colères ; il a donné de la résignation à ceux qui en manquaient, des consolations aux affligés ; il a ramené à Dieu ceux qui le méconnaissaient en détruisant les idées matérialistes, véritable plaie sociale qui annihile la responsabilité morale de l'homme ; voilà ce qu'il a fait, ce qu'il fait tous les jours, ce qu'il fera de plus en plus à mesure qu'il sera plus répandu. Est-ce là le résultat d'une mauvaise doctrine ? Mais je ne sache pas que personne ait jamais attaqué la morale du spiritisme ; seulement on dit que la religion peut produire tout cela. J'en conviens parfaitement ; mais alors pourquoi ne le produit-elle pas toujours ? C'est

parce que tout le monde ne la comprend pas ; or, le Spiritisme, en rendant clair et intelligible pour tous ce qui ne l'est pas ; évident ce qui est douteux, conduit à l'application ; tandis qu'on ne sent jamais la nécessité de ce que l'on ne comprend pas ; donc le Spiritisme, loin d'être l'antagoniste de la religion, en est l'auxiliaire ; et la preuve, c'est qu'il ramène aux idées religieuses ceux qui les avaient repoussées. En résumé, le Spiritisme n'a jamais conseillé de changer de religion, ni de sacrifier ses croyances ; il n'appartient en propre à aucune religion, ou pour mieux dire il est de toutes les religions.

Quelques mots encore, messieurs, je vous prie, sur une question toute pratique. Le nombre croissant des Spirites, à Lyon, montre l'utilité du conseil que je vous ai donné l'année dernière, relativement à la formation des groupes. Réunir tous les adeptes en une seule société serait déjà aujourd'hui une chose matériellement impossible, et qui le sera bien plus encore dans quelque temps. Outre le nombre, les distances à parcourir en raison de l'étendue de la ville, les différences des habitudes selon les positions sociales, ajoutent à cette impossibilité. Par ces motifs, et par beaucoup d'autres qu'il serait trop long de développer ici, une seule société est une chimère impraticable ; multipliez les groupes le plus possible ; qu'il y en ait dix, qu'il y en ait cent, s'il le faut, et soyez certains que vous arriverez plus vite et plus sûrement.

Il y aurait ici des choses très importantes à dire sur la question d'unité de principes ; sur la divergence qui pourrait exister entre eux sur quelques points ; mais je m'arrête pour ne pas abuser de votre patience à m'écouter, patience que j'ai déjà mise à une trop longue épreuve. Si vous le désirez, j'en ferai l'objet d'une instruction spéciale que je vous adresserai prochainement.

Je termine, messieurs, cette allocution, à laquelle je me suis laissé entraîner par la rareté même des occasions que j'ai d'avoir le bonheur d'être au milieu de vous. J'emporterai de votre bienveillant accueil un souvenir qui ne s'effacera jamais, soyez-en bien persuadés.

Encore une fois, mes amis, merci du fond du cœur des marques de sympathie que vous voulez bien me donner ; merci des bonnes paroles que vous m'avez fait adresser par vos interprètes, et dont je n'accepte que le devoir qu'elles m'imposent pour ce qui me reste à faire, et non les éloges. Puisse cette solennité être le gage de l'union qui doit exister entre tous les vrais Spirites !

Je porte un toast aux Spirites lyonnais et à tous ceux d'entre eux qui se distinguent par leur zèle, leur dévouement ; leur abnégation, et que vous nommez vous-mêmes sans que j'aie besoin de le faire.

Aux Spirites lyonnais, sans distinction d'opinion, qu'ils soient ou non présents !

Messieurs, les Esprits veulent aussi avoir leur part dans cette fête de famille, et y dire leur mot. Celui d'Éraste, que vous connaissez par les remarquables dissertations qui ont été publiées dans la Revue, a spontanément dicté, avant mon départ, et à votre intention, l'épître suivante, dont il m'a chargé de vous donner lecture en son nom. C'est avec bonheur que je m'acquitte de cette commission. Vous aurez ainsi la preuve que les Esprits qui se communiquent à vous ne sont pas les seuls à s'occuper de vous et de ce qui vous concerne. Cette certitude ne peut qu'affermir votre foi et votre confiance, en voyant que l'œil vigilant des Esprits supérieurs s'étend sur tous, et que, sans vous en douter, vous êtes aussi l'objet de leur sollicitude.

Epître d'Eraste aux Spirites lyonnais,

Lue au banquet du 19 septembre 1861.

Ce n'est pas sans une émotion bien douce que je viens m'entretenir avec vous, chers Spirites du groupe lyonnais ; dans un milieu comme le vôtre, où tous les rangs sont confondus, où toutes les conditions sociales se donnent la main, je me sens plein de tendresse et de sympathie, et je suis heureux de pouvoir vous annoncer que nous tous, qui sommes les Esprits initiateurs du Spiritisme en France, assisterons avec une joie bien vive à vos fraternelles agapes, auxquelles nous avons été conviés par *Jean* et *Irénée*, vos guides spirituels éminents. Ah ! ces agapes réveillent dans mon cœur le souvenir de celles où nous nous réunissions tous, il y a dix-huit cents ans, lorsque nous combattions contre les mœurs dissolues du *paganisme romain*, et que nous commentions déjà les enseignements et les paraboles du Fils de l'Homme, mort pour la propagation de l'idée sainte sur l'arbre d'infamie ! Si le TRÈS-HAUT, mes amis, par un effet de sa miséricorde infinie, permettait que le souvenir du passé pût rayonner un instant dans vos mémoires engourdies, vous vous rappelleriez cette époque, illustrée par les saints martyrs de la pléiade lyonnaise : *Sanctus*, *Alexandre*, *Attale*, *Episode*, la douce et courageuse *Blandine*, *Irénée* le vaillant évêque, auxquels beaucoup d'entre vous formaient alors cortège, en applaudissant à leur héroïsme et en chantant les louanges du Seigneur ; vous vous souviendriez aussi que plusieurs d'entre ceux qui m'écoutent ont arrosé de leur sang la terre lyonnaise, cette terre féconde qu'Eucher et Grégoire de Tours ont appelée la patrie des martyrs. Je ne vous les nommerai pas ; mais vous pouvez considérer ceux qui remplissent auprès de vos groupes une

mission, un apostolat, comme ayant déjà été martyrs de la propagation de l'idée égalitaire, enseignée du haut du Golgotha par notre Christ bien-aimé ! Aujourd'hui, chers disciples, celui qui fut sacré par saint Paul vient vous dire que votre mission est toujours la même, car le *paganisme romain*, toujours debout, toujours vivace, enlace encore le monde, comme le lierre enlace le chêne ; vous devez donc répandre parmi vos malheureux frères, esclaves de leurs passions ou des passions des autres, la saine et consolante doctrine que mes amis et moi sommes venus vous révéler par nos médiums de tous les pays. Néanmoins, constatons que les temps ont progressé ; que les mœurs ne sont plus les mêmes et que l'humanité a grandi ; car aujourd'hui, si vous étiez en butte à la persécution, elle n'émanerait plus d'un pouvoir tyrannique et jaloux, comme au temps de la primitive Église, mais des intérêts coalisés contre l'idée et contre vous, les apôtres de l'idée.

Je viens de prononcer le mot égalitaire : je crois utile de m'y arrêter un peu, parce que nous ne venons point prêcher, au milieu de vous, d'impraticables utopies, et parce que, au contraire, nous repoussons énergiquement tout ce qui semblerait se rattacher aux prescriptions d'un communisme antisocial ; nous sommes, avant tout, essentiellement propagateurs de la liberté individuelle, indispensable au développement des incarnés ; par conséquent, ennemis déclarés de tout ce qui se rapproche de ces législations conventuelles qui annihilent brutalement les individus. Bien que je m'adresse à un auditoire en partie composé d'artisans et de prolétaires, je sais que leurs consciences, éclairées par les rayonnements de la vérité spirite, ont déjà repoussé toute communion avec les théories antisociales données à l'appui de ce mot : *égalité*. Quoi qu'il en soit, je crois devoir restituer à ce mot sa signification chrétienne, telle que celui qui a dit : « Rendez à César ce qui appartient à César, » l'avait expliqué lui-même. Eh bien ! Spirites, l'égalité proclamée par le Christ, et que nous professons nous-mêmes au milieu de vos groupes aimés, c'est l'égalité devant la justice de Dieu, c'est-à-dire, notre droit, suivant notre devoir accompli, de monter dans la hiérarchie des Esprits et d'atteindre un jour les mondes avancés où règne le parfait bonheur. Pour cela, il n'est tenu compte ni de la naissance, ni de la fortune : le pauvre et le faible y parviennent comme le riche et le puissant ; car les uns n'emportent pas plus que les autres matériellement ; et comme on n'y achète ni sa place ni son pardon avec de l'argent, les droits sont égaux pour tous ; égalité devant Dieu, voilà la véritable égalité. Il ne vous sera pas demandé ce que vous avez possédé, mais bien l'usage que vous aurez fait de ce que vous avez possédé. Or, plus vous aurez possédé, plus longs et plus difficiles seront les comptes que

vous aurez à rendre de votre gestion. Ainsi donc, après vos existences de missions, d'épreuves ou de châtiments dans les parages terrestres, chacun de vous, selon ses œuvres bonnes ou mauvaises, ou progressera dans l'échelle des êtres, ou recommencera tôt ou tard son existence, si celle-ci a été dévoyée. En conséquence, je vous le répète, en proclamant le dogme sacré de l'égalité, nous ne venons pas vous enseigner que vous devez être ici-bas tous égaux en richesses, en savoir et en bonheur ; mais que vous arriverez tous, à votre heure et selon vos mérites, au bonheur des élus, partage des âmes d'élite qui ont accompli leurs devoirs. Voilà, mes chers Spirites, l'égalité à laquelle vous avez droit, à laquelle le Spiritisme émancipateur vous conduira, et à laquelle je vous convie de toutes mes forces. Pour y parvenir, qu'avez-vous à faire ? Obéir à ces deux mots sublimes : amour et charité, qui résument admirablement la loi et les prophètes. Amour et charité ! ah ! celui qui remplira selon sa conscience les prescriptions de cette maxime divine est sûr de gravir rapidement les degrés de l'échelle de Jacob, et d'atteindre bientôt les sphères élevées, d'où il pourra adorer, contempler et comprendre la majesté de l'Éternel.

Vous ne sauriez croire combien il nous est doux et agréable de présider à votre banquet, où le riche et l'artisan se coudoient en buvant à la fraternité ; où le juif, le catholique et le protestant peuvent s'asseoir à la même communion pascale. Vous ne sauriez croire combien je suis fier de vous distribuer à tous et à chacun les éloges et les encouragements que l'*Esprit de Vérité*, notre maître bien-aimé, m'a ordonné de décerner à vos pieuses cohortes : à toi, Dijoud, à toi, sa digne compagne, et à vous tous dévoués missionnaires, qui répandez les bienfaits du Spiritisme, merci de votre concours et de votre zèle. Mais noblesse oblige, mes amis, surtout celle du cœur, et vous seriez bien coupables, bien criminels de faillir, à l'avenir, à vos saintes missions ; mais vous n'y faillirez pas ; j'en ai pour garant le bien que vous avez accompli et celui qui vous reste à faire. Mais c'est à vous, mes bien-aimés frères du labeur quotidien, que je réserve mes plus sincères félicitations, car, je le sais, vous gravissez péniblement votre Golgotha en portant, comme Christ, votre croix douloureuse. Que pourrais-je dire de plus élogieux pour vous que de rappeler le courage et la résignation avec lesquels vous supportez les désastres inouïs que la lutte fratricide, mais nécessaire des deux Amériques engendre au milieu de vous ? Ah ! nul ne peut nier que la bienfaisante influence du Spiritisme ne se fasse déjà sentir ; elle a pénétré, avec l'espérance et la foi, au milieu des ateliers ; et quand on se rappelle les époques du dernier règne, où, dès que le travail chômait, les travailleurs descendaient de la Croix-Rousse aux Terreaux en groupes tumultueux faisant présager l'émeute, et l'émeute la

répression terrible, on doit remercier Dieu de la nouvelle révélation. En effet, suivant cette image vulgaire dont ils se servent dans leur langage pittoresque, souvent il leur faut *danser devant le buffet* ; alors ils disent, en serrant la courroie : Bah ! nous mangerons demain ! ! ! ! Je sais bien que la charité publique et particulière s'ingénie et se remue ; mais là n'est pas le vrai remède. Il faut mieux à l'humanité ; c'est pourquoi, si le Christianisme a préconisé l'égalité et les lois égalitaires, le Spiritisme recèle dans ses flancs la fraternité et ses lois ; œuvre grandiose et durable que béniront les siècles futurs. Rappelez-vous, mes amis, que Christ prit ses apôtres parmi les derniers des hommes, et que ces derniers, plus forts que les Césars, ont conquis le monde à l'idée chrétienne. A vous donc incombe l'œuvre sainte d'éclairer vos compagnons d'atelier, et de propager notre sublime doctrine qui fait les hommes si forts dans l'adversité, afin que l'Esprit du mal et de révolte ne vienne pas susciter la haine et la vengeance dans le cœur de vos frères que la grâce spirite n'a pas encore touchés. Cette œuvre vous appartient tout entière, mes chers amis ; vous la remplirez, je le sais, avec le zèle et l'ardeur que donne la conscience d'un devoir à remplir ; et un jour l'histoire reconnaissante inscrira dans ses annales que les ouvriers de Lyon, éclairés par le Spiritisme, ont bien mérité de la patrie en 1861 et 1862, pour le courage et la résignation avec lesquels ils ont supporté les tristes conséquences des luttes esclavagistes entre les *États désunis* d'Amérique. Qu'importe ! car ces temps de luttes et d'épreuves sont, mes enfants, des temps bénis de Dieu, envoyés pour développer le courage, la patience et l'énergie ; pour hâter l'élévation et le perfectionnement de l'orbe terrestre et des Esprits qui y sont emprisonnés dans les liens charnels de la matière. Allez ! maintenant, la tranchée est ouverte dans le vieux monde, et sur ses ruines vous acclamerez l'ère spirite de la fraternité qui vous montre le but et la fin des misères humaines, en consolant et fortifiant vos cœurs contre l'adversité et la lutte, et vous confondrez les incrédules et les impies en remerciant Dieu du lot de vos infortunes et de vos épreuves, parce que celles-ci vous rapprochent du bonheur éternel.

Il me reste à vous faire entendre quelques conseils que souvent déjà vos guides habituels vous ont donnés, mais que ma position personnelle et la circonstance actuelle m'engagent à vous rappeler de nouveau. Je m'adresse ici, mes bons amis, à tous les Spirites, à tous les groupes, afin que nulle scission, nulle dissidence, nul schisme ne surgissent entre vous, mais qu'au contraire, une croyance solidaire vous anime et vous réunisse tous, parce que cela est nécessaire au développement de notre bienfaisante doctrine. Je sens comme une volonté qui me contraint à vous prêcher la concorde et l'u-

nion, parce qu'en cela comme en toute chose, l'union fait la force, et vous avez besoin d'être forts et unis pour tenir tête aux orages qui s'approchent ; et non seulement vous avez besoin d'être unis entre vous, mais encore avec vos frères de tous les pays ; c'est pourquoi je vous adjure de suivre l'exemple que vous ont donné les Spirites de Bordeaux, dont tous les groupes particuliers forment les satellites d'un groupe central, lequel a sollicité d'entrer en communion avec la Société initiatrice de Paris qui, la première, a reçu les éléments d'un corps de doctrine et posé des bases sérieuses aux études du Spiritisme que nous tous, Esprits, professons par le monde entier.

Je sais que ce que je vous dis ici ne sera pas perdu ; je m'en réfère, du reste, entièrement aux conseils que vous avez déjà reçus, et que vous recevrez encore de vos excellents guides spirituels qui vous dirigeront dans cette voie salutaire, parce qu'il faut que la lumière aille du centre aux rayons et des rayons au centre, afin que tous profitent et bénéficient des travaux de chacun. Il est incontestable, d'ailleurs, qu'en soumettant au creuset de la raison et de la logique toutes les données et toutes les communications des Esprits, il sera facile de repousser l'absurdité et l'erreur. Un médium peut être fasciné, un groupe abusé, mais le contrôle sévère des autres groupes, mais la science acquise et la haute autorité morale des chefs de groupes, mais les communications des principaux médiums, qui reçoivent un cachet de logique et d'authenticité de nos meilleurs Esprits, feront rapidement justice des dictées mensongères et astucieuses émanées d'une tourbe d'Esprits trompeurs, imparfaits ou méchants. Repoussez-les impitoyablement tous ces Esprits qui se donnent comme conseils exclusifs en prêchant la division et l'isolement. Ce sont presque toujours des Esprits vaniteux et médiocres qui tendent à s'imposer aux hommes faibles et crédules en leur prodiguant des louanges exagérées, afin de les fasciner et de les tenir sous leur domination. Ce sont généralement des Esprits affamés de pouvoir qui, despotes publics ou privés de leur vivant, veulent avoir encore des victimes à tyranniser après leur mort. En général, mes amis, défiez-vous des communications qui portent un caractère de mysticisme et d'étrangeté, ou qui prescrivent des cérémonies et des actes bizarres ; il y a toujours alors un motif légitime de suspicion. D'un autre côté, croyez bien que lorsqu'une vérité doit être révélée à l'humanité, elle est, pour ainsi dire, instantanément communiquée dans tous les groupes sérieux qui possèdent de sérieux médiums.

Enfin, je crois bon de vous redire ici que nul n'est parfait médium s'il est obsédé ; l'obsession est un des plus grand écueils, et il y a obsession manifeste lorsqu'un médium n'est apte qu'à recevoir les communications d'un Esprit spécial, si haut que celui-ci cherche à se placer lui-même. En conséquence,

tout médium, tout groupe qui se croient privilégiés par des communications que, seuls, ils peuvent recevoir, et qui, d'autre part, sont assujettis à des pratiques qui frisent la superstition, sont indubitablement sous le coup d'une obsession des mieux caractérisées. Je vous dis tout cela, mes amis, parce qu'il existe dans le monde des médiums fascinés par de perfides Esprits. Je les démasquerai impitoyablement ces Esprits, s'ils osent encore profaner des noms vénérés, dont ils s'emparent comme des larrons, et dont ils se parent orgueilleusement comme des laquais de l'habit de leur maître ; je les clouerai au pilori sans pitié, s'ils persistent à détourner du droit chemin d'honnêtes Chrétiens, de zélés Spirites dont ils ont surpris la bonne foi. En un mot, laissez-moi vous répéter ce que j'ai déjà conseillé aux Spirites parisiens : il vaut mieux repousser dix vérités momentanément qu'admettre un seul mensonge, une seule fausse théorie ; parce que sur cette théorie, sur ce mensonge, vous pourriez édifier tout un système qui croulerait au premier souffle de la vérité, comme un monument bâti sur un sable mouvant ; tandis que si vous rejetez aujourd'hui certaines vérités, certains principes, parce qu'ils ne vous sont pas démontrés logiquement, bientôt un fait brutal ou une démonstration irréfutable viendra vous en affirmer l'authenticité.

A Jean, à Irénée, à Blandine, ainsi qu'à tous vos Esprits protecteurs, incombe la tâche de vous prémunir dorénavant contre les faux prophètes de l'erraticité. Le grand Esprit émancipateur qui préside à nos travaux sous l'œil du Tout-Puissant y pourvoira, vous pouvez m'en croire. Quant à moi, bien que je sois plus particulièrement attaché aux groupes parisiens, je viendrai quelquefois m'entretenir avec vous et je suivrai toujours avec intérêt vos travaux particuliers.

Nous attendons beaucoup de la province lyonnaise, et nous savons que vous ne manquerez ni les uns ni les autres à vos missions respectives. Rappelez-vous que le christianisme, apporté par les légions césariennes, jeta, il y a bientôt deux mille ans, les premières semences de la rénovation chrétienne à Vienne et à Lyon, d'où elles se propagèrent rapidement dans la Gaule du Nord. Aujourd'hui, le progrès doit s'accomplir dans un rayonnement nouveau, c'est-à-dire du Nord au Midi. A l'œuvre donc ! Lyonnais ; il faut que la vérité triomphe, et ce n'est pas sans une légitime impatience que nous attendons l'heure où retentira la trompette d'argent qui nous annoncera votre premier combat et votre première victoire.

Maintenant laissez-moi vous remercier du recueillement avec lequel vous m'avez écouté, et du sympathique accueil que vous nous avez fait. Que Dieu tout-puissant, notre maître à tous, vous accorde sa bienveillance, et répande sur vous et sur son serviteur très humble les trésors de sa miséricorde infinie ! Adieu ! Lyonnais ; je vous bénis ! ÉRASTE.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Eugène Scribe.

(Société spirite de Paris.)

Lors de la discussion qui s'est établie entre plusieurs Esprits sur l'aphorisme de Buffon : *Le style c'est l'homme*, et que nous avons rapportée dans notre précédent numéro, le nom de M. Scribe fut prononcé, ce qui sans doute a été pour lui un motif de venir, quoique n'étant pas appelé ; sans prendre part au débat, il dicta spontanément la dissertation suivante qui provoqua l'entretien ci-après.

- Il serait à désirer que le théâtre, où grands et petits vont puiser des enseignements, se préoccupât un peu moins de flatter le goût des mœurs faciles et l'exaltation des côtés véniels d'une jeunesse ardente, mais que l'amélioration sociale fût poursuivie par des pièces élevées et morales, où la fine plaisanterie remplacerait le gros sel de cuisine dont se servent les vaudevillistes du jour. Mais non ; suivant le théâtre, et suivant le public, on flatte les passions humaines. Ici, on préconise la blouse aux dépens de l'habit noir dont on fait le bouc émissaire de toutes les iniquités sociales ; là, c'est la blouse qui est honnie et conspuée, car elle recouvre toujours, dit-on, le fripon ou l'assassin. Mensonge des deux côtés.

Quelques auteurs commencent bien à prendre le taureau par les cornes, et, comme Émile Augier, à clouer les manieurs d'argent au pilori de l'opinion publique. Bah ! qu'importe ! Le public n'en continue pas moins à se précipiter vers les théâtres, où une plastique effrontée et sans pudeur fait tous les frais du spectacle. Ah ! il est temps que les idées spirites soient propagées dans toutes les couches sociales, parce qu'alors le théâtre se moralisera de lui-même, et, aux exhibitions féminines succéderont des pièces consciencieuses, jouées consciencieusement par des artistes de talent ; tous y gagneront. Espérons que bientôt surgira un auteur dramatique capable de chasser du théâtre et de l'engouement du public tous ces faiseurs, proxénètes immoraux des dames aux camélias de toute sorte. Travaillez donc à répandre le Spiritisme qui doit produire un aussi louable résultat.

E. SCRIBE.

Dem. Dans une communication que vous avez dictée il y a peu de temps à mademoiselle J…, et qui a été lue à la Société, vous dites que ce qui a fait votre réputation sur la terre ne l'a pas faite au ciel, et que vous

auriez pu mieux employer les dons que vous aviez reçus de Dieu. Seriez-vous assez bon pour nous développer cette pensée, et nous dire en quoi vos œuvres sont répréhensibles ; il nous semble qu'elles ont un côté moral, et qu'elles ont ouvert une voie au progrès dans un certain sens ?

Rép. Tout est relatif ; aujourd'hui, dans le monde élevé où je me trouve, je ne vois plus avec mes yeux terrestres, et je pense qu'avec les dons que j'avais reçus du Tout-Puissant, je pouvais arriver à mieux pour l'humanité ; voilà pourquoi j'ai dit que je n'avais pas travaillé pour le ciel. Mais je ne peux pas exprimer en quelques mots ce que je voudrais vous dire là-dessus, car, vous le savez, j'étais un peu verbeux.

D. Vous dites encore que vous voudriez composer un ouvrage plus utile et plus sérieux, mais que cette joie vous est refusée. Est-ce comme Esprit que vous auriez voulu faire cet ouvrage, et dans ce cas, comment auriez-vous fait pour en faire profiter les hommes ?

R. Mon Dieu ! de la manière toute simple qu'emploient les Esprits, en inspirant les écrivains qui s'imaginent souvent puiser dans leur propre fonds, hélas ! quelquefois bien vide.

D. Peut-on savoir quel est le sujet que vous vous proposiez de traiter ?

R. Je n'avais point de but arrêté, mais, vous le savez, on aime un peu à faire ce que l'on n'a jamais fait. J'aurais voulu m'occuper de philosophie et de spiritualisme, parce que je me suis un peu trop occupé de réalisme. Ne prenez pas ce mot réalisme comme on l'entend aujourd'hui ; j'ai voulu seulement dire que je me suis plus spécialement occupé de ce qui amusait les yeux et l'oreille des Esprits frivoles de la terre que de ce qui pouvait satisfaire les Esprits sérieux et philosophes.

D. Vous avez dit à mademoiselle J…, que vous n'étiez pas heureux. Vous pouvez ne pas avoir le sort des bienheureux ; mais tout à l'heure, dans le comité, on a raconté une foule de bonnes actions que vous avez faites et qui doivent certainement vous compter.

R. Non, je ne suis pas heureux, parce que, hélas ! j'ai encore de l'ambition, et qu'ayant été académicien sur la terre, j'aurais bien voulu également faire partie de celle des élus.

D. Il nous semble qu'à défaut de l'ouvrage que vous ne pouvez pas faire encore, vous pourriez atteindre le même but, pour vous et pour les autres, en venant ici nous faire une série de dissertations.

R. Je ne demande pas mieux, et je viendrai avec plaisir, si on me le permet, ce que j'ignore, parce que je n'ai pas encore de position bien déterminée dans le monde spirituel. Tout est si nouveau pour moi, qui ai passé ma vie à marier des sous-lieutenants avec de riches héritières, que je n'ai pas encore eu le temps de connaître et d'admirer ce monde éthéré

que j'avais oublié dans mon incarnation. Je reviendrai donc, si les Grands Esprits le permettent.

D. Dans le monde où vous êtes, aviez-vous déjà revu madame de Girardin qui, de son vivant, s'occupait beaucoup d'Esprits et d'évocations ?

R. Elle a eu la bonté de venir m'attendre au seuil de la véritable vie avec les Esprits de la pléiade à laquelle nous appartenions.

D. Est-elle plus heureuse que vous ?

R. Plus heureuse que moi est son Esprit, parce qu'elle a contribué aux ouvrages d'éducation pour l'enfance, composés par Sophie Gay, sa mère.

Remarque d'Éraste. Non, c'est parce qu'elle a lutté, tandis que Scribe s'est laissé aller au courant de sa vie facile.

D. Allez-vous quelquefois assister à la représentation de vos œuvres, ainsi que madame de Girardin ou Casimir Delavigne ?

R. Comment voulez-vous que nous n'allions pas voir ces enfants chéris, que nous avons laissés sur la terre ? c'est encore une de nos pures jouissances.

Remarque. La mort ne sépare donc point ceux qui se sont connus sur la terre ; ils se retrouvent, se réunissent et s'intéressent à ce qui faisait l'objet de leurs préoccupations. On dira sans doute que s'ils se rappellent ce qui faisait leur joie, ils se rappellent aussi les sujets de douleur, et que cela doit altérer leur félicité. Ce souvenir produit un effet tout contraire, car la satisfaction d'être délivré des maux terrestres est une jouissance d'autant plus douce que le contraste est plus grand ; on apprécie mieux les bienfaits de la santé après une maladie, le calme après la tempête. Le guerrier rentré dans ses foyers ne se plait-il pas à raconter les dangers qu'il a courus, les fatigues qu'il a éprouvées ? De même, pour les Esprits, le souvenir des luttes terrestres est une jouissance quand ils en sont sortis victorieux. Mais ce souvenir se perd dans le lointain, ou tout au moins diminue d'importance à leurs yeux, à mesure qu'ils se dégagent des fluides matériels des mondes inférieurs et se rapprochent de la perfection ; ces souvenirs sont pour eux des rêves éloignés, comme sont chez l'homme fait les souvenirs de la première enfance.

Enseignements et dissertations spirites.

Les Crétins.

(Société spirite de Paris. - Méd. Madame Costel.)

Notre collègue, madame Costel, étant allée faire une excursion dans la partie des Alpes où le crétinisme semble avoir établi un de ses principaux foyers, y reçut d'un de ses Esprits habituels la communication suivante :

- Les crétins sont des êtres punis sur la terre pour le mauvais usage qu'ils ont fait de puissantes facultés ; leur âme est emprisonnée dans un corps dont les organes impuissants ne peuvent exprimer leurs pensées ; ce mutisme moral et physique est une des plus cruelles punitions terrestres ; souvent elle est choisie par les Esprits repentants qui veulent racheter leurs fautes. Cette épreuve n'est point stérile, car l'Esprit ne reste pas stationnaire dans sa prison de chair ; ces yeux hébétés voient, ce cerveau déprimé conçoit, mais rien ne peut se traduire ni par la parole ni par le regard, et, sauf le mouvement, ils sont moralement dans l'état des léthargiques et des cataleptiques qui voient et entendent ce qui se passe autour d'eux sans pouvoir l'exprimer. Quand vous avez en rêve ces terribles cauchemars où vous voulez fuir un danger, que vous poussez des cris pour appeler au secours, tandis que votre langue reste attachée au palais et vos pieds au sol, vous éprouvez un instant ce que le crétin éprouve toujours : paralysie du corps jointe à la vie de l'Esprit.

Presque toutes les infirmités ont ainsi leur raison d'être ; rien ne se fait sans cause, et ce que vous appelez l'injustice du sort est l'application de la plus haute justice. La folie est aussi une punition de l'abus de hautes facultés ; le fou a deux personnalités : celle qui extravague et celle qui a la conscience de ses actes, sans pouvoir les diriger. Quant aux crétins, la vie contemplative et isolée de leur âme, qui n'a pas les distractions du corps, peut être aussi agitée que les existences les plus compliquées par les événements ; quelques-uns se révoltent contre leur supplice volontaire ; ils regrettent de l'avoir choisi et éprouvent un désir furieux de revenir à une autre vie, désir qui leur fait oublier la résignation à la vie présente, et le remords de la vie passée dont ils ont la conscience, car les crétins et les fous savent plus que vous, et sous leur impuissance physique se cache une puissance morale dont vous n'avez nulle idée. Les actes de fureur ou d'imbécillité auxquels leur corps se livre sont jugés par l'être intérieur qui en souffre et qui en rougit. Ainsi, les bafouer, les injurier, les maltraiter même, comme on le fait quelquefois, c'est augmenter leurs souffrances, car c'est leur faire sentir plus durement leur faiblesse et leur abjection, et s'ils le pouvaient, ils accuseraient de lâcheté ceux qui n'agissent de cette façon que parce qu'ils savent que leur victime ne peut se défendre.

Le crétinisme n'est pas une des lois de Dieu, et la science peut le faire disparaître, car il est le résultat matériel de l'ignorance, de la misère et de la malpropreté. Les nouveaux moyens d'hygiène que la science, devenue plus pratique, a mis à la portée de tous, tendent à le détruire. Le progrès étant la condition expresse de l'humanité, les épreuves imposées se modifieront et suivront la marche des siècles ; elles deviendront toutes

morales, et lorsque votre terre, jeune encore, aura accompli toutes les phases de son existence, elle deviendra un séjour de félicité comme d'autres planètes plus avancées.

Pierre JOUTY, *père du médium.*

Remarque. Il fut un temps où l'on avait mis en question l'âme des crétins, et l'on se demandait s'ils appartenaient véritablement à l'espèce humaine. La manière dont le Spiritisme les fait envisager n'est-elle pas d'une haute moralité et d'un grand enseignement ? N'y a-t-il pas matière à sérieuses réflexions en songeant que ces corps disgraciés renferment des âmes qui ont peut-être brillé dans le monde, qui sont aussi lucides et aussi pensantes que les nôtres sous l'épaisse enveloppe qui en étouffe les manifestations, et qu'il peut en être de même un jour de nous, si nous abusons des facultés que nous a départies la Providence ?

Comment en outre le crétinisme pourrait-il s'expliquer ; comment le faire concorder avec la justice et la bonté de Dieu, sans admettre la pluralité des existences, autrement dit la réincarnation ? Si l'âme n'a pas déjà vécu, c'est qu'elle est créée en même temps que le corps ; dans cette hypothèse, comment justifier la création d'âmes aussi déshéritées que celles des crétins de la part d'un Dieu juste et bon ? car ici, il ne s'agit point d'un de ces accidents, comme la folie, par exemple, que l'on peut ou prévenir ou guérir ; ces êtres naissent et meurent dans le même état ; n'ayant aucune notion du bien et du mal, quel est leur sort dans l'éternité ? Seront-ils heureux à l'égal des hommes intelligents et travailleurs ? Mais pourquoi cette faveur, puisqu'ils n'ont rien fait de bien ? Seront-ils dans ce qu'on appelle les limbes, c'est-à-dire dans un état mixte qui n'est ni le bonheur ni le malheur ? Mais pourquoi cette infériorité éternelle ? Est-ce leur faute si Dieu les a créés crétins ? Nous défions tous ceux qui repoussent la doctrine de la réincarnation de sortir de cette impasse. Avec la réincarnation, au contraire, ce qui parait une injustice devient une admirable justice ; ce qui est inexplicable s'explique de la manière la plus rationnelle. Au reste, nous ne sachons pas que ceux qui repoussent cette doctrine l'aient jamais combattue avec des arguments plus péremptoires que celui de leur répugnance personnelle à revenir sur la terre. Ils sont donc bien sûrs d'avoir assez de vertus pour gagner le ciel d'emblée ! Nous leur souhaitons bonne chance. Mais les crétins ? mais les enfants qui meurent en bas âge ? quels titres auront-ils à faire valoir ?

Si c'était un homme de bien, il se serait tué.

(Société spirite de Sens.)

Vous dites souvent en parlant d'un mauvais homme qui échappe à un danger : *Si c'était un homme de bien, il se serait tué*. Eh bien, en disant cela vous êtes dans le vrai, car effectivement il arrive bien souvent que Dieu donne à un Esprit, jeune encore dans les voies du progrès, une plus longue épreuve qu'à un bon qui recevra, comme une récompense due à son mérite, que son épreuve soit aussi courte que possible. Ainsi donc, quand vous vous servez de cet axiome, vous ne vous doutez pas que vous commettez un blasphème. S'il meurt un homme de bien, et qu'à côté de sa maison soit celle d'un méchant, vous vous hâtez de dire : *Il vaudrait bien mieux que ce fût celui-là*. Vous êtes grandement dans l'erreur, car celui qui part a fini sa tâche, et celui qui reste ne l'a peut-être pas encore commencée. Pourquoi voudriez-vous donc que celui-ci n'eût pas le temps de l'achever, et que l'autre restât attaché à la glèbe terrestre ? Que diriez-vous d'un prisonnier qui aurait fini son temps et qu'on retiendrait en prison, tandis qu'on donnerait la liberté à celui qui n'y a pas droit ? Sachez donc que la vraie liberté est dans l'affranchissement des liens du corps, et que tant que vous êtes sur la terre, vous êtes en captivité.

Habituez-vous à ne pas blâmer ce que vous ne pouvez comprendre, et croyez que Dieu est juste en toutes choses ; souvent ce qui vous paraît un mal est un bien, mais vos facultés sont si bornées que l'ensemble du grand tout échappe à vos sens obtus. Efforcez-vous de sortir par la pensée de votre étroite sphère, et à mesure que vous vous élèverez, l'importance de la vie matérielle diminuera à vos yeux, car elle ne vous apparaîtra que comme un incident dans la durée infinie de votre existence spirituelle, la seule véritable existence.

FÉNELON.

Les pauvres et les riches.

(Société spirite de Lyon.)

Nota. Bien que les Spirites de Lyon soient divisés en plusieurs groupes, qui se réunissent séparément, nous les considérons comme ne formant qu'une seule société, que nous désignons sous le nom général de *Société spirite de Lyon*. Les deux communications suivantes ont été obtenues en notre présence.

La jalousie est la compagne de l'orgueil et de l'envie ; elle vous porte à désirer tout ce que les autres possèdent, sans vous rendre compte si, en enviant leur position, vous ne demandez pas qu'on vous fasse présent d'un aspic que vous réchaufferiez dans votre sein. Vous enviez et vous jalousez toujours les riches ; votre ambition et votre égoïsme vous portent à avoir soif de l'or des autres. « Si j'étais riche, dites-vous, je ferais un tout autre usage de mes biens que je ne le vois faire à tel ou tel ; » et savez-vous si, quand vous tiendriez cet or, vous n'en feriez pas un plus mauvais usage encore ? A cela vous répondez : « Celui qui est à l'abri des besoins quotidiens de la vie n'a que des peines bien minimes en comparaison de moi. » Qu'en savez-vous ? Apprenez que le riche n'est que l'intendant de Dieu ; s'il fait un mauvais usage de sa fortune, il lui en sera demandé un compte sévère. Cette fortune que Dieu lui donne et dont il profite sur la terre, c'est sa punition, c'est son épreuve, c'est son expiation. Que de tourments le riche se donne pour conserver cet or auquel il tient tant ; et quand arrive sa dernière heure, quand il lui faut rendre ses comptes, et qu'il comprend, à cette heure suprême, qui lui révèle presque toujours toute la conduite qu'il aurait dû tenir, comme il tremble ! comme il a peur ! C'est qu'il commence à comprendre qu'il a failli à sa mission, qu'il a été un mandataire infidèle, et que ses comptes vont être embrouillés. Les pauvres travailleurs, au contraire, qui ayant souffert toute leur vie, qu'ils aient été attachés à l'enclume ou à la charrue, voient arriver la mort, cette délivrance de tous les maux, avec reconnaissance, surtout s'ils ont supporté leurs misères avec résignation, et sans murmurer. Croyez-moi, mes amis, s'il vous était donné de voir le rude pilori auquel la fortune attache les riches, vous, dont le cœur est bon, parce que vous avez passé par toutes les étamines du malheur, vous diriez avec le Christ, quand votre amour-propre a été froissé par le luxe des opulents de la terre : « Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font, » et vous vous endormiriez sur votre dur oreiller en ajoutant : « Mon Dieu, bénissez-moi et que votre volonté soit faite ! ! ! »

L'Esprit protecteur du médium.

Différentes manières de faire la charité.

(Société spirite de Lyon.)

Nota. La communication suivante a été obtenue en notre présence dans le groupe de Perrache :

Oui, mes amis, je viendrai toujours au milieu de vous, chaque fois que j'y serai appelé. Hier, j'ai été bien heureux pour vous, quand j'ai entendu

l'auteur des livres qui vous ont ouvert les yeux témoigner le désir de vous voir réunis, pour vous adresser de bienveillantes paroles. C'est pour vous tous à la fois un grand enseignement et un puissant souvenir. Seulement, quand il vous a parlé amour et charité, j'ai entendu plusieurs d'entre vous se dire : Comment faire la charité ? Je n'ai souvent pas même le nécessaire.

La charité, mes amis, se fait de bien des manières ; vous pouvez faire la charité en pensées, en paroles, et en actions. En pensées : en priant pour les pauvres délaissés qui sont morts sans avoir été à même de voir la lumière ; une prière du cœur les soulage. En paroles : en adressant à vos compagnons de tous les jours, quelques bons avis ; dites aux hommes aigris par le désespoir, les privations, et qui blasphèment le nom du Très-Haut : « J'étais comme vous ; je souffrais, j'étais malheureux, mais j'ai cru au Spiritisme, et voyez, je suis radieux maintenant. » Aux vieillards qui vous diront : « C'est inutile ; je suis au bout de ma carrière ; je mourrai comme j'ai vécu. » Dites à ceux-là : « Dieu a pour vous tous une justice égale ; rappelez-vous les ouvriers de la dixième heure. » Aux petits enfants qui, déjà viciés par leur entourage, s'en vont rôder par les chemins, tout prêts à succomber aux mauvaises tentations, dites-leur : « Dieu vous voit, mes chers petits, » et ne craignez pas de leur répéter souvent cette douce parole ; elle finira par prendre germe dans leur jeune intelligence, et au lieu de petits vagabonds, vous aurez fait des hommes. C'est encore là une charité.

Plusieurs d'entre vous disent aussi : « Bah ! nous sommes si nombreux sur la terre, Dieu ne peut pas nous voir tous. » Ecoutez bien ceci, mes amis : quand vous êtes sur le sommet d'une montagne, est-ce que votre regard n'embrasse pas les milliards de grains de sable qui forment cette montagne ? Eh bien ! Dieu vous voit de même ; il vous laisse votre libre arbitre, comme vous laissez ces grains de sable libres d'aller au gré du vent qui les disperse ; seulement Dieu, dans sa miséricorde infinie, a mis au fond de votre cœur, une sentinelle vigilante qu'on appelle la *conscience*. Ecoutez-la ; elle ne vous donnera que de bons conseils. Parfois vous l'engourdissez en lui opposant l'Esprit du mal ; elle se tait alors ; mais soyez sûrs que la pauvre délaissée se fera entendre aussitôt que vous lui aurez laissé apercevoir l'ombre du remords. Ecoutez-la ; interrogez-la, et souvent vous vous trouverez consolés du conseil que vous en aurez reçu.

Mes amis, à chaque régiment nouveau le général remet un drapeau ; je vous donne, moi, cette maxime du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. » Pratiquez cette maxime ; réunissez-vous tous autour de cet étendard, et vous en recevrez le bonheur et la consolation.

Votre Esprit protecteur.

Rome.

(Envoi de M. Sabô, de Bordeaux.)

Ville de Romulus, ville des Césars, berceau du christianisme, tombeau des apôtres, tu es la ville éternelle, et Dieu veut que la longue léthargie où tu es tombée cesse enfin ; l'heure de ton retour à la vie va sonner ; secoue l'engourdissement de tes membres ; relève-toi forte et vaillante pour obéir aux destinées qui t'attendent, car depuis de longs siècles tu n'es qu'une cité déserte. Les nombreuses ruines de tes vastes arènes, qui contenaient à grande peine les flots de spectateurs avides, sont à peine visitées par de rares étrangers qui passent de temps en temps dans tes rues solitaires. Tes catacombes, où reposent les dépouilles de tant de vaillants soldats morts pour la foi, les tirent à peine de leur indifférence. Mais la crise que tu subis sera la dernière, et tu vas sortir de ce pénible et douloureux travail, grande, forte, puissante, transformée par la volonté de Dieu, et du haut de ta vieille basilique, la voix du successeur de saint Pierre étendra sur toi les mains qui t'apporteront la bénédiction du ciel, et il appellera dans son conseil suprême les Esprits du Seigneur ; il se soumettra à leurs leçons, il donnera le signal du progrès en arborant franchement la bannière du Spiritisme. Alors, soumis à leurs enseignements, l'univers catholique accourra en foule se ranger autour de la houlette de son premier pasteur, et, cet élan donné, tous les cœurs seront tournés vers toi ; tu seras le phare lumineux qui doit éclairer le monde, et tes habitants, dans la joie et le bonheur de te voir donner aux nations l'exemple de l'amélioration et du progrès, rediront dans leurs chants : Oui, Rome est la ville éternelle.

MASSILLON.

Le Colisée.

(Envoi de M. le comte X… de Rome ; traduit de l'italien.)

Quel sentiment la vue du Colisée fait-elle naître en vous ? celui que produit l'aspect de toute ruine : la tristesse. Ses vastes et belles proportions rappellent tout un monde de grandeur ; mais sa décrépitude reporte involontairement la pensée sur la fragilité des choses humaines. Tout passe ; et les monuments, qui semblaient défier le temps, s'écroulent, comme pour prouver qu'il n'y a de durables que les œuvres de Dieu ; et quand les décombres, semés de toutes parts, protestent contre l'éternité

des œuvres de l'homme, vous osez appeler éternelle une ville jonchée des débris du passé !

« Où êtes-vous, Babylone ? où êtes-vous, Ninive ? où sont vos immenses et splendides palais ? Voyageur, tu les cherches en vain sous le sable du désert ; ne vois-tu pas que Dieu les a effacés de dessus la terre ? Rome ! espères-tu donc braver les lois de la nature ? Je suis chrétienne, dis-tu, et Babylone était païenne. Oui, mais tu es de pierres comme elle, et d'un souffle Dieu peut disperser ces pierres amoncelées. Le sol qui tremble autour de toi n'est-il pas là pour t'avertir que ton berceau, qui est sous tes pieds, peut devenir ton tombeau ? Je suis chrétienne, dis-tu, et Dieu me protège ! Mais oses-tu te comparer à ces premiers chrétiens qui mouraient pour la foi, et dont toutes les pensées n'étaient déjà plus de ce monde, toi qui vis de plaisirs, de luxe et de mollesse ? Jette les yeux sur ces arènes devant lesquelles tu passes avec tant d'indifférence ; interroge ces pierres encore debout et elles te parleront, et l'ombre des martyrs t'apparaîtra pour te dire : Qu'as-tu fait de la simplicité dont notre divin Maître nous a fait une loi, de l'humilité et de la charité dont il nous a donné l'exemple ? Avaient-ils des palais, étaient-ils vêtus d'or et de soie, ces premiers propagateurs de l'Évangile ? leurs tables regorgeaient-elles de superflu ? avaient-ils des cohortes de serviteurs inutiles pour flatter leur orgueil ? Qu'y a-t-il de commun entre eux et toi ? Ils ne cherchaient que les trésors du ciel, et tu cherches les trésors de la terre ! Oh ! hommes, qui vous dites chrétiens, à voir votre attachement aux biens périssables de ce monde, on dirait vraiment que vous ne comptez pas sur ceux de l'éternité. Rome ! qui te dis immortelle, puissent les siècles futurs ne pas chercher ta place, comme aujourd'hui on cherche celle de Babylone !

« DANTE. »

Remarque. Par une singulière coïncidence, ces deux dernières communications nous sont arrivées le même jour. Quoique traitant le même sujet, on voit que les Esprits l'ont envisagé chacun à son point de vue personnel. Le premier voit la Rome religieuse, et, selon lui, elle est éternelle, parce qu'elle sera toujours la capitale du monde chrétien ; le second voit la Rome matérielle, et dit que rien de ce qu'élèvent les hommes ne peut être éternel. Au reste, on sait que les Esprits ont leurs opinions, et qu'ils peuvent différer entre eux de manière de voir lorsqu'ils sont encore imbus des idées terrestres : les Esprits les plus purs sont seuls exempts de préjugés ; mais à part l'opinion qui peut être controversée, on ne peut refuser à ces deux communications une grande élévation de style et de pensée et nous croyons qu'elles ne seraient pas désavouées par les écrivains dont elles portent le nom.

La Terre Promise.

(Envoi de M. Rodolphe, de Mulhouse.)

Le Spiritisme se lève, sa lumière féconde va bientôt illuminer le monde ; son éclat magnifique protestera contre les attaques de ceux qui sont intéressés à conserver les abus, et contre l'incrédulité du matérialisme. Ceux qui doutent seront heureux de trouver dans cette doctrine nouvelle, si belle, si pure, le baume consolateur qui les guérira de leur scepticisme, et les rendra aptes à s'améliorer et à progresser comme toutes les autres créatures. Les privilégiés seront ceux qui, renonçant aux impuretés de la matière, s'élanceront d'un vol rapide jusqu'au faîte des idées les plus pures, et chercheront à se dématérialiser complètement.

Peuples ! levez-vous pour assister à l'aurore de cette vie nouvelle qui vient pour vous régénérer ; qui vient, envoyée par Dieu, pour vous unir dans une sainte communion fraternelle. Oh ! qu'ils seront heureux ceux qui, écoutant cette voix bénie du Spiritisme, suivront sa bannière, et rempliront l'apostolat qui doit ramener les frères égarés par le doute, l'ignorance, ou abrutis par le vice !

Revenez, brebis égarées, revenez au bercail ; relevez la tête, contemplez votre Créateur, et vous rendrez hommage à son amour pour vous. Rejetez promptement le voile qui vous cachait l'Esprit de la Divinité ; admirez sa toute bonté ; prosternez-vous la face contre terre, et repentez-vous. Le repentir vous ouvrira les portes du bonheur : celles d'un monde meilleur où règnent l'amour le plus pur, la fraternité la plus étroite, où chacun fait sa joie de la joie du prochain.

Ne sentez-vous pas que le moment approche où des choses nouvelles vont surgir ? Ne sentez-vous pas que la terre est en travail d'enfantement ? Que veulent ces peuples qui se remuent, qui s'agitent, qui s'apprêtent à la lutte ? Pourquoi vont-ils combattre ? Pour briser les chaînes qui arrêtent l'essor de leur intelligence, absorbent leur sève, sèment la défiance et la discorde, arment le fils contre le père, le frère contre le frère, corrompent les nobles aspirations et tuent le génie. O liberté ! ô indépendance ! nobles attributs des enfants de Dieu, qui élargissez le cœur et élevez l'âme, c'est par vous que les hommes deviennent bons, grands et généreux ; par vous nos aspirations tournent vers le bien, par vous l'injustice disparaît, les haines s'éteignent, et la discorde fuit honteuse, éteignant son flambeau, craignant qu'il ne l'éclaire de trop sinistres lueurs. Frères ! écoutez la voix qui vous dit : Marchez ! Marchez vers ce

but que vous voyez poindre là-bas ! Marchez vers cet éclatant rayon de lumière qui est devant vous, comme jadis la colonne lumineuse devant le peuple d'Israël ; il vous conduira dans la véritable *Terre Promise*, celle où règne le bonheur éternel, réservé aux purs Esprits. Armez-vous de vertus ; purifiez-vous de vos impuretés, et alors la route vous semblera facile, et vous la trouverez jonchée de fleurs ; vous la parcourrez avec un sentiment ineffable de joie, car à chaque pas vous comprendrez que vous approchez du but où vous pourrez conquérir les palmes éternelles.

MARDOCHÉE.

Egoïsme et orgueil.

(Société spirite de Sens.)

Si les hommes s'aimaient d'un commun amour, la charité serait mieux pratiquée ; mais il faudrait pour cela que vous vous efforçassiez de vous débarrasser de cette cuirasse qui couvre vos cœurs, afin d'être plus sensibles envers les cœurs qui souffrent. La rigidité tue les bons sentiments ; le Christ ne se rebutait pas ; celui qui s'adressait à lui, quel qu'il fût, n'était pas repoussé : la femme adultère, le criminel étaient secourus par lui ; il ne craignait jamais que sa propre considération eût à en souffrir. Quand donc le prendrez-vous pour modèle de toutes vos actions ? Si la charité régnait sur la terre, le méchant n'aurait plus d'empire ; il fuirait honteux ; il se cacherait, car il se trouverait déplacé partout. C'est alors que le mal disparaîtrait de la surface de la terre ; soyez bien pénétrés de ceci. Commencez par donner l'exemple vous-mêmes ; soyez charitables envers tous indistinctement ; efforcez-vous de prendre l'habitude de ne plus remarquer ceux qui vous regardent avec dédain ; croyez toujours qu'ils méritent votre sympathie, et laissez à Dieu le soin de toute justice, car chaque jour, dans son royaume, il sépare le bon grain de l'ivraie. L'égoïsme est la négation de la charité ; or sans la charité, point de repos dans la société ; je dis plus : point de sécurité ; avec l'égoïsme et l'orgueil qui se donnent la main, ce sera toujours une course au plus adroit, une lutte d'intérêts où sont foulées aux pieds les plus saintes affections, où les liens sacrés de la famille ne sont pas même respectés. PASCAL.

Société spirite de Metz.

Au retour de notre voyage nous trouvons une lettre de l'honorable président de la Société spirite de Metz, ainsi que la première publication de cette Société ; nous en rendrons compte dans notre prochain numéro, celui-ci étant composé et au moment d'être mis sous presse. Il nous reste tout juste la place et le temps d'adresser nos sincères félicitations à cette Société et à son digne président.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1861.

La queue du moyen âge.

Auto-da-fé des ouvrages Spirites à Barcelone.

Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs sur ce fait qu'ils ne sachent déjà par la voie de la presse ; ce qui a lieu d'étonner, c'est que des journaux qui passent généralement pour bien informés aient pu le révoquer en doute ; ce doute ne nous surprend pas ; le fait en lui-même parait si étrange au temps où nous vivons, il est tellement loin de nos mœurs que, quelque aveuglement que l'on reconnaisse au fanatisme, on croit rêver en entendant dire que les bûchers de l'inquisition s'allument encore en 1861, à la porte de la France ; le doute, en cette circonstance, est un hommage rendu à la civilisation européenne, au clergé catholique lui-même. En présence d'une réalité incontestable aujourd'hui, ce qui doit le plus étonner, c'est qu'un journal sérieux, qui tombe chaque jour à bras raccourcis sur les abus et les empiétements du pouvoir sacerdotal, n'ait trouvé, pour signaler ce fait, que quelques paroles railleuses, en ajoutant : « En tous cas, ce n'est pas nous qui nous amuserions en ce moment à faire tourner les tables en Espagne. » (*Siècle* du 14 octobre 1861.) Le *Siècle* en est-il donc encore à voir le Spiritisme dans les tables tournantes ? lui aussi est-il donc assez aveuglé par le scepticisme pour ignorer que toute une doctrine philosophique, éminemment *progressive*, est sortie de ces tables dont il s'est tant moqué ? Ne sait-il donc pas encore que cette idée fermente partout ; que partout, dans les grandes cités comme dans les petites localités, du haut en bas de l'échelle, en France et à l'étranger, cette idée se répand

avec une rapidité inouïe ? que partout elle agite les masses qui saluent en elle l'aurore d'une rénovation sociale ? Le coup dont on a cru la frapper n'est-il pas un indice de son importance ? car on ne se rue pas ainsi contre un enfantillage sans conséquence, et Don Quichotte n'est pas revenu en Espagne pour se battre contre des moulins à vent.

Ce qui n'est pas moins exorbitant, et ce contre quoi on s'étonne de n'avoir pas vu une protestation énergique, c'est l'étrange prétention que s'arroge l'évêque de Barcelone de faire la police en France. A la demande qui a été faite de réexporter les ouvrages, il a été répondu par un refus ainsi motivé : *L'Église catholique est universelle, et ces livres étant contraires à la foi catholique, le gouvernement ne peut consentir qu'ils aillent pervertir la morale et la religion des autres pays.* Ainsi, voilà un évêque étranger qui s'institue juge de ce qui convient ou ne convient pas à la France ! La sentence a donc été maintenue et exécutée, sans même exempter le destinataire des frais de douane qu'on a bien eu soin de lui faire payer.

Voici la relation qui nous a été personnellement adressée :

« Ce jour, neuf octobre mil huit cent soixante-un, à dix heures et demie du matin, sur l'esplanade de la ville de Barcelone, au lieu où sont exécutés les criminels condamnés au dernier supplice, et par ordre de l'évêque de cette ville, ont été brûlés trois cents volumes et brochures sur le Spiritisme, savoir :

« La *Revue Spirite*, directeur Allan Kardec ;

« La *Revue Spiritualiste*, directeur Piérard ;

« Le *Livre des Esprits*, par Allan Kardec ;

« Le *Livre des Médiums*, par le même ;

« *Qu'est-ce que le Spiritisme*, par le même ;

« *Fragment de sonate dicté par l'Esprit de Mozart* ;

« *Lettre d'un catholique sur le Spiritisme*, par le docteur Grand ;

« L'*Histoire de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même à Mlle Ermance Dufau ;

« *La réalité des Esprits démontrée par l'écriture directe*, par le baron de Guldenstubbé.

« Ont assisté à l'auto-da-fé :

« Un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, portant la croix d'une main et une torche de l'autre main ;

« Un notaire chargé de rédiger le procès-verbal de l'auto-da-fé ;

« Le clerc du notaire ;

« Un employé supérieur de l'administration des douanes ;

« Trois mozos (garçons) de la douane, chargés d'entretenir le feu ;

« Un agent de la douane représentant le propriétaire des ouvrages condamnés par l'évêque.

« Une foule innombrable encombrait les promenades et couvrait l'immense esplanade où se dressait le bûcher.

« Quand le feu a eu consumé les trois cents volumes ou brochures Spirites, le prêtre et ses aides se sont retirés couverts par les huées et les malédictions des nombreux assistants qui criaient : A bas l'inquisition !

« Plusieurs personnes se sont ensuite approchées du bûcher et en ont recueilli des cendres. »

Une partie de ces cendres nous a été envoyée ; il s'y trouve un fragment du *Livre des Esprits* à moitié consumé. Nous les conservons précieusement comme un témoignage authentique de cet acte insensé.

Toute opinion à part, cette affaire soulève une grave question de droit international. Nous reconnaissons au gouvernement espagnol le droit d'interdire l'entrée sur son territoire des ouvrages qui ne lui conviennent pas, comme celle de toutes marchandises prohibées. Si ces ouvrages eussent été introduits clandestinement et en fraude, il n'y aurait rien à dire ; mais ils sont expédiés ostensiblement et présentés à la douane ; c'était donc une permission loyalement sollicitée. Celle-ci croit devoir en référer à l'autorité épiscopale qui, sans autre forme de procès, condamne les ouvrages à être brûlés par la main du bourreau. Le destinataire demande alors à les réexporter au lieu de provenance, et il lui est répondu par la fin de non-recevoir relatée ci-dessus. Nous demandons si la destruction de cette propriété, dans de telles circonstances, n'est pas un acte arbitraire et en dehors du droit commun.

Si l'on examine cette affaire au point de vue de ses conséquences, nous dirons d'abord qu'il n'y a eu qu'une voix pour dire que rien ne pouvait être plus heureux pour le Spiritisme. La persécution a toujours été profitable à l'idée qu'on a voulu proscrire ; par là on en exalte l'importance, on éveille l'attention, et on la fait connaître de ceux qui l'ignoraient. Grâce à ce zèle imprudent, tout le monde, en Espagne, va entendre parler du Spiritisme et voudra savoir ce que c'est ; c'est tout ce que nous désirons. On peut brûler des livres, mais on ne brûle pas les idées ; les flammes des bûchers les surexcitent au lieu de les étouffer. Les idées, d'ailleurs, sont dans l'air, et il n'y a pas de Pyrénées assez hautes pour les arrêter ; et quand une idée est grande et généreuse, elle trouve des milliers de poitrines toutes prêtes à l'aspirer. Quoi que l'on ait fait, le Spiritisme a déjà de nombreuses et profondes racines en Espagne ; les cendres de ce bûcher vont les faire fructifier. Mais ce n'est pas en Espagne seulement que ce résultat sera produit, c'est le monde entier qui en ressentira le contrecoup. Plusieurs journaux

d'Espagne ont stigmatisé cet acte rétrograde comme il le mérite. *Las Novedades* de Madrid, du 19 octobre, entre autres, contient sur ce sujet un remarquable article ; nous le reproduirons dans notre prochain numéro.

Spirites de tous les pays ! n'oubliez pas cette date du 9 octobre 1861 ; elle marquera dans les fastes du Spiritisme ; qu'elle soit pour vous un jour de fête et non de deuil, car elle est le gage de votre prochain triomphe !

Parmi les nombreuses communications que les Esprits ont dictées sur cet événement, nous ne citerons que les deux suivantes qui ont été données spontanément à la Société de Paris ; elles en résument les causes et toutes les conséquences.

Sur l'auto-da-fé de Barcelone.

« L'amour de la vérité doit toujours se faire entendre : elle perce la nue, et partout elle éclate à la fois. Le Spiritisme est arrivé à être connu de tous ; bientôt il sera jugé et mis en pratique ; plus il y aura de persécutions, plus cette sublime doctrine arrivera vite à son apogée ; ses plus cruels ennemis, les ennemis du Christ et du progrès, s'y prennent de manière que nul n'ignore que Dieu permet à ceux qui ont quitté cette terre d'exil de revenir vers ceux qu'ils ont aimés.

« Rassurez-vous ; les bûchers s'éteindront d'eux-mêmes, et si les livres sont jetés au feu, la pensée immortelle leur survit. »

DOLLET.

Nota. Cet Esprit, qui s'est manifesté spontanément, a dit être celui d'un ancien libraire du seizième siècle.

Autre.

« Il fallait quelque chose qui frappât d'un coup violent certains Esprits incarnés pour qu'ils se décidassent à s'occuper de cette grande doctrine qui doit régénérer le monde. Rien n'est inutilement fait sur votre terre pour cela, et nous qui avons inspiré l'auto-da-fé de Barcelone, nous savions bien qu'en agissant ainsi nous ferions faire un pas immense en avant. Ce fait brutal, inouï dans les temps actuels, a été consommé à l'effet d'attirer l'attention des journalistes qui restaient indifférents devant l'agitation profonde qui remuait les villes et les centres Spirites ; ils laissaient dire et ils laissaient faire ; mais ils s'obstinaient à faire la sourde oreille, et répondaient par le mutisme au désir de propagande des adeptes du Spiritisme. Bon gré, mal gré, il faut qu'ils en parlent aujourd'hui ; les uns en constatant l'historique du fait de Barcelone, les autres en le démentant, ont donné

lieu à une polémique qui fera le tour du monde, et dont seul le Spiritisme profitera. Voilà pourquoi, aujourd'hui, l'arrière-garde de l'inquisition a fait son dernier auto-da-fé, parce que nous l'avons ainsi voulu. »

SAINT DOMINIQUE.

Opinion d'un journaliste

sur le Livre des Esprits.

La presse ne nous gâte pas, comme on le sait, ce qui n'empêche pas le Spiritisme d'avancer rapidement, preuve évidente qu'il est assez fort pour marcher tout seul. Si la presse est muette ou hostile, on aurait tort de croire qu'il a contre lui tous ses représentants ; beaucoup, au contraire, lui sont très sympathiques, mais sont retenus par des considérations personnelles, car le tout est d'attacher le grelot. Pendant ce temps, l'opinion se prononce de plus en plus ; l'idée se généralise, et quand elle aura envahi les masses, la presse *progressive* sera bien forcée de la suivre, sous peine de rester avec ceux qui n'avancent jamais. Elle le fera surtout quand elle comprendra que le Spiritisme est le plus puissant élément de propagation pour toutes les idées grandes, généreuses et humanitaires qu'elle ne cesse de prêcher ; ses paroles sans doute ne sont point perdues ; mais que de coups de pic ne faut-il pas donner dans le roc des préjugés avant de l'entamer ! Le Spiritisme leur ouvre un terrain fécond et aplanit les dernières barrières qui en arrêtaient la marche. Voilà ce que comprendront ceux qui se donneront la peine de l'étudier à fond, d'en mesurer la portée et d'en voir les conséquences qui déjà se manifestent par des résultats positifs ; mais pour cela il faut des observateurs sérieux et non superficiels ; de ces hommes qui n'écrivent pas pour écrire, mais qui se font une religion de leurs principes. Il s'en trouvera, gardons-nous d'en douter ; et plus tôt qu'on ne pense, on verra à la tête de la propagation des idées Spirites quelques-uns de ces noms qui, par eux seuls, sont des autorités, et dont l'avenir gardera la mémoire, comme ayant concouru à la véritable émancipation l'humanité.

L'article suivant publié par l'*Akhbar*, journal d'Alger, du 15 octobre 1861, est, dans cette voie, un premier pas qui aura des imitateurs ; sous le modeste pseudonyme d'Ariel, nos lecteurs reconnaîtront peut-être la plume exercée d'un de nos éminents publicistes.

« La presse d'Europe s'est beaucoup occupée de cet ouvrage ; et après

l'avoir lu, on le conçoit, quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on se fasse sur la collaboration des intelligences ultra-mondaines que l'auteur dit avoir obtenue. En effet, que l'on supprime les quelques pages d'introduction qui exposent les voies et moyens de cette collaboration, - la partie contestable pour les profanes, - il reste un livre d'une haute philosophie, d'une morale éminemment pure et surtout d'un effet très consolant sur l'âme humaine, tiraillée ici-bas entre les souffrances du présent et les craintes de l'avenir. Aussi, plus d'un lecteur a dû se dire, en arrivant à la dernière page : Je ne sais pas si tout cela est, mais je voudrais bien que tout cela fût !

« Qui n'a entendu parler, depuis quelques années, des étranges communications dont certains êtres privilégiés étaient les intermédiaires entre notre monde matériel et le monde invisible ? Chacun a pris parti dans la question ; et, comme d'habitude, la plupart de ceux qui se sont rangés sous la bannière des croyants, ou qui se sont retranchés dans le camp des incrédules, n'ont pas pris la peine de vérifier les faits dont les uns admettaient et dont les autres niaient la réalité.

« Mais ce ne sont pas là des matières qui se discutent dans un journal de la nature du nôtre. Sans donc contester ni attester l'authenticité des signatures posthumes de Platon, Socrate, saint Augustin, Jules César, Charlemagne, saint Louis, Napoléon, etc., qui se trouvent au bas de plusieurs des paragraphes du livre de M. Allan Kardec, constatons que si ces grands hommes revenaient au monde pour nous donner des explications sur les problèmes les plus intéressants de l'humanité, ils ne s'exprimeraient pas avec plus de lucidité, avec un sens moral plus profond, plus exquis, avec plus d'élévation dans les vues et dans le langage qu'ils ne le font dans l'excentrique ouvrage dont nous essayons de donner une idée. Ce sont des choses qui ne se lisent point sans émotion, et ce ne sont pas de celles qu'on oublie presque aussitôt après les avoir lues. En ce sens, le *Livre des Esprits* ne passera pas, comme tant d'autres, au milieu de l'indifférence du siècle : il aura d'ardents détracteurs, des moqueurs impitoyables, mais nous ne serions pas étonné qu'il eût aussi, en compensation, des partisans très sincères et très enthousiastes.

« Ne pouvant, en conscience, - faute d'une vérification préalable, - nous ranger parmi les uns ni parmi les autres, nous nous arrêtons à l'humble office de rapporteur et nous disons : Lisez cet ouvrage, car il sort complètement des sentiers battus de la banalité contemporaine ; si vous n'êtes pas séduit, subjugué, vous vous irriterez peut-être, mais, à coup sûr, vous ne resterez ni froid ni indifférent.

Nous recommandons surtout le passage relatif à la mort. Voilà un sujet

sur lequel personne n'aime à arrêter l'attention, même celui qui pose pour esprit fort et intrépide. Eh bien ! après l'avoir lu et médité, on se sent tout étonné de ne plus trouver cette crise suprême si effrayante ; on en arrive, sur ce sujet, au point le plus désirable, celui où on ne craint ni ne souhaite la mort. D'autres problèmes de non moins grande importance ont des solutions également consolantes et inattendues. Bref, le temps que l'on consacrera à la lecture de ce livre sera bien employé pour la curiosité intellectuelle, et il ne sera pas perdu pour l'amélioration morale. »

ARIEL.

Le Spiritisme à Bordeaux.

Si Lyon a fait ce qu'on pourrait appeler son *pronunciamento* en fait de Spiritisme, Bordeaux n'est pas resté en arrière, car il veut, lui aussi, prendre rang un des premiers dans la grande famille ; on en jugera par le compte rendu que nous donnons de la visite que nous venons de faire aux Spirites de cette ville sur leur invitation. Ce n'est pas en quelques années, c'est en quelques mois que la doctrine y a pris des proportions imposantes dans toutes les classes de la société. Constatons tout d'abord un fait capital, c'est que là, comme à Lyon et comme dans beaucoup d'autres villes que nous avons visitées, nous avons vu la doctrine envisagée au point de vue le plus sérieux, et dans ses applications morales ; là, comme ailleurs, nous avons vu d'innombrables transformations, de véritables métamorphoses ; des caractères qui ne sont plus reconnaissables ; des gens qui ne croyaient plus à rien, ramenés aux idées religieuses par la certitude de l'avenir, maintenant palpable pour eux. Cela donne la mesure de l'esprit qui règne dans les réunions Spirites, déjà très multipliées ; dans toutes celles où nous avons assisté, nous y avons vu le recueillement le plus édifiant, un air de bienveillance mutuelle entre les assistants ; on se sent dans un milieu sympathique qui inspire la confiance.

Les ouvriers de Bordeaux ne sont pas en reste avec ceux de Lyon ; ils y comptent de nombreux et fervents adeptes dont le nombre augmente tous les jours. Nous sommes heureux de dire que nous sommes sorti de leurs réunions édifié du sentiment pieux qui y préside, autant que du tact avec lequel ils savent se tenir en garde contre l'intrusion des Esprits trompeurs. Un fait que nous aimons à constater, c'est que souvent des hommes dans une position sociale éminente se mêlent aux groupes plébéiens avec la plus cordiale fraternité, en laissant leurs titres à la porte, de même que de

simples travailleurs sont accueillis avec une égale bienveillance dans les groupes d'un autre ordre. Partout le riche et l'artisan se serrent cordialement la main ; on nous a dit que ce rapprochement des deux extrémités de l'échelle sociale est dans les mœurs du pays, et nous l'en félicitons ; mais le Spiritisme est venu, on le reconnaît, donner à cet état de choses une raison d'être et une sanction morale, en montrant en quoi consiste la véritable fraternité.

Nous avons trouvé à Bordeaux de très nombreux et de très bons médiums de tous rangs, de tous sexes et de tous âges. Beaucoup écrivent avec une grande facilité, et obtiennent des communications d'une haute portée, ce dont les Esprits, du reste, nous avaient prévenu avant notre départ. On ne peut que les louer en outre de l'empressement avec lequel ils prêtent leur concours dans les réunions ; mais ce qui vaut mieux encore, c'est l'abnégation de tout amour-propre, à l'endroit des communications ; nul ne se croit privilégié et l'interprète *exclusif* de la vérité ; nul ne cherche à s'imposer ni à imposer les Esprits qui l'assistent ; tous soumettent avec simplicité ce qu'ils obtiennent au jugement de l'assemblée, et nul ne s'offense, ni ne se blesse des critiques ; celui qui obtient de fausses communications s'en console en profitant des bonnes que d'autres obtiennent, et dont ils ne sont point jaloux. En est-il de même partout ? Nous l'ignorons ; nous constatons ce que nous avons vu ; nous constatons aussi que l'on est pénétré de ce principe que tout médium orgueilleux, jaloux et susceptible ne peut être assisté par de bons Esprits, et que ce travers, chez lui, est un motif de suspicion. Loin donc de rechercher ces médiums, s'il s'en rencontrait, malgré l'éminence de leur faculté, ils seraient repoussés de tous les groupes sérieux, qui veulent avant tout avoir des communications sérieuses, et non viser à l'effet.

Parmi les médiums que nous avons vus, il en est un qui mérite une mention spéciale ; c'est une jeune personne de dix-neuf ans qui, à la faculté de médium écrivain, joint celle de médium dessinateur et de médium musicien. Elle a noté *mécaniquement*, sous la dictée d'un Esprit qui a dit être Mozart, un morceau de musique que celui-ci ne désavouerait pas. Il l'a signé, et plusieurs personnes qui ont vu de ses autographes ont affirmé la parfaite identité de la signature. Mais le travail le plus remarquable est sans contredit le dessin ; c'est un tableau planétaire de quatre mètres carrés superficiels, d'un effet si original et si singulier qu'il nous serait impossible d'en donner une idée par la description. Il est travaillé au crayon noir, au pastel de diverses couleurs et à l'estompe. Ce tableau, commencé il y a quelques mois, n'est pas encore tout à fait terminé ; il est destiné par l'Esprit à la Société Spirite de Paris. Nous avons vu le médium à l'œuvre, et

nous avons été émerveillé de la rapidité autant que de la précision du travail. Au début, et pour la mise en train, l'Esprit lui a fait tracer à main levée et d'un seul jet des cercles et des spirales de près d'un mètre de diamètre, d'une telle régularité, qu'on en a trouvé le centre géométrique parfaitement exact. Nous ne pouvons encore rien dire sur la valeur scientifique de ce tableau ; mais en admettant que ce soit une fantaisie, ce n'en est pas moins, comme exécution médiumnique, un travail très remarquable. L'original devant être envoyé Paris, l'Esprit a conseillé de le faire photographier pour en avoir plusieurs copies.

Un fait que nous devons mentionner, c'est que le père du médium est peintre ; en sa qualité d'artiste, il trouvait que l'Esprit s'y prenait contrairement aux règles de l'art, et prétendait donner des conseils ; aussi l'Esprit lui a-t-il interdit d'assister au travail, afin que le médium ne subît pas son influence.

Il y a peu de temps encore le médium n'avait point lu nos ouvrages ; l'Esprit lui a dicté, pour nous être remis à notre arrivée qui n'était point encore annoncée, un petit traité de Spiritisme de tous points conforme au *Livre des Esprits*.

Rendre compte des témoignages de sympathie que nous avons reçus, des attentions et des prévenances dont nous avons été l'objet, serait trop présomptueux de notre part ; il y aurait eu certes de quoi enflammer notre orgueil si nous n'avions songé que c'était un hommage rendu à la doctrine bien plus qu'à notre personne. Par le même motif nous avions hésité à publier quelques-uns des discours qui ont été prononcés et dont nous sommes vraiment confus. Ayant soumis nos scrupules à quelques amis et à plusieurs membres de la Société, il nous a été dit que ces discours étaient un indice de l'état de la doctrine, et qu'à ce point de vue il était instructif pour tous les Spirites de les connaître ; que, d'un autre côté, ces paroles étant l'expression d'un sentiment sincère, ceux qui les ont prononcées verraient probablement avec peine que, par un excès de modestie, nous nous abstinssions de les reproduire ; ils pourraient y voir de l'indifférence de notre part. Cette dernière considération surtout nous a déterminé ; nous espérons que nos lecteurs nous jugent assez bon Spirite pour ne pas mentir aux principes que nous professons, en faisant de cette relation une question d'amour-propre.

Puisque nous rapportons ces divers discours, nous n'avons garde d'omettre, comme trait caractéristique, la petite allocution qui nous fut récitée avec une grâce charmante et un naïf empressement par un tout jeune enfant de cinq ans et demi, le fils de M. Sabò, à notre arrivée dans cette famille vraiment patriarcale, et sur laquelle le Spiritisme a versé à pleines

mains ses bienfaisantes consolations. Si toute la génération qui s'élève était imbue de tels sentiments, il serait permis d'entrevoir comme très prochain le changement qui doit s'opérer dans les mœurs sociales, changement qui est annoncé de tous côtés par les Esprits. Ne croyez pas que cet enfant ait débité sa petite harangue comme un perroquet ; non, il en a très bien saisi le sens ; le Spiritisme, dont il est pour ainsi dire bercé, est déjà, pour sa jeune intelligence, un frein qu'il comprend parfaitement, et que sa raison, en se développant, ne repoussera pas.

Voici le petit discours de notre jeune ami, Joseph Sabò, qui serait bien fâché de ne pas le voir imprimé :

« Monsieur Allan Kardec, permettez au plus jeune de vos enfants Spirites de venir en ce jour, à jamais gravé dans nos cœurs, vous exprimer la joie que cause votre arrivée parmi nous. Je suis encore à l'âge de l'enfance ; mais mon père m'a déjà appris ce que sont les Esprits qui se manifestent à nous, la docilité avec laquelle nous devons suivre leurs conseils, les peines et les récompenses qui leur sont accordées ; et dans quelques années, si Dieu le juge à propos, je veux aussi, sous vos auspices, devenir un digne et fervent apôtre du Spiritisme, toujours soumis à votre savoir et à votre expérience. M'accorderez-vous, en retour de ces quelques mots dictés par mon petit cœur, un baiser que je n'ose vous demander ? »

Réunion générale des Spirites bordelais.

Le 14 octobre 1861.

Discours de M. Sabò.

Mesdames, Messieurs,

Adressons à Dieu le sincère hommage de notre reconnaissance pour avoir jeté sur nous un regard paternel et bienveillant, en nous accordant la faveur précieuse de recevoir les enseignements des bons Esprits qui, par son ordre, viennent chaque jour nous aider à discerner la vérité de l'erreur, nous donner la certitude d'un bonheur à venir, nous montrer que la punition est proportionnée à l'offense, mais non point éternelle, et nous faire comprendre cette juste et équitable loi de la réincarnation, clef de voûte de l'édifice Spirite, qui sert à nous purifier et à nous faire progresser vers le bien.

La réincarnation, ai-je dit ! Mais pour rendre ce mot plus saisissable, cédons un instant la parole à l'un de nos guides spirituels qui, pour notre instruction spirite, a bien voulu développer en quelques mots ce grave et si intéressant sujet pour notre pauvre humanité.

> « La réincarnation, dit-il, c'est l'enfer ; la réincarnation, c'est le purgatoire ; la réincarnation, c'est l'expiation ; la réincarnation, c'est le progrès ; elle est enfin la sainte échelle que doivent gravir tous les hommes ; ses échelons sont les phases des différentes existences à parcourir pour arriver au sommet, car Dieu l'a dit : pour aller à lui, il faut naître, mourir et renaître jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux limites de la perfection, et nul n'arrive à lui sans avoir été purifié par la réincarnation. »

Encore novice dans la science Spirite, nous n'avions, pour la répandre que du zèle et de la bonne volonté ; Dieu s'est contenté de cela et a béni nos faibles efforts en faisant germer dans le cœur de quelques-uns de nos frères de Bordeaux la semence de la divine parole.

En effet, depuis le mois de janvier que nous nous occupons de la *science pratique*, nous avons vu se rallier à nous un certain nombre de frères qui s'en occupaient isolément ; d'autres qui en ont entendu parler par la voix de la presse, ou par celle de la renommée, cette trompette retentissante qui s'est chargée de faire savoir sur tous les points de notre ville l'apparition de celle foi consolante, témoignage irrécusable de la bonté de Dieu pour ses enfants.

Malgré les difficultés que nous avons rencontrées sur notre route, forts de la pureté et de la droiture de nos convictions, soutenus par les conseils de notre aimé et vénéré chef M. Allan Kardec, nous avons la douce satisfaction, après neuf mois d'apostolat, avec l'aide de quelques-uns de nos frères, de pouvoir nous réunir aujourd'hui sous ses yeux pour l'inauguration de cette Société qui, je l'espère, continuera à porter des fruits en abondance, et se répandra comme une rosée bienfaisante sur les cœurs desséchés par le matérialisme, endurcis par l'égoïsme, gonflés par l'orgueil, et portera le baume de la résignation aux affligés et aux souffrants, aux pauvres et aux déshérités des biens terrestres, en leur disant : « Confiance et courage ; les épreuves terrestres sont courtes comparativement à l'éternité de bonheur que Dieu vous réserve en récompense de vos souffrances et de vos luttes ici-bas. »

Oui, je le confesse à haute voix, je suis heureux d'être l'interprète d'un grand nombre de membres de la Société Spirite de Bordeaux, en protestant de notre fidélité à suivre la route qui nous est tracée par notre cher missionnaire ici présent, parce que nous avons compris que, pour être sûr, le progrès ne peut se faire que graduellement, et qu'en heurtant trop forte-

ment certaines idées reçues depuis des siècles, nous éloignerions le moment de notre émancipation spirituelle. Il est possible qu'il y ait parmi nous des opinions divergentes sous ce rapport ; nous les respectons. Pour nous, marchons peu à peu suivant cette maxime de la sagesse des nations : *que va piano va sano* ; nous arriverons plus tard, peut-être, mais nous arriverons plus sûrement, parce que nous n'aurons pas rompu avec la foi de nos ancêtres, qui sera toujours sacrée pour nous, qu'elle qu'elle soit ; servons-nous de la lumière du Spiritisme, non pour abattre, mais pour nous améliorer, pour progresser ; en supportant avec courage et résignation les vicissitudes de cette vie où nous ne sommes que de passage, nous mériterons la faveur d'être conduits à la fin de nos épreuves, par les Esprits du Seigneur, à la jouissance de l'immortalité pour laquelle nous avons été créés.

Permettez, cher maître, qu'au nom des membres de cette Société qui vous entourent, je vous remercie de l'honneur que vous leur avez fait en venant inaugurer vous-même cette réunion de famille qui est une fête pour nous tous, et qui marquera sans contredit dans les fastes du Spiritisme ; recevez également en ce jour, qui restera gravé dans nos cœurs et d'une manière toute particulière, l'expression bien sincère de notre vive reconnaissance pour la bonté paternelle avec laquelle vous avez encouragé nos faibles travaux ; c'est vous qui nous avez tracé la route où nous sommes heureux de vous suivre, convaincus d'avance que votre mission est de faire marcher le progrès spirituel dans notre belle France qui, à son tour, donnera l'élan aux autres nations de la terre, pour les faire arriver peu à peu au bonheur, par le progrès intellectuel et moral.

Quelques considérations sur le Spiritisme, lues en séance générale lors du passage de M. Allan Kardec à Bordeaux.

Par le docteur BOUCHÉ de VITRAY.

(14 octobre 1861.)

Il est certaines époques ou l'idée gouverne le monde, précédant ces grands cataclysmes qui transforment les hommes et les peuples. Autant et plus que celle qui préside aux intérêts temporaires, l'idée religieuse prend aussi sa part dans le grand mouvement social.

Absorbée fréquemment par les préoccupations matérielles, elle s'en dégage tout à coup, ou insensiblement. Tantôt c'est la foudre qui s'échappe de la nue, tantôt le volcan qui mine sourdement la montagne avant de

franchir le cratère. Aujourd'hui elle affecte un autre genre de manifestation : après s'être montrée comme un point imperceptible à l'horizon de la pensée, elle a fini par envahir l'atmosphère. L'air en est imprégné ; elle traverse l'espace, féconde les intelligences, tient le monde entier en émoi ; et ne croyez pas que j'emprunte ici à la métaphore l'expression de la réalité ; non, c'est un phénomène dont on a conscience et qui se traduit difficilement par la parole. C'est comme un fluide qui nous presse de toutes part, c'est quelque chose de vague et d'indéterminé dont chacun ressent l'influence, dont le cerveau est imprégné, qui s'en dégage souvent comme par intuition, rarement comme une pensée formulée explicitement. L'idée religieuse, disons Spirite, tient sa place dans le comptoir du négociant, dans le cabinet du médecin, dans l'étude de l'avocat et de l'avoué, dans l'atelier de l'ouvrier, dans les camps et dans les casernes. Le nom de notre grand, de notre cher missionnaire Spirite, est dans toutes les bouches, comme son image est dans tous nos cœurs, et tous les yeux sont fixés sur ce point culminant, digne interprète des ministres du Seigneur. Cette idée qui parcourt l'immensité, qui surexcite tous les cerveaux humains, qui existe même instinctivement dans les esprits incarnés les plus récalcitrants, ne serait-elle pas l'œuvre de cette multitude d'intelligences qui nous enveloppe, devançant et facilitant nos travaux apostoliques ?

Nous savons que le témoignage de l'authenticité de notre doctrine remonte à la nuit des temps ; que les livres sacrés, base fondamentale du christianisme les relatent ; que plusieurs Pères de l'Église, entre autres Tertullien et saint Augustin, en affirment la réalité ; les œuvres contemporaines même en font mention, et je ne puis résister au désir de citer un passage d'un opuscule publié en 1843, qui semble exposer analytiquement toute la quintessence du Spiritisme :

> « Quelques personnes mettent en doute l'existence d'intelligences supérieures, incorporelles, autrement de génies présidant à l'administration du monde, et entretenant un commerce intime avec quelques êtres privilégiés ; c'est pour elles que j'écris les lignes qui vont suivre ; elles leur donneront, j'espère, la conviction. Dans tous les règnes de la nature, c'est une loi que les espèces s'échelonnent depuis les infiniment petits jusqu'aux infiniment grands. C'est par degrés imperceptibles que l'on passe du ciron à l'éléphant, du globule de sable au plus immense des globes célestes. Cette gradation régulière est évidente dans toutes les œuvres sensibles du Créateur ; elle doit donc se trouver dans ses chefs-d'œuvre, afin que l'échelle soit continue pour monter jusqu'à lui ! La distance prodigieuse qui existe entre la matière inerte et l'homme doué

de raison semble être comblée par les êtres organiques, mais privés de cette noble prérogative. Dans la distance infinie entre l'homme et son auteur *se trouve la place des purs Esprits*. Leur existence est indispensable pour que la création soit achevée en tout sens.

« Il y a donc aussi le monde des Esprits, dont la variété est aussi grande que celle des étoiles qui brillent au firmament ; il y a aussi l'univers des intelligences qui, par la subtilité, la promptitude et l'étendue de leur pénétration, approchent de plus en plus de l'intelligence souveraine. Son dessein, déjà manifeste dans l'organisation du monde visible, se continue jusqu'à parfaite consommation dans le monde invisible. Toutes les religions proclament l'existence de ces êtres immatériels, toutes les représentent comme s'immisçant dans les affaires humaines en qualité d'agents secondaires ; nier leur entremise dans les péripéties humanitaires, c'est évidemment nier les faits sur lesquels reposent les croyances de tous les peuples, de tous les philosophes et de tous les sages, en remontant jusqu'à la plus haute antiquité. »

A coup sûr celui qui a tracé ce tableau était Spirite au fond de l'âme. A cette ébauche incomplète il manque le dogme essentiel de la réincarnation, ainsi que les conséquences morales que l'enseignement des Esprits impose aux adeptes du Spiritisme. La doctrine existait à l'état d'intuition dans les intelligences et dans les cœurs : vous êtes apparu, vous, monsieur, l'élu de Dieu ; le Tout-Puissant a enté sur une vaste érudition, sur un esprit élevé et d'une rectitude complète une médiumnité privilégiée. Tous les éléments des vérités éternelles étaient disséminés dans l'espace ; il fallait fixer la science, porter la conviction dans les consciences encore indécises, réunir toutes les inspirations émanées du Très-Haut, en un corps substantiel de doctrine ; l'œuvre a marché, et le pollen échappé de cette anthère intellectuelle a produit la fécondation. Votre nom est le drapeau sous lequel nous nous rangeons à l'envi. Aujourd'hui vous venez en aide à ces enfants du Spiritisme qui ne font encore que balbutier les rudiments de la science, mais qu'un grand nombre d'Esprits attentifs et bienveillants ne dédaignent pas de favoriser de leurs célestes inspirations. Déjà, et nous nous en félicitons, au milieu de ce congrès des intelligences des deux mondes, les passions mauvaises s'ameutent autour de l'œuvre régénératrice ; déjà le faux savoir, l'orgueil, l'égoïsme et les intérêts humains se dressent contre le Spiritisme, en témoignage de sa puissance, tandis que le grand moteur de ce progrès ascensionnel vers les régions célestes, Dieu, caché derrière ce nuage de théories haineuses et chimériques, reste calme, et poursuit son œuvre.

Et l'œuvre s'accomplit, et sur tous les points du globe se forment des

centres Spirites. Les jeunes gens abandonnent les illusions du premier âge, qui leur préparent tant de déceptions à l'époque de leur maturité ; des hommes mûrs apprennent à prendre l'existence au sérieux ; des vieillards qui ont usé leurs émotions au frottement de la vie, remplissent ce vide immense par des jouissances plus réelles que celles qui les abandonnent, et de tous ces éléments hétérogènes se forment des agrégats qui rayonnent à l'infini.

Notre belle cité n'a pas été la dernière à participer à ce mouvement intellectuel. Un de ces hommes au cœur droit, au jugement sain, a pris l'initiative. Son appel a été entendu par des intelligences qui s'harmonisaient avec la sienne ; autour de ce foyer lumineux gravitait un grand nombre de cercles Spirites.

De toutes parts surgissent des communications variées portant le cachet de leur auteur : c'est la mère qui, de sa sphère glorieuse, avec la perfection du détail et sa tendresse infinie, se communique à son enfant bien-aimé ; c'est le père ou l'aïeul qui allie à l'amour paternel la sévérité de la forme ; c'est Fénelon qui donne au langage de la charité l'empreinte de la beauté antique et la mélodie de sa prose ; c'est le spectacle touchant d'un fils devenu Esprit bienheureux, et rendant celle qui le porta dans son sein l'écho de ses hauts enseignements ; c'est celui d'une mère qui se révèle à son fils, et qui, la tête couronnée d'étoiles, le conduit d'épreuve en épreuve à la place qu'il doit occuper près d'elle et dans le sein de Dieu pendant toutes les éternités (*sic*) ; c'est l'archevêque d'Utrecht soufflant à son protégé ses inspirations éloquentes, et les soumettant au frein de l'orthodoxie ; c'est un ange Gabriel, touchant homonyme du grand archange, prenant spontanément, et avec la permission de Dieu, la mission de guider son frère, de le suivre pas à pas, alliant ainsi, lui Esprit supérieur, l'amour fraternel à l'amour divin ; ce sont les purs Esprits, les saints, les archanges, qui revêtent leurs sublimes instructions du sceau de la divinité ; ce sont enfin des manifestations physiques, après lesquelles le doute n'est plus qu'une absurdité s'il n'est pas une profanation.

Après avoir élevé vos regards jusqu'aux degrés supérieurs de l'échelle des êtres, consentez, chers collègues, à les abaisser jusqu'aux degrés infimes, et les infiniment petits vous fourniront encore des enseignements.

Il y a bientôt dix ans que les clartés du Spiritisme ont lui à mes yeux ; mais c'était le Spiritisme à l'état rudimentaire, dénué de ses principaux documents et de sa technologie caractéristique ; c'était un reflet, quelques jets d'un mince rayonnement ; ce n'était pas encore la lumière.

Au lieu de mettre à la main la plume et le crayon et d'obtenir, par ce moyen ainsi simplifié, des communications rapides, on recourait à la table

par la typtologie ou l'écriture médiate. La table n'était qu'un appendice de la main, mais ce mode de communication, en général répulsif aux Esprits supérieurs, les tenait le plus souvent à distance. Je n'eus donc que des mystifications, des réponses triviales ou obscènes ; et je m'éloignai moi-même de ces mystères d'outre-tombe, qui se traduisaient d'une manière si peu conforme à mon attente, ou plutôt qui se présentaient sous un aspect qui m'épouvantait. Plusieurs expérimentations avaient été tentées et avaient amené des résultats analogues.

Et cependant ces déceptions apparentes n'étaient que des épreuves temporaires qui devaient avoir pour conséquence définitive l'entraînement de mes convictions.

Malgré moi, le positivisme de mes études avait déteint sur mes croyances philosophiques ; mais j'étais sceptique et non pyrrhonien ; car je doutais, à mon grand regret, et je faisais de vains efforts pour repousser le matérialisme qui avait envahi par surprise mon âme et mon cœur. Que les décrets de Dieu sont impénétrables ! Cette disposition morale servit précisément à ma transformation. J'avais sous les yeux l'immortalité de l'âme revêtant l'aspect d'une réalité matérielle et, pour asseoir celle foi si nouvelle, que m'importait après tout que les manifestations me vinssent d'un Esprit supérieur ou inférieur, pourvu que ce fût un Esprit ! Ne savais-je pas bien qu'un corps inerte, tel que la table, peut être l'instrument, mais non la cause d'une manifestation intelligente ; que celle-ci n'entrait pour rien dans la sphère de mes idées, et que toutes les théories fluidiques sont impuissantes à les expliquer ?

J'avais donc secoué ces tendances matérialistes, contre lesquelles je luttais sans succès, avec une énergie désespérée, et j'aurais exploré franchement ces régions intellectuelles que j'avais seulement entrevues, n'était la démonophobie de M. de Mirville et l'impression profonde qu'elle avait jetée dans mon âme. Il fallait, pour contrepartie de son livre, ce traité si lumineux, si substantiel, si plein de vérités consolantes, écrit sous la direction des intelligences célestes par un Esprit incarné, mais un Esprit d'élite, auquel, dès ce jour, fut révélée sa mission sur la terre.

La reconnaissance m'oblige aujourd'hui à inscrire sur cette page le nom d'un de mes bons amis, qui ouvrit mes yeux à la lumière, celui de M. Roustaing, avocat distingué, et surtout consciencieux, destiné à jouer un rôle marquant dans les fastes du Spiritisme ; je dois cet hommage passager à la reconnaissance et à l'amitié.

Certes, si dans cette solennité, je ne craignais pas d'abuser de l'emploi du temps, j'aurais à citer nombre de communications d'un intérêt incontestable ; et cependant, au milieu de cette activité purement intellectuelle,

au-dessus de nos rapports incessants avec le monde des Esprits, surnagent deux faits qui me semblent, par exception, protester contre un mutisme absolu. Le premier est caractérisé par des détails intimes et touchants qui nous ont émus jusqu'aux larmes ; le second, par l'étrangeté du phénomène, appartient à la médiumnité voyante, et constitue une preuve si palpable qu'on en serait réduit à nier la bonne foi des médiums, si l'on voulait nier la réalité du fait.

Quelques fervents Spirites se réunissent hebdomadairement à moi, pour étudier en commun et plus fructueusement la doctrine des Esprits. Une foi pleine et entière, l'analogie, pour la plupart, des études et de l'éducation, ont fait naître une sympathie réciproque et une communion d'idées et de pensées ; disposition intellectuelle et morale sans contredit la plus favorable aux communications sérieuses.

Dans ce modeste comité, l'un de nous, doué à un degré éminent de la faculté médianimique, voulut évoquer l'Esprit d'une jeune enfant qu'il avait connue et qui avait succombé, je crois, à une affection croupale, à l'âge de 6 ans ; il faisait office de médium et moi d'évocateur. L'Evocation était à peine terminée qu'une percussion très sensible contre un des meubles de l'antichambre excita notre attention, et nous porta à nous enquérir si ce bruit, d'un caractère insolite, provenait d'une cause naturelle ou d'un effet spirite. Ce sont, nous répondirent nos guides, les compagnes d'Estelle (c'était le nom que portait la jeune fille pendant sa vie terrestre), qui viennent au-devant de leur jeune amie ; et nous suivions, par la pensée, ce gracieux cortège planant dans l'espace ! On nous désigna parmi elles Antonia, jeune fille qui ne fit que passer sur la terre et qui avait à peine achevé son quatrième printemps lorsqu'elle tomba sous la faux meurtrière. Prévoyant qu'elles allaient achever leurs épreuves dans une nouvelle existence, je priai mon ange gardien, cette bonne mère dont la tendresse ne m'a jamais fait défaut, de les prendre sous son patronage, et de leur montrer ostensiblement leur céleste protectrice. L'adhésion ne se fit pas attendre ; mais Dieu ne lui permit d'apparaître qu'à l'une d'elles, et elle choisit Antonia : « Que vois-tu, ma petite amie ? m'écriai-je en évoquant cette dernière - Oh ! la belle dame, elle est toute resplendissante de lumières ! - Et que dit cette belle dame ? - Elle me dit : Viens à moi, mon enfant, je t'aime ! » Voilà pourquoi j'ai représenté cette tendre mère la tête couronnée d'étoiles.

Si cette touchante anecdote, appartenant au monde Spirite, ne vous paraît que le chapitre d'un roman, il faut renoncer à toute communication.

L'autre fait peut se résumer en deux mots : J'étais avec un de mes collègues en Spiritisme ; onze heures et demie nous avaient surpris au milieu

des prières que nous adressions à Dieu pour les Esprits souffrants, lorsque j'entrevis vaguement une ombre partant d'un des points de mon cabinet, en décrivant une ligne diagonale, qui se prolongea jusqu'à mon lit, situé dans la pièce voisine. Lorsqu'elle eut fini son parcours, nous entendîmes un craquement très distinct, et l'ombre se dirigea vers la bibliothèque en formant un angle aigu avec la première direction.

L'émotion me gagnait, mais à cette heure où tout dispose aux émotions et au mystère, je crus d'abord à une hallucination, à une illusion d'optique, et je formai intérieurement la résolution de garder le silence sur cette apparition fantastique, lorsque le compagnon de mes études incessantes, se tournant vers moi, me demanda si je n'avais rien vu. J'étais interdit, mais je résolus d'attendre une ouverture plus complète, et je me bornai à m'enquérir des motifs de sa question. Il me décrivit alors l'étrange phénomène dont il avait été également témoin avec une telle exactitude qu'il ne me fut plus possible de douter et de ne pas confirmer la réalité de l'apparition.

Le surlendemain, notre médium par excellence était présent ; nos guides consultés nous confirmèrent la vérité ; ils ajoutèrent que cette apparition spontanée était celle d'un Esprit désigné, pendant sa vie terrestre, sous le nom de Maria de los Angelles. Il nous fut permis de l'évoquer, et le résultat de nos questions fut qu'elle était née en Espagne, qu'elle y avait pris le voile, que sa vie avait été longtemps exempte de reproches, mais qu'une faute grave, à laquelle la mort n'avait pas laissé le temps de l'expiation, était la cause de ses souffrances dans le monde des Esprits.

Quelques jours après, le hasard, ou plutôt la volonté de Dieu, nous ménagea un second contrôle de ce fait étrange. Un Spirite, jeune mécanicien d'une intelligence remarquable, avait passé avec moi la dernière partie de sa soirée. Pendant que je m'entretenais avec lui, je remarquai que son regard prenait une fixité singulière. Il n'attendit pas ma demande pour me donner l'explication de cette circonstance. « A l'instant même où vous aviez les yeux dirigés vers moi, j'ai vu distinctement la silhouette d'une femme qui, de la fenêtre, s'est avancée jusqu'au fauteuil voisin, devant lequel elle s'est agenouillée ; elle avait l'aspect d'une personne de vingt-cinq ans ; elle était vêtue en noir ; la partie supérieure du torse était recouverte d'une pèlerine ; elle était coiffée d'une sorte de mouchoir ou béguin. »

Cette description concordait parfaitement avec l'idée que je m'étais faite de la religieuse espagnole, et la place où elle se prosterna est à peu près celle où j'ai l'habitude d'offrir à Dieu, dans cette position, mes prières pour les décédés. Pour moi, c'était Marie des Anges.

Sans doute les incrédules et les faux Spirites se riront de ma certitude, et verront dans ce fait trois visionnaires au lieu d'un ; quant aux Spirites sincères, ils me croiront, surtout quand je l'affirmerai sur l'honneur. Je ne reconnais à personne le droit de révoquer en doute un pareil témoignage.

Les travaux du Spiritisme à Bordeaux, de quelque modestie et de quelque réserve qu'ils s'entourent, n'en sont pas moins l'objet de la curiosité publique, et il ne se passe guère de jours que je ne sois questionné à ce sujet. Tout profane émerveillé des phénomènes spirites réclame avec instance la faveur d'une expérimentation ; son âme flotte entre son propre doute et la conviction des adeptes.

Introduisez-le dans une assemblée sérieuse, dans une réunion de Spirites que nous supposons profondément recueillie, c'est-à-dire apportant une disposition convenable à la gravité de la circonstance ; que se passera-t-il chez lui ? Le médium écrivain traduisant sous la dictée les inspirations d'un Esprit supérieur les lui fera-t-il accepter comme telles ? J'en ai fait la fâcheuse expérience : si la communication porte le cachet de l'inspiration céleste, il en attribuera le mérite au talent du médium ; si la pensée du messager de Dieu prend la teinte du milieu par où elle passe, elle lui paraîtra bien certainement une conception tout humaine. Dans cette circonstance, voici ma règle de conduite ; elle est à l'avance tracée par l'homme de la Providence, par ce missionnaire de la pensée, que nous possédons momentanément et qui de son centre habituel d'activité, continuera à faire rayonner sur nous les trésors célestes dont une grâce spéciale l'a fait le dispensateur. Au curieux qui vient s'enquérir de la réalité des faits ou solliciter une audience, soit comme sujet de distraction, soit comme une émotion qui traverse le cœur sans s'y arrêter, je me borne à exposer la gravité du sujet ; à l'esprit faux savant incarné, qui me représente parfaitement sur ce globe celui de la 8° classe et du 3° ordre du monde Spirite, je réponds par une fin de non-recevoir ; mais à celui qui, bien qu'obsédé par ses doutes, possède la vérité à l'état de germe, qui débute par la bonne foi pour arriver à la foi, je conseille les études théoriques, auxquelles ne tarde pas à succéder l'étude pratique ou l'expérimentation ; ainsi, à mesure que d'un fait nouveau se dégage une idée nouvelle, il l'enregistre à côté du fait ; alors se logent goutte à goutte dans son cœur et dans son cerveau, la science Spirite, ses conséquences morales, qui nous font voir, au bout de cette longue succession de revers, de travaux et d'épreuves alternant dans les deux existences, une éternité radieuse qui s'écoule au sein de Dieu, source de bonheur et de vie !

BOUCHÉ DE VITRAY, docteur-médecin.

Discours de M. Allan Kardec.

Mesdames et Messieurs,

C'est avec bonheur que je me suis rendu à l'appel que vous avez bien voulu me faire, et l'accueil sympathique que je reçois de vous est une de ces satisfactions morales qui laissent dans le cœur une impression profonde et ineffaçable. Si je suis heureux de cet accueil cordial, c'est que j'y vois un hommage rendu à la doctrine que nous professons et aux bons Esprits qui nous l'enseignent, bien plus qu'à moi personnellement qui ne suis qu'un instrument dans les mains de la Providence. Convaincu de la vérité de cette doctrine, et du bien qu'elle est appelée à produire, j'ai tâché d'en coordonner les éléments ; je me suis efforcé de la rendre claire et intelligible pour tous ; c'est toute la part qui m'en revient, aussi ne m'en suis-je jamais posé comme le créateur : l'honneur tout entier en est aux Esprits ; c'est donc à eux seuls que doivent se reporter les témoignages de votre gratitude, et je n'accepte les éloges que vous voulez bien me donner que comme un encouragement de poursuivre ma tâche avec persévérance.

Dans les travaux que j'ai faits pour atteindre le but que je me suis proposé, j'ai sans doute été aidé par les Esprits, ainsi qu'ils me l'ont dit plusieurs fois, mais sans aucun signe extérieur de médianimité. Je ne suis donc point médium dans le sens vulgaire du mot, et aujourd'hui je comprends qu'il est heureux pour moi qu'il en soit ainsi. Par une médianimité effective, je n'aurais écrit que sous une même influence ; j'aurais été porté à n'accepter comme vrai que ce qui m'aurait été donné, et cela peut-être à tort ; tandis que, dans ma position, il convenait que j'eusse une liberté absolue de prendre le bon partout où il se trouve et de quelque côté qu'il vînt ; j'ai donc pu faire un choix des divers enseignements, sans prévention, et avec une entière impartialité. J'ai beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup observé, mais toujours d'un œil impassible, et je n'ambitionne rien de plus que de voir l'expérience que j'ai acquise mise à profit par les autres, auxquels je suis heureux de pouvoir éviter les écueils inséparables de tout noviciat.

Si j'ai beaucoup travaillé, et si je travaille tous les jours, j'en suis bien largement récompensé par la marche si rapide de la doctrine, dont les progrès dépassent tout ce qu'il était permis d'espérer par les résultats moraux qu'elle produit, et je suis heureux de voir que la ville de Bordeaux, non seulement ne reste pas en arrière de ce mouvement, mais se dispose à marcher à la tête par le nombre et la qualité des adeptes. Si l'on considère

que le Spiritisme doit sa propagation à ses propres forces, sans l'appui d'aucun des auxiliaires qui font d'ordinaire les succès, et malgré les efforts d'une opposition systématique, ou plutôt à cause même de ces efforts, on ne peut s'empêcher d'y voir le doigt de Dieu. Si ses ennemis sont puissants, puisqu'ils n'ont pu en paralyser l'essor, il faut donc convenir qu'il est plus puissant qu'eux, et que comme le serpent de la fable, ils usent en vain leurs dents contre une lime d'acier.

Si nous disons que le secret de sa puissance est dans la volonté de Dieu, ceux qui ne croient pas à Dieu s'en moqueront. Il y a bien aussi des gens qui ne nient pas Dieu, mais qui pensent être plus forts que lui ; ceux-là ne rient pas : ils opposent des barrières qu'ils croient infranchissables, et pourtant le Spiritisme les franchit tous les jours sous leurs yeux ; c'est qu'en effet il puise dans sa nature, dans son essence même, une force irrésistible. Quel est donc le secret de cette force ? Tenons-nous à le cacher, de peur qu'une fois connu, à l'exemple de Samson, ses ennemis n'en profitent pour le terrasser ? Nullement ; dans le Spiritisme, il n'y a point de mystères, tout se fait au grand jour, et nous pouvons sans crainte le révéler hautement. Quoique je l'aie déjà dit, il n'est peut-être pas hors de propos de le répéter ici, afin que l'on sache bien que si nous livrons à nos adversaires le secret de nos forces, c'est que nous connaissons aussi leur côté faible.

La force du Spiritisme a deux causes prépondérantes : la première, c'est qu'il rend heureux ceux qui le connaissent, le comprennent et le pratiquent ; or, comme il y a beaucoup de gens malheureux, il recrute une innombrable armée parmi ceux qui souffrent. Veut-on lui enlever cet élément de propagation ? Qu'on rende les hommes tellement heureux moralement et matériellement, qu'ils n'aient plus rien à désirer, ni dans ce monde ni dans l'autre ; nous ne demandons pas mieux, puisque le but sera atteint. La seconde, c'est qu'il ne repose sur la tête d'aucun homme qu'on puisse abattre ; qu'il n'a point de foyer unique qu'on puisse éteindre ; son foyer est partout, parce que partout il y a des médiums qui peuvent communiquer avec les Esprits ; qu'il n'y a pas de famille qui n'en puisse trouver dans son sein, et que cette parole du Christ s'accomplit : *Vos fils et vos filles prophétiseront, et ils auront des visions* ; parce qu'enfin le Spiritisme est une idée, et qu'il n'y a point de barrières impénétrables à l'idée, ni assez hautes pour qu'elle ne puisse les franchir. On a tué le Christ, on a tué ses apôtres et ses disciples ; mais le Christ avait lancé dans le monde l'idée chrétienne, et cette idée a triomphé de la persécution des Césars omnipotents. Pourquoi donc le Spiritisme, qui n'est autre chose que le développement et l'application de l'idée chrétienne, ne triompherait-il pas de quelques

railleurs ou d'antagonistes qui, jusqu'à présent, malgré leurs efforts, n'ont pu lui opposer qu'une stérile négation ? Est-ce là une prétention chimérique ? Un rêve réformateur ? Les faits sont là pour répondre : le Spiritisme, envers et contre tout, pénètre partout ; comme la poussière fécondante des fleurs, il est porté par les vents, et prend racine aux quatre coins du monde, parce que partout il trouve une terre féconde en souffrances sur laquelle il verse un baume consolateur. Supposez donc l'état le plus absolu que l'imagination puisse rêver, recrutant le ban et l'arrière-ban de ses sbires pour arrêter l'idée au passage ; empêchera-t-il les Esprits d'entrer chez lui, de se manifester spontanément ? Empêchera-t-il les médiums de se former dans l'intimité des familles ? Supposons-le assez fort pour empêcher d'écrire, pour prohiber la lecture des livres ; peut-il empêcher d'entendre, puisqu'il y a des médiums auditifs ? Empêchera-t-il le père de recevoir les consolations du fils qu'il a perdu ? Vous voyez donc que c'est impossible, et que j'avais raison de dire que le Spiritisme peut, sans crainte, livrer le secret de ses forces à ses ennemis.

Soit, dira-t-on ; quand une chose est inévitable, il faut bien l'accepter ; mais si c'est une idée fausse ou mauvaise, n'a-t-on pas raison de l'entraver ? Il faudrait d'abord prouver qu'elle est fausse ; or, jusqu'à présent, qu'opposent ses adversaires ? Des railleries et des négations qui, en bonne logique, n'ont jamais passé pour des arguments ; mais une réfutation sérieuse, solide ; une démonstration catégorique, évidente, où la trouvez-vous ? Nulle part, pas plus dans les critiques de la science qu'ailleurs. D'un autre côté, quand une idée se propage avec la rapidité de l'éclair, quand elle trouve d'innombrables échos dans les rangs les plus éclairés de la société, quand elle a ses racines chez tous les peuples, depuis qu'il y a des hommes sur la terre ; quand les plus grands philosophes sacrés et profanes l'ont proclamée, il est illogique de supposer qu'elle ne repose que sur le mensonge et l'illusion ; tout homme sensé, ou qui n'est pas aveuglé par la passion ou l'intérêt personnel, se dira qu'il doit y avoir quelque chose de vrai, et tout au moins l'homme prudent, avant de nier, suspendra son jugement.

L'idée est-elle mauvaise ? Si elle est vraie, si elle n'est qu'une application des lois de la nature, il semble difficile qu'elle puisse être mauvaise, à moins d'admettre que Dieu a mal fait ce qu'il a fait. Comment une doctrine serait-elle mauvaise quand elle rend meilleurs ceux qui la professent, quand elle console les affligés, donne de la résignation dans le malheur, ramène la paix dans les familles, calme l'effervescence des passions, empêche le suicide ? Elle est, disent quelques-uns, contraire à la religion. Voilà le grand mot avec lequel on essaie d'effrayer les timides et ceux qui

ne la connaissent pas. Comment une doctrine qui rend meilleur, qui enseigne la morale évangélique, qui ne prêche que la charité, l'oubli des offenses, la soumission à la volonté de Dieu, serait-elle contraire à la religion ? Ce serait un non-sens ; affirmer une pareille chose serait faire le procès à la religion elle-même ; c'est pourquoi je dis que ceux qui parlent ainsi ne la connaissent pas. Si telle était ce résultat, pourquoi ramènerait-elle aux idées religieuses ceux qui ne croient à rien ? Pourquoi ferait-elle prier ceux qui avaient oublié de le faire depuis leur enfance ?

Il est d'ailleurs une autre réponse également péremptoire : le Spiritisme est étranger à toute question dogmatique. Aux matérialistes, il prouve l'existence de l'âme ; à ceux qui ne croient qu'au néant, il prouve la vie éternelle ; à ceux qui croient que Dieu ne s'occupe pas des actions des hommes, il prouve les peines et les récompenses futures ; en détruisant le matérialisme, il détruit la plus grande plaie sociale : voilà son but ; quant aux croyances spéciales, il ne s'en occupe pas, et laisse à chacun toute liberté ; le matérialiste est le plus grand ennemi de la religion ; le Spiritisme, en le ramenant au Spiritualisme, lui fait faire les trois quarts du chemin pour rentrer dans le giron de l'Eglise ; c'est à l'Église à faire le reste ; mais si la communion vers laquelle il tendrait à se rallier le repousse, il serait à craindre qu'il ne se tournât vers une autre.

En vous disant cela, messieurs, je prêche des convertis, vous le savez tous aussi bien que moi ; mais il est un autre point sur lequel il est utile de dire quelques mots.

Si les ennemis du dehors ne peuvent rien contre le Spiritisme, il n'en est pas de même de ceux du dedans ; je veux dire de ceux qui sont plus Spirites de nom que de fait, sans parler de ceux qui n'ont du Spiritisme que le masque. Le plus beau côté du Spiritisme, c'est le côté moral ; c'est par ses conséquences morales qu'il triomphera, car là est sa force, par là il est invulnérable. Il inscrit sur son drapeau : *Amour et charité*, et devant ce palladium plus puissant que celui de Minerve, car il vient du Christ, l'incrédulité elle-même s'incline. Que peut-on opposer à une doctrine qui conduit les hommes à s'aimer comme des frères ? Si l'on n'admet pas la cause, du moins on respectera l'effet ; or, le meilleur moyen de prouver la réalité de l'effet, c'est d'en faire l'application à soi-même ; c'est de montrer aux ennemis de la doctrine, par son propre exemple, qu'elle rend réellement meilleur ; mais comment faire croire qu'un instrument peut produire l'harmonie, s'il rend des sons discordants ? De même, comment persuader que le Spiritisme doit conduire à la concorde, si ceux qui le professent, ou qui sont censés le professer, ce qui est tout un pour les adversaires, se jettent la pierre ? Si une simple susceptibilité d'amour-propre, de pré-

séance suffit pour les diviser ? N'est-ce pas le moyen de se faire renvoyer son propre argument ? Les ennemis les plus dangereux du spiritisme sont donc ceux qui le font mentir à lui-même, en ne pratiquant pas la foi qu'eux-mêmes viennent proclamer. Il y aurait puérilité à faire dissidence pour des nuances d'opinion ; il y aurait malveillance évidente, oubli du premier devoir du vrai Spirite, de se séparer pour une question personnelle, car le sentiment de la personnalité est le fruit de l'orgueil et de l'égoïsme.

Il ne faut pas oublier, messieurs, que les ennemis du Spiritisme sont de deux ordres : d'un côté vous avez les railleurs et les incrédules ; ceux-là reçoivent tous les jours des démentis par les faits ; vous ne les craignez pas et vous avez raison. Il servent notre cause sans le vouloir, et nous devons les en remercier. D'un autre côté sont les gens intéressés à combattre la doctrine ; ceux-là, n'espérez pas les ramener par la persuasion, car ils ne cherchent pas la lumière ; en vain déploieriez-vous à leurs yeux l'évidence du soleil, ils sont aveugles, parce qu'ils ne veulent pas voir. Ils ne vous attaquent pas, parce que vous êtes dans l'erreur, mais parce que vous êtes dans le vrai, et qu'à tort ou à raison ils croient que le Spiritisme est nuisible à leurs intérêts matériels ; s'ils étaient persuadés que c'est une chimère, ils le laisseraient parfaitement tranquille ; aussi leur acharnement croît en raison des progrès de la doctrine, de telle sorte qu'on peut mesurer son importance par la violence de leurs attaques. Tant qu'ils n'ont vu dans le Spiritisme qu'un jeu de tables tournantes, ils n'ont rien dit, et ils ont compté sur le caprice de la mode ; mais aujourd'hui qu'en dépit de leur mauvais vouloir ils voient l'insuffisance de la raillerie, ils emploieront d'autres moyens. Ces moyens, quels qu'ils soient, nous en avons démontré l'impuissance ; toutefois, s'ils ne peuvent étouffer cette voix qui s'élève de toutes les parties du monde, s'ils ne peuvent arrêter ce torrent qui les envahit de toutes parts, ils feront tout pour apporter des entraves, et s'ils peuvent reculer le progrès d'un seul jour, ils diront que c'est encore un jour de gagné.

Attendez-vous donc à ce qu'ils disputeront le terrain pied à pied, car l'intérêt matériel est de tous le plus tenace ; pour lui, les droits les plus sacrés de l'humanité ne sont rien ; vous en avez la preuve dans la lutte américaine. Périsse l'union qui faisait notre gloire, plutôt que nos intérêts ! disent les esclavagistes ; ainsi parlent les adversaires du Spiritisme, car la question humanitaire est le moindre de leurs soucis. Que leur opposer ? Un drapeau qui les fait pâlir, car ils savent bien qu'il porte ces mots sortis de la bouche du Christ : *Amour et charité*, et que ces mots sont leur sentence. Autour de ce drapeau, que tous les vrais Spirites se rallient, et ils

seront forts, car l'union fait la force. Reconnaissez donc les vrais défenseurs de votre cause, non à de vaines paroles, les paroles ne coûtent rien, mais à la pratique de la loi d'amour et de charité, à l'abnégation de la personnalité ; le meilleur soldat n'est pas celui qui brandit le plus haut son sabre, mais celui qui sacrifie courageusement sa vie. Regardez donc comme faisant cause commune avec vos ennemis tous ceux qui tendraient à jeter parmi vous des ferments de discorde, car volontairement ou involontairement, ils fournissent des armes contre vous ; dans tous les cas, ne comptez pas plus sur eux que sur ces mauvais soldats qui lâchent pied au premier coup de fusil.

Mais, direz-vous, si les opinions sont partagées sur quelques points de la doctrine, comment reconnaître de quel côté est la vérité ? C'est la chose la plus facile. Vous avez d'abord pour poids votre jugement, pour mesure la saine et inflexible logique. Vous aurez ensuite l'assentiment de la majorité ; car, croyez bien que le nombre croissant ou décroissant des partisans d'une idée vous donne la mesure de sa valeur ; si elle est fausse, elle ne saurait conquérir plus de voix que la vérité : Dieu ne le permettrait pas ; il peut laisser l'erreur se montrer par-ci par-là, pour nous faire voir ses allures et nous apprendre à la reconnaître ; sans cela où serait notre mérite si nous n'avions pas de choix à faire ? Voulez-vous un autre critérium de la vérité ? En voici un qui est infaillible. Puisque la devise du Spiritisme est *Amour et charité*, reconnaissez la vérité à la pratique de cette maxime, et tenez pour certain que celui qui jette la pierre à l'autre ne peut être dans le vrai absolu. Quant à moi, messieurs, vous avez entendu ma profession de foi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, il s'élevait des dissidences entre vous, je le dis à regret, je me séparerais ouvertement de ceux qui déserteraient le drapeau de la fraternité, car, à mes yeux, ils ne pourraient être regardés comme de vrais Spirites.

Dans tous les cas, ne vous inquiétez nullement de quelques dissidences passagères ; vous aurez bientôt la preuve qu'elles sont sans conséquences graves ; ce sont des épreuves pour votre foi et votre jugement ; ce sont souvent aussi des moyens permis par Dieu et les bons Esprits pour donner la mesure de la sincérité, et faire connaître ceux sur lesquels on peut réellement compter au besoin, et que l'on évite ainsi de mettre en avant ; ce sont de petites pierres semées sur votre route, afin de vous habituer à voir sur quoi vous vous appuyez.

Il me reste, messieurs, à vous parler de l'organisation de la Société. Puisque vous voulez bien me demander mon avis, je vous dirai ce que j'ai dit l'année passée à Lyon ; les mêmes motifs m'engagent à vous détourner de toutes mes forces du projet de former une Société unique embras-

sant tous les Spirites de la ville, ce qui serait tout simplement impraticable par le nombre croissant de ses adeptes. Vous ne tarderiez pas à être arrêtés par les obstacles matériels et par les difficultés morales plus grandes encore qui vous en montreraient l'impossibilité ; mieux vaut donc ne pas entreprendre une chose à laquelle vous seriez obligés de renoncer. Toutes les considérations à l'appui de cette opinion sont complètement développées dans la nouvelle édition du *Livre des Médiums* auquel je vous invite à vous en référer. Je n'y ajouterai que peu de mots.

Ce qu'il est difficile d'obtenir dans une réunion nombreuse l'est beaucoup moins dans les groupes particuliers ; ils se forment par une affinité de goûts, de sentiments et d'habitudes. Deux groupes séparés peuvent avoir une manière de voir différente sur quelques points de détail, et n'en pas moins très bien marcher d'accord, tandis que s'ils étaient réunis, la divergence des opinions y apporterait inévitablement le trouble.

Le système de la multiplication des groupes a encore pour résultat de couper court aux rivalités de suprématie et de présidence. Chaque groupe est naturellement présidé par le maître de la maison ou celui qui est désigné, et tout se passe en famille. Si la haute direction du Spiritisme, dans une ville, incombe à quelqu'un, celui ci y sera appelé par la force des choses, et un assentiment tacite le désignera tout naturellement en raison de son mérite personnel, de ses qualités conciliantes, du zèle et du dévouement dont il aura fait preuve, des services réels qu'il aura rendus à la cause ; il acquerra ainsi, sans la rechercher, une force morale que personne ne songera à lui contester, parce que tout le monde la reconnaîtra en lui ; tandis que celui qui, de son autorité privée, chercherait à s'imposer, ou qui serait porté par une coterie, rencontrerait de l'opposition de la part de tous ceux qui ne lui reconnaîtraient pas les qualités morales nécessaires, et de là une cause inévitable de divisions.

C'est une chose grave que de conférer à quelqu'un la direction suprême de la doctrine ; avant de le faire il faut être bien sûr de lui sous tous les rapports, car, avec des idées erronées, il pourrait entraîner la Société sur une pente fâcheuse et peut-être à sa ruine. Dans les groupes particuliers, chacun peut faire ses preuves d'habileté et se désigner, pour plus tard, au suffrage de ses collègues s'il y avait lieu ; mais nul ne peut prétendre être général avant d'avoir été soldat. De même que le bon général se reconnaît à son courage et à ses talents, le véritable Spirite se reconnaît à ses qualités ; or, la première dont il doit faire preuve, c'est l'abnégation de la personnalité ; c'est donc à ses actes qu'on le reconnaît, plus qu'à ses paroles. Ce qu'il faut pour une telle direction, c'est un vrai Spirite, et le vrai spirite n'est mû ni par l'ambition, ni par l'amour-propre. J'appelle à ce

sujet, messieurs, votre attention sur les diverses catégories de Spirites dont les caractères distinctifs sont clairement définis dans le *Livre des Médiums* (n° 28).

Du reste, quelle que soit la nature de la réunion, qu'elle soit nombreuse ou non, les conditions qu'elle doit remplir pour atteindre le but sont les mêmes ; c'est à cela qu'il faut apporter tous ses soins, et ceux qui les rempliront seront forts, parce qu'ils auront nécessairement l'appui des bons Esprits. Ces conditions sont tracées dans le *Livre des Médiums* (n° 341).

Un travers assez fréquent chez quelques nouveaux adeptes, c'est de se croire passés maîtres après quelques mois d'étude. Le Spiritisme est une science immense, comme vous savez, et dont l'expérience ne peut s'acquérir qu'avec le temps, en cela comme en toutes choses. Il y a dans cette prétention de n'avoir plus besoin des conseils d'autrui et de se croire au-dessus de tous, une preuve d'insuffisance, puisqu'on manque à l'un des premiers préceptes de la doctrine : la modestie et l'humilité. Quand les Esprits mauvais rencontrent de semblables dispositions dans un individu, ils ne manquent pas de les surexciter et de les entretenir, en lui persuadant qu'il possède seul la vérité. C'est un des écueils que l'on peut rencontrer, et contre lequel j'ai cru devoir vous prémunir, en ajoutant qu'il ne suffit pas plus de se dire Spirite que de se dire chrétien : il faut le prouver par la pratique.

Si, par la formation des groupes, on évite la rivalité des individus, cette rivalité ne peut-elle exister entre les groupes eux-mêmes qui, marchant dans des voies un peu divergentes, pourraient produire des schismes, tandis qu'une Société unique maintiendrait l'unité de principes ? A cela je réponds que l'inconvénient que l'on signale ne serait pas évité, puisque ceux qui n'adopteraient pas les principes de la Société s'en sépareraient, et que rien ne les empêcherait de faire bande à part. Les groupes sont autant de petites Sociétés qui marcheront nécessairement dans la même voie si elles adoptent toutes le même drapeau, et les bases de la science consacrées par l'expérience. J'appelle également à ce sujet votre attention sur le n° 348 du *Livre des Médiums*. D'ailleurs, rien n'empêche qu'un groupe central ne soit formé de délégués des divers groupes particuliers qui se trouveraient ainsi avoir un point de ralliement et un correspondant direct avec la Société de Paris. Puis, tous les ans, une assemblée générale pourrait réunir tous les adeptes et devenir ainsi une véritable fête du Spiritisme. Du reste, sur ces divers points, je préparerai une instruction détaillée que j'aurai l'honneur de vous transmettre ultérieurement, soit sur l'organisation, soit sur l'ordre des travaux. Ceux qui la suivront se maintiendront naturellement dans l'unité des principes.

Tels sont, messieurs, les conseils que je crois devoir vous donner, puisque vous avez bien voulu en référer à mes avis. Je suis heureux d'ajouter que j'ai trouvé à Bordeaux d'excellents éléments, et un progrès beaucoup plus grand que je ne m'y attendais ; j'y ai trouvé un grand nombre de vrais et sincères Spirites, et j'emporte de ma visite l'espoir fondé que notre doctrine s'y développera sur les bases les plus larges et dans d'excellentes conditions. Croyez bien que mon concours ne fera jamais défaut à tout ce qui sera en mon pouvoir de faire pour seconder les efforts de ceux qui sont sincèrement et consciencieusement dévoués de cœur à cette noble cause qui est celle de l'humanité.

L'Esprit d'Éraste, que vous connaissez déjà, messieurs, par les remarquables dissertations que vous avez lues de lui, veut aussi vous apporter le tribut de ses conseils. Avant mon départ de Paris il a dicté, par son médium habituel, la communication suivante dont je vais avoir l'honneur de vous donner lecture.

Première épître aux Spirites de Bordeaux, par Éraste, humble serviteur de Dieu.

Que la paix du Seigneur soit avec vous, mes bons amis, afin que rien ne vienne jamais troubler la bonne harmonie qui doit régner dans un centre de Spirites sincères ! Je sais combien votre foi en Dieu est profonde, et quels fervents adeptes vous êtes de la nouvelle révélation ; c'est pourquoi je vous le dis dans toute l'effusion de ma tendresse pour vous, je serais désolé, nous serions tous désolés, nous qui sommes, sous la direction de l'*Esprit de Vérité*, les initiateurs du Spiritisme en France, si la concorde dont vous avez donné jusqu'à ce jour des preuves éclatantes, venait à disparaître d'au milieu de vous. Si vous n'aviez pas donné l'exemple d'une fraternité solide ; si enfin vous n'étiez pas un centre sérieux et important de la grande communion Spirite française, j'aurais laissé cette question dans l'ombre. Mais si je l'ai soulevée, c'est que j'ai de plausibles raisons pour vous inviter à maintenir parmi vos divers groupes l'union, la paix et l'unité de doctrine. Oui, mes chers disciples, je profite avec empressement de cette occasion, que nous avons préparée nous-mêmes, pour vous montrer combien serait funeste au développement du Spiritisme, et quel scandale causerait parmi vos frères des autres pays, la nouvelle d'une scission dans le centre que nous avons été charmés, jusqu'à cette heure, de citer, pour son Esprit de fraternité, à tous les autres groupes formés ou en voie de formation. Je n'ignore pas, et vous ne devez pas ignorer non plus, qu'on mettra tout en œuvre pour semer

la division parmi vous ; qu'on cherchera à vous tendre des pièges ; qu'on sèmera sur votre route des embûches de toute sorte ; qu'on vous opposera les uns aux autres, afin de fomenter une division et d'amener une rupture à tous égards regrettable ; mais vous saurez éviter cela, en pratiquant d'abord vis-à-vis de vous-mêmes, et ensuite vis-à-vis de tous, les sublimes préceptes de la loi d'amour et de charité. Non, j'en suis convaincu, vous ne donnerez pas aux ennemis de notre sainte cause, la satisfaction de dire : Voyez ces Spirites de Bordeaux, qu'on nous montrait comme marchant à l'avant-garde des nouveaux croyants ; ils ne savent pas même être d'accord, entre eux ! C'est là, mes chers amis, où l'on vous attend, où l'on nous attend tous. Vos excellents guides vous l'ont déjà dit : vous aurez à lutter non seulement contre les orgueilleux, les égoïstes, les matérialistes et tous ces infortunés qui sont imbus de l'esprit du siècle ; mais encore et surtout contre la tourbe des Esprits trompeurs qui, trouvant au milieu de vous une rare réunion de médiums, car vous êtes des mieux partagés sous ce rapport, viendront bientôt vous assaillir : les uns, avec des dissertations savamment combinées où, à la faveur de quelques pieuses tirades, ils insinueront l'hérésie ou quelque principe dissolvant ; les autres avec des communications ouvertement hostiles aux enseignements donnés par les vrais missionnaires de l'Esprit de vérité. Ah ! Croyez-moi, ne craignez jamais alors de démasquer les fourbes qui, nouveaux Tartuffes, s'introduiraient parmi vous sous le masque de la religion ; soyez également sans pitié pour les loups dévorants qui se cacheraient sous des peaux de brebis. Avec l'aide de Dieu, que vous n'invoquerez jamais en vain, et avec l'assistance des bons Esprits qui vous protègent, vous resterez inébranlables dans votre foi ; les mauvais Esprits vous trouveront invulnérables, et lorsqu'ils verront leurs traits s'émousser contre l'amour et la charité qui animent vos cœurs, ils se retireront tout confus d'une campagne où ils n'auront récolté que l'impuissance et la honte. En regardant comme subversive toute doctrine contraire à la morale de l'Evangile et aux prescriptions générales du Décalogue, qui se résument dans celle loi concise : *Aimez Dieu par-dessus tout et votre prochain comme vous-même*, vous resterez invariablement unis. Du reste, en toute chose, il faut savoir se soumettre à la loi commune : il n'appartient à personne de s'y soustraire, ou de vouloir imposer son opinion et son sentiment quand ceux-ci ne sont pas acceptés par les autres membres d'une même famille Spirite ; et en cela, je vous invite instamment à vous modeler sur les usages et les règlements de la Société des études Spirites de Paris, où nul, quels que soient son rang, son âge, les services rendus ou l'autorité acquise, ne peut substituer son initiative personnelle à celle de la Société dont il

fait partie, et *à fortiori* l'engager en rien par des démarches qu'elle n'a pas approuvées. Cela dit, il est incontestable que les adeptes d'un même groupe doivent avoir une juste déférence pour la sagesse et l'expérience acquises : l'expérience n'est le partage ni du plus âgé ni du plus savant, mais bien de celui qui s'est occupé depuis le plus long temps et avec le plus de fruit pour tous de notre consolante philosophie ; quant à la sagesse, c'est à vous d'examiner celui ou ceux qui parmi vous en suivent et en pratiquent le mieux les préceptes et les lois. Toutefois, mes amis, avant de suivre vos propres inspirations, vous avez, ne l'oubliez pas, vos conseils et vos protecteurs éthérés à consulter, et ceux-ci ne vous feront jamais défaut quand vous les solliciterez avec ferveur et dans un but d'intérêt général. Pour cela, il vous faut de bons médiums, et j'en vois ici d'excellents au milieu desquels vous n'aurez qu'à choisir. Certes, et je m'y connais, madame et mademoiselle Cazemajoux et quelques autres possèdent au plus haut degré les qualités médianimiques, et nul pays, je vous le répète, n'est, sous ce rapport, mieux partagé que Bordeaux.

J'ai dû vous faire entendre une voix d'autant plus sévère, mes bien-aimés, que l'Esprit de Vérité, notre maître à tous, attend davantage de vous. Rappelez-vous que vous faites partie de l'avant-garde Spirite, et que l'avant-garde, comme l'état-major, doit à tous l'exemple d'une soumission absolue à la discipline établie. Ah ! votre tâche n'est pas facile, puisque c'est à vous qu'incombe l'œuvre de porter, d'une main vigoureuse, la cognée dans les sombres forêts du matérialisme, et de poursuivre jusque dans leurs derniers retranchements les intérêts matériels coalisés. Nouveaux Jasons, vous marchez à la conquête de la véritable toison d'or, c'est-à-dire, de ces idées nouvelles et fécondes qui doivent régénérer le monde ; mais vous y marchez non plus dans votre intérêt privé, non plus même dans l'intérêt de la génération actuelle, mais surtout dans l'intérêt des générations futures auxquelles vous préparez les voies. Il y a dans cette œuvre un cachet d'abnégation et de grandeur qui frappera d'admiration et de reconnaissance les siècles futurs, et dont Dieu, croyez-moi, saura vous tenir compte. J'ai dû vous parler comme je l'ai fait, parce que je m'adresse à des gens qui entendent la raison, à des hommes qui poursuivent sérieusement un but éminemment utile : l'amélioration et l'émancipation de la race humaine ; à des Spirites, enfin, qui enseignent et qui prêchent d'exemple, que le meilleur moyen pour y arriver est dans la pratique des véritables vertus chrétiennes. J'ai dû vous parler ainsi, parce qu'il fallait vous prémunir contre un danger en vous le signalant : c'était mon devoir ; je viens de le remplir. Aussi, maintenant, je puis envisager sans inquiétude l'avenir, parce que je suis convaincu que mes paroles pro-

fiteront à tous et à chacun ; et que l'égoïsme, l'amour-propre ou la vanité n'auront désormais aucune prise sur des cœurs où la vraie fraternité régnera sans partage.

Vous vous souviendrez, Spirites de Bordeaux, que l'union entre vous est le véritable acheminement vers l'union et la fraternité universelle ; et, à cet égard, je suis heureux, très heureux, de pouvoir constater hautement que le Spiritisme vous devra de lui avoir fait faire un pas en avant. Recevez donc nos félicitations, car je parle ici au nom de tous les Esprits qui président à la grande œuvre de la régénération humaine, pour avoir, par votre initiative, ouvert un nouveau champ d'exploration et une nouvelle cause de certitude aux études des phénomènes d'outre-tombe, par votre demande d'affiliation, non plus comme individus isolés, mais comme groupe compact, à la société initiatrice de Paris. Je reconnais, à l'importance de cette démarche, la haute sagesse de vos guides principaux, et j'en remercie le tendre Fénelon et ses fidèles coadjuteurs Georges et Marius, qui président avec lui à vos pieuses et studieuses réunions. Je profite de cette circonstance pour rendre également un témoignage éclatant aux Esprits Ferdinand et Félicia, que vous connaissez tous. Bien que ces dignes collaborateurs aient fait le bien pour le bien seul, il est bon que vous sachiez que c'est à ces modestes pionniers, secondés par l'humble Marcelin, que notre sainte doctrine doit d'avoir si rapidement prospéré à Bordeaux et dans le sud-ouest de la France.

Oui, mes fidèles croyants, votre admirable initiative sera suivie, je le sais, par tous les groupes Spirites sérieusement formés. C'est donc un pas immense en avant. Vous avez compris, et tous vos frères comprendront comme vous quels avantages, quels progrès, quelle propagande résulteront de l'adoption d'un programme uniforme pour les travaux et les études de la doctrine que nous vous avons révélée. Il est bien entendu, néanmoins, que chaque groupe conservera son originalité et son initiative particulière ; mais en dehors de ses travaux particuliers, il aura à s'occuper de diverses questions d'intérêt général soumises à son examen par la Société centrale, et à résoudre diverses difficultés dont la solution n'a pu jusqu'à ce jour être obtenue des Esprits, par des raisons qu'il est inutile de vous développer ici. Je croirais vous faire injure si je faisais ressortir à vos yeux les conséquences qui résulteront de travaux simultanés ; et qui donc alors osera contester une vérité, quand cette vérité sera confirmée par l'unanimité ou la majorité des réponses médianimiques obtenues simultanément à Lyon, à Bordeaux, à Constantinople, à Metz, à Bruxelles, à Sens, à Mexico, à Carlsruhe, à Marseille, à Toulouse, à Mâcon, à Sétif, à Alger, à Oran, à Cracovie, à Moscou, à Saint-Pétersbourg ainsi qu'à Paris ?

Je vous ai entretenu avec la rude franchise dont je me sers avec vos frères de Paris. Néanmoins, je ne vous quitterai pas sans témoigner mes sympathies justement acquises à cette famille patriarcale où les excellents Esprits commis à votre direction spirituelle ont commencé à faire entendre leurs éloquentes paroles ; j'ai nommé la famille *Sabò*, qui a su traverser avec une constance et une piété inaltérable les épreuves douloureuses dont Dieu a bien voulu l'affliger, afin de l'élever et de la rendre apte à sa mission actuelle. Je ne dois pas oublier non plus le concours dévoué de tous ceux qui, dans leurs sphères respectives, ont contribué à propager notre consolante doctrine. Continuez tous, mes amis, à marcher résolument dans la voie ouverte : elle vous conduira sûrement vers les sphères éthérées du parfait bonheur où je vous donne rendez-vous. Au nom de l'*Esprit de Vérité* qui vous aime, je vous bénis, Spirites de Bordeaux !

ÉRASTE.

Banquet offert par les Spirites bordelais à M. Allan Kardec.

Discours et toast de M. Lacoste, négociant.

Messieurs,

Je prie surtout les jeunes gens qui m'écoutent de vouloir bien prêter attention aux quelques paroles d'affection fraternelle que j'ai spécialement écrites pour eux. Le défaut d'expérience, la conformité de nos âges et la communion de nos idées m'assurent leur indulgence.

Aucun de nous, messieurs, n'a accueilli avec indifférence la révélation de cette saine doctrine dont notre vénéré maître a recueilli, dans un livre savant, les éléments nouveaux. Jamais plus vaste champ ne fut ouvert à nos imaginations, jamais horizon plus grandiose ne fut dévoilé à nos intelligences. C'est avec l'ardeur du jeune âge, c'est sans jeter un regard en arrière que nous nous sommes faits les adeptes de la foi de l'avenir et les pionniers de la civilisation future. A Dieu ne plaise que je vienne proférer des paroles de découragement ! Vos croyances me sont trop connues, messieurs, je les sais trop solides pour croire que la moquerie ou le faux raisonnement de quelques adversaires pourra jamais les ébranler. La jeunesse est riche en privilèges ; facile aux nobles émotions, ardente à

l'entreprise, elle possède encore l'enthousiasme de la foi, ce levier moral qui soulève les mondes. Mais si son imagination l'emporte au-delà des obstacles, elle lui fait souvent dépasser le but. C'est contre ces écarts que je vous exhorte à vous prémunir. Livrés à vous-mêmes, attirés par les charmes de la nouveauté, soulevant à chaque pas un coin du voile qui vous dérobait l'inconnu, touchant presque du doigt à la solution du problème éternel des causes premières, prenez garde de vous laisser enivrer par les joies du triomphe. Peu de routes sont vierges de précipices ; la trop grande confiance suit toujours les routes aisées, et rien n'est plus difficile à obtenir des jeunes soldats comme des jeunes intelligences que la modération dans la victoire. Là est le mal que je redoute pour vous, comme pour moi.

Heureusement le remède est près du mal ; il en est parmi nous, ici rassemblés, qui joignent à la maturité de l'âge et du talent l'avantage heureux d'avoir été, dans notre ville, les propagateurs éclairés de l'enseignement Spirite. C'est à ces esprits plus calmes et plus réfléchis que vous devrez soumettre la direction de vos études, et, grâce à cette déférence de tous les jours, grâce à cette subordination morale, il vous sera donné d'apporter à la construction de l'édifice commun une pierre qui ne chancellera pas.

Sachons donc, messieurs, vaincre de puériles questions d'amour-propre ; notre part, à nous jeunes gens, n'est-elle pas assez belle ? A nous, en effet, appartient l'avenir ; à nous qui, lorsque nos pères en Spiritisme revivront dans un monde meilleur, pourrons, pleins de vie et de foi, assister au splendide rayonnement de cette vérité dont ils n'auront fait qu'entrevoir sur terre la mystérieuse aurore.

Laissez-moi donc espérer, messieurs, que vous direz avec moi et du fond du cœur :

A tous nos doyens d'âge ; à tous ceux qui, connus ou inconnus, sous l'habit du riche comme sous la blouse de l'ouvrier, se sont faits, à Bordeaux, les adeptes et les propagateurs de la doctrine Spirite ! A la prospérité de la Société Spirite de Paris, de cette Société qui tient si haut et si ferme le drapeau sous lequel nous aspirons à nous ranger ! Que M. Allan Kardec, notre maître à tous, reçoive pour nos frères de Paris l'assurance d'une profonde sympathie ; qu'il leur dise bien que nos jeunes cœurs battent à l'unisson, et que, bien que d'un pas moins assuré, nous n'en concourrons pas moins à la régénération universelle, encouragés par leurs exemples et leurs succès.

Toasts de M. Sabò.

Les Esprits aussi, messieurs, veulent nous assurer une fois de plus que leurs sympathies nous sont acquises en joignant leurs souhaits aux nôtres pour la prospérité de cette sainte doctrine qui est leur œuvre ; l'Esprit de Ferdinand, un de nos guides protecteurs, a spontanément dicté l'enseignement suivant que je suis heureux de vous faire entendre.

« La grande famille Spirite dont vous faites partie voit tous les jours s'augmenter le nombre de ses enfants, et bientôt, il n'y aura plus, dans votre belle patrie, ni villes ni bourgades où ne soit campée la tente des membres de cette tribu bénie de Dieu.

« Il nous serait déjà impossible de vous signaler les centres nombreux qui viennent graviter autour du foyer lumineux dont Paris est le siège, car les centres des grandes cités sont seuls connus de nous. Parmi ceux-là se distingue, par le savoir, l'intelligence et l'union fraternelle, la Société des Spirites de Metz ; elle est destinée à porter des fruits en abondance, et en cherchant à établir avec eux des relations amicales fondées sur une estime réciproque, vous remplirez d'une douce joie le cœur paternel de votre chef ici présent.

« L'éminent Esprit d'Eraste vous l'a dit hier : soyez unis, l'union fait la force. Faites donc tous vos efforts pour y parvenir, afin que dans peu de temps tous les centres Spirites français, unis entre eux par les liens de la fraternité, marchent à pas de géant dans la voie tracée.»

FERDINAND,
Guide spirituel du médium.

Comme conclusion et fidèle interprète des sentiments exprimés par ce bon Esprit, je propose un toast à nos frères Spirites de Metz en particulier et à tous les Spirites français en général.

Messieurs,

Persuadé que les paroles chaleureuses prononcées hier au milieu de nous par notre honorable chef Spirite ne sont pas tombées sur la pierre et sur les ronces, mais bien dans vos cœurs disposés maintenant à resserrer entre eux les liens de la fraternité, je viens vous proposer un toast à nos frères Spirites de Lyon ; ils ont commencé leur tâche avant nous, et ils ont eu à subir, pour s'organiser, les mêmes tiraillements qui nous faisaient tant souffrir naguère ; mais, grâce à l'impulsion que notre chef bien-aimé leur a donnée l'année dernière, ils ont fait un pas immense dans la voie bénie où les bons Esprits viennent faire entrer l'humanité. Imitons-les,

messieurs ; qu'une émulation louable unisse les Spirites de Bordeaux et de Lyon, afin que la communion de pensées et de sentiments dont ils seront tous animés fasse dire d'eux : Bordelais et Lyonnais sont frères.

Je propose un toast à l'union des frères de Bordeaux et de Lyon.

Discours de M. Desqueyroux, mécanicien.

Au nom du groupe des ouvriers.

Monsieur Allan Kardec, notre cher maître,

Je me permets au nom de tous les ouvriers Spirites de Bordeaux, mes amis et mes frères, de porter un toast à votre prospérité. Quoique déjà arrivé à une haute perfection, que Dieu vous fasse encore grandir dans les bons sentiments qui vous ont animé jusqu'à ce jour, et surtout qu'il vous fasse grandir aux yeux de l'univers et dans le cœur de ceux qui, en suivant votre doctrine, se rapprochent de Dieu ; nous, qui sommes du nombre de ceux qui la professent, nous vous bénissons du fond de nos cœurs, et prions notre divin créateur qu'il vous laisse encore longtemps au milieu de nous, afin que, lorsque votre mission sera terminée, nous soyons assez affermis dans la foi pour nous conduire seuls sans nous écarter de la bonne voie.

C'est le bonheur ineffable pour nous d'être nés à une époque où nous pouvons être éclairés par le Spiritisme ; mais ce n'est pas assez de connaître et de goûter ce bonheur ; avec la doctrine nous avons contracté des engagements qui consistent en quatre devoirs différents : devoir de soumission qui nous la fasse écouter avec docilité ; devoir d'affection qui nous la fasse aimer avec tendresse ; devoir de zèle pour en défendre les intérêts avec ardeur ; devoir de pratique qui nous la fasse honorer par nos œuvres.

Nous sommes dans le sein du Spiritisme, et le Spiritisme est pour nous une solide consolation dans nos peines ; car, il faut l'avouer, il y a des moments dans la vie où la raison pourrait peut-être nous soutenir, mais il y en a d'autres où l'on a besoin de toute la foi que donne le Spiritisme pour ne pas succomber. En vain les philosophes viennent-ils nous prêcher une fermeté stoïque, nous débiter leurs pompeuses maximes, nous dire que le sage n'est ébranlé de rien, que l'homme est fait pour se posséder lui-même et dominer les événements de la vie ; fades consolations ! loin d'adoucir ma douleur, vous l'aigrissez ; dans toutes vos paroles nous ne trouvons que vide et sécheresse ; mais le Spiritisme vient à notre secours et nous prouve que notre affliction même peut contribuer à notre félicité.

Oui, notre maître ; continuez votre auguste mission ; continuez à nous

montrer cette science qui vous est dictée par la bonté divine ; qui fait notre consolation pendant cette vie, et qui sera la solide pensée qui nous rassurera au moment de la mort.

Recevez, cher maître, ces quelques paroles sorties du cœur de vos enfants, car vous êtes notre père à tous ; le père de la classe laborieuse et des affligés. Vous le savez : progrès et souffrance marchent ensemble ; mais tandis que le désespoir accablait nos cœurs, vous êtes venu nous apporter la force et le courage. Oui, en nous montrant le Spiritisme, vous avez dit : Frères, courage ! supportez sans murmurer les épreuves qui vous sont envoyées, et Dieu vous bénira. Sachez donc que nous sommes des apôtres dévoués, et que dans le siècle présent, comme dans les siècles futurs, votre nom sera béni par nos enfants et nos amis les ouvriers.

Discours et toast de M. Allan Kardec.

Mes chers frères en Spiritisme,

Les expressions me manquent pour rendre l'impression que je ressens de votre accueil si sympathique et si bienveillant. Permettez-moi donc de vous dire en quelques mots, au lieu de longues phrases qui n'en diraient pas davantage, que je placerai mon premier séjour à Bordeaux au nombre des moments les plus heureux de ma vie, et que j'en garderai un éternel souvenir ; mais je n'oublierai pas non plus, messieurs, que cet accueil m'impose une grande tâche, celle de le justifier, ce que j'espère faire avec l'aide de Dieu et des bons Esprits. Il m'impose en outre de grandes obligations, non seulement envers vous, mais encore envers les Spirites de tous les pays dont vous êtes les représentants comme membres de la grande famille ; envers le Spiritisme en général que vous venez acclamer dans ces deux réunions solennelles, et qui, n'en doutez pas, puisera dans l'élan de votre importante cité une force nouvelle pour lutter contre les obstacles qu'on voudra jeter sur sa route.

Dans mon allocution d'hier, j'ai parlé de son irrésistible puissance ; n'en êtes-vous pas la preuve évidente, et n'est-ce pas un fait caractéristique que l'inauguration d'une société Spirite qui débute, comme la vôtre, par la réunion spontanée de près de 300 personnes, attirées, non par une vaine curiosité, mais par la conviction, et le seul désir de se grouper en un seul faisceau ? Oui, messieurs, ce fait est non seulement caractéristique, mais il est providentiel. Voici à ce sujet ce que me disait encore hier, avant la séance, mon guide spirituel : l'Esprit de Vérité.

« Dieu a marqué du cachet de sa volonté immuable l'heure de la

régénération des enfants de cette grande cité. A l'œuvre donc avec confiance et courage ; ce soir les destinées de ses habitants vont commencer à sortir de l'ornière des passions que sa richesse et son luxe faisaient germer comme l'ivraie près du bon grain, pour atteindre, par le progrès moral que le Spiritisme va lui imprimer, la hauteur des destinées éternelles. Bordeaux, vois-tu, est une ville aimée des Esprits, car elle voit se multiplier dans ses murs les plus sublimes dévouements de la charité sous toutes les formes ; aussi étaient-ils affligés de la voir en arrière dans le mouvement progressif que le Spiritisme vient imposer à l'humanité ; mais les progrès vont se faire si rapidement, que les Esprits béniront le Seigneur de t'avoir inspiré le désir de venir les aider à entrer dans cette voie sacrée. »

Vous le voyez donc, messieurs, l'élan qui vous anime vient d'en haut, et bien téméraire serait celui qui voudrait l'arrêter, car il serait terrassé comme les anges rebelles qui voulurent lutter contre la puissance de Dieu. Ne craignez donc point l'opposition de quelques adversaires intéressés, ou se pavanant dans leur incrédulité matérialiste ; le matérialisme touche à sa dernière heure, et c'est le Spiritisme qui vient la sonner, car il est l'aurore qui dissipe les ténèbres de la nuit ; et, chose providentielle, c'est le matérialisme lui-même qui, sans le vouloir, sert d'auxiliaire à la propagation du Spiritisme ; par ses attaques il appelle sur lui l'attention des indifférents ; on veut voir ce que c'est, et comme on le trouve bien, on l'adopte. Vous en avez la preuve sous vos yeux ; sans les articles d'un des journaux de votre ville, les Spirites bordelais seraient peut-être moitié moins nombreux qu'ils ne le sont ; cet article a naturellement éveillé la curiosité, car on s'est dit : On attaque, donc il y a quelque chose ; et l'on a mesuré l'importance de la chose à la longueur de l'article. On s'est demandé : est-ce bon ; est-ce mauvais ? est-ce vrai ; est-ce faux ? voyons toujours. On a vu, et vous savez le résultat. Loin donc d'en vouloir à l'auteur de l'article, il faut le remercier d'avoir fait de la réclame gratuite ; et s'il y a ici quelqu'un de ses amis, nous le prions de vouloir bien l'engager à recommencer, afin que, si nous étions 300 hier, nous soyons 600 l'année prochaine. Je pourrais à ce sujet vous citer des faits curieux de propagande semblable faite en certaines villes par des sermons furibonds contre le Spiritisme.

Bordeaux comme Lyon vient donc de planter fièrement le drapeau du Spiritisme, et ce que je vois m'est garant qu'il ne le laissera pas enlever. Bordeaux et Lyon ! deux des plus grandes villes de France ; foyers de lumières ! et l'on dit que tous les Spirites sont des fous ! Honneur aux fous de cette espèce ! N'oublions pas Metz qui vient aussi de fonder sa société où figurent en grand nombre des officiers de tous grades, et qui réclame son

admission dans la grande famille. Bientôt, je l'espère, Toulouse, Marseille, et d'autres cités où fermente déjà la nouvelle semence, se joindront à leurs sœurs aînées, et donneront le signal de la régénération dans leurs contrées respectives.

Messieurs, au nom de la Société parisienne des Etudes spirites, je porte un toast aux Spirites de Bordeaux ; à leur union fraternelle pour résister à l'ennemi qui voudrait les diviser, afin d'en avoir plus facilement raison.

A ce toast j'associe du plus profond de mon cœur, et avec la plus vive sympathie le groupe Spirite des ouvriers de Bordeaux qui, comme ceux de Lyon, donnent un admirable exemple de zèle, de dévouement, d'abnégation et de réforme morale. Je suis heureux, bien heureux je vous assure, d'en voir les délégués réunis fraternellement à cette table avec l'élite de la Société, qui prouve, par cette association, l'influence du Spiritisme sur les préjugés sociaux. En pourrait-il être autrement, quand il nous apprend que le plus haut placé dans le monde a peut-être été lui-même un humble prolétaire, et qu'en serrant la main du dernier manœuvre, il serre peut-être celle d'un frère, d'un père ou d'un ami.

Au nom des Spirites de Metz et de Lyon, dont je me rends l'interprète, je vous remercie de les avoir compris dans l'expression de vos sentiments fraternels.

Aux Spirites bordelais !

Messieurs, les Spirites ne doivent pas être ingrats ; je crois qu'il est du devoir de la reconnaissance de ne pas oublier ceux qui servent notre cause, même sans le vouloir. Je propose donc un toast à l'auteur de l'article du *Courrier de la Gironde*, pour le service qu'il nous a rendu, en faisant des vœux pour qu'il renouvelle de temps en temps ses spirituels articles ; et s'il plaît à Dieu, il sera bientôt le seul homme sensé de Bordeaux.

Poésies de circonstance, dites par M. Dombre (de Marmande)

venu à Bordeaux pour cette solennité.

LES CAMPAGNARDS ET LE CHÊNE.

FABLE.

A M. Allan Kardec.

> Les abus ont des champions occultes plus dangereux que les adversaires avoués, et la preuve en est, c'est la difficulté qu'on éprouve à les déraciner.
>
> ALLAN KARDEC. (*Qu'est-ce que le Spiritisme.*)

Un jour d'honnêtes campagnards,
Debout devant un chêne énorme, au front immense,

Le mesuraient de leurs regards.
- En vain nous prodiguons, dit l'un, notre semence
Le long de ces sillons hersés et bien fumés :
Rien ne pousse ; l'engrais, les sucs sont consommés
Par ces rameaux nombreux et cet épais feuillage ;
C'est faire de son bien un triste gaspillage
Que de laisser cet arbre appauvrir ce terrain,
Absorber nos sueurs, stériliser le grain.
Frères, si vous voulez m'en croire,
Nous délivrerons notre champ
De cet hôte incommode… et cela… sur-le-champ.
- A l'œuvre ! reprit l'auditoire.
Ils étaient tous ardents et forts ;
Une corde est fixée à la cime du chêne,
Et les voilà formant comme une chaîne
Dont les anneaux unissent leurs efforts.
Le feuillage tremble et murmure,
Mais c'est tout… Ils ont beau s'agiter, s'essouffler
Après la tortueuse et robuste ramure,
Le chêne ne peut s'ébranler.
Un des sages de la contrée,
Un bon vieillard leur dit en passant : - Mes enfants,
Votre moisson est dévorée
Au profit des rameaux, des feuilles et des glands,
Détruisez-les… c'est bien… je le comprends ;
Mais frapper l'arbre au front n'est pas chose facile ;
Le vieux chêne ne ploiera pas
Sous le faible effort de vos bras ;
L'âge raidit le corps, comme il rend indocile.
Livrez un moins bruyant mais plus terrible assaut
A ce colosse plein de force ;
Les siècles ont passé sur sa noueuse écorce ;
Mettez à le miner plusieurs jours s'il le faut.
Découvrez au grand jour l'absorbante racine
Et vous aurez la mort de ces massifs touffus.
Quand ne peut d'un coup supprimer un abus,
C'est dans ses fondements qu'on cherche sa ruine.

C. DOMBRE.

LE HÉRISSON, LE LAPIN ET LA PIE.

FABLE.

Aux membres de la Société Spirite de Bordeaux.

> La charité, mes amis, se fait de bien des manières : vous pouvez faire la charité en pensées et en actions…
>
> (L'Esprit protecteur de la Société Spirite de Lyon. (*Revue Spirite* du 10 octobre 1861.)

Un pauvre hérisson, chassé de son abri,
Roulait à travers champs et ronces meurtrières,
Sous les coups de sabot d'un enfant des chaumières,
Qui l'abandonne enfin ensanglanté, meurtri.
Il replie en tremblant son épineuse armure,
S'allonge, autour de lui jette un regard furtif,
Et, le danger passé, murmure
D'un accent débile et plaintif :
- Où me cacher ?… où fuir ?… regagner ma demeure
Est au-dessus de mon pouvoir ;
Mille dangers que je ne puis prévoir
Me menacent ici… Faut-il donc que je meure ?
J'ai besoin d'un refuge et d'un peu de repos
Pour laisser guérir mes blessures ;
Mais… où sont les retraites sûres ?
Qui prendra pitié de mes maux ?
Un lapin, habitant sous des débris de roche,
Lapin pour qui la charité
N'était pas un vain mot, est attendri, s'approche
Et lui dit : - Mon ami, je suis bien abrité ;
Acceptez la moitié de mon modeste asile,
Asile sûr pour vous ; il serait difficile
De venir y chercher la trace de vos pas.
Puis, vous pouvez être tranquille :
Les soins auprès de moi ne vous manqueront pas.
Sur cette offre si gracieuse,
Le hérisson cheminait lentement,
Quand une pie officieuse,
Faisant signe au lapin : - Arrêtez un moment,
Je vous prie… un mot… peu de chose…
Et puis au hérisson : - C'est un petit secret !…
Pardon au moins du retard que je cause !
Et le bon lapin, tout discret

L'engage à parler bas et dresse les oreilles.
- Comment ! vous emmenez chez vous de telles gens !…
Vous aller un peu loin dans vos soins obligeants !
Je ne ferai jamais de sottises pareilles,
Moi… Vous ne craignez pas de vous en repentir ?
Une fois sa santé, ses forces recouvrées,
Vous serez le premier peut-être à ressentir
Avec son mauvais cœur ses pointes acérées ;
Et quel moyen alors de le faire sortir ?…
Le lapin lui répond : - Aucune inquiétude
Ne doit nous détourner d'un élan généreux ;
Il vaut mieux s'exposer à de l'ingratitude
Que de manquer aux malheureux !

C. DOMBRE.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Livre des médiums.

Seconde édition[11].

La première édition du *Livre des médiums*, publiée au commencement de cette année, a été épuisée en quelques mois, et ce n'est pas là un des moindres traits caractéristiques du progrès des idées spirites. Nous avons pu constater par nous-même, dans nos excursions, l'influence salutaire que cet ouvrage a exercée sur la direction des études Spirites pratiques ; aussi les déceptions et les mystifications sont-elles beaucoup moins nombreuses qu'autrefois, parce qu'il a appris les moyens de déjouer les ruses des Esprits trompeurs. Cette seconde édition est beaucoup plus complète que la précédente ; elle renferme de nombreuses instructions nouvelles très importantes et plusieurs chapitres nouveaux. Toute la partie qui concerne plus spécialement les médiums, l'identité des Esprits, l'obsession, les questions que l'on peut adresser aux Esprits, les contradictions, les moyens de discerner les bons et les mauvais Esprits, la formation des réunions Spirites, les fraudes en matière de Spiritisme, a reçu de très notables développements, fruits de l'expérience. Au chapitre des dissertations Spirites, nous avons ajouté plusieurs communications *apo-*

---

[11] 1 vol. in-12, prix, 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr.

cryphes, accompagnées de remarques propres à donner les moyens de découvrir la supercherie des Esprits trompeurs qui se parent de faux, noms.

Nous devons ajouter que les Esprits ont revu l'ouvrage en entier, et qu'ils y ont apporté de très nombreuses observations du plus haut intérêt, en sorte qu'on peut dire qu'il est leur œuvre autant que la nôtre.

Nous recommandons avec instance cette nouvelle édition, comme le guide le plus complet, soit pour les médiums, soit pour les simples observateurs ; et nous pouvons affirmer qu'en le suivant ponctuellement on évitera les écueils si nombreux contre lesquels tant de novices inexpérimentés sont venus se heurter. Après l'avoir lu et médité attentivement, ceux qui seront trompés ou mystifiés ne pourront assurément s'en prendre qu'à eux-mêmes, car ils auront eu tous les moyens de s'éclairer.

Le Spiritisme ou Spiritualisme à Metz.

Première série des publications de la Société Spirite de Metz[12].

Nous n'avons mentionné cette publication que pour mémoire dans notre dernier numéro, nous proposant d'y revenir. Nous l'avons lue avec attention, et nous ne pouvons que féliciter la Société des Spirites messins de ses résultats. Elle compte dans son sein, un grand nombre d'hommes éclairés qui, nous l'espérons, sauront la tenir en garde contre les embûches des mauvais Esprits qui ne manqueront pas de tenter de la détourner de la bonne voie dans laquelle elle s'est placée.

Cette publication n'est point périodique ; la Société de Metz se propose d'en faire de semblables de temps en temps, à des époques indéterminées, et d'y insérer les meilleures communications qu'elle aura obtenues. Ce mode est avantageux en ce qu'il n'oblige à contracter aucun engagement envers des abonnés qu'il faut servir quand même, et que les frais que l'on fait sont toujours proportionnels.

Toutes les communications contenues dans cette première brochure portent un cachet éminemment sérieux et d'une moralité irréprochable ; nous n'y avons rien remarqué qui ne fût ce qu'on pourrait appeler orthodoxe au point de vue de la science et d'accord avec l'enseignement du *Livre des Esprits*. Si messieurs les Spirites de Metz nous permettent de leur donner un conseil, nous les engagerons à continuer à apporter dans leurs publications ultérieures la prudente circonspection que nous remar-

---

[12] Broch. in-8° ; prix 1 fr., à Paris, chez *Didier et Comp*., quai des Augustins, 35 ; *Ledoyen*, Palais-Royal, galerie d'Orléans, 31 ; à Metz, chez *Verronnais*, rue des Jardins, 14, et chez *Warion*, rue du Palais, 8.

quons dans celle-ci ; qu'ils se persuadent bien que des publications intempestives peuvent être plus nuisibles qu'utiles à la propagation du Spiritisme. Nous comptons sur la sagesse et la sagacité de ceux qui les dirigent pour ne pas céder aux entraînements d'adeptes plus zélés que réfléchis ; qu'ils veuillent bien se souvenir de cette maxime : *Rien ne sert de courir, il faut partir à point*.

Les deux communications suivantes, extraites de cette première livraison, peuvent donner une idée de l'Esprit dans lequel elles sont faites.

Le fluide universel.

(Le 29 septembre 1860.)

Le fluide universel relie entre eux tous les mondes ; et, selon les courants qui lui sont imprimés par la volonté du Créateur, il donne tous les phénomènes de la création. C'est lui qui est la vie même, et qui relie les différentes matières de notre globe ; c'est lui qui, par des propriétés subordonnées à des lois, règle les différentes choses si mystérieuses, pour vous, des affinités physiques et morales ; c'est lui qui vous fait voir le passé, le présent et l'avenir, surtout lorsque la matière qui obstrue votre âme est annulée ou affaiblie par une cause quelconque ; alors cette double vue (bien que moins développée qu'après votre mort), voit, sent et touche tout, dans ce milieu fluidique, qui est son élément et le miroir exact de ce qui a été, est et sera ; car il n'y a que les parties les plus grossières de ce fluide qui subissent des modifications sensibles de composition.

HENRY, *ancien Magnétiseur*.

Effets de la prière.

(Le 15 octobre 1860.)

La prière est une aspiration sublime à laquelle Dieu a donné un pouvoir si magnifique que les Esprits la réclament pour eux constamment. Tendre rosée, qui est comme un rafraîchissement pour le pauvre exilé sur la terre et un agencement (*sic*) fructueux pour l'âme éprouvée. La prière agit directement sur l'Esprit qui en est le but ; elle ne change pas ses épines pour des roses, elle modifie sa vie de souffrances, - ne pouvant rien sur la volonté immuable de Dieu, - en lui imprimant cet essor de volonté qui relève son courage, en lui donnant la force pour lutter contre les épreuves et les dominer. Par ce moyen, le chemin qui conduit à Dieu

est abrégé et rien ne peut, comme effet merveilleux, être comparé à la prière.

Celui qui blasphème contre la prière ne peut être qu'un Esprit infime, tellement terrestre et reculé, qu'il ne comprend même pas qu'il doit s'accrocher à cette planche de salut pour se sauver.

Priez : c'est un mot descendu du ciel, c'est la goutte de rosée dans le calice d'une fleur, c'est le soutien du roseau pendant l'orage, c'est la planche du pauvre naufragé pendant la tempête, c'est l'abri du mendiant et de l'orphelin, c'est le berceau de l'enfant pour s'endormir. Émanation divine, la prière, c'est ce qui nous relie à Dieu par le langage, c'est ce qui l'intéresse à nous ; le prier, c'est l'aimer ; l'implorer pour son frère, c'est un acte d'amour des plus méritoires. La prière qui vient du cœur tient la clef des trésors de grâce ; c'est l'économe qui dispense les bienfaits au nom de l'infinie miséricorde. L'âme élevée vers Dieu, par un de ces élans sublimes de la prière, semble, dégagée de son enveloppe grossière, se présenter pleine de confiance devant lui, sûre d'obtenir ce qu'elle demande avec humilité. Priez, oh ! priez, faites un réservoir de vos saintes aspirations qui sera déversé au jour de la justice. Préparez le grenier d'abondance, si précieux pendant la disette ; enfouissez le trésor de vos prières jusqu'au jour choisi par Dieu pour en distribuer le riche dépôt. Amassez pour vous et pour vos frères, ce qui diminuera vos angoisses et vous fera franchir avec plus de célérité l'espace qui vous sépare de Dieu. Réfléchis à ta misérable nature, compte tes déceptions, tes dangers, sonde l'abîme si profond où peuvent l'entraîner tes passions, regarde autour de toi ceux qui tombent, et tu sentiras le besoin impérieux de recourir à la prière ; c'est l'ancre de salut qui empêchera le brisement de ton navire, si bouleversé par les tourmentes du monde.

TON ESPRIT FAMILIER.

Le Spiritisme en Amérique.

Fragments traduits de l'anglais

par Mlle Clémence Guérin[13].

Le Spiritisme compte en Amérique des hommes éminents qui, dès le principe, en ont jugé la portée, et y ont vu autre chose que de simples manifestations. De ce nombre est le juge *Edmonds*, de New-York, dont les écrits sur cet important sujet sont justement estimés et trop peu connus en Europe où ils n'ont point été traduits. Nous devons savoir gré à

[13] Broch. grand in-18, prix, 1 fr., chez Dentu, Palais-Royal, galerie d'Orléans.

Mlle Guérin de nous en donner une idée par les quelques fragments qu'elle a publiés dans sa brochure, tout en nous faisant regretter qu'elle n'ait pas achevé son œuvre par une traduction complète. Elle y joint quelques extraits non moins remarquables du docteur *Hare*, de Philadelphie, qui, lui aussi, osa un des premiers affirmer sa foi dans les nouvelles révélations.

Mlle Guérin, qui a longtemps habité l'Amérique, où elle a vu se produire et se développer les premières manifestations, est un de ces Spirites sincères, consciencieux, jugeant tout avec calme, sang-froid, et sans enthousiasme. Nous avons l'honneur de la connaître personnellement, et nous sommes heureux de lui donner ici un témoignage mérité de notre profonde estime. On jugera, par le fragment suivant de son avant-propos, que notre opinion est justement motivée.

« Comme les Américains, nous avons la Foi profonde, la radieuse Espérance, que cette doctrine, si éminemment basée sur la charité (non l'aumône, mais l'amour), est bien celle qui doit régénérer, pacifier le monde. Jamais la solidarité fraternelle n'a été démontrée plus clairement, ni d'une manière plus séduisante. Les Esprits en revenant nous consoler, nous aider, nous instruire, nous indiquer enfin le meilleur usage à faire de nos facultés, en vue de l'avenir, sont si évidemment désintéressés, que l'homme ne peut les entendre longtemps sans éprouver le désir de les imiter, sans chercher autour de lui quelqu'un à qui faire part des bienfaits qu'on lui dispense si généreusement. Il le fait d'autant plus volontiers qu'il a compris enfin que son propre progrès est à ce prix, et qu'il n'est porté à son avoir, sur le grand livre de Dieu, que les actes accomplis en vue du bien-être matériel ou moral de ses frères. Ce que les Esprits font avec succès en ce moment a été tenté bien des fois, sur la terre, par de nobles cœurs, par des âmes courageuses, mais ils ont été et sont encore méconnus et bafoués ; on suspecte leur dévouement, et ce n'est guère qu'en disparaissant, qu'ils ont quelque chance d'être jugés avec impartialité. C'est pourquoi Dieu leur permet de continuer l'œuvre après ce que nous appelons la mort.

« N'est-ce pas le cas de répéter avec Davis : Ne craignez rien, frères, l'erreur, étant mortelle, ne peut vivre, la vérité, étant immortelle, ne peut mourir ! »

CLÉMENCE GUÉRIN.

Le passage suivant du juge *Edmonds* montrera avec quelle justesse il avait entrevu les conséquences du Spiritisme ; il ne faut pas oublier qu'il écrivait en 1854, et qu'à cette époque le Spiritisme était encore jeune en Amérique comme en Europe.

« Que mes déductions soient vraies ou fausses, d'autres jugeront. Mon but sera atteint si, en parlant de l'effet produit sur mon esprit par ces révélations, j'ai fait naître chez quelques-uns le désir de chercher aussi et d'apporter par là de nouvelles lumières à l'étude de ces phénomènes ; car jusqu'ici les adversaires les plus véhéments, ceux qui dans leur indignation crient à l'imposture, sont aussi les plus obstinés dans leur refus de rien voir ni entendre à ce sujet, les plus résolus à rester dans une ignorance complète de la nature des faits. Des hommes ayant une réputation de savoir, sinon de science, ne craignent pas de la compromettre en donnant des explications qui ne satisfont personne, basées qu'elles sont sur des observations superficielles, faites avec une légèreté dont un écolier rougirait.

« Ce n'est pourtant pas une chose indifférente que ce nouveau pouvoir inhérent à l'homme (*connected with man*), et qui, sans aucun doute, aura sur ses destinées une influence considérable pour le bien ou pour le mal.

« Et déjà nous pouvons voir que depuis l'origine, cinq ans à peine, l'idée spiritualiste s'est propagée avec une rapidité que la religion chrétienne n'avait pas égalée en cent ans ; elle ne cherche pas les lieux retirés, ne s'enveloppe pas de mystères, mais vient ouvertement aux hommes, provoquant leur minutieux examen, ne demandant pas une foi aveugle, mais en toutes circonstances recommandant l'exercice de la raison et du libre jugement.

« Nous avons vu que les railleries des philosophes n'ont pu détourner un seul croyant, que les sarcasmes de la presse, les anathèmes de la chaire sont également impuissants à arrêter le progrès, et surtout nous pouvons déjà constater son influence moralisatrice ; le *vrai* croyant devient toujours plus sage et meilleur (*a wiser and a better man*), parce qu'il lui est démontré que l'existence de l'homme après la mort est positivement prouvée. Tous ceux qui ont sérieusement, sincèrement porté leurs investigations sur ce sujet en ont reçu les preuves irréfutables. Comment pourrait-il en être autrement ? Voici une intelligence qui nous parle tous les jours, c'est un ami. (En général, les Américains commencent par converser avec leurs parents ou amis.) Il prouve son identité par mille circonstances qui ne peuvent laisser aucun doute, par maints ressouvenirs que lui seul peut connaître. Il nous parle des conséquences de la vie terrestre et nous peint la vie future sous des couleurs si rationnelles, que nous *sentons* qu'il dit vrai ; tant c'est conforme à l'idée intime que nous avions de la Divinité et des devoirs qu'elle nous impose.

« Nous ne sommes pas séparés par la mort de ceux que nous avons

aimés, mais ils sont souvent près de nous, nous aident et nous consolent par l'espoir d'une réunion *certaine*. Combien de fois l'ai-je entendu pour moi et les autres ! Que de personnes désolées j'ai vu calmées par la douce certitude que l'être chéri « ramené par les liens de l'amour, voltige autour d'elles, murmure à leur oreille, contemple leur âme, converse avec leur esprit ! »

« La mort se trouve ainsi dépouillée du cortège de terreurs mystérieuses et indéfinies dont elle a été entourée par ceux qui attendent plus de la dégradante passion de la peur que du noble sentiment d'amour.

« Remarquons en passant que, quelles que soient les nuances dans l'enseignement de la nouvelle philosophie, tous ses disciples s'entendent sur ce point, que la mort n'est pas un épouvantail, mais un phénomène naturel, le passage à une existence où, libre des mille maux de la vie matérielle, et des entraves qui le confinent à une seule planète, l'Esprit peut parcourir l'immensité des mondes, prendre l'essor vers des régions où la gloire de Dieu est réellement visible.

« Il est également démontré (*demonstraded*) que nos plus secrètes pensées sont connues des êtres qui, nous ayant aimés, continuent à veiller sur nous. C'est en vain qu'on essaierait de se soustraire à cette inquisition terrible par sa bienveillance même. Il n'est pas possible, le voulût-ont, d'en douter. J'ai été souvent stupéfait et j'en ai vu frissonner à cette révélation inattendue, mais irrécusable, que les plis les mieux fermés de la conscience peuvent être fouillés par ceux-là même auxquels nous voudrions cacher nos faiblesses.

« N'est-ce pas là un frein salutaire contre les mauvaises pensées, les actes criminels, commis le plus souvent parce que le coupable s'est rassuré par ces mots : On ne le saura pas… Si quelque chose peut confirmer cette vérité si terrifiante pour quelques-uns, c'est le souvenir de ce que chacun éprouve après une bonne action, même lorsqu'elle est restée secrète, - un contentement intime à rien autre comparable. - Ceux-là le savent bien, dont la main gauche ignore ce que donne la main droite. Il est donc rationnel de croire que si nos amis peuvent nous féliciter, ils peuvent aussi nous réprimander ; s'ils voient nos actes méritoires, ils voient aussi nos méfaits.

« A ceci nous n'hésitons pas à attribuer le fait incontestable et incontesté, qu'il n'y a pas un *vrai croyant* qui ne soit devenu meilleur.

« De notre conduite dépend notre destinée future, non de notre adhésion à telle ou telle secte religieuse, mais de notre soumission à ce grand précepte : AIMER DIEU ET LE PROCHAIN… Nous ne devons pas ajourner notre conversion. Nous devons travailler nous-mêmes à notre salut, non plus tard, mais *maintenant* ; non demain, mais *aujourd'hui*.

« Quoi de plus consolant, de plus fortifiant pour l'âme vertueuse, à travers les épreuves et les vicissitudes de cette vie, que la *certitude complète* que son bonheur futur dépend de ses actions, qu'elle peut diriger.

« D'autre part le vicieux, le méchant, le cruel, l'égoïste, l'égoïste surtout, souffrira par lui et les autres (*self and mutual torment*) des tourments plus terribles que ceux de l'enfer matériel, tel que l'imagination la plus désordonnée ait jamais pu le peindre. »

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. H. CARION, rue Bonaparte, 64.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

4° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1861.

AVIS

MM. les abonnés qui ne voudront pas éprouver de retard dans l'envoi de la *Revue spirite* pour l'année 1862 (5° année) sont priés de vouloir bien renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

Les abonnés de 1862 pourront se procurer la collection des quatre années précédentes, prises ensemble, au prix de 30 fr. au lieu de 40 ; de sorte qu'avec l'abonnement courant ils ne payeront les cinq années que 40 fr., c'est-à-dire que, pour le même prix, ils auront cinq années au lieu de quatre ; soit une diminution de 20 p. 100. Les années prises isolément sont au prix de 10 fr. chacune, comme par le passé.

Le second tirage des années 1858, 1859 et 1860 étant épuisé, il vient d'en être fait une troisième réimpression.

NOTA. Le numéro de janvier 1862 contiendra un article très développé sur l'*Interprétation de la doctrine des Anges rebelles, des Anges déchus, du Paradis perdu*, et sur l'*Origine et la condition morale de l'homme sur la terre*.

Nouveaux ouvrages de M. ALLAN KARDEC devant paraître prochainement.

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION ; brochure destinée à populariser les éléments de la doctrine spirite. Elle sera vendue 25 c.

RÉFUTATION DES CRITIQUES CONTRE LE SPIRITISME, au point de vue du Matérialisme, de la Science et de la Religion. Cette dernière partie aura tous les développements nécessaires. Elle contiendra la réponse à la brochure de M. le curé Marouzeau.

Plusieurs autres ouvrages, dont un d'une importance à peu près égale, comme volume, au *Livre des Esprits*, seront publiés dans le courant de 1862.

Organisation du Spiritisme.

1. Jusqu'à présent les Spirites, quoique très nombreux, ont été disséminés dans tous les pays, et ce n'est pas là un des caractères les moins saillants de la doctrine ; comme une semence emportée par les vents, elle a pris racine sur tous les points du globe, preuve évidente que sa propagation n'est l'effet ni d'une coterie ni d'une influence locale et personnelle. Les adeptes, d'abord isolés, sont tout surpris aujourd'hui de se trouver en nombre ; et comme la similitude des idées inspire le désir du rapprochement, ils cherchent à se réunir et à fonder des Sociétés ; aussi, de toutes parts, nous demande-t-on des instructions à cet égard, en nous manifestant le désir de s'unir à la Société centrale de Paris. Le moment est donc venu de s'occuper de ce qu'on peut appeler *l'organisation du Spiritisme*. Le *Livre des Médiums* (2° édition) contient sur la formation des Sociétés spirites des observations importantes auxquelles nous renvoyons, et que nous prions de méditer avec soin. L'expérience vient chaque jour en confirmer la justesse ; nous les rappellerons succinctement, en y ajoutant des instructions plus circonstanciées.

2. Parlons d'abord des adeptes qui se trouvent encore isolés au milieu d'une population ou hostile, ou ignorante des idées nouvelles. Nous recevons journellement des lettres de personnes qui sont dans ce cas et qui nous demandent ce qu'elles peuvent faire en l'absence de médiums et de copartisans du Spiritisme. Ils sont dans la situation où se trouvaient, il y a un an à peine, les premiers Spirites des centres les plus nombreux aujourd'hui ; peu à peu les adeptes se sont multipliés, et il est telle ville où ils se comptaient naguère par unités clairsemées, et où ils sont maintenait des centaines et des milliers ; il en sera bientôt de même partout : c'est une question de patience. Quant à ce qu'ils ont à faire, c'est fort simple. Ils peuvent d'abord travailler pour leur propre compte, se pénétrer de la doctrine par la lecture et la méditation des ouvrages spéciaux ; plus ils l'approfondiront, plus ils y découvriront de vérités consolantes confirmées par leur raison. Dans leur isolement, ils doivent s'estimer heureux d'avoir été les premiers favorisés. Mais s'ils se bornaient à puiser dans la doctrine une satisfaction personnelle, ce serait une sorte d'égoïsme ; ils ont, en raison de leur position même, une belle et importante mission à remplir : celle de répandre la lumière autour d'eux. Ceux qui accepteront cette mission sans être arrêtés par

les difficultés, en seront largement récompensés par le succès et par la satisfaction d'avoir fait une chose utile. Sans doute ils rencontreront de l'opposition ; ils seront en butte à la raillerie et aux sarcasmes des incrédules, à la malveillance même des gens intéressés à combattre la doctrine ; mais où serait le mérite s'il n'y avait aucun obstacle à vaincre ? A ceux donc qui seraient arrêtés par la crainte puérile du qu'en dira-t-on, nous n'avons rien à dire, aucun conseil à donner ; mais à ceux qui ont le courage de leur opinion, qui sont au-dessus des mesquines considérations mondaines, nous dirons que ce qu'ils ont à faire se borne à parler ouvertement du Spiritisme, sans affectation, comme d'une chose toute simple et toute naturelle, sans la prêcher, et surtout sans chercher ni à forcer les convictions, ni à faire des prosélytes quand même. *Le Spiritisme ne doit pas s'imposer ; on vient à lui parce qu'on en a besoin,* et parce qu'il donne ce que les autres philosophies ne donnent pas. Il convient même de n'entrer dans aucune explication avec les incrédules obstinés : ce serait leur donner trop d'importance et leur faire croire qu'on tient à eux. Les efforts que l'on fait pour les attirer à soi les éloignent, et, par amour-propre, ils se roidissent dans leur opposition ; c'est pourquoi il est inutile de perdre son temps avec eux ; lorsque le besoin s'en fera sentir, ils y viendront d'eux-mêmes ; en attendant, il faut les laisser tranquilles se complaire dans leur scepticisme, qui, croyez-le bien, leur pèse souvent plus qu'ils ne veulent le faire paraître ; car, ils ont beau dire, l'idée du néant après la mort a quelque chose de plus effrayant, de plus navrant que la mort même.

Mais, à côté des railleurs il se trouvera des gens qui demanderont : « Qu'est-ce que c'est que cela ? » Empressez-vous alors de les satisfaire en proportionnant vos explications à la nature des dispositions que vous trouverez en eux. Lorsqu'on parle du Spiritisme en général, il faut considérer les paroles que l'on prononce comme des graines jetées à la volée : dans le nombre, beaucoup tombent sur des pierres et ne produisent rien ; mais n'y en eût-il qu'une seule qui tombât sur de la terre fertile, estimez-vous heureux ; cultivez-la, et soyez certains que cette plante, fructifiant, aura des rejetons. La difficulté, pour quelques adeptes, est de répondre à certaines objections ; la lecture attentive des ouvrages leur en fournira les moyens ; mais ils pourront surtout s'aider, à cet effet, de la brochure que nous allons publier sous le titre de : *Réfutation des critiques contre le Spiritisme au point de vue matérialiste, scientifique et religieux.*

3. Parlons maintenant de l'organisation du Spiritisme dans les centres déjà nombreux. L'accroissement incessant des adeptes démontre

l'impossibilité matérielle de constituer dans une ville, et surtout dans une ville populeuse, une Société unique. Outre le nombre, il y a la difficulté des distances, qui est un obstacle pour beaucoup. D'un autre côté, il est reconnu que les grandes réunions sont moins favorables aux belles communications, et que les meilleures s'obtiennent dans les petits comités. C'est donc à multiplier les groupes particuliers qu'il faut s'attacher. Or, comme nous l'avons dit, vingt groupes de quinze à vingt personnes obtiendront plus et feront plus pour la propagande qu'une Société unique de quatre cents membres. Les groupes se forment naturellement par affinité de goûts, de sentiments, d'habitudes et de position sociale ; tout le monde s'y connaît, et, comme ce sont des réunions privées, on est libre du nombre et du choix de ceux que l'on y admet.

4. Le système de la multiplication des groupes a encore pour résultat, ainsi que nous l'avons dit en plusieurs occasions, d'empêcher les conflits et les rivalités de suprématie et de présidence. Chaque groupe est naturellement dirigé par le chef de la maison, ou celui qui est désigné à cet effet ; il n'y a pas, à proprement parler, de président officiel, car tout se passe en famille. Le chef de la maison, étant maître chez lui, a toute autorité pour le maintien du bon ordre. Avec une Société proprement dite, il faut un local spécial, un personnel administratif, un budget, en un mot, une complication de rouages que le mauvais vouloir de quelques dissidents malintentionnés pourrait compromettre.

5. A ces considérations, longuement développées dans le *Livre des Médiums*, nous en ajouterons une qui est prépondérante. Le Spiritisme n'est pas encore vu d'un bon œil par tout le monde. Avant peu on comprendra qu'on a tout intérêt à favoriser une croyance qui rend les hommes meilleurs, et qui est une garantie d'ordre social ; mais jusqu'à ce qu'on soit bien convaincu de son heureuse influence sur l'esprit des masses et de ses effets moralisateurs, les adeptes doivent s'attendre à ce que, soit par ignorance du véritable but de la doctrine, soit dans des vues d'intérêt personnel, on leur suscitera des embarras ; non seulement on les bafouera, mais, quand on verra s'émousser l'arme du ridicule, on les *calomniera*. On les accusera de folie, de charlatanisme, d'irréligion, de sorcellerie, afin d'ameuter le fanatisme contre eux. De folie ! Sublime folie que celle qui fait croire à Dieu et à l'avenir de l'âme ; pour ceux qui ne croient à rien, c'est, en effet, de la folie de croire à la communication des morts et des vivants ; folie qui fait le tour du monde et atteint les hommes les plus éminents. De charlatanisme ! Ils ont une réponse péremptoire : le désintéressement, car le charlatanisme n'est

jamais désintéressé. D'irréligion ! eux qui, depuis qu'ils sont Spirites, sont plus religieux qu'ils ne l'étaient auparavant. De sorcellerie et de commerce avec le diable ! eux qui nient l'existence du diable, et ne reconnaissent que Dieu comme seul maître tout-puissant, souverainement juste et bon ; singuliers sorciers que ceux qui renieraient leur maître et agiraient au nom de son antagoniste ! En vérité, le diable ne devrait guère être content de ses adeptes. Mais les bonnes raisons sont le moindre souci de ceux qui veulent chercher noise ; quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. Heureusement le moyen âge jette ses dernières et pâles lueurs sur notre siècle ; comme le Spiritisme vient lui donner le coup de grâce, il n'est pas étonnant de le voir tenter un suprême effort ; mais qu'on se rassure, la lutte ne sera pas longue. Cependant, que la certitude de la victoire ne rende pas imprudent, car une imprudence pourrait, sinon compromettre, du moins retarder le succès. Par ces motifs, la constitution de Sociétés nombreuses rencontrerait peut-être des obstacles dans certaines localités, tandis qu'il n'en saurait être de même des réunions de famille.

6. Ajoutons encore une considération. Les Sociétés proprement dites sont sujettes à de nombreuses vicissitudes ; mille causes dépendantes ou non de leur volonté peuvent en amener la dissolution. Supposons donc qu'une Société spirite ait rallié à elle tous les adeptes d'une même ville, et que, par une circonstance quelconque, elle cesse d'exister ; voilà les membres dispersés et désorientés. Maintenant, qu'au lieu de cela il y ait cinquante groupes, s'il en disparaît quelques-uns, il en restera toujours, et d'autres se formeront ; ce sont autant de plantes vivaces qui renaissent quand même. N'ayez dans un champ qu'un seul gros arbre, la foudre peut l'abattre ; ayez-en cent, le même coup ne saurait les atteindre tous, et plus ils seront petits, moins ils seront exposés.

Tout milite donc en faveur du système que nous proposons ; lorsqu'un premier groupe fondé quelque part devient trop nombreux, qu'il fasse comme les abeilles : que des essaims sortis de la ruche mère aillent fonder de nouvelles ruches qui, à leur tour, en formeront d'autres. Ce seront autant de centres d'action rayonnant dans leur cercle respectif, et plus puissants pour la propagande qu'une Société unique.

7. La formation des groupes étant donc admise en principe, plusieurs questions importantes restent à examiner. La première de toutes, c'est l'uniformité dans la doctrine. Cette uniformité ne serait pas mieux garantie par une Société compacte, puisque les dissidents auraient toujours la facilité de se retirer et de faire bande à part. Que la Société

soit une ou fractionnée, l'uniformité sera la conséquence naturelle de l'unité de base que les groupes adopteront. Elle sera complète chez tous ceux qui suivront la ligne tracée par le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums* : l'un contenant les principes de la philosophie de la science ; l'autre, les règles de la partie expérimentale et pratique. Ces ouvrages sont écrits avec assez de clarté pour ne pas donner lieu à des interprétations divergentes, condition essentielle de toute nouvelle doctrine.

Jusqu'à présent ces ouvrages servent de régulateur à l'immense majorité des Spirites, et partout ils sont accueillis avec une sympathie non équivoque ; ceux qui ont voulu s'en écarter ont pu reconnaître, à leur isolement et au nombre décroissant de leurs partisans, qu'ils n'avaient pas pour eux l'opinion générale. Cet assentiment donné par le plus grand nombre est d'un grand poids ; c'est un jugement qu'on ne saurait suspecter d'influence personnelle, puisqu'il est spontané et qu'il est prononcé par des milliers de personnes qui nous sont complètement inconnues. Une preuve de cet assentiment, c'est qu'on nous a demandé de les traduire en diverses langues : en espagnol, en anglais, en portugais, en allemand, en italien, en polonais, en russe et même en langue tartare. Nous pouvons donc, sans présomption, en recommander l'étude et la pratique aux diverses réunions spirites, et cela avec d'autant plus de raison, qu'ils sont les seuls, jusqu'à présent, où la science soit traitée d'une manière complète ; tous ceux qui ont été publiés sur la matière n'ont touché que quelques points isolés de la question. Au reste, nous n'avons nullement la prétention d'imposer nos idées ; nous les émettons, comme c'est notre droit ; ceux à qui elles conviennent les adoptent ; les autres les rejettent, comme c'est aussi leur droit ; les instructions que nous donnons sont donc naturellement pour ceux qui marchent avec nous, pour ceux qui nous honorent du titre de leur *chef spirite*, et nous ne prétendons en aucune façon réglementer ceux qui veulent suivre une autre voie. Nous livrons la doctrine que nous professons à l'appréciation générale ; or, nous avons rencontré assez d'adhérents pour nous donner confiance, et nous consoler de quelques dissidences isolées. L'avenir, d'ailleurs, sera le juge en dernier ressort ; avec les hommes actuels disparaîtront, par la force des choses, les susceptibilités d'amour-propre froissé, les causes de jalousie, d'ambition, d'espérances matérielles déçues ; ne voyant plus les personnes, on ne verra que la doctrine, et le jugement sera plus impartial. Quelles sont les idées nouvelles qui, à leur apparition, n'ont eu leurs contradicteurs plus ou moins intéressés ? Quels sont les propagateurs de ces idées qui n'ont été en butte aux traits de

l'envie, surtout si le succès couronne leurs efforts ? Mais revenons à notre sujet.

8. Le second point est la constitution des groupes. Une des premières conditions, c'est l'homogénéité, sans laquelle il ne saurait y avoir communion de pensées. Une réunion ne peut être ni stable ni sérieuse, s'il n'y a pas sympathie entre ceux qui la composent ; et il ne peut y avoir sympathie entre gens qui ont des idées divergentes et qui se font une opposition sourde si elle n'est ouverte. Loin de nous de dire par là qu'il faille étouffer la discussion, puisque, au contraire, nous recommandons l'examen scrupuleux de toutes les communications et de tous les phénomènes ; il est donc bien entendu que chacun peut et doit émettre son opinion ; mais il y a des gens qui discutent pour imposer la leur et non pour s'éclairer. C'est contre l'esprit d'opposition systématique que nous nous élevons ; contre les idées préconçues qui ne cèdent, même pas devant l'évidence. De telles gens sont incontestablement une cause de trouble qu'il faut éviter. Les réunions spirites sont, à cet égard, dans des conditions exceptionnelles ; ce qu'elles requièrent par-dessus tout, c'est le recueillement ; or, comment être recueilli si l'on est à chaque instant distrait par une polémique acrimonieuse ; s'il règne entre les assistants un sentiment d'aigreur, et quand on sent autour de soi des êtres que l'on sait hostiles, sur la figure desquels on lit le sarcasme et le dédain pour tout ce qui n'abonde pas dans leur sens ?

9. Nous avons tracé dans le *Livre des Médiums* (n° 28) le caractère des principales variétés de Spirites ; cette distinction étant importante pour le sujet qui nous occupe, nous croyons devoir la rappeler.

On peut mettre en première ligne ceux qui croient purement et simplement aux manifestations. Le Spiritisme n'est pour eux qu'une science d'observation, une série de faits plus ou moins curieux ; la philosophie et la morale sont des accessoires dont ils se préoccupent peu, ou dont ils ne soupçonnent pas la portée. Nous les appelons *Spirites expérimentateurs*.

Viennent ensuite ceux qui voient dans le Spiritisme autre chose que des faits ; ils en comprennent la portée philosophique ; ils admirent la morale qui en découle, mais ils ne la pratiquent pas ; ils s'extasient devant de belles communications, comme devant un éloquent sermon qu'on écoute sans en profiter. Son influence sur leur caractère est insignifiante ou nulle ; ils ne changent rien à leurs habitudes et ne se priveraient pas d'une seule jouissance : l'avare est toujours ladre, l'orgueilleux, toujours plein de lui-même, l'envieux et le jaloux toujours hostiles ; pour eux la charité chrétienne n'est qu'une belle maxime, et

les biens de ce monde l'emportent dans leur estime sur ceux de l'avenir ; ce sont les *spirites imparfaits*.

A côté de ceux-là il en est d'autres, plus nombreux qu'on ne croit, qui ne se bornent pas à admirer la morale spirite, mais qui la pratiquent et en acceptent pour eux-mêmes toutes les conséquences. Convaincus que l'existence terrestre est une épreuve passagère, ils tâchent de mettre à profit ces courts instants pour marcher dans la voie du progrès, en s'efforçant de faire le bien et de réprimer leurs penchants mauvais ; leurs relations sont toujours sûres, car leur conviction les éloigne de toute pensée du mal. La charité est en toutes choses la règle de leur conduite ; ce sont les *vrais spirites*, ou mieux les *Spirites chrétiens*.

10. Si l'on a bien compris ce qui précède, on comprendra aussi qu'un groupe exclusivement formé des éléments de cette dernière classe serait dans les meilleures conditions, car c'est entre gens pratiquant la loi d'amour et de charité qu'un lien fraternel sérieux peut seul s'établir. Entre hommes pour qui la morale n'est qu'une théorie, l'union ne saurait être durable ; comme ils n'imposent aucun frein à leur orgueil, à leur ambition, à leur vanité, à leur égoïsme, ils n'en imposeront pas davantage à leurs paroles ; ils voudront primer quand ils devraient s'abaisser ; ils s'irriteront des contradictions et ne se feront aucun scrupule de semer le trouble et la discorde. Entre vrais Spirites, au contraire, il règne un sentiment de confiance et de bienveillance réciproque ; on se sent à son aise dans ce milieu sympathique, tandis qu'il y a contrainte et anxiété dans un milieu mélangé.

11. Ceci est dans la nature des choses, et nous n'inventons rien sous ce rapport. S'ensuit-il que, dans la formation des groupes, il faille exiger la perfection ? Ce serait tout simplement absurde, parce que ce serait vouloir l'impossible, et qu'à ce compte nul ne pourrait prétendre en faire partie. Le Spiritisme, ayant pour but l'amélioration des hommes, ne vient point chercher ceux qui sont parfaits, mais ceux qui s'efforcent de le devenir en mettant en pratique l'enseignement des Esprits. Le vrai Spirite n'est pas celui qui est arrivé au but, mais celui qui veut sérieusement l'atteindre. Quels que soient donc ses antécédents, il est bon Spirite dès lors qu'il reconnaît ses imperfections et qu'il est sincère et persévérant dans son désir de s'amender. Le Spiritisme est pour lui une véritable régénération, car il rompt avec son passé ; indulgent pour les autres, comme il voudrait qu'on le fût pour lui, il ne sortira de sa bouche aucune parole malveillante ni blessante pour personne. Celui qui, dans une réunion, s'écarterait des convenances prouverait non seulement un défaut de savoir-vivre et d'urbanité, mais un manque de cha-

rité ; celui qui se froisserait de la contradiction et prétendrait imposer sa personne ou ses idées, ferait preuve d'orgueil ; or, ni l'un ni l'autre ne seraient dans la voie du vrai Spiritisme, c'est-à-dire du Spiritisme chrétien. Celui qui croit avoir une opinion plus juste que les autres la fera bien mieux accepter par la douceur et la persuasion ; l'aigreur serait de sa part un très mauvais calcul.

12. La simple logique démontre donc à quiconque connaît les lois du Spiritisme quels sont les meilleurs éléments pour la composition des groupes vraiment sérieux, et nous n'hésitons pas à dire que ce sont ceux qui ont la plus grande influence sur la propagation de la doctrine ; par la considération qu'ils commandent, par l'exemple qu'ils donnent de ses conséquences morales, ils en prouvent la gravité et imposent silence à la raillerie, qui, lorsqu'elle s'attaque au bien, est plus que ridicule, car elle est odieuse ; mais que voulez-vous que pense un critique incrédule quand il assiste à des expériences dont les assistants sont les premiers à se faire un jeu ? Il en sort un peu plus incrédule qu'en y entrant.

13. Nous venons d'indiquer la meilleure composition des groupes ; mais la perfection n'est pas plus possible dans les ensembles que dans les individus ; nous indiquons le but, et nous disons que plus on en approchera, plus les résultats seront satisfaisants. On est quelquefois dominé par les circonstances, mais c'est à éluder les obstacles qu'il faut apporter tous ses soins. Malheureusement, quand un groupe se crée, on est assez peu rigoureux sur le choix, parce qu'on veut avant tout former un noyau ; il suffit, la plupart du temps, pour y être admis, d'un simple désir, ou d'une adhésion quelconque aux idées les plus générales du Spiritisme ; plus tard, on s'aperçoit qu'on a été trop facile.

14. Dans un groupe, il y a toujours l'élément stable et l'élément flottant. Le premier se compose des personnes assidues qui en forment la base ; le second, de celles qui n'y sont admises que temporairement et accidentellement. C'est à la composition de l'élément stable qu'il est essentiel d'apporter une attention scrupuleuse, et, dans ce cas, il ne faut pas hésiter à sacrifier la quantité à la qualité, car c'est lui qui donne l'impulsion et sert de régulateur ; l'élément flottant est moins important, parce qu'on est toujours libre de le modifier à son gré. Il ne faut pas perdre de vue que les réunions spirites, comme du reste toutes les réunions en général, puisent les sources de leur vitalité dans la base sur laquelle elles sont assises ; tout dépend, sous ce rapport, du point de départ. Celui qui a l'intention d'organiser un groupe dans de bonnes

conditions doit avant tout s'assurer du concours de quelques adeptes sincères, prenant la doctrine au sérieux, et dont le caractère *conciliant* et bienveillant lui soit connu. Ce noyau étant formé, ne fût-il que de trois ou quatre personnes, on établira des règles précises, soit pour les admissions, soit pour la tenue des séances et l'ordre des travaux, règles auxquelles les nouveaux arrivants seront tenus de se conformer. Ces règles peuvent subir des modifications selon les circonstances ; mais il en est quelques-unes d'essentielles.

15. L'unité de principe étant un des points importants, cette unité ne peut exister chez ceux qui, n'ayant pas étudié, ne peuvent s'être formé une opinion. La première condition à imposer, si l'on ne veut être à chaque instant distrait par des objections ou par des questions oiseuses, c'est donc l'étude préalable. La seconde est une profession de foi catégorique, et une adhésion formelle à la doctrine du *Livre des Esprits*, et telles autres conditions spéciales qu'on jugera à propos. Ceci est pour les membres titulaires et dirigeants ; pour les auditeurs, qui viennent généralement pour acquérir un surcroît de connaissances et de conviction, on peut être moins rigoureux ; toutefois, comme il en est qui pourraient causer du trouble par des observations déplacées, il est important de s'assurer de leurs dispositions ; il faut surtout, et sans exception, écarter les curieux et quiconque ne serait attiré que par un motif frivole.

16. L'ordre et la régularité des travaux sont des choses également essentielles. Nous regardons comme éminemment utile d'ouvrir chaque séance par la lecture de quelques passages du *Livre des Médiums* et du *Livre des Esprits* ; par ce moyen, on aura toujours présents à la mémoire les principes de la science et les moyens d'éviter les écueils que l'on rencontre à chaque pas dans la pratique. L'attention se fixera ainsi sur une foule de points qui échappent souvent dans une lecture particulière, et pourront donner lieu à des commentaires et à des discussions instructives auxquelles les Esprits eux-mêmes pourront prendre part.

Il n'est pas moins nécessaire de recueillir et de mettre au net toutes les communications obtenues, par ordre de dates, avec indication du médium qui a servi d'intermédiaire. Cette dernière mention est utile pour l'étude du genre de faculté de chacun. Mais il arrive souvent qu'on perd de vue ces communications, qui deviennent ainsi des lettres mortes ; cela décourage les Esprits qui les avaient données en vue de l'instruction des assistants. Il est donc essentiel de faire un recueil spécial des plus instructives, et d'en faire de temps en temps une nouvelle lecture.

Ces communications sont souvent d'un intérêt général, et ne sont pas données par les Esprits pour l'instruction de quelques-uns seulement, et pour être enfouies dans des archives. Il est donc utile qu'elles soient portées à la connaissance de tous par la publicité. Nous examinerons cette question dons un article de notre prochain numéro, en indiquant le mode le plus simple, le plus économique et en même temps le plus propre à atteindre le but.

17. Comme on le voit, nos instructions s'adressent exclusivement aux groupes formés d'éléments sérieux et homogènes ; à ceux qui veulent suivre la route du Spiritisme moral en vue du progrès de chacun, but essentiel et unique de la doctrine ; à ceux enfin qui veulent bien nous accepter pour guide et tenir compte des conseils de notre expérience. Il est incontestable qu'un groupe formé dans les conditions que nous avons indiquées fonctionnera avec régularité, sans entraves, et d'une manière fructueuse. Ce qu'un groupe peut faire, d'autres peuvent le faire de même. Supposons donc, dans une ville, un nombre quelconque de groupes constitués sur les mêmes bases, il y aura nécessairement entre eux unité de principes, puisqu'ils suivent le même drapeau ; union sympathique, puisqu'ils ont pour maxime amour et charité ; ce sont, en un mot, les membres d'une même famille, entre lesquels il ne saurait y avoir ni concurrence, ni rivalité d'amour-propre, s'ils sont tous animés des mêmes sentiments pour le bien.

18. Il serait utile cependant qu'il y eût entre eux un point de ralliement, un centre d'action. Selon les circonstances et les localités, les divers groupes, mettant de côté toute question personnelle, pourraient désigner à cet effet celui qui, par sa position et son importance relative, serait le plus apte à donner au Spiritisme une impulsion salutaire. Au besoin, et s'il est nécessaire de ménager des susceptibilités, un groupe central, formé des délégués de tous les groupes, prendrait le nom de *groupe directeur*. Dans l'impossibilité pour nous de correspondre avec tous, c'est celui-ci avec lequel nous aurions des rapports plus directs. Nous pourrons également, dans certains cas, désigner une personne chargée plus spécialement de nous représenter.

Sans préjudice des relations qui s'établiront par la force des choses entre les groupes d'une même ville marchant dans une voie identique, une assemblée générale annuelle pourrait réunir les Spirites des divers groupes dans une fête de famille, qui serait en même temps la fête du Spiritisme. Des discours y seraient prononcés, et il y serait donné lecture des communications les plus remarquables ou appropriées à la circonstance.

Ce qui est possible entre les groupes d'une même ville l'est également entre les groupes directeurs de différentes villes, dès lors qu'il y a entre eux communauté de vues et de sentiments ; c'est-à-dire qu'ils peuvent établir des rapports réciproques. Nous en indiquerons les moyens en parlant du mode de publicité.

19. Tout cela, comme on le voit, est d'une exécution très simple, et sans rouages compliqués ; mais tout dépend du point de départ, c'est-à-dire de la composition des groupes primitifs. S'ils sont formés de bons éléments, ce seront autant de bonnes racines qui donneront de bons rejetons. Si, au contraire, ils sont formés d'éléments hétérogènes et antipathiques, de Spirites douteux, s'occupant plus de la forme que du fond, considérant la morale comme la partie accessoire et secondaire, il faut s'attendre à des polémiques irritantes et sans issue, à des prétentions personnelles, à des froissements de susceptibilités, et, par suite, à des conflits précurseurs de la désorganisation. Entre vrais Spirites tels que nous les avons définis, voyant le but essentiel du Spiritisme dans la morale qui est la même pour tous, il y aura toujours abnégation de la personnalité, condescendance et bienveillance, et, par suite, sûreté et stabilité dans les rapports. Voilà pourquoi nous avons tant insisté sur les qualités fondamentales.

20. On dira peut-être que ces restrictions sévères sont un obstacle à la propagation ; c'est une erreur. Ne croyez pas qu'en ouvrant vos portes au premier venu vous fassiez plus de prosélytes ; l'expérience est là pour prouver le contraire ; vous seriez assaillis par la foule des curieux et des indifférents, qui y viendraient comme à un spectacle ; or, les curieux et les indifférents sont des embarras et non des auxiliaires. Quant aux incrédules par système ou par orgueil, quoi que vous leur montriez, ils n'en traiteront pas moins ce qu'ils verront de jonglerie, parce qu'ils ne le comprendront pas, et ne veulent pas se donner la peine de comprendre. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, la véritable propagation, celle qui est utile et fructueuse, se fait par l'ascendant moral des réunions sérieuses ; s'il n'y en avait jamais eu que de semblables, les Spirites seraient encore plus nombreux qu'ils ne le sont, car, il faut bien le dire, beaucoup ont été détournés de la doctrine parce qu'ils n'ont assisté qu'à des réunions futiles, sans ordre et sans gravité. Soyez donc sérieux dans toute l'acception du mot, et les gens sérieux viendront à vous : ce sont les meilleurs propagateurs, parce qu'ils parlent de conviction et qu'ils prêchent d'exemple autant que de paroles.

21. Du caractère essentiellement sérieux des réunions, il ne faut

pas inférer qu'on doive systématiquement proscrire les manifestations physiques. Ainsi que nous l'avons dit dans le *Livre des Médiums* (n° 326), elles son d'une utilité incontestable au point de vue de l'étude des phénomènes et pour la conviction de certaines personnes ; mais pour en profiter à ce double point de vue, il faut en exclure toute pensée frivole. Une réunion qui posséderait un bon médium à effets physiques, et qui s'occuperait de ce genre de manifestations avec ordre, méthode et gravité, *dont la condition morale offrirait toute garantie contre le charlatanisme et la supercherie*, non seulement pourrait obtenir des choses remarquables au point de vue phénoménal, mais produirait beaucoup de bien. Nous engageons donc fortement à ne point négliger ce genre d'expérimentation, si l'on a à sa disposition des médiums appropriés à la chose, et à organiser à cet effet des séances spéciales, indépendantes de celles où l'on s'occupe des communications morales et philosophiques. Les médiums puissants de cette catégorie sont rares ; mais il est des phénomènes qui, quoique plus vulgaires, n'en sont pas moins très intéressants et très concluants, parce qu'ils prouvent d'une manière évidente l'indépendance du médium ; de ce nombre sont les communications par la typtologie alphabétique, qui donnent souvent les résultats les plus inattendus. La théorie de ces phénomènes est nécessaire pour pouvoir se rendre compte de la manière dont ils s'opèrent, car il est rare qu'ils amènent une conviction profonde chez ceux qui ne les comprennent pas ; elle a, de plus, l'avantage de faire connaître les conditions normales dans lesquelles ils peuvent se produire, et, par conséquent, d'éviter des tentatives inutiles, et de faire découvrir la fraude si elle se glissait quelque part.

On a cru à tort que nous étions systématiquement opposé aux manifestations physiques ; nous préconisons et nous préconiserons toujours les communications intelligentes, celles surtout qui ont une portée morale et philosophique, parce que seules elles tendent au but essentiel et définitif du Spiritisme ; quant aux autres, nous n'en avons jamais contesté l'utilité, mais nous nous sommes élevé contre l'abus déplorable qu'on en a fait et qu'on peut en faire, contre l'exploitation qu'en a faite le charlatanisme, contre les mauvaises conditions dans lesquelles on opère le plus souvent, et qui prêtent au ridicule ; nous avons dit et nous répétons que les manifestations physiques sont le début de la science, et qu'on n'avance pas en restant à l'*a b c* ; que si le Spiritisme n'était pas sorti des tables tournantes, il n'aurait pas grandi comme il l'a fait, et qu'on n'en parlerait peut-être plus aujourd'hui ; voilà pourquoi nous nous sommes efforcé de le faire entrer dans la voie philosophique, cer-

tain qu'alors, s'adressant plus à l'intelligence qu'aux yeux, il toucherait le cœur, et ne serait pas une affaire de mode ; c'est à cette seule condition qu'il pouvait faire le tour du monde et s'implanter comme doctrine ; or, le résultat a de beaucoup dépassé notre attente. Nous n'attachons aux manifestations physiques qu'une importance relative et non absolue ; c'est là notre tort aux yeux de certaines personnes qui en font leur occupation exclusive, et ne voient rien au-delà. Si nous ne nous en occupons pas personnellement, c'est qu'elles ne nous apprendraient rien de nouveau, et que nous avons des choses plus essentielles à faire ; loin de blâmer ceux qui s'en occupent, nous les y encourageons, au contraire, s'ils le font dans des conditions réellement profitables ; toutes les fois donc que nous connaîtrons des réunions de ce genre méritant toute confiance, nous serons les premiers à les recommander à l'attention des nouveaux adeptes. Telle est, sur cette question, notre profession de foi catégorique.

22. Nous avons dit en commençant que plusieurs réunions spirites ont demandé à s'unir à la Société de Paris ; on s'est même servi du mot *affilier* ; une explication à ce sujet est nécessaire.

La Société de Paris est la première qui ait été régulièrement et légalement constituée ; par sa position et la nature de ses travaux, elle a eu une grande part dans le développement du Spiritisme, et justifie, à notre avis, le titre de *Société initiatrice* que certains Esprits lui ont donné. Son influence morale s'est fait sentir au loin, et, bien qu'elle se soit restreinte, numériquement parlant, elle a la conscience d'avoir plus fait pour la propagande que si elle eût ouvert ses portes au public. Elle s'est formée dans l'unique but d'étudier et d'approfondir la science spirite ; elle n'a besoin pour cela ni d'un auditoire nombreux, ni de beaucoup de membres, sachant très bien que la véritable propagande se fait par l'influence des principes. Comme elle n'est mue par aucune vue d'intérêt matériel, un excédant numérique lui serait plus nuisible qu'utile ; aussi verra-t-elle avec plaisir se multiplier autour d'elle les réunions particulières formées dans de bonnes conditions, et avec lesquelles elle pourrait établir des rapports de confraternité. Elle ne serait ni conséquente avec ses principes, ni à la hauteur de sa mission, si elle pouvait en concevoir l'ombre de jalousie ; ceux qui l'en croiraient capable ne la connaissent pas.

Ces observations suffisent pour montrer que la Société de Paris ne saurait avoir la prétention d'absorber les autres Sociétés qui pourraient se former à Paris ou ailleurs sur les mêmes errements ; le mot *affiliation* serait donc impropre, car il supposerait de sa part une sorte de

suprématie matérielle à laquelle elle n'aspire nullement, et qui aurait même des inconvénients. Comme Société initiatrice et centrale, elle peut établir avec les autres groupes ou Sociétés des rapports purement scientifiques, mais là se borne son rôle ; elle n'exerce aucun contrôle sur ces Sociétés, qui ne relèvent d'elle en aucune façon, et restent entièrement libres de se constituer comme elles l'entendent, sans avoir à en rendre compte à personne, et sans que la Société de Paris ait à s'immiscer en quoi que ce soit dans leurs affaires. Les Sociétés étrangères peuvent donc se former sur les mêmes bases, déclarer qu'elles adoptent les mêmes principes, sans en relever autrement que par la concentration des études, les conseils qu'elles peuvent lui demander, et que celle-ci se fera toujours un plaisir de leur donner.

La Société de Paris, d'ailleurs, ne se flatte pas d'être plus que les autres à l'abri des vicissitudes. Si elle les tenait pour ainsi dire dans ses mains, et que, par une cause quelconque, elle cessât d'exister, le point d'appui manquant, il en résulterait une perturbation. Les groupes ou Sociétés doivent chercher un point d'appui plus solide que dans une institution humaine nécessairement fragile ; elles doivent puiser leur vitalité dans les principes de la doctrine, qui sont les mêmes pour toutes et qui survivent à toutes, que ces principes soient ou non représentés par une Société constituée.

23. Le rôle de la Société de Paris étant clairement défini pour éviter toute équivoque et toute fausse interprétation, les rapports qu'elle établira avec les Sociétés étrangères sont extrêmement simplifiés ; ils se bornent à des relations morales, scientifiques et de mutuelle bienveillance, sans aucune sujétion ; elles se transmettront réciproquement le résultat de leurs observations soit par la voie des publications, soit par la correspondance. Pour que la Société de Paris puisse établir ces relations, il faut nécessairement qu'elle soit fixée sur celles des Sociétés étrangères qui entendent marcher dans la même voie et adopter le même drapeau ; elle les inscrira sur la liste de ses correspondants. S'il y a plusieurs groupes dans une ville, ils seront représentés par le groupe central dont nous avons parlé au paragraphe 18.

24. Nous indiquerons dès à présent quelques travaux auxquels les diverses Sociétés pourront concourir d'une manière fructueuse ; par la suite nous en indiquerons d'autres.

On sait que les Esprits, n'ayant pas tous la souveraine science, peuvent envisager certains principes à leur point de vue personnel, et, par conséquent, n'être pas toujours d'accord. Le meilleur critérium de la vérité est naturellement dans la concordance des principes enseignés sur

divers points par des Esprits différents et par l'entremise de médiums étrangers les uns aux autres. C'est ainsi qu'a été composé le *Livre des Esprits* ; mais il reste encore beaucoup de questions importantes qu'on peut résoudre de cette manière, et dont la solution aura d'autant plus d'autorité qu'elle aura obtenu une plus grande majorité. La Société de Paris pourra donc, à l'occasion, adresser des questions de cette nature à tous les groupes correspondants, qui en demanderont la solution par leurs médiums à leurs guides spirituels.

Un autre travail consiste dans des recherches bibliographiques. Il existe un très grand nombre d'ouvrages anciens et modernes où se trouvent des témoignages plus ou moins directs en faveur des idées spirites. Un recueil de ces témoignages serait très précieux, mais il est presque impossible qu'il soit fait par une seule personne. Il devient facile, au contraire, si chacun veut bien en puiser quelques éléments dans ses lectures ou dans ses études et les transmettre à la Société de Paris, qui les coordonnera.

25. Telle est, dans l'état actuel des choses, la seule organisation possible du Spiritisme ; plus tard, les circonstances pourront la modifier, mais il ne faut rien faire d'inopportun ; c'est déjà beaucoup qu'en si peu de temps les adeptes soient assez multipliés pour amener ce résultat. Il y a dans cette simple disposition un cadre qui peut s'étendre à l'infini, par la simplicité même des rouages ; ne cherchons donc pas à les compliquer, de peur de rencontrer des obstacles. Ceux qui veulent bien nous accorder quelque confiance peuvent être assurés que nous ne les laisserons pas en arrière, et que chaque chose viendra en son temps. C'est à eux seuls, comme nous l'avons dit, que nous nous adressons dans ces instructions, n'ayant pas la prétention de nous imposer à ceux qui ne marchent pas avec nous.

On a dit, par dénigrement, que nous voulions faire école dans le Spiritisme ; et pourquoi n'aurions-nous pas ce droit ? M. de Mirvil n'a-t-il pas tenté de former l'école démoniaque ? Pourquoi serions-nous obligé de suivre à la remorque tel ou tel ? N'avons-nous pas le droit d'avoir une opinion, de la formuler, de la publier, de la proclamer ? Si elle rencontre de si nombreux adhérents, c'est qu'apparemment on ne la trouve pas dénuée de tout sens commun ; mais c'est là notre tort aux yeux de certaines gens qui ne nous pardonnent pas d'avoir été plus vite qu'eux et surtout d'avoir réussi. Que ce soit donc une école, puisqu'ils le veulent ainsi ; nous nous faisons gloire d'inscrire sur le frontispice : *École du Spiritisme moral, philosophique et chrétien* ; et

nous y convions tous ceux qui prennent pour devise : *amour et charité*. A ceux qui se rallient à ce drapeau, toutes nos sympathies sont acquises, et notre concours ne fera jamais défaut.

ALLAN KARDEC.

Nécrologie.

Mort de M. Jobard, de Bruxelles

Le Spiritisme vient de perdre un de ses adeptes les plus fervents et les plus éclairés. M. Jobard, directeur du musée royal de l'Industrie de Bruxelles, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de Dijon et de la Société d'encouragement de Paris, est mort à Bruxelles, d'une attaque d'apoplexie, le 27 octobre 1861, à l'âge de soixante-neuf ans ; il était né à Baissey (Haute-Marne), le 14 mai 1792. Il avait été successivement ingénieur du cadastre, fondateur du premier établissement de lithographie en Belgique, directeur de l'*Industriel* et du *Courrier belge*, rédacteur du *Bulletin de l'Industrie belge*, de la *Presse*, et, en dernier lieu, du *Progrès international*. La *Société parisienne des Études spirites* lui avait conféré le titre de président honoraire. Voici l'appréciation qu'en a donnée le *Siècle* :

« Esprit original, fécond, prompt au paradoxe et au système, M. Jobard a rendu de réels services à la technologie industrielle, et à la cause, si longtemps délaissée, de la propriété intellectuelle, dont il a été le défenseur opiniâtre et peut-être excessif ; ses théories sur ce sujet ont été formulées dans son *Maunotopole* ; 1844. On doit à ce polygraphe infatigable une foule d'écrits et de brochures sur tous les sujets possibles, depuis le *psychisme oriental* jusqu'à l'*utilité des sots dans l'ordre social*. Il laisse encore des contes et des fables piquantes. Parmi ses nombreuses inventions, figure l'ingénieuse et économique *lampe pour un*, qui a figuré à l'exposition universelle de Paris en 1855. »

Aucun journal, à notre connaissance du moins, n'a parlé de ce qui avait été un des caractères saillants des dernières années de sa vie : son adhésion complète à la doctrine spirite, dont il avait embrassé la cause avec ardeur ; c'est qu'il en coûte aux adversaires du Spiritisme d'avouer que des hommes de génie, et qu'on ne peut taxer de folie sans faire douter de sa propre raison, adoptent ces idées nouvelles. C'est, en

effet, pour eux un des points les plus embarrassants et dont ils n'ont jamais pu donner d'explication satisfaisante, que la propagation de ces idées se soit faite d'abord et de préférence dans la classe la plus éclairée de la société ; aussi se retranchent-ils derrière cet axiome banal, que le génie est cousin germain de la folie ; quelques-uns même affirment de bonne foi et sans rire que Socrate, Platon et tous les philosophes et savants qui ont professé des idées semblables n'étaient que des fous ; Socrate surtout, avec son démon familier ; peut-on, en effet, avoir le sens commun et croire qu'on a un Esprit à ses ordres ? M. Jobard ne pouvait donc trouver grâce devant cet aréopage qui s'érige en juge suprême de la raison humaine dont il se pose comme le type et l'étalon métrique. C'est, nous a-t-on dit, pour ménager la réputation de M. Jobard, et par respect pour sa mémoire, qu'ils ont passé sous silence *ce travers* de son esprit.

L'entêtement dans les idées fausses n'a jamais été regardé comme une preuve de bon sens ; c'est, de plus, de la petitesse quand il est le fait de l'orgueil, ce qui est le cas le plus ordinaire. M. Jobard a prouvé qu'il était à la fois homme de sens et d'esprit, en abjurant sans hésiter ses premières théories sur le Spiritisme, quand il lui fut démontré qu'il n'était pas dans le vrai.

On sait que, dans les premiers temps, avant que l'expérience n'eût élucidé la question, divers systèmes surgirent, et que chacun expliqua ces nouveaux phénomènes à sa manière. M. Jobard était partisan du système de l'*âme collective*. Selon ce système, « l'âme seule du médium se manifeste, mais elle s'identifie avec celle de plusieurs autres vivants, présents ou absents, de manière à former un tout collectif réunissant les aptitudes, l'intelligence et les connaissances de chacun. » De tous les systèmes créés à cette époque, combien sont restés debout aujourd'hui ? Nous ne savons si celui-ci compte encore quelques partisans, mais ce qui est positif, c'est que M. Jobard, qui l'avait préconisé et amplifié, fut un des premiers à l'abandonner quand parut le *Livre des Esprits*, à la doctrine duquel il se rallia franchement, ainsi que l'attestent les diverses lettres que nous avons publiées de lui.

La doctrine de la réincarnation surtout l'avait frappé comme un trait de lumière. « Si j'ai tant *pataugé*, nous disait-il un jour, dans le dédale des systèmes philosophiques, c'est qu'il me manquait une boussole ; je ne trouvais que des chemins sans issue et qui ne me menaient à rien ; aucun ne me donnait une solution concluante des problèmes les plus importants ; j'avais beau me creuser la tête, je sentais qu'il me manquait une clef pour arriver à la vérité. Eh bien ! cette clef est dans

la réincarnation, qui explique tout d'une manière si logique, si conforme à la justice de Dieu, qu'on se dit naturellement : « Oui, il faut qu'il en soit ainsi. »

Depuis sa mort, M. Jobard a fait aussi bon marché de certaines théories scientifiques qu'il avait soutenues de son vivant. Nous en parlerons dans notre prochain numéro, dans lequel nous publierons les entretiens que nous avons eus avec lui. Disons, en attendant, qu'il s'est montré très promptement dégagé, et que le trouble a duré fort peu de temps. Comme tous les Spirites qui l'ont précédé, il confirme de tous points ce qui nous a été dit du monde des Esprits, dans lequel il se trouve beaucoup mieux que sur terre, où il laisse néanmoins des regrets sincères chez tous ceux qui ont été à même d'apprécier son éminent savoir, sa bienveillance et son affabilité. Ce n'était point un de ces savants jaloux qui barrent le chemin aux nouveaux venus dont le mérite leur porte ombrage ; tous ceux, au contraire, auxquels il a tendu la main et frayé la route auraient suffi pour lui former un beau cortège. En résumé, M. Jobard était un homme de progrès, travailleur infatigable et partisan de toutes les idées grandes, généreuses et propres à faire avancer l'humanité. Si sa perte est regrettable pour le Spiritisme, elle ne l'est pas moins pour les arts et l'industrie, qui inscriront son nom dans leurs annales.

Auto-da-fé de Barcelone.

(Voir le numéro de novembre 1861.)

Les journaux espagnols n'ont pas été aussi sobres de réflexions sur cet évènement que les journaux français. Quelle que soit l'opinion que l'on professe à l'endroit des idées spirites, il y a dans le fait en lui-même quelque chose de si étrange pour le temps où nous vivons, qu'il excite plus de pitié que de colère contre des gens qui semblent avoir dormi depuis plusieurs siècles, et se réveiller sans avoir conscience du chemin que l'humanité a parcouru, se croyant encore au point départ.

Voici un extrait de l'article publié à ce sujet par *Las Novedades*, un des grands journaux de Madrid :

« L'auto-da-fé célébré il y a quelques mois à la Corogne, où on brûla

un grand nombre de livres à la porte d'une église, avait produit dans notre esprit et dans celui de tous les hommes à idées libérales une bien triste impression. Mais c'est avec une indignation bien plus grande encore qu'a été reçue dans toute l'Espagne la nouvelle du second auto-da-fé célébré à Barcelone, dans cette capitale civilisée de la Catalogne, au milieu d'une population essentiellement libérale, à laquelle sans doute on a fait cette insulte barbare parce qu'on reconnaît en elle de grandes qualités. »

Après avoir rendu compte des faits d'après le journal de Barcelone, il ajoute :

« Voilà le répugnant spectacle qu'ont autorisé les hommes de l'union libérale en plein dix-neuvième siècle : un bûcher à la Corogne, un autre à Barcelone, et bien d'autres encore qui ne feront point défaut en d'autres lieux. C'est ce qui devait arriver, parce que c'est une conséquence immédiate de l'esprit général qui domine l'état de choses actuel, et qui se reflète en toute chose. Réaction à l'intérieur touchant les projets de lois qu'on présente ; réaction à l'extérieur appuyant tous les gouvernements réactionnaires de l'Italie avant et après leur chute, combattant les idées libérales dans toutes les occasions, cherchant l'appui de la réaction de tous côté, et l'obtenant au prix des plus maladroites concessions. »

Suivent de longues considérations touchant les symptômes et les conséquences de cet acte, mais qui, par leur caractère essentiellement politique, ne sont pas du ressort de notre journal.

Le *Diaro de Barcelone*, journal ultramontain, est le premier qui ait annoncé l'auto-da-fé, en disant que : « Les titres des livres brûlés suffisaient pour justifier leur condamnation ; que c'est le droit et le devoir de l'Église de faire respecter son autorité d'autant plus qu'on donne plus de latitude à la liberté de la presse, principalement dans les pays qui *jouissent* (gozan) de la terrible plaie de la liberté des cultes. »

La Corona, journal de Barcelone, fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Nous espérions que notre collègue (*le Diaro*), qui avait donné la nouvelle, aurait la bonté de satisfaire la curiosité du public sérieusement alarmé d'un acte semblable, incroyable au temps où nous vivons ; mais c'est en vain que nous avons attendu ses explications. Depuis lors nous avons été assaillis de questions sur cet événement, et nous devons à la vérité de dire que les amis du gouvernement en éprouvent plus de peine que ceux qui lui font de l'opposition.

« Dans le but de satisfaire la curiosité si vivement excitée, nous nous sommes mis en quête de la vérité, et nous avons le regret de dire que le fait est exact, et qu'en effet l'auto-da-fé a été célébré dans les circonstances suivantes :

(*Suit le récit que nous avons donné dans notre dernier numéro*.)

« Les expédients employés pour arriver à ce résultat ne peuvent être plus expéditifs ni plus efficaces. On présenta au contrôle de la douane les livres susdits ; on répondit au commis qu'on ne pouvait expédier sans un permis du seigneur évêque. Le seigneur évêque était absent ; à son retour on lui présenta un exemplaire de chaque ouvrage, et après les avoir lus, ou les avoir fait lire par des personnes de sa confiance, se conformant au jugement de leur conscience, il ordonna qu'ils fussent jetés au feu comme étant immoraux et contraires à la foi catholique. On réclama contre une telle sentence, on demanda au gouvernement que, puisqu'on ne permettait pas la circulation de ces livres en Espagne, on permît au moins à leur propriétaire de les réexpédier au lieu de leur provenance ; mais cela même a été refusé, donnant pour raison *qu'étant contre la morale et la foi catholique, le gouvernement ne pouvait consentir que ces livres allassent pervertir la morale et la religion des autres pays*. Malgré cela, le propriétaire a été obligé de payer les droits, qui semblaient ne pas devoir être exigés. Une foule immense a assisté à l'auto-da-fé, ce qui n'a rien d'étonnant, si l'on tient compte de l'heure et du lieu de l'exécution, et surtout de la nouveauté du spectacle. L'effet qu'il produisit sur les assistants fut la stupéfaction chez les uns, le rire chez les autres, et l'indignation parmi le plus grand nombre, à mesure qu'ils se rendaient compte de ce qui se passait. Des paroles de haine sortirent de plus d'une bouche, puis vinrent les plaisanteries, les dictons bouffons et mordants de la part de ceux qui voyaient avec un extrême plaisir l'aveuglement de certains hommes ; en cela ils ont raison, car ils entrevoient dans cette réaction, digne du temps de l'inquisition, le triomphe plus prompt de leurs idées ; ils se moquaient afin que cette cérémonie n'accrût pas le prestige de l'autorité qui, avec tant de complaisance, se prête à des exigences vraiment ridicules. Lorsque les cendres de ce nouveau bûcher furent refroidies, on a remarqué que les personnes qui avaient été présentes, ou qui passaient aux environs, instruites du fait, se dirigèrent vers le lieu de l'auto-da-fé, et y recueillirent une partie des cendres pour les conserver.

« Tel est le récit de cet événement, dont ne peuvent s'empêcher de parler les personnes qui se rencontrent ; on s'en indigne, on se lamente ou l'on se réjouit, selon la manière d'interpréter les choses. Les sincères partisans de la paix, du principe d'autorité et de la religion, s'affligent de ces démonstrations réactionnaires, parce qu'ils comprennent qu'aux réactions succèdent les révolutions, et qu'ils savent que *ceux qui sèment les vents ne peuvent récolter que des tempêtes*. Les libéraux sincères s'indignent que de semblables spectacles soient donnés au monde par des hommes qui ne comprennent pas la religion sans intolérance, et veulent l'imposer comme Mahomet imposait son Coran.

« Maintenant, abstraction faite de la qualification donnée aux livres brûlés, nous examinerons le fait en lui-même. La jurisprudence peut-elle admettre qu'un évêque diocésain ait une autorité sans appel et puisse empêcher la publication et la circulation d'un livre ? On nous dira que la loi sur l'imprimerie signale ce qu'il y a à faire dans ce cas ; mais cette loi dit-elle que les livres, si mauvais et si pernicieux qu'ils soient, seront jetés au feu avec cet appareil ? Nous n'y trouvons aucun article qui puisse justifier un acte semblable. En outre, les livres en question ont été publiquement déclarés. Un commissionnaire déclare des livres à la douane, parce qu'ils pourraient être dans la catégorie de ceux que signale l'article 6 ; ils passent à la censure diocésaine, le gouvernement pouvait en prohiber la circulation, et la chose était terminée. Les prêtres devraient se borner à conseiller à leurs fidèles l'abstention de telle ou telle lecture, s'ils la jugent contraire à la morale et à la religion ; mais on ne devrait pas leur concéder un pouvoir absolu qui les rend juges et bourreaux. Nous nous abstenons d'émettre aucune opinion sur la valeur des ouvrages brûlés ; ce que nous voyons, c'est le fait, ce sont ses tendances, et l'esprit qu'il révèle. Dans quel diocèse s'abstiendra-t-on désormais d'user, si non d'abuser, d'une faculté que, d'après notre jugement, le gouvernement lui-même n'a pas, si, à Barcelone, dans la libérale Barcelone, on le fait ? L'absolutisme est très sagace ; il essaie s'il peut faire un coup d'autorité quelque part ; s'il réussit, il ose davantage. Espérons toutefois que les efforts de l'absolutisme seront inutiles, que toutes les concessions qu'on lui fait n'auront d'autre résultat que de dévoiler le parti qui, renouvelant des scènes comme celle de jeudi dernier, se précipite de plus en plus dans l'abîme où il court aveuglément ; c'est ce que nous fait espérer l'effet produit à Barcelone par cet auto-da-fé. »

La Fauvette, le Ramier et le Petit Poisson.

(Fable.)

A Madame et mademoiselle C***, de Bordeaux.

Amour et charité.
(Spiritisme.)

Dans le sein d'un rosier qui bordait un enclos,
Une fauvette avait déposé sa couvée ;
Tous les petits étaient heureusement éclos ;
Une infortune, hélas ! leur était réservée !
Des feux ont lui partout et l'orage a grondé ;
La pluie, à torrents descendue,
Dans les champs forme un lac d'une vaste étendue,
Déjà l'enclos est inondé.
Loin du rosier, le nid sur les eaux se balance ;
La fauvette le couvre et se livre au destin ;
Elle n'a point fermé son cœur à l'espérance ;
L'étoile de salut lui sourit au lointain.
Cependant l'eau s'écoule. Avec l'eau de la plaine
Le ruisseau dans son lit reçoit le nid flottant,
Qui, malgré les écueils dont chaque rive est pleine,
Arrive sans encombre au fleuve qui l'attend.
Vers le milieu du fleuve un petit banc de sable
Des eaux dominait la hauteur ;
Une vague, qu'aidait un zéphyr favorable,
Y pousse mollement le nid navigateur.
Aux premiers transports d'allégresse,
Qu'éprouve la fauvette en touchant à ce bord,
Succède tout à coup une morne tristesse :
En ce lieu quel sera son sort ?
Ses petits ont déjà demandé la pâture :
Doit-elle, pour chercher au loin leur nourriture,
Les laisser exposés sur ce sable mouvant ?
S'ils ont été sauvés par une vague amie
Ils ont à redouter une vague ennemie,
Ou le funeste effet de quelque coup de vent.
Au même instant près d'elle un gros ramier se pose,
« Oiseau puisant, dit-elle, excusez-moi si j'ose
Faire un appel à vos bontés :
Il s'agit du salut de toute une famille ;
Oh ! rendez leur enclos, leur rosier, leur charmille
A mes petits qu'ici l'ouragan a jetés.

Daignez ouvrir pour eux vos ailes généreuses ;
Le trajet n'est pas long, et vos serres nerveuses
N'auront jamais porté fardeau moins lourd. »
Le ramier à sa voix n'est pas tout à fait sourd :
« Je déplore votre infortune
Et regrette beaucoup qu'une affaire importune,
M'obligeant de mon vol à poursuivre le cours,
Me prive du bonheur de vous prêter secours ;
Mais soyez sans inquiétude,
Et suivez le conseil que ma sollicitude
Est heureuse de vous donner :
Confiez-vous aux flots… Le bienfaisant génie
Qui vous a jusqu'ici si bien sauvé la vie
Ne saurait vous abandonner. »
Et, satisfait de lui, dans les airs il s'élève.
Un carpillon, rôdant autour de cette grève,
Avait tout vu, tout entendu.
« Consolez-vous, dit-il, ô malheureuse mère !
Moi, je comprends votre douleur amère,
Et tout espoir n'est pas perdu.
Je n'ai pas la force en partage ;
J'espère cependant vous conduire au rivage. »
Et, prenant à sa bouche un des longs filaments
Dont l'épaisseur du nid abonde,
Il le déroule et fait glisser le nid sur l'onde.
La fauvette, debout, hardiment le seconde,
En ouvrant ses ailes aux vents.
La cargaison s'agite, et le poisson, qui hale,
Pour flotter sans cahot, tient une marche égale,
Et se détourne des courants.
On est près du bord… on arrive !
La fauvette charmée a trouvé sur la rive
Gazons touffus et hauts taillis ;
Et le poisson lui dit : « A l'avenir, ma chère,
Comptez peu sur les grands ; les cris de la misère
N'ont qu'un bien faible écho dans leurs cœurs endurcis ;
Leurs dons sont les conseils et la condoléance ;
Mais la cordiale assistance,
On la trouve chez les petits. »

C. DOMBRE (de Marmande).

Du Surnaturel,

Par M. Guizot.

Nous extrayons du nouvel ouvrage de M. Guizot *: L'Église et la société chrétienne en* 1861, le remarquable chapitre sur *le Surnaturel*. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un plaidoyer pour ou contre le Spiritisme, car il n'y est nullement question de la nouvelle doctrine ; mais comme aux yeux de beaucoup de personnes le Spiritisme est inséparable du surnaturel, qui selon les uns est une superstition, et selon d'autres une vérité, il est intéressant de connaître sur cette question l'opinion d'un homme de la valeur de M. Guizot. Il y a dans ce travail des observations d'une incontestable justesse, mais, selon nous, il y a aussi de grandes erreurs qui tiennent au point de vue où se place l'auteur. Nous en ferons un examen approfondi dans notre prochain numéro.

« Toutes les attaques dont le christianisme est aujourd'hui l'objet, quelque diverses qu'elles soient dans leur nature et dans leur mesure, partent d'un même point et tendent à un même but, la négation du surnaturel dans les destinées de l'homme et du monde, l'abolition de l'élément surnaturel dans la religion chrétienne, comme dans toute religion, dans son histoire comme dans ses dogmes.

« Matérialistes, panthéistes, rationalistes, sceptiques, critiques, érudits, les uns hautement, les autres discrètement, tous pensent et parlent sous l'empire de cette idée que le monde et l'homme, la nature morale comme la nature physique, sont uniquement gouvernés par des lois générales, permanentes et nécessaires, dont aucune volonté spéciale n'est jamais venue et ne vient jamais suspendre ou modifier le cours.

« Je ne songe pas à discuter pleinement ici cette question, qui est la question fondamentale de toute religion ; je ne veux que soumettre aux adversaires déclarés ou voilés du surnaturel deux observations ou, pour parler plus exactement, deux faits qui, selon moi, la décident.

« C'est sur une foi naturelle au surnaturel, sur un instinct inné du surnaturel, que toute religion se fonde. Je ne dis pas toute idée religieuse, mais toute religion positive, pratique, puissante, durable, populaire. Dans tous les lieux, sous tous les climats, à toutes les époques de l'histoire, à tous les degrés de la civilisation, l'homme porte en lui ce

sentiment, j'aimerais mieux dire ce pressentiment, que le monde qu'il voit, l'ordre au sein duquel il vit, les faits qui se succèdent régulièrement et constamment autour de lui ne sont pas tout. En vain il fait chaque jour, dans ce vaste ensemble, des découvertes et des conquêtes ; en vain il observe et constate savamment les lois permanentes qui y président : sa pensée ne s'enferme point dans cet univers livré à sa science ; ce spectacle ne suffit point à son âme ; elle s'élance ailleurs ; elle cherche, elle entrevoit autre chose ; elle aspire pour l'univers et pour elle-même à d'autres destinés, à un autre maître :

> Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside,

a dit Voltaire, et le Dieu qui est par delà tous les cieux, ce n'est pas la nature personnifiée, c'est le surnaturel en personne. C'est à lui que les religions s'adressent ; c'est pour mettre l'homme en rapport avec lui qu'elles se fondent. Sans la foi instinctive des hommes au surnaturel, sans leur élan spontané et invincible vers le surnaturel, la religion ne serait pas.

« Seul entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi ses instincts moraux, il n'y en a point de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée. Le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu et sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le prononcer. Chez tous les peuples, célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'empire de certaines impressions de l'âme, les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser. Avec transport ou avec tremblement, publiquement ou dans le secret de son cœur, c'est à la prière que l'homme s'adresse, en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter les fardeaux de sa destinée ; c'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour sa vertu.

« Personne ne méconnaît la valeur morale et intérieure de la prière, indépendamment de son efficacité quant à son objet. Par cela seul qu'elle prie, l'âme se soulage, se relève, s'apaise, se fortifie ; elle éprouve, en se tournant vers Dieu, ce sentiment de retour à la santé

et au repos qui se répand dans le corps quand il passe d'un air orageux et lourd dans une atmosphère sereine et pure. Dieu vient en aide à ceux qui l'implorent, avant et sans qu'ils sachent s'il les exaucera.

« Les exaucera-t-il ? Quelle est l'efficacité extérieure et définitive de la prière ? Ici est le mystère, l'impénétrable mystère des desseins et de l'action de Dieu sur chacun de nous. Ce que nous savons, c'est que, soit qu'il s'agisse de notre vie extérieure ou intérieure, ce n'est pas nous seuls qui en disposons selon notre pensée et notre volonté propres. Tous les noms que nous donnons à cette part de notre destinée qui ne vient pas de nous-mêmes, hasard, fortune, étoile, nature, fatalité, sont autant de voiles jetés sur notre impiété ignorante. Quand nous parlons ainsi, nous refusons de voir Dieu où il est. Au-delà de l'étroite sphère où sont renfermées la puissance et l'action de l'homme, c'est Dieu qui règne et qui agit. Il y a, dans l'acte naturel et universel de la prière, une foi naturelle et universelle dans cette action permanente, et toujours libre, de Dieu sur l'homme et sur sa destinée : « Nous sommes ouvriers avec Dieu, » dit saint Paul : ouvriers avec Dieu, et dans l'œuvre des destinées générales de l'humanité, et dans celle de notre propre destinée, présente et future. C'est là ce que nous fait entrevoir la prière sur le lien qui unit l'homme à Dieu ; mais là s'arrête pour nous la lumière : « Les voies de Dieu ne sont pas nos voies ; » nous y marchons sans les connaître ; croire sans voir et prier sans prévoir, c'est la condition que Dieu a faite à l'homme en ce monde, pour tout ce qui en dépasse les limites. C'est dans la conscience et l'acceptation de cet ordre surnaturel que consistent la foi et la vie religieuses.

« Ainsi M. Edmond Scherer a raison quand il doute que « le rationalisme chrétien soit et puisse jamais être une religion. » Et pourquoi M. Jules Simon, qui s'incline devant Dieu avec un respect si sincère, a-t-il intitulé son livre : *la Religion naturelle* ? Il aurait dû l'appeler *Philosophie religieuse*. La philosophie poursuit et atteint quelques-unes des grandes idées sur lesquelles la religion se fonde ; mais, par la nature de ses procédés et les limites de son domaine, elle n'a jamais fondé et ne saurait fonder une religion. A parler exactement, il n'y a point de religion naturelle, car dès que vous abolissez le surnaturel, la religion aussi disparaît.

« Que cette foi instinctive au surnaturel, source de la religion, puisse être et soit aussi la source d'une infinité d'erreurs et de superstitions, source à leur tour d'une infinité de maux, qui songe à le nier ? Ici, comme partout, c'est la condition de l'homme que le bien et le mal se mêlent incessamment dans ses destinées et dans ses œuvres comme en lui-

même ; mais de cet incurable mélange il ne s'ensuit pas que nos grands instincts n'aient point de sens et ne fassent que nous égarer quand ils nous élèvent. Quels que puissent être, en y aspirant, nos égarements, il reste certain que le surnaturel est dans la foi naturelle de l'homme, et qu'il est la condition *sine quâ non*, le véritable objet, l'essence même de la religion.

« Voici un second fait qui mérite, je crois, toute l'attention des adversaires du surnaturel.

« Il est reconnu et constaté par la science que notre globe n'a pas toujours été dans l'état où il est aujourd'hui, qu'à des époques diverses et indéterminées il a subi des révolutions, des transformations qui en ont changé la face, le régime physique, la population ; que l'homme en particulier n'y a pas toujours existé, et que, dans plusieurs des états successifs par lesquels ce monde a passé, l'homme n'aurait pu y exister.

« Comment y est-il venu ? De quelle façon et par quelle puissance le genre humain a-t-il commencé sur la terre ?

« Il ne peut y avoir, de son origine, que deux explications : ou bien il a été le produit du travail propre et intime des forces naturelles de la matière, ou bien il a été l'œuvre d'un pouvoir surnaturel, extérieur et supérieur à la matière. La génération spontanée ou la création, il faut, à l'apparition de l'homme ici-bas, l'une ou l'autre de ces causes.

« Mais en admettant, ce que pour mon compte je n'admets nullement, les générations spontanées, ce mode de production ne pourrait, n'aurait jamais pu produire que des êtres enfants, à la première heure et dans le premier état de la vie naissante. Personne, je crois, n'a jamais dit et personne ne dira jamais que, par la vertu d'une génération spontanée, l'homme, c'est-à-dire l'homme et la femme, le couple humain, ont pu sortir et qu'ils sont sortis un jour du sein de la matière tout formés et tout grands, en pleine possession de leur taille, de leur force, de toutes leurs facultés, comme le paganisme grec a fait sortir Minerve du cerveau de Jupiter.

« C'est pourtant à cette condition seulement qu'en apparaissant pour la première fois sur la terre l'homme aurait pu y vivre, s'y perpétuer et y fonder le genre humain. Se figure-t-on le premier homme naissant à l'état de la première enfance, vivant, mais inerte, inintelligent, impuissant, incapable de se suffire un moment à lui-même, tremblotant et gémissant, sans mère pour l'entendre et pour le nourrir ! C'est pourtant là le seul premier homme que le système de la génération spontanée puisse donner.

« Évidemment l'autre origine du genre humain est seule admissible, seule possible. Le fait surnaturel de la création explique seul la première apparition de l'homme ici-bas.

« Ceux-là donc qui nient et abolissent le surnaturel abolissent du même coup toute religion réelle ; et c'est en vain qu'ils triomphent du surnaturel si souvent introduit à tort dans notre monde et dans notre histoire ; ils sont contraints de s'arrêter devant le berceau surnaturel de l'humanité, impuissants à en faire sortir l'homme sans la main de Dieu. »

GUIZOT.

Méditations philosophiques et religieuses

Dictées à M. Alfred Didier, médium, par l'Esprit de Lamennais.

(Société Spirite de Paris.)

Nous avons déjà publié un certain nombre de communications dictées par l'Esprit de Lamennais et dont on a pu remarquer la haute portée philosophique. Le sujet était quelquefois nettement indiqué, mais souvent aussi il n'avait pas de caractère assez tranché pour qu'il fût facile d'y donner un titre. En ayant fait l'observation à l'Esprit, il répondit qu'il se proposait de donner une série de dissertations sur divers sujets variés, et à laquelle il proposait de donner le titre général de *Méditations Philosophiques et religieuses*, sauf à donner un titre particulier aux sujets qui le comporteront. Nous en avons alors suspendu la publication jusqu'à ce que nous ayons un ensemble susceptible d'être coordonné ; c'est cette publication que nous commençons aujourd'hui et que nous continuerons dans les numéros suivants.

Nous devons faire observer que les Esprits arrivés à un très haut degré de perfection sont seuls aptes à juger les choses d'une manière complètement saine ; que jusque-là, quel que soit le développement de leur intelligence et même de leur moralité, ils peuvent être plus ou moins imbus de leurs idées terrestres et voir les choses à leur point de vue personnel, ce qui explique les contradictions que l'on rencontre souvent dans leurs appréciations. Lamennais nous paraît être dans ce

cas ; il y a sans doute dans ses communications de très belles et très bonnes choses, comme pensées et comme style, mais il y en a évidemment qui peuvent prêter à la critique, et dont nous ne prenons nullement la responsabilité ; chacun est libre d'y prendre ce qu'il trouvera de bon, et de rejeter ce qui lui paraîtra mauvais ; les Esprits parfaits peuvent seuls produire des choses parfaites ; or Lamennais, qui est sans contredit un Esprit bon et avancé, n'a pas la prétention d'être encore parfait, et le caractère sombre, mélancolique et mystique de l'homme se reflète incontestablement sur celui de l'Esprit, et, par conséquent, sur ses communications ; à ce point de vue seul elles seraient déjà un intéressant sujet d'observations.

I

Les idées changent, mais les idées et les desseins de Dieu ne changent pas. La religion, c'est-à-dire la foi, l'espérance, la charité, une seule chose en trois, l'emblème de Dieu sur la terre, reste inébranlable au milieu des luttes et des préjugés. La religion existe avant tout dans les cœurs, donc elle ne peut changer. C'est au moment où l'incrédulité règne, où les idées se choquent et s'entrechoquent, sans profit pour la vérité, qu'apparaît cette Aurore qui vous dit : Je viens au nom du Dieu des vivants et non des morts ; la matière seule est périssable, parce qu'elle est divisible ; mais l'âme est immortelle, parce qu'elle est une et indivisible. Lorsque l'âme de l'homme s'amollit dans le doute sur l'éternité, elle prend moralement l'aspect de la matière ; elle se divise, et, par suite, est sujette aux épreuves malheureuses dans ses réincarnations nouvelles. La religion est donc la force de l'homme ; elle assiste tous les jours aux crucifiements nouveaux qu'elle inflige au Christ ; elle entend tous les jours les blasphèmes qui lui sont jetés à la face ; mais, forte et inébranlable comme la Vierge, elle assiste divinement au sacrifice de son fils, parce qu'elle possède en elle la foi, l'espérance et la charité. La Vierge s'est évanouie devant les douleurs du Fils de l'homme, mais elle n'est pas morte.

II

Samson.

Après une lecture de la bible sur l'histoire de Samson, je vis dans ma pensée un tableau analogue à ceux de l'artiste puissant que la France vient de perdre, Decamps. Je vis un homme d'une stature co-

lossale, aux membres musculeux, comme le *Jour* de Michel-Ange, et cet homme fort dormait à côté d'une femme qui faisait brûler autour d'elle des parfums tels que les Orientaux ont toujours su en introduire dans leur luxe et dans leurs mœurs efféminées. Les membres de ce géant tombaient de lassitude, et un petit chat sautait tantôt sur lui, tantôt sur la femme qui était auprès de lui. La femme se pencha pour voir si le géant dormait ; puis elle prit de petits ciseaux et se mit à couper la chevelure ondoyante du colosse, et vous savez le reste. - Des hommes armés se ruèrent sur lui et le garrottèrent, et l'homme pris dans les filets de Dalila se nomme Samson, me dit tout à coup un Esprit que je vis aussitôt près de moi ; cet homme représente l'humanité affaiblie par la corruption, c'est-à-dire par l'avidité et l'hypocrisie. L'humanité, quand Dieu fut avec elle, souleva, comme Samson, les portes de Gaza ; l'humanité, quand elle eut pour soutien la liberté, c'est-à-dire le christianisme, écrasa ses ennemis, comme ce géant écrasa à lui seul une armée de Philistins. - Ainsi, répondis-je à mon Esprit, la femme qui est auprès de lui… Il ne me laissa pas achever, et me dit : « Est celle qui a remplacé Dieu ; et songe que je ne veux pas parler de la corruption des siècles passés, mais du vôtre. » Depuis longtemps Samson et Dalila s'étaient effacés de devant mes yeux ; je voyais l'ange, seul toujours, qui me dit en souriant : « L'humanité est vaincue. » Son visage devint alors réfléchi et profond, et il ajouta : « Voici les trois êtres qui rendront à l'humanité sa vigueur première ; ils se nomment la Foi, l'Espérance et la Charité. Ils viendront dans quelques années, et ils fonderont une nouvelle doctrine que les hommes appelleront Spiritisme. »

III

(suite.)

Chaque phase religieuse de l'humanité a possédé la force divine matérialisée par les figures de Samson, d'Hercule et de Roland. Un homme s'armant des arguments de la logique nous dirait : « Je vous devine ; mais cette comparaison me paraît bien subtile et bien compassée. » Il est vrai, peut-être jusqu'à présent n'est-elle venue à l'esprit de personne ; et cependant, examinons. Je vous ai parlé dernièrement de Samson, qui est l'emblème de la force de la foi divine dans les premiers âges. La Bible est un poème oriental ; Samson est la figure matérielle de cette force impétueuse qui renversa Héliodore sur le parvis

du temple et qui réunit les flots de la mer Rouge après les avoir séparés. Cette grande force divine avait abattu des armées, renversé les murs de Jéricho. Les Grecs, vous le savez, vinrent d'Égypte et de l'Orient ; cette tradition de Samson n'existait plus que dans le domaine de la philosophie et de l'histoire égyptienne. Les Grecs dégrossirent les colosses de granit de l'Égypte, armèrent Hercule d'une massue et lui donnèrent la vie. Hercule fit ses douze travaux, terrassa l'hydre de Lerne, l'hydre des sept péchés capitaux, et devint, dans ce monde païen, le symbole de la force divine incarnée sur la terre : ils en firent un dieu. Mais remarquez quels furent les vainqueurs de ces deux géants. Faut-il sourire ? faut-il pleurer ? comme dit Lamartine. Ce furent deux filles d'Ève : Dalila et Déjanire. Vous le voyez, la tradition de Samson et d'Hercule est la même que celle de Dalila et de Déjanire. Dalila, seulement, avait changé la coiffure des filles de Pharaon pour le diadème de Vénus.

Vers le soir, dans la fameuse vallée de Roncevaux, un géant, couché dans un ravin profond, hurlait le nom de Charlemagne avec des cris désespérés. Il était à moitié écrasé sous un énorme rocher, que ses mains défaillantes essayaient en vain de remuer. Pauvre Rolland ! ton heure est venue ; les Basques te narguent du haut du rocher, et font encore rouler sur toi d'énormes pierres. Parmi tes ennemis se trouvent des femmes ; Rolland peut-être en avait aimé une : toujours Dalila et Déjanire ; l'histoire ne le dit pas, mais cela est fort probable. Toujours est-il que Roland mourut comme Samson et Hercule. Discutez maintenant si vous voulez ; mais il me semble, messieurs, que ce rapprochement ne paraît pas si subtil. Quelle sera dans les âges futurs la personnification de la force du Spiritisme ? Qui vivra verra, dit-on sur la terre ; ici l'on dit : L'homme verra toujours.

LAMENNAIS.

(*La suite au prochain numéro*.)

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. COSSON ET C°, rue du Four-St-Germain, 43.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU IV° VOLUME

ANNÉE 1861.

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

Paris. – Typographie de COSSON ET COMP, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible, sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUIÈME ANNÉE

PARIS

BUREAU : RUE SAINTE-ANNE, 59.

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

La **Revue spirite** paraît tous les mois, par cahiers de 2 feuilles grand in-octavo.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la France et l'Algérie .... **10** fr. par an.
Etranger .... **12** -
Amérique et pays d'outre-mer .... **14** -

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1° janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année, on adresse les numéros arriérés.

Prix de chaque numéro, pris au bureau : 1 fr. ; adressé *franco* : 1 fr. 10 c.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE pour les années 1858, 1859, 1860, 1861, 1862. Prix de chaque année : séparément, 10 fr. ; les cinq années ensemble, 40 fr. au lieu de 50.

AUTRES OUVRAGES DE M. ALLAN KARDEC SUR LE SPIRITISME.

LE SPIRITISME A SA PLUS PLUS SIMPLE EXPRESSION. — Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. — 4° édition. Brochure grand in-18. - Cette brochure, étant destinée à populariser les idées spirites, est vendue aux conditions suivantes : Prix de chaque exemplaire, 15 centimes ; par la poste, 20 centimes. — 20 exemplaires ensemble 2 francs, ou 10 centimes chacun ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

La traduction en toutes langues est autorisée, sous la seule condition de remettre 50 exemplaires à l'auteur.

Édition allemande ; Vienne (Autriche).

Édition polonaise ; Cracovie.

Édition portugaise ; Lisbonne, Rio-Janeiro. Paris, chez Aillaud, 47, rue Saint-André des Arts.

Édition en grec moderne ; Corfou.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? Guide de l'observateur novice dans les manifestations des Esprits, contenant le résumé des principes de la doctrine des Esprits. 3° édition entièrement refondue et considérablement augmentée. Grand in-18. — Prix : 75 centimes ; par la poste : 90 centimes.

LE LIVRE DES ESPRITS, contenant les principes de la Doctrine Spirite sur la nature des êtres du monde incorporel, leurs manifestations et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité. Écrit sous la dictée et publié par l'ordre d'Esprits supérieurs. 8° édition ; grand in-18 de 500 pages. — Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste : 4 francs.

LE LIVRE DES MEDIUMS, guide des médiums et des évocateurs, contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique ; les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du Spiritisme.— 4° édition, Grand in-18 de 500 pages. — Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste : 4 francs.

VOYAGE SPIRITE EN 1862, contenant : les observations sur l'état du Spiritisme ; les instructions données par M. A. Kardec dans les différents groupes ; les instructions sur la formation des groupes et sociétés, et un modèle de règlement à leur usage, — Brochure grand in-8, format de la *Revue*. — Prix : 1 franc.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 1. JANVIER 1862.

Essai sur l'interprétation de la doctrine des anges déchus.

La question des origines a toujours le privilège d'exciter la curiosité, et, à ce point de vue, ce qui regarde l'homme l'éveille d'autant plus qu'il est impossible à toute personne sensée d'accepter à la lettre le récit biblique, et de n'y pas voir une de ces allégories dont le style oriental est si prodigue. La science, d'ailleurs, est venue en fournir la preuve en démontrant, par les signes les moins contestables, l'impossibilité matérielle de la formation du globe en six fois vingt-quatre heures. Devant l'évidence des faits écrits en caractères irrécusables dans les couches géologiques, l'église a dû se ranger à l'opinion des savants, et convenir avec eux que les six jours de la création sont six périodes d'une étendue indéterminée, comme elle l'a fait jadis pour le mouvement de la terre. Si donc le texte biblique est susceptible d'interprétation sur ce point capital, il peut en être de même sur d'autres points, notamment sur l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre, sur son origine, et sur le sens que l'on doit attacher à la qualification d'*anges déchus*.

Comme le principe des choses est dans les secrets de Dieu, qui ne nous le révèle qu'au fur et à mesure qu'il le juge à propos, on en est réduit à des conjectures. Bien des systèmes ont été imaginés pour résoudre cette question, et aucun, jusqu'à présent, n'a complètement satisfait la raison. Nous allons essayer, nous aussi, de soulever un coin

du voile ; serons-nous plus heureux que nos devanciers ? Nous l'ignorons ; l'avenir seul en décidera. La théorie que nous présentons est donc une opinion personnelle ; elle nous paraît s'accorder avec la raison et la logique ; c'est ce qui lui donne à nos yeux un certain degré de probabilité.

Nous constatons d'abord que s'il est possible de découvrir quelque partie de la vérité, ce ne peut être qu'à l'aide de la théorie spirite ; elle a déjà résolu une foule de problèmes insolubles jusqu'alors, et c'est à l'aide des jalons qu'elle nous fournit que nous allons tâcher de remonter la chaîne des temps. Le sens littéral de certains passages des livres sacrés, contredit par la science, repoussé par la raison, a fait plus d'incrédules qu'on ne pense par l'obstination que l'on a mise à en faire des articles de foi ; si une interprétation rationnelle les fait accepter, c'est évidemment rapprocher de l'Église ceux qui s'en éloignent.

Avant de poursuivre, il est essentiel de s'entendre sur les mots. Que de disputes n'ont dû leur éternisation qu'à l'ambiguïté de certaines expressions, que chacun prenait dans le sens de ses idées personnelles ! Nous l'avons démontré, dans le *Livre des Esprits* à propos du mot *âme*. En disant carrément dans quelle acception nous le prenions, nous avons coupé court à toute controverse. Le mot *ange* est dans le même cas ; on l'emploie indifféremment en bonne et en mauvaise part, puisqu'on dit : les bons et les mauvais anges, l'ange de lumière et l'ange des ténèbres ; d'où il suit que, dans son acception générale, il signifie simplement *Esprit*. C'est évidemment dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre en parlant des *anges déchus* et des *anges rebelles*. Selon la doctrine spirite, d'accord en cela avec plusieurs théologiens, les anges ne sont point des êtres d'une création privilégiée, exemptés, par une faveur spéciale, du travail imposé aux autres, mais des Esprits arrivés à la perfection par leurs efforts et leur mérite. Si les anges étaient des êtres créés parfaits, la rébellion contre Dieu étant un signe d'infériorité, ceux qui se sont révoltés ne pouvaient être des anges. La doctrine nous dit aussi que les Esprits progressent, mais qu'ils ne rétrogradent pas, parce qu'ils ne perdent jamais les qualités qu'ils ont acquises ; or, la rébellion, de la part d'êtres parfaits, serait une rétrogradation tandis qu'elle se conçoit de la part d'êtres encore arriérés.

Pour éviter toute équivoque il conviendrait de réserver la qualification d'*anges* pour les purs Esprits, et d'appeler les autres simplement *Esprits bons* ou *mauvais* ; mais l'usage ayant prévalu dans l'emploi de ce mot pour les anges déchus, nous disons que nous le prenons dans

son acception générale, et l'on verra que, dans ce sens, l'idée de déchéance et de rébellion est parfaitement admissible.

Nous ne connaissons pas, et nous ne connaîtrons probablement jamais le point de départ de l'âme humaine ; tout ce que nous savons, c'est que les Esprits sont créés simples et ignorants ; qu'ils progressent intellectuellement et moralement ; qu'en vertu de leur libre arbitre, les uns ont pris la bonne route et les autres la mauvaise ; qu'une fois le pied mis dans le bourbier, ils s'y sont enfoncés de plus en plus ; qu'après une succession illimitée d'existences corporelles accomplies sur la terre ou dans d'autres mondes, ils s'épurent et arrivent à la perfection qui les rapproche de Dieu.

Un point qu'il est tout aussi difficile de comprendre, c'est la formation des premiers êtres vivants sur la terre, chacun dans son espèce, depuis la plante jusqu'à l'homme ; la théorie contenue sur ce sujet dans le *Livre des Esprits* nous paraît la plus rationnelle, quoiqu'elle ne résolve qu'incomplètement et d'une manière hypothétique ce problème que nous croyons insoluble pour nous aussi bien que pour la plupart des Esprits, à qui il n'est pas donné de pénétrer le mystère des origines. Si on les interroge sur ce point, les plus sages répondent qu'ils ne le savent pas ; mais d'autres, moins modestes, prennent d'eux-mêmes l'initiative et se posent en révélateurs, en dictant des systèmes, produits de leurs idées personnelles, qu'ils donnent pour la vérité absolue. C'est contre la manie des systèmes de certains Esprits, à l'endroit du principe des choses, qu'il faut se tenir en garde, et ce qui, à nos yeux, prouve la sagesse de ceux qui ont dicté le *Livre des Esprits,* c'est la réserve qu'ils ont observée sur les questions de cette nature. A notre avis, ce n'est pas une preuve de sagesse de trancher ces questions d'une manière absolue, ainsi que quelques-uns l'ont fait, sans s'inquiéter des impossibilités matérielles résultant des données fournies par la science et l'observation. Ce que nous disons de l'apparition des premiers hommes sur la terre s'entend de la formation des corps ; car une fois le corps formé, il est plus facile de concevoir que l'Esprit vienne en prendre possession. Les corps étant donnés, ce que nous nous proposons d'examiner ici, c'est l'état des Esprits qui les ont animés, afin d'arriver, si c'est possible, à définir d'une manière plus rationnelle qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour la doctrine de la chute des anges et du paradis perdu.

Si l'on n'admet pas la pluralité des existences corporelles, il faut admettre que l'âme est créée en même temps que le corps se forme ; car, de deux choses l'une, ou l'âme qui anime le corps à sa naissance a déjà

vécu, ou elle n'a pas encore vécu ; entre ces deux hypothèses, il n'y a pas de moyen terme ; or, de la seconde hypothèse, celle où l'âme n'a pas vécu, surgit une foule de problèmes insolubles, tels que la diversité des aptitudes et des instincts, incompatible avec la justice de Dieu, le sort des enfants qui meurent en bas âge, celui des crétins et des idiots, etc. ; tandis que tout s'explique naturellement en admettant que l'âme a déjà vécu et qu'elle apporte en s'incarnant dans un nouveau corps ce qu'elle avait acquis antérieurement. C'est ainsi que les sociétés progressent graduellement ; sans cela, comment expliquer la différence qui existe entre l'état social actuel et celui des temps de barbarie ? Si les âmes sont créées en même temps que les corps, celles qui naissent aujourd'hui sont tout aussi neuves, tout aussi primitives que celles qui vivaient il y a mille ans ; ajoutons qu'il n'y a entre elles aucune connexion, aucune relation nécessaire ; qu'elles sont complètement indépendantes les unes des autres ; pourquoi donc les âmes d'aujourd'hui seraient-elles mieux douées par Dieu que leurs devancières ? Pourquoi comprennent-elles mieux ? Pourquoi ont-elles des instincts plus épurés, des mœurs plus douces ? Pourquoi ont-elles l'intuition de certaines choses sans les avoir apprises ? Nous défions de sortir de là, à moins d'admettre que Dieu crée des âmes de diverses qualités, selon les temps et les lieux, proposition inconciliable avec l'idée d'une souveraine justice. Dites, au contraire, que les âmes d'aujourd'hui ont déjà vécu dans les temps reculés ; qu'elles ont pu être barbares comme leur siècle, mais qu'elles ont progressé ; qu'à chaque nouvelle existence, elles apportent l'acquit des existences antérieures ; que, par conséquent, les âmes des temps civilisés sont des âmes non pas créées plus parfaites, mais qui se sont perfectionnées elles-mêmes avec le temps, et vous aurez la seule explication plausible de la cause du progrès social.

Ces considérations, tirées de la théorie de la réincarnation, sont essentielles pour l'intelligence d'un fait dont nous parlerons tout à l'heure. Bien que les Esprits puissent se réincarner dans différents mondes, il paraîtrait qu'en général ils accomplissent un certain nombre de migrations corporelles sur le même globe et dans le même milieu, afin de pouvoir mieux profiter de l'expérience acquise ; ils ne sortent de ce milieu que pour entrer dans un plus mauvais par punition, ou dans un meilleur par récompense. Il en résulte que, pendant une certaine période, la population du globe est, à peu de chose près, composée des mêmes Esprits, qui y reparaissent à diverses époques, jusqu'à ce qu'ils aient atteint un degré d'épuration suffisant pour mériter d'aller habiter des mondes plus avancés.

Selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs, ces émigrations et ces immigrations des Esprits incarnés sur la terre ont lieu de temps en temps individuellement ; mais, à certaines époques, elles s'opèrent en masse, par suite des grandes révolutions qui en font disparaître des quantités innombrables, et sont remplacées par d'autres Esprits qui constituent en quelque sorte sur la terre, ou *sur une partie de la terre*, une nouvelle génération.

Le Christ a dit une parole remarquable qui n'a point été comprise, comme beaucoup d'autres que l'on a prises à la lettre, sans songer qu'il a presque toujours parlé par figures et paraboles. En annonçant de grands changements dans le monde physique et dans le monde moral, il a dit : *Je vous dis, en vérité, que cette génération ne passera pas avant que ces choses ne soient accomplies ;* or, la génération du temps du Christ est passée depuis plus de dix-huit siècles sans que ces choses soient arrivées ; il faut en conclure, ou que le Christ s'est trompé, ce qui n'est pas admissible, ou que ses paroles avaient un sens caché que l'on a mal interprété.

Si nous nous reportons maintenant à ce que disent les Esprits, non pas à nous seulement, mais par les médiums de tous les pays, nous touchons à l'accomplissement des temps prédits, à une époque de rénovation sociale, c'est-à-dire à l'époque d'une de ces grandes *émigrations* des Esprits habitant la terre. Dieu, qui les y avait envoyés pour s'améliorer, *les y a laissés le temps nécessaire pour progresser ;* il leur a fait connaître ses lois, d'abord par Moïse, et ensuite par le Christ ; il les a fait avertir par les prophètes ; dans leurs réincarnations successives, ils ont pu mettre à profit ces enseignements ; maintenant le temps est arrivé où ceux qui n'ont pas profité de la lumière, ceux qui ont violé les lois de Dieu et méconnu sa puissance, vont quitter la terre où ils seraient désormais déplacés au milieu du progrès moral qui s'accomplit, et auquel ils ne pourraient qu'apporter des entraves, soit comme hommes, soit comme Esprits. La génération dont a parlé le Christ, ne pouvant se rapporter aux hommes vivant de son temps, corporellement parlant, doit s'entendre de la génération des Esprits qui ont parcouru sur la terre, les diverses périodes de leurs incarnations et qui vont la quitter. Ils vont être remplacés par une nouvelle génération d'Esprits qui, plus avancés moralement, feront régner entre eux la loi d'amour et de charité enseignée par le Christ, et dont le bonheur ne sera pas troublé par le contact des méchants, des orgueilleux, des égoïstes, des ambitieux et des impies. Il paraîtrait même, au dire des Esprits, que déjà, parmi les enfants qui naissent maintenant, beaucoup sont l'incarnation

des Esprits de cette nouvelle génération. Quant à ceux de l'ancienne génération qui auront bien mérité, mais qui cependant n'auront pas encore atteint un degré d'épuration suffisant pour arriver aux mondes les plus avancés, ils pourront continuer à habiter la terre et y accomplir encore quelques incarnations, mais alors, au lieu d'être une punition, ce sera une récompense, puisqu'ils y seront plus heureux, tout en progressant. Le temps où une génération d'Esprits disparaît pour faire place à une autre peut être considéré comme la fin du monde, c'est-à-dire du monde moral.

Que vont devenir les Esprits expulsés de la terre ? Les Esprits eux-mêmes nous disent qu'ils iront habiter des mondes nouveaux, où se trouvent des êtres encore plus arriérés qu'ici-bas, et qu'ils seront chargés de faire progresser, en leur apportant le produit de leurs connaissances acquises. Le contact du milieu barbare où ils se trouveront sera pour eux une cruelle expiation, et une source d'incessantes souffrances physiques et morales, dont ils auront d'autant plus conscience que leur intelligence sera plus développée ; mais cette expiation sera en même temps une mission qui leur offrira un moyen de racheter leur passé, selon la manière dont ils l'accompliront. Là, ils subiront encore une série d'incarnations pendant une période de temps plus ou moins longue, à la fin de laquelle ceux qui l'auront mérité en seront retirés pour aller dans des mondes meilleurs, peut-être sur la terre, qui alors sera un séjour de bonheur et de paix, tandis que ceux de la terre monteront à leur tour, et ainsi de proche en proche, jusqu'à l'état d'anges ou de purs Esprits.

C'est bien long, dira-t-on, et ne serait-il pas plus agréable d'aller d'emblée de la terre au ciel ? Sans doute, mais avec ce système vous avez l'alternative d'aller aussi d'emblée de la terre en enfer pour l'éternité des éternités ; or, on conviendra que la somme des vertus nécessaires pour aller droit au ciel étant fort rare ici-bas, il est bien peu d'hommes qui puissent se dire certains de les posséder ; d'où il résulte qu'on a plus de chances d'aller en enfer qu'en paradis. Ne vaut-il pas mieux faire une route plus longue et être sûr d'arriver au but ? Dans l'état actuel de la terre, personne ne se soucie d'y revenir, mais rien n'y oblige, car il dépend de chacun de s'avancer tellement pendant qu'il y est, qu'il puisse mériter de monter. Aucun prisonnier sorti de prison ne se soucie d'y rentrer ; le moyen pour lui est bien simple, c'est de ne pas retomber en faute. Le soldat, lui aussi, trouverait très commode de devenir maréchal tout d'un coup ; mais quoiqu'il en ait le bâton dans sa giberne, il ne lui en faut pas moins gagner ses éperons.

Remontons maintenant l'échelle des temps ; et du présent, comme point connu, tâchons de déduire l'inconnu, du moins par analogie, si ce n'est avec la certitude d'une démonstration mathématique.

La question d'Adam, comme souche unique de l'espèce humaine sur la terre, est très controversée, comme on le sait, car les lois anthropologiques en démontrent l'impossibilité, sans parler des documents authentiques de l'histoire chinoise qui prouvent que la population du globe remonte à une époque bien antérieure à celle que la chronologie biblique assigne à Adam. L'histoire d'Adam est-elle donc un conte fait à plaisir ? Ce n'est pas probable ; c'est une figure qui, comme toutes les allégories, doit renfermer une grande vérité dont le Spiritisme seul peut nous donner la clef. La question principale, à notre avis n'est pas de savoir si le personnage d'Adam a réellement existé, ni a quelle époque il a vécu, mais si la race humaine qu'on désigne comme sa postérité est une race déchue. La solution de cette question n'est même pas sans moralité car, en nous éclairant sur notre passé, elle peut nous guider dans notre conduite pour l'avenir.

Remarquons d'abord que l'idée de déchéance appliquée à l'homme est un non-sens, sans la réincarnation, de même que celle de la responsabilité que nous porterions de la faute de notre premier père. Si l'âme de chaque homme est créée à sa naissance, donc elle n'existait pas auparavant ; elle n'a donc aucun rapport, ni direct, ni indirect, avec celle qui commit la première faute, et dès lors on se demande comment elle peut en être responsable. Le doute sur ce point conduit naturellement au doute ou même à l'incrédulité sur beaucoup d'autres, car, si le point de départ est faux, les conséquences doivent aussi être fausses. Tel est le raisonnement de beaucoup de gens. Eh bien ! ce raisonnement tombe si l'on prend l'esprit et non la lettre du récit biblique, et si l'on se reporte aux principes mêmes de la doctrine spirite, destinée, comme il a été dit, à ranimer la foi qui s'éteint.

Remarquons encore que l'idée d'anges rebelles, d'anges déchus, de paradis perdu, se retrouve dans presque toutes les religions, et à l'état de tradition chez presque tous les peuples ; elle doit donc reposer sur une vérité. Pour comprendre le véritable sens que l'on doit attacher à la qualification d'*anges rebelles*, il n'est point nécessaire de supposer une lutte réelle entre Dieu et les anges ou Esprits, puisque le mot *ange* est ici pris dans une acception générale. Étant admis que les hommes sont des Esprits incarnés, que sont les matérialistes et les athées sinon des anges ou des Esprits en révolte contre la Divinité, puisqu'ils nient son existence et ne reconnaissent ni sa puissance ni ses lois ? N'est-ce

pas par orgueil qu'ils prétendent que tout ce dont ils sont capables vient d'eux-mêmes et non de Dieu ? N'est-ce pas le comble de la rébellion que de prêcher le néant après la mort ? Ne sont-ils pas bien coupables, ceux qui se servent de l'intelligence dont ils se glorifient pour entraîner leurs semblables dans le précipice de l'incrédulité ? Ne font-ils pas également acte de révolte jusqu'à un certain point, ceux qui, sans nier la Divinité, méconnaissent les véritables attributs de son essence ? ceux qui se couvrent du masque de la piété pour commettre de mauvaises actions ? ceux que la foi en l'avenir ne détache pas des biens de ce monde ? ceux qui au nom d'un Dieu de paix violent la première de ses lois : la loi de charité ? ceux qui sèment le trouble et la haine par la calomnie et la médisance ? ceux enfin dont la vie, volontairement inutile, s'écoule dans l'oisiveté, sans profit pour eux-mêmes et pour leurs semblables ? A tous il sera demandé compte non seulement du mal qu'ils auront fait, mais du bien qu'ils n'auront pas fait. Eh bien ! tous ces Esprits qui ont si mal employé leurs incarnations, une fois expulsés de la terre et envoyés dans des mondes inférieurs, parmi des peuplades encore dans l'enfance de la barbarie, que seront-ils, sinon des anges déchus envoyés en expiation ? La terre qu'ils quittent, n'est-elle pas pour eux un paradis perdu, en comparaison du milieu ingrat où ils vont se trouver relégués pendant des milliers de siècles jusqu'au jour où ils auront mérité leur délivrance ?

Si, maintenant, nous remontons à l'origine de la race actuelle, symbolisée dans la personne d'Adam, nous retrouvons tous les caractères d'une génération d'Esprits expulsés d'un autre monde, et exilés, par des causes semblables, sur la terre déjà peuplée, mais d'hommes primitifs, plongés dans l'ignorance et la barbarie, et qu'ils avaient mission de faire progresser, en apportant parmi eux les lumières d'une intelligence déjà développée. N'est-ce pas, en effet, le rôle qu'a rempli jusqu'à ce jour la race adamique ? En la reléguant sur cette terre de labeur et de souffrance, Dieu n'a-t-il pas eu raison de lui dire : « tu en tireras ta nourriture à la sueur de ton front » ? Si elle a mérité ce châtiment par des causes semblables à celles que nous voyons aujourd'hui, n'est-il pas juste de dire qu'elle s'est perdue par orgueil ? Dans sa mansuétude, ne pouvait-il lui promettre qu'il lui enverrait un Sauveur, c'est-à-dire celui qui devait l'éclairer sur la route à suivre pour arriver à la félicité des élus ? Ce sauveur, il le lui a envoyé dans la personne du Christ, qui a enseigné la loi d'amour et de charité, comme la véritable ancre de salut.

Ici se présente une importante considération. La mission du Christ

se comprend facilement en admettant que ce sont les mêmes Esprits qui ont vécu avant et après sa venue, et qui ont ainsi pu profiter soit de son enseignement, soit du mérite de son sacrifice ; mais on comprend plus difficilement, sans la réincarnation, l'utilité de ce même sacrifice pour des Esprits *créés postérieurement* à sa venue, et que Dieu aurait ainsi créés souillés des fautes de ceux avec lesquels ils n'ont aucun rapport.

Cette race d'Esprits paraît donc avoir fait son temps sur la terre ; dans le nombre, les uns ont mis ce temps à profit pour leur avancement et ont mérité d'être récompensés ; d'autres, par leur obstination à fermer les yeux à la lumière, ont épuisé la mansuétude du Créateur et mérité un châtiment. Ainsi s'accomplira cette parole du Christ : « Les bons iront à ma droite et les mauvais à ma gauche. »

Un fait semble venir à l'appui de la théorie qui attribue une préexistence aux premiers habitants de cette race sur la terre, c'est qu'Adam, qui en est indiqué comme la souche, est représenté avec un développement intellectuel immédiat, bien supérieur à celui des races sauvages actuelles ; que ses premiers descendants ont en peu de temps montré de l'aptitude pour des travaux d'art assez avancés. Or, ce que nous savons de l'état des Esprits à leur origine nous indique ce qu'aurait été Adam, au point de vue intellectuel, si son âme avait été créée en même temps que son corps. En admettant que, par exception, Dieu lui en ait donné une plus parfaite, il resterait à expliquer pourquoi les sauvages de la Nouvelle-Hollande, par exemple, s'ils sortent de la même souche, sont infiniment plus arriérés que le père commun. Tout prouve au contraire, aussi bien par le physique que par le moral, qu'ils appartiennent à une autre race d'Esprits plus voisins de leur origine, et qu'il leur faut encore un grand nombre de migrations corporelles avant d'atteindre le degré même le moins avancé de la race adamique. La nouvelle race qui va surgir, en faisant régner partout la loi du Christ, qui est la loi de justice, d'amour et de charité, hâtera leur avancement. Ceux qui ont écrit l'histoire de l'anthropologie terrestre se sont surtout attachés aux caractères physiques ; l'élément spirituel a presque toujours été négligé, et il l'est nécessairement par les écrivains qui n'admettent rien en dehors de la matière. Quand il en sera tenu compte dans l'étude des sciences, il jettera une lumière toute nouvelle sur une foule de questions encore obscures, parce que l'élément spirituel est une des forces vives de la nature qui joue un rôle prépondérant dans les phénomènes physiques, aussi bien que dans les phénomènes moraux.

Voici, en petit, un exemple frappant d'analogie avec ce qui se passe

en grand dans le monde des Esprits, et qui nous aidera à le comprendre.

Le 24 mai 1861, la frégate *Iphigénie* amena à la Nouvelle-Calédonie une compagnie disciplinaire composée de 291 hommes. Le commandant de la colonie leur adressa, à leur arrivée, un ordre du jour ainsi conçu :

« En mettant le pied sur cette terre lointaine, vous avez déjà compris le rôle qui vous est réservé.

« A l'exemple de nos braves soldats de la marine servant sous vos yeux, vous nous aiderez à porter avec éclat, au milieu des tribus sauvages de la Nouvelle-Calédonie, le flambeau de la civilisation. N'est-ce pas là une belle et noble mission ? je vous le demande. Vous la remplirez dignement.

« Écoutez la voix et les conseils de vos chefs. Je suis à leur tête ; que mes paroles soient bien entendues.

« Le choix de votre commandant, de vos officiers, de vos sous-officiers et caporaux est un sûr garant de tous les efforts qui seront tentés pour faire de vous d'excellents soldats, je dis plus, pour vous élever à la hauteur de bons citoyens et vous transformer en colons honorables, si vous le désirez.

« Votre discipline est sévère ; elle doit l'être. Placée en nos mains, elle sera ferme et inflexible, sachez-le bien ; comme aussi, juste et paternelle, elle saura distinguer l'erreur du vice et de la dégradation… »

Voilà donc des hommes expulsés, pour leur mauvaise conduite, d'un pays civilisé, et envoyés, par punition, chez un peuple barbare. Que leur dit le chef ? « Vous avez enfreint les lois de votre pays ; vous y avez été une cause de trouble et de scandale, et l'on vous en a chassés ; on vous envoie ici, mais vous pouvez y racheter votre passé ; vous pouvez, par le travail, vous y créer une position honorable, et devenir d'honnêtes citoyens. Vous y avez une belle mission à remplir, celle de porter la civilisation parmi ces tribus sauvages. La discipline sera sévère, mais juste, et nous saurons distinguer ceux qui se conduiront bien. »

Pour ces hommes relégués au sein de la sauvagerie, la mère patrie n'est-elle pas un Paradis perdu par leur faute et par leur rébellion à la loi ? Sur cette terre lointaine, ne sont-ils pas des anges déchus ? Le langage du chef n'est-il pas celui que Dieu dut faire entendre aux Esprits exilés sur la terre ? « Vous avez désobéi à mes lois, et c'est pour cela que je vous ai chassés du pays où vous pouviez vivre heureux et en paix ; ici vous serez condamnés au travail, mais vous pourrez, par votre bonne

conduite, mériter votre pardon et reconquérir la patrie que vous avez perdue par votre faute, c'est-à-dire le ciel. »

Au premier abord, l'idée de déchéance paraît en contradiction avec le principe que les Esprits ne peuvent rétrograder ; mais il faut considérer qu'il ne s'agit point d'un retour vers l'état primitif ; l'Esprit, quoique dans une position inférieure, ne perd rien de ce qu'il a acquis ; son développement moral et intellectuel est le même, quel que soit le milieu où il se trouve placé. Il est dans la position de l'homme du monde condamné au bagne pour ses méfaits ; certes il est déchu au point de vue social, mais il ne devient ni plus stupide, ni plus ignorant.

Croit-on maintenant que ces hommes envoyés dans la Nouvelle-Calédonie vont se transformer subitement en modèles de vertus ? qu'ils vont abjurer tout à coup leurs erreurs passées ? Il faudrait ne pas connaître l'humanité pour le supposer. Par la même raison, les Esprits qui vont être expulsés de la terre, une fois transplantés dans les mondes d'exil, ne vont pas dépouiller instantanément leur orgueil et leurs mauvais instincts ; longtemps encore ils conserveront les tendances de leur origine, un reste de vieux levain. Il a dû en être de même des Esprits de la race adamique exilés sur la terre ; or, n'est-ce pas là le péché originel ? La tache qu'ils apportent en naissant est celle de la race d'Esprits coupables et punis à laquelle ils appartiennent ; tache qu'ils peuvent effacer par le repentir, l'expiation, et la rénovation de leur être moral. Le péché originel, considéré comme la responsabilité d'une faute commise par un autre, est un non-sens et la négation de la justice de Dieu ; considéré, au contraire, comme conséquence et reliquat d'une imperfection première de l'individu, non seulement la raison l'admet, mais on trouve de toute justice la responsabilité qui en découle.

Cette interprétation donne une raison d'être toute naturelle au dogme de l'immaculée Conception, dont le scepticisme s'est tant raillé. Ce dogme établit que la mère du Christ n'était point entachée du péché originel ; comment cela se peut-il ? C'est bien simple : Dieu a envoyé un Esprit pur n'appartenant point à la race coupable et exilée, s'incarner sur la terre pour y remplir cette auguste mission ; de même que, de temps en temps, il envoie des Esprits supérieurs s'y incarner pour donner un élan au progrès et hâter l'avancement. Ces Esprits sont, sur la terre, comme le vénérable pasteur qui va moraliser les condamnés dans leur prison, et leur montrer le chemin du salut.

Certaines personnes trouveront sans doute cette interprétation peu orthodoxe ; quelques-unes même pourront crier à l'hérésie. Mais n'est-il pas avéré que beaucoup ne voient dans le récit de la Genèse, dans

l'histoire de la pomme et de la côte d'Adam qu'une figure ; que faute de pouvoir attacher un sens précis à la doctrine des anges déchus, des anges rebelles et du paradis perdu, ils regardent toutes ces choses comme des fables ? Si une interprétation logique les amène à y voir une vérité déguisée sous l'allégorie, cela ne vaut-il pas mieux qu'une négation absolue ? Admettons que cette solution ne soit pas de tous points conforme à l'orthodoxie rigoureuse, dans le sens vulgaire du mot, nous demandons s'il est préférable de ne rien croire du tout, ou de croire à quelque chose. Si la croyance au texte littéral éloigne de Dieu, et si la croyance par interprétation en rapproche, l'une ne vaut-elle pas mieux que l'autre ? Nous ne venons donc point détruire le principe, le saper dans ses fondements, ainsi que l'ont fait quelques philosophes ; nous avons cherché à en découvrir le sens caché, et nous venons au contraire le consolider en y donnant une base rationnelle. Quoi qu'il en soit, de cette interprétation, on ne lui refusera pas, dans tous les cas, un caractère de grandeur que n'a certainement pas le texte pris à la lettre. Cette théorie embrasse à la fois l'universalité des mondes, l'infini dans le passé et dans l'avenir ; elle donne à tout sa raison d'être par l'enchaînement qui relie toutes choses, par la solidarité qu'elle établit entre toutes les parties de l'univers. N'est-elle pas plus conforme à l'idée que nous nous faisons de la majesté et de la bonté de Dieu, que celle qui circonscrit l'humanité à un point de l'espace, et à un instant dans l'éternité ?

Publicité des Communications Spirites.

La question de la publicité à donner aux communications spirites est le complément de l'organisation générale que nous avons traitée dans notre précédent numéro. A mesure que le cercle des Spirites s'élargit, les médiums se multiplient, et avec eux le nombre des communications. Depuis quelque temps ces communications ont pris un développement remarquable sous le rapport du style, des pensées et de l'ampleur des sujets traités ; elles ont grandi avec la science même, les Esprits proportionnant la hauteur de leur enseignement au développement des idées, et cela en province et à l'étranger aussi bien qu'à Paris, ainsi que l'attestent les nombreux échantillons qu'on nous envoie, et dont quelques-uns ont été publiés dans la *Revue*.

En donnant ces communications, les Esprits ont en vue l'instruction générale, la propagation des principes de la doctrine, et ce but ne serait point atteint si, comme nous l'avons dit, elles restaient enfouies dans les cartons de ceux qui les obtiennent. Il est donc utile de les répandre par la voie de la publicité ; il en résultera un autre avantage très important, celui de prouver la concordance de l'enseignement spontané donné par les Esprits sur tous les points fondamentaux, et de neutraliser l'influence des systèmes erronés en prouvant leur isolement.

Il s'agit donc d'examiner le mode de publicité qui peut le mieux atteindre le but, et pour cela deux points sont à considérer : le moyen qui offre le plus de chances d'extension de la publicité, et les conditions les plus propres à faire sur le lecteur une impression favorable, soit par le choix judicieux des sujets, soit par la disposition matérielle. Faute d'avoir égard à certaines considérations quelquefois de pure forme, les meilleurs ouvrages sont souvent des enfants mort-nés. Ceci est un résultat d'expérience ; certains éditeurs ont, sous ce rapport, un tact que leur donne l'habitude des goûts du public, et qui leur permet de juger à peu près à coup sûr des chances de succès d'une publication, question de mérite intrinsèque à part.

Le développement que prennent les communications spirites nous met dans l'impossibilité matérielle de les toutes insérer dans notre *Revue.* Il faudrait, pour embrasser le cadre entier, y donner une extension qui obligerait de la mettre à un prix hors de la portée de beaucoup de gens. Il devient donc nécessaire d'aviser au moyen d'y suppléer dans les meilleures conditions pour tous. Examinons d'abord le pour et le contre des différents systèmes qui pourraient être employés.

1° *Publications périodiques locales.* - Elles présentent deux inconvénients : le premier, qu'elles ont une publicité presque toujours restreinte à la localité ; le second, qu'une publication périodique, devant être alimentée et servie à époque fixe, nécessite un matériel bureaucratique et des frais réguliers auxquels il faut pourvoir quand même, sous peine de s'arrêter. Si les journaux de localités, qui s'adressent à la masse du public, ont souvent de la peine à vivre, à plus forte raison en serait-il ainsi d'une publication qui ne s'adresserait qu'à une portion restreinte du public, car ce serait se leurrer d'un vain espoir de compter sur beaucoup d'abonnés du dehors, surtout si ces publications allaient en se multipliant.

2° *Publications locales non périodiques.* - Une société, un groupe, les groupes d'une même ville, pourraient, comme on l'a fait à Metz,

réunir leurs communications dans des brochures indépendantes les unes des autres et paraissant à des époques indéterminées. Ce mode est incomparablement préférable au précédent, sous le point de vue financier, puisqu'on ne contracte aucun engagement, et qu'on est toujours maître de s'arrêter quand on veut. Mais il y a toujours l'inconvénient de la restriction de la publicité. Pour répandre ces brochures hors du cercle local, il faudrait des frais d'annonces devant lesquels on recule souvent, ou un libraire central ayant de nombreux correspondants et qui s'en chargerait ; mais ici se présente une autre difficulté. Les libraires, en général, s'occupent peu volontiers des ouvrages qu'ils n'éditent pas ; d'un autre côté, ils n'aiment pas à encombrer leurs correspondants de publications sans importance pour eux et d'un débit incertain, souvent faites dans de mauvaises conditions de vente pour la forme ou le prix, et qui, outre l'inconvénient de mécontenter les correspondants, auraient celui de leur occasionner des frais de retour. Ce sont des considérations que la plupart des auteurs, étrangers au métier de la librairie, ne comprennent pas, sans parler de ceux qui, trouvant leurs œuvres excellentes, s'étonnent que tout éditeur ne s'empresse pas de s'en charger ; ceux mêmes qui font imprimer à leurs frais doivent bien se figurer que, quelques avantages qu'ils fassent au libraire, l'ouvrage attendra les demandeurs s'il n'est pas, en terme de métier, dans des *conditions marchandes*.

Nous demandons pardon à nos lecteurs d'entrer dans des détails si terrestres à propos des choses célestes, mais c'est précisément dans l'intérêt de la propagation des bonnes choses que nous voulons prémunir contre les illusions de l'inexpérience.

3° *Publications individuelles des médiums*. - Toutes les réflexions ci-dessus s'appliquent naturellement aux publications isolées que certains médiums pourraient faire des communications qu'ils reçoivent ; mais, outre que la plupart ne le peuvent pas, celles-ci ont un autre inconvénient, c'est qu'en général elles ont un cachet d'uniformité qui les rend monotones, et nuirait d'autant plus à leur débit qu'elles seraient plus multipliées. Elles ne peuvent avoir d'attrait que si, traitant un sujet déterminé, elles formaient un tout et présentaient un ensemble, qu'elles soient l'œuvre d'un seul Esprit ou de plusieurs.

Ces réflexions ne sauraient être absolues, et il peut sans doute y avoir des exceptions, mais on ne peut disconvenir qu'elles reposent sur un fond de vérité. Au reste, ce que nous en disons n'est point pour imposer nos idées, dont chacun est libre de tenir le compte qu'il juge à

propos ; seulement, comme on ne publie qu'avec l'espoir d'un résultat, nous avons cru devoir exposer les causes de déception.

Les inconvénients que nous venons de signaler nous semblent complètement levés par la publication centrale et collective que MM. Didier et Cie vont entreprendre sous le titre de BIBLIOTHÈQUE DU MONDE INVISIBLE ; elle comprendra une série de volumes, format grand in-18, de sept feuilles d'impression, ou 250 pages environ, et au prix uniforme de 2 fr. Chaque volume aura son numéro d'ordre, mais se vendra séparément, de sorte que les amateurs seront libres de prendre ceux qui leur conviendront, sans être tenus d'acheter la totalité, qui n'a pas de limite fixe. Cette collection offrira les moyens de publier, dans les meilleures conditions possibles, les travaux médianimiques obtenus dans les différents centres, avec l'avantage d'une publicité très étendue par le moyen des correspondants ; ce que cette maison ne ferait pas pour des brochures isolées, elle le fera pour une collection qui peut acquérir une grande importance.

Le nom de *Bibliothèque du Monde invisible* est le titre général de la collection ; mais chaque volume portera un titre spécial pour en désigner la provenance et l'objet, et bénéficiera à l'auteur, sans que ce dernier ait à s'immiscer dans le produit des ouvrages qui lui sont étrangers. C'est une publication collective, mais sans solidarité entre les producteurs, où chacun y est pour son compte, et court la chance du mérite de son œuvre tout en profitant de la publicité commune.

Les éditeurs ne s'engagent nullement à publier dans cette collection tout ce qu'on leur présentera ; ils se réservent au contraire expressément de faire un choix rigoureux. Les volumes qui seraient imprimés aux frais des auteurs pourront entrer dans la collection, s'ils sont acceptés, pourvu qu'ils soient dans les conditions voulues de format et de prix.

Nous sommes personnellement complètement étranger à l'ensemble de cette publication et à son administration ; elle n'a rien de commun ni avec la *Revue spirite*, ni avec nos ouvrages spéciaux sur la matière ; nous y donnons notre approbation et notre appui moral, parce que nous la jugeons utile, et comme étant la meilleure voie ouverte aux médiums, groupes et sociétés pour leurs publications. Nous y collaborerons comme les autres pour notre compte personnel, ne prenant la responsabilité que de ce qui portera notre nom.

Outre les ouvrages spéciaux que nous pourrons fournir à cette collection, nous y donnerons, sous le titre particulier de *Portefeuille spirite*, quelques volumes composés de communications *choisies*, soit parmi

celles qui sont obtenues dans nos réunions de Paris, soit parmi celles qui nous sont adressées par les médiums et les groupes français et étrangers qui correspondent avec nous, et ne voudraient pas faire de publications personnelles. Ces communications émanant de sources différentes auront l'attrait de la variété ; nous y joindrons, selon les circonstances, les remarques nécessaires à leur intelligence et à leur développement. L'ordre, la classification et toutes les dispositions matérielles seront l'objet d'une attention particulière.

Ne voulant point faire un bénéfice personnel de ces publications, notre intention est d'affecter les droits qui nous seront acquis pour les soins que nous y donnerons, à la distribution gratuite de nos ouvrages sur le Spiritisme en faveur des personnes qui ne pourraient en faire l'acquisition, ou à tel autre emploi qui serait jugé utile à la propagation de la doctrine, selon des conditions qui seront ultérieurement fixées.

Ce plan nous paraît devoir répondre à tous les besoins, et nous ne doutons pas qu'il ne soit accueilli avec faveur par tous les amis sincères de la doctrine.

Contrôle de l'Enseignement Spirite.

L'organisation que nous avons proposée pour la formation des groupes spirites a pour but de préparer les voies qui doivent faciliter entre eux des rapports mutuels. Au nombre des avantages qui doivent résulter de ces rapports, il faut placer en première ligne l'unité de doctrine qui en sera la conséquence naturelle. Cette unité est déjà faite en grande partie, et les bases fondamentales du Spiritisme sont admises aujourd'hui par l'immense majorité des adeptes ; mais il est encore des questions douteuses, soit qu'elles n'aient pas été résolues, soit qu'elles l'aient été dans des sens différents par les hommes, et même par les Esprits.

Si les systèmes sont quelquefois le produit de cerveaux humains, on sait que certains Esprits ne sont pas en reste sous ce rapport ; en effet, on en voit qui échafaudent avec une merveilleuse adresse, et enchaînent avec beaucoup d'art, des idées souvent absurdes, et en font un ensemble plus ingénieux que solide, mais qui pourrait fausser l'opinion des gens qui ne se donnent pas la peine d'approfondir, ou qui sont in-

capables de le faire par l'insuffisance de leurs connaissances. Sans doute, les idées fausses finissent par tomber devant l'expérience et l'inflexible logique ; mais, en attendant, elles peuvent jeter de l'incertitude. On sait aussi que, selon leur élévation, les Esprits peuvent avoir sur certains points une manière de voir plus ou moins juste ; que les signatures que portent les communications ne sont pas toujours une garantie d'authenticité, et que des Esprits orgueilleux cherchent parfois à faire passer des utopies à l'abri des noms respectables dont ils se parent. C'est, sans contredit, une des principales difficultés de la science pratique et contre laquelle beaucoup se sont heurtés.

Le meilleur critérium, en cas de divergence, c'est la conformité de l'enseignement par différents Esprits, et transmis par des médiums complètement étrangers les uns aux autres. Quand le même principe sera proclamé ou condamné par la majorité, il faudra bien se rendre à l'évidence. S'il est un moyen d'arriver à la vérité, c'est assurément par la concordance autant que par la rationalité des communications, aidées des moyens que l'on a de constater la supériorité ou l'infériorité des Esprits ; l'opinion cessant alors d'être individuelle, pour devenir collective, acquiert un degré de plus d'authenticité, puisqu'on ne peut la considérer comme le résultat d'une influence personnelle ou locale. Ceux qui sont encore incertains auront une base pour fixer leurs idées, car il serait irrationnel de penser que celui qui est seul, ou à peu près, de son avis, a seul raison contre tous.

Ce qui a surtout contribué au crédit de la doctrine du *Livre des Esprits*, c'est précisément parce qu'étant le produit d'un travail semblable, il se trouve partout avoir des échos ; comme nous l'avons dit, il n'est le produit ni d'un seul Esprit qui eût pu être systématique, ni d'un seul médium qui eût pu être abusé, mais au contraire celui d'un enseignement collectif par une grande diversité d'Esprits et de médiums, et que les principes qu'il renferme sont confirmés à peu près partout. Nous disons à peu près, attendu que, par la raison que nous avons expliquée ci-dessus, il se trouve des Esprits qui cherchent à faire prévaloir leurs idées personnelles. Il est donc utile de soumettre les idées divergentes au contrôle que nous proposons ; si la doctrine ou quelques-unes des doctrines que nous professons étaient reconnues erronées d'une voix unanime, nous nous soumettrions sans murmure, en nous félicitant que la vérité ait été trouvée par d'autres ; mais si, au contraire, elles sont confirmées, on nous permettra de croire que nous sommes dans le vrai.

La Société spirite de Paris, comprenant toute l'importance d'un pa-

reil travail, et tenant d'abord à l'éclairer elle-même, et ensuite à prouver qu'elle n'entend nullement se poser en arbitre absolu des doctrines qu'elle professe, soumettra aux différents groupes qui correspondent avec elle les questions qu'elle croira le plus utiles à la propagation de la vérité. Ces questions seront transmises, selon les circonstances, soit par correspondance particulière, soit par la voie de la *Revue spirite*.

On conçoit que, pour elle, et en raison de la manière sérieuse dont elle envisage le Spiritisme, l'autorité des communications dépend des conditions dans lesquelles se trouvent placées les réunions, suivant le caractère des membres et le but qu'on s'y propose ; les communications émanant de groupes formés sur les bases indiquées par notre article sur l'organisation du Spiritisme, auront d'autant plus de poids à ses yeux, que ces groupes seront dans de meilleures conditions.

Nous soumettons à nos correspondants les questions suivantes, en attendant celles que nous leur adresserons ultérieurement.

QUESTIONS ET PROBLÈMES PROPOSÉS AUX DIFFÉRENTS GROUPES SPIRITES.

1° *Formation de la terre*.

Il existe deux systèmes sur l'origine et la formation de la terre. Selon l'opinion la plus commune, celle qui paraît généralement adoptée par la science, elle serait le produit de la condensation graduelle de la matière cosmique sur un point déterminé de l'espace ; il en serait de même de toutes les planètes.

Selon un autre système, préconisé dans ces derniers temps, d'après la révélation d'un Esprit, la terre serait formée de l'incrustation de quatre satellites d'une ancienne planète disparue ; cette adjonction aurait été le fait de la volonté propre de l'âme de ces planètes ; un cinquième satellite, notre lune, se serait refusé, en vertu de son libre arbitre, à cette association. Les vides laissés entre eux par l'absence de la lune auraient formé les cavités remplies par les mers. Chacune de ces planètes aurait apporté avec elle les êtres *cataleptisés*, hommes, animaux et plantes, qui lui étaient propres ; ces êtres, sortis de leur léthargie, après l'adjonction opérée et l'équilibre rétabli, auraient peuplé le globe composé actuel. Telle serait l'origine des races mères de l'homme sur la terre : race nègre en Afrique, race jaune en Asie, race rouge en Amérique et race blanche en Europe.

Quel est celui de ces deux systèmes que l'on peut regarder comme l'expression de la vérité ?

On voudra bien solliciter à ce sujet, comme sur les autres questions, une solution explicite et raisonnée.

Remarque. - Cette question et quelques autres qui s'y rattachent, s'écartent, il est vrai, du point de vue moral qui est le but essentiel du Spiritisme ; c'est pourquoi on aurait tort d'en faire l'objet de ses préoccupations constantes ; nous savons, d'ailleurs, qu'en ce qui concerne le principe des choses, les Esprits, ne sachant pas tout, ne peuvent dire que ce qu'ils savent ou ce qu'ils croient être ; mais comme il est des personnes qui pourraient tirer de la divergence de ces systèmes une induction contre l'unité du Spiritisme, précisément parce qu'ils sont formulés par des Esprits, il est utile de pouvoir comparer les raisons pour ou contre dans l'intérêt même de la doctrine, et d'appuyer sur l'assentiment de la majorité le jugement que l'on peut porter sur la valeur de certaines communications.

2° *Ame de la terre*.

On trouve la proposition suivante dans une brochure intitulée : *aperçu de la religion harmonique*.

« Dieu a créé l'homme, la femme et tous les êtres les plus beaux et les meilleurs ; mais il a accordé aux âmes d'astres la puissance de créer des êtres d'un ordre inférieur, afin de compléter leur mobilier, soit par la combinaison de leur propre fluide prolifique, connu pour notre globe sous le nom *d'aurore boréale*, soit par la combinaison de ce fluide avec celui des autres astres. Or, l'âme du globe terrestre jouissant comme les âmes humaines de son libre arbitre, c'est-à-dire de la faculté de choisir la voie du bien ou celle du mal, s'est laissé entraîner dans cette dernière voie. De là les créations imparfaites et mauvaises, telles que les animaux féroces et venimeux, et les végétaux qui produisent des poisons. Mais l'humanité fera disparaître ces êtres nuisibles lorsque, étant d'accord avec l'âme de la terre pour marcher dans la voie du bien, elle s'occupera d'une manière plus intelligente de la gestion du globe terrestre, sur lequel sera créé un mobilier plus parfait. »

Qu'y a-t-il de vrai dans cette proposition, et que doit-on entendre par l'âme de la terre ?

3° *Siège de l'âme humaine*.

On lit dans le même ouvrage le passage suivant, cité comme extrait de *la Clef de la vie*, page 754 :

« L'âme est de nature lumineuse divine : elle a la forme de l'être

humain qu'elle anime. Elle réside dans un espace situé dans la substance cérébrale médiane qui réunit les deux lobes du cerveau par leur base. Chez l'homme harmonieux et dans l'unité, l'âme, diamant éblouissant, est coiffée d'une couronne lumineuse blanche : c'est la couronne de l'harmonie. »

Qu'y a-t-il de vrai dans cette proposition ?

4° *Séjour des âmes*.

Même ouvrage :

« Tant que les Esprits habitent les régions planétaires, ils sont obligés de se réincarner pour progresser. Dès qu'ils sont arrivés dans les régions solaires, ils n'ont plus besoin de se réincarner, ils progressent en allant habiter d'autres soleils d'un ordre supérieur ; et de ces soleils d'un ordre supérieur, ils passent dans les régions célestes. La voie lactée, dont la lumière est si douce, est le séjour des anges ou Esprits supérieurs. »

Cela est-il vrai ?

5° *Manifestation des Esprits*.

Selon la doctrine enseignée par un Esprit, aucun Esprit humain ne peut se manifester ni se communiquer aux hommes, ni servir d'intermédiaire entre Dieu et l'humanité, attendu que, Dieu, étant tout-puissant et partout, n'a pas besoin d'auxiliaires pour l'exécution de ses volontés, et qu'il fait tout par lui-même. Dans toutes les communications dites spirites, c'est Dieu seul qui se manifeste en prenant la forme, dans les apparitions, et le langage, dans les communications écrites, des Esprits que l'on évoque et auxquels on croit parler. En conséquence, dès qu'un homme est mort, il ne peut plus y avoir de relations entre lui et ceux qu'il a laissés sur la terre, avant que, par une suite de réincarnations successives pendant lesquelles ils progressent, ils n'aient atteint le même degré d'avancement dans le monde des Esprits. Dieu seul pouvant se manifester, il en résulte que les communications grossières, triviales, blasphématoires et mensongères sont également données par lui, mais comme épreuve, de même qu'il donne les bonnes pour instruire. L'Esprit qui a dicté cette théorie dit nécessairement être Dieu lui-même ; sous ce nom il a formulé très longuement toute une doctrine philosophique, sociale et religieuse.

Que faut-il penser de ce système, de ses conséquences et de la nature de l'Esprit qui l'enseigne ?

6° *Des anges rebelles, des anges déchus et du paradis perdu*.

Que penser de la théorie émise à ce sujet dans l'article publié ci-dessus par M. Allan Kardec ?

Du Surnaturel,

Par M. Guizot.

(2° article. - Voir le numéro de décembre 1861.)

Nous avons publié, dans notre dernier numéro, l'éloquent et remarquable chapitre de M. Guizot sur le Surnaturel, et au sujet duquel nous nous sommes proposé de faire quelques remarques critiques qui n'ôtent rien de notre admiration pour l'illustre et savant écrivain.

M. Guizot croit au surnaturel ; sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il importe de bien s'entendre sur les mots. Dans son acception propre, *surnaturel* signifie ce qui est au-dessus de la nature, en dehors des lois de la nature. Le surnaturel, proprement dit, n'est donc point soumis à des lois ; c'est une exception, une dérogation aux lois qui régissent la création ; en un mot, il est synonyme de *miracle*. Du sens propre, ces deux mots ont passé dans le langage figuré, où l'on s'en sert pour désigner tout ce qui est extraordinaire, surprenant, insolite ; on dit d'une chose qui étonne qu'elle est miraculeuse, comme on dit d'une grande étendue qu'elle est incommensurable, d'un grand nombre qu'il est incalculable, d'une longue durée qu'elle est éternelle, quoique, à la rigueur, on puisse mesurer l'une, calculer l'autre, et prévoir un terme à la dernière. Par la même raison, on qualifie de surnaturel ce qui, au premier abord, semble sortir des limites du possible. Le vulgaire ignorant est surtout très porté à prendre ce mot à la lettre pour ce qu'il ne comprend pas. Si l'on entend par là ce qui s'écarte des causes connues, nous le voulons bien, mais alors ce mot n'a plus de sens précis, car ce qui était surnaturel hier ne l'est plus aujourd'hui. Que de choses, considérées jadis comme telles, la science n'a-t-elle pas fait rentrer dans le domaine des lois naturelles ! Quelques progrès que

nous ayans faits, pouvons-nous nous flatter de connaître tous les secrets de Dieu ? La nature nous a-t-elle dit son dernier mot sur toutes choses ? Chaque jour ne vient-il pas donner un démenti à cette orgueilleuse prétention ? Si donc ce qui était surnaturel hier ne l'est plus aujourd'hui, on peut logiquement en inférer que ce qui est surnaturel aujourd'hui peut ne plus l'être demain. Pour nous, nous prenons le mot surnaturel dans son sens propre le plus absolu, c'est-à-dire pour désigner tout phénomène contraire aux lois de la nature. Le caractère du fait surnaturel ou miraculeux est d'être exceptionnel ; dès lors qu'il se reproduit, c'est qu'il est soumis à une loi connue ou inconnue, et il rentre dans l'ordre général.

Si l'on restreint la *nature* au monde matériel, visible, il est évident que les choses du monde invisible seront surnaturelles ; mais le monde invisible étant lui-même soumis à des lois, nous croyons plus logique de définir la nature : *L'ensemble des œuvres de la création régies par les lois immuables de la Divinité.* Si, comme le démontre le Spiritisme, le monde invisible est une des forces, une des puissances réagissant sur la matière, il joue un rôle important dans la nature, c'est pourquoi les phénomènes spirites ne sont pour nous ni surnaturels, ni merveilleux, ni miraculeux ; d'où l'on voit que le Spiritisme, loin d'étendre le cercle du merveilleux, tend à le restreindre et même à le faire disparaître.

M. Guizot, avons-nous dit, croit au surnaturel, mais dans le sens miraculeux, ce qui n'implique nullement la croyance aux Esprits et à leurs manifestations ; or, de ce que, pour nous, les phénomènes spirites n'ont rien d'anomal, il ne s'ensuit pas que Dieu n'ait pu, dans certains cas, déroger à ses lois, puisqu'il a la toute-puissance. L'a-t-il fait ? Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner ; il faudrait pour cela discuter, non le principe, mais chaque fait isolément ; or, nous plaçant au point de vue de M. Guizot, c'est-à-dire de la réalité des faits miraculeux, nous allons essayer de combattre la conséquence qu'il en tire, savoir que : *la religion n'est pas possible sans surnaturel*, et prouver au contraire que de son système découle l'anéantissement de la religion.

M. Guizot part de ce principe que toutes les religions sont fondées sur le surnaturel. Cela est vrai si l'on entend par là ce qui n'est pas compris ; mais si l'on remonte à l'état des connaissances humaines à l'époque de la fondation de toutes les religions connues, on sait combien était alors borné le savoir des hommes en astronomie, en physique, en chimie, en géologie, en physiologie, etc. ; si, dans les temps modernes, bon nombre de phénomènes aujourd'hui parfaitement connus et expliqués ; ont passé pour merveilleux, à plus forte raison devait-il en

être ainsi dans les temps reculés. Ajoutons que le langage figuré, symbolique et allégorique en usage chez tous les peuples de l'Orient, se prêtait naturellement aux fictions, dont l'ignorance ne permettait pas de découvrir le véritable sens ; ajoutons encore que les fondateurs des religions, hommes supérieurs au vulgaire, et sachant plus que lui, ont dû, pour impressionner les masses, s'entourer d'un prestige surhumain, et que certains ambitieux ont pu exploiter la crédulité : voyez Numa ; voyez Mahomet et tant d'autres. Ce sont des imposteurs, direz-vous. Soit ; prenons les religions issues de la loi mosaïque ; toutes adoptent la création selon la Genèse ; or, y a-t-il en effet quelque chose de plus surnaturel que cette formation de la terre, tirée du néant, débrouillée du chaos, peuplée de tous les êtres vivants, hommes, animaux et plantes, tout formés et adultes, et cela en six fois vingt-quatre heures, comme par un coup de baguette magique ? N'est-ce pas la dérogation la plus formelle aux lois qui régissent la matière et la progression des êtres ? Certes, Dieu pouvait le faire ; mais l'a-t-il fait ? Il y a peu d'années encore, on l'affirmait comme un article de foi, et voici que la science replace le fait immense de l'origine du monde dans l'ordre des faits naturels, en prouvant que tout s'est accompli selon les lois éternelles. La religion a-t-elle souffert de n'avoir plus pour base un fait merveilleux par excellence ? Elle eût incontestablement beaucoup souffert dans son crédit, si elle se fût obstinée à nier l'évidence, tandis qu'elle a gagné en rentrant dans le droit commun.

Un fait beaucoup moins important, malgré les persécutions dont il a été la source, c'est celui de Josué arrêtant le soleil pour prolonger le jour de deux heures. Que ce soit le soleil ou la terre qui ait été arrêtée, le fait n'en est pas moins tout ce qu'il y a de plus surnaturel ; c'est une dérogation à une des lois les plus capitales, celle de la force qui entraîne les mondes. On a cru échapper à la difficulté en reconnaissant que c'est la terre qui tourne, mais on avait compté sans la pomme de Newton, la mécanique céleste de Laplace et la loi de la gravitation. Que le mouvement de la terre soit suspendu, non pas deux heures, mais quelques minutes, la force centrifuge cesse, et la terre va se précipiter sur le soleil ; l'équilibre des eaux à sa surface est maintenu par la continuité du mouvement ; le mouvement cessant, tout est bouleversé ; or, l'histoire du monde ne fait pas mention du moindre cataclysme à cette époque. Nous ne contestons pas que Dieu ait pu favoriser Josué en prolongeant la clarté du jour ; quel moyen employa-t-il ? nous l'ignorons ; ce pouvait être une aurore boréale, un météore ou tout autre phénomène qui n'eût rien changé à l'ordre des choses ; mais, à coup

sûr, ce ne fut pas celui dont on a fait pendant des siècles un article de foi ; que jadis on l'ait cru, c'est assez naturel, mais aujourd'hui cela n'est pas possible, à moins de renier la science.

Mais, dira-t-on, la religion s'appuie sur bien d'autres faits qui ne sont ni expliqués ni explicables. Inexpliqués, oui ; inexplicables, c'est une autre question ; sait-on les découvertes et les connaissances que nous réserve l'avenir ? Ne voit-on pas déjà, sous l'empire du magnétisme, du somnambulisme, du Spiritisme, se reproduire les extases, les visions, les apparitions, la vue à distance, les guérisons instantanées, les enlèvements, les communications orales et autres avec les êtres du monde invisible, phénomènes connus de temps immémorial, considérés jadis comme merveilleux, et démontrés aujourd'hui appartenir à l'ordre des choses naturelles selon la loi constitutive des êtres ? Les livres sacrés sont pleins de faits qualifiés de surnaturels ; mais, comme on en trouve d'analogues et de plus merveilleux encore dans toutes les religions païennes de l'antiquité, si la vérité d'une religion dépendait du nombre et de la nature de ces faits, nous ne savons trop celle qui l'emporterait.

M. Guizot, comme preuve du surnaturel, cite la formation du premier homme qui a dû être créé adulte, parce que, dit-il, seul, à l'état d'enfance, il n'eût pu se nourrir. Mais si Dieu a fait une exception en le créant adulte, ne pouvait-il en faire une en donnant à l'enfant les moyens de vivre, et cela même sans s'écarter de l'ordre établi ? Les animaux étant antérieurs à l'homme, ne pouvait-il réaliser, à l'égard du premier enfant, la fable de Romulus et Rémus ?

Nous disons du premier enfant, nous devrions dire des premiers enfants ; car la question d'une souche unique de l'espèce humaine est très controversée. En effet, les lois anthropologiques démontrent l'impossibilité matérielle que la postérité d'un seul homme ait pu, en quelques siècles, peupler toute la terre, et se transformer en races noires, jaunes et rouges ; car il est bien démontré que ces différences tiennent à la constitution organique et non au climat.

M. Guizot soutient une thèse dangereuse en affirmant que nulle religion n'est possible sans surnaturel ; s'il fait reposer les vérités du christianisme sur la base unique du merveilleux, il lui donne un appui fragile dont les pierres se détachent chaque jour. Nous lui en donnons une plus solide : les lois immuables de Dieu. Cette base défie le temps et la science ; car le temps et la science viendront la sanctionner. La thèse de M. Guizot conduit donc droit à cette conclusion que, dans un temps donné, il n'y aura plus de religion possible, pas même la reli-

gion chrétienne, si ce qui est regardé comme surnaturel est démontré naturel. Est-ce là ce qu'il a voulu prouver ? Non ; mais c'est la conséquence de son argument, et l'on y marche à grands pas ; car on aura beau faire et entasser raisonnements sur raisonnements, on ne parviendra pas à maintenir la croyance qu'un fait est surnaturel, quand il est prouvé qu'il ne l'est pas.

Sous ce rapport nous sommes beaucoup moins sceptique que M. Guizot, et nous disons que Dieu n'est pas moins digne de notre admiration, de notre reconnaissance et de notre respect pour n'avoir pas dérogé à ses lois, grandes surtout par leur immuabilité, et qu'il n'est pas besoin de surnaturel pour lui rendre le culte qui lui est dû, et, par conséquent, pour avoir une religion qui trouvera d'autant moins d'incrédules qu'elle sera de tous points sanctionnée par la raison. Or, selon nous, le christianisme n'a rien à perdre à cette sanction ; il ne peut qu'y gagner : si quelque chose a pu lui nuire dans l'opinion de beaucoup de gens, c'est précisément l'abus du merveilleux et du surnaturel. Faites voir aux hommes la grandeur et la puissance de Dieu dans toutes ses œuvres ; montrez-lui sa sagesse et son admirable prévoyance depuis la germination du brin d'herbe jusqu'au mécanisme de l'univers : les merveilles ne manqueront pas ; remplacez dans son esprit l'idée d'un Dieu jaloux, colère, vindicatif et implacable, par celle d'un Dieu souverainement juste, bon et miséricordieux, qui ne condamne pas à des supplices éternels et sans espoir pour des fautes temporaires ; que dès l'enfance il soit nourri de ces idées qui grandiront avec sa raison, et vous ferez plus de fermes et sincères croyants qu'en le berçant d'allégories que vous le forcez de prendre à la lettre, et qui, plus tard, repoussées par lui, le conduisent à douter de tout, et même à tout nier. Si vous voulez maintenir la religion par l'unique prestige du merveilleux, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de maintenir les hommes dans l'ignorance ; voyez si c'est possible. A force de ne montrer l'action de Dieu que dans des prodiges, dans des exceptions, on cesse de la faire voir dans les merveilles que nous foulons aux pieds.

On objectera sans doute la naissance miraculeuse du Christ, que l'on ne saurait expliquer par les lois naturelles, et qui est une des preuves les plus éclatantes de son caractère divin. Ce n'est point ici le lieu d'examiner cette question ; mais, encore une fois, nous ne contestons pas à Dieu le pouvoir de déroger aux lois qu'il a faites ; ce que nous contestons, c'est la nécessité absolue de cette dérogation pour l'établissement d'une religion quelconque.

Le Magnétisme et le Spiritisme, dira-t-on, en reproduisant des phé-

nomènes réputés miraculeux, sont contraires à la religion actuelle, parce qu'ils tendent à ôter à ces faits leur caractère surnaturel. Qu'y faire, si ces faits sont réels ? On ne les empêchera pas, puisqu'ils ne sont pas le privilège d'un homme, mais qu'ils se produisent dans le monde entier. On pourrait en dire autant de la physique, de la chimie, de l'astronomie, de la géologie, de la météorologie, de toutes les sciences en un mot. Sous ce rapport, nous dirons que le scepticisme de beaucoup de gens n'a pas d'autre source que l'impossibilité, selon eux, de ces faits exceptionnels ; niant la base sur laquelle on s'appuie, ils nient tout le reste ; prouvez leur la possibilité et la réalité de ces faits, en les reproduisant sous leurs yeux, ils seront bien forcés d'y croire. - Mais c'est ôter au Christ son caractère divin ! - Aimez-vous donc mieux qu'ils ne croient à rien du tout que de croire à quelque chose ? N'y a-t-il donc que ce moyen de prouver la divinité de la mission du Christ ? Son caractère ne ressort-il pas cent fois mieux de la sublimité de sa doctrine et de l'exemple qu'il a donné de toutes les vertus ? Si l'on ne voit ce caractère que dans les actes matériels qu'il a accomplis, d'autres n'en ont-ils pas fait de semblables, à ne parler que d'Apollonius de Thyane, son contemporain ? Pourquoi donc le Christ l'a-t-il emporté sur ce dernier ? C'est parce qu'il a fait un miracle bien autrement grand que de changer l'eau en vin, de nourrir quatre mille hommes avec cinq pains, de guérir les épileptiques, de rendre la vue aux aveugles et de faire marcher les paralytiques ; ce miracle, c'est d'avoir changé la face du monde ; c'est la révolution qu'a faite la simple parole d'un homme sorti d'une étable pendant trois ans de prédication, sans avoir rien écrit, aidé seulement de quelques obscurs pêcheurs ignorants. Voilà le véritable prodige, celui où il faut être aveugle pour ne pas voir la main de Dieu. Pénétrez les hommes de cette vérité, c'est le meilleur moyen de faire de solides croyants.

Poésies d'outre-tombe.

Nous voudrions avoir des vers de Béranger.

(Société spirite de Mexico, 20 avril 1859)

Depuis que j'ai quitté notre belle patrie,
J'ai vu bien des pays ; je m'entends appeler,
Chacun me dit : Venez, venez, je vous en prie,
Nous voudrions avoir des vers de Béranger.

Laissez donc reposer cette muse rieuse ;
Elle habite aujourd'hui les vastes champs des airs,
Et pour louer son Dieu, sa voix toujours joyeuse
Se mêle chaque jour aux célestes concerts.
Elle a chanté longtemps sur des airs bien frivoles ;
Mais son cœur était bon ; Dieu l'appelant à lui
N'a pu trouver mauvais ses légères paroles.
Il aimait, il priait sans détester autrui.
Si j'ai pu flageller la race capucine
Les Français en ont ri souvent de bien bon cœur.
Qu'à revenir en bas le bon Dieu me destine,
J'aurais encor pour eux quelque refrain moqueur.

Nota. Ici l'Esprit de Béranger nous ayant quittés, revenu à notre prière, nous a donné les vers suivants :

Quoi ! vous m'assassinez, race humaine et légère !
Des vers ! toujours des vers ! le pauvre Béranger
En a bien fait de trop en passant sur la terre,
Et contre eux son trépas devrait le protéger.
Mais non, il n'en est rien ; que son sort s'accomplisse !
J'espérais en mourant, Dieu l'aurait empêché.
Du pauvre Béranger, vous voyez le supplice,
Et voulez le punir, hélas ! par son péché.

BÉRANGER.

—

J'essaye encore une de mes chansons.

(Société spirite de Mexico.)

I

Enfant chéri d'une terre adorée,
De vous ici je me souviens toujours.
Sous d'autres cieux, âme régénérée
J'ai retrouvé beauté, jeunesse, amour.
Enfin je suis au sommet de la vie,
Monde éternel où tous nous renaissons ;
Et, pauvre Esprit de cette autre patrie,
J'essaye encore une de mes chansons.

II

J'ai vu venir cette pâle déesse
Dont le nom seul nous met tout en émoi ;
Mais, dans ses yeux ne voyant que tendresse,
J'ai pu serrer les deux mains sans effroi.

Je m'endormis, et ma nouvelle amie
Pour mon départ me berçait de doux sons ;
Et, pauvre Esprit de cette autre patrie,
J'essaye encore une de mes chansons.

III

Allez en paix ; couchez-vous dans la tombe,
O morts heureux, sans soucis du réveil ;
Vos yeux fermés, c'est la toile qui tombe
Pour se rouvrir sous un plus beau soleil.
Souriez donc, car la mort vous convie
A ses banquets d'éclatantes moissons ;
Et, pauvre Esprit, de cette autre patrie,
J'essaie encore une de mes chansons.

IV

Ils sont tombés, ces géants de la gloire ;
Esclaves, rois, tous seront confondus,
Car pour nous tous la plus belle victoire
Est à celui qui sait aimer le plus.
Là, nous voyons ce que notre amour prie,
Ou qu'à regret ici-bas nous laissons.
Et, pauvre Esprit de cette autre patrie,
J'essaye encore une de mes chansons.

V

Amis, adieu ; je rentre dans l'espace
Qu'à votre voix je puis toujours franchir ;
Immensité qui jamais ne nous lasse
Et que bientôt vous viendrez parcourir.
Oui, d'une voix heureuse et rajeunie
Ensemble alors vous direz mes leçons ;
Et, pauvre Esprit de cette autre patrie,
J'essaye encore une de mes chansons.

BÉRANGER.

Remarque. - Le Président de la Société Spirite de Mexico, à son passage à Paris, a bien voulu nous confier le recueil des communications de cette Société, et nous autoriser à en extraire ce que nous croirions utile ; nous pensons que nos lecteurs ne se plaindront pas du premier choix que nous avons fait ; ils verront par ce spécimen que les belles communications sont de tous les pays. Nous devons ajouter que le médium qui a obtenu les deux morceaux ci-dessus est une dame tout à fait étrangère à la poésie.

Bibliographie.

Le Spiritisme à sa plus simple expression, ou la doctrine des Esprits popularisée.

La brochure que nous avons annoncée sous ce titre, dans notre dernier numéro, paraîtra le 15 janvier, mais, au lieu de 25 centimes, prix indiqué, elle sera donnée à 15 centimes par exemplaire séparé, et à 10 centimes par vingt exemplaires, soit 2 fr., frais de poste en sus.

Le but de cette publication est de donner, dans un cadre très restreint, un historique du Spiritisme, et une idée suffisante de la doctrine des Esprits, pour mettre à même d'en comprendre le but moral et philosophique. Par la clarté et la simplicité du style, nous avons cherché à la mettre à la portée de toutes les intelligences. Nous comptons sur le zèle de tous les vrais Spirites pour aider à sa propagation.

Révélations d'Outre-Tombe.

Par madame H. Dozon, médium ; évocateur, M. H. Dozon, ex-lieutenant aux lanciers de la garde, chevalier de la Légion d'honneur. - Un volume grand in-18, prix 2 fr. 25 c. ; chez Ledoyen, libraire, 31, galerie d'Orléans, Palais-Royal.

Cet ouvrage est un recueil de communications obtenues par madame Dozon, médium, membre de la Société Spirite de Paris, pendant et à la suite d'une très grave et douloureuse maladie qui eut, comme elle le dit elle-même, abattu son courage sans sa foi au Spiritisme et sans l'assistance évidente de ses amis et guides spirituels qui l'ont soutenue dans les moments les plus pénibles ; aussi, la plupart de ces communications portent-elles le cachet de la circonstance dans laquelle elles ont été données ; leur but évident était de relever le moral affaibli, et ce but a été complètement atteint. Leur caractère est essentiellement religieux ; elles ne respirent que la morale la plus pure, la plus douce et la plus consolante ; quelques-unes sont d'une remarquable élévation de pensées. Il est seulement à regretter que la rapidité avec laquelle ce volume a été imprimé n'ait pas permis d'y apporter toute la correction matérielle désirable.

Si la *Bibliothèque du Monde invisible*, que nous avons annoncée, eût été en voie de publication, cet ouvrage aurait pu y tenir une place honorable.

Testament en faveur du Spiritisme.

A Monsieur Allan Kardec président, de la Société Spirite de Paris.

Mon cher monsieur et très honoré chef spirite,

Je vous envoie ci-inclus mon testament olographe sous enveloppe cachetée en cire verte, avec mention sur cette enveloppe cachetée de ce qui devra être fait après ma mort. Depuis le moment où j'ai connu et compris le Spiritisme, son objet, son but final, j'ai eu la pensée et ai pris la résolution de faire mon testament. J'avais ajourné, à mon retour de la campagne, cet hiver, cette œuvre de mes dernières volontés. Dans le loisir et la solitude des champs, j'ai pu me recueillir, et à la lumière de ce divin flambeau du Spiritisme, j'ai mis à profit tous les enseignements que j'ai reçus, à tous les points de vue, des Esprits du Seigneur, pour me guider dans l'accomplissement de cette œuvre de la manière la plus utile à mes frères de la terre, soit assis à mon foyer domestique, soit autour de moi et loin de moi, connus et inconnus, amis ou ennemis, et de la manière la plus agréable à Dieu. Je me suis rappelé ce que le respectable M. Jobard de Bruxelles, dont vous nous avez annoncé la mort subite, vous écrivait dans son langage à la fois profond, facétieux et spirituel, relativement à une succession de vingt millions dont il disait avoir été spolié : que cette somme colossale aurait été un levier puissant pour activer d'un siècle l'ère nouvelle qui commence. L'argent, qu'on a dit souvent, au point de vue terrestre, être le nerf des batailles, est en effet l'instrument le plus redoutable, puissant pour le bien et le mal ici-bas, et je me suis dit : « Je puis et je dois consacrer à aider cette ère nouvelle une portion notable du modeste patrimoine que j'ai acquis, pour l'accomplissement de mes épreuves, à la sueur de mon front, aux dépens de ma santé, à travers la pauvreté, la fatigue, l'étude et le travail, et par trente années de vie militante du barreau, un des plus occupés à l'audience et dans le cabinet.

J'ai relu la lettre qu'écrivit le 1° novembre 1832, après son voyage à Rome, Lamennais à la comtesse de Senfft, et dans laquelle, avec l'expression de ses déceptions après tant d'efforts et de luttes consacrées à la recherche de la vérité, se trouvaient ces paroles, sinon prophétiques, au moins inspirées, annonçant cette ère nouvelle ……………………….
…………………………………………………………………………

(Suivent diverses citations que le défaut d'espace ne nous permet pas de reproduire.)

L'enveloppe contient la suscription suivante :

« Sous cette enveloppe, cachetée en cire verte, est mon testament olographe. Cette enveloppe sera ouverte et le cachet brisé seulement après ma mort en séance générale de la Société Spirite de Paris, et dans cette séance, il sera, par le président de cette société qui sera en fonction à l'époque de ma mort, donné lecture entière de mon dit testament ; la dite enveloppe sera ouverte et le dit cachet brisé par ce président. La présente enveloppe cachetée, contenant mon dit testament et qui va être envoyée et remise à M. Allan Kardec, président actuel de la dite Société, sera déposée par lui dans les archives de cette Société. Un original de ce même testament sera trouvé, à l'époque de ma mort, déposé en l'étude de M^e^ *** ; un autre original sera, à la même époque, trouvé chez moi. Le dépôt à M. Allan Kardec est mentionné sur les autres originaux. »

Cette lettre ayant été communiquée à la Société Spirite de Paris dans sa séance du 20 décembre 1861, celle-ci a chargé son président, M. Allan Kardec, de remercier en son nom le testateur de ses généreuses intentions en faveur du Spiritisme, et de le féliciter, de la manière dont il en comprend le but et la portée.

Quoique l'auteur de la lettre n'ait point recommandé de taire son nom dans le cas où l'on jugerait à propos de la publier, on conçoit qu'en pareille circonstance, et pour un acte de cette nature, la réserve la plus absolue est une obligation rigoureuse.

———

Lettre à M. le Dr Morhéry concernant Mlle Godu.

On s'est entretenu dans ces derniers temps de certains phénomènes étranges opérés par mademoiselle Godu, et qui consisteraient notamment en production de diamants ; et de graines précieuses par des moyens non moins étranges. M. Morhéry nous ayant écrit à ce sujet une fort longue lettre descriptive ; quelques personnes se sont étonnées que nous n'en ayons pas parlé. La raison en est que nous ne prenons aucun fait avec enthousiasme, et que nous examinons froidement les choses avant de les accepter, l'expérience nous ayant appris combien on doit se défier de certaines illusions. Si nous eussions publié sans examen toutes les merveilles qui nous ont été rapportées avec plus ou moins de bonne foi, notre Revue eût été peut-être plus amusante, mais

nous tenons à lui conserver le caractère sérieux qu'elle a toujours eu. Quant à la nouvelle et prodigieuse faculté qui se serait révélée chez mademoiselle Godu, franchement nous croyons que celle de médium guérisseur était plus précieuse et plus utile à l'humanité, et même à la propagation du Spiritisme. Toutefois nous ne nions rien, et à ceux qui pensent que, sur cet avis, nous eussions dû prendre immédiatement le chemin de fer pour nous en assurer, nous répondrons que, si la chose est réelle, elle ne peut manquer d'être officiellement constatée ; qu'alors il sera toujours temps d'en parler, et que nous ne mettons aucun amour propre à la proclamer le premier. Voici du reste un extrait de la réponse que nous avons faite à M. Morhéry :

« … Il est vrai que je n'ai pas publié tous les comptes rendus que vous m'avez envoyés sur les guérisons opérées par mademoiselle Godu, mais j'en ai dit assez pour appeler sur elle l'attention ; en parler constamment, c'eût été avoir l'air de me mettre au service d'un intêret particulier. La prudence commandait d'ailleurs que l'avenir vînt confirmer le passé. Quant aux phénomènes que vous relatez dans votre dernière lettre, ils sont si étranges que je ne me hasarderai à les publier que lorsque j'en aurai la confirmation d'une manière irrécusable. Plus un fait est anormal, plus il exige de circonspection. Vous ne trouverez donc pas surprenant que j'en use beaucoup en cette circonstance ; c'est du reste aussi l'avis du Comité de la Société, auquel j'ai soumis votre lettre. Il a décidé, à l'unanimité, qu'avant même d'en parler, il convenait d'attendre la suite. Jusqu'à présent ce fait est tellement contraire à toutes les lois naturelles, et même à toutes les lois connues du Spiritisme, que le premier sentiment qu'il provoque, même chez les Spirites, c'est l'incrédulité ; en parler par anticipation et avant de pouvoir l'appuyer sur des preuves authentiques, ce serait exciter sans profit la verve des mauvais plaisants. »

Nota. — Nous remettons à notre prochain numéro la publication de plusieurs évocations et dissertations Spirites d'un haut intérêt.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et C[e] rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1862.

Les Souhaits de nouvel an.

Plusieurs centaines de lettres nous ayant été adressées à l'occasion de la nouvelle année, il nous a été matériellement impossible de répondre à chacune en particulier ; nous prions donc nos honorables correspondants d'agréer ici l'expression de notre sincère gratitude pour les témoignages de sympathie qu'ils veulent bien nous donner. Dans le nombre, cependant ; il en est une qui, par sa nature, demandait une réponse spéciale ; c'est celle des Spirites de Lyon, revêtue d'environ deux cents signatures. Nous en avons profité pour y joindre, sur leur demande, quelques conseils généraux. La Société Spirite de Paris, à laquelle nous en avons donné connaissance, ayant jugé qu'elle pouvait être utile à tout le monde, nous a non seulement invité à la publier dans la *Revue*, mais en a voté l'impression séparée pour être distribuée à tous ses membres. Tous ceux qui ont eu l'obligeance de nous écrire voudront bien prendre leur part des sentiments de réciprocité que nous y exprimons, et qui s'adressent, sans exception, à tous les Spirites français et étrangers qui nous honorent du titre de leur chef et de leur guide dans la nouvelle voie qui leur est ouverte. Ce n'est donc pas seulement à ceux qui nous ont écrit à l'occasion de la nouvelle année que nous nous adressons, mais à tous ceux qui nous donnent à chaque instant des preuves si touchantes de leur reconnaissance pour le bonheur et les consolations qu'ils puisent dans la doctrine, et qui

nous tiennent compte de nos peines et de nos efforts pour aider à sa propagation ; à tous ceux enfin qui pensent que nos travaux sont pour quelque chose dans la marche progressive du Spiritisme.

Réponse à l'adresse des Spirites Lyonnais à l'occasion de la nouvelle année.

Mes chers frères et amis de Lyon,

L'adresse collective que vous avez bien voulu m'envoyer à l'occasion de la nouvelle année m'a causé une bien vive satisfaction, en me prouvant que vous avez conservé de moi un bon souvenir ; mais ce qui m'a fait le plus de plaisir dans cet acte spontané de votre part, c'est de trouver parmi les nombreuses signatures qui y figurent des représentants d'à peu près tous les groupes, parce que c'est un signe de l'harmonie qui règne entre eux. Je suis heureux de voir que vous avez parfaitement compris le but de cette organisation, dont vous pouvez déjà apprécier les résultats, car il doit être évident pour vous maintenant qu'une Société unique eût été à peu près impossible.

Je vous remercie, mes bons amis, des vœux que vous formez pour moi ; ils me sont d'autant plus agréables que je sais qu'ils partent du cœur, et ce sont ceux que Dieu écoute. Soyez donc satisfaits, car il les exauce chaque jour en me donnant la joie, inouïe dans l'établissement d'une nouvelle doctrine, de voir celle à laquelle je me suis dévoué grandir et prospérer de mon vivant avec une merveilleuse rapidité. Je regarde comme une grande faveur du ciel d'être témoin du bien qu'elle fait déjà. Cette certitude, dont je reçois journellement les plus touchants témoignages, me paye avec usure de toutes mes peines et de toutes mes fatigues ; je ne demande à Dieu qu'une grâce, c'est de me donner la force physique nécessaire pour aller jusqu'au bout de ma tâche, qui est loin d'être achevée ; mais, quoi qu'il arrive, j'aurai toujours la consolation d'être assuré que la semence des idées nouvelles, maintenant répandue partout, est impérissable ; plus heureux que beaucoup d'autres, qui n'ont travaillé que pour l'avenir, il m'est donné d'en voir les premiers fruits. Si je regrette une chose, c'est que l'exiguïté de mes ressources personnelles ne me permette pas de mettre à exécution les plans que j'ai conçus pour son avancement plus rapide encore ; mais si Dieu, dans sa sagesse, a cru devoir en décider autrement, je léguerai ces plans à mes successeurs, qui, sans doute, seront plus heureux. Malgré la pénurie des ressources matérielles, le mouvement qui s'opère dans l'opinion a dépassé toute espérance ; croyez bien, mes frères, qu'en cela votre exemple n'aura pas été sans influence. Recevez donc

nos félicitations pour la manière dont vous savez comprendre et pratiquer la doctrine. Je sais combien sont grandes les épreuves que beaucoup d'entre vous ont à supporter ; Dieu seul en connaît le terme ici-bas ; mais aussi quelle force la foi en l'avenir ne donne-t-elle pas contre l'adversité ! Oh ! plaignez ceux qui croient au néant après la mort, car pour eux le mal présent est sans compensation. L'incrédule malheureux est comme le malade qui n'espère aucune guérison ; le Spirite, au contraire, est comme celui qui est malade aujourd'hui et qui sait que demain il se portera bien.

Vous me demandez de vous continuer mes conseils ; j'en donne volontiers à ceux qui croient en avoir besoin et qui les réclament ; mais je n'en donne qu'à ceux-là ; à ceux qui pensent en savoir assez et pouvoir se passer des leçons de l'expérience, je n'ai rien à dire, sinon que je souhaite qu'ils n'aient pas à regretter un jour d'avoir trop présumé de leurs propres forces. Cette prétention, d'ailleurs, accuse un sentiment d'orgueil contraire au véritable esprit du Spiritisme ; or, péchant par la base, ils prouvent par cela seul qu'ils s'écartent de la vérité. Vous n'êtes pas de ce nombre, mes amis, c'est pourquoi je profite de la circonstance pour vous adresser quelques paroles qui vous prouveront que, de loin comme de près, je suis tout à vous.

Au point où en sont les choses aujourd'hui, et à voir la marche du Spiritisme à travers les obstacles semés sur sa route, on peut dire que les principales difficultés sont vaincues ; il a pris son rang et s'est assis sur des bases qui défient désormais les efforts de ses adversaires. On se demande comment une doctrine qui rend heureux et meilleur peut avoir des ennemis ; cela est tout naturel : l'établissement des meilleures choses froisse toujours des intérêts en commençant ; n'en a-t-il pas été ainsi de toutes les inventions et découvertes qui ont fait révolution dans l'industrie ? Celles qui sont regardées aujourd'hui comme des bienfaits dont on ne pourrait plus se passer n'ont-elles pas eu des ennemis acharnés ? Toute loi qui réprime des abus n'a-t-elle pas contre elle ceux qui vivent des abus ? Comment voudriez-vous qu'une doctrine qui conduit au règne de la charité effective ne soit pas combattue par tous ceux qui vivent d'égoïsme ; et vous savez s'ils sont nombreux sur la terre ! Dans le principe ils ont espéré le tuer par la raillerie ; aujourd'hui ils voient que cette arme est impuissante, et que sous le feu roulant des sarcasmes il a continué sa route sans broncher ; ne croyez pas qu'ils vont s'avouer vaincus ; non, l'intérêt matériel est plus tenace ; reconnaissant que c'est une puissance avec laquelle il faut désormais compter, ils vont lui livrer des assauts plus sérieux, mais qui ne serviront qu'à

mieux prouver leur faiblesse. Les uns l'attaqueront ouvertement en paroles et en actions et le poursuivront jusque dans la personne de ses adhérents, qu'ils essayeront de décourager à force de tracasseries, tandis que d'autres, en dessous main et par des voies détournées, chercheront à le miner sourdement. Tenez-vous donc pour avertis que la lutte n'est pas terminée. Je suis prévenu qu'ils vont tenter un suprême effort ; mais soyez sans crainte : le gage du succès est dans cette devise, qui est celle de tous les vrais Spirites : *Hors la charité point de salut.* Arborez-la hautement, car elle est la tête de Méduse pour les égoïstes.

La tactique déjà mise en œuvre par les ennemis des Spirites, mais qu'ils vont employer avec une nouvelle ardeur, c'est d'essayer de les diviser en créant des systèmes divergents et en suscitant parmi eux la défiance et la jalousie. Ne vous laissez pas prendre au piège, et tenez pour certain que quiconque cherche, par un moyen quel qu'il soit, à rompre la bonne harmonie, ne peut avoir une bonne intention. C'est pourquoi je vous invite à mettre la plus grande circonspection dans la formation de vos groupes, non seulement pour votre tranquillité, mais dans l'intérêt même de vos travaux.

La nature des travaux spirites exige le calme et le recueillement ; or, point de recueillement possible, si l'on est distrait par les discussions et l'expression de sentiments malveillants. Il n'y aura pas de sentiments malveillants, s'il y a fraternité ; mais il ne peut y avoir fraternité avec des égoïstes, des ambitieux et des orgueilleux. Avec des orgueilleux qui se froissent et se blessent de tout, des ambitieux qui seront déçus s'ils n'ont pas la suprématie, des égoïstes qui ne pensent qu'à eux, la zizanie ne peut tarder à s'introduire, et de là, la dissolution. C'est ce que voudraient nos ennemis, et c'est ce qu'ils chercheront à faire. Si un groupe veut être dans des conditions d'ordre, de tranquillité et de stabilité, il faut qu'il y règne un sentiment fraternel. Tout groupe ou société qui se formera sans avoir la charité *effective* pour base, n'a pas de vitalité ; tandis que ceux qui seront fondés selon le véritable esprit de la doctrine se regarderont comme les membres d'une même famille, qui, ne pouvant tous habiter sous le même toit, demeurent en des endroits différents. La rivalité entre eux serait un non-sens ; elle ne saurait exister là où règne la vraie charité, car la charité ne peut s'entendre de deux manières. Reconnaissez donc le vrai Spirite à la pratique de la charité en pensées, en paroles et en actions, et dites-vous que quiconque nourrit en son âme des sentiments d'ani-

mosité, de rancune, de haine, d'envie ou de jalousie se ment à lui-même s'il prétend comprendre et pratiquer le Spiritisme.

L'égoïsme et l'orgueil tuent les sociétés particulières, comme ils tuent les peuples et la société en général. Lisez l'histoire, et vous verrez que les peuples succombent sous l'étreinte de ces deux mortels ennemis du bonheur des hommes. Quand ils s'appuieront sur les bases de la charité, ils seront indissolubles, parce qu'ils seront en paix entre eux et chez eux, chacun respectant les droits et les biens de son voisin. C'est là l'ère nouvelle prédite dont le Spiritisme est le précurseur, et à laquelle tout Spirite doit travailler, chacun dans sa sphère d'activité. C'est une tâche qui leur incombe, et dont ils seront récompensés selon la manière dont ils l'auront accomplie, car Dieu saura distinguer ceux qui n'auront cherché dans le Spiritisme que leur satisfaction personnelle, de ceux qui auront en même temps travaillé au bonheur de leurs frères.

Je dois encore vous signaler une autre tactique de nos adversaires, c'est de chercher à compromettre les Spirites en les poussant à s'écarter du véritable but de la doctrine, qui est celui de la morale, pour aborder des questions qui ne sont pas de son ressort, et qui pourraient à juste titre éveiller des susceptibilités ombrageuses. Ne vous laissez pas non plus prendre à ce piège ; écartez avec soin, dans vos réunions, tout ce qui à rapport à la politique et aux questions irritantes ; les discussions, sous ce rapport, n'aboutiraient à rien qu'à vous susciter des embarras, tandis que personne ne peut trouver à redire à la morale quand elle est bonne. Cherchez, dans le Spiritisme, ce qui peut vous améliorer, c'est là l'essentiel ; lorsque les hommes seront meilleurs, les réformes sociales vraiment utiles en seront la conséquence toute naturelle ; en travaillant au progrès moral, vous poserez les véritables et les plus solides fondements de toutes les améliorations, et laissez à Dieu le soin de faire arriver les choses en leur temps. Opposez donc, dans l'intérêt même du Spiritisme qui est encore jeune, mais qui vieillit vite, une inébranlable fermeté à ceux qui chercheraient à vous entraîner dans une voie périlleuse.

En vue de discréditer le Spiritisme, quelques-uns prétendent qu'il va détruire la religion. Vous savez bien le contraire, puisque la plupart d'entre vous qui croyaient à peine à Dieu et à leur âme y croient maintenant ; qui ne savaient ce que c'était que prier, et qui prient avec ferveur ; qui ne mettaient plus les pieds dans les églises, et qui y vont avec recueillement. D'ailleurs, si la religion devait être détruite par le Spiritisme, c'est qu'elle serait destructible et que le Spiritisme serait plus puissant : le dire serait une maladresse, car ce serait avouer la fai-

blesse de l'une et la force de l'autre. Le Spiritisme est une doctrine morale qui fortifie les sentiments religieux en général et s'applique à toutes les religions ; il est de toutes, et n'est d'aucune en particulier ; c'est pourquoi il ne dit à personne d'en changer ; il laisse chacun libre d'adorer Dieu à sa manière, et d'observer les pratiques que lui dicte sa conscience : Dieu tenant plus compte de l'intention que du fait. Allez donc chacun dans les temples de votre culte, et prouvez par là qu'en le taxant d'impiété on le calomnie.

Dans l'impossibilité matérielle où je suis d'entretenir des rapports avec tous les groupes, j'ai prié un de vos confrères de vouloir bien me représenter plus spécialement à Lyon, comme je l'ai fait ailleurs ; c'est M. Villon, dont le zèle et le dévouement vous sont connus, aussi bien que la pureté de ses sentiments. Sa position indépendante lui donne en outre plus de loisir pour la tâche dont il veut bien se charger ; tâche lourde, mais devant laquelle il ne reculera pas. Le groupe qu'il a formé chez lui l'a été sous mes auspices et d'après mes instructions lors de mon dernier voyage ; vous y trouverez d'excellents conseils et de salutaires exemples. Je verrai donc avec une vive satisfaction tous ceux qui m'honorent de leur confiance s'y rallier comme à un centre commun. Si quelques-uns voulaient faire bande à part, gardez-vous de les voir d'un mauvais œil ; et s'ils vous jettent la pierre, ne la ramassez pas, ne la leur renvoyez pas : entre eux et vous Dieu sera juge des sentiments de chacun. Que ceux qui croiront être dans le vrai à l'exclusion des autres le prouvent par une plus grande charité et une plus grande abnégation d'amour-propre, car la vérité ne saurait être du côté de celui qui manque au premier précepte de la doctrine. Si vous êtes dans le doute, faites toujours le bien : les erreurs de l'esprit pèsent moins dans la balance de Dieu que les erreurs du cœur.

Je répéterai ici ce que j'ai dit en d'autres occasions : en cas de divergence d'opinion, il est un moyen facile de sortir d'incertitude, c'est de voir celle qui rallie le plus de partisans, parce qu'il y a dans les masses un bon sens inné qui ne saurait tromper. L'erreur ne peut séduire que quelques esprits aveuglés par l'amour-propre et un faux jugement, mais la vérité finit toujours par l'emporter ; tenez donc pour certain qu'elle déserte les rangs qui s'éclaircissent, et qu'il y a une obstination irrationnelle à croire qu'un seul a raison contre tous. Si les principes que je professe ne trouvaient que quelques échos isolés, et s'ils étaient repoussés par l'opinion générale, je serais le premier à reconnaître que j'ai pu me tromper ; mais en voyant croître sans cesse le nombre des adhérents, dans tous les rangs de la société et dans tous les pays du

monde, je dois croire à la solidité des bases sur lesquelles ils reposent ; c'est pourquoi je vous dis en toute sécurité de marcher d'un pas ferme dans la voie qui vous est tracée ; dites à vos antagonistes que, s'ils veulent que vous les suiviez, ils vous offrent une doctrine plus consolante, plus claire, plus intelligible, qui satisfasse mieux la raison, et qui soit en même temps une meilleure garantie pour l'ordre social ; déjouez, par votre union, les calculs de ceux qui voudraient vous diviser ; prouvez enfin, par votre exemple, que la doctrine rend plus modéré, plus doux, plus patient, plus indulgent, et ce sera la meilleure réponse à faire à ses détracteurs, en même temps que la vue de ses résultats bienfaisants est le plus puissant moyen de propagande.

Voilà, mes amis, les conseils que je vous donne et auxquels je joins mes vœux pour l'année qui commence. Je ne sais quelles épreuves Dieu nous destine pour cette année, mais je sais que, quelles qu'elles soient, vous les supporterez avec fermeté et résignation, car vous savez que, pour vous comme pour le soldat, la récompense est proportionnée au courage.

Quant au Spiritisme, auquel vous vous intéressez plus qu'à vous-mêmes, et dont, par ma position, je puis mieux que personne juger les progrès, je suis heureux de vous dire que l'année s'ouvre sous les auspices les plus favorables, et qu'elle verra, sans aucun doute, le nombre des adeptes s'accroître dans une proportion impossible à prévoir ; encore quelques années comme celles qui viennent de s'écouler, et le Spiritisme aura pour lui les trois quarts de la population. Laissez-moi vous citer un fait entre mille.

Dans un département voisin de Paris est une petite ville où le Spiritisme a pénétré depuis six mois à peine. En quelques semaines, il y a pris un développement considérable ; une opposition formidable fut aussitôt organisée contre ses partisans, menaçant même leurs intérêts privés ; ils ont tout bravé avec un courage, un désintéressement dignes des plus grands éloges ; ils s'en sont remis à la Providence, et la Providence ne leur a pas fait défaut. Cette ville compte une population ouvrière nombreuse parmi laquelle les idées spirites, grâce à l'opposition qu'on y a faite, se font jour rapidement ; or, un fait digne de remarque, c'est que des femmes, des jeunes filles ont attendu leurs étrennes pour se procurer les ouvrages nécessaires à leur instruction, et c'est par centaines qu'un libraire a été chargé d'en expédier dans cette seule ville. N'est-il pas prodigieux de voir de simples ouvrières réserver leurs économies pour acheter des livres de morale et de philosophie plutôt que des romans et des colifichets ? des hommes préférer cette lecture

aux joies bruyantes et abrutissantes du cabaret ? Ah ! C'est que ces hommes et ces femmes, qui souffrent comme vous, comprennent maintenant que ce n'est pas ici-bas que leur sort s'accomplit ; le rideau se lève, et ils entrevoient les splendides horizons de l'avenir. Cette petite ville est Chauny, dans le département de l'Aisne. Nouveaux enfants dans la grande famille, ils vous saluent, frères de Lyon, comme leurs aînés, et forment désormais un des anneaux de la chaîne spirituelle qui unit déjà Paris, Lyon, Metz, Sens, Bordeaux et autres, et qui reliera bientôt toutes les villes du monde dans un sentiment de mutuelle confraternité ; car partout le Spiritisme a jeté des semences fécondes, et ses enfants se tendent déjà la main par-dessus les barrières des préjugés de sectes, de castes et de nationalités.

Votre tout dévoué frère et ami,

ALLAN KARDEC.

Le Spiritisme est-il prouvé par des miracles ?

Un ecclésiastique nous adresse la question suivante :

« Tous ceux qui ont eu mission de Dieu d'enseigner la vérité aux hommes ont prouvé leur mission par des miracles. Par quels miracles prouvez-vous la vérité de votre enseignement ? »

Ce n'est pas la première fois que cette question est adressée, soit à nous, soit à d'autres Spirites ; il paraît qu'on y attache une grande importance, et que de sa solution dépend l'arrêt qui doit condamner ou absoudre le Spiritisme. Il faut convenir que, dans ce cas, notre position est critique, car nous sommes comme le pauvre diable qui n'a pas un sou dans sa poche et à qui l'on demande la bourse ou la vie. Nous avouons donc humblement que nous n'avons pas le plus petit miracle à offrir ; nous disons plus, c'est que le Spiritisme ne s'appuie sur aucun fait miraculeux ; ses adeptes n'ont point fait, et n'ont la prétention de faire aucun miracle ; ils ne se croient pas assez dignes pour qu'à leur voix Dieu change l'ordre éternel des choses. Le Spiritisme constate un fait matériel, celui de la manifestation des âmes ou Esprits. Ce fait est-il réel, oui ou non ? Là est toute la question ; or, dans ce fait, en l'admettant comme vrai, il n'y a rien de miraculeux. Comme les manifestations de ce genre, telles que les visions, apparitions et

autres, ont eu lieu de tout temps, ainsi que l'attestent les historiens sacrés et profanes et les livres de toutes les religions, elles ont pu passer jadis pour surnaturelles ; mais aujourd'hui qu'on en connaît la cause, qu'on sait qu'elles se produisent en vertu de certaines lois, on sait aussi qu'elles manquent du caractère essentiel des faits miraculeux, celui de faire exception à la loi commune.

Ces manifestations, observées de nos jours avec plus de soin que dans l'antiquité, observées surtout sans prévention, et à l'aide d'investigations aussi minutieuses que celles que l'on apporte dans l'étude des sciences, ont pour conséquence de prouver d'une manière irrécusable l'existence d'un principe intelligent en dehors de la matière, sa survivance au corps, son individualité après la mort, son immortalité, son avenir heureux ou malheureux, par conséquent la base de toutes les religions.

Si la vérité n'était prouvée que par des miracles, on pourrait demander pourquoi les prêtres d'Égypte, qui étaient dans l'erreur, reproduisaient devant le Pharaon ceux que fit Moïse ? pourquoi Apollonius de Tyanne, qui était païen, guérissait par attouchement, rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets, prédisait les choses futures et voyait ce qui se passait à distance ? Le Christ lui-même n'a-t-il pas dit : « Il y aura de faux prophètes qui feront des prodiges » ? Un de nos amis, après une fervente prière à son Esprit protecteur, fut guéri presque instantanément d'une maladie très grave et très ancienne qui avait résisté à tous les remèdes, pour lui le fait était vraiment miraculeux ; mais, comme il croit aux Esprits, un curé, à qui il racontait la chose, lui dit que le diable aussi peut faire des miracles. « En ce cas, dit cet ami, si c'est le diable qui m'a guéri, c'est le diable que je dois remercier. »

Les prodiges et les miracles ne sont donc pas le privilège exclusif de la vérité, puisque le diable lui-même peut en faire. Comment alors distinguer les bons des mauvais ? Toutes les religions idolâtres, sans en excepter celle de Mahomet, s'appuient sur des faits surnaturels. Cela prouve une chose, c'est que les fondateurs de ces religions connaissaient des secrets naturels inconnus du vulgaire. Christophe Colomb ne passa-t-il pas pour un être surhumain aux yeux des sauvages de l'Amérique pour avoir prédit une éclipse ? Il n'eût tenu qu'à lui de se faire passer pour un envoyé de Dieu. Pour prouver sa puissance, Dieu a-t-il donc besoin de défaire ce qu'il a fait ? de faire tourner à droite ce qui doit tourner à gauche ? En prouvant le mouvement de la terre par les lois de la nature, Galilée n'était-il pas plus dans le vrai que ceux qui

prétendaient que, par une dérogation à ces mêmes lois, il avait fallu arrêter le soleil ? Aussi, on sait ce qu'il lui en coûta, à lui et à tant d'autres, pour avoir démontré une erreur. Nous disons que Dieu est plus grand par l'immuabilité de ses lois qu'en y dérogeant, et que s'il lui a plu de le faire en quelques circonstances, ce ne peut être le seul signe qu'il donne de la vérité. Nous prions de vouloir bien se reporter à ce que nous avons dit à ce sujet dans notre article du mois de janvier à propos du surnaturel. Revenons aux preuves de la vérité du Spiritisme.

Il y a dans le Spiritisme deux choses : le fait de l'existence des Esprits et de leurs manifestations, et la doctrine qui en découle. Le premier point ne peut être révoqué en doute que par ceux qui n'ont pas vu ou qui n'ont pas voulu voir ; quant au second, la question est de savoir si cette doctrine est juste ou fausse : c'est un résultat d'appréciation.

Si les Esprits ne manifestaient leur présence que par des bruits, des mouvements, par des effets physiques en un mot, cela ne prouverait pas grand'chose, car on ne saurait s'ils sont bons ou mauvais. Ce qui est surtout caractéristique dans ce phénomène, ce qui est de nature à convaincre les incrédules, c'est de pouvoir reconnaître parmi les Esprits ses parents et ses amis. Mais comment les Esprits peuvent-ils attester leur présence, leur individualité, et faire juger de leurs qualités, si ce n'est en parlant ? On sait que l'écriture par médiums est un des moyens qu'ils emploient. Dès lors qu'ils ont un moyen d'exprimer leurs idées, ils peuvent dire tout ce qu'ils veulent ; selon le degré de leur avancement, ils diront des choses plus ou moins bonnes, justes ou profondes ; en quittant la terre, ils n'ont pas abdiqué leur libre arbitre ; comme tous les êtres pensants, ils ont leur opinion ; comme parmi les hommes, les plus avancés donnent des enseignements d'une haute moralité, des conseils empreints de la plus profonde sagesse. Ce sont ces enseignements et ces conseils qui, recueillis et mis en ordre, constituent la doctrine spirite ou des Esprits. Considérez cette doctrine, si vous le voulez, non comme une révélation divine, mais comme l'expression d'une opinion personnelle à tel ou tel Esprit, la question est de savoir si elle est bonne ou mauvaise, juste ou fausse, rationnelle ou illogique. A qui s'en rapporter pour cela ? Est-ce au jugement d'un individu ? de quelques individus même ? Non ; car, dominés par les préjugés, les idées préconçues, ou les intérêts personnels, ils peuvent se tromper. Le seul, le vrai juge, c'est le public, parce que là il n'y a pas d'intérêt de coterie, et que dans les masses il y a un bon sens inné qui ne trompe pas. La saine logique dit que l'adoption d'une idée ou d'un principe par

l'opinion générale est une preuve qu'elle repose sur un fond de vérité.

Les Spirites ne disent donc point : « Voilà une doctrine sortie de la bouche de Dieu même, révélée à un seul homme par des moyens prodigieux, et qu'il faut imposer au genre humain. » Ils disent, au contraire : « Voilà une doctrine qui n'est pas de nous, et dont nous ne revendiquons pas le mérite ; nous l'adoptons, parce que nous la trouvons rationnelle. Attribuez-lui l'origine que vous voudrez : de Dieu, des Esprits ou des hommes ; examinez-la ; si elle vous convient, adoptez-la ; dans le cas contraire, mettez-la de côté. » On ne peut pas être moins absolu. Le Spiritisme ne vient point empiéter sur la religion ; il ne s'impose pas ; il ne vient point forcer la conscience, pas plus des catholiques, que des protestants ou des juifs ; il se présente et dit : « Prenez-moi si vous me trouvez bon. » Est-ce la faute des Spirites si on le trouve bon ? si l'on y trouve la solution de ce qu'on cherchait en vain ailleurs ? si l'on y puise des consolations qui rendent heureux, qui dissipent les terreurs de l'avenir, calment les angoisses du doute et donnent du courage pour le présent ? Il ne s'adresse pas à ceux à qui les croyances catholiques ou autres suffisent, mais à ceux qu'elles ne satisfont pas complètement ou qui les ont désertées ; au lieu de ne plus croire à rien, il les amène à croire à quelque chose, et à croire avec ferveur. Le Spiritisme ne veut point faire bande à part ; il ramène, par les moyens qui lui sont propres, ceux qui s'éloignent ; si vous les repoussez, ils seront bien forcés de rester dehors. En votre âme et conscience, dites si, pour eux, il serait préférable d'être athées.

On nous demande sur quel miracle nous nous appuyons pour croire la doctrine spirite bonne. Nous la croyons bonne, non pas seulement parce que c'est notre avis, mais parce que des millions d'autres pensent comme nous ; parce qu'elle amène à croire ceux qui ne croyaient pas ; parce qu'elle rend bons des gens qui étaient mauvais ; parce qu'elle donne du courage dans les misères de la vie. Le miracle ! c'est la rapidité de sa propagation, inouïe dans les fastes des doctrines philosophiques ; c'est d'avoir en quelques années fait le tour du monde, et de s'être implantée dans tous les pays et dans tous les rangs de la société ; c'est d'avoir progressé malgré tout ce qu'on a fait pour l'arrêter, de renverser les barrières qu'on lui oppose, de trouver un surcroît de force dans ces mêmes barrières. Est-ce là le caractère d'une utopie ? Une idée fausse peut trouver quelques partisans, mais elle n'a jamais qu'une existence éphémère et circonscrite ; elle perd du terrain au lieu d'en gagner, tandis que le Spiritisme en gagne au lieu d'en perdre. Quand on le voit germer de toutes parts, accueilli partout comme un bienfait

de la Providence, c'est qu'il y a là le doigt de la Providence ; voilà le vrai miracle, et nous le croyons suffisant pour assurer son avenir. Vous direz qu'à vos yeux, il n'a pas un caractère providentiel, mais un caractère diabolique ; libre à vous d'avoir cette opinion : pourvu qu'il marche, c'est l'essentiel. Nous dirons seulement que si une chose s'établissait universellement par la puissance du démon, et malgré les efforts de ceux qui disent agir au nom de Dieu, cela pourrait faire croire à certaines gens que le démon est plus puissant que la Providence. Vous demandez des miracles ! En voici un que nous adresse un de nos correspondants d'Algérie :

« M. P…, ancien officier, était bien le plus encroûté des incrédules ; il avait le fanatisme de l'irréligion ; il avait dit : *Dieu, c'est le mal,* avant Proudhon ; ou, pour mieux dire, il n'admettait aucun Dieu et ne reconnaissait que le néant. Quand je le vis venir chercher votre *Livre des Esprits,* j'ai cru qu'il allait couronner cette lecture par quelque élucubration satirique comme il avait l'habitude d'en faire contre les prêtres, et même contre le Christ ; il ne me semblait pas possible qu'un athéisme aussi invétéré pût être jamais guéri. Eh bien ! le *Livre des Esprits* a pourtant fait ce miracle. Si vous connaissiez l'homme comme je le connais, vous seriez fier de votre œuvre, et regarderiez la chose comme votre plus grand succès. Ici, cela étonne tout le monde ; cependant, quand on a été initié à la parole de vérité, il n'y a pas là de quoi surprendre, après réflexion, bien entendu. »

Ajoutons, ce qui ne peut pas nuire, que notre correspondant est un journaliste qui, lui aussi, professait des opinions fort peu spiritualistes, et encore moins spirites. A-t-on été prendre ce monsieur de force pour lui imposer la croyance en Dieu et en son âme ? Non, et il n'est pas probable qu'il s'y fût prêté. L'a-t-on fasciné par la vue de quelques phénomènes prodigieux ? Pas davantage, car il n'a rien vu en fait de manifestations ; seulement il a lu, il a compris, il a trouvé les raisonnements logiques, et il a cru. Direz-vous que cette conversion et tant d'autres sont l'œuvre du diable ? S'il en est ainsi, le diable a une singulière politique de donner des armes contre lui-même, et il est bien maladroit de laisser échapper ceux qu'il tenait dans ses griffes. Ce miracle, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Seriez-vous donc moins forts que le diable pour faire croire à Dieu ? Une autre question, je vous prie. Ce monsieur, alors qu'il était athée et blasphémateur, était-il damné pour l'éternité ? - Sans aucun doute. - Maintenant que, selon vous, il est converti à Dieu par le diable, est-il encore damné ? Supposons que, tout en croyant à Dieu, à son âme, à la vie future

heureuse ou malheureuse, et qu'en vertu de cette croyance il soit meilleur qu'il n'était, il n'adopte pas complètement à la lettre l'interprétation de tous les dogmes, qu'il en repousse même quelques-uns, est-il encore damné ? Si vous dites : « oui, » la croyance en Dieu ne lui sert à rien ; si vous dites : « non, » que devient la maxime : *Hors l'Église point de salut* ? Le Spiritisme dit : *Hors la charité point de salut*. Croyez-vous qu'entre les deux ce monsieur balance ? Brûlé quand même selon l'un, sauvé selon l'autre ; le choix ne paraît pas douteux.

Ces idées, comme toutes les idées nouvelles, contrarient certaines personnes, certaines habitudes, certains intérêts même, comme les chemins de fer ont contrarié les maîtres de poste et ceux qui avaient peur ; comme une révolution contrarie certaines opinions ; comme l'imprimerie a contrarié les écrivains ; comme le christianisme a contrarié les prêtres païens ; mais qu'y faire, quand une chose s'installe bon gré mal gré, par sa propre force, et qu'elle est acceptée par la généralité ? Il faut bien en prendre son parti et dire, comme Mahomet, que ce qui est doit être. Que ferez-vous si le Spiritisme devient une croyance universelle ? Repousserez-vous tous ceux qui l'admettront ? - Cela ne sera pas ; cela ne peut pas être, direz-vous. - Mais si cela est, encore une fois, que ferez-vous ?

Peut-on arrêter cet essor ? Il faudrait pour cela arrêter non un homme, mais les Esprits, et les empêcher de parler ; brûler non un livre, mais les idées ; empêcher les médiums d'écrire et de se multiplier. Un de nos correspondants nous écrit d'une ville du département du Tarn : « Notre curé fait de la propagande pour nous ; il tonne en chair contre le Spiritisme, qui n'est autre chose que l'œuvre du démon, dit-il. Il m'a presque désigné comme le grand prêtre de la doctrine dans notre ville ; je l'en remercie du fond du cœur ; il me fournit ainsi les occasions d'en entretenir ceux qui n'en avaient pas entendu parler et qui m'abordent pour savoir ce que c'est. Les médiums abondent aujourd'hui chez nous. » Le résultat est le même partout où l'on a voulu crier contre. Aujourd'hui l'idée spirite est lancée ; elle est accueillie, parce qu'elle plaît ; elle va du palais à la chaumière, et l'on peut juger de l'effet des tentatives futures par celles qu'on a faites pour l'étouffer.

En résumé, le Spiritisme, pour s'établir, ne revendique l'action d'aucun miracle ; il ne veut en rien changer l'ordre des choses ; il a cherché, et il a trouvé la cause de certains phénomènes réputés à tort comme surnaturels ; au lieu de s'appuyer sur le surnaturel, il le répudie pour son propre compte ; il s'adresse au cœur et à la raison ; la logique lui a ouvert la route, la logique la lui fera achever.

Ceci est un à-compte sur la réponse que nous devons à la brochure de M. le curé Marouzeau.

Laissons maintenant parler les Esprits. La question ci-dessus leur ayant été posée, voici quelques-unes des réponses obtenues par l'intermédiaire des différents médiums :

« Je viens vous parler de la réalité de la doctrine spirite, et l'opposer aux miracles dont l'absence parait devoir servir d'arme à ses détracteurs. Les miracles, nécessaires aux premiers âges de l'humanité pour frapper les esprits qu'il importait de soumettre ; les miracles, presque tous expliqués aujourd'hui par les découvertes des sciences physiques ou autres, sont maintenant devenus inutiles, je dirai même dangereux, puisque leurs manifestations n'éveilleraient que l'incrédulité ou la raillerie. Le règne de l'intelligence est enfin arrivé, non pas encore dans sa triomphante expression, mais dans ses tendances. Que demandez-vous ? Vous voulez de nouveau voir les baguettes transformées en serpents, les infirmes se lever et les pains se multiplier ? Non, vous ne verrez pas cela ; mais vous verrez les incrédules s'attendrir et plier devant l'autel leurs genoux roidis. Ce miracle vaut bien celui de l'eau jaillissant du rocher. Vous verrez l'homme désolé, fléchissant sous le faix du malheur, vous le verrez se détourner du pistolet armé et s'écrier : « Mon Dieu, soyez béni, puisque votre volonté élève mes épreuves au niveau de l'amour que je vous dois. » Partout enfin, vous qui battez les faits avec les textes, l'esprit avec la lettre, vous verrez la lumineuse vérité s'établir sur les ruines de vos mystères vermoulus. »

LAZARE (Médium Mme COSTEL).

« J'ai démontré, dans une de mes dernières méditations, que l'on a lue, je crois, ici, que l'humanité est en progression actuellement. Jusqu'au Christ, l'humanité avait bien un corps ; elle était certainement splendide ; elle avait eu même d'héroïques efforts et de sublimes vertus ; mais où était sa tendresse, où était sa mansuétude ? Il y aurait, dans l'antiquité, trop d'exemples à ce sujet. Ouvrez un poème antique : où est la mansuétude ; où est la tendresse ? Vous rencontrez déjà l'expansion dans le poème presque tout chrétien de la Didon de Virgile, sorte d'héroïne mélancolique que le Tasse ou l'Arioste auraient rendue intéressante dans leurs chants remplis de l'allégresse chrétienne.

« Christ est donc venu parler au cœur de l'humanité ; mais vous savez, Christ l'a dit lui-même, il est venu en chair au milieu du paganisme, et il a promis de venir au milieu du christianisme. Il y a chez

l'individu l'éducation du cœur comme il y a l'éducation de l'intelligence ; de même pour l'humanité. Christ est donc le grand éducateur. Sa résurrection est le symbole de sa fusion spirituelle dans tous, et cette fusion, cette expansion de lui-même, vous commencez à peine à la sentir. Christ ne vient plus faire de miracles ; il vient parler au cœur directement, au lieu de parler aux sens. Avec ceux qui lui demandaient un miracle dans le ciel, il passait outre, et quelques pas plus loin il improvisait son magnifique sermon sur la montagne. Or donc, à ceux qui demandent encore des miracles, Christ répond par tous les Esprits sages et éclairés : Croyez-vous donc plus à vos yeux, à vos oreilles, à vos mains qu'à votre cœur ? Mes plaies sont fermées actuellement ; l'Agneau a été sacrifié ; la chair a été égorgée ; le matérialisme a vu ; maintenant c'est le tour de l'Esprit. Je laisse les faux prophètes ; je ne me présente pas devant les puissants de la terre comme Simon le magicien, mais je vais à ceux qui ont réellement soif, qui ont réellement faim, à ceux qui souffrent dans leur cœur, et non à ceux qui ne sont spiritualistes que comme de vrais et de purs matérialistes. »

LAMENNAIS (Med. M. A. DIDIER).

« On nous demande quels sont les miracles que nous faisons ; mais il me semble que depuis quelques années les preuves en sont assez évidentes. Les progrès de l'esprit humain ont changé la face du monde civilisé ; tout a progressé, et ceux qui ont voulu rester en arrière de ce mouvement sont comme les parias des sociétés nouvelles.

« A la société telle qu'elle est aujourd'hui préparée pour les événements, que faut-il, si non tout ce qui frappe la raison et l'éclaire ? Il se peut qu'à certaines époques Dieu ait voulu se communiquer par des intelligences supérieures telles que Moïse et autres ; de ces grands hommes datent les grandes époques, mais l'esprit des peuples a progressé depuis. Les grandes images des prédestinés envoyés par Dieu rappelaient une légende miraculeuse ; et puis un fait, souvent simple en lui-même, devient merveilleux devant la foule impressionnable et préparée à des émotions que la nature sait seule donner à ses enfants ignorants.

« Mais aujourd'hui avez-vous besoin de miracles ? - Tout s'est transformé autour de vous ; la science, la philosophie, l'industrie, ont développé tout ce qui vous entoure, et pensez-vous que nous, les Esprits, n'ayons participé en rien à ces modifications profondes ? - En étudiant, en commentant, vous apprenez et méditez mieux ; les miracles

ne sont plus de votre époque et vous devez vous élever au-dessus de ces préjugés qui vous sont restés en mémoire comme les traditions. Nous vous donnerons la vérité, et toujours notre concours. Nous vous éclairerons afin de vous rendre meilleurs et forts ; croyez et aimez, et le miracle cherché se produira en vous. En connaissant et comprenant mieux le but de cette vie, vous serez transformés sans faits physiques.

Vous cherchez à palper, à toucher la vérité, et elle vous entoure et vous pénètre. Soyez donc confiants en vos propres forces, et le Dieu de bonté qui vous donnait l'esprit rendra votre force redoutable. Par lui vous chasserez les nuages qui obscurcissent votre intelligence, et vous comprendrez que l'esprit est tout immortalité, toute puissance. Mis en relation avec cette loi de Dieu appelée progrès, vous ne chercherez plus dans le prestige des grands noms qui sont comme des mythes de l'antiquité, une réponse et un écueil contre le Spiritisme qui est la révélation vraie, la foi, la science nouvelle qui console et rend fort. »

BALUZE (Méd. M. LEYMARIE).

« Pour prouver la vérité de la doctrine spirite, on demande des miracles ; et qui demande cette preuve de la vérité ? Celui qui devrait le premier croire et enseigner…

« Le plus grand des miracles va s'opérer bientôt ; prêtres du catholicisme, écoutez ; vous voulez des miracles, les voici qui s'opèrent… La croix du Christ s'écroulait sous les coups du matérialisme de l'indifférence et de l'égoïsme, la voici qui se relève belle et resplendissante, soutenue par le Spiritisme ! Dites-moi, n'est-ce point le plus grand miracle : une croix qui se redresse ayant à chacun de ses côtés l'Espérance et la Charité ? - En vérité, prêtres de l'Église, croyez et voyez : les miracles vous environnent !… Comment appellerez-vous ce retour commun à la croyance chaste et pure de l'Évangile, car toutes les philosophies se rallieront au Spiritisme ? Le Spiritisme sera la gloire et le flambeau qui illuminera tout l'univers. Oh ! alors le miracle sera manifeste et éclatant, car il n'y aura plus ici-bas qu'une seule et même famille. Vous voulez des miracles ! Voyez cette pauvre femme souffrante et sans pain ; comme elle grelotte dans sa mansarde ; le souffle dont elle veut réchauffer deux petits êtres qui meurent de faim est plus froid et plus glacial que le vent qui s'engouffre dans son misérable gîte ; pourquoi donc tant de calme et de sérénité sur son visage au milieu de tant de misère ? Ah ! c'est qu'elle a vu briller une étoile ardente au-dessus de sa tête ; la lumière céleste

se répand dans son réduit ; elle ne pleure plus, elle espère ! Elle ne maudit plus, elle ne demande seulement à Dieu que de lui donner le courage de supporter l'épreuve !… Et voici que les portes de la mansarde s'ouvrent et que la Charité vient y déposer ce que sa bienfaisante main peut répandre !…

« Quelle doctrine donnera plus de sentiment et d'élans au cœur ? Le Christianisme planta l'étendard de l'égalité sur la terre, le Spiritisme arbore celui de la fraternité !… Voilà le miracle le plus céleste et le plus divin qu'il puisse produire !… Prêtres, dont les mains quelquefois sont souillées par le sacrilège, ne demandez point de miracles physiques, car alors vos fronts pourraient aller se briser sur la pierre que vous foulez pour monter à l'autel !…

« Non, le Spiritisme ne se rattache point aux phénomènes physiques, ne s'appuie point sur les miracles qui parlent aux yeux, mais il donne la foi au cœur, et, dites-moi, n'est-ce point encore là le plus grand miracle ?… »

SAINT AUGUSTIN (Méd. M. VÉRY).

Nota. - Ceci ne peut évidemment s'appliquer qu'aux prêtres qui ont souillé le sanctuaire, comme Verger et autres.

Le Vent.

Fable Spirite

Plus la critique a de retentissement, plus elle peut faire de bien, en appelant l'attention des indifférents. (ALLAN KARDEC.)

L'autan voulait régner en maître dans la plaine.
Dans son essor impétueux,
Il tourmentait de sa brûlante haleine
Un orme séculaire, au pied large et noueux.
De ses rameaux féconds, disait-il, la semence
Pourrait joncher la terre, y germer et surgir ;
Prévenons une lutte, et gardons l'avenir
De tant d'obstacles faits pour gêner ma puissance.
Et les petits panaches verts,
S'effeuillant aux coups qui les frappent,
En tourbillons légers se perdent dans les airs,
Les graines cependant échappent
Au souffle qui s'efforce à balayer leur vol,
Et, malgré lui, prennent racine au sol.

Contre les lois d'amour et d'austère sagesse
Qu'épand le Spiritisme, arbre de vérité,
Le vent de l'incrédulité
Souffle, gronde, frappe sans cesse.
Il fait naître et grandir ce qu'il croit comprimer :
Il veut chasser le germe… il aide à le semer.

C. DOMBRE (de Marmande)

La Réincarnation en Amérique.

On s'est souvent étonné que la doctrine de la réincarnation n'ait pas été enseignée en Amérique, et les incrédules n'ont pas manqué de s'en étayer pour accuser les Esprits de contradiction. Nous ne répéterons pas ici les explications qui nous ont été données et que nous avons publiées sur ce sujet, nous nous bornerons à rappeler qu'en cela les Esprits ont montré leur prudence habituelle ; ils ont voulu que le Spiritisme prît naissance dans un pays de liberté absolue quant à l'émission des opinions ; le point essentiel était l'adoption du principe, et pour cela ils n'ont voulu être gênés en rien ; il n'en était pas de même de toutes ses conséquences, et surtout de la réincarnation, qui se serait heurtée contre les préjugés de l'esclavage et de la couleur. L'idée qu'un noir pouvait devenir un blanc ; qu'un blanc pouvait avoir été noir ; qu'un maître avait pu être esclave, eût paru tellement monstrueuse qu'elle eût suffi pour faire rejeter le tout ; les Esprits ont donc préféré sacrifier momentanément l'accessoire au principal, et nous ont toujours dit que, plus tard, l'unité se ferait sur ce point comme sur tous les autres. C'est en effet ce qui commence à avoir lieu : plusieurs personnes du pays nous ont dit que cette doctrine y trouve maintenant d'assez nombreux partisans ; que certains Esprits, après l'avoir fait pressentir, viennent la confirmer. Voici ce que nous écrit à ce sujet, de Montréal (Canada), M. Fleury Lacroix, natif des Etats-Unis :

« … La question de la réincarnation, dont vous avez été le premier promoteur *visible*, nous a pris par surprise ici ; mais aujourd'hui nous sommes réconciliés avec elle, avec cet enfant de votre pensée. Tout est rendu compréhensible par cette nouvelle clarté, et nous voyons maintenant au-devant de nous bien loin sur la route éternelle. Cela nous semblait pourtant bien absurde, comme nous disions dans les

commencements ; mais aujourd'hui nous nions, demain nous croyons, voilà l'humanité. Heureux sont ceux qui veulent savoir, car la lumière se fait pour eux ; malheureux sont les autres, car ils demeurent dans les ténèbres. »

Ainsi c'est la logique, la force du raisonnement, qui les a amenés à cette doctrine, et parce qu'ils y ont trouvé la seule clef qui pouvait résoudre des problèmes insolubles jusqu'alors. Toutefois notre honorable correspondant se trompe sur un fait important, en nous attribuant l'initiative de cette doctrine qu'il appelle l'enfant de notre pensée. C'est un honneur qui ne nous revient pas : la réincarnation a été enseignée par les Esprits à d'autres qu'à nous avant la publication du *Livre des Esprits* ; de plus, le principe en a été clairement posé dans plusieurs ouvrages antérieurs, non seulement aux nôtres, mais à l'apparition des tables tournantes, entre autres dans *Ciel et Terre* de Jean Raynaud, et dans un charmant petit livre de M. Louis Jourdan, intitulé *Prières de Ludowic*, publié en 1849, sans compter que ce dogme était professé par les Druides, auxquels, certes, nous ne l'avons pas enseigné[1]. Lorsqu'il nous fut révélé, nous fûmes surpris, et nous l'accueillîmes avec hésitation, avec défiance ; nous le combattîmes même pendant quelque temps, jusqu'à ce que l'évidence nous en fut démontrée. Ainsi, ce dogme, nous l'avons ACCEPTÉ et non INVENTÉ, ce qui est bien différent.

Ceci répond à l'objection d'un de nos abonnés, M. Salgues (d'Angers), qui est un des antagonistes avoués de la réincarnation, et qui prétend que les Esprits et les médiums qui l'enseignent subissent notre influence, attendu que ceux qui se communiquent à lui disent le contraire. Au reste, M. Salgues allègue contre la réincarnation des objections spéciales dont nous ferons un de ces jours l'objet d'un examen particulier. En attendant, nous constatons un fait, c'est que le nombre de ses partisans croît sans cesse, et que celui de ses adversaires diminue ; si ce résultat est dû à notre influence, c'est nous en attribuer une bien grande, puisqu'elle s'étend de l'Europe à l'Amérique, à l'Asie, à l'Afrique et jusqu'à l'Océanie. Si l'opinion contraire est la vérité, comment se fait-il qu'elle n'ait pas la prépondérance ? L'erreur serait donc plus puissante que la vérité ?

---

[1] Voir la *Revue Spirite*, avril 1858, page 95 : *le Spiritisme chez les Druides* ; article contenant les *Triades*.

Nouveaux médiums américains à Paris.

Les médiums américains passent avec raison pour l'emporter par le nombre et la puissance sur ceux de l'ancien continent, en fait de manifestations physiques. Leur réputation, sous ce rapport, est si bien établie, surtout depuis M. Home, que ce titre seul semble promettre des prodiges ; M. Squire, par beaucoup de gens, n'était désigné que sous le nom du médium américain. Un charlatan qui courait les villes et les foires, il y a quelques années, pour donner des représentations, s'affichait comme médium américain, quoiqu'il fût parfaitement Français. En voici venir deux nouveaux, qui n'ont de médium que le nom, et dont nous n'aurions pas parlé, parce que leur art est étranger à notre sujet, si leur arrivée annoncée avec fracas, n'avait causé une certaine sensation par la nature de leurs prétentions. Pour l'édification de nos lecteurs et n'être pas taxé de partialité, nous transcrivons textuellement leur prospectus, dont Paris vient d'être inondé.

« Divertissements des salons parisiens. — De la nouveauté, rien que de la nouveauté !!! — Soirées pour les familles et réunions privées données par les MÉDIUMS AMÉRICAINS, M. C. *Eddwards Girroodd*, de Kingstown (lac Ontario), haut Canada, et madame *Julia Girroodd*, surnommée par la presse anglaise et américaine *la Gracieuse Sensitive*.

« Un album de plus de 200 pages, dont chaque feuillet est une lettre de félicitation, signée des plus grands noms de France, soit dans la noblesse, la magistrature, l'armée, la littérature, ainsi que par 16 archevêques et évêques de France, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques de haute distinction, est à la disposition des personnes qui, voulant donner une soirée, désireraient à l'avance s'assurer du bon goût, de la richesse et de la nouveauté de leurs expériences.

« M. et madame Girroodd, les seuls en France donnant leurs expériences, n'ont encore passé que trois mois à Paris, et quarante-deux séances dans les premiers Salons de la Capitale, et aux Tuileries, 12 mai 1861, ainsi que chez plusieurs membres de la Famille Impériale.

« Ont immédiatement placé leurs EXPÉRIENCES bien au-dessus de tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour comme Récréation des Soirées.

« Leur prestidigitation, contrairement à l'usage de MM. les physiciens, n'exige pas les moindres préparatifs ni arrangements particuliers, et les artistes opèrent facilement au milieu d'un cercle de spectateurs attentifs, sans craindre une seule minute de voir détruire l'illusion.

« LES PRESTIGES ne sont qu'une très faible partie de leurs talents variés. Le Monde des Esprits obéit à leurs voix : VISIONS — EXTASE — FASCINATION — MAGNÉTISME — ÉLECTRO-BIOLOGIE — ESPRITS FRAPPEURS —SPIRITUALISME, etc., etc., tout ce que la science et le charlatanisme ont inventé, qui ébahit de nos jours les crédules, jusqu'à leur donner une foi robuste dans tout ce qui n'est qu'habile jonglerie, où l'on est compère à son insu. En un mot, M. et madame GIRROODD, après s'être montrés sorciers — mais sor-

ciers de bonne compagnie, — savants comme MERLIN l'Enchanteur, démontreront au besoin les secrets de leur science.

« La foi chrétienne ne peut que gagner à voir clairement que tout ce qu'elle n'a pas enseigné n'est que brillant charlatanisme.

« Pour les petites réunions ou soirées pour les enfants, M. Girroodd a traité pour tout l'hiver avec un des plus HABILES PHYSICIENS de la Capitale, et avec un VENTRILOQUE surnommé L'HOMME AUX POUPÉES PARLANTES, qui donneront des séances à prix réduits. »

Ce monsieur et cette dame, comme on le voit, n'ont rien moins que la prétention de tuer le Spiritisme, et se posent en défenseurs de la *foi chrétienne*, fort surprise, sans doute, de trouver la prestidigitation pour auxiliaire ; mais cela peut augmenter une certaine clientèle.

Ils se disent *médiums*, et n'ont garde d'omettre le titre d'*américains*, passeport indispensable, comme les noms en *i* pour les musiciens, et cela pour prouver que les médiums n'existent pas, attendu, disent-ils, qu'ils peuvent reproduire, à l'aide de l'adresse, de la mécanique et de moyens qui leur sont particuliers, tout ce que font les médiums. Cela prouve une chose, c'est que tout peut être imité : l'illusion est une question d'habileté. Mais de ce qu'on peut imiter une chose, s'ensuit-il que la chose n'existe pas ? La prestidigitation a imité, à s'y méprendre, la lucidité somnambulique, en faut-il conclure qu'il n'y a pas de somnambules ? On a fait des copies de Raphaël que l'on a prises pour des originaux ; est-ce que Raphaël n'aurait pas existé ? M. Robert-Houdin change l'eau en vin, il fait sortir d'un chapeau (non préparé) des milliers d'objets pouvant remplir une grande caisse, cela préjuge-t-il contre les miracles des noces de Cana et de la multiplication des pains ? Il fait cependant bien mieux que de changer l'eau en vin, puisque, d'une seule bouteille, il fait sortir une demi-douzaine de liqueurs différentes et délicieuses.

Toutes les manifestations physiques se prêtent merveilleusement à l'imitation, et ce sont aussi celles que le charlatanisme exploite ; il distance même de bien loin les Esprits, surtout en fait d'*apports*, puisqu'il les produit à volonté et à point nommé, ce dont les Esprits et les meilleurs médiums sont incapables. Au reste, il faut rendre justice à ce monsieur et à sa dame, c'est qu'ils ne cherchent nullement à tromper le public ; ils ne se font pas passer pour ce qu'ils ne sont pas, et se posent carrément en imitateurs adroits, et en cela ils sont plus estimables que ceux qui se donnent faussement pour de vrais médiums ; ils le sont même beaucoup plus que les vrais médiums qui, pour produire plus d'effets et surpasser leurs concurrents, ajoutent le subterfuge à la réalité. Il est vrai que la franchise est quelquefois une bonne politique ; se

poser en vulgaires prestidigitateurs, c'est bien usé ; mais vouloir prouver que les médiums sont des escamoteurs, en escamotant soi-même, c'est un attrait de nouveauté qu'on peut largement faire payer aux curieux.

Leur adressse, comme nous l'avons dit, ne préjuge donc rien contre la réalité des phénomènes ; loin de nuire, elle aura une grande utilité. C'est d'abord une trompette de plus qui appellera l'attention et fera penser au Spiritisme des gens qui n'en avaient point entendu parler ; comme dans toutes les critiques, on voudra voir le pour et le contre ; or, le résultat de la comparaison n'est pas douteux. Une utilité plus grande encore, c'est de mettre en garde contre la possibilité de la fraude et les subterfuges des faux médiums ; en prouvant la possibilité de l'imitation, c'est jouer à ceux-ci un très mauvais tour et ruiner leur crédit. Si leur adresse pouvait nuire à quelque chose, ce serait à la confiance que l'on accorde, peut-être un peu légèrement, aux prodiges qu'obtiennent si *facilement* certains médiums au delà de l'Atlantique, car il n'est pas dit que M. et madame Girroodd aient le privilège de leurs secrets. S'il nous est un jour donné d'assister à une de leurs séances, nous nous ferons un plaisir d'en rendre compte pour l'instruction de nos lecteurs.

Quand nous disons que tout peut être imité, il faut cependant en excepter les conditions vraiment normales dans lesquelles peuvent se produire les manifestations spirites ; d'où l'on peut dire que tout phénomène qui s'écarte de ces conditions doit être tenu pour suspect ; or, pour juger sainement d'une chose, il faut l'avoir étudiée. Les manifestations intelligentes elles-mêmes ne sont pas à l'abri de la jonglerie ; mais il en est qui, par leur nature et les circonstances dans lesquelles elles s'obtiennent, défient l'habileté d'imitation la plus consommée, telles que, par exemple, l'évocation de personnes mortes, révélant avec vérité des particularités de leur existence inconnues du médium et des assistants et, mieux encore, ces dissertations de plusieurs pages, écrites d'un seul jet, sans ratures, avec rapidité, éloquence, correction, profondeur, science et sublimité de pensées, sur des sujets donnés, en dehors des connaissances et de la capacité du médium, et que celui-ci même ne comprend pas. Pour exécuter de tels tours de force, il faudrait être un génie universel ; or, les génies universels sont rares, et d'ailleurs ne se donnent pas en spectacle ; c'est pourtant ce qui se fait tous les jours, non par *un individu privilégié*, mais par des milliers d'individus de tout âge, de tout sexe, de tout rang et de tout degré d'instruction, dont l'honorabilité et le désintéressement absolu sont la meilleure garantie de sincérité, car le charlatanisme ne donne rien

pour rien. Si M. et madame Girroodd voulaient accepter une lutte, c'est sur ce terrain que nous les appellerions, leur abandonnant volontiers celui des manifestations physiques.

Nota. - Une personne qui se dit bien informée nous assure que *Eddwards Girrodd* doit se traduire par *Edouard Girod*, et *Kingstown, lac Ontario, Haut-Canada*, par *Saint-Flour*, *Cantal*.

Souscription au profit des ouvriers lyonnais.

La Société Spirite de Paris ne pouvait oublier ses frères de Lyon dans leur détresse ; dès le mois de novembre elle s'est empressée de souscrire pour 260 francs à une loterie de bienfaisance organisée par plusieurs groupes de cette ville. Mais le Spiritisme n'est pas exclusif ; pour lui tous les hommes sont frères et se doivent un mutuel appui, sans acception de croyance. Voulant donc donner son obole à l'œuvre commune, elle a ouvert au siège de la Société, 59, rue et passage Sainte-Anne, une souscription dont le produit sera versé à la caisse de la souscription générale du journal *le Siècle*.

Une lettre de Lyon, adressée à M. Allan Kardec, lui apprend qu'un Spirite anonyme vient d'envoyer directement, à cet effet, une somme de 500 francs. Que ce généreux bienfaiteur, dont nous respecterons l'incognito, reçoive ici les remerciements de tous les membres de la Société.

Un Esprit qui se fait connaître sous le nom caractéristique et gracieux de *Carita*, et dont la mission paraît être d'appeler la bienfaisance au secours du malheur, a bien voulu dicter à ce sujet l'épître suivante qui nous a été envoyée de Lyon, et que nos lecteurs placeront sans doute, comme nous, au nombre des plus charmantes productions d'outre-tombe. Puisse-t-elle éveiller la sympathie de tous les Spirites pour leurs frères souffrants ! Toutes les communications de *Carita* sont empreintes du même cachet de bonté et de simplicité. Évoquée à la Société de Paris, elle a dit avoir été sainte Irène, impératrice.

AUX SPIRITES PARISIENS QUI ONT ENVOYÉ 500 FRANCS POUR LES PAUVRES DE LYON, MERCI !

« Merci ! à vous dont le cœur généreux a su comprendre notre appel, et qui êtes venus en aide à vos frères malheureux. Merci ! car votre offrande va cicatriser bien des blessures, engourdir bien des douleurs. Merci ! puisque vous avez su deviner qu'avec ce fruit d'or que vous avez envoyé on va pouvoir apaiser momentanément la faim, et réchauffer bien des foyers éteints depuis longtemps.

« Merci ! surtout pour la délicate attention que vous avez eue de déguiser votre bonne action sous le manteau de l'anonyme ; mais si vous avez caché cette généreuse pensée d'être utiles à vos semblables, comme la violette se cache sous la feuillée, il y a un juge, un maître pour lequel votre cœur n'a pas de secret, et qui sait d'où est partie cette bienfaisante rosée qui est venue rafraîchir plus d'un front brûlant, et chasser la misère si redoutée des pauvres mères de famille. Dieu, qui voit tout, connaît le secret de l'anonyme, et se chargera de récompenser ceux qui ont eu l'inspiration de secourir les pauvres victimes de circonstances indépendantes de leur volonté. Dieu, mes amis, aime cet encens de vos cœurs qui, sachant compatir aux douleurs d'autrui, sait aussi comment on pratique la charité ; il apprécie surtout ce dévouement, cette abnégation qui recule devant un remerciement pompeux et préfère abriter sa modestie sous de simples initiales ; mais il a attaché à toutes les bénédictions que votre secours va faire naître, le nom du bienfaiteur, car, vous le savez tous, ces transports de joie éprouvés par les cœurs secourus montent vers Dieu, et comme il voit que ces effluves, parties de la reconnaissance, sont le résultat de vos bienfaits, il porte au grand-livre de l'esprit généreux qui les a fait naître la récompense qui lui en revient.

« S'il vous était donné d'entendre ces douces émotions, ces timides marques de sympathie que laissent échapper ces malheureux à la vue d'une minime pièce d'argent, manne céleste tombée du ciel dans leur pauvre réduit ; s'il vous était donné d'assister à ces cris enfantins du pauvre petit être qui comprend que le pain est assuré pour quelques jours, vous seriez bien heureux et vous diriez : La charité est douce et vaut bien qu'on la pratique. C'est que, voyez-vous, il faut peu de chose pour changer les larmes en gaieté, surtout chez le travailleur qui n'est pas habitué à voir le bonheur le visiter souvent ; si cette pauvre fourmi qui ramasse miette à miette le pain du jour trouve sur son chemin un pain tout entier au moment où elle désespérait de pouvoir donner à sa famille la nourriture quotidienne, alors cette fortune inespérée lui paraît si incompréhensible que, ne trouvant pas d'expression pour dire son bonheur, elle laisse échapper quelques mots sans suite auxquels succèdent des larmes d'attendrissement. Secourez donc les pauvres, mes amis, ces ouvriers qui n'ont pour espérance dernière que la mort à l'hôpital ou la mendicité au coin d'une rue. Secourez-les autant que vous le pourrez, afin que lorsque Dieu vous réunira, et que suivant la longue avenue qui conduit à l'immense portail sur le frontispice duquel il a gravé ces mots : *Amour et Charité,* Dieu, rassemblant les bien-

faiteurs et les obligés, vous dise à tous : Vous avez su donner, vous avez été heureux de recevoir ; allez, c'est bien, entrez ; que la charité qui vous a guidés vous introduise dans ce monde radieux que je réserve à ceux qui ont eu pour devise : « Aimons-nous les uns les autres. »

« CARITA. »

Remarque. — A qui fera-t-on croire que c'est le démon qui a dicté de telles paroles ? En tout cas, si c'est le démon qui pousse à la charité, on ne risque toujours rien de la faire.

Enseignements et dissertations spirites.

La Foi, l'Espérance et la Charité.

(Bordeaux. Médium, madame Cazemajoux.)

—

La Foi.

Je suis la sueur aînée de l'Espérance et de la Charité, je me nomme la Foi.

Je suis grande et forte ; celui qui me possède ne craint ni le fer ni le feu : il est à l'épreuve de toutes les souffrances physiques et morales. Je rayonne sur vous avec un flambeau dont les jets étincelants se reflètent au fond de vos cœurs, et je vous communique la force et la vie. On dit, parmi vous, que je soulève les montagnes, et moi je vous dis : Je viens soulever le monde, car le Spiritisme est le levier qui doit m'aider. Ralliez-vous donc à moi, je viens vous y convier : je suis la Foi.

Je suis la Foi ! j'habite, avec l'Espérance, la Charité et l'Amour, le monde des purs Esprits ; j'ai souvent quitté les régions éthérées, et suis venue sur la terre pour vous régénérer, en vous donnant la vie de l'esprit ; mais, à part les martyrs des premiers temps du christianisme et quelques fervents sacrifices de loin en loin au progrès de la science, des lettres, de l'industrie et de la liberté, je n'ai trouvé parmi les hommes qu'indifférence et froideur, et j'ai repris tristement mon vol vers les cieux ; vous me croyiez au milieu de vous, mais vous vous trompiez, car la Foi sans les œuvres est un semblant de Foi ; la véritable Foi, c'est la vie et l'action.

Avant la révélation du Spiritisme, la vie était stérile ; c'était un arbre desséché par les éclats de la foudre qui ne produisait aucun fruit. On me reconnaît à mes actes : j'illumine les intelligences, je réchauffe et je fortifie les cœurs ; je chasse loin de vous les influences trompeuses et vous conduis à Dieu par la perfection de l'esprit et du cœur. Venez vous ranger sous mon drapeau, je suis puissante et forte : je suis la Foi.

Je suis la Foi, et mon règne commence parmi les hommes ; règne pacifique qui va les rendre heureux pour le temps présent et pour l'éternité. L'aurore de mon avènement parmi vous est pure et sereine ; son soleil sera resplendissant, et son couchant viendra doucement bercer l'humanité dans les bras des félicités éternelles. Spiritisme ! verse sur les hommes ton baptême régénérateur ; je leur fais un appel suprême : je suis la Foi.

GEORGES,

Évêque de Périgueux.

—

L'Espérance.

Je me nomme l'Espérance ; je vous souris à votre entrée dans la vie ; je vous y suis pas à pas, et ne vous quitte que dans les mondes où se réalisent pour vous les promesses de bonheur que vous entendez sans cesse murmurer à vos oreilles. Je suis votre fidèle amie ; ne repoussez pas mes inspirations : je suis l'Espérance.

C'est moi qui chante par la voie du rossignol et qui jette aux échos des forêts ces notes plaintives et cadencées qui vous font rêver des cieux ; c'est moi qui inspire à l'hirondelle le désir de réchauffer ses amours à l'abri de vos demeures ; je joue dans la brise légère qui caresse vos cheveux ; je répands à vos pieds les parfums suaves des fleurs de vos parterres, et c'est à peine si vous donnez une pensée à cette amie qui vous est si dévouée ! Ne la repoussez pas : c'est l'Espérance.

Je prends toutes les formes pour me rapprocher de vous : je suis l'étoile qui brille dans l'azur, le chaud rayon de soleil qui vous vivifie ; je berce vos nuits de songes riants ; je chasse loin de vous le noir souci et les sombres pensées ; je guide vos pas vers le sentier de la vertu ; je vous accompagne dans vos visites aux pauvres, aux affligés, aux mourants, et vous inspire les paroles affectueuses qui consolent ; ne me repoussez pas : je suis l'Espérance.

Je suis l'Espérance ! c'est moi qui, dans l'hiver, fais croître sur l'é-

corce des chênes la mousse épaisse dont les petits oiseaux construisent leur nid ; c'est moi qui, au printemps, couronne le pommier et l'amandier de leurs fleurs blanches et roses, et les répands sur la terre comme une jonchée céleste qui fait aspirer aux mondes heureux ; je suis surtout avec vous quand vous êtes pauvres et souffrants ; ma voix résonne sans cesse à vos oreilles ; ne me repoussez pas : je suis l'Espérance.

Ne me repoussez pas, car l'ange du désespoir me fait une guerre acharnée et s'épuise en vains efforts pour me remplacer près de vous ; je ne suis pas toujours la plus forte, et, quand il parvient à m'éloigner, il vous enveloppe de ses ailes funèbres, détourne vos pensées de Dieu et vous conduit au suicide ; unissez-vous à moi pour éloigner sa funeste influence et laissez-vous bercer doucement dans mes bras, car je suis l'Espérance.

FELICIA,

Fille du médium.

La Charité.

Je suis la Charité ; oui, la vraie Charité ; je ne ressemble en rien à la charité dont vous suivez les pratiques. Celle qui a usurpé mon nom parmi vous est fantasque, capricieuse, exclusive, orgueilleuse, et je viens vous prémunir contre les défauts qui ternissent, aux yeux de Dieu, le mérite et l'éclat de ses bonnes actions. Soyez dociles aux leçons que l'Esprit de vérité vous fait donner par ma voix ; suivez-moi, mes fidèles je suis la Charité.

Suivez-moi ; je connais toutes les infortunes, toutes les douleurs, toutes les souffrances, toutes les afflictions qui assiègent l'humanité. Je suis la mère des orphelins ; la fille des vieillards, la protectrice et le soutien des veuves ; je panse les plaies infectes ; je soigne toutes les maladies ; je donne des vêtements du pain et un abri à ceux qui n'en ont pas ; je monte dans les plus misérables greniers, dans l'humble mansarde ; je frappe à la porte des riches et des puissants, car, partout où vit une créature humaine, il y a sous le masque du bonheur d'amères et cuisantes douleurs. Oh ! que ma tâche est grande ! je ne puis suffire à la remplir si vous ne venez pas à mon aide ; venez à moi : je suis la Charité.

Je n'ai de préférence pour personne ; je ne dis jamais à ceux qui ont besoin de moi : « J'ai mes pauvres, adressez-vous ailleurs. » Oh ! fausse charité, que tu fais de mal ! Amis, nous nous devons à tous ; croyez-moi,

ne refusez votre assistance à personne ; secourez-vous les uns les autres avec assez de désintéressement pour n'exiger aucune reconnaissance de la part de ceux que vous aurez secourus. La paix du cœur et de la conscience est la douce récompense de mes œuvres : je suis la vraie Charité.

Nul ne connaît sur la terre le nombre et la nature de mes bienfaits ; la fausse charité seule blesse et humilie celui qu'elle soulage. Gardez-vous de ce funeste écart ; les actions de ce genre n'ont aucun mérite auprès de Dieu et attirent sur vous sa colère. Lui seul doit savoir et connaître les élans généreux de vos cœurs, quand vous vous faites les dispensateurs de ses bienfaits. Gardez-vous donc, amis, de donner de la publicité à la pratique de l'assistance mutuelle ; ne lui donnez plus le nom d'aumône ; croyez en moi : Je suis la Charité.

J'ai tant d'infortunes à soulager que j'ai souvent les mamelles et les mains vides ; je viens vous dire que j'espère en vous. Le Spiritisme a pour devise : Amour et Charité, et tous les vrais Spirites voudront, à l'avenir, se conformer à ce sublime précepte prêché par le Christ, il y a dix-huit siècles. Suivez-moi donc, frères, je vous conduirai dans le royaume de Dieu, notre père. Je suis la Charité.

ADOLPHE,

Évêque d'Alger.

———

Instruction donnée par nos guides au sujet des trois communications ci-dessus.

Mes chers amis, vous avez dû croire que c'était l'un de nous qui vous avait donné ces enseignements sur la foi, l'espérance et la charité, et vous avez eu raison.

Heureux de voir des Esprits très supérieurs vous donner si souvent les conseils qui doivent vous guider dans vos travaux spirituels, nous n'en éprouvons pas moins une joie douce et pure quand nous venons vous aider â la tâche de votre apostolat spirite.

Vous pouvez donc attribuer à l'Esprit de *M. Georges* la communication de la Foi ; celle de l'Espérance, à *Félicia* : vous y retrouvez le style poétique qu'elle avait pendant sa vie ; et celle de la Charité à *M. Dupuch*, évêque d'Alger, qui a été, sur la terre, un de ses fervents apôtres.

Nous avons encore à vous faire traiter la charité à un autre point de vue ; nous le ferons dans quelques jours.

VOS GUIDES.

Oubli des injures.

(Société spirite de Paris. — Médium, madame Costel.)

Ma fille, l'oubli des injures est la perfection de l'âme, comme le pardon des blessures faites à la vanité est la perfection de l'esprit. Il a été plus facile à Jésus de pardonner les outrages de sa Passion qu'il n'est facile au dernier d'entre vous de pardonner une légère raillerie. La grande âme du Sauveur, habituée à la douceur, ne concevait ni l'amertume ni la vengeance ; les nôtres, atteintes par ce qui est petit, oublient ce qui est grand. Chaque jour les hommes implorent le pardon de Dieu qui descend sur eux comme une bienfaisante rosée ; mais leurs cœurs oublient ce mot sans cesse répété dans la prière. Je vous le dis, en vérité, le fiel intérieur corrompt l'âme ; il est la pierre pesante qui la fixe au sol et retient son élévation. Lorsque vous êtes blâmés, rentrez en vous-mêmes ; examinez votre péché intérieur : celui que le monde ignore ; mesurez sa profondeur, et guérissez votre vanité par la connaissance de votre misère. Si, plus grave, l'offense atteint le cœur, plaignez le malheureux qui l'a commise, comme vous plaindriez le blessé dont la plaie ouverte laisse couler le sang : la pitié est due à celui qui anéantit son être futur. Jésus, au jardin des Oliviers, connut la douleur humaine, mais il ignora toujours les âpretés de l'orgueil et les petitesses de la vanité ; il fut incarné pour montrer aux hommes le type de la beauté morale qui devait leur servir de modèle : ne vous en écartez jamais. Pétrissez vos âmes comme de la cire molle, et faites que votre argile transformée devienne un marbre impérissable que Dieu, le grand sculpteur, puisse signer.

LAZARE.

Sur les Instincts.

(Société spirite de Paris. — Médium, madame Costel.)

Je t'enseignerai la vraie connaissance du bien et du mal que l'esprit confond si souvent. Le mal est la révolte des instincts contre la conscience, ce tact intérieur et délicat qui est le toucher moral. Quelles sont les limites qui le séparent du bien qu'il côtoie partout ? Le mal n'est pas complexe : il est un, et il émane de l'être primitif qui veut la satisfaction de l'instinct aux dépens du devoir. L'instinct, primitivement destiné à développer chez l'*homme animal* le soin de sa conservation et de son bien-être, est la seule origine du mal ; car, persistant plus violent et plus âpre dans certaines natures, il les pousse à s'emparer de ce qu'elles désirent ou à concentrer ce qu'elles possèdent. L'instinct, que les animaux suivent aveuglément, et qui est leur vertu même, doit

sans cesse être combattu par l'homme qui veut s'élever et remplacer le grossier outil du besoin par les armes finement ciselées de l'intelligence. Mais, penses-tu, l'instinct n'est pas toujours mauvais, et souvent l'humanité lui doit de sublimes inspirations, par exemple, dans la maternité et dans certains actes de dévouement où il remplace sûrement et promptement la réflexion. Ma fille, ton objection est précisément la cause de l'erreur dans laquelle tombent les hommes prompts à méconnaître la vérité toujours absolue dans ses conséquences. Quels que puissent être les bons résultats d'une cause mauvaise, les exemples ne doivent jamais faire conclure contre les prémisses établies par la raison. L'instinct est mauvais, parce qu'il est purement humain et que l'humanité ne doit songer qu'à se dépouiller elle-même, à quitter la chair pour s'élever à l'esprit ; et si le mal côtoie le bien, c'est parce que son principe a souvent des résultats opposés à lui-même qui le font méconnaître par l'homme léger et emporté par la sensation. Rien de vraiment bien ne peut émaner de l'instinct : un sublime élan n'est pas plus le dévouement qu'une inspiration isolée n'est le génie. Le vrai progrès de l'humanité est sa lutte et son triomphe contre l'essence même de son être. Jésus a été envoyé sur la terre pour le prouver humainement. Il a mis à découvert la vérité, belle source enfouie dans le sable de l'ignorance. Ne troublez plus la limpidité du divin breuvage par les composés de l'erreur. Et, croyez-le, les hommes qui ne sont bons et dévoués qu'instinctivement le sont mal ; car ils subissent une aveugle domination qui peut tout à coup les précipiter dans l'abîme. LAZARE.

Remarque. — Malgré tout notre respect pour l'esprit de Lazare qui nous a si souvent donné de belles et bonnes choses, nous nous permettrons de n'être pas de son avis sur ces dernières propositions. On peut dire qu'il y a deux sortes d'instincts : l'instinct animal et l'instinct moral. Le premier, comme le dit très bien Lazare, est organique ; il est donné aux êtres vivants pour leur conservation et celle de leur progéniture ; il est aveugle, et presque inconscient, parce que la Providence a voulu donner un contrepoids à leur indifférence et à leur négligence. Il n'en est pas de même de l'instinct moral qui est le privilège de l'homme ; on peut le définir ainsi : *Propension innée à faire le bien ou le mal* ; or cette propension tient à l'état d'avancement plus ou moins grand de l'Esprit. L'homme dont l'Esprit est déjà épuré fait le bien sans préméditation et comme une chose toute naturelle, c'est pourquoi il s'étonne d'en être loué. Il n'est donc pas juste de dire que « les hommes qui ne sont bons et dévoués qu'instinctivement le sont mal, et subissent une aveugle domination qui peut tout à coup les précipiter dans l'abîme. » Ceux qui sont bons et dévoués instinctivement dénotent un progrès accompli ; chez ceux qui le sont avec intention, le

progrès est en train de s'accomplir, c'est pourquoi il y a travail, lutte entre deux sentiments ; chez le premier, la difficulté est vaincue ; chez le second, il faut la vaincre ; le premier est comme l'homme qui sait lire et qui lit sans peine, et presque sans s'en douter ; le second est comme celui qui épelle. L'un, pour être arrivé plus tôt, a-t-il donc moins de mérite que l'autre ?

Méditations philosophiques et religieuses

Dictées par l'esprit de Lamennais.
(Société Spirite de Paris, méd. M. A. Didier)

La Croix.

Au milieu des révolutions humaines, au milieu de tous les troubles, de tous les déchaînements de la pensée, s'élève une croix haute et simple, et cette croix est fixée sur un autel de pierre. Un jeune enfant, sculpté dans la pierre, tient dans ses deux petites mains une banderole sur laquelle on lit ce mot : *Simplicitas*. Philanthropes, philosophes, déistes, poètes, venez lire et contempler ce mot : c'est tout l'Évangile, toute l'explication du christianisme. Philanthropes, n'inventez pas la philanthropie : il n'y a que la charité ; philosophes, n'inventez pas une sagesse, il n'y en a qu'une ; déistes, n'inventez pas un Dieu, il n'y en a qu'un ; poètes, ne troublez pas le cœur de l'homme. Philanthropes, vous voulez briser les chaînes matérielles qui retiennent l'humanité captive ; philosophes, vous élevez des panthéons ; poètes, vous idéalisez le fanatisme ; arrière ! vous êtes de ce monde, et le Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Oh ! vous êtes trop de ce monde de boue pour comprendre ces sublimes paroles ; et si quelque juge assez puissant pouvait vous dire : « Êtes-vous les fils de Dieu ? » votre volonté mourrait au fond de votre gorge, et vous ne pourriez répondre comme Christ en face de l'humanité : « Vous l'avez dit. » — « Vous êtes tous des dieux, a dit le Christ, quand la langue de feu descend sur vos têtes et pénètre votre cœur ; vous êtes tous des dieux quand vous parcourez la terre au nom de la charité ; mais vous êtes les fils du monde quand vous contemplez les peines présentes de l'humanité et que vous ne songez pas à son avenir divin. » Homme ! que ce soit ton cœur qui lise ce mot et non tes yeux de chair ; Christ n'a pas élevé de Panthéon : il a élevé une croix.

Bienheureux les pauvres d'esprit.

Les différentes actions méritoires de l'Esprit après la mort sont surtout celles du cœur, plus que celles de l'intelligence. Bienheureux les pauvres d'esprit ne veut pas dire uniquement bienheureux les imbéciles, mais bienheureux aussi ceux qui, comblés des dons de l'intelligence, n'en font point usage pour le mal, car c'est une arme bien puis-

sante pour entraîner les masses. Cependant, comme disait Gérard de Nerval dernièrement[2], l'intelligence méconnue sur terre sera un très grand mérite devant Dieu. En effet, l'homme puissant en intelligence, et luttant contre toutes les circonstances malheureuses qui viennent l'assaillir, doit se réjouir de ces paroles : « Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers ; » ce qui ne doit pas s'entendre dans l'ordre uniquement matériel, mais aussi pour les manifestations de l'esprit et les œuvres de l'intelligence humaine. Les qualités du cœur sont méritoires, parce que les circonstances qui peuvent les empêcher sont bien petites, bien rares, bien futiles. La charité doit briller partout, malgré tout, pour tous, comme le soleil est pour tout le monde. L'homme peut empêcher l'intelligence de son prochain de se manifester, mais il ne peut rien sur le cœur. Les luttes contre l'adversité, les angoisses de la douleur, peuvent paralyser les élans du génie, mais elles ne peuvent arrêter ceux de la charité.

L'Esclavage.

L'esclavage ! Quand on prononce ce nom, le cœur a froid, parce qu'il voit devant lui l'égoïsme et l'orgueil. Un prêtre, lorsqu'il vous parle de l'esclavage, entend cet esclavage de l'âme qui abaisse l'esprit de l'homme et lui fait oublier sa conscience, c'est-à-dire sa liberté. Oh ! oui, cet esclavage de l'âme est horrible, et excite chaque jour l'éloquence de plus d'un prédicateur ; mais l'esclavage de l'ilote, l'esclavage du nègre, que devient-il à ses yeux ? Devant cette question le prêtre montre la croix et dit : « Espérez. » C'est, en effet, pour ces malheureux la consolation à offrir, et elle leur dit : « Quand votre corps sera déchiré sous le fouet, et que vous mourrez à la peine, ne songez plus à la terre ; songez au ciel. »

Ici nous touchons à une de ces questions graves et terribles qui bouleversent l'âme humaine et la jettent dans l'incertitude. Le nègre est-il à la hauteur des peuples de l'Europe, et la prudence humaine ou plutôt la justice humaine doit-elle leur montrer l'émancipation comme le plus sûr moyen d'arriver au progrès de la civilisation ? Les philanthropes, à cette question, montrent l'Évangile et disent : Jésus a-t-il parlé d'esclaves ? Non ; mais Jésus a parlé de résignation et a dit cette parole sublime : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » John Brown, quand je contemple votre cadavre au gibet, je me sens saisi d'une pitié profonde et d'une admiration enthousiaste ; mais la raison, cette brutale raison qui nous ramène sans cesse au pourquoi, nous fait dire en nous-mêmes : « Qu'auriez-vous fait après la victoire ? »

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et C[e] rue du Four-St-Germain, 43.

2 Allusion à une communication de Gérard de Nerval.

// REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 3. MARS 1862.

A nos correspondants.

Paris, 1er mars 1862.

Messieurs,

Vous connaissez le proverbe : A l'impossible nul n'est tenu ; c'est le bénéfice de ce principe que je viens réclamer auprès de vous. Depuis six mois, avec la meilleure volonté du monde, il m'a été matériellement impossible de mettre à jour ma correspondance, qui s'accumule au-delà de toutes prévisions. Je suis donc dans la position d'un débiteur qui demande des arrangements avec ses créanciers, sous peine de déposer son bilan. A mesure que quelques dettes sont payées, de nouvelles obligations arrivent plus nombreuses, si bien que l'arriéré croît sans cesse au lieu de décroître, et que je me trouve en ce moment en présence d'un passif de plus de deux cents lettres ; or, la moyenne étant d'environ dix par jour, je ne verrais aucun moyen de me libérer, si je n'obtenais de votre part un sursis illimité.

Loin de moi de me plaindre du nombre de lettres que je reçois, car c'est une preuve irrécusable de l'extension de la doctrine, et la plupart expriment des sentiments dont je ne puis qu'être profondément touché, et qui en font pour moi des archives d'un prix inestimable. Beaucoup, d'ailleurs, renferment d'utiles renseignements qui ne sont jamais perdus, et qui sont tôt ou tard utilisés, suivant les circonstances, parce qu'ils sont immédiatement classés selon leur spécialité.

La correspondance seule suffirait donc et au-delà pour absorber tous mes instants, et cependant elle constitue à peine le quart des occupations nécessitées par la tâche que j'ai entreprise, tâche dont j'étais loin de prévoir le développement au début de ma carrière spirite. Aussi

plusieurs publications très importantes se trouvent-elles arrêtées faute du temps nécessaire pour y travailler, et je viens de recevoir de mes guides spirituels l'invitation *pressante* de m'en occuper sans retard et *toute affaire cessante* pour des causes urgentes. Force m'est donc, à moins de faillir à l'accomplissement de l'œuvre si heureusement commencée, d'opérer une sorte de liquidation épistolaire pour le passé, et de me borner, pour l'avenir, aux réponses strictement nécessaires, en priant collectivement mes honorables correspondants d'agréer l'expression de ma vive et sincère gratitude pour les témoignages de sympathie qu'ils veulent bien me donner.

Parmi les lettres qui me sont adressées, beaucoup contiennent des demandes d'évocations, ou de contrôles d'évocations faites ailleurs ; on demande souvent aussi des renseignements sur l'aptitude à la médiumnité, ou sur des choses d'intérêts matériels. Je rappellerai ici ce que j'ai dit ailleurs sur la difficulté, et même les inconvénients de ces sortes d'évocations faites en l'absence des personnes intéressées, seules aptes à en vérifier l'exactitude et à faire les questions nécessaires, à quoi il faut ajouter que les Esprits se communiquent plus facilement et plus volontiers à ceux qu'ils affectionnent qu'à des étrangers qui leur sont indifférents. C'est pourquoi, à part toute considération relative à mes occupations, je ne puis accéder aux demandes de cette nature que dans des circonstances très exceptionnelles, et, dans tous les cas, jamais pour ce qui concerne les intérêts matériels. On s'épargnerait souvent la peine d'une multitude de demandes si l'on avait lu attentivement les instructions contenues à ce sujet dans le *Livre des Médiums*, chap. 26.

D'un autre côté, les évocations personnelles ne peuvent être faites dans les séances de la Société que lorsqu'elles offrent un sujet d'étude instructif et d'un intérêt général ; hors cela, elles ne peuvent avoir lieu que dans des séances spéciales ; or, pour satisfaire à toutes les demandes, une séance de deux heures par jour ne suffirait pas. Il faut en outre considérer que tous les médiums, *sans exception*, qui nous donnent leur concours, le font par *pure obligeance*, n'en admettant pas à d'autres conditions, et, comme ils ont leurs propres affaires, ils ne sont pas toujours disponibles, quelle que soit leur bonne volonté. Je conçois tout l'intérêt que chacun attache aux questions qui le concernent, et je serais heureux de pouvoir y répondre ; mais si l'on considère que ma position me met en rapport avec des milliers de personnes, on comprendra l'impossibilité où je suis de le faire. Il faut se figurer que certaines évocations n'exigent pas moins de cinq ou six heures de travail, tant pour les faire que pour les transcrire et les mettre au net, et que

toutes celles qui m'ont été demandées rempliraient deux volumes comme celui *des Esprits*. Au reste, les médiums se multiplient chaque jour, et il est bien rare de n'en pas trouver dans sa famille ou parmi ses connaissances, si on ne l'est pas soi-même, ce qui est toujours préférable pour les choses intimes ; il ne s'agit que d'essayer dans de bonnes conditions dont la première est de se bien pénétrer, avant toute tentative, des instructions sur la pratique du Spiritisme, si l'on veut s'épargner les déceptions.

A mesure que la doctrine grandit, mes relations se multiplient, et les devoirs de ma position augmentent, ce qui m'oblige à négliger un peu les détails pour les intérêts généraux, parce que le temps et les forces de l'homme ont des limites, et j'avoue que les miennes, depuis quelque temps, me font souvent défaut, ne pouvant prendre un repos qui me serait quelquefois d'autant plus nécessaire que je suis seul pour vaquer à tout.

Agréez, je vous prie, messieurs, la nouvelle assurance de mon affectueux dévouement.

ALLAN KARDEC.

Les Esprits et le blason.

Parmi les arguments que certaines personnes opposent à la doctrine de la réincarnation, il en est un que nous devons examiner, parce que, au premier aspect, il paraît assez spécieux. On dit qu'elle tendrait à rompre les liens de famille en les multipliant ; tel qui concentrait ses affections sur son père devrait les partager entre autant de pères qu'il aurait eu d'incarnations ; comment alors, une fois dans le monde des Esprits, se reconnaître au milieu de cette progéniture ? D'un autre côté, que devient la filiation des ancêtres, si celui qui croit descendre en ligne droite de Hugues Capet ou de Godefroy de Bouillon a vécu plusieurs fois ? si, après avoir été grand seigneur, il peut devenir roturier ? Voilà donc toute une lignée bouleversée !

A cela nous répondons d'abord que de deux choses l'une, ou cela est ou cela n'est pas ; si cela est, toutes les récriminations personnelles n'empêcheront pas que cela soit, car Dieu, pour régler l'ordre des choses, ne prend pas l'avis de tel ou tel, autrement chacun voudrait que le monde fût gouverné à sa guise. Quant à la multiplicité des liens de famille, nous dirons que certains pères n'ont qu'un enfant, tandis

que d'autres en ont douze et plus ; a-t-on songé à accuser Dieu de les obliger à diviser leur affection en plusieurs parts ? Et ces enfants, qui à leur tour ont des enfants, tout cela ne forme-t-il pas une famille nombreuse, dont l'aïeul ou le bisaïeul se glorifie au lieu de s'en plaindre ? Vous qui faites remonter votre généalogie à cinq ou six siècles, ne devrez-vous pas, une fois dans le monde des Esprits, partager votre affection entre tous vos ascendants ? Si vous vous attribuez une douzaine d'aïeux, eh bien ! vous en aurez le double ou le triple, voilà tout. Vous avez donc de vos sentiments affectueux une bien pauvre idée, puisque vous craignez qu'ils ne puissent suffire à aimer plusieurs personnes ! Mais, tranquillisez-vous ; je vais vous prouver qu'avec la réincarnation votre affection sera moins divisée que si elle n'existait pas. En effet, supposons que, dans votre généalogie, vous comptiez cinquante aïeux, tant ascendants directs que collatéraux, ce qui est peu si vous la faites remonter aux croisades ; par la réincarnation, il se peut que quelques-uns d'entre eux soient venus plusieurs fois, et qu'ainsi, au lieu de cinquante Esprits que vous comptiez sur la terre, vous n'en trouviez que la moitié dans l'autre monde.

Passons à la question de filiation. Avec votre système vous arrivez à un résultat tout autre que celui que vous espérez. S'il n'y a pas préexistence, antériorité de l'âme, l'âme n'a pas encore vécu ; donc la vôtre a été CRÉÉE en même temps que votre corps ; dans cet état de chose, elle n'a *aucun* rapport avec *aucun* de vos ancêtres. Supposons que vous descendiez en ligne directe de Charlemagne, qu'y a-t-il de commun entre vous et lui ? Que vous a-t-il transmis intellectuellement et moralement ? Rien, absolument rien. Par quoi tenez-vous à lui ? Par une série de corps qui tous sont pourris, détruits et dispersés ; ne voilà certes pas de quoi en être bien fier. Avec la préexistence de l'âme, au contraire, vous pouvez avoir eu avec vos ancêtres des rapports réels et sérieux, et plus flatteurs pour l'amour-propre. Donc, sans la réincarnation, il n'y a qu'une parenté corporelle par une transmission de molécules organiques de la même nature que celle des chevaux pur sang ; avec la réincarnation, il y a une parenté spirituelle ; quelle est celle des deux qui vaut le mieux ?

Vous objecterez, sans doute qu'avec la réincarnation un Esprit étranger peut s'être glissé dans votre lignée, et qu'au lieu de n'y compter que des gentilshommes, il peut s'y trouver un savetier. C'est parfaitement vrai ; mais à cela je n'y puis rien. Saint Pierre n'était qu'un pauvre pêcheur ; ne serait-il pas d'assez bonne maison pour qu'on eût à rougir de l'avoir dans sa famille ?

Et puis, parmi ces ancêtres aux noms retentissants, tous ont-ils eu une conduite bien édifiante, seule chose, à notre avis, dont on pourrait jusqu'à un certain point être honoré, quoique leur mérite ne fasse rien au nôtre ? Qu'on scrute la vie privée de ces paladins, de ces hauts-barons qui détroussaient les passants sans scrupule, et qui, de nos jours, seraient tout simplement traduits en cour d'assises pour leurs hauts faits ; de certains grands seigneurs pour qui la vie d'un vilain ne valait pas celle d'une pièce de gibier, puisqu'ils faisaient pendre un homme pour un lapin. Tout cela était peccadille, et ne ternit pas un blason ; mais se mésallier, introduire un sang roturier dans la famille, était un crime impardonnable ! Hélas ! on a beau faire, quand l'heure du départ sonne, et elle sonne pour le grand comme pour le petit, il n'en faut pas moins laisser sur la terre ses habits brodés, et les parchemins ne servent à rien devant le juge suprême qui prononce cette sentence terrible : *Quiconque s'élève sera abaissé !* S'il suffisait de descendre de quelque grand homme pour avoir sa place marquée d'avance au ciel, on l'achèterait à bon marché, puisque ce serait avec le mérite d'autrui. La réincarnation donne une noblesse plus méritante, la seule qui soit acceptée par Dieu, c'est d'avoir animé *soi-même* une série d'hommes de bien. Heureux celui qui pourra déposer aux pieds de l'Éternel le tribut des services qu'il aura rendus à l'humanité dans chacune de ses existences ; car la somme de ses mérites sera proportionnée au nombre de ses existences ; mais à celui qui ne pourra que se prévaloir de l'illustration de ses aïeux, Dieu dira : Pourquoi ne vous êtes-vous pas illustré vous-même ?

Un autre système pourrait en apparence concilier les exigences de l'amour-propre avec le principe de la non-réincarnation : c'est celui par lequel le père ne transmettrait pas à son fils le corps seul, mais aussi une portion de son âme ; de telle sorte que si vous descendez de Charlemagne, votre âme pourrait avoir sa souche dans la sienne. Très bien ; mais voyons à quelle conséquence nous arrivons. L'âme de Charlemagne, en vertu de ce système, aurait sa souche dans celle de son père, et ainsi, de proche en proche, jusqu'à Adam. Si l'âme d'Adam est la souche de toutes celles du genre humain, dont chacune transmet à son successeur quelques portions d'elle-même, les âmes actuelles seraient le produit d'un fractionnement qui dépasserait toutes les subdivisions homéopathiques. Il en résulterait que l'âme du père commun devait être plus complète, plus entière que celle de ses descendants ; il en résulterait encore que Dieu n'aurait créé qu'une seule âme se subdivisant à l'infini, et qu'ainsi chacun de nous ne serait pas une créature

directe de Dieu. Ce système laisserait d'ailleurs un immense problème à résoudre : celui des aptitudes spéciales. Si le père transmettait à son fils les principes de son âme, il lui transmettrait nécessairement ses vertus et ses vices, ses talents et ses inepties, comme il lui transmet certaines infirmités congéniales. Comment alors expliquer pourquoi des hommes vertueux ou de génie ont des enfants mauvais sujets ou crétins, et *vice versa* ? pourquoi une lignée serait-elle mêlée de bons et de mauvais ? Dites au contraire que chaque âme est individuelle, qu'elle a son existence propre et indépendante, qu'elle progresse, en vertu de son libre arbitre, par une série d'existences corporelles à chacune desquelles elle acquiert quelque chose de bon, et laisse quelque chose de mal, jusqu'à ce qu'elle ait atteint la perfection, et tout s'explique, tout s'accorde avec la raison, avec la justice de Dieu, même au profit de l'amour-propre.

M. Salgues (d'Angers), dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, n'est pas partisan de la réincarnation. Dès l'apparition du *Livre des Esprits*, il nous écrivit une longue lettre dans laquelle il combattait cette doctrine par des arguments basés sur son incompatibilité avec les liens de famille. Dans cette lettre, datée du 18 septembre 1857, il nous donne sa généalogie remontant, sans interruption, aux Carlovingiens, et nous demande ce que devient cette glorieuse filiation, avec le mélange des Esprits par la réincarnation. Nous en extrayons le passage suivant :

« Mais à quoi serviraient donc les tableaux généalogiques ? J'ai le mien, *complet*, *régulier* ; d'une part, depuis les ancêtres de Charlemagne, et, de l'autre, depuis la fille de l'émir Muza, un des descendants abbassides de Mahomet, dixième génération, par son mariage avec Garcie, prince de Navarre, père, avec elle, de Garcie Ximénès, roi de Navarre, et enfin cette généalogie est continuée, au moyen des alliances, par des souverains de presque toutes les cours de l'Europe, jusqu'à l'époque d'Alphonse VI, roi de Castille, puis dans les maisons de Comminges, de Lascaris Vintimille, de Montmorency, de Turenne et enfin des comtes et seigneurs Palhasse de Salgues, en Languedoc ; ce qui peut se vérifier dans l'*Art de vérifier les dates*, les Bénédictins de Saint-Maur, dans le *Dictionnaire de la noblesse de France*, dans l'*Armorial*, dans le père Anselme, Noreri, etc. Mais si nous ne tenons pas à nos pères autrement que par la matière charnelle qui a reçu notre Esprit, n'y a-t-il pas partout des lacunes, de très notables solutions de continuité ? C'est une voie tracée sur le sable qui se perd en cent endroits. Qu'il nous soit donc permis de croire que si l'Esprit ne se transmet

pas, l'âme est à l'homme ce que l'arôme est à la fleur. Or, Swedenborg ne dit-il pas dans les arcanes qu'il n'y a rien de perdu dans la nature ? et que l'arôme des fleurs reproduit de nouvelles fleurs d'autres régions que celle d'où il est sorti ? C'est donc par l'âme, qui n'est point l'Esprit, qu'il existerait une chaîne *peut-être* mi-spirituelle des générations. S'il avait plu à mon Esprit de sauter huit ou dix générations de temps à autre, où reconnaîtrais-je mes aïeux ? »

M. Salgues, comme on le voit, ne tient pas à ne procéder que du corps ; mais comment concilier les rapports d'Esprit à Esprit avec la non-préexistence de l'âme ? S'il y avait entre eux, dans la filiation, des rapports nécessaires, comment le descendant de tant de souverains serait-il aujourd'hui un simple propriétaire angevin ? N'est-ce pas, aux yeux du monde, une rétrogradation ? Nous ne révoquons point en doute l'authenticité de sa généalogie, et nous l'en félicitons, puisque cela lui fait plaisir, mais nous n'en dirons pas moins que nous l'estimons mieux pour ses vertus personnelles que pour celles de ses aïeux.

L'autorité de Swedenborg est ici fort contestable quand il attribue à l'arôme des fleurs leur reproduction ; cette huile essentielle, volatile qui donne l'arôme, n'a jamais eu la faculté reproductrice, qui réside dans le pollen seul. La comparaison manque donc de justesse ; car si l'âme ne fait que déteindre, par son parfum, sur l'âme qui lui succède, elle ne la crée pas ; toutefois, elle devrait lui transmettre ses propres qualités, et, dans cette hypothèse, nous ne verrions pas pourquoi le descendant de Charlemagne n'aurait pas rempli le monde de l'éclat de ses actions, tandis que Napoléon ne s'appuierait que sur une âme vulgaire. Qu'on dise que Napoléon descend de Charlemagne, ou mieux encore a été Charlemagne, qu'il est venu au dix-neuvième siècle continuer l'œuvre commencée au huitième, on le comprendrait ; mais, avec le principe de l'unité d'existence, rien ne rattache Charlemagne à ses descendants, si ce n'est cet arôme transmis de proche en proche sur des âmes *non créées* ; et alors comment expliquer pourquoi, parmi ses descendants, il y a eu tant d'hommes nuls et indignes, et pourquoi Napoléon est un plus grand génie que ses aïeux obscurs ? Quoi qu'on fasse, sans la réincarnation, on se heurte à chaque pas contre des difficultés insolubles que la préexistence de l'âme seule résout d'une manière à la fois simple, logique et complète, puisqu'elle donne raison de tout.

Une autre question. Il est un fait connu, c'est que les familles s'abâtardissent et dégénèrent quand les alliances ne sortent pas de ligne directe ; il en est de même des races humaines aussi bien que des races animales. Pourquoi donc la nécessité des croisements ? que devient

alors l'unité de souche ? N'y a-t-il pas là mélange d'Esprits, intrusion d'Esprits étrangers à la famille ? Nous traiterons un jour cette grave question avec tous les développements qu'elle comporte.

Entretiens d'outre-tombe.

M. Jobard.

Depuis sa mort, M. Jobard s'est plusieurs fois communiqué à la Société, aux séances de laquelle il dit assister presque toujours ; avant d'en publier la relation, nous avons préféré attendre d'avoir une série de manifestations formant un ensemble qui permît de les mieux juger. Nous avions l'intention de l'évoquer à la séance du 8 novembre, lorsqu'il a prévenu notre désir en se communiquant spontanément. (Voir la notice nécrologique publiée dans la *Revue spirite* du mois de décembre 1861.)

(Société spirite de Paris, 8 novembre 1861. - Médium, madame Costel.)

Dictée spontanée.

Me voici, moi que vous allez évoquer et qui veux me manifester d'abord à ce médium que j'ai vainement sollicité jusqu'ici.

Je veux d'abord vous raconter mes impressions au moment de la séparation de mon âme : j'ai senti un ébranlement inouï, je me suis rappelé tout à coup ma naissance, ma jeunesse, mon âge mûr ; toute ma vie s'est retracée nettement à mon souvenir. Je n'éprouvais qu'un pieux désir de me retrouver dans les régions révélées par notre chère croyance ; puis, tout ce tumulte s'est apaisé. J'étais libre et mon corps gisait inerte. Ah ! mes chers amis, quelle ivresse de dépouiller la pesanteur du corps ! quelle ivresse d'embrasser l'espace ! Ne croyez cependant pas que je sois devenu tout à coup un élu du Seigneur ; non, je suis parmi les Esprits qui, ayant un peu retenu, doivent encore beaucoup apprendre. Je n'ai pas tardé à me souvenir de vous, *mes frères en exil*, et, je vous l'assure, toute ma sympathie, tous mes vœux vous ont enveloppés. J'ai eu aussitôt le pouvoir de me communiquer, et je l'aurais fait avec ce médium qui a craint d'être trompé ; mais qu'il se rassure nous l'aimons.

Vous voulez savoir quels sont les Esprits qui m'ont reçu ? quelles ont été mes impressions ? Mes amis ont été tous ceux que nous évo-

quons, tous les frères qui ont partagé nos travaux. J'ai vu la splendeur, mais je ne puis la décrire. Je me suis appliqué à discerner ce qui était vrai dans les communications, prêt à redresser toutes les assertions erronées ; prêt, enfin, à être le chevalier de la vérité dans l'autre monde, comme je l'ai été dans le vôtre. Nous causerons donc beaucoup, et ce n'est qu'un préambule pour montrer au cher médium mon désir d'être évoqué par elle, et à vous ma bonne volonté pour répondre aux questions que vous allez m'adresser

JOBARD.

Entretien.

1. De votre vivant, vous nous aviez recommandé de vous appeler quand vous auriez quitté la terre ; nous le faisons, non seulement pour nous conformer à votre désir, mais surtout pour vous renouveler le témoignage de notre bien vive et sincère sympathie, et aussi dans l'intérêt de notre instruction, car vous, mieux que personne, êtes à même de nous donner des renseignements précis sur le monde où vous vous trouvez. Nous serons donc heureux si vous voulez bien répondre à nos questions. — *Rép*. A cette heure, ce qui importe le plus, c'est votre instruction. Quant à votre sympathie, je la vois, et je n'en entends plus seulement l'expression par les oreilles, ce qui constitue un grand progrès.

2. Pour fixer nos idées, et ne pas parler dans le vague, autant que pour l'instruction des personnes étrangères à la Société et qui sont présentes à la séance, nous vous demanderons d'abord à quelle place vous êtes ici, et comment nous vous verrions si nous pouvions vous voir ? — *R*. Je suis près du médium ; vous me verriez sous l'apparence du Jobard qui s'asseyait à votre table, car vos yeux mortels non dessillés ne peuvent voir les Esprits que sous leur apparence mortelle.

3. Auriez-vous la possibilité de vous rendre visible pour nous, et si vous ne le pouvez pas, qu'est-ce qui s'y oppose ? — *R*. La disposition qui vous est toute personnelle. Un médium voyant me verrait : les autres ne me voient pas.

4. Cette place est celle que vous occupiez de votre vivant, quand vous assistiez à nos séances, et que nous vous avons réservée. Ceux donc qui vous y ont vu, doivent se figurer vous y voir tel que vous étiez alors. Si vous n'y êtes pas avec votre corps matériel, vous y êtes avec votre corps fluidique qui a la même forme ; si nous ne vous voyons pas avec les yeux du corps, nous vous voyons avec ceux de la pensée ; si

vous ne pouvez vous communiquer par la parole, vous pouvez le faire par l'écriture à l'aide d'un interprète ; nos rapports avec vous ne sont donc nullement interrompus par votre mort, et nous pouvons nous entretenir avec vous aussi facilement et aussi complètement qu'autrefois. Est-ce bien ainsi que sont les choses ? — *R.* Oui, et vous le savez depuis longtemps. Cette place, je l'occuperai souvent, et à votre insu même, car mon Esprit habitera parmi vous.

5. Il n'y a pas très longtemps que vous étiez assis à cette même place ; les conditions dans lesquelles vous y êtes maintenant vous semblent-elles étranges ? Quel effet ce changement produit-il en vous ? — *R.* Ces conditions ne me semblent pas étranges, car je n'ai pas subi de trouble, et mon Esprit désincarné jouit d'une netteté qui ne laisse dans l'ombre aucune des questions qu'il envisage.

6. Vous souvenez-vous d'avoir été dans ce même état avant votre dernière existence, et y trouvez-vous, quelque chose de changé ? — *R.* je me rappelle mes existences antérieures, et je trouve que je suis amélioré. Je vois, et je m'assimile ce que je vois. Lors de mes précédentes incarnations, Esprit troublé, je ne m'apercevais que des lacunes terrestres.

7. Vous souvenez-vous de votre avant-dernière existence, de celle qui a précédé M. Jobard ? — *R.* Dans mon avant-dernière existence, j'étais un ouvrier mécanicien, rongé par la misère et le désir de perfectionner mon travail. J'ai réalisé, étant Jobard, les rêves du pauvre ouvrier, et je loue Dieu dont la bonté infinie a fait germer la plante dont il avait déposé la graine dans mon cerveau.

(11 novembre. Séance particulière. — Médium, madame Costel.)

8. *Evocation*. — *R.* Je suis là, enchanté de trouver l'occasion désirée de te parler (au médium) et à vous aussi.

9. Il nous semble que vous avez un faible pour ce médium ? — *R.* Ne me le reprochez pas, parce qu'il a fallu que je devinsse Esprit pour le lui témoigner.

10. Vous êtes-vous déjà communiqué ailleurs ? — *R.* Je ne me suis encore que peu communiqué ; dans beaucoup d'endroits un Esprit a pris mon nom ; quelquefois j'étais près de lui sans pouvoir le faire directement ; ma mort est si récente que j'appartiens encore à certaines influences terrestres. Il faut une parfaite sympathie pour que je puisse exprimer ma pensée. Dans peu, j'agirai indistinctement ; je ne le peux pas encore, je le répète. Lorsqu'un homme un peu connu meurt, il est

appelé de tous côtés ; mille Esprits s'empressent de revêtir son individualité ; c'est ce qui est arrivé pour moi en plusieurs circonstances. Je vous assure qu'aussitôt après la délivrance, peu d'Esprits peuvent se communiquer, même à un médium préféré.

11. Depuis vendredi vos idées se sont-elles un peu modifiés ? — *R*. Je suis absolument dans les mêmes que vendredi. Je me suis encore peu occupé des questions, purement intellectuelles dans le sens où vous le prenez ; comment le pourrais-je, ébloui, entraîné comme je le suis par le merveilleux spectacle qui m'entoure ? Le lien du Spiritisme, plus puissant que vous autres hommes ne pouvez le concevoir, peut seul attirer mon être vers cette terre que j'abandonne, non pas avec joie, ce serait une impiété, mais avec la profonde reconnaissance de la délivrance.

12. Voyez-vous les Esprits qui sont ici avec nous ? — *R*. Je vois surtout *Lazare* et *Eraste* ; puis, plus éloigné, l'*Esprit de vérité* planant dans l'espace ; puis une foule d'Esprits amis qui vous entourent, pressés et bienveillants. Soyez heureux, amis, car de bonnes influences vous disputent aux calamités de l'erreur.

13. Encore une question, je vous prie. Connaissez-vous les causes de votre mort ? — *R*. Ne me parlez pas encore de cela.

Remarque. — Madame Costel dit avoir reçu une communication chez elle, par laquelle on lui annonçait que M. Jobard était mort parce qu'il voulait dépasser le but actuellement assigné au Spiritisme. Son départ aurait ainsi été précipité par ce motif. M. Jobard, personnellement, ne s'est point encore expliqué à ce sujet. Plusieurs autres communications sembleraient corroborer l'opinion ci-dessus ; mais ce qui ressort de certains faits, c'est une sorte de mystère sur les véritables causes de sa mort précipitée, qui, dit-on, sera expliquée plus tard.

(Société, 22 novembre 1861.)

14. De votre vivant, vous partagiez l'opinion qui a été émise sur la formation de la terre par l'incrustation de quatre planètes qui auraient été soudées ensemble. Êtes-vous toujours dans cette même croyance ? — *R*. C'est une erreur. Les nouvelles découvertes géologiques prouvent les convulsions de la terre et sa formation successive. La terre, comme les autres planètes, a eu sa vie propre, et Dieu n'a pas eu besoin de ce grand désordre ou de cette agrégation de planètes. L'eau et le feu sont les seuls éléments organiques de la terre.

15. Vous pensiez aussi que les hommes pouvaient entrer en cata-

lepsie pendant un temps illimité, et que le genre humain a été apporté de cette façon à la terre ? — *R*. Illusion de mon imagination, qui dépassait toujours le but. La catalepsie peut être longue, mais non indéterminée. Traditions, légendes grossies par l'imagination orientale. Mes amis, j'ai déjà beaucoup souffert en repassant les illusions dont j'ai nourri mon esprit : ne vous y trompez pas. J'avais beaucoup appris, et, je puis le dire, mon intelligence, prompte à s'approprier ses vastes et diverses études, avait gardé de ma dernière incarnation l'amour du merveilleux et du composé puisé dans les imaginations populaires.

(Bordeaux, 24 novembre 1861. — Médium, madame Cazemajoux.)

16. *Evocation*. — *R*. C'est donc toujours à recommencer ? Eh bien ! que voulez-vous ? me voilà.

17. Nous venons d'apprendre votre mort ; voudriez-vous, vous, l'un des champions de notre doctrine, répondre à quelques-unes de nos questions ? — *R*. Tenez, je ne sais pas trop avec qui je suis, mais les Esprits me disent que ce médium a obtenu quelques dissertations insérées dans la *Revue* et qui m'ont fait plaisir ; il faut que je lui en fasse à mon tour. — Je ne suis pas pour longtemps absent de la terre ; dans quelques années j'y revivrai pour reprendre le cours de la mission que j'avais à y remplir, car elle a été arrêtée par l'ange de la délivrance.

18. Vous parlez d'une mission que vous aviez à remplir sur la terre ; voulez-vous nous la faire connaître ? — *R*. Mission de progrès intellectuel et moral à l'état de germe. La doctrine ou science spirite contient les éléments féconds qui doivent développer, faire croître et mûrir les idées modernes de liberté, d'unité et de fraternité ; c'est pour cela qu'il ne faut pas craindre de lui donner l'élan vigoureux qui lui fera franchir les obstacles avec une force que rien ne pourra maîtriser.

19. En marchant plus vite que le temps, n'avons-nous pas à craindre de nuire à la doctrine ? — *R*. Vous renverseriez ses adversaires ; votre lenteur leur laisse gagner du terrain. Je n'aime pas l'allure lourde et pesante de la tortue ; je lui préfère le vol audacieux du roi des airs.

Remarque. Ceci est une erreur ; les partisans du Spiritisme gagnent chaque jour du terrain, tandis que ses adversaires en perdent. M. Jobard est toujours enthousiaste ; il ne comprend pas qu'avec la prudence on arrive plus sûrement au but, tandis qu'en se jetant tête baissée contre l'obstacle, on risque de compromettre sa cause. A. K.

20. Comment expliquer alors les desseins de Dieu en vous arrachant à la terre d'une manière si subite, s'il avait en vous l'instrument néces-

saire pour la marche rapide de l'humanité vers le progrès moral et intellectuel ? — *R.* Oh ! une partie des Spirites avec mes idées, quel levier ! Mais non ; la crainte les paralyse !

21. Pouvez-vous nous rendre compte des desseins de Dieu en vous appelant à lui avant l'achèvement de votre mission ? — *R.* Je n'en suis pas fâché ; je vois et j'apprends pour être plus fort quand l'heure du combat aura sonné. Redoublez de ferveur et de zèle pour la noble et sainte cause de l'humanité ; une existence seule ne peut suffire à voir s'accomplir la crise qui doit transformer la société, et beaucoup d'entre vous qui préparez les voies, revivront quelque temps après pour aider de nouveau à l'œuvre sainte et bénie. Je vous en ai dit assez pour ce soir, n'est-ce pas ? Mais je suis à votre disposition ; je reviendrai, parce que vous êtes un bon et fervent adepte. Adieu, je veux assister ce soir à la séance de notre cher maître Allan Kardec.

22. Vous n'avez pas répondu à ma question sur les desseins de Dieu en vous rappelant avant l'achèvement de votre mission. — *R.* Nous sommes des instruments propres à aider ses desseins ; il nous brise à sa volonté, et nous remet sur la scène quand il le croit utile. Soumettons-nous donc à ses décrets sans chercher à les approfondir, car nul n'a le droit de déchirer le voile qui cache aux Esprits ses décrets immuables.

Au revoir !

JOBARD.

(Passy, 20 décembre 1861. — Médium, madame Dozon.)

23. *Evocation.* — *R.* Je ne sais pourquoi vous m'évoquez ; je ne vous suis rien, et dès lors ne vous dois rien ; aussi, ne vous répondrais-je pas, sans l'Esprit de *vérité* qui me dit que c'est Kardec qui vous a demandé de me faire venir vers vous. Eh bien ! me voilà ; que dois-je vous dire ?

24. M. Allan Kardec nous a en effet priés de vous évoquer dans le but d'avoir un contrôle des diverses communications obtenues de vous en les comparant entre elles ; c'est une étude, et nous espérons que vous voudrez bien vous y prêter, dans l'intérêt de la science spirite, en nous décrivant votre situation et vos impressions depuis que vous avez quitté la terre. — *R.* Je n'étais pas en tout dans le vrai pendant ma vie terrestre ; je commence à le savoir ; mes idées, en s'épurant du trouble, arrivent à une clarté nouvelle, et dès lors je reviens des *erreurs* de mes croyances. Cela est une grâce de la bonté de Dieu, mais elle est un peu tardive. M. Allan Kardec n'avait pas pour mon Esprit une totale sympathie, et cela devait être : il est positif dans sa foi ; moi, je

rêvais et cherchais souvent à côté de la réalité. Je ne sais au juste ce que je voulais, sinon une vie meilleure que celle que j'avais ; le Spiritisme me la montra, et le plus éclairé des Spirites me leva le voile de la vie des Esprits. Ce fut LA VÉRITÉ qui l'inspira ; le *Livre des Esprits* me fit une vraie révolution dans l'âme et un bien impossible à dire ; mais il y a eu en mon esprit des doutes sur plusieurs choses qui se montrent à moi aujourd'hui sous un tout autre jour. Je vous l'ai dit au début de cette communication : l'Esprit en se dégageant du trouble me montre ce que je ne voyais pas. L'Esprit s'éloigne ; son dégagement n'est pas total encore ; cependant, il s'est déjà communiqué plusieurs fois ; mais, chose bizarre pour vous peut-être, c'est le changement qui se fait aux yeux des évocateurs dans les communications de l'Esprit Jobard.

Ce même médium obtint ensuite la communication spontanée suivante :

Jobard était un Esprit chercheur, voulant monter, toujours monter. Les idées spirites lui semblaient un cadre trop étroit. Jobard représentait l'Esprit de *curiosité* ; il voulait savoir, toujours savoir. Ce besoin, cette soif, l'ont poussé aux recherches qui dépassaient les limites de ce que Dieu veut que vous sachiez ; mais qu'on ne tente pas d'arracher le voile qui couvre les mystères de sa puissance ! Jobard a porté les mains sur l'arche, il a été foudroyé. Cela est un enseignement : cherchez le soleil, mais n'ayez pas l'audace de le fixer, ou vous deviendriez aveugles. Dieu ne vous donne-t-il pas assez en envoyant les Esprits ? Laissez donc à la mort le pouvoir que Dieu lui a octroyé : celui de lever le voile à qui en est digne ; alors vous pourrez regarder Dieu, soleil des cieux, sans être ni aveuglés ni foudroyés par la puissance qui vous dit : « Ne va pas plus loin. » Voilà ce que je dois vous dire.

LA VÉRITÉ.

(Société, 3 janvier 1862. — Médium, madame Costel.)

Nota. — M. Jobard s'est manifesté plusieurs fois chez M. et Mme P…, membres de la Société. Une fois, entre autres, il s'est montré spontanément, et sans qu'on songeât à lui, à une somnambule qui le dépeignit d'une manière très exacte et dit son nom, quoiqu'elle ne l'eût jamais connu. Une conversation s'étant engagée entre lui et M. P…, par l'intermédiaire de la somnambule, il rappela diverses particularités qui ne purent laisser aucun doute sur son identité. Une chose surtout les avait frappés, c'est que, la seule fois où ils eurent occasion de le voir à la Société, il avait eu pendant presque toute la séance les yeux fixés sur eux,

comme s'il eût cherché en eux des personnes de connaissance ; circonstance qu'ils avaient oubliée, et que l'Esprit de M. Jobard leur rappela par l'intermédiaire de la somnambule. M. et M[me] P…, qui n'avaient jamais eu de rapports avec lui de son vivant, désirèrent connaître le motif de la sympathie qu'il paraissait avoir pour eux. C'est à ce sujet, qu'il dicta la communication suivante :

Incrédule ! tu avais besoin de cette confirmation de la somnambule pour croire à mon identité ! Ingrat ! tu m'as oublié trop longtemps sous le prétexte que d'autres s'en souvenaient trop. Mais laissons les reproches et causons : abordons le sujet pour lequel tu m'as fait évoquer. Je puis facilement expliquer pourquoi mon attention était excitée par la vue de ce couple qui m'était étranger, mais qu'une sorte d'instinct, de seconde vue, de prescience me faisait reconnaître. Après ma délivrance, j'ai vu que nous nous étions connus précédemment, et je suis *revenu* vers eux : c'est le mot.

Je commence à vivre spirituellement, plus paisible et moins troublé par les évocations à travers champs qui pleuvaient sur moi. La mode règne même sur les Esprits ; lorsque la mode Jobard fera place à une autre et que je rentrerai dans le néant de l'oubli humain, je prierai alors mes amis sérieux, et j'entends par-là ceux dont l'intelligence n'oublie pas, je les prierai de m'évoquer ; alors nous creuserons des questions traitées trop superficiellement, et votre Jobard, complètement transfiguré, pourra vous être utile, ce qu'il souhaite de tout son cœur.

JOBARD.

(Au médium, madame Costel.) — Je reviens ; tu désires savoir pourquoi je manifeste une préférence pour toi. Lorsque j'étais mécanicien, tu étais poète, et je t'ai connue à l'hôpital où tu es morte, madame !

JOBARD.

(Montréal (Canada), 19 décembre 1861.)

M. Henri Lacroix nous écrit de Montréal qu'il avait adressé trois lettres à M. Jobard, mais celui-ci n'en reçut que deux, la troisième étant arrivée trop tard ; il ne répondit qu'à la première. M. Lacroix ayant appris sa mort par les journaux, eut des communications de plusieurs Esprits signées Voltaire, Volney, Franklin, et attestant que la nouvelle était fausse, et que M. Jobard se portait très très bien. La *Revue spirite* vint lever ses doutes en confirmant l'événement. C'est alors que l'Esprit de M. Jobard étant évoqué lui donna la communication

ci-après, dont M. Lacroix nous prie de vouloir bien contrôler l'exactitude.

Mon cher maître, je suis mort, dites-vous ; je ne suis pas mort, puisque je vous parle. Ceux qui ont pris sur eux de vous dire que je n'étais pas trépassé ont peut-être voulu vous jouer un tour. Je ne les connais pas encore, mais je les connaîtrai et je saurai le motif qui les a fait agir ainsi. Ecrivez à Kardec et je vous répondrai. Je ne pourrai pas, je pense, vous répondre par la table, mais dans tous les cas essayez-la, je ferai de mon mieux. Les deux lettres que j'ai reçues de vous ont *fortement contribué à causer mon trépas* ; vous saurez plus tard comment.

JOBARD.

M. Jobard, évoqué à ce sujet le 10 janvier, dans la Société de Paris, répondit qu'il se reconnaissait l'auteur de cette communication ; mais que le prétendu portrait tracé à la suite n'était ni *lui* ni de *lui*, ce que nous croyons sans peine, car il ne lui ressemble en aucune façon.

Dem. Comment les deux lettres que vous avez reçues ont-elles pu contribuer à votre mort ? — *R*. Je ne puis et ne veux dire ici qu'une chose, c'est que la lecture de ces deux lettres après mon repas a déterminé la congestion qui m'a emporté, ou délivré si vous aimez mieux.

Remarque. Pendant que le médium écrivait cette réponse, et avant qu'elle ne fût lue, un autre médium reçut la réponse suivante de son guide particulier :

« Explication difficile qu'il ne vous donnera pas en détail ; il est de ces choses que Jobard ne peut dire ici. »

Dem. M. Lacroix désire savoir par quelle raison plusieurs Esprits sont venus spontanément démentir la nouvelle de votre mort ? — *R*. S'il avait fait plus d'attention, il aurait facilement reconnu la supercherie. Combien de fois faudra-t-il répéter qu'il faut presque absolument se défier des communications spontanées données à propos d'un fait, affirmant ou niant de propos délibéré ! Les Esprits ne trompent que ceux qui se laissent tromper.

Remarque. Pendant cette réponse, un autre médium écrit ce qui suit : « Esprits qui aiment à jacasser sans se soucier de la vérité. Il en est de certains Esprits comme des hommes : ils apprennent des nouvelles, les affirment ou les démentent avec la même facilité. »

Il est évident que les noms qui ont signé le démenti donné à la mort de M. Jobard sont apocryphes. Il suffisait, pour le reconnaître, de considérer que des Esprits comme Franklin, Volney et Voltaire, ont à s'occuper de choses plus sérieuses, et que de pareils détails sont incompatibles avec leur caractère ; cela seul devait inspirer des doutes

sur leur identité, et, par conséquent, sur la véracité des communications. Nous ne saurions trop le répéter : une étude préalable, complète et attentive de la science spirite, peut seule donner les moyens de déjouer les mystifications des Esprits trompeurs auxquels sont en butte tous les novices manquant de l'expérience nécessaire.

Dem. Vous n'avez répondu qu'à la première lettre de M. Lacroix ; il désire avoir une réponse aux deux dernières, et surtout à la troisième qui avait, disait-il, un cachet particulier qui ne pouvait être compris que de vous. — *R*. Il l'aura plus tard ; pour le moment je ne le puis. Il serait inutile de la provoquer, autrement il pourrait être certain que ce ne serait pas moi qui répondrais.

(Société spirite de Paris, 21 février 1862. — Médium, mademoiselle Stéphanie.)

Lors de la souscription ouverte par la Société au profit des ouvriers de Lyon, un membre a versé 50 fr., dont 25 pour son propre compte, et 25 au nom de M. Jobard. Ce dernier donna à ce sujet la communication suivante :

« Je vais répondre encore une fois, mon cher Kardec ; je suis flatté et reconnaissant de ne pas avoir été oublié parmi mes frères spirites. Merci au cœur généreux qui vous a porté l'offrande que je vous eusse donnée si j'avais encore habité votre monde. Dans celui où j'habite maintenant, on n'a pas besoin de monnaie ; il m'a donc fallu puiser dans la bourse de l'amitié pour donner des preuves matérielles que j'étais touché de l'infortune de mes frères de Lyon. Braves travailleurs qui ardemment cultivez la vigne du Seigneur, combien vous devez croire que la charité n'est pas un vain mot, puisque petits et grands vous ont montré sympathie et fraternité. Vous êtes dans la grande voie humanitaire du progrès ; puisse Dieu vous y maintenir, et puissiez-vous être plus heureux ; les Esprits amis vous soutiendront et vous triompherez !

JOBARD.

Souscription à l'effet d'élever un monument à la mémoire de M. Jobard.

Les journaux ayant annoncé une souscription pour élever un monument à M. Jobard, M. Allan Kardec en fit part à la Société dans la séance du 31 janvier dernier, ajoutant qu'il se proposait d'en parler dans la *Revue*, mais qu'il avait cru devoir ajourner l'annonce de cette souscription, attendu qu'elle aurait eu peu de chances favorables étant mise en regard de celle pour les ouvriers, et qu'on n'aurait pas manqué

de faire la réflexion qu'il valait mieux donner du pain aux vivants que des pierres aux morts.

M. Jobard, interrogé sur ce qu'il en pensait, répondit : « Certainement ; mais J'ai réfléchi : vous voulez savoir si j'aime les statues ; donnez d'abord votre argent aux malheureux, et si, par hasard, dans les coutures de votre gousset se sont arrêtées quelques pièces de 5 fr., faites ériger une statue, cela fera toujours vivre un artiste. »

En conséquence, la Société recevra les dons qui lui seront faits dans cette intention, et en opérera le versement au bureau du journal *la Propriété industrielle*, rue Bergère, 21, où la souscription est ouverte.

Carrère. — Constatation d'un fait d'identité.

L'identité des Esprits qui se manifestent est, comme on le sait, une des difficultés du Spiritisme, et les moyens que l'on emploie pour la vérifier conduisent souvent à des résultats négatifs ; les meilleures preuves, à cet égard, sont celles qui naissent de la spontanéité des communications. Quoique ces preuves ne soient pas rares, quand on en a de bien caractérisées, il est bon de les constater, pour sa propre satisfaction d'abord et comme sujet d'étude, et, en outre, pour répondre à ceux qui en nient la possibilité, probablement parce que, s'y étant mal pris, ils n'ont pas réussi, ou bien parce que c'est chez eux un système préconçu. Nous répéterons ce que nous avons dit autre part, que l'identité des Esprits qui ont vécu à une époque reculée et qui viennent donner des enseignements est à peu près impossible à établir, et qu'il ne faut attacher aux noms qu'une importance relative ; ce qu'ils disent est-il bon ou mauvais, rationnel ou illogique, digne ou indigne du nom signé ? là est toute la question. Il n'en est pas de même des Esprits contemporains, dont le caractère et les habitudes nous sont connus, et qui peuvent prouver leur identité par des particularités de détail ; particularités que l'on obtient rarement quand on les leur demande, et qu'il faut savoir attendre. Tel est le fait relaté dans la lettre suivante :

Bordeaux, 25 janvier 1862.

« Mon cher monsieur Kardec,

« Vous savez que nous avons l'habitude de vous soumettre tous nos travaux, nous en rapportant entièrement à vos lumières et à votre expérience pour les apprécier ; aussi quand, pour nous, les faits sont frappants d'identité, nous nous bornons à vous les faire connaître dans tous leurs détails.

« M. Guipon, contrôleur de comptabilité à la Compagnie des chemins de fer du Midi, membre du groupe directeur de la Société spirite de Bordeaux, m'écrivit, à la date du 14 de ce mois, la lettre suivante :

« Mon cher monsieur Sabô, permettez-moi de vous adresser la prière de faire en séance l'évocation de l'Esprit de Carrère, sous-chef d'équipe à la gare de Bordeaux, tué en commandant une manœuvre le 18 décembre dernier. Ci-joint, et sous enveloppe, le détail des faits que je désire faire constater et qui seraient pour nous, je crois, un sujet sérieux d'étude et d'instruction. Vous m'obligerez également de n'ouvrir ce pli qu'après l'évocation.

« L. GUIPON. »

Le 18 du même mois, dans une réunion à d'une dizaine de personnes honorables de notre ville, nous fîmes l'évocation demandée :

1. Évocation de l'Esprit de Carrère. — *R.* Me voilà.

2. Quelle est votre position dans le monde des Esprits ? — *R.* Je ne suis ni heureux ni malheureux. Je suis d'ailleurs souvent sur la terre ; je me montre à quelqu'un qui n'est pas trop content de me voir.

3. Dans quel but vous manifestez-vous à cette personne ? — *R.* Ah ! voyez-vous, c'est que j'allais mourir ; j'avais peur et on avait peur pour moi. On cherchait partout un *Christ* pour m'aider à franchir le difficile passage de la vie à la mort, et *la personne à qui je me montre en avait un qu'elle a refusé de prêter* pour l'appliquer sur mes lèvres mourantes, et déposer entre mes mains comme un gage de paix et d'amour. Eh bien ! elle en a pour longtemps à me voir *autour du Christ* ; elle m'y verra toujours. Maintenant, je m'en vais ; je suis mal à l'aise ici ; laissez-moi partir. Adieu.

Immédiatement après cette évocation, j'ouvris le pli cacheté, qui contenait les détails suivants :

« Lors de la mort de Carrère, sous-chef d'équipe à Bordeaux, tué le 18 décembre dernier, M. Beautey, chef de gare P V, fit transporter le corps à la gare des voyageurs et prescrivit à un homme d'équipe d'aller à son domicile demander à madame Beautey un Christ pour le placer sur le cadavre. Cette dame répondit en prétendant que le Christ était cassé, et qu'elle ne pouvait conséquemment le prêter.

« Vers le 10 janvier courant, madame Beautey confessa à son mari que le Christ qu'elle avait refusé n'était point cassé, mais qu'elle ne voulait pas le prêter afin, dit-elle, de ne plus avoir à éprouver les

émotions occasionnées à la suite d'un semblable accident survenu précédemment et à peu près dans les mêmes conditions. Elle ajouta ensuite que jamais plus elle ne refusera rien à un mort, et expliqua ces paroles ainsi : — Pendant toute la nuit de la mort de cet homme, il est resté visible pour moi ; très longtemps je l'ai vu placé *autour du Christ*, puis à ses côtés.

« Madame Beautey, qui n'avait jamais vu ni entendu parler de cet homme, le désignait avec tant de justesse à son mari que celui-ci le reconnut comme s'il avait été présent. Madame Beautey, du reste, à l'état de veille, n'en est pas à voir les Esprits pour la première fois ; cependant, un fait est à remarquer, c'est que l'Esprit de Carrère l'a fortement impressionnée, ce qui ne lui est pas encore arrivé quand elle a vu d'autres Esprits. — Signé *Guipon*. »

« Plus bas se trouve la mention suivante :

« Cette narration est parfaitement exacte.

« Signé — *Beautey*, chef de gare.

J'ai cru de mon devoir de vous rapporter le fait d'identité que je viens de vous signaler, fait, il faut en convenir, fort rare, et qui n'est arrivé, assurément, qu'avec la permission de Dieu, qui se sert de tous les moyens pour frapper l'incrédulité et l'indifférence.

Si vous jugez utile de reproduire cet intéressant épisode, plus bas vous trouverez les signatures des personnes qui ont assisté à cette séance. Elles me chargent de vous dire que leurs noms peuvent être mis à découvert, et, conserver l'incognito dans cette circonstance, ajoutent-elles, serait une faute. Les noms propres qui figurent dans les détails circonstanciés de l'évocation de Carrère peuvent également être publiés.

Votre bien dévoué serviteur,

A. SABÔ.

Nous attestons que les détails relatés dans la présente lettre sont véridiques en tous points, et n'hésitons pas à les confirmer par notre signature.

A. SABO, comptable principal à la Compagnie des chemins de fer du Midi, 13, rue Barennes. — CH. COLLIGNON, rentier, rue Sauce, 12. ÉMILIE COLLIGNON, rentière. — L'ANGLE, employé des contributions indirectes, rue Pèlegrin, 28. — Veuve CAZEMAJOUX. — GUIPON, contrôleur de comptabilité et des recettes aux chemins de fer du Midi, 119, chemin de Bègles. ULRICH, négociant, rue des Chartrons, 17. — CHAIN, négociant. — JOUANNI, employé chez M. Arman,

constructeur de navires, rue Capenteyre, 26. — GOURGUES, négociant, chemin de Saint-Genès, 64. — BELLY aîné, mécanicien, rue Lafurterie, 39. — HUBERT, capitaine au 88° de ligne. — PUGINIER, lieutenant au même régiment.

Comme d'habitude, les incrédules ne manqueront pas de mettre ce fait sur le compte de l'imagination. Ils diront, par exemple, que madame Beautey avait l'esprit frappé par son refus, et qu'un remords de conscience lui a fait croire qu'elle voyait Carrère. Cela est possible, nous en convenons, mais les négateurs, qui ne se piquent pas d'approfondir avant de juger, ne cherchent pas si quelque circonstance échappe à leur théorie. Comment expliqueront-ils le portrait qu'elle a fait d'un homme qu'elle n'avait jamais vu ? « C'est un hasard, » diront-ils. — Quant à l'évocation, direz-vous aussi que le médium, n'a fait que traduire sa pensée ou celle des assistants, puisque ces circonstances étaient ignorées ? Est-ce encore le hasard ? — Non ; mais parmi les assistants il y avait M. Guipon, auteur de la lettre cachetée et connaissant le fait ; or, sa pensée a pu se transmettre au médium, par le courant des fluides, attendu que les médiums sont *toujours* dans un état de surexcitation fébrile, entretenue et provoquée par la concentration des assistants, et sa propre volonté ; or, dans cet état anomal, qui n'est autre chose qu'un état biologique, selon le savant M. Figuier, il y a des émanations qui s'échappent du cerveau et donnent des perceptions exceptionnelles provenant de l'expansion des fluides qui établissent des rapports entre les personnes présentes et même absentes. Vous voyez donc bien, par cette explication aussi claire que logique, qu'il n'est pas besoin d'avoir recours à l'intervention de vos prétendus Esprits qui n'existent que dans votre imagination. — Ce raisonnement, nous l'avouons en toute humilité, dépasse notre intelligence, et nous vous demanderons si vous vous comprenez bien vous-mêmes ?

Enseignements et dissertations spirites.

La réincarnation

(Envoi de La Haye. — Médium, M. le baron de Kock.)

La doctrine de la réincarnation est une vérité qui ne peut être contestée ; dès que l'homme veut seulement penser à l'amour, à la sagesse et à la justice de Dieu, il ne peut admettre aucune autre doctrine.

Il est vrai qu'on ne trouve dans les livres sacrés que ces mots : « l'homme, après la mort, sera récompensé selon ses œuvres ; » mais on ne fait pas assez attention à une infinité de citations qui toutes vous disent qu'il est complètement inadmissible que l'homme actuel soit puni pour les fautes, les crimes de ceux qui ont vécu avant le Christ. Je ne puis revenir sur tant d'exemples et de démonstrations donnés par ceux qui ont foi en la réincarnation, vous pouvez vous-même y suppléer, les bons Esprits vous aideront, et ce sera un travail agréable pour vous. Vous pourrez ajouter cela aux dictées que je vous ai données et à celles que je vous donnerai encore si Dieu le permet. Vous êtes convaincu de l'amour de Dieu pour les hommes ; il ne désire que le bonheur de ses enfants ; or, le seul moyen pour eux d'atteindre un jour à ce bonheur suprême est tout entier dans les réincarnations successives.

Je vous ai déjà dit que ce que Kardec a écrit sur les anges déchus est de la plus grande vérité. Les Esprits qui peuplent votre globe l'ont pour la plupart toujours habité. Si ce sont les mêmes qui y reviennent depuis tant de siècles, c'est que bien peu ont mérité la récompense promise par Dieu.

Le Christ a dit : « Cette race sera détruite, et bientôt cette prophétie sera accomplie. » Si l'on croit en un Dieu d'amour et de justice, comment peut-on admettre que les hommes qui vivent actuellement, et même qui ont vécu depuis dix-huit siècles puissent être coupables de la mort du Christ sans admettre la réincarnation ? Oui, le sentiment de l'amour pour Dieu, celui des peines et des récompenses de la vie future, l'idée de la réincarnation, sont innés chez l'homme depuis des siècles ; voyez toutes les histoires, voyez les écrits des sages de l'antiquité, et vous serez convaincu que cette doctrine a de tout temps été admise par tous les hommes qui ont compris la justice de Dieu. Maintenant vous comprendrez ce qu'est notre terre, et comment est arrivé le moment où les prophéties du Christ seront accomplies.

Je vous plains de ce que vous trouvez si peu de personnes qui pensent comme vous. Vos compatriotes ne songent qu'aux grandeurs et à l'argent, à se faire un nom ; ils rejettent tout ce peut entraver leurs malheureuses passions ; mais que cela ne vous décourage pas ; travaillez à votre bonheur, au bien de ceux qui peut-être reviendront de leurs erreurs ; persévérez dans votre œuvre ; pensez toujours à Dieu, au Christ, et la béatitude céleste sera votre récompense.

Si l'on veut examiner la question sans préjugés, réfléchir sur l'existence de l'homme, dans les différentes conditions de la société, et coordonner cette existence avec l'amour, la sagesse et la justice de Dieu,

tout doute concernant le dogme de la réincarnation doit disparaître aussitôt. En effet, comment concilier cette justice et cet amour avec une seule existence où tous naissent dans des positions si différentes ; où l'un est riche et grand, tandis que l'autre est pauvre et misérable ; où l'un jouit de la santé, tandis que l'autre est affligé de maux de toutes sortes ? Ici se trouvent la joie et la gaieté ; plus loin la tristesse et la douleur ; chez les uns l'intelligence est très développée ; chez d'autres elle s'élève à peine au-dessus de la brute. Peut-on croire qu'un Dieu qui est tout amour ait fait naître des créatures condamnées pour toute leur vie à l'idiotisme et à la démence, qu'il ait permis que des enfants au printemps de la vie fussent ravis à la tendresse de leurs parents ? J'ose même demander si l'on pourrait attribuer à Dieu l'amour, la sagesse et la justice à la vue de ces peuples plongés dans l'ignorance et la barbarie, comparés aux autres nations civilisées où règnent les lois, l'ordre, où l'on cultive les arts et les sciences ? Il ne suffit pas de dire : « Dieu, dans sa sagesse, a réglé ainsi toutes choses ; » non, la sagesse de Dieu qui, avant tout, est amour, doit devenir claire pour l'entendement humain : le dogme de la réincarnation éclaircit tout ; ce dogme, donné par Dieu lui-même, ne peut être opposé aux préceptes des saintes Écritures ; loin de là, il explique les principes d'où émanent pour l'homme l'amélioration morale et la perfection. Cet avenir, révélé par le Christ, est d'accord avec les attributs infinis que Dieu doit posséder. Le Christ dit : « Tous les hommes ne sont pas seulement les enfants de Dieu, ils sont aussi frères et sœurs de la même famille ; » or, ces expressions, il faut les bien comprendre.

Un bon père terrestre donnera-t-il à quelques-uns de ses enfants ce qu'il refuse à d'autres ? jettera-t-il l'un dans l'abîme de la misère, tandis qu'il comblera l'autre de richesses, d'honneurs et de dignités ? Ajoutez encore que l'amour de Dieu, étant infini, ne saurait être comparé à celui de l'homme pour ses enfants. Les différentes positions de l'homme ayant une cause, et cette cause ayant pour principe l'amour, la sagesse, la bonté et la justice de Dieu, elles ne peuvent trouver leur raison d'être que dans la doctrine de la réincarnation.

Dieu a créé tous les Esprits égaux, simples, innocents, sans vices et sans vertus, mais avec le libre arbitre de régler leurs actions d'après un instinct qu'on appelle conscience, et qui leur donne le pouvoir de distinguer le bien et le mal. Chaque Esprit est destiné à atteindre à la plus haute perfection après Dieu et le Christ ; pour y parvenir, il doit acquérir toutes les connaissances par l'étude de toutes les sciences, s'initier à toutes les vérités, s'épurer par la pratique de toutes les vertus ;

or, comme ces qualités supérieures ne peuvent s'obtenir dans une seule vie, tous doivent parcourir plusieurs existences pour acquérir les différents degrés de savoir.

La vie humaine est l'école de la perfection spirituelle, et une suite d'épreuves ; c'est pour cela que l'Esprit doit connaître toutes les conditions de la société, et, dans chacune de ces conditions, il doit s'appliquer à accomplir la volonté divine. La puissance et la richesse, ainsi que la pauvreté et l'humilité, sont des épreuves ; douleurs, idiotisme, démence, etc., sont des punitions pour le mal commis dans une vie antérieure.

Par le libre arbitre, de même que chaque individu est en état d'accomplir les épreuves auxquelles il est soumis, de même il peut y faillir ; dans le premier cas, la récompense ne se fait pas attendre, et cette récompense consiste en une progression dans la perfection spirituelle ; dans le second ; il reçoit sa punition, c'est-à-dire qu'il doit réparer par une vie nouvelle le temps perdu pendant sa vie précédente dont il n'a pas su tirer avantage pour lui-même.

Avant leur réincarnation, les Esprits planent dans les sphères célestes, les bons en jouissant du bonheur, les mauvais en se livrant au repentir, en proie à la douleur d'être délaissés par Dieu ; mais l'Esprit, conservant le souvenir du passé, se rappelle ses infractions aux commandements de Dieu, et Dieu lui permet de choisir dans une nouvelle existence ses épreuves et sa condition, ce qui explique pourquoi on trouve souvent dans les classes inférieures de la société des sentiments élevés et un entendement développé, tandis que dans les classes supérieures on trouve souvent des penchants ignobles et des Esprits très bruts. Peut-on parler d'injustice quand l'homme qui a mal employé sa vie peut réparer ses fautes dans une autre existence, et parvenir à son but ? L'injustice ne serait-elle pas dans une condamnation immédiate et sans retour possible ? La Bible parle de punitions éternelles ; mais cela ne saurait réellement s'entendre pour une seule vie, si triste, si courte ; pour cet instant, ce clin d'œil relativement à l'éternité. Dieu veut donner le bonheur éternel en récompense du bien, mais il faut le mériter, et une seule vie de courte durée ne suffit pas pour y atteindre.

Beaucoup demandent pourquoi Dieu aurait caché si longtemps aux hommes un dogme dont la connaissance est utile à leur bonheur ? Aurait-il donc moins aimé les hommes qu'il ne le fait maintenant ?

L'amour de Dieu est de toute éternité ; il a envoyé aux hommes pour les éclairer des sages, des prophètes, le sauveur Jésus-Christ ; n'est-ce

pas une preuve de son amour infini ? Mais comment les hommes ont-ils reçu cet amour ? se sont-ils améliorés ?

Le Christ a dit : « Je pourrais vous dire encore bien des choses, mais vous ne sauriez les comprendre en votre état d'imperfection », et si l'on prend les saintes Écritures dans le vrai sens intellectuel, on y trouve beaucoup de citations qui semblent indiquer que l'Esprit doit parcourir plusieurs vies avant de parvenir à son but ? Ne trouve-t-on pas également dans les œuvres des philosophes anciens les mêmes idées sur la réincarnation des Esprits ?

Le monde a bien avancé, sous le rapport matériel, dans les sciences, dans les institutions sociales ; mais, sous le rapport moral, il est encore très arriéré ; les hommes méconnaissent la loi de Dieu et n'écoutent plus la voix du Christ ; c'est pourquoi Dieu, dans sa bonté, leur donne comme dernière ressource, pour arriver à connaître les principes du bonheur éternel, la communication directe avec les esprits et l'enseignement du dogme de la réincarnation, paroles pleines de consolation et qui brillent au milieu des ténèbres des dogmes de tant de religions différentes.

A l'œuvre ! et que la recherche s'accomplisse avec amour et confiance ; lisez sans préjugés ; réfléchissez sur tout ce que Dieu, depuis la création du monde, a daigné faire pour le genre humain, et vous serez confirmés dans la foi que la réincarnation est une vérité sainte et divine.

Remarque. Nous n'avions pas l'honneur de connaître M. le baron de Kock ; cette communication, qui concorde avec tous les principes du Spiritisme, n'est donc le fait d'aucune influence personnelle.

Enseignements et Dissertations spirites.

Le réalisme et l'idéalisme en peinture.

(Société spirite de Paris. — Médium, M. A. Didier.)

I

La peinture est un art qui a pour but de retracer les scènes terrestres les plus belles et les plus élevées, et d'imiter quelquefois tout simplement la nature par la magie de la vérité. C'est un art qui, pour ainsi dire, n'a pas de limites, surtout à votre époque. L'art, de vos jours, ne doit pas être seulement la personnalité ; il doit être, si je puis m'exprimer ainsi, la compréhension de tout ce qui a été dans l'histoire, et les

exigences de la couleur locale, loin d'entraver la personnalité et l'originalité de l'artiste, étendent ses vues, forment et épurent son goût, et lui font créer des œuvres intéressantes pour l'art et pour ceux qui veulent y voir une civilisation tombée, des idées oubliées. La peinture dite historique de vos écoles n'est pas en rapport avec les exigences du siècle ; et, j'ose le dire, il y a plus d'avenir pour un artiste dans ses recherches individuelles sur l'art et sur l'histoire que dans cette route où j'ai commencé, dit-on, à mettre le pied. Il n'y a qu'une chose qui puisse sauver l'art à votre époque, c'est un nouvel élan et une nouvelle école qui, alliant les deux principes que l'on dit si contraires : le *réalisme* et l'*idéalisme*, poussent les jeunes gens à comprendre que si les maîtres sont ainsi appelés, c'est qu'ils vivaient avec la nature, et que leur puissante imagination inventait là où il fallait inventer, mais obéissait là où il fallait obéir.

Pour beaucoup de personnes ignorantes de la science de l'art, les dispositions remplacent souvent le savoir et l'observation ; aussi voit-on de toutes parts à votre époque des hommes d'une imagination fort intéressante, il est vrai, des artistes même, mais des peintres, point ; ceux-là ne seront comptés dans l'histoire que comme de fort ingénieux dessinateurs. La rapidité dans le travail, le rendu prompt de la pensée, s'acquièrent peu à peu par l'étude et la pratique, et quoiqu'on possède cette immense faculté de rendre vite, il faut encore lutter et toujours lutter. Dans votre siècle matérialiste, l'art, je ne dis pas en tous points, fort heureusement, se matérialise à côté des efforts vraiment surprenants des hommes célèbres de la peinture moderne. Pourquoi cette tendance ? C'est ce que j'indiquerai dans une prochaine communication.

II

Pour bien comprendre la peinture, comme je l'ai dit dans ma dernière communication, il faudrait successivement aller de la pratique à l'idée, de l'idée à la pratique. Ma vie presque entière s'est passée à Rome ; lorsque je contemplais les œuvres des maîtres, je m'efforçais de saisir dans mon esprit la liaison intime, les rapports et l'harmonie de l'idéalisme le plus élevé et du réalisme le plus réel. J'ai rarement vu un chef-d'œuvre qui ne réunisse ces deux grands principes ; j'y voyais l'idéal et le sentiment de l'expression à côté d'une vérité si brutale que je disais en moi-même : c'est bien là l'œuvre de l'esprit humain ; c'est bien là l'œuvre rendue et pensée d'abord ; c'est bien là l'âme et le corps : c'est la vie tout entière. Je voyais que les maîtres mous dans leurs idées, dans leur compréhension, l'étaient dans leurs formes, dans

leur couleur, dans leur effets ; l'expression de leurs têtes était incertaine, et celle de leurs mouvements banale et sans grandeur. Il faut une longue initiation à la nature pour bien comprendre ses secrets, ses caprices et ses sublimités. N'est pas peintre qui veut ; outre le travail de l'observation, qui est immense, il faut lutter et dans son cerveau et dans la pratique continuelle de l'art ; il faut, à un moment donné, apporter à l'œuvre que l'on veut produire des instincts et le sentiment des choses acquises et des choses pensées, en un mot toujours ces deux grands principes : âme et corps.

NICOLAS POUSSIN.

Les ouvriers du Seigneur.

(Cherbourg, février 1861. — Médium, M. Robin.)

Vous touchez au temps de l'accomplissement des choses annoncées, pour la transformation de l'humanité ; heureux seront ceux qui auront travaillé au champ du Seigneur avec désintéressement et sans autre mobile que la charité ! Leurs journées de travail seront payées au centuple de ce qu'ils auront espéré. Heureux seront ceux qui auront dit à leurs frères : « Frères, travaillons ensemble, et unissons nos efforts afin que le maître trouve l'ouvrage fini à son arrivée, » car le maître leur dira : « Venez à moi, vous qui êtes de bons serviteurs, vous qui avez fait taire vos jalousies et vos discordes pour ne pas laisser l'ouvrage en souffrance ! » Mais malheur à ceux qui, par leurs dissensions, auront retardé l'heure de la moisson, car l'orage viendra et ils seront emportés par le tourbillon ! Ils crieront : « Grâce ! grâce ! » Mais le Seigneur leur dira : « Pourquoi demandez-vous grâce, vous qui n'avez pas eu pitié de vos frères, et qui avez refusé de leur tendre la main, vous qui avez écrasé le faible au lieu de le soutenir ? Pourquoi demandez-vous grâce, vous qui avez cherché votre récompense dans les joies de la terre et dans la satisfaction de votre orgueil ? Vous l'avez déjà reçue, votre récompense, telle que vous l'avez voulue ; n'en demandez pas davantage : les récompenses célestes sont pour ceux qui n'auront pas demandé les récompenses de la terre. »

Dieu fait en ce moment le dénombrement de ses serviteurs fidèles, et il a marqué de son doigt ceux qui n'ont que l'apparence du dévouement, afin qu'ils n'usurpent pas le salaire des serviteurs courageux, car c'est à ceux qui ne reculeront pas devant leur tâche qu'il va confier les postes les plus difficiles dans la grande œuvre de la régénération par le Spiri-

tisme, et cette parole s'accomplira : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers dans le royaume des cieux ! »

L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

Instruction morale.

(Paris ; groupe Faucheraud. — Médium, M. Planche.)

Je viens à vous, pauvres égarés sur une terre glissante dont la pente rapide n'attend plus que quelques pas encore pour vous précipiter dans l'abîme. En bon père de famille, je viens vous tendre une main charitable pour vous sauver du danger. Mon plus grand désir est de vous ramener sous le toit paternel et divin, afin de vous faire goûter par l'amour de Dieu et du travail, par la foi et la charité chrétienne, la paix, les plaisirs et les douceurs du foyer domestique. Comme vous, mes chers enfants, j'ai connu les joies et les souffrances, et je sais tout ce qu'il y a de doutes dans vos esprits et de combats dans vos cœurs. C'est pour vous prémunir contre vos défauts, et vous montrer les écueils contre lesquels vous pourriez vous briser, que je serai juste, mais sévère.

Du haut des sphères célestes que je parcours, mon œil plonge avec bonheur dans vos réunions, et c'est avec un vif intérêt que je suis vos saintes instructions. Mais, en même temps que mon âme se réjouit d'un côté, de l'autre elle éprouve une peine bien amère, lorsqu'elle pénètre vos cœurs et qu'elle y voit encore tant d'attachement aux choses terrestres. Pour la plupart, le sanctuaire de nos leçons vous tient lieu de salle de spectacle, et vous espérez toujours y voir surgir de notre part quelques faits merveilleux. Nous ne sommes point chargés de vous faire des miracles, mais nous avons mission de labourer vos cœurs, d'y creuser de larges sillons pour y jeter à pleines mains la semence divine. Nous nous employons sans cesse à la rendre féconde ; car nous savons que ses racines doivent traverser la terre d'un pôle à l'autre et en couvrir toute la surface. Les fruits qui en sortiront seront si beaux, si suaves et si grands qu'ils monteront jusqu'aux cieux.

Heureux celui qui aura su les cueillir pour s'en rassasier ; car les Esprits bienheureux viendront à sa rencontre, ceindront sa tête de l'auréole des élus, lui feront gravir les degrés du trône majestueux de l'Éternel, et lui diront de prendre part au bonheur incomparable, aux jouissances et aux délices sans fin des phalanges célestes.

Malheur à celui auquel il aura été donné de voir la lumière et d'entendre la parole de Dieu, qui se sera fermé les yeux et bouché les oreilles ; car l'Esprit des ténèbres l'enveloppera de ses ailes lugubres

et le transportera dans son noir empire pour lui faire expier pendant des siècles, par des tourments sans nombre, sa désobéissance au Seigneur. C'est le moment d'appliquer la sentence de mort du prophète Osée : *Cœdam eos secundum auditionem cœtus eorum* (je les ferai mourir selon qu'ils auront ouï). Que ces quelques paroles ne soient point une fumée s'envolant dans les airs ; mais qu'elles captivent votre attention pour que vous les méditiez et que vous y réfléchissiez sérieusement. Hâtez-vous de profiter des quelques instants qui vous restent pour les consacrer à Dieu ; un jour nous viendrons vous demander quel compte vous aurez tenu de nos enseignements, et comment vous aurez mis en pratique la doctrine sacrée du Spiritisme.

A vous donc, Spirites de Paris, qui pouvez beaucoup par vos positions personnelles et par vos influences morales, à vous, dis-je, la gloire et l'honneur de donner l'exemple sublime des vertus chrétiennes. N'attendez pas que le malheur vienne frapper à votre porte. Allez au-devant de vos frères souffrants, donnez au pauvre l'obole de la journée, séchez les larmes de la veuve et de l'orphelin par de douces et consolantes paroles. Relevez le courage abattu de ce vieillard courbé sous le poids des années et sous le joug de ses iniquités en faisant luire à son âme les ailes dorées de l'espérance dans une vie future et meilleure. Prodiguez partout, sur votre passage, l'amour et la consolation ; élevant ainsi vos bonnes œuvres à la hauteur de vos pensées, vous mériterez dignement le titre glorieux et brillant que vous décernent mentalement les Spirites de province et de l'étranger dont les yeux sont fixés sur vous, et qui, frappés d'admiration à la vue des flots de lumière s'échappant de vos assemblées, vous appelleront le soleil de France.

LACORDAIRE.

La Vigne du Seigneur.

(Société spirite de Paris. — Médium, M. E. Vézy.)

Ils viendront tous, enfin, travailler à la vigne ; je les vois déjà ; ils arrivent en nombre ; les voici qui accourent. Allons ! à l'œuvre, enfants ; voici que Dieu veut que tous vous y travailliez.

Semez, semez, et un jour vous récolterez avec abondance. Voyez à l'orient ce beau soleil ; comme il se lève radieux et éblouissant ! il vient pour vous réchauffer et faire grossir les grappes de la vigne. Allons, enfants ! les vendanges seront splendides, et chacun de vous viendra boire dans la coupe le vin sacré de la régénération. C'est le vin du Seigneur qui sera versé au banquet de la fraternité universelle ! Là, toutes les nations seront réunies en une seule et même famille et chan-

teront les louanges d'un même Dieu. Armez-vous donc de socs et de couperets, vous qui voulez vivre éternellement ; attachez les ceps, afin qu'ils ne tombent point et se tiennent droits, et leurs têtes monteront au ciel. Il y en aura qui auront cent coudées, et les Esprits des mondes éthérés viendront en presser les grains et s'y rafraîchir ; le jus sera tellement puissant qu'il donnera la force et le courage aux faibles ; il sera le lait nourricier du petit.

Voici la vendange qui va se faire ; elle se fait déjà ; on prépare les vases qui doivent contenir la liqueur sacrée ; approchez vos lèvres, vous qui voulez goûter, car cette liqueur vous enivrera d'une céleste ivresse, et vous verrez Dieu dans vos songes, en attendant que la réalité succède au rêve.

Enfants ! cette vigne splendide qui doit s'élever vers Dieu, c'est le Spiritisme. Adeptes fervents, il faut la monter puissante et forte, et vous, petits, il faut que vous aidiez les forts à la soutenir et à la propager ! Coupez-en les bourgeons, et plantez-les dans un autre champ ; ils produiront de nouvelles vignes et d'autres bourgeons dans tous les pays du monde.

Oui, je vous le dis : enfin tout le monde boira du jus de la vigne, et vous le boirez dans le royaume du Christ avec le Père céleste ! Soyez donc frais et dispos, et ne vivez pas d'une vie austère. Dieu ne vous demande pas de vivre d'austérités et de privations ; il ne demande point que vous couvriez votre corps d'un cilice : il veut que vous viviez seulement selon la charité et selon le cœur. Il ne veut point de mortifications qui détruisent le corps ; il veut que chacun se chauffe à son soleil, et s'il a fait des rayons plus froids les uns que les autres, c'est pour faire comprendre à tous combien il est fort et puissant. Non, ne vous couvrez point de cilice ; n'abîmez point vos chairs sous les coups de la discipline ; pour travailler à la vigne, il faut être robuste et puissant ; il faut à l'homme la vigueur que Dieu lui a donnée. Il n'a point créé l'humanité pour en faire une race bâtarde et amaigrie ; il l'a faite comme manifeste de sa gloire et de sa puissance.

Vous qui voulez vivre de la vraie vie, vous êtes dans les voies du Seigneur, quand vous avez donné le pain aux malheureux, l'obole aux souffrants et votre prière à Dieu. Alors, quand la mort fermera vos paupières, l'ange du Seigneur dira tout haut vos bienfaits, et votre âme, portée sur les ailes blanches de la charité, montera à Dieu aussi belle et aussi pure qu'un beau lis qui s'épanouit le matin sous un soleil printanier.

Priez, aimez et faites la charité, mes frères ; la vigne est large, le champ du Seigneur est grand ; venez, venez, Dieu et le Christ vous appellent, et moi je vous bénis.

SAINT AUGUSTIN.

La Charité envers les criminels.

Problème moral.

« Un homme est en danger de mort ; pour le sauver, il faut exposer sa vie ; mais on sait que cet homme est un malfaiteur, et que, s'il en réchappe, il pourra commettre de nouveaux crimes. Doit-on, malgré cela, s'exposer pour le sauver ? »

La réponse suivante a été obtenue dans la Société spirite de Paris, le 7 février 1862, médium M. A. Didier :

Ceci est une question fort grave et qui peut se présenter naturellement à l'esprit. Je répondrai selon mon avancement moral, puisque nous en sommes sur ce sujet, que l'on doit exposer sa vie même pour un malfaiteur. Le dévouement est aveugle : on secourt un ennemi, on doit donc secourir l'ennemi même de la société, un malfaiteur, en un mot. Croyez-vous donc que c'est seulement à la mort que l'on court arracher ce malheureux ? c'est peut-être à sa vie passée tout entière. Car, songez-y, dans ces rapides instants qui lui ravissent les dernières minutes de la vie, l'homme perdu revient sur sa vie passée, ou plutôt elle se dresse devant lui. La mort, peut-être, arrive trop tôt pour lui ; la réincarnation sera peut-être terrible ; élancez-vous donc, hommes ! vous que la science spirite a éclairés, élancez-vous, arrachez-le à sa damnation, et alors, peut-être, cet homme qui serait mort en vous blasphémant se jettera dans vos bras. Toutefois, il ne faut pas vous demander s'il le fera ou s'il ne le fera pas, mais vous élancer, car, en le sauvant, vous obéissez à cette voix du cœur qui vous dit : « Tu peux le sauver, sauve-le ! »

LAMENNAIS.

Remarque. Par une singulière coïncidence, nous avons reçu, à quelques jours de là, la communication suivante, obtenue dans le groupe spirite du Havre, et traitant à peu près le même sujet.

A la suite, nous écrit-on, d'une conversation au sujet de l'assassin Dumollard, l'Esprit de madame Elisabeth de France, qui avait déjà donné diverses communications, se présente spontanément et dicte ce qui suit :

La vraie charité est un des plus sublimes enseignements que Dieu ait donnés au monde. Il doit exister entre les véritables disciples de sa doctrine une fraternité complète. Vous devez aimer les malheureux, les criminels, comme des créatures de Dieu auxquelles le pardon et la miséricorde seront accordés s'ils se repentent, comme à vous-mêmes pour les fautes que vous commettez contre sa loi. Songez que vous êtes plus répréhensibles, plus coupables que ceux auxquels vous refusez le pardon et la commisération, car souvent ils ne connaissent pas Dieu

comme vous le connaissez, et ils leur sera moins demandé qu'à vous. Ne jugez point ; oh ! ne jugez point, mes chères amies, car le jugement que vous portez vous sera appliqué plus sévèrement encore, et vous avez besoin d'indulgence pour les péchés que vous commettez sans cesse. Ne savez-vous pas qu'il y a bien des actions qui sont des crimes aux yeux du Dieu de pureté, et que le monde ne considère pas même comme des fautes légères ? La vraie charité ne consiste pas seulement dans l'aumône que vous donnez ; ni même dans les paroles de consolation dont vous pouvez l'accompagner ; non, ce n'est pas seulement ce que Dieu exige de vous. La charité sublime enseignée par Jésus consiste aussi dans la bienveillance accordée toujours et en toutes choses à votre prochain. Vous pouvez encore exercer cette sublime vertu sur bien des êtres qui n'ont que faire d'aumônes, et que des paroles d'amour, de consolation, d'encouragement amèneront au Seigneur. Les temps sont proches, je le dis encore, où la grande fraternité règnera sur ce globe ; la loi du Christ est celle qui régira les hommes : celle-là seule sera le frein et l'espérance, et conduira les âmes aux séjours bienheureux. Aimez-vous donc comme les enfants d'un même père : ne faites point de différence entre les autres malheureux, car c'est Dieu qui veut que tous soient égaux ; ne méprisez donc personne ; Dieu permet que de grands criminels soient parmi vous, afin qu'ils vous servent d'enseignement. Bientôt, quand les hommes seront amenés aux vraies lois de Dieu, il n'y aura plus besoin de ces enseignements-là ; et tous les Esprits impurs et révoltés seront dispersés dans des mondes inférieurs en harmonie avec leurs penchants.

Vous devez à ceux dont je parle le secours de vos prières : c'est la vraie charité. Il ne faut point dire d'un criminel : « C'est un misérable ; il faut en purger la terre ; la mort qu'on lui inflige est trop douce pour un être de son espèce. » Non, ce n'est point ainsi que vous devez parler. Regardez votre modèle, Jésus ; que dirait-il s'il voyait ce malheureux près de lui ? Il le plaindrait ; il le considérerait comme un malade bien misérable ; il lui tendrait la main. Vous ne pouvez le faire en réalité, mais au moins vous pouvez prier pour ce malheureux, assister son Esprit pendant les quelques instants qu'il doit encore passer sur votre terre. Le repentir peut toucher son cœur si vous priez avec la foi. Il est votre prochain comme le meilleur d'entre les hommes ; son âme égarée et révoltée est créée, comme la vôtre, à l'image du Dieu parfait. Priez donc pour lui ; ne le jugez point, vous ne le devez point. Dieu seul le jugera.

ELISABETH DE FRANCE.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et Ce rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1862.

Phrénologie spiritualiste et spirite.

Perfectibilité de la race nègre.[3]

La race nègre est-elle perfectible ? Selon quelques personnes, cette question jugée est résolue négativement. S'il en est ainsi, et si cette race est vouée par Dieu à une éternelle infériorité, la conséquence est qu'il est inutile de s'en préoccuper, et qu'il faut se borner à faire du nègre une sorte d'animal domestique dressé à la culture du sucre et du coton. Cependant l'humanité, autant que l'intérêt social, requiert un examen plus attentif : c'est ce que nous allons essayer de faire ; mais comme une conclusion de cette gravité, dans l'un ou l'autre sens, ne peut être prise légèrement et doit s'appuyer sur un raisonnement sérieux, nous demandons la permission de développer quelques considérations préliminaires, qui nous serviront à montrer une fois de plus que le Spiritisme est la seule clef possible d'une foule de problèmes insolubles à l'aide des données actuelles de la science. La phrénologie nous servira de point de départ ; nous en exposerons sommairement les bases fondamentales pour l'intelligence du sujet.

La phrénologie, comme on le sait, repose sur ce principe que le cerveau est l'organe de la pensée, comme le cœur est celui de la circulation, l'estomac celui de la digestion, le foie celui de la sécrétion de la bile. Ce point est admis par tout le monde, car il n'est personne qui puisse attribuer la pensée à une autre partie du corps ; chacun sent qu'il pense par la tête et non par le bras ou la jambe. Il y a plus : on sent

---

[3] Voir *Revue Spirite*, juillet 1860 : *La Phrénologie et la Physiognomonie*.

instinctivement que le siège de la pensée est au front ; c'est là, et non à l'occiput, qu'on porte la main pour indiquer qu'une pensée vient de surgir. Pour tout le monde, le développement de la partie frontale fait présumer plus d'intelligence que lorsqu'elle est basse et déprimée. D'un autre côté, les expériences anatomiques et physiologiques ont clairement démontré le rôle spécial de certaines parties du cerveau dans les fonctions vitales, et la différence des phénomènes produits par la lésion de telle ou telle partie. Les recherches de la science ne peuvent laisser de doute à cet égard ; celles de M. Flourens ont surtout prouvé jusqu'à l'évidence la spécialité des fonctions du cervelet.

Il est donc admis en principe que toutes les parties du cerveau n'ont pas la même fonction. Il est en outre reconnu que les cordons nerveux qui, du cerveau comme souche, se ramifient dans toutes les parties du corps, comme les filaments d'une racine, sont affectés d'une manière différente selon leur destination ; c'est ainsi que le nerf optique qui aboutit à l'œil et s'épanouit dans la rétine est affecté par la lumière et les couleurs, et en transmet la sensation au cerveau dans une portion spéciale ; que le nerf auditif est affecté par les sons, les nerfs olfactifs par les odeurs. Qu'un de ces nerfs perde sa sensibilité par une cause quelconque, la sensation n'a plus lieu : on est aveugle, sourd ou privé de l'odorat. Ces nerfs ont donc des fonctions distinctes et ne peuvent nullement se suppléer, et pourtant l'examen le plus attentif ne montre pas la plus légère différence dans leur contexture.

La phrénologie, partant de ces principes, va plus loin : elle localise toutes les facultés morales et intellectuelles, à chacune desquelles elle assigne une place spéciale dans le cerveau ; c'est ainsi qu'elle affecte un organe à l'instinct de destruction qui, poussé à l'excès, devient cruauté et férocité ; un autre à la fermeté, dont l'excès, sans le contre-poids du jugement, produit l'entêtement ; un autre à l'amour de la progéniture ; d'autres à la mémoire des localités, à celle des nombres, à celle des formes, au sentiment poétique, à l'harmonie des sons, des couleurs, etc., etc. Ce n'est point ici le lieu de faire la description anatomique du cerveau ; nous dirons seulement que, si l'on fait une section longitudinale dans la masse, on reconnaîtra que de la base partent des faisceaux fibreux allant s'épanouir à la surface, et présentant à peu près l'aspect d'un champignon coupé dans sa hauteur. Chaque faisceau correspond à l'une des circonvolutions de la surface externe, d'où il suit que le développement de la circonvolution correspond au développement du faisceau fibreux. Chaque faisceau étant, selon la phrénologie, le siège d'une sensation ou d'une faculté, elle en conclut que l'énergie

de la sensation ou de la faculté est en raison du développement de l'organe.

Dans le fœtus, la boîte osseuse du crâne n'est point encore formée ; ce n'est d'abord qu'une pellicule, une membrane très flexible, qui se moule, par conséquent, sur les parties saillantes du cerveau et en conserve l'empreinte, à mesure qu'elle se durcit par le dépôt du phosphate de chaux qui est la base des os. Des saillies du crâne, la phrénologie conclut au volume de l'organe, et du volume de l'organe elle conclut au développement de la faculté.

Tel est, en peu de mots, le principe de la science phrénologique. Quoique notre but ne soit pas de la développer ici, un mot encore est nécessaire sur le mode d'appréciation. On se tromperait étrangement si l'on croyait pouvoir déduire le caractère absolu d'une personne par la seule inspection des saillies du crâne. Les facultés se font réciproquement contrepoids, s'équilibrent, se corroborent ou s'atténuent les unes par les autres, de telle sorte que, pour juger un individu, il faut tenir compte du degré d'influence de chacune, en raison de leur développement, puis faire entrer dans la balance le tempérament, le milieu, les habitudes et l'éducation. Supposons un homme ayant l'organe de la destruction très prononcé, avec atrophie des organes des facultés morales et affectives, il sera bassement féroce ; mais si, à la destruction, il joint la bienveillance, l'affection, les facultés intellectuelles, la destruction sera neutralisée, elle aura pour effet de lui donner plus d'énergie, et il pourra être un fort honnête homme, tandis que l'observateur superficiel, qui le jugerait sur l'inspection du premier organe seul, le prendrait pour un assassin. On conçoit, d'après cela, toutes les modifications de caractère qui peuvent résulter du concours des autres facultés, comme la ruse, la circonspection, l'estime de soi, le courage, etc. Le sentiment de la couleur, seul, fera le coloriste, mais ne fera pas le peintre ; celui de la forme, seul, ne fera qu'un dessinateur ; les deux réunis ne feront qu'un bon peintre copiste, s'il n'y a pas en même temps le sentiment de l'idéalité ou de la poésie, et les facultés réflectives et comparatives. Ceci suffit pour montrer que les observations phrénologiques pratiques présentent une très grande difficulté, et reposent sur des considérations philosophiques, qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Ces préliminaires posés, envisageons la chose à un autre point de vue.

Deux systèmes radicalement opposés ont, dès le principe, divisé les phrénologues en matérialistes et en spiritualistes. Les premiers, n'admettant rien en dehors de la matière, disent que la pensée est un pro-

duit de la substance cérébrale ; que le cerveau sécrète la pensée, comme les glandes salivaires sécrètent la salive, comme le foie sécrète la bile ; or, comme la quantité de la sécrétion est généralement proportionnée au volume et à la qualité de l'organe sécréteur, ils disent que la quantité de pensées est proportionnée au volume et à la qualité du cerveau ; que chaque partie du cerveau, sécrétant un ordre particulier de pensées, les divers sentiments et les diverses aptitudes sont en raison de l'organe qui les produit. Nous ne réfuterons pas cette monstrueuse doctrine qui fait de l'homme une machine, sans responsabilité de ses actes mauvais, sans mérite de ses bonnes qualités, et qui ne doit son génie et ses vertus qu'au hasard de son organisation[4]. Avec un pareil système, toute punition est injuste et tous les crimes sont justifiés.

Les spiritualistes disent, au contraire, que les organes ne sont pas la cause des facultés, mais les instruments de la manifestation des facultés ; que la pensée est un attribut de l'âme et non du cerveau ; que l'âme possédant par elle-même des aptitudes diverses, la prédominance de telle ou telle faculté pousse au développement de l'organe correspondant, comme l'exercice d'un bras pousse au développement des muscles de ce bras ; d'où il suit que le développement de l'organe est un effet et non la cause. Ainsi un homme n'est pas poète parce qu'il a l'organe de la poésie ; il a l'organe de la poésie, parce qu'il est poète, ce qui est fort différent. Mais ici se présente une autre difficulté devant laquelle s'arrête forcément le phrénologiste : s'il est spiritualiste, il nous dira bien que le poète a l'organe de la poésie parce qu'il est poète, mais il ne nous dit pas pourquoi il est poète ; pourquoi il l'est plutôt que son frère, quoique élevé dans les mêmes conditions ; et ainsi de toutes les autres aptitudes. Le Spiritisme seul peut en donner l'explication.

En effet, si l'âme est créée en même temps que le corps, celle du savant de l'Institut est tout aussi neuve que celle du sauvage ; dès lors, pourquoi donc sur la terre des sauvages et des membres de l'Institut ? Le milieu dans lequel ils vivent, direz-vous. Soit ; dites-nous alors pourquoi des hommes nés dans le milieu le plus ingrat et le plus réfractaire deviennent des génies, tandis que des enfants qui sucent la science avec le lait sont des imbéciles. Les faits ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence qu'il y a des hommes instinctivement bons ou mauvais, intelligents ou stupides ? Il faut donc qu'il y ait dans l'âme un germe ; d'où vient-il ? Peut-on raisonnablement dire que Dieu en a fait

---

4 Voyez *la Revue* de mars 1861 : *La tête de Garibaldi*, page 76.

de toutes sortes, les unes qui arrivent sans peine, et d'autres qui n'arrivent pas même avec un travail opiniâtre ? Serait-ce là de la justice et de la bonté ? Évidemment non. Une seule solution est possible : la préexistence de l'âme, son antériorité à la naissance du corps, le développement acquis selon le temps qu'elle a vécu et les différentes migrations qu'elle a parcourues. L'âme apporte donc en s'unissant au corps ce qu'elle a acquis, ses qualités bonnes ou mauvaises ; de là les prédispositions instinctives ; d'où l'on peut dire avec certitude que celui qui est né poète a déjà cultivé la poésie ; que celui qui est né musicien a cultivé la musique ; que celui qui est né scélérat a été plus scélérat encore. Telle est la source des facultés innées qui se produisent, dans les organes affectés à leur manifestation, un travail intérieur, moléculaire, qui en amène le développement.

Ceci nous conduit à l'examen de l'importante question de l'infériorité de certaines races et de leur perfectibilité.

Nous posons d'abord en principe que toutes les facultés, toutes les passions, tous les sentiments, toutes les aptitudes sont dans la nature ; qu'elles sont nécessaires à l'harmonie générale, parce que Dieu ne fait rien d'inutile ; que le mal résulte de l'abus, ainsi que du défaut de contrepoids et d'équilibre entre les diverses facultés. Les facultés ne se développant pas toutes simultanément, il en résulte que l'équilibre ne peut s'établir qu'à la longue ; que ce défaut d'équilibre produit les hommes imparfaits en qui le mal domine momentanément. Prenons pour exemple l'instinct de la destruction ; cet instinct est nécessaire, parce que, dans la nature, il faut que tout se détruise pour se renouveler ; c'est pourquoi toutes les espèces vivantes sont à la fois les agents destructeurs et reproducteurs. Mais l'instinct de destruction isolé est un instinct aveugle et brutal ; il domine chez les peuples primitifs, chez les sauvages dont l'âme n'a pas encore acquis les qualités réflectives propres à régler la destruction dans une juste mesure. Le sauvage féroce peut-il, dans une seule existence, acquérir ces qualités qui lui manquent ? Quelque éducation que vous lui donniez dès le berceau, en ferez-vous un saint Vincent de Paul, un savant, un orateur, un artiste ? Non ; c'est matériellement impossible. Et pourtant ce sauvage a une âme ; quel est le sort de cette âme après la mort ? Est-elle punie pour des actes barbares que rien n'a réprimés ? est-elle placée à l'égal de celle de l'homme de bien ? L'un n'est pas plus rationnel que l'autre. Est-elle alors condamnée à rester éternellement dans un état mixte, qui n'est ni le bonheur ni le malheur ? Cela ne serait pas juste ; car, si elle n'est pas plus parfaite, cela n'a pas dépendu d'elle.

Vous ne pouvez sortir de ce dilemme qu'en admettant la possibilité d'un progrès ; or, comment peut-elle progresser, si ce n'est en prenant de nouvelles existences ? Elle pourra, direz-vous, progresser comme Esprit, sans revenir sur la terre. Mais alors pourquoi nous, civilisés, éclairés, sommes-nous nés en Europe plutôt qu'en Océanie ? dans des corps blancs plutôt que dans des corps noirs ? Pourquoi un point de départ si différent, si l'on ne progresse que comme Esprit ? Pourquoi Dieu nous a-t-il affranchis de la longue route que doit parcourir le sauvage ? Nos âmes seraient-elles d'une autre nature que la sienne ? pourquoi chercher alors à le faire chrétien ? Si vous le faites chrétien, c'est que vous le regardez comme votre égal devant Dieu ; s'il est votre égal devant Dieu, pourquoi Dieu vous accorde-t-il des privilèges ? Vous aurez beau faire, vous n'arriverez à aucune solution qu'en admettant pour nous un progrès antérieur, pour le sauvage un progrès ultérieur ; si l'âme du sauvage doit progresser ultérieurement, c'est qu'elle nous atteindra ; si nous avons progressé antérieurement, c'est que nous avons été sauvages, car, si le point de départ est différent, il n'y a plus de justice, et si Dieu n'est pas juste, il n'est pas Dieu. Voilà donc forcément deux existences extrêmes : celle du sauvage et celle de l'homme le plus civilisé ; mais, entre ces deux extrêmes, ne trouvez-vous aucun intermédiaire ? Suivez l'échelle des peuples, et vous verrez que c'est une chaîne non interrompue, sans solution de continuité. Encore une fois, tous ces problèmes sont insolubles sans la pluralité des existences. Dites que les Zélandais renaîtront chez un peuple un peu moins barbare, et ainsi de suite jusqu'à la civilisation, et tout s'explique ; que si, au lieu de suivre les degrés de l'échelle, il les franchit tout d'un coup et arrive sans transition parmi nous, il nous donnera le hideux spectacle d'un Dumollard, qui est un monstre pour nous, et qui n'eût rien présenté d'anormal chez les peuplades de l'Afrique centrale, d'où il est peut-être sorti. C'est ainsi qu'en se renfermant dans une seule existence, tout est obscurité, tout est problème sans issue ; tandis qu'avec la réincarnation tout est clarté, tout est solution.

Revenons à la phrénologie. Elle admet des organes spéciaux pour chaque faculté, et nous croyons qu'elle est dans le vrai ; mais nous allons plus loin. Nous avons vu que chaque organe cérébral est formé d'un faisceau de fibres ; nous pensons que chaque fibre correspond à une nuance de la faculté. Ceci n'est qu'une hypothèse, il est vrai, mais qui pourra ouvrir la voie à de nouvelles observations. Le nerf auditif reçoit les sons et les transmet au cerveau ; mais si le nerf est homogène, comment perçoit-il des sons si variés ? Il est donc permis d'admettre

que chaque fibre nerveuse est affectée par un son différent avec lequel elle vibre en quelque sorte à l'unisson, comme les cordes d'une harpe. Tous les tons sont dans la nature ; supposons-en cent, depuis le plus aigu jusqu'au plus grave : l'homme qui posséderait les cent fibres correspondantes les percevrait tous ; celui qui n'en posséderait que la moitié ne percevra que la moitié des sons, les autres lui échapperont, il n'en aura aucune conscience. Il en sera de même des cordes vocales pour exprimer les sons ; des fibres optiques pour percevoir les différentes couleurs ; des fibres olfactives pour percevoir toutes les odeurs. Le même raisonnement peut s'appliquer aux organes de tous les genres de perceptions et de manifestations.

Tous les corps animés renferment incontestablement le principe de tous les organes, mais il en est qui, chez certains individus, sont à l'état tellement rudimentaire, qu'ils ne sont pas susceptibles de développement, et que c'est absolument comme s'ils n'existaient pas ; donc, chez ces personnes, il ne peut y avoir ni les perceptions, ni les manifestations correspondant à ces organes ; en un mot elles sont, pour ces facultés, comme les aveugles pour la lumière, les sourds pour la musique.

L'examen phrénologique des peuples peu intelligents constate la prédominance des facultés instinctives, et l'atrophie des organes de l'intelligence. Ce qui est exceptionnel chez les peuples avancés est la règle chez certaines races. Pourquoi cela ? Est-ce une injuste préférence ? Non, c'est de la sagesse. La nature est toujours prévoyante ; elle ne fait rien d'inutile ; or, ce serait une chose inutile de donner un instrument complet à qui n'a pas les moyens de s'en servir. Les Esprits sauvages sont des Esprits encore enfants, si l'on peut s'exprimer ainsi ; chez eux, beaucoup de facultés sont encore latentes. Que ferait donc l'Esprit d'un Hottentot dans le corps d'un Arago ? Il serait comme celui qui ne sait pas la musique devant un excellent piano. Par une raison inverse, que ferait l'Esprit d'Arago dans le corps d'un Hottentot ? Il serait comme Litz devant un piano qui n'aurait que quelques mauvaises cordes fausses, et auquel tout son talent ne parviendra jamais à faire rendre des sons harmonieux. Arago chez les sauvages, avec tout son génie, sera aussi intelligent que peut l'être un sauvage, mais rien de plus ; il ne sera jamais, sous une peau noire, membre de l'Institut. Son Esprit pousserait-il au développement des organes ? Des organes faibles, oui ; des organes rudimentaires, non[5].

---

[5] Voyez la *Revue Spirite* d'octobre 1861 : *Les Crétins*.

La nature a donc approprié les corps au degré d'avancement des Esprits qui doivent s'y incarner ; voilà pourquoi les corps des races primitives possèdent moins de cordes vibrantes que ceux des races avancées. Il y a donc en l'homme deux êtres bien distincts : l'Esprit, être pensant ; le corps, instrument des manifestations de la pensée, plus ou moins complet, plus ou moins riche en cordes, selon les besoins.

Arrivons maintenant à la perfectibilité des races ; cette question est pour ainsi dire résolue par ce qui précède : nous n'avons qu'à en déduire quelques conséquences. Elles sont perfectibles par l'Esprit qui se développe à travers ses différentes migrations, à chacune desquelles il acquiert peu à peu les facultés qui lui manquent ; mais à mesure que ses facultés s'étendent, il lui faut un instrument approprié, comme à un enfant qui grandit il faut des habits plus larges ; or, les corps constitués pour son état primitif étant insuffisants, il lui faut s'incarner dans de meilleures conditions, et ainsi de suite à mesure qu'il progresse.

Les races sont aussi perfectibles par le corps, mais ce n'est que par le croisement avec des races plus perfectionnées, qui y apportent de nouveaux éléments, qui y *greffent* pour ainsi dire les germes de nouveaux organes. Ce croisement se fait par les émigrations, les guerres et les conquêtes. Sous ce rapport, il en est des races comme des familles qui s'abâtardissent si elles ne mélangent des sangs divers. Alors on ne peut pas dire que ce soit la race primitive pure, car sans croisement cette race sera toujours la même, son état d'infériorité tenant à sa nature ; elle dégénérera au lieu de progresser, et c'est ce qui en amène la disparition dans un temps donné.

Au sujet des nègres esclaves on dit : « Ce sont des êtres si bruts, si peu intelligents, que ce serait peine perdue de chercher à les instruire ; c'est une race inférieure, incorrigible et profondément incapable ». La théorie que nous venons de donner permet de les envisager sous un autre jour ; dans la question du perfectionnement des races, il faut toujours tenir compte des deux éléments constitutifs de l'homme : l'élément spirituel et l'élément corporel. Il faut les connaître l'un et l'autre, et le Spiritisme seul peut nous éclairer sur la nature de l'élément spirituel, le plus important, puisque c'est celui qui pense et qui survit, tandis que l'élément corporel se détruit.

Les nègres donc, comme organisation physique, seront toujours les mêmes ; comme Esprits, c'est sans doute une race inférieure, c'est-à-dire primitive ; ce sont de véritables enfants auxquels on peut apprendre bien peu de chose ; mais par des soins intelligents on peut toujours modifier certaines habitudes, certaines tendances, et c'est déjà un pro-

grès qu'ils apporteront dans une autre existence, et qui leur permettra plus tard de prendre une enveloppe dans de meilleures conditions. En travaillant à leur amélioration, on travaille moins pour leur présent que pour leur avenir, et quelque peu que l'on gagne, c'est toujours pour eux autant d'acquis ; chaque progrès est un pas en avant qui facilite de nouveaux progrès.

Sous la même enveloppe, c'est-à-dire avec les mêmes instruments de manifestation de la pensée, les races ne sont perfectibles que dans des limites étroites, par les raisons que nous avons développées. Voilà pourquoi la race nègre, en tant que race nègre, corporellement parlant, n'atteindra jamais le niveau des races caucasiques ; mais, en tant qu'Esprits, c'est autre chose ; elle peut devenir, et elle deviendra ce que nous sommes ; seulement il lui faudra du temps et de meilleurs instruments. Voilà pourquoi les races sauvages, même au contact de la civilisation, restent toujours sauvages ; mais à mesure que les races civilisées s'étendent, les races sauvages diminuent, jusqu'à ce qu'elles disparaissent complètement, comme ont disparu les races des Caraïbes, des Guanches et autres. Les corps ont disparu, mais que sont devenus les Esprits ? Plus d'un est peut-être parmi nous.

Nous l'avons dit, et nous le répétons, le Spiritisme ouvre à toutes les sciences des horizons nouveaux ; quand les savants consentiront à tenir compte de l'élément spirituel dans les phénomènes de la nature, ils seront tout surpris de voir les difficultés contre lesquelles ils se heurtent à chaque pas s'aplanir comme par enchantement ; mais il est probable que, pour beaucoup, il faudra renouveler l'habit. Quand ils reviendront, ils auront eu le temps de réfléchir et apporteront de nouvelles idées. Ils trouveront les choses bien changées ici-bas ; les idées spirites, qu'ils repoussent aujourd'hui, auront germé partout et seront la base de toutes les institutions sociales ; eux-mêmes seront élevés et nourris dans cette croyance qui ouvrira à leur génie un nouveau champ pour le progrès de la science. En attendant, et pendant qu'ils sont encore ici, qu'ils cherchent la solution de ce problème : Pourquoi l'autorité de leur savoir et leurs dénégations n'arrêtent pas un seul instant la marche, de jour en jour plus rapide, des idées nouvelles ?

Conséquences de la doctrine de la réincarnation sur la propagation du Spiritisme.

Le Spiritisme marche avec rapidité, c'est là un fait que personne ne saurait nier ; or, quand une chose se propage, c'est qu'elle convient, donc si le Spiritisme se propage, c'est qu'il convient. A cela il y plusieurs causes ; la première est sans contredit, ainsi que nous l'avons expliqué en diverses circonstances, la satisfaction morale qu'il procure à ceux qui le comprennent et le pratiquent ; mais cette cause même reçoit en partie sa puissance du principe de la réincarnation ; c'est ce que nous allons essayer de démontrer.

Tout homme qui réfléchit ne peut s'empêcher de se préoccuper de son avenir après sa mort, et cela en vaut bien la peine. Quel est celui qui n'attache pas à sa situation sur la terre pendant quelques années plus d'importance qu'à celle de quelques jours ? On fait plus : pendant la première partie de la vie, on travaille, on s'exténue de fatigue, on s'impose toutes sortes de privations pour s'assurer dans l'autre moitié un peu de repos et de bien-être. Si l'on prend tant de soins pour quelques années éventuelles, n'est-il pas rationnel d'en prendre encore davantage pour la vie d'outre-tombe dont la durée est illimitée ? Pourquoi la plupart travaillent-ils plus pour le présent fugitif que pour l'avenir sans fin ? C'est qu'on croit à la réalité du présent et qu'on doute de l'avenir ; or, *on ne doute que de ce que l'on ne comprend pas*. Que l'avenir soit compris, et le doute cessera. Aux yeux mêmes de celui qui, dans l'état des croyances vulgaires, est le mieux convaincu de la vie future, elle se présente d'une manière si vague, que la foi ne suffit pas toujours pour fixer les idées, et qu'elle a plus des caractères de l'hypothèse que de ceux de la réalité. Le Spiritisme vient lever cette incertitude par le témoignage de ceux qui ont vécu, et par des preuves en quelque sorte matérielles.

Toute religion repose nécessairement sur la vie future, et tous les dogmes convergent forcément vers ce but unique ; c'est en vue d'atteindre ce but qu'on les pratique, et la foi en ces dogmes est en raison de l'efficacité qu'on leur suppose pour y arriver. La théorie de la vie future est donc la pierre angulaire de toute doctrine religieuse ; si cette théorie pèche par la base ; si elle ouvre le champ des objections sérieuses ; si elle se contredit elle-même ; si l'on peut démontrer l'impossibilité de

certaines parties, tout s'écroule : le doute vient d'abord, au doute succède la négation absolue, et les dogmes sont entraînés dans le naufrage de la foi. On a cru échapper au danger en proscrivant l'examen et en faisant une vertu de la foi aveugle ; mais prétendre imposer la foi aveugle en ce siècle-ci, c'est méconnaître le temps où nous vivons ; on réfléchit malgré soi ; on examine par la force des choses ; on veut savoir le pourquoi et le comment ; le développement de l'industrie et des sciences exactes apprend à regarder le terrain sur lequel on pose le pied, c'est pourquoi on sonde celui sur lequel on dit que l'on marchera après la mort ; si on ne le trouve pas solide, c'est-à-dire logique, rationnel, on ne s'en préoccupe pas. On aura beau faire, on ne parviendra pas à neutraliser cette tendance, parce qu'elle est inhérente au développement intellectuel et moral de l'humanité. Selon les uns c'est un bien, selon d'autres c'est un mal ; quelle que soit la manière dont on l'envisage, il faut bon gré mal gré s'en accommoder, car il n'y a pas moyen de faire autrement.

Le besoin de se rendre compte et de comprendre se reporte des choses matérielles sur les choses morales. La vie future n'est sans doute pas une chose palpable comme un chemin de fer et une machine à vapeur, mais elle peut être comprise par le raisonnement ; si le raisonnement en vertu duquel on cherche à la démontrer ne satisfait pas la raison, on rejette et prémisses et conclusions. Interrogez ceux qui nient la vie future, et tous vous diront qu'ils ont été conduits à l'incrédulité par le tableau même qu'on leur en fait avec son cortège de diables, de flammes et de peines sans fin.

Toutes les questions morales, psychologiques et métaphysiques se lient d'une manière plus ou moins directe à la question de l'avenir ; il en résulte que de cette dernière question dépend en quelque sorte la rationalité de toutes les doctrines philosophiques et religieuses. Le Spiritisme vient à son tour, non comme une religion, mais comme doctrine philosophique, apporter sa théorie appuyée sur le fait des manifestations ; il ne s'impose pas ; il ne réclame pas de confiance aveugle ; il se met sur les rangs et dit : Examinez, comparez et jugez ; si vous trouvez quelque chose de mieux que ce que je vous donne, prenez-le. Il ne dit point : Je viens saper les fondements de la religion et y substituer un culte nouveau ; il dit : Je ne m'adresse pas à ceux qui croient et qui sont satisfaits de leurs croyances, mais à ceux qui désertent vos rangs pour l'incrédulité et que vous n'avez pas su ou pu retenir ; je viens leur donner, sur les vérités qu'ils repoussent, une interprétation de nature à satisfaire leur raison et qui les leur fasse accepter ; et la

preuve que je réussis, c'est le nombre de ceux que je tire du bourbier de l'incrédulité. Écoutez-les, et ils vous diront tous : Si l'on m'avait enseigné ces choses de cette manière dès mon enfance, je n'aurais jamais douté ; maintenant je crois, parce que je comprends. Devez-vous les repousser parce qu'ils acceptent l'esprit et non la lettre, le principe au lieu de la forme ? Libre à vous ; si votre conscience vous en fait un devoir, nul ne songe à la violenter, mais je n'en dirai pas moins que c'est une faute ; je dis plus, une imprudence.

La vie future est, comme nous l'avons dit, le but essentiel de toute doctrine morale ; sans la vie future, la morale n'a plus de base. Le triomphe du Spiritisme est précisément dans la manière dont il présente l'avenir ; outre les preuves qu'il en donne, le tableau qu'il en fait est si clair, si simple, si logique, si conforme à la justice et à la bonté de Dieu, qu'involontairement on se dit : Oui, c'est bien ainsi que cela doit être, c'est ainsi que je l'avais rêvé, et si je n'y ai pas cru, c'est parce qu'on m'avait affirmé que c'était autrement. Mais qu'est-ce qui donne à la théorie de l'avenir une telle puissance ? qu'est-ce qui lui concilie de si nombreuses sympathies ? C'est, disons-nous, son inflexible logique, c'est parce qu'elle résout des difficultés jusqu'alors insolubles, et cela, elle le doit au principe de la pluralité des existences ; en effet, ôtez ce principe, et mille problèmes tous plus insolubles les uns que les autres se présentent à l'instant ; on se heurte à chaque pas contre des objections sans nombre. Ces objections, on ne les faisait pas autrefois, c'est-à-dire on n'y songeait pas ; mais, aujourd'hui que l'enfant est devenu homme, il veut aller au fond de choses ; il veut voir clair dans le chemin où on le conduit ; il sonde et pèse la valeur des arguments qu'on lui donne, et s'ils ne satisfont pas sa raison, s'ils le laissent dans le vague et l'incertitude, il les rejette en attendant mieux. La pluralité des existences est une clef qui ouvre des horizons nouveaux, qui donne une raison d'être à une foule de choses incomprises, qui explique ce qui était inexplicable ; elle concilie tous les événements de la vie avec la justice et la bonté de Dieu ; voilà pourquoi ceux qui en étaient arrivés à douter de cette justice et de cette bonté reconnaissent maintenant le doigt de la Providence là où ils l'avaient méconnu. Sans la réincarnation, en effet, quelle cause assigner aux idées innées ; comment justifier l'idiotisme, le crétinisme, la sauvagerie à côté du génie et de la civilisation ; la profonde misère des uns à côté du bonheur des autres, les morts prématurées et tant d'autres choses ? Au point de vue religieux, certains dogmes, tels que le péché originel, la chute des anges, l'éternité des peines, la résurrection de la chair, etc., trouvent dans ce

principe une interprétation rationnelle qui en fait accepter l'esprit par ceux mêmes qui en repoussaient la lettre.

En résumé, l'homme actuel veut comprendre ; le principe de la réincarnation jette la lumière sur ce qui était obscur ; voilà pourquoi nous disons que ce principe est une des causes qui font accueillir le Spiritisme avec faveur.

La réincarnation, dira-t-on, n'est pas nécessaire pour croire aux Esprits et à leur manifestation, et la preuve en est, c'est qu'il y a des croyants qui ne l'admettent pas. Cela est vrai ; aussi ne disons-nous pas qu'on ne puisse être très bon Spirite sans cela ; nous ne sommes pas de ceux qui jettent la pierre à qui ne pense pas comme nous. Nous disons seulement qu'ils n'ont pas abordé tous les problèmes que soulève le système unitaire, sans cela ils auraient reconnu l'impossibilité d'en donner une solution satisfaisante. L'idée de la pluralité des existences a d'abord été accueillie avec étonnement, avec défiance ; puis, peu à peu, on s'est familiarisé avec cette idée, à mesure qu'on a reconnu l'impossibilité de sortir sans cela des innombrables difficultés que soulèvent la psychologie et la vie future. Il est un fait certain, c'est que ce système gagne tous les jours du terrain, et que l'autre en perd tous les jours ; en France, aujourd'hui, les adversaires de la réincarnation, — nous parlons de ceux qui ont étudié la science spirite, — sont en nombre imperceptible comparativement à ses partisans ; en Amérique même, où ils sont le plus nombreux, par les causes que nous avons expliquées dans notre précédent numéro, ce principe commence à se populariser, d'où l'on peut conclure que le temps n'est pas loin où il n'y aura aucune dissidence sous ce rapport.

Épidémie démoniaque en Savoie.

Les journaux ont parlé, il y a quelque temps, d'une monomanie épidémique qui s'est déclarée dans une partie de la Haute-Savoie, et contre laquelle ont échoué tous les secours de la médecine et de la religion. Le seul moyen qui ait produit des résultats un peu satisfaisants, c'est la dispersion des individus dans différentes villes. Nous recevons à ce sujet la lettre suivante du capitaine B…, membre de la Société spirite de Paris, en ce moment à Annecy.

Annecy, 7 mars 1862.

« Monsieur le président,

« Pensant me rendre utile à la Société, j'ai l'honneur de vous envoyer une brochure que m'a remise un de mes amis, M. le docteur Caille, chargé par le ministre de suivre l'enquête faite par M. Constant, inspecteur des maisons d'aliénés, sur les cas *très nombreux* de démonomanie observés dans la commune de Morzine, arrondissement de Thonon (Haute-Savoie). Cette malheureuse population est encore aujourd'hui sous l'influence de l'obsession, malgré les exorcismes, les traitements médicaux, les mesures prises par l'autorité, l'internement dans les hôpitaux du département ; les cas ont un peu diminué, mais non cessé, et le mal existe pour ainsi dire à l'état latent. Le curé, voulant exorciser ces malheureux, pour la plupart enfants, les avait fait amener à l'église, conduits par des hommes vigoureux. A peine avait-il prononcé les premières paroles latines, qu'une scène épouvantable se produisit : cris, bonds furieux, convulsions, etc., à tel point qu'on dut envoyer quérir la gendarmerie et une compagnie d'infanterie pour mettre le bon ordre.

« Je n'ai pu me procurer tous les renseignements que je voudrais pouvoir vous donner dès aujourd'hui, mais ces faits me semblent assez graves pour mériter votre examen. M. le docteur aliéniste Arthaud, de Lyon, a lu un rapport à la Société médicale de cette ville, rapport qui est imprimé dans la *Gazette médicale de Lyon*, et que vous pourrez vous procurer par votre correspondant. Nous avons, dans l'hôpital de cette ville, deux femmes de Morzine qui sont en traitement. M. le docteur Caille conclut à une affection nerveuse épidémique qui échappe à toute espèce de traitement et d'exorcisme ; l'isolement seul a produit de bons résultats. Tous ces malheureux obsédés prononcent dans leurs crises des paroles ordurières ; ils font des bonds prodigieux par-dessus les tables, grimpent sur les arbres, sur les toits, et prophétisent quelquefois.

« Si ces faits se sont présentés au seizième et au dix-septième siècle, dans les couvents et dans les pays de labour, il n'en est pas moins vrai que dans notre dix-neuvième siècle ils nous offrent, à nous Spirites, un sujet d'étude au point de vue de l'obsession épidémique, se généralisant et persistant pendant des années, puisqu'il y a près de cinq ans que le premier cas a été observé.

« J'aurai l'honneur de vous envoyer tous les documents et renseignements que je pourrai me procurer.

« Agréez, etc. « B… »

Les deux communications suivantes nous ont été données à ce sujet, dans la Société de Paris, par nos Esprits habituels.

« Ce ne sont pas des médecins, mais des magnétiseurs, des spiritualistes ou des spirites qu'il faudrait envoyer pour dissiper la légion des mauvais Esprits égarés dans votre planète. Je dis égarés, car ils ne feront que passer. Mais longtemps la malheureuse population, souillée par leur contact impur, souffrira dans son moral et dans son corps. Où est le remède ? demandez-vous. Il surgira du mal, car les hommes, effrayés par ces manifestations, accueilleront avec transport le contact bienfaisant des bons Esprits qui leur succéderont comme l'aube succède à la nuit. Cette pauvre population, ignorante de tout travail intellectuel, aurait méconnu les communications intelligentes des Esprits, ou plutôt ne les aurait pas même perçues. L'initiation et les maux qu'entraîne cette tourbe impure ouvrent les yeux fermés, et les désordres, les actes de démence, ne sont que le prélude de l'initiation, car tous doivent participer à la grande lumière spirite. Ne vous récriez pas sur la cruelle façon de procéder : tout a un but, et les souffrances doivent féconder comme font les orages qui détruisent la moisson d'un pays, tandis qu'ils fertilisent d'autres contrées.

GEORGES (*Médium, madame Costel*).

« Les cas de démonomanie qui se produisent aujourd'hui en Savoie se produisent également dans beaucoup d'autres contrées, notamment en Allemagne, mais plus principalement en Orient. Ce fait anomal est plus caractéristique que vous ne le pensez. En effet, il révèle pour l'observateur attentif une situation analogue à celle qui s'est manifestée dans les dernières années du paganisme. Personne n'ignore que lorsque Christ, notre maître bien-aimé, s'incarna en Judée sous les traits du charpentier Jésus, cette contrée avait été envahie par des légions de mauvais Esprits qui s'emparaient, par la possession, comme aujourd'hui, des classes sociales les plus ignorantes, des Esprits incarnés les plus faibles et les moins avancés, en un mot, des individus qui gardaient les troupeaux ou qui vaquaient aux occupations de la vie des champs. N'apercevez-vous pas une analogie très grande entre la reproduction de ces phénomènes identiques de possession ? Ah ! il y a là un enseignement bien profond ! et vous devez en conclure que les temps prédits approchent de plus en plus, et que le Fils de l'homme reviendra bientôt chasser de nouveau cette tourbe d'Esprits impurs qui se sont abattus sur la terre, et raviver la foi chrétienne en donnant sa haute et divine sanction aux révélations consolantes et aux enseignements régé-

nérateurs du Spiritisme. Pour en revenir aux cas actuels de démonomanie, il faut se rappeler, que les savants, que les médecins du siècle d'Auguste traitèrent, suivant les procédés hippocratiques, les malheureux possédés de la Palestine, et que toute leur science se brisa devant cette puissance inconnue. Eh bien ! aujourd'hui encore, tous vos inspecteurs d'épidémies, tous vos aliénistes les plus distingués, savants docteurs en matérialisme pur, échoueront de même devant cette maladie toute morale, devant cette épidémie toute spirituelle. Mais qu'importe ! mes amis, vous que la grâce nouvelle a touchés, vous savez combien ces maux passagers sont guérissables par ceux qui ont la foi. Espérez donc, attendez avec confiance la venue de Celui qui a déjà racheté l'humanité ; l'heure est proche ; l'Esprit précurseur est incarné déjà ; à bientôt donc l'épanouissement complet de cette doctrine qui a pris pour devise : « Hors de la charité, pas de salut ! »

ÉRASTE (Médium, M. d'Ambel).

De ce qui précède, il faudrait conclure qu'il ne s'agit point ici d'une affection organique, mais bien d'une influence occulte. Nous avons d'autant moins de peine à le croire, que nous avons eu de nombreux cas identiques isolés dus à cette même cause ; et ce qui le prouve, c'est que les moyens enseignés par le Spiritisme ont suffi pour faire cesser l'obsession. Il est démontré par l'expérience que les Esprits malveillants agissent non seulement sur la pensée, mais aussi sur le corps, avec lequel ils s'identifient, et dont ils se servent comme si c'était le leur ; qu'ils provoquent des actes ridicules, des cris, des mouvements désordonnés ayant toutes les apparences de la folie ou de la monomanie. On en trouvera l'explication dans notre *Livre des Médiums*, au chapitre de l'Obsession, et dans un prochain article nous citerons plusieurs faits qui le démontrent d'une manière incontestable. C'est bien, en effet, une sorte de folie, puisqu'on peut donner ce nom à tout état anomal où l'esprit n'agit pas librement ; à ce point de vue, l'ivresse est une véritable folie accidentelle.

Il faut donc distinguer la *folie pathologique* de la *folie obsessionnelle*. La première est produite par un désordre dans les organes de la manifestation de la pensée. Remarquons que, dans cet état de choses, ce n'est pas l'Esprit qui est fou ; il conserve la plénitude de ses facultés, ainsi que le démontre l'observation ; seulement, l'instrument dont il se sert pour se manifester étant désorganisé, la pensée, ou plutôt l'expression de la pensée est incohérente.

Dans la folie obsessionnelle, il n'y a pas de lésion organique ; c'est

l'Esprit lui-même qui est affecté par la subjugation d'un Esprit étranger qui le domine et le maîtrise. Dans le premier cas, il faut essayer de guérir l'organe malade ; dans le second, il suffit de délivrer l'Esprit malade d'un hôte importun, afin de lui rendre sa liberté. Les cas semblables sont très fréquents, et l'on a souvent pris pour de la folie ce qui n'était en réalité qu'une obsession, pour laquelle il fallait employer des moyens moraux et non des douches. Par les traitements physiques, et surtout par le contact des véritables aliénés, on a souvent déterminé une vraie folie là où elle n'existait pas.

Le Spiritisme, qui ouvre des horizons nouveaux à toutes les sciences, vient donc aussi éclairer la question si obscure des maladies mentales, en signalant une cause dont, jusqu'à ce jour, on n'avait tenu aucun compte ; cause réelle, évidente, prouvée par l'expérience, et dont on reconnaîtra plus tard la vérité. Mais comment faire admettre cette cause par ceux qui sont tout prêts à envoyer aux Petites-Maisons quiconque a la faiblesse de croire que nous avons une âme, que cette âme joue un rôle dans les fonctions vitales, qu'elle survit au corps et peut agir sur les vivants ? Dieu merci ! et pour le bien de l'humanité, les idées spirites font plus de progrès parmi les médecins qu'on ne pouvait l'espérer, et tout fait prévoir que, dans un avenir peu éloigné, la médecine sortira enfin de l'ornière matérialiste.

Les cas isolés d'obsession physique ou de subjugation étant avérés, on comprend que, semblable à une nuée de sauterelles, une troupe de mauvais Esprits peut s'abattre sur un certain nombre d'individus, s'en emparer et produire une sorte d'épidémie morale. L'ignorance, la faiblesse des facultés, le défaut de culture intellectuelle, leur donnent naturellement plus de prise ; c'est pourquoi ils sévissent de préférence sur certaines classes, quoique les personnes intelligentes et instruites n'en soient pas toujours exemptes. C'est probablement, comme le dit Éraste, une épidémie de ce genre qui régnait du temps du Christ, et dont il est si souvent parlé dans l'Évangile. Mais pourquoi sa parole seule suffisait-elle pour chasser ce que l'on appelait alors des démons ? Cela prouve que le mal ne pouvait être guéri que par une influence morale ; or, qui peut nier l'influence morale du Christ ? Cependant, dira-t-on, on a employé l'exorcisme, qui est un remède moral, et il n'a rien produit ? S'il n'a rien produit, c'est que le remède ne vaut rien, et qu'il en faut chercher un autre ; cela est évident. Étudiez le Spiritisme, et vous en comprendrez la raison. Le Spiritisme seul, en signalant la véritable cause du mal, peut donner les moyens de combattre les fléaux de cette nature. Mais quand nous disons de l'étudier, nous entendons qu'il faut le

faire sérieusement, et non dans l'espoir d'y trouver une recette banale à l'usage du premier venu.

Ce qui arrive en Savoie, en appelant l'attention, hâtera probablement le moment où l'on reconnaîtra la part d'action du monde invisible dans les phénomènes de la nature ; une fois entrée dans cette voie, la science possédera la clef de bien des mystères, et verra s'abaisser la plus formidable barrière qui arrête le progrès : le matérialisme, qui rétrécit le cercle de l'observation, au lieu de l'élargir.

Réponses à la question des anges déchus.

Remarque. — Nous avons reçu de divers côtés des réponses à toutes les questions proposées dans le numéro de janvier dernier. Leur étendue ne nous permet pas de les publier toutes simultanément ; nous nous bornons aujourd'hui à la question des anges rebelles.

(Bordeaux. — Médium, madame Cazemajoux.)

Mes amis, la théorie contenue dans le résumé que vous venez de lire est la plus logique et la plus rationnelle. La saine raison ne peut admettre la création d'Esprits purs et parfaits se révoltant contre Dieu et cherchant à l'égaler en puissance, en majesté, en grandeur.

Avant d'arriver à la perfection, l'Esprit ignorant et faible, laissé à son libre arbitre, se livre trop souvent à la corruption, et se plonge à plaisir dans l'océan de l'iniquité ; mais ce qui cause surtout sa perte, c'est l'orgueil. Il nie Dieu, attribue au hasard son existence, les merveilles de la création et l'harmonie universelle. Alors malheur à lui ! c'est un ange déchu. Au lieu d'avancer dans les mondes heureux, il est même exilé de la planète qu'il habite pour aller expier dans les mondes inférieurs sa rébellion incessante contre Dieu.

Gardez-vous, frères, de les imiter : ce sont les anges pervers ; faites tous vos efforts pour ne pas en augmenter le nombre ; que le flambeau de la foi spirite vous éclaire sur vos devoirs présents et sur vos intérêts futurs, afin que vous puissiez un jour éviter le sort des Esprits rebelles, et gravir l'échelle spirituelle qui mène à la perfection.

VOS GUIDES SPIRITUELS.

(La Haye (Hollande). — Médium, M. le baron de Kock.)

Sur cet article je n'ai que très peu de mots à dire, sinon qu'il est sublime de vérité ; il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher ; bienheureux ceux qui ajouteront foi à ces belles paroles, ceux qui accepteront cette doctrine écrite par Kardec. Kardec est l'homme élu de Dieu pour l'instruction de l'homme d'à présent ; ce sont des paroles inspirées par des Esprits du bien, des Esprits très supérieurs. Ajoutez-y foi ; lisez, étudiez toute cette doctrine : c'est un bon conseil que je vous donne.

VOTRE GUIDE PROTECTEUR.

(Sens. — Médium, M. Pichon.)

Dem. Que devons-nous penser de l'interprétation de la doctrine des anges déchus que M. Kardec a publiée dans le dernier numéro de la *Revue spirite* ? — *Rép*. Qu'elle est parfaitement rationnelle et que nous ne l'aurions pas mieux expliquée nous-mêmes.

ARAGO.

(Paris. Communication particulière. — Médium, mademoiselle Stéphanie.)

C'est bien défini, mais, il faut être franc, je ne trouve qu'une chose qui me contrarie : pourquoi parler de ce dogme de l'Immaculée Conception ? Avez-vous eu des révélations concernant la Mère du Christ ? Laissez ces discussions à l'Église catholique. Je regrette d'autant plus cette comparaison, que les prêtres croiront et diront que vous voulez leur faire la cour.

UN ESPRIT *ami sincère du médium*
et du directeur de la REVUE SPIRITE.

(Lyon. — Médium, madame Bouillant.)

Autrefois nous croyions que les anges, après avoir habité le monde le plus radieux, s'étaient révoltés contre Dieu, et avaient mérité d'être chassés de l'Eden que Dieu leur avait donné comme demeure. Nous avons chanté leur chute et leur faiblesse, et, croyant à cette fable du Paradis perdu, nous l'avons brodée de toutes les fleurs de rhétorique que nous connaissions. C'était pour nous un thème qui nous offrait un charme particulier. Ce premier homme et cette première femme chassés de leur oasis, condamnés à vivre sur terre, en proie à tous les maux qui viennent assiéger l'humanité, c'était pour l'auteur une grande res-

source pour étendre ses idées, et le sujet surtout se prêtait parfaitement à nos idées mélancoliques ; comme les autres, nous avons accrédité l'erreur, et nous avons ajouté notre parole à toutes celles qui avaient déjà été prononcées. Mais à présent que notre existence dans l'espace nous a permis de juger les choses à leur véritable point de vue ; à présent que nous pouvons comprendre combien il était absurde d'admettre que l'Esprit, arrivé à son plus grand degré de pureté, pouvait rétrograder tout à coup, se révolter contre son Créateur et entrer en lutte avec lui ; à présent que nous pouvons juger par combien de creusets il faut que la liqueur se filtre pour arriver à s'épurer au point de devenir essence et quintessence, nous sommes en état de vous dire ce que sont les anges déchus, et ce que vous devez croire du Paradis perdu.

Dieu, dans son immuable loi du progrès, veut que les hommes avancent, et avancent sans cesse, de siècle en siècle, à des époques déterminées par lui. Quand la majorité des êtres qui habitent la terre est devenue trop supérieure pour la partie terrestre qu'elle occupe, Dieu ordonne alors une émigration d'Esprits, et ceux qui ont accompli leur mission avec conscience vont habiter des régions qui leur sont assignées ; mais l'Esprit récalcitrant ou paresseux qui vient faire ombre au tableau, celui-là est obligé de rester en arrière, et dans cette épuration de l'Esprit il est rejeté comme font les chimistes des matières qui n'ont pas passé par la filtration ; alors l'Esprit se trouve en contact avec d'autres Esprits qui lui sont inférieurs, et il souffre réellement de la contrainte qui lui est imposée.

Il se souvient intuitivement du bonheur dont il jouissait, et se trouve au milieu de ses égaux comme une fleur exotique qui serait brusquement transplantée dans un champ inculte. Cet Esprit se révolte en comprenant sa supériorité ; il cherche à dominer ceux qui l'entourent, et cette révolte, cette lutte contre lui-même, tourne aussi vers le Créateur qui lui a donné l'existence, et qu'il méconnaît. Si ses pensées peuvent se développer, il répandra le trop-plein de son cœur en récriminations amères comme le condamné dans sa prison, et il souffrira cruellement jusqu'à ce qu'il ait expié la paresse et l'égoïsme qui l'ont empêché de suivre ses frères. Voilà, mes amis, quels sont les anges déchus et pourquoi ils regrettent tous leur paradis. Tâchez donc, à votre tour, de vous hâter pour ne pas être abandonnés quand sonnera le signal du retour ; rappelez-vous tout ce que vous vous devez à vous-mêmes ; dites-vous bien que vous êtes *vous,* et que vous avez votre libre arbitre. Cette personnalité de l'Esprit vous explique pourquoi le fils d'un homme savant est souvent un idiot, et pourquoi l'intelligence ne

peut pas se transformer en majorat. Un grand homme pourra bien donner à sa progéniture le galbe de sa figure, mais il ne lui transmettra jamais son génie, et vous pouvez être certains que tous les génies qui sont venus déployer leurs talents parmi vous étaient bien les enfants de leurs œuvres, car, ainsi que l'a dit un homme très savant : « C'est que les mères des Patay, des Letronne et du vaste Arago ont créé ces grands hommes très innocemment. » Non, mon ami, la mère qui donne naissance à un talent illustre n'est pour rien dans l'Esprit qui anime son enfant : cet Esprit était déjà très avancé quand il est venu se réincarner dans le creuset de l'épuration. Gravissez donc ces degrés de l'échelle ; degrés lumineux et brillants comme des soleils, puisque Dieu les éclaire de sa splendide lumière ; et rappelez-vous que maintenant que vous connaissez la route, vous seriez bien coupables si vous deveniez des anges déchus ; du reste, je ne crois pas que personne oserait vous plaindre et vous chanter encore le *Paradis perdu*.

MILTON.

(Francfort. — Médium, madame Delton.)

Je ne dirai rien autre sur cette interprétation des anges rebelles et des anges déchus, sinon qu'elle fait partie des enseignements qui doivent vous être donnés afin d'assigner aux choses mal comprises leur véritable sens. Ne croyez pas que l'auteur de cet article l'ait écrit sans assistance, comme il se l'est figuré lui-même ; il a cru émettre ses propres idées et c'est pour cela qu'il s'en est défié, tandis qu'en réalité il n'a fait que donner une forme à celles qui lui étaient inspirées.

Oui, il est dans le vrai quand il dit que les anges rebelles sont encore sur la terre, et que ce sont les matérialistes et les impies, ceux qui osent nier la puissance de Dieu ; n'est-ce pas là le comble de l'orgueil ? Vous tous qui croyez en Dieu et chantez ses louanges, vous vous indignez d'une telle audace de la créature, et vous avez raison ; mais sondez votre conscience, et voyez si vous n'êtes pas vous-mêmes à chaque instant en révolte contre lui par l'oubli de ses plus saintes lois. Pratiquez-vous l'humilité, vous qui croyez à la supériorité de votre mérite ; qui vous glorifiez des dons que vous avez reçus ; qui voyez avec envie et jalousie le rang de votre voisin, les faveurs qui lui échoient, l'autorité qui lui est concédée ? Pratiquez-vous la charité, vous qui dénigrez votre frère ; qui répandez sur lui la médisance et la calomnie ; qui au lieu de jeter un voile sur ses défauts prenez plaisir à les étaler au grand jour afin de le rabaisser ? Vous qui croyez en Dieu, vous surtout, Spirites, et qui agissez ainsi, je vous le dis en vérité, vous êtes plus coupables que l'athée

et le matérialiste, car vous avez la lumière et vous ne voyez pas. Oui, vous êtes aussi des anges rebelles, car vous n'obéissez pas à la loi de Dieu, et au grand jour Dieu vous dira : « Qu'avez-vous fait de mes enseignements ? »

PAUL, *Esprit protecteur*.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Girard de Codemberg.

(Bordeaux, novembre 1861.)

M. Girard de Codemberg, ancien élève de l'Ecole polytechnique, est auteur d'un livre intitulé : *Le Monde spirituel, ou Science chrétienne de communiquer intimement avec les puissances célestes et les âmes heureuses*. Cet ouvrage contient des communications excentriques qui dénotent une obsession manifeste, et dont les Spirites sérieux n'ont pu voir qu'avec peine la publication. L'auteur est mort en novembre 1858, et fut évoqué dans la Société de Paris le 14 janvier 1859. On peut voir le résultat de cette évocation dans le numéro de la *Revue spirite* du mois d'avril 1859. L'évocation suivante a été faite à Bordeaux en novembre 1861 ; la coïncidence de ces deux évocations est digne de remarque.

Dem. Voudriez-vous répondre à quelques-unes des questions que je me propose de vous adresser ? — *Rép*. C'est un devoir.

D. Quelle est votre position dans le monde des Esprits ? — *R*. Heureuse relativement à celle de la terre ; car là-bas je ne voyais le monde spirituel qu'à travers le brouillard de mes pensées, et maintenant je vois se dérouler devant moi la grandeur et la magnificence des œuvres de Dieu.

D. Vous dites, dans un passage de votre ouvrage que j'ai sous la main : « On demande à la table le nom de mon ange gardien qui, d'après la croyance américaine, n'est autre qu'une âme heureuse, ayant vécu de notre vie terrestre, et à laquelle, par conséquent, un nom doit avoir appartenu dans la société humaine. » Cette croyance, dites-vous, est une hérésie. Que pensez-vous aujourd'hui de cette hérésie ? — *R*. Je vous l'ai dit, j'ai mal vu, parce que, inexpérimenté dans la pratique du Spiritisme, j'ai accepté comme vraies des données qui m'étaient dictées par des Esprits légers et imposteurs ; mais je confesse, en présence des vrais et sincères Spirites qui sont réunis ici ce soir, que l'ange gardien, ou Esprit protecteur, n'est autre que l'Esprit arrivé au progrès moral et intellectuel par les diverses phases qu'il a parcourues

dans ses incarnations dans les divers mondes, et que la réincarnation, que j'ai niée, est la plus sublime et la plus grande preuve de la justice de notre Père qui est au ciel, et qui ne veut pas notre perte, mais notre bonheur.

D. Vous parlez également dans votre ouvrage du purgatoire. Quelle est la signification que vous avez voulu donner à ce mot ? — *R*. Je pensais, avec raison, que les hommes ne pouvaient arriver au bonheur sans être purifiés des souillures que laisse toujours à l'Esprit la vie matérielle ; mais le purgatoire, au lieu d'être un abîme de feu, tel que je me le figurais, ou, pour mieux dire, que la crainte que j'en avais m'y faisait ajouter une foi aveugle, n'était que les mondes inférieurs, dont la terre est du nombre, où toutes les misères auxquelles est sujette l'humanité se manifestent de mille manières. N'est-ce pas là l'explication de cette parole : *purgare* ?

D. Vous dites également que votre ange gardien vous a répondu, à propos du jeûne : « Le jeûne est le complément de la vie chrétienne, et tu dois t'y soumettre. » Qu'en pensez-vous maintenant ? — *R*. Le complément de la vie chrétienne ! Et les Juifs, les Musulmans jeûnent bien aussi ! Le jeûne n'est pas approprié à la vie chrétienne exclusivement ; cependant il est utile quelquefois, en ce qu'il peut affaiblir le corps et apaiser les révoltes de la chair ; croyez-moi, une vie simple et frugale vaut mieux que tous les jeûnes qui sont faits en vue de se donner en spectacle aux hommes, mais qui ne corrigent en rien vos penchants et votre tendance au mal. Je vois ce que vous exigez de moi ; c'est une rétractation complète de mes écrits ; je vous la dois, parce que quelques fanatiques, qui ne font pas la part de l'époque à laquelle j'écrivais, ajoutent une foi aveugle à ce que j'ai fait imprimer alors comme l'exacte vérité. Je n'en suis pas puni, parce que j'étais de bonne foi, et que j'écrivais sous l'influence craintive des leçons du premier âge auxquelles je ne pouvais soustraire ma volonté d'agir et de penser ; mais, croyez-le : il sera bien restreint, le nombre de ceux qui abandonneront la voie tracée par M. Kardec pour suivre la mienne ; ce sont des gens sur qui il ne faut pas compter beaucoup, et qui sont marqués par l'ange de la délivrance pour être emportés dans le tourbillon rénovateur qui doit transformer la société. Oui, mes amis, soyez Spirites ; c'est Girard de Codemberg qui vous invite à vous asseoir à ce grand banquet fraternel, car vous êtes et nous sommes tous frères, et la réincarnation nous rend tous solidaires les uns des autres en resserrant entre nous les liens de la fraternité en Dieu.

Remarque. — Cette pensée que, dans le grand mouvement qui doit

amener la rénovation de l'humanité, les hommes qui pourraient y faire obstacle et n'auraient pas mis à profit les avertissements de Dieu en seront expulsés et envoyés dans des mondes inférieurs, se trouve aujourd'hui reproduite de tous côtés dans les communications des Esprits. Il en est de même de celle-ci : que nous touchons au moment de cette transformation dont les symptômes se font déjà sentir. Quant à celle qui assigne le Spiritisme comme devant être la base de cette transformation, elle est universelle. Cette coïncidence a quelque chose de caractéristique. — A. K.

D. Vous avez évoqué dites-vous la Sainte Vierge Marie, et vous dites avoir reçu d'elle des conseils. Cette manifestation était-elle réelle ? — *R.* Combien d'entre vous qui se croient inspirés par elle et qui se sont trompés ! Soyez vous-mêmes vos juges et les miens.

D. En adressant à la Vierge cette question : « Y a-t-il au moins dans le sort des âmes punies l'espoir que plusieurs théologiens ont conservé de la *gradation des peines* ? » La réponse de la Vierge, dites-vous, a été celle-ci : « Les peines éternelles n'ont pas de gradation ; elles sont toutes les mêmes, et les flammes en sont les ministres. » Quelle est votre opinion à ce sujet ? — *R.* les peines infligées aux méchants Esprits sont réelles, mais ne sont pas éternelles ; témoin vos parents et vos amis qui viennent tous les jours à votre appel, et qui vous donnent, sous toutes formes, des enseignements qui ne peuvent que confirmer la vérité.

D. Quelqu'un de l'assemblée vous demande si le feu brûle physiquement ou moralement ? — *R.* Feu moral.

L'esprit reprend ensuite spontanément : « Chers frères en Spiritisme, vous êtes choisis par Dieu pour sa sainte propagation ; plus heureux que moi, un Esprit en mission sur votre terre vous a tracé la route où vous devez entrer d'un pas ferme et déterminé ; soyez dociles, ne craignez rien, c'est le chemin du progrès et de la moralité de la race humaine. Pour moi qui n'avais qu'ébauché l'œuvre que votre maître vous a tracée, parce que je manquais de courage pour m'éloigner du sentier battu, j'ai mission de vous guider à l'état d'Esprit dans la bonne et sûre voie où vous êtes entrés ; je pourrai donc, par là, réparer le mal que j'ai fait par mon ignorance et aider de mes faibles facultés la grande réforme de la société. N'ayez nul souci des frères qui s'éloignent de vos croyances ; faites, au contraire, de manière à ce qu'ils ne soient plus mêlés au troupeau des vrais croyants, car ce sont des brebis galeuses, et vous devez vous garder de la contagion. Adieu ; je reviendrai avec ce médium ; à bientôt.

GIRARD DE CODEMBERG.

Nota. — Nos guides, consultés sur l'identité de l'Esprit, nous ont répondu : « Oui, mes amis, il souffre de voir le mal que cause la doctrine erronée qu'il a publiée ; mais il avait déjà expié sur la terre cette erreur, car il était obsédé, et la maladie dont il est mort a été le fruit de l'obsession. »

De La Bruyère.

(Société de Bordeaux. — Médium, madame Cazemajoux.)

1. *Evocation*. — *R*. Me voilà !

2. Notre évocation vous fait-elle plaisir ? — *R*. oui, car bien peu d'entre vous songent à ce pauvre Esprit frondeur.

3. Quelle est votre position dans le monde spirite ? — *R*. Heureuse.

4. Que pensez-vous de la génération d'hommes qui vit actuellement sur la terre ? — *R*. Je pense qu'ils n'ont guère progressé en moralité, car si je vivais parmi eux, je pourrais appliquer mes *Caractères* avec la même vérité saisissante qui les a fait remarquer de mon vivant. Je retrouve mes gourmands, mes égoïstes, mes orgueilleux au même point où je les ai laissés quand je suis mort.

5. Vos *Caractères* jouissent d'une réputation méritée ; quelle est votre opinion actuelle sur vos ouvrages ? — *R*. Je pense qu'ils n'avaient pas le mérite que vous leur attribuez, car ils auraient produit un autre résultat. Mais je comprends que tous ceux qui lisent ne se comparent à aucun de ces portraits, quoique la plupart soient frappants de vérité. Vous avez tous une petite dose d'amour-propre suffisante pour appliquer à votre prochain vos torts personnels, et ne vous reconnaissez jamais quand on vous dépeint avec des traits véridiques.

6. Vous venez de dire que vos *Caractères* pourraient être appliqués aujourd'hui avec la même vérité ; est-ce que vous ne trouvez pas les hommes plus avancés ? — *R*. En général l'intelligence a marché, mais l'amélioration n'a pas fait un pas. Si Molière et moi pouvions encore écrire, nous ne ferions autre chose que ce que nous avons fait : travaux inutiles qui vont ont avertis sans vous corriger. Le Spiritisme sera plus heureux ; vous vous conformerez peu à peu à sa doctrine, et réformerez les vices que nous vous avons signalés de notre vivant.

7. Pensez-vous que l'humanité sera encore rebelle aux avertissements qui lui sont donnés par les Esprits incarnés en mission sur la terre et par les Esprits qui viennent les aider ? — *R*. Non ; l'époque du

progrès et de la rénovation de la terre et de ses habitants est arrivée ; c'est pour cela que les bons Esprits viennent vous donner leur concours. Je vous en ai dit assez pour ce soir, mais je préparerai pour dans quelques jours un de mes *Caractères*.

8. Vos *Caractères* ne peuvent-ils s'appliquer également à quelques-uns des Esprits errants mus par des sentiments identiques ? — *R*. A tous ceux qui ont encore, à l'état d'Esprit, ces mêmes passions qui les maîtrisaient de leur vivant. Pardonnez-moi ma franchise, mais je vous dirai, quand vous m'appellerez, les choses sans finesse et sans détour. Adieu.

JEAN DE LA BRUYÈRE.

Poésies spirites.

(Société spirite de Bordeaux. — Médium, madame Cazemajoux.)

Croyez aux Esprits du Seigneur.

Croyez-en nous ; nous sommes l'étincelle,
Rayon brillant sorti du sein de Dieu,
Qui nous penchons sur chaque âme nouvelle,
En son berceau, pleurant son beau ciel bleu.

Croyez-en nous ; notre flamme légère,
Esprit errant, près des tombeaux amis,
A renversé l'obstacle, la barrière
Que l'Éternel, entre nous, avait mis.

Croyez-en nous ; ténèbres et mensonges
Sont dispersés, quand nous venons du ciel
Riants et doux, vous verser dans vos songes
Le doux nectar, l'ambroisie et le miel.

Croyez-en nous ; nous errons dans l'espace
Pour vous guider au bien. Croyez-en nous
Qui vous aimons… Mais chaque heure qui passe,
Chers exilés, nous rapproche de vous.

ÉLISA MERCŒUR.

Les Voix du ciel.

Les voix du ciel soupirent dans la brise,
Grondent dans l'air, mugissent dans les flots ;
Dans les forêts, sur la montagne grise,
De leurs soupirs, entendez les échos.

Les voix du ciel murmurent sous la feuille,
Dans les prés verts, dans les bois, dans les champs,
Près de la source où pleure et se recueille
L'humble poète aux timides accents.

Les voix du ciel chantent dans le bocage,
Dans les blés mûrs, dans les jardins en fleurs,
Dans l'azur bleu qui rit dans le nuage,
Dans l'arc-en-ciel aux splendides couleurs.

Les voix du ciel pleurent dans le silence ;
Recueillez-vous, elles parlent au cœur ;
Et les Esprits dont le règne commence
Vous conduiront vers votre Créateur.

ÉLISA MERCŒUR.

Dissertations spirites.

Les martyrs du Spiritisme.

A propos de la question des miracles du Spiritisme qui nous avait été proposée, et que nous avons traitée dans notre dernier numéro, on a également proposé celle-ci : « Les martyrs ont scellé de leur sang la vérité du christianisme ; où sont les martyrs du Spiritisme ? »

Vous êtes donc bien pressés de voir les spirites mis sur le bûcher et jetés aux bêtes ! ce qui doit faire supposer que la bonne volonté ne vous manquerait pas si cela se pouvait encore. Vous voulez donc à toute force élever le Spiritisme au rang d'une religion ! Remarquez bien que jamais il n'a eu cette prétention ; jamais il ne s'est posé en rival du christianisme, dont il déclare être l'enfant ; qu'il combat ses plus cruels ennemis : l'athéisme et le matérialisme. Encore une fois, c'est une philosophie reposant sur les bases fondamentales de toute religion et sur la morale du Christ ; s'il reniait le christianisme, il se démentirait, il se suiciderait. Ce sont ses ennemis qui le montrent comme une nouvelle secte, qui lui ont donné des prêtres et des grands prêtres. Ils crieront tant et si souvent que c'est une religion, qu'on pourrait finir par le croire. Est-il nécessaire d'être une religion pour avoir ses martyrs ? La science, les arts, le génie, le travail, n'ont-ils pas eu de tout temps leurs martyrs, ainsi que toutes les idées nouvelles ?

N'aident-ils pas à faire des martyrs, ceux qui signalent les Spirites comme des réprouvés, des parias dont il faut fuir le contact ; qui ameu-

tent contre eux la populace ignorante, et vont jusqu'à *leur enlever les ressources de leur travail*, espérant les vaincre par la famine, à défaut de bonnes raisons ? Belle victoire s'ils réussissaient ! Mais la semence est jetée, elle germe partout ; si elle est coupée dans un coin, elle pousse en cent autres. Essayez donc de faucher la terre entière ! Mais laissons parler les Esprits qui se sont chargés de répondre à la question.

I

Vous avez demandé des miracles, aujourd'hui vous demandez des martyrs ! Les martyrs du Spiritisme existent déjà : entrez dans l'intérieur des maisons et vous les verrez. Vous demandez des persécutés : ouvrez donc le cœur de ces fervents adeptes de l'idée nouvelle qui ont à lutter avec les préjugés, avec le monde, souvent même avec la famille ! Comme leurs cœurs saignent et se gonflent quand leurs bras sont tendus pour embrasser un père, une mère, un frère ou une épouse, et qu'ils ne reçoivent pour prix de leurs caresses et de leurs transports que des sarcasmes, des sourires de dédain ou de mépris. Les martyrs du Spiritisme sont ceux qui entendent à chacun de leurs pas ces mots insultants : *fou, insensé, visionnaire* !… et ils auront longtemps à subir ces avanies de l'incrédulité et d'autres souffrances plus amères encore ; mais la récompense sera belle pour eux, car si le Christ a fait préparer aux martyrs du christianisme une place superbe, celle qu'il prépare aux martyrs du Spiritisme est plus brillante encore. Martyrs du christianisme dans son enfance, ils marchaient au supplice, fiers et résignés, parce qu'ils ne comptaient souffrir que les jours, les heures ou la seconde du martyre, aspirant après la mort comme la seule barrière à franchir pour vivre de la vie céleste. Martyrs du Spiritisme, ils ne doivent ni rechercher, ni désirer la mort ; ils doivent souffrir aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de les laisser sur la terre, et ils n'osent pas se croire dignes des pures jouissances célestes aussitôt en quittant la vie. Ils prient et espèrent, murmurant tout bas des paroles de paix, d'amour et de pardon pour ceux qui les torturent, en attendant de nouvelles incarnations où ils pourront racheter leurs fautes passées.

Le Spiritisme s'élèvera comme un temple superbe ; les marches seront d'abord rudes à monter ; mais, les premiers degrés franchis, de bons Esprits aideront à franchir les autres jusqu'à la place unie et droite qui conduit à Dieu. Allez, allez, enfants, prêcher le Spiritisme ! On demande des martyrs : vous êtes les premiers que le Seigneur a marqués, car on vous montre au doigt, et vous êtes traités de fous et d'insensés

à cause de la vérité ! Mais, je vous le dis, l'heure de la lumière va venir bientôt, et alors il n'y aura plus ni persécuteurs ni persécutés, vous serez tous frères et le mémo banquet réunira l'oppresseur et l'opprimé !

SAINT AUGUSTIN. *(Méd. M. E.* Vézy.)

II

Le progrès du temps a remplacé les tortures physiques par le martyre de la conception et de l'enfantement cérébral des idées qui, filles du passé, seront mères de l'avenir. Lorsque le Christ vint détruire la coutume barbare des sacrifices, lorsqu'il vint proclamer l'égalité et la fraternité du sayon prolétaire avec la toge patricienne, les autels, rouges encore, fumaient du sang des victimes immolées ; les esclaves tremblaient devant le caprice du maître, et les peuples, ignorant leur grandeur, oubliaient la justice de Dieu. Dans cet état d'abaissement moral, les paroles du Christ seraient demeurées impuissantes et méprisées par la multitude, si elles n'avaient pas été criées par ses plaies et rendues sensibles par la chair pantelante des martyrs ; pour être accomplie, la mystérieuse loi des semblables exigeait que le sang versé pour l'idée rachetât le sang répandu par la brutalité.

Aujourd'hui, les hommes pacifiques ignorent les tortures physiques ; leur être intellectuel souffre seul, parce qu'il se débat, comprimé par les traditions du passé, tandis qu'il aspire aux horizons nouveaux. Qui pourra peindre les angoisses de la génération présente, ses doutes poignants, ses incertitudes, ses ardeurs impuissantes et son extrême lassitude ? Inquiets pressentiments des mondes supérieurs, douleurs ignorées par la matérielle antiquité, qui ne souffrait que lorsqu'elle ne jouissait pas ; douleurs qui sont la torture moderne, et qui rendront martyrs ceux qui, inspirés par la révélation spirite, croiront et ne seront point crus, parleront et seront raillés, marcheront et seront repoussés. Ne vous découragez pas ; vos ennemis eux-mêmes vous préparent une récompense d'autant plus belle, qu'il auront semé plus d'épines sur votre route.

LAZARE. (*Méd. M. Costel*.)

III

De tout temps, comme vous dites, les croyances ont eu des martyrs ; mais aussi, il faut le dire, le fanatisme était souvent des deux côtés, et alors, presque toujours, le sang coula. Aujourd'hui, grâce aux modérateurs des passions, aux philosophes, ou plutôt grâce à cette philosophie qui a commencé par les écrivains du dix-huitième siècle, le fana-

tisme a éteint son flambeau, et remis son glaive dans le fourreau. On ne se figure guère à notre époque le cimeterre de Mahomet, le gibet et la roue du moyen âge, ses bûchers et ses tortures de toutes sortes, pas plus qu'on ne se figure les sorcières et les magiciennes. Autre temps, autre mœurs, dit un proverbe fort sage. Le mot mœurs est ici très large, comme vous le voyez, et signifie, d'après son étymologie latine : habitudes, manières de vivre. Or, dans notre siècle, notre manière d'être n'est pas de revêtir un cilice, d'aller dans les catacombes, ni de soustraire ses prières aux proconsuls et aux magistrats de la ville de Paris. Le Spiritisme ne verra donc pas la hache se lever et la flamme dévorer ses adeptes. On se bat à coups d'idées, à coups de livres, à coups de commentaires, à coups d'éclectisme et à coups de théologies, mais la Saint-Barthélemy ne se renouvellera pas. Il pourra certainement y avoir quelques victimes chez des nations grossières, mais dans les centres civilisés, l'idée seule sera combattue et ridiculisée. Ainsi donc pas de haches, de faisceaux, d'huile bouillante, mais prenez garde à l'esprit voltairien mal entendu : voilà le bourreau. Il faut le prévenir, celui-là, mais non le redouter ; il rit au lieu de menacer ; il lance le ridicule au lieu du blasphème, et ses supplices sont les tortures de l'esprit succombant sous les étreintes du sarcasme moderne. Mais, n'en déplaise aux petits Voltaires de notre époque, la jeunesse comprendra facilement ces trois mots magiques : Liberté, Égalité, Fraternité. Quant aux sectaires, ceux-ci sont plus à craindre, parce qu'ils sont toujours les mêmes, malgré le temps et malgré tout ; ceux-là peuvent faire du mal quelquefois, mais ils sont boiteux, contrefaits, vieux et hargneux ; or, vous qui passez dans la fontaine de Jouvence, et dont l'âme reverdit et rajeunit, ne les craignez donc pas, car leur fanatisme les perdra eux-mêmes.

LAMENNAIS (*Médium, M. A. Didier*).

Les attaques contre l'idée nouvelle.

Ainsi que vous le voyez, on commence à commenter les idées spirites jusque dans les cours de théologie, et la *Revue catholique* a la prétention de démonter *ex professo*, comme ils disent, que le Spiritisme actuel est l'œuvre du démon, ainsi que cela résulte de l'article intitulé *du Satanisme dans le Spiritisme moderne*, que donne ladite Revue. Bah ! laissez dire, laissez faire : le Spiritisme est comme l'acier, et tous les serpents possibles useront leurs dents à le mordre. Quoi qu'il en soit, il y a là un fait digne de remarque : c'est qu'autrefois on dédaignait de

s'occuper de ceux qui faisaient tourner des chaises et des tables, tandis que, aujourd'hui, on s'occupe beaucoup de ces novateurs dont les idées et les théories se sont élevées à la hauteur d'une doctrine. Ah ! c'est que cette doctrine, cette révélation, bat en brèche toutes les anciennes doctrines, toutes les anciennes philosophies insuffisantes à satisfaire les besoins de la raison humaine. Aussi abbés, savants, journalistes descendent la plume à la main dans l'arène, pour repousser l'idée nouvelle : le progrès. Eh ! qu'importe ! n'est-ce pas une preuve irréfragable de la propagation de nos enseignements ? Allez ! on ne discute, on ne combat que les idées réellement sérieuses et assez partagées pour qu'on ne puisse plus les traiter d'utopies, de billevesées émanées de quelques cerveaux malades. Du reste, mieux que personne, vous êtes à même de voir ici avec quelle rapidité le Spiritisme se recrute chaque jour, et cela jusque dans les rangs éclairés de l'armée, parmi les officiers de toutes armes. Ne vous inquiétez donc pas de tous ces malheureux qui hurlent au perdu ! car ils ne savent plus où ils en sont : ils sont désarçonnés. Leurs certitudes, leurs probabilités s'évanouissent au flambeau spirite, car au fond de leur conscience ils sentent que nous seuls sommes dans la vérité ; je dis nous, parce qu'aujourd'hui, Esprits ou incarnés, nous n'avons qu'un but : la destruction des idées matérialistes et la régénération de la foi en Dieu, à qui nous devons tout.

ÉRASTE (*Médium, M. d'Ambel*).

Persécution.

Allons ! bravo, enfants ! je suis heureux de vous voir réunis, luttant de zèle et de persistance. Du courage ! travaillez rudement au champ du Seigneur ; car, je vous le dis, il arrivera un temps où ce ne sera plus seulement à huis clos qu'il faudra prêcher la doctrine sainte du Spiritisme.

On a flagellé la chair, on doit flageller l'esprit ; or, je vous le dis en vérité, quand cette chose arrivera, vous serez près de chanter tous ensemble le cantique d'actions de grâces, et l'on sera près d'entendre un seul et même cri d'allégresse sur la terre ! Mais, je vous le dis, avant l'âge d'or et le règne de l'esprit, il faut les déchirements, les grincements de dents et les larmes.

Les persécutions ont commencé déjà. Spirites ! soyez fermes, et tenez-vous debout : vous êtes marqués de l'oint du Seigneur. On vous traitera d'insensés, de fous et de visionnaires ; on ne fera plus bouillir d'huile ; on ne dressera plus d'échafauds ni de bûchers, mais le feu dont on se servira pour vous faire renoncer à vos croyances sera plus cuisant et plus vif encore. Spirites ! dépouillez-vous donc du vieil homme, puisque c'est le vieil homme que l'on fera souffrir ; que vos nouvelles tuniques soient blanches ; ceignez vos fronts de couronnes et

préparez-vous à entrer dans la lice. On vous maudira : laissez vos frères vous appeler *racca* ; priez pour eux, au contraire, et écartez de leurs têtes le châtiment que le Christ a dit réserver à ceux qui diraient à leurs frères *racca* !

Préparez-vous aux persécutions par l'étude, la prière et la charité ; les serviteurs seront chassés de chez leurs maîtres et traités de fous ! mais à la porte de la demeure, ils rencontreront le Samaritain, et, quoique pauvres et dénués de tout, ils partageront encore avec lui le dernier morceau de pain et leurs vêtements. A ce spectacle, les maîtres se diront : Mais quels sont donc ces hommes que nous avons chassés de nos demeures ! Ils n'ont qu'un morceau de pain, pour vivre ce soir, et ils le donnent ; ils n'ont qu'un manteau pour se couvrir, et ils le partagent en deux avec un étranger. C'est alors que leurs portes seront ouvertes de nouveau, car c'est vous qui êtes les serviteurs du maître ; mais cette fois ils vous accueilleront et vous embrasseront ; ils vous conjureront de les bénir et de leur apprendre à aimer ; ils ne vous appelleront plus serviteurs ni esclaves, mais ils vous diront : Mon frère, viens t'asseoir à ma table ; il n'y a plus qu'une seule et même famille sur la terre, comme il n'y a qu'un seul et même père dans le ciel.

Allez, allez, mes frères ! prêchez et surtout soyez unis : le ciel vous est préparé. SAINT AUGUSTIN. (*Médium, M. E. Vézy*.)

Bibliographie.

Le Spiritisme à sa plus simple expression, dont près de dix mille exemplaires ont été écoulés, se réimprime en ce moment avec plusieurs corrections importantes. Nous savons qu'il est déjà traduit en allemand, en russe et en polonais. Nous engageons les traducteurs à se conformer au texte de la nouvelle édition. Nous recevons de Vienne (Autriche) la traduction allemande publiée dans cette ville où se forme une société spirite sous les auspices de celle de Paris.

Le second volume des *Révélations d'outre-tombe*, par madame H. Dozon, est sous presse.

Nous appelons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'intéressante brochure de mademoiselle Clémence Guérin, intitulée : *Essai biographique sur Andrew Jackson Davis*, un des principaux écrivains spiritualistes des Etats-Unis. — Chez Ledoyen. Prix, 1fr.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et C[e] rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 5. MAI 1862.

Obsèques de M. Sanson,

Membre de la Société spirite de Paris.

Un de nos collègues, M. Sanson, est décédé le 21 avril 1862, après plus d'une année de cruelles souffrances. Dans la prévision de sa mort, il avait adressé, le 27 août 1860, à la Société, une lettre dont nous extrayons le passage suivant.

« Cher et honorable Président ;

« En cas de surprise par la désagrégation de mon âme et de mon corps, j'ai l'honneur de vous rappeler une prière que je vous ai déjà faite il y a environ un an ; c'est d'évoquer mon Esprit le plus immédiatement possible et le plus souvent que vous le jugerez à propos, afin que, membre assez inutile de notre Société durant ma présence sur terre, je puisse lui servir à quelque chose outre-tombe, en lui donnant les moyens d'étudier phase par phase, dans ces évocations, les diverses circonstances qui suivent ce que le vulgaire appelle la mort, mais qui, pour nous Spirites, n'est qu'une transformation, selon les vues impénétrables de Dieu, mais toujours utile au but qu'il se propose.

« Outre cette autorisation et prière de me faire l'honneur de cette sorte d'autopsie spirituelle, que mon trop peu d'avancement comme Esprit rendra peut-être stérile, auquel cas votre sagesse vous portera naturellement à ne pas pousser plus loin qu'un certain nombre d'essais, j'ose vous prier personnellement, ainsi que tous mes collègues, de bien vouloir supplier le Tout-Puissant de permettre aux bons Esprits de m'assister de leurs conseils bienveillants, saint Louis, notre président spirituel en particulier, à l'effet de me guider dans le choix et sur l'é-

poque d'une réincarnation ; car, dès à présent, ceci m'occupe beaucoup ; je tremble de me tromper sur mes forces spirituelles, et de demander à Dieu, et trop tôt, et trop présomptueusement, un état corporel dans lequel je ne pourrais justifier la bonté divine, ce qui, au lieu de servir à m'avancer, prolongerait ma station sur terre ou ailleurs, dans le cas où j'échouerais.

. . . .

« Cependant, ayant toute confiance dans la mansuétude et l'indulgente équité de notre Créateur et de son divin Fils, et enfin m'attendant avec une humble résignation à subir les expiations de mes fautes, sauf ce que daignera m'en remettre la miséricorde de l'Éternel, je le répète, ma grande préoccupation c'est la crainte poignante de me tromper dans le choix d'une réincarnation, si je n'y suis aidé et guidé par des Esprits saints et bienveillants qui pourraient me trouver indigne de leur intervention, s'ils n'y sont sollicités que par moi seul ; mais dont la commisération peut être éveillée, dès que, par charité chrétienne, ils seraient invoqués par vous tous en ma faveur. Donc, je prends la liberté de me recommander à vous, cher Président, et à tous mes honorables collègues de la Société spirite de Paris. . . . . »

Pour nous conformer au désir de notre collègue d'être évoqué le plus tôt possible après son décès, nous nous sommes rendu à la maison mortuaire avec quelques membres de la Société, et, en présence du corps, l'entretien suivant a eu lieu une heure avant l'inhumation. Nous avions en cela un double but, celui d'accomplir une dernière volonté, et celui d'observer une fois de plus la situation de l'âme à un moment si rapproché de la mort, et cela chez un homme éminemment intelligent et éclairé, et profondément pénétré des vérités spirites ; nous tenions à constater l'influence de ces croyances sur l'état de l'Esprit, afin de saisir ses premières impressions. Notre attente, comme on le verra, n'a pas été trompée, et chacun trouvera sans doute comme nous un haut enseignement dans la peinture qu'il fait de l'instant même de la transition. Ajoutons, toutefois, que tous les Esprits ne seraient pas aptes à décrire ce phénomène avec autant de lucidité qu'il l'a fait ; M. Sanson s'est vu mourir et s'est vu renaître, circonstance peu commune, et qui tenait à l'élévation de son Esprit.

1. *Evocation.* — Je viens à votre appel pour remplir ma promesse.

2. Mon cher monsieur Sanson, nous nous faisons un devoir et un plaisir de vous évoquer le plus tôt possible après votre mort, ainsi que vous l'avez désiré. - *R.* C'est une grâce spéciale de Dieu qui permet

à mon Esprit de pouvoir se communiquer ; je vous remercie de votre bonne volonté ; mais, je suis faible et je tremble.

3. Vous étiez si souffrant que nous pouvons, je pense, vous demander comment vous vous portez maintenant. Vous ressentez-vous encore de vos douleurs ? quelle sensation éprouvez-vous en comparant votre situation présente à celle d'il y a deux jours ? - *R.* Ma position est bien heureuse, car je ne ressens plus rien de mes anciennes douleurs ; je suis régénéré et réparé à neuf, comme vous dites chez vous. La transition de la vie terrestre à la vie des Esprits m'avait d'abord tout rendu incompréhensible, car nous restons quelquefois plusieurs jours sans recouvrer notre lucidité ; mais, avant de mourir, j'ai fait une prière à Dieu pour lui demander de pouvoir parler à ceux que j'aime, et Dieu m'a écouté.

4. Au bout de combien de temps avez-vous recouvré la lucidité de vos idées ? - *R.* Au bout de huit heures ; Dieu, je vous le répète, m'avait donné une marque de sa bonté ; il m'avait jugé assez digne, et je ne saurais jamais assez le remercier.

5. Êtes-vous bien certain de n'être plus de notre monde, et à quoi le constatez-vous ? - *R.* Oh ! certes, non, je ne suis plus de vote monde ; mais je serai toujours près de vous pour vous protéger et vous soutenir, afin de prêcher la charité et l'abnégation qui furent les guides de ma vie ; et puis, j'enseignerai la foi vraie, la foi spirite, qui doit relever la croyance du juste et du bon ; je suis fort, et très fort, transformé en un mot ; vous ne reconnaîtriez plus le vieillard infirme qui devait tout oublier en laissant loin de lui tout plaisir, toute joie. Je suis Esprit : ma patrie c'est l'espace, et mon avenir Dieu, qui rayonne dans l'immensité. Je voudrais bien pouvoir parler à mes enfants, car je leur enseignerais ce qu'ils ont toujours eu la mauvaise volonté de ne pas croire.

6. Quel effet vous fait éprouver la vue de votre corps, ici à côté ? - R. Mon corps, pauvre et infime dépouille, tu dois aller à la poussière, et moi je garde le bon souvenir de tous ceux qui m'estimaient. Je regarde cette pauvre chair déformée, demeure de mon Esprit, épreuve de tant d'années ! Merci, mon pauvre corps ; tu as purifié mon Esprit, et la souffrance dix fois sainte m'a donné une place bien méritée, puisque je trouve tout de suite la faculté de vous parler.

7. Avez-vous conservé vos idées jusqu'au dernier moment ? - R. Oui, mon Esprit a conservé ses facultés ; je ne voyais plus, mais je pressentais ; toute ma vie s'est déroulée devant mon souvenir, et ma dernière pensée, ma dernière prière a été de pouvoir vous parler, ce que je fais ; et puis j'ai demandé à Dieu de vous protéger, afin que le rêve de ma vie fût accompli.

8. Avez-vous eu conscience du moment où votre corps a rendu le dernier soupir ? que s'est-il passé en vous à ce moment ? quelle sensation avez-vous éprouvée ? - *R.* La vie se brise, et la vue, ou plutôt la vue de l'Esprit, s'éteint ; on trouve le vide, l'inconnu, et, emporté par je ne sais quel prestige, on se trouve dans un monde où tout est joie et grandeur. Je ne sentais plus, je ne me rendais pas compte, et pourtant un bonheur ineffable me remplissait ; je ne sentais plus l'étreinte de la douleur.

9. Avez-vous connaissance… de ce que je me propose de lire sur votre tombe ?

Remarque. Les premiers mots de la question étaient à peine prononcés que l'Esprit répond avant de laisser achever. Il répond de plus, et sans question proposée, à une discussion qui s'était élevée entre les assistants sur l'opportunité de lire cette communication au cimetière, en raison des personnes qui pourraient ne pas partager ces opinions.

R. Oh ! mon ami, je le sais, car je vous ai vu hier, et je vous vois aujourd'hui, et ma satisfaction est bien grande. Merci ! merci ! Parlez, afin qu'on me comprenne et qu'on vous estime ; ne craignez rien, car on respecte la mort ; parlez donc, afin que les incrédules aient la foi. Adieu ; parlez ; courage, confiance, et puissent mes enfants se convertir à une croyance révérée !

Adieu. J. SANSON.

Pendant la cérémonie du cimetière, il dicta les paroles suivantes :

Que la mort ne vous épouvante pas, mes amis ; elle est une étape pour vous, si vous avez su bien vivre ; elle est un bonheur, si vous avez mérité dignement et bien accompli vos épreuves. Je vous répète : Courage et bonne volonté ! N'attachez qu'un prix médiocre aux biens de la terre, et vous serez récompensés ; *on ne peut jouir trop, sans enlever au bien-être des autres*, et sans se faire moralement un mal immense. Que la terre me soit légère !

Nota. - Après la cérémonie, quelques membres de la Société s'étant réunis, ils eurent spontanément la communication suivante, à laquelle ils étaient loin de s'attendre.

« Je m'appelle Bernard, et j'ai vécu en 96 à Passy ; c'était alors un village. J'étais un pauvre diable ; j'enseignais, et Dieu seul sait les déboires que j'ai eu à supporter. Quel ennui prolongé ! des années entières de soucis et de souffrances ! et j'ai maudit Dieu, le diable, les hommes en général et les femmes en particulier ; parmi elles, pas une

n'est venue me dire : Courage, patience ! il a fallu vivre seul, toujours seul, et la méchanceté m'a rendu mauvais. Depuis ce temps-là, j'erre autour des lieux où j'ai vécu, où je suis mort.

« Je vous ai entendus aujourd'hui ; vos prières m'ont touché profondément ; vous avez accompagné un bon et digne Esprit, et tout ce que vous avez dit et fait m'a ému. J'étais en nombreuse compagnie, et nous avons en commun prié pour vous tous, pour l'avenir de vos saintes croyances. Priez pour nous, qui avons besoin de secours. L'esprit de Sanson qui nous accompagnait a promis que vous penseriez à nous ; je désire me réincarcérer, afin que mon épreuve soit utile et convenable pour mon avenir au monde des Esprits. Adieu mes amis ; je dis ainsi, parce que vous aimez ceux qui souffrent. Pour vous : bonnes pensées, heureux avenir. »

Cet épisode se liant à l'évocation de M. Sanson, nous avons cru devoir le mentionner, parce qu'il renferme un éminent sujet d'instruction. Nous croyons remplir un devoir en recommandant cet Esprit aux prières de tous les vrais Spirites ; elles ne pourront que le fortifier dans ses bonnes résolutions.

L'entretien avec M. Sanson a été repris dans la séance de la Société, le vendredi suivant 25 avril, et doit être continué. Nous avons mis à profit sa bonne volonté et ses lumières, pour obtenir de nouveaux éclaircissements, aussi précis que possible, sur le monde invisible, comparé au monde visible, et principalement sur la transition de l'un à l'autre, ce qui intéresse tout le monde, puisqu'il faut que tout le monde y passe, sans exception. M. Sanson s'y est prêté avec sa bienveillance habituelle ; c'était d'ailleurs, comme on l'a vu, son désir avant de mourir. Ses réponses forment un ensemble très instructif et d'un intérêt d'autant plus grand qu'elles émanent d'un témoin oculaire qui sort d'analyser lui-même ses propres sensations, et qui s'exprime à la fois avec élégance, profondeur et clarté. Nous publierons cette suite dans le prochain numéro.

Un fait important que nous devons faire remarquer, c'est que le médium qui a servi d'intermédiaire le jour de l'enterrement et les jours suivants, M. Leymarie, n'avait jamais vu M. Sanson et ne connaissait ni son caractère, ni sa position, ni ses habitudes ; il ne savait pas s'il avait des enfants, et encore moins si ces enfants partageaient ou non ses idées sur le Spiritisme. C'est donc d'une manière tout à fait spontanée qu'il en parle, et que le caractère de M. Sanson s'est révélé sous son crayon, sans que son imagination ait pu influer en quoi que ce soit.

Un fait non moins curieux et qui prouve que les communications ne

sont pas le reflet de la pensée, c'est celle de Bernard, à laquelle aucun des assistants ne pouvait songer, car dès que le médium eut pris le crayon, on pensait que ce serait probablement l'un de ses Esprits habituels, Baluze ou Sonnet ; on se demanderait, dans ce cas, de la pensée de qui cette communication aurait pu être le reflet.

Discours de M. Allan Kardec sur la tombe de M. Sanson.

Messieurs et chers collègues de la Société spirite de Paris,

C'est la première fois que nous conduisons un de nos collègues à sa dernière demeure. Celui à qui nous venons dire adieu, vous le connaissiez, et vous avez su apprécier ses éminentes qualités. En les rappelant ici, je ne ferai que vous dire ce que vous connaissez tous : cœur éminemment droit, d'une loyauté à toute épreuve, sa vie a été celle d'un honnête homme dans toute l'acception du mot ; personne, je pense, ne protestera contre cette assertion. Ces qualités étaient encore rehaussées chez lui par une grande bonté et une extrême bienveillance. Qu'est-il besoin, avec cela, d'avoir fait des actions d'éclat et de laisser un nom à la postérité ? Il n'en aurait certes pas une meilleure place dans le monde où il est maintenant. Si donc nous n'avons pas à jeter sur sa tombe des couronnes de laurier, tous ceux qui l'ont connu y déposent, dans la sincérité de leur âme, celles plus précieuses encore de l'estime et de l'affection.

M. Sanson, vous le savez, messieurs, était doué d'une intelligence peu commune et d'une grande justesse d'appréciation, qu'une instruction à la fois variée et profonde avait encore développées. D'une simplicité patriarcale dans sa manière de vivre, il puisait, dans les ressources de son propre esprit, les éléments d'une incessante activité intellectuelle qu'il appliquait à des recherches, à des inventions, fort ingénieuses sans doute, mais qui, malheureusement, n'ont amené pour lui aucun résultat. C'était un de ces hommes qui ne s'ennuient jamais, parce qu'ils pensent toujours à quelque chose de sérieux. Quoique privé, par sa position, de ce qui fait les douceurs de la vie, sa bonne humeur n'en était jamais altérée ; je ne crois rien exagérer en disant qu'il était le type du vrai philosophe ; non du philosophe cynique, mais de celui qui est toujours content de ce qu'il a, sans se tourmenter jamais de ce qu'il n'a pas.

Ces sentiments étaient sans doute le fond de son caractère, mais ils ont été, dans ces dernières années, singulièrement fortifiés par ses

croyances spirites ; elles l'ont aidé à supporter de longues et cruelles souffrances avec une patience, une résignation toutes chrétiennes ; il n'est pas un de ceux d'entre nous qui, l'ayant été voir sur son lit de douleur, n'ait été édifié de son calme et de son inaltérable sérénité. Depuis longtemps il prévoyait sa fin, mais, loin de s'en effrayer, il l'attendait comme l'heure de la délivrance. Ah ! c'est que la foi spirite donne, dans ces moments suprêmes, une force dont peut seul se rendre compte celui qui la possède, et cette foi, M. Sanson la possédait au suprême degré.

Qu'est-ce donc que la foi spirite ? demanderont peut-être quelques-uns de ceux qui m'écoutent. - La foi spirite consiste dans la conviction intime que nous avons une âme ; que cette âme, ou Esprit, ce qui est la même chose, survit au corps ; qu'elle est heureuse ou malheureuse, selon le bien ou le mal qu'elle a fait pendant sa vie. Ceci est connu de tout le monde, dira-t-on. Oui, excepté de ceux qui croient que tout est fini pour nous quand nous sommes morts, et il y en a plus qu'on ne pense dans ce siècle-ci. Ainsi, selon eux, cette dépouille mortelle que nous avons sous les yeux, qui, dans quelques jours sera réduite en poussière, serait tout ce qui resterait de celui que nous regrettons ; ainsi, nous viendrions rendre hommage à quoi ? à un cadavre ; car de son intelligence, de sa pensée, des qualités qui le faisaient aimer, il ne resterait rien, tout serait anéanti, et il en serait ainsi de nous quand nous mourrons ! Cette idée du néant qui nous attendrait tous n'a-t-elle pas quelque chose de poignant, de glacial ?

Quel est celui qui, en présence de cette tombe entr'ouverte, ne sent le frisson courir dans ses veines, à la pensée que demain, peut-être, il en sera de même de lui, et qu'après quelques pelletées de terre jetées sur son corps, tout sera à jamais fini, qu'il ne pensera plus, ne sentira plus, n'aimera plus ? Mais à côté de ceux qui nient, il y a le nombre bien plus grand encore de ceux qui doutent, parce qu'ils n'ont pas de certitude positive, et pour qui le doute est une torture.

Vous tous qui croyez fermement que M. Sanson avait une âme, que pensez-vous que soit devenue cette âme ? où est-elle ? que fait-elle ? Ah ! direz-vous, si nous pouvions le savoir ! jamais le doute ne serait entré dans notre cœur ; car, sondez bien le fond de votre pensée, et convenez qu'il est arrivé à plus d'un d'entre vous de dire dans son for intérieur en parlant de la vie future : Si pourtant cela n'était pas ! Et vous disiez cela, parce que vous ne la compreniez pas ; parce que vous vous en faisiez une idée qui ne pouvait s'allier avec votre raison.

Eh bien ! le Spiritisme vient la faire comprendre, la faire pour ainsi

dire toucher au doigt et à l'œil la rendre si palpable, si évidente, qu'il n'est pas plus possible de la nier que de nier la lumière.

Qu'est donc devenue l'âme de notre ami ? Elle est ici, à côté de nous, qui nous écoute, qui pénètre notre pensée, qui juge du sentiment que chacun de nous apporte à cette triste cérémonie. Cette âme n'est point ce que l'on croit vulgairement : une flamme, une étincelle, quelque chose de vague et d'indéfini. Vous ne la verrez point, selon les idées de la superstition, courir la nuit sur la terre comme un feu follet ; non, elle a une forme, un corps comme de son vivant ; mais un corps fluidique, vaporeux, invisible pour nos sens grossiers, et qui cependant peut, dans certains cas, se rendre visible. Pendant la vie, elle avait une seconde enveloppe, lourde, matérielle, destructible ; quand cette enveloppe est usée, qu'elle ne peut plus fonctionner, elle tombe, comme la coque d'un fruit mûr, et l'âme la quitte comme on quitte un vieil habit hors de service. C'est cette enveloppe de l'âme de M. Sanson, c'est ce vieil habit qui le faisait souffrir, qui est au fond de cette fosse : c'est tout ce qu'il y a de lui ; mais il a gardé l'enveloppe éthérée, indestructible, radieuse, celle qui n'est assujettie ni aux maladies ni aux infirmités. C'est ainsi qu'il est parmi nous ; mais ne croyez pas qu'il soit seul ; il y en a des milliers ici dans le même cas qui assistent aux adieux que nous faisons à celui qui part, et qui viennent féliciter le nouvel arrivant parmi eux d'être délivré des misères terrestres. De sorte que si, à ce moment, le voile qui les dérobe à notre vue pouvait être levé, nous verrions toute une foule circuler parmi nous, nous coudoyer, et dans le nombre on verrait M. Sanson, non plus impotent et couché sur son lit de souffrances, mais alerte, ingambe, se transportant sans effort d'un endroit à un autre, avec la rapidité de la pensée, sans être arrêté par aucun obstacle.

Ces âmes ou Esprits constituent le monde invisible au milieu duquel nous vivons sans nous en douter ; de sorte que les parents et les amis que nous avons perdus, sont plus près de nous après leur mort, que si, de leur vivant, ils étaient en pays étranger.

C'est l'existence de ce monde invisible dont le Spiritisme démontre l'évidence par les rapports qu'il est possible d'établir avec lui, et parce qu'on y retrouve ceux que l'on a connus ; ce n'est plus alors une vague espérance : c'est une preuve patente ; or, la preuve du monde invisible est la preuve de la vie future. Cette certitude acquise, les idées changent complètement, car l'importance de la vie terrestre diminue à mesure que grandit celle de la vie à venir. C'est la foi au monde invisible que possédait M. Sanson ; il le voyait, il le comprenait si bien que la

mort n'était pour lui qu'un seuil à franchir pour passer d'une vie de douleur et de misère dans une vie bienheureuse.

La sérénité de ses derniers instants était donc à la fois le résultat de sa confiance absolue dans la vie future, qu'il entrevoyait déjà, et d'une conscience irréprochable qui lui disait qu'il n'avait rien à redouter. Cette foi, il l'avait puisée dans le Spiritisme ; car ; il faut bien le dire, avant l'époque où il connut cette science consolante, sans être matérialiste, il avait été sceptique ; mais ses doutes ont cédé devant l'évidence des faits dont il était témoin, et dès lors tout avait changé pour lui. Se plaçant, par la pensée, en dehors de la vie matérielle, il ne la voyait plus que comme un jour malheureux parmi un nombre infini de jours heureux ; et, loin de se plaindre de l'amertume de la vie, il bénissait ses souffrances comme des épreuves qui devaient hâter son avancement.

Cher monsieur Sanson, vous êtes témoin de la sincérité des regrets de tous ceux qui vous ont connu, et dont l'affection vous survit. Au nom de tous mes collègues présents et absents, au nom de tous vos parents et amis, je vous dis adieu, mais non un éternel adieu, ce qui serait un blasphème contre la Providence et une dénégation de la vie future. Nous, Spirites, moins que d'autres nous devons prononcer ce mot.

Au revoir donc, cher monsieur Sanson ; puissiez-vous jouir dans le monde où vous êtes maintenant du bonheur que vous méritez, et venir nous tendre la main quand notre tour viendra d'y entrer.

Permettez-moi, messieurs, de prononcer une courte prière sur cette tombe avant qu'elle ne soit fermée.

« Dieu tout-puissant, que votre miséricorde s'étende sur l'âme de M. Sanson, que vous venez de rappeler à vous. Puissent les épreuves qu'elle a subies sur la terre lui être comptées, et nos prières adoucir et abréger les peines qu'elle peut encore endurer comme Esprit !

« Bons Esprits qui êtes venus la recevoir, et vous surtout son ange gardien, assistez-la pour l'aider à se dépouiller de la matière ; donnez-lui la lumière et la conscience d'elle-même afin de la tirer du trouble qui accompagne le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle. Inspirez-lui le repentir des fautes qu'elle a commises, et le désir qu'il lui soit permis de les réparer pour hâter son avancement vers la vie éternelle bienheureuse.

« Ame de M. Sanson, qui venez de rentrer dans le monde des Esprits, vous êtes ici présente parmi nous ; vous nous voyez et nous entendez, car il n'y a de moins entre vous et nous que le corps périssable que vous venez de quitter et qui bientôt sera réduit en poussière.

« Ce corps, instrument de tant de douleurs, est encore là, à côté de vous ; vous le voyez comme le prisonnier voit les chaînes dont il vient d'être délivré. Vous avez quitté la grossière enveloppe sujette aux vicissitudes et à la mort, et vous n'avez conservé que l'enveloppe éthérée, impérissable et inaccessible aux souffrances. Si vous ne vivez plus par le corps, vous vivez de la vie des Esprits, et cette vie est exempte des misères qui affligent l'humanité.

« Vous n'avez plus le voile qui dérobe à nos yeux les splendeurs de la vie future ; vous pourrez désormais contempler de nouvelles merveilles, tandis que nous sommes encore plongés dans les ténèbres.

« Vous allez parcourir l'espace et visiter les mondes en toute liberté, tandis que nous rampons péniblement sur la terre, où nous retient notre corps matériel, semblable pour nous à un lourd fardeau.

« L'horizon de l'infini va se dérouler devant vous, et en présence de tant de grandeur vous comprendrez la vanité de nos désirs terrestres, de nos ambitions mondaines et des joies futiles dont les hommes font leurs délices.

« La mort n'est entre les hommes qu'une séparation matérielle de quelques instants. Du lieu d'exil où nous retient encore la volonté de Dieu, ainsi que les devoirs que nous avons à remplir ici-bas, nous vous suivrons par la pensée jusqu'au moment où il nous sera permis de vous rejoindre comme vous avez rejoint ceux qui vous ont précédé.

« Si nous ne pouvons aller auprès de vous, vous pouvez venir auprès de nous. Venez donc parmi ceux qui vous aiment et que vous avez aimés ; soutenez-les dans les épreuves de la vie ; veillez sur ceux qui vous sont chers ; protégez-les selon votre pouvoir, et adoucissez leurs regrets par la pensée que vous êtes plus heureuse maintenant, et la consolante certitude d'être un jour réunis à vous dans un monde meilleur.

« Puissiez-vous, pour votre bonheur futur, être désormais inaccessible aux ressentiments terrestres ! Pardonnez donc à ceux qui ont pu avoir des torts envers vous, comme ils vous pardonnent ceux que vous avez pu avoir envers eux. » Amen.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Le capitaine Nivrac.

(Mort le 11 février 1862 - évoqué sur la demande de son ami, le capitaine Blou, membre de la Société. - Médium, M. Leymarie.)

M. Nivrac était un homme nourri de fortes études et d'une intelligence remarquable. M. Blou lui avait inutilement parlé du Spiritisme et offert tous les ouvrages qui traitent de la matière ; il regardait toutes ces choses comme des utopies, et ceux qui y ajoutent foi comme des rêveurs. Le 1° février il se promenait avec un de ses camarades, raillant sur ce sujet, comme d'habitude, lorsque, passant devant la boutique d'un libraire, ils virent en montre la brochure : *le Spiritisme à sa plus simple expression*. Une bonne inspiration, dit M. Blou, la lui fit acheter, ce qu'il n'aurait probablement pas fait si je me fusse trouvé là. Depuis ce jour, M. le capitaine Nivrac a lu le *Livre des Esprits*, le *Livre des médiums*, et quelques numéros de la Revue ; son esprit et son cœur étaient frappés ; loin de railler, il venait me questionner, et s'était fait, près des officiers, un propagateur zélé du Spiritisme, à tel point que, pendant huit jours, la doctrine nouvelle était le sujet de toutes les conversations. Il désirait beaucoup assister à une séance, lorsque la mort est venue le surprendre sans aucune cause apparente de maladie. Le mardi 11 février, étant au bain, il expirait à quatre heures entre les bras du médecin. N'y a-t-il pas là, ajoute M. Blou, le doigt de Dieu, qui a permis que mon ami ouvrît les yeux à la lumière avant sa mort ?

1. *Evocation*. - *R*. Je comprends pourquoi vous désirez me parler ; je suis heureux de cette évocation, et je viens à vous avec bonheur, car c'est un ami qui me demande, et rien ne pouvait m'être plus agréable.

Remarque. L'Esprit devance la question qui allait lui être proposée et qui était celle-ci : Quoique nous n'ayons pas l'avantage de vous connaître, nous vous avons prié de venir de la part de votre ami, M. le capitaine Blou, notre collègue, et nous serons charmés de nous entretenir avec vous si vous le voulez bien.

2. Êtes-vous heureux… (L'Esprit ne laisse pas achever la question, qui se termine ainsi : d'avoir connu le Spiritisme avant de mourir ?) - *R*. Je suis heureux, parce que j'ai cru avant de mourir. Je me rappelle les discussions que j'ai eues avec toi, mon ami, car je repoussais toutes les doctrines nouvelles. A vrai dire, j'étais ébranlé : je

disais à ma femme, à ma famille, que c'était folie que d'écouter de pareilles sornettes, et je te croyais toqué, je le pensais ; mais heureusement j'ai pu croire et espérer, et ma position est plus heureuse, car Dieu me promet un avancement bien désiré.

3. Comment une petite brochure de quelques pages a-t-elle eu plus d'empire sur vous que les paroles de votre ami, en qui vous deviez avoir confiance ? - *R.* J'étais ébranlé, parce que l'idée d'une vie meilleure est dans le fond de toutes les incarnations. Je croyais instinctivement, mais les idées du soldat avaient modifié mes pensées ; voilà tout. Lorsque j'ai lu la brochure, je me suis senti ému ; j'ai trouvé cet énoncé d'une doctrine si clair, si précis, que Dieu m'est apparu dans sa bonté ; l'avenir m'a semblé moins sombre. J'ai cru, parce que je devais croire et que la brochure était selon mon cœur.

4. De quoi êtes-vous mort ? - *R.* Je suis mort d'un ébranlement cérébral. On a donné plusieurs raisons ; c'était un épanchement au cerveau. Le temps était marqué et il m'a fallu partir.

5. Pourriez-vous nous décrire vos sensations au moment de votre mort et après votre réveil ? - *R.* Le passage de la vie à la mort est une sensation douloureuse, mais prompte ; on pressent tout ce qui peut arriver ; toute la vie se présente spontanément comme un mirage, et l'on voudrait ressaisir tout son passé pour purifier les mauvais jours, et cette pensée vous suit dans la transition spontanée de la vie à la mort, qui n'est qu'une autre vie. On est comme étourdi de la lumière nouvelle, et je suis resté dans une confusion d'idées assez singulière. Je n'étais pas un Esprit parfait ; néanmoins j'ai pu me rendre compte, et je remercie Dieu de m'avoir éclairé avant de mourir.

Remarque. Ce tableau du passage de la vie à la mort a une analogie frappante avec celui qu'en donne M. Sanson. Nous faisons observer que ce n'était point le même médium.

6. Votre situation actuelle serait-elle différente si vous n'aviez pas connu et accepté les idées spirites ? - *R.* Sans doute ; mais j'étais une bonne et franche nature, et, quoique je ne sois pas extrêmement avancé, il n'en est pas moins vrai que Dieu récompense toute bonne décision, quand même c'est la dernière.

7. Il est inutile de vous demander si… (L'Esprit ne laisse pas achever la question, qui est ainsi conçue : vous allez voir votre femme et votre fille, mais vous ne pouvez vous en faire entendre ; voulez-vous que nous leur transmettions quelque chose de votre part ?) - *R.* Sans doute, toujours près d'elle ; je l'encourage à la patience et je lui dis : Courage, amie, séchez vos larmes et souriez à Dieu qui vous for-

tifiera. Pensez que mon existence est un avancement, une purification, et que j'ai besoin de vos prières pour m'aider. Je désire de toutes mes forces une incarnation nouvelle, et, quoique la séparation terrestre soit cruelle, souvenez-vous, vous que j'aime, que vous êtes seule et avez besoin de toute votre santé, de toute votre résignation pour vous soutenir ; mais je serai près de vous pour vous encourager, vous bénir et vous aimer.

8. Nous sommes certains que vos camarades du régiment seraient très heureux d'avoir de vous quelques paroles. A cette question j'en ajoute une autre qui, peut-être, trouvera place dans votre allocution. Jusqu'ici le Spiritisme ne s'est guère propagé dans l'armée que parmi les officiers. Pensez-vous qu'il serait utile qu'il le fût aussi parmi les soldats, et quel en serait le résultat ? - *R.* Il faut bien que la tête devienne sérieuse pour que le corps la suive, et je comprends que les officiers aient accepté les premiers ces solutions philosophiques et sensées que donne le *Livre des Esprits*. Par ces lectures, l'officier comprend mieux son devoir ; il devient plus sérieux, moins sujet à se moquer de la tranquillité des familles ; il s'habitue à l'ordre dans son intérieur, et le boire et le manger ne sont plus les premiers mobiles de la vie. Par eux, les sous-officiers apprendront et propageront ; ils sauront pouvoir s'ils le veulent. Je leur dis : en avant ! et toujours en avant ! C'est un nouveau champ de bataille de l'humanité ; seulement pas de blessures, pas de mitraille, mais partout l'harmonie, l'amour et le devoir. Et le soldat sera un homme devenu libéral selon la bonne expression ; il aura le courage et la bonne volonté qui font de l'ouvrier un bon citoyen, un homme selon Dieu.

Suivez donc la nouvelle direction ; soyez apôtres selon Dieu, et adressez-vous à l'infatigable propagateur de la doctrine, l'auteur du petit livre qui m'a éclairé.

Remarque. Au sujet de l'influence du Spiritisme sur le soldat, la communication suivante a été dictée dans une autre occasion :

Le soldat devenu Spirite sera plus facile à gouverner, plus soumis, plus discipliné, parce que la soumission sera pour lui un devoir sanctionné par la raison, tandis qu'elle n'est, le plus souvent, que le résultat de la contrainte ; ils ne s'abrutiront plus dans les excès qui, trop souvent, engendrent les séditions et les portent à méconnaître l'autorité. Il en est de même de tous les subordonnés, à quelque classe qu'ils appartiennent : ouvriers, employés et autres ; ils s'acquitteront plus consciencieusement de leur tâche quand ils se rendront compte de la cause qui les a placés dans cette position sur la terre, et de la récompense qui

attend les humbles dans l'autre vie. Malheureusement bien peu croient à l'autre vie, et c'est ce qui fait qu'ils donnent tout à la vie présente. Si l'incrédulité est une plaie sociale, c'est surtout dans les rangs inférieurs de la société, où il n'y a pas le contrepoids de l'éducation et la crainte de l'opinion. Quand ceux qui sont appelés à exercer une autorité, à quelque titre que ce soit, comprendront ce qu'ils gagneraient à avoir des subordonnés imbus des idées spirites, ils feront tous leurs efforts pour les pousser dans cette voie. Mais patience ! cela viendra.

LESPINASSE.

Une passion d'outre-tombe.

Maximilien V…, enfant de douze ans suicidé par amour.

On lit dans le *Siècle* du 13 janvier 1862 :

« Maximilien V…, jeune garçon de douze ans, demeurait chez ses parents, rue des Cordiers, et était employé comme apprenti chez un tapissier. Cet enfant avait l'habitude de lire des romans feuilletons. Tous les moments qu'il pouvait dérober au travail, il les donnait à cette lecture, qui lui surexcitait l'imagination et lui inspirait des idées au-dessus de son âge. C'est ainsi qu'il vint à se figurer qu'il éprouvait une passion pour une personne qu'il avait quelquefois occasion de voir, et qui était loin de se douter qu'elle avait fait naître un pareil sentiment. Désespérant de voir se réaliser les rêves que lui faisaient faire ses lectures, il résolut de se donner la mort. Hier, le concierge de la maison où il était occupé l'a trouvé sans vie dans un cabinet au troisième étage, où il travaillait seul. Il s'était pendu à une corde qu'il avait attachée au moyen d'un fort clou à une poutre. »

Les circonstances de cette mort, à un âge si peu avancé, ont fait penser que l'évocation de cet enfant pourrait fournir un utile sujet d'instruction. Elle a été faite dans la séance de la Société du 24 janvier dernier (médium M. E. Vézy).

Il y a dans ce fait un problème moral difficile, sinon impossible à résoudre par les arguments de philosophie ordinaire, et encore moins de la philosophie matérialiste. On croit tout avoir expliqué en disant que c'était un enfant précoce. Mais ceci n'explique rien ; c'est absolument comme si l'on disait qu'il fait jour, parce que le soleil est levé. D'où vient la précocité ? Pourquoi certains enfants devancent-ils l'âge normal pour le développement des passions et de l'intelligence ? C'est là une de ces difficultés contre lesquelles toutes les philosophies viennent

se heurter, parce que leurs solutions laissent toujours une question irrésolue et qu'on peut toujours demander le pourquoi du parce que. Admettez la préexistence de l'âme et le développement antérieur, et tout s'explique de la manière la plus naturelle. Avec ce principe vous remontez à la cause et à la source de tout.

1. (Au guide spirituel du médium.) Voudriez-vous nous dire si nous pouvons évoquer l'Esprit de l'enfant dont il vient d'être question ? - *R.* Oui ; je le conduirai, car il est souffrant. Que son apparition parmi vous serve d'exemple et soit une leçon.

2. (A Maximilien.) Vous rendez-vous bien compte de votre situation ? - *R.* Je ne sais encore bien définir où je suis ; j'ai comme un voile sombre devant moi ; je parle et je ne sais comment on m'entend et comment je parle. Cependant ce qui était obscur encore tout à l'heure, je le vois ; je souffrais, et depuis une seconde je me sens soulagé.

3. Vous rappelez-vous bien les circonstances de votre mort ? - *R.* Elles me semblent bien vagues ; je sais que je me suicidais sans cause. Pourtant, poète dans une autre incarnation, j'avais comme une intuition de ma vie passée ; je me créais des rêves, des chimères ; enfin j'aimais.

4. Comment avez-vous pu être conduit à cette extrémité ? - *R.* Je viens de répondre.

5. Il est singulier qu'un enfant de douze ans soit conduit au suicide, surtout pour un motif comme celui qui vous y a poussé ? - *R.* Vous êtes étranges ! Ne vous ai-je point dit que, poète dans une autre incarnation, mes facultés étaient restées plus larges et plus développées que chez un autre ? Oh ! encore dans la nuit où je suis à cette heure, je vois passer cette sylphide de mes rêves sur terre, et c'est là la peine que Dieu m'inflige de la voir belle et légère toujours, passer devant moi, ivre de folie et d'amour, je veux m'élancer… mais hélas ! je suis comme rivé à un anneau de fer… J'appelle… mais c'est est en vain ; elle ne retourne même pas la tête… Oh ! alors que je souffre !

6. Pouvez-vous vous rendre compte de la sensation que vous avez éprouvée quand vous vous êtes reconnu dans le monde des Esprits ? - *R.* Oh ! oui ; maintenant que je suis en rapport avec vous. Mon corps restait là, inerte et froid, et moi je planais autour ; je pleurais des larmes chaudes. Vous êtes étonnés, vous, des pleurs d'une âme. Ah ! qu'elles sont chaudes et brûlantes ! Oui je pleurais, je venais de reconnaître l'énormité de ma faute et la grandeur de Dieu !… Et pourtant, j'étais incertain de ma mort ; je croyais que mes yeux allaient

s'ouvrir… Elvire ! demandais-je !… je croyais la revoir… Ah ! c'est que je l'aime depuis longtemps ; je l'aimerai toujours… Que m'importe si je dois souffrir l'éternité, si je puis la posséder un jour dans une autre incarnation !

7. Quel effet cela vous fait-il de vous trouver ici ? - *R.* Cela me fait du bien et du mal tout à la fois. Du bien, parce que je sais que vous compatissez tous à ma souffrance ; du mal, parce que, malgré toute l'envie que j'ai de vous faire plaisir en acceptant vos prières, je ne le puis, car il me faudrait alors marcher dans une autre voie que celle de mes rêves.

8. Que pouvons-nous faire qui vous soit utile ? - *R.* Prier ; car la prière est la rosée divine qui nous rafraîchit le cœur, à nous autres pauvres âmes en peine et souffrantes. Prier ; et pourtant il me semble que si vous m'arrachiez du cœur mon amour pour le remplacer par l'amour divin ; eh bien !… je ne sais pas… je crois !… Tenez ; en ce moment je pleure… eh bien !… eh bien !… priez pour moi !

9. (Au guide du médium.) Quel est le degré de punition de cet Esprit pour s'être suicidé ? Son action, en raison de son âge, est-elle aussi coupable que celle des autres suicidés ? - *R.* La punition sera terrible, car il a été plus coupable qu'un autre ; il possédait déjà de grandes facultés : le pouvoir d'aimer Dieu d'une manière puissante et de faire le bien. Si les suicidés subissent de longs châtiments, Dieu punit encore davantage ceux qui se tuent avec de larges pensées au front et dans le cœur.

10. Vous avez dit que la punition de Maximilien V… sera terrible ; pourriez-vous nous dire en quoi elle consistera ? Il paraît qu'elle commence déjà. Est-ce qu'il lui est réservé plus que ce qu'il éprouve ? - *R.* Sans doute, puisqu'il souffre d'un feu qui le consume et le dévore, lequel ne doit cesser que sous les efforts de la prière et du repentir.

Remarque. Il souffre d'un feu qui le consume et le dévore ; n'est-ce pas là la figure du feu de l'enfer qu'on nous présente comme un feu matériel ?

11. Y a-t-il pour lui possibilité d'atténuer sa punition ? - *R.* Oui, en priant pour lui ; et surtout Maximilien s'unissant à vos prières.

12. L'objet de sa passion partage-t-il ses sentiments ? Ces deux êtres sont-ils destinés à être réunis un jour ? Quelles sont les conditions de leur réunion, et quels obstacles s'y opposent maintenant ? - *R.* Est-ce que les poètes aiment les femmes de la terre ? Ils le croient un jour, une heure ; ce qu'ils aiment, c'est l'idéal, une chimère créée par leur imagination ardente ; amour qui ne peut être comblé que par

Dieu. Les poètes ont tous une fiction dans le cœur, beauté idéale qu'ils croient voir passer sur la terre ; quand ils rencontrent une belle enfant qu'ils ne doivent jamais posséder, alors ils disent que la réalité a fait place au rêve ; mais qu'ils touchent à la réalité, ils tombent des régions éthérées dans la matière et ne reconnaissant plus l'être qu'ils ont rêvé, ils se créent d'autres chimères.

13. (A Maximilien.) Nous désirons vous adresser encore quelques questions, qui peut-être aideront à votre soulagement. A quelle époque viviez-vous comme poète ? Aviez-vous un nom connu ? - *R.* Sous le règne de Louis XV. J'étais pauvre et inconnu ; j'aimais une femme, un ange que je vis passer dans un parc un jour de printemps ; depuis, je ne la revis que dans mes rêves, et mes songes me promettaient de me la faire posséder un jour.

14. Le nom d'Elvire nous paraît bien romanesque, ce qui pourrait nous faire penser qu'il ne s'agissait que d'un être imaginaire ? - *R.* Mais oui, c'était une femme ; je sais son nom parce qu'un cavalier qui passait près d'elle la nomma Elvire ! Ah ! que c'était bien la femme que mon imagination avait rêvée ! je la revois encore, toujours belle et enivrante ; elle est capable de me faire oublier Dieu pour la voir et la suivre encore.

15. Vous souffrez et vous pourrez souffrir encore longtemps ; il dépend de vous d'abréger vos tourments. - *R.* Que me fait à moi de souffrir ! Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un désir inassouvi ! Est-ce que mes désirs sont charnels, à moi ? Et pourtant ils me brûlent, et les battements de mon cœur, en songeant à elle, sont plus forts que ce qu'ils seraient en pensant à Dieu.

16. Nous vous plaignons sincèrement. Pour travailler à votre avancement, il faut vous rendre utile et penser à Dieu plus que vous ne le faites ; il faut demander une réincarnation en vue seule de réparer les torts et l'inutilité de vos dernières existences. On ne vous dit pas d'oublier Elvire, mais de penser un peu moins exclusivement à elle et un peu plus à Dieu, qui peut abréger vos tourments si vous faites ce qu'il faut. Nous soutiendrons vos efforts par nos prières. - *R.* Merci ! priez et tâchez de m'arracher Elvire du cœur ; peut-être vous en remercierai-je un jour !

Causes d'incrédulité.

Monsieur Allan Kardec,

J'ai lu avec beaucoup de défiance, je dirai même avec le sentiment de l'incrédulité, vos premières publications traitant du Spiritisme ; plus tard, je les ai relues avec infiniment d'attention, ainsi que vos autres publications, à mesure qu'elles ont paru. J'appartenais, je dois le dire sans préambule, à l'école matérialiste ; la raison, la voici : c'est que de toutes les sectes philosophiques ou religieuses, c'était la plus tolérante, la seule qui ne se fût pas livrée à des levées de boucliers pour la défense d'un Dieu qui a dit par la bouche du Maître : « Les hommes prouveront qu'ils sont mes disciples en s'aimant les uns les autres ». Ensuite, c'est que la plupart des guides que la société se donne pour inculquer aux jeunes esprits les idées de morale et de religion, paraissent plutôt destinés à jeter l'effroi dans les âmes, qu'à leur apprendre à bien se conduire, à attendre une récompense à leurs peines, un dédommagement à leur affliction. Aussi les matérialistes de toutes les époques, et principalement les philosophes du siècle dernier, dont la plupart ont illustré les arts et les sciences, ont augmenté le nombre de leurs prosélytes, à mesure que l'instruction a émancipé les individus : on a préféré le néant aux tourments éternels.

Il est dans l'ordre que le malheureux compare ; la comparaison lui étant désavantageuse, il doute de tout. Et en effet, quand on voit le vice dans l'opulence et la vertu dans la misère, si l'on n'a pas une doctrine raisonnée et prouvée par les faits, le désespoir s'empare de l'âme, on se demande ce que l'on gagne à être vertueux, et l'on attribue les scrupules de la conscience aux préjugés et aux erreurs d'une première éducation.

Ignorant l'usage que vous ferez de ma lettre, et vous laissant sur ce point une liberté entière, je crois qu'il ne sera pas inutile de faire connaître ici les causes qui ont opéré ma conversion.

J'avais vaguement entendu parler du magnétisme ; les uns le considérant comme une chose sérieuse et réelle, les autres le traitant de niaiserie : je ne m'y arrêtai donc pas. Plus tard, j'entendis de tous côtés parler de tables tournantes, de tables parlantes, etc. ; mais chacun tenait sur ce sujet le même langage que sur le magnétisme, ce qui fit que je ne m'y intéressai pas davantage. Cependant, par une circonstance

entièrement imprévue, j'eus à ma disposition le *Traité de magnétisme et de somnambulisme* de M. Aubin Gauthier. Je lus cet ouvrage avec une disposition d'esprit constamment en rébellion contre son contenu, tellement ce qui y est expliqué me paraissait extraordinaire, impossible ; mais arrivé à cette page où cet honnête homme dit : « Nous ne voulons pas qu'on nous croie sur parole ; que l'on essaye d'après les principes que nous indiquons, et si l'on reconnaît que ce que nous avançons est vrai, tout ce que nous demandons, c'est que l'on soit de bonne foi, et que l'on en convienne. »

Ce langage d'une certitude raisonnée, que l'homme pratique seul peut tenir, arrêta toute mon effervescence, soumit mon esprit à la réflexion, et le détermina à des essais. J'opérai d'abord sur un enfant de mes parents, âgé d'environ seize ans, et je réussis au-delà de toutes mes espérances ; vous dire le trouble qui se fit en moi, serait difficile ; je me défiais de moi-même et me demandais si je n'étais pas dupe de cet enfant qui, ayant deviné mes intentions, se livrait aux singeries d'une simulation pour ensuite me railler. Pour m'en assurer, je pris certaines précautions indiquées et fis venir immédiatement un magnétiseur ; j'acquis alors la certitude que l'enfant était réellement sous l'influence magnétique. Ce premier essai m'enhardit si bien, que je me livrai à cette science, dont j'eus occasion d'observer tous les phénomènes, en même temps que je pus constater l'existence de l'agent invisible qui les produisait.

Quel est donc cet agent ? qui le dirige ? quelle est son essence ? pourquoi n'est-il pas visible ? Ce sont des questions auxquelles il m'est impossible de répondre, mais qui m'ont conduit à lire ce qui a été écrit pour et contre les tables parlantes, parce que je me suis dit que si un agent invisible pouvait produire les effets dont j'étais témoin, un autre agent, ou peut-être le même, pouvait bien en produire d'autres ; d'où je conclus que la chose était possible, et aujourd'hui j'y crois, quoique je n'aie encore rien vu.

Toutes ces choses sont, par leurs effets, tout aussi surprenantes que le Spiritisme, que les critiques, du reste, n'ont que très faiblement combattu, et de manière à ne déplacer aucune conviction. Mais ce qui le caractérise bien autrement que les effets matériels, ce sont les effets moraux. Il demeure évident pour moi que tout homme qui s'en occupera sérieusement, s'il est bon, deviendra meilleur ; s'il est méchant, il modifiera forcément son caractère. Autrefois l'espérance n'était qu'une corde à laquelle se pendaient les malheureux ; avec le Spiritisme, l'espérance est une consolation, les souffrances une expiation, et l'Esprit,

au lieu de se mettre en rébellion contre les décrets de la Providence, supporte patiemment ses misères, ne maudit ni Dieu ni les hommes, et marche toujours vers sa perfection. Si j'eusse été nourri dans ces idées, je n'aurais certainement point passé par l'école du matérialisme, dont je suis trop heureux d'être sorti maintenant.

Vous voyez, monsieur, que quelque rudes qu'aient été les combats auxquels je me suis livré, ma conversion est opérée, et vous êtes un de ceux qui y ont le plus contribué. Enregistrez-la sur vos tablettes, car ce ne sera pas une des moindres, et veuillez désormais me compter au nombre de vos adeptes.

GAUZY,

Ancien officier, 23, rue Saint-Louis, à Batignolles (Paris).

Remarque. - Cette conversion est un exemple de plus de la cause la plus ordinaire de l'incrédulité. Tant qu'on donnera comme vérités absolues des choses que la raison repousse, on fera des incrédules et des matérialistes. Pour faire croire, il faut faire comprendre ; notre siècle le veut ainsi, et il faut marcher avec le siècle si l'on ne veut pas succomber ; mais pour faire comprendre, il faut que tout soit logique : principes et conséquences. M. Gauzy émet une grande vérité en disant que l'homme préfère l'idée du néant qui met fin à ses peines, à la perspective de tortures sans fin, auxquelles il est si difficile d'échapper ; aussi cherche-t-il à jouir le plus possible tant qu'il est sur la terre. Demandez à un homme qui souffre beaucoup ce qu'il préfère : mourir de suite ou vivre cinquante ans dans la douleur : son choix ne sera pas douteux. Qui veut trop prouver, ne prouve rien ; à force d'exagérer les peines, on finit par n'y plus faire croire ; et nous sommes certain d'avoir bien des gens de notre avis en disant que la doctrine du diable et des peines éternelles a fait le plus grand nombre des matérialistes ; que celle d'un Dieu qui crée des êtres pour en livrer l'immense majorité aux tortures sans espérance, pour des fautes temporaires, a fait le plus grand nombre des athées.

Réponse d'une dame à un ecclésiastique sur le Spiritisme.

On nous mande de Bordeaux qu'un ecclésiastique de cette ville écrivit, le 8 janvier dernier, la lettre suivante à une dame très âgée et très

malade. Nous sommes formellement autorisé à publier cette lettre, ainsi que la réponse qui y a été faite :

« Madame,

« Je regrette de n'avoir pu hier vous entretenir *en particulier* de certaines pratiques religieuses contraires à l'enseignement de la sainte Église. On a parlé beaucoup à ce sujet de votre famille, même à un cercle. Je serais heureux, madame, d'apprendre que vous n'avez que du mépris pour ces superstitions diaboliques, et que vous êtes toujours sincèrement attachée aux dogmes invariables de la religion catholique.

« J'ai l'honneur, etc.

« X… »

Réponse.

« Mon cher monsieur l'abbé,

« Ma mère étant trop souffrante pour répondre elle-même à votre bienveillante lettre du 8 courant, je m'empresse de le faire pour elle et de sa part, afin de rassurer votre sollicitude sur les dangers qu'elle et sa famille peuvent courir.

« Il ne se passe chez moi, cher monsieur, aucune pratique religieuse qui puisse inquiéter les catholiques les plus fervents, à moins que le respect et la prière pour les morts, la foi en l'immortalité de l'âme, une confiance illimitée dans l'amour et la bonté de Dieu, une observance aussi rigide que le permet la nature humaine des saintes doctrines du Christ, ne soient des *pratiques* réprouvées par la sainte Église catholique.

« Quant à ce qu'on peut dire de ma famille, *même dans un cercle,* je suis tranquille : on ne dira ni là ni ailleurs qu'aucun de nous ait jamais rien fait dont il ait à rougir ou à se cacher, et je ne rougis ni ne me cache d'admettre les développements et la clarté que les *manifestations spirites* répandent pour moi et pour bien d'autres sur ce qu'il y avait d'obscur, au point de vue de mon intelligence, dans tout ce qui paraissait sortir des lois de la nature. Je dois à ces *superstitions diaboliques* de croire avec sincérité, avec reconnaissance, à tous les miracles que l'Eglise nous donne comme articles de foi, et que, jusqu'à présent, j'avais regardés comme des symboles, ou plutôt, l'avouerai-je, comme des rêveries. Je leur dois une quiétude d'âme que jusqu'alors je n'avais pu obtenir, quels qu'eussent été mes efforts ; je leur dois la foi, la foi sans bornes, sans réflexions, sans commentaires, la foi enfin telle que la sainte Eglise la commande à ses enfants, telle que le Seigneur doit l'exiger de ses créatures, telle que notre divin Sauveur l'a prêchée de parole et d'exemple.

« Rassurez-vous donc, bien cher monsieur, le bon Pasteur a rallié autour de lui des brebis indifférentes qui le suivaient machinalement par habitude et qui, maintenant, le suivent et le suivront toujours avec

amour et reconnaissance. Le divin Maître a pardonné à saint Thomas de n'avoir cru qu'après avoir vu ; eh bien ! il vient encore aujourd'hui, faire toucher aux incrédules son côté et ses mains, et c'est avec un amour sans nom que ceux qui doutaient se rapprochent pour embrasser ses pieds saignants, et remercier ce père bon et miséricordieux de permettre à ces vérités immuables de se rendre *palpables* pour affermir les faibles et éclairer les aveugles qui se refusaient quand même à voir la lumière qui brille depuis tant de siècles.

« Permettez-moi maintenant de réhabiliter ma mère aux yeux de la sainte Église. De toute ma famille, mon mari et moi sommes les seuls qui ayons le bonheur de suivre cette voie que chacun est libre de juger à son point de vue. Je m'empresse donc de vous rassurer à cet égard. Quant à moi personnellement, j'ai trouvé trop de force et de consolation dans la *certitude palpable* que ceux que nous avions aimés, et que nous pleurions sont toujours près de nous, nous prêchant l'amour de Dieu par-dessus tout, l'amour du prochain, la charité sous toutes ses faces, l'abnégation, l'oubli des injures, le bien pour le mal (ce qui, je crois, ne s'écarte pas des dogmes de l'Église), que, quoi qu'il puisse arriver ici-bas, je m'en tiens à ce que je *sais*, à ce que j'ai *vu*, priant Dieu de vouloir envoyer ses consolations à ceux qui, comme moi, n'osaient pas réfléchir aux mystères de la religion, dans la crainte que cette pauvre raison humaine, qui ne veut admettre que ce qu'elle comprend, détruisît les croyances que l'habitude me donnait *l'air* d'avoir.

« Je remercie donc le Seigneur, dont la bonté et la puissance incontestables permettent aux anges et aux saints de faire maintenant *visiblement*, pour sauver les hommes du doute et de la négation, ce qu'il avait permis au démon de faire pour les perdre depuis la création du monde. Tout est possible à Dieu, même les miracles ; aujourd'hui je le reconnais avec bonheur et confiance.

« Veuillez, cher monsieur l'abbé, recevoir mes sincères remerciements pour l'intérêt que vous voulez bien nous témoigner, et croire que je fais des vœux ardents pour voir entrer dans tous les cœurs la foi et l'amour que j'ai le bonheur de posséder aujourd'hui.

« Agréez, etc.,

« ÉMILIE COLLIGNON. »

Remarque. - Nous nous dispensons d'aucun commentaire sur cette lettre, que nous laissons à chacun le soin d'apprécier. Nous dirons seulement que nous en connaissons un grand nombre écrites dans le même sens. Le passage suivant de l'une d'elles peut les résumer, sinon pour les termes, du moins pour le sens :

« Quoique née et baptisée dans la religion catholique, apostolique et

romaine, depuis trente ans, c'est-à-dire depuis ma première communion, j'avais oublié mes prières et le chemin de l'église ; en un mot, je ne croyais plus à rien qu'à la réalité de la vie présente. Le Spiritisme, par une grâce du ciel, est enfin venu m'ouvrir les yeux ; aujourd'hui les faits ont parlé pour moi ; je crois non seulement à Dieu et à l'âme, mais à la vie future heureuse ou malheureuse ; je crois à un Dieu juste et bon, qui punit les actes mauvais et non les croyances erronées. Comme un muet qui recouvre la parole, je me suis souvenu de mes prières, et je prie, non plus des lèvres et sans comprendre, mais du cœur, avec intelligence, foi et amour. Il y a peu de temps encore, j'aurais cru faire acte de faiblesse en m'approchant des sacrements de l'Église ; aujourd'hui je crois faire un acte d'humilité agréable à Dieu en les recevant. Vous me repoussez même du tribunal de la pénitence ; vous m'imposez avant toutes choses une rétractation formelle de mes croyances spirites ; vous voulez que je renonce à m'entretenir avec l'enfant chéri que j'ai perdu, et qui est venu me dire des paroles si douces et si consolantes ; vous voulez que je déclare que cet enfant que j'ai reconnu comme s'il était là vivant devant moi, c'est le démon ! Non, une mère ne se trompe pas aussi grossièrement. Mais, monsieur l'abbé, ce sont les paroles mêmes de cet enfant qui, m'ayant convaincue de la vie future, me ramènent à l'église ! Comment voulez-vous donc que je croie que c'est le démon ? Si ce devait être là le dernier mot de l'Église, on se demande ce qui adviendra quand tout le monde sera spirite ?

« Vous m'avez signalée du haut de la chaire ; vous m'avez fait montrer au doigt ; vous avez ameuté contre moi une populace fanatique ; vous avez fait retirer à une pauvre femme qui partage mes croyances le travail qui la faisait vivre en lui disant qu'elle aurait des secours si elle cessait de me voir, espérant la prendre par la famine ; franchement, monsieur l'abbé, Jésus-Christ aurait-il fait cela ?

« Vous dites que vous agissez selon votre conscience ; ne craignez pas que j'y fasse violence, mais trouvez bon que j'agisse selon la mienne. Vous me repoussez de l'Église : je n'essayerai pas d'y entrer de force, car partout la prière est agréable à Dieu. Laissez-moi seulement vous faire l'histoire des causes qui depuis si longtemps m'en avaient éloignée ; qui ont fait naître en moi d'abord le doute, et du doute m'ont conduite à nier tout. Si je suis maudite à cette heure, comme vous le prétendez, vous verrez qui doit en porter la responsabilité . . . .
. . . . »

Remarque. - Les réflexions que de semblables choses font naître se résument en deux mots : Fatale imprudence ! fatal aveuglement ! Nous avons eu sous les yeux un manuscrit intitulé : *Mémoires d'un in-*

crédule ; c'est une curieuse relation des causes qui conduisent l'homme aux idées matérialistes, et des moyens par lesquels il peut être ramené à la foi. Nous ne savons encore si l'auteur se décidera à le publier.

Le boulanger inhumain. - Suicide.

Une correspondance de Crefled, (Prusse rhénane), du 25 janvier 1862, et insérée dans le *Constitutionnel* du 4 février, contient le fait suivant :

« Une pauvre veuve, mère de trois enfants, entre dans la boutique d'un boulanger et le prie instamment de lui faire crédit d'un pain. Le boulanger refuse. La veuve réduit sa demande à un demi pain, et enfin à une livre de pain seulement pour ses enfants affamés. Le boulanger refuse encore, quitte la place et entre dans l'arrière-boutique ; la femme, croyant n'être pas vue, s'empare d'un pain et s'en va. Mais le vol, immédiatement découvert, est dénoncé à la police.

« Un agent se rend chez la veuve et la surprend qui coupait des morceaux de pain à ses enfants. Elle ne nie pas le vol, mais s'excuse sur la nécessité. L'agent de police tout en blâmant la dureté du boulanger, insiste pour qu'elle le suive au bureau du commissaire.

« La veuve demande seulement quelques instants pour changer de robe. Elle entre dans la chambre à coucher, mais elle y reste assez longtemps pour que l'agent, perdant patience, se décide à ouvrir la porte : la malheureuse était par terre inondée de sang. Avec le même couteau qui venait de couper le pain à ses enfants elle avait mis fin à ses jours. »

Cette notice ayant été lue dans la séance de la Société du 14 février 1862, on avait proposé de faire l'évocation de cette malheureuse femme, lorsqu'elle vint elle-même se manifester spontanément par la communication suivante. Il arrive souvent que des Esprits dont il est question se révèlent de cette manière ; il est incontestable qu'ils sont attirés par la pensée, qui est une sorte d'évocation tacite. Ils savent qu'on s'occupe d'eux, et ils viennent ; ils se communiquent alors si l'occasion leur paraît opportune ou s'ils trouvent un médium à leur convenance. On comprend, d'après cela, qu'il n'est besoin ni d'avoir un médium, ni même d'être Spirite pour attirer les Esprits dont on se préoccupe.

« Dieu a été bon pour la pauvre égarée, et je viens vous remercier pour la sympathie que vous avez bien voulu me témoigner. Hélas ! devant la misère et la faim de mes pauvres petits enfants, je me suis oubliée et j'ai failli. Alors je me suis dit : Puisque tu es impuissante à nourrir tes enfants et que le boulanger refuse le pain à ceux qui ne

peuvent le payer ; puisque tu n'as ni argent ni travail, meurs ! parce que lorsque tu ne seras plus là on leur viendra en aide. En effet, aujourd'hui la charité publique a adopté ces pauvres orphelins. Dieu m'a pardonné, car il a vu ma raison chanceler et mon désespoir affreux. J'ai été la victime innocente d'une société mal, trop mal réglée. Ah ! remerciez Dieu, de vous avoir fait naître dans cette belle contrée de France où la charité va chercher et soulager toutes les misères.

« Priez pour moi afin que je puisse bientôt réparer la faute que j'ai commise ; non par lâcheté mais par amour maternel. Que vos Esprits protecteurs sont bons ! ils me consolent, me fortifient, m'encouragent, en me disant que mon sacrifice n'a pas été désagréable au grand Esprit qui, sous l'œil et la main de Dieu, préside aux destinées humaines. »

LA PAUVRE MARY. *(Med.,* M. d'Ambel.)

A la suite de cette communication l'Esprit de Lamennais donne l'appréciation suivante sur le fait en question :

« Cette malheureuse femme est une des victimes de votre monde, de vos lois et de votre société. Dieu juge les âmes, mais aussi il juge les temps et les circonstances ; il juge les choses forcées et le désespoir ; il juge le fond et non la forme ; et j'ose l'affirmer, cette malheureuse est morte non par crime mais par pudeur, par crainte de la honte ; c'est que là où la justice humaine est inexorable, juge et condamne les faits matériels, la justice divine constate le fond du cœur et l'état de la conscience. Il serait à désirer que l'on développât chez certaines natures privilégiées un don qui serait bien utile, non pour les tribunaux, mais pour l'avancement de quelques personnes : ce don est une sorte de somnambulisme de la pensée qui découvre bien souvent des choses cachées, mais que l'homme habitué au courant de la vie néglige et atténue par son manque de foi. Il est certain qu'un médium de ce genre, en examinant cette pauvre femme, eût dit : Cette femme est bénie de Dieu parce qu'elle est malheureuse, et cet homme est maudit parce qu'il lui a refusé du pain. O Dieu ! quand donc tous tes dons seront-ils reconnus et mis en pratique ? Aux yeux de ta justice, celui qui a refusé le pain sera puni, car Christ a dit : Celui qui donne du pain à son prochain le donne à moi-même. » LAMENNAIS. *(Med.,* M. A. Didier.)

Dissertations Spirites.

Aux membres de la Société de Paris partant pour la Russie.

(Société Spirite de Paris, avril 1862. — Médium, M. E. Vézy.)

Nota. Plusieurs personnages de distinction russes étaient venus passer l'hiver à Paris, principalement en vue de compléter leur instruc-

tion spirite, et s'étaient, dans ce but, fait recevoir membres de la Société, pour pouvoir assister régulièrement aux séances. Quelques-uns étaient déjà repartis, entre autres le prince Dimitry G…, d'autres étaient à la veille de leur départ. C'est cette circonstance qui a donné lieu à la communication spontanée suivante :

« Allez et enseignez, a dit le Seigneur. C'est à vous, enfants de la grande famille qui se forme, que je m'adresse ce soir. Vous retournez dans votre patrie et dans vos familles ; n'oubliez pas au foyer ce qu'un autre père, le Père céleste, a bien voulu vous communiquer et vous faire connaître. Allez, et surtout que le grain soit toujours prêt à être jeté dans les sillons que vous allez creuser dans cette terre qui n'a point assez de roches dans ses entrailles pour ne pas s'ouvrir sous le soc. Votre patrie est appelée à devenir grande et forte, non seulement par la littérature, la science, le génie et le nombre, mais encore par son amour et son dévouement envers le créateur de toutes choses. Que votre charité devienne donc large et puissante ; ne craignez point de répandre à deux mains autour de vous ; apprenez que la charité ne se fait pas seulement avec l'aumône, mais aussi avec le cœur !… Le cœur, voilà la grande source du bien, la source des effluves qui doivent s'épandre et réchauffer la vie de ceux qui souffrent autour de vous !… Allez et prêchez l'Évangile, nouveaux apôtres de Christ ; Dieu vous a placés haut dans le monde afin que tous puissent vous voir et que vos paroles soient bien entendues. Mais c'est toujours en regardant le ciel et la terre, c'est-à-dire Dieu et l'humanité, que vous arriverez au grand but que vous vous proposez d'atteindre et pour lequel nous vous aidons. Le champ est vaste ; allez donc et semez, afin que bientôt nous puissions aller faire les récoltes.

« Vous pouvez annoncer partout que le grand règne va venir bientôt, règne de félicité et de bonheur pour tous ceux qui auront voulu croire et aimer, car ils y participeront.

« Recevez donc, avant le départ, le dernier conseil que nous vous donnons sous le beau ciel que tout le monde aime, sous le ciel de la France ! Recevez le dernier adieu de ces amis qui vous aideront encore dans le rude sentier que vous allez parcourir là-bas ; pourtant nos mains invisibles vous le rendront plus facile, et si vous savez y mettre de la persévérance, de la volonté et du courage, vous verrez les obstacles tomber sous vos pas.

« Quand on entendra sortir de vos bouches ces mots : “ Tous les hommes sont frères et doivent s'appuyer les uns sur les autres pour marcher, ” que d'étonnements et d'exclamations ! On sourira en vous voyant professer une telle doctrine ; on se dira tout bas : “ Ils disent de belles choses, les grands, mais ne sont-ce point des poteaux qui indiquent les chemins sans les parcourir ? ”

« Montrez, montrez-leur alors que le Spirite, cet apôtre nouveau du Christ, n'est point au milieu du chemin pour indiquer le sentier, mais qu'il s'arme de la hache et du couperet et s'élance au milieu des bois les plus sombres et les plus obscurs pour frayer le chemin et arracher les ronces sous les pas de ceux qui suivent. Oui, les nouveaux disciples de Christ doivent être vigoureux, doivent marcher toujours le jarret solide et la main lourde. Point de barrières devant eux ; toutes doivent tomber sous leurs efforts et leurs coups ; les hautes futaies, les lianes et les ronces se briseront pour laisser voir enfin un peu du ciel !

« C'est alors que là sera la consolation et le bonheur. Quelle récompense pour vous ! Les Esprits bienheureux vous crieront : " Bravo ! bravo ! " Enfants, vous serez bientôt des nôtres, et bientôt nous vous appellerons nos frères, car la tâche que vous vous étiez imposée volontairement, vous avez su la remplir ! Dieu a de grandes récompenses pour celui qui vient travailler à son champ ; il donne la récolte à tous ceux qui contribuent au grand travail !

« Allez donc en paix, allez, nous vous bénissons. Que cette bénédiction vous donne du bonheur et vous remplisse de courage ; n'oubliez personne de vos frères de la grande société de France ; tous font des vœux pour vous et votre patrie, que le Spiritisme rendra puissante et forte ; allez ! les bons Esprits vous assistent ! »

SAINT AUGUSTIN.

Relations amicales entre les vivants et les morts.

(Société spirite d'Alger. — Médium, M. B...).

Pourquoi, dans nos conversations avec les Esprits des personnes que nous avons le plus chéries, éprouvons-nous un embarras, une froideur même que nous n'aurions jamais ressentis de leur vivant ?

Réponse. - Parce que vous êtes matériels et que nous ne le sommes plus. Je vais te faire une comparaison qui, comme toutes les comparaisons, ne sera pas absolument exacte ; elle le sera pourtant assez pour ce que je veux dire.

Je suppose que tu éprouves pour une femme une de ces passions que les romanciers seuls imaginent chez vous, et que vous traitez d'exagérées, tandis qu'à nous, elles nous paraissent différer en moins de celles que nous connaissons par toute l'étendue de l'infini.

Je continue de supposer. Après avoir eu, pendant quelque temps, le bonheur ineffable de parler chaque jour avec cette femme et de la contempler à souhait, une circonstance quelconque fait que tu ne peux plus la voir et dois te contenter de l'entendre seulement ; crois-tu que ton amour résisterait sans aucune brèche à une situation de ce genre indéfiniment prolongée ? Avoue qu'il subirait bien quelque modification, ou, ce que nous autres appellerions *une diminution*.

Allons plus loin. Non-seulement tu ne peux plus la voir, cette belle

amie, mais tu ne peux même plus l'entendre ; elle est tout à fait séquestrée ; on ne te laisse pas approcher d'elle ; prolonge cet état pendant quelques années et vois ce qui arrivera.

Maintenant un pas de plus. Elle est morte, la femme que tu aimais ; elle est depuis longtemps ensevelie dans les ténèbres de la tombe. Nouveau changement en toi. Je ne veux pas dire que la passion soit morte avec son objet, mais je soutiens qu'elle est au moins transformée. Elle l'est tellement que si, par une faveur céleste, la femme que tu regrettes tant et que tu pleures toujours venait à se présenter devant toi, non dans l'odieuse réalité du squelette gisant au cimetière, mais avec la forme que tu aimais et adorais jusqu'à l'extase, es-tu bien sûr que le premier effet de cette apparition imprévue ne serait pas un sentiment de profonde terreur ?

C'est que, vois-tu, mon ami, les passions, les affections vives ne sont possibles dans toute leur étendue qu'entre gens de même nature, entre mondains et mondains, entre Esprits et Esprits. Je ne prétends pas dire par là que toute affection doive s'effacer à la mort ; je veux dire qu'elle change de nature et prend un autre caractère. En un mot, je veux dire que sur votre terre vous conservez un bon souvenir de ceux que vous avez aimés, mais que la matière au milieu de laquelle vous vivez, ne vous permettant pas de comprendre ni de pratiquer autre chose que des amours matériels, et que ce genre d'amour étant nécessairement impossible entre vous et nous, de là vient que vous êtes si gauches et si froids dans vos rapports avec nous. Si tu veux t'en convaincre, relis quelques conversations spirites entre parents, amis ou connaissances ; tu les trouveras d'un glacial à donner froid aux habitants des pôles.

Nous ne vous en voulons pas, nous ne nous en attristons même pas, quand toutefois nous sommes suffisamment élevés dans la hiérarchie des Esprits pour nous en rendre compte et comprendre ; mais naturellement ce n'est pas sans avoir aussi quelque influence sur notre manière d'être avec vous.

Te souviens-tu de l'histoire d'*Hanifa* qui, pouvant se mettre en communication avec sa fille chérie qu'elle a tant pleurée, lui pose cette première question : *Y a-t-il un trésor caché dans cette maison ?* Aussi quelle bonne mystification elle a eue ! Elle ne l'avait pas volée.

Je pense, mon ami, en avoir dit assez pour que tu sentes bien la cause de la gêne qui existe nécessairement entre vous et nous. J'aurais pu en dire davantage ; par exemple, que nous voyons toutes vos imperfections et impuretés de corps et d'âme, et que, de votre côté ; vous avez la conscience que nous les voyons. Avoue que c'est embarrassant pour les deux parties. Place les deux amants les plus épris dans cette maison de verre où tout apparaît, au moral comme au physique, et demande-toi ce

qui en adviendra.

Quant à nous, animés d'un sentiment de charité que vous ne pouvez comprendre, nous sommes, par rapport à vous, comme la bonne mère à qui les infirmités et les souillures de l'enfant criard qui lui ôte le sommeil ne peuvent faire oublier un seul instant les instincts sublimes de la maternité. Nous vous voyons faibles, laids, méchants, et cependant nous vous aimons, parce que nous tâchons de vous améliorer ; mais vous autres, ne vous rendez-vous pas justice en nous craignant plus que vous ne nous aimez. DÉSIRÉ LÉGLISE,

Poète algérien, mort en 1851.

Les deux larmes.

(Société spirite de Lyon ; groupe Villon. - Médium, madame Bouilland.)

Un Esprit allait quitter forcément la terre, qu'il n'aurait pas dû visiter, car il venait d'une région bien inférieure ; mais il avait demandé à subir une épreuve, et Dieu ne la lui avait pas refusée. Hélas ! l'espérance qu'il avait conçue à son entrée dans le monde terrestre ne s'était pas réalisée, et sa nature abrupte ayant repris le dessus, chacun de ses jours avait été marqué par le plus noir forfait. Pendant longtemps, tous les Esprits gardiens des hommes avaient essayé de le détourner du sentier qu'il suivait, mais, de guerre lasse, ils avaient abandonné ce malheureux à lui-même, craignant presque son contact. Cependant chaque chose a une fin ; tôt ou tard le crime se découvre, et la justice répressive des hommes impose au coupable la peine du talion. Cette fois, ce ne fut pas tête pour tête : ce fut tête pour cent ; et hier cet Esprit, après être resté un demi-siècle sur la terre, allait retourner dans l'espace, pour être jugé par le Juge suprême qui pèse les fautes bien plus inexorablement que vous ne pourriez le faire vous-mêmes.

Vainement les Esprits gardiens étaient revenus avec la condamnation et avaient essayé d'introduire le repentir dans cette âme rebelle ; vainement ils avaient poussé près de lui les Esprits de toute sa famille : chacun aurait voulu pouvoir lui arracher un soupir de regret, ou seulement un signe ; le moment fatal approchait, et rien n'émoussait cette nature bronzée et pour ainsi dire bestiale ; pourtant un seul regret, avant de quitter la vie, aurait pu adoucir les souffrances de ce malheureux, condamné par les hommes à perdre la vie, et par Dieu aux remords incessants, torture affreuse, semblable au vautour rongeant le cœur qui renaît sans cesse.

Pendant que les Esprits travaillaient sans relâche à faire naître en lui au moins une pensée de repentir, un autre Esprit, Esprit charmant, doué d'une sensibilité et d'une tendresse sublimes, voletait autour d'une tête bien chère, tête vivante encore, et lui disait : « Pense à ce malheureux qui va mourir ; parle-moi de lui. » Quand la charité est sym-

pathique, quand deux Esprits s'entendent et n'en font qu'un, la pensée est comme électrique. Bientôt l'Esprit incarné dit à ce messager d'amour : « Mon enfant, tâche d'inspirer un peu de remords à ce misérable qui va mourir ; va, console-le ! » Et en y pensant, en comprenant tout ce que l'infortuné criminel allait avoir de souffrances à endurer pour son expiation, une larme furtive s'échappe des yeux de celui, qui seul, à cette heure matinale, s'éveillait en songeant à cet être impur, qui dans un instant devait rendre ses comptes. Le doux messager recueillit cette larme bienfaisante dans le creux de sa mignonne main, et d'un vol rapide il la porta vers le tabernacle qui renferme de semblables reliques, et fit ainsi sa prière : « Seigneur, un impie va mourir ; vous l'avez condamné, mais vous avez dit : « Je pardonne au remords, j'accorde l'indulgence au repentir. » Voici une larme de vraie charité, qui a traversé du cœur aux yeux de l'être que j'aime le plus au monde. Je vous apporte cette larme : c'est la rançon de la souffrance ; donnez-moi le pouvoir d'attendrir le cœur de roc de l'Esprit qui va expier ses crimes. - Va, lui répondit le Maître ; va, mon enfant ; cette larme bénie peut payer bien des rançons. »

La douce enfant repartit ; elle arriva près du criminel au moment du supplice ; ce qu'elle lui dit, Dieu seul le sait ; ce qui se passa dans cet être égaré, nul ne le comprit, mais, ouvrant ses yeux à la lumière, il vit se dérouler devant lui tout un passé effrayant. Lui, que l'instrument fatal n'avait pas ébranlé ; lui, que la condamnation à mort avait fait sourire, il leva les yeux et une grosse larme, brûlante comme du plomb fondu, tomba de ses yeux. A cette preuve muette qui lui témoignait que sa prière avait été exaucée, l'ange de charité étendit sur le malheureux ses blanches ailes, recueillit cette larme et semblait dire : « Infortuné ! tu souffriras moins : j'emporte ta rédemption. »

Quel contraste peut inspirer la charité du Créateur ! l'être le plus impur sur les derniers degrés de l'échelle, et l'ange le plus chaste qui, près d'entrer dans le monde des élus, vient à un signe étendre sa protection visible sur ce paria de la société ! Dieu bénissait du haut de son puissant tribunal cette scène touchante, et nous tous, nous disions en entourant cette enfant : « Va recevoir ta récompense. » La douce messagère remonta aux cieux, sa larme de lave dans la main, et elle put dire : « Maître, il a pleuré, en voici la preuve ! - C'est bien, répondit le Seigneur ; conservez cette première goutte de rosée du cœur endurci ; que cette larme féconde aille arroser cet Esprit desséché par le mal ; mais gardez surtout la première larme que cette enfant m'a apportée ; que cette goutte d'eau devienne diamant pur, car elle est bien la perle sans tache de la vraie charité. Rapportez cet exemple aux peuples, et dites-leur : « Solidaires les uns des autres, voyez, voici une larme d'amour de l'humanité, et une larme de remords obtenue

par la prière, et ces deux larmes seront les pierres les plus précieuses du vaste écrin de la charité. »

CARITA

Les deux Voltaire.

(Société spirite de Paris ; groupe Faucherand. — Médium, M. E. Vézy).

C'est bien moi, mais non point cet esprit railleur et caustique d'autrefois ; le petit roitelet du dix-huitième siècle, qui commandait par la pensée et le génie à tant de grands souverains, n'a plus aujourd'hui sur les lèvres ce sourire mordant qui faisait trembler ennemis et amis même ! Mon cynisme a disparu devant la révélation des grandes choses que je voulais toucher et que je n'ai sues qu'outre tombe !

Pauvres cerveaux trop étroits pour contenir tant de merveilles ! Humains, taisez-vous, humiliez-vous devant la puissance suprême ; admirez et contemplez, voilà ce que vous pouvez faire. Comment voulez-vous approfondir Dieu et son grand travail ? Malgré toutes ses ressources, votre raison ne se brise-t-elle pas devant l'atome et le grain de sable qu'elle ne peut définir ?

J'ai usé ma vie, moi, à chercher et à connaître Dieu et son principe, ma raison s'y est affaiblie, et j'en étais arrivé, non point à nier Dieu, mais sa gloire, sa puissance et sa grandeur. Je me l'expliquais se développant dans le temps. Une intuition céleste me disait de rejeter cette erreur, mais je ne l'écoutais pas, et me fis l'apôtre d'une doctrine mensongère… Savez-vous pourquoi ? Parce que, dans le tumulte et le fracas de mes pensées qui s'entrechoquaient sans cesse, je ne voyais qu'une chose : mon nom gravé au fronton du temple de mémoire des nations ! Je ne voyais que la gloire que me promettait cette jeunesse universelle qui m'entourait et semblait goûter avec suavité et délices le suc de la doctrine que je lui enseignais. Pourtant, poussé par je ne savais quel remords de ma conscience, j'ai voulu m'arrêter, usais il était trop tard ; comme toute utopie, tout système qu'on embrasse vous entraîne ; le torrent suit d'abord, puis vous emporte et vous brise, tant sa chute est parfois violente et rapide.

Croyez-moi, vous qui êtes ici à la recherche de la vérité, vous la trouverez quand vous aurez détaché de votre cœur l'amour du clinquant que font briller à vos yeux un sot amour-propre et un sot orgueil. Ne craignez point, dans la nouvelle voie où vous marchez, de combattre l'erreur et de la terrasser quand elle se dressera devant vous. N'est-ce point une monstruosité que de prôner un mensonge contre lequel on n'ose point se défendre, parce que l'on s'est fait des disciples qui vous ont devancés dans vos croyances ?

Vous le voyez, mes amis, le Voltaire d'aujourd'hui n'est plus celui du dix-huitième siècle ; je suis plus chrétien, car je viens ici pour vous

faire oublier ma gloire et vous rappeler ce que j'étais pendant ma jeunesse, et ce que j'aimais pendant mon enfance. Oh ! que j'aimais à m'égarer dans le monde de la pensée ! Mon imagination ardente et vive courait les vallées de l'Asie à la suite de celui que vous appelez Rédempteur… J'aimais courir dans les chemins qu'il avait parcourus ; et comme il me semblait grand et sublime ce Christ au milieu de la foule ! Je croyais entendre sa voix puissante, instruisant les peuples de la Galilée, des bords du lac de Tibériade et de la Judée !… Plus tard, dans mes nuits d'insomnie, que de fois me suis-je levé pour ouvrir une vieille Bible et en relire les saintes pages ! Alors mon front s'inclinait devant la croix, ce signe éternel de la rédemption qui unit la terre au ciel, la créature au Créateur !… Que de fois ai-je admiré cette puissance de Dieu, se subdivisant, pour ainsi dire, et dont une étincelle s'incarne pour se faire si petite, venant rendre l'âme sur le Calvaire pour l'expiation !… Victime auguste dont je niais la divinité, et qui me fit dire d'elle pourtant :

> Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
> Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes !

Je souffre, mais j'expie la résistance que j'opposais à Dieu. J'avais pour mission d'instruire et d'éclairer ; je le fis d'abord, mais mon flambeau s'éteignit dans mes mains à l'heure marquée pour la lumière !…

Heureux enfants des dix-neuvième et vingtième siècles, c'est à vous qu'il est donné de le voir luire le flambeau de la vérité ; faites que vos yeux voient bien sa lumière, car pour vous elle aura des rayons célestes et sa clarté sera divine ! VOLTAIRE.

Enfants, j'ai laissé parler à ma place un de vos grands philosophes, principal chef de l'erreur ; j'ai voulu qu'il vînt vous dire où est la lumière ; que vous en semble-t-il ? Tous viendront vous le répéter : Il n'y a point de sagesse sans amour ni charité ; et, dites-moi, quelle doctrine plus suave pour l'enseigner que le Spiritisme ? Je ne saurais trop vous le répéter : l'amour et la charité sont les deux vertus suprêmes qui unissent, comme le dit voltaire, la créature au Créateur. Oh ! quel mystère et quel lien sublime ! vermisseau, ver de terre qui peut devenir tellement puissant, que sa gloire touchera le trône de l'Éternel !…

SAINT AUGUSTIN.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et Ce rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. | N° 6. | JUIN 1862.

Société parisienne des études spirites.

Discours de M. Allan Kardec

Au renouvellement de l'année sociale, le 1er avril 1862.

Messieurs et chers collègues,

La Société parisienne des études spirites a commencé sa cinquième année le 1er avril 1862, et jamais, il faut en convenir, elle ne l'a fait sous de meilleurs auspices. Ce fait n'a pas seulement de l'importance à notre point de vue personnel, mais il est surtout caractéristique au point de vue de la doctrine en général, car il prouve d'une manière évidente l'intervention de nos guides spirituels. Il serait superflu de vous rappeler la modeste origine de la Société, ainsi que les circonstances, en quelque sorte providentielles, de sa constitution ; circonstances auxquelles un Esprit éminent, alors au pouvoir, et depuis rentré dans le monde des Esprits, nous a dit lui-même avoir puissamment contribué.

La Société, vous vous le rappelez, messieurs, a eu ses vicissitudes ; elle avait dans son sein des éléments de dissolution, provenant de l'époque où elle se recrutait un peu trop facilement, et son existence fut même un instant compromise. A ce moment, je mis en doute son utilité réelle, non comme simple réunion, mais comme société constituée. Fatigué de ces tiraillements, j'étais résolu de me retirer ; j'espérais qu'une fois libre des entraves semées sur ma route, je n'en travaillerais que mieux à la grande œuvre entreprise. J'en fus dissuadé par de nombreuses communications spontanées qui me furent données de dif-

férents côtés ; il en est une, entre autres, dont je crois utile aujourd'hui de vous donner la substance, parce que les évènements ont justifié les prévisions. Elle était ainsi conçue :

« La Société formée par nous avec ton concours est nécessaire ; nous voulons qu'elle subsiste et elle subsistera, malgré le mauvais vouloir de quelques-uns, comme tu le reconnaîtras plus tard. Lorsqu'un mal existe, il ne se guérit pas sans crise ; il en est ainsi du petit au grand : dans l'individu comme dans les sociétés ; dans les sociétés comme chez les peuples ; chez les peuples comme il en sera dans l'humanité. Notre Société, disons-nous, est nécessaire ; lorsqu'elle cessera de l'être sous forme actuelle, elle se transformera comme toutes choses. Quant à toi, tu ne peux pas, tu ne dois pas te retirer ; nous ne prétendons cependant pas enchaîner ton libre arbitre ; nous disons seulement que ta retraite serait une faute que tu regretterais un jour, parce qu'elle entraverait nos desseins… »

Depuis lors deux ans se sont écoulés, et, comme vous le voyez, la Société est heureusement sortie de cette crise passagère dont toutes les péripéties m'ont été signalées, et dont un des résultats a été de nous donner une leçon d'expérience que nous avons mise à profit, et qui a provoqué des mesures dont nous n'avons qu'à nous applaudir. La Société, débarrassée des soucis inhérents à son état antérieur, a pu poursuivre ses études sans entraves ; aussi ses progrès ont-ils été rapides, et elle a grandi à vue d'œil, je ne dirai pas numériquement, quoiqu'elle soit plus nombreuse qu'elle n'a jamais été, mais en importance. Quatre-vingt-sept membres, participant aux cotisations annuelles, ont figuré sur la liste de l'année qui vient de s'écouler, sans compter les membres honoraires et les correspondants. Il lui eût été facile de doubler et même de tripler ce nombre, si elle eût visé aux recettes ; elle n'avait qu'à entourer les admissions de moins de difficultés ; or, loin de diminuer ces difficultés, elle les a augmentées, parce qu'étant une Société d'études, elle n'a pas voulu s'écarter des principes de son institution, et qu'elle n'en a jamais fait une question d'intérêt matériel ; ne cherchant point à thésauriser, il lui était indifférent d'être un peu plus ou un peu moins nombreuse. Sa prépondérance ne tient donc nullement au nombre de ses membres ; elle est dans les idées qu'elle étudie, qu'elle élabore et qu'elle répand ; elle ne fait point de propagande active ; elle n'a ni agents ni émissaires ; elle ne sollicite personne de venir à elle, et, ce qui peut sembler extraordinaire, c'est à cette réserve même qu'elle doit son influence. Voici, à ce sujet, quel est son raisonnement. Si les idées spirites étaient fausses, rien ne saurait leur faire prendre racine,

car toute idée fausse n'a qu'une existence passagère ; si elles sont vraies, elles s'établiront quand même, par la conviction, et le plus mauvais moyen de les propager serait de les imposer, car toute idée imposée est suspecte et trahit sa faiblesse. Les idées vraies doivent être acceptées par la raison et le bon sens ; là où elles ne germent pas, c'est que la saison n'est pas venue ; il faut attendre et se borner à jeter la graine au vent, parce que, tôt au tard, il se trouvera quelques semences qui tomberont sur une terre moins aride.

Le nombre des membres de la Société est donc une question très secondaire ; car aujourd'hui, moins que jamais, elle ne pourrait avoir la prétention d'absorber tous les adeptes ; son but est, par ses études consciencieuses, faites sans préjugés et sans parti pris, d'élucider les diverses parties de la science spirite, de rechercher les causes des phénomènes, et de recueillir toutes les observations de nature à éclairer la question si importante et si palpitante d'intérêt de l'état du monde invisible, de son action sur le monde visible et des innombrables conséquences qui en découlent pour l'humanité. Par sa position et par la multiplicité de ses rapports, elle se trouve dans les conditions les plus favorables pour observer bien et beaucoup. Son but est donc essentiellement moral et philosophique ; mais ce qui surtout a donné du crédit à ses travaux, c'est le calme, la gravité qu'elle y apporte ; c'est que tout y est discuté froidement, sans passion, comme doivent le faire des gens qui cherchent de bonne foi à s'éclairer ; c'est parce qu'on sait qu'elle ne s'occupe que de choses sérieuses ; c'est enfin l'impression que les nombreux étrangers venus souvent des pays lointains pour y assister ont emportée de l'ordre et de la dignité de ses séances.

Aussi la ligne qu'elle a suivie porte ses fruits ; les principes qu'elle professe, basés sur des observations consciencieuses, servent aujourd'hui de règle à l'immense majorité des Spirites. Vous avez vu successivement tomber devant l'expérience la plupart des systèmes éclos au début, et c'est à peine si quelques-uns conservent encore de rares partisans ; ceci est incontestable. Quelles sont donc les idées qui grandissent, et quelles sont celles qui déclinent ? C'est une question de fait. La doctrine de la réincarnation est le principe qui a été le plus controversé, et ses adversaires n'ont rien épargné pour le battre en brèche, pas même les injures et les grossièretés, cet argument suprême de ceux qui sont à bout de bonnes raisons ; il n'en a pas moins fait son chemin, parce qu'il s'appuie sur une logique inflexible ; que sans ce levier on se heurte contre des difficultés insurmontables, et parce qu'enfin on n'a rien trouvé de plus rationnel à mettre à la place.

Il est pourtant un système dont on fait plus que jamais étalage aujourd'hui, c'est le système diabolique. Dans l'impossibilité de nier les faits de manifestations, un parti prétend prouver qu'ils sont l'œuvre exclusive du diable. L'acharnement qu'il y apporte prouve qu'il n'est pas bien sûr d'avoir raison, tandis que les Spirites ne s'émeuvent pas le moins du monde de ce déploiement de forces qu'ils laissent s'user. En ce moment il fait feu sur toute la ligne : discours, petites brochures, gros volumes, articles de journaux, c'est une attaque générale pour démontrer quoi ? Que les faits qui, selon nous, témoignent de la puissance et de la bonté de Dieu, témoignent au contraire de la puissance du diable ; d'où il résulte que le diable, pouvant seul se manifester, est plus puissant que Dieu. En attribuant au diable tout ce qui est bon dans les communications, c'est retirer le bien à Dieu pour en faire hommage au diable. Nous croyons être plus respectueux que cela envers la Divinité. Au reste, comme je l'ai dit, les Spirites ne s'inquiètent guère de cette levée de boucliers qui aura pour effet de détruire un peu plus tôt le crédit de Satan.

La Société de Paris, sans l'emploi de moyens matériels, et quoique restreinte numériquement par sa volonté, n'en a pas moins fait une propagande considérable par la force de l'exemple, et la preuve en est, c'est le nombre incalculable de groupes spirites qui se forment sur les mêmes errements, c'est-à-dire d'après les principes qu'elle professe ; c'est le nombre des sociétés régulières qui s'organisent et demandent à se placer sous son patronage ; il y en a dans plusieurs villes de France et de l'étranger, en Algérie, en Italie, en Autriche, au Mexique, etc. ; et qu'avons-nous fait pour cela ? Avons-nous été les chercher ; les solliciter ? avons-nous envoyé des émissaires, des agents ? Pas le moins du monde ; nos agents sont les ouvrages. Les idées spirites se répandent dans une localité ; elles n'y trouvent d'abord que quelques échos, puis, de proche en proche ; elles gagnent du terrain ; les adeptes éprouvent le besoin de se réunir, moins pour faire des expériences que pour s'entretenir d'un sujet qui les intéresse ; de là les milliers de groupes particuliers qu'on peut appeler groupes de famille ; dans le nombre quelques-uns acquièrent une importance numérique plus grande ; on nous demande des conseils, et voilà comment se forme insensiblement ce réseau qui a déjà des jalons sur tous les points du globe.

Ici, messieurs, se place naturellement une observation importante sur la nature des rapports qui existent entre la Société de Paris et les réunions ou sociétés qui se fondent sous ses auspices, et qu'on aurait tort de considérer comme des succursales. La Société de Paris n'a sur

elles d'autre autorité que celle de l'expérience, mais, comme je l'ai dit dans une autre occasion, elle ne s'immisce en rien dans leurs affaires ; son rôle se borne à des avis officieux quand on lui en demande. Le lien qui les unit est donc un lien purement moral, fondé sur la sympathie et la similitude des idées ; il n'y a entre elles *aucune affiliation*, *aucune solidarité matérielle* ; le seul mot d'ordre est celui qui doit rallier tous les hommes : *charité et amour du prochain*, mot d'ordre pacifique et qui ne saurait porter ombrage.

La majeure partie des membres de la Société réside à Paris ; elle en compte cependant plusieurs qui habitent la province ou l'étranger, et qui, quoique n'y assistant que très exceptionnellement, il en est même qui ne sont jamais venus à Paris depuis sa fondation, ont tenu à honneur d'en faire partie. Outre les membres proprement dits, elle a des correspondants, mais dont les rapports, purement scientifiques, n'ont pour objet que de la tenir au courant du mouvement spirite dans les différentes localités, et me fournissent des documents pour l'histoire de l'établissement du Spiritisme dont je rassemble les matériaux. Parmi les adeptes, il en est qui se distinguent par leur zèle, leur abnégation, leur dévouement à la cause du Spiritisme ; qui payent de leur personne, non en paroles, mais en actions ; la Société est heureuse de leur donner un témoignage particulier de sympathie en leur conférant le titre de membre honoraire.

Depuis deux ans la Société a donc grandi en crédit et en importance ; mais des progrès sont en outre signalés par la nature des communications qu'elle reçoit des Esprits. Depuis quelque temps, en effet, ces communications ont acquis des proportions et des développements qui ont de beaucoup dépassé notre attente ; ce ne sont plus, comme naguère de courts fragments de morale banale ; mais des dissertations où les plus hautes questions de philosophie sont traitées avec une ampleur et une profondeur de pensées qui en font de véritables discours. C'est ce qu'ont remarqué la plupart des lecteurs de la *Revue.*

Je suis heureux de signaler un autre progrès en ce qui concerne les médiums ; jamais, à aucune autre époque, nous n'en avons vu autant prendre part à nos travaux, puisqu'il nous est arrivé d'avoir jusqu'à quatorze communications dans une même séance. Mais ce qui est plus précieux que la quantité, c'est la qualité, dont on peut juger par l'importance des instructions qui nous sont données. Tout le monde n'apprécie pas la qualité médianimique au même point de vue ; il en est qui la mesurent à l'effet ; pour eux, les médiums véloces sont les plus remarquables et les meilleurs ; pour nous qui cherchons avant tout l'instruc-

tion, nous attachons plus de prix à ce qui satisfait la pensée qu'à ce qui ne satisfait que les yeux ; nous préférons donc un médium utile avec lequel nous apprenons quelque chose, à un médium étonnant avec lequel nous n'apprenons rien. Sous ce rapport, nous n'avons pas à nous plaindre, et nous devons remercier les Esprits d'avoir tenu la promesse qu'ils nous ont faite de ne pas nous laisser au dépourvu. Voulant élargir le cercle de leur enseignement, ils devaient aussi multiplier les instruments.

Mais il est un point plus important encore, sans lequel cet enseignement n'eût produit que peu ou point de fruits. Nous savons que tous les Esprits sont loin d'avoir la souveraine science et qu'ils peuvent se tromper ; que souvent ils émettent leurs propres idées qui peuvent être justes ou fausses ; que les Esprits supérieurs veulent que notre jugement s'exerce à discerner le vrai du faux, ce qui est rationnel de ce qui est illogique ; c'est pourquoi nous n'acceptons jamais rien les yeux fermés. Il ne saurait donc y avoir d'enseignement profitable sans discussion ; mais comment discuter des communications avec des médiums qui ne souffrent pas la moindre controverse, qui se blessent d'une remarque critique, d'une simple observation, et trouvent mauvais qu'on n'applaudisse pas à tout ce qu'ils obtiennent, fût-ce même entaché des plus grossières hérésies scientifiques ? Cette prétention serait déplacée si ce qu'ils écrivent était le produit de leur intelligence ; elle est ridicule dès lors qu'ils ne sont que des instruments passifs, car ils ressemblent à un acteur qui s'offusquerait si l'on trouvait mauvais les vers qu'il est chargé de réciter. Leur propre Esprit ne pouvant se froisser d'une critique qui ne l'atteint pas, c'est donc l'Esprit qui se communique qui se blesse, et qui transmet son impression au médium ; par cela même cet Esprit trahit son influence, puisqu'il veut imposer ses idées par la foi aveugle et non par le raisonnement, ou, ce qui revient au même, puisqu'il veut raisonner tout seul. Il en résulte que le médium qui est dans cette disposition est sous l'empire d'un Esprit qui mérite peu de confiance, dès lors qu'il montre plus d'orgueil que de savoir ; aussi, savons-nous que les Esprits de cette catégorie éloignent généralement leurs médiums des centres où ils ne sont pas acceptés sans réserve.

Ce travers, chez les médiums qui en sont atteints, est un très grand obstacle pour l'étude. Si nous ne cherchions que les effets, ce serait sans importance pour nous ; mais comme nous cherchons l'instruction, nous ne pouvons nous dispenser de discuter, au risque de déplaire aux médiums ; aussi quelques-uns se sont-ils retirés jadis, comme vous le savez, pour ce motif, quoique non avoué, et parce qu'ils n'avaient pu

se poser devant la Société en médiums exclusifs, et comme interprètes infaillibles des puissances célestes ; à leurs yeux, ce sont ceux qui ne s'inclinent pas devant leurs communications qui sont obsédés ; il en est même qui poussent la susceptibilité au point de se formaliser de la priorité donnée à la lecture des communications obtenues par d'autres médiums ; qu'est-ce donc, quand une autre communication est préférée à la leur ? On comprend la gêne qu'impose une pareille situation. Fort heureusement pour l'intérêt de la science spirite, tous ne sont pas de même, et je saisis avec empressement cette occasion d'adresser au nom de la Société des remerciements à ceux qui nous prêtent aujourd'hui leur concours avec autant de zèle que de dévouement, sans calculer leur peine ni leur temps, et qui, ne prenant nullement fait et cause pour leurs communications, sont les premiers à aller au-devant de la controverse dont elles peuvent être l'objet.

En résumé, messieurs, nous ne pouvons que nous féliciter de l'état de la Société au point de vue moral ; il n'est personne qui n'ait remarqué dans l'esprit dominant une différence notable, comparativement à ce qu'il était dans le principe, dont chacun ressent instinctivement l'impression, et qui s'est traduite en maintes circonstances par des faits positifs. Il est incontestable qu'il y règne moins de gêne et moins de contrainte, tandis qu'un sentiment de mutuelle bienveillance s'y fait sentir. Il semble que les Esprits brouillons, en voyant leur impuissance à semer la défiance, ont pris le sage parti de se retirer. Nous ne pouvons aussi qu'applaudir à l'heureuse pensée de plusieurs membres d'organiser chez eux des réunions particulières ; elles ont l'avantage d'établir des rapports plus intimes ; ce sont, en outre, des centres pour une foule de personnes qui ne peuvent se rendre à la Société ; où l'on peut puiser une première initiation ; où l'on peut faire une multitude d'observations qui viennent ensuite converger au centre commun ; ce sont enfin des pépinières pour la formation des médiums. Je remercie bien sincèrement les personnes qui m'ont fait l'honneur de m'offrir d'en prendre la direction, mais cela m'est matériellement impossible ; je regrette même beaucoup de ne pouvoir m'y rendre aussi souvent que je le désirerais. Vous connaissez mon opinion touchant les groupes particuliers ; je fais donc des vœux pour leur multiplication, dans la Société ou hors de la Société, à Paris ou ailleurs, parce que ce sont les agents les plus actifs de propagande.

Sous le rapport matériel, notre trésorier vous a rendu compte de la situation de la Société. Notre budget, comme vous le savez, messieurs, est fort simple, et pourvu qu'il y ait équilibre entre l'actif et le

passif, c'est l'essentiel, puisque nous ne cherchons point à capitaliser.

Prions donc les bons Esprits qui nous assistent, et en particulier notre président spirituel saint Louis, de vouloir bien nous continuer la bienveillante protection qu'ils nous ont si visiblement accordée jusqu'à ce jour, et dont nous nous efforcerons de plus en plus de nous rendre dignes.

Il me reste à vous entretenir, messieurs, d'une chose importante, je veux parler de l'emploi des *dix mille* francs qui m'ont été envoyés, il y a environ deux ans, par une personne abonnée à la *Revue spirite*, et qui a voulu rester inconnue, pour être employés dans l'intérêt du Spiritisme. Ce don, vous vous le rappelez sans doute, m'a été fait personnellement, sans affectation spéciale, sans récépissé, et sans que j'eusse à en rendre compte à qui que ce soit.

En faisant part de cette heureuse circonstance à la Société, j'ai déclaré, dans la séance du 17 février 1860, que je n'entendais nullement me prévaloir de cette marque de confiance, et que je n'en tenais pas moins, pour ma propre satisfaction, à ce que l'emploi des fonds fût soumis à un contrôle ; et j'ai ajouté : « Cette somme formera le premier fonds d'une *caisse spéciale*, sous le nom de *Caisse du Spiritisme*, et qui n'aura rien de commun avec mes affaires personnelles. Cette caisse sera ultérieurement augmentée des sommes qui pourront lui arriver d'autres sources, et exclusivement affectée aux besoins de la doctrine et au développement des idées spirites. Un de mes premiers soins sera de pourvoir à ce qui manque matériellement à la Société pour la régularité de ses travaux, et à la création d'une *bibliothèque spéciale*. J'ai prié plusieurs de nos collègues de vouloir bien accepter le contrôle de cette caisse, et de constater, à des époques qui seront ultérieurement déterminées, l'utile emploi des fonds. »

Cette commission, aujourd'hui dispersée en partie par les circonstances, sera complétée quand besoin sera, et tous les documents lui seront alors fournis. En attendant, et comme, en vertu de la liberté absolue qui m'était laissée, j'ai jugé à propos d'appliquer cette somme au développement de la Société, c'est à vous, messieurs, que je crois devoir rendre compte de sa situation, autant pour ma décharge personnelle que pour votre édification. Je tiens surtout à ce que l'on comprenne bien l'impossibilité matérielle de prendre sur ces fonds pour des dépenses dont l'urgence cependant se fait de jour en jour mieux sentir, en raison de l'extension des travaux que réclame le Spiritisme.

La Société, vous le savez, messieurs, sentait vivement les inconvénients de n'avoir pas un local spécial pour ses séances, et où elle pût

avoir ses archives sous la main. Pour des travaux comme les nôtres, il faut en quelque sorte un lieu consacré où rien ne puisse troubler le recueillement ; chacun déplorait la nécessité où nous étions de nous réunir dans un établissement public, peu en harmonie avec la gravité de nos études. Je crus donc faire une chose utile en lui donnant les moyens d'avoir un local plus convenable à l'aide des fonds que j'avais reçus.

D'un autre côté, les progrès du Spiritisme amenant chez moi un nombre sans cesse croissant de visiteurs nationaux et étrangers, nombre qui peut s'évaluer de douze à quinze cents par an, il était préférable de les recevoir au siège même de la Société, et à cet effet d'y concentrer toutes les affaires et tous les documents concernant le Spiritisme.

En ce qui me concerne, j'ajouterai que, me donnant tout entier à la doctrine, il devenait en quelque sorte nécessaire, pour éviter des pertes de temps, que j'y eusse mon domicile, ou tout au moins un pied-à-terre. Pour moi personnellement, je n'en avais nullement besoin, puisque j'ai dans ma maison un appartement qui ne me coûte rien, plus agréable à tous égards, et où j'habite aussi souvent que mes occupations me le permettent. Un second appartement eût été pour moi une charge inutile et onéreuse. Donc, sans le Spiritisme, je serais tranquillement chez moi, avenue de Ségur, et non ici, obligé de travailler du matin au soir, et souvent du soir au matin, sans même pouvoir prendre un repos qui quelquefois me serait bien nécessaire ; car vous savez que je suis seul pour suffire à une besogne dont on se figure difficilement l'étendue, et qui augmente nécessairement avec l'extension de la doctrine.

Cet appartement-ci réunit les avantages désirables par ses dispositions intérieures et par sa situation centrale ; sans avoir rien de somptueux, il est très convenable ; mais les ressources de la Société étant insuffisantes pour payer l'intégralité du loyer, j'ai dû parfaire la différence avec les fonds de la donation ; sans cela la Société eût été dans la nécessité de rester dans la situation précaire, mesquine et incommode où elle était auparavant. Grâce à ce supplément, elle a pu donner à ses travaux des développements qui l'ont promptement posée dans l'opinion d'une manière avantageuse et profitable pour la doctrine. C'est donc l'emploi passé et la destination future des fonds de la donation que je crois devoir vous communiquer.

Le loyer de l'appartement est de 2 500 fr. par an, et avec les accessoires de 2 530 fr. Les contributions sont de 198 fr. ; total, 2 728 fr. La Société en paie pour sa part 1 200 fr. ; il reste donc à parfaire 1 528 fr.

Le bail a été fait pour trois, six, ou neuf années, qui ont commencé

le 1er avril 1860. En le calculant pour six ans seulement à 1 528 fr., cela fait 9 168 fr. ; à quoi il faut ajouter, pour achat, de mobilier et frais d'installation, 900 fr. ; pour dons et secours à divers, 80 fr. ; total des dépenses 10 148 fr., sans compter l'imprévu, à payer avec le capital de 10 000 fr.

Il y aura donc à fin de bail, c'est-à-dire dans quatre ans, un excédant de dépense. Vous voyez, messieurs, qu'il ne faut pas songer à en distraire la moindre somme, si nous voulons arriver au bout. Que fera-t-on alors ? Ce qu'il plaira à Dieu et aux bons Esprits, qui m'ont dit de ne m'inquiéter de rien.

Je ferai remarquer que si la somme affectée à l'achat du matériel et aux frais d'installation n'est que de 900 fr., c'est que je n'y comprends que ce qui a été rigoureusement dépensé sur le capital. S'il avait fallu se procurer tout le mobilier qui est ici, je ne parle que des pièces à réception, il aurait fallu trois ou quatre fois plus, et alors la Société, au lieu de six ans de bail, n'en aurait eu que trois. C'est donc mon mobilier personnel qui sert en majeure partie, et qui, vu l'usage, aura reçu un rude échec.

En résumé, cette somme de 10 000 fr., que quelques-uns croyaient inépuisable, se trouve presque entièrement absorbée par le loyer, qu'il importait avant tout d'assurer pour un certain temps, sans qu'il ait été possible d'en distraire une partie pour d'autres usages, notamment pour l'achat des ouvrages anciens et modernes, français et étrangers, nécessaires à la formation d'une grande bibliothèque spirite, ainsi que j'en avais le projet ; ce seul objet n'eût pas coûté moins de 3 à 4 000 fr.

Il en résulte que toutes les dépenses en dehors du loyer, telles que les voyages et une foule de frais nécessités par le Spiritisme, et qui ne s'élèvent pas à moins de 2 000 fr., par an, sont à ma charge personnelle, et cette somme n'est pas sans importance sur un budget restreint qui ne se solde qu'à force d'ordre, d'économie et même de privations.

Ne croyez pas, messieurs, que je veuille m'en faire un mérite ; en agissant ainsi, je sais que je sers une cause auprès de laquelle la vie matérielle n'est rien, et à laquelle je suis tout prêt à sacrifier la mienne ; peut-être un jour aurai-je des imitateurs ; j'en suis du reste bien récompensé par la vue des résultats que j'ai obtenus. Si je regrette une chose, c'est que l'exiguïté de mes ressources ne me permette pas de faire davantage ; car avec des moyens d'exécution suffisants, employés à propos, avec ordre et pour des choses vraiment utiles, on avancerait d'un demi-siècle l'établissement définitif de la doctrine.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

M Sanson.

(Société de Paris, 25 avril 1862. - Médium, M. Leymarie. Deuxième entretien. Voyez la *Revue* de mai 1862).

1. Évocation. - *R.* Mes amis, je suis près de vous.

2. Nous sommes bien heureux de l'entretien que nous avons eu avec vous le jour de votre enterrement, et puisque vous le permettez, nous serons charmé de le compléter pour notre instruction. - *R.* Je suis tout préparé, heureux que vous pensiez à moi.

3. Tout ce qui peut nous éclairer sur l'état du monde invisible et nous le faire comprendre est d'un haut enseignement, parce que c'est l'idée fausse que l'on s'en fait qui conduit le plus souvent à l'incrédulité. Ne soyez donc pas surpris des questions que nous pourrons vous adresser. - *R.* Je n'en serai point étonné, et je m'attends à vos questions.

4. Vous avez décrit avec une lumineuse clarté le passage de la vie à la mort ; vous avez dit qu'au moment où le corps rend le dernier soupir, la vie se brise, et que la vue de l'Esprit s'éteint. Ce moment est-il accompagné d'une sensation pénible, douloureuse ? - *R.* Sans doute, car la vie est une suite continuelle de douleurs, et la mort est le complément de toutes les douleurs ; de là un déchirement violent comme si l'Esprit avait à faire un effort surhumain pour s'échapper de son enveloppe, et c'est cet effort qui absorbe tout notre être et lui fait perdre la connaissance de ce qu'il devient.

Remarque. - Ce cas n'est point général. La séparation peut se faire avec un certain effort, mais l'expérience prouve que tous les Esprits n'en ont pas conscience, car beaucoup perdent toute connaissance avant d'expirer ; les convulsions de l'agonie sont le plus souvent purement physiques. M. Sanson a présenté un phénomène assez rare, celui d'être pour ainsi dire témoin de son dernier soupir.

5. Savez-vous s'il y a des Esprits pour lesquels ce moment est plus douloureux ? Est-il plus pénible, par exemple, pour le matérialiste, pour celui qui croit que tout finit à ce moment pour lui ? - *R.* Cela est certain, car l'Esprit préparé a déjà oublié la souffrance, ou plutôt il en a l'habitude, et la quiétude avec laquelle il voit la mort l'empêche de souffrir doublement, parce qu'il sait ce qui l'attend. La peine morale

est la plus forte, et son absence à l'instant de la mort est un allégement bien grand. Celui qui ne croit pas ressemble à ce condamné à la peine capitale et dont la pensée voit le couteau et *l'inconnu*. Il y a similitude entre cette mort et celle de l'athée.

6. Y a-t-il des matérialistes assez endurcis pour croire sérieusement, à ce moment suprême, qu'ils vont être plongés dans le néant ? - *R*. Sans doute, jusqu'à la dernière heure il y en a qui croient au néant ; mais au moment de la séparation, l'Esprit a un retour profond ; le doute s'empare de lui et le torture, car il se demande ce qu'il va devenir ; il veut saisir quelque chose et ne le peut. La séparation ne peut se faire sans cette impression.

Remarque. - Un Esprit nous a donné, dans une autre circonstance, le tableau suivant de la fin de l'incrédule : « L'incrédule endurci éprouve dans les derniers moments les angoisses de ces cauchemars terribles où l'on se voit au bord d'un précipice, près de tomber dans le gouffre ; on fait d'inutiles efforts pour fuir, et l'on ne peut marcher ; on veut s'accrocher à quelque chose, saisir un point d'appui, et l'on se sent glisser ; on veut appeler et l'on ne peut articuler aucun son ; c'est alors qu'on voit le moribond se tordre, se crisper les mains et pousser des cris étouffés, signes certains du cauchemar auquel il est en proie. Dans le cauchemar ordinaire, le réveil vous tire d'inquiétude, et vous vous sentez heureux de reconnaître que vous n'avez fait qu'un rêve ; mais le cauchemar de la mort se prolonge souvent bien longtemps, des années même, au-delà du trépas, et ce qui rend la sensation encore plus pénible pour l'Esprit, ce sont les ténèbres où il est quelquefois plongé.

Nous avons été à même d'observer plusieurs cas semblables et qui prouvent que cette peinture n'a rien d'exagéré.

7. Vous avez dit qu'au moment de mourir vous ne voyiez plus, mais que vous pressentiez. Vous ne voyiez plus corporellement, cela se comprend ; mais avant que la vie ne fût éteinte, entrevoyiez-vous déjà la clarté du monde des Esprits ? - *R*. C'est ce que j'ai dit précédemment : l'instant de la mort rend la clairvoyance à l'Esprit ; les yeux ne voient plus, mais l'Esprit, qui possède une vue bien plus profonde, découvre instantanément un monde inconnu, et la vérité lui apparaissant subitement, lui donne, momentanément il est vrai, ou une joie profonde, ou une peine inexprimable, suivant l'état de sa conscience et le souvenir de sa vie passée.

Remarque. - Il est question de l'instant qui précède celui où l'Esprit perd connaissance, ce qui explique l'emploi du mot *momentané*-

ment, car les mêmes impressions agréables ou pénibles se poursuivent au réveil.

8. Veuillez nous dire ce qui, à l'instant où vos yeux se sont rouverts à la lumière, vous a frappé, ce que vous avez vu. Veuillez nous dépeindre, si c'est possible, l'aspect des choses qui se sont offertes à vous. - *R*. Lorsque j'ai pu revenir à moi, et voir ce que j'avais devant les yeux, j'étais comme ébloui, et je ne me rendais pas bien compte, car la lucidité ne revient pas instantanément. Mais Dieu, qui m'a donné une marque profonde de sa bonté, a permis que je recouvrisse mes facultés. Je me suis vu entouré de nombreux et fidèles amis. Tous les Esprits protecteurs qui viennent nous assister m'entouraient et me souriaient ; un bonheur sans égal les animait, et moi-même, fort et bien portant, je pouvais, sans efforts, me transporter à travers l'espace. Ce que j'ai vu n'a pas de nom dans les langues humaines.

Je viendrai, du reste, vous parler plus amplement de tous mes bonheurs, sans dépasser pourtant la limite que Dieu exige. Sachez que le bonheur, tel que vous l'entendez chez vous, est une fiction. Vivez sagement, saintement, dans l'esprit de charité et d'amour, et vous vous serez préparé des impressions que vos plus grands poètes ne sauraient décrire.

Remarque. - Les contes de fées sont sans doute pleins de choses absurdes ; mais ne seraient-ils pas, dans quelques points, la peinture de ce qui se passe dans le monde des Esprits ? Le récit de M. Sanson ne ressemble-t-il pas à celui d'un homme qui, endormi dans une pauvre et obscure cabane, se réveillerait dans un palais splendide, au milieu d'une cour brillante ?

(Troisième entretien ; 2 mai 1862.)

9. Sous quel aspect les Esprits se sont-ils présentés à vous ? Est-ce sous celui de la forme humaine ? – *R*. Oui, mon cher ami, les Esprits nous avaient appris sur terre qu'ils conservaient dans l'autre monde la forme transitoire qu'ils avaient eue dans votre monde ; et c'est la vérité. Mais quelle différence entre la machine informe qui se traîne péniblement avec son cortège d'épreuves, et la fluidité merveilleuse du corps des Esprits ! La laideur n'existe plus, car les traits ont perdu la dureté d'expression qui forme le caractère distinctif de la race humaine. Dieu a béatifié tous ces corps gracieux, qui se meuvent avec toutes les élégances de la forme ; le langage a des intonations intraduisibles pour vous, et le regard a la profondeur d'une étoile. Tâchez, par la pensée, de voir ce que

Dieu peut faire dans sa toute-puissance, lui l'architecte des architectes, et vous vous serez fait une faible idée de la forme des Esprits.

10. Pour vous, comment vous voyez-vous ? Vous reconnaissez-vous une forme limitée, circonscrite, quoique fluidique ? Vous sentez-vous une tête, un tronc, des bras, des jambes ? - *R.* L'Esprit, ayant conservé sa forme humaine, mais divinisée, idéalisée, a sans contredit tous les membres dont vous parlez. Je me sens parfaitement des jambes et des doigts, car nous pouvons, par notre volonté, vous apparaître ou vous presser les mains. Je suis près de vous et j'ai serré la main de tous mes amis, sans qu'ils en aient eu la conscience ; car notre fluidité peut être partout sans gêner l'espace, sans donner aucune sensation, si cela est notre désir. En ce moment, vous avez les mains croisées et j'ai les miennes dans les vôtres. Je vous dis : je vous aime, mais mon corps ne tient pas de place, la lumière le traverse, et ce que vous appelleriez un miracle, s'il était visible, est pour les Esprits l'action continuelle de tous les instants.

La vue des Esprits n'a pas de rapport avec la vue humaine, de même que leur corps n'a pas de ressemblance réelle, car tout est changé dans l'ensemble et le fond. L'Esprit, je vous le répète, a une perspicacité divine qui s'étend à tout, puisqu'il peut deviner même votre pensée ; aussi peut-il à propos prendre la forme qui peut le mieux le rappeler à vos souvenirs. Mais dans le fait l'Esprit supérieur qui a fini ses épreuves aime la forme qui a pu le conduire près de Dieu.

11. Les Esprits n'ont pas de sexe ; cependant comme il y a peu de jours encore que vous étiez homme, tenez-vous dans votre nouvel état plutôt de la nature masculine que de la nature féminine ? En est-il de même d'un Esprit qui aurait quitté son corps depuis longtemps ? – *R.* Nous ne tenons pas à être de nature masculine ou féminine : les Esprits ne se reproduisent pas. Dieu les crée à sa volonté, et si, pour ses vues merveilleuses, il a voulu que les Esprits se réincarnent sur terre, il a dû ajouter la reproduction des espèces par le mâle et la femelle. Mais vous le sentez, sans qu'il soit nécessaire d'aucune explication, les Esprits ne peuvent avoir de sexe.

Remarque. Il a toujours été dit que les Esprits n'ont pas de sexe ; les sexes ne sont nécessaires que pour la reproduction des corps ; car les Esprits ne se reproduisant pas, les sexes seraient pour eux inutiles ; notre question n'avait point pour but de constater le fait, mais en raison de la mort très récente de M. Sanson, nous voulions savoir s'il lui restait une impression de son état terrestre. Les Esprits épurés se ren-

dent parfaitement compte de leur nature, mais parmi les Esprits inférieurs non dématérialisés, il en est beaucoup qui se croient encore ce qu'ils étaient sur la terre, et conservent les mêmes passions et les mêmes désirs ; ceux-là se croient encore hommes ou femmes, et voilà pourquoi il y en a qui ont dit que les Esprits ont des sexes. C'est ainsi que certaines contradictions proviennent de l'état plus ou moins avancé des Esprits qui se communiquent ; le tort n'en est pas aux Esprits, mais à ceux qui les interrogent et ne se donnent pas la peine d'approfondir les questions.

12. Parmi les Esprits qui sont ici, voyez-vous notre président spirituel saint Louis ? - *R.* Il est toujours près de vous, et quand il est absent il sait toujours y laisser un Esprit supérieur qui le remplace.

13. Ne voyez-vous pas d'autres Esprits ? - *R.* Pardon ; l'esprit de Vérité, saint Augustin, Lamennais, Sonnet, saint Paul, Louis et d'autres amis que vous évoquez, sont toujours à vos séances.

14. Quel aspect vous présente la séance ? Est-elle pour votre nouvelle vue ce qu'elle vous paraissait de votre vivant ? Les personnes ont-elles pour vous la même apparence ? Tout est-il aussi clair, aussi net ? - *R.* Bien plus clair, car je puis lire dans la pensée de tous, et je suis bien heureux, allez ! de la bonne impression que me laisse la bonne volonté de tous les Esprits assemblés. Je désire que la même entente puisse se faire non seulement à Paris, par la réunion de tous les groupes mais aussi dans toute la France, où des groupes se séparent et se jalousent, poussés par des Esprits brouillons qui se plaisent au désordre, tandis que le Spiritisme doit être l'oubli complet, absolu du *moi*.

15. Vous dites que vous lisez dans notre pensée ; pourriez-vous nous faire comprendre comment s'opère cette transmission de pensée ? - *R.* Cela n'est pas facile ; pour vous dire, vous expliquer ce prodige singulier de la vue des Esprits, il faudrait vous ouvrir tout un arsenal d'agents nouveaux, et vous seriez aussi savants que nous, ce qui ne se peut pas, puisque vos facultés sont bornées par la matière. Patience ! devenez bons, et vous y arriverez ; vous n'avez actuellement que ce que Dieu vous accorde, mais avec l'espérance de progresser continuellement ; plus tard vous serez comme nous. Tâchez donc de bien mourir pour savoir beaucoup. La curiosité, qui est le stimulant de l'homme pensant, vous conduit tranquillement jusqu'à la mort, en vous réservant la satisfaction de toutes vos curiosités passées, présentes et futures. En attendant, je vous dirai, pour répondre tant bien que mal à votre question : L'air qui vous entoure, impalpable comme nous, emporte le caractère de votre pensée ; le souffle que vous exhalez est,

pour ainsi dire, la page écrite de vos pensées ; elles sont lues, commentées par les Esprits qui vous heurtent sans cesse ; ils sont les messagers d'une télégraphie divine à qui rien n'échappe.

16. Vous voyez, mon cher monsieur Sanson, que nous usons largement de la permission que vous nous avez donnée de faire votre autopsie spirituelle. Nous n'en abuserons pas ; une autre fois, si vous le voulez bien, nous vous ferons des questions d'un autre ordre. - *R*. Je serai toujours très heureux de me rendre utile à mes anciens collègues et à leur digne président.

L'Enfant Jésus au milieu des docteurs.

Dernier tableau de M. Ingres.

Madame Dozon, notre collègue de la Société, reçut chez elle, le 9 avril 1862, la communication spontanée suivante :

« *L'Enfant Jésus retrouvé par ses parents prêchant dans le Temple, au milieu des docteurs*. (Saint Luc, *Nativité*.)

Tel est le sujet d'un tableau inspiré à un de nos plus grands artistes. Dans cette œuvre de l'homme se montre plus que du génie ; on y voit briller cette lumière que Dieu donne aux âmes pour les éclairer et les conduire aux régions célestes. Oui, la religion a illuminé l'artiste. Cette lueur a-t-elle été visible ? Le travailleur a-t-il vu le rayon partant du ciel et descendant en lui ? A-t-il vu se diviniser sous ses pinceaux la tête de l'Enfant-Dieu ? S'est-il agenouillé devant cette création d'inspiration divine, et s'est-il écrié, comme le saint vieillard Siméon : Seigneur, vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez maintenant, et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples. »

« Oui, l'artiste peut se dire serviteur du Maître, car il vient d'exécuter un ordre de sa suprême volonté. Dieu a voulu que dans le temps où règne le scepticisme, la foule s'arrêtât devant cette figure du Sauveur ! et plus d'un cœur s'éloignera emportant un souvenir qui le conduira au pied de la croix où ce divin Enfant a donné sa vie pour l'humanité, pour vous, foule insouciante.

« En contemplant le tableau d'Ingres, la vue s'éloigne à regret pour revenir vers cette figure de Jésus, où il y a un mélange de divinité, d'enfance et aussi quelque chose de la fleur ; ces draperies, cette robe aux

couleurs fraîches, jeunes, délicates, rappellent ces suaves coloris qui se balancent sur les tiges parfumées. Tout mérite d'être admiré dans le chef-d'œuvre d'Ingres. Mais l'âme aime surtout à y contempler les deux types adorables de Jésus et de sa divine Mère. Encore une fois, on éprouve le besoin de la saluer par les angéliques paroles : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces. » A peine si l'on ose porter le regard artistique sur cette noble et divinisée figure, tabernacle d'un Dieu, épouse d'un homme, vierge par la pureté, femme prédestinée aux joies du paradis et aux agonies de la terre. Ingres a compris tout cela, et on ne passera pas devant la Mère de Jésus sans lui dire : « Marie, très douce vierge, au nom de votre fils, priez pour nous ! » Vous l'étudierez un jour ; moi j'ai vu les premiers coups de brosse donnés sur cette toile bénie. J'ai vu naître une à une les figures, les poses des docteurs ; j'ai vu l'ange protecteur d'Ingres lui inspirant de faire tomber les parchemins des mains d'un de ces docteurs ; car là, mon Dieu, est toute une révélation ! Cette voix d'enfant détruira aussi une à une les lois qui ne sont pas siennes.

« Je ne veux pas faire ici de l'art comme ex-artiste ; je suis Esprit, et pour moi l'art religieux seul me touche. Aussi j'ai vu dans ces ornements gracieux des ceps de vigne l'allégorie de la vigne de Dieu, où tous les humains doivent arriver à se désaltérer, et je me suis dit avec une joie profonde qu'Ingres venait de faire mûrir une de ses belles grappes. Oui ; maître ! ton Jésus va parler aussi devant des docteurs qui nient sa loi, devant ceux qui la combattent. Mais lorsqu'ils se trouveront seuls avec le souvenir de l'Enfant divin, va ! plus d'un déchirera ses rouleaux de parchemin sur lesquels la main de Jésus aura écrit : *Erreur*.

« Voyez donc comme tous les travailleurs donnent rendez-vous ! les uns venant volontairement et par des voies déjà connues ; d'autres conduits par la main de Dieu, qui va les chercher sur les places et leur montre où ils doivent aller. D'autres encore arrivent, sans savoir où ils sont, attirés par un charme qui leur fait semer aussi des fleurs de vie pour élever l'autel sur lequel l'enfant Jésus vient encore aujourd'hui pour plusieurs, mais qui, sous la draperie à la saphirique couleur, ou sous la tunique du crucifié, est toujours le même, le seul Dieu.

« DAVID, peintre. »

Madame Dozon ni son mari n'avaient entendu parler de ce tableau ; nous en étant nous-mêmes informé auprès de plusieurs artistes, aucun

n'en avait connaissance, et nous commencions à croire à une mystification. Le meilleur moyen d'éclaircir ce doute était de s'adresser directement à l'artiste, pour s'informer s'il avait traité ce sujet ; c'est ce que fit M. Dozon. En entrant dans l'atelier, il vit le tableau, achevé depuis quelques jours seulement, et par conséquent inconnu du public. Cette révélation spontanée est d'autant plus remarquable, que la description qu'en donne l'Esprit est d'une exactitude parfaite. Tout y est : ceps de vigne, parchemins tombés à terre, etc. Ce tableau est maintenant exposé dans la salle du boulevard des Italiens, où nous sommes allé le voir, et nous sommes, comme tout le monde, resté en admiration devant cette page sublime, une des plus belles, sans contredit, de la peinture moderne. Au point de vue de l'exécution, il est digne du grand artiste qui, nous le croyons, n'a rien fait de supérieur, malgré ses quatre-vingt-trois ans ; mais ce qui en fait un chef-d'œuvre hors ligne, c'est le sentiment qui y domine, l'expression, la pensée qui jaillit de toutes ces figures sur lesquelles on lit la surprise, la stupéfaction, le saisissement, le doute, le besoin de nier, l'irritation de se voir terrassé par un enfant ; tout cela est si vrai, si naturel, qu'on se prend à mettre les paroles à chaque bouche. Quant à l'enfant, il est d'un idéal qui laisse loin derrière lui tout ce qui a été fait sur le même sujet ; ce n'est pas un orateur qui parle à ses auditeurs : il ne les regarde même pas ; on devine en lui l'organe d'une voix céleste.

Dans toute cette conception, il y a sans doute du génie, mais il y a incontestablement de l'inspiration. M. Ingres a dit lui-même, qu'il n'avait point composé ce tableau dans les conditions ordinaires ; il a commencé, dit-il, par l'architecture, ce qui n'est pas dans les habitudes ; ensuite les personnages venaient, pour ainsi dire, se poser d'eux-mêmes sous son pinceau, sans préméditation de sa part. Nous avons des motifs de penser que ce travail se rattache à des choses dont on aura la clef plus tard, mais sur lesquelles nous devons encore garder le silence, comme sur beaucoup d'autres.

Le fait ci-dessus ayant été rapporté à la Société, l'Esprit de Lamennais dicta spontanément, à cette occasion, la communication suivante :

Sur le tableau de M. Ingres

(Société spirite de Paris, 2 mai 1862. - Médium, M. A. Didier.)

Je vous parlais dernièrement de Jésus enfant au milieu des docteurs, et je faisais ressortir son illumination divine au milieu des savantes té-

nèbres des prêtres juifs. Nous avons un exemple de plus que la spiritualité et les mouvements de l'âme constituent la phase la plus brillante dans l'art. Sans connaître la Société spirite, on peut être un grand artiste spiritualiste, et Ingres mous montre dans son œuvre nouvelle l'étude divine de l'artiste, mais aussi son inspiration la plus pure et la plus idéale ; non pas cette fausse idéalité qui trompe tant de gens et qui est une hypocrisie de l'art sans originalité, mais l'idéalité puisée dans la nature simple, vraie, et par conséquent belle dans toute l'acception du mot. Nous autres, Esprits, nous applaudissons aux œuvres spiritualistes autant que nous blâmons la glorification des sentiments matériels et de mauvais goût. C'est une vertu que de sentir le beau moral et le beau physique à ce point ; c'est la marque certaine de sentiments harmonieux dans le cœur et dans l'âme, et quand le sentiment du beau est développé à ce point, il est rare que le sentiment moral ne le soit point aussi. C'est un grand exemple que ce vieillard de quatre-vingts ans, qui représente au milieu de la société corrompue le triomphe du Spiritualisme, avec le génie toujours jeune et toujours pur de la foi.

LAMENNAIS

Voilà comment on écrit l'histoire !

Les millions de M. Allan Kardec.

Nous sommes informé que dans une grande ville de commerce, où le Spiritisme compte de nombreux adhérents, et où il fait le plus de bien parmi la classe laborieuse, un ecclésiastique s'est fait le propagateur de certains bruits que des âmes charitables se sont empressées de colporter et sans doute d'amplifier. Selon ces dires, nous sommes riche à millions ; chez nous tout brille et nous ne marchons que sur les plus beaux tapis d'Aubusson. On nous a connu pauvre à Lyon ; aujourd'hui nous avons équipage à quatre chevaux et nous menons à Paris un train princier. Toute cette fortune nous vient d'Angleterre depuis que nous nous occupons du Spiritisme, et nous rémunérons largement nos agents de la province. Nous avons vendu chèrement les manuscrits de nos ouvrages, sur lesquels nous avons encore une remise, ce qui ne nous empêche pas de les vendre à des prix fous, etc.

Voici la réponse que nous avons faite à la personne qui nous transmet ces détails :

« Mon cher monsieur, j'ai beaucoup ri des millions dont me gratifie si généreusement M. l'abbé V…, d'autant mieux que j'étais loin de me douter de cette bonne fortune. Le compte rendu fait à la Société de Paris avant la réception de votre lettre, et qui est publié ci-dessus, vient malheureusement réduire cette illusion à une réalité beaucoup moins dorée. Ce n'est pas du reste la seule inexactitude de ce récit fantastique ; d'abord je n'ai jamais habité Lyon, je ne vois donc pas comment on m'y aurait connu pauvre ; quant à mon équipage à quatre chevaux, je regrette de dire qu'il se réduit aux rosses d'un fiacre que je prends à peine cinq ou six fois par an, par économie. Il est vrai qu'avant les chemins de fer, je fis plusieurs voyages en diligence : on a sans doute confondu. Mais j'oublie qu'à cette époque il n'était pas encore question de Spiritisme, et que c'est au Spiritisme que je dois, selon lui, mon immense fortune ; où donc a-t-on été pêcher tout cela, si ce n'est dans l'arsenal de la calomnie ? Cela paraîtra d'autant plus vraisemblable, si l'on songe à la nature de la population au milieu de laquelle on colporte ces bruits. On conviendra qu'il faut être bien à court de bonnes raisons pour en être réduit à d'aussi ridicules expédients pour discréditer le Spiritisme. M. l'abbé ne voit pas qu'il va droit contre son but, car, dire que le Spiritisme m'a enrichi à ce point, c'est avouer qu'il est immensément répandu ; donc, s'il est si répandu, c'est qu'il plaît. Ainsi, ce qu'il voudrait faire tourner contre l'homme, tournerait au profit du crédit de la doctrine. Faites donc croire, après cela, qu'une doctrine capable de procurer en quelques années des millions à son propagateur soit une utopie, une idée creuse ! Un tel résultat serait un vrai miracle, car il est sans exemple qu'une théorie philosophique ait jamais été une source de fortune. Généralement, comme pour les inventions, on y mange le peu qu'on a, et l'on verrait que c'est un peu le cas où je me trouve, si l'on savait tout ce que me coûte l'œuvre à laquelle je me suis voué et à laquelle je sacrifie en outre mon temps, mes veilles, mon repos et ma santé ; mais j'ai pour principe de garder pour moi ce que je fais, et de ne pas le crier sur les toits. Pour être impartial, M. l'abbé aurait dû mettre en parallèle les sommes que les communautés et les couvents soutirent des fidèles ; quant au Spiritisme, il mesure son influence sur le bien qu'il fait, le nombre des affligés qu'il console, et non sur l'argent qu'il rapporte.

Avec un train princier, il va sans dire qu'il faut une table à l'avenant ; que dirait donc M. l'abbé s'il voyait mes repas les plus somptueux, ceux où je reçois mes amis ? Il les trouverait bien maigres auprès du maigre de certains dignitaires de l'Eglise, qui les dédaigneraient probablement pour leur carême le plus austère. Je lui apprendrai donc, puisqu'il l'ignore, et afin de lui épargner la peine de m'amener sur le terrain de la comparaison, que le Spiritisme n'est point et ne peut être

un moyen de s'enrichir ; qu'il répudie toute spéculation dont il pourrait être l'objet ; qu'il apprend à faire peu de cas du temporel, à se contenter du nécessaire et non à chercher les joies du superflu, qui ne sont pas le chemin du ciel ; que si tous les hommes étaient Spirites, ils ne s'envieraient, ne se jalouseraient et ne se dépouilleraient point les uns les autres ; ils ne médiraient pas de leur prochain, et ne le calomnieraient pas, parce qu'il enseigne cette maxime du Christ : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît*. C'est pour la mettre en pratique que je ne nomme pas en toutes lettres M. l'abbé V…

Le Spiritisme enseigne encore que la fortune est un dépôt dont il faudra rendre compte, et que le riche sera jugé selon l'emploi qu'il en aura fait. Si j'avais celle qu'on m'attribue, et si surtout je la devais au Spiritisme, je serais parjure à mes principes de l'employer à la satisfaction de l'orgueil et à la possession des jouissances mondaines, au lieu de la faire servir à la cause dont j'ai embrassé la défense.

Mais, dit-on, et vos ouvrages ? n'en avez-vous pas vendu chèrement les manuscrits ? Un instant ; c'est entrer ici dans le domaine privé, où je ne reconnais à personne le droit de s'immiscer : j'ai toujours fait honneur à mes affaires, n'importe au prix de quels sacrifices et de quelles privations ; je ne dois rien à personne, tandis que beaucoup me doivent, sans cela, j'aurais plus du double de ce qui me reste, ce qui fait qu'au lieu de monter l'échelle de la fortune, je l'ai descendue. Je ne dois donc compte de mes affaires à qui que ce soit, ce qu'il est bon de constater ; cependant, pour contenter un peu les curieux qui n'ont rien de mieux à faire que de se mêler de ce qui ne les regarde pas, je dirai que si j'avais vendu mes manuscrits, je n'aurais fait qu'user du droit qu'a tout ouvrier de vendre le produit de son travail ; mais je n'en ai vendu aucun : il en est même que j'ai donnés purement et simplement dans l'intérêt de la chose, et que l'on vend comme on veut sans qu'il m'en revienne un sou. Des manuscrits se vendent chèrement quand ce sont ceux d'ouvrages connus dont le débit est assuré d'avance, mais nulle part on ne trouve d'éditeurs assez complaisants pour payer à prix d'or des ouvrages dont le produit est hypothétique, alors qu'ils ne veulent pas même courir la chance des frais d'impression ; or, sous ce rapport, un ouvrage philosophique a cent fois moins de valeur que certains romans accolés de certains noms. Pour donner une idée de mes énormes bénéfices, je dirai que la première édition du *Livre des Esprits*, que j'ai entreprise à mon compte et à mes risques et périls, n'ayant pas trouvé d'éditeur qui ait voulu s'en charger, m'a rapporté net, tous frais faits, tous les exemplaires écoulés, tant vendus que donnés, environ cinq cents francs, ainsi que j'en puis justifier par des pièces authentiques ; je ne sais trop quel genre d'équipage on pourrait se procurer avec cela. Dans l'impossibilité où je me suis trouvé, n'ayant pas

encore les millions en question, de faire par moi-même les frais de toutes mes publications, et surtout de m'occuper des relations nécessaires à la vente, j'ai cédé pour un temps le droit de publier, moyennant un droit d'auteur calculé à tant de *centimes* par exemplaire vendu ; de telle sorte que je suis totalement étranger au détail de la vente et aux trafics que les intermédiaires peuvent faire sur les remises faites par les éditeurs à leurs correspondants, trafics dont je décline la responsabilité, étant obligé, pour ce qui me concerne, de tenir compte aux éditeurs, à un prix de…, de tous les exemplaires que je prends chez eux, que je les vende, que je les donne ou qu'ils soient en non-valeurs.

Quant au produit qui peut me revenir sur la vente de mes ouvrages, je n'ai à m'expliquer ni sur le chiffre, ni sur l'emploi ; j'ai certes bien le droit d'en disposer comme bon me semble ; cependant on ne sait pas si ce produit n'a pas une destination déterminée dont il ne peut être détourné ; mais c'est ce qu'on saura plus tard ; car, s'il prenait un jour fantaisie à quelqu'un d'écrire mon histoire sur des données pareilles à celles qui sont relatées ci-dessus, il importerait que les faits fussent rétablis dans leur intégrité. C'est pourquoi je laisserai des mémoires circonstanciés sur toutes mes relations et toutes mes affaires, surtout en ce qui concerne le Spiritisme, afin d'épargner aux chroniqueurs futurs les bévues dans lesquelles ils tombent souvent sur la foi des ouï-dire des étourdis, des mauvaises langues, et des gens intéressés à altérer la vérité, auxquels je laisse le plaisir de déblatérer à leur aise, afin que plus tard leur mauvaise foi soit plus évidente.

Je m'en inquiéterais fort peu pour moi personnellement, si mon nom ne se trouvait pas désormais intimement lié à l'histoire du Spiritisme. Par mes relations, je possède naturellement sur ce sujet les documents les plus nombreux et les plus authentiques qui existent ; j'ai pu suivre la doctrine dans tous ses développements, en observer toutes les péripéties, comme j'en prévois les conséquences. Pour tout homme qui étudie ce mouvement, il est de la dernière évidence que le Spiritisme marquera une des phases de l'humanité ; il est donc nécessaire que l'on sache plus tard quelles vicissitudes il a eu à traverser, quels obstacles il a rencontrés, quels ennemis ont cherché à l'enrayer, de quelles armes on s'est servi pour le combattre ; il ne l'est pas moins qu'on sache par quels moyens il a pu triompher, et quelles sont les personnes qui, par leur zèle, leur dévouement, leur abnégation, auront efficacement concouru à sa propagation ; ceux dont les noms et les actes mériteront d'être signalés à la reconnaissance de la postérité, et que je me fais un devoir d'inscrire sur mes tablettes. Cette histoire, on le comprend, ne peut encore paraître de sitôt ; le Spiritisme vient à peine de naître, et les phases les plus intéressantes de son établissement ne sont pas

encore accomplies. Il se pourrait d'ailleurs que, parmi les Saüls du Spiritisme d'aujourd'hui, il y eût plus tard des Saints Pauls ; espérons que nous n'aurons pas à enregistrer des Judas.

Telles sont, mon cher monsieur, les réflexions que m'ont suggérées les bruits étranges qui me sont revenus ; si je les ai relevés, ce n'est point pour les Spirites de votre ville, qui savent à quoi s'en tenir sur mon compte et qui ont pu juger, quand je suis allé les voir, s'il y avait en moi les goûts et les allures d'un grand seigneur. Je le fais donc pour ceux qui ne me connaissent pas et qui pourraient être induits en erreur par cette manière plus que légère de faire l'histoire. Si M. l'abbé V… tient à ne dire que la vérité, je suis prêt à lui fournir verbalement toutes les explications nécessaires pour l'éclairer.

Tout à vous. A.K.

Société spirite de Vienne en Autriche.

En annonçant qu'une édition allemande de notre brochure : *le Spiritisme à sa plus simple expression*, était publiée à Vienne, nous avons parlé de la Société spirite de cette ville. Nous recevons du président de cette Société la lettre suivante :

« Monsieur Allan Kardec,

« La Société spirite de Vienne me charge de vous annoncer qu'elle vient de vous nommer son président d'honneur, et vous prie de vouloir bien accepter ce titre comme un signe de la haute et respectueuse estime qu'elle vous porte. Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, qu'en lui servant ici d'organe, je ne fais qu'obéir à l'impulsion de mon cœur, qui vous est tout dévoué.

« Permettez-moi, monsieur, d'ajouter, sans abuser de vos précieux moments, quelques mots relatifs à notre Société. Elle vient d'entrer dans sa troisième année, et bien que le nombre de ses membres soit encore restreint, je puis dire avec satisfaction que, dans le cercle privé où elle se meut encore, elle a fait proportionnellement beaucoup de bien, et j'ai l'espoir que lorsque le moment d'élargir son champ d'activité arrivera, elle produira des fruits plus abondants : c'est mon plus vif désir. L'année dernière, à l'occasion du premier anniversaire, notre Esprit protecteur me disait dans son profond et majestueux laconisme : *Vous avez semé le bon grain, je vous bénis*. Cette année il m'a dit :

Voici, pour l'année qui va commencer, votre maxime : AVEC DIEU ET VERS DIEU. L'année dernière, c'était une récompense pour le passé ; cette année, c'est un encouragement pour l'avenir ; aussi me préparé-je cette année à employer des moyens plus directs pour agir sur l'opinion publique. D'abord la traduction de votre excellente brochure n'aura pas manqué de préparer çà et là le terrain ; ensuite j'ai pensé à la publication d'un journal en langue allemande, comme le moyen le plus sûr de hâter le résultat. Les matériaux ne me manqueront pas, si, surtout, vous vouliez me permettre de puiser parfois aux trésors renfermés dans votre *Revue*, où toujours, bien entendu, je me ferai un devoir sacré d'indiquer la source des passages et des morceaux dont j'aurai donné la traduction. Enfin, pour couronner l'œuvre, je désirerais mettre à la portée des Allemands votre précieux et indispensable *Livre des Esprits*. Je viens donc, monsieur, sans craindre de vous importuner, parce que je suis persuadé que toute pensée du bien répond à votre pensée même, vous prier, si personne encore n'a obtenu cette faveur, de me permettre d'en donner la traduction en langue allemande.

« Je viens, monsieur, de vous exposer les projets que je médite pour donner chez nous une impulsion plus grande à la propagation du Spiritisme. Oserai-je m'adresser à votre bienveillante expérience pour en recevoir quelques avis salutaires qui, soyez-en persuadé, monsieur, seront d'un grand poids dans la décision que je prendrai ?

« Veuillez recevoir, etc.

« C. DELHEZ. »

Cette lettre est accompagnée du diplôme suivant :

SOCIÉTÉ SPIRITE, DITE DE LA CHARITÉ, DE VIENNE (AUTRICHE).

Séance anniversaire du 18 *mai* 1862.

« Au nom de Dieu tout-puissant et sous la protection de l'Esprit divin,

« La Société spirite de Vienne, voulant, à l'occasion de son deuxième anniversaire, témoigner à son aînée de Paris, dans la personne de son digne et courageux président, la déférence et la reconnaissance que lui inspirent ses constants efforts et ses précieux travaux pour la sainte cause du Spiritisme et le triomphe de la fraternité universelle, a, sur la proposition de son président, et avec l'approbation de ses conseillers spirituels, nommé par acclamation M. *Allan Kardec*, président de la

Société des études spirites de Paris, au titre de PRESIDENT D'HONNEUR de la Société spirite, dite de la Charité, de Vienne en Autriche.

« Vienne, 19 mai 1862.

« *Le Président,*
« C. DELHEZ.

Sur l'invitation pressante qui nous en a été faite, nous avons cru devoir publier textuellement les deux pièces ci-dessus, comme un témoignage de notre profonde reconnaissance pour l'honneur que veulent bien nous faire nos frères spirites de Vienne, honneur auquel nous étions loin de nous attendre, et parce que nous y voyons un hommage rendu, non à notre personne, mais aux principes régénérateurs du Spiritisme. C'est une nouvelle preuve du crédit qu'ils acquièrent à l'étranger aussi bien qu'en France. En mettant de côté ce que ces lettres ont de personnellement flatteur pour nous, ce qui nous cause surtout une vive satisfaction, c'est de voir le but éminemment sérieux, religieux et humanitaire que se propose la Société spirite de Vienne, à laquelle notre concours et notre dévouement ne feront pas défaut. Nous pouvons en dire autant de toutes les sociétés qui se forment sur divers points, et qui acceptent sans restriction les principes du *Livre des Esprits* et du *Livre des Médiums*.

Parmi celles qui se sont organisées en dernier lieu, nous devons citer la *Société africaine des études spirites,* de Constantine, qui a bien voulu se placer sous notre patronage et celui de la Société de Paris, et qui compte déjà une quarantaine de membres. Nous aurons occasion d'en reparler avec plus de détails.

En présence de ce mouvement général et sans cesse croissant de l'opinion, les adversaires du Spiritisme comprendront-ils enfin que toute tentative pour l'arrêter serait inutile, et que ce qu'ils ont de mieux à faire est d'accepter ce que l'on peut désormais regarder comme un fait accompli ? L'arme du ridicule s'est épuisée en vains efforts, donc elle est impuissante ; la doctrine du diable, que l'on cherche à faire revivre en ce moment avec une sorte d'acharnement, sera-t-elle plus heureuse ? La réponse est tout entière dans l'effet quelle produit : elle fait rire. Il faudrait pour cela que ceux qui la propagent en fussent eux-mêmes bien convaincus ; or, nous pouvons pertinemment affirmer que, dans le nombre, il en est beaucoup qui n'y croient pas plus que nous. C'est un dernier coup de collier, qui aura pour résultat de hâter la propagation des nouvelles, d'abord parce qu'il aide à les faire connaître en piquant la curiosité, ensuite parce qu'il prouve la pénurie d'arguments vraiment sérieux.

Principe vital des Sociétés spirites.

Monsieur,

Je vois, dans la *Revue spirite* du mois d'avril 1862, une communication signée Gérard de Codemberg, où je remarque le passage suivant : « N'ayez nul souci des frères qui s'éloignent de vos croyances ; faites, au contraire, de manière qu'ils ne soient plus mêlés au troupeau des vrais croyants, car ce sont des brebis galeuses, et vous devez vous garder de la contagion. »

J'ai trouvé que cette manière de voir, au sujet des brebis galeuses, était peu chrétienne, encore moins spirite, et tout à fait en dehors de cette charité envers tous que prêchent les Esprits. N'avoir nul souci des frères qui s'éloignent, et se garder de leur contagion, ce n'est pas le moyen de les ramener. Il me semble que, jusqu'à présent, nos bons guides spirituels ont montré plus de mansuétude. Ce Gérard de Codemberg est-il un bon Esprit ? Si c'est lui, j'en doute. Veuillez me pardonner cette espèce de contrôle que je viens de faire, mais il a un but sérieux. Une dame de mes amies, spirite novice, vient de parcourir cette livraison et s'est arrêtée à ces quelques lignes, n'y trouvant pas la charité qu'elle a remarquée jusqu'à présent dans les communications. J'ai consulté mon guide à cet égard, et voici ce qu'il m'a répondu : « Non, ma fille, un Esprit élevé ne se sert pas d'expressions semblables ; laissez aux Esprits incarnés l'âpreté du langage, et reconnaissez toujours la valeur des communications à la valeur des mots, et surtout à la valeur des pensées. »

(Suit une communication d'un Esprit qui est censé avoir pris la place de Gérard de Codemberg.)

Où est la vérité ? Vous seul pourriez le savoir.

Recevez, etc.

E. COLLIGNON.

Réponse. - Rien, dans Gérard de Codemberg, ne prouve que ce soit un Esprit très avancé ; l'ouvrage qu'il a publié sous l'empire d'une obsession évidente et dont il convient lui-même le démontre suffisamment ; un Esprit tant soit peu supérieur n'aurait pu se méprendre à ce point sur la valeur des révélations qu'il a obtenues de son vivant, comme médium, ni accepter comme sublimes des choses évidemment absurdes. S'ensuit-il que ce soit un mauvais Esprit ? Assurément non ; sa conduite pendant sa vie et son langage après sa mort en sont la preuve ;

il est dans la catégorie nombreuse des Esprits intelligents, bons, mais pas assez supérieurs pour dominer les Esprits obsesseurs qui l'ont abusé, puisqu'il n'a pas su les reconnaître.

Voilà pour ce qui concerne l'Esprit. La question n'est pas de savoir s'il est plus ou moins avancé, mais si le conseil qu'il donne est bon ou mauvais ; or, je maintiens qu'il n'y a pas de réunion spirite sérieuse possible sans homogénéité. Partout où il y a divergence d'opinion, il y a tendance à faire prévaloir la sienne, désir d'imposer ses idées ou sa volonté ; de là discussions, dissensions, puis dissolution : cela est inévitable, et c'est ce qui a lieu dans toutes les sociétés, quel qu'en soit l'objet, où chacun veut marcher dans des voies différentes. Ce qui est nécessaire dans les autres réunions l'est plus encore dans les réunions spirites sérieuses, où la première condition est le calme et le recueillement, qui sont impossibles avec des discussions qui font perdre le temps en choses inutiles ; c'est alors que les bons Esprits s'en vont et laissent le champ libre aux Esprits brouillons. Voilà pourquoi les petits comités sont préférables ; l'homogénéité de principes, de goûts, de caractères et d'habitude, condition essentielle de la bonne harmonie, y est bien plus facile à obtenir que dans les grandes assemblées.

Ce que Gérard de Codemberg appelle brebis galeuses, ce ne sont pas les personnes qui cherchent de bonne foi à s'éclairer sur les difficultés de la science ou sur ce qu'elles ne comprennent pas, par une discussion paisible, modérée et convenable, mais celles qui viennent avec un parti pris d'opposition systématique, qui soulèvent à tort et à travers des discussions inopportunes de nature à troubler les travaux. Quand l'Esprit dit qu'il faut les éloigner, il a raison, parce que l'existence de la réunion y est attachée ; il a encore raison de dire qu'il n'en faut prendre *nul souci*, parce que leur opinion personnelle, si elle est fausse, n'empêchera pas la vérité de prévaloir ; le sens de ce mot est qu'il ne faut pas s'inquiéter de leur opposition. En second lieu, si celui qui a une manière de voir différente la trouve meilleure que celle des autres, si elle le satisfait, s'il s'y obstine, pourquoi le contrarier ? Le Spiritisme ne doit pas s'imposer ; il doit être accepté librement et de bonne volonté ; il ne veut aucune conversion par la contrainte. L'expérience, d'ailleurs, est là pour prouver que ce n'est pas en insistant qu'on lui fera changer d'avis. Avec celui qui cherche de bonne foi la lumière, il faut être tout dévouement, il ne faut rien épargner : c'est du zèle bien employé et fructueux ; avec celui qui ne la veut pas ou qui croit l'avoir, c'est perdre son temps et semer sur des pierres. L'expression *nul souci* peut donc s'entendre en ce sens qu'il ne faut ni le tourmenter ni faire violence à ses convictions ; agir ainsi, ce n'est point manquer de charité. Espère-t-on le ramener à des idées plus saines ? Qu'on le fasse en particulier, par la persuasion, soit ; mais s'il doit être une

cause de trouble pour la réunion, le conserver ne serait point faire preuve de charité envers lui, puisque cela ne lui servirait à rien, tandis que ce serait faire tort à tous les autres.

L'Esprit de Girard de Codemberg dit carrément et peut-être un peu crûment son opinion, sans précautions oratoires, comptant sans doute sur le bon sens de ceux à qui il s'adresse pour la mitiger dans l'application, en observant ce que prescrivent à la fois l'urbanité et les convenances ; mais, sauf la forme du langage, le fond de la pensée est identique avec ce qui se trouve dans la communication rapportée ci-après, sous le titre de : *le Spiritisme philosophique*, obtenue par la personne même qui a soulevé la question ; on y lit ce qui suit : « Examinez bien autour de vous s'il n'y a pas de faux frères, de curieux, d'incrédules. S'il s'en trouve, priez-les, avec douceur, avec charité, de se retirer. S'ils résistent, contentez-vous de prier avec ferveur le Seigneur de les éclairer, et une autre fois *ne les admettez pas à vos travaux*. Ne recevez parmi vous que les hommes simples qui veulent chercher la vérité et le progrès. » C'est-à-dire, en d'autres termes, débarrassez-vous poliment de ceux qui vous entravent.

Dans les réunions libres, où l'on est maître de recevoir qui l'on veut, cela est plus facile que dans les sociétés constituées, où les membres sont liés et ont voix au chapitre. On ne saurait donc prendre trop de précautions si l'on ne veut pas être contrecarré. Le système des *associés libres*, adopté par la Société de Paris, est le plus propre à prévenir les inconvénients, en ce qu'il n'admet les candidats qu'à titre provisoire, et sans voix délibérative dans les affaires de la Société, pendant un temps qui leur permet de faire apprécier leur zèle, leur dévouement et leur esprit conciliant. L'essentiel est de former un noyau de fondateurs titulaires, unis par une *parfaite communauté* de vues, d'opinions et de sentiments, et d'établir des règles précises auxquelles devront forcément se soumettre ceux qui voudront, plus tard, s'y réunir. Nous renvoyons à cet égard au règlement de la Société de Paris et aux instructions que nous avons données sur ce sujet. Notre plus cher désir est de voir l'union et l'harmonie régner parmi les groupes et sociétés qui se forment de toutes parts ; c'est pourquoi nous nous ferons toujours un devoir d'aider des conseils de notre expérience ceux qui croiront devoir en profiter. Nous nous bornerons à leur dire pour l'instant : Sans homogénéité, point d'union sympathique entre les membres, point de relations affectueuses ; sans union, point de stabilité ; sans stabilité, point de calme ; sans calme, point de travaux sérieux ; d'où nous concluons que l'homogénéité est le principe vital de toute société ou réunion spirite. C'est ce qu'ont dit avec raison Girard de Codemberg et Bernardin ; quant à l'Esprit qui s'est donné pour le subsitut du premier, sa communication a tous les caractères d'une communication apocryphe.

Enseignements et dissertations spirites.

Le Spiritisme philosophique.

(Bordeaux ; 4 avril 1862. - Médium, madame Collignon.)

Nous avons parlé, mes amis, du Spiritisme sous le point de vue religieux ; maintenant qu'il est bien établi que *ce n'est point une religion nouvelle*, mais la consécration de cette religion *universelle* dont Christ a posé les bases, et qu'il vient aujourd'hui amener au couronnement, nous allons envisager le Spiritisme sous le point de vue moral et philosophique.

Expliquons-nous d'abord sur le sens exact du mot philosophie. La philosophie n'est pas une négation des lois établies de la Divinité, de la religion. Loin de là ; la philosophie est la recherche de ce qui est sage ; de ce qui est le plus exactement raisonnable ; et qu'est-ce qui peut être plus sage, plus raisonnable que l'amour et la reconnaissance que l'on doit à son Créateur, et, par conséquent, le culte, quel qu'il soit, qui peut servir à lui prouver cette reconnaissance et cet amour ? La religion, et tout ce qui peut vous y porter, est donc une philosophie, car c'est une sagesse de l'homme qui s'y soumet avec joie et docilité. Ceci posé, voyons ce que vous pouvez tirer du Spiritisme mis sérieusement en pratique.

Quel est le but où tendent tous les hommes, dans quelque position qu'ils se trouvent ? l'amélioration de leur position présente ; or, pour atteindre ce but, ils courent, de tous côtés, se fourvoyant pour la plupart, parce qu'aveuglés par leur orgueil, entraînés par leur ambition, ils ne voient pas la route unique qui peut amener cette amélioration ; ils la cherchent dans la satisfaction de leur orgueil, de leurs instincts brutaux, de leur ambition, tandis qu'ils ne peuvent la trouver que dans l'amour et la soumission dus au Créateur.

Le Spiritisme vient donc dire aux hommes : Quittez ces sentiers ténébreux remplis de précipices, entourés d'épines et de ronces, et entrez dans le chemin qui mène au bonheur que vous rêvez. Soyez sages pour être heureux ; comprenez, mes amis, que les biens de la terre ne sont, pour les hommes, que des embûches dont ils doivent se garantir ; ce sont les écueils qu'ils doivent éviter ; c'est pourquoi le Seigneur a permis qu'on vous laissât enfin voir la lumière de ce phare qui doit vous

conduire au port. Les douleurs et les maux que vous endurez avec impatience et révolte sont le fer rouge que le chirurgien applique sur la plaie béante, afin d'empêcher la gangrène de perdre tout le corps. Votre corps, mes amis, qu'est-ce que cela pour un Spirite ? que doit-il sauver ? que doit-il préserver de la contagion ? que doit-il cicatriser par tous les moyens possibles, si ce n'est la plaie qui ronge son Esprit, l'infirmité qui l'entrave et l'empêche de s'élancer radieux vers son Créateur ?

Ramenez toujours vos yeux sur cette pensée philosophique, c'est-à-dire pleine de sagesse : Nous sommes une essence créée pure, mais déchue ; nous appartenons à une patrie où tout est pureté ; coupables, nous avons été exilés pour un temps, mais pour un temps seulement ; employons donc toutes nos forces, toute notre énergie à diminuer ce temps d'exil ; efforçons-nous, par tous les moyens que le Seigneur a mis en notre pouvoir, de reconquérir cette patrie perdue et d'abréger le temps de l'absence. (Voy. n° de janvier 1862 : *Doctrine des anges déchus*.)

Comprenez bien que votre sort futur est entre vos mains ; que la durée de vos épreuves dépend entièrement de vous ; que le martyr a toujours droit à une palme, et qu'il ne s'agit pas pour être martyr d'aller, comme les premiers chrétiens, servir de pâture aux animaux féroces. Soyez martyrs de vous-mêmes ; brisez, broyez en vous tous les instincts charnels qui se révoltent contre l'Esprit ; étudiez avec soin vos penchants, vos goûts, vos idées ; méfiez-vous de tous ceux que votre conscience réprouve. Si bas qu'elle vous parle, car elle a pu être repoussée souvent, si bas qu'elle vous parle, cette voix de votre protecteur vous dira d'éviter ce qui peut vous nuire. De tout temps, la voix de votre ange gardien vous a parlé, mais combien ont été sourds ! Aujourd'hui, mes amis, le Spiritisme vient vous expliquer la cause de cette voix intime ; il vient vous dire positivement, vous montrer, vous faire toucher au doigt ce que vous pouvez espérer si vous l'écoutez docilement ; ce que vous devez craindre si vous la rejetez.

Voilà, mes amis, pour l'homme en général, le côté philosophique : c'est de vous apprendre à vous sauver, vous-mêmes, N'y cherchez pas, mes enfants, comme le font les ignorants, des distractions matérielles, des satisfactions de curiosité. N'allez pas, sous le moindre prétexte, appeler à vous des Esprits dont vous n'avez nul besoin ; contentez-vous de vous remettre toujours aux soins et à l'amour de vos guides spirituels ; eux ne vous manqueront jamais. Quand, réunis dans un but commun : l'amélioration de votre humanité, vous élevez vos cœurs vers le Seigneur, que ce soit pour lui demander ses bénédictions et

l'assistance des bons Esprits auxquels il vous a confiés. Examinez bien autour de vous s'il n'y a pas de faux frères, de curieux, d'incrédules. S'il s'en trouve, priez-les, avec douceur, avec charité, de se retirer. S'ils résistent, contentez-vous de prier avec ferveur le Seigneur de les éclairer, et une autre fois ne les admettez pas à vos travaux. Ne recevez parmi vous que les hommes simples qui veulent chercher la vérité et le progrès. Quand vous êtes sûrs des frères qui se trouvent réunis en présence du Seigneur, appelez à vous vos guides et demandez-leur des instructions ; ils vous en donneront toujours de proportionnées à vos besoins, à votre intelligence ; mais ne cherchez pas à satisfaire la curiosité de la plupart de ceux qui demandent des évocations. Presque toujours ils s'en vont moins convaincus et plus prêts à la raillerie.

Que ceux qui veulent évoquer leurs parents, leurs amis, ne le fassent jamais que dans un but d'utilité et de charité ; c'est une action sérieuse, très sérieuse, que d'appeler à soi les Esprits qui errent autour de vous. Si vous n'y apportez pas la foi et le recueillement nécessaires, les Esprits méchants se présenteront à la place de ceux que vous attendez, vous tromperont, vous feront tomber dans de profondes erreurs et vous entraîneront quelquefois dans des chutes terribles !

N'oubliez donc pas, mes amis, que le Spiritisme sous le point de vue religieux n'est que la confirmation du christianisme, parce que le christianisme rentre tout entier dans ces mots : Aimer le Seigneur par-dessus toutes choses, et le prochain comme soi-même.

Sous le point de vue philosophique, c'est la ligne de conduite droite et sage qui doit vous amener au bonheur que tous vous ambitionnez, et cette ligne vous est tracée en partant d'un point sûr, démontré : l'immortalité de l'âme, pour arriver à un autre point qu'aucun ne peut nier : Dieu !

Voilà, mes amis, ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui. A bientôt la suite de nos causeries intimes.

BERNARDIN.

Remarque. Cette communication fait partie d'une série de dictées, sous le titre de : *Le Spiritisme pour tous*, toutes empreintes du même cachet de profondeur et de simplicité paternelle. Ne pouvant toutes être publiées dans la Revue, elles feront partie des recueils spéciaux que nous préparons. Il en est de même de celles qui nous sont adressées par les autres médiums de Bordeaux et d'autres villes. Mais autant ces publications seront utiles si elles sont faites avec ordre et méthode, autant elles pourraient produire un effet contraire, si elles l'étaient sans

discernement et sans choix. Il est telle communication excellente pour l'intimité, qui serait déplacée, si elle était rendue publique. Il en est qui, pour être comprises et ne pas donner lieu à de fausses interprétations, ont besoin de commentaires et de développements. Dans les communications, il faut souvent faire la part de l'opinion personnelle de l'Esprit qui parle et qui, s'il n'est pas très avancé, peut se former sur les hommes et les choses des idées, des systèmes qui ne sont pas toujours justes. Ces idées fausses publiées sans correctifs, ne peuvent que jeter du discrédit sur le Spiritisme, fournir des armes à ses ennemis, et semer le doute et l'incertitude chez les novices. Avec des commentaires et des explications donnés à propos, le mal même peut quelquefois devenir instructif ; sans cela on pourrait rendre la doctrine responsable de toutes les utopies débitées par certains Esprits plus orgueilleux que logiciens. Si le Spiritisme pouvait être retardé dans sa marche, ce ne serait pas par les attaques ouvertes de ses ennemis déclarés, mais par le zèle irréfléchi d'amis imprudents. Il ne s'agit donc pas de faire des recueils indigestes où tout se trouve entassé pêle-mêle et dont le moindre inconvénient serait d'ennuyer le lecteur ; il faut éviter avec soin tout ce qui pourrait fausser l'opinion sur le Spiritisme ; or, tout cela exige un travail qui justifie le retard apporté à ces publications.

Un Spirite apocryphe en Russie.

Le prince D… K… nous envoie de Russie un prospectus en langue russe, commençant par cette phrase : « Obouan Bruné, célèbre magicien, magnétiseur, *membre de la Société spirite de Paris*, aura l'honneur de donner, comme il l'a déjà annoncé, une soirée fantastique au théâtre de cette ville, le 17 avril 1862. » Suit une longue liste des tours d'escamotage que ledit Bruné se propose de faire. Nous pensons que le bon sens des nombreux adeptes que le Spiritisme compte en Russie aura fait justice de cette grossière imposture. La Société spirite de paris ne connaît point cet individu, qui, en France, eût été poursuivi devant les tribunaux pour s'être donné une fausse qualité.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et C[e] rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1862.

Le point de vue.

Il n'est personne qui n'ait remarqué combien les choses changent d'aspect selon le point de vue sous lequel on les considère ; ce n'est pas seulement l'aspect qui se modifie, mais encore l'importance même de la chose. Que l'on se place au centre d'un milieu quelconque, fût-il petit, il paraîtra immense ; qu'on se place au dehors, il semble tout autre. Tel qui voit une chose du haut d'une montagne la trouve insignifiante, alors qu'au bas de la montagne elle lui paraissait gigantesque.

Ceci est un effet d'optique, mais qui s'applique également aux choses morales. Soyez une journée entière dans la souffrance, elle vous paraîtra éternelle ; à mesure que cette journée s'éloigne de vous, vous vous étonnez d'avoir pu vous désespérer pour si peu. Les chagrins de l'enfance ont aussi leur importance relative, et, pour l'enfant, ils sont tout aussi amers que ceux de l'âge mur. Pourquoi donc nous semblent-ils si futiles ? Parce que nous n'y sommes plus, tandis que l'enfant y est tout entier, et ne voit pas au delà de son petit cercle d'activité ; il les voit de l'intérieur, nous les voyons de l'extérieur. Supposons un être placé, par rapport à nous, dans la position où nous sommes par rapport à l'enfant, il jugera nos soucis au même point de vue, et les trouvera puérils.

Un charretier est insulté par un charretier ; ils se querellent et se battent ; qu'un grand seigneur soit injurié par un charretier, il ne s'en croira pas offensé, et il ne se battra pas avec lui. Pourquoi cela ? Parce qu'il se place en dehors de sa sphère : il se croit tellement supérieur que l'offense ne peut l'atteindre ; mais qu'il descende au niveau de son

adversaire, qu'il se place, par la pensée, dans le même milieu, et il se battra.

Le Spiritisme nous montre une application de ce principe bien autrement importante dans ses conséquences. Il nous fait voir la vie terrestre pour ce qu'elle est, en nous plaçant au point de vue de la vie future ; par les preuves matérielles qu'il nous en fournit, par l'intuition nette, précise, logique qu'il nous en donne, par les exemples qu'il met sous nos yeux, il nous y transporte par la pensée : on la voit, on la comprend ; ce n'est plus cette notion vague, incertaine, problématique, que l'on nous enseignait de l'avenir, et qui, involontairement, laissait des doutes ; pour le Spirite, c'est une certitude acquise, c'est une réalité.

Il fait plus encore : il nous montre la vie de l'âme, l'être essentiel, puisque c'est l'être pensant, remontant dans le passé à une époque inconnue, et s'étendant indéfiniment dans l'avenir, de telle sorte que la vie terrestre, fût-elle d'un siècle, n'est plus qu'un point dans ce long parcours. Si la vie entière est si peu de chose comparée à la vie de l'âme, que seront donc les incidents de la vie ? Et pourtant l'homme, placé au centre de cette vie, s'en préoccupe comme si elle devait durer toujours ; tout prend pour lui des proportions colossales : la moindre pierre qui le heurte lui semble un rocher ; une déception le désespère ; un revers l'abat ; un mot le met en fureur. Sa vue bornée au présent, à ce qui le touche immédiatement, lui exagère l'importance des plus petits incidents ; une affaire manquée lui ôte l'appétit ; une question de préséance est une affaire d'État ; un passe-droit le met hors de lui. Parvenir est le but de tous ses efforts, l'objet de toutes ses combinaisons ; mais, pour la plupart, qu'est-ce que parvenir ? Est-ce, si l'on n'a pas de quoi vivre, se créer, par des moyens honnêtes, une existence tranquille ? Est-ce la noble émulation d'acquérir du talent et de développer son intelligence ? Est-ce le désir de laisser après soi un nom justement honoré, et d'accomplir des travaux utiles pour l'humanité ? Non ; parvenir, c'est supplanter son voisin, c'est l'éclipser, c'est l'écarter, le renverser même, pour se mettre à sa place ; et pour ce beau triomphe, dont la mort ne le laissera peut-être pas jouir vingt-quatre heures, que de soucis ; que de tribulations ! Que de génie même dépensé quelquefois, qui eût pu être plus utilement employé ! Puis, que de rage, que d'insomnies si l'on ne réussit pas ! quelle fièvre de jalousie cause le succès d'un rival ! Alors, on s'en prend à sa mauvaise étoile, à son sort, à sa chance fatale, tandis que la mauvaise étoile est le plus souvent la maladresse et l'incapacité. On dirait vraiment que l'homme prend à

tâche de rendre aussi pénibles que possible les quelques instants qu'il doit passer sur la terre et dont il n'est pas le maître, puisqu'il n'est jamais assuré du lendemain.

Combien toutes ces choses changent de face, quand, par la pensée, l'homme sort de l'étroite vallée de la vie terrestre, et s'élève dans la radieuse, splendide et incommensurable vie d'outre-tombe ! Combien alors il prend en pitié les tourments qu'il se créait à plaisir ! Combien alors lui paraissent mesquines et puériles les ambitions, les jalousies, les susceptibilités, les vaines satisfactions de l'orgueil ! Il lui semble de l'âge mûr considérer les jeux de l'enfance ; du sommet d'une montagne, considérer les hommes dans la vallée. En partant de ce point de vue, se rend-il volontairement le jouet d'une illusion ? Non ; il est au contraire dans la réalité, dans le vrai, et l'illusion, pour lui, c'est lorsqu'il voit les choses du point de vue terrestre. En effet, il n'est personne sur la terre qui n'attache plus d'importance à ce qui, pour lui, doit durer longtemps, qu'à ce qui ne doit durer qu'un jour ; qui ne préfère un bonheur durable à un bonheur éphémère. On s'inquiète peu d'un désagrément passager ; ce qui intéresse par-dessus tout, c'est la situation normale. Si donc on élève sa pensée de manière à embrasser la vie de l'âme, on arrive forcément à cette conséquence, qu'on y aperçoit la vie terrestre comme une station momentanée ; que la vie spirituelle est la vie réelle, parce qu'elle est indéfinie ; que l'illusion, c'est de prendre la partie pour le tout, c'est-à-dire la vie du corps, qui n'est que transitoire, pour la vie définitive. L'homme qui ne considère les choses que du point de vue terrestre, est comme celui qui, étant dans l'intérieur d'une maison, ne peut juger ni de la forme, ni de l'importance du bâtiment ; il juge sur de fausses apparences, parce qu'il ne voit pas tout ; tandis que celui qui voit du dehors, pouvant seul juger de l'ensemble, juge plus sainement.

Pour voir les choses de cette manière, dira-t-on, il faut une intelligence peu commune, un esprit philosophique qu'on ne saurait trouver dans les masses ; d'où il faudrait conclure qu'à peu d'exceptions près, l'humanité se traînera toujours dans le terre à terre. C'est une erreur ; pour s'identifier avec la vie future, il ne faut pas une intelligence exceptionnelle, ni de grands efforts d'imagination, car chacun en porte avec soi l'intuition et le désir ; mais la manière dont on la présente généralement est assez peu séduisante, puisqu'on offre pour alternative des flammes éternelles ou une contemplation perpétuelle, ce qui fait que beaucoup trouvent le néant préférable ; d'où l'incrédulité absolue chez quelques-uns, et le doute chez le plus grand nombre. Ce qui a manqué

jusqu'à présent, c'est la preuve irrécusable de la vie future, et cette preuve le Spiritisme vient la donner, non plus par une théorie vague, mais par des faits patents. Bien plus, il la montre telle que la raison la plus sévère peut l'accepter, car il explique tout, justifie tout, et résout toutes les difficultés. Par cela même qu'il est clair et logique, il est à la portée de tout le monde ; voilà pourquoi le Spiritisme ramène à la croyance tant de gens qui s'en étaient écartés. L'expérience démontre chaque jour que de simples artisans, que des paysans sans instruction comprennent ce raisonnement sans efforts ; ils se placent à ce nouveau point de vue d'autant plus volontiers, qu'ils y trouvent, comme tous les gens malheureux, une immense consolation, et la seule compensation possible dans leur pénible et laborieuse existence.

Si cette manière d'envisager les choses terrestres se généralisait, n'aurait-elle pas pour conséquence de détruire l'ambition, stimulant des grandes entreprises, des travaux les plus utiles, des œuvres même du génie ? Si l'humanité tout entière ne songeait plus qu'à la vie future, tout ne péricliterait-il pas en ce monde ? Que font les moines dans les couvents, si ce n'est de s'occuper exclusivement du ciel ? Or, que deviendrait la terre si tout le monde se faisait moine ?

Un tel état de choses serait désastreux, et les inconvénients plus grands qu'on ne pense, car les hommes y perdraient sur la terre et n'y gagneraient rien au ciel ; mais le résultat du principe que nous exposons est tout autre pour quiconque ne le comprend pas à demi, ainsi que nous allons l'expliquer.

La vie corporelle est nécessaire à l'Esprit, ou à l'âme, ce qui est tout un, pour qu'il puisse accomplir dans le monde matériel les fonctions qui lui sont dévolues par la Providence : c'est un des rouages de l'harmonie universelle. L'activité qu'il est forcé de déployer dans ces fonctions qu'il exerce à son insu, croyant n'agir que pour lui-même, aide au développement de son intelligence et facilite son avancement. Le bonheur de l'Esprit dans la vie spirituelle étant proportionné à son avancement et au bien qu'il a pu faire comme homme, il en résulte que plus la vie spirituelle acquiert d'importance aux yeux de l'homme, plus il sent la nécessité de faire ce qu'il faut pour s'y assurer la meilleur place possible. L'expérience de ceux qui ont vécu vient prouver qu'une vie terrestre inutile ou mal employée est sans profit pour l'avenir, et que ceux qui ne cherchent ici-bas que les satisfactions matérielles les payent bien chèrement, soit par leurs souffrances dans le monde des Esprits, soit par l'obligation où ils sont de recommencer leur tâche dans des conditions plus pénibles que par le passé, et tel est le cas de

beaucoup de ceux qui souffrent sur la terre. Donc en considérant les choses de ce monde du point de vue extra-corporel, l'homme, loin d'être excité à l'insouciance et à l'oisiveté, comprend mieux la nécessité du travail. En partant du point de vue terrestre, cette nécessité est une injustice à ses yeux quand il se compare à ceux qui peuvent vivre sans rien faire : il les jalouse, il les envie. En partant du point de vue spirituel, cette nécessité a sa raison d'être, son utilité, et il l'accepte sans murmure, parce qu'il comprend que, sans travail, il resterait indéfiniment dans l'infériorité et privé du bonheur suprême auquel il aspire, et qu'il ne saurait atteindre s'il ne se développe intellectuellement et moralement. Sous ce rapport, beaucoup de moines nous semblent mal comprendre le but de la vie terrestre, et encore moins les conditions de la vie future. Par la séquestration, ils se privent des moyens de se rendre utiles à leurs semblables, et beaucoup de ceux qui sont aujourd'hui dans le monde des Esprits nous ont avoué s'être étrangement trompés, et subir les conséquences de leur erreur.

Ce point de vue a pour l'homme une autre conséquence immense et immédiate : c'est de lui rendre plus supportables les tribulations de la vie. Qu'il cherche à se procurer le bien-être, à passer le plus agréablement possible le temps de son existence sur terre, c'est très naturel et rien ne le lui défend. Mais, sachant qu'il n'est ici-bas que momentanément, qu'un avenir meilleur l'attend, il se tourmente peu des déceptions qu'il éprouve, et, voyant les choses d'en haut, il prend ses revers avec moins d'amertume ; il reste indifférent aux tracasseries auxquelles il est en butte de la part des envieux et des jaloux ; il réduit à leur juste valeur les objets de son ambition et se met au-dessus des petites susceptibilités de l'amour-propre. Délivré des soucis que se crée l'homme qui ne sort pas de son étroite sphère, par la perspective grandiose qui se déroule devant lui, il n'en est que plus libre pour se livrer à un travail profitable pour lui-même et pour les autres. Les avanies, les diatribes, les méchancetés de ses ennemis ne sont pour lui que d'imperceptibles nuages dans un immense horizon ; il ne s'en inquiète pas plus que des mouches qui bourdonnent à ses oreilles, parce qu'il sait qu'il en sera bientôt délivré ; aussi toutes les petites misères qu'on lui suscite, glissent-elles sur lui comme l'eau sur le marbre. En se plaçant au point de vue terrestre, il s'en irriterait, il s'en vengerait peut-être ; au point de vue extra-terrestre, il les méprise comme les éclaboussures d'un passant mal-appris. Ce sont des épines jetées sur sa route, et sur lesquelles il passe, sans même se donner la peine de les écarter, pour ne pas ralentir sa marche vers le but plus sérieux qu'il se propose d'atteindre. Loin

d'en vouloir à ses ennemis, il leur sait gré de lui fournir l'occasion d'exercer sa patience et sa modération au profit de son avancement futur, tandis qu'il en perdrait le fruit s'il s'abaissait aux représailles. Il les plaint de se donner tant de peines inutiles, et se dit que ce sont eux-mêmes qui marchent sur les épines par les soucis qu'ils prennent pour faire le mal. Tel est le résultat de la différence du point de vue sous lequel on envisage la vie : l'un vous donne les tracas et l'anxiété ; l'autre, le calme et la sérénité. Spirites qui éprouvez des déceptions, quittez un instant la terre, par la pensée ; montez dans les régions de l'infini et regardez-les d'en haut : vous verrez ce qu'elles seront.

On dit quelquefois. Vous qui êtes malheureux, regardez au-dessous de vous et non au-dessus, et vous en verrez de plus malheureux encore. Cela est très vrai, mais beaucoup de gens se disent que le mal des autres ne guérit pas le leur. Le remède n'est toujours que dans la comparaison, et il en est pour lesquels il est difficile de ne pas regarder en haut et de se dire : « Pourquoi ceux-ci ont-ils ce que je n'ai pas ? » Tandis qu'en se plaçant au point de vue dont nous parlons, à celui où nous serons forcément avant peu, on est tout naturellement au-dessus de ceux que nous pourrions envier, car, de là, les plus grands paraissent bien petits.

Il nous souvient d'avoir vu jouer à l'Odéon, il y a quelque quarante ans, une pièce en un acte, intitulée *les Éphémères*, nous ne savons plus de quel auteur ; mais, quoique jeune alors, elle nous fit une vive impression. La scène se passait dans le pays des Éphémères, dont les habitants ne vivent que vingt-quatre heures. Dans l'espace d'un acte, on les voit passer du berceau à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge mûr, à la vieillesse, à la décrépitude et à la mort. Dans cet intervalle, ils accomplissent tous les actes de la vie : baptême, mariage, affaires civiles et gouvernementales, etc. ; mais, comme le temps est court et les heures comptées, il faut se hâter ; aussi tout se fait avec une rapidité prodigieuse, ce qui ne les empêche pas de s'occuper d'intrigues, et de se donner beaucoup de peine pour satisfaire leur ambition et se supplanter les uns les autres. Cette pièce, comme on le voit, renfermait une pensée profondément philosophique, et involontairement le spectateur, qui voyait en un instant se dérouler toutes les phases d'une existence bien remplie, se prenait à dire : Que ces gens sont sots de se donner tant de mal pour si peu de temps qu'ils ont à vivre ! Que leur reste-t-il des tracas d'une ambition de quelques heures ? Ne feraient-ils pas mieux de vivre en paix ?

C'est bien là le tableau de la vie humaine vue d'en haut. La pièce

pourtant ne vécut guère plus que ses héros, on ne la comprit pas. Si l'auteur vivait encore, ce que nous ignorons, il serait probablement Spirite aujourd'hui.

Statistique des suicides.

On lit dans le *Siècle* du … mai 1862 :

« Dans la *Comédie sociale au dix-neuvième siècle*, le nouveau livre que M. B. Gastineau vient de publier chez Dentu, nous trouvons cette curieuse statistique des suicides :

« On a calculé que depuis le commencement du siècle, le nombre des suicides en France ne s'élève pas à moins de 300 000 ; et cette évaluation est peut-être en deçà de la vérité, car la statistique ne fournit des résultats complets qu'à partir de l'année 1836. De 1836 à 1852, c'est-à-dire dans une période de dix-sept ans, il y a eu 52 126 suicides, soit en moyenne 3 066 par année. En 1858, on a compté 3 903 suicides, dont 853 femmes et 3 050 hommes ; enfin, suivant la dernière statistique que nous ayons vue dans le cours de l'année 1859, 3 899 personnes se sont tuées, savoir 3 057 hommes et 842 femmes. »

« En constatant que le nombre des suicides augmente claque année, M. Gastineau déplore en termes éloquents la triste monomanie qui semble s'être emparée de l'espèce humaine. »

Voilà une oraison funèbre bien vite expédiée sur les malheureux suicidés ; la question nous paraît cependant assez grave pour mériter un examen sérieux. Au point où en sont les choses, le suicide n'est plus un fait isolé et accidentel ; il peut, à juste titre, être regardé comme un mal social, une véritable calamité ; or, un mal qui enlève régulièrement 3 à 4 000 personnes par an dans un seul pays, et qui suit une progression croissante, n'est pas dû à une cause fortuite ; il y en a nécessairement une radicale, absolument comme quand on voit un grand nombre de personnes mourir de la même maladie, et qui doit appeler l'attention de la science et la sollicitude de l'autorité. En pareil cas on se borne généralement à constater le genre de mort et le mode employé pour se la donner, tandis qu'on néglige l'élément le plus essentiel, le seul qui puisse mettre sur la voie du remède : le motif déterminant de chaque suicide ; on arriverait ainsi à constater la cause prédominante ; mais, à moins de circonstances bien caractérisées, on trouve

plus simple et plus expéditif d'en surcharger la classe des monomanes et des maniaques.

Il y a incontestablement des suicides par monomanie, accomplis en dehors de l'empire de la raison, comme ceux, par exemple, qui ont lieu dans la folie, dans la fièvre chaude, dans l'ivresse ; ici la cause est purement physiologique ; mais à côté se trouve la catégorie, de beaucoup plus nombreuse, des suicides volontaires, accomplis avec préméditation et en pleine connaissance de cause. Certaines personnes pensent que le suicidé n'est jamais complètement dans son bon sens ; c'est une erreur que nous partagions jadis, mais qui est tombée devant une observation plus attentive. Il est assez rationnel, en effet, de penser que l'instinct de conservation étant dans la nature, la destruction volontaire doit être contre nature, et que telle est la raison pour laquelle on voit souvent cet instinct l'emporter au dernier moment sur la volonté de mourir ; d'où l'on conclut que, pour accomplir cet acte, il faut n'avoir plus la tête à soi. Il y a sans doute beaucoup de suicidés qui sont pris à cet instant d'une sorte de vertige et succombent à un premier moment d'exaltation ; si l'instinct de conservation l'emporte en dernier lieu, ils sont comme dégrisés et se rattachent à la vie ; mais il est bien évident aussi que beaucoup se tuent de sang-froid et avec réflexion, et la preuve en est dans les précautions calculées qu'ils prennent, dans l'ordre raisonné qu'ils mettent à leurs affaires, ce qui n'est pas le caractère de la folie.

Nous ferons remarquer en passant un trait caractéristique du suicide, c'est que les actes de cette nature accomplis dans les endroits complètement isolés et inhabités sont excessivement rares ; l'homme perdu dans les déserts ou sur l'Océan, mourra de privations, mais ne se suicidera pas, alors même qu'il n'espère aucun secours. Celui qui veut quitter volontairement la vie profite bien du moment où il est seul pour n'être pas arrêté dans son dessein, mais il le fait de préférence dans les centres de population, où son corps a tout au moins quelque chance d'être retrouvé. Tel se jettera du haut d'un monument au centre d'une ville, qui ne le ferait pas du haut d'une falaise où toute trace de lui serait perdue ; tel autre se pendra au bois de Boulogne, qui n'irait pas le faire dans une forêt où personne ne passe. Le suicidé veut bien n'être pas empêché, mais il désire que l'on sache tôt ou tard qu'il s'est suicidé ; il lui semble que ce souvenir des hommes le rattache au monde qu'il a voulu quitter, tant il est vrai que l'idée du néant absolu a quelque chose de plus effrayant que la mort même. Voici un curieux exemple à l'appui de cette théorie.

Vers 1815, un riche Anglais, étant allé visiter la fameuse chute du Rhin, en fut tellement enthousiasmé, qu'il retourna en Angleterre mettre ordre à ses affaires, puis revint quelques mois après se précipiter dans le gouffre. C'est incontestablement un acte d'originalité, mais nous doutons fort qu'il eût été de même se jeter dans le Niagara si personne n'eût dû le savoir ; une singularité de caractère a causé l'acte ; mais la pensée qu'on allait parler de lui a déterminé le choix du lieu et le moment ; si son corps ne devait pas être retrouvé, sa mémoire du moins ne périssait pas.

A défaut d'une statistique officielle qui donnerait l'exacte proportion des différents motifs de suicide, il n'est pas douteux que les cas les plus nombreux sont déterminés par les revers de fortune, les déceptions, les chagrins de toute nature. Le suicide, dans ce cas, n'est pas un acte de folie, mais de désespoir. A côté de ces motifs qu'on pourrait appeler sérieux, il y en a d'évidemment futiles, sans parler de l'indéfinissable dégoût de la vie, au milieu des jouissances, comme celui que nous venons de citer. Ce qui est certain, c'est que tous ceux qui se suicident ne recourent à cette extrémité que parce que, à tort ou à raison, ils ne sont pas contents. Il n'est sans doute donné à personne de remédier à cette cause première, mais ce qu'il faut déplorer, c'est la facilité avec laquelle les hommes cèdent depuis quelque temps à ce fatal entraînement ; c'est là surtout ce qui doit appeler l'attention, et ce qui, à notre avis, est parfaitement remédiable.

On s'est souvent demandé s'il y a lâcheté ou courage dans le suicide ; il y a incontestablement lâcheté à faiblir devant les épreuves de la vie, mais il y a courage à braver les douleurs et les angoisses de la mort ; ces deux points nous paraissent renfermer tout le problème du suicide.

Quelque poignantes que soient les étreintes de la mort, l'homme les affronte et les supporte s'il y est excité par l'exemple ; c'est l'histoire du conscrit qui, seul, reculerait devant le feu, tandis qu'il est électrisé en voyant les autres y marcher sans crainte. Il en est de même pour le suicide ; la vue de ceux qui s'affranchissent par ce moyen des ennuis et des dégoûts de la vie fait dire que ce moment est bientôt passé ; Ceux que la crainte de la souffrance aurait retenus se disent que puisque tant de gens font ainsi, on peut bien faire comme eux ; qu'il vaut encore mieux souffrir quelques minutes que souffrir pendant des années. C'est en ce sens seulement que le suicide est contagieux ; la contagion n'est n'est ni dans les fluides ni dans les attractions ; elle est dans l'exemple qui familiarise avec l'idée de la mort et avec l'emploi des moyens pour se la donner ; cela est si vrai que lorsqu'un suicide a lieu d'une certaine

manière, il n'est pas rare d'en voir plusieurs du même genre se succéder. L'histoire de la fameuse guérite dans laquelle quatorze militaires se pendirent successivement en peu de temps n'avait pas d'autre cause. Le moyen était là sous les yeux ; il paraissait commode, et pour peu que ces hommes eussent quelque vélleité d'en finir avec la vie, ils en profitaient ; la vue même pouvait en faire naître l'idée. Le fait ayant été rapporté à Napoléon, il ordonna de brûler la fatale guérite ; le moyen n'était plus là sous les yeux et le mal s'arrêta.

La publicité donnée aux suicides produit sur les masses l'effet de la guérite ; elle excite, elle encourage, elle familiarise avec l'idée, elle la provoque même. Sous ce rapport, nous regardons les récits de ce genre dont les journaux abondent comme une des causes excitantes du suicide : ils donnent le *courage de la mort*. Il en est de même de ceux des crimes à l'aide desquels on pique la curiosité publique ; ils produisent, par l'exemple, une véritable contagion morale ; ils n'ont jamais arrêté un criminel, tandis qu'ils en ont développé plus d'un.

Examinons maintenant le suicide à un autre point de vue. Nous disons que, quels qu'en soient les motifs particuliers, il a toujours pour cause un mécontentement ; or, celui qui est certain de n'être malheureux qu'un jour et d'être mieux les jours suivants prend aisément patience ; il ne se désespère que s'il ne voit pas de terme à ses souffrances. Qu'est-ce donc que la vie humaine par rapport à l'éternité, sinon moins qu'un jour ? Mais pour celui qui ne croit pas à l'éternité, qui croit que tout finit en lui avec la vie, s'il est accablé par le chagrin et l'infortune, il n'y voit de terme que dans la mort ; n'espérant rien, il trouve tout naturel, très logique même, d'abréger ses souffrances par le suicide.

L'incrédulité, le simple doute sur l'avenir, les idées matérialistes en un mot, sont les plus grands excitants au suicide : elles donnent *la lâcheté morale.* Et quand on voit des hommes de science s'appuyer sur l'autorité de leur savoir pour s'*efforcer* de prouver à leurs auditeurs ou à leurs lecteurs qu'ils n'ont rien à attendre après la mort, n'est-ce pas les amener à cette conséquence que s'ils sont malheureux, ils n'ont rien de mieux à faire que de se tuer ? Que pourraient-ils leur dire pour les en détourner ? Quelle compensation peuvent-ils leur offrir ? Quelle espérance peuvent-ils leur donner ? Rien autre chose que le néant ; d'où il faut conclure que si le néant est le remède héroïque, la seule perspective, mieux vaut y tomber tout de suite que plus tard et souffrir ainsi moins longtemps. La propagation ces idées matérialistes est donc le poison qui inocule chez un grand

nombre la pensée du suicide, et ceux qui s'en font les apôtres assument sur eux une terrible responsabilité.

A cela on objectera sans doute que tous les suicidés ne sont pas matérialistes, puisqu'il y a des personnes qui se tuent pour aller plus vite au ciel, et d'autres pour rejoindre plus tôt ceux qu'elles ont aimés. Cela est vrai, mais c'est incontestablement le très petit nombre, ce dont on se convaincrait si l'on avait une statistique consciencieusement faite des causes intimes de tous les suicides. Quoi qu'il en soit, si les personnes qui cèdent à cette pensée croient à la vie future, il est évident qu'elles s'en font une idée tout à fait fausse, et la manière dont on la présente en général n'est guère propre à en donner une idée plus juste. Le Spiritisme vient non seulement confirmer la théorie de la vie future, mais il la prouve par les faits les plus patents qu'il soit possible d'avoir : le témoignage de ceux mêmes qui y sont ; il fait plus, il nous la montre sous des couleurs si rationnelles, si logiques, que le raisonnement vient à l'appui de la foi. Le doute n'étant plus permis, l'aspect de la vie change ; son importance diminue en raison de la certitude que l'on acquiert d'un avenir plus prospère ; pour le croyant, la vie se prolonge indéfiniment au delà de la tombe, de là la patience et la résignation qui détournent tout naturellement de la pensée du suicide ; de là, en un mot, *le courage moral.*

Le Spiritisme a encore sous ce rapport un autre résultat tout aussi positif, et peut-être plus déterminant. La religion dit bien que se suicider est un péché mortel dont on est puni ; mais comment ? par des flammes éternelles auxquelles on ne croit plus. Le Spiritisme nous montre les suicidés eux-mêmes venant rendre compte de leur position malheureuse, mais avec cette différence que les peines varient selon les circonstances aggravantes ou atténuantes, ce qui est plus conforme à la justice de Dieu ; qu'au lieu d'être uniformes, elles sont la conséquence si naturelle de la cause qui a provoqué la faute, qu'on ne peut s'empêcher d'y voir une souveraine justice équitablement distributive. Parmi les suicidés, il en est dont la souffrance, pour n'être que temporaire au lieu d'être éternelle, n'en est pas moins terrible et de nature à donner à réfléchir à quiconque serait tenté de partir d'ici avant l'ordre de Dieu. Le Spirite a donc pour contrepoids à la pensée du suicide, plusieurs motifs : la *certitude* d'une vie future dans laquelle il sait qu'il sera d'autant plus heureux qu'il aura été plus malheureux et plus résigné sur la terre ; la *certitude* qu'en abrégeant sa vie il arrive juste à un résultat tout autre que celui qu'il espérait atteindre ; qu'il s'affranchit d'un mal pour en avoir un pire, plus long et plus terrible ; qu'il ne

reverra pas dans l'autre monde les objets de ses affections qu'il voulait aller rejoindre ; d'où la conséquence que le suicidé est contre ses propres intérêts. Aussi le nombre des suicides empêchés par le Spiritisme est-il considérable, et l'on peut en conclure que lorsque tout le monde sera Spirite, il n'y aura plus de suicides volontaires, et cela arrivera plus tôt qu'on ne croit. En comparant donc les résultats des doctrines matérialiste et spirite au seul point de vue du suicide, on trouve que la logique de l'une y conduit, tandis que la logique de l'autre en détourne, ce qui est confirmé par l'expérience.

Par ce moyen, dira-t-on, détruirez-vous l'hypocondrie, cette cause de tant de suicides non motivés, de cet insurmontable dégoût de la vie que rien ne semble justifier ? Cette cause est éminemment physiologique, tandis que les autres sont morales. Or, le Spiritisme ne guérirait-il que celles-ci, ce serait déjà beaucoup ; la première est à proprement parler du ressort de la science, à laquelle nous pourrions l'abandonner, en lui disant : Nous guérissons ce qui nous regarde, pourquoi ne guérissez-vous pas ce qui est de votre compétence ? Cependant nous n'hésitons pas à répondre affirmativement à la question.

Certaines affections organiques sont évidemment entretenues et même provoquées par les dispositions morales. Le dégoût de la vie est le plus souvent le fruit de la satiété. L'homme qui a usé de tout, ne voyant rien au delà, est dans la position de l'ivrogne qui, ayant vidé sa bouteille et n'y trouvant plus rien, la brise. Les abus et les excès de toutes sortes amènent forcément un affaiblissement et un trouble dans les fonctions vitales ; de là une foule de maladies dont la source est inconnue, que l'on croit causatives, tandis qu'elles ne sont que consécutives ; de là aussi un sentiment de langueur et de découragement. Que manque-t-il à l'hypocondriaque pour combattre ses idées mélancoliques ? Un but à la vie, un mobile à son activité. Quel but peut-il avoir s'il ne croit à rien ? Le Spirite fait plus que de croire à l'avenir : il sait, non par les yeux de la foi, mais par les exemples qu'il a devant lui, que la vie future, à laquelle il ne peut échapper, est heureuse ou malheureuse, selon l'emploi qu'il a fait de la vie corporelle ; que le bonheur y est proportionné au bien qu'on a fait. Or, certain de vivre après la mort, et de vivre bien plus longtemps que sur la terre, il est tout naturel de songer à y être le plus heureux possible ; certain en outre d'y être malheureux s'il ne fait rien de bien, ou même si, ne faisant point de mal, il ne fait rien du tout, il comprend la nécessité de l'occupation, le meilleur préservatif de l'hypocondrie. Avec la certitude de l'avenir, il a un but ; avec le doute, il n'en a point. L'ennui le gagne, et

il en finit avec la vie parce qu'il n'attend plus rien. Qu'on nous permette une comparaison un peu triviale, mais qui ne manque pas d'analogie. Un homme a passé une heure au spectacle ; s'il croit que tout est fini, il se lève et s'en va ; mais, s'il sait qu'on doit jouer encore quelque chose de mieux et de plus long que ce qu'il a vu, il restera, fût-il à la plus mauvaise place : l'attente du mieux triomphera chez lui de la fatigue.

Les mêmes causes qui conduisent au suicide produisent aussi la folie. Le remède de l'un est aussi le remède de l'autre, ainsi que nous l'avons démontré ailleurs. Malheureusement, tant que la médecine ne tiendra compte que de l'élément matériel, elle se privera de toutes les lumières que lui apporterait l'élément spirituel, qui joue un rôle si actif dans un grand nombre d'affections.

Le Spiritisme nous révèle en outre la cause première du sucide, et seul il pouvait le faire. Les tribulations de la vie sont à la fois des expiations pour les fautes passées des existences, et des épreuves pour l'avenir. L'Esprit lui-même les choisit en vue de son avancement ; mais il peut arriver qu'une fois à l'œuvre, il trouve la charge trop lourde et recule devant son accomplissement ; c'est alors qu'il a recours au suicide, ce qui le retarde au lieu de l'avancer. Il arrive encore qu'un Esprit s'est suicidé dans une précédente incarnation, et que, comme expiation, il lui est imposé d'avoir, dans sa nouvelle existence, à lutter contre la tendance au suicide ; s'il sort vainqueur, il avance ; s'il succombe, il lui faudra recommencer une vie peut-être plus pénible encore que la précédente, et il devra lutter ainsi jusqu'à ce qu'il ait triomphé, car toute récompense dans l'autre vie est le fruit d'une victoire, et qui dit victoire, dit lutte. Le Spirite puise donc, dans la certitude qu'il a de cet état de choses, une force de persévérance qu'aucune autre philosophie ne saurait lui donner.

A. K

Hérédité morale.

Un de nos abonnés nous écrit de Wiesbaden :

« Monsieur, j'étudie avec soin le Spiritisme dans tous vos livres, et malgré la clarté qui en découle, deux points importants ne semblent pas assez expliqués aux yeux de certaines personnes, ce sont : 1° les facultés héréditaires ; 2° les rêves.

« Comment concilier, en effet, le système de l'antériorité de l'âme avec l'existence des facultés héréditaires ? Elles existent pourtant, quoique d'une manière non absolue ; chaque jour nous en sommes frappés dans la vie privée, et nous voyons aussi, dans un ordre plus élevé, les talents succéder aux talents, l'intelligence à l'intelligence. Le fils de Racine fut poète ; Alexandre Dumas a pour fils un auteur distingué ; dans l'art dramatique, nous voyons la tradition des talents dans une même famille, et dans l'art de la guerre une race, telle que celle des ducs de Brunswick, par exemple, fournit une série de héros. L'ineptie, le vice, le crime même conservent aussi leur tradition. Eugène Sue cite des familles où plusieurs générations ont successivement passé par le meurtre et la guillotine. La création de l'âme par individu expliquerait encore moins ces difficultés, je le comprends, mais il faut avouer que l'une et l'autre doctrine prêtent le flanc aux coups des matérialistes, qui ne voient dans toute faculté qu'une concentration de forces nerveuses.

« Quant aux rêves, la doctrine spirite ne concilie pas assez le système des pérégrinations de l'âme pendant le sommeil avec l'opinion vulgaire qui en fait simplement le reflet des impressions perçues pendant la veille. Cette dernière opinion pourrait sembler la véritable explication des rêves, tandis que la pérégrination ne serait qu'un cas exceptionnel. (Suivent plusieurs exemples à l'appui.)

« Il est bien entendu, monsieur le président, que je ne prétends faire ici aucune objection en mon nom personnel, mais il me semblerait utile que la *Revue spirite* s'occupât de ces questions, ne fût-ce que pour donner les moyens de répondre aux incrédules ; quant à moi, je suis croyant et ne cherche que mon instruction. »

La question des rêves sera examinée ultérieurement dans un article spécial ; nous ne nous occuperons aujourd'hui que de celle de *l'hérédité morale*, que nous laisserons traiter par les Esprits, nous bornant à quelques observations préliminaires.

Quoi que l'on puisse dire à ce sujet, les matérialistes n'en seront pas plus convaincus pour cela, parce que, n'admettant pas le principe, ils ne peuvent en admettre les conséquences ; il faudrait avant tout les rendre spiritualistes ; or, ce n'est pas par cette question qu'il faudrait commencer ; nous ne pouvons donc nous occuper de leurs objections.

Prenant pour point de départ l'existence d'un principe intelligent en dehors de la matière, autrement dit l'existence de l'âme, la question est de savoir si les âmes procèdent des âmes, ou si elles sont indépendantes. Nous croyons avoir déjà démontré, dans notre article sur les *Esprits et le blason*, publié dans le numéro du mois de mars dernier,

les impossibilités qui existent à la création de l'âme par l'âme ; en effet, si l'âme de l'enfant était une partie de celle du père, elle devrait toujours en avoir les qualités et les imperfections, en vertu de l'axiome que la partie est de la même nature que le tout ; or, l'expérience prouve chaque jour le contraire. On cite, il est vrai, des exemples de similitudes morales et intellectuelles qui semblent dues à l'hérédité, d'où il faudrait conclure qu'il y a eu transmission ; mais alors pourquoi cette transmission n'a-t-elle pas toujours lieu ? Pourquoi voit-on journellement des parents essentiellement bons, avoir des enfants instinctivement vicieux, et *vice versa* ? Puisqu'il est impossible de faire de l'hérédité morale une règle générale, il s'agit d'expliquer, avec le système de l'indépendance réciproque des âmes, la cause des similitudes. Ce pourrait être tout au plus une difficulté, mais qui ne préjugerait rien contre la doctrine de l'antériorité de l'âme et de la pluralité des existences, attendu que cette doctrine est prouvée par cent autres faits concluants et contre lesquels il est impossible d'élever aucune abjection sérieuse. Nous laissons parler les Esprits qui ont bien voulu traiter la question. Voici les deux communications que nous avons obtenues à ce sujet :

(Société spirite de Paris, 23 mai 1862. - Médium, M. d'Ambel.)

Il a déjà été dit bien souvent qu'il ne fallait point échafauder de système sur de simples apparences, et c'est un système de cette nature que celui qui déduit des ressemblances familiales une théorie contraire à celle que vous vous avons donnée de l'existence des âmes antérieure à leur incarnation terrestre. Il est positif que fort souvent celles-ci n'ont jamais eu de relations directes avec les milieux, avec les familles dans lesquelles elles s'incarnent ici-bas. Nous vous avons déjà répété bien souvent que les ressemblances corporelles tiennent à une question matérielle et physiologique tout à fait en dehors de l'action spirituelle, et que pour les aptitudes et les goûts semblables, ils résultent, non de la procréation de l'âme par une âme déjà née, mais de ce que les Esprits similaires s'attirent ; de là des familles de héros ou des races de brigands. Admettez donc en principe que les bons Esprits choisissent de préférence pour leur nouvelle étape terrestre le milieu où le terrain est déjà préparé, la famille d'Esprits avancés où ils sont sûrs de trouver les matériaux nécessaires à leur avancement futur ; admettez également que les Esprits arriérés, encore enclins aux vices et aux appétits de la brute, fuient les groupes élevés, les familles morales, et s'incarnent, au contraire, là où ils espèrent rencontrer les moyens de satisfaire les passions qui les dominent encore. Ainsi donc, en thèse générale, les ressemblances spirituelles viennent de ce que les semblables attirent leurs semblables, tandis que les res-

semblances corporelles tiennent à la procréation. Maintenant, il faut ajouter ceci : c'est que bien souvent il naît dans des familles, dignes à tous égards du respect de leurs concitoyens, des individus vicieux et mauvais qui y sont envoyés pour être la pierre de touche de celles-ci ; comme quelquefois encore ils y viennent de leur plein gré, dans l'espérance de sortir de l'ornière où ils se sont traînés jusqu'alors et de se perfectionner sous l'influence de ces milieux vertueux et moraux. Il en est de même des Esprits déjà avancés moralement qui, à l'exemple de cette jeune femme de Saint-Étienne dont il a été question l'année dernière s'incarnent dans des familles obscures, parmi des Esprits arriérés, afin de leur montrer le chemin qui conduit au progrès. Vous n'avez point oublié, j'en suis certain, cet ange aux blanches ailes en qui elle parut transfigurée aux yeux de ceux qui l'avaient aimée sur la terre, quand ceux-ci rentrèrent à leur tour dans le monde des Esprits. *(Revue spirite* de juin 1861, page 179 : Madame Gourdon).

ÉRASTE.

(Autre ; même séance. - Médium, madame Costel.)

Je viens vous expliquer l'importante question de l'hérédité des vertus et des vices dans la race humaine. Cette transmission fait hésiter ceux qui ne comprennent pas l'immensité du dogme révélé par le Spiritisme. Les mondes intermédiaires sont peuplés d'Esprits attendant l'épreuve de l'incarnation ou s'y préparant de nouveau, selon leur degré d'avancement. Les Esprits, dans ces pépinières de la vie éternelle, sont groupés et divisés en de grandes tribus, les unes en avant, les autres en arrière du progrès, et chacune choisit, parmi les groupes humains, ceux qui correspondent sympathiquement à leurs facultés acquises, lesquelles progressent et ne peuvent rétrograder.

L'Esprit qui s'incarne choisit le père dont l'exemple le fera avancer dans la voie préférée, et il répercute, en les élevant ou en les affaiblissant, les talents de celui qui lui a donné la vie corporelle ; dans les deux cas, la conjonction sympathique existe antérieurement à la naissance, et est développée ensuite dans les rapports de la famille, par l'imitation et l'habitude.

Après l'hérédité familiale, je veux, mes amis, vous révéler l'origine de la discordance qui sépare les individus d'une même race tout à coup illustrée ou déshonorée par un de ses membres demeuré étranger

parmi elle. La brute vicieuse qui est incarnée dans un centre élevé, et l'Esprit lumineux qui s'incarne parmi des êtres grossiers, obéissent tous deux à la mystérieuse harmonie qui rapproche les parties divisées d'un tout, et fait concorder l'infiniment petit avec la suprême grandeur. L'Esprit coupable, appuyé sur les vertus acquises de son procréateur terrestre, espère se fortifier par elles, et s'il succombe encore dans l'épreuve, il acquiert par l'exemple la connaissance du bien, et il revient à l'erraticité moins chargé d'ignorance et mieux préparé à soutenir une nouvelle lutte.

Les Esprits avancés entrevoient la gloire de Jésus et brûlent d'épuiser après lui le calice de l'ardente charité ; après lui aussi, ils veulent guider l'humanité vers le but sacré du progrès, et ils naissent dans les bas-fonds sociaux où se débattent, enchaînés l'un à l'autre, l'ignorance et le vice dont ils sont tour à tour les vainqueurs et les martyrs.

Si cette réponse ne satisfait pas tous vos doutes, interrogez-moi, mes amis.

SAINT LOUIS.

Poésie spirite.

(Société spirite de Bordeaux. - Médium, M. Ricard.)

L'Enfant et la Vision.

Petite mère, il est nuit close,
Et je sens le sommeil venir ;
Vite, mets-moi dans mon lit rose,
Ou sur tes bras je vais dormir.

Enfant, à Dieu fais ta prière.
Allons, ma fille, à deux genoux
Prions ensemble pour ton père
Qui est au ciel !… bien loin de nous.

Il est là-haut, n'est-ce pas, mère ?
Tout près de lui Dieu l'a voulu ;
Les méchants seuls ont sa colère,
Mais petit père est son élu !

Que Dieu t'entende !… ô fille chère !
Que ton désir soit écouté !
Demandons-lui pour ton bon père
Repos !… bonheur !… félicité !

Je prie aussi pour toi, ma mère ;
Je dis à Dieu : « Vous, tout-puissant,
« Vous m'avez pris déjà mon père,
« Laissez la mère à son enfant. »

Merci !… merci !… ma Gabrielle.
Si jeune encor ton cœur est bon !
Sur toi, d'en haut, ton père veille :
Je vois son âme sur ton front.

Je voudrais bien, mère chérie,
Puisque mon père nous entend,
Qu'il vînt ici de l'autre vie
Pour embrasser sa chère enfant.

Demande à Dieu qu'un tel prodige
Ait lieu pour nous qui souffrons tant !…
L'âme d'un mort parfois voltige
Autour du lit de son enfant.

Petite mère, il est nuit close,
Et je sens le sommeil venir…
Vite, mets-moi dans mon lit rose !…
Bonsoir, maman !… je vais dormir.

Mais non !… je vois !… C'est bien mon père !
Il est ici… près de mon lit
Approche donc, petite mère !
Il nous regarde et nous sourit…

Tiens, sur mon front je sens sa bouche ;
Sa main caresse mes cheveux !…
Comme toi-même il clôt ma bouche,
Et je le vois monter aux cieux !

Petite mère, il est nuit close,
Et ton enfant ne peut dormir…
C'est que mon père, à ce lit rose,
A bien promis de revenir !

TON ANGE GARDIEN.

Double suicide par amour et par devoir.

Étude morale.

On lit dans l'*Opinion nationale* du 13 juin :

« Mardi dernier, deux cercueils entraient ensemble dans l'église Bonne-Nouvelle. Ils étaient suivis d'un homme paraissant en proie à une profonde douleur et d'une foule considérable, dont on remarquait le recueillement et la tristesse. Voici un court récit des événements par suite desquels avait lieu la double cérémonie funèbre.

« La demoiselle Palmyre, modiste, demeurant chez ses parents, était douée d'un extérieur charmant auquel se joignait le plus aimable caractère. Aussi était-elle très recherchée en mariage. Parmi les aspirants à sa main, elle avait distingué le sieur B…, qui éprouvait pour elle une vive passion. Quoique l'aimant beaucoup elle-même, elle crut cependant devoir, par respect filial, se rendre aux vœux de ses parents en épousant le sieur D…, dont la position sociale leur semblait plus avantageuse que celle de son rival. Le mariage fut célébré il y a quatre ans.

« Les sieurs B… et D… étaient amis intimes. Quoique n'ayant ensemble aucun rapport d'intérêt, ils ne cessèrent pas de se voir. L'amour mutuel de B… et de Palmyre, devenue la dame D…, ne s'était nullement affaibli, et, comme ils s'efforçaient de le comprimer, il s'augmentait en raison même de la violence qu'on lui faisait. Pour essayer de l'éteindre, B… prit le parti de se marier. Il épousa une jeune femme possédant d'éminentes qualités, et il fit tout son possible pour l'aimer ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce moyen héroïque était impuissant à le guérir. Néanmoins, pendant quatre années, ni B… ni la dame D… ne manquèrent à leurs devoirs. Ce qu'ils eurent à souffrir ne saurait s'exprimer, car D…, qui aimait véritablement son ami, l'attirait toujours chez lui et, lorsqu'il voulait fuir, le contraignait à rester.

« Enfin, il y a quelques jours, rapprochés par une circonstance fortuite, les deux amants ne purent résister à la passion qui les entraînait l'un vers l'autre. A peine la faute était-elle commise, qu'ils en éprouvèrent le remords le plus cuisant. La jeune femme se jeta aux pieds de son mari dès qu'il fut rentré et lui dit en sanglotant :

« - Chassez-moi ! tuez-moi ! Je suis maintenant indigne de vous !

« Et, comme il restait muet d'étonnement et de douleur, elle lui raconta ses luttes, ses souffrances, tout ce qu'il lui avait fallu de courage

pour ne pas faillir plus tôt ; elle lui fit comprendre que, dominée par un illégitime amour, elle n'avait jamais cessé d'avoir pour lui le respect, l'estime, l'attachement dont il était digne.

« Au lieu de maudire, le mari pleurait. B… arriva au milieu de cette scène et fit une confession semblable. D… les releva tous deux et leur dit :

« - Vous êtes des cœurs loyaux et bons ; la fatalité seule vous a rendus coupables, j'ai lu dans le fond de votre pensée et j'y ai lu la sincérité. Pourquoi vous punirais-je d'un entraînement auquel toutes vos forces morales n'ont pu résister ? La punition est dans le regret que vous éprouvez. Promettez-moi de cesser de vous voir, et vous n'aurez rien perdu de mon estime ni de mon affection.

« Ces deux infortunés amants s'empressèrent de faire le serment qu'on leur demandait. La manière dont leurs aveux avaient été reçus par le sieur D… augmenta leur douleur et leurs remords. Le hasard leur ayant ménagé une entrevue qu'ils n'avaient pas cherchée, ils se firent part de l'état de leur âme et s'accordèrent à penser que la mort était le seul remède aux maux qu'ils éprouvaient. Ils résolurent de se faire mourir ensemble et de mettre à exécution ce projet le lendemain, le sieur D… devant être absent de son domicile une grande partie de la journée.

« Après avoir fait leurs derniers préparatifs, ils écrivirent une longue lettre dans laquelle ils disaient en substance :

« Notre amour est plus fort que toutes nos promesses. Nous pourrions encore, malgré nous, faiblir, succomber ; nous ne conserverons pas une existence coupable. Par notre expiation nous ferons voir que la faute que nous avons commise ne doit pas être attribuée à notre volonté, mais à l'égarement d'une passion dont la violence était au-dessus de nos forces. »

« Cette lettre touchante se terminait par une demande de pardon, et les deux amants imploraient comme une grâce d'être réunis dans le même tombeau.

« Lorsque le sieur D… rentra, un étrange et douloureux spectacle s'offrit à lui. Au milieu de l'épaisse vapeur s'exhalant d'un fourneau portatif rempli de charbon, les deux amants, couchés tout habillés sur le lit, étaient étroitement enlacés. Ils avaient cessé de vivre.

« Le sieur D… a respecté le dernier vœu des deux amants ; il a voulu qu'ils eussent part ensemble aux prières de l'Église et qu'au cimetière ils ne fussent pas séparés. »

M. le curé de Bonne-Nouvelle a cru devoir démentir, par un article

inséré dans plusieurs journaux, l'admission des deux corps dans son église, les règles canoniques s'y opposant.

Cette relation ayant été lue, comme sujet d'étude morale, à la Société spirite de Paris, deux Esprits en donnèrent l'appréciation suivante :

« Voilà pourtant l'ouvrage de votre société et de vos mœurs ! mais le progrès s'accomplira ; encore quelque temps et de semblables évènements ne se renouvelleront plus. Il en est de certains individus comme de certaines plantes que l'on met dans une serre ; elle manquent d'air, étouffent et ne peuvent répandre leur parfum. Vos lois et vos mœurs ont assigné des limites à l'expansion de certains sentiments, ce qui fait souvent que deux âmes douées des mêmes facultés, des mêmes instincts sympathiques, se rencontrent dans deux ordres différents, et, ne pouvant s'unir, se brisent dans leur ténacité à vouloir se trouver. De l'amour, qu'en avez-vous fait ? vous l'avez réduit au poids d'un rouleau de métal ; vous l'avez jeté dans une balance ; au lieu d'être roi, il est esclave ; d'un lien sacré vos mœurs ont fait une chaîne de fer dont les maillons écrasent et tuent ceux qui n'étaient point nés pour les river.

« Ah ! si vos sociétés marchaient dans la voie de Dieu, vos cœurs ne se consumeraient point à des flammes passagères, et vos législateurs n'eussent point été forcés de maintenir vos passions par des lois ; mais le temps marche, et la grande heure sonnera où vous pourrez vivre tous de la vraie vie, de la vie du cœur. Lorsque les battements du cœur ne seront plus comprimés par les froids calculs des intérêts matériels, vous ne verrez plus ces affreux suicides qui viennent de temps à autre jeter un démenti à vos préjugés sociaux. »

SAINT AUGUSTIN (*méd.*, M. Vézy).

« Les deux amants qui se sont suicidés ne peuvent encore vous répondre ; je les vois ; ils sont plongés dans le trouble et effrayés par le souffle de l'éternité. Les conséquences morales de leur faute les châtieront pendant des migrations successives où leurs âmes dépareillées se chercheront sans cesse et souffriront le double supplice du pressentiment et du désir. L'expiation accomplie, ils seront réunis pour toujours dans le sein de l'éternel amour. »

GEORGES (*méd.*, M. Costel).

Huit jours après, ayant consulté le guide spirituel du médium sur la possibilité de l'évocation de ces deux Esprits, il fut répondu : « Je vous ai dit la dernière fois que dans votre prochaine séance vous pourriez

les évoquer ; ils viendront à l'appel de mon médium, mais ils ne se verront pas : une nuit profonde les cache pour longtemps l'un à l'autre.

SAINT AUGUSTIN *(Médium,* M. Vézy.)

1. *Évocation de la femme.* - *R.* Oui, je me communiquerai, mais avec l'aide de l'Esprit qui est là, qui m'aide et m'impose.

2. Voyez-vous votre amant, avec lequel vous vous êtes suicidée ? - *R.* Je ne vois rien ; je ne vois pas même les Esprits qui rôdent avec moi dans le séjour où je suis. Quelle nuit ! quelle nuit ! et quel voile épais sur mon visage !

3. Quelle sensation avez-vous éprouvée lorsque vous vous êtes réveillée après votre mort ? - *R.* Étrange ; j'avais froid et je brûlais ; de la glace courait dans mes veines, et du feu était dans mon front ! Chose étrange, mélange inouï ! de la glace et du feu semblant m'étreindre ! Je pensais que j'allais succomber une seconde fois.

4. Éprouvez-vous une douleur physique ? - *R.* Toute ma souffrance est *là, et là*.

5. Que voulez-vous dire par *là et là ? - R. Là,* dans mon cerveau ; *là*, dans mon cœur.

Remarque. Il est probable que, si l'on eût pu voir l'Esprit, on l'aurait vu porter la main à son front et à son cœur.

6. Croyez-vous que vous serez toujours dans cette situation ? *R.* Oh ! toujours, toujours ! j'entends parfois des rires infernaux, des voix épouvantables qui me hurlent ces mots : Toujours ainsi !

7. Eh bien ! nous pouvons vous dire en toute assurance qu'il n'en sera pas toujours ainsi ; en vous repentant, vous obtiendrez votre pardon. - *R.* Qu'avez-vous dit ? Je n'entends pas.

8. Je vous répète que vos souffrances auront un terme que vous pourrez hâter par votre repentir, et nous vous y aiderons par la prière. - *R.* Je n'ai entendu qu'un mot et de vagues sons ; ce mot, c'est *grâce* ! Est-ce de *grâce* que vous avez-voulu parler ? Oh ! l'adultère et le suicide sont deux crimes trop odieux ! Vous avez parlé de grâce : c'est sans doute à l'âme qui passe à mes côtés, pauvre enfant qui pleure et qui espère.

Remarque. Une dame de la société dit qu'elle vient d'adresser à Dieu une prière pour cette infortunée, et que c'est sans doute ce qui l'a frappée ; qu'elle avait en effet mentalement imploré pour elle la *grâce* de Dieu.

9. Vous dites que vous êtes dans les ténèbres ; est-ce que vous ne nous voyez pas ? - *R.* Il m'est permis d'entendre quelques-uns des

mots que vous prononcez, mais je ne vois rien qu'un crêpe noir sur lequel se dessine, à de certaines heures, une tête qui pleure.

10. Si vous ne voyez pas votre amant, ne sentez-vous pas sa présence auprès de vous, car il est ici ? - *R*. Ah ! ne me parlez pas de lui, je dois l'oublier pour l'instant, si je veux que du crêpe s'efface l'image que j'y vois tracée.

11. Quelle est cette image ? - *R*. Celle d'un homme qui souffre, et dont j'ai tué l'existence morale sur la terre pour longtemps.

Remarque. L'obscurité, ainsi que le démontre l'observation des faits, accompagne très souvent le châtiment des Esprits criminels ; elle succède immédiatement à la mort, et sa durée, très variable selon les circonstances, peut être de quelques mois à quelques siècles. On conçoit aisément l'horreur d'une pareille situation dans laquelle le coupable n'entrevoit que ce qui peut lui rappeler sa faute et augmenter, par le silence, la solitude et l'incertitude où il est plongé, les anxiétés du remords.

En lisant ce récit on est tout d'abord disposé à trouver à ce suicide des circonstances atténuantes, à le regarder même comme un acte héroïque, puisqu'il a été provoqué par le sentiment du devoir. On voit qu'il en a été jugé autrement et que la peine des coupables sera longue et terrible pour s'être réfugiés volontairement dans la mort afin de fuir la lutte ; l'intention de ne pas manquer à leur devoir était honorable sans doute, et il leur en sera tenu compte plus tard, mais le vrai mérite eût consisté à vaincre l'entraînement, tandis qu'ils ont fait comme le déserteur qui s'esquive au moment du danger.

La peine des deux coupables consistera, comme on le voit, à se chercher longtemps sans se rencontrer, soit dans le monde des Esprits, soit dans d'autres incarnations terrestres ; elle est momentanément aggravée par l'idée que leur état présent croit durer toujours ; cette pensée faisant partie du châtiment, il ne leur a pas été permis d'entendre les paroles d'espérance que nous leur avons adressées. A ceux qui trouveraient cette peine bien terrible et bien longue, surtout si elle ne doit cesser qu'après plusieurs incarnations, nous dirons que sa durée n'est pas absolue, et qu'elle dépendra de la manière dont ils supporteront leurs épreuves futures, ce à quoi on peut les aider par la prière ; ils seront, comme tous les Esprits coupables, les arbitres de leur propre destinée. Cela ne vaut-il pas encore mieux que la damnation éternelle, sans espoir, à laquelle ils sont irrévocablement condamnés selon la doctrine de l'Église, qui les regarde tellement comme à jamais voués à l'enfer, qu'elle leur a refusé les dernières prières, sans doute comme inutiles ?

Certains catholiques reprochent au Spiritisme de ne pas admettre l'enfer ; certes non, il n'admet pas l'existence d'un enfer localisé, avec ses flammes, ses fourches et ses tortures corporelles renouvelées du Tartare des païens ; mais la position où il nous montre les Esprits malheureux n'en vaut guère mieux, avec cette différence radicale toutefois que la nature des peines n'a rien d'irrationnel, et que leur durée, au lieu d'être irrémissible, est subordonnée au repentir, à l'expiation et à la réparation, ce qui est à la fois plus logique et plus conforme à la doctrine de la justice et de la bonté de Dieu.

Le Spiritisme eût-il été un remède assez efficace dans le cas dont il s'agit pour prévenir ce suicide ? Cela n'est pas douteux. Il eût donné à ces deux êtres une confiance dans l'avenir qui aurait changé totalement leur manière d'envisager la vie terrestre et, par suite, leur eût donné la force morale qui leur a manqué. En supposant qu'ils aient eu foi en l'avenir, ce que nous ignorons, et que leur but en se tuant fût d'être plus vite réunis, ils auraient su, par tous les exemples analogues, qu'ils arriveraient à un résultat diamétralement opposé et se trouveraient séparés pour beaucoup plus longtemps qu'ils ne l'eussent été ici-bas, Dieu ne permettant pas qu'on soit récompensé pour avoir enfreint ses lois ; donc, certains de ne pas voir réaliser leurs désirs et de se trouver au contraire dans une position cent fois pire, leur propre intérêt les engageait à la patience.

Nous les recommandons aux prières de tous les Spirites, afin de leur donner la force et la résignation qui pourront les soutenir dans leurs nouvelles épreuves, et hâter ainsi le terme de leur châtiment.

Enseignements et dissertations spirites.

Union sympathique des âmes.

(Bordeaux, 15 février 1862. - Médium, madame H…)

D. - Tu m'as dit déjà plusieurs fois que nous nous réunirions pour ne plus nous séparer. Comment cela pourra-t-il se faire ? Est-ce que les réincarnations, même celles qui succèdent à celles de la terre, ne séparent pas toujours pour un temps plus ou moins long ?

R. - Je te l'ai dit : Dieu permet à ceux qui s'aiment sincèrement, et ont su souffrir avec résignation pour expier leurs fautes, de se réunir d'abord dans le monde des Esprits, où ils progressent ensemble, pour obtenir d'être réincarnés dans les mondes supérieurs. Ils peuvent donc,

s'ils le demandent avec ferveur, quitter les mondes spirites à la même époque, se réincarner dans les mêmes lieux, et, par un enchaînement de circonstances prévues à l'avance, se réunir par les liens qui conviendront le mieux à leur cœur.

Les uns auront demandé à être père ou mère d'un Esprit qui leur était sympathique, et qu'ils seront heureux de diriger dans la bonne voie en l'entourant des doux soins de la famille et de l'amitié. Les autres auront demandé la grâce d'être unis par le mariage et de voir s'écouler de nombreuses années de félicité et d'amour. Je parle du mariage entendu dans le sens de la réunion intime de deux êtres qui ne veulent plus se séparer ; mais le mariage, tel qu'il est compris sur votre terre, n'est pas connu dans les mondes supérieurs. Dans ces lieux de bonheur, de liberté et de joie, les liens sont de fleurs et d'amour ; et ne va pas croire qu'ils soient moins durables pour cela. Les cœurs seuls parlent et guident dans ces unions si douces. Unions libres et heureuses, mariages d'âme à âme devant Dieu, voilà la loi d'amour des mondes supérieurs ! Et les êtres privilégiés de ces contrées bénies, se croyant plus fortement liés par de semblables sentiments que ne le sont les hommes de la terre, qui foulent si souvent aux pieds les plus sacrés engagements, n'offrent pas le navrant spectacle d'unions troublées sans cesse par l'influence des vices, des passions mauvaises, de l'inconstance, de la jalousie, de l'injustice, de l'aversion, de tous ces horribles penchants qui conduisent au mal, au parjure et à la violation des serments les plus solennels. Eh bien ! ces mariages bénis par Dieu, ces unions si douces, sont la récompense de ceux qui, s'étant aimés profondément dans la souffrance, demandent au Seigneur juste et bon de continuer dans les mondes supérieurs à s'aimer encore, mais sans craindre une prochaine et affreuse séparation.

Et qu'y a-t-il là qui ne soit facile à comprendre et à admettre ? Dieu qui aime tous ses enfants, n'a-t-il pas dû créer, pour ceux qui s'en étaient rendus dignes, un bonheur aussi parfait que les épreuves avaient été cruelles ? Que pouvait-il accorder qui fût plus conforme au désir sincère de tout cœur aimant ? Y a-t-il, de toutes les récompenses promises aux hommes, quelque chose de semblable à cette pensée, à cet espoir, je pourrais dire à cette certitude : être réuni pour l'éternité aux êtres adorés ?

Crois-moi, fille chérie, nos secrètes aspirations, ce besoin mystérieux mais irrésistible d'aimer, d'aimer longtemps, d'aimer toujours, n'ont été placés par Dieu dans nos cœurs que parce que la promesse de l'avenir nous permettait ces douces espérances. Dieu ne nous fera pas

éprouver les douleurs de la déception. Nos cœurs veulent le bonheur, ils ne battent que pour les affections pures ; la récompense ne pouvait être que l'accomplissement parfait de nos rêves d'amour. De même que, pauvres Esprits souffrants destinés à l'épreuve, il nous a fallu demander et choisir même quelquefois l'expiation la plus cruelle, de même Esprits heureux, régénérés, nous choisissons encore, avec la nouvelle vie destinée à nous épurer davantage, la somme de bonheur dévolue à l'Esprit avancé. Voici, fille bien-aimée, un aperçu bien succinct des félicités futures. Nous aurons souvent l'occasion de revenir sur cet agréable sujet. Tu dois comprendre si la perspective de cet avenir me rend heureux, et s'il m'est doux de te confier mes espérances !

D. - Se reconnaît-on dans ces nouvelles et heureuses existences ?

R. - Si l'on ne s'y reconnaissait pas, le bonheur serait-il bien complet ? Ce pourrait être le bonheur, sans doute, puisque dans ces mondes privilégiés tous les êtres sont destinés à être heureux ; mais serait-ce bien la perfection du bonheur pour ceux qui, séparés brusquement à la plus belle époque de la vie, demandent à Dieu d'être réunis dans son sein ? Serait-ce la réalisation de nos rêves et de nos espérances ? Non, tu le penses comme moi. Si un voile était jeté sur le passé, il n'y aurait pas le suprême bonheur, l'ineffable joie de se revoir après les tristesses de l'absence et de la séparation ; il n'y aurait pas, ou du moins on l'ignorerait, cette ancienneté d'affection qui resserre davantage les liens. De même que sur votre terre deux amis d'enfance aiment à se retrouver dans le monde, dans la société, et se recherchent bien plus que si leurs relations ne dataient que de quelques jours, de même les Esprits qui ont mérité la faveur inappréciable de se rejoindre dans les mondes supérieurs sont doublement heureux et reconnaissants envers Dieu de cette nouvelle rencontre qui répond à leurs vœux les plus chers.

Les mondes placés au-dessus de la terre, dans les degrés de la perfection, sont comblés de toutes les faveurs qui peuvent contribuer à la félicité parfaite des êtres qui les habitent ; le passé ne leur est pas caché, car le souvenir de leurs anciennes souffrances, de leurs erreurs rachetées au prix de bien des maux, et celui plus vif encore de leurs sincères affections, leur font trouver mille fois plus douce cette nouvelle vie, et les garantissent des fautes auxquelles ils pourraient, peut-être, par un reste de faiblesse, se laisser aller quelquefois. Ces mondes sont pour l'homme le paradis terrestre destiné à le conduire au paradis divin.

Remarque. - On se méprendrait étrangement sur le sens de cette communication si l'on y voyait la critique des lois qui régissent le mariage et la sanction des unions éphémères extra-officielles. En fait de

lois, les seules qui soient immuables sont les lois divines ; mais les lois humaines, devant être appropriées aux mœurs, aux usages, aux climats, au degré de civilisation, sont essentiellement mobiles, et il serait très fâcheux qu'il en fût autrement, et que les peuples du dix-neuvième siècle fussent enchaînés à la même règle qui régissait nos pères ; donc si les lois ont changé de nos pères à nous, comme nous ne sommes pas arrivés à la perfection, elles devront changer de nous à nos descendants. Toute loi, au moment où elle est faite, a sa raison d'être et son utilité, mais il se peut que, bonne aujourd'hui, elle ne le soit plus demain. Dans l'état de nos mœurs, de nos exigences sociales, le mariage a besoin d'être réglementé par la loi, et la preuve que cette loi n'est pas absolue, c'est qu'elle n'est pas la même dans tous les pays civilisés. Il est donc permis de penser que, dans les mondes supérieurs, où il n'y a pas les mêmes intérêts matériels à sauvegarder, où le mal n'existe pas, c'est-à-dire d'où les mauvais Esprits incarnés sont exclus, où, par conséquent, les unions sont le résultat de la sympathie et non d'un calcul, les conditions doivent être différentes ; mais ce qui est bon chez eux pourrait être très mauvais chez nous.

Il faut en outre considérer que les Esprits se dématérialisent à mesure qu'ils s'élèvent et s'épurent ; ce n'est que dans les rangs inférieurs que l'incarnation est matérielle ; pour les Esprits supérieurs il n'y a plus d'incarnation matérielle, et par conséquent plus de procréation, car la procréation est pour le corps et non pour l'Esprit. Une affection pure est donc le seul but de leur union, et pour cela, pas plus que pour l'amitié sur la terre, il n'est besoin de la sanction des officiers ministériels.

Une tuile.

(Société spirite de Paris. - Médium, madame C.)

Un homme passe dans la rue, une tuile tombe à ses pieds, et il dit : « Quelle chance ! un pas de plus et j'étais tué. » C'est généralement le seul remerciement qu'il adresse à Dieu. Cependant ce même homme, à peu de temps de là, tombe malade et meurt dans son lit. Pourquoi donc a-t-il été préservé de la tuile pour mourir quelques jours après comme tout le monde ? C'est le hasard, dira l'incrédule, comme lui-même a dit : Quelle chance ! A quoi donc lui a servi d'échapper au premier accident puisqu'il a succombé au second ? dans tous les cas, si la chance l'a favorisé, sa faveur n'a pas été de longue durée.

A cette question, le Spirite répond : A chaque instant vous échappez à des accidents qui vous mettent, comme on dit, à deux doigts de la mort ; n'y voyez-vous donc pas un avertissement du ciel pour vous

prouver que votre vie tient à un fil, que vous n'êtes jamais sûr aujourd'hui de vivre demain ; et qu'ainsi vous devez toujours être prêts à partir. Mais, que faites-vous quand vous devez entreprendre un long voyage ? vous faites vos dispositions, vous arrangez vos affaires, vous vous munissez de provisions et des choses nécessaires pour la route ; vous vous débarrassez de tout ce qui pourrait vous gêner et retarder votre marche ; si vous connaissez le pays où vous allez, et si vous y avez des amis et des connaissances, vous partez sans crainte, certain d'y être bien reçu ; dans le cas contraire, vous étudiez la carte de la contrée et vous vous procurez des lettres de recommandation. Supposez que vous soyez obligés d'entreprendre ce voyage du jour au lendemain, vous n'aurez pas le temps de faire vos préparatifs, tandis que, si vous êtes prévenu longtemps à l'avance, vous aurez tout disposés pour votre utilité et votre agrément.

Eh bien ! tous les jours vous êtes exposés à entreprendre le plus grand, le plus important des voyages, celui que vous devez faire inévitablement, et cependant vous n'y songez pas plus que si vous deviez rester à perpétuité sur la terre ! Dieu, dans sa bonté, a pourtant soin de vous en avertir par les nombreux accidents auxquels vous échappez, et vous n'avez pour lui que cette parole : Quelle chance !

Spirites ! vous savez quels sont les préparatifs que vous devez faire pour ce grand voyage qui a pour vous des conséquences bien autrement importantes que tous ceux que vous entreprenez ici-bas, car, de la manière dont il s'accomplira, dépend votre bonheur futur. La carte qui doit vous faire connaître le pays où vous allez entrer, c'est l'initiation aux mystères de la vie future ; par là, ce pays ne sera pas nouveau pour vous ; vos provisions sont les bonnes actions que vous aurez accomplies et qui vous serviront de passeport et de lettres de recommandation. Quant aux amis que vous y trouverez, vous les connaissez. Ce dont vous devez vous débarrasser, ce sont les mauvais sentiments, car malheur à celui que la mort surprendrait la haine dans le cœur : il serait comme une personne qui tomberait à l'eau avec une pierre au cou, qui l'entraînerait dans le gouffre ; les affaires que vous devez mettre en ordre, c'est le pardon à accorder à ceux qui vous ont offensés ; ce sont les torts ; que vous avez pu avoir envers votre prochain et qu'il faut vous hâter de réparer, afin d'en emporter vous-mêmes le pardon, car les torts sont les dettes dont le pardon est la quittance. Hâtez-vous donc, car l'heure du départ peut sonner d'un moment à l'autre et ne point vous laisser le temps de la réflexion.

Je vous dis en vérité, la tuile qui tombe à vos pieds est le signal qui vous avertit d'être toujours prêts à partir au premier appel, afin que vous ne soyez pas pris au dépourvu.

L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

César, Clovis et Charlemagne.

(Société Spirite de Paris, 24 janvier 1862 ; sujet proposé. – Médium M. A. Didier.)

Cette question n'est pas seulement une question matérielle, mais bien aussi très spiritualiste. Avant d'aborder le point principal, il en est un dont nous parlerons en premier lieu Qu'est-ce que la guerre ? La guerre, répondrons-nous d'abord, est permise par Dieu, puisqu'elle existe, qu'elle a toujours existé et qu'elle existera toujours. On a tort, dans l'éducation de l'intelligence, de ne voir dans César qu'un conquérant, dans Clovis que l'homme barbare, dans Charlemagne qu'un despote dont le rêve insensé voulait fonder un empire immense. Eh ! mon Dieu ! comme on le dit généralement, les conquérants sont eux-mêmes les jouets de Dieu. Comme leur audace, leur génie les à fait parvenir au premier rang, ils ont vu autour d'eux non seulement des hommes armés, mais des idées, des progrès, des civilisations qu'il fallait lancer chez les autres nations ; ils sont partis, comme César, pour porter Rome dans Lutèce ; comme Clovis, pour porter les germes d'une solidarité monarchique ; comme Charlemagne, pour faire rayonner le flambeau du christianisme chez des peuples aveugles, chez des nations déjà corrompues par les hérésies des premiers âges de l'Église. Or, voici ce qui est arrivé : César, le plus égoïste de ces trois grands génies, fait servir la tactique militaire, la discipline, la loi, en un mot, pour les importer dans les Gaules ; à la suite de ses armées, l'idée immortelle suivait, et les peuplades vaincues et indomptables subissaient le joug de Rome, il est vrai, mais devenaient provinces romaines. L'orgueilleuse Marseille aurait-elle existé sans Rome ? Lugdunum et tant d'autres villes célèbres dans les annales devinrent des centres immenses, foyers de lumière pour les sciences, les lettres et les arts. César est donc un grand propagateur, un de ces hommes universels qui se servent de l'homme pour civiliser l'homme, un de ces hommes qui sacrifient les hommes au profit de l'idée.

Le rêve de Clovis fut d'établir une monarchie, des bases, une règle pour son peuple ; mais comme la grâce du christianisme ne l'éclairait pas encore, il fut propagateur barbare. Nous devons l'envisager dans sa conversion : Imagination active, fiévreuse, belliqueuse, il vit dans sa victoire sur les Visigoths un gage de la protection de Dieu ; et, sûr désormais d'être toujours avec lui, il se fit baptiser. Voilà, donc le baptême qui se propage dans les Gaules, et le christianisme qui se répand de plus en plus. C'est le moment de dire, avec Corneille, Rome n'était plus Rome. Les barbares envahissaient le monde romain.

Après le saccagement de toutes les civilisations ébauchées par les Romains, voilà qu'un homme rêve de répandre sur le monde, non plus les

mystères et le prestige du Capitole, mais les formidables croyances d'Aix-la-Chapelle ; voilà un homme qui est ou se croit avec Dieu. Un culte odieux, rival du christianisme, occupe encore les barbares ; Charlemagne fond sur ces peuples, et Witikind, après des luttes et des victoires balancées, se soumet enfin humblement et reçoit le baptême.

Certes, voilà un immense tableau que celui où se déroulent tant de faits, tant de coups de la Providence, tant de chutes et tant de victoires ; mais quelle en est la conclusion ? L'idée, s'universalisant, se propageant de plus en plus, ne s'arrêtant ni aux démembrements des familles, ni aux découragements des peuples, et ayant pour but partout l'implantation de la croix du Christ sur tous les points de la terre, n'est-ce pas là un fait spiritualiste immense ? Il faut donc regarder ces trois hommes comme de grands propagateurs qui, par ambition ou par croyance, ont avancé la lumière dans l'Occident, quand l'Orient succombait dans son enivrante paresse et dans son inactivité. Or, la terre n'est pas un monde où le progrès se fasse vite, et par les voies de la persuasion et de la mansuétude ; ne vous étonnez donc pas qu'il faille souvent prendre l'épée au lieu de la croix. LAMENNAIS.

Demande. - Vous avez dit que la guerre existera toujours ; cependant il semble que le progrès moral, en en détruisant les causes, les fera cesser.

Réponse. - Elle existera toujours, en ce sens qu'il y aura toujours des luttes ; mais les luttes changeront de forme. Le Spiritisme, il est vrai, doit répandre sur le monde la paix et la fraternité ; mais, vous le savez, si le bien triomphe, il y aura néanmoins toujours lutte. Le Spiritisme fera évidemment et de mieux en mieux comprendre la nécessité de la paix ; mais le mal veille toujours ; il faudra longtemps encore, sur la terre, combattre pour le bien ; seulement ces luttes deviendront de plus en plus rares.

(Même sujet. - Médium, M. Leymar.)

L'influence des hommes de génie sur l'avenir des peuples est incontestable ; ils sont entre les mains de la Providence des instruments pour hâter les grandes réformes qui, sans eux, n'arriveraient qu'à la suite des temps ; ce sont eux qui sèment les germes des idées nouvelles ; et le plus souvent ils reviennent quelques siècles plus tard sous d'autres noms continuer ou compléter l'œuvre commencée par eux.

César, cette grande figure de l'antiquité, nous représente le génie de la guerre, la loi organisée. Les passions poussées par lui à l'extrême, la société romaine en est profondément ébranlée ; elle change de face,

et dans son évolution tout se transforme autour d'elle. Les peuples sentent changer leur ancienne constitution ; une loi implacable, celle de la force, unit ce qui devait ne pas se séparer selon l'époque où César vivait. Sous sa main triomphante les Gaules se transforment, et après dix ans de combats constituent une puissante unité. Mais de cette époque date la décadence romaine. Poussée à l'excès, cette puissance qui faisait trembler le monde commettait les fautes de la puissance extrême. Tout ce qui grandit en dehors des proportions assignées par Dieu doit tomber de même. Ce grand empire fut envahi par une nuée peuples sortis de contrées inconnues alors ; la renommée avait apporté avec les armes de César les idées nouvelles dans les pays du Nord, qui fondirent sur lui comme sur un torrent. Voyez-les, ces tribus barbares, se lancer avec rapacité sur ces provinces où le soleil était meilleur, le vin si doux, les femmes si belles ; elles traversent les Gaules, les Alpes, les Pyrénées pour aller fonder partout de puissantes colonies, et désagréger ce grand corps appelé empire romain. Le génie seul de César avait suffi pour porter sa nation au faîte de la puissance ; de lui date l'époque de rénovation où tous les peuples se confondent, se ruant les uns sur les autres pour chercher d'autres cohésions, d'autres éléments ; et pendant plusieurs siècles quelle haine entre ces peuplades ! quels combats ! que de crimes ! que de sang ! BARBARET.

Clovis devait, sous sa main barbare, être le point de départ d'une ère nouvelle pour les peuples. Il obéissait à la coutume, et pour former une nation, il ne reculait devant aucun moyen. Il la formait avec le poignard et l'astuce ; il créait un nouvel élément en adoptant le baptême, en initiant ses rudes soldats aux croyances nouvelles ; et cependant, après lui, tout allait à la dérive, malgré l'idée, malgré le christianisme. Il fallait Charles Martel, Pépin, puis Charlemagne.

Saluons cette figure puissante, cette énergique nature qui sait, nouveau César, réunir en un faisceau tous ces peuples dispersés, changer les idées et donner une forme à ce chaos. Charlemagne, c'est la grandeur dans la guerre, dans la loi, dans la politique, dans la moralité naissante qui devait fusionner les peuples et leur donner l'intuition de la conservation, de l'unité, de la solidarité. De lui datent les grands principes qui ont formé la France ; de lui datent nos lois et nos sciences appliquées. Transformateur, il était marqué par la Providence pour être le trait d'union entre César et l'avenir. Aussi l'appelle-t-on le Grand, parce que, s'il employa des moyens exécutifs terribles, c'était pour donner une forme, une pensée unique à cette réunion de peuples barbares qui ne pouvaient obéir qu'à ce qui était puissant et fort.

BARBARET.

Nota. - Ce nom étant inconnu, on prie l'Esprit de vouloir bien donner quelques renseignements sur sa personne.

Je vivais sous Henri IV ; j'étais un humble parmi tous. Perdu dans ce Paris où l'on oublie si bien celui qui se cache et ne cherche que l'étude, je me plaisais à être seul, à lire, à commenter à ma manière. Pauvre, je travaillais, et le labeur de chaque jour me donnait cette joie ineffable qu'appelle la liberté. Je copiais des livres, et faisais ces merveilleuses vignettes, prodiges de patience et de savoir, qui ne donnaient que le pain et l'eau à toute ma patience. Mais j'étudiais, j'aimais mon pays et je cherchais la vérité dans la science ; je m'occupais d'histoire, et pour ma France bien-aimée j'aurais voulu la liberté ; j'aurais voulu toutes les aspirations que rêvait mon humilité. Depuis, je suis dans un monde meilleur, et Dieu m'a récompensé de mon abnégation en me donnant cette tranquillité d'esprit où toutes les obsessions du corps sont absentes, et je rêve pour mon pays, pour le monde entier, notre pays à nous, l'amour et la liberté.

Je viens souvent vous voir et vous entendre ; j'aime vos travaux, j'y participe de tout mon être ; je vous désire parfaits et satisfaits dans l'avenir. Puissiez-vous être heureux, comme je le désire ; mais vous ne le deviendrez complètement qu'en vous dépouillant du vieux vêtement que depuis trop longtemps revêt le monde entier : je parle de l'égoïsme. Étudiez le passé, l'histoire de votre pays, et vous apprendrez plus avec les souffrances de vos frères qu'avec toute autre science.

Vivre, c'est savoir, c'est aimer, c'est s'entraider. Allez donc, et faites selon votre Esprit ; Dieu est là qui vous voit et vous juge.

BARBARET.

AVIS

Il nous a été adressé un manuscrit assez volumineux, intitulé : L'AMOUR, *révélations de l'Esprit du 3° ordre de la série angélique au frère P. Montani*. Cet envoi n'étant accompagné d'aucune lettre, nous ignorons quelle est la personne à qui nous en sommes redevable. Si ce numéro lui tombe sous les yeux, nous le prierons de vouloir bien se faire connaître afin que nous puissions l'en remercier. Nous dirons, en attendant, que ce travail renferme d'excellentes choses, et qu'il est basé sur la plus saine morale et sur les principes fondamentaux du Spiritisme ; mais à côté de cela il y a des théories hasardées sur divers points et qui pourraient donner lieu à une critique fondée ; nous ne saurions, pour notre part, accepter tout ce qu'il contient, et nous verrions de l'inconvénient à le publier sans modifications.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et Ce rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 8. AOÛT 1862.

Conférences de M. Trousseau, professeur à la faculté de médecine,

Faites à l'association polytechnique pour l'enseignement gratuit des ouvriers, les 18 *et* 25 *mai* 1862 (broch. in-8°).

Si l'on a inutilement usé les cornes du diable pour renverser le Spiritisme, voici du renfort qui arrive aux adversaires : c'est M. le docteur Trousseau qui vient donner le coup de grâce aux Esprits. Malheureusement, si M. Trousseau ne croit pas aux Esprits, il ne croit guère plus au diable ; mais peu importe l'auxiliaire pourvu qu'il batte l'ennemi. Ce nouveau champion va sans doute dire à ce sujet le dernier mot de la science ; c'est le moins qu'on puisse attendre d'un homme si haut placé par son savoir. En attaquant les idées nouvelles, il ne voudra pas laisser un argument sans réplique ; il ne voudra pas qu'on puisse l'accuser de parler d'une chose qu'il ne connaît pas ; il va sans doute prendre un à un tous les phénomènes, les scruter, les analyser, les commenter, les expliquer, les démolir, en démontrant par *a* plus *b* que ce sont des illusions. Ah ! Spirites, tenons ferme ! Si M.Trousseau n'était pas un savant ou n'était qu'un demi-savant, il pourrait bien oublier quelque chose ; mais un savant entier ne voudra pas laisser la besogne à moitié faite ; en général habile, il voudra la victoire complète. Ecoutons et tremblons !

Après une tirade sur les gens qui se laissent prendre à l'amorce il s'exprime ainsi :

« C'est que vraiment les gens capables de juger en quoi que ce soit ne sont pas les plus nombreux. M. de Sartines voulait envoyer au Fort-l'Évêque un charlatan qui débitait son orviétan sur le Pont-Neuf et fai-

sait de belles affaires. Il le fit venir et lui dit : « Maraud, comment fais-tu pour attirer tant de monde et gagner tant d'argent ? » L'homme répondit : « Monseigneur, combien croyez-vous qu'il passe de gens sur le Pont-Neuf chaque jour ? - Je ne sais pas. - Je vais vous le dire : dix mille à peu près. Combien pensez-vous qu'il y ait de gens d'esprit dans ce nombre ? - Oh ! oh ! cent peut-être, dit M. de Sartines. - C'est beaucoup, mais je vous les laisse, et je prends les neuf mille neuf cents autres pour moi. »

« Le charlatan était trop modeste, et M. de Sartines trop sévère pour la population parisienne. A coup sûr plus de cent personnes intelligentes traversaient le Pont-Neuf, et les plus intelligentes peut-être s'arrêtaient devant les tréteaux du marchand d'orviétan avec autant de confiance que la foule ; car, messieurs, je dirai que les classes élevées subissent l'influence du charlatanisme.

« Parmi nos sociétés savantes, je citerai l'Institut ; je citerai la section de l'Académie des sciences qui renferme assurément l'élite des savants de notre pays ; de ces savants, il s'en trouve bien vingt qui s'adressent aux charlatans. »

Preuve évidente de la grande confiance qu'ils ont dans le savoir de leurs confrères, puisqu'ils leur préfèrent des charlatans.

« Ce sont gens de grand mérite, il est vrai ; seulement, de ce qu'ils sont des mathématiciens, des chimistes ou des naturalistes éminents, ils en concluent qu'ils sont très forts médecins, et alors ils se croient parfaitement capables de juger les choses qu'ils ignorent complètement. »

Si cela prouve en faveur de leur science, cela ne prouve guère en faveur de leur modestie et de leur jugement. On a lancé force traits satiriques contre les savants de l'Institut : nous n'en connaissons pas de plus mordant. Il est donc probable que le professeur, joignant l'exemple au précepte, ne parlera que de ce qu'il sait.

« Chez nous, nous avons quelquefois cette modestie que, quand nous ne sommes que médecins, si l'on nous propose de grands théorèmes de mathématiques ou de mécanique, nous avouons que nous ne savons pas, nous déclinons notre compétence ; mais les vrais savants ne déclinent jamais leur compétence en rien, surtout en ce qui regarde la médecine. »

Puisque les médecins déclinent leur compétence sur ce qu'ils ne savent pas, cela nous est une garantie que M. Trousseau ne traiterait pas, dans une leçon publique surtout, les questions qui se rattachent à la psychologie, sans être

profondément versé sur ces matières. Ces connaissances lui fourniront sans doute des arguments irrésistibles pour appuyer son jugement.

« Les empiriques, chose triste à dire, ont toujours beaucoup d'accès auprès des gens d'esprit. J'ai eu l'extrême honneur d'être l'ami intime de l'illustre Béranger.

« En 1848, il avait une petite ophtalmie pour laquelle Mr. Bretonneau lui avait conseillé un collyre. Cette ophtalmie guérit ; mais, comme Béranger lisait et travaillait beaucoup, comme il était un peu dartreux, l'ophthalmie revint ; alors il s'adressa à un prêtre polonais qui guérissait les maladies des yeux avec un remède secret. A cette époque-là, j'étais président, à la Faculté, du jury chargé des examens des officiers de santé. Comme le prêtre polonais avait eu maille à partir avec la police, parce qu'il avait crevé quelques yeux, il voulut se mettre en règle. Dans ce but, il alla trouver Béranger et lui demanda si, par son influence, il pourrait se faire recevoir officier de santé, afin d'être en mesure de traiter les yeux et d'éborgner les gens tout à son aise. »

Puisque Béranger avait été guéri par M. Bretonneau, pourquoi s'adressait-il à un autre ? Il est assez naturel d'avoir plus de confiance dans celui qui nous a guéri, qui a l'expérience de notre tempérament, qu'en un étranger.

Le diplôme est en effet un sauf-conduit qui ne permet pas seulement aux officiers de santé d'éborgner les gens, mais aux docteurs de les tuer sans remords et sans responsabilité. C'est sans doute pourquoi leurs savants confrères, ainsi que l'avoue M. Trousseau, sont si portés à s'adresser aux empiriques et aux charlatans.

« Béranger vint me trouver et me dit : « Mon ami, rendez-moi un grand service ; tâchez de faire recevoir ce pauvre diable ; il ne s'occupe que des maladies des yeux, et quoique les examens des officiers de santé comprennent toutes les branches de l'art de guérir, ayez de l'indulgence, de la mansuétude ; c'est un réfugié, et puis il m'a guéri : c'est la meilleure des raisons. Je lui répondis : « Envoyez-moi votre homme. » Le prêtre polonais vint chez moi. « Vous m'êtes recommandé, lui dis-je, par un homme que je tiens singulièrement à obliger ; c'est le plus cher de mes amis ; en outre, c'est Béranger, ce qui vaut encore mieux. Deux de mes collègues, à qui j'en ai parlé, et moi, sommes très décidés à faire ce qui sera possible ; seulement nos examens sont publics, et il serait peut-être bon de cacher un peu les oreilles, c'est bien le moins. » J'ajoutai : « Voyons, je serai bon prince ; je prendrai l'examen d'anatomie, et il ne vous sera pas difficile de savoir l'anatomie aussi bien que moi : je vous interrogerai sur l'œil. »

Notre homme parut déconcerté. Je continuai : « Vous savez ce que c'est que l'œil ? - Très bien. - Vous savez qu'il y a une paupière ? – Oui. - Vous avez l'idée de ce que c'est qu'une cornée ?… » Il hésite. « La prunelle ? - Ah ! Monsieur, la prunelle, je connais bien cela. Savez-vous ce que c'est que le cristallin, l'humeur vitrée, la rétine ? – Non, monsieur ; à quoi ça me servirait-il ? Je ne m'occupe que des maladies des yeux ? » Je lui dis : « Ça sert à quelque chose, et je vous assure qu'il serait presque nécessaire de vous douter qu'il y a un cristallin, si surtout vous voulez, comme vous le faites quelquefois, à ce qu'il paraît, opérer des cataractes. - Je n'en opère pas. - Mais si la fantaisie vous prenait d'en extraire une… » Je ne pus sortir de là. Ce malheureux voulait exercer l'art de l'oculistique, sans avoir la plus petite notion de l'anatomie de l'œil. »

Il est en effet difficile de se montrer moins exigeant pour donner à ce malheureux le droit d'éborgner les gens légalement. Il paraît cependant qu'il ne faisait point d'opération - il est vrai que la fantaisie aurait pu lui en prendre - et qu'il était tout simplement possesseur d'un remède pour guérir les ophtalmies et dont l'application, tout empirique, ne requiert pas de connaissances spéciales, car ce n'est pas là ce qu'on appelle pratiquer l'art de l'oculistique. A notre avis, il était plus important de s'assurer si le remède ne contenait rien d'offensif ; il avait guéri Béranger, c'était une présomption favorable, et dans l'intérêt de l'humanité il pouvait être utile d'en permettre l'usage. Cet homme aurait pu avoir les connaissances anatomiques exigées et obtenir son diplôme, ce qui n'eût pas rendu le remède bon s'il eût été mauvais ; et pourtant, grâce à ce diplôme, cet homme aurait pu le débiter en toute sécurité, quelque dangereux qu'il fût. Jésus-Christ, qui guérissait les aveugles, les sourds, les muets et les paralytiques, n'en savait probablement pas plus que lui en fait d'anatomie ; et M. Trousseau lui eût incontestablement refusé le droit de faire des miracles. Que d'amendes il eût payées de nos jours s'il n'avait pu guérir sans diplôme !

Tout ceci n'a guère de rapport avec les Esprits, mais ce sont les prémisses de l'argument sous lequel il va écraser leurs partisans.

« J'allai trouver Béranger et lui racontai la chose. Béranger s'écria : « Mais ce pauvre homme !… »

Il est probable qu'il se dit en lui-même : *Et pourtant il m'a guéri* ! - Loin de nous de faire ici l'apologie des charlatans et des marchands d'orviétan ; nous voulons seulement dire qu'il peut y avoir des remèdes efficaces en dehors des formules du Codex ; que les sauvages, qui ont des secrets infaillibles contre la morsure des serpents, ne connaissent pas la théorie de la circulation du sang, ni la différence du sang veineux et du sang artériel. Nous voudrions savoir si M. Trousseau, mordu par un crotale ou un trigonocéphale, refuserait leurs secours parce qu'ils n'ont pas de diplôme.

Dans un prochain article nous parlerons spécialement des différentes catégories de médiums guérisseurs, qui paraissent se multiplier depuis quelque temps.

« Je lui dis : « Mon cher Béranger, je suis votre médecin depuis huit ans ; je vais vous demander des honoraires aujourd'hui. – Et quels honoraires ? – Vous allez me faire une chanson que vous me dédierez, mais c'est moi qui donne le refrain. – Oui-da !… et ce refrain ? - *Ah ! que les gens d'esprit sont bêtes !* » – Ce fut une histoire entendue désormais entre nous, et il ne me parla plus de son prêtre polonais. N'est-il pas triste de voir un homme comme Béranger, à qui je racontai de telles choses, ne pas comprendre que son protégé pouvait faire beaucoup de mal, et était absolument incapable de faire quoi que ce fût d'utile pour les maladies les plus simples des yeux. »

Il paraît que Béranger n'était pas très convaincu de l'infaillibilité des docteurs diplômés, et pouvait prendre sa part du refrain :

Ah ! que les gens d'esprit sont bêtes !

« Vous le voyez, Messieurs les gens intelligents se laissent prendre les premiers. Rappelez-vous ce qui se passait à la fin du siècle dernier. - Un empirique allemand emploie l'électricité, mal connue encore à cette époque. Il soumet à l'action du fluide quelques femmes vaporeuses ; il se produit de petits accidents nerveux, qu'il attribue à un fluide émané de lui ; il établit une théorie bizarre qu'on appelait à cette époque le *mesmérisme*. Il vient à Paris ; il s'établit place Vendôme, au centre du grand Paris, et là les gens les plus riches, les gens de la plus haute aristocratie de la capitale, viennent se ranger autour du baquet de *Mesmer*. Je ne saurais vous dire combien de guérisons ont été attribuées à Mesmer, qui est d'ailleurs l'inventeur ou l'importateur, chez nous, de cette merveille que l'on appelle le somnambulisme, c'est à dire de l'une des *plus honteuses plaies de l'empirisme*.

« Que vous dirai-je en en effet du somnambulisme ? des filles hystériques, le plus souvent perdues, s'accouplent à quelque charlatan famélique, et les voilà simulant l'extase, la catalepsie, le sommeil, et débitant, avec l'assurance la plus bouffonne, plus d'inepties qu'on n'en saurait imaginer, inepties bien payées, inepties bien acceptées, crues avec une foi bien plus robuste que les conseils du praticien le plus éclairé. »

A quoi sert d'être intelligent puisque ceux qui le sont se laissent prendre les premiers ? Que faut-il pour ne pas se laisser prendre ? être savant ? – Non. – Être membre de l'Institut ? – Non, puisque bon nombre ont la faiblesse de préférer les charlatans à leurs confrères ; c'est M. Trousseau qui nous l'apprend. - Être médecin ? - Pas davantage, car bon nombre aussi donnent dans l'absurdité du magnétisme. - Que faut-il donc pour avoir le sens commun ? - Être M. Trousseau.

M. Trousseau est sans doute libre de dire son opinion, de croire ou de ne

pas croire au somnambulisme ; mais n'est-ce dépasser les bornes des convenances de traiter toutes les somnambules de *filles perdues accouplées à des charlatans ?* Qu'il y ait des abus en cela comme en toute chose, c'est inévitable, et la médecine officielle elle-même n'en est pas exempte ; sans doute il y a des simulacres de somnambulisme, mais parce qu'il y a de faux dévots, est-ce à dire qu'il n'y ait pas de vraie dévotion ? M. Trousseau ignore que parmi les somnambules de profession il y a des femmes mariées fort respectables ; que le nombre de celles qui ne se mettent point en évidence est beaucoup plus grand ; qu'il y en a dans les familles les plus honorables et le plus haut placées ; que de nombreux médecins, bien et dûment diplômés, d'un savoir incontestable, se font aujourd'hui les champions avoués du magnétisme, qu'ils emploient avec succès dans une foule de cas rebelles à la médecine ordinaire. Nous ne chercherons point à faire revenir M. Trousseau de son opinion en lui prouvant l'existence du magnétisme et du somnambulisme, car il est probable que ce serait peine perdue ; cela sortirait d'ailleurs de notre cadre ; mais nous dirons que si la raillerie et le sarcasme sont des armes peu dignes de la science, il est plus indigne encore à elle de traîner dans la boue une science aujourd'hui répandue dans le monde entier, reconnue et pratiquée par les hommes les plus honorables, et de jeter à ceux qui la professent l'insulte la plus grossière qu'on puisse trouver dans le vocabulaire de l'injure. On ne peut que regretter d'entendre des expressions d'une telle trivialité et faites pour inspirer le dégoût, descendre de la chaire enseignante.

Vous vous étonnez que des inepties, comme il vous plaît de les appeler, soient crues avec une foi bien plus robuste que les conseils du praticien le plus éclairé ; la raison en est dans l'innombrable quantité d'erreurs commises par les praticiens les plus éclairés, et dont nous ne citerons que deux exemples.

Une dame de notre connaissance avait un enfant de quatre à cinq ans, atteint d'une tumeur au genou, par suite d'une chute. Le mal devint tellement grave qu'elle crut devoir consulter une célébrité médicale, qui déclara l'amputation indispensable et urgente pour la vie de l'enfant. La mère était somnambule ; ne pouvant se décider à cette opération dont le succès était douteux, elle entreprit de le soigner elle-même. Au bout d'un mois la guérison était complète. Un an après elle alla, avec son enfant gros et bien portant, voir le médecin et lui dit : « Voilà l'enfant qui, selon vous, devait mourir si on ne lui coupait la jambe. - Que voulez-vous, dit-il, la nature a des ressources si imprévues ! »

L'autre fait nous est personnel. Il y a une dizaine d'années je devins presque aveugle, au point de ne pouvoir ni lire ni écrire, et de ne pas reconnaître une personne à qui je donnais la main. Je consultai les notabilités de la science, entre autres le docteur L…, professeur de clinique pour les maladies des yeux ; après un examen très attentif et très consciencieux, il déclara que j'étais atteint d'une amaurose et que je n'avais qu'à me résigner. J'allai voir une somnambule qui me dit que ce n'était point une amaurose, mais une apoplexie sur les yeux, qui pourrait dégénérer en amaurose si on ne la soignait convenablement ; elle déclara répondre de la guérison. Dans quinze jours, dit-elle, vous éprouverez une légère amélioration ; dans un mois vous commencerez à voir, et dans deux ou trois mois il n'y paraîtra plus. Tout se passa comme elle l'avait prévu, et ma vue est complètement rétablie.

M. Trousseau poursuit :

« De nos jours encore, vous avez vu un Américain qui évoque les Esprits, fait parler Socrate, Voltaire, Rousseau, Jésus-Christ, qui l'on

veut ! Il les fait parler, en quels lieux ? Dans les bouges de quelques ivrognes ? »

Le choix des expressions du professeur est vraiment remarquable.

«Non, il les fait parler dans les palais, au sénat, dans les salons les plus aristocratiques de Paris. Et il y a d'honnêtes gens qui disent : « Mais je l'ai vu ; j'ai reçu un soufflet d'une main invisible ; la table est montée au plafond ! » Ils vous le disent et le répètent. Et les Esprits frappeurs sont restés pendant sept ou huit mois en possession d'étonner les hommes, d'épouvanter les femmes, de leur donner des attaques de nerfs. Cette stupidité qui n'a pas de nom, cette stupidité que l'homme le plus grossier aurait honte d'accepter, a été acceptée par des gens éclairés, mais plus encore peut-être par les classes élevées de la société de Paris. »

M. Trousseau aurait pu ajouter : et du monde entier. Il paraît ignorer que cette stupidité sans nom n'a pas duré sept à huit mois, mais dure toujours et se propage partout de plus en plus ; que l'évocation des Esprits n'est pas le privilège d'un Américain, mais de milliers de personnes de tout sexe, et de tout âge et de tous les pays. Jusqu'à présent, en bonne logique, on avait considéré l'adhésion des masses et des gens éclairés surtout comme ayant une certaine valeur ; il paraît qu'il n'en est rien, et que la seule opinion sensée est celle de M. Trousseau et de ceux qui pensent comme lui. Quant aux autres, quels que soient leur rang, leur position sociale, leur instruction, qu'ils habitent un palais ou siègent dans les premiers corps de l'État, ils sont au-dessous de l'homme le plus grossier, puisque *l'homme le plus grossier aurait honte d'accepter leurs idées*. Quand une opinion est aussi répandue que l'est celle du Spiritisme, quand au lieu de décroître elle progresse avec une rapidité qui tient du prodige, quand elle est acceptée par l'élite de la société, si elle est fausse et dangereuse, il faut lui opposer une digue, il faut la combattre par des preuves contraires ; or, il paraît que M. Trousseau n'en a pas d'autres à lui opposer que cet argument :

Ah ! que les gens d'esprit sont bêtes !

Nécrologie.

Mort de l'évêque de Barcelone.

On nous écrit d'Espagne que l'évêque de Barcelone, celui qui a fait brûler trois cents volumes spirites, par les mains du bourreau, le 9 octobre 1861[6], est mort le 9 de ce même mois, et a été enterré avec la pompe accoutumée pour les chefs de l'Église. Neuf mois

---

6 Voir, pour les détails, la *Revue Spirite* des mois de novembre et décembre 1861.

seulement se sont écoulés depuis lors, que déjà cet auto-da-fé a produit les résultats pressentis par tout le monde, c'est-à-dire qu'il a hâté la propagation du Spiritisme dans ce pays. En effet le retentissement qu'a eu cet acte inqualifiable dans ce siècle-ci, a appelé sur cette doctrine l'attention d'une foule de gens qui n'en avaient jamais entendu parler, et la presse de n'importe quelle opinion n'a pu rester muette. L'appareil déployé en cette circonstance était surtout de nature à piquer la curiosité par l'attrait du fruit défendu, et surtout par l'importance même que cela donnait à la chose, car chacun s'est dit qu'on ne procède pas de cette façon pour une niaiserie ou un rêve creux ; tout naturellement la pensée s'est reportée à quelques siècles en arrière, et l'on s'est dit que naguère, dans ce même pays, on n'eût pas brûlé seulement les livres, mais les personnes. Que pouvaient donc contenir des livres dignes des solennités du bûcher ? C'est ce qu'on à voulu savoir, et le résultat a été en Espagne ce qu'il est partout où le Spiritisme a été attaqué ; sans les attaques railleuses ou sérieuses dont il a été l'objet, il compterait dix fois moins de partisans qu'il en a ; plus la critique a été violente et répétée, plus on l'a mis en relief et fait grandir ; des attaques anodines eussent passé inaperçues, tandis que des éclats de foudre réveillent les plus engourdis ; on veut voir ce qui se passe, et c'est tout ce que nous demandons, assurés d'avance du résultat de l'examen. Ceci est un fait positif, car chaque fois que, dans une localité, l'anathème est descendu sur lui du haut de la chaire, nous sommes certain de voir le nombre de nos abonnés s'accroître, et d'en voir venir s'il n'y en avait pas auparavant. L'Espagne ne pouvait échapper à cette conséquence, aussi n'est-il pas un Spirite qui ne se soit réjoui en apprenant l'auto-da-fé de Barcelone, peu après suivi de celui d'Alicante, et plus d'un adversaire même a déploré un acte où la religion n'avait rien à gagner. Nous avons chaque jour la preuve irrécusable de la marche progressive du Spiritisme dans les classes les plus éclairées de ce pays ; où il compte de zélés et fervents adeptes.

Un de nos correspondants d'Espagne, en nous annonçant la mort de l'évêque de Barcelone, nous engageait à l'évoquer. Nous nous disposions à le faire, et nous avions en conséquence préparé quelques questions, lorsqu'il s'est manifesté spontanément à l'un de nos médiums, répondant d'avance à toutes les demandes que nous voulions lui adresser, et avant qu'elles eussent été prononcées. Sa communication, d'un caractère tout à fait inattendu, contenait entre autres le passage suivant :

« . . . .

. . . . . . Aidé par votre chef spirituel, j'ai pu venir vous enseigner par mon exemple et vous dire : Ne repoussez aucune des idées annoncées, car un jour, un jour qui durera et pèsera comme un siècle, ces idées amoncelées crieront comme la voix de l'ange : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? qu'as-tu fait de notre puissance, qui devait consoler et élever l'humanité ? L'homme qui volontairement vit aveugle et sourd d'esprit, comme d'autres le sont de corps, souffrira, expiera et renaîtra pour recommencer le labeur intellectuel que sa paresse, son orgueil, lui ont fait éviter ; et cette terrible voix m'a dit : Tu as brûlé les idées, et les idées te brûleront . . . .

« Priez pour moi ; priez, car elle est agréable à Dieu, la prière que lui adresse le persécuté pour le persécuteur.

« Celui qui fut évêque et qui n'est plus qu'un pénitent. »

Ce contraste entre les paroles de l'Esprit et celles de l'homme n'a rien qui doive surprendre ; tous les jours on en voit qui pensent autrement après la mort que pendant la vie, une fois que le bandeau des illusions est tombé, et c'est une incontestable preuve de supériorité ; les Esprits inférieurs et vulgaires persistent seuls dans les erreurs et les préjugés de la vie terrestre. De son vivant, l'évêque de Barcelone voyait le Spiritisme à travers un prisme particulier qui en dénaturait les couleurs, ou, pour mieux dire, il ne le connaissait pas. Maintenant il le voit sous son véritable jour, il en sonde les profondeurs ; le voile étant tombé, ce n'est plus pour lui une simple opinion, une théorie éphémère qu'on peut étouffer sous la cendre ; c'est un fait ; c'est la révélation d'une loi de la nature, loi irrésistible comme la puissance de la gravitation, loi qui doit, par la force des choses, être acceptée par tous, comme tout ce qui est naturel. Voilà ce qu'il comprend maintenant, et ce qui lui fait dire que : « les idées qu'il a voulu brûler le brûleront, » autrement dit, emporteront les préjugés qui les lui avaient fait condamner.

Nous ne pouvons donc lui en vouloir, par le triple motif que le vrai Spirite n'en veut à personne, ne conserve pas de rancune, oublie les offenses et, à l'exemple du Christ, pardonne à ses ennemis ; en second lieu que, loin de nous nuire, il nous a servis ; enfin qu'il réclame de nous la prière *du persécuté pour le persécuteur*, comme la plus agréable à Dieu, pensée toute de charité, digne de l'humilité chrétienne que révèlent ces derniers mots : « Celui que fut évêque et qui n'est plus qu'un pénitent. » Belle image des dignités terrestres laissées au bord de la tombe, pour se présenter à Dieu tel qu'on est, sans l'appareil qui en impose aux hommes.

Spirites, pardonnons-lui le mal qu'il a voulu nous faire, comme nous voudrions que nos offenses nous soient pardonnées, et prions pour lui à l'anniversaire de l'auto-da-fé du 9 octobre 1861.

Mort de madame Home.

On lit dans le *Nord*, du 15 juillet 1862 :

« Le fameux M. Dunglas Home a traversé Paris, ces jours-ci. Bien peu de gens l'ont entrevu. Il vient de perdre sa femme, sœur de la comtesse Kouchelew-Bezborodko. Toute cruelle qu'elle est, cette perte est moins sensible, dit-il, pour lui que pour tout autre, non qu'il aimât moins, mais parce que la mort ne le sépare pas de celle qui portait son nom ici-bas. Ils se voient, ils s'entretiennent aussi aisément que lorsqu'ils habitaient ensemble la même planète.

« M. Home est catholique romain, et sa femme, avant de rendre le dernier soupir, voulant s'unir à son mari dans une derrière communion spirituelle, a abjuré la religion grecque entre les mains de l'évêque de Périgueux. Cela se passait au château de Laroche, chez le comte Kouchelew. »

Le feuilleton - car c'est dans un feuilleton, à côté du Pré-Catelan, que se trouve cette note - est signé *Nemo*, l'un des critiques qui n'ont pas épargné la raillerie aux Spirites et à leurs prétentions de causer avec les morts. N'est-ce pas, monsieur, que c'est plaisant de croire que ceux que nous avons aimés ne sont pas perdus pour toujours, que nous les reverrons ? N'est-ce pas qu'il est bien ridicule, bien sot, bien superstitieux de croire qu'ils sont à côté de nous, qu'ils nous voient et nous entendent quand nous ne les voyons pas, et qu'ils peuvent se communiquer à nous ? M. Home et sa femme *se voyant*, *s'entretenant* aussi aisément que s'ils étaient ensemble, quelle absurdité ! Et dire qu'en plein dix-neuvième siècle, dans un siècle de lumières, il y a des gens assez crédules pour ajouter foi à de pareilles sornettes, dignes des contes de Perrault ! Demandez-en la raison à M. Trousseau. Le néant, parlez-moi de cela ! voilà qui est logique ! On est bien plus libre de faire ce qu'on veut pendant la vie ; au moins on ne craint pas l'avenir. Oui ; mais le malheureux, où est sa compensation ? - *Nemo* ! singulier pseudonyme de circonstance !

Société Spirite de Constantine.

Nota. Nous avons parlé de la société qui s'est formée à Constantine sous le titre de *Société africaine des études spirites*, et sous les auspices de la Société de Paris. Nous transcrivons ci-après la communication qu'elle a obtenue pour son installation :

« Quoique les travaux que votre Société a faits jusqu'à ce jour ne soient pas tout à fait sans reproches, nous ne voulons cependant pas nous arrêter à ces considérations, à cause de la bonne volonté qui vous anime ; nous tenons plutôt compte de l'intention que des faits.

« Pénétrez-vous avant tout de la grandeur de la tâche que vous avez entreprise, et faites votre possible pour la mener à bonne fin ; ce n'est qu'à cette condition que vous pourrez espérer d'être assistés par des Esprits supérieurs.

« Entrons maintenant en matière, et voyons si vous n'avez pas commis quelques fautes. D'abord vous avez grand tort de vous servir de tous vos médiums pour les communications particulières. Qu'est-ce que l'évocation générale, si ce n'est l'appel aux bons Esprits de se communiquer à vous ? Eh bien ! que faites-vous ? au lieu d'attendre, après l'évocation générale, et de laisser aux bons Esprits le temps de se communiquer par tel ou tel médium, suivant les sympathies qui peuvent exister, vous passez immédiatement à des évocations particulières. Sachez donc que ce n'est pas là le bon moyen d'avoir des communications spontanées comme on en reçoit dans d'autres sociétés. Ainsi attendez un moment et recueillez les communications générales, qui toujours vous apprendront quelques bonnes vérités. Vous pourrez ensuite passer aux évocations particulières ; mais alors, pour chacune, ne vous servez que d'un seul médium ; ne savez-vous donc pas qu'il n'y a que les Esprits réellement supérieurs qui soient dans le cas de se communiquer à plusieurs médiums à la fois ? Ne faites donc servir qu'un seul médium pour chaque évocation particulière, et si vous avez des doutes sur la vérité des réponses obtenues, faites alors un autre jour une évocation nouvelle, en employant un autre médium.

« Vous n'êtes encore qu'au début de la science spirite et n'en pouvez tirer tous les fruits qu'elle accorde à ses adeptes expérimentés ; mais ne perdez pas courage, car il vous sera tenu compte de vos efforts pour vous améliorer et pour propager la vérité immuable de Dieu. En avant donc, mes amis, et que le ridicule que vous rencontrerez plus d'une

fois sur votre chemin ne vous fasse pas dévier d'une ligne de vos croyances spirites. « JACQUES. »

Les Spirites de Constantine nous ayant prié de demander à saint Augustin s'il voudrait bien accepter le patronage spirituel de leur Société, ce dernier donna à ce sujet la communication suivante.

(Société de Paris, 27 juin 1862. - Médium, M. E. Vézy.)

S'adressant d'abord aux membres de la Société de Paris, il dit :

« Ils ont bien fait, nos enfants de la nouvelle France, de se rallier à vous ; ils ont bien fait de ne point détacher la tige du tronc. Restez toujours unis, et les bons Esprits seront avec vous. » Il continue en s'adressant à ceux de Constantine :

« Amis, je suis bien heureux d'être choisi par vous pour être votre guide spirituel. Attaché à la terre pour la grande mission qui doit la régénérer, je suis joyeux de pouvoir encourager plus spécialement un groupe de penseurs s'occupant de la grande idée, et de présider à ses travaux. Mettez donc mon nom à la tête de vos noms, et les Esprits de mon ordre viendront chasser les mauvais Esprits qui rôdent toujours aux portes des assemblées où se discutent les lois de la morale et du progrès. Que la fraternité et la concorde résident toujours parmi vous. Souvenez-vous que tous les hommes sont frères, et que le grand but du Spiritisme est de les réunir un jour au même foyer, et de les faire asseoir tous autour de la table du Père commun : Dieu.

Que cette mission est belle ! Aussi avec quelle joie sommes-nous venus à vous pour vous faire entendre les décrets divins ; pour vous révéler les merveilles d'outre-tombe ! Mais vous qui êtes initiés déjà à ces sublimes vérités, répandez autour de vous la semence, votre récompense sera belle ; vous en goûterez les prémices sur la terre. Quelle joie ! Marchez toujours dans la voie de l'enseignement, de l'amour et de la charité !

Prononcez mon nom avec confiance dans vos heures de crainte et de doute ; aussitôt vos cœurs seront soulagés de l'amertume et du fiel qu'ils peuvent porter en eux. N'oubliez pas que je suis sur tous les points de la terre où vous entendez parler d'apostolat évangélique ; je vous contiendrai tous dans mon âme pour vous déposer un jour dans une âme plus vaste et plus forte. Je serai toujours avec vous comme je suis ici ; ma voix aura pour vous la douceur que vous lui connaissez, car je n'aime ni les accents criards, ni les sons aigus. Vous m'entendrez vous répéter sans cesse : Aimez-vous, aimez-vous ! Épargnez-moi de m'ar-

mer de la verge dont il faut frapper le méchant ; il le faut pourtant parfois, mais ne soyez jamais de ce nombre ! Il viendra un temps où l'humanité marchera docile sous la voix du bon pasteur ; c'est vous, enfants, qui devez nous aider à cette régénération, qui devez en entendre sonner la première heure ; car voici le troupeau qui s'assemble et le pasteur arrive.

Remarque. L'Esprit fait allusion à une révélation d'une très haute importance faite, pour la première fois, dans un groupe spirite d'une petite ville d'Afrique, sur les confins du désert, par un médium complètement illettré. Cette révélation, qui nous fut immédiatement transmise, nous arriva presque simultanément de divers points de la France et de l'étranger. Depuis lors de nombreux documents très caractéristiques et plus circonstanciés sont venus y donner une sorte de consécration. Nous en rendrons compte quand le moment sera venu de le faire.

Travaillez donc et ayez courage. Dans vos assemblées, discutez toujours froidement, sans emportement ; demandez nos avis, nos conseils, afin de ne point tomber dans l'erreur, dans l'hérésie. Surtout ne formulez ni articles de foi, ni dogmes ; souvenez-vous que la religion de Dieu, c'est la religion du cœur ; qu'elle n'a pour base qu'un principe : la charité ; pour développement : l'amour de l'humanité.

N'abattez jamais la branche du tronc ; l'arbre a bien plus de verdure avec tous ses rameaux, et la branche meurt quand elle est séparée de la tige qui l'a fait naître. Souvenez-vous que Christ comprit qu'il fallait que son Église fût assise sur la même pierre pour être solide, comme il ordonne au Spiritisme de n'avoir qu'une seule racine, pour qu'elle ait plus de force pour pénétrer sous toutes les surfaces du sol ; quelque arides et desséchées qu'elles soient.

Un Esprit incarné a été choisi pour vous diriger et vous conduire ; soumettez-vous avec respect, non à ses lois, car il n'ordonne point, mais à ses désirs. Vous prouverez à vos ennemis, par cette soumission, que vous possédez avec vous l'esprit de discipline nécessaire pour faire partie de la nouvelle croisade entre l'erreur et la superstition, l'esprit d'amour et d'obéissance nécessaire pour marcher contre la barbarie. Enveloppez-vous donc dans ce drapeau de la civilisation moderne : le Spiritisme sous un seul chef, et vous renverserez ces idées formidables aux fronts cornus et aux grandes queues qu'il faut anéantir.

Ce chef, je ne dis point son nom ; vous le connaissez. Voyez-le en avant ; il marche sans craindre les morsures venimeuses des serpents et des reptiles de l'envie et de la jalousie qui l'entourent ; il restera debout, car nous avons oint son corps pour qu'il soit toujours solide et robuste. Suivez-le, suivez-le donc ; mais, dans votre marche, des orages éclate-

ront sur vos têtes, et quelques-uns d'entre vous ne trouveront point de refuge pour se mettre à l'abri de la tempête ! Que ceux-là se résignent avec courage comme les martyrs chrétiens, et qu'ils songent que la grande œuvre pour laquelle ils auront souffert, c'est la vie, c'est le réveil des nations endormies, et qu'ils en seront largement récompensés un jour dans le royaume du Père. SAINT AUGUSTIN.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre que nous écrivait dernièrement le président de la Société de Constantine :

« Nous préoccupons tous les habitants européens et même indigènes ; plusieurs groupes se sont formés en dehors de nous, et l'on s'occupe partout du Spiritisme. La création de notre Société aura eu du moins pour résultat d'appeler l'attention sur la science nouvelle. Nous ne laissons pas cependant d'éprouver quelques embarras, mais nous sommes soutenus par des Esprits qui nous exhortent à la patience et nous disent que ce sont des épreuves dont la Société sortira victorieuse et plus forte en quelque sorte. Nous avons aussi les oppositions de l'extérieur ; le clergé d'une part, et les gens des mosquées de l'autre, affirment hautement que nous sommes placés sous les inspirations de Satan, et que nos communications viennent de l'enfer. Nous avons aussi contre nous les viveurs, ceux qui vivent de sensualisme, sans s'occuper de leur âme ; matérialistes ou sceptiques qui repoussent tout ce qui se rapporte à cette autre vie dont ils ne veulent pas admettre l'existence ; ils ferment les yeux et les oreilles, nous appellent charlatans et cherchent à nous asphyxier par la raillerie et le ridicule. Mais nous marchons toujours à travers toutes les épines ; les médiums ne nous manquent pas, et tous les jours il en surgit de nouveaux et de bien intéressants. Nous avons des communications de diverses natures et des incidents imprévus faits pour convaincre les personnes les plus rebelles, par exemple, une réponse en italien par une personne qui ne connaît pas cette langue ; des réponses à des questions sur la formation du globe par une dame médium qui n'a jamais étudié la géologie ; un autre groupe a reçu des communications poétiques pleines de charme, etc. »

Remarque. - Le diable, comme on le voit, est aussi mis en cause par les prêtres musulmans. Il est à remarquer que les prêtres de tous les cultes lui donnent tant de pouvoir qu'on ne sait vraiment la part qu'ils laissent à Dieu, ni comment il faut entendre sa toute-puissance ; si elle est absolue, le diable ne peut agir sans sa volonté ; si elle n'est que partielle, Dieu n'est pas Dieu. Heureusement on a plus de foi en sa bonté infinie qu'en sa vengeance infinie, et le diable s'est bien discré-

dité depuis qu'on lui a tant fait jouer la comédie sur tous les théâtres, depuis la farce jusqu'à l'opéra ; aussi son nom ne fait-il aujourd'hui guère plus d'effet sur les populations que les images hideuses que les Chinois plaçaient sur leurs remparts pour servir d'épouvantail aux barbares européens. Les progrès incessants du Spiritisme prouvent que ce moyen est inefficace ; on fera bien d'en chercher un autre.

Lettre de M. Jean Reynaud au journal des Débats.

La lettre suivante a été publiée dans les *Débats* du 6 juillet 1862.

« *A M. le Directeur-Gérant.*

« Neuilly, le 2 juillet 1862.

« Monsieur,

« Permettez-moi de répondre à deux accusations considérables portées contre moi dans votre journal d'aujourd'hui par M. Franck, qui m'y prend à partie comme fauteur du panthéisme et de la métempsycose. Non seulement je repousse ces erreurs du fond de l'âme, mais les personnes qui ont bien voulu lire mon livre de *Terre et Ciel* ont pu voir qu'elles sont ouvertement contraires à tous les sentiments qui y sont exprimés.

« Quant au panthéisme, je me borne à dire que le principe de la personnalité de Dieu est le point de départ de toutes mes idées, et que, sans m'inquiéter de ce que pensent les Juifs, je pense avec les Chrétiens que le dogme de la trinité résume toute la théologie à ce sujet. Ainsi, page 226 du livre en question, j'énonce que la création procède de la trinité tout entière ; mieux encore, je cite textuellement sur cette thèse saint Augustin, sous l'autorité duquel je déclare me ranger, et j'ajoute : « Si en m'éloignant du moyen âge en ce qui regarde l'ancienneté du monde, je courais le moindre risque de glisser dans l'abîme de ceux qui confondent Dieu et l'univers dans un caractère commun d'éternité, je m'arrêterais ; mais puis-je avoir la moindre inquiétude à cet égard ? »

« Quant à la seconde accusation, sans m'inquiéter non plus de savoir si je pense ou ne pense pas comme M. Salvador, je dirai simplement que si l'on entend par métempsycose, selon le sens vulgaire, la doctrine qui veut que l'homme soit exposé à passer après sa mort dans le corps des animaux, je repousse cette doctrine, fille du panthéisme, à

l'égal du panthéisme lui-même. Je crois notre destinée future essentiellement fondée sur la permanence de notre personnalité. Le sentiment de cette permanence peut s'éclipser momentanément, mais il ne se perd jamais, et sa pleine possession est le premier caractère de la vie bienheureuse à laquelle tous les hommes, dans le cours plus ou moins prolongé de leurs épreuves, sont continuellement appelés. De la personnalité de Dieu suit en effet tout naturellement celle de l'homme.

« Comment Dieu, est-il dit page 258, dans le livre mis en cause, n'aurait-il pas créé à son image ce qu'il lui a plu de créer dans la plénitude de son amour ? » Et sur ce point encore je me réfère à saint Augustin, dont je cite textuellement les belles paroles : « Puis donc que nous avons été créés à l'image de notre créateur, contemplons en nous cette image, et, comme l'enfant égaré de l'Évangile, retournons à lui après nous être éloignés de lui par nos péchés. »

« Si le livre de *Terre et Ciel* s'écarte des opinions accréditées par l'Eglise, ce n'est donc point sur ces thèses substantielles, comme tendrait à le faire croire M. Franck, mais seulement, si je puis ainsi parler, sur une question de temps. Il y est enseigné que la durée de la création va de pair avec son étendue, de sorte que l'immensité règne également dans les deux sens ; et il y est enseigné aussi que notre vie actuelle, au lieu de représenter la totalité des épreuves par lesquelles nous nous rendons capables de participer à la plénitude de la vie bienheureuse, n'est qu'un des termes d'une série plus ou moins longue d'existences analogues. Voilà, monsieur, ce qui a pu donner le change à M. Franck, dont la critique m'a paru d'autant plus redoutable que la parfaite loyauté de son caractère est connue de tout le monde.

« Veuillez agréer, etc.

« JEAN REYNAUD »

On voit que nous n'avons été ni le seul ni le premier à proclamer la doctrine de la pluralité des existences, autrement dit de la réincarnation. L'ouvrage de *Terre et Ciel* de M. Jean Reynaud a paru avant le *Livre des Esprits*. On peut voir le même principe exposé en termes explicites dans un charmant petit livre de M. Louis Jourdan, intitulé : *Les prières de Ludovic*, et dont la première édition a été publiée en 1849, à la Librairie-Nouvelle, boulevard des Italiens. C'est que l'idée de la réincarnation n'est pas neuve ; elle est aussi vieille que le monde, on la retrouve dans maints auteurs anciens et modernes. A ceux qui objectent que cette doctrine est contraire aux dogmes de l'Église, nous répondrons que : de deux choses l'une, ou la réincarnation existe, ou elle

n'existe pas : il n'y a pas d'alternative ; si elle existe, c'est que c'est une loi de la nature ; or, si un dogme est contraire à une loi de nature, il s'agit de savoir qui a raison du dogme ou de la loi. Quand l'Église a anathématisé, excommunié comme coupables d'hérésie ceux qui croyaient au mouvement de la terre, cela n'a pas empêché la terre de tourner, et tout le monde d'y croire aujourd'hui. Il en sera de même de la réincarnation. Ce n'est donc pas une question d'opinion, mais une question de fait ; si le fait existe, tout ce qu'on pourra dire ou faire ne l'empêchera pas d'exister, et tôt ou tard les plus récalcitrants devront l'accepter ; Dieu ne consulte pas leurs convenances pour régler l'ordre des choses, et l'avenir ne tardera pas à prouver qui a tort ou raison.

Les Pandoûs et les Kouroûs.

Réincarnation dans l'antiquité.

Un de nos abonnés nous écrit de Nantes :

« En lisant un livre traitant de quelques ouvrages sanscrits, j'ai trouvé, dans un passage d'un poème appelé *Maha-Barata*, une exposition de la croyance de ces temps reculés, et grand a été mon étonnement d'y trouver la réincarnation, doctrine qui, pour les temps, parait avoir été assez bien comprise. Voici le fait qui donne lieu au dieu *Krischna* d'expliquer au chef des *Pandoûs* la théorie des brahmanes.

« La guerre civile ayant éclaté entre les descendants de Pandoû, légitimes héritiers du trône, et les descendants de Kouroû, qui l'ont usurpé, les Pandoûs viennent, à la tête d'une armée que le héros Arjuna commande, attaquer les usurpateurs. La bataille a duré longtemps, et la victoire est encore incertaine ; un armistice donne aux deux armées en présence le temps de retremper leurs forces ; tout à coup les trompettes mugissent et les deux armées s'ébranlent tout entières en s'avançant au combat ; des chevaux blancs emportent le char d'Arjuna, près duquel se tient le dieu Krischna. Tout à coup le héros s'arrête au milieu de l'espace qui sépare les deux armées ; il les parcourt du regard : « Frères contre frères, se dit-il ; parents contre parents, prêts à s'entr'égorger sur les cadavres de leurs frères ! » Une mélancolie profonde, une subite douleur le saisissent.

« Krischna ! s'écrie-t-il, voici nos parents armés, debout, prêts à s'égorger ; vois ! mes membres tremblent, mon visage pâlit, mon sang

se glace ; un froid de mort circule dans mes veines et mes cheveux se hérissent d'horreur. Mon arc fidèle tombe de ma main, incapable de le soutenir ; je chancelle ; je ne puis ni avancer ni reculer, et mon âme enivrée de douleur semble vouloir m'abandonner. Dieu aux cheveux blonds, ah ! dis-moi, quand j'aurai assassiné tous les miens, sera-ce du bonheur ? La victoire, l'empire, la vie, que me seront-ils alors que ceux pour qui je désire les obtenir et les conserver auront péri dans le combat ? O conquérant céleste, quand le triple monde serait le prix de leur mort, je ne voudrais pas les égorger pour ce misérable globe ; non, je ne le veux pas, quoiqu'ils s'apprêtent à me tuer sans pitié. »

« - Ceux dont tu pleures la mort, lui répond le dieu, ne méritent pas que tu les pleures ; que l'on vive ou que l'on meure, le sage n'a pas de larmes pour la vie et pour la mort. Le temps où je n'existais pas, où tu n'existais pas, où ces guerriers n'existaient pas, n'a jamais été, et jamais on ne verra venir l'heure qui sonnera notre mort. L'âme placée dans nos corps traverse la jeunesse, l'âge mûr, la décrépitude, et passant dans un nouveau corps, elle y recommence sa course. Indestructible et éternel, un dieu déroule de ses mains l'univers où nous sommes ; et qui anéantira l'âme qu'il a créée ? qui donc détruira l'œuvre de l'Indestructible ? Le corps, enveloppe fragile, s'altère, se corrompt et périt ; mais l'âme, l'âme éternelle que l'on ne peut concevoir, celle-là ne périt pas. Au combat, Arjuna ! pousse tes coursiers dans la mêlée ; l'âme ne tue pas ; l'âme n'est pas tuée ; jamais elle n'éclôt ; jamais ne elle meurt ; elle ne connaît pas de présent, de passé, d'avenir ; elle est ancienne, éternelle, toujours vierge, toujours jeune, immuable, inaltérable. Tomber dans la mêlée, égorger ses ennemis, qu'est-ce, sinon déposer un vêtement ou l'enlever à celui qui le portait ? Va donc ! et ne crains rien ; jette sans scrupule une draperie usée ; vois sans terreur tes ennemis et tes frères quitter leur corps périssable, et leur âme revêtir une forme nouvelle. L'âme, c'est la chose que le glaive ne pénètre pas, que le feu ne peut consumer, que les eaux ne détériorent pas, que le vent du midi ne dessèche pas. Cesse donc de gémir. »

Remarque. - L'idée de la réincarnation est en effet assez bien définie dans ce passage, comme, du reste, toutes les croyances spirites l'étaient dans l'antiquité ; il n'y manquait qu'un principe : celui de la charité. Il était réservé au Christ de proclamer cette loi suprême, source de toutes les félicités terrestres et célestes.

La planète de Vénus.

(Dictée spontanée. - Médium, M. Costel.)

La planète de Vénus est le point intermédiaire entre Mercure et Jupiter ; ses habitants ont la même conformation physique que la vôtre ; le plus ou le moins de beauté et d'idéalité dans les formes est la seule différence tracée entre les êtres créés. La subtilité de l'air, dans Vénus, comparable à celui des hautes montagnes, le rend impropre à vos poumons ; les maladies y sont ignorées. Ses habitants ne se nourrissent que de fruits et de laitage ; ils ignorent la barbare coutume de se repaître de cadavres d'animaux, férocité qui n'existe que dans les planètes inférieures ; par suite, les grossières nécessités du corps sont anéanties, et l'amour se pare de toutes les passions et de toutes les perfections rêvées seulement sur la terre.

Comme à l'aube, où les formes se revêtent indécises et noyées dans la vapeur du matin, la perfection de l'âme, près d'être complétée, a les ignorances et les désirs de l'enfance heureuse. La nature elle-même revêt la grâce du bonheur voilé ; ses formes molles et arrondies n'ont point les violences et les âpretés des sites terrestres ; la mer, profonde et calme, ignore la tempête ; les arbres ne se courbent jamais sous l'effort de l'orage, et l'hiver ne les dépouille point de leur verdure ; rien n'est éclatant ; tout rit, tout est doux. Les mœurs, empreintes de quiétude et de tendresse, n'ont besoin d'aucune répression pour demeurer pures et fortes.

La forme politique revêt l'expression de la famille ; chaque tribu ou agglomération d'individus a son chef élu par rang d'âge. La vieillesse y est l'apogée de la dignité humaine, parce qu'elle rapproche du but désiré ; exempte d'infirmités et de laideur, elle est calme et rayonnante comme un beau soir d'automne.

L'industrie terrestre, appliquée à la recherche inquiète du bien-être matériel, est simplifiée et disparaît presque dans les régions supérieures, où elle n'a aucune raison d'être ; les arts sublimes la remplacent et acquièrent un développement et une perfection que vos sens épais ne peuvent imaginer.

Les vêtements sont uniformes ; de grandes robes blanches enveloppent de leurs plis harmonieux le corps, qu'elles ne dénaturent pas. Tout est facile à ces êtres qui ne désirent que Dieu et qui, dépouillés des grossiers intérêts, vivent simples et presque lumineux.

GEORGES.

(Questions sur la dictée précédente ; Société de Paris ; 27 juin 1862. - Médium, M. Costel.)

1. Vous avez donné à votre médium de prédilection une description de la planète de Vénus, et nous sommes charmés de la voir concorder avec ce qui nous en a déjà été dit, avec moins de précision toutefois. Nous vous prierons de vouloir bien la compléter en répondant à quelques questions.

Veuillez nous dire d'abord comment vous avez connaissance de ce monde ? - R. Je suis errant, mais inspiré par des Esprits supérieurs. J'ai été envoyé en mission dans Vénus.

2. Les habitants de la terre peuvent-ils y être incarnés directement en sortant d'ici ? - R. En quittant la terre, les êtres les plus avancés subissent pendant un temps plus ou moins prolongé l'erraticité, qui dépouille entièrement des liens charnels rompus imparfaitement par la mort.

Remarque. - La question n'était pas de savoir si les habitants de la terre peuvent y être incarnés *immédiatement* après la mort, mais directement, c'est-à-dire sans passer par des mondes intermédiaires. Il est répondu que cela se peut pour les plus avancés.

3. L'état d'avancement des habitants de Vénus leur permet-il de se souvenir de leur séjour dans les mondes inférieurs, et d'établir une comparaison entre les deux situations ? - R. Les hommes regardent en arrière par les yeux de la pensée, qui reconstruit dans un seul élan le passé évanoui. Ainsi l'Esprit avancé voit avec la même rapidité qu'il se meut, rapidité plus foudroyante que celle de l'électricité, belle découverte qui se relie étroitement à la révélation du Spiritisme ; tous deux portent en eux le progrès matériel et intellectuel.

Remarque. - Pour établir une comparaison, il n'est pas absolument nécessaire de savoir quelle position on a personnellement occupée ; il suffit de connaître l'état matériel et moral des mondes inférieurs par lesquels on a dû passer pour en apprécier la différence. D'après ce qui nous est dit de la planète de Mars, nous devons certainement nous féliciter de ne plus y être ; et sans sortir de la terre, il nous suffit de considérer les peuples barbares et féroces, et de savoir que nous avons dû passer par cet état, pour nous estimer plus heureux. Nous n'avons sur les autres mondes que des renseignements hypothétiques ; mais il se peut que dans ceux qui sont plus avancés que nous cette connaissance ait un degré de certitude qui ne nous est pas donné.

4. La durée de la vie y est-elle proportionnellement plus longue ou

plus courte que sur la terre ? - R. L'incarnation, dans Vénus, est infiniment plus longue que ne l'est l'épreuve terrestre ; dépouillée des violences humaines, l'âme détendue et imprégnée de la vivifiante influence qui la pénètre, essaye les ailes qui l'emporteront dans les planètes glorieuses de Jupiter ou autres semblables.

Remarque. - Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, la durée de la vie corporelle parait être proportionnée à l'avancement des mondes. Dieu, dans sa bonté, a voulu abréger l'épreuve dans les mondes inférieurs. A cette raison se joint une cause physique, c'est que plus les mondes sont avancés, moins les corps sont usés par le ravage des passions et des maladies qui en sont la conséquence.

5. Le caractère sous lequel vous dépeignez les habitants de Vénus doit nous faire supposer qu'il n'y a chez eux ni guerres, ni querelles, ni haines, ni jalousies ? - R. Les hommes ne devinent que ce que les mots peuvent exprimer, et leur pensée limitée est privée d'infini ; ainsi vous attribuez toujours, même aux planètes supérieures, vos passions et les mobiles inférieurs, virus déposé dans vos êtres par la grossièreté du point de départ, et dont vous ne guérissez que lentement. Les divisions, les querelles, les guerres, sont inconnues dans Vénus, aussi inconnues que l'est parmi vous l'anthropophagie.

Remarque. - La terre, en effet, nous présente, par l'innombrable variété des échelons sociaux, une infinité de types qui peut nous donner une idée des mondes où chacun de ces types est l'état normal.

6. Quel est l'état de la religion dans cette planète ? - R. La religion est l'adoration constante et active de l'Être suprême ; adoration dépouillée de toute erreur, c'est-à-dire de tout culte idolâtre.

7. Tous les habitants sont-ils au même degré, ou bien y en a-t-il, comme sur la terre, de plus ou moins avancés ? Dans ce cas, à quels habitants de la terre correspondent les moins avancés ? - R. La même inégalité proportionnelle existe parmi les habitants de Vénus que parmi les êtres terrestres. Les moins avancés sont les étoiles du monde terrestre, c'est-à-dire vos génies et vos hommes vertueux.

8. Y a-t-il des maîtres et des serviteurs ? - R. La servitude est le premier degré de l'initiation. Les esclaves de l'antiquité, comme ceux de l'Amérique moderne, sont des êtres destinés à progresser dans un milieu supérieur à celui qu'ils habitaient dans leur dernière incarnation. Partout les êtres inférieurs sont subordonnés aux êtres supérieurs ; mais dans Vénus cette subordination morale ne peut être comparée à la subordination corporelle telle qu'elle existe sur la terre. Les supé-

rieurs ne sont pas les maîtres, mais les pères des inférieurs ; au lieu de les exploiter, ils aident à leur avancement.

9. Vénus est-elle arrivée graduellement à l'état où elle est ? A-t-elle passé antérieurement par l'état où est la terre et même Mars ? - R. Il règne une admirable unité dans l'ensemble de l'œuvre divine. Les planètes comme les individus, comme tout ce qui est créé, animaux et plantes, progressent inévitablement. La vie, dans ses expressions variées, est une ascension perpétuelle vers le Créateur ; elle déroule, dans une immense spirale, les degrés de son éternité.

10. Nous avons eu des communications concordantes sur Jupiter, Mars et Vénus ; pourquoi n'avons-nous eu sur la lune que des choses contradictoires et qui n'ont pu fixer l'opinion ? - R. Cette lacune sera comblée, et bientôt vous aurez sur la lune des révélations aussi nettes, aussi précises que celles que vous avez obtenues sur d'autres planètes. Si elles ne vous ont pas encore été données, vous en comprendrez plus tard la raison.

Remarque. Cette description de Vénus n'a sans doute aucun des caractères d'une authenticité absolue, aussi ne la donnons-nous qu'à titre conditionnel. Toutefois ce qui a déjà été dit de ce monde y donne tout au moins un certain degré de probabilité, et quoi qu'il en soit, ce n'en est pas moins le tableau d'un monde qui doit nécessairement exister pour tout homme qui n'a pas l'orgueilleuse prétention de croire que la terre est l'apogée de la perfection humaine ; c'est un anneau dans l'échelle des mondes, et un degré accessible à ceux qui ne se sentent pas la force d'aller d'emblée dans Jupiter.

Lettre au journal de Saint-Jean-d'Angely.

Nous trouvons la lettre suivante dans le journal de Saint-Jean-d'Angély du 15 juin 1862 :

« *A M. Pierre de L…, rédacteur accidentel du journal* LE MELLOIS.

« Dans une lettre adressée au *Mellois* du 8 juin dernier, vous portez un défi à ce que vous appelez la petite Église de Saint-Jean-d'Angely. Piqué d'être repoussé par M. Borreau avec une fin de non-recevoir, vous vous retournez vers son collègue en Spiritisme pour l'interroger. Sans être le médium remarquable que vous désignez sous une transpa-

rente initiale, je me permettrai de vous soumettre quelques observations.

« Quel a pu être votre but en posant, d'abord à M. Borreau, ensuite aux Spirites de Saint-Jean-d'Angely, le défi d'évoquer l'âme de Jacques Bujault ? était-ce une plaisanterie pour mettre fin à la guerre civile et intestine qui semble devoir ensanglanter les fertiles campagnes du Poitou ? S'il en est ainsi, vous comprendrez, je pense que la dignité de gens sérieux et consciencieux, qui croient fermement à des théories établies sur des phénomènes dont ils ont reconnu la certitude, leur impose de ne pas s'associer à vos jeux. Libre à vous, certainement, libre aux sceptiques de rire de ces théories ; on rit de tout en France, vous le savez, monsieur. Toutefois, quelque bonne que fût votre plaisanterie, elle n'était pas nouvelle, et, entre autres, certain chroniqueur du journal auquel j'adresse la présente n'avait pas manqué de s'en servir dès ses débuts.

« Si vous avez posé cette question sérieusement, vous n'avez pas, permettez-moi de vous le dire, pris le bon moyen pour arriver à votre but. Ce n'étaient pas les railleries contenues dans votre premier article qui pouvaient persuader M. Borreau de votre sincérité. Il lui était parfaitement permis de douter et de ne pas vous donner l'occasion d'un pendant au croquis spirituel de l'évocation du prieur que vous savez. Pareillement ce ne sont pas vos remarques satiriques sur la complète inutilité du Spiritisme et sur les dissidences qui en divisent les adeptes qui peuvent convaincre M. C… de la complète bonne foi avec laquelle vous réclamez ses lumières. Si donc c'est véritablement votre intention de résoudre ce problème, voici le moyen le plus court et à la fois, selon moi, le plus convenable. Venez au cénacle, et là, dépouillant toute idée préconçue, faisant table rase de toute prévention antérieure, examinez froidement les phénomènes qui seront opérés devant vous, et soumettez-les au critérium de la certitude. Que, si une fois, deux fois, vous craignez d'être en butte à des hallucinations, réitérez vos expériences. Le Spiritisme vous dira, comme le Christ à Thomas :

Vide pedes, vide manus,
Noli esse incredulus.

« Et si ces expériences amènent toujours le même résultat, d'après toutes les règles de la logique, vous devrez avoir confiance dans le témoignage de vos sens, à moins, ce que je suis loin de supposer, que vous n'en soyez réduit au pyrrhonisme.

« Si, au contraire, comme je l'ai supposé plus haut, vos articles

n'étaient qu'un jeu pour égayer le combat poitevin suscité par le vote malencontreux de la Société d'agriculture de Niort, continuez vos agréables plaisanteries, brillants assauts que nous admirons, nous, spectateurs désintéressés. Seulement vous permettrez aux Spirites de garder leur foi. La raillerie, en effet, n'a pas toujours raison ; l'aphorisme : le *ridicule tue* n'est pas d'une justesse frappante, et l'on pourrait dire à cette arme si cruelle, chez nous surtout, ce que l'on dit à un personnage de la comédie :

Tous ceux que vous tuez se portent assez bien.

« On a ri de toutes les grandes choses, on les a traitées de folies, ce qui ne les a pas empêchées de s'accomplir. On a ri de l'existence d'un autre monde, et l'Amérique a été découverte ; on a ri de la vapeur, et nous sommes au siècle des chemins de fer ; on a ri des pyroscaphes et de Fulton leur inventeur, et maintenant ils couvrent nos mers et nos rivières ; on a ri, inclinez-vous, monsieur, on a ri du Christ, et sa sublime folie, la folie de la croix a conquis et subjugué l'univers. Donc, si en ce moment le Spiritisme prête le flanc aux épigrammes des fils de voltaire, il prend son parti et continue sa route ; l'avenir le jugera. Si, ce système est basé sur la vérité, ni railleries ni passions ne prévaudront contre lui ; si ce n'est qu'une erreur, erreur bien généreuse, avouez-le, en notre siècle de matérialisme, il ira rejoindre dans le néant les mille et une aberrations de l'esprit qui, sous des noms divers et baroques, ont égaré l'humanité.

« Recevez, monsieur, l'expression de mes civilités empressées.

« UN ADEPTE. »

Remarque. - Ce n'est pas la première fois que des adeptes relèvent le gant jeté au Spiritisme par les railleurs, et plus d'un, parmi ces derniers, a pu se convaincre qu'ils avaient affaire à partie plus forte et plus nombreuse qu'ils ne le croyaient, aussi beaucoup comprennent maintenant qu'il est plus prudent à eux de se taire. Et puis, il faut le dire, les idées spirites ont pénétré jusque dans le camp même des adversaires, où l'on commence à se sentir débordé, et alors on attend. Aujourd'hui le Spiritisme ne se professe plus en secret ; on se dit ouvertement Spirite, comme on se dirait Français ou Anglais, catholique, juif ou protestant, partisan de telle ou telle philosophie ; toute crainte puérile est bannie. Que tous les Spirites donc aient le courage de leur opinion, c'est le moyen de fermer la bouche aux détracteurs, et de leur donner à réfléchir.

Le Spiritisme croît incessamment comme le flot qui monte, et qui circonscrit l'îlot, fort étendu d'abord, et quelques jours plus tard réduit à un point. Que feront les négateurs quand ils se verront sur cet îlot qu'enserre chaque jour de plus en plus l'océan des idées nouvelles ? Nous voyons monter le flot qui nous porte ; voilà pourquoi nous ne nous inquiétons pas ; mais un jour, ceux qui seront sur l'îlot, effrayés de leur isolement, nous tendront les bras, et nous appelleront à leur secours.

Châtiment d'un avare.

François Riquier, homme très commun, était un vieil avare et vieux garçon, mort à C…, il y a quatre ou cinq ans, laissant une fortune assez considérable à des collatéraux. Il avait été le propriétaire d'une de nos amies, madame F…. Cette dame l'avait totalement oublié, lorsque dernièrement sa fille, qui est sujette à des crises de catalepsie suivies d'un sommeil magnétique spontané, vit, dans ce sommeil, le sieur Riquier qui, dit-elle, voulait s'adresser à sa mère. A quelques jours de là, la fille de madame F…, qui est en outre très bon médium écrivain, ayant pris le crayon, obtint la communication suivante, à la suite de laquelle Riquier mit son nom et son adresse avec le numéro. Madame F… qui ne connaissait pas ce numéro s'empressa d'aller le vérifier et fut fort surprise de voir que l'indication était parfaitement exacte. Voici cette communication qui est un nouvel exemple des peines réservées aux Esprits coupables. Comme il s'était manifesté spontanément et avait témoigné le désir de parler à madame F…, on lui adressa cette question : « Que voulez-vous de nous ? – R. Mon argent qu'ils m'ont tous pris, les misérables, pour se le partager. Ils ont vendu mes fermes, mes maisons, tout, pour se le partager. Ils ont dilapidé mon bien, comme s'il n'était pas à moi. Faites-moi rendre justice, car, moi ils ne m'écoutent pas, et je ne veux pas voir de telles infamies Ils disent que j'étais usurier, et ils gardent mon argent ! Pourquoi ne veulent-ils pas me le rendre, puisqu'ils trouvent qu'il est mal acquis ?

« D. Mais vous êtes mort, mon bonhomme ; vous n'avez plus besoin d'argent. Demandez à Dieu d'avoir une nouvelle existence pauvre pour expier l'avarice de celle-ci. – R. Non, je ne pourrais pas vivre pauvre. Il faut mon argent pour me faire vivre. D'ailleurs je n'ai pas besoin de faire une autre vie, puisque je vis à présent.

« D. (La question suivante est faite dans le but de la ramener à la réalité.) – Souffrez-vous ? – R. Oh ! oui, je souffre des tortures pires que la maladie la plus cruelle, car c'est mon âme qui endure ces tortures. J'ai toujours présente à ma pensée l'iniquité de ma vie, qui a été un sujet de scandale pour beaucoup. Je sais bien que je suis un misérable indigne de pitié ; mais je souffre tant qu'il faut m'aider à sortir de ce misérable état.

«D. Nous prierons pour vous. – R. Merci ! Priez pour que j'oublie mes richesses terrestres ; sans cela je ne pourrai jamais me repentir.

Adieu et merci. « FRANÇOIS RIQUIER,

« Rue de la Charité, n°14. »

Remarque. - Cet exemple et beaucoup d'autres analogues prouvent que l'Esprit peut conserver pendant plusieurs années l'idée qu'il appartient encore au monde corporel. Cette illusion n'est donc pas exclusivement le propre des cas de mort violente ; Elle parait être la conséquence de la matérialité de la vie terrestre, et la persistance du sentiment de cette matérialité qui ne peut être assouvie est un supplice pour l'Esprit. Nous y trouvons en outre la preuve que l'Esprit est un être semblable à l'être corporel, quoique fluidique, car, pour qu'il croie être encore de ce monde, qu'il continue ou croie continuer, on pourrait dire, à vaquer à ses affaires, il faut qu'il se voie une forme, un corps, en un mot, comme de son vivant. S'il ne restait de lui qu'un souffle, une vapeur, une étincelle, il ne pourrait se méprendre sur sa situation. C'est ainsi que l'étude des Esprits, même vulgaires, vient nous éclairer sur l'état réel du monde invisible, et confirmer les plus importantes vérités.

Mérite de la prière.

La même personne dont il est question dans le fait précédent eut un jour la communication spontanée suivante, dont elle ne comprit pas tout d'abord l'origine :

« Vous ne m'avez pas oubliée, et jamais votre Esprit n'a eu un sentiment de pardon pour moi. Il est vrai que je vous ai fait bien du mal ; mais j'en suis punie depuis longtemps. Je n'ai pas cessé de souffrir. Je vous vois suivre les devoirs que vous remplissez avec tant de courage, pour subvenir aux besoins de votre famille, l'envie n'a cessé de me dévorer le cœur. Votre… (Ici, nous nous sommes arrêtées pour demander qui ce pouvait être. L'Esprit ajoute : « Ne m'interrompez pas ; je me nommerai quand j'aurai fini. ») … résignation, que j'ai suivie, a été un de mes plus grands maux. Ayez un peu de pitié de moi, si vous êtes réellement disciple du Christ. J'étais bien seule sur la terre, quoiqu'au milieu des miens, et l'envie a été mon plus grand vice. C'est par envie que j'ai dominé votre mari. Vous sembliez reprendre de l'empire sur lui alors que je vous ai connue, et je me suis placée entre vous. Pardonnez-moi et ayez courage : Dieu aura pitié de vous à son tour. Ma sœur, que j'ai opprimée pendant ma vie, est la seule qui ait prié pour moi ; mais ce sont vos prières qu'il me faut. Les autres n'ont pas pour moi le sceau du pardon. Adieu, pardonnez.

« ANGÈLE ROUGET. »

Cette dame ajoute : « Je me rappelai alors parfaitement la personne morte il y a environ vingt-cinq ans, et à laquelle je n'avais pas pensé depuis bien des années. Je me demande comment il se peut que les prières de sa sœur, vertueuse et douce créature, dévouée, pieuse et résignée, ne soient pas plus fructueuses que les miennes. Cependant vous pensez bien, d'après cela, j'ai prié et pardonné. »

Réponse. - L'Esprit en donne lui-même l'explication quand il dit :

« Les prières des autres n'ont pas pour moi le sceau du pardon. » En effet, cette dame étant la principale offensée, et ayant le plus souffert de la conduite de cette femme, dans sa prière il y avait pardon, ce qui devait plus toucher l'Esprit coupable. Sa sœur, en priant, ne faisait pour ainsi dire qu'accomplir un devoir ; de l'autre côté, il y avait acte de charité. L'offensée avait plus de droit et de mérite à demander grâce ; son pardon devait donc d'autant plus tranquilliser l'Esprit. Or, on sait que le principal effet de la prière est d'agir sur le moral de l'Esprit, soit pour le calmer, soit pour le ramener au bien ; en le ramenant au bien, elle hâte la clémence du Juge suprême, qui pardonne toujours au pécheur repentant.

La justice humaine, tout imparfaite qu'elle est vis-à-vis de la justice divine, nous offre de fréquents exemples semblables. Qu'un homme soit traduit devant les tribunaux pour une offense envers quelqu'un, nul ne plaidera mieux en sa faveur et n'obtiendra plus facilement sa grâce que l'offensé lui-même venant généreusement retirer sa plainte.

Cette communication ayant été lue à la société de Paris, donna lieu à la question suivante, proposée par un de ses membres :

« Les Esprits réclament sans cesse les prières des mortels ; est-ce que les bons Esprits ne prient pas aussi pour les Esprits souffrants, et dans ce cas pourquoi celles des hommes sont-elles plus efficaces ? »

La réponse suivante fut donnée dans la même séance, par saint Augustin ; médium, M. E. Vézy :

Priez toujours, enfants ; je vous l'ai déjà dit : la prière est une rosée bienfaisante qui doit rendre moins aride la terre desséchée. Je viens vous le répéter encore, et j'y ajoute quelques mots en réponse à la question que vous adressez. Pourquoi donc, dites-vous, les Esprits souffrants vous demandent-ils des prières de préférence à nous ? Les prières des mortels sont-elles plus efficaces que celles des bons Esprits ? - Qui vous a dit que nos prières n'avaient pas la vertu de répandre la consolation et de donner de la force aux Esprits faibles qui ne peuvent aller à Dieu qu'avec peine et souvent avec découragement ? S'ils implorent vos prières, c'est qu'elles ont le mérite des émanations terrestres mon-

tant volontairement à Dieu, et que, celles-là, il les goûte toujours, venant de votre charité et de votre amour.

Pour vous, prier, c'est abnégation ; pour nous, c'est devoir. L'incarné qui prie pour son prochain remplit la noble tâche des purs Esprits ; sans en avoir le courage et la force, il accomplit leurs merveilles. C'est le propre de notre vie, à nous, que de consoler l'Esprit en peine et souffrant ; mais une de vos prières, à vous, c'est le collier que vous détachez votre cou pour le donner à l'indigent ; c'est le pain que vous retirez de votre table pour le donner à celui qui a faim, et voilà pourquoi vos prières sont agréables à celui qui les entend. Un père n'accède-t-il pas toujours à la prière de l'enfant prodigue ? N'appelle-t-il pas tous ses serviteurs pour tuer le veau gras au retour de l'enfant coupable ? Comment ne ferait-il pas davantage encore pour celui-ci même s'il vient à ses genoux lui dire : « O mon père, je suis bien coupable ; je ne vous demande point grâce, mais pardonnez à mon frère repentant, plus faible et moins coupable que moi ! » Oh ! c'est alors que le père est attendri ; c'est alors qu'il arrache de sa poitrine tout ce qu'elle peut contenir de dons et d'amour. Il dit : « Tu étais plein d'iniquités ; tu t'es dit criminel ; mais comprenant l'énormité de tes fautes, tu ne m'as pas crié grâce pour toi ; tu acceptes les souffrances de mon châtiment, et malgré tes tortures, ta voix a assez de force pour prier pour ton frère ! » Eh bien ! le père ne veut pas avoir moins de charité que le fils : il pardonne à tous deux ; à l'un et à l'autre il tendra les mains pour qu'ils puissent marcher droit dans le sentier qui mène à sa gloire.

Voilà, mes enfants, pourquoi les Esprits souffrants qui rôdent autour de vous implorent vos prières ; nous *devons* prier, nous ; vous, vous *pouvez* prier. Prière du cœur, tu es l'âme des âmes si je puis m'exprimer ainsi ; quintessence sublime qui monte toujours chaste, belle et radieuse dans l'âme plus vaste de Dieu !

SAINT AUGUSTIN.

Dissertations spirites.

La Conquête de l'avenir.

(Groupe de Sainte-Gemme (Tarn). - Médium, M. C…)

L'idée spirite va grandissant ; bientôt elle couvrira le sol français du nord au Midi, du levant au couchant. Des jalons sont plantés de distance en distance ; c'est vous qui êtes ces jalons ; c'est à vous que

reviendra l'honneur d'avoir, sur nos conseils, tracé à vos frères la route à suivre. Réunissez-vous donc, non-seulement dans une pensée commune, mais aussi dans une commune action. Le temps de l'observation et des expériences est passé : on en est à l'application. Agissez et agissez sans crainte ; ne regardez jamais derrière vous ; ayez toujours au contraire les yeux fixés en avant ; contemplez le but et les obstacles qui vous en séparent ; si vous vous amusez à compter les pas, au lieu d'avancer rapidement, vous manquerez à la mission qui vous a été donnée. Prenez donc votre bâton de voyage ; ceignez vos reins, et en route ! mais ne partez pas seuls ; que toute l'armée spirite, cette avant-garde de la doctrine évangélique, se mette en marche en même temps. Unissez-vous, consultez-vous, et volez à la conquête de l'avenir.

HIPPOLYTE FORTOUL.

La Pentecôte.

(Groupe de Sainte-Gemme (Tarn).

L'esprit de Dieu souffle sur le monde pour y régénérer ses enfants ; si, comme au temps des apôtres, il ne se montre pas sous la forme de langues de feu, il n'en est pas moins réellement présent parmi vous. Priez donc avec ferveur le Tout-Puissant, afin qu'il daigne vous faire profiter de tous les avantages moraux, de tous les dons impérissables qu'il voulut bien alors verser sur la tête des apôtres du Christ. Demandez et vous recevrez, et rien de ce que vous demanderez de bon et d'utile pour votre avancement spirituel ne vous sera refusé. Priez donc, encore une fois, avec ferveur ; mais que ce soit votre cœur, et non vos lèvres, qui parle ; ou si vos lèvres s'agitent, qu'elles ne disent rien que votre cœur n'ait auparavant pensé. Le bonheur que vous ressentirez lorsque vous serez animés de l'esprit de Dieu est si grand, que vous ne sauriez vous en faire une idée. Il dépend de vous de l'obtenir, et, à dater de ce moment, vous considérerez les jours qu'il vous reste à vivre comme un morceau de route qu'il vous resterait à parcourir pour arriver à votre destination, et où vous devez trouver à la fin du jour votre souper et un gîte peur la nuit.

Mais que le peu d'importance que vous devez relativement attacher aux choses terrestres ne vous empêche pas de considérer vos devoirs matériels comme très sérieux ; vous commettriez une faute très grave aux yeux de Dieu, si vous ne vous livriez pas consciencieusement à vos travaux quotidiens. On ne doit rien mépriser de ce qui est sorti de la main du Créateur ; vous devez jouir, dans une certaine mesure, des

biens matériels dont il vous a fait don ; votre devoir est de ne pas les garder pour vous, mais d'en faire part à ceux de vos frères à qui ces dons ont été refusés. Une conscience pure, une charité et une humilité sans bornes, voilà la meilleure des prières pour appeler à soi l'Esprit-Saint. C'est le véritable *Veni Creator* ; non que celui que l'on chante aux églises ne soit une prière qui sera exaucée toutes les fois qu'elle sera faite de bon cœur, mais, comme cela vous a été dit plusieurs fois, c'est le fond qui est tout, la forme peu de chose.

Demandez donc, par vos actes, que l'Esprit-Saint vienne vous visiter et verser dans votre âme cette force qui donne la foi pour surmonter les misères de l'existence terrestre, et pour tendre la main à ceux de vos frères que la faiblesse de leur esprit empêche de voir la lumière, sans laquelle vous ne pouvez que marcher à tâtons au risque de vous meurtrir contre tous les obstacles semés sur votre route. Le bonheur vrai, celui après lequel chacun de vous soupire, se trouve là ; chacun de vous l'a sous la main ; il n'a qu'à vouloir pour s'en saisir. Prenez aujourd'hui de bonnes et fermes résolutions, et l'Esprit de Dieu, soyez-en sûrs, ne vous fera pas défaut. Aimez votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu, et vous aurez dignement solennisé le jour où l'Esprit-Saint vint visiter les apôtres du Christianisme.

HIPPOLYTE FORTOUL.

Le Pardon.

(Société Spirite de Paris. - Médium, M. A. Didier.)

Comment peut-on donc trouver en soi la force de pardonner ? La sublimité du pardon, c'est la mort du Christ sur le Golgotha ! Or, je vous ai déjà dit que Christ avait résumé dans sa vie toutes les angoisses et toutes les luttes humaines. Tous ceux qui méritaient le nom de chrétiens avant Jésus-Christ sont morts le pardon sur les lèvres : les défenseurs des libertés opprimées, les martyrs des vérités et des grandes causes ont tellement compris la hauteur et la sublimité de leur vie qu'ils n'ont pas failli au dernier moment, et qu'ils ont pardonné. Si le pardon d'Auguste n'est pas tout à fait historiquement sublime, l'Auguste de Corneille, le grand tragique, est maître de lui comme de l'univers, parce qu'il pardonne. Ah ! qu'ils sont mesquins et misérables, ceux qui possédaient le monde et qui ne pardonnaient pas ! Qu'il est grand, celui qui tenait dans l'avenir des siècles toutes les humanités spirituelles, et qui a pardonné ! Le pardon est une inspiration, souvent un conseil des Esprits. Malheur à ceux qui ferment leurs cœurs à cette voix : ils seront punis, comme dit l'Ecriture, car ils avaient des oreilles

et ils n'ont point écouté ; Eh bien ! si vous voulez pardonner, si vous vous sentez faibles devant vous-mêmes, contemplez la mort du Christ. Voilà pourquoi le grand principe de la sagesse antique était avant tout de se connaître soi-même. Avant de se lancer dans la lutte, on apprenait aux athlètes, pour les jeux, pour les luttes grandioses, les moyens sûrs de vaincre. A côté, dans les lycées, Socrate apprenait qu'il y avait un Etre suprême, et, quelque temps après, des siècles avant Christ, il apprenait à la nation grecque entière à mourir et à pardonner. L'homme vicieux, bas et faible, ne pardonne pas ; l'homme habitué aux luttes personnelles, aux réflexions justes et saines, pardonne facilement.

LAMENNAIS.

La Vengeance.

(Société Spirite de Paris. - Méd., M. de B… M…)

La vengeance est douce au cœur, a dit le poète. Oh ! pauvres aveugles qui donnez un libre cours à la plus hideuse des passions, vous croyez faire mal à votre prochain quand vous lui portez vos coups, et vous ne sentez pas qu'ils se retournent contre vous-mêmes. Elle n'est pas un crime seulement, mais une absurde maladresse ; elle est, avec ses sœurs, la rancune, la haine, la jalousie, filles de l'orgueil, le moyen dont se servent les Esprits des ténèbres pour attirer à eux ceux qu'ils craignent de voir leur échapper ; c'est le plus infaillible instrument de perdition qui puisse être mis entre les mains des hommes par les ennemis qui s'acharnent à leur déchéance morale. Résistez, enfants de la terre, à ce coupable entraînement, et soyez assurés que si quelqu'un a mérité votre colère, ce ne sera pas dans l'éclat de votre rancune que vous trouverez le calme de votre conscience. Mettez entre les mains du Tout-Puissant le soin de prononcer sur vos droits et sur la justice de votre cause. Il y a dans la vengeance quelque chose d'impie et de dégradant pour l'Esprit.

Non, la vengeance n'est pas compatible avec la perfection ; tant qu'une âme en conserve le sentiment, elle reste dans les bas-fonds du monde des Esprits. Mais le vôtre ne sera pas plus que les autres l'éternel jouet de cette malheureuse passion ; et je puis l'assurer, l'abolition de la fausse notion de l'enfer éternel ou plutôt de la damnation éternelle, qui a été comme le prétexte, ou du moins comme une excuse intime des actes vindicatifs, sera l'aurore d'une ère nouvelle de tolérance et de mansuétude qui ne tardera pas à s'étendre jusqu'aux contrées privées de la vie morale. L'homme pouvait-il condamner la vengeance, alors qu'on lui présentait Dieu comme un Dieu jaloux, se vengeant lui-même par des tortures sans fin ? Cessez donc, ô hommes !

d'insulter la Divinité en lui prêtant vos plus ignobles passions. Alors vous serez, habitants de la terre, un peuple béni de Dieu. Faites en sorte, vous qui m'écoutez, qu'ayant affranchi votre âme de ce coupable et honteux mobile des actes les plus contraires à la charité, vous méritiez d'être admis dans l'enceinte sacrée dont la charité seule peut ouvrir les portes.

PIERRE ANGE, *Esprit protecteur*.

Bibliographie.

Le Spiritisme à Lyon.

Communications d'outre-tombe ; choix des manifestations de la Société spirite des Brotteaux, avec cette épigraphe : *Le Spiritisme ne doit pas s'imposer ; on vient à lui, parce qu'on en a besoin.* (Allan Kardec. *Revue, 1861*, page 371.) - Broch. in-8° de 32 pages, accompagnée de quatre dessins gravés, obtenus médianimiquement. Prix : 75 cent. Chez les principaux libraires de Lyon, et à Paris, chez M. Ledoyen.

Cette brochure est la première d'une série qui sera publiée à des époques indéterminées. Elle contient un choix des communications obtenues dans le groupe des Brotteaux, dirigé par M. Déjoud, chef d'atelier. Toutes ces communications, en tout conformes à la doctrine du *Livre des Esprits*, respirent la plus saine morale et portent le cachet incontestable d'Esprits bons et bienveillants. Le style en est simple, familier et parfaitement adapté au milieu dans lequel elles ont été données et où les idées abstraites n'eussent pas été à leur place. Les bons Esprits veulent avant tout instruire ; pour cela, ils se mettent à la portée de leurs auditeurs, et s'inquiètent peu de satisfaire ceux qui n'apprécient dans leurs communications que la pompe du style, sans mettre à profit les leçons. Que l'instruction soit bonne, qu'elle pénètre le cœur, c'est pour eux l'essentiel. Nous pensons que, sous ce rapport, ce recueil atteint parfaitement le but. Nous sommes heureux de saisir cette occasion de féliciter M. Déjoud, chef de ce groupe, l'un des plus nombreux de Lyon, de son zèle et de sa persévérance pour la propagation du Spiritisme parmi ses frères les travailleurs.

Le troisième volume des *Révélations d'outre-tombe*, de madame Dozon, va paraître incessamment.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et C[e] rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1862.

Inauguration d'un groupe spirite à Bordeaux.

Discours d'ouverture.

En dépit de certains mauvais vouloirs, les groupes spirites se multiplient chaque jour ; nous nous faisons un plaisir et un devoir de mettre sous les yeux de nos nombreux lecteurs le discours prononcé à Bordeaux à l'ouverture de l'un d'eux, par son fondateur, M. Condat, le 20 mars 1862. La manière dont la grave question du Spiritisme y est envisagée prouve combien, maintenant, on en comprend le but essentiel et la véritable portée. Nous sommes heureux de dire que ce sentiment est général aujourd'hui, car partout le sentiment de la curiosité fait place au désir sérieux de s'instruire et de s'améliorer ; c'est ce que nous avons été à même de constater dans les visites que nous avons faites en différentes villes de province ; nous avons vu s'attacher aux communications instructives, et priser à leur valeur, les médiums qui les obtiennent. Ceci est un fait caractéristique dans l'histoire de l'établissement du Spiritisme. Nous ne connaissons nullement le groupe dont nous parlons, mais nous jugeons de ses tendances par le discours d'ouverture ; l'orateur n'eût pas tenu ce langage en présence d'un auditoire léger et superficiel, et réuni en vue de se distraire. Ce sont les réunions sérieuses qui donnent une idée sérieuse du Spiritisme. Voilà pourquoi nous ne saurions trop en encourager la multiplication.

Mesdames et messieurs,

En vous priant d'accepter les remerciements que j'ai l'honneur de vous présenter pour le bienveillant accueil que vous avez fait à mon invitation, permettez-moi de vous adresser quelques paroles sur le

sujet de notre réunion. A défaut de talent, vous y verrez, du moins je l'espère, la conviction d'un homme profondément dévoué au progrès de l'humanité.

Bien souvent le voyageur intrépide, aspirant à atteindre le faîte d'une montagne, rencontre l'étroit sentier obstrué par un roc ; bien souvent aussi, dans la marche des âges, l'humanité qui tend à se rapprocher de Dieu rencontre son obstacle : son rocher, c'est le matérialisme. Elle stationne quelque temps, quelques siècles peut-être ; mais la force invincible à laquelle elle obéit, agissant en raison de la résistance, triomphe de l'obstacle, et l'humanité, toujours sollicitée de marcher en avant, repart avec un élan plus vif.

Ne nous étonnons donc pas, messieurs, lorsque se manifeste une de ces grandes idées qui décèlent le mieux l'origine céleste de l'homme, lorsque se produit un de ces faits prodigieux qui viennent déranger les calculs restreints et les observations bornées de la science matérialiste ; ne nous étonnons pas et surtout ne nous laissons pas décourager par les résistances qui surviennent à l'encontre de tout ce qui peut servir à démontrer que l'homme n'est pas seulement un peu de boue dont les éléments seront restitués à la terre après la mort.

Constatons plutôt, et constatons-le avec bonheur, nous, les adeptes du Spiritisme, nous les enfants du dix-neuvième siècle, fils lui-même d'un siècle qui a été la manifestation la plus complète, l'incarnation, pour ainsi dire, du scepticisme et de ses décourageantes conséquences ; constatons-le, l'humanité marche à cette heure !

Voyez le progrès que fait ici le Spiritisme, dans cette belle, grande et intelligente cité ; voyez comme le doute s'efface partout aux clartés de la science nouvelle.

Comptons-nous, messieurs, et avouons-le avec sincérité, combien d'entre nous qui, la veille encore, avaient sur les lèvres le sourire de l'incrédulité ont aujourd'hui le pied dans la voie, et au cœur la résolution de ne pas retourner en arrière. Cela se conçoit, on s'est placé dans le courant, il nous entraîne. Quelle est donc cette doctrine, messieurs, où mène-t-elle ?

Relever le courage de l'homme, le soutenir dans ses défaillances, le rendre fort contre les vicissitudes de la vie, raviver sa foi, lui prouver l'immortalité de son âme, non pas seulement par des démonstrations, mais par des faits : la voilà, cette doctrine, voilà où elle aboutit !

Quelle autre doctrine produira sur le moral et sur l'intellect de meilleurs résultats ? Sera-ce la négation d'une vie future qu'on pourra lui opposer comme préférable, dans l'intérêt de l'humanité tout entière et pour la perfection morale et intellectuelle de chaque homme isolément ?

En prenant pour principe ces mots qui résument le matérialisme

tout entier : « Tout finit quand s'ouvre la tombe, » avec cette maxime désolante qu'arrive-t-on à produire, sinon le néant ? J'éprouve une sorte de sentiment pénible, une sorte de pudeur d'avoir fait un parallèle entre ces deux extrêmes : l'espoir de retrouver dans un monde meilleur des êtres chéris dont l'âme a ouvert les ailes, l'horreur invincible que nous éprouvons, que l'athée éprouve lui-même à la pensée que tout l'anéantirait avec le dernier souffle de la partie mortelle de notre être, suffiraient pour repousser toute idée de comparaison. Mais cependant, messieurs, si toutes les consolations que renferme le Spiritisme n'étaient qu'à l'état de croyances seulement, si ce n'étant qu'un système de pure spéculation, une ingénieuse fiction, comme l'ont objecté les apôtres du matérialisme, pour soumettre les intelligences faibles à certaines règles appelées arbitrairement vertu, et les retenir ainsi en dehors des appétits séduisants de la matière, compensation qu'en un jour de pitié, l'auteur de cet ordre fatal qui donne tout aux uns et réserve la souffrance au plus grand nombre, aurait accordée à ceux-ci pour s'étourdir. N'est-ce pas, messieurs, que pour les intelligences fortes, pour l'homme qui sait faire un usage légitime de sa raison, ces ingénieuses combinaisons, établies comme conséquences d'un principe sans base et fruit seulement de l'imagination, seraient un tourment de plus ajouté aux tourments d'une fatalité à laquelle on ne pourrait se soustraire ?

La démonstration est une chose admirable sans doute, elle prouve avant tout la raison humaine, l'âme, cette abstraction de la matière. Mais jusqu'à ce jour son point de départ unique a été ce mot de Descartes : « Je pense, donc je suis. » Aujourd'hui, le Spiritisme est venu donner une force immense au principe de l'immortalité de l'âme en l'étayant de faits tangibles, irréfutables.

Ce qui précède explique comment et pourquoi nous nous trouvons réunis ici. Mais laissez-moi encore, messieurs, vous faire part d'une impression que j'ai toujours ressentie, d'un désir qui s'est constamment renouvelé chaque fois que je me suis trouvé en présence d'une société, poursuivant comme but un perfectionnement de l'homme moral. J'aurais voulu être de la première réunion, participer aux premières communications d'âme à âme des fondateurs, j'aurais voulu présider au développement du germe de l'idée, germe qui, comme la graine devenue géant, a donné plus tard d'abondants fruits.

Eh bien ! messieurs, aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous réunir pour vous proposer de former un nouveau groupe spirite, mon idée reçoit satisfaction entière, et je vous prie de conserver comme moi dans votre cœur, dans votre souvenir, la date du 20 mars.

Maintenant, messieurs, il est temps de passer dans la pratique : j'ai trop tardé peut-être. Sans transition, pour réparer la perte du temps trop largement accordé à des épanchements, j'aborderai donc l'objet

de notre réunion en vous priant de vous prémunir contre une objection qui se présentera naturellement à votre esprit comme elle s'est présentée au mien sur la nécessité indispensable de *médiums* quand on veut former un groupe spirite. C'est là, messieurs, l'apparence d'une difficulté, et non une difficulté. Au début, en l'absence de médiums, nos soirées ne seront pas passées stérilement, croyez-le. Voici une idée que je vous soumets en appelant vos conseils ; nous procéderions ainsi !

La première de chaque séance serait donnée à des lectures dans le *Livre des Esprits* et dans celui des *médiums*. La seconde partie serait consacrée à la formation de médiums parmi nous, et croyez-le bien, messieurs, si nous suivons les conseils et les enseignements qui nous sont donnés dans les ouvrages de notre vénéré chef, M. Allan Kardec, la faculté médianimique ne tardera pas à se développer chez la plupart de nous, et c'est alors que nos travaux recevront leur plus douce, leur plus large récompense ; car Dieu, le grand Créateur de toutes choses, le juge infaillible, ne peut se tromper sur le bon usage que nous voulons faire de la précieuse faculté médiaminique. Il ne manquera donc pas, pour nous donner la plus belle récompense que nous puissions ambitionner, de permettre que l'un de nous, au moins, obtienne cette faculté au même degré que plusieurs des médiums sérieux que nous avons le bonheur de posséder ce soir.

Nos bien-aimés frères Gourgues et Sabô, que j'ai l'honneur de vous présenter, ont bien voulu aussi, en assistant à notre séance d'installation, lui donner un plus grand degré de solennité. Qu'ils nous donnent l'espoir, et nous leur en adressons la prière, que bien souvent, aussi souvent qu'il leur sera possible, ils viendront nous visiter ; leur présence fortifiera notre foi, ranimera l'ardeur de ceux d'entre nous qui, par suite d'insuccès dans leurs premières tentatives médianimiques, pourraient tomber dans le découragement.

Surtout, messieurs, ne faisons pas fausse route ; rendons-nous bien compte de notre entreprise, de son but ; il se tromperait gravement celui qui ne serait tenté de faire partie du nouveau groupe que nous allons former, que dans l'espoir d'y trouver des distractions futiles et en dehors de la vraie morale prêchée par les bons Esprits.

« Le but essentiel du Spiritisme, a dit notre vénéré chef, est l'amélioration des hommes. Il n'y faut chercher que ce qui peut aider au progrès moral et intellectuel. Il ne faut pas perdre de vue enfin que la croyance au Spiritisme n'est profitable qu'à celui dont on peut dire : Il vaut mieux aujourd'hui qu'hier. »

N'oublions pas que notre pauvre planète est un lieu de purgatoire où nous expions, par notre existence actuelle, les fautes que nous avons commises dans les précédentes. Cela prouve une chose, messieurs, c'est qu'aucun de nous ne peut se dire parfait ; car, tant

que nous aurons à expier les fautes, nous serons réincarnés. Notre présence sur la terre atteste donc notre imperfection.

Le spiritisme a planté les jalons de la route qui conduit aux pieds de Dieu ; marchons sans jamais les perdre de vue. La ligne tracée par les bons Esprits, géomètres de la Divinité, est bordée de précipices ; les ronces et les épines en sont les marges, ne craignons pas leurs piqûres. Que sont de pareilles blessures comparées au bonheur éternel qui accueillera le voyageur au terme de sa course ?

Ce terme, ce but, messieurs est depuis longtemps déjà l'objet de mes méditations. En embrassant d'un regard mon passé, en me retournant pour reconnaître encore la ronce qui m'avait déchiré, l'obstacle qui m'avait fait trébucher dans le sentier, je n'ai pu m'empêcher de faire ce que tout homme fait au moins une fois dans sa vie, le compte pour ainsi dire de ses joies et de ses douleurs, de ses bons moments de courage, de ses heures de défaillance. Et de tête reposée, l'âme libre, c'est-à-dire replié sur elle-même, dégagée de la matière, je me suis dit : L'existence humaine n'est qu'un rêve, mais un rêve affreux commençant alors que l'âme ou l'Esprit incarné de l'enfant s'éclaire aux premières lueurs de l'intelligence, pour cesser dans les évanouissements de la mort. La mort ! ce mot d'épouvante pour tant de monde, n'est donc en réalité que le réveil de cet affreux sommeil, le bienfaiteur secourable qui nous délivre du cauchemar insupportable qui nous a accompagnés pas à pas, depuis notre naissance.

Je parle en général, mais non d'une manière absolue ; la vie de l'homme de bien n'a plus ces mêmes caractères ; ce qu'il a fait de bon, de grand, d'utile, illumine de pures clartés le songe de son existence. Pour lui, le passage de la vie à la mort se fait sans douloureuse transition ; il ne laisse rien derrière lui qui puisse compromettre l'avenir de sa nouvelle existence spirituelle, récompense de ses bienfaits.

Mais pour ceux-là, au contraire, volontaires aveugles qui auront constamment fermé les yeux pour mieux nier l'existence de Dieu, qui se seront refusés à la contemplation du sublime spectacle de ses œuvres divines, preuves et manifestations de sa bonté, de sa justice, de sa puissance ; ceux-là, dis-je, auront un affreux réveil, plein de regrets amers, regrets surtout d'avoir méconnu les bienfaisants conseils de leurs frères spirites, et la souffrance morale qu'ils subiront durera jusqu'au jour où un repentir sincère les fera prendre en pitié par Dieu, qui leur accordera la faveur d'une incarnation nouvelle.

Beaucoup de personnes voient encore dans les communications spirites l'œuvre du démon ; mais cependant le nombre en diminue chaque jour. Cette heureuse décroissance tient évidemment à ce que la curiosité amenant soit à visiter les groupes spirites, soit à lire le *Livre des Esprits*, il se trouve toujours dans le nombre des curieux quelques per-

sonnes qui se convainquent, surtout parmi celles qui lisent le *Livre des Esprits ;* car ne croyez pas, messieurs, amener beaucoup d'adeptes à notre sublime doctrine en faisant de prime abord assister à nos séances ; non, j'en ai l'intime conviction, une personne complètement étrangère à la doctrine ne sera pas convaincue par ce qu'elle verra dans nos séances ; elle sera plutôt disposée à rire des phénomènes qu'on y obtient qu'à les prendre au sérieux.

Quant à moi, messieurs, je crois avoir beaucoup plus fait pour la nouvelle doctrine lorsque, au lieu de faire assister une personne à l'une de nos séances, j'ai pu la décider à lire le *Livre des Esprits.* Quand j'ai la certitude que cette lecture a été faite et qu'elle a produit les fruits qu'elle ne peut manquer de produire, oh ! c'est alors que je conduis avec bonheur la personne dans un groupe spirite ; car n'ai-je pas la certitude à ce moment qu'elle se rendra compte de tout ce qu'elle verra et entendra, et que ce qui l'eût probablement fait rire avant la lecture de ce livre produira à cette heure des effets diamétralement opposés ? Je n'entends pas dire qu'elle pleurera.

Puis-je mieux terminer, messieurs, que par une citation puisée dans le *Livre des Esprits* ; elle convaincra, beaucoup mieux que mes faibles moyens ne me le permettent, ceux qui doutent encore du fond de vérité sur lequel reposent les croyances spirites :

« Ceux qui disent que les croyances spirites menacent d'envahir le monde en proclament par cela même la puissance ; car une idée sans fondement et dénuée de logique ne saurait devenir universelle. Si donc le Spiritisme s'implante partout, s'il se recrute surtout dans les classes éclairées, ainsi que chacun le reconnaît, c'est qu'il a un fond de vérité. Contre cette tendance, tous les efforts de ses détracteurs seront vains, et ce qui le prouve, c'est que le ridicule même dont ils ont cherché à le couvrir, loin d'en arrêter l'essor, semble lui avoir donné une nouvelle vie. Ce résultat justifie pleinement ce que nous ont dit maintes fois les Esprits : « Ne vous inquiétez pas de l'opposition ; tout ce que l'on fera contre vous tournera pour vous, et vos plus grands adversaires serviront votre cause sans le vouloir. Contre la volonté de Dieu, la mauvaise volonté des hommes ne saurait prévaloir. »

CONDAT.

Lettre à un Prédicateur, par M. Dombre.

Le P. F…, dominicain, ayant prêché à Marmande pendant le mois de mai dernier, crut devoir, dans l'un de ses derniers sermons, jeter quelques pierres contre le Spiritisme. M. Dombre aurait désiré une

discussion plus approfondie sur ce sujet, et que M. Labbé F…, au lieu de se renfermer dans des attaques banales, abordât résolument certaines question de détails ; mais, craignant que son nom n'eût pas assez de poids pour l'y décider, il lui écrivit la lettre suivante sous le pseudonyme de *Un Catholique* :

« Monsieur le prédicateur,

Je suis avec assiduité vos instructions dogmatiques de chaque soir. Par une fatalité que je déplore, j'arrivai un peu plus tard que de coutume vendredi, et j'appris à la sortie de l'église que vous aviez commencé, sous forme d'escarmouche, une attaque contre le Spiritisme : je m'en réjouis au nom des catholiques fervents. Si j'ai été bien renseigné, voici les questions que vous auriez effleurées : 1° Le Spiritisme est une religion nouvelle du dix-neuvième siècle. 2° Il y a incontestablement communication avec les Esprits. 3° Les communications avec les Esprits, bien constatées, bien reconnues, vous vous chargez de prouver, à la suite de longues et sérieuses études que vous avez faites sur le Spiritisme, que les Esprits qui se communiquent ne sont autres que le démon. 4° Enfin, il serait dangereux, au point de vie du salut de l'âme, de s'occuper du Spiritisme avant que l'Église ne se soit prononcée à cet égard. J'aime bien ce quatrième article, mais si l'on reconnaît d'avance que c'est le démon, l'Église n'a plus rien à faire[7].

« Voilà quatre questions importantes que je brûle de voir résolues pour confondre du même coup les *Spirites* et les *catholiques de nom* qui ne croient ni au démon ni aux peines éternelles, tout en admettant un

---

[7] Si l'Eglise ne s'est point encore prononcée, la question du démon n'est donc qu'une opinion individuelle qui n'a pas de sanction légale ; et cela est si vrai que tous les ecclésiastiques ne la partagent pas, et nous en connaissons beaucoup dans ce cas. Jusqu'à plus ample information, le doute est permis, et l'on peut voir dès à présent que cette doctrine du démon a peu d'empire sur les masses. Si jamais l'Église la proclamait officiellement, il serait à craindre qu'il n'en advînt de ce jugement ce qui est advenu de la déclaration d'hérésie et de la condamnation prononcée jadis contre le mouvement de la terre ; ce qu'il en est advenu de nos jours des anathèmes lancés contre la science à propos des six périodes de la création. Nous croyons que le clergé ferait sagement et prudemment de ne pas trop se hâter de trancher la question, en affirmant une chose qui jusqu'à présent provoque plus d'incrédulité et plus de rires que d'effroi, et à laquelle nous pouvons certifier que beaucoup de prêtres ne croient pas plus que nous, parce qu'elle est illogique. S'exposer à recevoir un démenti de l'avenir et à se voir forcé de reconnaître qu'on s'est trompé, c'est nuire à l'autorité morale de l'Église qui proclame l'infaillibilité de ses jugements. Mieux vaudrait donc s'abstenir.

Au reste, quoi qu'on ait pu dire et faire contre le Spiritisme, l'expérience est là pour prouver que sa marche est irrésistible ; c'est une idée qui s'implante partout avec une rapidité prodigieuse, parce qu'elle satisfait à la fois la raison et le cœur. Pour l'arrêter, il faudrait lui opposer une doctrine qui satisfît davantage, et ce ne sera certainement pas celle du démon et des peines éternelles. A.K.

Dieu et l'immortalité de l'âme, et les *matérialistes* qui ne croient à rien.

A cette première question : *le Spiritisme est une religion*, les Spirites disent : Non, le Spiritisme n'est pas une religion, il ne prétend pas être une religion. Le Spiritisme est fondé sur l'existence d'un monde invisible formé d'êtres incorporels qui peuplent l'espace et qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres globes. Ces êtres, qui nous entourent sans cesse, exercent sur les hommes à leur insu une grande influence ; ils jouent un rôle très actif dans le monde moral et jusqu'à un certain point dans le monde physique. Le Spiritisme est dans la nature, et l'on peut dire que, dans un certain ordre de choses, c'est une puissance comme l'électricité en est une à un autre point de vue, comme la gravitation en est une autre. Le Spiritisme nous dévoile le monde invisible ; il n'est pas nouveau ; l'histoire de tous les peuples en fait mention. Le Spiritisme repose sur des principes généraux indépendants de toute question dogmatique. Il a des conséquences morales, il est vrai, dans le sens du christianisme, mais il n'a ni culte, ni temples, ni ministres ; chacun peut se faire une religion de ses opinions, mais de là à la constitution d'une nouvelle Église, il y a loin ; donc le Spiritisme n'est pas une nouvelle religion. Voilà, monsieur le prédicateur, ce que disent les Spirites à cette première question.

A cette même question, *les faux catholiques* et *les matérialistes* rient. Les premiers, s'ils sont dans les heureux de ce monde, rient du bout des lèvres ; cette doctrine, qui comporte la pluralité des existences, ou réincarnations, les choque dans leurs jouissances et leur orgueil. Revenir peut-être dans une condition inférieure, c'est affreux à penser ! Les Spirites leur disent : « Voilà la justice, la véritable égalité. » Mais cette égalité ne leur va pas. Les *matérialistes*, esprits forts et composés de prétendus savants, rient de cœur, parce qu'ils ne croient pas à l'avenir : le sort du petit chien qui les suit et le leur sont absolument la même chose, et ils trouvent cela préférable.

« A la deuxième question : *Il y a communication avec les Esprits*, les Spirites et nous, fervents catholiques, sommes d'accord ; les faux catholiques et les matérialistes font le rire d'incrédulité.

« A la troisième question : *C'est le démon seul qui se communique*, les Spirites rient à leur tour ; les matérialistes rient aussi en se moquant de ceux qui croient aux communications et de ceux qui, y croyant, les attribuent aux démons ; les faux catholiques gardent le silence et semblent dire : *Arrangez-vous entre vous.*

« A la quatrième question : *Il faut attendre que l'Église se soit prononcée*, les Spirites disent : « Il viendra certainement un jour où la croyance au Spiritisme deviendra si vulgaire, sera si répandue, que

l'Église, à moins de vouloir rester seule, sera forcée de suivre le torrent. Le Spiritisme se fondra alors dans le catholicisme, et le « catholicisme dans le Spiritisme. » A cette question le matérialiste rit encore et dit : « Que m'importe ! » le faux catholique entre dans une sorte de dépit ; il ne peut, ainsi que je l'ai dit plus haut, s'accommoder de cette doctrine : son égoïsme et son orgueil en sont froissés ; il repousse cette éventualité d'une fusion. « C'est impossible, dit-il, le Spiritisme n'est qu'une utopie qui ne fera pas quatre pas dans le monde[8]. »

« Agréez, etc.

« Un fervent catholique. »

Dans une lettre adressée à Bordeaux, à ce sujet, M. Dombre dit :

« M. l'abbé F… a cherché à savoir quel était le Spirite et non le fervent catholique qui lui avait écrit cette lettre. Ses envoyés sont venus jusqu'à moi et m'ont dit : « M. F… aurait besoin de sept à huit sermons pour répondre, et le temps lui manque ; et puis il voudrait savoir le nom de celui à qui il a affaire. - Je garantis, ai-je répondu, que l'auteur de la lettre se fera connaître, s'il veut y répondre en chaire. » Il paraît que l'on sait ici par expérience que plus on parle contre le Spiritisme, plus on fait de prosélytes, et qu'on a jugé à propos de garder le silence, car M. l'abbé F… est parti sans en reparler.

Vous allez me dire qu'il y a peut-être un peu de témérité de vouloir ainsi entrer en lice ; je connais le besoin de notre localité ; il faut du bruit. Les ennemis systématiques ou intéressés du Spiritisme ne demanderaient que le mutisme, et moi, je veux les assourdir de discussions. Il y a toujours, autour des incrédules qui discutent, des indifférents ou des disposés à croire qui retirent un profit de la lutte, relativement à l'instruction spirite. - Mais pensez-vous, me direz-vous peut-être, vous tirer honorablement de ces polémiques ? - Eh ! mon Dieu ! quand on est abonné à la *Revue spirite*, qu'on a lu tous les livres de la doctrine, qu'on s'est plongé tout entier dans les arguments sur lesquels elle s'appuie et sur ceux des Esprits qui se communiquent, on sort de là comme Minerve, armé de pied en cap, et l'on ne craint rien. »

---

[8] Faux catholiques, vrais catholiques, ou matérialistes, il en est qui tiennent ce langage. Qu'ils l'aient dit il y a quelques années, cela pouvait se concevoir ; mais depuis quatre ou cinq ans il en a tant fait de pas, et il en fait tant tous les jours, qu'avant peu il aura atteint le but. Cherchez dans l'histoire une doctrine qui ait fait autant de chemin en si peu de temps. En présence de ce résultat inoui d'une propagation contre laquelle viennent se briser toutes les foudres et toutes les railleries ; qui croît en raison de la violence des attaques, il est vraiment par trop naïf de dire que le Spiritisme n'est qu'un feu de paille. S'il en est ainsi, pourquoi tant de colères ? laissez-le donc s'éteindre tout seul. Nous, qui sommes aux premières loges pour le voir marcher, qui en suivons toutes les péripéties, nous en voyons la conclusion, et nous rions, à notre tour. A. K.

Remarque. - On dit : Vous croyez à la réincarnation, et la pluralité des existences est contraire aux dogmes qui n'en admettent qu'une seule ; donc, par cela même, vous êtes hors de l'Eglise.

À cela, nous répéterons ce que nous avons dit cent fois : Vous avez mis jadis hors de l'Église, anathématisé, excommunié, condamné comme hérétiques ceux qui croyaient au mouvement de la terre. - C'était, dites-vous, dans un temps d'ignorance. - Soit ; mais si l'Église est infaillible, elle devait l'être alors comme aujourd'hui, et son infaillibilité ne peut être soumise aux fluctuations de la science mondaine. Mais tout dernièrement, il y a à peine un quart de siècle, dans ce siècle de lumière, n'a-t-elle pas également condamné les découvertes de la science touchant la formation du globe ? Qu'en est-il advenu aujourd'hui ? et qu'en serait-il advenu si elle avait persisté à repousser de son sein tous ceux qui croient à ces choses-là ? Il n'y aurait plus de catholiques, pas même le pape. Pourquoi donc l'Église a-t-elle dû céder ? C'est parce que le mouvement des astres et leur formation reposent sur les lois de la nature, et que, contre ces lois, il n'y a pas d'opinion qui puisse tenir.

Quant à la réincarnation, de deux choses l'une : ou elle existe, ou elle n'existe pas : il n'y a pas de moyen terme. Si elle existe, c'est qu'elle est dans les lois de la nature. Si un dogme dit autre chose, il s'agit de savoir qui a raison du dogme ou de la nature, qui est l'œuvre de Dieu. La réincarnation n'est donc pas une opinion, un système, comme une opinion politique ou sociale qu'on peut adopter ou refuser ; c'est un fait ou ce n'en est pas un ; si c'est un fait, il a beau n'être pas du goût de tout le monde, tout ce qu'on dira ne l'empêchera pas d'être un fait.

Nous croyons fermement, pour notre compte, que la réincarnation, loin d'être contraire aux dogmes, donne de plusieurs une explication logique qui les fait accepter de la plupart de ceux qui les repoussaient, parce qu'ils ne les comprenaient pas ; la preuve en est dans le grand nombre de personnes ramenées aux croyances religieuses sur le Spiritisme. Mais admettons cette incompatibilité, si vous le voulez ; nous posons carrément cette question : « Quand la pluralité des existences sera reconnue, ce qui ne tardera pas, comme une loi naturelle ; quand tout le monde reconnaîtra cette loi comme *seule* comptatible avec la justice de Dieu, et comme pouvant *seule* expliquer ce qui, sans cela, est inexplicable, que ferez-vous ? » - Vous ferez ce que vous avez fait pour le mouvement de la terre et les six jours de la création, et il ne sera pas difficile de concilier le dogme avec cette loi. A.K.

Le Spiritisme à une distribution de prix.

Un de nos collègues de la Société spirite de Paris nous communique la lettre suivante, qu'il a adressé aux directrices du pensionnat où est une de ses filles, à Paris :

« Mesdames,

« Je vous prie de me permettre quelques réflexions sur un discours prononcé à la distribution des prix de votre pensionnat ; ma qualité de père de famille et surtout celle de père d'une de vos élèves, me donne quelques droits à cette appréciation.

« L'auteur de ce discours, étranger à votre établissement, et professeur, m'a-t-on dit, au collège C…, s'est livré à un long persiflage, je ne sais vraiment à propos de quoi, sur la science spirite et les médiums. Qu'il eût émis son opinion sur ce sujet en toute autre circonstance, je le comprendrais ; mais devant un auditoire comme celui auquel il parlait, devant les jeunes personnes confiées à vos soins, permettez-moi de dire que cette question était déplacée, et que c'était mal choisir son thème pour chercher à faire de l'effet.

« Ce monsieur a dit entre autres choses que « tous les gens qui s'occupent d'expériences de tables et autres phénomènes dits spirites ou de l'ordre psychologique sont des jongleurs, des dupes ou des stupides. »

« Je suis, mesdames, du nombre de ceux qui s'en occupent et ne le cachent pas, et j'ai la certitude de n'avoir pas été le seul dans votre réunion. Je n'ai pas la prétention d'être savant, comme votre orateur, et à ce titre je suis peut-être stupide, à son point de vue ; toutefois l'expression est assez malséante quand on l'adresse à des personnes que l'on ne connaît pas, et qu'on généralise la pensée ; mais à coup sûr ma position et mon caractère me mettent à l'abri de l'épithète de jongleur. Ce monsieur paraît ignorer que cette stupidité compte aujourd'hui ses adeptes par millions dans le monde entier, et que ces prétendus jongleurs se trouvent jusque dans les rangs les plus élevés de la société, sans quoi il eût réfléchi que ses paroles pouvaient aller à l'adresse de plus d'un de ses auditeurs. S'il a prouvé, par cette sortie intempestive, un manque de tact et de savoir-vivre, il a également prouvé qu'il parlait d'une chose qu'il n'a jamais étudiée.

« Quant à moi, mesdames, depuis quatre ans, j'étudie, j'observe, et le résultat de mes observations a été de me convaincre, comme tant d'autres, que notre monde matériel peut, dans certaines circonstances, se mettre en rapport avec le monde spirituel. Les preuves de ce fait, j'en ai eu des milliers, partout, dans tous les pays que j'ai visités, et

vous savez que j'en ai vu beaucoup, dans ma famille, avec ma femme qui est médium sans être une jongleuse, avec des parents, avec des amis qui, comme moi, cherchaient le vrai.

« Ne pensez pas, mesdames, que j'aie cru de prime-saut, sans examen ; non ; comme je l'ai dit, j'ai étudié et observé consciencieusement, froidement, avec calme et sans parti pris, et ce n'est qu'après mûres réflexions que j'ai eu le bonheur de me convaincre de la réalité de ces choses. Je dis le bonheur, car, je l'avouerai, l'enseignement religieux que j'avais reçu n'étant pas suffisant pour éclairer ma raison, j'étais devenu sceptique. Maintenant, grâce au Spiritisme, aux preuves patentes qu'il fournit, je ne le suis plus, parce que j'ai pu m'assurer de l'immortalité de l'âme et de ses conséquences. Si c'est là ce que ce monsieur appelle une stupidité, au moins devait-il s'abstenir de le dire devant vos élèves, qui pourront bien, et beaucoup plus tôt que vous ne le pensez peut-être, se rendre compte des phénomènes dont on leur a soulevé le voile. Il leur suffira, pour cela, d'entrer dans le monde ; la nouvelle science y fait de grands et rapides progrès, je vous l'assure. Alors n'est-il pas à craindre qu'elles fassent cette réflexion : Si l'on nous a induites en erreur sur ces matières ; si on a voulu nous cacher la vérité, ne se peut-il pas qu'on nous ait trompées sur d'autres points ? Dans le doute, la plus vulgaire prudence commandait de s'abstenir ; dans tous les cas, ce n'était ni le lieu ni le moment de traiter un pareil sujet.

« J'ai cru devoir, mesdames, vous faire part de mes impressions ; veuillez, je vous prie, les accueillir avec votre bonté habituelle.

« Agréez, etc.

« A. GASSIER,
« 38, rue de la Chaussée-d'Antin. »

Remarque. - Le Spiritisme se répandant partout, il devient très rare qu'une assemblée quelconque ne renferme pas plus ou moins d'adeptes. Se livrer à des sorties virulentes contre une opinion qui grandit sans cesse ; se servir à ce propos d'expressions blessantes devant un auditoire qu'on ne connaît pas, c'est s'exposer à molester les gens les plus respectables, et quelquefois à se voir rappeler à l'ordre ; le faire dans une réunion qui, par sa nature, commande plus que toute autre la stricte observation des convenances, où toute parole doit être un enseignement, c'est une faute. Qu'une de ces jeunes personnes dont les parents s'occupent de Spiritisme aille leur dire : « Vous êtes des jongleurs, des dupes ou des stupides, » ne pourrait-elle pas s'excuser en disant :

« C'est ce qu'on m'a appris à la distribution des prix ? » Ce monsieur aurait-il fait une sortie semblable contre les protestants ou les juifs, en disant que ce sont tous des hérétiques et des damnés ; contre telle ou

telle opinion politique ? Non, parce qu'il est peu de pensionnats où il n'y ait des élèves dont les parents professent différentes opinions politiques ou religieuses, et l'on craindrait de froisser ces derniers. Eh bien ! qu'il sache qu'il y a aujourd'hui, en France seulement, autant de Spirites qu'il y a de juifs et de protestants, et qu'avant qu'il soit longtemps, il y en aura autant qu'il y a de catholiques.

Au reste, là, comme partout, l'effet ira droit contre l'intention. Voilà une foule de jeunes filles naturellement curieuses, dont beaucoup n'ont jamais entendu du parler de ces choses-là, et qui voudront savoir ce que c'est à la première occasion ; elles essayeront de la médiumnité, et infailliblement plus d'une réussira ; elles en parleront à leurs compagnes, et, ainsi de suite. Vous leur défendrez de s'en occuper ; vous les effrayerez par l'idée du diable ; mais ce sera une raison de plus pour qu'elles le fassent en cachette, car elles voudront savoir ce que le diable leur dira. N'entendent-elles pas tous les jours parler de bons diables, de diables couleur de rose ? Or, là est le vrai danger, car, manquant d'expérience et sans guide prudent et éclairé ; elles pourraient se trouver sous une influence pernicieuse dont elles ne sauraient se débarrasser, et d'où peuvent résulter des inconvénients d'autant plus graves que, par suite de la défense qui leur aura été faite, et par crainte d'une punition, elles n'oseront rien dire. Vous leur défendrez d'écrire ? Ce n'est pas toujours facile ; les maîtres de pension en savent quelque chose ; mais que ferez-vous de celles qui deviendront médiums voyants ou auditifs ? Leur boucherez-vous les yeux et les oreilles ? Voilà, monsieur l'orateur, ce que peut produire votre imprudent discours, dont probablement vous avez été très satisfait.

Le résultat est tout autre chez les enfants élevés par leurs parents dans ces idées-là ; d'abord ils n'ont rien à cacher, et sont ainsi préservés des dangers de l'inexpérience ; puis cela leur donne de bonne heure une piété raisonnée que l'âge fortifie et ne peut affaiblir ; ils deviennent plus dociles, plus soumis, plus respectueux ; la certitude qu'ils ont de la présence de leurs parents défunts, qui les voient sans cesse, avec lesquels ils peuvent s'entretenir et dont ils reçoivent de sages avis, est pour eux un frein puissant par la crainte salutaire qu'elle leur inspire. Quand la génération sera élevée dans les croyances spirites, on verra la jeunesse tout autre, plus studieuse et moins turbulente. On peut en juger déjà par l'effet que ces idées produisent sur les jeunes gens qui en sont pénétrés.

Persécutions.

La raillerie s'étant émoussée contre la cuirasse du Spiritisme, et servant plus à le propager qu'à le discréditer, ses ennemis essayent d'un autre moyen qui, nous le disons d'avance, ne réussira pas mieux et fera probablement plus de prosélytes encore ; ce moyen est la persécution. Nous disons qu'il en fera plus, par une raison très simple, c'est qu'en prenant le Spiritisme au sérieux, il en grandit énormément l'importance ; et puis, on s'attache d'autant plus à une cause, qu'elle a plus fait souffrir. On se rappelle sans doute les belles communications qui ont été données sur les martyrs du Spiritisme, et que nous avons publiées dans la *Revue* du mois d'avril dernier. Cette phase était annoncée depuis longtemps par les esprits :

« Quand on verra, ont-ils dit, l'arme du ridicule impuissante, on essayera celle de la persécution ; il n'y aura plus de martyrs sanglants, mais beaucoup auront à souffrir dans leurs intérêts et dans leurs affections ; on cherchera à désunir les familles, à réduire les adeptes par la faim ; à les harceler à coups d'épingle, plus cuisants parfois que la mort ; mais là encore ils rencontreront des âmes solides et ferventes qui sauront braver les misères de ce monde, en vue de l'avenir meilleur qui les attend. Rappelez-vous les paroles du divin Sauveur : « Bienheureux les affligés, car ils seront consolés. » Rassurez-vous cependant ; l'ère de la persécution dans laquelle vous entrerez bientôt sera de courte durée, et vos ennemis n'en retireront que la honte, car les armes qu'ils dirigeront contre vous se tourneront contre eux. »

L'ère prédite est commencée ; on nous signale de différents côtés des actes que l'on regrette de voir accomplir par les ministres d'un Dieu de paix et de charité. Nous ne parlerons pas des violences faites à la conscience en repoussant de l'Église ceux qu'y conduit le Spiritisme ; ce moyen ayant eu des résultats à peu près négatifs, on en a cherché de plus efficaces ; nous pourrions citer des localités où des gens qui vivent de leur travail ont été menacés de se voir enlever leurs ressources ; d'autres où les adeptes ont été signalés à l'animadversion publique en faisant courir après eux les gamins de la rue ; d'autres où l'on renvoie de l'école les enfants dont les parents s'occupent de Spiritisme ; une autre où un pauvre instituteur a été révoqué et réduit à la misère, parce qu'il avait chez lui le *Livre des Esprits.* Nous avons de ce dernier une touchante prière en vers, où respirent les plus nobles sentiments, la piété

la plus sincère ; ajoutons qu'un Spirite bienfaisant lui a tendu une main secourable ; ajoutons encore qu'il a été en cette circonstance victime d'une infâme trahison de la part d'un homme à qui il s'était confié, et qui avait paru enthousiasmé de ce livre.

Dans une petite ville où le Spiritisme compte un assez grand nombre de partisans, un missionnaire a dit en chaire à ce dernier carême : « J'espère bien que dans l'auditoire il n'y a que des fidèles, et qu'il n'y a ni juifs, ni protestants, ni Spirites. » Il paraît qu'il comptait assez peu sur sa parole pour convertir ceux qui seraient venus l'entendre dans le but de s'éclairer. Dans une commune, près de Bordeaux, on a voulu empêcher les Spirites de se réunir plus de cinq, sous le prétexte que la loi s'y opposait ; mais une autorité supérieure a ramené l'autorité locale à la légalité. Il est résulté de cette petite vexation qu'aujourd'hui les trois quarts de cette commune sont Spirites. Dans le Département de Tarn-et-Garonne, les Spirites de plusieurs localités ayant voulu se réunir, on les a signalés comme conspirant contre le gouvernement. Cette accusation ridicule est tombée bien vite, comme cela devait être, et l'on en a ri.

Par contre, on nous a cité un magistrat qui a dit : « Plût à Dieu que tout le monde fût Spirite ! nos tribunaux auraient moins à faire, et l'ordre public n'aurait rien à craindre. » Il a dit là une grande et profonde vérité ; car on commence à s'apercevoir de l'influence moralisatrice que le Spiritisme exerce sur les masses. N'est-ce pas un résultat merveilleux que de voir des hommes, sous l'empire de cette croyance, renoncer à l'ivrognerie, à leurs habitudes de débauche, aux excès dégradants et au suicide ; des hommes violents devenir rangés, doux, paisibles et bons pères de famille ; des hommes qui blasphémaient le nom de Dieu, prier avec ferveur, et s'approcher pieusement des autels ? Et ce sont ces hommes-là que vous repoussez de l'Église ! Ah ! priez Dieu que, s'il réserve encore à l'humanité des jours d'épreuve, il y ait beaucoup de Spirites ; car ceux-là ont appris à pardonner à leurs ennemis, regardant comme le premier devoir du chrétien de leur tendre la main au moment du danger, au lieu de leur mettre le pied sur la gorge.

Un libraire de la Charente nous écrit ce qui suit :

« Je n'ai pas craint d'afficher ouvertement mes opinions spirites ; j'ai laissé de côté les mesquineries mondaines, sans me préoccuper si ce que je faisais ne nuirait pas à mon commerce. J'étais cependant loin

de m'attendre à ce qui m'est arrivé. Si le mal se fût arrêté à de petites tracasseries, il n'eût pas été grand ; mais, hélas ! grâce à ceux qui comprennent peu la religion, je suis devenu la brebis galeuse du troupeau, la peste de l'arrondissement ; je suis signalé comme le précurseur de l'Antéchrist. On a employé toutes les influences, la calomnie même, pour me faire tomber, pour détourner mes clients, pour me ruiner en un mot. Ah ! les Esprits nous parlent de persécutions, de martyrs du Spiritisme ; je ne m'en enorgueillis pas, mais, à coup sûr, je suis du nombre des victimes ; ma famille en souffre, il est vrai ; mais j'ai pour moi la consolation d'avoir une femme qui partage mes idées spirites. Il me tarde que mes enfants soient en âge de comprendre cette belle doctrine ; je tiens à les éclairer dans nos chères croyances. Que Dieu me conserve la possibilité - quoi que l'on fasse pour me l'enlever - de les instruire et de les préparer à lutter à leur tour s'il le faut. Les faits que vous rapportez dans votre revue du mois de mai ont une analogie frappante avec ce qui m'est arrivé. Comme l'auteur de la lettre, j'ai été repoussé impitoyablement du tribunal de la pénitence ; mon curé voulait avant tout me faire renoncer à mes idées spirites ; il résulte de son imprudence qu'il ne me verra plus aux offices ; si je fais mal, j'en laisse la responsabilité à son auteur. »

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre qui nous est adressée d'un village des Vosges. Quoique nous soyons autorisé à ne taire ni le nom de l'auteur, ni celui de la localité, nous ne le faisons pas par des motifs de convenance que l'on appréciera ; mais nous avons la lettre entre les mains pour en faire tel usage que nous croirons utile. Il en est de même pour tous les faits que nous avançons, et qui, selon leur plus ou moins d'importance, figureront plus tard dans l'histoire de l'établissement du Spiritisme.

« Je ne suis pas assez versé dans la littérature pour traiter dignement le sujet que j'entreprends ; néanmoins j'essayerai de me faire comprendre, moyennant que vous suppléerez au défaut de mon style et de ma rédaction, car depuis plusieurs mois je brûle du désir de m'unir à vous par correspondance, l'étant déjà par les sentiments depuis que mon fils m'a envoyé les précieux livres contenant l'instruction de la doctrine spirite et celle des médiums. Je revenais des champs à la nuit tombante ; j'aperçois ces livres que le facteur m'avait apportés ; je me hâtai de souper et de me coucher, tenant la chandelle allumée près de mon lit, pensant lire jusqu'à ce que le sommeil vienne me fermer les

yeux ; mais j'ai lu toute la nuit avec une telle avidité que je n'eus pas la moindre envie de dormir. »

Suit l'énumération des causes qui avaient amené chez lui l'incrédulité religieuse absolue, et que nous passons par respect humain.

« Toutes ces considérations me repassaient journellement dans l'esprit ; le dégoût s'était emparé de moi ; j'étais tombé dans un état de scepticisme le plus endurci ; puis dans ma triste solitude d'ennui et de désespoir, me croyant inutile à la société, j'étais décidé à mettre fin à des jours si malheureux par le suicide.

« Ah ! monsieur, je ne sais si quelqu'un pourra jamais se faire une idée de l'effet que produisit sur moi la lecture du *Livre des Esprits* ; la confiance renaît, l'amour de s'empare de mon cœur et je sentais comme un baume divin se répandre sur tout mon être. Ah ! me disais-je, toute ma vie j'ai cherché la vérité et la justice de Dieu et n'ai rencontré qu'abus et mensonges ; et maintenant, sur mes vieux jours, j'ai donc le bonheur de rencontrer cette vérité tant désirée. Quel changement dans ma situation qui, de si triste, est devenue si douce ! Maintenant je me trouve continuellement en présence de Dieu et de ses Esprits bienheureux, mon créateur, des protecteurs, des amis fidèles ; je crois que les plus belles expressions des poètes seraient insuffisantes pour peindre une situation si agréable ; quand ma faible poitrine peut le permettre, je trouve ma distraction dans le chant des hymnes et cantiques que je crois lui être le plus agréables ; enfin je suis heureux grâce au Spiritisme. Dernièrement j'écrivis à mon fils qu'en m'envoyant ces livres, il m'avait rendu plus heureux que s'il m'avait mis à la tête de la fortune la plus brillante. »

Suit le récit détaillé des essais de médiumnité faits dans le village entre plusieurs adeptes et des résultats obtenus ; parmi eux il s'est trouvé plusieurs médiums dont un paraît assez remarquable. Ils ont appelé des parents et des amis qui sont venus leur donner des preuves incontestables d'identité, et des Esprits supérieurs qui leur ont donné d'excellents conseils.

« Toutes ces évocations ont été rapportées aux oreilles de M. le curé, par compères et commères, qui les ont dénaturées en grande partie. Le 18 mai dernier, M. le curé, faisant le catéchisme à ses élèves de la première communion, a vomi mille injures contre la maison C… (un des principaux adeptes) et contre moi ; puis il disait au fils C… : « Toi, je ne t'en veux pas, mais dans deux ans tu seras assez fort pour gagner ta vie ; je te conseille de quitter tes parents, ils ne sont pas capables de

te donner de bons exemples. » Voilà un bon catéchisme ! A vêpres, il est monté exprès en chaire pour recommencer le discours qu'il avait tenu à ses élèves un instant auparavant, disant avec une grande volubilité que nous ne reconnaissions point d'enfer, que nous ne risquions rien de nous livrer au vol et à la rapine pour nous enrichir aux dépens d'autrui ; que c'était nous donner aux sortilèges et aux superstitions du moyen-âge, et mille autres invectives.

« A ces propos, j'écrivis une lettre à M. le procureur impérial de M… ; mais avant de l'envoyer je voulus consulter l'Esprit de saint Vincent de Paul à notre prochaine réunion. Ce bon Esprit fit écrire au médium ce qui suit : « Rappelez-vous ces paroles du Christ : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Après quoi, j'ai brûlé ma lettre.

« Le bruit de cette doctrine se répand dans tous les villages environnants ; plusieurs m'ont demandé et fait demander mes livres, mais ils ne me restent pas ; tous ceux qui comprennent un peu la lecture veulent les lire et se les passent de main en main. »

« Après avoir lu le *Livre des Esprits* et celui *des Médiums*, mon premier soin fut d'essayer si je pouvais être médium. Pendant huit jours n'ayant rien obtenu, j'écrivis à mon fils mon manque de réussite. Comme il logeait chez lui un magnétiseur, celui-ci lui proposa de m'écrire une lettre qu'il magnétiserait, et qu'avec cela je pourrais faire à coup sûr l'évocation de ma défunte. Le pauvre magnétiseur ne se figurait pas qu'il me procurait les verges pour le faire fouetter. Avec cela je devins médium auditif ; je me mis de nouveau en position d'écrire, et tout aussitôt il me fut dit à l'oreille : « On cherche à duper ton fils. » Pendant trois jours consécutifs, avec une force progressive, cet avertissement me venait à l'oreille et m'ôtait l'attention que je devais porter à ce que je faisais. J'en écrivis à mon fils pour l'avertir de se méfier de cet homme. Par retour de courrier, il me répond pour me reprocher les doutes que j'avais contre cet homme, auquel il donnait toute sa confiance. Peu de jours après je reçois de lui une nouvelle lettre, qui changeait de langage, disant qu'il avait mis à la porte ce malheureux coquin qui, affublé des dehors d'un honnête homme, se servait de cette prétendue qualité pour mieux prendre ses victimes. En le mettant à la porte, il lui montra ma lettre, qui, à cent lieues de distance l'avait si bien dépeint. »

Cette lettre n'a pas besoin de commentaires ; on voit que le discours de M. le curé a produit son effet au milieu de ces villageois, comme ailleurs. Si c'est le diable qui a pris en cette circonstance le nom de saint Vincent de Paul,

M. le curé doit lui en savoir gré ! Avons-nous raison de dire que les adversaires font eux-mêmes de la propagande et servent notre cause sans le vouloir ? Disons, toutefois, que des faits semblables sont plutôt des exceptions que la règle. Du moins nous aimons à le penser ; nous connaissons beaucoup d'honorables ecclésiastiques qui déplorent ces choses comme impolitiques et imprudentes. Si l'on signale quelques actes regrettables, on nous en signale aussi bon nombre d'un caractère vraiment évangélique. Un prête disait à une de ses pénitentes qui le consultait sur le Spiritisme : « Rien n'arrive sans la permission de dieu ; donc, puisque ces choses ont lieu, ce ne peut être que par sa volonté. » – Un moribond fit appeler un prêtre et lui dit : « Mon père, il y a cinquante ans que je ne fréquentais plus les églises et que j'avais oublié Dieu ; C'est le Spiritisme qui m'a ramené à lui et qui est cause que je vous ai fait appeler avant de mourir ; me donnerez-vous l'absolution ? – Mon fils, répond le prêtre, les vues de Dieu sont impénétrables ; rendez-lui grâce de vous avoir envoyé cette planche de Salut ; mourez en paix. » – Nous pourrions citer cent exemples pareils.

Une réconciliation par le Spiritisme.

Le Spiritisme a maintes fois prouvé sa bienfaisante influence en rétablissant la bonne harmonie dans les familles ou entre individus. Nous en avons de nombreux exemples, mais la plupart sont des faits intimes qui nous sont confiés on pourrait dire sous le sceau de la confession et qu'il ne nous appartient pas de révéler. Nous n'avons pas le même scrupule pour le fait suivant, qui offre un touchant intérêt.

Un capitaine de navire marchand du Havre, que nous connaissons personnellement, est à la fois excellent Spirite et bon médium. Plusieurs hommes de son équipage avaient été initiés par lui à la doctrine, et il n'avait eu qu'à s'en louer pour l'ordre, la discipline et la bonne conduite. Il avait à bord son jeune frère de dix-huit ans, et un pilotin de dix-neuf ans, tous les deux bons médiums, animés d'une foi vive et recevant avec ferveur et reconnaissance les sages conseils de leurs Esprits Protecteurs. Un soir pourtant ils se prirent de querelle ; des mots ils en vinrent aux voies de fait ; si bien qu'ils prirent rendez-vous pour le lendemain matin, afin de se battre dans quelque coin du bâtiment. Cette résolution prise, ils se séparèrent. Dans la soirée, ils furent tous les deux pris du besoin d'écrire et reçurent, chacun de son côté, de leurs guides invisibles, une verte admonestation sur la futilité de leur dispute, et des conseils sur le bonheur de l'amitié, avec invitation de se réconcilier sans arrière-pensée. Les deux jeunes gens, mus par le même sentiment, quittèrent simultanément leur place et vinrent en pleurant se jeter dans les bras l'un de l'autre, et depuis aucun nuage ne troubla entre eux la bonne intelligence.

C'est du capitaine lui-même que nous tenons ce récit ; nous avons eu sous les yeux le cahier de ses communications spirites ainsi que des deux jeunes gens, où nous avons vu celle dont nous venons de parler.

Le fait suivant est arrivé au même capitaine dans une de ses traversées. On nous saura gré de le transcrire, quoiqu'il soit étranger à notre sujet. - Il était en pleine mer, par le plus beau temps du monde, lorsqu'il reçut la communication suivante : « Prends toutes tes précautions ; demain à deux heures éclatera une bourrasque, et ton navire courra le plus grand danger. » Comme rien ne pouvait faire prévoir du mauvais temps, le capitaine crut d'abord à une mystification ; cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, à tout hasard, il se mit en mesure. Bien lui en prit ; car à l'heure dite une violente tempête se déchaîna, et pendant trois jours son navire fut dans un des plus grands périls qu'il eût jamais courus ; mais, grâce aux précautions prises, il en sortit sans accident.

Le fait de la réconciliation nous a suggéré les réflexions suivantes.

Un des résultats du Spiritisme *bien compris*, - nous appuyons sur ces mots : *bien compris*, - c'est de développer le sentiment de charité ; mais la charité elle-même a, comme on le sait, une acception très étendue, depuis la simple aumône jusqu'à l'amour de ses ennemis, qui est le sublime de la charité ; on peut dire qu'elle résume tous les nobles élans de l'âme envers le prochain. Le vrai Spirite, comme le vrai chrétien, peut avoir des ennemis ; - le Christ n'en a-t-il pas eu ? - mais il n'est l'ennemi de personne, car il est toujours prêt à pardonner et à rendre le bien pour le mal. Que deux vrais Spirites aient eu jadis des mots d'animosité réciproque, leur réconciliation sera facile, car l'offensé oublie l'offense et l'offenseur reconnaît ses torts ; dès lors entre eux plus de querelles, car ils seront indulgents l'un pour l'autre et se feront des concessions mutuelles ; aucun des deux ne cherchera à imposer à l'autre un humiliant pardon qui irrite et blesse plus qu'il ne calme.

Si dans de telles conditions deux individus peuvent vivre en bonne harmonie, il peut en être ainsi d'un plus grand nombre, et dès lors ils seront aussi heureux qu'on peut l'être sur terre, parce que la plupart de nos tribulations naissent du contact des méchants. Supposez donc une nation entière imbue de ces principes, ne serait-elle pas la plus heureuse du monde ? Ce qui est à peine possible pour des individus, dira-t-on, est une utopie pour les masses, à moins d'un miracle. Eh bien ! ce miracle le Spiritisme l'a fait maintes fois déjà en petit pour des

familles désunies où il a ramené la paix et la concorde ; et l'avenir prouvera qu'il peut le faire sur une grande échelle.

Réponses à l'invitation des spirites de Lyon et de Bordeaux.

Mes chers frères et amis les spirites de Lyon,

Je m'empresse de vous dire combien je suis sensible au nouveau témoignage de sympathie que vous venez de me donner par votre aimable et gracieuse invitation d'aller vous visiter encore cette année. Je l'accepte avec plaisir, car, c'est toujours un bonheur pour moi de me trouver au milieu de vous.

Ma joie est grande, mes amis, de voir la famille s'accroître à vue d'œil ; c'est la plus éloquente réponse à faire aux sottes et ignobles attaques contre le Spiritisme. Il parait que cet accroissement augmente leur fureur, car je reçois aujourd'hui même une lettre de Lyon qui m'annonce l'envoi d'un journal de cette ville, *la France littéraire*, où la doctrine en général, et mes ouvrages en particulier, sont bafoués d'une manière si dégoûtante qu'on me demande s'il faut y répondre par la presse ou par les tribunaux. Je dis qu'il faut y répondre par le mépris. Si la doctrine ne faisait aucun progrès, si mes ouvrages étaient mort-nés, on ne s'en inquiéterait pas et l'on ne dirait rien. Ce sont nos succès qui exaspèrent nos ennemis. Laissons-les donc exhaler leur rage impuissante, car cette rage montre qu'ils sentent que leur défaite est prochaine ; ils ne sont pas assez sots pour se ruer sur un avorton. Plus leurs attaques sont ignobles, moins elles sont à craindre, parce qu'elles sont méprisées de tous les honnêtes gens, et prouvent qu'ils n'ont point de bonnes raisons à opposer, puisqu'ils ne savent dire que des injures.

Continuez donc, mes amis, la grande œuvre de régénération commencée sous de si heureux auspices, et bientôt vous recueillerez les fruits de votre persévérance. Prouvez surtout par votre union et par la pratique du bien que le Spiritisme est le gage de la paix et de la concorde entre les hommes, et faites qu'en vous voyant on puisse dire qu'il serait à désirer que tout le monde fût spirite.

Je suis heureux, mes amis, de voir tant de groupes unis dans un même sentiment et marcher d'un commun accord vers ce noble but que nous nous proposons. Ce but étant exactement le même pour tous, il ne saurait y avoir division ; un même drapeau doit vous guider et sur ce drapeau est inscrit : *Hors la charité point de salut.* Soyez certains que c'est celui autour duquel l'humanité tout entière

sentira le besoin de se rallier, lorsqu'elle sera lasse des luttes engendrées par l'orgueil, la jalousie et la cupidité. Cette maxime, véritable ancre de salut, car elle sera le repos après la fatigue, le Spiritisme aura la gloire de l'avoir proclamée le premier ; inscrivez-la dans tous vos lieux de réunion et dans vos maisons particulières ; qu'elle soit désormais le mot de ralliement entre tous les hommes qui veulent sincèrement le bien, sans arrière pensée personnelle ; mais faites mieux encore, gravez-la dans vos cœurs, et vous jouirez dès à présent du calme et de la sérénité qu'y puiseront les générations futures quand elle fera la base des rapports sociaux. Vous êtes l'avant-garde ; vous devez donner l'exemple pour encourager les autres à vous suivre.

N'oubliez pas que la tactique de vos ennemis *incarnés* ou *désincarnés* est de vous diviser ; prouvez-leur qu'ils perdraient leur temps s'ils tentaient de susciter entre les groupes des sentiments de jalousie et de rivalité qui seraient une apostasie de la vraie doctrine spirite chrétienne.

Les *cinq cents* signatures qui accompagnent l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser sont une protestation contre cette tentative, et il en est plusieurs que je suis heureux d'y voir. A mes yeux c'est plus qu'une simple formule ; c'est un engagement de marcher dans la voie que nous tracent les bons Esprits. Je les conserverai précieusement, car elles seront un jour les glorieuses archives du Spiritisme.

Un mot encore, mes amis. En allant vous voir, je désire une chose, c'est qu'il n'y ait pas de banquet, et cela par plusieurs motifs. Je ne veux pas que ma visite soit une occasion de dépense qui pourrait empêcher quelques-uns de s'y trouver, et me priver du plaisir de vous voir tous réunis. Les temps sont durs ; il ne faut donc point faire de dépense inutile. L'argent qu'il coûterait sera bien mieux employé à venir en aide à ceux qui en auront besoin plus tard. Je vous le dis en toute sincérité, la pensée que ce que vous feriez pour moi en cette circonstance pourrait être une cause de privation pour beaucoup, m'ôterait tout le plaisir de la réunion. Je ne vais à Lyon ni pour parader ni pour recevoir des hommages, mais pour m'entretenir avec vous, consoler les affligés, donner du courage aux faibles, vous aider de mes conseils autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire ; et ce que vous pouvez m'offrir de plus agréable, c'est le spectacle d'une bonne, franche et solide union. Croyez bien que les termes si affectueux de votre invitation valent mieux pour moi que tous les banquets du monde, me fussent-ils offerts dans un palais. Que me resterait-il d'un banquet ? rien ; tandis que votre invitation me reste comme un précieux souvenir et un gage de votre affection.

À bientôt, mes amis, j'aurai, s'il plaît à Dieu, le plaisir de vous serrer cordialement la main.

A. K.

A Monsieur Sabo, de Bordeaux.

Je suis très sensible au désir que m'ont témoigné un grand nombre de Spirites de Bordeaux de me voir encore cette année parmi eux. Si aucun obstacle imprévu ne s'y oppose, je suis toujours dans l'intention d'aller leur faire une petite visite, ne fût-ce que pour les remercier de leur bon accueil de l'année dernière ; mais je vous serai très reconnaissant de leur faire savoir que je désire qu'il n'y ait pas de banquet. Je ne vais point parmi eux pour recevoir des ovations, mais pour donner des instructions à ceux qui croiront en avoir besoin et avec lesquels je serai heureux de m'entretenir. Quelques-uns ont bien voulu donner à ma visite le nom de visite pastorale ; je ne désire pas qu'elle ait un autre caractère. Croyez bien que je me tiens pour plus honoré d'un franc et cordial accueil dans la forme la plus simple, que d'une réception cérémonieuse qui ne convient ni à mon caractère, ni à mes habitudes, ni à mes principes. Si l'union ne régnait pas entre eux, ce n'est pas un banquet qui la ferait naître, au contraire ; si elle existe, elle peut se manifester autrement que par une fête où l'amour-propre peut trouver son compte, mais qui ne saurait toucher un vrai Spirite, et par une dépense inutile qui serait mieux employée à soulager l'infortune. Cotisez-vous donc à mon intention, si vous le voulez, et vous me permettrez d'y joindre mon obole ; mais, au lieu de manger l'argent, qu'il serve à donner à manger à ceux qui manquent du nécessaire. Alors ce sera la fête du cœur et non celle de l'estomac. Mieux vaut être béni par les malheureux que par les cuisiniers.

La sincérité de l'union se traduit par les actes, et plus encore par les actes intimes que par les démonstrations d'apparat. Que je voie partout la paix et la concorde régner dans la grande famille ; que chacun mette de côté les vaines susceptibilités, les rivalités puériles, filles de l'orgueil ; que tous n'aient qu'un but : le triomphe et la propagation de la doctrine, et que tous y concourent avec zèle, persévérance et abnégation de tout intérêt et de toute vanité personnelle ; voilà ce qui sera pour moi une véritable fête, ce qui me comblera de joie et me fera emporter de mon second séjour à Bordeaux le plus doux et le plus agréable souvenir.

Veuillez, je vous prie, faire part de mes intentions à nos frères spirites et me croire, etc. A. K.

Nous avons cru devoir publier ces deux réponses, afin que l'on ne se méprenne pas sur les sentiments qui nous guident dans les visites que nous faisons aux centres spirites. Nous saisissons cette occasion pour remercier ceux des autres villes qui nous ont fait de pareilles invi-

tations ; nous regrettons que le temps ne nous permette pas d'aller partout ; nous le ferons successivement.

Au moment de mettre sous presse, une invitation des plus gracieuses et des plus pressantes nous est également faite au nom des membres de la Société spirite de Vienne en Autriche, à laquelle, à notre grand regret, il nous est de toute impossibilité de nous rendre cette année.

Poésies spirites.

Pérégrinations de l'âme.

> De même que du sang la moindre particule,
> En jaillissant du cœur, dans nos veines circule,
> Notre vie, émanant de la Divinité,
> Gravite l'infini durant l'éternité.

Notre globe est un lieu d'épreuve, de souffrance ;
C'est là que sont les pleurs, les grincements de dents ;
Oui, c'est là qu'est l'enfer dont notre délivrance
Tient au degré du mal de nos antécédents.

C'est ainsi que chacun, en quittant ce bas monde,
S'élève plus ou moins vers un monde éthéré.
Selon qu'il est plus pur ou plus ou moins immonde,
Son être se dégage ou se trouve attiré.

Nul ne peut des élus atteindre la carrière
Sans avoir en entier expié ses méfaits,
Si le cuisant remords, le regret, la prière,
N'ont jeté sur ses torts un voile de bienfaits.

Ainsi l'Esprit errant, ou plutôt l'âme en peine
Vient prendre un nouveau corps ici-bas pour souffrir,
Renaître à la vertu dans la famille humaine,
S'épurer par le bien, et de nouveau mourir.

Leur sainte mission une fois achevée,
Soudain Dieu les retire au céleste séjour,
Et progressivement leur âme est élevée
Au foyer muni de l'océan d'amour.

A notre tour aussi, notre épreuve finie,
Par l'amour élevés aux saintes régions,
Nous irons, triomphants au sein de l'harmonie,
De ces heureux élus grandir les légions.

Là, pour plus grand bonheur et pour comble d'ivresse,
A ceux qui nous sont chers Dieu nous réunira ;
Confondus dans l'élan d'une sainte caresse,
Sous un ciel toujours pur sa main nous bénira.

Dans le bien, dans le beau, changeant de mode d'être,
Nous nous élèverons dans la sainte cité,
Où nous verrons sans fin grandir notre bien-être
Par l'infini trésor de la félicité.

Des mondes gradués montant l'échelle immense,
Toujours plus épurés en changeant de confins,
Nous irons, radieux, finir où tout commence,
Renaître pleins d'amour, et brillants séraphins.

Nous serons les aînés d'une race nouvelle,
Les anges gardiens des hommes à venir ;
Célestes messagers du bien que Dieu révèle,
Des mondes nous irons enrichir l'avenir.

De Dieu tel est, je crois, le vouloir véritable,
En l'immense parcours de notre humanité,
Humains, inclinons-nous, son ordre est immuable ;
Chantons tous : « Gloire à lui, durant l'éternité ! »

B. JOLY, *herboriste à Lyon*.

Remarque. - Les critiques méticuleux pourront peut-être, en cherchant bien, trouver quelques pailles dans ces vers ; nous leur laissons ce soin et ne considérons que la pensée, dont on ne peut méconnaître la justesse au point de vue spirite ; c'est bien l'âme et ses pérégrinations pour arriver, par le travail de l'épuration, au bonheur infini. Il en est une cependant qui semble dominer dans ce morceau, très orthodoxe du reste, et que nous ne saurions admettre ; c'est celle qui est exprimée par ce vers de l'épigraphe : « *Gravite l'infini durant l'éternité.* » Si l'auteur entend par là que l'âme monte sans cesse, il en résulterait qu'elle n'atteindrait jamais le bonheur parfait. La raison dit que l'âme étant un être fini, son ascension vers le bien absolu doit avoir un terme ; qu'arrivée à un certain point, elle doit, non pas rester dans une contemplation perpétuelle, peu attrayante d'ailleurs, et qui serait une inutilité perpétuelle, mais avoir une activité incessante et bienheureuse, comme auxiliaire de la Divinité.

L'Ange gardien.

(Société spirite africaine. - Médium, mademoiselle O…)

Pauvres humains, qui souffrez en ce monde,
Consolez-vous, séchez vos pleurs.
En vain sur vous la foudre gronde,
Près de vous sont vos défenseurs.
Dieu si bon, ce Dieu votre père,
A tous a voulu vous donner
Un petit ange, un petit frère,
Qui toujours doit vous protéger.
Écoutez notre voix amie.
Oh ! nous voulons vous voir heureux ;
Après les peines de la vie,
Puissions-nous vous conduire aux cieux !
Si vous pouviez nous voir sourire
Aux premiers pas que vous faites enfants ;
Si vos regards, mortels, dans nos yeux pouvaient lire
Notre douleur, quand vous êtes méchants !
Mais écoutez : nous voulons vous instruire,
D'un doux secret, qui vous engage au bien,
Pour vous aussi, le jour doit luire
Où vous serez ange gardien.
Oui, lorsque après votre épreuve dernière
Le Seigneur recevra votre Esprit épuré,
Il vous dira d'aller protéger sur la terre,
Un beau petit enfant qui pour vous sera né.
Aimez-le bien, et que votre assistance,
Pauvre petit, lui prouve chaque jour
De son ange gardien le maternel amour ;
A votre tour, guidez avec constance
L'esprit de votre frère au céleste séjour.

Signé, DUCIS.

Remarque. - Ce morceau, et un autre d'une certaine étendue et non moins remarquable, intitulé : L'*Enfant et l'Athée*, que nous insérerons dans notre prochain numéro, ont été publiés dans l'*Echo de Sétif* (Algérie), du 31 juillet 1862, qui les fait précéder de la note suivante :

« Un de nos abonnés nous a communiqué les deux pièces de vers ci-après, obtenus par un médium de Constantine dans les premiers jours de ce mois. Sans les donner pour exemptes de reproches, sous le rapport des règles de la versification, nous reproduisons ces vers, parce qu'ils expliquent, en partie du moins, la doctrine spirite qui tend à se répandre de plus en plus sur toute la surface du globe. »

Ce médium paraît avoir la spécialité de la poésie ; il a déjà obtenu un grand nombre de morceaux qu'il écrit avec une incroyable facilité, sans aucune rature, quoiqu'il n'ait aucune notion des règles de la versification. Nous avons vu un des membres de la Société de Constantine en présence duquel ils ont été écrits.

Dissertations Spirites.

Études uranographiques.

(Société spirite de Paris. - Médium, M. Flammarion.)

Les trois communications ci-après sont en quelque sorte le début d'un jeune médium ; on verra ce qu'elles promettent pour l'avenir. Elles servent d'introduction à une série de dictées que l'Esprit se propose de faire sous le titre d'*Études uranographiques*. Nous laissons aux lecteurs le soin d'en apprécier la forme et le fond.

I

Il vous a été annoncé depuis quelque temps, ici et ailleurs, par divers Esprits et par divers médiums, que des révélations sous seraient faites sur le système des mondes. Je suis appelé à concourir dans l'ordre de ma destination à accomplir la prédiction.

Avant d'ouvrir ce que je pourrais appeler nos études uranographiques, il importe de bien poser le premier principe, afin que l'édifice, assis sur une base solide, porte en soi les conditions de durée.

Ce premier principe, cette première cause, c'est la grande et souveraine puissance qui a donné la vie aux mondes et aux êtres ; ce préambule de toute méditation sérieuse, c'est Dieu ! A ce nom vénéré tout s'incline, et la harpe éthérée des cieux fait vibrer ses cordes d'or. Enfants de la terre, ô vous qui depuis si longtemps balbutiez ce grand nom sans le comprendre, que de théories hasardées se sont inscrites depuis le commencement des âges dans les annales de la philosophie humaine ! que d'interprétations erronées de la conscience universelle se sont fait jour à travers les croyances surannées des anciens peuples ! et aujourd'hui encore, que l'ère chrétienne dans sa splendeur a rayonné sur le monde, quelle idée se fait-on du premier des êtres, de l'être par excellence, de celui qui est ? N'a-t-on pas vu dans ces derniers âges le panthéisme orgueilleux s'élever superbement jusqu'à celui qu'il a cru justement qualifier de l'être absorbsif, du grand tout, du sein duquel tout est sorti et dans lequel tout doit rentrer et se confondre un jour sans distinction d'individualités ? N'a-t-on pas vu l'athéisme grossier étaler honteusement le scepticisme négateur et corrupteur de tout progrès intellectuel, quoi qu'en aient dit ses sophistes défenseurs ? Il serait interminable de mentionner scrupuleusement toutes les erreurs qui se sont accréditées au sujet du principe primordial et éternel, et la réflexion suffit pour vous montrer que l'homme terrestre errera toutes les fois qu'il prétendra expliquer ce problème insoluble pour bien des Es-

prits désincarnés. C'est vous dire implicitement que vous devez, que nous devons, pour mieux dire, nous incliner tous humblement devant le grand Être ; c'est vous dire, enfants ! que s'il est en nous de nous élever jusqu'à l'idée de l'Être infini, cela doit nous suffire et interdire à tous la prétention orgueilleuse de tenir les yeux ouverts devait le soleil, sans quoi nous serions bientôt aveuglés par l'éblouissante splendeur de Dieu dans son éternelle gloire ! Retenez bien ceci, c'est le prélude de nos études : Croyez en Dieu créateur et organisateur des sphères ; aimez Dieu créateur et protecteur des âmes, et nous pourrons pénétrer ensemble humblement et studieusement en même temps dans le sanctuaire où il a semé les dons de sa puissance infinie.

GALILÉE.

II

Après avoir établi le premier point de notre thèse, la seconde question qui se présente, c'est le problème de la puissance qui conserve les êtres et que l'on est convenu d'appeler *nature.* Après le mot qui résume tout, le mot qui représente tout. Or donc, qu'est-ce que la nature ? Écoutez d'abord la définition du naturaliste moderne : *La nature*, dit-il, *est le trône extérieur de la puissance divine*. A cette définition, j'ajouterai celle-ci, qui résume toutes les idées des observateurs : *la nature est la puissance effective du Créateur*. Remarquons cette double explication du même mot qui, par une merveilleuse combinaison du langage, représente deux choses au premier abord si différentes. En effet, la nature entendue dans le premier sens représente l'effet dont la cause est exprimée sous le second sens. Un paysage aux horizons perdus, aux arbres touffus sous lesquels on sent la vie monter avec la sève ; une prairie émaillée par les fleurs odorantes et couronnée par le soleil ; cela s'appelle nature. Maintenant, veut-on désigner la force qui guide les astres dans l'étendue ou qui fait germer sur terre le grain de froment ? c'est encore la nature. Que la constatation de ces diverses appellations soit pour vous la source de profondes réflexions ; qu'elle serve à vous apprendre, que si l'on se sert du même mot pour exprimer l'effet et la cause, c'est qu'en réalité la cause et l'effet ne font qu'un. L'astre attire l'astre dans l'espace selon des lois inhérentes à la constitution de l'univers, et est attiré avec la même puissance que celle qui réside en lui. Voilà la cause et l'effet. Le rayon solaire met le parfum sur la fleur et l'abeille y va chercher le miel ; ici, le parfum est encore l'effet et la cause. En quelque lieu que s'abaissent vos regards sur la terre, vous pourrez constater partout cette double nature. Concluons de ceci que la nature est, comme je l'ai dénommée, la puissance effective de Dieu, elle est en même temps le trône de cette même puissance ; elle est

à la fois active et passive, effet et cause, matière et force immatérielle ; elle est la loi qui crée, la loi qui gouverne, la loi qui embellit ; elle est l'être et l'image ; elle est la manifestation du pouvoir créateur, infiniment belle, infiniment admirable, infiniment digne de la volonté dont elle est la messagère.

GALILÉE.

III

Notre troisième étude aura pour sujet l'espace.

Plusieurs définitions de ce mot ont été données ; la principale est celle-ci : l'étendue qui sépare deux corps. D'où certains sophistes ont déduit que là où il n'y avait pas de corps, il n'y avait pas d'espace ; c'est sur quoi des docteurs en théologie se sont basés pour établir que l'espace était nécessairement fini, alléguant que des corps limités en certain nombre ne sauraient former une suite infinie ; et que là où les corps s'arrêtaient, l'espace s'arrêtait aussi. On a encore défini l'espace : le lieu où se meuvent les mondes, le vide où agit la matière, etc. Laissons dans les traités où elles reposent toutes ces définitions qui ne définissent rien.

L'espace est un de ces mots qui représentent une idée primitive et axiomatique, évidente par elle-même, et que les diverses définitions qu'on en peut donner ne savent qu'obscurcir. Nous savons tous ce que c'est que l'espace, et je ne veux qu'établir son infinité, afin que nos études ultérieures n'aient aucune barrière s'opposant aux investigations de notre vue.

Or, je dis que l'espace est infini, par cette raison qu'il est impossible de lui supposer aucune limite, et que, malgré la difficulté que nous avons de concevoir l'infini, il nous est pourtant plus facile d'aller éternellement dans l'espace, en pensée, que de nous arrêter en un lieu quelconque après lequel nous ne trouverions plus d'étendue à parcourir.

Pour nous figurer, autant qu'il est en nos facultés bornées, l'infinité de l'espace, supposons que partant de la terre perdue au milieu de l'infini, vers un point quelconque de l'univers, et cela avec la vitesse prodigieuse de l'étincelle électrique qui franchit *des milliers de lieues à chaque seconde*, à peine avons-nous quitté ce globe, qu'ayant parcouru des millions de lieues, nous nous trouvons en un lieu d'où la terre ne nous apparaît plus que sous l'aspect d'une pâle étoile. Un instant après, suivant toujours la même direction, nous arrivons vers les étoiles lointaines que vous distinguez à peine de votre station terrestre ; et de là, non-seulement la terre est entièrement perdue pour nos regards dans les profondeurs du ciel, mais encore votre soleil même dans sa splendeur est éclipsé par l'étendue qui nous sépare de lui. Animés toujours

de la même vitesse de l'éclair, nous franchissons des systèmes de mondes à chaque pas que nous avançons dans l'étendue, des îles de lumière éthérée, des voies stellifères, des parages somptueux où Dieu a semé les mondes avec la même profusion qu'il a semé les plantes dans les prairies terrestres.

Or, il y a à peine quelques minutes que nous marchons, et déjà des centaines de millions et de millions de lieues nous séparent de la terre, des milliards de mondes ont passé sous nos regards, et pourtant, écoutez :

Nous n'avons pas en réalité avancé d'un seul pas dans l'univers.

Si nous continuons pendant des années, des siècles, des milliers de siècles, des millions de périodes cent fois séculaires et *incessamment avec la même vitesse de l'éclair*, nous n'aurons pas avancé davantage ! et cela de quelque côté que nous allions et vers quelque point que nous nous dirigions, depuis ce grain invisible que nous avons quitté et qui s'appelle la terre.

Voilà ce que c'est que l'espace !

GALILÉE.

Vacances de la Société spirite de Paris.

(Société spirite de Paris, 1er août 1862, - Médium, M. E. Vézy.)

Vous allez donc vous séparer pour quelque temps, mais les bons Esprits seront toujours avec ceux qui demanderont leur aide et leur appui.

Si chacun de vous quitte la table du maître, ce n'est point seulement pour prendre l'exercice ou le repos, mais c'est encore pour servir, partout où vous vous répandrez, la grande cause humanitaire, sous le drapeau de laquelle vous êtes venus vous mettre à l'abri.

Vous comprenez bien que pour le Spirite fervent, il n'y a point d'heures marquées pour l'étude ; toute sa vie n'est qu'une heure, heure trop courte encore pour le grand travail auquel il se livre : le développement intellectuel des races humaines !…

Les branches ne se détachent point du tronc parce qu'elles s'en écartent, elles font place au contraire à de nouvelles poussées qui les rendent solidaires et les unissent.

Profitez de ces vacances qui vont vous disséminer, pour devenir plus fervents encore, à l'exemple des apôtres de Christ ; sortez de ce cénacle forts et courageux ; que votre foi et vos bonnes œuvres rallient autour de vous mille croyants qui béniront la lumière que vous répandrez autour de vous.

Courage ! courage ! au jour du rendez-vous, quand l'oriflamme du Spiritisme vous appellera pour combattre et se déploiera sur vos têtes, que chacun autour de soi ait des adeptes qu'il aura formés sous sa bannière, et les bons Esprits en compteront le nombre et le porteront à Dieu !

Ne dormez donc point, Spirites, à l'heure de la sieste ; veillez et priez ! je vous l'ai déjà dit et d'autres voix vous l'ont fait entendre, l'horloge des siècles sonne, une vibration retentit, elle appelle ceux qui sont dans la nuit, malheur à qui ne veut point prêter l'oreille pour l'entendre !

O Spirites ! allez, réveillez les dormeurs, et dites-leur qu'ils vont être surpris par les flots de la mer qui monte avec des mugissements sourds et terribles ; allez leur dire de choisir l'endroit du sol le plus éclairé et le plus solide, car voici les astres qui déclinent et la nature entière qui se meut, tremble et s'agite !…

Mais après les ténèbres voici la lumière, et ceux-là qui n'auront point voulu voir ni entendre, immigreront à cette heure dans les mondes inférieurs pour expier et y attendre longtemps, bien longtemps les nouveaux astres qui doivent s'élever et les éclairer ! et le temps leur semblera l'éternité, car ils n'entreverront point la fin de leurs peines jusqu'au jour où ils commenceront à croire et à comprendre.

Je ne vous appellerai plus enfants, Spirites, mais hommes, hommes braves et courageux ! Soldats de la nouvelle foi, combattez vaillamment, armez vos bras de la lance de charité et couvrez votre corps du bouclier de l'amour. Entrez dans la lice ! alerte ! alerte ! foulez aux pieds l'erreur et le mensonge, et tendez la main à ceux qui vous demanderont : Où est la lumière ? Dites-leur bien que ceux qui marchent guidés par l'étoile du Spiritisme ne sont point pusillanimes, qu'ils ne s'effrayent point des mirages, et n'acceptent comme lois que ce que la froide et saine raison leur ordonne ; que la charité est leur devise et qu'ils ne se dépouillent pour leurs frères qu'au nom de la solidarité universelle, et non point pour gagner un paradis qu'ils savent bien ne pouvoir posséder que quand ils auront beaucoup expié !… qu'ils connaissent Dieu, et qu'ils savent, avant tout, qu'il est immuable dans sa justice, qu'il ne peut conséquemment pardonner une vie de fautes entassées, pour une seconde de repentir, comme il ne peut punir une heure de sacrilège par une éternité de supplice !…

Oui, Spirites, comptez les années du repentir au nombre d'étoiles, mais l'âge d'or arrivera pour qui aura su les compter !…

Allez donc, travailleurs et soldats, et que chacun revienne avec la pierre ou le caillou qui doit aider à la construction du nouvel édifice, et je vous le dis, en vérité, cette fois vous n'aurez plus à craindre la confusion, quoique voulant élever jusqu'au ciel la tour qui le couron-

nera ; Dieu, au contraire, étendra sa main sur votre route afin de vous mettre à l'abri des ouragans.

Voici la deuxième heure du jour, voici les serviteurs qui viennent de nouveau de la part du maître chercher des travailleurs ; vous qui êtes inoccupés, venez, et n'attendez point la dernière heure !…

SAINT AUGUSTIN.

Aux centres spirites que nous devons visiter.

Le nombre des centres que nous nous proposons de visiter, joint à la longueur du trajet, ne nous permettant pas de consacrer à chacun autant de temps que nous l'eussions désiré, nous croyons utile de mettre ce temps à profit, le mieux possible, pour l'instruction. Dans ce but, notre intention est de répondre, autant que cela sera en notre pouvoir, aux questions sur lesquelles on désirera avoir des éclaircissements. Nous avons remarqué que, lorsque nous faisons cette proposition séance tenante, on ne sait généralement pas quoi demander, et que beaucoup de personnes sont retenues par la timidité ou par l'embarras de formuler leur pensée. Pour éviter ce double inconvénient, nous prions de préparer ces questions d'avance par écrit, et de nous en remettre la liste avant la réunion. Nous pourrons alors les classer méthodiquement, en élaguer les doubles emplois, et y répondre d'une manière plus satisfaisante pour tous, en réfutant en même temps les objections de la doctrine.

A Monsieur E. K.

Je suis complètement étranger à l'inscription dont vous me parlez dans votre lettre du 2 août, datée de Guingamp, par une raison très simple ; c'est que je n'ai pas été en Bretagne ; et j'ajoute que je n'avais nulle connaissance de ce *Manè, Thécel, Pharès* d'un autre genre, comme vous l'appelez. S'il a pu produire sur vous une salutaire impression, il faut en remercier l'auteur inconnu. Dans tous les cas, je serai heureux de vous recevoir quand vous viendrez à Paris, où toutefois, je ne serai de retour que dans les premiers jours d'octobre. Je me ferai un plaisir de vous donner verbalement toutes les instructions que vous désirerez.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et C[e] rue du Four-St-Germain, 43.

// REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1862.

Appolonius de Tyane.

A l'exception des érudits, Apollonius de Tyane n'est guère connu que de nom, et encore son nom n'est-il pas populaire, faute d'une histoire à la portée de tout le monde. Il n'en existait que quelques traduction faites elles-mêmes sur une traduction latine et d'un format incommode. On doit donc savoir gré au savant helléniste qui vient de le mettre en lumière par une traduction consciencieuse faite sur le texte grec original, et aux éditeurs d'avoir, par cette publication, comblé une lacune regrettable[9].

On n'a pas de dates précises sur la vie d'Apollonius. D'après certains calculs, il serait né deux ou trois ans avant Jésus-Christ, et mort à quatre-vingt-seize ans vers la fin du premier siècle. Il naquit à Tyane, ville grecque de Cappadoce en Asie Mineure. De bonne heure il fit preuve d'une grande mémoire, d'une intelligence remarquable et montra une grande ardeur pour l'étude. De toutes les philosophies qu'il étudia, il adopta celle de Pythagore, dont il suivit rigoureusement les préceptes jusqu'à sa mort. Son père, un des plus riches citoyens de Tyane, lui laissa une fortune considérable qu'il partagea entre ses parents, ne s'en réservant qu'une très faible partie, parce que, disait-il, le sage doit savoir se contenter de peu. Il voyagea beaucoup pour s'instruire ; parcouru l'Assyrie, la Scythie, l'Inde où il visita les Brah-

[9] *Appolonius de Tyane*, sa vie, ses voyages, ses prodiges ; par Philostrate. Nouvelle traduction faite sur le texte grec, par M. CHASSANG, maître des conférences à l'École normale. - 1 vol. in-12 de 500 pages. Prix, 3 fr 50 ; chez MM. Didier et Ce, éditeurs, quai des Augustin, 35, à Paris.

manes, l'Egypte, la Grèce, l'Italie et l'Espagne, enseignant partout la sagesse ; partout aimé pour la douceur de son caractère, honoré pour ses vertus et recrutant de nombreux disciples qui se pressaient sur ses pas pour l'entendre, et dont plusieurs le suivirent dans ses voyages. L'un d'eux pourtant, Euphrate, jaloux de sa supériorité et de son crédit, devint son détracteur et son mortel ennemi, et ne cessa de répandre sur lui la calomnie pour le perdre, mais il ne réussit qu'à s'avilir lui-même ; Apollonius ne s'en émut jamais, et loin de concevoir contre lui aucun ressentiment, il le plaignait de sa faiblesse et chercha toujours à lui rendre le bien pour le mal. Damis, au contraire, jeune Assyrien qu'il connut à Ninive, s'attacha à lui avec une fidélité à toute épreuve, fut le compagnon assidu de ses voyages, le dépositaire de sa philosophie, et a laissé sur lui la plupart des renseignements que nous possédons.

Le nom d'Apollonius de Tyane se trouve mêlé à celui de tous les personnages légendaires que l'imagination des hommes s'est plu à parer des attraits du merveilleux. Quelle que soit l'exagération des faits qu'on leur attribue, il demeure évident qu'à côté des fables se trouve un fond de vérités plus ou moins dénaturées. Personne assurément ne saurait révoquer en doute l'existence d'Apollonius de Tyane ; ce qui est également certain, c'est qu'il a dû faire des choses remarquables, sans quoi on n'en aurait pas parlé. Pour que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime-Sévère, ait demandé à Philostrate d'écrire sa vie, il fallait nécessairement qu'il eût fait parler de lui, car il n'est pas probable qu'elle ait commandé un roman sur un homme imaginaire ou obscur. Que Philostrate ait amplifié les faits ou qu'il les ait trouvés amplifiés, cela est probable et même certain, pour quelques-uns du moins, qui sont hors de toute probabilité ; mais ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'il a puisé le fond de sa relation dans des récits presque contemporains et qui devaient avoir assez de notoriété pour mériter l'attention de l'impératrice. La difficulté est quelquefois de démêler la fable de la vérité ; dans ce cas il est des gens qui trouvent plus simple de tout nier.

Les personnages de cette nature sont très diversement appréciés ; chacun les juge au point de vue de ses opinions, de ses croyances et même de ses intérêts. Apollonius de Tyane devait, plus que tout autre, donner matière à la controverse, par l'époque où il vivait, et par la nature de ses facultés. On lui attribuait entre autres choses le don de guérir, la prescience, la vue à distance, le pouvoir de lire dans la pensée, de chasser les démons, de se transporter instantanément d'un lieu dans un autre, etc. Peu de philosophes ont joui d'une plus grande po-

pularité de leur vivant. Son prestige était encore augmenté par l'austérité de ses mœurs, sa douceur, sa simplicité, son désintéressement, son caractère bienveillant et sa réputation de sagesse. Le paganisme jetait alors ses dernières lueurs, et se débattait contre l'envahissement du christianisme naissant : il voulut en faire un dieu. Les idées chrétiennes se mêlant aux idées païennes, quelques-uns en firent un saint ; les moins fanatiques ne virent en lui qu'un philosophe ; c'est l'opinion la plus raisonnable, et c'est le seul titre qu'il ait jamais pris, car il s'est défendu d'être fils de Jupiter, comme quelques-uns le prétendaient. Quoique contemporain du Christ, il ne paraît pas en avoir entendu parler, car, dans sa vie, il n'est fait aucune allusion à ce qui passait alors en Judée.

Parmi les chrétiens qui l'ont jugé depuis, les uns l'ont déclaré fourbe et imposteur ; d'autres, ne pouvant nier les faits, ont prétendu qu'il n'opérait des prodiges que par l'assistance du démon, sans songer que c'était avouer ces mêmes prodiges, et faire de Satan le rival de Dieu, par la difficulté de distinguer les prodiges divins des prodiges diaboliques. Ce sont les deux opinions qui ont prévalu dans l'Eglise.

L'auteur de cette traduction s'est tenu dans une sage neutralité ; il n'a épousé aucune version, et, pour mettre chacun à même de les apprécier toutes, il indique avec un soin scrupuleux toutes les sources où l'on peut puiser, laissant chacun libre de tirer, de la comparaison des arguments pour ou contre, telle conséquence qu'il jugera à propos, se bornant à faire une traduction fidèle et consciencieuse.

Les phénomènes spirites, magnétiques et somnambuliques viennent aujourd'hui jeter une lumière toute nouvelle sur les faits attribués à ce personnage, en démontrant la possibilité de certains effets relégués jusqu'à ce jour dans le domaine fantastique du merveilleux, et en permettant de faire la part du possible et de l'impossible.

Et d'abord, qu'est-ce que le merveilleux ? Le scepticisme répond : C'est tout ce qui, étant en dehors des lois de la nature, est impossible ; puis il ajoute : Si les récits anciens abondent en faits de ce genre, cela tient à l'amour de l'homme pour le merveilleux. Mais d'où vient cet amour ? ce qu'il ne dit pas, et c'est ce que nous allons essayer d'expliquer ; ce ne sera pas inutile à notre sujet.

Ce que l'homme appelle merveilleux le transporte par la pensée au-delà des limites du connu, et c'est l'aspiration intime vers un ordre de choses meilleur qui lui fait rechercher avec avidité ce qui peut l'y rattacher et lui en donner une idée. Cette aspiration lui vient de l'intuition qu'il a que cet ordre de choses doit exister ; ne le trouvant pas sur la

terre, il le cherche dans la sphère de l'inconnu. Mais cette aspiration elle-même n'est-elle pas un indice providentiel qu'il y a quelque chose au-delà de la vie corporelle ? Elle n'est donnée qu'à l'homme, car les animaux, qui n'attendent rien, ne recherchent pas le merveilleux. L'homme comprend intuitivement qu'il y a en dehors du monde visible une puissance dont il se fait une idée plus ou moins juste selon le développement de son intelligence, et tout naturellement il voit l'action *directe* de cette puissance dans tous les phénomènes qu'il ne comprend pas ; aussi une foule de faits passaient jadis pour merveilleux, qui, aujourd'hui parfaitement expliqués, sont rentrés dans le domaine des lois naturelles. Il en est résulté que tous les hommes qui possédaient des facultés ou des connaissances supérieures au vulgaire passaient pour avoir une portion de cette puissance invisible, ou tenir d'elle leur pouvoir ; on les a appelés magiciens ou sorciers. L'opinion de l'Église ayant fait prévaloir l'idée que cette puissance ne pouvait provenir que de l'Esprit du mal, lorsqu'elle s'exerçait en dehors de son sein, dans les temps de barbarie et d'ignorance on brûlait les prétendus magiciens ou sorciers ; le progrès de la science les a replacés dans l'humanité.

Où trouvez-vous, disent les incrédules, le plus de récits merveilleux ? N'est-ce pas dans l'antiquité, chez les peuples sauvages, dans les classes les moins éclairées ? N'est-ce pas une preuve qu'ils sont le produit de la superstition, fille de l'ignorance ? De l'ignorance, c'est incontestable, et cela par une raison bien simple. Les anciens, qui savaient moins que nous, n'en étaient pas moins frappés des mêmes phénomènes ; connaissant moins de causes véritables, ils cherchaient des causes surnaturelles aux choses les plus naturelles, et, l'imagination aidant, secondée par la peur d'un côté, de l'autre par le génie poétique, ils brodaient là-dessus des contes fantastiques amplifiés par le goût de l'allégorie particulier aux peuples d'Orient. Prométhée soutirant le feu du ciel qui le consuma devait passer pour un être surhumain puni de sa témérité, pour avoir empiété sur les droits de Jupiter ; Franklin, le Prométhée moderne, est pour nous simplement un savant. Montgolfier s'élevant dans les airs eût été dans les temps mythologiques un Icare ; qu'eût donc été M. Poitevin s'élevant sur un cheval ?

La science ayant fait rentrer une foule de faits dans l'ordre naturel, a réduit de beaucoup les faits merveilleux. Mais a-t-elle tout expliqué ? connaît-elle toutes les lois qui régissent les mondes ? n'a-t-elle plus rien à apprendre ? Chaque jour donne un démenti à cette orgueilleuse prétention. N'ayant donc point encore fouillé tous les secrets de

Dieu, il en résulte que beaucoup de faits antiques sont encore inexpliqués ; or, n'admettant comme possible que ce qu'elle comprend, elle trouve plus simple de les appeler merveilleux, fantastiques, c'est-à-dire inadmissibles par la raison ; à ses yeux tous les hommes qui son censés les avoir produits sont des mythes ou des imposteurs, et devant cet arrêt Apollonius de Tyane ne pouvait trouver grâce. Le voilà donc condamné par l'Église, qui admet les faits, comme un suppôt de Satan, et par les savants, qui ne les admettent pas, comme un habile jongleur.

La loi de gravitation universelle a ouvert une nouvelle voie à la science, et rendu compte d'une foule de phénomènes sur lesquels on avait bâti des théories absurdes ; la loi des affinités moléculaires est venue lui faire faire un nouveau pas ; la découverte du monde microscopique lui a ouvert de nouveaux horizons ; l'électricité, à son tour, est venue lui révéler une nouvelle puissance qu'elle ne soupçonnait pas ; à chacune de ces découvertes, elle a vu se résoudre bien des difficultés, bien des problèmes, bien des mystères incompris ou faussement interprétés ; mais que de choses restent encore à éclaircir ! Ne peut-on admettre la découverte d'une nouvelle loi, d'une nouvelle force venant jeter la lumière sur des points encore obscurs ? Eh bien ! c'est une nouvelle puissance que le Spiritisme vient révéler, et cette puissance, c'est l'action du monde invisible sur le monde visible. En montrant dans cette action une loi naturelle, il recule encore les limites du merveilleux et du surnaturel, car il explique une foule de choses qui paraissaient inexplicables, comme d'autres paraissaient inexplicables avant la découverte de l'électricité.

Le Spiritisme se borne-t-il à admettre le monde invisible comme hypothèse et comme moyen d'explication ? Non ; car ce serait expliquer l'inconnu par l'inconnu ; il prouve son existence par des faits patents, irrécusables, comme le microscope a prouvé l'existence du monde des infiniment petits. Étant donc démontré que le monde invisible nous entoure, que ce monde est essentiellement intelligent, puisqu'il se compose des âmes des hommes qui ont vécu, on conçoit aisément qu'il puisse jouer un rôle actif dans le monde visible, et produire des phénomènes d'un ordre particulier. Ce sont ces phénomènes que la science ne pouvant expliquer par les lois connues, appelle merveilleux. Ces phénomènes, étant une loi de la nature, ont dû se produire dans tous les temps ; or, comme ils reposaient sur l'action d'une puissance en dehors de l'humanité, et que toutes les religions ont pour principe l'hommage rendu à cette puissance, ils ont servi de base à toutes les religions ; voilà pourquoi les récits anciens, de même que toutes les

théogonies, fourmillent d'allusions et d'allégories concernant les rapports du monde invisible avec le monde visible, et qui sont inintelligibles si l'on ne connaît pas ces rapports ; vouloir les expliquer sans cela, c'est vouloir expliquer les phénomènes électriques sans l'électricité. Cette loi est une clef qui va ouvrir la plupart des sanctuaires mystérieux de l'antiquité ; une fois reconnue, les historiens, les archéologues, les philosophes vont voir se dérouler devant eux un horizon tout nouveau, et la lumière se fera sur les points les plus obscurs.

Si cette loi trouve encore de l'opposition, elle a cela de commun avec tout ce qui est nouveau ; cela tient en outre à l'esprit matérialiste qui domine notre époque, et en second lieu parce qu'on se fait généralement du monde invisible une idée tellement fausse, que l'incrédulité en est la conséquence. Le Spiritisme non-seulement en démontre l'existence, mais il le présente sous un aspect tellement logique que le doute n'a plus de raison d'être chez quiconque se donne la peine de l'étudier, consciencieusement.

Nous ne demandons cependant point aux savants de croire ; mais comme le Spiritisme est une philosophie qui prend une large place dans le monde, à ce titre, fût-elle un rêve creux, elle mérite examen, ne fût-ce que pour savoir ce qu'elle dit. Nous ne leur demandons qu'une chose, c'est de l'étudier, mais de l'étudier à fond, pour ne pas lui faire dire ce qu'elle ne dit pas ; puis alors, qu'ils croient ou qu'ils ne croient pas, à l'aide de ce levier, pris comme simple hypothèse, qu'ils essayent de résoudre les milliers de problèmes historiques, archéologiques, anthropologiques, théologiques, psychologiques, moraux, sociaux, etc., devant lesquels ils ont échoué, et ils en verront le résultat. Ne pas leur demander la foi, ce n'est pas beaucoup exiger.

Revenons à Apollonius. Les Anciens connaissaient incontestablement le magnétisme : on en trouve la preuve dans certaines peintures égyptiennes ; ils connaissaient également le somnambulisme et la seconde vue, puisque ce sont des phénomènes naturels psychologiques ; ils connaissaient les différentes catégories d'Esprits, qu'ils appelaient des dieux, et leurs rapports avec les hommes ; les médiums guérisseurs, voyants, parlants, auditifs, inspirés, etc., ont dû se produire chez eux comme de notre temps, comme on en voit de nombreux exemples chez les Arabes ; à l'aide de ces données et de la connaissance des propriétés du périsprit, enveloppe corporelle fluidique des Esprits, on peut parfaitement se rendre compte de plusieurs des faits attribués à Apollonius de Tyane, sans avoir recours à la magie, à la sorcellerie ni à la jonglerie. Nous disons de plusieurs, car il en est dont le Spiri-

tisme lui-même démontre l'impossibilité ; c'est en cela qu'il sert à faire la part de la vérité et de l'erreur. Nous laissons à ceux qui auront fait une étude sérieuse et complète de cette science le soin d'établir la distinction du possible et de l'impossible, ce qui leur sera facile.

Envisageons maintenant Apollonius à un autre point de vue. A côté du médium, qui en faisait pour ce temps-là un être presque surnaturel, il y avait en lui le philosophe, le sage. Sa philosophie se ressentait de la douceur de ses mœurs et de son caractère, de sa simplicité en toutes choses. On en peut juger par quelques-unes de ses maximes.

Ayant fait des reproches aux Lacédémoniens dégénérés et efféminés, ceux-ci ayant profité de ses conseils, il écrivit aux éphores : « Apollonius aux éphores, salut. De véritables hommes ne doivent pas faire de fautes ; mais il n'appartient qu'aux hommes de cœur, s'ils commettent des fautes, de les reconnaître. »

Les Lacédémoniens, ayant reçu une lettre de reproches de l'empereur, étaient indécis de savoir s'ils devaient conjurer sa colère ou lui répondre avec fierté ; ils consultèrent Apollonius sur la forme de leur réponse ; celui-ci vint à l'assemblée et ne dit que ces mots : « Si Palamède a inventé l'écriture, ce n'est pas seulement pour qu'on pût écrire, mais afin qu'on sût quand il ne faut pas écrire. »

Télésinus, consul romain, interrogeant Apollonius, lui demanda : « Quand vous approchez des autels, quelle est votre prière ? - Je demande aux dieux que la justice règne, que les lois soient respectées, que les sages soient pauvres, que les autres s'enrichissent ; mais par des voies honnêtes. - Quoi ! quand vous demandez tant de choses ; pensez-vous être exaucé ? - Sans doute, car je demande tout cela en un seul mot ; et, m'approchant des autels, je dis : « O dieux ! donnez-moi ce qui m'est dû. » Si je suis du nombre des justes, j'obtiendrai plus que je n'ai dit ; si au contraire les dieux me mettent au nombre des méchants, ils me puniront, et je ne pourrai faire de reproches aux dieux si, n'étant pas bon, je suis puni. »

Vespasien s'entretenant avec Apollonius sur la manière de gouverner quand il serait empereur, lui dit : « Voyant l'empire avili par les tyrans que je viens de vous nommer, j'ai voulu prendre conseil de vous sur la manière de le relever dans l'estime des hommes. - Un jour, dit Apollonius, un joueur de flûte des plus habiles envoya ses élèves chez les plus mauvais joueurs de flûte pour leur apprendre comment il ne faut pas jouer. Vous savez maintenant, Vespasien, comment il ne faut pas régner : vos prédécesseurs vous l'ont appris. Réfléchissons maintenant à la manière de bien régner. »

Étant en prison à Rome, sous Domitien, il fit aux prisonniers un discours pour les rappeler au courage et à la résignation, et leur dit :

« Tous tant que nous sommes, nous sommes en prison pendant la durée de ce qu'on appelle la vie. Notre âme, liée à ce corps périssable, souffre des maux nombreux, et est l'esclave de toutes les nécessités de la condition d'homme. »

Dans sa prison, répondant à un émissaire de Domitien qui l'engageait à charger Nerva pour obtenir sa liberté, il dit : « Mon ami, si j'ai été mis aux fers pour avoir dit la vérité à Domitien, que m'arrivera-t-il pour avoir menti ? L'empereur croit que c'est la franchise qui mérite les fers, et moi je crois que c'est le mensonge. »

Dans une lettre à Euphrate : « J'ai demandé à des riches s'ils n'avaient pas de soucis. « Comment n'en aurions nous point ? » me dirent-ils. - « Et d'où viennent donc vos soucis ? - De nos richesses. »

Euphrate, je vous plains, car vous venez de vous enrichir. »

Au même : « Les hommes les plus sages sont les plus brefs dans leurs discours. Si les bavards souffraient ce qu'ils font souffrir aux autres, ils ne parleraient pas tant. »

Autre à Criton : « Pythagore a dit que la médecine est le plus divin des arts. Si la médecine est l'art le plus divin, il faut que le médecin s'occupe de l'âme en même temps que du corps. Comment un être serait-il sain, quand la partie la plus importante de lui-même serait malade ? »

Autre aux platoniciens : « Si l'on offre de l'argent à Apollonius, et qu'on lui paraisse estimable, il ne fera pas de difficultés de l'accepter, pour peu qu'il en ait besoin. Mais un salaire pour ce qu'il enseigne, jamais, même dans le besoin, il ne l'acceptera. »

Autre à Valérius : « Personne ne meurt, si ce n'est en apparence, de même que personne ne naît, si ce n'est en apparence. En effet, le passage de l'essence à la substance, voilà ce qu'on appelle naître ; et ce qu'on a appelé mourir, c'est, au contraire, le passage de la substance à l'essence.»

Aux sacrificateurs d'Olympie : « Les dieux n'ont pas besoin de sacrifices. Que faut-il donc faire pour leur être agréable ? Il faut, si je ne me trompe, chercher à acquérir la divine sagesse, et rendre, autant qu'on le peut, des services à ceux qui le méritent. Voilà ce qu'aiment les dieux. Les impies eux-mêmes peuvent faire des sacrifices. »

Aux Ephésiens du temple de Diane : « Vous avez conservé tous les rites des sacrifices, tout le faste de la royauté. Comme banqueteurs et joyeux convives, vous êtes irréprochables ; mais que de reproches n'a-

t-on pas à vous faire, comme voisins de la déesse nuit et jour ! N'est-ce pas de votre milieu que sortent tous les filous, les brigands, les marchands d'esclaves, tous les hommes injustes et impies ? Le temple est un repaire de voleurs. »

A ceux qui se croient sages : « Vous dites que vous êtes de mes disciples ? Eh bien ! ajoutez que vous vous tenez toujours chez vous, que vous n'allez jamais aux thermes, que vous ne tuez pas d'animaux, que vous ne mangez pas de viande, que vous êtes libres de toute passion, de l'envie, de la malignité, de la haine, de la calomnie, du ressentiment, qu'enfin vous êtes du nombre des hommes libres. N'allez pas faire comme ceux qui, par des discours mensongers, font croire qu'ils vivent d'une manière, tandis qu'ils vivent d'une manière tout opposée. »

A son frère Hestiée : « Partout je suis regardé comme un homme divin ; en quelques endroits même on me prend pour un dieu. Dans ma patrie, au contraire, je suis jusqu'ici méconnu. Faut-il s'en étonner ? Vous-mêmes, mes frères, je le vois, vous n'êtes pas encore convaincus que je sois supérieur à bien des hommes pour la parole et pour les mœurs. Et comment mes concitoyens et mes parents se sont-ils trompés à mon égard ? Hélas ! cette erreur m'est bien douloureuse ! je sais qu'il est beau de considérer toute la terre comme sa patrie et tous les hommes comme ses frères et ses amis, puisque tous descendent de Dieu et sont d'une même nature, puisque tous ont également les mêmes passions, puisque tous sont hommes également, qu'ils soient nés Grecs ou barbares. »

Étant à Catane, en Sicile, dans une instruction donnée à ses disciples, il dit en parlant de l'Etna : « A les entendre, sous cette montagne gémit enchaîné quelque géant, Typhée ou Encelade, qui, dans sa longue agonie, vomit tout ce feu. J'accorde qu'il a existé des géants ; car, en divers endroits, des tombeaux entr'ouverts nous ont fait voir des ossements qui indiquent des hommes d'une taille extraordinaire ; mais je ne saurais admettre qu'ils soient entrés en lutte avec les dieux ; tout au plus peut-être ont-ils outragé leurs temples et leurs statues. Mais qu'ils aient escaladé le ciel et en aient chassé les dieux, il est insensé de le dire, il est insensé d'y croire. Une autre fable, qui paraît moins irrévérente envers les dieux, et dont cependant nous ne devons pas faire plus de cas, c'est que Vulcain travaille à la forge dans les profondeurs de l'Etna, et qu'il y fait sans cesse retentir l'enclume. Il y a, sur différents points de la terre, d'autres volcans, et l'on ne s'avise pas de dire qu'il y ait autant de géants et de Vulcains. »

Certains lecteurs auraient trouvé peut-être plus intéressant que nous

citassions les prodiges d'Apollonius pour les commenter et les expliquer ; mais nous avons tenu avant tout à montrer en lui le philosophe et le sage plutôt que le thaumaturge. On peut prendre ou rejeter tout ce que l'on voudra des faits merveilleux qu'on lui attribue, mais nous croyons difficile qu'un homme qui dit de telles paroles, qui professe et pratique de tels principes, soit un jongleur, un fourbe, ou un possédé du démon.

En fait de prodiges, nous n'en citerons qu'un seul qui témoigne suffisamment d'une des facultés dont il était doué.

Après un récit détaillé du meurtre de Domitien, Philostrate ajoute :

« Tandis que ces faits se passaient à Rome, Apollonius les voyait à Éphèse. Domitien fut assailli par Clément vers midi ; le même jour, au même moment, Apollonius dissertait dans les jardins attenant aux xistes. Tout d'un coup il baissa un peu la voix comme s'il eût été saisi d'une frayeur subite. Il continua son discours, mais son langage n'avait pas sa force ordinaire, ainsi qu'il arrive à ceux qui parlent en songeant à autre chose. Puis il se tut comme font ceux qui ont perdu le fil de leur discours ; il lança vers la terre des regards effrayants, fit trois ou quatre pas en avant, et s'écria : « Frappe le tyran ! frappe ! » On eût dit qu'il voyait, non l'image du fait dans un miroir, mais le fait lui-même dans toute sa réalité. Les Éphésiens (car Éphèse tout entière assistait au discours d'Apollonius) furent frappés d'étonnement. Apollonius s'arrêta, semblable à un homme qui cherche à voir l'issue d'un événement douteux. Enfin il s'écria : « Ayez bon courage, Éphésiens. Le tyran a été tué aujourd'hui. Que dis-je aujourd'hui ? Par Minerve ! il vient d'être tué à l'instant même, pendant que je me suis interrompu. » Les Éphésiens crurent qu'Apollonius avait perdu l'esprit ; ils désiraient vivement qu'il eût dit la vérité, mais ils craignaient que quelque danger ne résultât pour eux de ce discours. « Je ne m'étonne pas, dit Apollonius, si l'on ne me croit pas encore : Rome elle-même ne le sait pas tout entière. Mais voici qu'elle l'apprend, la nouvelle se répand, déjà des milliers de citoyens la croient ; cela fait sauter de joie le double de ces hommes, et le quadruple, et le peuple, tout entier. Le bruit en viendra jusqu'ici ; vous pouvez différer, jusqu'au moment où vous serez instruits du fait, le sacrifice que vous devez offrir aux dieux à cette occasion ; quant à moi, je m'en vais leur rendre grâces de ce que j'ai vu. » Les Éphésiens restèrent dans leur incrédulité ; mais bientôt des messagers vinrent leur annoncer la bonne nouvelle et rendre témoignage en faveur de la science d'Apollonius ; car le meurtre du tyran, le jour où il fut consommé, l'heure de

midi, l'auteur du meurtre qu'avait encouragé Apollonius, tous ces détails se trouvèrent parfaitement conformes à ceux que les dieux lui avaient montrés le jour de son discours aux Ephésiens. »

Il n'en fallait pas davantage, à cette époque, pour le faire passer pour un homme divin. De nos jours nos savants l'eussent traité de visionnaire ; pour nous, il était doué de la seconde vue dont le Spiritisme donne l'explication. (Voir la théorie du somnambulisme et de la double vue dans le *Livre des Esprits*, n° 455.)

Sa mort a présenté un autre prodige. Étant entré, un soir, dans le temple de Dictynne à Linde, en Crète, malgré les chiens féroces qui en gardaient l'entrée, et qui, au lieu d'aboyer à son arrivée, vinrent le caresser, il fut arrêté par les gardiens du temple pour ce fait, comme magicien, et chargé de chaînes. Pendant la nuit il disparut à la vue des gardiens, sans laisser de traces et sans qu'on ait retrouvé son corps. On entendit alors, dit-on, des voix de jeunes filles qui chantaient : « Quittez la terre ; allez au ciel, allez ! » comme pour l'engager à s'élever de la terre dans les régions supérieures.

Philostrate termine ainsi le récit de sa vie :

« Même depuis sa disparition, Apollonius a soutenu l'immortalité de l'âme, et enseigné que ce qu'on dit à ce sujet est vrai. Il y avait alors à Tyane un certain nombre de jeunes gens épris de philosophie ; la plupart de leurs discussions roulaient sur l'âme. L'un d'eux ne pouvait admettre qu'elle fût immortelle. « Voici dix mois, disait-il, que je prie Apollonius de me révéler la vérité sur l'immortalité de l'âme ; mais il est si bien mort que mes prières sont vaines, et qu'il ne m'est apparu, pas même pour me prouver qu'il fût immortel. » Cinq jours après il parla du même sujet avec ses compagnons, puis il s'endormit dans le lieu même où avait eu lieu la discussion. Tout d'un coup il bondit comme en proie à un accès de démence : il était à moitié endormi et couvert de sueur. « Je te crois, » s'écria-t-il. Ses camarades lui demandèrent ce qu'il avait. « Ne voyez-vous pas, leur répondit-il, le sage Apollonius ? Il est au milieu de nous, écoute notre discussion, et récite sur l'âme des chants mélodieux. - Où est-il ? dirent les autres, car nous ne le voyons pas, et c'est un bonheur que nous préfererions à tous les biens de la terre. - Il paraît qu'il est venu pour moi seul : il veut m'instruire de ce que je refusais de croire. Ecoutez donc, écoutez les chants divins qu'il me fait entendre :

« L'âme est immortelle ; elle n'est pas à vous, elle est à la Providence. Quand le corps est épuisé, semblable à un coursier rapide qui franchit la carrière, l'âme s'élance et se précipite au milieu des es-

paces éthérés, pleine de mépris pour le triste et rude esclavage qu'elle a souffert. Mais que vous importent ces choses ! Vous les connaîtrez quand vous ne serez plus. Tant que vous êtes parmi les vivants, pourquoi chercher à pénétrer ces mystères ? »

« Tel est l'oracle si clair qu'a rendu Apollonius sur les destinées de l'âme ; il a voulu que, connaissant notre nature, nous marchions le cœur content au but que nous fixent les Parques. »

L'apparition d'Apollonius après sa mort est traitée d'hallucination par la plupart de ses commentateurs, chrétiens ou autres, qui ont prétendu que le jeune homme avait l'imagination frappée par le désir même qu'il avait de le voir, ce qui fait qu'il a cru le voir. Cependant l'Église a de tout temps admis ces sortes d'apparitions ; elle en cite beaucoup d'exemples qu'elle reconnaît comme authentiques. Le Spiritisme vient expliquer le phénomène, fondé sur les propriétés du périsprit, enveloppe ou corps fluidique de l'Esprit, qui, par une sorte de condensation, prend une apparence visible, et peut, comme on le sait, en prendre une tangible. Sans la connaissance de la loi constitutive des Esprits, ce phénomène est merveilleux ; cette loi connue, le merveilleux disparaît pour faire place à un phénomène naturel. (Voir dans le *Livre des Médiums* la théorie des manifestations visuelles, chapitre VI.) En admettant que ce jeune homme eût été le jouet d'une illusion, il resterait aux négateurs à expliquer les paroles qu'il prête à Apollonius, paroles sublimes et tout opposées aux idées qu'il venait de soutenir un instant auparavant.

Que manquait-il à Apollonius pour être chrétien ? Bien peu de chose, comme on le voit. A Dieu ne plaise que nous établissions un parallèle entre lui et le Christ ! Ce qui prouve l'incontestable supériorité de celui-ci, et la divinité de sa mission, c'est la révolution produite dans le monde entier par la doctrine que lui, obscur, et ses apôtres aussi obscurs que lui, ont prêchée, tandis que celle d'Apollonius est morte avec lui. Il y aurait donc impiété à le poser en rival du Christ ! Mais, si l'on veut bien faire attention à ce qu'il dit au sujet du culte païen, on verra qu'il en condamne les formes superstitieuses et leur porte un coup terrible pour y substituer des idées plus saines. S'il eût parlé ainsi au temps de Socrate, il aurait, comme ce dernier, payé de sa vie ce qu'on aurait appelé son impiété ; mais à l'époque où il vivait, les croyances païennes avaient fait leur temps, et il était écouté. Par sa morale, il a préparé les païens au milieu desquels il vivait à recevoir avec moins de difficulté les idées chrétiennes, auxquelles il a servi de transition. Nous croyons donc être dans le vrai en disant qu'il

a servi de trait d'union entre le paganisme et le christianisme. Sous ce rapport, peut-être a-t-il eu aussi sa mission. Il pouvait être écouté des Païens, et ne l'eût pas été des Juifs.

Réponse à l'ABEILLE AGÉNAISE, par M. Dombre.

On lit dans l'*Abeille agenaise* du 25 mai 1862 l'article suivant :

« Nous avons sous les yeux un écrit d'une grâce charmante intitulé : *Entretiens spirites*. L'auteur de Cazenove de Pradines, ancien président de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, a tout récemment laissé à M. Magen le plaisir et le soin d'en donner lecture à notre Académie. Inutile de dire avec quel intérêt cette communication a été accueillie.

« M. de Cazenove résume ainsi les doctrines de la nouvelle secte, en les tirant du *Livre des Esprits* :

« 1° Les Esprits d'un ordre élevé ne font généralement sur la terre que des séjours d'une courte durée.

« 2° Les Esprits vulgaires y sont en quelque sorte *sédentaires* et constituent *la masse* de la population ambiante du monde invisible. Ils ont conservé, à peu de chose près, les mêmes goûts et les mêmes penchants qu'ils avaient sous leur enveloppe corporelle. Ne pouvant satisfaire leurs passions, ils jouissent de ceux qui s'y abandonnent et les excitent.

« 3° Les Esprits inférieurs seuls peuvent regretter les joies qui sympathisent avec l'impureté de leur nature.

« 4° Les Esprits ne peuvent dégénérer ; ils peuvent rester stationnaires mais ils ne rétrogradent pas.

« 5° Tous les Esprits deviendront parfaits.

« 6° Les Esprits imparfaits cherchent à s'emparer de l'homme, à le dominer ; ils sont heureux de le faire succomber.

« 7° Les Esprits sont attirés en raison de leur sympathie pour la nature morale du milieu qui les évoque. Les Esprits inférieurs empruntent souvent des noms vénérés pour mieux induire en erreur.

« D'après ces données, M. de Cazenove, avec la finesse et la sagacité du talent qui le caractérisent, a composé deux entretiens dans lesquels il touche aux deux extrémités du corps social. Par l'organe d'un médium (supposé), il évoque d'un côté les Esprits inférieurs, personnifiés dans la figure d'un brigand célèbre, de Cartouche, par exemple, et les admet à un singulier colloque qui démontre *la perversité* d'une semblable doctrine. D'un autre côté, ce sont les Esprits d'un ordre élevé qui entrent en relation avec les hommes de l'époque contemporaine. Le contraste est piquant, sans doute, et nul n'a su rendre avec

plus de fidélité, de tact et de bonheur, tout ce que la doctrine épicurienne, résumée dans l'Esprit d'Horace et de Lucrèce, renferme d'aperçus déplorables et décevants.

« Nous regrettons vivement de ne pouvoir mettre en entier sous les yeux de nos lecteurs le travail de M. de Cazenove. Ils auraient applaudi, nous en sommes certain, non-seulement à la forme irréprochable et parfaitement académique de cet écrit, mais encore à la haute pensée morale qui le domine, puisqu'il condamne sans faiblesse un système plein de séductions et de véritables dangers. « J. SERRET. »

Réponse de M. Dombre.

Monsieur le rédacteur,

J'ai le premier goûté les aperçus fins et délicats jetés par M. de Cazenove de Pradines dans le domaine de la doctrine spirite. L'écrit ayant pour titre : *Entretiens spirites*, que j'ai eu en ma possession, et dont il est fait mention dans votre estimable feuille de dimanche 25 mai, est en effet d'une grâce charmante, et ne dément point le caractère de sagacité du talent qui distingue son auteur. Cet écrit est une fleur dont j'admire les couleurs et l'éclat, et dont je me garderai, pour le moment, d'altérer le velouté par le contact du moindre mot de critique indiscrète ; mais votre enthousiasme pour ces dialogues piquants, plus spirituels qu'offensifs pour la doctrine, vous ont fait énoncer des erreurs qu'il est du devoir de tout bon Spirite, et du mien principalement, de vous faire remarquer.

Je dois dire tout d'abord que les citations choisies çà et là dans le *Livre des Esprits* sont groupées avec art pour présenter la doctrine sous un jour défavorable ; mais tout homme prudent et de bonne foi voudra lire en entier le *Livre des Esprits* et le méditer.

1° Vous parlez des *doctrines de la nouvelle secte*. Le Spiritisme, permettez-moi de vous le dire, n'est ni une religion ni une secte. Le Spiritisme est un enseignement donné aux hommes par les Esprits qui peuplent l'espace et qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu. Nous subissons à notre insu leur influence de tous les instants ; ils sont une puissance de la nature, comme l'électricité en est une autre à un autre point de vue ; leur existence et leur présence se constatent par des faits évidents et palpables.

2° Vous dites : *La perversité d'une semblable doctrine*. Prenez garde ! Le Spiritisme n'est autre que le christianisme dans sa pureté, il n'a d'autre devise inscrite sur sa bannière que : *Amour et charité*. Est-ce donc là de la perversité ?

3° Enfin, vous parlez d'un système *plein de séductions et de véritables dangers*. Oui, il est plein de séductions, plein d'attraits, parce

qu'il est beau, grand, juste, consolant et digne en tous points de la perfection de Dieu. Ses dangers, où sont-ils ? On les cherche en vain dans la pratique du Spiritisme ; on n'y trouve que consolation et amélioration morale. Demandez à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Metz, etc., quel est l'effet produit sur les masses par cette nouvelle croyance. Lyon surtout vous dira à quelle source ses ouvriers sans travail ont puisé tant de résignation et de force pour supporter des privations de toutes sortes.

J'ignore si les libraires d'Agen se sont déjà pourvus des livres ci-après : *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* - le *Livre des Esprits*, le *Livre des Médiums* ; mais je désire de tout mon cœur que votre petit compte rendu éveille l'attention des indifférents, fasse rechercher ces ouvrages et former un noyau spirite dans le chef-lieu de notre département. Cette doctrine, destinée à régénérer le monde, marche à pas de géant, et Agen serait-elle une des dernières villes où le Spiritisme viendrait prendre droit de cité ? Votre petit article est, je le considère ainsi, comme une pierre que vous apportez à l'édifice, et j'admire une fois de plus les moyens dont Dieu se sert pour arriver à ses fins.

« Votre impartialité et votre désir d'arriver, par la discussion, à la vérité me sont un sûr garant que vous admettrez dans les colonnes de votre journal ma lettre en réponse à votre article du 25 mai.

«Agréez, etc.

« DOMBRE (de Marmande). »

A cette lettre, le rédacteur se borne, dans son journal du 1er juin, à dire ceci :

« M. Dombre nous écrit de Marmande au sujet de nos réflexions sur le *Livre des Esprits* et les dialogues qu'il a suggérés à l'honorable M. de Cazenove de Pradines. Ce *nouvel enseignement*, comme veut bien l'appeler M. Dombre, ne saurait avoir à nos yeux la même valeur et le même prestige qu'il semble exercer à l'endroit de notre spirituel correspondant.

(M. Dombre a envoyé plusieurs fois à ce journal des pièces de vers et autres.)

« Nous respectons les convictions de nos contradicteurs, alors même qu'elles reposent sur des principes erronés ; mais nous croyons devoir maintenir, malgré la défense loyale et sincère que M. Dombre entreprend de cette doctrine, l'expression d'un sentiment sur un système complètement en dehors des voies de la vérité.

« *L'Abeille agenaise* ne saurait par conséquent se livrer à la propagande d'idées essentiellement périlleuses, et M. Dombre comprendra tout le regret que nous éprouvons de ne pouvoir nous associer à la manifestation de ses désirs.

« J. SERRET. »

Remarque. - Se réserver le droit d'attaquer, ne pas admettre la réponse, c'est un moyen commode d'avoir raison ; reste à savoir si c'est celui d'arriver à la vérité. Si une doctrine qui a pour base fondamentale la charité et l'amour du prochain, qui rend les hommes meilleurs, qui leur fait renoncer aux habitudes de désordre, qui donne la foi à ceux qui ne croyaient à rien, qui fait prier ceux qui ne priaient plus, qui ramène l'union dans les familles divisées, qui empêche le suicide ; si, disons-nous, une telle doctrine est perverse, que seront donc celles qui sont impuissantes à produire ces résultats ? M. Serret craint d'aider à la propagation par une polémique, c'est pourquoi il aime mieux parler tout seul. Eh bien ! qu'il parle seul tant qu'il voudra, le résultat n'en sera pas moins ce qu'il a été partout : appeler l'attention et recruter des partisans à la doctrine. A. K.

Membres honoraires de la Société de Paris.

La Société spirite de Paris, pour donner un témoignage de sa sympathie et de sa gratitude envers les personnes qui rendent des services signalés et effectifs à la cause du Spiritisme, par leur zèle, leur dévouement, leur désintéressement, et qui au besoin savent payer de leur personne, leur confère le titre de *membre honoraire*. Elle se plaît à reconnaître ainsi le concours qu'apportent à l'œuvre commune les chefs et fondateurs des sociétés ou groupes qui se placent sous le même drapeau et qui sont dirigés selon les principes du Spiritisme sérieux, *en vue d'obtenir des résultats moraux*. Les motifs qui la guident sont moins les paroles que les actes. Elle en compte non-seulement dans plusieurs villes de France et de l'Algérie, mais dans les pays étrangers : en Italie, en Espagne, en Autriche, en Pologne, à Constantinople, en Amérique, etc.

M. Dombre, de Marmande, qui, depuis qu'il est initié au Spiritisme, n'a cessé de s'en faire ouvertement le propagateur et le défenseur, méritait cette distinction. En lui annonçant sa nomination, nous lui avions demandé s'il nous autorisait à publier sa lettre au Père F… (V. l'article du mois précédent.) Sa réponse mérite d'être citée ; elle montre de quelle manière certains adeptes comprennent leur rôle.

« Marmande, 10 août 1862.

« Monsieur Allan Kardec,

« J'accepte avec reconnaissance le titre de membre honoraire de la Société spirite de Paris. Pour répondre à une telle distinction, qui oblige, et au témoignage de sympathie de la part des membres de cette

société qui ont bien voulu me conférer ce titre, je ferai partout et toujours des efforts pour aider, dans la mesure de mes moyens, à la propagation d'une doctrine qui fait mon bonheur ici-bas et fera aussi, dans un temps plus ou moins éloigné, celui de ceux qui veulent garder encore sur leurs yeux le bandeau de l'incrédulité. Je ne vois aucun obstacle, aucun inconvénient à la publication de ma réponse au directeur de l'*Abeille agénaise* et de ma lettre au P. F…. Ma lettre à ce dernier est signée : *Un catholique* ; je pense bien qu'aucun des lecteurs de la *Revue* ne pensera que l'auteur ait voulu se cacher sous le voile de l'anonyme : le respect humain n'a pas prise sur moi ; je ris des rieurs, parce que je suis dans la vérité. Tout bon Spirite doit, par son exemple, donner de l'énergie aux adeptes timides et leur apprendre à porter haut et ferme l'étendard de leur croyance.

« Veuillez, monsieur, présenter mes sincères remerciements à l'honorable Société dont je me félicite aujourd'hui de faire partie, et agréer, etc.

« DOMBRE, propriétaire. »

La crainte du *qu'en dira-t-on ?* a singulièrement diminué aujourd'hui, en ce qui concerne le Spiritisme, et le nombre de ceux qui cachent leur opinion est bien minime ; il ne se compose plus guère que de ceux qui craignent de perdre une position qui les fait vivre, et dans ce nombre il y a beaucoup plus de prêtres qu'on ne croit ; nous en connaissons personnellement plus de cent. Mais, à part cela, nous remarquons dans toutes les positions sociales, parmi les fonctionnaires publics, les officiers de tous grades, les médecins, etc., une foule de gens qui, il y a un an seulement, ne se seraient pas avoués Spirites, et qui, aujourd'hui, s'en font honneur. Ce courage de l'opinion qui brave la raillerie a pour conséquence, d'abord, de donner du coupage aux timides ; en second lieu, de montrer que le nombre des adeptes est plus grand qu'on ne croyait ; enfin d'imposer silence aux railleurs, surpris d'entendre partout retentir à leurs oreilles le mot de Spiritisme, par des gens que l'on regarde à deux fois avant de bafouer. Aussi remarque-t-on que les railleurs ont singulièrement baissé de ton depuis quelque temps ; encore quelques années comme celles qui viennent de s'écouler, et leur rôle sera fini, parce qu'ils se verront débordés de toutes parts par l'opinion.

M. Dombre n'a pas seulement le courage de son opinion, il a celui de l'action ; il monte résolûment sur la brèche et fait tête à ses adversaires en les provoquant à la discussion, et voilà qu'un journaliste se récuse une fin de non-recevoir qui trahit sa faiblesse, et un prédicateur à qui la plus belle occasion est offerte de faire valoir ses arguments et de

donner un coup de massue à la doctrine, et qui s'en va en disant qu'il n'a pas le temps de répondre. N'est-ce pas là déserter le champ de bataille ? S'il était sûr de lui, si la religion était en cause, que ne restait-il pour terrasser son antagoniste ? En pareil cas, quitter la partie, c'est la perdre. Un prédicateur a un avantage immense sur l'avocat, c'est qu'il parle sans contradicteur ; il peut dire tout ce qu'il veut, personne ne le réfute. C'est, à ce qu'il paraît, de cette façon que les adversaires du Spiritisme entendent la controverse.

M. Dombre n'est pas le seul qui, à l'occasion, ait su tenir tête à l'orage : Bordeaux, Lyon et bien d'autres villes moins importantes, de simples villages même nous en ont offert de nombreux exemples, qui se multiplieront chaque jour ; et partout où les adeptes ont montré de la fermeté et de l'énergie, les antagonistes ont modéré leur jactance.

Jusqu'à présent ce courage de l'opinion et de l'action s'est rencontré bien plus dans les classes moyennes et obscures que dans les classes élevées ; mais qu'un homme d'un nom populaire, justement estimé et honoré, influent par ses talents, sa position ou son rang, prenne un jour en main la cause du Spiritisme et en arbore ouvertement le drapeau, osera-t-on taxer de folie celui dont on aura exalté le talent et le génie ? sa voix n'imposera-t-elle pas silence aux clameurs de l'incrédulité ? Eh bien ! cet homme surgira, je vous le certifie ; à sa voix les dissidents se rallieront, cédant à l'influence de son autorité morale ; lui aussi aura sa mission, mission providentielle comme celle de tous les hommes qui font avancer l'humanité, mission générale comme beaucoup d'autres sont particulières et locales ; ces dernières, quoique plus modestes, n'en ont pas moins leur utilité relative, car elles préparent les voies ; c'est alors que le Spiritisme entrera à pleines voiles dans les mœurs et les modifiera profondément, parce que les idées seront différentes sur toutes choses. Nous semons et il moissonnera, ou mieux, ils moissonneront, car bien d'autres suivront ses traces. Spirites, semez, semez beaucoup ! afin que la moisson soit plus abondante et plus facile. Le passé vous est garant de l'avenir.

Ce que doit être l'histoire du Spiritisme.

A propos de cette histoire, dont nous avons dit quelques mots, plusieurs personnes nous ont demandé ce qu'elle comprendrait, et l'on nous a adressé à cet effet divers récits de manifestations. A ceux qui ont cru par là apporter une pierre à l'édifice, nous savons gré de l'intention, mais nous leur dirons qu'il s'agit d'une chose plus grave qu'un catalogue de phénomènes spirites qu'on trouvera dans maints ouvrages.

Le Spiritisme devant marquer dans les fastes de l'humanité, il sera intéressant, pour les générations futures, de savoir par quels moyens il se sera établi. Ce sera donc l'histoire des péripéties qui auront signalé ses premiers pas ; des luttes qu'il aura eu à subir ; des entraves qu'on lui aura suscitées ; de sa marche progressive dans le monde entier. Le vrai mérite est modeste et ne cherche pas à se faire valoir ; il faut que la postérité connaisse les noms des premiers pionniers de l'œuvre, de ceux dont le dévouement et l'abnégation mériteront d'être inscrits dans ses annales ; des villes qui auront marché au premier rang ; de ceux qui auront souffert pour la cause, afin qu'on les bénisse, et de ceux qui auront fait souffrir, afin qu'on prie pour qu'il leur soit pardonné ; en un mot, de ses amis véritables et de ses ennemis avoués ou cachés. Il ne faut pas que l'intrigue et l'ambition usurpent la place qui ne leur appartient pas, ni une reconnaissance et des honneurs qui ne leur seront pas dus. S'il est des Judas, il faut qu'ils soient démasqués. Une partie, qui ne sera pas la moins intéressante, sera celle des révélations qui ont successivement annoncé toutes les phases de cette ère nouvelle et des événements de toute nature qui l'ont accompagnée.

A ceux qui trouveraient cette tâche présomptueuse, nous dirons que nous n'y aurons d'autre mérite que de posséder, par notre position exceptionnelle, des documents qui ne sont en la possession de personne, et qui sont à l'abri de toutes les éventualités ; que le Spiritisme étant incontestablement appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire, il importe que ce rôle ne soit pas dénaturé, et d'opposer une histoire authentique aux histoires apocryphes que l'intérêt personnel pourrait en faire.

Quand paraîtra-t-elle ? ce ne sera pas de sitôt, et peut-être pas de notre vivant, car elle n'est pas destinée à satisfaire la curiosité du moment. Si nous en parlons par anticipation, c'est afin qu'on ne se méprenne pas sur le but, et de prendre date de notre intention. D'ailleurs, le Spiritisme est à son début, et bien d'autres choses se passeront d'ici là ; et puis, il faut attendre que chacun y ait pris sa place, bonne ou mauvaise.

Arsène Gautier.

Un souvenir d'Esprit.

Madame S…, de Cherbourg, nous transmet le récit suivant :

Un matelot de la marine de l'État, nommé Arsène Gautier, revint à Cherbourg, il y a quinze à seize ans, très malade à la suite des fièvres qu'il avait gagnées sur les côtes d'Afrique. Il vint chez un de mes

gendres qu'il savait être ami de son frère, capitaine de la marine marchande, attendu prochainement dans ce port. Nous le reçûmes bien, et, comme il était malade, ma fille J…, qui avait alors quatorze à quinze ans, me demanda de lui offrir de venir se chauffer à notre feu pour y prendre de la tisane, qu'on ne lui faisait pas à son auberge, et jusqu'à ce que son frère fût arrivé. Cette enfant eut pour lui des soins compatissants. Il mourut en arrivant chez lui, et depuis nous n'y avons plus pensé ni les uns ni les autres ; son nom même, signé en tête de la communication spontanée que nous reçûmes le 8 mars dernier par ma fille J…, aujourd'hui médium, ne nous l'avait pas rappelé ; nous ne le reconnûmes qu'aux détails dans lesquels il est entré. C'était un homme d'une intelligence très bornée, et sa vie avait été fort pénible ; privé de l'affection des siens, il s'était résigné à tout. Voici sa communication :

« *Arsène Gautier*. Vous m'avez oublié depuis longtemps, mon amie, et moi je ne vous ai pas perdue de vue depuis que j'ai quitté la terre, car vous êtes la seule personne, le seul Esprit sympathique que j'aie rencontré sur cette terre de douleur. Je vous ai aimée de toutes mes forces alors que vous n'étiez encore qu'une enfant et que vous n'aviez pour moi qu'un sentiment de pitié à cause de la terrible maladie qui devait m'enlever. Je suis heureux… Cette existence était la première que Dieu m'avait donnée. C'est parce que mon Esprit était encore si neuf, ne connaissant aucun autre Esprit, que je me suis attaché davantage à vous. Je suis heureux et prêt à revenir sur la terre pour avancer vers le Seigneur. J'ai l'espérance dans le cœur ; la voie, si difficile pour quelques-uns, me semble large et facile. Un bon commencement comme mon existence passée est un encouragement si grand ! Dieu m'aidera ; vous prierez aussi pour moi, afin que mon épreuve si prochaine me soit aussi profitable que l'autre. Je ne suis pas avancé, hélas ! mais j'arriverai. »

Nous n'avions encore nulle idée de quel Esprit était cette communication, et nous nous demandions l'une et l'autre qui ce pouvait être.

L'Esprit répond :

« Je suis frère d'un ex-capitaine de Nantes qui était ami d'un de vos parents. » (Ceci nous mit sur la voie et l'Esprit continua :) « Merci de vous souvenir de moi. Je ne regrette qu'une chose en entrevoyant l'épreuve prochaine, c'est d'être séparé de vous pour quelque temps. Adieu, je vous aime bien. ARSÈNE GAUTIER. »

Remarque. - Cette communication ayant été lue à la Société de Paris, nous demandâmes à l'un de nos guides spirituels s'il était possible que cet Esprit fût, comme il le disait, à sa première incarnation. Il fut répondu :

« A sa première incarnation sur cette terre, c'est possible ; mais, comme Esprit, cela ne se peut pas. Dans leurs premières incarnations,

les Esprits sont dans un état presque inconscient, et celui-ci, quoique peu avancé, est déjà loin de son origine ; mais c'est un des ces Esprits bons et qui ont pris la route du bien ; son avancement sera rapide, car il n'aura guère à se dépouiller que de son ignorance, et non à lutter contre les mauvais penchants de ceux qui ont pris la route du mal. »

Un Esprit peut-il reculer devant l'épreuve ?

Une dame de nos amies nous écrit ce qui suit :

« Ma fille eut un jour la communication spontanée suivante d'un Esprit qui commença par signer *Éuphrosine Bretel*. Ce nom ne nous rappelant personne, nous demandâmes : Qui es-tu ? - R. Je suis un pauvre Esprit en souffrance ; j'ai besoin de prières. Je m'adresse à toi parce que tu m'as connue alors que je n'étais qu'une enfant.

« Nous cherchâmes, et je crus me souvenir que ce nom de famille était celui d'une jeune enfant de neuf à dix ans qui se trouvait dans la même pension que ma fille et qui tomba malade peu de temps après l'arrivée de celle-ci. Son père vint la chercher en voiture, et les enfants conservèrent le souvenir de cette malade tout enveloppée et gémissante ; elle mourut chez elle. La mère, au désespoir, la suivit de près. Le père devint aveugle à force d'avoir pleuré, et mourut dans la même année. Dès que nous crûmes avoir reconnu le nom, l'Esprit écrivit aussitôt :

« C'est moi ; ma dernière existence devait être une terrible épreuve, mais j'ai lâchement reculé, et j'ai toujours souffert depuis ce temps. Je t'en prie, demande à Dieu de m'accorder la grâce d'une nouvelle épreuve ; quelque dure qu'elle soit, je m'y soumettrai ; je suis si malheureuse ! J'aime mon père et ma mère, et ils ont horreur de moi ; ils me fuient, et c'est là mon châtiment que de les rechercher sans cesse pour me voir repoussée. Je suis venue à toi parce que mon souvenir n'est pas entièrement effacé de ta mémoire ; et que *seule* de ceux qui peuvent prier en particulier pour moi tu connais le Spiritisme. Adieu, ne m'oublie pas, bientôt nous nous reverrons. »

« Ma fille lui dit alors en plaisantant : « Dois-je donc mourir bientôt ? » Ce à quoi l'Esprit répond : « Le temps qui pour vous est long, ne se mesure pas pour nous. » - Nous avons depuis vérifié le prénom et le nom de famille, qui sont parfaitement exacts.

« Maintenant je me demande s'il est possible qu'un Esprit incarné puisse reculer devant l'épreuve commencée. »

A cette question nous répondons : Oui, les Esprits reculent sou-

vent devant les épreuves qu'ils ont choisies et qu'ils n'ont pas le courage non-seulement de supporter, mais même d'affronter quand ils voient le moment venu ; c'est la cause de la plupart des suicides. Ils reculent encore quand ils murmurent et se désespèrent, et alors ils perdent le bénéfice de l'épreuve. Voilà pourquoi le Spiritisme, en faisant connaître la cause, le but et les conséquences des tribulations de la vie, donne à la fois tant de consolations et de courage, et détourne de la pensée d'abréger ses jours. Quelle est la philosophie qui a produit sur les hommes un pareil résultat ?

Réponse à une question mentale.

Un très bon médium de Maine-et-Loire, que nous connaissons personnellement, nous écrit ce qui suit :

« Un de nos amis, homme des moins croyants, mais ayant un grand désir de s'éclairer, nous demanda un jour s'il pourrait évoquer un Esprit sans le nommer, et si cet Esprit pourrait répondre aux questions qu'il lui adresserait par la pensée, sans que le médium en eût la moindre connaissance. Nous lui répondîmes que cela se peut quand l'Esprit veut bien s'y prêter, ce qui n'arrive pas toujours. Là-dessus j'obtins la réponse suivante :

« Ce que vous me demandez, je ne puis vous le dire, parce que Dieu ne le permet pas ; cependant je puis vous dire que je souffre : c'est une douleur générale dans tous les membres, ce qui doit vous surprendre puisqu'à la mort le corps pourrit dans la terre ; mais nous avons un autre corps spirituel qui, lui, ne meurt pas, ce qui fait que nous souffrons autant que si nous avions notre *corps corporel*. Je souffre, mais j'espère ne pas souffrir toujours. Comme il faut satisfaire à la justice de Dieu, il faut s'y résigner dans cette vie ou dans l'autre. Je ne me suis pas assez privé sur la terre, ce qui fait qu'il me faut réparer le temps perdu. Ne m'imitez pas, car vous vous prépareriez des siècles de tourments. C'est chose grave que l'éternité, et malheureusement on n'y pense pas autant qu'on devrait y penser. Que l'on est à plaindre lorsqu'on oublie l'affaire si importante du salut ! Pensez-y !

« Votre ancien curé, A… T… »

« C'était bien ce curé que notre ami voulait évoquer, et voici les trois questions qu'il voulait lui proposer :

« Que penser de la divinité de Jésus-Christ ?

« L'âme est-elle immortelle ?

« Quels moyens employer pour expier les fautes et éviter la punition ?

« Nous avons parfaitement reconnu notre ancien curé à son style ; les mots *corps corporel* surtout montrent que c'est l'Esprit d'un bon curé de campagne dont l'éducation a pu laisser quelque chose à désirer. »

Remarque. - Les réponses aux questions mentales sont des faits très communs, d'autant plus intéressants à observer qu'ils sont pour l'incrédule de bonne foi une des preuves les plus concluantes de l'intervention d'une intelligence occulte ; mais comme la plupart des phénomènes spirites, ils s'obtiennent rarement à volonté, tandis qu'ils se produisent spontanément à chaque instant. Dans le cas précité, l'Esprit a bien voulu s'y prêter, ce qui est fort rare, parce que les Esprits, comme on le sait, n'aiment pas les questions de curiosité et d'épreuve ; ils n'y condescendent que quand ils voient la chose utile, et souvent ils ne la jugent pas comme nous. Comme ils ne sont pas au caprice des hommes, il faut attendre les phénomènes de leur bon vouloir ou de la possibilité pour eux de les produire ; il faut, pour ainsi dire, les saisir au passage et non les provoquer ; pour cela il faut de la patience et de la persévérance, et c'est à cela que les Esprits reconnaissent les observateurs sérieux et vraiment désireux de s'instruire ; ils se soucient fort peu des gens superficiels qui s'imaginent n'avoir qu'à demander pour être servis à la minute.

Poésies spirites.

—

L'Enfant et l'Athée.[10]

(Société spirite africaine. - Médium, mademoiselle O…)

Un bel esprit se posant en athée
Se promenait un jour, avec un jeune enfant,
Sur les bords d'un ruisseau dont la rive ombragée
Les défendait contre un soleil brûlant.
Regarde fuire cette eau limpide,
Dit à l'enfant, son savant compagnon.
Où penses-tu que sa course rapide
Doit le conduire, en quittant ce vallon ?
Mais, dit l'enfant, je crois qu'un lac paisible
Va recevoir le tribu de ses eaux,
Et qu'à la fin de leur marche pénible,
Doivent ainsi finir tous les ruisseaux.

---

[10] Voir dans le numéro précédent, la note sur l'*Ange gardien*.

Pauvre petit ! dit en riant le maître,
Dans quelle erreur est ton esprit ;
Apprends enfin, apprends donc à connaître
Comme en ce monde tout finit.
Lorsqu'il s'éloigne de sa source,
Où ses flots naissent chaque jour,
C'est pour aller, au terme de sa course,
Au sein des mers, se perdre pour toujours.
De nous-mêmes, c'est une image ;
Quand nous quittons ce monde séduisant
Il ne reste plus rien de notre court passage,
Et nous rentrons dans le néant.
Oh ! mon Dieu ! dit l'enfant d'une voix attristée,
Est-il donc vrai, tel serait notre sort ?
Quoi ! de ma mère bien-aimée,
J'ai tout perdu, tout, au jour de sa mort ?
Moi qui croyais que son âme chérie
Pouvait encore protéger son enfant,
Partager avec lui les peines de la vie,
Puis nous revoir un jour, près du Dieu tout-puissant ?
Garde toujours cette douce croyance,
Lui dit tout bas son ange protecteur.
Oui, cher enfant, garde bien l'espérance,
Sans elle, sur la terre, il n'est point de bonheur.

Le temps a fui ; depuis longues années
Notre savant a subi le trépas,
Et, fidèle toujours à ses folles pensées,
Il est mort en disant que Dieu n'existait pas.
L'enfant aussi vit venir la vieillesse,
Et sans la craindre il a reçu la mort,
Car, conservant la foi de sa jeunesse,
Aux mains de l'Eternel il a remis son sort.
Voyez, voyez cette foule empressée
Quitter le ciel, venir le recevoir ;
Des purs esprits c'est la troupe sacrée :
C'est leur frère exilé qu'ils vont enfin revoir.
Mais quelle est donc cette âme délaissée,
Qui semble vouloir se cacher ?
Du malheureux savant, c'est l'âme désolée
Qui voit tout ce bonheur et ne peut s'y mêler.
Combien sa peine fut amère,
Lorsque ce Dieu, qu'elle avait tant bravé,
Lui apparut enfin, comme un juge sévère,
Dans sa sublime majesté.
Oh ! que de larmes de souffrance
Vinrent briser cet Esprit plein d'orgueil !
Lui qui jadis riait de l'espérance
Qu'un pauvre enfant cherchait par delà le cercueil.
Mais du Seigneur la bonté paternelle
N'a pas voulu pour toujours le punir ;
Et bientôt cette âme immortelle
Sur la terre doit revenir.

Puis, à son tour purifiée,
Prenant son essor vers le ciel
Elle ira de joie enivrée
Se reposer au pied de l'Éternel.

Signé : DUCIS.

La Citrouille et la Sensitive.

Fable.

Quel est donc ton régime, ô pauvre Sensitive ?
Disait une citrouille à cette frêle fleur,
Pour demeurer ainsi languissante et chétive ?
Je te le dis avec douleur,
La sensibilité te perd ; tu t'étioles ;
Tu seras morte avant la fin de la saison ;
Si le soleil se cache à l'horizon
On voit se replier tes minces folioles :
Un funeste frémissement
Parcourt ta tige au seul frôlement de la brise ;
Tout contact te donne une crise ;
Ta vie enfin n'est qu'un tourment.
Et pourquoi tant de maux et de sollicitude ?
Suis mon exemple en fait de douce quiétude.
Ce qui se passe autour de moi
Ne saurait me causer le plus léger émoi ;
De bien me sustenter je fais ma seule étude,
Que font, d'ailleurs, à mon tempérament,
Les mystères du ciel ? - L'éclat du jour limpide,
L'obscure nuit, le chaud, le froid, le sec, l'humide
Me conviennent également.
Il est vrai qu'à propos de ma forme replète,
Parfois l'observateur satirique et malin
Murmura à mes côtés : « La Citrouille végète !
Mais le trait n'atteint pas mon sein ;
Sur mon lit nourricier, en riant, je me roule,
Jalouse d'étaler, sur le sol que je foule,
Mon gros ventre et ma vaste ampleur.
Nos goûts sont différents, dit la petite fleur ;
Tu ne veux consacrer tes soins, ta vie entière
Qu'au bien-être de la matière ;
Moi, je crois faire mieux, et, dussé-je, vois-tu,
En abréger mon existence,
Je me voue à la jouissance
Du sentiment et de l'intelligence
J'aurai toujours assez vécu.

DOMBRE (de Marmande).

Dissertations spirites.

Le Spiritisme et l'Esprit malin.

(Groupe de Sainte-Gemme. - Médium, M. C…)

De tous les travaux auxquels se livre l'humanité, ceux-là sont préférables qui rapprochent le plus la créature de son créateur, qui la mettent chaque jour, à chaque instant, à même d'admirer l'ouvrage divin qui est sorti et qui sort incessamment de ses mains toutes-puissantes. Le devoir de l'homme est de se prosterner, d'adorer sans cesse Celui qui lui a donné les moyens de s'améliorer comme Esprit, et de parvenir ainsi au bonheur suprême, qui est le but final vers lequel il doit tendre.

S'il est des professions qui, presque exclusivement intellectuelles, donnent à l'homme les moyens d'élever le niveau de son intelligence, un danger, et un grand danger se trouve placé à côté de ce bienfait. L'histoire de tous les temps prouve ce qu'est ce danger et combien de maux il peut engendrer. Vous êtes doués d'une intelligence supérieure : sous ce rapport vous êtes plus rapprochés que vos frères de la Divinité, et vous aboutissez à nier cette Divinité elle-même, ou à en faire une autre tout à fait contraire à ce qu'elle est en réalité ! On ne saurait trop le répéter, et il ne faut jamais se lasser de le dire : l'orgueil est l'ennemi le plus acharné du genre humain. Eussiez-vous mille bouches, que toutes devraient dire sans cesse la même chose.

Dieu vous a tous créés simples et ignorants[11] ; tâchez d'avancer d'un pas aussi assuré que possible ; cela dépend de vous : Dieu ne refuse jamais la grâce à celui qui la lui demande de bonne foi. Tous les états peuvent également vous amener au but désiré, si vous vous conduisez selon la voie de la justice, et si vous ne faites pas plier votre conscience au gré de vos caprices. Il est néanmoins des états où il est plus difficile d'avancer que dans d'autres ; aussi Dieu tiendra-t-il un compte certain à ceux qui, ayant accepté, comme épreuve, une position

---

[11] Cette proposition touchant l'état primitif des âmes, formulée pour la première fois dans le *Livre des Esprits*, est partout aujourd'hui répétée dans les communications ; elle trouve ainsi sa consécration à la fois dans cette concordance et dans la logique, car aucun autre principe ne saurait mieux répondre à la justice de Dieu. En donnant à tous les hommes un même point de départ, il a donné à tous la même tâche à remplir pour arriver au but ; nul n'est privilégié par la nature ; mais comme ils ont leur libre arbitre, les uns avancent plus vite et d'autres plus lentement. Ce principe de justice est inconciliable avec la doctrine qui admet la création de l'âme en même temps que le corps ; il comporte en lui-même la pluralité des existences, car si l'âme est antérieure au corps, c'est qu'elle a déjà vécu.

ambiguë, auront parcouru sans broncher cette route glissante ou du moins auront fait, pour se relever, tous les efforts humainement possibles.

C'est là qu'il faut avoir une foi sincère, une force peu commune pour résister aux entraînements en dehors de la voie de justice ; mais c'est là aussi qu'on peut faire un bien immense à ses frères malheureux. Ah ! il a beaucoup de mérite celui qui touche le bourbier sans que ses vêtements ni lui-même en soient souillés ! il faut qu'une flamme bien pure brûle en lui ! mais aussi, quelle récompense ne lui est pas réservée à la sortie de cette vie terrestre ![12]

Que ceux qui se trouvent en position pareille méditent bien ces paroles ; qu'ils se pénètrent bien de l'esprit qu'elles renfermement, et il s'opèrera en eux une révolution bienfaisante qui fera succéder les doux épanchements du cœur aux étreintes de l'égoïsme.

Qui fera, comme dit l'Évangile, de ces hommes des hommes nouveaux ?

Et pour accomplir ce grand miracle, que faut-il ? il faut qu'ils veuillent bien reporter leur pensée à ce qu'ils sont destinés à devenir après leur mort. Ils sont tous convaincus que demain peut ne pas exister pour eux ; mais, effrayés par le sombre et désolant tableau des peines éternelles, auxquelles ils refusent de croire par intuition, ils s'abandonnent au courant de la vie actuelle ; ils se laissent entraîner par cette cupidité fiévreuse qui les porte à amasser toujours, par tous les moyens permis ou non ; ils ruinent sans pitié un pauvre père de famille, et ils prodiguent au vice des sommes qui suffiraient à faire vivre une ville entière pendant plusieurs jours. Ils détournent les yeux du moment fatal. Ah ! s'ils pouvaient le regarder en face et de sang-froid, comme ils changeraient vite de conduite ! comme on les verrait empressés de rendre à son légitime propriétaire ce morceau de pain noir qu'ils ont eu la cruauté de lui enlever pour augmenter, au prix d'une injustice, une fortune construite d'injustices accumulées ! Pour cela que faut-il ? il faut que la lumière spirite éclate ; il faut qu'on puisse dire, comme un grand général disait d'une grande nation : *Le Spiritisme est comme le soleil, aveugle qui ne le voit pas !* Les hommes qui se disent et qui

[12] On s'étonne que des Esprits puissent choisir une incarnation dans un de ces milieux où ils sont en contact incessant avec la corruption ; parmi ceux qui se trouvent dans ces positions infimes de la société, les uns les ont choisies par goût, et pour trouver à satisfaire leurs penchants ignobles ; d'autres, par mission et par devoir, pour essayer de tirer leurs frères de la fange, et pour avoir plus de mérite à lutter eux-mêmes contre de pernicieux entraînements, et leur récompense sera en raison de la difficulté vaincue. Tel parmi nous est l'ouvrier qui est payé en proportion du danger qu'il court dans l'exercice de sa profession.

se croient chrétiens et qui repoussent le Spiritisme sont bien aveugles !

Quelle est la mission de la doctrine que la main toute-puissante du Créateur sème dans le monde au moment présent ? C'est d'amener les incrédules à la foi, les désespérés à l'espérance, les égoïstes à la charité. Ils se disent chrétiens et ils lancent l'anathème à la doctrine de Jésus-Christ ! Il est vrai qu'ils prétendent que c'est l'Esprit malin qui, pour mieux se déguiser, vient prêcher cette doctrine dans le monde. Malheureux aveugles ! pauvres malades ! que Dieu veuille bien, dans son inépuisable bonté, faire cesser votre aveuglement et mettre un terme aux maux qui vous obsèdent !

Qui vous a dit que c'était l'Esprit du mal ? qui ? vous n'en savez rien. Avez-vous demandé à Dieu de vous éclairer sur ce sujet ? Non, ou si vous l'avez fait, vous aviez une idée préconçue. L'Esprit du mal ! Savez-vous qui vous a dit que c'est l'Esprit du mal ? c'est l'orgueil, c'est l'Esprit du mal lui-même qui vous porte à condamner, chose révoltante ! à condamner, dis-je, l'Esprit de Dieu représenté par les bons Esprits qu'il envoie au monde pour le régénérer !

Examinez du moins la chose, et, suivant les règles établies, condamnez ou absolvez. Ah ! si vous vouliez seulement jeter un coup d'œil sur les résultats inévitables que doit amener le triomphe du Spiritisme ; si vous vouliez voir les hommes se considérant enfin comme frères, tous convaincus que d'un moment à l'autre Dieu leur demandera compte de la manière dont ils ont rempli la mission qui leur avait été donnée ; si vous vouliez voir partout la charité prenant la place de l'égoïsme, le travail prenant partout la place de la paresse ; - car, vous le savez, l'homme est né pour le travail : Dieu lui en a fait une obligation à laquelle il ne peut se soustraire sans contrevenir aux ordres divins ; - si vous vouliez voir d'un côté ces malheureux qui disent : *Damnés dans ce monde, damnés dans l'autre, soyons criminels et jouissons* ; et de l'autre ces hommes de métal, ces accapareurs de la fortune de tous, qui disent : *L'âme est un mot ; Dieu n'existe pas ; si rien n'existe de nous après la mort, jouissons de la vie ; le monde se compose d'exploiteurs et d'exploités ; j'aime mieux faire partie des premiers que des seconds ; après moi le déluge !* Si vous reportiez vos regards sur ces deux hommes qui, à eux deux, personnifient le brigandage, le brigandage de la bonne compagnie et celui qui conduit au bagne ; si vous les voyiez transformés par la croyance à l'immortalité que leur a donnée le Spiritisme, oseriez-vous dire que c'est par l'Esprit du mal ?

Je vois vos lèvres se plisser de dédain, et je vous entends dire : C'est nous qui prêchons l'immortalité, et nous avons crédit pour cela. On

aura toujours plus de confiance en nous qu'en ces songeurs creux qui, s'ils ne sont pas fripons, ont rêvé que les morts sortaient de leurs tombeaux pour se communiquer à eux. A cela toujours la même réponse : Examinez, et si, convaincus une bonne fois, ce qui ne peut manquer si vous êtes sincères, au lieu de maudire, vous bénirez, ce qui doit être beaucoup plus dans vos attributions selon la loi de Dieu.

La loi de Dieu ! vous en êtes, selon sous, les seuls dépositaires, et vous vous étonnez que d'autres prennent une initiative qui, d'après vous, n'appartient qu'à vous seuls ? Eh bien ! écoutez ce que les Esprits envoyés de Dieu ont charge de vous dire :

« Vous qui prenez au sérieux votre ministère, vous serez bénis, car vous aurez accompli toutes les œuvres, non-seulement ordonnées, mais conseillées par le divin Maître. Et vous qui avez considéré le sacerdoce comme un moyen d'arriver humainement, vous ne serez point maudits, quoique vous en ayez maudit d'autres, mais Dieu vous réserve une punition plus juste.

« Le jour viendra où vous serez obligés de vous expliquer publiquement sur les phénomènes spirites, et ce jour n'est pas loin. Alors vous vous trouverez dans la nécessité de juger, puisque vous vous êtes érigés en tribunal ; de juger qui ? Dieu lui-même, car rien n'arrive sans sa permission.

« Voyez où vous a conduits l'Esprit du mal, c'est-à-dire l'orgueil ! au lieu de vous incliner et d'adorer, vous vous roidissez contre la volonté de Celui qui seul a le droit de dire : *Je veux*, et vous dites que c'est le démon qui dit : *Je veux !*

« Et, maintenant si vous persistez à ne croire qu'aux manifestations des mauvais Esprits, rappelez-vous les paroles du Maître qu'on accusait de chasser les démons au nom de Belzébuth : *Tout royaume divisé contre lui-même périra*. »

HIPPOLYTE FORTOUL.

Le Corbeau et le Renard.

(Société spirite de Paris, 8 août 1862. - Médium, M. Leymarie.)

Méfiez-vous des flatteurs : c'est la race menteuse ; ce sont les incarnations à double visage qui rient pour vous tromper ; malheur à qui les croit et les écoute, car les notions du vrai sont bientôt perverties en lui.

Et pourtant que de gens se laissent prendre à cet appât menteur de la flatterie ! ils écoutent avec complaisance le fourbe qui caresse leurs faiblesses, tandis qu'ils repoussent l'ami sincère qui leur dit la vérité et leur donne de sages conseils ; ils attirent le faux ami, tandis qu'ils écartent l'ami véritable et désintéressé ; pour leur plaire, il faut les flatter, tout approuver, tout applaudir, trouver tout bien, même l'absurde ; et, chose étrange ! ils repousseront des avis sensés, et croiront un mensonge du premier venu, si ce mensonge flatte leurs aidées. Que voulez-vous ? ils veulent être trompés et ils le sont ; et trop tard souvent ils en voient les conséquences, mais alors le mal est fait et quelquefois il est sans remède.

D'où cela vient-il ? La cause de ce travent est presque toujours multiple. La première, sans contredit, est l'orgueil qui les aveugle sur l'infaillibilité de leur propre mérite qu'ils croient supérieur à tout autre ; aussi le prennent-ils sans peine pour type du sens commun ; la seconde tient à un manque de jugement qui ne leur permet pas de voir le fort et le faible des choses ; mais c'est encore ici l'orgueil qui oblitère le jugement ; car, sans orgueil, ils se défieraient d'eux-mêmes et s'en rapporteraient à ceux qui possèdent plus d'expérience. Croyez bien aussi que les mauvais Esprits n'y sont pas toujours étrangers ; ils aiment à mystifier, à tendre des pièges, et qui peut mieux y tomber que l'orgueilleux que l'on flatte ? L'orgueil est pour eux le défaut de la cuirasse chez les uns, comme la cupidité l'est chez d'autres, et ils savent habilement en profiter, mais ils n'ont garde de s'adresser à plus fort qu'eux, moralement parlant. Voulez-vous vous soustraire à l'influence des mauvais Esprits ? Montez, montez si haut en vertus qu'ils ne puissent vous atteindre, et c'est alors vous qui serez pour eux redoutables ; mais si vous laissez traîner un bout de corde, ils s'y cramponneront pour vous forcer à descendre ; ils vous appelleront de leur voix mielleuse, ils vanteront votre plumage, et vous ferez comme le corbeau, vous laisserez tomber votre fromage.

SONNET.

Style des bonnes communications.

(Société Spirite de Paris, 8 août 1862. - Médium, M. Leymarie.)

Recherchez, dans la parole, la sobriété et la concision ; peu de mots, beaucoup de choses. Le langage est comme l'harmonie : plus on veut la rendre savante et moins elle est mélodieuse. La science vraie est toujours celle qui frappe, non quelques sybarites blasés de tout, mais la masse intelligente que l'on détourne depuis si longtemps de la voie du

vrai beau, qui est celle de la simplicité. A l'exemple de leur Maître, les disciples du Christ avaient acquis ce profond savoir de bien dire, sobrement, brièvement, et leurs discours, comme les siens, étaient empreints de cette grâce exquise, de cette profondeur qui, de nos jours, à une époque où tout ment autour de nous, font encore des grandes voix du Christ et des apôtres des modèles inimitables de concision et de précision.

Mais la vérité est descendue d'en haut ; les Esprits supérieurs viennent, comme les apôtres des premiers jours de l'ère chrétienne, enseigner et diriger. Le *Livre des Esprits* est toute une révolution, parce qu'il est écrit brièvement, sobrement : peu de mots, beaucoup de choses ; pas de fleurs de rhétorique, pas d'images, mais seulement des pensées grandes et fortes qui consolent et fortifient ; c'est pour cela qu'il plaît, et il plaît parce qu'il est compris facilement : là est un cachet de la supériorité des Esprits qui l'ont dicté.

Pourquoi se trouve-t-il tant de communications venant d'Esprits soi-disant supérieurs, pleines de non-sens, de phrases enflées et fleuries : une page pour ne rien dire ? Tenez pour certain que ce ne sont pas des Esprits supérieurs, mais de faux savants qui croient faire de l'effet en remplaçant par des mots le vide des idées, la profondeur des pensées par l'obscurité. Ils ne peuvent séduire que des cerveaux creux comme le leur, qui prennent le clinquant pour de l'or fin, et jugent la beauté d'une femme à l'éclat de sa parure.

Défiez-vous donc des Esprits verbeux, au langage ampoulé et amphigourique, qu'il faut se creuser la tête pour comprendre ; reconnaissez la vraie supériorité au style concis, clair et intelligible sans effort d'imagination ; ne mesurez pas l'importance des communications à leur longueur, mais à la somme des idées qu'elles renferment sous le plus petit volume. Pour avoir le type de la supériorité réelle, comptez les mots et comptez les idées, - j'entends les idées justes, saines et logiques ; - la comparaison vous donnera la mesure exacte.

BARBARET (Esprit familier).

La raison et le surnaturel.

(Société Spirite de Paris. - Méd., M. A. Didier.)

L'homme est borné dans son intelligence et dans ses sensations. Il ne peut comprendre au-delà de certaines limites, et il prononce alors ce mot sacramentel et qui met fin à tout : *Surnaturel*.

Le mot surnaturel, dans la science nouvelle que vous étudiez, est un mot de convention ; il existe pour ne rien exprimer. En effet, que

veut dire ce mot ? Hors de la nature ; au-delà de ce qui nous est connu. Quoi de plus insensé, de plus absurde que d'appliquer ce mot à tout ce qui est en dehors de nous ! Pour l'homme qui pense, le mot surnaturel n'est pas définitif ; il est vague, il fait pressentir. On connaît la phrase banale de l'incrédule par ignorance : « C'est surnaturel. Or, la raison, etc., etc. » Hélas ! lorsque la nature s'élargissant et agissant en reine, nous montre des trésors méconnus, la raison devient donc en ce sens déraisonnable et absurde, puisqu'elle persiste malgré les faits. Or, s'il y a fait, c'est que la nature le permet. La nature a pour nous quelques manifestations sublimes, sans doute, mais qui sont très restreintes, si l'on entre dans le domaine de l'inconnu. Ah ! vous voulez fouiller la nature ; vous voulez connaître la cause des choses, *causa rerum*, et vous croyez qu'il ne faut pas mettre votre raison banale de côté ? Mais vous plaisantez, messieurs. Qu'est-ce que la raison humaine, sinon la manière de penser de votre monde ? Vous courez de planète en planète, et croyez que la raison doit vous y accompagner ? Non, messieurs ; la seule raison que vous devez avoir au milieu de tous ces phénomènes, c'est le sang-froid et l'observation à ce point de vue, et non au point de vue de l'incrédulité.

Nous avons dernièrement touché à des questions bien graves, vous vous le rappelez ; mais, au milieu de ce que nous disions, nous n'avons pas conclu que tout mal vient des hommes ; après bien des luttes, après bien des discussions, viennent aussi les bonnes pensées, une foi nouvelle et des espérances nouvelles. Le Spiritisme, comme je vous l'ai dit dernièrement, est la lumière qui doit éclairer désormais toute intelligence qui tend au progrès. La prière sera le seul dogme et la seule pratique du Spiritisme, c'est-à-dire l'harmonie et la simplicité ; l'art sera nouveau, parce qu'il sera fécondé par des idées nouvelles. Songez que toute œuvre inspirée par une idée philosophique religieuse est toujours une manifestation puissante et saine ; le Christ sera toujours l'humanité, mais ce ne sera plus l'humanité souffrante : ce sera l'humanité triomphante.

LAMENNAIS.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et C[e] rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1862.

Voyage spirite en 1862.

Nous venons de faire une visite à quelques-uns des centres spirites de France, regrettant que le temps ne nous ait pas permis d'aller partout où l'on nous en avait exprimé le désir, ni de prolonger notre séjour, dans chaque localité, autant que nous l'eussions souhaité, en raison de l'accueil si sympathique et si fraternel que nous avons reçu partout. Pendant un voyage de plus de six semaines et d'un parcours total de six cent quatre-vingt-treize lieues, nous nous sommes arrêté dans vingt villes et avons assisté à plus de cinquante réunions. Le résultat a été pour nous une grande satisfaction morale sous le double rapport des observations que nous avons recueillies et de la constatation des immenses progrès du Spiritisme.

Le récit de ce voyage, qui comprend principalement les instructions que nous avons données dans les différents groupes, est trop étendu pour pouvoir être inséré dans la *Revue*, dont il absorberait près de deux livraisons ; nous en faisons une publication à part, du même format que le journal, afin d'y pouvoir être annexée au besoin[13].

Dans notre route, nous avons été visiter les possédés de Morzine, en Savoie ; là aussi nous avons recueilli des observations importantes et très instructives sur les causes et le mode de l'obsession à tous les degrés, corroborées par les cas identiques et isolés et que nous avons vus dans d'autres localités, et sur les moyens de la combattre. Ce sera l'ob-

---

[13] Brochure grand in-8°, format et caractère de la *Revue*. - Prix : 1 fr., *franco* pour toute la France. (*Sous presse*.)

jet d'un article spécial développé que nous avions l'intention d'insérer dans ce numéro de la *Revue*, mais le temps ne nous ayant pas permis de le terminer assez tôt, nous sommes forcé de l'ajourner au prochain numéro ; il ne pourra, du reste, que gagner à être fait avec moins de précipitation. Plusieurs faits récents sont d'ailleurs venus depuis éclairer cette question, qui ouvre un horizon nouveau à la pathologie.

Cet article répondra à toutes les demandes de renseignements qui nous sont fréquemment adressées sur des cas analogues.

Nous croyons devoir profiter de cette circonstance pour rectifier une opinion qui nous a paru assez généralement répandue.

Plusieurs personnes, surtout en province, avaient pensé que les frais de ces voyages étaient supportés par la Société de Paris ; nous avons dû relever cette erreur quand l'occasion s'en est présentée ; à ceux qui pourraient encore la partager, nous rappellerons ce que nous avons dit dans une autre circonstance (N° de juin 1862, page 167), que la Société se borne à pourvoir à ses dépenses courantes, et n'a point de réserve ; pour qu'elle pût amasser un capital, il lui faudrait viser au nombre ; c'est ce qu'elle ne fait pas et ne veut pas faire, parce que la spéculation n'est pas son but, et que le nombre n'ajoute rien à l'importance de ses travaux ; son influence est toute morale et dans le caractère de ses réunions, qui donnent aux étrangers l'idée d'une assemblée grave et sérieuse ; c'est là son plus puissant moyen de propagande. Elle ne pourrait donc pourvoir à une pareille dépense. Les frais de voyage, comme tous ceux que nécessitent nos relations pour le Spiritisme, sont pris sur nos ressources personnelles et nos économies, accrues du produit de nos ouvrages, sans lequel il nous serait impossible de subvenir à toutes les charges qui sont pour nous la conséquence de l'œuvre que nous avons entreprise. Cela dit sans vanité, mais uniquement pour rendre hommage à la vérité et pour l'édification de ceux qui se figurent que nous thésaurisons.

A nos Correspondants.

A notre retour nous avons trouvé une correspondance telle qu'il faudrait pas moins d'un grand mois pour y répondre, en ne faisant pas autre chose ; si l'on considère que chaque jour vient y ajouter un nouveau contingent, sans préjudice des occupations courantes stricte-

ment obligatoires, on comprendra l'impossibilité *matérielle* où nous sommes de suffire à un pareil travail. Nous l'avons dit, et nous le répétons encore, nous sommes loin de nous plaindre du nombre des lettres qu'on nous écrit, parce qu'elles prouvent l'immense extension que prend la doctrine, et le point de vue moral et philosophique sous lequel on l'envisage maintenant partout où elle pénètre ; ce sont de précieuses archives pour le Spiritisme ; mais nous sommes encore une fois forcé de réclamer l'indulgence pour notre inexactitude à répondre. Ce travail seul absorberait le temps de deux personnes, et nous sommes *seul*. Il en résulte que beaucoup de choses restent en souffrance, et c'est à cette cause qu'est dû le retard apporté à la publication de plusieurs ouvrages que nous avions annoncés.

Espérons qu'un temps viendra où nous pourrons avoir une collaboration permanente et assidue pour que tout puisse marcher de front ; les Esprits nous le promettent ; en attendant, il n'y a pas d'alternative, il nous faut négliger ou la correspondance, ou les autres travaux qui augmentent en proportion de l'accroissement de la doctrine.

Les mystères de la Tour Saint-Michel de Bordeaux.

Histoire d'une momie.

Dans un des caveaux de la tour Saint-Michel, à Bordeaux, on voit un certain nombre de cadavres momifiés qui ne paraissent pas remonter à plus de deux ou trois siècles, et qui ont sans doute été amenés à cet état par la nature du sol. C'est une des curiosités de la ville, et que les étrangers ne manquent pas d'aller visiter. Tous ces corps ont la peau complètement parcheminée ; la plupart sont dans un état de conservation qui permet de distinguer les traits du visage et l'expression de la physionomie ; plusieurs ont des ongles d'une fraîcheur remarquable ; quelques-uns ont encore des lambeaux de vêtements, et même des dentelles très fines.

Parmi ces momies, il en est une qui fixe particulièrement l'attention ; c'est celle d'un homme dont les contractions du corps, de la figure et des bras portés à la bouche, ne laissent aucun doute sur son genre de mort ; il est évident qu'il a été enterré vivant, et qu'il est mort dans les convulsions d'une agonie terrible.

Un nouveau journal de Bordeaux publie un roman-feuilleton sous le titre de *Mystères de la tour Saint-Michel*. Nous ne connaissons cet ouvrage que de nom, et par les grandes images placardées sur tous les murs de la ville et représentant le caveau de la tour. Nous ne savons par conséquent dans quel esprit il est conçu, ni la source où l'auteur a puisé les faits qu'il raconte. Celui que nous allons rapporter a au moins le mérite de n'être pas le fruit de l'imagination humaine, puisqu'il vient directement d'outre-tombe, ce qui peut-être fera beaucoup rire l'auteur en question. Quoi qu'il en soit, nous croyons que ce récit n'est pas un des épisodes les moins saisissants des drames qui ont dû se passer dans ces lieux ; il sera lu avec d'autant plus d'intérêt par tous les Spirites, qu'il renferme en soi un profond enseignement ; c'est l'histoire de l'homme enterré vivant et de deux autres personnes qui s'y rattachent, obtenue dans une série d'évocations faites à la Société spirite de Saint-Jean d'Angély, dans le mois d'août dernier, et que l'on nous a communiquées lors de notre passage. Pour ce qui concerne l'authenticité des faits, nous nous en référons à la remarque placée à la fin de cet article.

(Saint-Jean d'Angély, 9 août 1862. - Médium, M. Del…, par la typtologie.)

1. Demande au guide protecteur : Pouvons-nous évoquer l'Esprit qui a animé le corps qu'on voit dans le caveau de la tour Saint-Michel de Bordeaux, et qui paraît avoir été enterré vivant ? - R. Oui, et que cela serve à votre enseignement.

2. Évocation. - (L'Esprit manifeste sa présence.)

3. Pourriez-vous nous dire quel fut votre nom lorsque vous animiez le corps dont nous parlons ? - R. Guillaume Remone.

4. Votre mort a-t-elle été une expiation ou une épreuve que vous aviez choisie dans le but de votre avancement ? - R. Mon Dieu, pourquoi, dans ta bonté, poursuivre ta justice sacrée ? Vous savez que l'expiation est toujours obligatoire, et que celui qui a commis un crime ne peut l'éviter. J'étais dans ce cas, c'est tout vous dire. Après bien des souffrances, je suis parvenu à reconnaître mes torts, et j'en éprouve tout le repentir nécessaire à ma rentrée en grâce devant l'Éternel.

5. Pouvez-vous nous dire quel fut votre crime ? - R. J'avais assassiné ma femme dans son lit.

(10 août. - Médium ; madame Guérin, par l'écriture.)

6. Lorsque, avant votre réincarnation, vous avez choisi votre genre d'épreuves, saviez-vous que vous seriez enterré vivant ? – Non ; je

savais seulement que je devais commettre un crime odieux qui remplirait ma vie de remords cuisants, et que cette vie, je la finirais dans des douleurs atroces. Je vais être bientôt réincarné ; Dieu a pris en pitié ma douleur et mon repentir.

Remarque. Cette phrase : *Je savais que je devais commettre un crime*, est expliquée ci-après, questions 30 et 31.

7. La justice a-t-elle poursuivi quelqu'un à l'occasion de la mort de votre femme ! – R. Non ; on a cru à une mort subite ; je l'avais étouffée.

8. Quel motif vous a porté à cet acte criminel ? – R. La jalousie.

9. Est-ce par mégarde qu'on vous a enterré vivant ? - R. Oui.

10. Vous rappelez-vous les instants de votre mort ? – R. C'est quelque chose de terrible, d'impossible à décrire. Figurez-vous être dans une fosse avec dix pieds de terre sur vous, vouloir respirer et manquer d'air, vouloir crier : « Je suis vivant ! » et sentir sa voix étouffée ; se voir mourir et ne pouvoir appeler du secours ; se sentir plein de vie et rayé de la liste des vivants ; avoir soif et ne pouvoir se désaltérer ; ressentir les douleurs de la faim et ne pouvoir la faire cesser ; mourir en un mot dans une rage de damné.

11. A ce moment suprême avez-vous pensé que c'était le commencement de votre punition ? - R. Je n'ai pensé à rien ; je suis mort comme un enragé, me heurtant aux parois de ma bière, voulant en sortir et vivre à tout prix.

Remarque. Cette réponse est logique et se trouve justifiée par les contorsions dans lesquelles on voit, en examinant le cadavre, que l'individu a dû mourir.

12. Votre Esprit dégagé a-t-il revu le corps de Guillaume Remone ? – R. Aussitôt après ma mort, je me voyais encore dans la terre.

13. Combien de temps êtes-vous resté dans cet état, c'est-à-dire ayant votre Esprit attaché à votre corps quoique ne l'animant plus ? – R. Quinze à dix-huit jours environ.

14. Lorsque vous avez pu quitter votre corps, où vous êtes-vous trouvé ? - R. Je me suis vu entouré d'une foule d'Esprits comme moi remplis de douleur, n'osant lever vers Dieu leur cœur encore attaché à la terre, et désespérant de recevoir leur pardon.

Remarque. - L'Esprit lié à son corps et souffrant encore les tortures des derniers instants, puis se trouvant au milieu d'Esprits souffrants, désespérant de leur pardon, n'est-ce pas l'enfer avec ses pleurs et ses grincements de dents ? Est-il besoin d'en faire une fournaise avec des flammes et des fourches ? Cette croyance à la perpétuité des souffrances est, comme on le sait, un des châti-

ments infligés aux Esprits coupables. Cet état dure tant que l'Esprit ne se repent pas, et il durerait toujours s'il ne se repentait jamais, car Dieu ne pardonne qu'au pécheur repentant. Dès que le repentir entre dans son cœur, un rayon d'espérance lui fait entrevoir la possibilité d'un terme à ses maux ; mais le repentir seul ne suffit pas ; Dieu veut l'expiation et la réparation, et c'est par les réincarnations successives que Dieu donne aux Esprits imparfaits la possibilité de s'améliorer. Dans l'erraticité ils prennent des résolutions qu'ils cherchent à exécuter dans la vie corporelle ; c'est ainsi qu'à chaque existence, laissant quelques impuretés, ils arrivent graduellement à se perfectionner, et font un pas en avant vers la félicité éternelle. La porte du bonheur ne leur est donc jamais fermée, mais ils l'atteignent dans un temps plus ou moins long, selon leur volonté et le travail qu'ils font sur eux-mêmes pour le mériter.

On ne peut admettre la toute-puissance de Dieu sans la prescience ; dès lors on se demande pourquoi Dieu, sachant en créant une âme quelle devait faillir sans pouvoir se relever, l'a tirée du néant pour la vouer à des tourments éternels ? Il a donc voulu créer des âmes malheureuses ? Cette proposition est insoutenable avec l'idée de bonté infinie qui est un de ses attributs essentiels. De deux choses l'une, ou il le savait, ou il ne le savait pas ; s'il ne le savait pas, il n'est pas tout-puissant ; s'il le savait, il n'est ni juste ni bon ; or, ôter une parcelle de l'infini des attributs de Dieu, c'est nier la Divinité. Tout se concilie, au contraire, avec la possibilité laissée à l'Esprit de réparer ses fautes. Dieu savait qu'en vertu de son libre arbitre, l'Esprit faillirait, mais il savait aussi qu'il se relèverait ; il savait qu'en prenant la mauvaise route il retardait son arrivée au but, mais qu'il arriverait tôt ou tard, et c'est pour le faire arriver plus vite qu'il multiplie les avertissements sur son chemin ; s'il ne les écoute pas, il n'en est que plus coupable, et mérite la prolongation de ses épreuves. De ces deux doctrines quelle est la plus rationnelle ?

A. K.

(11 août.)

15. Nos questions vous seraient-elles désagréables ? - R. Cela me rappelle de poignants souvenirs ; mais maintenant que je suis rentré en grâce par mon repentir, je suis heureux de pouvoir donner ma vie en exemple, afin de prémunir mes frères contre les passions qui pourraient les entraîner comme moi.

16. Votre genre de mort, comparé à celui de votre femme, nous fait supposer qu'on vous a appliqué la peine du talion, et que ces paroles du Christ ont été accomplies dans votre personne : « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée. » Veuillez donc nous dire comment vous avez étouffé votre victime ? - R. Dans son lit, comme je l'ai dit, entre deux matelas, après lui avoir mis un bâillon pour l'empêcher de crier.

17. Jouissiez-vous d'une bonne réputation dans votre voisinage ? - R. Oui ; j'étais pauvre, mais honnête et estimé ; ma femme était également d'une famille honorable ; et c'est une nuit, pendant laquelle la jalousie m'avait tenu éveillé, que je vis sortir un homme de sa chambre ; ivre de fureur, et ne sachant ce que je faisais, je me rendis coupable du crime que je vous ai dévoilé.

18. Avez-vous revu votre femme dans le monde spirite ? - R. Ce fut le premier Esprit qui s'offrit à ma vue, comme pour me reprocher mon crime. Je l'ai vue longtemps et malheureuse aussi ; ce n'est que depuis qu'il est décidé que je serai réincarné que je suis débarrassé de sa présence.

Remarque. - La vue incessante des victimes est un des châtiments les plus ordinaires infligés aux Esprits criminels. Ceux qui sont plongés dans les ténèbres, ce qui est très fréquent, ne peuvent souvent pas y échapper. Ils ne voient rien, si ce n'est ce qui peut leur rappeler leur crime.

19. Lui avez-vous demandé de vous pardonner ? – R. Non ; nous nous fuyions sans cesse, et nous nous retrouvions toujours vis à vis l'un de l'autre pour nous torturer réciproquement.

20. Cependant du moment que vous vous êtes repenti, il a été nécessaire de lui demander pardon ? – R. Du moment que je me suis repenti, je ne l'ai plus revue.

21. Savez-vous où elle est maintenant ? – R. Je ne sais ce qu'elle est devenue, mais il vous sera facile de vous en informer, auprès de votre guide spirituel, saint Jean-Baptiste.

22. Quelles ont été vos souffrances comme Esprit ? - R. J'étais entouré d'Esprits désespérés ; moi-même je ne croyais jamais sortir de cet état malheureux ; nulle lueur d'espoir ne brillait à mon âme endurcie ; la vue de ma victime couronnait mon martyre.

23. Comment avez-vous été amené à un état meilleur ? - R. Du milieu de mes frères en désespoir, un jour j'ai visé un but que, je le compris bientôt, je ne pouvais atteindre que par le repentir.

24. Quel était ce but ? – R. Dieu, dont tout être a l'idée malgré lui.

25. Vous avez déjà dit deux fois que vous alliez être bientôt réincarné ; y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander quel genre d'épreuves vous avez choisi ? - R. La mort moissonnera tous les êtres qui me seront chers, et moi-même je passerai par les maladies les plus abjectes.

26. Etes-vous heureux maintenant ? – R. Relativement, oui, puisque j'entrevois un terme à mes souffrances ; effectivement, non.

27. Du moment où vous êtes tombé en léthargie, jusqu'au moment où vous vous êtes réveillé dans votre bière, avez-vous vu et entendu ce qui se passait autour de vous ? – R. Oui, mais si vaguement que je croyais faire un rêve.

28. En quelle année êtes-vous mort ? – R. En 1612.

29. (A saint Jean-Baptiste.) G. Remone n'a-t-il pas été contraint par punition, sans doute, de venir à notre évocation confesser son crime ?

Cela semble résulter de sa première réponse, dans laquelle il parle de la justice de Dieu. - R. Oui, il y fut forcé, mais il s'y résigna volontiers lorsqu'il y vit un moyen de plus d'être agréable à Dieu en vous servant dans vos études spirites.

30. Cet Esprit s'est sans doute trompé quand il a dit (question 6) : « Je savais que je devais commettre un crime. » Il savait probablement qu'il serait exposé à commettre un crime, mais ayant son libre arbitre il pouvait fort bien ne pas succomber à la tentation. - R. Il s'est mal expliqué ; il aurait du dire : « Je savais que ma vie serait pleine de remords. » Il était libre de choisir un autre genre d'épreuve ; or, pour avoir des remords, il faut supposer qu'il commettrait une mauvaise action.

31. Ne pourrait-on pas admettre qu'il n'a eu son libre arbitre qu'à l'état errant en choisissant telle ou telle épreuve, mais que, cette épreuve une fois choisie, il n'avait plus, comme incarné, la liberté de ne pas commettre l'action, et qu'il fallait nécessairement que le crime fût accompli par lui ? - R. Il pouvait l'éviter ; son libre arbitre, il l'avait comme Esprit et à l'état d'incarné ; il pouvait donc résister, mais ses passions l'ont entraîné.

Remarque. - Il est évident que l'Esprit ne s'était pas bien rendu compte de sa situation ; il a confondu l'épreuve, c'est-à-dire la tentation de faire, avec l'action ; et comme il a succombé, il a pu croire à une action fatale choisie par lui, ce qui ne serait pas rationnel. Le libre arbitre est le plus beau privilège de l'esprit humain, et une preuve éclatante de la justice de Dieu qui rend l'Esprit l'arbitre de sa destinée, puisqu'il dépend de lui d'abréger ses souffrances ou de les prolonger par son endurcissement et son mauvais vouloir. Supposer qu'il puisse perdre sa liberté morale comme incarné, serait lui ôter la responsabilité de ses actes. On peut voir par là qu'il ne faut admettre qu'après mûr examen certaines réponses des Esprits, surtout quand elles ne sont pas de tous points conformes à la logique. A.K.

32. Devons-nous supposer qu'un Esprit puisse, comme épreuve, choisir une vie de crimes, puisqu'il choisit le remords, qui n'est que la conséquence de l'infraction à la loi divine ? - R. Il peut choisir l'épreuve d'y être exposé, mais, ayant son libre arbitre, il peut aussi ne pas succomber. Ainsi G. Remone avait choisi une vie remplie de chagrins domestiques qui lui susciteraient l'idée d'un crime, lequel devait inonder sa vie de remords s'il l'accomplissait. Il voulut donc tenter cette épreuve pour essayer d'en sortir victorieux.

Votre langage est si peu en harmonie avec la manière de communiquer des esprits, qu'il arrive très souvent qu'il y a des rectifica-

tions à faire dans les phrases que vous donnent les médiums, surtout les médiums intuitifs ; par la combinaison des fluides, nous leur transmettons l'idée qu'ils traduisent plus ou moins bien, selon que cette combinaison est plus ou moins facile entre le fluide de notre périsprit, et le fluide animal du médium.

Femme Remone.

(12 août.)

33. (A saint Jean.) Pourrions-nous évoquer l'Esprit de la femme de G. Remone ? – R. Non ; elle est réincarnée.

34. Sur la terre ? - R. Oui.

35. Si nous ne pouvons l'évoquer comme Esprit errant, ne pourrions-nous le faire comme incarné, et ne pourriez-vous nous dire quand elle dormira ? -Vous le pouvez en ce moment, car les nuits pour cet Esprit sont les jours pour vous.

36. Évocation de l'Esprit de la femme Remone. - (L'Esprit se manifeste.)

37. Vous rappelez-vous l'existence dans laquelle on vous nommait madame Remone ? - R. Oui ; oh ! pourquoi me faire souvenir de ma honte et de mon malheur ?

38. Si ces questions vous causent quelque peine, nous les cesserons. – R. Je vous en prie.

39. Notre but n'est pas de vous faire de la peine ; nous ne vous connaissons pas, et ne vous connaîtrons probablement jamais ; nous voulons seulement faire des études spirites. – R. Mon esprit est tranquille, pourquoi vouloir l'agiter par des souvenirs pénibles ? Ne pouvez-vous donc faire des études sur des Esprits errants ?

40. (A saint Jean.) Devons-nous cesser nos questions qui paraissent réveiller un souvenir pénible chez cet Esprit ? - R. Je vous y engage ; c'est encore une enfant, et la fatigue de son Esprit réagirait sur son corps ; du reste, c'est à peu de chose près la répétition de ce que vous a dit son mari.

41. G. Rémone et sa femme se sont-ils pardonné leurs torts réciproques ? - R. Non ; il faut pour cela qu'ils arrivent à un degré de perfection plus élevé.

42. Si ces deux Esprits se rencontraient sur la terre à l'état d'incarné, quels sentiments éprouveraient-ils l'un pour l'autre ? – R. Ils n'éprouveraient que de l'antipathie.

43. G. Rémone revoyant, comme visiteur, con corps dans le caveau

de Saint-Michel, éprouverait-il une sensation inconnue aux autres curieux ? – R. Oui ; mais cette sensation lui semblerait toute naturelle.

44. A-t-il revu son corps depuis qu'on l'a retiré de terre ? - R. Oui.

45. Quelles ont été ses impressions ? - R. Nulles ; vous savez bien que les Esprits dégagés de leur enveloppe voient les choses d'ici-bas d'un autre œil que vous autres incarnés.

46. Pourrions-nous obtenir quelques renseignements sur la position actuelle de la femme Remone ? - R. Questionnez.

47. Quel est aujourd'hui son sexe ? - R. Féminin.

48. Son pays natal ? - R. Elle est dans les Antilles la fille d'un riche négociant.

49. Les Antilles appartiennent à plusieurs puissances ; quelle est sa nation ? – R. Elle habite la Havane.

50. Pourrions-nous savoir son nom ? - R. Ne le demandez pas.

51. Quel est son âge ? - R. Onze ans.

52. Quelles seront ses épreuves ? - R. La perte de sa fortune ; un amour illégitime et sans espoir, joints à la misère et aux travaux les plus pénibles.

53. Vous dites un amour illégitime ; aimera-t-elle donc son père, son frère, ou l'un des siens ? - R. Elle aimera un homme consacré à Dieu, seule et sans espoir de retour.

54. Maintenant que nous connaissons les épreuves de cet Esprit, si nous l'évoquions de temps à autre pendant son sommeil, aux jours de ses malheurs, ne pourrions-nous lui donner quelques conseils pour relever son courage et mettre son espoir en Dieu ; cela influerait-il sur les résolutions qu'il pourrait prendre à l'état de veille ? - R. Très peu ; cette jeune fille a déjà une imagination de feu et une tête de fer.

55. Vous avez dit que, dans le pays qu'elle habite, les nuits sont les jours pour nous ; or, entre la Havane et Saint-Jean d'Angély, il n'y a qu'une différence de cinq heures et demie ; comme il était ici deux heures au moment de l'évocation, il devait être à la Havane huit heures et demie du matin ? - R. Enfin elle sommeillait encore au moment où vous l'avez évoquée, tandis que depuis longtemps vous étiez éveillés. On dort tard dans ces contrées quand on est riche et qu'on n'a rien à faire.

Remarque. - De cette évocation ressortent plusieurs enseignements. Si, dans la vie extérieure de relation, l'Esprit incarné ne se souvient pas de son passé, dégagé pendant le repos du corps, il se souvient. Il n'y a donc pas de solution de continuité dans la vie de l'Esprit, qui, dans ses moments d'émancipation, peut jeter un regard rétrospectif sur ses existences antérieures, et en rapporter une intuition qui peut le diriger à l'état de veille.

Nous avons déjà, en maintes occasions, fait ressortir les inconvénients que présenterait, à l'état de veille, le souvenir précis du passé. Ces évocations nous en fournissent un exemple. On a dit que si G. Remone et sa femme se rencontraient, ils éprouveraient l'un pour l'autre de l'antipathie ; que serait-ce donc s'ils se rappelaient leurs anciennes relations ! La haine entre eux se réveillerait inévitablement ; au lieu de deux êtres simplement antipathiques ou indifférents l'un à l'autre, ils seraient peut-être ennemis mortels ! Avec leur ignorance, ils sont plus eux-mêmes, et marchent plus librement dans la nouvelle route qu'ils ont à parcourir ; le souvenir du passé les troublerait en les humiliant à leurs propres yeux et aux yeux des autres. L'oubli ne leur fait point perdre le bénéfice de l'expérience, car ils naissent avec ce qu'ils ont acquis en intelligence et en moralité ; ils sont ce qu'ils se sont faits ; c'est pour eux un nouveau point de départ. Si, aux nouvelles épreuves que G. Remone aura à supporter, se joignait le souvenir des tortures de sa dernière mort, ce serait un supplice atroce que Dieu a voulu épargner en jetant pour lui un voile sur le passé. A. K.

Jacques Noulin.

(15 août.)

56. (A saint Jean.) Pouvons-nous évoquer le complice de la femme Remone ? - R. Oui.

57. Évocation. - (L'Esprit se manifeste.)

58. Jurez au nom de Dieu que vous êtes l'Esprit de celui qui fut le rival de Remone. - R. Je le jurerai au nom de tout ce que vous voudrez. – Jurez-le au nom de Dieu. - Je le jure au nom de Dieu.

59. Vous ne paraissez pas être un Esprit très avancé ? - R. Occupez-vous de vos affaires et laissez-moi m'en aller.

Remarque. - Comme il n'y a pas de portes fermées pour les Esprits, si celui-ci demande qu'on le laisse aller, c'est qu'une puissance supérieure le contraint de rester, sans doute pour son instruction.

60. Nous nous occupons de nos affaires, car nous voulons savoir comment, dans l'autre vie, la vertu est récompensée et le vice puni ? – R. Oui, mon très cher, chacun reçoit récompense ou punition, selon ses œuvres ; tâchez donc de marcher droit.

61. Vos fanfaronnades ne nous effrayent pas ; nous mettons notre confiance en Dieu ; mais vous paraissez encore bien arriéré. – R. Je suis toujours Gros-Jean comme devant.

62. Ne pouvez-vous donc répondre sérieusement à des questions sérieuses ? - R. Pourquoi vous adressez-vous à moi, gens sérieux ? Je suis plutôt disposé à rire qu'à faire de la philosophie ; j'ai toujours aimé les tables bien servies, les femmes aimables et le bon vin.

63. (A l'ange gardien du médium.) Pouvez-vous nous donner quel-

ques renseignements sur cet Esprit ? – R. Il n'est pas assez avancé pour vous donner de bonnes raisons.

64. Y aurait-il du danger à entrer en communication avec lui ? Pourrions-nous l'amener à de meilleurs sentiments ? – R. Cela pourra profiter plus à lui qu'à vous. Essayez, vous pourrez peut-être le décider à envisager les choses à un autre point de vue.

65. (A l'Esprit.) Savez-vous que l'Esprit doit progresser ; qu'il doit, par des incarnations successives, arriver jusqu'à Dieu dont vous paraissez être bien éloigné ? - R. Je n'y ai jamais songé ; et puis j'en suis si loin ! Je ne veux pas entreprendre un si long voyage.

Remarque. - Voilà donc un Esprit qui, en raison de sa légèreté et de son peu d'avancement, ne se doute pas de la réincarnation. Quand le moment sera venu pour lui de reprendre une nouvelle existence, quel choix pourra-t-il faire ? Evidemment un choix en rapport avec son caractère et ses habitudes, en vue de jouir, et non en vue d'expier, jusqu'à ce que son Esprit soit assez développé pour en comprendre les conséquences. C'est l'histoire de l'enfant inexpérimenté qui se jette étourdiment dans toutes les aventures et qui acquiert l'expérience à ses dépens. Rappelons ici que pour les Esprits arriérés, incapables de faire un choix en connaissance de cause, il y a des incarnations obligatoires. A. K.

66. Avez-vous connu G. Remone ? - R. Oui, vraiment, le pauvre diable…

67. L'avez-vous soupçonné d'avoir tué sa femme ? - R. J'étais un peu égoïste, m'occupant plus de moi que des autres ; lorsque j'appris sa mort, je la pleurai sincèrement et n'ai pas cherché la cause.

68. Quelle était alors votre position ? - J'étais un pauvre clerc d'huissier ; un saute-ruisseau, comme vous dites aujourd'hui.

69. Après la mort de cette femme, avez-vous quelquefois pensé à elle ? - R. Ne me rappelez donc pas tout cela.

70. Nous voulons vous le rappeler, car vous paraissez meilleur que vous ne vous faites. - R. J'y ai bien pensé quelquefois, mais, comme j'étais sans souci de mon naturel, son souvenir passait comme un éclair, sans laisser de traces.

71. Quel était votre nom ? - R. Vous êtes bien curieux, et, si je n'y étais forcé, je vous aurais déjà laissé en plan avec votre morale et vos sermons.

72. Vous viviez dans un siècle religieux ; n'avez-vous donc jamais prié pour cette femme que vous aimiez ? - R. C'est comme cela.

73. Avez-vous revu G. Remone et sa femme dans le monde des Esprits ? - R. J'ai été trouver de bons enfants comme moi, et quand ces

pleurards voulaient se montrer, je leur tournais le dos ; je n'aime pas à me faire de la peine, et…

74. Continuez. – R. Je ne suis pas si bavard que vous ; je m'en tiendrai là, si vous le voulez bien.

75. Êtes-vous heureux aujourd'hui ? - R. Pourquoi pas ? Je m'amuse à faire des niches à ceux qui ne s'en doutent pas, et qui croient avoir affaire à de bons Esprits ; depuis qu'on s'occupe de nous, nous faisons de bons tours.

76. Ce n'est pas là le bonheur ; la preuve que vous n'êtes pas heureux, c'est que vous avez dit que vous étiez forcé de venir ; or, ce n'est pas être heureux que d'être forcé de faire ce qui déplaît. – R. N'a-t-on pas toujours des supérieurs ? cela n'empêche pas d'être heureux. Chacun prend son bonheur où il le trouve.

77. Vous pourriez, avec quelques efforts, par la prière surtout, atteindre le bonheur de ceux qui vous commandent. - R. Je n'ai point pensé à cela ; vous allez me rendre ambitieux. Vous ne me trompez pas, toujours ? N'allez pas tracasser mon pauvre Esprit pour rien.

78. Nous ne vous trompons pas ; travaillez donc à votre avancement. - R. Il faut se donner trop de mal, et je suis paresseux.

79. Quand on est paresseux, on prie un ami de nous aider ; nous vous aiderons donc ; nous prierons pour vous. – R. Priez donc, pour que je me décide à prier moi-même.

80. Nous prierons, mais priez de votre côté. - R. Croyez-vous que si je priais cela me donnerait des idées dans le sens des vôtres ?

81. Sans doute ; mais priez de votre côté ; nous vous évoquerons jeudi 21, pour voir le progrès que vous aurez fait et vous donner des conseils, si cela peut vous être agréable. - R. Au revoir alors.

82. Voulez-vous nous dire votre nom maintenant ? - R. Jacques Noulin.

Le lendemain, l'Esprit fut évoqué de nouveau, et on lui fit différentes questions sur la femme Rémone ; ses réponses furent assez peu édifiantes et dans le genre des premières. Saint Jean, consulté, répondit : « Vous avez eu tort de troubler cet Esprit et d'éveiller en lui l'idée de ses anciennes passions. On eût beaucoup mieux fait d'attendre le jour indiqué ; il était dans un trouble nouveau pour lui ; votre évocation l'avait jeté dans des idées d'un ordre tout à fait différent de ses idées habituelles ; il n'avait pu encore prendre de décision bien positive, cependant il se disposait à essayer de la prière. Laissez faire jusqu'au jour que vous lui avez indiqué ; d'ici là, s'il écoute les

bons Esprits qui veulent vous aider dans votre bonne œuvre, vous pourrez obtenir quelque chose de lui. »

(Jeudi 21.)

83. (A saint Jean.) Depuis notre dernière évocation, Jacques Noulin s'est-il amendé ? - R. Il a prié, et la lumière s'est faite dans son âme : il croit maintenant qu'il est destiné à devenir meilleur et se dispose à y travailler.

84. Quelle marche devons-nous suivre dans son intérêt ? - R. Demandez-lui l'état actuel de son âme, et faites-le regarder en lui-même, pour qu'il se rende compte de son changement.

85. (A Jacques Noulin.) Avez-vous réfléchi, comme vous nous l'avez promis, et pouvez-vous nous dire quelle est aujourd'hui votre manière d'envisager les choses ? - R. Je veux avant tout vous remercier ; vous m'avez épargné bien des années d'aveuglement. Depuis quelques jours je comprends que Dieu est mon but ; que je dois faire tous mes efforts pour me rendre digne d'arriver à lui. Une ère nouvelle s'ouvre pour moi ; les ténèbres se sont dissipées, et je vois maintenant la route que je dois suivre. J'ai le cœur rempli d'espérance, et soutenu par les bons Esprits qui viennent en aide aux faibles. Je vais marcher dans cette nouvelle voie où j'ai déjà trouvé la tranquillité et qui doit me conduire au bonheur.

86. Étiez-vous véritablement heureux, comme vous nous l'avez dit ? - R. J'étais bien malheureux ; je le vois maintenant, mais je me trouvais heureux comme tous ceux qui ne regardent pas au-dessus d'eux. Je ne pensais point à l'avenir ; j'allais, comme sur la terre, en être insouciant, ne me donnant pas la peine de penser sérieusement. Oh ! combien je déplore l'aveuglement qui m'a fait perdre un temps si précieux ! Vous vous êtes fait un ami, ne l'oubliez pas. Appelez-moi quand vous voudrez, et, si je le puis, je viendrai.

87. Que pensent de votre disposition les Esprits avec lesquels vous aviez l'habitude de vous réunir ? - R. Ils se moquent de moi qui ai écouté les bons Esprits dont nous détestions tous la présence et les conseils.

88. Vous serait-il permis d'aller les revoir ? - R. Je ne m'occupe plus que de mon avancement ; du reste, les bons anges qui veillent sur moi et qui m'entourent de leurs soins ne me permettent plus de regarder en arrière que pour me montrer quel abaissement était le mien.

Remarque. - Il n'existe assurément aucun moyen matériel de constater l'identité des Esprits qui se sont manifestés dans les évocations ci-dessus, aussi ne l'affirmerons-nous pas d'une manière absolue. Nous faisons cette réserve pour ceux qui croiraient que nous acceptons aveuglément tout ce qui vient des Esprits ; nous péchons plutôt par un excès de défiance ; c'est qu'il faut se garder de donner comme vérité absolue ce qui ne peut être contrôlé ; or, en l'absence de preuves positives, il faut se borner à constater la possibilité et chercher les preuves morales à défaut des preuves physiques. Dans le fait dont il s'agit, les réponses ont un caractère évident de probabilité et surtout de haute moralité ; on n'y voit aucune de ces contradictions, aucun de ces défauts de logique qui choquent le bon sens et décèlent la supercherie ; tout se lie et s'enchaîne parfaitement, tout concorde avec ce que l'expérience a déjà montré ; on peut donc dire que l'histoire est au moins vraisemblable, ce qui est déjà beaucoup. Ce qui est certain, c'est que ce n'est point un roman inventé par les hommes, mais bien une œuvre médianimique ; si c'était une fantaisie d'Esprit, elle ne pourrait venir que d'un Esprit léger, car les Esprits sérieux ne s'amusent pas à faire des contes, et les Esprits légers laissent toujours percer le bout de l'oreille. Ajoutons que la Société Spirite de Saint-Jean d'Angély est un des centres les plus graves et les mieux dirigés que nous ayons vus, et qu'elle n'est composée que de personnes aussi recommandables par leur caractère que par leur savoir, poussant même, si l'on peut dire, le scrupule à l'excès ; on la peut juger par la sagesse et la méthode avec lesquelles les questions sont posées et formulées ; aussi toutes les communications que l'on y obtient attestent-elles la supériorité des Esprits qui se manifestent. Les évocations ci-dessus ont donc été faites dans d'excellentes conditions, tant pour le milieu que pour la nature des médiums ; c'est au moins pour nous une garantie de sincérité absolue. Nous ajouterons que la véracité de ce récit nous a été attestée de la manière la plus explicite par plusieurs des meilleurs médiums de la Société de Paris.

En n'envisageant la chose qu'au point de vue moral, une grave question se présente. Voici deux Esprits, Remone et Noulin, tirés de leur situation et amenés à de meilleurs sentiments par l'évocation et les conseils qu'on leur a donnés. On peut se demander s'ils seraient restés malheureux dans le cas où on ne les aurait pas évoqués, et ce qu'il en est de tous les Esprits souffrants que l'on n'évoque pas ? La réponse a déjà été faite dans l'*Histoire d'un damné* (Esprit de Castelnaudary) publiée dans la Revue de 1860. Nous ajouterons que ces deux Esprits étant arrivés au moment où ils pouvaient être touchés par le repentir et recevoir la lumière, des circonstances providentielles, quoique en apparence fortuites, ont provoqué leur évocation, soit pour leur bien, soit pour notre instruction ; l'évocation était un moyen, mais a défaut de celui-là, Dieu n'est pas à court de ressources pour venir en aide aux malheureux, et l'on peut être certain que tout Esprit qui veut avancer trouve toujours assistance d'une manière ou d'une autre. A. K.

Un remède donné par les Esprits.

Ce titre va faire sourire les incrédules ; qu'importe ! ils ont ri de bien d'autres choses, ce qui n'a pas empêché ces choses d'être reconnues pour des vérités. Les bons Esprits s'intéressent aux souffrances

de l'humanité ; il n'est donc pas étonnant qu'ils cherchent à les soulager, et, en maintes occasions, ils ont prouvé qu'ils le peuvent, lorsqu'ils sont assez élevés pour avoir les connaissances nécessaires, car ils voient ce que les yeux du corps ne peuvent voir ; ils prévoient ce que l'homme ne peut prévoir.

Le remède dont il est ici question a été donné dans les circonstances suivantes à mademoiselle *Hermance Dufaux*[14], qui nous en a remis la formule avec autorisation de la publier pour le bien de ceux qui pourraient en avoir besoin. Un de ses parents, mort depuis assez longtemps, avait rapporté d'Amérique la recette d'un onguent ou mieux d'une pommade d'une merveilleuse efficacité pour toute espèce de plaies ou blessures. A sa mort cette recette fut perdue ; il ne l'avait point communiquée. Mademoiselle Dufaux était affectée d'un mal de jambe très grave et très ancien, et qui avait résisté à tous les traitements ; lasse d'avoir inutilement employé tant de remèdes, elle demanda un jour à son Esprit protecteur s'il n'y avait pas pour elle de guérison possible. « Si, répondit-il ; sers-toi de la pommade de ton oncle. - Mais vous savez bien que la recette en est perdue. - Je vais te la donner, » dit l'Esprit ; puis il lui dicta ce qui suit :

Safran..20 centigrammes.
Cumin ....4 grammes.
Cire jaune ....31 à 32 grammes.
Huile d'amandes douces ....une cuillerée à bouche.

Faire fondre la cire et mettre ensuite l'huile d'amandes douces ; ajouter le cumin et le safran enfermés dans un petit sachet de toile, et faire bouillir, sur un feu doux, pendant dix minutes. Pour l'usage, on étend cette pommade sur un morceau de toile et on l'applique sur la partie malade, en renouvelant tous les jours.

Mademoiselle Dufaux ayant suivi cette prescription, sa jambe fut cicatrisée en peu de temps, la peau s'est reformée, et depuis lors elle est très bien et aucun accident n'est survenu.

Sa blanchisseuse fut guérie aussi heureusement d'un mal analogue.

Un ouvrier s'était blessé avec un fragment de faux qui était entré profondément dans la plaie, et avait produit enflure et suppuration. On parlait de faire l'amputation. Par l'emploi de cette pommade l'enflure disparut, la suppuration s'acheva et le morceau de fer sortit de la plaie. En huit jours cet homme fut sur pieds et put reprendre son travail.

---

[14] Médium qui a écrit l'histoire de Jeanne d'Arc.

Appliquée sur les clous, les abcès, les panaris, elle fait aboutir en peu de temps, et cicatrise aussitôt. Elle agit en attirant les principes morbides hors de la plaie qu'elle assainit, et en provoquant, s'il y a lieu, la sortie des corps étrangers, tels que les esquilles d'os, de bois, etc.

Il paraîtrait qu'elle est également très efficace pour les dartres et en général pour toutes les affections de la peau.

Sa composition, comme on le voit, est fort simple, facile, et dans tous les cas très inoffensive ; ont peut donc toujours essayer sans crainte.

Poésies spirites.

(Bordeaux. - Médium, Madame E. Collignon.)

Mon testament.

Quoique rimé, je crois qu'il n'en est pas moins bon,
Entendons-nous, En lui ce que je vante
N'est pas la rime : elle est méchante ;
C'est l'esprit qui… Diable soit du jargon !
L'esprit n'est pas non plus ce dont je me soucie ;
Comprends bien s'il se peut : L'Esprit seul vivifie,
C'est ainsi que je prends le mot.
Moi qui n'en suis pas un, mais qui vais bientôt l'être, -
Je l'espère, du moins, - je voudrais comparaître,
Non pas tout à fait comme un sot,
Mais comme un pauvre Esprit, humble en ma repentance,
Mettant en mon Seigneur toute mon espérance,
Et comptant, pour atteindre au séjour des élus,
Beaucoup sur sa bonté, très-peu sur mes vertus !
Expliquons-nous encor, car toujours j'équivoque ;
C'est la bonté de Dieu que seule ici j'invoque ;
Donc, pour reprendre mon sujet,
Avant d'aller entendre le décret
Qui m'accable ou me justifie,
Je veux régler, du mieux que je pourrai,
Tout compte arriéré dans ma vie.
Il en est quelques-uns que tout bas j'avouerai
Me tenir fort au cœur. Or, voyons comment faire
Pour arranger le tout du mieux qu'il se pourra.
Ce n'est pas, entre nous une petite affaire !
Primo, quand mon Esprit de son corps s'en ira,
Je réclame de vous une bonne prière
Pouvant servir de passe-port
Au pauvre mort
Qui rend sa poussière à la terre.

Ceci fait, c'est de mon convoi
Qu'il faut s'occuper, et je gage
Que, sans trop vous mettre en émoi,
Ce sera le convoi du sage.
D'abord, de mon vivant, je fus toujours blessé
De voir sur les tombeaux tant de luxe entassé,
Alors que nous rendons à la masse d'argile
Le peu dont nous fûmes formés.
Pourquoi nous occuper d'une gloire futile ?
Beaucoup se sont perdus pour s'être trop vantés !
La prière de Dieu provoque la clémence ;
Nous le croyons ; telle est aussi mon espérance.
Mais pourquoi prier plus pour ceux-ci que ceux-là ?
A quoi sert l'attirail déployé pour cela ?
Pourquoi le malheureux qui meurt dans la misère
N'a-t-il pas, comme moi, ce concours de prière ?
Pourquoi donc étaler ce faste si coûteux,
Qui fait naître l'envie alors que l'on y songe ?
Est-ce pour tromper l'homme ou pour gagner les cieux ?
Si c'est pour le tromper, anathème au mensonge !
Si c'est pour attirer les grâces du Seigneur,
Priez d'abord pour ceux qui, privés du bonheur
Que nous procurent les richesses,
Ayant beaucoup souffert, ont droit à des largesses
Qui ne vous coûtent pas un sou !
Or, écoutez-moi bien ; dût-on traiter de fou
Mon pauvre Esprit quittant la terre,
Il veut monter à Dieu, bercé par la prière
Qui sort du cœur,
La seule, croyez-moi, qu'écoute le Seigneur.
Portez-moi donc sans frais, sans bruit, sans étalage ;
Et, contrairement à l'usage,
Que vos regards soient rayonnants !
Qu'au lieu de larmes dans vos chants
Retentisse un air d'allégresse !
Au doute laissez la tristesse.
Dieu merci ! nous sommes croyants !
Ne pensez pas, enfants, que c'est l'économie
Qui m'engage à parler ainsi !
De l'argent j'eus peu de souci
Pendant ma vie,
Jugez après ma mort !
Je veux rendre du sort
La balance un peu plus égale,
Et de ce luxe qu'on étale
Pour dorer la fange du corps,
Envers les malheureux réparer quelques torts.
Je veux que de ce drap dont la mort se recouvre,
Les ornements soient retranchés.
Par une même main tous nos jours sont fauchés.
C'est la porte du Ciel et non celle du Louvre
Qu'à saint Pierre mon repentir

Humblement demande d'ouvrir.
Que d'une croix de bois la muette éloquence
Du Seigneur offensé détourne la vengeance.
Que mon âme remonte en sa simplicité,
Et que cet or perdu couvre la nudité
De l'enfant, du vieillard, mes frères dans la vie,
Mes égaux à la mort, peut-être bien aux cieux,
Ceux qu'à genoux chacun supplie,
Ceux que nous nommons bienheureux !
Avant de terminer, un conseil salutaire
Peut bien trouver sa place ici :
Que de la charité le flambeau vous éclaire ;
Du jugement des sots prenez peu de souci.
De ce luxe trompeur que l'orgueilleux étale
Méfiez-vous toujours. Pour le cœur rien n'égale
Le bonheur du devoir rempli.
De l'opprimé soutenez la faiblesse ;
Que votre âme réponde à tout cri de détresse ;
Qu'il y trouve un écho prêt à le répéter.
Que votre main, enfants, soit prompte à soulager.
A l'aide du peu d'or qu'entre vous je partage,
Amassez des trésors pour faire ce voyage
Dont l'Esprit vertueux, enfin, ne revient plus !
Semez force bienfaits, récoltez des vertus.
Demandez au Seigneur ses plus vives lumières ;
Parmi les malheureux allez chercher vos frères,
Et que Dieu vous accorde, en sa grande bonté,
De n'avoir d'autre loi qu'Amour et Charité !…

Fables et poésies diverses,

PAR UN ESPRIT FRAPPEUR[15].

Quoique la typtologie soit un moyen de communication bien lent, on peut, avec de la patience, en obtenir des travaux de longue haleine. M. Jaubert, de Carcassonne, a bien voulu nous adresser un recueil de fables et poésies obtenues par lui à l'aide de ce procédé. Si toutes ne sont pas des chefs-d'œuvre, ce dont M. Jaubert ne saurait s'offenser, puisqu'il n'y est pour rien, il en est de fort remarquables, à part l'intérêt qu'offre la source d'où elles proviennent. En voici une qui, quoique ne faisant pas partie du recueil, peut donner une idée de l'esprit de cet Esprit frappeur. Elle est dédiée à la Société spirite de Bordeaux par ce même Esprit.

---

[15] Un vol. in-18. - Prix : 2 fr. - A Carcassonne, cher L. Labau ; à Paris, chez Ledoyen, au Palais-Royal.

Le monologue d'un baudet.

Fable.

Un Baudet, - n'allez pas confondre,
Je ne médis jamais des gens de qualité, -
Un Ane, un vrai Baudet, de ceux que l'on peut tondre,
En un mot un Ane bâté
En gare, gourmandait une locomotive.
Son œil était brillant, sa parole était vive.
« C'est toi, s'écriait-il, toi qu'on dit au repos !
« Du Mouton, mon voisin, si j'en crois les propos,
« Tu marches sans cheval, sans âne, sans manœuvre ;
« Tu rugis entraînant ton immense couleuvre,
« Ces colis entassés, ce village de bois ;
« Baliverne ! au miracle on put croire autrefois.
« Les temps sont bien changés ! bien roué qui me berne !
« Je ne prends pas un blé pour un champ de luzerne ;
« Je laisse le chardon pour la botte de foin.
« Avec tes pieds de fer, on ne va pas bien loin.
« J'ai ma règle ; au bon sens heureux qui se confie.
« Toi ! marcher sans chevaux ? sans nous ? Je t'en défie. »
L'Ane, vous le voyez, invoquait la raison,
Ce flambeau si souvent éteint par l'arrogance.
Hélas ! que de savants ressemblent au grison !
Niez, docteurs ; niez l'*Esprit* et sa puissance ;
Niez le mouvement, négligez le moteur.
L'homme fait-il de rien l'électrique lumière ?
Toute locomotive a besoin de vapeur ;
On évoque les morts… mais il faut la prière,
La prière partant du cœur.

—

Le Médium et le docteur Imbroglio.

Accourez, approchez, docteur Imbroglio ;
Le guéridon va seul ; c'est patent, c'est tangible.
- Moi, voir !… Je veux prouver dans un in-folio
Que la chose n'est pas possible.

Nous ferons une remarque sur la qualification donnée à l'Esprit qui a dicté les poésies dont nous avons parlé ci-dessus. Les Esprits sérieux répudient avec raison la qualité d'Esprits frappeurs : ce titre ne convient qu'à ceux qu'on pourrait appeler frappeurs de profession, aux Esprits légers ou malveillants, qui se servent des coups pour s'amuser ou tourmenter ; les choses sérieuses ne sont pas de leur ressort ; mais la typtologie est un mode comme un autre pour les communications intelligentes, et dont les Esprits les plus élevés peuvent se servir à défaut d'autre moyen, quoiqu'ils préfèrent l'écriture, comme répon-

dant mieux à la rapidité de la pensée. Il est vrai de dire que, dans ce cas, ce ne sont pas eux-mêmes qui frappent ; ils se bornent à transmettre l'idée, et laissent l'exécution matérielle à des Esprits subalternes, comme un statuaire laisse au praticien le soin de tailler le marbre.

La lettre suivante a été adressée par M. Jaubert à M. Sabô, de Bordeaux ; nous sommes heureux de la reproduire comme preuve des liens qui s'établissent entre les Spirites de diverses localités, et pour l'édification des gens timorés.

Monsieur,

Je suis sensible à votre lettre. J'accepte avec bonheur le titre que me défère la Société spirite de Bordeaux ; je l'accepte comme récompense de mes faibles travaux, de mes convictions profondes, et, pourquoi ne pas tout dire ? de mes amertumes passées. Encore aujourd'hui la foi nouvelle est assez mal portée ; les savants s'insurgent, les ignorants les suivent, le clergé crie au démon, et quelques convaincus gardent le silence. Dans ce siècle de matérialisme, d'appétits grossiers, de guerres fratricides, d'attachements aveugles, immodérés aux royaumes de ce monde, Dieu intervient ; les morts parlent, nous encouragent, nous entraînent ; voilà pourquoi chacun de nous doit, sans peur, inscrire son nom sur le drapeau de la sainte cause. Nous sommes toujours les soldats du Christ ; nous proclamons la grandeur, l'immortalité de l'âme, les liens palpables qui rattachent les vivants aux morts ; nous prêchons amour et charité ; qu'avons-nous à craindre des hommes ? Être faible, c'est être coupable. Voilà pourquoi, monsieur, dans la mesure de mes forces, j'ai accepté la tâche que Dieu et ma conscience m'imposent. Encore une fois, merci de m'avoir admis parmi vous ; soyez mon interprète auprès de tous nos frères de Bordeaux, et recevez pour vous l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

J. JAUBERT,
Vice-président du Tribunal civil.

Remarque. - Le Spiritisme compte aujourd'hui d'assez nombreux adhérents dans les rangs de la magistrature et du barreau, ainsi que parmi les fonctionnaires publics ; mais tous n'osent pas encore braver la crainte de l'opinion ; cette crainte, du reste, s'affaiblit chaque jour, et, avant peu, les rieurs seront tout surpris d'avoir mis, sans façon, au rang des fous tant d'hommes recommandables par leurs lumières et leur position sociale.

Dissertations spirites.

Le Duel.

(Bordeaux, 21 novembre 1861. - Médium, M. Guipon.)

1° *Considérations générales.*

L'homme, ou Esprit incarné, peut être sur votre terre : en mission, - en progression, - en punition.

Ceci posé, il faut que vous sachiez, une fois pour toutes, que l'état de mission, progression ou punition doit, sous peine de recommencer son épreuve, arriver au terme fixé par les décrets de la justice suprême.

Avancer par soi-même ou par provocation l'instant fixé par Dieu pour la rentrée dans le monde des Esprits, est donc un crime énorme ; le duel est un crime plus grand encore ; car non-seulement c'est un suicide, mais de plus un assassinat raisonné.

En effet, croyez-vous que le provoqué et le provocateur ne se suicident pas moralement en s'exposant volontairement aux coups mortels de l'adversaire ? Croyez-vous que tous deux ne sont pas des assassins du moment qu'ils cherchent mutuellement à s'ôter l'existence choisie par eux ou imposée par Dieu en expiation ou comme épreuve ?

Oui, je te le dis, mon ami, deux fois criminels aux yeux de Dieu sont les duellistes ; deux fois terrible sera leur punition ; car nulle excuse ne sera admise, tout, par eux, étant froidement calculé et prémédité.

Je lis dans ton cœur, mon enfant, car toi aussi as été un pauvre égaré, et voici ma réponse.

Pour ne pas succomber à cette terrible tentation, il ne vous faut qu'*humilité*, *sincérité* et *charité* pour votre frère en Dieu ; vous ne succombez, au contraire, que par *orgueil* et *ostentation* !

2° *Conséquences spirituelles.*

Celui qui, par *humilité*, aura, comme le Christ, supporté le dernier outrage et pardonné de cœur et pour l'amour de Dieu, aura, outre les récompenses célestes de l'autre vie, la paix du cœur en celle-ci et une joie incompréhensible d'avoir respecté deux fois l'œuvre de Dieu.

Celui qui, par charité pour son prochain, lui aura prouvé son amour fraternel, aura dans l'autre vie la protection sainte et le concours tout-puissant de la glorieuse mère du Christ, car elle aime et bénit ceux qui exécutent les commandements de Dieu, ceux qui suivent et pratiquent les enseignements de son Fils.

Celui qui, malgré tous les outrages, aura respecté l'existence de son

frère et la sienne, trouvera, à son entrée dans le monde éthéré, des millions de légions de bons et purs Esprits qui viendront, *non l'honorer pour son action*, mais lui prouver, par leur empressement à venir lui faciliter ses premiers pas dans sa nouvelle existence, quelle sympathie il a su s'attirer et quels véritables amis il s'est fait parmi eux, ses frères. Tous ensemble élèveront vers Dieu de sincères actions de grâces pour sa miséricorde qui a permis à leur frère de résister à la tentation.

Celui-là, dis-je, qui aura résisté à ces tristes tentations, peut, non pas espérer le changement des décrets de Dieu, lesquels sont immuables, mais compter sur la bienveillance sincère et affectueuse de l'Esprit de vérité, le Fils de Dieu, lequel saura d'une manière incomparable inonder son âme du bonheur de comprendre *l'Esprit de justice parfaite et de bonté infinie*, et, par suite, le sauvegarder de toute nouvelle embûche semblable.

Ceux au contraire qui, provoqués ou provocateurs, auront succombé, peuvent être certains qu'ils éprouveront les plus grandes tortures morales par la présence continuelle du cadavre de leur victime et du leur propre ; ils seront rongés pendant des siècles, par le remords d'avoir désobéi aussi gravement aux volontés célestes, et seront poursuivis, jusqu'au jour de l'expiation, par le *spectre horrible des deux hideuses vues de leurs deux cadavres sanglants*.

Heureux encore s'ils allègent eux-mêmes ces souffrances par un repentir sincère et profond leur ouvrant les yeux de l'âme, car alors, au moins, ils entreverront une fin à leurs peines, comprendront Dieu et lui demanderont la force de ne plus provoquer sa justice terrible.

3° *Conséquences humaines*.

Les mots de *devoir*, *honneur*, *cœur*, sont souvent mis en avant par les hommes pour justifier leurs actions, leurs crimes.

Comprennent-ils toujours ces mots ? Ne sont-ils pas le résumé des intentions du Christ ? Pourquoi donc en tronquer le sens ? Pourquoi donc retourner au barbarisme ?

Malheureusement, la généralité des hommes est encore sous l'influence de *l'orgueil* et de *l'ostentation* ; pour s'excuser à leurs propres yeux, ils font sonner bien haut ces mots de *devoir*, *honneur* et *cœur*, et ne se doutent pas qu'ils signifient : *exécution des commandements de Dieu*, *sagesse, charité et amour*. Avec ces mots, pourtant, ils égorgent leurs frères ; avec ces mots, ils se suicident ; avec ces mots, ils se perdent.

Aveugles qu'ils sont ! ils croient être forts parce qu'ils auront entraîné un malheureux plus faible qu'eux. Aveugles ils sont, lorsqu'ils croient que l'approbation de leur conduite par des aveugles et méchants comme

eux leur donnera la considération humaine ! la société même au milieu de laquelle ils vivent les réprouve et les maudira bientôt, car le règne de la fraternité arrive. En attendant, ils sont fuis par les hommes sages, comme des bêtes fauves.

Examinons quelques cas, et nous verrons si le raisonnement justifie leur interprétation des mots de *devoir*, *honneur* et *cœur*.

Un homme a le cœur percé de douleur et l'âme pleine d'amertume, car il a surpris les preuves irréfutables de l'inconduite de sa femme ; il provoque l'un des séducteurs de cette pauvre et malheureuse créature. Cette provocation sera-t-elle le résultat de ses devoirs, de son honneur et de son cœur ? Non ; car son honneur ne lui sera pas rendu, car son honneur personnel n'a pas été et ne peut être atteint ; mais ce sera *de la vengeance*.

Mieux encore ; pour prouver que son prétendu honneur n'est pas en jeu, c'est que très souvent son malheur est même ignoré et resterait ignoré, s'il n'était publié par les mille voix provoquées par le scandale occasionné par sa *vengeance*.

Enfin, si son malheur était connu, il serait plaint sincèrement par tous les hommes sensés, en retirerait des preuves nombreuses de véritable sympathie, et il n'y aurait contre lui que les rieurs au cœur méchant et endurci, *mais méprisables*.

Dans l'un et l'autre cas, son honneur ne serait ni rendu ni retiré.

L'orgueil seul est donc le guide de presque tous les duels, et non l'honneur.

Croyez-vous que le duelliste, pour un mot, la fausse interprétation d'une phrase, le frottement insensible et involontaire d'un bras en passant, pour un *oui* ou un *non* enfin, et même quelquefois pour un regard qui ne lui était pas adressé, *soit poussé par un sentiment d'honneur* à demander une prétendue réparation par l'assassinat et le suicide ? Oh ! n'en doutez pas, l'orgueil et la *certitude de sa force* sont ses seuls mobiles, souvent aidés de l'ostentation ; car il veut parader, faire preuve de courage, de savoir et quelquefois de générosité : *Ostentation ! ! !*

Ostentation, je le répète, car ses connaissances en duellisme sont les seules vraies ; son courage et sa générosité, des *mensonges*.

Voulez-vous le mettre à l'épreuve réelle, ce spadassin courageux ? mettez-le en face d'un rival ayant une réputation infernale au-dessus de la sienne, et pourtant peut-être d'un savoir inférieur au sien, il pâlira et fera tout pour éviter le combat ; mettez-le en face d'un être plus faible que lui, ignorant cette science doublement mortelle, vous le verrez impitoyable, hautain et arrogant, même lorsqu'il est contraint d'avoir pitié. – Est-ce du courage ?

La générosité ! oh ! parlons-en. – Est-il généreux, l'homme confiant

en sa force, qui, après avoir provoqué la faiblesse, lui octroie la continuation d'une existence bafouée et donnée en ridicule ? Est-il généreux, celui qui, pour l'obtention d'une chose désirée et convoitée, provoque son faible possesseur pour l'obtenir ensuite en récompense de sa *générosité* ? Est-il généreux, celui qui, usant de ses talents criminels, épargne la vie d'êtres faibles qu'il a injuriés ? Est-il généreux encore, lorsqu'il donne une semblable preuve de générosité au mari ou au frère qu'il a indignement outragé, et qu'il expose alors par le désespoir à un second suicide ?

Oh ! croyez-moi tous, mes amis, le duel est une affreuse et horrible invention des Esprits méchants et pervers, invention digne de l'état de barbarie et qui afflige le plus notre père, le Dieu si bon.

A vous, Spirites, de combattre et de détruire cette triste habitude, ce crime digne des anges des ténèbres ; à vous, Spirites, de donner le noble exemple du renoncement quand même et malgré tout à ce funeste mal ; à vous, Spirites sincères, de faire comprendre le sublime de ces mots : *devoir, honneur* et *cœur,* et Dieu parlera par vos voix ; à vous enfin le bonheur de semer parmi vos frères les graines si précieuses et ignorées par nous, pendant notre existence sur la terre, du *Spiritisme*.

Ton père, ANTOINE.

Remarque. - Les duels deviennent de plus en rares, - en France du moins, - et si l'on en voit encore de temps en temps de douloureux exemples, le nombre n'en est pas comparable à ce qu'il était autrefois. Jadis un homme ne sortait pas de chez lui sans prévoir une rencontre, aussi prenait-il toujours ses précautions en conséquence. Un signe caractéristique des mœurs du temps et des peuples est dans l'usage du port habituel, ostensible ou caché, des armes offensives et défensives ; l'abolition de cet usage témoigne de l'adoucissement des mœurs, et il est curieux d'en suivre la gradation depuis l'époque, où les chevaliers ne chevauchaient jamais que bardés de fer et armés de la lance, jusqu'au port de la simple épée, devenue plutôt une parure et un accessoire du blason, qu'une arme agressive. Un autre trait de mœurs, c'est que jadis les combats singuliers avaient lieu en pleine rue, devant la foule qui s'écartait pour laisser le champ libre, et qu'aujourd'hui on se cache ; aujourd'hui la mort d'un homme est un événement, on s'en émeut ; jadis on n'y faisait pas attention. Le Spiritisme emportera ces derniers vestiges de la barbarie, en inculquant aux hommes l'esprit de charité et de fraternité.

Fondements de l'ordre social.

(Lyon, 16 septembre 1862. - Médium, M. Émile V…)

Nota. - Cette communication a été obtenue dans un groupe particulier, présidé par M. Allan Kardec.

Vous voilà réunis afin de voir le Spiritisme dans sa source, afin de regarder cette idée en face, et de goûter les longs flots d'amour qu'elle prodigue à ceux qui la connaissent.

Le Spiritisme, c'est le progrès moral ; c'est l'élévation de l'Esprit dans la voie qui mène à Dieu. Le progrès, c'est la fraternité à sa naissance, car la fraternité complète, telle que l'Esprit peut l'imaginer, c'est la perfection. La fraternité pure, c'est un parfum d'en haut, c'est une émanation de l'infini, un atome de l'intelligence céleste ; c'est la base de toutes les institutions morales, et le seul moyen d'élever un état social qui puisse subsister et produire des effets dignes de la grande cause pour laquelle vous combattez.

Soyez donc frères si vous voulez que le germe déposé parmi vous se développe et devienne l'arbre que vous cherchez. L'union, c'est la puissance souveraine qui descend sur la terre ; la fraternité, c'est la sympathie dans l'union ; c'est la poésie, le charme, l'idéal dans le positif.

Il faut être unis pour être forts, et il faut être forts pour fonder une institution qui ne repose que sur la vérité rendue si touchante et si admirable, si simple et si sublime. Des forces divisées s'anéantissent ; réunies, elles sont autant de fois plus fortes.

Et si on considère la progression morale de chaque homme, si on réfléchit à l'amour, à la charité qui coule de chaque cœur, la différence est bien plus grande. Sous l'influence sublime de ce souffle ineffable, les liens de famille sont resserrés, mais les liens sociaux, si vaguement définis, se dessinent, se rapprochent, et finissent par ne former qu'un seul faisceau de toutes ces pensées, de tous ces désirs, de tous ces buts de nature différente.

Sans la fraternité, que voyez-vous ? L'égoïsme, l'ambition. Chacun a son but ; chacun le poursuit de son côté, chacun marche à sa guise, et tous sont fatalement entraînés dans l'abîme où s'engloutissent, depuis tant de siècles, tous les efforts humains. Avec l'union, il n'y a plus qu'un seul but, parce qu'il n'y a plus qu'une seule pensée, un seul désir, un seul cœur. Unissez-vous donc, mes amis ; c'est ce que vous répète la voix incessante de notre monde ; unissez-vous, et vous arriverez bien plus vite à votre but.

C'est surtout dans cette réunion toute sympathique que vous devez prendre la résolution irrévocable d'être unis par une pensée commune à tous les Spirites de la terre pour offrir l'hommage de votre reconnaissance à celui qui vous a ouvert la voie du bien suprême, à celui qui a amené le bonheur sur vos têtes, la félicité dans vos cœurs et la foi dans vos esprits. Votre reconnaissance est sa récompense présente ; ne la lui refusez donc pas, et l'offrant d'une seule voix, vous donnerez le premier exemple de vraie fraternité.

LÉON DE MURIANE, *Esprit protecteur*.

Remarque. - Ce nom est complètement inconnu, même du médium. Cela prouve que pour être un Esprit élevé, il n'est pas besoin d'avoir

son nom inscrit dans le calendrier ou dans les fastes de l'histoire, et que parmi ceux qui se communiquent, il en est beaucoup qui n'ont pas de nom connu.

Ci gît dix-huit siècles de lumières.

(Lyon, 16 septembre 1862. - Médium, M. Émile V…)

M. Émile, qui a obtenu la communication ci-dessus et beaucoup d'autres non moins remarquables, est un tout jeune homme. Il n'est pas seulement un excellent médium écrivain, il est aussi médium peintre, quoiqu'il n'ait appris ni le dessin, ni la peinture ; il peint à l'huile des paysages et divers sujets pour lesquels il est conduit à choisir, à mélanger et à assortir les couleurs qui lui sont nécessaires. Au point de vue de l'art, ses tableaux ne sont certes pas irréprochables, quoique à certaines expositions on en voie qui ne valent pas beaucoup mieux ; ils manquent surtout de fini et de moelleux, les tons sont durs et trop accentués ; mais quand on songe aux conditions dans lesquelles ils sont faits, ils n'en sont pas moins très remarquables. Qui sait si, avec de l'exercice, il n'acquierra pas l'habileté qui lui manque et ne deviendra pas un peintre véritable, comme cet ouvrier bordelais, qui, sachant à peine signer son nom, a écrit comme médium, et a fini par avoir une jolie écriture pour son usage personnel, sans autre maître que les Esprits ?

Lorsque nous avons vu M. Émile V…, il était en train de finir un tableau allégorique, où l'on voit un cercueil sur lequel est écrit : *Ci gît dix-huit siècles de lumière*. Nous nous permîmes de critiquer cette inscription au point de vue grammatical, et nous ne comprîmes pas tout d'abord le sens de cette allégorie plaçant dix-huit siècles de lumières dans un cercueil, attendu, disions-nous, que l'humanité, grâce surtout au christianisme, est plus éclairée aujourd'hui qu'elle ne l'était jadis. C'était dans la séance du 16, dans laquelle il obtint la communication rapportée ci-dessus. L'Esprit répondit à nos observations, en ajoutant ce qui suit à cette communication.

« *Ci gît* est mis avec intention. Le sujet n'est pas exprimé par le nombre *dix-huit* représentant des siècles ; c'est un total de siècles, une idée collective, comme s'il y avait *un laps de temps* de dix-huit siècles. Vous pourrez dire à vos grammairiens de ne pas confondre une idée collective avec une idée de séparation. Ne disent-ils pas eux-mêmes de la foule, qui peut se composer d'un nombre incalculable de personnes, qu'ELLE PEUT *se mouvoir* ? C'est assez sur ce sujet ; cela doit être ainsi, parce que c'est l'idée même.

« Maintenant, abordons l'allégorie. Dix-huit siècles de lumières dans un cercueil ! Cette idée représente tous les efforts que la vérité a faits depuis ce temps ; efforts qui, toujours, ont été terrassés par l'esprit de

parti, par l'égoïsme. Dix-huit siècles de lumières au grand jour, ce serait dix-huit siècles de bonheur pour l'humanité, dix-huit siècles qui ne font encore que germer sur la terre et qui auraient eu leur développement. Christ apportera la vérité sur la terre et la mit à la portée de tout le monde ; que devint-elle ? Les passions terrestres s'en emparèrent ; elle fut enfouie dans un cercueil, d'où le Spiritisme vient la sortir. Voilà l'allégorie. « LÉON de MURIANE. »

Rôle de la Société de Paris.

(Société de Paris, 24 octobre 1862. - Médium, M. Leymarie.)

Paris est le pied à terre du monde ; chacun vient y chercher une impression, une idée.

Je me suis demandé bien souvent, lorsque j'étais parmi vous, pourquoi cette grande ville, rendez-vous du monde entier, n'avait pas une réunion spirite nombreuse, mais si nombreuse que les plus vastes amphithéâtres ne pourraient la contenir.

Parfois, j'ai pu penser que les Spirites parisiens s'adonnaient trop à leurs plaisirs ; j'ai cru même que la foi spirite était pour beaucoup un plaisir d'amateur, une récréation parmi toutes celles qui se présentent continuellement à Paris.

Mais loin de vous et pourtant si près de vous, je vois et comprends mieux. Paris est assis au bord de la Seine, mais Paris est partout, et tous les jours cette tête puissante remue le monde entier. Comme elle, la Société centrale spirite fait rejaillir sa pensée dans l'univers. Sa puissance ne réside pas dans le cercle où elle tient ses séances, mais bien dans tous les pays où l'on suit ses dissertations, partout où elle fait loi en fait d'enseignements intelligents ; c'est un soleil dont les rayons bienfaisants se répercutent à l'infini.

Par cela même, la Société ne peut être un groupe ordinaire ; ses vues sont prédestinées et son apostolat est plus grand. Elle ne peut se renfermer dans un petit espace ; il lui faut le monde, car elle est envahissante de sa nature ; et de fait, elle conquiert pacifiquement de grandes villes, demain des royaumes, bientôt le monde entier.

Lorsqu'un étranger vient vous faire une courtoise visite, recevez-le dignement, largement, pour qu'il emporte une grande idée du Spiritisme, cette arme puissante de civilisation qui doit aplanir tous les chemins, vaincre toutes les dissidences, même tous les doutes. Donnez largement, afin que chacun prenne cette nourriture de l'esprit qui transforme tout dans son passage mystérieux, car la croyance nouvelle est forte comme Dieu, grande comme lui, charitable comme tout ce qui émane de la puissance supérieure qui frappe pour consoler en donnant à l'humanité en travail : la prière et la douleur comme avancement.

Sois bénie, Société que j'aime, toi qui donnes toujours avec bienveillance ; toi qui remplis une tâche ardue sans regarder aux pierres qui barrent le passage. Tu as bien mérité de Dieu ; tu ne seras et ne peux être un centre ordinaire, mais bien, je le répète, la source bienfaisante où la souffrance viendra toujours trouver le baume réparateur.

SANSON,
Ancien membre de la Société de Paris.

De l'Origine du langage.

(Société Spirite de Paris. - Médium, M. d'Ambel.)

Vous me demandez aujourd'hui, mes chers et bien-aimés auditeurs, de dicter à mon médium l'histoire de l'origine du langage ; je vais tâcher de vous satisfaire ; mais vous devez comprendre qu'il me sera impossible en quelques lignes de traiter entièrement cette grave question, à laquelle se rattache forcément celle plus importante encore de l'origine des races humaines.

Que Dieu tout-puissant, si bienveillant pour les Spirites, m'accorde la lucidité nécessaire pour élaguer de ma dissertation toute confusion, toute obscurité et surtout toute erreur !

J'entre en matière en vous disant : Admettons d'abord en principe cette éternelle vérité : c'est que le Créateur a donné à tous les êtres de la même race un mode spécial, mais assuré, pour s'entendre et se comprendre entre eux. Néanmoins, ce mode de communication, ce langage fut d'autant plus restreint que les espèces étaient plus inférieures. C'est en vertu de cette vérité, de cette loi que les sauvages et les peuplades peu civilisées ont des langues tellement pauvres qu'une foule de termes usités dans les contrées favorisées de la civilisation n'y rencontrent aucun mot correspondant ; et c'est pour obéir à cette même loi que ces nations qui progressent créent de nouvelles expressions pour de nouvelles découvertes, de nouveaux besoins.

Ainsi que je l'ai dit ailleurs : l'humanité a déjà traversé trois grandes périodes : la phase barbare, la phase hébraïque et païenne et la phase chrétienne. A cette dernière succédera la grande période spirite dont nous jetons à présent parmi vous les premières assises.

Examinons donc la première phase et les commencements de la seconde, et je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit. La première phase humaine, qu'on peut appeler anté-hébraïque ou barbare, se traîna lentement et longuement dans toutes les horreurs et les convulsions d'une affreuse barbarie. L'homme y est poilu comme la bête fauve, et, comme la bête fauve, il se tapit dans les cavernes et dans les bois. Il vit de viande crue et se repaît de son semblable comme

d'un excellent gibier. C'est le règne de l'anthropophagie la plus absolue. Pas de société ! point de famille ! Quelques groupes dispersés çà et là, vivant pêle-mêle dans une promiscuité complète et toujours prêts à s'entre-dévorer : tel est le tableau de cette cruelle période. Nul culte, nulle tradition, nulle idée religieuse ! Rien que les besoins animaux à satisfaire, et puis c'est tout ! L'âme, prisonnière dans une matière stupéfiante, reste morne et latente dans sa prison charnelle ; elle ne peut rien contre les parois grossières qui la renferment, et son intelligence peut à peine se mouvoir dans les casiers d'un cerveau rétréci. L'œil est terne, la paupière lourde, la lèvre épaisse, le crâne aplati, et quelques sons gutturaux suffisent au langage ; rien ne fait présager que de cette bête brute sortira le père des races hébraïques et païennes. Cependant, à la longue, ils sentent le besoin de se soutenir contre les autres carnassiers, contre le lion et le tigre, dont les crocs redoutables et les griffes acérées avaient facilement raison des hommes isolés : c'est ainsi que s'accomplit le premier progrès social. Néanmoins, le règne de la matière et de la force brutale se maintint pendant toute cette phase cruelle. Ne cherchez donc dans l'homme de cette époque ni sentiment, ni raison, ni langage proprement dit ; il n'obéit qu'à sa grossière sensation et n'a qu'un but : boire, manger et dormir ; hors de là, rien ! On peut dire que l'homme intelligent y est en germe, mais qu'il n'existe pas encore. Cependant, il est nécessaire de constater que déjà, parmi ces races brutales, apparaissent quelques êtres supérieurs, Esprits incarnés, chargés de conduire l'humanité vers son but et de hâter l'avènement de l'ère hébraïque et païenne. Je dois ajouter qu'en dehors de ces Esprits incarnés, le globe terrestre était fréquemment visité par ces ministres de Dieu dont la tradition a consacré la mémoire sous les noms d'anges et d'archanges, et que ceux-ci se mettaient presque journellement en rapport avec les êtres supérieurs, Esprits incarnés, dont je viens de parler. La mission de quelques-uns de ces anges s'est continuée pendant une grande partie de la seconde phase humanitaire. Je dois ajouter que le tableau rapide que je viens de faire des premiers temps de l'humanité vous enseigne, à peu de chose près, à quelles lois rigoureuses sont soumis les Esprits qui s'essayent à la vie dans les planètes de formation récente.

Le langage proprement dit, comme la vie sociale, ne commence à avoir un caractère certain qu'à partir de l'ère hébraïque et païenne, pendant laquelle l'Esprit incarné, toujours asservi à la matière, commence cependant à se révolter et à briser quelques anneaux de sa lourde chaîne. L'âme fermente et s'agite dans sa prison charnelle ; par ses efforts réitérés elle réagit énergiquement contre les parois du cerveau, dont elle sensibilise la matière ; elle améliore et perfectionne par un travail constant le jeu de ses facultés dont, conséquemment, les

organes physiques se développent ; enfin, la pensée se laisse lire dans un regard limpide et clair. Nous sommes déjà loin des fronts aplatis ! C'est que l'âme se sent, elle se reconnaît, elle a la conscience d'elle-même, et elle commence à comprendre qu'elle est indépendante du corps. Aussi, dès ce moment, elle lutte avec ardeur pour se débarrasser des étreintes de sa robuste rivale. L'homme se modifie de plus en plus et l'intelligence se meut plus librement dans un cerveau plus développé. Constatons toutefois que cette époque voit encore l'homme parqué et immatriculé comme le bétail, l'homme esclave de l'homme ; l'esclavage est consacré par le Dieu des Hébreux autant que par les dieux païens, et Jéhovah, tout comme Jupiter Olympien, demande du sang et des victimes vivantes.

Cette deuxième phase offre des aspects curieux au point de vue philosophique ; j'en ai déjà tracé un tableau rapide que mon médium vous communiquera prochainement. Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au sujet de cette étude, tenez pour certain que ce ne fut qu'à l'époque des grandes périodes pastorales et patriarchales que le langage humain prit une allure régulière, et adopta des formes et des sons spéciaux. Lors de cette époque primitive où l'humanité se débarrassa des langes du berceau en même temps que du bégaiement du premier âge, peu de mots suffirent aux hommes pour qui la science n'était pas née, dont les besoins étaient très restreints, et dont les relations sociales s'arrêtaient aux portes de la tente, au seuil de la famille, et plus tard aux confins de la tribu. C'est l'époque où le père, le pasteur, l'ancien, le patriarche, en un mot, dominait en maître absolu avec droit de vie et de mort.

La langue primitive fut uniforme ; mais à mesure que le nombre des pasteurs s'accrut, ceux-ci, quittant à leur tour la tente paternelle, s'en allèrent fonder dans des contrées inhabitées de nouvelles familles, de nouvelles tribus. Alors la langue usitée parmi eux s'éloigna degré par degré, suivant les générations, de la langue en usage sous la tente paternelle qu'ils avaient quittée jadis ; et c'est ainsi que les idiomes divers furent créés. Du reste, quoique mon intention ne soit pas de faire un cours de linguistique, vous n'êtes pas sans avoir remarqué que, dans les langues les plus disparates, vous retrouvez des mots dont le radical a peu varié et dont la signification est presque la même. D'un autre côté, bien que vous ayez aujourd'hui la prétention d'être un vieux monde, la même raison qui fit corrompre la langue primitive règne encore en souveraine dans votre France si orgueilleuse de sa civilisation, où vous voyez les consonances, les termes et la signification varier, je ne dirai pas de province à province, mais de commune à commune. J'en appelle à ceux qui ont voyagé en Bretagne, comme à ceux qui ont parcouru la Provence et le Languedoc. C'est une variété

d'idiomes et de dialectes à effrayer celui qui voudrait les colliger en un seul dictionnaire.

Une fois que les hommes primitifs, aidés en cela par les missionnaires de l'Eternel, eurent affecté à certains sons spéciaux certaines idées spéciales, la langue parlée se trouva créée, et les modifications qu'elle subit plus tard furent toujours en raison des progrès humains ; par conséquent, suivant la richesse d'une langue, on peut facilement établir le degré de civilisation auquel est arrivé le peuple qui la parle. Ce que je peux ajouter, c'est que l'humanité marche à une langue unique, conséquence forcée d'une communauté d'idées en morale, en politique, et surtout en religion. Telle sera l'œuvre de la philosophie nouvelle, le Spiritisme, que nous vous enseignons aujourd'hui.

ERASTE.

RÉPONSES

A M. B. G. à La Calle (Algérie). - Le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums* ne sont pas encore traduits en italien.

A M. Dumas, de Sétif (Algérie). - J'ai reçu l'*Écho de Sétif*, et lu avec attention les deux remarquables et savants articles sur le Spiritisme publiés par ce journal. J'en parlerai en détail dans le prochain numéro. Je suis heureux de voir cet estimable journal prendre en main la cause de la doctrine et la traiter d'une manière sérieuse.

ERRATA.

N° 9, septembre 1862, page 280, *Pérégrinations de l'âme ;* au quatrième vers du deuxième quatrain :

Son être se dégage et se trouve *attiré*,

lisez : *atterré*.

Le quatrain ci-après a été omis après le quatrième :

Au temps voulu par Dieu, quelques âmes d'élite
Viennent par dévouement s'incarner parmi nous ;
Ministres d'un Dieu bon, Esprits pleins de mérite,
Prêcher la loi d'amour pour le bonheur de tous.

Cette omission, faite par erreur à l'imprimerie, ôte le sens de la strophe suivante, commençant par : « *Leur sainte mission,* » etc., et qui devient la sixième.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON et Ce rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

5° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1862.

Etude sur les possédés de Morzine.

Les causes de l'obsession et les moyens de la combattre.

Les observations que nous avons faites sur l'épidémie qui a sévi et sévit encore sur la commune de Morzine, dans la Haute-Savoie, ne nous laissent aucun doute sur sa cause ; mais, pour appuyer notre opinion, il nous faut entrer dans quelques explications préliminaires qui feront mieux ressortir l'analogie de ce mal avec les cas analogues dont l'origine ne saurait être douteuse pour quiconque est familiarisé avec les phénomènes spirites et reconnaît l'action du monde invisible sur l'humanité. Il est nécessaire pour cela de remonter à la source même du phénomène et d'en suivre la gradation depuis les cas les plus simples, et d'expliquer en même temps la manière dont il s'opère ; nous en déduirons beaucoup mieux les moyens de combattre le mal. Quoique nous ayons déjà traité ce sujet dans le *Livre des Médiums*, au chapitre de l'obsession, et dans plusieurs articles de cette *Revue*, nous y ajouterons quelques considérations nouvelles qui rendront la chose plus facile à concevoir.

Le premier point dont il importe de se pénétrer, c'est de la nature des Esprits au point de vue moral. Les Esprits n'étant que les âmes des hommes, et les hommes n'étant pas tous bons, il n'est pas rationnel d'admettre que l'Esprit d'un homme pervers se transforme subitement, autrement il n'y aurait pas besoin de châtiment dans la vie future. L'expérience vient confirmer cette théorie ou, pour mieux dire, cette théorie est le fruit de l'expérience. Les rapports avec le monde invisible nous montrent, en effet, à côté des esprits sublimes de sagesse et de

savoir, d'autres Esprits ignobles ayant encore tous les vices et toutes les passions de l'humanité. L'âme d'un homme de bien sera, après sa mort, un bon Esprit ; de même un bon Esprit en s'incarnant fera un homme de bien ; par la même raison un homme pervers, en mourant, donne au monde invisible un Esprit pervers, et un mauvais Esprit, en s'incarnant, ne peut faire un homme vertueux, et cela tant que l'Esprit ne se sera pas épuré ou n'aura pas éprouvé le désir de s'améliorer ; car, une fois entré dans la voie du progrès, il dépouille peu à peu ses mauvais instincts ; il s'élève graduellement dans la hiérarchie des Esprits, jusqu'à ce qu'il ait atteint la perfection accessible à tous, Dieu ne pouvant avoir créé des êtres voués au mal et au malheur pour l'éternité. Ainsi le monde visible et le monde invisible se déversent incessamment et alternativement l'un dans l'autre, si l'on peut s'exprimer ainsi, et s'alimentent mutuellement, ou, pour mieux dire, ces deux mondes n'en font en réalité qu'un seul, dans deux états différents. Cette considération est très importante pour comprendre la solidarité qui existe entre eux.

La terre étant un monde inférieur, c'est-à-dire peu avancé, il en résulte que l'immense majorité des Esprits qui le peuplent, soit à l'état errant, soit comme incarnés, doit se composer d'Esprits imparfaits qui produisent plus de mal que de bien ; de là la prédominance du mal sur la terre ; or, la Terre étant en même temps un monde d'expiation, c'est le contact du mal qui rend les hommes malheureux ; car si tous les hommes étaient bons, tous seraient heureux. C'est un état où n'est point encore arrivé notre globe, et c'est vers cet état que Dieu veut le conduire. Toutes les tribulations que les hommes de bien éprouvent ici-bas, soit de la part des hommes, soit de celle des Esprits, sont la conséquence de cet état d'infériorité. On pourrait dire que la Terre est le Botany-Bay des mondes : on y rencontre la sauvagerie primitive et la civilisation, la criminalité et l'expiation.

Il faut donc se représenter le monde invisible comme formant une population innombrable, compacte, pour ainsi dire, qui enveloppe la Terre et s'agite dans l'espace. C'est une sorte d'atmosphère morale dont les Esprits incarnés occupent les bas-fonds, et s'y agitent comme dans la vase. Or, de même que l'air des lieux bas est lourd et malsain, cet air moral est aussi malsain, car il est corrompu par les miasmes des Esprits impurs ; il faut pour y résister des tempéraments moraux doués d'une grande vigueur.

Disons, comme parenthèse, que cet état de choses est inhérent aux mondes inférieurs ; mais ces mondes suivent la loi du progrès, et quand ils ont atteint l'âge voulu, Dieu les assainit en en expulsant les Esprits imparfaits, qui ne s'y réincarnent plus et sont remplacés par des Esprits plus avancés, qui font régner entre eux le bonheur, la justice et la paix. C'est une révolution de ce genre qui se prépare en ce moment.

Examinons maintenant le mode réciproque d'action des Esprits incarnés et désincarnés.

Nous savons que les Esprits sont revêtus d'une enveloppe vaporeuse formant pour eux un véritable corps fluidique, auquel nous donnons le nom de *périsprit*, et dont les éléments sont puisés dans le fluide universel ou cosmique, principe de toutes choses. Lorsque l'Esprit s'unit à un corps, il y existe avec son périsprit, qui sert de lien entre l'Esprit proprement dit et la matière corporelle ; c'est l'intermédiaire des sensations perçues par l'Esprit. Mais ce périsprit n'est pas confiné dans le corps comme dans une boîte ; par sa nature fluidique, il rayonne au dehors et forme autour du corps une sorte d'atmosphère, comme la vapeur qui s'en dégage. Mais la vapeur qui se dégage d'un corps malsain est également malsaine, âcre et nauséabonde, ce qui infecte l'air des lieux où sont rassemblées beaucoup de personnes malsaines. De même que cette vapeur est imprégnée des qualités du corps, le périsprit est imprégné des qualités, c'est-à-dire de la pensée de l'Esprit, et fait rayonner ces qualités autour du corps.

Ici une autre parenthèse pour répondre immédiatement à une objection que quelques-uns opposent à la théorie que le Spiritisme donne de l'état de l'âme ; ils l'accusent de matérialiser l'âme, tandis que, selon la religion, l'âme est purement immatérielle. Cette objection, comme la plupart de celles qu'on fait, proviennent d'une étude incomplète et superficielle. Le Spiritisme n'a jamais défini la nature de l'âme, qui échappe à nos investigations ; il ne dit point que le périsprit constitue l'âme : le mot *périsprit* dit positivement le contraire, puisqu'il spécifie une enveloppe autour de l'Esprit. Que dit le *Livre des Esprits* à ce sujet ? « Il y a en l'homme trois choses : l'*âme*, ou Esprit, principe intelligent ; le *corps*, enveloppe matérielle ; le *périsprit*, enveloppe fluidique semi-matérielle, servant de lien entre l'Esprit et le corps. » De ce qu'à la mort du corps l'âme conserve l'enveloppe fluidique, ce n'est pas à dire que cette enveloppe et l'âme soient une seule et même chose, pas plus que le corps ne fait qu'un avec l'habit, pas plus que l'âme ne fait qu'un avec le corps. La doctrine spirite n'ôte donc rien à l'immatérialité de l'âme, seulement elle lui donne deux enveloppes au lieu d'une pendant la vie corporelle, et une après la mort du corps, ce qui est, non une hypothèse, mais un résultat d'observation, et à l'aide de cette enveloppe elle en fait mieux concevoir l'individualité et explique mieux son action sur la matière.

Revenons à notre sujet.

Le périsprit, par sa nature fluidique, est essentiellement mobile, élastique, si l'on peut s'exprimer ainsi ; comme agent direct de l'Esprit, il est mis en action et projette des rayons par la volonté de l'Esprit ; par ces rayons il sert à la transmission de la pensée, parce qu'il est en

quelque sorte animé par la pensée de l'Esprit. Le périsprit étant le lien qui unit l'Esprit au corps, c'est par cet intermédiaire que l'Esprit transmet aux organes, non la vie *végétative*, mais les mouvements qui sont l'expression de sa volonté ; c'est aussi par cet intermédiaire que les sensations du corps sont transmises à l'Esprit. Le corps solide détruit par la mort, l'Esprit n'agit plus et ne perçoit plus que par son corps fluidique, ou périsprit, c'est pourquoi il agit plus facilement et perçoit mieux, le corps étant une entrave. Tout ceci est encore un résultat d'observation.

Supposons maintenant deux personnes près l'une de l'autre, enveloppées chacune de leur atmosphère *périspritale*, - qu'on nous passe encore ce néologisme. - Ces deux fluides vont se mettre en contact, se pénétrer l'un l'autre ; s'ils sont de nature antipathique, ils se repousseront, et les deux individus éprouveront une sorte de malaise à l'approche l'un de l'autre, sans s'en rendre compte ; sont-ils au contraire mus par un sentiment bon et bienveillant, ils porteront avec eux une pensée bienveillante qui attire. Telle est la cause pour laquelle deux personnes se comprennent et se devinent sans se parler. Un certain je ne sais quoi dit souvent que la personne qu'on a devant soi doit être animée de tel ou tel sentiment ; or, ce je ne sais quoi, c'est l'expansion du fluide périsprital de la personne en contact avec le nôtre, sorte de fil électrique, conducteur de la pensée. On comprend dès lors que les Esprits, dont l'enveloppe fluidique est bien plus libre qu'à l'état d'incarnation, n'ont plus besoin de sons articulés pour s'entendre.

Le fluide périsprital de l'incarné est donc mis en action par l'Esprit ; si, par sa volonté, l'Esprit darde pour ainsi dire des rayons sur un autre individu, ces rayons le pénètrent ; de là l'action magnétique plus ou moins puissante selon la volonté, plus ou moins bienfaisante selon que ces rayons sont d'une nature plus ou moins bonne, plus ou moins vivifiante ; car, par leur action, ils peuvent pénétrer les organes, et, dans certains cas, rétablir l'état normal. On sait quelle est l'influence des qualités morales chez le magnétiseur.

Ce que peut faire l'Esprit incarné en dardant son propre fluide sur un individu, un Esprit désincarné peut le faire également, puisqu'il a le même fluide, c'est-à-dire qu'il peut magnétiser, et, selon qu'il est bon ou mauvais, son action sera bienfaisante ou malfaisante.

On se rend compte facilement ainsi de la nature des impressions que l'on reçoit selon les milieux où l'on se trouve. Si une assemblée est composée de personnes animées de mauvais sentiments, elles remplissent l'air ambiant du fluide imprégné de leurs pensées ; de là, pour les âmes bonnes, un malaise moral analogue au malaise physique causé par les exhalaisons méphitiques : *l'âme est asphyxiée*. Les personnes, au contraire, ont-elles des intentions pures, on se trouve dans leur

atmosphère comme dans un air vivifiant et salubre. L'effet sera naturellement le même dans un milieu rempli d'Esprits selon qu'ils sont bons ou mauvais.

Ceci étant bien compris, nous arrivons sans difficulté à l'action matérielle des Esprits errants sur les Esprits incarnés, et de là à l'explication de la médiumnité.

Un Esprit veut-il agir sur un individu, il s'en approche et l'enveloppe pour ainsi dire de son périsprit comme d'un manteau ; les fluides se pénétrant, les deux pensées et les deux volontés se confondent, et l'Esprit peut alors se servir de ce corps comme du sien propre, le faire agir selon sa volonté, parler, écrire, dessiner, etc. ; tels sont les médiums. Si l'Esprit est bon, son action est douce, bienfaisante, il ne fait faire que de bonnes choses ; est-il mauvais, il en fait faire de mauvaises ; est-il pervers et méchant, il l'étreint comme dans un filet, paralyse jusqu'à sa volonté, son jugement même, qu'il étouffe sous son fluide, comme on étouffe le feu sous une couche d'eau ; le fait penser, parler, agir par lui, le pousse malgré lui à des actes extravagants ou ridicules, en un mot il le magnétise, le cataleptise moralement, et l'individu devient un instrument aveugle de ses volontés. Telle est la cause de l'obsession, de la fascination et de la subjugation qui se montrent à des degrés d'intensité très divers. C'est le paroxysme de la subjugation, que l'on appelle vulgairement *possession*. Il est à remarquer que, dans cet état, l'individu a très souvent la conscience que ce qu'il fait est ridicule, mais il est contraint de le faire, comme si un homme plus vigoureux que lui faisait mouvoir contre son gré ses bras, ses jambes et sa langue. En voici un exemple curieux.

Dans une petite réunion de Bordeaux, au milieu d'une évocation, le médium, jeune homme d'un caractère doux et d'une parfaite urbanité, se met tout à coup à frapper sur la table, se lève, les yeux menaçants, montrant les poings aux assistants, leur disant les plus grossières injures, et voulant leur jeter l'encrier à la tête. Cette scène, d'autant plus effrayante qu'on était loin de s'y attendre, dura environ dix minutes, après lesquelles le jeune homme reprit son calme habituel, s'excusant de ce qui venait de se passer, en disant qu'il savait très bien avoir fait et dit des choses inconvenantes, mais qu'il n'avait pu s'en empêcher. Le fait nous ayant été rapporté, nous en demandâmes l'explication dans une séance de la Société de Paris, et il nous fut répondu que l'Esprit qui l'avait provoqué était plutôt farceur que mauvais, et qu'il avait voulu simplement s'amuser de la frayeur des assistants. Ce qui prouve la vérité de cette explication, c'est que le fait ne s'est pas renouvelé, et que le médium n'en continua pas moins à recevoir d'excellentes communications comme par le passé. Il est bon de dire ce qui avait probablement excité la verve de cet Esprit loustic. Un ancien

chef d'orchestre du théâtre de Bordeaux, M. Beck, avait éprouvé, pendant plusieurs années avant sa mort, un singulier phénomène. Chaque soir en sortant du théâtre, il lui semblait qu'un homme lui sautait sur le dos, se mettait à califourchon sur ses épaules, et s'y cramponnait jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la porte de chez lui ; là, le prétendu individu sautait à terre, et M. Beck se trouvait débarrassé. Dans cette réunion, on voulut évoquer M. Beck pour lui demander une explication ; c'est alors que l'Esprit farceur trouva plaisant de se substituer à lui et de faire jouer une scène diabolique au médium, en qui il trouva sans doute les dispositions fluidiques nécessaires pour le seconder.

Ce qui n'a été qu'accidentel dans cette circonstance prend quelquefois un caractère de permanence quand l'Esprit est mauvais, car l'individu devient pour lui une véritable victime à laquelle il peut donner l'apparence d'une véritable folie. Nous disons apparence, car la folie proprement dite résulte toujours d'une altération des organes cérébraux, tandis que, dans ce cas, les organes sont aussi intacts que ceux du jeune homme dont nous venons de parler ; il n'y a donc pas folie réelle, mais folie apparente contre laquelle les remèdes de la thérapeutique sont impuissants, ainsi que le prouve l'expérience ; bien plus, ils peuvent produire ce qui n'existe pas. Les maisons d'aliénés contiennent beaucoup de malades de ce genre auxquels le contact des autres aliénés ne peut être que très préjudiciable, car cet état dénote toujours une certaine faiblesse morale. A côté de toutes les variétés de folies pathologiques, il convient donc d'ajouter la *folie obsessionnelle*, qui requiert des moyens spéciaux ; mais comment un médecin matérialiste pourra-t-il jamais faire cette différence, ou même l'admettre ?

Bravo ! vont s'écrier nos adversaires ; on ne peut pas mieux démontrer les dangers du Spiritisme, et nous avons bien raison de le défendre.

Un instant ; ce que nous avons dit prouve précisément son utilité.

Croyez-vous que les mauvais Esprits, qui pullulent au milieu de l'humanité, ont attendu qu'on les appelât pour exercer leur influence pernicieuse ? Puisque les Esprits ont existé de tout temps, de tout temps aussi ils ont joué le même rôle, parce que ce rôle est dans la nature, et la preuve en est dans le grand nombre de personnes obsédées, ou possédées, si vous le voulez, avant qu'il ne fût question des Esprits, ou qui, de nos jours, n'ont jamais entendu parler de Spiritisme ni de médiums. L'action des Esprits, bons ou mauvais, est donc spontanée ; celle des mauvais produit une foule de perturbations dans l'économie morale et même physique que, par ignorance de la cause véritable, on attribuait à des causes erronées. Les mauvais Esprits sont des ennemis invisibles d'autant plus dangereux qu'on ne soupçonnait pas leur action. Le Spiritisme, en les mettant à découvert, vient révéler une nouvelle cause

à certains maux de l'humanité ; la cause connue, on ne cherchera plus à combattre le mal par des moyens que l'on sait désormais inutiles, on en cherchera de plus efficaces. Or, qui est-ce qui a fait découvrir cette cause ? La médiumnité ; c'est par la médiumnité que ces ennemis occultes ont trahi leur présence ; elle a fait pour eux ce que le microscope a fait pour les infiniment petits : elle a révélé tout un monde. Le Spiritisme n'a point attiré les mauvais Esprits ; il les a dévoilés, et a donné les moyens de paralyser leur action, et par conséquent de les éloigner. Il n'a donc point apporté le mal, puisque le mal existait de tout temps ; il apporte au contraire le remède au mal en en montrant la cause. Une fois l'action du monde invisible reconnue, on aura la clef d'une foule de phénomènes incompris, et la science, enrichie de cette nouvelle loi, verra s'ouvrir devant elle de nouveaux horizons. Quand y arrivera-t-elle ? Quand elle ne professera plus le matérialisme, car le matérialisme l'arrête dans son essor et lui pose une barrière infranchissable.

Avant de parler du remède, expliquons un fait qui embarrasse beaucoup de Spirites, dans les cas d'obsession simple surtout, c'est-à-dire dans ceux, très fréquents, où un médium ne peut se débarrasser d'un mauvais Esprit qui se communique obstinément à lui par l'écriture ou l'audition ; celui, non moins fréquent, où, au milieu d'une bonne communication, un Esprit vient s'immiscer pour dire de mauvaises choses. On se demande alors si les mauvais Esprits sont plus puissants que les bons.

Reportons-nous à ce que nous avons dit en commençant de la manière dont agit l'Esprit, et représentons-nous un médium enveloppé, pénétré par le fluide périsprital d'un mauvais Esprit ; pour que celui d'un bon puisse agir sur le médium, il faut qu'il pénètre cette enveloppe, et l'on sait que la lumière pénètre difficilement un épais brouillard. Selon le degré de l'obsession, ce brouillard sera permanent, tenace ou intermittent, et par conséquent plus ou moins facile à dissiper.

Notre correspondant de Parme, M. Superchi, nous a envoyé deux dessins faits par un médium voyant, qui représentent parfaitement cette situation. Dans l'un on voit la main du médium écrivant environnée d'un nuage obscur, image du fluide périsprital des mauvais Esprits, traversé par un rayon lumineux allant éclairer la main ; c'est le bon fluide qui la dirige et s'oppose à l'action du mauvais. Dans l'autre, la main est dans l'ombre ; la lumière est autour du brouillard, qu'elle ne peut pénétrer. Ce que ce dessin borne à la main doit s'entendre de toute la personne.

Reste toujours la question de savoir si le bon Esprit est moins puissant que le mauvais. Ce n'est pas le bon Esprit qui est plus faible, c'est le médium qui n'est pas assez fort pour secouer le manteau qu'on a jeté sur lui, pour se dégager de l'étreinte des bras qui l'enlacent et

dans lesquels, il faut bien le dire, quelquefois il se complaît. Dans ce cas, on comprend que le bon Esprit ne puisse avoir le dessus, puisqu'on lui en préfère un autre. Admettons maintenant le désir de se débarrasser de cette enveloppe fluidique dont la sienne est pénétrée, comme un vêtement est pénétré par l'humidité, le désir ne suffira pas, la volonté même ne suffit pas toujours.

Il s'agit de lutter contre un adversaire ; or, quand deux hommes luttent corps à corps, c'est celui qui a les muscles les plus forts qui terrasse l'autre. Avec un Esprit il faut lutter, non corps à corps, mais d'Esprit à Esprit, et c'est encore le plus fort qui l'emporte ; ici, la force est dans l'*autorité* que l'on peut prendre sur l'Esprit, et cette autorité est subordonnée à la supériorité morale. La supériorité morale est comme le soleil, qui dissipe le brouillard par la puissance de ses rayons. S'efforcer d'être bon, de devenir meilleur si l'on est déjà bon, se purifier de ses imperfections, en un mot, s'élever moralement le plus possible, tel est le moyen d'acquérir le pouvoir de commander aux Esprits inférieurs pour les écarter, autrement ils se moquent de vos injonctions. (*Livre des Médiums*, nos 252 et 279.)

Cependant, dira-t-on, pourquoi les Esprits protecteurs ne leur enjoignent-ils pas de se retirer ? Sans doute ils le peuvent et le font quelquefois ; mais, en permettant la lutte, ils laissent aussi le mérite de la victoire ; s'ils laissent se débattre des personnes méritantes à certains égards, c'est pour éprouver leur persévérance et leur faire acquérir *plus de force* dans le bien ; c'est pour elles une sorte de *gymnastique morale*.

Voici la réponse que nous avons faite à un colonel d'état-major autrichien, en Hongrie, M. P…, qui nous consultait sur une affection qu'il attribuait aux mauvais Esprits, s'excusant de nous donner le titre d'ami, quoiqu'il ne nous connût que de nom :

« Le Spiritisme est le lien fraternel par excellence, et vous avez raison de penser que ceux qui partagent cette croyance peuvent, sans se connaître, se traiter d'amis ; je vous remercie d'avoir eu de moi une assez bonne opinion pour me donner ce titre.

« Je suis heureux de trouver en vous un adepte sincère et dévoué de cette consolante doctrine ; mais par cela même qu'elle est consolante, elle doit donner la force morale et la résignation pour supporter les épreuves de la vie, qui, le plus souvent, sont des expiations ; la *Revue spirite* vous en fournit de nombreux exemples.

« En ce qui concerne la maladie dont vous êtes atteint, je n'y vois pas de preuve évidente de l'influence de mauvais Esprits qui vous obséderaient. Admettons-le pourtant, par hypothèse ; il n'y aurait qu'une force morale à opposer à une force morale, et elle ne peut venir que de vous. Contre un Esprit il faut lutter d'Esprit à Esprit, et c'est l'Esprit

le plus fort qui l'emporte. En pareil cas, il faut donc s'efforcer d'acquérir la plus grande somme possible de supériorité par la volonté, l'énergie et les qualités morales pour avoir le droit de lui dire : *Vade retrò*. Si donc vous avez affaire à l'un d'eux, ce n'est pas avec votre sabre de colonel que vous le vaincrez, mais avec l'épée de l'ange, c'est-à-dire la vertu et la prière. L'espèce de frayeur et d'angoisse que vous éprouvez dans ces moments-là est un signe de faiblesse dont l'Esprit profite. Surmontez cette crainte, et avec la volonté vous y parviendrez. Prenez donc le dessus résolument, comme vous le faites devant l'ennemi, et croyez-moi votre tout dévoué et affectionné,

« A. K. »

Certaines personnes préféreraient sans doute une autre recette plus facile pour chasser les mauvais Esprits : quelques mots à dire ou quelques signes à faire, par exemple, ce qui serait plus commode que de se corriger de ses défauts. Nous en sommes fâché, mais nous ne connaissons aucun procédé plus efficace pour *vaincre un ennemi que d'être plus fort que lui*. Quand on est malade, il faut se résigner à prendre une médecine, quelque amère qu'elle soit ; mais aussi, quand on a eu le courage de boire, comme on se porte bien, et combien l'on est fort ! Il faut donc bien se persuader qu'il n'y a, pour atteindre ce but, ni paroles sacramentelles, ni formules, ni talismans, ni signes matériels quelconques. Les mauvais Esprits s'en rient et se plaisent souvent à en indiquer qu'ils ont toujours soin de dire infaillibles, pour mieux capter la confiance de ceux qu'ils veulent abuser, parce qu'alors ceux-ci, confiants dans la vertu du procédé, se livrent sans crainte.

Avant d'espérer dompter le mauvais Esprit, il faut se dompter soi-même. De tous les moyens d'acquérir la force pour y parvenir, le plus efficace est la volonté secondée par la prière, la prière de cœur s'entend, et non des paroles auxquelles la bouche a plus de part que la pensée. Il faut prier son ange gardien et les bons Esprits de nous assister dans la lutte ; mais il ne suffit pas de leur demander de chasser le mauvais Esprit, il faut se souvenir de cette maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et leur demander surtout la force qui nous manque pour vaincre nos mauvais penchants qui sont pour nous pire que les mauvais Esprits, car ce sont ces penchants qui les attirent, comme la corruption attire les oiseaux de proie. En priant aussi pour l'Esprit obsesseur, c'est lui rendre le bien pour le mal, et se montrer meilleur que lui, et c'est déjà une supériorité. Avec de la persévérance, on finit le plus souvent par le ramener à de meilleurs sentiments, et de persécuteur en faire un obligé.

En résumé, la prière fervente, et les efforts sérieux pour s'améliorer, sont les seuls moyens d'éloigner les mauvais Esprits qui reconnaissent

leurs maîtres dans ceux qui pratiquent le bien, tandis que les formules les font rire ; la colère et l'impatience les excitent. Il faut les lasser en se montrant plus patient qu'eux.

Mais il arrive quelquefois que la subjugation arrive au point de paralyser la volonté de l'obsédé, et qu'on ne peut attendre de lui aucun concours sérieux. C'est alors surtout que l'intervention de tiers devient nécessaire, soit par la prière, soit par l'action magnétique ; mais la puissance de cette intervention dépend aussi de l'ascendant moral que les intervenants peuvent prendre sur les Esprits ; car s'ils ne valent pas mieux, leur action est stérile. L'action magnétique, dans ce cas, a pour effet de pénétrer le fluide de l'obsédé d'un fluide meilleur, et de dégager celui de l'Esprit mauvais ; en opérant, le magnétiseur doit avoir le double but d'opposer une force morale à une force morale, et de produire sur le sujet une sorte de réaction chimique, pour nous servir d'une comparaison matérielle, chassant un fluide par un autre fluide. Par là, non-seulement il opère un dégagement salutaire, mais il donne de la force aux organes affaiblis par une longue et souvent vigoureuse étreinte. On comprend, du reste, que la puissance de l'action fluidique est en raison, non-seulement de l'énergie de la volonté, mais surtout de la qualité du fluide introduit, et, d'après ce que nous avons dit, que cette qualité dépend de l'instruction et des qualités morales du magnétiseur ; d'où il suit qu'un magnétiseur ordinaire qui agirait machinalement pour magnétiser purement et simplement, produirait peu ou point d'effet ; il faut de toute nécessité un magnétiseur *Spirite* agissant en connaissance de cause, avec l'intention de produire, non le somnambulisme ou une guérison organique, mais les effets que nous venons de décrire. Il est en outre évident qu'une action magnétique dirigée dans ce sens ne peut être que très utile dans les cas d'obsession ordinaire, parce qu'alors, si le magnétiseur est secondé par la volonté de l'obsédé, l'Esprit est combattu par deux adversaires au lieu d'un.

Il faut dire aussi qu'on charge souvent les Esprits étrangers de méfaits dont ils sont très innocents ; certains états maladifs et certaines aberrations que l'on attribue à une cause occulte, tiennent simplement parfois à l'Esprit de l'individu lui-même. Les contrariétés, que le plus ordinairement on concentre en soi-même, les chagrins amoureux surtout, ont fait commettre bien des actes excentriques qu'on aurait tort de mettre sur le compte de l'obsession. On est souvent son propre obsesseur.

Ajoutons enfin que certaines obsessions tenaces, surtout chez les personnes méritantes, font quelquefois partie des épreuves auxquelles elles sont soumises. « Il arrive même parfois que l'obsession, quand elle est simple, est une tâche imposée à l'obsédé qui doit travailler à l'amélioration de l'obsesseur, comme un père à celle d'un enfant vicieux. »

Nous renvoyons pour plus de détails au *Livre des Médiums*.

Il nous reste à parler de l'obsession collective ou épidémique, et en particulier de celle de Morzine ; mais cela exige des considérations d'une certaine étendue pour montrer, par les faits, leur similitude avec les obsessions individuelles, et nous en trouverons la preuve soit dans nos propres observations, soit dans celles qui sont consignées dans les rapports des médecins. Il nous restera en outre à examiner l'effet des moyens employés, puis l'action de l'exorcisme et les conditions dans lesquelles il peut être efficace ou nul. L'étendue de cette seconde partie nous oblige à en faire l'objet d'un article spécial qui se trouvera dans le prochain numéro.

Le Spiritisme à Rochefort.

Épisode du voyage de M. Allan Kardec.

Rochefort n'est point encore un foyer de Spiritisme, quoiqu'il y ait quelques adeptes fervents et d'assez nombreuses sympathies pour les nouvelles idées ; mais là, moins qu'ailleurs, il y a le courage de l'opinion, et beaucoup de croyants se tiennent à l'écart. Le jour où ils oseront se montrer, on sera tout surpris de les voir si nombreux. Comme nous n'avions à voir que quelques personnes isolées, nous comptions ne nous y arrêter que peu d'heures ; mais un voyageur qui se trouvait dans la même voiture que nous, nous ayant reconnu à notre portrait qu'il avait vu à Marennes, prévint ses amis de notre arrivée ; nous reçûmes alors une invitation pressante et des plus gracieuses de la part de plusieurs Spirites qui désiraient nous connaître et recevoir des instructions. Notre départ fut donc remis au lendemain, et nous eûmes le bonheur de passer la soirée dans une réunion de Spirites sincères et dévoués.

Pendant la soirée nous reçûmes une autre invitation, en termes non moins obligeants, de la part d'un haut fonctionnaire et de plusieurs notabilités de la ville, qui nous firent exprimer le désir d'avoir une réunion le lendemain soir, ce qui fut cause d'un nouveau sursis à notre départ. Nous n'aurions point mentionné ces détails, s'ils n'étaient nécessaires aux explications que nous croyons devoir donner ci-après, à propos d'un journal de la localité.

Dans cette dernière réunion, nous fîmes, au début de la séance, l'allocution suivante :

« Messieurs,

« Quoique je n'eusse l'intention de passer que quelques heures à

Rochefort, le désir que vous m'avez manifesté de cette réunion était trop flatteur, surtout par la manière dont l'invitation a été faite, pour que je ne me sois pas empressé d'y accéder. J'ignore si toutes les personnes qui me font l'honneur d'assister à cette réunion sont initiées à la science spirite ; je suppose que plusieurs sont encore novices en cette matière ; il pourrait même s'en trouver qui y fussent hostiles ; or, par suite de l'idée fausse que se font du Spiritisme ceux qui ne le connaissent pas, ou ne le connaissent qu'imparfaitement, le résultat de cette séance pourrait causer quelques déceptions à ceux qui n'y trouveraient pas ce qu'ils s'attendaient à y trouver ; je dois donc en expliquer clairement l'objet pour qu'il n'y ait pas de méprise.

« Je dois avant tout vous édifier sur le but que je me propose dans mes tournées. Je vais uniquement visiter les centres spirites, et leur donner les instructions dont ils peuvent avoir besoin ; mais on aurait tort de croire que je vais prêcher la doctrine aux incrédules. Le Spiritisme est toute une science qui requiert des études sérieuses, comme toutes les sciences, et de nombreuses observations ; pour la développer, il faudrait faire un cours en règle, et un cours de Spiritisme ne pourrait pas plus se faire en une ou deux séances qu'un cours de physique ou d'astronomie. Pour ceux qui n'en savent pas le premier mot, je suis obligé de les renvoyer à la source, c'est-à-dire à l'étude des ouvrages où ils trouveront tous les renseignements nécessaires et la réponse à la plupart des questions qu'ils pourraient adresser, questions qui, le plus souvent, portent sur les principes les plus élémentaires. Voilà pourquoi, dans mes visites, je ne m'adresse qu'à ceux qui, sachant déjà, n'ont pas besoin de l'*A B C*, mais bien d'un enseignement complémentaire. Je ne vais donc *jamais* donner ce qu'on appelle des *séances*, ni convoquer le public pour assister à des expériences ou à des démonstrations, et encore moins faire des exhibitions d'Esprits ; ceux qui s'attendraient à voir ici pareille chose seraient dans une erreur complète et je dois m'empresser de les désabuser.

« La réunion de ce soir est donc en quelque sorte exceptionnelle et en dehors de mes habitudes. Par les motifs que je viens d'exposer, je ne puis avoir la prétention de convaincre ceux qui repousseraient les bases mêmes de mes principes ; je ne désire qu'une chose, c'est qu'à défaut de conviction, ils emportent l'idée que le Spiritisme est une chose sérieuse et digne d'attention, puisqu'elle fixe l'attention des hommes les plus éclairés dans tous les pays. Qu'on ne l'accepte pas aveuglément et sans examen, cela se conçoit ; mais il y aurait de la présomption à s'inscrire en faux contre une opinion qui compte ses plus nombreux

partisans dans l'élite de la société. Les gens sensés disent : Il y a tant de choses nouvelles qui viennent nous surprendre et qui eussent paru absurdes il y a un siècle ; nous voyons chaque jour découvrir des lois nouvelles, se révéler de nouvelles forces de la nature, qu'il serait illogique d'admettre que la nature ait dit son dernier mot ; avant de nier il est donc prudent d'étudier et d'observer. Pour juger une chose, il faut la connaître ; la critique n'est permise qu'à celui qui parle de ce qu'il sait. Que dirait-on d'un homme qui, ne sachant pas la musique, critiquerait un opéra ? de celui qui, n'ayant pas les premières notions de littérature, critiquerait une œuvre littéraire ? Eh bien ! il en est ainsi de la plupart des détracteurs du Spiritisme : ils jugent sur des données incomplètes, souvent même sur des ouï-dire ; aussi toutes leurs objections dénotent l'ignorance la plus absolue de la chose. On ne peut que leur répondre : Étudiez avant de juger.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, messieurs, il me serait matériellement impossible de vous développer tous les principes de la science ; quant à satisfaire la curiosité de qui que ce soit, il y en a parmi vous qui me connaissent assez pour savoir que c'est un rôle que je n'ai jamais joué. Mais à défaut de pouvoir vous exposer la chose dans ses détails, il peut être utile de vous en faire connaître le but et les tendances ; c'est ce que je me propose de faire ; vous jugerez ensuite si ce but est sérieux et s'il est permis de s'en railler. Je vous demanderai donc la permission de vous lire quelques passages du discours que j'ai prononcé dans les grandes réunions de Lyon et de Bordeaux. Pour ceux qui n'ont du Spiritisme qu'une idée incomplète, il laisse sans doute la question principale à l'état d'hypothèse, attendu que je m'adresse à des adeptes déjà instruits ; mais, en attendant que les circonstances en aient fait pour vous une vérité, vous pourrez en voir les conséquences, ainsi que la nature des instructions que je donne, et juger par là du caractère des réunions auxquelles je vais assister.

« Je puis dire toutefois que, dans le Spiritisme, rien n'est hypothétique : de tous les principes formulés dans le *Livre des Esprits* et dans le *Livre des Médiums*, il n'en est pas un seul qui soit le produit d'un système ou d'une opinion personnelle ; tous, sans exception, sont le fruit de l'expérience et de l'observation ; je ne saurais en revendiquer aucun comme étant le produit de mon initiative ; ces ouvrages contiennent ce que j'ai appris, et non ce que j'ai créé ; or, ce que j'ai appris, d'autres peuvent l'apprendre comme moi ; mais, comme moi, il leur faut travailler ; seulement, je leur ai épargné la peine des premiers travaux et des premières recherches. »

A la suite de ce préambule, nous lûmes quelques fragments du discours prononcé à Lyon et à Bordeaux, puis nous donnâmes quelques explications, nécessairement très sommaires, sur les principes fondamentaux du Spiritisme, entre autres sur la nature des Esprits et les moyens par lesquels ils se communiquent, nous attachant surtout à faire ressortir l'influence morale qui résulte des manifestations par la certitude de la vie future, et les effets de cette certitude sur la conduite pendant la vie présente.

Par le préambule, il était impossible d'établir la situation d'une manière plus nette, et de mieux préciser le but que nous nous proposions, afin de prévenir toute méprise. Nous dûmes prendre cette précaution, sachant que l'assemblée était loin d'être homogène et toute sympathique. Cela ne satisfit naturellement pas ceux qui espéraient voir une séance dans le genre de celles de M. Home. Un des assistants déclara même poliment que ce n'était pas ce à quoi il s'attendait ; nous le croyons sans peine, puisque, au lieu d'exhiber des choses curieuses, nous venions parler morale ; il demanda même avec tant d'insistance que nous donnassions des preuves de l'existence des Esprits, que force fut de lui dire que nous n'en avions pas dans notre poche pour les lui montrer ; un peu plus, je crois, il aurait dit : « Cherchez bien. »

Un journaliste, du pseudonyme de *Tony*, qui assistait à la réunion, crut devoir en rendre compte dans le *Spectateur*, journal hebdomadaire de théâtres, numéro du 12 octobre. Il commence ainsi :

Alléché par l'annonce d'une soirée spirite, je me suis empressé d'aller entendre un des hiérophantes les plus accrédités de cette *science*… les adeptes qualifient ainsi le Spiritisme. L'auditoire nombreux attendait avec une certaine anxiété le développement des bases de cette *science*… puisque *science* il y a. M. Allan Kardec, auteur des livres des *Esprits* et des *Médiums*, allait nous initier à de redoutables secrets ! Mû par un sentiment de curiosité très compréhensible et qui n'avait rien d'hostile, nous espérions sortir de cette séance avec une demi-conviction, si le professeur, homme d'une habileté non contestée, se donnait la peine d'exposer sa doctrine. M. Allan en a pensé autrement, et c'est regrettable. On ne lui demandait pas d'évoquer des Esprits, mais tout au moins de fournir des explications claires ou même élémentaires pour *faciliter l'expérimentation des profanes*.

Ce début caractérise clairement la pensée de quelques-uns des auditeurs qui croyaient être *spectateurs* ; le mot *alléché* en dit plus que tout le reste. Ce qu'ils voulaient, c'était des *explications claires pour faciliter l'expérimentation des profanes* ; autrement dit, une recette pour que chacun, en rentrant chez soi, pût s'amuser à évoquer les Esprits.

Suit une tirade sur la base de la doctrine : la charité, et autres

maximes qui, dit-il, viennent tout droit du christianisme et n'apprennent rien de nouveau. Si un jour ce monsieur se donne la peine de lire, il saura que le Spiritisme n'a jamais eu la prétention d'apporter aux hommes une autre morale que celle du Christ, et qu'il ne s'adresse pas à ceux qui la PRATIQUENT dans sa pureté ; mais comme il y en a beaucoup qui ne croient ni à Dieu, ni à leur âme, ni aux enseignements du Christ, ou qui sont tout au moins dans le doute, et dont toute la morale se résume en ces mots : *Chacun pour soi*, il vient, en prouvant l'âme et la vie future, donner une sanction pratique, une nécessité à cette morale. Nous voulons bien croire que M. Tony n'en a pas besoin, qu'il a une foi vive, une religion sincère, puisqu'il prend la défense du christianisme contre le Spiritisme, quoique quelques mauvaises langues l'accusent d'être un peu matérialiste ; nous voulons bien croire, disons-nous, qu'il pratique la charité en vrai chrétien ; qu'à l'exemple du Christ, il est doux et humble ; qu'il n'a ni orgueil, ni vanité, ni ambitition ; qu'il est bon et indulgent pour tout le monde, même pour ses ennemis ; qu'en un mot il a toutes les vertus du divin modèle ; mais au moins qu'il n'en dégoûte pas les autres. Il poursuit :

Le Spiritisme a la prétention d'évoquer les Esprits. Les Esprits, il est vrai, ne se soumettent pas aux caprices et aux exigences. Ils peuvent, au besoin, revêtir un corps reconnaissable, des vêtements même, et ils n'entrent en relation avec les médiums qu'à la condition d'être enveloppés d'une couche fluidique de même nature… pourquoi pas de nature contraire, comme en électricité ? La *science* du Spiritisme ne s'explique pas.

Lisez et vous le verrez.

Je ne sais si les adeptes se sont retirés satisfaits ; mais, à coup sûr, les ignorants sincèrement désireux de s'instruire n'ont rient emporté de cette séance, si ce n'est que le Spiritisme ne se démontre pas. Est-ce la faute du professeur, ou le Spiritisme ne dévoile-t-il ses arcanes qu'aux fidèles ? Nous ne vous le dirons pas… et pour cause.

TONY.

CONCLUSION. - *Le Spiritisme ne se démontre pas*. M. Tony aurait dû expliquer clairement, puisqu'il aime tant les explications claires, pourquoi il est démontré pour des millions d'hommes qui ne sont ni sots ni ignorants. Qu'il se donne la peine d'étudier et il le saura, si, comme il le dit, il est si désireux de s'instruire ; mais puisqu'il a cru devoir rendre compte publiquement d'une réunion qui n'avait rien de public, comme s'il se fût agi du compte rendu d'un spectacle où l'on va, *alléché* par l'attrait de l'affiche, il aurait dû, pour être impartial, rapporter les paroles que nous avons dites en commençant.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons qu'à nous louer de l'urbanité qui a présidé à la réunion, et nous saisissons cette circonstance pour adresser au fonctionnaire éminent, maître La Maison, nos remerciements pour son accueil plein de bienveillance et de cordialité, et l'initiative qu'il a prise de mettre son salon à notre disposition. Il nous a paru utile de lui prouver, ainsi qu'à la société d'élite réunie chez lui, les tendances morales du Spiritisme, et la nature de l'enseignement que nous donnons dans les centres que nous allons visiter.

M. Tony ignore si les adeptes ont été satisfaits ; à son point de vue la séance a évidemment été sans résultat ; quant à nous, nous préférons avoir laissé chez quelques auditeurs l'impression d'un moraliste ennuyeux que l'idée d'un donneur de représentations. Un fait certain, c'est que tout le monde n'a pas partagé son avis ; sans parler des adeptes qui s'y trouvaient, et dont nous avons reçu de chaleureux témoignages de sympathie, nous citerons deux messieurs qui, à la fin de la séance, nous ont demandé si les instructions que nous avions lues seraient publiées, ajoutant qu'ils s'étaient fait du Spiritisme une idée tout à fait fausse, mais qu'ils le voyaient maintenait sous un tout autre jour, en comprenaient le côté sérieux et utile, et se proposaient d'en faire une étude approfondie. N'eussions-nous obtenu que ce résultat que nous serions satisfait. C'est l'être à bon marché, dira M. Tony ; soit, mais il ignore que deux graines qui fructifient se multiplient ; et d'ailleurs nous avons la certitude que toutes celles que nous avons semées en cette circonstance ne seront pas perdues, et que le vent même soulevé par M. Tony en aura porté quelques-unes sur une terre fertile.

M. Florentin Blanchard, libraire de Marennes, crut devoir répondre à l'article de M. Tony par une lettre qui fut insérée dans les *Tablettes des deux Charentes* du 25 octobre.

Réplique de M. Tony où l'on trouve cette conclusion :

« Le Spiritisme surexcite fâcheusement l'esprit des crédules, aggrave l'état des femmes douées d'une grande irritabilité nerveuse, les rend folles ou les *tue*, si elles persistent dans leurs aberrations.

« Le Spiritisme est une maladie ; à ce titre, il doit être combattu. Il entre en outre dans le cadre des choses… malsaines qu'étudie l'hygiène publique et morale. »

Ici nous prenons M.Tony en flagrant délit de contradiction. Dans le premier article rapporté ci-dessus, il dit qu'en venant à la séance il était « mû par un sentiment de curiosité très compréhensible *et qui n'avait rien d'hostile*. » Comment comprendre qu'il ne fût pas hostile à une chose qu'il dit être *une maladie, une chose malsaine*, etc. ?

Plus loin il dit qu'il *espérait des explications claires ou même élémentaires pour faciliter l'expérimentation des profanes.* Comment pouvait-il désirer être initié, lui et les profanes, à l'expérimentation d'une chose qu'il dit pouvoir rendre fou et TUER ? Pourquoi est-il venu ? Pourquoi n'a-t-il pas détourné ses amis de venir assister à l'enseignement d'une chose si dangereuse ? Pourquoi regrette-t-il que cet enseignement n'ait pas répondu à son attente, n'ayant pas été aussi complet qu'il l'aurait désiré ? Puisque, à son avis, cette chose est si pernicieuse, au lieu de nous faire un reproche d'avoir été si peu explicite, il aurait dû nous en féliciter.

Autre contradiction. Puisqu'il est venu à la réunion pour savoir ce qu'est, ce que veut et ce que peut le Spiritisme ; qu'il nous reproche de ne pas le lui avoir appris, c'est donc qu'il ne le savait pas ; or, puisqu'il ne l'a pas étudié, comment sait-il qu'il est si dangereux ? Donc il le juge sans le connaître. Ainsi, de son autorité privée, il décide que c'est une chose mauvaise, malsaine et qui peut TUER, alors qu'il vient de déclarer qu'il ne sait pas ce que c'est. Est-ce là le langage d'un homme sérieux ? Il est des critiques qui se réfutent tellement par elles-mêmes qu'il suffit de les signaler, et qu'il serait superflu d'y attacher de l'importance. En d'autres circonstances une allégation comme celle de *tuer* eût pu être poursuivie en calomnie, car c'est porter une accusation de la dernière gravité contre nous et contre une classe immensément nombreuse aujourd'hui d'hommes les plus honorables.

Ce n'est pas tout. Ce second article fut suivi de plusieurs autres dans lesquels il développe sa thèse.

Or, voici ce qu'on lit dans le *Spectateur* du 26 octobre à l'occasion de la première lettre de M. Blanchard :

> La rédaction du *Spectateur* recevait de Marennes, sous la signature Florentin Blanchard, une lettre en réponse à notre premier article du 12, quand cet article était déjà composé. La rédaction regrette que l'exiguïté de son format ne lui permette pas d'ouvrir ses colonnes à une controverse sur le Spiritisme. Les *Tablettes*, sur la demande expresse du *Spectateur*, ont donné cette lettre *in extenso*.
>
> Nous nous réservons d'y répondre en son temps et nous tâcherons de ne pas céder, comme son auteur, aux inspirations d'un *Esprit inconvenant*.
>
> TONY.

Puis, à la suite d'une seconde lettre de M. Blanchard, insérée cette fois dans le *Spectateur*, on lit :

> Nous vous accordons l'hospitalité avec plaisir, M. Florentin Blanchard, mais il ne faudrait pas en abuser. Votre lettre de ce jour m'accuse de n'avoir pas étudié le Spiritisme. Comment l'entendez-vous ? Vous ne voulez sans doute

discuter qu'avec des illuminés, et à ce titre je ne fais pas votre affaire ; d'accord !…

Que ne répondez-vous, monsieur, aux quelques propositions qui terminent ma dernière lettre… au lieu de m'accuser vaguement ? Cette correspondance prolongée est sans intérêt, permettez-moi de ne pas la continuer.

Je reprendrai prochainement la suite de mes articles sur le Spiritisme, mais de temps en temps seulement, car le peu d'étendue du *Spectateur* ne lui permet pas des études longues sur ce drolatique sujet.

Puis vous aurez beau faire, monsieur, nous ne prendrons pas les Spirites au sérieux et nous ne saurions considérer le Spiritisme comme une *science*.

TONY.

Ainsi, voilà qui est clair : M. Tony veut bien attaquer le Spiritisme, le traîner dans la boue, le qualifier de chose malsaine, dire qu'il *tue*, sans dire toutefois combien il a tué de gens, mais il ne veut pas de controverse ; son journal est assez grand pour *ses* attaques, mais il est trop petit pour la réplique. Parler tout seul est plus commode. Il a oublié qu'en raison de la nature et de la personnalité de ses attaques, la loi pourrait l'obliger à l'insertion d'une réponse double d'étendue, malgré l'exiguïté de son journal.

En rapportant les particularités de notre séjour, nous avons voulu montrer que nous n'avons ni recherché, ni sollicité cette réunion, et par conséquent que nous n'avons *alléché* personne pour venir nous entendre ; aussi avons-nous eu soin de dire carrément au début quelle était notre intention ; ceux que cela désappointait étaient libres de se retirer. A présent nous nous félicitons de la circonstance fortuite, ou mieux providentielle, qui nous a fait rester, puisqu'elle a provoqué une polémique qui ne peut que servir la cause du Spiritisme en le faisant connaître pour ce qu'il est : une chose morale, et non pour ce qu'il ne veut pas être : un spectacle pour la satisfaction des curieux ; et en donnant une fois de plus à la critique l'occasion de montrer la logique de ses arguments.

Maintenant, monsieur Tony, encore deux mots, je vous prie. Pour avancer publiquement des choses comme celles que vous avez écrites, il faut être bien sûr de son fait, et vous devez avoir à cœur de les prouver. C'est trop commode de discuter tout seul, et pourtant je n'entends établir avec vous aucune polémique ; je n'en ai pas le temps, et d'ailleurs votre feuille est trop petite pour admettre la critique et la réfutation ; puis, soit dit sans vous offenser, son influence ne s'étend pas très loin. Je vous offre mieux que cela, c'est de venir à Paris devant la Société que je préside, c'est-à-dire devant cent cinquante personnes, soutenir et prouver ce que vous avancez ; si vous êtes certain d'être dans le vrai, vous ne devez rien redouter, et je vous promets sur l'hon-

neur que, par le moyen de la *Revue spirite*, vos arguments et l'effet que vous aurez produit iront de la Chine à Mexico, en passant par toutes les capitales de l'Europe.

Remarquez, monsieur, que je vous fais la partie belle, car ce n'est pas dans l'espoir de vous convertir, ce à quoi je ne tiens pas du tout, que je vous fais cette proposition ; vous resterez donc parfaitement libre de garder vos convictions ; c'est pour offrir à vos idées contre le Spiritisme l'occasion d'un grand retentissement. Pour que vous sachiez à qui vous aurez à faire, je vous dirai de quoi se compose la Société : avocats, négociants, artistes, hommes de lettres, savants, médecins, rentiers, bons bourgeois, officiers, artisans, princes, etc. ; le tout entremêlé d'un certain nombre de dames, ce qui vous garantit une tenue irréprochable sous le rapport de l'urbanité ; mais tous atteints jusqu'à la moelle des os, comme les cinq ou six millions d'adeptes, de *cette chose malsaine qu'étudient l'hygiène publique et la morale*, et que vous devez ardemment désirer guérir.

Le Spiritisme est-il possible ?

(Extrait de l'*Écho de Sétif* du 18 septembre 1862.)

Tel est le titre d'un très savant et très profond article, signé *Jalabert*, publié avec cette épigraphe : *Mens agitat molem*, par l'*Echo de Sétif*, un des journaux les plus accrédités de l'Algérie. Nous regrettons que son étendue ne nous permette pas de le rapporter en entier, car il ne peut que perdre à l'interruption de l'enchaînement des arguments par lesquels son auteur arrive, par un immense sorite, de la création du corps et de l'Esprit par Dieu, à l'action de l'Esprit sur la matière, puis à la possibilité des communications entre l'Esprit libre et l'Esprit incarné. Ses déductions sont si logiques, qu'à moins de nier Dieu et l'âme, on ne peut s'empêcher de dire : Cela ne peut pas être autrement. Nous n'en citerons que quelques fragments et surtout la conclusion.

Quand Fulton exposa à Napoléon Ier son système d'application de la vapeur à la navigation, il affirma et offrit de prouver que, si son système était vrai en théorie, il n'était pas moins vrai en pratique.

Que lui répondit Napoléon ? - Qu'en théorie, son idée n'était pas réalisable, et, sur cette fin de non-recevoir *à priori*, sans tenir aucun compte ni des expérimentations déjà faites par l'immortel mécanicien, ni de celles qu'il demandait à faire et qu'il fit, le grand Empereur ne pensa plus ni à Fulton, ni à son système, jusqu'au jour où le premier bateau à vapeur lui apparut à l'horizon de Sainte-Hélène.

Chose singulière surtout dans un siècle d'observations physiques, de

sciences matérielles et de *positivisme* ! Plus d'une fois, le *fait*, par cela seul qu'il est extraordinaire, inouï, nouveau, le *fait*, s'il est permis de le dire, est *écarté* par une simple exception de *droit*.

C'est ainsi que, pour ne parler que de ces manifestations d'Esprits, que rappelle l'expression de *Spiritisme*, nous avons entendu des hommes, d'ailleurs graves et instruits, s'écrier en ricanant, après un récit consciencieux de certaines de ces manifestations vues ou attestées par des hommes intelligents, convaincus et de bonne foi : Laissez donc là votre Spiritisme et vos manifestations, et vos *médiums* ! Ce que vous racontez n'est pas possible !

- Pas possible ! Eh bien, soit ! Mais, de grâce, ô transcendants génies ! daignez vous souvenir du mot célèbre d'un Ancien, et, avant de nous frapper de vos superbes dédains, consentez, je vous prie, à nous entendre.

Veuillez lire ces lignes en entier, - sérieusement, attentivement, - et puis, la main sur votre conscience, et la sincérité sur vos lèvres, osez, osez nier la possibilité, la *rationalité* du Spiritisme !

. . . .

Vous dites : Je ne comprends pas ce mystère ! - Mais pour nous comme pour vous, le mouvement matériel produit par un mouvement spirituel, la matière agitée par la pensée, le corps mû par l'Esprit, c'est l'incompréhensible ! Mais l'incompréhensible n'est pas l'impossible. Niez cette action, niez cette influence, niez cette communication ! Plus de création, plus d'incarnation, plus de Rédemption, plus de distinction entre l'âme et le corps, plus de variété dans l'unité, - plus de Dieu, - plus de corps, - plus d'Esprit, - plus de religion, - plus de raison. - Le chaos, le chaos encore et toujours le chaos, ou, qui pis est, le panthéisme ou le nihilisme.

Résumons-nous. Philosophiquement, physiologiquement, religieusement, le Spiritisme n'est ni irrationnel, ni absurde.

Donc, il est *possible*.

L'homme *agit* - sur lui-même par son verbe intérieur ou sa volonté et par ses sens, - sur ses semblables, par son verbe extérieur ou sa parole, et par ses sens encore. Pourquoi donc, par son seul verbe intérieur, ne communiquerait-il pas avec Dieu, avec l'ange et avec les Esprits, en un mot, avec tout autre être *incorporel* par nature, ou accidentellement *incorporifié*, dégagé des sens ?

L'Esprit est une force, une force *agissant* sur la matière, c'est-à-dire sur un être n'ayant rien de commun avec lui, inerte, inintelligent. Et cependant des rapports existent du créateur à la création, de l'ange à l'homme, comme de l'âme de l'homme au corps de l'homme et, par lui, au monde extérieur.

Mais, d'Esprit à Esprit, qu'est-ce qui empêcherait une action, une

communication réciproque ? Si l'Esprit communique avec des êtres d'une nature opposée à la sienne, on ne concevrait vraiment pas qu'il ne pût pas communiquer avec des êtres d'une nature identique.

D'où viendrait l'obstacle ? - De la distance ? - Mais, entre Esprits, la distance n'est pas. « L'air en est plein, » a dit saint Paul, - pour nous faire comprendre qu'ils jouissent, à quelques égards, de l'ubiquité divine. D'une différence hiérarchique ? Mais la hiérarchie n'y fait rien ; dès qu'ils sont Esprits, leur nature l'exige, ils agissent et communiquent entre eux. - De leur séjour momentané dans des liens corporels ? - Mais, sauf, dans ce cas, la différence des moyens de communication, la communication elle-même ne s'en fera pas moins. Mon Esprit communique avec le vôtre, et votre Esprit, tout comme le mien, habite un corps. A plus forte raison, communiquera-t-il avec un Esprit *libre* ou *libéré* de toute matière, - qu'il s'agisse d'un Esprit d'ange ou d'une âme d'homme.

Il y a plus ! Loin que rien empêche, tout, au contraire, favorise pareille communication, « Dieu est amour » et tout ce qui a quelque chose de divin participe à l'amour. Mais l'amour vit de communications, de *communions* ; Dieu aime l'homme : aussi communique-t-il avec lui, - dans l'Eden, par la parole, - sur le Sinaï par l'écriture, - dans l'étable de Bethléem et sur le sommet du Calvaire par son Verbe incarné, - sur l'autel, par son Verbe *transubstancié* dans le pain et le vin eucharistiques.

. . . .

Tenons donc pour certain que les communications d'âme à âme, d'Esprit à Esprit sont plus possibles encore que celles de l'Esprit à la matière.

Maintenant, quel sera l'instrument, le moyen de la communication des êtres entre eux !

Entre des êtres corporels, cette communication s'opérera par le mouvement, qui est comme le verbe des corps ;

Entre des êtres purement spirituels, par la pensée ou par la parole intérieure, qui est comme le mouvement des Esprits ;

Entre des êtres à la fois spirituels et corporels, par cette même pensée revêtue d'un signe à la fois corporel et spirituel, par la parole extérieure ;

Entre un être spirituel et corporel, d'une part, et un être simplement spirituel, de l'autre, d'*ordinaire* par la parole intérieure, se manifestant au dehors par un *signe* matériel.

. . . .

Et, quel sera ce signe ? - Tout objet matériel, se mouvant, à un moment donné, d'un mouvement à signification convenue d'avance, sous la seule influence, directe ou indirecte, de la volonté ou de la pa-

role intérieure de l'Esprit avec lequel on voudra se mettre en communication.

. . . .

Nous recommandons cet article à M. Tony, de Rochefort ; voilà un de ses confrères qui dit tout le contraire de lui ; l'un dit blanc, l'autre dit noir ; qui a raison ? Il y a entre eux cette différence, que l'un sait et que l'autre ne sait pas. Nous laissons au lecteur le soin de peser les deux logiques.

Le même journal a publié plusieurs articles sur le même sujet, par d'autres écrivains, et qui, comme celui-ci, portent le cachet d'une profonde observation et d'une étude sérieuse. Nous en reparlerons.

Charles Fourier, Louis Jourdan et la réincarnation.

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre qu'un ami de l'auteur a bien voulu nous communiquer.

« Figure-toi quelle a été ma surprise quand, dans la doctrine spirite, dont je n'avais aucune idée, j'ai reconnu toute la théorie de Fourier sur l'âme, la vie future, la mission de l'homme dans la vie actuelle et la réincarnation des âmes. Juges-en toi-même ; voici la théorie de Fourier en raccourci :

« L'homme est attaché à la planète ; il vit de sa vie et il ne la quitte même pas en mourant.

« Il a deux existences : la vie actuelle, que Fourier compare au sommeil, et la vie qu'il appelle *aromale*, l'autre vie en un mot, qui est le réveil. Son âme passe alternativement d'une vie dans l'autre, et revient périodiquement se réincarner dans la vie actuelle.

« Dans la vie actuelle, l'âme n'a pas le sentiment de ses vies antérieures, mais dans la vie aromale elle en a conscience et voit toutes ses existences précédentes.

« Les peines dans la vie aromale sont les craintes qu'éprouvent les âmes d'être condamnées, en se réincarnant dans la vie actuelle, de venir animer le corps d'un malheureux ; car, dit Fourier, on voit tous les jours des personnes venir demander la charité à la porte des châteaux dont ils ont été les propriétaires dans leurs vies précédentes, et il ajoute : Si les hommes étaient bien convaincus de la vérité que j'apporte au monde, tous s'empresseraient de travailler au bonheur de tous. »

« Vois, mon cher ami, par ce petit extrait, combien la doctrine de Fourier et la doctrine du Spiritisme sont similaires, et qu'étant pha-

lanstériens, il n'était pais difficile de faire de moi un adepte de la doctrine spirite. »

Il est impossible d'être plus explicite sur le chapitre de la réincarnation ; ce n'est pas seulement une idée vague d'existences successives à travers les différents mondes, c'est dans celui-ci que l'homme prend de nouveau naissance pour s'épurer et expier. Tout y est : alternatives de vie spirituelle, qu'il appelle *aromale*, et de vie corporelle ; oubli momentané, pendant celle-ci, des existences antérieures, et souvenir du passé pendant la première ; expiation par les vicissitudes de la vie. Son tableau des malheureux venant demander l'aumône à la porte des châteaux dont ils ont été propriétaires dans leurs existences précédentes, semble calqué sur les révélations des Esprits. Pourquoi donc ceux qui s'acharnent tant après la doctrine de la réincarnation aujourd'hui n'ont-ils rien dit quand Fourier est venu en faire une des pierres angulaires de sa théorie ? C'est qu'alors elle leur semblait confinée dans les phalanstères, tandis qu'aujourd'hui elle court le monde ; et d'autres raisons que l'on comprendra facilement sans que nous ayons besoin de les développer.

Au reste, il n'est pas le seul qui ait eu l'intuition de cette loi de nature. On trouve le germe de cette idée dans une foule d'écrivains modernes. M. Louis Jourdan, rédacteur du *Siècle*, l'a formulée d'une manière non équivoque dans son charmant petit livre des *Prières de Ludovic* publié pour la première fois en 1849, par conséquent avant qu'il ne fût question du Spiritisme, et l'on sait que ce livre n'est pas une œuvre de fantaisie, mais de conviction. On y lit entre autres choses ce qui suit :

« Pour moi, je vous l'avoue, je crois, mais je crois fermement, je crois avec passion, comme on croyait aux époques primitives, que chacune et chacun de nous prépare aujourd'hui sa transformation future, de même que notre existence actuelle est le produit d'existences antérieures. » Le livre est tout entier sur cette donnée.

Maintenant envisageons la question à un autre point de vue, pour répondre à une interrogation que l'on nous a posée plusieurs fois à ce sujet.

Quelques personnes objectent à la doctrine de la réincarnation qu'elle est contraire aux dogmes de l'Église, et en concluent qu'elle ne doit pas exister ; que peut-on leur répondre ?

La réponse est bien simple. La réincarnation n'est pas un système qu'il dépend des hommes d'adopter ou de rejeter, comme on le fait pour un système politique, économique ou social. Si elle existe, c'est qu'elle est dans la nature ; c'est une loi inhérente à l'humanité, comme boire, manger et dormir ; une alternative de la vie de l'âme, comme la veille et le sommeil sont des alternatives de la vie du corps. Si c'est une loi de la nature, ce n'est pas une opinion qui peut la faire prévaloir,

ni une opinion contraire qui peut l'empêcher d'être. La terre ne tourne pas autour du soleil parce qu'on croit qu'elle tourne, mais parce qu'elle obéit à une loi, et les anathèmes qu'on a lancés contre cette loi n'ont pas empêché la terre de tourner. Il en est ainsi de la réincarnation ; ce n'est pas l'opinion de quelques hommes qui les empêchera de renaître s'ils doivent le faire. Étant donc admis que la réincarnation ne peut être qu'une loi de la nature, supposons qu'elle ne puisse s'accorder avec un dogme, il s'agit de savoir qui a raison du dogme ou de la loi. Or, quel est l'auteur d'une loi de nature, si ce n'est Dieu ? Je dirai, dans ce cas, que ce n'est pas la loi qui est contraire au dogme, mais le dogme qui est contraire à la loi, attendu qu'une loi de nature quelconque est antérieure au dogme, et que les hommes renaissaient avant que le dogme fût établi. S'il y avait incompatibilité absolue entre un dogme et une loi de nature, ce serait la preuve que le dogme est l'œuvre d'hommes qui ne connaissaient pas la loi, car Dieu ne peut se contredire en défaisant d'un côté ce qu'il a fait de l'autre ; soutenir cette incompatibilité, c'est donc faire le procès au dogme. S'ensuit-il que le dogme soit faux ? Non, mais simplement qu'il peut être susceptible d'une interprétation, comme on a interprété la Genèse quand il a été reconnu que les six jours de la création ne pouvaient s'accorder avec la loi de la formation du globe. La religion y gagnera, en ce qu'elle trouvera moins d'incrédules.

La question est de savoir si la loi de réincarnation existe ou n'existe pas. Pour les Spirites il y a mille preuves pour une qu'il est inutile de répéter ici ; je dirai seulement que le Spiritisme démontre que la pluralité des existences est non-seulement possible, mais nécessaire, indispensable, et il en trouve la preuve, sans parler de la révélation des Esprits, dans une multitude innombrable de phénomènes de l'ordre moral, psychologique et anthropologique ; ces phénomènes sont *des effets qui ont une cause* ; en cherchant cette cause, on ne la trouve que dans la réincarnation rendue évidente par l'observation de ces phénomènes, comme la présence du soleil, quoique caché par les nuages, est rendue évidente par la lumière du jour. Pour prouver qu'il a tort et que cette loi n'existe pas, il faudrait expliquer mieux qu'il ne le fait, et par d'autres moyens, TOUT ce qu'il explique, et c'est ce que personne n'a encore fait.

Avant la découverte des propriétés de l'électricité, celui qui aurait annoncé qu'on pouvait correspondre à cinq cents lieues en cinq minutes n'eût pas manqué de savants qui lui auraient prouvé scientifiquement par les lois de la mécanique que la chose était *matériellement* impossible, parce qu'ils n'en connaissaient pas d'autres ; il fallait pour cela la révélation d'une nouvelle puissance. Il en est ainsi de la réincarnation ; c'est une nouvelle loi qui vient jeter la lumière sur une foule de

questions obscures, et modifiera profondément toutes les idées quand elle sera reconnue.

Ainsi, ce n'est pas l'opinion de quelques hommes qui prouve que cette loi existe, ce sont les faits. Si nous invoquons leur témoignage, c'est pour démontrer qu'elle avait été entrevue et soupçonnée par d'autres avant le Spiritisme qui n'en est pas l'inventeur, mais qui l'a développée et en a déduit les conséquences.

La loge et le salon.

Etude de mœurs spirites.

Nous retrouvons, dans notre correspondance ancienne, la lettre suivante, qui vient à propos après l'article précédent.

Paris, 29 juillet 1860.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous communiquer les réflexions que m'ont suggérées deux faits observés par moi-même, et que l'on pourrait à bon droit, je pense, qualifier d'*études de mœurs spirites*. Vous verrez par là que les phénomènes moraux ne sont pas sans valeur pour moi ; depuis que je me suis livré à l'étude du Spiritisme, il me semble que je vois cent fois plus de choses qu'auparavant ; tel fait auquel je n'aurais donné aucune attention m'amène à réfléchir aujourd'hui ; je suis, je pourrais dire, devant un spectacle perpétuel, où chaque individu a son rôle, et m'offre un rébus à deviner ; il est vrai de dire qu'il y en a de si faciles quand on possède l'admirable clef du Spiritisme, qu'on n'a pas grand mérite ; mais ils n'en offrent que plus d'intérêt, car avec le Spiritisme on se trouve comme dans un pays dont on comprend la langue. Il m'a rendu méditatif et observateur, parce que tout a pour moi maintenant sa cause ; les mille et un faits qui me semblaient jadis le produit du hasard et passaient pour moi inaperçus, ont aujourd'hui leur raison d'être et leur utilité ; un rien, dans l'ordre moral, attire mon attention et m'est une leçon. Mais j'oublie que c'est à propos d'une leçon que je veux vous entretenir.

Je suis professeur de piano ; il y a quelque temps, allant chez une de mes élèves qui appartient à une famille du grand monde, j'entrai chez la concierge, je ne me souviens plus pour quel motif. C'est une femme au poing sur la hanche et qui n'a été déclassée ni au physique ni au moral, en occupant une loge. Je la vis morigéner d'importance sa fille,

enfant d'une quinzaine d'années dont les manières font un contraste frappant avec la mère. « Qu'a donc fait mademoiselle Justine, lui dis-je, pour exciter à ce point votre colère ? - Ne m'en parlez pas, monsieur, cette pimbêche ne s'avise-t-elle pas de se donner des airs de duchesse ! Mademoiselle n'aime pas à laver la vaisselle ; elle trouve que ça lui gâte les mains, que ça sent mauvais, elle qui a été élevée avec les vaches chez sa grand'mère ; elle craint de se salir les ongles ; il lui faut des essences sur son mouchoir ! Je t'en donnerai des essences, moi ! » Là dessus, un vigoureux soufflet la fait reculer de quatre pas. « Ah ! c'est que, voyez-vous, mon petit monsieur, il faut corriger les enfants quand ils sont jeunes ; je n'ai jamais gâté les miens, tous mes garçons sont de bons ouvriers, et il faudra bien que cette mijaurée perde ses airs de grande dame. »

Après avoir donné quelques conseils de douceur à la mère et de docilité à la fille, je montai chez mon élève sans attacher d'importance à cette scène de famille. Là, par une singulière coïncidence, j'en vis la contre-partie. La mère, femme du monde et de belles manières, grondait aussi sa fille, mais pour un motif tout opposé. « Mais, tenez-vous donc comme il faut, Sophie, lui disait-elle ; vous avez une véritable tournure de cuisinière ; cela n'est pas étonnant, vous avez une prédilection toute particulière pour la cuisine, où vous semblez mieux vous plaire qu'au salon. Je vous assure que Justine, la fille du concierge, vous ferait honte ; on dirait vraiment que vous avez été changées en nourrice. »

Je n'avais jamais fait attention à ces particularités ; il fallut le rapprochement de ces deux scènes pour me les faire remarquer. Mademoiselle Sophie, mon élève, est une jeune personne de dix-huit ans, assez jolie, mais ses traits ont quelque chose de vulgaire ; toutes ses manières sont communes et sans distinction ; sa tournure, ses mouvements ont quelque chose de lourd et de gauche ; j'ignorais son penchant pour la cuisine. Je me pris alors à la comparer à la petite Justine aux instincts si aristocratiques, et je me demandai si ce n'était pas là un exemple frappant des penchants innés, puisque chez ces deux jeunes filles l'éducation a été impuissante à les modifier. Pourquoi l'une, élevée au sein de l'opulence et du bon ton, a-t-elle des goûts et des manières vulgaires, tandis que l'autre qui, depuis son enfance, a vécu dans le milieu le plus rustique, a-t-elle le sentiment de la distinction et des choses délicates, malgré les corrections de sa mère pour lui en faire perdre l'habitude ? O philosophes ! qui voulez sonder les replis du cœur humain, expliquez donc ces phénomènes sans les existences antérieures ; pour moi, il est indubitable que ces deux jeunes filles ont les instincts de ce qu'elles ont été. Qu'en pensez-vous, cher maître ?

Agréez, D…

Nous pensons que mademoiselle Justine, la portière, pourrait bien être une variante de ce que dit Charles Fourier : « On voit tous les jours des personnes venir demander la charité à la porte des châteaux dont elles ont été les propriétaires dans leurs vies précédentes. » Qui sait si mademoiselle Justine n'a pas été la maîtresse dans cet hôtel, et mademoiselle Sophie, la grande dame, sa portière ? Cette idée est révoltante pour certaines gens qui ne peuvent se faire à la pensée d'avoir pu être moins que ce qu'ils sont, ou de devenir valets de leurs valets ; car alors que deviennent les races de pur sang qu'on a pris tant de soin de ne pas mésallier ? Consolez-vous ; le sang de vos aïeux peut couler dans vos veines, car le corps procède du corps. Quant à l'Esprit, c'est autre chose ; mais que faire si c'est ainsi ? Ce n'est pas parce qu'un homme sera contrarié de la pluie, que cela empêchera de pleuvoir. Il est humiliant, sans doute, de penser que de maître on puisse devenir serviteur, et de riche, mendiant ; mais rien n'est plus aisé que d'empêcher qu'il en soit ainsi ; il n'y a qu'à ne pas être vain et orgueilleux, et l'on ne sera pas rabaissé ; d'être bon et généreux, et l'on ne sera pas réduit à demander ce qu'on a refusé aux autres. Être puni par où l'on a péché, n'est-ce pas la plus juste des justices ? Oui, de grand on peut revenir petit, mais quand on a été bon on ne peut revenir mauvais ; or, ne vaut-il pas mieux être un honnête prolétaire qu'un riche vicieux ?

Dissertations Spirites.

La Toussaint

I.

(Paris, 1er novembre 1862. – Médium, M. Perchet, sergent au 40e de ligne, caserne du Prince-Eugène ; membre de la Société de Paris.)

Mon cher frère, en ce jour de commémoration des morts, je suis bien heureux de pouvoir m'entretenir avec toi. Tu ne saurais croire combien grand est le plaisir que j'en éprouve ; appelle-moi donc plus souvent, nous y gagnerons tous les deux.

Ici, je ne puis pas toujours venir près de toi, parce que, bien souvent, je suis près de mes sœurs, particulièrement près de ma filleule, que je ne quitte guère, car j'ai demandé pour mission de rester près d'elle. Néanmoins, je puis fréquemment répondre à ton appel et ce sera toujours avec bonheur que je t'aiderai de mes conseils.

Parlons de la fête d'aujourd'hui. Dans cette solennité pleine de recueillement qui rapproche le monde invisible du monde visible, il y a bonheur et tristesse.

Bonheur, parce qu'il unit dans un pieux sentiment les membres dispersés de la famille. Ce jour-là, l'enfant revient près de sa tombe au rendez-vous de sa tendre mère, qui arrose la pierre sépulcrale de ses pleurs. Il la bénit, le petit ange, et mêle ses vœux aux pensées qui tombent goutte à goutte avec les larmes de sa mère chérie. Qu'elles sont douces au Seigneur ces chastes prières trempées dans la foi et le souvenir ! aussi montent-elles jusqu'aux pieds de l'Éternel, comme le suave parfum des fleurs, et du haut du ciel Dieu jette un regard de miséricorde sur ce petit coin de terre, et envoie un de ses bons Esprits consoler cette âme souffrante et lui dire : « Consolez-vous, bonne mère ; votre enfant chéri est au séjour des bienheureux, il vous aime et vous attend. »

J'ai dit : jour de bonheur, et je le répète, parce que ceux que la religion du souvenir porte ici-bas à prier pour ceux qui n'y sont plus, savent que ce n'est pas en vain, et qu'un jour ils reverront les êtres bien-aimés dont ils sont momentanément séparés. Jour de bonheur, parce que les Esprits voient avec joie et attendrissement ceux qui leur sont chers mériter, par leur confiance en Dieu, de venir bientôt participer au bonheur dont ils jouissent.

Dans ce jour de la Toussaint, les défunts qui ont subi courageusement toutes les épreuves imposées pendant la vie, qui se sont dépouillés des choses mondaines et ont élevé leurs enfants dans la foi et la charité, ces Esprits, dis-je, viennent volontiers s'associer aux prières de ceux qu'ils ont laissés, et leur inspirent la ferme volonté de marcher constamment dans la voie du bien ; les enfants, parents ou amis agenouillés près de leurs tombes en éprouvent une satisfaction intime, car ils ont la conscience que les restes qui sont là, sous la pierre, ne sont qu'un souvenir de l'être qu'ils renfermaient, et qui est maintenant délivré des misères terrestres.

Voilà, mon cher frère, les heureux. A demain !

II.

Mon cher frère, fidèle à ma promesse, je reviens vers toi. Comme je te l'avais dit, en te quittant hier au soir, je suis allée faire une visite au cimetière ; j'y ai examiné attentivement les divers Esprits en souffrance ; c'est à faire pitié ; ce spectacle navrant arracherait des larmes au cœur le plus dur.

Un grand nombre de ces âmes sont cependant bien soulagées par les vivants, et par l'assistance des bons Esprits, surtout quand elles ont le repentir des fautes terrestres et qu'elles font leurs efforts pour se dépouiller de leurs imperfections, seule cause de leurs souffrances. Elles comprennent alors la sagesse, la bonté, la grandeur de Dieu, et

demandent la faveur de nouvelles épreuves pour satisfaire à la justice divine, expier et réparer leurs fautes, et obtenir un avenir meilleur.

Priez donc, mes chers amis, de tout votre cœur, pour ces Esprits repentants qui viennent d'être éclairés d'une étincelle de feu. Jusqu'alors ils n'avaient pas cru aux délices éternelles, parce que, dans leur punition, ce qui était le comble de leurs tourments, il ne leur était pas permis d'espérer. Juge de leur joie, lorsque le voile des ténèbres s'est enfin déchiré, et que l'ange envoyé du Seigneur a ouvert leurs yeux frappés de cécité à la lumière de la foi. Ils sont heureux, et cependant ils ne se font pas, en général, illusion sur l'avenir ; beaucoup d'entre eux savent qu'ils ont même des épreuves terribles à subir ; aussi réclament-ils avec instance les prières des vivants et l'assistance des bons Esprits, afin de pouvoir supporter avec résignation la tâche difficile qui leur sera dévolue.

Je vous le dis encore, et ne saurais trop souvent vous le répéter, pour vous bien convaincre de cette grande vérité : priez du fond du cœur pour tous les Esprits qui souffrent, sans distinction de castes ni de sectes, car tous les hommes sont frères, et se doivent porter appui mutuellement.

Fervents Spirites, vous surtout qui connaissez la situation des Esprits souffrants et savez apprécier les phases de la vie ; vous qui connaissez les difficultés qu'ils ont à surmonter, venez-leur en aide. C'est une belle charité que de prier pour ces pauvres frères inconnus, souvent oubliés de tous, et dont vous ne sauriez vous figurer la reconnaissance quand ils se voient assister. La prière est pour eux ce qu'est une douce rosée sur une terre brûlée par la chaleur. Figurez-vous un étranger tombé à quelque carrefour d'un obscur chemin, par une nuit sombre ; ses pieds sont déchirés par une longue course ; il sent l'aiguillon de la faim et d'une soif ardente ; à ses souffrances physiques viennent s'ajouter toutes les tortures morales ; le désespoir est à deux pas ; en vain jette-t-il aux quatre vents du ciel des cris déchirants : pas un écho ami ne répond à cet appel désespéré. Eh bien ! supposez qu'à l'instant où cette malheureuse créature est arrivée aux dernières limites de la souffrance, une main compatissante vienne doucement se poser sur son épaule et lui apporter les secours que réclame sa position ; figurez-vous alors, s'il est possible, le ravissement de cet homme, et vous aurez une faible idée du bonheur que la prière donne aux malheureux Esprits qui supportent les angoisses de la punition et de l'isolement. Éternellement ils vous seront reconnaissants, car soyez persuadés que dans le monde des Esprits il n'y a pas d'ingrats comme sur votre terre.

J'ai dit que la Toussaint est une solennité empreinte de tristesse ; une grande tristesse, en effet, car elle appelle aussi l'attention sur la classe de ces Esprits qui, pendant leur existence terrestre, se sont

voués au matérialisme, à l'égoïsme ; qui n'ont voulu connaître d'autres dieux que les misérables vanités de leur monde infime ; qui n'ont pas craint d'employer tous les moyens illicites pour augmenter leurs richesses et souvent jeter d'honnêtes gens sur la paille. Parmi eux se trouvent aussi ceux qui ont brisé leur existence par une mort violente ; ceux encore qui, pendant leur vie, se sont traînés dans la boue infecte de l'impureté.

Pour tous ceux-là, mon cher frère, quels affreux tourments ! C'est bien comme le dit l'Écriture : Il y aura des pleurs et des grincements de dents. Ils seront plongés dans l'abîme profond des ténèbres. On appelle vulgairement ces malheureux *des damnés*, et quoiqu'il soit plus vrai de les appeler *les punis*, ils n'en souffrent pas moins des tortures aussi terribles que celles qu'on attribue aux damnés au milieu des flammes. Enveloppés dans les plus épaisses ténèbres d'un abîme qui leur paraît insondable, bien qu'il ne soit pas circonscrit comme on vous l'enseigne, ils éprouvent des souffrances morales indescriptibles jusqu'à ce qu'ils ouvrent leur cœur au repentir.

Il y en a qui restent quelquefois des siècles dans cet état, sans qu'il leur soit possible de prévoir la fin de leurs tourments ; aussi disent-ils qu'ils sont réprouvés pour l'éternité. Cette opinion erronée a trouvé longtemps crédit parmi vous ; c'est une grave erreur ; car, tôt ou tard, ces Esprits s'ouvrent au repentir, et alors Dieu, prenant en pitié leurs malheurs, leur envoie un ange qui leur adresse de consolantes paroles, et leur ouvre une voie d'autant plus large qu'il y a eu pour eux plus de prières aux pieds de l'Éternel.

Tu le vois, frère, les prières sont toujours utiles aux coupables, et si elles ne changent pas les décrets immuables de Dieu, elles n'en donnent pas moins beaucoup de soulagement aux Esprits souffrants en leur apportant la douce pensée d'être encore dans le souvenir de quelques âmes compatissantes. Ainsi le prisonnier sent bondir son cœur de joie quand, à travers ses tristes barreaux, il aperçoit le visage de quelque parent ou ami qui ne l'a pas oublié dans le malheur.

Si l'Esprit souffrant est trop endurci, trop matériel, pour que la prière ait accès sur son âme, un Esprit pur la recueille comme un arôme précieux, et la dépose dans les amphores célestes jusqu'au jour où elles pourront servir au coupable.

Pour que la prière porte son fruit, il ne suffit pas de balbutier les mots comme le fait la majeure partie des hommes ; la prière qui part du cœur est la seule qui soit agréable au Seigneur, la seule dont il soit tenu compte et qui apporte du soulagement aux Esprits qui souffrent.

Ta sœur, qui t'aime,

MARGUERITE.

Demande (faite à la Société). - Que penser du passage de cette communication, où il est dit : « Je vous assure que dans notre monde il n'y a pas des ingrats comme sur votre terre ? » Les âmes des hommes, étant des Esprits incarnés, apportent avec elles leurs vices et leurs vertus : les imperfections des hommes viennent des imperfections de l'Esprit, comme leurs qualités viennent des qualités acquises. D'après cela, et puisqu'on trouve les vices les plus ignobles chez les Esprits, on ne comprendrait pas qu'on ne pût rencontrer l'ingratitude qu'on trouve si souvent sur la terre.

Réponse (par M. Perché). « Il y a sans doute des ingrats dans le monde des Esprits, et vous pouvez placer au premier rang les Esprits obsesseurs et les Esprits malins, qui font tous leurs efforts pour vous inculquer leurs pensées perverses en dépit du bien que vous leur faites en priant pour eux. Leur ingratitude n'est cependant que momentanée ; car l'heure du repentir sonne pour eux tôt ou tard ; alors leurs yeux s'ouvrent à la lumière et leurs cœurs s'ouvrent aussi pour toujours à la reconnaissance. Sur la terre, il n'en est pas ainsi, et vous rencontrez à chaque pas des hommes qui, malgré tout le bien que vous leur faites, ne vous payent, jusqu'à la fin, que par la plus noire ingratitude.

Le passage qui a nécessité cette observation n'est obscur que parce qu'il manque d'extension. Je n'envisageais la question qu'au point de vue des Esprits ouverts au repentir, et aptes, par cela même, à recueillir immédiatement les fruits de la prière. Ces Esprits étant engagés dans la bonne voie, et l'Esprit ne rétrogradant pas, il est clair que la reconnaissance ne saurait s'éteindre en eux.

Afin qu'il n'y ait pas de confusion, vous écrirez la phrase qui a suscité cette remarque de la manière suivante : « Eternellement ils vous seront reconnaissants, car soyez bien persuadés que, parmi les Esprits, ceux que vous aurez ramenés dans la bonne voie ne sauraient être ingrats. »

MARGUERITE.

Remarque. - Ces deux communications, comme beaucoup d'autres d'une moralité non moins élevée, ont été obtenues par M. Perché, à sa caserne, où il compte plusieurs camarades qui partagent ses croyances spirites et y conforment leur conduite. Nous demanderons aux détracteurs du Spiritisme si ces militaires recevraient de meilleurs conseils de morale au cabaret. Si c'est là le langage de Satan, il s'est bien fait ermite ! Il est vrai qu'il est si vieux !

Par la même occasion, nous demanderons à M. Tony, le spirituel et surtout très logique journaliste de Rochefort, qui croit que le Spiritisme est un des maux sortis de la boîte de Pandore et une de ces choses

malsaines qu'étudient l'*hygiène publique* et la morale ; nous lui demanderons, disons-nous, ce qu'il y a de malsain et de contraire à l'hygiène dans cette communication, et ce que ces militaires ont dû perdre de leur moralité et de leur santé en renonçant aux mauvais lieux pour la prière.

Dispensaire magnétique.

Fondé par M CANELLE, 11, rue Neuve-des-Martyrs, à Paris.

Le premier article de ce numéro fait ressortir les rapports qui existent entre le Magnétisme et le Spiritisme, et montre le secours que, dans des cas nombreux, le Magnétiseur peut puiser dans les connaissances spirites, cas dans lesquels l'idée matérialiste ne pourrait que paralyser l'influence salutaire ; ces rapports ressortiront encore mieux dans le second article que nous publierons dans le prochain numéro. En portant à la connaissance de nos lecteurs la formation de l'établissement dirigé par M. Canelle, que nous connaissons personnellement de longue date comme magnétiseur expérimenté, non-seulement spiritualiste, mais sincèrement spirite, nous sommes heureux de lui donner ce témoignage de notre sympathie. Les traitements sont dirigés par lui et par plusieurs médecins magnétiseurs. Des séances spéciales sont consacrées aux magnétisations gratuites. Nous renvoyons au prospectus pour plus amples renseignements.

Réponse à un monsieur de Bordeaux.

Un monsieur de Bordeaux nous a écrit une lettre, très polie du reste, mais contenant une critique au point de vue religieux de l'article publié dans le numéro de novembre sur l'*Origine du langage*, article qui, soit dit en passant, a trouvé de nombreux admirateurs. Cette lettre ne contenant ni signature ni adresse, nous en avons fait le cas que l'on doit faire de toute lettre sans nom : nous l'avons jetée au feu.

Erratum.

Dans l'article publié dans le dernier numéro sur : *Un remède donné par les Esprits*, il a été omis de dire qu'avant l'application de l'onguent, il faut laver soigneusement la plaie avec de l'eau de guimauve ou autre lotion adoucissante.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET C[e] rue du Four-St-Germain, 43.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU V° VOLUME

ANNÉE 1862.

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

Paris. — Typ. de COSSON ET C[e], rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

SIXIÈME ANNÉE – 1863.

PARIS

BUREAU, RUE SAINTE-ANNE, 59.

Passage Sainte-Anne.

—

1863

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

La **Revue Spirite** paraît tous les mois, par cahiers de 2 feuilles, grand in-8°.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la France et l'Algérie, ... 10 fr. par an.
Etranger, ... 12 —.
Amérique et pays d'outre-mer, . 14 —.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on adresse les numéros arriérés.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. ; adressée *franco* : 1 fr. 10c.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE pour les années 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863.
Prix de chaque année : séparément, 10 fr. ; les six années ensemble, 48 fr. au lieu de 60.

AUTRES OUVRAGES DE M. ALLAN KARDEC SUR LE SPIRITISME

LE SPIRITISME À SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. — Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations - 4e édition. Brochure grand in-18. — Cette brochure, étant destinée à populariser les idées spirites, est vendue aux conditions suivantes : Prix de chaque exemplaire, 15 centimes ; par la poste, 20 centimes. — 20 exemplaires ensemble 2 francs, ou 10 centimes chacun ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

La traduction en toutes langues est autorisée, sous la seule condition de remettre 50 exemplaires à l'auteur.
Édition allemande ; Vienne (Autriche),
Édition polonaise ; Cracovie.
Édition portugaise ; Lisbonne, Rio-Janeiro. Paris, chez Aillaud, 47, rue Saint-André des Arts.
Édition en grec moderne ; Corfou.
Édition en italien ; Turin.
Édition en espagnol ; Madrid, Barcelone, Paris, Marseille.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? Guide de l'observateur novice dans les manifestations des Esprits, contenant le résumé des principes de la doctrine des Esprits. 3e édition entièrement refondue et considérablement augmentée. Grand in-18. — Prix : 75 centimes ; par la poste : 90 centimes.

LE LIVRE DES ESPRITS, contenant les principes de la Doctrine Spirite sur la nature des êtres du monde incorporel, leurs manifestations et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité. Ecrit sous la dictée et publié par l'ordre d'Esprits supérieurs. 12e édition ; grand in-18 de 500 pages. — Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste : 4 fr.

LE LIVRE DES MÉDIUMS, guide des médiums et des évocateurs, contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du Spiritisme. — 6e édition, grand-in-18 de 500 pages. — Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste : 4 fr.

VOYAGE SPIRITE EN 1862, contenant : les observations sur l'état du Spiritisme ; les instructions données par M. A. Kardec dans les différents groupes ; les instructions sur la formation des groupes et sociétés, et un modèle de règlement à leur usage. — Brochure grand in -8, format de la *Revue*. — Prix : 1 franc.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 1. JANVIER 1863.

Etude sur les possédés de Morzine,

Les causes de l'obsession et les moyens de la combattre.

(Deuxième article.)

Dans notre précédent article[1], nous avons exposé la manière dont s'exerce l'action des Esprits sur l'homme, action pour ainsi dire matérielle. Sa cause est tout entière dans le *périsprit*, principe non-seulement de tous les phénomènes spirites proprement dits, mais d'une foule d'effets moraux, physiologiques et pathologiques incompris avant la connaissance de cet agent, dont la découverte, si l'on peut s'exprimer ainsi, ouvrira des horizons nouveaux à la science quand celle-ci voudra bien reconnaître l'existence du monde invisible.

Le périsprit, comme on l'a vu, joue un rôle important dans tous les phénomènes de la vie ; il est la source d'une multitude d'affections dont le scalpel cherche en vain la cause dans l'altération des organes, et contre lesquelles la thérapeutique est impuissante. Par son expansion, s'expliquent encore les réactions d'individu à individu, les attractions et les répulsions instinctives, l'action magnétique etc. Chez l'Esprit libre, c'est-à-dire désincarné, il remplace le corps matériel ; c'est

[1] Voy. décembre 1862.

l'agent sensitif, l'organe à l'aide duquel il agit. Par la nature fluidique et expansive du périsprit, l'Esprit atteint l'individu sur lequel il veut agir, l'entoure, l'enveloppe, le pénètre et le magnétise. L'homme vivant au milieu du monde invisible est incessamment soumis à ces influences comme à celles de l'atmosphère qu'il respire, et cette influence se traduit par des effets moraux et physiologiques dont il ne se rend pas compte, et qu'il attribue souvent à des causes toutes contraires. Cette influence diffère naturellement selon les qualités bonnes ou mauvaises de l'Esprit, ainsi que nous l'avons expliqué dans notre précédent article. Celui-ci est-il bon et bienveillant, l'influence, ou si l'on veut l'impression, est agréable, salutaire : c'est comme les caresses d'une tendre mère qui enlace son enfant dans ses bras ; est-il mauvais et malveillant, elle est dure, pénible, anxieuse et parfois malfaisante : elle n'embrasse pas, elle étreint. Nous vivons dans cet océan fluidique, incessamment en butte à des courants contraires, que nous attirons, que nous repoussons, ou auxquels nous nous abandonnons selon nos qualités personnelles, mais au milieu desquels l'homme conserve toujours son libre arbitre, attribut essentiel de sa nature, en vertu duquel il peut toujours choisir sa route.

Ceci, comme on le voit, est tout à fait indépendant de la faculté médianimique telle qu'on la conçoit vulgairement. L'action du monde invisible, étant dans l'ordre des choses naturelles, s'exerce sur l'homme, abstraction faite de toute connaissance spirite ; on y est soumis comme on l'est à l'influence de l'électricité atmosphérique sans savoir la physique, comme on est malade sans savoir la médecine. Or, de même que la physique nous apprend la cause de certains phénomènes, et celle de la médecine, la cause de certaines maladies, l'étude de la science spirite nous apprend la cause des phénomènes dus aux influences occultes du monde invisible, et nous explique ce qui, sans cela, nous paraissait inexplicable. La médiumnité est le moyen direct d'observation ; le médium — qu'on nous passe cette comparaison — est l'instrument de laboratoire par lequel l'action du monde invisible se traduit d'une manière patente ; et, par la facilité qu'il nous donne de répéter les expériences, il nous permet d'étudier le mode et les diverses nuances de cette action ; c'est de cette étude et de ces observations qu'est née la science spirite.

Tout individu qui subit d'une manière quelconque l'influence des Esprits est, par cela même, médium, et c'est à ce titre qu'on peut dire que tout le monde est médium ; mais c'est par la médiumnité effective, consciente et facultative qu'on est arrivé à constater l'exis-

tence du monde invisible, et par la diversité des manifestations obtenues ou provoquées qu'on a pu s'éclairer sur la qualité des êtres qui le composent, et sur le rôle qu'ils jouent dans la nature ; le médium a fait pour le monde invisible ce que le microscope a fait pour le monde des infiniment petits.

C'est donc une nouvelle force, une nouvelle puissance, une nouvelle loi, en un mot, qui nous est révélée. Il est vraiment inconcevable que l'incrédulité en repousse même l'idée, parce que cette idée suppose en nous une âme, un principe intelligent survivant au corps. S'il s'agissait de la découverte d'une substance matérielle et inintelligente, ils l'accepteraient sans difficulté ; mais une action intelligente en dehors de l'homme, c'est pour eux de la superstition. Si, de l'observation des faits qui se produisent par la médiumnité, on remonte aux faits généraux, on peut, par la similitude des effets, conclure à la similitude des causes ; or, c'est en constatant l'analogie des phénomènes de Morzine avec ceux que la médiumnité met tous les jours sous nos yeux, que la participation d'Esprits malfaisants nous paraît évidente dans cette circonstance, et elle ne le sera pas moins pour ceux qui auront médité sur les nombreux cas isolés rapportés dans la *Revue Spirite*. Toute la différence est dans le caractère épidémique de l'affection ; mais l'histoire rapporte plus d'un fait semblable, parmi lesquels figurent ceux des religieuses de Loudun, des convulsionnaires de Saint-Médard, des camisards des Cévennes et des possédés du temps du Christ ; ces derniers surtout ont une analogie frappante avec ceux de Morzine ; et une chose digne de remarque, c'est que partout où ces phénomènes se sont produits, l'idée qu'ils étaient dus à des Esprits a été la pensée dominante et comme intuitive chez ceux qui en étaient affectés.

Si l'on veut bien se reporter à notre premier article, à la théorie de l'obsession contenue dans le *Livre des Médiums*, et aux faits relatés dans la Revue, on verra que l'action des mauvais Esprits sur les individus dont ils s'emparent, présente des nuances extrêmement variées d'intensité et de durée selon le degré de malignité et de perversité de l'Esprit, et aussi selon l'état moral de la personne qui leur donne un accès plus ou moins facile. Cette action n'est souvent que temporaire et accidentelle, plus malicieuse et désagréable que dangereuse, comme dans le fait que nous avons relaté dans notre précédent article. Le fait suivant appartient à cette catégorie.

M. Indermühle, de Berne, membre de la Société Spirite de Paris, nous a raconté que, dans sa propriété de Zimmerwald, son fermier, homme d'une force herculéenne, se sentit une nuit saisir par un in-

dividu qui le secouait vigoureusement. C'était un cauchemar, dira-t-on ; non, car cet homme était si bien éveillé qu'il se leva et lutta quelque temps contre celui qui l'étreignait ; lorsqu'il se sentit libre, il prit son sabre accroché à côté de son lit, et se mit à sabrer dans l'ombre, mais sans rien atteindre. Il alluma sa chandelle, chercha partout et ne trouva personne ; la porte était parfaitement close. A peine recouché, le jardinier, qui était dans la chambre à côté, se mit à appeler au secours en se débattant et en criant qu'on l'étranglait. Le fermier court chez son voisin, mais, comme chez lui, on ne trouve personne. Une servante qui couchait dans le même bâtiment avait entendu tout ce tapage. Tous ces gens effrayés vinrent le lendemain rendre compte à M. Indermühle de ce qui s'était passé. Celui-ci, après s'être enquis de tous les détails et s'être assuré qu'aucun étranger n'avait pu s'introduire dans les chambres, fut d'autant plus porté à croire à un mauvais tour de quelque Esprit, que depuis quelque temps des manifestations physiques non équivoques et de diverse nature se produisaient dans sa propre maison. Il tranquillisa ses gens et leur dit d'observer avec soin ce qui se passerait, si pareille chose se renouvelait. Comme il est médium, ainsi que sa femme, il évoqua l'Esprit perturbateur, qui convint du fait, et s'excusa en disant : « Je voulais vous parler, parce que je suis malheureux et que j'ai besoin de vos prières ; depuis longtemps je fais tout ce que je peux pour appeler votre attention ; je frappe chez vous ; je vous ai même tiré par l'oreille (M. Indermühle se rappela la chose) : rien n'y a fait. Alors j'ai pensé qu'en faisant la scène de la nuit dernière, vous songeriez à m'appeler ; vous l'avez fait, je suis content ; mais je vous assure que je n'avais aucune mauvaise intention. Promettez-moi de m'appeler quelquefois et de prier pour moi. » M. Indermühle lui fit une verte semonce, renouvela l'entretien, lui fit de la morale qu'il écoutait avec plaisir, pria pour lui, dit à ses gens d'en faire autant, ce qu'ils firent en gens pieux qu'ils sont, et depuis lors tout est resté dans l'ordre.

Malheureusement tous ne sont pas d'aussi bonne composition ; celui-ci n'était pas mauvais ; mais il en est dont l'action est tenace, permanente, et peut même avoir des conséquences fâcheuses pour la santé de l'individu, nous dirons plus : pour ses facultés intellectuelles, si l'Esprit parvient à subjuguer sa victime au point de neutraliser son libre arbitre, et de la contraindre à dire et à faire des extravagances. Tel est le cas de la folie obsessionnelle, bien différente dans ses causes, sinon dans ses effets, de la folie pathologique.

Nous avons vu, dans notre voyage, le jeune obsédé dont il est parlé

dans la Revue de janvier 1861 sous le titre de l'*Esprit frappeur de l'Aube*, et nous avons acquis de la bouche du père et de témoins oculaires la confirmation de tous les faits. Ce jeune homme a présentement seize ans ; il est frais, grand, parfaitement constitué, et cependant il se plaint de maux d'estomac et de faiblesse dans les membres, ce qui, dit-il, l'empêche de travailler. A le voir on peut croire aisément que la paresse est sa principale maladie, ce qui n'ôte rien à la réalité des phénomènes qui se sont produits depuis cinq ans, et qui rappellent, à beaucoup d'égards, ceux de Bergzabern (Revue : mai, juin et juillet 1858). Il n'en est pas ainsi de sa santé morale ; étant enfant il était très intelligent et apprenait à l'école avec facilité ; depuis lors ses facultés ont sensiblement faibli. Il est bon d'ajouter que ce n'est que depuis peu que lui et ses parents ont connaissance du Spiritisme, et encore par ouï-dire et très superficiellement, car ils n'ont jamais rien lu ; auparavant, jamais ils n'en avaient entendu parler ; on ne saurait donc y voir une cause provocatrice. Les phénomènes matériels ont à peu près cessé, ou du moins sont plus rares aujourd'hui, mais l'état moral est le même, ce qui est d'autant plus fâcheux pour les parents qu'ils ne vivent que de leur travail. On connaît l'influence de la prière en pareil cas ; mais comme on ne peut rien attendre de l'enfant sous ce rapport, il faudrait le concours des parents ; ils sont bien persuadés que leur fils est sous une mauvaise influence occulte, mais leur croyance ne va guère au-delà, et leur foi religieuse est des plus faibles. Nous dîmes au père qu'il faudrait prier, mais prier sérieusement et avec ferveur. « C'est ce qu'on m'a déjà dit, a-t-il répondu ; j'ai prié quelquefois, mais ça n'a rien fait. Si je savais qu'en priant une bonne fois pendant vingt-quatre heures et que ça soit fini, je le ferais bien encore. » On voit par-là de quelle manière on peut être secondé dans cette circonstance par ceux qui y sont le plus intéressés.

Voici la contre-partie de ce fait, et une preuve de l'efficacité de la prière quand elle est faite avec le cœur et non avec les lèvres.

Une jeune femme, contrariée dans ses inclinations, avait été unie à un homme avec lequel elle ne pouvait sympathiser. Le chagrin qu'elle en conçut amena un dérangement dans ses facultés mentales ; sous l'empire d'une idée fixe elle perdit la raison, et l'on fut obligé de la séquestrer. Cette dame n'avait jamais entendu parler du Spiritisme ; si elle s'en fût occupée, on n'aurait pas manqué de dire que les Esprits lui avaient tourné la tête. Le mal provenait donc d'une cause morale accidentelle toute personnelle, et, en pareil cas, on conçoit que les remèdes ordinaires ne pouvaient être d'aucun secours ; comme il n'y

avait aucune obsession apparente, on pouvait douter également de l'efficacité de la prière.

Un membre de la Société Spirite de Paris, ami de la famille, crut devoir interroger à son sujet un Esprit supérieur, qui répondit : « L'idée fixe de cette dame, par sa cause même, attire autour d'elle une foule d'Esprits mauvais qui l'enveloppent de leur fluide, l'entretiennent dans ses idées, et empêchent les bonnes influences d'arriver à elle. Les Esprits de cette nature abondent toujours dans les milieux semblables à celui où elle se trouve, et sont souvent un obstacle à la guérison des malades. Cependant vous pouvez la guérir, mais il faut pour cela une puissance morale capable de vaincre la résistance, et cette puissance n'est pas donnée à un seul. Que cinq ou six Spirites sincères se réunissent tous les jours, pendant quelques instants, et prient avec ferveur Dieu et les bons Esprits de l'assister ; que votre ardente prière soit en même temps une magnétisation mentale ; vous n'avez pas, pour cela, besoin d'être auprès d'elle, au contraire ; par la pensée, vous pouvez porter sur elle un courant fluidique salutaire dont la puissance sera en raison de votre intention et augmentée par le nombre ; par ce moyen, vous pourrez neutraliser le mauvais fluide qui l'environne. Faites cela ; ayez foi et confiance en Dieu, et espérez. »

Six personnes se dévouèrent à cette œuvre de charité, et ne faillirent pas un seul jour, pendant un mois, à la mission qu'elles avaient acceptée. Au bout de quelques jours la malade était sensiblement plus calme ; quinze jours après, l'amélioration était manifeste, et aujourd'hui cette femme est rentrée chez elle dans un état parfaitement normal, ignorant encore, ainsi que son mari, d'où lui est venue sa guérison.

Le mode d'action est ici clairement indiqué, et nous ne saurions rien ajouter de plus précis à l'explication donnée par l'Esprit. La prière n'a donc pas seulement l'effet d'appeler sur le patient un secours étranger, mais celui d'exercer une action magnétique. Que ne pourrait donc pas le magnétisme secondé par la prière ! Malheureusement, certains magnétiseurs font trop, à l'exemple de beaucoup de médecins, abstraction de l'élément spirituel ; ils ne voient que l'action mécanique, et se privent ainsi d'un puissant auxiliaire. Nous espérons que les vrais Spirites verront dans ce fait une preuve de plus du bien qu'ils peuvent faire dans une pareille circonstance.

Une question d'une grande importance se présente naturellement ici : *L'exercice de la médiumnité peut-il provoquer le dérangement de la santé et des facultés mentales ?*

Il est à remarquer que cette question ainsi formulée est celle que posent la plupart des antagonistes du Spiritisme, ou, pour mieux dire, au lieu d'une question, ils formulent le principe en axiome en affirmant que la médiumnité pousse à la folie ; nous parlons de la folie réelle et non de celle, plus burlesque que sérieuse, dont on gratifie les adeptes. On concevrait cette question de la part de celui qui croirait à l'existence des Esprits et à l'action qu'ils peuvent exercer, parce que, pour eux, c'est quelque chose de réel ; mais pour ceux qui n'y croient pas, la question est un non-sens, car, s'il n'y a rien, ce rien ne peut pas produire quelque chose. Cette thèse n'étant pas soutenable, ils se retranchent sur les dangers de la surexcitation cérébrale que, selon eux, peut causer la seule croyance aux Esprits. Nous ne reviendrons pas sur ce point déjà traité, mais nous demanderons si l'on a fait le dénombrement de tous les cerveaux tournés par la peur du diable et les effrayants tableaux des tortures de l'enfer et de la damnation éternelle, et s'il est plus malsain de croire qu'on a près de soi des Esprits bons et bienveillants, ses parents, ses amis et son ange gardien, que le démon.

La question formulée de la manière suivante est plus rationnelle et plus sérieuse, dès lors qu'on admet l'existence et l'action des Esprits : *L'exercice de la médiumnité peut-il provoquer chez un individu l'invasion de mauvais Esprits et ses conséquences* ?

Nous n'avons jamais dissimulé les écueils que l'on rencontre dans la médiumnité, c'est pourquoi nous avons multiplié les instructions à ce sujet dans le *Livre des Médiums*, et nous n'avons cessé d'en recommander l'étude préalable avant de se livrer à la pratique ; aussi, depuis la publication de ce livre, le nombre des obsédés a sensiblement et notoirement diminué, parce qu'il épargne une expérience que les novices n'acquièrent souvent qu'à leurs dépens. Nous le disons encore, oui, sans expérience, la médiumnité a des inconvénients dont le moindre serait d'être mystifié par des Esprits trompeurs ou légers ; faire du Spiritisme expérimental sans étude, c'est vouloir faire des manipulations chimiques sans savoir la chimie.

Les exemples si nombreux de personnes obsédées et subjuguées de la manière la plus fâcheuse, sans avoir jamais entendu parler de Spiritisme, prouvent surabondamment que l'exercice de la médiumnité n'a pas le privilège d'attirer les mauvais Esprits ; bien plus, l'expérience prouve que c'est un moyen de les écarter, en permettant de les reconnaître. Toutefois, comme il y en a souvent qui rôdent autour de nous, il peut arriver que, trouvant une occasion de se manifester, ils en profitent, s'ils rencontrent dans le médium une prédisposition phy-

sique ou morale qui le rende accessible à leur influence ; or, cette prédisposition tient à l'individu et à des causes personnelles antérieures, et ce n'est pas la médiumnité qui la fait naître ; on peut dire que l'exercice de la faculté est une occasion et non une cause ; mais si quelques individus sont dans ce cas, on en voit d'autres qui offrent aux mauvais Esprits une résistance insurmontable, et auxquels ces derniers ne s'adressent pas. Nous parlons des Esprits réellement mauvais et malfaisants, les seuls vraiment dangereux, et non des Esprits légers et moqueurs qui se glissent partout.

La présomption de se croire invulnérable contre les mauvais Esprits a plus d'une fois été punie d'une manière cruelle, car on ne les brave jamais impunément par l'orgueil ; l'orgueil est la porte qui leur donne l'accès le plus facile, parce que nul n'offre moins de résistance que l'orgueilleux quand on le prend par son côté faible. Avant de s'adresser aux Esprits, il convient donc de se cuirasser contre l'atteinte des mauvais, comme lorsqu'on marche sur un terrain où l'on craint la morsure des serpents. On y parvient d'abord par l'étude préalable qui indique la route et les précautions à prendre, puis par la prière ; mais il faut bien se pénétrer de vérité que le *seul* préservatif est en soi, dans sa propre force, et *jamais* dans les choses extérieures, et qu'il n'y a ni talismans, ni amulettes, ni paroles sacramentelles, ni formules sacrées ou profanes qui puissent avoir la moindre efficacité si l'on ne possède pas en soi les qualités nécessaires ; c'est donc ces qualités qu'il faut s'efforcer d'acquérir.

Si l'on était bien pénétré du but essentiel et sérieux du Spiritisme, si l'on se préparait toujours à l'exercice de la médiumnité par un appel fervent à son ange gardien et à ses Esprits protecteurs, si l'on s'étudiait soi-même en s'efforçant de se purifier de ses imperfections, les cas d'obsessions médianimiques seraient encore plus rares ; malheureusement, beaucoup n'y voient que le fait des manifestations ; non contents des preuves morales qui surabondent autour d'eux, ils veulent à tout prix se donner la satisfaction de communiquer eux-mêmes avec les Esprits, en poussant au développement d'une faculté qui souvent n'existe pas en eux, guidés en cela plus souvent par la curiosité que par le désir sincère de s'améliorer. Il en résulte qu'au lieu de s'envelopper d'une atmosphère fluidique salutaire, de se couvrir des ailes protectrices de leurs anges gardiens, de chercher à dompter leurs faiblesses morales, ils ouvrent à deux battants la porte aux Esprits obsesseurs qui les eussent peut-être tourmentés d'une autre façon et dans un autre temps, mais qui profitent de l'occasion qui leur est offerte. Que dire

alors de ceux qui se font un jeu des manifestations et n'y voient qu'un sujet de distraction ou de curiosité, ou qui n'y cherchent que les moyens de satisfaire leur ambition, leur cupidité ou des intérêts matériels ? C'est dans ce sens qu'on peut dire que l'exercice de la médiumnité peut provoquer l'invasion des mauvais Esprits. Oui, il est dangereux de jouer avec ces choses-là. Que de personnes lisent le *Livre des Médiums* uniquement pour savoir comment on s'y prend, parce que la recette ou le procédé est la chose qui les intéresse le plus ! Quant au côté moral de la question, c'est l'accessoire. Il ne faut donc pas imputer au Spiritisme ce qui est le fait de leur imprudence.

Revenons aux possédés de Morzine. Ce qu'un Esprit peut faire sur un individu, plusieurs Esprits peuvent le faire sur plusieurs individus simultanément, et donner à l'obsession un caractère épidémique. Une nuée de mauvais Esprits peut faire invasion dans une localité, et s'y manifester de diverses manières. C'est une épidémie de ce genre qui sévissait en Judée du temps du Christ, et, à notre avis, c'est une épidémie semblable qui a sévi à Morzine.

C'est ce que nous chercherons à établir dans un prochain article, où nous ferons ressortir les caractères essentiellement obsessionnels de cette affection. Nous analyserons les mémoires des médecins qui l'ont observée, entre autres celui du docteur Constant, ainsi que les moyens curatifs employés soit par la médecine, soit par la voie des exorcismes.

Les serviteurs.

Histoire d'un domestique.

Le fait rapporté dans le numéro précédent, sous le titre de *la Loge et le Salon* (décembre 1862, page 377) nous en rappelle un qui nous est en quelque sorte personnel. Dans un voyage que nous fîmes il y a deux ans, nous vîmes, dans une famille de haut rang, un tout jeune domestique dont la figure intelligente et fine nous frappa par son air de distinction ; rien, dans ses manières, ne sentait la bassesse ; son empressement pour le service de ses maîtres n'avait rien de cette obséquiosité servile propre aux gens de cette condition. L'année suivante étant retourné dans cette famille, nous n'y vîmes plus ce garçon et nous demandâmes si on l'avait renvoyé. « Non, nous fût-il répondu ; il était allé passer quelques jours dans son pays, et il y est mort. Nous le re-

grettons beaucoup, car c'était un excellent sujet, et qui avait des sentiments *vraiment au-dessus de sa position*. Il nous était très attaché, et nous a donné des preuves du plus grand dévouement. »

Plus tard la pensée nous vint d'évoquer ce jeune homme, et voici ce qu'il nous dit :

Dans mon avant-dernière incarnation, j'étais, comme on le dit sur terre, d'une très bonne famille, mais ruinée par les prodigalités de mon père. Je suis resté orphelin très jeune et sans ressources. M. de G… a été mon bienfaiteur ; il m'a élevé comme son fils, et m'a fait donner une belle éducation dont j'ai tiré un peu trop de vanité. J'ai voulu, dans ma dernière existence, expier mon orgueil en naissant dans une condition servile, et j'y ai trouvé l'occasion de prouver mon dévouement à mon bienfaiteur. Je lui ai même sauvé la vie sans qu'il s'en soit jamais douté. C'était en même temps une épreuve dont je suis sorti à mon avantage, puisque j'ai eu assez de force pour ne pas me laisser corrompre par le contact d'un entourage presque toujours vicieux ; malgré les mauvais exemples, je suis resté pur, et j'en remercie Dieu, car j'en suis récompensé par le bonheur dont je jouis.

D. Dans quelles circonstances avez-vous sauvé la vie à M. de G… ? — R. Dans une promenade à cheval où je le suivais seul, j'aperçus un gros arbre qui tombait de son côté et qu'il ne voyait pas ; je l'appelle en poussant un cri terrible ; il se retourne vivement, et pendant ce temps l'arbre tombe à ses pieds ; sans le mouvement que j'ai provoqué, il était écrasé.

Remarque. — M. de G…, auquel le fait fut rapporté, se l'est parfaitement rappelé.

D. Pourquoi êtes-vous mort si jeune? — R. Dieu avait jugé mon épreuve suffisante.

D. Comment avez-vous pu profiter de cette épreuve, puisque vous n'aviez pas souvenir de votre précédente existence et de la cause qui avait motivé cette épreuve ? — R. Dans mon humble position, il me restait un instinct d'orgueil que j'ai été assez heureux de pouvoir maîtriser, ce qui a fait que l'épreuve m'a été profitable, sans cela j'aurais encore à recommencer. Mon Esprit se souvenait dans ses moments de liberté, et il m'en restait au réveil un désir intuitif de résister à mes tendances que je sentais être mauvaises. J'ai eu plus de mérite à lutter ainsi que si je m'étais clairement souvenu du passé. Le souvenir de mon ancienne position aurait exalté mon orgueil et m'aurait troublé, tandis que je n'ai eu à combattre que les entraînements de ma nouvelle position.

D. Vous aviez reçu une brillante éducation, à quoi cela vous a-t-il servi dans votre dernière existence, puisque vous ne vous souveniez pas des connaissances que vous aviez acquises ? — R. Ces connaissances auraient été inutiles, un contre-sens même dans ma nouvelle position ; elles sont restées latentes, et aujourd'hui je les retrouve. Cependant elles ne m'ont pas été inutiles, car elles ont développé mon intelligence ; j'avais instinctivement le goût des choses élevées, ce qui m'inspirait de la répulsion pour les exemples bas et ignobles que j'avais sous les yeux ; sans cette éducation je n'aurais été qu'un valet.

D. Les exemples des serviteurs dévoués à leurs maîtres jusqu'à l'abnégation, ont-ils pour cause des relations antérieures ? — R. N'en doutez pas ; c'est du moins le cas le plus ordinaire. Ces serviteurs sont quelquefois des membres même de la famille, ou, comme moi, des obligés qui payent une dette de reconnaissance, et que leur dévouement aide à s'avancer. Vous ne savez pas tous les effets de sympathie et d'antipathie que ces relations antérieures produisent dans le monde. Non, la mort n'interrompt pas ces relations qui se perpétuent souvent de siècle en siècle.

D. Pourquoi ces exemples de dévouement de serviteurs sont-ils si rares aujourd'hui? — R. Il faut en accuser l'esprit d'égoïsme et d'orgueil de votre siècle, développé par l'incrédulité et les idées matérialistes. La foi vraie sen va par la cupidité et le désir du gain, et avec elle les dévouements. Le Spiritisme, en ramenant les hommes au sentiment du vrai, fera renaître les vertus oubliées.

Remarque. — Rien ne peut mieux que cet exemple faire ressortir le bienfait de l'oubli des existences antérieures. Si M. de G… s'était souvenu de ce qu'avait été son jeune domestique, il eût été très gêné avec lui, et ne l'aurait même pas gardé dans cette condition ; il aurait ainsi entravé l'épreuve qui a été profitable à tous les deux.

Boïeldieu à la millième représentation de la *Dame Blanche*.

Les stances suivantes, de M. Méry, ont été récitées à la millième représentation de la *Dame Blanche*, au théâtre de l'Opéra-Comique, le 16 décembre 1862 :

A BOÏELDIEU !

Gloire à l'œuvre ou partout chante la mélodie.
Œuvre de Boïeldieu, mille fois applaudie,

Et comme aux jours passés, si jeune aux jours présents !
Paris la voit encor dans une salle pleine,
La Dame d'Avenel, la dame châtelaine !
Centenaire dix fois, après trente-six ans !

C'est que Scribe a donné tout ce que le poète
Peut inventer de mieux pour la lyre interprète,
Et le maître inspiré prodigua, tour à tour,
Le charme que les mots n'ont jamais su décrire :
L'accent qui fait rêver, l'accent qui fait sourire,
La gaîté de l'esprit, l'extase de l'amour !

C'est que tous ces accords dont la grâce suprême
Eclate dans la voix, l'orchestre, le poème,
L'art savant de sa nuit ne les a pas couverts ;
Car Boïeldieu, c'est là sa plus belle victoire,
Rend tout public artiste et parle à l'auditoire
Cette langue du cœur que comprend l'univers !

Puis avec quel bonheur le grand maître varie
Les accents inspirés par sa muse chérie !
Quel fleuve d'or tombé de son luth souverain !
Que de rayons venus de la brume écossaise !
Par cette œuvre, surtout, la musique française
N'a rien à redouter des Alpes ou du Rhin !

C'est à nous de fêter ce noble millésime,
Qui semble élever l'œuvre à sa plus haute cime ;
Et puis… connaissons-nous les secrets du trépas ?…
Qui sait ? peut-être ici plane sous cette voûte
Un ombre qui, ce soir, joyeuse nous écoute,
Un auditeur de plus que nous ne voyons pas !

Tous les Spirites ont remarqué cette dernière stance, qui ne saurait mieux répondre à leur pensée, ni mieux exprimer la présence au milieu de nous de l'Esprit de ceux qui ont quitté leur dépouille mortelle. Pour les matérialistes, c'est un simple jeu de l'imagination du poète ; car, selon eux, de l'homme de génie dont on célébrait la mémoire il ne reste rien, et les paroles qu'on lui adressait se perdaient dans le vide sans trouver un écho ; les souvenirs et les regrets qu'il a laissés sont nuls pour lui ; bien plus, sa vaste intelligence est elle-même un hasard de la nature et de son organisation. Où serait alors son mérite ? Il n'en aurait pas plus à avoir composé ses chefs-d'œuvre que n'en ont les orgues de Barbarie qui les exécutent. Cette pensée n'a-t-elle pas quelque chose de glacial, disons plus, de profondément immoral ? Et n'est-il pas triste de voir des hommes de talent et de science les préconiser dans leurs écrits, et l'enseigner à la jeunesse des écoles du

haut de la chaire, en cherchant en lui prouver que le néant seul nous attend, et que, par conséquent, celui qui a pu ou su se soustraire à la justice humaine n'a plus rien à redouter ? Cette idée, on ne saurait trop le répéter, est éminemment subversive de l'ordre social, et les peuples subissent tôt ou tard les terribles conséquences de sa prédominance par le déchaînement des passions ; car autant vaudrait leur dire : Vous pouvez faire impunément tout ce que vous voudrez, pourvu que vous soyez les plus forts. Cette idée pourtant, il faut en convenir à la louange de l'humanité, rencontre un sentiment de répulsion dans les masses. Nous demandons l'effet que le poète aurait produit sur le publie si, au lieu de cette image si vraie, si saisissante et si consolante de la présence de l'Esprit de Boïeldieu au milieu de ce nombreux auditoire, heureux des suffrages donnés à son œuvre, il fût venu dire : De l'homme que nous regrettons, il ne reste que ce qui a été mis dans la tombe et qui se détruit tous les jours ; encore quelques années, et sa poussière même n'existera plus ; mais de son être pensant il ne reste rien ; il est rentré dans le néant d'où il était sorti ; il ne nous voit plus, ne nous entend plus. Et vous, son fils ici présent, qui vénérez sa mémoire, vos regrets ne le touchent plus ; c'est en vain que vous rappelez dans vos ardentes prières : il ne peut venir, car il n'existe plus ; la tombe s'est fermée sur lui pour toujours ; c'est en vain que vous espérez le revoir en quittant la terre, car vous aussi vous rentrerez comme lui dans le néant ; c'est en vain que vous lui demandez son appui et ses conseils : il vous a laissé seul et bien seul ; vous croyez qu'il continue à s'occuper de vous, qu'il est à vos côtés, qu'il est ici, au milieu de nous ? Illusion d'un esprit faible. Vous êtes médium, dites-vous, et vous croyez qu'il peut se manifester à vous ! Superstition renouvelée du moyen âge ; effet de votre imagination qui se reflète dans vos écrits.

Nous le demandons, qu'aurait dit l'auditoire à un pareil tableau? C'est pourtant là l'idéal de l'incrédulité.

En entendant ces vers, quelques-uns des assistants se sont dit sans doute : « Jolie idée ! cela fait de l'effet ; » mais d'autres, et le plus grand nombre, auront dit : « Douce et consolante pensée ! elle réchauffe le cœur ! Cependant, auront-ils pu ajouter, si l'âme de Boïeldieu est ici présente, comment y est-elle ? Sous quelle forme ? Est-ce une flamme, une étincelle, une vapeur, un souffle ? Comment voit-elle et entend-elle? » C'est précisément cette incertitude sur l'état de l'âme qui fait naître le doute ; or, cette incertitude, le Spiritisme vient la dissiper en disant : Boïeldieu, en mourant, n'a quitté que sa lourde et grossière enveloppe ; mais son âme a conservé son enveloppe fluidique indes-

tructible ; et désormais, délivré de l'entrave qui le retenait au sol, il peut s'élever et franchir l'espace. Il est ici, sous sa forme humaine mais aérienne, et si le voile qui le dérobe à la vue pouvait être levé, on verrait Boïeldieu, allant et venant ou planant sur la foule, et avec lui des milliers d'Esprits aux corps éthérés, venant s'associer à son triomphe.

Or, si l'Esprit de Boïeldieu est là, c'est qu'il s'intéresse à ce qui s'y passe, c'est qu'il s'associe aux pensées des assistants ; pourquoi donc ne ferait-il pas connaître sa propre pensée s'il en a le pouvoir ? C'est ce pouvoir que constate et qu'explique le Spiritisme. Son enveloppe fluidique, tout invisible et éthérée qu'elle est, n'en est pas moins une sorte de matière ; de son vivant, elle servait d'intermédiaire entre son âme et son corps ; c'est par elle qu'elle transmettait sa volonté à laquelle obéissait le corps, et par elle que l'âme recevait les sensations éprouvées par le corps ; c'est, en un mot, le trait d'union entre l'Esprit et la matière proprement dite. Aujourd'hui qu'il est débarrassé de son enveloppe corporelle, en s'associant, par sympathie, à un autre Esprit incarné, il peut, en quelque sorte, lui emprunter momentanément son corps pour exprimer sa pensée par la parole ou l'écriture, autrement dit par voie médianimique, c'est-à-dire par intermédiaire.

Ainsi, de la survivance de l'âme à l'idée qu'elle peut être au milieu de nous, il n'y a qu'un pas ; de cette idée à la possibilité de se communiquer, la distance n'est pas grande ; le tout est de se rendre compte de la manière dont s'opère le phénomène. On voit donc que la doctrine spirite, en donnant comme une vérité les rapports du monde visible et du monde invisible, n'avance pas une chose aussi excentrique que quelques-uns veulent bien le dire, et la solidarité qu'elle prouve exister entre ces deux mondes est la porte qui ouvre les horizons de l'avenir.

Les stances de M. Méry ayant été lues à la Société Spirite de Paris, dans la séance du 19 décembre 1862, madame Costel obtint, à la suite de cette séance, la communication suivante de l'Esprit de Boïeldieu :

« Je suis heureux de pouvoir manifester ma reconnaissance à ceux qui, en célébrant le vieux musicien, n'ont pas oublié l'homme. Un poète, — les poètes sont devins, — a senti le souffle de mon âme, encore éprise d'harmonie. La musique résonnait dans ses vers éclatants d'inspiration, mais dans lesquels vibrait aussi une note émue qui faisait planer au-dessus des vivants l'ombre heureuse de celui qu'on fêtait.

« Oui, j'assistais à cette fête commémorative de mon talent humain,

et au-dessus des instruments j'entendais une voix, plus mélodieuse que la mélodie terrestre, qui chantait la mort dépouillée de son antique terreur, et apparaissant, non plus comme une sombre divinité de l'Erèbe, mais comme la brillante étoile de l'espérance et de la résurrection.

« La voix chantait aussi l'union des Esprits avec leurs frères incarnés ; doux mystère ! fécond accouplement qui complète l'homme, et lui rend les âmes qu'il demandait en vain du silence du tombeau.

« Le poète, précurseur des temps, est béni par Dieu. Alouette matinale, il célèbre l'aurore des idées longtemps avant qu'elles n'aient paru à l'horizon. Mais voici que la révélation sacrée se répand comme une bénédiction sur tous, et tous, comme le poète aimé, vous sentez autour de vous la présence de ceux que votre souvenir évoque. »

BOIELDIEU.

Lettre sur le Spiritisme

Extraite du *Renard*, journal hebdomadaire de Bordeaux, du 1er novembre 1862.

A M. le Rédacteur en chef du RENARD**.**

Monsieur le Rédacteur,

Si le sujet que j'aborde ici ne vous paraît ni trop rebattu, ni trop longuement traité, je vous prie d'insérer cette lettre dans le plus prochain numéro de votre estimable journal :

Quelques mots sur le Spiritisme : C'est une question si controversée et qui occupe aujourd'hui tant d'esprits que tout ce que peut écrire, sur ce sujet, un homme loyal et sérieusement convaincu ne peut paraître, à personne, ni oiseux ni ridicule.

Je ne veux imposer mes convictions à qui que ce soit ; je n'ai ni l'âge, ni l'expérience, ni l'intelligence nécessaires pour faire un Mentor ; je veux dire seulement à tous ceux qui, ne connaissant de cette théorie que le nom, sont disposés à accueillir le Spiritisme par des railleries ou un dédain systématique : Faites comme j'ai fait ; essayez d'abord de vous instruire, et vous aurez ensuite le droit d'être dédaigneux ou railleurs.

Il y a un mois, monsieur le rédacteur, j'avais à peine une idée vague du Spiritisme ; je savais seulement que cette découverte ou cette utopie, pour laquelle un mot nouveau avait été inventé, reposait sur des faits (vrais ou faux), tellement surnaturels qu'ils étaient rejetés

d'avance par tous les hommes qui ne croient à rien de ce qui les étonne, qui ne suivent jamais un progrès qu'à la remorque de tout leur siècle, et qui, nouveaux Saint-Thomas, ne sont persuadés que quand ils ont touché. Comme eux, je l'avoue, j'étais tout disposé à rire de cette théorie et de ses adeptes ; mais avant de rire, je voulus savoir de quoi je riais, et je me fis présenter dans une société de Spirites, chez M. E. B. Soit dit en passant, M. B., qui m'a paru un esprit droit, sérieux et éclairé, est plein d'une conviction assez forte pour arrêter le sourire sur les lèvres d'un mauvais plaisant ; car, quoi qu'on en dise, une conviction solide impose toujours.

A la fin de la première séance, je ne riais plus, mais je doutais encore, et ce que je ressentais surtout, c'était un extrême désir de m'instruire, une impatience fébrile d'assister à de nouvelles épreuves.

C'est ce que j'ai fait hier, monsieur le rédacteur, et je ne doute plus maintenant. Sans parler de quelques communications personnelles qui m'ont été faites sur des choses ignorées aussi bien du médium que de tous les membres de la Société, j'ai vu des faits, selon moi irrécusables.

Sans faire ici, vous comprendrez pourquoi, aucune réflexion sur le degré d'instruction ou d'intelligence du médium, je déclare qu'il est impossible à tout autre qu'à un Bossuet ou à un Pascal de répondre immédiatement, d'une manière aussi nette que possible, avec une vitesse pour ainsi dire mécanique, et dans un style concis, élégant et correct, plusieurs pages sur des questions telles que celle-ci : « Comment on peut concilier le libre arbitre avec la prescience divine, » c'est-à-dire sur les problèmes les plus ardus de la métaphysique.

Voilà ce que j'ai vu, monsieur le rédacteur, et bien d'autres choses encore que je n'ajouterai pas sur cette lettre, déjà trop longue ; j'écris ceci, je le répète, afin d'inspirer, si je le puis, à quelques-uns de vos lecteurs, le désir de s'instruire ; peut-être ensuite seront-ils convaincus comme moi.

TIBULLE LANG,
Ancien élève de l'Ecole polytechnique.

Quelques mots sur le Spiritisme.

(Extrait de l'*Écho de Sétif*, Algérie, du 9 novembre 1862.)

Depuis quelque temps déjà, le monde s'agite, frissonne et cherche ; le monde a l'âme en peine, il a de très grands besoins.

Admettons que le Spiritisme n'existe pas, que tout ce qu'on en dit

soit le résultat de l'erreur, de l'hallucination de quelques esprits malades ; mais n'est-ce rien que de voir six millions d'hommes atteints de la même maladie en sept à huit ans?

Pour moi, j'y vois beaucoup de choses : j'y vois le pressentiment de grands événements, parce que dans tous les temps, à la veille d'époques marquantes, le monde a toujours été inquiet, turbulent même, sans se rendre compte de son malaise. Ce qu'il y a de certain aujourd'hui, c'est qu'après avoir traversé une époque de matérialisme effrayant, il éprouve le besoin d'une croyance spiritualiste raisonnée ; il veut croire avec connaissance de cause, si je puis m'exprimer ainsi. Voilà les causes de sa maladie, si nous admettons qu'il y ait maladie.

Dire qu'il n'y a rien au fond de ce mouvement, c'est être téméraire.

Un écrivain, que je n'ai pas l'honneur de connaître, vient de donner un article, profondément pensé, dans l'*Écho de Sétif* du 18 septembre dernier. Il confesse lui-même qu'il ne connaît pas le Spiritisme. Il recherche s'il est possible, s'il peut exister, et ses recherches l'ont amené à conclure que le Spiritisme n'est pas impossible.

Quoi qu'il en soit, les Spirites ont le droit de se réjouir aujourd'hui, puisque des hommes d'élite veulent bien consacrer une partie de leurs études à la recherche de ce que les uns appellent une vérité et les autres une erreur.

En ce qui me concerne, je puis attester un fait : c'est que j'ai vu des choses que l'on ne peut pas croire sans les avoir vues.

Il y a une partie très éclairée de la société qui ne nie pas précisément le fait, mais elle prétend que les communications que l'on obtient viennent directement de l'enfer. C'est ce que je ne puis admettre en présence de communications comme celle-ci : « Croyez en Dieu créateur et organisateur des sphères, aimez Dieu créateur et protecteur des âmes… *Signé* : GALILÉE. »

Le diable n'a pas dû parler toujours comme cela ; car, s'il en était ainsi, les hommes lui auraient fait une réputation qu'il n'aurait pas méritée. Et s'il est vrai qu'il ait manqué de respect envers Dieu, avouons qu'il a bien mis de l'eau dans son vin.

Moi aussi j'ai été incrédule, je ne pouvais pas me persuader que Dieu permettrait jamais à notre Esprit de communiquer à notre insu avec l'Esprit d'une personne vivante ; cependant il a bien fallu me rendre à l'évidence. J'ai pensé, et un dormeur m'a répondu clairement, catégoriquement ; aucun son, aucun frémissement ne s'est produit dans mon cerveau. L'Esprit du dormeur a donc correspondu avec le mien à mon insu ! Voilà ce que j'atteste.

Avant cette découverte, je pensais que Dieu avait mis une barrière infranchissable entre le monde matériel et le monde spirituel. Je me suis trompé, voilà tout. Et il semble que plus j'étais incrédule, plus

Dieu ait voulu me détromper en mettant sous mes yeux des faits extraordinaires et patents.

J'ai voulu écrire moi-même, afin de n'être pas mystifié par un tiers ; ma main n'a jamais fait le moindre mouvement. J'ai mis la plume dans la main d'un enfant de quatorze ans, il s'est endormi sans que je le désirasse. Voyant cela, je me suis retiré dans mon jardin, avec la conviction que cette prétendue vérité n'était qu'un rêve ; mais en rentrant dans ma maison je remarquai que l'enfant avait écrit. Je m'approchai pour lire, et je vis à ma très grande surprise que l'enfant avait répondu à toutes mes pensées. Protestant toujours, malgré ce fait et voulant dérouter le dormeur, je fis mentalement une question sur l'histoire ancienne. Sans hésiter, le dormeur y répondit catégoriquement.

Arrêtons-nous ici, et présentons en peu de mots quelques observations.

Supposons qu'il n'y ait pas eu l'intervention des Esprits d'un autre monde, toujours est-il que l'Esprit du dormeur et le mien étaient en parfaite correspondance. Voilà donc un fait, suivant moi, qui mérite qu'on l'étudie. Mais il y a des hommes si savants qu'ils n'ont plus rien à étudier et qui préfèrent me dire que je suis un fou.

Un fou, soit, mais plus tard nous verrons bien celui ou ceux qui seront dans l'erreur.

Si j'avais articulé une seule parole, si j'avais fait le moindre signe, je ne me serais pas rendu ; mais je n'ai pas bougé, je n'ai pas parlé : que dis-je, je n'ai pas respiré !

Eh bien ! y a-t-il un savant qui veuille causer avec moi sans dire une parole ou sans m'écrire ? y en a-t-il un qui veuille traduire ma pensée sans me connaître, sans m'avoir vu ? Et ce qui est plus fort, ne puis-je pas le tromper même en lui parlant, et cela, sans qu'il s'en doute ? Ceci ne pouvait pas se faire avec le médium en question. J'ai essayé maintes fois, je n'ai pas réussi.

Si vous le permettez, je vous donnerai dans la suite quelques-unes des communications que j'ai obtenues.

C***.

Réponse à une question sur le Spiritisme au point de vue religieux.

La question suivante nous a été adressée par une personne de Bordeaux, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, et à laquelle nous avons cru devoir répondre par la Revue, pour l'instruction de tous :

« J'ai lu dans un de vos ouvrages : « Le Spiritisme ne s'adresse pas à

ceux qui ont une foi religieuse quelconque, dans le but de les en détourner, et à qui cette foi suffit à leur raison et à leur conscience, mais à la nombreuse catégorie des incertains et des incrédules, etc. »

« Eh ! pourquoi pas ? Le Spiritisme, qui est la vérité, ne devrait-il pas s'adresser à tout le monde? à tous ceux qui sont dans l'erreur ? Or, ceux qui croient à une religion quelconque, protestante, juive, catholique ou toute autre, ne sont-ils pas dans l'erreur ? Ils y sont indubitablement, puisque les diverses religions professées aujourd'hui donnent comme des vérités incontestables et nous font une obligation de croire à des choses complètement fausses, ou tout au moins à des choses qui peuvent venir de sources vraies, mais tout à fait mal interprétées. S'il est prouvé que les peines ne sont que temporaires, — et Dieu sait si c'est une légère erreur de confondre le temporaire avec l'éternel, — que le feu de l'enfer est une fiction, et qu'au lieu d'une création en six jours il s'agit de millions de siècles, etc. ; si tout cela est prouvé, dis-je, partant de ce principe que la vérité est *une*, les croyances auxquelles a donné lieu l'interprétation si fausse de ces dogmes ne sont ni plus ni moins que fausses, car une chose est ou n'est pas ; il n'y a pas de milieu.

« Pourquoi donc le Spiritisme ne s'adresserait-il pas tout aussi bien à ceux qui croient à des absurdités, pour les en dissuader, qu'à ceux qui ne croient à rien ou qui doutent? etc. »

Nous saisissons l'occasion de la lettre dont nous avons extrait les passages ci-dessus, pour rappeler une fois de plus le but essentiel du Spiritisme, sur lequel l'auteur de cette lettre ne paraît pas complètement édifié.

Par les preuves patentes qu'il donne de l'existence de l'âme et de la vie future, bases de toutes les religions, il est la négation du matérialisme, et s'adresse, par conséquent, à ceux qui nient ou qui doutent. Il est bien évident que celui qui ne croit ni à Dieu ni à son âme, n'est ni catholique, ni juif, ni protestant, quelle que soit la religion dans laquelle il est né, car il ne serait même ni mahométan ni bouddhiste ; or, par l'évidence des faits, il est amené à croire à la vie future avec toutes ses conséquences morales ; libre à lui d'adopter ensuite le culte qui conviendra le mieux à sa raison ou à sa conscience ; mais là s'arrête le rôle du Spiritisme ; il fait faire les trois quarts du chemin ; il fait franchir le pas le plus difficile, celui de l'incrédulité, c'est aux autres à faire le reste.

Mais, pourra dire l'auteur de la lettre, si aucun culte ne me convient ? Eh bien ! Alors, restez ce que vous êtes ; le Spiritisme n'y peut rien ; il ne se charge pas de vous faire embrasser un culte de force, ni de discuter pour vous la valeur intrinsèque des dogmes de chacun : il laisse cela à votre conscience. Si ce que le Spiritisme donne ne vous

suffit pas, cherchez, parmi toutes les philosophies qui existent, une doctrine qui satisfasse mieux vos aspirations.

Les incrédules et les douteurs forment une catégorie immensément nombreuse, et quand le Spiritisme dit qu'il ne s'adresse pas à ceux qui ont une foi quelconque et à qui cette foi suffit, il entend qu'il ne s'impose à personne et ne violente aucune conscience. En s'adressant aux incrédules, il arrive à les convaincre par les moyens qui lui sont propres, par les raisonnements qu'il sait avoir accès sur leur raison, puisque les autres ont été impuissants ; en un mot, il a sa méthode avec laquelle il obtient tous les jours d'assez beaux résultats ; mais il n'a point de doctrine secrète ; il ne dit pas aux uns : ouvrez vos oreilles, et aux autres : fermez-les ; il parle à tout le monde par ses écrits, et chacun est libre d'adopter ou de rejeter sa manière d'envisager les choses. Par cette manière, il fait des croyants fervents de ceux qui étaient incrédules ; c'est tout ce qu'il veut. A celui donc qui dirait : « J'ai ma foi et n'en veux pas changer ; je crois à l'éternité absolue des peines, aux flammes de l'enfer et aux démons ; je persiste même à croire que c'est le soleil qui tourne parce que la Bible le dit, et je crois que mon salut est à ce prix, » le Spiritisme répond : « Gardez vos croyances, puisqu'elles vous conviennent ; nul ne cherche à vous en imposer d'autres ; je ne m'adresse pas à vous, puisque vous ne voulez pas de moi ; » et en cela il est fidèle à son principe de respecter la liberté de conscience. S'il en est qui croient être dans l'erreur, ils sont libres de regarder la lumière, qui luit pour tout le monde ; ceux qui croient être dans le vrai sont libres de détourner les yeux.

Encore une fois, le Spiritisme a un but dont il ne veut pas et ne doit pas s'écarter ; il sait la route qui doit l'y conduire, et il la suivra sans se laisser dévoyer par les suggestions des impatients : chaque chose vient en son temps, et vouloir aller trop vite, c'est souvent reculer au lieu d'avancer.

Deux mots encore à l'auteur de la lettre : Il nous paraît avoir fait une fausse application de ce principe que la vérité est *une*, en concluant de ce que certains dogmes, comme ceux des peines futures et de la création, ont reçu une interprétation erronée, tout doit être faux dans la religion. Ne voyons-nous pas tous les jours les sciences positives elles-mêmes reconnaître certaines erreurs de détail, sans que, pour cela, la science soit radicalement fausse? L'Église ne s'est-elle pas mise d'accord avec la science sur certaines croyances dont elle faisait jadis des articles de foi ? Ne reconnaît-elle pas aujourd'hui la loi du mouvement de la terre et celle des périodes géologiques de la création, qu'elle avait condamnées comme des hérésies ? Quant aux flammes de l'enfer, toute la haute théologie est d'accord pour reconnaître que c'est une figure, et qu'il faut entendre par-là un feu moral et non

un feu matériel. Sur plusieurs autres points, les doctrines sont aussi moins absolues qu'autrefois ; d'où l'on peut conclure qu'un jour, cédant à l'évidence des faits et des preuves matérielles, elle comprendra la nécessité d'une interprétation, en harmonie avec les lois de la nature, de quelques points encore controversés ; car nulle croyance ne saurait valablement ni rationnellement prévaloir contre ces lois. Dieu ne peut se contredire en établissant des dogmes contraires à ses lois éternelles et immuables, et l'homme ne peut prétendre se mettre au-dessus de Dieu en décrétant la nullité de ces lois. Or, l'Église, qui a compris cette vérité pour certaines choses, la comprendra également pour les autres, notamment en ce qui concerne le Spiritisme, fondé de tous points sur les lois de la nature, encore mal comprises, mais que l'on comprend mieux chaque jour.

Il ne faut donc pas se hâter de rejeter un tout, parce que certaines parties sont obscures ou défectueuses, et nous croyons utile, à ce propos, de se rappeler la fable de : *La Guenon, le Singe et la Noix*.

Identité d'un Esprit incarné.

Notre collègue M. Delanne, étant en voyage, nous transmet le récit suivant de l'évocation qu'il a faite de l'Esprit de sa femme, vivante, restée à Paris.

… Le 11 décembre dernier, étant à Lille, j'évoquai l'Esprit de ma femme à onze heures et demie du soir ; elle m'apprit qu'une de ses parentes était, par hasard, couchée avec elle. Ce fait me laissa des doutes, ne le croyant pas possible, lorsque deux jours après je reçus d'elle une lettre constatant la réalité de la chose. Je vous envoie notre entretien, quoiqu'il n'ait rien de particulier, mais parce qu'il offre une preuve évidente d'identité.

1. *Demande*. Es-tu là, chère amie ? — *Réponse*. Oui, mon gros. (C'est son terme favori.)

2. Vois-tu les objets qui m'entourent ? — *R*. Je les vois bien. Je suis heureuse d'être vers toi. J'espère que tu es bien enveloppé ! (Il était onze heures et demie ; j'arrivais d'Arras ; pas de feu dans la chambre ; j'étais enveloppé de mon manteau de voyage et je n'avais même pas ôté mon cache-nez.)

3. Es-tu contente d'être venue sans ton corps ? — *R*. Oui, mon ami ; je t'en remercie. J'ai mon corps fluidique, mon périsprit.

4. Est-ce toi qui me fais écrire, et où te tiens-tu ? — *R*. Vers toi ; certainement ta main a encore bien du mal à marcher.

5. Es-tu bien endormie ? — *R*. Non, pas encore très bien.

6. Ton corps te retient-il ? - *R.* Oui, je le sens qui me retient. Mon corps est un peu malade, mais mon Esprit ne souffre pas.

7. As-tu eu dans la journée l'intuition que je t'évoquerais ce soir ? — *R.* Non, et pourtant je ne puis définir ce qui me disait que je te verrais. (A ce moment j'eus une quinte de toux.) Tu tousses toujours, ami ; soigne-toi donc un peu.

8. Peux-tu voir mon périsprit ? — *R.* Non, je ne puis distinguer que ton corps matériel.

9. Te sens-tu plus libre et mieux qu'avec ton corps ? — *R.* Oui, car je ne souffre plus. (Dans une lettre postérieure j'appris qu'effectivement elle avait été indisposée.)

10. Vois-tu des Esprits autour de moi ? — *R.* Non ; je désire pourtant bien les voir.

11. T'effrayes-tu d'être seule à la maison ? — *R. Adèle est avec moi*. (Cette personne, une de nos parentes, ne couche jamais à la maison ; nous ne la voyons que très rarement.)

12. Comment se fait-il qu'Adèle soit avec toi ? Est-elle couchée avec toi ? — *R.* Oui, par hasard.

13. C'est bien toi, ma chère femme, qui me parles ? — *R.* Oui, ami ; c'est bien moi.

14. Vois-tu bien clair ici? — *R.* Oui, tout rayonne mieux que ta faible lumière. (Je n'avais qu'une bougie dans une grande chambre.)

15. Te communiques-tu à moi par intuition ou mécaniquement ? — *R.* Je frappe plus particulièrement sur ton cerveau qui est propre à recevoir plus facilement, mais malgré cela je dirige ta main en même temps.

16. Comment peux-tu voir que mon cerveau est apte à recevoir les communications spirites ? — *R.* C'est par le développement que tes organes ont acquis depuis peu, ce qui prouve qu'il a fallu… (A ce moment minuit sonne et l'Esprit s'arrête.)

17. Entends-tu les sons de la pendule ? — *R.* Oui, mais je reste saisie de ce son inaccoutumé ; il est pareil à la musique céleste que j'ai entendue dans le rêve que je t'ai raconté. (En effet, quelque temps avant mon départ elle avait eu un rêve délicieux dans lequel elle avait entendu une harmonie sans pareille. A ce moment, je ne pensais assurément pas à ce rêve que j'avais totalement oublié ; ce ne pouvait donc être le reflet de ma pensée ; car, comme personne autre n'en avait connaissance, et que j'étais seul à ce moment, je vis dans cette révélation spontanée une nouvelle preuve de l'identité de l'Esprit de ma femme. L'Esprit achève spontanément la phrase commencée plus haut.)

… Beaucoup de puissance en si peu de temps.

18. Veux-tu que j'évoque mon ange gardien pour contrôler ton identité ? Cela te gênera-t-il ? — *R*. Tu peux le faire.

19. (A mon ange gardien.) Est-ce bien l'Esprit de ma femme qui vient de me parler? — *R*. C'est ta femme qui te parle et qui est satisfaite de te voir.

20. (A ma femme.) As-tu vu mon ange gardien ? — *R*. Oui, il est resplendissant de lumière ; il n'a fait qu'apparaître et disparaître.

21. T'a-t-il vue lui-même ? — *R*. Oui, il m'a regardée avec des yeux d'une céleste clémence ; et moi, toute confuse, je me suis prosternée.

Adieu, mon gros, je me sens forcée de te quitter.

Remarque. Si ce contrôle se fût borné à la réponse de l'ange gardien, il eût été tout à fait insuffisant, car il aurait fallu contrôler à son tour l'identité de l'ange gardien, dont un Esprit trompeur aurait parfaitement pu usurper le nom. Il n'y a rien dans sa simple affirmation qui révèle sa qualité. En pareil cas, il est toujours préférable de faire contrôler par un médium étranger qui ne serait pas sous la même influence ; invoquer soi-même un Esprit pour en contrôler un autre n'offre pas toujours une garantie suffisante, surtout si l'on en demande la permission à celui que l'on suspecte. Dans la circonstance dont il s'agit, nous en trouvons une dans la description que l'Esprit donne de l'ange gardien ; un Esprit trompeur n'aurait pu prendre cet aspect céleste ; on reconnaît d'ailleurs, dans toutes ses réponses, un caractère de vérité que ne saurait simuler la supercherie.

(Séance du lendemain soir.)

22. Es-tu là ? — *R*. Oui ; je vais te dire ce qui te préoccupe ; c'est Adèle. Eh bien ! oui ; elle a couché réellement avec moi, je te le jure.

23. Ton corps va-t-il mieux? — *R*. Oui ; ce n'était rien.

24. Vois-tu des Esprits vers toi, aujourd'hui? — *R*. Je ne vois rien encore, mais je pressens quelqu'un, car je suis tout inquiète d'être seule.

25. Prie, ma bonne amie, et tu seras peut-être mieux. — *R*. Oui, c'est ce que je vais faire. Dis avec moi : « Mon Dieu, grand et juste, veuillez nous bénir, et nous absoudre de nos iniquités ; faites grâce à vos enfants qui vous aiment ; daignez les inspirer de vos vertus, et accordez-leur la grâce insigne d'être un jour comptés parmi vos élus. Que la douleur terrestre ne leur paraisse rien en comparaison du bonheur que vous réservez à ceux qui vous aiment sincèrement. Absolvez-nous, Seigneur, et continuez-nous vos bienfaits par l'inter-

cession toute divine de la pure et angélique sainte Marie, mère des pécheurs et la miséricorde incarnée. »

Remarque. Cette prière improvisée par l'Esprit est d'une touchante simplicité. M. Delanne ne connaissait le fait concernant *Adèle* que par ce que lui en avait dit l'Esprit de sa femme, et c'est ce fait qui lui inspirait des doutes ; ayant écrit à celle-ci à ce sujet, il reçut la réponse suivante :

« … Adèle est bien venue hier soir, par hasard ; je l'ai engagée à rester, non par peur, j'en ris, mais pour l'avoir avec moi ; tu vois bien qu'elle est restée couchée avec moi. J'ai été troublée un peu ces deux nuits dernières ; j'ai éprouvé une espèce de malaise dont je ne me rendais pas compte parfaitement ; c'était comme une force invincible qui me forçait à dormir ; j'étais comme anéantie ; mais je suis si heureuse d'être allée vers toi !… »

La barbarie dans la civilisation.

Horrible supplice d'un Nègre.

Une lettre de New-York, adressée, en date du 5 novembre, à la *Gazette des Tribunaux*, contient les détails suivants d'une horrible tragédie qui a eu lieu à Dalton, dans le comté de Caroline (Maryland) :

« On avait arrêté dernièrement un jeune nègre sous l'accusation d'attentat à la pudeur sur la personne d'une petite fille blanche. De graves soupçons pesaient sur lui. L'enfant objet de ses criminelles violences déclarait le reconnaître parfaitement. L'accusé avait été enfermé dans la prison de Dalton. Il y était à peine depuis quelques heures, qu'une foule nombreuse, poussant des cris de colère et de vengeance, demandait qu'on lui livrât le malheureux nègre.

« Les représentants de l'ordre et de l'autorité, voyant qu'il leur serait impossible de défendre de vive force leur prisonnier contre cette foule irritée, cherchèrent en vain, par les plus pressants discours, à la calmer. Des sifflets accueillirent leurs paroles en faveur de la loi et de la justice régulière.

« Le peuple, dont le nombre allait sans cesse grossissant, commença à jeter des pierres contre la prison. Quelques coups de revolver furent déchargés sur les agents de l'autorité, mais aucune balle ne les atteignit. Comprenant que la résistance était impossible de leur part, ils ouvrirent les portes de la prison. La foule, après avoir jeté un immense hourra en signe de satisfaction, s'y précipite avec fureur. Elle s'empare du prisonnier et le traîne, au milieu des cris de colère des assistants et des supplications de la victime, au milieu de la principale place du village.

« Un jury est immédiatement nommé. Après avoir examiné, pour la forme, les faits du procès, il déclare l'accusé coupable, et le condamne à être pendu sans retard. On attache aussitôt une corde à un arbre et, cela fait, on procède à l'exécution. Le nègre, pendant que son corps se débattait dans les convulsions de l'agonie, était en butte aux insultes et aux violences des spectateurs. Plusieurs coups de pistolet furent tirés sur lui et contribuèrent à augmenter les tortures de sa mort.

« La foule, ivre de colère et de vengeance, n'attendit pas que le corps fût complètement immobile pour le détacher de la corde. Elle promena son ignoble trophée dans les rues de Dalton. Hommes et femmes, les enfants eux-mêmes applaudissaient aux outrages prodigués au cadavre du jeune nègre.

« Mais là ne devait pas s'arrêter la fureur du peuple. Après avoir parcouru le village de Dalton dans tous les sens, il s'est rendu devant une église de noirs. Un immense bûcher y fut élevé, et après avoir coupé et mutilé le cadavre, la foule jeta, au milieu des manifestations de joie les plus bruyantes, les membres et les fragments de chair dans les flammes. »

Ce récit a donné lieu à la question suivante proposée dans la Société Spirite de Paris, le 28 novembre 1862 :

« On comprend que des exemples de férocité isolés et individuels se rencontrent chez les peuples civilisés ; le Spiritisme en donne l'explication en disant qu'ils proviennent d'Esprits inférieurs, en quelque sorte fourvoyés dans une société plus avancée ; mais alors ces individus ont, pendant toute leur vie, révélé la bassesse de leurs instincts. Ce que l'on comprend plus difficilement, c'est qu'une population tout entière qui a donné des preuves de la supériorité de son intelligence, et même en d'autres circonstances de sentiments d'humanité, qui professe une religion de douceur et de paix, puisse être prise d'un tel vertige sanguinaire, et se repaître avec une rage sauvage des tortures d'une victime. Il y a là un problème moral sur lequel nous prierons les Esprits de vouloir bien nous donner une instruction. »

(Société spirite de Paris, 28 novembre 1862. - Médium, M. A. de B…)

Le sang versé dans les contrées renommées jusqu'à ce jour par leurs tendances vers le progrès humain, est une pluie de malédiction, et le courroux du Dieu juste ne saurait tarder plus longtemps de s'appesantir sur le séjour où s'accomplissent aussi fréquemment des abominations semblables à celle dont vous venez d'entendre la lecture. En vain veut-on se dissimuler à soi-même les conséquences qu'elles entraînent forcément ; en vain veut-on atténuer la portée du crime ; s'il est affreux par lui-même, il ne l'est pas moins par l'intention qui l'a fait

commettre avec d'aussi horribles raffinements, avec un acharnement si bestial. L'intérêt ! l'intérêt humain ! les jouissances sensuelles, les satisfactions de l'orgueil et de la vanité en ont été là encore le mobile comme en toute autre occasion, et les mêmes causes feront naître des effets semblables, causes, à leur tour, des effets de la colère céleste, dont sont menacées tant d'iniquités. Croyez-vous qu'il n'y ait de progrès réel que celui de l'industrie, de toutes les ressources et de tous les arts qui tendent à amortir les rigueurs de la vie matérielle et à accroître les jouissances dont on veut se rassasier ? Non ; là n'est pas uniquement le progrès nécessaire à l'élévation des Esprits, qui ne sont humains que temporairement, et ne doivent attacher aux choses humaines que l'intérêt secondaire qu'elles méritent. Le perfectionnement du cœur, des lumières de la conscience ; la diffusion du sentiment de solidarité universelle des êtres, de celui de la fraternité entre les humains, sont les seules marques authentiques qui distinguent un peuple dans la marche du progrès général. A ces seuls caractères se reconnaît une nation comme la plus avancée. Mais celles qui nourrissent encore dans leur sein des sentiments d'orgueil exclusif, et ne voient telle portion de l'humanité que comme une race servile faite pour obéir et souffrir, celles-là éprouveront, n'en doutez pas, le néant de leurs prétentions et le poids de la vengeance du Ciel.

Ton père, V. DE B.

Dissertations spirites.

Les approches de l'hiver.

(Société spirite de Paris, 27 décembre 1862. - Médium, M. Leymarie.)

Mes bons amis, quand le froid arrive et que tout manque chez de braves gens, pourquoi ne viendrais-je pas, moi, votre ancien condisciple, vous rappeler notre mot d'ordre, le mot de *charité* ? Donnez, donnez tout ce que votre cœur peut donner, en paroles, en consolations, en soins bienveillants. L'amour de Dieu est en vous, si vous savez, en Spirites fervents, remplir le mandat qu'il vous a délégué.

Aux instants libres, lorsque le travail vous laisse le repos, cherchez celui qui souffre moralement ou corporellement ; à l'un donnez cette force qui console et grandit l'esprit, à l'autre donnez ce qui sustente et fait taire, soit les appréhensions de la mère dont les bras sont inoccupés, soit la plainte de l'enfant qui demande du pain.

Les frimas sont venus, une brise froide roule la poussière : à bientôt la neige. C'est l'heure où vous devez marcher et chercher. Combien de pauvres honteux se cachent et gémissent en secret, surtout le pau-

vre en habit noir qui a toutes les aspirations et manque des premiers besoins. Pour celui-là, mes amis, agissez sagement ; que votre main soulage et guérisse, mais aussi puisse la voix du cœur présenter délicatement l'obole qui peut péniblement blesser l'amour-propre de l'homme bien élevé. Il faut, je le répète, donner, mais savoir bien donner ; Dieu, le dispensateur de tout, cache ses trésors, ses épis, ses fleurs et ses fruits, et pourtant ses dons, qui ont secrètement et laborieusement germé dans la sève du tronc et de la tige, nous arrivent sans que nous sentions la main qui les a dispensés. Faites comme Dieu, imitez-le, et vous serez bénis.

Oh ! Que c'est bon et beau d'être utile et charitable, de savoir se relever en relevant les autres, d'oublier les égoïstes petits besoins de la vie pour pratiquer la plus noble attribution de l'humanité, celle qui fait de nous les véritables fils du Créateur !

Et quel enseignement pour les vôtres ! Vos enfants vous imitent ; votre exemple porte ses fruits, car toute branche bien greffée, c'est l'abondance. L'avenir spirituel de la famille dépend toujours de la forme que vous donnez à toutes vos actions.

Je vous le dis, et ne saurai jamais assez le répéter, vous gagnez spirituellement si vous donnez et consolez ; car Dieu vous donnera et vous consolera dans son royaume qui n'est pas de ce monde. Dans celui-ci, la famille qui honore et bénit son chef intelligent dans cette parcelle de royauté que Dieu lui a laissée est une atténuation de toutes les douleurs qui accompagnent la vie.

Adieu, mes amis, soyez tout amour, toute charité.

SANSON.

La loi du progrès.

(Lyon, 17 septembre 1862. – Médium, M. Émile V…)

Nota. — Cette communication a été obtenue dans la séance générale présidée par M. Allan Kardec.

Il semble, si on considère l'humanité à son état primitif et à son état présent, lorsque sa première apparition sur la terre marquait son point de départ, et maintenant qu'elle a parcouru une partie du chemin qui mène à la perfection, il semble, dis-je, que tout bien, tout progrès, toute philosophie enfin, ne puisse naître que de ce qui lui est contraire.

En effet, toute formation est le produit d'une réaction, de même que tout effet est engendré par une cause. Tous les phénomènes moraux, toutes les formations intelligentes, sont dus à une perturbation momentanée de l'intelligence même. Seulement, dans l'intelligence, on doit considérer deux principes : l'un immuable, essentiellement bon, éternel

comme tout ce qui est infini ; l'autre temporaire, momentané et qui n'est que l'agent employé pour produire la réaction d'où sort chaque fois la progression des hommes.

Le progrès embrasse l'univers pendant l'éternité, et il n'est jamais plus répandu que lorsqu'il se concentre en un point quelconque. Vous ne pouvez envisager d'un seul regard l'immensité qui vit, par conséquent qui progresse ; mais regardez autour de vous ; qu'y voyez-vous ?

A certaines époques, on peut dire à des moments prévus, désignés, il surgit un homme qui ouvre une voie nouvelle, qui escarpe les rochers arides dont est toujours semé le monde connu de l'intelligence. Cet homme est souvent le dernier d'entre les humbles, d'entre les petits, et cependant il pénètre dans les hautes sphères de l'inconnu. Il s'arme de courage, car il lui en faut pour lutter corps à corps avec les préjugés, avec les usages reçus ; il lui en faut pour vaincre les obstacles que la mauvaise foi sème sous ses pas, car tant qu'il reste des préjugés à renverser, il reste des abus et des intéressés aux abus ; il lui en faut, parce qu'il doit lutter en même temps contre les besoins matériels de sa personnalité, et sa victoire, dans ce cas, est la meilleure preuve de sa mission et de sa prédestination.

Arrivé à ce point où la lumière s'échappe assez forte du cercle dont il est le centre, tous les regards se portent sur lui ; il s'assimile tout le principe intelligent et bon ; il reforme, régénère le principe contraire, malgré les préjugés, malgré la mauvaise foi, malgré les besoins, il arrive à son but, il fait franchir un degré à l'humanité, il fait connaître ce qui n'était pas connu.

Ce fait s'est répété bien des fois déjà, et se répétera bien des fois encore avant que la terre ait acquis le degré de perfection qui convient à sa nature. Mais autant de fois qu'il sera nécessaire, Dieu fournira la semence et le laboureur. Ce laboureur, c'est chaque homme en particulier, comme chacun des génies qui l'illustrent par une science souvent surhumaine. En tout temps il y a eu de ces centres de lumière, de ces points de ralliement, et le devoir de tous est de s'approcher, d'aider et de protéger les apôtres de la vérité. C'est ce que le Spiritisme vient dire encore.

Hâtez-vous donc, vous tous qui êtes frères par la charité ; hâtez-vous, et le bonheur promis à la perfection vous sera bien plus tôt accordé.

ESPRIT PROTECTEUR.

Bibliographie.

La Pluralité des mondes habités.

Etude où l'on expose les conditions d'habitabilité des terres célestes discutées au point de vue de l'astronomie et de la physiologie ; par CAMILLE FLAMMARION, calculateur à l'Observatoire impérial de Paris, attaché au Bureau des longitudes, etc.[2]

Quoiqu'il ne soit pas question de Spiritisme dans cet ouvrage, le sujet est de ceux qui rentrent dans le cadre de nos observations et des principes de la doctrine, et nos lecteurs nous sauront gré de l'avoir signalé à leur attention, persuadé d'avance du puissant intérêt qu'ils apporteront à cette lecture doublement attachante par la forme et par le fond. Ils y trouveront confirmée par la science une des révélations capitales faites par les Esprits. M. Flammarion est un des membres de la Société spirite de Paris, et son nom figure comme médium dans les remarquables dissertations signées Galilée, et que nous avons publiées en septembre dernier sous le titre d'*Etudes uranographiques*. A ce double titre nous sommes heureux de lui donner une mention spéciale, qui sera ratifiée, nous n'en doutons nullement.

L'auteur s'est attaché à recueillir tous les éléments de nature à appuyer l'opinion de la pluralité des mondes habités, en même temps qu'il combat l'opinion contraire, et, après l'avoir lu, on se demande comment il est possible de mettre en doute cette question. Ajoutons que les considérations de l'ordre scientifique le plus élevé n'excluent ni la grâce ni la poésie du style. On peut en juger par le passage suivant où il parle de l'intuition que la plupart des hommes, en contemplation devant la voûte céleste, ont de l'habitabilité des mondes :

« … Mais l'admiration qu'excite en nous la scène la plus émouvante du spectacle de la nature se transforme bientôt en un sentiment indescriptible de tristesse, parce que nous sommes étrangers à ces mondes où règne une solitude apparente, et qui ne peuvent faire naître l'impression immédiate par laquelle la vie nous rattache à la Terre. Nous sentons en nous le besoin de peupler ces globes en apparence oubliés par la vie, et sur ces plages éternellement désertes et silencieuses nous cherchons des regards qui répondent aux nôtres. Tel un hardi navigateur explora longtemps en rêve les déserts de l'Océan, cherchant la terre qui lui était révélée, perçant de ses regards d'aigle les plus vastes distances, et franchissant audacieusement les limites du monde connu, pour s'égarer enfin dans les plaines immenses où le Nouveau-Monde était assis depuis des périodes séculaires. Son rêve se réalisa. Que le nôtre se dégage du mystère qui l'enveloppe encore, et,

---

[2] Brochure grand in-8. Prix : 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 10 ; chez Bachelier, imprimeur-libraire de l'Observatoire, 55, quai des Grands-Augustins.

sur le vaisseau de la pensée, nous monterons aux cieux y chercher d'autres terres. »

L'ouvrage est divisé en trois parties ; dans la première, intitulée *Etude historique*, l'auteur passe en revue l'innombrable série des savants et philosophes anciens et modernes, religieux ou profanes, qui ont professé la doctrine de la pluralité des mondes, depuis Orphée jusqu'à Herschel et au savant Laplace.

« La plupart des sectes grecques, dit-il, l'enseignèrent, soit ouvertement à tous leurs disciples indistinctement, soit en secret aux initiés de la philosophie. Si les poésies attribuées à Orphée sont bien de lui, on le peut compter pour le premier qui ait enseigné la pluralité des mondes. Elle est implicitement renfermée dans les vers orphiques, où il est dit que chaque étoile est un monde, et notamment dans ces paroles conservées par Proclus : « Dieu bâtit une terre immense que les immortels appellent Séléné, et que les hommes appellent Lune, dans laquelle s'élèvent un grand nombre d'habitations, de montagnes et de cités. »

« Le premier des Grecs qui porta le nom de philosophe, Pythagore, enseignait en public l'immobilité de la Terre et le mouvement des astres autour d'elle comme centre unique de la création, tandis qu'il déclarait aux adeptes avancés de sa doctrine sa croyance au mouvement de la Terre comme planète et à la pluralité des mondes. Plus tard, Démocrite, Héraclite et Métrodore de Chio, les plus illustres de ses disciples, propagèrent du haut de la chaire l'opinion de leur maître, qui devint celle de tous les pythagoriciens et de la plupart des philosophes grecs. Philolaüs, Nicétas, Héraclides, furent des plus ardents défenseurs de cette croyance ; ce dernier alla même jusqu'à prétendre que chaque étoile est un monde qui a, comme le nôtre, une terre, une atmosphère et une immense étendue de matière éthérée. »

Plus loin il ajoute :

« L'action bienfaisante du Soleil, dit Laplace, fait éclore les animaux et les plantes qui couvrent la terre, et l'analogie nous porte à croire qu'elle produit de semblables effets sur les autres planètes ; car il n'est pas naturel de penser que la matière dont nous voyons la fécondité se développer de tant de façons, soit stérile sur une aussi grosse planète que Jupiter qui, comme le globe terrestre, a ses jours, ses nuits et ses années, et sur lequel les observations indiquent des changements qui supposent des forces très actives… L'homme, fait pour la température dont il jouit sur la Terre, ne pourrait pas, selon toute apparence, vivre sur les autres planètes. Mais ne doit-il pas y avoir une infinité d'organisations relatives aux diverses températures des globes et des univers ? Si la seule différence des éléments et des cli-

mats met tant de variétés dans les productions terrestres, combien plus doivent différer celles des planètes et des satellites ! »

La seconde partie est consacrée à *l'étude astronomique* de la constitution des divers globes célestes, d'après les données les plus positives de la science, et de laquelle il résulte que la Terre n'est, ni par sa position, ni par son volume, ni par les éléments dont elle se compose, dans une situation exceptionnelle qui ait pu lui valoir le privilège d'être habitée à l'exclusion de tant d'autres mondes plus favorisés à plusieurs égards. La première partie est de l'érudition, la seconde est de la science.

La troisième partie traite la question au point de vue *physiologique*. Les observations astronomiques faisant connaître le mouvement des saisons, les fluctuations de l'atmosphère, et la variabilité de la température dans la plupart des mondes qui composent notre tourbillon solaire, il en ressort que la Terre est dans une des conditions les moins avantageuses, un de ceux dont les habitants doivent éprouver le plus de vicissitudes, et où la vie doit être le plus pénible ; d'où l'auteur conclut qu'il n'est pas rationnel d'admettre que Dieu ait réservé, pour l'habitation de l'homme un des mondes les moins favorisés, tandis que ceux qui sont les mieux doués seraient condamnés à n'abriter aucun être vivant. Tout ceci est établi, non sur une idée systématique, mais sur des données positives pour lesquelles toutes les sciences ont été mises à contribution : astronomie, physique, chimie, météorologie, géologie, zoologie, physiologie, mécanique, etc.

« Mais, ajoute-t-il, de toutes les planètes, la plus favorisée sous tous les rapports est le magnifique Jupiter, dont les saisons, à peine distinctes, ont encore l'avantage de durer douze fois plus que les nôtres. Ce géant planétaire semble planer dans les cieux comme un défi aux faibles habitants de la Terre, en leur faisant entrevoir les tableaux pompeux d'une longue et douce existence.

« Pour nous, qui sommes attachés au boulet terrestre par des chaînes qu'il ne nous est pas donné de rompre, nous voyons s'éteindre successivement nos jours avec le temps rapide qui les consume, avec les capricieuses périodes qui les partagent, avec ces saisons disparates dont l'antagonisme se perpétue dans l'inégalité continuelle du jour et de la nuit et dans l'inconstance de la température. »

Après un éloquent tableau des luttes que l'homme a à soutenir contre la nature pour pourvoir à sa subsistance, des révolutions géologiques qui bouleversent la surface du globe et menacent de l'anéantir, il ajoute : « A la suite de telles considérations, peut-on prétendre encore que ce globe soit, même pour l'homme, le meilleur des mondes possibles, et que bien d'autres corps célestes ne puissent lui être infiniment supérieurs, et réunir mieux que lui les conditions favo-

rables au développement et à la longue durée de l'existence humaine ? »

Puis, conduisant le lecteur à travers les mondes dans l'infini de l'espace, il lui fait voir un panorama d'une telle immensité, que l'on ne peut s'empêcher de trouver ridicule et indigne de la puissance de Dieu la supposition qu'entre tant de milliards, notre petit globe, inconnu d'une grande partie même de notre système planétaire, soit la seule terre habitée, et l'on s'identifie à la pensée de l'auteur quand il dit en terminant :

« Ah ! si notre vue était assez perçante pour découvrir, là où nous ne distinguons que des points brillants sur le fond noir du ciel, les soleils resplendissants qui gravitent dans l'étendue, et les mondes habités qui les suivent dans leurs cours ; s'il nous était donné d'embrasser sous un coup d'œil général ces myriades de systèmes solidaires, et si, nous avançant avec la vitesse de la lumière, nous traversions pendant des siècles de siècles ce nombre illimité de soleils et de sphères sans jamais rencontrer nul terme à cette immensité prodigieuse où Dieu fit germer les mondes et les êtres, retournant nos regards en arrière, mais ne sachant plus dans quel point de l'infini retrouver ce grain de poussière que l'on nomme la Terre, nous nous arrêterions fascinés et confondus par un tel spectacle, et unissant notre voix au concert de la nature universelle, nous dirions du fond de notre âme : Dieu puissant ! que nous étions insensés de croire qu'il n'y avait rien au-delà de la Terre, et que notre pauvre séjour avait seul le privilège de refléter ta grandeur et ta puissance ! »

Nous terminerons à notre tour par une remarque, c'est qu'en voyant la somme d'idées contenue dans ce petit ouvrage, on s'étonne qu'un jeune homme, d'un âge où d'autres sont encore sur les bancs de l'école, ait eu le temps de se les approprier, et à plus forte raison de les approfondir ; c'est pour nous la preuve évidente que son Esprit n'en est pas à son début, ou qu'à son insu il a été assisté par un autre Esprit.

Souscription en faveur des ouvriers de Rouen.

Une souscription est ouverte, au bureau de la *Revue Spirite*, 59, rue et passage Sainte-Anne, au profit des ouvriers rouennais, aux souffrances desquels nul ne saurait rester indifférent. Déjà plusieurs groupes et sociétés spirites nous ont envoyé le produit de leurs cotisations ; nous invitons ceux qui seraient dans l'intention d'y concourir de hâter leur envoi, car l'hiver est là ! La liste en sera publiée. (Voir ci-dessus, page 26, la communication de M. Sanson.)

ALLAN KARDEC.

PARIS. - TYPOGRAPHIE DE COSSON ET COMP., RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1863.

Etude sur les possédés de Morzine.

Les causes de l'obsession et les moyens de la combattre.

Troisième article.[1]

L'étude des phénomènes de Morzine n'offrira pour ainsi dire aucune difficulté quand on se sera bien pénétré des faits particuliers que nous avons cités, et des considérations qu'une étude attentive a permis d'en déduire. Il nous suffira de les relater pour que chacun en trouve soi-même l'application par analogie. Les deux faits suivants nous aideront encore à mettre le lecteur sur la voie. Le premier nous est transmis par M. le docteur Chaigneau, membre honoraire de la Société de Paris, président de la Société spirite de Saint-Jean d'Angély.

« Une famille s'occupait d'évocations avec une ardeur effrénée, poussée qu'elle était par un Esprit qui nous fut signalé comme très dangereux ; c'était un de leurs parents, décédé après une vie peu honorable, terminée par plusieurs années d'aliénation mentale. Sous un nom d'emprunt, par des épreuves mécaniques surprenantes, de belles promesses et des conseils d'une moralité sans reproches, il était parvenu à fasciner tellement ces gens trop crédules, qu'il les soumettait à ses exigences et les contraignait aux actes les plus excentriques. Ne pouvant plus satisfaire tous ses désirs, ils nous demandèrent conseil, et nous eûmes beaucoup de peine à les dissuader, et à leur prouver qu'ils avaient affaire à un Esprit de la pire espèce. Nous y parvînmes cependant, et nous pûmes obtenir d'eux que, pour quelque temps du moins, ils s'abstien-

[1] Voy. les numéros de décembre 1862 et janvier 1863.

draient. De ce moment l'obsession prit un autre caractère : l'Esprit s'emparait complètement du plus jeune enfant, âgé de quatorze ans, le réduisait à l'état de catalepsie, et, par sa bouche, sollicitait encore des entretiens, donnait des ordres, proférait des menaces. Nous avons conseillé le mutisme le plus absolu ; il fut rigoureusement observé. Les parents se livraient à la prière et venaient chercher l'un de nous pour les assister ; le recueillement et la force de volonté nous en ont toujours rendus maîtres en peu de minutes.

« Aujourd'hui tout est à peu près cessé. Nous espérons que, dans la maison, l'ordre succédera au désordre. Loin de se dégoûter du Spiritisme, on y croit plus que jamais, mais on y croit plus sérieusement ; on en comprend maintenant le but et les conséquences morales. Tous comprennent qu'ils ont reçu une leçon ; quelques-uns une punition, peut-être méritée. »

Cet exemple prouve une fois de plus l'inconvénient de se livrer aux évocations sans connaissance de cause et sans but sérieux. Grâce aux conseils de l'expérience que ces personnes ont bien voulu écouter, elles ont pu se débarrasser d'un ennemi peut-être redoutable.

Il en ressort un autre enseignement non moins important. Aux yeux de gens étrangers à la science spirite, ce jeune garçon eût passé pour fou ; on n'aurait pas manqué de lui appliquer un traitement en conséquence, qui eût peut-être développé une folie réelle ; par les soins d'un *médecin spirite*, le mal, attaqué dans sa véritable cause, n'a eu aucune suite.

Il n'en a pas été de même dans le fait suivant. Un monsieur de notre connaissance, qui habite une ville de province assez réfractaire aux idées spirites, fut pris subitement d'une sorte de délire dans lequel il dit des choses absurdes. Comme il s'occupait de Spiritisme, tout naturellement il parla des Esprits. Son entourage effrayé, sans approfondir la chose, n'eut rien de plus pressé que d'appeler des médecins, qui le déclarèrent atteint de folie, à la grande satisfaction des ennemis du Spiritisme, et l'on parlait déjà de le mettre dans une maison de santé. Ce que nous avons appris des circonstances de cet événement prouve que ce monsieur s'est trouvé sous l'empire d'une subjugation subite momentanée, favorisée peut-être par certaines dispositions physiques. C'est la pensée qui lui vint ; il nous en écrivit, et nous lui répondîmes dans ce sens ; malheureusement notre lettre ne lui parvint pas à temps, et il n'en eut connaissance que beaucoup plus tard. « Il est très fâcheux, nous dit-il depuis, que je n'aie pas reçu votre consolante lettre ; à ce moment elle m'eût fait un bien immense en me confirmant dans la pensée que j'étais le jouet d'une obsession, ce qui m'eût tranquil-

lisé ; tandis que j'entendais si souvent répéter autour de moi que j'étais fou, que je finis par le croire ; cette idée me torturait au point que si cela eût continué, je ne sais ce qui serait arrivé. » — Un Esprit consulté à ce sujet répondit : « Ce monsieur n'est point fou ; mais, à la manière dont on s'y prend, il pourrait le devenir ; bien plus, on pourrait le tuer. Le remède à son mal est dans le Spiritisme même, et on le prend à contre-sens. » — *Dem.* Pourrait-on agir sur lui d'ici ? — *Rép.* — Oui, sans doute ; vous pouvez lui faire du bien, mais votre action est paralysée par le mauvais vouloir de ceux qui l'entourent.

Des cas analogues se sont présentés à toutes les époques, et l'on a enfermé plus d'un fou qui ne l'était pas du tout.

Un observateur expérimenté sur ces matières peut seul les apprécier, et comme il se trouve aujourd'hui beaucoup de médecins spirites, il est utile d'avoir recours à eux en pareille circonstance. L'obsession sera un jour rangée parmi les causes pathologiques, comme l'est aujourd'hui l'action des animalcules microscopiques dont on ne soupçonnait pas l'existence avant l'invention du microscope ; mais alors on reconnaîtra que ce n'est ni par les douches ni par les saignées qu'on peut les guérir. Le médecin qui n'admet et ne cherche que les causes purement matérielles, est aussi impropre à comprendre et à traiter ces sortes d'affections qu'un aveugle l'est de discerner les couleurs.

Le second fait nous est rapporté par un de nos correspondants de Boulogne-sur-Mer.

« La femme d'un marin de cette ville, âgée de quarante-cinq ans, est depuis quinze ans sous l'empire d'une triste subjugation. Presque chaque nuit, sans même en excepter ses moments de grossesse, vers le milieu de la nuit, elle est réveillée, et aussitôt elle est prise de tremblements dans les membres, comme s'ils étaient agités par une pile galvanique, elle a l'estomac étreint comme dans un cercle de fer, et brûlé comme par un fer rouge ; le cerveau est dans un état d'exaltation furieuse, et elle se sent jetée hors de son lit, puis, quelquefois, à moitié habillée, elle est poussée hors de sa maison et forcée de courir la campagne ; elle marche sans savoir où elle va pendant deux ou trois heures, et ce n'est que quand elle peut s'arrêter qu'elle reconnaît l'endroit où elle se trouve. Elle ne peut prier Dieu, et, dès qu'elle se met à genoux pour le faire, ses idées sont de suite traversées par des choses bizarres et parfois même sales. Elle ne peut entrer dans aucune église ; elle en a bonne envie et un grand désir ; mais, lorsqu'elle arrive à la porte, elle sent comme une barrière qui l'arrête. Quatre hommes ont cherché à la faire entrer dans l'église des Rédemptoristes, et n'ont pu y parvenir ; elle criait qu'on la tuait, qu'on lui écrasait la poitrine.

« Pour se soustraire à cette terrible position, cette pauvre femme a essayé plusieurs fois de s'ôter la vie sans pouvoir y parvenir. Elle a pris du café dans lequel elle avait fait infuser des allumettes chimiques ; elle a bu de l'eau de javelle, et en a été quitte pour des souffrances ; elle s'est jetée deux fois à l'eau, et chaque fois elle a surnagé à la surface jusqu'à ce qu'on soit venu la secourir. Hors les moments de crise dont j'ai parlé, cette femme a tout son bon sens, et encore, dans ces moments elle a parfaitement conscience de ce qu'elle fait, et de la force extérieure qui agit sur elle. Tout son voisinage dit qu'elle a été frappée par un maléfice ou un sort. »

Le fait de subjugation ne saurait être mieux caractérisé que dans ces phénomènes qui, bien certainement, ne peuvent être l'œuvre que d'un Esprit de la pire espèce. Dira-t-on que c'est le Spiritisme qui l'a attiré vers elle, ou qui lui a troublé le cerveau ? Mais il y a quinze ans il n'en était pas question ; et d'ailleurs, cette femme n'est point folle, et ce qu'elle éprouve n'est pas une illusion.

La médecine ordinaire ne verra dans ces symptômes qu'une de ces affections auxquelles elle donne le nom de *névrose*, et dont la cause est encore pour elle un mystère. Cette affection est réelle, mais à tout effet il y a une cause ; or, quelle est la cause première ? Là est le problème sur la voie duquel peut mettre le Spiritisme en démontrant un nouvel agent dans le périsprit, et l'action du monde invisible sur le monde visible. Nous ne généralisons point, et reconnaissons que, dans certains cas, la cause peut être purement matérielle, mais il en est d'autres où l'intervention d'une intelligence occulte est évidente, puisqu'en combattant cette intelligence on arrête le mal, tandis qu'en n'attaquant que la cause matérielle présumée, on ne produit rien.

Il y a un trait caractéristique chez les Esprits pervers, c'est leur aversion pour tout ce qui tient à la religion. La plupart des médiums, non obsédés, qui ont eu des communications d'Esprits mauvais, ont maintes fois vu ceux-ci blasphémer contre les choses les plus sacrées, se rire de la prière ou la repousser, s'irriter même quand on leur parle de Dieu. Chez le médium subjugué, l'Esprit, empruntant en quelque sorte le corps d'un tiers pour agir, exprime ses pensées, non plus par l'écriture, mais par les gestes et les paroles qu'il provoque chez le médium ; or, comme tout phénomène spirite ne peut se produire sans une aptitude médianimique, on peut dire que la femme dont on vient de parler est un médium spontané, inconscient et involontaire. L'impossibilité où elle s'est trouvée de prier et d'entrer à l'église vient de la répulsion de

l'Esprit qui s'en est emparé, sachant que la prière est un moyen de lui faire lâcher prise. Au lieu d'une personne, supposez-en, dans une même localité, dix, vingt, trente et plus en cet état, et vous aurez la reproduction de ce qui s'est passé à Morzine.

N'est-ce pas là une preuve évidente que ce sont des démons ? diront certaines personnes. Nommons-les démons, si cela peut vous faire plaisir : ce nom ne saurait les calomnier. Mais ne voyez-vous pas tous les jours des hommes qui ne valent pas mieux, et qu'à bon droit on pourrait appeler des démons incarnés ? N'y en a-t-il pas qui blasphèment et qui renient Dieu ? qui semblent faire le mal avec délices ? qui se repaissent de la vue des souffrances de leurs semblables ? Pourquoi voudriez-vous qu'une fois dans le monde des Esprits, ils fussent subitement transformés ? Ceux que vous appelez démons, nous les appelons mauvais Esprits, et nous vous concédons toute la perversité qu'il vous plaira de leur attribuer ; toutefois la différence est que, selon vous, les démons sont des anges déchus, c'est-à-dire des êtres parfaits devenus mauvais, et à tout jamais voués au mal et à la souffrance ; selon nous ce sont des êtres appartenant à l'humanité primitive, sorte de sauvages encore arriérés, mais à qui l'avenir n'est point fermé, et qui s'amélioreront à mesure que le sens moral se développera en eux, dans la suite de leurs existences successives, ce qui nous paraît plus conforme à la loi du progrès et à la justice de Dieu. Nous avons de plus pour nous l'expérience qui prouve la possibilité d'améliorer et d'amener au repentir les Esprits du plus bas étage, et ceux qu'on range dans la catégorie des démons.

Voyons une phase spéciale de ces Esprits, et dont l'étude est d'une haute importance pour le sujet qui nous occupe.

On sait que les Esprits inférieurs sont encore sous l'influence de la matière, et qu'on trouve parmi eux tous les vices et toutes les passions de l'humanité ; passions qu'ils emportent en quittant la terre, et qu'ils rapportent en se réincarnant, quand ils ne se sont pas amendés, ce qui produit les hommes pervers. L'expérience prouve qu'il y en a de sensuels, à divers degrés, d'orduriers, de lascifs, se plaisant dans les mauvais lieux, poussant et excitant à l'orgie et à la débauche dont ils repaissent leur vue. Nous demanderons à quelle catégorie d'Esprits ont pu appartenir après leur mort des êtres tels que les Tibère, les Néron, les Claude, les Messaline, les Galigula, les Héliogabale, etc. ? Quel genre d'obsession ils ont pu faire éprouver, et s'il est nécessaire pour expliquer ces obsessions de recourir à des êtres spéciaux que Dieu aurait créés tout exprès pour pousser l'homme au mal ? Il est certains genres d'obsessions qui ne peuvent laisser de doutes sur la qualité

des Esprits qui les produisent ; ce sont des obsessions de ce genre qui ont donné lieu à la fable des incubes et des succubes à laquelle croyait fermement saint Augustin. Nous pourrions citer plus d'un exemple récent à l'appui de cette assertion. Quand on étudie les diverses impressions corporelles et les attouchements sensibles que produisent parfois certains Esprits ; quand on connaît les goûts et les tendances de quelques-uns d'entre eux ; et, si d'un autre côté on examine le caractère de certains phénomènes hystériques, on se demande s'ils ne joueraient pas un rôle dans cette affection, comme ils en jouent un dans la folie obsessionnelle ? Nous l'avons vue plus d'une fois accompagnée des symptômes les moins équivoques de la subjugation.

Voyons maintenant ce qui s'est passé à Morzine, et disons d'abord quelques mots du pays, ce qui n'est pas sans importance. Morzine est une commune du Chablais, dans la Haute-Savoie, située à huit lieues de Thonon, à l'extrémité de la vallée de la Drance, sur les confins du Valais, en Suisse, dont elle n'est séparée que par une montagne. Sa population, d'environ 2 500 âmes, comprend, outre le village principal, plusieurs hameaux disséminés sur les hauteurs environnantes. Elle est entourée et dominée de tous côtés par de très hautes montagnes dépendantes de la chaîne des Alpes, mais pour la plupart boisées et cultivées jusqu'à des hauteurs considérables. Du reste on n'y voit nulle part de neiges ni de glaces perpétuelles, et, d'après ce qu'on nous a dit, la neige y serait même moins persistante que dans le Jura.

M. le docteur Constant, envoyé en 1861 par le gouvernement français pour étudier la maladie, y a séjourné trois mois. Il fait du pays et des habitants un tableau peu flatteur. Venu avec l'idée que le mal était un effet purement physique, il n'a cherché que des causes physiques ; sa préoccupation même le portait à s'appesantir sur ce qui pouvait corroborer son opinion, et cette idée lui a probablement fait voir les hommes et les choses sous un jour défavorable. Selon lui, la maladie est une affection nerveuse dont la source première est dans la constitution des habitants, débilitée par l'insalubrité des habitations, l'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture, et dont la cause immédiate est dans l'état hystérique de la plupart des malades du sexe féminin. Sans contester l'existence de cette affection, il est bon de remarquer que, si le mal a sévi en grande partie sur les femmes, des hommes aussi en ont été atteints, ainsi que des femmes d'un âge avancé. On ne saurait donc voir dans l'hystérie une cause exclusive ; et d'ailleurs quelle est la cause de l'hystérie ?

Nous n'avons fait qu'un court séjour à Morzine, mais nous de-

vons dire que nos observations et les renseignements que nous avons recueillis auprès de personnes notables, d'un médecin du pays et des autorités locales, diffèrent quelque peu de celles de M. Constant. Le village principal est généralement bien bâti ; les maisons des hameaux circonvoisins ne sont certes pas des hôtels, mais elles n'ont pas l'aspect misérable qu'on voit dans maintes campagnes de la France, en Bretagne, par exemple, où le paysan loge dans de véritables huttes. La population ne nous a semblé ni étiolée, ni rachitique, ni surtout goitreuse comme le dit M. Constant ; nous avons vu quelques goitres rudimentaires, mais pas un seul goitre prononcé, comme on en voit chez toutes les femmes de la Maurienne. Les idiots et les crétins y sont rares, quoi qu'en dise aussi M. Constant, tandis que sur l'autre versant de la montagne, dans le Valais, ils sont excessivement nombreux. Quant à la nourriture, le pays produit au-delà de la consommation des habitants ; s'il n'y a pas partout de l'aisance, il n'y a pas non plus de misère proprement dite, ni surtout cette hideuse misère qu'on rencontre dans d'autres contrées ; il en est où les gens de la campagne sont infiniment plus mal nourris ; un fait caractéristique, c'est que nous n'avons pas vu un seul mendiant nous tendre la main pour demander l'aumône. Le pays même offre d'importantes ressources par ses bois et ses carrières, mais qui restent improductives par l'impossibilité des transports ; la difficulté dans les communications est la plaie du pays, qui sans cela serait un des plus riches de la contrée. On peut juger de cette difficulté par ce fait que le courrier de Thonon ne peut aller que jusqu'à deux lieues de cette ville ; au-delà, ce n'est plus une route, mais un chemin qui, alternativement monte à pic à travers les forêts, et redescend au bord de la Drance, torrent furieux dans les grandes eaux, qui roule à travers des masses énormes de rochers de granit précipités dans son lit du haut des montagnes, au fond d'une gorge étroite. Pendant plusieurs lieues c'est l'image du chaos. Ce passage franchi, la vallée prend un aspect riant jusqu'à Morzine où elle finit ; mais l'impossibilité d'y arriver facilement en éloigne les voyageurs, de sorte que le pays n'est guère visité que par les chasseurs assez robustes pour escalader les rochers. Depuis l'annexion les chemins ont été améliorés ; auparavant ils n'étaient praticables qu'aux chevaux ; on dit que le gouvernement fait étudier le prolongement de la route de Thonon jusqu'à Morzine en longeant la rivière ; c'est un travail difficile, mais qui transformera le pays, en permettant l'exportation de ses produits.

Tel est l'aspect général de la contrée qui n'offre, du reste, aucune cause d'insalubrité. En admettant que le principal village de Morzine, situé au fond de la vallée et au bord de la rivière, soit

humide, ce que nous n'avons pas remarqué, il est à considérer que la majeure partie des malades appartient aux hameaux circonvoisins situés sur les hauteurs, et, par conséquent, dans des positions aérées et très salubres.

Si la maladie tenait, comme le prétend M. Constant, à des causes locales, à la constitution des habitants, à leurs habitudes et à leur genre de vie, ces causes permanentes devraient produire des effets permanents, et le mal serait endémique, comme les fièvres intermittentes de la Camargue et des marais Pontins. Si le crétinisme et le goitre sont endémiques dans la vallée du Rhône, et non dans celle de la Drance qui lui est limitrophe, c'est que dans l'une il y une cause locale permanente qui n'existe pas dans l'autre.

Si ce qu'on appelle la possession de Morzine n'est que temporaire, c'est qu'elle tient à une cause accidentelle. M. Constant dit que ses observations ne lui ont révélé *aucune cause surnaturelle* ; mais lui, qui ne croit qu'à des causes matérielles, est-il apte à juger des effets qui résulteraient de l'action d'une puissance extra-matérielle ? a-t-il étudié les effets de cette puissance ? Sait-il en quoi ils consistent? à quels symptômes on peut les reconnaître ? Non, et dès lors il se les figure tout autres qu'ils ne sont, croyant sans doute qu'ils consistent en miracles et en apparitions fantastiques. Ces symptômes, il les a vus, il les a décrits dans son mémoire, mais n'admettant pas de cause occulte, il l'a cherchée ailleurs, dans le monde matériel, où il ne l'a pas trouvée. Les malades se disaient tourmentés par des êtres invisibles, mais comme il n'a vu ni lutins ni farfadets, il en a conclu que les malades étaient fous, et ce qui le confirmait dans cette idée, c'est que ces malades disaient parfois des choses notoirement absurdes, même aux yeux du plus ferme croyant aux Esprits ; mais pour lui tout devait être absurde. Il devrait pourtant savoir, lui médecin, qu'au milieu même des divagations de la folie, il se trouve parfois des révélations de la vérité. Ces malheureux, dit-il, et les habitants en général, sont imbus d'idées superstitieuses ; mais qu'y a-t-il là d'étonnant dans une population rurale, ignorante et isolée au milieu des montagnes ? Quoi encore de plus naturel que ces gens, terrifiés par ces phénomènes étranges, les aient amplifiés? Et parce qu'à leurs récits il s'est mêlé des faits et des appréciations ridicules, partant de son point de vue, il en a conclu que tout devait être ridicule, sans compter qu'aux yeux de quiconque n'admet pas l'action du monde invisible, tous les effets résultant de cette action sont relégués parmi les croyances superstitieuses. A l'appui de cette dernière thèse il insiste beaucoup sur un fait raconté dans le temps par les journaux, sur le récit sans doute de quelque imagination effrayée, exaltée ou malade, et

selon lequel certains malades grimpaient avec l'agilité des chats sur des arbres de *quarante mètres*, marchaient sur les branches sans les faire plier, se posaient sur la cime flexible les pieds en l'air, et redescendaient ainsi la tête en bas sans se faire aucun mal. Il discute longuement pour prouver l'impossibilité de la chose, et démontrer que, selon la direction du rayon visuel, l'arbre signalé ne pouvait être aperçu des maisons d'où l'on disait avoir vu le fait. Tant de peine était inutile, car dans le pays on nous a dit que le fait n'était pas vrai, et se réduisait à un jeune garçon qui, en effet, avait grimpé sur un arbre d'une taille ordinaire, mais sans faire aucun tour d'équilibriste.

M. Constant décrit ainsi qu'il suit l'historique et les effets de la maladie.

(*La suite au prochain numéro*.)

Sermons contre le Spiritisme.

Une lettre de Lyon, en date du 7 décembre 1862, contient le passage suivant, qu'un témoin oculaire et auriculaire nous a confirmé de vive voix :

« Nous avons eu ici l'évêque du Texas, en Amérique, qui a prêché, mardi dernier, 2 décembre, à huit heures du soir, dans l'église Saint-Nizier, devant un auditoire de près de deux mille personnes, parmi lesquelles se trouvaient un grand nombre de Spirites. Hélas ! il ne paraît pas fort instruit dans notre doctrine ; on en peut juger par ce court aperçu :

« Les Spirites n'admettent pas l'enfer ni les prières dans les églises ; ils s'enferment dans leurs chambres, et là ils prient, Dieu sait quelles prières !… Il n'y a que deux catégories d'Esprits : les parfaits et les voleurs ; les assassins et les canailles… Je viens de l'Amérique, où ces infamies ont commencé ; eh bien ! je puis vous assurer que depuis deux ans on ne s'en occupe plus du tout dans ce pays. On m'a dit qu'ici, dans cette ville de Lyon, si renommée par sa piété, il y avait beaucoup de Spirites ; cela ne peut pas être ; je ne le crois pas. Je suis bien sûr, chers frères et chères sœurs, qu'il n'y a pas parmi vous un seul médium, ni une seule médium, parce que, voyez-vous, les Spirites n'admettent ni mariage, ni baptême, et tous les Spirites sont séparés d'avec leurs femmes, etc., etc… »

« Ces quelques phrases peuvent donner une idée du reste. Qu'aurait dit l'orateur s'il avait su que près du quart de ses auditeurs était composé de Spirites? Quant à son éloquence, je ne puis dire qu'une chose, c'est que, par moments, elle ressemblait à de la frénésie ; il semblait perdre le fil de ses idées et ne savait ce qu'il voulait dire ; si je ne craignais de me servir d'un terme irrévérencieux, je dirais qu'il pataugeait. Je crois vraiment qu'il était poussé par quelques Esprits à dire toutes ces absurdités, et d'une telle manière que, je vous assure, on ne se serait pas douté être dans un lieu saint ; aussi tout le monde riait. Quelques-uns de ses partisans sont sortis les premiers pour juger de l'effet qu'avait produit le sermon, mais ils n'ont pas dû être fort satisfaits, car, une fois dehors, chacun de rire et de dire sa pensée ; plusieurs même de ses amis déploraient les écarts auxquels il s'est livré, et comprenaient que le but était complètement manqué. En effet, il ne pouvait mieux faire pour recruter des adeptes, et c'est ce qui a eu lieu séance tenante. Une dame, qui se trouvait à côté d'une très bonne Spirite de ma connaissance, lui dit : « Mais qu'est-ce donc que ce Spiritisme et ces médiums dont on parle tant, et contre lesquels ces messieurs sont si furieux ? » La chose lui ayant été expliquée : « Oh ! dit-elle, en arrivant chez moi, je vais me procurer les livres et j'essayerai d'écrire. »

« Je puis vous assurer que si les Spirites sont si nombreux à Lyon, c'est grâce à quelques sermons dans le genre de celui-ci. Vous vous rappelez qu'il y a trois ans, alors que l'on ne comptait ici que quelques centaines de Spirites, je vous écrivis, à la suite d'une prédication furibonde contre la doctrine, et qui produisit un excellent effet. « Encore quelques sermons comme celui-ci, et dans un an le nombre des adeptes sera décuplé. » Eh bien ! aujourd'hui il est centuplé, grâce aussi aux ignobles et mensongères attaques de quelques organes de la presse. Tout le monde, jusqu'au simple ouvrier qui, sous son grossier vêtement, a plus de bon sens qu'on ne croit, s'est dit qu'on n'attaque pas avec tant de fureur une chose qui n'en vaut pas la peine, c'est pourquoi on a voulu voir par soi-même, et quand on a reconnu la fausseté de certaines assertions, qui dénotaient l'ignorance ou la malveillance, la critique a perdu tout crédit, et, au lieu d'éloigner du Spiritisme, elle lui a conquis des partisans. Il en sera de même, nous l'espérons bien, du sermon de monseigneur du Texas, dont la plus grande maladresse a été de dire que « tous les Spirites sont séparés de leurs femmes, » quand nous avons ici, sous nos yeux, de nombreux exemples de ménages jadis divisés, et où le Spiritisme a

ramené l'union et la concorde. Chacun se dit naturellement que puisque les adversaires du Spiritisme lui attribuent des enseignements et des résultats dont la fausseté est démontrée par les faits et la lecture des livres qui disent tout le contraire, rien ne prouve la vérité des autres critiques. Je crois que si les Spirites lyonnais n'eussent craint de manquer de respect à monseigneur du Texas, ils lui auraient voté une adresse de remerciements. Mais le Spiritisme nous rend charitables, même envers nos ennemis. »

Une autre lettre d'un témoin oculaire contient le passage suivant :

« L'orateur de Saint-Nizier est parti de cette donnée que le Spiritisme avait fait son temps aux Etats-Unis, et qu'on n'en parlait plus depuis deux ans. C'était donc, selon lui, une affaire de mode ; ces phénomènes étaient sans consistance, et ne valaient pas la peine d'être étudiés ; il avait cherché à voir et n'avait rien vu. Toutefois, il signalait la nouvelle doctrine comme attentatoire aux liens de famille, à la propriété, à la constitution de la société, et la dénonçait comme telle aux autorités compétentes.

« Les adversaires s'attendaient à un effet plus saisissant, et non à une simple négation débitée d'une manière assez ridicule ; car ils n'ignorent pas ce qui se passe dans la cité, la marche du progrès et la nature des manifestations. Aussi la question est-elle revenue, dimanche 14, à Saint-Jean, et cette fois un peu mieux traitée.

« L'orateur de Saint-Nizier avait nié les phénomènes ; celui de Saint-Jean les a reconnus, affirmés : « On entend, a-t-il dit, des coups dans les murs ; dans l'air, des voix mystérieuses ; on a réellement affaire à des Esprits, mais quels Esprits ? Ils ne peuvent être bons, car les bons sont dociles et soumis aux ordres de Dieu, qui a défendu lui-même l'évocation des Esprits ; donc ceux qui viennent ne peuvent être que mauvais. »

« On comptait bien trois mille personnes à Saint-Jean ; dans le nombre, trois cents au moins iront à la découverte.

« Ce qui contribuera certainement à faire réfléchir les gens honnêtes ou intelligents qui composaient l'auditoire, ce sont les assertions singulières de l'orateur, — je dis singulières par politesse. — « Le Spiritisme, a-t-il dit, vient *détruire la famille, avilir la femme, prêcher le suicide, l'adultère et l'avortement, préconiser le communisme, dissoudre la société*. » Puis il a invité les paroissiens qui auraient par hasard des livres spirites à les apporter à ces messieurs, qui les brûleraient, comme saint Paul le fit à Ephèse à l'égard des ouvrages hérétiques.

« Je ne sais si ces messieurs trouveront beaucoup de personnes assez zélées pour aller dévaliser, l'argent à la main, les boutiques de nos libraires. Quelques Spirites étaient furieux ; la plupart se réjouissaient, parce qu'ils comprenaient que c'était une bonne journée.

« Ainsi, du haut de la seconde chaire de France on vient de proclamer que les phénomènes spirites sont vrais ; toute la question se réduit donc à savoir si ce sont de bons ou de mauvais Esprits, et s'il n'y a qu'aux mauvais que Dieu permet de venir. »

L'orateur de Saint-Jean affirme qu'ils ne peuvent être que mauvais ; en voici un autre qui modifie quelque peu la solution. On nous écrit d'Angoulême que le jeudi 5 décembre dernier un prédicateur s'est exprimé ainsi dans son sermon : « Nous savions *tous* que l'on pouvait évoquer les Esprits, et cela depuis longtemps ; mais l'Eglise *seule* doit le faire ; il n'est pas permis aux autres hommes d'essayer de correspondre avec eux par des moyens physiques ; pour moi, c'est une hérésie. » L'effet produit a été tout le contraire de ce que l'on attendait. »

Il est donc bien évident que les bons et les mauvais peuvent se communiquer, car si les mauvais seuls avaient ce pouvoir, il n'est pas probable que l'Eglise se réservât le privilège de les appeler.

Nous doutons que deux sermons, prêchés à Bordeaux en octobre dernier, aient mieux servi la cause de nos antagonistes. Voici l'analyse qui en a été faite par un auditeur ; les Spirites pourront voir si, sous ce travestissement, ils reconnaissent leur doctrine, et si les arguments qu'on leur oppose sont de nature à ébranler leur foi. Quant à nous, nous répétons ce que nous avons déjà dit ailleurs : Tant qu'on n'attaquera pas le Spiritisme avec de meilleures armes, il n'aura rien à craindre.

« Je regretterai toujours, dit le narrateur, de n'avoir pas entendu le premier de ces sermons, qui a eu lieu à la chapelle Margaux, le 15 octobre dernier, si mes renseignements sont justes. Selon ce que des témoins dignes de foi m'ont rapporté, la thèse développée a été celle-ci :

« Les Esprits peuvent se communiquer aux hommes. Les bons se communiquent à l'Eglise seulement. Tous ceux qui se manifestent en dehors de l'Eglise sont mauvais, car hors de l'Eglise point de salut. — Les médiums sont des malheureux qui ont fait pacte avec le diable et en obtiennent, pour prix de leur âme, qu'ils lui ont vendue, des manifestations de toutes sortes, fussent-elles extraordinaires pour ne

pas dire miraculeuses. » — Je passe sous silence d'autres citations plus étranges encore ; ne les ayant pas entendues moi-même, je craindrais qu'on eut exagéré.

« Le dimanche suivant, 19 octobre, j'eus le bonheur d'assister au second sermon. Je m'informai du nom du prédicateur ; il me fut répondu que c'était le père Lapeyre, de la compagnie de Jésus.

« Le Père Lapeyre fait la critique du *Livre des Esprits*, et certes, il fallait une fameuse dose de bonne volonté pour reconnaître cet admirable ouvrage dans les théories dépourvues de bon sens que le prédicateur prétendait y avoir trouvées. Je me bornerai à vous signaler les points qui m'ont le plus frappé, préférant rester au-dessous de la vérité plutôt que d'attribuer à notre adversaire ce qu'il n'aurait pas dit, ou ce que j'aurais mal compris.

« Selon le Père Lapeyre, « le *Livre des Esprits* prêche le communisme, le partage des biens, le divorce, l'égalité entre tous les hommes et surtout entre l'homme et la femme, l'égalité entre l'homme et son Dieu, car l'homme, poussé par cet orgueil qui a perdu les anges, n'aspire à rien moins qu'à devenir semblable à Jésus-Christ ; il entraîne les hommes dans le *matérialisme* et les plaisirs sensuels, car le travail de perfectionnement peut se faire sans le concours de Dieu, malgré lui-même, par l'effet de cette force qui veut que tout se perfectionne graduellement ; il préconise la métempsycose, cette folie des Anciens, etc. »

« Passant ensuite à la rapidité avec laquelle les idées nouvelles se propagent, il constate avec effroi combien le diable qui les a dictées est habile et rusé, combien il a su les façonner avec art, de manière à les faire vibrer avec force dans les cœurs pervertis des enfants de ce siècle d'incrédulité et d'hérésies. « Ce siècle, s'écrie-t-il, il aime tant la liberté ! et on vient lui offrir le libre examen, le libre arbitre, la liberté de conscience ! Ce siècle, il aime tant l'égalité ! et on lui a montré l'homme à la hauteur de Dieu ! Il aime tant la lumière ! et d'un seul trait de plume on déchire le voile qui cachait les saints mystères ! »

« Puis il a attaqué la question des peines éternelles, et il a eu sur ce sujet, palpitant d'émotions, de magnifiques mouvements oratoires : « Le croiriez-vous, mes très chers frères ; croiriez-vous jusqu'où est allée l'impudence de ces philosophes nouveaux, qui croient faire crouler sous le poids des sophismes la sainte religion du Christ ! Eh bien, les malheureux ! ils disent qu'il n'y a point d'enfer ! ils disent

qu'il n'y a point de purgatoire ! Pour eux plus de *relations bénies qui relient les vivants aux âmes de ceux qu'ils ont perdus !* Plus de saint sacrifice de la messe ! Et pourquoi le célébreraient-ils ? ces âmes ne se purifieront-elles pas d'elles-mêmes et sans travail aucun, par l'efficacité de cette force irrésistible qui sans cesse les attire vers la perfection ?

« Et savez-vous quelles sont les autorités qui viennent proclamer ces doctrines impies, marquées au front du signe ineffaçable de cet enfer qu'elles voudraient anéantir ? Ah ! mes frères, ce sont les plus solides colonnes de l'Église : les saint Paul, les saint Augustin, les saint Louis, les saint Vincent de Paul, les Bossuet, les Fénelon, les *Lamennais*, et, tous ces hommes d'élite, de saints hommes qui ont, durant leur vie, combattu pour l'établissement des vérités inébranlables, sur lesquelles l'Église a bâti ses fondements, et qui viennent déclarer aujourd'hui que leur Esprit, dégagé de la matière, étant plus clairvoyant, ils se sont aperçus que leurs opinions étaient erronées, et que c'est tout le contraire qu'il faut croire. »

« Le prédicateur, passant ensuite à la question que l'auteur de *la Lettre d'un catholique* adresse à un Esprit pour savoir si, en pratiquant le Spiritisme, il est hérétique, ajoute :

« Voici la réponse, mes frères ; elle est curieuse, et ce qui est le plus curieux encore, ce qui nous montre de la manière la plus évidente que le diable, malgré ses ruses et son habileté, laisse toujours percer le bout de l'oreille, c'est le nom même de l'Esprit qui a donné cette réponse ; je vous le dirai tout à l'heure. »

« Suit la citation de cette réponse qui se termine ainsi : « Es-tu d'accord avec l'Église sur toutes les vérités qui te raffermissent dans le bien, qui augmentent dans ton âme l'amour de Dieu et le dévouement à tes frères ? Oui ; eh bien ! tu es catholique. » Puis il ajoute : « Signé… Zénon !… Zénon ! un philosophe grec, un païen, un idolâtre qui, du fond de l'enfer où il brûle depuis vingt siècles, vient nous dire que l'on peut être catholique et ne pas croire à cet enfer qui le torture, et qui attend tous ceux qui, comme lui, ne seront pas morts humbles et soumis dans le giron de la sainte Église… Mais, insensés et aveugles que vous êtes ! avec toute votre philosophie, n'auriez-vous que cette preuve, cette seule preuve que la doctrine que vous proclamez émane du démon, qu'elle serait mille fois suffisante ! »

« Après de longs développements sur cette question et sur le privilège exclusif qu'a l'Église de chasser les démons, il ajoute :

« Pauvres insensés, qui vous amusez à parler aux Esprits et prétendez exercer sur eux quelque influence ! ne craignez-vous donc pas que, comme celui dont parle saint Luc, ces Esprits frappeurs, tapageurs, — et ils sont bien nommés, mes très chers frères, — ne vous demandent aussi : Et vous, qui êtes-vous? Qui êtes-vous pour venir nous troubler? Croyez-vous impunément nous soumettre à vos caprices sacrilèges? et que, saisissant les chaises et les tables que vous faites tourner, ils ne s'emparent de vous, comme ils s'emparèrent des fils de Sceva, et ne vous maltraitent tellement que vous ne soyez forcés de vous enfuir nus et blessés, et reconnaissant, mais trop tard, toute l'abomination qu'il y a à jouer ainsi avec les morts.

« Devant ces faits si patents et qui parlent si haut, que nous reste-t-il à faire ? Qu'avons-nous à dire ? Ah ! très chers frères ! gardez-vous avec soin de la contagion ! Repoussez avec horreur toutes les tentatives que les méchants ne manqueront pas de faire auprès de vous pour vous entraîner avec eux dans l'abîme ! Mais, hélas ! il est déjà bien tard pour faire de telles recommandations ; déjà le mal a fait de rapides progrès. Ces livres *infâmes* dictés par le prince des ténèbres, afin d'attirer dans son royaume une foule de pauvres ignorants, se sont tellement répandus que si, comme jadis à Ephèse, on supputait le prix de ceux qui circulent dans Bordeaux, on dépasserait, j'en suis sûr, la somme énorme de cinquante mille deniers d'argent (170 000 francs de notre monnaie ; rappel d'une citation faite dans une autre partie de son sermon) ; et je ne serais pas étonné que parmi les nombreux fidèles qui m'écoutent, il y en ait quelques-uns qui déjà se soient laissé entraîner à les lire. A ceux-là, nous ne pouvons dire que ceci : Vite ! approchez du tribunal de la pénitence ; vite ! venez ouvrir vos cœurs à vos guides spirituels. Pleins de douceur et de bonté, et suivant en tout point le magnanime exemple de saint Paul, nous nous empresserons de vous donner l'absolution. Mais, comme lui, nous ne vous la donnerons qu'à la condition expresse de nous apporter ces livres de magie qui ont failli vous perdre. Et de ces livres, très chers frères, qu'en ferons-nous? oui, qu'en ferons-nous? Comme saint Paul, nous en ferons un grand tas sur la place publique, et, comme lui, nous y mettrons nous-mêmes le feu. »

Nous ne ferons qu'une courte observation sur ce sermon, c'est que l'auteur s'est trompé de date, et que peut-être, nouvel Epimé-

nide, a-t-il dormi depuis le quatorzième siècle. Un autre fait qui en ressort, c'est la constatation du rapide développement du Spiritisme. Les adversaires d'une autre école le constatent aussi avec désespoir, tant est grand leur amour pour la raison humaine. On lit dans le *Moniteur de la Moselle*, du 7 novembre 1862 : « Le Spiritisme fait de dangereux progrès. Il envahit le grand, le petit, le moyen et le demi-monde. *Des magistrats, des médecins, des gens sérieux* donnent aussi dans ce travers. » Nous trouvons cette assertion répétée dans la plupart des critiques actuelles ; c'est qu'en présence d'un fait aussi patent, il faudrait revenir du fond du Texas pour avancer devant un auditoire où se trouvent plus de mille Spirites que depuis deux ans on ne s'en occupe plus. Alors, pourquoi tant de colère si le Spiritisme est mort et enterré ? Le P. Lapeyre au moins ne se fait pas illusion ; sa frayeur même lui exagère l'étendue de ce prétendu mal, puisqu'il évalue à un chiffre fabuleux la valeur des livres spirites répandus dans Bordeaux seul ; dans tous les cas, c'est reconnaître une bien grande puissance à l'idée. Quoi qu'il en soit, en présence de toutes ces affirmations, personne ne nous taxera d'exagération, quand nous parlons des rapides progrès de la doctrine ; que les uns les attribuent à la puissance du diable, luttant avec avantage contre Dieu, les autres à un accès de folie qui envahit toutes les classes de la société, de telle sorte que le cercle des gens sensés va tous les jours se rétrécissant, et n'aura bientôt plus de place que pour quelques individus ; que les uns et les autres déplorent cet état de choses chacun à leur point de vue, et se demandent : « Où allons-nous ? grand Dieu ! » libre à eux ; il n'en ressort pas moins ce fait que le Spiritisme passe par-dessus toutes les barrières qu'on lui oppose ; donc, si c'est une folie, bientôt il n'y aura plus que des fous sur la terre : on connaît le proverbe ; si c'est l'œuvre du diable, bientôt il n'y aura plus que des damnés, et si ceux qui parlent au nom de Dieu ne peuvent l'arrêter, c'est que le diable est plus fort que Dieu. Les Spirites sont plus respectueux que cela envers la Divinité ; ils n'admettent pas qu'il y ait un être pouvant lutter avec elle de puissance à puissance, et surtout l'emporter sur elle ; autrement les rôles seraient changés, et le diable deviendrait le véritable maître de l'univers. Les Spirites disent que Dieu étant souverain sans partage, rien n'arrive dans le monde sans sa permission ; donc, si le Spiritisme se répand avec la rapidité de l'éclair, quoi qu'on fasse pour l'arrêter, il faut y voir un effet de la volonté de Dieu ; or Dieu, étant souverainement juste et bon, ne peut vouloir la perte de ses créatures, ni les faire tenter, avec la certitude, en vertu de sa prescience, qu'elles succomberont,

pour les précipiter dans les tourments éternels. Aujourd'hui, le dilemme est posé ; il est soumis à la conscience de tous ; l'avenir se charge de la conclusion.

Si nous faisons ces citations, c'est pour montrer à quels arguments les adversaires du Spiritisme en sont réduits pour l'attaquer ; il faut en effet être bien au dépourvu de bonnes raisons pour avoir recours à une calomnie comme celle qui le représente prêchant la désunion des familles, l'adultère, l'avortement, le communisme, le renversement de l'ordre social. Avons-nous besoin de réfuter de semblables assertions ? Non, car il suffit de renvoyer à l'étude de la doctrine, à la lecture de ce qu'elle enseigne, et c'est ce que l'on fait de tous côtés. Qui pourra croire que nous prêchons le communisme après les instructions que nous donnons sur ce sujet dans le discours rapporté *in extenso* dans la relation de notre voyage en 1862 ? Qui pourra voir une excitation à l'anarchie dans les paroles suivantes, qui se trouvent dans la même brochure, page 58 : « En tout état de cause, les Spirites doivent être les premiers à donner l'exemple de la soumission aux lois, dans le cas où ils en seraient requis. »

Avancer de pareilles choses dans un pays lointain, où le Spiritisme serait inconnu, où il n'y aurait aucun moyen de contrôle, cela pourrait produire quelque effet ; mais les affirmer du haut de la chaire de vérité, au milieu d'une population spirite qui y donne incessamment un démenti par ses enseignements et son exemple, c'est de la maladresse, et l'on ne peut s'empêcher de dire qu'il faut être pris d'un singulier vertige pour se faire illusion à ce point, et ne pas comprendre que parler ainsi, c'est servir la cause du Spiritisme.

On aurait tort cependant de croire que c'est l'opinion de tous les membres du clergé ; il en est beaucoup, au contraire, qui ne la partagent pas, et nous en connaissons bon nombre qui déplorent ces écarts, plus nuisibles à la religion qu'à la doctrine spirite. Ce sont donc des opinions individuelles qui ne peuvent faire loi ; et ce qui prouve que ce sont des appréciations personnelles, c'est la contradiction qui existe entre eux. Ainsi, tandis que l'un déclare que tous les Esprits qui se manifestent sont nécessairement mauvais, puisqu'ils désobéissent à Dieu en se communiquant, un autre reconnaît qu'il y en a de bons et de mauvais, mais que les bons seuls vont à l'église, et les mauvais au vulgaire. L'un accuse le Spiritisme d'avilir la femme, un autre lui reproche de l'élever au niveau des droits de l'homme ; l'un prétend qu'il « entraîne les hommes dans le maté-

rialisme et les plaisirs sensuels ; » et un autre, M. le curé Marouzeau, reconnaît qu'il détruit le matérialisme.

M. l'abbé Marouzeau, dans sa brochure, s'exprime, ainsi : « Vraiment, à entendre les partisans des communications d'outre-tombe, ce serait un parti pris de la part du clergé de combattre *quand même* le Spiritisme. Pourquoi donc supposer aux prêtres si peu d'intelligence et de bon sens, un entêtement stupide? Pourquoi croire que l'Église qui, dans tous les temps, a donné tant de preuves de prudence, de sagesse et de haute intelligence pour discerner le vrai du faux, soit incapable aujourd'hui de comprendre l'intérêt de ses enfants ? Pourquoi la condamner sans l'entendre ? Si elle refuse de reconnaître votre bannière, c'est que votre drapeau n'est pas le sien ; il a des couleurs qui lui sont essentiellement hostiles ; *c'est qu'à coté du bien que vous faites en combattant le hideux matérialisme*, elle voit un danger réel pour les âmes et la société. » Et ailleurs : « Concluons de tout cela que le Spiritisme doit se borner à combattre le matérialisme, à donner à l'homme des preuves palpables de son immortalité au moyen des manifestations d'outre-tombe bien constatées. »

De tout ceci, il ressort un fait capital, c'est que tous ces messieurs sont d'accord sur *la réalité des manifestations* ; seulement chacun les apprécie à sa manière. Les nier, en effet, serait nier la vérité des Ecritures, et les faits mêmes sur lesquels s'appuient la plupart des dogmes. Quant à la manière d'envisager la chose, on peut dès à présent constater dans quel sens se fait l'unité et se prononce l'opinion publique qui a aussi son *veto*. Il en ressort encore cet autre fait, c'est que la doctrine spirite remue profondément les masses ; que tandis que les uns voient en elle un fantôme effrayant, d'autres y voient l'ange de la consolation et de la délivrance, et une nouvelle ère de progrès moral pour l'humanité.

Puisque nous citons la brochure de M. l'abbé Marouzeau, on nous demandera peut-être pourquoi nous n'y avons pas encore répondu, puisqu'elle nous était personnellement adressée. On a pu en voir le motif dans la relation de notre voyage, à propos des réfutations. Quand nous traitons une question, nous le faisons à un point de vue général, abstraction des personnes qui ne sont à nos yeux que des individualités s'effaçant devant les questions de principes. Nous parlerons de M. Marouzeau à l'occasion, ainsi que de quelques autres quand nous examinerons l'ensemble des objections ; pour cela il était utile d'attendre que chacun eût dit

son mot, gros ou petit, — on en a vu ci-dessus quelques-uns d'assez gros, — pour apprécier la force de l'opposition. Des réponses spéciales et individuelles eussent été prématurées et sans cesse à recommencer. La brochure de M. Marouzeau était un coup de fusil ; nous lui demandons pardon de le placer au rang des simples tirailleurs, mais sa modestie chrétienne ne s'en offensera pas. Prévenu d'une levée de boucliers, il nous a paru convenable de laisser décharger toutes les armes, même la grosse artillerie qui, comme on le voit, vient de donner, afin de juger sa portée ; or, jusqu'à présent, nous n'avons pas à nous plaindre des vides qu'elle a faits dans nos rangs, puisque, au contraire, ses coups ont ricoché contre elle. D'un autre coté il n'était pas moins utile de laisser la situation se dessiner, et l'on conviendra que, depuis deux ans, l'état des choses, loin d'empirer pour nous, vient chaque jour nous prêter une nouvelle force. Nous répondrons donc quand nous le jugerons à propos ; jusqu'à présent il n'y a pas eu de temps perdu, puisque nous avons sans cesse gagné du terrain sans cela, et que nos adversaires se chargent eux-mêmes de rendre notre tâche plus facile. Nous n'avons donc qu'à les laisser faire.

Sur la folie spirite.

Réponse à M. Burlet, de Lyon.

Le feuilleton de la *Presse* du 8 janvier 1863 contient l'article suivant, tiré du *Salut public de Lyon*, et que la *Gironde* de Bordeaux s'est empressée de reproduire, croyant y trouver une bonne fortune contre le Spiritisme :

SCIENCES.

« M. Philibert Burlet, interne des hôpitaux de Lyon, a lu récemment à la Société des sciences médicales de cette ville un intéressant travail sur le Spiritisme considéré comme cause d'aliénation mentale. En présence de l'épidémie qui sévit en ce moment sur la société française, il ne sera sans doute pas dépourvu d'utilité de signaler les faits contenus dans le mémoire de M. Burlet.

« L'auteur a décrit avec soin six cas de folie, dite aiguë, observés par lui-même à l'hôpital de l'Antiquaille, et dans lesquels on suit

sans aucune difficulté la relation directe entre l'aliénation mentale et les pratiques spirites. M. le docteur Carrier, dit-il, a eu pour sa part l'occasion, et depuis peu de temps, de traiter et de voir guérir, dans son service, trois femmes que le Spiritisme avait rendues folles. Au reste, il n'est pas un seul médecin, s'occupant spécialement d'aliénation mentale, qui n'ait eu à observer en plus ou en moins grand nombre des cas analogues, sans parler, bien entendu, *des troubles intellectuels ou affectifs qui, sans aller jusqu'au point que l'on est convenu d'appeler la folie, ne laissent pas que d'altérer la raison et de rendre le commerce de ceux qui les présentent désagréable et bizarre*. Cette influence de la *prétendue* doctrine spirite est aujourd'hui bien démontrée par la science. Les observations qui l'établissent se compteraient par milliers, « Si, dit M. Burlet, dans les autres parties de la France, les cas de folie causés par la doctrine des médiums sont aussi fréquents que dans le département que nous habitons, et il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas ainsi, il nous semble hors de doute que le Spiritisme peut prendre place au rang des causes les plus fécondes d'aliénation mentale. » En terminant, l'auteur exhorte les pères et mères de famille, les chefs d'atelier, etc., à veiller à ce que leurs enfants ou leurs employés ne se rendent jamais dans « ces réunions spirites appelées des groupes, et dans lesquelles, ajoute-t-il, le péril pour la raison n'est certainement pas le seul à craindre. »

« Il est donc d'une incontestable utilité de donner de la publicité aux faits de ce genre consciencieusement recueillis, comme ceux de l'interne des hôpitaux de Lyon. Non pas qu'il y ait la moindre chance pour qu'ils agissent sur les individus frappés déjà par l'épidémie ; le caractère de leur folie est précisément la forte conviction d'être seuls en possession de la vérité. Dans leur humilité, ils se croient le don de communiquer avec les Esprits, et ils traitent d'orgueilleuse la science qui ose douter de leur puissance. Victimes de l'hallucination qui les possède, leur prémisse admise, ils raisonnent ensuite avec une *logique irréprochable*, qui ne fait que les affermir dans leur aberration. Mais on peut conserver l'espoir d'agir sur les intelligences encore saines qui seraient tentées de s'exposer aux séductions du Spiritisme, en leur signalant le danger, et les garantir ainsi contre ce danger. Il est bon de savoir que les pratiques spirites et la fréquentation des médiums, — qui sont de véritables hallucinés, — est nécessairement malsaine pour la raison. Les seuls caractères fortement trempés peuvent y résister. Les autres y laissent toujours une partie, petite ou grande, de leur bon sens. »

« A. SANSON. »

Cet article peut faire le pendant des sermons relatés dans l'article précédent ; on peut y voir, sinon une communauté d'origine, du moins une intention identique : celle de soulever l'opinion contre le Spiritisme par des moyens où percent la même bonne foi ou la même ignorance des choses. Remarquez la gradation qu'ont suivie les attaques depuis le fameux et maladroit article de la *Gazette de Lyon* (voir la *Revue spirite* du mois d'octobre 1860, page 254) ; ce n'était alors qu'une plate raillerie où les ouvriers de cette ville étaient bafoués, ridiculisés, et leurs métiers comparés à des potences. N'était-ce pas en effet une maladresse insigne que de déverser le mépris sur les travailleurs et les instruments qui font la prospérité d'une ville comme Lyon ? Depuis lors l'agression a pris un autre caractère : voyant l'impuissance du ridicule, et ne pouvant s'empêcher de constater le terrain que gagnent chaque jour les idées spirites, elle le prend sur un ton plus lamentable ; c'est au nom de l'humanité, *en présence de l'épidémie qui sévit en ce moment sur la société française*, qu'elle vient signaler les dangers de cette *prétendue* doctrine qui rend *le commerce de ceux qui la professent désagréable et bizarre*. Compliment peu flatteur pour les dames de tous rangs, voire même les princesses, qui croient aux Esprits. Il nous semble pourtant que les personnes violentes et irascibles devenues douces et bonnes par le Spiritisme ne font pas preuve d'un trop mauvais caractère et sont moins désagréables qu'auparavant, et que parmi les non-spirites on ne rencontre pas que des gens aimables et bienveillants. Bien que l'on voie de nombreuses familles où le Spiritisme a ramené la paix et l'union, c'est au nom de leur intérêt que l'on adjure les ouvriers de ne point se rendre dans « ces réunions appelées groupes, où ils peuvent perdre leur raison, et bien d'autres choses, » trouvant sans doute qu'ils la conserveraient bien mieux en allant au cabaret qu'en restant chez eux.

Le persiflage n'ayant pas réussi, voilà maintenant que les adversaires appellent la science à leur aide ; non plus la science railleuse représentée par le muscle craqueur de M. Jobert (de Lamballe) (voir la *Revue spirite* de juin 1859, page 141), mais la science sérieuse, condamnant le Spiritisme aussi gravement qu'elle a condamné jadis l'application de la vapeur à la marine, et tant d'autres utopies que l'on a eu plus tard la faiblesse de prendre pour des vérités. Et quel est son représentant dans cette grave question ? Est-ce l'Institut de France ? Non, c'est M. Philibert Burlet, interne des hôpitaux de Lyon, c'est-à-dire étudiant en médecine, qui fait ses premières armes en lançant un mémoire contre le Spiritisme. Il a parlé, et de par lui et M. Sanson (de la *Presse*), la science a rendu son arrêt, arrêt qui, probablement, ne sera pas plus sans appel que

celui des docteurs qui condamnèrent la théorie d'Harvey sur la circulation du sang et lancèrent contre son auteur « des libelles et des diatribes plus ou moins virulentes et grossières. » (*Dictionnaire des origines*.) Soit dit entre parenthèse, un travail curieux à faire serait une monographie des erreurs des savants.

M. Burlet a observé, dit-il, six cas de folie aiguë produite par le Spiritisme ; mais comme c'est peu sur une population de 300 000 âmes, dont le dixième au moins est spirite, il a soin d'ajouter « qu'on les compterait par milliers si, dans les autres parties de la France, les cas de folie causés par la doctrine des médiums sont aussi fréquents que dans le département que nous habitons, et il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas ainsi. »

Avec le système des suppositions on va fort loin, comme on le voit. Eh bien ! nous allons plus loin que lui, et nous dirons, non par hypothèse, mais par affirmation, que, dans un temps donné, on ne comptera des fous que parmi les Spirites. En effet, la folie est une des infirmités de l'espèce humaine ; mille causes accidentelles peuvent la produire, et la preuve en est, c'est qu'il y a eu des fous avant qu'il ne fût question de Spiritisme, et que tous les fous ne sont pas Spirites. M. Burlet nous concédera bien ce point. De tout temps il y a donc eu des fous, et il y en aura toujours ; donc si tous les habitants de Lyon étaient Spirites, on ne trouverait de fous que parmi les Spirites, absolument comme dans un pays tout catholique, il n'y a de fous que parmi les catholiques. En observant la marche de la doctrine depuis quelques années, on pourrait, jusqu'à un certain point, prévoir le temps qu'il faut pour cela. Mais ne parlons que du présent.

Les fous parlent de ce qui les préoccupe ; il est bien certain que celui qui n'aurait jamais entendu parler du Spiritisme, n'en parlera pas, tandis que, dans le cas contraire, il en parlera comme il le ferait de religion, d'amour, etc. Quelle que soit la cause de la folie, le nombre des fous parlant des Esprits augmentera donc naturellement avec le nombre des adeptes. La question est de savoir si le Spiritisme est une cause efficiente de folie. M. Burlet l'affirme du haut de son autorité d'interne en disant que : « Cette influence est aujourd'hui bien démontrée par la science. » De là, criant au feu, il fait appel aux rigueurs de l'autorité, comme si une autorité quelconque pouvait empêcher le cours d'une idée, et sans songer que les idées ne sont jamais plus propagées que sous l'empire de la persécution. Prend-il donc son opinion et celle de quelques hommes qui pensent comme lui pour les arrêts de la science ? Il paraît ignorer que le Spiritisme compte dans ses rangs un très grand nombre de médecins distingués, que beaucoup de groupes et sociétés sont

présidés par des médecins qui, eux aussi, sont des hommes de science, et qui prennent des conclusions toutes contraires aux siennes. Qui donc a raison de lui ou des autres ? Dans ce conflit entre l'affirmation et la négation, qui est-ce qui prononcera en dernier ressort ? Le temps, l'opinion, la conscience de la majorité, et la science elle-même qui se rendra à l'évidence, comme elle s'y est rendue en d'autres circonstances.

Nous dirons à M. Burlet : il est contraire aux plus simples préceptes de la logique de déduire une conséquence générale de quelques faits isolés, et à laquelle d'autres faits peuvent donner un démenti. Pour appuyer votre thèse, il faudrait un autre travail que celui que vous avez fait. Vous avez, dites-vous, observé six cas ; je vous crois sur parole ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Vous en auriez observé le double ou le triple, que cela ne prouverait pas davantage, si le total des fous n'a pas dépassé la moyenne. Supposons cette moyenne de 1000 pour prendre un nombre rond ; les causes habituelles de folie étant toujours les mêmes, si le Spiritisme peut la provoquer, c'est une cause de plus ajoutée à toutes les autres, et qui doit augmenter le chiffre de la moyenne. Si depuis l'introduction des idées spirites, cette moyenne, de 1000 se trouvait portée à 1200, par exemple, et que cette différence fût précisément celle des cas de folie spirite, la question changerait de face, mais tant qu'il ne sera pas prouvé que, sous l'influence du Spiritisme, la moyenne des aliénés a augmenté, l'étalage que l'on fait de quelques cas isolés ne prouve rien, sinon l'intention de jeter du discrédit sur les idées spirites, et d'effrayer l'opinion.

Dans l'état actuel des choses, il reste même à connaître la valeur des cas isolés que l'on met en avant, et de savoir si tout aliéné qui parle des Esprits doit sa folie au Spiritisme, et pour cela il faudrait un juge impartial et désintéressé. Supposons que M. Burlet devienne fou, ce qui peut lui arriver tout comme à un autre ; — qui sait même? plutôt qu'à un autre, peut-être ; — y aurait-il rien d'étonnant à ce que, préoccupé de l'idée qu'il a combattue, il en parlât dans sa démence ? Faudrait-il en conclure que c'est la croyance aux Esprits qui l'aura rendu fou ? Nous pourrions citer plusieurs cas, dont on fait grand bruit, et où il a été prouvé, ou que les individus s'étaient peu ou point occupés de Spiritisme, ou avaient eu des attaques de folie caractérisée bien antérieures. A cela il faut ajouter les cas d'obsession et de subjugation que l'on confond avec la folie, et que l'on traite comme tels au grand préjudice de la santé des personnes qui en sont affectées, ainsi que nous l'avons expliqué dans nos articles sur Morzine. Ce sont les seuls qu'on pourrait, au premier abord, attribuer au Spiritisme, bien

qu'il soit prouvé qu'ils se rencontrent en grand nombre chez les individus qui y sont le plus étrangers, et que, par l'ignorance de la cause, on traite à contre-sens.

Il est vraiment curieux de voir certains adversaires qui ne croient ni aux Esprits, ni à leurs manifestations, prétendre que le Spiritisme soit une cause de folie. Si les Esprits n'existent pas, ou s'ils ne peuvent se communiquer aux hommes, toutes ces croyances sont des chimères qui n'ont rien de réel. Nous demandons alors comment rien peut produire quelque chose ? C'est l'idée, diront-ils ; cette idée est fausse ; or tout homme qui professe une idée fausse déraisonne. Quelle est donc cette idée si funeste à la raison ? la voici : *Nous avons une âme qui vit après la mort du corps ; cette âme conserve ses affections de la vie terrestre, et elle peut se communiquer aux vivants.* Selon eux, il est plus sain de croire au néant après la mort ; ou bien, ce qui revient au même, que l'âme perdant son individualité se confond dans le tout universel, comme les gouttes d'eau dans l'Océan. Il est de fait qu'avec cette dernière idée on n'a plus besoin de s'inquiéter du sort de ses proches, et que l'on n'a qu'à songer à soi, à bien boire, à bien manger en cette vie, ce qui est tout profit pour l'égoïsme. Si la croyance contraire est une cause de folie, pourquoi y a-t-il tant de fous parmi les gens qui ne croient à rien ? C'est, direz-vous, que cette cause n'est pas la seule. D'accord ; mais alors pourquoi voudriez-vous que ces causes ne pussent frapper un Spirite tout comme un autre ; et pourquoi prétendriez-vous rendre le Spiritisme responsable d'une fièvre chaude ou d'un coup de soleil ? Vous engagez l'autorité à sévir contre les idées spirites parce que, selon vous, elles détraquent le cerveau ; mais que n'appelez-vous aussi la vigilance de l'autorité sur les autres causes ? Dans votre sollicitude pour la raison humaine, dont vous vous faites le type, avez-vous fait le relevé des innombrables cas de folie produits par les désespoirs d'amour ? Que n'engagez-vous l'autorité à proscrire le sentiment amoureux ? Il est avéré que toutes les révolutions sont marquées par une recrudescence notable dans les affections mentales ; c'est donc là une cause efficiente bien manifeste, puisqu'elle augmente le chiffre de la moyenne ; que ne conseillez-vous aux gouvernements d'interdire les révolutions comme chose malsaine ? Puisque M. Burlet a fait le relevé *énorme* de six cas de folie soi-disant spirite, sur une population de 300000 âmes, nous engageons les médecins spirites à faire celui de tous les cas de folie, d'épilepsie et autres afflictions causées par la peur du diable, l'effrayant tableau des tortures éternelles de l'enfer, et l'ascétisme des réclusions claustrales.

Loin d'admettre le Spiritisme comme une cause d'accroissement

dans la folie, nous disons que c'est une cause atténuante qui doit diminuer le nombre des cas produits par les causes ordinaires. En effet, parmi ces causes, il faut placer en première ligne les chagrins de toute nature, les déceptions, les affections contrariées, les revers de fortune, les ambitions déçues. L'effet de ces causes est en raison de l'impressionnabilité de l'individu, si l'on avait un moyen d'atténuer cette impressionnabilité, ce serait sans contredit le meilleur préservatif ; eh bien ! ce moyen est dans le Spiritisme qui amortit le contre-coup moral, qui fait prendre avec résignation les vicissitudes de la vie ; tel qui se serait suicidé pour un revers, puise dans la croyance spirite une force morale qui lui fait prendre son mal en patience ; non-seulement il ne se tuera pas, mais en présence de la plus grande adversité, il conservera sa froide raison, parce qu'il a une foi inaltérable en l'avenir. Lui donnerez-vous ce calme avec la perspective du néant ? Non, car il n'entrevoit aucune compensation, et s'il n'a pas à manger, il pourra vous manger. La faim est une terrible conseillère pour celui qui croit que tout finit avec la vie ; eh bien ! le Spiritisme fait endurer même la faim, car il fait voir, comprendre et attendre la vie qui suit la mort du corps ; voilà sa folie.

La manière dont le vrai Spirite envisage les choses de ce monde et de l'autre, le porte à dompter en lui les plus violentes passions, même la colère et la vengeance. Après l'article insultant de la *Gazette de Lyon*, que nous avons rappelé plus haut, un groupe d'une douzaine d'ouvriers nous dit : « Si nous n'étions pas Spirites, nous irions donner une volée à l'auteur pour lui apprendre à vivre, et si nous étions en révolution, nous mettrions le feu à la boutique de son journal ; mais nous sommes Spirites ; nous le plaignons et nous prions Dieu de lui pardonner. » Que dites-vous de cette folie, M. Burlet ? En pareil cas qu'eussiez-vous préféré, d'avoir affaire à des fous de cette espèce, ou à des hommes ne craignant rien ? Songez qu'aujourd'hui il y en a plus de vingt mille à Lyon. Vous prétendez servir les intérêts de l'humanité, et vous ne comprenez pas les vôtres ! Priez Dieu qu'un jour vous n'ayez pas à regretter que tous les hommes ne soient pas Spirites ; c'est à quoi vous et les vôtres travaillez de toutes vos forces. En semant l'incrédulité, vous sapez les fondements de l'ordre social ; vous poussez à l'anarchie, aux réactions sanglantes ; nous, nous travaillons à donner la foi à ceux qui ne croient à rien ; à répandre une croyance qui rend les hommes meilleurs les uns pour les autres, qui leur apprend à pardonner à leurs ennemis, à se regarder comme frères sans distinction de races, de castes, de sectes, de couleur, d'opinion politique ou religieuse ; une croyance en un mot qui fait naître le véritable sentiment de la charité, de la fraternité et des devoirs sociaux. Deman-

dez à tous les chefs militaires qui ont des subordonnés spirites sous leurs ordres, quels sont ceux qu'ils conduisent avec le plus de facilité, qui observent le mieux la discipline sans l'emploi de la rigueur ? Demandez aux magistrats, aux agents de l'autorité qui ont des administrés spirites dans les rangs inférieurs de la société, quels sont ceux chez lesquels il y a le plus d'ordre et de tranquillité ; sur lesquels la loi a le moins à sévir ; où il y a le moins de tumulte à apaiser, de désordres à réprimer ?

Dans une ville du Midi, un commissaire de police nous disait : « Depuis que le Spiritisme s'est répandu dans ma circonscription, j'ai dix fois moins de mal qu'auparavant. » Demandez enfin aux médecins spirites quels sont les malades chez lesquels ils rencontrent le moins d'affections causées par les excès de tous genres ? Voilà une statistique un peu plus concluante, je crois, que vos six cas d'aliénation mentale. Si de tels résultats sont une folie, je me fais gloire de la propager. Où ces résultats sont-ils puisés ? Dans les livres que quelques-uns voudraient jeter aux flammes ; dans les groupes que vous recommandez aux ouvriers de fuir. Que voit-on dans ces groupes, que vous dépeignez comme le tombeau de la raison ? Des hommes, des femmes, des enfants qui écoutent avec recueillement une douce et consolante morale, au lieu d'aller au cabaret perdre leur argent et leur santé ou faire du tapage sur la place publique ; qui en sortent avec l'amour de leurs semblables dans le cœur, au lieu de la haine et de la vengeance.

Voici de la part de l'auteur de l'article précité un singulier aveu : *Victimes de l'hallucination qui les possède, leur prémisse admise, ils raisonnent ensuite avec une logique irréprochable qui ne fait que les affermir dans leur aberration*. Singulière folie en vérité, que celle qui raisonne avec une logique irréprochable ! Or, quelle est cette prémisse ? nous l'avons dit tout à l'heure : *L'âme survit au corps, conserve son individualité et ses affections, et peut se communiquer aux vivants*. Qu'est-ce qui peut prouver la vérité d'une prémisse, si ce n'est la logique *irréprochable* des déductions? Qui dit *irréprochable*, dit inattaquable, irréfutable ; donc, si les déductions d'une prémisse sont inattaquables, c'est qu'elles satisfont à tout, qu'on ne peut rien y opposer ; donc, si ces déductions sont vraies, c'est que la prémisse est vraie, parce que la vérité ne peut avoir pour principe une erreur. D'un principe faux, on peut sans doute déduire des conséquences en apparence logiques, mais ce n'est qu'une logique apparente, autrement dit des sophismes, et non une logique irréprochable, car elle laissera toujours une porte ouverte à la réfutation. La vraie logique est celle qui satisfait pleinement la raison : elle ne peut être contestée ; la fausse logique n'est qu'un

faux raisonnement toujours contestable. Ce qui caractérise les déductions de notre prémisse, c'est d'abord qu'elles sont basées sur l'observation des faits ; en second lieu qu'elles expliquent d'une manière rationnelle ce qui, sans cela, est inexplicable. A notre prémisse substituez la négation, et vous vous heurtez à chaque pas contre des difficultés insolubles. La théorie spirite, disons-nous, est basée sur des faits, mais sur des milliers de faits, se reproduisant tous les jours, et observés par des millions de personnes ; la vôtre sur une demi-douzaine observés par vous. Voilà une prémisse dont chacun peut tirer la conclusion.

Cercle spirite de Tours.

Discours prononcé par le président dans la séance d'installation.

Mardi, 12 novembre 1862.

Messieurs,

« Je dois tout d'abord remercier les Esprits protecteurs de notre petite société naissante d'avoir bien voulu me désigner à vous pour la présidence ; je tâcherai de justifier ce choix, qui m'honore, en veillant scrupuleusement à ce que les travaux de nos réunions aient toujours un caractère sérieux et moral, but que nous ne devrons jamais perdre de vue, sous peine de nous exposer à bien des déceptions.

« Que venons-nous chercher ici, messieurs, loin du bruit des affaires mondaines ? La science de nos destinées. Oui, tous tant que nous sommes dans cette modeste enceinte qui s'agrandira, qui s'élèvera, je l'espère, par la grandeur et la hauteur du but que nous poursuivons, nous cédons au désir bien naturel de déchirer le voile épais qui cache aux pauvres humains le redoutable mystère de la mort, et de savoir s'il est vrai, comme l'enseigne une fausse science, et comme le croient, hélas ! tant de malheureux Esprits égarés, que la tombe ferme le livre des destinées de l'homme.

« Je sais bien que Dieu a placé dans le cœur de chacun un flambeau destiné à éclairer ses pas à travers les rudes sentiers de la vie : *la raison* ; et une balance propre à peser toutes choses selon leur exacte valeur : *la justice* ; mais quand la vive et pure lumière de ce flambeau directeur, de plus en plus affaiblie par le souffle impur des passions perverties, est sur le point de s'éteindre ; quand cette balance de la justice a été faussée par l'erreur et le

mensonge ; quand le chancre du matérialisme, après avoir tout envahi, jusqu'aux religions, menace de tout dévorer, il faut bien que le Juge suprême vienne enfin, par des prodiges de sa toute-puissance, par des manifestations insolites, capable de frapper violemment l'attention, redresser les voies de l'humanité et la retirer de l'abîme.

« Au point de dégradation morale où sont tombées les sociétés modernes, sous l'influence des fausses et pernicieuses doctrines tolérées, sinon encouragées, par ceux-là mêmes qui ont mission spéciale de les réprimer ; au milieu de cet indifférentisme général pour tout ce qui n'est pas matière, de ce sensualisme outré, exclusif, de cette fureur, inconnue jusqu'à nous, d'enrichissement à tout prix, de ce culte effréné du veau d'or, de cette passion désordonnée du lucre, qui engendre l'égoïsme, glace tous les cœurs en faussant toutes les intelligences, et tend à la dissolution des liens sociaux, les communications d'outre-tombe peuvent être considérées comme *une révélation divine*, devenue *nécessaire* au rappel à l'ordre, de la part de la Providence qui ne peut pas laisser périr sans secours sa créature de prédilection. Et, à la rapidité avec laquelle se répandent sur tous les points du globe les enseignements de la doctrine spirite, il est facile de prévoir que l'heure approche où l'humanité, après un temps d'arrêt, va franchir une nouvelle étape, subir une nouvelle phase de développement dans sa progression intermittente à travers les siècles.

« Quant à nous, messieurs, remercions la Providence d'avoir daigné nous choisir pour répandre et faire fructifier sur ce petit coin de terre la semence spirite, et coopérer ainsi, dans la mesure de nos forces, à la grande oeuvre de régénération morale qui se prépare.

« Je m'occupe en ce moment, à propos d'une question médicale, quelques-uns d'entre vous le savent, d'un travail philosophique important où j'essaye d'expliquer rationnellement les phénomènes physiologiques du Spiritisme, et de les rattacher à la philosophie générale. Avant de publier ce travail, essentiellement anti-matérialiste, qui n'est guère du reste encore qu'une ébauche, je me propose de vous le communiquer pour prendre votre avis sur l'opportunité de soumettre à l'approbation des Esprits élevés qui veulent bien nous assister, les principaux points de doctrine qu'il renferme. Nous pourrions trouver là, d'ailleurs, toutes préparées et méthodiquement disposées d'avance, la plupart des questions qui doivent faire le sujet de nos entretiens Spirites.

« Il ne faut jamais perdre de vue, Messieurs, le but essentiel du Spiritisme, qui est la destruction du matérialisme par la preuve

expérimentale de la survivance de l'âme humaine. Si les morts répondent à notre appel, s'ils viennent se mettre en communication avec nous, c'est qu'évidemment ils ne sont pas tout à fait morts ; c'est que le dernier râle de l'agonie n'a pas marqué pour eux le terme définitif de leur existence. Tous les sermons du monde ne valent pas à cet égard un argument comme celui-là.

« C'est pourquoi il est de notre devoir, à nous croyants, de répandre la lumière autour de nous et de ne pas la tenir enfermée sous le boisseau, c'est-à-dire, dans cette étroite enceinte qui doit, au contraire, devenir par notre zèle un foyer rayonnant. Est-ce à dire que nous devions convier tout le monde à nos réunions, accueillir le premier venu qui manifeste la curiosité de nous voir à l'œuvre, comme s'il s'agissait de voir opérer un prestidigitateur ? Ce serait maladroitement exposer aux chances du ridicule la chose la plus sérieuse du monde et nous compromettre en même temps nous-mêmes. Mais toutes les fois qu'une personne dont nous n'aurons aucun motif de suspecter la bonne foi, et qui aura puisé dans la lecture des ouvrages spéciaux des notions sur le Spiritisme, désirera se rendre témoin des faits, nous devrons adhérer à sa demande, seulement il sera bon de réglementer ces sortes d'admissions, et de n'admettre à nos séances aucune personne étrangère sans que la société, consultée, ait émis préalablement son avis à cet égard.

« Messieurs, lorsqu'il y a deux ans à peine nous constations avec un de nos sociétaires, chez un ami commun, les phénomènes spirites de l'ordre mécanique et de l'ordre intellectuel les plus étonnants, malgré l'évidence des faits dont nous étions témoins, malgré notre conviction profonde que ces manifestations extraordinaires se passaient en dehors des lois naturelles connues, nous osions à peine en faire timidement part à nos connaissances intimes, tant nous craignions que l'on mit en doute l'intégrité de notre raison. Le *Livre des Esprits*, alors à peu près inconnu à Tours, n'en était encore qu'à sa première ou, tout au plus, à sa deuxième édition, à cette époque, en un mot, il n'avait guère franchi les limites de la capitale. Eh bien, voyez donc quel immense progrès dans l'espace de trois ans ! Aujourd'hui le Spiritisme a pénétré partout, a des adeptes dans tous les rangs de la société ; des réunions, des groupes plus ou moins nombreux s'organisent dans toutes les villes, grandes ou petites, en attendant le tour des villages ; aujourd'hui les ouvrages spirites sont étalés chez tous les libraires, qui ont de la peine à satisfaire aux demandes de leur clientèle, avide de s'initier aux grands mystères des évocations ; aujourd'hui, enfin le Spiritisme vulgarisé, connu de tous à un titre quelconque, n'est plus un épouvantail, un signe

de réprobation ou de dédain, et nous pouvons hardiment, sans crainte de passer pour fous, avouer le but de nos réunions ; nous pouvons défier la raillerie et le sarcasme et dire aux persifleurs : « Avant de nous tourner en ridicule, veuillez du moins nous compter, sinon nous peser. »

« Quant à l'anathème d'un parti, nous apprécions trop sa faible portée pour nous en inquiéter. Ils disent que nous avons pactisé avec le *diable*, soit ; mais alors il faut convenir que les diables ne sont pas tous de trop mauvais diables. Notre vrai crime, à leurs yeux, c'est notre prétention, assurément fort légitime, de communiquer avec Dieu et ses saints sans leur intermédiaire obligé. Prouvons-leur que, grâce aux enseignements de ceux qu'ils appellent *Démons*, nous comprenons la morale sublime de l'Évangile, qui se résume dans l'amour de Dieu et de ses semblables, dans la charité universelle. Embrassons l'humanité tout entière, sans distinction de culte, de race, d'origine, et, à plus forte raison, de famille, de fortune et de condition sociale. Qu'ils sachent bien que notre Dieu, à nous Spirites, n'est pas un tyran cruel et vengeur qui punit un instant d'égarement par des tortures éternelles, mais un père bon et miséricordieux qui veille sur ses enfants égarés avec une sollicitude incessante, et cherche à les rapprocher de lui par une série d'épreuves destinées à les laver de toutes leurs souillures. N'est-il pas écrit : *que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion ?*

« Au surplus, nous nous réservons expressément, ici comme partout, les droits imprescriptibles de la raison qui doit tout dominer, tout juger en dernier ressort. Nous ne disons pas aux récalcitrants, en les conduisant, au pied du bûcher : *Crois ou meurs*, mais *crois si la raison le veut*.

« Encore un mot pour terminer, messieurs, car je ne voudrais pas abuser de votre attention. L'institution de notre société n'ayant, ne pouvant avoir d'autre but que notre instruction et notre amélioration morale, nous devons écarter avec le plus grand soin de nos séances toute question se rattachant d'une manière directe ou indirecte, soit aux personnes, soit à la politique, soit aux intérêts matériels. *Etude de l'homme par rapport à ses destinées futures*, tel est notre programme, et nous ne devrons jamais nous en départir. »

CHAUVET, docteur médecin.

Ce discours est suivi de la communication ci-après, obtenue spontanément par l'un des médiums de la société :

« Mes amis, le but de votre société est de vous instruire et de ramener l'homme égaré à la lumière depuis si longtemps obscurcie par les ténèbres qui règnent dans ce siècle. Vous ne devez pas re-

garder cette institution comme venant vous instruire sur des questions de droit ou de science ; elle vient tout simplement vous disposer à entrer dans la nouvelle voie de régénération que vous devez parcourir sans crainte, en mettant votre confiance dans les instructions que vous recevrez. Vous ne devez rien craindre, car Dieu veille sur l'homme qui fait le bien, et ne l'abandonne pas.

« Je vous ai entendus discuter à propos d'un article du règlement sur l'admission des personnes étrangères à votre société. Écoutez un peu les conseils d'un ami, ou plutôt d'un frère qui vous parle, non de bouche mais de cœur, non matériellement mais spirituellement ; car, croyez-le, quand je franchis pour venir à vous tous les degrés des Esprits impurs, cet espace à parcourir ne me paraît pas pénible si je vois votre cœur animé des sentiments du bien.

« Lorsqu'une personne étrangère demandera à assister à vos séances, avant de l'admettre, faites-la venir en particulier dans votre cabinet, et, dans la conversation, sondez ses sentiments et voyez si elle est instruite dans la nouvelle doctrine. Si vous découvrez en elle le désir du bien et non une simple curiosité ; si elle vient animée d'intentions sérieuses, alors vous pourrez sans crainte l'admettre, mais repoussez quiconque ne viendrait qu'avec la pensée de troubler vos séances et de mépriser vos enseignements. Songez aussi que les espions se glissent partout : Jésus en a bien eu.

« Si quelqu'un se présente en se disant Spirite ou médium, ne le recevez pas sans savoir à qui vous avez affaire. Vous n'ignorez pas qu'il existe des médiums pleins de frivolité et d'orgueil, et qui, par cela même, n'attirent que des Esprits légers. On l'a dit souvent : qui se ressemble s'assemble. Un vrai Spirite ne doit avoir d'autre sentiment que le bien et la charité, sans cela il ne peut être assisté par des Esprits sages.

« Sans doute la perte d'un médium peut faire un vide parmi vous, mais il ne faut pas croire pour cela que vous n'aurez plus d'instructions de notre part, car nous serons toujours prêts à venir vous assister dans vos travaux autant que Dieu le permettra. Si un bon médium vous est enlevé, c'est que Dieu sans doute le destine à une autre mission, qu'il croit plus utile. Qui sait ce qui l'attend ? Il est de ces choses que l'homme ne peut comprendre, et qu'il lui faut cependant accepter.

« La route que vous allez parcourir, mes amis, est rude à gravir, mais, avec l'aide de vos frères, qui sont au-dessus de vous, vous y parviendrez.

« Une autre fois, je l'espère, nous vous instruirons sur des questions plus graves. »

Signé : FÉNELON.

VARIÉTÉ.

Guérison par un Esprit.

Nous avons reçu plusieurs lettres qui constatent l'heureuse application que l'on a faite du remède indiqué dans la *Revue spirite* de novembre 1862, page 335 (voir aussi l'erratum du mois de décembre), et dont la recette a été donnée par un Esprit. Un officier de cavalerie nous a dit que le pharmacien de son régiment a eu soin d'en préparer pour les cas très fréquents des accidents causés par les coups de pieds des chevaux. Nous savons que d'autres pharmaciens ont fait de même dans certaines villes.

A propos de l'origine de ce remède, un de nos abonnés d'Eure-et-Loir nous transmet le fait suivant, qui est à sa connaissance personnelle.

Autheusel, 6 novembre 1862.

Un homme de peine, nommé Paquine, qui habite une commune des environs, vint me voir il y a un mois, armé de deux béquilles. Etonné de le voir ainsi, je m'enquis de l'accident qui lui était arrivé. Il me répondit que, depuis quelque temps ses jambes étaient enflées prodigieusement et couvertes d'ulcères, et qu'*aucun remède n'y faisait*. Cet homme est Spirite et quelque peu médium. Je lui dis qu'il fallait s'adresser aux Esprits bons et le faire avec ferveur. Le jour de la Toussaint, je le vis reparaître à la messe avec un simple bâton. Le lendemain il vint me voir et me raconta ce qui suit :

— Monsieur, me dit-il, depuis que vous m'avez recommandé d'employer les bons Esprits pour obtenir ma guérison, je n'ai pas manqué chaque soir et souvent dans la journée de les invoquer et de leur représenter combien mon mal me portait préjudice pour gagner ma vie. Il y avait à peine cinq ou six jours que je priais ainsi lorsqu'une nuit, étant assoupi, je vis un homme tout blanc apparaître au milieu de ma chambre. Il s'avança vers mon dressoir, y prit un pot dans lequel il y avait de la graisse dont je me servais pour tempérer les douleurs que me causaient mes jambes. Il me montra ce pot, puis ayant pris du tabac que je conservais dans un papier, il me le montra également. Ensuite il fut chercher une petite fiole d'extrait de Saturne, puis une bouteille d'essence de térébenthine, et, me montrant le tout, il me fit signe qu'il fallait en faire un mélange ; m'indiqua la dose en en versant devant moi dans le pot ; puis m'ayant fait des signes d'amitié, il disparut. Le lendemain, je fis ce que l'Esprit m'avait prescrit, et de ce moment mes jambes entrèrent dans une excellente voie de guérison. Il ne me reste plus aujour-

d'hui qu'une enflure au pied qui disparaît petit à petit par l'efficacité de ce remède, et j'espère bientôt être quitte de tout mal.

« Voilà, messieurs, un fait qui pourrait presque être classé au nombre des guérisons miraculeuses, je crois qu'il faudrait pousser loin l'esprit de parti pour n'y voir qu'un fait démoniaque.

« En examinant la vulgarité et presque toujours la simplicité des remèdes indiqués par les Esprits en général, je me suis demandé si l'on ne pourrait pas en conclure que le remède en lui-même n'est qu'une simple formule, et que c'est l'influence fluidique de l'Esprit qui opère la guérison. Cette question pourrait, je crois, être étudiée.

« L. DE TARRAGON. »

Cette dernière question ne nous paraît pas douteuse, lorsque l'on connaît surtout les propriétés que l'action magnétique peut donner aux substances les plus bénignes, à l'eau par exemple ; or, comme les Esprits magnétisent aussi, ils peuvent certainement donner à certaines substances des propriétés curatives selon les circonstances. Si le Spiritisme nous révèle tout un monde d'êtres pensant et agissant, il nous révèle aussi des forces matérielles inconnues et que la science mettra un jour à profit.

Dissertations spirites.

Paix aux hommes de bonne volonté.

(Poitiers. Réunion préparatoire d'ouvriers spirites ; médium, M. X…)

Mes chers amis, la vie est courte ; grand est ce qui la précède, grand est ce qui la suit ; rien n'est que par la volonté de Dieu ; rien n'est, en conséquence, que légitime et de haute justice. Votre misère, lorsqu'elle vous étreint, est un mal mérité, une punition, n'en doutez pas, de vos fautes antérieures. Envisagez-la bravement, et levez les yeux en haut avec résignation : la bénédiction et le soulagement descendront. Vos chagrins, parfois, sont l'épreuve demandée par votre Esprit lui-même, par votre Esprit désireux d'arriver promptement au but final, toujours entrevu à l'état non incarné.

Au moment où le monde s'agite et souffre, où les sociétés, en quête de ce qui est le vrai, se tordent dans un enfantement laborieux, Dieu permet que le Spiritisme, c'est-à-dire un rayon de l'éternelle vérité, descende des hautes régions et vous éclaire. Notre but est de vous montrer la voie, mais de vous laisser votre liberté, c'est-à-dire le mérite et le démérite de vos actions. Écoutez-nous donc, et soyez certains que votre bonheur est pour nous une vive préoccupation. Si vous saviez combien vos mauvaises actions

nous affligent ! combien vos efforts vers la loi de Dieu nous remplissent de joie ! Le Seigneur nous a dit : « Serviteurs de mon empire, apôtres dévoués de ma loi, à tous portez ma parole ; à tous expliquez que la vie éternelle sera à ceux qui pratiquent l'Évangile ; à tous les hommes faites entendre que le bien, le beau, le grand, marchepieds de mon éternité, sont renfermés dans ce mot : *Amour*. » Le Seigneur nous a dit : « Légers Esprits, courez à tous : aux plus malheureux et aux plus heureux ; du roi à l'artisan ; du pharisien à celui que brûle l'ardente foi. » Et nous allons de tous côtés, et nous crions au malheureux : Résignation ; à l'heureux Charité, humilité ; aux rois : Amour des peuples ; à l'artisan : Respect de la loi !

Mes amis, le jour où l'on fera mieux que nous écouter, c'est-à-dire le jour où l'on pratiquera nos préceptes, plus d'égoïsme, plus de jalousie ; partant de là plus de misères, plus de ce luxe qui est le ver rongeur des sociétés et les ébranle ; plus de ces erreurs morales qui troublent les consciences ; plus de révolutions, plus de sang ! plus ce triste préjugé qui a fait croire longtemps aux familles princières que les peuples étaient leur chose et qu'elles étaient d'un autre sang que les peuples, plus rien que le bonheur ! Vos gouvernements seront bons, parce que le gouvernant et le gouverné auront profité du Spiritisme. Les sciences et les arts, portés sur les ailes de la divine charité, s'élèveront à une hauteur dont vous ne vous doutez pas ; votre climat assaini par les travaux agricoles ; vos récoltes devenues plus abondantes ; ces mots si profonds d'égalité et de fraternité enfin interprétés sans que *nul songe à dépouiller celui qui possède*, réaliseront, je vous l'affirme, les promesses de votre Dieu.

« Paix, a dit son Christ, aux hommes de bonne volonté ! » Vous n'avez pas eu la paix, parce que vous n'avez pas eu la bonne volonté. La bonne volonté, et pour les pauvres et pour les riches, s'appellera *charité*. Il y a charité morale, comme il y a charité matérielle, et vous ne l'avez pas eue ; et le pauvre a été aussi coupable que le riche !

Entendez-moi bien : Croyez et aimez ! aimez : il sera beaucoup pardonné à celui qui a beaucoup aimé. Croyez : la foi soulève les montagnes. Prudence et douceur dans l'apostolat nouveau : votre meilleure prédication sera le bon exemple. Plaignez les aveugles : ceux qui ne veulent pas regarder la lumière. Plaignez, ne blâmez pas ! Priez, mes amis, et la bénédiction de Dieu sera avec vos âmes. Le flambeau de vie rayonne ; à tous les coins de l'horizon s'allument les phares ; la tempête va secouer et peut-être briser les barques ! Mais le nocher qui, sur la lame furieuse, regardera

toujours le phare, abordera au rivage, et le Seigneur lui dira : « Paix aux hommes de bonne volonté ; sois béni, toi qui as aimé ; sois heureux, puisque tu as travaillé au bonheur d'autrui. Mon fils, à chacun selon ses œuvres ! » F. D., *ancien magistrat.*

Poésie spirite.

Le Malade et son Médecin,

Conte dédié à M. le rédacteur du *Renard*, de Bordeaux, par l'Esprit frappeur de Carcassonne.

« C'est à n'y plus tenir, docteur ; c'est par trop fort,
S'écriait l'autre jour un sieur de Rochefort !
Tâtez-moi donc le pouls, docteur, j'en suis malade ;
Le globe tout entier est pris d'une toquade.
Il faut croire que Dieu ne sait plus son métier ;
Il baisse… et je maudis le globe tout entier.
Et d'abord la vapeur… Est-ce ainsi qu'on chemine?
Qu'est devenu le temps de ma douce berline?
Ce temps où, sans danger de nous casser le cou,
Nous partions de Paris vingt pour Sceaux en coucou ?
L'on parle de progrès !… Docteur, c'est ridicule !
Lancée à fond de train, la planète recule ;
Quel horrible chaos !… Un câble, un fil de fer,
De Calais à Pékin babille dans la mer.
Un tailleur sans aiguille a l'audace de coudre ;
De l'eau on fait du feu ; du coton de la poudre ;
Un rapin, pour pinceaux n'ayant qu'un appareil,
Vous vendra des portraits fabriqués au soleil !
Gloire, gloire au passé ! Dans ce siècle frivole
L'égalité rugit ; le peuple a la parole !
D'écrire en plein Bordeaux, Sabò s'est avisé !
Vous le voyez, docteur, tout est bouleversé.
Des jongleurs je saurai découvrir la ficelle ;
J'aviserai, morbleu ! le chef de l'*Etincelle* ;
C'est là que, sabre en main, un crâne nous défend,
Ce n'est pas tout, docteur, ô scandale ! on prétend
Que, du bon La Fontaine empruntant la formule,
Un vrai mort, *un Esprit*, nous donne la férule. »
— Ici, de Rochefort cracha, puis il reprit :
« Docteur, de bonne foi, croyez-vous à l'Esprit ?
— Bah ! lui dit le docteur ! faisant le bon apôtre,
L'Esprit ?… je n'y crois pas, très-cher… pas même au vôtre. »

Nota. Ce conte, sur le mérite duquel nous laissons juges nos lecteurs, a été obtenu spontanément par la *typtologie*, commettant d'autres charmantes poésies du même médium, à propos d'un spirituel article de M. *Aug. Bez*, inséré dans le *Renard*, qui veut bien ouvrir ses colonnes aux adeptes du Spiritisme. L'*Etincelle* est un autre journal de Bordeaux, rédigé par M. de Rattier, et qui lance contre le Spiritisme force flammèches dans le but de l'incendier, mais qui, jusqu'à présent, n'a réussi qu'à produire une illumination semblable à celles de ces *étincelles* des feux d'artifice qui s'éteignent avant d'avoir touché la terre. Quant à M. de Rochefort, il trouvera sans doute cette poésie *malsaine*.

Souscription rouennaise.

Versements faits au bureau de la *Revue spirite*, au 27 janvier 1863 :

Société spirite de Paris : 423 fr. — Le prince de Géorgie, 20 fr. ; MM. Aumont, libr., 5 fr. ; Courtois, 2 fr. ; Dolé, dessinateur-lith., 5fr. ; Roger, 20fr. ; Yvose, 10 fr. ; madame Hilaire, 20fr. 505 fr. 00

Sociétés et groupes spirites : de Sens, 60 fr. 05 ; d'Orléans, 40 fr. ; de Marennes, 34 fr. 50 ; de Saint-Malo, 15 fr. — MM. Bodin, (de Cognac), 20 fr. ; Borreau (de Niort), 3 fr. ; Bitaubé (de Blaye), 5 fr. ; Bourgès, lieut. (de Provins), 10 fr. ; Blin, cap. (de Marseille), 20 fr. ; Lausat (de Condom), 5 fr. ; Viseur (d'Orthez), 10 fr. ; Saint-Martin, arqueb. (de Maubourguet), 5 fr. ; Petitjean, tailleur, et son ouvrier (de Joinville H.-M.), 7 fr. ; Auzanneau (de Neuvic), 10 fr. ; Lafage (de Tarbes), 5 fr. ; Jouffroy (de Gaillon), 6 fr. ; Noël (de Bone), 10 fr. ; D… (Guelma), 2 fr. 50 ; N… (île de Ré), 9 fr. — De Poitiers : M. Barbault de la Motte, anc. magistrat, 100 fr. ; Madame Barbault de la Motte, 100 fr. ; M. Frothier, sculpteur, 20 fr. ; M. Bonvalet, ouvrier, 10 fr. — Société Spirite de Montreuil-sur-Mer, 74 fr . . .. 497 fr. 05

Spirites et colonie française de Barcelone (Espagne) : MM. Henri de Vincio, François Nerici, Ernest Lalaux, Ed. Hardy, Désiré Maigrin, Maurice Lachâtre, mademoiselle Marie Garette, 100 fr. — MM. Achon, Ziegler, Ed. Bettiz, G. Sins, J.-C. Carpentier, Holder, Muller, J. Arto, Devenel, 80 fr. ; mademoiselle Nérici, 5 fr. ; MM. Rovira, père et fils, 2 fr. 60 c. ; Louis Borel, chapelier, 5 fr. ; Simonnet, batteur d'or, 10 fr. ; mademoiselle Caroline Vignes, 10 fr. ; madame Guizy, 20 fr. ; MM. Guizy, 30 fr. ; E. B., 5 fr. ; Emprin, commissionnaire, 10 fr. ; Marius Brunos, bottier, 5 fr. ; Leconte, frères, 25 fr. ; Hardy, père, 5 f. ; Flocon, voyageur de commerce, 5 fr. ; Bonsignori, bijoutier, 1 fr. ; Louis Pintrau, fondeur, 1 fr. ; Canals et Ce, nég., 15 fr. ; Cousseau et Ce, tapissiers 10 fr. ; Tasimez Bion, 1 fr. ; Subernie, 1 fr. ; Dupont, 2 fr. ; Paul frères, fabricants, 50 fr. ; Garcerie, nouveautés, 10 fr. ; mesdames Curel, modes, 10 fr. ; Antoinette Fournols, couturière, 10 fr. ; MM. Emile Consoles, bandagiste, 5 fr. ; J. Hugon, 10 fr. ; Louis Verdereau, nouveautés, 20 fr. ; Torri, chapelier, 5 fr. ; Joseph Faur, 1 fr. ; A. C., 5 fr. ; Gustave Fouquel, 1 fr. ; Lavallée, 5 fr. ; Fournier, 3 fr. 75 ; J.-J. Maumus, 3 fr. ; Thiébault, 2 fr. . . . . 489 fr. 35

Total. . . . . 1491 fr. 40

La souscription reste ouverte.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET et C°, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 3. MARS 1863.

La lutte entre le Passé et l'Avenir.

Une véritable croisade a lieu en ce moment contre le Spiritisme, ainsi que cela nous avait été annoncé ; de divers côtés on nous signale des écrits, des discours et même des actes de violence et d'intolérance ; tous les Spirites doivent s'en réjouir, car c'est la preuve évidente que le Spiritisme n'est pas une chimère. Ferait-on tant de tapage pour une mouche qui vole ?

Ce qui excite surtout cette grande colère, c'est la prodigieuse rapidité avec laquelle l'idée nouvelle se propage malgré tout ce qu'on a fait pour l'arrêter. Aussi nos adversaires, forcés par l'évidence de reconnaître que ce progrès envahit les rangs les plus éclairés de la société et même les hommes de science, sont-ils réduits à déplorer cet entraînement fatal qui conduit la société tout entière aux Petites-Maisons. La raillerie a épuisé son arsenal de quolibets et de sarcasmes, et cette arme qu'on dit si terrible, n'a pu mettre les rieurs de son côté, preuve qu'il n'y a pas matière à rire. Il n'est pas moins évident qu'elle n'a pas enlevé un seul partisan à la doctrine, loin de là, puisqu'ils ont augmenté à vue d'œil. La raison en est bien si triple : on a promptement reconnu tout ce qu'il y a de profondément religieux dans cette doctrine qui touche aux cordes les plus sensibles du cœur, qui élève l'âme vers l'infini, qui fait reconnaître Dieu à ceux qui l'avaient méconnu ; elle a arraché tant d'hommes au désespoir, calmé tant de douleurs, cicatrisé tant de blessures morales, que les sottes et plates plaisanteries déversées sur elle ont inspiré plus de dégoût que de sympathie. Les railleurs se sont

en vain battus les flancs pour faire rire à ses dépens : il est des choses dont instinctivement on sent qu'on ne peut rire sans profanation.

Toutefois, si quelques personnes, ne connaissant la doctrine que par les facéties des mauvais plaisants, avaient pu croire qu'il ne s'agissait que d'un rêve creux, de l'élucubration d'un cerveau endommagé, ce qui se passe est bien fait pour les désabuser. En entendant tant de déclamations furibondes, elles doivent se dire que c'est plus sérieux qu'elles ne pensaient.

La population peut se partager en trois classes : les croyants, les incrédules et les indifférents. Si le nombre des croyants a centuplé depuis quelques années, ce ne peut être qu'aux dépens des deux autres catégories. Mais les Esprits qui dirigent le mouvement ont trouvé que les choses n'allaient point encore assez vite. Il y a encore, se sont-ils dit, beaucoup de gens qui n'ont pas entendu parler du Spiritisme, dans les campagnes surtout ; il est temps que la doctrine y pénètre ; il faut en outre réveiller les indifférents engourdis. La raillerie a fait son office de propagande involontaire, mais elle a tiré toutes les flèches de son carquois, et les traits qu'elle décoche encore sont émoussés ; c'est un feu trop pâle maintenant. Il faut quelque chose de plus vigoureux, qui fasse plus de bruit que le cliquetis des feuilletons, qui retentisse jusque dans les solitudes ; il faut que le dernier village entende parler du Spiritisme. Quand l'artillerie tonnera, chacun se demandera : Qu'y a-t-il ? et voudra voir.

Lorsque nous eûmes fait la petite brochure : *Le Spiritisme à sa plus simple expression*, nous demandâmes à nos guides spirituels quel effet elle produirait. Il nous fut répondu : Elle produira un effet auquel tu ne t'attends pas, c'est-à-dire que tes adversaires seront furieux de voir une publication destinée, par son extrême bon marché, à être répandue en masse et à pénétrer partout. Il t'a été annoncé un grand déploiement d'hostilités, ta brochure en sera le signal. Ne t'en préoccupe pas, tu connais la fin. Ils se fâchent en raison de la difficulté de réfuter tes arguments. – Puisqu'il en est ainsi, dîmes-nous, cette brochure, qui devait être vendue 25 centimes, sera donnée pour deux sous. L'événement a justifié ces prévisions, et nous nous en félicitons.

Tout ce qui se passe d'ailleurs a été prévu et devait être pour le bien de la cause. Quand vous verrez quelque grande manifestation hostile, loin de vous en effrayer, réjouissez-vous-en, car il a été dit : le grondement de la foudre sera le signal de l'approche des temps prédits. Priez alors, mes frères ; priez surtout pour vos ennemis, car ils seront pris d'un véritable vertige . . . .

Mais tout n'est pas encore accompli ; la flamme du bûcher de Barcelone n'a pas monté assez haut. Si elle se renouvelle quelque part, gardez-vous de l'éteindre, car plus elle s'élèvera, plus, semblable à un phare, elle sera vue de loin, et restera dans le souvenir des âges. Laissez donc faire, et nulle part n'opposez la violence à la violence ; souvenez-vous que Christ a dit à Pierre de remettre son épée dans le fourreau. N'imitez pas les sectes qui se sont entre-déchirées au nom d'un Dieu de paix, que chacune appelait en aide à ses fureurs. La vérité ne se prouve point par les persécutions, mais par le raisonnement ; les persécutions ont de tout temps été l'arme des mauvaises causes, et de ceux qui prennent le triomphe de la force brutale pour celui de la raison. La persécution est un mauvais moyen de persuasion ; elle peut momentanément abattre le plus faible, le convaincre, jamais ; car, même dans la détresse où on l'aura plongé, il s'écriera, comme Galilée dans sa prison : *e pur si move* ! Avoir recours à la persécution, c'est prouver que l'on compte peu sur la puissance de sa logique. N'usez donc jamais de représailles : à la violence opposez la douceur et une inaltérable tranquillité ; rendez à vos ennemis le bien pour le mal ; par là vous donnerez un démenti à leurs calomnies, et les forcerez de reconnaître que vos croyances sont meilleures qu'ils ne le disent.

La calomnie ! direz-vous ; peut-on voir de sang-froid notre doctrine indignement travestie par des mensonges ? accusée de dire ce qu'elle ne dit pas, d'enseigner le contraire de ce qu'elle enseigne, de produire le mal tandis qu'elle ne produit que le bien ? L'autorité même de ceux qui tiennent un tel langage ne peut-elle fausser l'opinion, retarder le progrès du Spiritisme ?

Incontestablement c'est là leur but ; l'atteindront-ils ? c'est une autre question, et nous n'hésitons pas à dire qu'ils arrivent à un résultat tout contraire : celui de discréditer eux et leur cause. La calomnie est sans contredit une arme dangereuse et perfide, mais elle est à deux tranchants et blesse toujours celui qui s'en sert. Avoir recours au mensonge pour se défendre, c'est la plus forte preuve qu'on n'a point de bonnes raisons à donner, car si l'on en avait, on ne manquerait pas de les faire valoir. Dites qu'une chose est mauvaise, si telle est votre opinion ; criez-le sur les toits, si bon semble, c'est au public de juger si vous êtes dans le faux ou dans le vrai ; mais la travestir pour appuyer votre sentiment, la dénaturer, est indigne de tout homme qui se respecte. Dans les comptes rendus des oeuvres dramatiques et littéraires, on voit souvent des appréciations très opposées ; un critique loue à outrance ce qu'un autre bafoue : c'est leur droit ; mais que penserait-on

de celui qui, pour soutenir son blâme, ferait dire à l'auteur ce qu'il ne dit pas, lui prêterait de mauvais vers pour prouver que sa poésie est détestable ?

Il en est ainsi des détracteurs du Spiritisme : par leurs calomnies ils montrent la faiblesse de leur propre cause et la discréditent en faisant voir à quelles pitoyables extrémités ils sont obligés d'avoir recours pour la soutenir. De quel poids peut être une opinion fondée sur des erreurs manifestes ? De deux choses l'une, ou ces erreurs sont volontaires, et alors on voit la mauvaise foi ; ou elles sont involontaires, et l'auteur prouve son inconséquence en parlant de ce qu'il ne sait pas ; dans l'un et l'autre cas il perd tout droit à la confiance.

Le Spiritisme n'est point une doctrine qui marche dans l'ombre ; il est connu, ses principes sont formulés d'une manière claire, précise, et sans ambiguïté. La calomnie ne saurait donc l'atteindre ; il suffit, pour la convaincre d'imposture, de dire : lisez et voyez. Sans doute il est utile de la démasquer ; mais il faut le faire avec calme, sans aigreur ni récrimination, en se bornant à opposer, sans discours superflus, ce qui est à ce qui n'est pas ; laissez à vos adversaires la colère et les injures, gardez pour vous le rôle de la force véritable : celui de la dignité et de la modération.

Du reste, il ne faut pas s'exagérer les conséquences de ces calomnies, qui portent avec elles l'antidote de leur venin, et sont en définitive plus avantageuses que nuisibles. Elles provoquent forcément l'examen des hommes sérieux qui veulent juger les choses par eux-mêmes, et y sont excités en raison de l'importance qu'on y donne ; or, le Spiritisme, loin de redouter l'examen, le provoque, et ne se plaint que d'une chose, c'est que tant de gens en parlent comme les aveugles des couleurs ; mais grâce aux soins que nos adversaires prennent de le faire connaître, cet inconvénient n'existera bientôt plus, et c'est tout ce que nous demandons. La calomnie qui ressort de cet examen le grandit au lieu de l'abaisser.

Spirites, ne vous plaignez donc pas de ces travestissements ; ils n'enlèveront aucune des qualités du Spiritisme ; ils les feront au contraire ressortir avec plus d'éclat par le contraste, et tourneront à la confusion des calomniateurs. Ces mensonges peuvent certainement avoir pour effet immédiat d'abuser quelques personnes, et même de les détourner ; mais qu'est-ce que cela ? Que sont quelques individus auprès des masses ? Vous savez vous-mêmes combien le nombre en est peu considérable. Quelle influence cela peut-il avoir sur l'avenir ? Cet avenir vous est assuré : les faits accomplis vous en répondent, et

chaque jour vous apporte la preuve de l'inutilité des attaques de nos adversaires. La doctrine du Christ n'a-t-elle pas été calomniée, qualifiée de subversive et d'impie? Lui-même n'a-t-il pas été traité de fourbe et d'imposteur ? S'en est-il ému ? Non, parce qu'il savait que ses ennemis passeraient et que sa doctrine resterait. Ainsi en sera-t-il du Spiritisme. Singulière coïncidence ! Il n'est autre que le rappel à la pure loi du Christ, et on l'attaque avec les mêmes armes ! Mais ses détracteurs passeront ; c'est une nécessité à laquelle nul ne peut se soustraire. La génération actuelle s'éteint tous les jours, et avec elle s'en vont les hommes imbus des préjugés d'un autre temps ; celle qui s'élève est nourrie des idées nouvelles, et vous savez d'ailleurs qu'elle se compose d'Esprits plus avancés qui doivent faire régner enfin la loi de Dieu sur la terre. Regardez donc les choses de plus haut ; ne les voyez pas au point de vue rétréci du présent, mais étendez vos regards vers l'avenir et dites-vous : L'avenir est à nous ; que nous importe le présent ! que nous font les questions de personnes ! les personnes passent, les institutions restent. Songez que nous sommes dans un moment de transition ; que nous assistons à la lutte entre le passé qui se débat et tire en arrière, et l'avenir qui naît, et tire en avant. Qui l'emportera? Le passé est vieux et caduc, – nous parlons des idées, – tandis que l'avenir est jeune, et marche à la conquête du progrès qui est dans les lois de Dieu. Les hommes du passé s'en vont ; ceux de l'avenir arrivent ; sachons donc attendre avec confiance, et félicitons-nous d'être les premiers pionniers chargés de défricher le terrain. Si nous avons la peine, nous aurons le salaire. Travaillons donc, non par une propagande furibonde et irréfléchie, mais avec la patience et la persévérance du laboureur qui sait le temps qu'il lui faut pour atteindre la moisson. Semons l'idée, mais ne compromettons pas la récolte par un ensemencement intempestif et par notre impatience, en devançant la saison propre pour chaque chose. Cultivons surtout les plantes fertiles qui ne demandent qu'à produire ; elles sont assez nombreuses pour occuper tous nos instants, sans user nos forces contre des rocs inamovibles que Dieu se charge d'ébranler ou de déraciner quand il en sera temps, car s'il a la puissance d'élever les montagnes, il a celle de les abaisser. Quittons la figure, et disons nettement qu'il est des résistances qu'il serait superflu de chercher à vaincre, et qui s'obstinent plus par amour-propre ou par intérêt que par conviction ; ce serait perdre son temps que de chercher à les amener à soi ; elles ne cèderont que devant la force de l'opinion. Recrutons les adeptes parmi les gens de bonne volonté, qui ne font pas défaut ;

augmentons la phalange de tous ceux qui, las du doute et effrayés du néant matérialiste, ne demandent qu'à croire, et bientôt le nombre en sera tel que les autres finiront par se rendre à l'évidence. Déjà ce résultat se manifeste, et attendez-vous, avant peu, à voir dans vos rangs ceux que vous n'y attendiez que les derniers.

Les faux frères et les amis maladroits.

Ainsi que nous l'avons démontré dans notre précédent article, rien ne saurait prévaloir contre la destinée providentielle du Spiritisme. De même que nul ne peut empêcher la chute de ce qui, dans les décrets divins : hommes, peuples ou choses, doit tomber, nul ne peut arrêter la marche de ce qui doit aller en avant. Cette vérité, par rapport au Spiritisme, ressort des faits accomplis, et bien plus encore d'un autre point capital. Si le Spiritisme était une simple théorie, un système, il pourrait être combattu par un autre système, mais il repose sur une loi de nature, tout aussi bien que le mouvement de la terre. L'existence des Esprits est inhérente à l'espèce humaine ; on ne peut donc faire qu'ils ne soient pas, et l'on ne peut pas plus leur interdire de se manifester qu'on ne peut empêcher l'homme de marcher. Ils n'ont besoin pour cela d'aucune permission, et se rient de toutes les défenses, car il ne faut pas perdre de vue qu'outre les manifestations médianimiques proprement dites, il y a les manifestations naturelles et spontanées, qui se sont produites dans tous les temps et se produisent tous les jours chez une foule de gens qui n'ont jamais entendu parler des Esprits. Qui pourrait donc s'opposer au développement d'une loi de nature ? Cette loi étant l'œuvre de Dieu, s'insurger contre elle, c'est se révolter contre Dieu. Ces considérations expliquent l'inutilité des attaques dirigées contre le Spiritisme. Ce que les Spirites ont à faire en présence de ces agressions, c'est de continuer paisiblement leurs travaux, sans forfanterie, avec le calme et la confiance que donne la certitude d'arriver au but.

Toutefois, si rien ne peut arrêter la marche générale, il est des circonstances qui peuvent y apporter des entraves partielles, comme un petit barrage peut ralentir le cours d'un fleuve sans l'empêcher de couler. De ce nombre sont les démarches inconsidérées de certains adeptes plus zélés que prudents, qui ne calculent pas assez la portée de leurs actes ou de leurs paroles ; par là ils produisent sur les personnes non encore initiées à la doctrine une impression défavorable, bien plus propre à les éloigner que les diatribes des adversaires. Le

Spiritisme est sans doute très répandu, mais il le serait encore plus si tous les adeptes avaient toujours écouté les conseils de la prudence, et su se tenir dans une sage réserve. Il faut sans doute leur tenir compte de l'intention, mais il est certain que plus d'un a justifié le proverbe : *Mieux vaut un ennemi avoué qu'un ami maladroit.* Le pire de cela, c'est de fournir des armes aux adversaires qui savent habilement exploiter une maladresse. Nous ne saurions donc trop recommander aux Spirites de réfléchir mûrement avant d'agir ; en pareil cas la prudence commande de ne pas s'en rapporter à son opinion personnelle. Aujourd'hui que de tous côtés se forment des groupes ou sociétés, rien n'est plus simple que de se concerter avant d'agir. Le vrai Spirite, n'ayant en vue que le bien de la chose, sait faire abnégation d'amour-propre ; croire à sa propre infaillibilité, refuser de se rendre à l'avis de la majorité, et persister dans une voie qu'on démontre mauvaise et compromettante, n'est pas le fait d'un vrai Spirite ; ce serait faire preuve d'orgueil si ce n'était le fait d'une obsession.

Parmi les maladresses, il faut placer en première ligne les publications intempestives ou excentriques, parce que ce sont les faits qui ont le plus de retentissement. Aucun Spirite n'ignore que les Esprits sont loin d'avoir la souveraine science ; beaucoup d'entre eux en savent moins que certains hommes, et, comme certains hommes aussi, n'en ont pas moins la prétention de tout savoir. Ils ont sur toutes choses leur opinion personnelle qui peut être juste ou fausse ; or, comme les hommes encore, ce sont généralement ceux qui ont les idées les plus fausses qui sont les plus entêtés. Ces faux savants parlent de tout, échafaudent des systèmes, créent des utopies, ou dictent les choses les plus excentriques, et sont heureux de trouver des interprètes complaisants et crédules qui acceptent leurs élucubrations les yeux fermés. Ces sortes de publications ont de très graves inconvénients, car le médium abusé lui-même, séduit le plus souvent par un nom apocryphe, les donne comme des choses sérieuses dont la critique s'empare avec empressement pour dénigrer le Spiritisme, tandis qu'avec moins de présomption, il lui eût suffi de prendre conseil de ses collègues pour être éclairé. Il est assez rare que, dans ce cas, le médium ne cède pas à l'injonction d'un Esprit qui veut, hélas ! encore comme certains hommes, à toute force être imprimé ; avec plus d'expérience, il saurait que les Esprits vraiment supérieurs conseillent, mais ne s'imposent ni ne flattent jamais, et que toute prescription impérieuse est un signe suspect.

Lorsque le Spiritisme sera complètement assis et connu, les publications de cette nature n'auront pas plus d'inconvénients que les mauvais traités de science n'en ont de nos jours ; mais au début, nous le répétons, elles ont un côté très fâcheux. On ne saurait donc, en fait de publicité, apporter trop de circonspection, ni calculer avec trop de

soin l'effet qui peut être produit sur le lecteur. En résumé, c'est une grave erreur de se croire obligé de publier tout ce que dictent les Esprits, puisque, s'il y en a de bons et d'éclairés, il y en a de mauvais et d'ignorants ; il importe de faire un choix très rigoureux de leurs communications, et d'élaguer tout ce qui est inutile, insignifiant, faux ou de nature à produire une mauvaise impression. Il faut semer, sans doute, mais semer de la bonne graine et en temps opportun.

Passons à un sujet plus grave encore, les *faux frères*. Les adversaires du Spiritisme, quelques-uns du moins, car il peut y en avoir de bonne foi, ne sont pas, comme on le sait, tous scrupuleux sur le choix des moyens ; tout est pour eux de bonne guerre, et quand on ne peut prendre une citadelle d'assaut, on la mine en dessous. A défaut de bonnes raisons, qui sont les armes loyales, on les voit tous les jours déverser sur le Spiritisme le mensonge et la calomnie. La calomnie est odieuse, ils le savent bien, et le mensonge peut être démenti, aussi cherchent-ils des faits pour se justifier ; mais comment trouver des faits compromettants chez des gens sérieux, si ce n'est en les produisant soi-même ou par des affiliés ? Le danger n'est pas dans les attaques à force ouverte ; il n'est ni dans les persécutions, ni même dans la calomnie, ainsi que nous l'avons vu ; mais il est dans les menées occultes employées pour discréditer et ruiner le Spiritisme par lui-même. Réussiront-ils? C'est ce que nous examinerons tout à l'heure.

Nous avons déjà appelé l'attention sur cette manœuvre dans la relation de notre voyage en 1862 (page 45), parce que, sur notre route, nous avons reçu trois baisers de Judas dont nous n'avons pas été dupe, quoique nous n'en ayons rien manifesté ; du reste nous en avions été prévenu avant notre départ, ainsi que des pièges qui nous seraient tendus. Mais nous avons gardé l'œil sur eux, certain qu'un jour ils montreraient le bout de l'oreille, car il est aussi difficile à un faux Spirite de contrefaire toujours le vrai Spirite, qu'à un mauvais Esprit de simuler un Esprit supérieur ; ni l'un ni l'autre ne peuvent soutenir longtemps leur rôle.

De plusieurs localités on nous signale des individus, hommes ou femmes, aux antécédents et aux accointances suspectes, dont le zèle apparent pour le Spiritisme n'inspire qu'une très médiocre confiance, et nous ne sommes pas surpris d'y rencontrer les trois Judas dont nous avons parlé : il y en a dans le bas et dans le haut de l'échelle. De leur part c'est souvent plus que du zèle ; c'est de l'enthousiasme, une admiration fanatique. Selon eux leur dévouement va jusqu'au sacrifice de leurs intérêts, et malgré cela ils n'attirent aucune sympathie : un fluide malsain semble les entourer ; leur présence dans les réunions y jette un manteau de glace. Ajoutons qu'il en est dont les moyens d'existence *deviennent* un problème, en province surtout où tout le monde se connaît.

Ce qui caractérise principalement ces prétendus adeptes, c'est leur tendance à faire sortir le Spiritisme des voies de la prudence et de la modération par leur ardent désir du triomphe de la vérité ; à pousser aux publications excentriques, à s'extasier d'admiration devant les communications apocryphes les plus ridicules, et qu'ils ont soin de répandre ; à provoquer, dans les réunions, des sujets compromettants sur la politique et la religion, toujours pour le triomphe de la vérité qu'il ne faut pas tenir sous le boisseau ; leurs éloges sur les hommes et les choses sont des coups d'encensoir à casser cinquante visages : ce sont les Fiers-à-bras du Spiritisme. D'autres sont plus doucereux et plus patelins ; sous leur regard oblique et avec des paroles mielleuses, ils soufflent la discorde tout en prêchant l'union ; ils jettent adroitement sur le tapis des questions irritantes ou blessantes, des sujets de nature à provoquer des dissidences ; ils excitent une jalousie de prépondérance entre les différents groupes, et seraient enchantés de les voir se jeter la pierre, et, à la faveur de quelques divergences d'opinion sur certaines questions de forme ou de fond, le plus souvent provoquées, élever drapeau contre drapeau.

Quelques-uns font, à leur dire, une effrayante consommation de livres spirites, dont les libraires ne s'aperçoivent guère, et une propagande à outrance ; mais, par l'effet du hasard, le choix de leurs adeptes est malheureux ; une fatalité les porte à s'adresser de préférence à des gens exaltés, aux idées obtuses, ou qui ont déjà donné des signes d'aberration ; puis, un cas échéant qu'ils déplorent en le criant partout, on constate que ces gens s'occupaient de Spiritisme, dont la plupart du temps ils n'ont pas compris le premier mot. Aux livres spirites que ces apôtres zélés distribuent généreusement, ils ajoutent souvent, non des critiques, ce serait maladroit, mais des livres de *magie* et de *sorcellerie*, ou des écrits politiques peu orthodoxes, ou des diatribes ignobles contre la religion, afin que, toujours un cas quelconque échéant, fortuit ou non, on puisse, dans une vérification, confondre le tout ensemble.

Comme il est plus commode d'avoir les choses sous la main, pour avoir des compères dociles, ce qu'on ne trouve pas partout, il en est qui organisent ou font organiser des réunions où l'on s'occupe de préférence de ce dont précisément le Spiritisme recommande de ne pas s'occuper, et où l'on a soin d'attirer des étrangers qui ne sont pas toujours des amis ; là le sacré et le profane sont indignement confondus ; les noms les plus vénérés sont mêlés aux pratiques les plus ridicules de la magie noire, avec accompagnement de signes et mots cabalistiques, talismans, trépieds sibyllins et autres accessoires ; quelques-uns y ajoutent, comme complément, et parfois comme produit lucratif, la cartomancie, la chiromancie, le marc de café, le somnambulisme payé, etc. ; des Esprits complaisants, qui y trouvent des interprètes

non moins complaisants, prédisent l'avenir, disent la bonne aventure, découvrent les trésors cachés et les oncles d'Amérique, indiquent au besoin le cours de la Bourse et les numéros gagnants de la loterie ; puis, un beau jour, la justice intervient, ou bien on lit dans un journal le compte rendu d'une séance de Spiritisme auquel l'auteur a assisté et raconte ce qu'il a vu, de ses propres yeux vu.

Essayerez-vous de ramener tous ces gens-là à des idées plus saines ? Ce serait peine perdue, et l'on comprend pourquoi : la raison et le côté sérieux de la doctrine ne sont pas leur affaire ; c'est ce qui les chagrine le plus ; leur dire qu'ils nuisent à la cause, qu'ils donnent des armes à ses ennemis, c'est les flatter ; leur but étant de la discréditer en ayant l'air de la défendre. Instruments, ils ne craignent ni de compromettre les autres en les poussant sous le coup de la loi, ni de s'y placer eux-mêmes, parce qu'ils savent y trouver compensation.

Leur rôle n'est pas toujours identique ; il varie selon leur position sociale, leurs aptitudes, la nature de leurs relations et l'élément qui les fait agir ; mais le but est toujours le même. Tous n'emploient pas des moyens aussi grossiers, mais qui n'en sont pas moins perfides. Lisez certaines publications soi-disant sympathiques à l'idée, même en apparence défensive de l'idée, pesez-en toutes les pensées, et voyez si parfois à côté d'une approbation placée en guise de couverture et d'étiquette, vous ne découvrez pas, jetée comme par hasard, une pensée insidieuse, une insinuation à double sens, un fait rapporté d'une manière ambiguë et pouvant s'interpréter dans un sens défavorable. Dans le nombre il en est de moins gazées, et qui, sous le manteau du Spiritisme, sont évidemment faites en vue de susciter des divisions parmi les adeptes.

On nous demandera, sans doute, si toutes les turpitudes dont nous venons de parler sont invariablement le fait de manœuvres occultes, ou une comédie jouée dans un but intéressé, et si elles ne peuvent être aussi celui d'un mouvement spontané ; en un mot, si tous les Spirites sont des hommes de bon sens et incapables de se tromper?

Prétendre que tous les Spirites sont infaillibles serait aussi absurde que la prétention de nos adversaires d'avoir seuls le privilège de la raison. Mais s'il en est qui se trompent, c'est donc qu'ils se méprennent sur le sens et le but de la doctrine ; dans ce cas, leur opinion ne peut faire loi, et il est illogique ou déloyal, selon l'intention, de prendre l'idée individuelle pour l'idée générale, et d'exploiter une exception. Il en serait de même si l'on prenait les aberrations de quelques savants pour les règles de la science. A ceux-là nous dirons : Si vous voulez savoir de quel côté est la présomption de vérité, étudiez les principes admis par l'immense majorité, si ce n'est encore l'unanimité absolue des Spirites du monde entier.

Les croyants de bonne foi peuvent donc se tromper, et nous ne leur faisons pas un crime de ne pas penser comme nous ; si, parmi les turpitudes rapportées ci-dessus, il en était qui fussent le fait d'une opinion personnelle, on ne pourrait y voir que des écarts isolés, regrettables, dont il serait injuste de faire retomber la responsabilité sur la doctrine qui les répudie hautement ; mais si nous disons qu'elles peuvent être le résultat de manœuvres intéressées, c'est que notre tableau est pris sur modèles. Or, comme c'est la seule chose que le Spiritisme ait véritablement à craindre pour le moment, nous invitons tous les adeptes sincères à se tenir sur leurs gardes en évitant les pièges qu'on pourrait leur tendre. A cet effet, ils ne sauraient être trop circonspects sur les éléments à introduire dans leurs réunions, ni repousser avec trop de soin toutes les suggestions qui tendraient à en dénaturer le caractère essentiellement moral. En y maintenant l'ordre, la dignité et la gravité qui conviennent à des hommes sérieux s'occupant d'une chose sérieuse, ils en fermeront l'accès aux malintentionnés qui s'en retireront quand ils reconnaîtront n'y avoir rien à faire. Par les mêmes motifs, ils doivent décliner toute solidarité, avec les réunions formées en dehors des conditions prescrites par la saine raison et les vrais principes de la doctrine, s'ils ne peuvent les ramener dans la bonne voie.

Comme on le voit, il y a certainement une grande différence entre les faux frères et les amis maladroits, mais, sans le vouloir, le résultat peut être le même : discréditer la doctrine. La nuance qui les sépare n'est souvent que dans l'intention, ce qui fait qu'on pourrait quelquefois les confondre, et, en les voyant servir les intérêts du parti adverse, supposer qu'ils ont été gagnés par lui. La circonspection est donc, en ce moment surtout, plus nécessaire que jamais, car il ne faut pas oublier que paroles actions ou écrits inconsidérés sont exploités, et que les adversaires sont enchantés de pouvoir dire que cela vient des Spirites.

Dans cet état de choses, on comprend quelles armes la spéculation, en raison des abus auxquels elle peut donner lieu, peut offrir aux détracteurs pour appuyer leur accusation de jonglerie. Ce peut donc, dans certains cas, être un piège tendu dont il faut se défier. Or, comme il n'y a pas de jonglerie philanthropique, l'abnégation et le désintéressement absolus des médiums enlèvent aux détracteurs un de leurs plus puissants moyens de dénigrement en coupant court à toute discussion sur ce sujet.

Pousser la défiance à l'excès serait un tort grave, sans doute, mais dans un temps de lutte, et quand on connaît la tactique de l'ennemi, la prudence devient une nécessité qui n'exclut, du reste, ni la modération, ni l'observation des convenances dont on ne doit jamais se départir. On ne saurait d'ailleurs se méprendre sur le caractère du vrai Spirite ;

il y a chez lui une franchise d'allures qui défie toute suspicion, quand surtout elle est corroborée par la pratique des principes de la doctrine. Que l'on élève drapeau contre drapeau, comme cherchent à le faire nos antagonistes, l'avenir de chacun est subordonné à la somme de consolation et de satisfaction morale qu'ils apportent ; un système ne peut prévaloir sur un autre qu'à la condition d'être plus logique, ce dont l'opinion publique est le souverain juge ; dans tous les cas la violence, les injures et l'acrimonie sont de mauvais antécédents et une recommandation plus mauvaise encore.

Reste à examiner les conséquences de cet état de choses. Ces menées peuvent sans contredit apporter momentanément quelques perturbations partielles, c'est pourquoi il faut les déjouer autant que possible mais elles ne sauraient préjudicier à l'avenir ; d'abord parce qu'elles n'auront qu'un temps, puisqu'elles sont une manœuvre d'opposition qui tombera par la force des choses ; en second lieu que, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, on n'ôtera jamais à la doctrine son caractère distinctif, sa philosophie rationnelle ni sa morale consolante. On aura beau la torturer et la travestir, faire parler les Esprits à son gré, ou recueillir des communications apocryphes pour jeter des contradictions à la traverse, on ne fera pas prévaloir un enseignement isolé, fût-il vrai et non supposé, contre celui qui est donné de toutes parts. Le Spiritisme se distingue de toutes les autres philosophies en ce qu'il n'est pas le produit de la conception d'un seul homme, mais d'un enseignement que chacun peut recevoir sur tous les points du globe, et tel est la consécration qu'a reçue le *Livre des Esprits*. Ce livre, écrit sans équivoque possible et à la portée de toutes les intelligences, sera toujours l'expression claire et exacte de la doctrine, et la transmettra intacte à ceux qui viendront après nous. Les colères qu'il excite sont un indice du rôle qu'il est appelé à jouer, et de la difficulté de lui opposer quelque chose de plus sérieux. Ce qui a fait le rapide succès de la doctrine spirite, ce sont les consolations et les espérances qu'elle donne ; tout système qui, par la négation des principes fondamentaux, tendrait à détruire la source même de ces consolations, ne saurait être accueilli avec plus de faveur.

Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes, comme nous l'avons dit, au moment de la transition, et que nulle transition ne s'opère sans conflit. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir s'agiter les passions en jeu, les ambitions compromises, les prétentions déçues, et chacun essayer de ressaisir ce qu'il voit lui échapper en se cramponnant au passé ; mais peu à peu tout cela s'éteint, la fièvre se calme, les hommes passent, et les idées nouvelles restent. Spirites, élevez-vous par la pensée, portez vos regards à vingt ans en avant, et le présent ne vous inquiétera pas.

Mort de M. Guillaume Renaud, de Lyon.

Le dimanche 1er février ont eu lieu, à Lyon, les obsèques de M. Guillaume Renaud, ancien officier, médaillé de Sainte-Hélène, l'un des plus anciens et des plus fervents Spirites de cette ville, très connu parmi ses frères en croyance. Quoiqu'il professât, sur quelques points de forme que nous avons combattus, et peu importants du reste et qui ne touchaient pas au fond de la doctrine, des idées particulières qui n'étaient pas partagées par tous, il n'en était pas moins généralement aimé et estimé à cause de la bonté de son caractère et de ses éminentes qualités morales, et si nous avions été à Lyon à ce moment nous eussions été heureux de jeter quelques fleurs sur sa tombe. Qu'il reçoive ici, ainsi que sa famille et ses amis particuliers, ce témoignage de notre affectueux souvenir.

M. Renaud, homme simple et modeste, n'était guère connu hors de Lyon, et pourtant sa mort a retenti jusque dans un village de la Haute-Saône, où elle a été racontée en chaire, le dimanche 8 février, de la manière suivante :

Le vicaire de la paroisse, entretenant ses paroissiens des *horreurs* du Spiritisme, ajouta que « le chef des Spirites de Lyon était mort depuis trois ou quatre jours ; qu'il avait refusé les sacrements ; qu'il n'y avait eu à son enterrement que deux ou trois Spirites, sans parents ni prêtres ; que si le chef des Spirites (faisant allusion à M. Allan Kardec) venait à mourir, il le plaindrait s'il faisait comme celui de Lyon. Puis il conclut en disant qu'il ne niait rien de cette doctrine, qu'il n'affirmait rien, si ce n'est que c'est le démon qui agit contre la volonté de Dieu. »

Si nous voulions relever toutes les faussetés que l'on débite sur le Spiritisme pour essayer de donner le change sur son but et son caractère, nous en remplirions notre Revue. Comme cela ne nous inquiète guère, nous laissons dire, nous bornant à recueillir les notes qu'on nous adresse pour les utiliser ultérieurement, s'il y a lieu, dans l'histoire du Spiritisme. Dans les circonstances dont nous venons de parler, il s'agit d'un fait matériel sur lequel M. le vicaire a sans doute été mal informé, car nous ne voulons pas supposer qu'il ait voulu sciemment induire en erreur. Il eût sans doute mieux fait de mettre moins d'empressement et d'attendre des renseignements plus exacts.

Nous ajouterons que, dans cette commune, on fit, il y a peu de temps, à propos de la mort d'un des habitants, répandre le bruit – quelque mauvais plaisant sans doute – que la société des *Frères frappeurs*, composée de sept à huit individus de la commune, voulait faire ressusciter les morts en leur mettant sur le front, des emplâtres, faits avec

une pommade préparée par la Société spirite de Paris ; que cette société des Frères frappeurs allait visiter toutes les nuits le cimetière pour faire revivre les morts. Les femmes et les jeunes gens du quartier furent effrayés au point de ne plus oser sortir de leur maison dans la crainte de rencontrer le défunt.

Il n'en fallait pas davantage pour impressionner fâcheusement quelque cerveau faible ou maladif, et si un accident fût arrivé, on se serait empressé de le mettre sur le compte du Spiritisme.

Revenons à M. Renaud. Pendant sa maladie d'inutiles efforts furent tentés pour lui faire faire une abjuration authentique de ses croyances spirites. Néanmoins, un vénérable prêtre le confessa et lui donna l'absolution. Il est vrai qu'après cela on voulut retirer le billet de confession et que l'absolution fut déclarée nulle par le clergé de Saint-Jean comme ayant été donnée *inconsidérément* ; c'est un cas de conscience que nous ne nous chargeons pas de résoudre. D'où cette réflexion très juste, faite dans le public, que celui qui reçoit l'absolution avant de mourir ne peut savoir si elle est valable ou non, puisque avec les meilleures intentions un prêtre peut la donner d'une manière inconsidérée. Le clergé se refusa donc obstinément à recevoir le corps à l'église, M. Renaud n'ayant voulu rétracter aucune des convictions qui lui avaient donné tant de consolations et fait supporter avec résignation les épreuves de la vie.

Par un sentiment de convenance que l'on appréciera, et en raison des personnes que nous serions forcé de désigner, nous passons sous silence les regrettables manœuvres qui furent tentées, les mensonges qui furent débités pour provoquer au désordre en cette circonstance. Nous nous bornerons à dire qu'elles furent complètement déjouées par le bon sens et la prudence des Spirites, qui ont reçu à ce sujet des preuves de la bienveillance de l'autorité. Des recommandations avaient été faites par tous les chefs de groupes de ne répondre à aucune provocation.

Sur le refus du clergé d'accorder les prières de l'Eglise, le corps fut porté directement de la maison au cimetière, suivi de près de mille personnes, parmi lesquelles se trouvaient une cinquantaine de femmes et de jeunes filles, ce qui n'est pas dans les habitudes de Lyon. Sur la tombe une prière de circonstance a été lue par un des assistants et écoutée par tout le monde, la tête découverte, dans un religieux recueillement. La foule silencieuse s'est ensuite retirée, et tout s'est terminé, comme cela avait commencé, avec l'ordre le plus parfait.

Comme contraste nous dirons que notre ancien collègue, M. Sanson, a reçu tous les sacrements avant de mourir ; qu'il a été porté à l'église, et accompagné par un prêtre au cimetière, bien qu'il eût préalablement déclaré d'une manière formelle qu'il était Spirite et ne renierait aucune

de ses convictions. « Si pourtant, lui dit le prêtre, je mettais cette condition à mon absolution, que feriez-vous? – J'en serais fâché, répondit M. Sanson, mais je persisterais, car votre absolution ne vaudrait rien. – Comment cela ? Vous ne croyez donc pas à l'efficacité de l'absolution ? – Si, mais je ne crois pas à la vertu d'une absolution reçue par hypocrisie. Ecoutez-moi : le Spiritisme n'est pas seulement pour moi une croyance, un article de foi, c'est un fait aussi patent que la vie. Comment voulez-vous que je nie un fait qui m'est démontré comme le jour qui nous éclaire, à qui je dois la guérison miraculeuse de ma jambe ? Si je le faisais, ce serait des lèvres et non de cœur ; je serais parjure : vous donneriez donc l'absolution à un parjure ; je dis qu'elle ne vaudrait rien, parce que vous la donneriez à la forme et non au fond. Voilà pourquoi je préférerais m'en passer. – Mon fils, reprit le prêtre, vous êtes plus chrétien que beaucoup de ceux qui disent l'être. »

Nous tenons ces paroles de M. Sanson lui-même.

Des circonstances semblables à celles de M. Renaud pouvant se représenter, là ou ailleurs, nous espérons que tous les Spirites suivront l'exemple de ceux de Lyon, et qu'en aucun cas ils ne se départiront de la modération qui est une conséquence des principes de la doctrine, et la meilleure réponse à faire à ses détracteurs qui ne cherchent que des prétextes pour motiver leurs attaques.

M. Renaud, évoqué dans le groupe central de Lyon, trente-six heures après sa mort, donna la communication suivante :

« Je suis encore un peu embarrassé pour me communiquer, et, bien que je trouve ici des visages amis et des cœurs sympathiques, je me sens presque honteux, ou, pour mieux dire, ma pensée est un peu jeune. Oh ! madame B…, quelle différence et que de changements dans ma position ! Merci bien pour votre constante affection ; merci, madame V…, pour vos bonnes visites, pour votre accueil.

« Vous me demandez et vous voulez savoir ce qui m'est arrivé depuis hier. J'ai commencé à me détacher de mon corps vers le matin ; il me semblait que je m'évaporais ; je sentais mon sang se figer dans mes veines, et je croyais que j'allais m'évanouir ; peu à peu, j'ai perdu la perception des idées et je me suis endormi avec une certaine douleur compressive ; puis, je me suis éveillé, et alors j'ai vu tout autour de moi des Esprits qui m'entouraient, qui me fêtaient ; là j'ai eu un peu de confusion : je ne distinguais pas bien les morts et les vivants ; les larmes et les joies ont un peu troublé ma tête, et de tous côtés je m'entendais appeler, comme on m'appelle encore en ce moment. Oui, grâce aux vrais amis qui m'ont protégé, évoqué et encouragé dans ce dur passage, car il y a souffrance dans ce détachement, et ce n'est pas sans une douleur assez vive que l'Esprit quitte le corps, je comprends le cri

d'arrivée, je m'explique le soupir du départ. J'ai déjà été évoqué plusieurs fois, et puis je suis fatigué comme un voyageur qui a passé la nuit.

« Avant de partir, voulez-vous me permettre de revenir et de vous serrer la main à tous ?

« G. RENAUD. »

M. Renaud a été évoqué à la Société de Paris ; le défaut d'espace nous oblige à en ajourner la publication.

Réponse de la Société spirite de Paris sur les questions religieuses.

(Extrait du procès-verbal de la séance du 13 février 1863.)

Il est donné communication d'une lettre adressée de Tonnay-Charente (Charente-Inférieure), à M. Allan Kardec, contenant les réponses dictées à un médium de cette ville sur les questions les plus délicates des dogmes de l'Église. Ces questions, adressées à l'Esprit de *Jésus, fils de Dieu*, évoqué à cet effet, sont les suivantes :

1° L'enfer est-il éternel ?

2° Veuillez mettre à la portée de mon intelligence l'explication que je vous ai demandée sur la *cène* qui a précédé votre Passion ?

3° Pourquoi votre Passion s'est-elle accomplie ?

4° Que dois-je penser de la communion ? Etes-vous dans l'hostie, mon Jésus?

5° Le pouvoir temporel, qu'a-t-il de commun avec le pouvoir spirituel pour n'en pouvoir être séparé ?

6° Qu'est-ce que l'amour a de si précieux pour être dans le cœur de tous les hommes ?

7° Qu'est-ce que l'histoire sacrée, et qui l'a faite ?

8° Que veut-on dire par ces paroles : histoire sacrée ?

L'auteur de la lettre demande que la Société se prononce en séance solennelle sur la valeur des réponses qu'il a obtenues, et sur l'authenticité du nom de l'Esprit qui les a données.

Le comité, après avoir examiné la question, propose la résolution suivante, dont il est donné lecture à la Société, qui l'approuve chaleureusement, à l'unanimité, et en demande l'insertion dans la *Revue spirite* pour l'instruction de tout le monde, et afin que l'on comprenne l'inutilité d'adresser à l'avenir des questions sur de pareils sujets.

Si l'auteur se fût borné à la première question, il suffirait de le ren-

voyer au *Livre des Esprits*, où elle est traitée. Du reste, la question est mal posée ; on ne sait s'il entend l'éternité d'un lieu d'expiation, ou celle des peines infligées à chaque individu.

Décision prise par la Société spirite de Paris sur les questions proposées par M. …, de Tonnay Charente, dans sa séance du 13 février 1863.

La Société spirite de Paris, après avoir pris connaissance de la lettre de M. …, et des questions sur lesquelles il désire qu'elle se prononce dans une séance solennelle, croit devoir rappeler à l'auteur de cette lettre que le but essentiel du Spiritisme est la destruction des idées matérialistes, et l'amélioration morale de l'homme ; qu'il ne s'occupe nullement de discuter les dogmes particuliers de chaque culte, laissant leur appréciation à la conscience de chacun ; que ce serait méconnaître ce but que d'en faire l'instrument d'une controverse religieuse dont l'effet serait de perpétuer un antagonisme qu'il tend à faire disparaître, en appelant tous les hommes sous le drapeau de la charité, et en les amenant à ne voir dans leurs semblables que des frères quelles que soient leurs croyances. S'il est, dans certaines religions des dogmes controversables, il faut laisser au temps et au progrès des lumières le soin de leur épuration ; le danger des erreurs qu'ils pourraient renfermer disparaîtra à mesure que les hommes feront du principe de la charité la base de leur conduite. Le devoir des vrais Spirites, de ceux qui comprennent le but providentiel de la doctrine, est donc, avant tout, de s'attacher à combattre l'incrédulité et l'égoïsme, qui sont les véritables plaies de l'humanité, et à faire prévaloir, autant par l'exemple que par la théorie, le sentiment de la charité, qui doit être la base de toute religion rationnelle, et servir de guide dans les réformes sociales ; les questions de fond doivent passer avant les questions de formes ; or, les questions de fond sont celles qui ont pour objet de rendre les hommes meilleurs, attendu que tout progrès social ou autre ne peut être que la conséquence de l'amélioration des masses ; c'est à cela que tend le Spiritisme, et par là il prépare les voies à tous les genres de progrès moraux. Vouloir agir autrement, c'est commencer un édifice par le faîte avant d'en asseoir les fondements ; c'est semer sur un terrain avant de l'avoir défriché.

Comme application des principes ci-dessus, la Société spirite de Paris s'est interdit par son règlement toutes les questions de controverses religieuses, de politique et d'économie sociale, et elle ne cèdera à aucune incitation qui tendrait à la faire dévier de cette ligne de conduite.

Par ces motifs, elle ne saurait émettre ni officiellement, ni officieu-

sement d'opinions sur la valeur des réponses dictées au médium de M. …, ces réponses étant essentiellement dogmatiques, et même politiques, et encore moins en faire l'objet d'une discussion solennelle, ainsi que le demande l'auteur de la lettre.

Quant au livre devant traiter ces questions, et dont la publication est prescrite par l'Esprit qui l'a dicté, la Société n'hésite pas à déclarer qu'elle regarderait cette publication comme inopportune et dangereuse, en ce qu'elle ne pourrait que fournir des armes aux ennemis du Spiritisme ; elle croirait, en conséquence, de son devoir de la désavouer, comme elle désavoue toute publication propre à fausser l'opinion sur le but et les tendances de la doctrine.

En ce qui concerne la nature de l'Esprit qui a dicté ces communications, la Société croit devoir rappeler que le nom que prend un Esprit n'est jamais une garantie de son identité ; qu'on ne saurait voir une preuve de sa supériorité dans quelques idées justes qu'il émettrait, si avec ces idées il s'en trouve de fausses. Les Esprits vraiment supérieurs sont logiques et conséquents dans tout ce qu'ils disent ; or, ce n'est pas le cas de celui dont il s'agit ; sa prétention de croire que ce livre doit avoir pour conséquence d'engager le gouvernement à modifier certaines parties de sa politique, suffirait pour faire douter de son élévation et encore mieux du nom qu'il prend, parce que cela n'est pas rationnel. Son insuffisance ressort encore de deux autres faits non moins caractéristiques.

Le premier est qu'il est complètement faux que M. Allan Kardec ait reçu mission, ainsi que le prétend l'Esprit, d'examiner et de faire publier le livre dont il s'agit ; s'il a mission de l'examiner, ce ne peut être que pour en faire sentir les inconvénients et en combattre la publication.

Le second fait est dans la manière dont l'Esprit exalte la mission du médium, ce que ne font jamais les bons Esprits, et ce que font, au contraire, ceux qui veulent s'imposer en captant la confiance par quelques belles paroles, à l'aide desquelles ils espèrent faire passer le reste.

En résumé, il demeure évident pour la Société que le nom dont se pare l'Esprit, qui dit être le Christ, est apocryphe ; elle croit devoir engager l'auteur de la lettre ainsi que son médium à ne pas se faire illusion sur ces communications, et à se renfermer dans le but essentiel du Spiritisme.

François-Simon Louvet, du Havre.

La communication suivante a été donnée spontanément dans une réunion spirite, au Havre, le 12 février 1863 :

Auriez-vous pitié d'un pauvre misérable qui souffre depuis si longtemps de si cruelles tortures ! Oh ! le vide… l'espace… je tombe, je tombe, au secours ! Mon Dieu, j'ai eu une si misérable vie !… J'étais un pauvre diable, je souffrais souvent la faim dans mes vieux jours ; c'est pour cela que je m'étais mis à boire et j'avais honte et dégoût de tout… J'ai voulu mourir et je me suis jeté… Oh ! mon Dieu, quel moment !… Pourquoi donc désirer d'en finir quand j'étais si près du terme ? Priez ! pour que je ne voie plus toujours un vide au-dessous de moi… Je vais me briser sur ces pierres. Je vous en conjure, vous qui avez connaissance des misères de ceux qui ne sont plus ici-bas, je m'adresse à vous, quoique vous ne me connaissiez pas, parce que je souffre tant… Pourquoi vouloir avoir des preuves ? Je souffre, n'est-ce pas assez ? Si j'avais faim au lieu de cette souffrance plus terrible, mais invisible pour vous, vous n'hésiteriez pas à me soulager en me donnant un morceau de pain. Je vous demande de prier pour moi. Je ne puis rester davantage. Demandez à un de ces heureux qui sont ici, et vous saurez qui j'étais. Priez pour moi.

FRANÇOIS-SIMON LOUVET.

Aussitôt, à la suite de cette communication, l'Esprit protecteur du médium dit : Celui qui vient de s'adresser à toi, mon enfant, est un pauvre malheureux qui avait une épreuve de misère sur la terre, mais le dégoût l'a pris, le courage lui a failli, et l'infortuné, au lieu de regarder en haut ainsi qu'il aurait dû le faire, s'est adonné à l'ivrognerie, est descendu aux dernières limites du désespoir, et a mis un terme à sa triste épreuve en se jetant de la tour de François Ier, le 22 juillet 1857. Ayez pitié de sa pauvre âme, qui n'est pas avancée, mais qui a cependant assez de connaissance de la vie future pour souffrir et désirer une nouvelle épreuve. Priez Dieu de lui accorder cette grâce, et vous ferez une bonne œuvre. Je suis heureux de vous voir réunis, mes chers enfants ; je suis avec vous lorsque vous vous réunissez ainsi. Je suis toujours prêt à vous donner mes enseignements ; si un bon Esprit ne pouvait se communiquer à vous par manque de rapports physiques, je serais son intermédiaire ; mais vous êtes entourés de bons Esprits, et je les laisse vous instruire. Persévérez dans la voie du Seigneur et vous serez bénis. Prenez patience dans les épreuves, ne vous rebutez pas de

faire le bien par l'ingratitude des hommes. Bientôt les hommes seront meilleurs et les temps en sont proches. Adieu, mes bien aimés, je vous suis en tous vos chagrins comme dans vos joies. La paix soit sur vous.

Ton Esprit protecteur.

Des recherches ayant été faites, on trouva dans le *Journal du Havre* du 23 juillet 1857 l'article suivant, dont voici la substance :

« Hier à quatre heures, les promeneurs de la jetée ont été douloureusement impressionnés par un affreux accident : un homme s'est élancé de la tour et est venu se briser sur les pierres. C'est un vieux haleur, que ses penchants à l'ivrognerie ont conduit au suicide. Il se nomme François-Victor-Simon Louvet. Son corps a été transporté chez une de ses filles, rue de la Corderie, et il était âgé de soixante-sept ans. »

Remarque. Un incrédule, à qui ce fait médianimique était rapporté comme preuve de la réalité des communications d'outre-tombe, répondit : « Mais qui sait si le médium n'avait pas connaissance du *Journal du Havre*, et s'il n'a pas bâti son roman sur cette anecdote ? » La supercherie, comme on le voit, est toujours le dernier retranchement des négateurs quand ils ne peuvent se rendre compte d'un fait dont l'évidence matérielle ne peut être révoquée en doute ; avec eux, il ne suffit même pas de leur montrer qu'on n'a rien dans les mains, rien dans les poches, car, disent-ils, les escamoteurs en font autant, et cependant ils défient la perspicacité de l'observateur.

A cela, nous demanderons à notre tour quel intérêt pouvait avoir le médium à jouer la comédie ? On ne peut même pas ici supposer un intérêt d'amour-propre dans une chose qui se passe dans l'intimité de la famille, alors qu'on ne tromperait que soi-même et les siens. D'ailleurs, lorsqu'on veut s'amuser, on ne prend pas des sujets de cette nature, fort peu récréatifs, et il n'est pas admissible qu'une jeune femme pieuse mêle le nom de Dieu à une grossière plaisanterie. Le désintéressement absolu et l'honorabilité de la personne sont les meilleures garanties de sincérité et la réponse la plus péremptoire à faire en pareil cas.

Nous ferons en outre remarquer le châtiment infligé à ce suicidé. Depuis tantôt six ans qu'il est mort, il se voit toujours tombant de la tour et allant se briser sur les pierres ; il s'épouvante du vide qu'il a devant lui ; et cela depuis six ans ! Combien cela durera-t-il ? il n'en sait rien, et cette incertitude augmente ses angoisses. Cela ne vaut-il pas l'enfer et ses flammes ? Qui nous a révélé ces châtiments ? les avons-nous inventés ? Non ; ce sont ceux mêmes qui les endurent qui viennent les décrire, comme d'autres décrivent leurs joies.

Entretiens d'outre-tombe.

Clara Rivier.

(Société spirite de Paris, 23 janvier 1863. – Médium, M. Leymarie.)

M. J… médecin à …, (Gard), nous transmet le fait suivant :

« Une famille de laboureurs, mes voisins de campagne, avaient une jeune fille de dix ans, nommée Clara, complètement infirme depuis quatre ans. Pendant toute sa vie elle n'a jamais fait entendre une seule plainte, ni donné un seul signe d'impatience ; quoique dépourvue d'instruction, elle consolait sa famille affligée en l'entretenant de la vie future et du bonheur qu'elle devait y trouver. Elle est morte en septembre 1862, après quatre jours de tortures et de convulsions, pendant lesquelles elle n'a pas cessé de prier Dieu. « Je ne crains pas la mort, disait-elle puisqu'une vie de bonheur m'est réservée après. » Elle disait à son père, qui pleurait : « Console-toi ; je reviendrai te visiter ; mon heure est proche, je le sens ; mais quand elle arrivera, je le saurai et te préviendrai d'avance. » En effet, lorsque le moment fatal fut sur le point de s'accomplir, elle appela tous les siens en disant : « Je n'ai plus que cinq minutes à vivre ; donnez-moi vos mains. » Et elle expira comme elle l'avait annoncé.

Depuis lors, un Esprit frappeur est venu visiter la maison des époux Rivier, où il bouleverse tout ; il frappe la table, comme s'il avait une massue ; il agite les draperies et les rideaux, remue la vaisselle et joue aux boules dans les greniers. Cet Esprit apparaît sous la forme de Clara à la jeune sœur de celle-ci, qui n'a que cinq ans. D'après cette enfant, sa sœur lui a souvent parlé, et ce qui exclut tout sentiment d'incertitude à cet égard, c'est que les apparitions lui font pousser des cris de joie, ou des lamentations si l'on ne fait pas de suite ce qu'elle désire, c'est-à-dire éteindre le feu et toutes les lumières dans la chambre où a lieu la vision, pendant laquelle l'enfant ne cesse de dire : « Mais voyez donc comme Clara est jolie ! »

« Le père Rivier désirant savoir ce que voulait Clara, celle-ci demanda qu'on lui rendit les cheveux qu'on lui avait coupés, selon l'usage du pays ; mais, bien que les parents aient satisfait à ce désir en portant ses cheveux sur sa tombe, l'Esprit a continué ses visites et son tapage, dont j'ai été témoin moi-même, au point que les voisins et les amis s'en sont émus. J'ai alors fait la morale aux parents en leur demandant s'ils n'avaient rien à se reprocher envers quelqu'un, ou commis quelque action déloyale ; qu'il était probable que l'Esprit les tourmente-

rait tant qu'ils n'auraient pas réparés leurs fautes, et que je leur conseillais d'y aviser sérieusement.

« Pendant une absence de dix jours que j'ai été forcé de faire, l'obsession a pris un caractère plus violent, au point que Rivier a eu à subir des luttes corps à corps et a été renversé sur le sol. La frayeur s'est emparée de ces malheureux, et ils sont allés consulter un médium qui leur a conseillé de faire une aumône générale à tous les pauvres du pays, aumône qui a duré deux jours. Je vous en ferai connaître le résultat ; en attendant, je serai bien heureux de recevoir vos conseils à ce sujet. »

1. Évocation de Clara Rivier. – R. Je suis près de vous, disposée à répondre.

2. D'où vous venaient, quoique si jeune et sans instruction, les idées élevées que vous exprimiez sur la vie future avant votre mort ? – R. Du peu de temps que j'avais à passer sur votre globe et de ma précédente incarnation. J'étais médium lorsque je quittai la terre, et j'étais médium en revenant parmi vous. C'était une prédestination ; je sentais et je voyais ce que je disais.

3. Comment se fait-il qu'une enfant de votre âge n'ait poussé aucune plainte pendant quatre années de souffrances ? – R. Parce que la souffrance physique était maîtrisée par une puissance plus grande, celle de mon ange gardien, que je voyais continuellement près de moi ; il savait alléger tout ce que je ressentais ; il rendait ma volonté plus forte que la douleur.

4. Comment avez-vous été prévenue de l'instant de votre mort ? – R. Mon ange gardien me le disait ; jamais il ne m'a trompée.

5. Vous avez dit à votre père : « Console-toi, je viendrai te visiter. » Comment se fait-il qu'animée d'aussi bons sentiments pour vos parents, vous veniez les tourmenter après votre mort, en faisant du tapage chez eux ? – R. J'ai sans doute une épreuve, ou plutôt une mission à remplir. Si je viens revoir mes parents, croyez-vous que ce soit pour rien ? Ces bruits, ce trouble, ces luttes amenées par ma présence sont un avertissement. Je suis aidée par d'autres Esprits dont la turbulence a une portée, comme j'ai la mienne en apparaissant à ma sœur. Grâce à nous, bien des convictions vont naître. Mes parents avaient une épreuve à subir ; elle cessera bientôt, mais seulement après avoir porté la conviction dans une foule d'esprits.

6. Ainsi ce n'est pas vous personnellement qui causez ce trouble ? – R. Je suis aidée par d'autres Esprits qui servent à l'épreuve réservée à mes chers parents.

7. Comment se fait-il que votre sœur vous ait reconnue, si ce n'est pas vous qui produisez ces manifestations ? – R. Ma sœur n'a vu que

moi. Elle possède maintenant une seconde vue, et ce n'est pas la dernière fois que ma présence viendra la consoler et l'encourager.

8. L'aumône générale qui a été conseillée à vos parents aura-t-elle pour effet de faire cesser cette obsession ? – R. L'obsession finira quand le temps voulu pour cela sera arrivé ; mais, croyez-le, la prière et la foi donnent une grande force pour maîtriser l'obsession ; l'aumône est elle-même une prière ; elle sert à consoler, et par là nous aide à porter la conviction dans bien des cœurs ; c'est par la foi que nous devons relever et sauver toute une population ; qu'importe si les ennemis du Spiritisme crient au démon ! Ce cri a de tout temps poussé à le connaître, et pour un qui fléchit, il y en a cent que la curiosité entraîne à étudier. L'obsession et la subjugation sont, il est vrai, des épreuves pour celui qui en est l'objet, mais en même temps c'est une route ouverte aux convictions nouvelles. Ces faits forcent à parler des Esprits, dont on ne peut nier l'existence en voyant ce qu'ils font.

Remarque. Il parait évident que, dans cette circonstance, l'aumône conseillée aux époux Rivier était à la fois une épreuve pour eux, plus ou moins profitable selon la manière dont elle aura été faite, et un moyen d'appeler l'attention d'un plus grand nombre de personnes sur ces phénomènes. C'est un moyen de prouver que le Spiritisme n'est pas l'œuvre du démon puisqu'il conseille le bien et la charité pour combattre ce qu'on appelle les démons. Que peuvent les adversaires du Spiritisme contre des manifestations de ce genre? On peut défendre de s'occuper des Esprits, mais on ne peut empêcher les Esprits de venir, et la preuve en est, c'est que ces manifestations se produisent dans les maisons même où l'on ne cherche certes pas à les provoquer, et qui, par leur réputation de sainteté, sembleraient devoir les défier, si c'était le diable. Contre des faits il n'y a ni opposition ni négation qui puissent prévaloir : d'où il faut conclure que le Spiritisme doit suivre son cours.

9. Pourquoi, si jeune, avez-vous été affligée de tant d'infirmités ? – R. J'avais des fautes antérieures à expier ; j'avais mésusé de la santé et de la position brillante dont je jouissais dans ma précédente incarnation ; alors Dieu m'a dit : « Tu as joui grandement, démesurément, tu souffriras de même ; tu étais orgueilleuse, tu seras humble ; tu étais fière de ta beauté et tu seras brisée ; au lieu de la vanité tu t'efforceras d'acquérir la charité et la bonté. » J'ai fait selon la volonté de Dieu, et mon ange gardien m'a aidée.

10. Voudriez-vous faire dire quelque chose à vos parents ? – R. A la demande d'un médium, mes parents ont fait beaucoup de charité ; ils ont eu raison de ne pas toujours prier des lèvres : il faut le faire de la main et du cœur. Donner à ceux qui souffrent, c'est prier, c'est être Spirite.

Dieu a donné à toutes les âmes le libre arbitre, c'est-à-dire la faculté de progresser ; à toutes il a donné la même aspiration, et c'est pour cela que la robe de bure touche de plus près la robe brochée d'or qu'on ne le pense généralement. Aussi, rapprochez les distances par la charité ; introduisez le pauvre chez vous, encouragez-le, relevez-le, ne l'humiliez pas. Si l'on savait pratiquer partout cette grande loi de la conscience, on n'aurait pas, à des époques déterminées, ces grandes misères qui déshonorent les peuples civilisés, et que Dieu envoie pour les châtier et pour leur ouvrir les yeux.

Chers parents, priez Dieu ; aimez-vous ; pratiquez la loi du Christ : ne pas faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait ; implorez Dieu qui vous éprouve, en vous montrant que sa volonté est sainte et grande comme lui. Sachez, en prévision de l'avenir, vous armer de courage et de persévérance, car vous êtes appelés encore à souffrir ; il faut savoir mériter une bonne position dans un monde meilleur, où la compréhension de la justice divine devient la punition des mauvais Esprits.

Je serai toujours près de vous, chers parents. Adieu, ou plutôt au revoir. Ayez la résignation, la charité, l'amour de vos semblables, et vous serez heureux un jour.

CLARA.

Remarques. – C'est une belle pensée que celle-ci : « La robe de bure touche de plus près qu'on ne croit à la robe brochée d'or. » C'est une allusion aux Esprits qui, d'une existence à l'autre, passent d'une position brillante à une position humble ou misérable, car souvent ils expient dans un milieu infime l'abus qu'ils ont fait des dons que Dieu leur avait accordés. C'est une justice que tout le monde comprend.

Une autre pensée, non moins profonde, est celle qui attribue les calamités des peuples à l'infraction à la loi de Dieu, car Dieu châtie les peuples comme il châtie les individus. Il est certain que s'ils pratiquaient la loi de charité, il n'y aurait ni guerres, ni grandes misères. C'est à la pratique de cette loi que conduit le spiritisme ; serait-ce donc pour cela qu'il rencontre des ennemis si acharnés ? Les paroles de cette jeune fille à ses parents, sont-elles celles d'un démon ?

Photographie des Esprits.

Le *Courrier du Bas-Rhin* du samedi 3 janvier 1863 (partie allemande) contient l'article suivant, sous le titre de *Photographie spectrale* :

« Les Américains, qui nous devancent en bien des choses, nous surpassent certainement dans l'art de la photographie et l'évocation des

Esprits. A Boston, non-seulement aujourd'hui les défunts sont appelés par des médiums, mais ils sont encore photographiés. On doit cette découverte merveilleuse à un sieur William Mumler, de Boston.

« Il y a quelque temps, c'est lui-même qui le raconte, j'essayais dans mon laboratoire un nouvel appareil de photographie en faisant ma propre photographie ; soudain, je sentis une certaine pression s'exercer sur mon bras droit, et une lassitude générale dans tout le corps. Mais qui décrirait mon étonnement lorsque je vis mon portrait reproduit, et que je trouvai à sa droite l'image d'une deuxième personne, qui n'était autre que ma cousine défunte ? La ressemblance du portrait, au dire de ceux qui connaissaient cette dame, ne laisse rien à désirer.

« La suite en est que M. Mumler, depuis cette époque, ne donne plus à ses clients, non-seulement que des séances spiritualistes, mais exécute encore pour eux les photographies des défunts évoqués. Elles sont ordinairement un peu ternes et nuageuses, et les traits assez difficiles à reconnaître, ce qui n'empêche pas les habitants de Boston, éclairés, de les déclarer vraies, authentiques. Qui regarderait de si près pour des images spectrales ! »

Une pareille découverte, si elle était réelle, aurait assurément des conséquences immenses, et serait un des faits de manifestations les plus remarquables ; nous engageons toutefois à l'accueillir avec une prudente réserve ; les Américains qui, au dire de l'auteur, nous surpassent en tant de choses, nous ont appris qu'ils nous distancent aussi de beaucoup dans l'invention des canards.

Pour quiconque connaît les propriétés du périsprit, la chose, au premier abord, ne paraît pas matériellement impossible ; on voit surgir tant de choses extraordinaires qu'il ne faudrait s'étonner de rien. Les Esprits nous ont annoncé des manifestations d'un nouvel ordre, plus surprenantes encore que celles qu'on a vues ; celle-ci serait incontestablement de ce nombre ; mais, encore une fois, jusqu'à constatation plus authentique qu'un récit de journal, il est prudent de rester dans le doute. Si la chose est vraie, elle se vulgarisera ; en attendant, il faut se garder de donner créance à tous les récits merveilleux que les ennemis même du Spiritisme se plaisent à répandre pour le rendre ridicule ainsi que ceux qui les acceptent trop facilement. Il faut, en outre, y regarder à plus de deux fois avant d'attribuer aux Esprits tous les phénomènes insolites qu'on ne peut expliquer ; un examen attentif y montre, le plus souvent, une cause toute matérielle qu'on n'avait pas aperçue. C'est une recommandation expresse que nous faisons dans le *Livre des Médiums*.

A l'appui de ce que nous venons de dire, et à propos de la photographie spirite, nous citerons l'article suivant tiré de *la Patrie* du

23 février 1863. Il ne peut que mettre en garde contre les jugements précipités.

« Un jeune lord, qui porte un des noms les plus anciens et les plus illustres de la chambre haute, et dont le goût passionné pour la photographie vaut de grands et d'heureux succès à cet art qui, peut-être, est encore une science plutôt qu'un art, un jeune lord, dis-je, venait de perdre sa sœur qu'il aimait d'une extrême tendresse. Frappé au cœur et jeté dans le profond découragement que trop souvent produit le chagrin, il laissa là ses appareils photographiques, quitta l'Angleterre, fit un long voyage sur le continent, et ne rentra dans sa résidence presque royale du Lancashire qu'après une absence de près de quatre ans.

« Son désespoir, comme il arrive d'ordinaire, était passé de l'état aigu à l'état chronique, c'est-à-dire que, sans avoir perdu de son intensité, il avait perdu de sa violence, et qu'il se transformait peu à peu en une morne résignation.

« Quand ceux qui souffrent cherchent des consolations, ils s'adressent d'abord à Dieu, et ensuite au travail. Le jeune lord reprit donc peu à peu le chemin de son laboratoire, et revint à ses appareils de photographie.

« Par une sorte de transaction avec sa douleur, la première image qu'il songea à faire dessiner par la lumière fut l'intérieur de la chapelle où reposait la dépouille mortelle de sa sœur. Le négatif obtenu, il rentra dans son laboratoire, fit subir à la plaque de verre les préparations ordinaires, et exposa le cliché à la lumière pour en obtenir une épreuve.

« En jetant les yeux sur cette épreuve, il faillit tomber évanoui. L'intérieur de la chapelle était *venu* avec une grande netteté de dessin, mais la tête de la jeune miss défunte apparaissait vaguement dans la partie la moins éclairée de la photographie. On distinguait parfaitement ses traits doux et charmants, et même les longues draperies de ses vêtements ; cependant, à travers ces draperies les moindres détails de la chapelle s'accusaient nettement.

« Le premier mouvement du lord fut de croire à une apparition, mais bientôt il sourit tristement en secouant la tête. En effet, il se rappelait que quelques années auparavant, sur cette même plaque de verre, il avait fait un portrait photographique de sa sœur. Ce portrait, n'ayant point réussi, il l'avait effacé, et sans doute mal effacé, puisque ses contours vagues se confondaient aujourd'hui avec la nouvelle image imposée sur la plaque.

« En Angleterre, quelques artistes exploitent cette application bizarre de la photographie ; ils fabriquent et vendent des images doubles dont les bizarres accouplements produisent des effets étranges ou

plaisants. On nous a montré entre autres un château en ruines au-dessous duquel transparaissaient son parc, ses façades et ses tourelles, tels qu'ils devaient exister avant sa destruction.

« On fait encore des portraits de vieillards, à travers desquels on leur figure telle qu'elle était au plus beau temps de la jeunesse. »

VARIÉTÉS

L'*Akhbar*, journal d'Alger, du 10 février 1863, contient l'article suivant :

« Mgr l'évêque d'Alger vient de publier, pour le carême de 1863, une instruction pastorale où il est question du *Spiritisme*, ce sujet fort à l'ordre du jour, sur lequel le clergé d'Afrique avait gardé jusqu'ici le silence. Voici les passages qui y sont relatifs ;

« C'est le démon qui dicte à des philosophes renommés ces doctrines malsaines de deux principes égaux, le bien et le mal, gouvernant avec la même autorité, mais dans un sens opposé : l'esprit et la matière ; du matérialisme qui rapporte tout au corps et ne connaît plus rien après la tombe ; du scepticisme, qui doute de tout ; du fatalisme, qui excuse tout, en niant la liberté et la responsabilité humaine ; de la métempsycose, de la magie et de l'*évocation des Esprits*, tristes et honteux systèmes que des intelligences dévoyées cherchent à faire revivre de nos jours… (Page 21.)

« Quelle histoire lamentable ne ferait-on pas des entreprises diaboliques, à dater du cénacle, en partant de la synagogue et des jongleries de Simon le magicien, pour arriver, à travers les persécutions, les schismes, les hérésies et les incrédulités de toute nature, au *Spiritisme* de nos jours, si sottement renouvelé d'un paganisme antérieur à Moïse et par lui justement flétri comme une abomination devant Dieu. » (Page 24.)

« Ceux qui aiment à entendre les deux parties, dans toute question en litige, ont entière facilité de le faire, car le Spiritisme théorique et pratique est amplement expliqué dans le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums*, deux ouvrages qui se trouvent dans toutes les librairies d'Alger. Si l'on veut même pousser ses études plus loin, on peut ajouter à cette petite bibliothèque la *Revue spirite*, par Allan Kardec. C'est, il nous semble, le meilleur moyen de s'assurer si le Spiritisme est, en effet, une œuvre du démon ; ou si, au contraire, c'est une révélation sous une forme nouvelle, comme le prétendent ses adeptes. »

ARIEL.

M. Home est venu à Paris, où il n'est resté que peu de jours. On nous demande de divers côtés des renseignements sur les phénomènes extraordinaires qu'il aurait produits devant d'augustes personnages, et dont quelques journaux ont parlé vaguement. Ces choses s'étant passées dans l'intimité, il ne nous appartient pas de révéler ce qui n'a aucun caractère officiel, et encore moins d'y mêler certains noms. Nous dirons seulement que les détracteurs ont exploité cette circonstance, comme beaucoup d'autres, pour essayer de jeter le ridicule sur le Spiritisme par des récits absurdes, sans respect ni pour les personnes, ni pour les choses. Nous ajouterons que le séjour de M. Home à Paris, aussi bien que la qualité des maisons où il a été reçu, est un démenti formel donné aux infâmes calomnies d'après lesquelles il aurait été expulsé de Paris, comme dans le temps, pendant une absence qu'il fit, on avait fait courir le bruit qu'il était enfermé à Mazas pour causes graves, alors qu'il était tranquillement à Naples pour sa santé. Calomnie ! toujours la calomnie ! Il est bien temps que les Esprits viennent en purger la terre.

Nous renvoyons nos lecteurs aux articles détaillés que nous avons publiés sur M. Home et ses manifestations dans les numéros de février, mars et avril 1858 de la *Revue spirite*.

Un article publié dans le *Monde illustré* sur les soi-disant médiums américains, M. et madame Girroodd, a également motivé plusieurs demandes de renseignements. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit à ce sujet dans la *Revue spirite* de 1862, numéro de février, page 52, sinon que nous avons vu par nous-même, et qu'on voit chez Robert Houdin des choses non moins inexplicables quand on ne connaît pas la ficelle. Aucun Spirite ou magnétiseur, connaissant les conditions normales dans lesquelles se produisent les phénomènes, ne peut prendre ces choses au sérieux, ni perdre son temps à les discuter sérieusement.

Certains adversaires maladroits ont voulu exploiter ces tours d'adresse contre les phénomènes Spirites, en disant que, puisqu'ils peuvent être imités, c'est qu'ils n'existent pas, et que tous les médiums, à commencer par M. Home, sont d'habiles prestidigitateurs. Ils ne font pas attention qu'ils donnent à l'incrédulité des armes contre eux-mêmes, puisqu'on pourrait retourner l'argument contre la plupart des miracles. Sans relever ce qu'il y a d'illogique dans cette conclusion, et sans discuter à nouveau ces phénomènes, nous dirons simplement qu'il y a entre les prestidigitateurs et les médiums la différence du gain au désintéressement, de l'imitation à la réalité, de la fleur artificielle à la fleur naturelle. Nous ne pouvons pas plus empêcher un escamoteur de

se dire médium que de se dire physicien. Nous n'avons à prendre la défense d'aucune exploitation de ce genre, et nous la livrons à la critique.

Poésies spirites.

Pourquoi se plaindre?

(Groupe spirite de Pau. – Médium, M. T…)

Dieu créa l'homme actif, intelligent et libre,
Et le fit l'artisan de son propre destin.
Il ouvrit devant lui deux routes qu'il peut suivre :
L'une va vers le mal et l'autre vers le bien.
La première des deux est douce en apparence ;
Pour la suivre, il ne faut aucun pénible effort :
Sans étude ni soins, vivre dans l'indolence,
A ses instincts brutaux laisser un libre essor,
Voilà tout ce qu'il faut. – La seconde, au contraire,
Veut de constants efforts, un travail soutenu,
Et les soins vigilants, et la recherche austère,
La raison dégagée et l'instinct contenu.
L'homme, libre en son choix, peut prendre la première,
Croupir dans l'ignorance et l'immoralité ;
Préférer au devoir la passion grossière,
A la raison, l'instinct et la brutalité.
Ou bien il peut, prêtant une oreille docile
A la voix qui lui dit : « Tu fus fait pour grandir,
Pour progresser et non pour rester immobile, »
Dans la seconde entrer plein d'un noble désir.
Selon qu'il se décide il voit sa destinée
Sombre se dérouler sous son oeil éperdu,
Ou bien lui souriant comme la fiancée
Sourit à l'homme heureux à qui son cœur est dû.
Si vous faites le mal, vous pourrez en ce monde
La richesse acquérir, les titres, les honneurs ;
Mais le calme de l'âme, et cette joie profonde
Qui naît des saints désirs et réjouit les cœurs
S'enfuiront pour toujours ; et du remords, poignante,
Vous poursuivra la voix au milieu des festins,
Mêlant pour les troubler sa note discordante
A vos chants de triomphe, à vos joyeux refrains.
Puis, quand aura sonné pour vous l'heure fatale,
Quand l'Esprit dégagé du corps qui l'enfermait
Rentrera de nouveau dans la sphère morale
Où la vérité luit et l'erreur disparaît,
Où le sophisme impur, la lâche hypocrisie
Ne trouvent point d'accès, où tout est lumineux,
Fantôme accusateur, votre coupable vie
Surgira devant vous pour vous suivre en tous lieux.

Vos crimes deviendront vos bourreaux, et vous, riche,
Vous vous sentirez nu ; puissant, abandonné ;
Vous fuirez effaré, tremblant comme la biche
Fuit devant le chasseur à sa perte acharné.
Peut-être qu'ivre alors d'orgueil et de souffrance,
Vers Dieu vous pousserez un cri blasphémateur,
L'accusant de vos maux ; mais votre conscience
Puissante élèvera cet autre cri vengeur :
« Cesse de blasphémer, homme, dans ta démence.
« Quand Dieu te créa libre, actif, intelligent,
« Pour toi seul dans le monde il borna sa puissance,
« Et de ton propre sort il te fit l'artisan.
« Ta volonté suffit pour transformer en joie
« Le mal que tu ressens. Contemple, radieux,
« Celui qui du devoir suivit la sainte voie,
« Qui lutta, qui vainquit, et qui conquit les cieux.
« Pour prix du même effort, la même récompense
« T'attend. – Pourquoi te plaindre alors ? Ravise-toi.
« De ce Dieu juste et bon implore l'assistance ;
« Travaille, lutte, prie, et le ciel est à toi. »

UN ESPRIT PROTECTEUR.

Remarque. – Nous passons condamnation sur quelques irrégularités de versification en faveur des pensées.

La mère et l'enfant.

(Société spirite de Bordeaux, 6 juillet 1862. – Médium, M. Ricard.)

Dans un berceau reposait un bel ange
Tout rose et blanc, qu'en chantant on berçait ;
Sa jeune mère, au doux regard d'Archange,
Ivre d'amour sur cet enfant veillait !…

Oh ! qu'il est beau ce fils de mes tendresses !…
Dors, cher enfant, ta mère est près de toi…
A ton réveil tes premières caresses
Et tes baisers, ami, seront pour moi !…

Oh ! qu'il est beau !… Mon Dieu, prenez ma vie
Si vous devez m'enlever cet enfant…
Gardez-le-moi, Seigneur, je vous en prie !…
Déjà sa bouche a murmuré : Maman ! ! !…

Ce mot si doux… ce mot que l'on épie,
Comme au printemps un rayon de soleil…
Ce mot d'amour dont la douce harmonie
Quand on l'entend nous fait rêver du ciel !…

Oh ! de ses bras quand je suis entourée ;
Quand sur mon sein je sens battre son cœur,
Je suis heureuse, et mon âme enivrée
De vos élus partage le bonheur…

C'est tout pour moi… Cet enfant, c'est mon rêve !
Vivre pour lui… toute en lui, c'est mon sort.
De mon amour la vivifiante sève
De ce berceau doit écarter la mort ! ! !…

Bientôt, mon Dieu, soutenu par sa mère
Je le verrai former ses premiers pas !…
Oh ! jour heureux… qu'impatiente, j'espère…
Je crains toujours que tu n'arrives pas !

Et puis encor, dans ma douce espérance,
je le vois grand, honoré, vertueux,
Ayant gardé de sa timide enfance
La pureté qui doit le rendre heureux.

Oh ! qu'il est beau !… Mon Dieu, prenez ma vie
Si le malheur doit frapper cet enfant !
A mon amour, laissez-le, je vous prie,
Déjà sa bouche a murmuré : Maman ! !…

Mais il est froid… et sa lèvre est pâlie !
Réveille-toi, cher enfant de mon cœur !
Viens sur le sein qui te donna la vie…
Il est glacé… Je frissonne et j'ai peur ! !

Ah ! c'en est fait ! il a cessé de vivre !
Malheur sur moi ! car je n'ai plus d'enfant !
Dieu sans pitié… de rage je suis ivre…
Vous n'êtes pas un Dieu juste et puissant !

Que vous a fait cet ange d'innocence
Pour le ravir sitôt à mon amour ?…
J'abjure ici toute sainte croyance…
Et sous vos yeux vais mourir à mon tour…

. . . .

« Mère !… c'est moi !… c'est mon âme envolée
« Que l'Éternel renvoie auprès de toi.
« Maudis, ma mère, une rage insensée ;
« Reviens à Dieu… je t'apporte la Foi !…

« Incline-toi devant l'arrêt du Maître.
« Mère coupable, en un passé lointain…
« Tu fis mourir l'enfant que tu fis naître :
« Dieu te punit !… courbe-toi sous sa main !

« Tiens, prends ce livre ; il calmera ta peine.
« Ce livre saint… dicté par les Esprits,
« Si tu le lis… ô mère, sois certaine
« Qu'un jour au ciel tu reverras ton fils ! ! !

TON ANGE GARDIEN.

Souscription rouennaise.

Montant des souscriptions versées au bureau de la *Revue spirite*, et publiées dans le numéro de février.	1 491 fr. 40 c.
NOUVEAUX VERSEMENTS JUSQU'AU 28 FÉVRIER :	
Société spirite de Paris (elle était portée sur la liste de février pour 423 fr., et sur celle-ci pour 317 fr. ; total 740 fr.).	317 fr. » .
Sociétés et groupes spirites divers. – Montreuil-sur-Mer, 74 fr. (portée sur la liste de février, mais non comprise dans l'addition, par erreur.) – Mescher-sur-Girond, 32 fr. 50 c. Carmaux (Tarn), 20 fr. – Monterat et Saint-Gemme (Tarn), 40 fr. – Chauny (Aisne), 40 fr. – Metz, 50 fr. – Bordeaux (société et groupes Roux et Petit), 70 fr. – Albi (Tarn), 20 fr. – Tours, 103 fr. 30 c. – Angoulême, 18 fr.	467 80 .
Divers abonnés (Paris). – MM. L…, 5 fr. ; Hobach, 40 fr. ; Nant et Breul (Passy), 100 fr. ; Doit, 1 fr. ; Aumont, libraire (2e versement), 5 fr. ; Dufaux, 5 fr. ; Mazaroz, 20 fr. ; Queyras, 3 fr. ; X…, 25 fr. ; docteur Houat, 20 fr. ; Dufilleul, officiers de cuirassiers, 10 fr. ; X… (Saint-Junien), 1 fr. ; L. D…, 2 fr. ; X…, 5 fr. ; Moreau, pharmacien (Niort), 10 fr. ; Blin, capitaine (Marseille), 10 fr. (figure sur la liste de février pour 20 fr. au lieu de 10 fr., qui ont seuls étés comptés dans l'addition) ; J. L… (Digne), 3 fr. ; docteur Reignier (Thionville), 7 fr. 50 c. ; madame Wilson Klein (grand-duché de Bade), 20 fr. ; B… (Saint-Jean d'Angely), 2 fr. ; A… (Versailles), 1 f. ; V… (Versailles), 2 fr. ; S… (Dôle), 2 fr. ; Martner, officier d'état-major (Orléans), 10 fr. ; Gevers (Anvers), 10 fr. C. Babin (de Champblanc, par Cognac), 40 fr. .	369 50 .
Spirites et français de Barcelone (Espagne). – MM. Jaime Ricart et fils, 52 fr. 50 c. ; Micolier, 5 fr. ; Luis Nuty, 5 fr. ; Jean Regembat, 5 fr. ; Alex Wigle, photographe, 5 fr. ; Ch. Soujol, 2 fr. 60 c. ; X…, 1 fr. 25 c.	76 35 .
(Avec la somme de 489 fr. 35 c. portée sur la liste de février, cela fait, pour Barcelone, un total de 565 fr. 70 c.)	
Total.	2 722 05

Errata. – Sur la liste de février, au lieu de Lausat (de Condom), *lisez* Loubat. – Au lieu de Frothier (de Poitiers), *lisez* Frottier. – Au lieu de Bodin (de Cognac), *lisez* Babin.

La souscription reste ouverte.

Sur le montant de cette somme, la *Revue spirite* a versé le 6 février, à la souscription ouverte par l'*Opinion nationale*, 2 216 fr. 40 c., suivant la note insérée dans la quatorzième liste publiée par ce journal, le 15 février.

Nous ferons remarquer que la plupart des groupes et sociétés ont versé à la souscription ouverte dans leur localité. On nous envoie entre autres, de Lyon, la liste suivante des souscriptions recueillies dans différentes réunions spirites.

Groupe Desprêle, cours Charlemagne, 57 fr. 95 c. ; id. des Travailleurs, 93 fr. 30 c. ; id. Viret, 26 fr. ; id. de la Croix-Rousse, 31 fr. 10 c. ; id. Rousset, 48 fr. 30 c. ; id. Central, 123 fr. ; réunion privée, 15 fr. 25 c. ; autre id. 32 fr. 50 c. ; autre id. (Edoux), 22 fr. ; souscriptions isolées, 316 fr. 50 c. — Total, 765fr. 90 c.

La Société de Saint-Jean d'Angely a versé à la souscription ouverte à la sous-préfecture, 100 fr.

ALLAN KARDEC.

PARIS. - TYPOGRAPHIE DE COSSON ET COMP., RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1863.

Étude sur les possédés de Morzines ;

Les causes de l'obsession et les moyens de la combattre.

(Quatrième article)[1]

Dans une seconde édition de sa brochure sur l'épidémie de Morzines[2], M. le docteur Constant répond à M. de Mirville qui a critiqué son scepticisme à l'endroit des démons, et lui reproche de n'avoir pas été sur les lieux. « Il s'est arrêté, dit-il, à Thonon, non certes qu'il ait eu peur des diables, mais du chemin, et ne se croit pas moins l'homme le mieux renseigné. Il me reproche encore, ainsi qu'à un autre médecin, d'être parti de Paris avec une opinion toute faite ; je puis à bon droit, s'il veut bien me le permettre, lui renvoyer ce reproche : nous serons alors *ex æquo* sur ce point. »

Nous ne savons si M. de Mirville y serait allé avec le parti irrévocablement pris de ne voir aucune affection physique chez les malades de Morzines, mais il est bien évident que M. Constant y est allé avec celui de n'y voir aucune cause occulte. Le parti pris, dans un sens quelconque, est la plus mauvaise condition pour un observateur, car alors il voit tout et rapporte tout à son point de vue, négligeant ce qui peut y être contraire ; ce n'est certes pas le moyen d'arriver à la vérité. L'opinion bien arrêtée de M. Constant touchant la négation des causes occultes ressort de ce qu'il repousse *à priori* comme erronées

[1] Voir les numéros de décembre 1862, janvier et février 1863.

[2] Brochure in-8°, chez Adrien Delahaye, place de l'Ecole-de-Médecine. – Prix : 2 fr.

toute observation et toute conclusion qui s'écarte de sa manière de voir, dans les comptes rendus faits avant le sien. Ainsi, tandis que M. Constant insiste avec force sur la constitution débile, lymphatique et rachitique des habitants, l'insalubrité du pays, la mauvaise qualité et l'insuffisance de la nourriture, M. Arthaud, médecin en chef des aliénés de Lyon, qui fut envoyé à Morzine, dit dans son rapport : « que la constitution des habitants est bonne, que les scrofules sont rares ; malgré *toutes ses recherches*, il n'a pu découvrir qu'un seul cas d'épilepsie et un d'imbécillité. » Mais, réplique M. Constant, « M. Arthaud n'a passé que très peu de jours dans ce pays, il n'a dû voir qu'une trop faible partie de la population, et il est très difficile d'obtenir des renseignements sur les familles. »

Un autre rapport s'exprime ainsi sur le même sujet :

« Nous soussignés…, déclarons qu'ayant entendu parler des faits extraordinaires présentés comme des possessions de démons qui avaient lieu à Morzines, nous nous sommes transportés dans cette paroisse où nous sommes arrivés le 30 septembre dernier (1857), pour être témoins de ce qui s'y passe et pour examiner tout cela avec maturité et prudence, en nous éclairant par tous les moyens que fournit la présence sur les lieux, à l'effet de pouvoir former un jugement raisonnable en pareille matière.

« 1° Nous avons vu huit enfants qui sont délivrés et cinq qui sont en état de crise ; la plus jeune de ces enfants a dix ans et la plus âgée vingt-deux.

« 2° D'après tout ce qu'on nous a dit et ce que nous avons pu observer, ces enfants sont dans l'état de santé le plus parfait ; elles font tous les ouvrages et les travaux que demande leur position, de sorte qu'on ne voit pour les autres habitudes et les occupations aucune différence entre elles et les autres enfants de la montagne.

« 3° Nous avons vu ces enfants, les enfants non guéries, dans les moments lucides ; or, nous pouvons assurer que rien n'a pu être observé en elles, soit en fait d'idiotisme, soit en fait de prédispositions aux crises actuelles, par des travers de caractère ou par un esprit exalté. Nous appliquons la même observation à celles qui sont guéries. Toutes les personnes que nous avons consultées sur les antécédents et les premières années de ces enfants, nous ont assuré que ces filles étaient, sous le rapport de l'intelligence, dans le plus parfait état.

« 4° Le plus grand nombre de ces enfants appartient à des familles qui sont dans une honnête aisance de fortune.

« 5° Nous assurons qu'elles appartiennent à des familles qui jouissent d'une bonne réputation, et qu'il y en a parmi elles dont la vertu et la piété sont exemplaires. »

Nous donnerons tout à l'heure la suite de ce rapport concernant certains faits. Nous voulions simplement constater que tout le monde n'a pas vu les choses sous des couleurs aussi noires que M. Constant qui représente les habitants comme étant dans la dernière misère, et de plus entêtés, processifs et menteurs, quoique bons dans le fond, et surtout pieux, ou plutôt dévots. Or, qui a raison de M. Constant seul, ou de plusieurs autres non moins honorables qui certifient avoir bien observé ? Nous n'hésitons pas, pour notre compte, à nous ranger de l'avis de ces derniers, d'après ce que nous avons vu, et d'après ce que nous ont dit plusieurs autorités médicales et administratives du pays, et à maintenir l'opinion émise dans nos précédents articles.

Pour nous, la cause première n'est donc ni dans la constitution ni dans le régime hygiénique des habitants, car, ainsi que nous l'avons fait observer, il y a maintes contrées, à commencer par le Valais limitrophe, où les conditions de toute nature, morales et autres, sont infiniment plus défavorables, et où, cependant, cette maladie n'a point sévi. Nous la verrons tout à l'heure circonscrite, non à la vallée, mais dans les limites de la seule commune de Morzines. Si, comme l'affirme M. Constant, la cause est inhérente à la localité, au genre de vie et a l'infériorité morale des habitants, nous demandons encore pourquoi l'effet est épidémique au lieu d'être endémique comme le goitre et le crétinisme dans le Valais ? Pourquoi les épidémies du même genre dont parle l'histoire se sont produites dans des maisons religieuses où l'on ne manquait de rien, et qui se trouvaient dans les meilleures conditions de salubrité ?

Voici du reste le tableau que M. Constant fait du caractère des Morzinois.

« Un séjour prolongé, des visites successives et journalières dans chaque maison à peu près, m'ont permis d'arriver à d'autres constatations.

« Les habitants de Morzine sont doux, honnêtes et d'une grande piété ; il serait peut-être plus vrai de dire d'une grande dévotion.

« Ils sont entêtés et renoncent difficilement à une idée qu'ils ont adoptée, ce qui, à bien d'autres inconvénients, ajoute celui de les rendre processifs : autre source de gêne et de misère, car les conciliations

sont rares ; mais ce n'est que par exceptions bien éloignées que la justice criminelle trouve chez eux des justiciables.

« Ils ont un air grave et sérieux qui semble un reflet de l'âpre nature qui les entoure, et qui leur imprime une sorte de cachet particulier qui les ferait prendre pour les membres d'une vaste communauté religieuse ; leur existence en effet diffère peu de celle d'un couvent.

« Ils seraient intelligents, si leur jugement n'était obscurci par une foule de croyances absurdes ou exagérées, par un entraînement invincible vers le merveilleux, que leur ont légué les siècles passés et dont n'a pas su les guérir le siècle présent.

« Tous aiment les contes, les histoires impossibles ; bien que foncièrement honnêtes, il en est qui mentent avec un aplomb imperturbable pour soutenir ce qu'ils ont avancé en ce genre. Si bien qu'ils finissent, j'en suis persuadé, par mentir de bonne foi, par croire à leurs propres mensonges sans cesser de croire à ceux des autres. Pour être juste, il faut dire que le plus grand nombre ne ment même pas, on ne fait que raconter inexactement ce qu'on a vu. »

A nos yeux, la cause est indépendante des conditions physiques des hommes et des choses. Si nous formulons cette opinion, ce n'est pas un parti pris de voir partout l'action des Esprits, car nul n'admet leur intervention avec plus de circonspection que nous, mais par l'analogie que nous remarquons entre certains effets et ceux qui nous sont démontrés être le résultat évident d'une cause occulte. Mais, encore une fois, comment admettre cette cause quand on ne croit pas à l'existence des Esprits ? Comment admettre, avec Raspail, les affections occasionnées par les animalcules microscopiques, si l'on nie l'existence de ces animaux, parce qu'on ne les a pas vus ? Avant l'invention du microscope, Raspail eût passé pour un fou de voir partout des bêtes ; aujourd'hui qu'on est bien plus éclairé, on ne voit pas les Esprits ; il ne manque cependant à beaucoup, pour cela, que de mettre des lunettes.

Nous ne nions pas qu'il y ait, dans l'affection dont il s'agit, des effets pathologiques, parce que l'expérience nous en montre souvent en pareil cas, mais nous disons qu'ils sont consécutifs et non causatifs. Qu'un médecin spirite ait été envoyé à Morzines, il y aurait vu ce que d'autres n'ont pas vu, sans négliger pour cela les faits physiologiques.

Après avoir parlé de M. de Mirville qui, dit-il, s'est arrêté en route, M. Constant ajoute :

« M. Allan Kardec a fait le voyage complet. Dans les numéros de

décembre 1862 et janvier 1863 de sa *Revue Spirite*, il a déjà publié deux articles, mais ce ne sont que des préliminaires ; l'examen des faits viendra avec le numéro de février. En attendant, il nous avertit que l'épidémie de Morzines est semblable à celle qui sévissait en Judée du temps du Christ. C'est bien possible.

« Au risque d'encourir le blâme de quelques lecteurs qui trouveront que j'eusse probablement mieux fait de ne pas parler des Spirites, j'engage vivement ceux qui voudront bien lire cette brochure, à lire le même sujet dans les auteurs que je viens de citer.

« Il ne faudrait pas cependant se méprendre sur le but de mon invitation ; plus il y aura de lecteurs sérieux des œuvres du Spiritisme, et plus tôt il sera fait justice complète d'une croyance, d'une *science*, dit-on, sur laquelle je pourrais peut-être risquer une opinion, après avoir tant de fois constaté un de ses résultats : le contingent assez remarquable qu'elle fournit, chaque année, à la population de nos asiles d'aliénés. »

On peut voir par là avec quelles idées M. Constant est allé à Morzines. Nous ne chercherons certes pas à l'amener à notre opinion, nous lui dirons seulement que le résultat de la lecture des ouvrages spirites est démontré par l'expérience tout autre qu'il ne l'espère, puisque cette lecture, au lieu de faire prompte justice de cette prétendue science, en multiplie les adeptes chaque année par milliers ; qu'on les compte aujourd'hui dans le monde entier par cinq ou six millions, dont le dixième environ en France seulement. S'il objectait que ce sont tous des sots et des ignorants, nous lui demanderions pourquoi cette doctrine compte au nombre de ses plus fermes partisans un si grand nombre de médecins dans tous les pays, ce qu'atteste notre correspondance, le nombre des médecins abonnés à la *Revue*, et de ceux qui président ou font partie des groupes et sociétés spirites, sans parler du nombre non moins grand des adeptes appartenant à des positions sociales où l'on n'arrive que par l'intelligence et l'instruction. Ceci est un fait matériel qu'il n'est au pouvoir de personne de nier ; or, comme tout effet a une cause, la cause de cet effet c'est que le Spiritisme ne semble pas à tout le monde aussi absurde qu'il plaît à quelques-uns de le dire. – C'est malheureusement vrai, s'écrient les adversaires de la doctrine ; aussi n'avons-nous plus qu'à nous voiler la face sur le sort de l'humanité qui marche à sa décadence.

Reste la question de folie, aujourd'hui le loup-garou à l'aide duquel on cherche à effrayer les populations, qui ne s'en émeuvent

guère, comme on peut le voir. Quand ce moyen sera épuisé, on en imaginera sans doute un autre ; en attendant, nous renvoyons à l'article publié dans le numéro de février 1863, sous le titre de : *la Folie Spirite*, page 51.

Les premiers symptômes de l'épidémie de Morzines se sont déclarés au mois de mars 1857, sur deux petites filles d'une dizaine d'années ; au mois de novembre suivant, le nombre des malades était de vingt-sept, et en 1861 il atteignit le chiffre maximum de cent vingt.

Si nous rendions compte des faits d'après ce que nous avons vu, on pourrait dire que nous n'avons vu que ce que nous avons voulu voir ; d'ailleurs, nous sommes arrivé au déclin de la maladie, et nous n'y sommes point resté assez longtemps pour tout observer. En citant les observations des autres, on ne nous accusera pas de ne voir que par nos yeux.

Nous empruntons au rapport dont nous avons donné ci-dessus un extrait, les observations suivantes :

« Ces enfants parlent la langue française pendant leurs crises avec une facilité étonnante, même celles qui, hors de là, n'en savent que quelques mots.

« Ces enfants, une fois dans leurs crises, perdent complètement toute réserve envers qui que ce soit ; elles perdent aussi complètement toute affection de famille.

« La réponse est toujours si prompte et si facile, qu'on dirait qu'elle vient au-devant de l'interrogation ; cette réponse est toujours *ad rem*, excepté quand le parleur répond par des bêtises, par des insultes ou un refus affecté.

« Pendant la crise, le pouls reste calme, et, dans la plus grande fureur, le personnage a l'air de se posséder, comme quelqu'un qui appellerait la colère à son commandement, sans ressembler aux personnes exaltées ou prises d'un accès de fièvre.

« Nous avons remarqué pendant les crises une insolence inouïe qui passe toute expression, dans des enfants qui, hors de là, sont douces et timides.

« Pendant la crise, il y a dans toutes ces enfants un caractère d'impiété permanent porté au delà de toutes les limites, dirigé contre tout ce qui rappelle Dieu, les mystères de la religion, Marie, les saints, les sacrements, la prière, etc. ; le caractère dominant de ces moments affreux, c'est la haine de Dieu et de tout ce qui s'y rapporte.

« Il nous est bien constaté que ces enfants révèlent *des choses qui*

arrivent au loin, ainsi que des faits passés dont elles n'avaient aucune connaissance ; elles ont aussi révélé à plusieurs personnes leurs pensées.

« *Elles annoncent quelquefois le commencement, la durée et la fin des crises*, ce qu'elles feront plus tard et ce qu'elles ne feront pas.

« Nous savons qu'elles ont donné des réponses exactes à des questions adressées en langues à elles inconnues, allemand, latin, etc.

« Ces enfants ont, dans l'état de crise, une force qui n'est pas proportionnée à leur âge, puisqu'il faut trois ou quatre hommes pour tenir, pendant les exorcismes, des petites filles de dix ans.

« Il est à remarquer que, pendant la crise, les enfants ne se font aucun mal, ni par les contorsions qui semblent de nature à disloquer leurs membres, ni par les chutes qu'elles font, ni par les coups qu'elles se donnent en frappant avec violence.

« Il y a toujours invariablement dans leurs réponses, la distinction de plusieurs personnages : *la fille et lui, le démon et le damné*.

« Hors de la crise, ces enfants n'ont aucun souvenir de ce quelles ont dit ou de ce qu'elles ont fait ; soit que la crise ait duré même toute une journée, soit qu'elles aient fait des ouvrages prolongés ou des commissions données dans l'état de crise.

. . . .

« Pour conclure nous dirons :

« Que notre impression à nous est que tout cela est surnaturel, dans la cause et dans les effets ; d'après les règles de la saine logique, et d'après tout ce que la théologie, l'histoire ecclésiastique et l'Evangile nous enseignent et nous racontent,

« Nous déclarons que, selon nous, il y a une véritable possession du démon.

« En foi de quoi, Signé : ***.

« Morzines, 5 octobre 1857. »

Voici comment M. Constant décrit l'état de crise des malades, d'après ses propres observations :

« Au milieu du calme le plus complet, rarement la nuit, il survient tout à coup des bâillements, des pandiculations, quelques tressaillements, de petits mouvements saccadés et d'aspect choréique dans les bras ; peu à peu, et dans un très court espace de temps, comme par l'effet de décharges successives, ces mouvements deviennent plus rapides, ensuite plus amples, et ne paraissent bientôt plus qu'une exagération des mouvements physiologiques ; la pupille se dilate et se res-

serre tour à tour, et les yeux participent aux mouvements généraux.

« A ce moment, les malades, dont l'aspect avait d'abord paru exprimer la frayeur, entrent dans un état de fureur qui va toujours croissant, comme si l'idée qui les domine produisait deux effets presque simultanés : de la dépression et de l'excitation tout aussitôt.

« Elles frappent sur les meubles avec force et vivacité, commencent à parler, ou plutôt à vociférer ; ce qu'elles disent toutes à peu près, quand on ne les surexcite pas par des questions, se réduit à ces mots indéfiniment répétés : « S… nom ! s… ch… gne ! s… rouge ! » (Elles appellent rouges ceux à la piété desquels elles ne croient pas.) Quelques-unes ajoutent des jurements.

« Si près d'elles ne se trouve aucun spectateur étranger ; s'il ne leur est pas fait de questions, elles répètent sans cesse la même chose sans rien ajouter ; si c'est le contraire, elles répondent à ce que dit le spectateur, et même aux pensées qu'elles lui prêtent, aux objections qu'elles prévoient, mais sans s'écarter de leur idée dominante, en y rapportant tout ce qu'elles disent. Ainsi c'est souvent : « Ah ! tu crois, b… d'incrédule, que nous sommes folles, que nous n'avons qu'un mal d'imagination ! Nous sommes des damnées, s… n… de D… ! Nous sommes des diables de l'enfer ! »

« Et comme c'est toujours un diable qui parle par leur bouche, le prétendu diable raconte quelquefois *ce qu'il faisait sur la terre, ce qu'il a fait depuis en enfer*, etc.

« Devant moi elles ajoutaient invariablement :

« Ce ne sont pas tes s… médecins qui nous guériront ! Nous nous f… bien de tes médecines ! Tu peux bien les faire prendre à la fille, elles la tourmenteront, elles la feront souffrir ; mais à nous, elles ne nous feront rien, car nous sommes des diables ! Ce sont de saints prêtres, des évêques qu'il nous faut, etc. »

« Ce qui ne les empêche point d'insulter les prêtres quand il s'en présente, sous prétexte qu'*ils ne sont pas assez saints pour avoir action sur les démons*. Devant le maire, des magistrats, c'était toujours la même idée, mais avec d'autres paroles.

« A mesure qu'elles parlent, toujours avec la même véhémence, toute leur physionomie n'a d'autre caractère que celui de la fureur. Quelquefois le cou se gonfle, la face s'injecte ; chez d'autres, elle pâlit, tout comme il arrive aux personnes ordinaires qui, selon leur constitution, rougissent ou pâlissent pendant un violent accès de colère ; les lèvres sont souvent souillées de salive, ce qui a fait dire que les malades écumaient.

« Les mouvements, bornés d'abord aux parties supérieures, gagnent successivement le tronc et les membres intérieurs ; la respiration devient haletante ; les malades redoublent de fureur, deviennent agressives, déplacent les meubles et lancent chaises, tabourets, tout ce qui leur tombe sous la main, sur les assistants ; se précipitent sur eux pour les frapper, aussi bien leurs parents que les étrangers ; se jettent à terre, toujours continuant les même cris ; se roulent, frappent les mains sur le sol, se frappent elles-mêmes sur la poitrine, le ventre, sur la partie antérieure du cou, et cherchent à arracher quelque chose qui semble les gêner en ce point. Elles se tournent et se retournent d'un bond ; j'en ai vu deux qui, se relevant comme par la détente d'un ressort, se renversaient en arrière, de telle façon que leur tête reposait sur le sol en même temps que leurs pieds.

« Cette crise dure plus ou moins, dix, vingt minutes, une demi-heure, selon la cause qui l'a provoquée. Si c'est la présence d'un étranger, d'un prêtre surtout, il est très rare qu'elle finisse avant que la personne se soit éloignée ; dans ce cas les mouvements convulsifs ne sont cependant pas continus ; après avoir été très violents, ils s'affaiblissent et s'arrêtent pour recommencer immédiatement, comme si la force nerveuse épuisée prenait un moment de repos pour se réparer.

« Pendant la crise, le pouls, les battements du cœur, ne sont nullement accélérés, c'est même le plus ordinairement le contraire : le pouls se concentre, devient petit, lent, et les extrémités se refroidissent ; malgré la violence de l'agitation, les coups furieux frappés de tous côtés, les mains restent glacées.

« Contrairement à ce qui s'est vu souvent dans des cas analogues, aucune idée érotique ne se mêle ou ne paraît s'ajouter à l'idée démoniaque ; j'ai même été frappé de cette particularité, parce qu'elle est commune à toutes les malades : aucune ne dit le moindre mot ou ne fait le moindre geste obscène : dans leurs mouvements les plus désordonnés, jamais elles ne se découvrent, et si leurs vêtements se relèvent un peu quand elles se roulent à terre, il est très rare qu'elles ne les rabattent presque aussitôt.

« Il ne paraît point qu'il y ait ici lésion de la sensibilité génitale ; aussi il n'a jamais été question d'incubes, de succubes ou de scènes du sabbat ; toutes les malades appartiennent, comme démonomanes, au second des quatre groupes indiqués par M. Macario ; quelques-unes *entendent* la voix des diables, beaucoup plus généralement *ils parlent par leur bouche*.

« Après le grand désordre, les mouvements deviennent peu à peu

moins rapides ; quelques gaz s'échappent par la bouche, et la crise est finie. La malade regarde autour d'elle d'un air un peu étonné, arrange ses cheveux, ramasse et replace son bonnet, boit quelques gorgées d'eau, et reprend son ouvrage, si elle en tenait un quand la crise a commencé ; presque toutes disent n'éprouver aucune lassitude et ne pas se souvenir de ce qu'elles ont dit ou fait.

« Cette dernière assertion n'est pas toujours sincère ; j'en ai surpris quelques-unes se souvenant très bien, seulement elles ajoutaient : « *Je sais bien qu'il* (le diable) *a dit ou fait telle chose, mais ce n'est pas moi ; si ma bouche a parlé, si mes mains ont frappé, c'était* LUI *qui les faisait parler et frapper ; j'aurais bien voulu rester tranquille, mais* IL *est plus fort que moi*. »

« Cette description est celle de l'état le plus fréquent ; mais entre les extrêmes, il existe plusieurs degrés, depuis la malade qui n'a que des crises de douleurs gastralgiques, jusqu'à celle qui arrive au dernier paroxysme de la fureur. Cette réserve faite, je n'ai trouvé, sur toutes les malades que j'ai visitées, de différences dignes d'être notées que chez quelques-unes seulement.

« L'une, la nommée Jeanne Br…, quarante-huit ans, non mariée, très vieille hystérique, sent des bêtes qui ne sont autres que des *diables* qui lui courent sur la figure et la piquent.

« La femme Nicolas B…, âgée-de trente-huit ans, malade depuis trois ans, *aboie* pendant ses crises ; elle attribue sa maladie à un verre de vin qu'elle a bu en compagnie d'un de ceux qui donnent le mal.

« Jeanne G…, âgée de trente-sept ans, non mariée, est celle dont les crises diffèrent le plus. Elle n'a point de ces mouvements cloniques généraux qui se voient chez toutes les autres, et elle ne parle presque jamais. Dès qu'elle sent venir sa crise, elle va s'asseoir et se met à balancer la tête d'arrière en avant ; les mouvements, lents et peu étendus d'abord, vont toujours s'accélérant, et finissent par faire parcourir à la tête, avec une incroyable rapidité, un arc de cercle de plus en plus étendu, jusqu'à ce qu'elle vienne alternativement et régulièrement frapper le dos et la poitrine. Par intervalles le mouvement s'arrête un instant, et les muscles contractés maintiennent la tête fixée dans la position où elle se trouvait au moment du temps d'arrêt, sans qu'il soit possible, même avec des efforts, de la redresser ou de la fléchir.

« Victoire V…, âgée de vingt ans, devint malade l'une des premières, à l'âge de seize ans. Son père raconte ainsi ce qu'elle a éprouvé :

« Elle n'avait jamais rien ressenti, quand le mal la prit un jour à la messe ; pendant les deux ou trois premiers jours, elle ne faisait que sau-

ter un peu. Un jour elle m'apportait mon dîner à la cure où je travaillais, l'*Angélus* sonna comme elle arrivait sur le pont ; elle se mit aussitôt à sauter, et se jeta par terre en criant et en gesticulant, jurant après le sonneur. Le curé de Montriond se trouva là par hasard, elle l'injuria, l'appela s… ch… de Montriond. M. le curé de Morzines vint aussi près d'elle au moment où la crise finissait, mais elle recommença aussitôt, parce qu'il lui fit un signe de croix sur le front. On l'avait exorcisée souvent, mais voyant que rien ne la guérissait, pas plus les exorcismes qu'autre chose, je la conduisis à Genève chez M. Lafontaine (le magnétiseur) ; elle y est restée un mois, et est revenue bien guérie : elle a été tranquille près de trois ans.

« Il y a six semaines elle a été reprise, mais elle n'avait plus de crise ; elle ne voulait voir personne et s'enfermait à la maison ; elle ne mangeait que quand j'avais quelque chose de bon à lui donner, autrement elle ne pouvait avaler. Elle ne pouvait se tenir sur ses jambes, ni à peine remuer les bras ; j'ai essayé plusieurs fois de la mettre debout, mais elle ne se *sentait* pas, et tombait dès que je ne la tenais plus. Je me suis décidé à la reconduire chez M. Lafontaine ; je ne savais comment l'emmener ; elle me dit : « Quand je serai sur la commune de Montriond, je marcherai bien. » Aidé d'un de mes voisins, nous l'avons portée plutôt qu'elle n'a marché jusqu'à Montriond. Mais aussitôt de l'autre côté du pont, elle a marché toute seule et ne se plaignit plus que d'un goût horrible dans la bouche. Après deux séances chez M. Lafontaine, elle était mieux, et maintenant elle est placée comme domestique. »

« Il a été généralement remarqué, dit M. Constant, que *dès qu'elles sont hors de la commune*, les malades n'ont que très rarement des crises.

« Un jour, le maire, qui m'accompagnait, fut surpris par une malade et violemment frappé avec une pierre au visage ; presque au même instant une autre malade se précipitait sur lui, armée d'un gros morceau de bois, pour le frapper aussi ; voyant venir celle-ci, il lui présenta le bout aigu de son bâton ferré, la menaçant de l'en percer si elle avançait ; elle s'arrêta, laissa tomber son morceau de bois et se contenta de dire des injures.

« Malgré les courses, les sauts, les mouvements violents et désordonnés des malades, malgré les coups qu'elles se donnent, leurs terreurs ou leurs divagations, on ne cite point de tentative de suicide ou d'accident grave arrivé à aucune d'entre elles ; elles ne perdent donc point toute conscience, l'instinct de conservation au moins subsiste.

« Si, au commencement d'une crise, une femme tient son enfant dans ses bras, il arrive souvent qu'un *diable* moins méchant que celui qui va la *travailler* lui dise : « *Laisse cet enfant, il* (l'autre diable) *lui ferait du mal*. » Il en est de même quelquefois quand elles tiennent un couteau ou tout autre instrument susceptible d'occasionner une blessure.

« Les hommes ont subi comme les femmes l'influence de la croyance qui les déprime tous à divers degrés, mais chez eux les effets ont été moindres et assez différents. Il en est en effet qui ressentent absolument les mêmes douleurs que les femmes ; comme elles, ils ont des suffocations, éprouvent un sentiment de strangulation et accusent la sensation de la boule hystérique, mais aucun n'est allé jusqu'aux convulsions ; et s'il y a eu quelques rares exemples d'accidents convulsifs, ils peuvent presque toujours être attribués à un état morbide antérieur et différent. L'unique représentant du sexe masculin qui paraisse avoir eu réellement des crises de la même nature que celles des filles, est le jeune T… Ce sont généralement les jeunes filles de quinze à vingt-cinq ans qui ont été atteintes ; dans l'autre sexe, au contraire, à l'exception de cet enfant T…, ce ne sont à peu près, dans la mesure que je viens de dire, que des hommes d'un âge mûr, auxquels les vicissitudes de la vie ont bien pu apporter d'autres préoccupations préexistantes, ou à ajouter à celles causées par la maladie. »

Après avoir discuté la plupart des faits extraordinaires racontés au sujet des malades de Morzines, et essayé de prouver l'état de dégénérescence physique et morale des habitants par suite d'affections héréditaires, M. Constant ajoute :

« Il faut donc se tenir pour bien assuré que tout ce qui s'est dit à Morzines, une fois ramené à la vérité, se trouve considérablement réduit ; chacun a fait son conte et a voulu surpasser les autres conteurs. Ces exagérations se retrouvent dans toutes les relations des épidémies de ce genre. Quand bien même quelques faits seraient réels de tous points et échapperaient à toute interprétation, serait-ce un motif pour leur chercher une explication au delà des lois naturelles ? Autant vaudrait dire que tous les agents dont le mode d'action reste à découvrir, tout ce qui échappe à notre analyse est nécessairement surnaturel.

« Tout ce qui s'est vu à Morzines, tout ce qui s'est raconté surtout, pourra bien, pour quelques personnes, rester le signe manifeste d'une possession, mais c'est aussi très certainement celui de cette maladie complexe qui a reçu le nom d'hystéro-démonomanie.

« En résumé, on vient de voir un pays dont le climat est rude et la température très variable, où l'hystérie a été de tout temps réputée endémique ; une population dont la nourriture, toujours la même pour tous, plus pauvres ou moins pauvres, et toujours mauvaise, est composée d'aliments souvent altérés, qui peuvent provoquer et provoquent des dérangements dans les fonctions des organes de la nutrition, et par là des névroses particulières ; une population d'une constitution peu robuste et spéciale, souvent entachée de prédispositions héréditaires ; ignorante et vivant dans un isolement à peu près complet ; très pieuse, mais d'une piété qui a pour base *la crainte plus que l'espérance* ; très superstitieuse, et dont la superstition, cette plaie que saint Thomas appelait *un vice opposé à la religion par excès*, a été plus caressée que combattue ; bercée par des contes de sorcellerie qui sont, en dehors des cérémonies de l'Église, la seule distraction que n'a pu empêcher une sévérité religieuse exagérée ; d'une imagination vive, très impressionnable, qui aurait besoin de quelque aliment, et qui n'en a d'autre que ces mêmes cérémonies. »

Il nous reste à examiner les rapports qui peuvent exister entre les phénomènes décrits ci-dessus, et ceux qui se produisent dans les cas d'obsessions et de subjugations bien constatés, ce que chacun aura déjà sans doute remarqué, l'effet des moyens curatifs employés, les causes de l'inefficacité des exorcismes et les conditions dans lesquelles ils peuvent être utiles. C'est ce que nous ferons dans un prochain et dernier article.

En attendant, nous dirons avec M. Constant, qu'il n'est nul besoin d'aller chercher dans le surnaturel l'explication des effets inconnus ; nous sommes parfaitement d'accord avec lui sur ce point. Pour nous, les phénomènes spirites n'ont rien de surnaturel ; ils nous révèlent une des lois, une des forces de la nature que l'on ne connaissait pas et qui produit des effets jusqu'alors inexpliqués. Cette loi, qui ressort des faits et de I'observation, est-elle donc plus déraisonnable parce qu'elle a pour promoteurs des êtres intelligents plutôt que des bêtes ou la matière brute ? Est-il donc si insensé de croire à des intelligences actives au delà de la tombe, quand surtout elles se manifestent d'une manière ostensible ? La connaissance de cette loi, en ramenant certains effets à leur cause véritable, simple et naturelle, est le meilleur antidote des idées superstitieuses.

Résultat de la lecture des ouvrages spirites.

Lettres de MM. Michel de Lyon, et D… d'Albi

Comme réponse à l'opinion de M. le docteur Constant touchant l'effet que doit produire la lecture des ouvrages spirites, nous publions ci-après deux lettres entre des milliers de même nature qui nous sont adressées. Son avis, comme on l'a pu voir dans l'article précédent, est que cet effet doit être inévitablement de faire prompte justice de la prétendue science du Spiritisme, et c'est à ce titre qu'il en recommande la lecture. Or, voici plus de six ans qu'on lit ces ouvrages, et, chose fâcheuse pour sa perspicacité, justice n'a point encore été faite !

Albi, 6 mars 1863.

Monsieur Allan Kardec,

. . . . Je sais que je ne dois pas abuser de votre temps précieux ; aussi je me prive du bonheur de m'entretenir longuement avec vous. Je vous dirai que je regrette amèrement de ne pas avoir connu plus tôt votre admirable doctrine, car je sens que j'aurais été un tout autre homme, et cependant je ne suis pas médium, ni ne cherche pas à le devenir encore, ayant de graves ennuis qui m'obsèdent sans cesse. J'ai un passé déplorable d'insouciance ; je suis venu jusqu'à l'âge de quarante-neuf ans sans savoir une seule prière ; depuis que je vous ai lu, je prie le soir toujours, quelquefois le matin, et surtout pour mes ennemis. Votre doctrine m'a sauvé de beaucoup de choses, et me fait supporter les revers avec résignation.

Combien je vous serais reconnaissant, cher monsieur, si vous voulez bien prier quelquefois pour moi !

Veuillez agréer, etc. D…

Lyon, le 9 mars 1863.

Mon cher maître,

Je dois commencer en vous demandant doublement pardon, d'abord, pour avoir différé si longtemps l'accomplissement d'un devoir de cette nature ; et ensuite, pour la liberté que je prends, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, de vous entretenir de choses qui me sont en quelque sorte entièrement personnelles.

Cette considération m'oblige à être aussi bref que possible pour ne point abuser de votre bonté, ni vous faire perdre pour moi seul un temps que vous pourriez plus utilement employer pour le bien général.

Depuis six mois que j'ai le bonheur d'être initié à la doctrine spirite, j'ai senti naître en moi un vif sentiment de reconnaissance. Ce sentiment n'est, du reste, qu'une conséquence bien naturelle de la croyance au Spiritisme ; et, puisqu'il a sa raison d'être, il doit également se manifester. Selon moi, il doit se diviser en trois parts dont la première à Dieu, que chaque jour tout vrai Spirite doit remercier de cette nouvelle preuve de miséricorde infinie ; la seconde appartient de droit au Spiritisme lui-même, c'est-à-dire aux bons Esprits et à leurs sublimes enseignements ; et enfin la troisième est acquise à celui qui nous guide dans la nouvelle voie et que nous sommes heureux de reconnaître pour notre maître vénéré.

La reconnaissance spirite ainsi comprise, impose donc trois devoirs bien distincts : envers Dieu, les bons Esprits et le propagateur de leurs enseignements. J'ai l'espoir de m'acquitter envers Dieu en lui demandant pardon de mes erreurs passées, et en continuant à le prier chaque jour ; j'essayerai de payer ma dette au Spiritisme en répandant autour de moi, autant que cela est en mon faible pouvoir, les bienfaits de l'instruction spirite ; et le but de cette lettre est de vous témoigner, monsieur, le vif désir que j'éprouvais de m'acquitter envers vous, ce que je m'accuse de faire si tardivement. Je fais donc appel à votre charité, et vous prie d'agréer cet hommage sincère d'une reconnaissance sans bornes.

M'associant de cœur à ceux qui m'ont précédé, je viens vous dire : Merci à vous qui nous avez tirés de l'erreur en faisant rayonner sur nous le flambeau de la vérité ; merci à vous qui nous avez fait connaître les moyens d'arriver au vrai bonheur par la pratique du bien ; merci à vous qui n'avez pas craint d'entrer le premier dans la lutte.

L'avènement du Spiritisme au dix-neuvième siècle, à une époque où l'égoïsme et le matérialisme semblent se partager l'empire du monde, est un fait trop important et trop extraordinaire pour ne pas provoquer l'admiration ou l'étonnement des personnes sérieuses et des esprits observateurs. Ce fait reste complètement inexplicable pour ceux qui refusent de reconnaître l'intervention divine dans la marche des grands événements qui s'accomplissent parmi nous et souvent malgré nous.

Mais, un fait non moins surprenant, c'est qu'il se soit trouvé à cette même époque d'incrédulité un homme assez croyant, assez hardi, pour sortir de la foule, pour abandonner le courant et annoncer une doctrine qui devait le mettre en désaccord avec le plus grand nombre, son but étant de combattre et de renverser les préjugés, les abus et les erreurs de la foule, et enfin de prêcher la foi aux matérialistes, la charité aux égoïstes, la modération aux fanatiques, la vérité à tous.

Ce fait aujourd'hui est accompli ; donc il n'était pas impossible ;

mais, pour l'accomplir, il fallait un courage que la foi seule peut donner. Voilà ce qui cause notre admiration.

Un semblable dévouement, mon cher maître, ne pouvait pas rester infructueux ; aussi, dès à présent, vous pouvez commencer à recevoir la récompense de vos labeurs en contemplant le triomphe de la doctrine que vous avez enseignée.

Sans vous préoccuper du nombre et de la force de vos adversaires, vous êtes descendu seul dans l'arène, et vous n'avez opposé aux railleries injurieuses qu'une inaltérable sérénité, aux attaques et aux ca1omnies que la modération ; aussi, en peu de temps le Spiritisme s'est propagé dans toutes les parties du monde ; ses adeptes se comptent aujourd'hui par millions, et, chose plus satisfaisante encore, se recrutent à tous les degrés de l'échelle sociale. Riches et pauvres, ignorants et savants, libres penseurs et puritains, tous ont répondu à l'appel du Spiritisme, et chaque classe s'est empressée de fournir son contingent dans cette grande croisade de l'intelligence… Lutte sublime ! où le vaincu est fier de proclamer sa défaite, et plus fier encore de pouvoir combattre sous le drapeau des vainqueurs.

Cette victoire ne fait pas seulement honneur à celui qui l'a remportée, elle atteste aussi la justesse de la cause, c'est-à-dire la supériorité de la doctrine spirite sur toutes celles qui l'ont devancée, et par conséquent, son origine toute divine. Pour l'adepte fervent, ce fait ne peut être révoqué en doute, et le Spiritisme ne peut pas être l'œuvre de quelques cerveaux en démence, comme ses détracteurs ont essayé de le démontrer. Il est impossible que le Spiritisme soit une œuvre humaine ; il doit être et il est, en effet, une révélation divine. S'il n'en était pas ainsi, il aurait déjà succombé et il serait demeuré impuissant devant l'indifférence et le matérialisme.

Toute science humaine est systématique dans son essence, et par cela même sujette à erreur ; c'est pourquoi elle ne peut être admise que par un petit nombre d'individus qui, par ignorance ou par calcul, en propagent les croyances erronées qui tombent d'elles-mêmes après quelque temps d'épreuve. Le temps et la raison ont toujours fait justice des doctrines abusives et dénuées de fondement. Nulle science, nulle doctrine ne peut prétendre à la stabilité si elle ne possède, dans son ensemble comme dans ses moindres détails, cette émanation pure et divine que nous avons nommée la vérité ; car la vérité est seule immuable comme le Créateur qui en est la source.

Nous en trouvons un exemple bien consolant dans les divines paroles du Christ, que le saint Evangile, malgré sa longue et aventureuse pérégrination, nous a transmises aussi suaves, aussi pures qu'elles l'étaient en tombant de la bouche du divin Rénovateur.

Après dix-huit siècles d'existence, la doctrine du Christ nous paraît

tout aussi lumineuse qu'au temps de sa naissance. Malgré les fausses interprétations des uns, les persécutions des autres, quoique peu pratiquée de nos jours, elle n'en est pas moins restée fortement enracinée dans le souvenir des hommes. La doctrine du Christ est donc une base inébranlable contre laquelle les passions humaines viennent sans cesse se briser. Comme la vague impuissante se brise sur le rocher, les tempêtes de l'erreur s'épuisent en vains efforts contre ce phare de la vérité. Le Spiritisme étant la confirmation, le complément de cette doctrine, il est donc juste de dire qu'il deviendra un monument indestructible, puisqu'il a Dieu pour principe et la vérité pour base.

De même que nous sommes heureux de prédire sa longue destinée, nous entrevoyons avec bonheur le moment où il deviendra la croyance universelle. Ce moment ne saurait être bien éloigné, car les hommes ne sauraient tarder à comprendre qu'il n'est pas de bonheur possible ici-bas sans la fraternité. Ils comprendront aussi que le mot vertu ne doit pas seulement errer sur les lèvres, mais qu'il doit se graver profondément dans les cœurs ; ils comprendront enfin que celui qui prend à tâche de prêcher la morale doit avant tout, doit surtout, la prêcher par l'exemple.

Je m'arrête, mon cher maître, la grandeur du sujet m'entraîne à des hauteurs où il m'est impossible de me maintenir. Des mains plus habiles que la mienne ont déjà dépeint sous de vives couleurs ce touchant tableau, que ma plume ignorante essaye en vain d'esquisser. Pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir si longuement entretenu de mes propres sentiments ; mais j'éprouvais un désir invincible de m'épancher dans le sein même de celui qui avait rendu le calme à mon âme, en remplaçant le doute qui la torturait depuis quinze ans, par une certitude consolatrice !

J'ai été tour à tour catholique fervent, fataliste, matérialiste, philosophe résigné ; mais, j'en rends grâce à Dieu, je ne fus jamais athée. Je maugréais contre la Providence sans cependant jamais nier Dieu. Les flammes de l'enfer s'étaient éteintes depuis longtemps pour moi, et pourtant mon Esprit n'était pas tranquille sur son avenir. Les jouissances célestes préconisées par l'Église n'avaient pas assez d'attraits pour m'exhorter à la vertu, et pourtant ma conscience approuvait bien rarement ma conduite. J'étais dans un doute continuel. M'appropriant cette pensée d'un grand philosophe : « La conscience a été donnée à l'homme pour le vexer, » j'en étais arrivé à cette conclusion, que l'homme doit éviter avec soin tout ce qui peut le brouiller avec sa conscience. Ainsi, j'aurais évité de commettre quelque grande faute, parce que ma conscience s'y opposait ; j'aurais accompli quelques bonnes œuvres pour ressentir la satisfaction qu'elles procurent ; mais je n'entrevoyais rien au-delà. La nature m'avait tiré du néant, la

mort devait me rendre au néant ! Cette pensée me plongeait souvent dans une tristesse profonde, mais j'avais beau consulter, beau chercher, rien ne pouvait me donner le mot de l'énigme. Les disproportions sociales me choquaient, et je me demandais souvent pourquoi j'étais né au bas de l'échelle où je me trouvais si mal placé. A cela, ne pouvant répondre, je disais : Le hasard.

Une considération d'un autre genre me faisait prendre le néant en horreur ! A quoi bon s'instruire ? Pour briller dans un salon ?… il faut de la fortune ; pour devenir un poète, un grand écrivain ?… il faut un talent naturel. Mais pour moi, simple artisan, destiné peut-être à mourir sur l'établi auquel je suis attaché par la nécessité de gagner mon pain de chaque jour… à quoi bon m'instruire ?… Je ne sais presque rien et c'est beaucoup de trop ; puisque mon savoir ne me sert à rien pendant ma vie et qu'il doit s'éteindre en mourant. Cette pensée s'est présentée bien souvent à mon esprit ; j'en étais arrivé à maudire cette instruction que l'on donne gratis au fils de l'ouvrier. Cette instruction, quoique bien exiguë, bien incomplète, me semblait superflue et elle me paraissait non-seulement nuisible au bonheur du pauvre, mais incompatible avec les exigences de sa condition. C'était, selon moi, une calamité de plus pour le pauvre, puisqu'elle lui faisait comprendre l'importance du mal sans lui en indiquer le remède. Il est facile de s'expliquer les souffrances morales d'un homme qui, sentant battre un noble cœur dans sa poitrine, est obligé de courber son intelligence sous la volonté d'un individu dont une poignée d'écus souvent mal acquis fait quelquefois tout le mérite et tout le savoir.

C'est alors qu'il faut faire appel à la philosophie ; et en regardant au haut de l'échelle on se dit : L'argent ne fait pas le bonheur ; puis, en regardant en bas, on aperçoit des gens dans une position inférieure à la sienne, et on ajoute : Prenons patience, il y en a de plus à plaindre que nous. Mais si cette philosophie donne quelquefois la résignation, elle ne produit jamais le bonheur.

J'étais dans cette situation lorsque le Spiritisme est venu me tirer du bourbier d'épreuves et d'incertitudes où je m'enfonçais de plus en plus malgré tous les efforts que je faisais pour en sortir.

Pendant deux ans j'entendis parler de Spiritisme sans y apporter une attention sérieuse ; je croyais, d'après le dire de ses adversaires, qu'une jonglerie nouvelle s'était glissée parmi les autres. Mais, fatigué enfin d'entendre parler d'une chose dont je ne connaissais réellement que le nom, je résolus de m'instruire. Je me procurai donc le *Livre des Esprits* et celui *des Médiums*. Je lus ou plutôt je dévorai ces deux ouvrages avec une avidité et une satisfaction qu'il m'est impossible de définir. Quelle fut ma surprise, en jetant les yeux sur les premières pages, de voir qu'il s'agissait de philosophie morale et religieuse,

quand je m'attendais à lire un traité de magie accompagné de récits merveilleux ! Bientôt la surprise fit place à la conviction et à la reconnaissance. Lorsque j'eus achevé ma lecture, je m'aperçus avec bonheur que j'étais Spirite depuis longtemps. Je remerciai Dieu qui m'accordait cette insigne faveur. Désormais je pourrai prier sans craindre que mes prières se perdent dans l'espace, et je supporterai avec joie les tribulations de cette courte existence, sachant que ma misère actuelle n'est qu'une juste conséquence d'un passé coupable ou une période d'épreuve pour atteindre un avenir meilleur. Plus de doute ! la justice et la logique nous dévoilent la vérité ; et nous acclamons avec bonheur cette bienfaitrice de l'humanité.

Il est presque inutile de vous dire, mon cher maître, combien était grand mon désir de devenir médium ; aussi ai-je étudié avec une grande persévérance. Après quelques jours d'observation, je reconnus que j'étais médium intuitif ; mon désir n'était accompli qu'à demi, puisque je désirais vivement devenir médium mécanique.

La médiumnité intuitive laisse longtemps du doute dans l'esprit de celui qui la possède. J'ai dû, pour dissiper tous mes scrupules à cet égard, assister à quelques séances de Spiritisme, afin de pouvoir établir une comparaison entre ma médiumnité et celle des autres médiums. C'est alors que je compris la justesse de votre recommandation qui *prescrit de lire avant de voir*, si l'on veut être convaincu ; car, je peux vous le dire franchement, je ne vis rien de convaincant pour un incrédule. J'aurais beaucoup donné alors pour pouvoir être admis au nombre de ceux que la Providence a placés sous la direction immédiate de notre chef bien-aimé, parce que je pensais que les preuves devaient être plus palpables, plus fréquentes dans la société que vous présidez. Néanmoins je ne m'en tins pas là, et j'invitai plusieurs médiums écrivains, voyants et dessinateurs à se réunir à moi pour travailler en commun. C'est alors que j'eus le bonheur d'être témoin des faits les plus surprenants et d'obtenir les preuves les plus évidentes de la bonté et de la vérité du Spiritisme. Pour la seconde fois j'étais convaincu !

Je joins à cette lettre déjà bien longue quelques-unes de mes communications ; je serais heureux, mon cher maître, s'il vous était possible d'y jeter un coup d'œil et d'en juger la valeur. Au point de vue moral, je les crois irréprochables ; mais au point de vue littéraire… n'étant pas apte à les juger moi-même, je m'abstiens de toute appréciation. Si, contre mon attente, vous trouviez quelques fragments assez passables pour être livrés à la publicité, je vous prie d'en disposer à votre convenance, et ce serait pour moi un bien grand bonheur d'avoir apporté ma petite pierre à la construction du grand édifice.

J'attacherais un bien grand prix à une réponse de votre main, mon cher maître, mais je n'ose la solliciter, sachant l'impossibilité matérielle

où vous êtes de répondre à toutes les lettres qui vous sont adressées. Je termine en vous priant de me pardonner cette extrême liberté, espérant que vous voudrez bien croire à la sincérité de celui qui a l'honneur de se dire un de vos plus fervents admirateurs et votre très humble serviteur.

MICHEL,
Rue Bouteille, 25, à Lyon.

Les sermons se suivent et ne se ressemblent pas.

On nous écrit de Chauny, 7 mars 1863 :

« Monsieur,

« Je viens essayer de vous donner l'analyse d'un sermon qui nous a été prêché hier par M. l'abbé X…, étranger à notre paroisse. Ce prêtre, qui est, du reste, un très bon prédicateur, nous a expliqué, autant qu'il est possible de le faire, ce qu'est Dieu et ce que sont les Esprits. Il ne devait pas ignorer qu'il avait un très grand nombre de Spirites dans son auditoire, aussi avons-nous éprouvé une bien vive satisfaction d'entendre parler des Esprits et de leurs rapports avec les vivants.

« Je ne m'explique pas autrement, a-t-il dit, tous les faits miraculeux, toutes les visions, tous les pressentiments, que par le contact de ceux qui nous sont chers et qui nous ont précédés dans la tombe ; et si je ne craignais de soulever un voile trop mystérieux, ou de vous parler de choses qui ne seraient pas comprises par tous, je m'étendrais bien longuement sur ce sujet. Je me sens inspiré, et, obéissant à la voix de ma conscience, je ne saurais trop vous engager à garder bon souvenir de mes paroles : Croire en ce Dieu de qui tous les Esprits émanent, et en qui nous devons tous nous réunir un jour. »

« Ce sermon, monsieur, dit un avec un accent de douceur, de bienveillance et de conviction, allait au cœur bien mieux que les discours furieux où l'on cherche en vain la charité prêchée par le Christ ; il était à la portée de toutes les intelligences ; aussi tous l'ont compris et sont sortis réconfortés, au lieu d'être découragés et attristés par les tableaux de l'enfer et des peines éternelles, et tant d'autres sujets en contradiction avec la saine raison.

« Agréez, etc. V… »

Ce sermon, Dieu merci, n'est pas le seul de ce genre ; on nous en signale plusieurs autres dans le même sens, plus ou moins accentués, qui ont été prêchés à Paris et dans les départements ; et, chose bizarre, dans un sens diamétralement opposé, prêchés le même jour dans la même ville, et presque à la même heure. Cela n'a rien de surprenant, parce qu'il y a beaucoup d'ecclésiastiques éclairés qui comprennent que la religion ne peut que perdre de son autorité à s'inscrire en faux contre l'irrésistible marche des choses, et que, comme toutes les institutions, elle doit suivre le progrès des idées, sous peine de recevoir plus tard le démenti des faits accomplis. Or, quant au Spiritisme, il est impossible que beaucoup de ces messieurs n'aient pas été à même de se convaincre par eux-mêmes de la réalité des choses ; nous en connaissons personnellement plus d'un dans ce cas. L'un d'eux nous disait un jour : « On peut m'interdire de parler en faveur du Spiritisme, mais m'obliger à parler contre ma conviction, à dire que tout cela est l'œuvre du démon, quand j'ai la preuve matérielle du contraire, c'est ce que je ne ferai jamais. »

De cette divergence d'opinion, il ressort un fait capital, c'est que la doctrine exclusive du diable est une opinion individuelle qui devra nécessairement fléchir devant l'expérience et l'opinion générale. Que quelques-uns persistent dans leur idée jusque *in extremis*, c'est possible, mais ils passeront, et avec eux leurs paroles.

Suicide faussement attribué au Spiritisme.

L'ardeur des adversaires à recueillir et surtout à dénaturer les faits qu'ils croient pouvoir compromettre le Spiritisme est vraiment incroyable ; c'est au point qu'il n'y aura bientôt plus un accident quelconque dont on ne le rende responsable.

Un fait regrettable s'est passé dernièrement à Tours et ne pouvait manquer d'être exploité par la critique, c'est le suicide de deux individus que l'on s'est efforcé d'attribuer au Spiritisme.

Le journal *le Monde* (ancien *Univers religieux*), et d'après lui plusieurs journaux, ont publié sur ce sujet un article dont nous extrayons les passages suivants :

« Deux époux fort avancés en âge, M. et madame ***, encore bien portants et jouissant d'un revenu qui leur permettait de vivre à l'aise, se livraient depuis bientôt deux ans aux opérations du Spiritisme. Presque chaque soir se réunissaient chez eux un certain nombre d'ouvriers, hommes et femmes, et des jeunes gens des deux sexes, devant lesquels

nos deux Spirites faisaient leurs évocations, *du moins ils prétendaient en faire*.

« Nous ne parlerons pas des questions *de toute espèce* dont on demandait la solution aux Esprits dans cette maison. Ceux qui connaissent ces deux personnes de vieille date et leurs sentiments sur la religion n'ont jamais été surpris des scènes qui pouvaient se produire chez elles. *Etrangères à toute idée chrétienne, elles s'étaient jetées dans la magie, où elles passaient pour des maîtres habiles et consommés*.

. . . .

« L'un et l'autre étaient convaincus depuis peu de temps que les Esprits les engageaient vivement à quitter la terre, afin de jouir dans un autre monde, le monde supra-terrestre, d'une plus grande somme de bonheur. Ne doutant pas en effet qu'il en serait ainsi, ils ont, avec le plus grand sang-froid, consommé un double suicide qui fait aujourd'hui un grand scandale dans la ville de Tours.

. . . .

« Ainsi c'est aujourd'hui le suicide que l'on a à constater comme résultat du Spiritisme et de *sa doctrine* ; hier c'étaient des cas de folie, sans parler des désordres domestiques et *des autres désordres* auxquels le Spiritisme a *si souvent* donné occasion. Cela ne suffit-il pas pour faire comprendre aux hommes qui ne veulent pas écouter la voix de la religion à quels dangers ils s'exposent en se livrant à ces ténébreuses et stupides pratiques ? »

Remarquons d'abord que si ces deux individus *prétendaient faire des évocations,* c'est qu'ils n'en faisaient pas de réelles ; qu'ils abusaient les autres ou s'abusaient eux-mêmes ; donc, s'ils ne faisaient pas des évocations réelles c'était une chimère, et les Esprits ne peuvent leur avoir donné de mauvais conseils.

Etaient-ils Spirites, c'est-à-dire Spirites de cœur ou de nom ? L'article constate qu'*ils étaient étrangers à toute idée chrétienne* ; de plus, qu'ils passaient pour *maîtres habiles et consommés en fait de magie* ; or, il est constant que le Spiritisme est inséparable des idées religieuses et surtout chrétiennes ; que la négation de celles-ci est la négation du Spiritisme ; qu'il condamne les pratiques de la magie, avec lesquelles il n'a rien de commun ; qu'il dénonce comme superstitieuse la croyance à la vertu des talismans, formules, signes cabalistiques et paroles sacramentelles ; donc ces personnes n'étaient pas Spirites, puisqu'elles étaient en contradiction avec les principes du Spiritisme. Pour rendre hommage à la vérité, nous dirons que, des renseignements pris, il résulte que ces personnes ne s'occupaient point de magie, et qu'on a sans doute voulu profiter de la circonstance pour accoler ce nom au Spiritisme.

L'article dit en outre que, chez eux, on faisait aux Esprits des *questions de toute espèce*. Le Spiritisme dit expressément qu'on ne peut adresser aux Esprits toutes sortes de questions ; qu'ils viennent pour nous instruire et nous rendre meilleurs, et non pour s'occuper des intérêts matériels ; que s'est se méprendre sur le but des manifestations que d'y voir un moyen de connaître l'avenir, de découvrir des trésors ou des héritages, de faire des inventions et des découvertes scientifiques pour s'illustrer ou s'enrichir sans travail ; en un mot, que les Esprits ne viennent pas dire la bonne aventure ; donc en faisant aux Esprits des *questions de toute sorte*, ce qui est très réel, ces individus prouvaient leur ignorance du but même du Spiritisme.

L'article ne dit pas qu'ils en fissent métier, et en effet cela n'était pas, autrement nous rappellerions ce qui a été dit cent fois au sujet de cette exploitation et de ses conséquences, dont le Spiritisme sérieux ne peut assumer la responsabilité *légale* ou autre, pas plus qu'il n'assume celle des excentricités de ceux qui ne le comprennent pas ; il ne prend la défense d'aucun des abus qui pourraient se commettre en son nom, par ceux qui en prendraient la forme ou le *masque* sans s'en assimiler les principes.

Une autre preuve que ces individus ignoraient un des points fondamentaux de la doctrine spirite, c'est que le Spiritisme prouve, non par une simple théorie morale, mais par des exemples nombreux et terribles, que le suicide est sévèrement puni ; que celui qui croit échapper aux misères de la vie par une mort volontaire anticipée sur les desseins de Dieu, tombe dans un état bien plus malheureux. Le Spirite sait donc, à n'en pouvoir douter, que, par le suicide, on échange un état mauvais passager contre un pire qui peut durer longtemps ; c'est ce qu'auraient su ces individus s'ils avaient connu le Spiritisme. L'auteur de l'article, en avançant que cette doctrine conduit au suicide, a donc parlé lui-même d'une chose qu'il ne connaissait pas.

Nous ne sommes nullement surpris du résultat produit par le bruit qu'on a fait de cet événement. En le présentant comme une conséquence de la doctrine spirite, on a piqué la curiosité, et chacun a voulu connaître par soi-même cette doctrine, sauf à la repousser si elle était telle qu'on la représentait ; or, on a reconnu qu'elle disait tout le contraire de ce qu'on lui faisait dire ; elle ne peut donc que gagner à être connue, ce dont nos adversaires semblent se charger avec une ardeur dont nous ne pouvons que leur savoir gré, sauf toutefois de l'intention. Si par leurs diatribes ils produisent une petite perturbation *locale et momentanée*, elle ne tarde pas à être suivie d'une recrudescence dans le nombre des adeptes ; c'est ce que l'on voit partout.

« Si donc, nous écrit-on de Tours, ces individus ont cru devoir mêler les Esprits à leur fatale résolution et à leurs excentricités bien

connues, il est évident qu'ils n'ont rien compris au Spiritisme, et qu'on n'en peut tirer aucune conclusion contre la doctrine ; autrement il faudrait rendre les doctrines les plus sérieuses et les plus sacrées responsables des abus, des crimes même commis en leur nom par de pauvres insensés ou des fanatiques. La femme F… prétendait être médium, mais tous ceux qui l'ont entendue causer n'ont jamais pu la prendre au sérieux. Les idées très connues, l'exagération et les excentricités des deux époux et surtout de la femme, leur ont fait impitoyablement fermer les portes du cercle spirite de Tours, où *ils n'ont pas été admis à une seule séance*. »

Le journal précité n'a pas été mieux renseigné sur les véritables causes de ce suicide. Nous les puisons dans les pièces authentiques déposées chez un notaire de Tours, ainsi que dans une lettre qui nous est écrite à ce sujet par M. X…, avoué de cette ville.

Les époux F…, âgés, la femme de soixante-deux ans et le mari de quatre-vingts, loin d'être dans l'aisance, ont été poussés au suicide par la perspective de la *misère seule*. Ils avaient amassé une petite fortune dans un commerce de rouenneries à la Nouvelle-Orléans ; ruinés par des faillites, ils vinrent à Nantes, puis à Tours avec quelques débris de leur naufrage. Une rente viagère de 480 fr., qui était leur principale ressource, leur manqua en 1856 par suite d'une nouvelle faillite. Par trois fois déjà, et bien avant qu'il fût question du Spiritisme, ils avaient tenté de se suicider. Dans ces derniers temps, poursuivis par d'anciens créanciers, un procès malheureux avait achevé de les ruiner et de leur faire perdre le courage et la raison.

La lettre suivante, écrite par la femme F… avant sa mort, et qui se trouve au nombre des pièces ci-dessus relatées, et signées par le président du tribunal, *ne varietur*, en fait connaître le véritable motif. Nous la transcrivons textuellement avec l'orthographe originale :

« Monsieur et madame B…, avant de me rendre au ciel, je veux m'entendre avec vous une dernière fois, veuillez accepter mes dernier adieux, j'espère bien cependant que nous reverons, comme je parts avant vous, je vais retenir votre place pourquand le moment viendra, je veux vous faire part de notre projet, depuis nos adversités nous avons nourrit dans notre cœur, un chagrin qui n'a pu s'effacer, c'est plus qu'un ennuie, tout me devient à charge, j'ai constamment le cœur plein d'amertume, il faut que je vous dise que depuis six ans que l'affaire de notre maison rien n'est encore fini, il faudra peut-être rapporter encore deux mille francs comme nous voyons que nous n'en pourons sortir qu'avec de grandes privations qu'il faut toujours recommencer sans voir la fin, il faut en finir, maintenant nous sommes vieux les forces commencent à nous abandonner, le courage manque, la partie

n'est plus égale, il faut en finir et nous arrêtons à détermination. Je vous prie bien d'agréer mes souhaits bien sincères. F^{e} F… »

Aujourd'hui, l'on sait à Tours à quoi s'en tenir sur les véritables causes de cet événement, et le bruit que l'on a fait à ce sujet tourne au profit du Spiritisme, car, dit notre correspondant, on en parle partout, on veut savoir au juste ce qu'il en est, et depuis ce moment les libraires de la ville ont vendu plus de livres spirites qu'ils n'avaient encore fait.

Il est vraiment curieux de voir le ton lamentable de quelques-uns, la colère furibonde de quelques autres, et au milieu de tout cela le Spiritisme poursuivre sa marche ascendante comme un soldat qui monte à l'assaut sans s'inquiéter de la mitraille. Les adversaires voyant la raillerie impuissante, après avoir dit que c'était un feu follet, disent maintenant que c'est un chien enragé.

VARIÉTÉS

On lit dans le *Siècle* du 23 mars 1862 :

Les époux C…, demeurant rue Notre-Dame de Nazareth, avaient deux enfants, un petit garçon de quinze mois, et une petite fille de cinq ans qu'on ne voyait jamais, car personne ne pénétrait chez eux. Une fois seulement on l'avait aperçue attachée sous les aisselles et suspendue à une porte, et souvent on entendait des gémissements sortir de leur logement. Le bruit courut qu'elle était l'objet d'odieux traitements. Le commissaire de police se rendit chez eux et dut employer la force pour s'y introduire.

Un spectacle affreux s'offrit aux personnes qui entrèrent. La pauvre petite était sans chemise ni bas, couverte seulement d'une petite robe d'indienne d'une saleté repoussante. La chair des pieds avait fini par adhérer au cuir des souliers. Elle était assise sur un petit pot de nuit, adossée contre une caisse et maintenue par des cordes qui passaient dans les poignées de la caisse. Il résulte de l'enquête qu'elle était dans cette position depuis plusieurs mois, ce qui avait produit une hernie du rectum ; que les parents se levaient la nuit pour tourmenter leur victime ; ils l'éveillaient en la frappant, la femme avec des pincettes et le manche d'un plumeau, le mari avec une corde. Sur les remontrances du commissaire, le mari répondit : « Monsieur, *je suis très religieux* ; ma fille faisait mal ses prières, voilà pourquoi j'ai voulu la corriger. »

Que dirait l'auteur de l'article cité plus haut à propos des suicidés de Tours, si l'on imputait à la religion cette barbarie de gens qui se

disent très religieux ? l'acte de cette mère qui tua ses cinq enfants pour les envoyer plus tôt au ciel ? celui de cette jeune servante qui, prenant à la lettre la maxime du Christ : « Si votre main droite vous scandalise, coupez votre main droite, » se coupa la main à coups de hache ? Il répondrait qu'il ne suffit pas de se dire religieux, mais qu'il faut l'être dans la bonne acception ; qu'il ne faut pas tirer une conséquence générale d'un fait isolé. Nous sommes de cet avis, et nous lui renvoyons cette réponse au sujet de ses imputations contre le Spiritisme, à propos des gens qui n'en prennent que le nom.

Extrait de la *Revue française*.

Les Esprits et le Spiritisme, par M. Flammarion.

Sous ce titre, M. Flammarion, l'auteur de la brochure sur *la Pluralité des mondes habités*, dont nous avons rendu compte dans notre numéro de janvier dernier, vient de publier dans la *Revue française* du mois de février 1863[3], un premier et très intéressant article dont nous donnons ci-après le début. Ce travail, qui lui a été demandé par la direction de ce journal, recueil littéraire important et très répandu, est un exposé de l'histoire et des principes du Spiritisme. Son étendue lui donne presque l'importance d'un ouvrage spécial, ce premier article n'ayant pas moins de vingt-trois pages grand in-8°. L'auteur a cru devoir faire, jusqu'à un certain point, abstraction de son opinion personnelle sur la question, et rester sur un terrain en quelque sorte neutre, en se renfermant dans un exposé impartial des faits, de manière à laisser au lecteur toute liberté d'appréciation. Il débute ainsi :

« Dans un siècle où la métaphysique est tombée de son haut piédestal, où l'idée religieuse a voulu se délivrer de tout dogme et de tout culte spécial, où la philosophie elle-même a changé son mode de raisonnement pour se rattacher au positivisme de la science expérimentale, une doctrine spiritualiste est venue s'offrir aux hommes, et ils l'ont reçue ; elle leur a proposé un symbole de croyance, et ils l'ont adopté ; elle leur a montré une nouvelle voie qui mène à des régions inexplorées, et ils s'y sont engagés, et voilà que cette doctrine, basée sur les manifestations des êtres invisibles, s'est élevée, à peine sortie du berceau, au-dessus des affections ordinaires de la vie, et s'est propagée universel-

---

[3] *Revue française*, rue d'Amsterdam, 35. – 20 fr. par an. – Chaque livraison mensuelle de 120 pages, 2 fr.

lement parmi les peuples de l'ancien et du nouveau monde. Qu'est-ce donc que ce souffle puissant sous l'impulsion duquel tant de têtes pensantes ont regardé le même point du ciel ?

« Vaine utopie ou science réelle, leurre fantastique ou vérité profonde, l'événement est là sous nos yeux, et nous montre l'étendard du Spiritisme ralliant autour de lui des champions en grand nombre, comptant aujourd'hui ses défenseurs par millions. Et ce nombre prodigieux s'est formé dans l'espace restreint de dix années.

« Nous avons donc un événement nouveau sous les yeux : c'est un fait incontestable. Or, quelle que soit d'ailleurs la frivolité ou l'importance de cet événement, il ne sera pas inutile de l'étudier en lui-même, afin de savoir s'il a droit de naissance parmi les enfants du progrès, si sa marche est parallèle au mouvement des idées progressives, ou s'il ne tendrait pas, comme quelques-uns le prétendent, à nous faire rétrograder vers des croyances surannées peu dignes d'être remises en honneur.

« Et comme pour raisonner sur un sujet quelconque il importe avant tout de le bien connaître, afin de ne pas s'exposer à des appréciations erronées, nous allons successivement examiner sur quels *faits* le Spiritisme repose, sur quelle base on a construit la théorie de son enseignement et en quoi consiste sommairement cette science. Observons qu'il s'agit ici de *faits* et non point de systèmes spéculatifs, d'opinions hasardées ; car, quel que soit le merveilleux de la question qui nous occupe, le Spiritisme n'en est pas moins basé purement et simplement sur l'observation des faits. S'il en était autrement, s'il ne s'agissait que d'une nouvelle secte de religion, d'une nouvelle école de philosophie, nous tenons pour certain que cet événement perdrait beaucoup de son importance, et que les hommes sérieux de l'époque présente, disciples pour la plupart de la méthode baconienne, n'auraient point passé leur temps à l'examen d'une question de pure théorie. Assez d'utopies se sont inscrites sur le livre de la faiblesse humaine, pour que l'on ne cherche plus à recueillir les rêveries que des cerveaux exaltés conçoivent et font proclamer chaque jour.

« Or nous allons, franchement et sans arrière-pensée, aborder cette science doctrinaire, de laquelle on a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal, peut-être sans l'avoir assez étudiée. Dans cet exposé nous commencerons à l'origine de son histoire moderne, - car le Spiritisme a son histoire ancienne, - et nous ferons connaître les phénomènes successifs qui l'ont définitivement établie ; suivant l'ordre naturel des choses, nous examinerons l'effet avant de remonter à la cause. »

Suit l'historique des premières manifestations en Amérique, leur introduction en Europe, leur conversion en doctrine philosophique.

Dissertations spirites.

Carte de visite de M. Jobard.

(Société spirite de Paris, 9 janvier 1863. - Médium, M. d'Ambel.)

Aujourd'hui, je viens vous rendre ma visite de bonne confraternité et en même temps vous présenter un vieux camarade de collège dont nos légions éthérées viennent de s'enrichir ; accueillez-le donc comme un nouveau et zélé partisan de la vérité nouvelle. Si de son vivant il ne fut pas un Spirite authentique, on peut affirmer qu'il ne se prononça jamais ouvertement contre nos croyances ; je dirai même que dans le fond de sa conscience il y voyait pour l'avenir la sauvegarde de toutes les religions. Plus d'une fois dans sa vie il eut l'insigne bonheur de ressentir l'illumination intérieure qui lui montrait le chemin de la vérité quand l'incertitude était sur le point d'envahir son âme ; aussi, quand nous échangeâmes, il y a à peine quelques heures, nos fraternelles poignées de main, me dit-il avec son doux sourire : Ami, vous aviez raison !

S'il ne s'est pas prêté au développement de nos idées, c'est que l'intuition médianimique qui agissait sur lui lui donnait à entendre que l'heure ni le moment n'étaient venus, et qu'il y aurait eu danger à le faire au milieu des graves complications de son ministère et parmi un troupeau aussi difficile à diriger que le sien.

Aujourd'hui, qu'il est délivré des soucis de la vie terrestre, il est on ne peut plus heureux d'assister à une de vos séances ; car déjà depuis longtemps il avait cette ambition de venir s'asseoir au milieu de vous. Bien souvent il a eu l'envie de visiter notre cher président, pour lequel il avait une estime toute particulière, en appréciant combien ses livres et ses enseignements ramenaient d'âmes, sinon dans le sein de l'Église, du moins à la croyance et au respect de Dieu et à la certitude de l'immortalité. Cependant je dois le dire, lorsque je fus le visiter, tout en me recevant avec l'effusion d'un ancien condisciple, il avait opposé à mon zèle, peut-être exagéré, de le convertir, la fameuse raison d'Etat, devant laquelle je dus m'incliner. Néanmoins, en me reconduisant il me dit ces paroles sympathiques : *Si non e vero e bene trovato !*

Maintenant qu'il est venu se joindre à nos phalanges, et que les mêmes scrupules ne le retiennent plus, il fait des vœux pour le succès de notre œuvre, et envisage avec bonheur l'avenir qu'elle promet à l'humanité ; il contemple avec une joie ineffable la terre promise aux nouvelles générations, ou plutôt aux vieilles générations qui ont déjà

tant lutté, et prévoit l'heure bénie où ses successeurs arboreront résolument ce nouveau drapeau de la foi gallicane : le Spiritisme !

Quoi qu'il en soit, mon cher président et mes bien-aimés confrères, j'ai eu l'honneur de recevoir aux portes de la vie ce vénérable ami, et je suis fier de le présenter au milieu de vous ; il me charge de vous assurer de toutes ses sympathies et de vous dire qu'il suivra avec beaucoup d'intérêt vos travaux et vos études. Au bonheur d'être son interprète auprès de vous je joins celui de vous présenter les félicitations d'une légion de grands Esprits qui suivent assidûment vos séances ; je vous apporte donc en mon nom et au leur le tribut de notre estime et les vœux que nous formons pour le succès de la grande cause.

Allons ! avant peu la terre ne comptera plus parmi ses habitants que quelques rares humanimaux. Je serre la main d'Allan Kardec au nom de tous vos amis d'outre-tombe, au nombre desquels je vous prie de me compter comme un des plus dévoués.

JOBARD.

Soyez sévères pour vous et indulgents pour vos frères.

(1re *Homélie*.)

(Société spirite de Paris, 9 janvier 1863. - Médium, M. d'Ambel.)

C'est la première fois que je viens m'entretenir avec vous, mes chers enfants ; j'aurais voulu choisir un médium plus sympathique aux sentiments qui ont été le mobile de toute ma vie terrestre et plus apte à me prêter un concours religieux ; mais puisque saint Augustin s'est depuis longtemps emparé du médium dont les matériaux cérébraux m'eussent été plus utiles, et vers lequel je me sentais porté, je m'adresse à vous par celui dont mon excellent condisciple Jobard s'est servi pour me présenter au milieu de votre philosophique société. J'aurai donc beaucoup de peine à exprimer, aujourd'hui, ce que je veux vous dire : d'abord, en raison de la difficulté que j'éprouve à manipuler la matière médiane, n'ayant point encore l'habitude de cette propriété de mon être désincarné ; et ensuite de celle que j'ai à faire jaillir mes idées d'un cerveau qui ne les admet pas toutes. Cela dit, j'aborde mon sujet.

Un spirituel bossu de l'antiquité disait que les hommes de son temps portaient une double besace, dont la poche de derrière contenait leurs défauts et leurs imperfections, tandis que la poche de devant recevait tous les défauts d'autrui ; c'est ce que plus tard l'Evangile rappela par l'allégorie de la paille et de la poutre dans l'œil. Mon Dieu ! mes enfants, il serait bien temps que les sacs de la besace changeassent de

place ; et il appartient aux Spirites sincères d'opérer cette modification en portant devant eux la poche qui contient leurs propres imperfections, afin que les ayant continuellement sous les yeux, ils arrivent à s'en corriger, et celle qui contient les défauts d'autrui de l'autre côté, afin de ne plus y attacher une volonté jalouse et railleuse. Ah ! comme il sera digne de la doctrine que vous confessez et qui doit régénérer l'humanité de voir ses adeptes sincères et convaincus agir avec cette charité qu'ils proclament et qui leur commande de ne plus s'apercevoir de la paille qui gêne la vue de leur frère, et de s'occuper au contraire avec ardeur à se débarrasser de la poutre qui les aveugle eux-mêmes. Hélas ! mes chers enfants, cette poutre est formée par le faisceau de vos tendances égoïstes, de vos mauvais penchants et de vos fautes accumulées pour lesquels jusqu'à présent vous avez, comme tous les hommes, professé une tolérance paternelle beaucoup trop grande pendant que la plupart du temps vous n'aviez qu'intolérance et sévérité pour les faiblesses de votre prochain. Je voudrais tellement vous voir tous délivrés de cette infirmité morale du reste des hommes, ô mes chers Spirites, que je vous convie de toutes mes forces à entrer dans la voie que je vous indique. Je sais bien que déjà beaucoup de vos côtés véniels se sont modifiés dans le sens de la vérité ; mais je vois encore tant de mollesse et tant d'indécision chez vous pour le bien absolu, que la distance qui vous sépare du troupeau des pécheurs endurcis et des matérialistes n'est pas si grande que le torrent ne puisse vous emporter encore. Ah ! il vous reste une rude étape à parcourir pour atteindre à la hauteur de la sainte et consolante doctrine que les Esprits mes frères vous révèlent déjà depuis plusieurs années.

Dans la vie militante dont, grâce en soit rendue au Seigneur, je viens de sortir, j'ai vu tant de mensonges s'affirmer comme des vérités, tant de vices s'afficher comme des vertus, que je suis heureux d'avoir quitté un milieu où presque toujours l'hypocrisie revêtait de son manteau les tristesses et les misères morales qui m'entouraient ; et je ne puis que vous féliciter de voir que vos rangs ne s'ouvrent pas facilement pour les séides de cette hypocrisie mensongère.

Mes amis, ne vous laissez jamais prendre aux paroles dorées ; voyez et sondez les actes avant d'ouvrir vos rangs à ceux qui sollicitent cet honneur, parce que beaucoup de faux frères chercheront à se mêler à vous afin d'apporter le trouble et de semer sourdement la division. Ma conscience me commande de vous éclairer, et je le fais dans toute la sincérité de mon cœur, sans me préoccuper de personne ; vous êtes avertis : agissez en conséquence désormais. Mais pour finir comme j'ai commencé, je vous prie en grâce, mes bien chers enfants, de vous occuper sérieusement de vous-mêmes, d'expulser de vos cœurs tous les germes impurs qui peuvent encore y être restés attachés, de vous

réformer petit à petit, mais sans relâche, selon la saine morale spirite, et d'être enfin aussi sévères pour vous que vous devez être indulgents pour les faiblesses de vos frères.

Si cette première homélie laisse quelque chose à désirer par la forme, ne vous en prenez qu'à mon inexpérience de la médianimité ; je ferai mieux la première fois qu'il me sera permis de me communiquer dans votre milieu où je remercie mon ami Jobard de m'avoir patronné. Adieu, mes enfants, je vous bénis.

FRANÇOIS-NICOLAS MADELEINE.

Fête de Noël.

(Société spirite de Tours, 24 décembre 1862. - Médium, M. N…)

C'est ce soir que, dans le monde chrétien, on fête la Nativité de l'Enfant Jésus ; mais vous, mes frères, vous devez aussi vous réjouir et fêter la naissance de la nouvelle doctrine spirite. Vous la verrez grandir comme cet enfant ; elle viendra, comme lui, éclairer les hommes et leur montrer le chemin qu'ils doivent parcourir. Bientôt vous verrez les rois, comme les mages, venir eux-mêmes demander à cette doctrine des secours qu'ils ne trouvent plus dans les anciennes idées. Ils ne vous apporteront plus l'encens et la myrrhe, mais ils se prosterneront de cœur devant les idées nouvelles du Spiritisme. Ne voyez-vous pas déjà briller l'étoile qui doit les guider ? Courage donc, mes frères ; courage, et bientôt vous pourrez avec le monde entier célébrer la grande fête de la régénération de l'humanité.

Mes frères, vous avez longtemps renfermé dans votre cœur le germe de cette doctrine ; mais aujourd'hui voilà qu'il apparaît au grand jour avec l'appui d'un tuteur solidement planté et qui ne laissera pas fléchir ses faibles branches ; avec ce soutien providentiel, il grandira de jour en jour et deviendra l'arbre de la création divine. De cet arbre vous récolterez des fruits que vous ne conserverez pas pour vous seuls, mais pour vos frères qui auront faim et soif de la foi sacrée. Oh ! alors, présentez-leur ce fruit, et criez-leur du fond de votre cœur : « Venez, venez partager avec nous ce qui nourrit notre esprit et allégit nos douleurs physiques et morales. »

Mais n'oubliez pas, mes frères, que Dieu vous a fait lever le premier germe ; que ce germe a crû, et qu'il est devenu déjà un arbre propre à rapporter son fruit. Il vous restera quelque chose à utiliser, ce sont ces tiges que vous pourrez transplanter ; mais aupara-

vant, voyez si le terrain auquel vous confiez ce germe ne cache pas sous sa couche apparente quelque ver rongeur qui pourrait dévorer ce que vous a confié le Maître.

Signé : SAINT LOUIS.

Clôture de la souscription rouennaise.

Montant de la liste publiée dans le numéro de mars	2 722 fr. 05 c.
M. V Fourrier (Versailles), 10 f. ; M. Lux (Dôle), 2 f. 50 ; Madame D… (Paris), 5 fr. ; M. C. L… (Paris), 30 fr. ; M. Blin, cap. (Marseille), 15 fr. ; M. Derivis, pour le deuxième groupe spirite d'Albi, 16 fr. ; M. Berger (Cahors), 2 fr. ; M. Cuvier (Ambroise), 14 fr. ; M. V… (Bayonne), 10 fr., M. L. D… (Versailles), 2 fr. ; Madame Borreau (Niort), 2 fr. ; M. D… (Paris), 3 fr.	111 50 c
Total.	2 833 fr. 55 c

Aux lecteurs de la Revue.

Les circonstances nous ont forcé, depuis quelque temps, de donner plus de développement aux articles de fond et de restreindre les communications spirites, par la nécessité de certaines réfutations d'actualité. Nous allons bientôt pouvoir rétablir l'équilibre.

Nous tâchons assurément de mettre autant de variété que possible dans notre journal pour satisfaire tous les goûts et un peu toutes les prétentions, mais il est des choses qui passent avant tout ; nous sommes heureux de voir que nous sommes généralement compris, et qu'on nous tient compte des complications de travail résultant de la lutte à soutenir et de l'extension incessante de la doctrine, étant au centre où aboutissent toutes les ramifications et les innombrables fils de ce réseau qui embrasse aujourd'hui le monde entier. Grâce à Dieu, nos efforts sont couronnés de succès, et, comme compensation à nos fatigues, les satisfactions morales ne nous font pas défaut.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET et C°, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 5. MAI 1863.

Étude sur les possédés de Morzines.

Les causes de l'obsession et les moyens de la combattre.

(Cinquième et dernier article)[1]

Ainsi qu'on a pu le remarquer, M. Constant est arrivé à Morzines avec l'idée que la cause du mal était purement physique ; il pouvait avoir raison, car il serait absurde de supposer *à priori* une influence occulte à tout effet dont la cause est inconnue. Selon lui, cette cause est tout entière dans les conditions hygiéniques, climatériques et physiologiques des habitants. Nous sommes loin de prétendre qu'il aurait dû venir avec une opinion contraire tout arrêtée, ce qui n'eût pas été plus logique ; nous disons simplement qu'avec son idée préconçue il n'a vu que ce qui pouvait s'y rapporter, tandis que s'il eût été dans ses opinions d'admettre seulement la possibilité d'une autre cause, il aurait vu autre chose.

Quand une cause est réelle, elle doit pouvoir expliquer tous les effets qu'elle produit ; si certains effets viennent la contredire, c'est qu'elle est fausse ou qu'elle n'est pas unique, et alors il faut en chercher une autre. C'est incontestablement la marche la plus logique ; et la justice, dans ses investigations pour la recherche de la criminalité, ne procède pas autrement. S'il s'agit de constater un crime, arrive-t-elle avec l'idée qu'il a dû être commis de telle ou telle manière, par tel moyen ou telle personne ? Non ; elle observe les plus petites circonstances, et, remontant des effets aux causes, elle écarte celles qui sont inconciliables avec les effets observés, et, de déduction en déduction, il est rare qu'elle n'arrive pas à la constatation de la vérité. Il en est de même dans les sciences ; lorsqu'une difficulté reste insoluble, le plus sage est de sus-

[1] Voir les numéros de décembre 1862, janvier, février, avril 1863. Voir aussi, sur le même sujet, le n° d'avril 1862, p. 109.

pendre son jugement. Toute hypothèse est permise alors pour essayer de la résoudre ; mais si celte hypothèse ne résout pas tous les cas de la difficulté, c'est qu'elle est fausse : elle n'a le caractère d'une vérité absolue que si elle donne raison à tout. C'est ainsi qu'en Spiritisme, par exemple, toute constatation matérielle à part, en remontant des effets aux causes, on arrive au principe de la pluralité des existences, comme conséquence inévitable, parce que seul il explique clairement ce qu'aucun autre n'a pu expliquer.

En appliquant cette méthode aux faits de Morzines, il est aisé de voir que la cause unique admise par M. Constant est loin de tout expliquer. Il constate, par exemple, que les crises cessent généralement dès que les malades sont hors du territoire de la commune. Si donc le mal tient à la constitution lymphatique et à la mauvaise nourriture des habitants, comment cette cause cesse-t-elle d'agir quand ils ont franchi le pont qui les sépare de la commune voisine ? Si les crises nerveuses n'étaient accompagnées d'aucun autre symptôme, nul doute qu'on pût, selon toute apparence, les attribuer à un état constitutionnel, mais il est des phénomènes que cet état seul ne saurait expliquer.

Le Spiritisme nous offre ici une comparaison frappante. Au début des manifestations, lorsqu'on vit les tables tourner, frapper, se dresser, se soulever dans l'espace sans point d'appui, la première pensée fut que ce pouvait être par l'action de l'électricité, du magnétisme, ou d'un fluide inconnu ; cette supposition n'avait rien de déraisonnable, au contraire : elle offrait toute probabilité. Mais lorsqu'on vit ces mêmes mouvements donner des signes d'intelligence, manifester une volonté propre, spontanée et indépendante, la première hypothèse ne pouvant résoudre cette phase du phénomène, dut être abandonnée, et il fallut bien reconnaître dans un effet intelligent une cause intelligente. Quelle était cette intelligence ? C'est encore par la voie de l'expérimentation qu'on y est arrivé, et non par un système préconçu.

Citons un autre exemple. Lorsque Newton, observant la chute des corps, remarqua qu'ils tombaient tous dans la même direction, il en chercha la cause et fit une hypothèse ; cette hypothèse, résolvant tous les cas du même genre, devint la loi de gravitation universelle, loi purement mécanique, parce que tous les effets étaient mécaniques. Mais supposons qu'en voyant tomber une pomme, celle-ci eût obéi à sa volonté ; qu'à son commandement, au lieu de descendre elle eût monté, fût allée à droite ou à gauche, se fût arrêtée ou mise en mouvement ; qu'elle eût, par un signe quelconque, répondu à sa pensée, il eût bien été forcé de reconnaître autre chose qu'une loi mécanique, c'est-à-dire que la pomme n'étant pas intelligente par elle-même, elle devait obéir à une intelligence. Ainsi en a-t-il été des tables tournantes ; ainsi en est-il des malades de Morzine.

Pour ne parler que des faits observés par M. Constant lui-même, nous demanderons comment une mauvaise nourriture et un tempérament lymphatique peuvent produire l'antipathie religieuse chez des gens naturellement religieux et même dévots ? Si c'était un fait isolé, ce pourrait être une exception, mais on reconnaît qu'il est général et que c'est un des caractères de la maladie là et ailleurs ; voilà un effet, cherchez-en la cause ; vous ne la connaissez pas ? soit ; avouez-le, mais ne dites pas qu'il tient à ce que les habitants mangent des pommes de terre et du pain noir, ni à leur ignorance et à l'étroitesse de leur intelligence, car on vous opposera le même effet chez des gens qui vivent dans l'abondance et ont reçu de l'instruction. S'il suffisait du confortable pour guérir de l'impiété, on s'étonnerait de trouver tant d'impies et de blasphémateurs parmi les gens qui ne se refusent rien.

Le régime hygiénique expliquera-t-il mieux cet autre fait non moins caractéristique et général du sentiment de la dualité qui se traduit d'une manière non équivoque dans le langage des malades ? Certainement non. C'est toujours un tiers qui parle ; toujours une distinction entre lui et la fille, fait constant chez les individus dans le même cas, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent. Les remèdes sont inefficaces par une bonne raison, c'est qu'ils sont bons, comme ce tiers le dit, pour la fille, c'est-à-dire pour l'être corporel, mais non pour l'autre, celui qu'on ne voit pas, et qui pourtant la fait agir, la contraint, la subjugue, la terrasse, et se sert de ses membres pour frapper et de sa bouche pour parler. Il dit n'avoir rien vu qui justifie l'idée de la possession, mais les faits étaient devant ses yeux, il les cite lui-même. Peuvent-ils s'expliquer par la cause qu'il leur attribue ? Non ; donc cette cause n'est pas la véritable ; il voyait des effets moraux, il fallait chercher une cause morale.

Un autre médecin, le docteur *Chiara*, qui, lui aussi, a visité Morzines, et a publié son appréciation[2], constate les mêmes phénomènes et les mêmes symptômes que M. Constant ; mais pour lui, comme pour ce dernier, les Esprits malins sont dans l'imagination des malades. Nous trouvons dans sa relation le fait suivant, à propos d'une malade :

« L'accès commence par un hoquet et des mouvements de déglutition, par la flexion et le redressement alternatifs de la tête sur le tronc ; puis après plusieurs contorsions qui donnent à sa figure si douce une expression effrayante : «S… médecin, s'écrie-t-elle, je suis le diable…, tu veux me faire sortir de la fille, je ne te crains pas… viens !… il y a quatre ans que je la possède : elle est à moi, j'y resterai. - Que fais-tu dans cette fille ? - Je la tourmente. - Et pourquoi, malheureux, tourmentes-tu une personne qui ne t'a fait

[2] *Les Diables de Morzines*, chez Mégret, quai de l'Hôpital, 51, à Lyon.

aucun mal ? - Parce qu'on m'y a mis pour la tourmenter ? - Tu es un scélérat. » Ici je m'arrête, abasourdi par une avalanche d'injures et d'imprécations. »

En parlant d'une autre malade, il dit :

« Après quelques instants d'une scène muette, d'une pantomime plus ou moins expressive, notre possédée se met à pousser des jurons horribles. Écumante de rage, elle nous injurie tous avec une fureur sans pareille. Mais, disons-le tout de suite, ce n'est pas la fille qui s'exprime ainsi, c'est le diable qui la possède et qui, se servant de son organe, parle en son nom propre. Quant à notre énergumène, elle n'est qu'un instrument passif chez qui la notion du *moi* est entièrement abolie. Si on l'interpelle directement, elle reste muette : Belzébuth seul répondra.

« Enfin, après trois minutes environ, ce drame effrayant cesse tout à coup comme par enchantement. La fille B… reprend l'air le plus calme, le plus naturel du monde, comme si rien ne se fût passé. Elle tricotait avant, la voilà qui tricote après, sans qu'elle paraisse avoir interrompu son travail. Je l'interroge ; elle me répond n'éprouver aucune fatigue, et ne se souvient de rien. Je lui parle des injures qu'elle nous a dites : elle les ignore ; mais elle paraît en être contrariée et nous fait ses excuses.

« Chez toutes ces malades, la sensibilité générale est complètement abolie. On a beau les pincer, les piquer, les brûler, elles ne ressentent rien. A l'une d'elles je fis un pli à la peau que je traversai de part en part avec une aiguille ordinaire ; le sang coula, mais elle ne sentit rien.

« A Morzines j'ai encore vu plusieurs de ces malades hors l'état de crise ; c'étaient des jeunes filles, grosses et fraîches, jouissant de la plénitude de leurs facultés physiques et morales. A les voir, il était impossible de supposer chez elle l'existence de la moindre affection. »

Ceci contraste avec l'état rachitique, malingre et souffreteux que M. Constant a cru remarquer. Quant au phénomène de l'insensibilité pendant les crises, ce n'est pas, comme on a pu le voir, le seul rapprochement que ces faits présentent avec l'état cataleptique, le somnambulisme et la double vue.

De toutes ses observations, le docteur Chiara conclut à cette définition du mal :

« C'est un ensemble morbide, formé de différents symptômes, pris un peu dans tout le cadre pathologique des maladies nerveuses et mentales ; en un mot, c'est une affection *sui generis*, à laquelle je conser-

verai, attachant peu d'importance aux dénominations, le nom d'*hystéro-démonie* qu'on lui a déjà donné. »

C'est le cas de dire : « Que celui qui a des oreilles entende. » C'est un mal particulier, formé de différentes parties, et qui a sa source un peu partout. Autant valait dire tout net : « C'est un mal que je ne comprends pas. » C'est un mal *sui generis* ; nous sommes d'accord ; mais quel est ce genre auquel vous ne savez même quel nom donner ?

Nous pourrions prouver l'insuffisance d'une cause purement matérielle pour expliquer le mal de Morzines, par bien d'autres rapprochements, mais que nos lecteurs feront eux-mêmes. Qu'ils veuillent donc se reporter à nos précédents articles sur le même sujet, à ce que nous disons de la manière dont s'opère l'action des Esprits obsesseurs, des phénomènes qui résultent de cette action, et l'analogie en ressortira avec la dernière évidence. Si, pour les Morzinois, le tiers intervenant est le diable, c'est qu'on leur a dit que c'était le diable, et qu'ils ne connaissent que cela. On sait d'ailleurs que certains Esprits de bas étage s'amusent à prendre des noms infernaux pour effrayer. A ce nom, substituez dans leur bouche le mot *Esprit*, ou mieux *mauvais Esprits*, et vous aurez la reproduction identique de toutes les scènes d'obsession et de subjugation que nous avons rapportées. Il est incontestable que, dans un pays où dominerait l'idée du Spiritisme, une épidémie pareille survenant, les malades se diraient sollicités par de mauvais Esprits, et alors ils passeraient aux yeux de certaines gens pour des fous ; ils disent que c'est le diable : c'est une affection nerveuse. C'est ce qui serait arrivé à Morzines si la connaissance du Spiritisme y eût précédé l'invasion de ces Esprits, et c'est alors que ses adversaires auraient crié haro ! sur lui ; mais la Providence n'a pas voulu leur donner cette satisfaction passagère ; elle a voulu au contraire prouver leur impuissance à combattre le mal par les moyens ordinaires.

En fin de compte, on a eu recours à l'éloignement des malades que l'on a dirigés sur les hôpitaux de Thonon, Chambéry, Lyon, Mâcon, etc. Le moyen était bon ; car, quand ils furent tous transportés, on put se flatter de dire qu'il n'y en avait plus dans le pays. Cette mesure pouvait être fondée sur un fait observé, celui de la cessation des crises hors de la commune, mais elle paraît l'avoir été sur une autre considération : l'isolement des malades. Du reste, l'opinion de M. Constant est catégorique ; il dit : « Il devrait y avoir une sorte de lazaret où l'on pourrait enfouir, aussitôt qu'ils se montrent, les désordres moraux et nerveux dont la propriété contagieuse est établie, a dit mon ancien ami le docteur Bouchut. En attendant mieux, ce lazaret est tout trouvé, c'est l'asile d'aliénés ; c'est le seul lieu vraiment convenable pour le traitement rationnel et complet des malades qui m'oc-

cupent, soit que l'on admette que leur maladie est bien une forme, une variété de l'aliénation, et quand bien même encore on ne voudrait pas qu'elles fussent, à aucun titre, prises pour des aliénées ; il faut produire sur elles un certain degré d'intimidation, occuper leur esprit de manière à laisser le moins de temps possible à leurs préoccupations par d'autres préoccupations ; les soustraire absolument à toute influence religieuse irréfléchie et non mesurée, aux conversations, avis ou observations susceptibles d'entretenir leur erreur, qu'il faut au contraire combattre tous les jours ; leur donner un régime approprié ; les obliger enfin à se soumettre aux prescriptions qu'il pourrait être utile d'associer à un traitement purement moral et avoir les moyens d'exécution. Où trouver réunies toutes ces conditions nécessaires, essentielles, ailleurs que dans un asile ? On a craint pour ces malades le contact avec de vraies aliénées ; ce contact eût été moins fâcheux qu'on ne l'a pensé, et il eût été facile, après tout, de consacrer provisoirement un quartier aux seules malades de Morzines. Si leur agglomération avait eu quelques inconvénients, on aurait pu trouver des compensations dans la réunion elle-même, et je reste convaincu que le nom d'asile, de maison de fous, eût peut-être seul amené plus d'une guérison, et qu'il se fût rencontré peu de diables qu'une douche n'eût mis en fuite. »

Nous sommes loin de partager l'optimisme de M. Constant sur l'innocuité du contact des aliénés et l'efficacité des douches en pareil cas ; nous sommes persuadé, au contraire, qu'un tel régime peut produire une folie véritable là où il n'y a qu'une folie apparente ; or, remarquez bien qu'en dehors des crises, les malades ont tout leur bon sens et sont sains de corps et d'esprit ; il n'y a donc chez eux qu'un trouble passager qui n'a aucun des caractères de la folie proprement dite. Leur cerveau, nécessairement affaibli par les secousses fréquentes qu'il éprouve, serait encore plus facilement impressionné par la vue des fous et par l'idée seule d'être avec des fous. M. Constant attribue le développement et l'entretien de la maladie à l'imitation, à l'influence des conversations que les malades ont entre eux, et il conseille de les mettre avec des fous ou de les parquer dans un quartier d'hôpital ! N'est-ce pas une contradiction évidente, et est-ce là ce qu'il entend par traitement moral ?

Selon nous, le mal est dû à une tout autre cause et doit requérir des moyens curatifs tout différents. Il a sa source dans la réaction incessante qui existe entre le monde visible et le monde invisible qui nous entoure et au milieu duquel nous vivons, c'est-à-dire entre les hommes et les Esprits, qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu et parmi lesquels il y en a de bons et de mauvais. Cette réaction est une des forces, une des lois de la nature, et produit une foule de

phénomènes psychologiques, physiologiques et moraux incompris, parce que la cause était inconnue ; le Spiritisme nous fait connaître cette loi, et dès lors que des effets sont soumis à une loi de la nature, ils n'ont rien de surnaturel. Vivant au milieu de ce monde, qui n'est point aussi immatériel qu'on se le figure, puisque ces êtres, quoique invisibles, ont des corps fluidiques semblables aux nôtres, nous en ressentons l'influence ; celle des bons Esprits est salutaire et bienfaisante, celle des mauvais est pernicieuse comme le contact des gens pervers dans la société.

Nous disons donc qu'à Morzines, une nuée de ces êtres invisibles malfaisants s'est momentanément abattue sur cette *localité*, comme cela a eu lieu en beaucoup d'autres, et ce n'est ni avec des douches, ni avec une nourriture succulente qu'on les chassera. Les uns les appellent *diables* ou *démons* ; nous les appelons simplement *mauvais Esprits* ou *Esprits inférieurs*, ce qui n'implique point une meilleure qualité, mais ce qui est très différent pour les conséquences, attendu que l'idée attachée aux démons est celle d'êtres à part, en dehors de l'humanité, et perpétuellement voués au mal, tandis qu'ils ne sont autres que les âmes d'hommes qui ont été mauvais sur la terre, mais qui finiront par s'améliorer un jour ; en venant dans cette localité, ils font, comme Esprits, ce qu'ils auraient fait s'ils y fussent venus de leur vivant, c'est-à-dire le mal que ferait une bande de malfaiteurs. Il faut donc les chasser comme on chasserait une troupe d'ennemis.

Il est dans la nature de ces Esprits d'être antipathiques à la religion, parce qu'ils en redoutent la puissance, comme les criminels sont antipathiques à la loi et aux juges qui les condamnent, et ils expriment ces sentiments par la bouche de leurs victimes, véritables médiums inconscients qui sont strictement dans le vrai quand ils disent n'être que des échos ; le patient est réduit à un état passif ; il est dans la situation d'un homme terrassé par un ennemi plus fort, qui le contraint à faire sa volonté ; le *moi* de l'Esprit étranger neutralise momentanément le *moi* personnel ; il y a subjugation obsessionnelle et non possession.

Quelle absurdité ! diront certains docteurs. Absurdité, tant que vous voudrez, mais qui n'en est pas moins aujourd'hui tenue pour une vérité par un grand nombre de médecins. Un temps viendra, moins éloigné qu'on ne pense, où, l'action du monde invisible étant généralement reconnue, l'influence des mauvais Esprits sera rangée parmi les causes pathologiques ; il sera tenu compte du rôle important que joue le périsprit dans la physiologie, et une nouvelle voie de guérison sera ouverte pour une foule de maladies réputées incurables.

S'il en est ainsi, dira-t-on, d'où vient l'inutilité des exorcismes ? Cela prouve une chose, c'est que les exorcismes tels qu'ils sont pratiqués ne valent pas mieux que les médecines, et cela parce que leur efficacité n'est

pas dans l'acte extérieur, dans la vertu des paroles et des signes, mais dans l'ascendant moral exercé sur les mauvais Esprits. Les malades ne disaient-ils pas : « Ce ne sont pas des remèdes qu'il nous faut, mais de saints prêtres ; » et ils insultaient ceux-ci disant *qu'ils n'étaient pas assez saints pour avoir action sur les démons*. Etait-ce la nourriture de pommes de terre qui les faisait parler ainsi ? Non, mais bien l'intuition de la vérité. L'inefficacité de l'exorcisme en pareil cas est constatée par l'expérience ; et pourquoi cela ? parce qu'il consiste dans des cérémonies et des formules dont se rient les mauvais Esprits, tandis qu'ils cèdent à l'ascendant moral qui leur impose ; ils voient qu'on veut les maîtriser par des moyens impuissants, et ils veulent se montrer les plus forts ; ils sont comme le cheval ombrageux qui jette par terre le cavalier inhabile, tandis qu'il plie quand il a trouvé son maître.

« Dans une de ces cérémonies, dit le docteur Chiara, il y eut dans l'église où l'on avait réuni tous les malades un affreux tumulte. Toutes ces femmes tombèrent en crise simultanément, renversant, brisant les bancs de l'église et se roulant par terre, pêle-mêle avec les enfants et les hommes, qui s'efforçaient vainement de les contenir. Elles profèrent des jurements effroyables, inouïs ; interpellent le prêtre dans les termes les plus injurieux. »

Les cérémonies publiques d'exorcisme cessèrent de ce moment, mais on alla exorciser à domicile, à toute heure du jour et de la nuit, ce qui ne produisit pas de meilleurs résultats, et y fit définitivement renoncer.

Nous avons cité plusieurs exemples de la puissance morale en pareil cas, et quand nous n'en aurions pas eu maintes preuves sous les yeux, il suffirait de rappeler celle qu'exerçait le Christ qui, pour chasser les démons, n'avait qu'à leur commander de se retirer. Comparez, dans l'Evangile, les possédés de son temps avec ceux de nos jours, et vous verrez une frappante similitude. Jésus les guérissait par des miracles, direz-vous ; soit, mais voici un fait que vous appellerez d'autant moins miraculeux qu'il s'est passé chez les schismatiques.

M. A…, de Moscou, qui n'avait point lu notre relation, nous racontait, il y a peu de jours, que dans ses propriétés les habitants d'un village furent atteints d'un mal en tout semblable à celui de Morzines ; mêmes crises, mêmes convulsions, mêmes blasphèmes, mêmes injures contre les prêtres, mêmes effets de l'exorcisme, même impuissance de la science médicale. Un de ses oncles, M. R…, de Moscou, puissant magnétiseur, homme de bien par excellence, très pieux par le cœur, étant venu visiter ces malheureux, arrêtait les convulsions les plus violentes par la seule imposition des mains qu'il accompagnait toujours d'une fervente prière. En réitérant cet acte il finit par les guérir presque tous radicalement.

Cet exemple n'est pas le seul ; comment l'expliquer, si ce n'est par l'influence magnétique secondée par la prière, remède dont usent peu nos matérialistes, parce qu'il ne se trouve ni dans le codex ni dans nos pharmacies ? remède puissant cependant quand il part du cœur et non des lèvres, et qu'il s'appuie sur une foi vive et un ardent désir de faire le bien. En décrivant l'obsession dans nos premiers articles, nous avons expliqué l'action fluidique qui s'exerce en cette circonstance, et nous en concluons, par analogie, que c'eût été un puissant auxiliaire à Morzines.

Quoi qu'il en soit, le mal paraît arrivé à son terme, les conditions du pays restant cependant les mêmes. Pourquoi cela ? c'est ce qu'il nous est pas encore permis de dire ; mais, comme on le reconnaîtra plus tard, il aura, plus qu'on ne pense, servi la cause du Spiritisme, ne fût-ce qu'à prouver, par un grand exemple, que ceux qui ne le connaissent pas ne sont pas préservés de l'action des mauvais Esprits, et l'impuissance des moyens ordinaires employés pour les chasser.

Nous terminerons en rassurant certains habitants du pays sur la prétendue influence que quelques-uns d'entre eux auraient pu exercer en *donnant le mal,* comme ils le disent ; la croyance aux jeteurs de sorts doit être reléguée parmi les croyances superstitieuses. Qu'ils soient pieux de cœur, et que ceux qui sont chargés de les conduire s'efforcent de les élever moralement, c'est le plus sûr moyen de neutraliser l'influence des mauvais Esprits, et de prévenir le retour de ce qui s'est passé. Les mauvais Esprits ne s'adressent qu'à ceux qu'ils savent pouvoir maîtriser, et non à ceux que la supériorité morale, nous ne disons pas intellectuelle, cuirasse contre leurs atteintes.

Ici se présente une objection toute naturelle qu'il est utile de prévenir. On se demandera peut-être pourquoi tous ceux qui font le mal ne sont pas atteints de possession ? A cela nous répondrons qu'en faisant le mal, ils subissent d'une autre manière la pernicieuse influence des mauvais Esprits dont ils écoutent les conseils, et ils en seront punis avec d'autant plus de sévérité qu'ils agissent avec plus de connaissance de cause. Ne croyez à la vertu d'aucun talisman, d'aucune amulette, d'aucun signe, d'aucune parole pour écarter les mauvais Esprits ; la pureté du cœur et de l'intention, l'amour de Dieu et de son prochain, voilà le meilleur talisman, parce qu'il leur ôte tout empire sur nos âmes.

Voici la communication qu'a donnée sur ce sujet l'Esprit de saint Louis, guide spirituel de la Société spirite de Paris :

« Les possédés de Morzines sont réellement sous l'influence des mauvais Esprits attirés dans cette contrée par des causes que vous connaîtrez un jour, ou, mieux, que vous reconnaîtrez un jour vous-mêmes. La connaissance du Spiritisme y fera prédominer la bonne influence

sur la mauvaise ; c'est-à-dire que les Esprits guérisseurs et consolateurs, attirés par les fluides sympathiques, remplaceront la maligne et cruelle influence qui désole cette population. Le Spiritisme est appelé à rendre de grands services ; il sera le guérisseur de ces maux dont on ne connaissait pas la cause auparavant, et devant lesquels la science demeure impuissante ; il sondera les plaies morales, et leur prodiguera le baume réparateur ; en rendant les hommes meilleurs, il écartera d'eux les mauvais Esprits attirés par les vices de l'humanité. Si tous les hommes étaient bons, les mauvais Esprits s'en éloigneraient, parce qu'ils sauraient ne pouvoir les induire au mal. La présence des hommes de bien les fait fuir, celle des hommes vicieux les attire, tandis que c'est le contraire pour les bons Esprits. Soyez donc bons si vous voulez n'avoir que de bons Esprits autour de vous . » (Médium, Madame Costel.)

Quelques réfutations.

On nous signale de différents points de nouvelles prédications contre le Spiritisme, toutes dans le même esprit que celles dont nous avons parlé, et comme ce n'est toujours que la variante d'une même pensée, en termes plus ou moins choisis, nous croyons superflu d'en donner l'analyse ; nous nous bornons à relever certains passages que nous faisons suivre de quelques réflexions.

« Mes frères, c'est un chrétien qui parle à des chrétiens, et comme tels nous avons le droit de nous étonner de voir le Spiritisme croître parmi nous. Qu'est-ce que le Spiritisme, je vous le demande, si ce n'est un assemblage d'*horreurs* que la folie seule peut justifier ? »

A cela nous n'avons rien à répondre, si ce n'est que toutes les prédications faites dans cette cité n'ont pu arrêter l'accroissement du Spiritisme, ainsi que le constate l'orateur ; donc les arguments qu'on lui oppose ont moins d'empire que les siens ; donc, si les prédications viennent de Dieu, et le Spiritisme du diable, c'est que le diable est plus puissant que Dieu. Rien n'est brutal comme un fait ; or, le fait de propagation du Spiritisme par suite même des prédications est notoire, donc, c'est qu'on trouve les arguments qu'il donne plus convaincants que ceux de ses adversaires. C'est un tissu d'horreurs, soit ; mais convenez que si ces mêmes Esprits venaient abonder dans toutes vos

idées, au lieu de démons vous en feriez des saints, et, loin de condamner les évocations, vous les encourageriez.

« Notre siècle ne respecte plus rien ; la cendre des tombeaux n'est pas même épargnée, puisque des insensés osent appeler les morts pour s'entretenir avec eux. C'est pourtant ainsi, et voilà où en est arrivé ce prétendu siècle de lumières : causer avec des revenants. »

Causer avec les morts n'est pas le fait de ce siècle, puisque l'histoire de tous les peuples prouve qu'on l'a fait de tout temps ; la seule différence est qu'on le fait partout aujourd'hui et sans les accessoires superstitieux dont on entourait jadis les évocations ; qu'on le fait avec un sentiment plus religieux et plus respectueux. De l'un des deux : ou la chose est possible ou elle ne l'est pas ; si elle ne l'est pas, c'est une croyance illusoire, comme celle de croire à la fatalité du vendredi, à l'influence du sel renversé ; nous ne voyons donc pas qu'il y ait là tant d'horreurs, et que l'on manque de respect en causant avec des gens qui ne sont pas là ; si les morts viennent causer avec nous, ce ne peut être qu'avec la permission de Dieu, à moins de prétendre qu'ils viennent sans sa permission ou contre sa volonté, ce qui impliquerait que Dieu ne s'en occupe pas, ou que les évocateurs sont plus puissants que Dieu. Mais remarquez les contradictions : d'un côté vous dites que le diable *seul* se communique, et d'un autre qu'on trouble la cendre des morts en les appelant ; si c'est le diable, ce ne sont pas les morts, donc on ne les trouble pas et on ne leur manque pas de respect ; si ce sont les morts, donc ce n'est pas le diable. Il faudrait au moins vous accorder sur ce point capital. En admettant que ce soient les morts, nous reconnaissons qu'il y aurait profanation à les appeler légèrement, pour des causes futiles, et surtout d'en faire un métier lucratif, toutes choses que nous condamnons, n'assumant pas plus la responsabilité de ceux qui s'écartent des principes du Spiritisme sérieux, que vous n'assumez celle des faux dévots qui n'ont de la religion que le masque, qui prêchent ce qu'ils ne pratiquent pas, ou qui spéculent sur les choses saintes. Certes des évocations faites dans les conditions burlesques supposées par un éloquent orateur que nous citons plus loin seraient un sacrilège, mais, Dieu merci, nous n'en sommes pas là, et nous ne croyons pas que celle de M. Viennois, également rapportée ci-après, soit dans ce cas.

« J'ai été moi-même témoin de ces faits, et j'ai entendu prêcher la morale, la charité, il est vrai ; mais sur quoi s'appuient cette morale,

cette charité ? Hélas ! sur rien, car peut-on appeler morale une doctrine qui nie les peines éternelles ? »

Si cette morale conduit à faire le bien sans la crainte des peines éternelles, elle n'en a que plus de mérite. Autrefois on croyait impossible de maintenir les écoliers sans la crainte de la férule ; en étaient-ils meilleurs ? Non ; aujourd'hui on ne s'en sert plus et ils ne sont pas pires, au contraire ; donc le régime actuel est préférable. On juge la bonté d'un moyen par ses effets. D'ailleurs, à qui s'adresse cette morale ? à ceux précisément qui ne croient pas aux peines éternelles, et à qui nous donnons un frein qu'ils acceptent, tandis que vous ne leur en donnez point, puisqu'ils n'acceptent pas le vôtre. Empêchons-nous de croire à la damnation absolue ceux à qui cela convient ? Pas le moins du monde. Encore une fois nous ne nous adressons pas à ceux qui ont la foi et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui n'en ont point ou qui doutent. Aimeriez-vous mieux qu'ils restassent dans l'incrédulité absolue ? ce serait peu charitable. Avez-vous peur qu'on ne vous enlève des brebis ? c'est que vous n'avez pas grande confiance dans la puissance de vos moyens pour les retenir ; c'est que vous avez peur qu'elles ne soient attirées par l'herbe tendre du pardon et de la miséricorde divine. Croyez-vous donc que celles qui flottent incertaines préfèreront les charbons de l'enfer ? D'un autre côté, qui doit être plus convaincu des peines éternelles que ceux qui sont nourris dans le sein de l'Eglise ? Or, dites pourquoi cette perspective n'a pas arrêté tous les scandales, toutes les atrocités, toutes les prévarications aux lois divines et humaines dont fourmille l'histoire et qui se reproduisent incessamment de nos jours ? Sont-ce des crimes, oui ou non ? Si donc ceux qui font profession de cette croyance ne sont pas arrêtés, comment voulez-vous que le soient ceux qui n'y croient pas ? Non, il faut à l'homme éclairé de nos jours un autre frein, celui qu'admet sa raison ; or, la croyance aux peines éternelles, utile peut-être à une autre époque, a fait son temps ; elle s'éteint tous les jours, et vous aurez beau faire, vous ne donnerez pas plus la vie à ce cadavre que vous ne ferez revivre les us et coutumes et les idées du moyen âge. Si l'Église catholique croit sa sûreté compromise par la disparition de cette croyance, il faut la plaindre de reposer sur une base si fragile, car, si elle a un ver rongeur, c'est le dogme des peines éternelles.

« Aussi, j'en appelle à la moralité de toutes les âmes honnêtes ; j'en appelle aux magistrats, car ils sont responsables de tout le mal qu'une semblable hérésie attire sur nos têtes. »

Nous ne savions pas qu'en France les magistrats fussent chargés de poursuivre les hérésies, puisque parmi eux, s'il y a des catholiques, il y aussi des protestants et des juifs, hérétiques qui seraient ainsi chargés de se poursuivre eux-mêmes et de se condamner ; qu'il y en a parmi les fonctionnaires du plus haut rang.

« Oui, les Spirites, je ne crains pas de le déclarer ici hautement, ne sont pas seulement passibles de la police correctionnelle, de la Cour impériale, mais, entendez-le bien, il sont encore passibles de la Cour d'assises, car ce sont des faussaires ; ils signent des communications de noms honorables que n'auraient certes pas signées, de leur vivant, ceux que l'on fait si bien causer aujourd'hui. »

Les Spirites sont vraiment bien heureux que Confucius, Socrate, Platon, saint Augustin, saint Vincent de Paul, Fénelon, etc., ne puissent venir leur intenter des procès pour crimes de faux en écriture privée. Mais, j'y songe : ils auraient une planche de salut précisément dans les Cours d'assises dont ils sont justiciables ; car là ce sont les jurés qui prononcent selon leur conscience ; or, parmi eux il y a aussi des protestants et des juifs ; il y a même, chose abominable, des philosophes, des incrédules, d'affreux libres penseurs, qui, vu nos détestables lois modernes, se trouvent partout ; donc, si l'on nous accuse de faire dire à saint Augustin quelque chose d'hétérodoxe, nous trouverons toujours des jurés pour nous acquitter. O perversité du siècle ! dire que de nos jours Voltaire, Diderot, Luther, Calvin, Jean Huss, Arius, auraient été jurés par droit de naissance, qu'ils auraient pu être juges, préfets, ministres de la justice et même des cultes ! Les voyez-vous, ces gibiers de l'enfer, se prononcer sur une question d'hérésie ! car, pour condamner la signature de Fénelon mise au bas d'une communication soi-disant hérétique, il faut juger la question d'orthodoxie, et qui sera compétent dans le jury ?

« Et pourtant, une chose serait si facile pour interdire de semblables *forfaits* ! Que faudrait-il faire ? la moindre des choses ; et même sans leur faire l'honneur de l'écharpe du commissaire, vous pouvez mettre un sergent de ville à l'entrée de chaque groupe pour dire : on ne passe pas. Je vous dépeins le mal, je vous décris le remède, rien de plus, rien de moins, car je leur fais grâce de l'inquisition. »

Merci beaucoup, mais il n'y a pas grand mérite à offrir ce qu'on n'a pas, et, malheureusement pour vous, vous n'avez pas l'inquisition, sans quoi il est douteux que vous nous en fissiez grâce. Que ne dites-vous

donc aux magistrats d'interdire l'entrée des temples juifs et protestants où l'on prêche publiquement des dogmes qui ne sont pas les vôtres ? Quant aux Spirites, ils n'ont ni temples, ni prêtres, mais ils ont des groupes, ce qui pour vous est la même chose, à l'entrée desquels il suffit de mettre un sergent de ville pour que tout soit dit ; c'est bien simple, en effet ; mais vous oubliez que les Esprits forcent toutes les consignes et entrent partout sans demander la permission, même chez vous, car vous en avez à vos côtés qui vous écoutent, sans que vous vous en doutiez, et, qui plus est, parlent à vos oreilles ; rappelez bien vos souvenirs et vous verrez que vous avez eu plus d'une manifestation sans la chercher.

Vous paraissez ignorer une chose qu'il est bon que vous sachiez. Les groupes spirites ne sont nullement nécessaires ; ce sont de simples réunions où sont heureux de se rencontrer des gens qui pensent de même ; et la preuve en est, c'est qu'il y a aujourd'hui en France plus de six cent mille Spirites dont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes ne font partie d'aucun groupe et n'y ont jamais mis le pied ; que dans une foule de villes il n'y en a point ; que ni les groupes ni les sociétés n'ouvrent leurs portes au public pour prêcher leurs doctrines aux passants ; que le Spiritisme se prêche de lui-même et par la force des choses, parce qu'il répond à un besoin de l'époque ; que ces idées sont dans l'air et s'aspirent par tous les pores de l'intelligence ; que la *contagion* est dans l'exemple de ceux qui sont heureux de ces croyances et que l'on rencontre partout, dans le monde, sans aller les chercher dans les groupes. Ainsi, ce ne sont pas les groupes qui font de la propagande, puisqu'ils n'appellent pas le premier venu ; elle se fait de proche en proche, d'individu à individu ; donc, admettons l'interdiction de toutes les réunions, les Spirites en seraient quittes pour rester chez eux et se réunir en famille, ainsi que cela se fait dans des milliers d'endroits sans que le Spiritisme en souffre, bien au contraire, puisque nous avons toujours blâmé les grandes assemblées comme plus nuisibles qu'utiles, l'intimité étant reconnue la condition la plus favorable aux manifestations. Interdirez-vous les réunions de famille ? Mettrez-vous un sergent de ville à la porte d'un salon pour surveiller ce qui se passe au coin du feu ? On ne le fait pas en Espagne ; on ne le fait pas à Rome, où il y a plus de spirites et de médiums que vous ne le pensez. Il ne manquerait plus que cela pour faire grandir encore l'importance du Spiritisme.

Admettons maintenant l'interdiction légale des groupes, savez-vous ce que feraient ces Spirites que vous accusez de semer le désordre ? Ils

diraient : « Respectons la loi ; *dura lex, sed lex* ; donnons l'exemple, et montrons que si nous prêchons l'union, la paix et la concorde, ce n'est pas pour nous transformer en fauteurs de trouble. Les sociétés organisées ne sont pas une condition nécessaire pour l'existence du Spiritisme ; il n'y a entre elles aucune solidarité matérielle qui puisse être brisée par leur suppression ; ce que les Esprits y enseignent, ils l'enseigneront tout aussi bien dans le tête-à-tête ; car le Spiritisme a ce privilège inouï d'avoir partout son foyer d'enseignement ; son signe de ralliement est l'amour de Dieu et du prochain, et pour le mettre en pratique il n'a pas besoin de réunions officielles, il l'étend sur ses ennemis comme sur ses amis. » Tout le monde peut-il en dire autant, et l'autorité n'a-t-elle pas trouvé plus d'une fois de la résistance là où elle aurait dû trouver le plus de soumission ? Si les Spirites étaient des gens aussi turbulents et aussi pervertis que vous le prétendez, pourquoi est-ce dans les centres où ils sont le plus nombreux que les fonctionnaires chargés du maintien de l'ordre ont le moins de peine, ce qui faisait dire à l'un d'eux que si tous ses administrés étaient Spirites, il pourrait fermer son bureau ? Pourquoi est-ce parmi les militaires spirites qu'il y a le moins de peines disciplinaires ?

Et puis, vous ne songez pas qu'il y a maintenant des Spirites partout, du haut en bas de l'échelle sociale ; qu'il y a des réunions et des médiums jusque chez ceux dont vous invoquez l'appui contre nous. Vous voyez donc que votre moyen est insuffisant ; il faut en chercher un autre. - Nous avons les foudres de la chaire. - C'est bien, et vous en usez largement, mais ne voyez-vous pas que partout où l'on fulmine, le nombre des Spirites augmente ? - Nous avons les censures de l'Église et l'excommunication. - C'est mieux, mais vous frappez encore dans le vide ; encore une fois, le Spiritisme ne s'adresse ni à vous ni à ceux qui sont avec vous ; il ne va pas les chercher et leur dire : quittez votre religion et suivez-moi, vous êtes damnés si vous ne le faites pas ; non, il est plus tolérant que cela, et laisse à chacun sa liberté de conscience. Il s'adresse, ainsi que nous l'avons dit, à la masse innombrable des incrédules, des douteurs et des indifférents ; ceux-là ne sont pas avec vous, et vos censures ne peuvent pas les atteindre. Ils revenaient à vous, vous les repoussez, c'est tout simplement maladroit. Si quelques-uns des vôtres les suivent, c'est que vos arguments ne sont pas assez forts pour les retenir, et ce n'est pas avec la rigueur que vous y parviendrez. Le Spiritisme plaît parce qu'il ne s'impose pas et s'accepte par la volonté et le libre examen ; en cela il est de notre époque ; il plaît par sa douceur, par les consolations qu'il procure dans les adversités,

par l'inébranlable foi qu'il donne dans l'avenir, dans la bonté et la miséricorde de Dieu ; de plus, il s'appuie sur des faits patents, matériels, irrécusables, qui bravent toute dénégation ; voilà le secret de sa propagation si rapide ; que lui opposez-vous ? Toujours la damnation éternelle, mauvais moyen par le temps qui court ; puis le travestissement de ses doctrines ; vous l'accusez de prêcher l'avortement, l'adultère et tous les crimes ; à qui pensez-vous en imposer ? ce n'est pas aux Spirites, assurément ; à ceux qui ne le connaissent pas ? Mais dans le nombre beaucoup veulent savoir ce qu'il en est de cette abominable doctrine ; ils lisent, et voyant qu'elle dit tout le contraire de ce qu'on lui fait dire, ils vous laissent pour le suivre, et cela sans qu'il aille les chercher.

La position, je le sais, est embarrassante ; car vous vous dites : Si nous parlons contre le Spiritisme, nous lui recrutons des partisans ; si nous nous taisons, il marche tout seul. Que faire alors ? Jadis on disait : Laissez passer la justice du roi ; maintenait il faut dire : Laissons passer la justice de Dieu.

(*La suite au prochain numéro*.)

Entretiens familiers d'outre-tombe.

M. Philibert Viennois.

(Société spirite de Paris, 20 mars 1863. - Médium, M. Leymarie.)

1. Évocation.

R. Je suis près de vous.

2. Vous vous étiez promis, avec Madame V…, que celui des deux qui resterait s'adresserait à moi pour faire évoquer le premier parti. Madame V… m'a fait part de ce vœu, et je me fais un plaisir d'y accéder. Je sais que vous étiez un fervent Spirite, et de plus doué des qualités du cœur ; ces circonstances ne peuvent que nous donner le désir de nous entretenir avec vous.

R. Je puis donc t'écrire et me rapprocher de toi pour t'exprimer tout ce que mon Esprit ressent de bienveillant à ton égard. Merci pour tout le bonheur que tu m'as donné, chère épouse, toi qui m'as fait aimer la croyance, sainte règle de mes derniers jours près de toi. Je

suis bien heureux de recueillir aujourd'hui tous les biens qui nous étaient promis par la foi vénérée qui nous affirme une autre vie que celle de la terre. Je suis en possession d'une puissance inconnue aux hommes ; l'immensité nous appartient ; je puis mieux comprendre, mieux t'aimer ; mes sensations ne sont plus obscures, et ce qu'il y a de divin en nous est d'une simplicité extrême, car tout ce qui est grand est simple ; la grandeur est le véritable élément de l'Esprit.

Je suis toujours près de toi ; désormais tu seras heureuse, parce que je t'entourerai de mon fluide qui te fortifiera, si cela est nécessaire ; je veux que tu sois toujours courageuse, bonne et surtout Spirite ; avec ces trois éléments, tu béniras Dieu de m'avoir appelé vers lui, car je t'attends, persuadé que, grâce au Spiritisme, Dieu te réserve une bonne place parmi nous.

3. Soyez assez bon, je vous prie, pour nous décrire votre passage dans le monde des Esprits, vos impressions et l'influence de vos connaissances spirites sur votre élévation ?

R. La mort, que j'attendais, n'était pas une peine pour moi, mais plutôt un détachement complet de la matière. Ce que je voyais, c'était une nouvelle vie ; l'avenir divin, cette heure désirée, est venu avec calme. Je regrettais, il est vrai, la présence de ma compagne, que je ne pouvais laisser sans douleur : c'est le dernier anneau de la chaîne qui unit l'Esprit à la matière ; une fois rompu, j'ai peu souffert du passage de la vie à la mort ; mon Esprit a emporté les prières de ma bien-aimée. Toutes les impressions se sont éteintes pour me réveiller dans notre domaine à nous, Spirites. Le voyage est un sommeil pour le juste ; le déchirement est naturel ; mais, au premier réveil, quel étonnement ! comme tout est nouveau, splendide, merveilleux ! Ceux que j'aimais et d'autres Esprits, amis de mes incarnations précédentes, m'ont accueilli et ouvert les portes de l'existence vraie, dans ce parc sans limites appelé le ciel. Mes impressions, vous ne pouvez les comprendre, et je ne saurais les exprimer ; j'essayerai de vous les communiquer une autre fois.

4. Au reçu de la lettre de Madame V…, je lui ai adressé une prière de circonstance. Veuillez me dire ce que vous en pensez ?

R. Merci de votre bienveillance, monsieur Kardec ; vous ne pouviez mieux faire. Ceux qui pleurent les absents ont besoin de l'Esprit de Dieu, mais aussi de l'appui d'autres Esprits bienveillants, et les Esprits doivent l'être. Votre prière a ému bien des Esprits légers et *incrédules* qui sont les témoins invisibles de vos séances (cette prière avait été lue à la Société à la suite de l'évocation) ; vos bonnes paroles

servironts à leur avancement. Vous rendez souvent à notre monde le bien que vous en recevez. Ne point dédaigner le conseil d'un plus petit que soi, c'est reconnaître ce lien intime créé par Dieu entre toutes les créatures.

5. Je voulais vous prier de me donner une communication pour Madame V…, mais je vois que vous avez devancé ma pensée.

R. A votre première demande j'ai répondu à ma femme quand j'aurais du répondre à la Société spirite ; veuillez me le pardonner, car je remplissais une promesse. Je sais que, par la persuasion, vous amenez à vous ceux qui demandent à être consolés ; causer avec les absents d'un autre monde sera le plus grand bonheur de ceux qui ne sacrifient pas tout à l'or et à la jouissance. Dites, je vous prie, à ma femme que ma présence ne lui manquera jamais. Nous travaillerons ensemble à son avancement spirite. Envoyez-lui ma communication ; je voudrais lui dire tant de bonnes paroles que les expressions me manquent ; qu'elle aime toujours notre famille, afin que, par son exemple, celle-ci puisse devenir Spirite et croire à la vie éternelle, qui est la vie de Dieu.

VIENNOIS.

Nous croyons devoir publier la prière dont il a été parlé ci-dessus, et qui nous a été donnée par les Esprits pour les circonstances analogues.

Prière pour les personnes que l'on a affectionnées.

Préface. - Qu'elle est affreuse l'idée du néant ! qu'ils sont à plaindre ceux qui croient que la voix de l'ami qui pleure son ami se perd dans le vide et ne trouve aucun écho pour lui répondre ! Ils n'ont jamais connu les pures et saintes affections, ceux qui pensent que tout meurt avec le corps ; que le génie qui a éclairé le monde de sa vaste intelligence est un jeu de la matière qui s'éteint à tout jamais comme un souffle ; que de l'être le plus cher, d'un père, d'une mère ou d'un enfant adorés, il ne reste qu'un peu de poussière que le temps dissipe sans retour !

Comment un homme de cœur peut-il rester froid à cette pensée ? Comment l'idée d'un anéantissement absolu ne le glace-t-elle pas d'effroi, et ne lui fait-elle pas au moins désirer qu'il n'en soit pas ainsi ? Si jusqu'à ce jour sa raison n'a pas suffi pour lever ses doutes, voilà que le Spiritisme vient dissiper toute incertitude sur l'avenir par les

preuves matérielles qu'il donne de la survivance de l'âme et de l'existence des êtres d'outre-tombe ; aussi partout ces preuves sont-elles accueillies avec joie ; la confiance renaît, car l'homme sait désormais que la vie terrestre n'est qu'un court passage qui conduit à une vie meilleure ; que ses travaux d'ici-bas ne sont pas perdus pour lui, et que les plus saintes affections ne sont pas brisées sans espoir.

Prière. - Dieu tout-puissant, daignez accueillir favorablement la prière que je vous adresse pour l'Esprit de N…, faites-lui entrevoir vos divines clartés et rendez-lui facile le chemin de la félicité éternelle. Permettez que les bons Esprits lui portent mes paroles et ma pensée.

Toi qui m'étais cher en ce monde, entends ma voix qui t'appelle pour te donner un nouveau gage de mon affection. Dieu a voulu que tu fusses délivré le premier ; je ne saurais m'en plaindre sans égoïsme, car ce serait regretter pour toi les peines et les souffrances de la vie. J'attends donc avec résignation le moment de notre réunion dans le monde plus heureux où tu m'as précédé.

Je sais que notre séparation n'est que momentanée, et que, si longue quelle puisse me paraître, la durée s'efface devant l'éternité de bonheur que Dieu promet à ses élus. Que sa bonté me préserve de rien faire qui puisse retarder cet instant désiré, et qu'il m'épargne ainsi la douleur de ne pas te retrouver au sortir de ma captivité terrestre.

Oh ! qu'elle est douce et consolante la certitude qu'il n'y a entre nous qu'un voile matériel qui te dérobe à ma vue ! que tu peux être là à mes côtés, me voir et m'entendre comme autrefois, et mieux encore qu'autrefois ; que tu ne m'oublies pas plus que je ne t'oublie moi-même ; que nos pensées ne cessent pas de se confondre, et que la tienne me suit et me soutient toujours !

Un argument terrible contre le Spiritisme.

Histoire d'un baudet.

Dans un sermon prêché dernièrement contre le Spiritisme, car le mot d'ordre est donné sur toute la ligne de lui courir sus, ainsi que sur ses partisans, l'orateur, voulant lui porter un coup de massue, raconta l'anecdote suivante :

« Il y trois semaines, une dame perd son mari. Un médium se pré-

sente pour lui proposer une conversation avec le défunt, et peut-être jouira-t-elle de sa vue. La vision n'a pas lieu, mais le défunt explique à sa femme, par la main du médium, qu'il n'a pas été jugé digne d'entrer dans le séjour des bienheureux, et qu'il s'est vu obligé de se réincarner *immédiatement*, pour expier de gros péchés. Devinez où ? A un kilomètre de là, chez un meunier, et dans la personne d'un baudet roué de coups. Jugez de la douleur de la pauvre dame, qui court chez le meunier, *embrasse l'humble animal* et propose son achat. Le meunier fut dur en l'affaire, mais enfin il céda contre un gros sac, et maître Aliboron occupe depuis quinze jours un appartement particulier chez la dame, entouré de plus de soins que jamais son pareil en ait éprouvés *depuis qu'il plut à Dieu de créer cette race estimable*. »

Nous doutons que l'auditoire ait été bien convaincu par cette historiette ; mais, ce que nous tenons de témoins auriculaires, c'est que la majeure partie a trouvé qu'elle serait mieux à sa place dans un feuilleton facétieux que dans la chaire, pour le fond et pour le choix des expressions. L'orateur ignorait sans doute que le Spiritisme enseigne sans équivoque, que l'âme ou Esprit ne peut animer le corps d'un animal. (*Livre des Esprits*, n°s 118, 612 et 613.)

Ce qui nous étonne plus encore, c'est le ridicule jeté sur la douleur en général, à l'aide d'un conte fait à plaisir et dans des termes qui ne brillent pas par la dignité. C'est, en outre, de voir un prêtre traiter aussi cavalièrement l'œuvre de Dieu par ces mots peu révérencieux : « Depuis qu'il plut à Dieu de créer cette race estimable. » Le sujet est d'autant plus mal choisi pour faire de l'esprit, qu'on pourrait objecter que tout est respectable dans les œuvres de Dieu, et que Jésus ne se crut pas déshonoré d'entrer à Jérusalem monté sur un des individus de cette race.

Qu'on mette en parallèle le burlesque tableau de la douleur de cette prétendue veuve avec celui de la veuve véritable dont nous avons donné ci-dessus le récit, et qu'on dise celui des deux qui est le plus édifiant, le plus empreint d'un véritable sentiment religieux et de respect pour la Divinité ; celui enfin qui serait mieux placé dans la chaire de vérité.

Admettons le fait que vous racontez, monsieur le prédicateur, c'est-à-dire non pas l'incarnation dans un âne, mais la crédulité de la veuve à cette incarnation, comme châtiment, que lui auriez-vous donné en place ? Les flammes éternelles de l'enfer, perspective encore moins consolante, car cette femme veuve eût sans doute répondu : « J'aime encore mieux savoir mon mari dans le corps d'un âne que brûlé pen-

dant l'éternité. » Supposez maintenant qu'elle eût eu à choisir entre votre tableau de tortures sans fin et celui que nous donne plus haut l'Esprit de M. Viennois, croyez-vous qu'elle eût hésité ? Consciencieusement vous ne le pensez pas, car, pour votre propre compte, vous ne balanceriez pas.

Quelques mots sérieux à propos de coups de bâton.

Un de nos correspondants nous écrit d'une ville du Midi :

« Je viens aujourd'hui vous fournir une nouvelle preuve que la croisade dont je vous ai parlé se traduit sous mille formes. J'assistais hier à une réunion où l'on discutait chaudement pour et contre le Spiritisme. Un des assistants avança le fait suivant : « Les expériences de M. Allan Kardec ne sont pas meilleures que celles dont nous parlions tout à l'heure. M. Kardec se garde bien de raconter dans sa *Revue* toutes les mystifications et les tribulations qu'il essuie. Savez-vous, par exemple, que l'année dernière, au mois de septembre, dans une réunion d'environ trente personnes qui eut lieu chez ce même M. Kardec, tous les assistants furent rossés à coups de bâton par les Esprits. J'étais à Paris à cette époque, et je tiens ce détail d'une personne qui venait d'assister à cette réunion et qui me montra sur son épaule la place meurtrie par un coup violent qu'elle avait reçu. – Je n'ai pas vu le bâton, me dit-elle, mais j'ai senti le coup. »

« Je n'ai pas besoin de vous dire que je tiens à être éclairé sur ce point, et que je vous serai très reconnaissant des explications que vous aurez la bonté de me donner, etc. »

Nous n'aurions pas entretenu nos lecteurs d'un fait aussi insignifiant, s'il ne nous avait fourni le sujet d'une instruction qui peut avoir son utilité en ce moment, car nous n'en finirions pas, s'il nous fallait relever tous les contes absurdes que l'on débite.

Réponse. - Mon cher monsieur, le fait dont vous me parlez est dans les choses possibles, et il y en a plus d'un exemple ; dire qu'il s'en est passé un chez moi, c'est donc reconnaître explicitement la manifestation des Esprits ; toutefois, la forme du récit dénote une intention dont je ne puis savoir beaucoup de gré à l'auteur ; ce peut être *un croyant*, mais assurément il n'est pas bienveillant et oublie la base de la morale spirite : la charité. Si le fait rapporté avait eu lieu, ainsi que le prétend la personne si bien informée, je n'aurais eu garde de le passer sous silence,

car ce serait un fait capital qu'on ne pourrait révoquer en doute, puisqu'il aurait eu, comme on le dit, trente témoins emportant sur leurs épaules la preuve de l'existence des Esprits. Malheureusement pour votre narrateur, il n'y a pas un mot de vrai dans ce récit ; je lui donne donc un démenti formel, ainsi qu'à celui qui affirme avoir assisté à la séance, et les mets l'un et l'autre au défi de venir soutenir leur assertion devant la Société de Paris, comme ils le font à deux cents lieues.

Les faiseurs de contes ne pensent pas à tout et se prennent à leur propre piège ; c'est ce qui a lieu dans cette circonstance, car il y a, pour le fait si positivement affirmé par un témoin soi-disant oculaire, une impossibilité matérielle, c'est que la société suspend ses séances du 15 août au 1er octobre ; que, parti de Paris à la fin du mois d'août, je ne suis rentré que le 20 octobre ; que, par conséquent, dans le mois de septembre j'étais en plein voyage ; c'est donc, comme vous le voyez, un alibi des plus authentiques.

Si donc la personne en question portait sur ses épaules la marque des coups du bâton, puisqu'il n'y a point eu de réunion chez moi, c'est qu'elle les a reçus *autre part*, et que, ne voulant pas dire *où ni comment*, elle a trouvé plaisant d'en accuser les Esprits, ce qui était moins compromettant et coupait court à toute explication.

Vous faites en vérité trop d'honneur, mon cher monsieur, à ce petit conte ridicule, de le ranger parmi les actes de croisade contre le Spiritisme ; il y en a tant de cette nature qu'il faudrait n'avoir rien autre chose à faire pour se donner la peine de les relever. L'hostilité se traduit par des actes plus sérieux, et qui pourtant ne sont pas plus inquiétants. Vous prenez les diatribes de nos adversaires trop à cœur ; songez donc que plus ils se démènent pour combattre le Spiritisme, plus ils prouvent son importance ; si ce n'était qu'un mythe ou un rêve creux, ils ne s'en inquièteraient pas autant ; ce qui les rend si furieux et si acharnés contre lui, c'est de le voir avancer contre vent et marée, et de sentir se rétrécir de plus en plus le cercle dans lequel ils se meuvent.

Laissez donc les mauvais plaisants inventer des contes à dormir debout, et d'autres jeter le venin de la calomnie, car de pareils moyens sont la preuve de leur impuissance à l'attaquer par de bonnes raisons. Le Spiritisme n'a rien à en redouter, au contraire ; ce sont les ombres qui en font ressortir l'éclat ; les menteurs en sont pour leurs frais d'invention, et les calomniateurs pour la honte qui en rejaillit sur eux. Le Spiritisme a le sort de toutes les vérités nouvelles qui soulèvent les passions des gens dont elles peuvent froisser les idées ou les intérêts ; or, voyez si toutes les grandes vérités qui ont été combattues avec le plus d'acharnement n'ont pas surmonté tous les obstacles qu'on leur a opposés, si une seule a succombé sous les attaques de ses ennemis ; les idées nouvelles qui n'ont brillé que d'un éclat passager sont tom-

bées par elles-mêmes, et parce qu'elles n'avaient pas en elles la vitalité que donne seule la vérité ; ce sont celles qui ont été le moins attaquées, tandis que celles qui ont prévalu l'ont été avec plus de violence.

Ne pensez pas que la guerre dirigée contre le Spiritisme soit arrivée à son apogée ; non, et il faut encore que certaines choses s'accomplissent pour dessiller les yeux des plus aveugles. Je ne puis ni ne dois en dire davantage pour le moment, car je ne dois pas entraver la marche nécessaire des événements ; mais je vous dis en attendant : Quand vous entendrez des déclamations furibondes, quand vous verrez des actes d'hostilité matériels, de quelque part qu'ils viennent, loin de vous en émouvoir, applaudissez-y d'autant plus qu'ils pourront avoir plus de retentissement, c'est un des signes annoncés du prochain triomphe. Quant aux vrais Spirites, ils doivent se distinguer par la modération, et laisser à leurs antagonistes le triste privilège des injures et des personnalités qui ne prouvent rien, sinon un manque de savoir-vivre d'abord, et la pénurie de bonnes raisons ensuite.

Quelques mots encore, je vous prie, pour profiter de l'occasion, sur la conduite à tenir à l'égard des adversaires. Autant il est du devoir de tout bon Spirite d'éclairer ceux qui, de bonne foi, cherchent à l'être, autant il est inutile de discuter avec des antagonistes de mauvaise foi ou de parti pris, qui souvent même sont plus convaincus qu'ils ne le paraissent, mais ne veulent pas l'avouer ; avec ceux-ci toute polémique est oiseuse, parce qu'elle est sans but et ne peut avoir pour résultat de leur faire changer d'opinion. Assez de gens de bonne volonté nous réclament, pour ne pas perdre notre temps avec les autres.

Telle est la ligne de conduite que j'ai de tout temps conseillée, et telle est celle que j'ai invariablement suivie moi-même, m'étant toujours abstenu de céder aux provocations qui m'ont été faites de descendre dans l'arène de la controverse. Si parfois je relève certaines attaques et certaines assertions erronées, c'est pour montrer que ce n'est pas la possibilité de répondre qui manque, et donner aux Spirites des moyens de réfutation au besoin. Il en est d'ailleurs que je réserve pour plus tard ; n'ayant aucune impatience, j'observe tout avec calme et sang-froid ; j'attends avec confiance que le moment opportun soit venu, car je sais qu'il viendra, laissant les adversaires s'engager dans une voie sans issue pour eux. La mesure de leurs agressions n'est pas comblée, et il faut qu'elle le soit ; le présent prépare l'avenir. Il n'est jusqu'ici aucune objection sérieuse qui ne se trouve réfutée dans mes écrits ; je ne puis donc qu'y renvoyer pour ne pas me répéter sans cesse avec tous ceux à qui il plaît de parler de ce dont ils ne savent pas le premier mot. Toute discussion devient superflue avec des gens qui n'ont pas lu, ou, s'ils l'ont fait, prennent, de dessein prémédité, le contre-pied de ce qui est dit.

Les questions de personnes s'effacent devant la grandeur du but et l'ensemble du mouvement irrésistible qui s'opère dans les idées ; peu importe donc que tel ou tel soit contre le Spiritisme, quand on sait qu'il n'est au pouvoir de qui que ce soit d'empêcher les faits de s'accomplir ; c'est ce que l'expérience confirme chaque jour.

Je dis donc à tous les Spirites : continuez à semer l'idée ; répandez-la par la douceur et la persuasion, et laissez à nos antagonistes le monopole de la violence et de l'acrimonie auxquelles on n'a recours que lorsqu'on ne se sent pas assez fort par le raisonnement.

Votre tout dévoué, A. K.

Examen des communications médianimiques qui nous sont adressées.

Beaucoup de communications nous ont été adressées de différents groupes, soit pour nous demander notre avis et nous mettre à même de juger de leurs tendances, soit, de la part de quelques-uns, avec l'espoir de les voir paraître dans la *Revue* ; toutes nous ont été remises avec faculté d'en disposer comme nous l'entendrions pour le bien la chose. Nous en avons fait l'examen et la classification, et l'on s'étonnera pas de l'impossibilité où nous avons été de les insérer toutes, quand on saura qu'outre celles que nous avons publiées il y en a plus de trois mille six cents qui, à elles seules, auraient absorbé cinq années *complètes* de la *Revue*, sans compter un certain nombre de manuscrits plus ou moins volumineux dont nous parlerons tout à l'heure. Le compte rendu de cet examen nous fournira le sujet de quelques réflexions dont chacun pourra faire son profit.

Dans le nombre, nous en avons trouvé de notoirement mauvaises pour le fond et pour la forme, produits évidents d'Esprits ignorants, obsesseurs ou mystificateurs, et qui jurent avec les noms plus ou moins pompeux dont elles sont revêtues ; les publier, c'eût été donner des armes fondées à la critique. Une circonstance digne de remarque, c'est que la presque totalité des communications de cette catégorie émane d'individus isolés et non de groupes. La fascination pouvait seule les faire prendre au sérieux et empêcher d'en voir le côté ridicule. L'isolement, comme on le sait, favorise la fascination, tandis que les réunions trouvent un contrôle dans la pluralité des avis.

Toutefois, nous reconnaissons avec plaisir que les communications de cette nature forment, dans la masse, une petite minorité ; la plu-

part des autres renferment de bonnes pensées et d'excellents conseils, mais, il ne s'ensuit pas qu'elles soient toutes bonnes à être publiées, et cela par les motifs que nous allons exposer.

Les bons Esprits enseignent à peu près la même chose partout, parce que partout il y a les mêmes vices à réformer et les même vertus à prêcher ; c'est là un des caractères distinctifs du Spiritisme ; la différence n'est souvent que dans le plus ou le moins de correction et d'élégance du style. Pour apprécier les communications, eu égard à la publicité, il ne faut pas les voir à son point de vue, mais à celui du public. Nous concevons la satisfaction qu'on éprouve à obtenir quelque chose de bon, surtout en commençant, mais, outre que certaines personnes peuvent se faire illusion sur le mérite intrinsèque, on ne songe pas qu'en cent autres endroits on obtient des choses pareilles, et que ce qui est d'un puissant intérêt individuel peut être de la banalité pour la masse.

Il faut considérer, en outre, que depuis quelque temps les communications ont acquis sous tous les rapports des proportions et des qualités qui laissent bien loin en arrière celles qu'on obtenait il y a quelques années ; ce qu'on admirait alors paraît pâle et mesquin auprès de ce qu'on obtient aujourd'hui. Dans la plupart des centres vraiment sérieux, l'enseignement des Esprits a grandi avec l'intelligence du Spiritisme. Puisque partout on reçoit des instructions à peu près identiques, leur publication ne peut intéresser qu'à la condition de présenter des qualités saillantes comme forme ou comme portée instructive, ce serait donc se faire illusion de croire que tout recueil doit trouver des lecteurs nombreux et enthousiastes. Jadis le plus petit entretien spirite était une nouveauté qui attirait l'attention ; aujourd'hui que les Spirites et les médiums ne se comptent plus, ce qui était une rareté est un fait presque banal passé en habitude, et qui a été distancé par l'ampleur et la portée des communications actuelles, comme les devoirs de l'écolier le sont par le travail de l'adulte.

Nous avons sous les yeux la collection d'un journal publié dans le principe des manifestations sous le titre de *la Table parlante*, titre caractéristique de l'époque ; ce journal a eu, dit-on, de quinze à dix-huit cents abonnés, chiffre énorme pour le temps ; il contenait une multitude de petites conversations familières et de faits médianimiques qui avaient alors un puissant attrait de curiosité. Nous y avons inutilement cherché quelque chose à reproduire dans notre *Revue* ; tout ce que nous y aurions puisé serait aujourd'hui puéril et sans intérêt. Si ce journal n'eût pas cessé de paraître, par des circonstances indépendantes du sujet, il n'aurait pu vivre qu'à la condition de se mettre au niveau du progrès de la science, et, s'il reparaissait maintenant dans les mêmes conditions, il n'aurait pas cinquante abonnés. Les Spirites

sont immensément plus nombreux qu'alors, c'est vrai ; mais ils sont plus éclairés et veulent un enseignement plus substantiel.

Si les communications n'émanaient que d'un seul centre, nul doute que les lecteurs se multiplieraient en raison du nombre des adeptes ; mais il ne faut pas perdre de vue que les foyers qui les produisent se comptent par milliers, et que partout où l'on obtient des choses supérieures, on ne peut s'intéresser à ce qui est faible ou médiocre.

Ce que nous disons n'est pas pour décourager de faire des publications, loin de là, mais pour montrer la nécessité d'un choix rigoureux, condition *sine qua non* de succès ; les Esprits en élevant leur enseignement nous ont rendus difficiles et même exigeants. Les publications locales peuvent avoir une immense utilité sous un double rapport, celui de répandre dans les masses l'enseignement donné dans l'intimité, puis celui de montrer la concordance qui existe dans cet enseignement sur différents points ; nous y applaudirons toujours, et nous les encouragerons toutes les fois qu'elles seront faites dans de bonnes conditions.

Il convient d'abord d'en écarter tout ce qui, étant d'un intérêt privé, n'intéresse que celui que cela concerne ; puis, tout ce qui est vulgaire pour le style et les pensées, ou puéril par le sujet ; une chose peut être excellente en elle-même, très bonne pour en faire son instruction personnelle, mais ce qui doit être livré au public exige des conditions spéciales ; malheureusement l'homme est enclin à se figurer que tout ce qui lui plaît doit plaire aux autres ; le plus habile peut se tromper, le tout est de se tromper le moins possible. Il est des Esprits qui se plaisent à entretenir cette illusion chez certains médiums ; c'est pourquoi nous ne saurions trop recommander à ces derniers de ne point s'en rapporter à leur propre jugement, et c'est en cela que les groupes sont utiles, par la multiplicité des avis qu'ils permettent de recueillir ; celui qui, dans ce cas, récuserait l'opinion de la majorité, se croyant plus de lumières que tous, prouverait surabondamment la mauvaise influence sous laquelle il se trouve.

Faisant application de ces principes d'éclectisme aux communications qui nous sont adressées, nous dirons que, sur trois mille six cents, il y en a plus de trois mille d'une moralité irréprochable et excellentes comme fond, mais que sur ce nombre il n'y en a pas trois cents pour la publicité, et à peine cent d'un mérite hors ligne. Ces communications nous étant venues d'un grand nombre de points différents, nous en inférons que cette proportion doit être à peu près générale. On peut juger par là de la nécessité de ne pas publier inconsidérément tout ce qui vient des Esprits, si l'on veut atteindre le but qu'on se propose, aussi bien sous le rapport matériel que sous celui de l'effet moral et de l'opinion que les indifférents peuvent se faire du Spiritisme.

Il nous reste à dire quelques mots des manuscrits ou travaux de longue haleine qui nous sont adressés, parmi lesquels, sur trente nous n'en trouvons guère que cinq ou six ayant une valeur réelle. Dans le monde invisible comme sur terre les écrivains ne manquent pas, mais les bons écrivains sont rares ; tel Esprit est apte à dicter une bonne communication isolée, à donner un excellent conseil privé, qui est incapable de produire un travail d'ensemble complet pouvant supporter l'examen, quelles que soient d'ailleurs ses prétentions, et le nom dont il lui plaît de s'affubler n'est pas une garantie ; plus ce nom est élevé, plus il oblige ; or, il est plus aisé de prendre un nom que de le justifier ; c'est pourquoi, à côté de quelques bonnes pensées, on trouve souvent les idées les plus excentriques et les traces les moins équivoques de la plus profonde ignorance. Ces dans ces sortes de travaux médianimiques que nous avons remarqué le plus de signes d'obsession, dont un des plus fréquents est l'injonction de la part de l'Esprit de les faire imprimer, et plus d'un pense à tort que cette recommandation suffit pour trouver un éditeur empressé de s'en charger.

C'est en pareil cas surtout qu'un examen scrupuleux est nécessaire, si l'on ne veut s'exposer à faire une école à ses dépens ; c'est de plus le meilleur moyen d'écarter les Esprits présomptueux et faux savants qui se retirent forcément quand ils ne trouvent pas des instruments dociles à qui ils puissent faire accepter leurs paroles comme des articles de foi. L'immixtion de ces Esprits dans les communications est, c'est un fait connu, le plus grand écueil du Spiritisme. On ne saurait donc s'entourer de trop de précautions pour éviter les publications regrettables ; mieux vaut, en pareil cas, pécher par excès de prudence, dans l'intérêt de la cause.

En résumé, en publiant des communications dignes d'intérêt on fait une chose utile ; en publiant celles qui sont faibles, insignifiantes ou mauvaises, on fait plus de mal que de bien. Une considération non moins importante est celle de l'opportunité ; il en est dont la publication serait intempestive, et par cela même nuisible : chaque chose doit venir en son temps ; plusieurs de celles qui nous sont adressées sont dans ce cas, et quoique très bonnes doivent être ajournées ; quant aux autres, elles trouveront leur place selon les circonstances et leur objet.

Questions et problèmes.

Les Esprits incrédules et matérialistes.

(Société spirite de Paris, 27 mars 1863.)

Demande. – Dans l'évocation de M. Viennois faite dans la dernière séance on trouve cette phrase : « Votre prière a ému bien des Esprits légers et *incrédules*. » Comment des Esprits peuvent-ils être incrédules ? Le milieu où ils se trouvent n'est-il pas pour eux la négation de l'incrédulité ?

Nous prions les Esprits qui voudront bien se communiquer de traiter cette question, s'ils le jugent à propos.

Réponse (médium, M. d'Ambel). – L'explication que vous me demandez n'est-elle pas écrite tout au long dans vos ouvrages ? Vous me demandez pourquoi les *Esprits incrédules* ont été émus ? Mais n'avez-vous pas dit vous-même que les Esprits qui se trouvaient dans l'erraticité y étaient entrés avec leurs aptitudes, leurs connaissances et leur manière de voir passées ? Mon Dieu ! je suis encore bien novice pour résoudre à votre satisfaction les questions épineuses de doctrine ; je puis néanmoins par expérience, pour ainsi dire fraîchement acquise, répondre aux questions de faits. On croit généralement, dans le monde que vous habitez, que la mort vient tout à coup modifier les opinions de ceux qui s'en vont, et que le bandeau de l'incrédulité est violemment arraché à ceux qui niaient Dieu sur la terre : là est l'erreur, car la punition commence justement, pour ceux-là, en demeurant dans la même incertitude relativement au Maître de toutes choses, et à conserver leur doute de la terre. Non, croyez-moi, la vue obscurcie de l'intelligence humaine n'aperçoit pas instantanément la lumière ; on procède dans l'erraticité avec au moins autant de prudence que sur la terre, et l'on ne projette pas les rayons de la lumière électrique sur les yeux de ceux qui sont malades de la vue afin de les guérir.

Le passage de la vie terrestre à la vie spirituelle offre, cela est certain, une période de confusion et de trouble pour la plupart de ceux qui se désincarnent ; mais il en est quelques-uns, de leur vivant déjà détachés des biens de la terre, qui accomplissent cette transition aussi facilement qu'une colombe qui s'élève dans l'air. Il est facile de vous rendre compte de cette différence en examinant les habitudes des voyageurs qui s'embarquent pour traverser les océans ; pour quelques-uns le voyage est une partie de plaisir, pour le plus grand nombre c'est une souffrance vulgaire, mais accablante, qui durera jusqu'au moment du

débarquement. Eh bien ! il en est pour ainsi dire de même pour voyager de la terre au monde des Esprits. Quelques-uns se dégagent rapidement, sans souffrance et sans trouble, tandis que d'autres sont soumis au mal de la traversée éthéréenne ; mais il arrive ceci : c'est que de même que les voyageurs qui touchent terre au sortir du vaisseau retrouvent leur aplomb et leur santé, de même l'Esprit qui a franchi tous les obstacles de la mort finit par se trouver, comme à son point de départ, avec la conscience nette et claire de son individualité.

Il est donc certain, mon cher monsieur Kardec, que les incrédules et les matérialistes absolus conservent leur opinion par delà la tombe jusqu'à l'heure où la raison ou la grâce aura réveillé dans leur cœur la pensée vraie qui s'y trouve enfouie. De là cette diffusion d'idées dans les manifestations et cette divergence dans les communications des Esprits d'outre-tombe ; de là quelques dictées encore entachées d'*athéisme* ou de *panthéisme*.

Permettez-moi, en finissant, de revenir à des questions qui me sont personnelles. Je vous remercie de m'avoir fait évoquer ; cela m'a aidé à me reconnaître ; je vous remercie aussi des consolations que vous avez adressées à ma femme, et je vous prie de lui continuer vos bonnes exhortations, afin de la soutenir dans les épreuves qui l'attendent. Quant à moi, je serai toujours près d'elle et l'inspirerai.

VIENNOIS.

Demande. – On comprend l'incrédulité chez certains Esprits, mais on ne comprendrait pas le matérialisme, puisque leur état est une protestation contre le règne absolu de la matière et le néant après la mort.

Réponse (médium, M. d'Ambel). – Un mot seulement : tous les corps solides ou fluidiques appartiennent à la substance matérielle ; ceci est bien démontré. Or, ceux qui de leur vivant n'admettaient qu'un principe dans la nature, la matière, n'aperçoivent souvent encore après leur mort que ce principe unique, absolu. Si vous réfléchissez aux pensées qui les dominèrent toute leur vie, vous les trouverez certes, encore aujourd'hui, sous l'entière subjugation de ces mêmes pensées. Jadis, ils se considéraient comme des corps solides ; aujourd'hui ils se regardent comme des corps fluidiques, voilà tout. Remarquez bien, je vous prie, qu'ils s'aperçoivent sous une forme nettement circonscrite, toute vaporeuse qu'elle est, et identique à celle qu'ils avaient sur terre à l'état solide ou humain. De telle sorte qu'ils ne voient dans leur nouvel état qu'une transformation de leur être à laquelle ils n'avaient pas songé ; mais ils restent convaincus que c'est un acheminement vers la fin à laquelle ils arriveront, quand ils seront suffisamment dégagés, pour s'effacer dans le grand tout universel. Il n'y a rien de si opiniâtre

qu'un savant, et ils persistent à penser que cette fin, pour être retardée, n'en est pas moins inévitable.

Une des conditions de leur aveuglement moral est de les enserrer plus violemment dans les liens de la matérialité et conséquemment de les empêcher de s'éloigner des régions terrestres ou similaires à la terre ; et de même que la très grande majorité des incarnés emprisonnés dans la chair ne peuvent apercevoir les formes vaporeuses des Esprits qui les environnent, de même l'opacité de l'enveloppe des matérialistes leur interdit de contempler les entités spirituelles qui se meuvent si belles et si rayonnantes dans les hautes sphères de l'empire céleste.

ERASTE.

Autre (médium, M. A. Didier). – Le doute est la cause des peines et bien souvent des fautes de ce monde ; la connaissance, au contraire, du Spiritualisme cause les peines et les fautes des Esprits.

Où serait le châtiment si les Esprits ne connaissaient pas leurs erreurs par la conséquence qui est la réalité pénitencière de l'autre vie ? Où serait leur châtiment si leur cœur et leur âme ne sentaient pas toute l'erreur du scepticisme terrestre et le néant de la matière ? L'Esprit voit l'Esprit comme la chair voit la chair ; l'erreur de l'Esprit n'est pas l'erreur de la chair et l'homme matérialiste qui a douté ici-bas ne doute plus là-haut.

Le supplice des matérialistes est de regretter les joies et les satisfactions terrestres, eux qui ne peuvent encore ni comprendre ni sentir les joies et les perfections de l'âme ; et voyez l'abaissement moral de ces Esprits qui vivent complètement dans la stérilité morale et physique, de regretter ces biens qui ont fait momentanément leur joie et qui font actuellement leur supplice.

Maintenant, il est vrai que sans être matérialiste par l'assouvissement de ses passions terrestres, on peut l'être plus dans les idées et dans l'esprit que dans les actes de la vie. C'est ce qu'on appelle les libres penseurs et ceux qui n'osent approfondir les causes de leur existence. Ceux-là, dans l'autre monde sont punis de même ; ils nagent dans la vérité, mais ils n'en sont pas pénétrés ; leur orgueil abaissé les fait souffrir, et ils regrettent ces jours terrestres où, du moins, ils avaient la liberté de douter.

LAMENNAIS.

Remarque. – Cette appréciation semble au premier abord en contradiction avec celle d'Eraste ; celui-ci admet que certains Esprits peuvent conserver les idées matérialistes, tandis que Lamennais pense que ces idées ne sont que le regret des jouissances matérielles, mais que ces Esprits sont parfaitement éclairés sur leur état spirituel.

Les faits semblent venir à l'appui de l'opinion d'Eraste ; puisque nous voyons des Esprits qui, longtemps même après leur mort, *se croient encore vivants, vaquent ou croient vaquer à leurs occupations terrestres,* c'est donc qu'ils se font complètement illusion sur leur position et ne se rendent aucun compte de leur état spirituel. Dès lors qu'ils ne croient pas être morts, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils eussent conservé l'idée du néant après la mort qui pour eux n'est pas encore venue. C'est sans doute dans ce sens qu'a voulu parler Eraste.

Réponse. – Ils ont évidemment l'idée du néant, mais ce n'est qu'une affaire de temps. Il arrive un moment où là-haut le voile se déchire, et où les idées matérialistes sont inacceptables. La réponse d'Eraste porte sur des faits particuliers et momentanés ; je ne parlais, moi, que des faits généraux et définitifs.

LAMENNAIS.

Remarque. – La divergence n'était qu'apparente et ne provenait que du point de vue sous lequel chacun envisageait la question. Il est bien évident qu'un Esprit ne peut rester perpétuellement matérialiste ; on demandait simplement si cette idée était nécessairement détruite aussitôt après la mort ; or, les deux Esprits sont d'accord sur ce point, et se prononcent pour la négative. Ajoutons que la persistance du doute sur l'avenir est un châtiment pour l'Esprit incrédule ; c'est pour lui une torture d'autant plus poignante qu'il n'a pas les préoccupations terrestres pour y faire diversion.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Les publications spirites se multiplient, et, comme nous l'avons dit, nos encouragements sont acquis à toutes celles qui peuvent servir utilement la cause que nous défendons. Ce sont autant de voix qui s'élèvent et servent à répandre l'idée sous différentes formes. Si nous n'avons pas donné notre opinion sur certains ouvrages plus ou moins importants traitant de matières analogues, c'est que, par la crainte qu'on n'y vît un sentiment de partialité, nous avons préféré laisser l'opinion se former d'elle-même ; or, nous voyons que celle de la majorité a confirmé la nôtre. Par notre position, nous devons être sobre d'appréciations de ce genre, quand surtout l'approbation ne peut être absolue ; en restant neutre, on ne nous accusera pas d'avoir exercé une pression défavorable, et si le succès ne répond pas à l'attente, on ne pourra s'en prendre à nous.

Parmi les publications récentes que nous sommes heureux de recommander sans restriction, nous rappellerons notamment les deux petites brochures annoncées dans notre dernier numéro sous les titres de : *le Spiritisme sans les Esprits,* et *la Vérité sur le Spiritisme expérimental dans les groupes,* par un

Spirite théoricien, sur lesquelles nous maintenons l'opinion que nous avons émise en disant que, dans un cadre très restreint, l'auteur avait su résumer les véritables principes du Spiritisme avec une remarquable précision et dans un style attachant. Dans celle qui est relative aux groupes, les curieux et les incrédules trouveront une excellente leçon sur la manière dont il convient d'observer ce qui se passe dans les groupes sérieux. – Prix : 50 centimes chacune ; 60 centimes par la poste. – Chez Dentu, Palais-Royal.

Nous ne pouvons omettre non plus le journal *la Vérité*, publié à Lyon sous la direction de M. Edoux, et que nous avons également annoncé. Le défaut d'espace nous force à nous borner à dire que c'est un nouveau champion qui paraît être regardé de travers dans le camp adverse. Il a signalé ses débuts par plusieurs articles d'une haute portée, signés PHILOLÉTHÈS, parmi lesquels on remarque ceux qui ont pour titre : *le Fondement du Spiritisme* ; *le Périsprit devant les traditions* ; *le Périsprit devant la philosophie et l'histoire*, etc. Ils dénotent une plume exercée, s'appuyant sur une logique rigoureuse et qui peut, en persévérant dans cette voie, tailler de la besogne à nos antagonistes, tout en restant dans la ligne de modération qui paraît être la devise de ce journal comme la nôtre ; c'est par la logique qu'il faut combattre, et non par les personnalités, l'injure et les représailles.

ALLAN KARDEC.

Bordeaux aura bientôt aussi sa *Revue* spéciale, que nous serons heureux d'aider de nos conseils, puisqu'on veut bien nous les demander. Si, comme nous n'en doutons pas, elle suit la voie de la sagesse et de la prudence, elle ne pourra manquer d'avoir l'appui de tous les vrais Spirites, de ceux qui voient l'intérêt de la chose avant les questions de personnes, d'intérêt ou d'amour-propre ; c'est à ceux-ci, on le sait, que nos sympathies sont acquises. L'abnégation de la personnalité, le désintéressement moral et matériel, la pratique de la loi d'amour et de charité, seront toujours les signes distinctifs de ceux pour qui le Spiritisme n'est pas seulement une croyance stérile en cette vie et en l'autre, mais une foi féconde.

Le *Courrier de la Moselle*, journal de Metz, du 11 avril 1863, contient un excellent et remarquable article, signé : *Un Spirite de Metz*, réfutant les cas de folie attribués au Spiritisme. Nous aimons à voir les Spirites qui entrent dans la lice, opposer la froide et sévère logique des faits aux diatribes de leurs adversaires. Nous en citerons plusieurs fragments, que le défaut d'espace nous force de renvoyer au prochain numéro.

Paris. — Typ. de COSSON et C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 6. JUIN 1863.

Du principe de la non-rétrogradation des Esprits.

Des questions ayant plusieurs fois été soulevées sur le principe de la non-rétrogradation des Esprits, principe diversement interprété, nous allons essayer de les résoudre. Le Spiritisme veut être clair pour tout le monde, et ne laisser à ses futurs enfants aucun sujet de querelles de mots, c'est pourquoi tous les points susceptibles d'interprétation seront successivement élucidés.

Les Esprits ne rétrogradent pas, en ce sens qu'ils ne perdent rien du progrès accompli ; ils peuvent rester momentanément stationnaires ; mais de bons, ils ne peuvent devenir méchants, ni de savants ignorants. Tel est le principe général, qui ne s'applique qu'à l'état moral, et non à la situation matérielle, qui de bonne peut devenir mauvaise si l'Esprit l'a mérité.

Citons une comparaison. Supposons un homme du monde, instruit, mais coupable d'un crime qui le conduit aux galères ; certes, il y a pour lui une bien grande déchéance comme position sociale et comme bien-être matériel ; à l'estime et à la considération ont succédé le mépris et l'abjection ; et pourtant il n'a rien perdu quant au développement de l'intelligence ; il portera au bagne ses facultés, ses talents, ses connaissances ; c'est un homme déchu, et c'est ainsi qu'il faut entendre les Esprits déchus. Dieu peut donc, au bout d'un certain temps d'épreuve, retirer d'un monde où ils n'auront pas progressé moralement ceux qui l'auront *méconnu*, qui auront été rebelles à ses lois, pour les envoyer expier leurs erreurs et leur endurcissement dans un monde inférieur, parmi des êtres encore moins avancés ; là ils seront

ce qu'ils étaient avant, moralement et intellectuellement, mais dans une condition rendue infiniment plus pénible par la nature même du globe, et surtout par le milieu dans lequel ils se trouveront ; ils seront en un mot dans la position d'un homme civilisé forcé de vivre parmi les sauvages, ou d'un homme bien élevé condamné à la société des forçats. Ils ont perdu leur position, leurs avantages, mais ils n'ont pas rétrogradé vers leur état primitif ; d'hommes adultes ils ne sont pas redevenus enfants ; voilà ce qu'il faut entendre par la non-rétrogradation. N'ayant pas mis le temps à profit, c'est pour eux un travail à recommencer ; Dieu, dans sa bonté, ne veut pas les laisser plus longtemps parmi les bons dont ils troublent la paix ; c'est pourquoi il les envoie parmi des hommes qu'ils auront pour mission de faire avancer en leur communiquant ce qu'ils savent ; par ce travail ils pourront avancer eux-mêmes et se racheter tout en expiant leurs fautes passées, comme l'esclave qui amasse peu à peu de quoi acheter un jour sa liberté ; mais, comme l'esclave, beaucoup n'amassent que de l'argent au lieu d'amasser des vertus qui seules peuvent payer leur rançon.

Telle a été jusqu'à ce jour la situation de notre terre, monde d'expiation et d'épreuve, où la race adamique, race intelligente, fut exilée parmi les races primitives inférieures qui l'habitaient avant elle. Telle est la raison pour laquelle il y a tant d'amertumes ici-bas, amertumes que sont loin de ressentir au même degré les peuples sauvages. Il y a certainement rétrogradation de l'Esprit en ce sens qu'il recule son avancement, mais non au point de vue de ses acquisitions, en raison desquelles et du développement de son intelligence, sa déchéance sociale lui est plus pénible ; c'est ainsi que l'homme du monde souffre plus dans un milieu abject que celui qui a toujours vécu dans la fange.

Selon un système qui a quelque chose de spécieux au premier abord, les Esprits n'auraient point été créés pour être incarnés, et l'incarnation ne serait que le résultat de leur faute. Ce système tombe par cette seule considération que si aucun Esprit n'avait failli, il n'y aurait point d'hommes sur la terre ni sur les autres mondes ; or, comme la présence de l'homme est nécessaire pour l'amélioration matérielle des mondes ; qu'il concourt par son intelligence et son activité à l'œuvre générale, il est un des rouages essentiels de la création. Dieu ne pouvait subordonner l'accomplissement de cette partie de son œuvre à la chute éventuelle de ses créatures, à moins qu'il ne comptât pour cela sur un nombre toujours suffisant de coupables pour alimenter d'ouvriers les mondes créés et à créer. Le bon sens repousse une telle pensée.

L'incarnation est donc une nécessité pour l'Esprit qui, tout en accomplissant sa mission providentielle, travaille à son propre avancement par l'activité et l'intelligence qu'il lui faut déployer pour pourvoir à sa vie et à son bien-être ; mais l'incarnation devient une punition quand l'Esprit, n'ayant pas fait ce qu'il doit, est contraint de recommencer sa tâche et multiplie ses existences corporelles pénibles par sa propre faute. Un écolier n'arrive à prendre ses grades qu'après avoir passé par la filière de toutes les classes ; ces classes sont-elles une punition ? Non : elles sont une nécessité, une condition indispensable de son avancement ; mais si, par sa paresse, il est obligé de les doubler, là est la punition ; pouvoir en passer quelques-unes est un mérite. Ce qui est donc vrai, c'est que l'incarnation sur la terre est une punition pour beaucoup de ceux qui l'habitent, parce qu'ils auraient pu l'éviter, tandis qu'ils l'ont peut-être doublée, triplée, centuplée par leur faute, retardant ainsi leur entrée dans les mondes meilleurs. Ce qui est faux, c'est d'admettre en principe l'incarnation comme un châtiment.

Une autre question souvent agitée est celle-ci : L'Esprit étant créé simple et ignorant avec liberté de faire le bien ou le mal, n'y a-t-il pas déchéance morale pour celui qui prend la mauvaise route, puisqu'il arrive à faire le mal qu'il ne faisait pas auparavant ?

Cette proposition n'est pas plus soutenable que la précédente. Il n'y a déchéance que dans le passage d'un état relativement bon à un état pire ; or, l'Esprit créé simple et ignorant est, à son origine, dans un état de nullité morale et intellectuelle comme l'enfant qui vient de naître ; s'il n'a pas fait de mal, il n'a pas non plus fait de bien ; il n'est ni heureux ni malheureux ; il agit sans conscience et sans responsabilité ; puisqu'il n'a rien, il ne peut rien perdre, et ne peut non plus rétrograder ; sa responsabilité ne commence que du moment où se développe en lui le libre arbitre ; son état primitif n'est donc point un état d'innocence intelligente et raisonnée ; par conséquent le mal qu'il fait plus tard en enfreignant les lois de Dieu, en abusant des facultés qui lui ont été données, n'est pas un retour du bien au mal, mais la conséquence de la mauvaise voie où il s'est engagé.

Ceci nous conduit à une autre question. Néron, par exemple, peut-il, en tant que Néron, avoir fait plus de mal que dans sa précédente incarnation ? A cela nous répondons oui, ce qui n'implique pas que dans l'existence où il aurait fait moins de mal il fût meilleur. D'abord ce mal peut changer de forme sans être pire ou moins mal ; la position de Néron, comme empereur, l'ayant mis en évidence, ce qu'il a fait a été plus remarqué ; dans une existence obscure il a pu commettre des

actes tout aussi répréhensibles, quoique sur une moins grande échelle, et qui ont passé inaperçus ; comme souverain il a pu faire brûler une ville ; comme simple particulier, il a pu brûler une maison et faire périr une famille ; tel assassin vulgaire qui tue quelques voyageurs pour les dépouiller, s'il était sur un trône, serait un tyran sanguinaire, faisant en grand ce que sa position ne lui permet de faire qu'en petit.

Prenant la question à un autre point de vue, nous dirons qu'un homme peut faire plus de mal dans une existence que dans la précédente, montrer des vices qu'il n'avait pas, sans que cela implique une dégénérescence morale ; ce sont souvent les occasions qui manquent pour faire le mal, quand le principe existe à l'état latent ; vienne l'occasion, et les mauvais instincts se montrent à nu. La vie ordinaire nous en offre de nombreux exemples : tel homme que l'on avait cru bon, déploie tout à coup des vices qu'on ne soupçonnait pas, et l'on s'en étonne ; c'est tout simplement ou qu'il a su dissimuler, ou qu'une cause a provoqué le développement d'un mauvais germe. Il est bien certain que celui en qui les bons sentiments sont fortement enracinés n'a pas même la pensée du mal ; quand cette pensée existe, c'est que le germe existe : il n'y manque souvent que l'exécution.

Puis, comme nous l'avons dit, le mal, quoique sous différentes formes, n'en est pas moins le mal. Le même principe vicieux peut être la source d'une foule d'actes divers provenant d'une même cause ; l'orgueil, par exemple, peut faire commettre un grand nombre de fautes auxquelles on est exposé tant que le principe radical n'est pas extirpé. Un homme peut donc, dans une existence, avoir des défauts qu'il n'aurait pas manifestés dans une autre, et qui ne sont que des conséquences variées d'un même principe vicieux. Néron est pour nous un monstre, parce qu'il a commis des atrocités ; mais croit-on que ces hommes perfides, hypocrites, véritables vipères qui sèment le poison de la calomnie, dépouillent les familles par l'astuce et les abus de confiance, qui couvrent leurs turpitudes du masque de la vertu pour arriver plus sûrement à leurs fins et recevoir des éloges alors qu'ils méritent l'exécration, croit-on, disons-nous, qu'ils valent mieux que Néron ? Assurément non ; être réincarnés dans un Néron ne serait pas pour eux une déchéance, mais une occasion de se montrer sous une nouvelle face ; comme tels ils étaleront les vices qu'ils cachaient ; ils oseront faire par la force ce qu'ils faisaient par la ruse, voilà toute la différence. Mais cette nouvelle épreuve n'en rendra le châtiment que plus terrible, si, au lieu de profiter des moyens qui leur sont donnés de réparer, ils s'en servent pour le mal. Et cependant, chaque existence,

quelque mauvaise qu'elle soit, est une occasion de progrès pour l'Esprit ; il développe son intelligence, acquiert de l'expérience et des connaissances qui, plus tard, l'aideront à progresser moralement.

Quelques réfutations.

(2e article. – Voir le numéro de mai.)

Toute idée nouvelle a nécessairement contre elle tous ceux dont elle froisse les opinions et les intérêts. Quelques-uns croient ceux de l'Eglise compromis, – nous ne le pensons pas, mais notre opinion ne fait pas loi, – c'est pourquoi on nous attaque en son nom avec une fureur à laquelle il ne manque que les grandes exécutions du moyen âge. Les sermons, les instructions pastorales lancent la foudre sur toute la ligne ; les brochures et les articles de journaux pleuvent comme la grêle, pour la plupart avec un cynisme d'expressions fort peu évangélique. C'est chez plusieurs une rage qui tient de la frénésie. Pourquoi donc ce déploiement de forces et tant de colères ? Parce que nous disons que Dieu pardonne au repentir et que les peines ne seront éternelles que pour ceux qui ne se repentiront jamais ; et parce que nous proclamons la clémence et la bonté de Dieu, nous sommes des hérétiques voués à l'exécration, et la société est perdue ; on nous signale comme des perturbateurs ; on somme l'autorité de nous poursuivre au nom de la morale et de l'ordre public ; on lui dit qu'elle ne fait pas son devoir en nous laissant tranquilles !

Un intéressant problème se présente ici. On se demande pourquoi ce déchaînement contre le Spiritisme, plutôt que contre tant d'autres théories philosophiques ou religieuses bien moins orthodoxes ? L'Eglise a-t-elle fulminé contre le matérialisme qui nie tout, comme elle le fait contre le Spiritisme qui se borne à l'interprétation de quelques dogmes ? Ces dogmes et bien d'autres n'ont-ils pas été maintes fois niés, discutés, controversés dans une foule d'écrits qu'elle laisse passer inaperçus ? Les principes fondamentaux de la foi : Dieu, l'âme et l'immortalité, n'ont-ils pas été publiquement attaqués sans qu'elle s'en soit émue ? Jamais le saint-simonisme, le fouriérisme, l'Eglise même de l'abbé Chatel n'ont soulevé tant de colères, sans parler d'autres sectes moins connues, telles que les *fusionnistes*, dont le chef vient de mourir, qui ont un culte, leur journal, et n'admettent pas la divinité du Christ ; les *catholiques apostoliques* qui ne reconnaissent pas le pape, qui ont leurs prêtres et évêques mariés, leurs églises à Paris et en province où l'on fait des baptêmes, des mariages et des enterrements. Pourquoi donc

le Spiritisme, qui n'a ni culte ni église, et dont les prêtres ne sont que dans l'imagination, soulève-t-il tant d'animosités ? Chose bizarre ! le parti religieux et le parti matérialiste, qui sont la négation l'un de l'autre, se donnent la main pour nous *pulvériser*, c'est leur mot. L'esprit humain présente vraiment de singulières bizarreries quand il est aveuglé par la passion, et l'histoire du Spiritisme aura de plaisantes choses à enregistrer.

La réponse est tout entière dans cette conclusion de la brochure du R. P. Nampon[1] : « En général rien n'est plus *abject, plus dégradé, plus vide de fond et d'attrait dans la forme que ces publications-là, dont le succès fabuleux est un des symptômes les plus alarmants de notre époque*. Détruisez-les donc, vous n'y perdrez rien. Avec l'argent qu'on a dépensé à Lyon pour ces inepties, on eût facilement fondé quelques places de plus dans nos hospices d'aliénés, encombrés depuis l'invasion du Spiritisme. Et que ferons-nous de ces brochures malsaines ? Nous ferons d'elles ce que le grand apôtre *en* fit à Ephèse ; et par là nous conserverons au milieu de nous l'empire de la raison et de la foi, et nous préserverons les victimes de ces lamentables illusions d'une foule de déceptions dans la vie présente et des flammes de l'éternité malheureuse. »

Ce *succès fabuleux*, voilà ce qui confond nos adversaires ; ils ne peuvent comprendre l'inutilité de tout ce qu'ils font pour enrayer cette idée qui glisse sous leurs embûches, se redresse sous leurs coups, et poursuit sa marche ascendante sans prendre souci des pierres qu'on lui jette. Ceci est un fait acquis, et constaté maintes fois par les adversaires de l'une et de l'autre catégorie, dans leurs prédications et dans leurs publications ; tous déplorent *le progrès inouï de cette épidémie qui attaque même les hommes de science, les médecins et les magistrats*. Il faut en vérité revenir du Texas pour dire que le Spiritisme est mort et qu'on n'en parle plus. (Voir la *Revue* de février 1863, page 41.)

Pour réussir, que faisons-nous ? Allons-nous prêcher le Spiritisme sur les places ? Convoquons-nous le public à nos réunions ? Avons-nous nos missionnaires de propagande ? Avons-nous l'appui de la presse ? Avons-nous enfin tous les moyens d'action ostensibles et *secrets* que vous possédez et dont vous usez si largement ? Non ; pour recruter des partisans nous nous donnons mille fois moins de peine que vous n'en prenez pour les détourner. Nous nous contentons de dire : « Lisez, et si cela vous convient, revenez à nous » ; nous faisons plus, nous disons : lisez le pour et le contre et comparez. Nous répondons à vos

[1] Discours prêché dans l'église primatiale de Saint-Jean-Baptiste, en présence de Son Éminence le cardinal Archevêque de Lyon, les 14 et 21 décembre 1862, par le R. P. Nampon, de la Compagnie de Jésus, prédicateur de l'Avent.

attaques sans fiel, sans animosité, sans aigreur, parce que nous n'avons point de colères ; loin de nous plaindre des vôtres, nous y applaudissons, parce qu'elles servent notre cause. Voici entre des milliers une preuve de la force persuasive des arguments de nos adversaires. Un monsieur qui vient d'écrire à la Société de Paris pour demander à en faire partie, commence ainsi sa lettre : « La lecture de *la Question du surnaturel, les morts et les vivants* du P. Matignon, de *la Question des Esprits* de M. de Mirville, de l'*Esprit frappeur* du docteur Bronson, et enfin de différents articles contre le Spiritisme, n'ont fait que me rallier plus complètement à la doctrine du *Livre des Esprits*, et m'ont donné le plus vif désir de faire partie de la Société Spirite de Paris pour pouvoir continuer l'étude du Spiritisme d'une manière plus suivie et plus fructueuse. »

La passion aveugle parfois au point de faire commettre de singulières inconséquences. Dans le passage cité plus haut, le R. P. Nampon dit que : « *Rien n'est plus vide d'attrait que ces publications dont le succès fabuleux*, etc. » Il ne s'aperçoit pas que ces deux propositions se détruisent l'une par l'autre ; une chose sans attrait ne saurait avoir un succès quelconque, car elle ne peut avoir de succès qu'à la condition d'avoir de l'attrait ; à plus forte raison quand ce succès est fabuleux.

Il ajoute qu'avec l'argent dépensé à Lyon pour ces inepties, on eût facilement fondé quelques places de plus dans les hospices d'aliénés de cette ville, encombrés depuis l'invasion du Spiritisme. Il aurait fallu, il est vrai, fonder trente à quarante mille places, à Lyon seulement, puisque tous les Spirites sont des fous. D'un autre côté, puisque ce sont des *inepties*, cela n'a aucune valeur ; pourquoi donc leur faire les honneurs de tant de sermons, de mandements, de brochures ? A cette question d'emploi d'argent nous savons qu'à Lyon beaucoup de gens, mal pensants sans doute, se sont dit qu'avec les deux millions fournis par cette ville au denier de Saint-Pierre, on aurait pu donner du pain à bien des ouvriers malheureux pendant l'hiver, tandis que la lecture des livres spirites leur a donné le courage et la résignation pour supporter leur misère sans se révolter.

Le P. Nampon n'est pas heureux dans ses citations. Dans un passage du *Livre des Esprits*, il nous fait dire : « Il y a autant de distance entre l'âme de la bête et l'âme de l'homme, *qu'entre l'âme de l'homme et l'âme de Dieu*. (N° 597.) Nous avons mis : *qu'entre l'âme de l'homme et Dieu*, ce qui est fort différent ; l'*âme de Dieu* implique une sorte d'assimilation entre Dieu et les créatures corporelles. On conçoit l'omission d'un mot par inadvertance ou faute typographique ; mais on n'en ajoute pas sans intention ; pourquoi cette addition qui dénature le sens de la pensée, si ce n'est pour nous donner une couleur matérialiste aux yeux de ceux qui se contenteront de lire la cita-

tion, sans la vérifier dans l'original ? Un livre qui a paru peu avant le *Livre des Esprits*, et qui contient toute une théorie théogonique et cosmogonique, fait de Dieu un être bien autrement matériel, puisqu'il en fait un composé de tous les globes de l'univers, molécules de l'être universel qui a un estomac, mange et digère, et dont les hommes sont les mauvais produits de sa digestion ; et cependant pas un mot n'a été dit pour le combattre : toutes les colères se sont concentrées sur le *Livre des Esprits* : serait-ce donc parce qu'en six ans il est arrivé à la dixième édition, et qu'il est répandu dans tous les pays du monde ?

On ne se contente pas de critiquer, mais on tronque et dénature les maximes pour ajouter à *l'horreur que doit inspirer cette abominable doctrine*, et nous mettre en contradiction avec nous-même. C'est ainsi que le P. Nampon, citant une phrase de l'introduction du *Livre des Esprits*, page XXXIII, dit : « *Certaines personnes, dites-vous vous-même, en s'adonnant à ces études ont perdu la raison.* » Nous avons ainsi l'air de reconnaître que le Spiritisme conduit à la folie ; tandis qu'en lisant tout le paragraphe XV l'accusation tombe précisément sur ceux qui la lancent. C'est ainsi qu'en prenant des lambeaux de phrase d'un auteur on pourrait « le faire pendre » ; les auteurs les plus sacrés eux-mêmes n'échapperaient pas à cette dissection. C'est avec ce système que certains critiques espèrent donner le change sur les tendances du Spiritisme, et faire croire qu'il préconise l'*avortement*, l'*adultère*, le *suicide*, alors qu'il en démontre péremptoirement la criminalité et les funestes conséquences pour l'avenir.

Le P. Nampon va même jusqu'à s'emparer des citations faites dans le but de réfuter certaines idées : « L'auteur, dit-il, appelle quelquefois Jésus-Christ Homme-Dieu ; mais ailleurs (*Livre des Médiums*, page 368), dans un dialogue avec un *médium* qui, prenant le nom de Jésus, lui disait : « Je ne suis pas Dieu, mais je suis son fils, » il réplique aussitôt : « Vous êtes donc Jésus ? » Si, ajoute le P. Nampon, Jésus est appelé Fils de Dieu, c'est donc dans un sens arien, et sans être pour cela consubstantiel au Père. »

D'abord, ce n'est point un *médium* qui se disait Jésus, mais bien un Esprit, ce qui est fort différent, et la citation est précisément faite pour montrer la fourberie de certains Esprits, et tenir les médiums en garde contre leurs subterfuges. Vous prétendez que le Spiritisme nie la divinité du Christ ; où avez-vous vu cette proposition formulée en principe ? C'est dites-vous, la conséquence de toute la doctrine. Ah ! si nous entrons sur le terrain des interprétations, nous pourrons aller plus loin que vous ne voulez. Si nous disions, par exemple, que le Christ n'était pas arrivé à la perfection, qu'il a eu besoin des épreuves de la vie corporelle pour progresser ; que sa passion lui a été nécessaire pour monter en gloire, vous auriez raison, parce que nous en ferions, non

pas même *un pur Esprit*, envoyé sur la terre avec une mission divine, mais un simple mortel, à qui la souffrance était nécessaire pour progresser lui-même. Où trouvez-vous que nous ayons dit cela ? Eh bien, ce que nous n'avons jamais dit, ce que nous ne dirons jamais, c'est vous qui le dites.

Nous avons vu dernièrement, dans le parloir d'une maison religieuse de Paris, l'inscription suivante, imprimée en gros caractères et affichée pour l'instruction de tous : « *Il a fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, et ce n'est qu'après avoir bu à longs traits dans le torrent de la tribulation et de la souffrance qu'il a été élevé au plus haut des cieux.* » (Psaume 109, *v*. 8.) C'est le commentaire de ce verset dont le texte est : « *Il boira dans le chemin l'eau du torrent, et c'est par là qu'il élèvera sa tête* (*De torrente in via bibet : propterea exultabit caput*). » Si donc « IL A FALLU *que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ; s'il* N'A PU *être élevé au plus haut des cieux que par les tribulations et la souffrance,* » c'est qu'auparavant il n'était ni dans la gloire ni au plus haut des cieux, donc il n'était pas Dieu ; ses souffrances n'étaient donc pas au profit de l'humanité seule, puisqu'elles étaient nécessaires à son propre avancement. Dire que le Christ avait besoin de souffrir pour s'élever, c'est dire qu'il n'était pas parfait avant sa venue ; nous ne connaissons pas de protestation plus énergique contre sa divinité. Si tel est le sens de ce verset du psaume que l'on chante à vêpres, tous les dimanches on chante la non-divinité du Christ.

Avec le système des interprétations on va fort loin, disons-nous ; si nous voulions citer celles de quelques conciles sur cet autre verset : « *Le Seigneur est à votre droite, il brisera les rois au jour de sa colère,* » il serait facile de prouver qu'on en a tiré la justification du régicide.

« La vie future, dit encore le P. Nampon, change entièrement de face (avec le Spiritisme). L'immortalité de l'âme se réduit à une permanence matérielle, sans identité morale, sans conscience du passé. »

C'est une erreur ; le Spiritisme n'a jamais dit que l'âme fût sans conscience du passé ; elle en perd momentanément le souvenir pendant la vie corporelle, mais « lorsque l'Esprit rentre dans sa vie primitive (la vie spirite), tout son passé se déroule devant lui ; il voit les fautes qu'il a commises et qui sont cause de sa souffrance, et ce qui aurait pu l'empêcher de les commettre ; il comprend que la position qui lui est donnée est juste, et cherche alors l'existence qui pourrait réparer celle qui vient de s'écouler. » (*Livre des Esprits*, n° 393.) Puisqu'il y a souvenir du passé, conscience du moi, il y a donc identité morale ; puisque la *vie spirituelle* est la vie normale de l'Esprit, que les existences corporelles ne sont que des points dans la vie

spirite, l'immortalité ne se réduit pas à une *permanence matérielle* ; le Spiritisme, comme on le voit, dit tout le contraire. En le dénaturant ainsi, le P. Nampon n'a pas pour excuse l'ignorance, car ses citations prouvent qu'il a lu, mais il a le tort de faire des citations tronquées, et de lui faire dire tout le contraire de ce qu'il dit.

Le Spiritisme est accusé, par quelques-uns, d'être fondé par le plus grossier matérialisme, parce qu'il admet le périsprit, qui a des propriétés matérielles. C'est encore une fausse conséquence tirée d'un principe incomplètement rapporté. Le Spiritisme n'a jamais confondu l'*âme* avec le *périsprit*, qui n'est qu'une enveloppe, comme le corps en est une autre. Eût-elle dix enveloppes, cela n'ôterait rien à son essence immatérielle. Il n'en est pas de même de la doctrine adoptée par le concile de Vienne en Dauphiné, dans sa seconde session, le 3 avril 1312. Selon cette doctrine « l'autorité de l'Eglise ordonne de croire que l'âme n'est que la forme substantielle du corps ; qu'il n'y a point d'idées innées, et déclare hérétiques ceux qui nieraient la matérialité de l'âme. » Raoul Fornier, professeur en droit, enseigne positivement la même chose dans ses discours académiques sur l'origine de l'âme, imprimés à Paris en 1619, avec approbation et des éloges de plusieurs docteurs en théologie.

Il est probable que le concile, se fondant sur les faits nombreux de manifestations spirites visibles et tangibles rapportés dans les Ecritures, manifestations qui ne peuvent être que matérielles, puisqu'elles frappent les sens, a confondu l'âme avec son enveloppe fluidique ou périsprit, dont le Spiritisme nous démontre la distinction. Sa doctrine est donc moins matérialiste que celle du concile.

« Mais abordons sans hésiter l'homme de France qui est le plus avancé dans ces études. *Pour constater l'identité de l'Esprit qui parle, il faut*, dit M. Allan Kardec, *étudier son langage*. Eh bien ! soit. Nous connaissons par leurs écrits authentiques la pensée certaine et, par conséquent, le *langage* de saint Jean, de saint Paul, de saint Augustin, de Fénelon, etc., comment donc osez-vous attribuer dans vos livres à ces grands génies des pensées et des sentiments tout contraires à ceux qui resteront à jamais consignés dans leurs ouvrages ? »

Ainsi vous admettez que ces personnages n'ont pu se tromper en rien ; que tout ce qu'ils ont écrit est l'expression de la vérité ; que s'ils revenaient aujourd'hui corporellement ils devraient enseigner tout ce qu'ils ont enseigné jadis ; que revenant en Esprit, ils ne doivent renier aucune de leurs paroles. Cependant saint Augustin regardait comme une hérésie la croyance à la rondeur de la terre et aux antipodes. Il soutenait l'existence des incubes et des succubes, et croyait à la procréation par le commerce des hommes avec les Esprits. Croyez-vous qu'il ne puisse, à cet égard, penser, comme Esprit, autrement qu'il ne pensait

comme homme, et qu'il professerait ces doctrines aujourd'hui ? Si ses idées ont dû se modifier sur certains points, elles ont pu le faire sur d'autres. S'il s'est trompé, lui, génie incontestablement supérieur, pourquoi ne vous tromperiez-vous pas vous-même, et faut-il, par respect pour l'orthodoxie, lui dénier le droit, disons mieux, le mérite de rétracter ses erreurs ?

« Vous attribuez à saint Louis cette sentence ridicule, surtout dans sa bouche, contre l'éternité des peines : *Supposer des Esprits inguérissables, c'est nier la loi du progrès*. » (*Livre des Esprits*, n° 1007.)

Ce n'est point ainsi qu'elle est formulée. A cette question : Y a-t-il des Esprits qui ne se repentent jamais ? saint Louis a répondu : « Il y en a dont le repentir est très tardif, mais prétendre qu'ils ne s'amélioreront jamais, ce serait nier la loi du progrès et dire que l'enfant ne peut devenir adulte. » La première forme pourrait sembler ridicule ; pourquoi donc toujours tronquer et dénaturer les phrases ? Qui pense-t-on abuser ? ceux qui ne liront que ces commentaires inexacts ? Mais le nombre en est bien petit auprès de ceux qui veulent connaître à fond les choses sur lesquelles vous appelez vous-même l'attention ; or, la comparaison ne peut être que favorable au Spiritisme.

NOTA. Pour l'édification de tout le monde, nous recommandons la lecture de la brochure intitulée : *Du Spiritisme, par le R. P. Nampon, de la Compagnie de Jésus, chez Girard et Josserand, Lyon, place Bellecour, n°* 30 ; *Paris, rue Cassette, n°* 5, en priant de vouloir bien lire dans le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums* les textes *complets*, cités en abrégés ou altérés dans la brochure ci-dessus.

Budget du spiritisme

Ou exploitation de la crédulité humaine.

Sous ce titre, un ancien officier retraité, ex-représentant du peuple à l'Assemblée Constituante en 1848, a publié à Alger une brochure dans laquelle, cherchant à prouver que le but du Spiritisme est une gigantesque spéculation, il établit des calculs d'où il résulte pour nous des revenus fabuleux qui laissent bien loin derrière eux les millions dont nous a si généreusement gratifié un certain abbé de Lyon (V. la *Revue* de juin 1862, page 179). Pour mettre nos lecteurs à même d'apprécier cet intéressant inventaire, nous le citons textuellement, ainsi que les conclusions de l'auteur. Cet extrait donnera une idée de ce que peut être le reste de la brochure au point de vue de l'appréciation du Spiritisme.

« Sans nous arrêter à analyser tous les articles concernant en apparence les épreuves du néophytisme et la discipline de la Société, nous appellerons l'attention du lecteur sur les articles 15 et 16. Tout est là.

« Il y verra que, sous *le prétexte* de subvenir aux dépenses de la Société, chaque membre titulaire paye : 1° une entrée de 10 fr. ; 2° une cotisation annuelle de 24 fr., et que chaque associé libre paye une cotisation de 20 fr. par an.

« Les cotisations se payent intégralement pour l'année, c'est-à-dire d'avance : M. Allan Kardec prend ses précautions contre les désertions.

« Or, par l'*engouement* qu'on remarque partout pour le Spiritisme, nous croyons être modeste en ne comptant pour Paris que 3 000 associés, tant titulaires que libres. Les cotisations rapportent donc, par an, 63 000 fr., sans compter les entrées qui ont servi à monter l'affaire.

« Nous ne compterons que pour mémoire les bénéfices faits sur la vente des *Livres des Esprits* et *des Médiums*. Ils doivent cependant être considérables, car nous ne connaissons guère d'ouvrage qui ait eu *une plus grande vogue*, vogue fondée sur l'insatiable désir qui pousse l'homme à percer le mystère de la vie à venir.

« Mais, dans ce qui précède, nous n'avons pas encore montré la source la plus abondante des profits. Il existe une revue mensuelle spirite, publiée par M. Allan Kardec, recueil indigeste qui dépasse de loin les légendes merveilleuses de l'antiquité et du moyen âge, et dont l'abonnement est de 10 fr. par an pour Paris ; 12 et 14 fr. pour la province et l'étranger.

« Or, quel est celui des nombreux adeptes du Spiritisme qui, faute de 10 fr. par an (environ 90 centimes par mois), se priverait de sa part d'apparitions, d'évocations, de manifestations d'Esprits et de légendes ? On ne peut donc compter, en France et à l'étranger, moins de 30 000 abonnés à la *Revue*, produisant un total annuel de .... 300 000 fr.

« Lesquels, ajoutés aux 63 000 fr. de cotisation 63 000

donnent un total de .... 363 000 fr.

« Les frais à déduire sont :

« 1° Le loyer de la salle des séances de la Société, les gages des secrétaires, du trésorier, des garçons de salle et de bon nombre de médiums. Nous croyons être au-dessus de la réalité en portant ces frais à .... 40 000 fr.

« Le prix de revient de la *Revue* : Un numéro de 32 pages ne coûte pas plus de 20 centimes ; les 12 numéros de l'année reviendront à 2 fr. 40 c. qui, répétés 30 000 fois, donnent un chiffre de 72 000

Total des frais............... 112 000 fr.

« Retranchant ces frais des 363 000 fr., reste pour M. Allan Kardec un bénéfice annuel net de 250 000 fr., sans compter celui de la vente des *Livres des Esprits* et *des Médiums*.

« Au train dont marche l'épidémie, la moitié de la France sera bientôt spirite, *si cela n'est déjà fait*, et comme on ne peut être bon Spirite si l'on n'est au moins associé libre et abonné à la *Revue*, il y a probabilité que sur 20 millions d'habitants dont se compose cette moitié, il y aura 5 millions d'associés et autant d'abonnés à la *Revue* ; conséquemment, le revenu des présidents et vice-présidents des sociétés spirites sera de 100 millions par an, et celui de M. Allan Kardec, propriétaire de la *Revue* et souverain pontife, 38 millions.

« Si le Spiritisme gagne l'autre moitié de la France, ce revenu sera doublé, et, si l'Europe se laisse infester, ce ne sera plus par millions qu'il faudra compter, mais bien par milliards.

« Eh bien, naïfs Spirites ! Que pensez-vous de cette spéculation basée sur votre simplicité ? Eussiez-vous jamais cru que, du jeu des tables tournantes, il pût sortir de pareils trésors, et êtes-vous édifiés maintenant sur l'ardeur que mettent à fonder des sociétés les propagateurs de la doctrine ?

« N'a-t-on pas raison de dire que la sottise humaine est une mine inépuisable à exploiter ?

« Examinons maintenant les moyens mis en pratique par M. Allan Kardec, et son habileté comme spéculateur sera la seule chose qu'on ne pourra révoquer en doute.

« Il comprend que, dans la vogue universelle des tables tournantes, se trouve toute faite, et sans bourse délier, la chose la plus difficile à se procurer, *la publicité*.

« Or, dans de telles circonstances, promettre, au moyen des tables tournantes, de dévoiler les mystères de l'avenir et de la vie future, c'était s'adresser à une immense clientèle, avide de ces mystères et conséquemment toute disposée à écouter ses révélations. Ensuite, pensant que les cultes existants peuvent lui ravir bon nombre d'adeptes, il proclame leur déchéance. On lit dans la brochure : *Le Spiritisme à sa plus simple expression* (p. 15) : « Au point de vue religieux, le Spiritisme a pour base les vérités fondamentales de toutes les religions : Dieu, l'âme, l'immortalité, les peines et les récompenses futures ; *mais il est indépendant de tout culte particulier*. »

« Cette doctrine, bien faite pour séduire le nombre toujours croissant des hommes qui ne veulent plus supporter aucune hiérarchie sociale, ne pouvait manquer son effet.

(*Rem*. Il y en a donc beaucoup, selon vous, à qui le joug de la religion est insupportable !)

« Ce qui nous surprend étrangement, c'est qu'en autorisant la pré-

dication du Spiritisme, le gouvernement n'ait pas vu que cette audacieuse tentative contient en germe l'abolition possible de sa propre autorité ; car enfin, lorsque l'épidémie aura encore grandi, n'est-il pas possible que, sur l'injonction des Esprits, l'abolition d'une autorité qui peut menacer l'existence du Spiritisme soit décrétée ?

« On pouvait sans danger permettre les sociétés spirites ; mais, n'était-il pas sage d'en interdire les publications ?

« La secte eût été renfermée dans l'enceinte des salles des séances et n'eût probablement jamais dépassé la portée des représentations de *Conus* ou de Robert-Houdin.

« Mais la loi est athée, a dit la philosophie moderne, et c'est en vertu de ce paradoxe qu'un homme a pu proclamer la déchéance de l'autorité de l'Église.

« Cet exemple, soit dit en passant, démontrerait, aux yeux les moins clairvoyants, la sagesse des législateurs de l'antiquité qui ne croyaient pas que l'ordre matériel pût coexister avec le désordre moral et qui avaient si intimement lié, dans leurs codes, les lois civiles et les lois religieuses.

« S'il était au pouvoir de l'humanité de détruire les créations spirituelles de Dieu, le premier effet du Spiritisme serait d'arracher l'*Espérance* du cœur de l'homme.

« Qu'espérerait l'homme ici-bas, s'il acquérait la conviction (nous ne disons pas la preuve) qu'après la mort, il aura à sa disposition et indéfiniment plusieurs existences corporelles ?

« Ce dogme, qui n'est autre chose que la métempsycose renouvelée de Pythagore, n'est-il pas de nature à affaiblir en lui le sentiment du devoir et à lui faire dire ici-bas : *A plus tard les affaires sérieuses ?* La Charité, si fortement recommandée par le Christ et par l'Eglise, et dont le Spiritisme affecte lui-même de faire la pierre angulaire de son édifice, n'en reçoit-elle pas une mortelle atteinte ?

« Un autre effet du Spiritisme est de transformer la Foi, qui est un acte de libre arbitre et de volonté, en une aveugle crédulité.

« Ainsi, pour faire réussir la spéculation du Spiritisme ou des tables tournantes, M. Allan Kardec prêche une doctrine dont la tendance est *la destruction de la Foi, de l'Espérance et de la Charité*.

« Cependant que le monde chrétien se rassure, le Spiritisme ne prévaudra pas contre l'Eglise. « On reconnaîtra toute la valeur d'un principe religieux (comme dit Mgr l'évêque d'Alger, dans sa lettre du 13 février 1863, aux curés de son diocèse), car il suffit à lui seul pour vaincre tous les tâtonnements, toutes les oppositions et toutes les résistances. »

« Mais y a-t-il de vrais Spirites ? – Nous le nierons tant qu'un homme sentira que l'Espérance n'est pas éteinte dans son cœur.

« Qu'y a-t-il donc dans le Spiritisme ? Rien autre chose qu'un spéculateur et des dupes. Et du jour où l'autorité temporelle comprendra sa solidarité avec l'autorité morale et se bornera seulement à interdire les publications spirites, cette immorale spéculation tombera pour ne plus se relever. »

Le journal d'Alger, l'*Akhbar*, du 28 mars 1863, dans un article aussi bienveillant que la brochure, reproduisant une partie de ces arguments, conclut qu'il est bien et dûment prouvé, par des calculs authentiques, que le Spiritisme nous donne actuellement un revenu positif de 250 000 fr. par an. L'auteur de la brochure voit les choses plus largement encore, puisque ses prévisions le portent d'ici à peu d'années à 38 millions, c'est-à-dire à un chiffre supérieur à la liste civile des plus riches souverains de l'Europe. Nous ne prendrons certainement pas la peine de combattre des calculs qui se réfutent par leur exagération même, mais qui prouvent une chose, c'est l'effroi que cause aux adversaires la rapide propagation du Spiritisme, au point de leur faire dire les plus grandes inconséquences.

Admettons en effet, pour un instant, la réalité des chiffres de l'auteur, ne serait-ce pas la plus énergique protestation contre les idées actuelles, qui crouleraient dans le monde entier devant l'idée émise par un seul homme, inconnu il y a six ans à peine ? N'est-ce pas reconnaître l'irrésistible puissance de cette idée ? Elle tend, dites-vous, à supplanter la religion, et pour le prouver, vous la présentez adoptée avant peu par vingt millions, puis par quarante millions d'habitants dans la France seule ; puis vous vous écriez : « Non, la religion ne peut périr. » Mais si vos prévisions se réalisent, que restera-t-il pour la religion ? Faisons aussi une petite statistique de chiffres d'après l'auteur : En France, 36 millions d'habitants ; Spirites, 40 millions ; reste pour les catholiques 0 moins 4 millions ; puisque, selon vous, on ne peut être catholique et Spirite. Si l'Eglise est aussi facilement renversée par un individu à l'aide d'une idée saugrenue, n'est-ce pas reconnaître qu'elle repose sur une base bien fragile ? Dire qu'elle peut être compromise par une absurdité, c'est faire une mince éloge de la puissance de ses arguments et livrer le secret de sa propre faiblesse. Où donc alors est sa base inébranlable ? Nous souhaitons à l'Eglise un défenseur plus fort et surtout plus logique que l'auteur de la brochure. Rien n'est dangereux comme un imprudent ami.

On ne pense pas à tout : l'auteur n'a pas songé qu'en voulant nous dénigrer il exalte notre importance, et le moyen qu'il emploie va juste contre son but. L'argent étant le dieu de notre époque, celui qui en possède le plus ne manque pas de courtisans attirés par l'espoir de la curée. Les milliards dont il nous gratifie, loin d'éloigner de nous, mettraient les princes mêmes à nos pieds. Que dirait l'auteur si, puisque

nous n'avons point d'enfants, nous le faisions notre légataire de quelques dizaines de millions ? En trouverait-il la source mauvaise ? Ce serait bien capable de lui faire dire que le Spiritisme est bon à quelque chose.

Selon lui, une des sources de nos immenses revenus est la Société de Paris qu'il suppose avoir au moins 3000 membres. Nous pourrions lui demander d'abord de quel droit il vient s'immiscer dans les affaires privées ; mais nous passons là-dessus. Puisqu'il se pique de tant d'exactitude, et il en faut quand on veut prouver par des chiffres, s'il se fût donné la peine de lire seulement le compte rendu de la Société, publié dans la *Revue* de juin 1862, il aurait pu se faire une idée plus vraie de ses ressources, et de ce qu'il appelle le budget du Spiritisme.

En puisant ses renseignements ailleurs que dans son imagination, il aurait su que la Société ; rangée officiellement parmi les sociétés scientifiques, n'est ni une confrérie ni une congrégation, mais une simple réunion de personnes s'occupant de l'étude d'une science nouvelle qu'elle approfondit ; que loin de viser au nombre, qui serait plus nuisible qu'utile à ses travaux, elle le restreint plutôt qu'elle ne l'augmente, par la difficulté des admissions ; qu'au lieu de 3000 membres, elle n'en a jamais eu cent ; qu'elle ne rétribue aucun de ses fonctionnaires, ni présidents, vice-présidents ou secrétaires ; qu'elle n'emploie aucun médium payé, et s'est toujours élevée contre l'exploitation de la faculté médianimique ; qu'elle n'a jamais perçu un centime sur ses visiteurs qu'elle admet toujours en très petit nombre, n'ouvrant jamais ses portes au public ; qu'en dehors des membres *reçus*, aucun Spirite n'est son tributaire ; que les membres honoraires ne payent aucune cotisation ; qu'il n'existe entre elle et les autres sociétés spirites aucune affiliation, ni aucune solidarité matérielle ; que le produit des cotisations ne passe jamais par les mains du président ; que toute dépense, quelque minime qu'elle soit, ne peut être faite sans l'avis du comité ; enfin que son budget de 1862 s'est soldé par un encaisse de 429 fr. 40 cent.

Ce maigre résultat infirme-t-il l'importance croissante du Spiritisme ? Non, au contraire, car il prouve que la Société de Paris n'est une spéculation pour personne. Et quand l'auteur cherche à exciter l'animosité contre nous, en disant aux adeptes qu'ils se ruinent à notre profit, ils répondront tout simplement que c'est une calomnie, parce qu'on ne leur demande rien, et qu'ils ne payent rien. Pourrait-on en dire autant de tout le monde, et ne pourrait-on renvoyer à d'autres l'argument de l'auteur par des chiffres plus authentiques que les siens ? Quant aux trente mille abonnés de la Revue, nous nous les souhaitons. « Calomniez, calomniez, a dit un auteur, il en reste toujours quelque chose. » Oui, certainement, il en reste toujours quelque chose qui, tôt ou tard, retombe sur le calomniateur.

Injures, calomnies, inventions manifestes, jusqu'à l'immixtion dans la vie privée, en vue de jeter la déconsidération sur un individu et sur une classe nombreuse d'individus, cette brochure, qui a dépassé de beaucoup toutes les diatribes publiées jusqu'à ce jour, a toutes les conditions requises pour être déférée à la justice. Nous ne l'avons point fait, malgré les sollicitations qui nous ont été adressées à ce sujet, parce que c'est une bonne fortune pour le Spiritisme, et nous ne voudrions pas, au prix de plus grandes injures encore, qu'elle n'eût pas été publiée. Nos adversaires ne pouvaient rien faire de mieux pour se discréditer eux-mêmes, en montrant à quels tristes expédients ils en sont réduits pour nous attaquer, et jusqu'à quel point le succès des idées nouvelles les épouvante, nous pourrions dire leur fait perdre la tête.

L'effet de cette brochure a été de provoquer un immense éclat de rire chez tous ceux qui nous connaissent, et ils sont nombreux ; quant à ceux qui ne nous connaissent pas, elle a dû leur inspirer un vif désir de connaître ce Nabab improvisé qui récolte les millions plus facilement qu'on ne récolte les gros sous, et n'a qu'à lancer une idée pour y rallier la population de tout un empire ; or comme, selon l'auteur, il ne rallie que les sots, il en résulte que cet empire n'est composé que de sots du haut en bas de l'échelle. L'histoire de l'humanité n'offre aucun exemple d'un pareil phénomène. L'auteur eût été payé pour ce résultat qu'il n'eût pas mieux réussi ; nous n'avons donc pas à nous en plaindre[2].

Un Esprit couronné aux Jeux Floraux.

Nous reproduisons textuellement la lettre suivante, qui nous a été adressée de Bordeaux le 7 mai 1863.

« Cher maître,

« Le 22 avril dernier, je recevais de M. T. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne, président honoraire de la Société Spirite de Bordeaux, une lettre qui m'informait que l'*Académie des Jeux Floraux* de Toulouse avait rendu son jugement sur le mérite des pièces de poésie admises au concours de 1863. Soixante-huit concurrents se sont présentés pour la fable ; deux fables ont été remarquées :

[2] On nous écrit d'Algérie, nous le donnons sous toute réserve, que l'auteur de la brochure a fait partie d'un groupe spirite ; que son zèle pour la cause l'avait fait nommer président ; mais que plus tard, n'ayant pas voulu renoncer à certains projets désapprouvés par les autres membres, il avait été rayé de la liste.

l'une a obtenu le premier prix (la Primevère) ; l'autre a été mentionnée avec éloge au procès-verbal. Or, ces deux pièces, me dit M. Jaubert, appartiennent *toutes deux* à son *Esprit familier*.

« Comme ce fait était capital pour le Spiritisme, j'ai voulu moi-même en être le témoin, et me suis, à cet effet, rendu à Toulouse avec une députation de la Société Spirite de Bordeaux, pour assister au couronnement de l'*Esprit frappeur de Carcassonne*. Nous assistâmes donc à la séance solennelle des prix, et après la lecture de la fable couronnée, nous avons mêlé nos applaudissements à ceux du public toulousain, et avons vu, par les suffrages et les honneurs qu'elle a recueillis des honorables membres de l'académie, crouler sous ces bravos l'hydre du matérialisme et surgir à sa place le dogme saint et consolant de l'immortalité de l'âme.

« Nous ne sommes auprès de vous, cher maître, que les interprètes de notre honorable président, M. Jaubert. Il nous a chargé de vous faire part de cet heureux événement, sachant comme nous que nul ne pourra avec autant de sagesse en déduire les conséquences pour le rendre utile à la cause que nous sommes fiers de servir sous votre paternelle direction.

« Nous saisissons avec empressement cette occasion pour témoigner notre reconnaissance à l'excellent et honorable M. Jaubert pour l'accueil cordial et sympathique qu'il a fait à la députation de la Société de Bordeaux. Ces témoignages d'amitié sont précieux pour nous, et ils nous encourageront à marcher avec persévérance dans la voie pénible et laborieuse de l'apostolat, sans nous arrêter aux obstacles que nous pourrions y rencontrer. M. Jaubert est un de ces hommes qui peuvent servir d'exemple aux autres ; c'est un vrai Spirite, simple, modeste et bon, plein de dignité et d'abnégation ; calme et grave comme tout ce qui est grand ; sans orgueil et sans enthousiasme, qualités essentielles à tout homme qui se fait l'apôtre d'une doctrine, et qui attache son nom aux courageuses professions de foi qu'il envoie aux faibles et aux timides.

« Nous regardons le triomphe de l'Esprit au Capitole toulousain comme une victoire pour notre sainte et sublime doctrine. Dieu veut arrêter les sourires de l'ironie et de l'incrédulité ; c'est pour cela, sans doute, qu'il a permis que le savant aréopage couronnât l'âme d'un mort. Que le 3 mai soit donc gravé en lettres d'or dans les fastes de l'histoire du Spiritisme ; il cimente le premier chaînon de la solidarité fraternelle qui unit les vivants aux morts : révélation splendide et sublime qui réchauffe et vivifie les âmes du rayonnement de la foi.

« Pour tous les Spirites qui assistaient à cette solennité, que la fête était belle ! Dégageant leurs pensées du monde matériel, ils voyaient dans la salle des Jeux Floraux voltiger çà et là des groupes de bons Esprits qui se félicitaient de cette victoire obtenue par un de leurs frères, et, rayonnant sur tous, l'Esprit de Clémence Isaure, la fondatrice de ces nouveaux jeux Olympiques, tenant dans ses mains une flexible couronne pour la déposer au moment du triomphe sur le front de l'Esprit lauréat.

« S'il est dans la vie des moments d'amertume, il y a aussi des moments d'ineffable bonheur ; c'est vous dire que le 3 mai 1863 à Toulouse j'ai eu, ou plutôt nous avons eu un de ces moments qui font oublier les tribulations de la vie terrestre.

« Recevez, cher maître, etc. « SABO. »

C'est en effet un événement grave que celui qui vient de se passer à Toulouse, et chacun concevra l'émotion des Spirites sincères qui assistaient à cette solennité, car ils en comprenaient les conséquences, émotion rendue en termes si simples et si touchants dans la lettre qu'on vient de lire ; c'est l'expression de la vérité sans forfanterie, ni jactance, ni vaines bravades.

Quelques personnes pourraient s'étonner que M. Jaubert n'ait pas confondu les adversaires du Spiritisme en proclamant séance tenante, et devant la foule assemblée, la véritable origine des fables couronnées. S'il ne l'a pas fait, la raison en est bien simple : c'est que M. Jaubert est un homme modeste qui ne cherche point le bruit, et qui par-dessus tout a du savoir-vivre. Or, parmi les juges il s'en trouvait probablement qui ne partageaient pas ses opinions touchant les Esprits ; c'eût donc été leur jeter publiquement à la face une sorte de défi, un démenti, procédé indigne d'un galant homme, nous disons plus, d'un vrai Spirite qui respecte toutes les opinions, même celles qui ne sont pas les siennes. Qu'eût produit cet éclat ? Des protestations de la part de quelques assistants, du scandale peut-être. Le Spiritisme y aurait-il gagné ? Non, il aurait compromis sa dignité. M. Jaubert, ainsi que les nombreux Spirites qui assistaient à la cérémonie, ont donc fait preuve d'une haute sagesse en s'abstenant de toute démonstration publique ; c'était une marque de déférence et de respect soit envers l'académie, soit envers l'assemblée ; ils ont prouvé une fois de plus, en cette circonstance, que les Spirites savent conserver le calme dans le succès comme ils savent le conserver devant les injures de leurs adversaires, et que ce n'est pas de leur part qu'on doit attendre l'excitation au

désordre. Le fait n'y perd rien de son importance, car avant peu il sera connu et acclamé dans cent pays différents.

Les négateurs de bonne ou de mauvaise foi, car il y en a des uns des autres, diront sans doute que rien ne prouve l'origine de ces fables, et que le lauréat, pour servir les intérêts du Spiritisme, pourrait avoir attribué aux Esprits les produits de son propre talent. A cela il est une réponse bien simple, c'est l'honorabilité notoire du caractère de M. Jaubert qui défie toute suspicion d'avoir joué une comédie indigne de sa gravité et de sa position. Quand les adversaires nous opposent les charlatans qui simulent les phénomènes spirites sur les tréteaux, nous leur répondons que le Spiritisme vrai n'a rien de commun avec eux, pas plus que la vraie science n'a de rapport avec prestidigitateurs qui s'intitulent physiciens ; c'est à ceux qui veulent se donner la peine d'étudier d'en faire la différence ; tant pis pour le jugement de ceux qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas.

La question de loyauté ne pouvant être mise en doute, reste à voir si M. Jaubert est poète, et s'il n'aurait pas, de bonne foi, pris pour l'œuvre des Esprits, ce qui serait la sienne. Nous ignorons s'il est poète ; mais eût-il le talent de Racine, le moyen par lequel il obtient ses fables spirites ne peut laisser l'ombre d'un doute à cet égard ; il est notoire que toutes celles qu'il a obtenues l'ont été par la typtologie, c'est-à-dire par le langage alphabétique des coups frappés, et que la plupart ont eu de nombreux témoins non moins dignes de foi que lui ; or, pour quiconque connaît ce mode d'obtention, il est évident que son imagination ne saurait exercer la moindre influence. L'authenticité de l'origine est donc incontestable, et l'Académie de Toulouse pourrait s'en assurer en assistant à une expérience.

Nous donnons ci-après les deux fables qui ont obtenu son suffrage.

Le Lion et le Corbeau.

(Premier prix)

Un lion parcourait ses immenses domaines,
        Par un noble orgueil dominé ;
Sans colère, croquant ses sujets par douzaines ;
Bon prince, au demeurant, quand il avait dîné !
Il ne marchait pas seul ; autour de sa crinière
Se groupaient empressés loups, tigres, léopards,
Panthères, sangliers ; on dit que les renards
        Prudemment restaient en arrière.

Or, le monarque, un certain jour,
Comme suit harangua les manants et la cour :
« Illustres compagnons, vrais soutiens de ma gloire,
Quadrupèdes soumis à ma noble mâchoire,
Pour m'entendre, vous tous accourus en ce lieu,
Ecoutez : Je suis roi par la grâce de Dieu !
Je pourrais… Mais pourquoi songer à ma puissance ? »
Puis, le lion, avec aisance,
Comme n'eût pas mieux fait un puissant avocat
Doublé d'un procureur à fertile cervelle,
Parla de ses devoirs, des charges de l'Etat,
Des bergers, de leurs chiens, de la charte nouvelle,
Du mal que trop souvent de lui disent les sots ;
Et toujours plus ému termina par ces mots :
« J'ai quitté mon palais tout exprès pour vous plaire ;
Exposez vos griefs ; je pèserai l'affaire.
Taureaux, moutons, chevreuils, comptez sur ma bonté.
J'attends ; expliquez-vous en toute liberté.
Eh quoi ! dans cette vaste enceinte,
Pas un seul malheureux ! pas une seule plainte !… »

Un vieux corbeau l'interrompit,
Et libre dans l'air répondit :
« Tu les crois satisfaits ; leur silence te touche,
Grand roi !… c'est la terreur qui leur ferme la bouche. »

L'Os à ronger.

(Mention honorable)

Orné d'un casque à mèche et plein de bienveillance,
Un disciple de feu Vatel,
Dans la cour de son vaste hôtel,
A ses chiens donnait audience.
« A vous, leur disait-il, j'ai bien voulu songer ;
Je vous aime et je vous destine,
Tout frais sortant de ma cuisine,
Cet os, ce bel os à ronger !
Mais un seul l'obtiendra de ma faveur insigne ;
Je suis juste, et j'entends le donner au plus digne.
Le concours est ouvert ; faites valoir vos droits. »
Un barbet, renommé parmi les plus adroits,
D'une troupe canine autrefois premier rôle,
A l'instant salua, risqua la cabriole,
Promena sur la foule un oeil triomphateur,
Aboya, fit le mort, sauta pour l'empereur.
Un dogue s'écria : « Qu'importe ta souplesse !
Sur toute la maison, moi je veille sans cesse.

Maître, n'oubliez pas qu'un voleur imprudent
L'an passé tomba sous ma dent. »
Un caniche disait : « Vaillamment, sans reproche,
Depuis bientôt dix ans je tourne votre broche ;
Pour vous, depuis dix ans, muni d'un petit sac,
Au plus voisin débit j'achète le tabac. »
– « J'aime, hurla Tayaut, la fanfare sonore ;
En chasse me vit-on dans les rangs des traînards ?
Vous me devez au moins cent lièvres, vingt renards ;
Je suis sobre, soumis ; jamais je ne dévore
La perdrix trouvée au lacet. »
Enfin, qui rongea l'os ? Ce fut un vieux basset !
Comme l'eût fait jadis un député du centre,
Comme sans plus rougir on le fera demain,
Devant le marmiton se traînant à plat ventre,
Il lui lécha les pieds et… fit ouvrir sa main.

Bassets de grands seigneurs, héros de réfectoire,
Vils flatteurs, voilà votre histoire.

Considérations sur l'Esprit frappeur de Carcassonne.

Si l'on persistait à croire à l'influence des connaissances personnelles du médium dans la production des vers couronnés par l'Académie de Toulouse, il ne saurait en être ainsi pour les choses qu'il lui est matériellement impossible de connaître. Le fait suivant, entre mille, est une réponse péremptoire à cette objection. Nous le puisons dans une seconde lettre de M. Sabô.

« Le 4 mai, dit-il, la députation de Bordeaux étant partie, je restai un jour de plus à Toulouse, et dans une visite que je fis à M. Jaubert, il me proposa une expérimentation que j'acceptai avec grand plaisir, ne l'ayant jamais vu opérer. Une tourde table à quatre pieds se trouvait dans sa chambre, nous nous plaçâmes vis-à-vis l'un de l'autre, et après diverses évolutions de la table qui obéissait à son commandement, celle-ci ayant repris sa position normale, il me pria d'évoquer *mentalement* un Esprit. Voici les questions posées par lui et les réponses faites par l'Esprit.

Dem. Voudriez-vous nous faire connaître votre sexe ? – *Rép*. Féminin. (C'était vrai.)

D. A quel âge avez-vous quitté la terre ? – *R*. A vingt-deux ans. (C'était encore vrai.)

D. Quel est votre prénom ?

Lorsque l'Esprit eut montré six lettres formant *Félici*, M. Jaubert crut deviner, et ajouta : « Ce doit être *Félicie* ou *Félicité*. » Sans répondre à son observation, je le priai de continuer. L'Esprit indiqua un *a*. J'étais très ému, et le médium craignait une mystification. Rassuré à ce sujet, lui ayant dit que le nom était bien *Félicia*, il continua.

D. A quel degré de parenté étiez-vous liée avec M. Sabô ? – *R*. J'étais sa femme.

Pour le coup, M. Jaubert se croyait bel et bien mystifié, puisqu'il savait que ma femme était encore de ce monde. Je ne vous le dissimule pas, j'étais très heureux : je venais de palper, si je puis m'exprimer ainsi, l'âme de ma chère Félicia. J'expliquai alors à M. Jaubert, *ce qu'il ignorait*, que j'étais veuf et remarié depuis quelques mois seulement à la sœur de l'Esprit qui venait de nous donner une preuve si irrécusable de la manifestation de l'âme. Il était aussi heureux que moi de ce résultat, quoique, m'a-t-il dit, il obtienne des faits de cette nature devant lesquels l'incrédulité la plus absolue devra se rendre bon gré mal gré. A qui me dira : « C'est impossible, » je répondrai avec M. Jaubert : « Cela est. Incrédules ! cherchez de bonne foi et vous trouverez. »

A notre tour, nous dirons à ces messieurs qu'ils ont trop bonne opinion des *incrédules absolus* en croyant qu'ils se rendront à l'évidence ; il en est qui sont nés incrédules et mourront incrédules, non qu'ils ne puissent croire, mais parce qu'ils ne veulent pas croire ; or, il n'y a de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Un savant officiel disait dernièrement à un de nos amis qui lui parlait de ces phénomènes : « Je ne croirai jamais qu'une table puisse se mouvoir et se soulever autrement que par l'impulsion des muscles de l'opérateur. – Mais si vous voyiez une table se maintenir dans l'espace sans contact et sans point d'appui, qu'en diriez-vous ? – Je n'y croirais pas davantage, parce que JE SAIS que c'est impossible. »

Croyez donc bien que tous les Esprits frappeurs de Carcassonne et du monde entier ne parviendront jamais à vaincre ces incrédulités absolues et de parti pris. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de les laisser tranquilles ; quand, sur mille personnes, neuf cent quatre-vingt-dix croiront, ce qui ne tardera pas, que feront les dix autres ? Ils diront encore, comme aujourd'hui, qu'ils ont seuls du bon sens, et qu'il faut enfermer avec les fous les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population. Laissons-leur donc cette innocente satisfaction, et poursuivons notre chemin sans nous inquiéter des traînards.

Ce mot, « *je sais que c'est impossible,* » nous rappelle l'anecdote suivante : Un ambassadeur hollandais s'entretenant avec le roi de Siam des particularités de la Hollande, dont ce prince s'informait, lui dit entre autres choses que, dans son pays, l'eau se durcissait quelquefois si fort pendant la saison la plus froide de l'année, que les hommes marchaient dessus, et que cette eau ainsi durcie porterait des éléphants, s'il y en avait. Sur quoi le roi répondit : « Monsieur l'ambassadeur, j'ai cru jusqu'ici les choses extraordinaires que vous m'avez racontées, parce que je vous prenais pour un homme d'honneur et de probité ; mais présentement, je suis assuré que vous mentez. » N'est-ce pas l'équivalent du « *je sais que c'est impossible* » ?

Le fait relaté ci-dessus, diront certains négateurs, ne prouve rien, parce que si le médium ignorait la chose, M. Sabô la connaissait parfaitement ; c'est donc sa pensée qui s'est reproduite. Ainsi, ce serait la pensée de celui qui n'était pas médium qui se serait réfléchie dans la table, l'aurait agitée d'une manière intelligente pour lui faire frapper les coups indicateurs des lettres formulant sa pensée, et cela sans sa volonté, sans la participation de ses mains ? Singulière propriété de la pensée ! Ce phénomène seul, en admettant votre théorie, ne serait-il pas prodigieux et digne de la plus sérieuse attention ? Pourquoi donc le dédaigner ? Vous vous absorbez sur la composition d'un grain de poussière, vous calculez avec soin les proportions de ses éléments, et vous n'avez que des dédains pour une manifestation aussi étrange de la pensée ! Qu'un nouveau rayon du spectre solaire se sépare, aussitôt vous étudiez ses propriétés, son action chimique, vous calculez son angle de réflexion, son pouvoir réfringent ; un rayon de la pensée s'isole, agite la matière, se réfléchit comme la lumière et cela n'éveille pas votre attention ! « A quoi bon nous en occuper ? dites-vous ; ce n'est que la pensée ! »

Mais comment expliquerez-vous, avec cette théorie, les faits si nombreux de révélations, soit par la typtologie, soit par l'écriture, de choses complètement ignorées de tous les assistants, et dont l'exactitude a été constatée, entre autres celui de Simon Louvet, rapporté dans la *Revue* de mars 1863, page 87 ? De la pensée de qui cette communication pouvait-elle être le reflet, puisqu'il a fallu recourir à un journal de six ans antérieur pour la vérifier ? Est-il plus simple d'admettre que ce soit la pensée du journaliste que celle de l'Esprit de Simon Louvet lui-même ? Vous avez donc bien peur d'être forcés de convenir que l'âme survit au corps ! et l'idée d'être anéanti après la mort vous sourit donc bien plus que celle de revivre dans des con-

ditions plus heureuses, et de retrouver dans le monde des Esprits les affections que vous aurez laissées sur la terre ! Si vous vous complaisez dans la douce quiétude de finir pour toujours au fond de la fosse, et de vous endormir au sein de la pourriture de votre corps, quel tort vous font ceux qui croient le contraire, et pourquoi les poursuivre comme les ennemis du genre humain ? A raison de votre croyance vous cherchez à leur faire du mal ; à raison de la leur ils ne vous en faut point, alors que sans cela ils se fussent peut-être vengés de vos injures ; là est la condamnation des conséquences sociales de vos doctrines.

Nous ne refusons pas de croire, disent quelques-uns d'entre vous, mais nous ne pouvons rien voir ; on nous refuse même l'entrée des réunions où nous pourrions nous convaincre, et où l'on n'admet que des gens convaincus. On vous refuse l'entrée des réunions par une raison bien simple : c'est que vous ne voulez pas faire ce qu'il faut pour vous éclairer ni suivre la voie qui vous est indiquée ; c'est que vous venez dans les réunions, non pour étudier froidement et sérieusement, mais avec un sentiment hostile, avec la pensée d'y faire prévaloir vos idées préconçues, et que la plupart du temps vous y portez le trouble ; que sans respect pour le caractère privé, quoique non secret, des réunions, vous cherchez à y pénétrer par la ruse pour satisfaire une inutile curiosité, y chercher des thèmes à vos sarcasmes, et souvent pour dénaturer ensuite ce que vous y aurez vu ; tels sont les motifs de votre exclusion qui ne saurait jamais être trop rigoureuse, puisque vous y seriez nuisibles aux uns, et sans utilité pour vous. Ceux qui voudront consciencieusement s'instruire doivent le prouver par une bonne volonté patiente et persévérante, et les moyens ne leur manqueront pas ; mais on ne saurait voir cette bonne volonté dans le désir de soumettre la chose à leurs exigences, au lieu de se soumettre eux-mêmes aux exigences de la chose. Cela dit, laissons les négateurs en repos en attendant que l'heure où ils pourront voir la lumière soit venue.

La première réponse faite par l'Esprit de Félicia pourrait, à certaines personnes, sembler une contradiction ; elle dit qu'elle est du sexe féminin, et l'on sait que les Esprits n'ont pas de sexe. Ils n'ont pas de sexe, c'est vrai, mais on sait que pour se faire reconnaître ils se présentent sous la forme que nous leur avons connue de leur vivant. Pour son ancien mari, Félicia est toujours une femme ; elle ne pouvait donc se présenter à lui sous un autre aspect qui eût troublé son souvenir. Il y a plus : lorsque celui-ci entrera dans le monde des Esprits, il la retrouvera ce qu'elle était sur la terre, autrement il ne la recon-

naîtrait pas ; mais peu à peu les caractères purement physiques s'effacent, pour ne laisser subsister que les caractères essentiellement moraux. C'est ainsi qu'une mère retrouve son enfant en bas âge, quoiqu'en réalité ce ne soit plus un enfant. Ajoutons encore que les caractères matériels sont d'autant plus persistants que les Esprits sont moins dématérialisés, c'est-à-dire moins élevés dans la hiérarchie des êtres ; en s'épurant, les traces de la matérialité disparaissent à mesure que la pensée se dégage de la matière ; c'est pourquoi les Esprits inférieurs, encore attachés à la terre, sont, dans le monde invisible, à peu près ce qu'ils y étaient de leur vivant, avec les mêmes goûts et les mêmes penchants.

Nous ferons sur ce chapitre une dernière observation, c'est sur la qualification de *frappeur* donnée, à tort selon nous, à l'Esprit qui communique à M. Jaubert. Cette qualification ne convient, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'aux Esprits qu'on peut dire frappeurs de profession, et qui appartiennent toujours, par le peu d'élévation de leurs idées et de leurs connaissances, aux catégories inférieures. Il ne saurait en être ainsi de celui-ci, qui prouve à la fois la supériorité de ses qualités morales et intellectuelles. La typtologie n'est pas pour lui un amusement ; c'est un moyen de transmission de pensée dont il se sert faute d'avoir trouvé en son médium la faculté nécessaire à l'emploi d'un autre mode. Son but est sérieux, tandis que celui des Esprits frappeurs proprement dits est presque toujours futile, si même il n'est malveillant. La qualification d'Esprit frappeur pouvant être prise en mauvaise part, nous préférerions celle d'*Esprit typteur*, terme qui se rapporte au langage de la typtologie.

Méditations sur l'avenir.

Poésie par Madame Raoul de Navery.

Lue à la Société spirite de Paris, le 27 mars 1863.

Remarque. - Quoiqu'il ne soit pas dans nos habitudes de publier des poésies qui ne sont pas des produits médianimiques constatés, nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de faire exception pour le morceau suivant, inspiration pour ainsi dire spontanée d'une personne qui, il y a peu de temps encore, reléguait les croyances spirites parmi les utopies.

Quand la main de la Mort, multipliant ses coups,
Semait jadis le deuil, le vide autour de nous,
Le seul mot consolant qui frappât notre oreille
Etait : « Si dans la tombe un être aimé sommeille,

« L'âme, s'affranchissant de la prison du corps,
« D'une lourde enveloppe a brisé les ressorts ;
« Maintenant, retournée à sa source première,
« Elle jouit de Dieu, sa force et sa lumière ;
« Vous la retrouverez, et confondrez un jour
« Avec l'amour terrestre un immortel amour ! »
Aujourd'hui ce n'est pas l'espérance lointaine
Qui jette sur nos maux sa lueur incertaine ;
Ce n'est plus l'avenir qui nous rendra nos morts :
Ils sont là, près de nous, secondant nos efforts,
Attentifs à nos vœux, souffrant de nos souffrances ;
Messagers apportant de saintes espérances,
Ils répondent d'en haut à nos secrets pensers ;
Leurs mains pressent nos mains, leur bouche a des baisers ;
Plus consolants, plus doux, du sein d'une autre sphère,
Ils joignent à l'amour la grandeur du mystère.
Quand nous les évoquons, invisibles essaims,
Ils soufflent la clarté, la chaleur dans nos seins ;
Ils viennent ! et pour nous tout change, se colore ;
De mondes inconnus nous pressentons l'aurore ;
Un reflet sidéral illumine nos fronts,
Et courbés, à genoux, muets nous adorons
La majesté du Dieu qui par eux se révèle.

Réponds ! t'offensons-nous, ô Sagesse éternelle !
Quand saintement hardis nous déchirons des mains
Le voile qui bornait le regard des humains ?
Allons-nous, sectateurs d'un esprit indocile
Lacérer les feuillets divins de l'Évangile ?
Non ! Hommes convaincus, hommes au vaillant cœur,
Nous faisons après lui ce que fit le Seigneur :
Nous croyons : - Nous pouvons opérer des miracles,
Faire de nos foyers autant d'autres cénacles,
Appeler cet Esprit dont les langues de feu
Changeaient d'obscurs pêcheurs en apôtres de Dieu.

Des quatre coins du ciel, soufflez, ô vents célestes !
Chassez autour de nous les ténèbres funestes ;
Répandez vos clartés, ô candélabre d'or,
Qui de l'arche sacrée éclairiez le trésor !
Foudres du Sinaï ! buisson d'Horeb en flammes !
Esprits puissants des forts, des prophètes, des femmes,
Esprit, souffle furtif que Job sentit passer
Sur le poil de sa chair jusqu'à le hérisser ;
Vous tous qui, consumant des âmes exaltées,
Fîtes tant de martyrs des foules ameutées,
Lorsque le moyen âge, aidé du tourmenteur,
Enfanta tout sanglant le moine inquisiteur ;
Venez ! nous avons soif d'enseignements étranges ;
De l'enfance à jamais nous rejetons les langes ;
Il nous faut d'autres mots et d'autres vérités
Que celles des discours qu'on nous a répétés.

Nous marchons en avant des foules indolentes,
Et si la Vérité, de ses torches ardentes
Nous dévore, et de nous daigne faire un martyr ;
Nous mourrons souriant et sans la démentir.
Précédons notre temps ; cherchons comme les Mages
Le Dieu caché qui doit recevoir nos hommages.
Nous le savons, plus d'un dira parlant de nous :
« Ces poètes rêveurs sont devenus des fous ! »
Eh bien ! soit ! car ce nom dont notre orgueil se raille,
A Jésus fut donné lorsque la valetaille
Eut souffleté sa joue, et sur ses vêtements
Jeté, sublime emblème, une robe aux plis blancs.
Paul l'a dit: « La folie, alors, c'est la sagesse ! »
Sans nous décourager, cherchons, fouillons sans cesse ;
Demandons au trépas ses secrets tout-puissants,
Dépouillons notre esprit des entraves des sens ;
Du monde que pour nous Dieu dévoile les règles,
Et qu'il nous change ainsi qu'il rajeunit les aigles !
Soutenus par sa Droite, et forts de son pouvoir,
Nous ouvrirons à tous les sources du savoir.

Un jour viendra, – je crois que son aube est prochaine, –
Où, lasse de pleurer, la multitude humaine,
Sachant que nous avons pour la soif de nos cœurs
L'onde qui désaltère au lieu du feu des pleurs,
Viendra nous répéter dans une immense plainte :
« Donnez-nous la lumière et l'espérance sainte ;
« Mettez de votre main l'onction de vertu
« Qui relève le front vers la terre abattu.
« A nos yeux aveuglés par la poussière immonde,
« Faites luire soudain une clarté féconde.
« Prononcez l'*Ephpheta* mystérieux du Christ !
« Transfigurez la chair asservie à l'esprit !
« Placez-nous, nous vivants, au milieu des cohortes
« Des apparitions et des figures mortes !
« Les sépulcres, hélas ! ne sont pas les tombeaux,
« Mais bien les cœurs mauvais, mal blanchis à la chaux.
« Les morts nous apprendront comment nous devons vivre
« Pour obtenir qu'en Dieu nous puissions nous survivre ! »

Et nous, qui du Seigneur recevons le bienfait
D'habiter sur la terre un centre plus parfait,
Nous ouvrirons les bras à l'adepte docile,
Au nom du Spiritisme ! au nom de l'Évangile !

RAOUL DE NAVERY.

Dissertations spirites.

Se connaître soi-même.

(Société spirite de Sens, 9 mars 1863.)

Ce qui s'oppose souvent à ce que vous vous corrigiez d'un défaut, d'un vice, c'est assurément parce que vous ne vous apercevez même pas que vous l'avez. Tandis que vous voyez les moindres défauts de votre voisin, de votre frère, vous ne vous doutez même pas que vous avez les mêmes défauts, peut-être cent fois plus grands que les siens. Ceci n'est qu'une suite de l'orgueil qui vous porte, comme tous les êtres imparfaits, à ne trouver rien de bien qu'en vous. Vous devriez vous considérer un peu comme si ce n'était point vous. Figurez-vous, par exemple, que ce que vous avez fait à votre frère, c'est votre frère qui vous l'a fait ; mettez-vous à sa place, que feriez-vous ? Répondez sans arrière-pensée, car je crois que vous voulez la vérité. En faisant cela je suis sûr que vous vous trouverez souvent des défauts que vous n'aperceviez pas auparavant. Soyez franc avec vous-même ; faites un peu connaissance avec votre caractère, mais ne le gâtez pas, car les enfants que l'on gâte deviennent souvent bien mauvais, et ceux qui les ont gâtés sont les premiers à en ressentir les effets. Retournez un peu la besace où sont placés vos défauts et ceux d'autrui ; mettez les vôtres par-devant et ceux d'autrui par derrière, et regardez bien si cela ne vous fait pas baisser la tête, quand vous aurez cette charge-là, par-devant.

LA FONTAINE.

L'Amitié et la Prière.

(Société spirite de Vienne en Autriche. - Traduit de l'allemand.)

Dieu, en créant les âmes, n'a point mis de différence entre elles. Que cette égalité de droits entre les âmes serve de principe à l'amitié, qui n'est autre chose que l'unité dans les tendances et dans les sentiments. La véritable amitié n'existe que chez les hommes vertueux qui se réunissent sous la protection du Tout-Puissant pour s'encourager réciproquement dans l'accomplissement de leurs devoirs. Tout cœur vraiment chrétien possède le sentiment de l'amitié ; au contraire, cette vertu trouve dans l'égoïsme des âmes vicieuses la pierre d'achoppement qui, semblable à la semence tombée sur la roche aride, la rend inféconde pour le bien.

Entourez votre âme du rempart protecteur d'une prière pleine de

foi, afin que l'ennemi, soit intérieur, soit extérieur, ne puisse y pénétrer.

La prière élève l'esprit de l'homme vers Dieu, le dégage de toutes les inquiétudes terrestres, le transporte dans un état de tranquillité, de paix, que le monde ne pourrait lui offrir. Plus la prière est confiante et fervente, mieux elle est écoutée et plus elle est agréable à Dieu. Quand l'âme de l'homme, entièrement pénétrée d'un saint zèle, s'élance vers les cieux dans l'intime et ardente prière, alors les ennemis intérieurs, c'est-à-dire les passions de l'homme, et les ennemis extérieurs c'est-à-dire les vices du monde, sont impuissants à forcer les remparts qui la protègent. Hommes, priez Dieu en toute confiance, du fond du cœur, avec foi et vérité !

L'avenir du Spiritisme.

(Lyon, 21 septembre 1862 - Médium, Madame B…)

Tu me demandes quel sera l'avenir du Spiritisme, et quelle place il tiendra dans le monde. Il ne tiendra pas une place seulement, il remplira le monde entier. Le Spiritisme est dans l'air, dans l'espace, dans la nature. C'est la clef de voûte de l'édifice social ; tu peux présager de son avenir par son passé, par son présent. Le Spiritisme est l'œuvre de Dieu ; vous, hommes, vous lui avez donné un nom, Dieu vous en a donné la pensée quand le temps est venu ; car le Spiritisme est la loi immuable du Créateur. Dès que l'homme a eu l'intelligence, Dieu lui a inspiré le Spiritisme, et d'époque en époque, il a envoyé sur terre des Esprits avancés qui ont essayé sur les natures corporelles l'influence du Spiritisme. Si ces hommes n'ont pas réussi, c'est que l'intelligence humaine n'était pas assez perfectionnée ; mais ces hommes n'en ont pas moins implanté l'idée, et ont laissé derrière eux leurs noms et leurs actes comme on place un poteau indicateur sur une route, afin que le voyageur puisse retrouver son chemin. Regarde en arrière et tu verras combien de fois déjà Dieu a essayé de l'influence spirite comme amélioration morale.

Il y a dix-huit siècles, qu'était le christianisme si ce n'était du Spiritisme ? Le nom seul est différent, mais la pensée est la même. Seulement l'homme, avec son libre arbitre, a dénaturé l'œuvre de Dieu. La nature a été prépondérante et l'erreur est venue s'implanter sur cette prépondérance. Depuis, le Spiritisme a fait des efforts pour germer ; mais le terrain était inculte et la semence s'est brisée et a frappé au front les semeurs que Dieu avait chargés de la répandre. Avec le temps l'intelligence s'est accrue, le champ a pu être défriché, car l'époque approche où ce terrain doit être de nouveau ensemencé ; le Spiritisme

se répand, chacun l'admet ; les plus incrédules même le comprennent, et s'ils ne l'avouent pas, s'ils ferment les yeux, c'est que la lumière éblouissante du Spiritisme les aveugle ; mais Dieu protège son œuvre, il la soutient de son puissant regard, il l'encourage, et bientôt tous les peuples seront Spirites, car c'est là l'universalité de toutes les croyances.

Le Spiritisme est le grand niveleur qui s'avance pour aplanir toutes les hérésies ; il est conduit par la sympathie, il est suivi par la concorde, l'amour, la fraternité ; il s'avance sans secousse, sans révolution ; il ne vient rien détruire, rien renverser dans l'organisation sociale, il vient tout renouer. Ne vois pas là une contradiction : les hommes, devenus meilleurs, rêveront des lois meilleures ; le maître, comprenant que l'ouvrier est de même essence que lui, introduira dans ses transactions commerciales des lois plus douces, plus sages ; les rapports sociaux eux-mêmes se transformeront tout naturellement entre la fortune et la médiocrité ; l'Esprit ne pouvant pas se constituer en majorat, le Spirite sentira qu'il y a autre chose de plus important pour lui que la richesse ; il se détachera de cette pensée d'entasser qui engendre la cupidité, et certainement encore le pauvre profitera de cet amoindrissent de l'égoïsme. Te dire qu'il n'y aura pas de rebelles à ces idées, que tous grandiront universellement fécondés par le flot du Spiritisme, non ; il y aura encore des réfractaires, des anges déchus ; car les hommes ont leur libre arbitre, et, bien que les conseils ne leur manquent pas, beaucoup ne voyant qu'à leur point de vue, que restreint l'horizon de la cupidité, ne voudront pas se rendre à l'évidence. Malheur à ceux-là ! Plaignez-les, éclairez-les ; car vous n'êtes pas leur juge, et Dieu seul est le maître de blâmer leur conduite.

Par l'avenir que je te montre pour le Spiritisme, tu peux juger de l'influence qu'il exercera sur les masses. Comment êtes-vous organisés, moralement parlant ? avez-vous fait une statistique de vos défauts et de vos qualités ? Les hommes légers et neutres peuplent une bonne partie de votre terre ; les bienveillants ont-ils la majorité ? c'est douteux ; mais parmi les neutres, c'est-à-dire parmi ceux qui ont un pied dans la balance du bien et l'autre dans la balance du mal, beaucoup peuvent mettre les deux pieds dans ce plateau de bienveillance, qui est le premier échelon conduisant rapidement aux régions plus avancées. Il y a encore sur le globe une partie d'êtres mauvais, mais elle tend à s'amoindrir chaque jour. Quand les hommes seront bien imbus de cette pensée : que la peine du talion est la loi immuable que Dieu leur inflige, loi bien plus terrible que vos plus terribles lois terrestres, bien plus effrayante et plus logique que les flammes éternelles de l'enfer auxquelles ils ne croient plus, ils auront peur de cette réciprocité de peines, et ils regarderont à deux fois avant de commettre un acte blâ-

mable. Quand, par la manifestation spirite, le criminel pourra pronostiquer le sort qui l'attend, il reculera devant la pensée du crime, car il saura que Dieu voit tout et que le crime, restât-il impuni sur terre, il lui faudra payer un jour chèrement cette impunité. Alors tous ces forfaits odieux, qui viennent de temps à autre apporter leur marque indélébile au front de l'humanité, disparaîtront pour faire place à une concorde, une fraternité qui vous est prêchée depuis bien des siècles ; votre législation s'adoucira en raison de l'amélioration morale, et l'esclavage et la peine de mort ne resteront plus dans vos lois que semblables au souvenir des tortures de l'inquisition. L'homme, ainsi régénéré pourra s'occuper davantage de ses progrès intellectuels ; l'égoïsme n'existant plus, les découvertes scientifiques, qui demandent souvent le concours de plusieurs intelligences, se développeront rapidement, chacun se disant : « Qu'importe celui qui produit le bien, pourvu que le bien se produise ! » Car, en effet, qui arrête souvent vos savants dans leur marche ascendante vers les progrès, si ce n'est la personnalité, l'ambition d'attacher son nom à son œuvre ? Voilà quel est l'avenir et l'influence du Spiritisme sur les peuples de la terre.

(*Un philosophe de l'autre monde*.)

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous avons dit dans notre dernier numéro, en parlant du journal *la Vérité de Lyon*, que Bordeaux aurait bientôt aussi sa *Revue Spirite* ; nous avons vu une épreuve de cette publication, qui portera le titre de : *la Ruche Spirite bordelaise*, *Revue de l'enseignement des Esprits*, et promet un nouvel organe sérieux pour la défense et la propagation du Spiritisme. Les directeurs, avant bien voulu nous demander nos conseils, nous les avons formulés dans une lettre qu'ils ont cru devoir placer en tête de leur premier numéro, déclarant vouloir suivre en tous points la bannière de la Société de Paris. Nous sommes heureux d'une adhésion qui ne peut que resserrer, par la communion des idées, les liens d'union entre tous les Spirites sincèrement dévoués à la cause commune, sans arrière-pensée personnelle.

La *Ruche Spirite bordelaise* paraît, le 1er et le 15 de chaque mois, par cahiers de 16 pages grand in-8°, à partir du 1er juin 1863. Prix 6 francs par an pour la France et l'Algérie. Bureau à Bordeaux, 44, rue des Trois-Conils.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1863.

Dualité de l'homme prouvée par le somnambulisme.

Sans rappeler ici les innombrables phénomènes qui ressortent du Spiritisme expérimental, et prouvent, avec la dernière évidence, l'indépendance de l'Esprit et de la matière, nous appellerons l'attention sur un fait vulgaire dont on n'a pas, que nous sachions, tiré toutes les conséquences, et qui, cependant, est de nature à frapper tout observateur sérieux ; nous voulons parler de ce qui se passe dans le somnambulisme naturel ou artificiel, dans les étranges facultés qui se développent chez les cataleptiques, dans le phénomène non moins étrange de la double vue, aujourd'hui parfaitement avéré, même par les incrédules, mais dont ils n'ont point cherché la cause, quoique la chose en valût bien la peine. La lettre suivante, que nous adresse un honorable médecin du Tarn, prouve par quel enchaînement d'idées un homme qui réfléchit peut passer de l'incrédulité à la croyance à l'aide du seul raisonnement et de l'observation faite de bonne foi.

« Monsieur,

« Confondu dans la masse des douteurs et des incrédules, la lecture du *Livre des Esprits* a produit sur moi une bien vive sensation. La douce satisfaction qui m'est restée de cette lecture m'a fait naître le désir bien naturel de croire sans nulle restriction à tous les enseignements donnés, dans ce livre, par les Esprits. Pour parvenir à ce but, j'aurais d'abord voulu constater par moi-même la réalité des communications ; j'ai donc travaillé à devenir médium, mais je n'ai pas réussi, et je me suis ainsi vu arrêté dans mes recherches. Lassé de vivre dans mon incertitude, j'ai dû prendre la résolution de m'en rapporter aux

observations d'autrui, mais comme je ne suis pas d'un naturel facile à persuader, je sentais le besoin de les connaître pour pouvoir juger de leur réalité. Après avoir parcouru les quatre premières années de la *Revue spirite*, et avoir surtout remarqué avec quelles précautions les nombreux faits y sont rapportés, que les manifestations des Esprits et leurs communications se trouvent toujours constatées par des personnes honorables, désintéressées et dignes de foi, on ne peut plus conserver aucun doute sur leur authenticité.

« Mais une fois les communications admises, j'avais encore à me faire une idée du degré de confiance qu'on devait accorder aux révélations, et surtout à celles qui constituent la base de la philosophie spirite. Dans cette appréciation, les flammes de l'enfer ne pouvaient guère m'arrêter, à moins de nier la bonté infinie de Dieu ; la différence des religions ne portait guère non plus obstacle à ma logique, attendu qu'en semant du bien, le plus simple bon sens dit assez qu'on ne peut en récolter du mal. Mais il me restait le point capital de la réincarnation. Le somnambulisme m'a été, à ce sujet, d'un puissant secours, et, s'il ne résout pas entièrement la question, il la rend, selon moi, si probable, qu'il faudrait une assez forte dose de mauvais vouloir pour ne pas l'admettre. Et d'abord, si l'existence de l'âme n'était pas déjà assez démontrée par les manifestations et les communications des Esprits, elle serait clairement prouvée par la vision à distance et à travers les corps opaques, qui ne peut être expliquée que par son intermédiaire. Ensuite, après avoir fait la part des facultés de l'âme dégagée de la matière, telles que la vue à distance, la communication des pensées, etc., le somnambulisme nous fait découvrir chez le sujet des connaissances bien plus étendues que celles que possède le même sujet à l'état de veille. Il résulte de ce fait que l'âme doit être plus ancienne que le corps, puisque, créée en même temps que lui, elle ne pourrait avoir des connaissances autres que celles qu'elle aurait acquises durant l'existence de ce dernier.

« Mais après avoir constaté que l'âme est plus ancienne que le corps, on n'éprouve plus aucune répugnance à lui accorder d'autres incarnations, car si l'existence actuelle n'est pas le commencement, rien ne prouve qu'elle soit la dernière ; elles deviennent au contraire fort naturelles et même indispensables. Il y a plus : le somnambule, à l'état de veille, n'a généralement aucun souvenir de ce qu'il a dit ou fait pendant son sommeil ; mais pendant son sommeil il retrouve sans difficulté tout ce qu'il a fait, non-seulement pendant les sommeils précédents, mais encore pendant l'état de veille. N'est-ce pas là le tableau exact de

l'existence de l'âme dans ses nombreux états errants et incarnés avec ses souvenirs et ses oublis ?

« Enfant du peuple, mon instruction, extrêmement médiocre et acquise par moi-même, remonte à peine au tiers de mon âge qui est de quarante-deux ans, aussi il me semble qu'une plume tant soit peu expérimentée ferait ressortir bien plus clairement de ce sujet les vérités que j'ai essayé d'y découvrir. Cependant, pour aussi imparfaits que soient ces divers rapprochements, ils ont suffi à déterminer ma conviction, et je m'estimerais heureux si vous les jugiez dignes de pouvoir exercer la même influence sur d'autres.

« Quoique ma conviction soit de date fort récente, elle a commencé à porter ses fruits, et, indépendamment des heureuses modifications qu'elle a déjà apportées dans mes manières d'être, elle est pour moi la source de bien douces consolations. Ces heureux changements sont uniquement dus à la connaissance de vos ouvrages ; aussi je vous prie, monsieur, de daigner agréer l'éternelle reconnaissance de celui qui désire à l'avenir être compté au nombre de vos plus fervents adeptes.

« G… »

La vue à distance, les impressions que ressent le somnambule selon le milieu qu'il va visiter, prouvent qu'une partie de son être est transportée ; or, puisque ce n'est pas son corps matériel, visible, qui n'a pas changé de place, ce ne peut être que le corps fluidique, invisible et sensitif. N'est-ce pas le fait le plus patent de la double existence corporelle et spirituelle ? Mais sans parler de cette singulière faculté qui n'est pas générale, il suffit d'observer ce qui se passe chez les somnambules les plus vulgaires ; la dualité se manifeste d'une manière non moins évidente, ainsi que le fait remarquer notre correspondant, dans le phénomène de l'oubli au réveil. Il n'est personne qui, ayant observé les effets magnétiques, n'ait été à même de constater l'instantanéité à de cet oubli. Un somnambule parle, sa conversation est parfaitement suivie et rationnelle ; on le réveille subitement, au milieu d'une phrase, d'un mot même qu'il ne peut achever, puis, si on lui demande ce qu'il vient de dire, si on lui rappelle le mot commencé, il répond qu'il n'a rien dit. Si la pensée était le produit de la matière cérébrale, pourquoi cet oubli, puisque cette matière est toujours là, et toujours la même ? pourquoi un instant suffit-il pour changer le cours des idées ? Mais ce qui est plus caractéristique encore, c'est le ressouvenir parfait, dans un nouveau sommeil, de ce qui s'est dit et fait dans un sommeil précédent, quelquefois à un an d'intervalle. Ce fait seul

prouverait qu'à côté de la vie du corps il y a la vie de l'âme, et que l'âme peut agir et penser d'une manière indépendante. Si elle peut manifester cette indépendance pendant la vie du corps dont elle subit toujours plus ou moins les entraves, à plus forte raison le peut-elle quand elle jouit de toute sa liberté.

Les conséquences que notre correspondant tire de ces phénomènes pour prouver l'antériorité de l'âme et la pluralité des existences sont parfaitement logiques. Les phénomènes somnambuliques, comme tant d'autres, semblent amenés par la Providence pour nous mettre sur la voie du mystère de la pensée. La science, pourtant, ne daigne pas les regarder ; pour les voir, elle ne détournera pas les yeux d'un polype, d'un champignon ou d'un filet nerveux. Il est vrai que l'âme ne se montre pas à la pointe du scalpel, ni sous la loupe ; mais comme on juge la cause par les effets, les effets de l'âme sont à chaque instant sous vos yeux et vous ne les regardez pas ; vous feriez cent lieues pour observer un phénomène astronomique sans utilité pratique, tandis que vous n'avez que des sarcasmes et du dédain quand il s'agit des phénomènes de l'âme qui sont à votre portée, et qui intéressent toute l'humanité dans son présent et dans son avenir.

Si la science officielle renonce difficilement à ses préjugés, il serait injuste d'en faire tomber la responsabilité sur tous les savants ; il se manifeste parmi eux un mouvement de bon augure à l'égard des idées nouvelles ; les adhésions individuelles et tacites sont nombreuses, mais plus que d'autres, peut-être, ils craignent encore de se mettre en évidence ; il suffira que quelques sommités lèvent le drapeau, pour faire taire les scrupules des autres, imposer silence aux mauvais plaisants et faire réfléchir les agresseurs intéressés ; c'est ce qu'on ne peut tarder à voir.

Caractère philosophique de la Société spirite de Paris.

Comme réponse à certaines calomnies que les adversaires du Spiritisme se plaisent à déverser contre la Société, nous croyons devoir publier les demandes d'admission formulées dans les deux lettres ci-après que nous faisons suivre de quelques remarques.

A monsieur le président de la Société des Etudes spirites de Paris.

« Monsieur,

« Me serait-il permis d'aspirer à être admis comme membre de l'honorable Société que vous présidez ?

« J'ai eu le bonheur aussi de connaître le Spiritisme, et d'éprouver dans toute sa plénitude son influence bienfaisante. J'étais en proie depuis longtemps à la souffrance physique, et conséquemment à la souffrance morale qui en découle naturellement quand la pensée ne voit pour compensation que le doute et l'incertitude. Le *Livre des Esprits* est entré chez moi comme le sauveur dont la main bienfaisante nous retire de l'abîme, comme le médecin qui guérit instantanément.

« J'ai lu, j'ai compris ; et aussitôt la souffrance morale a fait place à un immense bonheur, devant lequel s'est tue la souffrance physique, car, dès lors, celle-ci ne m'est plus apparue que comme un effet de la volonté et de la sagesse divines, qui ne nous envoient des maux que pour notre plus grand bien.

« Déjà, sous l'influence de cette croyance bienfaisante, mon état physique s'est sensiblement amélioré, et j'espère que Dieu complètera son œuvre, car si je désire aujourd'hui le retour à la santé, ce n'est plus, comme autrefois, pour jouir de la vie, mais pour la consacrer uniquement au bien, c'est-à-dire pour l'employer exclusivement à marcher vers l'avenir, en travaillant avec ardeur, et par tous les moyens en mon pouvoir, au bien de mes semblables, et particulièrement en me vouant à la propagation de la sublime doctrine que Dieu, dans sa bonté infinie, envoie à la pauvre humanité pour la régénérer.

« Gloire soit donc rendue à Dieu pour la divine lumière que, dans sa miséricorde, il a daigné envoyer à ses aveugles créatures ! Et grâces vous soient rendues, à vous, monsieur, qu'il a choisi pour leur apporter le flambeau sacré !

« Si vous daignez, monsieur, accueillir ma demande, je vous serai profondément reconnaissant de la transmettre à vos honorables collègues. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous personnellement, mon état de santé m'a toujours empêché de vous visiter ; mais mon ami M. Canu est votre collègue, il voudra bien répondre pour moi.

« Veuillez agréer, monsieur et cher maître, l'assurance de mes sentiments respectueux et de mon sincère dévouement.

« HERMANN HOBACH. »

« Monsieur et vénéré maître,

« Confiant en votre bienveillance, je viens vous adresser une prière qui, si elle était exaucée, me comblerait de joie. J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire, il y a quelque temps, dans le double but de vous exprimer les sentiments pour ainsi dire nouveaux qu'avait fait naître en moi la lecture sérieuse du *Livre des Esprits*, et d'obéir au devoir sacré de remercier l'homme vénéré qui tend une main secourable au courage chancelant des faibles de ce monde, au nombre desquels je me trouvais il y a bien peu de temps encore, par l'ignorance de ces principes sublimes qui désignent enfin à l'homme une tâche à remplir selon ses forces et ses facultés.

« Vous fîtes à cette lettre une réponse pleine d'aménité, et par laquelle vous m'invitiez à venir, comme auditeur, assister aux séances générales de la Société. Ces séances et la lecture du *Livre des Médiums* ne firent que me donner de plus en plus la force et le courage, et m'inspirèrent le désir de faire partie d'une société fondée sur ces mêmes principes qui venaient d'écarter le trouble, la diffusion, le chaos, qui présidaient à toutes mes actions ; j'en étais venu à supposer que le mot de l'énigme de l'existence devait être bien insignifiant, car mon esprit ne m'avait pas encore fait comprendre que, hors du monde matériel qui m'entourait, était un monde spirituel, marchant concurremment avec le nôtre vers l'amélioration.

« J'affirme donc de nouveau, monsieur, heureux si je pouvais l'affirmer devant le monde entier des incrédules et des sceptiques, que la doctrine spirite a fait en moi un changement tellement radical dans ma manière d'être, que ce changement pourrait certes, sans exagération, être qualifié de miracle, en ce que, me dessillant les yeux sur tout le bien que l'on peut faire et que l'on ne fait pas, j'aperçus d'abord un but à notre vie actuelle, et ensuite, qu'accablé de défauts de toute espèce, je vis enfin que la Providence ne nous avait pas laissé manquer de besogne, et que l'Esprit n'avait pas trop d'une existence pour se perfectionner en travaillant à dominer d'abord son corps, pour pouvoir ensuite se dominer lui-même.

« Si vous jugez convenable, monsieur, de me recevoir, quoique bien jeune encore, comme un des membres de la Société spirite, je vous prie de vouloir bien présenter ma requête au conseil, et lui affirmer que l'honneur que me ferait la Société en me recevant dans son sein serait apprécié par moi avec le sentiment de la plus entière reconnaissance.

« Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de ma profonde vénération.

« PAUL ALBERT. »

Si de telles lettres honorent leurs auteurs, elles honorent aussi la Société à laquelle elles sont adressées, et qui voit avec bonheur ceux qui demandent à en faire partie animés par de tels sentiments. C'est une preuve qu'ils comprennent le but exclusivement moral que la Société se propose, puisqu'ils ne sont pas mus par une vaine curiosité, qu'il n'entrerait point, d'ailleurs, dans nos vues de satisfaire. La Société n'accueille que les gens sérieux, et des lettres comme celles qui viennent d'être rapportées en indiquent le véritable caractère. C'est parmi les adeptes de cette catégorie qu'elle est heureuse de se recruter, et c'est la meilleure réponse qu'elle puisse faire aux détracteurs du Spiritisme qui s'efforcent de la présenter, ainsi que ses sœurs des départements et de l'étranger qui marchent sous le même drapeau, comme des foyers dangereux pour la raison et l'ordre public, ou comme une vaste spéculation. Plût à Dieu que le monde n'eût pas d'autres sources de perturbation !

Le Spiritisme moderne, comme nous l'avons dit, aura son histoire, qui sera celle des phases qu'il aura parcourues, de ses luttes et de ses succès, de ses défenseurs, de ses martyrs et de ses adversaires, car il faut que la postérité sache de quelles armes on s'est servi pour l'attaquer ; il faut surtout qu'elle connaisse les hommes de cœur qui se sont dévoués à sa cause avec une entière abnégation, un complet désintéressement matériel et moral, afin qu'elle puisse leur payer un juste tribut de reconnaissance. C'est une grande joie pour nous quand il nous est donné d'inscrire un nouveau nom glorieux par sa modestie, son courage et ses vertus, sur ces annales où sont confondus le prince et l'artisan, le riche et le pauvre, les hommes de tous les pays et de toutes les religions, car pour le bien il n'est qu'une seule caste, une seule secte, une seule nationalité et un seul drapeau : celui de la fraternité universelle.

La Société spirite de Paris, la première qui fut fondée et officiellement reconnue, celle qui, on peut le dire, a donné l'impulsion, et sous l'égide de laquelle se sont formés tant d'autres groupes et sociétés, qui est devenue par la force des choses, et tout restreint que soit le nombre de ses membres, le centre du mouvement spirite, puisque ses principes sont ceux de la presque universalité des adeptes, cette Société, disons-nous, aura aussi ses annales pour l'instruction de ceux auxquels nous préparons la voie, et pour la confusion de ses calomniateurs.

Ce n'est pas seulement au loin que la calomnie jette son venin, c'est à nos portes mêmes. Dernièrement, une personne nous dit que, depuis longtemps, elle avait le plus grand désir d'assister à quelques séances

de la Société, mais qu'elle en avait été retenue parce qu'on lui avait affirmé qu'il fallait payer dix francs. Sa surprise fut grande, et nous pouvons dire sa joie, quand nous lui dîmes que ce bruit était le fait de la malveillance ; que depuis que la Société existe, jamais un auditeur n'a payé un centime ; qu'il n'est imposé aucune obligation pécuniaire sous quelque forme et à quelque titre que ce soit, ni comme abonnement à la *Revue spirite*, ni comme achat de livres ; qu'aucun de nos médiums n'est rétribué, tous, sans exception, donnant leur concours par pur dévouement pour la cause ; que les membres titulaires et associés participent seuls aux frais matériels, mais que les membres correspondants et honoraires ne supportent même aucune charge, la Société se bornant à subvenir à ses dépenses courantes, restreintes autant que possible, et n'amassant point de capital ; que le Spiritisme est une chose toute morale, qui ne peut, pas plus que les choses saintes, être l'objet d'une exploitation que nous avons toujours répudiée verbalement et par écrit ; qu'ainsi il ne peut y avoir qu'une malveillance insigne capable de prêter à la Société de pareilles idées.

Nous ajouterons que l'auteur de ce renseignement officieux a dit avoir payé ses dix francs, ce qui prouve qu'il ne se rendait point innocemment l'écho d'un faux bruit. La Société spirite de Paris, par sa position même et par le rôle qu'elle remplit, ne peut manquer d'avoir plus tard un certain retentissement ; il est donc nécessaire, pour nos frères des temps à venir, que son but et ses tendances ne soient pas dénaturés par les manœuvres de la malveillance, et, pour cela, il ne suffit pas de quelques réfutations individuelles qui n'ont d'effet que pour le présent et se perdent dans la foule ; les rétractations que l'on obtient ne sont qu'une satisfaction momentanée dont le souvenir est bientôt passé ; il faut un monument spécial, authentique et durable, et ce monument se fera en temps utile ; en attendant, laissons nos adversaires se discréditer eux-mêmes par le mensonge : la postérité les jugera.

Les apparitions simulées au théâtre.

« Monsieur,

« Les adversaires du Spiritisme viennent d'imaginer, pour le combattre, une nouvelle tactique ; elle consiste à faire paraître sur le théâtre des spectres et fantômes impalpables que l'on représente

comme étant ceux du Spiritisme ; ces apparitions ont lieu tous les soirs à la salle Robin, boulevard du Temple. J'ai assisté, hier, à la deuxième représentation, et ce n'est pas sans étonnement que j'ai entendu M. Robin dire à ses spectateurs : qu'il s'était proposé, par ces expériences, de combattre l'étrange croyance de certaines personnes qui s'imaginent que les Esprits font mouvoir des mains ou tourner des tables.

« Je n'ai jamais compris, monsieur, pour mon compte, l'analogie qu'il peut y avoir entre ces imitations créées par la physique amusante et les manifestations spirites qui sont dans les lois de la nature ; aussi de telles manœuvres ne sont guère à craindre pour les adeptes du Spiritisme ; cependant, comme il ne faut pas laisser surprendre la bonne foi du public, j'ai dû vous informer de ces faits, afin que vous leur consacriez un article spécial dans la *Revue*, si vous le jugez convenable ; et comme j'ai l'habitude d'agir, non dans l'ombre, mais au grand jour, je vous autorise à faire de ma lettre tel usage qu'il vous plaira.

« Recevez, etc.

« SIMOND,
« Etudiant en droit à Paris. »

Depuis quelque temps on parle d'une pièce fantastique que l'on monte au théâtre du Châtelet, et où l'on doit, par un procédé nouveau et secret, faire apparaître sur la scène des ombres-fantômes impalpables. Il paraît que le secret a été éventé, puisque M. Robin l'exploite en ce moment. Comme nous ne l'avons pas vu, nous ne pouvons rien dire sur le mérite de l'imitation ; nous souhaitons pour lui qu'elle soit moins grossière que celle qu'avaient imaginée M. et Mme Girroodd, Américains du Canada (quelques-uns traduisent : Girod de Saint-Flour), pour simuler la transmission de pensée à travers les murailles, et qui devait tuer sans retour les médiums et les somnambules ; nous souhaitons surtout que son invention ne lui joue pas le même mauvais tour qu'à eux. Quoi qu'il en soit, M. Simond a parfaitement raison de penser que de telles manœuvres ne sont nullement à craindre, car, de ce qu'on peut imiter une chose, il ne s'ensuit pas que la chose n'existe pas ; les faux diamants n'ôtent rien à la valeur des diamants fins ; les fleurs artificielles n'empêchent pas qu'il y ait des fleurs naturelles. Prétendre prouver que certains phénomènes n'existent pas parce qu'on peut les imiter, serait absolument comme si celui qui fabrique du vin de Champagne avec de la poudre d'eau de Seltz prétendait prouver par là que le champagne et l'aï n'existent que dans l'imagination. Jamais imitation ne fut plus ingénieuse, plus adroite et plus spirituelle que celle de la double vue par Robert Houdin, et cependant cela n'a

nullement discrédité le somnambulisme, au contraire, parce qu'après avoir vu la peinture, on a voulu voir l'original.

M. et Mme Girroodd avaient la prétention de tuer les médiums en faisant passer tous les phénomènes spirites pour des tours d'escamotage ; or, comme ces phénomènes sont le cauchemar de certaines personnes, ils avaient recueilli les adhésions, *étalées dans leurs prospectus*, de plusieurs prêtres et évêques spiritophobes, enchantés de ce coup de massue donné au Spiritisme ; mais, dans leur joie, ces messieurs n'avaient pas réfléchi que les phénomènes spirites viennent démontrer la possibilité des faits miraculeux ; que prouver, si c'était possible, que ces phénomènes ne sont que des tours d'adresse, c'est prouver qu'il peut en être de même des miracles ; que, par conséquent, discréditer les uns c'était discréditer les autres. On ne songe jamais à tout. Les tours de M. Girroodd étant quelque peu usés, ces messieurs feront-ils maintenant cause commune avec M. Robin pour ses apparitions ?

L'*Indépendance belge*, qui n'aime pas le Spiritisme, nous ne savons trop pourquoi, puisqu'il ne lui a point fait de mal, en parlant de ce nouveau truc scénique dans un numéro de juin, s'écriait : « Voilà la religion de M. Allan Kardec coulée à fond ; comment le Spiritisme va-t-il se relever de là ? » Remarquez que cette dernière question a maintes fois été posée par tous ceux qui ont prétendu lui donner des coups d'assommoir, sans en excepter M. l'abbé Marouzeau, et qu'il ne s'en porte pas plus mal. Nous dirons à l'*Indépendance* que c'est prouver une ignorance complète de la base même du Spiritisme de croire qu'il repose sur des apparitions, et que les lui ôter, c'est lui ôter l'âme. Si le fait des apparitions était officiellement controuvé, la religion en souffrirait plus que le Spiritisme, puisque les trois quarts des miracles les plus importants n'ont pas d'autre fondement. L'art scénique est l'art de l'imitation par excellence depuis le poulet de carton jusqu'aux plus sublimes vertus, et il ne s'ensuit pas qu'on ne doive croire ni aux poulets véritables ni aux vertus. Ce nouveau genre de spectacle, par son étrangeté, va piquer la curiosité publique, et sera répété sur tous les théâtres, parce qu'il fera gagner de l'argent ; il fera parler du Spiritisme plus encore peut-être que les sermons, précisément à cause de l'analogie que les journaux vont s'efforcer d'établir. Il faut bien se persuader que tout ce qui tend à en préoccuper l'opinion, pousse forcément à l'examen, ne serait-ce que par curiosité, et c'est de cet examen que sortent les adeptes. Les sermons le représentent sous un aspect sérieux et terrible, comme un monstre envahissant le monde et menaçant l'Eglise jusque dans ses fondements ; les théâtres vont s'adresser à la foule des

curieux, de sorte que ceux qui ne fréquentent pas les sermons en entendront parler au théâtre, et ceux qui ne fréquentent pas les théâtres en entendront parler au sermon ; il y en a, comme on voit, pour tout le monde. C'est vraiment une chose admirable de voir par quels moyens les puissances occultes qui dirigent ce mouvement arrivent à le faire pénétrer partout en se servant de ceux mêmes qui veulent le renverser. Il est bien certain que, sans les sermons d'un côté et les facéties des journaux de l'autre, la population spirite serait aujourd'hui dix fois moins nombreuse qu'elle ne l'est.

Nous disons donc que ces imitations, même en les supposant aussi parfaites que possible, ne peuvent porter aucun préjudice ; nous disons même qu'elles sont utiles. En effet, voilà M. Robin qui, à l'aide d'un procédé quelconque, produit devant les spectateurs des choses étonnantes, qu'il affirme être les mêmes que celles du Spiritisme et que produisent les médiums ; or, parmi les assistants, plus d'un se dira : « Puisque avec le Spiritisme on peut faire la même chose, étudions le Spiritisme, apprenons à être médium, nous pourrons voir chez nous tant que nous voudrons, et sans payer, ce qu'on voit ici. » Dans le nombre beaucoup reconnaîtront le côté sérieux de la question, et c'est ainsi que, sans le vouloir, on sert ceux auxquels on veut nuire.

Ce que craignent les gens sérieux, c'est que ces jongleries ne trompent certaines personnes sur le véritable caractère du Spiritisme. Là, sans doute, est le mauvais côté, mais l'inconvénient est sans importance, parce que le nombre de ceux qui se laisseraient abuser est trop minime ; ceux même qui diraient : « Ce n'est que cela ! » auront tôt ou tard l'occasion de reconnaître que c'est autre chose ; et, en attendant, l'idée se répand, on se familiarise avec le mot qui, sous le manteau burlesque, pénètre partout ; on le prononce sans défiance, et quand le mot est quelque part, la chose est bien près d'y être.

Que ceci soit une manœuvre des adversaires du Spiritisme, ou simplement une combinaison personnelle pour forcer la recette, il faut convenir que c'est maladroit ; il y aurait plus d'adresse de la part de MM. Robin et consorts à dénier toute parité avec le Spiritisme ou le magnétisme ; parce que, en proclamant cette parité, c'est reconnaître une concurrence, – nous parlons à leur point de vue commercial, – c'est donner l'envie de voir cette concurrence, et avouer qu'on peut se passer d'eux.

Puisque nous sommes sur le chapitre des maladresses, en voici une comme il y en a déjà eu tant ; nous regrettons de la faire figurer à côté de celle de MM. Robin et Girroodd, mais c'est l'analogie du résultat qui

nous y force. Du reste, puisque des dignitaires de l'Église n'ont pas cru au-dessous d'eux de patronner un prestidigitateur contre le Spiritisme, ils ne pourront se scandaliser de trouver un sermon dans ce chapitre.

Un de nos correspondants nous écrit de Bordeaux :

« Cher maître, je viens de recevoir une lettre de ma sœur, qui habite la petite ville de B… ; elle se désespérait de ne trouver personne avec qui elle pût s'entretenir du Spiritisme, lorsque les adversaires de notre chère doctrine sont venus la tirer d'embarras. Quelques personnes en ayant vaguement entendu parler ont cru devoir s'adresser aux Carmes pour s'enquérir de ce que c'était ; ceux-ci, non contents de les en détourner, prêchèrent quatre sermons sur ce sujet, dont voici les principales conclusions :

> « Les médiums sont possédés du démon ; ils n'agissent que dans un but d'intérêt, et ne se servent de leur pouvoir que pour faire retrouver les trésors cachés ou les objets précieux qui sont perdus, mais, au contact d'une sainte relique, vous les voyez se roidir et se tordre dans d'affreuses convulsions.
>
> « Les temps prédits par les évangiles sont arrivés ; les médiums ne sont autres que les faux prophètes annoncés par le Christ ; bientôt ils auront pour chef l'Antéchrist. Ils feront des miracles et des prodiges étonnants ; par ce moyen ils gagneront à leur cause les trois quarts de la population du globe, ce qui sera le signe de la fin des temps, car Jésus descendra sur une nuée céleste et, d'un seul souffle, les précipitera dans les flammes éternelles. »

« Il en est résulté que toute la ville a été mise en émoi ; partout on parle du Spiritisme ; on ne se contente pas de l'explication du prêtre, on veut en savoir davantage, et ma sœur, qui ne voyait personne, a des jours où elle reçoit plus de trente visites ; elle renvoie toujours au *Livre des Esprits* qui avant peu sera entre toutes les mains, et beaucoup de ceux qui l'ont déjà se disent que cela ne ressemble pas du tout au tableau qu'en a fait le prédicateur, qu'il y est même dit tout le contraire ; aussi comptons-nous maintenant plusieurs adeptes sérieux, grâce à ces sermons sans lesquels le Spiritisme n'eût pas pénétré de longtemps dans ces contrées reculées. »

N'avions-nous pas raison de dire que c'est encore une maladresse, et aurions-nous raison d'en vouloir à des adversaires qui travaillent si bien pour nous ? Mais ce n'est pas la dernière ; nous attendons la plus grande de toutes, qui couronnera l'œuvre. Depuis un an ils en commettent une bien grave que nous nous gardons de relever, parce qu'il

faut qu'elle aille jusqu'au bout, mais dont on verra un jour les conséquences. Il y a deux ans environ, nous demandions à un de nos guides spirituels par quel moyen le Spiritisme pourrait pénétrer dans les campagnes. Il nous fut répondu : « Par les curés. – *Dem*. Sera-ce volontairement ou involontairement de leur part ? – *R*. Involontairement d'abord ; volontairement plus tard. Avant peu ils feront une propagande dont vous ne pouvez prévoir la portée. Ne vous inquiétez de rien et laissez faire : les Esprits veillent et savent ce qu'il faut. »

La première partie de la prédiction, comme on le voit, s'accomplit on ne peut mieux. Au reste, toutes les phases par où a passé le Spiritisme nous ont été annoncées, et toutes celles qu'il doit parcourir encore jusqu'à son établissement définitif nous le sont également, et chaque jour vérifie l'évènement.

C'est en vain qu'on cherche à dissuader du Spiritisme en le présentant sous des couleurs effrayantes. L'effet, comme on le voit, est tout autre que celui qu'on attend ; pour dix personnes détournées, il y en a cent de ralliées. Cela prouve qu'il a, par lui-même, un irrésistible attrait, sans parler de celui du fruit défendu. Ceci nous remet en mémoire la petite anecdote suivante :

Un propriétaire fit un jour venir chez lui un tonneau d'excellent vin ; mais, comme il craignait l'infidélité de ses serviteurs, il y mit cette étiquette en gros caractères : *Affreux vinaigre*. Or, le tonneau laissant échapper quelques gouttes, l'un d'eux eut la curiosité d'y goûter du bout du doigt, et trouva que le vinaigre était bon. On se le dit de proche en proche, si bien que, chacun venant y puiser, au bout de quelque temps le tonneau se trouva vide. Comme le propriétaire donnait à ses gens de la piquette pour boisson, ils se disaient entre eux : « Cela ne vaut pas l'affreux vinaigre. »

On aura beau dire que le Spiritisme est du vinaigre, on ne fera pas que ceux qui y goûteront ne le trouvent doux ; or, ceux qui en auront goûté le diront aux autres, et tous voudront en boire.

Un tableau médianimique à l'exposition de Constantinople.

Le président de la Société spirite de Constantinople, membre honoraire de la Société spirite de Paris, nous écrit ce qui suit, à la date du 22 mai dernier :

Cher monsieur Allan-Kardec et frère spirite,

Il y a longtemps déjà que je me propose de vous donner de mes nouvelles, mais ne croyez pas, pour cela, qu'il y ait chômage dans la propagande spirite ; au contraire, il y a plutôt plus d'activité que jamais. Partout, croyez-le, dans ce pays tout fanatisé et tout enrégimenté dans les sectes, le Spiritisme rencontre des obstacles qui n'existent peut-être nulle part, mais les racines sont si vivaces et si productives, que malgré tout elles pénètrent peu à peu et finiront par donner naissance à des rejetons vigoureux qu'aucune puissance humaine ne pourra abattre. Déjà Constantinople compte de nombreux adeptes au Spiritisme et, je puis vous l'affirmer, dans les classes les plus élevées de la Société ; seulement j'ai remarqué que chacun se tient encore chez soi de peur de se compromettre.

Permettez-moi de vous citer un fait qui se passe ici, et qui dénote jusqu'à quel point le Spiritisme s'y inculque : c'est que plusieurs libraires qui ont fait venir des ouvrages spirites, notamment le *Livre des Esprits* et celui des *Médiums*, les ont vendus immédiatement, et à qui ? nous l'ignorons, nous Spirites connus et avoués aux yeux de tous. Nous avons la certitude de ce fait sur lequel j'appelle votre attention, car lorsque quelques-uns d'entre nous veulent acheter vos ouvrages, le libraire leur répond : « J'en ai reçu, et je les ai vendus immédiatement. » Nous nous demandons qui accapare ces ouvrages presque aussitôt leur déballage, et cela au point que ceux des nôtres qui veulent s'en procurer n'en trouvent plus ? . . . .

Voici maintenant une autre nouvelle qui ne vous intéressera sans doute pas moins.

Notre ami et frère spirite Paul Lambardo, médium dessinateur dont je vous ai envoyé quelques fleurs, a exécuté une peinture à l'aquarelle représentant un beau bouquet de fleurs parmi lesquelles les amateurs remarquent surtout un dahlia ponceau velouté d'un effet magnifique ; toutes les autres fleurs, roses, oeillets, tulipes, lis, camélias, pâquerettes, pavots, bluets, pensées, etc., sont d'un fini et d'un naturel parfaits. Je l'ai poussé à présenter ce tableau à l'Exposition nationale ottomane, ouverte en ce moment, et le tableau y a été admis avec cette inscription :

DESSIN MÉDIANIMIQUE

exécuté par M. Paul Lambardo, de Constantinople, auquel les arts du dessin et de la peinture sont complètement inconnus.

A l'heure qu'il est, le tableau figure d'une manière remarquable au palais de l'Exposition, à droite de la place réservée aux tableaux et gravures. Le prix en a été fixé à 20 livres turques ou 460 francs. Remarquez qu'il s'agit d'un fait que des milliers de personnes peuvent constater authentiquement.

Je reçois des lettres de différents points d'Europe, d'Asie et d'Afrique, mais je suis sobre de réponses, sinon pour encourager l'étude sérieuse et approfondie de notre grande et belle science ; puis je renvoie toujours à vos excellents ouvrages les *Livres des Esprits* et *des Médiums*.

Nous avons toujours des réunions pour les expériences physiques et pour les études psychologiques ; quoique les premières nous fatiguent presque toujours, nous ne pouvons les abandonner complètement, par la raison qu'elles servent à convaincre certains incrédules qui veulent voir et toucher.

Présentez, je vous prie, à la Société spirite de Paris, les respectueux et fraternels compliments de nos frères spirites de Constantinople, et en particulier de celui qui se dit aussi votre tout dévoué frère spirite.

REPOS jeune, *avocat*.

Le fait significatif de l'exposition du tableau de M. Lambardo à Constantinople, quoique admis ostensiblement présenté comme produit médianimique, est le pendant des fables spirites couronnées aux Jeux Floraux de Toulouse. On a dit quelque part que si l'Académie de Toulouse eût connu l'origine de ces fables, elle les aurait repoussées ; c'est lui faire la plus grossière injure ; c'est oublier, en outre, que les sujets envoyés à ces sortes de concours ne doivent porter aucune signature, ni aucun signe pouvant révéler l'auteur, sous peine d'exclusion ; M. Jaubert ne pouvait donc pas plus mettre celle d'un Esprit que la sienne, ni même dire qu'elles venaient d'un Esprit, car c'eût été violer la loi du concours, qui veut le secret le plus absolu. C'est la réponse à ceux qui accusent M. Jaubert d'avoir usé de supercherie en gardant le silence sur la provenance de ces fables. Quoi qu'il en soit, aux deux extrémités de l'Europe une sanction officielle est donnée à des produits d'outre-tombe.

De pareils faits suffiraient pour démontrer l'irrésistible puissance du Spiritisme, si, d'ailleurs, elle n'était rendue évidente par tout ce qui se passe sous nos yeux depuis quelques années, et par l'inutilité des efforts que l'on fait pour le combattre. Et pourquoi ces efforts sont-ils inutiles ? Parce que, comme nous l'avons dit, il a un caractère qui le

distingue de toutes les doctrines philosophiques, c'est de n'avoir pas un foyer unique, de ne dépendre de la vie d'aucun homme ; son foyer est partout, sur la terre et dans l'espace, et si on le gêne d'un côté, il sort de l'autre ; parce que, comme le dit la Société spirite de Palerme, il s'affirme et par des faits que chacun peut expérimenter, et par une théorie qui a ses racines dans le sens intime de chacun. Pour l'étouffer, il ne faudrait pas comprimer un point du globe, un village, une ville, une contrée même, mais le globe entier ; et encore ne serait-ce qu'un arrêt momentané, car la génération qui s'élève porte en elle l'intuition des idées nouvelles qu'elle fera tôt ou tard prévaloir. Voyez ce qui se passe dans une contrée voisine où l'on met sur ces idées un couvercle de plomb, et où cependant elles s'échappent par toutes les fissures.

Un nouveau journal spirite en Sicile.

Nous sommes heureux d'avoir à signaler l'apparition d'un nouvel organe du Spiritisme à Palerme en Sicile, publié en langue italienne sous le titre de : *Le Spiritisme, journal de psychologie expérimentale*. La multiplication des journaux spéciaux sur cette matière est un indice non équivoque du terrain que gagnent les idées nouvelles en dépit, ou plutôt en raison même des attaques dont elles sont l'objet ; ces idées, qui se sont en peu d'années implantées dans toutes les parties du monde, comptent en Italie de nombreux et sérieux représentants ; c'est que, dans cette patrie de l'intelligence comme partout, quiconque en sonde la portée, comprend qu'elles renferment les éléments de tous progrès, qu'elles sont le drapeau sous lequel s'abriteront un jour tous les peuples, et qu'elles seules résolvent les redoutables problèmes de l'avenir, de manière à satisfaire la raison. Notre concours sympathique est naturellement acquis à toutes les publications de cette nature, propres à seconder nos efforts dans la grande et laborieuse tâche que nous avons entreprise.

La lettre suivante, accompagnant l'envoi de ce journal, nous annonce en même temps la constitution d'une Société spirite à Palerme, sous le titre de *Societa spiritista di Palermo*.

« Monsieur,

« Une nouvelle Société spirite vient d'être constituée ici, à Palerme,

sous la présidence de M. le chevalier Joseph Vassal lo Paleologo ; elle a déjà son organe de publicité : *Le Spiritisme*, ou *Journal de psychologie expérimentale*, dont les deux premières livraisons viennent de paraître. Veuillez bien en agréer un exemplaire que je me permets de vous offrir, comme à celui qui a si bien mérité de l'humanité pour le progrès des idées morales sous l'impulsion providentielle du Spiritisme.

« Veuillez agréer, etc. Signé : PAOLO MORELLO,

Professeur d'histoire et de philosophie à l'Université de Palerme.

Chaque numéro du journal commence par la citation de quelques aphorismes, en forme d'épigraphe, tirés du *Livre des Esprits* ou de celui des *Médiums*, comme, par exemple :

« Si le Spiritisme est une erreur, il tombera de lui-même ; si c'est une vérité, toutes les diatribes du monde ne le feront pas devenir un mensonge. »

« C'est une erreur de croire qu'il suffise à certaines catégories d'incrédules de voir des phénomènes extraordinaires pour être convaincus ; ceux qui n'admettent pas l'âme ou l'Esprit dans l'homme ne peuvent l'admettre hors de l'homme ; c'est pourquoi niant la cause, ils nient l'effet. »

« Les réunions frivoles ont un grave inconvénient pour les novices qui y assistent, en ce qu'elles leur donnent une fausse idée du Spiritisme. »

Nous ajoutons : et qui, sans être frivoles, ne sont point tenues avec l'ordre et la dignité convenables.

Le premier numéro contient un exposé de principes, en forme de manifeste, dont nous extrayons les passages suivants :

« Toute science repose sur deux points : les faits et la théorie ; or, d'après ce que nous avons lu et vu, nous sommes en état d'affirmer que le Spiritisme possède les matériaux et les qualités d'une science ; parce que, d'une part, il s'affirme par des faits qui lui sont propres et qui résultent de l'observation et de l'expérience, absolument comme dans toute autre science expérimentale ; et d'autre part il s'affirme par sa théorie déduite logiquement de l'observation des faits.

« Le Spiritisme, considéré au point de vue des faits ou de la théorie, n'est pas sorti du cerveau humain, mais il découle de la nature

même des choses. La création des intelligences étant donnée, ainsi que l'existence spirituelle, ce qui a reçu le nom de Spiritisme se présente comme une nécessité dont, dans les conditions actuelles de la science et de l'humanité, on peut être témoin plutôt que juge ; nécessité d'où résulte un fait complexe qui demande à être étudié sérieusement avant de pouvoir être jugé. Libre à chacun de ne pas l'étudier si cela ne lui plaît pas, mais cela ne donne à personne le droit de railler ceux qui l'étudient.

« La société fondatrice de ce journal n'entend émettre ni une croyance, ni une doctrine à elle ; comme dans sa conviction rien n'appartient moins à l'invention humaine que le Spiritisme, elle se propose d'exposer la doctrine spirite, et nullement de l'imposer. D'ailleurs, elle se réserve une entière liberté d'examen et la plus complète indépendance de conscience dans l'appréciation des faits, sans se laisser influencer par l'opinion de quelque individu ou de quelque corps que ce soit ; ce dont elle se rend responsable devant sa propre conscience, devant Dieu et devant les hommes, c'est de la sincérité des faits. »

La communication suivante, signée Le Dante, extraite du deuxième numéro, témoigne de la nature des enseignements qui sont donnés à cette société.

Les Médiums et les Esprits.

Nul ne peut devenir bon médium s'il ne parvient à se dépouiller des vices qui dégradent l'humanité. Tous ces vices ont leur origine dans l'*égoïsme*, et comme la négation de l'égoïsme c'est l'amour, toute vertu se résume dans ce mot : *Charité*.

La charité enseignée par ce précepte : *Quod tibi non vis*, etc. Dieu ne l'a pas seulement gravée d'une manière indélébile dans le cœur de l'homme, mais il l'a sanctionnée par son propre fait en nous donnant son Fils pour modèle de charité et d'abnégation. Si elle doit être le guide de chacun dans quelque condition sociale que ce soit, elle est surtout la condition *sine quâ non* de tout bon médium.

Tout homme peut devenir médium, mais la question n'est pas d'être médium, il s'agit d'être bon médium, ce qui dépend des qualités morales. Les Esprits, il est vrai, se communiquent aux hommes dans toutes les conditions, mais avec la mission de les perfectionner si leurs qualités sont bonnes ; et ils opèrent ce perfectionnement en les soumettant aux plus dures épreuves pour les purifier, épreuves que

l'homme de bien subit sans démentir le sentiment moral de sa conscience et sans se laisser détourner de la bonne voie par la tentation. A ceux dont les qualités sont mauvaises, les Esprits se communiquent pour les guider par la main et les amener à une conduite plus conforme à la raison et plus en harmonie avec le but vers lequel doit tendre tout homme persuadé que son existence en ce monde n'est autre chose qu'une expiation. Lorsqu'il y a mélange de bien et de mal, les Esprits provoquent l'amélioration par des moyens intermédiaires.

Beaucoup seront abandonnés par leurs Esprits, parce qu'ils ne voudront pas comprendre que la charité est le seul moyen d'avancer. Et alors, malheur à celui qui n'aura pas voulu écouter la voix de la vérité ! Dieu pardonne à l'ignorance, mais non à celui qui fait le mal sciemment. Le but de notre mission est votre amélioration morale, et votre devoir est également de vous améliorer ; mais n'espérez d'amélioration d'aucune sorte sans la charité.

Pouvoir de la volonté sur les passions.

(Extrait des travaux de la Société spirite de Paris.)

Un jeune homme de vingt-trois ans, M. A…, de Paris, qui n'est initié au Spiritisme que depuis deux mois, en a saisi la portée avec une telle rapidité que, sans avoir rien vu, il l'a accepté avec toutes ses conséquences morales. Cela n'est pas étonnant, dira-t-on, de la part d'un jeune homme, et cela ne prouve qu'une chose : de la légèreté et un enthousiasme irréfléchi. Soit ; mais poursuivons. Ce jeune homme irréfléchi avait, comme il en est convenu lui-même, un assez grand nombre de défauts, dont le plus saillant était une irrésistible disposition à la colère depuis son enfance ; pour la moindre contrariété, pour les causes les plus futiles, quand il rentrait chez lui et ne trouvait pas immédiatement ce qu'il voulait, qu'une chose n'était pas à sa place habituelle, que ce qu'il avait demandé n'était pas prêt à la minute, il entrait dans des fureurs à tout briser ; c'était au point qu'un jour, dans le paroxysme de la colère, s'emportant contre sa mère, il lui dit : « Va-t'en, ou je te tue ! » Puis, épuisé par cette surexcitation, il tombait sans connaissance. Ajoutons que ni les conseils de ses parents, ni les exhortations de la religion n'avaient pu vaincre ce caractère indomptable, compensé du reste par une haute intelligence, une instruction soignée et les plus nobles sentiments.

Effet d'un tempérament bilioso-sanguino-nerveux, dira-t-on ; résul-

tat de l'organisme ; par conséquent, entraînement irrésistible. Il résulte de ce système que si, dans ses égarements, il eût commis un meurtre, il eût été parfaitement excusable, parce que c'eût été le fait d'un excédant de bile. Il en résulte encore qu'à moins de modifier le tempérament, de changer l'état normal du foie et des nerfs, ce jeune homme était prédestiné à toutes les funestes conséquences de la colère.

– Connaissez-vous un remède à un tel état pathologique ? – Non, aucun, si ce n'est l'âge peut-être qui, à la longue, peut calmer l'abondance des sécrétions morbides. – Eh bien ! ce que ne peut la science, le Spiritisme l'a fait, non à la longue et par suite d'un effort continu, mais instantanément ; quelques jours ont suffi pour faire de ce jeune homme un être doux et patient. La certitude acquise de la vie future, la connaissance du but de la vie terrestre, le sentiment de la dignité de l'homme révélé par le libre arbitre qui le met au-dessus de la brute, la responsabilité qui en découle, la pensée que la plupart des maux terrestres sont la conséquence de nos actes, toutes ces idées, puisées dans une étude sérieuse du Spiritisme, ont produit dans son cerveau une révolution soudaine ; il lui sembla qu'un voile était levé de dessus ses yeux ; la vie lui apparut sous une toute autre face ; certain alors qu'il y avait en lui un être intelligent indépendant de la matière, il se dit : « Cet être doit avoir une volonté, tandis que la matière n'en a pas ; donc, il doit pouvoir dominer la matière. » De là cet autre raisonnement : « Le résultat de ma colère a été de me rendre malade et malheureux, et elle ne me fait pas avoir ce qui me manque ; donc elle est inutile, puisque je n'en suis pas plus avancé ; elle me produit du mal et ne me donne aucun bien en compensation ; bien plus, elle pourrait me pousser à des actes répréhensibles, criminels peut-être. » – Il a voulu vaincre, et il a vaincu. Depuis lors, mille occasions se sont présentées qui, auparavant, l'eussent mis en fureur, et devant lesquelles il est resté impassible et indifférent, à la grande stupéfaction de sa mère. Il sentait son sang bouillonner et monter au cerveau, et, par sa volonté, il le refoulait et le forçait à descendre.

Un miracle n'eût pas fait mieux ; mais le Spiritisme en a fait bien d'autres, que notre Revue ne suffirait pas pour enregistrer, si nous voulions rapporter tous ceux qui sont à notre connaissance personnelle en fait de réformes morales des habitudes les plus invétérées. Nous citons celui-ci comme un exemple remarquable du pouvoir de la volonté, et, en outre, parce qu'il soulève un problème important que le Spiritisme seul peut résoudre.

M. A… nous demandait, à ce sujet, si son Esprit était responsable de ses emportements, ou s'il ne faisait que subir l'influence de la matière. Voici notre réponse :

Votre Esprit est tellement responsable que, lorsque vous l'avez

sérieusement voulu, vous avez arrêté le mouvement sanguin. Donc, si vous l'aviez voulu plus tôt, les accès auraient cessé plus tôt, et vous n'auriez pas menacé votre mère. En outre, qui est-ce qui se met en colère ? Est-ce le corps ou l'Esprit ? Si les accès fussent venus sans motif, on pourrait croire qu'ils étaient provoqués par l'afflux sanguin ; mais, futile ou non, ils avaient pour cause une contrariété ; or, il est évident que ce n'était pas le corps qui était contrarié, mais bien l'Esprit, trop susceptible ; l'Esprit contrarié réagissait sur un système organique irritable, qui fût resté en repos s'il n'eût été provoqué. Prenons une comparaison. Vous avez un cheval fougueux ; si vous savez le gouverner, il se soumet ; si vous le maltraitez, il s'emporte et vous jette par terre ; à qui la faute ? à vous, ou au cheval ?

Pour moi, il demeure évident que votre Esprit est naturellement irascible ; mais comme chacun apporte avec soi son péché originel, c'est-à-dire un reste de ses anciens penchants, il n'est pas moins évident que, dans votre existence précédente, vous avez dû être un homme d'une extrême violence que vous avez probablement payée fort cher, peut-être de votre vie. Dans l'erraticité, vos autres bonnes qualités vous ont aidé à comprendre vos torts ; vous avez pris la résolution de vous vaincre, et pour cela de lutter dans une nouvelle existence ; mais si vous eussiez choisi un corps mou et lymphatique, votre Esprit, ne rencontrant aucune difficulté, n'aurait rien gagné, c'eût été à recommencer pour vous ; c'est pourquoi vous avez choisi un corps bilieux, pour avoir le mérite de la lutte. Maintenant la victoire est remportée ; vous avez terrassé un ennemi de votre repos, et rien ne peut entraver le libre exercice de vos bonnes qualités. Quant à la facilité avec laquelle vous avez accepté et compris le Spiritisme, elle s'explique par la même cause : vous étiez Spirite depuis longtemps ; cette croyance était innée en vous, et le matérialisme n'a été qu'un résultat de la fausse direction donnée à vos idées. L'idée spirite, étouffée d'abord, est demeurée à l'état latent, et il a suffi d'une étincelle pour la réveiller ; bénissez donc la Providence qui a permis que cette étincelle arrivât de bonne heure pour arrêter un penchant qui vous eût peut-être causé d'amers regrets, tandis qu'il vous reste une longue carrière à parcourir dans la voie du bien.

Toutes les philosophies se sont heurtées contre ces mystères de la vie humaine qui paraissaient insondables jusqu'à ce que le Spiritisme y eût apporté son flambeau. En présence de tels faits, peut-on se demander encore à quoi il sert, et n'est-on pas en droit de bien augurer de l'avenir moral de l'humanité quand il sera compris et pratiqué par tout le monde.

Première lettre à M. le curé Marouzeau.

Monsieur le curé,

Vous vous étonnez que depuis deux ans je n'aie pas répondu à votre brochure contre le Spiritisme ; vous êtes dans l'erreur, car depuis son apparition j'ai traité dans maints articles de ma Revue la plupart des questions que vous soulevez. Je sais bien que vous auriez désiré une réponse personnelle, une contre-brochure ; que j'eusse pris vos arguments un à un pour vous donner le plaisir de la réplique ; or, j'ai eu l'irréparable tort de ne pas même vous nommer, mais votre modestie, j'en suis sûr, ne m'en a pas fait un crime. Je répare aujourd'hui cette omission, mais ne croyez pas que ce soit pour entamer avec vous une polémique, non, je me borne à quelques simples réflexions et à vous expliquer mes motifs.

Je vous dirai d'abord que si je n'ai pas répondu directement à votre brochure, c'est que vous m'aviez annoncé qu'elle devait nous enterrer tout vifs ; j'ai donc voulu attendre l'évènement, et je constate avec plaisir que nous ne sommes point morts ; que même le Spiritisme est quelque peu plus vivace qu'auparavant ; que le nombre des sociétés se multiplie dans tous les pays ; que partout où l'on a prêché contre lui le nombre des adeptes s'est accru ; que cet accroissement est en raison de la violence des attaques ; ce ne sont pas des hypothèses, mais des faits authentiques que, dans ma position et par l'étendue de mes relations, je suis mieux que qui que ce soit à même de vérifier. Je constate en outre que les indigents auxquels des prêtres zélés ont défendu de recevoir les bons de pain donnés par des Spirites charitables, parce que c'était le pain du diable, ne sont pas morts pour en avoir mangé ; que les boulangers auxquels on avait dit de ne pas les recevoir, parce que le diable les leur enlèverait, n'en ont pas perdu un seul ; que les industriels auxquels, toujours par zèle évangélique, on a voulu couper les vivres en leur enlevant leurs pratiques, ont trouvé une compensation dans les nouveaux clients que leur a valus l'accroissement du nombre des adeptes. Vous désapprouvez, je n'en doute pas, cette manière d'attaquer le Spiritisme, mais les faits n'en existent pas moins. Ces moyens, vous en conviendrez, ne sont guère propres à ramener à la religion ceux qui sen écartent ; la peur peut retenir momentanément, mais c'est un lien fragile qui se brise à la première occasion ; les seuls liens solides sont ceux du cœur cimentés par la conviction ; or, la conviction ne s'impose point par la force.

Votre brochure, vous le savez, monsieur le curé, a été suivie d'un grand nombre d'autres ; la vôtre a sur beaucoup un mérite, celui de la par-

faite urbanité ; vous voulez nous tuer poliment, et je vous en sais gré ; mais partout les arguments sont les mêmes, énoncés plus ou moins poliment et en français plus ou moins correct ; pour les réfuter toutes, article par article, il aurait fallu me répéter sans cesse, et, franchement, j'ai des choses plus importantes à faire ; cela était d'ailleurs sans utilité, et vous allez le comprendre.

Je suis un homme positif, sans enthousiasme, jugeant tout froidement ; je raisonne d'après les faits et je dis : Puisque les Spirites sont plus nombreux que jamais, malgré la brochure de M. Marouzeau et toutes les autres, malgré tous les sermons et mandements, c'est que les arguments que l'on y fait valoir n'ont pas persuadé les masses, qu'ils ont produit un effet contraire ; or, juger la valeur de la cause par ses effets, je crois que c'est de la logique élémentaire ; dès lors à quoi bon les réfuter ? Puisqu'ils nous servent au lieu de nous nuire, nous devons nous garder d'y mettre obstacle. Je vois les choses à un autre point de vue que vous, monsieur l'abbé ; comme un général qui observe le mouvement de la bataille, je juge la force des coups, non au bruit qu'ils font, mais à l'effet qu'ils produisent ; c'est l'ensemble que je vois, or l'ensemble est satisfaisant, c'est tout ce qu'il faut. Des réponses individuelles seraient donc sans utilité. Lorsque je traite d'une manière générale des questions soulevées par quelque adversaire, ce n'est pas pour le convaincre, je n'y tiens nullement, et encore moins pour le faire renoncer à sa croyance, que je respecte quand elle est sincère, c'est uniquement pour l'instruction des Spirites, et parce que j'y trouve un point à développer ou à éclaircir. Je réfute les principes et non les individus ; les principes restent, et les individus disparaissent ; c'est pour cela que je m'inquiète peu des personnalités qui peut-être demain ne seront plus et dont on ne parlera plus, quelle que soit l'importance qu'elles cherchent à se donner. Je vois l'avenir bien plus que le présent, l'ensemble et les choses importantes plus que les faits isolés et secondaires. Ramener au bien est à nos yeux la véritable conversion. Un homme arraché à ses mauvais penchants et ramené à Dieu et à la charité *pour tous* par le Spiritisme est pour nous la victoire la plus utile ; c'est celle qui nous cause le plus de joie, et nous remercions Dieu de nous la donner si souvent. Pour nous la victoire la plus honorable ne consiste pas à détacher un individu de tel ou tel culte, de telle ou telle croyance, par la violence ou la peur, mais de le détacher du mal par la persuasion. Nous prisons par-dessus tout les convictions sincères, et non celles qui sont obtenues par la force ou n'ont que les apparences.

C'est ainsi, par exemple, que, dans votre brochure, vous demandez quels miracles le Spiritisme peut invoquer en sa faveur, et que j'y ai répondu dans le numéro de février 1862, page 40, par l'article

intitulé : *le Spiritisme est-il prouvé par des miracles ?* et j'ai du même coup répondu à tous ceux qui ont fait la même question. Vous demandez les miracles du Spiritisme ? mais en est-il un plus grand que sa propagation inouïe, envers et contre tout, malgré les attaques dont il est l'objet, malgré surtout les coups si terribles que vous lui avez portés ? N'est-ce pas là un fait de la volonté de Dieu ? « Non, direz-vous, c'est la volonté du diable. » Alors convenez que la volonté du diable l'emporte sur celle de Dieu, et qu'il est plus fort que l'Eglise, puisque l'Eglise ne peut l'arrêter. Mais ce n'est pas le seul miracle que fait le Spiritisme ; il en fait tous les jours en ramenant à Dieu les incrédules, en convertissant au bien ceux qui sont adonnés au mal, en donnant la force de vaincre les passions mauvaises. Vous lui demandez des miracles ! mais le fait rapporté ci-dessus du jeune A… n'en est-il pas un ? Pourquoi la religion ne l'a-t-elle pas fait et l'a-t-elle laissé faire au Spiritisme, c'est-à-dire au diable ? – Ce n'est pas là ce qu'on appelle un miracle. – Mais l'Eglise ne qualifie-t-elle pas certaines conversions de miraculeuses ? – Oui, mais ce sont les conversions d'hérétiques à la foi catholique. – De sorte que la conversion du mal au bien n'est pas selon vous un miracle ; vous préféreriez un signe matériel : la liquéfaction du sang de saint Janvier, la tête d'une statue qui remue dans une église, une apparition dans le ciel, comme la croix de Migné. Le Spiritisme ne fait point de ces sortes de miracles ; les seuls auxquels il attache un prix infini et dont il se fait gloire, ce sont les transformations morales qu'il opère.

Monsieur l'abbé, le temps me presse et l'espace me manque ; une autre fois je vous dirai encore quelques mots qui pourront vous servir pour le nouvel ouvrage que vous préparez et qui doit anéantir le Spiritisme et les Spirites à tout jamais. Je lui souhaite meilleure chance qu'au premier. Quelques passages de ce numéro pourront peut-être vous éclairer sur les difficultés que vous aurez à surmonter pour réussir.

Recevez etc. ALLAN KARDEC.

Une expiation terrestre.

Max le mendiant.

Dans un village de Bavière mourut, vers l'année 1850, un vieillard presque centenaire connu sous le nom de père Max. Personne ne connaissait au juste son origine, car il n'avait point de famille. Depuis près d'un demi-siècle, accablé d'infirmités qui le mettaient hors d'état de gagner sa vie par le travail, il n'avait d'autres ressources que la

charité publique qu'il dissimulait en allant vendre dans les fermes et les châteaux des almanachs et de menus objets. On lui avait donné le sobriquet de comte Max, et les enfants ne l'appelaient jamais que monsieur le comte, ce dont il souriait sans se formaliser. Pourquoi ce titre ? Nul n'aurait pu le dire ; il était passé en habitude. C'était peut-être à cause de sa physionomie et de ses manières dont la distinction contrastait avec ses haillons. Plusieurs années après sa mort il apparut en songe à la fille du propriétaire d'un des châteaux où il recevait l'hospitalité à l'écurie, car il n'avait point de domicile à lui. Il lui dit : « Merci à vous de vous être souvenue du pauvre Max dans vos prières, car elles ont été entendues du Seigneur. Vous désirez savoir qui je suis, âme charitable qui vous êtes intéressée au malheureux mendiant ; je vais vous satisfaire ; ce sera pour tous une grande instruction. »

Il lui fit alors le récit suivant à peu près en ces termes :

« Il y a un siècle et demi environ j'étais un riche et puissant seigneur de cette contrée, mais vain, orgueilleux et infatué de ma noblesse. Mon immense fortune n'a jamais servi qu'à mes plaisirs, et elle y suffisait à peine, car j'étais joueur, débauché et passais ma vie dans les orgies. Mes vassaux, que je croyais créés à mon usage comme les animaux des fermes, étaient pressurés et maltraités pour subvenir à mes prodigalités. Je restais sourd à leurs plaintes comme à celles de tous les malheureux, et, selon moi, ils devaient s'estimer trop honorés de servir mes caprices. Je suis mort dans un âge peu avancé, épuisé par les excès, mais sans avoir éprouvé aucun malheur véritable ; tout semblait au contraire me sourire, de sorte que j'étais aux yeux de tous un des heureux du monde ; mon rang me valut de somptueuses funérailles ; les viveurs regrettèrent en moi le fastueux seigneur, mais pas une larme ne fut versée sur ma tombe, pas une prière du cœur ne fut adressée à Dieu pour moi, et ma mémoire fut maudite de tous ceux dont j'avais accru la misère. Ah ! qu'elle est terrible la malédiction des malheureux qu'on a faits ! elle n'a pas cessé de retentir à mes oreilles pendant de longues années qui m'ont paru une éternité ! Et à la mort de chacune de mes victimes, c'était une nouvelle figure menaçante ou ironique qui se dressait devant moi et me poursuivait sans relâche, sans que je pusse trouver un coin obscur pour me soustraire à sa vue. Pas un regard ami ! mes anciens compagnons de débauche, malheureux comme moi, me fuyaient et semblaient me dire avec dédain : « Tu ne peux plus payer nos plaisirs. » Oh ! qu'alors j'aurais payé chèrement un instant de repos, un verre d'eau pour étancher la soif brûlante qui me dévorait ! mais je ne possédais plus rien, et tout l'or que j'avais semé à pleines mains sur la terre n'avait pas produit une seule bénédiction ! pas une seule, entendez-vous, mon enfant !

« Enfin, accablé de fatigue, épuisé comme un voyageur harassé qui

ne voit pas le terme de sa route, je m'écriai : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Quand donc finira cette horrible situation ? » Alors une voix, la première que j'entendais depuis que j'avais quitté la terre, me dit : « Quand tu voudras. – Que faut-il faire, grand Dieu ? répondis-je ; dites : je me soumets à tout. – Il faut te repentir ; t'humilier devant ceux que tu as humiliés ; les prier d'intercéder pour toi, car la prière de l'offensé qui pardonne est toujours agréable au Seigneur. » Je m'humiliai, je priai mes vassaux, mes serviteurs qui étaient là devant moi, et dont les figures de plus en plus bienveillantes finirent par disparaître. Ce fut alors pour moi comme une nouvelle vie ; l'espérance remplaça le désespoir et je remerciai Dieu de toutes les forces de mon âme. La voix me dit ensuite : « Prince ! » et je répondis : « Il n'y a ici d'autre prince que le Dieu tout-puissant qui humilie les superbes. Pardonnez-moi, Seigneur, car j'ai péché ; faites de moi le serviteur de mes serviteurs, si telle est votre volonté. »

« Quelques années plus tard je naquis derechef, mais cette fois d'une famille de pauvres villageois. Mes parents moururent que j'étais encore enfant, et je restai seul au monde et sans appui. Je gagnai ma vie comme je pus, tantôt comme manœuvre, tantôt comme garçon de ferme, mais toujours honnêtement, car je croyais en Dieu cette fois. A l'âge de quarante ans, une maladie me rendit perclus de tous mes membres, et il me fallut mendier pendant plus de cinquante ans sur ces mêmes terres dont j'avais été le maître absolu ; recevoir un morceau de pain dans les fermes que j'avais possédées, et où, par une amère dérision, on m'avait surnommé monsieur le comte ; trop heureux souvent de trouver un abri dans l'écurie du château qui avait été le mien. Dans mon sommeil je me plaisais à parcourir ce même château où j'avais trôné en despote ; que de fois, dans mes rêves, je m'y suis revu au milieu de mon ancienne fortune ! Ces visions me laissaient au réveil un indéfinissable sentiment d'amertume et de regrets ; mais jamais une plainte ne s'est échappée de ma bouche ; et quand il a plu à Dieu de me rappeler à lui, je l'ai béni de m'avoir donné le courage de subir sans murmure cette longue et pénible épreuve dont je reçois aujourd'hui la récompense ; et vous, ma fille, je vous bénis d'avoir prié pour moi. »

Remarque. – Nous recommandons ce fait à ceux qui prétendent que les hommes n'auraient plus de frein s'ils n'avaient pas devant eux l'épouvantail des peines éternelles, et nous demandons si la perspective d'un châtiment comme celui du père Max est moins faite pour arrêter dans la voie du mal que celle de tortures sans fin auxquelles on ne croit plus.

Dissertations spirites.

Bienheureux ceux qui ont les yeux fermés.

(Société spirite de paris, 19 juin 1863. – Médium, M. Vézy.)

Nota. Cette communication a été donnée à propos d'une dame aveugle qui assistait à la séance.

Mes bons amis, je ne viens pas souvent parmi vous, mais aujourd'hui me voici ; j'en remercie Dieu et les bons Esprits qui viennent vous aider à marcher dans le nouveau chemin. Vous m'avez appelé, pourquoi ? Est-ce pour me faire imposer les mains sur la pauvre souffrante qui est ici et la guérir ? Et quelle souffrance, bon Dieu ! Elle a perdu la vue, et les ténèbres se font pour elle !… Pauvre enfant ! qu'elle prie et qu'elle espère ! je ne sais point faire de miracle, moi, sans la volonté du bon Dieu ; toutes les guérisons que j'ai pu obtenir et qui vous ont été signalées, ne les attribuez qu'à Celui qui est notre père à tous. Dans vos afflictions, regardez donc toujours le ciel, et dites du fond de votre cœur : « Mon père, guérissez-moi, mais faites que mon âme malade soit guérie avant les infirmités de mon corps ; que ma chair soit châtiée, s'il le faut, pour que mon âme s'élève vers vous avec la blancheur qu'elle avait quand vous l'avez créée ! » Après cette prière, mes bien bons amis, que le bon Dieu entendra toujours, la force et le courage vous seront donnés, et peut-être aussi cette guérison, que vous n'aurez demandée que craintivement, en récompense de votre abnégation charnelle.

Mais puisque je suis ici, dans une assemblée où il s'agit avant tout d'étudier, je vous dirai que ceux qui sont privés de la vue devraient se considérer comme les bienheureux de l'expiation. Rappelez-vous que Christ a dit qu'il fallait arracher votre œil s'il était mauvais, et qu'il valait mieux qu'il fût jeté au feu que d'être la cause de votre damnation. Hélas ! combien en est-il sur votre terre qui maudiront un jour, dans les ténèbres, d'avoir vu la lumière ! Oh ! oui, qu'ils sont heureux ceux-là, qui sont frappés dans l'expiation par la vue ! Leur œil ne leur sera point un sujet de scandale et de chute ; ils peuvent vivre tout entiers de la vie des âmes ; ils peuvent voir plus que vous qui voyez clair… Quand Dieu me permet d'aller ouvrir la paupière à quelques-uns de ces pauvres souffrants et de leur rendre votre lumière, je me dis : « Chère âme, pourquoi ne connaît-elle point toutes les délices de l'Esprit qui vit de contemplation et d'amour ? elle ne demanderait point à voir des images moins pures et moins suaves que celles qu'il lui est donné de voir dans la cécité. »

Oh ! oui, bienheureux l'aveugle qui veut vivre avec Dieu ! plus heureux que vous qui êtes ici, il sent le bonheur, il le touche, il voit les âmes et peut s'élancer avec elles dans les sphères spirites que les prédestinés de votre terre même ne voient point.

L'œil ouvert est toujours prêt à faire faillir l'âme ; l'œil fermé, au contraire, est toujours prêt à la faire monter à Dieu. Croyez-moi bien, mes bons et chers amis, l'aveuglement des yeux est souvent la véritable lumière du cœur, tandis que la vue c'est souvent l'ange ténébreux. qui conduit à la mort.

Et maintenant, quelques mots pour toi, ma pauvre souffrante ; espère et courage ! Si je te disais : « Mon enfant, tes yeux vont s'ouvrir, » comme tu serais joyeuse ! Et qui sait si cette joie ne te perdrait pas ? Aie confiance dans le bon Dieu qui a fait le bonheur et permis la tristesse. Je ferai tout ce qu'il me sera permis pour toi ; mais, à ton tour, prie, et surtout songe à tout ce que je viens de dire.

Avant que je m'éloigne, vous qui êtes ici, recevez ma bénédiction, mes bons amis, je la donne à tous, aux fous, aux sages, aux croyants et aux infidèles de cette assemblée, et qu'elle serve à chacun de vous !

VIANNEY, *curé d'Ars*.

Remarque. – Nous demandons si c'est là le langage du démon, et si on offense le curé d'Ars en lui attribuant de telles pensées. Une jeune fille de campagne, sans instruction, somnambule naturelle, voyant très bien les Esprits, était venue à la séance en état de somnambulisme. Elle ne connaissait pas le curé d'Ars, même de nom, et cependant elle le vit à côté du médium et en fit un portrait parfaitement exact.

Le Repentir.

(Société spirite de Paris, médium madame Costel.)

Le repentir monte vers Dieu ; il lui est plus agréable que la fumée des sacrifices et plus précieux que l'encens répandu aux parvis sacrés. Semblable aux orages qui traversent l'air en le purifiant, le repentir est une souffrance féconde, une force réactive et agissante. Jésus a sanctifié sa vertu, et les larmes de la Madeleine se sont répandues comme une rosée sur les cœurs endurcis qui ignoraient la grâce du pardon. La souveraine vertu a proclamé la puissance du repentir, et les siècles ont répercuté, en l'affaiblissant, la parole du Christ.

L'heure est venue où le Spiritisme doit rajeunir et vivifier l'essence même du christianisme. Effacez donc partout et toujours la cruelle sentence qui dépouille de toute espérance l'âme coupable. Le repentir est une vertu militante, une vertu virile que les Esprits avancés ou les cœurs

tendres peuvent seuls ressentir. Le regret momentané et cuisant d'une faute n'emporte pas avec lui l'expiation qui donne la connaissance de la justice de Dieu, justice rigoureuse dans ses conclusions, qui applique la loi du talion à la vie morale et physique de l'homme, et le châtie par la logique des faits qui tous découlent du bon ou du mauvais usage de son libre arbitre.

Aimez ceux qui souffrent, et assistez le repentir qui est l'expression et le signe que Dieu a imprimé à sa créature intelligente pour l'élever et la rapprocher de lui. JEAN, *disciple*.

Les faits accomplis.

(Société spirite de Paris. 26 décembre 1862. Médium M. D'Ambel.)

Nota. Cette communication a été donnée à propos d'un compte rendu fait à la Société sur les nouvelles sociétés Spirites qui se forment de toutes parts en France et à l'étranger.

Le progrès se manifeste d'une manière trop éclatante aujourd'hui dans la croyance aux doctrines régénératrices que nous apportons à votre monde, pour qu'il soit nécessaire de le constater désormais. Aveugle qui ne voit pas la marche triomphante de nos idées ! Lorsque des hommes éminents appartenant aux fonctions les plus libérales, des gens de science et d'études, des médecins, des philosophes, des jurisconsultes se lancent résolument à la recherche de la vérité dans les voies nouvelles ouvertes par le Spiritisme ; quand la classe militante vient y chercher des consolations et des forces nouvelles, qui donc, parmi les humains, se croira assez fort pour opposer une barrière au développement de cette nouvelle science philosophique ? Dernièrement Lamennais disait, dans ce style concis et éloquent auquel il vous a habitués : que l'avenir était au Spiritisme ! J'ai le droit de m'écrier aujourd'hui : N'est-ce pas là un fait accompli ?

En effet, la route devient large ; le ruisseau d'hier s'étale comme un fleuve, et, à partir des vallons traversés, son cours majestueux se rira des maigres écluses et des tardives barricades que quelques riverains attardés essayeront d'établir afin d'entraver sa marche vers le grand océan de l'infini. Pauvres gens ! le courant vous emportera bientôt vous-mêmes et nous vous entendrons bientôt vous écrier, vous aussi : « C'est vrai ! la terre tourne ! »

Si les flots de sang versé dans les Amériques n'appelaient pas l'attention de tous les penseurs sérieux et de tous les amis de la paix, dont le cœur saigne au récit de ces luttes sanglantes et fratricides ; si les nations mal assises ne cherchaient pas en toute contrée à retrouver leur base normale ; si les aspirations de tous, enfin, ne tendaient pas

vers une amélioration matérielle et morale depuis si longtemps poursuivie, on pourrait nier l'utilité des cataclysmes moraux annoncés par quelques Esprits initiateurs ; mais tous ces signes caractéristiques sont trop apparents pour que l'on ne reconnaisse pas la nécessité, l'urgence d'un phare nouveau qui puisse sauver encore le monde en danger.

Jadis, lorsque le monde païen, miné par la plus complète démoralisation, vacillait sur sa base, de toutes parts des voix prophétiques annonçaient la venue prochaine d'un rédempteur. Depuis quelques années n'avez-vous pas entendu, ô Spirites ! les mêmes voix prophétiques ? Ah ! je le sais : nul d'entre vous ne l'a oublié. Eh bien ! tenez pour certain que le temps est venu, et crions ensemble, comme autrefois en Judée : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! »

ÉRASTE.

Les époques de transition dans l'humanité.

(Société spirite de Paris, 19 juin 1863. – Médium, M. Alfred Didier.)

Les siècles de transition dans l'histoire de l'humanité ressemblent à de vastes plaines semées de monuments mêlés confusément sans harmonie, et l'harmonie la plus pure, la plus juste existe dans le détail et non pas dans l'ensemble. Les siècles abandonnés par la foi, par l'espérance, sont de sombres pages où l'humanité, travaillée par le doute, se mine sourdement dans des civilisations raffinées, pour arriver à une réaction qui le plus souvent les emportait, pour les remplacer par d'autres civilisations. Les chercheurs de la pensée, plus que les savants, approfondissent à notre époque, dans un éclectisme rationnel, ces mystérieux enchaînements de l'histoire, ces ténèbres, cette uniformité jetées comme des brouillards et des nuages épais sur des civilisations naguère vivaces et fertiles. Etrange destinée des peuples ! C'est presque à la naissance du christianisme, c'est dans les villes les plus opulentes, sièges des plus grands évêchés de l'Orient et de l'Occident, que les ravages de la décadence commencent ; c'est au milieu même de la civilisation, de la splendeur intelligente des arts, des sciences, de la littérature et des enseignements sublimes du Christ, que commence la confusion des idées, les dissensions religieuses ; c'est dans le berceau même de l'Eglise romaine, enorgueillie et superbe du sang des martyrs, que l'hérésie, enfantée par les dogmes superstitieux et les hiérarchies ecclésiastiques, se glisse comme un serpent imminent pour mordre au cœur l'humanité et lui infiltrer dans les veines, au milieu des désordres politiques et sociaux, le plus terrible et le plus profond de tous les fléaux : le doute. Cette fois la chute est immense,

la langueur religieuse des prêtres, unie aux fanatiques hérésiarques, ôte toute force à la politique, tout amour au pays, et l'Eglise du Christ devient humaine, mais non plus humanitaire. Il est inutile ici, je crois, d'appuyer sur les rapports effrayants de cette époque avec la nôtre ; vivant en même temps avec les traditions du christianisme et avec l'espérance de l'avenir, les mêmes ébranlements secouent notre vieille civilisation, les mêmes idées se partagent, et le même doute tourmente l'humanité, signes précurseurs de la rénovation sociale et morale qui se prépare. Ah ! priez, Spirites, votre époque tourmentée et blasphématrice est une rude époque, que les Esprits viennent instruire et encourager.

LAMENNAIS.

Sur les communications des Esprits.

(Groupe spirite de Sétif, Algérie.)

Vous vous étonnez souvent de voir des facultés médianimiques, soit physiques soit morales, qui, selon vous, devraient être la preuve d'un mérite personnel, possédées par des gens que leur caractère moral place au-dessous d'une pareille faveur ; cela tient à la fausse idée que vous vous faites des lois qui régissent ces choses, et que vous voulez considérer comme invariables. Ce qui est invariable, c'est le but, mais les moyens varient à l'infini, pour que votre liberté soit respectée. Tel possède une faculté, et tel en possède une autre ; celui-ci est poussé par l'orgueil, celui-là par la cupidité, un troisième par la fraternité. Dieu emploie les facultés et les passions de chacun, et les utilise dans la sphère de chacun, et du mal même sait faire sortir le bien. Les actes de l'homme, qui vous semblent si importants, ne sont rien pour lui, c'est l'intention qui en fait à ses yeux le mérite ou le démérite. Heureux donc celui qui est guidé par l'amour fraternel. La Providence n'a pas créé le mal : tout a été fait en vue du bien. Le mal n'existe que par l'ignorance de l'homme et par le mauvais usage qu'il fait des passions, des tendances, des instincts qu'il a acquis par son contact avec la matière. Grand Dieu ! quand tu lui auras inspiré la sagesse de savoir prendre en main la direction de ce puissant mobile : la passion, que de maux disparaîtront, que de bien résultera de cette force dont il ne connaît aujourd'hui que le mauvais côté qui est son ouvrage ! Oh ! continuez ardemment votre œuvre, mes amis ; que l'humanité entrevoie enfin la route dans laquelle elle doit mettre le pied pour atteindre au bonheur qu'il lui est donné d'acquérir sur ce globe !

Ne vous étonnez pas si les communications que vous donnent les Esprits élevés, tout en s'appuyant sur la morale du Sauveur, en vous

la confirmant et la développant, vous offrent tant de points de contact et de similitude avec les mystères des Anciens ; c'est que les Anciens avaient l'intuition des choses du monde invisible et de ce qui devait arriver, et que plusieurs avaient pour mission de préparer les voies. Observez et étudiez avec soin les communications que vous recevez ; acceptez ce que votre raison ne rejette pas ; repoussez ce qui la choque ; demandez des éclaircissements sur celles qui vous laissent dans le doute. Vous avez là la marche à suivre pour transmettre aux générations futures, sans crainte de les voir dénaturées, les vérités que vous démêlerez sans peine de leur cortège inévitable d'erreurs.

Travaillez, rendez-vous utiles à vos frères et à vous-mêmes ; vous ne pouvez guère prévoir le bonheur que l'avenir vous réserve par la contemplation de votre œuvre. SAINT AUGUSTIN.

Remarque. – Cette communication a été obtenue par un jeune homme, médium somnambule illettré. Elle nous est envoyée par M. Dumas, négociant de Sétif, membre de la Société spirite de Paris, qui ajoute que le sujet ne connaissait pas le sens de la plupart des mots, et nous transmet le nom de dix personnes notables qui assistaient à la séance. Les médiums illettrés qui ont des communications au-dessus de leur portée intellectuelle sont très nombreux. On vient de nous montrer une page vraiment remarquable, obtenue, à Lyon, par une femme qui ne sait ni lire ni écrire et ne sait pas un mot de ce qu'elle écrit ; son mari, qui n'est guère plus fort, le déchiffre par intuition séance tenante, mais le lendemain cela lui est impossible ; les autres personnes le lisent sans beaucoup de difficulté. N'est-ce pas là l'application de cette parole du Christ : « Vos femmes et vos filles prophétiseront, et feront des prodiges ? » N'est-ce pas un prodige que d'écrire, peindre, dessiner, faire de la musique et de la poésie quand on ne le sait pas ? Vous demandez des signes matériels ? en voilà. Les incrédules diront-ils que c'est un effet de l'imagination ? Si cela était, il faudrait convenir que ces personnes ont l'imagination dans la main et non dans le cerveau. Encore une fois, une théorie n'est bonne qu'à la condition de rendre raison de tous les faits ; si un seul fait vient la contredire, c'est qu'elle est fausse ou incomplète.

ALLAN KARDEC

Paris. — Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 8. AOUT 1863.

Jean Reynaud et les précurseurs du Spiritisme.

Nous venons à notre tour jeter quelques fleurs sur la tombe récemment fermée d'un homme aussi recommandable par son savoir que par ses éminentes qualités morales, et auquel, chose rare, tous les partis s'accordent à rendre justice.

Jean Reynaud, né à Lyon en février 1808, est mort à Paris le 28 juin 1863. Nous ne saurions donner une idée plus juste de son caractère qu'en reproduisant la courte et touchante notice nécrologique que son ami, M. Ernest Legouvé, a publiée dans le *Siècle* du 30 juin 1863.

« La démocratie, la philosophie, et, je ne crains pas de le dire, la religion, viennent de faire une perte immense : Jean Reynaud est mort hier après une courte maladie. De quelque point de vue que l'on juge ses doctrines, son œuvre, comme sa vie, a été éminemment religieuse ; car sa vie, comme son œuvre, a été une des protestations les plus éloquentes contre le grand fléau qui nous menace : le scepticisme sous toutes ses formes. Nul n'a cru plus énergiquement à la personnalité divine, nul n'a cru plus énergiquement à la personnalité humaine, nul n'a aimé plus ardemment la liberté. Dans ce livre de *Terre et Ciel*, qui a creusé dès l'abord un sillon si profond, et dont la trace ira se marquant toujours davantage, dans ce livre respire un tel sentiment de l'infini, un tel sentiment de la présence divine, qu'on peut dire que Dieu y palpite à chaque page ! Et comment pourrait-il en être autrement, quand celui qui les a écrites, ces pages, vivait toujours en présence de Dieu ! Nous le savons bien, nous tous qui l'avons connu, aimé,

et dont le plus beau titre d'honneur est d'avoir été aimés par un tel homme. C'était une source de vie morale toujours jaillissante ; on ne pouvait pas s'approcher de lui sans être plus affermi dans le bien ; son visage seul était une leçon de droiture, d'honneur, de dévouement ; les âmes déchues se troublaient devant ce clair regard comme devant l'œil même de la justice : et tout cela est parti ! parti, en pleine force, lorsque tant d'utiles paroles, tant de grands exemples pouvaient encore sortir de cette bouche, de ce cœur !… Nous ne pleurons pas Reynaud pour nous seuls, nous le pleurons pour notre pays tout entier.

« E. LEGOUVÉ. »

M. Henri Martin, dans le même journal du 16 juillet, a donné sur la vie et les ouvrages de Jean Reynaud des détails plus circonstanciés. « Élevé, dit-il, dans la liberté de la campagne par une mère à l'âme forte et tendre, ce fut là qu'il prit ces habitudes d'intimité avec la nature qui ne le quittèrent jamais, et se forma ces organes robustes avec lesquels, plus tard, il faisait vingt lieues d'une haleine, et passait de glacier en glacier, d'une crête à l'autre des Alpes, sur d'étroites corniches où ne se hasardent point les chasseurs de chamois. Ses études furent rapides et fécondes ; tout en manifestant dès son jeune âge le goût le plus vif pour les lettres et pour toutes les formes du beau, il tourna d'abord ses vues d'avenir vers les sciences, heureuse direction qui devait lui fournir les aliments et les instruments de sa pensée, et faire du savant l'utile serviteur du philosophe. Sorti au premier rang de l'École polytechnique, il était ingénieur des mines en Corse au moment de la révolution de juillet. Il revint à Paris ; le saint-simonisme y venait de faire explosion ; il fut enveloppé dans ce grand et singulier mouvement qui prenait alors tant de jeunes intelligences par l'attrait du dogme de la perfectibilité du genre humain. L'école, cependant, prétendit devenir une *église* ; Jean Reynaud ne la suivit pas ; il quitta le saint-simonisme pour la démocratie ; il tâcha de reconstituer un groupe et un centre d'action intellectuelle avec les amis qui s'en étaient séparés en même temps que lui. Pierre Leroux, Carnot et lui reprirent des mains de Julien (de Paris) la *Revue Encyclopédique* ; ce fut là que Pierre Leroux publia son remarquable *Essai sur la doctrine du progrès continu*, et Jean Reynaud le morceau si frappant de l'*Infinité des cieux*, germe de son grand livre de *Terre et Ciel*. Il fonda ensuite avec Pierre Leroux l'*Encyclopédie Nouvelle*, œuvre immense qui est restée inachevée. Le 24 février enleva le philosophe à ses paisibles travaux pour le jeter dans la politique active. Président de la commission des

hautes études scientifiques et littéraires, puis sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction publique, il élabora avec le ministre Carnot, un de ses plus anciens et de ses plus constants amis, des plans destinés à mettre l'instruction publique au niveau des institutions démocratiques. De l'Instruction publique transféré au Conseil d'État, Jean Reynaud y prit rapidement une autorité qui procédait de son caractère autant que de ses lumières, et, si court qu'y ait été son passage, il y laissa dans la mémoire des hommes spéciaux les plus éminents une impression ineffaçable. »

De tous les écrits de Jean Reynaud, celui qui a le plus contribué à sa popularité, c'est sans contredit son livre de *Terre et Ciel*, quoique la forme abstraite du langage ne le mette pas à la portée de tout le monde ; mais la profondeur des idées et la logique des déductions l'ont fait apprécier de tous les penseurs sérieux, et ont placé l'auteur au premier rang des philosophes spiritualistes. Cet ouvrage parut à l'Église un danger pour l'orthodoxie de la foi ; il fut en conséquence condamné et mis à l'Index par la cour de Rome, ce qui accrut encore le crédit dont il jouissait déjà et le fit rechercher avec plus d'avidité. A l'époque où parut cet ouvrage, vers 1840, il n'était point encore question des Esprits, et cependant Jean Reynaud semble avoir eu, comme du reste beaucoup d'autres écrivains modernes, l'intuition et le pressentiment du Spiritisme dont il a été un des plus éloquents précurseurs. Comme Charles Fourier il admet le progrès indéfini de l'âme, et, comme conséquence de ce progrès, la nécessité de la pluralité des existences démontrée par les divers états de l'homme sur la terre.

Jean Reynaud n'avait rien vu ; il avait tout puisé dans sa profonde intuition. Le Spiritisme a vu ce que le philosophe n'avait fait que pressentir ; il ajoute ainsi la sanction de l'expérience à la théorie purement spéculative, et l'expérience lui a naturellement fait découvrir des points de détail que l'imagination seule ne pouvait entrevoir, mais qui viennent compléter et corroborer les points fondamentaux. Comme toutes les grandes idées qui ont révolutionné le monde, le Spiritisme n'est point éclos subitement ; il a germé dans plus d'un cerveau, s'est montré, çà et là, petit à petit, comme pour habituer les hommes à cette idée ; une brusque apparition complète eût rencontré une trop vive résistance : elle eût ébloui sans convaincre. Chaque chose d'ailleurs doit venir en son temps, et toute plante doit germer et croître avant d'atteindre son entier développement. Il en est de même en politique ; il n'est aucune révolution qui n'ait été élaborée de longue main, et quiconque, guidé par l'expérience et l'étude du passé, suit

attentivement ces préliminaires, peut, presque à coup sûr, sans être prophète, en prévoir le dénouement. C'est ainsi que les principes du Spiritisme moderne se sont montrés partiellement et sous différentes faces à plusieurs époques : au siècle dernier, dans Swedenborg ; au commencement de ce siècle, dans la doctrine des théosophes, qui admettaient clairement les communications entre le monde visible et le monde invisible ; dans Charles Fourier, qui admet le progrès de l'âme par la réincarnation ; dans Jean Reynaud, qui admet le même principe, en sondant l'infini, la science à la main ; il y a une douzaine d'années, dans les manifestations américaines qui ont eu un si grand retentissement et sont venues prouver les rapports matériels entre les morts et les vivants, et, finalement, dans la philosophie spirite, qui a réuni ces divers éléments en corps de doctrine et en a déduit les conséquences morales. Qui eût dit, alors qu'on s'occupait des tables tournantes, que de cet amusement sortirait toute une philosophie ? Quand cette philosophie parut, qui eût dit qu'en quelques années elle ferait le tour du monde et conquerrait des millions d'adhérents ? Aujourd'hui, qui pourrait affirmer qu'elle a dit son dernier mot ? Non certes, elle ne l'a pas dit ; si les bases fondamentales en sont établies, il est encore beaucoup de points de détail à élucider et qui viendront à leur tour ; puis, plus on avance, plus on voit combien sont multiples les intérêts auxquels elle touche, car on peut dire, sans exagération, qu'elle touche à toutes les questions de l'ordre social ; l'avenir seul peut donc en développer toutes les conséquences, ou, pour mieux dire, ces conséquences se dérouleront d'elles-mêmes par la force des choses, parce qu'on trouve dans le Spiritisme ce qu'on a inutilement cherché ailleurs ; par cela même on sera conduit à reconnaître que seul il peut combler le vide moral qui se fait chaque jour autour de l'homme, vide qui menace la société elle-même dans sa base, et dont on commence à s'effrayer. A un moment donné le Spiritisme sera l'ancre de salut ; mais il ne fallait pas attendre ce moment pour jeter la corde de sauvetage, de même qu'on n'attend pas le moment où l'on a besoin de la récolte pour semer. La Providence, dans sa sagesse, prépare les choses de longue main ; c'est pourquoi l'idée mère a eu, comme nous l'avons dit, de nombreux précurseurs qui ont frayé la voie et préparé le terrain à recevoir la semence, les uns dans un sens, les autres dans un autre, et l'on reconnaîtra un jour par quels fils nombreux toutes ces idées partielles se relient à l'idée fondamentale ; or, chacune de ces idées ayant eu ses partisans, il en résulte chez ceux-ci une prédisposition toute naturelle à accepter le complément de l'idée, chacune de ces

théories ayant défriché une portion du terrain ; là, sans contredit, est une des causes de cette propagation qui tient du prodige, et dont l'histoire des doctrines philosophiques n'offre aucun exemple ; déjà les adversaires s'étonnent de la résistance qu'il présente à leurs attaques ; plus tard ils devront céder devant la puissance de l'opinion.

Parmi les précurseurs du Spiritisme, il faut encore placer une foule d'écrivains contemporains dont les œuvres sont semées, peut-être à leur insu, d'idées spirites. Il y aurait des volumes à faire si l'on voulait recueillir les innombrables passages où il est fait une allusion plus ou moins directe à la préexistence et à la survivance de l'âme, à sa présence parmi les vivants, à ses manifestations, à ses pérégrinations à travers les mondes progressifs, à la pluralité des existences, etc. En admettant que cela ne soit, de la part de certains auteurs, qu'un jeu de l'imagination, l'idée ne s'en infiltre pas moins dans l'esprit des masses où elle demeure latente jusqu'au moment où elle sera démontrée comme une vérité. Est-il une pensée plus spirite que celle que renferme la lettre de M. Victor Hugo sur la mort de madame Lamartine, et que la plupart des journaux ont acclamée avec enthousiasme, même ceux qui glosent le plus sur la croyance aux Esprits ? Voici cette lettre, qui en dit beaucoup en quelques lignes :

« Hauteville-House, 23 mai.

« Cher Lamartine,

« Un grand malheur vous frappe ; j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez. Votre haut esprit voit au delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future.

« Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : Espérez. Vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

« Elle est toujours votre compagne, invisible, *mais présente*. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

« VICTOR HUGO. »

Ce ne sont pas seulement des écrivains isolés qui sèment çà et là quelques idées, c'est la science elle-même qui vient préparer les voies. Le magnétisme a été le premier pas vers la connaissance de l'action périspritale, source de tous les phénomènes spirites ; le somnambulisme a été la première manifestation de l'isolement de l'âme. La phrénologie a prouvé que l'organisme cérébral est un clavier au service du principe intelligent pour l'expression des diverses facultés ; contraire-

ment à l'intention de Gall, son fondateur, qui l'était matérialiste, elle a servi à prouver l'indépendance de l'Esprit et de la matière. L'homéopathie, en prouvant la puissance d'action de la matière spiritualisée, se lie au rôle important que joue le périsprit dans certaines affections ; elle attaque le mal à sa source même qui est en dehors de l'organisme dont l'altération n'est que consécutive. Telle est la raison pour laquelle l'homéopathie triomphe dans une foule de cas où échoue la médecine ordinaire : plus que celle-ci, elle tient compte de l'élément spiritualiste, si prépondérant dans l'économie, ce qui explique la facilité avec laquelle les médecins homéopathes acceptent le Spiritisme, et pourquoi la majeure partie des médecins spirites appartiennent à l'école d'Hahnemann. Il n'est pas enfin jusqu'aux récentes découvertes sur les propriétés de l'électricité qui ne soient venues apporter leur contingent dans la question qui nous occupe en jetant leur part de lumière sur ce qu'on pourrait appeler la physiologie des Esprits.

Nous n'en finirions plus si nous voulions analyser toutes les circonstances, petites ou grandes, qui depuis un demi-siècle sont venues frayer la route à la philosophie nouvelle ; nous verrions les doctrines les plus contradictoires provoquer au développement de l'idée, les évènements politiques eux-mêmes préparer son introduction dans la vie pratique ; mais de toutes ces causes, la plus prépondérante, c'est l'Église qui semble prédestinée à y pousser fatalement.

Tout lui vient en aide, et si l'on connaissait l'innombrable quantité de documents qui nous arrivent de toutes parts ; si l'on pouvait suivre comme nous sommes à même de le faire, cette marche providentielle à travers le monde, favorisée par les événements les moins attendus, et qui, au premier abord, sembleraient y être contraires, on comprendrait mieux encore combien elle est irrésistible, et l'on s'étonnerait moins de notre impassibilité ; c'est que nous voyons tout le monde y travailler, de gré ou de force, volontairement ou involontairement ; c'est que nous voyons le but, et que nous savons quand et comment il sera atteint ; nous voyons l'ensemble qui avance, c'est pourquoi nous nous inquiétons peu de quelques individualités qui vont de travers.

Jean Reynaud fut donc un précurseur du Spiritisme par ses écrits ; lui aussi avait sa mission providentielle et devait creuser un sillon ; il lui sera encore utile après sa mort. Un éminent Esprit a donné l'appréciation suivante sur cet évènement :

« Encore une circonstance qui va tourner au profit du Spiritisme.

Jean Reynaud avait accompli ce qu'il devait faire dans cette dernière existence ; on va parler de sa mort, de sa vie, et plus que jamais de ses œuvres ; or, parler de ses œuvres, c'est mettre un pied dans la voie du Spiritisme. Bien des intelligences apprendront notre croyance, en voulant étudier ce philosophe qui fait autorité ; on comparera, et l'on verra que vous n'êtes pas si fous que le prétendent ceux qui rient de vous et de votre foi. Tout ce que fait Dieu est bien fait, croyez-moi. Il sera loué par vos détracteurs eux-mêmes, et vous savez que ce sont eux qui, sans le vouloir, travaillent le plus à vous faire des adeptes. Laissez faire, laissez crier, tout sera selon la volonté de Dieu. Encore un peu de patience, et l'élite des hommes d'intelligence et de savoir se ralliera à vous, et devant certaines adhésions ostensibles, la critique devra baisser la voix. « SAINT AUGUSTIN. »

Nota. – Voir ci après, aux dissertations, quelques communications de Jean Reynaud.

Pensées spirites chez différents écrivains.

Extrait du *Voyage en Orient*, par M. DE LAMARTINE.

« Oh ! pour cela, lui dis-je, c'est une autre question. Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés. Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux, politiques et religieux. Nul ne désire et n'espère davantage une réparation à ces maux intolérables de l'humanité. Nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin ! Si vous appelez cela attendre un messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition ; comme vous et plus que vous je vois dans les croyances ébranlées de l'homme, dans le tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur, dans la dépravation de son état social, dans les tremblements répétés de ses institutions politiques, tous les symptômes d'un bouleversement, et par conséquent d'un renouvellement prochain et imminent. Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis où tout ce qui est humain est insuffisant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien pour lui-même. Le monde en est là. Je crois donc à un messie ; je ne vois pas le Christ qui n'a rien de plus à nous donner en sagesse, en vertu et en vérité ; je vois celui que le Christ a

annoncé devoir venir après lui : cet Esprit-Saint toujours agissant, toujours assistant l'homme, toujours lui révélant, selon les temps et les besoins, ce qu'il doit faire et savoir. Que cet Esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée, peu importe, c'est toujours lui, homme ou doctrine, fait ou idée. Je crois en lui, j'espère en lui et je l'attends, et plus que vous, milady, je l'invoque ! Vous voyez donc que nous pouvons nous entendre et que nos étoiles ne sont pas si divergentes que cette conversation a pu vous le faire penser. » (1er vol., page 176.)

« L'imagination de l'homme est plus vraie qu'on ne le pense ; elle ne bâtit pas toujours avec des rêves, mais elle procède par des assimilations instinctives de choses et d'images qui lui donnent des résultats plus sûrs et plus évidents que la science et la logique. Excepté les vallées du Liban, les ruines de Balbek, les rives du Bosphore à Constantinople, et le premier aspect de Damas, du haut de l'Anti-Liban, je n'ai jamais rencontré un lieu, une chose dont la première vue ne fût pour moi comme un souvenir !

« Avons-nous vécu deux fois ou mille fois ? Notre mémoire n'est-elle qu'une glace ternie que le souffle de Dieu ravive ? ou bien avons-nous dans notre imagination la puissance de pressentir et de voir avant que nous voyions réellement ? Questions insolubles ! » (1er vol., page 327.)

Remarque. – Dans notre précédent article sur les précurseurs du Spiritisme, nous avons dit qu'on trouve dans maints auteurs les éléments épars de cette doctrine ; les fragments ci-dessus sont trop clairs pour qu'il soit nécessaire d'en faire ressortir l'à-propos.

De ce que des hommes, comme M. Lamartine et autres, émettent, dans leurs écrits, des idées spirites, s'ensuit-il qu'ils adoptent franchement le Spiritisme ? Non ; pour la plupart ils ne l'ont pas étudié, ou s'ils l'ont fait ils n'osent attacher leur nom connu à un nouveau drapeau. Leur conviction, d'ailleurs, n'est que partielle, et l'idée n'est souvent pour eux qu'un éclair qui part d'une intuition vague non formulée, non arrêtée dans leur esprit ; ils peuvent donc reculer devant un ensemble dont certaines parties peuvent les offusquer, les effrayer même ; pour nous, ce n'en est pas moins l'indice du pressentiment de l'idée générale qui germe partiellement dans les cerveaux d'élite, et cela suffit pour prouver à certains adversaires que ces idées ne sont pas aussi dépourvues de sens qu'ils le prétendent, puisqu'elles sont partagées par les hommes mêmes dont ils reconnaissent la supériorité. En réunissant et en coordonnant les idées partielles de

chacun, on arriverait certainement à constituer la doctrine spirite complète d'après les hommes les plus éminents et les plus accrédités.

Nous remercions notre abonné de Joinville qui a eu l'obligeance de nous transmettre les deux passages précités, et nous serons toujours très reconnaissant envers les personnes qui voudront bien, comme lui, nous faire part du fruit de leurs lectures.

Nota. – Nous saisissons cette occasion pour remercier la personne qui nous a adressé une brochure intitulée : *Dissertation sur le déluge*. Cet envoi n'étant accompagné d'aucune lettre, nous ne pouvons la remercier directement. Un coup d'œil jeté sur cette brochure nous a convaincu que le système fort original de l'auteur est en contradiction avec les données les plus vulgaires et les plus positives de la science géologique, qui, quoi qu'il en dise, ont bien leur valeur. Il serait donc facile de réfuter sa théorie par des observations au moins aussi rigoureuses que les siennes.

Destinée de l'homme dans les deux mondes.

Par Hippolyte Renaud, ancien élève de l'École polytechnique[1].

La *Presse* du 27 Juillet 1862 donnait le compte rendu suivant de l'ouvrage ci-dessus indiqué. Il se rattache d'une manière trop directe à la doctrine spirite pour que nos lecteurs ne nous sachent pas gré de le reproduire. Nous aurions pu faire nous-même une analyse de cet ouvrage, mais nous préférons celle d'une personne désintéressée dans la question. Nous nous bornerons à la faire suivre de quelques considérations :

Quoi de plus attachant pour l'esprit, dit le rédacteur, et de plus rafraîchissant pour l'âme que de rencontrer à l'heure présente un homme de foi sincère, naïve et profonde, un homme qui croit et pourtant raisonne, et raisonne sans parti pris pour rechercher le vrai à la lumière de sa conscience ? Tel est M. Renaud. Chez lui les mathématiques et la science n'ont pas tué le sentiment et troublé les sources mystérieuses qui nous rattachent à l'infini par la foi. M. Renaud est un croyant ferme, convaincu, même un excellent chrétien, s'il est d'ailleurs un mauvais catholique, ce dont il ne se défend pas, au contraire.

Sa raison éclairée, non moins que son cœur aimant, lui fait repousser bien loin l'idée d'un Dieu vengeur, jaloux et colère, d'un Dieu qui

---

[1] 1 vol. in-18. Prix 2 fr., Ledoyen ; Palais-Royal. Ne pas confondre avec Jean Reynaud.

aurait choisi la colère pour lier la créature à son auteur, d'un Dieu qui punit l'enfant pour la faute de son père, chose inique aux regards de la justice humaine.

Le Dieu de M. Renaud est un Dieu de lumière et d'amour. L'harmonie de son œuvre infinie manifeste sa toute-puissance et sa bonté. L'homme n'est point sa victime, mais son collaborateur pour une part minime mais encore glorieuse et proportionnée à ses forces. Alors pourquoi le mal et comment l'expliquer ? Le mal ne vient pas d'une chute primitive qui aurait changé toutes les conditions de la vie humaine, il a pour cause le non-accomplissement de la loi de Dieu et la désobéissance de l'homme mésusant de son libre arbitre. Nous aurions trouvé plus net que M. Renaud nous dît tout simplement que l'homme commence par l'instinct, que ce n'est que graduellement qu'il a pu développer ses sentiments supérieurs et son intelligence. L'homme espèce, comme tous les êtres vivants, ne peut pas tout à coup se saisir de la plénitude de son être. Il parcourt des évolutions successives et normales. Son enfance sociale est caractérisée par la domination des instincts ; de là son ignorance, sa misère et sa brutalité. A mesure qu'il s'élève dans la vie, il se dégage peu à peu du limon des premiers âges. L'intelligence grandit, les sentiments prennent de la force, il commence à s'humaniser. Plus l'homme comprend, plus il se rallie à la loi, plus il devient religieux, et concourt pour sa part à l'harmonie générale. La souffrance est un avertissement, un stimulant pour se délivrer du mal, pour se retirer de l'ombre et marcher vers la lumière. Plus il va et plus il a horreur du monde de l'instinct, de la lutte, de la violence et de la guerre ; plus il voit et comprend, mieux il aspire au monde de la paix et de l'ordre, à l'empire de la raison, au règne des sentiments élevés, qui sont la dignité et le signe sacré de son espèce.

Il résulte de là que, grâce à la science, à l'industrie, au progrès incessant de la sociabilité, le genre humain tend à se constituer comme le roi, ou, si l'on préfère un terme moins ambitieux, comme le gérant de son globe. Mais après, et en admettant pour un moment cette hypothèse qui, à vrai dire, semble devenir plus certaine chaque jour, mais après, il restera toujours à satisfaire ce désir inassouvi de l'homme, qui ne peut s'arrêter et se borner au présent, quelque magnifique qu'il puisse être ?

Que me fait, après tout, votre bonheur matériel et terrestre, s'il me laisse l'âme vide et altérée ? On se sent saisi d'un souverain ennui et d'un grand dégoût en présence d'un tel bonheur qui dure si peu.

Cela est vrai, répond M. Renaud, et c'est ici qu'il triomphe. Illuminé par la science, sa foi robuste dans les destinées éternelles de l'homme lui montre tout un avenir infini d'activité consciente et de joies paradisiaques.

Au premier éveil de sa pensée, aux premiers tressaillements de son âme, l'homme élève son regard vers le ciel, interroge ses profondeurs infinies et cherche quel peut être son lien avec l'univers qu'il entrevoit. Cette existence terrestre, si courte et souvent si triste, ne lui suffit pas. Il sent qu'il participe de l'infini, et à tout prix il veut y trouver place. L'homme a horreur du néant, comme la nature a horreur du vide. Plutôt que de demeurer sans idéal, il se jettera éperdu dans les croyances les plus étranges. De là tant de conceptions paradisiaques plus ou moins folles, mais qui attestent ce besoin absolu et fondamental de se sentir rattaché à l'infini, assuré de l'immortalité.

On connaît le paradis des bouddhistes, les champs Élysées des Grecs, le paradis des sauvages, avec leurs forêts et leurs prairies giboyeuses, le paradis de Mahomet, avec ses délices matérielles et ses houris sans tache. Le paradis catholique, qui place l'humanité dans un état de béatitude contemplative, infinie, est une conception en rapport avec les époques cruelles où le travail est peine et châtiment, où la souffrance générale est telle que la résignation en ce monde et le repos dans l'autre ont pu paraître la souveraine sagesse et idéal le plus élevé. Mais évidemment cette hypothèse est tout à fait contradictoire avec les notions les plus simples et les plus claires de l'existence. Vivre, c'est être ; être, c'est agir avec toutes les puissances de ses facultés et de son énergie vitale. Vivre, c'est aspirer et se transformer sans cesse.

La métempsycose de Pythagore, tout en respectant l'idée d'activité, est incomplète en ce sens qu'elle borne la transformation à des passages dans des organismes vivant à la surface de la terre, et qu'elle ne tient pas compte de la loi du progrès ascendant qui gouverne toute chose.

Selon. M. Renaud, il n'y a qu'une manière rationnelle d'envisager cette question de l'immortalité. L'auteur repousse d'abord cette conception qui, à la suite d'une station dans le monde visible, lieu d'épreuve, placerait l'homme dans le monde invisible, le Paradis, à l'état de béat contemplatif et plus que désintéressé de ses semblables et de son œuvre terrestre. Quels élus et quels vivants que ces êtres dépouillés de tout désir et de toute aspiration, de toute activité féconde, de tout intérêt pour leur passé et leurs semblables, pour l'univers infini où ils ont travaillé, senti et pensé !…

M. Renaud repousse également cette hypothèse d'une suite indéfinie d'existences soit sur la terre, soit dans d'autres globes. Ce genre d'immortalité possède déjà un grand avantage sur la première conception puisqu'il ouvre à l'activité humaine un champ indéfini. MM. Jean Reynaud, Pierre Leroux, Henri Martin, Lamennais, se rallient plus ou moins à cette idée. Mais il est un point capital qui la ruine par la base, c'est l'absence de la mémoire. Que me fait une immortalité dont je n'ai pas conscience et que Dieu seul connaît ? Pour que mon immor-

talité soit réelle, il faut que dans une vie différente de ma vie actuelle j'aie le souvenir de mes existences antérieures, j'aie conscience de la continuité et de l'identité de mon être. A cette condition seule, je suis véritablement immortel, participant de l'infini et conscient de ma fonction dans l'univers. Nous ne connaissons notre être que par ses manifestations ; son essence virtuelle nous échappe. En quoi répugnerait-il donc à notre raison d'admettre que notre être, dont nous constatons ici-bas la persistance dans ses modifications incessantes, persistât éternellement ? Seulement, il change de forme et d'organes selon le milieu qu'il traverse dans ses incarnations successives.

C'est ainsi que M. Renaud arrive à exposer sa conception, qui satisfait à cette condition essentielle, conserver la mémoire, et, en outre, est conforme à la justice et à la toute-puissante bonté de Dieu.

Dans l'univers il n'y a pas de vide, pas plus qu'il n'y a de néant. Or, si le monde visible est partout, le monde invisible n'est nulle part, dit justement M. Renaud, à moins qu'il ne soit partout aussi.

Sur cette terre, l'homme a deux états bien distincts. Pendant la *veille*, il se rappelle généralement tous ses actes et a conscience de lui-même ; pendant le *sommeil*, il perd la mémoire et la conscience. Pourquoi l'homme n'aurait-il pas conséquemment deux modes d'existences distinctes, toujours liées entre elles, toujours unies à la vie de l'espèce et de la planète ? D'abord, l'existence que nous connaissons ici-bas, puis une autre existence d'un ordre plus élevé où l'individu s'organise et s'incarne au moyen des fluides impondérables, participe d'une façon plus large et plus étendue à la vie de notre tourbillon, conserve alors la mémoire de ses existences antérieures et possède pleine conscience de son rôle et de sa fonction dans l'univers ? L'existence mondaine ou visible est en rapport avec le sommeil, l'existence transmondaine ou éthérée est en analogie avec la veille ?

Dans cette hypothèse, la solidarité du genre humain, dans ses générations présentes et futures, nous apparaît complète et entière. Chacun de nous a vécu, vit et vivra aux différentes époques de la vie de l'espèce sur cette terre, et dans son double mode visible et invisible. Chacun de nous y naît et en sort, selon la loi de nombre, poids et mesures qui préside à l'harmonie des mondes. Nos divers alternats sont comptés comme les jours et les saisons. Chacun de nous renaît sur la terre, prend son rang dans l'espèce et sa fonction dans le travail général, conformément à sa valeur et selon la loi de l'ordre universel. Peut-être chacun de nous passe-t-il par les divers états et fonctions que nous présente l'ensemble de l'espèce. A coup sûr la justice la plus absolue préside à ces transformations, comme l'ordre le plus harmonieux éclate dans l'éternelle création, dans les combinaisons variées qui caractérisent tout organisme et tout être vivant. Nous renaissons à la

vie éthérée, et nous sortons sous ces mêmes conditions d'ordre et d'harmonie.

Telle est la conception de M. Renaud, que je ne puis exposer ici avec tout le développement convenable. Il faut recourir à son livre, clair, simple, rapide, où une foi profonde, unie à une raison non moins haute qu'impartiale, tient constamment le lecteur sous le charme d'une théorie aussi consolante qu'elle est religieuse et grandiose. La libre spontanéité de l'homme, sa solidarité intime et incessante avec ses semblables, avec son globe, avec son tourbillon, avec l'univers, son activité de plus en plus progressive, efficace, rayonnante, en harmonie avec les lois divines, une carrière infinie pour son éternelle aspiration, la toute-puissance et la bonté de Dieu justifiées, expliquées et glorifiées, l'amour pour lien entre Dieu et l'homme, voilà ce qui ressort de ce petit livre, le plus complet de tous ceux qui ont été écrits sous l'inspiration de cette grande parole : « Les désirs de l'homme sont les promesses de Dieu. »

E. DE POMPÉRY.

Cet article a donné lieu aux deux lettres suivantes, également publiées dans la *Presse* des 31 juillet et 5 août 1862.

« Paris, ce 29 juillet 1862.

Au rédacteur,

« Monsieur,

« Je viens de lire dans la *Presse* d'hier soir le passage suivant (article de M. de Pompéry sur l'ouvrage de M. Renaud) :

> « M. Renaud repousse l'hypothèse d'une suite indéfinie d'existences, soit sur la terre, soit dans d'autres globes… Hypothèse à laquelle se rallient plus ou moins MM. Jean Reynaud, Pierre Leroux, Henri Martin, Lamennais… Il est un point capital qui la ruine par la base, c'est l'absence de la mémoire. Que me fait une immortalité dont je n'ai pas conscience, et que Dieu seul connaît ? Pour que mon immortalité soit réelle, il faut que, dans une vie différente de ma vie actuelle, j'aie le souvenir de mes existences antérieures, j'aie conscience de la continuité et de l'identité de mon être. »

« M. de Pompéry a raison, à mon avis : une métempsycose indéfinie et sans mémoire n'est pas l'immortalité. Mais, s'il a raison quant aux idées, il a tort quant aux personnes. Des quatre écrivains qu'il cite, un seul a professé la doctrine qu'il combat, c'est M. Pierre Leroux, dans son livre de l'*Humanité*. Pour mon compte, puisqu'il me faut ci comparaître, quoique sans titre à figurer auprès des trois célèbres

philosophes, je dois, dire que je n'ai point d'autre opinion que celle que vient d'exprimer ci-dessus M. de Pompéry.

« Quant à M. Jean Reynaud, il a fait de cette opinion le couronnement, en quelque sorte, de son livre de *Terre et Ciel*, où il présente l'absence de mémoire comme la condition des existences inférieures, et la mémoire retrouvée et conservée pour toujours comme un attribut essentiel de la vie d'en haut.

« Je ne crois pas non plus que M. Lamennais, à une époque quelconque de sa carrière, ait aucunement paru incliner à l'idée de la transmigration inconsciente et indéfinie ; elle était fort contraire à toutes ces tendances.

« Je vous serai reconnaissant monsieur le rédacteur en chef, de vouloir bien accueillir cette réclamation, et vous prie d'agréer mes sentiments les plus distingués.

« HENRI MARTIN. »

Au rédacteur,

« Monsieur,

« En rendant compte du livre de M. Renaud, j'ai dit, d'après l'auteur, que MM. Henri Martin, Jean Reynaud, Pierre Leroux et Lamennais ne pouvaient, selon les systèmes adoptés par eux, conserver à l'homme la mémoire dans ses existences ultérieures. Ceci n'implique point qu'il ne fût pas dans la pensée de ces philosophes de conserver à l'homme dans ses existences indéfinies l'identité et la perpétuité de son être au moyen de la mémoire.

« La réclamation dé M. Henri Martin serait donc très juste, au point de vue de son intention, je le constate avec plaisir. Reste à savoir maintenant si M. Renaud, discutant les systèmes de ses illustres contradicteurs, n'a pas raison de conclure à leur impuissance. Là est toute la question, dans laquelle je ne puis entrer à cette place. Il faut voir le débat dans le livre de M. Renaud, qui témoigne d'ailleurs la plus haute sympathie pour ces hommes éminents.

« Veuillez agréer, etc.

« E. DE POMPÉRY. »

Voilà donc un débat sérieusement engagé dans un journal, sans sottes et plates plaisanteries, sur la question de la pluralité des existences, une des bases fondamentales de la doctrine spirite, par des hommes dont la valeur intellectuelle ne saurait être contestée, ce qui prouve qu'elle n'est pas aussi saugrenue qu'il plaît à quelques-uns de le dire. Si l'on veut bien approfondir les idées émises dans l'article de M. de Pompéry, on y trouvera toutes celles de la doctrine spirite sur

ce point ; il n'y manque, pour les compléter, que les rapports du monde visible et du monde invisible, dont il n'est pas question. Par la seule force du raisonnement et de l'intuition, ces messieurs, auxquels on aurait pu en ajouter bien d'autres, tels que Charles Fourier et Louis Jourdan, sont arrivés au point culminant du Spiritisme sans avoir passé par la filière intermédiaire. La seule différence entre eux et nous, c'est qu'ils ont trouvé la chose par eux-mêmes, tandis qu'à nous elle a été révélée par les Esprits, et, aux yeux de certaines gens, c'est là son plus grand tort.

Action matérielle des Esprits sur l'organisme.

Le fait suivant nous est transmis par M. A. Superchi, de Parme, membre honoraire de la Société spirite de Paris.

« Dans notre séance du 23 avril dernier, je fis mettre au médium la main sur le papier sans évoquer aucun Esprit. Aussitôt que sa main commença à se mouvoir, il sentit une force inconnue qui le contraignit à tenir l'index soulevé et roide, dans une position tout à fait anormale ; le doigt était singulièrement refroidi. Ne pouvant me rendre raison d'une semblable étrangeté, j'en demandai l'explication à l'Esprit. Il répondit : « Oublieux que vous êtes, ne vous souvenez-vous pas de celui qui, de son vivant, écrivait de telle façon ? J'ai roidi ce doigt pour vous donner une preuve de notre authenticité et de notre pouvoir. » C'était l'Esprit d'un frère du médium, mort depuis plus de vingt ans à Florence. Il s'était blessé au doigt en cassant une bouteille, tandis qu'il en versait le contenu, de telle sorte que le doigt était resté ankylosé. Ci-joint un dessin représentant la position de la main du médium.

« Un autre médium, dépité par une mystification méritée, s'efforçait de prouver que les phénomènes provenaient de notre propre esprit concentré de je ne sais quelle façon. Tout en causant, un jour, il prit machinalement un crayon pour dessiner quelques lignes en jouant ; mais sa main resta immobile malgré tous ses efforts pour s'en servir. A la fin elle se mit en mouvement et écrivit ces mots : « Quand je ne voudrai pas, tu ne pourras jamais rien écrire. » Surpris, mais en même temps blessé dans son amour-propre, il reprit le crayon, en disant qu'il ne voulait pas écrire, et qu'il verrait bien ainsi si ce soi-disant Esprit aurait la puissance de le faire aller. Malgré sa résolution, sa main s'ébranla rapidement et écrivit : « Quand je voudrai, tu ne pourras pas ne pas écrire. »

Dans les deux faits ci-dessus, l'action de l'Esprit sur les organes est, comme on le voit, tout à fait indépendante de la volonté ; on conçoit dès lors qu'elle peut s'exercer spontanément, abstraction faite de toute notion du Spiritisme ; c'est, en effet, ce que prouvent maintes observations ; ici elle a lieu sur un doigt, ailleurs ce sera sur un autre organe, et pourra se traduire par d'autres effets. Cette action, temporaire en cette circonstance, pourrait acquérir une certaine durée et présenter une apparence pathologique qui n'existerait pas en réalité, et contre laquelle la thérapeutique ordinaire serait impuissante.

Ce phénomène, considéré au point de vue des manifestations spirites, offre une preuve remarquable d'identité. L'Esprit, en tant qu'Esprit, n'a incontestablement pas le doigt ankylosé, mais à un médium voyant il se serait présenté avec cette infirmité pour se faire reconnaître ; à celui-ci qui n'était pas voyant, il communique momentanément son infirmité ; c'est encore là une preuve évidente que l'Esprit s'identifie avec le médium et se sert du corps de celui-ci comme il se servait du sien propre. Que cette action soit produite par un Esprit malveillant, qu'elle acquière une certaine durée, qu'elle affecte des formes plus caractérisées et plus excentriques, et l'on aura l'explication de la plupart des cas de subjugation corporelle que l'on prend pour de la folie.

Le fait suivant, d'une nature analogue, nous est rapporté par un membre de la Société de Paris qui en a été témoin dans une ville de province.

« J'ai vu, dit-il, un médium très singulier ; c'est une dame jeune encore qui demande à son Esprit familier de lui paralyser la langue, par exemple, et aussitôt elle ne peut plus parler qu'à la manière d'un muet qui s'efforce de se faire comprendre. A sa prière, il fait adhérer ses mains l'une contre l'autre de telle façon qu'il devient impossible de les disjoindre ; il la cloue sur sa chaise jusqu'à ce qu'elle prie l'Esprit de lui rendre sa liberté. Je priai l'Esprit de l'endormir instantanément, ce qu'il fit : le médium s'endormit pour la première fois, presque de suite, sans le concours de personne. Ce fut dans cet état que je crus reconnaître la nature de cet Esprit, qui me parut obsesseur, car lorsque cette dame souffrait, ou du moins était très agitée pendant son sommeil, si je voulais lui faire quelques passes magnétiques pour la calmer, l'Esprit la faisait me repousser très durement. Je conseillai à cette dame de ne pas répéter trop souvent ces expériences. »

Quant à nous, nous lui conseillons de s'en abstenir totalement, car elles pourraient lui jouer un mauvais tour. Il est évident qu'un bon Esprit ne peut se prêter à de pareilles choses ; en faire un jeu, c'est se mettre volontairement sous une funeste dépendance, *moralement et physiquement*, et Dieu sait où cela s'arrêterait ; il pourrait en résulter

pour elle quelque terrible subjugation corporelle dont il lui serait bien difficile ensuite, sinon impossible, de se débarrasser. C'est déjà bien assez que ces accidents arrivent spontanément, sans y donner lieu en les provoquant à plaisir, et pour satisfaire une vaine curiosité. De telles expériences sont sans aucune utilité pour l'amélioration morale, et peuvent avoir les plus graves inconvénients ; puis on s'en prendrait au Spiritisme, tandis qu'il ne faudrait accuser que l'imprévoyance ou l'orgueil de ceux qui se croient capables de mener à leur gré les mauvais Esprits ; ce n'est jamais impunément qu'on se fait fort de les braver. Nous n'affirmons pas que l'Esprit en question soit foncièrement mauvais, mais ce qui est certain, c'est qu'il ne peut être élevé ni même foncièrement bon, et qu'il est toujours dangereux de se soumettre à une pareille subordination, dont le moindre inconvénient serait la neutralisation du libre arbitre. En donnant accès aux Esprits de cette espèce, on se pénètre de leurs fluides, nécessairement réfractaires aux influences des bons Esprits, qui s'éloignent si on ne s'efforce de les attirer à soi, en cherchant dans le Spiritisme les moyens de s'améliorer. *Le périsprit, une fois pénétré par un fluide malfaisant, est comme un vêtement imprégné d'une odeur acre que les plus délicieux parfums ne peuvent faire disparaître.*

Encore un mot sur les spectres artificiels et à M. Oscar Comettant.

La revue hebdomadaire du *Siècle* du 12 juillet 1863 contenait le paragraphe suivant :

« En dehors de ces questions importantes, il en est d'un tout autre ordre et qu'il ne faut pas non plus négliger, entre autres la question si vivante des spectres. Avez-vous vu les spectres ? Depuis une huitaine de jours le spectre est le seul sujet qui égaye un peu la conversation. Aussi chaque théâtre a-t-il ses spectres, spectres d'honnêtes gredins qui ont volé, pillé, assassiné, et qui reviennent, ombres impalpables, se promener à l'heure de minuit dans le cinquième acte d'un drame fortement charpenté. Ce secret du spectre ou, pour parler le langage des coulisses, ce *truc*, payé, dit-on, si cher à un Anglais, est d'une simplicité tellement élémentaire que tous les théâtres ont eu leurs spectres le même jour, celui-ci renchérissant sur celui-là ; puis du théâtre le spectre a passé au salon, où il fait les beaux soirs des mes-

sieurs et des dames, piqués comme d'une tarentule de cette aimable spectromanie. Voilà un divertissement qui arrive à point pour expliquer bien des prodiges, et je veux surtout parler des prodiges du Spiritisme. On a beaucoup parlé de ces Spirites qui évoquent les morts et les montrent en petit comité à des croyants terrifiés ; on peut, à l'aide d'un simple truc, faire la même besogne sans passer pour un grand sorcier. Cette évocation générale des spectres porte un coup funeste au merveilleux, aujourd'hui qu'il est prouvé qu'il n'est pas plus difficile de faire paraître des fantômes que des personnes en chair et en os. Le célèbre M. Home lui-même a déjà dû baisser de soixante et quinze pour cent dans l'estime de ses nombreuses admiratrices.

« L'idéal tombe en poudre au toucher du réel. Le réel, c'est le truc.

« EDMOND TEXIER. »

Nous avions raison de dire qu'à propos de ce nouveau procédé fantasmagorique, les journaux ne manqueraient pas de parler du Spiritisme ; déjà l'*Indépendance belge* s'était aussi frotté les mains en s'écriant : Comment les Spirites vont-ils se tirer de là ? Nous dirons simplement à ces messieurs de s'informer comment se porte le Spiritisme. Ce qui ressort le plus clairement de ces articles, c'est, comme toujours, la preuve de l'ignorance la plus absolue du sujet qu'ils attaquent. Il faut en effet n'en pas savoir le premier mot, pour croire que les Spirites se réunissent pour faire apparaître des fantômes ; or, ce qui est le plus singulier, c'est que nous n'en avons jamais vu, pas même ceux des théâtres, quoique, au dire de ces messieurs, nous soyons grandement intéressé dans la question.

M. Robin, le prestidigitateur cité dans notre précédent article du mois de juillet, va plus loin : ce n'est pas seulement l'*espiritisme* qu'il prétend démolir, c'est la Bible elle-même ; dans son allocution quotidienne à ses spectateurs, il affirme que l'apparition de Samuel à Saül eut lieu par le même procédé que le sien. Nous ne pensions pas que la science de l'optique fût aussi avancée à cette époque, chez les Hébreux, qui ne passaient pas pour très savants. A ce compte-là, c'est sans doute aussi au moyen de quelque *truc* que Jésus apparut à ses disciples.

Les faux spectres ne produisant pas le résultat espéré, nous verrons sans doute bientôt surgir quelque nouveau stratagème. Ils auront leur temps, comme tout ce qui n'a pour résultat que de satisfaire la curiosité ; ce temps sera peut-être plus court qu'on ne croit, car on se lasse vite de ce qui ne laisse rien dans l'esprit. Les théâtres feront donc bien d'en profiter pendant qu'ils ont le privilège d'attirer la foule par l'attrait de la nouveauté. Leur apparition aura toujours eu l'avantage de faire

parler du Spiritisme et d'en répandre l'idée ; c'était un moyen comme un autre d'exciter beaucoup de personnes à s'enquérir de la vérité.

Que dirons-nous du feuilleton de M. Oscar Comettant sur le livre de M. Home, publié dans le *Siècle* du 15 juillet 1863 ? Rien, sinon que c'est la meilleure des réclames pour faire vendre l'ouvrage, et dont profitera le Spiritisme. Il est utile que de temps en temps il y ait de ces coups de fouet pour réveiller l'attention des indifférents. Si l'article n'est ni spirite, ni spiritualiste, est-il au moins spirituel ? Nous laissons à d'autres le soin de prononcer.

Il y a pourtant quelque chose de bon dans cet article, c'est que l'auteur, à l'exemple de plusieurs de ses confrères, tombe à bras raccourci sur ceux qui font métier de la faculté médianimique ; il blâme avec une juste sévérité les abus qui en résultent, et par là contribue à les discréditer, ce dont le Spiritisme sérieux ne saurait se plaindre, puisque lui-même répudie toute exploitation de ce genre comme indigne du caractère exclusivement moral du Spiritisme, et comme une atteinte au respect que l'on doit aux morts. M. Comettant a le tort de généraliser ce qui serait tout au plus une très rare exception, et surtout d'assimiler les médiums aux jongleurs, aux tireurs de cartes, aux diseurs de bonne aventure, aux saltimbanques, parce qu'il a vu des saltimbanques prendre le nom de médiums, comme on voit des charlatans se dire médecins. Il paraît ignorer qu'il y a des médiums parmi les membres des familles du rang le plus élevé, qu'il y en a même chez certains écrivains renommés, tenus en grande estime par lui et ses amis ; qu'il est de notoriété que madame Émile de Girardin était un excellent médium ; nous serions curieux de savoir s'il oserait leur dire en face qu'ils sont des faiseurs de dupes.

Si ceux qui parlent ainsi s'étaient donné la peine d'étudier avant de parler, ils sauraient que l'exercice de la médiumnité exige un profond recueillement incompatible avec la légèreté de caractère et la cohue des curieux, et qu'on ne doit rien attendre de sérieux dans les réunions publiques. Le Spiritisme désapprouve toute expérience de pure curiosité, faite en vue d'un amusement, parce qu'on ne doit pas s'amuser avec ces choses-là. Les Esprits, c'est-à-dire les âmes de ceux qui ont quitté la terre, de nos parents et de nos amis, ce qui n'a rien de plaisant, viennent nous instruire, nous moraliser, et non pour égayer les oisifs ; ils ne viennent ni prédire l'avenir, ni découvrir les secrets et les trésors cachés ; ils viennent nous apprendre qu'il y a une autre vie, et comment il faut se conduire pour y être heureux, ce qui est peu récréatif pour certaines gens. Si l'on ne croit pas à l'âme et à la survivance de ceux qui nous furent chers, il est toujours déplacé de tourner cette croyance en dérision, ne fût-ce que par respect pour leur mémoire. Le Spiritisme nous apprend encore que les Esprits

ne sont aux ordres de personne ; qu'ils viennent quand ils veulent et avec qui ils veulent ; que quiconque prétendrait les avoir à sa disposition et les gouverner à son gré, peut, à bon droit passer pour un ignorant ou un charlatan ; qu'il est illogique autant qu'irrévérencieux d'admettre que les Esprits sérieux soient au caprice du premier venu qui prétend les évoquer à toute heure et à tant la séance pour leur faire jouer un rôle de comparse ; qu'il y a même un sentiment instinctif de répugnance attaché à l'idée que l'âme de l'être que l'on pleure vienne à prix d'argent. D'un autre côté, il est de principe consacré par l'expérience que les Esprits ne se communiquent ni facilement ni volontiers par certains médiums, que parmi ces derniers il en est de tout à fait répulsifs à certains Esprits, ce que l'on comprend facilement quand on connaît la manière dont s'opère la communication, par l'assimilation des fluides. Il peut donc y avoir entre l'Esprit et le médium attraction ou répulsion, selon le degré d'affinité sympathique. La sympathie est fondée sur les similitudes morales et l'affection ; or, quelle sympathie l'Esprit peut-il avoir pour un médium qui ne l'appelle que pour de l'argent ? On dira peut-être que l'Esprit vient pour la personne qui le demande et non pour le médium, qui n'est qu'un instrument. D'accord, mais il n'en faut pas moins chez celui-ci les conditions fluidiques nécessaires, essentiellement modifiées par les sentiments moraux et par les rapports personnels d'Esprit à médium ; c'est pourquoi il n'est pas un médium qui puisse se flatter de communiquer indistinctement avec tous les Esprits, difficulté capitale pour celui qui voudrait les exploiter. Voilà ce que nous apprendrons à M. Comettant, puisqu'il ne le sait pas, et ce qui détruit les assimilations qu'il prétend établir. La médiumnité réelle est une faculté précieuse qui acquiert d'autant plus de valeur qu'elle est employée pour le bien, et qu'elle est exercée religieusement et avec un complet désintéressement moral et matériel. Quant à la médiumnité *simulée, ou abusive en quoi que ce soit*, nous la livrons à toutes les sévérités de la critique, et c'est ignorer les principes les plus élémentaires du Spiritisme de croire qu'il s'en constitue le défenseur, et que la répression légale d'un abus, si elle avait lieu, fût un échec ; aucune répression ne saurait atteindre les médiums qui ne feront point profession de leur faculté et ne s'écarteront point de la voie morale qui leur est tracée par la doctrine. Les armes que les abus fournissent aux détracteurs, toujours ardents à saisir les occasions de blâme, à les inventer même quand elles n'existent pas, font encore mieux ressortir, aux yeux des Spirites sincères, la nécessité de montrer qu'il n'y a aucune solidarité entre la vraie doctrine et ceux qui la parodient.

Questions et problèmes.

Mystifications.

Une lettre de Locarno contient le passage suivant :

« … Pour moi le doute serait impossible, puisque j'ai une fille très bon médium, et que mon fils lui-même écrit ; mais, hélas ! il a eu de si cruelles mystifications que son découragement m'a un peu gagné, sans ébranler pourtant notre croyance si pure et si consolante, malgré les chagrins que l'on éprouve quand on se voit trompé par des réponses décevantes. Pourquoi donc Dieu permet-il que ceux qui ont de bonnes intentions soient ainsi trompés par ceux qui devraient les éclairer ?… »

Réponse. – Le monde corporel se déversant dans le monde spirite par la mort, et le monde spirite se déversant dans le monde corporel par l'incarnation, il en résulte que la population normale de l'espace qui environne la terre se compose des Esprits provenant de l'humanité terrestre ; cette humanité, étant une des plus imparfaites, ne peut donner que des produits imparfaits ; c'est la raison pour laquelle les mauvais Esprits pullulent autour d'elle. Par la même raison, dans les mondes plus avancés, dans ceux où le bien règne sans partage, il n'y a que de bons Esprits. Ceci étant admis, on comprendra que l'immixtion si fréquente des mauvais Esprits dans les rapports médianimiques est inhérente à l'infériorité de notre globe ; on y court risque d'être dupe des Esprits trompeurs, comme dans un pays de voleurs on court risque d'être volé. Ne pourrait-on aussi demander pourquoi Dieu permet que les honnêtes gens soient dépouillés par les fripons, victimes de la malveillance, en butte à toutes sortes de misères ? Demandez plutôt pourquoi vous êtes sur cette terre, et il vous sera répondu que c'est parce que vous n'avez pas mérité un meilleur séjour, sauf les Esprits qui y sont en mission ; il faut donc en subir les conséquences et faire ses efforts pour en sortir le plus tôt possible. En attendant il faut s'efforcer de se préserver des atteintes des mauvais Esprits, ce à quoi on n'arrive qu'en leur fermant toutes les issues qui pourraient leur donner accès dans notre âme, en leur imposant par la supériorité morale, le courage, la persévérance et une foi inébranlable dans la protection de Dieu et des bons Esprits, dans l'avenir qui est tout, tandis que le présent n'est rien. Mais comme nul n'est parfait sur terre, nul ne peut se flatter, sans orgueil, d'être à l'abri de leurs malices d'une manière absolue. La pureté des intentions est beaucoup sans doute ; c'est la route qui conduit à la perfection, mais elle n'est pas la perfection, et il peut y avoir en-

core au fond de l'âme quelque vieux levain ; c'est pourquoi il n'est pas un seul médium qui n'ait été plus ou moins trompé.

La simple raison nous dit que les bons Esprits ne peuvent faire que le bien, autrement ils ne seraient pas bons, et que le mal ne peut venir que des Esprits imparfaits ; donc les mystifications ne peuvent être le fait que d'Esprits légers ou menteurs qui abusent de la crédulité, et souvent exploitent l'orgueil, la vanité ou d'autres passions. Ces mystifications ont pour but de mettre à l'épreuve la persévérance, la fermeté dans la foi, et d'exercer le jugement. Si les bons Esprits les permettent dans certaines occasions, ce n'est pas impuissance de leur part, mais pour nous laisser le mérite de la lutte : l'expérience que l'on acquiert à ses dépens étant la plus profitable ; si le courage fléchit, c'est une preuve de faiblesse qui nous laisse à la merci des mauvais Esprits. Les bons Esprits veillent sur nous, ils nous assistent et nous aident, mais à la condition que nous nous aiderons nous-mêmes. L'homme est sur la terre pour la lutte, il lui faut vaincre pour en sortir, sinon il y reste.

Infini et indéfini.

On nous écrit de Saint-Pétersbourg, 1er juillet 1863 :

« … Dans le *Livre des Esprits*, livre I, chapitre Ier, no 2, j'ai remarqué cette proposition : *Tout ce qui est inconnu est infini*. Il me semble que beaucoup de choses nous sont inconnues sans pour cela être *infinies*. Ce mot se trouvant dans toutes les éditions, j'en ai demandé l'explication à mon guide, qui m'a répondu : « Le mot *infini* est ici une erreur ; il faut *indéfini*. » Qu'en faut-il penser ?… »

Réponse. Ces deux mots, quoique synonymes par le sens général, ont chacun une acception spéciale. L'Académie les définit ainsi :

Indéfini, dont la fin, les bornes ne sont ou ne peuvent point être déterminées. *Temps indéfini Nombre indéfini. Ligne indéfinie. Espace indéfini.*

Infini, qui n'a ni commencement ni fin, qui est sans bornes et sans limites. *L'espace est infini. Dieu est infini. La miséricorde de Dieu est infinie*. Il se dit, par extension, de ce dont on ne peut assigner les bornes, le terme, et, par exagération, tant au sens physique qu'au sens moral, de tout ce qui est très considérable en son genre. Il se dit particulièrement pour innombrable. *Une durée infinie. La béatitude infinie des élus. Des astres placés à une distance infinie. Je vous en sais un gré infini. Une infinie variété d'objets. Des peines infinies. Il y a un nombre infini d'auteurs qui ont écrit sur ce sujet.*

Il résulte de là que le mot *indéfini* a un sens plus particulier, et

le mot *infini* un sens plus général ; que le premier se dit plutôt au propre des choses matérielles, et le second des choses abstraites : il est plus vague que l'autre. Le sens plus général du mot *infini* permet de l'appliquer dans certains cas à ce qui n'est qu'*indéfini*, tandis que l'inverse ne pourrait avoir lieu. On dit également : une durée infinie et une durée indéfinie ; on ne pourrait pas dire : Dieu est indéfini, sa miséricorde est indéfinie.

A ce point de vue, l'emploi du mot *infini* dans la phrase précitée n'est donc point abusif, et n'est pas une erreur. Nous disons de plus que le mot *indéfini* ne rendrait pas la même idée. Du moment qu'une chose est inconnue, elle a pour la pensée le vague de l'infini, sinon absolu, du moins relatif. Par exemple, vous ne savez ce qui vous arrivera demain : votre pensée erre dans l'infini ; ce sont les évènements qui sont indéfinis ; vous ne savez combien il y a d'étoiles : c'est un nombre indéfini, mais c'est aussi l'infini pour l'imagination. Dans le cas dont il s'agit, il convenait donc d'employer le mot qui généralise la pensée de préférence à celui qui lui donnerait un sens restrictif.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

M. Cardon, médecin, mort en septembre 1862.

(Société de Paris. – Médium, M. Leymarie.)

M. Cardon avait passé une partie de sa vie dans la marine marchande, en qualité de médecin de baleinier, et y avait puisé des habitudes et des idées un peu matérielles ; retiré dans le village de J…, il y exerçait la modeste profession de médecin de campagne. Depuis quelque temps il avait acquis la certitude qu'il était atteint d'une hypertrophie du cœur, et, sachant que cette maladie est incurable, la pensée de la mort le plongeait dans une sombre mélancolie dont rien ne pouvait le distraire. Deux mois d'avance environ, il prédit sa fin à jour fixe ; quand il se vit près de mourir, il réunit sa famille autour de lui pour lui dire un dernier adieu. Sa femme, sa mère, ses trois enfants et d'autres parents étaient rassemblés autour de son lit ; au moment où sa femme essayait de le soulever, il s'affaissa, devint d'un bleu livide, ses yeux se fermèrent et on le crut mort ; sa femme se plaça devant lui pour cacher ce spectacle à ses enfants. Après quelques minutes il rouvrit les yeux ; sa figure, pour ainsi dire illuminée, prit une expression de radieuse béatitude, et il s'écria :

« Oh ! mes enfants, que c'est beau ! que c'est sublime ! Oh ! la mort ! quel bienfait ! quelle douce chose ! J'étais mort, et j'ai senti mon âme s'élever bien haut, bien haut ; mais Dieu m'a permis de revenir pour vous dire : « Ne redoutez plus la mort, c'est la délivrance… » Que ne puis-je vous dépeindre la magnificence de ce que j'ai vu et les impressions dont je me suis senti pénétré ! Mais vous ne pourriez le comprendre… Oh ! mes enfants, conduisez-vous toujours de manière à mériter cette ineffable félicité, réservée aux hommes de bien ; vivez selon la charité ; si vous avez quelque chose, donnez-en une partie à ceux qui manquent du nécessaire… Ma chère femme, je te laisse dans une position qui n'est pas heureuse ; on nous doit de l'argent, mais, je t'en conjure, ne tourmente pas ceux qui nous doivent ; s'ils sont dans la gêne, attends qu'ils puissent s'acquitter, et ceux qui ne le pourront pas, fais-en le sacrifice : Dieu t'en récompensera. Toi, mon fils, travaille pour soutenir ta mère ; sois toujours honnête homme et garde-toi de rien faire qui puisse déshonorer notre famille. Prends cette croix qui vient de ma mère ; ne la quitte pas, et qu'elle te rappelle toujours mes derniers conseils… Mes enfants, aidez-vous et soutenez-vous mutuellement ; que la bonne harmonie règne entre vous ; ne soyez ni vains, ni orgueilleux ; pardonnez à vos ennemis, si vous voulez que Dieu vous pardonne… » Puis, ayant fait approcher ses enfants, il étendit ses mains vers eux, et ajouta : « Mes enfants, je vous bénis. » Et ses yeux se fermèrent cette fois pour toujours ; mais sa figure conserva une expression si imposante que, jusqu'au moment où il fut enseveli, une foule nombreuse vint le contempler avec admiration.

Ces intéressants détails nous ayant été transmis par un ami de la famille, nous avons pensé que cette évocation pouvait être instructive pour tous, en même temps qu'elle serait utile à l'Esprit.

1. ÉVOCATION. – *Rép*. Je suis près de vous.

2. On nous a rapporté vos derniers instants qui nous ont ravis d'admiration. Voudriez-vous être assez bon pour nous décrire, mieux que vous ne l'avez fait, ce que vous avez vu dans l'intervalle de ce qu'on pourrait appeler vos deux morts ?

Rép. Ce que j'ai vu, pourriez-vous le comprendre ? Je ne le sais, car je ne pourrais trouver d'expressions capables de rendre compréhensible ce que j'ai pu voir pendant les quelques instants où il m'a été possible de laisser ma dépouille mortelle.

3. Vous rendez-vous compte où vous avez été ? Est-ce loin de la terre, dans une autre planète ou dans l'espace ? – *R*. L'Esprit ne connaît pas la valeur des distances telles que vous les envisagez. Emporté par je ne sais quel agent merveilleux, j'ai vu la splendeur d'un ciel comme nos rêves seuls pourraient le réaliser. Cette course à travers

l'infini s'est faite si rapidement que je ne puis préciser les instants employés par mon Esprit.

4. Actuellement jouissez-vous du bonheur que vous avez entrevu ? – *R.* Non ; je voudrais bien pouvoir en jouir, mais Dieu ne peut me récompenser ainsi. Je me suis trop souvent révolté contre les pensées bénies que dictait mon cœur, et la mort me semblait une injustice. Médecin incrédule, j'avais puisé dans l'art de guérir une aversion contre la seconde nature qui est notre mouvement intelligent, divin ; l'immortalité de l'âme était une fiction propre à séduire les natures peu élevées ; néanmoins le vide m'épouvantait, car j'ai maudit bien des fois cet agent mystérieux qui frappe toujours et toujours. La philosophie m'avait égaré sans me faire comprendre toute la grandeur de l'Éternel qui sait répartir la douleur et la joie pour l'enseignement de l'humanité.

5. Lors de votre mort véritable, vous êtes-vous reconnu aussitôt ? – *R.* Non ; je me suis reconnu pendant la transition que mon Esprit a faite pour parcourir des lieux éthérés, mais après la mort réelle, non ; il a fallu quelques jours pour mon réveil.

Dieu m'avait accordé une grâce ; je vais vous en dire la raison :

Mon incrédulité première n'existait plus ; avant ma mort, j'avais cru, car après avoir scientifiquement sondé la matière grave qui me faisait dépérir, je n'avais, à bout de raisons terrestres, trouvé que la raison divine ; elle m'avait inspiré, consolé, et mon courage était plus fort que la douleur. Je bénissais ce que j'avais maudit ; la fin me paraissait la délivrance. La pensée de Dieu est grande comme le monde ! Oh ! quelle suprême consolation dans la prière qui donne des attendrissements ineffables ; elle est l'élément le plus sûr de notre nature immatérielle ; par elle j'ai compris, j'ai cru fermement, souverainement, et c'est pour cela que Dieu, écoutant mes actions bénies, a bien voulu me récompenser avant de finir mon incarnation.

6. Pourrait-on dire que la première fois vous étiez mort ? – *R.* Oui et non ; l'Esprit ayant laissé le corps, naturellement la chair s'éteignait ; mais en reprenant possession de ma demeure terrestre, la vie est revenue au corps qui avait subi une transition, un sommeil.

7. A ce moment sentiez-vous les liens qui vous rattachaient à votre corps ? – *R.* Sans doute ; l'Esprit a un lien difficile à briser, il lui faut le dernier tressaillement de la chair pour rentrer dans sa vie naturelle.

8. Comment se fait-il que lors de votre mort apparente, et pendant quelques minutes, votre Esprit ait pu se dégager instantanément et sans trouble, tandis que la mort réelle a été suivie d'un trouble de plusieurs jours ? Il semble que, dans le premier cas, les liens entre

l'âme et le corps subsistant plus que dans le second, le dégagement devrait être plus lent, et c'est le contraire qui a lieu. – *Rép*. Vous avez souvent fait l'évocation d'un Esprit incarné, vous en avez reçu des réponses réelles ; j'étais dans la position de ces Esprits. Dieu m'appelait, et ses serviteurs m'avaient dit : « Viens… » J'ai obéi, et je remercie Dieu de la grâce spéciale qu'il a bien voulu me faire ; j'ai pu voir l'infini de sa grandeur et m'en rendre compte. Merci à vous qui m'avez, avant la mort réelle, permis d'enseigner aux miens pour qu'ils soient de bonnes et justes incarnations.

9. D'où vous venaient les belles et bonnes paroles que, lors de votre retour à la vie, vous avez adressées à votre famille ? – *R*. Elles étaient le reflet de ce que j'avais vu et entendu ; les bons Esprits inspiraient ma voix et animaient mon visage.

10. Quelle impression croyez-vous que votre révélation ait faite sur les assistants et sur vos enfants en particulier ? – *R*. Frappante, profonde ; la mort n'est pas menteuse ; les enfants, quelque ingrats qu'ils puissent être, s'inclinent devant l'incarnation qui s'en va. Si l'on pouvait scruter le cœur de ses enfants, près d'une tombe entrouverte, on ne sentirait battre que des sentiments vrais, touchés profondément par la main secrète des Esprits qui disent à toutes les pensées : Tremblez si vous êtes dans le doute ; la mort c'est la réparation, la justice de Dieu ; et je vous l'assure, malgré les incrédules, mes amis et ma famille croiront aux paroles que ma voix a prononcées avant de mourir. J'étais l'interprète d'un autre monde.

11. Vous avez dit que vous ne jouissiez pas du bonheur que vous avez entrevu ; est-ce que vous êtes malheureux ? – *R*. Non, puisque je croyais avant de mourir, et cela en mon âme et conscience. La douleur étreint ici-bas, mais elle relève pour l'avenir spirite. Remarquez que Dieu a su me tenir compte de mes prières et de ma croyance absolue en lui ; je suis sur la route de la perfection, et j'arriverai au but qu'il m'a été permis d'entrevoir. Priez, mes amis, pour ce monde invisible qui préside à vos destinées ; cet échange fraternel, c'est de la charité ; c'est un levier puissant qui met en communion les Esprits de tous les mondes.

12. Voudriez-vous adresser quelques paroles à votre femme et à vos enfants ?

Rép. Je prie tous les miens de croire en Dieu puissant, juste, immuable ; en la prière qui console et soulage ; en la charité qui est l'acte le plus pur de l'incarnation humaine ; qu'ils se souviennent qu'on peut donner peu : l'obole du pauvre est la plus méritoire devant Dieu, qui sait qu'un pauvre donne beaucoup en donnant peu ; il faut que le riche donne grandement et souvent pour mériter autant que lui.

L'avenir c'est la charité, la bienveillance dans toutes les actions ; c'est de croire que tous les Esprits sont frères, en ne se prévalant jamais de toutes les puériles vanités.

Famille bien-aimée, tu auras de rudes épreuves ; mais sache les prendre courageusement en pensant que Dieu les voit.

Dites souvent cette prière :

Dieu d'amour et de bonté, qui donnes tout et toujours, accorde-nous cette force qui ne recule devant aucune peine ; rends-nous bons, doux et charitables, petits par la fortune, grands par le cœur ; que notre Esprit soit Spirite sur terre pour mieux vous comprendre et vous aimer.

Que votre nom, ô mon Dieu, emblème de liberté, soit le but consolateur de tous les opprimés, de tous ceux qui ont besoin d'aimer, pardonner et croire. CARDON.

Dissertations spirites.

L'Esprit de Jean Reynaud.

(Société spirite de Paris. – Médium, madame Costel.)

Mes amis, que cette nouvelle vie est magnifique ! Semblable à un torrent lumineux, elle entraîne dans sa course immense les âmes ivres de l'infini ! Après la rupture des liens charnels, mes yeux ont embrassé les horizons nouveaux qui m'entourent, et joui des splendides merveilles de l'infini. J'ai passé des ombres de la matière à l'aube éclatante qui annonce le Tout-Puissant. Je suis sauvé, non par le mérite de mes œuvres, mais par la connaissance du principe éternel qui m'a fait éviter les souillures imprimées par l'ignorance à la pauvre humanité. Ma mort a été bénie ; mes biographes la jugeront prématurée ; les aveugles ! ils regretteront quelques écrits nés de la poussière, et ils ne comprendront pas combien le peu de bruit qui se fait autour de ma tombe mi-close est utile pour la sainte cause du Spiritisme. Mon œuvre était finie ; mes devanciers couraient dans la carrière ; j'avais atteint ce point culminant où l'homme a donné ce qu'il avait de meilleur, et où il ne fait plus que recommencer. Ma mort ravive l'attention des lettrés et la ramène sur mon ouvrage capital, qui touche à la grande question spirite qu'ils affectent de méconnaître, et qui bientôt les enlacera. Gloire à Dieu ! Aidé par les Esprits supérieurs qui protègent la nouvelle doctrine, je vais être un des éclaireurs qui jalonnent votre route.

(Dans une réunion de famille. – Médium, M. Charles V…)

L'Esprit répond à cette réflexion : Votre mort inattendue, dans un âge si peu avancé, a surpris bien du monde.

« Qui vous dit que ma mort n'est pas un bienfait pour le Spiritisme, pour son avenir, pour ses conséquences ? Avez-vous remarqué, mon ami, la marche que suit le progrès, la route que prend la foi spirite ? Dieu a tout d'abord donné des preuves matérielles : danse des tables, coups frappés et toutes sortes de phénomènes ; c'était pour appeler l'attention ; c'était une préface amusante. Il faut aux hommes des preuves palpables pour croire. Maintenant c'est bien autre chose !

Après les faits matériels, Dieu parle à l'intelligence, au bon sens, à la froide raison ; ce ne sont plus des tours de force, mais des choses rationnelles qui doivent convaincre et rallier même les incrédules les plus opiniâtres. Et ce n'est encore que le commencement. Remarquez bien ce que je vous dis : toute une série de faits intelligents, irréfutables, vont se suivre, et le nombre des adeptes de la foi spirite, déjà si grand, va encore augmenter. Dieu va s'en prendre aux intelligences d'élite, aux sommités de l'esprit, du talent et du savoir. Cela va être un rayon lumineux qui se répandra sur toute la terre, comme un fluide magnétique irrésistible, et poussera les plus récalcitrants à la recherche de l'infini, à l'étude de cette admirable science qui nous enseigne des maximes si sublimes. Tous vont se grouper autour de vous, et, faisant abstraction du diplôme de génie qui leur avait été donné, ils vont se faire humbles et petits pour apprendre et pour se convaincre. Puis, plus tard, lorsqu'ils seront bien instruits et bien convaincus, ils se serviront de leur autorité et de la notoriété de leur nom pour pousser encore plus loin, et atteindre les dernières limites du but que vous vous êtes tous proposé : la régénération de l'espèce humaine par la connaissance raisonnée et approfondie des existences passées et futures. Voilà ma sincère opinion sur l'état actuel du Spiritisme. » JEAN REYNAUD.

(Bordeaux. - Médium, madame C…)

Je me rends avec plaisir à votre appel, madame. Oui, vous avez raison, le trouble spirite n'a pour ainsi dire point existé pour moi (ceci répondait à la pensée du médium) ; exilé volontaire sur votre terre, où j'avais à jeter la première semence sérieuse des grandes vérités qui enveloppent le monde en ce moment, j'ai toujours eu la conscience de la patrie et me suis vite reconnu au milieu de mes frères.

D. Je vous remercie d'avoir bien voulu venir ; mais je n'aurais pas

cru que mon désir de vous entretenir eût de l'influence sur vous ; il doit nécessairement y avoir une différence si grande entre nous, que j'y pense qu'avec respect.

R. Merci de cette bonne pensée, mon enfant ; mais vous devez savoir aussi que quelque distance que des épreuves achevées plus ou moins promptement, plus ou moins heureusement, puissent établir entre nous, il y a toujours un lien puissant qui nous unit : la sympathie, et ce lien, vous l'avez resserré par votre pensée constante.

D. Bien que beaucoup d'Esprits aient expliqué leurs premières sensations au réveil, seriez-vous assez bon pour me dire ce que vous avez éprouvé en vous reconnaissant, et comment la séparation de votre Esprit et de votre corps s'est opérée ?

R. Comme pour tous. J'ai senti le moment de la délivrance approcher, mais, plus heureux que beaucoup, elle ne m'a point causé d'angoisses, parce que j'en connaissais les résultats, quoiqu'ils fussent encore plus grands que je ne le pensais. Le corps est une entrave aux facultés spirituelles, et, quelles que soient les lumières que l'on ait conservées, elles sont toujours plus ou moins étouffées par le contact de la matière. Je me suis endormi espérant un réveil heureux ; le sommeil a été court, l'admiration immense ! Les splendeurs célestes déroulées à mes regards brillaient de tout leur éclat. Ma vue émerveillée plongeait dans les immensités de ces mondes dont j'avais affirmé l'existence et l'habitabilité. C'était un mirage qui me révélait et me confirmait la vérité de mes sentiments. L'homme a beau se croire sûr, quand il parle il y a souvent au fond de son cœur des moments de doute, d'incertitude ; il se méfie, sinon de la vérité qu'il proclame, du moins souvent des moyens imparfaits qu'il emploie pour la démontrer. Convaincu de la vérité que je voulais faire admettre, j'ai eu souvent à combattre contre moi-même, contre le découragement de voir, de toucher pour ainsi dire la vérité, et de ne pouvoir la rendre palpable à ceux qui auraient tant besoin d'y croire pour marcher sûrement dans la voie qu'ils ont à suivre.

D. De votre vivant, professiez-vous le Spiritisme ?

R. Entre professer et pratiquer il y a une grande différence. Bien des gens professent une doctrine qui ne la pratiquent pas ; je pratiquais et ne professais pas. De même que tout homme est chrétien qui suit les lois de Christ, fût-ce sans les connaître, de même tout homme peut être Spirite qui croit à son âme immortelle, à ses réexistences, à sa marche progressive incessante, aux épreuves terrestres, ablutions nécessaires pour se purifier ; j'y croyais, j'étais donc Spirite. J'ai compris l'erraticité, ce lien intermédiaire entre les incarnations, ce purgatoire où l'Esprit coupable se dépouille de ses vêtements souil-

lés pour revêtir une nouvelle robe, où l'Esprit en progrès *tisse* avec soin la robe qu'il va porter de nouveau et qu'il veut conserver pure. J'ai compris, je vous l'ai dit, et sans professer j'ai continué de pratiquer.

Remarque. – Ces trois communications ont été obtenues par trois médiums différents complètement étrangers l'un à l'autre. Nous n'avons aucune preuve matérielle de l'identité de l'Esprit qui s'est manifesté, mais, à l'analogie des pensées, à la forme du langage, on peut admettre au moins la présomption d'identité. L'expression : *tisse avec soin la robe qu'il va porter de nouveau*, est une charmante figure qui peint la sollicitude avec laquelle l'Esprit en progrès prépare la nouvelle existence qui doit le faire progresser encore. Les Esprits arriérés prennent moins de précautions et font quelquefois des choix malheureux qui les forcent à recommencer.

La médecine homéopathique

(Société spirite de Paris, 13 mars 1863. – Médium madame Costel.)

Ma fille, je viens donner un enseignement médical aux Spirites. L'astronomie, la philosophie ont ici d'éloquents interprètes : la morale compte autant d'écrivains que de médiums ; pourquoi la médecine, dans son côté pratique et physiologique, serait-elle négligée ? Je fus le créateur de la rénovation médicale qui pénètre aujourd'hui jusque dans les rangs des sectateurs de l'ancienne médecine ; ligués contre l'homéopathie, ils ont beau lui créer des digues sans nombre, ils ont beau lui crier : « Tu n'iras pas plus loin ! » la jeune médecine, triomphante, franchit tous les obstacles ; le Spiritisme lui sera un puissant auxiliaire ; grâce à lui, elle abandonnera la tradition matérialiste qui a si longtemps retardé son essor. L'étude médicale est entièrement liée à la recherche des causes et des effets spiritualistes ; elle dissèque les corps, et doit aussi analyser l'âme. Laissez donc un vieux médecin justifier les fins et le but de la doctrine qu'il a propagée, et qu'il voit étrangement défigurée ici-bas par les praticiens, et la-haut par des Esprits ignorants qui usurpent son nom. Je voudrais que ma parole écoutée eût le pouvoir de corriger les abus qui altèrent l'homéopathie et l'empêchent d'être aussi utile qu'elle le devrait.

Si je parlais dans un centre pratique, où les conseils puissent être entendus avec fruit, je m'élèverais contre la négligence de mes collègues terrestres qui méconnaissent les lois primordiales de l'*Organon*, en exagérant les doses, et surtout en n'apportant pas à la trituration

si importante des médicaments les soins que j'ai indiqués. Beaucoup oublient que cent et souvent deux cents coups sont absolument nécessaires au dégagement du principe médical approprié à chacune des plantes ou poisons qui forment notre arsenal guérisseur. Aucun remède n'est indifférent, aucun médicament n'est inoffensif ; lorsque le diagnostic mal observé le fait donner hors de propos, il développe les germes de la maladie qu'il était appelé à combattre.

Mais je me laisse entraîner par mon sujet, et me voici sur la pente de faire un cours d'homéopathie à un auditoire qui ne peut s'intéresser à cette question. Pourtant je ne crois pas inutile d'initier les Spirites aux principes fondamentaux de la science, afin de les prémunir contre les déceptions qu'ils subissent, soit de la part des hommes, soit même de celle des Esprits. SAMUEL HAHNEMANN.

Remarque. – Cette dissertation a été motivée par la présence à la séance d'un médecin homéopathe étranger qui désirait avoir l'opinion d'Hahnemann sur l'état actuel de la science. Nous ferons observer qu'elle a été donnée par l'entremise d'une jeune dame qui n'a pas fait d'études médicales, et à laquelle nécessairement beaucoup de termes spéciaux sont étrangers.

Correspondance

Lettre de M. T. Jaubert, de Carcassonne.

M. T. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne, nous adresse la lettre suivante au sujet du titre de membre honoraire que lui a décerné la Société spirite de Paris. La Société a été heureuse de donner à M. Jaubert ce témoignage de sympathie, et de lui prouver combien elle apprécie son dévouement à la cause du Spiritisme, sa modestie autant que sa fermeté de caractère. Il est des positions qui relèvent encore le mérite du courage de l'opinion, et des qualités qui mettent l'homme au-dessus de la critique. (Voir la *Revue* de juin 1863 : *Un Esprit couronné par l'Académie des Jeux Floraux*.)

Molitg-les-Bains, 21 juillet 1863.

« Monsieur le président,

« Votre lettre et le procès-verbal constatant mon admission parmi les membres honoraires de la Société spirite parisienne me trouvent à Molitg où j'épuise, dans l'intérêt de ma santé, un congé de vingt-neuf

jours ; je tiens à vous donner *sur l'heure* l'expression de toute ma gratitude.

« Je crois à l'immortalité de l'âme, à la communication des morts avec les vivants, comme je crois au soleil. J'aime le Spiritisme comme l'affirmation la plus légitime de la loi de Dieu : la loi du progrès. Je le confesse hautement, parce que le confesser c'est bien faire. J'ai accepté la primevère de l'Académie de Toulouse comme une réponse éclatante à ceux qui ne veulent voir dans les dictées réelles des Esprits que des perceptions erronées ou des élucubrations ridicules. Je reçois le titre de membre honoraire de la Société dont vous êtes le chef, comme le plus honorable entre ceux que je tiens de la main des hommes. Encore une fois, monsieur, recevez pour vous et pour tous les membres de la Société parisienne mes remerciements les plus sincères.

« Votre compte rendu de la séance des Jeux Floraux a fidèlement interprété et mes sentiments et ma conduite. Je ne pouvais pas, en déclarant que la fable couronnée était l'œuvre de mon Esprit familier, m'exposer à heurter et le public et mes juges. Vous avez parfaitement exprimé, dans votre *Revue*, le respect que j'ai de moi-même et de l'opinion des autres. Et maintenant, si dans toute cette affaire je n'ai pas pris l'initiative à votre égard, si je ne fais que vous répondre, c'est qu'il aurait fallu vous parler de moi, et associer mon nom à un évènement dont je suis heureux sans doute, mais que d'autres ont daigné considérer comme un succès.

« Aujourd'hui je me sens plus libre, et c'est du plus profond de mon cœur que je vous prie, monsieur et cher maître, d'accepter l'hommage de ma reconnaissance, de ma sympathie et de ma considération la plus distinguée.

« T. JAUBERT,

« Vice-président du tribunal de Carcassonne. »

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro notre *seconde lettre à M. l'abbé Marouzeau*, ainsi que la réponse à la question qui nous a été adressée sur la distinction à faire entre l'*expiation et l'épreuve*.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1863.

Union de la philosophie et du Spiritisme.

Nota. - L'article suivant est l'introduction à un travail complet que l'auteur, M. Herrenschneider, se propose de faire sur la nécessité de l'alliance entre la philosophie et le Spiritisme.

Depuis dix ou douze ans que le Spiritisme s'est révélé en France, les communications incessantes des Esprits ont provoqué dans tous les rangs de la société un mouvement religieux bienfaisant qu'il importe d'encourager et de développer. Dans ce siècle, en effet, l'esprit religieux s'était surtout perdu parmi les classes lettrées et intelligentes. Le sarcasme voltairien y avait enlevé le prestige du christianisme ; le progrès des sciences leur avait fait reconnaître les contradictions qui existent entre les dogmes et les lois naturelles ; et les découvertes astronomiques avaient démontré la puérilité de l'idée que se formaient sur Dieu les enfants d'Abraham, de Moïse et du Christ. Le développement des richesses, les inventions merveilleuses des arts et de l'industrie, toute la civilisation protestait, aux yeux de la société moderne, contre le renoncement au monde. C'est à cause de ces nombreux motifs que l'incrédulité et l'indifférence s'étaient glissées dans les âmes, que l'insouciance des destinées éternelles avait engourdi notre amour du bien, arrêté notre perfectionnement moral, et que la passion du bien-être, du plaisir, du luxe et des vanités terrestres avait fini par captiver presque toute notre ambition ; lorsque, tout d'un coup, les morts vinrent nous rappeler que notre vie présente a son lendemain, que nos actes ont leurs conséquences fatales, inévitables, sinon toujours dans cette vie, mais infailliblement dans celle à venir.

Cette apparition des Esprits était un coup de foudre, qui fit trembler plus d'un à l'aspect de ces meubles mis en mouvement sous l'impulsion d'une force invisible ; à l'audition de ces pensées intelligentes, dictées au moyen d'une télégraphie grossière ; à la lecture de ces pages sublimes, écrites de nos mains distraites sous l'impulsion d'une direction mystérieuse. Que de cœurs battaient, saisis d'une crainte subite, que de consciences oppressées se réveillèrent dans des angoisses méritées ; que d'intelligences même furent frappées de stupeur ! Le renouvellement de ces rapports avec les âmes trépassées est et restera un événement prodigieux, qui aura pour conséquence la régénération, si nécessaire, de la société moderne.

C'est que, lorsque la société humaine n'a d'autre but d'activité que la prospérité matérielle et le plaisir des sens, elle se plonge dans le matérialisme égoïste, apprécie toutes les actions selon les biens qu'elle en retire, renonce à tous les efforts qui n'aboutissent pas à un avantage palpable, n'estime que ceux qui possèdent, et ne respecte que la puissance qui s'impose. Lorsque les hommes ne se préoccupent que des succès immédiats et lucratifs, ils perdent le sens de l'honnête, renoncent au choix des moyens, foulent aux pieds le bonheur intime, les vertus privées, et cessent de se guider selon les principes de justice et d'équité. Dans une société lancée dans cette direction immorale, le riche mène une vie de mollesse ignoble, abrutissante, et le déshérité y traîne une existence douloureuse et monotone, dont le suicide semble être la dernière consolation !

Contre une pareille disposition morale, publique et privée, la philosophie est impuissante. Non pas que les arguments lui fassent défaut pour prouver la nécessité sociale de principes purs et généreux, non pas qu'elle ne puisse démontrer l'imminence de la responsabilité finale, et établir la perpétuité de notre existence, mais les hommes n'ont généralement ni le temps, ni le goût, ni l'esprit assez réfléchi, pour prêter leur attention à la voix de leur conscience et aux observations de la raison. Les vicissitudes de la vie, d'ailleurs, sont souvent trop impérieuses pour que l'on se décide à l'exercice de la vertu par le simple amour du bien. Lors même que la philosophie eût été véritablement ce qu'elle devrait être : une doctrine complète et certaine, elle n'aurait jamais pu provoquer, par son enseignement seul, la régénération sociale d'une manière efficace, puisque jusqu'à ce jour elle n'a pu donner à l'autorité de sa doctrine d'autre sanction que l'amour abstrait de l'idéal et de la perfection.

C'est qu'aux hommes il faut, pour les convaincre de la nécessité de

se consacrer au bien, des faits qui parlent aux sens. Il leur faut le tableau saisissant de leurs douleurs futures, pour qu'ils consentent à remonter la pente funeste où leurs vices les entraînent ; il leur faut toucher du doigt les malheurs éternels qu'ils se préparent par leur nonchalance morale, pour qu'ils comprennent que la vie actuelle n'est pas le but de leur existence, mais le moyen que le Créateur leur a donné de travailler personnellement à l'accomplissement de leurs destinées finales. Aussi est-ce par ce motif que toutes les religions ont étayé leurs commandements sur la terreur de l'enfer et sur les séductions des joies célestes. Mais depuis que, sous l'empire de l'incrédulité et de l'indifférence religieuse, les populations se sont rassurées sur les suites dernières de leurs péchés, une philosophie facile et inconséquente aidant, le culte des sens, des intérêts temporels et des doctrines égoïstes, a fini par prévaloir. Aujourd'hui les hommes éclairés, intelligents et forts s'éloignent de l'Église et suivent leurs propres inspirations ; l'autorité nécessaire lui fait défaut pour ressaisir son influence vingt fois séculaire. On peut donc dire que l'Église est aussi impuissante que la philosophie, et que ni l'une ni l'autre n'exerceront d'influence salutaire qu'en subissant, chacune dans son genre, une réforme radicale.

En attendant l'humanité s'agite, les événements se succèdent, et l'apparition des manifestations spirites dans ce siècle savant, pratique, suffisant et sceptique, en est sans contredit le plus considérable. Voilà donc que la tombe est ouverte devant nous, non comme la fin de nos peines et de nos misères terrestres, non comme l'abîme béant où viennent s'engloutir nos passions, nos jouissances et nos illusions, mais bien comme le portique majestueux d'un nouveau monde, où les uns récolteront, bien malgré eux, les fruits amers que leurs faiblesses leur auront fait semer ; et où d'autres, au contraire, s'assureront par leur mérite le passage dans des sphères plus pures et plus élevées. C'est donc le Spiritisme qui nous révèle nos destinées futures, et plus il sera connu, plus la régénération morale et religieuse gagnera en élan et en étendue.

L'union du Spiritisme avec les sciences philosophiques nous semble, en effet, d'une haute nécessité pour le bonheur de l'humanité et pour le progrès moral, intellectuel et religieux de la société moderne ; car nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait écarter la science humaine et lui préférer la foi aveugle. La science moderne est trop sage, trop sûre d'elle-même, et trop avancée dans la connaissance des lois que Dieu a imposées à l'intelligence et à la nature, pour que la transformation religieuse puisse avoir lieu sans son concours. On connaît

trop exactement l'exiguïté relative de notre globe pour accorder à l'humanité une place privilégiée dans les desseins providentiels. Aux yeux de tous, nous ne sommes plus qu'un grain de poussière dans l'immensité des mondes, et l'on sait que les lois qui règlent cette multitude indéfinie d'existences sont simples, immuables et universelles. Enfin les exigences de la certitude de nos connaissances ont été trop fortement approfondies, pour qu'une doctrine nouvelle puisse s'élever et se maintenir sans autre base qu'un mysticisme touchant et inoffensif. Lors donc que le Spiritisme veut étendre son empire sur toutes les classes de la société, sur les hommes supérieurs et intelligents, comme sur les âmes délicates et croyantes, il faut qu'il se jette, sans réserve, dans le courant de la pensée humaine, et que par sa supériorité philosophique il sache imposer à la superbe raison le respect de son autorité.

C'est cette action indépendante des adeptes du Spiritisme que comprennent parfaitement les Esprits élevés qui se manifestent. Celui qui se désigne sous le nom de saint Augustin disait dernièrement : « Observez et étudiez avec soin les communications qui vous sont faites ; acceptez ce que votre raison ne rejette pas, repoussez ce qui la choque ; demandez des éclaircissements sur celles qui vous laissent dans le doute. Vous avez là la marche à suivre pour transmettre aux générations futures, sans crainte de les voir dénaturées, les vérités que vous démêlerez sans peine dans leur cortège inévitable d'erreurs. »

Voilà, en peu de mots, le véritable esprit du Spiritisme, celui que la science peut admettre sans déroger, et celui qui nous servira à conquérir l'humanité. Le Spiritisme, du reste, n'a rien à redouter de son alliance avec la philosophie, car il repose sur des faits incontestables, qui ont leur raison d'être dans les lois de la création. C'est à la science à en étudier la portée, et à coordonner les principes généraux, d'après ce nouvel ordre de phénomènes. Car il est évident que, puisqu'elle n'avait pas pressenti l'existence nécessaire, dans l'espace qui nous entoure, des âmes trépassées ou de celles destinées à renaître, la science doit comprendre que sa philosophie première était incomplète, et que des principes primordiaux lui avaient échappé.

La philosophie, au contraire, a tout à gagner à considérer sérieusement les faits du Spiritisme ; d'abord, parce que ceux-ci sont la sanction solennelle de son enseignement moral, et que, par eux, elle prouvera aux plus endurcis la portée fatale de leur inconduite. Mais, quelque importante que soit cette justification positive de ses maximes, l'étude approfondie des conséquences, qui se déduisent de la constatation de

l'existence sensible de l'âme à l'état non incarné, lui servira ensuite pour déterminer les éléments constitutifs de l'âme, son origine, ses destinées, et pour établir la loi morale et celle du progrès animique sur des bases certaines et inébranlables. De plus, la connaissance de l'essence de l'âme conduira la philosophie à la connaissance de l'essence des choses et de celle même de Dieu, et lui permettra d'unir toutes les doctrines qui la divisent dans un seul et même système général véritablement complet. Enfin, ces divers développements de la philosophie, provoqués par cette précieuse détermination de l'essence animique, la conduiront infailliblement sur les traces des principes fondamentaux de l'ancienne cabale, et de l'antique science occulte des hiérophantes, dont la Trinité chrétienne est le dernier rayon lumineux parvenu jusqu'à nous. C'est ainsi que par la simple apparition des âmes errantes, on parviendra, comme nous avons tout lieu de l'espérer, à constituer la chaîne non interrompue des traditions morales, religieuses et métaphysiques de l'humanité ancienne et moderne.

Cet avenir considérable, que nous concevons à la philosophie alliée au Spiritisme, ne paraîtra pas impossible à ceux qui ont quelque notion de cette science, s'ils considèrent le vide des principes sur lesquels se fondent les diverses écoles, et l'impuissance qui en résulte pour elles, d'expliquer la réalité concrète et vivante de l'âme et de Dieu. C'est ainsi que le matérialisme se figure que les êtres ne sont que des phénomènes matériels, semblables à ceux que produisent les combinaisons des substances chimiques, et que le principe qui les anime fait partie d'un prétendu principe vital universel. D'après ce système l'âme individuelle n'existerait pas, et Dieu serait un être complètement inutile.

Les disciples de Hégel, de leur côté, s'imaginent que l'idée, ce phénomène indiscipliné de notre âme, est un élément en soi, indépendant de nous ; qu'elle est un principe universel qui se manifeste par l'humanité et son activité intellectuelle, comme aussi par la nature et ses merveilleuses transformations. Cette école nie, par conséquent, l'individualité éternelle de notre âme, et la confond, dans un seul tout, avec la nature. Elle suppose qu'il existe une identité parfaite entre l'univers visible et le monde moral et intellectuel ; que l'un et l'autre sont le résultat de l'évolution progressive et fatale de l'idée primitive, universelle, de l'absolu en un mot. Dieu, dans ce système, n'a également nulle individualité, nulle liberté, et ne se connaît pas personnellement. Il ne s'est aperçu lui-même, pour la première fois, qu'en 1810, par l'entremise de Hégel, lorsque celui-ci l'a reconnu dans l'idée absolue et universelle. (Historique.)

Enfin, notre école spiritualiste, vulgairement appelée l'éclectisme, considère l'âme comme n'étant qu'une force sans étendue et sans solidité, une intelligence insaisissable dans le corps humain, et qui, une fois débarrassée de son enveloppe, tout en conservant son individualité et son immortalité, n'existerait plus ni dans le temps ni dans l'espace. Notre âme serait donc un je ne sais quoi sans lien avec ce qui existe, et ne remplirait aucun lieu déterminé. Dieu, selon ce même système, n'est pas plus saisissable. Il est la pensée parfaite, et n'a également ni solidité, ni stabilité, ni forme, ni réalité sensible ; c'est un être vide ; sans notre raison nous ne pourrions en avoir aucune intuition. Cependant, quels sont ceux qui ont inventé l'athéisme, le scepticisme, le panthéisme, l'idéalisme, etc. ? Ce sont les hommes de raison, les intelligents, les savants ! Les peuples ignorants, dont les sensations sont les principaux guides, n'ont jamais douté ni de Dieu, ni de l'âme, ni de son immortalité. La raison, seule, semble donc être une mauvaise conseillère !

Ces doctrines, comme on peut s'en convaincre, manquent, en conséquence, d'un principe réel, stable, vivant, de la notion de l'Etre réel. Elles se meuvent dans un monde *intelligible* qui ne touche point à la réalité concrète. Le vide de leurs principes se reporte sur l'ensemble de leurs systèmes, et les rend aussi subtils que vagues et étrangers à la réalité des choses. Le sens commun lui-même s'en offense, malgré le talent et la prodigieuse érudition de leurs adhérents. Mais le Spiritisme est encore plus brutal à leur égard, il renverse tous ces systèmes abstraits, en leur opposant un fait unique : la réalité substantielle, vivante et actuelle de l'âme non incarnée. Il la leur montre, comme un être personnel, existant dans le temps et dans l'espace, bien qu'invisible pour nous ; comme un être ayant son élément solide, substantiel et sa force active et pensante. Il nous montre même les âmes errantes se communiquant à nous par leur propre initiative ! Il est évident qu'un pareil événement doit faire crouler tous ces châteaux de cartes, et évanouir, d'un trait, ces superbes échafaudages de fantaisie.

Mais pour surcroît de confusion, on peut prouver aux partisans de ces doctrines alambiquées, que tout homme porte dans sa propre conscience les éléments suffisants pour démontrer l'existence de l'âme, telle que le Spiritisme l'établit par les faits ; de façon que leurs systèmes, non-seulement sont erronés à leur point d'arrivée, mais ils le sont encore à leur point de départ. Aussi, le plus sage parti qui reste à prendre à ces honorables savants, c'est de refondre complètement leur philosophie, et de consacrer leur profond savoir à la fondation

d'une science première, plus précise et plus conforme à la réalité.

C'est qu'effectivement nous portons en nous-mêmes quatre notions irréductibles, qui nous autorisent à affirmer l'existence de notre âme, telle que le Spiritisme nous la présente. Premièrement, nous avons en nous le sentiment de notre existence. Ce sentiment ne peut se révéler que par une impression que nous recevons de nous-mêmes. Or, nulle impression ne se fait sur un objet privé de solidité et d'étendue ; de sorte que par le seul fait de nos sensations, nous devons induire que nous avons en nous un élément sensible, subtil, étendu et résistant : c'est-à-dire, *une substance*. Secondement, nous avons en nous la conscience d'un élément actif, causateur, qui se manifeste dans notre volonté, notre pensée et nos actes. En conséquence, il est encore évident que nous possédons en nous un second élément : *une force*. Donc, par le seul fait que nous nous sentons et que nous nous savons, nous devons conclure que nous renfermons deux éléments constitutifs, force et substance ; c'est-à-dire une dualité essentielle, animique.

Mais ces deux notions primitives ne sont pas les seules que nous portons en nous. Nous nous concevons encore, en troisième lieu, *une unité* personnelle, originale, qui reste toujours identique à elle-même ; et quatrièmement, *une destinée* également personnelle ; car tous, nous cherchons notre bonheur et nos propres convenances dans toutes les circonstances de notre vie. De manière qu'en joignant ces deux nouvelles notions, qui constituent notre double aspect, aux deux précédentes, nous reconnaissons que notre être renferme *quatre principes* bien distincts : *sa dualité d'essence et sa dualité d'aspect*.

Or, comme ces quatre éléments de la connaissance de notre *moi*, qui nous portent à nous affirmer personnellement, sont des notions indépendantes du corps, qu'elles n'ont aucun rapport avec notre enveloppe matérielle, il est péremptoire et évident, pour tout esprit juste et non prévenu, que notre être dépend d'un principe invisible, nommé Ame ; et que cette âme existe comme telle, parce qu'elle a une substance et une force, une unité et une destinée propres et personnelles.

Tels sont les quatre éléments primordiaux de notre individualité animique, dont chacun de nous porte la notion dans son sein, et qu'aucun homme ne saurait récuser. En conséquence, comme nous l'avons dit, la philosophie a possédé, de tous les temps, les éléments suffisants pour la connaissance de l'âme, telle que le Spiritisme nous la fait connaître. Si donc jusqu'à présent la raison humaine n'a pas réussi à construire une métaphysique vraie et utile qui lui ait fait

comprendre que l'âme doit être considérée comme un être réel, indépendant du corps, et capable d'exister par elle-même, substantiellement et virtuellement, dans le temps et dans l'espace, c'est qu'elle a dédaigné l'observation directe des faits de conscience, et que, dans son orgueil et sa suffisance, la raison s'est mise au lieu et place de la réalité.

D'après ces observations on peut comprendre combien il importe à la philosophie de s'unir au Spiritisme, puisqu'elle en retirera l'avantage de se créer une science première sérieuse et complète, fondée sur la connaissance de l'essence de l'âme et des quatre conditions de sa réalité. Mais il n'est pas moins nécessaire au Spiritisme de s'allier avec la philosophie, parce que ce n'est que par elle qu'il pourra établir la certitude scientifique des faits spirites qui font la base fondamentale de sa croyance, et d'en tirer les conséquences importantes qu'ils contiennent. Sans doute il suffit au bon sens de voir un phénomène pour croire à sa réalité ; et beaucoup s'en contentent ; mais la science a eu trop souvent des motifs de douter des protestations du sens commun, pour ne pas se méfier des impressions de nos sens et des illusions de notre imagination. Le bon sens ne suffit donc pas pour établir scientifiquement la réalité de la présence des Esprits autour de nous. Pour en être certain d'une façon irréfutable, il faut établir rationnellement, d'après les lois générales de la création, que leur existence est nécessaire par elle-même, et que leur présence invisible n'est que la confirmation des données rationnelles et scientifiques, telles que nous venons d'en indiquer quelques-unes d'une manière sommaire. Ce n'est donc que par la méthode philosophique que l'on peut obtenir ce résultat. C'est là un travail nécessaire à l'autorité du Spiritisme, et c'est la philosophie seule qui peut lui rendre ce service.

En général, pour réussir dans quelque entreprise que ce soit, il est nécessaire de joindre la connaissance des principes à l'observation des faits. Dans les circonstances particulières au Spiritisme, il est bien plus nécessaire encore de procéder de cette manière rigoureuse pour arriver à la vérité, parce que notre nouvelle doctrine touche à nos intérêts les plus chers et les plus élevés, à ceux qui constituent notre bonheur présent et éternel. En conséquence, l'union du Spiritisme et de la philosophie est de la plus haute importance pour le succès de nos efforts et pour l'avenir de l'humanité.

F. HERRENSCHNEIDER.

Questions et problèmes

Sur l'expiation et l'épreuve.

Moulins, 8 juillet 1863.

Monsieur et vénéré maître,

Je viens soumettre à votre appréciation une question qui a été discutée dans notre petit groupe et que nous n'avons pu résoudre par nos propres lumières ; les Esprits eux-mêmes, que nous avons consultés, n'ont pas répondu assez catégoriquement pour nous tirer du doute. J'ai rédigé une petite note que je prends la liberté de vous adresser, dans laquelle j'ai réuni les motifs de mon opinion personnelle qui diffère de celle de plusieurs de mes collègues. L'opinion de ces derniers est que l'expiation a lieu même pendant l'incarnation, s'appuyant sur ce que cette expression a été employée dans maintes communications, et notamment dans le *Livre des Esprits*.

Je viens donc vous prier d'être assez bon pour nous donner votre avis sur cette question. Votre décision fera loi pour nous, et chacun de nous fera volontiers le sacrifice de sa manière de voir pour se ranger sous le drapeau que vous avez planté et que vous soutenez d'une manière si fermé et si sage.

Recevez, monsieur et cher maître, etc.

« T. T. »

« Plusieurs communications, émanant d'Esprits différents, qualifient indistinctement d'*expiations* ou d'*épreuves*, les maux et les tribulations formant le lot de chacun de nous, pendant notre incarnation sur cette terre. Il résulte de cette application de deux mots, bien différents dans leur signification, à une même idée, une certaine confusion, peu importante, sans doute, pour les Esprits dématérialisés, mais qui donne lieu entre incarnés à des discussions qu'il serait bon de faire cesser par une définition claire et précise et des explications fournies par des Esprits supérieurs, lesquelles fixeraient d'une manière irrévocable ce point de doctrine.

« Prenant d'abord ces deux mots dans leur sens absolu, il apparaît que l'*expiation* serait le châtiment, la peine imposée pour le rachat d'une faute, avec parfaite connaissance, de la part du coupable puni, de la cause de ce châtiment, c'est-à-dire de la faute à expier. On com-

prend que l'expiation dans ce sens est toujours imposée par Dieu.

« L'*épreuve* n'implique aucune idée de réparation, elle peut être volontaire ou imposée, mais elle n'est pas la conséquence rigoureuse et immédiate des fautes commises.

« L'épreuve est un moyen de constater l'état d'une chose pour reconnaître si elle est de bonne qualité. Ainsi on fait subir une épreuve à un cordage, à un pont, à une pièce d'artillerie, non pas à cause de leur état antérieur, mais pour s'assurer qu'ils sont propres au service pour lequel ils sont destinés.

« De même, par extension, on a appelé *épreuves de la vie*, l'ensemble des moyens physiques ou moraux qui révèlent l'existence ou l'absence des qualités de l'âme, qui établissent sa perfection ou les progrès qu'elle a faits vers cette perfection finale.

« Il paraîtrait donc logique d'admettre que l'*expiation* proprement dite, et dans le sens absolu de ce mot, a lieu dans la vie spirituelle après la désincarnation ou mort corporelle ; qu'elle peut être plus ou moins longue, plus ou moins pénible, suivant la gravité des fautes ; mais qu'elle est complète dans l'autre monde et se termine toujours par un ardent désir de recevoir une nouvelle incarnation, pendant laquelle des épreuves choisies ou imposées devront faire faire à l'âme le progrès vers la perfection que ses fautes antérieures l'ont empêchée d'accomplir.

« Ainsi donc, il ne conviendrait pas d'admettre qu'il y a *expiation* sur la terre, pas même qu'elle puisse exister exceptionnellement, car il faudrait admettre aussi la connaissance des fautes punies ; or cette connaissance n'existe que dans la vie d'outre-tombe. L'*expiation* sans cette connaissance serait une barbarie sans utilité et ne s'accorderait ni avec la justice ni avec la bonté de Dieu.

« On ne peut concevoir, pendant l'incarnation, que des *épreuves*, car, quels que soient les maux et les tribulations de cette terre, il est impossible de les considérer comme pouvant constituer une *expiation* suffisante pour des fautes de quelque gravité. Pense-t-on qu'un coupable déféré à la justice des hommes se trouverait bien puni si on le condamnait à vivre comme le moins heureux de nous ? N'exagérons donc pas l'importance des maux de cette terre pour nous faire un mérite de les avoir supportés. L'*épreuve* consiste plus dans la manière dont les maux ont été supportés que dans leur intensité qui, comme le bonheur terrestre, est toujours relatif pour chaque individu.

« Les caractères distinctifs de l'*expiation* et de l'*épreuve* sont que la première est toujours imposée et que sa cause doit être connue de

celui qui la subit, tandis que la seconde peut être volontaire, c'est-à-dire choisie par l'Esprit, ou imposée par Dieu même, à défaut de choix ; de plus elle se conçoit très bien sans cause connue, puisqu'elle n'est pas nécessairement la conséquence des fautes passées.

« En un mot : l'expiation couvre le passé ; l'épreuve ouvre l'avenir.

« Le numéro de juillet de la *Revue spirite* contient un article intitulé : *Expiation terrestre*, qui semblerait contraire à l'opinion émise ci-dessus ; cependant, en lisant attentivement, on verra que l'*expiation* véritable a eu lieu pendant la vie spirite, et que la position que Max a occupée pendant sa dernière incarnation n'est réellement que le genre d'*épreuves* qu'il a choisies ou qui lui ont été imposées, et dont il est sorti victorieux ; mais que, pendant toute cette incarnation, ignorant de sa position antérieure, il ne pouvait profiter en rien d'une expiation sans objet.

« Cette question est peut-être plutôt une question de mots que de principe. En effet, il a été dit bien souvent : « Ne vous attachez pas aux mots, voyez le fond de la pensée. » Dans tous les cas, il convient, pour nous qui nous entendons au moyen des mots, d'être bien fixés sur le sens qu'on y attache. »

Réponse. - La distinction établie par l'auteur de la notice ci-dessus entre le caractère de l'expiation et celui des épreuves est parfaitement juste, et cependant nous ne saurions partager son opinion en ce qui concerne l'application de cette théorie à la situation de l'homme sur la terre.

L'expiation implique nécessairement l'idée d'un châtiment plus ou moins pénible, résultat d'une faute commise ; l'épreuve implique toujours celle d'une infériorité réelle ou présumée, car celui qui est arrivé au point culminant où il aspire n'a plus besoin d'épreuves. Dans certains cas, l'épreuve se confond avec l'expiation, c'est-à-dire que l'expiation peut servir d'épreuve, et réciproquement. Le candidat qui se présente pour obtenir un grade, subit une épreuve ; s'il échoue, il lui faut recommencer un travail pénible ; ce nouveau travail est la punition de la négligence apportée dans le premier ; la seconde épreuve devient ainsi une expiation. Pour le condamné à qui l'on fait espérer un adoucissement ou une commutation s'il se conduit bien, la peine est à la fois une expiation pour sa faute, et une épreuve pour son sort futur ; si, à sa sortie de prison, il n'est pas meilleur, l'épreuve est nulle, et un nouveau châtiment amènera une nouvelle épreuve.

Si nous considérons maintenant l'homme sur la terre, nous voyons

qu'il y endure des maux de toutes sortes et souvent cruels ; ces maux ont une cause ; or, à moins de les attribuer au caprice du Créateur, on est forcé d'admettre que cette cause est en nous-mêmes, et que les misères que nous éprouvons ne peuvent être le résultat de nos vertus ; donc, elles ont leur source dans nos imperfections. Qu'un Esprit s'incarne sur la terre au sein de la fortune, des honneurs et de toutes les jouissances matérielles, on pourra dire qu'il subit l'épreuve de l'entraînement ; pour celui qui tombe dans le malheur par son inconduite ou son imprévoyance, c'est l'expiation de ses fautes actuelles, et l'on peut dire qu'il est puni par où il a péché. Mais que dira-t-on de celui qui, depuis sa naissance, est aux prises avec les besoins et les privations, qui trame une existence misérable et sans espoir d'amélioration, qui succombe sous le poids d'infirmités congéniales, sans avoir *ostensiblement* rien fait pour mériter un pareil sort ? Que ce soit une épreuve ou une expiation, la position n'en est pas moins pénible, et n'en serait pas plus équitable au point de vue de notre correspondant, puisque si l'homme ne se souvient pas de la faute, il ne se souvient pas davantage d'avoir choisi l'épreuve. Il faut donc chercher ailleurs la solution de la question.

Tout effet ayant une cause, les misères humaines sont des effets qui doivent avoir une cause ; si cette cause n'est pas dans la vie actuelle, elle doit être dans la vie antérieure. De plus, en admettant la justice de Dieu, ces effets doivent avoir une relation plus ou moins intime avec les actes précédents, dont ils sont à la fois le châtiment pour le passé, et l'épreuve pour l'avenir. Ce sont des expiations en ce sens qu'ils sont la conséquence d'une faute, et des épreuves par rapport au profit qu'on en retire. La raison nous dit que Dieu ne peut frapper un innocent ; donc, si nous sommes frappés, c'est que nous ne sommes pas innocents : le mal que nous ressentons est le châtiment, la manière dont nous le supportons est l'épreuve.

Mais il arrive souvent que, la faute ne se trouvant pas dans cette vie, on accuse la justice de Dieu, on nie sa bonté, on doute même de son existence ; là, précisément, est l'épreuve la plus scabreuse : le doute sur la divinité. Quiconque admet un Dieu souverainement juste et bon doit se dire qu'il ne peut agir qu'avec sagesse, même dans ce que nous ne comprenons pas, et que si nous subissons une peine, c'est que nous l'avons méritée ; donc c'est une expiation. Le Spiritisme, par la révélation de la grande loi de la pluralité des existences, lève complètement le voile sur ce que cette question laissait d'obscur ; il nous apprend que, si la faute n'a pas été commise en cette vie, elle l'a été dans une

autre, et qu'ainsi la justice de Dieu suit son cours en nous punissant par où nous avons péché.

Vient ensuite la grave question de l'oubli qui, selon notre correspondant, enlève aux maux de la vie le caractère de l'expiation. C'est une erreur ; donnez-leur le nom que vous voudrez, vous ne ferez pas qu'ils ne soient pas la conséquence d'une faute ; si vous l'ignorez, le Spiritisme vous l'apprend. Quant à l'oubli des fautes elles-mêmes, il n'a point les conséquences que vous lui attribuez. Nous avons démontré ailleurs que le souvenir précis de ces fautes aurait des inconvénients extrêmement graves, en ce qu'il nous troublerait, nous humilierait à nos propres yeux et à ceux de nos proches ; qu'il apporterait une perturbation dans les rapports sociaux, et que, par cela même, il entraverait notre libre arbitre. D'un autre côté, l'oubli n'est point aussi absolu qu'on le suppose ; il n'a lieu que pendant la vie extérieure de relation, dans l'intérêt même de l'humanité ; mais la vie spirituelle n'a pas de solution de continuité ; l'Esprit, soit dans l'erraticité, soit dans ses moments d'émancipation, se souvient parfaitement, et ce souvenir lui laisse une intuition qui se traduit par la voix de la conscience qui l'avertit de ce qu'il doit faire ou ne pas faire ; s'il ne l'écoute pas, il est donc coupable. Le Spiritisme donne en outre à l'homme un moyen de remonter à son passé, sinon aux actes précis, du moins aux caractères généraux de ces actes qui ont déteint plus ou moins sur la vie actuelle. Des tribulations qu'il endure, expiations ou épreuves, il doit conclure qu'il a été coupable ; de la nature de ces tribulations, aidé par l'étude de ses tendances instinctives, et en s'appuyant sur le principe que la punition la plus juste est celle qui est la conséquence de la faute, il peut en déduire son passé moral ; ses tendances mauvaises lui apprennent ce qui reste d'imparfait à corriger en lui. La vie actuelle est pour lui un nouveau point de départ ; il y arrive riche ou pauvre de bonnes qualités ; il lui suffit donc de s'étudier lui-même pour voir ce qui lui manque, et de se dire : « Si je suis puni, c'est que j'ai péché, » et la punition même lui apprendra ce qu'il a fait. Citons une comparaison :

Supposons un homme condamné aux travaux forcés pour tant d'années et y subissant un châtiment spécial plus ou moins rigoureux selon sa faute ; supposons de plus qu'en entrant au bagne il perde le souvenir des actes qui l'y ont conduit ; ne pourra-t-il pas se dire : « Si je suis au bagne, c'est que j'ai été coupable, car on n'y met pas les gens vertueux ; donc tâchons de devenir bon pour n'y pas rentrer quand nous en serons sorti. » Veut-il savoir ce qu'il a fait? En étudiant la loi

pénale, il saura quels sont les crimes qui y conduisent, car on n'est pas mis aux fers pour une étourderie ; de la durée et de la sévérité de la peine il en conclura le genre de ceux qu'il a dû commettre ; pour en avoir une idée plus exacte, il n'aura qu'à étudier ceux vers lesquels il se sent instinctivement entraîné ; il saura donc ce qu'il doit éviter désormais pour conserver sa liberté, et il y sera de plus excité par les exhortations des hommes de bien chargés de l'instruire et de le diriger dans la bonne voie. S'il n'en profite pas, il en subit les conséquences. Telle est la situation de l'homme sur la terre, où, pas plus que le condamné au bagne, il ne peut être placé pour ses perfections, puisqu'il y est malheureux et forcé au travail. Dieu lui multiplie les enseignements proportionnés à son avancement ; il l'avertit sans cesse, il le frappe même pour le réveiller de sa torpeur, et celui qui persiste dans son endurcissement ne peut s'excuser sur son ignorance.

En résumé, si certaines situations de la vie humaine ont plus particulièrement le caractère des épreuves, d'autres ont incontestablement celui du châtiment, et tout châtiment peut servir d'épreuve.

C'est une erreur de croire que le caractère essentiel de l'expiation soit d'être imposée ; nous voyons tous les jours dans la vie des expiations volontaires, sans parler des moines qui se macèrent et se fustigent avec la discipline et la haire. Il n'y a donc rien d'irrationnel à admettre qu'un Esprit, dans l'erraticité, choisisse ou sollicite une existence terrestre qui le mette à même de réparer ses erreurs passées. Cette existence lui fût-elle imposée, n'en serait pas moins juste, malgré l'absence momentanée de souvenir, par les motifs développés ci-dessus. Les misères d'ici-bas sont donc des expiations par leur côté effectif et matériel, et des épreuves par leurs conséquences morales. Quel que soit le nom qu'on leur donne, le résultat doit être le même : l'amélioration. En présence d'un but aussi important, il serait puéril de faire une question de principe d'une question de mot ; cela prouverait qu'on attache plus d'importance aux mots qu'à la chose.

Nous nous faisons un plaisir de répondre aux questions sérieuses et de les élucider quand cela se peut. Autant la discussion est utile avec les gens de bonne foi qui ont étudié et veulent approfondir les choses, parce que c'est travailler au progrès de la science, autant elle est oiseuse avec ceux qui jugent sans connaître et veulent savoir sans se donner la peine d'apprendre.

Seconde lettre à M. le curé Marouzeau.

(Voir le n° de juillet 1863.)

Monsieur le curé,

Je vous ai dit dans ma précédente lettre les motifs qui me font ne pas répondre article par article à votre brochure ; je ne les rappellerai pas, et me borne à relever quelques passages.

Vous dites : « Concluons de tout cela que le Spiritisme doit se borner à combattre le matérialisme, à donner à l'homme des preuves palpables de son immortalité au moyen des manifestations d'outre-tombe bien constatées ; que, hors ce cas, tout en lui n'est qu'incertitude, ténèbres épaisses, illusions, un véritable chaos ; que, comme doctrine philosophico-religieuse, il n'est qu'une véritable utopie, ainsi que tant d'autres, consignées dans l'histoire, et dont le temps fera bonne justice, en dépit de l'armée spirituelle dont vous vous êtes constitué le général en chef. »

Convenez d'abord, monsieur l'abbé, que vos prévisions ne se sont guère réalisées, et que le temps ne se presse pas beaucoup de faire justice du Spiritisme. S'il n'a pas succombé, il ne faut pas en accuser l'indifférence et la négligence du clergé et de ses partisans ; les attaques n'ont pas fait défaut : brochures, journaux, sermons, excommunications, ont fait feu sur toute la ligne ; rien n'a manqué, pas même le talent et le mérite incontestables de quelques-uns des champions. Si donc sous une si formidable artillerie les rangs des Spirites ont augmenté au lieu de diminuer, c'est que le feu s'en est allé en fumée. Encore une fois, une règle de logique élémentaire nous dit qu'on juge d'une puissance par ses effets ; vous n'avez pu arrêter le Spiritisme, donc il va plus vite que vous ; la raison en est qu'il va en avant, tandis que vous poussez en arrière, et le siècle marche.

En examinant les diverses attaques dirigées contre le Spiritisme, il en ressort un enseignement grave et triste à la fois ; celles qui viennent du parti sceptique et matérialiste sont caractérisées par la négation, la raillerie plus ou moins spirituelle, par des plaisanteries le plus souvent sottes et plates, tandis que, il est regrettable de le dire, c'est dans celles du parti religieux que se trouvent les plus grossières injures, les outrages personnels, les calomnies ; c'est de la chaire que sont tombées les paroles les plus offensantes ; c'est au nom de l'Eglise qu'a été publié l'ignoble et mensonger pamphlet sur le prétendu budget du Spiritisme. J'en ai donné quelques échantillons dans la *Revue*, et je n'ai pas tout dit, par déférence, et parce que je sais que tous les membres du clergé sont loin d'approuver de pareilles choses. Il est utile, cependant, que

plus tard on sache de quelles armes on s'est servi pour combattre le Spiritisme. Malheureusement les articles de journaux sont fugitifs comme les feuilles qui les contiennent ; les brochures même n'ont qu'une existence éphémère, et dans quelques années le nom des plus fougueux et des plus bilieux antagonistes sera probablement oublié ! Il n'est qu'un moyen de prévenir cet effet du temps, c'est de collectionner toutes ces diatribes, de quelque côté qu'elles viennent, et d'en faire un recueil qui ne sera pas une des pages les moins instructives de l'histoire du Spiritisme. Les documents ne me manquent pas pour ce travail, et j'ai le regret de dire que ce sont les publications faites au nom de la religion qui, jusqu'à ce jour, en ont fourni le plus fort contingent. Je constate avec plaisir que votre brochure au moins fait exception sous le rapport de l'urbanité, si ce n'est pour la force des arguments.

Selon vous, monsieur l'abbé, tout dans le Spiritisme n'est qu'incertitude, ténèbres épaisses, illusions, chaos, utopies ; alors convenez qu'il n'est pas fort dangereux, car personne n'y doit rien comprendre. Qu'est-ce que l'Église peut avoir à craindre d'une chose aussi saugrenue ? S'il en est ainsi, pourquoi ce déploiement de forces ? A voir ce déchaînement on dirait qu'elle a peur. D'ordinaire on ne tire pas le canon d'alarme contre une mouche qui vole. N'y a-t-il pas contradiction à dire d'un côté que le Spiritisme est redoutable, qu'il menace la religion, et de l'autre que ce n'est rien ?

Dans le passage précité, je relève en passant une erreur, involontaire sans doute, car je ne suppose pas qu'à l'exemple de quelques-uns de vos collègues, vous altériez sciemment la vérité pour les besoins de la cause. Vous dites : « En dépit de l'armée spirituelle dont vous vous êtes *constitué* le général en chef. » Je vous demanderai d'abord ce que vous entendez par *armée spirituelle* ; est-ce l'armée des Esprits ou celle des Spirites ? La première interprétation vous ferait dire une absurdité, la seconde une fausseté, en ce qu'il est notoire que je ne me suis jamais *constitué* le chef de qui que ce soit. Si les Spirites me donnent ce titre, c'est par un sentiment spontané de leur part, en raison de la confiance qu'ils veulent bien m'accorder, tandis que vous donnez à entendre que je me suis imposé et que j'en ai pris l'initiative, chose que je nie formellement. Du reste, si le succès de la doctrine que je professe me donne une certaine autorité sur les adeptes, c'est une autorité purement morale dont je n'use que pour leur recommander le calme, la modération et l'abstention de toutes représailles envers ceux qui les traitent le plus indignement, pour les rappeler, en un mot, à la pratique de charité même envers leurs ennemis.

La partie la plus importante de ce paragraphe est celle où vous dites que « le Spiritisme doit se borner à combattre le matérialisme, et

à prouver l'immortalité de l'âme par les manifestations d'outre-tombe. » Le Spiritisme est donc bon à quelque chose. Si les manifestations d'outre-tombe sont utiles pour détruire le matérialisme et prouver l'immortalité de l'âme, ce n'est donc pas le diable qui se manifeste ; pour arriver à cette preuve qui ressort, selon vous, de ces manifestations, il faut que l'on y reconnaisse ses parents et ses amis ; les Esprits qui se communiquent sont donc les âmes de ceux qui ont vécu. Ainsi, monsieur l'abbé, vous êtes en contradiction avec la doctrine professée par plusieurs de vos illustres confrères, à savoir que *le diable seul peut se communiquer*. Est-ce là un point de doctrine ou une opinion personnelle ? Dans le second cas, l'une n'a pas plus d'autorité que l'autre, dans le premier, vous frisez l'hérésie.

Il y a plus : puisque les communications d'outre-tombe sont utiles pour combattre l'incrédulité sur la base fondamentale de la religion : l'existence et l'immortalité de l'âme ; puisque le Spiritisme doit s'en servir à cette fin, il est donc permis à chacun de chercher dans l'évocation le remède au doute que la religion seule n'a pu vaincre ; il est, par conséquent, permis à tout croyant, à tout bon catholique, à tout prêtre même d'en user pour ramener au bercail des brebis égarées. Si le Spiritisme a des moyens de dissiper des doutes que la religion n'a pu détruire, il offre donc des ressources que la religion ne possède pas, autrement, il n'y aurait pas un incrédule dans la religion catholique ; pourquoi donc repousse-t-elle un moyen efficace de sauver des âmes ? D'un autre côté, comment concilier l'utilité que vous reconnaissez aux communications d'outre-tombe avec la défense formelle que fait l'Église d'évoquer les morts ? Puisqu'il est de principe rigoureux qu'on ne peut être catholique sans se conformer scrupuleusement aux préceptes de l'Église, que la moindre déviation à ses commandements est une hérésie, vous voilà, monsieur l'abbé, bien et dûment hérétique, car vous déclarez bon ce qu'elle condamne. Vous dites que le Spiritisme n'est que chaos et incertitude ; êtes-vous donc beaucoup plus clair ? De quel côté est l'orthodoxie sur ce point, puisque les uns pensent d'une façon et d'autres le contraire ? Comment voulez-vous que l'on soit d'accord quand vous êtes vous-même en contradiction avec vos paroles ? Votre brochure est intitulée : *Réfutation* COMPLÈTE *de la doctrine spirite au point de vue religieux*. Qui dit *complet*, dit absolu ; si la réfutation est complète, elle ne doit rien laisser subsister ; et voilà qu'au point de vue religieux même, vous reconnaissez une utilité immense à ce que l'Église défend ! Est-il une utilité plus grande que de ramener à Dieu des incrédules ? Votre brochure eût été mieux intitulée : *Réfutation de la doctrine démoniaque de l'Eglise*. Ce n'est pas, du reste, la seule contradiction que je pourrais relever. Mais, tranquillisez-vous, car vous n'êtes pas le seul dissident ; je connais pour ma part bon nombre

d'ecclésiastiques qui ne croient pas plus que vous à la communication exclusive du diable ; qui s'occupent d'évocations en toute sûreté de conscience ; qui même ne croient pas plus que moi aux peines irrémissibles et à la damnation éternelle absolue, d'accord en cela avec plus d'un Père de l'Église, ainsi qu'il vous le sera démontré plus tard. Oui, beaucoup plus d'ecclésiastiques qu'on ne pense envisagent le Spiritisme d'un point plus élevé ; frappés de l'universalité des manifestations et du spectacle imposant de cette marche irrésistible, ils y voient l'aurore d'une ère nouvelle, et un signe de la volonté de Dieu devant laquelle ils s'inclinent dans le silence.

Vous dites, monsieur l'abbé, que le Spiritisme devait s'arrêter à tel point, et ne pas aller au delà. Il faut en tout être conséquent avec soi-même. Pour que ces âmes puissent convaincre les incrédules de leur existence, il faut qu'elles parlent ; or, peut-on les empêcher de dire ce qu'elles veulent ? Est-ce ma faute si elles viennent décrire leur situation, heureuse ou malheureuse, autrement que l'enseigne l'Église ? si elles viennent dire qu'elles ont déjà vécu et qu'elles revivront encore corporellement ? que Dieu n'est ni cruel, ni vindicatif, ni inflexible, comme on le représente, mais bon et miséricordieux ? si, sur tous les points du globe où on les appelle pour se convaincre de la vie future, elles disent la même chose ? Est-ce ma faute enfin si le tableau qu'elles font de l'avenir réservé aux hommes est plus séduisant que celui que vous offrez ? si les hommes préfèrent la miséricorde à la damnation ? Qui a fait la doctrine spirite ? Ce sont leurs paroles, et non mon imagination ; ce sont les acteurs mêmes du monde invisible, les témoins oculaires des choses d'outre-tombe qui l'ont dictée, et elle n'a été établie que sur la concordance de l'immense majorité des révélations faites de tous les côtés et à des milliers de personnes que je n'ai jamais vues. Je n'ai donc fait dans tout ceci que recueillir et coordonner méthodiquement l'enseignement donné par les Esprits ; sans tenir aucun compte des opinions isolées, j'ai adopté celles du plus grand nombre, écartant toutes les idées systématiques, individuelles, excentriques ou en contradiction avec les données positives de la science.

De ces enseignements et de leur concordance, ainsi que de l'observation attentive des faits, il ressort que les manifestations spirites n'ont rien de surnaturel, mais sont au contraire le résultat d'une loi de la nature, inconnue jusqu'à ce jour, comme l'ont été longtemps celles de la gravitation, du mouvement des astres, de la formation de la terre, de l'électricité, etc. Dès lors que cette loi est dans la nature, elle est l'œuvre de Dieu, à moins de dire que la nature est l'œuvre du diable ; cette loi, expliquant une foule de choses inexplicables sans cela, a converti autant d'incrédules à l'existence de l'âme que le fait proprement dit des manifestations, et la preuve en est dans le grand

nombre de matérialistes ramenés à Dieu par la seule lecture des ouvrages, sans avoir rien vu. Eût-il mieux valu qu'ils restassent dans l'incrédulité, au risque même de n'être pas tout à fait dans l'orthodoxie catholique ?

La doctrine spirite n'est donc point mon œuvre, mais celle des Esprits ; or, si ces Esprits sont les âmes des hommes, elle ne peut être l'œuvre du démon. Si c'était ma conception personnelle, en voyant son prodigieux succès, je ne pourrais que m'en féliciter ; mais je ne saurais m'attribuer ce qui n'est pas de moi. Non, elle n'est point l'œuvre d'un seul, ni homme ni Esprit, qui, quel qu'il fût, n'aurait pu lui donner une sanction suffisante, mais d'une multitude d'Esprits, et c'est là ce qui fait sa force, car chacun est à même d'en recevoir la confirmation. Le temps, comme vous le dites, en fera-t-il bonne justice ? Il faudrait pour cela qu'elle cessât d'être enseignée, c'est-à-dire que les Esprits cessassent d'exister et de se communiquer par toute la terre ; il faudrait en outre qu'elle cessât d'être logique et de satisfaire aux aspirations des hommes. Vous ajoutez que vous espérez que je reviendrai de mon erreur ; je ne le pense pas, et, franchement, ce ne sont pas les arguments de votre brochure qui me feront changer d'avis, ni déserter le poste où la Providence m'a placé, poste où j'ai toutes les joies morales auxquelles un homme peut aspirer sur la terre, en voyant fructifier ce qu'il a semé. C'est un bonheur bien grand et bien doux, je vous assure, que la vue des heureux que l'on fait, de tant d'hommes arrachés au désespoir, au suicide, à la brutalité des passions et ramenés au bien ; une seule de leurs bénédictions me paye largement de toutes mes fatigues et de toutes les insultes ; ce bonheur, il n'est au pouvoir de personne de me l'enlever ; vous ne le connaissez pas, puisque vous voudriez me l'ôter ; je vous le souhaite de toute mon âme ; essayez-en, et vous verrez.

Monsieur l'abbé, je vous ajourne à dix ans pour voir ce que vous penserez alors de la doctrine.

Agréez, etc.

ALLAN KARDEC.

L'*Écho de Sétif* à M. Leblanc de Prébois.

Nous extrayons le passage suivant d'un article publié dans l'*Echo de Sétif*, du 23 juillet 1863, en réponse à la brochure intitulée : *le Budget du Spiritisme*, dont nous avons parlé dans le numéro de la *Revue spirite* du mois de juin dernier :

. . . .

« Ne donnons pas autant d'extension à la question, et, pour mieux nous comprendre, procédons par ordre :

« 1° Vous croyez à l'immortalité de l'âme et moi aussi. Nous voilà d'accord sur ce point.

« 2° Après ma mort, vous envoyez mon âme vers Dieu et moi aussi. Deuxième point sur lequel nous sommes d'accord.

« 3° Une fois mon âme arrivée vers Dieu, vous voulez, soit qu'elle reste en présence de Dieu, soit qu'elle aille en enfer, soit enfin qu'elle aille en purgatoire ; voilà les trois seuls endroits où vous lui permettez de se mouvoir.

« Ici, nous ne sommes plus d'accord. Moi, je crois que Dieu peut permettre à une âme de voyager partout ; vous, vous lui circonscrivez l'espace, et moi je l'élargis.

« Dites-moi, loyalement et franchement, si vous pensez que votre opinion soit mieux fondée que la mienne ; dites-moi pourquoi Dieu empêcherait mon âme de voyager après la mort de mon corps ? Avez-vous à ce sujet quelque révélation ? avez-vous une preuve tirée seulement d'un raisonnement ? Je ne le crois pas.

« Moi, j'en ai une : c'est le raisonnement que je tire du connu à l'inconnu. Dieu a créé des lois immuables qui ne se contredisent jamais ; or, je vois dans la nature qui m'est connue que tout se meut, que tout s'agite, que rien ne reste en repos ; Dieu le veut ainsi.

« Cette seule vérité que je touche, que je sens, me suffit pour me prouver qu'il en est de même pour les mondes qui me sont inconnus. De votre côté, dites-moi pourquoi vous voulez qu'il en soit autrement.

« Si vous ne contestez pas que mon âme puisse se mouvoir après la mort de mon corps, si elle vit, si elle sent, si elle peut se communiquer avec quelque chose, avec quelqu'un, dites-moi pourquoi elle ne pourra jamais communiquer avec votre âme, encore attachée à votre corps ; donnez-moi une raison, une raison qui ait de la raison, autrement je la repousse.

« Si vous me dites que votre intelligence se refuse à croire cela, c'est une raison que je n'admets pas, parce qu'il y a des millions de choses que votre intelligence refusera de croire, et que, cependant, vous croirez après les avoir vues ; tel a fait saint Thomas.

« Je n'ai qu'une prière à vous adresser, moi ; je ne tiens pas à ce que vous croyiez, je n'y ai aucun intérêt, - mais je vous supplie de n'insulter personne sans nécessité.

« Quel que soit votre mérite, il y a des hommes qui vous valent dans le Spiritisme. Il y en a qui veulent voir, étudier, s'instruire ; il y en a qui ont vu des choses surprenantes, ils veulent en connaître les causes avant de se prononcer. Eh bien ! faites comme eux : étudiez,

tâchez de trouver. Puis, quand vous aurez trouvé, donnez-nous l'explication claire et précise du phénomène ; voilà qui vaudra mieux que des expressions mal sonnantes. Vous aurez fait faire un pas à la science, et calmé les consciences alarmées comme la vôtre. Voilà enfin un beau rôle à remplir !

« Avant de terminer, posons une dernière question à M. Leblanc de Prébois.

« A-t-il vendu sa brochure, ou l'a-t-il publiée seulement par amour pour l'humanité ? « C***. »

Notices Bibliographiques.

Révélations sur ma vie surnaturelle.

Par DANIEL DUNGLAS HOME[1].

Cet ouvrage est un récit pur et simple, sans commentaires ni explications, des phénomènes médianimiques produits par M. Home. Ces phénomènes sont très intéressants pour quiconque connaît le Spiritisme et peut se les expliquer, mais seuls ils sont peu convaincants pour les incrédules qui, ne croyant pas même à ce qu'ils voient, croient encore moins à ce qu'on raconte ; c'est un recueil de faits plus approprié à ceux qui savent qu'à ceux qui ne savent pas, instructif pour les premiers, simplement curieux pour les seconds. Notre intention n'est ni d'examiner ni de discuter ici ces faits qui feraient double emploi avec les articles que nous avons publiés sur M. Home dans la *Revue spirite* (février, mars, avril et mai 1858, pages 58, 88, 117, 120, 145). Nous dirons seulement que la simplicité du récit a un cachet de vérité qu'on ne saurait méconnaître, et que, pour nous, nous n'avons aucun motif d'en suspecter l'authenticité ; ce qu'on peut lui reprocher, c'est trop de monotonie, et l'absence de toute conclusion, de toute déduction philosophique ou morale ; ce sont aussi de trop fréquentes incorrections de style ; la traduction, dans certaines parties surtout, s'écarte beaucoup trop du génie de la langue française. Si le doute est la première impression chez celui qui ne peut se rendre compte de ces faits, quiconque aura lu attentivement et compris nos ouvrages, principalement le *Livre des médiums*, en reconnaîtra tout au moins la possibilité, parce qu'il en aura l'explication.

M. Home, comme on le sait, est un médium à effets physiques

---

[1] Un vol. in-12 ; traduit de l'anglais. Prix : 3 fr. 50, et non 2 fr. comme il a été annoncé par erreur typographique dans le précédent numéro de la *Revue*. Franco par la poste, 3 fr. 90.

d'une très grande puissance ; une particularité remarquable, c'est qu'il réunit en sa personne l'aptitude nécessaire à l'obtention de la plupart des phénomènes de ce genre, et cela à un degré en quelque sorte exceptionnel. Quoique la malveillance se soit plu à lui attribuer une multitude de faits apocryphes, ridicules par leur exagération, il en reste assez pour justifier sa réputation ; son ouvrage aura surtout le grand avantage de faire la part du vrai et du faux.

Les phénomènes qu'il produit nous reportent à la première période du Spiritisme, à celle des tables tournantes, autrement dite de *curiosité* ; c'est-à-dire à celle des effets préliminaires qui avaient pour objet d'appeler l'attention sur le nouvel ordre de choses et d'ouvrir la voie de la période philosophique. Cette marche était rationnelle, car toute philosophie doit être la déduction de faits consciencieusement étudiés et observés, et celle qui ne reposerait que sur des idées purement spéculatives manquerait de base. La théorie devait donc découler des faits, et les conséquences philosophiques devaient découler de la théorie. Si le Spiritisme se fût borné aux phénomènes matériels, la curiosité une fois satisfaite, il n'aurait eu qu'une vogue éphémère ; on en a la preuve par les tables tournantes qui ont eu le privilège d'amuser les salons pendant quelques hivers seulement. Sa vitalité n'était que dans son utilité ; aussi l'extension prodigieuse qu'il a acquise date de l'époque où il est entré dans la voie philosophique ; de cette époque seulement il a pris rang parmi les doctrines.

L'observation et la concordance des faits ont conduit à la recherche des causes ; la recherche des causes a conduit à reconnaître que les rapports entre le monde visible et le monde invisible existent en vertu d'une loi ; cette loi une fois connue a donné l'explication d'une foule de phénomènes spontanés jusqu'alors incompris, et réputés surnaturels avant qu'on en connût la cause ; la cause établie, ces mêmes phénomènes sont rentrés dans l'ordre des faits naturels, et le merveilleux a disparu. Sous ce rapport on peut, avec raison, critiquer la qualification de *surnaturelle* que M. Home donne à sa vie dans son ouvrage ; jadis il eût sans doute passé pour un thaumaturge ; au moyen âge, s'il eût été moine, on en eût fait un saint ayant le don des miracles ; simple particulier, il eût passé pour sorcier et on l'aurait brûlé ; chez les Païens, on en eût fait un dieu et on lui eût élevé des autels ; mais autre temps, autres mœurs : aujourd'hui, c'est un simple médium, prédestiné par la puissance de sa faculté à restreindre le cercle des prodiges, en prouvant, par l'expérience, que certains effets dits merveilleux ne sortent pas des lois de la nature.

Quelques personnes en ont conçu des craintes pour l'authenticité de certains miracles en voyant ceux-ci tomber dans le domaine public. M. Home partageant ce don avec une foule d'autres médiums qui re-

produisent ces phénomènes à la vue de tout le monde, il devenait impossible, en effet, de les considérer comme des dérogations aux lois de la nature, caractère essentiel des faits miraculeux, à moins d'admettre qu'il était donné au premier venu de pouvoir bouleverser ces lois. Mais qu'y faire ? On ne peut empêcher d'être ce qui est ; on ne peut mettre sous le boisseau ce qui n'est le privilège d'aucun individu ; il faut donc se résigner à accepter les faits accomplis, de même qu'on a accepté le mouvement de la terre et la loi de sa formation. Si M. Home eût été seul en son genre, lui mort, on pourrait nier ce qu'il a fait, mais comment nier des phénomènes rendus vulgaires par la multiplicité et la perpétuité des médiums qui se forment chaque jour dans des milliers de familles, sur tous les points du globe ? Encore une fois, de gré ou de force, il faut accepter ce qui est, et ce qu'on ne peut empêcher.

Mais ce que certains phénomènes perdent en prestige au point de vue miraculeux, ils le gagnent en authenticité ; l'incrédulité à l'endroit des miracles est à l'ordre du jour, il faut bien en convenir, et la foi en était réellement ébranlée ; maintenant, en présence des effets médianimiques, et grâce à la théorie spirite qui prouve que ces effets sont dans la nature, la possibilité de ces phénomènes est démontrée, et l'incrédulité devra se taire. La négation d'un fait entraîne la négation de ses conséquences ; vaut-il mieux nier le fait en tant que miraculeux, que de l'admettre comme simple loi de la nature ? Est-ce que les lois de la nature ne sont pas l'œuvre de Dieu ? est-ce que la révélation d'une nouvelle loi n'est pas une preuve de sa puissance ? Dieu est-il moins grand d'agir en vertu de ses lois qu'en y dérogeant ? D'ailleurs, est-ce que les miracles sont l'attribut exclusif de la puissance divine ? L'Église elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que « de faux prophètes, suscités par le démon, peuvent faire des miracles et des prodiges à séduire même les élus ? » Si le démon peut faire des miracles, il peut déroger aux lois de Dieu, c'est-à-dire défaire ce que Dieu a fait ; mais l'Eglise ne dit nulle part que le démon peut faire des lois pour régir l'univers ; or, puisque les miracles peuvent être faits par Dieu et par le démon, que les lois sont l'œuvre de Dieu seul, le Spiritisme, en prouvant que certains faits regardés comme des exceptions, sont des applications des lois de la nature, atteste, par cela même, bien plus la puissance de Dieu que les miracles, puisqu'il n'attribue qu'à Dieu ce qui, dans l'autre hypothèse, pourrait être l'œuvre du démon.

Des phénomènes produits par M. Home, il ressort un autre enseignement, et son livre vient à l'appui de ce que nous avons dit bien des fois sur l'insuffisance des manifestations physiques seules pour amener la conviction chez certaines personnes. C'est un fait bien connu que beaucoup de gens ont été témoins des manifestations les plus extraor-

dinaires sans être convaincus, et cela, parce que ne les comprenant pas, et n'ayant aucune base pour asseoir un raisonnement, ils n'y ont vu que de la jonglerie. Assurément, si quelqu'un était capable de vaincre l'incrédulité par des effets matériels, c'était M. Home ; aucun médium n'a produit un ensemble de phénomènes plus saisissants, ni dans de meilleures conditions d'honorabilité, et cependant bon nombre de ceux qui l'ont vu à l'œuvre le traitent encore, à l'heure qu'il est, d'adroit prestidigitateur ; pour beaucoup, il fait des choses très curieuses, plus curieuses que chez Robert Houdin, et voilà tout. Il semblait cependant qu'en présence de faits aussi éclatants, rendus notoires par le nombre et la qualité des témoins, toute négation devenait impossible, et que la France allait être convertie en masse. Quand ces phénomènes ne se produisaient qu'en Amérique, on se rejetait sur l'impossibilité de les voir ; M. Home est venu les montrer à l'élite de la société, et dans cette société même il a trouvé plus de curieux que de croyants, bien qu'ils défiassent toute suspicion fondée de charlatanisme. Que manquait-il donc à ces manifestations pour convaincre ? Il leur manquait la clef pour être comprises. Aujourd'hui, il n'est pas un Spirite ayant étudié un peu sérieusement la science, qui n'admette tous les faits relatés dans le livre de M. Home sans les avoir vus, tandis que, parmi ceux mêmes qui les ont vus, il est plus d'un incrédule, tant il est vrai que ce qui parle à l'esprit et s'appuie sur le raisonnement a une puissance de conviction que ne possède pas ce qui ne parle qu'aux yeux.

S'ensuit-il que la venue de M. Home ait été inutile ? Certainement non ; nous l'avons dit et nous le répétons : il a hâté l'éclosion du Spiritisme en France, par l'éclat qu'il a jeté sur les phénomènes, même parmi les incrédules, en prouvant qu'ils ne sont entourés d'aucun mystère, ni d'aucune des formules ridicules de la magie, et qu'on peut être médium sans avoir l'air d'un sorcier ; enfin, par le retentissement que son nom et le monde qu'il a fréquenté ont donné à la chose ; sa venue a donc été très utile, quand ce ne serait que pour avoir fourni à M. Oscar Comettant l'occasion d'en parler, et de faire le *spirituel* article que l'on connaît, pour lequel il n'a manqué à l'auteur que de connaître ce qu'il a voulu critiquer ; absolument comme si un homme ne sachant pas un mot de musique voulait critiquer Mozart ou Beethoven. (Voir le compte rendu de l'ouvrage de M. Home par M. Comettant, dans *le Siècle* du 15 juillet 1863, et quelques mots de notre part sur cet article dans la *Revue spirite* du mois d'août suivant.)

Sermons sur le Spiritisme

Prêchés à la cathédrale de Metz les 27, 28 et 29 mai 1863, par le R. P. Letierce, de la Compagnie de Jésus ; - réfutés par un Spirite de Metz, et précédés de considérations sur la folie spirite[2].

Quoique nous ne connaissions pas personnellement l'auteur de cet opuscule, nous pouvons dire que c'est l'œuvre d'un Spirite éclairé et sincère ; nous sommes heureux de voir la défense du Spiritisme prise par des mains habiles qui savent allier la puissance du raisonnement à la modération qui est l'apanage de la véritable force. Les arguments des adversaires y sont combattus avec une logique à laquelle nous ne savons quelle logique on pourrait opposer, car il n'y en a qu'une sérieuse, celle dont les déductions ne laissent aucune place à la réplique, et nous trouvons que celle de l'auteur est dans ce cas. Sans doute, à tort ou à raison, on peut toujours répliquer, parce qu'il y a des gens avec lesquels on n'a jamais le dernier mot, s'agirait-il de leur prouver qu'il fait jour à midi ; mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit d'avoir raison ; peu importe qu'ils soient ou non convaincus de leur erreur ; aussi n'est-ce pas à eux qu'on s'adresse, mais au public, juge en dernier ressort des bonnes et des mauvaises causes. Il y a dans l'esprit des masses un bon sens qui peut faillir dans les individus isolés, mais dont l'ensemble est comme la résultante des forces intellectuelles et du sens commun.

La brochure dont il s'agit réunit, selon nous, les avantages du fond et de la forme ; c'est-à-dire qu'à la justesse du raisonnement, elle joint la correction et l'élégance du style, qui ne gâtent jamais rien et rendent la lecture de tout écrit plus attachante et plus facile. Nous ne doutons pas que cet écrit ne soit accueilli avec la sympathie qu'il mérite par tous les Spirites ; nous le leur recommandons en toute confiance et sans restriction ; en contribuant à le répandre ils rendront service à la cause.

Dissertations spirites.

Une mort prématurée.

(Société spirite de Paris, 31 juillet 1863. - Médium madame Costel.)

Me voici donc encore sur le théâtre du monde, moi qui me croyais ensevelie pour jamais dans mon voile d'innocence et de jeunesse. Le

---

[2] Brochure in-12. Prix : 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 10 c. - Paris, chez MM. Didier, 35, quai des Augustins ; Ledoyen, palais-Royal ; Metz, chez Linden, 1, rue Pierre-Hardie.

feu de la terre me sauvait du feu de l'enfer : ainsi je pensais dans ma foi catholique, et, si je n'osais entrevoir les splendeurs du paradis, mon âme tremblante se réfugiait dans l'expiation du purgatoire, et je priais, je souffrais, je pleurais. Mais qui donnait à ma faiblesse la force de supporter mes angoisses ? qui, dans les longues nuits d'insomnie et de fièvre douloureuse, se penchait sur ma couche de martyre ? qui rafraîchissait mes lèvres arides ? C'était vous, mon ange gardien, dont la blanche auréole m'entourait ; c'était vous aussi, chers Esprits amis, qui veniez murmurer à mon oreille des paroles d'espoir et d'amour.

La flamme qui consuma mon faible corps me dépouilla de l'attachement à ce qui passe ; aussi je mourus déjà vivante de la vraie vie. Je ne connus pas le trouble, et j'entrai sereine et recueillie dans le jour radieux qui enveloppe ceux qui, après avoir beaucoup souffert, ont un peu espéré. Ma mère, ma chère mère, fut la dernière vibration terrestre qui résonna à mon âme. Que je voudrais qu'elle devînt Spirite !

Je me suis détachée de l'arbre terrestre comme un fruit mûr avant le temps. Je n'étais encore qu'effleurée par le démon de l'orgueil qui pique les âmes des malheureuses entraînées par le succès brillant et l'ivresse de la jeunesse. Je bénis la flamme ; je bénis les souffrances ; je bénis l'épreuve qui était une expiation. Semblable à ces légers fils blancs de l'automne, je flotte entraînée dans le courant lumineux ; ce ne sont plus les étoiles de diamant qui brillent sur mon front, mais les étoiles d'or du bon Dieu.

***

Nota. - Notre intention avait été d'évoquer dans cette séance cet Esprit, auquel nous savions que beaucoup d'entre nous étaient sympathiques. Des raisons particulières nous avaient fait ajourner cette évocation, dont nous n'avions entretenu personne ; mais cet Esprit, attiré sans doute par notre pensée et celle de plusieurs membres, vint spontanément, et sans être appelé, dicter la charmante communication ci-dessus.

Le Purgatoire.

(Société spirite de Paris, 31 juillet 1863. - Médium, M. Alfred Didier.)

La religion catholique nous montre le purgatoire comme un lieu où l'âme, en subissant de terribles expiations, allège ses fautes et revendique peu à peu, par la douleur, ses droits au soleil de la vie éternelle. Image splendide ! la plus vraie, la plus parfaite de la grande trinité dogmatique de l'enfer, du purgatoire et du paradis. Malgré ses sévérités désespérantes, l'Eglise a compris qu'il fallait un milieu entre la dam-

nation éternelle et le bonheur éternel. Elle a confondu, cependant, dans cet étrange assemblage, le temps infini et progressif, qui n'est qu'un, avec trois situations limitées et incompréhensibles. A la religion ou plutôt à l'enseignement tout humanitaire et tout progressif du Christ, le Spiritisme ajoute les moyens de réaliser cette idéale humanité. Dans les écarts philosophiques de notre époque, il y a plus d'un germe spirite ; et tel philosophe sceptique qui ne conseille pour le bonheur définitif de l'humanité que l'éloignement et la destruction de toute croyance humaine et divine, travaille plus qu'on ne croit à la tendance universelle du Spiritisme. Seulement, c'est une route où le ciel paraît peu, où l'existence future n'apparaît presque pas, mais où du moins la tranquillité matérielle et pour ainsi dire égoïste de cette vie est comprise avec la netteté du législateur, et, sinon du saint, du moins d'un philanthrope humanitaire.

Or, il s'agirait de savoir si, à l'état latent, pour ainsi dire, de la vie extra-corporelle, et que l'on pourrait appeler intra-vitale, il s'agirait de savoir si, avec la mesure de connaissances et de sagacité clairvoyante que possèdent les Esprits supérieurs, le progrès universel est aussi efficace que le progrès terrestre. Cette question fondamentale pour le Spiritisme s'est jusqu'à présent résolue un peu trop par des réponses de détail ; ce n'est plus seulement, comme le dit l'Eglise, un lieu d'expiations, c'est un foyer universel où justement les âmes qui y circulent redoutent avec angoisses ou acceptent avec espérance les existences qui se dévoilent à elles. Là est, selon nous, seulement le commencement de ce qu'on appelle le purgatoire ; et l'erraticité, cette phase importante de la vie de l'âme, ne nous semble aucunement expliquée, ni même mentionnée par les dogmes catholiques. LAMENNAIS.

La Chasteté.

(Groupe d'Orléans. - Médium, M. de Monvel.)

De toutes les vertus dont le Christ nous a laissé l'adorable exemple, il n'en est pas une qui ait été plus indignement oubliée par la triste humanité que la chasteté. Et je ne parle pas seulement de la chasteté du corps, dont on trouverait encore sans doute sur la terre de nombreux exemples, mais de cette chasteté de l'âme qui n'a jamais conçu une pensée, laissé échapper une parole de nature à flétrir la pureté de la vierge ou de l'enfant qui l'écoute.

Le mal est si universel, les occasions de danger si multipliées, que les parents, même les plus véritablement chastes dans leurs actes comme dans leurs discours, ne peuvent échapper à la douloureuse certitude que leurs enfants ne pourront, quoi qu'ils fassent, se soustraire à

la funeste contagion. Il leur faut, quelque répugnance qu'ils en éprouvent, se résigner à ouvrir eux-mêmes les yeux à ces innocentes créatures, pour les préserver tout au moins du danger physique, puisqu'il est absolument impossible de les préserver du danger moral ; et, bien souvent encore, lorsqu'ils croient avoir paré au danger, il se trouve quelque écueil dont ils n'avaient pas soupçonné l'existence, et sur lequel vient échouer le pauvre et innocent enfant que leur amour n'a pu préserver de la souillure du vice.

Combien de mots imprudents, même dans la société la plus choisie ; combien d'images et de descriptions, même dans les livres les plus sérieux, ne viennent-ils pas, à l'insu des parents, éveiller, exciter, ou même satisfaire complètement cette curiosité avide, si redoutable, de l'enfant qui n'a aucune conscience du danger ! Si le mal est difficile à éviter, même dans les classes les plus éclairées de la société, qu'est-ce donc dans les classes inférieures ? Et en supposant qu'un enfant ait eu le bonheur d'y échapper sous le toit paternel, comment le garantir de cet inévitable contact avec les vices qu'il coudoie chaque jour ?

Il y a là une plaie bien profonde, bien dangereuse, et dont tout homme qui a conservé au fond du cœur le sens moral doit éprouver le plus impérieux besoin de purger la société. Le mal est enraciné dans nos cœurs, et il s'écoulera bien du temps encore avant que chacun de nous soit devenu assez pur pour en soupçonner seulement la gravité. Tel croirait commettre une faute sérieuse s'il se permettait devant un enfant le moindre mot à double entente, qui, s'il se croit entouré de personnes d'un âge mûr, trouvera un plaisir avoué dans des plaisanteries obscènes ou triviales, qui, dit-il, ne font de mal à personne. Il ne voit pas que l'obscénité est un mal tellement immoral qu'il flétrit tout ce qu'il touche, même l'air, dont les vibrations vont porter au loin la contagion. On a dit que les murs ont des oreilles, et si cette figure a jamais été vraie, c'est surtout en pareille matière. La pure et sainte chasteté n'établira définitivement son règne sur la terre que lorsque toute créature qui pense et qui parle aura compris qu'elle ne doit jamais, en quelque circonstance que ce soit, ni écrire un mot ni prononcer une parole que la vierge la plus pure ne puisse entendre sans rougir.

Vous n'avez pas d'enfants, direz-vous, et il n'y en a pas un seul dans votre maison, et, dès lors, vous n'avez aucune raison, à ce qu'il vous semble, pour vous contraindre. Mais si vous étiez purs vous-mêmes, vous ne seriez pas obligés de vous contraindre ; et n'avez-vous pas des amis qui vous écoutent, que votre exemple excite, et qui peut-être ailleurs perdront devant des enfants, que vous ne connaissez pas, la réserve qu'un reste de pudeur leur avait fait observer jusque-là. Puis aussi, c'est presque toujours aux heures des repas que votre esprit se

laisse aller à des saillies qui excitent le rire des convives ; mais ne voyez-vous pas ces serviteurs qui vous entourent, et votre voisin a des enfants ! Vous ne connaissez ni ce voisin ni ces enfants, et vous ne saurez jamais le mal dont vous avez été la cause ; mais le mal, de quelque part qu'il vienne, sera toujours puni, soyez-en convaincus. Il n'y a pas que les murs qui ont des oreilles, et il y a dans l'air que vous respirez des choses que vous ne connaissez pas encore, ou que vous ne voulez pas connaître.

Nul n'a le droit d'exiger de ses subalternes une vertu qu'il ne pratique ni ne possède lui-même.

Un seul mot impur suffit pour altérer la pureté d'un enfant ; un seul enfant impur introduit dans une maison d'éducation publique suffit pour gangrener toute une génération d'enfants, qui, plus tard, deviendront des hommes. Y a-t-il un seul homme sensé qui révoque en doute la vérité patente et douloureuse de ce fait ? Nul n'en doute, nul n'ignore toute l'étendue du mal qu'un seul mot peut faire, et cependant nul ne se croit obligé à cette chasteté de l'âme que révolte toute pensée obscène, quelque déguisée qu'elle soit, et même, dans de certaines circonstances, nul ne regarde comme une stricte obligation morale de s'abstenir de plaisanteries qui devraient le faire rougir lui-même, s'il ne se faisait gloire de ne plus rougir. Triste et honteuse gloire que celle-là !

Ce n'est pas seulement la chasteté que nous devrions respecter chez les enfants, c'est aussi cette délicate candeur à qui toute idée de fausseté fait monter le rouge au front ; et cette vertu est bien rare aussi ; mais quand on observe comment est élevée l'immense majorité de nos enfants, on ne doit pas s'en étonner beaucoup. Pour la plupart des parents les enfants, surtout en bas âge, ne sont guère que de petites poupées dont on s'amuse comme d'un charmant jouet. Et ce qui les rend si divertissants, c'est que leur naïve crédulité permet de les taquiner du matin au soir par ces petits mensonges qu'on croit innocents parce qu'ils sont faits sans méchanceté aucune, et uniquement, comme on dit, pour rire. Or, dans sa véritable acception, le mot *innocent* signifie : *qui ne nuit pas* ; mais qu'y a-t-il de plus nuisible, au contraire, à la candeur d'un enfant, que ces petits abus de confiance incessants dont il est dupe un instant, mais un instant seulement, dont il rit et s'amuse ensuite, et qu'il trouve le plus grand plaisir à imiter lui-même autant qu'il le peut.

Il résulte de cela que l'enfant souvent le plus candide apprend à tromper aussi vite qu'il apprend à parler, et qu'au bout de très peu de temps il est capable de donner des leçons à ses maîtres.

On ne se doute guère combien, surtout à cet âge, souvent une faible cause peut produire plus tard les plus déplorables résultats. Les organes de l'intelligence, chez les très jeunes enfants, sont comme une cire molle apte à recevoir l'empreinte du plus faible objet qui la touche ;

et, ne fût-ce qu'un instant, il y a déformation ; et lorsque cette cire, si fluide d'abord, viendra à se figer, l'empreinte restera désormais ineffaçable. On peut croire qu'elle sera couverte par d'autres, c'est une erreur : l'empreinte primitive restera seule indélébile, et ce seront les impressions ultérieures, au contraire, qui ne laisseront qu'une trace fugitive et sous laquelle la première reparaîtra toujours.

Voilà ce que bien peu de jeunes pères sont capables de sentir avec assez de force pour s'en faire une règle de conduite avec leurs enfants, et ce qu'il faut leur répéter à satiété.

CÉCILE MONVEL.

Le doigt de Dieu.

(Thionville, 25 décembre 1862. - M. le docteur R…)

Nous vous avons fait entrevoir l'aurore de la régénération humaine ; vous devez voir là, comme dans toute la marche de l'humanité à travers les âges, le doigt de Dieu.

Nous vous l'avons dit bien souvent : Tout ce qui arrive ici-bas, comme tout ce qui se passe dans l'univers entier, est soumis à une loi générale : celle du *progrès*.

Inclinez-vous devant elle, orgueilleux et superbes qui prétendez vous mettre au-dessus des décrets du Très-Haut ! Cherchez partout la cause de vos malheurs comme de vos jouissances, vous y reconnaîtrez toujours le doigt de Dieu.

Mais, direz-vous, le doigt de Dieu, c'est donc le fatalisme ! Ah ! gardez-vous de confondre ce mot impie avec les lois que la Providence vous a imposées, la Providence, qui a dû vous laisser votre *libre arbitre* pour vous laisser en même temps le mérite de vos actes, mais qui en tempère la rigueur par cette voix, si souvent méconnue, qui vous avertit du danger auquel vous vous exposez.

Le fatalisme, c'est la négation du devoir, parce que notre sort étant fixé d'avance, il ne nous appartient pas de le changer.

Que deviendrait le monde avec cette effroyable théorie qui abandonnerait les hommes aux perfides suggestions des plus mauvaises passions ? Où serait le but de la création ? où serait la raison d'être de l'ordre admirable qui règne dans l'univers ?

Le doigt de Dieu, au contraire, c'est la punition toujours suspendue sur la tête du coupable ; c'est le remords qui le ronge au cœur, en lui reprochant ses crimes à chaque instant du jour ; c'est l'affreux cauchemar qui le torture pendant de longues nuits sans sommeil ; c'est cette trace sanglante qui le suit en tous lieux, comble pour reproduire sans cesse à ses yeux l'image de ses forfaits ; c'est la fièvre qui tour-

mente l'égoïste ; ce sont les angoisses perpétuelles du mauvais riche, qui voit dans tous ceux qui l'approchent des spoliateurs disposés à lui ravir un bien mal acquis ; c'est la douleur qu'il éprouve à son heure dernière de ne pouvoir emporter ses inutiles trésors !

Le doigt de Dieu, c'est la paix du cœur réservée à l'homme juste ; c'est ce doux parfum qui vous remplit l'âme après une bonne action ; c'est cette suave jouissance qu'on éprouve toujours à faire le bien ; c'est la bénédiction du pauvre qu'on assiste, c'est le doux regard d'un enfant dont on a séché les larmes ; c'est la prière fervente d'une pauvre mère à laquelle on a procuré le travail qui doit l'arracher à la misère ; c'est en un mot le contentement de soi-même.

Le doigt de Dieu, enfin, c'est la justice grave et austère, tempérée par la miséricorde ! le doigt de Dieu, c'est l'espérance, qui n'abandonne pas l'homme dans ses plus cruelles souffrances, qui le console toujours et qui laisse entrevoir au plus criminel, que le repentir a touché, un coin de la céleste demeure dont il se croyait repoussé à tout jamais !

ESPRIT FAMILIER.

Le Vrai.

(Thionville. - Médium, M. le docteur R…)

Un poète a dit :

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Reconnaissez dans ce vers une des plus belles inspirations qui aient jamais été données à l'homme. Le vrai, c'est la ligne droite ; le vrai, c'est la lumière, dont la splendeur n'a pas besoin d'être voilée pour les hommes justes dont l'esprit est merveilleusement disposé à comprendre ses immenses bienfaits. Pourquoi, dans notre société actuelle, la lumière a-t-elle tant de peine à être perçue par la majorité des hommes ? Pourquoi l'enseignement de la vérité est-il entouré de tant d'obstacles ? C'est que jusqu'à présent l'humanité n'a pas fait de progrès assez marqués depuis l'origine du christianisme. Depuis le Christ, qui a dû voiler ses admirables enseignements sous les formes de l'allégorie et de la parabole, tous ceux qui ont essayé de propager la vérité n'ont pas été plus écoutés que leur divin Maître ; c'est que l'humanité devait progresser avec une sage lenteur pour que sa marche fût plus sûre ; c'est qu'elle avait besoin d'un long noviciat pour être apte à se conduire elle-même.

Mais rassurez-vous ! Le soleil de la régénération, depuis longtemps

à son aurore, ne tardera pas à répandre sur vous son éblouissante clarté ; la vraie lumière vous apparaîtra, et son influence bienfaisante s'étendra à toutes les classes de la société. Combien alors s'étonneront de n'avoir pas accueilli plus tôt cette vérité qui date de la plus haute antiquité, et qu'un sentiment d'orgueil leur a toujours fait côtoyer sans la voir !

Cette fois, du moins, vous n'aurez à subir aucun de ces effroyables cataclysmes qui semblent comme autant de jalons destinés à marquer, à travers les siècles, la marche de la vraie lumière ; les hommes, mieux instruits, comprendront que les bouleversements qui laissent après eux une traînée de feu et de sang ne sauraient cadrer aujourd'hui avec nos mœurs adoucies par la pratique de la charité. Ils comprendront enfin la portée de ce mot sublime que le Christ leur fit entendre autrefois : « Paix aux hommes de bonne volonté ! »

Il n'y aura plus d'autre guerre que celle qui sera faite aux mauvaises passions ; tous réuniront leurs forces pour chasser l'esprit du mal, dont le règne désastreux n'a que trop longtemps arrêté l'essor de la civilisation. Tous s'arrêteront à cette pensée que la vraie lumière est la seule conquête légitime, la seule qu'ils doivent désormais ambitionner, la seule qui pourra les conduire au bonheur.

A l'œuvre donc, vous tous qui tenez la bannière du progrès ! ne craignez pas de l'arborer haut et ferme, pour que de tous les coins du globe les hommes puissent accourir se ranger sous son égide. Demandez à notre Père céleste la force et l'énergie qui vous sont indispensables pour cette grande œuvre, et, si vous ne devez pas jouir ici-bas du bonheur de la voir s'accomplir, que du moins, en mourant, vous emportiez la conviction que votre existence a été utile à tous, et que la plus douce récompense vous attend parmi nous : la joie d'avoir accompli votre mission pour la plus grande gloire de Dieu.

ESPRIT FAMILIER.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1863.

Réaction des idées spiritualistes.

Depuis un siècle la société était travaillée par les idées matérialistes, reproduites sous toutes les formes, se traduisant dans la plupart des œuvres littéraires et artistiques ; l'incrédulité était de mode, et il était de bon ton d'afficher la négation de tout, même de Dieu. La vie présente, voilà le positif ; hors cela tout est chimère ou incertitude ; vivons donc le mieux possible, puis après, advienne que pourra. Tel était le raisonnement de tous ceux qui prétendaient être au-dessus des préjugés, et s'appelaient pour cette raison *esprits forts* ; c'était, il faut en convenir, celui du plus grand nombre, de ceux mêmes qui donnaient le mouvement à la société et avaient charge de la conduire, et dont l'exemple devait nécessairement avoir une grande influence. Le clergé lui-même subissait cette influence ; la conduite privée ou publique de beaucoup de ses membres, en complet désaccord avec leurs enseignements et ceux du Christ, prouvait qu'ils ne croyaient pas à ce qu'ils prêchaient, puisque, s'ils avaient cru fermement à la vie future et aux châtiments, ils auraient moins négligé les intérêts du ciel pour ceux de la terre.

On avait donc cherché toutes les bases des institutions humaines dans l'ordre des choses matérielles ; cependant on finit par reconnaître qu'il manquait à ces institutions un point d'appui solide, dès lors que celles qui semblaient le mieux assises s'écroulaient en un jour de tempête ; que les lois répressives masquaient les vices, mais ne rendaient pas les hommes meilleurs. Quel était ce point d'appui ? Là était la question ; mais on cherchait, et quelques-uns finirent par croire que Dieu pourrait bien être pour quelque chose dans l'univers. Puis quelques esprits forts se sont pris à avoir peur, et par ne plus rire de l'avenir que du bout des

lèvres, se disant : On prétend que tout finit à la mort ; mais qu'en savent, en définitive, ceux qui l'affirment ? ce n'est, après tout, que leur opinion. Avant Christophe Colomb on croyait aussi qu'il n'y avait rien au delà de l'Océan ; si donc il y avait quelque chose au delà de la tombe ? il serait cependant intéressant de le savoir ; car, s'il y a quelque chose, il faut que nous y passions tous, puisque tous nous mourons ? Comment y est-on ? y est-on bien ? y est-on mal ? La question est importante, et c'est à considérer. Mais si nous survivons, ce n'est pas notre corps assurément ; nous avons donc une âme ? L'âme ne serait donc point une chimère ? Alors cette âme, comment est-elle ? d'où vient-elle ? où va-t-elle ?

De là une vague inquiétude s'est emparée des plus fanfarons vis-à-vis de la mort ; on s'est pris à chercher, à discuter ; puis, reconnaissant que, quoi qu'on fît, on n'était jamais complètement bien sur la terre, qu'on y était parfois très mal, on a jeté ses vues et ses espérances sur l'avenir. Toutes les choses extrêmes ont leur réaction, quand elles ne sont pas dans le vrai ; la vérité seule est immuable. Les idées matérialistes étaient arrivées à leur apogée ; on s'est alors aperçu qu'elles ne donnaient pas ce qu'on en attendait ; qu'elles laissaient le vide dans le cœur ; qu'elles ouvraient un gouffre insondable dont on s'est reculé avec effroi, comme devant un précipice ; de là une aspiration vers l'inconnu, et, par suite, une réaction inévitable vers les idées spiritualistes, comme seule issue possible.

C'est cette réaction qui se manifeste depuis quelques années ; mais l'homme est arrivé à l'un des points culminants de l'intelligence ; or, à cet âge où la faculté de comprendre est adulte, il ne peut plus être conduit comme dans l'enfance ou l'adolescence. Le positivisme de la vie lui a appris à chercher, disons plus, lui a rendu nécessaire le pourquoi et le comment de chaque chose, parce que, dans notre siècle mathématique, on a besoin de se rendre compte de tout, de tout calculer, de tout mesurer, pour savoir où l'on pose le pied. On veut la certitude, sinon matérielle, du moins morale, jusque dans l'abstraction ; il ne suffit pas de dire qu'une chose est bonne ou mauvaise, on veut savoir pourquoi elle est bonne ou mauvaise, et si l'on a tort ou raison de la prescrire ou de la défendre ; voilà pourquoi la foi aveugle n'a plus cours dans notre siècle raisonneur. On ne demande pas mieux que d'avoir la foi, on la désire, on en a soif aujourd'hui, parce qu'elle est un besoin ; mais on veut une foi raisonnée. Discuter sa croyance est une nécessité de l'époque, à laquelle il faut bon gré mal gré se résigner.

Les idées spiritualistes répondent bien aux aspirations générales, on les préfère au scepticisme et à l'idée du néant, parce qu'on sait instincti-

vement qu'elles sont dans le vrai, mais elles ne satisfont qu'imparfaitement, parce qu'elles laissent encore l'âme dans le vague, et que seules elles sont impuissantes à donner la solution d'une foule de problèmes. Le simple Spiritualiste est dans la position d'un homme qui aperçoit le but, mais qui ne sait encore par quel chemin y arriver, et qui trouve des écueils sur ses pas. Voilà pourquoi dans ces derniers temps un si grand nombre d'écrivains et de philosophes ont tâché de sonder ces mystérieuses arcanes, pourquoi tant de systèmes ont été créés en vue de résoudre les innombrables questions restées insolubles. Que ces systèmes soient rationnels ou absurdes, ils n'en témoignent pas moins des tendances spiritualistes de l'époque, tendances dont on ne fait plus mystère, que l'on ne cherche point à cacher, dont se fait gloire, au contraire, comme jadis on se glorifiait ce son incrédulité. Si tous ces systèmes ne sont pas arrivés à la vérité complète, il est incontestable que plusieurs en ont approché ou l'ont effleurée, et que la discussion qui en a été la suite a préparé la voie en disposant les esprits à cette sorte d'étude.

C'est dans ces circonstances, éminemment favorables, qu'est arrivé le Spiritisme ; plus tôt, il se fût heurté contre le matérialisme tout-puissant ; dans un temps plus reculé, il eût été étouffé par le fanatisme aveugle. Il se présente dans le moment où le fanatisme, tué par l'incrédulité qu'il a lui-même provoquée, ne peut plus lui opposer de barrière sérieuse, et où l'on est fatigué du vide laissé par le matérialisme ; au moment où la réaction spiritualiste, provoquée par les excès mêmes du matérialisme, s'empare de tous les esprits, où l'on est à la recherche des grandes solutions qui intéressent l'avenir de l'humanité. C'est donc à ce moment qu'il vient résoudre ces problèmes, non par des hypothèses, mais par des preuves effectives, en donnant au Spiritualisme le caractère positif qui seul convient à notre époque. On y trouve ce qu'on cherche, et ce qu'on n'a point trouvé ailleurs : voilà, pourquoi on l'accepte si facilement. Des milliers d'organes lui ont frayé et lui frayent encore la voie, en semant partie par partie les idées qu'il professe ; et il ne faut pas croire qu'il n'y ait dans ce cas que les ouvrages sérieux, lus par un petit nombre d'érudits ! Remarquez combien, sous une forme légère, celle du roman ou du feuilleton, les pensées spirites abondent en ce moment : par là elles pénètrent partout, chez ceux même qui y songent le moins ; ce sont autant de germes latents qui écloront quand la grande lumière leur sera venue, car ils se seront familiarisés avec les idées nouvelles.

Un des principes les plus importants du Spiritisme, c'est sans contredit celui de la pluralité des existences corporelles, c'est-à-dire de la

réincarnation, que les sceptiques confondent, volontairement ou par ignorance, avec le dogme de la métempsycose. Sans ce principe on se heurte à tant de difficultés insolubles dans l'ordre moral et physiologique, que beaucoup de philosophes modernes y ont été conduits par la force du raisonnement, comme à une loi nécessaire de la nature ; tels sont Charles Fourier, Jean Reynaud, et bien d'autres. Ce principe, discuté aujourd'hui ouvertement par des hommes d'une grande valeur, sans être pour cela Spirites, a une tendance manifeste à s'introduire dans la philosophie moderne ; une fois en possession de cette clef, elle verra s'ouvrir devant elle des horizons nouveaux et les difficultés les plus ardues s'aplanir comme par enchantement ; or elle ne peut manquer d'y arriver ; elle y sera conduite par la force des choses, car la pluralité des existences n'est pas un système, mais une loi de nature qui ressort de l'évidence des faits.

Sans être aussi nettement formulé que dans Fourier et Reynaud, ni érigé en doctrine, le principe de la pluralité des existences se trouve maintenant dans une multitude d'écrivains, et de là dans toutes les bouches ; de sorte qu'on peut dire qu'il est à l'ordre du jour, et tend à prendre rang parmi les croyances vulgaires, quoique, chez beaucoup, il précède la connaissance du Spiritisme ; c'est une conséquence naturelle de la réaction spiritualiste qui s'opère en ce moment, et à laquelle le Spiritisme vient donner une puissante impulsion. Pour les citations, nous n'aurions que l'embarras du choix ; nous nous bornerons au passage suivant d'un des derniers romans de madame George Sand : *Mademoiselle de La Quintinie* ; œuvre philosophique remarquable, mise à l'index par la cour de Rome, ainsi que la *Revue des Deux Mondes*, qui l'a publiée dans ses numéros des 1er et 15 mars, avril et mai 1863. Dans ce passage, il s'agit d'un prêtre très coupable amené au repentir, à la réparation et à l'expiation terrestres par les sévères conseils d'un laïque qui lui dit entre autres choses ceci :

« Vous avez passé l'âge des passions, dites-vous !… Non, car vous entrez dans celui des vengeances et des persécutions. Prenez-y garde ! Quel que soit cependant votre sort parmi nous, vous verrez clair un jour au delà de la tombe, et comme je ne crois pas plus aux châtiments sans fin qu'aux épreuves sans fruit, je vous annonce que nous nous retrouverons quelque part où nous nous entendrons mieux et où nous nous aimerons au lieu de nous combattre ; mais pas plus que vous je ne crois à l'impunité du mal et à l'efficacité de l'erreur. *Je crois que vous expierez l'endurcissement volontaire de votre cœur par de grands déchirements de cœur dans quelque autre existence.* Il ne tiendrait pourtant

qu'à vous de rentrer dans la voie directe du bonheur progressif, car je suis certain qu'on peut tout racheter dès cette vie. L'âme humaine est douée de magnifiques puissances de repentir et de réhabilitation. Ceci n'est pas contraire à vos dogmes, et votre mot de *contrition* dit beaucoup. »

Dans un prochain article nous examinerons l'ouvrage de M. Renan sur la vie de Jésus, et nous montrerons que, malgré les apparences et à l'insu de l'auteur, c'est encore un produit de la réaction spiritualiste. Le matérialisme a beau proclamer le néant, il secoue en vain le cercle de la logique et de la conscience universelle qui l'enserre, ses derniers cris sont étouffés par la voix qui lui crie des quatre coins du monde : « Nous avons une âme immortelle ! » Mais au profit de qui sera la réaction ? C'est ce qu'un avenir qui n'est pas éloigné nous apprendra.

En attendant que nous parlions de l'ouvrage de M. Renan, nous recommandons avec instance à nos lecteurs une petite brochure où la question nous paraît envisagée à un point de vue très rationnel, et qui contient des observations fort judicieuses sur cette question délicate. Elle est intitulée : *Réflexions d'un orthodoxe de l'Eglise grecque sur la Vie de Jésus, par M. Renan*. (Chez MM. Didier et Ce. Prix, 50 cent.)

Convoi d'un Spirite à la fosse commune.

Un de nos frères en Spiritisme, membre de la Société de Paris, M. Costeau, vient de mourir ; il a été inhumé le 12 septembre 1863 au cimetière de Montmartre. C'était un homme de cœur que le Spiritisme a ramené à Dieu ; sa foi en l'avenir était complète, sincère et profonde ; c'était un simple ouvrier paveur pratiquant la charité en pensées, en paroles et en actions, selon ses faibles ressources, car il trouvait encore moyen d'assister ceux qui avaient moins que lui.

On serait dans l'erreur si l'on se figurait la Société de Paris comme une réunion exclusivement aristocratique, car elle compte plus d'un prolétaire dans son sein ; elle accueille tous les dévouements à la cause qu'elle soutient, qu'ils viennent du haut ou du bas de l'échelle sociale ; le grand seigneur et l'artisan s'y donnent fraternellement la main. Il y a quelque temps, au mariage d'un de nos collègues, modeste travailleur aussi, assistaient un haut dignitaire étranger et la princesse sa femme, tous les deux membres de la Société, qui n'avaient pas cru déroger en venant s'asseoir côte à côte avec les autres assistants, quoique le

luxe de la cérémonie, célébrée à une chapelle obscure d'une opulente paroisse, fût réduit à sa plus simple expression. C'est que le Spiritisme, sans rêver une égalité chimérique, sans confondre les rangs, sans prétendre faire passer tous les hommes sous un même niveau social impossible, les fait apprécier à un tout autre point de vue que le prisme fascinateur du monde ; il apprend que le petit peut avoir été grand sur la terre, que le grand peut devenir petit, et que dans le royaume céleste les rangs terrestres ne sont comptés pour rien. C'est ainsi qu'en détruisant logiquement les préjugés sociaux de castes et de couleur, il conduit à la véritable fraternité.

Notre frère Costeau était pauvre ; il laisse une veuve dans le besoin, aussi a-t-il été mis dans la fosse commune, porte qui conduit au ciel tout aussi bien que le somptueux mausolée. M. d'Ambel, vice-président, et M. Canu, secrétaire de la Société, ont conduit le deuil ; ils ont l'un et l'autre prononcé sur la tombe des paroles qui ont fait une vive impression sur l'auditoire et sur les fossoyeurs eux-mêmes, visiblement émus, quoique blasés sur ces sortes de cérémonies. Voici l'allocution de M. Canu :

« Cher frère Costeau, il y a quelques années à peine, beaucoup d'entre nous, et, je le confesse, moi tout le premier, n'aurions vu devant cette tombe ouverte que la fin des misères humaines, et, après, le néant, l'affreux néant ! c'est-à-dire point d'âme pour mériter ou expier, et conséquemment point de Dieu pour récompenser, châtier ou pardonner. Aujourd'hui, grâce à notre divine doctrine, nous y voyons la fin des épreuves, et pour vous, cher frère, dont nous rendons à la terre la dépouille mortelle, le triomphe de vos labeurs et le commencement des récompenses que vous ont méritées votre courage, votre résignation, votre charité, en un mot vos vertus, et, par-dessus tout, la glorification d'un Dieu sage, tout-puissant, juste et bon. Portez donc, cher frère, nos actions de grâces aux pieds de l'Eternel, qui a bien voulu dissiper autour de nous les ténèbres de l'erreur et de l'incrédulité, car il y a peu de temps encore, nous vous aurions dit en cette circonstance, le front morne et le découragement au cœur : « Adieu, ami, pour toujours. » Aujourd'hui nous vous disons, le front haut et rayonnant d'espérance, le cœur plein de courage et d'amour : « Cher frère, au revoir, et priez pour nous. »

Allocution de M. d'Ambel :

« Mesdames, messieurs, et vous, chers collègues de la Société de Paris, c'est la seconde fois que nous conduisons un de nos collègues à sa dernière demeure. Celui à qui nous venons dire adieu fut un de ces

obscurs lutteurs que les traverses de la vie ont toujours trouvé inébranlable ; cependant la certitude absolue lui avait longtemps manqué ; aussi, dès que le Spiritisme lui fut connu, il s'empressa d'embrasser une doctrine qui lui apportait la vérité, et dont les enseignements sont si propres à consoler de leurs épreuves les affligés de ce monde. Modeste travailleur, il a toujours accompli sa tâche avec la sérénité du juste, et l'adversité qui a frappé si cruellement, et à notre insu, les derniers jours de sa vie, lui a ouvert, soyez-en convaincus, vous tous qui m'écoutez, une prochaine carrière de prospérité et de bonheur.

« Ah ! combien je regrette que notre maître vénéré ne soit pas à Paris : sa voix autorisée eût été bien plus agréable que la mienne au frère que nous avons perdu, et lui eût rendu un hommage plus considérable que mon obscurité ne peut lui rendre. J'aurais désiré donner au convoi de notre collègue une plus grande solennité, mais j'ai été prévenu trop tard pour en faire part à tous les membres de la Société présents à Paris ; mais si peu que nous soyons ici, nous représentons la grande famille spirite, qu'une foi commune en l'avenir unit d'un bout du monde à l'autre ; nous sommes les délégués de plusieurs millions d'adeptes, au nom desquels nous venons vous prier, cher et regretté collègue, de vouloir bien contribuer désormais, dans la limite de vos nouvelles facultés, à la propagande de notre grande doctrine, qui, au milieu de vos dernières et cruelles épreuves, vous a si énergiquement soutenu. Ah ! comme l'a dit si éloquemment notre cher président Allan Kardec au convoi de notre frère Sanson, c'est que la foi spirite donne, dans ces moments suprêmes, une force dont seul peut se rendre compte celui qui la possède, et, cette foi, M. Costeau la possédait au plus haut degré.

« Cher monsieur Costeau, vous savez combien la Société spirite de Paris vous portait un vif intérêt ; elle regrettera toujours en vous un de ses membres les plus assidus, et c'est en son nom, au nom de son président, au nom de votre femme et de votre sœur désolées, que je viens vous dire, comme notre ami, M. Canu, non point adieu, mais au revoir dans un monde plus heureux. Puissiez-vous jouir dans celui où vous êtes maintenant du bonheur que vous méritez, et venir nous tendre la main, quand notre tour viendra d'y entrer.

« Chers Esprits de MM. Jobard et Sanson, accueillez, je vous prie, notre collègue Costeau, et facilitez-lui l'accès de vos sereines régions ; chers Esprits, priez pour lui, priez pour nous. Ainsi soit-il.

Après cette allocution, M. d'Ambel a prononcé textuellement la prière pour ceux qui viennent de mourir, et qui a été dite sur la tombe de M. Sanson (*Revue spirite*, mai 1862, page 137). »

M. Vézy, un des médiums de la Société, dont le nom est connu de nos lecteurs par les belles communications de saint Augustin, est alors

descendu dans la fosse, et M. d'Ambel a fait à haute voix l'évocation de M. Costeau, qui a donné, par M. Vézy, la communication suivante, dont tous les assistants, y compris les fossoyeurs, ont écouté la lecture *tête nue* et avec une profonde émotion. C'était, en effet, un spectacle nouveau et saisissant d'entendre les paroles d'un mort recueillies au sein même de la tombe.

« Merci, amis, merci ; ma tombe n'est pas encore fermée, et pourtant, une seconde de plus et la terre va recouvrir mes restes. Mais, vous le savez, sous cette poussière, mon âme ne sera pas enfouie, elle va planer dans l'espace pour monter à Dieu !

« Aussi, qu'il est consolant de pouvoir se dire encore, malgré l'enveloppe brisée : Oh ! non, je ne suis point mort ! je vis de la vraie vie, de la vie éternelle !

« Le convoi du pauvre n'est point suivi d'un grand nombre ; d'orgueilleuses manifestations n'ont pas lieu sur sa tombe, et pourtant, amis, croyez-moi, *la foule immense ne manque point ici*, et de bons Esprits ont suivi avec vous et avec ces femmes pieuses le corps de celui qui est là, couché ! Tous, au moins, vous croyez, et vous aimez le bon Dieu !

« Oh ! certes non ! nous ne mourons point parce que notre corps se brise, femme bien-aimée ! et désormais je serai toujours près de toi, pour te consoler et t'aider à supporter l'épreuve. Elle sera rude pour toi, la vie ; mais, avec l'idée de l'éternité et de l'amour de Dieu plein ton cœur, comme les souffrances te seront légères !

« Parents qui entourez ma bien-aimée compagne, aimez-la, respectez-la ; soyez pour elle des frères et des sœurs. N'oubliez pas que vous vous devez tous assistance sur la terre, si vous voulez entrer dans le séjour du Seigneur.

« Et vous, Spirites ! frères, amis, merci d'être venus me dire adieu jusqu'à cette demeure de poussière et de boue ; mais vous savez, vous, vous savez bien que mon âme vit immortelle, et qu'elle ira quelquefois vous demander des prières, qui ne me seront point refusées, pour m'aider à marcher dans cette voie magnifique que vous m'avez ouverte pendant ma vie.

« Adieu tous, qui êtes ici, nous pourrons nous revoir ailleurs que sur cette tombe. Les âmes m'appellent à leur rendez-vous. Adieu ! priez pour celles qui souffrent. Au revoir.

« COSTEAU. »

Après les dernières formalités funèbres accomplies, ces messieurs ont été, dans le même cimetière, faire une visite spirite à la tombe de GEORGES, cet éminent Esprit qui a donné, par l'entremise de madame Costel, les belles communications que nos lecteurs ont souvent

admirées. M. Georges, de son vivant, était le beau-frère de M. d'Ambel. Là ils ont, par l'intermédiaire de M. Vézy, recueilli les paroles suivantes :

« Quoique nous ne vivions point ici, (au lieu d'inhumation), nous aimons pourtant y venir vous remercier des prières que vous venez y adresser pour nous, et des quelques fleurs que vous répandez sur nos tombes.

« Qu'on a bien fait de créer ces lieux de repos et de prière ! les âmes peuvent se parler plus à l'aise, et se disent mieux, dans ces élans intimes, les sentiments qui les animent : l'une près d'un tombeau, l'autre planant au-dessus !

« Vous venez de dire adieu à l'un de vos amis ; je vous remercie de ne point m'avoir oublié. J'étais avec vous dans cette foule d'Esprits qui se pressaient vers la tombe qui vient de s'ouvrir, et j'étais heureux de lire dans vos cœurs votre conviction et votre foi. J'ai mêlé mes prières à vos prières, et les Esprits bienheureux les ont montées vers Dieu !

« La foi spirite, mes bons amis, fera le tour du monde et finira par rendre sages les fous ; elle pénètrera même au cœur de ces prêtres que vous avez vus tout à l'heure sourire, et qui vous ont causé une véritable douleur… (allusion à la manière dont s'est accomplie la cérémonie religieuse). Leur scandale a fait saigner vos cœurs, mais vous avez surmonté votre indignation en pensant au bien que vous alliez vous-mêmes répandre sur l'âme de votre ami. Elle est là, près de moi, et me prie de vous remercier en son nom.

« On vous l'a déjà dit, la tombe, c'est la vie. Venez quelquefois, souvent, à l'ombre du saule, au pied de la croix mortuaire ; au milieu du silence, du calme, vous entendrez une harmonie divine, vous entendrez, au milieu des brises, les concerts de nos âmes chanter Dieu… l'éternité… puis quelques-uns de nous se détacheront des chœurs sacrés pour venir vous instruire sur vos destinées. Ce qui, jusqu'à ce jour, est resté mystère pour vous, se dévoilera peu à peu à vos regards, et vous pourrez comprendre et votre commencement et vos grandeurs futures.

« Prenez donc rendez-vous ici, vous qui voulez devenir sages ; vous y lirez les pages de l'éternité, et le livre de la vie sera toujours ouvert pour vous. Dans ce lieu de calme et de paix la voix de l'Esprit semble mieux se faire entendre à celui qu'elle veut instruire ; elle prend des proportions magiques et sonores, et ses accents pénètrent davantage celui sur qui elle veut agir.

« Travaillez avec zèle et ferveur à la propagande de l'idée nouvelle, je vous y aiderai sans cesse, et si la tranquillité de la tombe en effraye quelques-uns, qu'ils sachent que les bons Esprits sont heureux d'instruire partout.

« Adieu et merci ! Que je voudrais pouvoir communiquer au monde entier la foi dont vous êtes remplis ! mais, en vérité, je vous le dis, le Spiritisme est le levier avec lequel Archimède soulèvera le monde !

« Quelques mots à vous, mon frère, particulièrement, puisque l'occasion s'en présente. Dites à ma sœur de toujours aimer les devoirs imposés par Dieu, si lourds que soient ces devoirs ; dites-lui d'aimer notre mère et de me remplacer auprès d'elle ; dites-lui de veiller sur ma fille, de sourire au ciel et de trouver des parfums dans chaque fleur de la terre… A vous, mon frère, je serre les deux mains.

« GEORGES. »

Il ressort de là un double enseignement. On pourrait s'étonner qu'un Esprit aussi voisin de l'époque de la mort ait pu s'exprimer avec autant de lucidité, mais on doit se rappeler que M. Sanson a été évoqué dans la chambre mortuaire avant la levée du corps, et qu'il a donné, à ce moment, la belle communication qu'on a pu voir dans la *Revue*. Son trouble n'avait duré que quelques heures, et l'on sait d'ailleurs que le dégagement est prompt chez les Esprits avancés moralement.

D'un autre côté, pourquoi M. Vézy est-il descendu dans la fosse ? Y avait-il utilité ou était-ce une simple mise en scène ? Ecartons d'abord ce dernier motif, car les Spirites sérieux agissent sérieusement et religieusement, et ne font point de parade ; dans un pareil moment, c'eût été une profanation. L'utilité, assurément, n'était pas absolue ; il faut y voir un témoignage plus spécial de sympathie, en raison même de ce que le défunt était dans la fosse commune. On sait d'ailleurs que l'accès de ces fosses est plus facile que celui des fosses particulières, dont l'entrée est étroite, et M. Vézy s'y trouvait plus commodément pour écrire.

Cela pouvait avoir cependant sa raison d'être, à un autre point de vue qui, probablement, n'est pas venu à la pensée de M. Vézy. On sait que l'évocation facilite le dégagement de l'Esprit, et peut abréger la durée du trouble. On sait également que les liens qui unissent l'Esprit au corps ne sont pas toujours entièrement brisés aussitôt après la mort. En voici un remarquable exemple :

Un jeune homme avait péri accidentellement d'une manière très malheureuse. Sa vie avait été celle de beaucoup de jeunes gens riches, désœuvrés, c'est-à-dire très matérielle. Il se communiqua spontanément à un médium de notre connaissance, qui l'avait connu de son vivant, demandant à ce qu'on allât l'évoquer et prier *sur sa tombe* pour aider à rompre les liens qui le retenaient à son corps, dont il ne pouvait parvenir à se débarrasser. Il doit évidemment y avoir dans ce cas une action magnétique facilitée par la proximité du corps, et là est peut-être une des causes qui portent instinctivement les amis des défunts à aller prier au lieu où leur corps repose.

Inauguration de la maison de retraite de Cempuis.

Nous avons déjà parlé de la maison de retraite fondée à Cempuis, près Grandvilliers, dans le département de l'Oise, par M. Prévost, membre de la Société spirite de Paris. Cette construction est aujourd'hui terminée ainsi que les installations intérieures. Attenant à l'établissement, quoique formant un corps de bâtiment isolé, est une chapelle de style gothique et d'un aspect monumental. L'inauguration de cette chapelle a eu lieu le dimanche 19 juillet dernier, jour de Saint-Vincent de Paul, à qui elle est dédiée, par une cérémonie toute de charité, c'est-à-dire par une distribution de pain, de vin et de viande aux pauvres de la paroisse. M. Prévost a prononcé à ce sujet le discours suivant, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire :

« Messieurs,

« Le but de cette réunion vous est connu ; je ne m'étendrai donc pas sur des détails sans utilité, et qui ne vous apprendraient rien que vous ne sachiez déjà. L'œuvre matérielle est aujourd'hui à peu près accomplie, grâce à la protection évidente du Tout-Puissant, qui a daigné seconder mes efforts. Nous sommes ici en famille, tous, je n'en doute pas, animés des mêmes sentiments pour sa divine bonté ; unissons-nous donc dans un commun élan de gratitude ; prions-le de nous continuer son assistance et de nous donner les lumières qui nous manquent.

> « Dieu du ciel et de la terre, souverain maître de toutes choses, aie pitié de notre faiblesse ; élève nos cœurs vers toi, afin que nous apprenions à remplir nos devoirs selon ta volonté, et pour que toutes nos actions soient en rapport avec ta loi universelle. Seigneur, fais que notre âme soit remplie de ton amour ; qu'elle se passionne du feu sacré de la conviction, et qu'elle prouve sa foi par des actes d'une véritable charité. Toutes paroles, quelque bonnes qu'elles soient, si elles ne sont suivies des effets de la bienveillance envers tes créatures, ressemblent à un bel arbre qui ne rapporte pas de fruits.
>
> « Aide-nous donc, Puissance infinie, à surmonter les obstacles qui pourraient s'élever sur nos pas, et entraver notre désir de nous rendre utiles dans la mission pour laquelle tu nous as choisis ; donne-nous la force nécessaire pour l'accomplir avec amour et sincérité.
>
> « Les bons secours donnés à la vieillesse te sont agréables, mon

Dieu, parce qu'ils sont un acte de justice ; elle nous a précédés dans la voie ; le sillon qu'elle a tracé a été arrosé de ses sueurs, et nous en recueillons les fruits ; aujourd'hui son expérience est un champ déjà moissonné, mais où nous trouvons encore à glaner ; il est donc juste que nous la dédommagions de ses sacrifices en lui assurant le repos après le travail. C'est un devoir pour nous, car nous voudrions qu'on le remplît envers nous-mêmes ; mais pour l'accomplir dignement il nous faut ton assistance, car nous avons conscience de notre faiblesse.

« C'est aussi en ton nom, Seigneur, que l'orphelin trouvera ici une nouvelle famille ; l'enfant abandonné grandira chez nous à la douce chaleur du feu divin dont tu as favorisé saint Vincent de Paul, que nous prions de nous assister, afin que nous puissions accomplir cet acte à son exemple.

« Esprit infini, tout est en toi, tout est par toi, rien n'est hors de toi ; les châtiments, comme les récompenses, nous viennent de ta main bénie ; tu connais nos besoins, nous sommes tes enfants, et nous nous en remettons à ta divine Providence.

« Les bons Esprits qui président sous ton regard paternel aux destinées de la terre, les anges gardiens des hommes, ont mérité ta confiance, Seigneur ; nous espérons que, par toi, ils nous aideront à conserver intact le sublime code moral promulgué par le Christ, ton fils bien-aimé. - Aimez Dieu, nous dit-il du haut de la croix, depuis dix-huit siècles ; aimez-vous les uns les autres ; aimez votre prochain comme vous-mêmes ; pratiquez la charité envers tous et en toutes choses. Voilà sa loi, Seigneur, et cette loi est la tienne ; puisse-t-elle se graver dans nos cœurs, et nous faire voir des frères dans tous nos semblables, qui comme nous sont tes enfants. Ainsi soit-il. »

« Mes amis, mes frères, suivons ce grand exemple, et ayons une foi sincère en Dieu ; il nous aidera à supporter les suites de la mauvaise direction que l'oubli de ces devoirs a imprimée à la société, dans des temps déjà loin de nous. Aujourd'hui beaucoup de choses rentrent dans l'ordre prescrit par le Créateur ; malgré l'égoïsme qui domine encore chez un grand nombre, l'amour fraternel se comprend mieux ; les préjugés de castes, de sectes et de nationalités s'effacent peu à peu ; la tolérance, une des filles de la charité évangélique, fait peu à peu disparaître ces antagonismes qui ont si longtemps divisé les enfants d'un même Dieu ; les sentiments d'humanité s'infiltrent dans le cœur des masses et ont déjà réalisé de grandes choses sur divers points de la terre. En France, de nombreuses fabriques restées sans ouvrage ont

éprouvé naguère les doux effets de cet amour du prochain. Cet élan pour la souffrance parle bien haut en faveur de notre pays ; il faut y voir la main de Dieu. C'est avec joie que nous voyons la première nation du monde civilisé porter jusque sur les plages les plus lointaines les fruits de cet amour de l'humanité qui seul donne la véritable grandeur, et qu'elle a puisé au centre rayonnant de la croix, aidée par la lumière du progrès qui oblige l'homme à être meilleur envers son semblable et à le devenir lui-même.

« J'espère, mes amis, avec le concours des hommes instruits et bienveillants, former ultérieurement une bibliothèque morale et instructive annexée à cet établissement, où chacun pourra puiser les moyens de s'améliorer autant sous le rapport de l'esprit que sous celui du cœur.

« Je vous remercie bien sincèrement, vous tous qui êtes venus à mon appel offrir en commun des actions de grâce à la Divinité, en reconnaissance de l'inspiration qu'elle a donnée de la fondation de l'établissement.

« A partir de ce jour, 19 juillet 1863, cette chapelle, dédiée à saint Vincent de Paul, dont elle retrace sur ses vitraux la douce et immortelle image, lui est publiquement consacrée par son fondateur, qui veut que désormais elle soit considérée comme un lieu saint, un lieu de prière. Dieu doit y être adoré, et devant le symbole de son amour pour les hommes, devant cette vénérable et grande figure de l'apôtre de la charité chrétienne, on devra se pénétrer que l'amour du prochain doit être pratiqué par des actes, qu'il doit être dans le cœur et non sur les lèvres.

« Avant de nous séparer, nous allons répéter l'Oraison dominicale.

> « Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais préservez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

M. Prévost a bien voulu, à cette occasion, nous remettre personnellement une somme de 200 fr. pour des œuvres de bienfaisance, et dont l'emploi n'était malheureusement pas difficile à trouver.

La Société spirite de Paris, au sujet du discours ci-dessus, a voté à l'unanimité et par acclamation la lettre suivante qui lui a été adressée :

« Monsieur et très cher collègue,

« La Société spirite de Paris, dont vous faites partie, a entendu avec le plus vif intérêt la lecture du discours que vous avez prononcé pour l'inauguration de la chapelle de la maison de retraite que vous avez fondée dans votre propriété de Cempuis. Ce discours est l'expression des nobles sentiments qui vous animent ; il est digne de celui qui fait un si bon usage de la fortune acquise par son travail, et qui n'attend pas, pour en faire profiter les malheureux, que la mort la lui ait rendue inutile, car c'est de votre vivant que vous vous imposez des privations pour faire leur part plus large. La Société s'honore de compter parmi ses membres un adepte qui fait une application aussi chrétienne des principes de la doctrine spirite ; elle a décidé à l'unanimité de vous transmettre officiellement l'expression de sa vive et fraternelle sympathie pour l'œuvre d'humanité que vous avez entreprise, et pour votre personne en particulier.

« Recevez, etc., »

La fortune de M. Prévost est entièrement le fruit de ses œuvres, et il n'en a que plus de mérite ; après avoir subi le contre-coup des révolutions qui la lui ont fait perdre, il l'a réédifiée par son courage et sa persévérance. Aujourd'hui que l'âge du repos est arrivé, qu'il pourrait se donner largement le luxe et les jouissances de la vie, il se contente du strict nécessaire, et, à l'encontre de beaucoup d'autres, il n'attend pas, pour faire part de son superflu à ses frères en Jésus-Christ, de n'avoir plus besoin de rien. Aussi sa récompense sera belle, et il en goûte les prémices par le plaisir que procure le bien que l'on fait.

M. Prévost a pourtant un grand tort aux yeux de certaines personnes : c'est d'être Spirite, de professer la doctrine du démon. Son discours cependant n'est pas celui d'un athée, tant s'en faut, ni même d'un déiste, c'est celui d'un chrétien ; sa modération même est une preuve de charité, car il s'est abstenu de médire de son prochain, ni même de faire aucune allusion à ceux qui mettaient à leur concours des conditions que sa conscience ne lui permettait pas d'accepter.

Les bienfaiteurs anonymes.

Le fait suivant est rapporté par la *Patrie* du mois d'avril dernier :

« Le propriétaire d'une maison de la rue du Cherche-Midi avait permis avant-hier à un locataire de déménager sans l'avoir soldé,

moyennant cependant une reconnaissance de sa dette ; mais, pendant qu'on chargeait les meubles, le propriétaire se ravisa et voulut être payé avant le départ du mobilier. Le locataire se désespérait, sa femme pleurait, et deux enfants en bas âge imitaient leur mère. Un monsieur, décoré de la Légion d'honneur, passait en ce moment dans la rue ; il s'arrêta. Touché de ce désolant spectacle, il s'approcha du malheureux débiteur, et, s'étant informé de la somme due pour le loyer, il lui remit deux billets de banque et disparut, suivi par les bénédictions de cette famille qu'il sauvait du désespoir. »

L'*Opinion du Midi*, journal de Nîmes, relatait au mois de juillet un autre trait du même genre :

« Il vient de se passer un fait aussi étrange par le mystère avec lequel il s'est accompli que touchant par son but et par la délicatesse du procédé de la personne qui en est l'auteur.

« Nous avons rapporté, il y a trois jours, qu'un violent incendie avait consumé presque entièrement la boutique et les ateliers du sieur Marteau, menuisier à Nîmes. Nous avons raconté la douleur de ce malheureux homme en présence d'un sinistre qui consommait sa ruine, car l'assurance mobilière qu'il avait souscrite était infiniment au-dessous de la valeur des marchandises détruites.

« Nous apprenons qu'aujourd'hui trois charrettes contenant des bois de diverses sortes et qualités et des instruments de travail ont été conduites devant la maison du sieur Marteau, et déchargées dans ses ateliers à demi dévorés par les flammes.

« L'individu chargé de la conduite de ces charrettes a répondu aux interpellations dont il était l'objet en alléguant l'ignorance où il était, relativement au nom du donateur dont il exécutait la volonté. Il a prétendu ne pas connaître la personne qui lui avait donné commission de conduire les bois et les outils chez Marteau, et ne rien savoir en dehors de cette commission. Il s'est retiré après avoir vidé complètement ses trois voitures.

« La joie et le bonheur ont remplacé chez Marteau l'abattement dont il était impossible de le tirer depuis le jour de l'incendie.

« Que le généreux inconnu qui est si noblement venu au secours d'une infortune qui, sans lui, eût peut-être été irréparable, reçoive ici les remerciements et les bénédictions d'une famille qui lui doit dès aujourd'hui la plus douce des consolations et qui bientôt peut-être lui devra sa prospérité. »

Le cœur est rasséréné en lisant de pareils faits qui viennent de temps

en temps faire la contre-partie des récits de crimes et de turpitudes que les journaux étalent dans leurs colonnes. Des traits comme ceux relatés ci-dessus prouvent que la vertu n'est pas entièrement bannie de la terre, comme le pensent certains pessimistes. Sans doute le mal y domine encore, mais, quand on cherche dans l'ombre, on trouve que, sous la mauvaise herbe, il y a plus de violettes, c'est-à-dire plus de bonnes âmes qu'on ne croit. Si elles paraissent si clairsemées, c'est que la vraie vertu ne se met pas en évidence, parce qu'elle est humble ; elle se contente des jouissances du cœur et de l'approbation de sa conscience, tandis que le vice s'étale effrontément au grand jour ; il fait du bruit, parce qu'il est orgueilleux. L'orgueil et l'humilité sont les deux pôles du cœur humain : l'un attire tout le bien, et l'autre tout le mal ; l'un a le calme, et l'autre la tempête ; la conscience est la boussole qui indique la route conduisant à chacun des deux.

Le bienfaiteur anonyme, de même que celui qui n'attend pas après sa mort pour donner à ceux qui n'ont pas, est sans contredit le type de l'homme de bien par excellence ; c'est la vertu modeste personnifiée, celle qui ne cherche point les applaudissements des hommes. Faire le bien sans ostentation est un signe incontestable d'une grande, supériorité morale, car il faut une foi vive en Dieu et en l'avenir, il faut faire abstraction de la vie présente et s'identifier avec la vie future pour attendre l'approbation de Dieu, et renoncer à la satisfaction que procure le témoignage actuel des hommes. L'obligé bénit en son cœur la main généreuse inconnue qui l'a secouru, et cette bénédiction monte au ciel plus que les applaudissements de la foule. Celui qui prise le suffrage des hommes plus que celui de Dieu prouve qu'il a plus de foi dans les hommes qu'en Dieu, et que la vie présente est plus pour lui que la vie future ; s'il dit le contraire, il agit comme s'il ne croyait pas ce qu'il dit. Combien y en a-t-il qui n'obligent qu'avec l'espoir que l'obligé ira crier le bienfait sur les toits ; qui, au grand jour, donneraient une grosse somme, et dans l'ombre ne donneraient pas une pièce de monnaie ! C'est pourquoi Jésus a dit : « Ceux qui font le bien avec ostentation ont déjà reçu leur récompense. » En effet, à celui qui cherche sa glorification sur la terre, Dieu ne doit rien ; il ne lui reste à recevoir que le prix de son orgueil.

Quel rapport cela a-t-il avec le Spiritisme ? diront peut-être certains critiques ; que ne racontez-vous des faits plus amusants que cette morale *endormante* ! (*Jugement de la morale spirite*, par M. Figuier, IVe vol., page 369.) Cela a du rapport, en ce sens que le Spiritisme

donnant une foi inébranlable en la bonté de Dieu et en la vie future, grâce à lui, les hommes faisant le bien pour le bien seront un jour moins clair-semés qu'ils ne le sont aujourd'hui ; que les journaux auront à enregistrer moins de crimes et de suicides et plus d'actes de la nature de ceux qui ont donné lieu à ces réflexions.

Esprits visiteurs.

François Franckowski.

Certaines personnes se figurent que les Esprits ne viennent qu'à l'appel qui en est fait ; c'est une erreur que ne partagent pas ceux qui connaissent le Spiritisme, car ils savent que maintes fois ils se présentent spontanément, sans être appelés, ce qui nous a fait dire que si on interdit d'appeler les Esprits, on ne peut les empêcher de venir. Mais, dira-t-on, ils viennent parce que vous pratiquez la médiumnité, et que vous en appelez d'autres ; si vous vous absteniez, ils ne viendraient pas. C'est encore là une grave erreur, et les faits sont là pour prouver combien de fois des Esprits se sont manifestés par la vue, l'audition, ou de toute autre manière, à des personnes qui n'avaient jamais entendu parler du Spiritisme. Ce n'est donc pas contre les médiums qu'il aurait fallu lancer un mandement d'interdiction, main bien contre les Esprits, pour leur faire la défense de se communiquer, même par la permission de Dieu.

Ces communications spontanées ont un intérêt bien plus saisissant quand ce sont des Esprits que l'on n'attend ni ne connaît, et dont plus tard on peut vérifier l'identité. Nous en avons cité un exemple remarquable dans l'histoire de Simon Louvet, rapportée dans la *Revue* de mars 1863, page 87 ; voici un autre fait non moins instructif obtenu par un médium de notre connaissance.

Un Esprit se présente sous le nom de *François Franckowski*, et dicte ce qui suit :

« L'amour de Dieu est le sentiment qui résume tous les amours, toutes les abnégations. L'amour de la patrie est un rayon de ce sublime sentiment. O mon pauvre pays ! ô malheureuse Pologne ! que de malheurs sont venus fondre sur toi ! que les crimes de ceux qui se croient civilisés sont affreux, et que les malheureux qui veulent entraver

la liberté seront châtiés ! O Dieu ! jette un regard sur ce malheureux pays, et fais grâce à ceux qui, tout entiers à la vengeance, ne pensent pas que tu les puniras au delà de leur vie. La Pologne est une terre bénie, car elle engendre de grands dévouements, et aucun de ses enfants n'est lâche. Dieu aime ceux qui s'oublient pour le bien de tous. C'est en récompense du dévouement des Polonais qu'il fera grâce, et que leur joug sera brisé. Je suis mort victime de nos oppresseurs, que tous les nôtres ont en exécration. J'étais jeune, j'avais vingt-quatre ans ; ma pauvre mère est mourante de douleur d'avoir perdu tout ce qu'elle aimait en ce monde : son fils. Je vous en prie, priez pour elle, pour qu'elle oublie et qu'elle pardonne à mon bourreau, car sans ce pardon elle serait à jamais séparée de moi… Pauvre mère ! je l'ai revue seulement le matin de ma mort, et c'était si affreux de se sentir séparés !… Dieu a eu pitié de moi, et je ne la quitte pas depuis que j'ai pu secouer le reste de vitalité qui attachait mon Esprit à mon corps… Je viens à vous, parce que je sais que vous prierez pour *elle* ; elle si bonne, si résignée ordinairement, et si révoltée contre Dieu depuis que je ne suis plus là !… Il faut qu'elle pardonne. Priez pour que ce sublime pardon d'une mère au bourreau de son fils vienne achever une vie si glorieusement commencée. Adieu ! vous prierez, n'est-ce pas ?

« FRANÇOIS FRANCKOWSKI. »

Le médium n'avait jamais entendu parler de cette personne, et pensait que peut-être il était le jouet d'une mystification, lorsque, à quelques jours de là, il reçut divers objets de lingerie qu'il avait commandés enveloppés dans un fragment du *Petit Journal* du 7 juillet dernier. Machinalement il le parcourt, et, sous la rubrique de *Exécutions capitales*, il lit un article commençant ainsi :

« Nous trouvons de curieux détails sur l'exécution d'un jeune Polonais, prisonnier des Russes. Franckowsky était un jeune homme de vingt-quatre ans. Il a encore ses parents, qui avaient même reçu la permission de le visiter dans sa prison. N'ayant pas été pris les armes à la main, il fut condamné par le conseil de guerre à être pendu. J'ai assisté à l'exécution, et je ne puis penser sans émotion à cet événement terrible… »

Suit le récit détaillé de l'exécution et des derniers moments de la victime, morte avec le courage de l'héroïsme.

A ceux qui nient les manifestations, – le n'ombre en diminue tous les jours, – à ceux qui attribuent les communications médianimiques à l'imagination, au reflet de la pensée, même inconsciente, nous demanderons d'où pouvait venir au médium l'intuition du nom de Franckowsky, de l'âge de vingt-quatre ans, de la mère venant voir son fils

dans sa prison, du fait, en un mot, dont il n'avait nullement connaissance, dont il doutait même, et dont il trouve la confirmation dans un morceau de journal enveloppant un paquet ? Et il faut que ce morceau soit précisément celui qui contient le récit. « Oui, direz-vous, c'est du hasard. » Soit, pour vous, qui ne voyez en toutes choses que le hasard ; mais le reste ?

A ceux qui prétendent interdire les communications sous le prétexte qu'elles viennent du diable, ou tout autre, nous demanderons s'il y a quelque chose de plus beau, de plus noble, de plus évangélique que l'âme de ce fils qui pardonne à son bourreau, qui supplie sa mère de lui pardonner aussi, qui donne ce pardon comme une condition de salut ! Et pourquoi vient-il à ce médium qu'il ne connaissait pas, mais à qui plus tard il donne une preuve irrécusable de son identité ? Pour lui demander de prier pour que sa mère pardonne. Et vous dites que c'est là le langage du démon ? Plût au ciel alors que tous ceux qui parlent au nom de Dieu parlassent de la sorte ! ils toucheraient plus de cœurs qu'avec l'anathème et la malédiction.

De la défense d'évoquer les morts.

Quelques membres de l'Église s'appuient sur la défense de Moïse pour proscrire les communications avec les Esprits ; mais si sa loi doit être rigoureusement observée sur ce point, elle doit l'être également sur tous les autres, car pourquoi serait-elle bonne en ce qui concerne les évocations, et mauvaise en d'autres parties ? Il faut être conséquent ; si l'on reconnaît que sa loi n'est plus en harmonie avec nos mœurs et notre époque pour certaines choses, il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas ainsi de sa défense à l'égard des évocations. Il faut d'ailleurs se reporter aux motifs qui lui ont fait faire cette défense, motifs qui avaient alors leur raison d'être, mais qui n'existent assurément plus aujourd'hui. Quant à la peine de mort qui devait suivre l'infraction à cette défense, il faut considérer qu'il en était très prodigue, et que dans sa législation draconienne la sévérité du châtiment n'était pas toujours un indice de la gravité de la faute. Le peuple hébreu était turbulent, difficile à conduire, et ne pouvait être dompté que par la terreur. Moïse, d'ailleurs, n'avait pas grand choix dans ses moyens de répression ; il n'avait ni prisons, ni maisons de correction, et son peuple n'était pas de nature à subir la crainte de peines purement morales ; il ne pouvait donc graduer sa pénalité comme on le fait de nos jours. Or, faudrait-il, par respect pour sa loi, maintenir la peine de mort pour tous les cas où il l'appliquait ? Pourquoi d'ailleurs fait-on

revivre avec tant d'insistance cet article, alors qu'on passe sous silence le commencement du chapitre qui défend aux prêtres de posséder les biens de la terre et d'avoir part à aucun héritage, parce que le Seigneur est lui-même leur héritage ? (Deutéronome, ch. XVIII.)

Il y a deux parties distinctes dans la loi de Moïse : la loi de Dieu proprement dite, promulguée sur le mont Sinaï, et la loi civile ou disciplinaire, appropriée aux mœurs et au caractère du peuple ; l'une est invariable, l'autre se modifie selon les temps, et il ne peut venir à la pensée de personne que nous puissions être gouvernés par les mêmes moyens que les Hébreux dans le désert, pas plus que la législation du moyen âge ne pourrait s'appliquer à la France du dix-neuvième siècle. Qui songerait, par exemple, à faire revivre aujourd'hui cet article de la loi mosaïque : « Si un bœuf heurte de sa corne un homme ou une femme, et que la personne en meure, le bœuf sera lapidé sans aucune rémission, et on ne mangera point de sa chair, et le maître du bœuf sera absous. » Or, que dit Dieu dans ses commandements ? « Tu n'auras point d'autre Dieu que moi ; tu ne prendras point le nom de Dieu en vain ; honore ton père et ta mère ; tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignage ; tu ne convoiteras pas le bien de ton prochain. » Voilà une loi qui est de tous les temps et de tous les pays, et qui, par cela même, a un caractère divin ; mais il n'y est pas question de la défense d'évoquer les morts ; d'où il faut conclure que cette défense était une simple mesure disciplinaire et de circonstance.

Mais Jésus n'est-il pas venu modifier la loi mosaïque, et sa loi n'est-elle pas le code des chrétiens ? N'a-t-il pas dit : « Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens telle et telle chose ; et moi je vous dis telle autre chose ? » Or, nulle part, dans l'Évangile, il n'est fait mention de la défense d'évoquer les morts ; c'est un point assez grave pour que le Christ ne l'ait pas omis dans ses instructions, alors qu'il a traité des questions d'un ordre bien plus secondaire ; ou bien faut-il penser, avec un ecclésiastique à qui on faisait cette objection, que « Jésus a oublié d'en parler ? »

Le prétexte de la défense de Moïse n'étant pas admissible, on s'appuie sur ce que l'évocation est un manque de respect pour les morts, dont il ne faut pas troubler la cendre. Quand cette évocation est faite religieusement et avec recueillement, on ne voit pas ce qu'elle a d'irrespectueux ; mais il y a une réponse péremptoire à faire à cette objection, c'est que les Esprits viennent volontiers quand on les appelle, et même spontanément sans être appelés ; qu'ils témoignent leur satisfaction de se communiquer aux hommes, et se plaignent souvent de l'oubli où on les laisse parfois. S'ils étaient troublés dans leur quiétude ou mécontents de notre appel, ils le diraient ou ne viendraient pas. S'ils

viennent, c'est donc que cela leur convient, car nous ne sachions pas qu'il soit au pouvoir de qui que ce soit de contraindre des Esprits, êtres impalpables, à se déranger s'ils ne le veulent pas, puisqu'on ne peut les appréhender au corps.

On allègue une autre raison : les âmes, dit-on, sont dans l'enfer ou dans le paradis ; celles qui sont dans l'enfer n'en peuvent sortir ; celles qui sont dans le paradis sont tout entières à leur béatitude, et trop au-dessus des mortels pour s'occuper d'eux ; reste celles qui sont dans le purgatoire ; mais celles-là sont souffrantes et ont à songer à leur salut avant tout ; donc, ni les unes ni les autres ne pouvant venir, c'est le diable seul qui vient à leur place. Dans le premier cas, il serait assez rationnel de supposer que le diable, l'auteur et l'instigateur de la première révolte contre Dieu, en rébellion perpétuelle, qui n'éprouve ni regret ni repentir de ce qu'il fait, soit plus rigoureusement puni que les pauvres âmes qu'il entraîne au mal, et qui souvent ne sont coupables que d'une faute temporaire dont elles ont d'amers regrets ; loin de là, c'est tout le contraire qui a lieu ; ces âmes malheureuses sont condamnées à des souffrances atroces, sans trêve ni merci durant l'éternité, sans avoir un seul instant de soulagement, et pendant ce temps, le diable, auteur de tout ce mal, jouit de toute sa liberté, court le monde recruter des victimes, prend toutes les formes, se donne toutes les joies, fait des espiègleries, s'amuse même à interrompre le cours des lois de Dieu, puisqu'il peut faire des miracles ; en vérité, pour les âmes coupables, c'est à envier le sort du diable ; et Dieu le laisse faire sans rien dire, sans lui opposer aucun frein, sans permettre aux bons Esprits de venir au moins contre-balancer ses tentatives criminelles ! De bonne foi, cela est-il logique ? et ceux qui professent une telle doctrine peuvent-ils jurer la main sur la conscience qu'ils se mettraient au feu pour soutenir que c'est la vérité ?

Le second cas soulève une difficulté tout aussi grande. Si les âmes qui sont dans la béatitude ne peuvent quitter leur séjour fortuné pour venir au secours des mortels, ce qui, soit dit en passant, serait un bonheur bien égoïste, pourquoi l'Église invoque-t-elle l'assistance des saints qui, eux, doivent jouir de la plus grande somme possible de béatitude ? Pourquoi dit-elle aux fidèles de les invoquer dans les maladies, les afflictions, et pour se préserver des fléaux ? Pourquoi, selon elle, les saints, la Vierge elle-même, viennent-ils se montrer aux hommes et faire des miracles ? Ils quittent donc le ciel pour venir sur la terre ? S'ils peuvent le quitter, pourquoi d'autres ne le feraient-ils pas ?

Tous les motifs allégués pour justifier la défense de communiquer avec les Esprits ne pouvant soutenir un examen sérieux, il faut qu'il y en ait un autre non avoué ; ce motif pourrait bien être la crainte que les Esprits, trop clairvoyants, ne vinssent éclairer les hommes sur certains points, et leur faire connaître au juste ce qu'il en est de l'autre monde,

et des véritables conditions pour être heureux ou malheureux ; c'est pourquoi, de même qu'on dit à un enfant : « Ne va pas là ; il y a un loup-garou ; » on dit aux hommes : « N'appelez pas les Esprits, c'est le diable. » Mais on aura beau faire ; si l'on interdit aux hommes d'appeler les Esprits, on n'empêchera par les Esprits de venir vers les hommes, ôter la lampe de dessous le boisseau.

Dissertations spirites.

Moïse ayant défendu d'évoquer les morts, est-il permis de le faire ?

(Bordeaux : Médium, madame Collignon.)

Nota. - Cette communication a été donnée dans un groupe spirite de Bordeaux, en réponse à la question ci-dessus. Avant d'en avoir connaissance, nous avions fait l'article qui précède sur le même sujet ; nous la publions malgré cela, précisément à cause de la concordance des idées. Beaucoup d'autres, en divers lieux, ont été obtenues dans le même sens, ce qui prouve l'accord des Esprits à cet égard. Cette objection, n'étant pas plus soutenable que toutes celles que l'on oppose aux relations avec les Esprits, tombera de même.

L'homme est-il donc si parfait qu'il croie inutile de mesurer ses forces ? et son intelligence est-elle si développée qu'elle puisse supporter toute la lumière ?

Quand Moïse apporta aux Hébreux une loi qui pût les sortir de l'état d'asservissement dans lequel ils vivaient, et raviver en eux le souvenir de leur Dieu qu'ils avaient oublié, il fut obligé de mesurer la lumière à la force de leur vue, et la science à la force de leur entendement.

Pourquoi ne demandez-vous pas aussi : Pourquoi Jésus s'est-il permis de refaire la loi ? Pourquoi a-t-il dit : « Moïse vous a dit : Dent pour dent, oeil pour oeil, et moi je vous dis : Faites du bien à ceux qui vous veulent du mal ; bénissez ceux qui vous maudissent ; pardonnez à ceux qui vous persécutent. »

Pourquoi Jésus a-t-il dit : « Moïse a dit : Que celui qui veut quitter sa femme lui donne la lettre de divorce. Mais moi je vous dis : Ne séparez pas ce que Dieu a uni. »

Pourquoi ? C'est que Jésus parlait à des Esprits plus avancés dans l'incarnation qu'ils ne l'étaient du temps de Moïse. C'est qu'il faut proportionner la leçon à l'intelligence de l'élève. C'est que vous, qui ques-

tionnez, qui doutez, n'êtes pas encore venus au point où vous devez être, et ne savez pas encore ce que vous saurez un jour.

Pourquoi ? Mais demandez donc à Dieu pourquoi il a créé l'herbe des champs, dont l'homme civilisé est parvenu à faire sa nourriture ? pourquoi il a fait des arbres qui ne devraient croître que dans certains climats, sous certaines latitudes, et que l'homme est parvenu à acclimater partout ?

Moïse a dit aux Hébreux : « *N'évoquez pas les morts !* » comme on dit aux enfants : *Ne touchez pas au feu !*

N'était-ce pas l'évocation qui, petit à petit ; avait dégénéré parmi les Égyptiens, les Chaldéens, les Moabites et tous les peuples de l'antiquité, en idolâtrie ? Ils n'avaient pas eu la force de supporter la science, ils s'étaient brûlés, et le Seigneur avait voulu préserver quelques hommes afin qu'ils pussent servir et perpétuer son nom et sa foi.

Les hommes étaient pervers et disposés aux évocations dangereuses. Moïse a prévenu le mal. Le progrès devait se faire parmi les Esprits comme parmi les hommes ; mais l'évocation est restée connue et pratiquée par les princes de l'Église ; la vanité, l'orgueil, sont aussi vieux que l'humanité ; donc les chefs de la synagogue usaient de l'évocation, et bien souvent en usaient mal ; aussi la colère du Seigneur s'est-elle souvent appesantie sur eux.

Voilà pourquoi Moïse a dit : « N'évoquez pas les morts. » Mais cette défense même prouve que l'évocation était usuelle parmi le peuple, et c'est au peuple qu'il l'a défendue.

Laissez donc dire ceux qui demandent pourquoi ? Ouvrez-leur l'histoire du globe qu'ils couvrent de leurs petits pas, et demandez-leur pourquoi, depuis tant de siècles accumulés, ils piétinent tant pour si peu avancer ? C'est que leur intelligence n'est pas assez développée ; c'est que la routine les étreint ; c'est qu'ils veulent fermer les yeux malgré les efforts que l'on fait pour les leur ouvrir.

Demandez-leur pourquoi Dieu est Dieu ? pourquoi le soleil les éclaire ?

Qu'ils étudient, qu'ils cherchent, et dans l'histoire de l'antiquité ils verront pourquoi Dieu a voulu que cette connaissance disparût en partie, afin de revivre avec plus d'éclat, alors que les Esprits chargés de la rapporter auraient plus de force et ne failliraient pas sous le poids.

Ne vous inquiétez pas, mes amis, des questions oiseuses, des objections sans sujet que l'on vous adresse. Faites toujours ce que vous venez de faire : questionnez et nous vous répondrons avec plaisir. La science est à celui qui la cherche ; elle surgit alors pour se montrer à

lui. La lumière éclaire ceux qui ouvrent leurs yeux, mais les ténèbres s'épaississent pour ceux qui veulent les fermer. Ce n'est pas à ceux qui demandent qu'il faut refuser, mais à ceux qui font des objections dans le seul but d'éteindre la lumière ou qui n'osent pas la regarder. Courage, mes amis, nous sommes prêts à vous répondre toutes les fois qu'il en sera besoin.

SIMÉON *pour* MATHIEU.

Les faux dévots.

(Réunion particulière, 10 mars 1863. - Médium, madame Costel.)

Mon souvenir vient d'être évoqué par mon portrait et par mes vers ; deux fois touchée dans ma vanité féminine et dans mon amour-propre de poète, je viens reconnaître votre bienveillance en esquissant à grands traits la silhouette des faux dévots, qui sont à la religion ce qu'est la fausse honnête femme à la société. Ce sujet rentre dans le cadre de mes études littéraires dont *lady Tartufe* exprimait une nuance.

Les faux dévots sacrifient aux apparences, et trahissent le vrai ; ils ont le cœur sec et les yeux humides, la bourse fermée et la main ouverte ; ils parlent volontiers du prochain en critiquant ses actions d'une façon doucereuse qui exagère le mal et amoindrit le mérite. Très ardents à la conquête des biens matériels ou mondains, ils se cramponnent aux trésors imaginaires que la mort disperse, et négligent les vrais biens qui servent à la fin de l'homme et sont la richesse de l'éternité. Les hypocrites de la dévotion sont les reptiles de la nature morale ; vils, bas, ils évitent les fautes châtiées par la vindicte publique, et commettent dans l'ombre des actes sinistres. Que de familles désunies, spoliées ! que de confiances trahies ! que de larmes, et même que de sang !…

La comédie est l'envers de la tragédie ; derrière le scélérat marche le bouffon, et les faux dévots ont pour acolytes des êtres ineptes qui n'agissent que par imitation ; ils reflètent, à la façon des miroirs, la physionomie de leurs voisins. Ils se prennent au sérieux, se trompent eux-mêmes, raillent par timidité ce qu'ils croient, exaltent ce dont ils doutent, communient avec ostentation, et brûlent en cachette de petits cierges auxquels ils attribuent beaucoup plus de vertu qu'à la sainte hostie.

Les faux dévots sont les vrais athées de la vertu, de l'espérance, de la nature et de Dieu ; ils nient le vrai et affirment le faux. Cependant la mort les emportera barbouillés du fard et couverts des oripeaux qui les déguisaient, et les jettera pantelants en pleine lumière.

DELPHINE DE GIRARDIN.

Longévité des patriarches.

(Société spirite de Paris, 11 juillet 1862. - Médium, M. A. Didier.)

Que vous importe l'âge des patriarches en général, et celui de Mathusalem en particulier ! La nature, sachez-le donc bien, n'a jamais eu de contre-sens et d'irrégularités ; et si la machine humaine a quelquefois varié, elle n'a jamais repoussé aussi longtemps la destruction matérielle : la mort. La Bible, comme je vous l'ai déjà dit, est un magnifique poème oriental où les passions humaines sont divinisées, comme les passions qu'idéalisaient les Grecs, les grandes colonies de l'Asie Mineure. On a tort de marier la concision avec l'emphase, la netteté avec la diffusion, la froideur du raisonnement et de la logique moderne avec l'exaltation orientale. Les chérubins de la Bible avaient six ailes, vous le savez : presque monstres ! Le Dieu des Juifs se baignait dans le sang ; vous le savez, et vous voulez que vos anges soient les mêmes anges, et que votre Dieu, souverainement bon et souverainement juste, soit le même Dieu ? N'alliez donc pas votre analyse poétique moderne avec la poésie mensongère des anciens Juifs ou païens. L'âge des patriarches est une figure morale, et non une réalité ; l'autorité, le souvenir de ces grands noms, de ces vrais pasteurs de peuples, enrichis de mystères et des légendes qu'on faisait rayonner autour d'eux, existaient parmi ces nomades superstitieux et idolâtres du souvenir. Il est probable que Mathusalem vécut longtemps dans le cœur de ses descendants. Remarquez que dans la poésie orientale toute idée morale est incorporée, incarnée, revêtue d'une forme éclatante, rayonnante, splendide, contrairement à la poésie moderne qui désincarne, qui brise l'enveloppe pour laisser échapper l'idée jusqu'au ciel. La poésie moderne est exprimée non-seulement par l'éclat et la couleur de l'image, mais aussi par le dessin ferme et correct de la logique, par l'idée, en un mot. Comment voulez-vous allier ces deux grands principes si contraires ? Quand vous lisez la Bible aux rayons de l'Orient, au milieu des images dorées, aux horizons interminables et diffus des déserts, des steppes, faites donc courir l'électricité qui traverse tous les abîmes, toutes les ténèbres ; c'est-à-dire servez-vous de votre raison, et jugez toujours la différence des temps, des formes et des compréhensions. LAMENNAIS.

La voix de Dieu.

(Société spirite de Paris, 11 juillet 1862. - Médium, M. Flammarion.)

Avez-vous entendu le bruit confus de la mer retentissante lorsque l'aquilon gonfle les vagues ou lorsqu'elle brise en mugissant ses lames

argentées sur le rivage ? Avez-vous entendu le fracas sonore de la foudre dans les nues assombries ou le murmure de la forêt sous le souffle du vent du soir ? Avez-vous entendu au fond de l'âme cette multiple harmonie qui ne parle aux sens que pour les traverser et arriver jusqu'à l'être pensant et aimant ? Si donc vous n'avez pas entendu et compris ces muettes paroles, vous n'êtes pas enfants de la révélation, et vous ne croyez pas encore. A ceux-là je dirai : « Sortez de la ville à cette heure silencieuse où les rayons étoilés descendent du ciel et, recueillant en vous-mêmes vos intimes pensées, contemplez le spectacle qui vous entoure, et vous arriverez avant l'aube à partager la foi de vos frères. » A ceux qui croient déjà à la grande voix de la nature je dirai : « Enfants de la nouvelle alliance, c'est la voix du Créateur et du conservateur des êtres qui parle dans le tumulte des flots, dans le retentissement du tonnerre ; c'est la voix de Dieu qui parle dans le souffle des vents : amis, écoutez encore, écoutez souvent, écoutez longtemps, écoutez toujours, et le Seigneur vous recevra les bras ouverts. » O vous, qui avez déjà entendu sa voix puissante ici-bas, vous la comprendrez mieux dans l'autre monde. GALILÉE.

Le libre arbitre et la prescience divine.

(Thionville, 5 janvier 1863. - Médium, M. le docteur R…)

Il est une grande loi qui domine tout l'univers, la loi du progrès. C'est en vertu de cette loi que l'homme, créature essentiellement imparfaite, doit, comme tout ce qui existe sur notre globe, parcourir toutes les phases qui le séparent de la perfection. Sans doute Dieu sait combien de temps chacun mettra pour arriver au but ; mais comme tout progrès doit résulter d'un effort tenté pour l'accomplir, il n'y aurait aucun mérite si l'homme n'avait la liberté de prendre telle ou telle voie. Le vrai mérite, en effet, ne peut résulter que d'un travail opéré par l'esprit pour vaincre une résistance plus ou moins considérable.

Comme chacun ignore le nombre d'existences consacrées par lui à son avancement moral, nul ne peut rien préjuger sur cette grande question, et c'est là surtout qu'éclate d'une manière admirable l'infinie bonté de notre Père céleste qui, à côté du libre arbitre qu'il nous a laissé, a néanmoins semé notre route de poteaux indicateurs qui en éclairent les détours. C'est donc par un reste de prédominance de la matière que beaucoup d'hommes s'obstinent à rester sourds aux avertissements qui leur arrivent de tous côtés, et préfèrent user dans des plaisirs trompeurs et éphémères une vie qui leur avait été accordée pour l'avancement de leur esprit.

On ne saurait donc sans blasphème affirmer que Dieu ait voulu le malheur de ses créatures, puisque les malheureux expient toujours soit une vie antérieure mal employée, soit leur refus de suivre la bonne voie, alors qu'elle leur était clairement indiquée.

Il dépend donc de chacun d'abréger l'épreuve qu'il doit subir, et pour cela des guides sûrs assez nombreux lui sont accordés pour qu'il soit entièrement responsable de son refus de suivre leurs conseils ; et encore dans ce cas existe-t-il un moyen certain d'adoucir une punition méritée, en donnant des marques d'un repentir sincère, et en ayant recours à la prière, qui ne manque jamais d'être exaucée lorsqu'elle est faite avec ferveur. Le libre arbitre existe donc bien réellement chez l'homme, mais avec un guide : la conscience.

Vous tous qui avez accès au grand foyer de la nouvelle science, ne négligez pas de vous pénétrer des éloquentes vérités qu'elle vous révèle, et des admirables principes qui en sont les conséquences ; suivez-les fidèlement, c'est là qu'éclate surtout votre libre arbitre.

Pensez d'une part aux fatales suites qu'entraînerait pour vous le refus de suivre la bonne voie, comme aux récompenses magnifiques qui vous attendent dans le cas où vous obéirez aux instructions des bons Esprits ; c'est là qu'éclatera à son tour la prescience divine.

Les hommes s'efforcent vainement de chercher la vérité par tous les moyens qu'ils croient tenir de la science ; cette vérité qui paraît leur échapper les côtoie toujours, et les aveugles ne l'aperçoivent pas !

Esprits sages de tous les pays, auxquels il est donné de soulever un coin du voile, ne négligez pas les moyens qui vous sont offerts par la Providence ! Provoquez nos manifestations, faites-en profiter surtout vos frères moins bien partagés que vous ; inculquez à tous les préceptes qui vous viennent du monde spirite, et vous aurez bien mérité, car vous aurez contribué pour une large part à l'accomplissement des desseins de la Providence.

ESPRIT FAMILIER.

Le Panthéisme.

(Société spirite de Paris. - Médium, madame Costel.)

Le panthéisme, ou l'incarnation de l'Esprit dans la matière, de l'idée dans la forme, est le premier pas du paganisme vers la loi d'amour qui fut révélée et prêchée par Jésus. L'antiquité, avide de jouissances, éprise de la beauté extérieure, ne regardait guère au delà de ce qu'elle voyait ; sensuelle, ardente, elle ignorait les mélancolies qui naissent du doute inquiet et des tendresses refoulées ; elle craignait les dieux dont

elle plaçait l'image adoucie aux foyers de ses demeures ; l'esclavage et la guerre la rongeaient au dedans, l'épuisaient au dehors ; en vain la nature sonore et magnifique conviait les hommes à comprendre sa splendeur ; ils la redoutaient, ou l'adoraient à l'égal des dieux. Les bois sacrés participaient de la terreur des oracles, et nul mortel ne séparait le bienfait de leur solitude des idées religieuses qui faisaient palpiter l'arbre et frémir la pierre.

Le panthéisme a deux faces sous lesquelles il convient de l'étudier. D'abord, la séparation infinie de la nature divine, morcelée dans toutes les parties de la création et se retrouvant dans les plus infimes détails aussi bien que dans sa magnificence, c'est-à-dire une confusion flagrante entre l'œuvre et l'ouvrier. En second lieu, l'assimilation de l'humanité, ou plutôt son absorption dans la matière. Le panthéisme antique incarnait les divinités ; le moderne panthéisme assimile l'homme au règne animal et fait jaillir les molécules créatrices de l'ardente fournaise où s'élabore la végétation, confondant ainsi les résultats avec le principe.

Dieu est l'ordre, que la confusion humaine ne saurait troubler ; tout vient à point : la sève aux arbres et la pensée aux cerveaux ; aucune idée, fille du temps, n'est abandonnée au hasard ; elle a sa filière, une étroite parenté qui lui donne sa raison d'être, la relie au passé et l'engage dans l'avenir. L'histoire des croyances religieuses est la preuve de cette vérité absolue ; pas une idolâtrie, pas un système, pas un fanatisme qui n'ait eu sa puissante et impérieuse raison d'exister ; tous avançaient vers la lumière, tous convergeaient vers le même but, et tous viendront se confondre, comme les eaux des fleuves lointains, dans la vaste et profonde mer de l'unité spirite.

Ainsi le panthéisme, précurseur du catholicisme, portait en lui le germe de l'universalité de Dieu ; il inspirait aux hommes la fraternité envers la nature, cette fraternité que Jésus devait leur enseigner à pratiquer les uns envers les autres ; fraternité sacrée, affermie aujourd'hui par le Spiritisme qui relie victorieusement les êtres terrestres au monde spirituel.

Je vous le dis en vérité, la loi d'amour déroule lentement et d'une façon continue ses spirales infinies ; c'est elle qui, dans les rites mystérieux des religions indiennes, divinise l'animal, le sacrant par sa faiblesse et ses humbles services ; c'est elle qui peuplait de dieux familiers les foyers purifiés ; c'est elle qui, dans chacune des croyances diverses, fait épeler aux générations un mot de l'alphabet divin ; mais il était réservé au seul Jésus de proclamer l'idée universelle qui les résume toutes. Le Sauveur annonça l'amour et le rendit plus fort que la mort ; il dit aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres ; aimez-vous dans la douleur, dans la joie, dans l'opprobre ; aimez la nature, votre pre-

mière initiatrice ; aimez les animaux, vos humbles compagnons ; aimez ce qui commence, aimez ce qui finit. »

Le Verbe de l'Éternel s'appelle amour, et il embrasse, dans une inextinguible tendresse, la terre où vous passez et les cieux où vous entrerez, purifiés et triomphants.

LAZARE.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

—

Le Spiritualisme rationnel,

PAR M. G.-H. LOVE, ingénieur[1].

Cet ouvrage remarquable et consciencieux est l'œuvre d'un savant distingué qui s'est proposé de tirer de la science même et de l'observation des faits la démonstration de la réalité des idées spiritualistes. C'est une pièce de plus à l'appui de la thèse que nous avons soutenue ci-dessus. C'est plus encore, car c'est un premier pas presque officiel de la science dans la voie spirite ; du reste, il sera bientôt suivi, nous en avons la certitude, d'autres adhésions plus retentissantes encore, qui donneront sérieusement à réfléchir aux négateurs et aux adversaires de toutes les écoles. Il nous suffira de citer le fragment suivant pour montrer dans quel esprit l'ouvrage est conçu. Il se trouve à la page 331.

« On voit, - et *c'est à coup sûr un signe du temps*, - la secte spiritiste, que j'ai eu l'occasion de mentionner déjà, § 15, prendre une extension rapide parmi les gens de toutes les classes et les plus éclairés, sans compter le regrettable et regretté Jobard, de Bruxelles, qui était devenu un des champions les plus alertes de la nouvelle doctrine.

« Le fait est que si l'on examine cette doctrine, ne serait-ce, comme je l'ai fait d'abord, que dans la petite brochure de M. Allan Kardec, *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* il est impossible de ne pas remarquer combien sa morale est claire, homogène, conséquente avec elle-même, combien elle donne de satisfaction à l'esprit et au cœur. Quand on lui enlèverait la réalité des communications avec le monde invisible, il lui resterait toujours cela, et c'est beaucoup ; c'est assez pour entraîner de nombreuses adhésions et expliquer son succès toujours croissant. Quant aux communications avec le monde invisible, je crois avoir

---

[1] Un volume in-12. 3 fr. 50 c., chez MM. Didier.

démontré scientifiquement qu'elles étaient non-seulement possibles, mais qu'elles devaient avoir lieu tous les jours dans le sommeil. L'inspiration pendant la veille, dont il est impossible de révoquer l'authenticité ou la nature, d'après ce que j'en ai dit, est d'ailleurs une communication de ce genre, bien qu'il puisse y avoir des cas où elle ne soit que le résultat d'un plus grand degré d'activité de l'esprit. Maintenant, que l'on en rencontre où cette communication se traduit par des notions étrangères au médium qui les reçoit, je ne vois rien là-dedans qui ne soit éminemment probable, et c'est dans tous les cas une question qui peut se résoudre en l'absence des savants, que chaque médium, qui a la mesure de ses connaissances dans l'état normal, et les personnes de sa famille et de son entourage peuvent juger mieux que qui que ce soit, de telle sorte que si le Spiritisme fait tous les jours des prosélytes en dehors de la question morale, c'est qu'apparemment il se produit assez de médiums pour fournir la preuve de leur état particulier à quiconque veut les examiner sans parti pris.

« La morale, telle que je la comprends et telle que je l'ai déduite de notions scientifiques, je ne crains pas de le reconnaître, a de nombreux points de contact avec celle transmise par les médiums de M. Allan Kardec ; je ne suis pas éloigné non plus d'admettre que si dans les pages écrites par eux il y en a beaucoup qui ne dépassent pas la portée ordinaire de l'esprit humain, et même du leur, il doit y en avoir, et il y en a, d'une portée telle qu'il leur serait impossible d'en écrire de pareilles dans leurs moments ordinaires. Tout cela ne me porte pas peu à désirer qu'une doctrine qui n'offre pas le moindre danger, et qui au contraire élève l'esprit et le cœur autant qu'il est possible de le désirer dans l'intérêt de la société, se répande tous les jours de plus en plus. Car d'après ce que j'en ai lu, j'estime qu'il est impossible d'être un bon Spirite sans être un honnête homme et *un bon citoyen*. Je ne connais pas beaucoup de religions dont on puisse en dire autant. »

Sermons sur le Spiritisme

Prêchés à la cathédrale de Metz, les 27, 28 et 29 mai 1863, par le R. P. Letierce, de la compagnie de Jésus, réfutés par un spirite de Metz.
Précédés de considérations sur la folie spirite[2].

Nous sommes toujours heureux de voir des adeptes sérieux entrer dans la lice quand, à la logique de l'argumentation, ils joignent le calme et la modération dont on ne doit jamais s'écarter, même envers ceux qui n'usent pas des mêmes procédés à notre égard. Nous félicitons l'auteur de cet opuscule d'avoir su réunir ces deux qualités dans son très intéressant et très consciencieux travail, qui sera, nous n'en doutons pas, accueilli avec la faveur qu'il mérite. La lettre placée en tête de sa brochure est un témoignage de sympathie que nous ne saurions mieux reconnaître qu'en la citant textuellement, parce qu'elle est une preuve de la manière dont il comprend la doctrine, de même que les pensées suivantes, qu'il prend pour épigraphe :

« Nous croyons qu'il y a des faits qui ne sont point visibles à l'œil, point tangibles à la main ; que le microscope ni le scalpel ne peuvent atteindre, si parfaits qu'on les suppose ; qui échappent également au goût, à l'odorat et à l'ouïe, et qui cependant sont susceptibles d'être constatés avec une certitude absolue. (Ch. Jouffroy, préface des *Esquisses de philosophie morale*, p. 5.)

« Ne croyez pas à tout Esprit, mais mettez-les à l'épreuve pour voir s'ils viennent de Dieu. » (*Évangile*.)

« Monsieur et cher maître,

« Daignerez-vous accepter la dédicace de cette modeste plaidoirie en faveur du Spiritisme, de ce cri d'indignation contre les attaques qu'il a entendu diriger contre notre sublime morale ? Ce serait pour moi le témoignage le plus certain que ces pages sont dictées par cet esprit de modération que nous admirons tous les jours dans vos écrits, et qui devrait nous guider dans toutes nos luttes. Acceptez-le comme l'essai inexpérimenté d'un de vos récents adeptes, comme la profession de foi d'un vrai croyant. Si mes efforts sont heureux, j'en attribuerai le succès à votre haut patronage ; si ma voix inhabile ne trouve pas d'échos, le Spiritisme ne manquera pas d'autres défenseurs, et j'aurai pour moi, avec la satisfaction de ma conscience, le bonheur d'avoir été approuvé par l'apôtre immortel de notre philosophie. »

Nous extrayons de cette brochure le passage suivant d'un des sermons du R. P. Letierce, afin de donner une idée de la puissance de sa logique.

« Il n'y a rien de choquant pour la raison, à admettre, dans une

---

[2] Brochure in-18. - Prix : 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 10 c. - A Paris, Didier et Compagnie, Ledoyen ; - à Metz : Linden, Verronnais, libraires.

certaine limite, la communication des Esprits des morts avec les vivants ; cette communication est toute compatible avec la nature de l'âme humaine, et on en trouverait d'assez nombreux exemples dans l'Evangile et dans la *Vie des saints* ; mais c'étaient des saints, c'étaient des apôtres. Pour nous, pauvres pécheurs, qui, sur la pente glissante de la corruption, n'aurions souvent besoin que d'une main secourable pour nous ramener vers le bien, n'est-ce pas un sacrilège, une insulte à la justice divine, que d'aller demander aux bons Esprits que Dieu a répandus autour de nous, des conseils et des préceptes pour notre instruction morale et philosophique ? N'est-ce pas une audace impie de prier le Créateur de nous envoyer des anges gardiens pour nous rappeler sans cesse l'observation de ses lois, la charité, l'amour pour nos semblables, et nous apprendre ce qu'il faut faire, dans la mesure de nos forces, pour arriver le plus rapidement possible à ce degré de perfection qu'ils ont atteint eux-mêmes ?

« Cet appel que nous faisons aux âmes des justes, au nom de la bonté de Dieu, n'est entendu que des âmes des méchants, au nom des puissances infernales. Oui, les Esprits se communiquent à nous, mais ce sont les Esprits des réprouvés ; leurs communications et leurs préceptes sont, il est vrai, tels que pourraient nous les dicter les anges les plus purs ; tous leurs discours respirent les vertus les plus sublimes, dont les moindres doivent être pour nous un idéal de perfection auquel nous pouvons à peine atteindre dans cette vie ; mais ce n'est qu'un piège pour mieux nous attirer, un miel recouvrant le poison par lequel le démon veut tuer notre âme.

« En effet, les âmes des morts, avec Allan Kardec, sont de trois classes : celles qui sont parvenues à l'état de purs Esprits, celles qui sont sur le chemin de la perfection, et les âmes des méchants. Les premières, par leur nature même, ne peuvent se rendre à notre appel ; leur état de pureté leur rend impossible toute communication avec celle de l'homme, enfermée dans une si grossière enveloppe. Que viendraient-elles faire d'ailleurs sur la terre ? pour nous prêcher des exhortations que nous ne saurions comprendre ? Les deuxièmes ont trop à travailler à leur perfectionnement moral pour pouvoir perdre du temps à converser avec nous ; ce ne sont pas elles encore qui nous assistent dans nos réunions. Que reste-t-il donc pour nous ? Je l'ai dit, les âmes des réprouvés, et celles-ci au moins ne se font pas prier pour venir ; toutes disposées à profiter de notre erreur et de notre besoin d'instruction, elles se rendent en foule auprès de nous pour nous entraîner avec elles dans l'abîme où les a plongées la juste punition de Dieu. »

ALLAN KARDEC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE COSSON ET COMP., RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE.	N° 11.	NOVEMBRE 1863.

Union de la Philosophie et du Spiritisme

PAR M. HERRENSCHNEIDER.

(2e article)[1].

Le principe de la dualité de l'essence de l'âme et le système spirituel de M. Cousin et de son école.

Nous avons cherché à prouver, dans notre dernier article, que si, en général, messieurs les libres penseurs voulaient se donner la peine d'examiner les motifs qui leur permettent de s'affirmer, de dire « je » ou « moi, » ils arriveraient à la connaissance de leur double, essence ; qu'ils se convaincraient que leur âme est constituée de façon à exister séparément du corps, aussi bien que dans son enveloppe, et qu'ils en comprendraient l'erraticité, lorsqu'après le trépas elle a quitté sa matière terrestre. De sorte que leur science, si elle était fondée sur le véritable principe de la constitution de l'âme, confirmerait les faits spirites, au lieu de les contredire avec tant de persistance. En effet, notre notion du *moi* se compose principalement du sentiment et de la connaissance que nous avons de nous-mêmes, et ces deux phénomènes intimes, évidents pour tout le monde, impliquent péremptoirement deux éléments distincts dans l'âme : l'un passif, sensible, étendu et solide, qui reçoit les impressions ; l'autre actif, inétendu et pensant, qui les perçoit. En conséquence, si nous possédons, à côté d'un élément virtuel, un élément résistant et permanent, différent de notre corps, nous ne pouvons nous dissoudre par la mort ; notre immortalité est prouvée, et notre préexistence en est une conséquence naturelle. Nos destinées sont donc indépendantes de notre séjour terrestre, et celui-ci

[1] Voir la *Revue* de septembre 1863.

n'est plus qu'un épisode plus ou moins intéressant pour nous, selon les évènements qui le remplissent.

La dualité de l'essence de notre âme est, d'après ces observations, un principe important, puisqu'elle nous instruit sur notre existence réelle et immortelle. Mais elle est un principe d'autant plus important, qu'elle est la source unique où nous puisons la conscience certaine de notre individualité, et qu'elle est ainsi l'origine de notre science, de celle dont nous ne pouvons pas douter, et sur laquelle repose tout le reste de nos connaissances. Effectivement, nous commençons tous par nous connaître d'abord, avant de remarquer ce qui nous entoure ; et nous mesurons à notre toise tout ce que nous examinons, et ce que nous jugeons. Il est donc indispensable de remarquer, pour l'étude de la vérité, que notre savoir part de nous, pour revenir à nous ; qu'il est un cercle que nous formons nous-mêmes, qui nous entoure et qui nous enlace fatalement à notre insu. Les philosophes actuels l'ignorent, et le subissent sans s'en apercevoir. C'est lui qui les éblouit, qui les aveugle, et qui les empêche de regarder au delà et au-dessus d'eux. Aussi n'aurons-nous que trop souvent l'occasion de constater leur aveuglement. Les Anciens, au contraire, connaissaient ce cercle et son influence mystérieuse, car ils symbolisaient la science sous la figure d'un serpent qui se mord la queue, après s'être retourné sur lui-même. Ce qui signifiait, à leurs yeux, que notre savoir part d'un point donné, fait le tour de notre horizon intellectuel, et rejoint son point de départ. Or, si ce point de départ est élevé, et que le regard soit perçant, l'horizon est étendu et la science est vaste ; si ce point, par contre, rase le sol, et que la vue soit troublée, l'horizon est restreint et l'intelligence des choses limitée. Ainsi, tels que nous sommes personnellement, tel est l'ensemble et la portée de nos connaissances. Par ce motif il devient évident que la première condition de la science individuelle est de s'examiner soi-même, non-seulement pour distinguer ses qualités, ses défauts et ses vices, mais pour connaître d'abord la constitution intime de notre être, et ensuite pour élever notre esprit et pour former notre caractère.

Donc, la vraie science n'est pas faite pour chacun. Celui qui y aspire doit non-seulement avoir de l'intelligence et de l'instruction, mais, surtout, être sérieux, sobre, sage, ne pas se laisser guider par le caprice de son imagination, par sa vanité, par ses intérêts et par sa suffisance. Ce qui doit guider le véritable amant de la vérité, c'est un amour désintéressé pour ce but vénéré ; c'est la volonté énergique et constante de ne jamais s'arrêter, et de séparer rigoureusement l'ivraie de la

bonne semence. Plus l'homme se possède, et plus il est calme et noble, mieux il saura discerner les sentiers qui le conduiront à la vérité ; plus il est léger, présomptueux ou passionné, plus il corrompra par son haleine impure les fruits qu'il cueillera sur l'arbre de la vie.

La première condition pour arriver à la connaissance des choses, c'est donc le caractère individuel ; et c'est par cette raison que, dans l'antiquité, des épreuves solennelles précédaient toute initiation. Aujourd'hui le savoir est répandu sans discernement, chacun croit pouvoir y prétendre ; mais aussi la vérité est moins que jamais bien accueillie, tandis que les doctrines les plus étranges trouvent de nombreux adhérents. On devrait donc se convaincre que les esprits indifférents, rétrécis par les sciences exactes et naturelles, emportés par l'imagination, ou bouffis d'impertinence, sont impropres à la recherche de la vérité, et qu'il serait plus prudent de réserver ce noble labeur pour quelques élus. Cependant des dispositions plus sensées se manifestent aujourd'hui *par l'avènement du Spiritisme* ; et, en effet, les Spirites sont des hommes bien disposés pour la recherche de la vérité, parce qu'en se séparant du tourbillon général qui entraîne la société, ils ont renoncé d'eux-mêmes aux vanités mondaines, aux principes superficiels des libres penseurs, et à la superstition officielle des cultes reconnus. Ils font preuve d'une saine indépendance, d'un amour sincère de la vérité, et d'une touchante sollicitude pour leurs intérêts éternels. Ce sont là les meilleures dispositions morales pour aborder les graves problèmes de l'âme, du monde et de la Divinité. Pour notre bien éternel, essayons donc de nous entendre, et de suivre ensemble les traces qui nous conduiront à la voie sacrée. Car nous avons besoin de nous aider réciproquement pour atteindre le but que nous cherchons tous, celui de nous éclairer sur ce qui, seul, est réel et durable.

Après les dispositions morales que nous venons d'indiquer, la chose la plus indispensable pour bien s'engager dans l'œuvre délicate de l'initiation, c'est la connaissance du principe de la dualité de l'essence de l'âme ; car c'est lui qui est une partie du secret mystérieux du Sphinx[2]. Il est une des clefs de la science, et, sans la posséder, tous les efforts deviennent inutiles pour y atteindre. Ce principe de l'essence de l'âme, seul, renferme, comme conséquences, les notions considérables que nous désirons acquérir, tandis que tous les principes secondaires que l'on a découverts jusqu'à ce jour ne s'élèvent

[2] L'autre premier principe est la dualité de l'aspect des choses que nous retrouverons plus tard.

pas assez haut pour dominer le vaste horizon des connaissances humaines, et pour en embrasser tous les détails. Les principes inférieurs égarent ceux qui s'en servent dans le dédale des nombreux faits qu'ils n'éclairent point ; et c'est par l'insuffisance de leurs principes premiers que les philosophes se sont fourvoyés, et qu'ils se sont perdus dans les subtilités arbitraires de leurs doctrines incomplètes. Ils ont fatalement porté la confusion là où ils ont cru toucher à la vérité. Dans ces matières, plus délicates encore que difficiles, le principe vrai, seul, répand la lumière, résout aisément tous les problèmes, et ouvre les portes secrètes qui conduisent au sanctuaire le plus reculé. Or, nous savons déjà que nous portons ce principe en nous-mêmes, et que pour le découvrir il ne s'agit que de s'étudier, mais de s'étudier avec calme et impartialité. Nous savons que ce principe est la dualité de notre essence animique, de sorte que nous n'avons plus qu'à dévider avec précaution le fil dont nous tenons le nœud le plus important. Mais à mesure que nous avancerons dans notre étude psychologique, nous consulterons néanmoins les travaux de nos plus illustres philosophes, afin de reconnaître en quoi ils ont failli, et en quoi leurs doctrines confirment nos propres recherches.

Ainsi, comme nous l'avons fait remarquer ci-dessus, il nous paraît évident que tout ce qui tient en nous à l'ordre sensible dépend de la substance de notre âme ; car elle en est l'élément étendu et solide, qui reçoit toutes les impressions du dehors, et qui se ressent de notre activité intime. Notre âme, en effet, ne saurait être touchée d'une manière quelconque, sans présenter un obstacle, d'abord, aux oscillations du milieu ambiant, et, ensuite, aux vibrations des émotions qui nous affectent intimement. Donc c'est cette manière d'être toute naturelle qui nous explique nos rapports avec tout ce qui existe, avec ce qui n'est pas nous, avec notre non-*moi* moral, intellectuel et physique, visible ou invisible. La solidité et l'étendue de notre substance n'est évidemment pas à rejeter en principe. Cependant ce n'est pas cette opinion qui règne à l'Université et à l'Institut. Le spiritualisme la nie comme absurde, sous le prétexte spécieux que la divisibilité, qui en serait la conséquence, impliquerait la corruptibilité de la substance. Mais ce n'est là qu'un malentendu ; car ce qui importe à l'incorruptibilité de la nature animique, c'est la simplicité chimique de sa fluidité corporelle, et non son indivisibilité mécanique, au défaut de laquelle il y a mille manières de remédier : tandis que, pour rester dans la vérité scientifique, il faut se garder d'admettre un effet sans cause, une impression possible sans résistance. Aussi la sensibilité de notre âme n'apprend rien

à notre école spiritualiste ; elle rattache gratuitement les sentiments à la raison, attribue les sensations à l'organisme matériel, et ne s'explique pas sur la connexion de ces diverses facultés. *C'est là une des causes de son impuissance philosophique*.

Quant à nous, la sensibilité de notre âme est la preuve irrécusable de la solidité et de l'étendue de sa substance ; et c'est la notion de ces propriétés qui nous ouvre un vaste champ d'observation. Ainsi, d'abord, l'étendue et la solidité substantielle permettent à notre âme de prendre différentes formes, et de renfermer le type de tous les organes qui composent notre organisme corporel. Elle sert ainsi d'origine et de soutien à nos nerfs, à nos sens, à notre cerveau, à nos viscères, à nos muscles et à nos os, et nous permet de nous incarner par le moyen de cette loi de la mutabilité des molécules corporelles, si connue de nos modernes physiologistes. Nos savants supposent seulement, à tort, selon nous, que cette loi est l'effet d'une force mystérieuse de la matière, qui se renouvelle, s'absorbe, s'écoule et se forme d'elle-même ; car la matière est inerte et ne forme rien de sa propre initiative. Cette mutabilité est évidemment l'effet de l'activité instinctive de notre double essence animique, qui se trouve sous notre enveloppe, et l'existence de cette loi prouve que notre incarnation est dans l'ordre de la nature, puisqu'elle est continue, et qu'au bout d'une série d'années notre corps se renouvelle régulièrement. La formation de notre revêtement matériel et notre incarnation successive s'expliquent de cette façon tout naturellement. Mais, de plus, cette substantialité étendue de notre âme nous fait également comprendre le lien qui existe entre elle et notre corps ; car notre organisme visible n'étant que la couverture de notre organisme substantiel, tout ce qui est ressenti par l'un doit nécessairement retentir dans l'autre. Les émotions de la substance de l'âme doivent ébranler le corps, et l'état de celui-ci doit affecter inévitablement ses propres dispositions morales et intellectuelles. *Voilà le premier enseignement qui résulte de la nature concrète de notre substance*.

Le second enseignement que nous en retirons, c'est que la partie de la substance de notre âme qui ne sert pas de type à notre organisme matériel doit être la base de notre sens intime, de celui qui reçoit toutes nos impressions morales et intellectuelles, et qui nous met en contact avec la substance divine elle-même ; de sorte que notre substance reçoit les impressions du rayonnement de toutes les existences et de toutes les activités possibles, et se trouve être l'origine première de toutes nos notions. C'est de la même manière que nous recevons la connaissance de nous-mêmes. Car si l'on demande à un sceptique

comment il peut s'affirmer, sans aucune réserve, il répondra : « C'est que je me sens, » parce que le sceptique lui-même ne peut douter de ses sensations. Cependant se sentir n'est pas toute notre connaissance : le sceptique ne peut non plus nier qu'il sait qu'il se sent. Or, la perception de notre sentiment est la conséquence de notre activité intellectuelle ; ce qui prouve que notre âme n'est pas seulement passive, qu'elle est aussi active, qu'elle veut, qu'elle perçoit, qu'elle pense, qu'elle est causatrice et libre de son propre chef. Nos organes mêmes fonctionnent sans que nous en ayons conscience, de sorte qu'on est forcé d'attribuer à notre âme un second élément, un élément actif, virtuel, c'est-à-dire une force essentielle, qui est attentive lorsque notre sensibilité est éveillée, qui veut par l'effet de son propre mouvement, qui perçoit, pense et réfléchit au moyen de notre organe cérébral, qui agit à l'aide de nos membres, et qui anime notre organisme d'un mouvement involontaire. C'est par la présence dans notre âme de ce double ordre essentiel : de l'ordre substantiel passif et sensible, et de l'ordre virtuel actif et pensant, que nous nous sentons, que nous nous savons, et que nous avons la conscience de notre personnalité propre, sans nul secours du monde extérieur.

Notre force animique, c'est notre élément spirituel par excellence, car elle n'a pas d'étendue ni de solidité par elle-même. Elle ne nous est connue que par son activité. Dès qu'elle ne veut, ni ne pense, ni n'agit, elle est comme si elle n'existait pas ; et si notre âme n'était pas substantiellement concrète, par la vertu d'un autre élément, notre corps n'aurait pas de consistance, et ne serait qu'un amas de poussière. Notre âme ne pourrait pas même exister dans l'erraticité, elle se perdrait dans le néant, à moins de supposer, avec le spiritualisme, un mystère impénétrable, qui lui permette d'exister sans avoir d'étendue ni de solidité, supposition que le Spiritisme et les lois naturelles rendent complètement inadmissible. Cependant c'est notre force essentielle que Leibniz considère comme étant notre substance, sans égard pour sa nature fugitive ; et l'école spiritualiste française le répète à son exemple, sans s'arrêter à cette confusion illogique. Toutefois, il ne suffit pas d'appeler force une substance pour qu'elle le soit réellement, et de considérer cette substance imaginaire comme étant le fond de notre être, pour qu'on sorte du vide des abstractions. Une substance n'est telle que par son état concret, par son étendue et sa solidité, quelque subtile qu'on veuille la concevoir, et c'est ce que notre école spiritualiste se plait à passer sous silence. *Aussi c'est là une autre cause de son impuissance morale et philosophique*.

Notre force essentielle n'est que le principe de notre activité ; elle nous anime, mais ne nous constitue pas. Elle est le principe de notre vie, mais non celui de notre existence. Elle est partout dans notre substance, se répand avec elle dans tout notre être, et en reçoit directement les impressions sans notre concours volontaire. C'est par cette union étroite de nos deux éléments essentiels que notre organisme fonctionne spontanément, que nos sensations réveillent de suite notre attention, et nous portent, sans autre intermédiaire, à percevoir la cause de nos impressions, que notre conscience est un ensemble de sentiments et de réflexions, et que toute notion, quel qu'en soit l'objet, exige que nous le sentions et que nous le sachions. Dès lors seulement nous sommes certains de son existence. C'est par ce même procédé que nous avons la connaissance de l'Être suprême. Nous avons la sensation de sa présence par notre sens intime, et nous expliquons cette sensation sublime par notre raison ; car l'idéal du vrai, du bien et du beau est d'abord dans notre cœur, avant d'entrer dans notre tête. Les peuples sauvages ne s'y trompent pas ; ils ne doutent pas de Dieu ; ils se le figurent simplement selon le niveau de leur grossière intelligence, tandis que nous voyons nos savants se disputer sur sa personnalité, parce qu'ils prétendent ne rien admettre que par la force de leur raisonnement, et parce qu'ils se débattent dans les abstractions, sans prendre leur point d'appui dans l'ordre sensible.

Telle est la constitution de notre âme. Elle se compose de deux éléments bien distincts entre eux, et qui sont néanmoins indissolublement unis ; car jamais et nulle part ces éléments ne se sont rencontrés séparément : toute substance a sa force et toute force a sa substance. Aussi cette dualité se trouve réunie dans l'essence de tout ce qui existe ; elle est dans la matière, dans l'âme, en Dieu. Nous le répétons, cette distinction dans l'unité est à admettre nécessairement, parce que chacun de ces éléments est bien caractérisé ; parce qu'ils ont leurs propriétés respectives et leur modalité catégorique ; et parce que c'est une loi universelle qu'un même principe ne peut avoir des effets contraires, que des qualités qui s'excluent trahissent autant de principes particuliers. Mais leur unité n'est pas moins péremptoire, parce que nulle fonction, nulle faculté, nul phénomène ne se produit en nous et ailleurs sans le concours simultané de ces deux éléments irréductibles.

C'est cette unité dans cette dualité constante de notre âme qui nous explique encore ce phénomène psychologique important, à savoir : la spontanéité instinctive de toutes nos facultés et de toutes nos fonctions, ainsi que la formation de notre caractère et de notre nature morale

intime. Effectivement, nos impressions se conservent en nous et se reproduisent involontairement ; de sorte que, comme la substance est l'élément passif et permanent de notre âme, il faut lui attribuer la propriété de conserver nos sensations, de les concréter en elle, et de les transmettre, à l'occasion, à l'attention de notre force essentielle. Ces impressions étant de toutes espèces, il se forme en nous, par cette propriété conservatrice, un ordre moral, intellectuel et pratique permanent, qui se manifeste par notre activité instinctive et spontanée, qui nous inspire nos sentiments et nos idées, et qui guide nos actes sans notre concours volontaire, et souvent même malgré nous. De plus, ces sentiments et ces idées acquises se groupent dans notre âme, et nous produisent de nouvelles idées et de nouvelles images, auxquelles nous sommes quelquefois loin de nous attendre. Les fonctions psychologiques de notre substance unie à notre force essentielle, sont donc très multipliées, et nous forment une nature morale, intellectuelle et pratique spontanée, qui est le fond de notre caractère, l'origine de nos dispositions naturelles. Notre substance renferme donc à l'état latent, ou en puissance, comme s'exprime l'école, toutes nos qualités, toutes nos connaissances, toutes nos habitudes passées en nous à l'état permanent. En conséquence, c'est à elle et à son activité instinctive qu'il faut attribuer la mémoire, l'imagination, l'esprit et le sens naturels, ainsi que l'origine de nos idées et celle de nos sentiments.

Cet ordre substantiel instinctif existe incontestablement dans notre âme. Chacun se connaît une nature morale permanente, des dispositions intellectuelles et des habitudes propres, qui lui facilitent sa carrière et sa conduite, si elles sont bonnes ; ou qui empêchent ses succès et l'entraînent dans des écarts déplorables, si elles sont mauvaises. Nos philosophes seuls n'en sont pas frappés ; car n'ayant point admis, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un ordre psychologique substantiel, ils se sont condamnés à devoir attribuer tout ce qui est résistant dans notre âme à l'influence de la matière, et de confondre tout ce qui est sensible et vivant avec notre intelligence. Aristote, il est vrai, reconnaît dans l'homme un ordre potentiel, où toutes nos qualités sont en puissance ; mais il le définit mal, et le confond aussi avec la matière. Depuis lors, personne ne s'est plus occupé de cet ordre spécial que M. Cousin. Mais ce philosophe contemporain, ne reconnaissant à notre âme que l'intelligence, n'en a considéré que l'activité spontanée, sans en rechercher l'origine dans l'élément permanent de notre nature animique. Il la désigne comme étant la raison spontanée et instinctive, en opposition de la raison réfléchie, sans remarquer

quelle contradiction il existe entre l'instinct et la réflexion, qualités qui s'excluent, et qui évidemment ne peuvent appartenir au même principe ! Aussi M. Cousin ne tire que des conséquences limitées de cette découverte, et c'est par cette raison que sa psychologie, ainsi que celle de son école, est restée une science sèche, illogique et sans grande portée.

Arrêtons actuellement nos pensées sur l'ensemble des observations qui précèdent, car elles nous ont fait connaître des phénomènes psychologiques inconnus jusqu'à ce jour. Elles nous ont fait constater dans notre âme l'existence de deux ordres moraux, intellectuels et pratiques bien distincts et fortement caractérisés : l'un se rapportant parfaitement aux propriétés particulières de notre substance, qui sont la permanence, l'étendue et la solidité ; l'autre, à celles de notre force essentielle, qui sont sa causalité, son inétendue et son intermittence. Le premier est passif, sensible, conservateur ; le second est actif, volontaire et réfléchi. L'union intime de nos deux éléments essentiels produit, de plus, en nous, notre triple activité instinctive, qui est le reflet direct de l'état véritable de nos qualités et de nos défauts naturels.

En effet, d'une part, plus notre nature substantielle sera sensible, délicate et conservatrice, et notre activité instinctive vivante et énergique, plus aussi nos idées et nos sentiments seront purs et élevés, notre bon sens juste, notre mémoire et notre imagination faciles et sûres. Moins, au contraire, notre état substantiel sera perfectionné, plus lentes et plus bornées seront notre mémoire et notre imagination, plus grossières nos idées, plus vils nos sentiments et plus obtus notre sens commun. Mais, d'autre part, plus notre force causatrice sera énergique, constante et souple, plus notre attention, notre volonté, notre vertu et notre empire sur nous seront forts, plus notre perception, notre pensée, notre jugement et notre raison auront de portée, et plus enfin notre habileté sera grande et notre conduite honorable, parce que toutes ces qualités et facultés dérivent de notre élément virtuel. Par contre, autant que notre force essentielle sera molle, engourdie ou roide, autant notre brutalité et notre lâcheté morale et intellectuelle se produiront au grand jour. De façon que notre valeur dépend aussi bien de l'état des qualités et des propriétés de l'un que de l'autre élément de notre âme.

Tel est le tableau sommaire que présente la constitution intime de notre essence animique, et que nous révèle notre double faculté de nous sentir et de nous savoir. Ce tableau nous la montre d'abord dans son unité vivante, puisque nous découvrons le double principe de son activité et de sa passivité, de sa permanence et de sa causalité, de son

existence dans le temps et dans l'espace, et de son indépendance propre et distincte de Dieu, du monde et de son enveloppe matérielle. Il nous la montre ensuite dans sa diversité merveilleuse, puisque nous reconnaissons l'origine de ses qualités et de ses facultés, de ses fonctions et de son organisme, dans les propriétés respectives de nos éléments essentiels, et dans leur concours réciproque. Ce tableau, pourtant, n'est qu'une première ébauche, et néanmoins il est facile d'y remarquer la méthode d'observation rigoureuse que nous y avons suivie, et qui est celle que Bacon a découverte, que Descartes a introduite dans la psychologie, que l'école écossaise a appliquée, et que l'école spiritualiste et éclectique a observée dans toute sa doctrine. Nous nous rencontrons donc sur le même terrain que toute la philosophie sérieuse, et si nous sommes souvent en désaccord avec nos illustrations académiques, c'est que nous ne pouvons nous défendre de croire que la plupart des faits de conscience ont été, par elles, mal observés et mal expliqués.

En effet, l'éclectisme spiritualiste nous reconnaît trois facultés principales : la volonté, la sensation et la raison. Ces facultés se distinguent de notre corps, qui est solide et étendu ; de sorte que nous possédons nécessairement une âme inétendue et spirituelle. Cette constatation faite, l'éclectisme ne se demande pas, ni comment notre âme doit être constituée pour être sensible, ni si la volonté et la raison, qui sont actives toutes les deux, ne sont pas deux manifestations d'un même principe virtuel. Ce sont là des questions qui ne l'inquiètent pas. Il soutient seulement que, de ces trois facultés, la volonté seule nous appartient en propre, puisque, seule, elle est le résultat d'une force substantielle inétendue, qui est le principe primordial de notre *moi*. La sensibilité, à ses yeux, n'est que l'effet du choc, qui résulte de l'action que la force du monde extérieur exerce sur la nôtre par l'entremise de notre organisme ; mais l'éclectisme ne recherche pas plus comment notre force inétendue tient à notre organisme, ni comment, dans cet isolement inétendu, elle peut recevoir un choc, qu'il n'a expliqué comment nous pouvons être sensibles. Ce sont là de petits mystères qui ne sauraient l'arrêter. La raison, selon lui, est la faculté souveraine de la connaissance, mais elle est impersonnelle, c'est-à-dire elle ne nous appartient pas, quoique nous nous en servions. Dire *ma* raison est donc, selon M. Cousin, un non-sens, par le motif qu'on ne dit pas *ma* vérité. Ce motif ne nous paraît pas bien concluant, mais c'est probablement notre faute. Effectivement, dans son système, la raison est l'ensemble des vérités nécessaires et universelles ; vérités telles que : les principes de la causalité, de la substance, de l'unité, du vrai, etc. La collection de

ces principes forme donc, selon lui, la raison divine, dont nous participons par la volonté ineffable du Tout-Puissant. Mais c'est là ce qu'il faut croire sur sa parole, car nous ne voyons pas précisément comment une collection de vérités, quelque universelles qu'elles soient, pourrait constituer la raison divine et humaine. Vulgairement, les vérités sont des lois, et la raison est une faculté. Or, je vois le soleil, mais jamais la faculté de le voir n'a été prise pour le soleil ni pour le moindre de ses rayons. C'est donc là un nouveau mystère à ajouter aux précédents. De sorte que, dans cette doctrine, rien ne s'explique de soi, rien ne se tient, et notre âme n'y est représentée que comme un assemblage hétérogène de facultés, de qualités, de fonctions distinctes, reliées ensemble, au hasard, comme des feuilles éparses que l'on aurait réunies en un volume sous ce titre pompeux : *Doctrine philosophique du dix-neuvième siècle*. La deuxième préface de la troisième édition des *Fragments philosophiques* en contient un résumé intéressant à plus d'un titre.

D'après ces considérations on peut juger des causes qui font de la philosophie spiritualiste officielle, malgré ses bonnes intentions, une doctrine bizarre et indigeste. On serait même autorisé à la traiter plus durement, si l'on perdait de vue les services éminents qu'elle a rendus à l'esprit français en le détournant d'un sensualisme immoral et d'un scepticisme désespérant. C'étaient là évidemment les principales préoccupations de l'illustre philosophe au début de sa brillante carrière ; et, en étudiant ses œuvres remarquables, on voit que Condillac et Kant ont été ses principaux adversaires. Aussi c'est cette lutte qui est la partie importante de ses travaux. Son propre système, au contraire, nous paraît très défectueux, et sa morale, sa théodicée et son ontologie contiennent nombre de points fort controversables. La vérité est une fleur si délicate ! le moindre souffle de l'erreur la flétrit entre nos mains, et la réduit en une poussière pernicieuse et aveuglante. Dans la chaleur du combat ou dans l'émotion de l'ambition, il est surtout difficile de conserver le calme de l'esprit et la délicatesse du sentiment de l'évidence ; de sorte que l'homme préoccupé est facilement entraîné à dépasser les bornes de la vraie sagesse. Heureusement que le Créateur nous a ménagé des faits, des circonstances, des événements providentiels, qui sont assez frappants pour nous ramener dans la bonne voie ; et certes, *les doctrines et les faits sur lesquels se fonde le Spiritisme* sont de ce nombre. Que nos grands et savants philosophes ne les repoussent point sous le futile prétexte de superstition. Qu'ils les étudient sans parti pris ! Ils y reconnaîtront la nature étendue et solide de notre

âme, sa préexistence et sa perpétuité. Ils y trouveront une morale douce et salutaire, bien faite pour ramener tout le monde au bien. Si alors leur esprit demande à s'en rendre compte, qu'ils se mettent franchement à l'œuvre, qu'ils en examinent scientifiquement les principes et les conséquences ; et alors peut-être *le principe de la dualité de l'essence de l'âme* leur apparaîtra dans toute sa splendeur et dans toute sa puissance ; car il nous semble jeter une vive lumière sur les secrets intimes de notre être. C'est ce que nous continuerons à examiner prochainement.

F. HERRENSCHNEIDER.

Ordonnance de monseigneur l'évêque d'Alger contre le Spiritisme.

Mgr l'évêque d'Alger a publié, en date du 18 août dernier, une brochure adressée à messieurs les curés de son diocèse, sous ce titre : *Lettre circulaire et ordonnance sur la superstition dite Spiritisme*. Nous en citons les passages suivants que nous faisons suivre de quelques observations.

« … Nous avions la pensée d'ajouter une modeste page à ces lumineuses annales, en flétrissant, des hauteurs du bon sens et de la foi, comme il mérite de l'être, le *Spiritisme* qui, renouvelé de la plus vieille et de la plus grossière idolâtrie, est venu s'abattre sur l'Algérie. Pauvre colonie ! Après tant de cruelles épreuves, lui fallait-il encore une épreuve de ce genre ! »

Pauvre colonie ! en Effet, ne serait-elle pas bien plus prospère si, au lieu de tolérer et de protéger la religion des indigènes, on eût transformé leurs mosquées et leurs synagogues en églises, et si l'on n'eût pas arrêté le zèle du prosélytisme ! Il est vrai que la guerre sainte, guerre d'extermination comme celle des croisades, durerait encore, que des centaines de mille de soldats auraient péri, que nous aurions peut-être été forcés de l'abandonner ; mais qu'est-ce que cela quand il s'agit du triomphe de la foi ! Or, voici bien un autre fléau ; le Spiritisme qui vient, au nom de l'Évangile, proclamer la fraternité entre les différents cultes, et cimenter l'union en inscrivant sur son drapeau : *Hors la charité point de salut*.

« Mais diverses considérations, monsieur le curé, nous ont retenu jusqu'à ce jour. D'abord, nous hésitions à révéler cette honte nouvelle, ajoutée à tant de misères exploitées, avec une amère ironie, par les ennemis de notre chère et noble Algérie. D'autre part, nous savons que le *Spiritisme* n'a guère pénétré chez nous que dans certaines villes, où les désœuvrés se comptent en plus grand nombre ; où la curiosité, sans cesse excitée, se repaît avidement de tout ce qui se présente avec un caractère de nouveauté ; où le besoin de briller et de se distinguer de la foule ne demeure pas toujours étranger, même à des intelligences de plus ou moins de portée, tandis que le plus grand nombre de nos petites villes et de nos campagnes ignorent, et, certes, elles n'ont rien à y perdre, jusqu'au nom bizarre et prétentieux de *Spiritisme*. Nous pensions, enfin, que de telles pratiques ne sont jamais destinées à vivre d'une bien longue vie, parce que le désabusement vient vite pour les scandales d'imagination, qui meurent presque toujours de leur propre honte. Ainsi en est-il arrivé des jongleries de Cagliostro et de Mesmer ; ainsi la fureur des tables tournantes s'est calmée, sans laisser après elle que le ridicule de ses entraînements et de ses souvenirs. »

Si le nom même du Spiritisme est inconnu dans le plus grand nombre des petites villes et des campagnes d'Algérie, la lettre circulaire de Mgr l'évêque d'Alger, répandue à profusion, est un excellent moyen de le faire connaître, en piquant la curiosité qui ne sera certes pas arrêtée par la crainte du diable. Tel a été l'effet bien avéré de tous les sermons prêchés contre le Spiritisme, qui, de notoriété publique, ont puissamment contribué à multiplier les adeptes. La circulaire de Mgr d'Alger aura-t-elle un effet contraire ? c'est plus que douteux. Nous nous rappelons toujours cette parole prophétique, et qui s'est si bien réalisée, d'un Esprit à qui nous demandions, il y a deux ans, par quel moyen le Spiritisme pénétrerait dans les campagnes ; il nous répondit : « Par les prêtres. – Volontairement ou involontairement ? – Involontairement d'abord, volontairement plus tard. »

Nous rappellerons encore que lors de notre premier voyage à Lyon, en 1860, les Spirites y étaient au nombre de quelques centaines seulement. Dans cette même année un sermon virulent fut prêché contre eux, et l'on nous écrivit : « Encore deux ou trois sermons comme celui-ci, et nous serons bientôt décuplés. » Or, les sermons n'ont pas fait défaut dans cette ville, comme chacun sait ; et ce que chacun sait aussi, c'est que l'année suivante il y avait cinq ou six mille Spirites, et que dès la troisième année on en comptait plus de trente mille. Pauvre cité lyonnaise ! Ce que l'on sait encore, c'est que le plus grand nombre des adeptes se trouve parmi les ouvriers, qui ont puisé dans cette doc-

trine la force de supporter patiemment les rudes épreuves qu'ils ont traversées, sans chercher dans la violence et la spoliation le nécessaire qui leur manquait ; c'est qu'ils prient aujourd'hui, et croient à la justice de Dieu, s'ils ne croient pas à celles des hommes ; c'est qu'ils comprennent la parole de Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Dites pourquoi, avec votre doctrine des peines éternelles que vous préconisez comme un frein indispensable, vous n'avez jamais arrêté aucun excès, tandis que la maxime « Hors la charité point de salut » est toute-puissante ! Fasse le ciel que vous n'ayez jamais besoin de vous mettre sous son égide ! Mais si Dieu vous réservait encore des jours néfastes, souvenez-vous que ceux mêmes à qui vous avez refusé le pain de l'aumône, parce qu'ils étaient Spirites, seront les premiers à partager avec vous leur morceau de pain ; parce qu'ils comprennent cette parole : « Pardonnez à vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous persécutent. »

Mais qu'a donc le Spiritisme de si redoutable, puisqu'il n'occupe que les désœuvrés de quelques villes ? puisque de telles pratiques ne sont jamais destinées à vivre d'une bien longue vie ? puisqu'il doit avoir le sort des jongleries de Cagliostro, de Mesmer et des tables tournantes ? Pour ce qui est de Cagliostro, il faut le mettre hors de cause, attendu que le Spiritisme a toujours décliné toute solidarité avec lui, malgré la persistance de quelques adversaires pour accoler son nom à celui du Spiritisme, comme ils l'ont fait de tous les jongleurs et charlatans. Quant à Mesmer, il faut être bien peu au courant de ce qui se passe, pour ignorer que le magnétisme est plus répandu qu'il ne l'a jamais été, et qu'il est aujourd'hui professé par des notabilités scientifiques. Il est vrai qu'on s'occupe peu maintenant des tables tournantes, mais il faut convenir qu'elles ont cependant fait un assez beau chemin, puisqu'elles ont été le point de départ de cette terrible doctrine qui cause tant d'insomnies à ces messieurs. Elles ont été l'alphabet du Spiritisme ; si donc on ne s'en occupe plus, c'est qu'on ne cherche plus à épeler quand on sait lire. Elles ont tellement grandi que vous ne les reconnaissez plus.

Après avoir parlé de son voyage en France, qui a eu un plein succès, Mgr d'Alger ajoute :

« Notre première et incessante occupation du retour était de publier une instruction pastorale contre la superstition en général, et en particulier contre celle du *Spiritisme*, l'*Evangile selon Renan* ne nous ayant détourné que huit jours. »

Voilà, il faut en convenir, un singulier aveu. L'ouvrage de M. Renan,

qui sape l'édifice par sa base et qui a eu un si grand retentissement, n'a préoccupé Sa Grandeur que huit jours, tandis que le Spiritisme absorbe toute son attention. « J'arrive en toute hâte, dit-il, et, quoique accablé des fatigues d'un long voyage, sans prendre de repos, je monte sur la brèche. Nous avons un nouvel et rude adversaire en M. Renan, mais celui-là nous inquiète peu ; marchons droit au Spiritisme, car c'est le plus pressé. » C'est un grand honneur pour le Spiritisme, car c'est reconnaître qu'il est bien plus redoutable, et il ne peut être redoutable qu'à la condition d'être logique. S'il n'a aucune base sérieuse, ainsi que le prétend monseigneur, à quoi bon ce déploiement de forces ? Vit-on jamais tirer le canon contre une mouche qui vole ? Plus les moyens d'attaque sont violents, plus on exalte son importance ; voilà pourquoi nous ne nous en plaignons pas.

« Nous avons appris, dites-vous, à n'en pas douter, que de véritables chrétiens, de sincères catholiques, s'imaginaient pouvoir associer Jésus-Christ et Bélial, les commandements de l'Église avec les procédés du Spiritisme. »

C'est un peu tard pour vous en apercevoir, car il y a trois ans que le Spiritisme est implanté et prospère dans l'Algérie, qui ne s'en trouve pas plus mal. D'ailleurs, la brochure de M. Leblanc de Prébois, publiée au nom et pour la défense de l'Église, a dû vous apprendre qu'il y a en France, à l'heure qu'il est, selon ses calculs, vingt millions de Spirites, c'est-à-dire la moitié de la population, et qu'avant peu l'autre moitié serait gagnée ; or, l'Algérie fait partie de la France.

« Si, dit la circulaire s'adressant aux curés du diocèse, il se trouve dans leurs paroisses des *Spirites*, de quelque condition qu'ils puissent être, en général les mécréants, les femmes vaniteuses, les têtes faibles, formant toujours le gros des cortèges superstitieux, que le prêtre n'hésite pas à leur déclarer qu'il n'y a aucune transaction possible entre le catholicisme et le Spiritisme ; que, dans leurs expériences, il ne peut y avoir *que l'une de ces trois choses* : jonglerie de la part des uns, hallucination de la part des autres, et, au pis aller, qu'une intervention diabolique. »

S'il n'y a pas de transaction possible, c'est plus fâcheux pour le catholicisme que pour le Spiritisme, car celui-ci gagnant tous les jours du terrain, quoi qu'on fasse pour l'arrêter, que fera le catholicisme quand la prévision de M. Leblanc de Prébois sera réalisée ? S'il met tous les Spirites à la porte de l'Église, qui restera dedans ? Mais là

n'est pas la question pour le moment ; elle viendra en temps et lieu. Le dernier membre de phrase a une haute portée de la part d'un homme comme monseigneur d'Alger, qui doit peser la portée de toutes ses paroles. Selon lui, il ne peut y avoir dans le Spiritisme que l'une de ces trois choses : jonglerie, hallucination, et, au pis aller, intervention diabolique. Notez bien que ce ne sont pas les trois choses ensemble, mais seulement l'une des trois qui est possible ; monseigneur ne paraît pas être bien certain de laquelle, puisque l'intervention diabolique n'est qu'un pis aller. Or, si c'est de la jonglerie et de l'hallucination, ce n'est rien de sérieux, et il n'y a point d'intervention diabolique ; si c'est l'œuvre du diable, c'est quelque chose de positif, et alors il n'y a ni jonglerie ni hallucination. Dans la première hypothèse, il faut convenir que, faire tant de bruit pour une simple jonglerie ou une illusion, c'est se battre contre des moulins à vent, rôle peu digne de la gravité de l'Église ; dans la seconde, c'est reconnaître au diable une puissance plus grande que celle de l'Église, ou à l'Église une bien grande faiblesse, puisqu'elle ne peut empêcher le diable d'agir, qu'elle n'a même pu, malgré tous les exorcismes, en délivrer les possédés de Morzine.

« Nous en étions là, monsieur le curé, de notre labeur apostolique, lorsque nous avons reçu de nombreux articles de journaux, des brochures, des livres, et notamment un discours (celui du Père Nampon), où, sauf les idées générales, nous avons trouvé très clairement et très nettement exposé tout ce que nous allions vous dire ensuite à propos du Spiritisme. Comme nous n'aimons point à refaire sans nécessité ce que nous jugeons être bien fait, nous vous engageons à vous procurer quelques-uns de ces ouvrages, et au moins un exemplaire de ce discours, qui vous éclairera suffisamment sur les procédés, la doctrine et les conséquences du Spiritisme. »

Nous sommes charmé d'apprendre que l'ouvrage du P. Nampon est jugé, par les princes des prêtres, un ouvrage bien fait et après lequel il n'y a rien de mieux à faire. C'est une tranquillité pour les Spirites, de savoir que le Révérend Père a épuisé tous les arguments et qu'on n'y peut rien ajouter. Or, comme ces arguments, loin d'arrêter l'élan du Spiritisme, lui ont recruté des partisans, c'est de la part de ses antagonistes se montrer satisfaits à bon marché. Quant à *éclairer suffisamment* messieurs les curés sur la doctrine, nous ne pensons pas que des textes altérés et tronqués, ce dont le P. Nampon ne s'est pas fait faute, ainsi que nous l'avons démontré *(Revue* de juin 1863), soient propres à

leur en donner une idée bien juste. Il faut être bien à court de bonnes raisons pour user de pareils moyens qui discréditent la cause qui s'en sert.

« Avant toute chose, ne serait-il pas déplorable de rencontrer en Algérie des chrétiens sérieux qui hésitassent à se prononcer énergiquement contre le Spiritisme ; les uns sous le prétexte qu'il y a là-dessous quelque chose de vrai, d'autres par ce motif qu'ils ont vu des matérialistes forcenés revenir, au moyen du Spiritisme, à la croyance à l'autre vie ? *Illogique naïveté des deux parts !* »

Ainsi ce n'est rien d'avoir ramené à la croyance en Dieu et en la vie future des *matérialistes forcenés* ; le Spiritisme n'en est pas moins une mauvaise chose. Jésus cependant a dit qu'un mauvais arbre ne peut donner de bons fruits. Est-ce donc un mauvais fruit que de donner la foi à celui qui ne l'a pas ? Puisque vous n'avez pu ramener ces incrédules forcenés, et que le Spiritisme en a triomphé, quel est donc le meilleur des deux arbres ? Il est évident que sans le Spiritisme, ces matérialistes forcenés fussent restés matérialistes ; puisque monseigneur veut à toute force détruire le Spiritisme qui ramène des âmes à Dieu, c'est qu'à ses yeux ces âmes n'ayant pu être ramenées par l'Eglise, il est préférable qu'elles meurent dans l'incrédulité. Cela nous rappelle cette parole prononcée en chaire dans une petite ville : « J'aime mieux que les incrédules restent hors de l'Eglise que d'y rentrer par le Spiritisme. » Ce ne sont pas tout à fait les paroles du Christ, qui a dit : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. » Et cette autre, prononcée ailleurs : « Je préfère voir les ouvriers sortir saouls (*sic*) du cabaret que de les savoir Spirites. » Ceci est de la démence ; nous ne serions pas surpris que des accès de rage contre le Spiritisme produisissent une véritable folie.

« Que, malgré la voix de leur conscience, des hommes, élevés dans les principes du christianisme et les ayant malheureusement oubliés, niés dans leur cœur, et combattus dans leurs livres, essayent de pactiser avec ces principes, en admettant une immortalité de l'âme, un purgatoire et un enfer tout différents de l'immortalité de l'âme, du purgatoire et de l'enfer des Evangiles, aient gagné, par le Spiritisme, quelque chose pour la foi et pour leur salut, quel chrétien pourra se l'imaginer, puisqu'ils n'ont mis à la place que les plus sacrilèges blasphèmes de croyance ! »

En quoi le purgatoire des Spirites diffère-t-il de celui des Evangiles, puisque les Evangiles n'en disent rien ? Ils en parlent si peu que les

Protestants, qui suivent la lettre de l'Evangile, ne l'admettent pas. Quant à l'enfer, l'Evangile est loin d'y avoir placé les chaudières bouillantes qu'y place le catholicisme, et d'avoir dit, comme on nous l'a enseigné dans notre enfance, et comme on l'a prêché il y a trois ou quatre ans à Montpellier, que « Les anges ôtent les couvercles de ces chaudières pour que les élus se repaissent de la vue des souffrances des damnés. » Voilà un singulier côté de la béatitude des bienheureux ; nous ne sachions pas que Jésus en ait dit un mot. Le Spiritisme, il est vrai, n'admet point de pareilles choses ; si c'est un motif de réprobation, qu'il soit donc réprouvé !

« On leur fera comprendre également que c'est le renouvellement des théories païennes tombées dans le mépris des sages, avant même l'apparition de l'Evangile, qu'en introduisant la *métempsycose*, ou la transmigration des âmes, le Spiritisme tue l'individualité personnelle, et met à néant la responsabilité morale ; qu'en détruisant l'idée du purgatoire et de l'enfer éternellement personnel, il ouvre la carrière à tous les désordres, à toutes les immoralités. »

Si quelque chose est emprunté aux théories païennes, c'est assurément le tableau des tortures de l'enfer. Puis, nous ne voyons pas clairement comment, après avoir admis un purgatoire quelconque, nous nions l'idée du purgatoire. Quant à la métempsycose des Anciens, loin de l'avoir introduite, le Spiritisme l'a de tout temps combattue, et en a démontré l'impossibilité. Quand donc cessera-t-on de faire dire au Spiritisme le contraire de ce qu'il dit ? La pluralité des existences qu'il admet, non comme un système, mais comme une loi de nature prouvée par des faits, en diffère essentiellement. Or, contre une loi de nature, qui est nécessairement l'œuvre de Dieu, il n'y a ni système qui puisse prévaloir, ni anathèmes qui puissent l'annuler, pas plus qu'ils n'ont annulé le mouvement de la terre et les périodes de la création. La pluralité des existences, la renaissance si l'on veut, est une condition inhérente à la nature humaine, comme celle de dormir, et nécessaire au progrès de l'âme. Il est toujours fâcheux pour une religion, quand elle s'obstine à rester en arrière des connaissances acquises, car il arrive un moment où, étant débordée par le flot irrésistible des idées, elle perd son crédit et son influence sur tous les hommes instruits ; se croire compromise par les idées nouvelles, c'est avouer la fragilité de son point d'appui ; c'est pis encore quand elle sonne l'alarme devant ce qu'elle appelle une utopie. C'est une chose curieuse, en effet, de voir

les adversaires du Spiritisme s'escrimer à dire que c'est un rêve creux, sans portée et sans vitalité, et crier sans cesse au feu !

Selon la maxime : « On reconnaît la qualité de l'arbre à son fruit, » la meilleure manière de juger les choses, c'est d'en étudier les effets. Si donc, comme on le prétend, la négation de l'enfer éternellement personnel ouvre la carrière à tous les désordres et à toutes les immoralités, il s'ensuit : 1° que la croyance à cet enfer ouvre la carrière à toutes les vertus ; 2° que quiconque se livre à des actes immoraux ne craint pas les peines éternelles, et s'il ne les craint pas, c'est qu'il n'y croit pas. Or, qui doit y croire mieux que ceux qui les enseignent ? qui doit être pénétré de cette crainte, impressionné par le tableau des tortures sans fin, mieux que ceux qui sont nuit et jour bercés dans cette croyance ? Où cette croyance et cette crainte devraient-elles être dans toute leur force ? où devrait-il y avoir plus de retenue et de moralité, si ce n'est au centre même de la catholicité ? Si tous ceux qui professent ce dogme et en font une condition de salut étaient exempts de reproches, leurs paroles auraient assurément plus de poids, mais quand on voit de si scandaleux désordres parmi ceux-là mêmes qui prêchent la crainte de l'enfer, il en faut bien conclure qu'ils ne croient pas à ce qu'ils prêchent. Comment espèrent-ils persuader ceux qui sont enclins au doute ? Ils tuent le dogme par sa propre exagération et par leur exemple. Le dogme des peines éternelles jugé par ses fruits, n'en donnant pas de bons, c'est une preuve que l'arbre est mauvais ; et parmi ces mauvais fruits il faut placer le nombre immense d'incrédules qu'il fait chaque jour. L'Eglise s'y cramponne comme à une corde de salut, mais cette corde est si usée, que bientôt elle laissera aller le vaisseau à la dérive. Si jamais l'Eglise devait péricliter, ce serait par l'absolutisme de ses dogmes de l'enfer, des peines éternelles, et de la suprématie qu'elle accorde au diable dans le monde. Si l'on ne peut être catholique sans croire à cet enfer et à la damnation éternelle, il faut convenir que le nombre des vrais catholiques est dès aujourd'hui singulièrement réduit, et que plus d'un Père de l'Eglise peut être considéré comme entaché d'hérésie.

« Il ne sera pas inutile d'ajouter, monsieur le curé, que la paix des familles est gravement troublée par la pratique du Spiritisme ; qu'un grand nombre de têtes y ont déjà perdu le sens, et que les maisons d'aliénés d'Amérique, d'Angleterre et de France regorgent, dès à présent, de ses trop nombreuses victimes ; en telle sorte que si le Spiritisme propageait ses conquêtes, il faudrait changer le nom Petites-Maisons en celui de Grandes-Maisons. »

Si Mgr d'Alger avait puisé ses renseignements ailleurs qu'à des sources intéressées, il aurait su ce qu'il en est de ces prétendus fous, et ne se serait pas rendu l'écho d'un conte inventé par la mauvaise foi, et dont le ridicule ressort de l'exagération même. Un premier journal a parlé de quatre cas, disait-on, constatés dans un hospice ; un autre journal, citant le premier, en a mis quarante ; un troisième, citant le second, en a mis quatre cents, et ajoute qu'on va agrandir l'hospice, et tous les journaux hostiles de répéter à l'envi cette histoire ; puis Mgr d'Alger, emporté par son zèle, la reprenant en sous-œuvre, l'amplifie encore en disant que les maisons d'aliénés de France, d'Angleterre et d'Amérique *regorgent* des victimes de la nouvelle doctrine. Chose curieuse ! il cite l'Angleterre qui est un des pays où le Spiritisme est le moins répandu, et où il y a certainement moins d'adeptes qu'en Italie, en Espagne et en Russie.

Qu'une brochure éphémère et sans portée, qu'un journal peu difficile sur la source des nouvelles qu'il rapporte, avancent un fait hasardé pour le besoin de la cause, il n'y a à cela rien d'étonnant, quoique cela n'en soit pas plus moral ; mais un document épiscopal, ayant un caractère officiel, ne devrait contenir que des choses d'une authenticité tellement avérée, qu'il devrait échapper jusqu'au soupçon d'inexactitude, même involontaire.

Quant à la paix des familles troublée par la pratique du Spiritisme, nous ne connaissons dans ce cas que celles où les femmes, circonvenues par leurs confesseurs, ont été sollicitées d'abandonner le toit conjugal pour se soustraire aux influences démoniaques apportées par leurs maris spirites. Par contre, les exemples sont nombreux de familles jadis divisées, dont les membres se sont rapprochés d'après les conseils de leurs Esprits protecteurs et sous l'influence de la doctrine qui, à l'exemple de Jésus, prêche l'union, la concorde, la douceur, la tolérance, l'oubli des injures, l'indulgence pour les imperfections d'autrui, et ramène la paix là où régnait la zizanie. C'est encore là le cas de dire qu'on juge la qualité de l'arbre à son fruit. C'est un fait avéré que, lorsqu'il y a division dans les familles, la scission part toujours du côté de l'intolérance religieuse.

La lettre pastorale est terminée par l'ordonnance suivante :

« A ces causes, et l'Esprit-Saint invoqué, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Art. 1er. La pratique du Spiritisme ou l'invocation des morts est interdite à tous et à chacun dans le diocèse d'Alger.

« Art. 2. Les confesseurs refuseront l'absolution à quiconque ne renoncerait pas à toute participation, soit comme médium, soit comme adepte, soit comme simple témoin à des séances privées ou publiques, ou, enfin, à une opération quelconque de Spiritisme.

« Art. 3. Dans toutes les villes de l'Algérie et dans les paroisses rurales où le Spiritisme s'est introduit avec quelque éclat, messieurs les curés liront publiquement cette lettre en chaire, le premier dimanche après sa réception. Partout ailleurs on la communiquera en particulier, suivant les besoins.

« Donné à Alger, le 18 août 1863. »

C'est la première ordonnance lancée à l'effet d'interdire officiellement le Spiritisme dans une localité. Elle est du 18 août 1863 ; cette date marquera dans les annales du Spiritisme, comme celle du 9 octobre 1860, jour à jamais mémorable de l'auto-da-fé de Barcelone, ordonné par l'évêque de cette ville. Les attaques, les critiques, les sermons n'ayant rien produit de satisfaisant, on a voulu frapper un coup par l'excommunication officielle. Voyons si le but sera mieux atteint.

Par le premier article, l'ordonnance s'adresse à *tous et à chacun* dans le diocèse d'Alger, c'est-à-dire que la défense de s'occuper du Spiritisme est faite à tous les individus sans exception. Mais la population ne se compose pas seulement de catholiques fervents ; elle comprend, sans parler des juifs, des protestants et des musulmans, tous les matérialistes, panthéistes, incrédules, libres penseurs, douteurs et indifférents dont le nombre est incalculable ; ils figurent dans le contingent nominal du catholicisme, parce qu'ils sont nés et baptisés dans cette religion, mais en réalité ils se sont eux-mêmes mis hors de l'Eglise ; à ce compte M. Renan et tant d'autres figurent dans la population catholique. Sur tous les individus qui ne sont pas dans la stricte orthodoxie, l'ordonnance est donc sans portée ; ainsi en sera-t-il partout où pareille défense sera faite. Etant donc matériellement impossible qu'une interdiction de cette nature, de quelque part qu'elle vienne, atteigne tout le monde, pour un qui en sera détourné, il y en aura cent qui continueront à s'en occuper.

Puis on met de côté les Esprits qui viennent sans qu'on les appelle, même auprès de ceux à qui on défend de les recevoir ; qui parlent à ceux qui ne veulent pas les écouter ; qui passent à travers les murs quand on leur ferme la porte. Là est la plus grande difficulté, pour laquelle il manque un article à l'ordonnance ci-dessus. Cette ordonnance ne touche donc que les catholiques fervents ; or, nous l'avons souvent répété, le Spiritisme vient donner la foi à ceux qui ne croient à rien ou qui sont dans le doute ; à ceux qui ont une foi bien arrêtée et à qui cette foi suffit, il dit : gardez-la, et il ne cherche point à les en

détourner ; il ne dit à personne : « Quittez votre croyance pour venir à moi ; » il a assez à moissonner dans le champ des incrédules. Ainsi la défense ne peut atteindre ceux auxquels s'adresse le Spiritisme, et elle n'atteint que ceux auxquels il ne s'adresse pas. Jésus n'a-t-il pas dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecins. » Si ces derniers viennent à lui, sans qu'il les cherche, c'est qu'ils y trouvent des consolations et des certitudes qu'ils ne trouvent pas ailleurs, et dans ce cas ils passeront sur la défense.

Voici bientôt trois mois que cette ordonnance est rendue, et l'on peut déjà en apprécier l'effet. Depuis son apparition, plus de vingt lettres nous ont été écrites d'Algérie qui toutes confirment le résultat prévu. Nous verrons ce qu'il en est dans le prochain numéro.

Exemples de l'action moralisatrice du Spiritisme.

Nous appelons sur les lettres suivantes l'attention de ceux qui prétendent que, sans la crainte des peines éternelles, l'humanité n'aurait plus de frein, et que la négation de l'enfer, éternellement *personnel*, ouvre la carrière à tous les désordres et à toutes les immoralités :

« Montreuil, 23 août 1863.

« Au mois de mars dernier, j'étais encore ce qu'on peut appeler, dans toute la force du terme, encroûté d'athéisme et de matérialisme. Je ne ménageais pas au chef du groupe spirite de notre petite ville, mon parent, les plaisanteries et les sarcasmes ; je lui conseillais même Charenton ! mais il opposa à mes railleries une patience stoïque.

« Dans le même temps, pendant le carême, un prédicateur parla en chaire contre le Spiritisme. Cette circonstance excita ma curiosité, car je ne voyais pas trop ce que l'Église pouvait avoir à démêler avec le Spiritisme. J'entrepris donc la lecture du petit livre : *Qu'est-ce que le spiritisme ?* me promettant bien de ne pas céder aussi facilement que l'avaient fait certains matérialistes convertis, et m'armai de toutes pièces, persuadé que rien ne pouvait détruire la force de mes arguments, et ne doutant nullement d'une victoire complète.

« Mais, ô prodige ! je n'étais pas arrivé à la cinquantième page, que déjà j'avais reconnu la nihilité de ma pauvre artillerie argumentale. Pendant quelques minutes je fus comme illuminé, une révolution subite s'opéra en moi, et voici ce que j'écrivais à mon frère le 18 juin :

> « Oui, comme tu le dis, ma conversion est providentielle ; c'est à Dieu que je dois cette marque de grande bienveillance. Oui, je crois

à Dieu, à mon âme, à son immortalité après la mort. Avant cela j'avais pour philosophie une certaine fermeté d'esprit par laquelle je me mettais au-dessus des tribulations et des accidents de la vie, mais j'ai fléchi devant les nombreuses tortures morales que m'avaient infligées de prétendus amis. L'amertume de ces souvenirs avait empoisonné mon cœur. Je ruminais mille projets de vengeance, et si je n'avais redouté pour moi et les miens la malédiction publique, peut-être aurais-je donné à mes projets une funeste exécution. Mais Dieu m'a sauvé. Le Spiritisme m'a amené promptement à croire aux vérités fondamentales de la religion, dont l'Église m'avait éloigné par l'horrible tableau de ses flammes éternelles, et en voulant m'imposer pour articles de foi des dogmes qui sont en contradiction manifeste avec les attributs infinis de Dieu. Je me rappelle encore l'effroi éprouvé en 1814, à l'âge de sept ans, lors de la lecture de ce joli passage dans les *Pensées chrétiennes* : « *Et quand un damné aura souffert autant d'années qu'il y a d'atomes dans l'air, de feuilles dans les forêts, et de grains de sable sur les bords de la mer, tout cela sera compté pour rien ! ! !* » Et c'est l'Église qui a osé proférer un pareil blasphème ! Que Dieu le lui pardonne ! »

« Je continue ma lettre, cher Eugène, en laissant à l'Eglise la propriété de l'empire infernal sur laquelle je n'ai rien à revendiquer.

« L'idée que je m'étais faite de mon âme a fait place à celle donnée par les Esprits. La pluralité des mondes, comme la pluralité des existences, n'étant plus un doute pour moi, j'éprouve à l'heure qu'il est une satisfaction morale indéfinissable. La perspective d'un néant froid et lugubre me glaçait autrefois le sang dans les veines ; aujourd'hui, je me vois, par anticipation, habitant de l'un des mondes plus avancés moralement, intellectuellement et physiquement que notre planète, en attendant que je sois arrivé à l'état de pur Esprit.

« Pour jouir des bienfaits de Dieu, et m'en rendre tout à fait digne, j'ai pardonné avec empressement à mes ennemis, à ceux qui m'ont fait endurer de vives tortures morales, à tous ceux enfin qui m'ont offensé, et j'ai abjuré toute pensée de vengeance. Tous les jours je remercie Dieu de la haute bienveillance qu'il m'a témoignée en me faisant rapidement sortir du mauvais sentier où m'avaient jeté l'athéisme et le matérialisme, et le prie d'accorder la même faveur à tous ceux qui, comme moi, ont douté de lui et l'ont nié. Je le prie aussi de faire jouir ma femme, mes enfants, mon prochain, parents, amis et ennemis, des douceurs du Spiritisme. Enfin je prie pour tous, pour toutes les âmes souffrantes, afin que Dieu leur laisse entrevoir que sa bonté infinie ne leur a pas fermé la porte du repentir. Je demande aussi à Dieu le pardon de mes fautes, et la grâce de pratiquer la charité dans toute son étendue.

« Je me trouve donc maintenant dans un état parfait de calme et de tranquillité sur mon avenir. L'idée de la mort n'a plus rien qui m'épouvante, parce que j'ai la conviction inébranlable que mon âme survivra à mon corps, et une foi entière dans la vie future. Une seule pensée me fait mal cependant, c'est celle d'abandonner sur la terre des êtres qui me sont si chers, avec la crainte de les voir malheureux. Hélas ! cette crainte qui comporte sa douleur est bien naturelle, en présence de l'égoïsme dont la majeure partie de notre pauvre monde est imprégnée. Mais Dieu me comprend ; il sait que toute ma confiance est en lui seul. Déjà j'ai éprouvé le bonheur de revoir notre chère Laure en décembre dernier, quelques jours après sa mort. C'est assurément un effet anticipé de sa bonté pour moi. »

« Depuis la date de cette lettre, mon cher monsieur, mon bien-être a augmenté. Autrefois, la moindre contrariété m'irritait ; aujourd'hui ma patience est vraiment remarquable ; elle a succédé à la violence et à l'emportement. La victoire qu'elle a remportée ces jours-ci, dans une assez rude épreuve, vient à l'appui de mon assertion. Certes, il n'en eût pas été ainsi au mois de mars dernier. C'est bien dans ces sortes de circonstances que la doctrine spirite exerce sa douce influence. Ceux qui la critiquent la disent pleine de séductions, et moi je ne crois pas atténuer ce bel éloge en la trouvant pleine de voluptés.

« Mon retour à la religion a causé ici une surprise d'autant plus grande que j'avais jusqu'alors affiché le matérialisme le plus effréné. Par une conséquence bien logique je suis à mon tour en butte aux railleries et aux sarcasmes, mais j'y reste insensible, et comme vous le dites fort judicieusement, tout cela glisse sur le vrai Spirite, comme l'eau sur le marbre.

« Je vais, mon cher monsieur, finir ma lettre, dont la prolixité pourrait vous faire perdre un temps précieux. Veuillez agréer l'expression de ma vive gratitude pour la satisfaction morale, l'espérance consolante et le bien-être que vous m'avez procurés. Continuez votre sainte mission, Dieu vous a béni, monsieur !

« ROUSSEL (Adolphe),
« Clerc de notaire, ancien commissaire-priseur.

« *P. S.* Dans l'intérêt du Spiritisme, vous pouvez faire usage de cette lettre comme bon vous semblera, en tout ou en partie. »

Remarque. Nous avons déjà publié plusieurs lettres de cette nature, mais il faudrait des volumes pour publier toutes celles que nous recevons dans le même sens, et, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que la plupart viennent de personnes qui nous sont tout à fait étran-

gères, et ne sont sollicitées par aucune autre influence que l'ascendant de la doctrine.

Voilà donc un de ces hommes qui sont frappés par l'anathème de monseigneur d'Alger ; un homme qui, sans la doctrine spirite, serait mort dans l'athéisme et le matérialisme ; qui, s'il se présentait pour recevoir les sacrements de l'Eglise, serait impitoyablement repoussé. Qui donc l'a ramené à Dieu ? Est-ce la crainte des peines éternelles ? Non, puisque c'est la théorie de ces peines qui l'en avait éloigné. Qui donc a eu la puissance de calmer ses emportements et d'en faire un homme doux et inoffensif ; de lui faire abjurer ses idées de vengeance pour pardonner à ses ennemis ? C'est le Spiritisme seul, parce qu'il y a puisé une foi inébranlable dans l'avenir ; c'est cette doctrine que vous voudriez extirper de votre diocèse, où, certes, il se trouve bien des individus dans le même cas, et qui, selon vous, est une plaie honteuse pour la colonie. A qui persuadera-t-on qu'il eût mieux valu pour cet homme rester ce qu'il était ? Si l'on objectait que c'est une exception, nous répondrions par des milliers d'exemples semblables ; et encore, si c'était une exception, nous répondrions par la parabole des cent brebis dont une s'est égarée et à la recherche de laquelle court le pasteur. Lui refusant le Spiritisme, que lui auriez-vous donné à la place pour opérer en lui cette transformation ? Toujours la perspective de la damnation éternelle, la seule, selon vous, qui soit capable d'enrayer le désordre et l'immoralité. Enfin, qui l'a porté à étudier le Spiritisme ? Est-ce une coterie de Spirites ? Non, puisqu'il les fuyait ; c'est un sermon prêché contre le Spiritisme. Pourquoi donc a-t-il été converti par le Spiritisme et non par le sermon ? C'est qu'apparemment les arguments du Spiritisme étaient plus convaincants que ceux du sermon. Ainsi en a-t-il été de toutes les prédications analogues ; ainsi en sera-t-il de l'ordonnance épiscopale d'Alger, qui aura, nous le prédisons, un résultat tout autre que celui qu'on s'en était promis.

A l'auteur de cette lettre nous dirons : « Frère, cette sorte de confession que vous faites à la face des hommes est un grand acte d'humilité ; il n'y a jamais honte, mais il y a grandeur, à reconnaître qu'on s'est trompé et à avouer ses torts ; Dieu aime les humbles, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. »

La lettre suivante est un exemple non moins frappant des miracles que le Spiritisme peut opérer sur les consciences ; et, ici, le résultat est d'autant plus remarquable qu'il ne s'agit pas d'un homme du monde, vivant dans un milieu éclairé, dont les mauvais penchants peuvent être contenus, sinon par la crainte de la vie future, du moins par celle de l'opinion, mais d'un homme frappé par la justice, d'un condamné à la réclusion dans une maison centrale.

20 septembre 1863.

« Monsieur,

« J'ai été assez heureux pour lire, pour étudier quelques-uns de vos excellents ouvrages traitant du Spiritisme, et l'effet de cette lecture a été tel sur tout mon être, que je crois devoir vous en entretenir ; mais pour que vous puissiez bien me comprendre, je crois nécessaire de vous faire connaître les circonstances dans lesquelles je me trouve placé.

« J'ai le malheur d'être frappé d'une condamnation à six ans de réclusion, juste conséquence de ma conduite passée ; je n'ai donc pas lieu de me plaindre, aussi n'est-ce que pour ordre que je le relate.

« Il y a un mois encore, je me croyais à tout jamais perdu ; d'où vient qu'aujourd'hui je pense autrement, et que l'espoir s'est fait jour dans mon cœur ? N'est-ce pas parce que le Spiritisme, en me dévoilant la sublimité de ses maximes, m'a fait comprendre que les biens terrestres n'étaient rien ; que le bonheur n'existait réellement que pour ceux qui pratiquent les vertus enseignées par Jésus-Christ, vertus qui nous rapprochent de Dieu, notre père commun ? N'est-ce pas aussi parce que, quoique tombé dans un état d'abjection, quoique flétri par la société, je puis espérer renaître en quelque sorte, et dans cette vue préparer mon âme à une vie meilleure par la pratique des vertus et mon amour de Dieu et du prochain ?

« Je ne sais si ce sont bien là les véritables causes du changement qui s'opère en moi ; mais ce que je sais, c'est qu'il se passe dans tout mon être quelque chose que je ne puis définir. Je suis mieux disposé vis-à-vis des malheureux qui, comme moi, sont placés sous la férule de la société. J'ai une certaine autorité sur une centaine d'entre eux, et je suis bien décidé à n'en user que pour le bien. Ma position morale me paraît moins pénible ; je considère mes souffrances comme une juste expiation, et cette idée m'aide à les supporter. Enfin ce n'est plus avec des sentiments de haine que je considère la société ; je lui rends la justice qui lui est due.

« Voilà, j'en suis sûr, les causes qui ont réagi sur mon esprit, et qui feront de moi, à l'avenir, j'en ai le doux espoir, un homme aimant et servant Dieu et son prochain, pratiquant la charité et ses devoirs. Et à qui devrai-je rendre grâce de cette heureuse métamorphose qui d'un homme méchant en aura fait un homme aimant la vertu ? A Dieu d'abord, à qui nous devons tout rapporter, et ensuite à vos excellents écrits. Aussi, monsieur, permettez-moi de vous le dire, cette lettre a pour but de vous marquer toute ma gratitude.

« Mais pourquoi faut-il que mon éducation spirite reste inachevée ? Sans doute, Dieu le veut ainsi ; que sa volonté soit faite ! Je ne vous

laisserai pas ignorer, monsieur, le nom de l'excellente personne à laquelle je suis redevable de ce que je sais maintenant : c'est M. Benoît qui, ayant remarqué en moi un désir de revenir sur mon passé, a bien voulu m'initier à la doctrine spirite ; malheureusement je vais le perdre, sa nouvelle position ne lui permettant plus de venir me voir. C'est un grand malheur pour moi, je ne vous le cache pas, car aux conseils il joignait l'exemple. Lui aussi doit son amélioration à la doctrine. Il me disait : « Jusqu'à ce que j'aie été éclairé de l'Esprit spirite, aussitôt mon repas terminé, je me rendais au café, et là souvent j'oubliais, non-seulement mes devoirs envers ma petite famille, mais encore envers mon patron. Le temps que je passais ainsi, je l'emploie maintenant à la lecture des livres spirites, lecture que je fais à haute voix, pour que ma famille en profite. Et croyez-moi, ajoutait M. Benoît, cela vaut mieux, c'est le commencement du vrai, du seul bonheur. »

« Pardonnez-moi, je vous prie, ma témérité, et surtout la longueur de cette lettre, et veuillez croire, etc.

« D… »

Ce M. Benoît est un simple ouvrier. Il avait été instruit dans le Spiritisme par une dame de la ville dont il avait parlé au prisonnier. Ce dernier, avant le départ de son instructeur, écrivit à cette dame la lettre suivante :

« Madame,

« Je suis sans doute bien téméraire d'oser vous adresser ces quelques lignes, mais j'espère en votre bonté pour me pardonner, surtout en raison des causes qui me font agir. J'ai d'abord à vous remercier, madame, mais à vous remercier du plus profond de mon cœur, de toute mon âme, pour le bien que vous m'avez fait, en permettant à M. Benoît de m'instruire du Spiritisme, de cette sublime doctrine appelée à régénérer le monde, et qui sait si bien démontrer à l'homme ce qu'il doit à Dieu, à sa famille, à la société, à lui-même ; qui, en lui prouvant que tout n'est pas fini avec cette vie, l'engage et lui donne les moyens de se préparer pour une autre vie. Je crois avoir profité des utiles enseignements que j'ai reçus, car j'éprouve un sentiment qui me laisse mieux disposé pour mes semblables, et me fait toujours avoir la pensée vers le ciel. Est-ce là un commencement de foi ? Je l'espère ; malheureusement M. Benoît va partir, et avec lui mon espoir de m'instruire.

« Je sais que vous êtes bonne, que vous aurez pensé à continuer de me donner les moyens de m'éclairer ; je vous en conjure à genoux,

continuez l'œuvre si bien commencée ; elle vous sera comptée par Dieu, car vous avez l'espoir de faire d'un malheureux perdu dans les vices du monde un homme vertueux, un homme digne de ce nom, et de sa famille, et de la société. En attendant le jour où, libre, je pourrai donner mes preuves, je vous bénirai comme mon Esprit sur cette terre ; je vous associerai à mes prières, et un jour viendra où je pourrai aussi apprendre à ma famille à vous bénir, à vous vénérer, car vous lui aurez rendu un fils, un frère honnête homme ; il est impossible d'en être autrement lorsqu'on sert Dieu sincèrement. Je conclus donc, madame, en vous priant d'être, sur cette terre, mon bon Esprit, de vouloir bien me diriger dans la bonne voie ; ce que vous ferez sera compté comme une bonne œuvre ; quant à moi, je vous promets d'être docile à vos enseignements.

« Je termine, etc. »

Remarque. – Ainsi, ce M. Benoît, simple ouvrier, était lui-même un exemple récent de l'effet moralisateur du Spiritisme, et déjà, à son tour, il ramène dans la bonne voie une âme égarée ; il rend à sa famille, à la société, un honnête homme au lieu d'un criminel, bonne œuvre à laquelle a concouru une dame charitable, étrangère à tous les deux, mais animée du seul désir de faire le bien ; et tout cela s'est fait dans l'ombre, sans faste, sans ostentation, et avec le seul témoignage de la conscience.

Spirites, voilà de ces miracles dont vous devez être fiers, que vous pouvez tous opérer, et pour lesquels vous n'avez besoin d'aucune faculté exceptionnelle, car il suffit du désir de faire le bien. Si le Spiritisme a une telle puissance sur les âmes flétries, que n'en doit-on pas attendre pour la régénération de l'humanité, quand il sera devenu la croyance commune, et que chacun l'emploiera dans sa sphère d'action ! Vous tous qui jetez la pierre au Spiritisme et dites qu'il remplit les maisons d'aliénés, donnez donc à la place quelque chose qui produise plus qu'il ne produit. Au fruit on reconnaît la qualité de l'arbre ; jugez donc le Spiritisme à ses fruits, et tâchez d'en donner de meilleurs ; alors on vous suivra. Encore quelques années, et vous verrez bien d'autres prodiges ; non pas des signes dans le ciel pour frapper les yeux, comme en demandaient les Pharisiens, mais des prodiges dans le cœur des hommes, et dont le plus grand sera de fermer la bouche des détracteurs, et d'ouvrir les yeux des aveugles, car il faut que les prédictions du Christ s'accomplissent, et elles s'accompliront toutes.

Nouveau succès de l'Esprit de Carcassonne

L'Esprit typteur de Carcassonne soutient sa réputation, et prouve, par les succès qu'il obtient dans les divers concours où il se présente comme candidat, le mérite incontestable de ses excellentes fables et poésies. Après avoir remporté le premier prix, l'Églantine d'or, à l'académie des Jeux floraux de Toulouse, il vient tout récemment d'obtenir une médaille de bronze au concours de Nîmes. Le *Courrier de l'Aude* dit à ce sujet : « Cette distinction est d'autant plus flatteuse, que le concours n'était pas restreint seulement aux fables et aux poésies, mais qu'il embrassait toutes les œuvres littéraires. »

Ce nouveau triomphe en présage assurément d'autres pour l'avenir, car il est probable que cet Esprit ne s'en tiendra pas là. Décidément il devient un concurrent redoutable. Que diront les incrédules ? Ce qu'ils ont déjà dit à l'occasion du succès de Toulouse : Que M. Joubert est un poète qui a la fantaisie de se cacher sous le manteau d'un Esprit. Mais ceux qui connaissent M. Joubert savent qu'il n'est pas poète ; et d'ailleurs le fût-il, le mode d'obtention, par la typtologie, en présence de témoins, lève toute espèce de doute, à moins de supposer qu'il se cache, non sous la table, mais dans la table. Quoi qu'il en soit, des faits de cette nature ne peuvent manquer d'appeler l'attention des gens sérieux, et de hâter le moment où les relations du monde visible et du monde invisible seront admises comme une des lois de la nature ; cette loi reconnue, la philosophie et la science entreront nécessairement dans une nouvelle voie. La Providence, qui veut le triomphe du Spiritisme, parce que le Spiritisme est une des grandes étapes du progrès humain, emploie divers moyens pour le faire pénétrer dans l'esprit des masses ; moyens appropriés aux goûts et aux dispositions de chacun, attendu que ce qui convainc les uns ne convainc pas les autres ; ici ce sont les succès académiques d'un Esprit poète ; là ce sont des phénomènes tangibles provoqués ou des manifestations spontanées ; ailleurs ce sont des effets purement moraux ; puis des guérisons qui jadis eussent passé pour miraculeuses, et déroutent la science vulgaire ; des productions artistiques par des personnes étrangères aux arts. Il n'est pas jusqu'aux cas d'obsession et de subjugation qui, en prouvant l'impuissance de la science dans ces sortes d'affections, amèneront les savants à reconnaître une action extra-matérielle. Avons-nous enfin besoin d'ajouter que les adversaires de l'idée spirite sont, entre les mains de la Providence, un des plus puissants moyens de vulgarisation ? car il est bien évident que sans le retentissement de leurs attaques, le Spiritisme serait moins répandu qu'il ne l'est ; Dieu, en les convainquant d'impuissance, a voulu qu'ils servissent eux-mêmes à son triomphe. (Voir la *Revue* de juin 1863.)

Pluralité des existences et des mondes habités,

PAR LE DOCTEUR GELPKE.

Nous devons à l'obligeance d'un de nos correspondants de Bordeaux l'intéressant passage suivant, extrait d'un ouvrage intitulé : *Exposé de la grandeur de la création universelle*, par le docteur GELPKE, publié à Leipzig en 1817.

« … Si donc la construction de tous les mondes qui brillent au-dessus de nous pouvait être soumise à notre examen, de quelle admiration ne serions-nous pas frappés en voyant la diversité de ces globes, dont chacun est autrement organisé que celui qui lui est le plus voisin dans l'ordre de la création ! Et, ainsi que je l'ai déjà dit, le nombre des mondes étant incalculable, leur construction doit être également différente à l'infini.

« Comme, en outre, de l'organisation de chaque monde dépend l'organisation des êtres qui l'habitent, ceux-ci doivent, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, différer essentiellement sur chaque globe. Si nous considérons maintenant la multiplicité et l'immense variété des créatures sur notre terre, où une feuille même ne ressemble pas à une autre feuille, et que nous admettions une aussi grande variété de créatures sur chaque monde, combien prodigieuse nous en paraîtra la multitude dans l'incommensurable royaume de Dieu !

« Quelle sera donc un jour la plénitude de notre félicité, lorsque, *sous des enveloppes toujours plus parfaites*, nous pénétrerons successivement plus avant dans les mystères de la création, et que nous trouverons des mondes sans fin peuplant un espace sans fin ! Combien alors Dieu ne nous paraîtra-t-il pas plus adorable encore, lui qui tira tout cet ensemble du néant, lui dont la bonté sans bornes n'a tout créé que pour en faire jouir des êtres vivants, et dont la sagesse a ordonné ce tout d'une manière si admirable !

« Mais notre résidence et notre conformation actuelles peuvent-elles nous procurer un tel bonheur ? N'avons-nous pas besoin pour cela d'un tout autre séjour qui nous placera plus avant dans le domaine de la création, et d'une enveloppe beaucoup plus subtile et plus parfaite, qui n'entravera pas notre esprit dans ses progrès vers la perfection, et au moyen de laquelle il pourra voir, sans aide, dans le tout universel, bien au delà de ce que nous le pouvons ici avec nos meilleurs instruments ?

« Mais pourquoi le Créateur ne nous donnerait-il pas, *après plusieurs degrés d'existence*, une enveloppe qui, semblable à l'éclair, pourrait s'élever de mondes en mondes, nous permettant ainsi, à la fois, d'en-

visager tout de plus près, et de mieux embrasser l'ensemble par la pensée ? Qui oserait en douter, lorsque nous voyons le brillant papillon naître de la chenille, et l'arbre éblouissant de fleurs provenir d'un noyau ! Si Dieu développe ainsi peu à peu la chenille, et nous la montre splendidement transformée, s'il développe aussi le germe par degrés, combien ne nous fera-t-il pas progresser nous, hommes, rois de la terre, et avancer dans la création ! »

Pluralité des mondes habités, pluralité des existences, périsprit, progrès successif et indéfini de l'âme, tout y est.

Dissertations spirites.

La nouvelle tour de Babel.

(Société de Paris. – 6 février 1863. – Médium, madame Costel.)

Le Spiritisme est le Christianisme de l'âge moderne ; il doit restituer aux traditions leur sens spiritualiste. Autrefois, l'Esprit s'est fait chair ; aujourd'hui, la chair se fait Esprit pour développer ridée gigantesque qui doit renouveler la face du monde. Mais à la fête de la création spirite succèderont le trouble et l'orgueil des systèmes divers, qui, au mépris des sages enseignements, échafauderont une nouvelle tour de Babel, œuvre de confusion, bientôt réduite à néant, car les œuvres du passé sont le gage de l'avenir, et rien ne se dissipe du trésor d'expérience amassé par les siècles. Spirites, formez une tribu intellectuelle ; suivez vos guides plus docilement que ne le firent les Hébreux ; nous venons aussi vous délivrer du joug des Philistins, et vous conduire vers la Terre Promise. Aux ténèbres des premiers âges succèdera l'aurore, et vous serez émerveillés de comprendre la lente réflexion des âges antérieurs sur le présent. Les légendes revivront énergiques comme la réalité, et vous acquerrez la preuve de l'admirable unité, gage d'alliance contractée par Dieu avec ses créatures.

SAINT LOUIS.

Le véritable Esprit des traditions

(Sétif, Algérie, 15 octobre 1863.)

Ouvrez les Ecritures sacrées, vous y trouverez à chaque page des prédictions ou des allégories incompréhensibles pour quiconque n'est pas au courant des révélations nouvelles, et qui, pour la plupart, ont été interprétées par leurs commentateurs d'une manière conforme à leur opinion et trop souvent à leur intérêt. Mais en prenant pour guide la

science que vous avez commencé à acquérir, vous saurez facilement découvrir le sens caché qu'elles renferment.

Les anciens prophètes étaient tous inspirés par des Esprits élevés, mais qui ne leur donnaient, dans leurs révélations, que des enseignements de nature à n'être compris que par les intelligences d'élite et dont le sens ne fût pas en opposition trop patente avec l'état des connaissances et les préjugés de ces temps-là. Il fallait qu'il fût possible de les interpréter d'une manière appropriée à l'intelligence des masses, pour que celles-ci ne les rejetassent pas, comme elles n'eussent pas manqué de le faire, si ces prédictions avaient été en opposition trop formelle avec les idées générales.

Aujourd'hui notre soin doit être de vous éclairer complètement, et en même temps de vous faire comprendre les rapprochements qui existent entre nos révélations et celle des anciens. Nous avons une autre tâche à remplir, c'est de combattre le mensonge, l'hypocrisie et l'erreur, tâche très difficile et très ardue, mais dont nous viendrons à bout, parce que telle est la volonté de Dieu. Ayez foi et courage ; Dieu ne rencontre jamais d'obstacle irrésistible contre sa volonté. Des moyens imprévus seront employés par ses ordres pour vaincre le génie du mal personnifié maintenant par ceux qui devraient marcher à la tête du progrès, et propager la vérité au lieu d'y mettre des entraves par orgueil ou par intérêt.

Il faut donc annoncer partout avec confiance et sécurité la fin prochaine de l'esclavage, de l'injustice et du mensonge ; je dis la fin prochaine, parce que les évènements, bien que devant s'accomplir avec la sage lenteur que la Providence apporte dans ses réformes, pour éviter les malheurs inséparables d'une grande précipitation, auront leur cours dans un espace de temps plus rapproché que ne l'espèrent ceux qui s'effraient des obstacles qu'ils prévoient, et que ne l'espèrent aussi ceux qui, par peur ou par égoïsme, sont intéressés au maintien indéfini de l'état des choses.

Soyez donc ardents à la propagande, mais prudents vis-à-vis de vos auditeurs, pour ne pas effrayer les consciences timorées et ignorantes ; les égoïstes seuls n'exigent aucun ménagement, et ne doivent vous inspirer aucune crainte. Vous avez l'aide de Dieu, leur résistance sera impuissante contre vous ; il faut leur montrer sans équivoque l'avenir redoutable qui les attend à cause d'eux-mêmes et à cause de ceux qui se laisseront pervertir par leur exemple, car chacun est responsable du mal qu'il fait, et de celui dont il est cause. SAINT AUGUSTIN.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

6° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1863.

Utilité de l'enseignement des Esprits.

Un publiciste distingué, pour le caractère duquel nous professons la plus profonde estime, et dont les sympathies sont acquises à la philosophie spirite, mais à qui l'utilité de l'enseignement des Esprits n'est pas encore démontrée, nous écrit ce qui suit :

« … Je crois que l'humanité était depuis longtemps en possession des principes que vous avez exposés, principes que j'aime et que je défends sans le secours des communications spirites, ce qui ne veut pas dire, remarquez-le bien, que je nie le secours des lumières divines. Chacun de nous reçoit ce secours dans une certaine limite, suivant le degré de sa bonne volonté, de son amour du prochain, et aussi dans la mesure de la mission qu'il a à remplir pendant son passage sur la terre. Je ne sais si vos communications vous ont mis en possession d'une seule idée, d'un seul principe qui n'ait été précédemment exposé par la série des philosophes et des penseurs qui, depuis Confucius jusqu'à Platon, jusqu'à Moïse, Jésus-Christ, saint Augustin, Luther, Diderot, Voltaire, Condorcet, Saint-Simon etc., ont fait progresser notre humble planète. Je ne le pense pas, et si je me trompe, je vous serais fort reconnaissant de la peine que vous prendriez pour me démontrer mon erreur. Notez bien que je ne condamne pas vos procédés spirites : je les crois inutiles pour moi, etc.… »

Mon cher monsieur, je vais répondre en quelques mots à votre question. Je n'ai ni votre talent ni votre éloquence, mais je tâcherai d'être clair, non-seulement pour vous, mais pour mes lecteurs, à qui ma ré-

ponse pourra servir d'enseignement, c'est pourquoi je vous la fais par la voie de mon journal.

Je dirai d'abord que, de deux choses l'une, ou les communications avec les Esprits existent, ou elles n'existent pas. Si elles n'existent pas, des *millions* de personnes qui communiquent journellement avec eux se font une étrange illusion, et moi-même j'aurais eu une singulière idée de leur attribuer ce dont j'aurais pu me faire un mérite ; mais il est d'autant moins utile de discuter ce point que vous ne le contestez pas. Si cette communication existe, elle doit avoir son utilité, parce que Dieu ne fait rien d'inutile ; or, cette utilité ressort non-seulement de cet enseignement, mais encore et surtout des conséquences de cet enseignement, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Vous dites que ces communications n'apprennent rien de nouveau que ce qui a été enseigné par tous les philosophes depuis Confucius, d'où vous concluez qu'elles sont inutiles. Le proverbe : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil » est parfaitement vrai, et Edouard Fournier l'a clairement démontré dans son intéressant ouvrage du *Vieux neuf* ; ce qu'il a dit des œuvres de l'industrie est tout aussi vrai en matière philosophique, et cela par une raison très simple, c'est que les grandes vérités sont de tous les temps, et de tous temps elles ont dû se révéler à des hommes de génie. Mais de ce qu'un homme a formulé une idée, s'ensuit-il que celui qui la formule après lui soit inutile ? Socrate et Platon n'ont-ils pas énoncé des principes de morale identiques à ceux de Jésus ? Faut-il en conclure que la doctrine de Jésus a été une superfluité ? A ce compte-là, bien peu de travaux seraient d'une utilité réelle, puisque, de la plupart, on peut dire qu'un autre a eu la même pensée, et qu'il suffit d'y avoir recours. Vous-même, mon cher monsieur, qui consacrez votre talent au triomphe des idées de progrès et de liberté, que dites-vous que cent autres n'aient dit avant vous ? En faut-il conclure que vous devriez vous taire ? Vous ne le pensez pas. Confucius, par exemple, proclame une vérité, puis un, deux, trois, cent autres hommes viennent après lui qui la développent, la complètent, et la présentent sous une autre forme, si bien que cette vérité, qui fût restée dans les cartons de l'histoire et le privilège de quelques érudits, se popularise, s'infiltre dans les masses et finit par devenir une croyance vulgaire. Que serait-il advenu des idées des philosophes anciens si elles n'avaient été reprises en sous-œuvres par des écrivains modernes ? Combien les connaîtraient aujourd'hui ? C'est ainsi que, chacun, à son tour, vient donner son coup de marteau.

Supposons donc que les Esprits n'aient rien enseigné de nouveau ;

qu'ils n'aient pas révélé la plus petite vérité nouvelle ; qu'ils n'aient fait, en un mot, que répéter toutes celles qu'ont professées les apôtres du progrès, n'est-ce donc rien que ces principes enseignés aujourd'hui par les voix du monde invisible dans toutes les parties du monde, dans l'intérieur de toutes les familles, depuis le palais jusqu'à la chaumière ? N'est-ce donc rien que ces millions de coups de marteau frappés tous les jours à toute heure et partout ? Croyez-vous que les masses n'en sont pas plus pénétrées et impressionnées, venant de leurs parents ou amis, que par les maximes de Socrate et de Platon qu'ils n'ont jamais lues ou qu'ils ne connaissent que de nom ? Comment, vous, mon cher monsieur, qui combattez les abus de toutes sortes, pouvez-vous dédaigner un pareil auxiliaire ? un auxiliaire qui frappe à toutes les portes, bravant toutes les consignes et toutes les mesures inquisitoriales ? Cet auxiliaire seul, vous en aurez un jour la preuve, triomphera de toutes les résistances, parce qu'il prend les abus par la base en s'appuyant sur la foi qui s'éteint et qu'il vient consolider.

Vous prêchez la fraternité en termes éloquents, c'est très bien, et je vous admire ; mais qu'est-ce que la fraternité avec l'égoïsme ? L'égoïsme sera toujours la pierre d'achoppement pour la réalisation des idées les plus généreuses ; les exemples anciens et récents ne manqueraient pas à l'appui de cette proposition. Il faut donc prendre le mal dans sa racine, et pour cela combattre l'égoïsme et l'orgueil qui ont fait et feront avorter les projets les mieux conçus ; et comment détruire l'égoïsme sous l'empire des idées matérialistes qui concentrent l'action de l'homme sur la vie présente ? Pour celui qui n'attend rien après cette vie, l'abnégation n'a aucune raison d'être ; le sacrifice est une duperie, parce que c'est autant de pris sur les courtes jouissances de ce monde. Or, qui donne cette foi inaltérable dans l'avenir mieux que le Spiritisme ?

Comment est-il parvenu à triompher de l'incrédulité d'un si grand nombre, à dompter tant de passions mauvaises, si ce n'est par les preuves matérielles qu'il donne, et comment peut-il donner ces preuves sans les rapports établis avec ceux qui ne sont plus sur la terre ? N'est-ce donc rien d'avoir appris aux hommes d'où ils viennent, où ils vont, et l'avenir qui leur est réservé ? La solidarité qu'il enseigne n'est plus une simple théorie, c'est une conséquence forcée des rapports qui existent entre les morts et les vivants ; rapports qui font de la fraternité entre vivants non-seulement un devoir moral, mais une nécessité, parce qu'il y va de l'intérêt de la vie future.

Les idées de castes, les préjugés aristocratiques, produits de l'or-

gueil et de l'égoïsme, n'ont-ils pas été de tous temps un obstacle à l'émancipation des masses ? Suffit-il de dire en théorie aux privilégiés de la naissance et de la fortune : Tous les hommes sont égaux ! L'Evangile a-t-il suffi pour persuader aux chrétiens possesseurs d'esclaves que ces esclaves sont leurs frères ? Or, qui peut détruire ces préjugés, qui passe un niveau sur toutes les têtes mieux que la *certitude* que dans les derniers rangs de la société se trouvent des êtres qui ont occupé le haut de l'échelle sociale ; que parmi nos serviteurs, parmi ceux à qui nous donnons l'aumône, peuvent se trouver des parents, des amis, des hommes qui nous ont commandés ; que ceux enfin qui sont haut placés maintenant peuvent descendre au dernier échelon ? Est-ce donc là un enseignement stérile pour l'humanité ? Cette idée est-elle nouvelle ? Non ; plus d'un philosophe l'a émise et a pressenti cette grande loi de la justice divine ; mais n'est-ce rien que d'en donner la preuve palpable, évidente ? Bien des siècles avant Copernic, Galilée et Newton, la rondeur et le mouvement de la terre ont été posés en principes ; ces savants sont venus démontrer ce que d'autres n'avaient fait que soupçonner ; ainsi en est-il des Esprits qui viennent prouver les grandes vérités, restées à l'état de lettres mortes pour le plus grand nombre, en leur donnant pour base une loi de nature.

Ah ! mon cher monsieur, si vous saviez comme moi combien d'hommes, qui eussent été des entraves à la réalisation des idées humanitaires, ont changé de manière de voir et en deviennent aujourd'hui les champions, grâce au Spiritisme, vous ne diriez pas que l'enseignement des Esprits est inutile ; vous le béniriez comme l'ancre de salut de la société, et vous appelleriez de tous vos vœux sa propagation. Est-ce donc l'enseignement des philosophes qui leur avait manqué ? Non, car la plupart sont des hommes éclairés, mais pour eux les philosophes étaient des rêveurs, des utopistes, de beaux parleurs ; que dis-je ? des révolutionnaires ; il fallait les frapper au cœur, et ce qui les a frappés, ce sont les voix d'outre-tombe qui se sont fait entendre à leur propre foyer.

Permettez-moi, cher monsieur, d'en rester là pour aujourd'hui ; l'abondance des matières me force à remettre au prochain numéro la question envisagée à un autre point de vue.

Le Spiritisme en Algérie.

Au sujet de notre article du mois dernier sur l'ordonnance de Mgr l'évêque d'Alger, plusieurs personnes nous ont demandé si nous le lui avions adressé. Nous ignorons si quelqu'un s'est chargé de ce soin ; quant à nous, nous ne l'avons point fait, et voici notre raison :

Nous n'avons nulle intention de convertir Mgr d'Alger à nos opinions. Il eût pu voir dans l'envoi direct de cet article une sorte de bravade de notre part, ce qui n'est pas dans notre caractère. Le Spiritisme, encore une fois, doit être accepté librement et ne violenter aucune conscience ; il doit attirer à lui par la puissance de son raisonnement, accessible à tous, et par les bons fruits qu'il donne ; il doit réaliser cette parole du Christ : « Jadis le ciel se gagnait par la violence, aujourd'hui, c'est par la douceur. » De deux choses l'une : ou Mgr d'Alger tient à ne parler que de ce qu'il sait, ou il n'y tient pas. Dans le premier cas, il doit de lui-même se tenir au courant de la question, et ne point se borner aux écrits qui abondent dans son sens, s'il ne veut s'exposer à commettre de regrettables erreurs ; dans le second cas, ce serait peine perdue de chercher à ouvrir les yeux à qui veut les fermer.

C'est une grave erreur de croire que le sort du Spiritisme dépende de l'adhésion de telle ou telle individualité ; il s'appuie sur une base plus solide : l'assentiment des masses, dans lesquelles l'opinion des plus petits a son poids comme celle des plus grands. Ce n'est pas une seule pierre qui fait la solidité d'un édifice, parce qu'une pierre peut être renversée : mais l'ensemble de toutes les pierres qui lui servent de fondation. Dans une question d'un aussi vaste intérêt, l'importance des individualités, considérées en elles-mêmes, s'efface en quelque sorte ; chacune apporte son contingent d'action, mais que quelques-unes manquent à l'appel, l'ensemble n'en souffre pas.

Dans son opinion, Mgr d'Alger a cru devoir faire ce qu'il a fait ; il était dans son droit ; nous disons plus : il a bien fait de le faire, puisqu'il a agi selon sa conscience ; si le résultat ne répond pas à son attente, c'est qu'il a fait fausse route, voilà tout. Il ne nous appartient pas de chercher à modifier ses idées, et, par ce motif, nous n'avions pas à lui adresser notre réfutation. Nous ne l'avons point écrite pour lui, mais pour l'instruction des Spirites de tous les pays, afin de les rassurer sur les conséquences d'une démarche qui aura probablement des imitateurs. Peu importe donc la mesure en elle-même ; l'essentiel

était de prouver que ni celle-là ni d'autres ne pouvaient atteindre le but qu'on se propose : l'anéantissement du Spiritisme.

En thèse générale, dans toutes nos réfutations, nous n'avons jamais en vue les individus, parce que les questions personnelles meurent avec les personnes. Le Spiritisme voit les choses de plus haut ; il s'attache aux questions de principes, qui survivent aux individus. Dans un temps donné, tous les détracteurs actuels du Spiritisme seront morts ; puisque, de leur vivant, ils n'ont pas pu arrêter son élan, ils le pourront encore moins quand ils n'y seront plus ; bien au contraire, plus d'un, reconnaissant son erreur, secondera comme Esprit ce qu'il avait combattu comme homme, ainsi que le fait feu l'évêque de Barcelone, que nous recommandons aux prières de tous les Spirites, selon le désir qu'il a exprimé. Voyez déjà si, avant de partir, plus d'un antagoniste n'est pas mort moralement ! De tous les écrits qui prétendaient pulvériser la doctrine, combien ont survécu ? Un an ou deux ont suffi pour mettre la plupart en oubli, et ceux qui ont fait le plus de bruit n'ont jeté qu'un feu de paille, déjà éteint ou s'éteignant chaque jour ; encore quelques années, et il n'en sera plus question, on les cherchera comme des raretés. En est-il de même des idées spirites ? Les faits répondent à la question. Est-il à présumer qu'après leurs auteurs viendront des adversaires plus redoutables qui auront raison du Spiritisme ? C'est peu probable, parce que ce n'est ni le talent, ni la bonne volonté, ni la haute position qui manquent à ceux d'aujourd'hui ; ils sont tout feu et tout ardeur ; ce qui leur manque, ce sont des arguments qui l'emportent sur ceux du Spiritisme, et certainement ce n'est pas faute d'en chercher ; or, l'idée spirite gagnant sans cesse des partisans, le nombre des adversaires diminuera en proportion, et ils se verront forcés d'accepter un fait accompli.

Au reste, nous avons déjà dit que le clergé n'est point unanime dans sa réprobation contre le Spiritisme ; nous connaissons personnellement plusieurs ecclésiastiques qui sont très sympathiques à cette idée, et en acceptent toutes les conséquences ; en voici une preuve bien caractéristique. Le fait suivant, dont nous pouvons garantir l'authenticité, est tout récent.

Dans un compartiment de chemin de fer se trouvaient deux messieurs, un savant, matérialiste et athée au suprême degré, et son ami, au contraire, très spiritualiste. Ils discutaient chaudement et soutenaient chacun leur opinion. A une station monte un jeune abbé qui écoute d'abord la conversation, puis y prend part. S'adressant à l'incrédule, il lui dit : « Il paraît, monsieur, que vous ne croyez à rien,

pas même à Dieu ? – C'est la vérité, je l'avoue, monsieur l'abbé, et personne n'a encore pu me prouver que je suis dans l'erreur. – Eh bien ! monsieur, je vous engage à aller chez les Spirites, et vous croirez. – Comment ! monsieur l'abbé, c'est vous qui me tenez un pareil langage ? – Oui, monsieur, et je le dis parce que c'est ma conviction. Je sais, par expérience, que lorsque la religion est impuissante à vaincre l'incrédulité, le Spiritisme en triomphe. – Mais, que penserait votre évêque s'il savait ce que vous me dites là ? – Il en penserait ce qu'il voudrait, et je le lui dirais à lui-même, parce que j'ai pour habitude de ne pas cacher ma façon de penser. »

C'est ce savant lui-même qui a raconté le fait à un de ses amis, de qui nous le tenons.

En voici un autre non moins significatif. Un de nos fervents adeptes étant allé voir un de ses oncles, curé de village, le trouva occupé à lire le *Livre des Esprits*. Nous transcrivons textuellement le récit qu'il nous a donné de sa conversation. « Eh quoi ! mon oncle, vous lisez ce livre, et vous n'avez pas peur d'être damné ? C'est sans doute pour le réfuter dans vos sermons ? – Au contraire, cette doctrine me tranquillise sur l'avenir, car je comprends aujourd'hui bien des mystères que je n'avais pu comprendre, même dans l'Évangile. Et toi, est-ce que tu connais cela ? – Comment donc, si je le connais ! Je suis Spirite de cœur et d'âme, et de plus quelque peu médium. – Alors, mon cher neveu, touche là ! Nous n'avions jamais pu nous entendre sur la religion, maintenant nous nous comprendrons. Pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé ? – Je craignais de vous scandaliser. – Tu me scandalisais bien davantage autrefois par ton incrédulité. – Si j'étais incrédule, c'est vous qui en êtes cause. – Comment cela ? – N'est-ce pas vous qui m'avez élevé ? Et qu'est-ce que vous m'avez appris en fait de religion ? Vous m'avez toujours voulu expliquer ce que vous ne compreniez pas vous-même ; puis, quand je vous questionnais et que vous ne saviez que répondre, vous me disiez : « Tais-toi, malheureux ! il faut croire et ne pas chercher à comprendre. Tu ne seras jamais qu'un athée. » Maintenant c'est peut-être moi qui pourrais vous en remontrer. Aussi, c'est moi qui me charge d'instruire mon fils ; il a dix ans, et je vous assure qu'il est plus croyant que je ne l'étais à son âge, entre vos mains, et je ne crains pas qu'il perde jamais sa foi, parce qu'il comprend tout aussi bien que moi. Si vous voyiez comme il prie avec ferveur, comme il est docile, laborieux, attentif à tous ses devoirs, vous en seriez édifié. Mais, dites-moi, mon oncle, est-ce que vous prêchez le Spiritisme à vos paroissiens ? – Ce n'est pas la bonne envie qui m'en

empêche, mais tu comprends que cela ne se peut pas. – Est-ce que vous leur parlez toujours de la fournaise du diable, comme de mon temps ? Je puis vous dire cela maintenant sans vous offenser ; mais vraiment, cela nous faisait bien rire ; parmi vos auditeurs, je vous certifie qu'il n'y avait pas seulement trois ou quatre bonnes femmes qui croyaient à ce que vous disiez ; les jeunes filles, qui sont d'ordinaire assez craintives, allaient « jouer au diable » en sortant du sermon. Si cette crainte a si peu d'empire sur des gens de campagne, naturellement superstitieux, jugez de ce que cela doit être chez ceux qui sont éclairés. Ah ! mon cher oncle, il est grand temps de changer de batterie, car le diable a fini son temps. – Je le sais bien, et le pis de tout cela, c'est que la plupart ne croient pas plus à Dieu qu'au diable, c'est pourquoi ils sont plus souvent au cabaret qu'à l'église. Je suis, je t'assure, quelquefois bien embarrassé pour concilier mon devoir et ma conscience ; je tâche de prendre un moyen terme : je parle plus souvent de morale, des devoirs envers la famille et la société, en m'appuyant sur l'Évangile, et je vois que je suis mieux compris et mieux écouté. – Quel résultat pensez-vous que l'on obtiendrait si on leur prêchait la religion au point de vue du Spiritisme ? – Tu m'as fait ta confession, je vais te faire la mienne et te parler à cœur ouvert. J'ai la conviction qu'avant dix ans il n'y aurait pas un seul incrédule dans la paroisse, et que tous seraient d'honnêtes gens ; ce qui leur manque, c'est la foi ; chez eux il n'y en a plus, et leur scepticisme, n'ayant pas pour contre-poids le respect humain que donne l'éducation, a quelque chose de bestial. Je leur parle de morale, mais la morale sans la foi n'a point de base, et le Spiritisme leur donnerait cette foi ; car ces gens-là, malgré leur manque d'instruction, ont beaucoup de bon sens ; ils raisonnent plus qu'on ne croit, mais ils sont extrêmement défiants, et cette défiance fait qu'ils veulent comprendre avant de croire ; or, il n'y a pour cela rien de mieux que le Spiritisme. – La conséquence de ce que vous dites, mon oncle, est que, si ce résultat est possible dans une paroisse, il l'est également dans les autres ; si donc tous les curés de France prêchaient en s'appuyant sur le Spiritisme, la société serait transformée en peu d'années. – C'est mon opinion. – Pensez-vous que cela arrive un jour ? – J'en ai l'espoir. – Et moi, j'ai la certitude qu'avant la fin de ce siècle on verra ce changement. Dites-moi, mon oncle, êtes-vous médium ? – Chut ! (*tout bas*) Oui ! – Et que vous disent les Esprits ? – Ils me disent que… » (Ici le bon curé parla si bas, que son neveu ne put entendre.)

Nous avons dit que l'ordonnance de Mgr d'Alger n'avait point arrêté

l'élan du Spiritisme dans cette contrée ; l'extrait suivant de deux lettres, entre beaucoup d'autres analogues, peut en donner une idée.

« Cher et vénéré maître, je viens aujourd'hui, en vous confirmant ma précédente lettre, et à l'occasion de la circulaire de Mgr l'évêque d'Alger, vous renouveler l'assurance de l'attachement inviolable de tous les Spirites de notre groupe à la sainte et sublime doctrine du Spiritisme, qu'on ne parviendra jamais à nous persuader être l'œuvre du diable, parce qu'elle nous a arrachés au doute et au culte de la matière, et qu'elle nous rend meilleurs les uns pour les autres, même pour nos ennemis, pour qui nous faisons chaque jour une prière. Nous continuons, comme par le passé, à nous réunir et à recevoir les instructions de nos Esprits protecteurs, qui nous assurent que tout ce qui se passe est pour le mieux et selon les vues de la Providence. Tous nous disent que les temps sont proches où de grands changements vont s'opérer dans les croyances auxquelles le Spiritisme servira de lien pour amener tous les hommes à la fraternité… »

Une autre lettre dit : « L'ordonnance de Mgr l'évêque d'Alger a fourni à notre curé le sujet d'un sermon fulminant contre le Spiritisme, mais il en a été pour les frais de son éloquence ; je me trompe, car il a fait une si forte impression sur plusieurs railleurs, que ceux-ci, voyant le Spiritisme pris au sérieux par l'autorité ecclésiastique, se sont dit qu'il devait y avoir là quelque chose de sérieux ; ils se sont donc mis à l'étudier, et maintenant ils n'en rient plus et sont des nôtres. Du reste le nombre des Spirites continue à augmenter et plusieurs nouveaux groupes sont en train de se former. »

Toute notre correspondance est dans le même sens, et ne nous signale pas une seule défection, mais seulement quelques individus que leur position dépendante de l'autorité ecclésiastique oblige à ne pas se mettre en évidence, sans cesser toutefois de s'occuper du Spiritisme dans l'intimité ou dans le silence du cabinet. On peut imposer les actes extérieurs, mais non maîtriser la conscience. La communication ci-après prouve que, pas plus chez les Esprits que chez les hommes, l'élan ne s'est ralenti.

Sétif, 17 septembre 1863.

« Je viens à vous, mes amis, rempli de joie, en voyant le Spiritisme faire de rapides progrès, prendre chaque jour de nouvelles forces, au milieu des entraves qu'on lui oppose. Ces forces ne sont pas seulement celles du nombre, mais encore celles de l'union, de la fraternité, de la charité. Ayez donc confiance, espoir et courage en marchant dans cette

sainte route du progrès spirite dont nulle puissance humaine ne vous détournera.

« Cependant, attendez-vous à la lutte, et préparez-vous à la soutenir. Vos ennemis sont là qui vous forgent de lourdes chaînes avec lesquelles ils espèrent vous tenir et vous dompter. Que feront-ils contre la volonté de Dieu qui vous protège ? Les fondements de sa loi s'élèveront malgré tous les empêchements. Les serviteurs du Tout-Puissant sont remplis d'ardeur et de zèle ; ils ne se laisseront pas abattre ; ils résisteront à toutes les attaques ; ils marcheront dans la voie quand même et toujours ; les entraves, les chaînes se briseront comme si elles étaient de verre.

« Je vous le dis, veillez, priez, tendez la main aux malheureux, dessillez les yeux qui sont fermés ; que vos cœurs et vos bras soient ouverts à tous sans exception. Spirites, votre tâche est belle ! qu'y a-t-il de plus beau, de plus consolant, que ce pacte d'union entre les vivants et les morts ? Quels immenses services nous pourrons nous rendre mutuellement ! Par vos prières à Dieu, partant du fond du cœur, vous pouvez beaucoup pour le soulagement des âmes qui souffrent, et combien le bienfait est doux au cœur de celui qui le pratique ! Quelle touchante harmonie que celle des bénédictions que vous aurez méritées ! Encore une fois, priez en élevant votre âme au ciel, et soyez persuadés que chacune de vos prières sera écoutée et apaisera une douleur.

« Comprenez bien que plus vous amènerez d'hommes à vous imiter, plus l'ensemble de vos prières aura de puissance. Prenez les hommes par la main, et conduisez-les dans la vraie route où ils grossiront votre phalange. Prêchez la bonne doctrine, la doctrine de Jésus, celle que le divin Maître enseigne lui-même dans ses communications, qui ne font que répéter et confirmer la doctrine des Évangiles. Ceux qui vivront verront des choses admirables, je vous le dis.

« *D*. Faut-il répondre à ce mandement par la voix de la presse ? – *R*. Mon Dieu, permettez-moi de leur dire ce que je pense ! Ils ont établi une route ; ils la font balayer pour que le peuple s'y promène avec plus de commodité et en plus grand nombre ; aussi la foule vient s'y presser. Vous devez comprendre mon langage, quelque peu énigmatique. Votre devoir de Spirites est de leur montrer qu'ils ont ouvert la porte au lieu de la fermer.

« SAINT JOSEPH. »

Remarque. Cette communication a été obtenue par un ouvrier, médium complètement illettré, et qui savait à peine signer ; depuis qu'il est médium, il écrit un peu, mais très difficilement. On ne peut donc supposer que la dissertation ci-dessus soit l'œuvre de son imagination.

Élie et Jean-Baptiste.

Réfutation.

Une lettre qui nous est adressée contient le passage suivant : « Je viens d'avoir une discussion avec le curé d'ici sur la doctrine spirite ; au sujet de la réincarnation il m'a dit de lui dire lequel des corps prendra l'Esprit d'Elie au dernier jugement annoncé par l'Eglise pour se présenter devant Jésus-Christ ; si ce sera son premier ou son second. Je n'ai pas pu lui répondre ; il a ri et m'a dit que nous n'étions pas forts, messieurs les Spirites. »

Nous ne savons lequel des deux a provoqué la discussion ; dans tous les cas, il y a toujours imprudence à s'engager dans une controverse quand on ne se sent pas de force à la soutenir. Si l'initiative est venue de notre correspondant, nous lui rappellerons ce que nous n'avons cessé de répéter, que « le Spiritisme s'adresse à ceux qui ne croient pas ou qui doutent, et non à ceux qui ont une foi et à qui cette foi suffit ; qu'il ne dit à personne de renoncer à ses croyances pour adopter les nôtres, » et en cela il est conséquent avec les principes de tolérance et de liberté de conscience qu'il professe. Par ce motif, nous ne saurions approuver les tentatives faites par certaines personnes pour convertir à nos idées le clergé de quelque communion que ce soit. Nous répèterons donc à tous les Spirites : Accueillez avec empressement les hommes de bonne volonté ; donnez la lumière à ceux qui la cherchent, car avec ceux qui croient l'avoir vous ne réussirez pas ; ne faites violence à la foi de personne, pas plus du clergé que des laïques, car vous venez ensemencer les champs arides ; mettez la lumière en évidence, pour que ceux qui voudront la voir la regardent ; montrez les fruits de l'arbre, et donnez à manger à ceux qui ont faim, et non à ceux qui disent être rassasiés. Si des membres du clergé viennent à vous avec des intentions sincères et sans arrière-pensée, faites pour eux ce que vous faites pour vos autres frères : instruisez ceux qui le demanderont, mais ne cherchez point à amener de force ceux qui croiront leur conscience engagée à penser autrement que vous ; laissez-leur la foi qu'ils ont, comme vous demandez qu'ils vous laissent la vôtre ; montrez-leur enfin que vous savez pratiquer la charité selon Jésus. S'ils attaquent les premiers, c'est alors qu'on a le droit de réponse et de réfutation ; s'ils ouvrent la lice, il est permis de les suivre sans s'écarter toutefois de la modération dont Jésus a donné l'exemple à ses disciples ; si nos adversaires s'en écartent eux-mêmes, il faut leur laisser ce triste privilège qui n'est jamais une preuve de la véritable force. Si nous-même sommes entré depuis quelque temps dans la voie de la controverse, et si nous

avons relevé le gant jeté par quelques membres du clergé, on nous rendra cette justice que notre polémique n'a jamais été agressive ; s'ils n'eussent attaqué les premiers, jamais leur nom n'eût été prononcé par nous. Nous avons toujours méprisé les injures et les personnalités dont nous avons été l'objet, mais il était de notre devoir de prendre la défense de nos frères attaqués et de notre doctrine indignement défigurée, puisqu'on a été jusqu'à dire en pleine chaire qu'elle prêchait l'adultère et le suicide. Nous l'avons dit et nous le répétons, cette provocation était maladroite, parce qu'elle amène forcément l'examen de certaines questions qu'il eût été d'une meilleure politique de laisser assoupies, car une fois le champ ouvert, on ne sait où il peut s'arrêter ; mais la peur est une mauvaise conseillère.

Cela dit, nous allons essayer de donner à M. le curé cité plus haut la réponse à la question qu'il a proposée. Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que si son interlocuteur n'était pas aussi fort que lui en théologie, lui-même ne nous paraît pas très fort sur l'Evangile. Sa question revient à celle qui fut posée à Jésus par les Sadducéens ; il n'avait donc qu'à s'en référer à la réponse de Jésus, que nous prenons la liberté de lui rappeler, puisqu'il ne la sait pas.

« Ce jour-là, les Sadducéens, qui nient la résurrection, vinrent le trouver et lui proposèrent une question, en lui disant : « Maître, Moïse a ordonné que si quelqu'un mourrait sans enfants, son frère épousât sa femme, et suscitât des enfants à son frère mort. Or, il y avait parmi nous sept frères, dont le premier ayant épousé une femme, est mort ; et n'ayant point eu d'enfants, il a laissé sa femme à son frère. La même chose arriva au second, au troisième et à tous les autres jusqu'au septième. Enfin, cette femme est morte après eux tous. Lors donc que la résurrection arriva, duquel de ces sept sera-t-elle femme, puisqu'ils l'ont tous eue ?

« Jésus leur répondit : « Vous êtes dans l'erreur, ne comprenant pas les Écritures ni la puissance de Dieu ; car *après la résurrection, les hommes n'auront point de femme, ni les femmes de mari ; mais ils seront comme* LES ANGES DE DIEU DANS LE CIEL. Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous point lu ces paroles que Dieu vous a dites : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? Or, Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants. » (Saint Matthieu, ch. XXII, v. de 23 à 32.)

Puisque après la résurrection les hommes seront *comme les anges du ciel*, et que les anges n'ont pas de corps charnel, mais un corps éthéré et fluidique, les hommes ne ressusciteront donc pas non plus en chair et en os. Si Jean-Baptiste a été Élie, ce n'est qu'une même âme ayant eu deux vêtements laissés à deux époques différentes sur la terre, et qui ne se présentera ni avec l'un ni avec l'autre, mais avec l'enveloppe

éthérée propre au monde invisible. Si les paroles de Jésus ne vous semblent pas assez claires, lisez celles de saint Paul (que nous rapportons ci-après page 372), elles sont encore plus explicites. Doutez-vous que Jean-Baptiste ait été Élie ? Lisez saint Matthieu, ch. XI, v. 13, 14, 15 : « Car jusqu'à Jean, tous les prophètes, aussi bien que la loi, ont prophétisé ; et si vous voulez comprendre ce que je vous dis, *c'est lui-même qui est cet Élie qui doit venir*. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. » Ici il n'y a point d'équivoque ; les termes sont clairs et catégoriques, et pour ne pas entendre, il faut n'avoir pas d'oreilles, ou vouloir les fermer. Ces paroles étant une affirmation positive, de deux choses l'une : Jésus a dit vrai, ou il s'est trompé. Dans la première hypothèse, c'est la réincarnation attestée par lui ; dans la seconde, c'est le doute jeté sur tous ses enseignements, car s'il s'est trompé sur un point, il a pu se tromper sur les autres ; choisissez.

Maintenant, monsieur le curé, permettez qu'à mon tour je vous adresse une question, à laquelle il vous sera sans doute facile de répondre.

Vous savez que la Genèse en assignant six jours pour la création, non-seulement de la terre, mais de l'univers entier : soleil, étoiles, lune, etc., avait compté sans la géologie et l'astronomie ; que Josué avait compté sans la loi de la gravitation universelle ; il me semble que le dogme de la résurrection de la chair a compté sans la chimie. Il est vrai que la chimie est une science diabolique, comme toutes celles qui font voir clair là où l'on voudrait que l'on vît trouble ; mais, quoiqu'il en soit de son origine, elle nous apprend une chose positive, c'est que le corps de l'homme, de même que toutes les substances organiques animales et végétales, est composé d'éléments divers dont les principes sont : l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone. Elle nous apprend encore, – et notez que c'est un résultat d'expérience, – qu'à la mort ces éléments se dispersent et entrent dans la composition d'autres corps, si bien qu'au bout d'un temps donné le corps entier est absorbé. Il est encore constaté que le terrain où abondent les matières animales en décomposition sont les plus fertiles, et c'est au voisinage des cimetières que les mécréants attribuent la fécondité proverbiale des jardins de MM. les curés de campagne. Supposons donc, monsieur le curé, que des pommes de terre soient plantées aux alentours d'une fosse ; ces pommes de terre vont s'alimenter des gaz et des sels provenant de la décomposition du corps mort ; ces pommes de terre vont servir à engraisser des poules ; ces poules, vous les mangerez, vous les savourerez, de telle sorte que votre corps sera lui-même formé de molécules du corps de l'individu qui est mort, et qui n'en seront pas moins à lui, quoique ayant passé par des intermédiaires. Vous aurez donc en vous des parties ayant appartenu à un autre. Or, quand vous ressusciterez

tous les deux au jour du jugement, chacun avec votre corps, comment ferez-vous ? Garderez-vous ce que vous avez à l'autre, ou l'autre vous reprendra-t-il ce qui lui appartient ; ou bien encore aurez-vous quelque chose de la pomme de terre ou de la poule ? Question au moins aussi grave que celle de savoir si Jean-Baptiste ressuscitera avec le corps de Jean ou celui d'Élie. Je la pose dans sa plus grande simplicité, mais jugez de l'embarras si, comme cela est certain, vous avez en vous des portions de cent individus. C'est là, à proprement parler, la résurrection de la chair ; mais tout autre est celle de l'Esprit, qui n'emporte point sa dépouille avec lui. Voyez, ci-après, ce que dit saint Paul.

Puisque nous sommes en voie de questions, en voici une autre, monsieur le curé, que nous avons entendu faire par des incrédules ; elle est étrangère, il est vrai, au sujet qui nous occupe, mais elle est amenée par un des faits rapportés ci-dessus. Selon la Genèse, Dieu a créé le monde en six jours, et il s'est reposé le septième ; c'est ce repos du septième jour qui est consacré par celui du dimanche, et dont la stricte observation est une loi canonique. Si donc, ainsi que le démontre la géologie, ces six jours, au lieu d'être de vingt-quatre heures, sont de quelques millions d'années, quelle sera la longueur du jour de repos ? Comme importance, cette question vaut bien les deux autres.

Ne croyez pas, monsieur le curé, que ces observations soient le résultat d'un mépris des saintes Écritures ; non, bien au contraire ; nous leur rendons peut-être un plus grand hommage que vous-même. Tenant compte de la forme allégorique, nous en cherchons l'esprit qui vivifie, nous y trouvons de grandes vérités, et par là nous amenons les incrédules à y croire et à les respecter ; tandis qu'en s'attachant à la lettre qui tue, on leur fait dire des choses absurdes et on augmente le nombre des sceptiques.

Saint Paul précurseur du Spiritisme.

La communication suivante a été obtenue dans la séance de la Société de Paris du 9 octobre 1863 :

« Que de jours se sont écoulés depuis que je n'ai eu le bonheur de m'entretenir avec vous, mes bien chers enfants ! aussi, est-ce avec une bien douce satisfaction que je me retrouve au milieu de ma chère Société de Paris.

« De quoi vous entretiendrai-je aujourd'hui ? La plupart des questions morales ont été traitées par des plumes habiles ; néanmoins, elles sont tellement de mon domaine et leur champ est si vaste, que je trouverai

bien encore quelques grains de vérité à glaner. Au surplus, quand bien même je ne ferais que redire ce que d'autres vous ont déjà dit, il en ressortira peut-être quelques nouveaux enseignements, car les bonnes paroles, comme les bonnes semences, portent toujours leurs fruits.

« Les livres saints sont pour nous des greniers inépuisables, et le grand apôtre Paul, qui jadis a tant contribué à l'établissement du Christianisme par sa puissante prédication, vous a laissé des monuments écrits qui serviront non moins énergiquement à l'épanouissement du Spiritisme. Je n'ignore pas que vos adversaires religieux invoquent son témoignage contre vous ; mais cela n'empêche pas que l'illustre illuminé de Damas ne soit pour vous et avec vous, soyez-en bien convaincus. Le souffle qui court dans ses épîtres, l'inspiration sainte qui anime ses enseignements, loin d'être hostile à votre doctrine, est au contraire remplie de singulières prévisions en vue de ce qui arrive aujourd'hui. C'est ainsi que, dans sa première aux Corinthiens, il enseigne que, sans la Charité, il n'existe aucun homme, fût-il saint, fût-il prophète, transportât-il des montagnes, qui puisse se flatter d'être un véritable disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme les Spirites, et avant les Spirites, ce fut lui qui proclama le premier cette maxime qui fait votre gloire : Hors la charité point de salut ! Mais ce n'est pas par cet unique côté qu'il se rattache à la doctrine que nous vous enseignons et que vous propagez aujourd'hui. Avec cette haute intelligence qui lui était propre, il avait prévu ce que Dieu réservait à l'avenir, et notamment, cette transformation, cette régénération de la foi chrétienne, que vous êtes appelés à asseoir profondément dans l'esprit moderne, puisqu'il décrit dans l'épître déjà citée, et d'une manière indiscutable, les principales facultés médianimiques qu'il appelle les dons bénis du Saint-Esprit.

« Ah ! mes enfants, ce saint docteur contemple, avec une amertume qu'il ne peut dissimuler, le degré d'avilissement où sont tombés la plupart de ceux qui parlent en son nom, et qui proclament, *urbi et orbi*, que Dieu a jadis donné à la terre toute la somme de vérités que celle-ci était capable de recevoir. Et pourtant, l'apôtre s'était écrié qu'en son temps il n'avait qu'une science et que des prophéties imparfaites. Or, celui qui se plaignait de cette situation savait par cela même que cette science et ces prophéties se perfectionneraient un jour. N'est-ce pas là la condamnation absolue de tous ceux qui condamnent le progrès ? N'est-ce pas là le plus rude échec pour ceux qui prétendent que le Christ et les apôtres, les Pères de l'Eglise et surtout les révérends casuistes de la Compagnie de Jésus, ont donné à la terre toute la science religieuse et philosophique à laquelle celle-ci avait droit ? Heureusement l'apôtre lui-même a pris soin de les démentir d'avance.

« Mes chers enfants, pour apprécier à leur valeur les hommes qui vous combattent, vous n'avez qu'à étudier les arguments de leur polémique, leurs paroles acerbes et les regrets qu'ils témoignent, comme le R. P. Pailloux, que les bûchers soient éteints, et que la Sainte Inquisition ne fonctionne plus *ad majorem Dei gloriam*. Mes frères, vous avez la charité, ils ont l'intolérance : ils sont donc bien à plaindre ; c'est pourquoi je vous convie à prier pour ces pauvres égarés, afin que l'Esprit-Saint, qu'ils invoquent si souvent, daigne enfin éclairer leur conscience et leur cœur. »

FRANÇOIS-NICOLAS MADELEINE.

A cette remarquable communication, nous ajouterons les paroles suivantes de saint Paul, tirées de la première épître aux Corinthiens :

« Mais quelqu'un me dira : En quelle manière les morts ressusciteront-ils, et quel sera le corps dans lequel ils reviendront ? – Insensés que vous êtes ! ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne reprend point de vie, s'il ne meurt auparavant ? Et quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme du blé ou de quelque autre chose. Après quoi Dieu lui donne un corps tel qu'il lui plaît, et il donne à chaque semence le corps qui est propre à chaque plante. Toute chair n'est pas la même chair ; mais autre est la chair des hommes, autre la chair des bêtes, autre celle des oiseaux, autre celle des poissons.

« Il y a aussi des corps célestes et des corps terrestres ; mais les corps célestes ont un autre éclat que les corps terrestres. Le soleil a son éclat, qui diffère de l'éclat de la lune, comme l'éclat de la lune diffère de l'éclat des étoiles, et, entre les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre.

« Il en arrivera de même dans la résurrection des morts. Le corps, comme une semence, est maintenant mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux. Il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur. *Il est mis en terre comme un corps animal et il ressuscitera comme un corps spirituel. Comme il y a un corps animal, il y a un corps spirituel.*

« Je veux dire, mes frères, que *la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu*, et que la corruption ne possédera point cet héritage incorruptible. » (Saint Paul, 1er ép. aux Corinth., ch. XV, v. de 35 à 44 et 50.)

Que peut être ce corps *spirituel*, qui n'est pas le corps animal, sinon le corps fluidique dont le Spiritisme démontre l'existence, le

périsprit dont l'âme est revêtue après la mort ? A la mort du corps, l'Esprit entre dans le trouble ; il perd pour un instant la conscience de lui-même ; puis il recouvre l'usage de ses facultés, il renaît à la vie intelligente, en un mot *il ressuscite avec son corps spirituel*.

Le dernier paragraphe, relatif au jugement dernier, contredit positivement la doctrine de la résurrection de la chair, puisqu'il dit : « La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu. » Les morts ne ressusciteront donc pas avec leur chair et leur sang, et n'auront pas besoin de rassembler leurs os dispersés, mais ils auront leur corps céleste, qui n'est pas le corps animal. Si l'auteur du *Catéchisme philosophique* avait bien médité le sens de ces paroles, il aurait pu se dispenser de faire le savant calcul mathématique auquel il s'est livré, pour prouver que tous les hommes morts depuis Adam, ressuscitant en chair et en os, avec leur propre corps, pourraient parfaitement tenir dans la vallée de Josaphat, sans être trop gênés[1].

Saint Paul a donc posé en principe et en théorie ce qu'enseigne aujourd'hui le Spiritisme sur l'état de l'homme après la mort.

Mais saint Paul n'est pas le seul qui ait pressenti les vérités enseignées par le Spiritisme ; la Bible, les Évangiles, les apôtres et les Pères de l'Église en sont remplis, de sorte que condamner le Spiritisme, c'est désavouer les autorités mêmes sur lesquelles s'appuie la religion. Attribuer tous ses enseignements au démon, c'est lancer le même anathème sur la plupart des auteurs sacrés. Le Spiritisme ne vient donc point détruire, mais au contraire rétablir toutes choses, c'est-à-dire restituer à chaque chose son véritable sens.

Un cas de possession.

Mademoiselle Julie.

Nous avons dit qu'il n'y avait pas de possédés dans le sens vulgaire du mot, mais des subjugués ; nous revenons sur cette assertion trop absolue, car il nous est démontré maintenant qu'il peut y avoir possession véritable, c'est-à-dire substitution, partielle toutefois, d'un Esprit errant à l'Esprit incarné. Voici un premier fait qui en est la preuve, et qui présente le phénomène dans toute sa simplicité.

Plusieurs personnes se trouvaient un jour chez une dame somnambule-médium. Tout à coup celle-ci prend des allures toutes masculines,

[1] *Catéchisme philosophique*, par l'abbé de Feller, t. III, p. 83.

sa voix change, et, s'adressant à l'un des assistants, s'écrie : « Ah ! mon cher ami, que je suis content de te voir ! » Surpris, on se demande ce que cela signifie. La dame reprend : « Comment ! mon cher, tu ne me reconnais pas ? Ah ! c'est vrai ; je suis tout couvert de boue ! Je suis Charles Z… » A ce nom, les assistants se rappelèrent un monsieur mort quelques mois auparavant, frappé d'une attaque d'apoplexie au bord d'une route ; il était tombé dans un fossé d'où l'on avait retiré son corps couvert de boue. Il déclare que, voulant causer avec son ancien ami, il a profité d'un moment où l'Esprit de madame A…, la somnambule, était éloigné de son corps, pour se mettre en son lieu et place. En effet, cette scène s'étant renouvelée plusieurs jours de suite, madame A… prenait chaque fois les poses et les manières habituelles de M. Charles, se renversant sur le dos du fauteuil, croisant les jambes, se frisant la moustache, passant les doigts dans ses cheveux, de telle sorte que, sauf le costume, on aurait pu croire avoir M. Charles devant soi ; toutefois il n'y avait pas transfiguration, comme nous l'avons vu en d'autres circonstances. Voici quelques-unes de ses réponses :

D. Puisque vous avez pris possession du corps de madame A…, pourriez-vous y rester ? – *R.* Non, mais ce n'est pas la bonne envie qui me manque.

D. Pourquoi ne le pouvez-vous pas ? – *R.* Parce que son Esprit tient toujours à son corps. Ah ! si je pouvais rompre ce lien, *je lui jouerais le tour*.

D. Que fait pendant ce temps l'Esprit de madame A… ? – R. Il est là, à côté, qui me regarde et qui rit de me voir dans ce costume.

Ces entretiens étaient très amusants ; M. Charles avait été un joyeux vivant, il ne démentait pas son caractère ; adonné à la vie matérielle, il était peu avancé comme Esprit, mais naturellement bon et bienveillant. En s'emparant du corps de madame A…, il n'avait aucune mauvaise intention ; aussi cette dame ne souffrait-elle nullement de cette situation, à laquelle elle se prêtait volontiers. Il est bon de dire qu'elle n'avait point connu ce monsieur, et ne pouvait être au fait de ses manières. Il est encore à remarquer que les assistants ne songeant point à lui, la scène n'a point été provoquée, et qu'il est venu spontanément.

La possession est ici évidente et ressort encore mieux des détails, qu'il serait trop long de rapporter ; mais c'est une possession innocente et sans inconvénient. Il n'en est pas de même quand elle est le fait d'un Esprit mauvais et mal intentionné ; elle peut alors avoir des suites d'autant plus graves que ces Esprits sont tenaces, et qu'il devient souvent très difficile d'en délivrer le patient dont ils font leur victime. En voici

un exemple récent, que nous avons pu observer nous-même, et qui a été pour la société de Paris l'objet d'une étude sérieuse.

Mademoiselle Julie, domestique, née en Savoie, âgée de vingt-trois ans, d'un caractère très doux, sans aucune espèce d'instruction, était depuis quelque temps sujette à des accès de somnambulisme naturel qui duraient des semaines entières ; dans cet état elle vaquait à son service habituel sans que les personnes étrangères se doutassent de sa situation ; son travail même était beaucoup plus soigné. Sa lucidité était remarquable ; elle décrivait les lieux et les événements à distance avec une parfaite exactitude.

Il y a six mois environ, elle devint en proie à des crises d'un caractère étrange qui avaient toujours lieu pendant l'état somnambulique, devenu en quelque sorte l'état normal. Elle se tordait, se roulait à terre comme si elle se débattait sous les étreintes de quelqu'un qui cherchait à l'étrangler, et, en effet, elle avait tous les symptômes de la strangulation ; elle finissait par terrasser cet être fantastique, le prenait par les cheveux, l'accablait ensuite de coups, d'injures et d'imprécations, l'apostrophant sans cesse du nom de *Frédégonde*, infâme régente, reine impudique, vile créature souillée de tous les crimes, etc. Elle trépignait comme si elle la foulait aux pieds avec rage, lui arrachait ses vêtements et ses parures. Chose bizarre, se prenant elle-même pour Frédégonde, elle se frappait à coups redoublés sur les bras, la poitrine et le visage, en disant : « Tiens ! tiens ! en as-tu assez, infâme Frédégonde ? Tu veux m'étouffer, mais tu n'en viendras pas à bout ; tu veux te mettre dans *ma boîte*, mais je saurai bien t'en chasser. » Ma boîte était le terme dont elle se servait pour désigner son corps. Rien ne saurait peindre l'accent frénétique avec lequel elle prononçait le nom de Frédégonde, en grinçant des dents, ni les tortures qu'elle endurait dans ces moments-là.

Un jour, pour se débarrasser de son adversaire, elle saisit un couteau et s'en frappa elle-même, mais on put l'arrêter à temps pour empêcher un accident. Chose non moins remarquable, c'est que jamais elle n'a pris aucune des personnes présentes pour Frédégonde ; la dualité était toujours en elle-même ; c'est contre elle qu'elle dirigeait sa fureur quand l'Esprit était en elle, et contre un être invisible quand elle s'en était débarrassée ; pour les autres, elle était douce et bienveillante dans les moments même de sa plus grande exaspération.

Ces crises, vraiment effrayantes, duraient souvent plusieurs heures et se renouvelaient plusieurs fois par jour. Quand elle avait fini par terrasser Frédégonde, elle tombait dans un état de prostration et d'accablement dont elle ne sortait qu'à la longue, mais qui lui laissait une grande faiblesse et un embarras dans la parole. Sa santé en était profondément altérée ; elle ne pouvait rien manger et restait parfois

huit jours sans prendre de nourriture. Les meilleurs aliments avaient pour elle un goût affreux qui les lui faisait rejeter ; c'était, disait-elle, l'œuvre de Frédégonde, qui voulait l'empêcher de manger.

Nous avons dit plus haut que cette jeune fille n'a reçu aucune instruction ; dans l'état de veille, elle n'a jamais ouï parler de Frédégonde, ni de son caractère, ni du rôle que celle-ci a joué. Dans l'état de somnambulisme, au contraire, elle le sait parfaitement, et dit avoir vécu de son temps. Ce n'était point Brunehaut, comme on l'avait d'abord supposé, mais une autre personne attachée à sa cour.

Une autre remarque, non moins essentielle, c'est que, lorsque commencèrent ces crises, mademoiselle Julie ne s'était jamais occupée de Spiritisme, dont le nom même lui était inconnu. Encore aujourd'hui, dans l'état de veille, elle y est étrangère, et n'y croit pas. Elle ne le connaît que dans l'état de somnambulisme, et seulement depuis qu'on a commencé à la soigner. Tout ce qu'elle a dit a donc été spontané.

En présence d'une situation aussi étrange, les uns attribuaient l'état de cette jeune fille à une affection nerveuse ; d'autres à une folie d'un caractère spécial, et il faut convenir qu'au premier abord cette dernière opinion avait une apparence de réalité. Un médecin a déclaré que, dans l'état actuel de la science, rien ne pouvait expliquer de pareils phénomènes, et qu'il ne voyait aucun remède. Cependant des personnes expérimentées en Spiritisme reconnurent sans peine qu'elle était sous l'empire d'une subjugation des plus graves et qui pouvait lui devenir fatale. Sans doute, celui qui ne l'aurait vue que dans les moments de crise, et n'eût considéré que l'étrangeté de ses actes et de ses paroles, aurait dit qu'elle était folle, et lui aurait infligé le traitement des aliénés qui eût, sans aucun doute, déterminé une folie véritable ; mais cette opinion devait céder devant les faits. Dans l'état de veille, sa conversation est celle d'une personne de sa condition et en rapport avec son défaut d'instruction ; son intelligence même est vulgaire ; il en est tout autrement dans l'état de somnambulisme : dans les moments de calme elle raisonne avec beaucoup de sens, de justesse et une véritable profondeur ; or, ce serait une singulière folie que celle qui augmenterait la dose d'intelligence et de jugement. Le Spiritisme seul peut expliquer cette anomalie apparente. Dans l'état de veille, son âme ou Esprit est comprimé par des organes qui ne lui permettent qu'un développement incomplet ; dans l'état de somnambulisme, l'âme, émancipée, est en partie affranchie de ses liens et jouit de la plénitude de ses facultés. Dans les moments de crise, ses actes et ses paroles ne sont excentriques que pour ceux qui ne croient pas à l'action des êtres du monde invisible ; ne voyant que l'effet, et ne remontant pas à la cause, voilà pourquoi tous les obsédés, subjugués et possédés passent pour des fous. Dans les maisons d'aliénés, il y a eu dans tous les temps de prétendus fous de

cette nature, et que l'on guérirait facilement si l'on ne s'obstinait à ne voir en eux qu'une maladie organique.

Sur ces entrefaites, comme mademoiselle Julie était sans ressources, une famille de vrais et sincères Spirites consentit à la prendre à son service, mais dans sa position elle devait être bien plus un embarras qu'une utilité, et il fallait un véritable dévouement pour s'en charger. Mais ces personnes en ont été bien récompensées, d'abord par le plaisir de faire une bonne action, et ensuite par la satisfaction d'avoir puissamment contribué à sa guérison, aujourd'hui complète ; double guérison, car non-seulement mademoiselle Julie est délivrée, mais son ennemie est convertie à de meilleurs sentiments.

C'est là que nous avons été témoin d'une de ces luttes effrayantes qui ne dura pas moins de deux heures, et que nous avons pu observer le phénomène dans les plus minutieux détails, phénomène dans lequel nous avons immédiatement reconnu une analogie complète avec ceux des possédés de Morzines[2]. La seule différence est qu'à Morzines les possédés se livraient à des actes contre les individus qui les contrariaient, et qu'ils parlaient du diable qu'ils avaient en eux, parce qu'on leur avait persuadé que c'était le diable. Mademoiselle Julie, à Morzines, eût appelé Frédégonde le Diable.

Dans un prochain article, nous exposerons avec détail les différentes phases de cette guérison et les moyens employés à cet effet ; nous rapporterons en outre les remarquables instructions que les Esprits ont données à ce sujet, ainsi que les importantes observations auxquelles il a donné lieu touchant le magnétisme.

Période de la lutte.

La première période du Spiritisme, caractérisée par les tables tournantes, a été celle de la *curiosité*. La seconde fut la *période philosophique*, marquée par l'apparition du *Livre des Esprits*. Dès ce moment le Spiritisme prit un tout autre caractère ; on en entrevit le but et la portée, on y puisa la foi et la consolation, et la rapidité de ses progrès fut telle qu'aucune doctrine philosophique ou religieuse n'en offre d'exemple. Mais, comme toutes les idées nouvelles, il eut des adversaires d'autant plus acharnés que l'idée était plus grande, parce que

---

[2] Voir l'*Instruction sur les possédés de Morzines*, *Revue spirite* de décembre 1862, janvier, février, avril et mai 1863.

toute grande idée ne peut s'établir sans froisser des intérêts ; il faut qu'elle se place, et les gens déplacés ne peuvent la voir d'un bon œil ; puis, à côté des gens intéressés sont ceux qui, par système, sans motifs précis, sont les adversaires-nés de tout ce qui est nouveau.

Dans les premières années, beaucoup doutèrent de sa vitalité, c'est pourquoi ils y donnèrent peu d'attention ; mais quand on le vit grandir malgré tout, se propager dans tous les rangs de la société et dans toutes les parties du monde, prendre sa place parmi les croyances et devenir une puissance par le nombre de ses adhérents, les intéressés au maintien des idées anciennes s'alarmèrent sérieusement. C'est alors qu'une véritable croisade fut dirigée contre lui, et que commença la *période de la lutte*, dont l'auto-da-fé de Barcelone, du 9 octobre 1860, fut en quelque sorte le signal. Jusque-là, il avait été en butte aux sarcasmes de l'incrédulité qui rit de tout, surtout de ce qu'elle ne comprend pas, même des choses les plus saintes, et auxquels aucune idée nouvelle ne peut échapper : c'est son baptême du tropique ; mais les autres ne rirent pas : ils se mirent en colère, signe évident et caractéristique de l'importance du Spiritisme. Dès ce moment les attaques prirent un caractère de violence inouïe ; le mot d'ordre fut donné : sermons furibonds, mandements, anathèmes, excommunications, persécutions individuelles, livres, brochures, articles de journaux, rien ne fut épargné, pas même la calomnie.

Nous sommes donc en plein dans la période de la lutte, mais elle n'est pas finie. Voyant l'inutilité de l'attaque à ciel ouvert, on va essayer de la guerre souterraine, qui s'organise et commence déjà ; un calme apparent va se faire sentir, mais c'est le calme précurseur de l'orage ; mais aussi à l'orage succède un temps serein. Spirites, soyez donc sans inquiétude, car l'issue n'est pas douteuse ; la lutte est nécessaire, et le triomphe n'en sera que plus éclatant. J'ai dit, et je le répète : je vois le but, je sais quand et comment il sera atteint. Si je vous parle avec cette assurance, c'est que j'ai pour cela des raisons sur lesquelles la prudence veut que je me taise, mais vous les connaîtrez un jour. Tout ce que je puis vous dire, c'est que de puissants auxiliaires viendront qui fermeront la bouche à plus d'un détracteur. Pourtant la lutte sera vive, et si, dans le conflit, il y a quelques victimes de leur foi, qu'elles s'en réjouissent, comme le faisaient les premiers martyrs chrétiens, dont plusieurs sont parmi vous pour vous encouragez et vous donner l'exemple ; qu'elles se rappellent ces paroles du Christ :

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. Vous serez heureux lorsque

les hommes vous chargeront de malédictions, et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux ; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous. » (Saint-Matthieu, ch. VI, v. 10, 11, 12.)

Ces paroles ne semblent-elles pas avoir été dites pour les Spirites d'aujourd'hui comme pour les apôtres d'alors ? C'est que les paroles du Christ ont cela de particulier, qu'elles sont de tous les temps, parce que sa mission était pour l'avenir comme pour le présent.

La lutte déterminera une nouvelle phase du Spiritisme et amènera la quatrième période, qui sera la *période religieuse* ; puis viendra la cinquième, *période intermédiaire*, conséquence naturelle de la précédente, et qui recevra plus tard sa dénomination caractéristique. La sixième et dernière période sera celle de la *rénovation sociale*, qui ouvrira l'ère du vingtième siècle. A cette époque, tous les obstacles au nouvel ordre de choses voulu par Dieu pour la transformation de la terre auront disparu ; la génération qui s'élève, imbue des idées nouvelles, sera dans toute sa force, et préparera la voie de celle qui inaugurera le triomphe définitif de l'union, de la paix et de la fraternité entre les hommes confondus dans une même croyance par la pratique de la loi évangélique. Ainsi seront vérifiées les paroles du Christ, qui toutes doivent recevoir leur accomplissement, et dont plusieurs s'accomplissent à cette heure, car les temps prédits sont arrivés. Mais c'est en vain que, prenant la figure pour la réalité, vous chercherez des signes dans le ciel : ces signes sont à vos côtés et surgissent de toutes parts.

Il est remarquable que les communications des Esprits ont eu un caractère spécial à chaque période : dans la première elles étaient frivoles et légères ; dans la seconde elles ont été graves et instructives ; dès la troisième ils ont pressenti la lutte et ses différentes péripéties. La plupart de celles qui s'obtiennent aujourd'hui dans les différents centres ont pour objet de prémunir les adeptes contre les menées de leurs adversaires. Partout donc des instructions sont données sur ce sujet, comme partout un résultat identique est annoncé. Cette coïncidence, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, n'est pas un des faits les moins significatifs. La situation se trouve complètement résumée dans les deux communications suivantes, dont plus d'un Spirite a déjà pu reconnaître la vérité.

Instruction des Esprits.

La guerre sourde.

(Paris, 14 août 1863.)

« La lutte vous attend, mes chers fils ; c'est pourquoi je vous invite tous à imiter les lutteurs antiques, c'est-à-dire à vous ceindre les reins. Les années qui vont suivre sont pleines de promesses, mais aussi pleines d'anxiétés. Je ne viens point vous dire : Demain sera le jour de la bataille ! non, car l'heure du combat n'est pas encore fixée, mais je viens vous avertir, afin que vous soyez prêts à toutes les éventualités. Le Spiritisme, jusqu'à présent, n'a trouvé qu'une route facile et presque fleurie, car les injures et les railleries qu'on vous a adressées n'ont aucune portée sérieuse et sont restées sans effet, tandis que dorénavant les attaques qu'on dirigera contre vous auront un tout autre caractère : voici venir l'heure où Dieu va faire appel à tous les dévouements, où il va juger ses serviteurs fidèles pour faire à chacun la part qu'il aura méritée. On ne vous martyrisera point corporellement comme aux premiers temps de l'Église, on ne dressera point de bûchers homicides comme au moyen âge, mais on vous torturera moralement ; on dressera des embûches ; on tendra des pièges d'autant plus dangereux qu'on y emploiera des mains amies ; on agira dans l'ombre, et vous recevrez des coups sans savoir par qui ces coups seront portés, et vous serez frappés en pleine poitrine par les flèches empoisonnées de la calomnie. Rien ne manquera à vos douleurs ; on suscitera des défaillances dans vos rangs, et de soi-disant Spirites, perdus par l'orgueil et la vanité, se poseront dans leur indépendance en s'écriant : « C'est nous qui sommes dans le droit chemin ! » afin que vos adversaires-nés puissent dire : « Voyez, comme ils sont unis ! » On essayera de semer l'ivraie entre les groupes, en provoquant la formation de groupes dissidents ; on captera vos médiums pour les faire entrer dans une mauvaise voie ou pour les détourner d'aller dans les groupes sérieux ; on emploiera l'intimidation pour les uns, la captation pour les autres ; on exploitera toutes les faiblesses. Puis, n'oubliez pas que quelques-uns ont vu dans le Spiritisme un rôle à jouer, et un premier rôle, qui éprouvent aujourd'hui plus d'une déconvenue dans leur ambition. On leur promettra d'un côté ce qu'ils ne peuvent trouver de l'autre. Puis enfin, avec l'argent, si puissant dans votre siècle arriéré, ne peut-on trouver des

comparses pour jouer d'indignes comédies afin de jeter le discrédit et le ridicule sur la doctrine ?

« Voilà les épreuves qui vous attendent, mes fils, mais dont vous sortirez victorieux, si vous implorez du fond du cœur le secours du Tout-Puissant ; c'est pourquoi, je vous le répète de toute mon âme : mes fils, serrez vos rangs, soyez sur le qui-vive, car c'est votre Golgotha qu'on élève ; et si vous n'y êtes pas crucifiés en chair et en os, vous le serez dans vos intérêts, dans vos affections, dans votre honneur ! L'heure est grave et solennelle ; arrière donc toutes les mesquines discussions, toutes les préoccupations puériles, toutes les questions oiseuses, et toutes les vaines prétentions de prééminence et d'amour propre ; occupez-vous des grands intérêts qui sont en vos mains et dont le Seigneur vous demandera compte. Unissez-vous pour que l'ennemi trouve vos rangs compacts et serrés ; vous avez un mot de ralliement sans équivoque, pierre de touche à l'aide de laquelle vous pouvez reconnaître vos véritables frères, car ce mot implique l'abnégation et le dévouement, et résume tous les devoirs du vrai Spirite.

« Courage donc et persévérance, mes enfants ! songez que Dieu vous regarde et vous juge ; souvenez-vous aussi que vos guides spirituels ne vous abandonneront pas tant qu'ils vous trouveront dans le droit chemin. D'ailleurs, toute cette guerre n'aura qu'un temps et tournera contre ceux qui croyaient créer des armes contre la doctrine ; le triomphe, et non plus le sanglant holocauste, rayonnera du Golgotha spirite.

« A bientôt, mes fils, salut à tous.

« ERASTE, *disciple de saint Paul, apôtre*. »

Une des manœuvres prévues dans la communication ci-dessus vient, à ce qu'on nous apprend, de se réaliser. On nous écrit qu'une jeune femme, qui avait été conduite une seule fois dans une réunion, a quitté sa famille, sans motif, et s'est retirée chez une personne étrangère, d'où elle fut conduite dans un hospice d'aliénés, comme atteinte de folie spirite, à l'insu de ses parents, qui n'en furent informés qu'après la chose faite. Au bout de vingt jours, ceux-ci ayant obtenu l'autorisation d'aller la voir, ils lui reprochèrent de les avoir quittés ; alors elle avoua qu'on lui avait promis de l'argent pour simuler la folie. Jusqu'à ce moment, les démarches pour la faire sortir ont été infructueuses.

Si c'est ainsi qu'on recrute les fous spirites, le moyen est plus dangereux pour ceux qui l'emploient que pour le Spiritisme. Quand on en est réduit à de pareils expédients pour défendre sa propre cause, c'est la preuve la plus évidente qu'on est à bout de bonnes raisons. Nous dirons donc aux Spirites : Quand vous verrez de pareilles choses, réjouissez-vous au lieu de vous en inquiéter, parce qu'elles sont le signal d'un triomphe prochain. Une autre circonstance, d'ailleurs, doit être pour vous un motif d'encouragement, c'est que nos rangs augmentent, non-seulement en nombre, mais aussi en puissance morale ; déjà vous voyez plus d'un homme de talent prendre résolument la défense du Spiritisme, et relever d'une main vigoureuse le gant jeté par nos adversaires. Des écrits d'une irrésistible logique leur montrent chaque jour que tous les Spirites ne sont pas des fous. Nos lecteurs connaissent l'excellente réfutation des sermons du R. P. Letierce par un Spirite de Metz. Voici maintenant celle non moins intéressante des Spirites de *Villenave de Rions* (Gironde) sur les sermons du P. *Nicomède*. La *Vérité* de Lyon est connue par ses profonds articles ; le numéro du 22 novembre mérite surtout une sérieuse attention. La *Ruche* de Bordeaux s'enrichit de nouveaux collaborateurs aussi capables que zélés. Enfin, si les agresseurs sont nombreux, les défenseurs ne le sont pas moins. Ainsi donc, Spirites, courage, confiance et persévérance, car tout va bien selon ce qui a été prévu.

La communication ci-après développe une des phases de la grave question que nous venons de traiter, et ne peut manquer de prémunir les Spirites sur les difficultés qui vont s'accumuler dans cette période.

Les conflits.

(Réunion particulière. 25 février 1863. – Médium, M. d'Ambel.)

Il y a dans le moment actuel une recrudescence d'obsession, résultat de la lutte que doivent inévitablement soutenir les idées nouvelles contre leurs adversaires incarnés et désincarnés. L'obsession, habilement exploitée par les ennemis du Spiritisme, est une des épreuves les plus périlleuses qu'il aura à subir avant de s'asseoir d'une manière stable dans l'esprit des populations, aussi doit-elle être combattue par tous les moyens possibles, et surtout par la prudence et l'énergie de vos guides spirituels et terrestres.

De toutes parts il surgit des médiums à prétendues missions, appe-

lés, disent-ils, à prendre en mains la bannière du Spiritisme et à la planter sur les ruines du vieux monde, comme si nous venions détruire, nous qui ne venons que pour édifier. il n'est pas d'individualité, si médiocre soit-elle, qui n'ait trouvé, comme Macbeth, un Esprit pour lui dire : « Toi aussi, tu seras roi, » et qui ne se croie désignée à un apostolat tout particulier ; il est peu de réunions intimes, et même de groupes de famille qui n'aient compté parmi leurs médiums ou leurs simples croyants une âme assez infatuée d'elle-même pour se croire indispensable au succès de la grande cause, trop présomptueuse pour se contenter du modeste rôle d'ouvrier apportant sa pierre à l'édifice. Hélas ! mes amis, que de mouches du coche !

Presque tous les nouveaux médiums sont soumis, pour leur début, à cette tentation dangereuse ; quelques-uns y résistent, mais beaucoup y succombent, au moins pour un temps, jusqu'à ce que des échecs successifs viennent les désabuser. Pourquoi Dieu permet-il une épreuve aussi difficile, sinon pour prouver que le bien et le progrès ne s'établissent jamais chez vous sans peine et sans combat, pour rendre le triomphe de la vérité plus éclatant par les difficultés de la lutte ? Et que veulent certains Esprits de l'erraticité en fomentant parmi les médiocrités de l'incarnation cette exaltation de l'amour-propre et de l'orgueil, sinon entraver le progrès ? Sans le vouloir, ils sont les instruments de l'épreuve qui mettra en évidence les bons et les mauvais serviteurs de Dieu. A celui-ci, tel Esprit promet le secret de la transmutation des métaux, comme à un médium de R… ; à celui-là, comme à M…, un Esprit révèle de prétendus événements qui vont s'accomplir, il fixe les époques, précise les dates, nomme les acteurs qui doivent concourir au drame annoncé ; à tel autre, un Esprit mystificateur enseigne l'incubation des diamants ; à d'autres on indique des trésors cachés, on promet une fortune facile, des découvertes merveilleuses, la gloire, les honneurs, etc. ; en un mot, toutes les ambitions et toutes les convoitises des hommes sont exploitées adroitement par les Esprits pervers. C'est pourquoi de tous côtés vous voyez ces pauvres obsédés s'apprêter à monter au Capitole avec une gravité et une importance qui attristent l'observateur impartial. Quel est le résultat de toutes ces promesses fallacieuses ? Les déceptions, les déboires, le ridicule, parfois la ruine, juste punition de l'orgueil présomptueux qui se croit appelé à faire mieux que tout le monde, dédaigne les conseils et méconnaît les véritables principes du Spiritisme.

Autant la modestie est l'apanage des médiums choisis par les bons Esprits, autant l'orgueil, l'amour-propre et, disons-le, la médiocrité sont les côtés distinctifs des médiums inspirés par les Esprits inférieurs ; autant les premiers font bon marché des communications qu'ils reçoivent quand celles-ci s'écartent de la vérité, autant les seconds main-

tiennent contre tous la supériorité de ce qui leur est dicté, fût-ce même absurde. Il en résulte que, selon les paroles prononcées à la Société de Paris par son président spirituel, saint Louis, une véritable *tour de Babel* est en train de s'édifier parmi vous. Du reste, il faudrait être aveugle ou abusé pour ne pas reconnaître qu'à la croisade dirigée contre le Spiritisme par les adversaires-nés de toute doctrine progressive et émancipatrice, se joint une croisade spirituelle, dirigée par tous les Esprits faux savants, faux grands hommes, faux religieux et faux frères de l'erraticité, faisant cause commune avec les ennemis terrestres au moyen de cette multitude de médiums fanatisés par eux, et auxquels ils dictent tant d'élucubrations mensongères. Mais voyez ce qui reste de tous ces échafaudages élevés par l'ambition, l'amour-propre ou la jalousie ; combien n'en avez-vous pas vu crouler, et combien vous en verrez crouler encore ! Je vous le dis, tout édifice qui n'est pas assis sur la seule base solide : la vérité, tombera, parce que la vérité seule peut défier le temps et triompher de toutes les utopies. Spirites sincères, ne vous effrayez donc pas de ce chaos momentané ; le temps n'est pas éloigné où la vérité, débarrassée des voiles dont on veut la couvrir, en sortira plus radieuse que jamais, et où sa clarté, inondant le monde, fera rentrer dans l'ombre ses obscurs détracteurs un instant mis en évidence pour leur propre confusion.

Ainsi donc, mes amis, vous avez à vous défendre non-seulement contre les attaques et les calomnies de vos adversaires vivants, mais aussi contre les manœuvres plus dangereuses encore de vos adversaires de l'erraticité. Fortifiez-vous donc par de saines études et surtout par la pratique de l'amour et de la charité, et retrempez-vous dans la prière. Dieu éclaire toujours ceux qui se consacrent à la propagation de la vérité quand ils sont de bonne foi et dépourvus de toute ambition personnelle.

Au surplus, Spirites, que vous importent les médiums qui ne sont, après tout, que des instruments ! Ce qu'il vous faut considérer, c'est la valeur et la portée des enseignements qui vous sont donnés ; c'est la pureté de la morale qui vous est enseignée ; c'est la netteté et la précision des vérités qui vous sont révélées ; c'est, enfin, de voir si les instructions qu'on vous donne répondent aux légitimes aspirations des âmes d'élite et si elles sont conformes aux lois générales et immuables de la logique et de l'harmonie universelles.

Les Esprits imparfaits qui jouent un rôle d'apôtre près de leurs obsédés ne se font, vous le savez, aucun scrupule de se parer des noms les plus vénérés ; aussi aurais-je mauvaise grâce, moi qui ne suis qu'un des derniers et des plus obscurs disciples de l'*Esprit de vérité*, si je me plaignais de l'abus que quelques-uns ont fait de mon modeste nom ; aussi, vous répéterai-je sans cesse ce que je disais à mon mé-

dium il y a deux ans : « Ne jugez jamais une communication médianimique en raison du nom dont elle est signée, mais seulement sur sa valeur intrinsèque. »

Il est urgent de vous tenir en garde contre toutes les publications d'origine suspecte qui paraissent ou qui vont paraître, contre toutes celles qui n'auraient pas une allure franche et nette, et tenez pour certain que plus d'une est élaborée dans les camps ennemis du monde visible ou du monde invisible en vue de jeter parmi vous des brandons de discorde. C'est à vous de ne pas vous y laisser prendre ; vous avez tous les éléments nécessaires pour les apprécier. Mais tenez également pour certain que tout Esprit qui s'annonce lui-même comme un être supérieur, et surtout comme d'une infaillibilité à toute épreuve n'est, au contraire, que l'opposé de ce qu'il annonce si pompeusement. Depuis que le pieux Esprit de François-Nicolas Madeleine a bien voulu me débarrasser d'une partie de mon fardeau spirituel, j'ai pu considérer l'ensemble de l'œuvre spirite, et faire la statistique morale des ouvriers qui travaillent à la vigne du Seigneur. Hélas ! si beaucoup d'Esprits imparfaits s'immiscent à l'œuvre que nous poursuivons, j'ai un bien plus grand regret de constater que parmi nos meilleurs aides de la terre, beaucoup ont fléchi sous le poids de leur tâche, et ont repris petit à petit le sentier de leurs anciennes faiblesses, de telle sorte qu'aux grandes âmes éthérées qui les conseillaient se sont dès lors substitués des Esprits moins purs et moins parfaits. Ah ! je sais que la vertu est difficile ; mais nous ne voulons ni ne demandons l'impossible. La bonne volonté nous suffit quand elle est accompagnée du désir de mieux faire. En tout, mes amis, le relâchement est pernicieux ; car il sera beaucoup demandé à ceux qui, après s'être élevés par un renoncement généreux à leur propre individualité, seront retombés dans le culte de la matière, et se seront encore laissé envahir par l'égoïsme et l'amour deux-mêmes. Néanmoins, prions pour eux et ne condamnons personne : car nous devons toujours avoir présent à la mémoire ce magnifique enseignement du Christ : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

Aujourd'hui, vos phalanges grossissent à vue d'œil, et vos partisans se comptent par millions. Or, en raison du nombre des adeptes, se glissent sous de faux masques les faux frères dont votre président temporel vous a entretenus dernièrement. Ce n'est pas que je vienne vous recommander de n'ouvrir vos rangs qu'aux agneaux sans tache et aux génisses blanches ; non, parce que, plus que tous autres, les pécheurs ont droit de trouver parmi vous un refuge contre leurs propres imperfections. Mais ceux dont je vous engage à vous méfier sont ces hypocrites dangereux auxquels, à première vue, on est tenté d'accorder toute confiance. A l'aide d'une tenue rigide, sous l'œil observateur des

foules, ils conservent cet air grave et digne qui fait dire d'eux : « Quelles gens respectables ! » tandis que sous cette respectabilité apparente se dissimulent parfois la perfidie et l'immoralité. Ils sont liants, obséquieux, pleins d'aménité ; ils se faufilent dans les intérieurs ; fouillent volontiers dans la vie privée ; ils écoutent derrière les portes et font les sourds pour mieux entendre ; ils pressentent les inimitiés, les attisent et les entretiennent ; ils vont dans les camps opposés questionnant et interrogeant sur chacun. Que fait celui-ci ? De quoi vit celui-là ? Quelle est cette personne ? Connaissez-vous sa famille ? Vous les voyez ensuite aller sourdement distiller dans l'ombre les petites médisances qu'ils ont pu recueillir, en ayant soin de les envenimer par d'onctueuses calomnies. « Ce sont des bruits, disent-ils, auxquels on ne croit pas ; » mais cependant, ils ajoutent : « Il n'y a pas de fumée sans feu, etc., etc. »

A ces tartufes de l'incarnation réunissez les tartufes de l'erraticité, et vous verrez, mes chers amis, combien j'ai raison de vous conseiller d'agir désormais avec une réserve extrême, et de vous garder de toute imprudence et de tout enthousiasme irréfléchi. Je vous l'ai dit, vous êtes dans un moment de crise, rendu plus difficile par la malveillance, mais dont vous sortirez plus forts avec la fermeté et la persévérance.

Le nombre des médiums est aujourd'hui incalculable, et il est fâcheux de voir que quelques-uns se croient seuls appelés à distribuer la vérité au monde et s'extasier devant des banalités qu'ils considèrent comme des monuments. Pauvres abusés qui se baissent en passant sous les arcs de triomphe ! Comme si la vérité avait attendu leur venue pour être annoncée. Ni le fort, ni le faible, ni l'instruit, ni l'ignorant, n'ont eu ce privilège exclusif ; c'est par mille voix inconnues que la vérité s'est répandue, et c'est justement par cette unanimité qu'elle a su se faire reconnaître. Comptez ces voix, comptez ceux qui les écoutent, comptez surtout ceux qu'elles frappent au cœur, si vous voulez savoir de quel côté est la vérité. Ah ! si tous les médiums avaient la foi, je serais le premier à m'incliner devant eux ; mais ils n'ont, la plupart du temps, que foi en eux-mêmes, tant l'orgueil est grand sur la terre ! Non, leur foi n'est pas celle qui transporte les montagnes et qui fait marcher sur les eaux ! C'est le cas de répéter ici cette maxime évangélique qui me servit de thème lorsque je me fis entendre à mon début parmi vous : *beaucoup d'appelés et peu d'élus*.

En somme, publications à droite, publications à gauche, publications partout, pour ou contre, dans tous les sens, sous toutes les formes ; critiques outrées de la part de gens qui n'en savent pas le premier mot ; sermons fougueux de gens qui le redoutent ; en somme, dis-je, le Spiritisme est à l'ordre du jour ; il remue tous les cerveaux, agite toutes les consciences, privilège exclusif des grandes choses ; chacun pressent qu'il porte en lui le principe d'une rénovation que les uns ap-

pellent de leurs vœux, et les autres redoutent. Mais, de tout cela, que restera-t-il ? De cette tour de Babel que jaillira-t-il ? Une chose immense : la vulgarisation de l'idée spirite, et comme doctrine, ce qui sera véritablement doctrinal ! Ce conflit est inévitable, parce que l'homme est entaché de trop d'orgueil et d'égoïsme pour accepter sans opposition une vérité nouvelle quelconque ; je dis même que ce conflit est nécessaire, parce que c'est le frottement qui use les idées fausses et fait ressortir la puissance de celles qui résistent. Au milieu de cette avalanche de médiocrités, d'impossibilités et d'utopies irréalisables, la vérité splendide s'épanouira dans sa grandeur et sa majesté.

ERASTE.

Le devoir.

(Société spirite de Paris, 20 novembre 1863. – Médium, M. Costel.)

Le devoir est l'obligation morale, vis-à-vis de soi d'abord, et des autres ensuite ; le devoir est la loi de la vie, il se trouve dans les plus infimes détails, aussi bien que dans les actes élevés. Je ne vais parler ici que du devoir moral, et non de celui qu'imposent les professions.

Dans l'ordre des sentiments, le devoir est très difficile à remplir, parce qu'il se trouve en antagonisme avec les séductions de l'instinct et du cœur ; ses victoires n'ont pas de témoins, et ses défaites n'ont pas de répression. Le devoir intime de l'homme est abandonné à son libre arbitre ; l'aiguillon de la conscience, cette gardienne de la probité intérieure, l'avertit et le soutient ; mais elle demeure souvent impuissante devant les sophismes de la passion. Le devoir du cœur, fidèlement observé, élève l'homme ; mais ce devoir, comment le préciser ? Où commence-t-il ? où s'arrête-t-il ? Il commence expressément au point où vous menacez le bonheur ou le repos de votre prochain ; il se termine à la limite que vous ne voudriez pas voir franchir pour vous-même.

Dieu a créé tous les hommes égaux pour la douleur ; petits ou grands, ignorants ou éclairés, souffrent par les mêmes causes, afin que chacun juge sainement le mal qu'il peut faire. Le même critérium n'existe pas pour le bien, infiniment plus varié dans ses expressions. L'égalité devant la douleur est une sublime prévoyance de Dieu, qui veut que ses enfants, instruits par l'expérience commune, ne commettent pas le mal en arguant de l'ignorance de ses effets.

Le devoir est le résumé pratique de toutes les spéculations morales ; c'est une bravoure de l'âme qui affronte les angoisses de la lutte ; il est austère et simple ; prompt à se plier aux complications diverses, il demeure inflexible devant leurs tentations. L'homme qui remplit son devoir aime Dieu plus que les créatures, et les créatures plus que lui-même ; il est à la fois juge et esclave dans sa propre cause. Le devoir

est le plus beau fleuron de la raison ; il relève d'elle, comme le fils relève de sa mère. L'homme doit aimer le devoir, non parce qu'il préserve des maux de la vie auxquels l'humanité ne peut être soustraite, mais parce qu'il donne à l'âme la vigueur nécessaire à son développement. L'homme ne peut détourner le calice de ses épreuves ; le devoir est pénible dans ses sacrifices ; le mal est amer dans ses résultats ; mais ces douleurs, presque égales, ont des conclusions très différentes : l'une est salutaire comme les poisons qui rendent la santé, l'autre est nuisible comme les festins qui ruinent le corps.

Le devoir grandit et rayonne sous une forme plus élevée dans chacune des étapes supérieures de l'humanité. L'obligation morale ne cesse jamais de la créature à Dieu ; elle doit refléter les vertus de l'Éternel, qui n'accepte pas une ébauche imparfaite, parce qu'il veut que la beauté de son œuvre resplendisse devant lui. LAZARE.

Sur la nourriture de l'homme.

(Société de Paris, 4 juillet 1862. – Médium, M. A Didier.)

Le sacrifice de la chair fait sévèrement condamné par les grands philosophes de l'antiquité. L'Esprit élevé se révolte à l'idée du sang, et surtout à l'idée que le sang est agréable à la Divinité. Et notez bien qu'il n'est ici nullement question des sacrifices humains, mais uniquement des animaux offerts en holocauste. Quand Christ vint annoncer la Bonne Nouvelle, il n'ordonna pas le sacrifice du sang : il s'occupa uniquement de l'Esprit. Les grands sages de l'antiquité avaient également horreur de ces sortes de sacrifices, et ne se nourrissaient eux-mêmes que de fruits et de racines. Sur la terre, les incarnés ont une mission à remplir ; ils ont l'Esprit qu'il faut nourrir avec l'Esprit, le corps avec la matière ; mais la nature de la matière influe, on le conçoit facilement, sur l'épaisseur du corps, et par suite sur les manifestations de l'Esprit. Les tempéraments naturellement assez forts pour vivre comme les anachorètes font bien, parce que l'oubli de la chair amène plus facilement à la méditation et à la prière. Mais pour vivre ainsi, il faudrait généralement une nature plus spiritualisée que la vôtre, ce qui est impossible avec les conditions terrestres ; et comme, avant tout, la nature ne fait jamais de non-sens, il est impossible, pour l'homme, de se soumettre impunément à ces privations. On peut être bon chrétien et bon Spirite, et manger à sa guise, pourvu que ce soit en homme raisonnable. C'est une question un peu légère pour nos études, mais qui n'en est pas moins utile et profitable.

LAMENNAIS.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-Saint-Germain, 43.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU VIe VOLUME

ANNÉE 1863

Janvier

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

Paris. — Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

SEPTIÈME ANNÉE – 1864.

PARIS

BUREAU, RUE SAINTE-ANNE, 59.

Passage Sainte-Anne.

1864

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de 2 feuilles au moins, grand in-8°.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an. – Etranger, 12 fr. – Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. *franco* pour toute la France. Pour l'Etranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE

La Revue paraît depuis le 1er janvier 1858. – Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée.

Prix : chacune des six premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, prises ensemble ou séparément, 7 fr. le vol. – 7e année 1864 prise avec les six premières 7 fr. ; séparément, 10 fr. – Expédition *franco* pour la France et l'Algérie. – Pour l'étranger continental et pays d'outre-mer, le port en sus, comme ci-dessus pour l'abonnement.

PARIS. – Typ. De Cosson et Comp., rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme :

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez MM. DIDIER et Comp., éditeurs, 35, quai des Augustins ; – LEDOYEN, Galerie d'Orléans (Palais-Royal) ; – au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne, 59 (Passage Sainte-Anne).

LE LIVRE DES ESPRITS (*Partie philosophique et morale*). Contenant les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs à l'aide de divers médiums. – 12e édition, grand in-18 de 500 pages, 3 fr. 50 ; par la poste, 4 fr.

Édition allemande : Vienne en Autriche. – Deux parties qui se vendent séparément ; prix : 3fr. chacune.

Édition espagnole : Madrid, Cadix, Reus, Tarragona, Barcelona, Paris.

LE LIVRE DES MÉDIUMS (*Partie expérimentale*). – Guide des médiums et des évocateurs ; contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du Spiritisme ; 6e édition. – Grand in-18 de 500 pages. Prix : Paris, 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr.

IMITATION DE L'ÉVANGILE *selon le Spiritisme*. – Contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le Spiritisme, et leur application aux diverses positions de la vie. – 1 fort volume in-12. Prix : 3 fr. 50 c.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? - Guide de l'observateur novice dans les manifestations des Esprits. - 3e édition entièrement refondue et considérablement augmentée. – Gr. in-18. Prix : 75 c. ; par la poste : 90 c.

Edition polonaise : Cracovie.

Edition allemande : Vienne (Autriche).

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. - Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations – Brochure grand in-18. - Cette brochure, étant destinée à populariser les idées spirites, est vendue aux conditions suivantes : Prix de chaque exemplaire, 15 centimes ; par la poste, 20 centimes. - 20 exemplaires ensemble 2 francs, ou 10 centimes chacun ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

La traduction en toutes langues est autorisée, sous la seule condition de remettre 50 exemplaires à l'auteur.

Edition allemande : Vienne (Autriche),
Edition portugaise : Lisbonne ; Rio-Janeiro ; Paris.
Edition polonaise : Cracovie.
Edition grecque moderne : Corfou.
Edition italienne : Turin.
Edition espagnole : Madrid ; Barcelone ; Paris ; Marseille.
Edition russe : Leipzig ; Saint-Pétersbourg ; Paris.

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES, ou première initiation à l'usage des personnes étrangères à la connaissance du Spiritisme. Prix : 5 centimes ; *franco*, 10 centimes.

VOYAGE SPIRITE EN 1862, contenant : les observations sur l'état du Spiritisme ; les instructions données par M. A. Kardec dans les différents groupes ; les instructions sur la formation des groupes et sociétés, et un modèle de règlement à leur usage. Brochure grand in-8, format de la *Revue*. – Prix : 1 franc.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 1. JANVIER 1864.

Aux Abonnés de la REVUE SPIRITE.

L'époque du renouvellement des abonnements à la *Revue* est, pour beaucoup de nos lecteurs, dont le nombre s'est augmenté cette année dans une très notable proportion, une occasion de témoigner de leur dévouement à la cause, et de manifester à notre égard des sentiments dont nous sommes vivement touchés. Les lettres qui en contiennent l'expression sont trop nombreuses pour qu'il nous soit possible de répondre à chacune en particulier. Nous leur adressons donc collectivement nos remerciements sincères pour les choses obligeantes qu'ils veulent bien nous dire et les vœux qu'ils forment pour nous et l'avenir du Spiritisme ; notre conduite passée leur est garante que nous ne faillirons pas à notre tâche, quelque lourde qu'elle soit, et qu'ils nous trouveront toujours au premier rang sur la brèche. Jusqu'à ce jour leurs prières ont été exaucées, c'est pourquoi nous les invitons à remercier les bons Esprits qui nous assistent et nous secondent de la manière la plus évidente, en écartant les obstacles qui pourraient entraver notre marche, et en nous montrant de plus en plus clairement le but que nous devons atteindre.

Longtemps nous avons été à peu près seul, mais voici que de nouveaux lutteurs entrent en lice de tous les côtés, travaillant avec l'ardeur, la persévérance et l'abnégation que donne la foi, à la défense et à la propagation de notre sainte doctrine, sans se rebuter par les obstacles, et sans craindre la persécution ; aussi la plupart ont-ils vu le mauvais vouloir fléchir devant leur fermeté. Qu'ils reçoivent ici nos sincères félicitations au nom de tous les Spirites présents et futurs dans

la mémoire desquels ils vivront certainement. Bientôt ils auront la satisfaction de voir de nombreux imitateurs marcher sur leurs traces, car l'élan une fois donné, il ne s'arrêtera plus ; bientôt aussi ils se verront soutenus par des hommes faisant autorité, et qui prendront hardiment en main la cause du Spiritisme, qui est celle du progrès et du bien-être matériel et moral de l'humanité.

Salut cordial et fraternel à tous nos frères en Spiritisme de tous les pays.

ALLAN KARDEC.

État du Spiritisme en 1863.

L'année qui vient de s'écouler n'a pas été moins féconde que les précédentes pour le Spiritisme, mais elle se distingue par plusieurs traits particuliers. Plus que toutes les autres elle a été marquée par la violence de certaines attaques, signe caractéristique dont la portée n'a échappé à personne. Tout le monde s'est dit : puisqu'on se met en colère, c'est qu'on a peur ; si l'on a peur, c'est qu'il y a quelque chose de sérieux.

Comme il est aujourd'hui bien avéré que ces agressions ont fait avancer le Spiritisme au lieu de l'arrêter, on verra naturellement diminuer les attaques à force ouverte ; mais il ne faut pas s'endormir sur ce calme apparent, ni croire que les ennemis du Spiritisme vont en prendre sitôt leur parti ; il faut donc bien se persuader que la lutte n'est pas terminée, mais qu'il y aura changement de tactique ; c'est pourquoi nous disons aux Spirites de veiller sans cesse sur ce qui se passe autour d'eux, et de se rappeler ce que nous avons dit dans le numéro de décembre dernier sur la période de la lutte, la guerre sourde et les conflits ; qu'ils ne s'étonnent donc pas si l'ennemi se glisse jusque dans leurs rangs ; Dieu le permet pour éprouver la foi, le courage, la persévérance de ses véritables serviteurs. Le but sera désormais de chercher tous les moyens possibles de compromettre le Spiritisme, afin de le discréditer ; de pousser les groupes, sous l'apparence du zèle et le prétexte qu'il faut aller de l'avant, à s'occuper de choses étrangères à l'objet de la doctrine ; à traiter des questions politiques ou autres de nature à provoquer des discussions irritantes et à semer la division, le tout pour avoir des prétextes d'en demander la fermeture.

La modération des Spirites est ce qui étonne et contrarie le plus leurs adversaires ; on essayera de tout pour les en faire sortir, même de la provocation ; mais ils sauront déjouer ces manœuvres par leur prudence, comme ils l'ont déjà fait en plus d'une occasion, et ne pas tomber dans les pièges qu'on leur tendra ; ils verront, d'ailleurs, les instigateurs se prendre dans leurs propres filets, car il est impossible que tôt ou tard ils ne montrent pas le bout de l'oreille. Ce sera un moment plus difficile à passer que celui de la guerre ouverte, où l'on voit son ennemi face à face ; mais, plus l'épreuve sera rude, plus grand sera le triomphe.

Au reste, cette campagne a eu un immense résultat, c'est de prouver l'impuissance des armes dirigées contre le Spiritisme ; les hommes les plus capables du parti opposé sont entrés en lice ; toutes les ressources de l'argumentation ont été déployées, et, le Spiritisme n'en ayant pas souffert, chacun est demeuré convaincu qu'on ne pouvait lui opposer aucune raison péremptoire, et la plus grande preuve de la pénurie de bonnes raisons, c'est qu'on a eu recours à la triste et ignoble ressource de la calomnie ; mais on a eu beau vouloir faire dire au Spiritisme le contraire de ce qu'il dit : la doctrine est là, écrite en termes si clairs qu'ils défient toute fausse interprétation, c'est pourquoi l'odieux de la calomnie retombe sur ceux qui l'emploient, et les convainc d'impuissance. C'est là un fait considérable dans l'année qui finit, et n'eussions-nous obtenu que ce résultat, nous devrions en être satisfaits ; mais il en est d'autres non moins positifs.

Cette année est surtout, marquée par l'accroissement du nombre des groupes ou sociétés qui se sont formés dans une multitude de localités où il n'y en avait point encore, tant en France qu'à l'étranger, signe évident de l'augmentation du nombre des adeptes et de la diffusion de la doctrine, Paris, qui était resté en arrière, cède enfin à l'impulsion générale et commence à s'émouvoir ; chaque jour voit se former des réunions particulières dans un but éminemment sérieux et dans d'excellentes conditions ; la Société que nous présidons voit avec joie se multiplier autour d'elle des rejetons vivaces capables de répandre la bonne semence. Les groupes particuliers, quand ils sont bien dirigés, sont très utiles pour l'initiation des nouveaux adeptes ; la Société principale, en raison de l'étendue de ses relations, étant le centre où tout aboutit des diverses parties du monde, ne peut et ne doit s'occuper que du développement de la science et des questions générales qui absorbent tout son temps ; elle doit forcément s'abstenir de tout ce qui est élémentaire et personnel ; les groupes par-

ticuliers viennent donc combler la lacune qu'elle laisse forcément dans la pratique, c'est pourquoi elle encourage et seconde de ses conseils et de son appui moral les personnes qui se dévouent à cette œuvre de propagation. Si un instant on a pu concevoir quelques craintes sur l'effet de certaines dissidences dans la manière d'envisager le Spiritisme, un fait est de nature à les dissiper complètement, c'est le nombre toujours croissant des Sociétés qui, de tous les pays, se placent spontanément sous le patronage de celle de Paris, et arborent son drapeau. Il est de notoriété que la doctrine du *Livre des Esprits* est aujourd'hui le point où converge l'immense majorité des adeptes ; la maxime : *Hors la charité point de salut*, a rallié tous ceux qui voient le côté moral du Spiritisme, parce qu'il n'y a pas deux manières de l'interpréter, et qu'elle satisfait toutes les aspirations. Depuis la constitution du Spiritisme en corps de doctrine, bien des systèmes isolés sont déjà tombés, et le peu de traces qu'ils laissent encore sont sans influence sur l'opinion générale. Les bases solides sur lesquelles il s'appuie triompheront sans peine des divisions que ses adversaires ne manqueront pas de susciter, car ceux-ci comptent sans les Esprits qui protègent leur œuvre, et se servent de ses ennemis mêmes pour en assurer le succès. Il eût été sans précédent qu'une doctrine pût s'établir sans dissidence, et si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est de voir, quant au Spiritisme, l'unité se former aussi promptement.

Quoi qu'il en soit, le Spiritisme n'a pas encore pénétré partout, et dans beaucoup d'endroits il est à peine connu de nom ; les rares adeptes que l'on y rencontre l'attribuent à deux causes : la première au caractère des populations trop absorbées par les intérêts matériels, la seconde à l'absence de prédications contraires ; c'est pourquoi ils appellent de tous leurs vœux des sermons dans le genre de ceux qui ont été prêchés ailleurs, ou quelque manifestation éclatante d'hostilité qui réveille l'attention et pique la curiosité ; mais, qu'ils prennent patience, comme il faut que tout le monde y arrive, les Esprits sauront bien y suppléer par d'autres moyens.

Mais le trait le plus caractéristique de l'année 1863, c'est le mouvement qui s'est produit dans l'opinion concernant la doctrine spirite ; on est surpris de la facilité avec laquelle le principe est accepté par des personnes qui naguère l'eussent repoussé et tourné en dérision ; les résistances, nous parlons de celles qui ne sont pas systématiques et intéressées, diminuent sensiblement. On cite plusieurs écrivains de bonne foi qui ont combattu à outrance le Spiritisme, et qui aujourd'hui, dominés par leur entourage, sans s'avouer vaincus, renoncent à

une lutte reconnue inutile. C'est que la nécessité d'une transformation morale se fait de plus en plus sentir ; la ruine du vieux monde est imminente, parce que les idées qu'il préconise ne sont plus à la hauteur où est arrivée l'humanité intelligente ; tout semble y conduire, et derrière on entrevoit vaguement de nouveaux horizons ; on sent qu'il faut quelque chose de mieux que ce qui existe, et on le cherche inutilement dans le monde actuel ; quelque chose circule dans l'air comme un courant électrique précurseur, et chacun est dans l'attente ; mais chacun se dit aussi que ce n'est pas l'humanité qui doit reculer.

Un autre fait non moins significatif que beaucoup ont remarqué, et qui est la conséquence de l'état actuel des esprits, c'est le nombre prodigieux d'écrits, sérieux ou légers, faits en dehors, et probablement sans la connaissance du Spiritisme, où se trouvent des pensées spirites. Le principe de la pluralité des existences a surtout une tendance manifeste à entrer dans l'opinion des masses et dans la philosophie moderne ; beaucoup de penseurs y sont conduits par la logique des faits, et avant peu cette croyance sera devenue populaire ; ce sont évidemment les avant-coureurs de l'adoption du Spiritisme dont les voies sont ainsi préparées et la route aplanie. Ce sont toutes ces idées semées de divers côtés, dans des écrits qui vont dans toutes les mains, qui en rendent l'acceptation de plus en plus facile.

L'état du Spiritisme en 1863 peut donc se résumer ainsi : attaques violentes ; multiplication des écrits pour et contre ; mouvement dans les idées ; extension notable de la doctrine, mais sans signes extérieurs de nature à produire une sensation générale ; les racines s'étendent, poussent des rejetons, en attendant que l'arbre déploie ses rameaux. Le moment de sa maturité n'est pas encore venu.

Au nombre des publications qui, dans cette dernière année, sont venues prendre part à la lutte et concourir à la défense du Spiritisme, nous plaçons au premier rang *la Ruche* de Bordeaux et *la Vérité* de Lyon, dont les rédacteurs méritent la reconnaissance et les encouragements de tous les vrais Spirites pour la persévérance, le dévouement et le désintéressement dont ils ont fait preuve. Dans le centre spirite le plus nombreux de France, et peut-être du monde entier, *la Vérité* est venue se poser en athlète redoutable par ses articles d'une logique si serrée, qu'ils ne laissent aucune prise à la critique. Le Spiritisme aura bientôt, on nous le fait espérer, un nouvel et important organe en Italie, qui, comme ses aînés de France, marchera d'un commun accord avec les grands principes de la doctrine.

Médiums guérisseurs.

Un officier de chasseurs, Spirite de longue date, et l'un des nombreux exemples des réformes morales que le Spiritisme peut opérer, nous transmet les détails suivants :

« Cher maître, nous profitons de nos longues heures d'hiver pour nous livrer avec ardeur au développement de nos facultés médianimiques. La triade du 4e chasseurs, toujours unie, toujours vivante, s'inspire de ses devoirs, et s'essaye à de nouveaux efforts. Vous désirez sans doute connaître l'objet de nos travaux, afin de savoir si le champ que nous cultivons n'est pas stérile. Vous pourrez en juger par les détails suivants. Depuis quelques mois nos travaux ont pour but l'étude des fluides ; cette étude a développé en nous la médiumnité guérissante ; aussi, nous l'appliquons maintenant avec succès. Il y a quelques jours, une simple émission fluidique de cinq minutes avec ma main a suffi pour enlever une névralgie violente.

« Madame P…, était affectée depuis vingt-huit ans d'une hyperesthésie aiguë ou sensibilité exagérée de la peau, maladie qui la retenait dans sa chambre depuis quinze ans. Elle habite une petite ville voisine, et ayant entendu parler de notre groupe spirite, elle est venue chercher du soulagement près de nous. Au bout de trente-cinq jours, elle est repartie complètement guérie. Pendant ce temps, elle a reçu chaque jour un quart d'heure d'émission fluidique, avec le concours de nos guides spirituels.

« Nous donnions en même temps nos soins à un épileptique atteint de cette terrible maladie depuis vingt-sept ans. Les crises se renouvelaient presque chaque nuit, et chaque fois sa mère passait de longues heures à son chevet. Trente-cinq jours ont suffi pour cette cure importante, et qu'elle était heureuse, cette mère, en emmenant son fils radicalement guéri ! Nous nous relevions tous les trois de huit jours en huit jours. Pour l'émission fluidique, nous placions la main tantôt sur le creux de l'estomac du malade, tantôt sur la nuque à la naissance du cou. Chaque jour le malade pouvait constater une amélioration ; nous-mêmes, après l'évocation et pendant le recueillement, nous sentions le fluide extérieur nous envahir, passer en nous, et s'échapper de nos doigts allongés et de notre bras tendu vers le corps du sujet que nous traitions.

« Nous donnons en ce moment nos soins à un second épileptique ;

cette fois, la maladie sera peut-être plus rebelle, parce qu'elle est héréditaire. Le père a laissé à ses quatre enfants le germe de cette affection ; enfin, avec l'aide de Dieu et des bons Esprits, nous espérons la réduire chez tous les quatre.

« Cher maître, nous réclamons le secours de vos prières et celles de nos frères de Paris. Ce secours sera pour nous un encouragement et un stimulant à nos efforts. Puis, vos bons Esprits peuvent venir à notre aide, rendre le traitement plus salutaire et en abréger la durée.

« Nous n'acceptons pour toute récompense, comme bien vous le pensez, et elle doit être suffisante, que la satisfaction d'avoir fait notre devoir et d'avoir obéi à l'impulsion des bons Esprits. Le véritable amour du prochain porte avec lui une joie sans mélange, et laisse en nous quelque chose de lumineux qui charme et qui élève l'âme. Aussi nous cherchons, autant que nos imperfections nous le permettent, à nous pénétrer des devoirs du véritable Spirite, qui ne doivent être que l'application des préceptes évangéliques.

« M. G… de L… doit nous amener son beau-frère, qu'un Esprit malfaisant subjugue depuis deux ans. Notre guide spirituel Lamennais nous charge du traitement de cette obsession rebelle. Dieu nous donnerait-il aussi le pouvoir de chasser les démons ? S'il en était ainsi, nous n'aurions qu'à nous humilier devant une si grande faveur, au lieu de nous enorgueillir. Combien plus grande encore ne serait pas pour nous l'obligation de nous améliorer, pour lui en témoigner notre reconnaissance et pour ne pas perdre des dons si précieux ?

Cette intéressante lettre ayant été lue à la Société Spirite de Paris dans sa séance du 18 décembre 1863, un de nos bons médiums obtint spontanément à ce sujet les deux communications suivantes :

« La volonté existant chez l'homme à différents degrés de développement, servit, à toutes les époques, soit à guérir, soit à soulager. Il est regrettable d'être obligé de constater qu'elle fut aussi la source de bien des maux, mais c'est une des conséquences de l'abus que l'être a souvent fait de son libre arbitre. La volonté développe le fluide soit animal, soit spirituel, car, vous le savez tous maintenant, il y a plusieurs genres de magnétisme, au nombre desquels sont le magnétisme animal et le magnétisme spirituel qui peut, selon l'occurrence, demander appui au premier. Un autre genre de magnétisme, beaucoup plus puissant encore, est la prière qu'une âme pure et désintéressée adresse à Dieu.

« La volonté a été souvent mal comprise ; en général celui qui ma-

gnétise ne songe qu'à déployer sa puissance fluidique, qu'à déverser son propre fluide sur le patient soumis à ses soins, sans s'occuper s'il y a ou non une Providence qui s'y intéresse autant et plus que lui ; agissant *seul*, il ne peut obtenir que ce que sa force seule peut produire ; tandis que nos médiums guérisseurs commencent par élever leur âme à Dieu, et par reconnaître que, par eux-mêmes, ils ne peuvent rien ; ils font par cela même acte d'humilité, d'abnégation ; alors, s'avouant trop faibles par eux-mêmes, Dieu, dans sa sollicitude, leur envoie de puissants secours que ne peut obtenir le premier, puisqu'il se juge suffisant à l'œuvre entreprise. Dieu récompense toujours l'humilité sincère en l'élevant, tandis qu'il abaisse l'orgueil. Ce secours qu'il envoie, ce sont les bons Esprits qui viennent pénétrer le médium de leur fluide bienfaisant que celui-ci transmet au malade. Aussi est-ce pour cela que le magnétisme employé par les médiums guérisseurs est si puissant et produit ces guérisons qualifiées de miraculeuses, et qui sont dues simplement à la nature du fluide déversé sur le médium ; tandis que le magnétiseur ordinaire s'épuise souvent en vain à faire des passes, le médium guérisseur infiltre un fluide régénérateur par la seule imposition des mains, grâce au concours des bons Esprits ; mais ce concours n'est accordé qu'à la foi sincère et à la pureté d'intention. »

MESMER (*Médium, M. Albert*).

« Un mot sur les médiums guérisseurs dont vous venez de parler ; ils sont tous dans les dispositions les plus louables ; ils ont la foi qui soulève les montagnes, le désintéressement qui purifie les actes de la vie, et l'humilité qui les sanctifie. Qu'ils persévèrent dans l'œuvre de bienfaisance qu'ils ont entreprise ; qu'ils se souviennent bien que celui qui pratique les lois sacrées qu'enseigne le Spiritisme, se rapproche constamment du Créateur. Que, lorsqu'ils emploient leur faculté, la prière, qui est la volonté la plus forte, soit toujours leur guide, leur point d'appui. Le Christ vous a donné dans toute son existence la preuve la plus irrécusable de la volonté la plus ferme, mais c'était la volonté du bien et non celle de l'orgueil. Lorsqu'il disait parfois : *Je veux*, ce mot était rempli d'onction ; sec apôtres, qui l'entouraient, sentaient leurs cœurs s'ouvrir à cette sainte parole. La douceur constante du Christ, sa soumission à la volonté de son Père, sa parfaite abnégation, sont les plus beaux modèles de volonté que l'on puisse se proposer pour exemple.

PAUL, *apôtre* (*Médium, M. Albert*).

Quelques explications feront aisément comprendre ce qui se passe en cette circonstance. On sait que le fluide magnétique ordinaire peut donner à certaines substances des propriétés particulières actives ; dans ce cas, il agit en quelque sorte comme agent chimique, modifiant l'état moléculaire des corps ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il puisse de même modifier l'état de certains organes ; mais on comprend également que son action plus ou moins salutaire doit dépendre de sa qualité ; de là les expressions de « bon ou mauvais fluide ; fluide agréable ou pénible. » Dans l'action magnétique proprement dite, c'est le fluide personnel du magnétiseur qui est transmis, et ce fluide, qui n'est autre que le périsprit, on sait qu'il participe toujours plus ou moins des qualités matérielles du corps, en même temps qu'il subit l'influence morale de l'Esprit. Il est donc impossible que le fluide propre d'un incarné soit d'une pureté absolue, c'est pourquoi son action curative est lente, quelquefois nulle, quelquefois même nuisible, parce qu'il peut transmettre au malade des principes morbides. De ce qu'un fluide est assez abondant et énergique pour produire des effets instantanés de sommeil, de catalepsie, d'attraction ou de répulsion, il ne s'ensuit nullement qu'il ait les qualités nécessaires pour guérir ; c'est la force qui terrasse, et non le baume qui adoucit et répare ; ainsi en est-il des Esprits désincarnés d'un ordre inférieur, dont le fluide peut même être très malfaisant, ce que les Spirites ont à chaque instant l'occasion de constater. Chez les Esprits supérieurs *seuls*, le fluide périsprital est dépouillé de toutes les impuretés de la matière ; il est en quelque sorte *quintessencié* ; son action, par conséquent, doit être plus salutaire et plus prompte ; c'est le fluide bienfaisant par excellence. Puisqu'on ne peut le trouver parmi les incarnés ni parmi les désincarnés vulgaires, il faut donc le demander aux Esprits élevés, comme on va chercher dans les pays lointains les remèdes qu'on ne trouve pas chez soi. Le médium guérisseur émet peu de son propre fluide ; il sent le courant du fluide étranger qui le pénètre et auquel il sert de *conducteur* ; c'est avec ce fluide qu'il magnétise, et c'est là ce qui caractérise le magnétisme spirituel et le distingue du magnétisme animal : l'un vient de l'homme, l'autre des Esprits. Comme on le voit, il n'y a là rien de merveilleux, mais un phénomène résultant d'une loi de nature que l'on ne connaissait pas.

Pour guérir par la thérapeutique ordinaire, il ne suffît pas des premiers médicaments venus ; il les faut purs, non avariés ou frelatés, et convenablement préparés ; par la même raison, pour guérir par l'action fluidique, les fluides les plus épurés sont les plus salutaires ; puisque

ces fluides bienfaisants sont le propre des Esprits supérieurs, c'est donc le concours de ces derniers qu'il faut obtenir ; c'est pour cela que la prière et l'invocation sont nécessaires. Mais pour prier, et surtout prier avec ferveur, il faut la foi ; pour que la prière soit écoutée, il faut qu'elle soit faite avec *humilité* et dictée par un sentiment réel de *bienveillance et de charité* ; or, il n'y a point de vraie charité sans dévouement, et point de dévouement sans désintéressement ; sans ces conditions, le magnétiseur, privé de l'assistance des bons Esprits, en est réduit à ses propres forces, souvent insuffisantes, tandis qu'avec leur concours elles peuvent être centuplées en puissance et en efficacité. Mais il n'est pas de liqueur, si pure qu'elle soit, qui ne s'altère en passant par un vase impur ; ainsi en est-il du fluide des Esprits supérieurs en passant par les incarnés ; de là, pour les médiums en qui se révèle cette précieuse faculté, et qui veulent la voir grandir et non se perdre, la nécessité de travailler à leur amélioration morale.

Entre le magnétiseur et le médium guérisseur il y a donc cette différence capitale, que le premier magnétise avec son propre fluide, et le second avec le fluide épuré des Esprits ; d'où il suit que ces derniers donnent leur concours à ceux qu'ils veulent et quand ils veulent ; qu'ils peuvent le refuser, et, par conséquent, enlever la faculté à celui qui en abuserait ou la détournerait de son but humanitaire et charitable pour en faire un trafic. Quand Jésus dit à ses apôtres : « *Allez ! chassez les démons, guérissez les malades,* » il ajouta : « *Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement*. »

Les médiums guérisseurs tendent à se multiplier, ainsi que les Esprits l'ont annoncé, et cela en vue de propager le Spiritisme par l'impression que ce nouvel ordre de phénomènes ne peut manquer de produire sur les masses, car il n'est personne qui ne tienne à sa santé, même les plus incrédules. Lors donc qu'on verra obtenir avec le concours des Esprits ce que la science ne peut donner, il faudra bien convenir qu'il y a une puissance en dehors de notre monde ; la science sera ainsi conduite à sortir de la voie exclusivement matérielle où elle est restée jusqu'à ce jour ; lorsque les magnétiseurs antispiritualistes ou antispirites verront qu'il existe un magnétisme plus puissant que le leur, ils seront bien forcés de remonter à la véritable cause.

Il importe, toutefois, de se prémunir contre le charlatanisme, qui ne manquera pas de tenter d'exploiter à son profit cette nouvelle faculté. Il est pour cela un moyen bien simple, c'est de se souvenir qu'il n'y a point de charlatanisme désintéressé, et que le désintéressement absolu, matériel et moral, est la meilleure garantie de sincérité. S'il

est une faculté donnée par Dieu dans un but saint, c'est sans contredit celle-là, puisqu'elle exige impérieusement le concours des Esprits supérieurs, et que ce concours ne peut être acquis au charlatanisme. C'est afin que l'on soit bien édifié sur la nature toute spéciale de cette faculté que nous l'avons décrite avec quelques détails. Quoique nous ayons pu en constater l'existence par des faits authentiques, dont plusieurs se sont passés sous nos yeux, on peut dire qu'elle est encore rare, et qu'elle n'existe que partiellement chez les médiums qui la possèdent, soit que ceux-ci n'aient pas toutes les qualités requises pour la posséder dans toute sa plénitude, soit parce qu'elle est à son début ; c'est pourquoi les faits n'ont eu jusqu'à ce jour que peu de retentissement ; mais elle ne tardera pas à prendre des développements de nature à fixer l'attention générale ; d'ici à peu d'années elle se révélera chez quelques personnes prédestinées à cet effet avec une puissance qui triomphera de bien des obstinations ; mais ce ne sont pas les seuls faits que l'avenir nous réserve, et par lesquels Dieu confondra les orgueilleux et les convaincra d'impuissance. Les médiums guérisseurs sont un des mille moyens providentiels pour atteindre ce but et hâter le triomphe du Spiritisme. On comprend aisément que cette qualification ne peut être donnée aux médiums écrivains qui obtiennent des prescriptions médicales de certains Esprits.

Nous n'avons envisagé la médiumnité guérissante qu'au point de vue phénoménal et comme moyen de propagation, mais non comme ressource habituelle ; dans un prochain article nous traiterons de son alliance possible avec la médecine et la magnétisation ordinaires.

Un cas de possession.

Mademoiselle Julie.

(2e article. - Voir le numéro de décembre 1863.)

Dans notre précédent article, nous avons décrit la triste situation de cette jeune fille, et les circonstances qui prouvaient chez elle une véritable possession. Nous sommes heureux de confirmer ce que nous avons dit de sa guérison aujourd'hui complète. Après avoir été délivrée de son Esprit obsesseur, les violentes secousses qu'elle avait éprouvées pendant plus de six mois avaient apporté une grave perturbation dans sa santé ; maintenant elle est tout à fait remise, mais elle n'est pas sortie de son état somnambulique, ce qui ne l'empêche pas de va-

quer à ses travaux habituels. Nous allons exposer les circonstances de cette guérison.

Plusieurs personnes avaient entrepris de la magnétiser, mais sans beaucoup de succès, sauf une légère et passagère amélioration dans son état pathologique ; quant à l'Esprit, il était de plus en plus tenace, et les crises avaient atteint un degré de violence des plus inquiétants. Il aurait fallu là un magnétiseur dans les conditions que nous avons indiquées dans l'article précédent pour les médiums guérisseurs, c'est-à-dire pénétrant la malade d'un fluide assez pur pour *éliminer* le fluide du mauvais Esprit. S'il est un genre de médiumnité qui exige une supériorité morale, c'est sans contredit dans le cas d'obsession, parce qu'il faut avoir le droit d'imposer son autorité à l'Esprit. Les cas de possession, selon ce qui est annoncé, doivent se multiplier avec une grande énergie d'ici à quelque temps, afin que l'impuissance des moyens employés jusqu'à présent pour les combattre soit bien démontrée. Une circonstance même, dont nous ne pouvons encore parler, mais qui a une certaine analogie avec ce qui s'est passé au temps du Christ, contribuera à développer cette sorte d'épidémie démoniaque. Il n'est donc pas douteux qu'il surgira des médiums spéciaux ayant le pouvoir de chasser les mauvais Esprits, comme les apôtres avaient celui de chasser les démons, soit parce que Dieu met toujours le remède à côté du mal, soit pour donner aux incrédules une nouvelle preuve de l'existence des Esprits.

Pour mademoiselle Julie, comme dans tous les cas analogues, le magnétisme simple, quelque énergique qu'il fût, était donc insuffisant ; il fallait agir simultanément sur l'Esprit obsesseur pour le dompter, et sur le moral de la malade ébranlé par toutes ces secousses ; le mal physique n'était que consécutif ; c'était un effet et non la cause ; il fallait donc traiter la cause avant l'effet ; le mal moral détruit, le mal physique devait disparaître de lui-même. Mais pour cela il faut s'identifier avec la cause ; étudier avec le plus grand soin et dans toutes ses nuances le cours des idées, pour lui imprimer telle ou telle direction plus favorable, car les symptômes varient selon le degré d'intelligence du sujet, le caractère de l'Esprit et les motifs de l'obsession, motifs dont l'origine remonte presque toujours aux existences antérieures.

L'insuccès du magnétisme sur mademoiselle Julie a fait que plusieurs personnes ont essayé ; dans le nombre s'est trouvé un jeune homme doué d'une assez grande puissance fluidique, mais qui, malheureusement, manquait totalement de l'expérience, et, surtout, des connaissances nécessaires en pareil cas. Il s'attribuait un pouvoir absolu sur les Esprits inférieurs qui, selon lui, ne pouvaient résister à sa volonté ; cette prétention, poussée à l'excès et fondée sur sa puissance personnelle et non sur l'assistance des bons Esprits, devait lui attirer

plus d'un mécompte. Cela seul aurait dû suffire pour montrer aux amis de la jeune fille qu'il manquait de la première des qualités requises pour lui être d'un secours efficace. Mais ce qui, par-dessus tout, aurait dû les éclairer, c'est qu'il professait sur les Esprits en général une opinion complètement fausse. Selon lui, les Esprits supérieurs sont d'une nature fluidique trop éthérée pour pouvoir venir sur la terre communiquer avec les hommes et les assister ; cela n'est possible qu'aux Esprits inférieurs en raison de leur nature plus grossière. Cette opinion, qui n'est autre que la doctrine de la communication exclusive des démons, il avait le tort très grave de la soutenir devant la malade, même dans les moments de crise. Avec cette manière de voir, il devait ne compter que sur lui-même, et ne pouvait invoquer la seule assistance qui aurait du le seconder, assistance dont, il est vrai, il croyait pouvoir se passer ; la conséquence la plus fâcheuse était pour la malade qu'il décourageait, en lui ôtant l'espoir de l'assistance des bons Esprits. Dans l'état d'affaiblissement où était son cerveau, une telle croyance, qui donnait toute prise à l'Esprit obsesseur, pouvait devenir fatale pour sa raison, pouvait même la tuer. Aussi répétait-elle sans cesse dans les moments de crise : « Fou… fou…, il me rendra fou… tout à fait fou… je ne le suis pas encore, mais je le deviendrai. » En parlant de son magnétiseur, elle dépeignait parfaitement son action en disant : « Il me donne la force du corps, mais il ne me donne pas la force de l'esprit. » Cette parole était profondément significative, et cependant personne n'y attachait d'importance.

Lorsque nous vîmes mademoiselle Julie, le mal était à son apogée, et la crise dont nous fûmes témoin fut une des plus violentes ; c'est au moment même où nous nous appliquions à remonter son moral, où nous cherchions à lui inculquer la pensée qu'elle pouvait dompter ce mauvais Esprit avec l'assistance des bons et de son ange gardien dont il fallait invoquer l'appui, c'est à ce moment, disons-nous, que le jeune magnétiseur, qui se trouvait présent, par une circonstance providentielle sans doute, vint, sans provocation aucune, affirmer et développer sa théorie, détruisant d'un côté ce que nous faisions de l'autre. Nous dûmes lui exposer avec énergie qu'il commettait une mauvaise action, et assumait sur lui la terrible responsabilité de la raison et de la vie de cette malheureuse jeune fille.

Un fait des plus singuliers, que tout le monde avait observé, mais dont personne n'avait déduit les conséquences, se produisait dans la magnétisation. Quand elle avait lieu pendant la lutte avec le mauvais Esprit, ce dernier *seul* absorbait tout le fluide qui lui donnait plus de force, tandis que la malade se trouvait affaiblie et succombait sous ses étreintes. On doit se rappeler qu'elle était toujours en état de somnambulisme ; elle voyait, par conséquent, ce qui se passait, et c'est

elle-même qui a donné cette explication. On ne vit dans ce fait qu'une malice de l'Esprit, et l'on se contenta de s'abstenir de magnétiser dans ces moments-là et de rester spectateur de la lutte. Avec la connaissance de la nature des fluides, on peut aisément se rendre compte de ce phénomène. Il est évident, d'abord, qu'en absorbant le fluide pour se donner de la force au détriment de la malade, l'Esprit voulait convaincre le magnétiseur d'impuissance à l'égard de sa prétention ; s'il y avait malice de sa part, c'était contre le magnétiseur, puisqu'il se servait de l'arme même avec laquelle ce dernier prétendait le terrasser ; on peut dire qu'il lui prenait le bâton des mains. Il était non moins évident que sa facilité à s'approprier le fluide du magnétiseur dénotait une affinité entre ce fluide et le sien propre, tandis que des fluides d'une nature contraire se fussent repoussés comme l'eau et l'huile. Ce fait seul suffirait pour démontrer qu'il y avait d'autres conditions à remplir. C'est donc une erreur des plus graves, et nous pouvons dire des plus funestes, de ne voir dans l'action magnétique qu'une simple émission fluidique, sans tenir compte de la qualité intime des fluides. Dans la plupart des cas, le succès repose entièrement sur ces qualités, comme dans la thérapeutique il dépend de la qualité du médicament. Nous ne saurions trop appeler l'attention sur ce point capital, démontré à la fois par la logique et par l'expérience.

Pour combattre l'influence de la doctrine du magnétiseur qui, déjà, avait influé sur les idées de la malade, nous dîmes à celle-ci : « Mon enfant, ayez confiance en Dieu ; regardez autour de vous ; ne voyez-vous pas de bons Esprits ? - C'est vrai, dit-elle ; j'en vois de lumineux que Frédégonde n'ose pas regarder. - Eh bien ! ce sont ceux qui vous protègent, et qui ne permettront pas que le mauvais Esprit ait le dessus ; implorez leur assistance ; priez avec ferveur ; priez surtout pour Frédégonde. – Oh ! pour cela, jamais je ne le pourrai. - Prenez garde ! voyez à ce mot les bons Esprits s'éloigner. Si vous voulez leur protection, il faut la mériter par vos bons sentiments, en vous efforçant surtout d'être meilleure que votre ennemie. Comment voulez-vous qu'ils vous soutiennent, si vous ne valez pas mieux qu'elle ? Songez que dans d'autres existences vous avez eu aussi des reproches à vous faire ; ce qui vous arrive est une expiation ; si vous voulez la faire cesser, il faut vous améliorer, et pour prouver vos bonnes intentions, il faut commencer par vous montrer bonne et charitable pour vos ennemis. Frédégonde elle-même en sera touchée, et peut-être ferez-vous entrer le repentir dans son cœur. Réfléchissez. - Je le ferai. – Faites-le tout de suite, et dites avec moi : « Mon Dieu, je pardonne à Frédégonde le mal qu'elle m'a fait ; je l'accepte comme une épreuve et une expiation que j'ai méritées ; pardonnez-moi mes propres fautes, comme je lui pardonne les siennes ; et vous, bons Esprits qui m'entourez, ouvrez

son cœur à de meilleurs sentiments, et donnez-moi la force qui me manque. » Promettez-vous de prier tous les jours pour elle ? - Je le promets. - C'est bien ; de mon côté je vais m'occuper de vous et d'elle ; ayez confiance. – Oh ! merci ! quelque chose me dit que cela va bientôt finir. »

Ayant rendu compte de cette scène à la Société, les instructions suivantes y furent données à ce sujet :

« Le sujet dont vous vous occupez a ému les bons Esprits eux-mêmes qui veulent, à leur tour, venir en aide à cette jeune fille par leurs conseils. Elle présente un cas d'obsession en effet fort grave, et parmi ceux que vous avez vus et que vous verrez encore, on peut mettre celui-ci au nombre des plus importants, des plus sérieux, et surtout des plus intéressants par les particularités instructives qu'il a déjà présentées et qu'il vous offrira de nouveau.

« Comme je vous l'ai déjà dit, ces cas d'obsession se renouvelleront fréquemment, et fourniront deux sujets distincts d'utilité, pour vous d'abord, et pour ceux qui les subiront ensuite.

« Pour vous d'abord, en ce que, de même que plusieurs ecclésiastiques ont contribué puissamment à répandre le Spiritisme parmi ceux qui y étaient parfaitement étrangers, de même aussi ces obsédés, dont le nombre deviendra assez important pour que l'on s'en occupe d'une manière non point superficielle, mais large et approfondie, ouvriront assez les portes de la science pour que la philosophie spirite puisse avec eux y pénétrer, et occuper, parmi les gens de science et les médecins de tout système, la place à laquelle elle a droit.

« Pour eux ensuite, en ce qu'à l'état d'Esprit, avant de s'incarner parmi vous, ils ont accepté cette lutte que leur procure la possession qu'ils subissent, en vue de leur avancement, et cette lutte, croyez-le bien, fait cruellement souffrir leur propre Esprit qui, lorsque leur corps n'est en quelque sorte plus leur, a parfaitement conscience de ce qui se passe. Selon qu'ils auront supporté cette épreuve, dont vous pouvez leur abréger puissamment la durée par vos prières, ils auront progressé plus ou moins ; car, soyez en certains, malgré cette possession, toujours momentanée, ils gardent une suffisante conscience d'eux-mêmes pour discerner la cause et la nature de leur obsession.

« Pour celle qui vous occupe, un conseil est nécessaire. Les magnétisations que lui fait endurer l'Esprit incarné dont vous avez parlé lui sont funestes sous tous les rapports. Cet Esprit est systématique ; et quel système ! Celui qui ne rapporte point toutes ses actions à la plus grande gloire de Dieu, qui tire vanité des facultés qui lui ont été accordées, sera toujours confondu ; les présomptueux seront abaissés, dans ce monde souvent, infailliblement dans l'autre. Tâchez donc, mon

cher Kardec, que ces magnétisations cessent complètement, ou les inconvénients les plus graves résulteraient de leur prolongation, non-seulement pour la jeune fille, mais encore pour l'imprudent qui pense avoir sous ses ordres tous les Esprits des ténèbres et leur commander en maître.

« Vous verrez, dis-je, ces cas de possession et d'obsession se développer pendant une certaine période de temps, parce qu'ils sont utiles au progrès de la science et du Spiritisme ; c'est par là que les médecins et les savants ouvriront enfin les yeux et apprendront qu'il est des maladies dont les causes ne sont pas dans la matière, et qui ne doivent pas être traitées par la matière. Ces cas de possession vont également ouvrir au magnétisme des horizons tout nouveaux et lui faire faire un grand pas en avant par l'étude, jusqu'à présent si imparfaite, des fluides ; aidé de ces nouvelles connaissances, et par son alliance intime avec le Spiritisme, il obtiendra les plus grandes choses ; malheureusement, dans le magnétisme, comme dans la médecine, il y aura longtemps encore des hommes qui croiront n'avoir plus rien à apprendre. Ces obsessions fréquentes auront aussi un fort bon côté, en ce qu'étant pénétré par la prière et la force morale on peut les faire cesser et acquérir le droit de chasser les mauvais Esprits, chacun cherchera, par l'amélioration de sa conduite, à acquérir ce droit que l'Esprit de Vérité, qui dirige ce globe, conférera lorsqu'il sera mérité. Ayez foi et confiance en Dieu, qui ne permet point que l'on souffre inutilement et sans motif. »

HAHNEMANN (*Médium, M. Albert*).

« Je serai bref. Il sera très facile de guérir cette malheureuse possédée ; les moyens en étaient implicitement contenus dans les réflexions qui ont été émises tout à l'heure par Allan Kardec. Il faut non-seulement une action matérielle et morale, mais encore une action purement spirituelle. A l'Esprit incarné qui se trouve, comme Julie, en état de possession, il faut un magnétiseur expérimenté et parfaitement convaincu de la vérité Spirite ; il faut qu'il soit en outre d'une moralité irréprochable et sans présomption. Mais, pour agir sur l'Esprit obsesseur, il faut l'action non moins énergique d'un bon Esprit désincarné. Ainsi donc, double action : action terrestre, action extra-terrestre ; incarné sur incarné, désincarné sur désincarné ; voilà la loi. Si jusqu'à cette heure cette action n'a pas été accomplie, c'est justement pour vous amener à l'étude et à l'expérimentation de cette intéressante question ; c'est à cet effet que Julie n'a pas été plus tôt délivrée : elle devait servir à vos études.

« Ceci vous démontre ce que vous aurez à faire désormais dans les cas de possession manifeste ; il est indispensable d'appeler à votre aide

le concours d'un Esprit élevé, jouissant en même temps d'une puissance morale et fluidique, comme par exemple l'excellent curé d'Ars, et vous savez que vous pouvez compter sur l'assistance de ce digne et saint Vianney. Au surplus, notre concours est acquis à tous ceux qui nous appelleront à leur aide avec pureté de cœur et foi véritable.

« Je me résume : Quand on magnétisera Julie, il faudra d'abord procéder par la fervente évocation du curé d'Ars et des autres bons Esprits qui se communiquent habituellement parmi vous, en les priant d'agir contre les mauvais Esprits qui persécutent cette jeune fille, et qui fuiront devant leurs phalanges lumineuses. Il ne faut pas oublier non plus que la prière collective a une très grande puissance, quand elle est faite par un certain nombre de personnes agissant de concert, avec une foi vive et un ardent désir de soulager. »

ERASTE (*Médium, M. d'Ambel*).

Ces instructions ont été suivies ; plusieurs membres de la Société se sont entendus pour agir par la prière dans les conditions voulues. Un point essentiel était d'amener l'Esprit obsesseur à s'amender, ce qui devait nécessairement faciliter la guérison. C'est ce que l'on a fait en l'évoquant et en lui donnant des conseils ; il a promis de ne plus tourmenter mademoiselle Julie, et il a tenu parole. Un de nos collègues a été spécialement chargé par son guide spirituel de son éducation morale, et il a lieu d'en être satisfait. Cet Esprit, aujourd'hui, travaille sérieusement à son amélioration et demande une nouvelle incarnation pour expier et réparer ses fautes.

L'importance de l'enseignement qui découle de ce fait et des observations auxquelles il a donné lieu, n'échappera à personne, et chacun y pourra puiser d'utiles instructions selon l'occurrence. Une remarque essentielle que ce fait a permis de constater, et que l'on comprendra sans peine, c'est l'influence du milieu. Il est bien évident que si l'entourage seconde par une communauté de vue, d'intention et d'action, le malade se trouve dans une sorte d'atmosphère homogène de fluides bienfaisants, ce qui doit nécessairement faciliter et hâter le succès ; mais s'il y a désaccord, opposition ; si chacun veut agir à sa manière, il en résulte des tiraillements, des courants contraires qui paralysent forcément, et parfois annulent, les efforts tentés pour la guérison. Les effluves fluidiques, qui constituent l'atmosphère morale, si elles sont mauvaises, sont tout aussi funestes à certains individus que les exhalaisons des pays marécageux.

Entretiens d'outre-tombe.

Frédégonde.

Nous donnons ci-après les deux évocations de l'Esprit de Frédégonde, faites dans la Société à un mois d'intervalle, et qui forment le complément des deux précédents articles sur la possession de mademoiselle Julie. Cet Esprit ne s'est point manifesté avec des signes de violence, mais il écrivait avec une très grande difficulté et fatiguait extrêmement le médium, qui en fut même indisposé, et dont les facultés semblaient en quelque sorte paralysées. Dans la prévision de ce résultat, nous avions eu soin de ne pas confier cette évocation à un médium trop délicat.

Dans une autre circonstance, un Esprit, interrogé sur le compte de celui-ci, avait dit que, depuis longtemps il cherchait à se réincarner, mais que cela ne lui avait pas été permis, parce que son but n'était point encore de s'améliorer, son but étant, au contraire, d'avoir plus de facilité pour faire le mal à l'aide d'un corps matériel. De telles dispositions devaient rendre sa conversion fort difficile ; elle ne le fut cependant pas autant qu'on pouvait le craindre, grâce, sans doute, au concours bienveillant de toutes les personnes qui y ont participé, et peut-être aussi parce que le temps était venu où cet Esprit devait entrer dans la voie du repentir.

(16 octobre 1863 - Médium, M. Leymarie.)

1. *Evocation*. - *Rép*. Je ne suis pas Frédégonde ; que me voulez-vous ?

2. Qui êtes-vous donc ? - *R*. Un Esprit qui souffre.

3. Puisque vous souffrez, vous devez désirer ne plus souffrir ; nous vous assisterons, car nous compatissons avec tous ceux qui souffrent en ce monde et en l'autre ; mais il faut que vous nous secondiez, et, pour cela, il faut que vous priiez. - *R*. Je vous en remercie, mais je ne puis prier.

4. Nous allons prier, cela vous aidera ; ayez confiance en la bonté de Dieu, qui pardonne toujours à celui qui se repent. - *R*. Je vous crois ; priez, priez ; peut-être je pourrai me convertir.

5. Mais il ne suffit pas que nous priions, il faut prier de votre côté. - *R*. J'ai voulu prier, et je n'ai pas pu ; maintenant je vais essayer avec votre aide.

6. Dites avec nous : Mon Dieu, pardonnez-moi, parce que j'ai péché ; je me repens du mal que j'ai fait. - *R*. Je le dis ; après.

7. Cela ne suffit pas ; il faut l'écrire. - *R*. Mon…. (Ici l'Esprit ne peut écrire le mot *Dieu* ; ce n'est qu'après force encouragements qu'il parvient à terminer la phrase, d'une manière saccadée et peu lisible.)

8. Il ne faut pas dire cela pour la forme ; il faut le penser, et prendre la résolution de ne plus faire le mal, et vous verrez qu'aussitôt vous serez soulagée. - *R*. Je vais prier.

9. Si vous avez prié sincèrement, n'en éprouvez-vous pas du mieux ? - *R*. Oh ! si !

10. Maintenant, donnez-nous quelques détails sur votre vie et sur les causes de votre acharnement contre Julie ? - *R*. Plus tard… je dirai… mais je ne puis aujourd'hui.

11. Promettez-vous de laisser Julie en repos ? Le mal que vous lui faites retombe sur vous et augmente vos souffrances. - *R*. Oui, mais je suis poussée par d'autres Esprits plus mauvais que moi.

12. C'est une mauvaise excuse que vous donnez là pour vous disculper ; dans tous les cas, vous devez avoir une volonté, et avec de la volonté on peut toujours résister aux mauvaises suggestions. - *R*. Si j'avais eu de la volonté, je ne souffrirais pas ; je suis punie parce que je n'ai pas su résister.

13. Vous en montriez cependant assez pour tourmenter Julie ; mais vous venez de prendre de bonnes résolutions, nous vous engageons à y persister, et nous prierons les bons Esprits de vous seconder.

Remarque. - Pendant cette évocation, un autre médium obtenait de son guide spirituel une communication contenant entre autres choses ce qui suit : « Ne vous inquiétez pas des dénégations que vous remarquez dans les réponses de cet Esprit : son idée fixe de se réincarner lui fait repousser toute solidarité avec son passé, bien qu'elle n'en supporte que trop les effets. Elle est bien celle qui a été nommée, mais elle n'en veut pas convenir avec elle-même. »

(13 novembre 1863.)

14. *Evocation*. - *R*. Je suis prête à répondre.

15. Avez-vous persisté dans la bonne résolution où vous étiez la dernière fois ? - *R*. Oui.

16. Comment vous en êtes-vous trouvée ? - *R*. Très bien, car j'ai prié et je suis plus calme, bien plus heureuse.

17. Nous savons en effet que Julie n'a plus été tourmentée. Puisque vous pouvez vous communiquer plus facilement, voulez-vous nous dire pourquoi vous vous acharniez après elle ? - *R*. J'étais oubliée depuis des siècles, et je désirais que la malédiction qui couvre mon nom cessât

un peu, afin qu'une prière, une seule, vînt me consoler. Je prie, je crois en Dieu ; maintenant je puis prononcer son nom, et certes c'est plus que je ne pouvais attendre du bienfait que vous pouvez m'accorder.

Remarque. - Dans l'intervalle de la première à la seconde évocation, l'Esprit était appelé tous les jours par celui de nos collègues qui était chargé de l'instruire. Un fait positif, c'est qu'à partir de ce moment mademoiselle Julie a cessé d'être tourmentée.

18. Il est fort douteux que le seul désir d'obtenir une prière ait été le mobile qui vous portait à tourmenter cette jeune fille ; vous voulez sans doute encore chercher à pallier vos torts ; dans tous les cas, c'était un mauvais moyen d'attirer sur vous la compassion des hommes. - *R*. Cependant si je n'avais pas tourmenté fortement Julie, vous n'auriez pas songé à moi, et je ne serais pas sortie du misérable état où je languissais. Il en est résulté une instruction pour vous et un grand bien pour moi, puisque vous m'avez ouvert les yeux.

19. (*Au guide du médium*.) Est-ce bien Frédégonde qui fait cette réponse ? - *R*. Oui, c'est elle, un peu aidée, il est vrai, parce qu'elle est humiliée ; mais cet Esprit est beaucoup plus avancé en intelligence que vous ne croyez ; il lui faut le progrès moral dont vous l'aidez à faire le premier pas. Elle ne vous dit pas que Julie tirera un grand profit de ce qui s'est passé pour son avancement personnel.

20. (*A Frédégonde*.) Mademoiselle Julie vivait-elle de votre temps, et pourriez-vous nous dire ce qu'elle était ? - *R*. Oui ; c'était une de mes suivantes, appelée Hildegarde ; une âme souffrante et résignée qui a fait ma volonté ; elle subit la peine de ses services trop humbles et trop complaisants à mon égard.

21. Désirez-vous une nouvelle incarnation ? - *R*. Oui, je la désire. O mon Dieu ! j'ai souffert mille tortures, et si j'ai mérité une peine bien juste, hélas ! il est temps que je puisse, à l'aide de vos prières, recommencer une existence meilleure, afin de me laver de mes anciennes souillures. Dieu est juste ; priez pour moi. Jusqu'à ce jour j'avais méconnu toute l'étendue de ma peine ; j'avais la vue voilée et comme le vertige ; mais à présent je vois, je comprends, je désire le pardon du Maître avec celui de mes victimes. Mon Dieu, que c'est doux le pardon !

22. Dites-nous quelque chose de Brunehaut ? - *R*. Brunehaut !… Ce nom me donne le vertige… Elle est la grande faute de ma vie, et j'ai senti ma vieille haine se réveiller à ce nom !… Mais mon Dieu me pardonnera, et je pourrai désormais écrire ce nom sans frémir. Plus heureuse que moi, elle est réincarnée pour la deuxième fois, et remplit un rôle que je désire, celui d'une sœur de charité.

23. Nous sommes heureux de votre changement, nous vous y encou-

rageronS, nous vous soutiendrons de nos prières. - *R.* Merci ! merci ! bons Esprits, Dieu vous le rendra.

Remarque. - Un fait caractéristique chez les mauvais Esprits, c'est l'impossibilité où ils sont souvent de prononcer ou d'écrire le nom de Dieu. Cela dénote sans doute une mauvaise nature, mais en même temps un fond de crainte et de respect que n'ont pas les Esprits hypocrites, moins mauvais en apparence ; ces derniers, loin de reculer devant le nom de Dieu, s'en servent effrontément pour capter la confiance. Ils sont infiniment plus pervers et plus dangereux que les Esprits franchement méchants ; c'est dans cette classe qu'un trouve la plupart des Esprits fascinateurs, dont il est bien plus difficile de se débarrasser que des autres, parce que c'est de l'Esprit même qu'ils s'emparent à l'aide d'un faux semblant de savoir, de vertu ou de religion, tandis que les autres ne s'emparent que du corps. Un Esprit qui, comme celui de Frédégonde, recule devant le nom de Dieu, est bien plus près de sa conversion que ceux qui se couvrent du masque du bien. Il en est de même parmi les hommes, où vous retrouvez ces deux catégories d'Esprits incarnés.

Inauguration de plusieurs groupes et Sociétés spirites.

Les réunions spirites qui se forment sont si nombreuses qu'il nous serait impossible de citer toutes les bonnes paroles qui sont dites à ce sujet, et qui témoignent des sentiments qu'excite la doctrine. Le nouveau groupe qui vient de se former dans l'île d'Oléron est d'autant plus digne de sympathie que le Spiritisme a été, dans ces contrées, l'objet d'une assez vive opposition. Nous rapportons une des allocutions qui ont été prononcées en cette circonstance, pour prouver de quelle manière les Spirites répondent à leurs adversaires.

DISCOURS DU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ SPIRITE DE MARENNES.

« Messieurs et chers frères spirites d'Oléron,

« L'extension que le Spiritisme prend chaque jour dans nos contrées est la preuve la plus évidente de l'impuissance des attaques dont il est l'objet ; c'est qu'ainsi que le dit monsieur Allan Kardec : « De deux choses l'une, ou c'est une erreur ou c'est une vérité ; si c'est une erreur, il tombera de lui-même comme toutes les utopies qui n'ont eu qu'une existence éphémère, et sont mortes faute de la base solide qui seule

peut donner la vie ; si c'est une de ces grandes vérités qui, par la volonté de Dieu, doivent prendre rang dans l'histoire du monde, et marquer une ère du progrès de l'humanité, rien ne saurait en arrêter la marche. »

« L'expérience est là pour montrer dans laquelle de ces deux catégories il doit être rangé. La facilité avec laquelle il est accepté par les masses, disons plus : le bonheur, la consolation, le courage contre l'adversité que l'on puise dans cette croyance, la rapidité inouïe de sa propagation, ne sont pas le fait d'une idée sans valeur. Le système le plus excentrique peut faire secte, et grouper autour de lui quelques partisans ; mais comme un arbre sans racines, il s'effeuille promptement, et meurt sans produire de rejetons. En est-il ainsi du Spiritisme ? Non, vous le savez aussi bien que moi. Depuis son apparition, il n'a cessé de grandir, malgré les attaques dont il a été l'objet, et aujourd'hui il a planté son drapeau sur tous les points du globe ; ses partisans se comptent par millions ; et si l'on considère le chemin qu'il a fait depuis dix ans, à travers les obstacles sans nombre qu'on a semés sur sa route, on peut juger de ce qu'il en sera dans dix ans d'ici, d'autant plus que les obstacles s'aplanissent à mesure qu'il avance, et que le nombre de ses adhérents augmente. On peut donc dire, avec M. Allan Kardec, qu'aujourd'hui le Spiritisme est un fait accompli ; l'arbre a pris racine ; il ne lui reste plus qu'à se développer, et tout concourt à lui être favorable ; car, malgré quelques bourrasques, le vent est au Spiritisme ; il faudrait être aveugle pour ne pas le reconnaître.

« Une circonstance a puissamment contribué à son extension, c'est qu'il n'est exclusif d'aucune religion ; sa devise : *Hors la charité point de salut*, appartient à toutes ; c'est à la fois le drapeau de la tolérance, de l'union et de la fraternité, autour duquel tout le monde peut se rallier sans renoncer à sa croyance particulière. On commence à comprendre que c'est un gage de sécurité pour la société. Quant à moi, chers frères, je vais plus loin, et je pense que vous serez de mon avis quand je dis : Lorsque tous les peuples auront inscrit sur leur bannière : *Hors la charité point de salut*, la paix du monde sera assurée, et tous les peuples vivront en frères. N'est-ce qu'un beau rêve ? Non, messieurs, c'est la promesse faite par le Christ, et nous sommes au temps de son accomplissement.

« Que sommes-nous, nous autres, dans le grand mouvement qui s'opère ? Nous sommes d'obscurs ouvriers qui apportons notre pierre à l'édifice, mais quand des millions d'ouvriers auront apporté des millions de pierres, l'édifice sera achevé. Travaillons donc avec zèle et

persévérance, sans nous décourager par la petitesse du sillon que nous traçons, puisque de nombreux sillons se tracent autour de nous. Permettez-moi une comparaison matérielle, mais qui répond à cette pensée. Au commencement des chemins de fer, chaque petite localité voulut avoir son tronçon ; chacun de ces tronçons était peu de chose en lui-même, mais quand tous furent réunis, on eut cet immense réseau qui couvre aujourd'hui le monde et abaisse les barrières des peuples. Les chemins de fer ont fait tomber les barrières matérielles ; le mot d'ordre : *Hors la charité point de salut*, fera tomber les barrières morales ; il fera surtout cesser l'antagonisme religieux, cause de tant de haines et de sanglants conflits, car alors Juifs, Catholiques, Protestants, Musulmans, se tendront la main en adorant, chacun à sa manière, l'unique Dieu de miséricorde et de paix qui est le même pour tous.

« Le but est grand, comme vous le voyez, messieurs et chers frères ; il nous resterait à examiner l'organisation de notre petite sphère, pour en faire un rouage utile de l'ensemble. Pour cela, notre tâche est rendue facile par les instructions que nous trouvons dans les ouvrages de notre chef vénéré, devenus, on peut le dire, les ouvrages classiques de la doctrine. En les suivant ponctuellement, nous sommes certains de ne pas nous égarer dans une fausse route, parce que ces instructions sont le fruit de l'expérience. Que chacun de nous médite donc avec soin ces ouvrages, et nous y trouverons tout ce qui nous est nécessaire ; d'ailleurs, j'en ai l'assurance, l'appui et les conseils du maître ne nous feront jamais défaut. Il n'est permis à aucun de nous d'oublier que, si l'espérance et la foi sont rentrées dans la plupart de nos cœurs, si beaucoup d'entre nous ont été arrachés au matérialisme et à l'incrédulité, nous le devons à son courage persévérant, à son zèle, que ni les calomnies, ni les diatribes, ni les attaques de toutes sortes n'ont ébranlé. Le premier il a su comprendre la portée immense du Spiritisme, et dès lors il a tout sacrifié pour en répandre les bienfaits parmi ses frères de la terre. Disons-le : il a été évidemment choisi pour ce grand apostolat, car il est impossible de méconnaître qu'il remplit une mission moralisatrice parmi nous. Je vous propose, messieurs, de lui voter les remerciements que tous les vrais et sincères Spirites lui doivent. Prions Dieu, en même temps, de continuer à le soutenir dans une entreprise qu'il est seul en mesure de faire fructifier complètement.

« Quelques mots encore, messieurs, sur le caractère de cette réunion. La maxime qui nous sert de guide est de nature à rassurer ceux que

le nom de Spiritisme pourrait effaroucher. Que peut-on craindre, en effet, de gens qui font du principe de la charité pour tous, amis et ennemis, la règle de leur conduite ? Et ce principe est pour nous si sérieux, que nous en faisons la condition expresse de notre salut. N'est-ce pas le meilleur gage que nous puissions donner de nos intentions pacifiques ? Qui pourrait donc voir d'un mauvais œil, même parmi ceux qui ne partagent pas nos croyances, des gens qui ne prêchent que la tolérance, l'union et la concorde, et dont l'unique but est de ramener à Dieu ceux qui s'en éloignent, de combattre le matérialisme et l'incrédulité qui envahissent la société et la menacent dans ses fondements ?

« Adressons-nous donc à ceux qui ne croient pas, et le champ à moissonner est assez vaste, ainsi que l'a dit monsieur Allan Kardec ; en vertu même du principe de charité qui nous sert de guide, gardons-nous d'aller troubler aucune conscience ; accueillons en frères ceux qui viennent à nous, et ne cherchons à contraindre personne dans sa foi religieuse. Nous ne venons point élever autel contre autel, mais en élever un où il n'y en avait pas. Ceux qui trouveront nos principes bons les adopteront ; ceux qui les trouveront mauvais les laisseront de côté, et nous ne les en considèrerons pas moins comme des frères ; s'ils nous jettent la pierre, nous prierons Dieu de leur pardonner leur manque de charité, et de les rappeler à l'Évangile et à l'exemple de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui priait pour ses bourreaux.

« Prions donc aussi, chers frères, afin que Dieu daigne étendre sur nous sa miséricorde, et nous pardonner nos fautes comme nous pardonnons à ceux qui nous veulent du mal. Disons tous du fond du cœur :

« Seigneur, Dieu Tout-Puissant, qui lisez dans le fond des âmes et voyez la pureté de nos intentions, daignez nous soutenir dans notre œuvre, et protégez notre chef ; donnez-nous la force de supporter avec courage et résignation, et comme des épreuves pour notre foi et notre persévérance, les misères que la malveillance pourrait nous susciter ; faites qu'à l'exemple des premiers martyrs chrétiens, nous soyons prêts à tous les sacrifices pour vous prouver notre soumission à votre sainte volonté. Que sont d'ailleurs les sacrifices des biens de ce monde quand on a, comme doivent l'avoir tous les Spirites sincères, la certitude des biens impérissables de la vie future ! Faites, Seigneur, que les préoccupations de la vie terrestre ne nous détournent pas de la voie sainte dans laquelle vous nous avez conduits, et daignez nous envoyer de bons Esprits pour nous maintenir dans la route du bien ;

que la charité, qui est votre loi et la nôtre, nous rende indulgents pour les fautes de nos frères ; qu'elle étouffe en nous tout sentiment d'orgueil, de haine, d'envie et de jalousie, et nous rende bons et bienveillants pour tout le monde, afin que nous prêchions d'exemple autant que de paroles. »

Les délégués de divers groupes des localités environnantes s'étaient réunis, en cette occasion, à leurs nouveaux frères en croyance ; plusieurs autres discours ont été prononcés, qui tous témoignent d'une parfaite entente du véritable Esprit du Spiritisme ; nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de les citer, ainsi qu'une remarquable communication obtenue dans cette séance, signée *François-Nicolas Madeleine*, qui trace en termes simples et touchants les devoirs du vrai Spirite.

A Lyon, un nouveau groupe vient de se former dans des conditions spéciales qui méritent d'être signalées, comme encouragement et bon exemple. Cette réunion a un double but : l'instruction et la bienfaisance. Sous le rapport de l'instruction, on se propose de faire une part moins grande qu'on ne le fait généralement aux communications médianimiques, et d'en faire, par contre, une plus large aux instructions orales, en vue de développer et d'expliquer les principes du Spiritisme. Sous le rapport de la bienfaisance, la nouvelle société se propose de venir en aide aux personnes nécessiteuses par des dons en nature d'objets usuels, tels que linge, vêtements, etc. En outre de ce qu'elle pourra recueillir, les dames qui en font partie fournissent leur contingent par leur travail personnel pour la confection, et par des visites aux pauvres malades. Un des membres de cette société nous écrit à ce sujet : « Grâce au zèle de madame G…, Lyon va bientôt compter une réunion Spirite de plus. Cette réunion atteindra-t-elle le but qu'elle se propose ? C'est l'avenir qui en décidera. Si elle est peu nombreuse encore, elle renferme au moins des éléments dévoués, pleins de foi et de charité. Nous pouvons échouer dans notre entreprise, mais nos intentions au moins sont bonnes ; il nous suffira que la société de Paris, sous l'égide de laquelle nous nous plaçons, nous approuve et nous aide de ses conseils, pour que nous persévérions à l'aide de son appui moral. »

Cet appui ne manquera jamais à toute œuvre fondée selon le véritable esprit du Spiritisme, et qui a pour but la réalisation du bien. La Société de Paris est toujours heureuse de voir la doctrine porter de bons fruits ; elle ne déclinerait toute solidarité qu'à l'égard des groupes

ou sociétés qui, méconnaissant le principe de charité et de fraternité sans lequel il n'y a point de vrais Spirites, verraient les autres réunions d'un mauvais œil, leur jetteraient la pierre, ou chercheraient à les dénigrer sous un prétexte quelconque. La charité et la fraternité se reconnaissent à leurs œuvres et non aux paroles ; c'est une mesure d'appréciation qui ne peut tromper que ceux qui s'aveuglent sur leur propre mérite, mais non les tiers désintéressés ; c'est la pierre de touche à laquelle on reconnaît la sincérité des sentiments ; et quand on parle de charité, en Spiritisme, on sait qu'il ne s'agit pas seulement de celle qui donne, mais aussi et surtout de celle qui oublie et pardonne, qui est bienveillante et indulgente, qui répudie tout sentiment de jalousie et de rancune. Toute réunion spirite qui ne serait pas fondée sur le principe de la vraie charité, serait plus nuisible qu'utile à la cause, parce qu'elle tendrait à diviser au lieu de réunir ; elle porterait d'ailleurs en elle-même son élément destructeur. Nos sympathies personnelles seront donc toujours acquises à toutes celles qui prouveront, par leurs actes, le bon Esprit qui les anime, car les bons Esprits ne peuvent inspirer que le bien.

Dans le prochain numéro, nous parlerons des nouvelles sociétés spirites de Bruxelles, de Turin et de Smyrne, qui se placent également sous le patronage de la Société de Paris.

Questions et problèmes.

Progrès dans les premières incarnations.

Demande. Deux âmes, créées simples et ignorantes, ne connaissent ni le bien ni le mal en venant sur la terre. Si, dans cette première existence, l'une suit la voie du bien et l'autre celle du mal, comme c'est en quelque sorte le hasard qui les a conduites, elles ne méritent ni punition ni récompense. Ce premier voyage terrestre ne doit avoir servi qu'à donner à chacune la conscience de son existence, conscience qu'elle n'avait pas d'abord. Pour être logique, il faudrait admettre que les punitions et les récompenses ne commenceront à être infligées ou accordées qu'à partir de la deuxième incarnation, alors que les Esprits savent distinguer le bien d'entre le mal, expérience qui leur manquait à leur création, mais qu'elles ont acquises au moyen de leur première incarnation. Cette opinion est-elle fondée ?

Réponse. Quoique cette question soit déjà résolue par la doctrine spirite, nous allons y répondre pour l'instruction de tous.

Nous ignorons absolument dans quelles conditions sont les premières incarnations de l'âme ; c'est un de ces principes des choses qui sont dans les secrets de Dieu. Nous savons seulement qu'elles sont créées simples et ignorantes, ayant ainsi toutes un même point de départ, ce qui est conforme à la justice ; ce que nous savons encore, c'est que le libre arbitre ne se développe que peu à peu et après de nombreuses évolutions dans la vie corporelle. Ce n'est donc ni après la première, ni après la deuxième incarnation que l'âme a une conscience assez nette d'elle-même pour être responsable de ses actes ; ce n'est peut-être qu'après la centième, peut-être la millième ; il en est de même de l'enfant qui ne jouit de la plénitude de ses facultés ni un, ni deux jours après sa naissance, mais après des années. Et encore, alors que l'âme jouit de son libre arbitre, la responsabilité croît en raison du développement de son intelligence ; c'est ainsi, par exemple, qu'un sauvage qui mange ses semblables est moins puni que l'homme civilisé qui commet une simple injustice. Nos sauvages sont sans doute bien arriérés par rapport à nous, et cependant ils sont déjà bien loin de leur point de départ. Pendant de longues périodes, l'âme incarnée est soumise à l'influence exclusive des instincts de conservation ; peu à peu ces instincts se transforment en instincts intelligents, ou, pour mieux dire, s'équilibrent avec l'intelligence ; plus tard, *et toujours graduellement*, l'intelligence domine les instincts ; c'est alors seulement que commence la sérieuse responsabilité.

L'auteur de la question commet en outre deux erreurs graves : la première est d'admettre que le hasard décide de la bonne ou de la mauvaise route que suit l'Esprit à son principe. S'il y avait hasard ou fatalité, toute responsabilité serait injuste. Comme nous l'avons dit, l'Esprit est pendant de nombreuses incarnations dans un état inconscient ; la lumière de l'intelligence ne se fait que peu à peu, et la responsabilité réelle ne commence que lorsque l'Esprit agit librement et en connaissance de cause.

La seconde erreur est d'admettre que les premières incarnations humaines ont lieu sur la terre. La terre a été, mais n'est plus un monde primitif ; les êtres humains les plus arriérés que l'on trouve à sa surface ont déjà dépouillé les premiers langes de l'incarnation, et nos sauvages sont en progrès comparativement à ce qu'ils étaient avant que leur Esprit vînt s'incarner sur ce globe. Que l'on juge maintenant du nombre d'existences qu'il faut à ces sauvages pour franchir tous les degrés qui les séparent de la civilisation la plus avancée ; tous ces degrés intermédiaires se trouvent sur la terre *sans solution de continuité,* et on peut les suivre en observant les nuances qui distinguent

les différents peuples ; il n'y a que le commencement et la fin qui ne s'y trouvent pas ; le commencement se perd pour nous dans les profondeurs du passé qu'il ne nous est pas donné de pénétrer. Ceci, du reste, nous importe peu, puisque cette connaissance ne nous avancerait en rien. Nous ne sommes pas parfaits, voilà ce qui est positif ; nous savons que nos imperfections sont le seul obstacle à notre bonheur futur, étudions-nous donc afin de nous perfectionner. Au point où nous en sommes, l'intelligence est assez développée pour permettre à l'homme de juger sainement du bien et du mal, et c'est à ce point aussi que sa responsabilité est le plus sérieusement engagée ; car on ne peut plus dire de lui ce que disait Jésus : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

VARIÉTÉS

Fontenelle et les Esprits frappeurs.

Nous devons à l'obligeance de M. Flammarion la communication d'une lettre qui lui a été adressée et qui contient le récit suivant :

Vous vous imaginez probablement, cher monsieur, être le premier astronome qui se soit occupé de Spiritisme ; détrompez-vous ; il y a un siècle et demi, Fontenelle faisait de la typtologie avec mademoiselle Letard, médium. M'amusant ce matin à feuilleter un vieux manuel épistolaire publié par Philipon de la Madeleine il y a cinquante ans, je trouve une lettre de mademoiselle de Launai, qui fut plus tard madame de Staal, adressée de la part de la duchesse du Maine au secrétaire de l'Académie des sciences, relativement à une aventure dont voici le résumé.

En 1713, une jeune fille nommée Letard prétendit avoir avec les Esprits un commerce tel que Socrate en avait eu avec son démon. M. de Fontenelle alla voir cette jeune fille, et comme il laissait voir dans ses propos quelques doutes sur cette espèce de charlatanisme, madame du Maine (qui ne doutait pas) chargea mademoiselle de Launai de lui écrire à ce sujet. PHILIPON DE LA MADELEINE.

On trouve sur ce fait la note suivante dans une édition des œuvres choisies de Fontenelle publiée à Londres en 1761.

Une jeune fille, appelée mademoiselle Letard, excita au commencement de ce siècle la curiosité du public par un prétendu prodige. Tout le monde y courait, et M. de Fontenelle, engagé par Mgr le duc

d'Orléans, alla aussi voir la merveille. C'est à ce sujet que mademoiselle de Launai lui avait écrit. - Voici cette lettre :

« L'aventure de mademoiselle Letard fait moins de bruit, monsieur, que le témoignage que vous en avez rendu. On s'étonne, et peut-être avec quelque raison, que le destructeur des oracles, que celui qui a renversé le trépied des sibylles, se soit mis à genoux devant mademoiselle Letard. Quoi ! disent les critiques, cet homme qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues loin, et plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux ! Les raffinés prétendent qu'en bon pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous trouvez tout possible. D'un autre côté, les dévots paraissent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au diable ; ils espèrent que cela pourra aller plus loin. Pour moi, monsieur, je suspens mon jugement jusqu'à ce que je sois mieux éclairée. »

Réponse de M. de Fontenelle :

« J'aurai l'honneur, mademoiselle, de vous répondre la même chose que je répondis à un de mes amis qui m'écrivit de Marly le lendemain que j'eus été chez l'*Esprit*. Je lui mandai que j'avais entendu des bruits dont je ne connaissais pas la mécanique ; mais que, pour décider, il faudrait un examen plus exact que celui que j'avais fait, et le répéter. Je n'ai point changé de langage ; mais parce que je n'ai pas décidé absolument que c'était un artifice, on m'a imputé de croire que c'était un lutin ; et comme le public ne s'arrête pas en si beau chemin, on me l'a fait dire. Il n'y a pas grand mal à cela. Si on m'a fait le tort de m'attribuer un discours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention sur moi, et l'un ira pour l'autre. Je n'ai pas cru que d'avoir décrié les vieilles prophétesses de Delphes ce fût un engagement pour détruire une jeune fille vivante et dont on n'avait parlé qu'en bien. Si cependant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton plus impitoyable et plus philosophique. Il y a longtemps qu'on me reproche mon peu de sévérité. Il faut que je sois bien incorrigible, puisque l'âge, l'expérience et les injustices du monde n'y font rien. Voilà, mademoiselle, tout ce que je puis vous dire sur l'*Esprit* qui m'a attiré une lettre que je le soupçonnerais volontiers d'avoir dictée, puisque enfin je ne suis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra aussi un démon familier, je vous dirai avec plus de grâce et d'un ton plus ingénieux, mais non avec plus de sincérité, que je suis, etc. »

Remarque. - Fontenelle, comme on le voit, ne se prononce ni pour ni contre, et se borne à constater le fait ; c'était de la prudence, ce dont manquent la plupart des négateurs de notre époque, qui tranchent sur ce qu'ils ne se sont pas même donné la peine d'observer, au risque de

recevoir plus tard le démenti de l'expérience. Cependant, il est évident qu'il incline pour l'affirmative, chose remarquable pour un homme dans sa position et dans le siècle du scepticisme par excellence. Loin d'accuser mademoiselle Letard de charlatanisme, il reconnaît qu'on n'en parlait qu'en bien. Peut-être même était-il plus convaincu qu'il ne le voulait paraître, et n'était retenu que par la crainte du ridicule, si puissant à cette époque. Il fallait toutefois qu'il fût bien ébranlé, pour ne pas dire carrément que c'était une supercherie ; or, son opinion sur ce point est importante. La question de charlatanisme étant écartée, il demeure évident que mademoiselle Letard était un médium spontané dans le genre des demoiselles Fox.

Saint Athanase, spirite sans le savoir.

Le passage suivant, tiré de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, l'un des Pères de l'Église grecque, semble avoir été écrit sous l'inspiration des idées spirites d'aujourd'hui.

« L'âme ne meurt pas, mais le corps meurt quand elle s'en éloigne. L'âme est à elle-même son propre moteur ; le mouvement de l'âme, c'est sa vie. Lors même qu'elle est prisonnière dans le corps, et comme attachée à lui, elle ne se rapetisse pas à ses étroites proportions, elle ne s'y renferme pas ; mais souvent, alors que le corps est gisant immobile, et comme inanimé, elle reste éveillée par sa propre vertu ; *et sortant de la matière, quoiqu'elle y tienne encore*, elle conçoit, elle contemple des existences au delà du globe terrestre ; elle voit les saints dégagés de l'enveloppe des corps, elle voit les anges et monte vers eux dans la liberté de sa pure innocence.

« Tout à fait séparée du corps, et lorsqu'il plaira à Dieu de lui ôter la chaîne qu'il lui impose, n'aura-t-elle pas, je vous prie, une bien plus claire vision de son immortelle nature ? Si aujourd'hui même, et dans les entraves de la chair, elle vit déjà *d'une vie tout extérieure*, elle vivra bien davantage après la mort du corps, grâce à Dieu qui par son Verbe l'a faite ainsi. Elle comprend, elle embrasse en elle les idées d'éternité, les idées d'infini, parce qu'elle est immortelle. De même que le corps, qui est mortel, ne perçoit rien que de matériel et de périssable, ainsi l'âme, qui voit et médite les choses immortelles, est nécessairement immortelle elle-même, et vivra toujours : car les pensées et les images d'immortalité ne la quittent jamais et sont en elle comme un foyer vivant qui nourrit et assure son immortalité. »

(*Sanct. Athan. Oper*., t. I, p. 32. - VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*.)

N'est-ce pas là, en effet, une peinture exacte du rayonnement extérieur de l'âme pendant la vie corporelle, et de son émancipation dans le sommeil, l'extase, le somnambulisme et la catalepsie ? Le Spiritisme dit exactement la même chose, et il le prouve par l'expérience.

Avec les idées éparses contenues dans la Bible, les Évangiles, les Apôtres et les Pères de l'Église, sans parler des écrivains profanes, on peut constituer toute la doctrine spirite moderne. Les commentaires qui ont été faits de ces écrits, l'ont été généralement à un point de vue exclusif et avec des idées préconçues, et beaucoup n'y ont vu que ce qu'ils voulaient y voir, ou manquaient de la clef nécessaire pour y voir autre chose ; mais aujourd'hui le Spiritisme est la clef qui donne le véritable sens des passages mal compris. Jusqu'à présent ces fragments sont recueillis partiellement, mais un jour viendra que des hommes de patience et de savoir, et dont l'autorité ne pourra être méconnue, feront de cette étude l'objet d'un travail spécial et complet qui jettera la lumière sur toutes ces questions, et devant l'évidence clairement démontrée il faudra bien se rendre. Ce travail considérable sera, nous croyons pouvoir le dire, l'œuvre de membres éminents de l'Église, qui recevront cette mission, parce qu'ils comprendront que la religion doit être progressive comme l'humanité, sous peine d'être débordée, car il en est des idées rétrogrades en religion comme en politique ; en pareil cas, ne pas avancer c'est reculer. Ce qui fait les incrédules, c'est précisément parce que la religion s'est tenue en dehors du mouvement scientifique et progressif ; elle fait plus : elle déclare ce mouvement l'œuvre du démon, et l'a toujours combattu. Il en est résulté que la science, étant repoussée par la religion, à son tour a repoussé la religion ; de là un antagonisme qui ne cessera que lorsque la religion comprendra que non-seulement elle doit marcher avec le progrès, mais qu'elle doit être un élément de progrès. Tout le monde croira en Dieu quand elle ne le présentera pas en contradiction avec les lois de la nature, qui sont son œuvre.

Extrait de l'Opinion nationale.

Dans un article politique fort sérieux sur la Pologne, signé Bonneau, publié dans l'*Opinion nationale* du 10 novembre 1863, on lit le passage suivant :

« Que François-Joseph évoque l'ombre de son aïeule, qu'il demande conseil à Marie-Thérèse, âme souffrante, poursuivie par le remords de la Pologne démembrée, et la lumière se fera tout à coup à ses yeux. »

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Nous avions raison de dire plus haut que l'idée spirite perce partout ; on y est entraîné malgré soi, et bientôt elle débordera.

Un Esprit frappeur au seizième siècle.

On lit dans l'*Histoire de saint Martial*, apôtre des Gaules et notamment de l'Aquitaine et du Limousin, par le R. P. Bonaventure de Saint-Amable, religieux carme déchaussé, 3e partie, p. 752 :

« L'an 1518, au mois de décembre, en la maison de Pierre Juge, marchand de Limoges, un Esprit, durant quinze jours, faisait grand bruit, frappant sur les portes, les planches et le pavé, et changeait les ustensiles d'un lieu en un autre. Plusieurs religieux y allèrent dire la messe, et veiller la nuit avec des cierges allumés et de l'eau bénite, sans qu'il voulût parler. Un jeune homme de seize ans, natif d'Ussel, qui servait ce marchand, avoua que cet Esprit l'avait souvent molesté chez lui et en plusieurs autres lieux, et ajouta qu'un sien parent, qui l'avait laissé héritier, était mort à la guerre, et était souvent apparu à plusieurs de ses parents, et avait frappé sa sœur, qui en mourut trois jours après. Le susdit marchand Juge ayant donné congé à ce jeune homme, tout ce bruit cessa. »

Ce jeune homme était évidemment un médium inconscient, à effets physiques, comme il y en a toujours eu. La connaissance des lois qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible font rentrer tous ces faits, prétendus merveilleux, dans le domaine des lois naturelles.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1864.

M. Home à Rome.

Plusieurs journaux ont reproduit l'article suivant :

« L'incident de la semaine, écrit-on de Rome au *Times*, est l'ordre donné à M. Home, le célèbre médium, de quitter la ville pontificale dans les trois jours.

« Invité à se présenter devant la police romaine, M. Home subit un interrogatoire en forme. On lui demanda combien de temps il comptait rester à Rome ; s'il s'était livré aux pratiques du Spiritisme depuis sa conversion au catholicisme, etc., etc. Voici quelques-unes des paroles échangées dans cette circonstance, telles que M. Home lui-même les a consignées dans ses notes particulières, qu'il communique assez facilement, à ce qu'il paraît.

> « - Après votre conversion au catholicisme, avez-vous exercé votre pouvoir de médium ? - Ni après ni avant je n'ai exercé ce pouvoir, car, comme il ne dépend pas de ma volonté, je ne puis dire que je l'exerce. – Considérez-vous ce pouvoir comme un don de la nature ? - Je le considère comme un don de Dieu. - Quelle religion enseignent les Esprits ? - Cela dépend. - Que faites-vous pour les faire venir ? » Je répondis que je ne faisais rien ; mais, au même instant, des frappements répétés et distincts se firent entendre sur la table où mon interrogateur écrivait. « Mais vous faites aussi mouvoir les tables ? » me dit-il. Au même instant la table se mit en mouvement. »

« Peu touché de ces prodiges, le chef de la police invita le magicien à quitter Rome dans les trois jours. M. Home s'abritant, comme

c'était son droit, sous la protection des lois internationales, en référa au consul d'Angleterre, qui obtint de M. Matteucci que le trop célèbre médium ne serait pas inquiété et qu'il pourrait continuer son séjour à Rome, pourvu qu'il songeât à s'abstenir, durant ce temps, de toute communication avec le monde spirituel. Chose étonnante ! M. Home a accédé à cette condition, et signé l'engagement qu'on lui demandait. Comment a-t-il pu s'engager à ne pas user d'un pouvoir dont l'exercice est indépendant de sa volonté ? C'est ce que nous ne chercherons pas à pénétrer. »

Nous ne savons jusqu'à quel point ce récit est exact dans tous ses détails, mais une lettre écrite dernièrement par M. Home à une dame de notre connaissance semble confirmer le fait principal. Quant aux coups frappés si à propos, nous croyons qu'on peut sans crainte les mettre au nombre des facéties auxquelles nous ont habitués les journaux peu soucieux d'approfondir les choses de l'autre monde.

M. Home est en effet à Rome en ce moment, et le motif est trop honorable pour lui pour que nous ne le disions pas, puisque les journaux ont cru devoir saisir cette occasion de le ridiculiser.

M. Home n'est pas riche, et il ne craint pas de dire qu'il doit chercher dans le travail un supplément de ressources pour subvenir aux charges auxquelles il doit pourvoir. Il a pensé le trouver dans le talent naturel qu'il a pour la sculpture, et c'est pour se perfectionner dans cet art qu'il est allé à Rome. Avec la remarquable faculté médianimique qu'il possède, il pourrait être riche, très riche même, s'il avait voulu l'exploiter ; la médiocrité de sa position est la meilleure réponse à l'épithète d'habile charlatan qu'on lui a jetée à la face. Mais il sait que cette faculté lui a été donnée dans un but providentiel, pour les intérêts d'une cause sainte, et il croirait commettre un sacrilège s'il la convertissait en métier. Il a trop le sentiment des devoirs qu'elle lui impose pour ne pas comprendre que les Esprits se manifestent par la volonté de Dieu pour ramener les hommes à la foi en la vie future, et non pour faire la parade dans un spectacle de curiosités, en concurrence avec les escamoteurs, ni pour servir la cupidité de ceux qui prétendraient les exploiter. Il sait d'ailleurs aussi que les Esprits ne sont aux ordres ni au caprice de personne, et encore moins de quiconque voudrait *exhiber* leurs faits et gestes à tant la séance. Il n'est pas un seul médium au monde qui puisse garantir la production d'un phénomène spirite à un instant donné ; d'où il faut conclure que la prétention contraire est la preuve d'une ignorance absolue des prin-

cipes les plus élémentaires de la science, et alors toute supposition est permise, parce que, si les Esprits ne répondent pas à l'appel, ou ne font pas *des choses assez étonnantes* pour satisfaire les curieux et soutenir la réputation du médium, il faut bien trouver moyen d'en donner aux spectateurs pour leur argent, si on ne veut pas le leur rendre.

Nous ne saurions trop le répéter, la meilleure garantie de sincérité c'est le désintéressement absolu. Un médium est toujours fort quand il peut répondre à ceux qui suspecteraient sa bonne foi : « Combien avez-vous payé pour venir ici ? »

Encore une fois, la médiumnité sérieuse ne peut être et ne sera jamais une profession ; non-seulement parce qu'elle serait discréditée moralement, mais parce qu'elle repose sur une faculté essentiellement mobile, fugitive et variable, que nul de ceux qui la possèdent aujourd'hui n'est assuré de posséder demain ; les charlatans seuls sont toujours certains d'eux-mêmes. Autre chose est un talent acquis par l'étude et le travail, qui, par cela même, est une propriété dont il est naturellement permis de tirer parti ; la médiumnité n'est point dans ce cas ; l'exploiter, c'est disposer d'une chose dont on n'est réellement pas maître ; c'est la détourner de son but providentiel ; il y a plus : ce n'est pas de *soi-même* dont on dispose, ce sont les Esprits, les âmes des morts dont le concours est mis à prix. Cette pensée répugne instinctivement. C'est pourquoi dans tous les centres sérieux, où l'on s'occupe du Spiritisme saintement, religieusement, comme à Lyon, Bordeaux et tant d'autres, les médiums exploiteurs seraient complètement déconsidérés.

Que celui donc qui n'a pas de quoi vivre cherche ailleurs des ressources et n'y consacre, s'il le faut, que le temps qu'il peut y donner matériellement ; les Esprits lui tiendront compte de son dévouement et de ses sacrifices, tandis qu'ils punissent tôt ou tard ceux qui espèrent s'en faire un marchepied, soit par le retrait de la faculté, l'éloignement des bons Esprits, les mystifications compromettantes, soit par des moyens plus désagréables encore, ainsi que le prouve l'expérience.

M. Home sait très bien qu'il perdrait l'assistance de ses Esprits protecteurs s'il abusait de sa faculté. Sa première punition serait de perdre l'estime et la considération des familles honorables où il est reçu en ami et où il ne serait plus appelé qu'au même titre que les gens qui vont donner des représentations à domicile. Lors de son premier séjour à Paris, nous savons qu'il lui a été fait, par certains cercles, des offres très avantageuses pour y donner des séances, et qu'il a toujours refusé. Tous ceux qui le connaissent et comprennent les véritables

intérêts du Spiritisme applaudiront à la résolution qu'il prend aujourd'hui. Pour notre compte personnel, nous lui savons gré du bon exemple qu'il donne.

Si nous avons insisté de nouveau sur la question du désintéressement des médiums, c'est que nous avons des raisons de croire que la médiumnité *fictive et abusive* est un des moyens que les ennemis du Spiritisme comptent employer pour chercher à le discréditer et le présenter comme une œuvre de charlatanisme. Il est donc nécessaire que tous ceux qui ont à cœur la cause de la doctrine se tiennent pour avertis, afin de démasquer les manœuvres frauduleuses, s'il y a lieu, et montrer que le Spiritisme vrai n'a rien de commun avec les parodies qu'on en pourrait faire, et qu'il répudie tout ce qui s'écarte du principe moralisateur qui est son essence.

L'article ci-dessus rapporté offre plusieurs autres sujets d'observations. L'auteur croit devoir qualifier M. Home de magicien ; il n'y a là rien que de très innocent ; mais plus loin il dit : « Le *trop* célèbre médium », expression employée à l'égard des individus qui se sont acquis une fâcheuse célébrité. Où sont donc les méfaits et les crimes de M. Home ? C'est une injure gratuite, non-seulement pour lui, mais encore pour toutes les personnes respectables et haut placées qui le reçoivent et qui semblent ainsi patronner un homme mal famé.

La dernière phrase de l'article est plus curieuse, parce qu'elle renferme une de ces contradictions flagrantes dont nos adversaires s'inquiètent fort peu du reste. L'auteur s'étonne que M. Home ait consenti à l'engagement qu'on lui imposait, et il se demande comment il a pu promettre de ne pas user d'un pouvoir indépendant de sa volonté ? S'il tenait à le savoir, nous le renverrions à l'étude des phénomènes spirites, de leurs causes et de leur mode de production, et il saurait comment M. Home a pu prendre un engagement qui, du reste, ne peut concerner les manifestations qu'il obtient dans l'intimité, fût-il même sous les verrous de l'inquisition. Mais il paraît que l'auteur n'y tient pas autant, car il ajoute : « C'est ce que nous ne chercherons pas à pénétrer. » Par ces mots, il donne insidieusement à entendre que ces phénomènes ne sont que de la supercherie.

Cependant la mesure prise par le gouvernement pontifical prouve que celui-ci a peur des manifestations ostensibles ; or, on n'a pas peur d'une jonglerie. Ce même gouvernement interdirait-il les soi-disant physiciens qui se font fort d'imiter ces manifestations ? Non, certainement, car à Rome on permet bien d'autres choses moins évangéliques ; pourquoi donc les interdire à M. Home ? Pourquoi vouloir l'ex-

pulser du pays, si ce n'est qu'un faiseur de tours ? C'est dans l'intérêt de la religion, dira-t-on ; soit ; mais elle est donc bien fragile cette religion qui peut être si facilement compromise ? A Rome, comme ailleurs, les escamoteurs exécutent avec plus ou moins d'habileté le tour de la bouteille enchantée, où l'eau se change en toutes sortes de vins, et celui du chapeau magique, où se multiplient des pains et autres objets ; et cependant on ne craint pas que cela discrédite les miracles de Jésus-Christ, parce qu'on sait que ce ne sont que des imitations. Si l'on craint M. Home, c'est donc de sa part quelque chose de sérieux, et non des tours d'adresse.

Telle est la conséquence qu'en tirera tout homme qui réfléchit un peu ; il n'entrera dans la pensée d'aucune personne sensée qu'un gouvernement, qu'une cour souveraine, composée d'hommes qui, à bon droit, ne passent pas pour des sots, s'effraient d'un mythe. Cette réflexion, nous ne serons pas seul à la faire, assurément, et les journaux qui se sont empressés de rendre compte de cet incident, en vue de le tourner en ridicule, vont la provoquer tout naturellement ; de sorte que le résultat sera, comme celui de tout ce qu'on a déjà fait pour tuer le Spiritisme, d'en populariser l'idée. Ainsi un fait insignifiant, en apparence, aura inévitablement des conséquences plus graves qu'on ne l'avait pensé. Nous ne doutons pas qu'il n'ait été suscité pour hâter l'éclosion du Spiritisme en Italie, où il compte déjà de très nombreux représentants, même dans le clergé. Nous ne doutons pas non plus que la cour de Rome ne devienne tôt ou tard, sans le vouloir, un des principaux instruments de propagation de la doctrine dans ce pays, parce qu'il est dans la destinée que ses adversaires doivent eux-mêmes servir à la répandre par tout ce qu'ils feront pour la détruire. Aveugle donc celui qui ne voit pas là le doigt de la Providence. Ce sera sans contredit un des faits les plus considérables de l'histoire du Spiritisme ; un de ceux qui attestent le mieux sa puissance et son origine.

Premières leçons de morale de l'enfance.

De toutes les plaies morales de la société, l'égoïsme paraît la plus difficile à déraciner ; elle l'est d'autant plus, en effet, qu'elle est entretenue par les habitudes mêmes de l'éducation. Il semble que l'on prenne à tâche d'exciter, dès le berceau, certaines passions qui deviennent plus tard une seconde nature, et l'on s'étonne des vices de

la société, alors que les enfants les sucent avec le lait. En voici un exemple qui, comme chacun peut en juger, appartient plus à la règle qu'à l'exception.

Dans une famille de notre connaissance est une petite fille de quatre à cinq ans, d'une intelligence rare, mais qui a les petits défauts des enfants gâtés, c'est-à-dire qu'elle est quelque peu capricieuse, pleureuse, entêtée, et ne dit pas toujours merci quand on lui donne quelque chose, ce dont les parents ont grandement à cœur de la corriger, car à part ces travers, selon eux, elle a *un cœur d'or*, expression consacrée. Voyons comment ils s'y prennent pour enlever ces petites taches et conserver à l'or sa pureté.

Un jour, on avait apporté un gâteau à l'enfant, et, comme c'est généralement l'habitude, on lui dit : « Tu le mangeras si tu es sage ; » première leçon de gourmandise. Que de fois n'arrive-t-il pas de dire, à table, à un enfant, qu'il ne mangera pas de telle friandise s'il pleure. « Fais ceci, fais cela, lui dit-on, et tu auras de la crème » ou quelque autre chose qui peut lui faire envie ; et l'enfant se contraint, non par raison, mais en vue de satisfaire un désir sensuel qu'on aiguillonne. C'est bien pis encore quand on lui dit, ce qui n'est pas moins fréquent, qu'on donnera sa portion à un autre ; ce n'est plus ici la gourmandise seule qui est en jeu, c'est l'envie ; l'enfant fera ce qu'on lui commande, non-seulement pour avoir, mais pour qu'un autre n'ait pas. Veut-on lui donner une leçon de générosité ? on lui dit : « Donne ce fruit ou ce joujou à un tel ; » s'il refuse, on ne manque pas d'ajouter, pour stimuler eu lui un bon sentiment : « Je t'en donnerai un autre ; » de sorte que l'enfant ne se décide à être généreux que lorsqu'il est certain de ne rien perdre.

Nous fûmes un jour témoin d'un fait bien caractéristique en ce genre. C'était un enfant de deux ans et demi environ, à qui l'on avait fait pareille menace, en ajoutant : « Nous le donnerons à petit frère, et tu ne l'auras pas ; » et, pour rendre la leçon plus sensible, on mit la portion sur l'assiette de celui-ci ; mais petit frère, prenant la chose au sérieux, mangea la portion. A cette vue, l'autre devint pourpre, et il fallait n'être ni le père ni la mère pour ne pas voir l'éclair de colère et de haine qui jaillit de ses yeux. La semence était jetée ; pouvait-elle produire de bon grain ?

Revenons à la petite fille dont nous avons parlé. Comme elle ne tint aucun compte de la menace, sachant par expérience qu'on l'exécutait rarement, cette fois on fut plus ferme, car on comprit qu'il fallait maîtriser ce petit caractère, et ne pas attendre que l'âge lui eût donné

un mauvais pli. Il faut former les enfants de bonne heure, disait-on ; maxime fort sage, et, pour la mettre en pratique, voici comment on s'y prit. « Je te promets, lui dit sa mère, que si tu n'obéis pas, demain le matin, la première petite pauvresse qui passe, je lui donne ton gâteau. » Ce qui fut dit fut fait ; cette fois on voulait tenir bon et lui donner une *bonne* leçon. Le lendemain matin donc, ayant avisé une petite mendiante dans la rue, on la fait entrer, et l'on oblige la petite fille à la prendre par la main et à lui donner elle-même son gâteau. Là-dessus, louanges données à sa docilité. Moralité : la petite fille dit : « C'est égal, si j'avais su cela, je me serais dépêchée de manger mon gâteau hier ; » et tout le monde d'applaudir à cette réponse spirituelle. L'enfant avait, en effet, reçu une forte leçon, mais une leçon du plus pur égoïsme, dont elle ne manquera pas de profiter une autre fois, car elle sait maintenant ce que coûte la générosité forcée ; reste à savoir quels fruits donnera plus tard cette semence, quand, plus âgée, l'enfant fera l'application de cette morale à des choses plus sérieuses qu'un gâteau. Sait-on toutes les pensées que ce seul fait a pu faire germer dans cette jeune tête ? Comment veut-on, après cela, qu'un enfant ne soit pas égoïste quand, au lieu d'éveiller en lui le plaisir de donner, et de lui représenter le bonheur de celui qui reçoit, on lui impose un sacrifice comme punition ? N'est-ce pas inspirer de l'aversion pour l'acte de donner, et pour ceux qui ont besoin ? Une autre habitude également fréquente est celle de punir un enfant en l'envoyant manger à la cuisine avec les domestiques. La punition est moins dans l'exclusion de la table que dans l'humiliation d'aller à celle des gens de service. Ainsi se trouve inoculé, dès la plus tendre enfance, le virus de la sensualité, de l'égoïsme, de l'orgueil, du mépris des inférieurs, des passions, en un mot, qui sont avec raison considérées comme les plaies de l'humanité. Il faut être doué d'une nature exceptionnellement bonne pour résister à de telles influences, produites à l'âge le plus impressionnable, et où elles ne peuvent trouver de contre-poids ni dans la volonté ni dans l'expérience. Pour peu donc que le germe des mauvaises passions s'y trouve, ce qui est le cas le plus ordinaire, vu la nature de la majorité des Esprits qui s'incarnent sur la terre, il ne peut que se développer sous ces influences, tandis qu'il faudrait en épier les moindres traces, pour l'étouffer.

La faute en est sans doute aux parents, mais ceux-ci pèchent souvent, il faut le dire, plus par ignorance que par mauvaise volonté ; chez beaucoup, il y a incontestablement une coupable insouciance, mais chez d'autres l'intention est bonne, c'est le remède qui ne vaut

rien ou qui est mal appliqué. Etant les premiers médecins de l'âme de leurs enfants, ils devraient être instruits, non-seulement de leurs devoirs, mais des moyens de les remplir ; il ne suffit pas au médecin de savoir qu'il doit chercher à guérir, il faut qu'il sache comment il doit s'y prendre. Or, pour les parents, où sont les moyens de s'instruire sur cette partie si importante de leur tâche ? On donne aux femmes beaucoup d'instruction aujourd'hui ; on leur fait subir des examens rigoureux, mais a-t-on jamais exigé d'une mère qu'elle sût comment elle doit s'y prendre pour former le moral de son enfant ? On lui apprend les recettes de ménage ; mais l'a-t-on initiée aux mille secrets de gouverner les jeunes cœurs ? Les parents sont donc abandonnés sans guide à leur initiative, c'est pourquoi ils font si souvent fausse route ; aussi recueillent-ils, dans les travers de leurs enfants devenus grands, le fruit amer de leur inexpérience ou d'une tendresse mal entendue, et la société tout entière en reçoit le coutre-coup.

Puisqu'il est reconnu que l'égoïsme et l'orgueil sont la source de la plupart des misères humaines, que tant qu'ils règneront sur la terre, on ne peut espérer ni paix, ni charité, ni fraternité, il faut donc les attaquer à l'état d'embryons, sans attendre qu'ils soient vivaces.

Le Spiritisme peut-il remédier à ce mal ? Sans aucun doute, et nous n'hésitons pas à dire qu'il est seul assez puissant pour le faire cesser : par le nouveau point de vue sous lequel il fait envisager la mission et la responsabilité des parents ; en faisant connaître la source des qualités innées, bonnes ou mauvaises ; en montrant l'action que l'on peut exercer sur les Esprits incarnés et désincarnés ; en donnant la foi inébranlable qui sanctionne les devoirs ; enfin en moralisant les parents eux-mêmes. Il prouve déjà son efficacité par la manière plus rationnelle dont les enfants sont élevés dans les familles vraiment spirites. Les nouveaux horizons qu'ouvre le Spiritisme font voir les choses d'une tout autre manière ; son but étant le progrès moral de l'humanité, il devra forcément porter la lumière sur la grave question de l'éducation morale, source première de la moralisation des masses. Un jour on comprendra que cette branche de l'éducation a ses principes, ses règles, comme l'éducation intellectuelle, en un mot, que c'est une véritable science ; un jour peut-être aussi, imposera-t-on à toute mère de famille l'obligation de posséder ces connaissances, comme on impose à l'avocat celle de connaître le droit.

Un drame intime.

Appréciation morale.

Le *Monde illustré* du 7 février 1863 raconte le drame de famille suivant, qui a ému, à juste titre, la société de Florence. L'auteur commence ainsi sa narration :

« Voici l'histoire. *Lui* était un vieillard de soixante-douze ans ; *elle*, une jeune fille de vingt ans. Il l'avait épousée il y a trois ans… Ne vous révoltez pas ! le vieux comte, originaire de Viterbe, était absolument sans famille, ce qui est fort étrange pour un millionnaire ! Amalia n'était pas sans famille, mais plutôt sans millions. Pour compenser les choses, l'ayant presque vue naître, la sachant d'un bon cœur et d'un charmant esprit, il avait dit à la mère : « Laissez-moi paternellement épouser Amalia ; pendant quelques années elle aura soin de moi, et puis… »

« Le mariage se fait. Amalia comprend ses devoirs ; elle entoure le vieillard des soins les plus assidus, et lui sacrifie tous les plaisirs de son âge. Le comte étant devenu aveugle et quelque peu paralytique, elle passait les plus longues heures du jour à lui tenir compagnie, à lui faire des lectures, à lui raconter tout ce qui pouvait le distraire et le charmer. « Que vous êtes bonne, ma chère enfant ! » s'écriait-il souvent en lui prenant les mains, en l'attirant pour lui poser sur le front le chaste et doux baiser de l'attendrissement et de la reconnaissance.

« Un jour, cependant, il remarque qu'Amalia s'éloigne de sa personne ; que, quoique toujours assidue et pleine de sollicitude, elle semble craindre de s'asseoir près de lui. Un soupçon traverse son esprit. Un soir, qu'elle lui faisait la lecture, il lui prend le bras, l'attire, entoure sa taille ; alors, poussant un cri terrible, il tombe évanoui d'émotion et de colère aux pieds de la jeune femme ! Amalia perd la tête ; elle s'élance dans l'escalier, atteint l'étage le plus élevé de la maison, se précipite par la fenêtre et tombe fracassée. Le vieillard ne survécut que six heures à cette catastrophe. »

Quel rapport, dira-t-on, cette histoire peut-elle avoir avec le Spiritisme ? Y voit-on l'intervention de quelques malins esprits ? - Ces rapports sont dans les déductions que le Spiritisme apprend à tirer des

choses en apparence les plus vulgaires de la vie. Alors que le sceptique ou l'indifférent ne voit dans un fait qu'une occasion d'exercer sa verve railleuse, ou passe à côté sans le remarquer, le Spirite l'observe et y puise une instruction en remontant aux causes providentielles, en en sondant les conséquences pour la vie à venir, d'après les exemples que les relations d'outre-tombe lui offrent de la justice de Dieu. Dans le fait rapporté ci-dessus, au lieu d'une simple anecdote plaisante entre un vieux *lui* et une jeune *elle*, il voit deux victimes ; or, comme l'intérêt qu'il porte aux malheureux ne s'arrête pas au seuil de la vie présente, mais les suit dans la vie à venir, en laquelle il a foi, il se demande s'il n'y a pas là un double châtiment pour une double faute, et si tous deux n'ont pas été punis par où ils ont péché ? Il voit un suicide, et comme il sait que ce crime est toujours puni, il se demande quel degré de responsabilité encourt celui qui l'a commis.

Vous qui croyez que le Spiritisme ne s'occupe que de farfadets, d'apparitions fantastiques, de tables tournantes et d'Esprits frappeurs, si vous vous donnez la peine de l'étudier, vous saurez qu'il touche à toutes les questions morales. Ces Esprits qui vous semblent si risibles, et qui ne sont autres pourtant que les âmes des hommes, donnent à celui qui observe leurs manifestations la preuve qu'il est lui-même Esprit, momentanément lié à un corps ; il voit dans la mort, non la fin de la vie, mais la porte de la prison qui s'ouvre devant le prisonnier pour le rendre à la liberté. Il apprend que les vicissitudes de la vie corporelle sont les conséquences de ses propres imperfections, c'est-à-dire des expiations pour le passé et le présent, et des épreuves pour l'avenir. De là il est naturellement conduit à ne point voir l'aveugle hasard dans les événements, mais la main de la Providence. Pour lui l'équitable sentence : *A chacun selon ses œuvres* ne trouve pas seulement son application par delà la tombe, mais aussi sur la terre même. C'est pourquoi tout ce qui se passe autour de lui a sa valeur, sa raison d'être ; il l'étudie pour en faire son profit et régler sa conduite en vue de l'avenir, qui pour lui est une réalité démontrée. En remontant aux causes des malheurs qui l'affligent, il apprend à ne plus en accuser le sort ou la fatalité, mais lui-même.

Cette digression n'ayant d'autre but que de montrer que le Spiritisme s'occupe d'autre chose que des Esprits frappeurs, revenons à notre sujet. Puisque le fait a été rendu public, il est permis de l'apprécier, d'autant mieux que nous ne désignons personne nominativement.

Si l'on examine la chose au point de vue purement mondain, la plupart n'y verront que la conséquence toute naturelle d'une union dis-

proportionnée, et jetteront au vieillard la pierre du ridicule pour toute oraison funèbre ; d'autres accuseront d'ingratitude la jeune femme qui a trompé la confiance de l'homme généreux qui voulait l'enrichir ; mais elle a pour le Spirite un côté plus sérieux, car il y cherche un enseignement. Nous nous demanderons donc si, dans l'action du vieillard, il n'y avait pas plus d'égoïsme que de générosité à enchaîner une jeune femme, presque une enfant, à sa caducité par des liens indissolubles qui pouvaient la conduire à l'âge où l'on doit plutôt songer à la retraite qu'à jouir du monde ? si, en lui imposant ce dur sacrifice, ce n'était pas lui faire acheter bien cher la fortune qu'il lui promettait ? Il n'y a pas de véritable générosité sans désintéressement. Quant à la jeune femme, elle ne pouvait accepter ces liens qu'avec la perspective de les voir briser bientôt, puisque nul motif d'affection ne l'attachait au vieillard. Il y avait donc calcul des deux côtés, et ce calcul a été déjoué ; Dieu n'a pas permis qu'ils en profitassent ni l'un ni l'autre : à l'un il a infligé la désillusion, à l'autre la honte, qui les ont tués tous les deux.

Reste la responsabilité du suicide, qui n'est jamais impuni, mais qui trouve souvent des circonstances atténuantes. La mère de la jeune femme, pour l'encourager à accepter, lui avait dit : « Avec cette grande fortune tu feras le bonheur de l'homme pauvre que tu aimeras. En attendant, honore et respecte ce grand cœur qui a voulu t'instituer son héritière, durant ce qui lui *reste* de vie. » C'était la prendre par un côté sensible ; mais pour jouir des bienfaits de ce grand cœur, qui eût été bien autrement grand s'il l'eût dotée sans intérêt, il fallait spéculer sur la durée de sa vie. La fille a eu tort de céder, mais la mère a eu le plus grand tort d'exciter, et c'est elle assurément qui encourra la plus grande part de responsabilité du suicide de sa fille. C'est ainsi que celui qui se tue pour échapper à la misère est coupable de manquer de courage et de résignation, mais bien plus coupable encore est celui qui est la cause première de cet acte de désespoir. Voilà ce que le Spiritisme apprend par les exemples qu'il met sous les yeux de ceux qui étudient le monde invisible. Quant à la mère, sa punition commence en cette vie, d'abord par la mort affreuse de sa fille, dont l'image peut-être viendra la poursuivre et la bourreler de remords, ensuite par l'inutilité pour elle du sacrifice qu'elle a provoqué, car le mari étant mort six heures après sa femme, toute sa fortune revient à des collatéraux éloignés, et elle n'en profitera pas.

Les journaux sont remplis de faits de tous genres, louables ou blâmables, qui peuvent offrir, comme celui que nous venons de rappor-

ter, le sujet d'études morales sérieuses ; c'est pour les Spirites une mine inépuisable d'observations et d'instructions. Le Spiritisme leur donne les moyens d'y découvrir ce qui passe inaperçu pour les indifférents et encore plus pour le sceptique qui n'y voient généralement que le fait plus ou moins piquant, sans en rechercher ni les causes ni les conséquences. Pour les groupes, c'est un élément fécond de travail dans lequel les Esprits protecteurs ne manqueront pas de les aider en donnant leur appréciation.

Le Spiritisme dans les prisons.

Dans la *Revue* de novembre 1863, page 350, nous avons publié une lettre d'un condamné détenu dans une maison centrale, comme preuve de l'influence moralisatrice du Spiritisme. La lettre suivante d'un condamné dans une autre prison est un exemple de plus de cette puissante influence. Elle est du 27 décembre 1863 ; nous la transcrivons textuellement quant au style ; nous n'en avons corrigé que les fautes d'orthographe.

« Monsieur,

« Il y a peu de jours, lorsqu'on me parla pour la première fois de Spiritisme et de révélation d'outre-tombe, je ris, et je dis que cela n'était pas possible ; je parlais comme un ignorant que je suis. Quelques jours ensuite, on eut la bonté de me confier, dans mon affreuse position où je me trouve maintenant, votre bon et excellent *Livre des Esprits* ; d'abord je lus quelques pages avec incrédulité, ne voulant pas, ou plutôt ne croyant pas à cette science ; enfin, peu à peu et sans m'en apercevoir, j'y pris goût ; puis je pris la chose au sérieux ; puis je relus pour la deuxième fois votre livre, mais alors avec un autre esprit, c'est-à-dire avec calme, et avec tout le peu d'intelligence que Dieu m'a donnée. Je sentis alors se réveiller cette vieille foi que ma mère m'avait mise au cœur et qui sommeillait depuis bien longtemps ; je sentis le désir de m'éclairer sur le Spiritisme. A partir de ce moment, j'eus une pensée bien arrêtée, celle de me rendre compte, d'apprendre, de voir, et ensuite de juger. Je me mis à l'œuvre avec toute la croyance que l'on peut avoir et qu'il faut avoir en Dieu et sa puissance ; je désirais voir la vérité ; je priai avec ferveur, et je recommençai les expériences ; les premières furent nulles, sans résultat aucun.

« Je ne me décourageai pas, je persévérai dans mes expériences et ma foi, je redoublai mes prières, qui n'étaient peut-être pas assez ferventes, et je me remis au travail avec toute la conviction d'une âme croyante et qui espère. Au bout de quelques nuits, car je ne peux faire mes expériences que la nuit, je sentis, dix minutes environ, des frémissements au bout des doigts et une petite sensation sur le bras, comme si j'avais senti couler un petit ruisseau d'eau tiède qui s'arrêtait au poignet. J'étais alors tout recueilli, tout attention, et rempli de foi. Mon crayon traça quelques lignes parfaitement lisibles, mais pas assez correctes pour ne pas croire que j'étais sous le poids d'une hallucination. J'attendis donc avec patience la nuit suivante pour recommencer mes expériences, et cette fois je remerciai Dieu de tout cœur, j'avais obtenu plus que je n'osais espérer.

« Depuis, toutes les deux nuits, je m'entretiens avec les Esprits qui sont assez bons pour répondre à mon appel, et, en moins de dix minutes, l'on me répond toujours avec charité ; j'écris des demi-pages, des pages entières que mon intelligence ne pouvait faire à elle seule, car c'est souvent des traités philosophico-religieux, que je n'ai jamais songé et à plus forte raison mis en pratique ; car je me disais, dans les premiers résultats : Ne serais-tu pas le jouet d'une hallucination ou de ta volonté ? Et la réflexion et l'examen me prouvaient que j'étais bien loin de cette intelligence qui avait tracé ces lignes. Je baissai la tête, je croyais, je ne pouvais aller contre l'évidence, à moins d'être entièrement fou.

« J'ai remis deux ou trois entretiens à la personne qui avait eu la charité de me confier votre bon livre, pour qu'elle sanctionne si je suis dans le vrai. Je viens vous prier, monsieur, vous qui êtes l'âme du Spiritisme, de vouloir bien me permettre de vous envoyer ce que j'obtiendrai de sérieux dans mes entretiens d'outre-tombe, si toutefois vous le trouvez bon. Si cela peut vous être agréable, je vous enverrai les entretiens de Verger, qui a frappé l'archevêque de Paris ; pour bien m'assurer si c'était bien lui qui se manifestait, j'ai évoqué saint Louis, qui m'a répondu affirmativement, ainsi qu'un autre Esprit en qui j'ai beaucoup de confiance, etc. . . .

Les conséquences morales de ce fait se déduisent d'elles-mêmes ; voilà un homme qui avait abjuré toute croyance, qui, frappé par la loi, se trouve confondu avec le rebut de la société, et cet homme, au milieu de cette fange morale, est revenu à la foi ; il voit l'abîme où il est tombé, il se repent, il prie et, disons-le, hélas ! il prie avec plus de ferveur que bien des gens qui affichent la dévotion. Il a suffi pour cela de la lecture d'un livre où il a trouvé des éléments de foi que sa raison pût admettre, qui a ranimé ses espérances, et lui a

fait comprendre l'avenir. Ce qui est, en outre, à remarquer, c'est qu'il l'a d'abord lu avec prévention, et que son incrédulité n'a été vaincue que par l'ascendant de la logique. Si de tels résultats sont produits par une simple lecture faite, pour ainsi dire, à la dérobée, que serait-ce si l'on pouvait y joindre l'influence des exhortations verbales ! Il est bien certain que, dans la disposition d'esprit où sont aujourd'hui ces deux hommes (voir le fait rapporté dans le numéro de novembre dernier), non-seulement ils ne donneront, pendant leur détention, aucun sujet de plainte, mais qu'ils rentreront dans le monde avec la résolution d'y vivre honnêtement.

Puisque ces deux coupables ont pu être ramenés au bien par la foi qu'ils ont puisée dans le Spiritisme, il est évident que, s'ils avaient eu préalablement cette foi, ils n'auraient pas commis le mal. La société est donc intéressée à la propagation d'une doctrine d'une si grande puissance moralisatrice. C'est ce que l'on commence à comprendre.

Une autre conséquence à tirer du fait que nous venons de rapporter, c'est que les Esprits ne sont point arrêtés par les verrous, et qu'ils vont jusqu'au fond des cachots porter leurs consolations. Il n'est donc au pouvoir de personne de les empêcher de se manifester d'une manière ou d'une autre ; si ce n'est par l'écriture, c'est par l'audition ; ils bravent toutes les défenses, se rient de toutes les interdictions, franchissent tous les cordons sanitaires. Quelles barrières peuvent donc leur opposer les ennemis du Spiritisme ?

VARIÉTÉS

—

Cure d'une obsession.

M. Dombre, le président de la Société spirite de Marmande, nous mande ce qui suit :

« Avec l'aide des bons Esprits, nous avons délivré en cinq jours d'une obsession très violente et très dangereuse, une jeune fille de treize ans complètement au pouvoir d'un mauvais Esprit depuis le 8 mai dernier. Chaque jour, à cinq heures du soir, sans manquer un seul jour, elle avait des crises terribles, pitoyables à voir. Cette enfant demeure dans un quartier reculé, et les parents, qui considéraient cette maladie comme une épilepsie, n'en parlaient plus. Cependant un des

nôtres, qui habite dans le voisinage, en fut informé, et une observation plus attentive des faits en fit aisément reconnaître la véritable cause. D'après le conseil de nos guides spirituels, nous nous sommes mis immédiatement à l'œuvre. Le 11 de ce mois, à huit heures du soir, nos réunions ont commencé pour évoquer l'Esprit, le moraliser, prier pour l'obsesseur et la victime, et exercer sur celle-ci une magnétisation mentale. Les réunions ont eu lieu chaque soir, et le vendredi 15, l'enfant subissait la dernière crise. Il ne lui reste plus que la faiblesse de la convalescence, suite d'aussi longues et aussi violentes secousses, et qui se manifeste par la tristesse, la langueur et les larmes, ainsi que cela nous avait été annoncé. Chaque jour nous étions informés, par les communications des bons Esprits, des différentes phases de la maladie.

« Cette cure, qu'en d'autres temps les uns eussent regardée comme un miracle, et d'autres comme un fait de sorcellerie, pour laquelle nous eussions été, selon l'opinion, sanctifiés ou brûlés, produit une certaine sensation dans la ville. »

Nous félicitons nos frères de Marmande du résultat qu'ils ont obtenu en cette circonstance, et nous sommes heureux de voir qu'ils ont mis à profit les conseils contenus dans la *Revue* à l'occasion des cas analogues qu'elle a rapportés dernièrement. Ils ont ainsi pu se convaincre de la puissance de l'action collective lorsqu'elle est dirigée par une foi sincère et une ardente charité.

Manifestations de Poitiers.

Le *Journal de la Vienne*, du 21 janvier, rapporte le fait suivant que d'autres journaux ont reproduit :

« Depuis cinq ou six jours il se passe dans la ville de Poitiers un fait tellement extraordinaire qu'il est devenu le sujet des conversations et des commentaires les plus étranges. Tous les soirs, à partir de six heures, des bruits singuliers se font entendre dans une maison de la rue Neuve-Saint-Paul habitée par mademoiselle d'O…, sœur de M. le comte d'O… Ces bruits, d'après ce qui nous a été rapporté, font l'effet de détonations d'artillerie ; de violents coups semblent frappés sur les portes et sur les volets. On avait d'abord cru pouvoir en attribuer la cause à quelques plaisanteries de gamins ou de voisins malintentionnés. Une surveillance des plus actives a été organisée. Sur la plainte de Mlle d'O…, la police a pris les mesures les plus minutieuses : des agents ont été apostés à l'intérieur et à l'extérieur de la

maison. Les explosions se sont produites néanmoins, et nous tenons de source certaine que le sieur M…, brigadier, a été, pendant l'avant-dernière nuit, surpris par une commotion telle qu'il ne peut même aujourd'hui s'en rendre compte.

« Notre ville tout entière se préoccupe de cet inexplicable mystère. Les enquêtes faites par la police n'ont jusqu'à présent abouti à aucun résultat. Chacun cherche le mot de cette énigme. Quelques personnes initiées à l'étude du Spiritisme prétendent que des Esprits frappeurs sont les auteurs de ces manifestations, auxquelles ne serait point étranger un médium fameux, qui cependant n'habite plus le quartier. D'autres rappellent qu'un cimetière a existé autrefois dans la rue Neuve-Saint-Paul, et nous n'avons pas besoin de dire à quelles conjectures elles se livrent à ce sujet.

« De toutes ces explications, nous ne savons quelle est la bonne ; toujours est-il que l'opinion est fort émue de cet événement, et qu'hier soir une foule si considérable s'était rassemblée sous les fenêtres de la maison d'O…, que l'autorité a dû requérir un piquet du 10e chasseurs pour faire évacuer la rue. Au moment où nous écrivons, la police et la gendarmerie occupent la maison. »

Le récit de ces faits nous a été transmis par plusieurs correspondances particulières. Bien qu'ils n'aient rien de plus étrange que les faits avérés de manifestation qui ont eu lieu à diverses époques, et qu'ils soient dans les limites du possible, il convient de suspendre son jugement jusqu'à plus ample constatation, non du fait, mais de la cause ; car il faut se garder de mettre sur le compte des Esprits toutes les choses que l'on ne comprend pas. Il faut aussi se défier des manœuvres des ennemis du Spiritisme, et des pièges qu'ils peuvent tendre pour essayer de le rendre ridicule par la trop grande crédulité de ses adeptes. Nous voyons avec plaisir que les Spirites de Poitiers, suivant en cela les conseils contenus dans le *Livre des médiums*, et les avertissements que nous avons donnés dans la *Revue*, se tiennent, jusqu'à nouvel ordre, sur une prudente réserve ; si c'est une manifestation, elle sera prouvée par l'absence de toute cause matérielle ; si c'est une jonglerie, les auteurs auront contribué, sans le vouloir, comme ils l'ont fait tant de fois, à éveiller l'attention des indifférents, et à provoquer l'étude du Spiritisme. Quand des faits analogues se multiplieront de divers côtés, ainsi que cela est annoncé, et qu'on en cherchera inutilement la cause dans ce monde, il faudra bien convenir qu'elle est dans l'autre. En toute circonstance les Spirites prouvent leur sagesse et leur modération ; c'est la meilleure réponse à faire à leurs adversaires.

Dissertations spirites.

Nécessité de l'incarnation.

(Société spirite de Sens. - Médium, M. Percheron.)

Dieu a voulu que l'Esprit de l'homme fût lié à la matière pour subir les vicissitudes du corps avec lequel il s'identifie au point de se faire illusion et de le prendre pour lui-même, tandis que ce n'est que sa prison passagère ; c'est comme si un prisonnier se confondait avec les murs de son cachot. Les matérialistes sont bien aveugles de ne pas s'apercevoir de leur erreur ; car s'ils voulaient réfléchir un peu sérieusement, ils verraient que ce n'est pas par la matière de leur corps qu'ils peuvent s'affirmer ; ils verraient que, puisque la matière de ce corps se renouvelle continuellement, comme l'eau d'une rivière, ce n'est que par l'Esprit qu'ils peuvent savoir qu'ils sont bien toujours eux-mêmes. Supposons que le corps d'un homme qui pèserait soixante kilogrammes s'assimile, pour la réparation de ses forces, un kilogramme de nouvelle substance par jour, pour remplacer la même quantité d'anciennes molécules dont il se sépare et qui ont accompli le rôle qu'elles devaient jouer dans la composition de ses organes, au bout de soixante jours la matière de ce corps se trouvera donc renouvelée. Dans cette supposition, dont les chiffres peuvent être contestés, mais vraie en principe, la matière du corps se renouvellerait six fois par an ; le corps d'un homme de vingt ans se serait donc déjà renouvelé cent vingt fois ; à quarante ans, deux cent quarante fois ; à quatre-vingts ans, quatre cent quatre-vingt fois. Mais votre Esprit, lui, s'est-il renouvelé ? Non, car vous avez conscience que vous êtes toujours bien vous-mêmes. C'est donc votre Esprit qui constitue votre *moi*, et d'après lequel vous vous affirmez, et non votre corps, qui n'est qu'une matière éphémère et changeante.

Les matérialistes et les panthéistes disent que les molécules désagrégés après la mort du corps, rentrant toutes à la masse commune de leurs éléments primitifs, il en est de même de l'âme, c'est-à-dire de l'être qui pense en vous ; mais qu'en savent-ils ? Y a-t-il une masse commune de substance qui pense ? ils ne l'ont jamais démontré, et c'est ce qu'ils auraient dû faire avant d'affirmer. Ce n'est donc de leur part qu'une hypothèse ; or, n'est-il pas plus logique d'admettre que, puisque pendant la vie du corps les molécules se désagrègent plusieurs

centaines de fois, l'Esprit restant toujours le même, conservant la conscience de son individualité, c'est que la nature de l'Esprit n'est pas de se désagréger ; pourquoi donc se dissoudrait-il plutôt à la mort du corps qu'auparavant ?

Après cette digression, à l'adresse des matérialistes, je reviens à mon sujet. Si Dieu a voulu que ses créatures spirituelles fussent momentanément unies à la matière, c'est, je le répète, pour leur faire sentir et pour ainsi dire subir les besoins qu'exige la matière de leur corps pour sa conservation et son entretien ; de ces besoins naissent les vicissitudes qui vous font sentir la souffrance, et comprendre la commisération que vous devez avoir pour vos frères dans la même position. Cet état transitoire est donc nécessaire à la progression de votre Esprit, qui sans cela resterait stagnant. Les besoins que votre corps vous fait éprouver stimulent votre Esprit et le forcent à chercher les moyens d'y pourvoir ; de ce travail forcé naît le développement de la pensée ; l'Esprit contraint de présider aux mouvements du corps pour les diriger en vue de sa conservation, est conduit au travail matériel, et de là au travail intellectuel, qui se nécessitent l'un l'autre et l'un par l'autre, puisque la réalisation des conceptions de l'Esprit exige le travail du corps, et que celui-ci ne peut se faire que sous la direction et l'impulsion de l'Esprit. L'Esprit ayant ainsi pris l'habitude de travailler, y ayant été contraint par les besoins du corps, le travail, à son tour, devient un besoin pour lui, et, lorsque, dégagé de ses liens, il n'a plus à songer à la matière, il songe à se travailler lui-même pour son avancement.

Vous comprenez maintenant la nécessité pour votre Esprit d'être lié à la matière pendant une partie de son existence, pour ne pas rester stationnaire.

Ton père,
PERCHERON, *assisté de l'Esprit de* PASCAL.

Remarque. - A ces observations, parfaitement justes, nous ajouterons que, tout en travaillant pour lui-même, l'Esprit incarné travaille à l'amélioration du monde qu'il habite ; il aide ainsi à sa transformation et à son progrès matériel qui sont dans les vues de Dieu, dont il est l'instrument intelligent. Dans sa sagesse prévoyante, la Providence a voulu que tout s'enchaînât dans la nature ; que tous, hommes et choses, fussent solidaires ; puis, quand l'Esprit a accompli sa tâche, qu'il est suffisamment avancé, il jouit du fruit de ses œuvres.

Études sur la réincarnation.

(Société spirite de Paris. - Médium, mademoiselle A. C.)

I

Bornes de la réincarnation.

La réincarnation est nécessaire tant que la matière domine l'Esprit ; mais du moment que l'Esprit incarné est arrivé à dominer la matière et à annuler les effets de sa réaction sur le moral, la réincarnation n'a plus aucune utilité ni raison d'être. En effet, le corps est nécessaire à l'Esprit pour le travail progressif jusqu'à ce qu'étant arrivé à manier cet instrument à sa guise, à lui imprimer sa volonté, le travail est accompli. Il lui faut alors un autre champ à sa marche, à son avancement vers l'infini ; il lui faut un autre cercle d'études où la matière grossière des sphères inférieures soit inconnue. Ayant sur terre, ou dans des globes analogues, épuré et expérimenté ses sensations, il est mûr pour la vie spirituelle et ses études. S'étant élevé au-dessus de toutes les sensations corporelles, il n'a plus aucun de ces désirs ou besoins inhérents à la corporéité : il est Esprit et vit par les sensations spirituelles qui sont infiniment plus délicieuses que les plus agréables sensations corporelles.

II

La réincarnation et les aspirations de l'homme.

Les aspirations de l'âme entraînent leur réalisation, et cette réalisation s'accomplit dans la réincarnation tant que l'Esprit est dans le travail matériel ; je m'explique. Prenons l'Esprit à son début dans la carrière humaine : stupide et brut, il sent cependant l'étincelle divine en lui, puisqu'il adore un Dieu, qu'il matérialise selon sa matérialité. Dans cet être encore voisin de l'animal, il y une aspiration instinctive, inconsciente presque, vers un état moins inférieur. Il commence par désirer satisfaire ses appétits matériels, et envie ceux qu'il voit dans un état meilleur que le sien ; aussi, dans une incarnation suivante, choisit-il lui-même, ou plutôt est-il *entraîné* dans un corps plus perfectionné ; et toujours, dans chacune de ses existences, il désire une amélioration matérielle ; ne se trouvant jamais heureux, il veut toujours monter, car l'aspiration au bonheur est le grand levier du progrès.

Au fur et à mesure que ses sensations corporelles deviennent plus grandes, plus raffinées, ses sensations spirituelles s'éveillent et grandis-

sent aussi. Alors le travail moral commence, et l'épuration de l'âme s'unit à l'aspiration du corps pour arriver à l'état supérieur.

Cet état d'égalité des aspirations matérielles et spirituelles n'est pas de longue durée ; bientôt l'Esprit s'élève au-dessus de la matière, et ses sensations ne peuvent plus être satisfaites par elle ; il lui faut plus ; il lui faut mieux ; mais là le corps ayant été amené à sa perfection sensitive ne peut suivre l'Esprit, qui alors le domine et s'en détache de plus en plus comme d'un instrument inutile. Il tourne tous ses désirs, toutes ses aspirations vers un état supérieur ; il sent que les nécessités corporelles qui lui étaient un sujet de bonheur dans leurs satisfactions, ne sont plus qu'une gêne, qu'un abaissement, qu'une triste nécessité dont il aspire à se délivrer pour jouir, sans entraves, de tous les bonheurs spirituels qu'il pressent.

III
Action des fluides dans la réincarnation.

Les fluides étant les agents qui mettent en mouvement notre appareil corporel, ce sont eux aussi qui sont les éléments de nos aspirations, car il y a les fluides corporels et les fluides spirituels, qui tous tendent à s'élever et à s'unir à des fluides de même nature. Ces fluides composent le corps spirituel de l'Esprit qui, à l'état incarné, agit par eux sur la machine humaine qu'il est chargé de perfectionner, car tout est travail dans la création, tout concourt à l'avancement général.

L'Esprit a son libre arbitre, et il cherche toujours ce qui lui est agréable et le satisfait. Si c'est un Esprit inférieur et matériel, il cherche ses satisfactions dans la matérialité, et alors il donnera une impulsion à ses fluides corporels qui domineront, mais tiendront toujours à grandir et à s'élever matériellement ; donc les aspirations de cet incarné seront matérielles, et, revenu à l'état d'Esprit, il recherchera une nouvelle incarnation où il satisfera ses besoins et ses désirs matériels ; car, remarquez bien que l'aspiration corporelle ne peut demander, comme réalisation, qu'une nouvelle corporéité, tandis que l'aspiration spirituelle ne s'attache qu'aux sensations de l'Esprit. Il y sera sollicité par ses fluides qu'il a laissés se matérialiser ; et comme dans l'acte de la réincarnation les fluides agissent pour attirer l'Esprit dans le corps qui a été formé, qu'il y a donc eu attraction et union des fluides, la réincarnation s'opère dans des conditions qui donneront satisfaction aux aspirations de son existence précédente.

Il en est des fluides spirituels comme des fluides matériels, si ce sont eux qui dominent ; mais alors, lorsque le spirituel a pris le dessus sur le matériel, l'Esprit, qui juge différemment, choisit ou est attiré par des sympathies différentes ; comme il lui faut l'épuration, et

que ce n'est que par le travail qu'il y arrive, les incarnations choisies sont plus pénibles pour lui, car, après avoir donné la suprématie à la matière et à ses fluides, il lui faut la contraindre, lutter avec elle et la dominer. De là ces existences si douloureuses et qui paraissent souvent si injustement infligées à des Esprits bons et intelligents. Ceux-là font leur dernière étape corporelle et entrent, en sortant de ce monde, dans les sphères supérieures où leurs aspirations *supérieures* trouveront leur réalisation.

IV

Les affections terrestres et la réincarnation.

Le dogme de la réincarnation *indéfinie* trouve des oppositions dans le cœur de l'incarné qui aime, car en présence de cette infinité d'existences produisant dans chacune d'elles de nouveaux liens, il se demande avec effroi ce que deviennent les affections particulières, et si elles ne se fondent pas dans un seul amour général, ce qui détruirait la persistance de l'affection individuelle. Il se demande si cette affection individuelle n'est pas un moyen d'avancement seulement, et alors le découragement se glisse dans son âme, car la véritable affection éprouve le besoin d'un amour éternel, sentant qu'elle ne se lassera jamais d'aimer. La pensée de ces milliers d'affections identiques lui semble une impossibilité, même en admettant des facultés plus grandes pour l'amour.

L'incarné qui étudie sérieusement le Spiritisme, sans parti pris pour un système plutôt que pour un autre, se trouve entraîné vers la réincarnation par la justice qui découle du progrès et de l'avancement de l'Esprit à chaque nouvelle existence ; mais lorsqu'il l'étudie au point de vue des affections du cœur, il doute et s'effraie malgré lui. Ne pouvant mettre d'accord ces deux sentiments, il se dit que là est encore un voile à lever, et sa pensée en travail attire les lumières des Esprits pour accorder son cœur et sa raison.

Je l'ai dit précédemment : l'incarnation s'arrête là où la matérialité est annulée. J'ai montré comment le progrès matériel avait d'abord raffiné les sensations corporelles de l'Esprit incarné ; comment le progrès spirituel, étant venu ensuite, avait contre-balancé l'influence de la matière, puis l'avait enfin subordonnée à sa volonté, et, qu'arrivé à ce degré de domination spirituelle, la corporéité n'avait plus de raison d'être, le travail étant accompli.

Examinons maintenant la question de l'affection sous ses deux aspects, matériel et spirituel.

D'abord, qu'est-ce que l'affection, l'amour ? Encore l'attraction fluidique attirant deux êtres l'un vers l'autre, et les unissant dans un même sentiment. Cette attraction peut être de deux natures

différentes, puisque les fluides sont de deux natures. Mais pour que l'affection persiste éternellement, il faut qu'elle soit spirituelle et désintéressée ; il faut l'abnégation, le dévouement, et qu'aucun sentiment personnel ne soit le mobile de cet entraînement sympathique. Du moment qu'il y a, dans ce sentiment, *personnalité*, il y a *matérialité* ; or, aucune affection matérielle ne persiste dans les domaines de l'Esprit. Donc, toute affection qui n'est que le résultat de l'instinct animal ou de l'égoïsme, se détruit à la mort terrestre. Aussi, que d'êtres soi-disant aimés sont oubliés après peu de temps de séparation ! Vous les avez aimés pour vous et non pour eux, ceux qui ne sont plus, puisque vous les avez oubliés et remplacés ; vous avez cherché la consolation dans l'oubli ; ils vous deviennent indifférents, parce que vous n'avez plus d'amour.

Contemplez l'humanité, et voyez combien il y a peu d'affections véritables sur terre ! Aussi ne doit-on pas se tant effrayer de la multiplicité des affections contractées ici-bas ; elles sont en minorité relative, mais elles existent, et celles qui sont réelles persistent et se perpétuent sous toutes les formes, sur terre d'abord, puis se continuent à l'état d'Esprit dans une amitié ou un amour inaltérable, qui ne fait que grandir en s'élevant davantage.

Nous allons étudier cette véritable affection : l'*affection spirituelle*.

L'affection spirituelle a pour base l'affinité fluidique spirituelle, qui, agissant *seule*, détermine la sympathie. Lorsqu'il en est ainsi, c'est l'âme qui aime l'âme, et cette affection ne prend de la force que par la manifestation des sentiments de l'âme. Deux Esprits unis spirituellement se recherchent et tendent toujours à se rapprocher ; leurs fluides sont attractifs. Qu'ils soient sur un même globe, ils seront poussés l'un vers l'autre ; qu'ils soient séparés par la mort terrestre, leurs pensées s'uniront dans le souvenir, et la réunion se fera dans la liberté du sommeil ; et lorsque l'heure d'une nouvelle incarnation sonnera pour l'un d'eux, il cherchera à se rapprocher de son ami en entrant dans ce qui est sa filiation matérielle, et il le fera avec d'autant plus de facilité que ses fluides *périspritaux matériels* trouveront des affinités dans la matière corporelle des incarnés qui ont donné le jour au nouvel être. De là une nouvelle augmentation d'affection, une nouvelle manifestation de l'amour. Tel Esprit ami vous a aimé comme père, vous aimera comme fils, comme frère ou comme ami, et chacun de ces liens augmentera d'incarnation en incarnation, et se perpétuera d'une manière inaltérable lorsque, votre travail étant fait, vous vivrez de la vie de l'Esprit.

Mais cette véritable affection n'est pas commune sur terre, et la matière vient en retarder, en annuler les effets, selon qu'elle domine l'Esprit. La véritable amitié, le véritable amour étant spirituel, tout ce qui

se rapporte à la matière n'est pas de sa nature, et ne concourt en rien à l'identification spirituelle. L'affinité persiste, mais elle reste à l'état latent jusqu'à ce que, le fluide spirituel prenant le dessus, le progrès sympathique s'effectue de nouveau.

Pour me résumer, l'affection spirituelle est la seule résistante dans le domaine de l'Esprit ; sur terre et dans les sphères du travail corporel, elle concourt à l'avancement moral de l'Esprit incarné qui, sous l'influence sympathique, accomplit des miracles d'abnégation et de dévouement pour les êtres aimés. Ici, dans les demeures célestes, elle est la satisfaction complète de toutes les aspirations, et le plus grand bonheur que l'Esprit puisse goûter.

V

Le progrès entravé par la réincarnation indéfinie.

Jusqu'ici la réincarnation a été admise d'une façon trop prolongée ; on n'a pas songé que cette prolongation de la corporéité, quoique de moins en moins matérielle, entraînait cependant des nécessités qui devaient entraver l'essor de l'Esprit. En effet, en admettant la persistance de la génération dans les mondes supérieurs, on attribue à l'Esprit incarné des besoins corporels, on lui donne des devoirs et des occupations encore matériels qui l'astreignent et arrêtent l'élan des études spirituelles. Quelle nécessité de ces entraves ? L'Esprit ne peut-il jouir des bonheurs de l'amour sans en subir les infirmités corporelles ? Sur terre même, ce sentiment existe de lui-même, indépendant de la partie matérielle de notre être ; des exemples, quelque rares qu'ils soient, sont là, suffisants pour prouver qu'il doit être ressenti plus généralement chez des êtres plus spiritualisés.

La réincarnation entraîne l'union des corps, l'*amour pur* seulement l'union des âmes. Les Esprits s'unissent suivant leurs affections commencées dans les mondes inférieurs, et travaillent ensemble à leur avancement spirituel. Ils ont une organisation fluidique toute différente de celle qui était la conséquence de leur appareil corporel, et leurs travaux s'exercent sur les fluides et non sur les objets matériels. Ils vont dans des sphères qui, elles aussi, ont accompli leur période matérielle, dans des sphères dont le travail humain a amené la dématérialisation, et qui, arrivées à l'apogée de leur perfectionnement, sont aussi passées à une transformation supérieure qui les rend propres à éprouver d'autres modifications, mais dans un sens tout fluidique.

Vous comprenez, dès aujourd'hui, la force immense du fluide, force que vous ne pouvez que constater, mais que vous ne voyez ni ne palpez. Dans un état moins lourd que celui où vous êtes, vous aurez d'autres moyens de voir, de toucher, de travailler ce fluide qui est le grand agent de la vie universelle. Pourquoi donc l'Esprit aurait-il en-

core besoin d'un corps pour un travail qui est en dehors des appréciations corporelles ? Vous me direz que ce corps sera en rapport avec les nouveaux travaux que l'Esprit aura à accomplir ; mais puisque ces travaux seront tous fluidiques et spirituels dans les sphères supérieures, pourquoi lui donner l'embarras des besoins corporels, car la réincarnation entraîne toujours, comme je l'ai dit, *génération* et *alimentation*, c'est-à-dire besoins de la matière à satisfaire, et, par contre, entraves pour l'Esprit. Comprenez que l'Esprit doit être libre dans son essor vers l'infini ; comprenez qu'étant sorti des langes de la matière, il aspire, comme l'enfant, à marcher et à courir sans être tenu par les lisières maternelles, et que ces *premières* nécessités de la *première* éducation de l'enfant sont superflues pour l'enfant grandi, et insupportables à l'adolescent. Ne désirez donc pas rester dans l'enfance ; regardez-vous comme des élèves faisant leurs dernières études scolaires, et se disposant à entrer dans le monde, à y tenir leur rang, et à commencer des travaux d'un autre genre que leurs études préliminaires auront facilitées.

Le Spiritisme est le levier qui élèvera d'un bond à l'état spirituel tout incarné qui, voulant bien le comprendre et le mettre en pratique, s'attachera à dominer la matière, à s'en rendre maître, à l'annihiler ; tout Esprit de bonne volonté peut se mettre en état de passer, en quittant ce monde, à l'état spirituel sans retour terrestre ; seulement, il lui faut la foi ou *volonté active*. Le Spiritisme la donne à *tous* ceux qui veulent le comprendre dans son sens moralisateur.

UN ESPRIT PROTECTEUR DU MÉDIUM.

Remarque. - Cette communication ne porte pas d'autre signature que celle ci-dessus, ce qui prouve qu'il n'est pas besoin d'avoir eu un nom célèbre sur la terre pour dicter de bonnes choses.

On a pu remarquer l'analogie qui existe entre la communication de Sens rapportée plus haut, et la première partie de celle-ci ; cette dernière est sans contredit plus développée, mais l'idée fondamentale sur la nécessité de l'incarnation est la même. Nous les citons toutes les deux pour montrer que les grands principes de la doctrine sont enseignés de divers côtés, et que c'est ainsi que se constituera et se consolidera l'unité dans le Spiritisme. Cette concordance est le meilleur critérium de la vérité. Or, il est à remarquer que les théories excentriques et systématiques dictées par des Esprits faux savants sont toujours circonscrites dans un cercle étroit et individuel, c'est pourquoi aucune n'a prévalu ; c'est aussi pourquoi elles ne sont point à craindre, car elles ne peuvent avoir qu'une existence éphémère qui s'efface comme une pâle lumière devant la clarté du jour.

Quant à cette dernière communication, il serait superflu d'en faire ressortir la haute portée comme fond et comme forme.

Elle peut se résumer ainsi :

La vie de l'Esprit, considérée au point de vue du progrès, présente trois périodes principales, savoir :

1° *La période matérielle*, où l'influence de la matière domine celle de l'Esprit ; c'est l'état des hommes adonnés aux passions brutales et charnelles, à la sensualité ; dont les aspirations sont exclusivement terrestres, qui sont attachés aux biens temporels, ou réfractaires aux idées spirituelles.

2° *La période d'équilibre* ; celle où les influences de la matière et de l'Esprit s'exercent simultanément ; où l'homme, quoique soumis aux besoins matériels, pressent et comprend l'état spirituel ; où il travaille pour sortir de l'état corporel.

Dans ces deux périodes l'Esprit est soumis à la réincarnation, qui s'accomplit dans les mondes inférieurs et moyens.

3° *La période spirituelle*, celle où l'Esprit, ayant complètement dominé la matière, n'a plus besoin de l'incarnation ni du travail matériel, son travail est tout spirituel ; c'est l'état des Esprits dans les mondes supérieurs.

La facilité avec laquelle certaines personnes acceptent les idées spirites dont elles semblent avoir l'intuition, indique qu'elles appartiennent à la seconde période ; mais entre celle-ci et les autres il y a une multitude de degrés que l'Esprit franchit d'autant plus rapidement qu'il est plus rapproché de la période spirituelle ; c'est ainsi que d'un monde matériel comme la terre il peut aller habiter un monde supérieur, comme Jupiter, par exemple, si son avancement moral et spirituel est suffisant pour le dispenser de passer par les degrés intermédiaires. Il dépend donc de l'homme de quitter la terre sans retour, comme monde d'expiation et d'épreuve pour lui, ou de n'y revenir qu'en mission.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

—

Revue Spirite d'Anvers.

Sous ce titre un nouvel organe du Spiritisme vient de paraître, à Anvers, à partir du 1er janvier 1864. On sait que la doctrine spirite a fait de rapides progrès dans cette ville où se sont formées de nombreuses réunions composées d'hommes éminents par leur savoir et leur position sociale. A Bruxelles, plus longtemps réfractaire, l'idée nou-

velle gagne aussi du terrain, ainsi que dans d'autres villes de la Belgique. Une société spirite qui s'y est formée récemment a bien voulu nous prier d'en accepter la présidence d'honneur ; c'est dire dans quelle voie elle se propose de marcher.

Le premier numéro de la nouvelle *Revue* contient : un appel aux Spirites d'Anvers, deux articles de fond, l'un sur *les adversaires du Spiritisme*, l'autre sur *le Spiritisme et la folie*, et un certain nombre de communications médianimiques dont quelques-unes en langue flamande, le tout, nous sommes heureux de le dire, en parfaite conformité de vues et de principes avec la Société de Paris. Cette publication ne peut manquer d'être favorablement accueillie dans un pays où les idées nouvelles ont une tendance manifeste à se propager, si, comme nous l'espérons, elle se tient à la hauteur de la science, condition essentielle de succès.

Le Spiritisme grandit et voit chaque jour de nouveaux horizons s'ouvrir devant lui ; il approfondit les questions qu'il n'avait fait qu'effleurer à son origine ; les Esprits se conformant au développement des idées, leurs instructions ont partout suivi ce mouvement ascensionnel ; auprès des productions médianimiques d'aujourd'hui, celles d'autrefois paraissent pâles et presque puériles, et cependant alors on les trouvait magnifiques ; il y a entre elles la différence des enseignements donnés à des écoliers et à des adultes ; c'est qu'à mesure que l'homme grandit il faut à son intelligence, aussi bien qu'à son corps, une nourriture plus substantielle. Toute publication spirite, périodique ou autre, qui resterait en arrière du mouvement, trouverait nécessairement peu de sympathie, et ce serait se faire illusion de croire intéresser maintenant les lecteurs avec des choses élémentaires ou médiocres ; quelque bonne qu'en soit l'intention, toute recommandation serait impuissante à leur donner la vie si elles ne l'ont par elles-mêmes.

Il est pour les publications de ce genre une autre condition de succès plus importante encore, c'est de marcher avec l'opinion du plus grand nombre. A l'origine des manifestations spirites, les idées, non encore fixées par l'expérience, ont donné lieu à une foule d'opinions divergentes qui sont tombées devant des observations plus complètes, ou ne comptent plus que de rares représentants. On sait à quel drapeau et à quels principes est ralliée aujourd'hui l'immense majorité des Spirites du monde entier ; se rendre l'écho de quelques opinions retardées, ou marcher dans une voie de traverse, c'est se condamner d'avance à l'isolement et à l'abandon. Ceux qui le font de bonne foi sont à plaindre ; ceux qui agissent avec l'intention préméditée de jeter les bâtons dans les roues et de semer la division n'en recueilleront que la honte. Ni les uns ni les autres ne peuvent être encouragés par ceux qui ont à cœur les véritables intérêts du Spiritisme.

Quant à nous personnellement et à la Société de Paris, nos sympathies et notre appui moral sont acquis d'avance, comme on le sait, à toutes les publications, comme à toutes les réunions, utiles à la cause que nous défendons.

Au Ciel on se reconnaît.

Par le R. P. Blot, de la Compagnie de Jésus[1].

Un de nos correspondants, M. le docteur C…, nous signale ce petit livre, et nous écrit à ce sujet ce qui suit :

« Depuis quelque temps des paroles que, comme chrétien et Spirite, je m'abstiens de qualifier, ont souvent été prononcées par des hommes qui ont reçu mission de parler aux peuples de charité et de miséricorde. Permettez-moi, pour vous reposer des pénibles impressions qu'elles ont dû vous causer comme à tout homme vraiment chrétien, de vous parler d'un tout petit volume du R. P. Blot. Je ne pense pas qu'il soit Spirite, mais j'ai trouvé dans son ouvrage ce qui, dans le Spiritisme, fait aimer Dieu et espérer en sa miséricorde, et divers passages qui touchent de très près à ce que nous enseignent les Esprits. »

Nous y avons remarqué les passages suivants, qui confirment l'opinion de notre correspondant :

« Au septième siècle, le pape saint Grégoire le Grand, après avoir raconté qu'un religieux vit, en mourant, les prophètes venir au-devant de lui, et qu'il les désigna par leurs noms, ajoutait : « Cet exemple nous fait clairement entendre combien grande sera la connaissance que nous aurons les uns des autres dans la vie incorruptible du ciel, puisque ce religieux, étant encore dans une chair corruptible, reconnut les saints prophètes qu'il n'avait jamais vus. »

« Les saints se voient réciproquement comme le demandent l'unité du royaume et l'unité de la cité où ils vivent dans la compagnie du même Dieu. Ils se révèlent spontanément les uns aux autres leurs pensées et leurs affections, comme les personnes de la même maison qui sont unies par un sincère amour. Parmi leurs concitoyens du ciel, ils connaissent ceux mêmes qu'ils ne connurent point ici-bas, et la connaissance des belles actions les mène à une connaissance plus entière de ceux qui les accomplirent. (Berti, *De theologicis disciplinis*.)

---

[1] Paris, 1863. 1 vol. petit in-18. – Prix : 1 fr., chez Poussielgue-Rusand, rue Cassette, n° 27.

« Avez-vous perdu un fils, une fille ? recevez les consolations qu'un patriarche de Constantinople adressait à un père désolé. Ce patriarche ne peut pas plus être compté parmi les grands hommes que parmi les saints : c'est Photius, l'auteur du schisme cruel qui sépare l'Orient et l'Occident, mais ses paroles n'en prouvent que mieux que les Grecs pensent sur ce point comme les Latins. Les voici : « Si votre fille vous apparaissait, si, mettant sa main dans votre main et son front joyeux sur votre front, elle vous parlait, n'est-ce pas la description du ciel qu'elle vous ferait ? Puis elle ajouterait : « Pourquoi vous affliger, ô mon père ? je suis en paradis, où la félicité est sans bornes. Vous viendrez un jour avec ma mère bien-aimée, et alors vous trouverez que je ne vous ai rien dit de trop de ce lieu de délices, tant la réalité l'emportera sur mes paroles. »

Les bons Esprits peuvent donc se manifester, se faire voir, toucher les vivants, leur parler, décrire leur propre situation, venir consoler et fortifier ceux qu'ils ont aimés ; s'ils peuvent parler et prendre la main, pourquoi ne pourraient-ils faire écrire ? « Les Grecs, dit le P. Blot, pensent sur ce point comme les Latins ; » pourquoi donc aujourd'hui les Latins disent-ils que ce pouvoir n'est donné qu'aux démons pour tromper les hommes ? Le passage suivant est encore plus explicite :

« Saint Jean Chrysostome, dans une de ses homélies sur saint Mathieu, disait à chacun de ses auditeurs : « Vous désirez voir celui que la mort vous a enlevé ! Menez la même vie que lui dans le chemin de la vertu, et bientôt vous jouirez de cette sainte vision. Mais vous voudriez le voir ici même ? Eh ! qui donc vous en empêche ? Il vous est permis et facile de le voir, si vous êtes sages ; car l'espérance des biens à venir est plus claire que la vue même. »

L'homme charnel ne peut voir ce qui est purement spirituel ; si donc il peut voir les Esprits, c'est qu'ils ont une partie matérielle accessible à ses sens ; c'est l'enveloppe fluidique, que le Spiritisme désigne sous le nom de périsprit.

Après une citation de Dante sur l'état des bienheureux, le P. Blot ajoute :

« Voici donc le principe de solution pour les objections : Au ciel, *qui est moins un lieu qu'un état,* tout est lumière, tout est amour. »

Ainsi, le ciel n'est point un lieu circonscrit ; c'est l'état des âmes heureuses ; partout où elles sont heureuses, elles sont dans le ciel, c'est-à-dire que pour elles tout est lumière, amour et intelligence. C'est ce que disent les Esprits.

Fénelon, à la mort du duc de Beauvilliers, son ami, écrivait à la duchesse : « Non, il n'y a que les sens et l'imagination qui aient perdu

leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir est plus que jamais avec nous. Nous le trouvons sans cesse dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y procure les vrais secours. Il y connaît mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les siennes ; et il demande les remèdes nécessaires pour notre guérison. Pour moi, qui étais privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur. »

Fénelon écrivait encore à la veuve du duc de Chevreuse : « Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons ; il ne s'est pas éloigné de nous en devenant invisible ; il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins. Arrivé heureusement au port, il prie pour nous qui sommes encore exposés au naufrage. Il nous dit d'une voix secrète : « Hâtez-vous de nous rejoindre. » Les purs esprits voient, entendent, aiment toujours leurs vrais amis dans leur centre commun. Leur amitié est immortelle comme sa source. Les incrédules n'aiment qu'eux-mêmes ; ils devraient se désespérer de perdre à jamais leurs amis ; mais l'amitié divine change la société visible en une société de pure foi ; elle pleure, mais en pleurant elle se console par l'espérance de rejoindre ses amis dans le pays de la vérité et dans le sein de l'amour. »

Pour justifier le titre de son livre : *Au ciel on se reconnaît*, le P. Blot cite un grand nombre de passages d'écrivains sacrés, d'apparitions et de manifestations diverses qui prouvent la réunion, après la mort, de ceux qui se sont aimés, les rapports qui existent entre les morts et les vivants, les secours qu'ils se donnent *mutuellement* par la prière et l'inspiration. Nulle part il ne parle de la séparation éternelle, conséquence de la damnation éternelle, ni des diables, ni de l'enfer ; il montre au contraire les âmes les plus souffrantes délivrées par la vertu du repentir et de la prière, et par la miséricorde de Dieu. Si le P. Blot lançait l'anathème contre le Spiritisme, ce serait le lancer contre son propre livre, et contre tous les saints dont il invoque le témoignage. Quoi qu'il en soit de ses opinions sur ce sujet, nous dirons que si l'on n'avait jamais prêché que dans ce sens, il y aurait moins d'incrédules.

La Légende de l'homme éternel,

Par M. Armand DURANTIN[2].

Le Spiritisme a conquis son rang dans les croyances ; s'il est encore pour quelques écrivains un sujet de raillerie, il est à remarquer que parmi ceux mêmes qui le bafouaient jadis, la raillerie a baissé de

[2] Un vol. in-12. Prix : 3 francs. Chez Dentu et à la Librairie centrale, boulevard des Italiens, n° 24.

ton devant l'ascendant de l'opinion des masses, et se borne à rapporter, sans commentaires, ou avec des restrictions plus ménagées, les faits qui s'y rapportent. D'autres, sans y croire positivement, et sans même le connaître à fond, jugent l'idée assez importante pour y puiser des sujets de travaux d'imagination ou de fantaisie. Tel est, ce nous semble, le cas de l'ouvrage dont nous parlons. C'est un simple roman basé sur la croyance spirite présentée au point de vue sérieux, mais auquel nous pouvons reprocher quelques erreurs provenant sans doute d'une étude incomplète de la matière. L'auteur qui veut broder une action de fantaisie sur un sujet historique doit, avant tout, se bien pénétrer de la vérité du fait, afin de ne pas être à côté de l'histoire. Ainsi devront faire tous les écrivains qui voudront mettre à profit l'idée spirite, soit pour n'être pas accusés d'ignorer ce dont ils parlent, soit pour conquérir la sympathie des adeptes, assez nombreux aujourd'hui pour peser dans la balance de l'opinion, et concourir au succès de toute oeuvre qui touche directement ou indirectement à leurs croyances.

Cette réserve faite au point de vue de la parfaite orthodoxie, l'ouvrage en question n'en sera pas moins lu avec beaucoup d'intérêt par les partisans comme par les adversaires du Spiritisme, et nous remercions l'auteur du gracieux hommage qu'il a bien voulu nous faire de son livre, appelé à populariser l'idée nouvelle. Nous en citerons les passages suivants, qui traitent plus spécialement de la doctrine.

« A l'époque où M. de Boursonne (un des principaux personnages du roman) avait perdu sa femme, une doctrine mystique se répandait sourdement, lentement, et se propageait dans l'ombre. Elle comptait encore peu d'apôtres ; mais elle n'aspirait rien moins qu'à se substituer aux différents cultes chrétiens. Il ne lui manque encore, pour devenir une religion puissante, que la persécution.

« Cette religion, c'est celle du Spiritisme, si éloquemment exposée par M. Allan Kardec, dans son remarquable ouvrage *le Livre des Esprits*. Un de ses adeptes les plus convaincus, c'était le comte de Boursonne.

« Je n'ajouterai plus que quelques mots sur cette doctrine, pour faire comprendre aux incrédules que le pouvoir mystérieux du comte était tout à fait naturel.

« Les Spirites reconnaissent Dieu et l'immortalité de l'âme. Ils croient que la terre est pour eux un lieu de transition et d'épreuves. Selon eux, l'âme est d'abord placée par Dieu dans une planète d'un ordre inférieur. Elle y reste enfermée dans un corps plus ou moins grossier, jusqu'au jour où elle est assez épurée pour émigrer dans un monde supérieur. C'est ainsi qu'après de longues migrations et de nombreuses épreuves, les âmes arrivent enfin à la perfection, et sont alors admises dans le sein de Dieu. Il dépend donc de l'homme

d'abréger ses pérégrinations et d'arriver plus promptement auprès du Seigneur, en s'améliorant rapidement.

« C'est une croyance du Spiritisme, croyance touchante, que les âmes les plus parfaites peuvent s'entretenir avec les Esprits. Aussi, selon les Spirites, nous pouvons causer avec les êtres que nous avons aimés et que nous avons perdus, si notre âme est assez perfectionnée pour les entendre et savoir s'en faire écouter.

« Ce sont donc les âmes améliorées, les hommes les plus parfaits parmi nous, qui peuvent servir d'intermédiaires entre le vulgaire et les Esprits ; ces agents, tant raillés par le scepticisme, tant admirés et enviés par les croyants, s'appellent, en langage spirite, *médiums*.

« Ceci expliqué, une fois pour toute, remarquons en passant que la doctrine spirite compte à cette heure ses adeptes par milliers, surtout dans les grandes villes, et que le comte de Boursonne était un des médiums les plus puissants. »

Ici est une première erreur grave ; s'il fallait être parfait pour communiquer avec les Esprits, bien peu jouiraient de ce privilège. Les Esprits se manifestent à ceux mêmes qui laissent le plus à désirer, précisément pour les amener, par leurs conseils, à s'améliorer, selon cette parole du Christ : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecine. » La médiumnité est une faculté qui tient à l'organisme plus ou moins développé selon les individus, mais qui peut être donné au plus indigne, comme au plus digne, sauf au premier à être puni s'il n'en profite pas ou s'il en abuse. La supériorité morale du médium lui assure la sympathie des bons Esprits, et le rend apte à recevoir des instructions d'un ordre plus élevé ; mais la facilité de communiquer avec les êtres du monde invisible, soit directement, soit par voie d'intermédiaires, est donnée à chacun en vue de son avancement. Voilà ce que l'auteur aurait su s'il avait fait une étude plus approfondie de la science spirite.

« La science moderne a prouvé que tout s'enchaîne. Ainsi, dans l'ordre matériel, entre l'infusoire, le dernier des animaux, et l'homme, qui en est l'expression la plus élevée, il existe une chaîne de créatures, améliorées successivement, comme le prouvent surabondamment les découvertes des géologues. Or, les Spirites se sont demandé pourquoi la même harmonie n'existerait pas dans le monde spirituel ; ils se sont demandé pourquoi une lacune entre Dieu et l'homme, comme M. Le Verrier s'est demandé comment il se faisait qu'une planète pût manquer à telle place du ciel, en vertu des lois harmonieuses qui régissent notre monde incompréhensible et encore inconnu.

« C'est guidés par ce même raisonnement qui a conduit l'éminent directeur de l'observatoire de Paris à sa merveilleuse déduction, que les Spirites en sont venus à reconnaître des êtres immatériels entre

l'homme et Dieu, avant d'en avoir eu la preuve palpable qu'ils ont acquise plus tard. »

Il y a également là une autre erreur capitale. Le Spiritisme a été conduit à ses théories par l'observation des faits, et non par un système préconçu. Le raisonnement dont parle l'auteur était rationnel, sans doute, mais ce n'est point ainsi que les choses se sont passées. Les Spirites ont conclu à l'existence des Esprits, parce que les Esprits se sont *spontanément* manifestés ; ils ont indiqué la loi qui régit les rapports du monde visible et du monde invisible, parce qu'ils ont observé ces rapports ; ils ont admis la hiérarchie progressive des Esprits, parce que les Esprits se sont montrés à eux à tous les degrés d'avancement ; ils ont adopté le principe de la pluralité des existences non-seulement parce que les Esprits le leur ont enseigné, mais parce que ce principe résulte, comme loi de nature, de l'observation des faits que nous avons sous les yeux. En résumé, le Spiritisme n'a rien admis à titre d'hypothèse préalable ; tout dans sa doctrine est un résultat d'expérience. Voilà tout ce que nous avons maintes fois répété dans nos ouvrages.

Nous croyons utile de porter l'avis suivant à la connaissance des personnes qu'il peut concerner.

A la réception de toute lettre le premier soin est d'en voir la signature. En l'absence de signature et d'une désignation suffisante, la lettre est immédiatement jetée aux vieux papiers sans être lue, lors même qu'elle porterait la mention : *Un de vos abonnés, un Spirite*, etc. Ces derniers ayant moins de raisons que tous autres de garder l'incognito vis-à-vis de nous, rendent, par cela même, suspecte l'origine de leurs lettres, c'est pourquoi il n'en est même pas pris connaissance, la correspondance authentique étant trop nombreuse et suffisante pour absorber l'attention. La personne chargée d'en faire le dépouillement a pour instruction formelle de rejeter sans examen toute lettre de la nature de celles dont nous parlons.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 3. MARS 1864.

De la perfection des êtres créés.

On se demande parfois si Dieu n'aurait pas pu créer les Esprits parfaits pour leur épargner le mal et toutes ses conséquences.

Sans doute Dieu l'aurait pu, puisqu'il est tout-puissant, et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il a jugé, dans sa souveraine sagesse, plus utile qu'il en fût autrement. Il n'appartient pas à l'homme de scruter ses desseins, et encore moins de juger et de condamner ses œuvres. Puisqu'il ne peut admettre Dieu sans l'infini des perfections, sans la souveraine bonté et la souveraine justice, qu'il a incessamment sous les yeux des milliers de preuves de sa sollicitude pour ses créatures, il doit penser que cette sollicitude n'a pu faire défaut à la création des Esprits. L'homme, sur la terre, est comme l'enfant, dont la vue bornée ne s'étend pas au delà du cercle étroit du présent, et ne peut juger de l'utilité de certaines choses. Il doit donc s'incliner devant ce qui est encore au-dessus de sa portée. Toutefois, Dieu lui ayant donné l'intelligence pour se guider, il ne lui est pas défendu de chercher à comprendre, tout en s'arrêtant humblement devant la limite qu'il ne peut franchir. Sur toutes les choses restées dans le secret de Dieu, il ne peut établir que des systèmes plus ou moins probables. Pour juger celui de ces systèmes qui se rapproche le plus de la vérité, il a un critérium sûr, ce sont les attributs essentiels de la Divinité ; toute théorie, toute doctrine philosophique ou religieuse qui tendrait à détruire la plus minime partie d'un seul de ces attributs pécherait par la base, et serait, par cela même, entachée d'erreur ; d'où il suit que le système le plus vrai sera celui qui s'accordera le mieux avec ces attributs.

Dieu étant toute sagesse et toute bonté n'a pu créer le mal pour

faire contre-poids au bien ; s'il avait fait du mal une loi nécessaire, il eût volontairement affaibli la puissance du bien, car ce qui est mauvais ne peut qu'altérer et non fortifier ce qui est bien. Il a établi des lois qui sont toutes justes et bonnes ; l'homme serait parfaitement heureux s'il les observait scrupuleusement ; mais la moindre infraction à ces lois cause une perturbation dont il éprouve le contre-coup, de là toutes ses vicissitudes ; c'est donc lui-même qui est la cause du mal par sa désobéissance aux lois de Dieu. Dieu l'a créé libre de choisir sa route ; celui qui a pris la mauvaise l'a fait par sa volonté, et ne peut que s'accuser des conséquences qui en résultent pour lui. Par la destination de la terre, nous ne voyons que les Esprits de cette catégorie, et c'est ce qui a fait croire à la nécessité du mal ; si nous pouvions embrasser l'ensemble des mondes, nous verrions que les Esprits qui sont restés dans la bonne voie parcourent les différentes phases de leur existence dans de tout autres conditions, et que dès lors que le mal n'étant pas général, il ne saurait être indispensable. Mais reste toujours la question de savoir pourquoi Dieu n'a pas créé les Esprits parfaits. Cette question est l'analogue de celle-ci : Pourquoi l'enfant ne naît-il pas tout développé, avec toutes les aptitudes, toute l'expérience et toutes les connaissances de l'âge viril ?

Il est une loi générale qui régit tous les êtres de la création, animés et inanimés : c'est la loi du progrès ; les Esprits y sont soumis par la force des choses, sans cela cette exception eût troublé l'harmonie générale, et Dieu a voulu nous en donner un exemple en abrégé dans la progression de l'enfance. Mais le mal n'existant pas comme nécessité dans l'ordre des choses, puisqu'il n'est le fait que des Esprits prévaricateurs, la loi du progrès ne les oblige nullement à passer par cette filière pour arriver au bien ; elle ne les astreint qu'à passer par l'état d'infériorité intellectuelle, autrement dit par l'enfance spirituelle. Créés simples et ignorants, et par cela même imparfaits, ou, mieux, *incomplets*, ils doivent acquérir par eux-mêmes et par leur propre activité la science et l'expérience qu'ils ne peuvent avoir au début. Si Dieu les eût créés parfaits, il aurait dû les doter, dès l'instant de leur création, de l'universalité des connaissances ; il les eût ainsi exemptés de tout travail intellectuel ; mais en même temps il leur eût ôté l'activité qu'ils doivent déployer pour acquérir, et par laquelle ils concourent, comme incarnés et désincarnés, au perfectionnement matériel des mondes, travail qui n'incombe plus aux Esprits supérieurs chargés seulement de diriger le perfectionnement moral. Par leur infériorité même ils deviennent un rouage essentiel à l'œuvre générale de la création. D'un autre côté, s'il les eût créés infaillibles, c'est-à-dire exempts de la pos-

sibilité de mal faire, ils eussent été fatalement poussés au bien comme des mécaniques bien montées qui accomplissent machinalement des ouvrages de précision ; mais alors plus de libre arbitre, et par conséquent plus d'indépendance ; ils eussent ressemblé à ces hommes qui naissent avec la fortune toute faite, et se croient dispensés de rien faire. En les soumettant à la loi du progrès facultatif, Dieu a voulu qu'ils eussent le mérite de leurs œuvres pour avoir droit à la récompense et jouir de la satisfaction d'avoir eux-mêmes conquis leur position.

Sans la loi universelle du progrès appliquée à tous les êtres, c'eût été un ordre de choses tout autre à établir. Dieu, sans doute, en avait la possibilité ; pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Eût-il mieux fait d'agir autrement ? Dans cette hypothèse il se serait donc trompé ! Or, si Dieu a pu se tromper, c'est qu'il n'est pas parfait ; s'il n'est pas parfait, c'est qu'il n'est pas Dieu. Dès lors qu'on ne peut le concevoir sans la perfection infinie, il en faut conclure que ce qu'il a fait est pour le mieux ; si nous ne sommes pas encore aptes à comprendre ses motifs, nous le pourrons sans doute plus tard, dans un état plus avancé. En attendant, si nous ne pouvons sonder les causes, nous pouvons observer les effets, et reconnaître que tout, dans l'univers, est régi par des lois harmoniques dont la sagesse et l'admirable prévoyance confondent notre entendement. Bien présomptueux serait donc celui qui prétendrait que Dieu aurait dû régler le monde autrement, car cela signifierait qu'à sa place il eût mieux fait que lui. Tels sont les Esprits dont Dieu châtie l'orgueil et l'ingratitude en les reléguant dans les mondes intérieurs, d'où ils ne sortiront que lorsque, courbant la tête sous la main qui les frappe, ils reconnaîtront sa puissance. Dieu ne leur impose point cette reconnaissance ; il veut qu'elle soit volontaire et le fruit de leurs observations, c'est pourquoi il les laisse libres et attend que, vaincus par le mal même qu'ils s'attirent, ils reviennent à lui.

A cela on répond : « On comprend que Dieu n'ait pas créé les Esprits parfaits, mais s'il a jugé à propos de les soumettre tous à la loi du progrès, n'aurait-il pu, tout au moins, les créer heureux, sans les assujettir à toutes les misères de la vie ? A la rigueur, la souffrance se comprend pour l'homme, parce qu'il a pu démériter, mais les animaux souffrent aussi ; ils se mangent entre eux ; les gros dévorent les plus petits. Il en est dont la vie n'est qu'un long martyre ; ont-ils, comme nous, leur libre arbitre, et ont-ils démérité ? »

Telle est encore l'objection que l'on fait quelquefois et à laquelle les arguments ci-dessus peuvent servir de réponse ; nous y ajouterons néanmoins quelques considérations.

Sur le premier point, nous dirons que le bonheur complet est le résultat de la perfection ; puisque les vicissitudes sont le produit de l'imperfection, créer les Esprits parfaitement heureux, c'eût été les créer parfaits.

La question des animaux demande quelques développements. Ils ont un principe intelligent, cela est incontestable. De quelle nature est ce principe ? Quels rapports a-t-il avec celui de l'homme ? Est-il stationnaire dans chaque espèce, ou progressif en passant d'une espèce à l'autre ? Quelle est pour lui la limite du progrès ? Marche-t-il parallèlement à l'homme, ou bien est-ce le même principe qui s'élabore et s'essaye à la vie dans les espèces inférieures, pour recevoir plus tard de nouvelles facultés et subir la transformation humaine ? Ce sont autant de questions restées insolubles jusqu'à ce jour, et si le voile qui couvre ce mystère n'a pas encore été levé par les Esprits, c'est que cela eût été prématuré : l'homme n'est pas encore mûr pour recevoir toute lumière. Plusieurs Esprits ont, il est vrai, donné des théories à ce sujet, mais aucune n'a un caractère assez authentique pour être acceptée comme vérité définitive ; on ne peut donc les considérer, jusqu'à nouvel ordre, que comme des systèmes individuels. La concordance seule peut leur donner une consécration, car là est le seul et véritable contrôle de l'enseignement des Esprits. C'est pourquoi nous sommes loin d'accepter comme des vérités irrécusables tout ce qu'ils enseignent individuellement ; un principe, quel qu'il soit, n'acquiert pour nous d'authenticité que par l'universalité de l'enseignement, c'est-à-dire par des instructions identiques données sur tous les points par des médiums étrangers les uns aux autres et ne subissant point les mêmes influences, notoirement exempts d'obsessions et assistés par des Esprits bons et éclairés ; par Esprits éclairés, il faut entendre ceux qui prouvent leur supériorité par l'élévation de leurs pensées, la haute portée de leurs enseignements, ne se contredisant jamais, et ne disant jamais rien que la logique la plus rigoureuse ne puisse admettre. C'est ainsi qu'ont été contrôlées les diverses parties de la doctrine formulée dans le *Livre des Esprits* et dans le *Livre des Médiums*. Tel n'est pas encore le cas de la question des animaux, c'est pourquoi nous ne l'avons point tranchée ; jusqu'à constatation plus sérieuse, il ne faut accepter les théories qui peuvent être données à ce sujet que sous bénéfice d'inventaire, et en attendre la confirmation ou la négation.

En général, on ne saurait apporter trop de prudence en fait de théories nouvelles sur lesquelles on peut se faire illusion ; aussi combien

en a-t-on vu, depuis l'origine du Spiritisme, qui, prématurément livrées à la publicité, n'ont eu qu'une existence éphémère ! Ainsi en sera-t-il de toutes celles qui n'auront qu'un caractère individuel et n'auront pas subi le contrôle de la concordance. Dans notre position, recevant les communications de près de mille centres Spirites sérieux disséminés sur les divers points du globe, nous sommes à même de voir les principes sur lesquels cette concordance s'établit ; c'est cette observation qui nous a guidé jusqu'à ce jour, et c'est également celle qui nous guidera dans les nouveaux champs que le Spiritisme est appelé à explorer. C'est ainsi que, depuis quelque temps, nous remarquons dans les communications venues de divers côtés, tant de la France que de l'étranger, une tendance à entrer dans une voie nouvelle, par des révélations d'une nature toute spéciale. Ces révélations, souvent faites à mots couverts, ont passé inaperçues pour beaucoup de ceux qui les ont obtenues ; beaucoup d'autres ont cru les avoir seuls ; prises isolément, elles seraient pour nous sans valeur, mais leur coïncidence leur donne une haute gravité, dont on sera à même de juger plus tard, quand le moment sera venu de les livrer au grand jour de la publicité.

Sans cette concordance, qui est-ce qui pourrait être assuré d'avoir la vérité ? La raison, la logique, le jugement, sont sans doute les premiers moyens de contrôle dont il faut faire usage ; en beaucoup de cas cela suffit ; mais quand il s'agit d'un principe important, de l'émission d'une idée nouvelle, il y aurait présomption à se croire infaillible dans l'appréciation des choses ; c'est d'ailleurs un des caractères distinctifs de la révélation nouvelle, d'être faite sur tous les points à la fois ; ainsi en est-il des diverses parties de la doctrine. L'expérience est là pour prouver que toutes les théories hasardées par des Esprits systématiques et faux savants ont toujours été isolées et localisées ; aucune n'est devenue générale et n'a pu supporter le contrôle de la concordance ; plusieurs même sont tombées sous le ridicule, preuve évidente qu'elles n'étaient pas dans le vrai. Ce contrôle universel est une garantie pour l'unité future de la doctrine.

Cette digression nous a quelque peu écarté de notre sujet, mais elle était utile pour faire connaître de quelle manière nous procédons en fait de théories nouvelles concernant le Spiritisme, qui est loin d'avoir dit son dernier mot sur toutes choses. Nous n'en émettons jamais qui n'aient reçu la sanction dont nous venons de parler, c'est pourquoi quelques personnes, un peu trop impatientes, s'étonnent de notre silence dans certains cas. Comme nous savons que chaque chose doit

venir en son temps, nous ne cédons à aucune pression, de quelque part qu'elle vienne, sachant le sort de ceux qui veulent aller trop vite et ont en eux-mêmes et en leurs propres lumières une trop grande confiance ; nous ne voulons pas cueillir un fruit avant sa maturité ; mais on peut être assuré que, lorsqu'il sera mûr, nous ne le laisserons pas tomber.

Ce point établi, il nous reste peu de chose à dire sur la question proposée, le point capital ne pouvant être encore résolu.

Il est constant que les animaux souffrent ; mais est-il rationnel d'imputer ces souffrances à l'imprévoyance du Créateur ou à un manque de bonté de sa part, parce que la cause échappe à notre intelligence, comme l'utilité des devoirs et de la discipline échappe à l'écolier ? A côté de ce mal apparent ne voit-on pas éclater sa sollicitude pour les plus infimes de ses créatures ? Les animaux ne sont-ils pas pourvus des moyens de conservation appropriés au milieu où ils doivent vivre ? Ne voit-on pas leur pelage se fournir plus ou moins selon le climat ? leur outillage de nutrition, leurs armes offensives et défensives proportionnés aux obstacles qu'ils ont à vaincre et aux ennemis qu'ils ont à combattre ? En présence de ces faits si multipliés, et dont les conséquences n'échappent qu'à l'œil du matérialiste, est-on fondé à dire qu'il n'y a pas pour eux de Providence ? Non, certes ; mais bien que notre vue est trop bornée pour juger la loi de l'ensemble. Notre point de vue, restreint au petit cercle qui nous environne, ne nous laisse voir que des irrégularités apparentes ; mais quand nous nous élevons par la pensée au-dessus de l'horizon terrestre, ces irrégularités s'effacent devant l'harmonie générale.

Ce qui choque le plus dans cette observation localisée, c'est la destruction des êtres les uns par les autres. Puisque Dieu prouve sa sagesse et sa bonté en tout ce que nous pouvons comprendre, il faut bien admettre que la même sagesse préside à ce que nous ne comprenons pas. Du reste, on ne s'exagère l'importance de cette destruction que par celle que l'on attache à la matière, toujours par suite du point de vue étroit où l'homme se place. En définitive, il n'y a que l'enveloppe de détruite, mais le principe intelligent n'est point anéanti ; l'Esprit est aussi indifférent à la perte de son corps, que l'homme l'est à celle de son habit. Cette destruction des enveloppes temporaires est nécessaire à la formation et à l'entretien des nouvelles enveloppes qui se constituent avec les mêmes éléments, mais le principe intelligent n'en subit aucune atteinte, pas plus chez les animaux que chez l'homme.

Reste la souffrance qu'entraîne parfois la destruction de cette enve-

loppe. Le Spiritisme nous apprend et nous prouve que la souffrance, chez l'homme, est utile à son avancement moral ; qui nous dit que celle qu'endurent les animaux n'a pas aussi son utilité ; qu'elle n'est pas, dans leur sphère et selon un certain ordre de choses, une cause de progrès ? Ce n'est qu'une hypothèse, il est vrai, mais qui, au moins, s'appuie sur les attributs de Dieu : la justice et la bonté, tandis que les autres en sont la négation.

La question de la création des êtres parfaits ayant été débattue dans une séance de la Société spirite de Paris, l'Esprit Eraste dicta, à ce sujet, la communication suivante.

Sur la non-perfection des êtres créés.

(Société spirite de Paris, 5 février 1864. - Médium, M. d'Ambel.)

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé tous les êtres parfaits ? En vertu même de la loi du progrès. Il est facile de comprendre l'économie de cette loi. Celui qui marche est dans le mouvement, c'est-à-dire dans la loi de l'activité humaine ; celui qui ne progresse pas, qui se trouve par essence stationnaire, n'appartient pas incontestablement à la gradation ou hiérarchie humanitaire. Je m'explique, et vous comprendrez facilement mon raisonnement. L'homme, qui naît dans une position plus ou moins élevée, trouve dans sa situation native un état d'être donné ; eh bien ! il est certain que si toute sa vie entière s'écoulait dans cette condition d'être, sans qu'il y soit apporté de modifications par son fait ou par le fait d'autrui, il déclarerait que son existence est monotone, ennuyeuse, fatigante, insupportable, en un mot ; j'ajoute qu'il aurait parfaitement raison, attendu que le bien n'est bien que relativement à ce qui lui est inférieur. Cela est si vrai, que, si vous mettez l'homme dans un paradis terrestre, dans un paradis où l'on ne progresse plus, il trouvera, dans un temps donné, son existence insoutenable, et ce séjour un impitoyable enfer. Il en résulte d'une manière absolue que la loi immuable des mondes est le progrès ou le mouvement en avant ; c'est-à-dire que tout Esprit qui est créé est soumis inévitablement à cette grande et sublime loi de vie ; conséquemment, telle est la loi humaine elle-même.

Il n'existe qu'un seul être parfait, et il ne peut en exister qu'un seul : Dieu ! Or, demander à l'Être suprême de créer les Esprits parfaits, ce serait lui demander de créer quelque chose de semblable et d'égal a lui. Emettre une pareille proposition, n'est-ce pas la condamner d'avance ? O hommes ! pourquoi toujours demander la raison d'être

de certaines questions insolubles ou au-dessus de l'entendement humain ? Rappelez-vous toujours que Dieu seul peut rester et vivre dans son immobilité gigantesque. Il est le summum et le maximum de toutes choses, l'alpha et l'oméga de toute vie. Ah ! croyez-moi, mes fils, ne cherchez jamais à soulever le voile qui recouvre ce grandiose mystère, que les plus grands Esprits de la création n'abordent qu'en tremblant. Quant à moi, humble pionnier de l'initiation, tout ce que je puis vous affirmer, c'est que l'immobilité est un des attributs de Dieu ou du Créateur, et que l'homme et tout ce qui est créé ont, comme attribut, la mobilité. Comprenez si vous pouvez comprendre, ou alors attendez que l'heure soit venue d'une explication plus intelligible, c'est-à-dire plus à la portée de votre entendement.

Je ne traite que cette partie de la question, ayant voulu vous prouver seulement que je n'étais pas resté étranger à votre discussion ; sur tout le reste, je m'en réfère à ce qui a été dit, puisque tout le monde m'a paru du même avis. Tout à l'heure je parlerai des autres faits qui ont été signalés (les faits de Poitiers). ÉRASTE.

Un médium peintre aveugle.

Un de nos correspondants de Maine-et-Loire, M. le docteur C…, nous transmet le fait suivant :

« Voici un curieux exemple de la faculté médianimique appliquée au dessin, et qui s'est manifesté plusieurs années avant que fût connu le Spiritisme, et même avant les tables tournantes. Il y a trois semaines, étant à Bressuire, j'expliquais le Spiritisme et les rapports des hommes avec le monde invisible, à un avocat de mes amis, qui n'en connaissait pas le premier mot ; or, voici le fait qu'il me raconta comme ayant un grand rapport avec ce que je lui disais. En 1849, dit-il, j'allai avec un ami visiter le village de Saint-Laurent-sur-Sèvres et ses deux couvents, l'un d'hommes et l'autre de femmes. Nous fûmes reçus de la manière la plus cordiale par le Père Dallain, supérieur du premier, et qui avait aussi autorité sur le second. Après nous avoir promenés dans les deux couvents, il nous dit : « Je veux maintenant, messieurs, vous montrer une des choses les plus curieuses du couvent des dames. » Il se fit apporter un album où nous admirâmes, en effet, des aquarelles d'une grande perfection. C'étaient

des fleurs, des paysages et des marines. « Ces dessins, si bien réussis, nous dit-il, ont été faits par une de nos jeunes religieuses qui est aveugle. » Et voici ce qu'il nous raconta d'un charmant bouquet de roses dont un bouton était bleu : « Il y a quelque temps, en présence de M. le marquis de La Rochejaquelein et de plusieurs autres visiteurs, j'appelai la religieuse aveugle et la priai de se placer à une table pour dessiner quelque chose. On lui délaya des couleurs, on lui donna du papier, des crayons, des pinceaux, et elle commença immédiatement le bouquet que vous voyez. Pendant son travail, on plaça plusieurs fois un corps opaque, soit carton ou planchette entre ses yeux et le papier, et le pinceau n'en continua pas moins à marcher avec le même calme et la même régularité. Sur l'observation que le bouquet était un peu maigre, elle dit : « Eh bien ! je vais faire partir un bouton de l'aisselle de cette branche. » Pendant qu'elle travaillait à cette rectification, on remplaça le carmin dont elle se servait par du bleu ; elle ne s'aperçut pas du changement, et voilà pourquoi vous voyez un bouton bleu. »

« M. l'abbé Dallain, ajoute le narrateur, était aussi remarquable par sa science, sa grande intelligence que par sa haute piété ; je n'ai, dit-il, rencontré personne qui m'ait inspiré plus de sympathie et de vénération. »

Ce fait ne prouve pas, selon nous, d'une manière évidente, une action médianimique. Au langage de la jeune aveugle, il est certain qu'elle voyait, autrement elle n'aurait pas dit : « Je vais faire partir un bouton de l'aisselle de cette branche. » Mais ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'elle ne voyait pas par les yeux, puisqu'elle continuait son travail malgré l'obstacle qu'on mettait devant elle. Elle agissait en connaissance de cause, et non machinalement comme un médium. Il paraît donc évident qu'elle était dirigée par la *seconde vue* ; elle voyait par la vue de l'âme, abstraction faite de la vue du corps ; peut-être même était-elle, d'une manière permanente, dans un état de somnambulisme éveillé.

Des phénomènes analogues ont été maintes fois observés, mais on se contentait de les trouver surprenants. La cause ne pouvait en être découverte, par la raison que, se liant essentiellement à l'âme, il fallait d'abord reconnaître l'existence de l'âme ; mais ce point admis ne suffisait pas encore ; il manquait la connaissance des propriétés de l'âme et celle des lois qui régissent ses rapports avec la matière. Le Spiritisme, en nous révélant l'existence du périsprit, nous a fait connaître, si l'on peut s'exprimer ainsi, la physiologie des Esprits ; par là il nous

a donné la clef d'une multitude de phénomènes incompris, qualifiés, à défaut de meilleures raisons, de *surnaturels* par les uns, et par les autres de *bizarreries de la nature*. La nature peut-elle avoir des bizarreries ? Non, car des bizarreries sont des caprices ; or, la nature étant l'œuvre de Dieu, Dieu ne peut avoir des caprices, sans cela rien ne serait stable dans l'univers. S'il est une règle sans exceptions, ce doit être assurément celle qui régit les œuvres du Créateur ; les exceptions seraient la destruction de l'harmonie universelle. Tous les phénomènes se relient à une loi générale, et une chose ne nous semble bizarre que parce que nous n'observons qu'un seul point, tandis que si l'on considère l'ensemble, on reconnaît que l'irrégularité de ce point n'est qu'apparente et dépend de notre point de vue borné.

Ceci posé, nous dirons que le phénomène dont il s'agit n'est ni merveilleux ni exceptionnel, c'est ce que nous allons tâcher d'expliquer.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons concevoir l'âme sans son enveloppe fluidique, périspritale. Le principe intelligent échappe complètement à notre analyse ; nous ne le connaissons que par ses manifestations, qui se produisent à l'aide du périsprit ; c'est par le périsprit que l'âme agit, perçoit et transmet. Dégagée de l'enveloppe corporelle, l'âme ou Esprit est encore un être complexe. La théorie, d'accord avec l'expérience, nous apprend que la vue de l'âme, de même que toutes les autres perceptions, est un attribut de l'être entier ; dans le corps elle est circonscrite à l'organe de la vue ; il lui faut le concours de la lumière ; tout ce qui est sur le trajet du rayon lumineux l'intercepte. Il n'en est pas ainsi de l'Esprit, pour lequel il n'y a ni obscurité ni corps opaques. La comparaison suivante peut aider à comprendre cette différence. L'homme, à ciel ouvert, reçoit la lumière de tous côtés ; plongé dans le fluide lumineux, l'horizon visuel s'étend tout alentour. S'il est enfermé dans une boîte à laquelle n'est pratiquée qu'une petite ouverture, tout autour de lui est dans l'obscurité, sauf le point par où arrive le rayon lumineux. La vue de l'Esprit incarné est dans ce dernier cas, celle de l'Esprit désincarné est dans le premier. Cette comparaison est juste quant à l'effet, mais elle ne l'est pas quant à la cause ; car la source de la lumière n'est pas la même pour l'homme et pour l'Esprit, ou, pour mieux dire, ce n'est pas la même lumière qui leur donne la faculté de voir.

L'aveugle dont il s'agit voyait donc par l'âme et non par les yeux ; voilà pourquoi l'écran placé devant son dessin ne la gênait pas plus que si devant les yeux d'un voyant on eût mis un cristal transparent ; c'est aussi pourquoi elle pouvait dessiner la nuit aussi bien que le jour.

Le fluide périsprital rayonnant tout autour d'elle, pénétrant tout, apportait l'image, non sur la rétine, mais à son âme. Dans cet état, la vue embrasse-t-elle tout ? Non ; elle peut être générale ou spéciale selon la volonté de l'Esprit ; elle peut être limitée au point où il concentre son attention.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi ne s'est-elle pas aperçue de la substitution de couleur ? Il se peut d'abord que l'attention portée sur la place où elle voulait mettre la fleur l'ait détournée de la couleur ; il faut d'ailleurs considérer que la vue de l'âme ne s'opère point par le même mécanisme que la vue corporelle, et qu'ainsi il est des effets dont nous ne saurions nous rendre compte ; puis il faut en outre remarquer que *nos* couleurs sont produites par la réfraction de *notre* lumière ; or, les propriétés du périsprit étant différentes de celles de nos fluides ambiants, il est probable que la réfraction n'y produit pas les mêmes effets ; que les couleurs n'ont pas pour l'Esprit la même cause que pour l'incarné ; elle pouvait donc, par la pensée, voir rose ce qui nous paraît bleu. On sait que le phénomène de la substitution des couleurs, est assez fréquent dans la vue ordinaire. Le fait principal est celui de la vue bien constatée sans le concours des organes de la vision. Ce fait, comme on le voit, n'implique point l'action médianimique, mais n'exclut pas non plus, dans certains cas, l'assistance d'un Esprit étranger. Cette jeune fille pouvait donc être ou n'être pas médium, ce qu'une étude plus attentive aurait pu révéler.

Une personne aveugle jouissant de cette faculté était un sujet précieux d'observation ; mais pour cela il aurait fallu connaître à fond la théorie de l'âme, celle du périsprit, et par conséquent le somnambulisme et le Spiritisme. A cette époque on ne connaissait point ces choses-là ; aujourd'hui même ce n'est pas dans les milieux où on les regarde comme diaboliques qu'on pouvait la livrer à ces études. Ce n'est pas non plus dans ceux où l'on nie l'existence de l'âme qu'on peut le faire. Un jour viendra sans doute où l'on reconnaîtra qu'il existe une *physique spirituelle*, comme on commence à reconnaître l'existence de la *médecine spirituelle*.

VARIÉTÉS

Une tentation.

Nous connaissons personnellement une dame médium douée d'une remarquable faculté typtologique : elle obtient facilement, et, ce qui est fort rare, presque constamment, des choses de précision, comme noms de lieux et de personnes en diverses langues, dates et faits particuliers, en présence desquels l'incrédulité a plus d'une fois été confondue. Cette dame, toute dévouée à la cause du Spiritisme, consacre tout le temps dont elle peut disposer à l'exercice de sa faculté dans un but de propagande, et cela avec un désintéressement d'autant plus louable que sa position de fortune touche de plus près à la médiocrité. Comme le Spiritisme est pour elle une chose sérieuse, elle procède toujours par une prière dite avec le plus grand recueillement pour appeler le concours des bons Esprits, prier Dieu d'écarter les mauvais, et termine ainsi : « Si j'étais tentée d'abuser en quoi que ce soit de la faculté qu'il a plu à Dieu de m'accorder, je le prie de me *la retirer*, plutôt que de permettre qu'elle soit détournée de son but providentiel. »

Un jour un riche étranger, - c'est de lui-même que nous tenons le fait, - vint trouver cette dame pour la prier de lui donner une communication. Il n'avait pas la plus petite notion du Spiritisme, et encore moins de croyance. Il lui dit, en déposant son portefeuille sur la table : « Madame, voilà dix mille francs que je vous donne si vous me dites le nom de la personne à laquelle je pense. » Cela suffit pour montrer où il en était de la connaissance de la doctrine. Cette dame lui fit à ce sujet les observations que tout vrai Spirite ferait en pareil cas. Néanmoins, elle essaya et n'obtint absolument rien. Or, aussitôt après le départ de ce monsieur, elle eut, pour d'autres personnes, des communications bien autrement difficiles et compliquées que ce qu'il lui avait demandé.

Ce fait devait être pour ce monsieur, ainsi que nous le lui avons dit, une preuve de la sincérité et de la bonne foi du médium, car les charlatans ont toujours des ressources à leur disposition quand il s'agit de gagner de l'argent. Mais il en ressort plusieurs enseignements d'une bien autre gravité. Les Esprits ont voulu lui prouver que ce n'est pas avec de l'argent qu'on les fait parler quand ils ne le veulent pas ; ils ont prouvé en outre que, s'ils n'avaient pas répondu à sa demande, ce n'était pas impuissance de leur part, puisqu'après ils ont dit des choses

plus difficiles à des personnes qui n'offraient rien. La leçon était plus grande encore pour le médium ; c'était lui démontrer son impuissance absolue en dehors de leur concours, et lui enseigner l'humilité ; car, si les Esprits eussent été à ses ordres, s'il avait suffi de sa volonté pour les faire parler, c'était le cas ou jamais d'exercer son pouvoir.

C'est là une preuve manifeste à l'appui de ce que nous avons dit dans le numéro de la *Revue* de février dernier, à propos de M. Home, sur l'impossibilité où sont les médiums de compter sur une faculté qui peut leur faire défaut au moment où elle leur serait nécessaire. Celui qui possède un talent et qui l'exploite est toujours certain de l'avoir à sa disposition, parce qu'il est inhérent à sa personne ; mais la médianimité n'est pas un talent ; elle n'existe que par le concours de tiers ; si ces tiers refusent, il n'y a plus de médianimité. L'aptitude peut subsister, mais l'exercice en est annulé. Un médium sans l'assistance des Esprits est comme un violoniste sans violon.

Le monsieur en question s'est étonné que, venant pour se convaincre, les Esprits ne s'y fussent pas prêtés. A cela nous lui avons répondu que, s'il peut être convaincu, il le sera par d'autres moyens qui ne lui coûteront rien. Les Esprits n'ont pas voulu qu'il pût dire l'avoir été à prix d'argent, car si l'argent était nécessaire pour se convaincre, comment feraient ceux qui ne peuvent pas payer ? C'est pour que la croyance puisse pénétrer dans les plus humbles réduits que la médianimité n'est point un privilège ; elle se trouve partout, afin que tous, pauvres comme riches, puissent avoir la consolation de communiquer avec leurs parents et amis d'outre-tombe. Les Esprits n'ont pas voulu qu'il fût convaincu de cette manière, parce que l'éclat qu'il y eût donné aurait faussé sa propre opinion et celle de ses amis sur le caractère essentiellement moral et religieux du Spiritisme. Ils ne l'ont pas voulu dans l'intérêt du médium et des médiums en général, dont ce résultat aurait surexcité la cupidité, car ils se seraient dit que, si l'on avait réussi en cette circonstance, on le pouvait également dans d'autres. Ce n'est pas la première fois que des offres semblables ont été faites, que des primes ont été offertes, mais toujours sans succès, attendu que les Esprits ne se mettent pas au concours et ne se donnent pas au plus offrant.

Si cette dame eût réussi, aurait-elle accepté ou refusé ? Nous l'ignorons, car dix mille francs sont bien séduisants, surtout dans certaines positions. Dans tous les cas, la tentation eût été grande ; et qui sait si un refus n'eût pas été suivi d'un regret qui en eût atténué le mérite ? Remarquons que, dans sa prière, elle demande à Dieu de lui retirer sa

faculté plutôt que de permettre qu'elle soit tentée de la détourner de son but providentiel ; eh bien ! sa prière a été exaucée ; sa médianimité lui a été retirée pour ce fait spécial, afin de lui épargner le danger de la tentation, et toutes les conséquences fâcheuses qui en auraient été la suite, pour elle-même d'abord, et aussi par le mauvais effet que cela eût produit.

Mais ce n'est pas seulement contre la cupidité que les médiums doivent se tenir en garde ; comme il y en a dans tous les rangs de la société, la plupart sont au-dessus de cette tentation ; mais il est un danger bien autrement grand, parce que tous y sont exposés, c'est l'orgueil, qui en perd un si grand nombre ; c'est contre cet écueil que les plus belles facultés viennent trop souvent se briser. Le désintéressement matériel est sans profit s'il n'est accompagné du désintéressement moral le plus complet. Humilité, dévouement, désintéressement et abnégation sont les qualités du médium aimé des bons Esprits.

Manifestations de Poitiers.

Les faits dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, et sur lesquels nous avions suspendu notre jugement, paraissent être définitivement acquis aux phénomènes spirites. Un examen attentif des circonstances de détail ne permet pas de les confondre avec les actes de la malveillance ou de l'espièglerie. Il nous paraît difficile que des malintentionnés puisent échapper à l'activité de la surveillance exercée par l'autorité, et puissent surtout agir dans le moment même où ils sont épiés, sous les yeux de ceux qui les cherchent, et qui certes ne manquent pas de bonne volonté poux les découvrir.

Des exorcismes avaient été faits, mais après quelques jours de suspension, les bruits ont recommencé avec un autre caractère. Voici ce qu'en dit le *Journal de la Vienne* dans ses numéros des 17 et 18 février :

« On se rappelle qu'au mois de janvier dernier les Esprits frappeurs, faisant leur solennelle apparition à Poitiers, étaient venus assiéger, rue Saint-Paul, la maison située près de l'ancienne église désignée sous ce vocable ; mais leur séjour parmi nous n'avait été que de courte durée, et l'on était en droit de croire que tout était fini, quand, avant-hier, les bruits qui avaient si fort agité la population se sont reproduits avec une nouvelle intensité.

« Les diables noirs sont donc revenus dans la maison de mademoiselle d'O… ; seulement ce ne sont plus des Esprits frappeurs, mais des Esprits tireurs, procédant par voie de détonations formidables. Nous célébrerons leur fête le jour de la Sainte-Barbe, patronne des artilleurs. Toujours est-il qu'ils s'en donnent à cœur joie, que les processions

de curieux recommencent, et que la police interroge tous les échos pour se guider à travers les brouillards de l'autre monde.

« Il faut espérer cependant que cette fois on découvrira les auteurs de ces mystifications de mauvais goût, et que la justice saura bien prouver aux exploiteurs de la crédulité humaine que les meilleurs Esprits ne sont pas ceux qui font le plus de bruit, mais ceux qui savent se taire ou ne parlent qu'à propos. A. PIOGEARD. »

« Nous en revenons toujours à la rue Saint-Paul, sans pouvoir pénétrer le *mystère infernal*.

« Quand nous interrogeons une personne qui se promène d'un air préoccupé devant la maison de mademoiselle d'O…, elle nous répond invariablement : « Pour ma part, je n'ai rien entendu, mais un tel m'a dit que les détonations étaient très-fortes. » Ce qui ne laisse pas d'être très embarrassant pour la solution du problème.

« Il est certain cependant que les Esprits possèdent quelques pièces d'artillerie et même d'assez fort calibre, car les bruits qui en résultent ont une certaine violence, et ressemblent, dit-on, à ceux que produiraient de petites bombes.

« Mais d'où viennent-ils ? Impossible jusqu'à ce jour de déterminer leur direction. Ils ne proviennent pas du sous-sol, attendu que des coups de pistolet tirés dans les caves ne s'entendent pas au premier.

« C'est donc dans les régions supérieures qu'il faut s'efforcer de les saisir, et cependant tous les procédés indiqués par la science ou l'expérience pour atteindre ce résultat sont demeurés impuissants.

« Il faudrait alors en conclure que les Esprits peuvent impunément tirer leur poudre aux moineaux et troubler le repos des citoyens sans qu'il soit possible de les atteindre ? Cette solution serait trop rigoureuse ; on peut, en effet, par certains procédés, ou en vertu de quelques accidents de terrain, produire des effets qui surprennent au premier abord, mais dont on s'étonne plus tard de n'avoir point compris le mécanisme élémentaire. Ce sont toujours les choses les plus simples qui échappent à l'appréciation de l'homme.

« Il est donc fortement à croire que, si ces tirailleurs de l'autre monde ont en ce moment les rieurs de leur côté, ils sont loin d'être insaisissables. Les mystificateurs peuvent en être persuadés ; les mystifiés auront leur tour. A. PIOGEARD. »

M. Piogeard nous semble singulièrement se débattre contre l'évidence. On dirait qu'à son insu un doute se glisse dans sa pensée ; qu'il redoute une solution contraire à ses idées ; en un mot, il nous fait l'effet de ces gens qui, en recevant l'avis d'une mauvaise nouvelle, s'écrient : « Non, cela n'est pas ; cela ne se peut pas ; je ne veux pas y croire ! » et qui se bouchent les yeux pour ne pas voir, afin de pou-

voir affirmer qu'ils n'ont rien vu. Par l'un des paragraphes ci-dessus il paraît jeter des doutes sur la réalité même des bruits, puisque, selon lui, tous ceux que l'on interroge disent n'avoir rien entendu. Si personne n'avait rien entendu, nous ne comprendrions pas pourquoi tant de rumeur ; il n'y aurait alors pas plus de malveillants que d'Esprits.

Dans un troisième article non signé, et que le journal annonce devoir être le dernier, il donne enfin la solution de ce problème. Si les intéressés ne la trouvent pas concluante, ce sera leur faute et non la sienne.

« Nous recevons depuis quelque temps par chaque courrier des lettres, soit de nos abonnés, soit de personnes étrangères au département, dans lesquelles on nous prie de donner des renseignements plus circonstanciés sur les scènes dont la maison d'O… est le théâtre. Nous avons dit tout ce que nous savons ; nous avons répété dans notre feuille tout ce qui se raconte à Poitiers sur ce sujet. Puisque nos explications n'ont pas paru complètes, voici, pour la dernière fois, notre réponse aux questions qui nous sont adressées :

« Il est parfaitement vrai que des bruits *singuliers* se font entendre chaque soir, de six heures à minuit, rue Saint-Paul, dans la maison d'O… Ces bruits ressemblent à ceux qui seraient produits par les décharges successives d'un fusil à deux coups ; ils ébranlent les portes, les fenêtres et les cloisons. On n'aperçoit ni lumière ni fumée ; aucune odeur ne se fait sentir. Les faits ont été constatés par les personnes les plus dignes de foi de notre ville, par des procès-verbaux de la police et de la gendarmerie, à la requête de la famille de M. le comte d'O…

« Il existe à Poitiers une association de Spiritistes ; mais, malgré l'opinion de M. D…, qui nous écrit de Marseille, il n'est venu à la pensée d'aucun de nos concitoyens, trop spirituels pour cela, que les Spiritistes fussent pour quoi que ce soit dans *l'apparition des phénomènes*. M. H., d'Orange, croit à des causes physiques, à des gaz se dégageant d'un ancien cimetière sur lequel aurait été construite la maison d'O… La maison d'O… est bâtie sur le roc, et il n'existe aucun souterrain y aboutissant.

« Nous pensons, pour notre compte, que les faits étranges et inexpliqués encore qui depuis plus d'un mois troublent le repos d'une famille honorable ne resteront pas toujours à l'état de mystère. Nous croyons à une supercherie fort habile, et nous espérons voir bientôt les revenants de la rue Saint-Paul revenir en police correctionnelle. »

La jeune obsédée de Marmande

(Suite.)

Nous avons rapporté, dans le précédent numéro (page 46), la remarquable guérison obtenue au moyen de la prière, par les Spirites de Marmande, d'une jeune fille obsédée de cette ville. Une lettre posté-

rieure confirme le résultat de cette cure, aujourd'hui complète. La figure de l'enfant, altérée par huit mois de torture, a repris sa fraîcheur, son embonpoint et sa sérénité.

A quelque opinion qu'on appartienne, quelque idée que l'on ait sur le Spiritisme, toute personne animée d'un sincère amour du prochain a dû se réjouir de voir la tranquillité rentrée dans cette famille, et le contentement succéder à l'affliction. Il est regrettable que M. le curé de la paroisse n'ait pas cru devoir s'associer à ce sentiment, et que cette circonstance lui ait fourni le texte d'un discours peu évangélique dans un de ses prônes. Ses paroles, ayant été dites en public, sont du domaine de la publicité. S'il se fût borné à une critique loyale de la doctrine à son point de vue, nous n'en parlerions pas, mais nous croyons devoir relever les attaques qu'il a dirigées contre les personnes les plus respectables, en les traitant de saltimbanques, à propos du fait ci-dessus.

« Ainsi, a-t-il dit, le premier *décrotteur venu* pourra donc, s'il est médium, évoquer le membre d'une famille honorable, alors que nul dans cette famille ne pourra le faire ? Ne croyez pas à ces absurdités, mes frères ; c'est de la jonglerie, c'est de la bêtise. Au fait, qui voyez-vous dans ces réunions ? Des charpentiers, des menuisiers, des charrons, que sais-je encore ?… Quelques personnes m'ont demandé si j'avais contribué à la guérison de l'enfant. « Non, leur ai-je répondu ; je n'y suis pour rien ; je ne suis pas médecin. »

« Je ne vois là, disait-il aux parents, qu'une affection organique du ressort de la médecine ; » ajoutant que, s'il avait cru que des prières pussent opérer quelque soulagement, il en aurait fait depuis longtemps.

Si M. le curé ne croit pas à l'efficacité de la prière en pareil cas, il a bien fait de n'en pas dire ; d'où il faut conclure qu'en homme consciencieux, si les parents fussent venus lui demander des messes pour la guérison de leur enfant, il en aurait refusé le prix, car, s'il l'eût accepté, il aurait fait payer une chose qu'il regardait comme sans valeur. Les Spirites croient à l'efficacité des prières pour les maladies et les obsessions ; ils ont prié, ils ont guéri, et ils n'ont rien demandé ; bien plus, si les parents eussent été dans le besoin, ils auraient donné. « Ce sont, dit-il, des charlatans et des jongleurs. » Depuis quand a-t-il vu les charlatans faire leur métier pour rien ? Ont-ils fait porter à la malade des amulettes ? Ont-ils fait des signes cabalistiques ? Ont-ils prononcé des paroles sacramentelles en y attachant une vertu efficace ? Non, car le Spiritisme condamne toute pratique superstitieuse ; ils ont prié avec ferveur, en communion de pensées ; ces prières étaient-elles de la jonglerie ? Apparemment non ; puisqu'elles ont réussi, c'est qu'elles ont été écoutées.

Que M. le curé traite le Spiritisme et les évocations d'absurdités et de bêtises, il en est le maître, si telle est son opinion, et nul n'a rien à lui dire. Mais lorsque, pour dénigrer les réunions spirites, il dit qu'on n'y voit que des charpentiers, des menuisiers, des charrons, etc., n'est-ce pas présenter ces professions comme dégradantes, et ceux qui les exercent comme des gens avilis ? Vous oubliez donc, monsieur le curé, que Jésus était charpentier, et que ses apôtres étaient tous de pauvres artisans ou des pêcheurs. Est-il évangélique de jeter du haut de la chaire le dédain sur la classe des travailleurs que Jésus a voulu honorer en naissant parmi eux ? Avez-vous compris la portée de vos paroles quand vous avez dit : « Le premier décrotteur venu pourra donc évoquer le membre d'une famille honorable ? » Vous le méprisez donc bien, ce pauvre décrotteur, quand il nettoie vos souliers ? Hé quoi ! parce que sa position est humble, vous ne le trouvez pas digne d'évoquer l'âme d'un noble personnage ? Vous craignez donc que cette âme ne soit souillée quand, pour elle, s'étendront vers le ciel des mains noircies par le travail ? Croyez-vous donc que Dieu fait une différence entre l'âme du riche et celle du pauvre ? Jésus n'a-t-il pas dit : Aimez votre prochain comme vous-même ? Or, aimer son prochain comme soi-même, c'est ne faire aucune différence entre soi-même et le prochain ; c'est la consécration du principe : Tous les hommes sont frères, parce qu'ils sont enfants de Dieu. Dieu reçoit-il avec plus de distinction l'âme du grand que celle du petit ? celle de l'homme à qui vous faites un pompeux service, largement payé, que celle du malheureux à qui vous n'octroyez que les plus courtes prières ? Vous parlez au point de vue exclusivement mondain, et vous oubliez que Jésus a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; là, les distinctions de la terre n'existent plus ; là, les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ? » Quand il a dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père, » cela signifie-t-il qu'il y en a une pour le riche et une pour le prolétaire ? une pour le maître et une pour le serviteur ? Non ; mais qu'il y en a une pour l'humble et une autre pour l'orgueilleux, car il a dit : « Que celui qui voudra être le premier dans le ciel soit le serviteur de ses frères sur la terre. » Est-ce donc à ceux qu'il vous plaît d'appeler profanes de vous rappeler à l'Évangile ?

Monsieur le curé, en toutes circonstances de telles paroles seraient peu charitables, surtout dans le temple du Seigneur, où ne devraient être prêchées que des paroles de paix et d'union entre tous les membres de la grande famille ; dans l'état actuel de la société, c'est une maladresse, car c'est semer des ferments d'antagonisme. Que vous ayez tenu un tel langage à une époque où les serfs, habitués à plier sous le joug, se croyaient d'une race inférieure, parce qu'on le leur avait dit, on le concevrait ; mais dans la France d'aujourd'hui, où

tout honnête homme a le droit de lever la tête, qu'il soit plébéien ou patricien c'est un anachronisme.

Si, comme il est probable, il y avait dans l'auditoire des charpentiers, des menuisiers, des charrons et des décrotteurs, ils ont dû être médiocrement touchés de ce discours ; quant aux Spirites, nous savons qu'ils ont prié Dieu de pardonner à l'orateur ses imprudentes paroles, qu'ils ont eux-mêmes pardonné à celui qui leur disait : *Racca* ; c'est le conseil que nous donnons à tous nos frères.

Extrait du mandement de Mgr l'évêque de Strasbourg.

Nous citons purement et simplement le passage de ce mandement concernant le Spiritisme, sans commentaires et sans réflexions. En donnant son opinion sur ce sujet, au point de vue théologique, monseigneur est dans son droit, et dès lors qu'il ne s'attaque qu'à la chose et non aux personnes, il n'y a rien à dire ; il n'y aurait qu'à discuter sa théorie, or, c'est ce qui a été fait tant de fois, qu'il est superflu de se répéter, d'autant plus que nous n'y trouvons aucun argument nouveau. Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs, afin que tous puissent en prendre connaissance et en faire leur profit selon qu'ils le jugeront à propos.

« Le démon se cache sous toutes les formes possibles, pour éterniser sa conspiration contre Dieu et les hommes, pour continuer son œuvre de séduction. Au paradis, il s'est déguisé sous la forme du serpent ; s'il le faut, ou si cela peut contribuer à la réalisation de ses projets, il se transforme en ange de lumière, comme le prouvent mille exemples consignés dans l'histoire.

« A une époque plus récente, le démon a même retiré de l'arsenal de l'enfer des armes usées par l'âge et couvertes de rouille dont il s'était servi aux temps les plus reculés, mais particulièrement au deuxième et troisième siècle, pour combattre le christianisme. Les tables tournantes, les Esprits frappeurs, les évocations, etc., sont autant d'artifices, et Dieu les permet pour le châtiment des hommes impies, curieux et légers. Si les mauvais génies, comme l'assurent les saintes Écritures, remplissent l'air, s'ils s'unissent aux hommes dans leurs corps et dans leurs âmes (voyez le livre de Job et maints autres passages de l'Écriture), s'ils peuvent faire parler du bois, une pierre, un serpent, des chèvres, une ânesse ; si, près du lac de Génésareth, ils reçoivent, sur leur propre demande, la permission d'entrer dans des animaux immondes, il leur est aussi possible de parler par le moyen des tables, d'écrire avec les pieds d'une table ou d'une chaise, d'adopter le langage et d'imiter la voix des morts ou des absents, de raconter des choses qui nous sont inconnues ou qui nous paraissent impossibles, mais qu'en leur qualité d'Esprits ils peuvent voir et en-

tendre. Toutefois, malheur aux hommes insensés, oisifs, imprévoyants et criminellement indiscrets qui cherchent leur passe-temps dans des jongleries diaboliques, qui ne craignent point de recourir à des moyens superstitieux et défendus pour arriver à la connaissance de l'avenir et d'autres mystères que le démon ignore ou ne connaît qu'imparfaitement ! Qui aime le péril périra dans le péril ; qui joue avec les serpents venimeux n'échappera pas à leur dard meurtrier ; qui se précipite dans les flammes sera réduit en cendres ; qui recherche la société des menteurs et des fourbes deviendra nécessairement leur victime. C'est là un commerce avec les mauvais anges, auquel les prophètes de l'Ancien Testament donnent un nom qu'on ne porte pas volontiers dans une chaire chrétienne. Quand ces évocations ont lieu, le malin Esprit pourra bien dire d'abord l'une ou l'autre vérité, et parler selon les désirs des curieux, afin de gagner leur confiance. Mais les personnes impatientes de pénétrer des mystères sont-elles séduites, éblouies, alors se rapproche de leurs lèvres la coupe empoisonnée ; on les rassasie de toutes sortes de mensonges et d'impiétés, on les dépouille de tous les principes chrétiens, de tous les pieux sentiments. Heureux celui qui s'aperçoit à temps qu'il est tombé entre des mains diaboliques et qui peut, avec le secours de Dieu, repousser les liens dont il allait être chargé !… »

Tant que nos antagonistes resteront sur le terrain de la discussion théologique, nous invitons ceux de nos frères qui veulent bien écouter nos avis, à s'abstenir de toute récrimination, car la liberté d'opinion doit être pour eux comme pour nous. Le Spiritisme ne s'impose pas, il s'accepte ; il donne ses raisons et ne trouve pas mauvais qu'on les combatte, pourvu que ce soit avec des armes loyales, et s'en remet au bon sens public pour prononcer. S'il repose sur la vérité, il triomphera quand même ; si ses arguments sont faux, la violence ne les rendra pas meilleurs. Le Spiritisme ne veut pas être cru sur parole ; il veut le libre examen ; sa propagande se fait en disant : Voyez le pour et le contre ; jugez ce qui satisfait le mieux votre jugement, ce qui répond le mieux à vos espérances et à vos aspirations, ce qui touche le plus votre cœur, et décidez-vous en connaissance de cause.

En blâmant, chez nos adversaires, l'inconvenance des paroles et les personnalités, les Spirites ne doivent pas encourir le même reproche ; la modération a fait leur force ; nous les adjurons de ne s'en point départir. Au nom des principes du Spiritisme, et dans l'intérêt de la cause, nous déclinons toute solidarité avec toute polémique agressive et inconvenante de quelque part qu'elle vienne.

A côté de quelques faits regrettables, comme celui de Marmande, nous en pourrions citer bon nombre d'un tout autre caractère, si nous ne craignions d'attirer des désagréments à leurs auteurs, c'est pourquoi nous ne le faisons qu'avec la plus grande réserve.

Une dame que nous connaissons personnellement, bon médium, fervente Spirite ainsi que son mari, était, il y a six mois, à l'article de la mort ; elle puisait dans sa croyance et dans sa foi en l'avenir une consolante résignation à ce moment suprême, qu'elle voyait approcher sans effroi. Sur sa demande, le curé de la paroisse, respectable vieillard, vint pour l'administrer. Vous savez, lui dit-elle, que nous sommes Spirites ; me donnerez-vous, malgré cela, les sacrements de l'Église ? - Pourquoi pas ? répondit le bon curé ; cette croyance vous console ; elle vous rend tous les deux pieux et charitables ; je ne vois point de mal à cela. Je connais le *Livre des Esprits* ; je ne vous dirai pas qu'il m'a convaincu sur tous les points, mais il contient la morale que tout chrétien doit suivre, et je ne vous blâme pas de le lire ; seulement, s'il y a de bons Esprits, il y en a aussi de mauvais ; c'est contre ceux-là qu'il faut vous tenir en garde ; ce sont ceux-là qu'il faut vous attacher à distinguer. D'ailleurs, voyez-vous, mon enfant, la vraie religion consiste dans la prière du cœur et dans la pratique des bonnes œuvres ; vous avez foi en Dieu, vous priez avec ferveur, vous assistez votre prochain autant que vous le pouvez, je puis donc vous donner l'absolution. »

Une reine médium.

Nous n'aurions pas pris l'initiative du fait suivant, mais nous n'avons aucun motif de nous abstenir, puisqu'il est reproduit dans plusieurs journaux, entre autres l'*Opinion nationale* et le *Siècle* du 22 février 1864, d'après le *Bulletin diplomatique*.

> « Une lettre émanant d'une personne bien informée révèle que, récemment, dans un conseil privé, où était agitée la question danoise, la reine (Victoria) déclara qu'elle ne ferait rien sans consulter le *prince Albert* ; et en effet, après s'être retirée quelque temps dans son cabinet, elle revint en disant : que le prince se prononçait contre la guerre. Ce fait et d'*autres semblables* ont transpiré et donné naissance à la pensée qu'il serait opportun d'établir une régence. »

Nous avions donc raison quand nous avons écrit que le Spiritisme a des adeptes jusque sur les marches des trônes ; nous aurions pu dire : jusque sur les trônes. Mais on voit que les souverains eux-mêmes n'échappent pas à la qualification donnée à ceux qui croient aux communications d'outre-tombe. Les Spirites, que l'on traite de fous, doivent se consoler d'être en si bonne compagnie. La contagion est donc bien grande, puisqu'elle monte si haut ! Parmi les princes étrangers nous en savons bon nombre qui ont cette prétendue faiblesse, puisqu'il en est qui font partie de la Société spirite de Paris. Comment veut-on que l'idée ne pénètre pas la société tout entière quand elle part de tous les degrés de l'échelle ?

M. le curé de Marmande peut voir par là qu'il n'y a pas des médiums que parmi les décrotteurs.

Le *Journal de Poitiers*, qui rapporte le même fait, le fait suivre de cette réflexion :

« Tomber ainsi dans le domaine des Esprits, n'est-ce pas abandonner celui des réalités qui seules ont droit de mener le monde ? »

Nous sommes, jusqu'à un certain point, de l'avis du journal, mais à un autre point de vue. Pour lui les Esprits ne sont pas des réalités, car selon certaines personnes, il n'y a de réalités que dans ce qu'on voit et ce qu'on touche ; or, à ce compte, Dieu ne serait pas une réalité, et cependant qui oserait dire qu'il ne mène pas le monde ? qu'il n'y a pas des événements providentiels pour amener tel résultat déterminé ? Eh bien, les Esprits sont les instruments de sa volonté ; ils inspirent les hommes, les sollicitent à leur insu à faire telle ou telle chose, à agir dans un sens plutôt que dans un autre, et cela dans les grandes résolutions comme dans les circonstances de la vie privée. Sous ce rapport donc, nous ne sommes pas de l'opinion du journal.

Si les Esprits inspirent d'une marnière occulte, c'est afin de laisser à l'homme son libre arbitre et la responsabilité de ses actes. S'il reçoit l'inspiration d'un mauvais Esprit, il peut être *certain* de recevoir en même temps celle d'un bon Esprit, car Dieu ne laisse jamais l'homme sans défense contre les mauvaises suggestions ; c'est à lui de peser et de décider selon sa conscience.

Dans les communications ostensibles par voie médianimique, l'homme ne doit pas davantage faire abnégation de son libre arbitre ; ce serait un tort de régler aveuglément et sans examen tous ses pas et démarches d'après l'avis des Esprits, parce qu'il en est qui peuvent avoir encore les idées et les préjugés de la vie ; il n'y a que les Esprits très supérieurs qui en sont exempts. Les Esprits donnent leur avis, leur opinion ; en cas de doute, on peut discuter avec eux comme on le faisait de leur vivant ; alors on peut peser la force de leurs arguments. Les Esprits vraiment bons ne s'y refusent jamais ; ceux qui repoussent tout examen, qui prescrivent une soumission absolue, prouvent qu'ils comptent peu sur la bonté de leurs raisons pour convaincre, et doivent être tenus pour suspects.

En principe, les Esprits ne viennent pas nous conduire à la lisière ; le but de leurs instructions est de nous rendre meilleurs, de donner la foi à ceux qui ne l'ont pas, et non *de nous épargner la peine de penser par nous-mêmes*.

Voilà ce que ne savent pas ceux qui critiquent les relations d'outre-tombe ; ils les trouvent absurdes, parce qu'ils les jugent sur l'idée qu'ils s'en font, et non sur la réalité qu'ils ne connaissent pas. Il ne faut pas non plus juger les manifestations sur l'abus ou les fausses ap-

plications qu'en peuvent faire quelques personnes, pas plus qu'il ne serait rationnel de juger la religion sur les mauvais prêtres ; or, pour savoir s'il y a bonne ou mauvaise application d'une chose, il faut la connaître, non superficiellement, mais à fond. Si vous allez à un concert pour savoir si la musique est bonne, et si les musiciens l'exécutent bien, il faut avant tout savoir la musique.

Ceci étant posé, peut servir de base pour apprécier le fait dont il s'agit. Blâmerait-on la reine si elle eût dit : « Messieurs, le cas est grave, permettez-moi de me recueillir un instant et de prier Dieu de m'inspirer la résolution que je dois prendre ? » Le prince n'est pas Dieu, c'est vrai ; mais, comme elle est pieuse, il est probable qu'elle aura prié Dieu d'inspirer la réponse du prince, ce qui revient au même ; elle le fait intervenir comme intermédiaire, en raison de l'affection qu'elle lui porte.

Les choses peuvent encore s'être passées d'une autre manière. Si du vivant du prince la reine avait l'habitude de ne rien faire sans son avis, celui-ci étant mort, elle lui demande son opinion comme s'il était vivant, et non *parce qu'il est Esprit*, car, pour elle, il n'est pas mort ; il est toujours près d'elle, son guide, son conseil officieux ; il n'y a entre elle et lui que le corps de moins ; si le prince vivait, elle aurait fait de même ; il n'y a donc rien de changé dans sa manière d'agir.

Maintenant, la politique du prince-Esprit est-elle bonne ou mauvaise ? c'est ce qu'il ne nous appartient pas d'examiner. Ce que nous devions relever, c'est l'opinion de ceux à qui il paraît bizarre, puéril, stupide même qu'une personne dans son bon sens puisse croire à la réalité de quelqu'un qui n'a plus de corps, parce qu'il leur plaît de penser qu'eux-mêmes, lorsqu'ils seront morts, ne seront plus rien du tout. A leurs yeux, la reine n'a pas fait un acte plus sensé que si elle eût dit : « Messieurs, je vais interroger mes cartes, ou un astrologue. »

Si ce fait est sans grande conséquence pour la politique, il n'en est pas de même au point de vue spirite, par le retentissement qu'il a eu. La reine pouvait assurément s'abstenir de dire le motif de son absence et que tel était l'avis du prince. Le dire dans une circonstance aussi solennelle, c'était faire acte en quelque sorte public de croyance aux Esprits et à leurs manifestations, et se reconnaître médium ; or, quand un tel exemple vient d'une tête couronnée, cela peut bien donner le courage de l'opinion à de moins haut placés.

On ne peut qu'admirer la fécondité des moyens employés par les Esprits pour obliger les incrédules à parler du Spiritisme et en faire pénétrer l'idée dans tous les rangs de la société. Dans cette circonstance, force leur est de critiquer avec ménagement.

Faire-part spirite.

Nous avons reçu du Havre un faire-part de décès avec cette souscription :

« Prions,

« Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux, et les *bons Esprits*, veuillent bien l'accueillir favorablement. »

La lettre contenait la mention : « Munie des sacrements de l'Église. »

C'est la première fois, à notre connaissance du moins, qu'une semblable profession de foi publique a été faite en pareille circonstance. Il faut savoir gré à la famille du bon exemple qu'elle vient de donner. Peu de personnes, en général, à l'exception des plus proches parents, tiennent compte de l'invitation contenue dans les faire-part de prier pour le défunt. Nous sommes persuadé que tous les Spirites, même étrangers à la famille, qui auront reçu celui-ci, auront regardé comme un devoir d'accomplir le vœu qui y est exprimé. La prière n'est point pour eux une formule banale ; ils savent l'influence qu'elle exerce au moment de la mort sur le dégagement de l'âme.

M. Home à Rome. - (Conclusion).

L'ordre qui avait été donné à M. Home, par les autorités pontificales, de quitter Rome sous trois jours, avait d'abord été rapporté, ainsi qu'on l'a vu dans notre dernier numéro ; mais on ne commande pas à la peur et l'on s'est ravisé ; le permis de séjour a été définitivement retiré, et M. Home a dû partir instantanément sous prévention de sorcellerie. Il est bon de dire que le fait des coups frappés et de la table soulevée pendant l'interrogatoire, que nous n'avons rapporté que sous forme dubitative, n'en ayant pas la certitude, est exact ; ce devait être un motif de plus de penser que M. Home amenait avec lui à Rome le diable, qui n'y a jamais pénétré, à ce qu'il paraît. Le voilà donc bien et dûment convaincu, de par le gouvernement romain, d'être un sorcier ; non pas un sorcier pour rire, mais un vrai sorcier, autrement on n'aurait pas pris la chose au sérieux. Nous avons eu sous les yeux le long interrogatoire qu'on lui a fait subir, et cette lecture, par la forme des demandes, nous a involontairement reporté au temps de Jeanne d'Arc ; il n'y a manqué que la conclusion ordinaire à cette époque pour ces sortes d'accusations. Les journaux railleurs s'étonnent qu'au dix-neuvième siècle on croie encore aux sorciers ; c'est qu'il est des gens qui dorment du sommeil d'Epiménide depuis quatre siècles ; comment d'ailleurs le peuple n'y croirait-il pas, quand leur existence est attestée

par l'autorité qui doit le mieux s'y connaître, puisqu'elle en a tant fait brûler ? Il faut être sceptique comme un journaliste pour ne pas se rendre à une preuve aussi évidente. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'on fasse revivre les sorciers dans les Spirites, eux qui viennent prouver, pièces en mains, qu'il n'y a ni sorciers ni merveilleux, mais seulement des lois naturelles.

Instructions des Esprits.

Jacquard et Vaucanson.

Nota. - Notre collègue, M. Leymarie, poussé par une force involontaire, s'étant un de ces jours levé plus tôt que d'habitude, se sentit involontairement sollicité à écrire, et il obtint la dissertation spontanée suivante :

Une génération d'ouvriers a maudit mon nom ; avaient-ils raison ? avaient-ils tort ? Hélas ! c'est l'avenir qui devait répondre.

J'avais une idée fixe, celle de perfectionner, et surtout d'économiser en supprimant quelques mains ; je voulais simplifier le métier à la Vaucanson, qui prenait l'enfant en bas âge pour en faire ce paria singulier, pâle, chétif, à l'air étonné, au langage burlesque, qui formait une population à part de ma ville natale.

Mon Esprit avait une tension continuelle ; je m'endormais pour trouver au réveil un plan nouveau ; au lieu d'images et de sentiments ma pensée était un rouage, un cylindre, des ressorts, des poulies, des leviers ; dans mes rêves je voyais apparaître mon ange gardien qui mettait en mouvement toutes mes inspirations, toutes les œuvres des mains de l'homme. On l'a dit avec raison : « Les mécaniciens sont les poètes de la matière ; » les plus belles machines sont sortit toutes faites du cerveau d'un ouvrier ; les notions mécaniques qu'il ne possède pas, il les recrée de nouveau ; la patience et l'imagination sont ses seules ressources. C'est, il est vrai, une inspiration des bons Esprits méprisée par les académies ou savants de profession ; mais il n'est pas moins vrai que si Archimède et Vaucanson sont les génies de la mécanique, les Virgiles, si vous voulez, ce n'est que cette patience, jointe à une imagination vive, qui crée toutes les découvertes dont s'honore l'humanité, et cela par qui ? par des moines, des potiers de terre, des cardeurs de laine, des bergers, des matelots, un ouvrier en soie, un forgeron ignorant.

Humble ouvrier, je n'étais pas un génie, mais, comme tant d'autres, un prédestiné appelé à simplifier un métier qui disloquait les membres en abrégeant la vie à des milliers d'enfants. J'ai supprimé un supplice physique ; j'ai, tout en servant l'industrie, servi le genre humain.

Il faut admirer la Providence, qui se sert d'un pauvre Jacquard pour transformer un métier qui nourrit des milliers, que dis-je, des millions d'hommes sur la terre ; et c'est un insecte dont le tombeau salarie, transforme et nourrit les deux cinquièmes du globe. Dieu n'est-il pas un mécanicien merveilleux ? Il a créé le ver à soie, cet ingénieux artiste dans lequel il fait trouver le plus vaste problème d'économie politique. Quel enseignement pour les orgueilleux et les indifférents !

Question des machines ! terrible question ! Chaque invention arrache l'outil et le pain à des populations entières ; l'inventeur est donc un ennemi de près, un bienfaiteur à distance ; il décuple la puissance de l'art et de l'industrie ; il multiplie le travail dans l'avenir ; il mérite bien de l'humanité, mais aussi ne cause-t-il pas un mal présent ? Le premier inventeur de la machine à filer a détruit la ressource de bien des gens. Qui filait la matière brute, sinon la mère de famille, la bergère, les vieilles femmes ? Si minime que fût leur salaire, du moins il les habillait, les faisait vivre tant bien que mal.

Semblables aux inventeurs de vérités religieuses, politiques ou morales, les inventeurs de machines révolutionnent la matière ; précurseurs de l'avenir, ils ouvrent violemment leur route à travers les intérêts, foulant sous leurs pieds le passé ; aussi sont-ils, en attendant leur récompense éloignée, maudits par leurs concitoyens.

Pauvre humanité ! tu es stupide si tu t'arrêtes, cruelle si tu marches ; tu dois, selon Dieu, ne pas rester stationnaire si tu ne veux perpétuer le mal, mais, pour accomplir le bien, tu es révolutionnaire quand même.

Et c'est pour cela qu'en ce temps de transition Dieu vous dit : Soyez Spirites ; c'est-à-dire profondément imbus d'initiative morale et désintéressée ; c'est-à-dire prêts à tous les sacrifices, afin que votre existence s'accomplisse.

Comme le ver à soie, j'ai péniblement rampé, soutenu par les bons Esprits ; comme lui, j'ai filé ma prison, donné tout ce que j'avais ; comme lui, mes contemporains m'ont dédaigné ; mais aussi, comme lui l'Esprit renaît de ses cendres pour vivre vraiment et admirer ce mécanicien des mondes, ce Dieu de lumière et de bonté qui a bien voulu enseigner à ma ville natale cet Esprit de vérité qui la vivifie et la console.

JACQUARD.

Cette communication ayant été lue à la société de Paris, dans la séance du 12 février 1864, on évoqua l'Esprit de Jacquard, auquel furent adressées les questions suivantes. Il y fit la réponse ci-après :

(Société Spirite de Paris, 12 février 1864. - Médium, M. Leymarie.)

Demande. - Vous avez dû, sans doute, vous communiquer à Lyon, et cependant je ne me souviens pas d'avoir vu des communications de vous ?

Comment se fait-il que vous soyez venu donner la dissertation que nous venons de lire à M. Leymarie, à Paris, plutôt que dans un des centres spirites de Lyon ?

Pourquoi M. Leymarie a-t-il été, en quelque sorte, contraint de se lever de grand matin pour écrire cette communication ?

Enfin, que pensez-vous du Spiritisme à Lyon ?

Réponse. - Il est naturel que je me sois communiqué à Paris aussi bien que dans ma ville natale, car les parents du médium sont Lyonnais, et j'ai particulièrement connu son grand-père, qui m'a rendu un service important dans une circonstance exceptionnelle. Et puis, ce médium m'a été désigné par l'Esprit de son grand-père, qui remplit dans le monde des Esprits une mission identique à la mienne ; et comme cette mission me laisse un peu d'instants libres, j'ai cru ne pas mésuser du sommeil du médium dont le dévouement, comme celui de tant d'autres, est acquis à la cause qu'il sert.

Je désirais aussi que mes compatriotes eussent de mes nouvelles par la *Revue Spirite*. Etant toujours auprès d'eux, partageant leurs joies et leurs peines, ne cessant de leur dire : « Aimez-vous et estimez-vous, » je voulais, unissant ma voix à d'autres plus influentes que la mienne, les engager, dans ce temps de chômage et de peines, à se préparer contre les éventualités, contre l'ennemi.

Par Lyon, vous pouvez comprendre ce que peut le Spiritisme interprété avec bon sens. Que sont devenues les violences du passé, ces récriminations injustes, ces soulèvements qui ont ensanglanté la ruche lyonnaise ? Et ces cabarets, jadis témoins de scènes licencieuses, pourquoi se vident-ils aujourd'hui ? C'est que la famille a repris ses droits partout où le Spiritisme a pénétré, partout où son influence bienfaisante s'est fait sentir ; et partout les ouvriers spirites sont revenus à l'espérance, à l'ordre, au travail intelligent, au désir de bien faire, à la volonté de progresser.

En mon temps, c'est mon invention qui, ne rendant plus le tisseur esclave de la machine, a pu régénérer tout un monde de travailleurs ; et c'est le Spiritisme, à son tour, qui transforme l'esprit de cette population en lui donnant la véritable initiation à la vie ; c'est toute une légion de bons Esprits qui vient dessiller les yeux et ouvrir à l'intelligence, à l'amour, des cœurs jusqu'alors pervertis.

Aujourd'hui, le Spiritisme entre dans une nouvelle phase, car c'est le temps des aspirations généreuses. La bourgeoisie, soumise encore au haut clergé, reste spectatrice du combat pacifique que l'idée nouvelle livre au *non possumus* du passé ; et tous attendent la fin de la bataille, afin de se ranger du côté des vainqueurs.

Aussi, chers compatriotes, écoutez et suivez les conseils d'Allan Kardec : ce sont ceux de vos Esprits protecteurs. C'est par eux que vous

écarterez le danger des collisions et même des coalitions. Plus vous serez humbles et sérieux et plus vous serez forts. Les arrogants baisseront pavillon devant la vérité qui les aveuglera ; et c'est alors qu'aura lieu la transformation spirituelle de cette grande cité que nous aimons tous et que chérit particulièrement la Société spirite de Paris, pour sa foi en l'avenir et les bonnes espérances qu'elle a su réaliser.

JACQUARD.

Dans la même séance, et pendant que Jacquard écrivait la communication qu'on vient de lire, un autre médium, M. d'Ambel, en obtenait une sur le même sujet, signé de l'Esprit de Vaucanson.

But final de l'homme sur la terre.

Autrefois les hommes étaient attelés à la charrue ; ils étaient sacrifiés à des travaux gigantesques, et la construction des remparts de Babylone où plusieurs chars marchaient de front, l'édification des Pyramides et l'installation des Sphinx ont coûté plus que dix sanglantes batailles. Plus tard, les animaux furent asservis concurremment aux hommes et l'on vit, dans la jeune Lutèce, des bœufs accouplés sous le joug traîner le char où se prélassaient les rois fainéants de la seconde race.

Ce préambule a pour objet de montrer à ceux qui nous écoutent, que toutes les questions posées dans ce centre sympathique aux Esprits obtiennent leur solution, soit par l'un, soit par l'autre d'entre nous. Ce cher Jacquard, cette gloire du métier à tisser, cet artisan ingénieux qui est tombé comme un vaillant soldat au champ d'honneur du travail, a traité un côté des questions économiques qui se rattachent au labeur humanitaire. Il m'a quelque peu mis en cause ; en parlant des modifications que j'avais moi-même apportées à l'art du tisseur et du tisserand, il m'a, pour ainsi dire, appelé à jouer ma partie dans ce concerto spirituel. C'est pourquoi, trouvant parmi vous un médium, né comme moi dans la vieille cité des Allobroges, cette reine du Grésivaudan, je m'en empare avec la permission de ses guides habituels et viens compléter pour une partie l'exposé que mon illustre ami de Lyon vous a donné par un autre médium.

Dans sa dissertation, fort remarquable du reste, il exprime encore certaines plaintes qui, sous l'inventeur, font retrouver l'ouvrier jaloux de son gagne-pain et redoutant le chômage homicide ; on sent que le père de famille s'épouvante d'une suspension de travail duquel dépend la vie des siens ; on devine le citoyen qui frémit devant le désastre qui peut atteindre la majorité de ses compatriotes. Ce sentiment est certes des plus honorables, mais dénote un point de vue d'une certaine étroitesse ; je viens traiter la même question que Jacquard, sinon plus lar-

gement que lui, du moins à un peint de vue plus général ; toutefois je dois constater, pour rendre hommage à qui de droit, que la généreuse conclusion de la communication de mon ami rachète amplement le côté défectueux que je signale.

L'homme n'est point fait pour rester un instrument inintelligent de productions : par ses aptitudes et sa place dans la création, par sa destinée, il est appelé à une autre fonction que celle de machine, à un autre rôle que celui de cheval de manège ; il doit, dans les limites posées par son état d'avancement, arriver à produire de plus en plus intellectuellement et s'émanciper enfin de cet état de servilisme et de rouage inintelligent auquel pendant tant de générations il est resté asservi. L'ouvrier est appelé à devenir ingénieur, et à voir substituer à ses bras laborieux des machines plus actives, plus infatigables et plus précises que lui ; l'artisan doit devenir artiste et conduire le travail mécanique par un effort de sa pensée et non plus par un effort de ses bras. Là est la preuve irrécusable de cette loi si large du progrès qui régit toutes les humanités.

Maintenant qu'il vous est permis d'entrevoir, par une échappée sur la vie future, la vérité des destinées humaines ; maintenant que vous êtes convaincus que cette existence n'est qu'un des chaînons de votre vie immortelle, je puis bien m'écrier : Qu'importe que cent mille individus succombent lorsqu'une machine a été découverte pour faire le travail de ces cent mille individus ! Pour le philosophe, qui s'élève au-dessus des préjugés et des intérêts terrestres, ce fait prouve tout uniment que l'homme n'était plus dans sa voie quand il se consacrait à ce labeur condamné par la Providence. En effet, c'est dans le champ de son intelligence que l'homme doit désormais faire passer la herse et la charrue qui fécondent ; et c'est par son intelligence seule qu'il pourra, qu'il devra arriver à mieux.

Ne donnez pas, je vous prie, à mes paroles un sens par trop révolutionnaire ; non ! mais laissez-leur le sens large et supérieur que comporte un enseignement spirite qui s'adresse à des intelligences déjà avancées et prêtes à comprendre toute la portée de nos instructions. Il est constant que si, d'aujourd'hui à demain, l'artisan abandonnait le métier qui le fait vivre, sous prétexte que, dans un temps donné, celui-ci sera remplacé par un mécanisme ou toute autre invention, il est constant qu'il suivrait une voie fatale et contraire à toutes les leçons que le Spiritisme a données.

Mais toutes nos réflexions n'ont qu'un but, c'est de démontrer que nul ne doit crier contre un progrès qui substitue à des bras humains les ressorts et les rouages d'une mécanique. Au surplus, il est bon d'ajouter que l'humanité a payé sa large rançon à la misère, et que, l'instruction pénétrant de plus en plus toutes les couches sociales,

chaque individu devient de plus en plus apte aux fonctions si intelligemment nommées libérales.

Il est difficile à un Esprit qui se communique pour la première fois à un médium d'exprimer bien nettement sa pensée ; vous excuserez donc le décousu de ma communication, dont voici la conclusion en deux mots : L'homme est un agent spirituel qui doit arriver dans une période non éloignée à assouplir à son service et pour toutes les opérations matérielles la matière elle-même, en lui donnant pour unique moteur l'intelligence qui s'épanouit dans les cerveaux humains.

VAUCANSON.

Notices bibliographiques.

—

Annali dello Spiritismo in Italia

(Annales du Spiritisme en Italie).

Sous ce titre, la société spirite de Turin a commencé une publication mensuelle dont nous avons reçu les deux premiers numéros. Le but éminemment sérieux que se propose cette société, le talent et les lumières des membres qui en font partie, font bien augurer de la direction qui sera donnée à ce nouvel organe de la doctrine ; grâce à lui, et en raison de ce qu'il est écrit dans la langue nationale, le Spiritisme fera son chemin en Italie, où il trouve déjà de si nombreuses sympathies. La société et son journal ont nettement arboré le drapeau de la société de Paris. Le passage suivant, traduit du premier numéro, est une sorte de profession de foi qui indique suffisamment l'esprit qui préside à la rédaction.

« … Que celui donc qui voudra se livrer à l'étude du Spiritisme commence, avant de tenter les expériences, par lire les ouvrages qui traitent de la matière, et par les étudier attentivement, pour ne pas faire comme le voyageur qui, traversant un pays inconnu, sans guide ni conseils, risque à chaque pas de s'égarer ; et puisque d'autres ont déjà aplani la voie, la raison veut que l'on s'éclaire de leurs études pour apprendre la manière de distinguer les bons Esprits des mauvais, et pour savoir comment on doit s'y prendre pour se délivrer de ces derniers, pour ne pas être dupe de leurs tromperies, ni victime des maux qui pourraient en résulter.

« A cet effet se recommandent comme de la plus haute utilité les ouvrages écrits en français par un infatigable et savant Spirite, M. Allan

Kardec, et dans lesquels on ne sait ce qu'on doit le plus louer, de la droiture des intentions, de la hauteur de la philosophie ou de la clarté de la diction. Parmi ces ouvrages, les principaux et les premiers à lire sont le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums*. Dans le premier se trouve la théorie philosophique révélée, ainsi que l'affirme l'auteur, par des Esprits supérieurs, et dans le second un traité complet de la pratique du Spiritisme et de la manière d'acquérir, s'il est possible, la faculté médianimique.

« Mais ni l'un ni l'autre de ces ouvrages ne sont encore traduits en italien, et quand même ils pourraient, dans leur texte, être abordés par tout le monde, leur étendue serait un obstacle pour beaucoup. L'auteur lui-même a senti cette difficulté ; c'est pourquoi il a résumé la partie la plus essentielle du *Livre des Esprits* dans un opuscule intitulé : *le Spiritisme à sa plus simple expression*, lequel a été traduit dans notre langue et publié à Turin. Cette traduction a fait, on peut le dire, le tour de la péninsule entière, et il en a été vendu un très grand nombre d'exemplaires dans toutes les villes d'Italie.

« Mais comme l'auteur n'a pas fait un abrégé du *Livre des Médiums*, et en attendant que le livre complet puisse être traduit en italien, nous avons eu l'idée d'en publier un résumé qui, s'il ne peut se comparer à celui d'Allan Kardec, contient du moins les principaux avertissements qui sont de première nécessité pour ceux qui ont l'intention de s'appliquer à l'étude du Spiritisme pratique ; il suffira, nous l'espérons, pour indiquer la voie qu'il faut suivre pour réussir à se mettre en relation avec les bons Esprits, et à éloigner les Esprits inférieurs et pervers.

« Le spiritisme, étudié avec pureté de sentiment, peut devenir la source des plus douces consolations pour tous les hommes de bien et désireux du progrès. »

Un nouveau journal vient de paraître à Bordeaux, sous le titre de : *le Sauveur des peuples, journal du Spiritisme, propagateur de l'unité fraternelle*. Directeur-gérant, A. LEFRAISE. Il paraît toutes les semaines. - Ce titre promet beaucoup et impose de grandes obligations, car aujourd'hui il ne suffit plus de l'étiquette. Nous en reparlerons quand nous aurons pu apprécier la matière dont il le justifiera. S'il vient apporter une pierre utile à l'édifice, s'il vient, comme il le dit, unir au lieu de diviser, si la véritable charité de paroles et d'action est son guide envers ses frères en croyance, si sa polémique avec les adversaires de notre doctrine ne s'écarte pas des bornes de la modération et d'une loyale discussion, il sera le bienvenu, et nous serons heureux de l'encourager et de l'appuyer.

Un nouvel ouvrage de M. Allan Kardec, du même volume environ que le *Livre des Esprits*, est sous presse depuis la fin de décembre ; il devait paraître en février, mais les retards involontaires dans l'impression, et les soins que celle-ci exige, ne l'ont pas permis. Tout nous fait espérer que nous pourrons en annoncer la mise en vente dans le prochain numéro. Il est destiné à remplacer l'ouvrage annoncé sous le titre : *Les voix du monde invisible*, et dont le plan primitif a été radicalement changé.

Nécrologie.

M. P. -F. Mathieu,

Ancien pharmacien en chef des armées, membre de plusieurs Sociétés savantes.

M. Mathieu, mort le 12 février 1864, était très connu dans le monde spirite parisien, où il fréquentait diverses réunions auxquelles il prenait une part active. Il s'était occupé des phénomènes spirites dès leur origine ; nous l'avons connu à l'époque où nous faisions nos premiers travaux préliminaires. La nature de son esprit le portait au doute, et longtemps après avoir expérimenté lui-même à l'aide de la planchette, il se refusait à y reconnaître l'action des Esprits. Depuis, ses idées s'étaient modifiées, et même, dans les derniers temps, il ne se montrait plus aussi radicalement contraire à la réincarnation. M. Mathieu n'admettait que difficilement et à la longue ce qui n'était pas dans ses idées ; mais ce n'était point un adversaire systématique, et, bien qu'il ne partageât pas entièrement les doctrines du *Livre des Esprits*, nous devons lui rendre cette justice que, dans sa polémique, il ne s'est jamais écarté des bornes d'une parfaite convenance. Sa douceur et l'honorabilité de son caractère l'ont fait estimer et regretter de tous ceux qui l'ont connu. Il est mort au moment où il venait de mettre la dernière main à un important ouvrage sur les convulsionnaires, que MM. Didier et Ce viennent d'éditer.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1864.

BIBLIOGRAPHIE

En vente :

IMITATION DE L'ÉVANGILE

Selon le Spiritisme[3].

Contenant : l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le Spiritisme, et leur application aux diverses positions de la vie.

Par ALLAN KARDEC,

Avec cette épigraphe : « Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les ages de l'humanité. »

Nous nous abstenons de toute réflexion sur cet ouvrage, nous bornant à extraire de l'introduction la partie qui en indique le but.

« On peut diviser les matières contenues dans les Évangiles en quatre parties : *Les actes ordinaires de la vie du Christ, les miracles, les prédictions, l'enseignement moral*. Si les trois premières parties ont été l'objet de controverses, la dernière est demeurée inattaquable. Devant ce code divin, l'incrédulité elle-même s'incline ; c'est le terrain où tous les cultes peuvent se rencontrer, le drapeau sous lequel tous peuvent s'abriter, quelles que soient leurs croyances, car elle n'a jamais fait le sujet des disputes religieuses, toujours et partout soulevées par les questions de dogmes ; en les discutant, d'ailleurs, les sectes y eussent trouvé leur propre condamnation, car la plupart se sont plus attachées à la partie mystique, qu'à la partie morale qui

[3] Un fort vol. in-12. chez MM. Didier et C[e], 35, quai des Grands-Augustins ; Ledoyen, au Palais-Royal, et au bureau de la *Revue spirite*. Prix : 3fr. 50 c.

exige la réforme de soi-même. Pour les hommes en particulier, c'est une règle de conduite embrassant toutes les circonstances de la vie privée ou publique, le principe de tous les rapports sociaux fondés sur la plus rigoureuse justice ; c'est enfin, et par-dessus tout, la route infaillible du bonheur à venir, un coin de voile levé sur la vie future. C'est cette partie qui fait l'objet exclusif de cet ouvrage.

« Tout le monde admire la morale évangélique ; chacun en proclame la sublimité et la nécessité, mais beaucoup le font de confiance, sur ce qu'ils ont entendu dire, ou sur la foi de quelques maximes devenues proverbiales ; mais peu la connaissent à fond, moins encore la comprennent et savent en déduire les conséquences. La raison en est en grande partie dans la difficulté que présente la lecture de l'Évangile, inintelligible pour le plus grand nombre. La forme allégorique, le mysticisme intentionnel du langage, font que la plupart le lisent par acquit de conscience et par devoir, comme ils lisent les prières sans les comprendre, c'est-à-dire sans fruit. Les préceptes de morale, disséminés çà et là, confondus dans la masse des autres récits, passent inaperçus ; il devient alors impossible d'en saisir l'ensemble, et d'en faire l'objet d'une lecture et d'une méditation séparées.

« On a fait, il est vrai, des traités de morale évangélique, mais l'arrangement en style littéraire moderne leur ôte la naïveté primitive qui en fait à la fois le charme et l'authenticité. Il en est de même des maximes détachées, réduites à leur plus simple expression proverbiale ; ce ne sont plus alors que des aphorismes qui perdent une partie de leur valeur et de leur intérêt, par l'absence des accessoires et des circonstances dans lesquelles ils ont été donnés.

« Pour obvier à ces inconvénients, nous avons réuni dans cet ouvrage les articles qui peuvent constituer, à proprement parler, un code de morale universelle, sans distinction de culte ; dans les citations nous avons conservé tout ce qui était utile au développement de la pensée, n'élaguant que les choses étrangères au sujet. Nous avons en outre scrupuleusement respecté la traduction originale de Sacy, ainsi que la division par versets. Mais au lieu de nous attacher à un ordre chronologique impossible et sans avantage réel dans un pareil sujet, les maximes ont été groupées et classées méthodiquement selon leur nature, de manière à ce qu'elles se déduisent autant que possible les unes des autres. Le rappel des numéros d'ordre des chapitres et des versets, permet de recourir à la classification vulgaire, si on le juge à propos.

« Ce n'était là qu'un travail matériel qui, seul, n'eût été que d'une utilité secondaire ; l'essentiel était de le mettre à la portée de tous, par

l'explication des passages obscurs, et le développement de toutes les conséquences en vue de l'application aux différentes positions de la vie. C'est ce que nous avons essayé de faire avec l'aide des bons Esprits qui nous assistent.

« Beaucoup de points de l'Évangile, de la Bible et des auteurs sacrés en général, ne sont inintelligibles, beaucoup même ne paraissent irrationnels, que faute de la clef pour en comprendre le véritable sens ; cette clef est tout entière dans le Spiritisme, ainsi qu'ont déjà pu s'en convaincre ceux qui l'ont étudié sérieusement, et ainsi qu'on le reconnaîtra mieux encore plus tard. Le Spiritisme se retrouve partout dans l'antiquité et à tous les âges de l'humanité ; partout on en trouve des traces dans les écrits, dans les croyances, et sur les monuments ; c'est pour cela que, s'il ouvre des horizons nouveaux pour l'avenir, il jette une lumière non moins vive sur les mystères du passé.

« Comme complément de chaque précepte, nous avons ajouté quelques instructions choisies parmi celles qui ont été dictées par les Esprits en divers pays, et par l'entremise de différents médiums. Si ces instructions fussent sorties d'une source unique, elles auraient pu subir une influence personnelle ou celle du milieu, tandis que la diversité d'origines prouve que les Esprits donnent leurs enseignements partout, et qu'il n'y a personne de privilégié sous ce rapport.

« Cet ouvrage est à l'usage de tout le monde ; chacun peut y puiser les moyens de conformer sa conduite à la morale du Christ. Les Spirites y trouveront en outre les applications qui les concernent plus spécialement. Grâce aux communications établies désormais d'une manière permanente entre les hommes et le monde invisible, la loi évangélique enseignée à toutes les nations par les Esprits eux-mêmes, ne sera plus une lettre morte, parce que chacun la comprendra, et sera incessamment sollicité de la mettre en pratique, par les conseils de ses guides spirituels. Les instructions des Esprits sont véritablement *les voix du ciel* qui viennent éclairer les hommes, et les convier *à l'imitation de l'Evangile*. »

Autorité de la doctrine spirite.

Contrôle universel de l'enseignement des Esprits.

Nous avons déjà effleuré cette question dans notre dernier numéro, à propos d'un article spécial (de la perfection des êtres créés) ; mais elle est d'une telle gravité, elle a des conséquences tellement impor-

tantes pour l'avenir du Spiritisme, que nous avons cru devoir la traiter d'une manière complète.

Si la doctrine spirite était une conception purement humaine, elle n'aurait pour garant que les lumières de celui qui l'aurait conçue ; or, personne ici-bas ne saurait avoir la prétention fondée de posséder à lui seul la vérité absolue. Si les Esprits qui l'ont révélée se fussent manifestés à un seul homme, rien n'en garantirait l'origine, car il faudrait croire sur parole celui qui dirait avoir reçu leur enseignement. En admettant de sa part une parfaite sincérité, tout au plus pourrait-il convaincre les personnes de son entourage ; il pourrait avoir des sectaires, mais il ne parviendrait jamais à rallier tout le monde.

Dieu a voulu que la nouvelle révélation arrivât aux hommes par une voie plus rapide et plus authentique, c'est pourquoi il a chargé les Esprits d'aller la porter d'un pôle à l'autre, en se manifestant partout, sans donner à personne le privilège exclusif d'entendre leur parole. Un homme peut être abusé, peut s'abuser lui-même ; il n'en saurait être ainsi quand des millions d'hommes voient et entendent la même chose ; c'est une garantie pour chacun et pour tous. D'ailleurs on peut faire disparaître un homme, on ne fait pas disparaître des masses ; on peut brûler les livres, mais on ne peut brûler les Esprits ; or, brûlât-on tous les livres, la source de la doctrine n'en serait pas moins intarissable, par cela même qu'elle n'est pas sur la terre, qu'elle surgit de partout, et que chacun peut y puiser. A défaut des hommes pour la répandre, il y aura toujours les Esprits qui atteignent tout le monde et que personne ne peut atteindre.

Ce sont donc en réalité les Esprits qui font eux-mêmes la propagande, à l'aide des innombrables médiums qu'ils suscitent de tous les côtés. S'ils n'avaient eu qu'un interprète unique, quelque favorisé qu'il fût, le Spiritisme serait à peine connu ; cet interprète lui-même, à quelque classe qu'il appartînt, eût été l'objet de préventions de la part de beaucoup de gens ; toutes les nations ne l'eussent pas accepté, tandis que les Esprits se communiquant partout, à tous les peuples, à toutes les sectes et à tous les partis, sont acceptés par tous ; le Spiritisme n'a pas de nationalité ; il est en dehors de tous les cultes particuliers ; il n'est imposé par aucune classe de la société, puisque chacun peut recevoir des instructions de ses parents et de ses amis d'outre-tombe. Il fallait qu'il en fût ainsi pour qu'il pût appeler tous les hommes à la fraternité ; s'il ne se fût pas placé sur un terrain neutre, il aurait maintenu les dissensions au lieu de les apaiser.

Cette universalité dans l'enseignement des Esprits fait la force du

Spiritisme ; là aussi est la cause de sa propagation si rapide. Tandis que la voix d'un seul homme, même avec le secours de l'imprimerie, eût mis des siècles avant de parvenir à l'oreille de tous, voilà que des milliers de voix se font entendre simultanément sur tous les points de la terre pour proclamer les mêmes principes, et les transmettre aux plus ignorants comme aux plus savants, afin que personne ne soit déshérité. C'est un avantage dont n'a joui aucune des doctrines qui ont paru jusqu'à ce jour. Si donc le Spiritisme est une vérité, il ne craint ni le mauvais vouloir des hommes, ni les révolutions morales, ni les bouleversements physiques du globe, parce qu'aucune de ces choses ne peut atteindre les Esprits.

Mais ce n'est pas le seul avantage qui résulte de cette position exceptionnelle ; le Spiritisme y trouve une garantie toute-puissante contre les schismes que pourraient susciter, soit l'ambition de quelques-uns, soit les contradictions de certains Esprits. Ces contradictions sont assurément un écueil, mais qui porte en soi le remède à côté du mal.

On sait que les Esprits, par suite de la différence qui existe dans leurs capacités, sont loin d'être individuellement en possession de toute la vérité ; qu'il n'est pas donné à tous de pénétrer certains mystères ; que leur savoir est proportionné à leur épuration ; que les Esprits vulgaires n'en savent pas plus que les hommes, et moins que certains hommes ; qu'il y a parmi eux, comme parmi ces derniers, des présomptueux et des faux savants qui croient savoir ce qu'ils ne savent pas ; des systématiques qui prennent leurs idées pour la vérité ; enfin que les Esprits de l'ordre le plus élevé, ceux qui sont complètement dématérialisés, ont seuls dépouillé les idées et les préjugés terrestres ; mais on sait aussi que les Esprits trompeurs ne se font pas scrupule de s'abriter sous des noms d'emprunt, pour faire accepter leurs utopies. Il en résulte que, pour tout ce qui est en dehors de l'enseignement exclusivement moral, les révélations que chacun peut obtenir, ont un caractère individuel sans authenticité ; qu'elles doivent être considérées comme des opinions personnelles de tel ou tel Esprit, et qu'il y aurait imprudence à les accepter et à les promulguer légèrement comme des vérités absolues.

Le premier contrôle est sans contredit celui de la raison, auquel il faut soumettre, sans exception, tout ce qui vient des Esprits ; toute théorie en contradiction manifeste avec le bon sens, avec une logique rigoureuse, et avec les données positives que l'on possède, de quelque nom respectable qu'elle soit signée, doit être rejetée. Mais ce contrôle est incomplet dans beaucoup de cas, par suite de l'insuffisance des

lumières de certaines personnes, et de la tendance de beaucoup à prendre leur propre jugement pour unique arbitre de la vérité. En pareil cas, que font les hommes qui n'ont pas en eux-mêmes une confiance absolue ? Ils prennent l'avis du plus grand nombre, et l'opinion de la majorité est leur guide. Ainsi doit-il en être à l'égard de l'enseignement des Esprits, qui nous en fournissent eux-mêmes les moyens.

La concordance dans l'enseignement des Esprits est donc le meilleur contrôle ; mais il faut encore qu'elle ait lieu dans certaines conditions. La moins sûre de toutes, c'est lorsqu'un médium interroge lui-même plusieurs Esprits sur un point douteux ; il est bien évident que s'il est sous l'empire d'une obsession, et s'il a affaire à un Esprit trompeur, cet Esprit peut lui dire la même chose sous des noms différents. Il n'y a pas non plus une garantie suffisante dans la conformité qu'on peut obtenir par les médiums d'un seul centre, parce qu'ils peuvent subir la même influence. *La seule garantie sérieuse est dans la concordance qui existe entre les révélations faites spontanément, par d'entremise d'un grand nombre de médiums étrangers les uns aux autres, et dans diverses contrées*. On conçoit qu'il ne s'agit point ici des communications relatives à des intérêts secondaires, mais de ce qui se rattache aux principes mêmes de la doctrine. L'expérience prouve que lorsqu'un principe nouveau doit recevoir sa solution, il est enseigné *spontanément* sur différents points à la fois, et d'une manière identique, sinon pour la forme, du moins pour le fond. Si donc il plaît à un Esprit de formuler un système excentrique, basé sur ses seules idées et en dehors de la vérité, on peut être certain que ce système restera *circonscrit*, et tombera devant l'unanimité des instructions données partout ailleurs, ainsi qu'on en a déjà eu plusieurs exemples. C'est cette unanimité qui a fait tomber tous les systèmes partiels éclos à l'origine du Spiritisme, alors que chacun expliquait les phénomènes à sa manière, et avant qu'on ne connût les lois qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible.

Telle est la base sur laquelle nous nous appuyons quand nous formulons un principe de la doctrine ; ce n'est pas parce qu'il est selon nos idées que nous le donnons comme vrai ; nous ne nous posons nullement en arbitre suprême de la vérité, et nous ne disons à personne : « Croyez telle chose, parce que nous le disons. » Notre opinion n'est à nos propres yeux qu'une opinion personnelle qui peut être juste ou fausse, parce que nous ne sommes pas plus infaillible qu'un autre. Ce n'est pas non plus parce qu'un principe nous est enseigné qu'il

est pour nous la vérité, mais parce qu'il a reçu la sanction de la concordance.

Ce contrôle universel est une garantie pour l'unité future du Spiritisme, et annulera toutes les théories contradictoires. C'est là que, dans l'avenir, on cherchera le critérium de la vérité. Ce qui a fait le succès de la doctrine formulée dans le *Livre des Esprits* et dans le *Livre des Médiums*, c'est que partout chacun a pu recevoir directement des Esprits la confirmation de ce qu'ils renferment. Si, de toutes parts, les Esprits fussent venus les contredire, ces livres auraient depuis longtemps subi le sort de toutes les conceptions fantastiques. L'appui même de la presse ne les eût pas sauvés du naufrage, tandis que, privés de cet appui, ils n'en ont pas moins fait un chemin rapide, parce qu'ils ont eu celui des Esprits, dont le bon vouloir a compensé, et au delà, le mauvais vouloir des hommes. Ainsi en sera-t-il de toutes les idées émanant des Esprits ou des hommes, qui ne pourraient supporter l'épreuve de ce contrôle, dont personne ne peut contester la puissance.

Supposons donc qu'il plaise à certains Esprits de dicter, sous un titre quelconque, un livre en sens contraire ; supposons même que, dans une intention hostile, et en vue de discréditer la doctrine, la malveillance suscitât des communications apocryphes, quelle influence pourraient avoir ces écrits s'ils sont démentis de tous côtés par les Esprits ? C'est de l'adhésion de ces derniers dont il faudrait s'assurer avant de lancer un système en leur nom. Du système d'un seul à celui de tous, il y a la distance de l'unité à l'infini. Que peuvent même tous les arguments des détracteurs sur l'opinion des masses, quand des millions de voix amies, parties de l'espace, viennent de tous les points du globe, et dans le sein de chaque famille, les battre en brèche ? L'expérience, sous ce rapport, n'a-t-elle pas déjà confirmé la théorie ? Que sont devenues toutes ces publications qui devaient, soi-disant, anéantir le Spiritisme ? Quelle est celle qui en a seulement arrêté la marche ? Jusqu'à ce jour on n'avait pas envisagé la question sous ce point de vue, l'un des plus graves sans contredit ; chacun a compté sur soi, mais sans compter avec les Esprits.

Il ressort de tout ceci une vérité capitale, c'est que quiconque voudrait se mettre à la traverse du courant d'idées établi et sanctionné, pourrait bien causer une petite perturbation locale et momentanée, mais jamais dominer l'ensemble, même dans le présent, et encore moins dans l'avenir.

Il en ressort de plus que les instructions données par les Esprits sur les points de la doctrine non encore élucidés, ne sauraient faire loi, tant

qu'elles resteront isolées ; qu'elles ne doivent, par conséquent, être acceptées que sous toutes réserves et à titre de renseignement.

De là la nécessité d'apporter à leur publication la plus grande prudence ; et, dans le cas où l'on croirait devoir les publier, il importe de ne les présenter que comme des opinions individuelles, plus ou moins probables, mais ayant, dans tous les cas, besoin de confirmation. C'est cette confirmation qu'il faut attendre avant de présenter un principe comme vérité absolue, si l'on ne veut être accusé de légèreté ou de crédulité irréfléchie.

Les Esprits supérieurs procèdent dans leurs révélations avec une extrême sagesse ; ils n'abordent les grandes questions de la doctrine que graduellement, à mesure que l'intelligence est apte à comprendre des vérités d'un ordre plus élevé, et que les circonstances sont propices pour l'émission d'une idée nouvelle. C'est pourquoi, dès le commencement, ils n'ont pas tout dit, et n'ont pas encore tout dit aujourd'hui, ne cédant jamais à l'impatience des gens trop pressés qui veulent cueillir les fruits avant leur maturité. Il serait donc superflu de vouloir devancer le temps assigné à chaque chose par la Providence, car alors les Esprits vraiment sérieux refusent positivement leur concours ; mais les Esprits légers, se souciant peu de la vérité, répondent à tout ; c'est pour cette raison que, sur toutes les questions prématurées, il y a toujours des réponses contradictoires.

Les principes ci-dessus ne sont point le fait d'une théorie personnelle, mais la conséquence forcée des conditions dans lesquelles les Esprits se manifestent. Il est bien évident que si un Esprit dit une chose d'un côté, tandis que des millions d'Esprits disent le contraire ailleurs, la présomption de vérité ne peut être pour celui qui est seul ou à peu près de son avis ; or, prétendre avoir seul raison contre tous, serait aussi illogique de la part d'un Esprit que de la part des hommes. Les Esprits vraiment sages, s'ils ne se sentent pas suffisamment éclairés sur une question, ne la tranchent *jamais* d'une manière absolue ; ils déclarent ne la traiter qu'à leur point de vue, et conseillent eux-mêmes d'en attendre la confirmation.

Quelque grande, belle et juste que soit une idée, il est impossible qu'elle rallie, dès le début, toutes les opinions. Les conflits qui en résultent sont la conséquence inévitable du mouvement qui s'opère ; ils sont même nécessaires pour mieux faire ressortir la vérité, et il est utile qu'ils aient lieu au commencement, pour que les idées fausses soient plus promptement usées. Les Spirites qui en concevraient quelques craintes doivent donc être parfaitement rassurés. Toutes les pré-

tentions isolées tomberont, par la force des choses, devant le grand et puissant critérium du contrôle universel. Ce n'est pas à l'opinion d'un homme qu'on se ralliera, c'est à la voix unanime des Esprits ; ce n'est pas un homme, *pas plus nous qu'un autre*, qui fondera l'orthodoxie spirite ; ce n'est pas non plus un Esprit venant s'imposer à qui que ce soit : c'est l'universalité des Esprits se communiquant sur toute la terre par l'ordre de Dieu ; là est le caractère essentiel de la doctrine spirite ; là est sa force, là est son autorité. Dieu a voulu que sa loi fût assise sur une base inébranlable, c'est pourquoi il ne l'a pas fait reposer sur la tête fragile d'un seul.

C'est devant ce puissant aréopage, qui ne connaît ni les coteries, ni les rivalités jalouses, ni les sectes, ni les nations, que viendront se briser toutes les oppositions, toutes les ambitions, toutes les prétentions à la suprématie individuelle ; que nous nous briserions nous-même si nous voulions substituer nos propres idées à ses décrets souverains ; c'est lui seul qui tranchera toutes les questions litigieuses, qui fera taire les dissidences, et donnera tort ou raison à qui de droit. Devant cet imposant accord de toutes *les voix du ciel*, que peut l'opinion d'un homme ou d'un Esprit ? Moins que la goutte d'eau qui se perd dans l'océan, moins que la voix de l'enfant étouffée par la tempête.

L'opinion universelle, voilà donc le juge suprême, celui qui prononce en dernier ressort ; elle se forme de toutes les opinions individuelles ; si l'une d'elles est vraie, elle n'a que son poids relatif dans la balance ; si elle est fausse, elle ne peut l'emporter sur toutes les autres. Dans cet immense concours, les individualités s'effacent, et c'est là un nouvel échec pour l'orgueil humain.

Cet ensemble harmonieux se dessine déjà ; or, ce siècle ne passera pas qu'il ne resplendisse de tout son éclat, de manière à fixer toutes les incertitudes ; car d'ici là des voix puissantes auront reçu mission de se faire entendre pour rallier les hommes sous le même drapeau, dès que le champ sera suffisamment labouré. En attendant, celui qui flotterait entre deux systèmes opposés, peut observer dans quel sens se forme l'opinion générale : c'est l'indice certain du sens dans lequel se prononce la majorité des Esprits sur les divers points où ils se communiquent ; c'est un signe non moins certain de celui des deux systèmes qui l'emportera.

Résumé de la loi des phénomènes spirites.

Cette instruction est surtout faite en vue des personnes qui ne possèdent aucune notion du Spiritisme, et auxquelles on veut en donner une idée succincte en peu de mots. Dans les groupes ou réunions spirites, où se trouvent des assistants novices, elle peut utilement servir de préambule aux séances, selon les besoins.

Les personnes étrangères au Spiritisme n'en comprenant ni le but ni les moyens, s'en font presque toujours une idée complètement fausse. Ce qui leur manque surtout, c'est la connaissance du principe, la clef première des phénomènes ; faute de cela, ce qu'elles voient et ce qu'elles entendent est sans profit, et même sans intérêt, pour elles. Il est un fait acquis à l'expérience, c'est que la vue seule ou le récit des phénomènes ne suffit point pour convaincre. Celui même qui est témoin de faits capables de le confondre est plus étonné que convaincu ; plus l'effet lui semble extraordinaire, plus il le suspecte. Une étude préalable sérieuse est le seul moyen d'amener la conviction ; souvent même elle suffit pour changer entièrement le cours des idées. Dans tous les cas, elle est indispensable pour l'intelligence des phénomènes les plus simples. A défaut d'une instruction complète, qui ne peut être donnée en quelques mots, un résumé succinct de la loi qui régit les manifestations suffira pour faire envisager la chose sous son véritable jour par les personnes qui n'y sont point encore initiées. C'est ce premier jalon que nous donnons dans la petite instruction ci-après. Toutefois, une observation préalable est nécessaire.

La propension des incrédules est généralement de suspecter la bonne foi des médiums, et de supposer l'emploi de moyens frauduleux. Outre qu'à l'égard de certaines personnes cette supposition est injurieuse, il faut avant tout se demander quel intérêt elles pourraient avoir à tromper et à jouer ou faire jouer la comédie. La meilleure garantie de sincérité est dans le désintéressement absolu, car là où il n'y a rien à gagner, le charlatanisme n'a pas de raison d'être.

Quant à la réalité des phénomènes, chacun peut la constater, si l'on se place dans les conditions favorables, et si l'on apporte à l'observation des faits la patience, la persévérance et l'impartialité nécessaires.

1. Le Spiritisme est à la fois une science d'observation et une doc-

trine philosophique. Comme science pratique, il consiste dans les relations que l'on peut établir avec les Esprits ; comme philosophie, il comprend toutes les conséquences morales qui découlent de ces relations.

2. Les Esprits ne sont point, comme on se le figure souvent, des êtres à part dans la création ; ce sont les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres mondes. Les âmes ou Esprits sont donc une seule et même chose ; d'où il suit que quiconque croit à l'existence de l'âme, croit, par cela même, à celle des Esprits.

3. On se fait généralement une idée très fausse de l'état des Esprits ; ce ne sont point, comme quelques-uns le croient, des êtres vagues et indéfinis, ni des flammes comme les feux follets, ni des fantômes comme dans les contes de revenants. Ce sont des êtres semblables à nous, ayant un corps comme le nôtre, mais fluidique et invisible dans l'état normal.

4. Lorsque l'âme est unie au corps pendant la vie, elle a une double enveloppe : l'une lourde, grossière et destructible qui est le corps ; l'autre fluidique, légère et indestructible appelée *périsprit*. Le périsprit est le lien qui unit l'âme et le corps ; c'est par son intermédiaire que l'âme fait agir le corps, et qu'elle perçoit les sensations éprouvées par le corps.

5. La mort n'est que la destruction de la grossière enveloppe ; l'âme abandonne cette enveloppe, comme on quitte un vêlement usé, ou comme le papillon quitte sa chrysalide ; mais elle conserve son corps fluidique ou périsprit.

L'union de l'âme, du périsprit et du corps matériel constitue *l'homme* ; l'âme et le périsprit séparés du corps constituent l'être appelé *Esprit*.

6. La mort du corps débarrasse l'Esprit de l'enveloppe qui l'attachait à la terre et le faisait souffrir ; une fois délivré de ce fardeau, il n'a plus que son corps éthéré qui lui permet de parcourir l'espace et de franchir les distances avec la rapidité de la pensée.

7. Le fluide qui compose le périsprit pénètre tous les corps et les traverse comme la lumière traverse les corps transparents ; aucune matière ne lui fait obstacle. C'est pour cela que les Esprits pénètrent partout, dans les endroits le plus hermétiquement clos ; c'est une idée ridicule de croire qu'ils s'introduisent par une petite ouverture, comme le trou d'une serrure ou le tuyau de la cheminée.

8. Les Esprits peuplent l'espace ; ils constituent le monde invisible

qui nous entoure, au milieu duquel nous vivons, et avec lequel nous sommes sans cesse en contact.

9. Les Esprits ont toutes les perceptions qu'ils avaient sur la terre, mais à un plus haut degré, parce que leurs facultés ne sont pas amorties par la matière ; ils ont des sensations qui nous sont inconnues ; ils voient et entendent des choses que nos sens limités ne nous permettent ni de voir ni d'entendre. Pour eux il n'y a point d'obscurité, sauf ceux dont la punition est d'être temporairement dans les ténèbres. Toutes nos pensées se répercutent en eux, et ils y lisent comme dans un livre ouvert ; de sorte que ce que nous pouvions cacher à quelqu'un de son vivant, nous ne le pouvons plus dès qu'il est Esprit.

10. Les Esprits conservent les affections sérieuses qu'ils avaient sur la terre ; ils se plaisent à revenir vers ceux qu'ils ont aimés, surtout lorsqu'ils y sont attirés par la pensée et les sentiments affectueux qu'on leur porte, tandis qu'ils sont indifférents pour ceux qui n'ont pour eux que de l'indifférence.

11. Les Esprits peuvent se manifester de bien des manières différentes : par la vue, par l'audition, par le toucher, par des bruits, le mouvement des corps, l'écriture, le dessin, la musique, etc. Ils se manifestent par l'intermédiaire de personnes douées d'une aptitude spéciale pour chaque genre de manifestation, et que l'on distingue sous le nom de médiums. C'est ainsi qu'on distingue les médiums voyants, parlants, auditifs, sensitifs, à effets physiques, dessinateurs, typteurs, écrivains, etc. Parmi les médiums écrivains il y a des variétés nombreuses, selon la nature des communications qu'ils sont aptes à recevoir.

12. Le périsprit, quoique invisible pour nous dans l'état normal, n'en est pas moins une matière éthérée. L'Esprit peut, dans certains cas, lui faire subir une sorte de modification moléculaire qui le rende visible et même tangible ; c'est ainsi que se produisent les apparitions. Ce phénomène n'est pas plus extraordinaire que celui de la vapeur qui est invisible quand elle est très raréfiée, et qui devient visible quand elle est condensée.

Les Esprits qui se rendent visibles se présentent presque toujours sous les apparences qu'ils avaient de leur vivant, et qui peut les faire reconnaître.

13. C'est à l'aide de son périsprit que l'Esprit agissait sur son corps vivant ; c'est encore avec ce même fluide qu'il se manifeste en agissant sur la matière inerte, qu'il produit les bruits, les mouvements des tables et autres objets qu'il soulève, renverse ou transporte. Ce

phénomène n'a rien de surprenant si l'on considère que, parmi nous, les plus puissants moteurs se trouvent dans les fluides les plus raréfiés et même impondérables, comme l'air, la vapeur et l'électricité.

C'est également à l'aide de son périsprit que l'Esprit fait écrire, parler ou dessiner les médiums ; n'ayant pas de corps tangible pour agir ostensiblement quand il veut se manifester, il se sert du corps du médium dont il emprunte les organes qu'il fait agir comme si c'était son propre corps, et cela par l'effluve fluidique qu'il déverse sur lui.

14. C'est par le même moyen que l'Esprit agit sur la table, soit pour la faire mouvoir sans signification déterminée, soit pour lui faire frapper des coups intelligents indiquant les lettres de l'alphabet, pour former des mots et des phrases, phénomène désigné sous le nom de *typtologie*. La table n'est ici qu'un instrument dont il se sert, comme il le fait du crayon pour écrire ; il lui donne une vitalité momentanée par le fluide dont il la pénètre, mais il ne s'identifie point avec elle. Les personnes qui, dans leur émotion, en voyant se manifester un être qui leur est cher, embrassent la table, font un acte ridicule, car c'est absolument comme si elles embrassaient le bâton dont un ami se sert pour frapper des coups. Il en est de même de celles qui adressent la parole à la table, comme si l'Esprit était enfermé dans le bois, ou comme si le bois était devenu Esprit.

Lorsque des communications ont lieu par ce moyen, il faut se représenter l'Esprit, non dans la table, mais à côté, tel qu'il était de son vivant, et tel qu'on le verrait si, à ce moment, il pouvait se rendre visible. La même chose a lieu dans les communications par l'écriture ; on verrait l'Esprit à côté du médium, dirigeant sa main, ou lui transmettant sa pensée par un courant fluidique.

Lorsque la table se détache du sol et flotte dans l'espace sans point d'appui, l'Esprit ne la soulève pas à force de bras, mais l'enveloppe et la pénètre d'une sorte d'atmosphère fluidique qui neutralise l'effet de la gravitation, comme le fait l'air pour les ballons et les cerfs-volants. Le fluide dont elle est pénétrée lui donne momentanément une légèreté spécifique plus grande. Lorsqu'elle est clouée au sol, elle est dans un cas analogue à celui de la cloche pneumatique sous laquelle on fait le vide. Ce ne sont ici que des comparaisons, pour montrer l'analogie des effets, et non la similitude absolue des causes.

On comprend, d'après cela, qu'il n'est pas plus difficile à l'Esprit d'enlever une personne que d'enlever une table, de transporter un objet d'un endroit à un autre, ou de le lancer quelque part ; ces phénomènes se produisent par la même loi.

Lorsque la table poursuit quelqu'un, ce n'est pas l'Esprit qui court, car il peut rester tranquillement à la même place, mais qui lui donne l'impulsion par un courant fluidique à l'aide duquel il la fait mouvoir à son gré.

Lorsque des coups se font entendre dans la table ou ailleurs, l'Esprit ne frappe ni avec sa main, ni avec un objet quelconque ; il dirige sur le point d'où part le bruit un jet de fluide qui produit l'effet d'un choc électrique. Il modifie le bruit, comme on peut modifier les sons produits par l'air.

15. On peut voir, par ce peu de mots, que les manifestations spirites, de quelque nature qu'elles soient, n'ont rien de surnaturel ni de merveilleux. Ce sont des phénomènes qui se produisent en vertu de la loi qui régit les rapports du monde visible et du monde invisible, loi tout aussi naturelle que celles de l'électricité, de la gravitation, etc. Le Spiritisme est la science qui nous fait connaître cette loi, comme la mécanique nous fait connaître la loi du mouvement, l'optique celle de la lumière. Les manifestations spirites étant dans la nature, se sont produites à toutes les époques ; la loi qui les régit étant connue, nous explique une foule de problèmes regardés comme insolubles ; c'est la clef d'une multitude de phénomènes exploités et amplifiés par la superstition.

16. Le merveilleux étant complètement écarté, ces phénomènes n'ont plus rien qui répugne à la raison, car ils viennent prendre place à côté des autres phénomènes naturels. Dans les temps d'ignorance, tous les effets dont on ne connaissait pas la cause étaient réputés surnaturels ; les découvertes de la science ont successivement restreint le cercle du merveilleux ; la connaissance de cette nouvelle loi vient le réduire à néant. Ceux donc qui accusent le Spiritisme de ressusciter le merveilleux, prouvent, par cela même, qu'ils parlent d'une chose qu'ils ne connaissent pas.

17. Une idée à peu près générale chez les personnes qui ne connaissent pas le Spiritisme, est de croire que les Esprits, par cela seul qu'ils sont dégagés de la matière, doivent tout savoir et posséder la souveraine sagesse. C'est là une erreur grave. En quittant leur enveloppe corporelle ils ne se dépouillent pas immédiatement de leurs imperfections ; ce n'est qu'à la longue qu'ils s'épurent et s'améliorent.

Les Esprits étant les âmes des hommes, comme il y a des hommes de tous les degrés de savoir et d'ignorance, de bonté et de méchanceté, on trouve la même chose chez les Esprits. Il y en a qui ne sont que légers et espiègles, d'autres sont menteurs, fourbes, hypocrites, méchants,

vindicatifs ; d'autres, au contraire, possèdent les vertus les plus sublimes et le savoir à un degré inconnu sur la terre. Cette diversité dans la qualité des Esprits est un des points les plus importants à considérer, car elle explique la nature bonne ou mauvaise des communications que l'on reçoit ; c'est à les distinguer qu'il faut surtout s'attacher.

Il en résulte qu'il ne suffit pas de s'adresser à un Esprit quelconque pour avoir une réponse juste à toute question ; car l'Esprit répondra selon ce qu'il sait, et souvent ne donnera que son opinion personnelle, qui peut être juste ou fausse. S'il est sage, il avouera son ignorance sur ce qu'il ne sait pas ; s'il est léger ou menteur, il répondra sur tout sans se soucier de la vérité ; s'il est orgueilleux, il donnera son idée comme une vérité absolue. C'est pour cela que saint Jean l'évangéliste dit : « *Ne croyez point à tout Esprit, mais éprouvez si les Esprits sont de Dieu.* » L'expérience prouve la sagesse de ce conseil. Il y aurait donc imprudence et légèreté à accepter sans contrôle tout ce qui vient des Esprits.

Les Esprits ne peuvent répondre que sur ce qu'ils savent, et, de plus, sur ce qu'il leur est permis de dire, car il est des choses qu'ils ne doivent pas révéler, parce qu'il n'est pas encore donné aux hommes de tout connaître.

18. On reconnaît la qualité des Esprits à leur langage ; celui des Esprits vraiment bons et supérieurs est toujours digne, noble, logique, exempt de toute trivialité, puérilité ou contradiction ; il respire la sagesse, la bienveillance et la modestie ; il est concis et sans paroles inutiles. Celui des Esprits inférieurs, ignorants ou orgueilleux manque de ces qualités ; le vide des idées y est presque toujours compensé par l'abondance des paroles.

19. Un autre point également essentiel à considérer, c'est que les Esprits sont libres ; ils se communiquent quand ils veulent, à qui il leur convient, et aussi quand ils le peuvent, car ils ont leurs occupations. Ils ne sont aux ordres et au caprice de qui que ce soit, et il n'est donné à personne de les faire venir contre leur gré, ni de leur faire dire ce qu'ils veulent taire ; de sorte que nul ne peut affirmer qu'un Esprit quelconque viendra à son appel à un moment déterminé, ou répondra à telle ou telle question. Dire le contraire, c'est prouver l'ignorance absolue des principes les plus élémentaires du Spiritisme ; le charlatanisme seul a des sources infaillibles.

20. Les Esprits sont attirés par la sympathie, la similitude des goûts et des caractères, l'intention qui fait désirer leur présence. Les Esprits supérieurs ne vont pas plus dans les réunions futiles qu'un sa-

vant de la terre n'irait dans une assemblée de jeunes étourdis. Le simple bon sens dit qu'il n'en peut être autrement ; ou, s'ils y vont parfois, c'est pour donner un conseil salutaire, combattre les vices, tâcher de ramener dans la bonne voie ; s'ils ne sont pas écoutés, ils se retirent. Ce serait avoir une idée complètement fausse, de croire que des Esprits sérieux puissent se complaire à répondre à des futilités, à des questions oiseuses qui ne prouvent ni attachement, ni respect pour eux, ni désir réel de s'instruire, et encore moins qu'ils puissent venir se mettre en spectacle pour l'amusement des curieux. Ils ne l'eussent pas fait de leur vivant, ils ne peuvent le faire après leur mort.

21. De ce qui précède, il résulte que toute réunion spirite, pour être profitable, doit, comme première condition, être sérieuse et recueillie ; que tout doit s'y passer respectueusement, religieusement, et avec dignité, si l'on veut obtenir le concours habituel des bons Esprits. Il ne faut pas oublier que si ces mêmes Esprits s'y fussent présentés de leur vivant, on aurait eu pour eux des égards auxquels ils ont encore plus de droit après leur mort.

En vain allègue-t-on l'utilité de certaines expériences curieuses, frivoles et amusantes pour convaincre les incrédules : c'est à un résultat tout opposé qu'on arrive. L'incrédule, déjà porté à se railler des croyances les plus sacrées, ne peut voir une chose sérieuse dans ce dont on fait une plaisanterie ; il ne peut être porté à respecter ce qui ne lui est pas présenté d'une manière respectable ; aussi, des réunions futiles et légères, de celles où il n'y a ni ordre, ni gravité, ni recueillement, il emporte toujours une mauvaise impression. Ce qui peut surtout le convaincre, c'est la preuve de la présence d'êtres dont la mémoire lui est chère ; c'est devant leurs paroles graves et solennelles, c'est devant les révélations intimes qu'on le voit s'émouvoir et pâlir. Mais, par cela, même qu'il a plus de respect, de vénération, d'attachement pour la personne dont l'âme se présente à lui, il est choqué, scandalisé de la voir venir dans une assemblée irrespectueuse, au milieu des tables qui dansent et des lazzis des Esprits légers ; tout incrédule qu'il est, sa conscience repousse cette alliance du sérieux et du frivole, du religieux et du profane, c'est pourquoi il taxe tout cela de jonglerie, et sort souvent moins convaincu qu'il n'était entré.

Les réunions de cette nature font toujours plus de mal que de bien, car elles éloignent de la doctrine plus de personnes qu'elles n'y en amènent, sans compter qu'elles prêtent le flanc à la critique des détracteurs qui y trouvent des motifs fondés de raillerie.

22. C'est à tort qu'on se fait un jeu des manifestations physiques ; si

elles n'ont pas l'importance de l'enseignement philosophique, elle ont leur utilité, au point de vue des phénomènes, car elles sont l'alphabet de la science dont elles ont donné la clef. Quoique moins nécessaires aujourd'hui, elles aident encore à la conviction de certaines personnes. Mais elles n'excluent nullement l'ordre et la bonne tenue dans les réunions où on les expérimente ; si elles étaient toujours pratiquées d'une manière convenable, elles convaincraient plus facilement et produiraient, sous tous les rapports, de bien meilleurs résultats.

23. Ces explications sont sans doute très incomplètes et peuvent nécessairement provoquer de nombreuses questions, mais il ne faut pas perdre de vue que ce n'est point un cours de Spiritisme. Telles qu'elles sont, elles suffisent pour montrer la base sur laquelle il repose, le caractère des manifestations et le degré de confiance qu'elles peuvent inspirer selon les circonstances.

Quant à l'utilité des manifestations, elle est immense, par leurs conséquences ; mais n'eussent-elles pour résultat que de faire connaître une nouvelle loi de nature, de démontrer matériellement l'existence de l'âme et son immortalité, ce serait déjà beaucoup, car ce serait une large voie ouverte à la philosophie.

Correspondance.

Société d'Anvers et de Marseille.

Anvers, 27 février 1864.

Cher maître, nous avons l'honneur de vous informer que nous venons de constituer à Anvers une nouvelle société sous la dénomination de : *Cercle Spirite*, *amour et charité*.

Comme vous le verrez par l'art. 2 du règlement, nous nous mettons sous le patronage de la société centrale de Paris, ainsi que sous le vôtre. Nous déclarons en conséquence nous rallier à la doctrine émise dans le *Livre des Esprits* et dans le *Livre des médiums*.

Nous avons la ferme volonté de nous maintenir dans la voie des vrais Spirites ; c'est vous dire que la charité est le but principal de nos réunions. Afin que vous soyez bien convaincu de la sincérité de nos sentiments, veuillez consulter le président spirituel de votre société ; quelque faibles qu'aient été nos efforts jusqu'ici, ils ont été sincères, et à ce point de vue, nous avons la conviction que nous ne sommes plus des étrangers pour lui.

Ci-joint, nous avons la faveur de vous adresser une des communi-

cations obtenues dans notre cercle, au moyen d'un médium parlant, afin que vous puissiez juger de nos tendances… etc.

Remarque. - Cette lettre est en effet suivie d'une communication très étendue qui témoigne de la bonne voie dans laquelle est cette société.

Nous en avons reçu une dans le même sens de la part de la société spirite de Bruxelles.

Marseille, 21 mars 1864.

Monsieur le Président, nous avons le bonheur de vous annoncer la formation de notre nouvelle société qui prend le titre de : *Société marseillaise des études spirites*, et dont l'autorisation vient d'être accordée par M. le sénateur chargé de l'administration du département des Bouches-du-Rhône.

Aidés par vos bons conseils, cher maître, nous ferons tous nos efforts pour marcher sur les traces de nos frères de Paris, dont nous avons adopté le règlement pour l'ordre de nos séances. En nous plaçant sous le patronage de l'honorable société de Paris, nous inscrirons, comme elle, sur notre bannière : *Hors la charité point de salut*.

M. le docteur C…, notre président, aura aussi l'honneur de vous écrire aussitôt après l'inauguration.

Nous vous prions, monsieur, dans l'intérêt de la cause, de vouloir bien donner à notre société la publicité que vous jugerez utile, afin de rallier les adeptes sincères.

Recevez, etc.

Nous avons déjà dit que parmi les sociétés spirites qui se forment tant en France qu'à l'étranger, la plupart déclarent se placer sous le patronage de la Société de Paris. Toutes les lettres qui nous sont adressées à cet effet sont conçues dans le même esprit que celles ci-dessus. Ces adhésions données spontanément témoignent des principes qui prévalent parmi les Spirites, et la Société de Paris ne peut être que très sensible à ces marques de sympathie qui prouvent la sérieuse intention de marcher sous le même drapeau. Ce n'est pas à dire que toutes celles qui n'ont pas fait de déclaration officielle en suivent un autre, loin de là ; la correspondance qu'elles entretiennent avec nous est une garantie suffisante de leurs sentiments et de la bonne direction de leurs études. Un très grand nombre de réunions n'ont point, d'ailleurs, le caractère de sociétés proprement dites, et ne sont en grande partie que de simples groupes. En dehors des sociétés et des groupes réguliers, les réunions de famille, où l'on ne reçoit que les connaissances intimes, sont innombrables, et se multiplient chaque jour, surtout dans les classes élevées.

Instructions des Esprits.

Progression du globe terrestre.

DICTÉE SPONTANÉE FAISANT PARTIE D'UNE SÉRIE D'INSTRUCTIONS SUR LA THÉORIE DES FLUIDES.

(Paris, 11 novembre 1863. - Médium, mademoiselle A. C.)

La progression de toutes choses amène nécessairement à la *transsubstantiation*, et la médianimité spirituelle est une des forces de la nature qui y fera arriver plus vite notre planète, car elle doit, comme tous les mondes, subir la loi de l'avancement et de la transformation. Non-seulement son *personnel humain*, mais toutes ses productions minérales, végétales et animales, ses gaz et ses fluides impondérables, doivent aussi se perfectionner et se transformer en substances plus épurées. La science, qui a déjà travaillé cette question si intéressante de la formation de ce monde, a reconnu qu'il n'a pas été créé d'une parole, ainsi que le dit la Genèse, dans une sublime allégorie, mais qu'il a subi, pendant une longue suite de siècles, des transformations qui ont produit des couches minérales de diverses natures. En suivant la gradation de ces couches, on voit apparaître successivement et se multiplier les productions végétales ; on trouve plus tard la trace des animaux, ce qui indique qu'à cette époque seulement les corps organisés avaient trouvé la possibilité d'y vivre.

En étudiant la progression des êtres animés, comme on l'a fait pour les minéraux et les végétaux, on reconnaît que ces êtres, coquillages d'abord, se sont élevés graduellement dans l'échelle animale, et que leur progression a suivi celle des productions et de l'épuration du sol ; on remarque en même temps la disparition de certaines espèces, dès que les conditions physiques nécessaires à leur vie n'existent plus. C'est ainsi, par exemple, que les grands sauriens, monstres amphibies, et les mammifères géants dont on ne retrouve plus que les fossiles, ont totalement disparu de la terre avec les conditions d'existence que les inondations avaient créées pour eux. Les déluges, étant un des moyens de transformation de la terre, ont été presque généraux ; c'est-à-dire que, pendant une certaine période, ils ont bouleversé le globe et ont amené ainsi des productions végétales et des fluides atmosphériques différents. L'homme, de même que tous les êtres organiques, a paru sur la terre, lorsqu'il a pu y trouver les conditions nécessaires à son existence.

Là s'arrête la *création matérielle* par les seules forces de la nature ; là commence le rôle de l'Esprit incarné dans l'homme pour le travail, car il doit concourir à l'œuvre commune ; il doit, en travaillant pour lui-même, travailler à l'amélioration générale. Aussi le voyons-nous, dès les premières races, cultiver la terre, la faire produire pour ses besoins corporels, et par là amener des transformations dans le sol, dans ses produits, dans ses gaz et dans ses fluides. Plus la terre se peuple, plus les hommes la travaillent, la cultivent et l'assainissent, plus ses produits sont abondants et variés ; l'épuration de ses fluides amène peu à peu la disparition des espèces végétales et animales vénéneuses et nuisibles à l'homme, qui ne peuvent plus exister dans un air trop épuré et trop subtil pour leur organisation, et ne leur fournit plus les éléments nécessaires à leur entretien. L'état sanitaire du globe s'est sensiblement amélioré depuis son origine ; mais comme il laisse encore beaucoup à désirer, c'est l'indice qu'il s'améliorera encore par le travail et l'industrie de l'homme. Ce n'est pas sans dessein que celui-ci est poussé à s'établir dans les contrées les plus ingrates et les plus insalubres ; déjà il a rendu habitables des pays infestés par les animaux immondes et les miasmes délétères ; peu à peu les transformations qu'il fait subir au sol amèneront l'épuration complète.

Par le travail, l'homme apprend à connaître et à diriger les forces de la nature. On peut suivre dans l'histoire le fil des découvertes et des conquêtes de l'esprit humain, et l'application qu'il en a faite à ses besoins et à ses satisfactions. Mais en suivant cette filière, on doit remarquer aussi que l'homme s'est dégrossi, dématérialisé ; et si l'on veut faire le parallèle de l'homme d'aujourd'hui avec les premiers habitants du globe, on jugera du progrès déjà accompli ; on verra que plus l'homme progresse, plus il est excité à progresser davantage, et que la progression est en raison du progrès accompli. Aujourd'hui le progrès marche à grande vitesse et entraîne forcément les retardataires.

Nous venons de parler du progrès *physique, matériel, intelligent* ; mais voyons le progrès moral et l'influence qu'il doit avoir sur le premier.

Le progrès moral s'est éveillé en même temps que le développement matériel, mais il a été plus lent, parce que l'homme se trouvant au milieu d'une création toute matérielle, avait des besoins et des aspirations en harmonie avec ce qui l'entourait. En avançant, il a senti *le spirituel* se développer et grandir en lui, et, aidé par les influences célestes, il a commencé à comprendre la nécessité de la direction intelli-

gente de l'Esprit sur la matière ; le progrès moral a continué son développement, et, à différentes époques, des Esprits avancés sont venus guider l'humanité, et donner une plus grande impulsion à sa marche ascendante ; tels sont Moïse, les prophètes, Confucius, les sages de l'antiquité et le Christ, le plus grand de tous quoique le plus humble sur la terre. Le Christ a donné à l'homme une idée plus grande de sa propre valeur, de son indépendance et de sa personnalité spirituelle. Mais ses successeurs étant bien inférieurs à lui n'ont pas compris l'idée grandiose qui brille dans tous ses enseignements ; ils ont matérialisé ce qui était spirituel ; de là l'espèce de *statu quo moral* dans lequel s'est arrêtée l'humanité. Le progrès scientifique et intelligent continue sa marche, le progrès moral se traîne lentement. N'est-il pas certain que, si depuis le Christ, tous ceux qui ont professé sa doctrine l'eussent pratiquée, les hommes se fussent épargné bien des maux, et seraient aujourd'hui plus avancés moralement ?

Le Spiritisme vient hâter ce progrès en dévoilant à l'humanité terrestre ses destinées, et déjà nous voyons sa force par le nombre de ses adeptes et la facilité avec laquelle il est compris. Il va amener une *transformation morale active*, et, par la multiplicité des communications médianimiques, le cœur et l'Esprit de tous les incarnés seront travaillés par les Esprits amis et instructeurs. De cette instruction va naître une nouvelle impulsion scientifique, car de nouvelles voies vont être ouvertes à la science qui dirigera ses recherches vers les nouvelles forces de la nature qui se révèlent ; les facultés humaines qui se développent déjà, se développeront davantage encore par le travail médianimique.

Le Spiritisme, accueilli d'abord par les âmes tendres et inconsolables de la perte de leurs parents et amis, l'a été ensuite par les malheureux de ce monde, dont le nombre est grand, et qui ont été encouragés et soutenus dans leurs épreuves par sa doctrine à la fois si douce et si fortifiante ; il s'est ainsi propagé rapidement, et beaucoup d'incrédules *étonnés*, qui l'ont d'abord étudié en curieux, ont été *convaincus* quand ils y ont trouvé pour eux-mêmes des espérances et des consolations.

Aujourd'hui les savants commencent à s'émouvoir, et quelques-uns d'entre eux l'étudient sérieusement, et l'admettent connue *force naturelle* inconnue jusqu'à présent ; en y appliquant leur intelligence, leurs connaissances déjà acquises, ils feront faire un pas scientifique immense à l'humanité.

Mais les Esprits ne se bornent pas à l'instruction scientifique ; leur

devoir est double, et ils doivent surtout cultiver votre moral. A côté des études de la science, ils vous feront, et vous font dès à présent, travailler votre *vous-même* ; les incarnés intelligents et désireux d'avancer, comprendront que leur dématérialisation est la meilleure condition pour l'étude progressive, et que leur bonheur présent et futur y est attaché.

Remarque. - C'est ainsi que le monde, après avoir atteint un certain degré d'élévation dans le progrès intellectuel, va entrer dans la période du progrès moral dont le Spiritisme lui ouvre la route. Ce progrès s'accomplira par la force des choses et amènera naturellement la transformation de l'humanité, par l'élargissement du cercle des idées dans le sens spirituel, et par la pratique intelligente et raisonnée des lois morales enseignées par le Christ. La rapidité avec laquelle les idées spirites se propagent au milieu même du matérialisme qui domine notre époque, est l'indice certain d'un prompt changement dans l'ordre des choses ; il suffit pour cela de l'extinction d'une génération, car déjà celle qui s'élève s'annonce sous de tout autres auspices.

L'imprimerie.

(Communication spontanée. - Société spirite de Paris, 19 février 1864.
Médium, M. Leymarie.)

C'est au quinzième siècle que fut inventée l'imprimerie. Comme tant d'autres connus ou inconnus, il a fallu prendre la coupe et en boire le fiel. Je ne viens pas à vous, Spirites, pour vous raconter mes déboires ou mes souffrances ; car en ces temps d'ignorance et de tristesse, où vos pères avaient sur la poitrine ce cauchemar appelé féodalité et une théocratie aveugle et jalouse de son pouvoir, *tout homme de progrès avait la tête de trop*. Je veux seulement vous dire quelques mots au sujet de mon invention, de ses résultats, et de son affinité spirituelle avec vous, avec les éléments qui font votre force expansive.

La révolution mère, celle qui portait dans ses flancs le mode d'expression de l'humanité, la pensée humaine se dépouillant du passé, de sa peau symbolique, c'est l'invention de l'imprimerie. Sous cette forme, la pensée se mêle à l'air, elle se spiritualise, elle sera indestructible ; maîtresse des siècles à venir, elle prend son vol intelligent pour relier tous les points de l'espace, et de ce jour, elle maîtrise la vieille manière de parler. Aux peuples primitifs, il fallait des monuments représentant un peuple, des montagnes de pierre disant à ceux qui savent voir : Voici ma religion, ma loi, mes espérances, ma poésie.

En effet, l'imprimerie remplace l'hiéroglyphe ; son langage est ac-

cessible à tous, son attirail est léger ; c'est qu'un livre ne demande qu'un peu de papier, un peu d'encre, quelques mains, tandis qu'une cathédrale exige plusieurs vies d'un peuple, et de l'or par tonnes.

Ici, permettez-moi une digression. L'alphabet des premiers peuples fut composé de quartiers de roche que le fer n'avait pas touchés. Les pierres levées des Celtes se retrouvent aussi bien en Sibérie qu'en Amérique. C'étaient les souvenirs humains devenus confus, écrits en monuments durables. Le Galgal hébreu, les crombels, les dolmens, les tumulus, exprimèrent plus tard des mots.

Puis vinrent la tradition et le symbole ; ces premiers monuments ne suffisant plus, on créa l'édifice, et l'architecture devint monstrueuse ; elle se fixa comme une géante, répétant aux générations nouvelles les symboles du passé ; telles furent les pagodes, les pyramides, le temple de Salomon.

C'est l'édifice qui enfermait le Verbe, cette idée mère des nations ; sa forme, son emplacement représentaient toute une pensée, et c'est pour cela que tous les symboles ont leurs grandes et magnifiques pages de pierres.

La maçonnerie, c'est l'idée écrite, intelligente, appartenant à ces hommes devenus unis par un symbole, prenant Iram pour patron et composant cette franc-maçonnerie tant conspuée qui a porté en elle le germe de toute liberté. Elle sut semer ses monuments et les symboles du passé sur le monde entier, remplaçant la théocratie des premières civilisations par la démocratie, cette loi de la liberté.

Après les monuments théocratiques de l'Inde et de l'Égypte, viennent leurs sœurs, les architectures grecque et romaine, puis le style roman si sombre, représentant l'absolu, l'unité, le prêtre ; les croisades nous apportent l'ogive, et le seigneur veut partager, en attendant le peuple qui saura bien faire sa place ; la féodalité voit naître la commune, et la face de l'Europe change, car l'ogive détrône le roman ; le maçon devient artiste et poétise la matière ; il se donne le privilège de la liberté dans l'architecture, car la pensée n'avait alors que ce mode d'expression. Que de séditions écrites aussi au front de nos monuments ! Et c'est pour cela que les poètes, les penseurs, les déshérités, tout ce qui était intelligent, a couvert l'Europe de cathédrales.

Vous le voyez, jusqu'au pauvre Guttemberg, l'architecture est l'écriture universelle ; à son tour, l'imprimerie renverse le gothique ; la théocratie, c'est l'horreur du progrès, la conservation momifiée des types primitifs ; l'ogive, c'est la transition de la nuit au crépuscule où chacun peut lire la pierre facile à comprendre ; mais l'imprimerie, c'est le jour complet, renversant le manuscrit, demandant la place la plus large que désormais nul ne pourra restreindre.

Comme le soleil, l'imprimerie fécondera le monde de ses rayons bienfaisants ; l'architecture ne représentera plus la société ; elle sera classique et renaissance, et ce monde d'artistes, divorçant avec le passé, fait de rudes brèches aux théogonies humaines pour suivre la route tracée par Dieu ; il laisse de simples manœuvres aux monuments de la renaissance pour se faire statuaire, peintre, musicien ; la force d'harmonie se dépense en livres, et déjà, au seizième siècle, elle est si robuste, si forte cette imprimerie de Nuremberg, qu'elle est l'avènement d'un siècle littéraire ; elle est tout à la fois Luther, Jean Goujon, Rousseau, Voltaire ; elle livre à la vieille Europe ce combat lent mais sûr qui sait reconstruire après avoir détruit.

Et maintenant que la pensée est émancipée, quelle est la puissance qui pourrait écrire le livre architectural de notre époque ? Tous les milliards de notre planète ne sauraient y suffire, et nul ne saura relever ce qui est au passé et lui appartient exclusivement.

Sans dédaigner le grand livre de l'architecture qui est le passé et son enseignement, remercions Dieu qui sait, aux époques voulues, mettre en notre puissance une arme si forte qu'elle devient le pain de l'Esprit, l'émancipation du corps, le libre arbitre de l'homme, l'idée commune à tous, la science un *a, b, c* qui féconde la terre en nous rendant meilleurs. Mais si l'imprimerie vous a émancipés, l'électricité vous fera vraiment libres, c'est elle qui détrônera la presse de Guttemberg pour mettre en vos mains une puissance bien autrement redoutable, et cela sera bientôt.

La science spirite, cette sauvegarde de l'humanité, vous aidera à comprendre la nouvelle puissance dont je vous parle. Guttemberg, à qui Dieu donna une mission providentielle, fera sans doute partie de la seconde, c'est-à-dire de celle qui vous guidera dans l'étude des fluides.

Bientôt vous serez prêts, chers amis ; mais aussi, il ne s'agit plus seulement d'être Spirites fervents, il faut aussi étudier, afin que tout ce qui vous a été enseigné sur l'électricité et tous les fluides en général soit pour vous une grammaire sue par cœur. Rien n'est étranger à la science des Esprits ; plus votre bagage intellectuel sera solide, moins vous serez étonnés des nouvelles découvertes ; devant être les initiateurs à de nouvelles formes de pensée, vous devez être forts et sûrs de vos facultés spirituelles.

J'avais donc raison de vous parler de ma mission, sœur de la vôtre. Vous êtes les élus parmi les hommes. Les bons Esprits vous donnent un livre qui fait le tour de la terre, et sans l'imprimerie vous ne seriez rien. Par vous, l'obsession qui voile la vérité aux hommes disparaîtra ; mais, je le répète, préparez-vous et étudiez pour ne pas être indignes

du nouveau bienfait, et pour savoir au contraire plus intelligemment que d'autres le répandre et le faire accepter.

GUTTEMBERG.

Remarque. - L'imprimerie, par la diffusion des idées qu'elle a rendues impérissables et qu'elle répand aux quatre coins du monde, a produit une révolution intellectuelle que nul ne peut méconnaître. C'est parce que ce résultat était entrevu qu'elle fut, à son début, qualifiée, par quelques-uns, d'invention diabolique ; c'est un rapport de plus qu'elle a avec le Spiritisme, et dont Guttemberg a omis de parler. Il semblerait vraiment, à entendre certaines gens, que le diable a le monopole de toutes les grandes idées ; toutes celles qui tendent à faire faire un pas à l'humanité lui sont attribuées. Jésus lui-même, on le sait, fut accusé d'agir par l'entremise du démon qui, en vérité, doit être fier de toutes les bonnes et belles choses qu'on retire à Dieu pour les lui attribuer. N'est-ce pas lui qui a inspiré Galilée et toutes les découvertes scientifiques qui ont fait avancer l'humanité ? D'après cela, il faudrait qu'il fût bien modeste pour ne pas se croire le maître de l'univers.

Mais ce qui peut paraître étrange, c'est sa maladresse, puisqu'il n'est pas un seul progrès de la science qui n'ait pour effet de ruiner son empire. C'est un point auquel on n'a pas assez songé.

Si telle a été la puissance de ce moyen de propagation tout matériel, combien ne sera pas plus grande celle de l'enseignement des Esprits se communiquant partout, pénétrant là où l'accès des livres est interdit, se faisant entendre à ceux-mêmes qui ne veulent pas les écouter ! Quelle puissance humaine pourrait résister à une telle puissance ?

Cette remarquable dissertation a provoqué, dans le sein de la Société, les réflexions suivantes de la part d'un autre Esprit.

Sur l'architecture et l'imprimerie, à propos de la communication de Guttemberg.

(Société spirite de Paris. - Méd., M. A. Didier)

L'Esprit de Guttemberg a fort poétiquement défini les effets positifs et si universellement progressifs de l'imprimerie et de l'avenir de l'électricité ; néanmoins je me permets, en ma qualité d'ancien tailleur de castels, de machicoulis, de terrassements et de cathédrales, d'exposer certaines théories sur le caractère et le but de l'architecture du moyen âge.

Tout le monde sait, et d'illustres professeurs archéologues l'ont enseigné de nos jours, que la religion, la foi naïve ont élevé avec le génie de l'homme ces superbes monuments gothiques répandus sur la sur-

face de l'Europe ; et ici, plus que jamais, l'idée exprimée par l'Esprit de Guttemberg est pleine d'élévation.

Nous croyons cependant devoir émettre, non pas contre, mais à côté, notre opinion.

L'idée, cette lumière de l'âme, étincelle réelle qui communique la volonté et le mouvement à l'organisme humain, se manifeste de différentes manières, soit par l'art, la philosophie, etc. L'architecture, cet art élevé qui exprime peut-être le mieux le naturel et le génie d'un peuple, fut consacrée, dans les nations impressionnables et croyantes, au culte de Dieu et aux cérémonies religieuses. Le moyen âge, fort de la féodalité et de sa croyance, eut la gloire de fonder deux arts essentiellement différents dans leur but et leur consécration, mais qui expriment parfaitement l'état de sa civilisation : le château fort, habité pair le seigneur ou le roi ; l'abbaye, le monastère et l'Église ; en un mot, l'art architectural militaire, et l'art architectural religieux. Les Romains, essentiellement administrateurs, guerriers, civilisateurs, colonisateurs universels, forcés qu'ils étaient par l'extension de leurs conquêtes, n'eurent jamais un art architectural inspiré par leur foi religieuse ; l'avidité seule, l'amour du gain et du pouvoir exécutif, leur firent construire ces formidables entassements de pierres, symbole de leur audace et de leur assise intellectuelle. La poésie du Nord, contemplative et nuageuse, unie à la somptuosité de l'art oriental, créa le genre gothique, d'abord austère et peu à peu fleuri. En effet, nous voyons en architecture la réalisation des tendances religieuses et du despotisme féodal.

Ces ruines fameuses de bien des révolutions humaines, plus que du temps, imposent encore par leur aspect grandiose et formidable. Il semble que le siècle qui les vit s'élever était dur, sombre et inexorable comme elles ; mais il ne faut pas conclure de là que la découverte de l'imprimerie, à force d'étendre la pensée, ait simplifié l'art de l'architecture.

Non, l'art qui est une part de l'idée, sera toujours une manifestation ou religieuse, ou politique, ou militaire, ou démocratique, ou princière. L'art a son rôle, l'imprimerie a le sien ; sans être exclusivement spécialiste, il ne faut pas confondre le but de chaque chose ; il faut dire seulement qu'il ne faut pas mêler les différentes facultés et les différentes manifestations de l'idée humaine.

ROBERT DE LUZARCHES.

Le Spiritisme et la franc-maçonnerie.

(Société Spirite de Paris, 25 février 1864.)

Nota. - Dans cette séance, des remerciements furent adressés à l'Esprit de Guttemberg, avec prière de vouloir bien prendre part à nos entretiens, quand il le jugerait à propos.

Dans la même séance, la présence de plusieurs dignitaires étrangers de l'Ordre maçonnique motiva la question suivante :

Quel concours le Spiritisme peut-il trouver dans la Franc-Maçonnerie ?

Plusieurs dissertations furent obtenues sur ce sujet.

I

Monsieur le Président, je vous remercie de votre aimable invitation ; c'est la première fois qu'une de mes communications a été lue à la Société spirite de Paris, et ce ne sera pas, je l'espère, la dernière.

Vous avez peut-être trouvé dans mes réflexions un peu longues sur l'imprimerie quelques pensées que vous n'approuvez pas complètement ; mais, en réfléchissant à la difficulté que nous éprouvons à nous mettre en relation avec les médiums et à employer leurs facultés, vous voudrez bien passer légèrement sur certaines expressions ou certains tours de langage que nous ne sommes pas toujours à même de maîtriser. Plus tard, l'électricité fera sa révolution médianimique, et comme tout sera changé dans la manière de reproduire la pensée de l'Esprit, vous ne trouverez plus de ces lacunes quelquefois regrettables, surtout quand les communications sont lues devant des étrangers.

Vous avez parlé de la franc-maçonnerie, et vous avez raison d'espérer trouver en elle de bons éléments. Que demande-t-on à tout maçon initié ? De croire à l'immortalité de l'âme, au divin Architecte, d'être bienfaisants, dévoués, sociables, dignes et humbles. On y pratique l'égalité sur la plus large échelle ; il y a donc dans ces sociétés une affinité avec le Spiritisme tellement évidente qu'elle frappe les yeux.

La question du Spiritisme a été portée à l'ordre du jour dans plusieurs loges, et voici quel en a été le résultat : on a lu de volumineux rapports bien embrouillés sur ce sujet, mais on ne l'a pas étudié à fond, ce qui fait que là, comme en beaucoup d'autres endroits, on a discuté sur une chose que l'on ne connaissait pas, la jugeant sur ouï-dire bien plus que sur la réalité. Cependant beaucoup de maçons sont Spirites, et travaillent grandement à propager cette croyance ; toutes les oreilles écoutent, et si l'habitude dit : Non ; la raison dit : Oui.

Espérez donc ; car le temps est un racoleur sans égal ; par lui les impressions se modifient, et nécessairement, dans le vaste champ des études ouvertes dans les loges, l'étude spirite entrera comme complément ; car cela est déjà dans l'air ; on a ri, on a parlé : on ne rit plus, on médite.

Alors donc vous aurez une pépinière spirite dans ces sociétés essentiellement libérales ; par elles, vous entrerez pleinement dans cette seconde période qui doit préparer les voies promises. Les hommes intelligents de la maçonnerie vous béniront à leur tour ; car la morale des Esprits donnera un corps à cette secte tant compromise, tant redoutée, mais qui a fait plus de bien qu'on ne croit.

Tout a un laborieux enfantement, une affinité mystérieuse ; et si cela existe pour ce qui trouble les couches sociales, cela est bien plus vrai pour ce qui conduit à l'avancement moral des peuples.

GUTTEMBERG (*Médium*, M. LEYMARIE.)

II

Mon cher frère en doctrine (l'Esprit s'adresse à l'un des francs-maçons spirites présents à la séance), je viens avec bonheur répondre au bienveillant appel que tu fais aux Esprits qui ont aimé et fondé les institutions franc-maçonniques. Pour cimenter cette association généreuse, deux fois j'ai versé mon sang ; deux fois les places publiques de cette cité ont été teintes du sang du pauvre Jacques Molé. Chers frères, faudra-t-il le donner une troisième ? Je dirai avec bonheur : Non. Il vous l'a été dit : Plus de sang, plus de despotisme, plus de bourreaux ! Une société de frères, d'amis, d'hommes pleins de bonne volonté qui ne désirent qu'une chose : connaître la vérité pour faire le bien ! Je ne m'étais point encore communiqué dans cette assemblée ; tant que vous avez parlé science spirite, philosophie spirite, j'ai cédé la place aux Esprits qui sont plus aptes à vous donner des conseils sur ces divers points, et j'attendais patiemment, sachant que mon tour viendrait ; il y a temps pour tout, de même il y a moment pour tous ; aussi, je crois que l'heure a sonné et que le moment est opportun. Je puis donc venir vous dire quelle est mon opinion touchant le Spiritisme et la franc-maçonnerie.

Les institutions maçonniques ont été pour la société un acheminement au bonheur. A une époque où toute idée libérale était considérée comme un crime, il fallait aux hommes une force qui, tout en étant soumise aux lois, n'était pas moins émancipée : émancipée par ses croyances, par ses institutions et par l'unité de son enseignement. La religion, à cette époque, était encore, non une mère consolatrice, mais une puissance despotique qui, par la voix de ses ministres, ordonnait,

frappait, faisait tout courber sous sa volonté ; elle était un sujet d'effroi pour quiconque voulait, en libre penseur, agir et donner aux hommes souffrants quelque encouragement, et dans le malheur, quelques consolations morales. Unis par le cœur, par la fortune et par la charité, nos temples furent les seuls autels où l'on n'avait pas méconnu le vrai Dieu, où l'homme pouvait encore se dire homme, où l'enfant pouvait espérer trouver plus tard un protecteur, et l'abandonné des amis.

Plusieurs siècles se sont passés et tous ont ajouté quelques fleurs de plus à la couronne maçonnique. Ce furent des martyrs, des hommes lettrés, des législateurs, qui ajoutèrent à sa gloire en s'en faisant les défenseurs et les conservateurs. Au dix-neuvième siècle, le Spiritisme vient, avec son clair flambeau, donner la main aux commandeurs, aux rose-croix, et d'une voix tonnante leur crie : Allons, mes frères, le suis vraiment la voix qui se fait entendre à l'Orient et à laquelle l'Occident répond, disant : Gloire, honneur, victoire aux enfants des hommes ! Quelques jours encore, et le Spiritisme aura franchi le mur qui sépare la plupart de l'enceinte du temple des secrets ; et, de ce jour, la société verra fleurir en son sein la plus belle fleur spirite qui, en laissant tomber ses pétales, donnera une semence régénératrice de vraie liberté. Le Spiritisme a fait des progrès, mais du jour où il aura donné la main à la franc-maçonnerie, toutes difficultés seront vaincues, tout obstacle sera levé, la vérité se sera fait jour, et le plus grand progrès moral sera accompli ; il aura franchi les premières marches du trône où il doit régner bientôt.

A vous, salut fraternel et amitié,

JACQUES DE MOLÉ (*Médium*, Mlle BÉGUET).

III

J'ai pris un charme très grand à me mêler aux discussions de ce centre si profondément spiritualiste, et je reviens attiré par Guttemberg, comme je l'avais été l'autre jour par Jacquart.

La meilleure partie de la dissertation du grand typographe a traité la question à un point de vue de métier, et il n'a vu principalement dans cette belle invention que le côté pratique, matériel, utilitaire. Elargissons le débat, et prenons la question de plus haut.

Ce serait une erreur de croire que l'imprimerie est venue se substituer à l'architecture, car celle-ci restera pour continuer son rôle d'historiographe, au moyen de monuments caractéristiques, frappés au coin de l'esprit de chaque siècle, de chaque génération, de chaque révolution humanitaire. Non ; disons-le hautement, l'imprimerie n'est rien venue renverser ; elle est venue pour compléter, et pour son œuvre spéciale, grande et émancipatrice ; elle est arrivée à son heure, comme

toutes les découvertes qui éclosent providentiellement ici-bas. Contemporain du moine qui a inventé la poudre, et qui, par là, a bouleversé le vieil art des batailles, Guttemberg a apporté un nouveau levier à l'expansion des idées. Ne l'oublions pas : l'imprimerie ne pouvait avoir sa légitime raison d'être que par l'émancipation des masses et le développement intellectuel des individus. Sans ce besoin à satisfaire, sans cette nourriture, cette manne spirituelle à distribuer, l'imprimerie se fût longtemps encore débattue dans le vide, et n'eût été considérée que comme le rêve d'un fou, ou comme une utopie sans portée. N'est-ce point ainsi que furent traités les premiers inventeurs, disons mieux, ceux qui, les premiers, découvrirent et constatèrent les propriétés de la vapeur ? Faites naître Guttemberg dans les îles Andaman, et l'imprimerie avorte fatalement.

Donc l'idée : voilà le levier primordial qu'il faut considérer. Sans l'idée, sans le travail fécond des penseurs, des philosophes, des idéologues, et même des moines songeurs du moyen âge, l'imprimerie fût restée lettre morte. Guttemberg peut donc brûler plus d'un cierge en l'honneur des dialecticiens de l'école qui ont fait germer l'idée, et dégrossi les intelligences. L'idée fiévreuse, qui revêt une forme plastique dans le cerveau humain, est et restera toujours le plus grand moteur des découvertes et des inventions. Créer un besoin nouveau au milieu des sociétés modernes, c'est ouvrir un nouveau chemin à l'idée perpétuellement novatrice ; c'est pousser l'homme intelligent à la recherche de ce qui satisfera ce nouveau besoin de l'humanité ; c'est pourquoi, partout où l'idée sera souveraine, partout où elle sera accueillie avec respect, partout enfin où les penseurs seront honorés, on est sûr de progresser vers Dieu.

La franc-maçonnerie, contre laquelle on a tant crié, contre laquelle l'Eglise romaine n'a pas eu assez d'anathèmes, et qui n'en a pas moins survécu, la franc-maçonnerie a ouvert ses temples à deux battants au culte émancipateur de l'idée. Dans son sein, toutes les questions les plus graves ont été traitées, et, avant que le Spiritisme n'eût fait son apparition, les vénérables et les grands-maîtres savaient et professaient que l'âme est immortelle, et que les mondes visibles et invisibles communiquent entre eux. C'est là, dans ces sanctuaires où les profanes n'étaient pas admis, que les Swedemborg, les Pasqualis, les Saint-Martin, obtinrent de foudroyants résultats ; c'est là où la grande *Sophia*, cette inspiratrice éthérée, vint enseigner à ces premiers-nés de l'humanité, les dogmes émancipateurs où 89 a puisé ses principes féconds et généreux ; c'est là où, bien avant vos médiums contemporains, des précurseurs de votre médianimité, de grands inconnus, avaient évoqué et fait apparaître les sages de l'antiquité et des premiers siècles de l'ère ; c'est là… Mais je m'arrête ; le

cadre restreint de vos séances, le temps qui s'écoule, ne me permettent pas de m'étendre, comme je le voudrais, sur cet intéressant sujet. Nous y reviendrons plus tard. Tout ce que je dirai, c'est que le Spiritisme trouvera dans le sein des loges maçonniques une phalange nombreuse et compacte de croyants, non de croyants éphémères, mais sérieux, résolus et inébranlables dans leur foi.

Le Spiritisme réalise toutes les aspirations généreuses et charitables de la franc-maçonnerie ; il sanctionne les croyances qu'elle professe, en donnant des preuves irrécusables de l'immortalité de l'âme ; il conduit l'humanité au but qu'elle se propose : l'union, la paix, la fraternité universelle, par la foi en Dieu et en l'avenir. Est-ce que les Spirites sincères de toutes les nations, de tous les cultes et de tous les rangs, ne se regardent pas comme frères ? N'y a-t-il pas entre eux une véritable franc-maçonnerie, avec cette différence qu'au lieu d'être secrète, elle se pratique au grand jour ? Des hommes éclairés comme ceux qu'elle possède, que leurs lumières mettent au-dessus des préjugés de coterie et de castes, ne peuvent voir avec indifférence le mouvement que cette nouvelle doctrine, essentiellement émancipatrice, produit dans le monde. Repousser un élément aussi puissant de progrès moral, serait abjurer leurs principes, et se mettre au niveau des hommes rétrogrades. Non, j'en ai l'assurance, ils ne se laisseront pas déborder, car j'en vois qui, sous notre influence, vont prendre en main cette grave question.

Le Spiritisme est un courant d'idées irrésistible, qui doit gagner tout le monde : ce n'est qu'une question de temps ; or, ce serait méconnaître le caractère de l'institution maçonnique, de croire qu'elle consentira à s'annihiler, et à jouer un rôle négatif au milieu du mouvement qui pousse l'humanité en avant ; de croire surtout qu'elle jettera l'éteignoir sur le flambeau, comme si elle avait peur de la lumière.

Il est bien entendu que je ne parle ici que de la haute franc-maçonnerie, et non de ces loges faites pour l'illusion, où l'on se réunit plutôt pour manger et boire, ou pour rire des perplexités que d'innocentes épreuves causent aux néophytes, que pour discuter les questions de morale et de philosophie. Il fallait bien, pour que la franc-maçonnerie pût continuer sa large mission sans entrave, qu'il y eût de distance en distance, de rayon en rayon, de méridien en méridien, des temples en dehors du temple, des lieux profanes en dehors des lieux sucrés, de faux tabernacles en dehors de l'arche. C'est dans ces centres que des adeptes du Spiritisme ont inutilement essayé de se faire entendre.

Bref, la franc-maçonnerie a enseigné le dogme précurseur du vôtre, et professé en secret ce que vous proclamez tout haut. Je reviendrai, je l'ai dit, sur ces questions, si toutefois les grands Esprits qui prési-

dent à vos travaux veulent bien le permettre. En attendant, je vous l'affirme, la doctrine spirite peut parfaitement se souder à celles des grandes loges de l'Orient. Maintenant gloire au grand Architecte !

Un ancien franc-maçon,
VAUCANSON (*médium,* M. D'AMBEL).

Aux Ouvriers.

(Société spirite de Paris, 17 janvier 1864. - Médium, madame Costel.)

Je viens à vous, mes amis, à vous qui êtes les éprouvés et les prolétaires de la souffrance ; je viens vous saluer, braves et dignes ouvriers, au nom de la charité et de l'amour. Vous êtes les bien-aimés de Jésus dont je fus l'ami ; reposez-vous dans la croyance spirite, comme je me suis reposé sur le sein de l'envoyé divin. Ouvriers, vous êtes les élus dans la voie douloureuse de l'épreuve, où vous marchez les pieds saignants et le cœur découragé. Frères, espérez ! Toute peine porte avec elle son salaire ; toute journée laborieuse a son soir de repos. Croyez en l'avenir qui sera votre récompense, et ne cherchez pas l'oubli, qui est impie. L'oubli, mes amis, c'est l'ivresse égoïste ou brutale ; c'est la faim pour vos enfants et les pleurs pour vos femmes. L'oubli est une lâcheté. Que penseriez-vous d'un ouvrier qui, sous le prétexte d'une légère fatigue, déserterait l'atelier et interromprait lâchement la journée commencée ? Mes amis, la vie est la journée de l'éternité ; accomplissez bravement son labeur ; ne rêvez pas un repos impossible ; n'avancez pas l'heure de l'horloge des temps ; tout vient à point : la récompense au courage et la bénédiction au cœur ému qui se confie à la justice éternelle.

Soyez Spirites : vous deviendrez forts et patients, parce que vous apprendrez que les épreuves sont un gage assuré de progrès, et qu'elles vous ouvriront l'entrée des séjours heureux où vous bénirez les souffrances qui vous en auront ouvert l'accès.

A vous tous, ouvriers et amis, mes bénédictions. J'assiste à vos assemblées, car vous êtes les bien-aimés de celui qui fut

JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 5. MAI 1864.

Théorie de la prescience.

Comment la connaissance de l'avenir est-elle possible ? On comprend les prévisions des événements qui sont la conséquence de l'état présent, mais non de ceux qui n'y ont aucun rapport, et encore moins de ceux que l'on attribue au hasard. Les choses futures, dit-on, n'existent pas ; elles sont encore dans le néant ; comment alors savoir qu'elles arriveront ? Les exemples de prédictions réalisées sont cependant assez nombreux, d'où il faut conclure qu'il se passe là un phénomène dont on n'a pas la clef, car il n'y a pas d'effet sans cause ; c'est cette cause que nous allons essayer de chercher, et c'est encore le Spiritisme, clef lui-même de tant de mystères, qui nous la fournira, et qui, de plus, nous montrera que le fait même des prédictions ne sort pas des lois naturelles.

Prenons, comme comparaison, un exemple dans les choses usuelles, et qui aidera à faire comprendre le principe que nous aurons à développer.

Supposons un homme placé sur une haute montagne et considérant la vaste étendue de la plaine. Dans cette situation, l'espace d'une lieue sera peu de chose, et il pourra facilement embrasser d'un seul coup d'œil tous les accidents du terrain, depuis le commencement jusqu'à la fin de la route. Le voyageur qui suit cette route pour la première fois, sait qu'en marchant il arrivera au bout : c'est là une simple prévision de la conséquence de sa marche ; mais les accidents du terrain, les montées et les descentes, les rivières à franchir, les bois à traverser, les précipices où il peut tomber, les voleurs apostés pour le

dévaliser, les maisons hospitalières où il pourra se reposer, tout cela est indépendant de sa personne : c'est pour lui l'inconnu, l'avenir, parce que sa vue ne s'étend pas au delà du petit cercle qui l'entoure. Quant à la durée, il la mesure par le temps qu'il met à parcourir le chemin ; ôtez-lui les points de repère et la durée s'efface. Pour l'homme qui est sur la montagne et qui suit de l'œil le voyageur, tout cela est le présent. Supposons que cet homme descende auprès du voyageur, et lui dise : « A tel moment vous rencontrerez telle chose, vous serez attaqué et secouru, » il lui prédira l'avenir ; l'avenir est pour le voyageur ; pour l'homme de la montagne, cet avenir est le présent.

Si nous sortons maintenant du cercle des choses purement matérielles, et si nous entrons, par la pensée, dans le domaine de la vie spirituelle, nous verrons ce phénomène se produire sur une plus grande échelle. Les Esprits dématérialisés sont comme l'homme de la montagne ; l'espace et la durée s'effacent pour eux. Mais l'étendue et la pénétration de leur vue sont proportionnées à leur épuration et à leur élévation dans la hiérarchie spirituelle ; ils sont, par rapport aux Esprits inférieurs, comme l'homme armé d'un puissant télescope, à côté de celui qui n'a que ses yeux. Chez ces derniers, la vue est circonscrite, non-seulement parce qu'ils ne peuvent que difficilement s'éloigner du globe auquel ils sont attachés, mais parce que la grossièreté de leur périsprit voile les choses éloignées, comme le fait un brouillard pour les yeux du corps.

On comprend donc que, selon le degré de perfection, un Esprit puisse embrasser une période de quelques années, de quelques siècles et même de plusieurs milliers d'années, car, qu'est-ce qu'un siècle en présence de l'infini ? Les événements ne se déroulent point successivement devant lui, comme les incidents de la route du voyageur ; il voit simultanément le commencement et la fin de la période ; tous les événements qui, dans cette période, sont l'avenir pour l'homme de la terre, sont pour lui le présent. Il pourrait donc venir nous dire avec certitude : Telle chose arrivera à telle époque, parce qu'il voit cette chose comme l'homme de la montagne voit ce qui attend le voyageur sur la route. S'il ne le fait pas, c'est parce que la connaissance de l'avenir serait nuisible à l'homme ; elle entraverait son libre arbitre ; elle le paralyserait dans le travail qu'il doit accomplir pour son progrès ; le bien et le mal qui l'attendent étant dans l'inconnu, sont pour lui l'épreuve.

Si une telle faculté, même restreinte, peut être dans les attributs de la créature, à quel degré de puissance ne doit-elle pas s'élever dans

le Créateur qui embrasse l'infini ? Pour lui, le temps n'existe pas : le commencement et la fin des mondes sont le présent. Dans cet immense panorama, qu'est-ce que la durée de la vie d'un homme, d'une génération, d'un peuple ?

Cependant, comme l'homme doit concourir au progrès général, et que certains événements doivent résulter de sa coopération, il peut être utile, dans certains cas, qu'il soit pressenti sur ces événements, afin qu'il en prépare les voies, et se tienne prêt à agir quand le moment sera venu ; c'est pourquoi Dieu permet parfois qu'un coin du voile soit soulevé ; mais c'est toujours dans un but utile, et jamais pour satisfaire une vaine curiosité. Cette mission peut donc être donnée, non à tous les Esprits, puisqu'il en est qui ne connaissent pas mieux l'avenir que les hommes, mais à quelques Esprits suffisamment avancés pour cela ; or, il est à remarquer que ces sortes de révélations sont toujours faites spontanément, et jamais, ou bien rarement du moins, en réponse à une demande directe.

Cette mission peut également être dévolue à certains hommes, et voici de quelle manière.

Celui à qui est confié le soin de révéler une chose cachée peut en recevoir, à son insu, l'inspiration des Esprits qui la connaissent, et alors il la transmet machinalement, sans s'en rendre compte. On sait en outre que, soit pendant le sommeil, soit à l'état de veille, dans les extases de la double vue, l'âme se dégage et possède à un degré plus ou moins grand les facultés de l'Esprit libre. Si c'est un Esprit avancé, s'il a surtout, comme les prophètes, reçu une mission spéciale à cet effet, il jouit, dans ces moments d'émancipation de l'âme, de la faculté d'embrasser, par lui-même, une période plus ou moins étendue, et voit, comme présents, les événements de cette période. Il peut alors les révéler à l'instant même, ou en conserver la mémoire à son réveil. Si ces événements doivent rester dans le secret, il en perdra le souvenir ou il ne lui en restera qu'une vague intuition, suffisante pour le guider instinctivement. C'est ainsi qu'on voit cette faculté se développer providentiellement dans certaines occasions, dans des dangers imminents, dans les grandes calamités, dans les révolutions, et que la plupart des sectes persécutées ont eu de nombreux *voyants* ; c'est encore ainsi que l'on voit de grands capitaines marcher résolument à l'ennemi, avec la certitude de la victoire ; des hommes de génie, comme Christophe Colomb, par exemple, poursuivre un but en prédisant pour ainsi dire le moment où ils l'atteindront : c'est qu'ils ont vu ce but, qui n'est pas l'inconnu pour leur Esprit.

Tous les phénomènes dont la cause était ignorée ont été réputés merveilleux ; la loi selon laquelle ils s'accomplissent une fois connue, ils rentrent dans l'ordre des choses naturelles. Le don de prédiction n'est pas plus surnaturel qu'une foule d'autres phénomènes ; il repose sur les propriétés de l'âme et la loi des rapports du monde visible et du monde invisible que le Spiritisme vient faire connaître. Mais comment admettre l'existence d'un monde invisible, si l'on n'admet pas l'âme, ou si on l'admet sans individualité après la mort ? L'incrédule qui nie la prescience est conséquent avec lui-même ; reste à savoir s'il est lui-même conséquent avec la loi naturelle.

Cette théorie de la prescience ne résout peut-être pas d'une manière absolue tous les cas que peut présenter la prévision de l'avenir, mais on ne peut disconvenir qu'elle en pose le principe fondamental. Si l'on ne peut tout s'expliquer, c'est par la difficulté, pour l'homme, de se placer à ce point de vue extra-terrestre ; par son infériorité même, sa pensée, incessamment ramenée dans le sentier de la vie matérielle, est souvent impuissante à se détacher du sol. A cet égard, certains hommes sont comme les jeunes oiseaux dont les ailes trop faibles ne leur permettent pas de s'élever dans l'air, ou comme ceux dont la vue est trop courte pour voir au loin, ou enfin comme ceux qui manquent d'un sens pour certaines perceptions. Cependant, avec quelques efforts et l'habitude de la réflexion, on y parvient : les Spirites plus facilement que d'autres, parce que, mieux que d'autres, ils peuvent s'identifier avec la vie spirituelle qu'ils comprennent.

Pour comprendre les choses spirituelles, c'est-à-dire pour s'en faire une idée aussi nette que celle que nous nous faisons d'un paysage qui est sous nos yeux, il nous manque véritablement un sens, exactement comme à l'aveugle il manque le sens nécessaire pour comprendre les effets de la lumière, des couleurs et de la vue à distance. Aussi n'est-ce que par un effort de l'imagination que nous y parvenons, et à l'aide de comparaisons puisées dans les choses qui nous sont familières. Mais des choses matérielles ne peuvent donner que des idées très imparfaites des choses spirituelles ; c'est pour cela qu'il ne faudrait pas prendre ces comparaisons à la lettre, et croire, par exemple, dans le cas dont il s'agit, que l'étendue des facultés perceptives des Esprits tient à leur élévation effective, et qu'ils ont besoin d'être sur une montagne ou au-dessus des nuages pour embrasser le temps et l'espace. Cette faculté est inhérente à l'état de spiritualisation, ou si l'on veut de dématérialisation ; c'est-à-dire que la spiritualisation produit un effet que l'on peut comparer, quoique très-imparfaitement, à celui de la

vue d'ensemble de l'homme qui est sur la montagne ; cette comparaison avait simplement pour but de montrer que des événements qui sont dans l'avenir pour les uns, sont dans le présent pour d'autres, et peuvent ainsi être prédits, ce qui n'implique pas que l'effet se produise de la même manière.

Pour jouir de cette perception, l'Esprit n'a donc pas besoin de se transporter sur un point quelconque de l'espace ; celui qui est sur la terre, à nos côtés, peut la posséder dans sa plénitude, tout aussi bien que s'il en était à mille lieues, tandis que nous ne voyons rien en dehors de l'horizon visuel. La vue, chez les Esprits, ne se produisant pas de la même manière ni avec les mêmes éléments que chez l'homme, leur horizon visuel est tout autre ; or, c'est précisément là le sens qui nous manque pour le concevoir ; l'Esprit, à côté de l'incarné, est comme le voyant à côté d'un aveugle.

Il faut bien se figurer, en outre, que cette perception ne se borne pas à l'étendue, mais qu'elle comprend la pénétration de toutes choses ; c'est, nous le répétons, une faculté inhérente et proportionnée à l'état de dématérialisation. Cette faculté est *amortie* par l'incarnation, mais elle n'est pas complètement annulée, parce que l'âme n'est pas enfermée dans le corps comme dans une boîte. L'incarné la possède, en raison de l'avancement de l'Esprit, quoique toujours à un moindre degré que lorsqu'il est entièrement dégagé ; c'est ce qui donne à certains hommes une puissance de pénétration qui manque totalement à d'autres, une plus grande justesse dans le coup d'œil moral, une compréhension plus facile des choses extra-matérielles ; non-seulement l'Esprit perçoit, mais il se souvient de ce qu'il a vu à l'état d'Esprit, et ce souvenir est comme un tableau qui se retrace à sa pensée. Dans l'incarnation il voit, mais vaguement et comme à travers un voile ; à l'état de liberté il voit et conçoit clairement. Le principe de la vue n'est pas hors de lui, mais en lui ; c'est pour cela qu'il n'a pas besoin de notre lumière extérieure ; par le développement moral, le cercle des idées et de la conception s'élargit ; par la dématérialisation graduelle du périsprit, celui-ci se purifie des éléments grossiers qui altéraient la délicatesse des perceptions ; d'où il est aisé de comprendre que l'extension de toutes les facultés suit le progrès de l'Esprit.

C'est le degré de l'extension des facultés de l'Esprit qui, dans l'incarnation, le rend plus ou moins apte à concevoir les choses spirituelles. Toutefois, cette aptitude n'est pas la conséquence nécessaire du développement intellectuel ; la science vulgaire ne la donne pas ; c'est pour cela qu'on voit des hommes d'une grande intelligence et d'un

grand savoir aussi aveugles pour les choses spirituelles que d'autres le sont pour les choses matérielles ; ils y sont réfractaires, parce qu'ils ne les comprennent pas ; cela tient à ce que leur progrès ne s'est pas *encore* accompli dans ce sens, tandis qu'on voit des personnes d'une instruction et d'une intelligence vulgaires les saisir avec la plus grande facilité, ce qui prouve qu'elles en avaient l'intuition préalable.

La faculté de changer son point de vue et de le prendre d'en haut ne donne pas seulement la solution du problème de la prescience ; c'est en outre la clef de la vraie foi, de la foi solide ; c'est aussi le plus puissant élément de force et de résignation, car, de là, la vie terrestre, apparaissant comme un point dans l'immensité, on comprend le peu de valeur des choses qui, vues d'en bas, paraissent si importantes ; les incidents, les misères, les vanités de la vie s'amoindrissent à mesure que se déroule l'immense et splendide horizon de l'avenir. Celui qui voit ainsi les choses de ce monde n'est que peu ou point atteint par les vicissitudes, et, par cela même, il est aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas. Il faut donc plaindre ceux qui concentrent leurs pensées dans l'étroite sphère terrestre, parce qu'ils ressentent, dans toute sa force, le contre-coup de toutes les tribulations, qui, comme autant d'aiguillons, les harcèlent sans cesse.

Quant à l'avenir du Spiritisme, les Esprits, comme on le sait, sont unanimes pour en affirmer le triomphe prochain, malgré les entraves qu'on lui oppose ; cette prévision leur est facile, d'abord, parce que sa propagation est leur œuvre personnelle, et qu'ils savent, par conséquent, ce qu'ils doivent faire ; en second lieu, qu'il leur suffit d'embrasser une période de courte durée, et que, dans cette période, ils voient sur sa route les puissants auxiliaires que Dieu lui suscite, et qui ne tarderont pas à se manifester. Sans être Esprits désincarnés, que les Spirites se portent seulement à trente ans en avant, au milieu de la génération qui s'élève ; que, de là, ils considèrent ce qui se passe aujourd'hui ; qu'ils en suivent la filière, et ils verront se consumer en vains efforts ceux qui se croient appelés à le renverser ; ils les verront peu à peu disparaître de la scène, à côté de l'arbre qui grandit et dont les racines s'étendent chaque jour davantage.

Nous compléterons cette étude par celle des rapports qui existent entre la prescience et la fatalité. Nous renvoyons, en attendant, à ce qui est dit sur ce dernier point, dans le *Livre des Esprits*, n°s 851 et suivants.

Vie de Jésus par M. Renan.

Cet ouvrage est trop connu aujourd'hui pour qu'il soit besoin d'en donner une analyse ; nous nous bornerons donc à examiner le point de vue auquel l'auteur s'est placé, et à en déduire quelques conséquences.

La touchante dédicace à l'âme de sa sœur, que M. Renan met en tête du volume, quoique très courte, est, à notre avis, un morceau capital, car c'est toute une profession de foi. Nous la citons intégralement, parce qu'elle nous donnera lieu de faire quelques remarques importantes, d'un intérêt général.

A L'AME PURE DE MA SŒUR HENRIETTE

MORTE A BYBLOS, LE 24 SEPTEMBRE 1861.

« Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir, ou, seul avec toi, j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous venions de parcourir ? Silencieuse à côté de moi, tu relisais chaque feuille et la recopiais sitôt écrite, pendant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes, se déroulaient à nos pieds. Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles, tes questions fines et délicates, tes doutes discrets, me ramenaient à l'objet sublime de nos communes pensées. Tu me disais un jour que ce livre-ci tu l'aimerais, d'abord parce qu'il avait été fait avec toi, et aussi parce qu'il te plaisait. Si parfois tu craignais pour lui les étroits jugements de l'homme frivole, toujours tu fus persuadée que les âmes vraiment religieuses finiraient par s'y plaire. Au milieu de ces douces méditations, la mort nous frappa tous les deux de son aile ; le sommeil de la fièvre nous prit à la même heure ; je me réveillai seul !… Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre, et la font presque aimer. »

A moins de supposer que M. Renan ait joué une indigne comédie, il est impossible que de telles paroles viennent sous la plume d'un homme qui croit au néant. On voit sans doute des écrivains, au talent souple, jouer avec les idées et les croyances les plus contradictoires, au point de faire illusion sur leurs propres sentiments ; c'est que,

comme l'acteur, ils possèdent l'art de l'imitation. Une idée n'a pas besoin d'être pour eux un article de foi ; c'est un thème sur lequel ils travaillent, pour peu qu'elle prête à l'imagination, et qu'ils arrangent, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, selon les besoins de la circonstance. Mais il est des sujets auxquels l'incrédule le plus endurci ne saurait toucher sans se sentir sacrilège ; tel est celui de la dédicace de M. Renan. En pareil cas, un homme de cœur s'abstient plutôt que de parler contre sa conviction ; ce ne sont pas ceux que l'on choisit pour faire de l'effet.

En prenant les formes de cette dédicace pour l'expression consciencieuse de la pensée de l'auteur, on y trouve plus qu'une vague pensée spiritualiste. En effet, ce n'est pas l'âme perdue dans les profondeurs de l'espace, absorbée dans une éternelle et béate contemplation, ou dans des douleurs sans fin ; ce n'est pas non plus l'âme du panthéiste, s'annihilant dans l'océan de l'intelligence universelle ; c'est le tableau de l'âme individuelle, ayant le souvenir de ses affections et de ses occupations terrestres, revenant dans les lieux qu'elle a habités, auprès des personnes aimées. M. Renan ne parlerait pas ainsi à un mythe, à un être abîmé dans le néant ; pour lui, l'âme de sa sœur est à ses côtés ; elle le voit, elle l'inspire, elle s'intéresse à ses travaux ; il y a entre elle et lui échange de pensées, communication spirituelle ; sans s'en douter, il fait, comme tant d'autres, une véritable évocation. Que manque-t-il à cette croyance pour être complètement spirite ? La communication matérielle. Pourquoi donc M. Renan la rejette-t-il parmi les croyances superstitieuses ? Parce qu'il n'admet ni surnaturel ni merveilleux. Mais s'il connaissait l'état réel de l'âme après la mort, les propriétés de son enveloppe périspritale, il comprendrait que le phénomène des manifestations spirites ne sort pas des lois naturelles, et qu'il n'est pas besoin pour cela de recourir au merveilleux ; que dès lors ce phénomène a dû se produire dans tous les temps et chez tous les peuples, et qu'il est à la source d'une foule de faits faussement qualifiés de surnaturels par les uns, ou attribués à l'imagination par les autres ; qu'il n'est au pouvoir de personne d'empêcher ces manifestations, et qu'il est possible de les provoquer dans certains cas. Que fait donc le Spiritisme, sinon nous révéler une nouvelle loi de la nature ? Il fait, à l'égard d'un certain ordre de phénomènes, ce qu'a fait pour d'autres la découverte des lois de l'électricité, de la gravitation, de l'affinité moléculaire, etc. La science aurait-elle donc la prétention d'avoir le dernier mot de la nature ? Y a-t-il rien de plus surprenant, de plus merveilleux en apparence que de correspondre en quelques

minutes avec une personne qui est à cinq cents lieues ? Avant la connaissance de la loi de l'électricité, un tel fait eût passé pour de la magie, de la sorcellerie, de la diablerie, ou pour un miracle ; sans aucun doute, un savant à qui on l'aurait raconté l'aurait repoussé, et n'aurait pas manqué d'excellentes raisons pour démontrer qu'il était matériellement impossible. Impossible, sans doute, selon les lois alors connues, mais très possible d'après une loi qu'on ne connaissait pas. Pourquoi donc serait-il plutôt possible de communiquer instantanément avec un être vivant dont le corps est à cinq cents lieues, qu'avec l'âme de ce même être qui est à côté de nous ? C'est, dit-on, qu'il n'a plus de corps. Et qui vous dit qu'il n'en a plus ? C'est précisément le contraire que vient prouver le Spiritisme, en démontrant que si son âme n'a plus l'enveloppe matérielle, compacte, pondérable, elle en a une fluidique, impondérable, mais qui n'en est pas moins une sorte de matière ; que cette enveloppe, invisible dans son état normal, peut, dans des circonstances données et par une sorte de modification moléculaire, devenir visible, comme la vapeur par la condensation ; il n'y a là, comme on le voit, qu'un phénomène très naturel, dont le Spiritisme donne la clef par la loi qui régit les rapports du monde visible et du monde invisible.

M. Renan, persuadé que l'âme de sa sœur, ou son Esprit, ce qui est la même chose, était auprès de lui, le voyait et l'entendait, devait croire que cette âme était quelque chose. Si quelqu'un fût venu lui dire : Cette âme dont votre pensée devine la présence n'est pas un être vague et indéfini ; c'est un être limité et circonscrit par un corps fluidique, invisible comme la plupart des fluides ; la mort n'a été pour elle que la destruction de son enveloppe corporelle, mais elle a conservé son enveloppe éthérée indestructible ; de sorte que vous avez près de vous votre sœur, telle qu'elle était de son vivant, moins le corps qu'elle a laissé sur la terre, comme le papillon laisse sa chrysalide ; en mourant elle n'a fait que se dépouiller du grossier vêtement qui ne pouvait plus lui servir, qui la retenait à la surface du sol, mais elle a conservé un vêtement léger qui lui permet de se transporter partout où elle veut, de franchir l'espace avec la rapidité de l'éclair ; au moral, c'est la même personne avec les mêmes pensées, les mêmes affections, la même intelligence, mais avec des perceptions nouvelles, plus étendues, plus subtiles, ses facultés n'étant plus comprimées par la matière lourde et compacte à travers laquelle elles devaient se transmettre ; dites si ce tableau a rien de déraisonnable ? Le Spiritisme, en prouvant qu'il est réel, est-il donc aussi ridicule que

quelques-uns le prétendent ? Que fait-il, en définitive ? Il démontre d'une manière patente l'existence de l'âme ; en prouvant que c'est un être défini, il donne un but réel à nos souvenirs et à nos affections. Si la pensée de M. Renan n'était qu'un rêve, une fiction poétique, le Spiritisme vient faire de cette fiction une réalité.

La philosophie s'est de tout temps attachée à la recherche de l'âme, de sa nature, de ses facultés, de son origine et de sa destinée ; d'innombrables théories ont été faites à ce sujet, et la question est toujours restée indécise. Pourquoi cela ? Apparemment qu'aucune n'a trouvé le nœud du problème, et ne l'a résolu d'une manière assez satisfaisante pour convaincre tout le monde. Le Spiritisme vient à son tour donner la sienne ; il s'appuie sur la psychologie expérimentale ; il étudie l'âme, non-seulement pendant la vie, mais après la mort ; il l'observe à l'état d'isolement ; il la voit agir en liberté, tandis que la philosophie ordinaire ne la voit que dans son union avec le corps, soumise aux entraves de la matière, c'est pourquoi elle confond trop souvent la cause avec l'effet. Elle s'efforce de démontrer l'existence et les attributs de l'âme par des formules abstraites, inintelligibles pour les masses ; le Spiritisme en donne des preuves palpables et la fait pour ainsi dire toucher au doigt et à l'œil ; il s'exprime en termes clairs, à la portée de tout le monde. Est-ce que la simplicité du langage lui ôterait le caractère philosophique, ainsi que le prétendent certains savants ?

La philosophie spirite a cependant un tort grave aux yeux de beaucoup de gens, et ce tort est dans un seul mot. Le mot *âme*, même pour les incrédules, a quelque chose de respectable et qui impose ; le mot *Esprit*, au contraire, réveille en eux les idées fantastiques des légendes, des contes de fées, des feux follets, des loups-garous, etc. ; ils admettent volontiers qu'on puisse croire à l'âme, quoique n'y croyant pas eux-mêmes, mais ils ne peuvent comprendre qu'avec du bon sens on puisse croire aux Esprits. De la une prévention qui leur fait regarder cette science comme puérile et indigne de leur attention ; la jugeant sur l'étiquette, ils la croient inséparable de la magie et de la sorcellerie. Si le Spiritisme se fût abstenu de prononcer le mot *Esprit*, et s'il y eût en toutes circonstances substitué le mot *âme*, l'impression, pour eux, eût été tout autre. A la grande rigueur, ces profonds philosophes, ces libres penseurs, admettront bien que l'*âme* d'un être qui nous fut cher entende nos regrets et vienne nous inspirer, mais ils n'admettront pas qu'il en soit de même de son *Esprit*. M. Renan a pu mettre en tête de sa dédicace : *A l'âme pure de ma sœur Henriette* ; il n'aurait pas mis : *A l'Esprit pur*.

Pourquoi donc le Spiritisme s'est-il servi du mot *Esprit* ? Est-ce une faute ? Non, au contraire. D'abord, ce mot était consacré dès les premières manifestations, avant la création de la philosophie spirite ; puisqu'il s'agissait de déduire les conséquences morales de ces manifestations, il y avait utilité à conserver une dénomination passée en usage, afin de montrer la connexité de ces deux parties de la science. Il était en outre évident que la prévention attachée à ce mot, circonscrite à une catégorie spéciale de personnes, devait s'effacer avec le temps ; l'inconvénient ne pouvait qu'être momentané.

En second lieu, si le mot *Esprit* était un repoussoir pour quelques individus, il était un attrait pour les masses, et devait contribuer plus que l'autre à populariser la doctrine. Il fallait donc préférer le plus grand nombre au plus petit.

Un troisième motif est plus sérieux que les deux autres. Les mots **âme** et *Esprit*, bien que synonymes et employés indifféremment, n'expriment pas exactement la même idée. L'*âme* est à proprement parler le principe intelligent, principe insaisissable et indéfini comme la pensée. Dans l'état de nos connaissances, nous ne pouvons le concevoir isolé de la matière d'une façon absolue. Le périsprit, quoique formé de matière subtile, en fait un être limité, défini, et circonscrit son individualité spirituelle ; d'où l'on peut formuler cette proposition : *L'union de l'âme, du périsprit et du corps matériel constitue l'*HOMME ; *l'âme et le périsprit séparés du corps constituent l'être appelé* ESPRIT. Dans les manifestations, ce n'est donc pas l'âme seule qui se présente ; elle est toujours revêtue de son enveloppe fluidique ; cette enveloppe est l'intermédiaire nécessaire à l'aide duquel elle agit sur la matière compacte. Dans les apparitions, ce n'est pas l'âme qu'on voit, mais le périsprit ; de même que lorsqu'on voit un homme on voit son corps, mais on ne voit pas la pensée, la force, le principe qui le fait agir.

En résumé, l'*âme* est l'être simple, primitif ; l'*Esprit* est l'être double ; l'*homme* est l'être triple ; si l'on confond l'homme avec ses vêtements, on aura un être quadruple. Dans la circonstance dont il s'agit, le mot *Esprit* est celui qui correspond le mieux à la chose exprimée. Par la pensée, on se représente un Esprit, on ne se représente pas une âme.

M. Renan, convaincu que l'âme de sa sœur le voyait et l'entendait, ne pouvait supposer qu'elle fût seule dans l'espace ; une simple réflexion devait lui dire qu'il doit en être de même de toutes celles qui quittent la terre. Les âmes ou Esprits ainsi répandus dans l'immensité constituent le monde invisible qui nous entoure et au milieu duquel nous

vivons ; de sorte que ce monde n'est point composé d'êtres fantastiques, de gnomes, de farfadets, de démons cornus et à pieds fourchus, mais des êtres mêmes qui ont formé l'humanité terrestre. Qu'y a-t-il là d'absurde ? Le monde visible et le monde invisible se trouvant ainsi perpétuellement en contact, il en résulte une réaction incessante de l'un sur l'autre ; de là une foule de phénomènes qui rentrent dans l'ordre des faits naturels. Le Spiritisme moderne ne les a ni découverts ni inventés ; il les a mieux étudiés et mieux observés ; il en a recherché les lois et les a, par cela même, rayés de l'ordre des faits merveilleux.

Les faits qui se rattachent au monde invisible et à ses rapports avec le monde visible, plus ou moins bien observés à toutes les époques, se lient à l'histoire de presque tous les peuples, et surtout à l'histoire religieuse ; c'est pourquoi il y est fait allusion dans maints passages des écrivains sacrés et profanes. C'est faute de connaître cette relation que tant de passages sont demeurés inintelligibles, et ont été si diversement et si faussement interprétés.

C'est par la même raison que M. Renan s'est si étrangement mépris sur la nature des faits rapportés dans l'Évangile, sur le sens des paroles du Christ, son rôle et son véritable caractère, ainsi que nous le démontrerons dans un prochain article. Ces réflexions, auxquelles nous ont conduit son préambule, étaient nécessaires pour apprécier les conséquences qu'il a tirées du point de vue où il s'est placé.

Société spirite de Paris.

DISCOURS D'OUVERTURE DE LA SEPTIÈME ANNÉE SOCIALE, 1ER AVRIL 1864.

Messieurs et chers collègues,

La Société commence sa septième année, et cette durée n'est pas sans signification quand il s'agit d'une science nouvelle. Un fait qui n'a pas une moindre portée, c'est qu'elle a constamment suivi une marche ascendante. Toutefois, vous le savez, messieurs, c'est moins dans le sens matériel que dans le sens moral que son progrès s'est accompli. Non-seulement elle n'a point ouvert ses portes au premier venu, ni sollicité qui que ce soit d'en faire partie, mais elle a plutôt visé à se circonscrire qu'à s'étendre indéfiniment.

Le nombre des membres actifs est en effet une question secondaire

pour toute société qui, comme celle-ci, ne vise pas à thésauriser ; ce ne sont pas *des souscripteurs qu'elle cherche*, voilà pourquoi elle ne tient pas à la quantité ; ainsi le veut la nature même de ses travaux, exclusivement scientifiques, pour lesquels il lui faut le calme et le recueillement, et non le mouvement de la foule.

Le signe de prospérité de la Société n'est donc ni dans le chiffre de son personnel, ni dans celui de son encaisse ; il est tout entier dans la progression de ses études, dans la considération qu'elle s'est acquise, dans l'ascendant moral qu'elle exerce au dehors, enfin dans le nombre des adeptes qui se rallient aux principes qu'elle professe, sans pour cela en faire partie. Sous ce rapport, messieurs, vous savez que le résultat a dépassé toutes les prévisions ; et, chose remarquable, ce n'est pas seulement en France qu'elle exerce cet ascendant, mais à l'étranger, parce que, pour les vrais Spirites, tous les hommes sont frères, à quelque nation qu'ils appartiennent. Vous en avez la preuve matérielle par le nombre des sociétés et des groupes qui, de divers pays, viennent se placer sous son patronage et réclamer ses conseils. Ceci est un fait notoire et d'autant plus caractéristique que cette convergence vers elle se fait spontanément, car il n'est pas moins notoire qu'elle ne l'a ni provoquée ni sollicitée. C'est donc bien volontairement qu'on vient de ranger sous la bannière qu'elle a arborée. A quoi cela tient-il ? Les causes en sont multiples ; il n'est pas inutile de les examiner, car cela rentre dans l'histoire du Spiritisme.

L'une de ces causes vient naturellement de ce que, la première régulièrement constituée, elle est aussi la première qui ait élargi le cercle de ses études et embrassé toutes les parties de la science spirite. Quand le Spiritisme sortait à peine de la période de curiosité et des tables tournantes, elle est entrée résolument dans la période philosophique, qu'elle a en quelque sorte inaugurée ; par cela même, elle a tout d'abord fixé l'attention des gens sérieux.

Mais cela n'eût servi à rien si elle était restée en dehors des principes enseignés par la généralité des Esprits. Si elle n'avait professé que ses propres idées, jamais elle ne les aurait imposées à l'immense majorité des adeptes de tous les pays. La Société représente les principes formulés dans le *Livre des Esprits* ; ces principes étant partout enseignés, on s'est tout naturellement rallié au centre d'où ils partaient, tandis que ceux qui se sont placés en dehors de ce centre, sont restés isolés, parce qu'ils n'ont pas trouvé d'échos parmi les Esprits.

Je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs, car on ne saurait trop le redire : La force du Spiritisme ne réside pas dans l'opinion d'un

homme ni d'un Esprit ; elle est dans l'universalité de l'enseignement donné par ces derniers ; le *contrôle universel*, comme le *suffrage universel*, tranchera dans l'avenir toutes les questions litigieuses ; il fondera l'unité de la doctrine bien mieux qu'un concile d'hommes. Ce principe, soyez-en certains, messieurs, fera son chemin, comme celui de : *Hors la charité, point de salut*, parce qu'il est fondé sur la plus rigoureuse logique et l'abdication de la personnalité. Il ne pourra contrarier que les adversaires du Spiritisme, et ceux qui n'ont foi qu'en leurs lumières personnelles.

C'est parce que la Société de Paris ne s'est jamais écartée en rien de cette voie tracée par la saine raison qu'elle a conquis le rang qu'elle occupe ; on a confiance en elle, parce qu'on sait qu'elle n'avance rien légèrement, qu'elle n'impose point ses propres idées, et que, par sa position, elle est, plus que qui que ce soit, à même de constater le sens dans lequel se prononce ce qu'on peut justement appeler le *suffrage universel des Esprits*. Si jamais elle se plaçait à côté de la majorité, elle cesserait forcément d'être le point de ralliement. Le Spiritisme ne tomberait pas, *parce qu'il a son point d'appui partout*, mais la Société, n'ayant plus le sien *partout*, tomberait. Le Spiritisme, en effet, par sa nature tout exceptionnelle, ne repose pas plus *sur une société* que sur un individu ; celle de Paris n'a jamais dit : *Hors de moi, point de Spiritisme* ; elle viendrait donc à cesser d'exister, qu'il n'en suivrait pas moins son cours, car il a ses racines dans la multitude innombrable des interprètes des Esprits dans le monde entier, et non dans une réunion quelconque dont l'existence est toujours éventuelle.

Les témoignages que reçoit la Société prouvent qu'elle est estimée et considérée, et certes, c'est ce dont elle se félicite le plus. Si la cause première en est à la nature de ses travaux, il est juste d'ajouter qu'elle le doit aussi à la bonne opinion qu'ont emportée de ses séances les nombreux étrangers qui sont venus la visiter ; l'ordre, la tenue, la gravité, les sentiments de fraternité qu'ils y ont vus régner, les ont mieux convaincus que toutes les paroles de son caractère éminemment sérieux.

Telle est, messieurs, la position que, comme fondateur de la Société, j'ai tenu à lui assurer ; telle est aussi la raison pour laquelle je n'ai jamais cédé à aucune incitation tendant à la faire dévier de la voie de la prudence. J'ai laissé dire et faire les impatients de bonne ou de mauvaise foi ; vous savez ce qu'ils sont devenus, tandis que la Société est encore debout.

La mission de la société n'est point de faire des adeptes par elle-

même, c'est pour cela qu'elle ne convoque jamais le public ; le but de ses travaux, comme l'indique son titre, est le progrès de la science spirite. A cet effet, elle met à profit, non-seulement ses propres observations, mais celles qui se font ailleurs ; elle recueille les documents qui lui arrivent de toutes parts ; elle les étudie, les scrute et les compare, pour en déduire les principes et en tirer les instructions qu'elle répand, mais qu'elle ne donne jamais à la légère. C'est ainsi que ses travaux profitent à tous, et s'ils ont acquis quelque autorité, c'est parce qu'on les sait consciencieusement faits, sans prévention systématique contre les personnes ou les choses.

On comprend donc que, pour atteindre ce but, un nombre de membres plus ou moins considérable est chose indifférente ; le résultat serait obtenu avec une douzaine de personnes aussi bien et mieux encore qu'avec plusieurs centaines. N'ayant en vue aucun intérêt matériel, c'est la raison pour laquelle elle ne cherche pas le nombre ; son but étant grave et sérieux, elle ne fait rien en vue de la curiosité ; enfin, comme les éléments de la science ne lui apprendraient rien de nouveau, elle ne perd pas son temps à répéter ce qu'elle sait déjà. Son rôle, comme nous l'avons dit, est de travailler au progrès de la science par l'étude ; ce n'est pas auprès d'elle que ceux qui ne savent rien viennent se convaincre, mais que les adeptes déjà initiés viennent puiser de nouvelles instructions ; tel est son véritable caractère. Ce qu'il lui faut, ce qui lui est indispensable, ce sont des relations étendues qui lui permettent de voir de haut le mouvement général, pour juger de l'ensemble, s'y conformer et le faire connaître ; or, ces relations, elle les possède ; elles lui sont venues d'elles-mêmes, et s'augmentent tous les jours, ainsi que vous en avez la preuve par la correspondance.

Le nombre des réunions qui se forment sous ses auspices et sollicitent son patronage par les motifs développés ci-dessus, est le fait le plus caractéristique de l'année sociale qui vient de s'écouler. Ce fait n'est pas seulement très honorable pour la Société, il est en outre d'une importance capitale, en ce qu'il témoigne à la fois de l'extension de la doctrine et du sens dans lequel tend à s'établir l'unité.

Ceux qui nous connaissent savent la nature des relations qui existent entre la Société de Paris et les sociétés étrangères, mais il est essentiel que tout le monde le sache, pour éviter les méprises auxquelles les allégations de la malveillance pourraient donner lieu. Il n'est donc pas superflu de répéter : Que les Spirites ne forment entre eux ni une congrégation, ni une association ; qu'entre les diverses sociétés il n'y

a ni solidarité matérielle, ni affiliation occulte ou ostensible ; qu'elles n'obéissent à aucun mot d'ordre secret ; que ceux qui en font partie sont toujours libres de se retirer si cela leur convient ; que si elles n'ouvrent pas leurs portes au public, ce n'est pas qu'il s'y passe rien de mystérieux ni de caché, mais parce qu'elles ne veulent pas être troublées par les curieux et les importuns ; loin d'agir dans l'ombre, elles sont toujours prêtes, au contraire, à se soumettre aux investigations de l'autorité légale et aux prescriptions qui leur seront imposées. Celle de Paris n'a sur les autres que l'autorité morale qu'elle tient de sa position et de ses études et qu'on veut bien lui accorder. Elle donne les conseils qu'on réclame de son expérience, mais elle ne s'impose à aucune ; le seul mot d'ordre qu'elle donne, comme signe de reconnaissance entre les vrais Spirites, est celui-ci : *Charité pour tous, même pour nos ennemis*. Elle déclinerait donc toute solidarité morale avec celles qui s'écarteraient de ce principe, qui auraient un mobile d'intérêt matériel, qui, au lieu de maintenir l'union et la bonne harmonie, tendraient à semer la division entre les adeptes, parce qu'elles se placeraient, par cela même, en dehors de la doctrine.

La Société de Paris ne peut encourir la responsabilité des abus que, par ignorance ou autres causes, on peut faire du Spiritisme ; elle n'entend, en aucune façon, couvrir de son manteau ceux qui les commettent ; elle ne peut ni ne doit prendre leur défense vis-à-vis de l'autorité, en cas de poursuite, parce que ce serait approuver ce que la doctrine désavoue. Lorsque la critique s'adresse à ces abus, nous n'avons pas à la réfuter, mais seulement à répondre : Si vous vous donniez la peine d'étudier le Spiritisme, vous sauriez ce qu'il dit, et ne l'accuseriez pas de ce qu'il condamne. C'est donc aux Spirites sincères d'éviter avec soin tout ce qui pourrait donner lieu à une critique fondée ; ils y parviendront sûrement en se renfermant dans les préceptes de la doctrine. Ce n'est pas parce qu'une réunion s'intitule groupe, cercle ou société spirite, qu'elle doit nécessairement avoir nos sympathies ; l'étiquette n'a jamais été une garantie absolue de la qualité de la marchandise ; mais, d'après la maxime : « On reconnaît l'arbre à son fruit, » nous l'apprécions en raison des sentiments qui l'animent, du mobile qui la dirige, et nous la jugeons à ses œuvres. La Société de Paris se félicite quand elle peut inscrire sur la liste de ses adhérents des réunions qui offrent toutes les garanties désirables d'ordre, de bonne tenue, de sincérité, de dévouement et d'abnégation personnelle, et qu'elle peut les offrir comme modèles à ses frères en croyance.

La position de la Société de Paris est donc exclusivement morale, et elle n'en a jamais ambitionné d'autre. Ceux de nos antagonistes qui prétendent que tous les Spirites sont ses tributaires ; qu'elle s'enrichit à leurs dépens en leur soutirant l'argent à son profit ; qui supputent ses prétendus revenus sur le nombre des adeptes, prouvent, ou une insigne mauvaise foi, ou l'ignorance la plus absolue de ce dont ils parlent. Elle a sans doute pour elle sa conscience, mais elle a de plus, pour confondre l'imposture, ses archives, qui témoigneront toujours de la vérité, dans le présent comme dans l'avenir.

Sans dessein prémédité, et par la force des choses, la Société est devenue un centre où aboutissent les renseignements de toute nature concernant le Spiritisme ; elle se trouve, sous ce rapport, dans une position qu'on peut dire exceptionnelle, par les éléments qu'elle possède pour asseoir son opinion. Mieux que qui ce soit, elle peut donc connaître l'état réel des progrès de la doctrine dans chaque contrée, et apprécier les causes locales qui peuvent en favoriser ou en retarder le développement. Cette statistique ne sera pas un des éléments les moins précieux de l'histoire du Spiritisme, en même temps qu'elle permet d'étudier les manœuvres de ses adversaires, et de calculer la portée des coups qu'ils frappent pour le renverser. Cette observation suffirait seule pour faire prévoir le résultat définitif et inévitable de la lutte, comme on juge l'issue d'une bataille en voyant le mouvement de deux armées.

On peut dire en toute vérité que, sous ce rapport, nous sommes au premier rang pour observer, non-seulement la tactique des hommes, mais encore celle des Esprits. Nous voyons en effet de la part de ceux-ci, une unité de vue et de plan savamment et providentiellement combinée, devant laquelle doivent forcément se briser tous les efforts humains, car les Esprits peuvent atteindre les hommes et les frapper, tandis qu'ils échappent à ces derniers. Comme on le voit, la partie n'est pas égale.

L'histoire du Spiritisme moderne sera une chose vraiment curieuse, parce que ce sera celle de la lutte du monde visible et du monde invisible ; les Anciens auraient dit : *La guerre des hommes contre les dieux*. Ce sera aussi celle des faits, mais surtout et forcément celle des hommes qui y auront joué un rôle actif, dans un sens comme dans l'autre, des vrais soutiens, comme des adversaires de la cause. Il faut que les générations futures sachent à qui elles devront un juste tribut de reconnaissance ; il faut qu'elles consacrent la mémoire des véritables pionniers de l'œuvre régénératrice, et qu'il n'y ait pas de gloires usurpées.

Ce qui donnera à cette histoire un caractère particulier, c'est qu'au lieu d'être faite, comme beaucoup d'autres, des années ou des siècles après coup, sur la foi de la tradition et de la légende, elle se fait au fur et à mesure des événements, et sur des pièces authentiques dont nous possédons, par une correspondance incessante venue de tous les pays où s'implante la doctrine, le recueil le plus vaste et le plus complet qui soit au monde.

Sans doute le Spiritisme, en lui-même, ne peut être atteint par les allégations mensongères de ses adversaires, à l'aide desquelles ils essayent de le travestir ; mais elles pourraient cependant donner une fausse idée de ses débuts et de ses moyens d'action, en dénaturant les actes et le caractère des hommes qui y auront coopéré, si l'on n'en donnait une contre-partie officielle. Ces archives seront, pour l'avenir, la lumière qui lèvera tous les doutes, une mine où les commentateurs futurs pourront puiser avec certitude. Vous voyez, messieurs, de quelle importance est ce travail, dans l'intérêt de la vérité historique ; notre Société elle-même y est intéressée en raison de la part qu'elle prend au mouvement.

Il y a un proverbe qui dit : « Noblesse oblige ; » la position de la Société lui impose aussi des obligations pour conserver son crédit et son ascendant moral. La première est de ne point s'écarter, quant à la théorie, de la ligne qu'elle a suivie jusqu'à ce jour, puisqu'elle en recueille les fruits ; la seconde est dans le bon exemple qu'elle doit donner en justifiant, par la pratique, la bonté de la doctrine qu'elle professe. Cet exemple, on le sait, en prouvant l'influence moralisatrice du Spiritisme, est un puissant élément de propagande, en même temps que le meilleur moyen de fermer la bouche des détracteurs. Un incrédule, qui ne connaissait que la philosophie de la doctrine, disait, qu'*avec de tels principes, un Spirite devait nécessairement être un honnête homme*. Cette parole est profondément vraie ; mais, pour être complète, il faudrait ajouter qu'un vrai Spirite doit nécessairement être bon et bienveillant pour ses semblables, c'est-à-dire pratiquer la charité évangélique dans sa plus large acception.

C'est la grâce que nous devons tous demander à Dieu de nous accorder, en nous rendant dociles aux conseils des bons Esprits qui nous assistent. Prions également ceux-ci de nous continuer leur protection pendant l'année qui vient de s'ouvrir, et de nous donner la force de nous en rendre dignes ; c'est le plus sûr moyen de justifier et de conserver la position que la société s'est acquise.

A. K.

L'école spirite américaine.

Quelques personnes demandent pourquoi la doctrine spirite n'est pas la même dans l'ancien et le nouveau continent, et en quoi consiste la différence. C'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

Les manifestations, comme on le sait, ont eu lieu dans tous les temps, aussi bien en Europe qu'en Amérique, et aujourd'hui qu'on se rend compte de la chose, on se rappelle une multitude de faits qui étaient passés inaperçus, et l'on en retrouve une foule consignés dans des écrits authentiques. Mais ces faits étaient isolés ; dans ces derniers temps, ils se sont produits aux États-Unis sur une échelle assez vaste pour éveiller l'attention générale des deux côtés de l'Atlantique. L'extrême liberté qui existe dans ce pays y a favorisé l'éclosion des idées nouvelles, et c'est pour cela que les Esprits l'ont choisi pour le premier théâtre de leurs enseignements.

Or, il arrive souvent qu'une idée prend naissance dans une contrée, et se développe dans une autre, ainsi qu'on le voit pour les sciences et l'industrie. Sous ce rapport le génie américain a fait ses preuves, et n'a rien à envier à l'Europe ; mais s'il excelle en tout ce qui concerne le commerce et les arts mécaniques, on ne peut refuser à l'Europe celui des sciences morales et philosophiques. Par suite de cette différence dans le caractère normal des peuples, le Spiritisme expérimental était sur son terrain en Amérique, tandis que la partie théorique et philosophique trouvait en Europe des éléments plus propices à son développement ; aussi est-ce là qu'elle a pris naissance : en peu d'années elle y a conquis la première place. Les faits y ont d'abord éveillé la curiosité ; mais les faits constatés et la curiosité satisfaite, on s'est bientôt lassé d'expériences matérielles sans résultats positifs ; il n'en a plus été de même dès que se sont déroulés les conséquences morales de ces mêmes faits pour l'avenir de l'humanité ; de ce moment le Spiritisme a pris rang parmi les sciences philosophiques ; il a marché à pas de géant, malgré les obstacles qu'on lui a suscités, parce qu'il satisfaisait les aspirations des masses, car on a promptement compris qu'il venait combler un vide immense dans les croyances, et résoudre ce qui jusqu'alors paraissait insoluble.

L'Amérique a donc été le berceau du Spiritisme, mais c'est en Europe qu'il a grandi et fait ses humanités. L'Amérique a-t-elle lieu d'en être jalouse ? Non, car sur d'autres points elle a eu l'avantage. N'est-ce

pas en Europe que les machines à vapeur ont pris naissance, et n'est-ce pas d'Amérique qu'elles sont revenues dans des conditions pratiques ? A chacun son rôle selon ses aptitudes, et à chaque peuple le sien, selon son génie particulier.

Ce qui distingue principalement l'école spirite dite américaine de l'école européenne, c'est la prédominance, dans la première, de la partie phénoménale, à laquelle on s'attache plus spécialement, et, dans la seconde, de la partie philosophique. La philosophie spirite d'Europe s'est promptement répandue, parce qu'elle a offert, dès l'abord, un ensemble complet, qu'elle a montré le but et élargi l'horizon des idées ; c'est incontestablement celle qui prévaut aujourd'hui dans le monde entier. Les États-Unis se sont, jusqu'à ce jour, peu écartés de leurs idées premières ; est-ce à dire que, seuls, ils resteront en arrière du mouvement général ? Ce serait faire injure à l'intelligence de ce peuple. Les Esprits, d'ailleurs, sont là pour le pousser dans la voie commune, en y donnant l'enseignement qu'ils donnent ailleurs ; ils triompheront peu à peu des résistances qui pourraient naître de l'amour-propre national. Si les Américains repoussaient la théorie européenne, parce qu'elle vient d'Europe, ils l'accepteront quand elle surgira au milieu d'eux par la voix même des Esprits ; ils céderont à l'ascendant, non de l'opinion de quelques hommes, mais à celui du contrôle universel de l'enseignement des Esprits, ce puissant critérium, ainsi que nous l'avons démontré dans notre article sur l'*autorité de la doctrine spirite* ; ce n'est qu'une question de temps, surtout quand les questions de personnes auront disparu.

De tous les principes de la doctrine, celui qui a rencontré le plus d'opposition en Amérique, et par l'Amérique il faut entendre exclusivement les États-Unis, c'est celui de la réincarnation ; on peut même dire que c'est la seule divergence capitale, les autres tenant plutôt à la forme qu'au fond, et cela, parce que les Esprits ne l'y ont pas enseigné ; nous en avons expliqué les motifs. Les Esprits procèdent partout avec sagesse et prudence ; pour se faire accepter, ils évitent de choquer trop brusquement les idées reçues ; ils n'iront pas dire de but en blanc à un musulman que Mahomet est un imposteur. Aux États-Unis, le dogme de la réincarnation serait venu se heurter contre les préjugés de couleur, si profondément enracinés dans ce pays ; l'essentiel était de faire accepter le principe fondamental de la communication du monde visible et du monde invisible ; les questions de détail devaient venir en leur temps. Or, il n'est pas douteux que cet obstacle finira par disparaître, et qu'un des résultats de la guerre actuelle sera

l'affaiblissement graduel de préjugés qui sont une anomalie chez une nation aussi libérale.

Si l'idée de la réincarnation n'est pas encore acceptée aux États-Unis d'une manière générale, elle l'est individuellement par quelques-uns, sinon comme principe absolu, du moins avec certaines restrictions, ce qui est déjà quelque chose. Quant aux Esprits, jugeant sans doute que le moment devient propice, ils commencent à l'enseigner avec ménagement dans certains endroits, et carrément dans d'autres ; la question, une fois soulevée, fera son chemin. Du reste, nous avons sous les yeux des communications déjà anciennes obtenues dans ce pays, où, sans y être formellement exprimée, la pluralité des existences est la conséquence forcée des principes émis ; on y voit poindre l'idée. Il n'est donc pas douteux que, dans un temps donné, ce que l'on appelle encore aujourd'hui l'école américaine se fondra dans la grande unité qui s'établit de toutes parts.

Comme preuve de ce que nous avançons, nous citerons l'article suivant, publié dans l'*Union*, journal de *San Francisco*, et un extrait de la lettre d'envoi qui l'accompagnait.

« Monsieur Allan Kardec,

« Quoique je n'aie point l'honneur d'être connue de vous, je prends, comme médium, la liberté de vous adresser la notice ci-jointe que ces messieurs du journal ont un peu abrégée ; néanmoins, telle qu'elle est, beaucoup de personnes paraissent désirer en savoir davantage ; aussi tous vos livres se répandent, et nos libraires auront bientôt à faire de nouvelles demandes…

« Recevez, etc.

« PAULINE BOULAY. »

Notice sur le Spiritisme.

« Il suffit d'exprimer tout haut des idées que tout le monde ne comprend pas pour être traité d'exalté, d'extravagant et de fou. Il n'est pas nécessaire d'être un bas-bleu pour écrire ce que le cœur et l'âme nous dictent.

« Un esprit fort disait à une dame médium : Comment vous, qui êtes intelligente, pouvez-vous croire aux Esprits invisibles et à la pluralité des existences ? - C'est peut-être parce que je suis intelligente que j'y crois, répondit la dame ; ce que je ressens m'inspire plus de confiance que ce que je vois, attendu que ce que nous voyons nous trompe

quelquefois, ce que nous ressentons ne nous trompe jamais ; libre à vous de ne pas y croire. Ceux qui croient à la pluralité des existences ne sont point méchants et sont plus désintéressés que ceux qui n'y croient pas : les incrédules les traitent de fous, cela ne prouve pas qu'ils disent vrai ; au contraire ; douter de la puissance de Dieu c'est l'offenser, nier ce qui existe au delà de ce que nous pouvons palper est un outrage adressé au Créateur.

« On a l'habitude, lorsqu'il nous arrive quelque chose d'extraordinaire, de l'attribuer au hasard. Je me demande qu'est-ce que le hasard ? Le néant, répond la voix de la vérité ; or donc, le néant ne pouvant rien produire, ce qui existe nous vient d'une source productive : il ne serait que très juste de penser que ce qui arrive indépendamment de notre volonté est l'œuvre de la Providence, dirigée par le Maître de nos destinées.

« Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, esprits forts, vous ne détruirez jamais cette doctrine, qui a toujours existé. L'ignorance des âmes primitives ne leur permettant pas d'en comprendre toute l'étendue, ils s'imaginent qu'après cette vie tout est fini. Erreur ! Nous autres médiums, plus ou moins avancés, nous finirons par vous convaincre.

« Non-seulement le Spiritisme est une consolation, mais encore il développe l'intelligence, détruit toute pensée d'égoïsme, d'orgueil et d'avarice, nous met en communication avec ceux qui nous sont chers, et prépare le progrès ; progrès immense qui détruira insensiblement tous les abus, les révolutions et les guerres.

« L'âme a besoin de se réincarner pour se perfectionner, elle ne peut en une seule vie matérielle apprendre tout ce qu'elle doit savoir pour comprendre l'œuvre du Tout-Puissant. Le corps n'est qu'une enveloppe passagère dans laquelle Dieu envoie une âme pour se perfectionner et subir les épreuves nécessaires à son avancement et à l'accomplissement de la grande œuvre du Créateur, que nous sommes tous appelés à servir lorsque nous aurons fait nos preuves et que nous aurons acquis toutes les perfections. Toutes nos célébrités contemporaines sont autant d'âmes qui ont progressé par le renouvellement des incarnations ; beaucoup d'entre eux sont des médiums écrivains, des génies qui apportent à chaque existence nouvelle les progrès de la science et des arts.

« La liste des hommes de génie augmente chaque année : ce sont autant de guides que Dieu place au milieu de nous pour nous éclairer, nous instruire, en un mot, nous apprendre ce que nous ignorons et qu'il faut absolument que nous sachions ; ils nous montrent la plaie so-

ciale, ils tâchent de détruire nos préjugés, ils mettent au grand jour et sous nos yeux tout le mal produit par l'égoïsme et l'ignorance. Ces génies sont animés par des Esprits supérieurs ; ils ont plus fait pour le progrès et la civilisation que toutes vos fusillades et vos canons, et font verser plus de larmes de reconnaissance et d'attendrissement que tous vos beaux faits d'armes.

« Réfléchissez donc sérieusement au Spiritisme, hommes intelligents, vous y trouverez de grands enseignements ; il n'y a pas de charlatanisme dans cette loi divine, tout y est beau, grand, sublime ; elle seule tend à nous conduire vers la perfection et le véritable bonheur moral.

« Le livre écrit par les médiums, sous la dictée des Esprits supérieurs et errants, est un livre de haute philosophie et d'une instruction aussi profonde qu'éthérée, il traite de tout. Il est vrai que tout le monde n'est pas encore préparé à cette croyance, et pour la comprendre il est nécessaire que l'âme se soit déjà réincarnée plusieurs fois.

« Lorsque tout le monde comprendra le Spiritisme, nos grands poètes seront plus appréciés et on les lira avec attention et respect. Tous nos littérateurs seront compris par tous les peuples, on les admirera sans en être jaloux, parce qu'on connaîtra la cause et les effets.

« L'étude de la science est la plus noble des occupations, le Spiritisme en est la divinité ; par lui nous nous associons au génie, et, comme l'a dit un de nos savants, après l'homme de génie vient celui qui sait le comprendre.

« L'instruction fait de l'Esprit ce qu'un habile bijoutier fait du spécimen, elle lui donne le poli, le brillant qui charme et séduit en rehaussant sa valeur.

« L'âme n'a point de forme proprement dite, c'est une sorte de lumière qui diffère par son intensité suivant le degré de perfection qu'elle a acquise. Plus l'âme a progressé, plus sa couleur est lumineuse.

« Quand vous serez tous médiums, vous pourrez vous entretenir avec les Esprits comme nous le faisons déjà, ils vous diront qu'ils sont plus heureux que nous ; ils nous voient, nous entendent, ils assistent à nos réunions, s'entretiennent avec notre âme pendant notre sommeil, ils se transportent et pénètrent partout où Dieu les envoie.

« PAULINE BOULAY. »

Nota. - Le principe de la réincarnation se trouve également dans un manuscrit qui nous est adressé de Montréal (Canada), et dont nous parlerons prochainement.

Cours publics de Spiritisme à Lyon et à Bordeaux.

Il ne s'agit pas ici, comme on pourrait le croire, d'une démonstration approbative de la doctrine, mais au contraire d'une nouvelle forme d'attaque, sous un titre attrayant et quelque peu trompeur, car celui qui, sur la foi de l'affiche, irait là croyant assister à des leçons de spiritisme, serait fort désappointé. Les sermons sont loin d'avoir eu le résultat qu'on en attendait ; ils ne s'adressent d'ailleurs qu'aux fidèles ; puis ils exigent une forme trop solennelle, trop exclusivement religieuse ; tandis que la tribune enseignante permet des allures plus libres, plus familières ; l'orateur ecclésiastique fait abstraction de sa qualité de prêtre : il devient professeur. Ce moyen réussira-t-il ? L'avenir nous l'apprendra.

M. l'abbé Barricand, professeur à la Faculté de théologie de Lyon, a commencé au Petit-Collège une série de leçons publiques sur, ou mieux contre le magnétisme et le spiritisme. Le journal *la Vérité*, dans son numéro du 10 avril 1864, donne l'analyse d'une séance consacrée au spiritisme, et relève plusieurs assertions de l'orateur ; il promet de tenir ses lecteurs au courant de la suite, en même temps qu'il se charge de le réfuter, ce dont, nous n'en doutons pas, il s'acquittera à merveille, à en juger par son début. La convenance et la modération dont il a fait preuve jusqu'à ce jour dans sa polémique, nous sont garants qu'il ne s'en départira pas en cette circonstance, dans le cas même où son contradicteur s'en écarterait.

Tant que M. l'abbé Barricand restera sur le terrain de la discussion des principes de la doctrine, il sera dans son droit ; nous ne pouvons lui savoir mauvais gré de n'être pas de notre avis, de le dire, et de chercher à prouver qu'il a raison. Nous voudrions qu'en général le clergé fût aussi partisan du libre examen que nous le sommes nous-mêmes. Ce qui est en dehors du droit de discussion, ce sont les attaques personnelles, et surtout les personnalités malveillantes ; c'est lorsque, pour les besoins de sa cause, un adversaire dénature les faits et les principes qu'il veut combattre, les paroles et les actes de ceux qui les défendent. De pareils moyens sont toujours une preuve de faiblesse et témoignent du peu de confiance qu'on a dans les arguments tirés de la chose même. Ce sont ces écarts de vérité qu'il est essentiel de relever à l'occasion, tout en restant dans la limite des convenances et de l'urbanité.

La *Vérité* résume ainsi qu'il suit une partie de l'argumentation de M. l'abbé Barricand :

« Quant aux Spirites qui sont beaucoup plus nombreux, je me fais également fort de vous prouver qu'ils descendent aujourd'hui du pré-

tentieux piédestal sur lequel M. A. Kardec les faisait trôner en 1862. En 1861, en effet, M Kardec effectuait un voyage dans toute la France, voyage dont il rendait complaisamment compte au public. Oh ! alors, messieurs, tout était pour le mieux; les adeptes de cette école se comptaient par trente mille à Lyon, par deux ou trois mille à Bordeaux, etc., etc. Le Spiritisme semblait avoir envahi toute l'Europe ! Or, que se passe-t-il en 1863 ? M. A. Kardec ne fait plus de voyage…, plus de compte rendu emphatique ! C'est qu'il a probablement constaté bon nombre de désertions, et qu'afin de ne pas décourager ce qu'il peut rester encore de Spirites, par un état peu en leur faveur, il a jugé prudent et adroit de s'abstenir. Pardon, messieurs, je me trompe, M. A. Kardec consacre quelques pages de sa *Revue spirite* (janvier 1864), à nous donner quelques renseignements généraux sur la campagne de 1863. Mais ici, plus de chiffres ambitieux ! Il s'en donne bien garde et pour cause !… M. Kardec se contente de nous annoncer que le Spiritisme est toujours florissant, plus florissant que jamais. Comme preuves à l'appui, il cite la création de deux nouveaux organes de l'école, la *Ruche* de Bordeaux et la *Vérité* de Lyon ; la *Vérité* surtout, qui est venue, dit-il, *se poser en athlète redoutable, par ses articles d'une logique si serrée, qu'ils ne laissent aucune prise à la critique*. J'espère, messieurs, vous démontrer vendredi que la *Vérité* n'est pas aussi terrible qu'on veut bien le dire.

« Il est facile à M. Allan Kardec de poser cette assertion : *Le Spiritisme est plus puissant que jamais*, et de citer comme principale preuve la création de la *Ruche* et de la *Vérité* ! Messieurs, comédie que tout cela !… Ces deux journaux peuvent bien exister, sans être précisément obligé de conclure que le Spiritisme a fait un pas en avant ?… Si vous m'objectiez que ces journaux ont des frais et que pour les payer il faut des abonnés ou s'imposer des sacrifices par trop écrasants, je vous répondrai encore : Comédie !… La caisse de M. A. Kardec est bien fournie, dit-on ; n'est-il pas juste, rationnel, qu'il vienne en aide à ses disciples ? »

Le rédacteur de la *Vérité*, M. Edoux, accompagne cette citation de la note suivante : « Au sortir du cours, nous avons eu un moment d'entretien avec M. l'abbé Barricand qui, du reste, nous a reçu d'une manière très courtoise. Notre but était de lui offrir une collection de la *Vérité*, afin de lui faciliter les moyens d'en parler tout à son aise. »

Nous verrons si M. Barricand sera plus heureux que ses confrères, et s'il trouvera enfin ce que tant d'autres ont inutilement cherché : des arguments écrasants contre le Spiritisme. Mais à quoi bon tant de peine, puisque celui-ci se meurt ? Puisque M. Barricand le croit, laissons-lui cette douce croyance, car il n'en sera ni plus ni moins.

Nous n'avons aucun intérêt à le dissuader. Nous dirons seulement que s'il n'a pas des motifs de sécurité plus sérieux que ceux qu'il fait valoir, ses raisons ne sont guère concluantes, et si tous ses arguments contre le Spiritisme sont de la même force, nous pouvons dormir tranquilles.

On peut s'étonner qu'un homme grave tire des conséquences aussi hasardées de ce que nous n'avons pas fait de voyage l'année dernière, et s'immisce dans nos actes privés en supposant la pensée que nous avons dû avoir pour voyager ou non. D'une supposition, il tire une conséquence absolue, ce qui n'est pas d'une logique bien rigoureuse, car, si les prémisses ne sont pas certaines, la conclusion ne saurait l'être. Ce n'est pas répondre, direz-vous ; mais nous n'avons nulle intention de satisfaire la curiosité de qui ce soit ; le Spiritisme est une question humanitaire ; son avenir est dans la main de Dieu, et ne dépend pas de telle ou telle démarche d'un homme. Nous regrettons que M. l'abbé Barricand le voie à un point de vue si étroit.

Quant à savoir si notre caisse est bien ou mal fournie, il nous semble que supputer ce qu'il y a au fond de la bourse de quelqu'un qui n'a pas donné le droit d'y regarder, pourrait passer pour de l'indiscrétion ; en faire le texte d'un enseignement public, est une violation de la vie privée ; *supposer* l'usage qu'une personne a dû faire de ce qu'on *suppose* qu'elle doit posséder, peut, selon les circonstances, friser la calomnie.

Il paraît que le système de M. Barricand est de procéder par suppositions et par insinuations ; avec un pareil système, on peut s'exposer à recevoir des démentis ; or, nous lui en donnons un formel au sujet de toutes les allégations, suppositions et déductions ci-dessus relatées. Discutez tant que vous voudrez les principes du Spiritisme, mais ce que nous faisons ou ne faisons pas, ce que nous avons ou n'avons pas, est étranger à la question. Un cours n'est pas une diatribe ; c'est un exposé sérieux, complet et consciencieux du sujet que l'on traite ; s'il est contradictoire, la loyauté veut que l'on place en regard les arguments pour et contre, afin que le public juge de leur valeur réciproque ; à des preuves, il faut opposer des preuves plus prépondérantes ; c'est donner une pauvre idée de la force de ses propres arguments, que de chercher à jeter le discrédit sur les personnes. Voilà comment nous comprenons un cours, surtout de la part d'un professeur de théologie qui doit avant tout chercher la vérité.

Bordeaux a aussi son cours public de Spiritisme, c'est-à-dire contre le Spiritisme, par le R.-P. Delaporte, professeur à la faculté de théologie de cette ville. La *Ruche* l'annonce en ces termes :

« Nous avons assisté mercredi dernier, 13 courant, au cours public de dogme, dans lequel le R.-P. Delaporte traitait cette question :

De l'hypothèse d'une nouvelle religion révélée par les Esprits, ou le Spiritisme. Le savant professeur n'ayant pas encore conclu, nous suivrons avec attention ses leçons, et nous en rendrons compte avec cette impartialité et cette modération dont un Spirite ne dois jamais se départir. »

Le *Sauveur des peuples*, dans ses numéros des 17 et 24 avril, donne le compte rendu des deux premières leçons et en fait une critique sérieuse et serrée qui ne doit pas laisser de causer quelques embarras à l'orateur. Ainsi voilà deux professeurs de théologie d'un incontestable talent, qui, dans les deux principaux centres du Spiritisme en France, entreprennent contre lui une guerre nouvelle, et se trouvent aux prises, sur les deux points, avec des champions qui ont de quoi leur répondre. C'est qu'aujourd'hui on trouve ce qui était plus rare il y a quelques années : des hommes qui l'ont étudié sérieusement, et ne craignent pas de se mettre sur la brèche. Qu'en sortira-t-il ? Un premier résultat inévitable : l'examen plus approfondi de la question par tout le monde ; ceux qui n'ont pas lu voudront lire ; ceux qui n'ont pas vu voudront voir. Un second résultat sera de le faire prendre au sérieux par ceux qui n'y voient encore qu'une mystification, puisque de savants théologiens la jugent digne de faire le sujet d'une discussion publique sérieuse. Un troisième résultat enfin sera de faire taire la crainte du ridicule qui retient encore beaucoup de gens. Quand une chose est publiquement discutée par des hommes de valeur, pour et contre, on ne craint plus d'en parler soi-même.

De la chaire religieuse, la discussion passera tout aussi sérieusement dans la chaire scientifique et philosophique. Cette discussion, par l'élite des hommes intelligents, aura pour effet d'épuiser les arguments contradictoires qui ne pourront résister à l'évidence des faits.

L'idée spirite est sans doute très répandue ; mais on peut dire qu'elle est encore à l'état d'opinion individuelle ; ce qui se passe aujourd'hui tend à lui donner une assiette dans l'opinion générale, et lui assignera, dans un temps prochain, un rang officiel parmi les croyances reçues.

Nous profitons avec bonheur de l'occasion qui nous est offerte pour adresser nos félicitations et nos encouragements à tous ceux qui, bravant toute crainte, prennent résolument en main la cause du Spiritisme ; nous sommes heureux de voir le nombre s'en accroître tous les jours. Qu'ils persévèrent, et ils verront bientôt les appuis se multiplier autour deux ; mais qu'ils se persuadent bien aussi que la lutte n'est pas terminée, et que la guerre à ciel ouvert n'est pas la plus à craindre ; l'ennemi le plus dangereux est celui qui agit dans l'ombre, et souvent se cache sous un faux masque. Nous leur dirons donc : Méfiez-vous des apparences ; jugez les hommes non à leurs paroles, mais à leurs actes ; craignez surtout les pièges.

VARIÉTÉS

Manifestations de Poitiers.

Les bruits qui avaient mis en émoi la ville de Poitiers ont complètement cessé, d'après ce qui nous a été dit, mais il paraîtrait que les Esprits tapageurs ont transporté le théâtre de leurs exploits dans les environs. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Pays* :

« Les Esprits frappeurs de Poitiers commencent à faire lignée, et peuplent les campagnes environnantes. On écrit de la Ville-au-Moine, le 24 février, au *Courrier de la Vienne* (ne pas confondre avec le *Journal de la Vienne*, spécial pour la maison d'O.) :

« Monsieur le rédacteur,

« Depuis quelques jours notre contrée est préoccupée de la présence, au Bois-de-Dœuil, d'Esprits frappeurs qui répandent la terreur dans nos bourgades. La maison du sieur Perroche est leur lieu de rendez-vous : tous les soirs, entre onze heures et minuit, l'Esprit se manifeste par neuf, onze ou treize coups frappés par deux et un, et à six heures du matin par le même tapage.

« Notez, monsieur, que ces coups se font entendre au dossier d'un lit dans lequel couche une femme, moitié morte de frayeur, qui prétend recevoir les communications d'un oncle de son mari, décédé dans notre village il y a un mois. C'est à n'y pas croire : aussi avons-nous, plusieurs de mes amis et moi, voulu connaître la vérité, et pour cela, nous nous sommes rendus coucher au Bois-de-Dœuil, où nous avons été témoins des faits qu'on nous avait signalés ; nous avons même entendu agiter dans le sens de sa longueur le berceau d'un enfant qui paraissait n'être en communication avec personne.

« Nous avions d'abord pris la chose en riant ; mais en voyant que toutes les précautions que nous avions prises pour découvrir un stratagème n'avaient abouti à rien, nous nous sommes retirés avec plus de stupeur que d'envie de rire.

« Si le bruit se continue, la maison du sieur Perroche ne sera plus assez grande pour recevoir les curieux, car de Marsais, Priaire, Migré, Dœuil et même de Villeneuve-la-Comtesse, on s'y rend par bandes de plusieurs individus pour y passer les nuits et tâcher de découvrir les profondeurs de ce mystère.

« Agréez, etc. »

Nous ne ferons sur ces événements qu'une courte réflexion. Le *Journal de la Vienne*, en les relatant, avait annoncé à plusieurs reprises qu'on était sur les traces du ou des mauvais plaisants qui causaient ces perturbations, et qu'on ne tarderait pas à les saisir. Si on

ne l'a pas fait, on ne peut s'en prendre à la négligence de l'autorité. Comment se fait-il que, dans une maison occupée du haut en bas par ses agents, ces mauvais plaisants aient pu continuer leurs manœuvres en leur présence, sans qu'on ait pu mettre la main dessus ? Il faut convenir qu'ils avaient à la fois bien de l'audace et bien de l'adresse, puisqu'ils ont pu saisir un brigadier sans être vus. Il faut, en outre, que cette bande d'espiègles soit bien nombreuse, puisqu'ils font les mêmes tours en différentes villes et à des années de distance, sans avoir jamais pu être saisis ; car les affaires de la rue des Grès et de la rue des Noyers à Paris, des Grandes-Ventes, près Dieppe, et tant d'autres, n'ont pas amené plus de résultats. Comment se fait-il que la police, qui possède de si grandes ressources et dépiste les malfaiteurs les plus adroits et les plus rusés, ne puisse avoir raison de quelques tapageurs ? A-t-on bien réfléchi à cela ?

Au reste, ces faits ne sont pas nouveaux, ainsi qu'on peut le voir par le récit suivant.

Le Tasse et son Esprit follet.

On nous écrit de Saint-Pétersbourg :

« Vénérable maître, ayant lu dans le premier numéro de la *Revue spirite* de 1864 le fait d'un Esprit frappeur au seizième siècle, je m'en suis rappelé un autre ; peut-être le jugerez vous digne d'obtenir une petite place dans votre journal. Je l'extrais d'une notice sur la vie et le caractère du Tasse, écrite par M. Suard, secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises, et insérée dans la traduction de la *Jérusalem délivrée*, publiée en 1803.

« Après avoir dit que les sentiments religieux du Tasse, exaltés par suite de sa disposition mélancolique et des malheurs qui en furent le résultat, l'amenèrent à se persuader sérieusement qu'il était l'objet des persécutions d'un Esprit follet qui renversait tout chez lui, lui volait son argent, et lui enlevait de dessus sa table et sous ses yeux tout ce qu'on lui servait, il ajoute, avec son historien : « Voici la manière dont le Tasse lui-même rend compte de cette persécution :

> « Le frère R… (mande-t-il à un de ses amis) m'a apporté deux lettres de vous, mais l'une des deux a disparu depuis que je l'ai lue, et je crois que l'Esprit follet l'a emportée, d'autant plus que c'était celle où vous parliez de lui. C'est un de ces prodiges dont j'ai été souvent témoin dans l'hôpital, ce qui ne permet pas de douter qu'ils soient l'ouvrage de quelque magicien, et j'en ai beaucoup d'autres preuves. Aujourd'hui même, il a enlevé un pain de devant moi, l'autre jour un plat de fruits. »

Il se plaint ensuite des livres et des papiers qu'on lui dérobe, et il ajoute : « Ceux qui ont disparu pendant que je n'y étais pas, peuvent

avoir été pris par des hommes qui, je crois, ont les clefs de toutes mes cassettes, en sorte que je n'ai plus rien que je puisse défendre contre les entreprises de mes ennemis ou de celles du diable, si ce n'est ma volonté, qui ne consentira jamais à rien apprendre de lui ou de ses sectateurs, ni à contracter aucune familiarité avec lui ou ses magiciens. »

Dans une autre lettre, il dit : « Tout va de mal en pis ; ce diable qui ne me quittait jamais, soit que je dormisse ou que je me promenasse, voyant qu'il ne pouvait obtenir de moi l'accord qu'il désirait, a pris le parti de me voler ouvertement mon argent. »

« D'autres fois, continue l'auteur de la notice, il crut voir la Vierge Marie lui apparaître, et l'abbé Serassi raconte que dans une maladie qu'il eut en prison, le Tasse se recommanda avec tant d'ardeur à la sainte Vierge, qu'elle lui apparut et le guérit. Le Tasse a consacré ce miracle par un sonnet.

« Dans la suite, l'Esprit follet se changea en un démon plus traitable avec qui le Tasse prétendait causer familièrement, et qui lui apprenait des choses merveilleuses. Cependant, peu flatté de cet étrange commerce, le Tasse en attribuait l'origine à l'imprudence qu'il avait eue dans sa jeunesse de composer un dialogue où il se supposait en conversation avec un Esprit ; « ce que je n'aurais pas voulu faire sérieusement, ajoute-t-il, quand même cela m'eût été possible. »

« M. Suard termine ce récit en disant : « On ne peut se défendre d'une triste réflexion en songeant que c'est à trente ans, après avoir écrit un immortel ouvrage, que l'infortuné fut choisi pour donner le plus déplorable exemple de la faiblesse de l'esprit. »

« Mais vous, monsieur, grâce à la lumière du Spiritisme, vous porterez un tout autre jugement, et vous verrez, j'en suis sûr, dans ces faits, un anneau de plus dans la chaîne des phénomènes spirites qui relient les temps anciens et l'époque actuelle. »

Sans aucun doute, les faits qui se passent aujourd'hui, parfaitement avérés et expliqués, prouvent que le Tasse pouvait se trouver sous l'empire d'une de ces obsessions dont nous sommes journellement témoins, et qui n'ont rien de surnaturel. S'il en avait connu la véritable cause, il n'en aurait pas été plus impressionné qu'on ne l'est maintenant ; mais, à cette époque, l'idée du diable, des sorciers et des magiciens était dans toute sa force, et comme, loin de la combattre, on ne cherchait qu'à l'entretenir, elle pouvait réagir d'une manière fâcheuse sur les cerveaux faibles. Il est donc plus que probable que le Tasse n'était pas plus fou que ne le sont les obsédés de nos jours, auxquels il faut des soins moraux et non des médicaments.

Instructions de Cyrus à ses enfants au moment de sa mort.

(Extrait de la *Cyropédie* de XÉNOPHON, liv. VIII, ch. VII.)

Je vous conjure donc, mes enfants, au nom des dieux de notre patrie, d'avoir des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque désir de me plaire : car je ne m'imagine pas que vous regardiez comme certain que je ne serai plus rien quand j'aurai cessé de vivre. Mon âme a été jusqu'ici cachée à vos yeux ; mais à ses opérations, vous reconnaissiez qu'elle existait.

N'avez-vous pas remarqué de même de quelles terreurs sont agités les homicides par les âmes des innocents qu'ils ont fait mourir, et quelles vengeances elles tirent de ces impies ? Pensez-vous que le culte qu'on rend aux morts se fût constamment soutenu si l'on eût cru leurs âmes destituées de toute puissance ? Pour moi, mes enfants, je n'ai jamais pu me persuader que l'âme, qui vit tant qu'elle est dans un corps mortel, s'éteigne dès qu'elle en est sortie ; car je vois que c'est elle qui vivifie ces corps destructibles, tant qu'elle les habite. Je n'ai jamais pu non plus me persuader qu'elle perd sa faculté de raisonner au moment où elle se sépare d'un corps incapable de raisonnement ; il est naturel de croire que l'âme, alors plus pure et dégagée de la matière, jouit pleinement de son intelligence. Quand un homme est mort, on voit les différentes parties qui le composaient se joindre aux éléments auxquels elles appartiennent : l'âme seule échappe aux regards, soit durant son séjour dans le corps, soit lorsqu'elle le quitte.

Vous savez que c'est pendant le sommeil, image de la mort, que l'âme approche le plus de la Divinité, et que dans cet état, souvent elle prévoit l'avenir, sans doute parce qu'alors elle est entièrement libre.

Or, si les choses sont comme je le pense, et que l'âme survive au corps qu'elle abandonne, faites, par respect pour la mienne, ce que je vous recommande ; si je suis dans l'erreur, si l'âme demeure avec le corps et périt avec lui, craignez du moins les dieux qui ne meurent point, qui voient tout, qui peuvent tout, qui entretiennent dans l'univers cet ordre immuable, inaltérable, invariable, dont la magnificence et la majesté sont au-dessus de l'expression.

Que cette crainte vous préserve de toute action, de toute pensée qui blesse la piété ou la justice… Mais je sens que mon âme m'abandonne ; je le sens aux symptômes qui annoncent ordinairement notre dissolution.

Remarque. - Un Spirite aurait bien peu de chose à ajouter à ces remarquables paroles, dignes d'un philosophe chrétien, et où se trouvent admirablement décrits les attributs spéciaux du corps et de l'âme : le corps matériel, destructible, dont les éléments se dispersent pour

s'unir aux éléments similaires, et qui, pendant la vie, n'agit que par l'impulsion du principe intelligent ; puis l'âme survivant au corps, conservant son individualité, et jouissant de plus grandes perceptions lorsqu'elle est dégagée de la matière ; la liberté de l'âme pendant le sommeil ; enfin l'action de l'âme des morts sur les vivants.

On peut, en outre, remarquer qu'il y est fait une distinction entre les dieux et la Divinité proprement dite. Les dieux n'étaient autres que les Esprits à différents degrés d'élévation, chargés de présider, chacun dans sa spécialité, à toutes les closes de ce monde, dans l'ordre moral ou dans l'ordre matériel. Les dieux de la patrie étaient les Esprits protecteurs de la patrie, comme les dieux lares étaient les protecteurs de la famille. Les dieux, ou Esprits supérieurs, ne se communiquaient aux hommes que par l'intermédiaire d'Esprits subalternes, appelés *démons*. Le vulgaire n'allait pas au delà ; mais les philosophes et les initiés reconnaissaient un Être suprême, créateur et ordonnateur de toutes choses.

Notices bibliographiques.

LA GUERRE AU DIABLE ET A L'ENFER, *la maladresse du diable, le diable converti* ; par Jean de la Veuze. Brochure in-18, prix, 1 fr. - Bordeaux, chez Ferrel, libraire. - Paris, chez Didier et Ce, 35, quai des Augustins ; Ledoyen, Palais-Royal.

L'auteur, partant de ce point que le Spiritisme est une conception du diable en vue d'attirer à lui un plus grand nombre d'âmes, en trace une rapide esquisse depuis les premières manifestations d'Amérique jusqu'à ce jour, et montre que le diable s'est trompé dans ses calculs, puisqu'il sauve les âmes qui étaient perdues, et laisse maladroitement échapper celles qui étaient à lui ; ce que voyant, il se convertit lui-même, ainsi qu'une partie de ses acolytes. C'est une critique spirituelle et gaie du rôle qu'on fait jouer au diable dans ces derniers temps, mais où des pensées sérieuses, profondes et d'une parfaite justesse, ressortent à travers le ton de la plaisanterie.

Ce petit livre sera lu, nous n'en doutons pas, avec plaisir, nous ne disons pas par tout le monde.

LETTRES AUX IGNORANTS, *philosophie du bon sens* ; par V. Tournier. Brochure in-18, prix, 1 fr. - Chez Dentu, Palais-Royal.

L'auteur, Spirite fervent et éclairé, a reproduit en vers les principes fondamentaux de la doctrine spirite selon le *Livre des Esprits*. Nous le félicitons sincèrement de l'intention qui a présidé à son travail ; sous quelque forme que la doctrine se présente, c'est toujours un indice de la vulgarisation de l'idée, et autant de semences répandues qui fructifient plus ou moins selon la forme dont elles sont revêtues ; l'essentiel est que le fond soit exact, et c'est ici le cas.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 6. JUIN 1864.

Vie de Jésus, par M. Renan.

(2e article. -Voir le numéro de mai 1864.)

Ce livre est un de ceux qui ne peuvent être complètement réfutés que par un autre livre. Il faudrait le discuter article par article ; c'est une tâche que nous n'entreprendrons point, par la raison qu'il touche à des questions qui ne sont pas de notre ressort, et que beaucoup d'autres s'en sont chargés ; nous nous bornerons à l'examen des conséquences que l'auteur a tirées du point de vue où il s'est placé.

Il y a dans cet ouvrage, comme dans tous les ouvrages historiques, deux parties très distinctes : la relation des faits, et l'appréciation de ces faits. La première est une question d'érudition et de bonne foi ; la seconde dépend entièrement de l'opinion personnelle. Deux hommes peuvent parfaitement se rencontrer sur l'une, et différer complètement sur l'autre.

Il est naturel que la partie religieuse ait été attaquée, parce que c'est une question de croyance, mais la partie historique ne paraît pas être invulnérable, si l'on en juge par les critiques des théologiens qui lui contestent non-seulement l'appréciation, mais l'exactitude de certains faits. Nous laisserons à de plus compétents que nous le soin de décider cette dernière question ; toutefois, sans nous constituer juge du débat, nous reconnaîtrons que certaines critiques sont évidemment fondées, mais que sur plusieurs points importants de l'histoire, les remarques de M. Renan sont parfaitement justes. Parmi les nombreuses réfutations qui ont été faites de son livre, nous croyons devoir signaler celle

du P. *Gratry* comme une des plus logiques et des plus impartiales ; il y fait surtout ressortir avec beaucoup de clarté les contradictions qu'on y rencontre à chaque pas[4].

Admettons cependant que M. Renan ne se soit en rien écarté de la vérité historique, cela n'implique pas la justesse de son appréciation, parce qu'il a fait ce travail en vue d'une opinion et avec des idées préconçues. Il a étudié les faits pour y chercher la preuve de cette opinion, et non pour s'en former une ; naturellement il n'y a vu que ce qui lui a paru conforme à sa manière de voir, tandis qu'il n'y a pas vu ce qui y était contraire. Son opinion est sa mesure ; il le dit du reste lui-même dans ce passage de son introduction, page 5 : « Je serai satisfait si, après avoir écrit la vie de Jésus, il m'est donné de *raconter comme je l'entends* l'histoire des apôtres, l'état de la conscience chrétienne durant les semaines qui suivirent la mort de Jésus, la formation du *cycle légendaire* de la résurrection, les premiers actes de l'Église de Jérusalem, la vie de saint Paul, etc. » Il peut y avoir plusieurs manières d'apprécier un fait, mais le fait en lui-même est indépendant de l'opinion. C'est donc une histoire des apôtres *à sa manière* que M. Renan se propose de donner, comme il a donné, *à sa manière*, l'histoire de la vie de Jésus. Se trouve-t-il dans les conditions d'impartialité voulues pour que son opinion fasse foi ? Il nous permettra d'en douter.

Persuadé qu'il était dans le vrai, il a pu agir, et nous croyons qu'il a agi de bonne foi, et que les erreurs matérielles qu'on lui reproche ne sont pas le résultat d'un dessein prémédité d'altérer la vérité, mais d'une fausse appréciation des choses. Il est dans la position d'un homme consciencieux, partisan exclusif des idées de l'ancien régime, et qui écrirait une histoire de la Révolution française. Son récit pourra être d'une scrupuleuse exactitude, mais le jugement qu'il portera sur les hommes et sur les choses sera le reflet de ses propres idées ; il blâmera ce que d'autres approuveront. En vain aura-t-il parcouru les lieux où les événements se sont passés, ces lieux lui confirmeront les faits, mais ne les lui feront pas envisager d'une autre manière. Tel a été M. Renan parcourant la Judée l'Evangile à la main ; il y a trouvé les traces du Christ, d'où il conclut que le Christ avait existé, mais il n'y a pas vu le Christ autrement qu'il ne le voyait auparavant. Là où il n'a vu que les pas d'un homme, un apôtre de la foi orthodoxe aurait aperçu l'empreinte de la Divinité.

---

[4] Brochure in-18. - Prix : 1 fr., chez Plon, 8, rue Garancière.

Son appréciation vient du point de vue où il s'est placé. Il se défend d'athéisme et de matérialisme, parce qu'il ne croit pas que la matière pense, qu'il admet un principe intelligent, universel, réparti dans chaque individu à dose plus ou moins forte. Que devient ce principe intelligent à la mort de chaque individu ? Si l'on en croit la dédicace de M. Renan à l'âme de sa sœur, il conserve son individualité et ses affections ; mais si l'âme conserve son individualité et ses affections, il y a donc un monde invisible, intelligent et aimant ; or, ce monde, puisqu'il est intelligent, ne peut rester inactif ; il doit jouer un rôle quelconque dans l'univers. Eh bien ! l'ouvrage entier est la négation de ce monde invisible, de toute intelligence active en dehors du monde visible ; par conséquent de tout phénomène résultant de l'action d'intelligences occultes, de tout rapport entre les morts et les vivants ; d'où il faut conclure que sa touchante dédicace est une œuvre d'imagination suscitée par le regret sincère qu'il ressent de la perte de sa sœur, et qu'il y exprime son désir plus que sa croyance ; car s'il avait cru sérieusement à l'existence individuelle de l'âme de sa sœur, à la persistance de son affection pour lui, à sa sollicitude, à son inspiration, cette croyance lui eût donné des idées plus vraies sur le sens de la plupart des paroles du Christ.

Le Christ, en effet, se préoccupant de l'avenir de l'âme, fait incessamment allusion à la vie future, au monde invisible, par conséquent, qu'il présente comme bien plus enviable que le monde matériel, et comme devant faire l'objet de toutes les aspirations de l'homme. Pour celui qui ne voit rien en dehors de l'humanité tangible, ces paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; Ne cherchez pas les trésors de la terre, mais ceux du ciel ; Bienheureux les affligés, parce qu'ils seront consolés, » et tant d'autres, ne doivent avoir qu'un sens chimérique. C'est ainsi que les considère M. Renan : « La part de vérité, dit-il, contenue dans la pensée de Jésus l'avait emporté sur *la chimère* qui l'obscurcissait. Ne méprisons pas cependant cette chimère qui a été l'écorce grossière de la bulbe sacrée dont nous vivons. Ce *fantastique royaume du ciel*, cette poursuite sans fin d'une cité de Dieu, qui a toujours préoccupé le christianisme dans sa longue carrière, a été le principe du grand instinct d'avenir qui a animé tous les réformateurs, disciples obstinés de l'Apocalypse, depuis Joachim de Flore jusqu'au sectaire protestant de nos jours. » (Ch. XVIII, page 285, 1re édit.)[5].

---

[5] Toutes nos citations sont tirées de la 1re édition.

L'œuvre du Christ était toute spirituelle ; or, M. Renan ne croyant pas à la spiritualisation de l'être, ni à un monde spirituel, devait naturellement prendre le contre-pied de ses paroles, et le juger au point de vue exclusivement matériel. Un matérialiste ou un panthéiste, jugeant une œuvre spirituelle, est comme un sourd jugeant un morceau de musique. M. Renan jugeant le Christ du point de vue où il s'est placé, a dû se méprendre sur ses intentions et son caractère. La preuve la plus évidente s'en trouve dans cet étrange passage de son livre : « *Jésus n'est pas un spiritualiste, car tout aboutit pour lui à une réalisation palpable ; il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps.* Mais c'est un idéaliste accompli, la matière n'étant pour lui que le signe de l'idée, et le réel l'expression vivante de ce qui ne paraît pas. » (Ch. VII, page 128.)

Conçoit-on le Christ, fondateur de la doctrine spiritualiste par excellence, ne croyant pas à l'individualité de l'âme dont il n'a pas la moindre notion, et par conséquent à la vie future ? S'il n'est pas spiritualiste, il est donc matérialiste, et par conséquent M. Renan est plus spiritualiste que lui. De telles paroles ne se discutent pas ; elles suffisent pour indiquer la portée du livre, car elles prouvent que l'auteur a lu les Évangiles, ou avec bien de la légèreté, ou avec un esprit si prévenu qu'il n'a pas vu ce qui saute aux yeux de tout le monde. On peut admettre sa bonne foi, mais on n'admettra certes pas la justesse de son coup d'œil.

Toutes ses appréciations découlent de cette idée que le Christ n'avait en vue que les choses terrestres. Selon lui, c'était un homme essentiellement bon, désintéressé des biens de ce monde, de mœurs très douces, d'une instruction bornée à l'étude des textes sacrés, d'une intelligence naturelle supérieure, à qui les disputes religieuses des Juifs donnèrent l'idée de fonder une doctrine. En cela il fut favorisé par les circonstances, qu'il sut habilement exploiter. Sans idée préconçue et sans plan arrêté, voyant qu'il ne réussirait pas auprès des riches, il chercha son point d'appui chez les prolétaires, naturellement animés contre les riches ; en les flattant, il devait s'en faire des amis. S'il dit que le royaume des cieux est pour les enfants, c'est pour flatter les mères, qu'il prend par leur côté faible, et s'en faire des partisans ; aussi la religion naissante fut, à beaucoup d'égards, un mouvement de femmes et d'enfants. En un mot, tout était calcul et combinaison chez lui, et, l'amour du merveilleux aidant, il a réussi. Du reste, pas trop austère, car il aima beaucoup Madeleine, dont il fut beaucoup aimé. Plusieurs femmes riches pourvoyaient à ses besoins. Lui et ses apôtres

étaient de bons vivants qui ne dédaignaient pas les joyeux repas. Voyez plutôt ce qu'il dit :

« Trois ou quatre Galiléennes dévouées accompagnaient toujours le *jeune maître* et se disputaient le plaisir de l'écouter et de le soigner tour à tour. Elles apportaient dans la secte nouvelle un élément d'enthousiasme et de merveilleux dont on saisit déjà l'importance. L'une d'elles, Marie de Magdala, qui a rendu si célèbre dans le monde le nom de sa pauvre bourgade, paraît avoir été une personne fort exaltée. Selon le langage du temps, elle avait été possédée par sept démons ; c'est-à-dire qu'elle avait été affectée de maladies nerveuses et, en apparence, inexplicables. Jésus, *par sa beauté* pure et douce, calma cette organisation troublée. La Magdaléenne lui fut fidèle jusqu'au Golgotha, et joua le surlendemain de sa mort un rôle de premier ordre ; car elle fut l'organe principal par lequel s'établit la foi à la résurrection, ainsi que nous le verrons plus tard. Jeanne, femme de Khousa, l'un des intendants d'Antipas, Suzanne, et d'autres restées inconnues, le suivaient sans cesse et le servaient. Quelques-unes étaient riches, et mettaient *par leur fortune le jeune prophète en position de vivre* sans exercer le métier qu'il avait professé jusqu'alors. » (Ch. IX, p. 151.)

« Jésus comprit bien vite que le monde officiel de son temps ne se prêterait nullement à son royaume. Il en prit son parti avec une hardiesse extrême. Laissant là tout ce monde au cœur sec et aux étroits préjugés, il se tourna vers les simples. Le royaume de Dieu est fait pour les enfants et pour ceux qui leur ressemblent ; pour les rebutés de ce monde, victimes de la morgue sociale qui repousse l'homme bon, mais humble… Le pur *ébionisme*, c'est-à-dire que les pauvres (*ébionim*) seuls seront sauvés, que le règne des pauvres va venir, fut donc la doctrine de Jésus. » (Ch. XI, p. 178).

Il n'appréciait les états de l'âme qu'en proportion de l'amour qui s'y mêle. Des femmes, le cœur plein de larmes et disposées par leurs fautes aux sentiments d'humilité, étaient plus près de son royaume que les natures médiocres, lesquelles ont souvent peu de mérite à n'avoir point failli. On conçoit, d'un autre côté, que ces âmes tendres, trouvant dans leur conversion à la secte un moyen de réhabilitation facile, s'attachaient à lui avec passion. »

« Loin qu'il cherchât à adoucir les murmures que soulevait son dédain pour les susceptibilités sociales du temps, il semblait prendre plaisir à les exciter. Jamais on n'avoua plus hautement ce mépris du monde, qui est la condition des grandes choses et de la grande originalité. Il ne pardonnait au riche que quand le riche, par suite de

quelque préjugé, était mal vu de la société. Il préférait hautement les gens de vie équivoque et de peu de considération aux notables orthodoxes. « Des publicains et des *courtisanes*, leur disait-il, vous précéderont dans le royaume de Dieu. Jean est venu ; des publicains et des *courtisanes* ont cru en lui, et malgré cela vous ne vous êtes pas convertis. » On comprend que le reproche de n'avoir pas suivi le bon exemple que leur donnaient des *filles de joie* devait être sanglant pour des gens faisant profession de gravité et d'une morale rigide.

« Il n'avait aucune affectation extérieure, ni montre d'austérité. Il ne fuyait pas la joie, il allait volontiers aux divertissements des mariages. *Un de ses miracles fut fait pour égayer une noce de petite ville*. Les noces en Orient ont lieu le soir. Chacun porte une lampe ; les lumières qui vont et viennent font un effet fort agréable. Jésus aimait cet aspect gai et animé, et tirait de là des paraboles. » (Ch. XI, p. 187.)

« Les Pharisiens et les docteurs criaient au scandale. « Voyez, disaient-ils, avec quelles gens il mange ! » Jésus avait alors de fines réponses qui exaspéraient les hypocrites : « Ce ne sont pas les gens qui se portent bien qui ont besoin de médecin. » (Ch. XI, p. 185.)

M. Renan a soin d'indiquer, par des notes de renvoi, les passages de l'Évangile auxquels il fait allusion, pour montrer qu'il s'appuie sur le texte. Ce n'est pas la vérité des citations qu'on lui conteste, mais l'interprétation qu'il leur donne. C'est ainsi que la profonde maxime de ce dernier paragraphe est travestie en une simple repartie spirituelle. Tout se matérialise dans la pensée de M. Renan ; il ne voit dans toutes les paroles de Jésus rien au delà du terre-à-terre, parce que lui-même ne voit rien en dehors de la vie matérielle.

Après une description idyllique de la Galilée, de son climat délicieux, de sa fertilité luxuriante, du caractère doux et hospitalier de ses habitants, dont il fait de véritables bergers d'Arcadie, il trouve dans la disposition d'esprit qui devait en résulter la source du christianisme.

« Cette vie contente et facilement satisfaite n'aboutissait pas à l'épais matérialisme de notre paysan, à la grosse joie d'une Normandie plantureuse, à la pesante gaieté des Flamands. Elle se spiritualisait en rêves éthérés, en une sorte de mysticisme poétique confondant le ciel et la terre… La joie fera partie du royaume de Dieu. N'est-ce pas la fille des humbles de cœur, des hommes de bonne volonté ?

« Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse pastorale. Un Messie aux repas de noces, la courtisane et le bon Zachée appelés à ses festins, les fondateurs du royaume du

ciel, comme un cortège de paranymphes : voilà ce que la Galilée a osé, et ce qu'elle a fait accepter. » (Ch. IV, p. 67.)

« Un sentiment d'une admirable profondeur domina en tout ceci Jésus, ainsi que la bande de *joyeux enfants* qui l'accompagnaient, et fit de lui pour l'éternité le vrai créateur de la paix de l'âme, le grand consolateur de la vie. » (Ch. X, p. 176.

« *Des utopies de vie bienheureuse fondées sur la fraternité des hommes* et le culte pur du vrai Dieu préoccupaient les âmes élevées et produisaient de toutes parts des essais hardis, sincères, mais de peu d'avenir. » (Ch. X, p. 172.)

« En Orient, la maison où descend un étranger devient de suite un lieu public. Tout le village s'y rassemble ; les enfants y font invasion ; les valets les écartent : ils reviennent toujours. Jésus ne pouvait souffrir qu'on rudoyât ces naïfs auditeurs ; il les faisait approcher de lui et les embrassait. Les mères, encouragées par un tel accueil, lui apportaient leurs nourrissons pour qu'il les touchât… Aussi les femmes et les enfants l'adoraient…

« *La religion naissante fut ainsi à beaucoup d'égards un mouvement de femmes et d'enfants*. Ces derniers faisaient autour de lui comme une jeune garde pour l'inauguration de son *innocente royauté*, et lui décernaient de petites ovations auxquelles il se plaisait fort, l'appelant : fils de David, criant : *Hosanna* ! et portant des palmes autour de lui. Jésus, comme Savonarole, les faisait peut-être servir d'instrument à des missions pieuses ; *il était bien aise de voir ces jeunes apôtres, qui ne le compromettaient pas, se lancer en avant, et lui décerner des titres qu'il n'osait prendre lui-même*. » (Ch. XI, p. 190.)

Jésus est ainsi présenté comme un ambitieux vulgaire, aux passions mesquines, qui agit en dessous et n'a pas le courage de s'avouer. A défaut d'une royauté effective, il se contente de celle plus innocente et moins périlleuse que lui décernent de petits enfants. Le passage suivant en fait un égoïste :

« Mais de tout cela ne résulta ni une Église établie à Jérusalem, ni un groupe de disciples hiérosolymites. Le *charmant docteur*, qui pardonnait à tous *pourvu qu'on l'aimât*, ne pouvait trouver beaucoup d'écho dans ce sanctuaire des vaines disputes et des sacrifices vieillis. »

« Sa famille ne semble pas l'avoir aimé, et, par moments, on le trouve dur pour elle. Jésus, comme tous les hommes exclusivement préoccupés d'une idée, arrivait à tenir peu de compte des liens du sang… Bientôt, dans sa hardie révolte contre la nature, il devait aller plus loin encore, et nous le verrons foulant aux pieds tout ce qui est de

l'homme, le sang, l'amour, la patrie, *ne garder d'âme et de cœur que pour l'idée qui se présentait à lui* comme la forme absolue du bien et du vrai. » (Ch. III, p. 42, 43.)

Voilà ce que M. Renan intitule : *Origines du christianisme*. Qui aurait jamais cru qu'une bande de joyeux vivants, une troupe de femmes, de courtisanes et d'enfants, ayant à leur tête un idéaliste, qui n'avait pas la moindre notion de l'âme, pussent, à l'aide d'une utopie, de la chimère d'un royaume céleste, changer la face du monde religieux, social et politique ? Dans un autre article nous examinerons la manière dont il envisage les miracles et la nature de la personne du Christ.

Récit complet de la guérison de la jeune obsédée de Marmande.

(Voir les numéros de février et mars 1864.)

M. Dombre, de Marmande, nous a transmis le procès-verbal circonstancié de cette guérison dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs ; les détails qu'il renferme sont du plus haut intérêt au double point de vue des faits et de l'instruction. C'est tout à la fois, comme on le verra, un cours d'enseignement théorique et pratique, un guide pour les cas analogues, et une source féconde d'observations pour l'étude du monde invisible en général, dans ses rapports avec le monde visible.

Je fus averti, dit M. Dombre dans sa relation, par un des membres de notre société Spirite, des crises violentes qu'éprouvait chaque soir, régulièrement depuis huit mois, la nommée Thérèse B… ; je me rendis, accompagné de M. L…, médium, le 11 janvier dernier, à quatre heures et demie, dans une maison voisine de celle de la malade, pour chercher à être témoin de la crise qui, selon ce qui avait lieu chaque jour, devait arriver à cinq heures. Nous rencontrâmes là la jeune fille et sa mère, en conversation avec des voisins. La demi-heure fut bientôt écoulée ; nous vîmes tout à coup la jeune fille se lever de son siège, ouvrir la porte, traverser la rue et rentrer chez elle suivie de sa mère qui la prit et la déposa tout habillée sur son lit. Les convulsions commencèrent ; son corps se doublait ; la tête tendait à joindre les talons ; sa poitrine se gonflait ; en un mot elle faisait mal à voir. Le médium et moi, rentrés dans la maison voisine, nous demandâmes à l'Esprit de Louis David, guide spirituel du médium, si c'était une obsession ou un cas pathologique. L'Esprit répondit :

« Pauvre enfant ! elle se trouve en effet sous une fatale influence, même bien dangereuse ; venez-lui en aide. Opiniâtre et méchant, cet Esprit résistera longtemps. Evitez, autant qu'il sera en votre pouvoir, de la laisser traiter par des médicaments qui nuiraient à l'organisme. La cause est toute morale ; essayez l'évocation de cet Esprit ; moralisez-le avec ménagement : nous vous seconderons. *Que toutes les âmes sincères que vous connaissez se réunissent pour prier et combattre la trop pernicieuse influence de cet Esprit méchant*. Pauvre petite victime d'une jalousie ! «LOUIS DAVID. »

D. - Sous quel nom appellerons-nous cet Esprit ? - *R*. Jules.

Je l'évoquai immédiatement. L'Esprit se présenta d'une manière violente, en nous injuriant, déchirant le papier, et refusant de répondre à certaines interpellations. Pendant que nous nous entretenions avec cet Esprit, M. B…, médecin, qui était allé examiner la crise, arrive près de nous, et nous dit avec un certain étonnement : « C'est singulier ! l'enfant a cessé tout à coup de se tordre ; elle est maintenant étendue sans mouvement sur son lit. - Cela ne m'étonne pas, lui dis-je, parce que l'Esprit obsesseur est en ce moment près de nous. » J'engageai M. B… à retourner vers la malade, et nous continuâmes à interpeller l'Esprit qui, à un moment donné, ne répondit plus. Le guide du médium nous informa qu'il était allé continuer son œuvre ; il nous recommanda de ne plus l'évoquer pendant les crises, dans l'intérêt de l'enfant, parce que, retournant auprès d'elle avec plus de rage, il la torturait d'une manière plus aiguë. Au même instant, le médecin rentra et nous apprit que la crise venait de recommencer plus forte que jamais. Je lui fis lire l'avis qui venait de nous être donné, et nous demeurâmes tous frappés de ces coïncidences, qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la cause du mal.

A partir de cette soirée, et sur la recommandation des bons Esprits qui nous assistent dans nos travaux spirites, nous nous réunîmes chaque soir, jusqu'à complète guérison.

Le même jour, 11 janvier, nous reçûmes la communication suivante de l'Esprit protecteur de notre groupe :

« Gardienne vigilante de l'enfance malheureuse, je viens m'associer à vos travaux, unir mes efforts aux vôtres pour délivrer cette jeune fille des étreintes cruelles d'un mauvais Esprit. Le remède est en vos mains ; veillez, évoquez et priez sans jamais vous lasser jusqu'à complète guérison.

« PETITE CARITA. »

Cet Esprit, qui prend le nom de *Petite Carita*, est celui d'une jeune fille que j'ai connue, morte à la fleur de l'âge, et qui, dès sa plus tendre enfance, avait donné les preuves du caractère le plus angélique et d'une bonté rare.

L'évocation de l'Esprit obsesseur ne nous valut que les injures les plus grossières et les plus ordurières qu'il est inutile de rapporter ; nos exhortations et nos prières glissèrent sur lui et furent sans effet.

« Amis, ne vous découragez point ; il se croit fort parce qu'il vous voit dégoûtés de son langage grossier. Abstenez-vous de lui parler morale pour le moment. Causez avec lui familièrement et sur un ton amical ; vous gagnerez ainsi sa confiance, sauf à revenir au sérieux plus tard. Amis, de la persévérance.

« VOS GUIDES. »

Conformément à cette recommandation, nous devînmes légers dans nos interpellations, auxquelles il répondit sur le même ton.

Le lendemain, 12 janvier, la crise fut aussi longue et aussi violente que celle des jours précédents ; elle dura à peu près une heure et demie. L'enfant se dressait sur son lit, elle repoussait avec force l'Esprit en lui disant : « Va-t'en ! va-t'en ! » La chambre de la malade était pleine de monde. Nous étions, quelques-uns de nous, auprès du lit pour observer attentivement les phases de la crise.

A la réunion du soir, nous eûmes la communication suivante :

« Mes amis, je vous engage à suivre, comme vous l'avez fait, pas à pas, cette obsession qui est un fait nouveau pour vous. Vos observations vous seront d'un grand secours, car des cas semblables pourront se multiplier, et où vous aurez à intervenir.

« Cette obsession, toute physique, d'abord, sera, je le crois, suivie de quelque obsession morale, mais sans danger. Vous verrez bientôt des moments de joie au milieu de ces tortures exercées par ce mauvais Esprit : Reconnaissez-y la présence et la main des bons Esprits. Si les tortures durent encore, vous remarquerez, après la crise, la paralysation complète du corps, et, après cette paralysation, une joie sereine et une extase qui adouciront la douleur de l'obsession.

« Observez beaucoup ; d'autres symptômes se manifesteront, et vous y trouverez de nouveaux sujets d'étude.

« Le Seigneur a dit à ses anges : Allez porter ma parole aux enfants des hommes. Nous avons frappé la terre de la verge, et la terre enfante des prodiges. Courbez-vous, enfants : C'est la toute-puissance de l'Éternel qui se manifeste à vous.

« Amis, veillez et priez ; nous sommes près de vous et près du lit des souffrances pour sécher les larmes.

« PETITE CARITA. »

L'Esprit de Jules évoqué a été moins intraitable que la veille ; à la vérité, nous avons répondu à ses facéties par des facéties, ce qui lui plaisait. Avant de nous quitter, nous lui avons fait promettre d'être moins dur à l'égard de sa victime. « Je tâcherai de me modérer, » a-t-il dit ; et comme nous lui promettions à notre tour de faire pour lui des prières, il nous a répondu : « J'accepte, bien que je ne connaisse pas la valeur de cette marchandise. »

(A l'Esprit). Puisque vous ne connaissez pas la prière, voulez-vous apprendre à la connaître, et en écrire une sous ma dictée ? - *R*. Je le veux bien.

L'Esprit écrivit sous la dictée la prière suivante : « O mon Dieu ! je promets d'ouvrir mon âme au repentir ; veuillez faire pénétrer dans mon cœur un rayon d'amour pour mes frères, qui, seul, peut me purifier ; et, comme garantie de ce désir, je fais ici la promesse de… » (la fin de la phrase était : *Cesser mon obsession* ; mais l'Esprit n'a pas écrit ces trois derniers mots.) « Halte là ! a-t-il ajouté ; vous voudriez m'engager sans m'avertir ; prenez garde ! je n'aime pas les pièges ; vous marchez trop vite. » Et, comme nous voulions savoir l'origine de sa jalousie et de la vengeance qu'il exerçait, il reprit : « Ne me parlez jamais de l'enfant ; vous ne feriez que m'éloigner de vous. »

La crise du 13 ne dura qu'une demi-heure, et la lutte avec l'Esprit fut suivie de sourires de bonheur, d'extase et de larmes de joie ; l'enfant, les yeux grand-ouverts, joignant ses deux mains, se soulevait sur son lit, et, regardant le ciel, présentait un tableau ravissant. Les prédictions de petite Carita se trouvaient en tous points réalisées.

Dans l'évocation qui eut lieu le soir, comme les jours précédents, l'Esprit de Jules se montra plus doux, plus soumis, et promit de nouveau de se modérer dans ses attaques contre l'enfant, dont il ne voulut jamais nous dire l'histoire ; il promit même de prier.

Le guide du médium nous dit : « Ne vous fiez pas trop à ses paroles ; elles peuvent être sincères, mais il pourrait bien aussi vous donner le change pour se débarrasser de vous ; restez sur vos gardes ; tenez-lui compte de ses promesses, et si vous aviez plus tard des reproches à lui adresser, faites-le avec douceur, afin qu'il sente les bons sentiments que vous avez à son égard. « LOUIS DAVID. »

Le 14, la crise fut aussi courte que la veille et encore moins vive ; elle fut également suivie d'extase et de manifestations de joie ; les larmes qui coulaient le long des joues de l'enfant, causaient chez tous les assistants une émotion qu'ils ne pouvaient cacher.

Réunis le soir à huit heures, comme d'habitude, nous reçûmes au début la communication suivante :

« Comme vous avez dû le remarquer, un mieux sensible s'est produit aujourd'hui chez l'enfant. Nous devons vous dire que notre présence influe beaucoup sur l'Esprit ; nous lui avons rappelé sa promesse d'hier. La jeune fille a puisé de nouvelles connaissances dans l'extase, et elle a essayé de repousser les attaques de son obsesseur. Dans l'évocation de Jules, ne mettez pas de détours ; évitez les détails qui fatiguent les uns et les autres ; soyez francs et bienveillants avec lui, vous l'aurez plus tôt. Il a fait un grand pas vers son avancement, ce que nous avons pu remarquer dans cette dernière crise. « PETITE CARITA. »

Évocation de Jules. - *R*. Me voilà, messieurs.

D. Comment sont vos dispositions aujourd'hui ? - *R*. Elles sont bonnes.

D. Vous avez dû ressentir l'effet de nos prières ? - *R*. Pas trop.

D. Pardonnez à votre victime, et vous éprouverez une satisfaction que vous ne connaissez pas ; c'est ce que nous éprouvons dans le pardon des injures. - *R*. Moi, c'est tout le contraire ; je trouvais ma satisfaction dans la vengeance d'une injure ; j'appelle cela payer ses dettes.

D. Mais le sentiment de haine que vous conservez dans votre âme est un sentiment pénible qui est loin de vous laisser la tranquillité ? - *R*. Si je vous disais que c'est de l'attachement, me croiriez-vous ?

D. Nous vous croyons ; cependant, faites-nous le plaisir de nous expliquer comment vous conciliez cet attachement avec la vengeance que vous exercez. Qu'était pour vous l'Esprit de cet enfant dans une autre existence, et que vous a-t-elle fait pour mériter cette rigueur ? - *R*. Inutile que vous me le demandiez ; je vous l'ai déjà dit : ne me parlez pas de cette enfant.

D. Eh bien ! il n'en sera plus question ; mais nous devons vous féliciter du changement qui s'est opéré en vous ; nous en sommes heureux. - *R*. J'ai fait des progrès à votre école… Que vont dire les autres ?… Il vont me siffler et me crier : Ah ! tu te fais ermite !

D. Que vous importe leur persiflage, si vous avez les louanges des bons Esprits ? - *R*. C'est vrai.

D. Tenez ! pour prouver aux mauvais Esprits, vos anciens compagnons, que vous rompez complètement avec eux, vous devriez pardonner tout à fait, à compter de ce jour ; vous montrer généreux et bon en délaissant d'une manière absolue la jeune fille à laquelle nous nous intéressons. - *R*. Mon cher monsieur, c'est impossible ; *cela ne peut venir d'une manière si prompte. Laissez-moi me défaire peu à peu de ce qui est un besoin pour moi*. Savez-vous ce que vous risqueriez, si je cessais subitement ? de m'y voir revenir tout à coup. Cependant, je veux vous promettre une chose, c'est de ménager l'enfant et de le torturer demain encore moins qu'aujourd'hui ; mais j'y mets une condition : c'est de n'être point amené ici par force ; je veux me rendre à votre appel librement, et si je manque à ma parole, je consens à perdre cette faveur. Je dois vous dire que ce changement en moi est dû à cette figure riante qui est là, près de vous, et que je vois aussi près du lit de la jeune fille, tous les jours, au moment de la lutte. On est touché malgré soi ; sans cela, vous et vos saints, vous auriez du fil à retordre pour quelques jours. (L'Esprit voulait parler de la petite Carita.)

D. Elle est donc belle ? - *R*. Belle, bien belle, oh oui !

D. Mais elle n'est pas seule auprès de vous pendant les luttes ? - *R*. Oh non ! Il y a les autres, les anciens *du corps*, les amis ; ça ne rit jamais, ça ; mais je me moque bien d'eux, maintenant.

Remarque. - L'interrogateur voulait sans doute parler des autres bons Esprits, mais Jules fait allusion aux Esprits mauvais, ses compagnons.

D. Allons ! avant de nous quitter, nous vous promettons de dire pour vous ce soir une prière.

R. J'en demande dix, et *dites de bon cœur*, et vous serez contents de moi demain.

D. Eh bien ! soit, dix. Et puisque vous êtes en si bonnes dispositions, voulez-vous écrire de cœur une prière de trois mots, sous ma dictée ? - *R*. Volontiers.

L'Esprit écrivit : « O mon Dieu, donnez-moi la force de pardonner. »

Le 15 janvier, la crise eut lieu, comme toujours, à cinq heures de l'après-midi, mais ne dura qu'un quart d'heure. La lutte fut faible, et fut suivie d'extase, de sourires et de larmes qui exprimaient la joie et le bonheur.

Dans la réunion du soir, petite Carita nous donna la communication suivante :

« Mes chers protégés, comme nous vous l'avions fait espérer, le

phénomène spirite qui se passe sous vos yeux se modifie, s'améliore chaque jour en perdant son caractère de gravité. Un conseil d'abord : Que ce soit pour vous un sujet d'étude, au point de vue des tortures physiques, et d'études morales. Ne faites point aux yeux du monde de signes extérieurs ; ne dites point de paroles inutiles. Que vous importe ce que l'on dira ! Laissez la discussion aux oisifs. Que le but pratique, c'est-à-dire la délivrance de cette jeune enfant et l'amélioration de l'Esprit qui l'obsède, soit l'élément de vos entretiens intimes et sérieux ; ne parlez pas de guérison à haute voix ; demandez-la à Dieu dans le recueillement de la prière.

« Cette obsession, je suis heureuse de vous le dire, touche à sa fin. L'Esprit de Jules s'est sensiblement amélioré. J'ai aussi, de tout mon pouvoir, agi sur l'Esprit de l'enfant, afin que ces deux natures si opposées fussent plus compatibles entre elles. La combinaison des fluides n'offrira plus aucun danger réel par rapport à l'organisme ; l'ébranlement que ressentait ce jeune corps au contact fluidique disparaît sensiblement. Votre travail n'est pas fini ; la prière de *tous* doit toujours précéder et suivre l'évocation.

« PETITE CARITA. »

Après l'évocation de Jules, et la prière où il est qualifié d'Esprit mauvais, il dit :

« Me voilà ! Je demande, au nom de la justice, la réforme de certains mots dans votre prière. J'ai reformé mes actes, réformez les qualifications que vous m'adressez. »

D. Vous avez raison ; nous n'y manquerons pas. Êtes-vous venu sans contrainte aujourd'hui ?

R. Oui, je suis venu librement ; j'avais tenu mes promesses.

D. Maintenant que vous êtes calme et dans de bons sentiments, vous convient-il de nous confier les motifs de votre rigueur à l'égard de cette entant ?

R. Laissez donc le passé, s'il vous plaît ; quand le mal est cautérisé, à quoi bon raviver la plaie ? Ah ! je sens que l'homme doit devenir meilleur. J'ai horreur de mon passé et regarde l'avenir avec espérance. Quand une bouche d'ange vous dit : La vengeance est une torture pour celui qui l'exerce ; l'amour est le bonheur pour celui qui le prodigue ; eh bien ! ce levain qui aigrit et flétrit le cœur s'évanouit : il faut aimer.

« Vous êtes étonnés de mes paroles ? elles ne sont point de mon cru ; on me les a apprises, et j'ai du plaisir à vous les redire. Ah ! que vous

seriez heureux d'apercevoir seulement une minute cet ange, rayonnante comme un soleil, bonne, douce comme une rosée rafraîchissante qui tombe en gouttelettes fines sur une plante brûlée par les feux du jour ! Comme vous le voyez, je ne suis point en peine de causer, je puise à la source.

« Un coup d'œil rapide sur ma vie vagabonde :

« Né au sein de la misère soudée au vice, je goûtai de bonne heure les amours grossiers de la vie. Je suçai avec le lait le breuvage empoisonné que m'offraient toutes les passions. J'errais sans foi, sans loi, sans honneur. Quand on doit vivre au hasard, tout est bon. La poule du paysan, comme le mouton du châtelain, servait à nos repas. La maraude était mon occupation, lorsque le hasard sans doute, car je ne crois pas que la Providence veille sur de pareils scélérats, me prit et m'équipa. Fier du costume râpé qui remplaçait mes haillons, la hallebarde au bras, je me rangeai dans une bande de… de mauvais compagnons, vivant aux dépens d'un seigneur peureux qui, à son tour, prélevait la taille sur les campagnards ; mais que nous importait, à nous, la source d'où coulaient dans nos mains la monnaie et les provisions ! Je n'entrerai pas dans le détail des faits qui me sont personnels : ils sont méchants, hideux et indignes d'être racontés. Comprenez-vous qu'élevé à une pareille école on puisse devenir un homme de bien ?

« La bande, divisée par la mort, alla se reconstituer dans le monde des Esprits. Loin d'éviter les occasions de faire le mal, nous les recherchions ; dans mes promenades errantes, j'ai rencontré une prise à faire ; je l'ai faite : vous savez le reste.

« Priez aussi pour la bande, messieurs, s'il vous plaît. Vous vous étonnez souvent qu'un pays recèle plus de malfaiteurs que d'autres pays ; c'est tout simple. *Ne voulant point se séparer, ils s'abattent sur une contrée comme une nuée de sauterelles* : aux loups les forêts, aux pigeons les colombiers.

« J'avais vécu de cette existence terrestre sous Louis XIII. Ma dernière existence se passa sous l'empire. Je fus guérillas ; le tromblon et le chapeau conique enrubanné me plaisaient fort. J'aimais le danger, le vol et les prises hasardeuses. Triste goût, direz-vous ; mais que faire ailleurs ? J'étais habitué à vivre dans les bandes. Vous devez être étonnés de ce changement subit : c'est l'ouvrage d'un ange.

« Je ne vous promets rien pour demain ; vous me jugerez à mes actes. Une prière, s'il vous plaît ; je vais de mon côté en faire une :

« Petit ange, ouvre tes ailes ; prends ton essor vers le trône du

Seigneur ; demande-lui mon pardon en mettant à ses pieds mon repentir.

« JULES. »

D. Puisque vous êtes en si bonne voie, priez Dieu pour la pauvre enfant… - *R.* Je ne puis… ce serait de la dérision ou de la cruauté que le bourreau embrassât sa victime.

Le lendemain 16 janvier, l'enfant n'eut point de crise, mais seulement des langueurs d'estomac. A nos yeux, la délivrance était opérée.

Le soir, à huit heures, l'Esprit de Jules, répondant à notre appel, nous donna la communication suivante :

« Mes amis, permettez-moi ce nom ; moi, l'Esprit obsesseur, l'Esprit méchant, rusé et pervers ; moi qui, il y a encore bien peu de jours, croupissais dans le mal et m'y plaisais, je vais, avec l'aide de l'ange, vous faire de la morale. Je me trouve moi-même surpris de ce changement ; je me demande si c'est bien moi qui parle.

« Je croyais tout sentiment éteint dans mon âme ; une fibre vibrait encore ; l'ange l'a devinée et l'a touchée ; je commence à voir et à sentir. Le mal me fait horreur. J'ai jeté un regard sur mon passé, je n'y ai vu que crimes. Une voix douce m'a dit : Espère ; contemple la joie et le bonheur des bons Esprits ; purifie-toi ; pardonne au lieu de te venger ; aime au lieu de haïr. Je t'aimerai aussi, moi, si tu veux aimer, si tu te rends meilleur. Je me suis senti attendri. Je comprends maintenant le bonheur qu'éprouveront les hommes, lorsqu'ils sauront pratiquer la charité.

« Jeune enfant (il s'adresse à sa victime présente à la séance), toi que j'avais choisie pour ma proie, comme le vautour la douce colombe, prie pour moi, et que le nom de réprouvé s'efface de ta mémoire. J'ai reçu le baptême d'amour des mains de l'ange du Seigneur, et aujourd'hui je revêts la robe d'innocence. Pauvre enfant, je désire que tes prières adressées pour moi au Seigneur me délivrent bientôt du remords qui va me suivre comme une expiation justement méritée.

« Mes amis, veuillez continuer aussi vos prières pour mes misérables compagnons qui me poursuivent de leur jalousie méchante, parce que je leur échappe. Hier encore, je me demandais ce qu'ils diraient de moi ; aujourd'hui je leur dis : J'ai vaincu ; mon passé m'est pardonné, parce que j'ai su me repentir. Faites comme moi, livrez bataille au mal qui vous retient captifs dans ce lieu de tourments et de désespoir ; sortez-en vainqueurs. Si ma main criminelle a trempé comme la vôtre dans le sang, elle vous portera l'eau sainte de la prière qui lave les stigmates du réprouvé. Mon Dieu, pardon !

« Merci, mes anis, pour le bien que vous m'avez fait. Je vous demanderai à rester près de vous, à compter d'aujourd'hui, à assister à vos réunions. J'ai besoin de puiser à bonne source des conseils pour remplir une nouvelle existence que je demanderai à Dieu quand j'aurai subi l'expiation de mon passé infâme que ma conscience me reproche.

« JULES. »

Le 17 janvier, selon la promesse de Jules, la jeune fille n'éprouva absolument aucun malaise ni aucune langueur d'estomac. Petite Carita nous annonça qu'elle subirait une épreuve morale, soit à cinq heures du soir, pendant quelques jours, soit pendant son sommeil, épreuve qui n'aurait rien de pénible pour elle, et dont les seuls symptômes seraient des sourires et de douces larmes, ce qui eut lieu, en effet, pendant deux jours. Les jours suivants il y eut absence complète du plus petit indice de crise. Nous n'en continuâmes pas moins à observer l'enfant et à prier.

Le 18 février, Petite Carita nous dicta l'instruction suivante :

« Mes bons amis, bannissez toute crainte ; l'obsession est finie et bien finie ; un ordre de choses étranges pour vous, mais qui vous paraîtront bientôt toutes naturelles, sera peut-être la conséquence de cette obsession, mais non l'ouvrage de Jules. Quelques développements sont nécessaires ici comme enseignement.

« L'obsession ou la subjugation de l'être matériel se présente à vos yeux, aujourd'hui que vous connaissez la doctrine, non comme un phénomène surnaturel, mais simplement avec un caractère différent des maladies organiques.

« L'Esprit qui subjugue pénètre le périsprit de l'être sur lequel il veut agir. Le périsprit de l'obsédé reçoit comme une enveloppe le corps fluidique de l'Esprit étranger, et, par ce moyen, est atteint dans tout son être ; le corps matériel éprouve la pression exercée sur lui d'une manière indirecte.

« Il a paru étonnant que l'âme pût agir physiquement sur la matière animée ; c'est elle pourtant qui est l'auteur de tous ces faits. Elle a pour attributs l'intelligence et la volonté ; par sa volonté elle dirige, et le périsprit, d'une nature semi-matérielle, est l'instrument dont elle se sert.

« Le mal physique est apparent, mais la combinaison fluidique que vos sens ne peuvent saisir recèle un nombre infini de mystères qui se révéleront avec le progrès de la doctrine considérée au point de vue scientifique.

« Lorsque l'Esprit abandonne sa victime, sa volonté n'agit plus sur le corps, mais l'empreinte qu'a reçue le périsprit par le fluide étranger dont il a été chargé, ne s'efface pas tout à coup, et continue encore quelque temps d'influer sur l'organisme. Dans le cas de votre jeune malade : tristesses, larmes, langueurs, insomnies, troubles vagues, tels sont les effets qui pourront se produire à la suite de cette délivrance, mais rassurez-vous, rassurez l'enfant et sa famille, car ces conséquences seront pour elle sans danger.

« Mon devoir m'appelle d'une manière spéciale à mener à bonne fin le travail que j'ai commencé avec vous ; il faut maintenant agir sur l'Esprit même de l'enfant, par une douce et salutaire influence moralisatrice.

« Quant à vous, mes amis, continuez de prier et d'observer attentivement tous ces phénomènes ; étudiez sans cesse ; le champ est ouvert, il est vaste. Faites connaître et comprendre toutes ces choses, et les idées spirites se glisseront peu à peu dans l'esprit de vos frères que l'apparition de la doctrine a trouvés incrédules ou indifférents.

« PETITE CARITA. »

Remarque. - Nous devons un juste tribut d'éloges à nos frères de Marmande, pour le tact, la prudence et le dévouement éclairé dont ils ont fait preuve en cette circonstance. Par cet éclatant succès, Dieu a récompensé leur foi, leur persévérance et leur désintéressement moral, car ils n'y ont cherché aucune satisfaction d'amour-propre ; il n'en aurait probablement point été de même si l'orgueil eût terni leur bonne action. *Dieu retire ces dons à quiconque n'en use pas avec humilité* ; sous l'empire de l'orgueil, les plus éminentes facultés médianimiques se pervertissent, s'altèrent et s'éteignent, parce que les bons Esprits retirent leur concours ; les déceptions, les déboires, les malheurs effectifs dès cette vie, sont souvent la conséquence du détournement de la faculté de son but providentiel ; nous en pourrions citer plus d'un triste exemple parmi les médiums qui donnaient les plus belles espérances.

A ce sujet, on ne saurait trop se pénétrer des instructions contenues dans l'*Imitation de l'Evangile*, n°s 285, 326 et suiv., 333, 392 et suiv.

Nous recommandons aux prières de tous les bons Spirites l'Esprit ci-devant obsesseur de Jules, afin de le fortifier dans ses bonnes résolutions, et de lui faire comprendre ce que l'on gagne à faire le bien.

Quelques réfutations.

Conspirations contre la foi.

L'histoire enregistrera la singulière logique des contradicteurs du Spiritisme, dont nous allons donner quelques autres échantillons.

On nous adresse du département de la Haute-Marne le mandement de Mgr l'évêque de Langres, où l'on remarque le passage suivant :

« … Et voilà ce (la foi) que les hommes qui se disent les amis de l'humanité, de la liberté et du progrès, mais que, dans la réalité, la société doit compter au nombre de ses plus dangereux ennemis, s'efforcent, par toutes sortes de moyens, d'arracher du cœur des populations chrétiennes. Car, il faut le dire, nos très chers frères, et c'est notre devoir de vous en avertir, à nous qui sommes chargé de veiller à la garde de vos âmes, afin que nos avertissements vous rendent prudents et précautionnés : Jamais peut-être on ne vit une conspiration plus odieuse, plus vaste, plus dangereuse, plus savamment, c'est-à-dire plus sataniquement organisée contre la foi catholique, que celle qui existe aujourd'hui. Conspiration des sociétés secrètes, qui travaillent dans l'ombre à anéantir, si elles le pouvaient, le catholicisme ; conspiration du protestantisme qui, par une propagande active, cherche à s'insinuer partout ; conspiration des philosophes rationalistes et antichrétiens, qui rejettent, sans raison et contre toute raison, le surnaturel et la religion révélée, et qui s'efforcent de faire prévaloir dans le monde lettré leur fausse et funeste doctrine ; conspiration des sociétés spirites qui, par la superstition pratique de l'évocation des Esprits, se livrent et incitent les autres à se livrer à la perfide méchanceté de l'esprit de mensonge et d'erreur ; conspiration d'une littérature impie ou corruptrice ; conspiration des mauvais journaux et des mauvais livres, qui se propagent d'une manière effrayante, à l'ombre d'une tolérance ou d'une liberté que l'on vante comme un progrès du siècle, comme une conquête de ce que l'on appelle l'esprit moderne, et qui n'en est pas moins un encouragement pour le génie du mal, un juste sujet de douleur pour une nation catholique, un piège et un danger trop évident pour tous les fidèles, à quelque classe qu'ils appartiennent, qui ne sont pas suffisamment instruits de la religion, et le nombre en est grand, malheureusement ; conspiration, enfin, de ce matérialisme pratique qui ne voit, qui ne cherche, qui ne poursuit que ce qui intéresse le corps et le bien-être physique ; qui ne s'occupe pas plus de l'âme et de ses destinées que s'il n'y en avait point, et dont l'exemple pernicieux séduit et entraîne facilement les masses. Tels sont, par

aperçu, nos très chers frères, les dangers que court aujourd'hui la foi… etc. »

Nous sommes parfaitement d'accord avec monseigneur en ce qui touche les funestes conséquences du matérialisme ; mais on peut s'étonner de le voir confondre dans la même réprobation le matérialisme qui nie tout : l'âme, l'avenir, Dieu, la Providence, avec le Spiritisme qui vient le combattre et en triomphe par les preuves matérielles qu'il donne de l'existence de l'âme, précisément à l'aide de ces mêmes évocations prétendues superstitieuses. Serait-ce parce qu'il réussit là où l'Église est impuissante ? Monseigneur partagerait-il l'opinion de cet ecclésiastique qui disait en chaire : « J'aime mieux vous savoir hors de l'Église que de vous y voir rentrer par le Spiritisme ! » Et de cet autre qui disait : « Je préfère un athée qui ne croit à rien à un Spirite qui croit à Dieu et à son âme. » C'est une opinion comme une autre, et l'on ne peut disputer des goûts. Quoi qu'il en soit de celle de monseigneur sur ce point, nous serions charmés qu'il voulût bien résoudre les deux questions suivantes : « Comment se fait-il qu'à l'aide des puissants moyens d'enseignement que possède l'Église pour faire luire la vérité à tous les yeux, elle n'ait pu arrêter le matérialisme, tandis que le Spiritisme, né d'hier, ramène chaque jour des incrédules endurcis ? – Le moyen par lequel on atteint un but est-il plus mauvais que celui à l'aide duquel on ne l'atteint pas ? »

Monseigneur étale un luxe de conspirations qui se dressent menaçantes contre la religion ; il n'a sans doute pas réfléchi que, par ce tableau peu rassurant pour les fidèles, il va précisément contre son but, et peut provoquer chez ces derniers mêmes de fâcheuses réflexions. A l'entendre, les conspirateurs seraient bientôt les plus nombreux.

Or, qu'adviendrait-il dans un État si toute la nation conspirait ? Si la religion se voit attaquée par de si nombreux cohortes, cela ne prouverait pas en faveur des sympathies qu'elle rencontre. Dire que la foi orthodoxe est menacée, c'est avouer la faiblesse de ses arguments. Si elle est fondée sur la vérité absolue, elle ne peut craindre aucun argument contraire. Sonner l'alarme en pareil cas, c'est de la maladresse.

Une instruction de catéchisme.

Dans un catéchisme de persévérance du diocèse de Langres, à l'occasion du mandement relaté ci-dessus, une instruction fut faite sur le Spiritisme et donnée comme sujet à traiter par les élèves.

Voici la narration textuelle de l'un d'eux :

« Le Spiritisme est l'œuvre du diable qui l'a inventé. Se livrer à cela, c'est se mettre en rapport direct avec le démon. Superstition diabolique ! *Dieu a souvent permis ces choses pour ranimer la foi des*

fidèles. Le démon fait le bon, fait le saint ; il cite des paroles de l'Ecriture sainte. »

Ce moyen de ranimer la foi nous semble assez mal choisi.

« Tertullien, qui vivait au deuxième siècle, nous rapporte qu'on faisait parler des chèvres, des tables ; c'est l'essence de l'idolâtrie. Ces opérations sataniques étaient rares dans certains pays chrétiens, et aujourd'hui elles sont très communes. Cette puissance du démon s'est montrée dans tout son éclat à l'apparition du protestantisme.

Voilà des enfants bien convaincus de la grande puissance du démon ; ne serait-il pas à craindre que cela leur fît douter un peu de celle de Dieu, quand on voit le premier l'emporter si souvent sur le second ?

« Le Spiritisme est né en Amérique, au sein d'une famille protestante appelée Fox. Le démon apparut d'abord par des coups qui réveillaient en sursaut ; enfin, impatienté des coups, on chercha ce que ce pouvait être. La fille de M. Fox se mit à dire un jour : Frappe ici, frappe là, et on frappait où elle voulait. »

Toujours l'excitation contre les protestants ! Voilà donc des enfants instruits par la religion dans la haine contre une partie de leurs concitoyens, souvent contre des membres de leur propre famille ! Heureusement l'esprit de tolérance qui règne à notre époque y fait contrepoids, sans cela on verrait se renouveler les scènes sanglantes des siècles passés.

« Cette hérésie devint bientôt vulgaire ; elle compta bientôt cinq cent mille sectaires. Les Esprits invisibles se prenaient à faire toutes sortes de choses. A la simple demande d'un individu, des tables chargées de plusieurs centaines de livres se mouvaient ; des mains sans corps se faisaient voir. Voilà ce qui se passa en Amérique, et cela est venu en France par l'Espagne. D'abord, l'Esprit a été forcé par Dieu et les anges de dire qu'il était le diable, pour qu'il ne prenne pas dans ses pièges les honnêtes gens. »

Nous croyons être assez au courant de la marche du Spiritisme, et nous n'avons jamais ouï dire qu'il fût venu en France par l'Espagne. Serait-ce un point de l'histoire du Spiritisme à rectifier ?

On voit, de l'aveu des adversaires du Spiritisme, avec quelle rapidité l'idée nouvelle gagnait du terrain ; une idée qui, à peine éclose, conquiert cinq cent mille partisans n'est pas sans valeur et prouve le chemin qu'elle fera plus tard ; aussi, à dix ans de là, un d'eux en porte le chiffre à vingt millions en France seulement, et prédit qu'avant peu l'hérésie aura gagné les vingt autres millions. (Voir la *Revue Spirite* de juin 1863.) Mais alors, si tout le monde est hérétique, que restera-t-il à l'orthodoxie ? Ne serait-ce pas le cas d'appliquer la maxime : Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison ? Qu'au-

rait répondu l'instructeur, si un enfant terrible de son jeune auditoire lui eût fait cette question : « Comment se fait-il qu'à la première prédication de saint Pierre il n'y eut que trois mille Juifs convertis, tandis que le Spiritisme, qui est l'œuvre de Satan, a fait tout de suite cinq cent mille adeptes ? Est-ce que Satan est plus puissant que Dieu ? » - Il lui eût peut-être répondu : « C'est parce que c'étaient des protestants. »

« Satan dit qu'il est un bon Esprit ; mais c'est un menteur. Un jour on voulut faire parler une table ; elle ne voulut pas répondre ; on crut que c'était la présence des ecclésiastiques qui étaient là qui l'en empêchait. Enfin, deux coups vinrent avertir que l'Esprit était là. On lui demanda : - Jésus-Christ est-il fils de Dieu ? - Non. – Reconnais-tu la sainte Eucharistie ? - Oui. - La mort de Jésus-Christ a-t-elle augmenté tes souffrances ? - Oui. »

Il y a donc des ecclésiastiques qui assistent à ces réunions diaboliques. L'enfant terrible aurait pu demander pourquoi, lorsqu'ils y viennent, ils ne font pas fuir le diable ?

« Voilà une scène diabolique. » Voici ce que disait M. Allan Kardec : « La rouerie des Esprits mystificateurs dépasse tout ce qu'on peut imaginer : ils étaient deux Esprits, l'un faisait le bon et l'autre le mauvais ; au bout de quelques mois l'un dit : - Je m'ennuie de vous répéter des paroles mielleuses que je ne pense pas. – Es-tu donc l'Esprit du mal ? - Oui. - Ne souffres-tu pas de nous parler de Dieu, de la sainte Vierge et des saints ? - Oui. – Veux-tu le bien ou le mal ? - Le mal. – Ce n'est pas toi, l'Esprit qui parlait tout à l'heure ? - Non. - Où es-tu ? – En enfer. – Souffres-tu ? - Oui. – Toujours ? - Oui. – Es-tu soumis à Jésus-Christ ? - Non, à Lucifer. – Est-il éternel ? - Non. – Aimes-tu ce que j'ai dans la main ? (c'étaient des médailles de la sainte Vierge) – Non ; j'ai cru vous inspirer de la confiance ; l'enfer me réclame, adieu ! »

Ce récit est très dramatique sans doute, mais celui qui prouvera que nous y sommes pour quelque chose sera bien habile. Il est triste de voir à quels expédients on est obligé d'avoir recours pour donner la foi. On oublie que ces enfants deviendront grands et réfléchiront. La foi qui repose sur de telles preuves a raison de craindre les conspirations.

« Nous venons de voir l'Esprit du mal forcé d'avouer qu'il était tel. Voici une autre phrase que le crayon écrivait chez un médium : « Si tu veux te livrer à moi, âme, esprit et corps, je comblerai tes désirs ; si tu veux être avec moi, écris ton nom sous le mien ; » et il écrivait : *Giefle* ou Satan. Le médium tremblait, il n'écrivait pas ; il avait raison. *Toutes* ces séances se terminent par ces mots : « *Veux-tu t'engager ?* » « Le démon voudrait qu'on fasse un pacte avec lui. Livre-moi ton âme ! dit-il un jour à quelqu'un. - Qui es-tu ? répondit-on. - Je suis

le démon. - Que veux-tu ? - T'avoir. Le purgatoire n'est pas ; les scélérats, les méchants, tout cela au ciel. »

Que diront ces enfants quand ils seront témoins de quelques évocations, et qu'au lieu d'un pacte infernal, ils entendront les Esprits dire : « Aimez Dieu par-dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-mêmes ; pratiquez la charité enseignée par le Christ ; soyez bons pour tout le monde, même pour vos ennemis ; priez Dieu, et suivez ses commandements pour être heureux en ce monde et en l'autre ?

« Tous ces prodiges, toutes ces choses extraordinaires, viennent des Esprits des ténèbres. M. Home, fervent Spirite, nous dit que quelquefois le sol tressaille sous les pieds, les appartements tremblent, on frissonne ; une invisible main vous palpe sur les genoux, les épaules ; une table qui saute. On lui demande : Es-tu là ? - Oui. – Donnes-en des preuves. Et la table se lève deux fois ! »

Encore une fois, tout cela est très dramatique ; mais, parmi les jeunes auditeurs, plus d'un a sans doute désiré le voir et ne s'en fera pas faute à la première occasion. Il s'y trouvera aussi des jeunes filles impressionnables, à l'organisation délicate, qui, à la moindre démangeaison, croiront sentir la main du diable et se trouveront mal.

« Toutes ces choses sont ridicules ; la sainte Eglise, notre mère à tous, nous fait voir que cela n'est qu'un mensonge. »

Si tout cela est ridicule et mensonger, pourquoi donc y donner tant d'importance ? Pourquoi effrayer des enfants avec des tableaux qui n'ont aucune réalité ? S'il y a mensonge, n'est-ce pas dans ces tableaux eux-mêmes ?

« Par exemple, l'évocation des morts, il ne faut pas croire que ce soient nos parents qui nous parlent ; c'est Satan qui nous parle et qui se donne pour un mort. Certainement nous sommes en communication par la communion des saints. Nous avons, dans la vie des saints, des exemples d'apparitions de morts ; mais c'est un miracle de la sagesse divine, et ces miracles sont rares. Voici ce qu'on nous dit : Les démons se donnent quelquefois pour des morts ; ils se donnent aussi quelquefois pour des saints. »

Quelquefois n'est pas toujours ; donc il peut arriver que l'Esprit qui se communique ne soit pas un démon.

« Ils peuvent faire bien autre chose. Un jour, un médium qui ne savait pas le dessin, reproduisit, la main conduite par un Esprit, les images de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge, qui, présentées à quelques-uns de nos meilleurs artistes, furent jugées dignes d'être exposées. »

En entendant cela, un élève pourrait bien se dire : Si un Esprit pouvait me conduire la main pour faire mon devoir et me faire remporter un prix ! Essayons !

« Saül consulta la Pythonisse d'Endor, et Dieu permit que Samuel

lui apparût pour lui dire : Pourquoi troubles-tu mon repos ? Demain tu seras avec moi dans le tombeau. Nos Saüls de salon devraient bien penser à cette histoire. Saint Philippe de Néri nous dit : Si la sainte Vierge vous apparaît, où même Notre-Seigneur Jésus-Christ, *crachez-lui au visage*, parce que ce ne serait qu'une tromperie du démon pour vous induire en erreur. »

Que devient alors l'apparition de Notre-Dame de la Salette à deux pauvres enfants ? Selon cette instruction de catéchisme, ils auraient dû lui cracher au visage.

« Notre saint père le pape Pie IX a défendu expressément de se livrer à ces choses. Mgr l'évêque de Langres, et beaucoup d'autres encore, en ont fait autant. Il y a danger pour sa vie : deux vieillard se suicidèrent, parce que les Esprits leur avaient dit qu'après leur mort ils jouiraient d'un bonheur infini ; danger pour la raison : plusieurs médiums sont devenus fous, et l'on comptait dans une maison d'aliénés plus de quarante individus que le Spiritisme avait rendus fous. »

Nous ne connaissons pas encore la bulle du pape qui défend expressément de s'occuper de ces choses-là ; si elle existait, Mgr de Langres et les autres n'auraient pas manqué de la mentionner. L'histoire des deux vieillards, auxquels il est fait allusion, est inexacte ; il a été prouvé, par des pièces officielles, déposées au tribunal, et notamment des lettres écrites par eux avant leur mort, qu'ils se sont suicidés par suite de pertes d'argent, et la crainte de tomber dans la misère (Voir la *Revue spirite* d'avril 1863). Celle de quarante individus enfermés dans une maison d'aliénés n'est pas plus véridique. On serait bien embarrassé de la justifier par les noms de ces prétendus fous dont un premier journal a porté le nombre à quatre, un second à quarante, un troisième à quatre cents, un cinquième a dit qu'on travaillait à l'agrandissement de l'hospice. Un instructeur de catéchisme devrait puiser ses renseignements historiques ailleurs que dans les canards des journaux. Les enfants auxquels on débite sérieusement de pareilles choses l'acceptent de confiance ; mais plus la confiance a été grande, plus forte est la réaction en sens inverse quand, plus tard, ils viennent à savoir la vérité. Ceci dit en général et non exclusivement pour le Spiritisme.

Si nous avons analysé ce travail d'un enfant, il est bien entendu que ce n'est pas l'opinion de l'enfant que nous réfutons, mais celle dont sa narration est le résumé. Si l'on scrutait avec soin toutes les instructions de cette nature, on serait moins étonné des fruits qu'on en récolte plus tard. Pour instruire l'enfance il faut un grand tact et beaucoup d'expérience, car on ne se figure pas la portée que peut avoir une seule parole imprudente qui, de même que la graine d'une mau-

vaise herbe, germe dans ces jeunes imaginations comme dans une terre vierge.

Il semble que les adversaires du Spiritisme ne trouvent pas que l'idée en soit assez répandue ; on les dirait poussés malgré eux à s'ingénier les moyens de la répandre encore davantage. Après les sermons, dont le résultat est connu, on n'en pouvait trouver un plus efficace que d'en faire le sujet des instructions et des devoirs du catéchisme. Les sermons agissent sur la génération qui s'en va ; ces instructions y disposent la génération qui arrive. Nous aurions donc bien tort de leur en savoir mauvais gré.

L'Esprit frappeur de la sœur Marie.

Le récit suivant est relaté dans une lettre dont l'original est entre nos mains, et que nous transcrivons textuellement.

« A Viviers, ce 10 avril 1741.

« Personne au monde, mon cher de Noailles, ne peut mieux que moi vous instruire de tout ce qui s'est passé dans la cellule de la sœur Marie, et si le récit que vous en avez fait nous a donné un ridicule dans notre ville, je veux le partager avec vous ; la force de la vérité l'emportera touiours chez moi sur la crainte de passer pour un visionnaire et un homme trop crédule.

« Voicy donc une petite relation de tout ce que j'ay vu et entendu pendant quatre nuits que j'y ai passées, et avec moi plus de quarante personnes toutes dignes de foi. Je ne vous rapporterai que les faits les plus remarquables.

« Le 23 mars, jour de l'Annonciation, j'appris par la voix publique que depuis trois jours l'on entendoit toutes les nuits de grands bruits dans la chambre de la sœur Marie ; que les deux sœurs de Saint-Dominique qui habitent avec elle en avoient été si effrayées qu'elles avoient fait appeler M. Chambon, curé de Saint-Laurent, lequel s'étant rendu à une heure après minuit dans cette chambre avoit entendu des tableaux frapper contre la muraille, un bénitier de faÿence remuer avec bruit et avoit vu une chaise de bois placée au milieu de cette cellule se renverser pendant six fois. Je vous avoüe, monsieur, qu'à ce récit, je ne manquay pas de faire bien des plaisanteries ; les dévotes en gros et en détail furent suiettes à ma critique, et dès lors, je résolus d'aller passer la nuit suivante chez cette sœur Marie, bien persuadé qu'en ma présence tout seroit dans le silence ou que je découvrirois l'imposture. En effet, je me rendis ce jour-là même à neuf heures du soir dans cette maison. Je questionnay beaucoup ces sœurs, surtout la

sœur Marie qui me parut instruite de la cause de tous ces bruits, mais qui ne voulut pas m'en faire part. Alors, je fis une recherche très-exacte dans cette chambre ; je regardai dessus, dessous le lit ; les murailles, les tableaux, tout fut examiné avec beaucoup de soin, et n'aÿant rien découvert qui pût occasionner tous ces bruits, je fis sortir tout le monde de cette chambre, avec ordre que personne n'y entreroit que moi. Je me plaçay auprès du feu dans la chambre suivante ; je laissay la porte de la cellule ouverte, et sur le seuil de la porte, j'y plaçay une chandelle au moyen de quoi je voÿois de ma place à un pas du lit la chaise que j'y avois placée et presque toute la chambre en entier. A 10 heures MM. d'Entrevaux et Archambaud vinrent me joindre, et avec eux deux artisans de notre ville.

« Sur les onze heures et demi, j'entendis la chaise se remuer et j'accourus aussitôt, et l'aÿant trouver renversée, je la relevai, j'en pris une seconde que je plaçay dans un plus grand éloignement du lit de la malade ; je ne voulus point la perdre de vüe. MM. d'Entrevaux et Archambaud prirent la même précaution, et un moment après nous la vîmes se remuer une seconde fois, le bénitier placé dans le lit de la sœur Marie, mis à une hauteur qu'elle ne sauroit l'atteindre, tinta plusieurs coups, et un tableau frappa trois coups contre la muraille. Je fus dans le moment parler à notre malade ; je la trouvay extrêmement oppressée, et de cette oppression elle tomba dans un évanouissement ou elle perdit la connaissance et l'usage de tous ses sens qui se réduisent à l'ouÿe ; je fus moi-même son médecin ; au moÿen de l'eau de lavande, elle revint en peu de temps à elle-même. De quart d'heure en quart d'heure nous entendions le même bruit, et trouvant touiours les tableaux dans le même état, j'ordonnai à ce bruyant, quelqui fût, de frapper avec le tableau trois coups contre la muraille et de le tourner devant derrière : je fus obéi dans le moment ; un instant après je lui ordonnay de remettre le tableau dans la première situation, je reçus une seconde preuve de sa soumission à mes ordres.

« Comme je m'aperçus qu'il n'y avait rien de bruÿant dans cette chambre qu'une chaise, deux tableaux et un bénitier, je m'emparay de tous ces meubles, alors le bruit s'attacha à des images que nous entendîmes remüer plusieurs fois, et à un petit crucifix qui étoit pendu à un clou contre la muraille. Nous n'entendîmes ni ne vîmes rien de particulier cette nuit ; tout fut calme et tranquille à cinq heures du matin. Nous ne gardâmes pas le secret sur tout ce que nous avions vû et entendu et je vous laisse à penser si je ne fus pas badiné sur ma vision. J'engageay les plus incrédules à être de la partie ; nous y fûmes trois soirs de suitte, et voici ce qui m'a paru le plus surprenant. Je ne vous rapporterai que certains faits, ce seroit trop long si je voulois entrer dans ce détail ; il doit suffire de vous dire icy que MM. Digoine, Bonfils, d'Entrevaux, Chambon, Faure, Allier, Aoust, Grange, Bou-

ron, Bonnier, Fontenès, Robert le hucanteur et beaucoup d'autres en ont été les témoins.

« Le bruit s'étant répandu dans la ville que la sœur Marie pouvoit être l'actrice de cette comédie, je me départis delors de la bonne opinion que j'avois d'elle ; je voulus bien la soupçonner de fourberie, et quoiqu'elle soit paralitique de l'aveu de notre médecin et de tous ceux qui l'approchent qui nous assurent que depuis plus de trois ans elle n'a la liberté que de remuer la tête, je voulus bien supposer qu'elle pouvoit agir, et dans cette supposition voicy, monsieur, de quelle façon je m'y pris :

« Je me rendis pendant trois jours consécutifs à neuf heures du soir dans la maison de la sœur. Je la prévins sur les expédiens que j'allois prendre pour n'être point trompé, en présence de cinq à six des messieurs que j'ay déià nommés. Je la fis coudre dans ses drapts ; elle étoit placée et enveloppée dans son lit comme un enfant d'un mois dans son berceau. Je pris de plus deux papillotes que je mis en forme de croix sur la poitrine de façon qu'elle ne pouvoit faire aucun mouvement sans que cette croix fût dérangée.

« Elle avait ce jour-là même dévelopé le mistère à M. Chambon, qui la dirige à l'absence de M. l'Evêque et à M. David directeur de notre séminaire, ce premier la pria et lui permit de m'apprendre la cause de tous ces bruits ; j'entray delors dans la confidence, et elle m'apprit que c'étoit là une âme souffrante qu'elle me nomma et qui venait par la permission de Dieu pour qu'on la soulageât dans ses peines. Ainsi instruit et précautionné contre l'erreur, je ne laissai personne dans sa chambre. Nous étions huit ce soir-là et tous déterminés à ne rien croire. Sur les 11 heures, les tableaux et le bénitier se firent entendre. Alors M. Digoine et moi fûmes nous placer à la porte avec un flambeau à la main ; il faut observer que cette cellule est petite, que du milieu je pouvois atteindre les quatre murailles sans faire d'autres mouvemens que tendre les bras. A peine fûmes-nous placés que le tableau frappa contre la muraille ; nous accourûmes aussitôt, nous trouvâmes le tableau sans mouvement et la malade dans la même situation ; nous reprîmes notre même poste et le tableau aÿant frappé une seconde fois, nous accourûmes au premier coup et nous vîmes ce tableau tourner en l'air et tourner sur le lit. Je le plaçay à la fenêtre ; un moment après ce tableau frappa trois coups à la vüe de tous ces messieurs. Voulant de plus en plus me convaincre de la vérité du fait que m'avoit avancé la sœur Marie, j'ordonnai à cet Esprit souffrant de prendre le crucifix qui étoit contre la muraille et de le porter sur la poitrine de la malade ; il obéit dans le moment ; tous les messieurs qui étoient avec moi en furent les témoins. Je lui ordonnai de remettre le crucifix à sa place et de remüer le bénitier avec force ; il obéit également, et comme alors j'avois eu soin de mettre le bénitier en vüe de

tout le monde, nous entendîmes le bruit et nous vîmes le mouvement. Tous ces signes n'étants pas capables de me convaincre, j'exijay des nouvelles preuves ; je plaçay une table au pied du lit de la malade, et je dis à cet Esprit souffrant que nous lui offrions volontiers nos vœux et nos prières, mais que le sacrifice de la messe étant le plus sur pour le soulagement de ses peines, je lui ordonnai de frapper autant de coups sur cette table qu'il vouloit que l'on dît des messes pour lui. Il frappa dans l'instant et nous comptâmes trente-trois coups ; alors nous prîmes des arrangements entre nous pour les acquitter au plutôt, et dans le tems que nous conferions à ce suiet les tableaux, le bénitier, le crucifix frappèrent tous ensemble et avec plus de bruit que jamais.

« Il étoit deux heures après minuit et je fus faire lever M. Chambon qui fut témoin de tout ce que nous lui avions raconté, puisqu'en sa présence nous lui fimes répéter les 33 coups. M. Chambon lui ordonna de prendre le crucifix et de le porter sur une telle chaise ; aussitôt nous entendons frapper un coup sur cette chaise, nous accourons et nous trouvons le crucifix tout à fait au bas du lit à un pas de cette chaise. Je priay tour à tour M. le chanoine Digoine, M. Chambon et M. Robert de se cacher dans la cellule pour examiner s'ils ne verroient rien ; ils entendirent deux voix différentes dans le lit de la malade ; ils distinguèrent parfaitement celle de la malade qui faisoit plusieurs questions ; quand à l'autre ils ne purent discerner sa réponse, elle s'expliquoit d'un ton fort bas et très rapide ; ces messieurs m'en informèrent, je fus en conférer avec la sœur Marie qui m'avoüa le fait.

« Je proposai à ces messieurs de dire un *De profundis* pour le soulagement des peines de cette âme souffrante, et cette prière finie, la chaise se renversa, les tableaux frappèrent et le bénitier tinta. Je dis à cet Esprit que nous allions dire cinq *Pater* et cinq *Ave* à l'honneur des cinq plaÿes de Notre-Seigneur, et que je lui ordonnois, pour preuve que cette prière lui agréoit, de renverser une seconde fois la chaise, mais avec plus de force que la première. A peine eûmes nous fléchi le genouil que cette chaise, placée devant nos yeux et à deux pas de nous, se renversa en avant, se releva et tomba en arrière.

« Voyant la docilité de cet Esprit et sa promptitude à obéir, je crus pouvoir tout tenter ; je mis sur le lit de la sœur 40 pièces d'argent et lui ordonnay de les compter ; sur le champ, nous les entendîmes compter dans un gobelet de verre que j'avais placé tout auprès ; je prends cette monnoye et la place sur la table ; je lui ordonne la même chose et il obéit dans le moment. J'y mets un écu de six francs et lui ordonne de me désigner avec cet écu le nombre des messes qui lui sont nécessaires ; il frappe avec l'écu 33 coups contre la muraille. Je fais entrer MM. Digoine, Bonfils, d'Entrevaux dans la chambre, nous tirons les rideaux du lit, nous plaçons la chandelle sur le lit et j'ordonne à cet Esprit de frapper et nous désigner le nombre

des messes. Nous voyons tous les quatre la sœur Marie touiours dans le même état, sans mouvement et les deux papillottes en forme de croix nullement dérangées et nous comptons les 33 coups frapés contre la muraille. Il est à observer que dans la chambre voisine ou répond cette muraille, il n'y avait âme qui vive ; nous avions pris soin d'éloigner tout ce qui auroit pu faire naître en nous le moindre soupçon.

« Enfin, monsieur, j'ay tenté une autre voye : j'écrivis sur du papier ces paroles : Je t'ordonne, âme souffrante, de nous dire qui tu es, tant pour notre consolation que pour l'entretien de notre foy. Ecris donc ton nom sur ce papier, ou du moins fais-y quelque marque, nous connoîtrons par là le besoin que tu as de nos prières. Je place cet écrit au bas du lit de la malade avec une écritoire et une plume ; un instant après j'entends tinter le bénitier ; nous accourons tous au bruit, nous trouvons le papier en même temps et le crucifix renversé dessus ; je lui ordonne de mettre le crucifix à sa place et de marquer le papier ; nous dîmes pour lors les litanies de la Vierge et notre prière finie nous trouvâmes le crucifix à sa place et au bas du papier deux croix formées avec la plume. M. Chambon qui étoit tout auprès du lit entendit le bruit de la plume sur le papier. Je pourois vous raconter bien d'autres faits également surprenans, mais ce détail me menerait trop loin.

« Vous me demanderez sans doute, mon cher monsieur, ce que je pense de cette avanture ; je vais vous faire ma profession de foy. J'établis en premier lieu que le bruit que j'ai vu et entendu a été produit par une cause. Ces tableaux, cette chaise, ce bénitier, etc., sont des êtres inanimés qui ne peuvent se mouvoir d'eux-mêmes. Quelle est donc la cause qui leur a donné le mouvement ? Il faut qu'elle soit nécessairement ou naturelle ou surnaturelle ; si elle est naturelle, elle ne peut être que la sœur Marie puisqu'il n'y avoit qu'elle dans la chambre. On ne peut prétendre que ce bruit se soit fait par ressort ; nous avons examiné le tout avec la dernière attention, jusqu'à demonter les tableaux, et n'y eût-il eu qu'un cheveu de tête qui eût répondu au bénitier ou à la chaise nous l'aurions aperçu.

« Or je dis que la sœur Marie n'en est pas la cause ; elle n'a pas voulu, je dis plus, elle n'a pas pu nous tromper. Elle ne l'a pas voulu, car seroit-il possible qu'une fille qui est en odeur de sainteté, une fille dont la vie est un miracle continuel, puisqu'il est avéré que depuis trois ans elle n'a mangé ni bû et qu'il n'est sorti de son corps autre chose qu'une quantité de pierres ; qu'une fille qui souffre depuis six ans tout ce qu'on peut souffrir et touiours avec une patience admirable ; qu'une fille qui n'ouvre la bouche que pour prier et qui fait paroître en tout ce qu'elle dit l'humilité la plus profonde ; est-il possible dis-je qu'elle aye voulu nous tromper en imposant ainsi à tout un

public, à son évêque, à son confesseur et à quantité de prêtres l'ont questionnée à ce sujet ? Nous avons trouvé dans tout ce qu'elle a dit un accord merveilleux, jamais la moindre contradiction, caractère unique de la vérité, le mensonge ne sauroit se soutenir. Je ne crois pas que les martirs ayent souffert plus que souffre cette sainte fille ; il y a des tems dans l'année que tout son corps n'est qu'une playe ; on lui voit sortir le sang et le pus par les oreilles, et très souvent on arrache des vers d'une grande longueur qui sortent par les narines ; elle souffre et demande continuellement à Dieu de la faire souffrir. Une chose merveilleuse, c'est que toutes les années dans la quinzaine Pâques il lui prend un vomissement de sang ; ce vomissement passé, son gosier se débouche ; elle reçoit le saint viatique, et un instant après il se referme totalement, c'est ce qui lui arriva mercredi dernier.

« Je dis en second lieu qu'elle n'a pas pu nous tromper ; elle est hors d'état d'agir ; elle est paralitique comme j'ai déjà dit, et une demoiselle de notre ville en fut pleinement convaincue lorsqu'elle lui enfonça une grosse aiguille dans le gras de la jambe. Vous voyez d'ailleurs les précautions que nous avons pris ; nous l'avons cousue dans ses drapts et très souvent gardée à vue ; ce n'est donc point elle. Qu'est-ce donc, me dites-vous ? La conséquence est aisée à tirer de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire dans cette relation.

« *Signé* : † l'abbé DE SAINT-PONC, *chanoine présenteur*. »

Remarque. Il y a une analogie évidente entre ces faits et ceux de l'Esprit frappeur de Bergzabern et de Dibbelsdorf, rapportés dans la *Revue Spirite* de mai, juin, juillet et août 1858, sauf que, dans celui-ci, l'Esprit n'avait rien de malveillant. Il est constaté par un homme dont le caractère ne peut être suspect, et qui n'a pas observé légèrement. Si, comme le prétendent certaines personnes, le diable *seul* se manifeste, comment venait-il auprès d'une fille en odeur de sainteté ? Or, il est à remarquer qu'elle n'en était ni effrayée ni tourmentée ; elle savait elle-même, et les expériences ont constaté, que c'était une âme souffrante. Si ce n'est pas le diable, d'autres Esprits peuvent donc se communiquer ?

Deux circonstances ont une analogie particulière avec ce que nous voyons aujourd'hui ; c'est d'abord la première pensée qu'il y a supercherie de la part de la personne auprès de laquelle se produisent les phénomènes, malgré les impossibilités matérielles qui existent parfois. Dans la situation physique et morale de cette jeune fille, on ne comprend pas que le soupçon d'un jeu joué ait pu entrer dans l'esprit des autres religieuses.

Le second fait est plus important. Si quelques-uns des phénomènes ont eu lieu à la vue des personnes présentes, la plupart se produisaient quand elles étaient dans la pièce à côté, dès qu'elles avaient le dos

tourné, et en l'absence de la lumière directe, ainsi qu'on l'a maintes fois observé de nos jours. A quoi cela tient-il ? C'est ce qui n'est pas encore suffisamment expliqué. Ces phénomènes ayant une cause matérielle, et non *surnaturelle*, il se pourrait que, ainsi que cela a lieu pour certaines opérations chimiques, la lumière diffuse fût plus favorable à l'action des fluides dont se sert l'Esprit. La physique spirituelle est encore dans l'enfance.

VARIÉTÉS

—

L'Index de la cour de Rome.

La date du 1er mai 1864 marquera dans les annales du Spiritisme, comme celle du 9 octobre 1862 ; elle rappellera la décision de la sacrée congrégation de l'*Index* concernant nos ouvrages sur le Spiritisme. Si une chose a étonné les Spirites, c'est que cette décision n'ait pas été prise plus tôt. Du reste, il n'y a qu'une opinion sur les bons effets qu'elle doit produire, et qui sont déjà confirmés par les renseignements qui nous arrivent de tous les côtés. A cette nouvelle, la plupart des libraires se sont empressés de mettre ces ouvrages plus en évidence. Quelques-uns, plus timorés, croyant à une défense de les vendre, les ont retirés de l'étalage, mais ne les vendaient pas moins par-dessous main. On les a rassurés en leur faisant observer que la loi organique porte que : « Aucune bulle, bref, décret, mandat, provision, signature servant de provision, ni autres expéditions de la cour de Rome, *même ne concernant que des particuliers*, ne pourront être reçus, publiés, imprimés ni autrement *mis à exécution* sans l'autorisation du gouvernement. »

Quant à nous, cette mesure, qui est une de celles que nous attendions, est un indice que nous mettrons à profit, et qui nous servira de guide pour nos travaux ultérieurs.

Persécutions militaires.

Le Spiritisme compte de nombreux représentants dans l'armée, parmi les officiers de tous grades, qui en constatent la bienfaisante influence sur eux-mêmes et sur leurs inférieurs. Dans quelques régiments, cependant, il trouve parmi les chefs supérieurs, non des négateurs, mais des adversaires déclarés qui interdisent formellement à leurs subordonnés de s'en occuper. Nous connaissons un officier qui a été rayé du tableau des proposés pour la Légion d'honneur, et d'autres qui ont été mis aux arrêts forcés, pour cause de Spiritisme. Nous leur avons conseillé de se soumettre sans murmure à la discipline hiérarchique, et d'attendre patiemment un temps meilleur qui ne peut tarder,

parce qu'il sera amené par la force de l'opinion. Nous les avons même engagés à s'abstenir de toute manifestation spirite extérieure, s'il le faut absolument, parce que nulle contrainte ne peut être exercée sur leur croyance intime, ni leur enlever les consolations et les encouragements qu'ils y puisent. Ces petites persécutions sont des épreuves pour leur foi, et servent le Spiritisme au lieu de lui nuire. Ils doivent s'estimer heureux de souffrir un peu pour une cause qui leur est chère. Ne sont-ils pas fiers de laisser un membre sur le champ de bataille pour la patrie terrestre ? Qu'est-ce donc que quelques ennuis et quelques désagréments supportés pour la patrie éternelle et la cause de l'humanité ?

Un acte de justice.

Le dimanche 3 avril 1864 a été un jour de grande fête pour la commune de Cempuis, près Grandvilliers (Oise). Plusieurs milliers de personnes s'y trouvaient réunies pour une touchante cérémonie qui laissera d'ineffables souvenirs dans le cœur de tous ceux qui en ont été témoins. Notre collègue, M. Prévost, membre de la Société spirite de Paris, fondateur de la maison de retraite de Cempuis, et des sociétés de secours mutuels de l'arrondissement, en a été le modeste héros. Un immense cortège, précédé de la musique de Grandvilliers, l'a conduit à la mairie, où il a reçu des mains de l'autorité départementale la médaille d'honneur que lui a méritée son noble dévouement à la cause de l'humanité souffrante. Dans le discours prononcé à cette occasion par le délégué de la préfecture, nous remarquons le passage suivant :

« Si dans cette revue sommaire je suis parvenu, messieurs, à faire à chacun la part méritée qui lui revient dans la consécration de cette grande journée, qu'il me soit permis de m'en réjouir avec vous, comme de l'exécution d'un devoir qui m'était bien cher à tous les titres.

« C'est donc avec une indicible joie et un légitime orgueil que tous verront sur la noble poitrine de M. Prévost ce signe honorifique que l'Empereur a voulu y voir attacher en son nom, en attendant, n'en doutons pas, que l'étoile de l'honneur y vienne briller de son plus vif éclat.

« Avant de terminer cette belle cérémonie, à laquelle la jeunesse est à bon droit impatiente de faire succéder sa joyeuse animation, faisons remonter notre allégresse et notre gratitude, jusqu'à son auteur auguste, l'Empereur, ainsi qu'à son fidèle interprète, M. le préfet de l'Oise. »

La Société spirite de Paris est fière aussi de l'honneur rendu à l'un de ses membres hautement avoués. (Voir, pour les détails sur la maison de retraite de Cempuis, la *Revue spirite* d'octobre 1863, p. 303.)

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1864.

Réclamation de M. l'abbé Barricand.

Le numéro de la *Revue* du mois de juin était composé et en partie tiré, lorsque nous est parvenue la lettre ci-après de M. l'abbé Barricand, auquel nous avons fait répondre ce qui suit :

« Monsieur.

« M. Allan Kardec me charge de vous accuser réception de la lettre que vous lui avez adressée, et de vous dire qu'il était superflu de le requérir de l'insérer dans la *Revue* ; il suffisait que vous lui eussiez adressé une rectification motivée pour qu'il eût considéré comme un devoir d'impartialité d'y faire droit. Le numéro de la *Revue* du 1er juin étant tiré au moment de la réception de votre lettre, elle ne pourra paraître que dans le numéro suivant.

« Recevez, etc.

«Lyon, 19 mai 1864.

« Monsieur,

« Je viens de lire dans le numéro de la *Revue spirite* du mois de mai 1864 un article où mon cours est tellement travesti et défiguré que je me vois dans la nécessité d'y faire une réponse, pour détruire l'impression défavorable que cet article a dû laisser à vos lecteurs, touchant ma personne et mon enseignement.

« Cet article est intitulé : *Cours publics de Spiritisme à Lyon*. Jamais on n'a vu figurer cette désignation sur aucun de mes programmes, et si quelqu'un s'est rendu à mon cours dans la croyance qu'il assisterait

à des leçons de Spiritisme, ce n'est pas, comme vous l'insinuez, parce qu'il a été séduit par un titre *attrayant et quelque peu trompeur*, mais uniquement parce qu'il ne s'est pas donné la peine de lire celui que portent nos affiches.

« Vous apprenez à vos lecteurs que le *journal* LA VÉRITÉ *relève plusieurs* de nos *assertions*, et de plus qu'il *se charge* de nous *réfuter*, *ce dont, nous n'en doutons pas*, ajoutez-vous, il *s'acquittera à merveille, à en juger par son début*. Mais vous ne faites pas connaître ces assertions. Notre contradicteur affirme, il est vrai, que *pas n'est besoin d'avoir fait sa théologie pour tenir une plume*, et qu'il ne craindra pas de nous poursuivre avec *les seules armes de la raison et de la foi en Dieu que donne le Spiritisme* ;… que la *thèse paradoxale* que nous *soutenons ne se discute pas* ;… que nous ne nous ferions pas *tirer l'oreille pour accompagner le Spiritisme au cimetière, mais qu'il ne faut pas trop se hâter de sonner le glas funèbre* ;… que, pour son propre compte, il est en mesure *d'allaiter par lui-même, et sans trop de peine, ce petit enfant qu'on nomme la Vérité* ;… *que le sang de l'avenir coule plus chaud que jamais dans les veines du Spirite, et qu'il a la confiance intime qu'un jour nous sera donné le ton définitif du plus magnifique* TE DEUM.

« M. Allan Kardec est bien le maître assurément de s'imaginer que ces assertions relèvent les nôtres et de promettre à ses lecteurs que, à en juger par son début, le directeur de la *Vérité* s'acquittera à merveille de la tâche qu'il s'est imposée de nous réfuter ; mais nous avons de la peine à croire qu'en dehors de l'école spirite, on ait la même opinion, et nous irions même jusqu'à soupçonner que, s'il eût plu à M. le directeur de la *Revue spirite* de mettre en entier sous les yeux de ses abonnés l'article où notre antagoniste engage la lutte, plusieurs d'entre eux auraient hésité à le regarder comme un début qui promet une réfutation merveilleuse de nos leçons contre le Spiritisme.

« Mais, direz-vous peut-être : le résumé que donne la *Vérité* d'une partie de votre argumentation ne la reproduit-il pas avec fidélité ? Non, monsieur, ce résumé n'en est qu'une burlesque parodie. Tout y est falsifié, et notre langage, et nos idées, et notre raisonnement. Ces expressions hautaines : *Je me fais fort de vous prouver, prétentieux piédestal… compte rendu emphatique, chiffres ambitieux, comédie que tout cela. La caisse de M. Allan Kardec est bien fournie, n'est-il pas juste qu'elle vienne en aide à ses disciples*, etc., ne sont jamais entrés dans nos leçons, et M. le directeur de la *Vérité* se serait épargné la peine de les mettre sur notre compte, s'il eût compris ou voulu com-

prendre le véritable état de la question que nous avons traitée devant lui.

« De quoi s'agissait-il, en effet ? De faire connaître à notre auditoire quelle était, à la fin de 1862 et à la fin de 1863, la situation du Spiritisme à Lyon. Or, pour ne nous appuyer que sur des données qu'aucun Spirite ne peut récuser, au lieu de parler de vos voyages et de supputer ce que pouvait contenir votre caisse, nous nous sommes contenté de mettre en opposition votre brochure intitulée : *Voyage spirite en* 1862, et *votre article de la* REVUE SPIRITE (janvier 1864), dans lequel vous rendez compte à vos abonnés de la situation du Spiritisme en 1863. De la différence si tranchée de ton et de langage qu'on remarque dans ces deux documents, nous avons cru devoir conclure, non comme nous fait dire la *Vérité*, que le Spiritisme est mort ou mourant, mais qu'il subit, du moins à Lyon, un temps d'arrêt, si déjà il n'y est entré dans une période de décadence. A l'appui de cette conclusion, nous avons rappelé les aveux du directeur de la *Vérité* ; car, tandis que M. Allan Kardec affirme qu'en 1862 on pouvait, sans exagération, compter de 25 à 30 mille Spirites lyonnais, M. Edoux ne fait pas difficulté de reconnaître que leur nombre aujourd'hui ne dépasse pas dix mille ; or, quel autre nom que celui de décadence peut-on donner à une si sensible diminution ?

« Rien n'était plus facile, ce nous semble, que de saisir le véritable sens d'une si simple argumentation, et d'en faire une exacte analyse ; mais M. le directeur de la *Vérité*, au lieu de s'astreindre à reproduire fidèlement notre exposé, a pensé qu'il serait plus piquant de donner à ses lecteurs le joli échantillon de notre cours qu'il a inséré dans son journal.

« C'est pourtant ce compte rendu, où perce à chaque ligne le défaut de logique et de sincérité, que vous avez cru pouvoir donner pour fondement à ces insinuations malveillantes qui tendent à nous présenter à vos lecteurs comme un homme *qui s'immisce dans vos actes privés*, qui *d'une simple supposition tire une conséquence absolue* ; qui *suppute ce qu'il y a au fond de votre caisse pour en faire le texte d'un enseignement public*. De telles accusations, lancées au hasard et sans ombre de preuves, tombent d'elles-mêmes : il suffit, selon la parole d'un ancien auteur, de les mettre au jour pour les réfuter : *Vestra exposuisse refellisse est*.

« Vous avez cru devoir, en terminant votre article, nous enseigner comment doit se faire un cours de théologie ; nous nous garderons bien de vouloir à notre tour vous faire la leçon ; mais qu'il nous soit

permis, du moins, de vous donner le conseil charitable, si vous voulez vous épargner bien des démentis, de n'accepter désormais qu'avec une certaine défiance les comptes rendus de vos correspondants ; car, pour emprunter le langage de notre bon La Fontaine :

> Rien n'est plus dangereux qu'un ignorant ami,
> Mieux vaudrait un sage ennemi.

« Je vous prie, et au besoin je vous requiers, d'insérer intégralement cette réponse dans votre prochain numéro.

« Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

« A. BARRICAND,
« Doyen de la Faculté de théologie. »

Les paroles contre lesquelles réclame M. l'abbé Barricand sont celles-ci : « Il est facile à M. Allan Kardec de poser cette assertion : *Le Spiritisme est plus puissant que jamais*, et de citer comme principale preuve la création de la *Ruche* et de la *Vérité* ! Messieurs, comédie que tout cela !… Ces deux journaux peuvent bien exister, sans être précisément obligé de conclure que le Spiritisme a fait un pas en avant… Si vous m'objectiez que ces journaux ont des frais, et que pour les payer il faut des abonnés, ou s'imposer des sacrifices par trop écrasants, je répondrais encore : Comédie !… La caisse de M. Allan Kardec est bien fournie, dit-on ; n'est-il pas juste, rationnel, qu'il vienne en aide à ses disciples ? »

Elles sont extraites textuellement du journal *la Vérité* du 10 avril 1864 ; nous n'avons fait qu'y ajouter les réflexions très naturelles qu'elles nous ont suggérées, en disant que nous ne reconnaissions à personne le droit de supputer le fond de notre bourse, et de préjuger l'usage que nous faisons de ce que l'on suppose que nous possédons, et moins encore d'en faire le texte d'un enseignement public. (Voir la *Revue* du mois de mai, page 154.)

Sans rechercher si M. Barricand a prononcé les paroles qu'il conteste, ou l'équivalent, on peut s'étonner qu'il n'en ait pas demandé tout d'abord la rectification au journal auquel nous n'avons fait que les emprunter. Ce journal est du 10 avril ; il paraît à Lyon toutes les semaines et lui est adressé ; or, sa lettre est du 19 mai, et cinq numéros avaient paru dans l'intervalle. De deux choses l'une : ces paroles sont justes ou elles sont fausses ; si elles sont fausses, c'est que le rédacteur, qui déclare, dans l'article, avoir assisté à la leçon du professeur,

les a inventées ; comment se fait-il alors que, dans ce même article, il proteste contre l'allégation d'être subventionné par nous, en disant qu'il n'a besoin du secours de personne, et peut marcher tout seul ? Il se serait donc étrangement mépris. Comment se fait-il qu'en présence de cette double assertion, M. Barricand ait laissé passer plus d'un mois sans protester ? Son silence, alors qu'il ne pouvait en ignorer, a dû être considéré par nous comme un assentiment, car il est bien évident que, si elles eussent été rectifiées dans la *Vérité*, nous ne les aurions pas reproduites.

M. l'abbé Barricand revient, dans sa lettre, sur la thèse qu'il a soutenue concernant la prétendue décadence du Spiritisme, en restreignant toutefois la portée de ses expressions. Puisque cette pensée le tranquillise, nous la lui laissons volontiers, parce que nous n'avons aucun intérêt à le dissuader. Qu'il tire donc de l'absence de stipulations précises sur le nombre des Spirites toutes les inductions qu'il voudra, cela n'empêchera pas les choses de suivre leur cours. Peu nous importe que nos adversaires croient ou ne croient pas aux progrès du Spiritisme ; au contraire, moins ils y croiront, moins ils s'en occuperont, et plus ils nous laisseront tranquilles ; nous ferons même volontiers les morts si cela peut leur être agréable. Ce serait à eux de ne pas nous réveiller ; mais tant qu'ils crieront, fulmineront, anathématiseront, qu'ils useront de violences et de persécutions, ils ne feront croire à personne que nous sommes morts tout de bon.

Jusqu'à présent le clergé avait cru qu'un moyen d'effrayer à l'endroit du spiritisme, et de le faire repousser, était d'exagérer outre mesure le nombre de ses adeptes. Dans combien de sermons, mandements et publications de tous genres ceux-ci n'ont-ils pas été présentés comme envahissant la société et mettant, par leur accroissement, l'Église en péril ? Nous avons affirmé le progrès des idées spirites que, mieux que qui que ce soit, nous sommes à même de constater ; mais jamais nous ne sommes tombé dans des calculs hyperboliques ; jamais nous n'avons dit, comme un certain prédicateur, qu'à Bordeaux seul il s'était vendu en peu de temps pour plus de 170 000 fr. de nos livres. Ce n'est pas nous qui avons dit qu'il y avait 20 millions de Spirites en France, ni, comme dans un récent ouvrage, 600 millions dans le monde entier, ce qui équivaudrait à plus de la moitié de la population totale du globe. Le résultat de ces tableaux a été tout autre que celui qu'on en attendait ; or, si nous voulions procéder par induction, nous soupçonnerions M. l'abbé Barricand de vouloir suivre une tactique contraire, en atténuant les progrès du Spiritisme au lieu de les exalter.

Quoi qu'il en soit, la statistique exacte des Spirites est une chose impossible, vu le nombre immense de personnes sympathiques à l'idée, et qui n'ont aucun motif de se mettre en évidence, les Spirites n'étant point enrégimentés comme dans une confrérie. On se tromperait fort si l'on prenait pour base le nombre des groupes officiellement connus, attendu qu'il n'y a pas la millième partie des adeptes qui les fréquentent ; nous connaissons telles villes où il n'existe aucune société régulière, et où il y a plus de Spirites que dans telle autre qui en compte plusieurs. Nous l'avons dit, d'ailleurs, les sociétés ne sont nullement une condition nécessaire à l'existence du Spiritisme ; il s'en forme aujourd'hui qui cessent demain, sans que sa marche en soit entravée en quoi que ce soit ; *le Spiritisme est une question de foi et de croyance et non d'association*.

Quiconque partage nos convictions au sujet de l'existence et de la manifestation des Esprits, et des conséquences morales qui en découlent, est Spirite de fait, sans qu'il ait besoin d'être inscrit sur un registre matricule ou de recevoir un diplôme. Une simple conversation suffit pour faire connaître ceux qui sont sympathiques à l'idée ou qui la repoussent, et par là on juge si elle gagne ou perd du terrain.

L'évaluation approximative du nombre des adeptes repose sur les rapports intimes, car il n'existe aucune base pour l'établissement d'un chiffre rigoureux, chiffre, du reste, incessamment variable ; telle lettre, par exemple, va nous révéler toute une famille spirite, et souvent plusieurs familles, dont nous n'avions aucune connaissance. Si M. Barricand voyait notre correspondance, peut-être changerait-il d'opinion, mais nous n'y tenons pas.

L'opposition que l'on fait à une idée est toujours en raison de son importance ; si le Spiritisme eût été une utopie, on ne s'en serait pas plus occupé que de tant d'autres théories ; l'acharnement de la lutte est l'indice certain qu'on le prend au sérieux. Mais s'il y a lutte entre le Spiritisme et le clergé, l'histoire dira quels ont été les agresseurs. Les attaques et les calomnies dont il a été l'objet l'ont forcé de retourner les armes qu'on lui lançait, et de montrer les côtés vulnérables de ses adversaires ; ceux-ci, en le harcelant, l'ont-ils arrêté dans sa marche ? Non ; c'est un fait acquis. S'ils l'eussent laissé en repos, le nom même du clergé n'eût pas été prononcé, et peut-être celui-ci y eût-il gagné. En l'attaquant au nom des dogmes de l'Église, il l'a forcé de discuter la valeur des objections, et par cela même d'entrer sur un terrain qu'il n'avait point l'intention d'aborder. La mission du Spiritisme est de combattre l'incrédulité par l'évidence des faits,

de ramener à Dieu ceux qui le méconnaissent, de prouver l'avenir à ceux qui croient au néant ; pourquoi donc l'Église jette-t-elle l'anathème à ceux à qui il donne cette foi, plus que lorsqu'ils ne croyaient à rien ? En repoussant ceux qui croient à Dieu et à leur âme par lui, c'est les contraindre de chercher un refuge hors de l'Eglise. Qui, le premier, a proclamé que le Spiritisme était une religion nouvelle avec son culte et ses prêtres, si ce n'est le clergé ? Où a-t-on vu, jusqu'à présent, le culte et les prêtres du Spiritisme ? Si jamais il devient une religion, c'est le clergé qui l'aura provoquée.

La Religion et le Progrès.

On pense assez généralement que l'Église admet aujourd'hui le feu de l'enfer comme un feu moral et non comme un feu matériel ; telle est du moins l'opinion de la plupart des théologiens et de beaucoup d'ecclésiastiques éclairés ; mais ce n'est toutefois qu'une opinion individuelle et non une croyance acquise à l'orthodoxie, autrement elle serait universellement professée. On en peut juger par le tableau ci-après qu'un prédicateur a tracé de l'enfer, pendant le carême dernier, à Montreuil-sur-Mer :

« Le feu de l'enfer est des millions de fois plus intense que celui de la terre, et si l'un des corps qui y brûlent sans se consumer venait à être rejeté sur notre planète, il l'empesterait depuis un bout jusqu'à l'autre !
« L'enfer est une vaste et sombre caverne, hérissée de clous pointus, de lames d'épées bien acérées, de lames de rasoirs bien affilées, dans laquelle sont précipitées les âmes des damnés ! »

Il serait superflu de réfuter cette description ; on pourrait toutefois demander à l'orateur où il a puisé une connaissance si précise de ce lieu qu'il décrit ; ce n'est certainement pas dans l'Évangile, où il n'est question ni de clous, ni d'épées, ni de rasoirs. Pour savoir que ces lames sont bien acérées et bien affilées, il faut les avoir vues et éprouvées ; est-ce que, nouvel Enée ou Orphée, il serait descendu lui-même dans cette sombre caverne, qui a du reste un grand air de famille avec le Tartare des païens ? Il aurait dû expliquer en outre l'action que des clous et des rasoirs peuvent avoir sur des âmes et la nécessité qu'ils fussent bien affilés et de bonne trempe. Puisqu'il connaît si bien les

détails intérieurs de la localité, il aurait dû dire aussi où elle est située. Ce n'est pas au centre de la terre, puisqu'il suppose le cas où un des corps qu'elle renferme serait lancé sur notre planète. C'est donc dans l'espace ? Mais l'astronomie y a plongé ses regards bien avant, sans rien découvrir ; il est vrai qu'elle n'a pas regardé avec les yeux de la foi.

Quoi qu'il en soit, ce tableau est-il fait pour ramener les incrédules ? c'est plus que douteux, car il est plus propre à diminuer le nombre des croyants.

Comme contre-partie, nous citerons le fragment suivant d'une lettre écrite de *Riom*, et rapportée par le journal *la Vérité*, dans le numéro du 20 mars 1864 :

« Hier, à ma grande surprise et à ma grande satisfaction, j'ai entendu de mes propres oreilles ce rassurant aveu sortir de la bouche d'un éloquent prédicateur, en présence d'un nombreux auditoire étonné : *Il n'y a plus d'enfer… l'enfer n'existe plus… il est remplacé par une admirable substitution : les feux de la charité, les feux de l'amour rachètent nos fautes !*

« Notre divine doctrine (le Spiritisme) n'est-elle pas renfermée tout entière dans ces quelques paroles ? »

Il est inutile de dire lequel des deux a eu le plus de sympathies dans l'auditoire ; mais le second pourrait même être accusé d'hérésie par le premier. Jadis il eût infailliblement expié sur un bûcher ou dans un cachot l'audace d'avoir proclamé que Dieu ne fait pas brûler ses créatures.

Cette double citation nous suggère les réflexions suivantes :

Si les uns croient à la matérialité des peines, tandis que d'autres n'y croient pas, les uns ont nécessairement tort et les autres raison.

Ce point est plus capital qu'il ne paraît au premier abord, car c'est la voie ouverte aux interprétations dans une religion fondée sur l'utilité absolue de croyance, et qui repousse l'interprétation en principe.

Il est bien certain que, jusqu'à ce jour, la matérialité des peines a fait partie des croyances dogmatiques de l'Église ; pourquoi donc tous les théologiens n'y croient-ils pas ? Comme ni les uns ni les autres n'ont vérifié la chose par eux-mêmes, qui est-ce qui en porte quelques-uns à ne voir qu'une figure là où d'autres voient la réalité, si ce n'est *la raison* qui, chez eux, l'emporte sur la foi aveugle ? Or, la raison, c'est le libre examen.

Voilà donc la raison et le libre examen entrés dans l'Église par la

force de l'opinion ; on pourrait dire, sans métaphore, par la porte de l'enfer ; c'est la main portée sur le sanctuaire invariable des dogmes, non par des laïques, mais par le clergé lui-même.

Qu'on ne croie pas cette question de minime importance ; elle porte en elle le germe de toute une révolution religieuse et d'un immense schisme, bien autrement radical que le protestantisme, car il menace non-seulement le catholicisme, mais le protestantisme, l'Église grecque et toutes les sectes chrétiennes. En effet, entre la matérialité des peines et les peines purement morales, il y a toute la distance du sens propre au sens figuré, de l'allégorie à la réalité ; dès lors qu'on admet les flammes de l'enfer comme allégorie, il demeure évident que les paroles de Jésus : « Allez au feu éternel, » ont un sens allégorique ; de là la conséquence qu'il doit en être de même de beaucoup d'autres de ses paroles.

Mais la conséquence la plus grave est celle-ci : Du moment qu'on admet l'interprétation sur un point, il n'y a pas motif de la rejeter sur les autres ; c'est donc, comme nous l'avons dit, la porte ouverte à la libre discussion, un coup mortel porté au principe absolu de la foi aveugle. La croyance à la matérialité des peines se lie intimement à d'autres articles de foi qui en sont le corollaire ; cette croyance transformée, les autres se transformeront par la force des choses, et ainsi de proche en proche.

En voici déjà une application. Il y a peu d'années encore le dogme : *Hors l'Église point de salut* était dans toute sa force ; le baptême était de condition si impérieuse, qu'il suffisait que l'enfant d'un hérétique le reçût clandestinement, et malgré la volonté de ses parents, pour être sauvé, car tout ce qui n'était pas rigoureusement orthodoxe était irrémissiblement condamné. Mais la raison humaine s'étant soulevée à la pensée de ces milliards d'âmes vouées aux tortures éternelles, alors qu'il n'avait pas dépendu d'elles d'être éclairées de la vraie foi, des innombrables enfants qui meurent avant d'avoir la conscience de leurs actes, et qui n'en sont pas moins damnés, si la négligence ou la foi religieuse de leurs parents les a privés du baptême, l'Église s'est départie de son absolutisme à cet égard. Elle dit aujourd'hui, ou du moins la plupart des théologiens disent que ces enfants ne sont pas responsables de la faute de leurs parents ; que la responsabilité ne commence que du moment qu'ayant la possibilité d'être éclairé, on s'y refuse, et que dès lors ces enfants ne sont pas damnés pour n'avoir pas reçu le baptême ; qu'il en est de même des sauvages et des idolâtres de toutes sectes. Quelques-uns vont plus loin ; ils re-

connaissent que, par la pratique des vertus chrétiennes, c'est-à-dire *de l'humilité et de la charité*, on peut être sauvé dans toutes les religions, parce qu'il dépend aussi bien de la volonté d'un Indou, d'un juif, d'un musulman, d'un protestant que d'un catholique de vivre chrétiennement ; que celui qui vit ainsi est dans l'Église par l'Esprit, s'il n'y est pas par la forme. N'est-ce pas là le principe : *Hors la l'Église point de salut* élargi et transformé en celui : *Hors la charité point de salut ?* C'est précisément ce qu'enseigne le Spiritisme, et c'est cependant pour cela qu'il est déclaré être l'œuvre du démon. Pourquoi ces maximes seraient-elles plutôt le souffle du démon dans la bouche des Spirites que dans celle des ministres de l'Église ? Si l'orthodoxie de la foi est menacée, ce n'est donc pas par le Spiritisme, mais par l'Église elle-même, parce qu'elle subit à son insu la pression de l'opinion générale, et que, parmi ses membres, il s'en trouve qui voient les choses de plus haut, et chez qui la puissance de la logique l'emporte sur la foi aveugle.

Il paraîtrait sans doute téméraire de dire que l'Église marche à la rencontre, du Spiritisme ; c'est pourtant une vérité que l'on reconnaîtra plus tard ; tout en marchant pour le combattre, elle ne s'en assimile pas moins peu à peu les principes sans s'en douter.

Cette nouvelle manière d'envisager la question du salut est grave ; l'Esprit mis au-dessus de la forme est un principe éminemment révolutionnaire dans l'orthodoxie. Le salut étant reconnu possible en dehors de l'Église, l'efficacité du baptême est relative et non absolue : il devient symbole. L'enfant non baptisé ne portant pas la peine de la négligence ou du mauvais vouloir de ses parents, que devient celle encourue par tout le genre humain pour la faute du premier homme ? que devient aussi le péché originel, tel que l'entend l'Église ?

Les plus grands effets ont souvent les plus petites causes ; le droit d'interprétation et de libre examen étant admis dans la question, puérile en apparence, de la matérialité des peines futures, est un premier pas dont les conséquences sont incalculables, car c'est une brèche faite à l'immuabilité dogmatique, et une pierre enlevée en entraîne d'autres. La position de l'Église est embarrassante, il faut en convenir ; cependant il n'y a que l'un de ces deux partis à prendre : rester stationnaire quand même, ou aller en avant ; mais alors elle ne peut échapper à ce dilemme : si elle s'immobilise d'une manière absolue dans les errements du passé, elle sera infailliblement débordée, comme elle l'est déjà, par le flot des idées nouvelles, puis isolée, puis démembrée, comme elle le serait aujourd'hui si elle eût persisté à rejeter de son

sein ceux qui croient au mouvement de la terre, ou aux périodes géologiques de la création ; si elle entre dans la voie de l'interprétation des dogmes, elle se transforme, et elle y entre par le seul fait de renoncer à la matérialité des peines et à la nécessité absolue du baptême.

Le péril d'une transformation est du reste nettement et énergiquement formulé dans le passage suivant d'une petite brochure publiée par le R. P. *Marin de Boylesve*, de la Compagnie de Jésus, sous le titre de : *Le Miracle et le diable*, en réponse à la *Revue des Deux-Mondes*.

« Il est, entre autres, une question qui, pour la religion chrétienne, est la vie ou la mort, la question du miracle. Celle du diable ne l'est guère moins. Otez le diable, le christianisme disparaît. Si le diable n'est qu'un mythe, la chute d'Adam et le péché originel rentrent dans les régions de la fable ; la rédemption, par suite, le baptême, l'Église, le christianisme, en un mot, n'ont plus guère de raison d'être. Aussi la science ne s'épargne pas pour effacer le miracle et pour supprimer le diable. »

De sorte que, si la science découvre une loi de nature qui fasse rentrer dans les faits naturels un fait réputé miraculeux ; si elle prouve l'antériorité de la race humaine et la multiplicité de ses origines, tout l'édifie s'écroule. Une religion est bien fragile, quand une découverte scientifique est pour elle une question de vie et de mort. C'est là un aveu maladroit. Pour notre compte nous sommes loin de partager les appréhensions du P. Boylesve à l'endroit du christianisme ; nous disons que le christianisme tel qu'il est sorti de la bouche de Jésus, mais seulement tel qu'il en est sorti, est invulnérable, parce que c'est la loi de Dieu.

La conclusion de ceci est : Point de concession, sous peine de mourir. L'auteur oublie d'examiner s'il y a plus de chances de vivre dans l'immobilité ; notre opinion est qu'il y en a moins, et qu'il vaut encore mieux vivre transformé que de ne pas vivre du tout.

Dans l'un et l'autre cas, une scission est inévitable ; on peut même dire qu'elle existe déjà ; l'unité doctrinale est rompue, puisqu'il n'y a pas accord parfait dans l'enseignement ; que les uns approuvent ce que d'autres blâment ; que les uns absolvent alors que d'autres condamnent. Aussi voit-on les fidèles aller de préférence à ceux dont les idées leur conviennent le mieux ; les pasteurs se divisant, le troupeau se divise également. De cette divergence à une séparation, la distance n'est pas grande ; un pas de plus, et ceux qui sont en avant seront traités d'hé-

rétiques par ceux qui restent en arrière. Or, voilà le schisme établi ; là est le danger de l'immobilité.

La religion, ou mieux toutes les religions subissent malgré elles l'influence du mouvement progressif des idées. Une nécessité fatale les oblige à se maintenir au niveau du mouvement ascensionnel, sous peine d'être submergées ; aussi toutes ont-elles été contraintes, de temps à autre, de faire des concessions à la science, et de faire fléchir le sens littéral de certaines croyances devant l'évidence des faits ; celle qui répudierait les découvertes de la science et leurs conséquences, au point de vue religieux, perdrait tôt ou tard son autorité et son crédit, et augmenterait le nombre des incrédules. Si une religion quelconque peut être compromise par la science, la faute n'en est pas à la science, mais à la religion fondée sur des dogmes absolus en contradiction avec les lois de la nature, qui sont des lois divines. Répudier la science, c'est donc répudier les lois de la nature, et par cela même renier l'œuvre de Dieu ; le faire au nom de la religion serait mettre Dieu en contradiction avec lui-même, et lui faire dire : J'ai établi des lois pour régir le monde, mais ne croyez pas à ces lois.

L'homme, à tous les âges, n'a point été apte à connaître toutes les lois de la nature ; la découverte successive de ces lois constitue le progrès ; de là, pour les religions, la nécessité de mettre leurs croyances et leurs dogmes en harmonie avec le progrès, sous peine de recevoir le démenti des faits constatés par la science ; à cette seule condition une religion est invulnérable. A notre sens, la religion devrait faire plus que de se mettre à la remorque du progrès, qu'elle ne suit que comme contrainte et forcée, elle devrait en être la sentinelle avancée, car c'est honorer Dieu que de proclamer la grandeur et la sagesse de ses lois.

La contradiction qui existe entre certaines croyances religieuses et les lois naturelles a fait la plupart des incrédules, dont le nombre augmente à mesure que la connaissance de ces lois se popularise. Si l'accord entre la science et la religion était impossible, il n'y aurait pas de religion possible. Nous proclamons hautement la possibilité et la nécessité de cet accord, car, selon nous, la science et la religion sont sœurs pour la plus grande gloire de Dieu, et doivent se compléter l'une par l'autre, au lieu de se démentir l'une par l'autre. Elles se tendront la main quand la science ne verra dans la religion rien d'incompatible avec les faits démontrés, et que la religion n'aura plus à craindre la démonstration des faits. Le Spiritisme, par la révélation des lois qui régissent les rapports du monde visible et du monde

invisible, sera le trait d'union qui leur permettra de se regarder face à face, l'une sans rire et l'autre sans trembler. C'est par l'accord de la foi et de la raison qu'il ramène chaque jour tant d'incrédules à Dieu.

Le Spiritisme à Constantinople.

Sous ce titre, le journal de Constantinople a publié, dans le mois de mars dernier, trois articles très étendus sur, ou mieux contre le Magnétisme et le Spiritisme, qui ont, dans cette capitale, de nombreux et fervents adeptes. Comme dans toutes les critiques en général, nous y avons vainement cherché quelques arguments sérieux, tandis que nous y avons vu la preuve évidente que l'auteur parle d'une chose qu'il ne connaît pas, ou qu'il ne connaît que très superficiellement ; il juge le Spiritisme sur des apparences, sur des ouï-dire, sur la lecture de quelques fragments incomplets, sur le récit de quelques faits excentriques répudiés par le Spiritisme lui-même, et cela lui semble suffisant pour prononcer un arrêt. C'est, comme on le voit, un nouvel échantillon de la logique de nos antagonistes. Ce qu'il paraît avoir le mieux lu, c'est M. de Mirville, la magie de M. Dupotet et la vie de M. Home ; mais de la science spirite proprement dite, on ne voit ni étude ni observations sérieuses.

Nous sommes loin de prétendre que celui qui étudie le Spiritisme doit nécessairement l'approuver ; mais, s'il est de bonne foi, dans son blâme même il ne s'écartera pas de la vérité ; il ne nous fera pas dire le contraire de ce que nous disons, ce qui arrivera nécessairement s'il ne sait pas tout ce que nous avons dit. Nous ne reconnaîtrions pour critique sérieux que celui qui, sortant des généralités, opposerait à nos arguments des arguments péremptoires, et prouverait, sans réplique possible, que les faits sur lesquels nous nous appuyons sont faux, controuvés et radicalement impossibles ; c'est ce que personne n'a encore fait, pas plus le rédacteur du journal de Constantinople que les autres. Le Spiritisme a été attaqué de toutes les manières, avec toutes les armes que l'on a cru les plus meurtrières ; rien n'a été épargné pour l'anéantir, pas même la calomnie ; il n'est pas le plus mince écrivain qui, dans un opuscule ou un feuilleton, ne se soit flatté de lui donner le coup de grâce ; parmi ses adversaires, il s'est trouvé des hommes d'une valeur réelle, qui ont dû fouiller jusqu'au fond l'arsenal des objections, avec une ardeur d'autant plus grande qu'ils avaient intérêt

à l'étouffer. Cependant, quoi qu'on ait fait, non-seulement il est encore debout, mais il s'étend chaque jour davantage ; il s'implante partout ; le nombre de ses adhérents croît sans cesse ; ceci est un fait notoire. Qu'en faut-il conclure ? c'est qu'on n'a pu lui opposer rien de sérieux et de concluant. Notre contradicteur de Constantinople sera-t-il plus heureux ? Nous en doutons fort, s'il n'a pas de meilleurs arguments à faire valoir. Ses articles, loin d'arrêter le mouvement spirite en Orient, ne peuvent que le favoriser, comme l'ont fait tous ceux du même genre, car ils tournent exactement dans le même cercle ; c'est pourquoi nous n'avons pas autrement à nous en préoccuper. Nous nous bornerons à en citer quelques fragments qui résument l'opinion de l'auteur.

Il n'est pas une des objections faites contre le Spiritisme qui ne trouve sa réfutation dans nos ouvrages ; s'il nous fallait relever toutes les absurdités débitées à ce sujet, il nous faudrait sans cesse nous répéter, ce qui est inutile, puisqu'en définitive, ces critiques n'ayant aucun fond sérieux servent bien plus qu'elles ne nuisent.

« A côté des praticiens habiles, tels que les magiciens comme M Dupotet, ou les médiums comme M. Home, viennent se placer des opérateurs d'un ordre différent, aux premiers rangs desquels figure M. Allan Kardec. Celui-ci peut être présenté comme le patron sur lequel sont calqués tout un cadre de Spirites dont la bonne foi ne saurait être mis en doute.

« Les Spirites de Constantinople appartiennent, ainsi que nous l'avons dit déjà, à cette école littéraire et artistique, qui milite principalement par ses écrits, dont la *Revue spirite* de M. Allan Kardec est le type le plus parfait. Ce sont les adeptes de cette catégorie qui ont établi la doctrine. La théorie des Esprits n'a plus aucun secret pour eux ; aussi dédaignent-ils le plus souvent de recourir aux procédés matériels employés par les médiums du commun. Ils ont des manifestations directes. Leur procédé, aussi simple qu'eux-mêmes, consiste à prendre, comme le ferait le premier profane venu, un crayon ordinaire à l'aide duquel ils sont mis en rapport immédiat avec les Esprits, et écrivent sous leur dictée. Entre autres avantages, cette méthode leur permet de mettre toute modestie de côté, et de donner à leurs propres ouvrages les louanges les plus exagérées, en se couvrant du nom de leurs auteurs supposés.

« Avant de croire à l'exactitude du médium écrivain *mécanique*, on aimerait à voir écrire par un idiot quelque belle page, telle que les Esprits qui agissent par voie médianimique n'en ont jamais dicté. Le médium *intuitif* est plus acceptable ; mais il nous semble bien difficile que l'expérience apprenne à distinguer la pensée de l'Esprit de celle

du médium. Le rôle joué par ce dernier peut, du reste, s'expliquer facilement. Dans la plupart des cas, il est sincère, et c'est plutôt à lui qu'aux opérateurs de l'ordre de MM. Home et Dupotet que s'appliquerait avec justesse le jugement porté par M. le comte de Gasparin. Quant à l'opinion de M. de Mirville, il n'y a pas lieu de la discuter ici, car il est parfaitement avéré qu'aucun médium, à Constantinople du moins, n'est sorcier.

« S'il nous fallait défendre les Spirites contre des accusations aussi odieuses que celles que nous repoussons ici, il nous suffirait pour démontrer leur complète *innocence* de citer quelques-uns des renseignements que donnent les Esprits.

« Les différentes planètes qui circulent dans l'espace sont peuplées comme notre terre. Les *observations astronomiques* induisent à penser que les milieux où vont leurs habitants respectifs sont assez différents pour nécessiter des organisations corporelles différentes ; mais le *périsprit* s'accommode à la variété des types et permet à l'Esprit qu'il recouvre de s'incarner à la surface de planètes différentes.

« L'état moral, intellectuel et physique de ces mondes forme une série progressive dans laquelle notre terre n'occupe ni le premier ni le dernier rang ; elle est cependant un des globes les plus matériels et les plus arriérés. Il en est où le mal moral est inconnu ; où les arts et les sciences sont portés à un degré de perfection que nous ne pouvons comprendre ; où l'organisation physique n'est sujette ni aux souffrances, ni aux maladies ; où *les hommes* vivent en paix, sans chercher à se nuire, exempts de chagrins et de soucis. »

« *Avec mes nouveaux instruments, cette nuit, je verrai des hommes dans la lune…* » dit quelque part le roi Alphonse ; plus heureux que lui, les Spirites les ont vus, mais c'est bien à tort qu'ils envient le sort des lunatiques ; rien ne saurait, croyons-nous, les empêcher d'en jouir dès ce monde tout à leur aise.

« On voit, par tout ce qui précède, à quoi se réduit le merveilleux et le surnaturel du Spiritisme ; il suffit, pour les mettre à néant, d'examiner tous les faits que nous avons cités, sans parti pris à l'avance d'y trouver les pratiques de sorcellerie les plus répréhensibles, ou l'action d'un fluide dont les savants nient l'existence. Pour qui voudra prendre la peine d'assister à leurs séances sans se condamner à prendre les faits qu'ils produisent pour ce qu'ils les donnent, MM. Home et Dupotet, ainsi que tous les opérateurs du même ordre, seront bien évidemment des mystificateurs intéressés. Leurs opérations sont tout au plus comparables, en ce qui concerne l'habileté, à celles de M. Bosco, et celui-ci a de plus la sincérité, ce qui ne permet pas de pousser plus loin la comparaison entre eux.

« Bien différents des magiciens dont nous venons de parler, les mé-

diums de la catégorie de M. Allan Kardec, catégorie à laquelle appartiennent généralement les Spirites de Constantinople, sont au contraire des mystifiés. Tous leurs efforts tendent à rendre de plus en plus complète la mystification qu'ils se donnent eux-mêmes. Malgré toute la bonne volonté qu'on y peut mettre, il est vraiment impossible de prendre au sérieux aucune de leurs pratiques. Toutefois, il est permis de regretter que d'honnêtes gens passent ainsi la meilleure partie de leur temps à se pénétrer d'erreurs qui pour eux deviennent la réalité. Quelque inoffensives que puissent paraître au fond ces erreurs, il n'en est pas moins vrai qu'elles ne peuvent produire que de funestes résultats, puisqu'elles tiennent la place de la vérité ; c'est en ce sens qu'elles sont condamnables. »

Les Spirites de Constantinople se sont eux-mêmes chargés de répondre, par deux articles que le journal a publiés dans ses numéros des 21 et 22 mars dernier. L'un est d'un médium qui rend compte de la manière dont la faculté s'est développée en lui et a triomphé de son incrédulité. L'autre, que nous reproduisons ci-après, est au nom de tous.

« Monsieur le rédacteur,

« Votre journal vient de publier trois longs articles intitulés : *le Spiritisme à Constantinople*, en suite desquels nous venons vous prier de vouloir bien donner place aux quelques lignes suivantes :

LE VRAI SPIRITISME A CONSTANTINOPLE.

« La doctrine qui se base sur la croyance d'un Dieu infiniment juste et infiniment bon : l'amour infini ; qui indique pour but, aux Esprits créés par ce même Dieu, l'acheminement vers la perfection de plus en plus complète ; et pour châtiment, à l'état d'Esprit, la perception parfaite de ce but avec le regret de s'en être éloigné, en même temps que la nécessité de recommencer cette marche ascensionnelle par de nouvelles incarnations… La doctrine qui enseigne la morale la plus pure : celle-là même que le Christ exposait si bien par ces simples paroles : *Aimez-vous les uns les autres*… Une telle doctrine d'amour, disons-le hautement, peut parfaitement se passer des manifestations que l'auteur des articles, *Le Spiritisme à Constantinople*, après avoir promis de les expliquer, en dehors du Spiritisme, se borne à qualifier de mystifications.

« Mais ces manifestations, aujourd'hui si complètement avérées, et dont on retrouve la preuve presque à chaque page de l'histoire humanitaire, Dieu les permet continuellement, afin de donner à tous la preuve de la solidarité qui existe entre les Esprits incarnés et non

incarnés ; et cela, afin que les uns et les autres s'entraident mutuellement, et que l'être spirituel, appelé à la vie éternelle, puisse atteindre plus facilement et surtout plus sûrement le but providentiel assigné à la création.

« Si les faits d'où découlent de semblables théories, qui sont la base de la doctrine spirite, peuvent être pris, *par de certaines personnes*, pour des mystifications, au moins devraient-elles en indiquer les raisons, et, ce qui vaudrait encore mieux, présenter d'autres *théories plus rationnelles* et surtout plus vraies.

« Maintenant, appelez la vérité *sorcellerie*, *magie*, *prestidigitation*, et d'autres épithètes plus ridicules encore, vous n'empêcherez pas *cette vérité* de se propager et d'étendre ses rayons bienfaisants sur tout le genre humain.

« Voilà pourquoi le Spiritisme s'est si rapidement répandu sur toute la surface de la terre ; et, malgré les critiques du genre des susdits articles, cela n'empêche pas ses adeptes de se compter par millions.

« LES SPIRITES DE CONSTANTINOPLE. »

Nous adressons à nos frères Spirites de Constantinople, tant en notre nom personnel qu'en celui des membres de la Société de Paris, les sincères félicitations que mérite leur réponse à la fois digne et modérée. La lettre suivante, que nous écrit à ce sujet M. Repos, avocat, président de la Société spirite de Constantinople, témoigne trop bien de leur dévouement à la cause de la doctrine, pour que nous ne nous fassions pas un devoir et un sincère plaisir de la publier, afin que les Spirites de tous les pays sachent qu'ils ont dans la capitale de l'Orient des frères sur la fraternité desquels ils peuvent compter. En parlant de l'Orient, nous ne devons pas oublier ceux de Smyrne ; eux aussi ont droit à toutes leurs sympathies.

« Constantinople, 15 juin 1864.

« Cher maître et très-honoré frère en Spiritisme,

« J'ai reçu en son temps votre bonne lettre du 8 avril dernier, qui m'a fait le plus grand plaisir, ainsi qu'à nos frères Spirites, auxquels je n'ai pas manqué d'en donner connaissance en séance.

« Tous les Spirites de Constantinople se joignent à moi pour, ensemble, assurer de nos sentiments fraternels vous et tous les Spirites qui font partie de la Société de Paris ; et tout en vous remerciant des encouragements que vous nous donnez pour nous aider à combattre pour notre grande cause, soyez bien persuadé que nous ne faillirons pas à la tâche que nous avons entreprise, et que tous nos efforts tendront à la propagation de la vérité, de l'amour du bien, et de l'émancipation intellectuelle des autres hommes, nos frères en Dieu, dussions-

nous soutenir les luttes les plus acharnées contre nos ennemis. Sil y a des hommes assez serviles et assez lâches pour oser combattre la vérité, il y en a aussi d'assez indépendants et d'assez courageux pour la défendre, obéissant en cela aux sentiments de justice et d'amour fraternel qui font de l'être humain un véritable enfant de Dieu.

« C'est avec un bien vif intérêt que j'ai lu les détails intéressants renfermés dans votre susdite lettre, par rapport aux progrès du Spiritisme en France et partout ailleurs ; espérons que, dans l'avenir, l'idée grandira de plus en plus, et désirons-le ardemment pour nos frères terrestres de tous les pays et de toutes les religions.

« Le jet puissant de la révélation jaillit de toutes parts : aveugle qui ne le voit pas, imprudent qui le nie, insensé qui le combat en cherchant à le refouler vers sa source ; son eau pure et limpide ne part-elle pas du pied du trône éternel pour se répandre en douce et féconde rosée sur toute la terre, qu'elle doit régénérer ? Aucune force humaine ne pourra donc la comprimer !… Et, en effet, ne voyons-nous pas que, dès qu'un jet vient à surgir quelque part, si quelqu'un fait des efforts pour le comprimer, aussitôt on voit des milliers de jets surgir dans toutes les directions et à tous les degrés de l'échelle sociale ? tant il est vrai que la volonté divine est toute puissante, et qu'à un moment donné aucun obstacle ne peut lui être opposé, sous peine d'être renversé et broyé par le char éclatant de la justice et de la vérité.

« Cher maître, j'ai un devoir bien doux à remplir, celui de vous complimenter, tant en mon nom qu'au nom de tous nos frères Spirites d'Orient, de ce que vos œuvres Spirites ont subi la condamnation de la très-sainte inquisition de la pensée, je veux dire la condamnation de l'Index. Réjouissez-vous donc, avec tous nos frères, si vos ouvrages ont soulevé de hautes colères qui n'ont pu vous frapper qu'en se ridiculisant et en laissant voir de plus en plus le bout de l'oreille. Ce jugement a déjà été déclaré nul et non avenu par l'opinion publique de tous les pays.

« Vous avez sans doute reçu les journaux de Constantinople que je vous ai adressés, et dans lesquels se trouvait la majeure partie des articles publiés contre le Spiritisme et contre les Spirites. Vous avez vu nos deux petites réponses ; comment les avez-vous trouvées ? Ici elles ont produit bon effet, et maintenant on parle du Spiritisme plus que jamais. Nous attendons impatiemment ce que vous direz pour nous aider à combattre la fourberie et le mensonge, qui sont le seul apanage des ennemis de notre belle doctrine.

« Ici la persécution sourde que vous avez annoncée a commencé ; un de nos frères a dû à sa qualité de Spirite la perte de son emploi ; d'autres sont traqués, menacés dans leurs intérêts de famille les plus chers, ou dans leurs moyens d'existence, par les manœuvres ténébreuses

des éternels ennemis de toute lumière, et qui osent dire que le Spiritisme est l'œuvre de l'ange des ténèbres ! Si c'est ainsi qu'ils croient l'étouffer, ils se trompent. La persécution, loin d'arrêter, fait grandir toute idée qui vient d'en haut ; elle hâte son éclosion et sa maturité, car c'est l'engrais qui la féconde ; elle prouve l'absence de tout moyen intelligent pour la combattre. Est-ce que l'idée chrétienne a été étouffée dans le sang des martyrs ?

« Au revoir, cher maître ; croyez en mon dévouement bien sincère pour vous et nos frères Spirites de Paris, auxquels je vous prie de faire mes compliments. « B. REPOS jeune, avocat. »

Extrait du JORNAL DO COMMERCIO de Rio de Janeiro,

Du 23 septembre 1863.

CHRONIQUE DE PARIS.

A propos des spectres des théâtres, le correspondant conclut ainsi, après en avoir fait l'historique :

« De la sorte, l'hiver prochain, chacun pourra régaler ses amis du spectacle, devenu populaire, de quelques fantômes et autres curiosités surnaturelles. Au dessert, on éteindra les bougies et l'on verra apparaître, enveloppés de leurs linceuls, les spectres modernes qui remplaceront ainsi les couplets qu'autrefois chantaient nos aïeux. Dans les bals, au lieu de rafraîchissements, on fera défiler des fantômes. Quel charmant divertissement ! rien que d'y penser on en a le frisson. »

L'auteur passant au Spiritisme :

« Puisque nous parlons de choses surnaturelles, nous ne passerons pas sous silence le *Livre des Esprits*. Quel titre attrayant ! que de mystères ne cache-t-il pas ! Et si nous nous reportons au point de départ, quel chemin ces idées n'ont-elles pas fait depuis quelques années ! - Au début, ces phénomènes, non encore expliqués, consistaient en une simple table mise en mouvement par l'imposition des mains ; aujourd'hui les tables ne se contentent plus de tourner, de bondir, de se dresser sur un pied, de faire mille cabrioles, elles vont plus loin ; elles parlent ! Quand je dis : elles parlent, c'est qu'elles ont un alphabet propre et même plusieurs. Il suffit de leur adresser une question, et la réponse est aussitôt donnée par de petits coups suivis, frappés avec le pied, ou bien par le moyen d'un crayon qui, tenu à la main, se met à tracer sur le papier des signes, des mots, des phrases

entières dictées par une volonté étrangère et inconnue ; la main devient alors un simple instrument, un porte-crayon, et l'esprit de la personne reste complètement étranger à tout ce qui se passe.

« Le Spiritisme, c'est ainsi qu'on appelle la science de ces phénomènes, a fait en peu d'années de grands progrès dans les faits, dans la pratique ; mais la théorie, à mon avis, n'a pas fait le même chemin, elle est restée stationnaire, et je dirai pourquoi. - Il est incontestable, à moins que les personnes qui s'occupent de cette matière n'aient intérêt à se tromper et à nous tromper, il est incontestable que les faits existent. Ils ne se révèlent pas seulement par le moyen des tables, ils se présentent à nous tous les jours et à toute heure. Ils excitent l'étonnement de tous, mais chacun en reste là. - Deux personnes conçoivent la même idée ou se rencontrent simultanément sur le même mot ; quelqu'un que nous ne voyons pas souvent et auquel nous venons de penser se présente à nous inopinément ; on frappe à notre porte, et, bien que rien ne vienne du dehors nous indiquer la personne, nous devinons qui elle est ; une lettre avec de l'argent nous arrive dans un moment d'urgence ; et tant d'autres cas si fréquents, si nombreux et connus de tout le monde ; tout cela peut-il être attribué au hasard ? Non, ce ne peut être le hasard en aucun cas ; et pourquoi ne serait-ce pas une communication fluidique inappréciable à notre organisation matérielle, un sixième sens, enfin, d'une nature plus élevée ? Personne ne sait où réside l'âme ; elle n'est ni visible, ni pondérable, ni tangible, et cependant, pleins de conviction que nous sommes, nous affirmons son existence. - Quelle est la nature de l'agent électrique ? Qu'est-ce que l'aimant ?… Et cependant les effets de l'électricité et du magnétisme sont continuellement patents à nos yeux. - Je suis persuadé qu'il en doit être de même un jour du spiritisme, ou quel que soit le nom qu'en dernier lieu il plaise à la science de lui assigner.

« J'ai vu depuis quelque temps de nombreux faits de catalepsie, de magnétisme, de Spiritisme, et je ne puis conserver le moindre doute à leur égard ; mais ce qui me paraît plus difficile, c'est de pouvoir les expliquer et les attribuer à telle ou telle cause. Il faut donc procéder avec prudence et réserver son opinion, s'abstenant de tomber dans les deux extrêmes : ou de nier tous les faits ou de les soumettre tous à une théorie prématurée.

« L'existence des phénomènes est incontestable ; la théorie en est encore à découvrir : voilà aujourd'hui l'état de la question. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose de singulier et digne d'être examiné dans cette idée qui a agité le monde entier, et qui reparaît avec plus d'intensité que jamais, dans cette idée qui a ses organes périodiques, ses annales d'observations, qui a ému les esprits en Autriche, en Italie, en Amérique, qui fait naître des réunions en France, pays

où elles se forment rarement, et où le gouvernement les tolère difficilement.

« Cette invasion générale, outre qu'elle produit une vive impression, a une très haute importance. Il faut donc, sans précipitation ni idées préconçues, vérifier de bonne foi ces phénomènes, jusqu'à ce qu'ils viennent à être expliqués, ce qui se réalisera un jour, s'il plaît à Dieu de nous révéler la nature de cet agent mystérieux. »

L'auteur, comme on le voit, n'est pas fort avancé ; mais au moins il ne juge pas ce qu'il ne sait pas ; il reconnaît l'existence des faits et leur cause première, mais il ne connaît pas leur mode de production. Il ignore les progrès de la partie théorique de la science, et il donne à ce sujet un conseil très sage : celui de ne pas faire de théories hasardées, ainsi qu'on s'était trop hâté de le faire au début de l'apparition des phénomènes, où chacun s'est empressé de les expliquer à sa manière ; aussi la plupart de ces systèmes prématurés sont-ils tombés devant les expériences ultérieures qui sont venues les contredire. Aujourd'hui on en possède une théorie rationnelle dont *aucun point n'a été admis à titre d'hypothèse* ; tout est déduit de l'expérience et de l'observation attentive des faits ; on peut dire que, sous ce rapport, le Spiritisme a été étudié à la manière des sciences exactes.

Cette science, née d'hier, n'a pas tout dit, tant s'en faut, et il nous reste encore beaucoup à apprendre, mais elle en a dit assez pour être fixé sur les bases fondamentales et savoir que ces phénomènes ne sortent pas de l'ordre des faits naturels ; ils n'ont été qualifiés de surnaturels et merveilleux que faute de connaître la loi qui les régit, ainsi qu'il en a été de la plupart des phénomènes de la nature. Le Spiritisme, en faisant connaître cette loi, restreint le cercle du merveilleux au lieu de l'étendre ; nous disons plus, c'est qu'il lui porte le dernier coup. Ceux qui en parlent autrement prouvent qu'ils ne l'ont pas étudié.

Nous constatons avec plaisir que l'idée spirite fait des progrès sensibles à Rio-Janeiro, où elle compte de nombreux représentants fervents et dévoués. La petite brochure : *Le Spiritisme à sa plus simple expression*, publiée en langue portugaise, n'a pas peu contribué à y répandre les vrais principes de la doctrine.

Extrait du PROGRÈS COLONIAL**, journal de l'île Maurice,**

Du 23 mars 1864.

A Monsieur le Rédacteur du PROGRÈS COLONIAL.

Monsieur,

Connaissant votre libéralisme et sachant aussi que vous vous êtes occupé de Spiritisme, veuillez avoir l'obligeance d'insérer dans votre plus prochain numéro la lettre que je vous envoie à l'adresse de M. l'abbé de Régnon, vous laissant la liberté de faire telles réflexions que vous jugerez convenable de faire dans l'intérêt de la vérité.

Comptant sur votre impartialité, j'ose croire que vous m'ouvrirez les colonnes de votre journal, pour toutes les réclamations du genre de celle que j'ai l'honneur de vous envoyer.

Je suis, monsieur, votre très-humble serviteur, C.

A Monsieur l'abbé de RÉGNON.

« Port-Louis, 26 mars 1864.

« Monsieur l'abbé,

« Dans votre conférence de jeudi dernier (24 mars), vous avez attaqué le Spiritisme, et j'aime à croire que vous l'avez fait de bonne foi, bien que les arguments dont vous vous êtes servi contre lui n'aient pas été peut-être d'une grande exactitude.

« Il est à regretter pour nous, Spirites bien convaincus, que vous ayez été les puiser ailleurs que dans la connaissance positive de cette science ; en l'étudiant un peu, vous eussiez appris que nous rejetons, ainsi que vous, toutes les communications émanés d'Esprits grossiers ou trompeurs, qu'avec la moindre expérience il est facile de reconnaître, et que nous nous attachons seulement à celles qui se présentent d'une façon claire, rationnelle, et selon les lois de Dieu, qui, vous le savez comme nous, a permis de tout temps les manifestations spirites ; l'Écriture sainte est là pour en faire foi.

« Du reste, vous ne niez pas l'existence des Esprits, au contraire ; seulement, vous n'en admettez que de mauvais ; voilà la différence qui existe entre nous.

« Nous sommes assurés qu'il y en a de bons, et que leurs conseils, lorsqu'ils sont suivis, et tout véritable Spirite n'y manque point, ramènent plus d'âmes à Dieu, et font beaucoup plus de prosélytes à la religion que vous ne le pensez. Mais pour comprendre et pratiquer cette science, ainsi que toutes les autres, il faut d'abord s'en instruire et la connaître à fond.

« Je vous engage donc, monsieur l'abbé, dans votre intérêt d'abord, puis dans celui de tous ceux qui ont le bonheur de vous entendre, à lire l'un des principaux ouvrages qui ont paru sur ce sujet, le *Livre des Esprits*, dicté par eux à M. Allan Kardec, président de la Société spirite de Paris, composée de gens sérieux et fort instruits pour la plupart.

« Là, vous verrez comment les ignorants seuls se laissent abuser par de faux noms et des paroles mensongères, et *qu'aux fruits, il est bien facile de reconnaître l'arbre !* Ai-je besoin, du reste, de vous rappeler la 4e épître de saint Jean, versets 1, 2, 3, sur la manière d'éprouver les Esprits ?

« Oui, j'en conviens, le Spiritisme est une science qui, ainsi que ce qu'il y a de meilleur en ce monde, peut quelquefois produire de grands maux, lorsqu'elle est exercée par ceux qui ne l'ont point étudiée et la pratiquent au hasard ; mais, devez-vous donc, vous, homme sage, la juger ainsi sans la connaître ?

« Et notre belle religion chrétienne, au nom de laquelle un si grand nombre d'insensés, d'ignorants et même de scélérats ont commis tant de crimes, et fait verser tant de sang, faut-il donc aussi la juger sur les actions folles ou criminelles de ces malheureux ?

« Non, monsieur l'abbé, il n'est ni juste, ni rationnel de porter un jugement téméraire sur des choses dont on ne s'est point assuré d'abord ; laissez la superficie, allez au fond par l'étude ; alors vous pourrez en traiter avec connaissance de cause, et nous vous écouterons avec recueillement, parce qu'alors vous serez sans doute dans le vrai, et nous ne sourirons plus en nous disant tout bas :

« Il parle de ce qu'il ignore. »

UN SPIRITE. »

Si le Spiritisme a des détracteurs, il a aussi partout des défenseurs, même dans les contrées les plus éloignées ; l'auteur de cette lettre a publié en feuilletons, dans ce même journal, un roman très intéressant dont le Spiritisme forme la base, et qui a puissamment contribué à répandre ces idées dans le pays. Nous en rendrons compte ultérieurement.

Extrait de la REVUE SPIRITE D'ANVERS sur la croisade contre le Spiritisme.

(Numéro de juin 1863.)

« Décidément le Spiritisme est une chose horrible, car jamais ni science, ni doctrine hérétique, ni l'athéisme lui-même, n'ont soulevé

contre eux une aussi forte émeute au sein de l'Eglise, que l'a fait le Spiritisme. Toutes les ressources imaginables, loyales ou non, ont été mises en jeu pour l'étouffer d'abord, et puis, quand l'impossibilité de ce meurtre eut été démontrée, pour le dénaturer et le présenter sous un aspect noir de péchés. Pauvre Spiritisme ! il ne demandait qu'une petite place au soleil pour faire jouir gratuitement le monde de ses bienfaits ; il ne demandait à ces gens qui, en qualité de disciples en titre du Christ, de l'Homme-amour, sont censés porter le mot de charité inscrit en lettres brillantes sur leurs surplis, il ne leur demandait qu'à pouvoir ramener dans la bonne voie ces milliers de brebis qu'ils avaient été incapable d'y maintenir ; il ne leur demandait qu'à pouvoir les seconder dans leur œuvre de dévouement, en guérissant par une espérance fondée les pauvres cœurs rongés par la gangrène du doute, - et à cette demande si désintéressée, si pure d'intention, il n'a été répondu que par un décret de proscription ! Vraiment on voit d'étranges choses dans ce monde : les messagers officiels de la charité damnent plus des neuf dixièmes des hommes parce qu'ils échappent à leur influence, et ils damnent plus profondément encore ceux qui veulent sauver ces malheureux !

« Sans nul doute donc, le Spiritisme est chose bien coupable, puisqu'il est tellement combattu, et il est bien étonnant qu'une doctrine aussi perverse ait fait tant de chemin en un si court laps de temps. Mais ce qui doit sembler bien plus étonnant encore, c'est que cet abominable Spiritisme est si solidement établi et si logique, que tous les arguments qu'on lui oppose, loin de le faire crouler et de le réduire au néant, loin même de l'ébranler, viennent tous, au contraire, contribuer, par leur inanité et leur impuissance manifestes, à sa solidification et à sa propagation. C'est en effet aux entraves qu'on a voulu lui susciter, qu'il doit en notable partie la rapidité de son extension, et les prédications sans frein de certains de nos adversaires n'ont certes pas peu aidé à le généraliser. Il en est ainsi dans l'ordre des choses : la vérité n'a rien à craindre de ses détracteurs, et ce sont ceux-là mêmes qui contribuent involontairement à la faire triompher. Le Spiritisme est un immense foyer de chaleur et de lumière, et qui souffle sur ce brasier, outre qu'infailliblement il s'y brûle quelque peu, n'obtient d'autre résultat que de la raviver davantage.

« Cependant mandements et conférences paraissent insuffisants pour détruire le Spiritisme (nous sommes loin de nier cette insuffisance patente), aussi la Congrégation romaine vient-elle de mettre à l'*Index* tous les livres de M Allan Kardec, livres qui contiennent l'enseignement universel des Esprits, et auxquels, Spirites, nous nous rallions tous. Qu'on nous permette de faire à cet égard les deux réflexions suivantes : Les livres spirites en question renferment dans toute leur

pureté et avec les développements que l'état actuel de l'esprit humain exige, les enseignements et les préceptes de Jésus, en qui les Esprits reconnaissent un Messie : condamner ces livres, n'est-ce donc pas condamner du même coup les paroles du Christ, et mettre ces livres à l'*Index,* n'est-ce pas y mettre en quelque sorte les évangiles qui sont d'accord avec nous ? Il nous paraît que oui, mais il est vrai que nous ne sommes pas *infaillibles* comme vous ! Seconde réflexion : Cette mesure qu'on prend aujourd'hui, n'est-elle pas tant soit peu tardive ? Pourquoi attendre si longtemps ? Outre que c'est plus ou moins inexplicable (à moins de croire que le Spiritisme vous semble tellement vrai et que vous êtes tellement persuadés de son triomphe, que vous avez hésité longtemps à l'attaquer carrément de face, et qu'un bien puissant intérêt personnel (car nous ne vous ferons pas l'injure de vous croire ultra-ignorants) vous a seul pu décider à le faire), outre, disons-nous, que c'est plus ou moins inexplicable, c'est encore très maladroit. En effet, le *Livre des Esprits*, le *Livre des Médiums* et l'*Imitation de l'Évangile selon le Spiritisme*, sont actuellement entre les mains de milliers de personnes, et nous doutons fort que la condamnation de la Congrégation de Rome puisse faire trouver maintenant mauvais et abject ce que chacun a jugé grand et noble.

« Quoi qu'il en soit, les livres spirites sont mis à l'*Index*. Tant mieux, car beaucoup de ceux qui ne les ont pas encore lus les dévoreront ; tant mieux ! car des dix personnes qui les parcourront, sept au moins seront convaincues, ou fortement ébranlées et désireuses d'étudier les phénomènes spirites ; tant mieux ! car nos adversaires eux-mêmes, voyant leurs efforts n'aboutir qu'à des résultats diamétralement contraires à ceux qu'ils en espéraient, se rallieront à nous, s'ils possèdent la sincérité, le désintéressement et les lumières que leur ministère comporte. Ainsi le veut d'ailleurs la loi de Dieu : rien au monde ne peut rester éternellement stationnaire, mais tout progresse, et l'idée religieuse doit suivre le progrès général si elle ne veut pas disparaître.

« Qu'ils continuent donc leur croisade, nos adversaires. Ils ont déjà mis en jeu les mandements, les sermons, les cours publics, les influences occultes et souvent victorieuses en apparence, à cause de l'état dépendant de ceux sur lesquels elles pèsent tyranniquement ; ils ont usé de l'autodafé, en brûlant publiquement nos livres à Barcelone ; n'en ayant pu brûler que quelques exemplaires, et ceux-ci se remplaçant en nombre étonnant, ils les ont mis enfin à l'*Index*. L'inquisition n'étant, hélas ! plus tolérée, quoiqu'elle soit loin de ne plus exister sous une autre forme et à l'aide des influences occultes dont nous venons de parler, il ne leur reste plus que l'excommunication de tous les Spirites en masse, c'est-à-dire d'une notable fraction d'hommes

et, en particulier, d'une très-notable fraction de chrétiens (nous ne parlons que des Spirites avoués, car le nombre de ceux qui le sont sans le savoir est inappréciable). »

Instructions des Esprits.

Le Châtiment par la lumière.

Nota. - Dans une des séances de la Société spirite de Paris où l'on avait discuté la question du trouble qui suit généralement la mort, un Esprit se manifeste spontanément à madame Costel par la communication suivante qu'il ne signe pas :

Que parlez-vous du trouble ? pourquoi ces vaines paroles ? Vous êtes des rêveurs et des utopistes. Vous ignorez parfaitement les choses dont vous prétendez vous occuper. Non, messieurs, le trouble n'existe pas, sauf peut-être dans vos cervelles. Je suis aussi fraîchement mort que possible ; et je vois clair en moi, autour de moi, partout… La vie est une lugubre comédie ! Maladroits, ceux qui se font renvoyer de la scène, avant la chute du rideau… La mort est une terreur, un châtiment, un désir, selon la faiblesse ou la force de ceux qui la craignent, la bravent ou l'implorent. Pour tous, elle est une amère dérision !… La lumière m'éblouit et pénètre, comme une flèche aiguë, la subtilité de mon être… On m'a châtié par les ténèbres de la prison, et on a cru me châtier par les ténèbres du tombeau, ou celles rêvées par les superstitions catholiques. Eh bien ! c'est vous, messieurs, qui subissez l'obscurité, et moi, le dégradé social, je plane au-dessus de vous… Je veux rester moi !… Fort par la pensée, je dédaigne les avertissements qui résonnent autour de moi… Je vois clair… Un crime ! c'est un mot ! Le crime existe partout. Quand il est exécuté par des masses d'hommes on le glorifie ; dans le particulier, il est honni. Absurdité !

Je ne veux pas être plaint… je ne demande rien… je me suffis et je saurai bien lutter contre cette odieuse lumière.

CELUI QUI ÉTAIT HIER UN HOMME.

Cette communication ayant été analysée dans la séance suivante, on reconnut, dans le cynisme même du langage, un grave enseignement, et l'on vit dans la situation de ce malheureux une nouvelle phase

du châtiment qui attend les coupables. En effet, tandis que les uns sont plongés dans les ténèbres ou dans un isolement absolu, d'autres endurent pendant de longues années les angoisses de leur dernière heure, ou se croient encore de ce monde ; la lumière brille pour celui-ci ; son Esprit jouit de la plénitude de ses facultés ; il sait parfaitement qu'il est mort, et ne se plaint de rien ; il ne demande aucune assistance, et brave encore les lois divines et humaines. Est-ce donc qu'il échapperait à la punition ? Non, mais c'est que la justice de Dieu s'accomplit sous toutes les formes, et ce qui fait la joie des uns est pour d'autres un tourment ; cette lumière fait son supplice contre lequel il se roidit, et, malgré son orgueil, il l'avoue quand il dit : « Je me suffis et je saurai bien lutter contre cette odieuse lumière » ; et dans cette autre phrase : « La lumière m'éblouit et pénètre, comme une flèche aiguë, la subtilité de mon être. » Ces mots : *subtilité de mon être*, sont caractéristiques ; il reconnaît que son corps est fluidique et pénétrable à la lumière à laquelle il ne peut échapper, et cette lumière le transperce comme une flèche aiguë.

Nos guides spirituels, priés de donner leur appréciation sur ce sujet, dictèrent les trois communications ci-après, et qui méritent une attention sérieuse :

(Médium, M. A. Didier.)

Il y a des épreuves sans expiation, de même qu'il y a des expiations sans épreuve. Les Esprits dans l'erraticité sont évidemment, au point de vue des existences, inactifs et dans l'attente ; mais cependant, ils peuvent expier, pourvu que leur orgueil, la ténacité formidable et rétive de leurs erreurs ne les retiennent pas, au moment de leur ascension progressive. Vous en avez un exemple terrible dans la dernière communication relativement au criminel qui se débat contre la justice divine qui l'étreint après celle des hommes. Alors, dans ce cas, l'expiation ou plutôt la souffrance fatale qui les oppresse, au lieu de leur profiter et de leur faire sentir la profonde signification de leurs peines, les exalte dans la révolte, et leur fait pousser ces murmures que l'Écriture dans sa poétique éloquence appelle *grincements de dents* ; image par excellence ! signe de la souffrance abattue, mais insoumise ! perdue dans la douleur, mais dont la révolte est encore assez grande pour refuser de reconnaître la vérité de la peine et la vérité de la récompense !

Les grandes erreurs se continuent souvent, et même presque toujours, dans le monde des Esprits. De même les grandes consciences

criminelles. Être soi malgré tout, et parader devant l'infini, ressemble à cet aveuglement de l'homme qui contemple les étoiles et qui les prend pour les arabesques d'un plafond, tel que le craignaient les Gaulois du temps d'Alexandre.

Il y a l'infini moral ! Misérable est celui, infime est celui qui, sous prétexte de continuer les luttes et les forfanteries abjectes de la terre, n'y voit pas plus loin dans l'autre monde qu'ici-bas ! A celui-là l'aveuglement, le mépris des autres, l'égoïste et mesquine personnalité et l'arrêt du progrès ! Il n'est que trop vrai, ô hommes, qu'il y a un accord secret entre l'immortalité d'un nom pur laissé sur la terre, et l'immortalité que gardent réellement les Esprits dans leurs épreuves successives.

LAMENNAIS.

Remarque. - Pour comprendre le sens de cette phrase : « Il y a des épreuves sans expiation, et des expiations sans épreuve », il faut entendre par *expiation* la souffrance qui purifie et lave les souillures du passé ; après l'expiation, l'esprit est réhabilité. La pensée de Lamennais est celle-ci : Selon que les vicissitudes de la vie sont ou non accompagnées du repentir des fautes qui les ont occasionnées, du désir de les rendre profitables pour sa propre amélioration, il y a ou il n'y a pas expiation, c'est-à-dire réhabilitation. Ainsi les plus grandes souffrances peuvent être sans profit pour celui qui les endure, si elles ne le rendent pas meilleur, si elles ne l'élèvent pas au-dessus de la matière, s'il n'y voit pas la main de Dieu, enfin si elles ne lui font pas faire un pas en avant, car ce sera à recommencer pour lui dans des conditions encore plus pénibles. A ce point de vue, il en est de même des peines endurées après la mort ; l'Esprit endurci les subit, sans être touché par le repentir ; c'est pourquoi il peut les prolonger indéfiniment par sa propre volonté ; il est châtié, mais ne répare pas.

(Médium, M. d'Ambel.)

Précipiter un homme dans les ténèbres ou dans des flots de clarté : le résultat n'est-il pas le même ? Dans l'un et l'autre cas, il ne voit rien de ce qui l'entoure, et il s'habituera même bien plus rapidement à l'ombre qu'à la triple clarté électrique dans laquelle il peut être immergé. Donc, l'Esprit qui s'est communiqué à la dernière séance exprime bien la vérité de sa situation, lorsqu'il s'écrie : « Oh ! je me délivrerai bien de cette odieuse lumière ! » En effet, cette lumière est d'autant plus terrible, d'autant plus effroyable, qu'elle le transperce complètement, et qu'elle rend visibles et apparentes ses plus secrètes

pensées. C'est là un des côtés les plus rudes de son châtiment spirituel. Il se trouve, pour ainsi dire, interné dans la maison de verre que demandait Socrate, et c'est là encore un enseignement, car ce qui eût été la joie et la consolation du sage devient la punition infamante et continue du méchant, du criminel, du parricide, effaré dans sa propre personnalité.

Comprenez-vous, mes fils, la douleur et la terreur qui doivent étreindre celui qui, pendant une existence sinistre, se complaisait à combiner, à machiner les plus tristes forfaits dans le fond de son être, où il se réfugiait comme une bête fauve en sa caverne, et qui, aujourd'hui, se trouve chassé de ce repaire intime, où il se dérobait aux regards et à l'investigation de ses contemporains ? Maintenant, son masque d'impassibilité lui est arraché, et chacune de ses pensées se reflète successivement sur son front !

Oui, désormais, nul repos, nul asile pour ce formidable criminel ! Chaque mauvaise pensée, et Dieu sait si son âme en exprime, se trahit au dehors et en dedans de lui, comme à un choc électrique supérieur. Il veut se dérober à la foule, et la lumière odieuse le perce continuellement à jour. Il veut fuir, il fuit d'une course haletante et désespérée à travers les espaces incommensurables, et partout la lumière ! partout les regards qui plongent en lui ! et il se précipite de nouveau à la poursuite de l'ombre, à la recherche de la nuit, et l'ombre et la nuit ne sont plus pour lui. Il appelle la mort à son aide ; mais la mort n'est qu'un nom vide de sens. L'infortuné fuit toujours ! Il marche à la folie spirituelle, châtiment terrible ! douleur affreuse ! où il se débattra avec lui-même pour se débarrasser de lui-même. Car telle est la loi suprême par delà la terre : c'est le coupable qui devient pour lui-même son plus inexorable châtiment.

Combien de temps cela durera-t-il ? Jusqu'à l'heure où sa volonté, enfin vaincue, se courbera sous l'étreinte poignante du remords, et où son front superbe s'humiliera devant ses victimes apaisées et devant les Esprits de justice. Et remarquez la haute logique des lois immuables, en cela encore il accomplira ce qu'il écrivait, dans cette hautaine communication, si nette, si lucide et si tristement pleine de lui-même, qu'il a donnée vendredi dernier, en se délivrant par un acte de sa propre volonté.

L'ESPRIT PROTECTEUR DU MÉDIUM.

(Médium, M. Costel.)

La justice humaine ne fait pas acception de l'individualité des êtres qu'elle châtie ; mesurant le crime au crime lui-même, elle frappe in-

distinctement ceux qui l'ont commis, et la même peine atteint le coupable sans distinction de sexe, et quelle que soit son éducation. La justice divine procède autrement ; les punitions correspondent au degré d'avancement des êtres auxquels elles sont infligées ; l'égalité du crime ne constitue pas l'égalité entre les individus ; deux hommes coupables au même chef peuvent être séparés par la distance des épreuves qui plongent l'un dans l'opacité intellectuelle des premiers cercles initiateurs, tandis que l'autre, les ayant dépassés, possède la lucidité qui affranchit l'Esprit du trouble. Ce ne sont plus alors les ténèbres qui châtient, mais l'acuité de la lumière spirituelle ; elle transperce l'intelligence terrestre, et lui fait éprouver l'angoisse d'une plaie mise à vif.

Les êtres désincarnés que poursuit la représentation matérielle de leur crime subissent le choc de l'électricité physique : ils souffrent par les sens ; ceux qui sont déjà dématérialisés par l'Esprit ressentent une douleur très supérieure, qui anéantit dans ses flots amers le ressouvenir des faits, pour ne laisser subsister que la science de leurs causes.

L'homme peut donc, malgré la criminalité de ses actions, posséder un avancement intérieur, et, tandis que les passions le faisaient agir comme une brute, ses facultés aiguisées l'élèvent au-dessus de l'épaisse atmosphère des couches inférieures. L'absence de pondération, d'équilibre entre le progrès moral et le progrès intellectuel, produit les anomalies très fréquentes aux époques de matérialisme et de transition.

La lumière qui torture l'Esprit coupable est donc bien le rayon spirituel inondant de clarté les retraites secrètes de son orgueil, et lui découvrant l'inanité de son être fragmentaire. Ce sont là les premiers symptômes et les premières angoisses de l'agonie spirituelle qui annoncent la séparation ou dissolution des éléments intellectuels matériels qui composent la primitive dualité humaine, et doivent disparaître dans la grande unité de l'être achevé.

Jean REYNAUD.

Remarque. Ces trois communications obtenues simultanément se complètent l'une par l'autre, et présentent le châtiment sous un nouvel aspect éminemment philosophique, quelque peu plus rationnel que les flammes de l'enfer, avec ses cavernes garnies de lames de rasoir (*voir ci-dessus, page* 119). Il est probable que les Esprits, voulant traiter cette question d'après un exemple, auront provoqué, dans ce but, la communication spontanée de l'Esprit coupable.

Notices bibliographiques.

—

L'Éducation maternelle.

Conseils aux mères de famille[6].

Cet opuscule est le produit d'instructions médianimiques formant un ensemble complet, dictées à madame Collignon, de Bordeaux, par un Esprit qui signe *Étienne*, et qui est inconnu du médium. Ces instructions, publiées primitivement en articles détachés par le journal *le Sauveur*, ont été réunies en corps de brochure.

Nous sommes heureux de pouvoir donner une approbation sans réserve à ce travail, aussi recommandable pour la forme que pour le fond ; style simple, clair, concis, sans emphase ni mots de remplissage vides de sens, pensées profondes, d'une irréprochable logique, c'est bien là le langage d'un Esprit élevé, et non ce style verbeux des Esprits qui croient compenser le vide des idées par l'abondance des mots. Nous ne craignons pas d'y donner ces éloges, parce que nous savons que madame Collignon ne les prendra pas pour elle, et que son amour-propre n'en sera nullement surexcité, de même qu'elle ne se formaliserait point de la critique la plus sévère.

Dans cet écrit, l'éducation est envisagée à son véritable point de vue sous le rapport du développement physique, moral et intellectuel de l'enfant considéré depuis le berceau jusqu'à son établissement dans le monde. Les mères spirites, mieux que toutes autres, apprécieront la sagesse des conseils qu'il renferme, c'est pourquoi nous le leur recommandons comme une œuvre digne de toute leur attention.

La brochure est complétée par un petit poème intitulé : *le Corps et l'Esprit*, également produit médianimique que plus d'un auteur en renom pourrait signer sans crainte. En voici le début :

> Morphée avait plongé mes sens dans le sommeil ;
> Mon Esprit, affranchi de ce lourd appareil,
> Voulut s'émanciper et voguer dans l'espace,
> Abandonnant son corps comme un soldat la place.
> Semblable au prisonnier qui gémit dans les fers,
> Il voulut, libre enfin, s'élever dans les airs ;
> Était-ce un souvenir, un caprice, un mystère
> Qui portait mon Esprit à délaisser la terre ?

---

[6] Broch. In-8° ; prix 50 c. ; par la poste 60 c. - Paris, chez Ledoyen, Palais-Royal, galerie d'Orléans, n° 31. - Bordeaux, chez Ferret, libr., 15, Fossés-de-l'Intendance, et au bureau du journal *le Sauveur*, 57, cours d'Aquitaine.

Je ne saurais le dire, et lui-même, au retour,
A cette question répond par un détour.
Mais je compris bientôt le motif de sa ruse
Et me fâchai beaucoup, n'aimant pas qu'on m'abuse.
« Au moins me direz-vous, Esprit capricieux,
« Ce que vous avez vu dans ce voyage aux cieux ?
« - Pour te plaire, il faut bien te dire quelque chose ;
« Autrement, le geôlier, dans son humeur morose,
« Tiendrait au prisonnier quelque discours brutal
« Et le pauvre captif n'en serait que plus mal…
« Sache donc… - Attendez. Est-ce bien de l'histoire
« Que vous m'allez conter ? - Oh ! oui, tu peux m'en croire.
« Sache donc qu'autrefois, au monde des Esprits
« Je laissai des parents et bon nombre d'amis :
« Je voulais les revoir : car l'exil sur la terre
« N'est pas fait, crois-le bien, pour amuser et plaire !
« Profitant du sommeil qui te clouait au lit,
« Je laissai là mon corps, et bientôt, *tout Esprit*,
« Je franchis les degrés qui séparent les mondes,
« Faisant ce long trajet en moins de deux secondes.
« Il fallait se hâter, car le moindre retard
« Pouvait te compromettre. Hélas ! si par hasard
« Je m'étais oublié dans ma course lointaine,
« Au retour, vois-tu bien, c'était chose certaine,
« Je trouvais un cadavre à la place d'un corps.
« J'ai voulu m'éviter un semblable remords.
« Je savais qu'en restant je commettrais un crime,
« Dieu seul devant briser notre union intime.
« - Merci du souvenir, cher Esprit empressé ;
« Il n'en est pas moins vrai que j'étais trépassé
« Si le moindre retard… Ah ! foi de corps honnête,
« Je sens tous mes cheveux se dresser sur ma tête ! »

Le Spiritisme à sa plus simple expression,

PAR ALLAN KARDEC,

Edition en langue russe,

Imprimé à LEIPZIG, chez *Baer et Hermann*. - Paris, chez Ledoyen, Palais-Royal ; Didier et Ce, 35, quai des Augustins ; et au bureau de la *Revue spirite*. - Prix : 20 c. ; par la poste, 25 c.

AVIS. - *M. le docteur Chavaux, président de la* Société des études spirites de Marseille, *nous prie d'annoncer que le siège de ladite Société est rue du Petit-Saint-Jean, n°* 24, *au premier*.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 8. AOÛT 1864.

Nouveaux détails sur les possédés de Morzine.

Dans la *Revue spirite* des mois de décembre 1862, janvier, février, mars et mai 1863, nous avons donné un compte rendu circonstancié et une appréciation de l'épidémie démoniaque de Morzines (Haute-Savoie), et démontré l'insuffisance des moyens employés pour la combattre. Quoique le mal n'ait jamais complètement cessé, il y avait eu une sorte de temps d'arrêt. Plusieurs journaux, ainsi que notre correspondance particulière, signalent la réapparition du fléau avec une nouvelle intensité. Le *Magnétiseur*, journal du magnétisme animal, publié à Genève par M. Lafontaine, dans son numéro du 15 mai 1864, en donne le récit détaillé ci-après :

« L'épidémie démoniaque qui règne depuis 1857 dans le bourg de Morzines et les hameaux voisins, situés au milieu des montagnes de la Haute-Savoie, n'a pas encore cessé ses ravages. Le gouvernement français, depuis que la Savoie lui appartient, s'en est ému. Il a envoyé sur les lieux des hommes spéciaux, intelligents et capables, inspecteurs des maisons d'aliénés, etc., pour étudier la nature et observer la marche de cette maladie. Ils ont pris quelques mesures, ils ont essayé du déplacement, et ont fait transporter ces filles malades à Chambéry, à Annecy, à Evian, à Thonon, etc. ; mais les résultats de ces tentatives n'ont point été satisfaisants ; malgré les traitements médicaux qu'on a jugé convenable d'y joindre, les guérisons ont été peu nombreuses ; et lorsque les malheureuses filles sont revenues au pays, elles sont retombées dans le même état de souffrance.

Après avoir atteint d'abord les enfants, les jeunes filles, cette épidémie s'est étendue aux mères de famille et aux femmes âgées. Peu d'hommes en ont ressenti l'influence ; cependant, il en est un auquel elle a coûté la vie ; ce malheureux s'était glissé dans un espace étroit, entre un poêle et un mur, dont il prétendait ne pouvoir sortir ; il est resté là pendant un mois, sans vouloir prendre aucune nourriture ; il y est mort d'épuisement et d'inanition, victime de son imagination frappée.

« Les envoyés du gouvernement français ont fait des rapports, dans l'un desquels M. Constant, entre autres, déclarait que le petit nombre de guérisons accomplies chez cette population étaient dues au magnétisme employé par moi, à Genève, sur les filles et sur les femmes qu'on m'avait amenées en 1858 et 1859.

« Nos lecteurs savent que ce fléau, attribué par les bons paysans de Morzines, et, ce qui est plus fâcheux, par leurs conducteurs spirituels, *à la puissance du démon*, se manifeste chez ceux qu'il saisit par des convulsions violentes accompagnées de cris, de maux d'estomac et des faits de la plus étonnante gymnastique, sans parler des jurements et autres procédés scandaleux dont les malades se rendent coupables sitôt qu'on les contraint à entrer dans une église.

« Nous sommes parvenus à guérir plusieurs de ces malades, qui n'ont subi aucune autre attaque tant qu'ils ont habité loin des influences fâcheuses de la contagion et des esprits frappés de leur pays ; mais à Morzines le mal horrible n'a pas cessé de faire des ravages parmi cette malheureuse population, et le nombre de ses victimes est au contraire allé croissant ; en vain a-t-on prodigué les prières et les exorcismes, en vain a-t-on transporté les malades dans les hôpitaux de différentes villes éloignées, le fléau, qui s'attache en général aux jeunes filles dont l'imagination est plus vive, s'est acharné sur sa proie, et les seules guérisons que l'on ait pu constater sont celles que nous avons opérées et dont nous avons rendu compte dans notre journal.

« Enfin, à bout de moyens, on a voulu tenter un grand coup ; Mgr Maguin, évêque d'Annecy, fit annoncer dernièrement qu'il se rendrait à Morzines, tant pour confirmer ceux des habitants qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement, que pour aviser aux moyens de vaincre la terrible maladie. Les bonnes gens du village espéraient merveilles de cette visite.

« Elle a eu lieu samedi 30 avril et dimanche 1er mai, et voici les circonstances qui l'ont signalée.

« Samedi, vers quatre heures, le prélat s'est approché du village. Il était à cheval, accompagné d'un grand nombre d'ecclésiastiques. On avait cherché à réunir les malades dans l'église ; on en avait contraint quelques-unes à s'y rendre. « Dès que l'évêque eut mis le pied sur les terres de Morzines, dit un témoin oculaire, les possédées, sentant qu'il s'approchait, furent saisies des convulsions les plus violentes ; et en particulier, celles qui étaient renfermées dans l'église poussèrent des cris et des hurlements qui n'avaient rien d'humain. Toutes les jeunes filles qui, à diverses époques, avaient été atteintes de la maladie, en subirent le retour, et l'on en vit plusieurs, qui depuis cinq ans n'en avaient reçu aucune atteinte, tomber en proie au paroxysme le plus effrayant de ces horribles crises. » L'évêque lui-même pâlit à l'ouïe des hurlements qui accueillirent son arrivée ; néanmoins il continua à s'avancer vers l'église, malgré les vociférations de quelques malades, qui avaient échappé aux mains de leurs gardiens pour s'élancer au-devant de lui et l'injurier. Il mit pied à terre à la porte du temple et y pénétra avec dignité. Mais à peine y fut-il entré, que le désordre redoubla ; ce fut alors une scène véritablement infernale.

« Les possédées, au nombre d'environ soixante et dix, avec un seul jeune homme, juraient, rugissaient, bondissaient en tous sens ; cela dura plusieurs heures, et lorsque le Prélat voulut procéder à la confirmation, leur fureur redoubla, s'il est possible ; on dut les traîner près de l'autel ; sept, huit hommes durent plusieurs fois réunir leurs efforts pour vaincre la résistance de quelques-unes ; les gendarmes leur prêtèrent main-forte. L'évêque devait partir à quatre heures ; à sept heures du soir il était encore dans l'église, où l'on ne pouvait venir à bout de lui amener trois malades ; on parvint à en traîner deux, haletantes, l'écume à la bouche, le blasphème aux lèvres, jusqu'aux pieds du prélat. La dernière résista à tous les efforts ; l'évêque, brisé de fatigue et d'émotion, dut renoncer à lui imposer les mains ; il sortit de l'église, tremblant, bouleversé, les jambes couvertes de contusions reçues des possédées tandis qu'elles se démenaient sous sa bénédiction.

« Il quitta le village en laissant aux habitants de bonnes paroles, mais sans leur cacher l'impression profonde de stupeur qu'il avait éprouvée en présence d'un mal qu'il ne pouvait se représenter aussi grand. - Il termina en avouant « qu'il ne s'était pas trouvé assez fort pour conjurer la plaie qu'il était venu guérir, et en promettant de revenir au plus tôt muni de pouvoirs plus étendus. »

« Nous ne faisons aujourd'hui aucune réflexion ; nous nous bornons à relater ces faits déplorables. Peut-être dirons-nous dans le prochain numéro tout ce qu'ils ont provoqué de pénible en nous. »

CH. LAFONTAINE.

Voici le récit succinct que le *Courrier des Alpes* a donné de ces faits, et que plusieurs journaux ont reproduit sans commentaires :

« On s'entretient beaucoup à Annecy d'un incident aussi douloureux qu'inattendu, qui a signalé la tournée de Mgr Maguin, notre digne prélat. Chacun connaît la triste et singulière maladie qui afflige depuis bien des années la commune de Morzines, et à laquelle on ne sait trop quel nom donner ; la science s'y perd. Certain public a caractérisé cette maladie, qui pèse principalement sur les femmes, en appelant ceux qui en sont atteints : les *possédés* ; beaucoup d'habitants de la commune sont, en effet, dans la persuasion qu'un sort a été jeté sur cette localité.

« On se rappelle aussi que, en 1862, un certain nombre de personnes frappées de cette étrange maladie, qui produit tous les effets de la folie furieuse sans en avoir le caractère, furent disséminées dans divers hôpitaux, sur divers points de la France, et en revinrent parfaitement guéries. Cette année, la maladie a gagné d'autres personnes et a pris, depuis quelque temps, des proportions effrayantes.

« C'est dans ces circonstances que Mgr Maguin, n'écoutant que sa charité, a fait sa tournée pastorale à Morzines, et c'est au moment où il administrait le sacrement de confirmation qu'une crise s'est tout à coup emparée d'un certain nombre de ces malheureux qui assistaient à la cérémonie ou en faisaient partie. Un affreux scandale a eu lieu alors dans l'église. Les détails de cette scène sont trop affligeants pour être relatés.

« Je me bornerai à dire que l'administration supérieure s'est émue de cette triste affaire, et qu'un détachement de trente hommes d'infanterie a déjà été envoyé sur les lieux ; je tiens aussi de bonne source que ce détachement sera doublé et commandé par un officier supérieur chargé d'instructions étendues. Il va sans dire que d'autres mesures seront prises, telles, par exemple, que l'envoi de médecins spéciaux chargés d'étudier la maladie ; la force armée aura pour mission de protéger les personnes. »

La science s'y perd est un aveu d'impuissance ; alors que feront les médecins ? N'en a-t-on pas déjà envoyé de très capables ? On va, dit-

on, en envoyer de spéciaux ; mais comment établir leur spécialité dans une affection dont on ne connaît pas la nature, et où la science se perd ? On conçoit la spécialité des oculistes pour les affections de la vue, des toxicologistes dans les cas d'empoisonnement ; mais ici, dans quelle catégorie les prendra-t-on ? Parmi les aliénistes ? Très bien, s'il est démontré que c'est une affection mentale ; mais les aliénistes eux-mêmes ont échoué ; ils ne sont d'accord ni sur la cause ni sur le traitement ; or, puisque la science s'y perd, ce qui est d'une grande vérité, les aliénistes ne sont pas plus spéciaux que les chirurgiens. Il est vrai qu'on va leur adjoindre la force armée ; mais on a déjà employé ce moyen sans succès ; nous doutons fort qu'il réussisse mieux cette fois.

Si donc la science échoue, c'est qu'elle n'est pas dans le vrai. A cela quoi d'étonnant ? Tout révèle une cause morale, et l'on envoie des hommes qui ne croient qu'à la matière ; ils cherchent dans la matière et n'y trouvent rien ; cela prouve surabondamment qu'ils ne cherchent pas où il faut. Si l'on veut des médecins plus spéciaux, qu'on les prenne parmi les spiritualistes et non parmi les matérialistes ; ceux-là au moins pourront comprendre qu'il peut y avoir quelque chose en dehors de l'organisme.

La religion n'a pas été plus heureuse ; elle a usé ses munitions contre les diables sans pouvoir les mettre à la raison ; donc, c'est que les diables sont les plus forts, ou que ce ne sont pas des diables. Ses échecs constants, en pareils cas, prouvent de deux choses l'une, ou qu'elle n'est pas dans le vrai, ou qu'elle est vaincue par ses ennemis.

Le plus clair de tout ceci, c'est que rien de ce qu'on a employé n'a réussi, et l'on ne réussira pas mieux tant qu'on s'obstinera à ne pas chercher la véritable cause où elle est. Une étude attentive des symptômes démontre avec la dernière évidence qu'elle est dans l'action du monde invisible sur le monde visible, action qui est la source de plus d'affections qu'on ne pense, et contre lesquelles la science échoue par la raison qu'elle s'attaque à l'effet et non à la cause. En un mot, c'est ce que le Spiritisme désigne sous le nom d'*obsession* portée au plus haut degré, c'est-à-dire de *subjugation* et de *possession*. Les crises sont des effets consécutifs ; la cause est l'être obsesseur ; c'est donc sur cet être qu'il faut agir, comme dans les convulsions occasionnées par les vers, on agit sur les vers.

Système absurde, dira-t-on ; absurde, pour ceux qui n'admettent rien en dehors du monde tangible, mais très positif pour ceux qui ont constaté l'existence du monde spirituel, et la présence d'êtres invisibles autour de nous ; système, d'ailleurs, basé sur l'expérience et l'obser-

vation, et non sur une théorie préconçue. L'action d'un être invisible malfaisant a été *constatée* dans une foule de cas isolés ayant une complète analogie avec les faits de Morzines, d'où il est logique de conclure que la cause est la même, puisque les effets sont semblables ; la différence n'est que dans le nombre. Tous les symptômes, sans exception, observés sur les malades de cette localité, l'ont été dans les cas particuliers dont nous parlons ; or, puisqu'on a délivré des malades atteints du même mal, sans exorcisme, sans médicaments et sans gendarmes, ce qui se fait ailleurs pourrait se faire à Morzines.

S'il en est ainsi, dira-t-on, pourquoi les moyens spirituels employés par l'Église sont-ils inefficaces ? En voici la raison.

L'Église croit aux démons, c'est-à-dire à une catégorie d'êtres d'une nature perverse et voués au mal pour l'éternité, par conséquent imperfectibles. Avec cette idée elle ne cherche point à les améliorer. Le Spiritisme, au contraire, a reconnu que le monde invisible est composé des âmes ou Esprits des hommes qui ont vécu sur la terre, et qui, après leur mort, peuplent l'espace ; dans le nombre il y en a de bons et de mauvais, comme parmi les hommes ; de ceux qui se sont complu à faire le mal pendant leur vie, beaucoup s'y complaisent encore après leur mort ; mais, par cela même qu'ils appartiennent à l'humanité, ils sont soumis à la loi du progrès et peuvent s'améliorer. Ce ne sont donc pas des démons dans le sens de l'Église, mais des Esprits imparfaits.

Leur action sur les hommes s'exerce à la fois sur le physique et sur le moral ; de là une foule d'affections qui n'ont point leur siège dans l'organisme, de folies apparentes qui sont réfractaires à toute médication. C'est une nouvelle branche de la pathologie, que l'on peut désigner sous le nom de *pathologie spirituelle*. L'expérience apprend à distinguer les cas de cette catégorie, de ceux qui appartiennent à la pathologie organique.

Nous n'entreprendrons point de décrire le traitement des affections de ce genre, parce qu'il a déjà été indiqué ailleurs ; nous nous bornerons à rappeler qu'il consiste dans une triple action : l'action fluidique qui dégage le périsprit du malade de l'étreinte de celui du mauvais Esprit, l'ascendant exercé sur ce dernier par l'autorité que donne sur lui la supériorité morale, et l'influence moralisatrice des conseils qu'on lui donne. La première n'est que l'accessoire des deux autres ; seule elle est insuffisante, parce que si l'on parvient momentanément à éloigner l'Esprit, rien ne l'empêche de revenir à la charge. C'est à le faire renoncer volontairement à ses mauvais desseins qu'il faut s'attacher en

le moralisant. C'est une véritable éducation à faire qui exige du tact, de la patience, du dévouement, et par-dessus tout une foi sincère. L'expérience prouve, par les résultats obtenus, la puissance de ce moyen ; mais elle démontre aussi que, dans certains cas, le concours simultané de plusieurs personnes unies d'intention, est nécessaire.

Or, que fait l'Eglise en pareille circonstance ? Convaincue qu'elle a affaire à des démons incorrigibles, elle ne s'occupe nullement de leur amélioration ; elle croit les effrayer et les éloigner par les signes, les formules et les appareils de l'exorcisme, ce dont ils se rient, et ils n'en sont que plus excités à redoubler de malice, ainsi que cela s'est vu toutes les fois qu'on a tenté d'exorciser les lieux où se produisaient des tapages et des perturbations. C'est un fait acquis à l'expérience que les signes et actes extérieurs n'ont sur eux aucun empire, tandis qu'on en a vu, parmi les plus endurcis et les plus pervers, céder à une pression morale et revenir à de bons sentiments. On a alors la double satisfaction de délivrer un obsédé et de ramener à Dieu une âme égarée.

On demandera peut-être pourquoi les Spirites, puisqu'ils sont convaincus de la cause du mal et des moyens de la combattre, ne se sont pas rendus à Morzines pour y opérer leurs miracles ? D'abord, les Spirites ne font point de miracles ; l'action curative qu'on peut exercer en pareil cas n'a rien de merveilleux ni de surnaturel ; elle repose sur une loi de nature : celle des rapports du monde visible et du monde invisible, loi qui, en rendant raison de certains phénomènes incompris faute de la connaître, vient reculer les bornes du merveilleux, au lieu de les étendre. En second lieu, il faudrait se demander si leur concours eût été accepté ; s'ils n'eussent pas rencontré une opposition systématique ; si, loin d'être secondés, ils n'eussent pas été entravés par ceux mêmes qui ont échoué ; s'ils n'eussent pas été livrés aux insultes et aux mauvais traitements d'une population surexcitée par le fanatisme, accusés de sorcellerie auprès des malades eux-mêmes, et d'agir au nom du diable, ainsi qu'on en a vu des échantillons dans certaines localités. Dans les cas individuels et isolés, ceux qui se dévouent au soulagement des affligés sont généralement secondés par les familles et l'entourage, souvent par les malades eux-mêmes, sur le moral desquels il faut agir par de bonnes et encourageantes paroles, qu'il faut exciter à la prière. De pareilles cures ne s'obtiennent point instantanément ; ceux qui les entreprennent ont besoin du calme et d'un profond recueillement ; dans les circonstances actuelles, ces conditions seraient-elles possibles à Morzines ? C'est plus que douteux.

Lorsque le moment sera venu d'arrêter le mal, Dieu y pourvoira.

Au reste, les faits de Morzines et leur prolongation ont leur raison d'être, de même que les manifestations du genre de celles de Poitiers ; ils se multiplieront soit isolément, soit collectivement, afin de convaincre d'impuissance les moyens employés jusqu'à ce jour pour y mettre un terme, et de forcer l'incrédulité à reconnaître enfin l'existence d'une puissance extra-humaine.

Pour tous les cas d'obsession, de possession et de manifestations désagréables quelconques, nous appelons l'attention sur ce qui est dit à ce sujet dans le *Livre des Médiums*, chap. de l'*obsession* ; sur les articles de la *Revue* relatifs à Morzines et rappelés ci-dessus ; sur nos articles des mois de février, mars et juin 1864, relatifs à la jeune obsédée de Marmande ; enfin sur les n°s 325 à 335 de l'*Imitation de l'Evangile*. On y trouvera les instructions nécessaires pour se guider dans les circonstances analogues.

Supplément au chapitre des prières de l'Imitation de l'Évangile.

Plusieurs de nos abonnés nous ont témoigné le regret de n'avoir pas trouvé, dans notre *Imitation de l'Évangile selon le Spiritisme*, une prière spéciale du matin et du soir pour l'usage habituel.

Nous ferons remarquer que les prières contenues dans cet ouvrage ne constituent point un formulaire qui, pour être complet, aurait dû en renfermer un bien plus grand nombre. Elles font partie des communications données par les Esprits ; nous les avons jointes au chapitre consacré à l'examen de la prière, comme nous avons ajouté à chacun des autres chapitres les communications qui pouvaient s'y rapporter. En omettant à dessein celles du matin et du soir, nous avons voulu éviter de donner à notre ouvrage un caractère liturgique ; c'est pourquoi nous nous sommes borné à celles qui ont un rapport plus direct avec le Spiritisme, chacun pouvant trouver les autres dans celles de son culte particulier. Néanmoins, pour obtempérer au désir qui nous est exprimé, nous donnons ci-après celle qui nous semble le mieux répondre au but qu'on se propose. Nous la ferons toutefois précéder de quelques observations pour en mieux faire comprendre la portée.

Dans l'*Imitation*, n° 274, nous avons fait ressortir la nécessité des prières *intelligibles*. Celui qui prie sans comprendre ce qu'il dit s'habitue à attacher plus de valeur aux mots qu'aux pensées ; pour lui ce sont les mots qui sont efficaces, alors même que le cœur n'y est pour rien ; aussi beaucoup se croient quittes quand ils ont récité quelques paroles qui les dispensent de se réformer. C'est se faire une étrange idée de la Divinité de croire qu'elle se paye de mots plutôt que des actes qui attestent une amélioration morale.

Voici du reste, sur ce sujet, l'opinion de saint Paul :

« Si je n'entends pas ce que signifient les paroles, je serai barbare à celui à qui je parle, et celui qui me parle me sera barbare. - Si je prie dans une langue que je n'entends pas, mon cœur prie, mais mon intelligence est sans fruit. - Si vous ne louez Dieu que du cœur, comment un homme du nombre de ceux qui n'entendent que leur propre langue, répondra-t-il *Amen,* à la fin de votre action de grâce, puisqu'il n'entend pas ce que vous dites ? - Ce n'est pas que votre action de grâce ne soit bonne, mais les autres n'en sont pas édifiés. » (S. Paul, Ire Ép. aux Corinthiens, ch. XIV, *v*. 11, 14, 16, 17.)

Il est impossible de condamner d'une manière plus formelle et plus logique l'usage des prières inintelligibles. On peut s'étonner qu'il soit si peu tenu compte de l'autorité de saint Paul sur ce point, alors qu'elle est si souvent invoquée sur d'autres. On pourrait en dire autant de la plupart des écrivains sacrés regardés comme les lumières de l'Église, et dont tous les préceptes sont loin d'être mis en pratique.

Une condition essentielle de la prière est donc, selon saint Paul, d'être intelligible, afin qu'elle puisse parler à notre esprit ; pour cela il ne suffit pas qu'elle soit dite en une langue comprise de celui qui prie ; il est des prières en langue vulgaire qui ne disent pas beaucoup plus à la pensée que si elles étaient en langue étrangère, et qui, par cela même, ne vont pas au cœur ; les rares idées qu'elles renferment sont souvent étouffées sous la surabondance des mots et le mysticisme du langage.

La principale qualité de la prière est d'être claire, simple et concise, sans phraséologie inutile, ni luxe d'épithètes qui ne sont que des parures de clinquant ; chaque mot doit avoir sa portée, réveiller une pensée, remuer une fibre ; en un mot, elle doit faire réfléchir ; à cette seule condition la prière peut atteindre son but, autrement, ce n'est que du bruit. Aussi voyez avec quel air de distraction et quelle volu-

bilité elles sont dites la plupart du temps ; on voit les lèvres qui remuent, mais, à l'expression de la physionomie, au son même de la voix, on reconnaît un acte machinal, purement extérieur, auquel l'âme reste indifférente.

Le plus parfait modèle de concision en fait de prière est, sans contredit, l'*Oraison dominicale*, véritable chef-d'œuvre de sublimité dans sa simplicité ; sous la forme la plus restreinte elle résume tous les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers le prochain. Cependant, en raison de sa brièveté même, le sens profond renfermé dans les quelques mots dont elle se compose échappe à la plupart ; les commentaires qui ont été donnés à ce sujet ne sont pas toujours présents à la mémoire, ou même sont inconnus du plus grand nombre ; c'est pourquoi on la dit généralement sans diriger sa pensée sur les applications de chacune de ses parties. On la dit comme une formule dont l'efficacité est proportionnée au nombre de fois qu'elle est répétée ; or, c'est presque toujours un des nombres cabalistiques *trois*, *sept* ou *neuf*, tirés de l'antique croyance à la vertu des nombres, et en usage dans les opérations de la magie. Pensez ou ne pensez pas à ce que vous dites, mais répétez la prière tant de fois, cela suffit. Alors que le Spiritisme repousse expressément toute efficacité attribuée aux paroles, aux signes et aux formules, l'Église est mal venue de l'accuser de ressusciter les vieilles croyances superstitieuses.

Toutes les religions anciennes et païennes ont eu leur langue sacrée, langue mystérieuse, intelligible pour les seuls initiés, mais dont le sens véritable était caché au vulgaire qui la respectait d'autant plus qu'il ne la comprenait pas. Cela pouvait être accepté à l'époque de l'enfance intellectuelle des masses ; mais aujourd'hui qu'elles sont émancipées spirituellement, les langues mystiques n'ont plus de raison d'être et sont un anachronisme ; on veut voir aussi clair dans les choses de la religion que dans celles de la vie civile ; on ne demande pas mieux de croire et de prier, mais on veut savoir pourquoi l'on croit et ce que l'on demande en priant.

Le latin, d'un usage habituel aux premiers temps du christianisme, est demeuré pour l'Église la langue sacrée, et c'est par un reste du vieux prestige attaché à ces langues, que la plupart de ceux qui ne le savent pas disent l'Oraison dominicale plutôt dans cette langue que dans la leur ; on dirait qu'ils y attachent d'autant plus de vertu qu'ils la comprennent moins. Telle n'a certainement pas été l'intention de Jésus quand il l'a dictée, et telle n'a pas été non plus la pensée de saint Paul quand il dit : « Si je prie dans une langue que je n'entends pas,

mon intelligence est sans fruit. » Encore si, à défaut d'intelligence, le cœur priait toujours, il n'y aurait que demi-mal ; malheureusement, c'est que trop souvent le cœur ne prie pas plus que l'esprit. Si le cœur priait réellement, on ne verrait pas tant de gens, parmi ceux qui prient beaucoup, en profiter si peu, n'être ni plus bienveillants, ni plus charitables, ni moins médisants envers leur prochain.

Cette réserve faite, nous dirons que la meilleure prière du matin et du soir est, sans contredit, l'*Oraison dominicale* dite avec intelligence, du cœur et non des lèvres. Mais pour suppléer au vague que sa concision laisse dans la pensée, nous y avons ajouté, d'après le conseil et avec l'assistance des bons Esprits, un développement à chaque proposition.

Selon les circonstances et le temps disponible, on peut donc dire l'*Oraison dominicale* simple ou avec les commentaires. On peut aussi y joindre quelques-unes des prières contenues dans l'*Imitation de l'Évangile*, prises parmi celles qui n'ont pas un but spécial, comme par exemple : la prière aux anges gardiens et aux Esprits protecteurs, n° 293 ; celle pour éloigner les mauvais Esprits, n° 297 ; pour les personnes que l'on a affectionnées, n° 358 ; poux les âmes souffrantes qui demandent des prières, n° 360, etc. Il est entendu que c'est sans préjudice des prières spéciales du culte auquel on appartient par conviction, et auquel le Spiritisme ne commande point de renoncer.

A ceux qui nous demandent une ligne de conduite à suivre en ce qui concerne les prières quotidiennes, nous conseillons de s'en faire soi-même un recueil approprié aux circonstances où l'on se trouve, pour soi, pour autrui ou pour ceux qui ont quitté la terre ; de les étendre ou de les restreindre selon l'opportunité.

Une fois par semaine, le dimanche, par exemple, on peut y consacrer un temps plus long et les dire toutes, soit en particulier, soit en commun, s'il y a lieu ; y ajouter la lecture de quelques passages de l'*Imitation de l'Évangile*, et celle de quelques bonnes instructions dictées par les Esprits. Ceci est plus spécialement à l'adresse des personnes qui sont repoussées par l'Église pour cause de Spiritisme, et qui n'en sentent que mieux le besoin de s'unir à Dieu par la pensée.

Mais, ce cas excepté, rien ne s'oppose à ce que ceux qui se font un devoir d'assister, aux jours consacrés, aux cérémonies de leur culte, d'y dire en même temps quelques-unes des prières en rapport avec leurs croyances spirites ; cela ne peut que contribuer à élever leur âme à Dieu par l'union de la pensée et des paroles. Le Spiritisme est une foi intime ; il est dans le cœur et non dans les actes extérieurs ; il

n'en prescrit aucun qui soit de nature à scandaliser ceux qui ne partagent pas cette croyance ; il recommande, au contraire, de s'en abstenir par esprit de charité et de tolérance.

En considération et comme application des idées qui précèdent, nous donnons ci-après l'*Oraison dominicale développée*. Si quelques personnes trouvaient qu'ici n'était pas la place d'un document de cette nature, nous leur rappellerions que notre *Revue* n'est pas seulement un recueil de faits, et que son cadre embrasse tout ce qui peut aider au développement moral. Il fut un temps où les faits de manifestations avaient seuls le privilège d'intéresser les lecteurs ; mais aujourd'hui que le but sérieux et moralisateur du Spiritisme est compris et apprécié, la plupart des adeptes y cherchent plutôt ce qui touche le cœur que ce qui plaît à l'esprit ; c'est donc à ceux-là que nous nous adressons en cette circonstance. Par cette publication, nous savons être agréable à un grand nombre, sinon à tous. Cela seul nous eût décidé, si d'autres considérations, sur lesquelles nous devons garder le silence, ne nous eussent déterminé à le faire à ce moment plutôt qu'à un autre.

Oraison dominicale développée.

I. NOTRE-PÈRE, QUI ÊTES AUX CIEUX, QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ !

Nous croyons en vous, Seigneur, parce que tout révèle votre puissance et votre bonté. L'harmonie de l'univers témoigne d'une sagesse, d'une prudence et d'une prévoyance qui surpassent toutes les facultés humaines ; le nom d'un être souverainement grand et sage est inscrit dans toutes les œuvres de la création, depuis le brin d'herbe et le plus petit insecte jusqu'aux astres qui se meuvent dans l'espace ; partout nous voyons la preuve d'une sollicitude paternelle ; c'est pourquoi est aveugle celui qui ne vous reconnaît pas dans vos œuvres, orgueilleux celui qui ne vous glorifie pas, et ingrat celui qui ne vous rend pas des actions de grâce.

II. QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE !

Seigneur, vous avez donné aux hommes des lois pleines de sagesse et qui feraient leur bonheur s'ils les observaient. Avec ces lois, ils feraient régner entre eux la paix et la justice ; ils s'entraideraient mutuellement, au lieu de se nuire comme ils le font ; le fort soutiendrait le faible au lieu de l'écraser ; ils éviteraient les maux qu'engendrent les abus et les excès de tous genres. Toutes les misères d'ici-bas vien-

nent de la violation de vos lois, car il n'est pas une seule infraction qui n'ait ses conséquences fatales.

Vous avez donné à la brute l'instinct qui lui trace la limite du nécessaire, et elle s'y conforme machinalement ; mais à l'homme, outre cet instinct, vous avez donné l'intelligence et la raison ; vous lui avez aussi donné la liberté d'observer ou d'enfreindre celles de vos lois qui le concernent personnellement, c'est-à-dire de choisir entre le bien et le mal, afin qu'il ait le mérite et la responsabilité de ses actions.

Nul ne peut prétexter l'ignorance de vos lois, car, dans votre prévoyance paternelle, vous avez voulu qu'elles fussent gravées dans la conscience de chacun, sans distinction de culte ni de nations ; ceux qui les violent, c'est qu'ils vous méconnaissent.

Un jour viendra où, selon votre promesse, tous les pratiqueront ; alors l'incrédulité aura disparu ; tous vous reconnaîtront pour le souverain Maître de toutes choses, et le règne de vos lois sera votre règne sur la terre.

Daignez, Seigneur, hâter son avènement, en donnant aux hommes la lumière nécessaire pour les conduire sur le chemin de la vérité.

III. QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME AU CIEL !

Si la soumission est un devoir du fils à l'égard du père, de l'inférieur envers son supérieur, combien ne doit pas être plus grande celle de la créature à l'égard de son Créateur ! Faire votre volonté, Seigneur, c'est observer vos lois et se soumettre sans murmure à vos décrets divins ; l'homme s'y soumettra quand il comprendra que vous êtes la source de toute sagesse, et que sans vous il ne peut rien ; alors il fera votre volonté sur la terre comme les élus dans le ciel.

IV. DONNEZ-NOUS NOTRE PAIN DE CHAQUE JOUR.

Donnez-nous la nourriture pour l'entretien des forces du corps ; donnez-nous aussi la nourriture spirituelle pour le développement de notre Esprit.

La brute trouve sa pâture, mais l'homme la doit à sa propre activité et aux ressources de son intelligence, parce que vous l'avez créé libre.

Vous lui avez dit : « Tu tireras ta nourriture de la terre à la sueur de ton front. » Par là, vous lui avez fait une obligation du travail, afin qu'il exerçât son intelligence par la recherche des moyens de pourvoir à ses besoins et à son bien-être, les uns par le travail maté-

riel les autres par le travail intellectuel ; sans le travail, il resterait stationnaire et ne pourrait aspirer à la félicité des Esprits supérieurs.

Vous secondez l'homme de bonne volonté qui se confie à vous pour le nécessaire, mais non celui qui se complaît dans l'oisiveté et voudrait tout obtenir sans peine, ni celui qui cherche le superflu.

Combien en est-il qui succombent par leur propre faute, par leur incurie, leur imprévoyance ou leur ambition, et pour n'avoir pas voulu se contenter de ce que vous leur aviez donné ! Ceux-là sont les artisans de leur propre infortune et n'ont pas le droit de se plaindre, car ils sont punis par où ils ont péché. Mais ceux-là mêmes, vous ne les abandonnez pas, parce que vous êtes infiniment miséricordieux ; vous leur tendez une main secourable dès que, comme l'enfant prodigue, ils reviennent sincèrement à vous.

Avant de nous plaindre de notre sort, demandons-nous s'il n'est pas notre ouvrage ; à chaque malheur qui nous arrive, demandons-nous s'il n'eût pas dépendu de nous de l'éviter ; mais disons aussi que Dieu nous a donné l'intelligence pour nous tirer du bourbier, et qu'il dépend de nous d'en faire usage.

Puisque la loi du travail est la condition de l'homme sur la terre, donnez-nous le courage et la force de l'accomplir ; donnez-nous aussi la prudence, la prévoyance et la modération, afin de n'en pas perdre le fruit.

Donnez-nous donc, Seigneur, notre pain de chaque jour, c'est-à-dire les moyens d'acquérir, par le travail, les choses nécessaires à la vie, car nul n'a droit de réclamer le superflu.

Si le travail nous est impossible, nous nous confions en votre divine Providence.

S'il entre dans vos desseins de nous éprouver par les plus dures privations, malgré nos efforts, nous les acceptons comme une juste expiation des fautes que nous avons pu commettre dans cette vie ou dans une vie précédente, car vous êtes juste ; nous savons qu'il n'y a point de peines imméritées, et que vous ne châtiez jamais sans cause.

Préservez-nous, ô mon Dieu, de concevoir de l'envie contre ceux qui possèdent ce que nous n'avons pas, ni même contre ceux qui ont le superflu, alors que nous manquons du nécessaire. Pardonnez-leur s'ils oublient la loi de charité et d'amour du prochain que vous leur avez enseignée.

Ecartez aussi de notre esprit la pensée de nier votre justice, en voyant la prospérité du méchant et le malheur qui accable parfois l'homme de bien. Nous savons maintenant, grâce aux nouvelles lu-

mières qu'il vous a plu de nous donner, que votre justice reçoit toujours son accomplissement et ne fait défaut à personne ; que la prospérité matérielle du méchant est éphémère comme son existence corporelle, et qu'elle aura de terribles retours, tandis que la joie réservée à celui qui souffre avec résignation sera éternelle.

V. REMETTEZ-NOUS NOS DETTES, COMME NOUS LES REMETTONS A CEUX QUI NOUS DOIVENT. – PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES, COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.

Chacune de nos infractions à vos lois, Seigneur, est une offense envers vous, et une dette contractée qu'il nous faudra tôt ou tard acquitter. Nous en sollicitons la remise de votre infinie miséricorde, sous la promesse de faire nos efforts pour n'en pas contracter de nouvelles.

Vous nous avez fait une loi expresse de la charité ; mais la charité ne consiste pas seulement à assister son semblable dans le besoin ; elle est aussi dans l'oubli et le pardon des offenses. De quel droit réclamerions-nous votre indulgence, si nous en manquons nous-mêmes à l'égard de ceux dont nous avons à nous plaindre ?

Donnez-nous, ô mon Dieu ! la force d'étouffer dans notre âme tout ressentiment, toute haine et toute rancune ; faites que la mort ne nous surprenne pas avec un désir de vengeance dans le cœur. S'il vous plaît de nous retirer aujourd'hui même d'ici-bas, faites que nous puissions nous présenter à vous purs de toute animosité, à l'exemple du Christ, dont les dernières paroles furent pour ses bourreaux.

Les persécutions que nous font endurer les méchants font partie de nos épreuves terrestres ; nous devons les accepter sans murmure, comme toutes les autres épreuves, et ne pas maudire ceux qui, par leurs méchancetés, nous frayent le chemin du bonheur éternel, car vous nous avez dit, par la bouche de Jésus : « Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice ! » Bénissons donc la main qui nous frappe et nous humilie, car les meurtrissures du corps fortifient notre âme, et nous serons relevés de notre humilité.

Béni soit votre nom, Seigneur, de nous avoir appris que notre sort n'est point irrévocablement fixé après la mort ; que nous trouverons dans d'autres existences les moyens de racheter et de réparer nos fautes passées, d'accomplir dans une nouvelle vie ce que nous ne pouvons faire en celle-ci pour notre avancement.

Par là s'expliquent enfin toutes les anomalies apparentes de la vie ;

c'est la lumière jetée sur notre passé et notre avenir, le signe éclatant de votre souveraine justice et de votre bonté infinie.

VI. NE NOUS ABANDONNEZ POINT A LA TENTATION, MAIS DÉLIVREZ-NOUS DU MAL.

Donnez-nous, Seigneur, la force de résister aux suggestions des mauvais Esprits qui tenteraient de nous détourner de la voie du bien en nous inspirant de mauvaises pensées.

Mais nous sommes nous-mêmes des Esprits imparfaits, incarnés sur cette terre pour expier et nous améliorer. La cause première du mal est en nous, et les mauvais Esprits ne font que profiter de nos penchants vicieux, dans lesquels ils nous entretiennent, pour nous tenter.

Chaque imperfection est une porte ouverte à leur influence, tandis qu'ils sont impuissants et renoncent à toute tentative contre les êtres parfaits. Tout ce que nous pourrions faire pour les écarter est inutile, si nous ne leur opposons une volonté inébranlable dans le bien, et un renoncement absolu au mal. C'est donc contre nous-mêmes qu'il faut diriger nos efforts, et alors les mauvais Esprits s'éloigneront naturellement, car c'est le mal qui les attire, tandis que le bien les repousse.

Seigneur, soutenez-nous dans notre faiblesse ; inspirez-nous, par la voix de nos anges gardiens et des bons Esprits, la volonté de nous corriger de nos imperfections, afin de fermer aux Esprits impurs l'accès de notre âme.

Le mal n'est point votre ouvrage, Seigneur, car la source de tout bien ne peut rien engendrer de mauvais ; c'est nous-mêmes qui le créons en enfreignant vos lois, et par le mauvais usage que nous faisons de la liberté que vous nous avez donnée. Quand les hommes observeront vos lois, le mal disparaîtra de la terre comme il a déjà disparu dans les mondes plus avancés.

Le mal n'est une nécessité fatale pour personne, et il ne paraît irrésistible qu'à ceux qui s'y abandonnent avec complaisance. Si nous avons la volonté de le faire, nous pouvons avoir aussi celle de faire le bien ; c'est pourquoi, ô mon Dieu, nous demandons votre assistance et celle des bons Esprits pour résister à la tentation.

VII. AINSI SOIT-IL.

Plaise à vous, Seigneur, que nos désirs s'accomplissent ! Mais nous nous inclinons devant votre sagesse infinie. Sur toutes les choses qu'il ne nous est pas donné de comprendre, qu'il soit fait selon votre sainte

volonté, et non selon la nôtre, car vous ne voulez que notre bien, et vous savez mieux que nous ce qui nous est utile.

Nous vous adressons cette prière, ô mon Dieu ! pour nous-mêmes, pour toutes les âmes souffrantes, incarnées ou désincarnées, pour nos amis et nos ennemis, pour tous ceux qui réclament notre assistance.

Nous appelons sur tous votre miséricorde et votre bénédiction.

Nota. On peut formuler ici ce dont on remercie Dieu, et ce que l'on demande pour soi-même ou pour autrui.

Questions et problèmes.

Destruction des Aborigènes du Mexique.

On nous écrit de Bordeaux :

« En lisant, dans le *Civilisateur* de Lamartine, les lettres de Christophe Colomb sur l'état du Mexique au moment de la découverte, le passage suivant a particulièrement appelé notre attention :

> « La nature, dit Colomb, y est si prodigue, que la propriété n'y a pas créé le sentiment de l'avarice ou de la cupidité. Ces hommes paraissent vivre dans un âge d'or, heureux et tranquilles au milieu de jardins ouverts et sans bornes, qui ne sont ni entourés de fossés, ni divisés par des palissades, ni défendus par des murs. Ils agissent loyalement l'un envers l'autre, sans lois, sans livres, sans juges. Ils regardent comme un méchant homme celui qui prend plaisir à faire du mal à un autre. Cette horreur des bons contre les méchants paraît être toute leur législation.
>
> « Leur religion n'est que le sentiment d'infériorité, de reconnaissance et d'amour envers l'Être invisible qui leur avait prodigué la vie et la félicité.
>
> « Il n'y a point, dans l'univers, une meilleure nation et un meilleur pays ; ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; ils ont toujours un langage doux et gracieux, et le sourire de la tendresse sur les lèvres. Ils sont nus, il est vrai, mais vêtus de leur candeur et de leur innocence. »

« D'après ce tableau, ces peuples étaient infiniment supérieurs, non-seulement à leurs envahisseurs, mais ils le seraient encore aujourd'hui en les comparant à ceux des pays les plus civilisés. Les Espa-

gnols n'ont rien pris de leurs vertus et leur ont communiqué leurs vices ; en échange de leur bon accueil, ils ne leur ont apporté que l'esclavage et la mort ; ces malheureux ont été, en grande partie, exterminés, et le peu qu'il en reste s'est perverti au contact des conquérants.

« Devant ces résultats, on se demande :

« Où est le progrès, et quel bien moral l'humanité a recueilli de tant de sang répandu ? Ne valait-il pas mieux que la vieille Europe ignorât le Nouveau Monde, si heureux avant cette découverte ?

« A cette question, mon guide spirituel répond :

> « Nous te répondrions avec plaisir si ton esprit était en état de traiter en ce moment un sujet sérieux, nécessitant quelques développements spirito-philosophiques. Adresse-toi à Kardec ; cet ordre d'idées a déjà été débattu, mais on y reviendra d'une manière plus lucide que tu ne pourrais le faire, parce que tu as toujours l'esprit tendu et l'oreille au guet ; c'est une conséquence de ta position actuelle, il faut t'y soumettre. »

Il ressort de ceci une première instruction, c'est qu'il ne suffit pas d'être médium, même formé et développé, pour obtenir à volonté des communications sur le premier sujet venu. Celui-ci a fait ses preuves, mais, à ce moment, son propre Esprit, fortement et péniblement préoccupé d'autres choses, ne pouvait avoir le calme nécessaire. C'est ainsi que mille circonstances peuvent s'opposer à l'exercice de la faculté médianimique ; la faculté n'en subsiste pas moins, mais elle n'est rien sans le concours des Esprits, qui le donnent ou le refusent selon qu'ils le jugent à propos, et cela très souvent dans l'intérêt même du médium.

Quant à la question principale, voici la réponse obtenue dans la Société de Paris :

(8 juillet 1864. - Médium, M. d'Ambel.)

« Sous les apparences d'une certaine bonté naturelle et avec des mœurs plutôt douces que vertueuses, les Incas vivaient nonchalamment, sans progresser ni s'élever. La lutte manquait à ces races primitives, et si les batailles sanglantes ne les décimaient pas ; si une ambition individuelle n'y exerçait pas une pression souveraine pour lancer ces peuplades à des conquêtes, elles n'en étaient pas moins atteintes d'un virus dangereux qui conduisait leur race à l'extinction. Il fallait retremper les sources vitales de ces Incas abâtardis dont les Astecs représentaient la décadence fatale qui devait frapper tous ces peuples.

A ces causes toutes physiologiques, si nous joignons les causes morales, nous remarquons que le niveau des sciences et des arts y était également resté dans une enfance prolongée. Il y avait donc utilité pour ces pays paisibles d'être mis au niveau des races occidentales. Aujourd'hui on croit la race disparue, parce qu'elle s'est fondue avec la famille des conquérants espagnols. De cette race croisée a surgi une nation jeune et vivace qui, par un élan vigoureux, ne tardera pas à atteindre les peuples du vieux continent. De tant de sang versé que reste-t-il, demande-t-on de Bordeaux ? D'abord, le sang versé n'a pas été aussi considérable qu'on pourrait le croire. Devant les armes à feu et devant les quelques soldats de Pizarre, toute la contrée envahie se soumit comme devant des demi-dieux sortis des eaux. C'est presque un épisode de la mythologie antique, et cette race indienne est, sous plus d'un rapport, semblable à celles qui défendaient la Toison d'or. »

A cette judicieuse explication, nous ajouterons quelques réflexions.

Au point de vue anthropologique, l'extinction des races est un fait positif ; au point de vue de la philosophie, c'est encore un problème ; au point de vue de la religion, le fait est inconciliable avec la justice de Dieu, si l'on admet pour l'homme une seule existence corporelle décidant de son avenir pour l'éternité. En effet, les races qui s'éteignent sont toujours des races inférieures à celles qui succèdent ; peuvent-elles avoir dans la vie future une position identique à celle des races plus perfectionnées ? Le simple bon sens repousse cette idée, autrement le travail que nous faisons pour nous améliorer serait inutile, et autant eût valu pour nous rester sauvages. La non-préexistence de l'âme implique forcément, pour chaque race, la création de nouvelles âmes plus parfaites à leur sortie des mains du Créateur, hypothèse inconciliable avec le principe de toute justice. Si l'on admet, au contraire, un même point de départ pour toutes et une succession d'existences progressives, tout s'explique.

Dans l'extinction des races, on ne tient généralement compte que de l'être matériel qui seul est détruit, tandis qu'on oublie l'être spirituel qui est indestructible et ne fait que changer de vêtement, parce que le premier n'était plus en rapport avec son développement moral et intellectuel. Supposons toute la race nègre détruite, il n'y aura de détruit que le vêtement noir ; mais l'Esprit, qui vit toujours, revêtira d'abord un corps intermédiaire entre le noir et le blanc, et plus tard un corps blanc. C'est ainsi que l'être placé au dernier degré de l'hu-

manité atteindra, dans un temps donné, la somme des perfections compatibles avec l'état de notre globe.

Il ne faut donc pas perdre de vue que l'extinction des races n'atteint que le corps et n'affecte en rien l'Esprit ; celui-ci, loin d'en souffrir, y gagne un instrument plus perfectionné, pourvu de cordes cérébrales répondant à un plus grand nombre de facultés. L'Esprit d'un sauvage, incarné dans le corps d'un savant européen, n'en serait pas plus savant, il ne saurait que faire de son instrument, dont les cordes inactives s'atrophieraient ; l'Esprit d'un savant, incarné dans le corps d'un sauvage, y serait comme un grand pianiste devant un piano manquant de la plupart des cordes. Cette thèse a été développée dans un article de la *Revue* du mois d'avril 1862, *sur la perfectibilité de la race nègre*.

La race blanche caucasique est, sans contredit, celle qui occupe le premier rang sur la terre ; mais a-t-elle atteint l'apogée de la perfection ? Toutes les facultés de l'âme y sont-elles représentées ? Qui oserait le dire ? Supposons donc que les Esprits de cette race progressant continuellement, finissent par s'y trouver à l'étroit, la race disparaîtra pour faire place à une race d'une organisation plus richement pourvue ; ainsi le veut la loi du progrès. Déjà, dans la race blanche elle-même, ne voit-on pas des nuances bien tranchées comme développement moral et intellectuel ? On peut être certain que les plus avancés absorberont les autres.

La disparition des races s'opère de deux manières : chez les unes, par l'extinction naturelle, suite des conditions climatériques et de l'abâtardissement, lorsqu'elles restent isolées ; chez les autres, par les conquêtes et la dispersion qui amènent les croisements. On sait que de la race nègre et de la race blanche est sortie une race intermédiaire de beaucoup supérieure à la première, et qui est comme un échelon pour les Esprits de celle-ci. Puis, la fusion du sang amène l'alliance des Esprits dont les plus avancés aident au progrès des autres. Qui peut prévoir, sous ce rapport, les conséquences de la dernière guerre de la Chine ? les modifications que vont produire, dans ce pays si longtemps stationnaire, les nouveaux éléments physiologiques et psychologiques qui y sont apportés ? Dans quelques siècles, il ne sera peut-être pas plus reconnaissable que ne l'est le Mexique d'aujourd'hui comparé à celui du temps de Colomb.

Quant aux indigènes du Mexique, nous dirons, comme Eraste, qu'il y avait chez eux des mœurs plutôt douces que vertueuses, et nous ajouterons qu'on a sans doute un peu trop poétisé leur prétendu âge

d'or. L'histoire de la conquête nous apprend qu'ils se faisaient entre eux la guerre, ce qui n'annonce pas un grand respect pour les droits de ses voisins. Leur âge d'or était celui de l'enfance ; ils sont aujourd'hui dans la fougue de la jeunesse ; plus tard, ils atteindront l'âge viril. S'ils n'ont pas encore la vertu des sages, ils ont acquis l'intelligence qui les y conduira, quand ils seront mûris par l'expérience ; mais il faut des siècles pour l'éducation des peuples ; elle ne s'opère que par la transformation de leurs éléments constitutifs. La France serait-elle ce qu'elle est aujourd'hui sans la conquête des Romains ? Et les Barbares se seraient-ils civilisés, s'ils n'avaient envahi la Gaule ? La sagesse gauloise et la civilisation romaine unies à la vigueur des peuples du Nord ont fait le peuple français actuel.

Sans doute il est pénible de penser que le progrès a parfois besoin de la destruction ; mais il faut bien détruire les vieilles masures pour les remplacer par des maisons neuves, plus belles et plus commodes. Il faut d'ailleurs tenir compte de l'état arriéré du globe, où l'humanité n'en est encore qu'au progrès matériel et intellectuel ; quand elle sera entrée dans la période du progrès moral et spirituel, les besoins moraux l'emporteront sur les besoins matériels ; les hommes se gouverneront selon la justice et n'auront plus à revendiquer leur place par la force ; alors la guerre et la destruction n'auront plus leur raison d'être ; jusque-là, la lutte est une conséquence de leur infériorité morale.

L'homme, vivant plus matériellement que spirituellement, n'envisage les choses qu'au point de vue actuel et matériel, et par conséquent borné. Jusqu'à présent, il a ignoré que le rôle capital est à l'Esprit ; il a vu les effets, mais n'a pas connu la cause, c'est pour cela qu'il s'est si longtemps fourvoyé dans les sciences, dans ses institutions et dans ses religions. Le Spiritisme, en lui apprenant la participation de l'élément spirituel dans toutes les choses du monde, élargit son horizon et change le cours de ses idées ; il ouvre l'ère du progrès moral.

Correspondance.

Réponse du rédacteur de LA VÉRITÉ à la réclamation de M. l'abbé Barricand.

Cher monsieur Allan Kardec,

Seriez-vous assez bon pour insérer les quelques lignes suivantes dans le plus prochain numéro de votre Revue ?

J'ai été fort surpris, en ouvrant votre dernier numéro (juillet 1864), d'y rencontrer une lettre signée Barricand, dans laquelle ce théologien me prend à partie au sujet du compte rendu que j'ai publié sur un de ses cours anti-spirites. (La *Vérité* du 10 avril 1864.)

Les observations très judicieuses dont vous faites suivre cette inqualifiable et trop tardive protestation, m'auraient certainement dispensé d'y répondre moi-même, si je n'avais craint qu'aux yeux de quelques-uns mon silence ne passât pour une défaite ou une faute. Je déclare hautement que ma conscience ne saurait s'associer au reproche grave qui m'est fait d'avoir travesti, *falsifié* le cours dont il s'agit ; je l'affirme devant Dieu : Si je n'ai point toujours reproduit les mêmes phrases, les mêmes mots prononcés par mon contradicteur, je reste *convaincu* d'en avoir donné le véritable sens.

Après cela, que la haute intelligence de M. l'abbé Barricand juge la mienne trop infime ou trop lourde pour avoir pu saisir le thème vrai de son discours, à travers les sentiers sinueux, mais fleuris, où il l'a promené ; que M. l'abbé Barricand tire de cette prémisse l'induction qu'en pareille occurrence il ne m'est plus permis ni d'affirmer, ni d'infirmer ; c'est, ma foi, bien possible ! Dans ce cas, et pour être fidèle à mes principes de tolérance, je consentirais presque à me gourmander pour avoir défendu *la Vérité* et les autres journaux spirites contre des accusations illusoires, écloses dans mon cerveau en délire ; à me frapper la poitrine pour avoir compris qu'au lieu de sonner le glas funèbre sur nos têtes, on se contentait, paraît-il, de nous tâter le pouls.

Ainsi s'apaisera, je l'espère, l'ire de M. le doyen de la Faculté de théologie ; ainsi seront réhabilités aux yeux du monde et sa personne et son enseignement.

Agréez, etc. E. EDOUX,

Directeur de la Vérité.

Entretiens d'outre-tombe.

Julienne-Marie, la pauvresse.

Dans la commune de la Villatte, près de Nozai (Loire-Inférieure), était une pauvre femme nommée Julienne-Marie, vieille, infirme, et qui vivait de la charité publique. Un jour, elle tomba dans un étang, d'où elle fut retirée par un habitant du pays, M. Aubert, qui lui donnait habituellement des secours. Transportée à son domicile, elle mourut peu de temps après des suites de l'accident. L'opinion générale fut qu'elle avait voulu se suicider. Le jour même de son décès, M. Aubert,

qui est Spirite et médium, ressentit sur toute sa personne comme le frôlement de quelqu'un qui serait auprès de lui, sans toutefois s'en expliquer la cause ; lorsqu'il apprit la mort de Jeanne-Marie, la pensée lui vint que peut-être son Esprit était venu le visiter.

D'après l'avis d'un de ses amis, M. Cheminant, membre de la Société spirite de Paris, à qui il avait rendu compte de ce qui s'était passé, il fit l'évocation de cette femme, dans le but de lui être utile ; mais, préalablement, il demanda conseil à ses guides protecteurs, dont il reçut la réponse suivante :

« Tu le peux, et cela lui fera plaisir, quoique le service que tu te proposes de lui rendre lui soit inutile ; elle est heureuse et toute dévouée à ceux qui lui ont été compatissants. Tu es un de ses bons amis ; elle ne te quitte guère et s'entretient souvent avec toi à ton insu. Tôt ou tard les services rendus sont récompensés, si ce n'est par l'obligé, c'est par ceux qui s'intéressent à lui, avant sa mort comme après ; quand l'Esprit n'a pas eu le temps de se reconnaître, ce sont d'autres Esprits sympathiques qui témoignent en son nom toute sa reconnaissance. Voilà ce qui t'explique ce que tu as éprouvé le jour de son décès. Maintenant c'est elle qui t'aide dans le bien que tu veux faire. Rappelle-toi ce que Jésus a dit : « Celui qui a été abaissé sera élevé » ; tu auras la mesure des services qu'elle peut te rendre, si toutefois tu ne lui demandes assistance que pour être utile à ton prochain. »

Evocation. Bonne Julienne-Marie, vous êtes heureuse, c'est tout ce que je voulais savoir ; cela ne m'empêchera pas de penser souvent à vous, et de ne jamais vous oublier dans mes prières. - *Rép*. Aie confiance en Dieu ; inspire à tes malades une foi sincère, et tu réussiras presque toujours. Ne t'occupe jamais de la récompense qui en adviendra, elle sera au delà de ton attente. Dieu sait toujours récompenser comme il le mérite celui qui se dévoue au soulagement de ses semblables, et apporte dans ses actions un désintéressement complet ; sans cela tout n'est qu'illusion et chimère ; il faut la foi avant tout, autrement, rien. Rappelle-toi cette maxime, et tu seras étonné des résultats que tu obtiendras. Les deux malades que tu as guéris en sont la preuve ; dans les circonstances où ils se trouvaient, avec les simples remèdes tu aurais échoué.

Quand tu demanderas à Dieu de permettre aux bons Esprits de déverser soir toi leur fluide bienfaisant, si cette demande ne te fait pas ressentir un tressaillement involontaire, c'est que ta prière n'est pas assez fervente pour être écoutée ; elle ne l'est que dans les conditions

que je te signale. C'est ce que tu as éprouvé quand tu as dit du fond du cœur : « Dieu tout-puissant, Dieu miséricordieux, Dieu de bonté sans limite, exaucez ma prière, et permettez aux bons Esprits de m'assister dans la guérison de… ; ayez pitié de lui, mon Dieu, et rendez-lui la santé ; sans vous, je ne puis rien. Que votre volonté soit faite. »

Tu as bien fait de ne pas dédaigner les humbles ; la voix de celui qui a souffert et supporté avec résignation les misères de ce monde est toujours écoutée ; et, comme tu le vois, un service rendu reçoit toujours sa récompense.

Maintenant, un mot sur moi, et cela te confirmera ce qui a été dit ci-dessus.

Le Spiritisme t'explique mon langage comme Esprit ; je n'ai pas besoin d'entrer dans des détails à ce sujet. Je crois aussi inutile de te faire part de mon existence précédente. La position que tu m'as connue sur cette terre doit te faire comprendre et apprécier mes autres existences, qui n'ont pas toujours été sans reproches. Vouée à une vie de misère, infirme et ne pouvant travailler, j'ai mendié toute ma vie. Je n'ai point thésaurisé ; sur mes vieux jours, mes petites économies se bornaient à une centaine de francs, que je réservais pour quand mes jambes ne pourraient plus me porter. Dieu a jugé mon épreuve et mon expiation suffisantes, et y a mis un terme en me délivrant sans souffrance de la vie terrestre ; car je ne suis point morte suicidée comme on l'a cru d'abord. Je suis tombée foudroyée sur le bord de l'étang, au moment où j'adressais ma dernière prière à Dieu ; la pente du terrain est la cause de la présence de mon corps dans l'eau. Je n'ai pas souffert ; je suis heureuse d'avoir pu accomplir ma mission sans entraves et avec résignation. Je me suis rendue utile, dans la mesure de mes forces et de mes moyens, et j'ai évité de faire du tort à mon prochain. Aujourd'hui j'en reçois la récompense, et j'en rends grâce à Dieu, notre divin Maître, qui, dans le châtiment qu'il inflige, en adoucit l'amertume en nous faisant oublier, pendant la vie, nos anciennes existences, et met sur notre chemin des âmes charitables, pour nous aider à supporter le fardeau de nos fautes passées.

Persévère aussi, toi, et comme moi tu en seras récompensé.

Je te remercie de tes bonnes prières et du service que tu m'as rendu. Je ne l'oublierai jamais. Un jour nous nous reverrons, et bien des choses te seront expliquées ; pour le moment, ce serait superflu. Sache seulement que je te suis toute dévouée, souvent près de toi, et toujours quand tu auras besoin de moi pour soulager celui qui souffre.

La pauvre bonne femme JULIENNE-MARIE.

L'Esprit de Julienne-Marie ayant été évoqué à la Société de Paris, le 10 juin 1864 (médium, madame Patet), dicta la communication ci-après :

Merci d'avoir bien voulu m'admettre dans votre milieu, cher président ; vous avez bien senti que mes existences antérieures étaient plus élevées comme position sociale, et, si je suis revenue subir cette épreuve de la pauvreté, c'était pour me punir d'un vain orgueil qui me faisait repousser ce qui était pauvre et misérable. Alors j'ai subi cette loi juste du talion, qui m'a rendue la plus affreuse pauvresse de cette contrée ; et, comme pour me prouver la bonté de Dieu, je n'étais pas repoussée de tous ; c'était toute ma crainte ; aussi ai-je supporté mon épreuve sans murmurer, pressentant une vie meilleure d'où je ne devais plus revenir sur cette terre d'exil et de calamité. Quel bonheur, le jour où notre âme, jeune encore, peut rentrer dans la vie spirituelle pour revoir les êtres aimés ! car, moi aussi, j'ai aimé et suis heureuse d'avoir retrouvé ceux qui m'ont précédée. Merci à ce bon Aubert, il m'a ouvert la porte de la reconnaissance ; sans sa médianimité, je n'eusse pu le remercier, lui prouver que mon âme n'oublie pas les heureuses influences de son bon cœur, et lui recommander de propager sa divine croyance. Il est appelé à ramener des âmes égarées ; qu'il se persuade bien de mon appui. Oui, je puis lui rendre au centuple ce qu'il m'a fait, en l'instruisant dans la voie que vous suivez. Remerciez le Seigneur d'avoir permis que les Esprits puissent vous donner des instructions pour encourager le pauvre dans ses peines et arrêter le riche dans son orgueil. Sachez comprendre la honte qu'il y a à repousser un malheureux ; que je vous serve d'exemple, afin d'éviter de venir comme moi expier vos fautes par ces douloureuses positions sociales qui vous placent si bas et font de vous le rebut de la société. JULIENNE-MARIE.

Remarque. Ce fait est plein d'enseignements pour quiconque méditera les paroles de cet Esprit dans ces deux communications ; tous les grands principes du Spiritisme s'y trouvent réunis. Dès la première, l'Esprit montre sa supériorité par son langage ; comme une fée bienfaisante, il vient protéger celui qui ne l'a pas rebuté sous les haillons de la misère. C'est une application de ces maximes de l'Évangile : « Les grands seront abaissés et les petits seront élevés ; bienheureux les humbles ; bienheureux les affligés, car ils seront consolés ; ne méprisez pas les petits, car celui qui est petit en ce monde peut être plus grand que vous ne croyez. » Que ceux qui nient la réincarnation comme contraire à la justice de Dieu, expliquent la position de cette femme vouée au malheur dès sa naissance par ses infirmités, autrement que par une vie antérieure !

Cette communication ayant été transmise à M. Aubert, il obtint de son côté celle qui suit, et qui en est la confirmation.

D. Bonne Julienne-Marie, puisque vous voulez bien m'aider de vos bons avis afin de me faire progresser dans la voie de notre divine doctrine, veuillez vous communiquer à moi ; je ferai tous mes efforts pour mettre à profit vos enseignements. - *R.* Souviens-toi de la recommandation que je vais te faire, et ne t'en éloigne jamais. Sois toujours charitable dans la mesure de tes moyens ; tu comprends assez la charité telle qu'on doit la pratiquer dans toutes les positions de la vie terrestre. Je n'ai donc pas besoin de venir te donner un enseignement à ce sujet ; tu seras toi-même le meilleur juge, en suivant, toutefois, la voix de ta conscience qui ne te trompera jamais quand tu l'écouteras sincèrement.

Ne t'abuse point sur les missions que vous avez à accomplir sur la Terre ; petits et grands ont la leur ; la mienne a été bien pénible, mais je méritais une semblable punition, pour mes existences précédentes, comme je suis venue m'en confesser au bon président de la Société mère de Paris, à laquelle vous vous rallierez tous un jour. Ce jour n'est pas aussi éloigné que tu penses ; le Spiritisme marche à pas de géant, malgré tout ce que l'on fait pour l'entraver. Marchez donc tous sans crainte, fervents adeptes de la doctrine, et vos efforts seront couronnés de succès. Peu vous importe ce que l'on dira de vous ; mettez-vous au-dessus d'une critique dérisoire qui retombera sur les adversaires du Spiritisme.

Les orgueilleux ! ils se croient forts et pensent facilement vous abattre ; vous, mes bons amis, soyez tranquilles, et ne craignez pas de vous mesurer avec eux ; ils sont plus faciles à vaincre que vous ne croyez ; beaucoup d'entre eux ont peur, et redoutent que la vérité ne vienne enfin leur éblouir les yeux ; attendez, et ils viendront à leur tour aider au couronnement de l'édifice.

JULIENNE-MARIE.

Notices bibliographiques[7].

L'Avenir,

Moniteur du Spiritisme.

Pendant longtemps nous avons été seul sur la brèche pour soutenir la lutte engagée contre le Spiritisme, mais voici que des champions ont surgi de divers côtés et sont entrés hardiment dans la lice, comme pour donner un démenti à ceux qui prétendent que le Spiritisme s'en va. D'abord la *Vérité* à Lyon ; puis à Bordeaux : la *Ruche*, le *Sauveur*, la *Lumière* ; en Belgique : la *Revue Spirite d'Anvers* ; à Turin : les *Annales du Spiritisme en Italie*. Nous sommes heureux de dire que tous ont bravement tenu le drapeau, et prouvé à nos adversaires qu'ils trouveraient avec qui compter. Si nous donnons de justes éloges à la fermeté dont ces journaux ont fait preuve, à leurs réfutations pleines de logique, nous devons surtout les louer de ne s'être point écartés de la modération, qui est le caractère essentiel du Spiritisme, en même temps que la preuve de la véritable force ; de n'avoir pas suivi nos antagonistes sur le terrain de la personnalité et de l'injure, signe incontestable de faiblesse, car on n'en arrive à cette extrémité que lorsqu'on est à bout de bonnes raisons. Celui qui a par devers lui des arguments sérieux les fait valoir ; il n'y supplée pas, ou se garde de les affaiblir par un langage indigne d'une bonne cause.

A Paris, un nouveau venu se présente sous le titre sans prétention de l'*Avenir*, *Moniteur du Spiritisme*. La plupart de nos lecteurs le connaissent déjà, ainsi que son rédacteur en chef, M. d'Ambel, et ont pu le juger à ses premières armes ; la meilleure réclame est de prouver ce qu'on peut faire ; c'est ensuite le grand jury de l'opinion qui prononce le verdict ; or, nous ne doutons point qu'il ne lui soit favorable, à en juger par l'accueil sympathique qu'il a reçu à son apparition.

A lui donc aussi nos sympathies personnelles, acquises d'avance à toutes les publications de nature à servir valablement la cause du Spiritisme ; car nous ne pourrions consciencieusement appuyer ni encourager celles qui, par la forme ou par le fond, volontairement ou par imprudence, lui seraient plutôt nuisibles qu'utiles, en égarant l'opinion sur le véritable caractère de la doctrine, ou en prêtant le flanc aux attaques et aux critiques fondées de nos ennemis. En pareil cas, l'intention ne peut être réputée pour le fait.

[7] Voir les annonces détaillées ci-après aux Ouvrages divers sur le Spiritisme.

Lettres sur le Spiritisme,

Ecrites à des ecclésiastiques par madame J. B., avec cette épigraphe de circonstance, et qui est le signe caractéristique de notre époque :

> J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez les porter maintenant. - Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. - Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, et touchant le jugement. (S. Jean, ch. XVI, v. 8, 12, 13.)

Les réflexions que nous avons faites ci-dessus, à propos de l'*Avenir*, ne s'appliquent pas seulement aux feuilles périodiques, mais aux publications de toute nature, volumes ou brochures, dont le nombre se multiplie sans cesse, et dont les auteurs sont également des champions qui prennent part à la lutte, et apportent leur pierre à l'édifice. Salut fraternel de bienvenue à tous ces défenseurs, hommes et femmes, qui, secouant le joug des vieux préjugés, arborent le drapeau sans arrière-pensée personnelle, sans autre intérêt que celui du bien général, et font retentir le cri libérateur et émancipateur de l'humanité : *Hors la charité point de salut !* A peine ce cri fut-il prononcé pour la première fois, que chacun comprit qu'il renfermait toute une révolution morale depuis longtemps pressentie et désirée, et qu'il trouva des échos sympathiques dans les cinq parties du monde. Il fut salué comme l'aurore d'un avenir heureux, et, en quelques mois, il devint le mot de ralliement de tous les Spirites sincères ; c'est qu'après une si longue et si cruelle lutte contre l'égoïsme, il faisait enfin entrevoir le règne de la fraternité.

La brochure que nous annonçons ici est due à une dame, membre de la Société spirite de Paris, excellent médium, chef d'un groupe particulier admirablement dirigé et à qui on ne pourrait reprocher qu'un excès de modestie, s'il pouvait y avoir excès dans le bien. Si elle n'a signé son écrit que par des initiales, c'est qu'elle a pensé qu'un nom inconnu n'est point une recommandation, et qu'elle ne tient nullement à se poser comme écrivain ; mais elle n'en a pas moins le courage de son opinion, dont elle ne fait mystère à personne.

Madame J. B. est sincèrement catholique, mais catholique très-éclairée, ce qui veut tout dire ; sa brochure est écrite à ce point de vue, et, par cela même, s'adresse principalement aux ecclésiastiques. Il est impossible de réfuter avec plus de talent, d'élégance dans la

forme, de modération et de logique, les arguments qu'une foi exclusive et aveugle oppose aux idées nouvelles. Nous recommandons cet intéressant travail à nos lecteurs ; ils peuvent sans crainte le propager parmi les personnes d'une susceptibilité trop ombrageuse à l'endroit de l'orthodoxie, et le donner en réponse aux attaques dirigées contre le Spiritisme au point de vue religieux.

Les Miracles de nos jours, par Aug. Bez.

Sous ce titre, M. Aug. Bez, de Bordeaux, vient de publier le récit des manifestations de Jean Hillaire, médium remarquable dont les facultés rappellent, sous plusieurs rapports, celles de M. Home, et même les dépassent à certains égards.

M. Home est un homme du monde, aux manières douces et pleines d'urbanité, qui ne s'est révélé qu'à la plus haute aristocratie. Jean Hillaire est un simple cultivateur de la Charente-Inférieure, peu lettré, et vivant de son travail ; ses plus grandes excursions ont été, paraît-il, de Sonnac, son village, à Saint-Jean-d'Angély et à Bordeaux ; mais Dieu, dans la répartition de ses dons, ne tient pas compte des positions sociales ; il veut que la lumière se fasse à tous les degrés de l'échelle, c'est pourquoi il les accorde au plus petit comme au plus grand.

La critique et l'odieuse calomnie n'ont pas épargné M. Home ; sans égard pour les hauts personnages qui l'ont honoré de leur estime, qui l'ont reçu et le reçoivent encore dans leur intimité à titre de commensal et d'ami, la railleuse incrédulité, qui ne respecte rien, s'est plu à le bafouer, à le présenter comme un vil charlatan, un habile escamoteur, en un mot, comme un saltimbanque de bonne compagnie ; elle n'a même pas été arrêtée par la pensée que de telles attaques atteignaient l'honorabilité des personnes les plus respectables, accusées, par cela même, de compérage avec un prétendu faiseur de dupes. Nous avons dit à son sujet qu'il suffit de l'avoir vu pour juger qu'il serait le plus maladroit charlatan, car il n'en a ni les allures tranchantes, ni la faconde, qui ne s'accorderaient pas avec sa timidité habituelle. Qui d'ailleurs pourrait dire qu'il ait jamais mis un prix à ses manifestations ? Le motif qui le conduisait dernièrement à Rome, d'où il a été expulsé, pour s'y perfectionner dans l'art de la sculpture et s'en faire une ressource, est le démenti le plus formel donné à ses détracteurs ; mais qu'importe ! ils ont dit que c'est un charlatan, et ils n'en veulent pas démordre.

Ceux qui connaissent Hillaire ont pu se convaincre également qu'il serait un charlatan encore plus maladroit. Nous ne saurions trop le

répéter : le mobile du charlatanisme est toujours l'intérêt ; où il n'y a rien à gagner, le charlatanisme est sans but ; où il y a à perdre, ce serait une stupidité. Or, quel profit matériel Hillaire a-t-il tiré de ses facultés ? Beaucoup de fatigues, une grande perte de temps, des ennuis, des persécutions, des calomnies. Ce qu'il y a gagné, et ce qui pour lui n'a pas de prix, c'est une foi vive qu'il n'avait pas, en Dieu, en sa bonté, en l'immortalité de l'âme et en la protection des bons Esprits ; ce n'est pas précisément là le fruit que cherche le charlatanisme. Mais il sait aussi que cette protection ne s'obtient qu'en s'améliorant ; c'est ce qu'il s'efforce de faire, et ce n'est pas non plus ce qui touche les charlatans. C'est aussi ce qui lui fait supporter avec patience les vicissitudes et les privations.

Une garantie de sincérité, en pareil cas, est donc dans le désintéressement absolu ; avant d'accuser un homme de charlatanisme, il faut se demander quel profit il trouve à faire des dupes, car les charlatans ne sont pas assez sots pour ne rien gagner, et encore moins pour perdre au lieu de gagner. Aussi les médiums ont-ils une réponse péremptoire à faire aux détracteurs, en leur disant : *Combien m'a-t-on payé* pour faire ce que je fais ? Une garantie non moins grande, et de nature à faire une vive impression, c'est la réforme de soi-même. Une conviction profonde peut seule porter un homme à se vaincre, à se débarrasser de ce qu'il y a de mauvais en lui, et à résister aux pernicieux entraînements. Ce n'est plus alors seulement la faculté qu'on admire, c'est la personne qu'on respecte et qui impose à la raillerie.

Les manifestations qu'obtient Hillaire sont pour lui une chose sainte ; il les considère comme une faveur de Dieu. Les sentiments qu'elles lui inspirent sont résumés dans les paroles suivantes, extraites du livre de M. Bez :

« Le bruit de ces nouveaux phénomènes se répandit de toutes parts avec la rapidité de l'éclair. Tous ceux qui, jusque-là, n'avaient pas encore assisté à des manifestations spirites furent dévorés de l'envie de voir. Plus que jamais Hillaire fut harcelé de demandes, d'invitations de toutes sortes. Des offres d'argent lui furent faites par plusieurs personnes, afin de le décider à donner des séances chez elles ; mais Hillaire a toujours eu la conviction profonde que ses facultés ne lui sont données que dans un but de charité, afin d'amener la foi dans l'âme des incrédules et de les arracher ainsi au matérialisme qui les ronge sans pitié et les plonge dans l'égoïsme et la débauche. Depuis que Dieu lui a fait la grâce de se servir de lui pour éclairer ses compatriotes, depuis que des manifestations d'un ordre si élevé se sont produites par son intermédiaire, le simple médium de Sonnac a considéré sa médianimité comme un pur sacerdoce, et il est persuadé que, du jour où il accepterait la moindre rétribution, ses facultés lui seraient

retirées, ou seraient livrées comme jouet aux Esprits mauvais ou légers, qui ne s'en serviraient que pour faire le mal ou mystifier tous ceux qui auraient encore l'imprudence de s'adresser à lui. Et pourtant, la position pécuniaire de cet humble instrument est dans un état très précaire. Sans fortune, il faut qu'il gagne son pain à la sueur de son visage, et souvent la grande fatigue qu'il éprouve quand se produisent quelques manifestations importantes, nuit beaucoup aux forces qui lui sont nécessaires pour manier la pioche et la bêche, ces deux instruments qu'il lui faut sans cesse avoir entre les mains »

Dans les moments de détresse qui, comme pour Job, avaient pour but d'éprouver sa foi et sa résignation, Hillaire a trouvé asile et assistance chez des amis reconnaissants qui lui devaient leur consolation par le Spiritisme. Est-ce là ce qu'on peut appeler mettre un prix aux manifestations des Esprits ? Non certes ; c'est un secours que Dieu lui a envoyé, qu'il pouvait et devait même accepter sans scrupule ; sa conscience peut être en repos, car il n'a point trafiqué des dons qu'il a reçus gratuitement ; il n'a point vendu les consolations aux affligés ni la foi qu'il donnait aux incrédules. Quant à ceux qui lui sont venus en aide, ils ont rempli un devoir de fraternité dont ils seront récompensés.

Les facultés d'Hillaire sont très multiples ; il est médium voyant de premier ordre, auditif, parlant, extatique, et de plus écrivain. Il a obtenu de l'écriture directe et des apports très remarquables. Plusieurs fois il a été soulevé et a franchi l'espace sans toucher le sol, ce qui n'est pas plus surnaturel que de voir s'enlever une table. Toutes les communications et toutes les manifestations qu'il obtient attestent l'assistance de très bons Esprits, et ont toujours lieu en pleine lumière. Il entre souvent et spontanément dans le sommeil somnambulique, et c'est presque toujours dans cet état que se produisent les phénomènes les plus extraordinaires.

L'ouvrage de M. Bez est écrit avec simplicité et sans exaltation. Non-seulement l'auteur dit ce qu'il a vu, mais il cite les nombreux témoins oculaires dont la plupart se sont trouvés personnellement intéressés dans les manifestations ; ceux-ci n'eussent pas manqué de protester contre les inexactitudes, si surtout il leur eût fait jouer un rôle contraire à ce qui s'est passé ; l'auteur, justement estimé et considéré à Bordeaux, ne se serait pas exposé à recevoir de pareils démentis. Au langage on reconnaît consciencieux qui se ferait un scrupule d'altérer sciemment la vérité. Du reste, il n'est pas un seul de ces phénomènes dont la possibilité ne soit démontrée par les explications qui se trouvent dans le *Livre des Médiums*.

Cet ouvrage diffère de celui de M. Home, en ce que, au lieu d'être un simple recueil de faits parfois trop souvent répétés, sans déductions ni conclusions, il renferme sur presque tous ceux qui sont rap-

portés, des appréciations morales et des considérations philosophiques qui en font un livre à la fois intéressant et instructif, et où l'on reconnaît le Spirite, non-seulement convaincu, mais éclairé.

Quant à Hillaire, en le félicitant de son dévouement, nous l'engageons à ne jamais perdre de vue que ce qui fait le principal mérite d'un médium, ce n'est pas la transcendance de ses facultés, qui peuvent lui être retirées d'un moment à l'autre, mais le bon usage qu'il en fait ; de cet usage dépend la continuation de l'assistance des bons Esprits, car il y a une grande différence entre un médium bien doué et celui qui est bien assisté. Le premier n'excite que la curiosité ; le second, touché lui-même au cœur, réagit moralement sur les autres en raison de ses qualités personnelles. Nous souhaitons, autant dans son propre intérêt que dans celui de la cause, que les éloges d'amis souvent plus enthousiastes que prudents ne lui ôtent rien de sa simplicité et de sa modestie, et ne le fassent pas tomber dans le piège de l'orgueil qui a déjà perdu tant de médiums.

La pluralité des mondes habités ;

Étude où l'on expose les conditions d'habitabilité des terres célestes, discutées au point de vue de l'astronomie, de la physiologie et de la philosophie naturelle, par CAMILLE FLAMMARION, attaché à l'Observatoire de Paris. Un très fort volume in-12, avec planches astronomiques. Prix : 4 francs. - Edition de bibliothèque, in-8, 7 francs. - Librairie académique de Didier et C[e], 35, quai des Augustins.

Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au prochain numéro le compte rendu de cet important ouvrage.

Pour les conditions des ouvrages ci-dessus, voir ci-après, à la liste des *Ouvrages divers sur le Spiritisme*.

AVIS.

Par exception, et par suite de circonstances particulières, les vacances de la Société spirite de Paris commenceront cette année le 1[er] août. La Société reprendra ses séances le premier vendredi d'octobre.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1864.

Influence de la musique sur les criminels, les fous et les idiots.

La Revue musicale du *Siècle* du 21 juin 1864 contenait l'article suivant :

« Sous ce titre : *Un Orphéon sous les verrous,* M. de Pontécoulant vient de publier une excellente notice en faveur d'une bonne cause. Il paraît que le directeur d'une maison centrale de détention a conçu l'ingénieuse idée de faire pénétrer la musique dans les cellules des condamnés ; il a compris que son devoir n'était pas seulement de punir, mais de corriger.

« Pour agir avec certitude sur le caractère du prisonnier, endolori par le châtiment, il s'est adressé directement à la musique. Il a commencé par créer une école de chant. Les détenus qui s'étaient distingués par leur bonne conduite considéraient comme une récompense de faire parie de cet orphéon.

« Le pénitencier se trouvait ainsi transformé. Sur mille pensionnaires environ on en choisit cent qui furent appelés à concourir aux premiers essais. L'effet fut très grand sur le moral de ces malheureux. Une infraction aux règlements pouvait les faire renvoyer de l'école ; ils s'arrangèrent pour respecter des obligations jusqu'alors dédaignées par eux.

« Afin de faire mieux comprendre l'importance qu'ils attachent à

l'institution de ces chœurs, je rappellerai que le silence leur est habituellement imposé. Ils pensent, ils ne parlent pas. Ils pourraient oublier leur langue, dont ils n'ont plus momentanément à se servir. Dans ces conditions, on le comprend, ces morceaux d'ensemble, parlés et chantés, leur tombent comme une manne du ciel. C'est l'occasion de se réunir, d'entendre des voix, de rompre leur solitude, d'être émus, d'exister.

« Je le répète, les résultats sont excellents. Sur soixante-dix chanteurs dont l'orphéon se composait cette année, seize grâces ont pu être accordées. N'est-ce pas concluant ?

« J'oubliais de dire que l'expérience s'est faite à Melun. C'est une épreuve à encourager, un exemple à suivre. Qui sait ? ces cœurs durcis sentiront peut-être leur glace se fondre, et ils se prendront à aimer encore quelque chose. En leur apprenant à chanter, on leur apprend à ne plus maudire. Leur isolement se peuple, leur tête se calme, et la corvée leur semble moins dure. Puis leur temps fini, raccourci souvent par l'application et la bonne conduite, ils sortiront autrement que pervertis par la haine.

« Je visitai un jour la maison de santé du docteur B… en compagnie d'un *aliéniste* ; chemin faisant ce dernier disait :

« - Les douches ! les douches !… Je ne connais que les douches et la camisole de force. C'est la panacée… Tous les autres palliatifs sont insuffisants quand on est en présence d'un fou furieux.

« En ce moment des cris attirèrent notre attention au fond du jardin.

« - Tenez, reprit-il, j'en aperçois un qui va subir un des deux supplices, peut-être même tous les deux. Voulez-vous que nous le suivions ? vous en verrez l'effet.

« Le pauvre diable se débattait désespérément entre les mains de ses gardiens. Il avait des menaces à la bouche, du feu dans les yeux. Tenter un apaisement paraissait impossible sans le secours des grands moyens.

« Tout à coup, une voix se fit entendre à l'autre extrémité du jardin. Elle venait d'un paillon isolé qu'on aurait pu croire poussé tout seul, avec sa vigne vierge et ses parasites tombant du toit, dans un bouquet d'aubépines en fleur. La voix chantait la romance du *Saule*, de Desdémone.

« Je m'arrêtai pour l'écouter. Je ne sais pas si je dois l'impression que je ressentis à l'influence de l'atmosphère et du lieu, mais ce que j'affirme, c'est que jamais, en aucun temps, je ne me sentis si profon-

dément remué. J'ai su depuis que la chanteuse était une dame du monde, à laquelle des malheurs avaient fait perdre la raison.

« Le fou furieux s'arrêta court, cessant de se débattre et de blasphémer.

« - La voix ! la voix ! dit-il… Chut !

« Et, l'oreille tendue, il n'éprouvait plus que de l'extase.

« Il était calmé.

« - Eh bien ! dis-je à *l'aliéniste* décontenancé, que, dites-vous de votre fameux topique ?

« Il se serait laissé couper en morceaux plutôt que de revenir sur sa brutale affirmation. Les gens à système sont ainsi faits. Les faits ne peuvent rien sur eux. Ils traitent ce qui les contrarie comme une exception. Ne tentez pas de les combattre ; ils ont leur idée fixe, et quand vous aurez dépensé tous vos arguments, ils vous riront au nez. Pas de concession ! on est convaincu ou on ne l'est pas.

« Dans plusieurs hospices d'aliénés, à Bicêtre notamment, on a compris le parti qu'on pouvait tirer de la musique, et on s'en sert victorieusement. Les messes y sont chantées par les fous ; sauf de rares accidents, tout s'accomplit suivant le programme, sans qu'on ait à réprimer les moindres écarts.

« Il est une maladie plus horrible que la folie ; je veux parler du crétinisme. Les fous ont leurs heures de lucidité ; quelquefois même ils ne sont affectés que d'une manie. Ils causent raisonnablement sur tous les sujets, hormis sur celui qui les fait divaguer. L'un se croit de verre et vous recommande de le toucher avec précaution ; l'autre vous aborde et vous dit, en vous montrant un de ses voisins « Vous voyez bien ce petit brun ? Il se prétend le fils de Dieu ; mais c'est moi, le Christ. » Un troisième vous invite à ses grandes chasses, dans son parc splendide ; il entend la meute, les valets qui l'appuient, les fanfares qui lui répondent, la curée criarde ; il est heureux dans son rêve ; c'est presque toujours un ambitieux tombé plus ou moins loin du but poursuivi. Tous les curables et les incurables ont un point de repère pour leur imagination.

« Mais les autres, mais les idiots, les crétins, que leur reste-t-il ? Ils sont accroupis dans l'angle d'un mur, sur une pierre, la face abêtie, comme de hideux paquets de chair, n'ayant jamais un éclair d'intelligence, et ne possédant pas même l'instinct des animaux infimes. Ils sont bien perdus, n'est-ce pas, de corps et d'âme ? bien abaissés dans leur dignité d'homme, bien dégradés, bien perclus physiquement et

moralement ? ils ont des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne pas voir, des sens éteints ; ils sont morts vivants.

« On a vainement essayé de ressusciter quelque chose en eux, tantôt par la rudesse, tantôt par la douceur. C'était à désespérer.

« Alors on a vocalisé des notes en leur présence jusqu'à ce qu'il les répétassent machinalement. On leur a seriné des motifs simples courts qu'ils ont redits. Ils chantent maintenant ; c'est une fête pour eux de chanter. Par le chant, on les tient ; c'est leur punition ou leur récompense ; ils obéissent ; ils ont conscience de leurs actions. On les occupe aux mêmes travaux : les voilà sur le chemin d'une demi-réhabilitation intellectuelle.

« Il y a des pays où cette cruelle infirmité se reproduit incessamment. Est-ce l'air ou l'eau qui la provoque ?

« Certain matin, après une nuit de chasse laborieuse à travers le versant méridional des Pyrénées, j'étais entré dans la cahute d'un berger, pour me rafraîchir. J'y trouvai le père, chétif, sa femme malingre, et trois enfants rabougris dont un pelotonné sur une couche paille pourrie. Comme j'examinais ce malheureux hébété, le père me dit :

« - Oh ! celui-là n'a jamais vécu ; il est né comme il est. Le crétinisme en prend un sur trois par ici. J'ai payé ma dette.

« - Vous reconnaît-il ? lui demandai-je.

« - Ni moi, ni ses frères ; il reste dans la position où vous le voyez ; il ne se réveille de l'engourdissement que quand le soleil se couche et que je hèle les troupeaux épars, alors il s'agite, il paraît content comme si quelque chose d'heureux arrivait.

« - Et à quoi croyez-vous pouvoir attribuer ce mouvement ?

« - Je ne sais pas.

« - De quel signal vous servez-vous ?

« - Du refrain de tous les bergers.

« - Voyons, dites ce refrain, comme si les bêtes allaient rentrer.

« Le vieillard docile alla vers la porte, et, debout sur le plateau, les mains en cornet, il recommença son chant d'appel. Un fait étrange se produisit : l'enfant malade se leva d'un bond en poussant des cris inarticulés. On devinait qu'il voulait parler. J'expliquai que la musique agissait puissamment sur ses nerfs. Le père comprit, il me dit dans son patois accentué :

« - Je sais des chansons ; je les lui dirai.

« Deux ans plus tard, j'eus l'occasion de revoir ces pauvres gens auxquels je rapportais un ysard blessé.

« L'enfant était devenu docile.

« Je publiai l'histoire avant qu'on songeât à se servir de la musique comme procédé curatif dans des cas semblables. Mon récit fut considéré comme une fable.

« Le moyen pratique a fait son chemin depuis, avec les crétins comme avec les fous, - ce qui n'a pas empêché mon *aliéniste* de soutenir que rien ne vaut la camisole de force et les douches. Il en est sûr. »

Nous ne savons si l'auteur de l'article, M. Chadeuil, est anti-spiritualiste, mais ce qui est certain, c'est qu'il est anti-Spirite au premier chef, à en juger par les sarcasmes qu'il n'a pas épargnés à la croyance aux Esprits, lorsqu'il a cru en trouver l'occasion dans sa *Revue musicale*. Pour nier une doctrine basée sur des faits, et acceptée par des millions d'individus, a-t-il vu, observé et étudié ? S'est-il scrupuleusement enquis à toutes les sources ? Ses articles mêmes témoignent de l'ignorance de ce dont il parle. Sur quoi donc s'appuie-t-il pour affirmer que c'est une croyance ridicule ? Sur son opinion personnelle, qui trouve ridicule l'idée des Esprits se communiquant aux hommes, absolument comme toutes les idées nouvelles de quelque importance ont été trouvées ridicules par les hommes, même les plus capables. Il est ainsi, sans s'en douter, l'application de ces remarquables et véridiques paroles de son article :

« Les gens à système sont ainsi faits. Les faits ne peuvent rien sur eux. Ils traitent ce qui les contrarie comme une exception. Ne tentez pas de les combattre ; ils ont leur idée fixe, et quand vous aurez dépensé tous vos arguments, ils vous riront au nez. »

N'est-ce pas toujours l'histoire de la poutre et de la paille dans l'œil ? Il est vrai que nous ne savons si cette réflexion est de lui ou de M. de Pontécoulant ; quoi qu'il en soit, il la cite avec éloge, c'est donc qu'il l'accepte. Mais laissons là l'opinion de M. Chadeuil, qui nous importe peu, et voyons l'article en lui-même, qui constate un fait important : l'influence de la musique sur les criminels, les fous et les idiots.

De tout temps, on a reconnu à la musique une influence salutaire pour l'adoucissement des mœurs ; son introduction parmi les criminels serait un progrès incontestable et ne pourrait avoir que des résultats satisfaisants ; elle remue les fibres engourdies de la sensibilité, et les prédispose à recevoir les impressions morales. Mais est-ce suffisant ? Non ; c'est un labour sur une terre inculte qu'il faut ensemen-

cer d'idées propres à faire sur ces natures dévoyées une profonde impression. Il faut parler à l'âme après avoir amolli le cœur. Ce qui leur manque, c'est la foi en Dieu, en leur âme et en l'avenir ; non une foi vague, incertaine, incessamment combattue par le doute, mais une foi fondée sur la certitude, qui seule peut la rendre inébranlable. La musique peut sans doute y prédisposer, mais elle ne la donne pas. Ce n'en est pas moins un auxiliaire qu'il ne faut pas négliger. Cette tentative et beaucoup d'autres, auxquelles l'humanité et la civilisation ne peuvent qu'applaudir, témoignent d'une louable sollicitude pour le moral des condamnés ; mais il reste encore à atteindre le mal dans sa racine ; un jour on reconnaîtra toute l'étendue du secours que l'on peut puiser dans les idées spirites, dont l'influence est déjà prouvée par les nombreuses transformations qu'elles opèrent sur les natures en apparence les plus rebelles. Ceux qui ont approfondi cette doctrine et médité sur ses tendances et ses conséquences inévitables peuvent seuls comprendre la puissance du frein qu'elle oppose aux entraînements pernicieux. Cette puissance tient à ce qu'elle s'adresse à la cause même de ces entraînements, qui est l'*imperfection de l'Esprit*, tandis que la plupart du temps on ne la cherche que dans l'*imperfection de la matière*. Le Spiritisme, comme doctrine morale, n'est plus aujourd'hui à l'état de simple théorie ; il est entré dans la pratique, au moins pour un grand nombre de ceux qui en admettent le principe ; or, d'après ce qui se passe, et en présence des résultats produits, on peut affirmer sans crainte que la diminution des crimes et délits sera proportionnelle à sa vulgarisation. C'est ce qu'un avenir prochain se chargera de démontrer. En attendant que l'expérience se fasse sur une plus vaste échelle, elle se fait tous les jours individuellement. La *Revue* en fournit de nombreux exemples ; nous nous bornerons à rappeler les lettres des deux prisonniers, publiées dans les numéros de novembre 1863, page 350, et février 1864, page 44.

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier le fait ci-dessus relatif à la folie ; c'est sans contredit la plus amère critique des aliénistes qui ne connaissent que les douches et la camisole de force. Le Spiritisme vient jeter un jour tout nouveau sur les maladies mentales, en démontrant la dualité de l'être humain, et la possibilité d'agir isolément sur l'être spirituel et sur l'être matériel. Le nombre sans cesse croissant des médecins qui entrent dans ce nouvel ordre d'idées amènera nécessairement de grandes modifications dans le traitement de ces sortes d'affections. Abstraction faite de l'idée spirite proprement dite, la constatation des effets de la musique en pareil cas est un pas

dans la voie spiritualiste dont les aliénistes se sont généralement écartés jusqu'à ce jour, au grand préjudice des malades.

L'effet produit sur les idiots et les crétins est encore plus caractéristique. Les fous ont presque toujours été des hommes intelligents ; il en est autrement des idiots et des crétins, qui semblent voués par la nature même à une nullité morale absolue. Le Spiritisme expérimental vient encore jeter ici la lumière en prouvant, par l'isolement de l'Esprit et du corps, que ce sont généralement des Esprits développés et non arriérés comme on pourrait le croire, mais unis à des corps imparfaits. A égalité d'intelligence, il y a cette différence entre le fou et le crétin, que le premier est pourvu, à la naissance du corps, d'organes cérébraux constitués normalement, mais qui se désorganisent plus tard ; tandis que le second est un Esprit incarné dans un corps dont les organes atrophiés dès le principe ne lui ont jamais permis de manifester librement sa pensée ; il est dans la situation d'un homme fort et vigoureux à qui on aurait ôté la liberté de ses mouvements. Cette contrainte est pour l'Esprit un véritable supplice, car il n'en a pas moins la faculté de penser, et sent, comme Esprit, l'abjection où le place son infirmité. Supposons donc qu'à un instant donné on puisse, par un traitement quelconque, délier les organes, l'Esprit recouvrerait sa liberté, et le plus grand crétin deviendrait un homme intelligent ; il serait comme un prisonnier sortant de sa prison, ou comme un bon musicien mis en présence d'un instrument complet, ou encore comme un muet recouvrant la parole.

Ce qui manque à l'idiot, ce ne sont donc pas les facultés, mais les cordes cérébrales répondant à ces facultés pour leur manifestation. Chez l'enfant normalement constitué, l'exercice des facultés de l'Esprit pousse au développement des organes correspondants qui n'offrent aucune résistance ; chez l'idiot, l'action de l'Esprit est impuissante pour provoquer un développement resté à l'état rudimentaire comme un fruit avorté. La guérison radicale de l'idiot est donc impossible ; tout ce qu'on peut espérer, c'est une légère amélioration. Pour cela, on ne connaît aucun traitement applicable aux organes ; c'est à l'Esprit qu'il faut s'adresser. En étudiant les facultés dont on découvre le germe, il faut en provoquer l'exercice de la part de l'Esprit, et alors celui-ci surmontant la résistance, on pourra obtenir une manifestation, sinon complète, du moins partielle. S'il est un moyen externe d'agir sur les organes, c'est sans contredit la musique. Elle parvient à ébranler ces fibres engourdies, comme un grand bruit qui arrive à l'oreille d'un sourd ; l'Esprit s'en émeut, comme à un souvenir, et son

activité, provoquée, redouble d'efforts pour vaincre les obstacles.

Pour celui qui ne voit dans l'homme qu'une machine organisée, sans tenir compte de l'intelligence qui préside au jeu de cet organisme, tout est obscurité et problème dans les fonctions vitales, tout est incertitude dans le traitement des affections ; c'est pourquoi, le plus souvent, on frappe à côté du mal ; bien plus : tout est ténèbres dans les évolutions de l'humanité, tout est tâtonnement dans les institutions sociales ; c'est pourquoi on fait si souvent fausse route. Admettez, seulement à titre d'hypothèse, la dualité de l'homme, la présence d'être intelligent indépendant de la matière, préexistant et survivant corps, qui n'est pour lui qu'une enveloppe temporaire, et tout s'explique. Le Spiritisme, par des expériences positives, fait de cette hypothèse une réalité, en nous révélant la loi qui régit les rapports de l'Esprit et de la matière.

Riez donc, sceptiques, de la doctrine des Esprits, sortie du vulgaire phénomène des tables tournantes, comme la télégraphie électrique est sortie des grenouilles dansantes de Galvani ; mais songez qu'en niant les Esprits, vous vous niez vous-mêmes, et qu'on a ri des plus grandes découvertes.

Le nouvel évêque de Barcelone.

On nous écrit d'Espagne, 1er août 1864 :

« Cher maître,

« Je prends la liberté de vous adresser le nouveau mandement que Mgr Pantaléon, évêque de Barcelone, vient de publier dans le journal : *El Diaro de Barcelona*, du 31 juillet. Comme vous pourrez le remarquer, il a voulu marcher sur les traces de son prédécesseur. Pour moi, Spirite sincère, je lui pardonne les gros mots qu'il nous adresse, mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il pourrait employer la science qu'il possède d'une manière plus profitable pour le bien de la foi et de ses semblables. Pour ne citer qu'un exemple, nous avons à chaque instant le spectacle de ces abominables courses de taureaux dans lesquelles de pauvres chevaux, après avoir dépensé leur existence au service de l'homme, viennent mourir éventrés dans ces tristes arènes, à la plus grande joie d'une population avide de sang et dont ces jeux barbares développent les mauvais instincts.

« Voilà contre quoi vous devriez fulminer, Monseigneur, et non contre le Spiritisme qui vous ramène chaque jour au bercail les brebis que vous avez perdues ; car moi, qui croyais sincèrement à Dieu, qui reconnaissais sa grandeur dans les plus petits détails de la nature, avant d'être Spirite, je ne pouvais m'approcher d'une église, tant à mes yeux il y avait de dissemblance entre ceux qui se disent les représentants de Dieu sur la terre et cette grande figure du Christ, que l'Évangile nous montre toute d'amour et d'abnégation. Oui, me disais-je, Jésus se sacrifie pour nous ; il fait son entrée triomphale à Jérusalem, couvert de bure, monté sur un âne ; et vous, qui vous dites ses représentants, vous êtes couverts de soie, d'or et de diamants. Est-ce là le mépris des richesses que le divin Messie prêchait à ses apôtres ? Non ; et cependant, je vous l'avoue, Monseigneur, depuis que je suis Spirite, j'ai pu rentrer dans vos églises, j'ai pu y prier Dieu avec ferveur, malgré la musique mondaine qui y joue des airs d'opéra ; j'ai pu prier en pensant que, parmi toutes ces personnes réunies, il y en avait peut-être auxquelles cette pompe théâtrale était utile pour élever leur âme à Dieu ; alors j'ai pu pardonner votre luxe, et le comprendre dans un certain sens. Vous voyez donc bien, Monseigneur, que ce n'est pas sur les Spirites que vous devriez tonner ; et si vous avez, comme je n'en doute pas, le seul bien de votre troupeau en vue, revenez de votre manière de voir sur le Spiritisme, qui ne nous prêche que l'amour de nos semblables, le pardon des injures, la douceur, la charité et l'amour même pour nos ennemis.

« Cher maître, pardonnez-moi ces quelques lignes qui m'ont été suggérées par ce nouveau mandement. Le Spiritisme est venu raviver ma foi, en m'expliquant toutes les misères de la vie que, jusqu'alors, mon intelligence n'avait pu comprendre. Persuadé sincèrement que nous travaillons pour notre avancement et celui de l'humanité, je ne cesserai de propager cette doctrine dans le cercle qui m'entoure, en employant pour cela une conviction profonde et les moyens que Dieu m'a donnés.

« Daignez recevoir, cher maître, etc. »

Nous donnons ci-après la traduction du mandement de Monseigneur l'évêque. Nous le reproduisons *in extenso* pour n'en point affaiblir la portée. Mgr de Barcelone passe avec raison pour un homme de mérite ; il a donc dû réunir les arguments les plus puissants contre le Spiritisme ; nos lecteurs jugeront s'il est plus heureux que ses confrères, et si le coup de grâce nous sera donné de l'autre côté des

Pyrénées. Nous nous bornons à y ajouter quelques remarques.

« Nous, D. D. Pantaléon Monserra y Navarro, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque de Barcelone, chevalier grand-croix de l'Ordre américain d'Isabelle la Catholique, du Conseil de Sa Majesté, etc.

« A nos aimés et fidèles diocésains,

« L'homme, mis sur la terre comme dans un lieu de ténèbres qui lui empêche de voir les choses placées dans un ordre supérieur, ne peut faire un pas pour les chercher s'il n'est éclairé du flambeau de la foi. S'il se sépare de ce guide, il ne fera que trébucher, tombant aujourd'hui dans l'extrême de l'incrédulité qui nie tout, et demain dans celui de la superstition qui croit tout. Notre époque, qui prétend se conduire par la raison et les sens, n'admettant pour vrai que ce que lui montrent ces fallacieux témoins, se voit traversée par un immense courant d'idées entraînant à sa suite et la négation du surnaturel et une excessive crédulité. L'une et l'autre sont le produit de l'orgueil de l'intelligence humaine qui répugne à prêter une attention raisonnable à la parole révélée de Dieu. La génération actuelle se voit obligée d'assister à ce triste spectacle que nous donnent aujourd'hui les peuples les plus avancés en science et en civilisation. Les États Nord-Américains, cette nation appelée modèle, et quelques parties de la France, y compris la colonie d'Alger, s'évertuent depuis quelque temps à l'étude ridicule et à l'application du Spiritisme qui vient, sous ce nom, ressusciter les anciennes pratiques de la nécromancie par l'évocation des Esprits invisibles qui reposent dans le lieu de leur destinée placé au delà de la tombe, et que l'on consulte pour découvrir les secrets cachés sous le voile tendu par Dieu entre le temps et l'éternité. »

Remarque. Si l'on est répréhensible d'avoir des rapports avec les Esprits, il faudrait que l'Église empêchât ceux-ci de venir sans qu'on les appelle ; car il est notoire qu'il y a une foule de manifestations spontanées chez les personnes même qui n'ont jamais entendu parler du Spiritisme. Comment les demoiselles Fox, aux États-Unis, les premières qui ont révélé leur présence dans ce pays, ont-elles été mises sur la voie des évocations, si ce n'est par les Esprits qui sont venus se manifester à elles, alors qu'elles n'y songeaient pas le moins du monde ? Pourquoi ces Esprits ont-ils quitté le lieu qui leur était assigné au delà de la tombe ? Est-ce avec ou sans la permission de Dieu ?

Le Spiritisme n'est pas sorti du cerveau d'un homme comme un système philosophique créé par l'imagination ; *si les Esprits ne se fussent pas manifestés deux-mêmes, il n'y aurait point eu de Spiritisme.* Si on ne peut les empêcher de se manifester, on ne peut arrêter le Spiritisme, pas plus qu'on ne peut empêcher un fleuve de couler, à moins d'en supprimer la source. Prétendre que les Esprits ne se manifestent pas est une question de fait et non d'opinion ; contre l'évidence, il n'y a pas de dénégation possible.

« Ce désir exagéré de tout connaître par des moyens ridicules et réprouvés n'est autre que le fruit de ce besoin, de ce vide qu'éprouve l'homme lorsqu'il a rejeté tout ce qui lui est proposé comme vérité par sa souveraine légitime et infaillible : l'Église. »

R. Si ce que cette souveraine infaillible propose comme vérité est démontré erreur par les observations de la science, est-ce la faute de l'homme s'il le repousse ? L'Église était-elle infaillible, quand elle condamnait aux peines éternelles ceux qui croyaient au mouvement de la terre et aux antipodes ? Lorsqu'elle condamne encore aujourd'hui ceux qui croient que la terre n'a pas été formée en six fois vingt-quatre heures ? Pour que l'Église fût crue sur parole, il faudrait qu'elle n'enseignât rien qui pût être démenti par les faits.

« Dans un moment d'ardeur à tout connaître par lui-même, il a repoussé comme superstition cette même vérité, parce que son entendement ne la comprenait pas ou ne s'accordait pas avec les notions qu'il en avait reçues. Mais, plus tard, il a jugé nécessaire ce qu'il avait méprisé ; il a voulu se réhabiliter dans sa foi ; il l'a examinée de nouveau, et selon que cet examen a été fait par des personnes d'une imagination vive, ou par d'autres d'un tempérament nerveux et irritable, elles ont admis, dans leur système de croyance, tout ce qu'elles ont cru voir et entendre des Esprits évoqués dans un moment de mélancolique exaltation. »

R. Nous n'avions jamais pensé que la foi, c'est-à-dire l'adoption ou le rejet des vérités enseignées par l'Eglise, après examen par celui qui veut sincèrement y revenir, fût une question de tempérament. Si, pour leur donner la préférence sur d'autres croyances, il ne faut être ni nerveux, ni irritable, ni avoir une imagination vive, il y a bien des gens qui en sont fatalement exclus par suite de leur complexion. Nous croyons, nous, que dans ce siècle de développement intellectuel, la foi est une question de *compréhension*.

« C'est ainsi qu'on est arrivé à créer une religion qui, renouvelant les égarements et les aberrations du paganisme, menace de conduire la société avide de merveilleux à la folie, à l'extravagance et au cynisme le plus immonde (*y al cinismo mas inmundo*). »

R. Voilà encore un prince de l'Eglise qui proclame, dans un acte officiel, que le Spiritisme est une religion qui se crée. C'est ici le cas de répéter ce que nous avons déjà dit à ce sujet : Si jamais le Spiritisme devient une religion, c'est l'Eglise qui, la première, en aura donné l'idée. Dans tous les cas, cette religion nouvelle, si tant est que c'en soit une, s'éloignerait du paganisme par le fait capital qu'elle n'admet pas un enfer localisé, avec des peines matérielles, tandis que l'enfer de l'Eglise, avec ses flammes, ses fourches, ses chaudières, ses lames de rasoirs, ses clous pointus qui déchirent les damnés, et ses diables qui attisent le feu, est une copie amplifiée du Tartare.

« Le grand propagateur de cette secte de modernes illuminés, Allan Kardec, l'avoue lui-même dans son *Livre des Esprits*, en disant : « Que parfois ceux-ci se plaisent à répondre ironiquement et d'une manière équivoque qui déconcerte les malheureux qui les consultent. » Et, bien qu'il avertisse de la nécessité qu'il y a de discerner les Esprits graves des Esprits superficiels, il ne peut nous donner les règles nécessaires à ce discernement, aveu qui révèle toute la vanité et la fausseté du Spiritisme, avec ses déplorables conséquences. »

R. Nous renvoyons Mgr de Barcelone au *Livre des Médiums* (chap. XXIV, page 327).

« Si ce système, qui établit un monstrueux commerce entre la lumière et les ténèbres, entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, en un mot, entre Dieu et Bélial, n'a point de prosélytes en Espagne, il y a, à n'en pas douter, d'ardents propagateurs, et la métropole de notre diocèse est le théâtre choisi pour mettre en œuvre tous les moyens que peut suggérer l'Esprit de mensonge et de perdition. La preuve en est dans l'introduction frauduleuse qui s'opère, malgré le zèle déployé par les autorités locales, de milliers d'exemplaires du *Livre des Esprits*, écrit par le premier prédicateur de ces mensonges, Allan Kardec, et traduit en espagnol. »

R. Il est assez difficile de concilier ces deux assertions, savoir : que le Spiritisme n'a *point* de prosélytes en Espagne, et qu'il y a, à n'en pas douter, d'ardents propagateurs. On ne comprend pas davantage que, dans un pays où il n'y a point de Spirites, on trouve l'écoulement du *Livre des Esprits* par milliers.

« En lisant cette production originale, nous nous sommes dit en nous-même : chaque siècle a ses préoccupations, ses erreurs favorites, et celles du nôtre sont une tendance à nier ce qui est invisible et à ne chercher la certitude que dans la matière sensible ; ne serait-ce donc pas chose incroyable, si nous ne l'avions pas vu, que le dix-neuvième siècle, si riche en découvertes sur les lois de la nature, si riche en observations et en expériences, en soit venu à adopter les songes de la magie et des apparitions des Esprits sur la seule évocation d'un simple mortel ? Et pourtant, cela est ! Et cette nouvelle hérésie, importée, selon les apparences, des pays idolâtres aux peuples du nouveau monde, a envahi l'ancien, et a trouvé des adeptes et des partisans dans celui-ci, malgré le flambeau du Christianisme qui l'éclaire depuis dix-huit siècles, et condamne de pareilles ridiculités, malgré l'éclat qu'il a répandu sur toute sa surface et particulièrement sur l'Europe. »

R. Puisque Mgr de Barcelone s'étonne que le dix-neuvième siècle accepte si facilement le Spiritisme, malgré ses tendances positives et la richesse de ses découvertes en fait de lois de la nature, nous lui dirons que c'est précisément l'aptitude à ces découvertes qui produit ce résultat. Les rapports du monde visible et du monde invisible sont une des grandes lois naturelles qu'il était réservé au dix-neuvième siècle de révéler au monde, ainsi que tant d'autres lois. Le Spiritisme, fruit de l'expérience et de l'observation, basé sur des faits positifs jusqu'à ce jour incompris, mal étudiés et encore plus mal expliqués, est l'expression de cette loi ; par cela même il vient détruire le fantastique, le merveilleux et le surnaturel faussement attribué à ces faits, en les faisant rentrer dans la catégorie des phénomènes naturels. Comme il vient expliquer ce qui était inexplicable, qu'il démontre ce qu'il avance et en donne la raison, qu'il ne veut point être cru sur parole, qu'il provoque l'examen et ne veut être accepté qu'en connaissance de cause, par ces motifs, il répond aux idées et aux tendances positives du siècle. Sa facile acceptation, loin d'être une anomalie, est une conséquence de sa nature qui lui donne rang parmi les sciences d'observation. S'il se fût entouré de mystères et s'il eût exigé une foi aveugle, on l'aurait repoussé comme un anachronisme.

Jeune encore, il rencontre de l'opposition, comme toutes les idées nouvelles d'une certaine importance ; il a contre lui :

1° Ceux qui ne croient qu'à la matière tangible, et nient toute puissance intellectuelle en dehors de l'homme ;

2° Certains savants qui croient que la nature n'a plus de secrets pour eux, ou qu'à eux seuls appartient de découvrir ce qui est encore caché ;

3° Ceux qui, dans tous les temps, se sont efforcés d'enrayer la marche ascendante de l'esprit humain, parce qu'ils craignent que le développement des idées, en faisant voir trop clair, ne nuise à leur puissance et à leurs intérêts ;

4° Enfin, par ceux qui, n'ayant pas de parti pris, et ne le connaissant pas, le jugent sur le travestissement que lui font subir ses adversaires en vue de le discréditer.

Cette catégorie compose la grande majorité des opposants ; mais elle diminue tous les jours, parce que tous les jours le nombre de ceux qui étudient augmente ; les préventions tombent devant un examen sérieux, et l'on s'attache d'autant plus à la chose sur laquelle on reconnaît avoir été trompé. A en juger par le chemin qu'a fait le Spiritisme dans un si court espace de temps, il est aisé de prévoir qu'avant peu il n'aura plus contre lui que les antagonistes de parti pris ; et comme ils forment une très petite minorité, leur influence sera nulle ; eux-mêmes subiront l'influence de la masse, et seront forcés de suivre le torrent.

La manifestation des Esprits n'est pas seulement une croyance, c'est un fait ; or, devant un fait, la négation est sans valeur, à moins de prouver qu'il n'existe pas, et c'est ce que nul n'a encore démontré. Comme sur tous les points du globe la réalité du fait est chaque jour constatée, on croit à ce qu'on voit ; c'est ce qui explique l'impuissance des négateurs pour arrêter le mouvement de l'idée. Une croyance n'est ridicule que lorsqu'elle est fausse, elle ne l'est plus dès qu'elle repose sur une chose positive ; le ridicule est pour celui qui s'obstine à nier l'évidence.

« Ceci doit vous convaincre, mes chers enfants et frères, du besoin que l'homme a de croire, et que lorsqu'il méprise les véritables

croyances, il embrase avec enthousiasme même les fausses. C'est pourquoi le profond Pascal dit, dans une de ses pensées : « Les incrédules sont les hommes les plus portés à tout croire. » L'Esprit de ténèbres prend les hommes pour jouet et pour instrument de ses mauvais desseins, en se servant de leur vanité, de leur crédulité, de leur présomption pour faire d'eux-mêmes les propagateurs et les apôtres de ce dont ils riaient la veille, de ce qu'ils qualifiaient d'invention chimérique, et d'épouvantail pour les âmes faibles. »

« Non, mes frères, la véritable foi, la doctrine du christianisme, l'enseignement constant de l'Église, ont toujours réprouvé la pratique de ces évocations qui portent à croire que l'homme a sur les Esprits un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu seul. « Il n'est pas au pouvoir d'un mortel que les âmes séparées des corps après la mort lui révèlent les secrets que recouvre le voile de l'avenir. » (Matt., XVI, 4.)

R. Le Spiritisme dit aussi qu'il n'est pas donné aux Esprits de révéler l'avenir, et il condamne formellement l'emploi des communications d'outre-tombe comme moyen de divinisation ; il dit que les Esprits viennent pour nous instruire et nous améliorer, et non pour nous dire la bonne aventure ; il dit de plus que nul ne peut contraindre les Esprits à venir et à parler quand ils ne le veulent pas. C'est en dénaturer méchamment le but de prétendre qu'il fait de la nécromancie. (*Livre des Médiums*, ch. XXVI, page 386.)

« Si la sagesse divine avait jugé utile au bonheur et au repos du genre humain de l'instruire sur les relations entre le monde des Esprits et celui des êtres corporels, elle nous l'aurait révélé de manière à ce qu'aucun mortel n'eût pu être trompé dans leurs communications ; elle nous aurait enseigné un moyen pour reconnaître quand ils nous auraient dit la vérité, ou insinué l'erreur, et elle ne nous aurait pas abandonné pour ce discernement à la lumière de la raison qui est une lueur bien faible pour découvrir ces régions qui s'étendent au delà de la mort. »

R. Puisque Dieu permet aujourd'hui que ces relations existent, - car il faut bien admettre que rien n'arrive sans la permission de Dieu, - c'est qu'il le juge utile au bonheur des hommes, afin de leur donner la preuve de la vie future à laquelle il y en a tant qui ne croient plus, et parce que le nombre sans cesse croissant des incrédules prouve que l'Eglise seule est impuissante à les retenir au bercail. Dieu lui envoie des auxiliaires dans les Esprits qui se manifestent ; les repousser n'est pas faire preuve de soumission à sa volonté ; les renier, c'est méconnaître sa puissance ; les injurier et maltraiter leurs interprètes, c'est agir comme les Juifs à l'égard des prophètes, ce qui fit verser les larmes à Jésus sur le sort de Jérusalem.

« Lors donc qu'un misérable mortel, égaré par son imagination, prétend nous donner des nouvelles sur le sort des ânes dans l'autre

monde ; lorsque des hommes à courte vue ont l'audace de vouloir révéler à l'humanité et à l'individu sa destinée indéfectible dans l'avenir, ils usurpent un pouvoir qui appartient à Dieu, et dont il ne se dessaisit pas, si ce n'est pour le bien de l'humanité elle-même et des peuples, en les avertissant ou les réprimandant par l'intermédiaire d'envoyés qui, comme les prophètes, portent avec eux la preuve de leur mission, dans les miracles qu'ils opèrent, et dans l'accomplissement constant de ce qu'ils ont annoncé. »

R. Vous reniez donc les prédications de Jésus, puisque vous ne reconnaissez pas dans ce qui arrive l'accomplissement de ce qu'il a annoncé. Que signifient ces paroles : « Je répandrai l'Esprit sur toute chair ; vos femmes et vos filles prophétiseront, vos enfants auront des visions et les vieillards des songes ? »

« Nous pouvons considérer comme visionnaires ceux-là qui, abandonnant la vérité, et prêtant l'oreille aux fables, veulent que l'on écoute comme des révélations les caprices, les rêves fantastiques de leur imagination en délire. Saint Paul écrivant à Timothée le met en garde contre tout cela, lui et les générations futures. (I Tim., IV, *v.* 7.) L'apôtre pressentait déjà, dix-huit siècles auparavant, ce qu'à notre époque l'incrédulité devait offrir pour remplir par quelque chose le vide que laisse dans l'âme l'absence de la foi. »

R. L'incrédulité est, en effet, la plaie de notre époque ; elle laisse dans l'âme un vide immense ; pourquoi donc l'Eglise ne le comble-t-elle pas ? Pourquoi ne peut-elle retenir les fidèles dans la foi ? Les moyens matériels et spirituels ne lui manquent cependant pas ; n'a-t-elle pas d'immense richesses, une innombrable armée de prédicateurs, l'instruction religieuse de la jeunesse ? Si ses arguments ne triomphent pas de l'incrédulité, c'est donc qu'ils ne sont pas assez péremptoires. Le Spiritisme ne va pas sur ses brisées : *il fait ce qu'elle ne fait pas* ; il s'adresse à ceux qu'elle est impuissante à ramener, et il réussit à leur donner la foi en Dieu, en leur âme et en la vie future Que dirait-on d'un médecin qui, ne pouvant guérir un malade, s'opposerait à ce que celui-ci acceptât les soins d'un autre médecin qui pourrait le sauver ?

Il est vrai qu'il ne préconise pas un culte aux dépens de l'autre, qu'il ne lance l'anathème à aucun, sans cela il serait le bienvenu de celui dont il aurait embrassé la cause exclusive ; mais c'est précisément parce qu'il est porteur d'un mot de ralliement auquel tous peuvent répondre : « Hors la charité point de salut, » qu'il vient faire cesser les antagonismes religieux qui ont fait verser plus de sang que les guerres de conquêtes.

« Après avoir essayé de la divination, du somnambulisme par le magnétisme animal, sans avoir pu obtenir autre chose que la réprobation de tout homme sensé ; après avoir vu tomber en discrédit les tables tournantes, ils ont déterré le cadavre infect de ce Spiritisme avec les absurdités de la transmigration des âmes ; méprisant les articles de

notre symbole tels que les enseigne l'Église, ils ont voulu les remplacer par d'autres qui les annulent, en admettant une immortalité de l'âme, un purgatoire et un enfer très différents de ceux que nous enseigne notre foi catholique. »

R. Ceci est très juste ; le Spiritisme n'admet pas un enfer où il y a des flammes, des fourches, des chaudières et des lames de rasoirs ; il n'admet pas non plus que ce soit un bonheur pour les élus de soulever le couvercle des chaudières pour y voir bouillir les damnés, peut-être un père, une mère ou un enfant ; il n'admet pas que Dieu se complaise à entendre pendant l'éternité les cris de désespoir de ses créatures, sans être touché des larmes de celles qui se repentent, plus cruel en cela que ce tyran qui fit construire un soupirail aboutissant des cachots de son palais à sa chambre à coucher, pour se donner le plaisir d'entendre les gémissements de ses victimes ; il n'admet pas, enfin, que la suprême félicité consiste dans une contemplation perpétuelle qui serait une inutilité perpétuelle, ni que Dieu ait créé les âmes pour ne leur donner que quelques années ou quelques jours d'existence active, et les plonger ensuite pour l'éternité dans les tortures ou dans une inutile béatitude. Si c'est là la pierre angulaire de l'édifice, l'Eglise a raison de craindre les idées nouvelles ; ce n'est pas avec de telles croyances qu'elle comblera le gouffre béant de l'incrédulité.

« Avec cela, comme l'a dit fort à propos le sage évêque d'Alger, tout ce qu'ont pu faire les incrédules a été de changer de face pour entraîner cette portion de croyants dont la foi simple et peu éclairée est facile à se prêter à tout ce qui est extraordinaire, et en même temps de réussir à opposer un nouvel obstacle à la conversion de ces âmes ensevelies dans l'indifférence religieuse, qui, en voyant que l'on veut réduire le christianisme à un tissu de superstitions, ont fini par le blasphémer, lui et son auteur. »

R. Voilà une chose bien singulière ! c'est le Spiritisme qui empêche l'Eglise de convertir les âmes ensevelies dans l'indifférence religieuse ; mais alors pourquoi ne les a-t-elle pas converties avant l'apparition du Spiritisme ? Il est donc plus puissant que l'Eglise ? Si les indifférents se rattachent à lui de préférence, c'est qu'apparemment ce qu'il donne leur convient mieux.

« Afin que les hommes de peu de foi ne se scandalisent pas en lisant les doctrines du *Livre des Esprits*, et ne croient pas un seul instant qu'elles sont en harmonie avec tous les cultes et toutes les croyances, y compris la foi catholique, ainsi que le prétend Atlan Kardec, nous leur rappellerons que l'Écriture sainte la condamne comme folie, en disant par la bouche de l'Ecclésiaste : « Les divinations, les augures et les songes sont choses vaines, et le cœur souffre de ces chimères ; toutes les fois qu'ils ne seront pas envoyés par le Très-Haut, défiez-

vous-en ; car les songes attristent les hommes, et ceux qui s'appuient dessus sont tombés. » (Éccl. XXXVI, *v*. 5, 7.)

« Jésus-Christ reproche à ses disciples d'avoir cru à la vision d'un fantôme en le voyant marcher sur les eaux, et il ne veut pas qu'ils s'en assurent autrement que par les signes qu'il leur donne de la réalité de sa personne. (Luc, XXIV, *v*. 39.)

« L'Église et les saints Pères ont, comme interprètes de la parole divine, constamment repoussé ces moyens trompeurs par lesquels on croit que les Esprits se communiquent aux hommes, et la raison éclairée les repousse aussi, parce que, comprenant que, par elle seule et sans le secours de la foi, elle ne peut embrasser les choses ni les vérités qui se rapportent au passé dans l'ordre surnaturel ; comment peut-elle prétendre atteindre par elle-même, dans un état de transport, ou entraînée par une imagination ardente, ce qui ne peut se vérifier que d'une manière, dans un lieu, et dans des circonstances imprévues ?

« Si donc, en d'autres occasions, nous avons élevé la voix contre ce matérialisme impie, et cette incrédulité systématique qui nie l'immortalité de l'âme séparée du corps dans les différents états auxquels la destine la justice divine pour l'éternité, aujourd'hui nous nous voyons obligé de protester contre cette communication active que l'on attribue à l'évocation des morts, et qui prétend révéler ce qui n'est perceptible qu'à la pénétration infinie de Dieu.

« Ne vous laissez pas entraîner, mes frères, mes fils aimés, par ces fables vaines, recelant les erreurs et les préoccupations des peuples barbares et ignorants, et toutes les inventions absurdes de gens dont l'esprit, affaibli par le défaut de foi véritable et par la superstition, abjure la religion révélée par le fils de Dieu, dégrade la raison humaine et chasse la pureté de l'âme. Loin de nos bien-aimés diocésains, et surtout de ces lecteurs réputés avec raison éclairés et civilisés, d'ajouter foi à des contes de rêveurs tels qu'Allan Kardec, hommes à imagination exaltée et en délire ! Loin de vous donc cette croyance antichrétienne qui fait sortir du tombeau les fantômes, les Esprits errants ; loin de vous cette superstition importée dans notre religion par les païens convertis au christianisme, et que les écrits de ses sages apologistes en chassèrent bientôt. »

R. Les Spirites n'ont jamais fait sortir les fantômes des tombeaux, par la raison très simple que dans les tombeaux il n'y a que la dépouille mortelle qui se détruit et ne ressuscite pas. Les Esprits sont partout dans l'espace, heureux d'être libres et débarrassés du corps qui les faisait souffrir ; c'est pourquoi ils

ne tiennent point à leurs restes, et les fuient plus qu'ils ne les recherchent. Le Spiritisme a toujours repoussé l'idée que les évocations étaient plus faciles près des tombes, d'où l'on ne peut faire sortir ce qui n'y est pas. Ce n'est qu'au théâtre qu'on voit ces choses-là.

« Ayez soin que vos enfants, poussés par la curiosité du jeune âge, ne lisent point de semblables productions, et ne s'impressionnent point de leurs images qui ont fait perdre le sens commun à un grand nombre de personnes qui gémissent aujourd'hui dans les maisons d'aliénés, victimes du Spiritisme.

« Faites tous vos efforts, mes fils et mes frères, pour conserver pure la doctrine que nous enseigne le divin Maître ; reposez-vous et appuyez-vous uniquement sur sa sainte parole touchant votre avenir. Et sachant que c'est à la Providence divine, toujours sage, qu'il appartient de conduire l'homme à travers les vicissitudes de cette vie, pour éprouver sa foi, et aviver son espérance, sans vouloir sonder votre sort futur, cherchez à l'assurer par le moyen des bonnes œuvres, en rendant certaine par elles votre vocation d'enfants de Dieu, appelés à l'héritage du Père céleste. »

R. Avant d'arrêter la curiosité des enfants, il ne faudrait pas aiguillonner celle des parents, ce que ce mandement ne peut manquer de produire. Quant à la folie c'est toujours la même histoire, qui commence à être singulièrement usée, et dont le résultat n'a pas été plus heureux que celle des prétendus fantômes. Les expériences se faisant de tous les côtés, bien plus encore dans l'intimité des familles qu'en public, et les médiums se trouvant partout, dans tous les rangs de la société, et à tous les âges, chacun sait à quoi s'en tenir sur le véritable état des choses ; c'est pour cela que les efforts que l'on fait pour travestir le Spiritisme sont sans portée. Le nombre de ceux que de fausses allégations parviennent à circonvenir est bien faible, et de ceux-là beaucoup, voulant voir par eux-mêmes, reconnaissent la vérité. Comment persuader à une multitude de gens qu'il fait nuit alors que tous sont à même de voir qu'il fait clair ? Cette faculté de contrôle pratique donnée à tout le monde est un des caractères spéciaux du Spiritisme, et c'est ce qui fait sa puissance. Il en est autrement des doctrines purement théoriques que l'on peut combattre par le raisonnement ; mais le Spiritisme est fondé sur des faits et des observations que chacun a sans cesse sous la main.

Toute l'argumentation de Mgr de Barcelone se résume ainsi : Les manifestations des Esprits sont des fables imaginées par les incrédules pour détruire la religion ; il ne faut croire que ce que nous disons, parce que nous seuls sommes en possession de la vérité ; n'examinez rien au delà, de peur que vous ne soyez séduits.

« Pour prévenir les dangers auxquels vous pourriez succomber, et en vertu de l'autorité divine qui nous a été donnée pour vous les signaler et vous en éloigner, conformément à la faculté qui nous est reconnue

par l'article 3 du dernier concordat, et d'accord avec ce qui a été prévu par les sacrés canons, et les lois du royaume, touchant les erreurs que nous avons signalées et combattues, nous condamnons le *Livre des Esprits*, traduit en espagnol sous le titre de : *Libro de los Espiritos*, par Allan Kardec, comme compris dans les articles 8 et 9 du catalogue promulgué en vertu de la prescription à cet effet du concile de Trente. Nous en défendons la lecture à tous nos diocésains sans exception et leur ordonnons de livrer à leurs curés respectifs les exemplaires qui pourront tomber entre leurs mains, pour qu'ils nous soient remis avec toute la sécurité possible.

« Donné dans notre sainte visite de Mataro le 27 juillet 1864. »

PANTALEON, *évêque de Barcelone.*
Par ordre de S. E. S. Monseigneur l'évêque,
D^{n} LAZARO BAULUZ, *secrétaire*.

La défense faite par Mgr de Barcelone à tous ses diocésains, sans exception, de s'occuper du Spiritisme, est calquée sur celle de Mgr d'Alger. Nous doutons fort qu'elle ait plus de succès, quoique ce soit en Espagne ; car dans ce pays les idées fermentent comme ailleurs, même sous l'étouffoir, et peut-être à cause de l'étouffoir qui les tient comme en serre chaude. L'autodafé de Barcelone a hâté leur éclosion. L'effet qu'on s'était promis de cette solennité n'a pas apparemment répondu à l'attente, puisqu'on ne l'a pas renouvelée ; mais l'exécution que l'on n'ose plus faire en public, on veut la faire en particulier. En invitant ses administrés à lui remettre tous les livres spirites qui leur tomberont sous la main, Mgr Pantaléon n'a sans doute pas en vue d'en faire collection. Il leur interdit d'évoquer les Esprits, c'est son droit ; mais dans son mandement il a oublié une chose essentielle, c'est de faire défense aux Esprits d'entrer en Espagne.

Il s'étonne que le Spiritisme prenne si facilement racine au dix-neuvième siècle ; on doit s'étonner encore plus de voir en ce siècle ressusciter les us et coutumes du moyen âge ; et ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'il s'y trouve des gens, instruits du reste, comprenant assez peu la nature et la puissance de l'idée, pour croire qu'on peut l'arrêter au passage comme on arrête un ballot de marchandises à la frontière.

Vous vous plaignez, monseigneur, de ce que les incrédules et les indifférents restent sourds à la voix des pasteurs de l'Eglise, tandis qu'ils se rendent à celle du Spiritisme ; c'est qu'ils sont plus touchés

des paroles de charité, d'encouragement et de consolation que par les anathèmes. Croit-on les ramener par des imprécations comme celle qu'a prononcée dernièrement le curé de Villemayor-de-Ladre contre un pauvre maître d'école qui avait eu le tort de lui déplaire ? Voici cette formule canonique rapportée par la *Correspondencia* de Madrid, du mois de juin 1864, et auprès de laquelle la fameuse imprécation de Camille est presque de la douceur ; le poète a pu la mettre dans la bouche d'une païenne, il n'eût pas osé la mettre dans celle d'une chrétienne.

« Maudit soit Auguste Vincent ; maudits soient les vêtements dont il se couvre, la terre sur laquelle il marche, le lit où il dort et la table où il mange ; maudits soient le pain, et de plus tous les autres aliments dont il se nourrit, la fontaine où il boit, et de plus tous les liquides qu'il prend.

« Que la terre s'ouvre et qu'il soit enterré en ce moment ; qu'il ait Lucifer à son côté droit. Personne ne peut parler avec lui, sous peine d'être tous excommuniés, seulement en lui disant adieu ; maudits soient aussi ses champs, sur lesquels il ne tombera plus d'eau, afin que rien ne lui produise ; maudites soient la jument qu'il monte, la maison où il habite et les propriétés qu'il possède.

« Maudits soient aussi ses pères, enfants qu'il a et qu'il aura, qui seront en petit nombre et méchants ; ils iront mendier et il n'y aura personne qui leur donnera l'aumône, et si on la leur donne, qu'ils ne pussent la manger. En plus, que sa femme en cet instant reste veuve, ses enfants orphelins et sans père. »

Est-ce bien dans un temple chrétien qu'ont pu retentir d'aussi horribles paroles ? Est-ce bien un ministre de l'Evangile, un représentant de Jésus-Christ qui a pu les prononcer ? qui, pour une injure personnelle, voue un homme à l'exécration de ses semblables, à la damnation éternelle et à toutes les misères de la vie, lui, son père, sa mère, ses enfants présents et à venir, et tout ce qui lui appartient ? Jésus a-t-il jamais tenu un pareil langage, lui qui priait pour ses bourreaux, et qui a dit : « Pardonnez à vos ennemis ; » qui nous fait chaque jour répéter, dans l'Oraison dominicale : « Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Quand il prononce la malédiction contre les Scribes et les Pharisiens, appelle-t-il sur eux la colère de Dieu ? Non ; mais il leur prédit les malheurs qui les attendent.

Et vous vous étonnez, monseigneur, des progrès de l'incrédulité ! Etonnez-vous plutôt qu'au dix-neuvième siècle, la religion du Christ soit si mal comprise par ceux qui sont chargés de l'enseigner. Ne soyez donc pas surpris si Dieu envoie ses bons Esprits pour rappeler au sens véritable de sa loi. Ils ne viennent pas détruire le christianisme, mais le dégager des fausses interprétations et des abus que les hommes y ont introduits.

Instructions des Esprits.

Les Esprits en Espagne.

(Barcelone, 13 juin 1864. - Médium, madame J.)

Je viens près de vous pour que vous ayez la bonté de me recommander à Dieu dans vos prières, parce que je souffre, et je désire que les âmes charitables incarnées aient compassion d'un pauvre Esprit qui demande à Dieu son pardon. J'ai longtemps croupi dans le mal, mais aujourd'hui je viens dire aux Esprits qui le font : Cessez, âmes impures dans vos iniquités, cessez d'être incrédules et de mener une vie errante telle que la vôtre ; cessez donc de faire le mal, parce que Dieu a dit à ses bons Esprits : « Allez, et purifiez ces âmes perverses qui n'ont jamais connu le bien ; il faut que le mal cesse, parce que les temps sont proches où la terre doit être améliorée. Pour qu'elle soit meilleure, il faut que ces âmes souillées, qui chaque jour viennent la peupler, se purifient, afin d'habiter de nouveau la terre, mais bonnes et charitables. »

C'est ce que Dieu a dit à ses bons Esprits ; et moi qui étais un des plus cruels dans les obsessions, je viens aujourd'hui dire à ceux qui font ce que je faisais : Ames égarées, suivez-moi ; demandez pardon à Dieu et à ces âmes pures qui vous tendent les bras ; implorez, et Dieu vous pardonnera ; mais pardonnez aussi, vous, et repentez-vous ; le pardon est si doux ! Ah ! si vous le connaissiez, vous ne tarderiez pas un instant à vous retirer de la fange du mal où vous croupissez ; vous voleriez aussitôt dans les bras des anges qui sont près de vous. Cessez, cessez, frères, je vous en prie ; cessez et suivez-moi ; repentez-vous.

Mes amis, permettez que je vous donne ce nom, quoique vous ne me connaissiez pas : je suis un de ces Esprits qui ont tout fait hors le bien ; mais à tout péché miséricorde, et puisque Dieu m'accorde mon pardon, et que des anges ont bien voulu me donner le nom de frère, j'espère que vous, qui pratiquez la charité, vous prierez pour moi, car j'ai des épreuves bien dures à subir ; mais elles sont méritées.

D. Y a-t-il longtemps que vous avez pris le sentier du bien ? - *R*. Non, mes amis, il y a peu de temps, car je suis l'Esprit obsesseur de la jeune enfant de Marmande ; je suis Jules, et je viens auprès des âmes charitables leur demander de prier pour moi, et dire aussi à mes anciens compagnons : « Arrêtez ! ne faites plus le mal, parce que Dieu pardonne aux pécheurs repentants ; repentez-vous, et vous serez absous. Je viens vous apporter les paroles de paix ; recevez de l'ange qui

est ici présent le saint baptême, comme je l'ai reçu moi-même. »

Chers amis, je vous quitte en vous recommandant de ne pas m'oublier dans vos bonnes prières. Adieu. JULES.

Ayant demandé à l'Esprit si celui de Petite Carita, sa protectrice, l'accompagnait, il répondit affirmativement. Nous priâmes ce bon Esprit de vouloir bien nous dire quelques bonnes paroles relativement aux obsessions que nous combattons depuis si longtemps. Voici ce qu'il nous dit :

« Mes amis, les obsessions qui font le tourment de ces pauvres âmes incarnées sont bien douloureuses, surtout pour les médiums qui désirent se servir de leur faculté pour faire le bien, et ne le peuvent, parce que des Esprits malveillants se sont abattus sur eux et ne leur laissent point de tranquillité ; mais il faut espérer que ces obsessions arrivent à leur fin. Priez beaucoup, demandez à Dieu, la bonté même, qu'il veuille bien abréger vos souffrances et vos épreuves. Evoquez, chères âmes, ces Esprits égarés ; priez pour eux ; moralisez-les ; demandez des conseils aux bons Esprits. Vous êtes bien entourés ; n'avez-vous pas près de vous plusieurs de ces âmes éthérées qui veillent sur vous et vous protègent, qui cherchent à vous faire progresser, pour que vous arriviez près de Dieu ; c'est là qu'est leur tâche ; ils travaillent sans cesse pour vous préparer la vie qui ne finit jamais. Si vous n'êtes pas délivrés, mes chers amis, c'est sans doute que vous n'êtes pas assez purifiés pour la tâche que vous vous êtes imposée. Vous avez choisi votre épreuve librement, et vous devez vous efforcer de la mener à bonne fin, car les Esprits vous guident et vous soutiennent pour vous aider à terminer la vie terrestre saintement, vous épurant par l'expiation de la souffrance et par la charité.

« Adieu, chers amis ; je vous quitte en priant Dieu pour vous et pour ces pauvres obsédés, et je lui demande que vous soyez toujours protégés par les Esprits purifiés de votre groupe. (Voir la *Revue* de février, mars et juin 1864 : guérison de la jeune obsédée de Marmande.)

PETITE CARITA. »

Voilà deux Esprits qui ont violé la consigne et franchi les Pyrénées sans permission, sans tenir compte du mandement de Mgr Pantaleon, et, qui plus est, sans avoir été appelés ni évoqués. Il est vrai que le mandement n'avait pas encore paru ; nous verrons si maintenant ils seront moins hardis. On pourrait dire que si, dans cette réunion, on ne les a pas appelés, on avait l'habitude d'en appeler d'autres, et que, trouvant la porte ouverte, ils en ont profité pour entrer ; mais on ne tardera pas, si ce n'est déjà fait, à en voir s'introduire, là comme ailleurs, comme à Poitiers, par exemple, chez des gens qui n'auront jamais entendu parler du Spiritisme, et même chez

ceux qui, scrupuleux observateurs de l'ordonnance, leur fermeront l'entrée de leurs maisons, et cela malgré les alguazils.

Puisque ceux dont il est ici question se sont permis cette incartade, nous demanderons à Monseigneur ce qu'il y a de ridicule dans ce fait, et où est le *cynisme immonde* qui, selon lui, est le fruit du Spiritisme : Une jeune fille de Marmande, qui ni elle ni ses parents ne pensaient point aux Esprits, qui peut-être même n'y croyaient pas, est atteinte, depuis près d'un an, d'une maladie terrible, bizarre, devant laquelle échoue la science. Quelques Spirites croient y reconnaître l'action d'un mauvais Esprit ; ils entreprennent sa guérison sans médicaments, par la prière et l'évocation de ce mauvais Esprit, et en cinq jours, non-seulement ils lui rendent la santé, mais ils ramènent le mauvais Esprit au bien. Où est le mal ? où est l'absurdité ? Puis, ce même Esprit vient à Barcelone, sans qu'on le demande, réclamer des prières dont il a besoin pour achever sa purification ; il se donne pour exemple et invite ses anciens compagnons à renoncer au mal ; le bon Esprit qui l'accompagne prêche une morale évangélique ; qu'y a-t-il encore là de ridicule et d'immonde ? Ce qui est ridicule, dites-vous, c'est de croire à la manifestation des Esprits. Mais qu'est-ce que c'est que ces deux êtres qui viennent de se communiquer ? Est-ce un effet de l'imagination ? Non, puisqu'on ne songeait ni à eux, ni au fait dont ils viennent parler. Lorsque vous serez mort, Monseigneur, vous verrez les choses autrement, et nous prions Dieu qu'il vous éclaire comme il l'a fait pour votre prédécesseur, aujourd'hui l'un des protecteurs du Spiritisme à Barcelone.

Parmi les communications qu'il a données à la Société spirite de Paris, voici la première qui a déjà été publiée dans cette Revue ; nous la reproduisons néanmoins pour l'édification de ceux qui ne la connaîtraient pas. (Voir la Revue d'août 1862, page 231 : Mort de l'évêque de Barcelone, et, pour les détails de l'autodafé, les numéros de novembre et décembre 1861.)

« Aidé par votre chef spirituel (saint Louis), j'ai pu venir vous enseigner par mon exemple et vous dire : Ne repoussez aucune des idées annoncées, car un jour, un jour qui durera et pèsera comme un siècle, ces idées amoncelées crieront comme la voix de l'ange : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? Qu'as-tu fait de notre puissance, qui devait consoler et élever l'humanité ? L'homme qui volontairement vit aveugle et sourd d'esprit, comme d'autres le sont de corps, souffrira, expiera et renaîtra pour recommencer le labeur intellectuel que sa paresse et son orgueil lui ont fait éviter ; et cette terrible voix m'a dit : Tu as brûlé les idées, et les idées te brûleront. Priez pour moi ; priez, car elle est agréable à Dieu la prière que lui adresse le persécuté pour le persécuteur.

« Celui qui fut évêque et n'est plus qu'un pénitent. »

Les Esprits ne s'arrêtent pas à Barcelone ; Madrid, Cadix, Séville, Murcie et bien d'autres villes reçoivent leurs communications, auxquelles l'autodafé a donné un nouvel élan, en augmentant le nombre des adeptes. Sans avoir le don de prophétie, nous pouvons dire avec certitude qu'un demi-siècle ne se passera pas que toute l'Espagne ne soit Spirite.

(Murcie (Espagne) 28 juin 1864.)

Demande à un Esprit protecteur. Pourriez-vous nous parler de l'état des âmes incarnées dans les mondes supérieurs au nôtre ?

Réponse. Je prends, comme point de comparaison avec le vôtre, un monde sensiblement plus avancé, où la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en la succession des existences pour arriver à la perfection, sont autant de vérités reconnues et comprises par tous, où la communication des êtres corporés avec le monde occulte est par cela même très facile. Les êtres y sont moins matériels que sur votre terre, et n'y sont pas assujettis à tous les besoins qui vous pèsent ; ils forment la transition des corporés aux incorporés. Là point de barrières qui séparent les peuples, point de guerres ; tous vivent en paix, pratiquant entre eux la charité et la véritable fraternité ; les lois humaines y sont inutiles ; chacun porte avec soi sa conscience qui est son tribunal. Le mal y est rare, et encore ce mal serait presque le bien pour vous. Par rapport à vous, ils seraient parfaits, mais de la perfection de Dieu, ils sont encore bien loin ; il leur faut encore plus d'une incarnation sur diverses terres pour achever leur purification. Celui qui vous semble parfait sur la terre serait considéré comme un révolté et un criminel dans le monde dont je vous parle ; vos plus grands savants y seraient les derniers ignorants.

Dans les mondes supérieurs, les productions de la nature n'ont rien de commun avec celles de votre globe ; tout y est approprié à l'organisation moins matérielle des habitants. Ce n'est point à la sueur de leur front et par le travail manuel qu'ils en tirent leur nourriture ; le sol produit naturellement ce qui leur est nécessaire. Cependant ils ne sont point inactifs ; mais leurs occupations sont tout autres que les vôtres ; n'ayant pas à pourvoir aux besoins du corps, ils pourvoient à celui de l'Esprit ; chacun comprenant pourquoi il a été créé, est positivement certain de son avenir, et travaille sans relâche à sa propre amélioration et à la purification de son âme.

La mort y est considérée comme un bienfait. Le jour où une âme quitte son enveloppe est un jour heureux. On sait où l'on va ; on passe premier pour aller attendre plus loin ses parents, ses amis et les Esprits sympathiques qu'on laisse derrière soi.

Terre de paix, séjour fortuné, où les vicissitudes de la vie matérielle sont inconnues, où la tranquillité de l'âme n'est troublée ni par l'ambition, ni par la soif des richesses, heureux ceux qui t'habitent ! Ils touchent au but qu'ils poursuivent depuis tant de siècles ; ils voient, ils savent, ils comprennent ; ils se réjouissent en pensant à l'avenir qui les attend, et travaillent avec plus d'ardeur pour arriver avec plus de promptitude.

UN ESPRIT PROTECTEUR.

Cette communication n'offre rien qui n'ait déjà été dit sur les mondes avancés ; mais il n'en est pas moins intéressant de voir la concordance qui s'établit dans l'enseignement des Esprits sur les divers points du globe. Avec de tels éléments, comment l'unité de doctrine ne se ferait-elle pas ?

Jusqu'à présent, les points fondamentaux de la doctrine étant constitués, les Esprits ont peu de choses nouvelles à dire ; ils ne peuvent guère que répéter en d'autres termes, développer et commenter les mêmes sujets, ce qui établit une certaine uniformité dans leur enseignement. Avant d'aborder de nouvelles questions, ils laissent à celles qui sont résolues le temps de s'identifier avec la pensée ; mais à mesure que le moment est propice pour faire un pas en avant, on les voit aborder de nouveaux sujets qui, plus tôt, eussent été prématurés.

Entretiens d'outre-tombe.

Un Esprit qui se croit Médium.

Madame Gaspard, amie de madame Delanne, était une fervente Spirite ; son regret était de n'être pas médium ; elle aurait surtout désiré être médium voyant. Depuis longtemps elle souffrait beaucoup d'un anévrisme ; le 2 juillet dernier, la rupture de cet anévrisme amena, dans la nuit, la mort subite de cette dame. Madame Delanne n'était pas encore informée de l'événement, lorsque, dans la journée, elle entendit des coups frappés dans les différentes parties de sa chambre ; elle n'y prêta pas d'abord grande attention, mais la persistance de ces coups lui fit penser que quelque Esprit demandait à se communiquer. Comme elle est très bon médium, elle prit le crayon et écrivit ce qui suit :

Oh ! bonne madame Delanne, comme vous me faites attendre ! Je

suis accourue pour vous raconter ma nouvelle faculté : je suis médium voyant. J'ai vu mon cher Émile, mes petits enfants, tous, ma mère, la mère de M. Gaspard. Oh ! qu'il va être heureux, quand il va le savoir ! Merci, mon Dieu ! pour une si grande faveur.

D. – Est-ce bien vous, madame Gaspard, qui me parlez en ce moment ?

R. – Comment ! vous ne me voyez pas ? je suis vers vous depuis déjà longtemps. J'étais impatiente de ce que vous ne me répondiez pas. Allons ! vous allez venir, n'est-ce pas ? c'est votre tour maintenant. Et puis, cela vous fera du bien ; nous irons nous promener, maintenant que je vais bien. Oh ! que l'on est heureux de revoir ceux que l'on aime ! c'est pourtant ce qui m'a guérie. Comme le bon Dieu est bon, et comme il tient ses promesses, quand on est fidèle à ses commandements ! - Hein, mon Émile ! et dire que mon pauvre père va encore me dire que je suis folle ! Cela ne fait rien, je lui dirai tout de même. - Allons, partons-nous ? Il faut amener votre mère, cela lui fera dit bien. Pauvre femme ! elle a l'air si bon.

D. -- Voyons, bonne madame Gaspard, nous partons, je vous suis ; nous allons bien chez vous, à Châtillon ? Dites-moi ce que vous voyez, ou plutôt ce qui s'y passe en ce moment.

R. - Singulières choses !

A ce mot, l'Esprit s'en va, et madame Delanne ne peut rien obtenir de plus.

Pour l'intelligence de cette dernière partie de la communication, nous dirons que, depuis quelque temps, une partie de campagne à Châtillon était projetée entre ces deux dames. Madame Gaspard, surprise par une mort subite, ne se rend pas compte de sa position, et se croit encore vivante ; comme elle voit les Esprits de ceux qui lui sont chers, elle se figure être devenue médium voyant ; c'est une particularité remarquable de la transition de la vie corporelle à la vie spirituelle. De plus, madame Gaspard, se trouvant délivrée de ses souffrances, croit être guérie, et vient renouveler son invitation à madame Delanne. Cependant, les idées sont confuses chez elle, car elle vient l'avertir en frappant des coups autour d'elle, sans comprendre qu'elle ne s'y serait pas prise de cette façon si elle eût été vivante.

Madame Delanne comprend de suite la singularité de la position, mais, ne voulant pas la désabuser, l'invite à voir ce qui se passe à Châtillon. Sans doute l'Esprit s'y transporte et est rappelé à la réalité par quelque circonstance inattendue, puisqu'il s'écrie : « Singulière chose ! » et interrompt sa communication.

Au reste, l'illusion ne fut pas de longue durée ; dès le lendemain, madame Gaspard était complètement dégagée, et dicta une excellente communication à l'adresse de son mari et de ses amis, se félicitant d'avoir connu le Spiritisme qui lui avait procuré une mort exempte des angoisses de la séparation.

Études morales.

Une famille de monstres.

On écrit de Brunswick au *Pays* :

« Une paysanne des environs de Lutter vient de mettre au monde un enfant qui a toutes les apparences d'un singe, car son corps presque tout entier est couvert de poils noirs et touffus, et le visage lui-même n'est pas exempt de cette étrange végétation.

« Mariée depuis douze ans, et quoique admirablement conformée, cette malheureuse femme n'a pu encore mettre au monde un seul enfant qui ne fût atteint d'infirmités plus ou moins affreuses.

« Sa fille aînée, âgée de dix ans, est complètement bossue, et son masque semble copié trait pour trait sur celui de Polichinelle. Son second enfant est un garçon de sept ans ; il est cul-de-jatte. Le troisième, qui va atteindre sa cinquième année, est sourd-muet et idiot. Enfin le quatrième, une petite fille âgée de deux ans et demi, est complètement aveugle.

« Quelle peut être la cause de cet étrange phénomène ? C'est là un point que la science doit éclaircir.

« Le père est un homme parfaitement constitué et qui présente toutes les apparences de la plus robuste santé, et rien ne peut expliquer l'espèce de fatalité qui pèse sur sa race. »

(*Moniteur* du 29 juillet 1864.)

« C'est là, dit le journal, un point que la science doit éclaircir. » Il est bien d'autres faits devant lesquels la science reste impuissante, sans compter ceux de Morzines et de Poitiers. La raison en est bien simple, c'est qu'elle s'obstine à ne chercher les causes que dans la matière, et ne tient compte que des lois qu'elle connaît. Elle est, à l'égard de certains phénomènes, dans la position où elle se trouverait

si elle ne fût pas sortie de la physique d'Aristote, si elle eût méconnu la loi de la gravitation ou celle de l'électricité ; où s'est trouvée la religion tant que celle-ci a méconnu la loi du mouvement des astres ; où sont encore aujourd'hui ceux qui méconnaissent la loi géologique de la formation du globe ?

Deux forces se partagent le monde : l'esprit et la matière. L'esprit a ses lois, comme la matière a les siennes ; or, ces deux forces réagissant incessamment l'une sur l'autre, il en résulte que certains phénomènes matériels ont pour cause l'action de l'esprit, et que les unes ne peuvent être parfaitement comprises si l'on ne tient pas compte des autres. En dehors de lois tangibles, il en est donc une autre qui joue dans le monde un rôle capital, c'est celle des rapports du monde visible et du monde invisible. Quand la science reconnaîtra l'existence de cette loi, elle y trouvera la solution d'une multitude de problèmes contre lesquels elle se heurte inutilement.

Les monstruosités, comme toutes les infirmités congénitales, ont sans doute une cause physiologique qui est du ressort de la science matérielle ; mais, en supposant que celle-ci parvienne à surprendre le secret de ces écarts de la nature, il restera toujours le problème de la cause première, et la conciliation du fait avec la justice de Dieu. Si la science dit que cela ne la regarde pas, il n'en saurait être ainsi de la religion. Lorsque la science démontre l'existence d'un fait, à la religion incombe le devoir d'y chercher la preuve de la souveraine sagesse. A-t-elle jamais sondé, au point de vue de la divine équité, le mystère de ces existences anomales ? de ces fatalités qui semblent poursuivre certaines familles, sans causes actuelles connues ? Non, car elle sent son impuissance, et s'effraye de ces questions redoutables pour ses dogmes absolus. Jusqu'à ce jour on avait accepté le fait sans aller plus loin ; mais aujourd'hui on pense, on réfléchit, on veut savoir ; on interroge la science qui cherche dans les fibres et reste muette ; on interroge la religion qui répond : Mystère impénétrable !

Eh bien ! le Spiritisme vient déchirer ce mystère et en faire sortir l'éclatante justice de Dieu ; il prouve que ces âmes déshéritées dès leur naissance en ce monde ont déjà vécu, et qu'elles expient, dans des corps difformes, des fautes passées ; l'observation le démontre et la raison le dit, car on ne saurait admettre qu'elles soient châtiées en sortant des mains du Créateur avant d'avoir rien fait.

Bien, dira-t-on, pour l'être qui naît ainsi ; mais les parents ? mais cette mère qui ne donne le jour qu'à des êtres disgraciés ; qui est privée de la joie d'avoir un seul enfant qui lui fasse honneur et qu'elle

puisse montrer avec orgueil ? A cela le Spiritisme répond : Justice de Dieu, expiation, épreuve pour sa tendresse maternelle, car c'en est une bien grande de ne voir autour de soi que de petits monstres au lieu d'enfants gracieux. Il ajoute : Il n'est pas une seule infraction aux lois de Dieu qui n'ait tôt ou tard ses conséquences funestes, sur la terre ou dans le monde des Esprits, dans cette vie ou dans une vie suivante. Par la même raison : il n'est pas une seule vicissitude de la vie qui ne soit la conséquence et la punition d'une faute passée, et il en sera ainsi pour chacun tant qu'il ne se sera pas repenti, qu'il n'aura pas expié et réparé le mal qu'il a fait ; il revient sur la terre pour expier et réparer ; à lui de s'améliorer assez ici-bas pour n'y plus revenir *comme condamné*. Souvent Dieu se sert de celui qui est puni pour en punir d'autres ; c'est ainsi que les Esprits de ces enfants devant, par punition, s'incarner dans des corps difformes, sont, à leur insu, des instruments d'expiation pour la mère qui leur a donné naissance. Cette justice distributive, proportionnée à la durée du mal, vaut bien celle des peines éternelles, irrémissibles, qui ferment à tout jamais la voie du repentir et de la réparation.

Le fait ci-dessus ayant été lu à la Société spirite de Paris, comme sujet d'étude philosophique, un Esprit donna l'explication suivante :

(Société de Paris, 29 juillet 1864.)

Si vous pouviez voir les ressorts cachés qui font mouvoir votre monde, vous comprendriez comment tout s'enchaîne, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes ; vous comprendriez surtout la liaison intime qui existe entre le monde physique et le monde moral, cette grande loi de la nature ; vous verriez la multitude des intelligences qui président à tous les faits et les utilisent pour les faire servir à l'accomplissement des vues du Créateur. Supposez-vous un instant devant une ruche dont les abeilles seraient invisibles ; le travail que vous verriez s'accomplir chaque jour vous étonnerait, et vous vous écrieriez peut-être : Singulier effet du hasard ! Eh bien ! vous êtes en réalité en présence d'un atelier immense que conduisent d'innombrables légions d'ouvriers invisibles pour vous, dont les uns ne sont que des manœuvres qui obéissent et exécutent, tandis que d'autres commandent et dirigent, chacun dans sa sphère d'activité proportionnée à son développement et à son avancement, et ainsi de proche en proche jusqu'à la volonté suprême qui donne à tout l'impulsion.

Ainsi s'explique l'action de la Divinité dans les détails les plus in-

fimes. De même que les souverains temporels, Dieu a ses ministres, et ceux-ci des agents subalternes, rouages secondaires du grand gouvernement de l'univers. Si, dans un pays bien administré, le dernier hameau ressent les effets de la sagesse et de la sollicitude du chef de l'État, combien la sagesse infinie du Très-haut ne doit-elle pas s'étendre aux plus petits détails de la création !

Ne croyez donc pas que cette femme dont vous venez de parler soit la victime du hasard ou d'une aveugle fatalité ; non, ce qui lui arrive a sa raison d'être, soyez-en bien convaincus. Elle est châtiée dans son orgueil ; elle a méprisé les faibles et les infirmes ; elle a été dure pour les êtres disgraciés dont elle détournait sa vue avec dégoût, au lieu de les entourer d'un regard de commisération; elle a tiré vanité de la beauté physique de ses enfants, aux dépens de mères moins favorisées ; elle les montrait avec orgueil, car la beauté du corps avait à ses yeux plus de prix que la beauté de l'âme ; elle a ainsi développé en eux des vices qui ont retardé leur avancement, au lieu de développer les qualités du cœur. C'est pourquoi Dieu a permis que, dans son existence actuelle, elle n'eût que des enfants difformes, afin que la tendresse maternelle l'aidât à vaincre sa répugnance pour les malheureux. C'est donc pour elle une punition et un moyen d'avancement ; mais, dans cette punition même, éclatent à la fois la justice et la bonté de Dieu, qui châtie d'une main, et de l'autre donne sans cesse au coupable les moyens de se racheter.

UN ESPRIT PROTECTEUR.

VARIÉTÉS

Un suicide faussement attribué au Spiritisme.

Le *Moniteur* du 6 août contient l'article suivant, que le *Siècle* a reproduit le lendemain :

« Hier jeudi, à deux heures de l'après-midi, un jeune homme, à peine âgé de dix-neuf ans, fils d'un médecin, s'est suicidé dans son domicile de la chaussée des Martyrs, en se tirant un coup de pistolet dans la bouche.

« La balle lui a fracassé la tête, et néanmoins la mort n'a pas été instantanée ; il a conservé sa raison pendant quelques instants, et, aux questions qui lui ont été adressées, il a répondu qu'à part le chagrin

qu'il allait causer à son père, il n'avait aucun regret de ce qu'il avait fait. Puis le délire s'est emparé de lui, et, malgré les soins dont on l'a entouré, il est mort le soir même, après une agonie de cinq heures.

« Depuis quelque temps ce malheureux jeune homme nourrissait, dit-on, des pensées de suicide, et l'on présume, *à tort ou à raison*, que *l'étude du Spiritisme* à laquelle il se livrait avec ardeur n'a pas été étrangère à sa fatale résolution. »

Cette nouvelle fera sans doute le tour de la presse, comme jadis celle des quatre prétendus fous de Lyon, qui fut à chaque fois répétée avec addition d'un zéro, tant nos adversaires recherchent avec avidité les occasions de trouver à mordre contre le Spiritisme. La vérité ne tarde pas à être connue, mais qu'importe ! on espère que d'une bonne petite calomnie colportée il reste toujours quelque chose. Oui, il en reste quelque chose : une tache sur les calomniateurs. Quant à la doctrine, on ne s'aperçoit pas qu'elle en ait souffert, puisqu'elle n'en poursuit pas moins sa marche ascendante.

Nous félicitons le directeur de l'*Avenir*, M. d'Ambel, de son empressement à s'informer de la véritable cause de l'événement. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans son numéro du 11 août 1864 :

« Nous avouons que la lecture de ce fait-divers nous a plongés dans la plus profonde stupéfaction. Il nous est impossible de ne pas protester contre la légèreté avec laquelle l'organe officiel a accueilli une pareille accusation. Le *Spiritisme* est complètement étranger à l'acte de ce malheureux jeune homme. Nous qui sommes voisins du lieu du sinistre, nous savons pertinemment que telle n'est pas la cause de ce suicide épouvantable. Ce n'est qu'avec la plus grande réserve que nous devons indiquer la vraie cause de cette catastrophe ; mais enfin la vérité est la vérité, et notre doctrine ne peut rester sous le coup d'une telle imputation.

« Depuis longtemps, ce jeune homme, qu'on présente comme se livrant avec ardeur à l'étude de notre doctrine, avait échoué à plusieurs reprises dans ses examens pour le baccalauréat. L'étude lui était antipathique aussi bien que la profession paternelle ; il devait prochainement passer un autre examen, et c'est à la suite d'une vive discussion avec son père que, craignant d'échouer encore, il a pris et mis à exécution sa fatale résolution.

« Ajoutons que s'il eût réellement connu le *Spiritisme*, notre doctrine l'eût arrêté sur la pente fatale en lui montrant toute l'horreur que nous inspire le suicide et toutes les conséquences terribles que ce crime entraîne avec lui. (Voir le *Livre des Esprits*, p. 406 et suivantes.) »

Notices bibliographiques.

La Pluralité des Mondes habités,

Par M. CAMILLE FLAMMARION.

Nos lecteurs se rappellent une brochure, sous le même titre, publiée par M. Flammarion, et dont nous avons rendu compte, avec l'éloge qu'elle méritait, dans la *Revue spirite* de janvier 1863. Le succès de cet opuscule a engagé l'auteur à développer la même thèse dans un ouvrage plus complet, où la question est traitée avec tous les développements qu'elle comporte, au point de vue de l'astronomie, de la physiologie et de la philosophie naturelle.

Dans cet ouvrage il est fait abstraction du Spiritisme, dont il n'est point parlé, et, par cela même, il s'adresse aux incrédules aussi bien qu'aux croyants ; mais, comme la théorie de la pluralité des mondes habités se lie intimement à la doctrine spirite, il est très important de la voir consacrée par la science et la philosophie. Sous ce rapport ce remarquable et savant ouvrage a sa place marquée dans la bibliothèque des Spirites.

C'est à ce même point de vue, c'est-à-dire en dehors de la révélation des Esprits, que sera traitée l'importante question de la *pluralité des existences*, dans un ouvrage en ce moment sous presse, édité par MM. Didier et Ce. Le nom de l'auteur, connu dans le monde savant, est une garantie que son livre sera à la hauteur du sujet.

La Voix d'outre-tombe,

Journal du Spiritisme, publié à Bordeaux sous la direction de M. AUG. BEZ.

Voici la quatrième publication périodique spirite qui paraît à Bordeaux, et que nous sommes heureux de comprendre dans les réflexions que nous avons faites dans notre dernier numéro sur les publications du même genre. Nous connaissons M. Bez de longue date comme un des fermes soutiens de la cause ; son drapeau est le même que le nôtre, nous avons foi en sa prudence et en sa modération ; c'est donc un organe de plus qui vient ajouter sa voix à celles qui défendent les vrais principes de la doctrine ; qu'il soit le bien venu !

On nous annonce que bientôt Marseille aura aussi son journal spirite.

La multiplication de ces journaux spéciaux nous a suggéré d'importantes réflexions dans leur intérêt, mais que le défaut d'espace nous oblige de remettre à un prochain numéro.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1864.

Le sixième sens et la vue spirituelle.

Essai théorique sur les miroirs magiques.

On donne le nom de *miroirs magiques* à des objets, généralement à reflet brillant, tels que glaces, plaques métalliques, carafes, verres, etc., dans lesquels certaines personnes voient des images qui leur retracent des événements éloignés, passés, présents et quelquefois futurs, et les mettent sur la voie des réponses aux questions qui leur sont adressées. Ce phénomène n'est pas extrêmement rare ; les esprits forts le taxent de croyance superstitieuse, d'effet de l'imagination, de jonglerie, comme tout ce qu'ils ne peuvent expliquer par les lois naturelles connues ; ainsi en est-il pour eux de tous les effets somnambuliques et médianimiques. Mais si le fait existe, leur opinion ne saurait prévaloir contre la réalité, et l'on est bien forcé d'admettre l'existence d'une nouvelle loi encore inobservée.

Jusqu'à présent nous ne nous sommes point étendu sur ce sujet, malgré les faits nombreux qui nous étaient rapportés, parce que nous avons pour principe de n'affirmer que ce dont nous pouvons nous rendre compte, tenant toujours, autant que possible, à dire le pourquoi et le comment des choses, c'est-à-dire de joindre au récit une explication rationnelle. Nous avons mentionné le fait sur le témoignage de personnes sérieuses et honorables ; mais, tout en admettant la possibilité du phénomène et même sa réalité, nous n'avions point encore vu assez clairement à quelle loi il pouvait se rattacher pour être en

mesure d'en donner la solution, c'est pourquoi nous nous sommes abstenu. Les récits que nous avions sous les yeux pouvaient d'ailleurs être empreints d'exagération ; ils manquaient surtout de certains détails d'observation qui, seuls, peuvent aider à fixer les idées. Aujourd'hui que nous avons vu, observé et étudié, nous pouvons parler en connaissance de cause.

Relatons d'abord sommairement les faits dont nous avons été témoin. Nous ne prétendons pas convaincre les incrédules ; nous voulons seulement essayer d'éclaircir un point encore obscur de la science spirite.

Dans le cours de l'excursion spirite que nous avons faite cette année, étant allé passer quelques jours chez M. de W…, membre de la Société spirite de Paris, dans le canton de Berne en Suisse, ce dernier nous parla d'un paysan des environs, tourneur de son état, qui jouit de la faculté de découvrir les sources, et de voir dans un verre les réponses aux questions qu'on lui adresse. Pour la découverte des sources, il se transporte parfois sur les lieux, et se sert de la baguette usitée en pareil cas ; d'autres fois, sans se déplacer, il se sert de son verre et donne les indications nécessaires. Voici un remarquable exemple de sa lucidité.

Dans la propriété de M. de W… existait une très longue conduite pour les eaux ; mais, par suite de certaines causes locales, il eût été préférable que la prise d'eau fût plus rapprochée. Afin de s'épargner, s'il était possible, des fouilles inutiles, M. de W… eut recours au découvreur de sources. Celui-ci, sans quitter sa chambre, lui dit, en regardant dans son verre : « Sur le parcours des tuyaux, il existe une autre source ; elle est à tant de pieds de profondeur au-dessous du quatorzième tuyau, à partir de tel point. » La chose fut trouvée telle qu'il l'avait indiquée. L'occasion était trop favorable pour n'en pas profiter dans l'intérêt de notre instruction. Nous nous rendîmes donc chez cet homme avec M. et Mme de W… et deux autres personnes. Quelques renseignements sur son compte ne sont pas sans utilité.

C'est un homme de soixante-quatre ans, assez grand, mince, d'une bonne santé, quoique impotent, et pouvant à grand-peine se transporter. Il est protestant, très religieux, et fait sa lecture habituelle de la Bible et de livres de prières. Son infirmité, suite d'une maladie, date de l'âge de trente ans. C'est à cette époque que sa faculté s'est révélée en lui ; il dit que c'est Dieu qui a voulu lui donner une compensation. Sa figure est expressive et gaie, son œil vif, intelligent et

pénétrant. Il ne parle que le patois allemand du pays, et n'entend pas un mot de français. Il est marié et père de famille ; il vit du produit de quelques pièces de terre, et de son travail personnel ; de sorte que, sans être dans une position aisée, il n'est pas dans le besoin.

Lorsque des personnes inconnues se présentent chez lui pour le consulter, son premier mouvement est celui de la défiance ; il flaire en quelque sorte leurs intentions, et, pour peu que son impression soit défavorable, il répond qu'il ne s'occupe que des sources, et refuse toute expérience avec son verre. Il refuse surtout de répondre aux questions qui auraient pour but la cupidité, comme la recherche des trésors, les spéculations hasardeuses, ou l'accomplissement de quelque mauvais dessein, à toutes celles, en un mot, qui blesseraient la loyauté et la délicatesse ; il dit que s'il s'occupait de ces choses-là, Dieu lui retirerait sa faculté. Lorsqu'on lui est présenté par des personnes de connaissance, et si on lui est sympathique, sa physionomie devient ouverte et bienveillante. Si le motif pour lequel on l'interroge est sérieux et utile, il s'y intéresse et se complaît dans les recherches ; si les questions sont futiles et de pure curiosité, si l'on s'adresse à lui comme à un diseur de bonne aventure, il ne répond pas.

Grâce à la présence et à la recommandation de M. de W…, nous avons été assez heureux pour être dans de bonnes conditions vis-à-vis de lui, et nous n'avons eu qu'à nous louer de son accueil cordial et de sa bonne volonté.

Cet homme est de la plus complète ignorance en ce qui concerne le Spiritisme ; il n'a pas la moindre idée des médiums, ni des évocations, ni de l'intervention des Esprits, ni de l'action fluidique ; pour lui, sa faculté est dans ses nerfs, dans une force qu'il ne s'explique pas, et qu'il n'a jamais cherché à s'expliquer, car, lorsque nous avons voulu lui faire dire de quelle manière il voyait dans son verre, il nous a paru que c'était la première fois que son attention était portée sur ce point ; or, c'était pour nous une chose essentielle ; ce n'est qu'après des questions successives que nous sommes parvenu à comprendre, ou mieux à débrouiller sa pensée.

Son verre est un verre à boire ordinaire, vide ; mais c'est toujours le même, et qui ne sert qu'à cet usage ; il ne pourrait pas en employer d'autre. En prévision d'un accident, il lui fut indiqué où il pouvait en trouver un pour le remplacer ; se l'étant procuré, il le tient en réserve. Quand il l'interroge, il le tient dans le creux de la main, et regarde dans l'intérieur ; si le verre est placé sur la table, il ne voit rien. Quand il fixe son regard sur le fond, ses yeux semblent se voiler un instant,

puis reprennent bientôt leur éclat habituel ; alors, regardant alternativement son verre et ses interlocuteurs, il parle comme d'habitude, disant ce qu'il voit, répondant aux questions, d'une manière simple, naturelle et sans emphase. Dans ses expériences il ne fait aucune invocation, n'emploie aucun signe cabalistique, ne prononce ni formules, ni paroles sacramentelles. Lorsqu'une question lui est faite, il concentre, dit-il, son attention et sa volonté sur le sujet proposé en regardant au fond du verre, où se forment à l'instant les images des personnes et des choses relatives à l'objet qui l'occupe. Quant aux personnes, il les dépeint au physique et au moral, comme le ferait un somnambule lucide, de manière à ne laisser aucun doute sur leur identité. Il décrit aussi, avec plus ou moins de précision, les lieux qu'il ne connaît pas ; ceci détruit l'idée que ce qu'il voit est un jeu de son imagination. Lorsqu'il a dit à M. de W… que la source était à tant de pieds au-dessous du quatorzième tuyau, il ne pouvait certainement pas le prendre dans son propre cerveau. Pour se rendre plus intelligible, il se sert au besoin d'un morceau de craie, avec lequel il trace sur la table des points, des ronds, des lignes de diverses grandeurs, indiquant les personnes et les lieux dont il parle, leur position relative, etc., de manière à n'avoir qu'à les montrer quand il y revient, en disant : C'est celui-ci qui fait telle chose, ou c'est dans tel endroit que telle chose se passe.

Un jour, une dame l'interrogeait sur le sort d'une jeune fille enlevée par des Bohémiens depuis plus de quinze ans, sans qu'on ait pu en avoir des nouvelles depuis lors. Partant, à la manière des somnambules, de l'endroit où la chose avait eu lieu, il suivait les traces de l'enfant qu'il disait voir dans son verre, et qui avait, selon lui, suivi les bords d'une grande eau, c'est-à-dire, la mer. Il affirma qu'elle vivait, décrivit sa situation, sans toutefois pouvoir préciser le lieu de sa résidence, parce que, dit-il, l'époque voulue pour qu'elle fût rendue à sa mère n'était pas encore arrivée ; qu'il fallait au préalable que certaines choses qu'il spécifia fussent accomplies, et qu'alors une circonstance fortuite ferait que la mère reconnaîtrait son enfant. Afin de pouvoir mieux préciser la direction à suivre pour la retrouver, il demanda qu'une autre fois on lui apportât une carte géographique. Cette carte lui fut montrée en notre présence le jour de notre visite ; mais, comme il n'a aucune notion de géographie, on fut obligé de lui expliquer ce qui représentait la mer, les fleuves, les villes, les routes et les montagnes ; alors, mettant le doigt sur le point de départ, il indiqua la route qui conduisait au lieu en question. Quoiqu'il se fût écoulé

un certain temps depuis la première consultation, il se ressouvint parfaitement de tout ce qu'il avait dit, et fut le premier à parler de l'enfant avant qu'on le questionnât.

Cette affaire n'ayant pas encore reçu son dénouement, nous ne pouvons rien préjuger sur le résultat de ses prévisions ; nous dirons seulement qu'à l'égard des circonstances passées et connues, il avait vu très juste. Nous ne rapportons ce fait que comme spécimen de sa manière de voir.

Pour ce qui nous concerne personnellement, nous avons également pu constater sa lucidité. Sans question préalable, et même sans que nous y songeassions, il nous parla spontanément d'une affection dont nous souffrons depuis un certain temps, et dont il assigna le terme ; et, chose remarquable, c'est que ce terme est précisément celui qu'avait indiqué la somnambule, madame Roger, que nous avions consulté à cet effet, six mois auparavant.

Il ne nous connaissait ni de vue ni de nom, et quoique, dans son ignorance, il lui fût difficile de comprendre la nature de nos travaux, par des circonlocutions, des images et des expressions à sa manière, il en indiqua, à ne pas s'y méprendre, le but, les tendances et le résultat inévitable ; ce dernier point surtout paraissait l'intéresser vivement, car il répétait sans cesse que la chose devait s'accomplir, que nous y étions destiné depuis notre naissance, et que rien ne pouvait s'y opposer. De lui-même il parla de la personne appelée à continuer l'œuvre après notre mort, des obstacles que certains individus cherchaient à jeter sur notre route, des rivalités jalouses et des ambitions personnelles ; il désigna d'une manière non équivoque ceux qui pouvaient utilement nous seconder et ceux dont nous devions nous défier, revenant sans cesse sur les uns et sur les autres avec une sorte d'acharnement ; il entra enfin dans des détails circonstanciés d'une parfaite justesse, d'autant plus remarquables que la plupart n'étaient provoqués par aucune question, et qu'ils coïncidaient de tous points avec les révélations que nous ont faites mantes fois nos guides spirituels pour notre gouverne.

Ce genre de recherches sortait totalement des habitudes et des connaissances de cet homme, ainsi qu'il le disait lui-même ; à plusieurs reprises il répéta : « Je dis ici beaucoup de choses que je ne dirais pas à d'autres, parce qu'ils ne me comprendraient pas ; mais *lui* (en nous désignant) me comprend parfaitement. » En effet, il y avait des choses dites à dessein à demi-mots, qui n'étaient intelligibles que pour nous. Nous vîmes dans ce fait une marque spéciale de

la bienveillance des bons Esprits qui ont voulu nous confirmer, par ce moyen nouveau et inattendu, les instructions qu'ils nous avaient données en d'autres circonstances, en même temps que c'était pour nous un sujet d'observation et d'étude.

Il est donc avéré pour nous que cet homme est doué d'une faculté spéciale, et qu'il voit réellement. Voit-il toujours juste ? Là n'est pas la question ; il suffit qu'il ait vu assez souvent pour constater l'existence du phénomène ; l'infaillibilité n'est donnée à personne sur la terre, par la raison que personne n'y jouit de la perfection absolue. Comment voit-il ? Là est le point essentiel et qui ne peut se déduire que de l'observation.

Par suite de son manque d'instruction et des préjugés du milieu dans lequel il a toujours vécu, il est imbu de certaines idées superstitieuses qu'il mêle à ses récits ; c'est ainsi, par exemple, qu'il croit de bonne foi à l'influence des planètes sur la destinée des individus, et à celle des jours heureux et malheureux. D'après ce qu'il avait vu de nous, nous devions être né sous, nous ne savons plus quel signe ; nous devions nous abstenir d'entreprendre des choses importantes à tel jour de la lune. Nous n'avons pas essayé de le dissuader, ce à quoi nous n'aurions probablement pas réussi, et n'aurait servi qu'à le troubler ; mais, parce qu'il a quelques idées fausses, ce n'est pas un motif pour dénier la faculté qu'il possède ; car, de ce qu'il y a de mauvais grains dans un tas de blé, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de bon blé ; et de ce qu'un homme ne voit pas toujours juste, il ne s'ensuit pas qu'il ne voit pas du tout.

Lorsqu'il se fut rendu compte à peu près du but et des résultats de nos travaux, il demanda très sérieusement et avec une sorte d'anxiété à l'oreille de M. de W…, si nous aurions par hasard trouvé le sixième livre de Moïse. Or, selon une tradition populaire dans certaines localités, Moïse aurait écrit un sixième livre contenant de nouvelles révélations et l'explication de tout ce qu'il y a d'obscur dans les cinq premiers. Selon la même tradition, ce livre doit être un jour découvert. Si quelque chose peut donner la clef de toutes les allégories des *Ecritures,* c'est assurément le Spiritisme, qui réaliserait ainsi l'idée attachée au prétendu sixième livre de Moïse. Il est assez singulier que cet homme ait conçu cette pensée.

Un examen attentif des faits ci-dessus démontre une complète analogie entre cette faculté et le phénomène désigné sous les noms de *seconde vue, double vue,* ou *somnambulisme éveillé,* et qui est décrit dans le *Livre des Esprits,* chap. VIII : *Emancipation de l'âme,* et

dans le *Livre des Médiums*, chap. XIV… Elle a donc son principe dans la propriété rayonnante du fluide périsprital, qui permet à l'âme, dans certains cas, de percevoir les choses à distance, autrement dit, dans l'*émancipation de l'âme*, qui est une loi de nature. Ce ne sont pas les yeux qui voient, c'est l'âme qui, par ses rayons, atteignant un point donné, exerce son action au dehors et sans le concours des organes corporels. Cette faculté, beaucoup plus commune qu'on ne le croit, se présente avec des degrés d'intensité et des aspects très divers selon les individus : chez les uns, elle se manifeste par la perception permanente ou accidentelle, plus ou moins nette, des choses éloignées ; chez d'autres, par la simple intuition de ces mêmes choses ; chez d'autres, enfin, par la transmission de la pensée. Il est à remarquer que beaucoup la possèdent sans s'en douter, et surtout sans s'en rendre compte ; elle est inhérente à leur être, et leur semble tout aussi naturelle que celle de voir par les yeux ; souvent même ils confondent ces deux perceptions. Si on leur demande comment ils voient, la plupart du temps ils ne savent pas plus l'expliquer qu'ils n'expliqueraient le mécanisme de la vision ordinaire.

Le nombre des personnes qui jouissent spontanément de cette faculté, étant de beaucoup le plus considérable, il en résulte qu'elle est indépendante de tout appareil quelconque. Le verre dont cet homme se sert est un accessoire qui ne lui est utile que par habitude, car nous avons constaté qu'en plusieurs circonstances il décrivait les choses sans le regarder. Pour ce qui nous concernait, notamment en parlant des individus, il les indiquait avec sa craie, par les signes caractéristiques de leurs qualités et de leur position ; c'est sur ces signes qu'il parlait en regardant sa table, sur laquelle il semblait voir aussi bien que dans son verre qu'il regardait à peine ; mais, pour lui, il le croit nécessaire, et voici comment on peut l'expliquer.

L'image qu'il observe se forme dans les rayons du fluide périsprital qui lui en transmettent la sensation ; son attention se concentrant dans le fond de son verre, il y dirige les rayons fluidiques, et tout naturellement l'image s'y concentre comme elle se concentrerait sur un objet quelconque : un verre d'eau, une carafe, une feuille de papier, une carte, ou sur un point vague de l'espace. C'est un moyen de fixer la pensée et de la circonscrire, et nous sommes convaincu que quiconque exerce cette faculté à l'aide d'un objet matériel, avec un peu d'exercice, et s'il avait la ferme volonté de s'en passer, verrait tout aussi bien.

En admettant toutefois, ce qui n'est pas encore prouvé ; que l'objet

agisse sur certaines organisations, à la façon des excitants, de manière à provoquer le dégagement fluidique, et par suite l'isolement de l'Esprit, il est un fait capital acquis à l'expérience, c'est qu'il n'existe aucune substance spéciale jouissant à cet égard d'une propriété exclusive. L'homme en question ne voit que dans un verre vide, tenu dans le creux de sa main, et ne peut voir dans le premier verre venu ni dans son verre autrement placé. Si la propriété était inhérente à la substance et à la forme de l'objet, pourquoi deux objets de même nature et de même forme ne la posséderaient-ils pas pour le même individu ? Pourquoi ce qui produit de l'effet sur l'un ne le produirait-il pas sur un autre ? Pourquoi, enfin, tant de personnes possèdent-elles cette faculté sans le secours d'aucun appareil ? C'est, ainsi que nous l'avons dit, que la faculté est inhérente à l'individu et non au verre. L'image se forme en lui-même, ou mieux dans les rayons fluidiques qui émanent de lui ; le verre n'offre, pour ainsi dire, que le reflet de cette image : c'est un effet et non la cause. Telle est la raison pour laquelle tout le monde ne voit pas dans ce qu'on est convenu d'appeler les *miroirs magiques* ; il ne suffit pas pour cela de la vue *corporelle*, il faut être doué de la faculté appelée *double vue*, qui serait plus exactement nommée *vue spirituelle* ; et cela est si vrai, que certaines personnes voient parfaitement les yeux fermés.

La *vue spirituelle* est en réalité le *sixième sens* ou *sens spirituel* dont on a tant parlé, et qui, de même que les autres sens, peut être plus ou moins obtus ou subtil ; il a pour agent le fluide périsprital, comme la vue corporelle a pour agent le fluide lumineux ; de même que le rayonnement du fluide lumineux apporte l'image des objets sur la rétine, le rayonnement du fluide périsprital apporte à l'âme certaines images et certaines impressions ; ce fluide, comme tous les autres fluides, a ses effets propres, ses propriétés *sui generis*.

L'homme étant composé de l'Esprit, du périsprit et du corps, pendant la vie les perceptions et les sensations se produisent à la fois par les sens organiques et par le *sens spirituel* ; après la mort, les sens organiques sont détruits, mais, le périsprit restant, l'Esprit continue à percevoir par le sens spirituel, dont la subtilité s'accroît en raison du dégagement de la matière. L'homme en qui ce sens est développé jouit ainsi, par anticipation, d'une partie des sensations de l'Esprit libre. Quoique amorti par la prédominance de la matière, le sens spirituel n'en produit pas moins chez tous les hommes une multitude d'effets réputés merveilleux, faute d'en connaître le principe.

Cette faculté étant dans la nature, puisqu'elle tient à la constitution

de l'Esprit, a donc existé de tout temps ; mais, comme tous les effets dont la cause est inconnue, l'ignorance l'attribuait à des causes surnaturelles. Ceux qui la possédaient à un degré éminent, pouvant dire, savoir et faire des choses au-dessus de la portée du vulgaire, les uns ont été accusés de pactiser avec le diable, qualifiés de sorciers et brûlés vifs ; d'autres ont été béatifiés comme ayant le don des miracles, tandis qu'en réalité tout se réduisait à l'application d'une loi naturelle.

Revenons aux *miroirs magiques*. Le mot *magie*, qui signifiait jadis *science des sages*, par l'abus qu'en ont fait la superstition et le charlatanisme, a perdu sa signification primitive ; il est aujourd'hui discrédité avec raison, et nous croyons difficile de le réhabiliter, parce qu'il est désormais lié à l'idée des opérations cabalistiques, des grimoires, des talismans et d'une foule de pratiques superstitieuses condamnées par la saine raison. Le Spiritisme, déclinant toute solidarité avec ces prétendues sciences, doit éviter de s'approprier des termes qui pourraient fausser l'opinion en ce qui le concerne. Dans le cas dont il s'agit, la qualification de *magique* est aussi impropre que le serait celle de *sorciers* attribuée aux médiums ; la désignation de ces objets sous le nom de *miroirs spirituels* nous paraît plus exacte, parce qu'elle rappelle le principe en vertu duquel les effets se produisent. A la nomenclature spirite on peut donc ajouter les noms de : *vue spirituelle, sens spirituel* et *miroirs spirituels*.

Puisque la nature, la forme et la substance de ces objets sont choses indifférentes, on comprend que des individus doués de la *vue spirituelle* voient dans du marc de café, dans des blancs d'œufs, dans le creux de la main ou sur des cartes, ce que d'autres voient dans un verre d'eau, et disent parfois des choses vraies. Ces objets et leurs combinaisons n'ont aucune signification par eux-mêmes ; ce n'est qu'un moyen de fixer l'attention, un prétexte de parler, un maintien, pour ainsi dire, car il est à remarquer que, dans ce cas, l'individu les regarde à peine, et cependant s'il ne les avait pas devant lui, il croirait qu'il lui manque quelque chose ; il serait désorienté comme le serait notre homme s'il n'avait pas son verre dans la main ; il serait gêné pour parler, comme certains orateurs qui ne savent rien dire s'ils ne sont pas à leur place habituelle, ou s'ils n'ont pas à la main un cahier qu'ils ne lisent pas.

Mais s'il est quelques personnes sur lesquelles ces objets produisent l'effet de *miroirs spirituels*, il y a aussi la foule bien autrement grande des gens qui, n'ayant d'autre faculté que celle de voir par les

yeux, et de posséder le langage de convention affecté à ces signes, abusent les autres ou s'abusent eux-mêmes ; puis celle également nombreuse des charlatans qui exploitent la crédulité. La superstition seule a pu consacrer l'usage de ces procédés, comme moyen de divination, et d'une foule d'autres qui n'ont pas plus de valeur, en attribuant une vertu à des mots, une signification à des signes matériels, à des combinaisons fortuites, qui n'ont aucune liaison nécessaire avec l'objet de la demande ou de la pensée.

En disant qu'à l'aide de ces procédés, certaines personnes peuvent parfois dire des vérités, ce n'est donc point pour les réhabiliter dans l'opinion, mais pour montrer que les idées superstitieuses ont parfois leur origine dans un principe vrai, dénaturé par l'abus et l'ignorance. Le Spiritisme, en faisant connaître la loi qui régit les rapports du monde visible et du monde invisible, détruit, par cela même, les idées fausses que l'on s'était faites sur ces rapports, comme la loi de l'électricité a détruit, non pas la foudre, mais les superstitions engendrées par l'ignorance des véritables causes de la foudre.

En résumé : la vue spirituelle est un des attributs de l'Esprit, et constitue une des perceptions du sens spirituel ; c'est par conséquent une loi de nature.

L'homme, étant un Esprit incarné, possède les attributs de l'Esprit et, par suite, les perceptions du sens spirituel.

A l'état de veille, ces perceptions sont généralement vagues, diffuses, parfois même insensibles et inappréciables, parce qu'elles sont amorties par l'activité prépondérante des sens matériels. Néanmoins on peut dire que toute perception extra-corporelle est due à l'action du sens spirituel qui, dans ce cas, surmonte la résistance de la matière.

Dans l'état de somnambulisme naturel ou magnétique, d'hypnotisme, de catalepsie, de léthargie, d'extase, et même dans le sommeil ordinaire, les sens corporels étant momentanément assoupis, le sens spirituel se développe avec plus de liberté.

Toute cause extérieure tendant à engourdir les sens corporels, provoque, par cela même, l'expansion et l'activité du sens spirituel.

Les perceptions par le sens spirituel ne sont pas exemptes d'erreurs, par la raison que l'Esprit incarné peut être plus ou moins avancé, et, par conséquent, plus ou moins apte à juger sainement les choses et à les comprendre, et qu'il est encore sous l'influence de la matière.

Une comparaison fera mieux comprendre ce qui se passe en cette circonstance. Sur la terre, celui qui a la meilleure vue peut être trompé par les apparences ; longtemps l'homme a cru au mouvement

du soleil ; il lui a fallu l'expérience et les lumières de la science pour lui montrer qu'il était le jouet d'une illusion. Ainsi en est-il des Esprits peu avancés, incarnés ou désincarnés ; ils ignorent beaucoup de choses du monde invisible, comme certains hommes intelligents, du reste, ignorent beaucoup de choses de la terre ; la vue spirituelle ne leur montre que ce qu'ils savent, et ne suffit pas pour leur donner les connaissances qui leur manquent ; de là les aberrations et les excentricités que l'on remarque si souvent chez les *voyants* et les extatiques ; sans compter que leur ignorance les met, plus que d'autres, à la merci des Esprits trompeurs qui exploitent leur crédulité et plus encore leur orgueil. Voilà pourquoi il y aurait imprudence à accepter sans contrôle leurs révélations. Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes sur la terre, dans un monde d'expiation, où abondent les Esprits inférieurs, et où les Esprits réellement supérieurs sont des exceptions ; dans les mondes avancés, c'est le contraire qui a lieu.

Les personnes douées de la vue spirituelle peuvent-elles être considérées comme des médiums ? Oui et non, selon les circonstances. La médiumnité consiste dans l'intervention des Esprits ; ce que l'on fait par soi-même n'est pas un acte médianimique. Celui qui possède la vue spirituelle voit par son propre Esprit, et rien n'implique la nécessité du concours d'un Esprit étranger ; il n'est pas médium parce qu'il voit, mais par le fait de ses rapports avec d'autres Esprits. Selon leur nature bonne ou mauvaise, les Esprits qui l'assistent peuvent faciliter ou entraver sa lucidité, lui faire voir des choses justes ou fausses, ce qui dépend aussi du but qu'on se propose, et de l'utilité que peuvent présenter certaines révélations. Ici, comme dans tous les autres genres de médiumnité, les questions futiles et de curiosité, les intentions non sérieuses, les vues cupides et intéressées, attirent les Esprits légers qui s'amusent aux dépens des gens trop crédules et se plaisent à les mystifier. Les Esprits sérieux n'interviennent que dans les choses sérieuses, et *le voyant le mieux doué peut ne rien voir s'il ne lui est pas permis de répondre à ce qu'on lui demande, ou être troublé par des visions illusoires pour punir les curieux indiscrets*. Bien qu'il possède en propre sa faculté, et quelque transcendante qu'elle soit, il ne lui est pas toujours libre d'en user à son gré. Souvent les Esprits en dirigent l'emploi, et s'il en abuse, il en est le premier puni par l'immixtion des mauvais Esprits.

Un point important reste à éclaircir : celui de la prévision des événements futurs. On comprend la vue des choses présentes, la vue rétrospective du passé, mais comment la vue spirituelle peut-elle don-

ner à certains individus la connaissance de ce qui n'existe pas encore ? Pour ne pas nous répéter, nous renvoyons à notre article du mois de mai 1864 page 129, sur la *théorie de la prescience*, où la question est traitée d'une manière complète. Nous n'y ajouterons que quelques mots. En principe, l'avenir est caché à l'homme par les motifs qui ont été maintes fois développés ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il lui est révélé, et encore lui est-il plutôt *pressenti* que *prédit*. Pour le connaître, Dieu n'a donné à l'homme aucun moyen certain ; c'est donc en vain que ce dernier emploie à cet effet la multitude des procédés inventés par la superstition, et que le charlatanisme exploite à son profit. Si parmi les diseurs de bonne aventure, de profession ou non, il s'en trouve parfois qui soient doués de la vue spirituelle, il est à remarquer qu'ils voient bien plus souvent dans le passé et le présent que dans l'avenir ; c'est pourquoi il y aurait imprudence à se fier d'une manière absolue sur leurs prédictions, et à régler sa conduite en conséquence.

Transmission de la pensée.

Mon fantastique.

Sous ce dernier titre, on lit dans la *Presse littéraire* du 15 mars 1854 l'article suivant, signé *Émile Deschanps* :

« Si l'homme ne croyait qu'à ce qu'il comprend, il ne croirait ni à Dieu, ni à lui-même, ni aux astres qui roulent sur sa tête, ni à l'herbe qui pousse sous ses pieds.

« Miracles, prophéties, visions, fantômes, pronostics, pressentiments, coïncidences surnaturelles, etc., que faut-il penser de tout cela ? Les esprits forts s'en tirent avec deux mots : *mensonge* ou *hasard* ; c'est on ne peut plus commode. Les âmes superstitieuses s'en tirent, ou plutôt ne s'en tirent pas. Je préfère de beaucoup ces âmes-ci à ces esprits-là. En effet, il faut avoir de l'imagination pour qu'on puisse l'avoir malade ; tandis qu'il suffit d'être électeur et abonné à deux ou trois journaux industriels pour en savoir aussi long et en croire aussi peu que Voltaire. Et puis, j'aime mieux la folie que la sottise, la superstition que l'incrédulité ; mais ce que je préfère à tout, c'est la vérité, la lumière, la raison ; je les cherche avec une foi vive et un cœur sincère ;

j'examine toute chose, et j'ai pris le parti de n'avoir de parti pris pour rien.

« Voyons : Quoi ! le monde matériel et visible est encombré d'impénétrables mystères, de phénomènes inexplicables, et on ne voudrait pas que le monde intellectuel, que *la vie de l'âme*, qui tient déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères ! Pourquoi telle bonne pensée, telle fervente prière, tel autre désir, n'auraient-ils pas la puissance de produire ou d'appeler certains évènements, des bénédictions ou des catastrophes ? Pourquoi n'existerait-il pas des causes morales, comme il existe des causes physiques, dont on ne se rend pas compte ? Et pourquoi *les germes de toutes choses* ne seraient-ils pas déposés et fécondés dans *la terre du cœur et de l'âme* pour éclore plus tard sous la forme palpable de faits ? Or, quand Dieu, en de rares circonstances, et pour quelques-uns de ses enfants, a daigné soulever un coin du voile éternel, et répandre sur leur front un rayon fugitif du flambeau de la prescience, gardons-nous de crier à l'absurde et de blasphémer ainsi la lumière et la vérité même.

« Voici une réflexion que j'ai faite souvent : Il a été donné aux oiseaux et à certains animaux de prévoir et d'annoncer l'orage, les inondations, les tremblements de terre. Tous les jours les baromètres nous disent le temps qu'il fera demain ; et l'homme ne pourrait point, par un songe, une vision, un signe quelconque de la Providence, être averti quelquefois de quelque évènement futur qui intéresse son âme, sa vie, son éternité ? L'esprit n'a-t-il donc pas aussi son atmosphère dont il puisse ressentir les variations ? Enfin, quelle que soit la misère du merveilleux dans ce siècle trop positif, il y aurait encore du charme et de l'utilité à en retirer, si tous ceux qui en réfléchissent de faibles éclairs rapportaient à un foyer commun tous ces rayons divergents ; si chacun, après avoir consciencieusement interrogé ses souvenirs, rédigeait avec bonne foi, et déposait dans quelques archives, le procès-verbal circonstancié de ce qu'il a éprouvé, de ce qu'il lui est advenu de surnaturel et de miraculeux. Peut-être quelqu'un se trouverait un jour qui, analysant les symptômes et les évènements, parviendrait à recomposer en partie *une science perdue*. En tout cas il composerait un livre qui en vaudrait bien d'autres.

« Quant à moi, je suis apparemment ce qu'on appelle un sujet, car j'ai eu de tout cela dans ma vie, si obscure d'ailleurs ; et je viens le premier déposer ici mon tribut, persuadé que cette vue intérieure a toujours une sorte d'intérêt. Tout le petit merveilleux que je vous donne, lecteurs, s'est vérifié dans ma vie réelle ; depuis que je sais lire, tout

ce qui m'arrive de surnaturel, je le consigne sur le papier. Ce sont des mémoires d'un singulier genre.

. . . .

« Dans le mois de février 1846, je voyageais en France ; arrivé dans une riche et grande ville, j'allai me promener devant les beaux magasins dont elle abonde. La pluie vint à tomber ; je m'abritai dans une élégante galerie ; tout à coup me voilà immobile ; mes yeux ne pouvaient se détacher de la figure d'une jeune fille, toute seule derrière un étalage de petits bijoux. Cette jeune fille était fort belle, mais ce n'était point sa beauté qui m'enchaînait là. Je ne sais quel intérêt mystérieux, quel lien inexplicable dominait et prenait tout mon être. C'était une sympathie subite et profonde, dégagée de tout alliage sensuel, mais d'une force irrésistible, comme *l'inconnu* en toutes choses. Je fus poussé comme une machine dans la boutique par une puissance surnaturelle. Je marchandai quelques petits objets que je payai, en disant : Merci, mademoiselle *Sara*. La jeune fille me regarda d'un air un peu surpris. – Cela vous étonne, repris-je qu'un étranger sache votre nom, un de vos petits noms ; mais si vous voulez bien *penser attentivement à tous vos noms*, je vais vous les dire sans hésiter. Y pensez-vous ? - Oui, monsieur, répondit-elle, à demi riante et à demi tremblante. - Eh bien ! continuai-je, en la *regardant fixement au front*, vous vous nommez *Sara*, *Adèle*, *Benjamine N*… - C'est vrai, répliqua-t-elle ; et après quelques secondes de stupeur, elle se prit à rire tout à fait, et *je vis* qu'elle pensait que j'avais eu ces informations dans le voisinage, ce dont je m'amusai. Mais moi, qui savais bien que je n'en savais pas un mot, je fus effrayé de cette divination instantanée.

« Le lendemain, et bien des lendemains, je courus à la jolie boutique ; ma divination se renouvelait à tout moment. Je la priais de penser à quelque chose, sans me le dire, et presque aussitôt je lisais sur son front cette pensée non expliquée. Je la priais d'écrire quelques mots avec un crayon en me les cachant, et, après l'avoir regardée une minute, j'écrivais de mon côté les mêmes mots dans le même ordre. Je lisais dans sa pensée comme dans un livre ouvert, et elle ne lisait pas dans la mienne : voilà ma supériorité ; mais elle m'imposait ses idées et ses émotions. Qu'elle pensât sérieusement à cet objet ; qu'elle répétât en elle-même les mots de cet écrit, et soudain je devinais tout. Le mystère était entre son cerveau et le mien, non entre mes facultés d'intuition et les choses matérielles. Quoi qu'il en soit, il s'était établi entre nous deux un rapport d'autant plus intime qu'il était plus pur.

« Une nuit, j'entendais dans mon oreille une voix forte qui me criait : Sara est malade, très-malade ! Je cours chez elle ; un médecin la veillait et attendait une crise. La veille au soir Sara était rentrée avec une fièvre ardente ; le délire avait continué toute la nuit. Le médecin me prit à part, et me fit entendre qu'il craignait beaucoup. De cette pièce je voyais en plein le front de Sara, et mon intuition l'emportant sur mon inquiétude même : Docteur, lui dis-je tout bas, voulez-vous savoir de quelles images son fiévreux sommeil est occupé ? Elle se croit en ce moment au grand Opéra de Paris, où elle n'est jamais allée, et une danseuse coupe, parmi d'autres herbes, une plante de ciguë, et la lui jette en criant : C'est pour toi. Le médecin me crut en délire. Quelques minutes après la malade s'éveilla lourdement, et ses premières paroles furent : « Oh ! que c'est beau, l'Opéra ! mais pourquoi donc cette ciguë, que me jette cette belle nymphe ? » Le médecin resta stupéfait. Une potion où il entrait de la ciguë fut administrée à Sara, qui se trouva guérie en quelques jours. »

Les exemples de transmission de pensée sont très fréquents, non peut-être d'une manière aussi caractérisée que dans le fait ci-dessus, mais sous des formes diverses. Combien de phénomènes se passent ainsi journellement sous nos yeux, qui sont comme les fils conducteurs de la vie spirituelle, et auxquels cependant la science ne daigne pas accorder la moindre attention ! Ceux qui les repoussent ne sont certainement pas tous matérialistes ; beaucoup admettent une vie spirituelle, mais sans rapports directs avec la vie organique. Le jour où ces rapports seront reconnus comme loi physiologique verra s'accomplir un immense progrès, car alors seulement la science aura la clef d'une foule d'effets mystérieux en apparence, qu'elle préfère nier faute de pouvoir les expliquer à sa manière et avec ses moyens bornés aux lois de la matière brute.

Liaison intime de la vie spirituelle et de la vie organique pendant l'existence terrestre ; destruction de la vie organique et persistance de la vie spirituelle après la mort ; action du fluide périsprital sur l'organisme ; réaction incessante du monde invisible sur le monde visible et réciproquement : telle est la loi que vient démontrer le Spiritisme et qui ouvre à la science et à l'homme moral des horizons tout nouveaux.

Par quelle loi de la physiologie purement matérielle pourrait-on expliquer les phénomènes du genre de celui qui est relaté ci-dessus ? Pour que M. Deschamps pût lire aussi nettement dans la pensée de la jeune fille, il fallait entre elle et lui un intermédiaire, un lien quel-

conque. Qu'on veuille bien méditer l'article précédent, et l'on reconnaîtra que ce lien n'est autre que le rayonnement fluidique qui donne la vue spirituelle, vue qui n'est pas arrêtée par les corps matériels.

On sait que les Esprits n'ont pas besoin du langage articulé ; ils se comprennent sans le secours de la parole, par la seule transmission de la pensée qui est la langue universelle. Ainsi en est-il quelquefois entre les hommes, parce que les hommes sont des Esprits incarnés, et qu'ils jouissent par cette raison, à un degré plus ou moins grand, des attributs et des facultés de l'Esprit.

Mais alors pourquoi la jeune fille ne lisait-elle pas de son côté dans la pensée de M. Deschamps ? Parce que chez l'un la vue spirituelle était développée, et non chez l'autre ; s'ensuit-il qu'il pût tout voir, lire dans les miroirs spirituels, par exemple, ou voir à distance à la manière des somnambules ? Non, parce que sa faculté pouvait n'être développée que dans un sens spécial, et partiellement. Pouvait-il lire avec la même facilité dans la pensée de tout le monde ? Il ne le dit pas, mais il est probable que non ; car il peut exister d'individu à individu des rapports fluidiques qui facilitent cette transmission, alors qu'ils n'existent pas du même individu à une autre personne. Nous ne connaissons encore qu'imparfaitement les propriétés de ce fluide universel, agent si puissant et qui joue un si grand rôle dans les phénomènes de la nature ; nous connaissons le principe, et c'est déjà beaucoup pour nous rendre compte de bien des choses ; les détails viendront en leur temps.

Le fait ci-dessus ayant été communiqué à la Société de Paris, un Esprit a donné à ce sujet l'instruction suivante :

(Société spirite de Paris, 8 juillet 1864. – Médium, M. A. Didier)

Les ignorants, et il y en a beaucoup, sont remplis de doute et d'inquiétude lorsqu'ils entendent parler des phénomènes spirites. A les en croire, la face du monde est bouleversée, l'intimité du cœur, des sentiments, la virginité de la pensée sont lancées à travers le monde et livrées à la merci du premier venu. Le monde, en effet, serait singulièrement changé, et la vie privée n'aurait plus d'abri derrière la personnalité de chacun, si tous les hommes pouvaient lire dans l'esprit les uns des autres.

Un ignorant nous dit avec beaucoup d'ingénuité : Mais la justice, les poursuites de police, les opérations commerciales, gouvernemen-

tales, pourraient être considérablement revues, corrigées, éclaircies, etc., à l'aide de ces procédés. Les erreurs sont très répandues. L'ignorance a cela de particulier qu'e1le fait oublier complètement le but des choses pour lancer l'esprit inculte dans une série d'incohérences.

Jésus avait raison de dire : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » ce qui signifiait aussi que dans ce monde les choses ne se passent pas comme dans son royaume. Le Spiritisme qui, en tout et pour tout, est le spiritualisme du christianisme, peut également dire aux ambitieuses et aux terroristes ignorances, que son grand but n'est pas de donner des monceaux d'or à l'un, de livrer la conscience d'un être faible à la volonté d'un être plus fort, et de lier ensemble la force et la faiblesse dans un duel éternellement inévitable et rapproché ; non. Si le Spiritisme procure des jouissances, ce sont celles du calme, de l'espérance et de la foi ; s'il avertit quelquefois par des pressentiments, ou par la vision endormie ou éveillée, c'est que les Esprits savent parfaitement qu'un fait secourable et particulier ne bouleversera pas la surface du globe. Du reste, si l'on observe la marche des phénomènes, le mal y a une part très minime. La science funeste semble reléguée dans les bouquins des vieux alchimistes, et si Cagliostro revenait, ce ne serait certes pas armé de la baguette magique ou du flacon enchanté qu'il apparaîtrait, mais avec sa puissance électrique, communicative, spiritualiste et somnambulique, puissance que tout être supérieur possède en lui-même, et qui touche à la fois le cœur et le cerveau.

La divination était le plus grand don de Jésus, comme je le disais dernièrement (l'Esprit fait allusion à une autre communication). Etant destinés à devenir supérieurs, comme Esprits, demandons à Dieu une part des rayons qu'il a accordés à certains êtres privilégiés, qu'il m'a accordés à moi-même, et que j'aurais pu répandre plus saintement.

MESMER.

Remarque. Il n'est pas une seule des facultés accordées à l'homme dont celui-ci ne puise abuser en vertu de son libre arbitre ; ce n'est pas la faculté qui est mauvaise en soi, c'est l'usage qu'on en fait. Si les hommes étaient bons, il n'en est aucune qui serait à redouter, parce que nul ne s'en servirait pour le mal. Dans l'état d'infériorité où sont encore les hommes sur la terre, la pénétration de la pensée, si elle était générale, serait sans doute une des plus dangereuses, parce qu'on a beaucoup à cacher, et que beaucoup peuvent abuser. Mais quels

qu'en soient les inconvénients, si elle existe, c'est un fait qu'il faut accepter bon gré mal gré, puisqu'on ne peut supprimer un effet naturel. Mais Dieu, qui est souverainement bon, mesure l'étendue de cette faculté à notre faiblesse ; il nous la montre de temps en temps pour mieux nous faire comprendre notre essence spirituelle, et nous avertir de travailler à notre épuration pour n'avoir pas à la redouter.

Le Spiritisme en Belgique

Cédant aux pressantes sollicitations de nos frères spirites de Bruxelles et d'Anvers, nous sommes allé leur faire une petite visite cette année, et nous sommes heureux de dire que nous en avons rapporté l'impression la plus favorable pour le développement de la doctrine dans ce pays. Nous y avons trouvé un plus grand nombre que nous ne l'espérions d'adeptes sincères, dévoués et éclairés. L'accueil sympathique qui nous a été fait dans ces deux villes a laissé en nous un souvenir qui ne s'effacera jamais, et nous comptons les moments que nous y avons passés au nombre des plus satisfaisants pour nous. Ne pouvant adresser nos remerciements à chacun en particulier, nous les prions de vouloir bien les recevoir ici collectivement.

A notre retour à Paris, nous avons trouvé une adresse des membres de la Société spirite de Bruxelles, dont nous avons été profondément touché ; nous la conserverons précieusement comme un témoignage de leur sympathie, mais ils comprendront aisément les motifs qui nous empêchent de la publier dans notre Revue. Il est cependant un passage de cette adresse que nous nous faisons un devoir de porter à la connaissance de nos lecteurs, parce que le fait qu'il révèle en dit plus que de longues phrases sur la manière dont certaines personnes comprennent le but du Spiritisme ; il est ainsi conçu :

> « En commémoration de votre voyage en Belgique, notre groupe a décidé la fondation d'un lit d'enfant à la crèche de saint Josse Tennoode. »

Rien ne pouvait être plus flatteur pour nous qu'un pareil témoignage. C'est nous donner la plus grande preuve d'estime que de nous croire plus honoré par la fondation d'une œuvre de bienfaisance en mémoire de notre visite, que par les plus brillantes réceptions qui

peuvent flatter l'amour-propre de celui qui en est l'objet, mais ne profitent à personne, et ne laissent aucune trace utile.

Anvers se distingue par un plus grand nombre d'adeptes et de groupes ; mais là, comme à Bruxelles et partout ailleurs, ceux qui font partie des réunions en quelque sorte officielles et régulièrement constituées, sont en minorité. Les relations sociales et les opinions émises dans la conversation prouvent que les sympathies pour la doctrine s'étendent bien au delà des groupes proprement dits. Si tous les habitants ne sont pas spirites, l'idée n'y rencontre pas d'opposition systématique ; on en parle comme d'une chose toute naturelle et l'on n'en rit pas. Les adeptes appartenant en général à la classe du haut commerce, notre arrivée a été la nouvelle de la bourse et y a défrayé la conversation, sans plus d'importance que s'il se fût agi de l'arrivée d'une cargaison.

Plusieurs groupes se composent d'un nombre limité de membres, et se désignent par un titre spécial et caractéristique ; c'est ainsi que l'un s'intitule : *La Fraternité*, un autre *Amour et charité*, etc. Ajoutons que ces titres ne sont pas pour eux des enseignes banales, mais des devises qu'ils s'efforcent de justifier.

Le groupe *Amour et charité*, par exemple, a pour but spécial la charité matérielle, sans préjudice des instructions des Esprits, qui sont en quelque sorte la partie accessoire. Son organisation est très simple et donne d'excellents résultats. L'un des membres a le titre d'*aumônier*, nom qui répond parfaitement à ses fonctions de distributeur des secours à domicile, et souvent les Esprits ont indiqué avec noms et adresses les personnes auxquelles ils étaient nécessaires. Le nom d'aumônier est ainsi ramené à sa signification primitive, dont il a été singulièrement détourné.

Ce groupe possède un médium typtologue exceptionnel dont nous croyons devoir faire ci-après l'objet d'un article spécial.

Nous ne faisons que constater ici de très bons éléments qui font bien augurer du Spiritisme dans ce pays où il n'a pris racine que depuis peu, ce qui ne veut pas dire que certains groupes n'aient eu, là comme ailleurs, des tiraillements et des mécomptes inévitables quand il s'agit de l'établissement d'une idée nouvelle. Il est impossible qu'au début d'une doctrine, aussi importante surtout que celle du Spiritisme, tous ceux mêmes qui s'en déclarent les partisans en comprennent la portée, la gravité et les conséquences ; il faut donc s'attendre à trouver en travers de la route des gens qui n'en voient que la surface, des ambitions personnelles, ceux pour qui c'est un moyen plutôt

qu'une conviction de cœur, sans parler des gens qui prennent tous les masques pour s'insinuer en vue de servir les intérêts des adversaires ; car, de même que l'habit ne fait pas le moine, le nom de Spirite ne fait pas le vrai Spirite. Tôt ou tard ces Spirites manqués, dont l'orgueil est resté vivace, causent dans les groupes des froissements pénibles, et y suscitent des entraves, mais dont on triomphe toujours avec de la persévérance et de la fermeté. Ce sont des épreuves pour la foi des Spirites sincères.

L'homogénéité, la communion de pensées et de sentiments sont pour les groupes Spirites, comme pour toutes les réunions quelconques, la condition *sine quâ non* de stabilité et de vitalité. C'est vers ce but que doivent tendre tous les efforts, et l'on comprend qu'il est d'autant plus facile à atteindre que les réunions sont moins nombreuses. Dans les grandes réunions il est presque impossible d'éviter l'immixtion d'éléments hétérogènes qui, tôt ou tard, y sèment la zizanie ; dans les petites réunions où tout le monde se connaît et s'apprécie, on est comme en famille, le recueillement plus grand, et l'intrusion des malintentionnés plus difficile. La diversité des éléments dont se composent les grandes réunions les rend, par cela même, plus vulnérables aux sourdes menées des adversaires.

Mieux vaut donc dans une ville cent groupes de dix à vingt adeptes, dont aucun ne s'arroge la suprématie sur les autres, qu'une seule société qui les réunirait tous. Ce fractionnement ne peut en rien nuire à l'unité de principes, dès lors que le drapeau est unique et que tous marchent vers un même but. C'est ce que paraissent avoir parfaitement compris nos frères d'Anvers et de Bruxelles.

En résumé, notre voyage de Belgique a été fertile en enseignements dans l'intérêt du Spiritisme, par les documents que nous avons recueillis, et qui seront mis à profit en temps opportun.

N'oublions pas une mention des plus honorables au groupe spirite de Douai que nous avons visité en passant, et un témoignage particulier de gratitude pour l'accueil que nous y avons reçu. C'est un groupe de famille où la doctrine spirite évangélique est pratiquée dans toute sa pureté. Là règnent l'harmonie la plus parfaite, la bienveillance réciproque, la charité en pensées, en paroles et en actions ; on y respire une atmosphère de fraternité patriarcale, exempte d'effluves malfaisants, où les bons Esprits doivent se complaire aussi bien que les hommes ; aussi les communications s'y ressentent-elles de l'influence de ce milieu sympathique. Il doit à son homogénéité, et aux soins scrupuleux que l'on apporte dans les admissions, de n'avoir jamais été

troublé dans les dissensions et les tiraillements dont d'autres ont eu à souffrir ; c'est que tous ceux qui en font partie sont des Spirites de cœur, et que nul ne cherche à y faire prévaloir sa personnalité. Les médiums y sont relativement très nombreux ; tous se considèrent comme de simples instruments de la Providence, y sont sans orgueil, sans prétentions personnelles, et se soumettent humblement, et sans en être froissés, au jugement porté sur les communications qu'ils obtiennent, prêts à les anéantir, si elles sont reconnues mauvaises.

Une charmante pièce de vers y a été obtenue à notre intention et après notre départ ; nous en remercions l'Esprit qui l'a dictée et son interprète ; nous la conserverons comme un précieux souvenir, mais ce sont de ces documents que nous ne pouvons publier et que nous n'acceptons qu'à titre d'encouragement.

Nous sommes heureux de dire que ce groupe n'est pas le seul dans ces conditions favorables, et d'avoir pu constater que les réunions vraiment sérieuses, celles où chacun cherche à s'améliorer, d'où la curiosité est bannie, les seules qui méritent la qualification de *spirites*, se multiplient chaque jour. Elles offrent en petit l'image de ce que pourra être la société, quand le Spiritisme, bien compris et universalisé, y formera la base des rapports mutuels. Les hommes alors n'auront plus rien à redouter les uns des autres ; la charité fera régner entre eux la paix et la justice. Tel sera le résultat de la transformation qui s'opère et dont la génération future commencera à sentir les effets.

Typtologie rapide et inverse.

Nous avons dit qu'un des groupes spirites d'Anvers possède un médium typtologue doué d'une faculté spéciale. Voici en quoi elle consiste.

L'indication des lettres se fait au moyen des coups frappés par le pied d'un guéridon, mais avec une rapidité qui atteint presque celle de l'écriture, et telle que ceux qui les inscrivent ont parfois de la peine à suivre ; les coups se succèdent comme ceux du télégraphe électrique en action. Vous avons vu faire une dictée de vingt lignes en moins de quinze minutes. Mais ce qui est surtout particulier, c'est que l'Esprit dicte presque toujours à rebours en commençant par la dernière lettre. Le médium obtient par le même moyen des réponses à des questions mentales, et dans des langues qui lui sont étrangères. Ce médium est aussi psychographe, et, dans ce cas, il écrit également

à rebours avec la même facilité. La première fois que le phénomène s'est produit, les assistants, ne trouvant aucun sens aux lettres recueillies, crurent à une mystification ; ce n'est qu'après une observation attentive qu'ils découvrirent le système employé par l'Esprit. Ce n'est sans doute qu'une fantaisie de la part de ce dernier, mais comme toutes ses communications sont très sérieuses, il en faut conclure qu'il y a dans le fait une intention sérieuse.

Indépendamment de la rapidité avec laquelle les coups se succèdent, la manière de procéder abrège encore de beaucoup l'opération. On se sert d'un guéridon à trois pieds ; l'alphabet est divisé en trois séries : la 1re de *a* à *h*, la 2e de *i* à *p*, la 3e de *q* à *z*. Chaque pied du guéridon correspond à une série de lettres, et frappe le nombre de coups nécessaires pour désigner la lettre voulue en commençant par la première de la série ; de sorte que pour indiquer le *t*, par exemple, au lieu de 20 coups, le pied chargé de la 3e série n'en frappe que 4. Trois personnes se placent au guéridon, une pour chaque pied énonçant la lettre indiquée dans sa série qui est pour elle un petit alphabet, sans qu'elle ait à se préoccuper des autres. Plusieurs personnes inscrivent les lettres à mesure qu'elles sont appelées, afin de pouvoir contrôler en cas d'erreur. L'habitude de lire à rebours leur permet souvent de deviner la fin d'un mot ou d'une phrase commencée, comme on le fait par le procédé ordinaire ; l'Esprit confirme s'il y a lieu la supposition, et passe outre.

Cette division des lettres, jointe à la coopération de trois personnes qui ne peuvent s'entendre, à la rapidité du mouvement, et à l'indication des lettres en sens inverse, rend la fraude matériellement impossible, ainsi que la reproduction de la pensée individuelle. Le mot *reproduction*, par exemple, sera donc écrit de cette manière : NOITCUDORPER, et aura été épelé par trois personnes différentes en quelques secondes, savoir : *noi* par la 2e, *t* par la 3e ; *c* par la 1re ; *u* par la 3e ; *d* par la 1re ; *o* par la 2e ; *r* par la 3e ; *p* par la 2e ; *e* par la 1re ; *r* par la 3e.

De tous les appareils imaginés pour constater l'indépendance de la pensée du médium, il n'en est aucun qui vaille ce procédé. Il est vrai qu'il faut pour cela l'influence d'un médium spécial, car les deux personnes qui l'assistent ne sont pour rien dans la rapidité du mouvement.

Ce procédé n'a en définitive d'utilité réelle que pour la conviction de certaines personnes, et comme constatation d'un phénomène médianimique remarquable, car rien ne peut suppléer à la facilité des communications écrites.

Un criminel repentant.

Pendant la visite que nous venons de faire aux Spirites de Bruxelles, le fait suivant s'est produit en notre présence dans une réunion intime de sept ou huit personnes, le 13 septembre.

Une dame médium étant priée d'écrire, et aucune évocation spéciale n'étant faite, elle trace avec une agitation extraordinaire, en très gros caractères, et après avoir violemment raturé le papier, ces mots :

« Je me repens, je me repens ; Latour. »

Surpris de cette communication inattendue, que rien n'avait provoquée, car nul ne songeait à ce malheureux dont la plupart des assistants ignoraient même la mort, on adresse à l'Esprit quelques paroles de commisération et d'encouragement ; puis on lui fait cette question :

Quel motif a pu vous engager à venir parmi nous plutôt qu'ailleurs, puisque nous ne vous avons pas appelé ?

Le médium, qui est aussi médium parlant, répond de vive voix :

« J'ai vu que vous étiez des âmes compatissantes et que vous prendriez pitié de moi, tandis que d'autres m'évoquent plus par curiosité que par véritable charité, ou bien s'éloignent de moi avec horreur. »

Alors a commencé une scène indescriptible qui n'a pas duré moins d'une demi-heure. Le médium joignant à la parole les gestes et l'expression de la physionomie, il est évident que l'Esprit s'est identifié avec sa personne ; parfois ses accents de désespoir sont si déchirants, il peint ses angoisses et ses souffrances avec un ton si navrant, ses supplications sont si véhémentes, que tous les assistants en sont profondément émus.

Quelques-uns même étaient effrayés de la surexcitation du médium, mais nous pensions qu'un Esprit qui se repent et qui implore la pitié n'offrait aucun danger. S'il a emprunté ses organes, c'est pour mieux dépeindre sa situation et intéresser davantage à son sort, mais non, comme les Esprits obsesseurs et possesseurs, en vue de s'emparer de lui pour le dominer. Cela lui a sans doute été permis dans son propre intérêt, et peut-être aussi pour l'instruction des personnes présentes.

Il s'écrie :

« Oh ! oui, de la pitié ! j'en ai bien besoin, car vous ne savez pas ce que je souffre !… non, vous ne le savez pas ; vous ne pouvez pas le comprendre… c'est horrible !… La guillotine ! qu'est-ce que cela, à

côté de ce que j'endure maintenant ? Ce n'est rien ; c'est un instant. Mais ce feu qui me dévore, c'est pire, c'est une mort continuelle ; c'est une souffrance qui ne laisse ni trêve ni repos… qui n'a point de fin !

« Et mes victimes qui sont là, autour de moi,… qui me montrent leurs plaies,… qui me poursuivent de leurs regards !… Elles sont là, devant moi… je les vois toutes… oui toutes,… je les vois toutes ; je ne puis les éviter !… Et cette mare de sang !… et cet or souillé de sang !… tout est là ! toujours devant moi !… Sentez-vous l'odeur du sang ?… Du sang, toujours du sang !… Les voilà, ces pauvres victimes ; elles m'implorent… et moi, sans pitié, je frappe,… je frappe,… je frappe toujours !… Le sang m'enivre !

« Je croyais qu'après ma mort tout serait fini ; c'est pourquoi j'ai bravé le supplice ; j'ai bravé Dieu, je l'ai renié !… Et voilà que quand je me croyais anéanti pour toujours, un réveil terrible se fait ;… oh ! oui, terrible !… je suis entouré de cadavres, de figures menaçantes… je marche dans le sang… Je croyais être mort, et je vis !… Je vis pour revoir tout cela ! pour le voir sans cesse !… C'est affreux !… c'est horrible ! plus horrible que tous les supplices de la terre !

« Oh ! si tous les hommes pouvaient savoir ce qu'il y a au delà de la vie ! ils sauraient ce qu'il en coûte de faire le mal ; il n'y aurait plus d'assassins, plus de criminels, plus de malfaiteurs !… Je voudrais que tous les assassins puissent voir ce que je vois et ce que j'endure… Oh ! non, il n'y en aurait plus… c'est trop affreux de souffrir ce que je souffre !

« Je sais bien que je l'ai mérité, ô mon Dieu ! car je n'ai point eu pitié de mes victimes ; j'ai repoussé leurs mains suppliantes quand elles me demandaient de les épargner. Oui, j'ai moi-même été cruel ; je les ai lâchement tuées pour avoir leur or !… J'ai été impie ; je vous ai renié ; j'ai blasphémé votre saint nom… *J'ai voulu m'étourdir ; c'est pourquoi je voulais me persuader que vous n'existiez pas*... Oh ! mon Dieu ! je suis un grand criminel ! Je le comprends maintenant. Mais n'aurez-vous pas pitié de moi ?… Vous êtes Dieu, c'est-à-dire la bonté, la miséricorde ! Vous êtes tout-puissant !

« Pitié, Seigneur ! oh ! pitié ! pitié ! Je vous en prie, ne soyez pas inflexible ; délivrez-moi de cette vue odieuse, de ces images horribles,… de ce sang,… de mes victimes dont *les regards me percent jusqu'au cœur comme des coups de poignard*.

« Vous qui êtes ici, qui m'écoutez, vous êtes de bonnes âmes, des âmes charitables ; oui, je le vois, vous aurez pitié de moi, n'est-ce

pas ? Vous prierez pour moi… Oh ! je vous en supplie ! ne me repoussez pas. Vous demanderez à Dieu de m'ôter cet horrible spectacle de devant les yeux ; il vous écoutera, parce que vous êtes bons… Je vous en prie, ne me repoussez pas comme j'ai repoussé les autres… Priez pour moi ! »

Les assistants, touchés de ses regrets, lui adressèrent des paroles d'encouragement et de consolation. Dieu, lui dit-on, n'est point inflexible ; ce qu'il demande au coupable, c'est un repentir sincère et le désir de réparer le mal qu'il a fait. Puisque votre cœur n'est point endurci, et que vous lui demandez pardon de vos crimes, il étendra sur vous sa miséricorde, si vous persévérez dans vos bonnes résolutions pour réparer le mal que vous avez fait. Vous ne pouvez sans doute pas rendre à vos victimes la vie que vous leur avez ôtée, mais, si vous le demandez avec ferveur, Dieu vous accordera de vous retrouver avec elles dans une nouvelle existence, où vous pourrez leur montrer autant de dévouement que vous avez été cruel ; et quand il jugera la réparation suffisante, vous rentrerez en grâce auprès de lui. La durée de votre châtiment est ainsi entre vos mains ; il dépend de vous de l'abréger ; nous vous promettons de vous aider de nos prières, et d'appeler sur vous l'assistance des bons Esprits. Nous allons dire à votre intention la prière contenue dans l'*Imitation de l'Evangile* pour les Esprits souffrants et repentants. Nous ne dirons pas celle pour les mauvais Esprits, parce que dès lors que vous vous repentez, que vous implorez Dieu, et renoncez à faire le mal, vous n'êtes plus à nos yeux qu'un Esprit malheureux, et non mauvais.

Cette prière dite, et après quelques instants de calme, l'Esprit reprend :

« Merci, mon Dieu !… oh merci ! vous avez eu pitié de moi ; ces horribles images s'éloignent… Ne m'abandonnez pas… envoyez-moi vos bons Esprits pour me soutenir… Merci ! »

Après cette scène, le médium est, pendant quelque temps, brisé et anéanti ; ses membres sont courbaturés. Il a le souvenir, d'abord confus, de ce qui vient de se passer ; puis, peu à peu il se rappelle quelques-unes des paroles qu'il a prononcées, et qu'il disait malgré lui ; il sentait que ce n'était pas lui qui parlait.

Le lendemain, dans une nouvelle réunion, l'Esprit se manifeste encore, et recommence, pendant quelques minutes seulement, la scène de la veille, avec la même pantomime expressive, mais moins violente ; puis il écrit, par le même médium, avec une agitation fébrile, les paroles suivantes :

« Merci de vos prières ; déjà une amélioration sensible se produit en moi. J'ai prié Dieu avec tant de ferveur, qu'il a permis que, pour un moment, mes souffrances soient soulagées ; mais je les verrai encore, mes victimes… Les voilà ! les voilà !… Voyez-vous ce sang ?… »

(La prière de la veille est répétée. L'Esprit continue, en s'adressant au médium) :

« Pardon de m'emparer de vous. Merci du soulagement que vous apportez à mes souffrances ; pardon à vous de tout le mal que je vous ai occasionné ; mais j'ai besoin de me manifester ; vous seule pouvez…

« Merci ! merci ! un peu de soulagement se produit ; mais je ne suis pas au bout de mes épreuves. Bientôt encore mes victimes reviendront. Voilà la punition ; je l'ai méritée, mon Dieu ! mais soyez indulgent.

« Vous tous, priez pour moi ; avez pitié de moi.

« LATOUR. »

Remarque. Quoique nous n'ayons pas de preuve matérielle de l'identité de l'Esprit qui s'est manifesté, nous n'avons pas non plus de motifs pour en douter. Dans tous les cas, c'est évidemment un Esprit très coupable, mais repentant, affreusement malheureux et torturé par le remords. A ce titre, cette communication est très instructive, car on ne peut méconnaître la profondeur et la haute portée de quelques-unes des paroles qu'elle renferme ; elle offre en outre un des aspects du monde des Esprits châtiés, au-dessus duquel cependant on entrevoit la miséricorde de Dieu. L'allégorie mythologique des Euménides n'est pas aussi ridicule qu'on le croit, et les démons, bourreaux officiels du monde invisible, qui les remplacent dans la croyance moderne, sont moins rationnels, avec leurs cornes et leurs fourches, que ces victimes servant elles-mêmes au châtiment du coupable.

En admettant l'identité de cet Esprit, on s'étonnera peut-être d'un changement aussi prompt dans son état moral ; c'est, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans une autre occasion, qu'il y a souvent plus de ressources chez un Esprit brutalement mauvais, que chez celui qui est dominé par l'orgueil, ou qui cache ses vices sous le manteau de l'hypocrisie. Ce prompt retour à de meilleurs sentiments indique une nature plus sauvage que perverse, à laquelle il n'a manqué qu'une bonne direction. En comparant son langage à celui d'un autre criminel cité dans la Revue de juillet 1864, sous le titre de : *Châtiment par la lumière*, il est aisé de voir celui des deux qui est le plus

avancé moralement, malgré la différence de leur instruction et de leur position sociale ; l'un obéissait à un instinct naturel de férocité, à une sorte de surexcitation, tandis que l'autre apportait dans la perpétration de ses crimes le calme et le sang-froid d'une lente et persévérante combinaison, et après sa mort bravait encore le châtiment par orgueil ; il souffre, mais ne veut pas en convenir ; l'autre est dompté immédiatement. On peut ainsi prévoir lequel des deux qui souffrira le plus longtemps.

Études morales.

Un retour de fortune.

On lit dans le *Siècle* du 5 juin 1864 :

« Un Berlinois, M. X…, possédait une assez grande fortune. Son père, au contraire, à la suite de plusieurs revers, était tombé dans un dénuement absolu et s'était vu contraint de recourir à la générosité de son fils. Celui-ci repoussa durement la requête du vieillard qui, pour ne pas mourir de faim, dut solliciter l'intervention de la justice. M. X… fut condamné à fournir à son père une pension alimentaire. Mais M. X… avait pris ses précautions. Pressentant que, s'il se refusait à s'exécuter, une opposition serait mise sur ses revenus, il prit le parti de céder sa fortune à son oncle paternel.

« Le malheureux père se voyait de la sorte enlever sa dernière espérance. Il protesta que la cession était fictive et que son fils n'y avait recouru que pour échapper à l'exécution du jugement. Mais il eût fallu pouvoir le prouver, et, loin d'être à même d'intenter un procès coûteux, le vieillard manquait des choses les plus nécessaires à la vie.

Un événement imprévu vint tout changer. L'oncle mourut subitement et sans tester. N'ayant pas de famille, la fortune revint de droit à son plus proche parent, c'est-à-dire à son frère.

« On comprend le reste. Aujourd'hui, les rôles sont intervertis. Le père est riche et son fils pauvre. Ce qui doit surtout ajouter à l'exaspération de ce dernier, c'est qu'il ne peut invoquer le fait d'une cession fictive, la loi interdisant formellement ce genre de transaction. »

S'il en était toujours ainsi du mal, dira-t-on, on comprendrait mieux la justice du châtiment ; le coupable sachant pourquoi il est puni, saurait de quoi il doit se corriger.

Les exemples de châtiments immédiats sont moins rares qu'on ne

croit. Si l'on remontait à la source de toutes les vicissitudes de la vie, on y verrait presque toujours la conséquence naturelle de quelque faute commise. L'homme reçoit à chaque instant de terribles leçons dont malheureusement bien peu profitent. Aveuglé par la passion, il ne voit pas la main de Dieu qui le frappe ; loin de s'accuser de ses propres infortunes, il s'en prend à la fatalité, à sa mauvaise chance ; il s'irrite bien plus souvent qu'il ne se repent, et nous ne serions pas surpris que le fils dont il est parlé ci-dessus, au lieu d'avoir reconnu ses torts envers son père, d'être revenu à son égard à de meilleurs sentiments, n'eût conçu contre lui une plus grande animosité. Or, qu'est-ce que Dieu demande au coupable ? Le repentir et la réparation *volontaire*.

Pour l'y exciter, il multiplie autour de lui les avertissements sous toutes les formes pendant sa vie : malheurs, déceptions, dangers imminents, en un mot, tout ce qui est propre à le faire réfléchir ; si malgré cela son orgueil résiste, n'est-il pas juste qu'il soit puni plus tard ? C'est une grave erreur de croire que le mal soit parfois complètement impuni dans la vie actuelle ; si l'on savait tout ce qui arrive au méchant en apparence le plus prospère, on se convaincrait de cette vérité qu'il n'est pas une seule faute dans cette vie, pas un seul mauvais penchant, disons plus, pas une seule mauvaise pensée qui n'ait sa contrepartie ; d'où cette conséquence que, si l'homme mettait à profit les avertissements qu'il reçoit, s'il se repentait et réparait dès cette vie, il aurait satisfait à la justice de Dieu, et n'aurait plus à expier ni à réparer, soit dans le monde des Esprits, soit dans une nouvelle existence. Si donc il en est qui, dans cette vie, souffrent du passé de leur existence précédente, c'est qu'ils ont à payer une dette qu'ils n'ont pas acquittée. Si le fils dont il est question meurt dans l'impénitence, il subira d'abord, dans le monde des Esprits, le châtiment du remords ; il souffrira moralement ce qu'il a fait endurer matériellement ; ce sera un Esprit malheureux, parce qu'il aura violé la loi qui lui disait : honore ton père et ta mère. Mais Dieu, qui est souverainement bon en même temps que souverainement juste, lui permettra de se réincarner pour réparer ; il lui donnera peut-être le même père, et, dans sa bonté, il lui épargnera l'humiliant souvenir du passé ; mais le coupable apportera avec lui l'intuition des résolutions qu'il aura prises, la volonté de faire le bien au lieu de faire le mal ; ce sera la voix de la conscience qui lui dictera sa conduite. Puis, quand il rentrera dans le monde des Esprits, Dieu lui dira : Viens à moi, mon fils, tes fautes sont effacées. Mais s'il échoue dans cette nouvelle épreuve, ce sera pour lui à recommencer, jusqu'à ce qu'il ait entièrement dépouillé le vieil homme.

Cessons donc de voir dans les misères que nous endurons pour les fautes d'une existence antérieure un mystère inexplicable, et disons-

nous qu'il dépend de nous de les éviter en méritant notre pardon dès cette vie ; nos dettes acquittées, Dieu ne nous les fera pas payer une seconde fois ; mais si nous restons sourds à ses avertissements, alors il exigera jusqu'à la dernière obole, fût-ce après plusieurs siècles ou plusieurs milliers d'années. Pour cela, ce ne sont pas de vains simulacres qu'il exige, c'est la réforme radicale du cœur. Le séjour des élus n'est ouvert qu'aux Esprits purifiés ; toute souillure en interdit l'accès. Chacun Peut y prétendre : à chacun de faire ce qu'il faut pour cela, et d'y arriver tôt ou tard selon ses efforts et sa volonté ; mais Dieu ne dit à aucun : Tu ne te purifieras pas !

Une vengeance.

« On écrit de Marseille :

« Un des plus honorables négociants de notre ville, entouré de l'estime générale, M. X…, vient de tirer un coup de pistolet sur le vicaire de Saint-Barnabé. Lundi dernier, M. X… apprend, par une lettre anonyme, que sa femme entretenait des relations intimes avec ce prêtre. On lui donne les détails les plus circonstanciés, qui ne lui laissent aucun doute sur l'étendue de son malheur. Il rentre chez lui, fait une enquête auprès de ses domestiques : femme de chambre, valets, jardinier, cocher, etc., tous avouent ce qu'ils savent. Cette intrigue durait depuis quinze mois. M. X… était la fable de tout le quartier, et lui seul ne s'en doutait pas. C'est après cette enquête qu'il a tiré le coup de pistolet contre le vicaire. » (*Siècle* du 7 juin 1864.)

Qui est le plus coupable dans cette triste affaire ? La femme, le mari ou le prêtre ? La femme qui, circonvenue par de pieux sophismes, s'est probablement crue disculpée par la qualité du complice, et s'est tranquillisée par l'espoir d'une absolution facile ? Le mari qui, cédant à un mouvement d'indignation, n'a pu maîtriser sa colère ? Ou le prêtre qui, de sang-froid, avec préméditation, viole ses vœux, abuse de son caractère, trompe la confiance pour jeter le désordre, le désespoir et la désunion dans une famille honorable ? La conscience publique a prononcé son verdict ; mais, en dehors du fait matériel, il est des considérations d'une plus haute gravité.

Une philosophie à conscience élastique pourra peut-être trouver une excuse dans l'entraînement des passions, et se bornera à blâmer des vœux imprudents. Admettons, si l'on veut, non une excuse, mais une circonstance atténuante aux yeux des hommes charnels, il n'en reste pas moins un abus de confiance et de l'ascendant que le coupable puisait dans sa qualité ; la fascination qu'il exerçait sur sa victime à l'abri de son habit sacré : là est là faute, là est le crime qui, s'il

n'était puni par la justice des hommes, le sera certainement par la justice de Dieu.

Or, quinze mois étaient plus que suffisants pour lui donner le temps de la réflexion et de revenir au sentiment de ses devoirs. Que faisait-il dans l'intervalle ? Il enseignait à la jeunesse les vérités de la religion ; il prêchait les vertus du Christ, la chasteté de Marie, l'éternité des peines contre les pécheurs ; il remettait ou retenait les fautes d'autrui selon son propre jugement ; et lui, le réfractaire aux commandements de Dieu qui condamnent ce qu'il faisait, était le dispensateur infaillible de l'inflexible sévérité ou de la miséricorde de Dieu ! Est-ce un cas isolé ? Hélas! l'histoire de tous les temps est malheureusement là pour prouver le contraire. Nous faisons ici abstraction de l'individu, pour ne voir qu'un principe qui donne prise à l'incrédulité et mine sourdement l'élément religieux. La puissance absolutrice du prêtre est, dit-on, indépendante de sa conduite personnelle ; soit, nous ne discuterons pas ce point, quoiqu'il paraisse étrange qu'un homme qui, par ses infamies, mérite l'enfer, puisse ouvrir ou fermer les portes du paradis à qui bon lui semble, alors que souvent des excès lui ôtent l'entière lucidité de ses idées. Si la crainte des peines éternelles n'arrête pas dans la voie du mal et dans la violation des commandements de Dieu ceux qui les préconisent, c'est qu'ils n'y croient pas eux-mêmes ; la première condition pour inspirer confiance serait de prêcher d'exemple.

VARIÉTÉS

—

Société allemande des chercheurs de trésors.

On lit l'article suivant dans divers journaux français et étrangers :

« Les Spirites viennent de recruter de nouveaux adeptes en Allemagne. Un certain médecin de Zittau, du nom de Berthelen, auteur d'un opuscule sur les *tables tournantes*, a organisé une société qui s'intitule : *Association des chercheurs de trésors*, et qui a pour objet de fouiller le sol des localités qui passent pour renfermer des trésors enfouis. Les opérations de l'entreprise sont conduites par une somnambule des plus lucides, madame Louise Ebermann, et ont commencé par des fouilles quotidiennes qu'on exécute à heure fixe au milieu d'un champ planté de tabac, où se trouverait cachée une somme de 400 000 thalers (1 500 000 francs). La société ne compte encore que sept ou

huit membres prenant part aux travaux, et jusqu'à présent leurs opérations se bornent à dire des prières en commun et à enlever, avec un certain cérémonial, les terres retirées du sol où l'on espère découvrir le bienheureux trésor. »

Il est vraiment curieux de voir l'empressement de certains journaux à reproduire tout ce qui, selon eux, peut jeter du discrédit sur le Spiritisme. Le moindre événement malheureux ou ridicule, et auquel, à tort ou à raison, se trouve mêlé le mot *spirite*, est à l'instant répété sur toute la ligne, avec des variantes plus ou moins ingénieuses, sans souci de la vérité ; les canards même les plus invraisemblables sont acceptés avec un sérieux vraiment comique. A l'apparition des spectres sur les théâtres, tous de répéter à l'envi que le Spiritisme était coulé à fond, et que ses plus importantes ficelles étaient enfin découvertes ; un charlatan, un saltimbanque, un diseur de bonne aventure croit-il devoir s'affubler du nom de Spirite, aussitôt les adversaires de le signaler comme un des représentants de la doctrine. De tout cela qu'est-il résulté ? Retentissement du nom ; de là désir de connaître la chose ; ridicule pour les railleurs qui parlent étourdiment de ce qu'ils ne savent pas ; odieux tombé sur les calomniateurs ; et, par suite, accroissement du nombre des adeptes sérieux, les seuls qui comptent parmi les spirites.

L'article ci-dessus appartient à la catégorie dont nous venons de parler. L'auteur se donne à lui-même un démenti en disant que les recherches se font à l'aide d'une somnambule des plus lucides ; ce n'est donc pas avec le secours des Esprits. Sur quoi se fonde-t-il pour dire que c'est une association de Spirites ? Sur ce que le fondateur de la société a écrit un opuscule sur les tables tournantes. S'ensuit-il qu'il soit Spirite ? En aucune façon, car à l'époque des tables tournantes on en était encore à l'*a b c* de la science ; et d'ailleurs, s'il connaissait le Spiritisme, il saurait que les Esprits ne peuvent favoriser aucune recherche de cette nature.

Depuis que l'on connaît le somnambulisme, on l'a employé à la découverte des trésors, et jusqu'à présent personne n'a réussi qu'à dépenser de l'argent en fouilles inutiles, comme jadis les chercheurs de la pierre philosophale. Nous prédisons le même sort à la nouvelle entreprise. Quand on sut que les Esprits pouvaient se communiquer, une première pensée, fort naturelle du reste, fut aussi qu'ils pourraient servir utilement les spéculations de toute nature ; mais on ne tarda pas à reconnaître que, sous ce rapport, on n'en retirait que des mystifications. A cela il y avait une cause : ce sont les Esprits eux-mêmes

qui l'ont indiquée ; aussi n'est-il aujourd'hui pas un seul Spirite éclairé qui perde son temps à poursuivre de telles chimères, parce que tous savent que Dieu ne donne point aux hommes de pareils moyens de s'enrichir, et que c'est la raison pour laquelle il ne permet pas aux Esprits les révélations de ce genre.

C'est donc abusivement que l'auteur de l'article a placé l'association allemande des chercheurs d'or sous le patronage du Spiritisme ; ce n'est pas parmi ceux qui ne voient dans les Esprits que les serviteurs de l'ambition, de la cupidité et des intérêts matériels que la doctrine recrute ses adeptes, mais parmi ceux qui la considèrent comme une cause d'amélioration morale.

Pour plus ample instruction à ce sujet, nous renvoyons au *Livre des Médiums*, chap. XXVI, *Questions que l'on peut adresser aux Esprits* ; n° 291, *Questions sur les intérêts moraux et matériels* ; n° 294, *Questions sur les inventions et découvertes* ; n° 295, *Questions sur les trésors cachés*.

Un tableau spirite à l'exposition d'Anvers.

Pendant notre séjour à Anvers, nous avons été visiter l'exposition de peinture, où nous avons admiré des œuvres vraiment remarquables de peintres nationaux ; nous y avons vu avec un extrême plaisir figurer très honorablement deux tableaux de notre collègue de la Société spirite de Paris, M. Wintz, 63, rue de Clichy : *Retour des vaches* et un clair de *Lune*. Mais ce qui a particulièrement appelé notre attention, c'est un tableau de genre porté au livret sous le titre de : *Scène d'intérieur de paysans spirites*. Dans un intérieur de ferme, trois individus en costume flamand sont assis autour d'un énorme billot sur lequel ils posent les mains dans l'attitude de ceux qui font mouvoir les tables. A leur physionomie attentive et recueillie, on reconnaît qu'ils prennent la chose au sérieux. D'autres personnages, hommes, femmes et enfants, sont diversement groupés, les uns épiant avec anxiété le premier mouvement de l'énorme masse, les autres souriant avec un air de scepticisme. Cette peinture, qui n'est pas sans mérite comme exécution, est originale et vraie. Si nous en exceptons le tableau *médianimique* qui figurait comme tel à l'exposition des arts de Constantinople (Voir la *Revue* de juillet 1863, p. 209), c'est la première fois que le Spiritisme figure aussi nettement avoué dans les œuvres d'art ; c'est un commencement.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1864.

Le Spiritisme est une science positive.

Allocution de M. ALLAN KARDEC aux Spirites de Bruxelles et d'Anvers, en 1864.

Nous publions cette allocution à la demande d'un grand nombre de personnes qui nous ont témoigné le désir de la conserver, et parce qu'elle tend à faire envisager le Spiritisme sous un aspect en quelque sorte nouveau. La *Revue spirite* d'Anvers l'a reproduite intégralement.

Messieurs et chers frères spirites,

Je me plais à vous donner ce titre, car, bien que je n'aie pas l'avantage de connaître toutes les personnes qui assistent à cette réunion, j'aime à croire que nous sommes ici en famille, et tous en communion de pensées et de sentiments. En admettant même que tous les assistants ne fussent pas sympathiques à nos idées, je ne les confondrais pas moins dans le sentiment fraternel qui doit animer les vrais Spirites envers tous les hommes, sans distinction d'opinion.

Cependant, c'est à nos frères en croyance que je m'adresse plus spécialement pour leur exprimer la satisfaction que j'éprouve de me trouver parmi eux, et de leur offrir, au nom de la Société de Paris, le salut de confraternité spirite.

J'avais déjà acquis la preuve que le Spiritisme compte en cette ville de nombreux adeptes sérieux, dévoués et éclairés, comprenant parfaitement le but moral et philosophique de la doctrine ; je savais y trouver des cœurs sympathiques, et cela a été un motif déterminant pour moi

de répondre à la pressante et gracieuse invitation qui m'a été faite par plusieurs d'entre vous de venir vous faire une petite visite cette année. L'accueil si aimable et si cordial que j'ai reçu me fera emporter de mon séjour ici le plus agréable souvenir.

J'aurais certes le droit de m'enorgueillir de l'accueil qui m'est fait dans les différents centres que je vais visiter, si je ne savais que ces témoignages s'adressent bien moins à l'homme qu'à la doctrine dont je ne suis que l'humble représentant, et doivent être considérés comme une profession de foi, une adhésion à nos principes ; c'est ainsi que je les envisage en ce qui me concerne personnellement.

Du reste, si les voyages que je fais de temps en temps dans les centres spirites ne devaient avoir pour résultat qu'une satisfaction personnelle, je les considérerais comme inutiles et je m'en abstiendrais ; mais, outre qu'ils contribuent à resserrer les liens de fraternité entre les adeptes, ils ont aussi l'avantage de me fournir des sujets d'observation et d'étude qui ne sont jamais perdus pour la doctrine. Indépendamment des faits qui peuvent servir au progrès de la science, j'y recueille les matériaux de l'histoire future du Spiritisme, les documents authentiques sur le mouvement de l'idée spirite, les éléments plus ou moins favorables ou contraires qu'elle rencontre selon les localités, la force ou la faiblesse et les manœuvres de ses adversaires, les moyens de combattre ces derniers, le zèle et le dévouement de ses véritables défenseurs.

Parmi ces derniers, il faut placer au premier rang tous ceux militent pour la cause avec courage, persévérance, abnégation et désintéressement, sans arrière-pensée personnelle, qui cherchent le triomphe de la doctrine pour la doctrine et non pour la satisfaction de leur amour-propre ; ceux enfin qui, par leur exemple, prouvent que la morale spirite n'est pas un vain mot, et s'efforcent de justifier cette remarquable parole d'un incrédule : *Avec une telle doctrine, on ne peut pas être Spirite sans être homme de bien*.

Il n'est pas de centre spirite où je n'aie trouvé un nombre plus ou moins grand de ces pionniers de l'œuvre, de ces défricheurs du terrain, de ces lutteurs infatigables qui, soutenus par une foi sincère et éclairée, par la conscience d'accomplir un devoir, ne se rebutent par aucune difficulté, regardant leur dévouement comme une dette de reconnaissance pour les bienfaits moraux qu'ils ont reçus du Spiritisme. N'est-il pas juste que les noms de ceux dont la doctrine s'honore ne soient pas perdus pour nos descendants et qu'un jour on puisse les inscrire au panthéon spirite ?

Malheureusement, à côté d'eux se trouvent parfois les enfants terribles de la cause, les impatients qui, ne calculant point la portée de leurs paroles et de leurs actes, peuvent la compromettre ; ceux qui, par un zèle irréfléchi, des idées intempestives et prématurées, fournissent sans le vouloir des armes à nos adversaires. Puis viennent ceux qui, ne prenant du Spiritisme que la superficie, *sans en être touchés au cœur*, donnent, par leur propre exemple, une fausse opinion de ses résultats et de ses tendances morales.

C'est là, sans contredit, le plus grand écueil que rencontrent les sincères propagateurs de la doctrine, parce qu'ils voient souvent l'ouvrage qu'ils ont péniblement ébauché, défait par ceux mêmes qui devraient les seconder. C'est un fait constant que le Spiritisme est plus entravé par ceux qui le comprennent mal que par ceux qui ne le comprennent pas du tout, et même par ses ennemis déclarés ; et il est à remarquer que ceux qui le comprennent mal ont généralement la prétention de le comprendre mieux que les autres ; il n'est pas rare de voir des novices prétendre, au bout de quelques mois, en remontrer à ceux qui ont pour eux l'expérience acquise par des études sérieuses. Cette prétention, qui trahit l'orgueil, est elle-même une preuve évidente de l'ignorance des vrais principes de la doctrine.

Que les Spirites sincères ne se découragent pas cependant : c'est un résultat du moment de transition où nous sommes ; les idées nouvelles ne peuvent s'établir tout d'un coup et sans encombre ; comme il leur faut déblayer les idées anciennes, elles rencontrent forcément des adversaires qui les combattent et les repoussent ; puis des gens qui les prennent à contre-sens, qui les exagèrent ou qui veulent les accommoder à leurs goûts ou à leurs opinions personnelles. Mais il arrive un moment où, les vrais principes étant connus et compris de la majorité, les idées contradictoires tombent d'elles-mêmes. Voyez déjà ce qu'il en est advenu de tous les systèmes isolés, éclos à l'origine du Spiritisme ; tous sont tombés devant l'observation plus rigoureuse des faits, ou ne rencontrent encore que quelques-uns de ces partisans tenaces qui, en toutes choses, se cramponnent à leurs premières idées sans faire un pas en avant. L'unité s'est faite dans la croyance spirite avec beaucoup plus de rapidité qu'on ne pouvait l'espérer ; c'est que les Esprits sont venus sur tous les points confirmer les principes vrais ; de sorte qu'aujourd'hui il y a parmi les adeptes du monde entier une opinion prédominante qui, si elle n'est pas encore celle de l'unanimité absolue, est incontestablement celle de l'immense majorité ; d'où il suit que celui qui veut marcher à contre-sens de cette opi-

nion, ne trouvant que peu ou point d'échos, se condamne à l'isolement. L'expérience est là pour le démontrer.

Pour remédier à l'inconvénient que je viens de signaler, c'est-à-dire pour prévenir les suites de l'ignorance et des fausses interprétations, il faut s'attacher à vulgariser les idées justes, à former des adeptes éclairés dont le nombre croissant neutralisera l'influence des idées erronées.

Mes visites aux centres spirites ont naturellement pour but principal d'aider nos frères en croyance dans leur tâche ; j'en profite donc pour leur donner les instructions dont ils peuvent avoir besoin, comme développement théorique ou application pratique de la doctrine, en tant qu'il m'est possible de le faire. Le but de ces visites étant sérieux, exclusivement dans l'intérêt de la doctrine, je n'y vais point chercher des ovations qui ne sont ni dans mes goûts ni dans mon caractère. Ma plus grande satisfaction est de me trouver avec des amis sincères, dévoués, avec lesquels on peut s'entretenir sans contrainte et s'éclairer mutuellement par une discussion amicale, où chacun apporte le tribut de ses propres observations.

Dans ces tournées, je ne vais point prêcher les incrédules ; je ne convoque jamais le public pour le catéchiser ; en un mot, je ne vais point faire de la propagande ; je ne me rends que dans les réunions d'adeptes où mes conseils sont désirés et peuvent être utiles ; j'en donne volontiers à ceux qui croient en avoir besoin ; je m'en abstiens avec ceux qui se croient assez éclairés pour pouvoir s'en passer. Je ne m'adresse qu'aux hommes de bonne volonté.

Si dans ces réunions il se glissait, par exception, des personnes attirées par le seul motif de la curiosité, elles seraient désappointées, car elles n'y trouveraient rien qui pût les satisfaire, et si elles étaient animées d'un sentiment hostile ou de dénigrement, le caractère éminemment grave, sincère et moral de l'assemblée et des sujets qui y sont traités, ôterait tout prétexte plausible à leur malveillance. Telles sont les pensées que j'exprime dans les diverses réunions auxquelles je suis appelé à assister, afin qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions.

J'ai dit en commençant que je n'étais que le représentant de la doctrine. Quelques explications sur son véritable caractère appelleront naturellement votre attention sur un point essentiel que l'on n'a peut-être pas suffisamment considéré jusqu'à présent. Certes, en voyant la rapidité des progrès de cette doctrine, il y aurait plus de gloire à m'en dire le créateur ; mon amour-propre y trouverait son compte ; mais je

ne dois pas faire ma part plus grande qu'elle ne l'est ; loin de le regretter, je m'en félicite, car alors la doctrine ne serait qu'une conception individuelle, qui pourrait être plus ou moins juste, plus ou moins ingénieuse, mais qui, par cela même, perdrait de son autorité. Elle pourrait avoir des partisans, faire école peut-être, comme beaucoup d'autres, mais à coup sûr elle n'aurait pu acquérir en quelques années le caractère d'universalité qui la distingue.

C'est là un fait capital, messieurs, et qui doit être proclamé bien haut. Non, le Spiritisme n'est point une conception individuelle, un produit de l'imagination ; ce n'est point une théorie, un système inventé pour le besoin d'une cause ; il a sa source dans les faits de la nature même, dans des faits positifs, qui se produisent à chaque instant sous nos yeux, mais dont on ne soupçonnait pas l'origine. C'est donc un résultat d'observation, une science en en un mot : la science des rapports du monde visible et du monde invisible ; science encore imparfaite, mais qui se complète tous les jours par de nouvelles études et qui prendra rang, soyez-en convaincus, à côté des sciences *positives*. Je dis *positives*, parce que toute science qui repose sur des faits est une science positive et non purement spéculative.

Le Spiritisme n'a rien inventé, parce qu'on n'invente pas ce qui est dans la nature. Newton n'a pas inventé la loi de gravitation ; cette loi universelle existait avant lui ; chacun en faisait l'application et en ressentait les effets, et cependant on ne la connaissait pas.

Le Spiritisme vient à son tour montrer une nouvelle loi, une nouvelle force dans la nature : celle qui réside dans l'action de l'Esprit sur la matière, loi tout aussi universelle que celle de la gravitation et de l'électricité, et cependant encore méconnue et déniée par certaines personnes, comme l'ont été toutes les autres lois à l'époque de leur découverte ; c'est que les hommes ont généralement de la peine à renoncer à leurs idées préconçues, et que, par amour-propre, il leur en coûte de convenir qu'ils se sont trompés, ou que d'autres ont pu trouver ce qu'ils n'ont pas trouvé eux-mêmes.

Mais comme en définitive cette loi repose sur des faits, et que contre des faits il n'y a pas de dénégation qui puisse prévaloir, il leur faudra bien se rendre à l'évidence, comme les plus récalcitrants ont dû le faire pour le mouvement de la terre, la formation du globe et les effets de la vapeur. Ils ont beau taxer les phénomènes de ridicules, ils ne peuvent empêcher d'exister ce qui est.

Le Spiritisme a donc cherché l'explication des phénomènes d'un certain ordre, et qui, à toutes les époques, se sont produits d'une ma-

nière spontanée ; mais ce qui l'a surtout favorisé dans ses recherches, c'est qu'il lui a été donné de pouvoir les produire et les provoquer, jusqu'à un certain point. Il a trouvé dans les médiums des instruments propres à cet effet, comme le physicien a trouvé dans la pile et la machine électrique les moyens de reproduire les effets de la foudre. Ceci, on le comprend, n'est qu'une comparaison et non une analogie que je prétends établir.

Mais il est ici une considération d'une haute importance, c'est que, dans ses recherches, il n'a point procédé par voie d'hypothèse, ainsi qu'on l'en accuse ; il n'a point supposé l'existence du monde spirituel pour expliquer les phénomènes qu'il avait sous les yeux ; il a procédé par voie d'analyse et d'observation ; *des faits il est remonté à la cause, et l'élément spirituel s'est présenté à lui comme force active ; il ne l'a proclamé qu'après l'avoir constaté.*

L'action de l'élément spirituel, comme puissance et comme loi de nature, ouvre donc de nouveaux horizons à la science, en lui donnant la clef d'une foule de problèmes incompris. Mais si la découverte des lois purement matérielles a produit dans le monde des révolutions matérielles, celle de l'élément spirituel y prépare une révolution morale, car elle change totalement le cours des idées et des croyances les plus enracinées ; elle montre la vie sous un autre aspect ; elle tue la superstition et le fanatisme ; elle grandit la pensée, et l'homme, au lieu de se traîner dans la matière, de circonscrire sa vie entre la naissance et la mort, s'élève jusqu'à l'infini ; il sait d'où il vient et où il va ; il voit un but à son travail, à ses efforts, une raison d'être au bien ; il sait que rien de ce qu'il acquiert ici-bas en savoir et en moralité n'est perdu pour lui, et que son progrès se poursuit indéfiniment au delà de la tombe ; il sait qu'il a toujours l'avenir pour lui, quelles que soient l'insuffisance et la brièveté de l'existence présente, tandis que l'idée matérialiste, en circonscrivant la vie à l'existence actuelle, lui donne pour perspective le néant, qui n'a pas même pour compensation l'éloignement, que nul ne peut reculer à son gré, car nous y pouvons tomber demain, dans une heure, et alors le fruit de nos labeurs, de nos veilles, des connaissances acquises est à jamais perdu pour nous, sans, souvent, avoir eu le temps d'en jouir.

Le Spiritisme, je le répète, en démontrant, non par hypothèse, mais par des faits, l'existence du monde invisible, et l'avenir qui nous attend, change totalement le cours des idées ; il donne à l'homme la force morale, le courage et la résignation, parce qu'il ne travaille plus seulement pour le présent, mais pour l'avenir ; il sait que s'il ne jouit

pas aujourd'hui, il jouira demain. En démontrant l'action de l'élément spirituel sur le monde matériel, il élargit le domaine de la science et ouvre, par cela même, une nouvelle voie au progrès matériel. L'homme alors aura une base solide pour l'établissement de l'ordre moral sur la terre ; il comprendra mieux la solidarité qui existe entre les êtres de ce monde, puisque cette solidarité se perpétue indéfiniment ; la fraternité n'est plus un vain mot ; elle tue l'égoïsme au lieu d'être tuée par lui, et tout naturellement l'homme imbu de ces idées y conformera ses lois et ses institutions sociales.

Le Spiritisme conduit inévitablement à cette réforme ; ainsi s'accomplira, par la force des choses, la révolution morale qui doit transformer l'humanité et changer la face du monde, et cela tout simplement par la connaissance d'une nouvelle loi de nature qui donne un autre cours aux idées, une issue à cette vie, un but aux aspirations de l'avenir, et fait envisager les choses à un autre point de vue.

Si les détracteurs du Spiritisme, - je parle de ceux qui militent pour le progrès social, des écrivains qui prêchent l'émancipation des peuples, la liberté, la fraternité et la réforme des abus, - connaissaient les véritables tendances du Spiritisme, sa portée et ses résultats inévitables, au lieu de le bafouer comme ils le font, de jeter sans cesse des entraves sur sa route, ils y verraient le plus puissant levier pour arriver à la destruction des abus qu'ils combattent ; au lieu de lui être hostiles, ils l'acclameraient comme un secours providentiel ; malheureusement la plupart croient plus en eux qu'à la Providence. Mais le levier agit sans eux et malgré eux, et l'irrésistible puissance du Spiritisme en sera d'autant mieux constatée qu'il aura eu plus à combattre. Un jour on dira d'eux, et ce ne sera pas à leur gloire, ce qu'ils disent eux-mêmes de ceux qui ont combattu le mouvement de la terre et de ceux qui ont dénié la puissance de la vapeur. Toutes les dénégations, toutes les persécutions, n'ont pas empêché ces lois naturelles de suivre leurs cours ; de même tous les sarcasmes de l'incrédulité n'empêcheront pas l'action de l'élément spirituel qui est aussi une loi de nature.

Le Spiritisme, considéré de cette manière, perd le caractère de mysticisme que lui reprochent ses détracteurs, ceux du moins qui ne le connaissent pas ; ce n'est plus la science du merveilleux et du surnaturel ressuscitée, c'est le domaine de la nature enrichi d'une loi nouvelle et féconde, une preuve de plus de la puissance et de la sagesse du Créateur ; ce sont enfin les bornes des connaissances humaines reculées.

Tel est en résumé, messieurs, le point de vue sous lequel il faut

envisager le Spiritisme. Dans cette circonstance, quel a été mon rôle ? Ce n'est ni celui d'inventeur, ni celui de créateur ; j'ai vu, observé, étudié les faits avec soin et persévérance ; je les ai coordonnés et j'en ai déduit les conséquences : voilà toute la part qui m'en revient ; ce que j'ai fait, un autre aurait pu le faire à ma place. En tout ceci j'ai été un simple instrument des vues de la Providence, et je rends grâce à Dieu et aux bons Esprits d'avoir bien voulu se servir de moi ; c'est une tâche que j'ai acceptée avec joie, et dont je m'efforce de me rendre digne en priant Dieu de me donner les forces nécessaires pour l'accomplir, selon sa sainte volonté. Cette tâche cependant est lourde, plus lourde que personne ne peut le croire ; et si elle a pour moi quelque mérite, c'est que j'ai la conscience de n'avoir reculé devant aucun obstacle ni aucun sacrifice ; ce sera l'œuvre de ma vie jusqu'à mon dernier jour, car devant un but aussi important, tous les intérêts matériels et personnels s'effacent comme les points devant l'infini.

Je termine ce court exposé, messieurs, en adressant des félicitations sincères à ceux de nos frères de Belgique, présents ou absents, dont le zèle, le dévouement et la persévérance ont contribué à implanter le Spiritisme dans ce pays. Les semences qu'ils ont déposées dans les grands centres de population, tels que Bruxelles, Anvers, etc., n'auront pas été, j'en ai l'assurance, jetées sur un sol stérile.

Un souvenir d'existences passées.

Dans un article biographique sur *Méry*, publié par le *Journal littéraire* du 25 septembre 1864, se trouve le passage suivant :

« Il a des théories singulières, ce sont pour lui des convictions.

« Ainsi, il croit fermement qu'il a vécu plusieurs fois ; il se rappelle les moindres circonstances de ses existences précédentes, et il les détaille avec une verve de certitude qui impose comme une autorité.

« Ainsi, il a été un des amis de Virgile et d'Horace, il a connu Auguste Germanicus, il a fait la guerre dans les Gaules et en Germanie. Il était général et il commandait les lignes romaines lorsqu'elles ont traversé le Rhin. Il reconnaît dans les montagnes des sites où il a campé, dans les vallées des champs de bataille où il a combattu. Il se rappelle des entretiens chez Mécène, qui sont l'objet éternel de ses regrets. Il s'appelait Minius.

« Un jour, dans sa vie présente, il était à Rome et il visitait la bibliothèque du Vatican. Il y fut reçu par de jeunes hommes, des novices en longues robes brunes, qui se mirent à lui parler le latin le plus pur. Méry était bon latiniste, en tout ce qui tient à la théorie et aux choses écrites, mais il n'avait pas encore essayé de causer familièrement dans la langue de Juvénal. En entendant ces Romains d'aujourd'hui, en admirant ce magnifique idiome, si bien harmonisé avec les monuments, avec les mœurs de l'époque où il était en usage, il lui sembla qu'un voile tombait de ses yeux ; il lui sembla que lui-même avait conversé, en d'autres temps, avec des amis qui se servaient de ce langage divin. Des phrases toutes faites et irréprochables tombaient de ses lèvres ; il trouva immédiatement l'élégance et la correction, il parla latin, enfin, comme il parle français ; il eut en latin l'esprit qu'il a en français. Tout cela ne pouvait se faire sans un apprentissage, et, s'il n'eût pas été un sujet d'Auguste, s'il n'eût pas traversé ce siècle de toutes les splendeurs, il ne se serait pas improvisé une science, impossible à acquérir en quelques heures.

« Son autre passage sur la terre a eu lieu aux Indes, voilà pourquoi il les connaît si bien ; voilà pourquoi, quand il a publié la *Guerre du Nizam*, il n'est pas un de ses lecteurs qui ait douté qu'il n'eût habité longtemps l'Asie. Ses descriptions sont vivantes, ses tableaux sont des originaux, il fait toucher du doigt les moindres détails, il est impossible qu'il n'ait pas vu ce qu'il raconte, le cachet de la vérité est là.

« Il prétend être entré dans ce pays avec l'expédition musulmane, en 1035. Il y a vécu cinquante ans, il y a passé de beaux jours, et il s'y est fixé pour n'en plus sortir. Là il était encore poète, mais moins lettré qu'à Rome et à Paris. Guerrier d'abord, rêveur ensuite, il a gardé dans son âme les images saisissantes des bords de la rivière Sacrée et des rites indous. Il avait plusieurs demeures, à la ville et à la campagne, il a prié dans les temples d'éléphants, il a connu la civilisation avancée de Java, il a vu debout les splendides ruines qu'il signale, et que l'on connaît encore si peu.

« Il faut lui entendre raconter ces poèmes ; car ce sont de vrais poèmes que ces souvenirs à la Swendenborg. Il est très sérieux, n'en doutez pas. Ce n'est pas une mystification arrangée aux dépens de ses auditeurs, c'est une réalité dont il parvient à vous convaincre.

« Et ses doctrines sur l'histoire, qu'il possède admirablement ! Et ses plaisanteries si fines, qui jettent un jour nouveau sur tout ce qu'elles touchent ! Et ses récits, qui sont des romans, où l'on pleurerait si on osait, après avoir ri sans pouvoir s'empêcher de le faire ! Tout cela fait de Méry

un des hommes les plus merveilleux des temps où il a vécu, et même de ceux où son âme errante attendait son tour, afin de rentrer dans un corps et de faire de nouveau parler d'elle aux générations successives.

PIERRE DANGEAU. »

L'auteur de l'article n'accompagne ce fait d'aucune réflexion. Après avoir exalté le haut mérite de Méry et sa haute intelligence, il eût été inconséquent de le taxer de folie. Si donc Méry est un homme de bon sens, d'une haute valeur intellectuelle ; si la croyance d'avoir déjà vécu est chez lui une conviction ; si cette conviction n'est pas en lui le produit d'un système de sa façon, mais le résultat d'un souvenir rétrospectif et d'un fait matériel, n'y a-t-il pas là de quoi éveiller l'attention de tout homme sérieux ? Voyons à quelles incalculables conséquences nous conduit ce simple fait.

Si Méry a déjà vécu, il ne doit pas faire exception, car les lois de la nature sont les mêmes pour tous, et dès lors tous les hommes doivent aussi avoir vécu ; si l'on a vécu, ce n'est assurément pas le corps qui renaît : c'est donc le principe intelligent, l'âme, l'Esprit ; nous avons donc une âme. Puisque Méry a conservé le souvenir de plusieurs existences, puisque les lieux lui rappellent ce qu'il a vu jadis, à la mort du corps l'âme ne se perd donc pas dans le tout universel ; elle conserve donc son individualité, la conscience de son *moi*.

Méry se souvenant de ce qu'il a été il y a tantôt deux mille ans, qu'est devenue son âme dans l'intervalle ? S'est-elle abîmée dans l'océan de l'infini ou perdue dans les profondeurs de l'espace ? Non, sans cela elle ne retrouverait pas son individualité d'autrefois. Elle a donc dû rester dans la sphère de l'activité terrestre, vivre de la vie spirituelle, au milieu de nous ou dans l'espace qui nous environne, jusqu'à ce qu'elle ait repris un nouveau corps. Méry n'étant pas seul au monde, il y a donc autour de nous une population intelligente invisible.

En renaissant à la vie corporelle, après un intervalle plus ou moins long, l'âme renaît-elle à l'état primitif, à l'état d'âme neuve, ou profite-t-elle des idées acquises dans ses existences antérieures ? Le souvenir rétrospectif résout la question par un fait : si Méry eût perdu les idées acquises, il n'eût pas retrouvé la langue qu'il parlait jadis ; la vue des lieux ne lui eût rien rappelé.

Mais si nous avons déjà vécu, pourquoi ne revivrions-nous pas encore ? Pourquoi cette existence serait-elle la dernière ? Si nous renaissons avec le développement intellectuel accompli, l'intuition que nous apportons des idées acquises est un fonds qui aide à l'acquisition de

nouvelles idées, qui rend l'étude plus facile. Si un homme n'est qu'un demi-mathématicien dans une existence, il lui faudra moins de travail dans une nouvelle existence pour être un mathématicien complet ; c'est là une conséquence logique. S'il est devenu à moitié bon, s'il s'est corrigé de quelques défauts, il lui faudra moins de peine pour devenir encore meilleur, et ainsi de suite.

Rien de ce que nous acquérons en intelligence, en savoir et en moralité, n'est donc perdu ; que nous mourrions jeunes ou vieux, que nous ayons ou non le temps d'en profiter dans l'existence présente, nous en recueillerons les fruits dans les existences subséquentes. Les âmes qui animent les Français policés d'aujourd'hui peuvent donc être les mêmes que celles qui animaient les barbares Francs, Ostrogoths, Visigoths, les sauvages Gaulois, les conquérants Romains, les fanatiques du moyen âge, mais qui, à chaque existence, ont fait un pas en avant, en s'appuyant sur les pas faits précédemment, et qui avanceront encore.

Voilà donc le grand problème du progrès de l'humanité résolu, ce problème contre lequel se sont heurtés tant de philosophes ! il est résolu par le simple fait de la pluralité des existences. Mais que d'autres problèmes vont trouver leur solution dans la solution de celui-ci ! Quels horizons nouveaux cela n'ouvre-t-il pas ! C'est toute une révolution dans les croyances et les idées.

Ainsi raisonnera le penseur sérieux, l'homme réfléchi ; un fait est un point de départ dont il déduit les conséquences. Or, quelles sont les pensées que le fait de Méry réveille en l'auteur de l'article ? Il les résume lui-même en ces mots : « Il a des théories singulières, ce sont pour lui des convictions. »

Mais si cet auteur n'y voit qu'une chose bizarre, peu digne de son attention, il n'en saurait être de même de tout le monde. Tel trouve en son chemin un diamant brut qu'il ne daigne pas ramasser, parce qu'il n'en connaît pas la valeur, tandis qu'un autre saura l'apprécier et en tirera profit.

Les idées spirites se produisent aujourd'hui sous toutes les formes ; elles sont à l'ordre du jour, et la presse, sans vouloir se l'avouer, les enregistre et les sème à profusion, croyant n'enrichir ses colonnes que de facéties. N'est-il pas remarquable que tous les adversaires de l'idée, sans exception, travaillent à l'envi à sa propagation ? Ils voudraient se taire que la force des choses les entraîne à en parler. Ainsi le veut la Providence, - pour ceux qui croient à la Providence.

Vous raisonnez, dira-t-on, sur un fait isolé qui ne peut faire loi ; car, si la pluralité des existences est une condition inhérente à l'huma-

nité, pourquoi tous les hommes ne se souviennent-ils pas comme Méry ? A cela nous répondons : Prenez la peine d'étudier le Spiritisme et vous le saurez. Nous ne répéterons donc pas ce qui a été cent fois démontré relativement à l'inutilité du souvenir pour mettre à profit l'expérience acquise dans les existences précédentes, et le danger de ce souvenir pour les relations sociales.

Mais il y a pour cet oubli une autre cause en quelque sorte physiologique, et qui tient à la fois à la matérialité de notre enveloppe et à l'identification de notre Esprit peu avancé avec la matière. A mesure que l'Esprit s'épure, les liens matériels sont moins tenaces, le voile qui obscurcit le passé est moins opaque ; la faculté du souvenir rétrospectif suit donc le développement de l'Esprit. Le fait est rare sur notre terre, parce que l'humanité est encore trop matérielle ; mais ce serait une erreur de croire que Méry en soit un exemple unique. Dieu permet de temps en temps qu'il s'en présente, afin d'amener les hommes à la connaissance de la grande loi de la pluralité des existences, loi qui seule lui explique l'origine de ses qualités bonnes ou mauvaises, lui montre la justice des misères qu'il endure ici-bas, et lui trace la route de l'avenir.

L'inutilité du souvenir pour mettre à profit le passé est ce qu'ont le plus de peine à comprendre ceux qui n'ont pas étudié le Spiritisme ; pour les Spirites, c'est une question élémentaire. Sans répéter ce qui a été dit à ce sujet, la comparaison suivante pourra en faciliter l'intelligence.

L'écolier parcourt la série des classes depuis la huitième jusqu'à la philosophie. Ce qu'il a appris en huitième lui sert à apprendre ce que l'on enseigne en septième. Supposons maintenant qu'à la fin de la huitième il ait perdu tout souvenir du temps passé dans cette classe, son esprit n'en sera pas moins plus développé, et meublé des connaissances acquises ; seulement il ne se souviendra ni où ni comment il les a acquises, mais, par le fait du progrès accompli, il sera apte à profiter des leçons de septième. Supposons en outre qu'en huitième il ait été paresseux, colère, indocile, mais qu'ayant été châtié et moralisé, son caractère se soit rompu, et qu'il soit devenu laborieux, doux et obéissant, il apportera ces qualités dans sa nouvelle classe qui, pour lui, paraîtra être la première. Que lui servirait de savoir qu'il a été fustigé pour sa paresse, si maintenant il n'est plus paresseux ? L'essentiel est qu'il arrive en septième meilleur et plus capable qu'il n'était en huitième. Ainsi en sera-t-il de classe en classe.

Eh bien ! ce qui n'a pas lieu pour l'écolier, ni pour l'homme aux

différentes périodes de sa vie, existe pour lui d'une existence à l'autre ; là est toute la différence, mais le résultat est exactement le même, quoique sur une plus grande échelle.

(Voir un autre exemple de souvenir du passé relaté dans la *Revue* de juillet 1860, page 205.)

Un criminel repentant.

(Suite.)

(Passy, 4 octobre 1864.- Médium, M. Rul.)

Nota. - Le médium avait eu l'intention d'évoquer Latour depuis le moment du supplice ; ayant demandé à son guide spirituel s'il pouvait le faire, il lui fut répondu d'attendre le moment qui lui serait indiqué. Ce ne fut que le 3 octobre qu'il en reçut l'autorisation, après avoir lu l'article de la *Revue* où il en est parlé.

D. Avez-vous entendu mes prières ? - *R*. Oui, malgré mon trouble, je les ai entendues et je vous en remercie.

J'ai été évoqué presque après ma mort, et je n'ai pu me communiquer de suite, mais beaucoup d'Esprits légers ont pris mon nom et ma place. J'ai profité de la présence à Bruxelles du président de la Société de Paris, et avec la permission des Esprits supérieurs, je me suis communiqué.

Je viendrai me communiquer à la Société, et je ferai des révélations qui seront un commencement de réparation de mes fautes, et qui pourront servir d'enseignement à tous les criminels qui me liront et qui réfléchiront au récit de mes souffrances.

Les discours sur les peines de l'enfer font peu d'effet sur l'esprit des coupables, qui ne croient pas à toutes ces images, effrayantes pour les enfants et les hommes faibles. Or, un grand malfaiteur n'est pas un Esprit pusillanime, et la crainte des gendarmes agit plus sur lui que le récit des tourments de l'enfer. Voilà pourquoi tous ceux qui me liront seront frappés de mes paroles, de mes souffrances, qui ne sont pas des suppositions. Il n'y a pas un seul prêtre qui puisse dire : « J'ai vu ce que je vous dis, j'ai assisté aux tortures des damnés. » Mais lorsque je viendrai dire : - « Voilà ce qui s'est passé après la mort de mon corps ; voilà quel a été mon désenchantement, en reconnaissant que je n'étais pas mort, comme je l'avais

espéré, et que ce que j'avais pris pour la fin de mes souffrances était le commencement de tortures impossibles à décrire. » Alors, plus d'un s'arrêtera sur le bord du précipice où il allait tomber ; chaque malheureux que j'arrêterai ainsi dans la voie du crime servira à racheter une de mes fautes. C'est ainsi que le bien sort du mal, et que la bonté de Dieu se manifeste partout, sur la terre comme dans l'espace.

Il m'a été permis d'être affranchi de la vue de mes victimes, qui sont devenues mes bourreaux, afin de me communiquer à vous ; mais en vous quittant je les reverrai, et cette seule pensée me fait souffrir plus que je ne peux dire. Je suis heureux lorsqu'on m'évoque, car alors je quitte mon enfer pour quelques instants. Priez toujours pour moi ; priez le Seigneur pour qu'il me délivre de la vue de mes victimes.

Oui, prions ensemble, la prière fait tant de bien !… Je suis plus allégé ; je ne sens plus autant la pesanteur du fardeau qui m'accable. Je vois une lueur d'espérance qui luit à mes yeux, et plein de repentir, je m'écrie : Bénie soit la main de Dieu ; que sa volonté soit faite !

J. LATOUR.

Le guide spirituel du médium dicte ce qui suit :

« Ne prends pas les premiers cris de l'Esprit qui se repent comme le signe infaillible de ses résolutions. Il peut être de bonne foi dans ses promesses, parce que la première impression qu'il ressent en se noyant dans le monde des Esprits est tellement foudroyante, qu'au premier témoignage de charité qu'il reçoit d'un Esprit incarné il se livre aux épanchements de la reconnaissance et du repentir. Mais parfois la réaction est égale à l'action, et souvent cet Esprit coupable, qui a dicté à un médium de si bonnes paroles, peut revenir à sa nature perverse, à ses penchants criminels. Comme un enfant qui s'essaye à marcher, il a besoin d'être aidé pour ne pas tomber. »

Le lendemain, l'Esprit de Latour est de nouveau évoqué.

LE MÉDIUM. - Au lieu de demander à Dieu de vous délivrer de la vue de vos victimes, je vous engage à prier avec moi pour lui demander la force de supporter cette torture expiatrice.

LATOUR. - J'aurais préféré être délivré de la vue de mes victimes. Si vous saviez ce que je souffre ! L'homme le plus insensible serait ému s'il pouvait voir, imprimées sur ma figure comme avec le feu, les souffrances de mon âme. Je ferai ce que vous me conseillez. Je comprends que c'est un moyen un peu plus prompt d'expier mes fautes.

C'est comme une opération douloureuse qui doit rendre la santé à mon corps bien malade.

Ah ! si les coupables de la terre pouvaient me voir, qu'ils seraient effrayés des conséquences de leurs crimes qui, cachés aux yeux des hommes, sont vus par les Esprits ! Que l'ignorance est fatale à tant de pauvres gens !

Quelle responsabilité assument ceux qui refusent l'instruction aux classes pauvres de la société ! Ils croient qu'avec les gendarmes et la police ils peuvent prévenir les crimes. Comme ils sont dans l'erreur ! On doublerait, on quadruplerait le nombre des agents de l'autorité, que les mêmes crimes se commettraient, parce qu'il faut que les mauvais Esprits incarnés commettent des crimes.

Je me recommande à votre charité.

Remarque. - C'est sans doute par un reste des préjugés terrestres que Latour dit: « Il faut que les mauvais Esprits incarnés commettent des crimes. » Ce serait la fatalité dans les actions des hommes, doctrine qui les excuserait toutes. Il est du reste assez naturel qu'au sortir d'une pareille existence, l'Esprit ne comprenne pas encore la liberté morale, sans laquelle l'homme serait au niveau de la brute ; on peut s'étonner qu'il ne dise pas de plus mauvaises choses.

La communication suivante, du même Esprit, a été obtenue spontanément à Bruxelles, par madame C…, le même médium qui avait servi d'instrument à la scène rapportée dans le numéro d'octobre.

« Ne craignez plus rien de moi ; je suis plus tranquille, mais je soufre encore cependant. Dieu a eu pitié de moi, car il a vu mon repentir. Maintenant, *je souffre de ce repentir qui me montre l'énormité de mes fautes*.

« Si j'avais été bien guidé dans la vie, je n'aurais pas fait tout le mal que j'ai fait ; mais mes instincts n'ont pas été réprimés, et j'y ai obéi, n'ayant connu aucun frein. Si tous les hommes pensaient davantage à Dieu, ou du moins si tous les hommes y croyaient, de pareils forfaits ne se commettraient plus.

« Mais la justice des hommes est mal entendue ; pour une faute, quelquefois légère, un homme est enfermé dans une prison qui, toujours, est un lieu de perdition et de perversion. Il en sort complètement perdu par les mauvais conseils et les mauvais exemples qu'il y a puisés. Si cependant sa nature est assez bonne et assez forte pour résister au mauvais exemple, en sortant de prison toutes les portes lui sont fer-

mées, toutes les mains se retirent devant lui, tous les cœurs honnêtes le repoussent. Que lui reste-t-il ? le mépris et la misère. Le mépris, le désespoir, s'il sent en lui de bonnes résolutions pour revenir au bien ; la misère le pousse à tout. Lui aussi alors méprise son semblable, le hait, et perd toute conscience du bien et du mal, puisqu'il se voit repoussé, lui qui cependant avait pris la résolution de devenir honnête homme. Pour se procurer le nécessaire, il vole, il tue parfois ; puis on le guillotine !

« Mon Dieu, au moment où mes hallucinations vont me reprendre, je sens votre main qui s'étend vers moi ; je sens votre bonté qui m'enveloppe et me protège. Merci, mon Dieu ! Dans ma prochaine existence, j'emploierai mon intelligence, mon bien à secourir les malheureux qui ont succombé et à les préserver de la chute.

« Merci, vous qui ne répugnez pas à communiquer avec moi ; soyez sans crainte ; vous voyez que je ne suis pas mauvais. Quand vous pensez à moi, ne vous représentez pas le portrait que vous avez vu de moi, mais représentez-vous une pauvre âme désolée qui vous remercie de votre indulgence.

« Adieu ; évoquez-moi encore, et priez Dieu pour moi.

« LATOUR. »

Remarque. - L'Esprit fait allusion à la crainte que sa présence inspirait au médium.

« Je souffre, dit-il en outre, de ce repentir qui me montre l'énormité de mes fautes. » Il y a là une pensée profonde. L'Esprit ne comprend réellement la gravité de ses méfaits que lorsqu'il se repent ; le repentir amène le regret, le remords, sentiment douloureux qui est la transition du mal au bien, de la maladie morale à la santé morale. C'est pour y échapper que les Esprits pervers se raidissent contre la voix de leur conscience, comme ces malades qui repoussent le remède qui doit les guérir ; ils cherchent à se faire illusion, à s'étourdir en persistant dans le mal. Latour est arrivé à cette période où l'endurcissement finit par céder ; le remords est entré dans son cœur ; le repentir s'en est suivi ; il comprend l'étendue du mal qu'il a fait ; il voit son abjection, et il en souffre ; voilà pourquoi il dit : « Je souffre de ce repentir. » Dans sa précédente existence, il a dû être pire que dans celle-ci, car s'il se fût repenti comme il le fait aujourd'hui, sa vie eût été meilleure. Les résolutions qu'il prend maintenant influeront sur son existence terrestre future ; celle qu'il vient de quitter, toute criminelle qu'elle ait été, a marqué pour lui

une étape du progrès. Il est plus que probable qu'avant de la commencer il était, dans l'erraticité, un de ces mauvais Esprits rebelles, obstinés dans le mal, comme on en voit tant.

Beaucoup de personnes ont demandé quel profit on pouvait tirer des existences passées, puisqu'on ne se souvient ni de ce que l'on a été ni de ce que l'on a fait.

Cette question est complètement résolue par le fait que, si le mal que nous avons commis est effacé, et s'il n'en reste aucune trace dans notre cœur, le souvenir en serait inutile, puisque nous n'avons plus à nous en préoccuper. Quant à celui dont nous ne nous sommes pas entièrement corrigés, nous le connaissons par nos tendances actuelles ; c'est sur celles-ci que nous devons porter toute notre attention. Il suffit de savoir ce que nous sommes, sans qu'il soit nécessaire de savoir ce que nous avons été.

Quand on considère la difficulté, pendant la vie, de la réhabilitation du coupable le plus repentant, la réprobation dont il est l'objet, on doit bénir Dieu d'avoir jeté un voile sur le passé. Si Latour eût été condamné à temps, et même s'il eût été acquitté, ses antécédents l'eussent fait rejeter de la société. Qui aurait voulu, malgré son repentir, l'admettre dans son intimité ? Les sentiments qu'il manifeste aujourd'hui comme Esprit, nous donnent l'espoir que, dans sa prochaine existence terrestre, il sera un honnête homme, estimé et considéré ; mais supposez qu'on sache qu'il a été Latour, la réprobation le poursuivra encore. Le voile jeté sur son passé lui ouvre la porte de la réhabilitation ; il pourra s'asseoir sans crainte et sans honte parmi les plus honnêtes gens. Combien en est-il qui voudraient à tout prix pouvoir effacer de la mémoire des hommes certaines années de leur existence !

Que l'on trouve une doctrine qui se concilie mieux que celle-ci avec la justice et la bonté de Dieu ! Au reste, cette doctrine n'est pas une théorie, mais un résultat d'observation. Ce ne sont point les Spirites qui l'ont imaginée ; ils ont vu et observé les différentes situations dans lesquelles se présentent les Esprits ; ils ont cherché à se les expliquer, et de cette explication est sortie la doctrine. S'ils l'ont acceptée, c'est parce qu'elle résulte des faits, et qu'elle leur a paru plus rationnelle que toutes celles émises jusqu'à ce jour sur l'avenir de l'âme.

Latour a été maintes fois évoqué, et cela était assez naturel ; mais, comme il arrive en pareil cas, il y a eu bien des communications apocryphes, et les Esprits légers n'ont pas manqué cette occasion. La situation même de Latour s'opposait à ce qu'il pût se manifester pres-

que simultanément sur tant de points à la fois ; cette ubiquité n'est le partage que des Esprits supérieurs.

Les communications que nous avons rapportées sont-elles plus authentiques ? Nous le croyons, nous le désirons surtout pour le bien de cet Esprit. A défaut de ces preuves matérielles qui constatent l'identité d'une manière absolue, ainsi qu'on en obtient souvent, nous avons tout au moins les preuves morales qui résultent, soit des circonstances dans lesquelles ces manifestations ont eu lieu, soit de la concordance ; sur les communications que nous connaissons, venues de sources différentes, les trois quarts au moins s'accordent pour le fond ; parmi les autres, il en est qui ne supportent pas l'examen, tant l'erreur de situation est évidente, et en contradiction flagrante avec ce que l'expérience nous apprend sur l'état des Esprits dans le monde spirituel.

Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à celles que nous avons citées un haut enseignement moral. L'Esprit a pu être, a même dû être aidé dans ses réflexions, et surtout dans le choix de ses expressions, par des Esprits plus avancés ; mais, en pareil cas, ces derniers n'assistent que dans la forme et non dans le fond, et ne mettent jamais l'Esprit inférieur en contradiction avec lui-même. Ils ont pu poétiser chez Latour la forme du repentir, mais ils ne lui auraient point fait exprimer le repentir contre son gré, parce que l'Esprit a son libre arbitre ; ils voyaient en lui le germe de bons sentiments, c'est pourquoi ils l'ont aidé à les exprimer, et par là ils ont contribué à les développer en même temps qu'ils ont appelé sur lui la commisération.

Est-il rien de plus saisissant, de plus moral, de nature à impressionner plus vivement, que le tableau de ce grand criminel repentant, exhalant son désespoir et ses remords ; qui, au milieu de ses tortures, poursuivi par le regard incessant de ses victimes, élève sa pensée vers Dieu pour implorer sa miséricorde ? N'est-ce pas là un salutaire exemple pour les coupables ? Tout est sensé dans ses paroles ; tout est naturel dans sa situation, tandis que celle qui lui est faite par certaines communications est ridicule. On comprend la nature de ses angoisses ; elles sont rationnelles, terribles, quoique simples et sans mise en scène fantasmagorique. Pourquoi n'aurait-il pas eu du repentir ? Pourquoi n'y aurait-il pas en lui une corde sensible vibrante ? C'est précisément là le côté moral de ses communications ; c'est l'intelligence qu'il a de sa situation ; ce sont ses regrets, ses résolutions, ses projets de réparation qui sont éminemment instructifs. Qu'eût-on trouvé d'extraordinaire à ce qu'il se repentît sincèrement avant de mourir ; qu'il eût dit avant ce qu'il a dit après ?

Un retour au bien avant sa mort eût passé aux yeux de la plupart de ses pareils pour de la faiblesse ; sa voix d'outre-tombe est la révélation de l'avenir qui les attend. Il est dans le vrai absolu quand il dit que son exemple est plus propre à ramener les coupables que la perspective des flammes de l'enfer, et même de l'échafaud. Pourquoi donc ne le leur donnerait-on pas dans les prisons ? Cela en ferait réfléchir plus d'un, ainsi que nous en avons déjà plusieurs exemples. Mais comment croire à l'efficacité des paroles d'un mort, quand on croit soi-même que quand on est mort tout est fini ? Un jour cependant viendra où l'on reconnaîtra cette vérité que les morts peuvent venir instruire les vivants.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Pierre Legay dit Grand-Pierrot.

(Paris, 16 août 1864. - Médium, madame Delanne).

Pierre Legay était un riche cultivateur un peu intéressé, mort depuis deux ans et parent de madame Delanne. Il était connu dans le pays sous le sobriquet de *Grand-Pierrot.*

L'entretien suivant nous montre un des côtés les plus intéressants du monde invisible, celui des Esprits qui se croient encore vivants. Il a été obtenu par madame Delanne, qui l'a communiqué à la Société de Paris. L'Esprit s'exprime exactement comme il le faisait de son vivant ; la trivialité même de son langage est une preuve d'identité. Nous avons dû supprimer quelques expressions qui lui étaient familières, à cause de leur crudité.

« Depuis quelque temps, dit madame Delanne, nous entendions frapper des coups autour de nous ; présumant que ce pouvait être un Esprit, nous le prions de se faire connaître. Il écrit aussitôt : Pierre Legay, dit Grand-Pierrot.

D. Vous voilà donc à Paris, Grand-Pierrot, vous qui aviez tant envie d'y venir ? - *R*. Je suis là, mon cher ami ; je suis venu tout seul, puisqu'*elle* est venue sans moi ; je lui avais cependant tant dit de me prévenir ; mais enfin j'y suis… J'étais ennuyé qu'on ne fasse pas attention à moi.

Remarque. - L'Esprit fait allusion à la mère de madame Delanne, qui depuis quelque temps était venue habiter à Paris, chez sa fille. Il

la désigne par une épithète qui lui était habituelle, et que nous remplaçons par *elle*.

D. Est-ce vous qui frappez la nuit ? - *R*. Où voulez-vous que j'aille ? Je ne peux pas coucher devant la porte.

D. Vous couchez donc chez nous ? - *R*. Mais certainement. Hier, je suis allé me promener avec vous (voir les illuminations). J'ai tout vu. Oh ! mais c'est beau, là, çà ! A la bonne heure ! on peut dire qu'on fait de belles choses. Je vous assure que je suis bien content ; je ne regrette pas mon argent.

D. Par quelle voie êtes-vous venu à Paris ? Vous avez donc pu abandonner vos côtes ? - *R*. Mais, diable ! je ne puis pas bêcher et puis être ici. Je suis bien content d'être venu. Vous me demandez comment je suis venu ; mais je suis venu par le chemin de fer.

D. Avec qui étiez-vous ? - *R*. Oh bien ! ma foi, je ne les connais pas.

D. Qui vous a donné mon adresse ? Dites-moi aussi d'où vous venait la sympathie que vous aviez pour moi ? - *R*. Mais quand je suis allé chez *elle* (la mère de madame Delanne), et que je ne l'ai pas trouvée, j'ai demandé à celui qui garde chez elle où elle était. Il m'a dit qu'elle était ici ; alors je suis venu. Et puis voyez, mon ami, je vous aime parce que vous êtes un bon garçon ; vous m'avez plu, vous êtes franc, et puis j'aime bien tous ces enfants-là. Voyez-vous, quand on aime bien les parents, on aime les enfants.

D. Dites-nous le nom de la personne qui garde la maison de ma belle-mère, puisqu'elle a les clefs dans sa poche ? - *R*. Qui j'y ai trouvé ? Mais j'y ai trouvé le père Colbert, qui m'a dit qu'elle lui avait dit de faire attention.

D. Voyez-vous ici mon beau-père, papa Didelot ? - *R*. Comment voulez-vous que je le voie, puisqu'il n'y est pas ? Vous savez bien qu'il est mort.

(2e entretien, 18 août 1864)

M. et madame Delanne étant allés passer la journée à Châtillon, y firent l'évocation de Pierre Legay.

D. Vous êtes donc venu à Châtillon ? - *R*. Mais je vous suis partout.

D. Comment y êtes-vous venu ? – *R*. Vous êtes drôle ! Je suis venu dans la voiture.

D. Je ne vous ai pas vu payer votre place ? - *R*. Je suis monté avec Marianne et puis votre femme ; j'ai cru que vous l'aviez payée.

J'étais sur l'impériale ; on ne m'a rien demandé. Est-ce que vous ne l'avez pas payée ? Pourquoi qui ne l'a pas réclamée, celui qui conduit ?

D. Combien avez-vous payé en chemin de fer de Ligny à Paris ? - *R*. En chemin de fer, ce n'est pas du tout la même chose. J'ai été de Tréveray à Ligny à pied, et puis j'ai pris l'omnibus que j'ai bien payé au conducteur.

D. C'est bien au conducteur que vous avez payé ? - *R*. A qui voulez-vous donc que j'aie payé ? Mais, mon cousin, vous croyez donc que je n'ai pas d'argent ? Il y a longtemps que j'avais mis mon argent de côté pour venir. Ce n'est pas parce que je n'ai pas payé ma place ici qu'il faut croire que je n'ai pas d'argent. Je ne serais pas venu sans cela.

D. Mais vous ne me répondez pas combien vous avez donné d'argent pour votre parcours en chemin de fer de Nançois-le-Petit à Paris ? - *R*. Mais b… j'ai payé comme les autres. J'ai donné 20 fr. et on m'a rendu 3 fr. 60 c. Voyez combien ça fait.

Remarque. - La somme de 16 fr. 40 c. est en effet celle qui est marquée sur l'*Indicateur*, ce qu'ignoraient M. et madame Delanne.

D. Combien êtes-vous resté de temps en chemin de fer de Nançois à Paris ? - *R*. J'ai resté aussi longtemps que les autres. On n'a pas fait chauffer la machine plus vite pour moi que pour les autres. Du reste, je ne pouvais pas trouver le temps long ; je n'avais jamais voyagé en chemin de fer, et je croyais Paris bien plus loin que ça. Ça ne m'étonne plus que cette mâtine (la belle-mère de M. D…) y vienne si souvent. C'est beau, ma foi, et je suis content de pouvoir courir avec vous. Seulement, vous ne me répondez pas souvent. Je comprends ; vos affaires vous occupent bien. Hier, je n'ai pas osé rentrer avec vous le matin (la maison de commerce où est employé M. D…), et je suis retourné visiter le cimetière Montmartre, je crois ; n'est-ce pas, c'est comme ça que vous l'appelez ? Il faut bien me dire les noms pour que je puisse les raconter quand je vais m'en retourner. (M. et madame Delanne étaient en effet allés dans la matinée au cimetière Montmartre.)

D. Puisque rien ne vous presse au pays, pensez-vous bientôt partir ? - *R*. Quand j'aurai tout vu, puisque j'y suis. Et puis, ma foi, ils peuvent bien un peu se remuer les autres (ses enfants) ; ils feront comme ils voudront. *Quand je n'y serai plus*, il faudra bien qu'ils se passent de moi ; qu'en dites-vous, cousin ?

D. Comment trouvez-vous le vin de Paris, et la nourriture ? - *R*. Mais, il ne vaut pas celui que je vous ai fait boire (l'Esprit fait allu-

sion à une circonstance où il fit boire à M. D… du vin de vingt-cinq années de bouteille) ; cependant il n'est pas mauvais. La nourriture, ça m'est bien égal ; souvent je prends du pain et je mange vers vous. Je n'aime pas à salir une assiette ; ce n'est pas la peine quand on n'y est pas habitué. Pourquoi faire des cérémonies ?

D. Où couchez-vous donc ? je n'ai pas remarqué votre lit. - *R.* En arrivant, Marianne est allée dans une chambre noire ; moi, j'ai cru que c'était pour moi ; j'y ai couché. Je vous ai parlé plusieurs fois à tous.

D. Est-ce que vous ne craignez pas, à votre âge, de vous faire écraser dans les rues de Paris ? – *R.* Mais, mon cousin, c'est ce qui m'ennuie le plus, ces diables de voitures ; je ne quitte pas les trottoirs aussi.

D. Combien y a-t-il de temps que vous êtes à Paris ? - *R.* Oh bien ! par exemple, vous savez bien que je suis venu jeudi dernier ; ça fait huit jours, je crois.

D. Comme je ne vous ai pas vu de malle, si vous avez besoin de linge, ne vous gênez pas. - *R.* J'ai pris deux chemises, c'est bien assez ; quand elles seront sales, je m'en retournerai ; je ne voudrais pas vous gêner.

D. Voulez-vous nous dire ce que le père Colbert vous a dit avant que vous ne partiez pour Paris ? - *R.* Il est là dans la maison de Marianne ; il y est depuis longtemps. En la vendant, il a voulu y rester encore. Il dit qu'il ne gêne pas, puisqu'il garde.

D. Vous nous avez dit hier que vous ne voyiez pas mon beau-père Didelot, parce qu'il est mort ; comment se fait-il alors que vous voyez si bien le père Colbert, puisqu'il est mort, lui aussi, depuis au moins trente ans ? - *R.* Oh bien ! ma foi, vous me demandez ce que je ne sais pas ; je n'avais pas réfléchi à cela. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est là bien tranquille ; je ne peux pas vous en dire davantage.

Remarque. – Le père Colbert est l'ancien propriétaire de la maison de la mère de madame Delanne. Il paraît que depuis sa mort il est resté dans la maison dont il s'est constitué le gardien, et que, lui aussi, se croit encore vivant. Ainsi ces deux Esprits, Colbert et Pierre Legay, se voient et se parlent comme s'ils étaient encore de ce monde, ne se rendant ni l'un ni l'autre compte de leur situation.

(3e entretien, 19 août 1864.)

D. (au guide spirituel du médium). Veuillez nous donner quelques instructions au sujet de l'Esprit Legay, et nous dire s'il est temps de lui faire comprendre sa véritable position ! - *R.* Oui, mes enfants, il

a été troublé depuis vos demandes d'hier ; il ne sait ce qu'il est ; tout pour lui est confus lorsqu'il veut chercher, car il ne réclame pas encore la protection de son ange gardien.

D. (à Legay). Êtes-vous là ? - *R*. Oui, mon cousin, mais je suis tout drôle ; je ne sais pas ce que cela veut dire. Ne t'en va pas sans moi, Marianne.

D. Avez-vous réfléchi à ce que nous vous avons prié hier de nous dire au sujet du père Colbert, que vous avez vu vivant tandis qu'il est mort ? - *R*. Mais je ne peux vous dire comment ça se fait ; seulement j'ai entendu dire dans les temps qu'il y avait des revenants ; ma foi, je crois qu'il est du nombre. On dira ce qu'on voudra, je l'ai bien vu. Mais je suis fatigué, je vous assure ; j'ai besoin d'être un peu tranquille.

D. Croyez-vous en Dieu, et faites-vous vos prières chaque jour ? - *R*. Mais, ma foi, oui ; si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

D. Croyez-vous à l'immortalité de l'âme ? - *R*. Oh ! ça, c'est différent ; je ne peux pas me prononcer ; je doute.

D. Si je vous donnais une preuve de l'immortalité de l'âme, y croiriez-vous ? - *R*. Oh ! mais, les Parisiens connaissent tout, eux. Je ne demande pas mieux. Comment ferez-vous ?

D. (au guide du médium). Pouvons-nous faire l'évocation du père Colbert, pour lui prouver qu'il est mort ? - *R*. Il ne faut pas aller trop vite ; ramenez-le tout doucement. Et puis, cet autre Esprit vous fatiguerait trop ce soir.

D. (à Legay). Où êtes-vous placé, que je ne vous vois pas ? - *R*. Vous ne me voyez pas ? Ah ! par exemple, c'est trop fort. Vous êtes donc devenu aveugle ?

D. Rendez-nous compte de la manière dont vous nous parlez, car vous faites écrire ma femme. - *R*. Moi ? mais, ma foi, non.

(Plusieurs nouvelles questions sont adressées à l'Esprit, et restent sans réponse. On évoque son ange gardien, et l'un des guides du médium répond ce qui suit :)

« Mes amis, c'est moi qui viens répondre, car l'ange gardien de ce pauvre Esprit n'est pas avec lui ; il n'y viendra que lorsqu'il l'appellera lui-même, et qu'il priera le Seigneur de lui accorder la lumière. Il était encore sous l'empire de la matière, et n'avait pas voulu écouter la voix de son ange gardien qui s'était éloigné de lui, puisqu'il s'obstinait à rester stationnaire. Ce n'est pas lui, en effet, qui te faisait écrire ; il parlait comme il en avait l'habitude, persuadé que vous l'entendiez ; mais c'était son Esprit familier qui conduisait ta main ; pour

lui, il causait avec ton mari ; toi, tu écrivais, et tout cela lui semblait naturel. Mais vos dernières questions et votre pensée l'ont reporté à Tréveray ; il est troublé, priez pour lui, vous l'appellerez plus tard ; il reviendra vite. Priez pour lui, nous prierons avec vous. »

Nous avons déjà vu plus d'un exemple d'Esprits se croyant encore vivants. Pierre Legay nous montre cette phase de la vie des Esprits d'une manière plus caractérisée. Ceux qui se trouvent dans ce cas paraissent être plus nombreux qu'on ne pense ; au lieu de faire exception, d'offrir une variété dans le châtiment, ce serait presque une règle, un état normal pour les Esprits d'une certaine catégorie. Nous aurions ainsi autour de nous, non-seulement les Esprits qui ont conscience de la vie spirituelle, mais une foule d'autres qui vivent, pour ainsi dire, d'une vie semi-matérielle, se croyant encore de ce monde, et continuant à vaquer, ou croyant vaquer à leurs occupations terrestres. On aurait tort, cependant, de les assimiler en tout aux incarnés, car on remarque dans leurs allures et dans leurs idées quelque chose de vague et d'incertain qui n'est pas le propre de la vie corporelle ; c'est un état intermédiaire qui nous donne l'explication de certains effets dans les manifestations spontanées, et de certaines croyances anciennes et modernes.

Un phénomène qui peut sembler plus bizarre, et ne peut manquer de faire sourire les incrédules, c'est celui des objets matériels que l'Esprit croit posséder. On comprend que Pierre Legay se figure monter en chemin de fer, parce que le chemin de fer est une chose réelle, qui existe ; mais on comprend moins qu'il croie avoir de l'argent et payé sa place.

Ce phénomène trouve sa solution dans les propriétés du fluide périsprital, et dans la théorie des créations fluidiques, principe important qui donne la clef de bien des mystères du monde invisible.

L'Esprit, par la volonté ou la seule pensée, opère dans le fluide périsprital, qui n'est lui-même qu'une concentration du fluide cosmique ou élément universel, une transformation partielle qui produit l'objet qu'il désire. Cet objet n'est pour nous qu'une apparence, pour l'Esprit c'est une réalité. C'est ainsi qu'un Esprit, mort depuis peu, se présenta un jour dans une réunion spirite, à un médium voyant, une pipe à la bouche et fumant. Sur l'observation qui lui fut faite que ce n'était pas convenable, il répondit : « Que voulez-vous ! j'ai tellement l'habitude de fumer que je ne puis me passer de ma pipe. » Ce qui était plus singulier, c'est que la pipe donnait de la fumée ; pour le médium voyant, bien entendu, et non pour les assistants.

Tout doit être en harmonie dans le monde spirituel comme dans le monde matériel ; aux hommes corporels, il faut des objets matériels ; aux Esprits dont le corps est fluidique, il faut des objets fluidiques ; les objets matériels ne leur serviraient pas plus que des objets fluidiques ne serviraient à des hommes corporels. L'Esprit fumeur, voulant fumer, se créait une pipe, qui, pour lui, avait la réalité d'une pipe de terre ; Legay voulant avoir de l'argent pour payer sa place, sa pensée lui créa la somme nécessaire. Pour lui, il a réellement de l'argent, mais les hommes ne pourraient se contenter de la monnaie des Esprits. Ainsi s'expliquent les vêtements dont ceux-ci se revêtent à volonté, les insignes qu'ils portent, les différentes apparences qu'ils peuvent prendre, etc.

Les propriétés curatives données au fluide par la volonté s'expliquent aussi par cette transformation. Le fluide modifié agit sur le périsprit qui lui est similaire, et ce périsprit, intermédiaire entre le principe matériel et le principe spirituel, réagit sur l'économie, dans laquelle il joue un rôle important, quoique méconnu encore par la science.

Il y a donc le monde corporel visible avec les objets matériels, et le monde fluidique, invisible pour nous, avec les objets fluidiques. Il est à remarquer que les Esprits d'un ordre inférieur et peu éclairés opèrent ces créations sans se rendre compte de la manière dont se produit en eux cet effet ; ils ne peuvent pas plus se l'expliquer qu'un ignorant de la terre ne peut expliquer le mécanisme de la vision, ni un paysan dire comment pousse le blé.

Les formations fluidiques se rattachent à un principe général qui sera ultérieurement l'objet d'un développement complet, quand il aura été suffisamment élaboré.

L'état des Esprits dans la situation de Pierre Legay soulève plusieurs questions. A quelle catégorie appartiennent précisément les Esprits qui se croient encore vivants ? A quoi tient cette particularité ? Tient-elle à un défaut de développement intellectuel et moral ? Nous en voyons de très inférieurs se rendre parfaitement compte de leur état, et la plupart de ceux que nous avons vus dans cette situation ne sont pas des plus arriérés. Est-ce une punition ? C'en est une sans doute pour quelques-uns, comme pour Simon Louvet, du Havre, le suicidé de la tour de François Ier, qui, pendant cinq ans, était dans l'appréhension de sa chute (*Revue spirite* du mois de mars 1863, page 87) ; mais beaucoup d'autres ne sont pas malheureux et ne souffrent pas, témoin Pierre Legay. (Voir pour la réponse la dissertation ci-après.)

Sur les Esprits qui se croient encore vivants.

(Société de Paris, 21 juillet 1864. - Médium, M. Vézy.)

Nous vous avons déjà parlé bien souvent des diverses épreuves et des expiations, mais chaque jour n'en découvrez-vous pas de nouvelles ? Elles sont infinies comme les vices de l'humanité, et comment vous en établir la nomenclature ? Pourtant vous venez nous réclamer pour un fait, et je vais essayer de vous instruire.

Tout n'est pas épreuve dans l'existence ; la vie de l'Esprit se continue, comme il vous a été dit déjà, depuis sa naissance jusque dans l'infini ; pour les uns la mort n'est qu'un simple accident qui n'influe en rien sur la destinée de celui qui meurt. Une tuile tombée, une attaque d'apoplexie, une mort violente, ne font très souvent que séparer l'Esprit de son enveloppe matérielle ; mais l'enveloppe périspritale conserve, au moins en partie, les propriétés du corps qui vient de choir. Si je pouvais, un jour de bataille, vous ouvrir les yeux que vous possédez, mais dont vous ne pouvez faire usage, vous verriez bien des luttes se continuer, bien des soldats monter encore à l'assaut, défendre et attaquer les redoutes ; vous les entendriez même pousser leurs hourras et leurs cris de guerre, au milieu du silence et sous le voile lugubre qui suit un jour de carnage ; le combat fini, ils retournent à leurs foyers embrasser leurs vieux pères, leurs vieilles mères qui les attendent. Cet état dure quelquefois longtemps pour quelques-uns ; c'est une continuité de la vie terrestre, un état mixte entre la vie corporelle et la vie spirituelle. Pourquoi, s'ils ont été simples et sages, sentiraient-ils le froid de la tombe ? Pourquoi passeraient-ils brusquement de la vie à la mort, de la clarté du jour à la nuit ? Dieu n'est point injuste, et laisse aux pauvres d'esprit cette jouissance, en attendant qu'ils voient leur état par le développement de leurs propres facultés, et qu'ils puissent passer avec calme de la vie matérielle à la vie réelle de l'Esprit.

Consolez-vous donc, vous qui avez des pères, des mères, des frères ou des fils qui se sont éteints sans lutte ; peut-être il leur sera permis de croire encore que leurs lèvres approcheront vos fronts. Séchez vos larmes : les pleurs sont douloureux pour vous, et eux s'étonnent de vous les voir répandre ; ils entourent vos cous de leurs bras, et vous demandent de leur sourire. Souriez donc à ces invisibles, et priez pour qu'ils changent le rôle de compagnons en celui de guides ; pour qu'ils déploient leurs ailes spirituelles qui leur permettront de planer dans l'infini et de vous en apporter les douces émanations.

Je ne vous dis pas, remarquez-le bien, que toutes les morts promptes jettent dans cet état ; non, mais il n'en est pas un seul dont la matière n'ait à lutter avec l'Esprit qui se retrouve. Le duel a eu lieu,

la chair s'est déchirée, l'Esprit s'est obscurci à l'instant de la séparation, et dans l'erraticité l'Esprit a reconnu la vraie vie.

Je vais vous dire maintenant quelques mots de ceux pour lesquels cet état est une épreuve. Oh ! qu'elle est pénible ! ils se croient vivants et bien vivants, possédant un corps capable de sentir et de savourer les jouissances de la terre, et quand leurs mains veulent toucher, leurs mains s'effacent ; quand ils veulent approcher leurs lèvres d'une coupe ou d'un fruit, leurs lèvres s'anéantissent ; ils voient, ils veulent toucher, et ils ne peuvent ni sentir ni toucher. Que le paganisme offre une belle image de ce supplice en présentant Tantale ayant faim et soif et ne pouvant jamais toucher des lèvres la source d'eau qui murmurait à son oreille ou le fruit qui semblait mûrir pour lui. Il y a des malédictions et des anathèmes dans les cris de ces malheureux ! Qu'ont-ils fait pour endurer ces souffrances ? Demandez-le à Dieu : c'est la loi ; elle est écrite par lui. Celui qui touche à l'épée périra par l'épée ; celui qui a profané son prochain sera profané à son tour. La grande loi du talion était inscrite au livre de Moïse, elle l'est encore dans le grand livre de l'expiation.

Priez donc sans cesse pour ceux-là à l'heure de la fin ; leurs yeux se fermeront, et ils s'endormiront dans l'espace, comme ils se seront endormis sur la terre, et retrouveront à leur réveil, non plus un juge sévère, mais un père compatissant, leur assignant de nouvelles œuvres et de nouvelles destinées. SAINT AUGUSTIN.

VARIÉTÉS

Un suicide faussement attribué au Spiritisme.

Plusieurs journaux, d'après le *Sémaphore* de Marseille, du 29 septembre, se sont empressés de reproduire le fait suivant :

« Une maison de la rue Paradis a été, avant-hier au soir, le théâtre d'un douloureux événement. Un industriel qui tient un magasin de lampes dans cette rue s'est donné la mort en employant, pour accomplir sa fatale résolution, une forte dose d'un poison des plus énergiques.

« Voici dans quelles circonstances s'est accompli ce suicide :

« Cet industriel donnait, depuis quelque temps, des signes d'un certain dérangement de cerveau, produit peut-être en particulier par l'abus des liqueurs fortes, mais surtout par la pratique du Spiritisme, ce fléau moderne qui a fait déjà de si nombreuses victimes dans les grandes villes, et qui menace maintenant d'exercer ses ravages jusque dans les campagnes. Malgré sa bonne clientèle, qui lui assurait un

travail fructueux, X… n'était pas, en outre, très bien dans ses affaires et se trouvait quelquefois gêné pour effectuer ses payements. Par suite, son humeur était généralement sombre et son caractère maussade. »

L'article constate que l'individu faisait abus des liqueurs fortes et que ses affaires étaient en mauvais état, circonstances qui ont maintes fois occasionné des accidents cérébraux et poussé au suicide. Cependant l'auteur de l'article n'admet ces causes que comme possibles ou accessoires dans la circonstance dont il s'agit, tandis qu'il attribue l'événement *surtout à la pratique du Spiritisme.*

La lettre suivante, qui nous est écrite de Marseille, tranche la question, et fait ressortir la bonne foi du rédacteur :

« Cher maître,

« La *Gazette du Midi* et le *Sémaphore* de Marseille du 29 septembre ont publié un article sur l'empoisonnement volontaire d'un industriel, attribué à la pratique du Spiritisme. Ayant connu personnellement ce malheureux, qui était de la même loge maçonnique que moi, je sais d'une manière positive qu'il ne *s'était jamais occupé de Spiritisme, qu'il n'avait lu aucun ouvrage ni aucune publication sur cette matière.* Je vous autorise à vous servir de mon nom, car je suis prêt à prouver la vérité de ce que j'avance ; au besoin, tous mes frères et les meilleurs amis du défunt se feront un devoir de le certifier. Plût à Dieu qu'il eût connu et compris le Spiritisme, il y aurait trouvé la force de résister aux funestes penchants qui l'ont conduit à cet acte insensé.

« Agréez, etc. CHAVAUX,

« Docteur médecin, 24, rue du Petit-Saint-Jean. »

Suicide empêché par le Spiritisme.

On nous écrit de Lyon, le 3 octobre 1864 :

« Vous connaissez de réputation le capitaine B… ; c'est un homme d'une foi ardente, d'une conviction éprouvée ; déjà vous en avez parlé dans votre *Revue*. Il se trouvait il y a quelque temps sur les bords de la Saône en compagnie d'un avocat, Spirite comme lui ; ces messieurs, prolongeant leur promenade, entrèrent dans un restaurant pour déjeuner, et bientôt virent un autre promeneur pénétrer dans le même établissement ; le nouveau venu parlait haut, commandait brusquement, et semblait vouloir accaparer à lui seul le personnel du restaurant. En voyant ce sans-gêne, le capitaine dit à haute voix quelques paroles un peu sévères à l'adresse du nouveau venu. Tout à coup il se sent pris d'une étrange tristesse. M. B… est médium auditif ; il entend distinctement la voix de son enfant, dont il reçoit de fréquentes communications, et qui murmure à son oreille : « Cet homme que tu vois si brusque va se suicider ; il vient ici faire son dernier repas. »

« Le capitaine se lève précipitamment, se rend auprès du dérangeur, et lui demande pardon d'avoir exprimé tout haut sa pensée ; puis, l'entraînant hors de l'établissement, il lui dit : « Monsieur, vous allez vous suicider. » Grand étonnement de la part de l'individu, vieillard de soixante-seize ans, et qui lui répondit : « Qui a pu vous révéler une semblable chose ? - Dieu, » reprit M. B… Puis, il se mit à lui parler tout doucement et avec bonté de l'immortalité de l'âme, et, tout en le ramenant à Lyon, l'entretint du Spiritisme et de tout ce qu'en pareil cas Dieu peut inspirer pour encourager et consoler.

« Le vieillard lui raconta son histoire. Ancien orthopédiste, il avait été ruiné par un associé infidèle. Tombé malade, il a dû séjourner longtemps à l'hôpital ; mais, une fois guéri, sa santé l'a jeté sur le pavé sans aucune ressource. Il a été recueilli par une pauvre ouvrière en pantalons, créature sublime qui, pendant des mois entiers, a nourri le vieillard sans y être obligée par aucun autre lien que la pitié. Mais la crainte d'être à charge avait poussé le vieillard au suicide.

« Le capitaine a été voir la digne femme, l'a encouragée, l'a aidée ; mais quand il faut vivre, l'argent va vite, et hier tout le pauvre ménage de l'ouvrière aurait été vendu si quelques Spirites n'avaient racheté les quelques meubles de son unique chambre : le Mont-de-Piété avait reçu, depuis un an qu'elle nourrissait le vieillard, le matelas, les couvertures, etc. Cela a été retiré, grâce aux bons cœurs touchés de ce généreux dévouement ; mais ce n'est pas tout : il faut continuer jusqu'à ce que le vieillard ait obtenu un refuge aux petites sœurs des pauvres. Carita m'a fait écrire à ce sujet une communication que je vous adresse avec l'expression de toute notre reconnaissance, pour vous, cher monsieur, qui nous avez rendus Spirites. Quant à moi, je n'oublie pas que vous m'avez engagée pour revenir avec vous, quand vous reviendrez. »

Voici cette communication :

Appel aux bons cœurs.

« Le Spiritisme, cette étoile de l'Orient, ne vient pas seulement vous ouvrir les portes de la science ; il fait mieux que cela : c'est un ami qui vous conduit les uns vers les autres, pour vous apprendre l'amour du prochain et surtout la charité ; non pas cette aumône dégradante qui cherche dans sa bourse la plus petite pièce pour la jeter dans la main d'un pauvre, mais la douce mansuétude du Christ qui connaissait le chemin où l'on rencontre l'infortune cachée.

« Mes bons amis, j'ai rencontré sur ma route une de ces misères dont l'histoire ne parle pas, mais dont le cœur se souvient quand il a été témoin d'aussi rudes épreuves. C'est une pauvre femme ; elle est mère ; elle a un fils sans occupation depuis plusieurs mois ; de

plus elle nourrit une malheureuse ouvrière comme elle ; et par surcroît, un vieillard vient chaque jour la trouver à l'heure où l'on déjeune, quand il y a assez pour déjeuner. Mais le jour où le nécessaire manque, les deux pauvres femmes, créatures admirables de charité, donnent leur repas aux deux hommes : le vieillard et l'enfant, prétendant qu'ayant eu faim, elles ont mangé les premières. J'ai vu cela se renouveler bien souvent ; j'ai vu le vieillard, dans un moment de désespoir, vendre son dernier vêtement, et vouloir, par un acte insigne de folie, dire à la vie un dernier adieu, avant de partir pour le monde invisible où Dieu vous juge tous.

« J'ai vu la faim imprimer ses étreintes sur ces déshérités du bien-être social ; mais les femmes ont prié Dieu avec ferveur, et Dieu les a exaucées. Déjà il a mis des frères, des Spirites, sur leurs pas, et quand la charité appelle, les cœurs dévoués répondent. Déjà les larmes du désespoir sont séchées ; il ne reste plus que l'angoisse du lendemain, le fantôme menaçant de l'hiver avec son cortège de frimas, de glace et de neige. Je vous tends la main en faveur de cette infortune. Les pauvres, nos amis, sont les envoyés de Dieu ; ils viennent vous dire : Nous souffrons, Dieu le veut ; c'est notre châtiment, et tout à la fois un exemple pour notre amélioration. En nous voyant si malheureux, votre cœur s'attendrit, vos sentiments s'élargissent, vous apprenez à aimer et à plaindre le malheur ; secourez-nous, afin que nous ne murmurions pas, et aussi pour que Dieu vous sourie du haut de son beau paradis.

« Voilà ce que dit le pauvre en ses haillons ; voilà ce que répète l'ange gardien qui vous veille, et ce que je vous redis, simple messagère de charité, intermédiaire entre le ciel et vous.

« Souriez à l'infortune, ô vous qui êtes si richement doués de toutes les qualités du cœur ; aidez-moi dans ma tâche ; ne laissez point refermer ce sanctuaire de votre âme où le regard de Dieu a plongé ; et un jour, quand vous rentrerez dans votre mère-patrie, quand le regard incertain, la démarche encore mal assurée, vous chercherez votre chemin à travers l'immensité, je vous ouvrirai à deux battants les portes du temple où tout est amour et charité, et je vous dirai : Entrez, mes aimés, je vous connais !

« CARITA. »

A qui fera-t-on croire que c'est là le langage du diable ? Est-ce la voix du diable qui s'est fait entendre à l'oreille du capitaine sous le nom de son fils, pour l'avertir que ce vieillard allait se suicider, et lui donner en même temps le regret d'avoir dit des paroles qui devaient le blesser ? Selon la doctrine qu'un parti cherche à faire prévaloir, et d'après laquelle le diable seul se communique, ce capitaine aurait dû repousser comme satanique la voix qui lui parlait ; il en serait résulté que le vieillard se serait suicidé, que le mobilier des pauvres ouvrières aurait été vendu, et qu'elles seraient peut-être mortes de faim.

Parmi les dons que nous avons reçus à leur intention, il en est un que nous croyons devoir mentionner, sans toutefois en nommer l'auteur. Il était accompagné de la lettre suivante :

« Monsieur Allan Kardec,

« J'ai appris d'un mien parent, qui le tient de vous, le récit de la belle action vraiment chrétienne accomplie par une pauvre ouvrière de Lyon envers un malheureux vieillard, lequel parent m'a aussi montré un appel bien éloquent en sa faveur par un Esprit qui se donne sous le doux nom de Carita. Sur sa demande si je reconnaissais là le langage du démon, je lui ai répondu que nos meilleurs saints ne parleraient pas mieux : c'est mon opinion ; c'est pourquoi j'ai pris la liberté de lui en demander une copie. Monsieur, je ne suis qu'un pauvre prêtre, mais je vous envoie le denier de la veuve, au nom de Jésus-Christ, pour cette brave et digne femme. Ci-inclus, vous trouverez la modique somme de cinq francs, regrettant de ne pouvoir faire mieux. Je vous demande la faveur de taire mon nom.

« Daignez agréer, etc. « L'abbé X… »

Périodicité de la *REVUE SPIRITE*.

Ses rapports avec les autres journaux spéciaux.

Le désir de voir paraître la *Revue* deux fois par mois ou toutes les semaines, même au prix d'une augmentation dans l'abonnement, nous a souvent été exprimé. Nous sommes très sensible à ce témoignage de sympathie, mais il nous est impossible, du moins jusqu'à nouvel ordre, de changer notre mode de publicité. Le premier motif est dans la multiplicité des travaux qui sont la conséquence de notre position, et dont il est difficile de se figurer l'étendue. Nous sommes dans la rigoureuse vérité en disant qu'il n'est pas pour nous un seul jour de repos absolu, et que, malgré toute notre activité, il nous est matériellement impossible de suffire à tout. En doublant, en quadruplant notre publication mensuelle, nous comprenons que la plupart de nos abonnés auraient le temps de la lire, mais, pour nous, ce serait au préjudice des travaux plus importants qui nous restent à faire.

Le second motif est dans la nature même de notre *Revue*, qui est moins un journal que le complément et le développement de nos œuvres doctrinales. La forme périodique nous permet d'y introduire plus de variété que dans un livre, et de saisir les actualités. Là viennent se grouper, selon les circonstances et l'opportunité, les faits les plus intéressants, les réfutations, les instructions des Esprits ; là se dessinent les différentes phases du progrès de la science spirite ; là enfin viennent s'essayer, sous forme dubitative, les théories nouvelles qui ne peuvent être acceptées qu'après avoir reçu la sanction du contrôle universel.

En un mot, la *Revue* est une œuvre personnelle dont nous assumons seul la responsabilité, et pour laquelle nous ne devons ni ne

voulons être entravé par aucune volonté étrangère ; elle est conçue selon un plan déterminé pour concourir au but que nous devons atteindre. Transformée en une feuille hebdomadaire, elle perdrait son caractère essentiel. La nature même de nos travaux s'oppose à ce que nous entrions dans le détail des préoccupations et des vicissitudes du journalisme. Voilà pourquoi la *Revue spirite* doit rester ce qu'elle est ; nous la continuerons tant que son existence, sous cette forme, nous sera démontrée nécessaire. D'ailleurs, en en changeant le mode de publicité, nous aurions l'air de vouloir faire concurrence aux nouveaux journaux publiés sur la matière, ce qui ne saurait entrer dans notre pensée.

Ces journaux, par leur périodicité plus fréquente, remplissent la lacune signalée ; par la diversité des sujets qu'ils peuvent traiter, et qui rentrent dans leur cadre, par le nombre des Spirites éclairés et de talent qui peuvent y faire entendre leur voix, enfin par la diffusion de l'idée sous différentes formes, ils peuvent rendre de grands services à la cause ; ce sont autant de champions qui militent pour la doctrine dont nous voyons avec plaisir se multiplier les organes. Nous appuierons toujours ceux qui marcheront franchement dans une voie utile, qui ne se feront les instruments ni de coteries ni d'ambitions personnelles, ceux enfin qui seront dirigés selon les grands principes de la morale spirite ; nous serons heureux de les encourager et de les aider de nos conseils, s'ils croient en avoir besoin ; mais là se borne notre coopération. Nous déclarons n'avoir de solidarité matérielle avec aucun sans exception ; aucun, par conséquent, n'est publié par nous, ni sous notre patronage effectif ; nous laissons à chacun la responsabilité de ses publications. Lorsque des demandes d'abonnement pour leur compte sont adressées à la direction de la *Revue*, nous les leur faisons parvenir à titre de bonne confraternité, sans y avoir aucun intérêt, pas même celui de la remise d'usage aux intermédiaires, remise que nous n'accepterions pas, alors même qu'elle nous serait offerte.

Nous avons cru devoir expliquer l'état réel des choses pour l'édification de ceux qui croient que certains journaux spirites sont liés d'intérêts avec notre *Revue*. Tous ont sans doute un intérêt commun, parce qu'ils tendent au même but que nous ; à ce titre tous se doivent bienveillance réciproque, autrement ils donneraient un démenti à leur qualification de journaux spirites, mais chacun agit dans la sphère de son activité et de ses moyens, et sous sa propre responsabilité. La doctrine ne peut que gagner en dignité et en crédit à leur indépendance, tandis que l'accord de vues et de principes qui existe entre eux et la *Revue* n'aurait rien d'étonnant de la part de ceux qui émaneraient de la même source. Si jamais une autre publication périodique se faisait par notre initiative et avec notre concours effectif, nous le dirions ouvertement. ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de COSSON ET C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

7° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1864.

AVIS. – Ce numéro contient un supplément ; il a 52 pages au lieu de 32, compris la table générale.

De la communion de pensées.

A propos de la commémoration des morts.

La Société spirite de Paris s'est réunie spécialement, pour la première fois le 2 novembre 1864, en vue d'offrir un pieux souvenir à ses collègues et à ses frères en Spiritisme décédés. A cette occasion M. Allan Kardec a développé le principe de la *communion de pensées* dans le discours suivant :

Chers frères et sœurs spirites,

Nous sommes réunis, en ce jour consacré par l'usage à la commémoration des morts, pour donner à ceux de nos frères qui ont quitté la terre un témoignage particulier de sympathie, pour continuer les rapports d'affection et de fraternité qui existaient entre eux et nous de leur vivant, et pour appeler sur eux les bontés du Tout-Puissant. Mais pourquoi nous réunir ? pourquoi nous déranger de nos occupations ? Ne pouvons-nous faire chacun en particulier ce que nous nous proposons de faire en commun ? Chacun de nous ne le fait-il pas pour les siens ? Ne peut-on le faire chaque jour, et à chaque heure du jour ? Quelle utilité peut-il donc y avoir à se réunir ainsi à un jour déterminé ? C'est sur ce point, messieurs, que je me propose de vous présenter quelques considérations.

La faveur avec laquelle l'idée de cette réunion a été accueillie est une première réponse à ces diverses questions ; elle est l'indice du besoin que l'on éprouve de se trouver ensemble dans une communion de pensées.

Communion de pensées ! comprend-on bien toute la portée de ce mot ? Il est permis d'en douter, du moins de la part du plus grand nombre. Le Spiritisme qui nous explique tant de choses par les lois qu'il révèle, vient encore nous expliquer la cause, les effets et la puissance de cette situation de l'esprit.

Communion de pensée, veut dire pensée commune, unité d'intention, de volonté, de désir, d'aspiration. Nul ne peut méconnaître que la pensée ne soit une force ; mais est-ce une force purement morale et abstraite ? Non ; autrement on ne s'expliquerait pas certains effets de la pensée, et encore moins de la communion de pensée. Pour le comprendre, il faut connaître les propriétés et l'action des éléments qui constituent notre essence spirituelle, et c'est le Spiritisme qui nous l'apprend.

La pensée est l'attribut caractéristique de l'être spirituel ; c'est elle qui distingue l'esprit de la matière ; sans la pensée l'esprit ne serait pas esprit. La volonté n'est pas un attribut spécial de l'esprit ; c'est la pensée arrivée à un certain degré d'énergie ; c'est la pensée devenue puissance motrice. C'est par la volonté que l'esprit imprime aux membres et au corps des mouvements dans un sens déterminé. Mais si elle a la puissance d'agir sur les organes matériels, combien cette puissance ne doit-elle pas être plus grande sur les éléments fluidiques qui nous environnent ! La pensée agit sur les fluides ambiants, comme le son agit sur l'air ; ces fluides nous apportent la pensée, comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire en toute vérité qu'il y a dans ces fluides des ondes et des rayons de pensées qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

Une assemblée est un foyer où rayonnent des pensées diverses ; c'est comme un orchestre, un chœur de pensées où chacun produit sa note. Il en résulte une multitude de courants et d'effluves fluidiques dont chacun reçoit l'impression par le sens spirituel, comme dans un chœur de musique, chacun reçoit l'impression des sons par le sens de l'ouïe.

Mais, de même qu'il y a des rayons sonores harmoniques ou discordants, il y a aussi des pensées harmoniques ou discordantes. Si l'ensemble est harmonique, l'impression est agréable ; s'il est discor-

dant, l'impression est pénible. Or, pour cela, il n'est pas besoin que la pensée soit formulée en paroles ; le rayonnement fluidique n'existe pas moins, qu'elle soit exprimée ou non ; si toutes sont bienveillantes, tous les assistants en éprouvent un véritable bien-être, ils se sentent à l'aise ; mais s'il s'y mêle quelques pensées mauvaises, elles produisent l'effet d'un courant d'air glacé dans un milieu tiède.

Telle est la cause du sentiment de satisfaction que l'on éprouve dans une réunion sympathique ; il y règne comme une atmosphère morale salubre, où l'on respire à l'aise ; on en sort réconforté, parce qu'on s'y est imprégné d'effluves fluidiques salutaires. Ainsi s'expliquent aussi l'anxiété, le malaise indéfinissable que l'on ressent dans un milieu antipathique, où des pensées malveillantes provoquent pour ainsi dire des courants fluidiques malsains.

La communion de pensées produit donc une sorte d'effet physique qui réagit sur le moral ; c'est ce que le Spiritisme seul pouvait faire comprendre. L'homme le sent instinctivement, puisqu'il recherche les réunions où il sait trouver cette communion ; dans ces réunions homogènes et sympathiques, il puise de nouvelles forces morales ; on pourrait dire qu'il y récupère les pertes fluidiques qu'il fait chaque jour par le rayonnement de la pensée, comme il récupère par les aliments les pertes du corps matériel.

Ces considérations, messieurs et chers frères, semblent nous écarter du but principal de notre réunion, et pourtant elles nous y conduisent directement. Les réunions qui ont pour objet la commémoration des morts reposent sur la communion de pensées ; pour en comprendre l'utilité, il était nécessaire de bien définir la nature et les effets de cette communion.

Pour l'explication des choses spirituelles, je me sers parfois de comparaisons bien matérielles, et peut-être même un peu forcées, qu'il ne faudrait pas toujours prendre à la lettre ; mais c'est en procédant par analogie du connu à l'inconnu que l'on arrive à se rendre compte, au moins approximativement, de ce qui échappe à nos sens ; c'est à ces comparaisons que la doctrine spirite doit en grande partie d'avoir été si facilement comprise, même par les intelligences les plus vulgaires, tandis que si je fusse resté dans les abstractions de la philosophie métaphysique, elle ne serait encore aujourd'hui le partage que de quelques intelligences d'élite. Or, il importait qu'elle fût, dès le principe, acceptée par les masses, parce que l'opinion des masses exerce une pression qui finit par faire loi, et par triompher des oppositions les plus tenaces. C'est pourquoi je me suis efforcé de la simplifier et de la

rendre claire, afin de la mettre à la portée de tout le monde, au risque de lui faire contester par certaines gens le titre de philosophie, parce qu'elle n'est pas assez abstraite, et qu'elle est sortie des nuages de la métaphysique classique.

Aux effets que je viens de décrire, touchant la communion de pensées, il s'en joint un autre qui en est la conséquence naturelle, et qu'il importe de ne pas perdre de vue, c'est la puissance qu'acquiert la pensée ou la volonté, par l'ensemble des pensées ou volontés réunies. La volonté étant une force active, cette force est multipliée par le nombre des volontés identiques, comme la force musculaire est multipliée par le nombre des bras.

Ce point établi, on conçoit que dans les rapports qui s'établissent entre les hommes et les Esprits, il y a, dans une réunion où règne une parfaite communion de pensées, une puissance attractive ou répulsive que ne possède pas toujours un individu isolé. Si, jusqu'à présent, les réunions trop nombreuses sont moins favorables, c'est par la difficulté d'obtenir une homogénéité parfaite de pensées, ce qui tient à l'imperfection de la nature humaine sur la terre. Plus les réunions sont nombreuses, plus il s'y mêle d'éléments hétérogènes qui paralysent l'action des bons éléments, et qui sont comme les grains de sable dans un engrenage. Il n'en est point ainsi dans les mondes plus avancés, et cet état de choses changera sur la terre, à mesure que les hommes y deviendront meilleurs.

Pour les Spirites, la communion de pensées a un résultat plus spécial encore. Nous avons vu l'effet de cette communion d'homme à homme ; le Spiritisme nous prouve qu'il n'est pas moins grand des hommes aux Esprits, et réciproquement. En effet, si la pensée collective acquiert de la force par le nombre, un ensemble de pensées identiques, ayant le bien pour but, aura plus de puissance pour neutraliser l'action des mauvais Esprits ; aussi voyons-nous que la tactique de ces derniers est de pousser à la division et à l'isolement. Seul, un homme peut succomber, tandis que si sa volonté est corroborée par d'autres volontés, il pourra résister, selon l'axiome : *L'union fait la force*, axiome vrai au moral comme au physique.

D'un autre côté, si l'action des Esprits malveillants peut être paralysée par une pensée commune, il est évident que celle des bons Esprits sera secondée ; leur influence salutaire ne rencontrera point d'obstacles ; leurs effluves fluidiques n'étant point arrêtés par des courants contraires, se répandront sur tous les assistants, précisément parce que tous les auront attirées par la pensée, non chacun à son profit

personnel, mais au profit de tous, selon la loi de charité. Elles descendront sur eux en langues de feu, pour nous servir d'une admirable image de l'Evangile.

Ainsi, par la communion de pensées, les hommes s'assistent entre eux, et en même temps ils assistent les Esprits et en sont assistés. Les rapports du monde visible et du monde invisible ne sont plus individuels, ils sont collectifs, et par cela même plus puissants pour le profit des masses, comme pour celui des individus ; en un mot, elle établit la solidarité, qui est la base de la fraternité. Chacun ne travaille pas seulement pour soi, mais pour tous, et en travaillant pour tous chacun y trouve son compte ; c'est ce que ne comprend pas l'égoïsme.

Toutes les réunions religieuses, à quelque culte qu'elles appartiennent, sont fondées sur la communion de pensées ; c'est là en effet qu'elle doit et peut exercer toute sa puissance, parce que le but doit être le dégagement de la pensée des étreintes de la matière. Malheureusement la plupart se sont écartées de ce principe, à mesure qu'elles ont fait de la religion une question de forme. Il en est résulté que chacun faisant consister son devoir dans l'accomplissement de la forme, se croit quitte envers Dieu et envers les hommes quand il a pratiqué une formule. Il en résulte encore que chacun va dans les lieux de réunions religieuses avec une pensée personnelle, pour son propre compte, et le plus souvent sans aucun sentiment de confraternité à l'égard des autres assistants ; il est isolé au milieu de la foule, et ne pense au ciel que pour lui-même.

Ce n'est certes pas ainsi que l'entendait Jésus quand il dit : Lorsque vous serez plusieurs réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. Réunis en mon nom, c'est-à-dire avec une pensée commune ; mais on ne peut être réunis au nom de Jésus sans s'assimiler ses principes, sa doctrine ; or, quel est le principe fondamental de la doctrine de Jésus ? La charité en pensées, en paroles et en actions. Les égoïstes et les orgueilleux mentent quand ils se disent réunis au nom de Jésus, car Jésus les désavoue pour ses disciples.

Frappés de ces abus et de ces déviations, il est des gens qui nient l'utilité des assemblées religieuses, et par conséquent des édifices consacrés à ces assemblées. Dans leur radicalisme, ils pensent qu'il vaudrait mieux construire des hospices que des temples, attendu que le temple de Dieu est partout, qu'il peut être adoré partout, que chacun peut prier chez soi et à toute heure, tandis que les pauvres, les malades et les infirmes ont besoin de lieux de refuge.

Mais de ce que des abus sont commis, de ce qu'on s'est écarté du

droit chemin, s'ensuit-il que le droit chemin n'existe pas, et que tout ce dont on abuse soit mauvais ? Non, certes. Parler ainsi, c'est méconnaître la source et les bienfaits de la communion de pensées qui doit être l'essence des assemblées religieuses ; c'est ignorer les causes qui la provoquent. Que des matérialistes professent de pareilles idées, on le conçoit ; car, pour eux, ils font en toutes choses abstraction de la vie spirituelle ; mais de la part de spiritualistes, et mieux encore de Spirites, ce serait un non-sens. L'isolement religieux, comme l'isolement social, conduit à l'égoïsme. Que quelques hommes soient assez forts par eux-mêmes, assez largement doués par le cœur, pour que leur foi et leur charité n'aient pas besoin d'être réchauffées à un foyer commun, c'est possible ; mais il n'en est point ainsi des masses, à qui il faut un stimulant, sans lequel elles pourraient se laisser gagner par l'indifférence. Quel est, en outre, l'homme qui puisse se dire assez éclairé pour n'avoir rien à apprendre touchant ses intérêts futurs ? assez parfait pour se passer de conseils dans la vie présente ? Est-il toujours capable de s'instruire par lui-même ? Non ; il faut à la plupart des enseignements directs en matière de religion et de morale, comme en matière de science. Sans contredit, cet enseignement peut être donné partout, sous la voûte du ciel comme sous celle d'un temple ; mais pourquoi les hommes n'auraient-ils pas des lieux spéciaux pour les affaires du ciel, comme ils en ont pour les affaires de la terre ? Pourquoi n'auraient-ils pas des assemblées religieuses, comme ils ont des assemblées politiques, scientifiques et industrielles ? Cela n'empêche pas les fondations au profit des malheureux ; mais nous disons de plus que, lorsque les hommes comprendront mieux leurs intérêts du ciel, il y aura moins de monde dans les hospices.

Si les assemblées religieuses, je parle en général, sans faire allusion à aucun culte, se sont trop souvent écartées du but primitif principal, qui est la communion fraternelle de la pensée ; si l'enseignement qui y est donné n'a pas toujours suivi le mouvement progressif de l'humanité, c'est que les hommes n'accomplissent pas tous les progrès à la fois ; ce qu'ils ne font pas dans une période, ils le font dans une autre ; à mesure qu'ils s'éclairent, ils voient les lacunes qui existent dans leurs institutions, et ils les remplissent ; ils comprennent que ce qui était bon à une époque, eu égard au degré de la civilisation, devient insuffisant dans un état plus avancé, et ils rétablissent le niveau. Le Spiritisme, nous le savons, est le grand levier du progrès en toutes choses ; il marque une ère de rénovation. Sachons donc attendre, et ne demandons pas à une époque plus qu'elle ne peut donner. Comme

les plantes, il faut que les idées mûrissent pour en récolter les fruits. Sachons, en outre, faire les concessions nécessaires aux époques de transition, car rien, dans la nature, ne s'opère d'une manière brusque et instantanée.

En raison du motif qui nous rassemble aujourd'hui, messieurs et chers frères, j'ai cru opportun de profiter de la circonstance pour développer le principe de la communion de pensées au point de vue du Spiritisme ; notre but étant de nous unir d'intention pour offrir en commun un témoignage particulier de sympathie à nos frères décédés, il pouvait être utile d'appeler notre attention sur les avantages de la réunion. Grâce au Spiritisme, nous comprenons la puissance et les effets de la pensée collective ; nous nous expliquons mieux le sentiment de bien-être que l'on éprouve dans un milieu homogène et sympathique ; mais nous savons également qu'il en est de même des Esprits, car eux aussi reçoivent les effluves de toutes les pensées bienveillantes qui s'élèvent vers eux comme une fumée de parfum. Ceux qui sont heureux éprouvent une plus grande joie de ce concert harmonieux ; ceux qui souffrent en ressentent un plus grand soulagement. Chacun de nous en particulier prie de préférence pour ceux qui l'intéressent ou qu'il affectionne le plus ; faisons qu'ici tous aient leur part des prières que nous adresserons à Dieu.

Séance commémorative à la Société de Paris.

Au commencement de la séance, une prière spéciale pour la circonstance a remplacé l'invocation générale qui sert d'introduction aux séances ordinaires. Elle est ainsi conçue :

Gloire à Dieu, souverain maître de toutes choses !

Seigneur, nous vous prions de répandre votre sainte bénédiction sur cette assemblée.

Nous vous glorifions et vous remercions de ce qu'il vous a plu d'éclairer notre route par la divine lumière du Spiritisme.

Grâce à cette lumière, le doute et l'incrédulité ont disparu de notre esprit, et disparaîtront aussi de ce monde ; la vie future est une réalité, et nous marchons sans incertitude vers l'avenir qui nous est réservé.

Nous savons d'où nous venons et où nous allons, et pourquoi nous sommes sur la terre.

Nous connaissons la cause de nos misères, et nous comprenons que tout est sagesse et justice dans vos œuvres.

Nous savons que la mort du corps n'interrompt point la vie de l'esprit, mais qu'elle lui ouvre la véritable vie ; qu'elle ne brise aucune affection sincère ; que ceux qui nous sont chers ne sont point perdus pour nous, et que nous les retrouverons dans le monde des Esprits. Nous savons qu'en attendant ils sont auprès de nous ; qu'ils nous voient et nous entendent, et qu'ils peuvent continuer leurs rapports avec nous.

Aidez-nous, Seigneur, à répandre parmi nos frères de la terre qui sont encore dans l'ignorance, les bienfaits de cette sainte croyance, car elle calme toutes les douleurs, donne la consolation aux affligé, le courage, la résignation et l'espérance dans les plus grandes amertumes de la vie.

Daignez étendre votre miséricorde sur nos frères décédés, et sur tous les Esprits qui se recommandent à nos prières, quelle qu'ait été leur croyance sur la terre.

Faites que notre pensée bienveillante porte le soulagement, la consolation et l'espérance à ceux qui soufrent.

Le Président adresse ensuite l'allocution suivante aux Esprits :

Chers Esprits de nos anciens collègues : *Jobard*, *Sanson*, *Costeau*, *Hobach et Poudra* ;

En vous conviant à cette réunion commémorative, notre but n'est pas seulement de vous donner un gage de notre souvenir, qui, vous le savez, est toujours cher à notre mémoire ; nous venons surtout vous féliciter de la position que vous occupez dans le monde des Esprits, et vous remercier des excellentes instructions que vous venez de temps en temps nous donner depuis votre départ.

La Société se réjouit de vous savoir heureux ; elle s'honore de vous avoir comptés parmi ses membres, et de vous compter maintenant parmi ses conseillers du monde invisible.

Nous avons apprécié la sagesse de vos communications, et nous serons toujours heureux toutes les fois que vous voudrez bien venir prendre part à nos travaux.

A ce témoignage de gratitude, nous associons tous les bons Esprits qui viennent habituellement ou éventuellement nous apporter le tribut de leurs lumières : *Jean*, Ev., *Eraste*, *Lamennais*, *Georges*, *François-Nicolas-Madeleine*, *saint-Augustin*, *Sonnet*, *Baluze*, *Viannet*, curé d'Ars, *Jean Raynaud*, *Delph. de Girardin*, *Mesmer* et ceux qui ne prennent que la qualification d'*Esprit*.

Nous devons un tribut particulier de reconnaissance à notre guide et président spirituel, qui fut saint Louis sur la terre ; nous le remercions d'avoir bien voulu prendre notre société sous son patronage, et des marques évidentes de protection qu'il nous a données. Nous le prions de vouloir bien également nous assister dans cette circonstance.

Notre pensée s'étend à tous les adeptes et apôtres de la nouvelle doctrine qui ont quitté la terre, et nommément à ceux qui nous sont personnellement connus, savoir : N. N…

A tous ceux à qui Dieu permet de venir nous entendre, nous disons :

Chers frères en croyance qui nous avez précédés dans le monde des Esprits, nous nous unissons de pensée pour vous donner un témoignage de sympathie, et appeler sur vous les bénédictions du Tout-Puissant.

Nous le remercions de la grâce qu'il vous a faite d'être éclairés de la lumière de vérité avant de quitter la terre, car cette lumière vous a guidés à votre entrée dans la vie spirituelle ; la foi et la confiance en Dieu qu'elle vous a données vous ont préservés du trouble et des angoisses qui suivent la séparation chez ceux qu'affligent le doute et l'incrédulité.

Elle vous a donné le courage et la résignation dans les épreuves de la vie terrestre ; elle vous a montré le but et la nécessité du bien, les suites inévitables du mal, et maintenant vous en recueillez les fruits.

Vous avez quitté la terre sans regret, sachant que vous alliez trouver des biens infiniment plus précieux que ceux que vous y laissiez ; vous l'avez quittée avec la ferme certitude de retrouver les objets de vos affections, et de pouvoir revenir en Esprit soutenir et consoler ceux que vous laissiez après vous. Vous êtes enfin dans le monde des Esprits comme dans un pays qui vous était connu d'avance.

Nous sommes bien heureux d'avoir vu nos croyances confirmées par tous ceux d'entre vous qui sont venus se communiquer ; aucun n'est venu dire qu'il avait été déçu dans ses espérances, et que nous nous faisions illusion sur l'avenir ; tous, au contraire, ont dit que le monde invisible avait des splendeurs indescriptibles, et que leurs espérances avaient été dépassées.

A vous maintenant, qui jouissez du bonheur d'avoir eu la foi, et qui recevez la récompense de votre soumission à la loi de Dieu, de venir en aide à ceux de vos frères de la terre qui sont encore dans les ténèbres. Soyez les missionnaires de l'Esprit de vérité pour le progrès de l'humanité, et pour l'accomplissement des desseins du Très-Haut.

Notre pensée ne s'arrête pas à nos frères en Spiritisme ; tous les hommes sont frères quelle que soit leur croyance.

Si nous étions exclusifs, nous ne serions ni Spirites ni chrétiens ; c'est pourquoi nous comprenons dans nos prières, dans nos exhortations ou dans nos félicitations, selon l'état où ils se trouvent, tous les Esprits auxquels notre assistance peut être utile, qu'ils aient ou non partagé nos croyances de leur vivant.

La connaissance du Spiritisme n'est pas indispensable au bonheur futur, car il n'a pas le privilège de faire des élus. C'est un moyen d'arriver plus facilement et plus sûrement au but, par la foi raisonnée qu'il donne et la charité qu'il inspire ; il éclaire la route, et l'homme, n'allant plus en aveugle, marche avec plus d'assurance ; par lui on comprend mieux le bien et le mal ; il donne plus de force pour pratiquer l'un et éviter l'autre. Pour être agréable à Dieu, il suffit d'observer ses lois, c'est-à-dire de pratiquer la charité qui les résume toutes ; or, la charité peut être pratiquée par tout le monde. Se dépouiller de tous les vices et de tous les penchants contraires à la charité est donc la condition essentielle du salut.

Après cette allocution, des prières spéciales, tirées en partie de l'*Imitation de l'Evangile* (n°s 355 et suiv.), sont dites pour chaque catégorie d'Esprits, avec désignation nominative de ceux à l'intention desquels la prière est dite plus spécialement. La série des prières est terminée par l'*Oraison dominicale développée*. (Voir la Revue d'août 1864, page 232.)

Les médiums se sont ensuite mis à la disposition des Esprits qui ont voulu se manifester. Aucune évocation particulière n'a été faite.

Nous donnons ci-après les principales communications obtenues.

I. Mes enfants, une étroite communion relie les vivants aux trépassés. La mort continue l'œuvre ébauchée, et ne brise pas les liens du cœur ; cette certitude enrichit encore le trésor d'amour déversé sur la création.

Les progrès humains obtenus au prix de sacrifices douloureux et d'hécatombes sanglantes rapprochent l'homme du Verbe divin, et lui font épeler le mot sacré qui, tombé des lèvres de Jésus, ranima l'humanité défaillante. L'amour est la loi du Spiritisme ; il élargit le cœur et fait aimer activement ceux-là qui disparaissent dans la vague pénombre du tombeau.

Le Spiritisme n'est pas un vain son tombé des lèvres mortelles et qu'un souffle emporte ; il est la loi forte et sévère qu'a proclamée Moïse au mont Sinaï, la loi qu'ont affirmée les martyrs ivres d'espérance, la loi qu'ont discutée les philosophes inquiets, et qu'enfin les Esprits viennent proclamer.

Spirites ! le grand nom de Jésus doit flotter comme une bannière au-dessus de vos enseignements. Avant que vous fussiez, le Sauveur portait la révélation dans son sein, et sa parole, prudemment mesurée, indiquait chacune des étapes que vous parcourez aujourd'hui. Les mystères crouleront au souffle prophétique qui ébranle vos intelligences, comme jadis les murailles de Jéricho.

Unissez-vous d'intention, comme vous le faites dans cette réunion bénie. La chaude électricité dégagée du cœur comble la distance qui nous sépare, et dissipe les vapeurs du doute, de la personnalité, de l'indifférence, qui trop souvent obscurcissent la faculté spirituelle.

Aimez et priez par vos œuvres.

JEAN, Ev. (Médium, Mme Costel.)

II. Mes bons amis, vos prières et votre recueillement ont appelé près de vous de nombreux Esprits auxquels vous avez fait beaucoup de bien. Une réunion comme la vôtre a une force d'attraction tellement efficace que les vibrations de votre pensée ont ému tous les points de l'espace. Une multitude de vos frères, peu avancés ou en souffrance, a suivi les Esprits supérieurs ; avant de vous avoir entendus, ils étaient sans foi, maintenant ils espèrent, ils croient. Leurs voix, unies à la mienne, sauront désormais vous bénir ; ils vous savent forts devant les épreuves ; comme vous, ils voudront mériter la vie éternelle, la vie de Dieu.

Vous n'avez oublié personne, cher président. Pour mon compte personnel, je suis fier du bon accueil que mon nom reçoit chez mes anciens condisciples. J'ai toujours ouï dire qu'un curieux, écoutant à la porte, n'a jamais entendu son éloge ; pourtant, nous sommes des témoins invisibles ; notre nombre est infini ; ce que nous entendons, au rebours de la mode terrestre, c'est le pardon, la prière, la bienveillance ; c'est la pratique de la charité, la plus noble des devises.

Puisse votre exemple se répandre comme un écho aimé, afin que tous les Esprits en souffrance puissent en tous lieux entendre des paroles qui sauront les guider vers les vérités éternelles !

Paris est, dit-on, une ville de bruit et d'oubli ; les mystiques prétendent que c'est une Babylone moderne. Bien haut je me récrie, car Paris est la ville des laborieuses pensées, des idées fécondes et des nobles sentiments. C'est la cité qui rayonne sur l'univers ; ce sera toujours elle qui enseignera les grands principes, les grandes abnégations et les solides vertus.

Voyez-la plutôt, la grande ville, en ce jour où chacun a une

larme pour les chers absents ; elle a mis de côté sa vie multiple pour aller se recueillir dans les nécropoles, et ce fleuve humain, silencieux, réfléchi, va prier sur les restes de ceux qui lui furent chers ; et devant ce pieux cortège l'incrédule lui-même est saisi de respect.

Paris, dit-on, n'est pas spirite. Cherchez une cité, dans l'univers, où la tombe la plus modeste soit plus vénérée, mieux fleurie. C'est que la cité aux grands enfantements ressent mieux les pertes douloureuses ; elle pleure de vraies larmes, et ne donne rien à l'apparence. Paris est sans doute une ville de plaisirs pour un certain monde, mais c'est aussi la ville du travail et de la pensée pour le plus grand nombre. Elle n'est point foncièrement matérialiste. C'est elle qui donne la lumière spirite à l'univers, et cette lumière lui reviendra grandie, épurée. Tous les peuples viendront chercher parmi vous les vérités du Spiritisme, bien préférables aux futiles et vaines jouissances ou aux parades qui ne laissent rien à l'esprit.

Il y a dans l'air une idée rationnelle approuvée par tous les gens de progrès, c'est que tout le monde devrait savoir lire. Notre doctrine, si belle qu'elle soit, rencontre un obstacle dans l'ignorance. Aussi notre devoir, à nous tous Spirites, est-il de diminuer le nombre de nos frères ignorants, afin que le *Livre des Esprits* ne reste pas une lettre morte pour tant de parias. Travailler à répandre l'instruction dans les masses, c'est ouvrir la voie au Spiritisme en même temps que c'est détruire l'élément du fanatisme ; c'est diminuer d'autant les entraînements de l'ignorance ; c'est créer des hommes qui vivront et mourront bien.

Ce grand acte de charité accompli, je n'aurai plus la douleur de voir revenir, en ce jour des morts, tant d'Esprits arriérés qui demandent à se réincarner pour savoir, et pour accomplir la mission promise à leurs nouvelles facultés. Et ces Esprits devenus intelligents pourront à leur tour aller dans d'autres mondes enseigner, et donner le pain de vie, le savoir qui rend digne de Dieu.

Autour de vous des légions d'ignorants vous implorent : ce sont vos morts ; n'oubliez pas ce qu'ils demandent. Vos prières leur seront utiles, mais vos actions sont appelées à leur rendre un service plus essentiel.

Adieu, frères ; votre dévoué condisciple,

SANSON (*Méd.*, M. Leymarie).

III. Jour de félicité pour les Esprits du Seigneur qui se groupent pour adresser à Dieu des prières pour les Esprits, car cette sainte

communion de pensées se reproduit aussi dans les régions supérieures ! Oh ! oui, heureux les pauvres déshérités qui comprendront le but de nos prières adressées pour hâter leur progrès ! Grâce au Spiritisme, beaucoup déjà sont entrés dans la voie du repentir et ont pu s'améliorer. C'est cette grâce descendue sur la terre qui a ouvert leur cœur aux regrets et leur a donné l'espoir de venir un jour près de nous. Merci à vous tous, Spirites chrétiens, d'avoir demandé à Dieu et obtenu que nous puissions venir vous dire : Courage ! Les Esprits qui viennent vous remercier de cette bonne pensée en ont profité, et s'estiment aujourd'hui bien heureux.

Je dirai en particulier à mon bon ami Canu : Soyez heureux à la pensée que votre ami Hobach l'est lui-même, et qu'il est là entouré d'Esprits amis et protecteurs qui viennent, attirés par la sympathie, élever leurs âmes vers le Créateur, car tout vient de lui et doit retourner à lui. Cherchons donc toujours les réunions sincères, afin de profiter des enseignements qui y sont donnés, et que les invisibles et les incarnés puissent progresser vers l'infini, c'est-à-dire vers l'Etre suprême qui nous créa pour le bien et la marche progressive de ses œuvres. Oui, merci mille fois, car je lis dans tous les cœurs les sentiments de ceux qui nous ont particulièrement aimés ; mais aussi que ceux qui pleurent sèchent leurs larmes, car ils viendront nous rejoindre dans un monde meilleur, où la loi de justice règne en souveraine, puisque là elle émane de Dieu.

HOBACH (*Méd.*, Mme Patet).

IV. Amis et frères en Spiritisme, vous êtes réunis en ce jour pour adresser au Seigneur des vœux et des prières pour des Esprits qui vous sont chers et qui ont rempli ici-bas leur mission. Beaucoup d'entre eux, mes chers amis, ont accompli cette tâche dignement, et ont reçu la récompense de leur travail dans cette vie d'expiation et de misère. Oh ! ceux-là, mes chers Spirites, ils veillent sur vous ; ils vous protègent, et en ce jour ils participent à vos vœux et aux supplications que vous adressez à notre Père à tous. Ils sont pour la plupart au milieu de vous, heureux de voir le recueillement où vous êtes en ce moment solennel.

Mais c'est surtout pour les Esprits qui n'ont pas compris leur mission dans ce monde de passage que doivent s'élever vos pensées et vos prières. Oh ! ceux-là ont besoin que des cœurs amis, que des âmes compatissantes leur donnent un souvenir, une prière, mais une prière sincère, une prière qui monte vers le trône de l'Éternel ! Ah ! combien

de ces Esprits sont délaissés, oubliés, même par ceux qui devraient le plus penser à eux ; par des parents quelquefois bien proches ! C'est que ceux-ci, mes amis, ne sont pas Spirites ; c'est qu'ils ne connaissent pas l'effet que peut produire sur l'Esprit l'action des prières. Non, ils ne connaissent pas la charité, ils ne croient pas à une autre existence après celle-ci, ils croient que la mort ne laisse rien après elle.

Combien en ces jours de deuil s'en vont le cœur froid et sec vers la tombe de ceux qu'ils ont connus ! Ils y vont, mais par habitude, par convenance ; leur âme ne ressent aucune espérance ; ils ne pensent même pas que ces âmes auxquelles ils viennent rendre un devoir sont là, près d'eux et attendent d'eux une prière partie du cœur.

Oh ! mes amis, suppléez, vous, par vos prières, à ce que ne font pas vos frères. Ils ne voient dans la mort que la dépouille : le corps, et oublient que l'âme vit toujours. Priez, car vos prières seront entendues du Très-Haut.

Un Esprit qui demande aussi une part dans vos prières,
LALOUZE. (*Méd.*, Mme Lampérière.)

V. Chers amis, que d'actions de grâces ne vous devons-nous pas en échange de vos bonnes et généreuses prières !

Oh ! oui, nous sommes reconnaissants de tant de dévouement, de tant de charité. En aucun temps des prières aussi chaleureuses, aussi ferventes, n'ont été écoutées et portées sur les ailes blanches des Esprits purs au trône divin. En aucun temps les hommes n'ont mieux compris l'utilité de la prière en commun, dont la force morale pèse sur les Esprits imparfaits qui viennent, chaque fois que vous vous réunissez, puiser à votre foyer généreux et fraternel. Car là il n'y a pas de distinction ; les petits, les déshérités de la terre sont reçus par vous comme les grands, comme les princes ; vous priez pour le pauvre comme pour le riche. Oh ! fraternité divine, grandis, grandis toujours jusqu'à ce que tu atteignes le sublime régénérateur qui t'envoie pour ramener les hommes dans la voie droite dont ils s'étaient écartés depuis tant de siècles !

Frappez et il vous sera ouvert, disait Jésus ; demandez et il vous sera donné. Oui, frappez sur vos passions, et le rayon de la charité divine inondera votre âme. Demandez la foi et elle vous viendra. Demandez la patience et elle vous sera accordée. Demandez en un mot toutes les vertus nécessaires pour vous dépouiller du vieil homme qui doit disparaître à tout jamais et faire place à l'homme de bien.

Je suis un Esprit inconnu de vous, je me suis emparé de cette main grâce à la charité de saint Joseph.

(*Méd*., M. Lampérière.)

VI. Ma bien chère épouse, j'ai vu tes soupirs, j'ai vu tes larmes. Toujours pleurer ! J'ai vu aussi tes prières, laisse-moi t'en remercier. Allons, chère amie, console-toi. Vois-tu, tu troubles mon bonheur. Console-toi donc, car tu es plus heureuse que beaucoup d'autres : tu as des frères qui t'aiment, qui sont heureux de te voir venir parmi eux. Vois, ma fille, combien tu es bénie entre toutes.

Je n'ai qu'à vous louer, mes frères, du bon accueil qui partout est fait à mon épouse ; je vous remercie de tout ce que vous faites pour elle… et vous me faites encore l'amitié de m'appeler aujourd'hui !… J'ai des premiers soutenu et propagé de tout mon pouvoir cette sainte doctrine. Ah ! si j'avais su ce que je sais et vois maintenant ! Croyez, croyez, c'est tout ce que je puis vous dire. Faites tout pour l'enseigner et pour attirer les cœurs à vous. Rien n'est plus beau, rien n'est si vrai que ce que vous enseignent vos livres.

COSTEAU. (*Méd*., mademoiselle Béguet.)

VII. Merci à vous tous, frères bien-aimés, de votre bon souvenir et de vos bonnes prières. Merci à vous, cher président, de l'heureuse initiative que vous avez prise en faisant prier pour tous dans une même communion d'idées et de pensées. Oui, nous sommes tous là ; nous avons entendu avec bonheur vos prières sincères adressées au Père de miséricorde pour chacun de nous. Oui, nous sommes heureux, car la prière faite avec sincérité monte vers Dieu, et nous recevons de lui la force nécessaire pour combattre les mauvaises influences que les Esprits légers cherchent à faire ressentir à ceux qui travaillent avec énergie à l'œuvre sainte. Ces prières ont été pour nous comme un appel solennel, et nous nous trouvons tous réunis à vos côtés. De loin, comme de près, nous sommes accourus à cet heureux appel. Il est à désirer que votre exemple soit suivi de tous les centres sérieux, car ces prières, faites avec autant de sincérité et de désintéressement, montent vers Dieu comme de saints effluves et rejaillissent sur chacun de nous. Merci donc encore, mes bons amis, et, quoique mon nom n'ait pas été prononcé, vous voyez que je suis là. Cela doit vous prouver que nous sommes heureux et nombreux.

La mère d'un membre honoraire de votre Société,

AIMÉE BRÉDARD, de Bordeaux. (*Méd*., madame DELANNE.)

VIII. Mes bons amis, j'aurais préféré, après les prières que vous venez d'entendre, et auxquelles vous vous êtes associés de tout votre cœur, j'aurais préféré, dis-je, voir chacun de vous se retirer dans le silence pieux que vous laisse au cœur la prière. Vous avez élevé vos âmes vers Dieu pour tous ceux qui sont partis de la terre ; vous avez jeté de doux souvenirs au passé, et, dans ce présent, ne vous sentez-vous pas plus forts ? N'avez-vous point senti tout à l'heure, pendant que vos âmes montaient au ciel dans un commun élan, l'haleine chaude d'autres âmes mêlant leurs prières aux vôtres ? N'en êtes-vous point imprégnés ? Pourquoi ne point vous recueillir dans ce parfum silencieux d'outre-tombe, plutôt que de nous demander des voix ? Vivre avec ces douces pensées découlant des effluves sacrés de la prière, n'est-ce point assez de bonheur ?

Mais je comprends que ce langage muet ne vous suffise point. Les zéphyrs tièdes ne sont point assez pour le cœur amoureux qui demande aux échos une voix qui réponde à sa voix. Je vous pardonne ce désir, il est bien juste. Pourquoi chacun de vous ne pourrait-il jouir une seconde du bénéfice que lui accorde sa nouvelle foi, de communiquer avec ceux qui lui sont chers par l'entremise de nos médiums ?

Mais que votre assemblée est nombreuse pour la petite quantité de mains qui peuvent écrire ! Lesquels de vos amis pourront se dire quels sont les heureux d'entre vous qui entendent leurs voix ? Je vois un nombre d'Esprits bien plus considérable que vous êtes ici d'incarnés ; ils se pressent autour de chacun de nos intermédiaires : Georges, Sanson, Costeau, Jobard, Dauban, Paul, Émile, et cent autres dont je ne puis dire les noms, sont là et voudraient vous parler. J'arrête leur élan, et leur dis à tous que je serai leur intermédiaire entre eux et vous ; ils le veulent bien, et vous, chers amis, le désirez-vous aussi ? Je tâcherai d'être pour les uns leurs pères, pour les autres leurs mères ; pour ceux-là un fils, une fille, un époux, une épouse, et pour tous un ami, un frère qui vous aime et qui voudrait que vos cœurs, réunis dans un seul cœur, ne forment qu'une seule pensée, qu'une âme répondant à cette communion d'esprit concentrée dans ma pensée et dans mon âme.

Ah ! vos chers morts n'ont point attendu ce jour pour venir à chacun de vous ; à toute heure ne les sentez-vous point se presser à vos côtés, et vous donner, par cette voix que vous nommez la conscience, ces secrets chastes et divins du devoir ? Ne les sentez-vous point se rapprocher davantage de vous dans vos heures de détresse et de défaillance ? Ils vous disent : Courage ! et surtout à vous, Spirites, ils

vous montrent le ciel et les innombrables étoiles qui roulent sur son azur en signe d'alliance entre le Seigneur et vous.

Non, mes chers amis, ils ne vous quittent point par la pensée. A toi, mère, ta fille vient te dire : Je suis partie la première, comme se détache du tronc vigoureux la branche que la tempête brise, mais je vis encore de ta sève et de ton amour dans l'immensité, et dans ce chapelet de perles qu'emporte mon âme, n'est-il pas quelques émeraudes qui me sont venues de toi ?

A toi, père, j'entends le fils te dire : Je suis parti pour revenir et t'aider, dans ta prière, à mieux aimer Dieu. Je suis parti, parce que ton front ne s'inclinait pas devant le grand dispensateur de toutes choses ; il a voulu se rappeler à toi en te faisant entendre les accents d'outre-tombe de la voix de ton fils.

A toi, frère, j'entends le frère te raconter vos jeux d'autrefois, vos luttes, vos joies, vos souffrances. Je suis en avant, te dit-il, mais je ne suis point mort. Je t'ai préparé le sentier : dans celui-là on trouve plus de gloire que sur la terre. Jette ton manteau de pourpre et revêts le manteau de bure pour faire le voyage. Le Seigneur aime mieux la pauvreté que la richesse.

J'entends de doux soupirs répondre à tous vos soupirs ; ceux de l'amant répondre à l'amante, ceux de l'époux à l'épouse. Belle harmonie !

Réjouissez-vous donc ! Que de larmes heureuses ! que de touchants élans ! Épouses, sentez-vous vos mains pressées par les mains invisibles de vos époux ; ils reviennent renouveler à cette heure le serment de vous aimer toujours ; ils viennent vous dire ce que je vous ai dit moi-même : que la mort ne brise point les liens du cœur, et que les unions se continuent par delà la tombe.

Que je voudrais vous les nommer tous, ces chers morts ; je ne le puis. Ecoutez vous-mêmes leurs voix ; chacun de vous les reconnaîtra dans le concert sacré qui monte au ciel. Elles chantent ensemble un cantique d'actions de grâce au Seigneur.

SAINT AUGUSTIN. (Méd., M. E. Vézy.)

IX. Mon médium ne pouvant prêter son concours à tout Esprit, je viens au lieu et place d'un Esprit qui eût peut-être désiré se communiquer ; mais l'instruction n'étant pas déplacée ici-même, dans cette réunion spécialement dédiée aux absents, je veux vous donner quelques conseils sur la manière de procéder pour obtenir des réponses réellement émanées des Esprits appelés.

Il y a ici beaucoup de médiums et beaucoup d'Esprits désireux de se communiquer, et pourtant peu pourront le faire, parce qu'ils n'auront pas eu le temps d'établir la communication fluidique avec eux. L'identité des communications est chose difficile à établir, et rarement vous pouvez être parfaitement assurés de cette identité. Cependant, si vous vouliez prêter un peu d'aide aux Esprits en vous préparant d'avance aux évocations, il y aurait plus souvent identité réelle. Les fluides doivent toujours être similaires : sans cette similitude, il n'y a point de communication possible ; mais vous possédez, médiums, bien des fluides divers, et, dans le nombre, certains pourraient être utilisés par les Esprits, si le temps leur était donné pour les influencer.

Généralement on appelle celui-ci, celui-là à brûle-pourpoint, sans l'avoir appelé par la pensée, sans lui avoir offert son appareil fluidique, sans lui avoir laissé le temps de le disposer à résonner à l'unisson de ses propres pensées. Croyez-vous bien faire en agissant ainsi ? Non, parce qu'ils sont obligés d'emprunter l'intermédiaire de vos Esprits familiers, et naturellement vous ne pouvez les reconnaître d'une manière aussi positive, et vous êtes réduits à ne constater que des pensées souvent fort différentes de celles qu'ils avaient pendant leur vie, sans avoir aucune particularité qui vous révèle une identité. Croyez-moi, lorsque vous voulez évoquer, pensez d'abord quelque temps à l'avance à ceux que vous désirez appeler, et vous leur offrirez bien mieux ainsi le moyen de se communiquer personnellement.

Je porte la parole au nom de tous ceux qui sont de la famille et des amis de mon médium, et je viens remercier le Président des paroles pleines de cœur qu'il a prononcées pour tous. Certes, il y a bonheur à s'unir à tant de désirs et de volontés bienveillantes ; et nous tous, Esprits disposés au bien et Esprits instructeurs, nous nous faisons un devoir d'accomplir les missions qui nous sont confiées par lui et par tous les cœurs spirites (Voir ci-après, page 399).

UN ESPRIT. (Médium, mademoiselle A. C.)

M. Jobard et les médiums mercenaires.

Exemple remarquable de concordance.

Une somnambule médium, qui prétend être endormie par l'Esprit de M. Jobard, en avait disait-elle reçu une communication à l'adresse d'un autre médium, auquel il conseillait de faire payer ses consulta-

tions par les riches, et de les donner gratuitement aux pauvres et aux ouvriers. L'Esprit lui traçait l'emploi de sa journée, sans épargner les éloges sur ses éminentes facultés et sa haute mission. Une personne ayant conçu des doutes sur l'authenticité de cette communication, et sachant que l'Esprit de M. Jobard se manifeste fréquemment à la société, nous pria de la faire contrôler.

Pour plus de sûreté, nous adressâmes immédiatement à six médiums ces simples mots : « Veuillez demander à l'Esprit de M. Jobard s'il a dicté à Mad. X…, en somnambulisme magnétique, une communication pour un autre médium qu'il engage à exploiter sa faculté. J'aurais besoin de cette réponse pour demain. » Nous eûmes soin de ne point les prévenir de cette espèce de concours, de sorte que chacun se crut seul appelé à résoudre la question.

Nous comptions sur l'élévation de l'Esprit de M. Jobard pour se prêter à la circonstance, et ne pas se formaliser ou s'impatienter de cette demande qui devait lui être adressée presque simultanément sur six points différents.

Le lendemain nous reçûmes les réponses ci-après, que nous ferons suivre de quelques réflexions.

(20 octobre 1864. - Médium, M. Leymarie.)

Eh quoi ! chers amis, mon nom sert donc de plastron à toutes sortes de gens ! Depuis longtemps je suis habitué à ces plagiaires sans vergogne qui me font tour à tour adopter, comme un caméléon, toutes les couleurs ; on me prend pour un jobard. Pourtant ma vie passée, mes travaux et les nombreuses preuves d'identité données à la société Spirite de Paris, ne peuvent faire se méprendre sur mes sentiments. Tel j'étais simple incarné, tel je suis à l'état d'Esprit libre, et ma mission auprès de vous tous, mes amis, est celle du dévouement, et surtout du désintéressement.

Le Spiritisme est une science positive ; les faits sur lesquels il repose ne sont pas encore complétés ; mais patientez encore, vous qui savez attendre, et cette science, qui n'a rien inventé puisqu'elle est une force de la nature, prouvera aux moins clairvoyants que son but tout moral est la régénération de l'humanité, et qu'en dehors de toutes sciences spéculatives, son enseignement est le contraire du matérialisme, qui procède par hypothèse. Procéder avec analyse, établir des faits pour remonter aux causes, proclamer l'élément spirituel, après constatation, telle est sa manière nette et sans ambages ; c'est la ligne droite, celle qui doit être le guide de tout Spirite convaincu.

Je rejette donc l'ivraie du bon grain, tous les intérêts mesquins, les demi-dévouements, les compromis malsains qui sont la plaie de notre foi.

Du jour où vous vous dites Spirites, j'ai le droit de vous demander ce que vous êtes, ce que vous voulez être. Eh bien ! si vous avez la foi, vous êtes charitables avant tout ; tous les incarnés à vos yeux subissent une épreuve ; vous assistez en spectateurs à bien des défaillances, et dans ce rude combat de la vie où vos frères cherchent la lumière, votre devoir, à vous privilégiés qui avez vu et savez, est de donner généreusement ce que Dieu vous a distribué généreusement aussi.

Médium, vous ne devez pas vous en enorgueillir, *car la main qui dispense peut se retirer de vous* ; lorsque, par votre intermédiaire, un Esprit vient consoler, encourager, enseigner, vous devez être heureux et remercier Dieu qui vous permet d'être la bonne fontaine où ceux qui ont soif viennent se désaltérer. Mais cette eau ne vous appartient pas, c'est la provision de tout le monde, vous ne pouvez la vendre, ni la céder, car ce domaine n'est pas de ce monde. Voudriez-vous qu'on vous chassât comme les vendeurs du temple ?

Riches ou pauvres, accourez et demandez : chacun de vous a sa souffrance secrète ; la guenille de l'un deviendra dans une autre vie la pourpre de l'autre, et c'est pour cela que la médianimité n'est pas l'usure : tous les incarnés sont égaux devant elle.

Regardez autour de vous : sont-ils riches, sont-ils pauvres, ceux qui font métier du don providentiel ? Ils vendent la science des Esprits, et l'obole qu'ils recueillent est la gangrène de leur spiritualisme. Ils ont bien fait de dire spiritualisme, car les Spirites réprouvent, sachez-le, toute vente morale ; la vénalité n'est pas leur fait. Nous rejetons de notre sein toutes ces scories honteuses qui font rire les assistants introduits dans leur boutique.

Quant à moi, cher maître, répondez à ceux ou à celles qui veulent commercer avec mon nom que tout jobard que je puisse être, je ne le serai jamais assez pour apposer ma signature sur des traites falsifiées, tirées sur votre dévoué JOBARD.

(Médium, madame Costel.)

Je viens réclamer et protester contre l'abus qu'on fait de mon nom. Les pauvres d'esprit, - et il s'en trouve beaucoup parmi les Esprits, - ont la fâcheuse habitude de s'affubler de noms qui leur servent de passe-port auprès des médiums orgueilleux et crédules.

Assurément, j'aurais mauvaise grâce à défendre la noblesse de mon pauvre nom, synonyme de niais ; cependant j'espère l'avoir placé

assez haut dans le jugement de ceux qui m'ont connu pour craindre d'être rendu solidaire des pauvretés débitées sous ma signature. C'est donc seulement par amour de la vérité que je proteste n'avoir endormi aucune somnambule, ni exalté aucun médium. Je me communique fort rarement, ayant moi-même trop de choses à apprendre pour servir de guide instructeur aux autres.

Je réprouve en principe l'exploitation de la médianimité, par cette raison fort simple que le médium, ne jouissant de sa faculté que d'une façon *intermittente et incertaine, ne peut jamais rien préjuger ni rien fonder sur elle*. Donc, les personnes pauvres ont tort d'abandonner leur profession pour exercer la médianimité dans le sens lucratif du mot. Je sais que beaucoup d'entre elles abritent sous le titre de *mission* l'abandon de leur foyer, déserté pour d'orgueilleuses satisfactions, et l'importance éphémère que leur accorde la curiosité mondaine. Ces médiums se trompent de bonne foi, je l'espère, mais enfin ils se trompent ; la médianimité est un don sacré et intime dont il ne peut être tenu bureau ouvert. *Les médiums trop pauvres pour se consacrer à l'exercice de leur faculté doivent la subordonner au travail qui les fait vivre* ; le Spiritisme n'y perdra rien, au contraire, et leur dignité y gagnera beaucoup.

Je ne veux décourager personne, ni rebuter aucune bonne volonté : mais il importe que notre chère doctrine soit à l'abri de toute accusation malsaine ; la femme de César ne doit pas être soupçonnée, ni les Spirites non plus.

Voilà qui est dit, et je souhaite qu'il ne reste pas la moindre équivoque sur les paroles de votre vieil ami JOBARD.

(Médium, M. Rul.)

Comment pourrait-on croire que celui qui, dans toutes ses communications, a recommandé la charité et le désintéressement, viendrait aujourd'hui se contredire ?

C'est une épreuve pour la somnambule, et je l'engage à ne pas se laisser séduire par les mauvais Esprits qui veulent, par cette petite spéculation d'outre-tombe, jeter de la défaveur sur les médiums en général, et sur le médium dont il est question en particulier. Je n'ai pas besoin, je pense, de faire de nouveau ma profession de foi. Ce n'est pas à celui qui, incarné, si souvent volé, a toujours eu pour règle de conduite la droiture et la loyauté, que l'on peut attribuer de pareilles communications ! Il serait heureux qu'à l'instar de ce qui se fait pour certaines marchandises de la terre, on pût apposer sur les communi-

cations d'outre-tombe l'estampille qui constaterait l'identité de l'auteur.

Vous n'êtes pas encore assez avancés, mais à défaut d'estampille, servez-vous de votre raison, elle ne peut pas vous tromper, et je défie tous les Esprits, quelque nombreux qu'ils soient, de me faire passer aux yeux de mes anciens confrères pour plus jobard que je ne le suis. Adieu.

JOBARD.

(Médium, M. Vézy.)

Pourquoi tant de sottises encore chez ceux qui croient de bonne foi ? Et dire que si on leur met devant les yeux les vrais principes de la chose, ils changent d'un coup et deviennent plus incrédules que saint Thomas !

Allez dire à cette chère dame que je ne me suis jamais communiqué à elle. Elle vous dira : c'est possible, et devant vous semblera partager votre jugement ; mais, dans son for intérieur, elle se dira que vous êtes des insensés. Défendre à un fou de faire des folies, c'est être plus fou que lui, dit-on. Pourtant, il faudrait bien trouver un remède pour guérir tant de pauvres Esprits qui s'égarent tout seuls, persuadés qu'ils sont d'être guidés par des merveilles.

Vraiment, mon cher président, me croyez-vous capable d'écrire les billevesées qui vous ont été lues ? Ce serait alors vraiment le cas de m'appliquer le nom que je portais pour avoir osé écrire semblables jobardises. Le Spiritisme ne s'enseigne point à tant la leçon ou le cachet. *Que celui qui ne peut aller porter nos paroles à ses frères qu'au détriment de son propre salaire, reste à son foyer et demande à son outil ou à son aiguille de lui continuer son pain quotidien* ; mais s'assimiler à un donneur de représentations, c'est empiéter sur le domaine de l'exploitant ou du charlatan. Que celui qui est pauvre et qui se sent le courage de devenir l'apôtre de notre doctrine se drape dans sa foi et dans son courage, la Providence viendra à son heure lui donner le pain qui lui manque ; mais qu'il ne tende point la main pour tous ses efforts, car nous serions les premiers à lui crier : Retire-toi d'ici, mendiant, et laisse la place à ceux qui en peuvent faire l'office. *Nous rencontrons toujours assez d'hommes de bonne volonté pour remplir la tâche que nous leur demandons*.

Femmes ou hommes qui quittez le rouet ou l'outil pour vous faire prêcheur ou médium, et demandez un salaire, ce n'est que l'orgueil qui vous guide. Vous voulez un peu de gloire autour de votre nom : le métal n'a que de vilains reflets que rouille le temps, tandis que la vraie gloire a plus d'éclat dans l'abnégation. J'aime mieux Malfilatre, Gilbert

et Moreau, chantant leur agonie sur un lit d'hôpital que le poète mendiant l'obole en livrant son cœur pour conserver quelques lambris dorés autour de son lit de mort. Les désintéressés seront les mieux récompensés ; un bonheur durable les attend, et leurs noms seront d'autant plus puissants qu'ils auront répandu plus de larmes, et que leurs fronts se seront couverts de plus de sueur et de poussière.

Voilà tout ce que je peux vous dire à ce sujet, cher président, et je profite de la bonne occasion qui se présente à moi pour vous serrer la main et vous réitérer tous mes bons souhaits et mes sincères compliments. Restez toujours vaillant et robuste dans la tâche que vous vous êtes imposée. Faites taire les jaloux et les bavards qui vous environnent par cette fermeté et cette simplicité qui vous sied si bien. Il faut être positif aujourd'hui ; ne vous laissez pas entraîner à la recherche de la lune quand la terre est à vos pieds, et que vous avez là de quoi compléter votre travail. Tous les matériaux abondent autour de vous. Prouvez vos théories par des faits, et que vos exemples ne s'appuient point sur des théorèmes algébriques que tout le monde ne pourrait comprendre, mais sur des axiomes mathématiques. Un enfant sait que deux et deux font quatre. *Laissez courir devant ceux qui ont de trop grandes jambes ; ils se casseront le cou, et il est inutile que vous les suiviez dans leur chute*. Hâtons-nous doucement ; le monde est jeune encore, et les hommes ont le temps devant eux pour s'instruire.

Le soleil se cache la nuit parce qu'il faut l'obscurité pour faire comprendre son éclat ; la vérité se couvre quelquefois de ténèbres pour ne point aveugler ceux qui la regardent trop en face.

Dem. Vous ne vous êtes alors jamais communiqué à cette dame ; elle se dit pourtant magnétisée par vous ?

Rép. Pauvre femme ! elle attribue à des êtres intelligents ce que la sottise seule peut dicter, ou bien quelques paroles toutes bonnes et toutes simples à de grands oracles. C'est une maladie qu'il ne faut pas contrarier ; elle a son siège dans les nerfs, et se guérit par la prudence et les douches froides. JOBARD.

(Médium, madame Delanne.)

Salut fraternel à vous tous, mes bons amis, qui travaillez avec ardeur à greffer l'humanité. Il faut que vous redoubliez d'attention, car, en ce moment, une incroyable révolution s'opère parmi les désincarnés. Vous avez aussi parmi eux des adversaires qui s'attachent à vous susciter des entraves, mais Dieu veille sur son œuvre. Il a placé

à votre tête un chef vigilant qui possède le sang-froid, la perspicacité et une volonté énergique pour vous faire triompher des obstacles que vos ennemis visibles et invisibles dressent à chaque instant sous vos pas. Aussi il ne s'est point trompé en lisant cette communication ; il a bien compris que Jobard ne pouvait parler ainsi ni approuver un pareil langage. Non, mes amis, le Spiritisme ne doit point être exploité par des Spirites sincères et de bonne foi. *Vous prêchez contre les abus de cette nature qui discréditent la religion, vous ne pouvez pratiquer ce que vous condamnez,* car vous éloigneriez ceux que votre désintéressement pourrait amener à vous.

Avez-vous jamais réfléchi sérieusement aux conséquences funestes des réunions payantes ? Comprenez bien que si Allan Kardec autorisait de pareilles idées par son silence ou son approbation tacite, avant deux ans le Spiritisme serait la proie d'une foule d'exploiteurs, et que cette chose sainte et sacrée serait discréditée par le charlatanisme. Voilà mon opinion. Je repousse donc aujourd'hui, comme toujours, toute idée de spéculation, quel qu'en soit le prétexte, qui entraverait la doctrine au lieu de l'aider.

Attachez-vous, pour l'instant et avant tout, à réformer les hommes par vos enseignements et votre exemple. Que votre désintéressement et votre modération parlent si haut qu'aucun de vos adversaires ne puisse vous faire de reproches. Chacun de vous étant placé dans des positions différentes, vous devez travailler chacun selon vos forces ; Dieu ne demande pas l'impossible. Ayez confiance en lui, et laissez chaque chose venir en son temps. S'il avait voulu que le Spiritisme marchât encore plus rapidement, il aurait envoyé plus tôt les grands Esprits qui sont incarnés et qui surgiront presque en même temps sur tous les points du globe lorsqu'il en sera temps ; en attendant, préparez les voies avec prudence et sagesse.

Courage, cher président, chaque jour les rênes deviennent plus difficiles ; mais nous sommes là pour vous soutenir, et Dieu veille sur vous.

JOBARD.

(Médium, M d'Ambel.)

Eh bien ! cela vous étonne ! Mais il y a tant de jobards dans le monde des Esprits, comme parmi vous, sans vous offenser, qu'un jobard a pu donner à un autre la communication somnambulique en question.

Quant au médium, est-il besoin de s'en inquiéter outre-mesure ?

Laissez faire le temps ; c'est un grand réformateur. Ceux qui mettent à prix leur médiumnité font comme ces personnes qui disent aux interrogateurs, en étalant un jeu de cartes sous leurs yeux : « Voilà un homme de ville ou un homme de campagne ; - il y a une lettre en route, voilà l'as de carreau. » Qui sait si, chez quelques-uns, ce n'est pas un retour vers le passé, un reste d'anciennes habitudes ? Eh bien, tant pis pour ceux qui tombent dans la même ornière ! Ils n'en tireront pas leurs frais, et regretteront un jour d'avoir pris le chemin de traverse.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que n'étant pour rien dans ce petit commerce, vous le savez bien, je m'en lave les mains, et plains la pauvre humanimalité d'avoir encore recours à de pareils expédients.

Adieu. JOBARD.

Observations.

La nécessité du désintéressement chez les médiums est aujourd'hui tellement passée en principe, qu'il eût été superflu de publier le fait ci-dessus, s'il n'eût offert, en dehors de la question principale, un remarquable exemple de coïncidence et une preuve manifeste d'identité, par la similitude des pensées et le cachet d'originalité que portent en général toutes les communications de notre ancien collègue Jobard. C'est à tel point que lorsqu'il se manifeste spontanément à la Société, il est rare que, dès les premières lignes, on ne devine pas l'auteur. Aussi ne s'est-il élevé aucun doute sur l'authenticité de celles que nous venons de rapporter, tandis que, dans celle qu'on nous avait prié de faire contrôler, la supercherie sautait aux yeux de quiconque connaît le langage et le caractère de M. Jobard, ainsi que les principes qu'il avait constamment professés comme homme et comme Esprit ; il eût été irrationnel d'admettre qu'il en eût subitement changé au profit des intérêts matériels d'un individu. La supercherie était maladroite.

Quant à la question du désintéressement, il serait inutile de répéter tout ce qui a été dit sur ce point, et qui se trouve admirablement résumé dans les réponses de M. Jobard. Nous y ajouterons seulement une considération qui n'est pas sans importance.

Certains médiums exploiteurs croient sauver les apparences en ne faisant payer que les riches, ou en n'acceptant qu'une rétribution volontaire. En premier lieu, ce n'en est pas moins un métier, l'exploitation d'une chose sainte, et un lucre tiré de ce que l'on reçoit gratuite-

ment. Lorsque Jésus et ses apures enseignaient et guérissaient, ils ne mettaient de prix ni à leurs paroles ni à leurs soins, et cependant ils n'avaient pas de rentes pour vivre. D'un autre côté, cette manière d'opérer n'est pas une garantie de sincérité, et ne met pas à l'abri de la suspicion de charlatanisme. On sait à quoi s'en tenir sur la philanthropie des consultations gratuites de certains médecins, et ce que rapportent à certains marchands les articles qu'ils donnent à perte et quelquefois pour rien. La gratuité, en certaines occasions, est un moyen d'attirer la clientèle productive.

Mais il est une autre considération plus puissante encore. A quel signe reconnaître celui qui peut ou non paver ? La mise est parfois trompeuse, et souvent un vêtement propre cache une gêne plus grande que la blouse de l'ouvrier. Faut-il donc décliner sa pauvreté, ses titres à la charité, ou produire un certificat d'indulgence ? Qui dit d'ailleurs que le médium, tout en admettant de sa part la plus entière sincérité, aura la même sollicitude pour celui qui ne paye pas ou qui paye moins, que pour celui qui paye largement, et qu'il n'en donnera pas à chacun pour son argent ? Que, si un riche et un pauvre s'adressent à lui en même temps, il ne fera pas passer le riche le premier, celui-ci n'eût-il en vue que de satisfaire une vaine curiosité, tandis que le pauvre, qui attend peut-être une suprême consolation, sera ajourné ? Involontairement sa conscience sera aux prises avec la tentation de la préférence ; il sera porté à voir d'un œil meilleur celui qui paye, alors même qu'il lui jettera avec dédain une pièce d'or comme à un mercenaire, tandis qu'il regardera tout au moins avec indifférence les quelques sous que lui tendra timidement le pauvre honteux. Sont-ce là des sentiments compatibles avec le Spiritisme ? N'est-ce pas entretenir entre le riche et le pauvre cette démarcation humiliante qui a déjà fait tant de mal, et que le Spiritisme doit faire disparaître en prouvant l'égalité du riche et du pauvre devant Dieu qui ne mesure pas les rayons de son soleil à la fortune, et qui ne peut y subordonner davantage les consolations du cœur qu'il fait donner aux hommes par les bons Esprits ses messagers.

A tout prendre, s'il y avait un choix à faire, nous préfèrerions encore le médium qui se ferait toujours payer, parce qu'au moins il n'y a pas d'hypocrisie ; on sait tout de suite à quoi s'en tenir sur son compte.

Au surplus, la multiplicité toujours croissante des médiums dans tous les rangs de la société et dans le sein de la plupart des familles, ôte à la médiumnité rétribuée toute utilité et toute raison d'être.

Cette multiplicité tuera l'exploitation, alors même qu'elle ne le serait pas par le sentiment de répulsion qui s'y rattache.

On nous signale la fermeture, dans une ville de province, d'un groupe ancien et nombreux, organisé dans des vues intéressées. Le chef de ce groupe avait, ainsi que sa famille, abandonné son état sous le spécieux prétexte de dévouement à la cause, à laquelle il voulait consacrer tout son temps ; il y avait substitué les ressources qu'il espérait retirer du Spiritisme. Malheureusement, l'exploitation de la médiumnité est tellement discréditée en province que, dans la plupart des villes, celui qui en ferait métier, eût-il les facultés les plus transcendantes, n'inspirerait aucune confiance ; il y serait très mal vu, et tous les groupes sérieux lui seraient fermés. La spéculation ne répondit pas à l'attente, et le chef de ce groupe se serait plaint à ses habitués, dit-on, de son état de gêne, et aurait réclamé des secours ; à quoi il lui fut répondu que s'il était gêné c'était sa faute ; qu'il avait eu le tort de fermer ses ateliers pour vivre du Spiritisme, et faire payer les instructions que les Esprits lui donnaient pour rien. Sur ce, il déclara s'en référer aux Esprits. Sur neuf médiums présents à qui la question fut posée, huit reçurent des communications blâmant sa manière d'agir, une seule l'approuva : c'était celle de sa femme. Le chef du groupe, se soumettant de bonne grâce à l'avis des Esprits, annonça qu'à partir de ce moment son groupe serait fermé. Il eût sans doute été plus sage à lui d'écouter plus tôt les conseils qui, depuis longtemps, lui étaient donnés par des amis sincères du Spiritisme.

Un autre groupe, dans des conditions à peu près identiques, se vit successivement déserté par ses habitués, et finalement contraint de se dissoudre.

Ainsi voilà deux groupes qui succombent sous la pression de l'opinion. On nous écrit que le paragraphe de l'*Imitation de l'Evangile*, n°s 392 et suiv., n'est sans doute pas étranger à ce résultat. Il est du reste impossible que tout Spirite sincère, comprenant l'essence et les vrais intérêts de la doctrine, se fasse le défenseur et le soutien d'un abus qui tendrait inévitablement à la discréditer. Nous les invitons à se défier des pièges que les ennemis du Spiritisme essayeraient de leur tendre sous ce rapport. On sait qu'à défaut de bonnes raisons pour le combattre, une de leurs tactiques est de chercher à le ruiner par lui-même ; aussi voit-on avec quelle ardeur ils épient les occasions de le trouver en faute ou en contradiction avec lui-même ; c'est pourquoi les Esprits nous disent sans cesse de veiller et de nous tenir sur nos gardes.

Quant à nous, nous n'ignorons pas que notre persistance à combattre l'abus dont nous parlons ne nous a pas fait des amis de ceux qui ont vu dans le Spiritisme une matière exploitable, ni de ceux qui les soutiennent ; mais que nous importe l'opposition de quelques individus ! Nous défendons un principe vrai, et aucune considération personnelle ne nous fera reculer devant l'accomplissement d'un devoir. Nos efforts tendront toujours à préserver le Spiritisme de l'envahissement de la vénalité ; le moment présent est le plus difficile, mais à mesure que la doctrine sera mieux comprise, cet envahissement sera moins à craindre ; l'opinion des masses lui opposera une barrière infranchissable. Le principe du désintéressement, qui satisfait à la fois le cœur et la raison, aura toujours les plus nombreuses sympathies, et l'emportera, par la force des choses, sur le principe de la spéculation.

Louis-Henri le Chiffonnier.

Etude morale.

On lit dans le *Siècle* du 12 octobre 1864 :

« Dans un hideux galetas du passage Saint-Pierre, à Clichy, vivait un homme nommé Louis-Henri, âgé de soixante-quatre ans, mais paraissant en avoir quatre-vingt-dix. Il était descendu au-dessous du dernier échelon de la vie sociale. On disait qu'il avait été autrefois un beau, un viveur ; qu'il avait fait tourner bien des têtes féminines et qu'il avait mené l'existence à fond de train.

« Il lui échappait par moments, en effet, des manières de parler sentant la société raffinée, et l'on voyait chez lui deux délicieuses miniatures représentant de charmantes femmes. Les cercles de ces médaillons avaient été vendus depuis longtemps, et la peinture était devenue trop fruste pour qu'on pût en tirer parti.

« Louis-Henri exerçait le métier de chiffonnier ; mais il était si faible, si cassé, si tremblotant, qu'il ne ramassait presque rien. Il couchait, sans ôter ses haillons, sur des immondices qui lui servaient de lit. D'autres chiffonniers, presque aussi pauvres que lui, se cotisaient pour lui donner quelques aliments, tels que les croûtes de pain et les débris de cuisine provenant de leurs hottes. Il était couvert de plaies et rongé de vermine. Plusieurs fois déjà, dit l'*Opinion nationale*, les gendarmes de la brigade de Clichy avaient fait parmi eux une collecte afin de payer à ce malheureux des bains sulfureux. Il ne savait ce

qu'était devenue sa famille, et il avait oublié son propre nom. Le souvenir seul de ses prénoms, Louis-Henri, lui était resté.

« Depuis quelques jours, le lépreux, comme on l'appelait, n'avait pas été vu. Une odeur infecte, qui s'échappait de son logement, ayant attiré l'attention des locataires, ils avertirent le commissaire de police, qui se rendit sur les lieux, assisté du docteur Massart, et fit ouvrir par un serrurier. On trouva, parmi les immondices, les restes, entamés par les rats et décomposés, du chiffonnier, qui s'était éteint au milieu de ses infirmités et de ses maux. »

C'est là un triste retour de fortune et une preuve que la justice de Dieu n'attend pas toujours la vie future pour s'appesantir sur le coupable. Nous disons le coupable par hypothèse, parce qu'une telle dégradation ne peut être que le résultat du vice à son plus haut degré. L'homme le plus riche et le plus haut placé peut tomber au dernier rang de l'échelle sociale, mais si l'honneur n'est pas étouffé en lui, dans la plus profonde misère il conserve sa dignité.

Présumant que la vie de cet homme pouvait offrir un enseignement, la Société de Paris a cru devoir en faire l'évocation, avec l'espoir de lui être utile en même temps.

(Société de Paris, 28 juillet 1864. - Médium, M. Vézy.)

Demande. Les détails que nous avons lus sur votre vie et votre mort nous ont intéressés, pour vous d'abord, parce que tous ceux qui souffrent ont droit à nos sympathies, et ensuite pour notre instruction. Il serait utile, au point de vue moral, de connaître comment et par quelles causes, d'une existence qui paraît avoir été brillante, vous êtes tombé dans une telle abjection, et quelle est votre situation actuelle ? Nous prions un bon Esprit de vouloir bien vous assister dans la communication que vous nous donnerez.

I. *Réponse*. N'ai-je point assez payé ma dette de souffrances sur la terre pour qu'il me soit accordé quelques heures de lucidité outre-tombe ? Est-ce parce que mon corps est infect et rongé par la vermine qui se dispute avec la pourriture qui le déchire, que mon Esprit est troublé ? Laissez-moi un peu me reconnaître.

A vous qui connaissez les lois divines de l'immigration des âmes, je n'ai pas besoin de vous expliquer le pourquoi de cet état abject auquel je suis descendu. Pourtant, puisque cela m'est *commandé*, je vais vous raconter mon histoire… Du reste, une anecdote au milieu de vos savantes discussions et de vos sages arguments fera diversion. Vous avez ici un certain public que cela distraira plus que votre morale et votre philosophie. Je commence donc.

Remarque. - La Société avait ce jour-là une séance générale, c'est-à-dire une de celles où elle admet un certain nombre d'auditeurs étrangers ; c'est à cela que l'Esprit fait allusion.

Pourquoi vous tairais-je le nom que je portais, et qu'en mes dernières années surtout je semblais complètement oublier moi-même ? N'avez-vous pas deviné que la fange qui m'éclaboussait était la seule cause de mon silence à cet égard ? Je faisais semblant d'oublier. Je m'appelle… mais non ; je ne veux point jeter de boue sur les fracs et les robes de soie et de velours de ceux qui ont été mes parents et mes amis, avec lesquels j'ai vécu pendant ma jeunesse, et qui vivent encore. Je ne veux point non plus que ces quelques vieilles dames, qui ont changé de résidence en passant du boudoir à l'oratoire, voient dans le médaillon qu'elles conservent encore pendu aux lambris de leurs alcôves, sous l'habit galant du gentilhomme, le malheureux abandonné. Pour les unes, je suis mort en Amérique pendant les guerres qui suivirent le réveil de ses peuples ; pour d'autres, je suis mort dernier débris des escarmouches sanglantes de la Vendée en criant : Vive le Roi !

Ne touchons pas à ces lauriers sur lesquels je repose dans leurs cœurs !… Je suis mort pour toutes depuis longtemps !… Je suis mort aussi pour elle !… Ah ! ne raillons point ici !… Oui, pour toi, je suis bien mort ! mort pour l'éternité ! Et pourtant, sur la terre, que d'heures d'extase et d'enivrement nous avons passées ! Que de fois ton regard a rencontré mon regard et mes sourires ton sourire ! Tu ne vis encore que pour me montrer tes rides et tes cheveux blancs. Mais quand la mort à ton tour t'aura touchée, je ne te verrai plus !… Non ! non !… Malédiction ! J'entends des voix qui me crient : Maudit !… Non, non, je ne la verrai plus. A elle un jour la lumière et l'éclat, à moi la nuit et les ténèbres ! J'ai arraché les ailes de l'ange sur la terre, mais ses pleurs lui rendront sa pureté, et le pardon de Dieu détachera pour elle des ailes blanches de séraphin.

Ah ! pourquoi la jeunesse joue-t-elle ainsi avec son cœur ? pourquoi veut-elle cueillir toutes les fleurs sur son passage, pour les fouler ensuite aux pieds ? Cependant, quand son cœur parle le langage de l'âme à une autre âme, elle ne ment point. Pourquoi faut-il que le souffle des passions impures la ternisse et jette son corps sur le fumier ?… Laissez-moi verser aussi quelques larmes ; elles sont douces pour ceux qui souffrent !

Que je voudrais pouvoir revivre ma vie d'autrefois, pour utiliser mieux mes heures de jeunesse ! Oh ! que je voudrais posséder mon cœur de vingt ans ! Je le donnerais tout entier à un cœur frère du mien ; je donnerais mon âme tout entière à une âme sœur de la mienne, et dans mes aspirations je demanderais à Dieu de nous faire goûter

toutes les joies du ciel !… Mais c'en est fait ; pourquoi mes pleurs et mes regrets ? Homme dégradé, que rêves-tu ? Tout est perdu pour celui qui n'a point su profiter du temps qui lui était donné ! Tout est perdu pour le misérable qui n'a point su profiter des qualités qu'il possédait !

O vous qui m'entendez, oui, celui qui vous parle était doué de belles facultés. A quoi lui ont-elles servi ? A tromper avec astuce et connaissance de cause ! à commettre des crimes ! Plus tard, j'étouffais les remords dans l'orgie pour ne point entendre les cris de ma conscience. J'étais gentilhomme ; je maniais la parole et l'épée avec audace, et si les femmes m'appelaient le raffiné en caressant mon front et mes cheveux dans leur boudoir, les hommes m'appelaient l'invincible et le brave !… Orgueil ! Pourquoi ces souvenirs d'un autre temps ?… Malheur !… damnation !… Je vois du sang autour de moi ! Pourquoi cette épée avec laquelle j'ai frappé ne s'est-elle point retournée contre mon sein ?… Parmi ces morts, voyez-vous ce cadavre ?… C'est mon fils !… Ironie !… Et voilà ce que causent les mœurs d'une société dans laquelle on rit de tout !… Est-ce moi le coupable, et savais-je que c'était mon enfant ? Savais-je que la maîtresse abandonnée depuis vingt ans jetterait sur mon chemin un fruit adultérin que je ne reconnaissais pas, et qui venait disputer une proie au nouveau don Juan ?… Et vous voudriez que je n'aie point oublié mon nom après ces forfaits ? Ah ! à moi la coupe de honte et d'infamie ! Je devais mourir comme je suis mort, dans la fange. Je sens le froid du tombeau ! je sens la vermine qui me ronge ! je sens les immondices me couvrir ! je sens les ulcères qui couvraient mon corps ! Mais rien de tout cela ne me fait autant souffrir que la vue de cette plaie béante qu'a faite mon épée… Mon fils, grâce ! si ton père ne t'a point donné de nom, il a rayé le sien du monde ; s'il t'a donné la mort, il est mort aussi, lui, dans la boue. Ah ! ouvre-moi tes bras ; apprends à ton père le chemin de Dieu par le pardon.

Quelle lugubre histoire ! Moi qui croyais en prenant cette main pour écrire que j'allais retrouver mes sourires d'autrefois ! Lovelace ! Est-ce donc le milieu où je me trouve qui me pénètre et me change ?… Pourquoi m'avez-vous évoqué ? Pourquoi m'avoir retiré de la nuit, pour me montrer un peu de jour et pour me rejeter ensuite dans les ténèbres ? A mon tour je vous interroge ; répondez-moi.

D. Nous vous avons appelé pour vous être utiles, et parce que nous compatissons à vos souffrances. Que pouvons-nous faire pour vous ?

R. Eh ! que sais-je ? A vous de m'instruire. Ne me rejetez point dans l'obscurité… Vous avez réveillé des morts ; je les vois dans la nuit ; j'ai peur !

D. Nous prierons pour vous.

R. Ah ! priez. On dit que la prière fait tant de bien à ceux qui souffrent !

D. Voulez-vous signer votre nom ?

R. Non, non ! priez pour moi.

A quelques jours de là un autre médium, M. Rul, de Passy, fit en son particulier l'évocation du même Esprit, et en obtint les trois communications suivantes. Nous croyons superflu de reproduire les conseils donnés par le médium à l'Esprit ; ce sont ceux d'un Spirite sincère, animé d'une vraie charité envers ses frères souffrants.

II. Oui, priez pour moi, car les prières de vos frères m'ont déjà fait du bien. Si vous saviez ce que c'est que la souffrance d'un désincarné ! Si vous pouviez lire sur mon visage spirituel les traces des passions qui l'ont labouré, vous seriez pris de pitié, et votre main fraternelle, en serrant la mienne, sentirait la fièvre qui m'agite. Que je souffre depuis que j'ai été évoqué par votre par votre Président ! Je reconnais la justice divine. Seul, errant parmi les trépassés, je croyais être seul à connaître mes souffrances, et voilà qu'au grand jour de la publicité je suis appelé pour faire l'aveu de mes fautes ! Oh ! quelles fautes la passion m'a fait commettre ! Je n'ai pas tout dit à votre frère ; la pudeur, la honte, me retenaient ; j'aurais voulu faire rentrer les aveux que je faisais, et effacer ces caractères indélébiles qui me mettaient au pilori de vos consciences. Mais on a prié pour moi, et je reconnais aujourd'hui le bien que vos cœurs charitables m'ont fait ; et pour mieux mériter votre compassion, car vous êtes Spirites, ce qui veut dire indulgents et compatissants, je m'accuse de n'avoir reculé devant aucun forfait pour satisfaire mes passions. Je n'ai commis aucun des crimes punis par la loi des hommes, mais les vices que votre société tolère et excuse, surtout quand on a un nom et de la fortune, sont justiciables de Dieu qui ne les laisse jamais impuni. Je les ai cruellement expiés sur la terre ; je suis tombé au dernier degré de la misère, de l'avilissement et du mépris, moi qui jadis brillais et faisais des envieux et des jaloux, et le châtiment me poursuit au delà de la tombe. Je n'ai point tué comme un vil assassin ; je n'ai point volé, car ma fierté de gentilhomme se fût révoltée à la seule pensée d'être confondu avec les criminels ; et cependant j'ai tué, mais en sauvegardant l'honneur selon le monde ; j'ai porté la ruine, la honte et le désespoir dans les familles, et l'on m'appelait l'heureux, l'homme à bonnes fortunes ! Que de victimes crient vengeance autour de moi ! Oh ! que je porterai longtemps le fardeau de ces crimes ! Priez pour moi, car je souffre à sentir mon âme se briser !

Merci, merci, cher frère ; je veux te donner le nom que tu me donnes ; je te remercie de tes larmes, car elles m'ont soulagé ; je te remercie de ta prière, car elle a attiré près de moi des Esprits pleins

de gloire qui me disent : Espère, toi qui fus si coupable ; espère en la miséricorde de Dieu qui pardonne à tous ses enfants qui se repentent. Persévère dans tes bonnes résolutions, et tu seras plus fort pour supporter tes souffrances.

Merci à toi qui me tires du brouillard qui m'enveloppait ; puissé-je te prouver un jour que la reconnaissance de ton frère est pour l'éternité !

III. Le remords me poursuit ; je souffre beaucoup, mais je comprends la nécessité de souffrir ; je comprends que l'impureté ne peut devenir pure qu'après s'être transformée au contact du feu.

Les bons Esprits me disent d'espérer, et j'espère ; de prier, et j'ai prié ; mais j'ai besoin d'un ami qui me tende la main pour me soutenir et m'empêcher de succomber sous mon fardeau qui est bien lourd. Sois pour moi ce frère charitable, cet ami dévoué. J'écouterai tes conseils ; je prierai avec toi ; je me prosternerai avec toi aux pieds de l'Éternel.

Que de fois j'ai vu mon épée teinte du sang d'un de mes frères ! J'ai été implacable dans mes vengeances, et lorsque l'aiguillon de la chair, la vanité, le désir de l'emporter sur mes rivaux, m'exaltaient, à tout prix il me fallait la victoire. Triste victoire ! salie par les plus basses passions. J'ai été cruel lorsque mon orgueil était excité ; oui, j'ai été un grand coupable, mais je veux devenir un enfant du Seigneur, et voilà pourquoi je suis venu te dire : Sois mon frère pour m'aider à me purifier. Frère ! prions ensemble.

IV. Merci, merci, frère; je suis sous l'impression des paroles que tu viens de prononcer. Je suis plus fort ; je vois le but, et sans chercher à mesurer la distance qui m'en sépare, je me dis : J'arriverai, parce que je le veux et que j'ai confiance dans les bons Esprits qui me disent d'espérer. Sur la terre je n'ai jamais douté du succès lorsque je faisais le mal ; comment pourrais-je douter aujourd'hui que je veux faire le bien ?

Merci, frère, de ta charité, de tes bonnes prières, de tes enseignements, car j'y puise ma force et je sens croître mon repentir. Si le repentir double la souffrance, je sais que cette souffrance ne durera qu'un temps, et que le bonheur m'attend après l'épuration. Je veux donc souffrir, souffrir beaucoup pour mériter d'être plus vite heureux de ce bonheur que goûtent ces Esprits rayonnants que je vois près de toi.

A bientôt, frère, car je vois que tu as un autre Esprit souffrant à consoler, à fortifier dans son repentir. Pense à moi, et pendant ta prière du soir je serai près de toi.

Considérations générales.

Il est évident que cet Esprit est dans la bonne voie ; il y a en lui un combat de bon augure, car il ne demande qu'à être éclairé.

Ses idées cependant se ressentent encore de certains préjugés. Comme beaucoup de gens qui croient y trouver une excuse, il s'en prend à la société. Mais, qu'est-ce qui rend la société mauvaise, sinon les gens vicieux ? La société laisse sans doute beaucoup à désirer sous le rapport des institutions, mais puisqu'il s'y trouve des gens honnêtes et qui remplissent leur devoir, tous pourraient faire de même, car elle ne contraint personne à faire le mal. Est-ce la société qui obligeait Louis-Henri à l'abandon de cette femme et de son enfant ? S'il n'a pas reconnu celui-ci, pourquoi l'a-t-il perdu de vue sans s'inquiéter de son existence ? Sont-ce les préjugés sociaux qui l'ont empêché de donner son nom à cette femme ? Non, car il n'avait que ses passions pour mobile. Est-ce l'instruction qui lui manquait ? Non, puisqu'il appartenait à la classe élevée. Ce n'est donc pas la société qui est coupable envers lui ; elle ne lui a rien refusé, puisqu'il était un des favorisés en toutes choses. C'est donc lui qui a été coupable envers la société, car il a agi librement, volontairement, et en connaissance de cause. Qui a jeté son fils sur la route de ses débordements ? Le hasard ? Non : la Providence, afin que le remords qui devait plus tard en être la suite servît à son avancement.

La véritable plaie de la société, la cause première de tous les désordres, c'est l'incrédulité. La négation du principe spirituel, la croyance au néant après la mort, les idées matérialistes, en un mot, hautement préconisées par des hommes influents, s'infiltrent dans la jeunesse qui les suce pour ainsi dire avec le lait. L'homme qui ne croit qu'au présent veut jouir à tout prix, et il est conséquent avec lui-même, puisqu'il n'attend rien au delà de la tombe ; il n'espère rien, et, par conséquent, ne craint rien. Si Louis-Henri avait eu foi en son âme et en l'avenir, il aurait compris que la vie corporelle est fugitive et précaire, et n'en aurait pas fait son but unique ; sachant que rien de ce qu'on y acquiert n'est perdu, il se serait préoccupé de son sort futur, tandis qu'il a agi comme quelqu'un qui mange son capital et joue son va-tout.

Que de désordres, que de misères, que de crimes ont leur source dans cette manière d'envisager la vie ! Quels sont les premiers coupables ! Ceux qui l'érigent en dogme, en croyance, raillant et traitant de fous ceux qui croient que tout n'est pas dans la matière et dans le monde visible. Louis-Henri n'a pas été assez fort pour résister à ce courant d'idées ; il a succombé, victime de ses passions qui trouvaient une justification dans le matérialisme, tandis qu'une foi solide et rai-

sonnée y eût mis un frein plus puissant que toutes les lois répressives qui ne peuvent atteindre tous les méfaits. Le Spiritisme donne cette foi, c'est pourquoi il opère de si nombreuses transformations morales.

Les trois dernières communications confirment la première obtenue par un autre médium ; c'est évidemment le même fond de pensée. On y remarque le progrès qui s'est opéré dans cet Esprit, et nous y pouvons puiser plus d'un enseignement.

Dans la première, tout en faisant l'aveu de ses fautes, il n'y a pas encore de repentir sérieux ni de résolution prise ; il se plaint presque d'avoir été évoqué.

Dans la seconde, il dit : « Que je souffre depuis que j'ai été évoqué par votre président ! » Ces paroles justifieraient-elles le dire de certaines personnes qui prétendent qu'on trouble le repos des morts en les évoquant ? Non, assurément, puisque d'abord ils ne viennent que lorsque cela leur convient ; en second lieu que la plupart témoignent leur satisfaction d'être appelés, lorsqu'ils le sont par un sentiment sympathique et bienveillant. Certains coupables seuls viennent avec répugnance, et, dans ce cas, ils n'y sont pas contraints par l'évocateur, mais par des Esprits supérieurs en vue de leur avancement. Leur répugnance est celle du criminel que l'on conduit devant un tribunal. L'évocation des Esprits coupables ayant pour but et pour résultat leur amélioration, la contrariété momentanée qu'elle leur cause est à leur avantage, puisqu'en les excitant au repentir, elle abrège les souffrances qu'ils endurent dans le monde des Esprits. Serait-il donc plus charitable de les laisser croupir dans l'abjection où ils se trouvent que de les en tirer ? La souffrance qui en résulte est celle que le médecin fait endurer à son malade pour le guérir. Tirez de la fange un homme abruti, il se plaindra ; il en est de même des Esprits.

On retrouve dans les communications de cet Esprit une pensée analogue à celle qu'exprimait Latour sur la souffrance que cause le repentir. Nous avons expliqué la cause de ce sentiment (numéro de novembre 1864, page 336) ; c'est le même qui fait dire à celui-ci : « Je souffre depuis que j'ai été évoqué, » et « le remords me poursuit ; je souffre beaucoup. » C'est donc le remords qui le fait souffrir, mais c'est ce remords qui doit le sauver, et c'est l'évocation qui l'a provoqué. Mais il ajoute ces paroles remarquables : « Je comprends la nécessité de souffrir ; je comprends que l'impureté ne peut devenir pure qu'après s'être transformée au contact du feu. » Et plus loin : « Si le repentir double la souffrance, je sais que cette souffrance ne durera qu'un temps, et que le bonheur m'attend après l'épuration. » Cette certitude lui fait dire : « Je veux souffrir, souffrir beaucoup, pour mériter d'être plus vite heureux. » Faut-il donc s'étonner, d'après cela, qu'un Esprit choisisse de terribles épreuves dans une nouvelle

existence ? N'est-il pas dans le cas d'un malade qui se résigne à une opération douloureuse pour se bien porter ? ou dans celui d'un homme qui s'expose à tous les dangers, qui endure toutes les misères, toutes les fatigues et toutes les privations en vue d'acquérir la fortune ou la gloire ? Il n'y a donc rien d'irrationnel dans le principe du libre choix des épreuves de la vie. La condition, pour en profiter, est de ne pas reculer ; or, c'est reculer que de ne pas les supporter avec courage et résignation.

Quel sera le sort de Louis-Henri dans une nouvelle existence ? Comme il a cruellement expié ses fautes dans sa dernière existence ; qu'à l'état d'Esprit son repentir est sincère et ses bonnes résolutions sérieuses, il est probable qu'il sera mis à même de réparer ses torts en faisant le bien ; mais comme il a payé sa dette de souffrances corporelles, il n'aura plus à passer par les mêmes vicissitudes.

C'est ce que nous lui souhaitons, et en vue de quoi nous prions pour lui.

Nécrologie.

Mort de M. Bruneau.

La Société spirite de Paris vient de perdre un de ses membres en la personne de M. Bruneau, décédé le 13 novembre 1864, à l'âge de soixante-dix ans, et dont l'*Opinion nationale* annonce la mort en ces termes :

« La mort frappe à coups redoublés sur les membres survivants de la mission saint-Simonienne en Égypte. Après Enfantin, après Lambert Bey, nous avons à déplorer aujourd'hui la perte de M. Bruneau, ancien colonel d'artillerie, qui fonda en Égypte l'école de cavalerie, tandis que Lambert Bey, son gendre, organisait une école polytechnique. M. Bruneau est mort en homme libre, plein d'espérance dans le progrès physique, intellectuel et moral, plein de foi dans les doctrines religieuses et sociales de la jeunesse. »

M. Bruneau, ancien élève de l'École polytechnique, était membre de la Société spirite de Paris depuis plusieurs années. Nous ignorons quelle foi il avait dans l'avenir des doctrines religieuses et sociales de sa jeunesse, mais nous savons qu'il avait une confiance absolue dans l'avenir du Spiritisme, dont il était un adepte fervent et éclairé. Il y avait puisé une foi inébranlable dans la vie future et dans les réformes humanitaires qui en seront la conséquence. Nous ajouterons que ses collègues avaient pu apprécier ses excellentes qualités, son extrême

modestie, sa douceur, sa bienveillance et sa charité. Il s'est communiqué à la Société peu de jours après sa mort, et il y a donné la preuve de l'élévation de son Esprit par la justesse et la profondeur de ses appréciations. Pour lui le monde invisible n'a eu aucune surprise, car il le comprenait d'avance ; aussi est-il venu nous confirmer tout ce que la doctrine nous enseigne à ce sujet. Il y a retrouvé avec joie ses parents, ses amis et ses collègues qui l'y avaient précédé et qui l'attendaient à son arrivée parmi eux.

La Société spirite de Paris était représentée aux obsèques de M. Bruneau par une députation de vingt membres. Nous nous serions fait un devoir d'exprimer en cette circonstance les sentiments de la Société, mais nous savions que la famille n'était point sympathique à nos idées et nous avons dû nous abstenir de toute manifestation. Le Spiritisme ne s'impose pas ; il veut être librement accepté ; c'est pourquoi il respecte toutes les croyances, et, par esprit de tolérance et de charité, il évite ce qui peut froisser les opinions contraires aux siennes.

Du reste, le juste tribut d'éloges et de regrets qui n'a pu lui être payé ostensiblement, devant un public indifférent ou hostile, l'a été avec bien plus de recueillement au sein de la Société. Dans la séance qui a suivi ses obsèques, une allocution a été prononcée, et tous ses collègues se sont unis de cœur aux prières qui ont été dites à son intention.

Dans la séance de la Société consacrée à la mémoire de M. Bruneau, M. Allan Kardec a prononcé l'allocution suivante :

Messieurs et chers Frères spirites,

Un de nos collègues vient de quitter la terre pour rentrer dans le monde des Esprits. En lui consacrant spécialement cette séance, nous accomplissons envers lui un devoir de confraternité auquel chacun de nous, je n'en doute pas, s'associera de cœur et par une sainte communion de pensées.

M. Bruneau faisait partie de la Société depuis le 1er avril 1862 ; membre du comité, il était, comme vous le savez, très assidu à nos séances. Nous avons tous pu apprécier la douceur de son caractère, son extrême bienveillance, sa simplicité et sa charité. Il n'est pas une infortune signalée à la Société en faveur de laquelle il n'ait apporté son offrande. Sa mort nous a révélé en lui une autre qualité éminente : la modestie. Jamais il n'avait fait parade des titres qui le recommandaient comme homme de savoir. Une circonstance fortuite m'avait appris qu'il était ancien élève de l'École polytechnique, mais nous ignorions tous qu'il eût été colonel d'artillerie, et qu'il eût rempli une mission supérieure en Égypte, où il a fondé une école de cavalerie, en même temps que son gendre, Lambert Bey, y fondait une école poly-

technique. Nous le connaissions comme un Spirite sincère, dévoué et éclairé, et s'il se taisait sur ses titres, il ne cachait point ses opinions.

Ces circonstances, messieurs, nous rendent sa mémoire encore plus chère, et nous ne doutons pas qu'il ait trouvé dans le monde des Esprits une position digne de son mérite.

M. Bruneau avait été un des membres actifs de l'école saint-simonienne, ce que les journaux qui ont annoncé sa mort ont eu soin de faire ressortir, mais ils se sont bien gardés de dire qu'il est mort dans la croyance spirite.

Nous n'avons point à discuter ici les principes de l'école saint-simonienne ; toutefois, le début de l'article de l'*Opinion nationale* nous fait involontairement faire une comparaison. Il y est dit : « La mort frappe à coups redoublés sur les membres de la mission saint-simonienne en Egypte ; après Enfantin, après Lambert Bey, nous avons à déplorer aujourd'hui la perte de M. Bruneau, etc. » Le saint-simonisme a jeté pendant quelques années un vif éclat, soit par l'étrangeté de quelques-unes de ses doctrines, soit par les hommes éminents qui s'y étaient ralliés ; mais on sait combien cet éclat fut passager. Pourquoi donc une existence si éphémère s'il était en possession de la vérité philosophique ?

La vérité est parfois lente à se répandre ; mais du moment où elle commence à poindre, elle grandit sans cesse et ne périt pas, parce que la vérité est éternelle, et elle est éternelle parce qu'elle émane de Dieu ; l'erreur seule est périssable, parce qu'elle vient des hommes. Le progrès est la loi de l'humanité ; or, l'humanité ne peut progresser qu'au fur et à mesure qu'elle découvre la vérité ; la découverte une fois faite, elle est acquise et inébranlable. Quelle théorie pourrait prévaloir aujourd'hui contre la loi du mouvement des astres, de la formation de la terre et tant d'autres ? La philosophie n'est changeante que parce qu'elle est le produit de systèmes créés par les hommes ; elle n'aura de stabilité que lorsqu'elle aura acquis la précision de la vérité mathématique. Si donc un système, une théorie, une doctrine quelconque, philosophique, religieuse ou sociale, marche vers le déclin, c'est la preuve certaine qu'elle n'est pas dans le vrai absolu. Dans toutes les religions, sans en excepter le christianisme, l'élément divin seul est impérissable ; l'élément humain tombe s'il n'est pas en harmonie avec la loi du progrès ; mais comme le progrès est incessant, il en résulte que, dans les religions, l'élément humain doit se modifier sous peine de périr ; l'élément divin seul est invariable. Voyez-le dans la loi mosaïque : les tables du Sinaï sont encore debout, devenant de plus en plus le code de l'humanité, tandis que le reste a fait son temps.

La vérité absolue, ne pouvant s'établir que sur les ruines de l'erreur, rencontre forcément des antagonistes parmi ceux qui, vivant de

l'erreur, ont intérêt à combattre la vérité, et lui font, par cela même, une guerre acharnée, mais elle conquiert promptement les sympathies des masses désintéressées. En a-t-il été ainsi de la doctrine saint-simonienne ? Non ; comme pratique elle a vécu ; elle ne survit qu'à l'état de théorie sympathique et de croyance individuelle dans la pensée de quelques-uns de ses anciens adeptes ; mais, ainsi que le constate l'*Opinion nationale*, chaque jour enlevant quelques-uns de ses représentants, le temps n'est pas éloigné où tous auront disparu, et alors elle ne vivra plus que dans l'histoire. D'où il faut conclure qu'elle ne possédait pas toute la vérité et ne répondait pas à toutes les aspirations.

Cela veut-il dire que toutes les sectes et toutes les écoles qui tombent soient dans le faux absolu ? Non ; la plupart, au contraire, ont entrevu un coin de la vérité ; mais la somme de vérités qu'elles possédaient n'étant pas assez grande pour soutenir la lutte contre le progrès, elles ne se sont pas trouvées à la hauteur des besoins de l'humanité. Les sectes sont d'ailleurs assez généralement exclusives, et par cela même stationnaires ; il en résulte que celles qui ont pu marquer une étape du progrès à une certaine époque finissent par être distancées et s'éteignent par la force des choses. Cependant, quelles que soient les erreurs sous lesquelles elles ont succombé, leur passage n'a pas été inutile : elles ont remué les idées, tiré l'homme de l'engourdissement, soulevé des questions nouvelles qui, mieux élaborées et dégagées de l'esprit de système et d'exagération, reçoivent plus tard leur solution. Parmi les idées qu'elles sèment, les bonnes seules fructifient et renaissent sous une autre forme ; le temps, l'expérience et la raison font justice des autres.

Le tort de presque toutes les doctrines sociales, présentées comme la panacée des maux de l'humanité, est de s'appuyer exclusivement sur les intérêts matériels. Il en résulte que la solidarité qu'elles cherchent à établir entre les hommes est fragile comme la vie corporelle ; les liens de confraternité n'ayant pas de racines dans le cœur et dans la foi en l'avenir se brisent au moindre choc de l'égoïsme.

Le Spiritisme se présente dans de tout autres conditions. Est-il dans le vrai ? Nous le croyons, mais sommes-nous mieux fondés que les autres ? Les motifs qui nous portent à le croire sont très simples ; ils ressortent à la fois de la cause et des effets. Comme cause il a pour lui de n'être point une conception humaine, le produit d'un système personnel, ce qui est capital ; il n'est pas un seul de ses principes, et quand je dis pas un seul, je ne fais aucune exception, qui ne soit basé sur l'observation des faits. *Si un seul des principes du Spiritisme était le résultat d'une opinion individuelle, ce serait son côté vulnérable*. Mais dès lors qu'il n'avance rien qui ne soit sanctionné par l'expé-

rience des faits, et que les faits sont dans les lois de la nature, il doit être immuable comme ces lois, car partout et dans tous les temps il trouvera sa sanction et sa confirmation, et tôt ou tard il faut que, devant les faits, toutes les croyances s'inclinent.

Comme effet, il répond à toutes les aspirations de l'âme ; il satisfait à la fois l'esprit, la raison et le cœur ; il comble le vide que laisse le doute ; il donne une base et une raison d'être à la solidarité, par la liaison qu'il établit entre le présent et l'avenir ; il assied enfin sur un fondement solide le principe d'égalité, de liberté et de fraternité. Il est ainsi le pivot sur lequel s'appuieront toutes les réformes sociales sérieuses. En s'appuyant lui-même sur les faits et les lois de nature, sans mélange de théories humaines, il ne risque point de s'écarter de l'élément divin. Aussi offre-t-il le spectacle unique dans l'histoire d'une doctrine qui en quelques années s'est implantée sur tous les points du globe et grandit sans cesse ; qui rallie toutes les croyances religieuses, tandis que les autres sont exclusives et restent renfermées dans un cercle circonscrit d'adeptes.

Telles sont, en peu de mots, les raisons sur lesquelles s'appuie notre foi en la vérité et en la stabilité du Spiritisme. Nous espérons que notre ancien collègue et toujours frère Bruneau voudra bien nous dire comment il envisage la question, aujourd'hui qu'il peut la considérer d'un point plus élevé.

Nota. La communication de M. Bruneau a pleinement répondu à notre attente ; elle se rattache, ainsi que celles qui ont été obtenues dans cette séance, à un ensemble de questions qui seront traitées ultérieurement ; c'est pourquoi nous en ajournons la publication.

VARIÉTÉS

—

Communication à rebours.

(Anvers, 1er novembre 1864.)

(Fin) .ellerutan iol al ed erdro'l snad recalp el ruop lerutanrus te euqitsatnaf erètcarac tuot emsitiripS ua zetô iouqruop tse'c ; noitcefrep al : tub emêm el snoviusruop suon ,strom suon te stnaviv suov euq tnemelanif ,eguj niarevuos ua etpmoc udner àjéd snova suon tnod noissim enu erviusruop ed ueiD rap ségrahc te sproc el emmon no'uq ertserret eppolevne ertov snad sénnosirpme erid-à-tse'c ,sénracni stirpsE ,suoV .stirpsE suot semmos suon euq elpmis trof noisulcnoc al à ehcuot no ,emâ'l ed étilatrommi'l ed étatsnoc tiaf el rap ,ro ; enirt

-cod ettec reruotne à tîalp es no tnod erbmos siofrap te xuellievrem egitserp el eriurtéd à tnemennosiar elpmis el rap evirra no ,ertua'l snas nu'l retejer uo erttemda tiaruas en no'uq ,sepicnirp xued sec ed tnatrap nE .emâ'l ed étilatrommi'l te ueiD nu'd ecnetsixe'l : sétirév sednarg xued dnerppa suov emsitiripS eL (Commencement).

(Fin). étirahc ed etca nu'd eéngapmocca erèirp ennob enu (trépassés) idercrem ruop te ,port sap zeugitaf suov en : noitadnammocer erèinred enu ,ritrap ed tnavA (Commencement).

.riover uA

Nous donnons ci-dessus un curieux échantillon de l'écriture typtologique inverse dont nous avons parlé dans le numéro d'octobre dernier, page 309. On remarquera que ce ne sont pas seulement les mots qui sont dictés à rebours, mais les paragraphes entiers ; de sorte qu'il faut commencer par la dernière lettre de chaque paragraphe. Nous laissons à nos lecteurs le soin de la traduction.

Notices bibliographiques.

Comment et pourquoi je suis devenu Spirite.

Par J.-B. Borreau, de Niort[8].

L'auteur raconte comment il a été amené à croire à l'existence des Esprits, à leurs manifestations et à leur intervention dans les choses de ce monde, et cela longtemps avant qu'il ne fût question du Spiritisme. Il y a été conduit par une série d'événements, alors qu'il n'y songeait en aucune façon. Dans les expériences qu'il faisait dans un tout autre but, le monde des Esprits s'est présenté à lui, par son côté le plus mauvais il est vrai, mais enfin il s'est présenté comme partie active. M. Borreau l'a trouvé sans le vouloir, absolument comme les chercheurs de la pierre philosophale ont trouvé au fond de leurs cornues des corps nouveaux qu'ils ne cherchaient pas, et qui ont enrichi la science, s'ils ne les ont pas enrichis eux-mêmes.

Le récit détaillé et circonstancié de M. Borreau est à la fois intéressant, parce qu'il est vrai, et très instructif par les enseignements qui en ressortent pour quiconque, ne s'arrêtant pas à la surface des

---

[8] Broch. in-8°. Prix : 2 fr. - Niort, chez tous les libraires ; Paris, Didier et Ce 35, quai des Augustins ; Ledoyen, Palais-Royal.

choses, cherche les déductions et les conséquences que l'on peut tirer des faits.

M. Borreau est un grand magnétiseur ; il avait pu constater par lui-même la puissance de l'agent magnétique, et l'étonnante lucidité de certains somnambules, qui voient à distance avec autant de précision qu'avec les yeux, et dont la vue n'est arrêtée ni par l'obscurité ni par les corps opaques. Ces phénomènes avaient été pour lui la preuve palpable de l'existence, chez l'homme, d'un principe intelligent indépendant de la matière. Son désir ardent était de propager cette science nouvelle ; mais, désespérant de vaincre l'incrédulité, il eut l'idée de frapper les imaginations par un fait éclatant devant lequel devaient tomber toutes les dénégations et les doutes les plus obstinés.

Puisque, se dit-il, la vue des somnambules pénètre tout, elle peut pénétrer les couches terrestres. La découverte ostensible de quelque trésor enfoui serait un fait patent qui ne pourrait manquer de faire beaucoup de bruit, et imposerait silence aux railleurs, car on ne raille pas devant les trésors.

C'est l'histoire de ses tentatives que M. Borreau raconte dans sa brochure, tentatives pénibles, dangereuses, qui maintes fois purent lui faire croire à la réussite, et qui, après vingt ans, n'aboutirent qu'à des déceptions et à des mystifications. Un des épisodes les plus émouvants est celui de la scène terrible qui eut lieu, alors que faisant des fouilles dans un champ de la Vendée, pendant une nuit obscure, au pied des pierres druidiques et au milieu des sombres genêts, au moment où il croyait toucher au but, la somnambule, dans le paroxysme de l'extase et de la surexcitation, tomba inanimée, comme frappée de la foudre, ne donnant plus signe de vie, et ayant la roideur cadavérique. On la crut morte, et on dut la transporter, avec beaucoup de difficultés, à travers des ravins et des rocs, par une nuit obscure. Ce ne fut qu'à plusieurs lieues de là qu'elle commença à revenir à elle, sans avoir conscience de ce qui s'était passé. Cet échec ne découragea pas le persévérant chercheur, malgré une foule d'autres incidents, non moins dramatiques, qui vinrent sans cesse à la traverse, comme pour l'avertir de l'inutilité et du danger de ses tentatives.

C'est pendant le cours de ses expériences que l'existence des Esprits lui fut révélée d'une manière patente, soit par la somnambule, qui les voyait et s'entretenait avec eux, soit par plus de cinquante faits d'*écriture directe* dont l'origine ne pouvait être douteuse. Ces Esprits se présentaient tantôt sous des aspects effrayants, et provoquaient chez la somnambule des crises terribles que toute la puissance magnétique de M. Borreau ne pouvait parvenir à calmer, tantôt sous l'apparence d'Esprits bienveillants qui venaient l'encourager à poursuivre ses recherches, promettant toujours le succès, mais dont ils éloignaient

toujours le terme. Persister dans de telles conditions, c'était, nous devons le dire, jouer un jeu bien dangereux et encourir une grave responsabilité. Ajoutons que les Esprits prescrivaient force neuvaines, dont M. Borreau finit par se lasser, trouvant que cela revenait trop cher, ce qui l'amena à cette réflexion : que les prières dites soi-même pouvaient être tout aussi efficaces et ne coûteraient rien.

Aujourd'hui que le Spiritisme est venu éclairer toutes ces questions, chacun des paragraphes de cette brochure pourrait donner lieu à un commentaire instructif, mais deux numéros entiers de notre *Revue* y subiraient à peine. Un jour peut-être entreprendrons-nous ce travail ; en attendant, toute personne versée dans la connaissance des principes du Spiritisme pourra tirer elle-même les conclusions. Nous renvoyons à cet effet au chapitre XXVI du *Livre des médiums*, et notamment aux §§ 294 et 295, ainsi qu'aux réflexions qui accompagnent l'article sur la société allemande des chercheurs de trésors, publié dans la *Revue* d'octobre 1864.

M. Borreau dit que son but unique était de vaincre l'incrédulité à l'endroit du magnétisme ; cependant, quoiqu'il n'ait pas réussi, le magnétisme et le somnambulisme n'en ont pas moins fait leur chemin ; malgré l'opposition systématique de quelques savants, les phénomènes de cet ordre sont aujourd'hui passés à l'état de faits, et acceptés par les masses et par un grand nombre de médecins ; les cures magnétiques sont admises même dans le monde officiel ; quelques personnes les contestent encore par esprit d'opposition, mais on n'en rit plus ; tant il est vrai que ce qui est vérité doit tôt ou tard triompher.

La réussite des tentatives de M. Borreau n'était donc pas nécessaire ; elle n'eût même pas atteint le but qu'il se proposait, car un fait isolé ne peut faire loi, et les incrédules n'auraient pas manqué de raisons pour l'attribuer à toute autre cause que la véritable. Nous disons plus, c'est que la réussite eût été déplorable pour le magnétisme.

Un principe nouveau ne s'accrédite que par la multiplicité des faits ; or, la possibilité pour l'un de découvrir un trésor impliquait cette possibilité pour tout le monde ; pour mieux se convaincre chacun eût voulu essayer. Quoi de plus naturel ! puisqu'on aurait pu s'enrichir si facilement et si promptement ; les paresseux y auraient trouvé leur compte, et les voleurs aussi, car pourquoi la lucidité se serait-elle arrêtée devant le droit de propriété ? La cupidité, déjà arrivée à l'état de fléau, n'avait pas besoin de ce nouveau stimulant. La Providence ne l'a pas voulu ; mais comme le magnétisme est une loi de nature, il a triomphé par la force des choses. Sa propagation est due surtout à sa puissance curative ; par là il a un but humanitaire, et non égoïste comme l'est nécessairement l'appât du gain. Les innombrables faits de guérison qui se répètent sur tous les points du globe ont plus fait pour l'accrédi-

ter que n'auraient pu le faire la découverte du plus grand trésor, ou même les expériences les plus curieuses, attendu que tout le monde peut en éprouver les bienfaits, tandis qu'il n'y a pas de trésors pour tout le monde, et que la curiosité elle-même se lasse. Jésus a fait plus de prosélytes en guérissant les malades que par le miracle des noces de Cana. Il en est ainsi du Spiritisme ; ceux qu'il amène à lui par la consolation sont à ceux qu'il recrute par la curiosité dans la proportion de 100 à 1.

Ces tentatives, quoique infructueuses au point de vue matériel, ont-elles été sans profit pour M. Borreau ? Voici ce qu'il dit lui-même à ce sujet :

« Toutes ces réflexions avaient tellement assombri mon esprit, si gai d'habitude, que je devins, pendant le reste du voyage, triste, rêveur et injuste au point de regretter d'avoir donné, dans ma pensée, accès à cette idée fixe qui m'avait jeté dans toutes les tribulations de ces voies inconnues. « Qu'ai-je gagné à cela, me disais-je avec amertume ? La connaissance, il est vrai, d'un monde que j'ignorais, et la possibilité de se mettre en rapport avec les êtres qui le composent. Mais, après tout, ce monde, ainsi que le nôtre, doit avoir ses bons et ses mauvais Esprits. Qui me donne l'assurance que, malgré l'intérêt qu'il paraît nous porter et toutes ses belles et bienveillantes paroles, celui qui semble s'être imposé à nous n'ait que de bonnes intentions, et le pouvoir, ainsi qu'il le dit, de nous conduire à la brillante réussite que j'ai rêvée, et qui, peut-être, ne m'a été inspirée que pour me séduire et m'induire en erreur ? »

N'est-ce donc rien que la constatation du monde invisible, de la chose qui intéresse au plus haut point l'avenir de l'humanité tout entière, puisque toute l'humanité y arrive ? N'est-ce pas un résultat immense que la découverte de cette clef de voûte de tous les problèmes contre lesquels la philosophie s'est heurtée jusqu'à ce jour ? N'est-ce pas une faveur insigne que d'avoir été appelé un des premiers à cette connaissance ? N'est-ce pas un grand service rendu à la cause du magnétisme, involontairement il est vrai, que d'avoir fourmi à ses dépens une nouvelle preuve, entre mille autres, de l'impossibilité de réussir en pareil cas, et de détourner ceux qui seraient tentés de faire de semblables essais et de se leurrer d'espérances chimériques ? C'est à ce résultat qu'ont abouti les laborieuses recherches de M. Borreau ; s'il n'a pas trouvé de trésors pour cette vie, il en a trouvé un mille fois plus précieux pour l'autre ; car celui qu'il eût trouvé dans la terre, il eût été forcé de l'y laisser à son départ, tandis qu'il emportera avec lui un trésor impérissable. S'en trouve-t-il satisfait ? Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher d'établir un rapprochement entre ce fait et le vieillard de la fable qui dit à ses trois

fils qu'un trésor était caché dans le champ qu'il leur laissait pour héritage ; sur quoi deux d'entre eux se mirent à fouiller leur portion ; mais, de trésor, point. Le troisième, plus sage, laboura la sienne avec soin, si bien qu'au bout de l'an elle rapporta davantage ; d'où la maxime : « Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins. » L'Esprit a fait comme le vieillard, et, à notre avis, M. Borreau a trouvé le vrai trésor.

Notre critique ne touche en rien la personne de M. Borreau, que nous connaissons de longue date, et tenons pour digne d'estime à tous égards. Nous avons simplement voulu montrer la moralité qui ressort de ses expériences au profit de la science et de chacun en particulier. A ce point de vue, sa brochure est éminemment instructive, en même temps qu'intéressante par les phénomènes remarquables qu'elle constate ; c'est pourquoi nous la recommandons à nos lecteurs.

Le Monde musical

Journal populaire et international des beaux-arts et de la littérature.

Tel est le titre d'un nouveau journal qui se publie à Bruxelles, dans le format des grands journaux, sous la direction de MM. Malibran et Roselli, noms qui sont à la fois un programme et une recommandation pour la spécialité de cette feuille. Ce n'est pas comme organe des arts que nous avons à l'apprécier ; sur ce point, nous nous en référons à de plus compétents que nous et qui le jugent à la hauteur de son titre. En effet, il ne saurait être confondu avec ces feuilles légères qui, sous l'enseigne de la littérature, donnent à leurs lecteurs plus de facéties que de fond, et souvent plus de blancs que de texte. Le *Monde musical* est un journal sérieux, où toutes les questions de son programme sont traitées d'une manière substantielle et par des mains habiles. Cette considération n'est pas sans importance pour nous.

Ce journal est un premier pas de la presse indépendante dans la voie du Spiritisme. Sans se poser en organe et en propagateur de la doctrine, il s'est fait ce raisonnement judicieux :

« Vrai ou faux, le Spiritisme a pris rang parmi les faits d'actualités qui préoccupent l'opinion. Les orages qu'il soulève dans un certain monde prouvent qu'il n'est pas sans importance ; sa propagation, malgré les attaques du clergé, prouve que ce n'est pas un feu de paille ; déjà, par le nombre de ses adhérents, il devient une puissance avec laquelle il faudra tôt ou tard compter. Si c'est une erreur, elle tombera d'elle-même ; si c'est une vérité, c'est inévitablement une révolution dans les idées, et rien ne pourrait s'y opposer. Dans l'une et l'autre de ces deux alternatives, nous devons, à titre de renseigne-

ment, tenir nos lecteurs au courant de l'état de la question. Parler de cela ou d'autre chose, mieux vaut, selon nous, traiter ce sujet qu'étaler la chronique scandaleuse des coulisses ou des salons.

« Pour mettre nos lecteurs à même de juger en connaissance de cause, nous emprunterons la plupart de nos citations aux écrits qui font foi parmi les adeptes de cette doctrine ; mais, comme nous ne devons ni ne voulons forcer l'opinion de personne, ni pour ni contre, nous admettrons la controverse lorsqu'elle ne s'écartera pas des bornes d'une discussion convenable et honnête. En nous maintenant sur le terrain de l'impartialité, chacun reste libre de ses convictions. Les opinions favorables ou contraires qui pourraient être formulées dans certains articles doivent être considérées comme des opinions personnelles aux auteurs desdits articles, et qui n'engagent en rien la responsabilité du journal. »

Tel est le résumé du programme qui nous a été présenté, et auquel nous ne pouvons qu'applaudir. Il serait à désirer que cet exemple eût des imitateurs dans la presse ; ce que nous reprochons à celle-ci, ce n'est pas la discussion de nos principes, mais la critique aveugle et systématiquement malveillante qui en parle sans les connaître, et les dénature d'une façon peu loyale. Les journaux qui entreront franchement dans cette voie, loin d'y perdre, ne pourront qu'y gagner matériellement, car les Spirites forment aujourd'hui une masse de lecteurs de plus en plus prépondérante, et dont la sympathie se portera naturellement de leur côté.

Sous ce rapport, le *Monde musical* mérite leurs encouragements.

Nota. - Le *Monde musical* paraît tous les dimanches, depuis le 1er octobre 1864. Prix de l'abonnement : 4 francs par an pour la Belgique ; 10 francs pour la France. On peut s'abonner à partir du 1er de chaque mois ; à *Bruxelles*, au bureau du journal, rue de l'Ecuyer, n° 18 ; à *Paris*, à l'agence du journal, rue de Buffaut, 9.

Une société est formée pour l'exploitation de ce journal, au capital de 60 000 fr. divisé en 2400 actions de 25 fr. chacune.

Autodafé de Barcelone.

Photographie d'un dessin fait sur les lieux, représentant la cérémonie de l'autodafé des livres spirites à Barcelone, avec extrait du procès-verbal écrit de la main de M. Allan Kardec.

Prix : 1 franc 25 c., *franco* pour la France et l'Algérie, port et emballage 1 fr. 50 c.

Au bureau de la *Revue spirite*.

Communication spirite.

A propos de l'Imitation de l'Evangile.

(Bordeaux, mai 1864 ; groupe de Saint-Jean. - Médium, M. Rul.)

Un nouveau livre vient de paraître ; c'est une lumière plus brillante qui vient éclairer votre marche. Il y a dix-huit siècles je suis venu, par ordre de mon Père, apporter la parole de Dieu aux hommes de volonté. Cette parole a été oubliée du plus grand nombre, et l'incrédulité, le matérialisme, sont venus étouffer le bon grain que j'avais déposé sur votre terre. Aujourd'hui, par ordre de l'*Eternel*, les bons Esprits, ses messagers, viennent sur tous les points du globe faire entendre la trompette retentissante. Ecoutez leurs voix ; ce sont celles destinées à vous montrer le chemin qui conduit aux pieds du Père céleste. Soyez dociles à leurs enseignements ; les temps prédits sont arrivés ; toutes les prophéties seront accomplies.

Aux fruits on reconnaît l'arbre. Voyez quels sont les fruits du Spiritisme : des ménages où la discorde avait remplacé l'harmonie ont vu revenir la paix et le bonheur ; des hommes qui succombaient sous le poids de leurs afflictions, réveillés aux accents mélodieux des voix d'outre-tombe, ont compris qu'ils faisaient fausse route, et, rougissant de leurs faiblesses, ils se sont repentis, et ont demandé au Seigneur la force de supporter leurs épreuves.

Epreuves et expiations, voilà la condition de l'homme sur la terre. Expiation du passé, épreuves pour le fortifier contre la tentation, pour développer l'Esprit par l'activité de la lutte, l'habituer à dominer la matière, et le préparer aux jouissances pures qui l'attendent dans le monde des Esprits.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, leur ai-je dit il y a dix-huit siècles. Ces paroles, le Spiritisme est venu les faire comprendre. Et vous, mes bien-aimés, travailleurs qui supportez l'ardeur du jour, qui croyez avoir à vous plaindre de l'injustice du sort, bénissez vos souffrances ; remerciez Dieu qui vous donne les moyens d'acquitter les dettes du passé ; priez, non pas des lèvres, mais de votre cœur amélioré, pour venir prendre dans la maison de mon Père la meilleure demeure ; car les grands seront abaissés ; mais, vous le savez, les petits et les humbles seront élevés. L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

Remarque. - On sait que nous prenons d'autant moins la responsabilité des noms qu'ils appartiennent à des êtres plus élevés. Nous ne ga-

rantissons pas plus cette signature que beaucoup d'autres, nous bornant à livrer cette communication à l'appréciation de tout Spirite éclairé. Nous dirons toutefois qu'on ne peut y méconnaître l'élévation de la pensée, la noblesse et la simplicité des expressions, la sobriété du langage, l'absence de toute superfluité. Si on la compare à celles qui sont rapportées dans l'*Imitation de l'Evangile* (préface, et chap. III : *Le Christ consolateur*), et qui portent la même signature, quoique obtenues par des médiums différents et à diverses époques, on remarque entre elles une analogie frappante de ton, de style et de pensées qui accuse une source unique. Pour nous, nous disons qu'elle *peut être* de l'*Esprit de vérité*, parce qu'elle est digne de lui ; tandis que nous en avons vu des masses signées de ce nom vénéré ou de celui de *Jésus*, dont la prolixité, le verbiage, la vulgarité, parfois même la trivialité des idées, trahissent l'origine apocryphe aux yeux des moins clairvoyants. Une *fascination* complète peut seule expliquer l'aveuglement de ceux qui s'y laissent prendre, si ce n'est aussi l'orgueil de se croire infaillible et l'interprète privilégié des purs Esprits, orgueil toujours puni, tôt ou tard, par des déceptions, des mystifications ridicules et par des malheurs réels en cette vie. A la vue de ces noms vénérés, le premier sentiment du médium modeste est celui du doute, parce qu'il ne se croit pas digne d'une telle faveur.

Souscription en faveur des incendiés de Limoges.

Cette souscription a été close le 1er décembre, ainsi que nous l'avons annoncé dans le dernier numéro de la Revue. Le montant s'en est élevé à 255 francs.

Nous ferons remarquer qu'en raison des vacances de la Société, au moment du désastre, la souscription n'a pu être ouverte qu'à la rentrée et annoncée dans la Revue du mois d'octobre. A cette époque, chacun s'était déjà empressé de verser son offrande aux différents centres de souscription, ce qui explique la modicité du chiffre obtenu, qui, pour la souscription rouennaise, s'était élevé à 2 833 fr. La presque totalité des souscripteurs ayant tenu à garder l'anonyme, nous ne publions pas de liste nominative. Nous mentionnerons toutefois celle qui est inscrite pour 50 fr. sous le titre de *Produit de la journée d'un photographe de province*, avec recommandation de taire même le nom de la ville. La souscription sera versée au nom de la *Société spirite de Paris*.

ALLAN KARDEC.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU VIIe VOLUME

ANNÉE 1864

Janvier

Février

Mars

Avril

Mai

Juin

Juillet

Août

Septembre

Octobre

Novembre

Décembre

Paris. – Typ. de Cosson et C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

HUITIÈME ANNÉE – 1865.

PARIS

BUREAU : RUE SAINTE-ANNE, 59.

Passage Sainte-Anne.

—

1865

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de deux feuilles au moins, grand in-8°.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an. – Etranger, 12 fr. – Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. *franco* pour toute la France. – Pour l'étranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE

Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale, et couverture imprimée. Prix : chacune des sept premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, prises ensemble ou séparément, 7 fr. le vol. – 8e année 1865 prise avec les sept premières, 7 fr. ; séparément, 10 fr. – *Franco*, pour la France et l'Algérie. – Etranger, port en sus, comme ci-dessus pour l'abonnement.

PARIS. – Typ. De Cosson et comp., rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme :

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez MM. DIDIER et Comp., éditeurs, 35, quai des Augustins ; – au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne, 59 (passage Sainte-Anne).

LE LIVRE DES ESPRITS (*Partie philosophique*). – 14e édition, in-12 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50 ; par la poste, 4 fr. ; relié, 75 c. en plus.

Édition allemande : Vienne (Autriche). – Deux parties qui se vendent séparément : 3 fr. chacune.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr.

LE LIVRE DES MÉDIUMS (*Partie expérimentale*). – 6e édition, in-12 de 500 pages. Prix : Paris, 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr. ; relié, 75 c. en plus.

L'ÉVANGILE *selon le Spiritisme* (*Partie morale*). – In-12. Prix : 3 fr. 50 c. ; relié, 75 c. en plus.

LE CIEL ET L'ENFER, *ou la justice divine selon le Spiritisme*. – In-12. Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste : 4 fr.

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. - Brochure grand in-18. – Prix : 15 centimes ; par la poste, 20 centimes. - 20 exemplaires ensemble, 2 francs, ou 10 centimes chacun ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Edition allemande : Vienne (Autriche),
Edition portugaise : Lisbonne ; Rio-Janeiro ; Paris.
Edition polonaise : Cracovie.
Edition grecque moderne : Corfou.
Edition italienne : Turin.
Edition espagnole : Madrid ; Barcelone ; Paris ; Marseille.
Edition russe : Leipzig ; Saint-Pétersbourg ; Paris.
Édition en langue croate : Témeswar (Hongrie).

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? - Introduction à la connaissance du monde invisible, par les manifestations des Esprits ; contenant le résumé des principes de la doctrine spirite, et la réponse aux principales objections. - Grand in-18. 6e édition considérablement augmentée. Prix : 1 fr. ; par la poste : 1 fr. 20 c.

Edition polonaise : Cracovie.

VOYAGE SPIRITE EN 1862. - Brochure grand in-8. – Prix : 1 fr.

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. – Brochure in-12. Nouvelle édition augmentée. - Prix : 10 c. ; par la poste : 15 c.

// REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 1. JANVIER 1865.

Aux abonnés de la *Revue Spirite*.

La *Revue Spirite* commence sa huitième année ; c'est déjà un bail assez long quand il s'agit d'une idée nouvelle, en même temps qu'un démenti donné à ceux qui prédisaient la mort prématurée du Spiritisme. Comme les années précédentes, l'époque du renouvellement des abonnements est, pour la plupart des lecteurs qui s'adressent directement à nous, l'occasion de réitérer l'expression de leur reconnaissance pour les bienfaits de la doctrine. Ne pouvant répondre à chacun en particulier, nous les prions d'accepter ici nos remerciements sincères pour les témoignages de sympathie qu'ils veulent bien nous donner en cette circonstance. Si la doctrine fait du bien, si elle donne des consolations aux affligés, si elle fortifie les faibles et relève les courages abattus, c'est Dieu d'abord qu'il faut en remercier avant son serviteur, puis les grands Esprits qui sont les véritables initiateurs de l'idée et les directeurs du mouvement. Nous n'en sommes pas moins profondément touché des vœux qui nous sont adressés, pour que la force d'aller jusqu'au bout de notre tâche nous soit conservée ; c'est ce que nous nous efforçons de mériter par notre zèle et notre dévouement qui ne failliront pas, afin de remettre l'œuvre aussi avancée que possible aux mains de celui qui doit nous remplacer un jour, et parfaire avec une plus grande puissance ce qui restera inachevé.

Coup d'œil sur le Spiritisme en 1864.

Le Spiritisme a-t-il progressé ou diminué ? Cette question intéresse à la fois ses partisans et ses adversaires. Les premiers affirment qu'il grandit, les autres qu'il décline. Lesquels se font illusion ? Ni les uns ni les autres ; car ceux qui proclament sa décadence savent bien à quoi s'en tenir, et ils le prouvent à chaque instant par les craintes qu'ils manifestent et l'importance qu'ils lui accordent. Quelques-uns pourtant sont de bonne foi ; ils ont en eux une telle confiance que, parce qu'ils ont frappé un grand coup dans l'air, ils se disent sérieusement : Il est mort ! ou mieux : Il doit être mort !

Les Spirites s'appuient sur des données plus positives, sur les faits qu'ils sont à même de constater. Par notre position, nous pouvons mieux encore juger du mouvement de l'ensemble, et nous sommes heureux d'affirmer que la doctrine gagne incessamment du terrain dans tous les rangs de la société, et que l'année 1864 n'a pas été moins féconde que les autres en bons résultats. A défaut d'autres indices, notre Revue serait déjà une preuve matérielle de l'état de l'opinion à l'endroit des idées nouvelles. Un journal spécial qui en est à sa huitième année d'existence, et qui voit tous les ans le nombre de ses abonnés croître dans une notable proportion ; qui depuis sa fondation a vu trois fois s'épuiser les collections des années antérieures, ne prouve pas la décadence de la doctrine qu'il soutient, ni l'indifférence de ses adeptes. Jusqu'au mois de décembre il a été reçu de nouveaux abonnements pour l'année expirée, et le nombre de ceux inscrits au 1er janvier 1865 était déjà d'un cinquième plus considérable qu'il ne l'était à la même époque de l'année précédente.

C'est là un fait matériel qui n'est sans doute pas concluant pour des étrangers, mais qui pour nous est d'autant plus significatif, que nous ne sollicitons les abonnements de personne, et ne les imposons comme condition en aucune circonstance ; il n'en est donc *aucun* qui soit ou forcé ou le prix d'une condescendance particulière. En outre, nous ne flattons personne pour obtenir des adhésions à notre cause ; nous laissons les choses suivre leur cours naturel, nous disant que si notre manière de voir et de faire n'est pas bonne, rien ne saurait la faire prévaloir. Nous savons très bien que, faute d'avoir encensé certains individus, nous les avons éloignés de nous et qu'ils se sont tournés du côté d'où venait l'encens ; mais que nous importe ! Pour nous, les gens sérieux sont les plus utiles à la cause, et nous ne regar-

dons pas comme sérieux ceux qu'on n'attire que par la glu de l'amour-propre, et plus d'un l'a prouvé. Nous ne leur en voulons pas : nous les plaignons d'avoir attaché plus de prix à la fumée des paroles qu'à la sincérité. Nous avons la conscience que, dans toute notre vie, nous n'avons jamais rien dû à l'adulation ni à l'intrigue ; c'est pourquoi nous n'avons pas amassé grand chose, et ce n'est pas avec le Spiritisme que nous aurions commencé.

Nous louons avec bonheur les faits accomplis, les services rendus, mais jamais, par anticipation, les services qu'on peut rendre, ou même qu'on promet de rendre : par principe, d'abord, et ensuite parce que nous n'avons qu'une très médiocre confiance sur la valeur réelle des traites tirées sur l'orgueil ; c'est pourquoi nous n'en tirons jamais. Quand nous cessons d'approuver, nous ne blâmons pas, nous gardons le silence, à moins que l'intérêt de la cause ne nous force à le rompre.

Ceux donc qui viennent à nous y viennent librement, volontairement, attirés par l'idée seule qui leur convient, et non par une sollicitation quelconque, ou par notre mérite personnel, qui est la question secondaire, attendu que, quel que pût être ce mérite, il ne saurait donner de la valeur à une idée qui n'en aurait pas. C'est pourquoi nous disons que les témoignages que nous recevons s'adressant à l'idée et non à la personne, il y aurait sotte présomption de notre part à en tirer vanité. Au point de vue de la doctrine, ces témoignages nous viennent, pour la plupart, de personnes que nous n'avons jamais vues, à qui souvent nous n'avons jamais écrit, et à qui, certes, nous n'avons jamais écrit le premier. L'idée de captation ou de coterie étant ainsi écartée, voilà pourquoi nous disons que la situation de la *Revue* a une signification particulière, comme indice du progrès du Spiritisme, et c'est pour cela seul que nous en avons parlé.

L'année a vu en outre naître plusieurs organes de l'idée : le *Sauveur des peuples*, la *Lumière*, la *Voix d'outre-tombe*, à Bordeaux ; l'*Avenir*, à Paris ; le *Médium évangélique*, à Toulouse ; à Bruxelles, le *Monde musical* qui, sans être un journal spécial, traite la question du Spiritisme d'une manière sérieuse. Assurément, si les fondateurs de ces publications eussent cru l'idée en déclin, ils ne se seraient pas aventurés dans de pareilles entreprises.

Le progrès, en 1864, est encore marqué par l'accroissement du nombre des groupes et sociétés spirites qui se sont formés dans une foule de localités où il n'en existait pas, tant à l'étranger qu'en France. A chaque instant, nous recevons l'avis de la création d'un nouveau centre. Ce nombre est encore bien plus grand qu'il ne paraît, par la

multitude des réunions intimes et de famille qui n'ont aucun caractère officiel. C'est contre ces réunions que toutes les rigueurs d'une opposition systématique sont impuissantes, fût-elle même inquisitoriale, comme en Espagne, où cependant il en existe dans plus de trente villes, et chez les personnages du plus haut rang.

A côté de ces indices matériels, il y a celui qui se révèle par les relations sociales. Il est rare de rencontrer aujourd'hui des gens qui ne connaissent pas le Spiritisme, au moins de nom, et, presque partout, on en trouve qui lui sont sympathiques. Ceux mêmes qui ne croient pas en parlent avec plus de réserve, et chacun a pu constater combien l'esprit railleur a diminué ; il fait généralement place à une discussion plus raisonnée. Sauf quelques boutades de la presse et quelques sermons plus ou moins acerbes, les attaques violentes et passionnées sont incontestablement plus rares. C'est que les négateurs eux-mêmes, tout en repoussant l'idée, subissent à leur insu son ascendant, et commencent à comprendre qu'elle a conquis sa place dans l'opinion ; la plupart, d'ailleurs, trouvent des adeptes dans leurs rangs et parmi leurs amis qu'ils peuvent plaisanter dans l'intimité, mais qu'ils n'osent bafouer publiquement. Du reste, chacun a remarqué sous combien de formes la plupart des idées spirites sont aujourd'hui reproduites dans la littérature, d'une manière sérieuse, sans que le mot soit prononcé. Jamais on n'avait vu autant de productions de ce genre que dans ces derniers temps. Que ce soit conviction ou fantaisie de la part des écrivains, ce n'en est pas moins un signe de la vulgarisation de l'idée, car si on l'exploite, c'est avec la pensée qu'elle trouvera de l'écho.

Le progrès, cependant, est loin d'être uniforme. Dans certaines localités il est encore tenu en échec par les préjugés ou par une force occulte, mais souvent il se fait jour au moment où l'on s'y attend le moins. C'est que, dans beaucoup d'endroits, il y a plus de partisans qu'on ne le croit, mais qui ne se mettent pas en évidence ; on en a la preuve par la vente des ouvrages, qui y dépasse de beaucoup le nombre des Spirites connus. Il suffit alors d'une personne qui ait le courage de son opinion, pour que le progrès, de latent, devienne ostensible. Il a dû en être ainsi de Paris, resté si longtemps en arrière de quelques villes de province. Depuis deux ans, mais depuis un an surtout, le Spiritisme s'y est développé avec une rapidité surprenante. Aujourd'hui les groupes avoués sont nombreux, et les réunions privées innombrables. Il n'y a certes pas exagération à évaluer le nombre des adhérents à cent mille depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle.

En résumé, le progrès pendant l'année qui vient de s'écouler est incontestable, si l'on considère l'ensemble et non les localités isolément ; quoiqu'il ne se soit manifesté par aucun signe éclatant, ni aucun événement exceptionnel, il est évident que l'idée, s'infiltre chaque jour de plus en plus dans l'esprit des masses et n'en a que plus de force. Il n'en faudrait pas conclure cependant que la période de la lutte soit terminée ; non, nos adversaires ne se tiennent pas si facilement pour battus. Ils dressent de nouvelles batteries dans le silence, c'est pourquoi il faut se tenir sur ses gardes. Nous en dirons quelques mots dans un prochain article.

Nouvelle cure d'une jeune obsédée de Marmande.

M. Dombre nous transmet le récit suivant d'une nouvelle guérison des plus remarquables, obtenue par le cercle spirite de Marmande. Malgré son étendue, nous avons cru devoir le publier en une seule fois, en raison du haut intérêt qu'il présente et pour qu'on puisse mieux saisir l'enchaînement des faits. Nous pensons que nos lecteurs ne nous en sauront pas mauvais gré. Nous n'avons supprimé que quelques détails qui ne nous ont pas paru d'une importance capitale. Les enseignements qui en découlent sont nombreux et graves, et jettent une lumière nouvelle sur cette question d'actualité et ces phénomènes qui tendent à se multiplier. Vu la longueur de cet article, nous renvoyons les considérations au prochain numéro, afin d'y donner les développements nécessaires.

Monsieur Allan Kardec,

C'est avec une force nouvelle et une confiance en Dieu corroborée par des faits, qui m'enthousiasment sans m'étonner, que je viens vous faire le récit d'une guérison d'obsession, remarquable sous plusieurs rapports. Oh ! bien aveugle qui n'y voit pas le doigt de Dieu ! Tous les principes de la sublime doctrine du Spiritisme s'y trouvent confirmés ; l'individualité de l'âme, l'intervention des Esprits dans le monde corporel, l'expiation, le châtiment et la réincarnation sont démontrés d'une manière frappante dans les faits dont je vais vous entretenir. Je regrette, ainsi que je vous l'ai déjà exprimé, d'être obligé de vous parler de moi, du rôle qui m'est échu dans cette circonstance, comme

instrument dont Dieu a daigné se servir pour frapper les yeux. Devais-je passer sous silence les faits qui ont rapport à moi ? Je ne l'ai point pensé. Vous êtes chargé de contrôler, d'étudier, d'analyser les faits et de répandre la lumière : les moindres détails doivent donc être portés à votre connaissance. Dieu, qui lit dans le fond des cœurs, sait qu'une vaine satisfaction d'amour-propre n'a pas été mon mobile ; je n'ignore pas, d'ailleurs, que celui qui, par privilège est appelé à faire quelque bien, est bientôt réduit à l'impuissance, s'il méconnaît un instant l'intervention divine : heureux même s'il n'est pas châtié !

J'arrive au récit des faits.

Dès les premiers jours de septembre 1864, il n'était question, dans certain quartier de la ville, que des crises convulsives éprouvées par une jeune fille, Valentine Laurent, âgée de treize ans. Ces crises, qui se renouvelaient plusieurs fois dans la journée, étaient d'une violence telle que cinq hommes la tenant par la tête, les bras et les jambes, avaient peine à la maintenir sur son lit. Elle trouvait assez de force pour les agiter, et quelquefois même se dégager de leurs étreintes. Alors ses mains s'accrochaient à tout ; les chemises, les habits, les couvertures du lit étaient promptement déchirés ; ses dents jouaient aussi un rôle très actif dans ses fureurs, dont s'effrayaient avec raison les personnes qui l'entouraient. Si on ne l'eût maintenue, elle se serait brisé la tête contre les murs, et malgré tous les efforts et les précautions, elle n'a pas été exempte de déchirures et de contusions.

Les secours de l'art ne lui ont pas manqué ; quatre médecins l'ont vue successivement ; potions d'éther, pilules, médicaments de toute nature, elle prenait tout sans répugnance ; les sangsues derrière les oreilles, les vésicatoires aux cuisses ne lui ont pas non plus été épargnés, mais sans succès. Pendant les crises, le pouls était parfaitement régulier ; après les crises, pas le moindre souvenir de ses souffrances, de ses convulsions, mais beaucoup d'étonnement de voir la maison pleine de monde, et son lit entouré d'hommes tout essoufflés, dont quelques-uns avaient à regretter une chemise ou un gilet déchiré.

Le curé de X…, paroisse située à deux ou trois kilomètres de Marmande, jouissant dans le pays d'une célébrité naissante, parmi un certain monde, comme guérisseur de toutes espèces de maux, fut consulté par le père de la jeune fille. Le curé, sans s'expliquer sur la nature du mal, lui donna *gratuitement* un peu de poudre blanche pour faire prendre à la malade ; il lui offrit ensuite de dire une messe. Mais, hélas ! ni la poudre ni la messe ne préservèrent la jeune Valentine

de quatorze crises qu'elle eut le lendemain, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Tant d'insuccès dans les soins de toutes sortes durent nécessairement faire naître dans l'esprit du vulgaire des idées superstitieuses. Les commères, en effet, parlèrent hautement de maléfice, de sortilège jeté sur l'enfant.

Pendant ce temps nous consultions dans le silence de l'intimité nos guides spirituels sur la nature de cette maladie, et voici ce qu'ils nous répondirent :

> « C'est une obsession des plus graves, dont le caractère changera souvent de physionomie. Agissez froidement, avec calme ; observez, étudiez et appelez Germaine. »

A cette première évocation, cet Esprit prodigua les injures et montra une grande répugnance à répondre à nos interpellations. Aucun de nous n'était encore entré dans la maison de la malade, et avant d'intervenir nous voulions laisser la famille épuiser tous les moyens dont pouvait s'inspirer sa sollicitude. Ce ne fut que lorsque l'impuissance de la science et de l'Eglise eut été constatée, que nous engageâmes le père désespéré à venir assister à notre réunion pour apprendre la véritable cause du mal de son enfant, et le remède moral à y apporter. Cette première séance eut lieu le 16 septembre 1864. Avant l'évocation de Germaine, nos guides nous donnèrent l'instruction suivante :

« Apportez beaucoup de soin, beaucoup d'observation et beaucoup de zèle. Vous aurez affaire à un Esprit mystificateur qui joint la ruse, l'habileté hypocrite à un caractère très méchant. Ne cessez pas d'étudier, de travailler à la moralisation de cet Esprit et de prier à cet effet. Recommandez aux parents d'éviter, en présence de l'enfant, la manifestation de toute crainte sur son état ; ils doivent au contraire la faire vaquer à ses occupations ordinaires, et surtout éviter à son égard la brusquerie. Qu'on lui dise bien surtout qu'il n'y a pas de sorciers : ceci est très important. Le cerveau jeune et flexible reçoit les impressions avec trop de facilité, et son moral pourrait en souffrir ; qu'on ne la laisse pas s'entretenir avec les personnes susceptibles de lui raconter des histoires absurdes qui donnent aux enfants des idées fausses et souvent pernicieuses. Que les parents eux-mêmes se rassurent : la prière sincère est le seul remède qui doit délivrer l'enfant.

Nous vous l'avons dit, Spirites, l'Esprit de Germaine a de l'habileté ; il s'arrangera toujours des croyances ridicules, des bruits qui circulent autour de la jeune fille ; il cherchera à vous donner le change. Tirez

parti de ce cas : l'obsession se présentera sous des phases nouvelles. Tenez-vous pour avertis ; songez que vous devez travailler avec persévérance, et suivre avec intelligence les moindres détails qui vous mettront sur la trace des manœuvres de l'Esprit. Ne vous fiez pas au calme. Si les crises sont les effets les plus frappants dans les obsessions, il est des suites bien autrement dangereuses. Méfiez-vous de l'idiotisme et de l'enfantillage d'un obsédé qui, comme dans ce cas, ne souffre pas physiquement. Les obsessions sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus cachées ; elles sont souvent purement morales. Tel déraisonne, tel autre perd le souvenir de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait. Il ne faut cependant pas juger trop précipitamment et tout attribuer à l'obsession. Je le répète, étudiez, discernez, travaillez sérieusement ; n'attendez pas tout de nous ; nous vous aiderons, puisque nous travaillons de concert, mais ne vous reposez pas en croyant que tout vous sera révélé. »

Evocation de Germaine. - R. Me voici.

D. Avez-vous quelque chose à nous dire, comme suite à notre dernier entretien ? - R. Non, rien, messieurs.

D. Savez-vous que vous nous avez bien brusqués ? - R. Vous me parlez aussi assez mal.

D. Nous vous avons donné des conseils ; y avez-vous réfléchi ? - R. Oui, beaucoup, je vous le jure ; mes réflexions ont été sages ; j'étais folle, j'en conviens ; c'était du délire, mais me voici calme.

D. Eh bien ! voulez-vous nous dire pourquoi vous torturez cette enfant ? - R. Inutile de revenir sur ce sujet, ce serait trop long à raconter. J'imagine que ce n'est point ici un tribunal ; que je ne serai point priée avec autorité de m'asseoir sur la sellette, et de répondre au questionnaire.

D. Non, du tout ; vous êtes complètement libre ; c'est l'intérêt que nous vous portons, ainsi qu'à l'enfant, qui nous fait vous demander pour quel motif sérieux ou par quel caprice vous vous livrez à ces attaques ? - R. Caprice, dites-vous ? Ah ! vous devriez le désirer que ce ne fût qu'un caprice ; car, vous le savez, le caprice est changeant et finit.

D. Êtes-vous réellement calme ? - R. Vous le voyez.

D. Oui, en apparence ; mais ne déguisez-vous pas vos sentiments ? - R. Je ne viens point vous tendre des pièges, je n'en ai pas besoin.

D. Voulez-vous nous affirmer devant les Esprits qui nous entourent… ? - R. Ne mettons point d'autres gens entre nous. Si nous

avons à causer ou à traiter, que ce soit de vous à moi ; je n'aime pas l'intervention des tiers.

D. Eh bien ! nous vous croyons de bonne foi, et… - R. C'est pour cela que vous devriez vous contenter de cette garantie. Au reste, je vous obligerai à me croire si vous y mettez de la résistance ; les preuves ne me manqueront pas pour vous convaincre de ma sincérité.

GERMAINE.

Au nom de *Germaine*, le père de l'obsédée s'écria, stupéfait : *Oh ! c'est drôle !* et en se retirant, il répéta souvent : *C'est drôle !*

(Ceci sera expliqué plus tard.)

Le lendemain 17 septembre, je me rendis pour la première fois dans cette famille, avec le désir d'être témoin d'une attaque de l'Esprit ; je fus servi à souhait. Valentine était en crise ; j'entrai avec les gens du quartier, qui se précipitaient dans la maison.

Je vis étendue sur un lit une jeune fille magnifique, robuste pour son âge, et tenue par huit ou dix bras vigoureux, ainsi que je l'ai décrit plus haut. La tête seule était dégagée, s'agitant, et fouettant en tous sens l'air de sa chevelure déroulée. La bouche entre ouverte laissait voir deux rangées de dents blanches et surtout menaçantes. Le regard était complètement perdu, et les deux prunelles, dont on ne voyait que le bord, étaient logées dans l'angle du côté du nez. Ajoutez à cela une espèce de cri sauvage, et jugez du tableau.

J'observai un instant la force des secousses, et me penchant vers la figure de l'enfant, je posai ma main gauche sur son front et ma main droite sur sa poitrine ; instantanément les mouvements et les efforts convulsifs cessèrent, et la tête se posa calme sur le traversin. Je dirigeai les doigts de la main droite sur la bouche qui en fut effleurée, et aussitôt le sourire revint sur ses lèvres ; ses deux grandes prunelles noires reprirent leur place au milieu de l'œil ; à cette figure satanique succéda le visage le plus gracieux. L'enfant manifesta son étonnement de voir tant de monde autour d'elle, en disant qu'elle n'était pas malade ; c'étaient toujours ses premières paroles après les crises. J'élevai mon âme à Dieu, et je sentis sous mes paupières deux larmes d'enthousiasme et de reconnaissance.

Ceci venait de se passer dans la matinée du 17. Les crises les plus multipliées ayant lieu le soir vers cinq heures, je m'y rendis, mais la crise avait devancé l'heure habituelle, et elle était terminée. A sept heures je rentrai chez moi pour dîner ; mais à peine de retour on vint m'avertir que l'enfant avait une crise terrible. Je m'y rendis aussitôt.

Après avoir pris, d'une main, près des poignets, les deux bras réunis de la jeune fille, je dis aux hommes qui la tenaient : Lâchez-la ; puis, sous mon autre main posée sur sa poitrine, on la vit s'apaiser tout à coup ; ma main, portée ensuite sur le visage, y ramena le sourire, et ses yeux reprirent leur état normal. Le même effet du matin avait été produit. Je restai près de l'enfant une partie de la nuit ; elle n'eut point de crises, mais dormait d'un sommeil agité ; sa physionomie avait quelque chose de convulsif ; on lui voyait le blanc des yeux, et elle paraissait souffrir moralement. Elle gesticulait, parlait distinctement et s'écriait d'un accent énergique et émue : *Va-t'en ! va-t'en !… oh ! la vilaine !… Et l'enfant… et l'enfant… dans les rochers… dans les rochers*. A cette agitation succédait une sorte d'extase ; elle pleurait et reprenait d'un accent plaintif : *Ah ! tu souffres des tourments de l'enfer !… et moi, tu veux me faire toujours souffrir !… toujours ! toujours donc !* Et tendant ses deux bras en l'air et cherchant à se soulever : *Eh bien ! emmène, emmène-moi !*

Le père poussait à chaque instant son exclamation : *Oh ! c'est drôle !* Et la mère ajoutait : *Il y a là du mystère.* A partir d'une heure de la nuit, l'enfant dormit paisiblement jusqu'au jour.

Ces agitations, ces reproches, ces extases, ces pleurs se renouvelèrent chaque jour après les attaques violentes de l'Esprit, et durèrent bien avant dans la nuit des 18, 19 et 20 septembre. Chaque jour je me rendais auprès de la malade et m'installai pour ainsi dire dans la maison. Pendant ma présence, rien ne se manifestait ; mais à peine parti, une nouvelle crise se produisait. Je revenais et la calmais aussitôt comme on l'a vu. Ceci dura plusieurs jours. C'était certes un phénomène bien digne d'attention que ces crises apaisées subitement par la seule imposition des mains ; il en était bruit dans toute la ville, et il y avait là matière à étude sérieuse ; cependant, j'eus le regret de ne voir aucun des quatre médecins qui avaient soigné l'enfant venir l'observer.

Je remarquai pendant tout ce temps, chez l'enfant, tantôt une gaieté un peu outrée, tantôt une sorte de niaiserie ; le père et la mère ne trouvaient pas ces airs naturels, ce qui justifiait la prévision de nos guides.

Le 21 septembre, le père et l'enfant se rendirent avec moi à la séance. Au début, nos guides nous dirent : Appelez Germaine ; priez-la de rester près de vous, et dites-lui ceci :

« Germaine, vous êtes notre sœur ; cette jeune fille est aussi notre sœur et la vôtre. Si autrefois quelque funeste action vous a liées, et

a fait peser sur vous deux la justice divine, vous pouvez fléchir le Juge suprême. Faites un appel à sa miséricorde infinie ; demandez-lui votre grâce, comme nous la demandons pour vous ; touchez le Seigneur par votre prière fervente et votre repentir. C'est en vain que vous chercherez du calme à vos remords et un refuge dans la vengeance ; c'est en vain que vous chercherez votre justification en l'accablant du poids de votre accusation. Revenez donc à notre voix ; pardonnez, et il vous sera pardonné ; ne cherchez pas à ruser avec nous ; ne croyez pas que la seule apparence de franchise puisse nous séduire ; quels que soient les moyens employés par vous, nous les connaîtrons, et nous vous opposerons notre force et notre volonté. Que votre cœur, aveuglé par la souffrance et la haine, s'ouvre à la pitié et au pardon. Nous ne cesserons de prier l'Éternel et les bons Esprits, ses messagers fidèles, de répandre sur vous la consolation et le bienfait. Ce que nous voulons, Germaine, c'est vous délivrer de vos souffrances. Vous serez toujours accueillie par nous comme une sœur ; vous serez secourue. Ne nous regardez donc pas comme des ennemis ; nous voulons votre bonheur ; ne soyez pas sourde à nos paroles ; écoutez nos conseils, et avant peu vous connaîtrez la paix de la conscience. Le remords aura fui loin de vous, le repentir aura pris sa place. Les bons Esprits vous accueilleront comme une brebis perdue qu'ils auront retrouvée ; les méchants imiteront votre exemple. Dans cette famille où vous provoquez la malédiction, il ne sera parlé de vous qu'en bien ; il y aura de la reconnaissance ; cette enfant priera aussi pour vous, et si la haine vous désunit, l'amour un jour vous rassemblera.

« On est toujours malheureux quand on est altéré de vengeance ; plus de repos pour celui qui hait. Celui qui pardonne est près d'aimer ; le bonheur et la tranquillité remplacent la souffrance et l'inquiétude. Venez, Germaine, venez vous unir à nous par vos prières. Nous voulons qu'à l'exemple de Jules[1] et d'autres Esprits qui, comme vous, vivaient dans le mal, vous soyez près de nous sous l'heureuse protection de nos guides. Vous êtes seule ; soyez la fille adoptive de cette famille qui prie l'Éternel pour ceux qui souffrent, et apprend à tous à l'aimer pour être heureux. Si vous vous obstinez à rester cruelle à l'égard de cette enfant, vous prolongerez et aggraverez vos souffrances, et vous entendrez l'enfant et ceux qui l'entourent vous maudire.

« Méritez donc de vos frères l'amitié qu'ils vous offrent de grand

---

[1] L'Esprit obsesseur de la jeune Thérèse B…, de Marmande. (V. *Revue spirite* de juin 1864.)

cœur ; cessez ces tortures, d'où vous vous retirez toute meurtrie. Croyez-en notre parole ; croyez surtout aux conseils des bons Esprits qui nous guident, et particulièrement à ceux de *Petite Carita*. Vous ne serez pas sourde à cette prière. Donnez-nous pour preuve que vous accueillez notre offre, la paix et le sommeil sans trouble de l'enfant pendant quelques jours. Nous allons prier pour vous, et ne cesserons de demander la fin de tous vos maux. »

Nous appelons Germaine, et lui lisons ce qui vient de nous être dicté.

D. Avez-vous bien entendu et compris les vœux que nous venons de vous exprimer ? - R. Oui ; je suis même étonnée de toutes ces promesses ; je ne mérite pas tant. Mais je suis un Esprit méfiant, et je n'ose y croire. Nous verrons si vos prières me donneront ce calme dont je suis privée depuis si longtemps. C'est vrai, je suis seule, et je ne connais que *celle qui cherche à me déchirer*[2]. Nous verrons.

D. Ne voyez-vous pas près de vous de bons Esprits ? - R. Si, mais je n'attends rien que de vous.

D. Eh bien ! en échange du bien que nous voulons vous faire, ne pourriez-vous cesser de faire le mal, de tourmenter ?… - R. Et suis-je moi seule la cause de ce mal ? Elle y contribue autant que moi. Tourmenter, dites-vous ? Nous luttons, nous nous étreignons ; la culpabilité est partagée. Elle a été ma complice ; je ne vois pas pourquoi vous feriez peser sur moi seule la responsabilité de ces actes violents dont je suis aussi victime, moi.

D. Cependant l'enfant ne va pas vous chercher, et si vous la tourmentez, c'est que vous le voulez bien ; vous avez votre libre arbitre. - R. Qui vous l'a dit ? vous êtes dans l'erreur ; une fatalité nous lie.

D. Eh bien ! racontez-nous tout. - R. Je ne puis ; on ne jouit pas ici de toute sa liberté… Je suis franche.

D. Allons ! Germaine, nous allons prier pour vous. A une autre fois !

En terminant, nos guides nous dirent :

« Pendant ces jours-ci, réunissez-vous aussi nombreux que possible ; occupez-vous plus particulièrement d'elle. Votre franchise et votre zèle à son égard la toucheront, et les résultats que nous demandons seront, nous l'espérons, prompts, grâce à cette mesure.

La journée du 22 se passa sans crise, et le soir nous nous réunîmes comme d'habitude.

Evocation de Germaine. - D. Eh bien ! Germaine, croyez-vous à notre attachement pour vous ? - R. Il m'est bien permis de douter ; le paria

[2] La suite du récit fera comprendre ces dernières paroles.

croit difficilement au baiser fraternel qu'on lui donne en passant. Je suis habituée à voir le dédain et le mépris me poursuivre.

D. Dieu veut que nous ayons de l'amour les uns pour les autres. - R. Je ne connais pas cela. Ici, celui que le remords poursuit ou étreint est un ennemi, un serpent que l'on fuit en lui jetant la pierre. Croyez-vous que cela n'est pas révoltant pour le maudit ? Il devient l'ennemi de tous par instinct ; la passion et la haine l'aveuglent ; malheur à celui qui tombe sous la griffe de ce vautour.

D. Nous, Germaine, nous voulons vous aimer, et nous vous tendons la main. - R. Pourquoi ne m'a-t-on pas parlé ainsi plus-tôt ? Il y a cependant des cœurs généreux dans le monde que j'habite ; je leur faisais donc peur ? Pourquoi ne m'a-t-on jamais dit : Tu es notre sœur et tu peux partager notre sort ? J'ai encore le poison dans l'âme, lorsque surtout je pense au passé. Le crime mérite une peine, mais la punition a été trop grande : il semblait que tout tombait sur moi pour m'écraser. Dans ces moments on méconnaît Dieu, on le blasphème, on le nie, on se révolte contre lui et les siens, lorsqu'on est dans l'abandon.

Remarque. Ce dernier raisonnement de l'Esprit est le résultat de la surexcitation où il se trouve, mais il vient de poser une question qui a son importance. « Pourquoi, dit-il, dans le monde où je suis, ne m'a-t-on pas parlé comme vous le faites ? » Par la raison que l'ignorance de l'avenir fait momentanément partie du châtiment de certains coupables ; ce n'est que lorsque leur endurcissement est vaincu par la lassitude qu'on leur fait entrevoir un rayon d'espérance comme allégement à leurs peines ; il faut que ce soit volontairement qu'ils tournent leurs regards vers Dieu. Mais les bons Esprits ne les abandonnent pas ; ils s'efforcent de leur inspirer de bonnes pensées ; ils épient les moindres signes de progrès, et, dès qu'ils voient poindre en eux le germe du repentir, ils provoquent les instructions qui, en les éclairant, peuvent les ramener au bien. Ces instructions leur sont données par les Esprits en temps opportun ; elles peuvent aussi l'être par les incarnés, afin de montrer la solidarité qui existe entre le monde visible et le monde invisible. Dans le cas dont il s'agit, il était utile à la réhabilitation de Germaine que le pardon lui vînt de la part de ceux qui avaient à se plaindre d'elle, ce qui était en même temps un mérite pour ces derniers. Telle est la raison pour laquelle l'intervention des hommes est souvent requise pour l'amélioration et le soulagement des Esprits souffrants, surtout dans les cas d'obsession. Celle des bons Esprits pourrait assurément suffire, mais la charité des

hommes envers leurs frères de l'erraticité est pour eux-mêmes un moyen d'avancement que Dieu leur a réservé.

D. L'Esprit de Jules que vous voyez près de nous, était aussi un criminel, souffrant et malheureux ?… - *R.* Ma position a été pire à moi. Citez tout ce qui peut navrer l'âme ; dites combien le poison brûle les entrailles : j'ai tout éprouvé ; et le plus cruel pour moi était d'être seule, abandonnée, maudite ; je n'ai inspiré de pitié à personne. Comprenez-vous la rage qui déborde de mon cœur ? J'ai bien souffert ! *je ne pouvais mourir ; le suicide ne m'était pas possible* ; et toujours devant moi l'avenir le plus sombre ! Je n'ai jamais vu poindre une lueur ; pas une voix ne m'a dit : Espère ! Alors, j'ai crié : « Rage, vengeance ! A moi des victimes ! j'aurai au moins des compagnes de souffrances. Ce n'est pas la première fois que l'enfant sent mes étreintes[3]. »

Remarque. - Si l'on demandait pourquoi Dieu permet à de mauvais Esprits d'assouvir leur rage sur des innocents, nous dirions qu'il n'est pas de souffrance imméritée, et que celui qui est innocent aujourd'hui et qui souffre a sans doute encore quelque dette à payer ; ces mauvais Esprits servent, dans ce cas, d'instrument à l'expiation. Leur malveillance est en outre une épreuve pour la patience, la résignation et la charité.

D. Remerciez Dieu de vous avoir tant fait souffrir ; ces souffrances sont l'expiation qui vous a purifiée. - *R.* Remercier Dieu ! vous m'en demandez trop ; j'ai trop souffert ! L'enfer était préférable à ce que j'endurais. Les damnés, comme on me l'a appris, souffrent, pleurent et crient ensemble ; ils peuvent se débattre et lutter entre eux ; moi, j'étais seule. Oh ! c'est horrible ! Je me sens, en vous faisant ces descriptions, prête à blasphémer et à fondre sur ma proie. Ne croyez pas m'entraver en mettant entre elle et moi un ange souriant. Je lutterai avec tous, qui que ce soit.

D. Quel que soit le sentiment qui vous agite, nous ne vous opposerons que le calme, la prière et l'amour. - *R.* Ce qui me plaît le plus, c'est que vous me parlez sans m'injurier, sans me repousser, et que vous voulez me faire espérer. Oh ! n'attendez pas que je me livre tout de suite ; j'ai peur de la déception. Si, après m'avoir fait de si belles promesses, si belles que je ne puis encore y croire, vous alliez m'abandonner ! Oh! alors, que deviendrais-je ? Et, j'y réfléchis ;

[3] Les parents nous ont dit qu'en effet leur enfant avait, à l'âge de six ans, éprouvé des crises dont on ne pouvait se rendre compte.

pourquoi ces consolations si tard ? et pourquoi vous ? serait-ce un piège caché ? Tenez ! je ne sais que croire, que faire ; vrai, cela me paraît étrange, surprenant !

Remarque. - L'expérience prouve en effet que les paroles dures et malveillantes sont un très mauvais moyen pour se débarrasser des mauvais Esprits ; elles les irritent, ce qui les porte à s'acharner davantage.

D. Germaine, écoutez-moi ; je vais vous expliquer ce qui vous surprend. Depuis peu d'années, l'immortalité, l'individualité et le rapport des âmes avec ceux qui sont encore sur la terre nous ont été démontrés d'une manière qui ne peut laisser aucun doute. Le Spiritisme, c'est le nom de cette nouvelle doctrine, fait à ses adeptes un devoir d'aimer et de secourir ses frères. Nous sommes Spirites, et, par amour pour deux sœurs qui souffrent, vous et l'enfant votre victime, nous sommes venus à vous pour vous offrir notre cœur et le secours de nos prières. Comprenez-vous maintenant ? - *R*. Pas trop. Vous raisonnez comme je n'ai jamais entendu. Vous avez donc à vous occuper de ceux qui vivent comme vous et au milieu de vous, et des Esprits qui souffrent comme moi ? C'est un travail qui ne doit pas être sans mérite.

D. Si vous avez lieu de nous croire sincères, voulez-vous nous promettre que vos dispositions à l'égard de l'enfant seront bonnes ? - *R*. Bonnes *en raison de ce que vous aurez été bons pour moi*. Je vous crois tous sincères ; votre langage tend à me le faire croire ; mais je doute encore. Enlevez-moi ce doute, et je suis à vous. Je vais m'efforcer de faire ce que je vais vous promettre : à mesure que le doute s'effacera, le mal faiblira, et le doute parti, le mal chez l'enfant aura cessé. Si vous me jouez, malheur ! elle mourra étranglée. Une victime attend, ou sa grâce qui dépend de vous, ou le coup que je tiens sur sa tête. Ce n'est pas une menace pour vous intimider, mais un avertissement que la haine et la rage m'aveugleraient. Vous êtes arrivés à temps ; elle serait peut-être morte déjà. Puisque nous ne pouvons pas toujours causer ensemble, dites à vos amis qui vivent où je vis, de continuer l'entretien ; qu'ils ne me repoussent pas, quoique je n'aie point peut-être cessé mes méchancetés ; car je ne me suis pas absolument engagée ; vous ne pouvez exiger plus que je n'ai promis.

Nous prions nos guides de faire bon accueil à Germaine. Ils répondent :

« Elle est d'avance notre sœur bien-aimée, d'autant plus qu'elle a

plus souffert. Venez, Germaine ; si jamais aucune main amie n'a pressé votre main, approchez : nous vous tendons les nôtres. Votre bonheur seul nous occupe. Vous trouverez toujours en nous des frères, malgré la faiblesse dont vous vous sentez encore capable. Nous vous plaindrons et ne vous condamnerons pas. Entrez dans votre famille, le bonheur nous sourit. Chez nous les larmes amères ne coulent pas ; la joie remplace la douleur, et l'amour, la haine. Sœur, vos mains ! »

« VOS GUIDES. »

La journée du 23 se passa sans crise, comme celle de la veille. Le soir la jeune fille se rendit avec son père à la séance pour entendre Germaine à qui elle portait déjà beaucoup d'intérêt.

Nos guides nous dirent :

« Commencez vos travaux par l'évocation de Germaine ; elle le désire beaucoup ; vous devez lui prouver qu'elle vous occupe spécialement. Evitez tout ce qui pourrait avoir l'apparence de l'oubli et de l'indifférence afin de lever tous ses doutes. Songez que ses attaques ne sont que suspendues. Soyez prudents ; soyez heureux sans amour-propre et sans orgueil ; soyez surtout fervents dans vos prières. Si elle manifestait le désir de causer longuement, dût-elle vous prendre toute la soirée, ne marchandez pas le temps. »

« VOS GUIDES. »

Evocation de Germaine. - *R*. Me voici, beaucoup plus calme ; je veux être juste, je crois vous le devoir. Vous voyez aussi que j'ai agi selon que je l'avais dit ; les bons rapports font les bons amis. Parlez-moi donc, puisque vous êtes des voix amies ; c'est si étrange et si nouveau pour moi, que vous me permettrez bien de savourer un entretien où la haine sera remplacée par… j'allais dire l'amour, et je ne le connais pas ! Dites-moi ce qu'il faut faire pour aimer et être aimée, moi, la pauvre misérable Germaine, vieillie par le malheur, l'opprobre et le crime !… Baptise-t-on chez vous ? Voici une néophyte. »

- Le baptême que vous demandez, Jeanne, vous l'avez déjà reçu, lui répondis-je ; il est dans votre repentir, dans votre résolution de marcher dans une nouvelle voie.

La journée du 24 septembre fut aussi calme que la précédente.

A la réunion du soir, nous appelons Germaine.

D. Germaine, nous vous remercions… - *R*. « Ne me parlez pas de cela, car vous me rendez toute honteuse. C'est à moi à m'incliner et à

demander grâce. Je te dois une grande réparation, pauvre enfant ! La vie dont jouissent les Esprits est éternelle. Dieu a mis devant moi les moyens et le temps de réparer les ravages causés par l'aveuglement de la passion. Sois rassurée ; prie quelquefois pour la malheureuse Germaine, la criminelle qui, aujourd'hui repentante, te demande son pardon. Oublie, pauvre enfant, tes douleurs et celle qui les a causées ; ne te souviens que de celle qui désire maintenant être ton amie. Ce n'est plus la même Germaine : la prière que l'on a versée sur moi m'a rendu l'âme plus nette ; ma soif de vengeance s'est éteinte. Le souvenir de mon infâme passé sera mon expiation. Ma prière, jointe à la vôtre, adoucira le remords qui me torture. Merci à vous tous, qui m'avez rappelée dans le sentier du vrai et du bien, alors que j'étais égarée dans les profondeurs du vice et de l'impénitence.

« Je vous crois maintenant ; le doute a disparu. Je vous aime et vous remercie de m'avoir sauvée et guérie ; je vous remercie aussi pour cette pauvre enfant à qui vous avez rendu la santé et la vie.

« Je puis me dire heureuse, car je suis au milieu de bons Esprits qui me consolent et me fortifient par leur douce et persuasive morale. Je ne suis plus seule ; malgré toute la noirceur de mon âme, ils m'ont admise dans leur bienheureuse famille. Je suis la malade, ils sont mes gardiens. Les expressions me manquent pour vous dire tout ce que je sens.

« Dites-moi tous, toi surtout, pauvre fille, que vous me pardonnez. J'ai besoin d'entendre ce mot sortir de ton cœur. Donnez-moi, s'il vous plaît, cette consolation. »

La jeune Valentine lui dit : « Oui, Germaine, je vous pardonne ; bien plus, je vous aime ! »

- « Et nous aussi, repris-je aussitôt, nous vous aimons comme une sœur. »

Germaine continue :

« Et moi aussi, je commence à aimer. A qui dois-je cette transformation ? A ceux que j'ai injuriés, et qui, malgré toute l'horreur que je devais leur inspirer, ont eu pitié de moi et m'ont appelée leur sœur, et m'ont prouvé qu'ils ne me trompaient pas.

« Oui, vous m'ouvrez le chemin de l'avenir heureux. J'étais pauvre et abandonnée, et je vis maintenant au milieu de ceux qui possèdent beaucoup : je ne suis plus à plaindre. Les bons Esprits me disent qu'ils vont me préparer aux épreuves que je subirai infailliblement ; et, munie de cette force, je redescendrai au milieu des créatures ter-

restres. Ce ne sera plus pour semer la mort autour de moi, mais pour aimer et mériter d'elles leur bienveillance et leur amitié.

« J'aurais beaucoup à dire, mais je ne veux pas être importune. Prions ; il me semble que cela me fera du bien.

« Dieu tout-puissant, éternel, miséricordieux, entends ma prière. Pardonne mes blasphèmes, pardonne mes égarements. Je ne connaissais point la route qui mène au royaume du juste. Mes frères de la terre me l'ont fait connaître ; mes frères les Esprits m'y conduisent. Que la justice infinie suive son cours sur la pauvre Germaine ; elle souffrira maintenant sans se plaindre ; pas un murmure ne sortira de sa bouche. Je reconnais ta grandeur et ta bonté de père pour tes bienheureux serviteurs qui sont venus me tirer du chemin du vice. Que ma prière monte vers toi ; que les anges qui te servent et entourent ton trône puissent un jour m'accueillir au milieu d'eux, comme l'ont fait ces bons Esprits. Je le comprends aujourd'hui, la vertu seule mène au bonheur. Faites grâce, ô mon Dieu, à ceux qui, comme moi, souffrent encore. Accordez à l'enfant que j'ai torturée les douceurs et les vertus qui font le bonheur sur la terre.

« GERMAINE. »

« Aide-toi, le ciel t'aidera, vous a-t-on dit ; les Esprits qui vous guident ne feront pas le travail que le devoir vous impose ; mais, selon que vous serez travailleurs, ils abrégeront, autant qu'il sera en leur pouvoir, la tâche entreprise sous la bannière de l'immortelle charité. Agissez donc sans découragement et sans faiblesse ; que votre foi s'affermisse, et un jour, peut-être, vous vous demanderez d'où vous vient ce pouvoir. Travaillez à la moralisation de vos frères incarnés et à celle des Esprits arriérés ; ne vous contentez pas de prêcher les consolations du Spiritisme ; montrez-en la grandeur et le pouvoir par vos actes ; c'est la meilleure réfutation que vous puissiez opposer à vos adversaires. Les paroles s'envolent, et les actes fortifient et relèvent. Que le bonheur qui entrera dans la famille en compagnie de la jeune doctrine soit dû aux soins et à la charité des sincères adeptes. Soyez fiers, sans orgueil, de ce qui vous arrive, sans cela les fruits que vous devez en retirer seraient perdus pour vous.

« VOS GUIDES. »

Remarque. - Les Esprits, comme on le voit, ne sont ni inactifs ni indifférents à l'égard des Esprits souffrants qu'il faut amener au bien ; mais quand l'intervention des hommes peut être utile, ils leur en laissent l'initiative et le mérite, sauf à les seconder de leurs conseils et de leurs encouragements.

A partir du 25 septembre, d'après les conseils de nos guides, j'endormis tous les jours du sommeil magnétique la jeune Valentine pour la purger complètement de l'empreinte des mauvais fluides qui l'avaient enveloppée, et fortifier son organisme. Depuis sa délivrance, elle éprouvait des malaises, des langueurs d'estomac, de petits tiraillements nerveux, suite inévitable de l'obsession.

Remarque. - A quoi eût servi ce magnétisme, si la cause eût subsisté ? Il fallait d'abord détruire la cause avant de s'attaquer aux effets ; ou tout au moins agir sur les deux simultanément.

L'enfant était un peu gâtée par les soins et les caresses qu'on lui avait prodigués pendant sa maladie ; elle était devenue quelque peu capricieuse et volontaire, et se prêtait avec répugnance à être endormie. Un jour même elle s'y refusa, et je m'en allai. Rentré chez moi, on vint m'avertir qu'elle avait une crise. « Bien, m'écriai-je, c'est une punition de Germaine. » J'y retournai immédiatement, je trouvai l'enfant s'agitant sur son lit. Cette crise n'était pas aussi violente que les précédentes, mais elle avait les mêmes caractères ; je la calmai comme les autres. Quelques heures après, elle en eut une seconde, que j'arrêtai de même.

Le soir nous nous réunîmes. Germaine vint sans être appelée ; elle dit qu'elle avait voulu donner une leçon à l'enfant, et l'avertit que lorsqu'elle ne serait pas raisonnable, elle lui ferait sentir sa présence. Elle lui donna en outre de très bons conseils, et fit sentir aux parents les inconvénients de céder aux caprices de leurs enfants.

A la phase de la guérison et de la conversion de l'Esprit, a succédé celle des révélations touchant le drame dont l'obsession violente de la jeune Valentine était le dénouement. Quelque intéressante et émouvante que soit cette partie du récit, nous en supprimons les détails comme étrangers jusqu'à un certain point à notre sujet, et parce qu'elle a trait à des événements contemporains dont le souvenir pénible est encore présent, et qui ont eu pour témoins intéressés des personnes encore vivantes. Nous la résumons pour les conclusions que nous aurons à en tirer. Par les mêmes motifs, nous avons dissimulé les noms propres, qui n'ajouteraient rien à l'instruction qui ressort de cette histoire.

De ces révélations faites dans l'intimité, en dehors du groupe, et par l'intermédiaire d'un autre médium, il résulte que Germaine est la grand-mère du sieur Laurent, le père de la jeune obsédée Valentine. Elle avait une fille qui eut deux enfants dont l'un est le sieur Laurent lui-même ; l'autre fut détruit par sa grand-mère, qui le précipita

dans un ravin en bas des rochers de… Pour ce meurtre, elle fut condamnée à dix ans de réclusion, qu'elle subit dans la prison de C… Elle donne sur tous ces faits les indications les plus minutieuses, précisant avec exactitude les noms, les lieux et les dates, de manière à ne laisser aucun doute sur son identité. Ces détails intimes, connus de Laurent seul et de sa femme, ont été confirmés par eux. Pour se faire mieux encore reconnaître de son petit-fils, elle le désigna par son petit nom ignoré du médium, et ne lui parla que patois comme de son vivant.

Il n'y avait donc pas à s'y méprendre, Germaine était bien la grand-mère de Laurent, la condamnée pour infanticide. Quant à sa fille, celle dont on a détruit l'enfant, c'est aujourd'hui la fille de Laurent, la jeune Valentine, qu'elle vient encore de tourmenter par une cruelle obsession. Elle a expliqué la cause de la haine qu'elle lui avait vouée. Il y avait eu lutte entre elles deux comme Esprit, et cette lutte continua lorsque l'une d'elles fut réincarnée. Un fait vient confirmer cette assertion, ce sont les paroles que la jeune fille prononçait pendant son sommeil. Ses parents, comme on le conçoit, lui avaient toujours laissé ignorer ce qui s'était passé dans sa famille ; ces mots : *L'enfant ! l'enfant ! dans les rochers ! dans les rochers !* étaient évidemment le résultat du souvenir que son Esprit conservait à l'état de dégagement.

« Eh bien ! dis-je au père de Valentine, êtes-vous bien convaincu que c'est l'Esprit de votre grand-mère ? - Oh ! monsieur, répondit-il, j'en étais déjà convaincu avant cet entretien. Ce nom de Germaine, et les paroles de Valentine, dans ses crises, ne me laissaient aucun doute à cet égard ; je le dis de suite à ma femme. Bien plus, lorsque vous m'eûtes parlé du Spiritisme et des réincarnations, j'eus dans la pensée que ma mère s'était incarnée en Valentine. »

Ainsi s'expliquent les exclamations répétées de Laurent : « C'est drôle ! » et celles de sa femme : « Il y a là un mystère ! »

Évocation d'un sourd-muet incarné.

M. Rul, membre de la Société de Paris, nous transmet le fait suivant :

« Je connaissais, dit-il, en 1862, un jeune sourd-muet de douze à treize ans, et, désireux de faire une observation, je demandai à mes guides protecteurs s'il ne serait possible de l'évoquer. La réponse

ayant été affirmative, je fis venir cet enfant dans ma chambre, et l'installai dans un fauteuil, en compagnie d'une assiette de raisins, qu'il se mit à égrener avec empressement. Je me mis, de mon côté, à une table ; je priai, et fis l'évocation, comme d'habitude. Au bout de quelques instants ma main trembla, et j'écrivis : Me voici.

« Je regardai l'enfant : il était immobile, les yeux fermés, calme, endormi, l'assiette sur les genoux, et avait cessé de manger. Je lui adressai les questions suivantes :

D. Où es-tu en ce moment ? - *R*. Dans votre chambre, dans votre fauteuil.

D. Veux-tu me dire pourquoi tu es sourd-muet de naissance ? - *R*. C'est une expiation de mes crimes passés.

D. Quels crimes as-tu donc commis ? - *R*. J'ai été parricide.

D. Peux-tu me dire si ta mère, *que tu aimes si tendrement*, n'aurait pas été, soit comme étant ton père ou ta mère dans l'existence dont tu parles, l'objet du crime que tu as commis ?

« J'attendis vainement la réponse ; ma main resta immobile. Je portai de nouveau les yeux sur l'enfant ; il venait de s'éveiller, et mangeait à belles dents ses raisins. Ayant alors prié mes guides de m'expliquer ce qui venait de se passer, il me fut répondu :

> « Il t'a donné les renseignements que tu désirais, et Dieu n'a pas permis qu'il t'en donnât d'autres. »

« Je ne sais comment les partisans de la communication exclusive des démons nous expliqueraient ce fait. Pour moi, j'en tirai la conclusion que, puisque Dieu nous permet quelquefois d'évoquer un Esprit incarné, il nous le permet également à l'égard des désincarnés, quand nous le faisons dans un esprit de charité. »

Remarque. - Nous ferons, de notre côté, une autre observation sur ce sujet. La preuve d'identité résulte ici du sommeil provoqué par l'évocation, et de la cessation de l'écriture au moment du réveil. Quant au silence gardé sur la dernière question, il prouve l'utilité du voile jeté sur le passé. En effet, supposons que la mère actuelle de cet enfant ait été sa victime dans une autre existence, et que celui-ci ait voulu réparer ses torts par l'affection qu'il lui témoigne, est-ce que la mère ne serait pas douloureusement affectée si elle savait que son enfant a été son meurtrier, et sa tendresse pour lui n'en serait-elle pas altérée ? Il a pu lui être permis de révéler la cause de son infirmité comme sujet d'instruction, afin de nous donner une preuve de plus que les afflictions d'ici-bas ont une cause antérieure, quand cette cause n'est pas dans la vie actuelle, et qu'ainsi tout est selon la jus-

tice ; mais le surplus était inutile, et aurait pu revenir aux oreilles de la mère, c'est pourquoi les Esprits l'ont réveillé au moment où il allait sans doute répondre. Nous expliquerons plus tard la différence qui existe entre la position de cet enfant et celle de Valentine du récit précédent.

Ce fait prouve en outre un point capital, c'est que ce n'est pas seulement après la mort que l'Esprit recouvre le souvenir de son passé ; on peut dire qu'il ne le perd jamais, même dans l'incarnation, car, pendant le sommeil du corps, alors qu'il jouit d'une certaine liberté, l'Esprit a la conscience de ses actes antérieurs ; il sait pourquoi il souffre, et qu'il souffre justement ; le souvenir ne s'efface que pendant la vie extérieure de relation. Mais, à défaut d'un souvenir précis qui pourrait lui être pénible et nuire à ses rapports sociaux, il puise de nouvelles forces dans ces instants d'émancipation de l'âme, s'il a su les mettre à profit.

Faut-il conclure de ce fait que tous les sourds-muets ont été des parricides ? Ce serait une conséquence absurde ; car la justice de Dieu n'est pas circonscrite dans des limites absolues, comme la justice humaine. D'autres exemples prouvent que cette infirmité est parfois le résultat du mauvais usage que l'individu a fait de la faculté de la parole. Hé quoi ! dira-t-on, la même expiation pour deux fautes aussi différentes dans leur gravité, est-ce là de la justice ? Mais ceux qui raisonnent ainsi ignorent-ils donc que la même faute offre des degrés infinis de culpabilité, et que Dieu mesure la responsabilité aux circonstances ? Qui sait, d'ailleurs, si cet enfant, en supposant son crime sans excuse, n'a pas subi dans le monde des Esprits un dur châtiment, et si son repentir et son désir de réparer n'ont pas réduit l'expiation terrestre à une simple infirmité ? En admettant, à titre d'hypothèse, puisque nous l'ignorons, que sa mère actuelle ait été sa victime, s'il ne tenait pas envers elle la résolution qu'il a prise de réparer sa faute par sa tendresse, il est certain qu'un châtiment plus terrible l'attendrait, soit dans le monde des Esprits, soit dans une nouvelle existence. La justice de Dieu ne fait jamais défaut, et, pour être parfois tardive, elle ne perd rien pour attendre ; mais Dieu, dans sa bonté infinie, ne condamne jamais d'une manière irrémissible, et laisse toujours ouverte la porte du repentir ; si le coupable est longtemps à en profiter, il souffre plus longtemps. Il dépend ainsi toujours de lui d'abréger ses souffrances. La durée du châtiment est proportionnée à la durée de l'endurcissement ; c'est ainsi que la justice de Dieu se concilie avec sa bonté et son amour pour ses créatures.

VARIÉTÉS

Le périsprit décrit en 1805.

Extrait de l'ouvrage allemand : *Les Phénomènes mystiques de la vie humaine*, par MAXIMILIEN PERTY, professeur à l'université de Berne. - Leipzig et Heidelberg, 1861.

Sous le titre de : « *Apparition réelle de ma femme après sa mort*, - Chemnitz, 1804, » - le docteur Vœtzel publia un livre qui causa une assez grande sensation dans les premières années de ce siècle. L'auteur fut attaqué dans plusieurs écrits ; Wieland surtout le tourne en ridicule dans l'*Enthanasia*. Pendant une maladie de sa femme, Wœtzel avait demandé à cette dernière de se montrer à lui après sa mort. Elle lui en fit la promesse, mais plus tard, à sa prière, son mari la lui rendit. Cependant, quelques semaines après sa mort, un vent violent sembla souffler dans la chambre quoique fermée ; la lumière fut presque éteinte ; une petite fenêtre dans l'alcôve s'ouvrit, et, à la faible clarté qui régnait, Wœtzel vit la forme de sa femme qui lui dit d'une voix douce : « Charles, je suis immortelle ; un jour nous nous reverrons. » L'apparition et ces paroles consolantes se renouvelèrent plus tard une seconde fois. La femme se montra en robe blanche sous l'aspect qu'elle avait avant de mourir. Un chien qui n'avait pas bougé à la première apparition se mit à frétiller et à décrire un cercle comme autour d'une personne de connaissance.

Dans un second ouvrage sur le même sujet (Leipzig, 1805), l'auteur parle d'invitations qui lui auraient été adressées de démentir toute l'affaire, « parce qu'autrement beaucoup de savants seraient forcés de renoncer à ce que, jusque-là, ils avaient cru être des opinions vraies et justes, et que la superstition y trouverait un aliment. » Mais il avait déjà prié le conseil de l'Université de Leipzig de lui permettre de déposer un serment juridique à ce sujet. L'auteur développe sa théorie. Suivant lui, « l'âme, après la mort, serait enveloppée d'un corps éthéré, lumineux, au moyen duquel elle pourrait se rendre visible ; qu'elle pourrait mettre d'autres vêtements par-dessus cette enveloppe lumineuse ; que l'apparition n'avait pas agi sur son sens intérieur, mais uniquement sur ses sens extérieurs. »

A cette explication il ne manque, comme on le voit, que le mot *périsprit*. Toutefois Wœtzel est dans l'erreur quand il croit que l'apparition n'a agi que sur ses sens extérieurs, et non sur le sens intérieur ; on

sait aujourd'hui que c'est le contraire qui a lieu ; mais il a peut-être voulu dire qu'il était parfaitement éveillé, et non en état de rêve, ce qui probablement lui a fait croire qu'il avait perçu l'apparition par la seule vue corporelle, attendu qu'il ne connaissait ni les propriétés du fluide périsprital, ni le mécanisme de *la vue spirituelle*.

Au reste, en lisant le savant ouvrage de M. Pezzani, sur la *Pluralité des existences*, on a la preuve que la connaissance du *corps spirituel* remonte à la plus haute antiquité, et que le nom de *périsprit* est seul moderne. Saint Paul l'a décrit dans la première aux Cor., ch. XV. Wœtzel l'a reconnu par la seule force de son raisonnement. Le Spiritisme moderne l'ayant étudié dans les faits nombreux qu'il a observés, en a décrit les propriétés, et déduit les lois de sa formation et de ses manifestations.

Quant à ce qui concerne le chien, cela n'a rien de surprenant ; plusieurs faits semblent prouver que certains animaux sentent la présence des Esprits. Dans la *Revue Spirite* de juin 1860, page 171, nous en citons un exemple qui a une remarquable analogie avec celui de Wœtzel. Il n'est même pas positivement prouvé qu'ils ne puissent les voir. Il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'en certaines circonstances, par exemple, les chevaux qui s'effraient et refusent obstinément d'avancer sans motif connu subissent l'effet d'une influence occulte.

Un nouvel œuf de Saumur.

Saumur est, à ce qu'il paraît, fécond en merveilles ovipares. On se rappelle qu'au mois de septembre dernier, une poule, native de cette ville et domiciliée rue de la Visitation, pondit des œufs miraculeux, sur la coquille desquels on voyait en relief, et nettement dessinés, des objets de sainteté et des inscriptions. Cela fit grande sensation dans un certain monde, et excita la verve railleuse des incrédules ; l'*Echo saumurois*, entre autres, s'en égaya fort. La foule se porta sur les lieux ; l'autorité s'en émut, et l'on préposa un gendarme à la garde de la poule pour attendre l'événement. Nous ne répéterons pas le spirituel récit et la non moins judicieuse explication qu'en a donnés le *Sauveur des Peuples* de Bordeaux, du 18 septembre 1864, auquel nous renvoyons nos lecteurs pour les détails circonstanciés de l'affaire.

Dernièrement un de nos abonnés de Saumur nous a remis un autre œuf phénoménal, originaire de la même ville, avec prière de vouloir bien examiner la bizarrerie qu'il présente, bien qu'il n'y eût ni dessins ni inscriptions ; non qu'il crût à un prodige, mais au contraire pour avoir notre opinion, afin de l'opposer aux gens trop crédules en ma-

tière de miracles, car il paraît qu'à la suite de ce qui s'était passé, cet œuf avait également produit une certaine sensation dans le public. Nous ne savons s'il est de la même poule. Voici ce dont il s'agit.

L'œuf présente à sa pointe une excroissance en forme de gros cordon retourné sur lui-même, de la même nature que la coquille et y adhérant dans toute sa longueur, qui est de 6 à 7 centimètres. Il suffit de connaître la formation des œufs pour se rendre compte de ce phénomène. On sait que l'œuf est d'abord formé d'une simple membrane semblable à une vessie, dans laquelle se développent le blanc et le jaune, germe et nourriture du futur poulet. Il en est parfois qui sont pondus dans cet état. Avant la ponte, cette pellicule se couvre d'une couche de carbonate de chaux qui forme la coquille. Dans le cas dont il s'agit, le contenu n'étant pas suffisant pour remplir la membrane vésiculaire, il en est résulté que la partie vide formant col de vessie est restée contractée, puis s'est rabattue en se tortillant sur le corps même de l'œuf. Le dépôt calcaire, s'étant formé après, a durci le tout, ce qui a donné lieu à cette excroissance anormale. Si toute la capacité eût été remplie, l'œuf eût été monstrueux pour un œuf de poule, car il aurait eu environ 10 centimètres dans son plus grand diamètre, tandis qu'il a une grosseur ordinaire.

Quel rapport tout cela a-t-il avec le Spiritisme ? Absolument aucun. Si nous en parlons, c'est parce que ses détracteurs ont voulu mêler son nom dans la première affaire, nous ne savons vraiment à quel titre, si ce n'est, selon leur habitude, de chercher toutes les occasions de le ridiculiser, même dans les choses qui lui sont le plus étrangères. Nous avons voulu prouver une fois de plus que les Spirites ne sont pas aussi crédules qu'on veut bien le dire. Dès qu'un phénomène insolite se présente, ils en cherchent avant tout l'explication dans le monde tangible, et ne mêlent pas les Esprits à tout ce qui est extraordinaire, parce qu'ils savent dans quelles limites et selon quelles lois s'exerce leur action.

Notices bibliographiques.

La Pluralité des existences de l'âme,

Par ANDRÉ PEZZANI, avocat à la Cour impériale de Lyon.

Cet ouvrage, annoncé depuis quelque temps, et qui était attendu avec impatience, vient de paraître chez MM. Didier et Ce[4]. Tous ceux qui connaissent l'auteur, sa vaste érudition, son esprit judicieux d'ana-

---

[4] Un vol. in-8°, en vente. Prix : 6 fr. - Sous presse, édit. in-12. Prix : 3 fr.

lyse et d'investigation, ne doutaient pas que cette grave question de la pluralité des existences ne fût traitée par lui selon son importance. Nous sommes heureux de dire qu'il n'a point failli à sa tâche. Toutefois, il s'est peu attaché à démontrer cette grande loi de l'humanité par son propre raisonnement, bien qu'il n'en fasse pas abnégation. Quelque savant qu'il soit, il est modeste, très modeste même, ce qui est assez rarement le corollaire du savoir ; il s'est dit que son opinion personnelle pèserait peu dans la balance, c'est pourquoi il s'est plus appuyé sur celle des autres que sur la sienne. Il a voulu démontrer que ce principe avait été entrevu par les plus grands génies de tous les temps ; qu'on le trouve dans toutes les religions, parfois clairement et catégoriquement formulé, plus souvent voilé sous l'allégorie ; qu'il est implicitement la source première d'une foule de dogmes. Il prouve, par des documents authentiques, qu'il faisait, avec la théorie de l'immortalité et de la progression de l'âme, partie de l'enseignement secret réservé aux seuls initiés dans les mystères. Dans ces temps reculés, il pouvait y avoir utilité, ainsi qu'il le démontre, à cacher au vulgaire certaines vérités que les masses n'étaient pas mûres pour comprendre, et qui les eussent éblouies sans les éclairer. Son ouvrage est donc riche en citations, depuis les livres sacrés des Indiens, des Perses, des Juifs, des chrétiens ; les philosophes grecs, les néoplatoniciens, les doctrines druidiques, jusqu'aux écrivains modernes : Charles Bonnet, Ballanche, Fourier, Pierre Leroux, Jean Raynaud, Henri Martin, etc. ; et, comme conclusion et dernière expression, les livres spirites.

Dans ce vaste panorama, il passe en revue toutes les opinions, les théories diverses sur l'origine et les destinées de l'âme. La doctrine de la métempsycose animale y est traitée largement et d'une manière neuve. Il démontre que celle de la pluralité des existences humaines l'a précédée, et que la transmigration dans les corps d'animaux n'en est qu'une dérivation altérée et non le principe. C'était la croyance réservée au vulgaire, incapable de comprendre les hautes vérités abstraites, et comme frein des passions. L'incarnation dans les animaux était une punition, une sorte d'enfer visible, actuel, qui devait plus impressionner que la crainte d'un châtiment moral dans un monde spirituel. Voici ce que dit à ce sujet Timée de Locres, que Cicéron assure avoir été le maître de Platon :

« Si quelqu'un est vicieux et qu'il viole les règles de l'État, il faut qu'il soit puni par les lois et par les reproches ; on doit encore l'épouvanter par la crainte de l'enfer, par l'appréhension des peines continuelles, des châtiments, et par les terreurs et les punitions inévitables qui sont réservées aux malheureux criminels sous la terre.

« Je loue beaucoup le poète ionien (Homère) d'avoir rendu les

hommes religieux par des fables anciennes et utiles ; car, de même que nous guérissons les corps par des remèdes malsains, s'ils ne cèdent aux remèdes les plus salutaires, de même nous réprimons les âmes par des discours faux, si elles ne se laissent pas conduire par les véritables. C'est par la même raison qu'il faut établir des peines passagères fondées sur la croyance à la transformation des âmes. En sorte que les âmes des hommes timides passent, après la mort, dans le corps des femmes exposées au mépris et aux injures ; les âmes des meurtriers dans le corps des bêtes féroces pour y recevoir leur punition ; celles des impudiques dans les porcs et les sangliers ; celles des inconstants et des évaporés dans les oiseaux qui volent dans les airs ; celles des paresseux, des fainéants, des ignorants et des fous dans les formes des animaux aquatiques. C'est la déesse Némésis qui juge toutes ces choses, dans la seconde période, c'est-à-dire dans le cercle de la seconde région autour de la terre, avec les démons, vengeurs des crimes, qui sont les inquisiteurs terrestres des actions humaines, et à qui le Dieu conducteur de toutes choses a accordé l'administration du monde rempli de dieux, d'hommes et d'autres animaux qui ont été produits selon l'image excellente de la forme improduite et éternelle. »

Il ressort de là et de divers autres documents, que la plupart des philosophes qui professaient ostensiblement la métempsycose animale, comme moyen, n'y croyaient pas eux-mêmes, et qu'ils avaient une doctrine secrète plus rationnelle sur la vie future. Tel paraît avoir été aussi le sentiment de Pythagore, qui n'est point, comme on le sait, l'auteur de la métempsycose, et n'en a été que le propagateur en Grèce après l'avoir trouvée chez les Indiens. Du reste, l'incarnation dans l'animalité n'était qu'une punition temporaire de quelques milliers d'années, plus ou moins selon la culpabilité, une sorte de prison, au sortir de laquelle l'âme rentrait dans l'humanité. L'incarnation animale n'était donc pas une condition absolue, et elle s'alliait, comme on le voit, à la réincarnation humaine. C'était une sorte d'épouvantail pour les simples, bien plus qu'un article de foi chez les philosophes ; de même qu'on dit aux enfants : « Si vous êtes méchants, le loup vous mangera, » les Anciens disaient aux criminels : « Vous deviendrez loups. »

La doctrine de la pluralité des existences, dégagée des fables et des erreurs des temps d'ignorance, tend aujourd'hui, d'une manière évidente, à entrer dans la philosophie moderne, abstraction faite du Spiritisme, parce que les penseurs sérieux y trouvent la seule solution possible des plus grands problèmes de la morale et de la vie humaine. L'ouvrage de M. Pezzani vient donc fort à propos jeter la lumière de l'histoire sur cette importante question ; il épargnera des recherches

laborieuses, difficiles et souvent impossibles à bien des gens. L'auteur ne l'a pas écrit au point de vue du Spiritisme, qui n'y figure que d'une manière accessoire et comme renseignement ; il l'a écrit au point de vue philosophique, de manière à lui ouvrir les portes qui lui eussent été fermées s'il lui eût donné l'étiquette des nouvelles croyances. C'est le complément de *la Pluralité des mondes habités* de M. Flammarion, qui, de son côté, a vulgarisé un des grands principes de notre doctrine sans en parler.

Nous aurons à revenir sur l'ouvrage de M. Pezzani, en lui empruntant diverses citations.

Le Médium évangélique,

Nouveau journal spirite de Toulouse.[5]

Le dernier mois de l'année qui vient de s'écouler a vu naître un nouvel organe du Spiritisme, ce qui vient corroborer nos réflexions contenues dans l'article ci-dessus sur l'état du Spiritisme en 1864. D'après son début et la lettre que son directeur a bien voulu nous écrire avant sa publication, nous devons compter sur un nouveau champion pour la défense des vrais principes de la doctrine, nous voulons parler de ceux qui sont aujourd'hui sanctionnés par le grand contrôle de la concordance. Qu'il soit donc le bienvenu.

En attendant que nous ayons pu le juger à ses œuvres, nous dirons que si le dicton : *Noblesse oblige*, est vrai, on peut à plus forte raison dire que *titre oblige*. Celui de *Médium évangélique* est tout un programme et un beau programme, qui impose de grandes obligations, mais qui, toutefois, pourrait s'entendre de deux manières. Il pourrait signifier, ou que le journal s'occupera principalement de controverses religieuses au point de vue dogmatique, ou que, comprenant le but essentiel du Spiritisme qui est la moralisation, il sera rédigé selon l'esprit évangélique, qui est synonyme de charité, tolérance et modération. Dans le premier cas, nous ne le suivrions pas, parce que l'intérêt même de la doctrine exige une extrême réserve dans le développement de ses conséquences, et que souvent on recule en voulant aller trop vite : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point. » Dans le second, nous serons tout à lui. Voici, du reste, un extrait de sa profession de foi mise en tête du premier numéro :

« Le journal que nous entreprenons de fonder, sous le titre de *Médium évangélique*, a pour but d'entrer dans les voies nouvelles dont se préoccupe aujourd'hui le monde, je veux dire dans les voies du

---

[5] Le *Médium évangélique* paraît tous les samedis depuis le 15 décembre. - Prix : Toulouse, 8 fr. par an ; 6 mois, 4 fr. 50. - Départements, 9 fr. et 5 fr. On s'abonne à Toulouse, rue de la Pomme, 34 ; à Paris, boulevard St.-Germain, 68.

Spiritisme. Ce journal nous a paru nécessaire à Toulouse, à l'heure où les Spirites ne se comptent déjà plus parmi nous, à l'heure où leurs groupes nombreux grossissent davantage chaque jour. La publicité sera un moyen, en effet, de faire mieux connaître le résultat des travaux de ces groupes divers et de les rendre plus utiles à la grande cause du progrès moral *auquel toutes nos destinées nous convient*.

« Néanmoins, afin de ne pas flotter à tout vent de doctrine, dans ces sentiers encore difficiles, nous avons cru devoir arborer un étendard, sous les auspices duquel nous voulons sincèrement et résolument marcher, certains que le grand principe de la rénovation morale est là où il n'y a plus de Grecs ni de Romains, c'est-à-dire de juifs, de protestants, de catholiques, mais une grande famille unie par les liens de la fraternité, et tendant vers un but commun dans sa course haletante à travers les solitudes mystérieuses de la vie. Cet étendard, vous le connaissez. Ce n'est pas la croix d'or, fille de l'orgueil et des vaines pensées des hommes, mais la croix de bois, fille du dévouement et du sacrifice, disons-le, fille de la véritable charité. »

Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de citer la profession de foi tout entière ; mais nous aurons sans doute occasion d'y revenir.

Alphabet spirite

Pour apprendre à être heureux.

Sous ce titre, notre très honoré frère en Spiritisme, M. Delhez, de Vienne en Autriche, dont le zèle pour la cause de la doctrine est infatigable, vient de publier un opuscule en langue allemande, dont une partie contient la traduction française en regard. C'est un intéressant recueil de communications médianimiques en prose et en vers, obtenues dans la Société Spirite de Vienne, sur différents sujets de morale, rangés par ordre alphabétique. On le trouve à Vienne chez l'auteur, Singerstrasse, 7, et dans toutes les librairies. Prix : 1 florin. M. Delhez est le traducteur du *Livre des Esprits* en langue allemande.

Instructions des Esprits.

(Société spirite d'Anvers. – 1864)

I

Reconnaissez la grandeur et la miséricorde de Dieu pour tous ses enfants. La voix du Très-Haut s'est fait entendre ! inclinez-vous et soyez humbles, car la puissance du Seigneur est grande. La terre en-

tière doit s'ébranler sous sa main miséricordieuse, et ceux qui se soumettront à ses lois seront bénis, comme autrefois Abraham qui marchait vers une terre inconnue, parce que la voix de l'Éternel parlait dans son cœur.

Le Très-Haut vous soutiendra, vous qui marchez sous son regard paternel, humbles et croyants. Laissez-vous traiter de pauvres d'esprit, le Dieu fort vous attirera à lui par sa grâce ; soyez fermes en travaillant à sa vigne, et méprisez les dédains des impies, car l'Éternel vous a touché de sa main protectrice. Soyez courageux, et marchez sans savoir où il vous conduit ; il protège ceux qui appuient leur faiblesse sur sa force. Le Créateur est grand ; admirez-le dans ses œuvres.

Le Spiritisme se répand sur la terre, semblable à la rosée bienfaisante de la nuit qui rafraîchit une terre trop sèche. Il répandra dans vos âmes la rosée céleste : vos cœurs, par l'onction de la grâce divine, produiront de bons fruits, et vos travaux publieront sa gloire et sa grandeur.

Dieu est tout-puissant, et lorsqu'il conduisait par sa force le bras de Moïse, les tables de la loi n'ont-elles pas ébranlé la terre ? Que craignez-vous ? Dieu vous abandonnera-t-il à votre faiblesse, quand il a donné sa force à Moïse ? Le Très-Haut n'a-t-il pas envoyé la manne dans le désert ? Sera-t-il moins miséricordieux pour vous qu'il ne l'a été pour les enfants d'Israël, en laissant dessécher vos cœurs par l'ignorance ?

Dieu est aussi juste qu'il est grand ! Appuyez-vous sur lui, et il vous inondera de sa grâce ; vos cœurs s'épanouiront et deviendront l'asile de la foi et de la charité ; car la vérité a lui sur la terre, et le Très-Haut vous a touchés de sa main bienfaisante.

Courage, Spirites ! le Dieu fort vous regarde. Que vos cœurs soient les tables où il inscrivit ses lois, et que rien d'impur ne souille le temple de l'Éternel, afin que vous vous rendiez dignes de publier ses commandements. Ne craignez pas de marcher dans les ténèbres, quand la lumière divine vous conduit.

Les temps désignés par le Tout-Puissant sont arrivés ; les ténèbres disparaîtront de la terre pour faire place aux rayons divins qui inonderont vos âmes, si vous ne repoussez pas la voix de Dieu.

La force du Très-Haut se répandra sur son peuple, et ses enfants le béniront en chantant ses louanges par la pureté de leurs cœurs. Que rien ne vous arrête, que rien ne vous rebute ; soyez fermes dans l'œuvre de Dieu. Soyez tous les enfants d'une grande famille, et que le regard de votre Père céleste vous conduise et fasse fructifier vos travaux.

II

Le règne du Christ approche ; les précurseurs l'annoncent ; les guerres sourdes augmentent ; les Esprits incarnés s'agitent sous le souffle impur du prince des ténèbres : le démon d'orgueil qui lance son feu semblable au cratère d'un volcan en travail. Le monde invisible se dresse devant la croix ; toute la hiérarchie céleste est en marche pour le combat divin. Spirites, levez-vous ; donnez la main à vos frères, les apôtres de la foi, afin que vous soyez forts devant l'armée ténébreuse qui veut vous engloutir. Courbez-vous devant la croix, c'est votre sauvegarde dans le danger, le gage de la victoire. La lutte est semée de périls, nous ne vous le cachons pas ; mais les combats sont nécessaires pour rendre le triomphe de la foi plus éclatant et plus solide, et afin que ces paroles du Christ s'accomplissent : Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

III

L'homme n'est jamais aussi fort que lorsqu'il sent sa faiblesse ; il peut tout entreprendre sous le regard de Dieu. Sa force morale grandit en raison de sa confiance, parce qu'il sent le besoin de s'adresser au Créateur pour mettre sa faiblesse à l'abri des chutes où l'imperfection humaine peut l'entraîner. Celui qui met sa volonté dans celle de Dieu peut braver impunément l'Esprit du mal sans se croire téméraire. Si l'Être suprême permet la lutte entre l'ange et le démon, c'est pour donner à la créature l'occasion de triompher et de se sacrifier dans les combats. Lorsque saint Paul sentit vibrer en lui la voix de Dieu, il s'écria : « Je puis tout en Celui qui me fortifie ; » et le plus grand pécheur devint l'apôtre le plus zélé de la foi. Saint Augustin, abandonné à la faiblesse de sa nature ardente et passionnée, succombe ; il devient fort sous le regard de Dieu, qui donne toujours la force à celui qui la demande pour résister au mal. Mais l'homme, dans son aveuglement, se croit puissant par lui-même ; et en abandonnant le recours à Dieu, il tombe dans l'abîme que lui creuse l'amour-propre. Courage donc, car quelque fort que soit l'Esprit qui barre le chemin, appuyé sur la croix vous n'avez rien à craindre ; vous avez au contraire tout à gagner pour votre âme, qui grandira sous le rayon divin de la foi. Laissez-vous conduire à travers les orages, et vous arriverez au terme de votre course, où Jésus vous attend.

Tout homme a besoin de conseils ; malheur à celui qui se croit assez fort de ses propres lumières, car il aura de nombreuses déceptions.

Le Spiritisme est rempli d'écueils même dans les groupes, à plus forte raison dans l'isolement. La crainte excessive que vous avez d'être abusés est un bien pour vous, car elle a été votre sauvegarde dans plus d'une circonstance. Cependant vos communications ont besoin de contrôle ; quelques appréciations ne suffisent pas ; c'est pourquoi vos Esprits protecteurs vous ont conseillé de vous adresser au chef spirite, afin que vous soyez fixés sur leur valeur.

Il faut prouver, par l'union, que tous les adeptes sérieux travaillent de concert à la vigne du Seigneur qui va étendre ses branches sur le monde entier. Plus les ouvriers se réuniront, plus vite la grande chaîne spirite sera formée, et plus vite aussi la famille humaine sera inondée des effluves divins de la foi et de la charité, qui régénéreront les âmes sous la puissance du Créateur.

Que chacun de vous apporte sa pierre à l'édifice dans la mesure de ses forces ; mais si chacun veut construire à sa guise, sans tenir compte des instructions que nous avons données, et qui en forment la base ; s'il n'y a pas entente parmi vous ; si vous n'avez pas un point de ralliement, alors vous ferez une tour de Babel. Ce point, nous vous l'avons montré : que chacun en fasse son but unique ; ce signe, nous vous l'avons donné : que chacun l'inscrive sur son drapeau ; alors vous vous reconnaîtrez tous et vous vous tendrez la main. Mais Dieu dispersera les présomptueux qui n'auront pas écouté sa voix ; il aveuglera les orgueilleux qui se croiront assez forts par eux-mêmes, et ceux qui s'écarteront de la route qu'il leur a tracée s'égareront dans le désert.

Spirites, soyez forts de courage, de persévérance et de fermeté, mais humbles de cœur, selon le précepte de l'Évangile, et Jésus vous conduira à travers les tourmentes et il bénira vos travaux.

Chaque lutte supportée courageusement sous le regard de Dieu est une prière fervente qui monte vers lui comme l'encens pur et d'agréable odeur. S'il suffisait de formuler des mots pour s'adresser à Dieu, les fainéants n'auraient qu'à prendre un livre de prières pour satisfaire à l'obligation de prier. Le travail, l'activité de l'âme, sont la seule bonne prière qui la purifie et la grandit. FÉNELON.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1865.

De l'appréhension de la mort.

L'homme, à quelque degré de l'échelle qu'il appartienne, depuis l'état de sauvagerie, a le sentiment inné de l'avenir ; son intuition lui dit que la mort n'est pas le dernier mot de l'existence, et que ceux que nous regrettons ne sont pas perdus sans retour. La croyance en l'avenir est intuitive, et infiniment plus générale que celle au néant. Comment se fait-il donc que, parmi ceux qui croient à l'immortalité de l'âme, on trouve encore tant d'attachement aux choses de la terre, et une si grande appréhension de la mort ?

L'appréhension de la mort est un effet de la sagesse de la Providence, et une conséquence de l'instinct de conservation commun à tous les êtres vivants. Elle est nécessaire tant que l'homme n'est pas assez éclairé sur les conditions de la vie future, comme contrepoids à l'entraînement qui, sans ce frein, le porterait à quitter prématurément la vie terrestre, et à négliger le travail d'ici-bas qui doit servir à son propre avancement.

C'est pour cela que, chez les peuples primitifs, l'avenir n'est qu'une vague intuition, plus tard une simple espérance, plus tard enfin une certitude, mais encore contrebalancée par un secret attachement à la vie corporelle.

A mesure que l'homme comprend mieux la vie future, l'appréhension de la mort diminue ; mais en même temps, comprenant mieux sa mission sur la terre, il attend sa fin avec plus de calme, de résigna-

tion et sans crainte. La certitude de la vie future donne un autre cours à ses idées, un autre but à ses travaux ; avant d'avoir cette certitude il ne travaille que pour le présent ; avec cette certitude il travaille en vue de l'avenir sans négliger le présent, parce qu'il sait que son avenir dépend de la direction plus ou moins bonne qu'il donne au présent. La certitude de retrouver ses amis après la mort, de continuer les rapports qu'il a eus sur la terre, de ne perdre le fruit d'aucun travail, de grandir sans cesse en intelligence et en perfection, lui donne la patience d'attendre, et le courage de supporter les fatigues momentanées de la vie terrestre. La solidarité qu'il voit s'établir entre les morts et les vivants lui fait comprendre celle qui doit exister entre les vivants ; la fraternité a dès lors sa raison d'être et la charité un but dans le présent et dans l'avenir.

Pour s'affranchir des appréhensions de la mort, il faut pouvoir envisager celle-ci sous son véritable point de vue, c'est-à-dire avoir pénétré par la pensée dans le monde invisible et s'en être fait une idée aussi exacte que possible, ce qui dénote chez l'Esprit incarné un certain développement, et une certaine aptitude à se dégager de la matière. Chez ceux qui ne sont pas suffisamment avancés, la vie matérielle l'emporte encore sur la vie spirituelle. L'homme s'attachant à l'extérieur, ne voit la vie que dans le corps, tandis que la vie réelle est dans l'âme ; le corps étant privé de vie, à ses yeux tout est perdu, et il se désespère. Si, au lieu de concentrer sa pensée sur le vêtement extérieur, il la portait sur la source même de la vie, sur l'âme qui est l'être réel survivant à tout, il regretterait moins le corps, source de tant de misères et de douleurs ; mais pour cela il faut une force que l'Esprit n'acquiert qu'avec la maturité.

L'appréhension de la mort tient donc à l'insuffisance des notions sur la vie future ; mais elle dénote le besoin de vivre, et la crainte que la destruction du corps ne soit la fin de tout ; elle est ainsi provoquée par le secret désir de la survivance de l'âme, encore voilée par l'incertitude.

L'appréhension s'affaiblit à mesure que la certitude se forme ; elle disparaît quand la certitude est complète.

Voilà le côté providentiel de la question. Il était sage de ne pas éblouir l'homme dont la raison n'était pas encore assez forte pour supporter la perspective trop positive et trop séduisante d'un avenir qui lui eût fait négliger le présent nécessaire à son avancement matériel et intellectuel.

Cet état de choses est entretenu et prolongé par des causes pure-

ment humaines qui disparaîtront avec le progrès. La première est l'aspect sous lequel est présentée la vie future, aspect qui pouvait suffire à des intelligences peu avancées, mais qui ne saurait satisfaire les exigences de la raison des hommes qui réfléchissent. Dès lors, se disent-ils, qu'on nous présente comme des vérités absolues des principes contredits par la logique et les données positives de la science, c'est que ce ne sont pas des vérités. De là, chez quelques-uns l'incrédulité, chez un grand nombre une croyance mêlée de doute. La vie future est pour eux une idée vague, une probabilité plutôt qu'une certitude absolue ; ils y croient, ils voudraient que cela fût, et malgré eux ils se disent : Si pourtant cela n'était pas ! Le présent est positif, occupons-nous-en d'abord ; l'avenir viendra par surcroît.

Et puis, se disent-ils encore, qu'est-ce en définitive que l'âme ? Est-ce un point, un atome, une étincelle, une flamme ? Comment sent-elle ? comment voit-elle ? comment perçoit-elle ? L'âme n'est point pour eux une réalité effective : c'est une abstraction. Les êtres qui leur sont chers, réduits à l'état d'atomes dans leur pensée, sont pour ainsi dire perdus pour eux, et n'ont plus à leurs yeux les qualités qui les leur faisaient aimer ; ils ne comprennent ni l'amour d'une étincelle, ni celui qu'on peut avoir pour elle, et eux-mêmes sont médiocrement satisfaits d'être transformés en monades. De là le retour au positivisme de la vie terrestre qui a quelque chose de plus substantiel. Le nombre de ceux qui sont dominés par ces pensées est considérable.

Une autre raison qui rattache aux choses de la terre ceux mêmes qui croient le plus fermement à la vie future tient à l'impression qu'ils conservent de l'enseignement qui leur en est donné dès l'enfance.

Le tableau qu'en fait la religion n'est, il faut en convenir, ni très séduisant, ni très consolant. D'un côté l'on y voit les contorsions des damnés qui expient dans les tortures et les flammes sans fin leurs erreurs d'un moment ; pour qui les siècles succèdent aux siècles sans espoir d'adoucissement ni de pitié ; et ce qui est plus impitoyable encore, pour qui le repentir est sans efficacité. De l'autre, les âmes languissantes et souffreteuses du purgatoire, attendant leur délivrance du bon vouloir des vivants qui prieront ou feront prier pour elles, et non de leurs efforts pour progresser. Ces deux catégories composent l'immense majorité de la population de l'autre monde. Au-dessus plane celle très restreinte des élus, jouissant, pendant l'éternité, d'une béatitude contemplative. Cette éternelle inutilité, préférable

sans doute au néant, n'en est pas moins d'une fastidieuse monotonie. Aussi voit-on dans les peintures qui retracent les bienheureux, des figures angéliques, mais qui respirent plutôt l'ennui que le véritable bonheur.

Cet état ne satisfait ni les aspirations, ni l'idée instinctive du progrès qui semble seule compatible avec la félicité absolue. On a peine à concevoir que le sauvage ignorant, au sens moral obtus, par cela seul qu'il a reçu le baptême, soit au même niveau que celui qui est parvenu au plus haut degré de la science et de la moralité pratique, après de longues années de travail. Il est encore moins concevable que l'enfant mort en bas âge, avant d'avoir la conscience de lui-même et de ses actes, jouisse des mêmes privilèges, par le seul fait d'une cérémonie à laquelle sa volonté n'a aucune part.

Ces pensées ne laissent pas d'agiter les plus fervents pour peu qu'ils réfléchissent. Le travail progressif que l'on accomplit sur la terre n'étant pour rien dans le bonheur futur, la facilité avec laquelle ils croient acquérir ce bonheur au moyen de quelques pratiques extérieures, la possibilité même de l'acheter à prix d'argent, sans réforme sérieuse du caractère et des habitudes, laissent aux jouissances du monde toute leur valeur. Plus d'un croyant se dit dans son for intérieur que, puisque son avenir est assuré par l'accomplissement de certaines formules, ou par des dons posthumes qui ne les privent de rien, il serait superflu de s'imposer des sacrifices ou une gêne quelconque au profit d'autrui, dès lors qu'on peut faire son salut en travaillant chacun pour soi.

Assurément telle n'est pas la pensée de tous, car il y a de grandes et belles exceptions ; mais on ne peut se dissimuler que ce ne soit celle du plus grand nombre, surtout des masses peu éclairées, et que l'idée que l'on se fait des conditions pour être heureux dans l'autre monde n'entretienne l'attachement aux biens de celui-ci, et par suite l'égoïsme.

Ajoutons à cela que tout, dans les usages, concourt à faire regretter la vie terrestre, et redouter le passage de la terre au ciel. La mort n'est entourée que de cérémonies lugubres qui terrifient plus qu'elles ne provoquent l'espérance. Si l'on représente la mort, c'est toujours sous un aspect repoussant, et jamais comme un sommeil de transition ; tous ses emblèmes rappellent la destruction du corps, le montrent hideux et décharné ; aucun ne symbolise l'âme se dégageant radieuse de ses liens terrestres. Le départ pour ce monde plus heureux n'est accompagné que des lamentations des survivants, comme s'il arri-

vait le plus grand malheur à ceux qui s'en vont ; on leur dit un éternel adieu, comme si l'on ne devait jamais les revoir ; ce que l'on regrette pour eux, ce sont les jouissances d'ici-bas, comme s'ils n'en devaient point trouver de plus grandes. Quel malheur, dit-on, de mourir quand on est jeune, riche, heureux et qu'on a devant soi un brillant avenir ! L'idée d'une situation plus heureuse effleure à peine la pensée, parce qu'elle n'y a pas de racines. Tout concourt donc à inspirer l'effroi de la mort au lieu de faire naître l'espérance. L'homme sera longtemps sans doute à se défaire de ces préjugés, mais il y arrivera à mesure que sa foi s'affermira, qu'il se fera une idée plus saine de la vie spirituelle.

La doctrine spirite change entièrement la manière d'envisager l'avenir. La vie future n'est plus une hypothèse, mais une réalité ; l'état des âmes après la mort n'est plus un système, mais un résultat d'observation. Le voile est levé ; le monde invisible nous apparaît dans toute sa réalité pratique ; ce ne sont pas les hommes qui l'ont découvert par l'effort d'une conception ingénieuse, ce sont les habitants mêmes de ce monde qui viennent nous décrire leur situation ; nous les y voyons à tous les degrés de l'échelle spirituelle, dans toutes les phases du bonheur et du malheur ; nous assistons à toutes les péripéties de la vie d'outre-tombe. Là est pour les Spirites la cause du calme avec lequel ils envisagent la mort, de la sérénité de leurs derniers instants sur la terre. Ce qui les soutient, ce n'est pas seulement l'espérance, c'est la certitude ; ils savent que la vie future n'est que la continuation de la vie présente dans de meilleures conditions, et ils l'attendent avec la même confiance qu'ils attendent le lever du soleil après une nuit d'orage. Les motifs de cette confiance sont dans les faits dont ils sont témoins, et dans l'accord de ces faits avec la logique, la justice et la bonté de Dieu, et les aspirations intimes de l'homme.

La croyance vulgaire place en outre les âmes dans des régions à peine accessibles à la pensée, où elles deviennent en quelque sorte étrangères aux survivants ; l'Église elle-même met entre elles et ces derniers une barrière infranchissable ; elle déclare que toute relation est rompue, toute communication impossible. Si elles sont dans l'enfer, tout espoir de les revoir est à jamais perdu, à moins d'y aller soi-même ; si elles sont parmi les élus, elles sont tout absorbées par leur béatitude contemplative. Tout cela met entre les morts et les vivants une telle distance, que l'on regarde la séparation comme éternelle ; c'est pourquoi on préfère encore les avoir près de soi souffrants sur la

terre, que de les voir partir, même pour le ciel. Puis l'âme qui est au ciel est-elle réellement heureuse de voir, par exemple, *son fils, son père, sa mère ou ses amis* brûler éternellement ?

Pour les Spirites, l'âme n'est plus une abstraction ; elle a un corps éthéré qui en fait un être défini, que la pensée embrasse et conçoit ; c'est déjà beaucoup pour fixer les idées sur son individualité, ses aptitudes et ses perceptions. Le souvenir de ceux qui nous sont chers se repose sur quelque chose de réel. On ne se les représente plus comme des flammes fugitives qui ne rappellent rien à la pensée, mais sous une forme concrète qui nous les montre mieux comme des êtres vivants. Puis, au lieu d'être perdus dans les profondeurs de l'espace, ils sont autour de nous ; le monde visible et le monde invisible sont en perpétuels rapports, et s'assistent mutuellement. Le doute sur l'avenir n'étant plus permis, l'appréhension de la mort n'a plus de raison d'être ; on la voit venir de sang-froid, comme une délivrance, comme la porte de la vie, et non comme celle du néant.

De la perpétuité du Spiritisme.

Dans un précédent article, nous avons parlé des progrès incessants du Spiritisme. Ces progrès seront-ils durables ou éphémères ? Est-ce un météore qui brille d'un éclat passager comme tant d'autres choses ? C'est ce que nous allons examiner en quelques mots.

Si le Spiritisme était une simple théorie, une école philosophique reposant sur une opinion personnelle, rien n'en garantirait la stabilité, car il pourrait plaire aujourd'hui et ne plus plaire demain ; dans un temps donné, il pourrait n'être plus en harmonie avec les mœurs et le développement intellectuel, et alors il tomberait comme toutes les choses surannées qui restent en arrière du mouvement ; enfin il pourrait être remplacé par quelque chose de mieux. Ainsi en est-il de toutes les conceptions humaines, de toutes les législations, de toutes les doctrines purement spéculatives.

Le Spiritisme se présente dans de tout autres conditions, ainsi que nous l'avons maintes fois fait observer. Il repose sur un fait, celui de la communication du monde visible et du monde invisible ; or, un fait ne peut être annulé par le temps comme une opinion. Sans doute il n'est pas encore admis par tous le monde ; mais qu'importent les

dénégations de quelques-uns, quand il est chaque jour constaté par des millions d'individus dont le nombre s'accroît sans cesse, et qui ne sont ni plus sots ni plus aveugles que d'autres ? Il viendra donc un moment où il ne rencontrera pas plus de négateurs qu'il n'y en a maintenant pour le mouvement de la terre.

Que d'oppositions ce dernier fait n'a-t-il pas soulevées ! Longtemps les incrédules ne manquèrent pas de bonnes raisons apparentes pour le contester. « Comment croire, disaient-ils, à l'existence d'antipodes marchant la tête en bas ? Et si la terre tourne, comme on le prétend, comment croire que nous soyons nous-mêmes, toutes les vingt quatre heures, dans cette position incommode sans nous en apercevoir ? Dans cet état, nous ne pourrions pas plus rester attachés à la terre, que si nous voulions marcher contre un plafond, les pieds en l'air, à la manière des mouches. Et puis, que deviendraient les mers ? Est-ce que l'eau ne se déverse pas quand on penche le vase ? La chose est tout simplement *impossible*, donc elle est absurde, et Galilée est un fou. »

Cependant cette chose absurde étant un fait, elle a triomphé de toutes les raisons contraires et de tous les anathèmes. Que manquait-il pour en admettre la possibilité ? la connaissance de la loi naturelle sur laquelle elle repose. Si Galilée se fût contenté de dire que la terre tourne, on ne le croirait pas encore à l'heure qu'il est ; mais les dénégations sont tombées devant la connaissance du principe.

Il en sera de même du Spiritisme ; puisqu'il repose sur un fait matériel existant en vertu d'une loi expliquée et démontrée qui lui ôte tout caractère surnaturel et merveilleux, il est impérissable. Ceux qui nient la possibilité des manifestations sont dans le même cas que ceux qui niaient le mouvement de la terre. La plupart nient la cause première, c'est-à-dire l'âme, sa survivance ou son individualité ; il n'est donc pas surprenant qu'ils nient l'effet. Ils jugent sur le simple énoncé du fait, et le déclarent absurde, comme jadis on déclarait absurde la croyance aux antipodes. Mais que peut leur opinion contre un phénomène constaté par l'observation et démontré par une loi de nature ? Le mouvement de la terre étant un fait purement scientifique, sa constatation n'était pas à la portée du vulgaire ; il a fallu l'accepter sur la foi des savants ; mais le Spiritisme a de plus, pour lui, de pouvoir être constaté par tout le monde, ce qui explique sa propagation si rapide.

Toute découverte nouvelle de quelque importance a des conséquences plus ou moins graves ; celle du mouvement de la terre et de la loi de gravitation qui régit ce mouvement en a eu d'incalculables ;

la science a vu s'ouvrir devant elle un nouveau champ d'exploration, et l'on ne saurait énumérer toutes les découvertes, les inventions et les applications qui en ont été la suite. Le progrès de la science a amené celui de l'industrie, et le progrès de l'industrie a changé la manière de vivre, les habitudes, en un mot toutes les conditions d'être de l'humanité. La connaissance des rapports du monde visible et du monde invisible a des conséquences encore plus directes et plus immédiatement pratiques, parce qu'elle est à la portée de toutes les individualités et les intéresse toutes. Chaque homme devant nécessairement mourir, nul ne peut être indifférent à ce qu'il en adviendra de lui après sa mort. Par la certitude que le Spiritisme donne de l'avenir, il change la manière de voir et influe sur la moralité. Étouffant l'égoïsme, il modifiera profondément les relations sociales d'individu à individu et de peuple à peuple.

Bien des réformateurs, aux pensées généreuses, ont formulé des doctrines plus ou moins séduisantes ; mais elles n'ont eu pour la plupart qu'un succès de secte, temporaire et circonscrit. Il en a été et il en sera toujours ainsi des théories purement systématiques, parce qu'il n'est pas donné à l'homme sur la terre de concevoir quelque chose de complet et de parfait. Le Spiritisme, au contraire, s'appuyant non sur une idée préconçue, mais sur des faits patents, est à l'abri de ces fluctuations et ne peut que grandir à mesure que ces faits seront vulgarisés, mieux connus et mieux compris ; or, nulle puissance humaine ne saurait empêcher la vulgarisation de faits que chacun peut constater ; les faits constatés, nul ne peut empêcher les conséquences qui en découlent. Ces conséquences sont ici une révolution complète dans les idées et dans la manière de voir les choses de ce monde et de l'autre ; avant que ce siècle soit écoulé, elle sera accomplie.

Mais, dira-t-on, à côté des faits vous avez une théorie, une doctrine ; qui vous dit que cette théorie ne subira pas des variations ; que celle d'aujourd'hui sera la même dans quelques années ?

Sans doute elle peut subir des modifications dans ses détails par suite de nouvelles observations ; mais le principe étant désormais acquis, ne peut varier, et encore moins être annulé ; c'est là l'essentiel. Depuis Copernic et Galilée, on a mieux calculé le mouvement de la terre et des astres, mais le fait du mouvement est resté le principe.

Nous avons dit que le Spiritisme est, avant tout, une science d'observation ; c'est ce qui fait sa force contre les attaques dont il est l'objet, et donne à ses adeptes une foi inébranlable. Tous les raisonne-

ments qu'on leur oppose tombent devant les faits, et ces raisonnements ont d'autant moins de valeur à leurs yeux qu'ils les savent intéressés. En vain on leur dit que cela n'est pas, ou que c'est autre chose, ils répondent : Nous ne pouvons nier l'évidence. Encore s'il n'y en avait qu'un seul, il pourrait se croire le jouet d'une illusion ; mais quand des millions d'individus voient la même chose, dans tous les pays, on en conclut logiquement que ce sont les négateurs qui s'abusent.

Si les faits spirites n'avaient pour résultat que de satisfaire la curiosité, ils ne causeraient certainement qu'une préoccupation momentanée, comme tout ce qui est inutile ; mais les conséquences qui en découlent touchent le cœur, rendent heureux, satisfont les aspirations, comblent le vide creusé par le doute, jettent la lumière sur la redoutable question de l'avenir ; bien plus, on y voit une cause puissante de moralisation pour la société ; elles ont donc un grand intérêt ; or on ne renonce pas facilement à ce qui est une source de bonheur. Ce n'est assurément ni avec la perspective du néant, ni avec celle des flammes éternelles, que l'on détachera les Spirites de leur croyance.

Le Spiritisme ne s'écartera pas de la vérité, et n'aura rien à redouter des opinions contradictoires, tant que sa théorie scientifique et sa doctrine morale seront une déduction des faits scrupuleusement et consciencieusement observés, sans préjugés ni systèmes préconçus. C'est devant une observation plus complète que toutes les théories prématurées et hasardées, écloses à l'origine des phénomènes spirites modernes, sont tombées, et sont venues se fondre dans l'imposante unité qui existe aujourd'hui, et contre laquelle ne se roidissent plus que de rares individualités qui diminuent tous les jours. Les lacunes que la théorie actuelle peut encore renfermer se combleront de la même manière. Le Spiritisme est loin d'avoir dit son dernier mot, quant à ses conséquences, mais il est inébranlable dans sa base, parce que cette base est assise sur des faits.

Que les Spirites soient donc sans crainte : l'avenir est à eux ; qu'ils laissent leurs adversaires se débattre sous l'étreinte de la vérité qui les offusque, car toute dénégation est impuissante contre l'évidence qui triomphe inévitablement par la force même des choses. C'est une question de temps, et dans ce siècle-ci le temps marche à pas de géant sous l'impulsion du progrès.

Les Esprits instructeurs de l'enfance.

Enfant affecté de mutisme.

Une dame nous transmet le fait suivant :

« Une de mes filles a un petit garçon de trois ans qui, depuis qu'il est né, lui a donné les plus vives inquiétudes ; sa santé rétablie, à la fin du mois d'août dernier, il marchait à peine, ne disait que *papa*, *maman*, le reste de son langage n'était qu'un mélange de sons inarticulés. Il y a un mois environ, à la suite d'essais infructueux pour faire prononcer à son fils les mots les plus usuels, essais souvent renouvelés sans aucun succès, ma fille s'était couchée, fort attristée de cette espèce de mutisme, se désolant surtout de ce qu'à son retour son mari, capitaine au long cours, dont l'absence aura duré plus d'un an, ne trouverait pas de changement dans la manière de parler de son fils, lorsqu'à cinq heures du matin, elle fût réveillée par la voix de l'enfant qui articulait distinctement les lettres A, B, C, D, qu'on n'avait jamais essayé de lui faire prononcer. Croyant rêver, elle s'assit dans son lit, et la tête penchée sur le berceau, la figure près de celle du petit qui dormait, elle l'entendit répéter à haute voix, à plusieurs reprises, en les ponctuant chacune par un petit mouvement de tête, les lettres A, B, C, puis, après un petit temps d'arrêt, et en appuyant sur la prononciation, D.

« Lorsque j'entrai dans sa chambre à six heures, l'enfant dormait toujours, mais la mère, encore tout heureuse et tout émue d'avoir entendu son fils dire ces lettres, ne s'était pas rendormie. Au réveil du petit, et depuis lors, nous avons vainement essayé de lui faire dire ces lettres (dont il n'avait jamais entendu parler quand il les a dites dans son sommeil, du moins dans cette vie), tous nos essais ont échoué. Même encore aujourd'hui, il dit A, B, mais il nous a été impossible d'obtenir, pour C, D, autre chose que deux sons, l'un de la gorge, l'autre du nez qui ne rappellent en aucune façon les deux lettres que nous voulions lui faire dire.

« N'est-ce pas la preuve que cet enfant a déjà vécu ? Je m'arrête là, ne me sentant pas assez instruite pour oser conclure. J'ai besoin d'apprendre encore, de lire beaucoup tout ce qui a trait au Spiritisme, non pour me convaincre : Le Spiritisme répond à tout, ou du moins presque à tout ; mais, je vous le répète, monsieur, je ne sais pas assez. Cela

viendra ; le désir ne me manque pas. Dieu qui ne m'a pas abandonnée depuis dix-sept ans que je suis veuve ; Dieu qui m'a aidée à élever mes enfants et à les établir ; Dieu en qui j'ai foi, pourvoira à ce qui me manque, car j'espère en lui, et je le prie de tout cœur pour qu'il permette à ses bons Esprits de m'éclairer, de me guider vers le bien. Priez aussi pour moi, monsieur, qui suis en communion de pensée avec vous, et qui désire par-dessus tout marcher dans la bonne voie. »

Ce fait est sans contredit le résultat de connaissances acquises antérieurement. S'il est une aptitude innée, c'est celle qui se révèle spontanément pendant le sommeil du corps, quand aucune circonstance n'avait pu la développer à l'état de veille. Si les idées étaient un produit de la matière, pourquoi une idée nouvelle surgirait-elle quand la matière est engourdie, tandis qu'elle est, non-seulement nulle, mais impossible à exprimer quand les organes sont en pleine activité ? La cause première ne peut donc être dans la matière. C'est ainsi que le matérialisme se heurte à chaque pas contre des problèmes dont il est impuissant à donner la solution. Pour qu'une théorie soit vraie et complète, il faut qu'elle ne soit démentie par aucun fait ; le Spiritisme n'en formule aucune prématurément, à moins que ce ne soit à titre d'hypothèse, auquel cas il se garde de la donner comme vérité absolue, mais seulement, comme sujet d'étude. C'est la raison pour laquelle il marche à coup sûr.

Dans le cas dont il s'agit, il est donc évident que l'Esprit n'ayant point appris pendant la veille ce qu'il dit pendant le sommeil, il faut qu'il l'ait appris quelque part ; puisque ce n'est pas dans cette vie, il faut que ce soit dans une autre, et, qui plus est, dans une existence terrestre où il parlait français, puisque ce sont des lettres françaises qu'il prononce. Comment expliqueront ce fait ceux qui nient la pluralité des existences ou la réincarnation sur la terre ?

Mais il reste à savoir comment il se fait que l'Esprit ne puisse dire, éveillé, ce qu'il articule dans le sommeil ? Voici l'explication qui en a été donnée par un Esprit à la Société de Paris.

(24 novembre 1864. - Médium, madame Cazemajour.)

« C'est une intelligence qui pourra rester encore voilée quelque temps par la souffrance matérielle de la réincarnation à laquelle cet Esprit a eu beaucoup de peine à se soumettre, et qui a momentanément annihilé ses facultés. Mais son guide l'aide avec une tendre solli-

citude à sortir de cet état par les conseils, les encouragements et *les leçons* qu'il lui donne pendant le sommeil du corps, leçons qui ne sont pas perdues et qui se *retrouveront vivaces* quand cette phase d'engourdissement sera passée, et qui sera déterminée par un choc violent, une émotion extrême. Une crise de ce genre est nécessaire pour cela ; il faut s'y attendre, mais ne pas craindre l'idiotisme : ce n'est pas le cas. »

Il y a là un enseignement important et jusqu'à un certain point nouveau : celui de la première éducation donnée à un Esprit incarné par un Esprit désincarné. Certains savants dédaigneraient sans doute ce fait comme trop puéril et sans importance ; ils n'y verraient qu'une bizarrerie de la nature, ou l'expliqueraient par une surexcitation cérébrale qui étend momentanément les facultés ; car c'est ainsi qu'ils expliquent toutes les facultés médianimiques. On concevrait sans doute, dans certains cas, l'exaltation chez une personne d'un âge mûr, qui se monte l'imagination par ce qu'elle voit, ou ce qu'elle entend, mais on ne comprendrait pas ce qui pourrait surexciter le cerveau d'un enfant de trois ans qui dort. Voilà donc un fait inexplicable par cette théorie, tandis qu'il trouve sa solution naturelle et logique par le Spiritisme. Le Spiritisme ne dédaigne aucun fait, quelque mince qu'il soit en apparence ; il les épie, les observe et les étudie tous ; c'est ainsi que progresse la science spirite à mesure que les faits se présentent pour affirmer ou compléter sa théorie ; s'ils la contredisent, il en cherche une autre explication.

Une lettre en date du 30 décembre 1864, écrite par un ami de la famille, contient ce qui suit :

« Une crise, ont dit les Esprits, déterminée par un choc violent, une émotion extrême, délivrera l'enfant de l'engourdissement de ses facultés. Les Esprits ont dit vrai ; la crise a eu lieu par un choc violent, et voici de quelle manière. L'enfant a été cause que sa grand-mère a fait une chute terrible dans laquelle elle a manqué de se fendre la tête en écrasant l'enfant. Depuis cette secousse, l'enfant surprend ses parents à chaque instant en prononçant des phrases entières, comme celle-ci, par exemple : « Prends garde, maman, de tomber. »

L'articulation des lettres pendant le sommeil de l'enfant était bien évidemment un effet médianimique, puisqu'elle était le résultat de l'exercice que lui faisait faire l'Esprit. Dans une séance ultérieure de la société, où l'on ne s'occupait nullement du fait en question, la dissertation suivante fut donnée spontanément, et vient confirmer et développer le principe de ce genre de médiumnité.

Médianimité de l'enfance.

(Société de Paris, 6 janvier 1865. - Médium, M. Delanne.)

Lorsque, après avoir été préparé par l'ange gardien, l'Esprit qui vient s'incarner, c'est-à-dire subir de nouvelles épreuves en vue de son amélioration, alors commencent à s'établir les liens mystérieux qui l'unissent au corps pour manifester son action terrestre. Là est toute une étude, sur laquelle je ne m'étendrai pas ; je ne vous parlerai que du rôle et de la disposition de l'Esprit pendant la période de l'enfance au berceau.

L'action de l'Esprit sur la matière, dans ce temps de végétation corporelle, est peu sensible. Aussi les guides spirituels s'empressent-ils de profiter de ces instants où la partie charnelle n'oblige pas la participation intelligente de l'Esprit, afin de préparer ce dernier, de l'encourager dans les bonnes résolutions dont son âme est imprégnée.

C'est dans ces moments de dégagement que l'Esprit, tout en sortant du trouble où il a dû passer pour son incarnation présente, comprend et se rappelle les engagements qu'il a contractés pour son avancement moral. C'est alors que les Esprits protecteurs vous assistent, et vous aident à vous reconnaître. Aussi, étudiez la figure du petit enfant qui dort ; vous le voyez souvent « sourire aux anges », comme on dit vulgairement, expression plus juste qu'on ne pense. Il sourit en effet aux Esprits qui l'entourent et doivent le guider.

Voyez-le éveillé, ce cher petit ; tantôt il regarde fixement : il semble reconnaître des êtres amis ; tantôt il bégaye des mots, et ses gestes joyeux semblent s'adresser à des figures aimées ; et comme Dieu n'abandonne jamais ses créatures, ces mêmes Esprits lui donnent plus tard de bonnes et salutaires instructions, soit pendant le sommeil, soit par inspiration à l'état de veille. De là vous pouvez voir que tous les hommes possèdent, au moins à l'état de germe, le don de médiumnité.

L'enfance proprement dite est une longue suite d'effets médianimiques, et si des enfants un peu plus avancés en âge, lorsque l'Esprit a acquis plus de force, ne craignaient pas parfois les images des premières heures, vous pourriez beaucoup mieux constater ces effets.

Continuez à étudier, et chaque jour, comme de grands enfants, votre instruction grandira, si vous ne vous obstinez pas à fermer les yeux sur ce qui vous entoure.

UN ESPRIT PROTECTEUR.

Questions et problèmes.

Des chefs-d'œuvre par voie médianimique.

Pourquoi les Esprits des grands génies qui ont brillé sur la terre ne produisent-ils pas des chefs-d'œuvre par voie médianimique, comme ils en ont fait de leur vivant, puisque leur intelligence n'a rien perdu ?

Cette question est à la fois une de celles dont la solution intéresse la science spirite, comme sujet d'étude, et une objection opposée par certains négateurs à la réalité des manifestations. « Ces œuvres hors ligne, disent ces derniers, seraient une preuve d'identité propre à convaincre les plus récalcitrants, tandis que les produits médianimiques signés des noms les plus illustres ne s'élèvent guère au-dessus de la vulgarité. On ne cite jusqu'à présent aucune œuvre capitale qui puisse même approcher de celles des grands littérateurs et des grands artistes. « Quand je verrai, ajoutent quelques-uns, l'Esprit d'Homère donner une nouvelle *Iliade*, celui de Virgile une nouvelle *Enéide*, celui de Corneille un nouveau *Cid*, celui de Beethoven une nouvelle symphonie en *la* ; ou bien un savant, comme La Place, résoudre un de ces problèmes inutilement cherchés, comme la quadrature du cercle, par exemple, alors je pourrai croire à la réalité des Esprits. Mais comment voulez-vous que j'y croie quand je vois donner sérieusement sous le nom de Racine des poésies que corrigerait un élève de quatrième ; attribuer à Béranger des vers qui ne sont que des bouts mal rimés, sans esprit et sans sel, ou faire tenir à Voltaire et à Chateaubriand un langage de cuisinière ? »

Il y a dans cette objection un côté sérieux, c'est ce que contient la dernière partie, mais qui n'en dénote pas moins l'ignorance des premiers principes du Spiritisme. Si ceux qui la font ne jugeaient pas avant d'avoir étudié, ils s'épargneraient une peine inutile.

L'identité des Esprits est, comme on le sait, une des grandes difficultés du Spiritisme pratique. Elle ne peut être constatée d'une manière positive que pour les Esprits contemporains, dont on connaît le caractère et les habitudes. Ils se révèlent alors par une foule de particularités dans les faits et dans le langage, qui ne peuvent laisser aucun doute. Ce sont ceux dont l'identité nous intéresse le plus par les liens qui nous unissent à eux. Un signe, un mot suffit souvent pour at-

tester leur présence, et ces particularités sont d'autant plus significatives, qu'il y a plus de similitude dans la série des entretiens familiers que l'on a avec ces Esprits. Il faut considérer, en outre, que plus les Esprits sont rapprochés de nous par l'époque de leur mort terrestre, moins ils sont dépouillés du caractère, des habitudes et des idées personnelles qui nous les font reconnaître.

Il en est autrement des Esprits que l'on ne connaît en quelque sorte que par l'histoire ; pour ceux-1à, il n'existe aucune preuve matérielle d'identité ; il peut y avoir présomption, mais non certitude absolue de la personnalité. Plus les Esprits sont éloignés de nous par l'époque où ils ont vécu, moins cette certitude est grande, attendu que leurs idées et leur caractère peuvent s'être modifiés avec le temps. En second lieu, ceux qui sont arrivés à une certaine élévation forment des familles similaires par la pensée et le degré d'avancement, dont tous les membres sont loin de nous être connus. Si l'un d'eux se manifeste, il le fera sous un nom connu de nous, comme indice de sa catégorie. Si l'on évoque Platon, par exemple, il se peut qu'il réponde à l'appel ; mais s'il ne le peut pas, un Esprit de la même classe répondra pour lui : ce sera sa pensée, mais non son individualité. Voilà ce dont il importe de se bien pénétrer.

Au reste, les Esprits supérieurs viennent pour nous instruire ; leur identité absolue est une question secondaire. Ce qu'ils disent est-il bon ou mauvais, rationnel ou illogique, digne ou indigne de la signature, là est toute la question. Dans le premier cas, on l'accepte ; dans le second, on le rejette comme apocryphe.

Ici se présente le grand écueil de l'immixtion des Esprits légers ou ignorants, qui se parent de grands noms pour faire accepter leurs sottises ou leurs utopies. La distinction, dans ce cas, exige du tact, de l'observation et presque toujours des connaissances spéciales. Pour juger une chose, il faut être compétent. Comment celui qui n'est pas versé dans la littérature et la poésie peut-il apprécier les qualités et les défauts des communications de ce genre ? L'ignorance, dans ce cas, fait parfois prendre pour des beautés sublimes l'emphase, les fioritures du langage, les mots sonores qui cachent le vide des idées ; elle ne peut s'identifier avec le génie particulier de l'écrivain, pour juger ce qui peut ou non être de lui. Aussi voit-on souvent des médiums, flattés de recevoir des vers signés de Racine, Voltaire ou Béranger, ne faire aucune difficulté de les croire authentiques, quelque détestables qu'ils soient, bien heureux encore s'ils ne se fâchent pas contre ceux qui se permettent d'en douter.

Nous tenons donc pour parfaitement juste la critique quand elle s'attaque à de pareilles choses, car elle abonde dans notre sens. Le tort n'en est pas au Spiritisme, mais à ceux qui acceptent trop facilement ce qui vient des Esprits. Si ceux qui s'en font une arme contre la doctrine l'avaient étudiée, ils sauraient ce qu'elle admet, et ne lui imputeraient pas ce qu'elle repousse, ni les exagérations d'une crédulité aveugle et irréfléchie. Le tort est encore plus grand quand on publie, sous des noms connus, des choses indignes de l'origine qu'on leur attribue ; c'est prêter le flanc à la critique fondée et nuire au Spiritisme. Il est nécessaire que l'on sache bien que le Spiritisme rationnel ne prend nullement ces productions sous son patronage, et n'assume point la responsabilité des publications faites avec plus d'enthousiasme que de prudence.

L'incertitude touchant l'identité des Esprits dans certains cas, et la fréquence de l'immixtion des Esprits légers prouvent-elles contre la réalité des manifestations ? En aucune façon ; car le fait des manifestations est aussi bien prouvé par les Esprits inférieurs que par les Esprits supérieurs. L'abondance des premiers prouve l'infériorité morale de notre globe, et la nécessité de travailler à notre amélioration pour en sortir le plus tôt possible.

Reste maintenant la question principale : Pourquoi les Esprits des hommes de génie ne produisent-ils pas des chefs-d'œuvre par voie médianimique ?

Avant tout, il faut voir l'utilité des choses. A quoi cela servirait-il ? A convaincre les incrédules, dit-on ; mais quand on les voit résister à l'évidence la plus palpable, un chef-d'œuvre ne leur prouverait pas mieux l'existence des Esprits, car ils l'attribueraient, comme toutes les productions médianimiques, à la surexcitation cérébrale. Un Esprit familier, un père, une mère, un enfant, un ami, qui viennent révéler des circonstances inconnues du médium, dire de ces paroles qui vont au cœur, prouvent bien plus qu'un chef-d'œuvre qui pourrait sortir de son propre cerveau. Un père, dont l'enfant qu'il pleure vient attester sa présence et son affection, n'est-il pas mieux convaincu que si Homère venait faire une nouvelle *Iliade*, ou Racine une nouvelle *Phèdre* ? Pourquoi donc leur demander des tours de force qui étonneraient plus qu'ils ne convaincraient, quand ils se révèlent par des milliers de faits intimes à la portée de tout le monde ? Les Esprits cherchent à convaincre les masses, et non tel ou tel individu, parce que l'opinion des masses fait la loi, tandis que les individus sont des unités perdues dans la foule ; voilà pourquoi ils font si peu de frais pour

les obstinés qui veulent les pousser à bout. Ils savent bien que tôt ou tard il leur faudra plier devant la force de l'opinion. Les Esprits ne se soumettent au caprice de personne ; ils emploient pour convaincre les moyens qu'ils veulent, selon les individus et les circonstances ; tant pis pour ceux qui ne s'en contentent pas ; leur tour viendra plus tard. Voilà pourquoi nous disons aussi aux adeptes : Attachez-vous aux hommes de bonne volonté, car vous n'en manquerez pas ; mais ne perdez pas votre temps avec les aveugles qui ne veulent pas voir, et les sourds qui ne veulent pas entendre. Est-ce manquer de charité que d'agir ainsi ? Non, puisque ce n'est pour ceux-ci qu'un retard. Pendant que vous perdriez votre temps avec eux, vous négligeriez de donner des consolations à une foule de gens qui en ont besoin, et qui accepteraient avec joie le pain de vie que vous leur offririez. Songez en outre que les réfractaires qui résistent à votre parole et aux preuves que vous leur donnez, cèderont un jour sous l'ascendant de l'opinion qui se formera autour d'eux ; leur amour-propre en souffrira moins.

La question des chefs-d'œuvre se rattache encore au principe même qui régit les rapports des incarnés avec les désincarnés. Sa solution dépend de la connaissance de ce principe. Voici les réponses faites à ce sujet dans la Société spirite de Paris.

(6 janvier 1865. - Médium, M. d'Ambel.)

Il y a des médiums qui, par leurs acquêts antérieurs, par leurs études particulières dans l'existence qu'ils parcourent aujourd'hui, se sont mis en demeure d'être plus aptes, sinon plus utiles que d'autres. Ici la question morale n'a rien à faire : c'est simplement une question de capacité intellectuelle. Mais il ne faut pas méconnaître que la majeure partie de ces médiums ne se prodiguent pas et que s'ils reçoivent de la part des Esprits des communications d'un ordre élevé, celles-ci profitent à eux seuls. Plus d'un chef-d'œuvre de la littérature et des arts est le produit d'une médianimité inconsciente ; sans cela, d'où viendrait l'inspiration ? Affirmez hardiment que les communications reçues par Delphine de Girardin, Auguste Vaquerie et autres étaient à la hauteur de ce qu'on était en droit d'attendre des Esprits qui se communiquaient à eux. Dans ces occasions, malheureusement fort rares en Spiritisme, les âmes de ceux qui voulaient se communiquer avaient sous la main de bons, d'excellents instruments ou plutôt des médiums dont les capacités cérébrales fournissaient tous les éléments de paroles

et de pensées nécessaires à la manifestation des Esprits inspirateurs. Or, dans la plupart des circonstances où les Esprits se communiquent, les grands Esprits bien entendu, ils sont loin d'avoir sous la main des éléments suffisants pour l'émission de leurs pensées dans la forme, avec la formule qu'ils lui auraient donnée de leur vivant. Est-ce là un motif pour ne pas recevoir leurs instructions ? Non certes ! Car si quelquefois la forme laisse à désirer, le fond est toujours digne du signataire des communications. Au surplus, ce sont des querelles de mots. La communication existe-t-elle ou n'existe-t-elle pas ? Tout est là. Si elle existe, qu'importe l'Esprit et le nom qu'il se donne ! Si l'on n'y croit pas, il importe encore moins de s'en préoccuper. Les Esprits tâchent de convaincre ; quand ils ne réussissent pas, c'est un inconvénient sans importance ; c'est simplement parce que l'incarné n'est pas encore propre à être convaincu. Toutefois, je suis bien aise d'affirmer ici que sur cent individus de bonne foi qui expérimentent par eux ou par des médiums qui leur sont étrangers, il y en a plus des deux tiers qui deviennent partisans sincères de la doctrine spirite, car dans ces périodes exceptionnelles, l'action des Esprits ne se circonscrit pas dans l'acte du médium seulement, mais se manifeste par mille côtés matériels ou spirituels sur l'évocateur lui-même.

En somme, rien n'est absolu, et il arrivera toujours une heure plus féconde, plus productive que l'heure précédente. Voilà en deux mots ma réponse à la question posée par votre président.

ÉRASTE.

(20 janvier 1865. - Médium, mademoiselle M. C.)

Vous demandez pourquoi les Esprits qui, sur la terre, ont brillé par leur génie, ne donnent pas à des médiums des communications qui soient à la hauteur de leurs productions terrestres, quand ils devraient plutôt les donner supérieures, le temps écoulé depuis leur mort ayant dû ajouter à leurs facultés. La raison est celle-ci.

Pour pouvoir se faire entendre, il faut que les Esprits agissent sur des instruments qui soient au niveau de leur résonance fluidique. Que peut faire un bon musicien avec un instrument détestable ? Rien. Hélas ! beaucoup, sinon la plupart des médiums sont pour nous des instruments bien imparfaits. Comprenez qu'en tout il faut similitude aussi bien dans les fluides spirituels que dans les fluides matériels. Pour que les Esprits avancés puissent se manifester à vous, il leur faut des médiums capables de vibrer à leur unisson ; de même, pour les manifestations physiques, il faut des incarnés possédant des fluides maté-

riels de même nature que ceux des Esprits errants, ayant encore action sur la matière.

Galilée ne pourra donc se manifester réellement qu'à un astronome capable de le comprendre et de transmettre sans erreur ses données astronomiques ; Alfred de Musset et autres poètes auront besoin d'un médium aimant et comprenant la poésie ; Beethoven, Mozart, rechercheront des musiciens dignes de pouvoir transcrire leurs pensées musicales ; les Esprits instructeurs qui vous dévoilent les secrets de la nature, secrets peu connus, ou encore ignorés, ont besoin de médiums comprenant déjà certains effets magnétiques et ayant bien étudié la médianimique.

Comprenez cela, mes amis ; réfléchissez que vous ne commandez pas un habit à votre chapelier, ni vos coiffures à votre tailleur. Vous devez comprendre que nous avons besoin de bons interprètes, et que certains de nous, faute de pouvoir rencontrer ces interprètes, se refusent à la communication. Mais alors la place est prise. N'oubliez pas que les Esprits légers sont en grand nombre, et qu'ils profitent de vos facultés avec d'autant plus de facilité que beaucoup d'entre vous, flattés des signatures remarquables, s'inquiètent peu de se renseigner à source vraie, et de confronter ce qu'ils obtiennent avec ce qu'ils auraient dû obtenir. Règle générale : lorsque vous voulez un calculateur, ne vous adressez pas à un danseur.

UN ESPRIT PROTECTEUR.

Remarque. Cette communication repose sur un principe vrai, qui résout parfaitement la question au point de vue scientifique, mais cependant qui ne saurait être pris dans un sens trop absolu. Au premier abord ce principe semble contredit par les faits si nombreux de médiums qui traitent des sujets en dehors de leurs connaissances, et paraîtrait impliquer, pour les Esprits supérieurs, la possibilité de ne se communiquer qu'à des médiums à leur hauteur. Or, ceci ne doit s'entendre que lorsqu'il s'agit de travaux spéciaux et d'une importance hors ligne. On conçoit que si Galilée veut traiter une question scientifique, si un grand poète veut dicter une œuvre poétique, ils aient besoin d'un instrument qui réponde à leur pensée, mais cela ne veut pas dire que, pour d'autres choses, une simple question de morale, par exemple, un bon conseil à donner, ils ne pourront le faire par un médium qui ne sera ni savant ni poète. Lorsqu'un médium traite avec facilité et supériorité des sujets qui lui sont étrangers, c'est un indice que son Esprit possède un développement inné et des facultés latentes en dehors de l'éducation qu'il a reçue.

Le Ramanenjana.

Les *Annales de la propagation de la foi*, septembre 1864, n° 216, contiennent le récit détaillé des événements survenus à Tananarive (Madagascar) dans le courant de l'année 1863, entre autres celui de la mort du roi Radama II. Nous y trouvons le récit suivant :

Le plus grave des événements survenus à Tananarive en 1863 est sans contredit la mort de Radama II ; mais, avant de raconter la fin tragique de ce malheureux prince, il est nécessaire de rappeler un autre fait qui n'a guère eu moins de retentissement que le premier, qui a eu pour témoins plus de deux cent mille hommes, et qui peut être regardé comme le prélude ou l'avant-coureur de l'attentat commis sur la personne royale de l'infortuné Radama. Je veux parler du *Ramanenjana*.

Qu'est-ce que le Ramanenjana ?

Ce mot, qui signifie *tension*, exprime une maladie étrange qui s'est déclarée d'abord dans le sud d'Emirne. On en a eu connaissance à Tananarive près d'un mois à l'avance. Ce n'était, dans le principe, qu'une rumeur vague qui circulait parmi le peuple. On assurait que des troupes nombreuses d'hommes et de femmes, atteints d'une affection mystérieuse, montaient du sud vers la capitale pour parler au roi de la part de sa mère (la défunte reine). Ces bandes, disait-on, s'acheminaient à petites journées, campant chaque soir dans les villages, et se grossissant, le long de la route, de toutes les recrues qu'elles faisaient sur leur passage.

Mais personne ne se serait imaginé que le Ramanenjana fût si près de la ville royale, lorsque tout à coup il y a fait sa première apparition quelques jours avant le dimanche des Rameaux.

Voici ce qu'on nous écrit à ce sujet :

« Au moment où nous le croyions encore bien éloigné, le Ramanenjana ou Raména-bé, comme d'autres l'appellent aussi, est venu éclater comme une bombe. Il n'est bruit en ville que de convulsions et de convulsionnaires : il y en a de tous les côtés ; on évalue leur nombre à plus de deux mille. Ils campent en ce moment à Machamasina, champ de Mars situé au pied de la capitale. Le tapage qu'ils font est tel, qu'il nous empêche de dormir. Jugez s'il doit être fort, pour qu'à la distance d'une lieue il puisse arriver jusqu'ici et troubler le sommeil !

« Le mardi saint, il y avait grande revue à Soanérana. Lorsque les tambours ont battu le rappel, voilà que plus de mille soldats quittent

brusquement les rangs et se mettent à danser le Ramanenjana. Les chefs ont eu beau crier, tempêter, menacer, il a fallu renoncer à passer la revue. »

Caractère du Ramanenjana.

Cette maladie agit spécialement sur les nerfs, et elle y exerce une telle pression qu'elle provoque bientôt des convulsions et des hallucinations dont on a peine à se rendre compte au seul point de vue de la science.

Ceux qui en sont atteints ressentent d'abord de violentes douleurs à la tête, à la nuque, puis à l'estomac. Au bout de quelque temps, les accidents convulsifs commencent ; c'est alors que les vivants entrent en communication avec les morts : ils voient la reine Ranavalona, Radama Ier, Andrian Ampoïnémérina, et d'autres, qui leur parlent et leur donnent des commissions. La plupart de ces messages sont à l'adresse de Radama II.

Les Ramanenjana semblent spécialement députés par la vieille Ranavalona pour signifier à Radama qu'il ait à revenir à l'ancien régime, à faire cesser la prière, à renvoyer les Blancs, à interdire les pourceaux dans la ville sainte, etc. etc. ; qu'autrement de grands malheurs le menacent, et qu'elle le reniera pour son fils.

Un autre effet de ces hallucinations, c'est que la plupart de ceux qui en sont le jouet s'imaginent être chargés de pesants fardeaux qu'ils portent à la suite des morts : qui se figure avoir sur la tête une caisse de savon ; qui un coffre, qui un matelas, qui des fusils, qui des clefs, qui des couverts d'argent, etc., etc.

Il faut que ces revenants aillent un train d'enfer, puisque les malheureux qui sont à leurs ordres ont toute la peine du monde à les suivre, et pourtant ils vont toujours au pas de course. Ils n'ont pas plus tôt reçu leur mission d'outre-tombe, qu'ils se mettent à trépigner, à crier, à demander grâce, agitant la tête et les bras, secouant les extrémités du lamba ou morceau de toile qui leur couvre le corps. Puis les voilà qui s'élancent, toujours criant, dansant, sautant et s'agitant convulsivement. Leur cri le plus ordinaire est : *Ekala !* et cet autre : *Izahay maikia !* « nous sommes pressés ! » Le plus souvent une foule nombreuse les accompagne en chantant, claquant des mains et battant du tambour : c'est, dit-on, pour les surexciter encore davantage et hâter la fin de la crise, comme on voit le cavalier habile lâcher les rênes à son coursier fougueux, et, bien loin de chercher à le retenir, le presser au contraire et de la voix et de l'éperon, jusqu'à ce que ce-

lui-ci, tremblant sous la main qui le mène, haletant, couvert d'écume, finisse par s'arrêter de lui-même, épuisé de fatigue et de forces.

Encore que cette maladie frappe spécialement les esclaves, il est vrai de dire qu'elle n'excepte personne. C'est ainsi qu'un fils de Radama et de Marie, sa concubine, s'est vu tout à coup en proie aux hallucinations du Ramanenjana ; et le voilà à crier, à s'agiter, à danser et à courir comme les autres. Dans le premier moment d'effroi, le roi lui-même se mit à sa poursuite ; mais, dans cette course précipitée, il se blessa légèrement à la jambe, ce qui fit donner l'ordre de toujours tenir un cheval sellé et paré, en cas de nouvel accident.

Les courses de ces énergumènes n'ont rien de bien déterminé : une fois poussés par je ne sais quelle force irrésistible, ils se répandent dans la campagne, qui d'un côté, qui d'un autre. Avant la semaine sainte, ils se rendaient sur les tombeaux, où ils dansaient et offraient une pièce de monnaie.

Mais le jour même des Rameaux (singulière coïncidence), une nouvelle mode a pris faveur parmi eux, c'est d'aller dans le bas de la ville couper une canne à sucre ; ils l'emportent triomphalement sur leurs épaules, et viennent la placer sur la pierre sacrée de Mahamasin en l'honneur de Ranavalona. Là on danse, on s'agite avec toutes les contorsions et convulsions d'habitude ; puis on dépose la canne avec la pièce de monnaie, et l'on revient, courant, dansant, sautant, comme on était allé.

Il y en a qui portent une bouteille d'eau sur la tête, pour en boire et s'en arroser ; et, chose assez surprenante ! malgré tant d'agitations et d'évolutions convulsives, la bouteille se maintient en équilibre ; on la dirait clouée et scellée au cerveau.

Il vient de leur prendre une nouvelle fantaisie, nous écrit-on encore : c'est d'exiger que l'on mette chapeau bas partout où ils passent.

Malheur à ceux qui refusent d'obtempérer à cette injonction, si absurde qu'elle soit ! Il en est déjà résulté plus d'une lutte, que le pauvre Radama a cru pouvoir prévenir en imposant une amende de 150 fr. aux récalcitrants. Pour ne pas enfreindre cette ordonnance royale d'un nouveau genre, la plupart des Blancs ont pris le parti de ne plus sortir que tête nue. Un de nos Pères s'est vu exposé à un cas beaucoup plus grave : il ne s'agissait de rien moins que de lui faire quitter sa soutane, le *Ramanenjana* prétendant que la couleur noire l'offusquait. Heureusement le Père a pu gagner le large et rentrer à la maison, sans être obligé de se mettre en chemise.

Les accès des convulsionnaires ne sont pas continus. Plusieurs,

après avoir fait leurs simagrées devant la pierre sacrée (c'est sur cette pierre que l'on fait monter l'héritier du trône pour le présenter au peuple), vont se jeter à l'eau, puis remontent tranquillement pour aller se reposer jusqu'à une nouvelle crise.

D'autres tombent quelquefois d'épuisement dans le chemin ou sur la voie publique, s'y endorment et se relèvent guéris. Il y en a qui sont malades deux et trois jours avant d'être complètement délivrés. Chez plusieurs, le mal est plus tenace et dure souvent près d'une quinzaine de jours.

Durant l'accès, l'individu atteint du Ramanenjana ne reconnaît personne. Il ne répond guère aux questions qu'on lui adresse. Après l'accès, s'il se rappelle quelque chose, c'est vaguement et comme en songe.

Une particularité assez remarquable, c'est que, au milieu de leurs évolutions les plus haletantes, leurs mains et leurs pieds demeurent froids comme la glace, tandis que le reste du corps est en nage et la tête en ébullition.

Maintenant, quelle peut être la cause de cette singulière maladie ? Ici chacun abonde dans son sens ; plusieurs l'attribuent purement et simplement au démon, qui s'est révélé comme il s'est révélé auparavant dans les tables tournantes, pensantes, etc. Voilà pourquoi, peu soucieux de saluer cette diabolique majesté, beaucoup se sont résignés à marcher sans chapeau.

Étude sur le phénomène du Ramanenjana.

Il aurait été bien étonnant que le nom du Spiritisme n'eût pas été mêlé à cette affaire ; bien heureux encore que ses adeptes ne soient pas accusés d'en être la cause. Que n'aurait-on pas dit si ces pauvres Malgaches avaient lu le *Livre des Esprits* ! On n'aurait pas manqué d'affirmer qu'il leur avait tourné la tête. Qui donc, sans le Spiritisme, leur a appris à croire aux Esprits, à la communication des vivants avec les âmes des morts ? C'est que ce qui est dans la nature se produit aussi bien chez le sauvage que chez l'homme civilisé ; chez l'ignorant que chez le savant, au village comme à la ville. Comme il y a des Esprits partout, les manifestations ont lieu partout, avec cette différence que chez les hommes rapprochés de la nature, l'orgueil du savoir n'a pas encore émoussé les idées intuitives qui y sont vivaces et dans toute leur naïveté ; voilà pourquoi on ne trouve pas chez eux l'incrédulité érigée en système. Ils peuvent mal juger les choses par suite de l'étroitesse de leur intelligence ; mais la croyance au monde

invisible est innée en eux, et entretenue par les faits dont ils sont témoins.

Tout prouve donc que là, comme à Morzines, ces phénomènes sont le résultat d'une obsession, ou possession collective, véritable épidémie de mauvais Esprits, ainsi qu'il s'en est produit au temps du Christ et à bien d'autres époques. Chaque population doit fournir au monde invisible ambiant des Esprits similaires qui, de l'espace, réagissent sur ces mêmes populations dont, par suite de leur infériorité, ils ont conservé les habitudes, les penchants et les préjugés. Les peuples sauvages et barbares sont donc entourés d'une masse d'Esprits encore sauvages et barbares jusqu'à ce que le progrès les ait amenés à s'incarner dans un milieu plus avancé. C'est ce qui résulte de la communication ci-après.

La relation ci-dessus ayant été lue dans une réunion intime, un des guides spirituels de la famille dicta spontanément ce qui suit :

(Paris, 12 janvier 1865. - Médium, Mme Delanne.)

Ce soir je vous ai entendu lire les faits d'obsession qui se sont passés à Madagascar ; si vous le permettez, je vous émettrai mon avis sur ce sujet.

Remarque. - L'Esprit n'avait point été évoqué ; il était donc là, au milieu de la société, écoutant, sans être vu, ce qui s'y disait. C'est ainsi qu'à notre insu, nous avons sans cesse des témoins invisibles de nos actions.

Ces hallucinations, comme les appelle le correspondant du journal, ne sont autre chose qu'une obsession, obsession cependant d'un caractère différent de celles que vous connaissez. Ici, c'est une obsession collective produite par une pléiade d'Esprits arriérés, qui, ayant conservé leurs anciennes opinions politiques, viennent par des manifestations essayer de troubler leurs compatriotes, afin que ces derniers, saisis d'effroi, n'osent appuyer les idées de civilisation qui commencent à s'implanter dans ces pays où le progrès commence à se faire jour.

Les Esprits obsesseurs qui poussent ces pauvres gens à tant de ridicules manifestations, sont ceux des anciens Malgaches, qui sont furieux, je le répète, de voir les habitants de ces contrées admettre les idées de civilisation que quelques Esprits avancés, incarnés, ont mission d'implanter parmi eux. Aussi vous les entendez souvent répéter : « Plus de prières, à bas les blancs, etc. » C'est vous faire comprendre qu'ils sont antipathiques à tout ce qui peut venir des Européens, c'est-à-dire du centre intellectuel.

N'est-ce pas une grande confirmation de vos principes, que ces manifestations à la vue de tout un peuple ? Elles sont moins produites

pour ces peuplades à moitié sauvages que pour la sanction de vos travaux.

Les possessions de Morzines ont un caractère plus particulier, ou pour mieux dire plus restreint. On peut étudier sur place les phases de chaque Esprit ; en observant les détails, chaque individualité offre une étude spéciale, tandis que les manifestations de Madagascar ont la spontanéité et le caractère national. C'est toute une population d'anciens Esprits arriérés qui voient avec dépit leur patrie subir l'impulsion du progrès. N'ayant pas progressé eux-mêmes, ils cherchent à entraver la marche de la Providence.

Les Esprits de Morzines sont comparativement plus avancés ; quoique brutes, ils jugent plus sainement que les Malgaches ; ils discernent le bien et le mal, puisqu'ils savent reconnaître que la forme de la prière n'est rien, mais que la pensée est tout ; vous verrez, du reste, plus tard, par les études que vous ferez, qu'ils ne sont pas aussi arriérés qu'ils le paraissent au premier abord. Ici, c'est pour montrer que la science est impuissante à guérir ces cas par ses moyens matériels ; là-bas, c'est pour attirer l'attention et confirmer le principe. UN ESPRIT PROTECTEUR.

Poésie spirite.

Inspiration d'un ci-devant incrédule à propos du LIVRE DES ESPRITS,

Par le docteur Niéger.

27 décembre 1864.

Tel cet infortuné, victime d'un naufrage,
Au milieu des débris se sauvant à la nage,
Brisé par la fatigue et perdant tout espoir,
Adressant au pays qu'il ne doit plus revoir
Un dernier souvenir, et priant pour son âme ;
Quand soudain sur la vague apparaît une flamme
D'une terre inconnue indiquant les abords,
Le pauvre naufragé redouble ses efforts,
Et bientôt, abordant la rive tutélaire,
Au Seigneur tout d'abord adresse une prière,
Et, sentant désormais en lui naître la foi,
Promet à son Sauveur d'obéir à sa loi !

Tel je sentis un jour, en lisant votre ouvrage,
Dans mon cœur désolé renaître le courage.
Longtemps préoccupé de chercher les secrets
De l'organisme humain, je voyais des effets,
Mais ne pouvais saisir une cause inconnue
Qui semblait pour jamais échapper à ma vue.
Votre livre, en m'ouvrant des horizons nouveaux,
Vint sur-le-champ donner un but à mes travaux.

J'y vis que jusqu'alors j'avais fait fausse route,
Et la foi dans mon cœur dut remplacer le doute.
L'homme, en effet, sortant des mains du Créateur,
Ne peut être ici-bas jeté pour son malheur,
Car une sainte loi, par Dieu même donnée,
De l'univers entier règle la destinée !
Son nom, c'est le progrès, et c'est pour l'accomplir
Que les hommes entre eux doivent se réunir.

Quel merveilleux tableau, que de brillantes pages,
Dans ce livre qui suit l'homme à travers les âges,
Qui montre tout d'abord les premiers des humains,
Demandant le bien-être au travail de leurs mains !
L'instinct seul, dira-t-on, le guidait dans la vie !
Oui ! mais l'instinct plus tard deviendra le génie.
L'homme en lui sentira naître le feu sacré,
Et, par l'esprit du bien toujours mieux inspiré,
Du démon terrassé brisant la lourde chaîne,
A grands pas désormais marchera dans l'arène.
Là, sur un frêle esquif, de hardis matelots
De la mer en fureur vont affronter les flots.
Ils s'élancent… Soudain la vague redoutée
Devant un tel défi recule épouvantée.
Là, de l'aigle imitant le vol audacieux,
On voit l'homme essayer de monter jusqu'aux cieux !
Plus loin, sur un rocher, son incroyable audace
Des profondeurs du ciel ose sonder l'espace ;
De l'immense univers il découvre la loi,
Et du monde bientôt devient l'unique roi !

Là ne s'arrête pas son ardeur incroyable :
Dans un tube enfermant la vapeur indomptable,
Il s'avance monté sur ce dragon de feu ;
Les plus rudes travaux ne sont pour lui qu'un jeu ;
Imprimant en tous lieux la trace du génie,
Où dominait la mort, il fait naître la vie.
Il semblerait qu'ici va finir son essor ;
Mais l'inflexible loi demande plus encor,
Et nous verrons bientôt ce maître de la terre
A la nue enflammée arrachant le tonnerre,
En docile instrument transformant sa fureur,
En faire de la poste un humble serviteur !

Ainsi donc pas de borne à la science humaine.
A l'homme Dieu donna l'univers pour domaine ;
C'est à lui de chercher, par de constants efforts,
Du corps et de l'Esprit les merveilleux rapports.
C'est à lui, s'écartant de la route battue,
De dégager enfin la brillante inconnue
Qui depuis si longtemps se cache à son regard.
Levons donc du progrès le brillant étendard ;
Abordons sans tarder la vaste carrière
Ouverte à nos efforts… L'amour et la prière :

Voilà les mots sacrés inscrits sur nos drapeaux !
Sous cette égide, amis, poursuivons nos travaux.
S'il nous fallait un jour succomber dans la lutte,
Nous demandons, Seigneur, que du moins notre chute
Inspirant à nos fils le courage et la foi,
Ils assurent enfin le règne de ta loi.

Discours de Victor Hugo sur la tombe d'une jeune fille.

Bien que cette touchante oraison funèbre ait été publiée par divers journaux, elle trouve également sa place dans cette *Revue*, en raison de la nature des pensées qu'elle renferme, et dont chacun pourra comprendre la portée. Le journal auquel nous l'empruntons rend compte de la cérémonie funèbre dans les termes suivants :

« Une triste cérémonie réunissait, jeudi dernier, une foule douloureusement émue au cimetière des indépendants, à Guernesey. On inhumait une jeune fille, que la mort était venue surprendre au milieu des joies de la famille, et dont la sœur se mariait quelques jours auparavant. C'était une heureuse enfant, à qui l'un des fils du grand poète, M. François Hugo, avait dédié le quatorzième volume de sa traduction de Shakespeare ; elle est morte la veille du jour où ce volume devait paraître.

« Comme nous venons de le dire, l'assistance était nombreuse à ces funérailles, nombreuse et sympathique, et c'est avec un vif attendrissement, avec des larmes que l'amitié faisait couler, qu'elle a écouté les paroles d'adieu prononcées, sur cette tombe si prématurément ouverte, par l'illustre exilé de Guernesey, par Victor Hugo lui-même.

Voici le discours prononcé par le poète :

> « En quelques semaines, nous nous sommes occupés des deux sœurs ; nous avons marié l'une, et voici que nous ensevelissons l'autre. C'est là le perpétuel tremblement de la vie. Inclinons-nous, mes frères, devant la sévère destinée.
>
> « Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, mais pour voir ; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. La foi en une autre existence sort de la faculté d'aimer. Ne l'oublions pas, dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, c'est le cœur qui croit. Le fils compte retrouver son père ; la mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant. Ce refus du néant est la grandeur de l'homme.
>
> « Le cœur ne peut errer. La chair est un songe ; elle se dissipe ; cet évanouissement, s'il était la fin de l'homme, ôterait à notre existence toute sanction ; nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est

la matière ; il nous faut une certitude. Quiconque aime, sait et sent qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre. Aimer, c'est vivre au delà de la vie. Sans cette foi, aucun don parfait du cœur ne serait possible ; aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice. Ce paradis serait l'enfer. Non ! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle. Le cœur a besoin de l'âme.

« Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant. En ce moment, il écoute mes paroles.

« Emily de Putron était le doux orgueil d'une respectable et patriarcale famille. Ses amis et ses proches avaient pour enchantement sa grâce et pour fête son sourire. Elle était comme une fleur de joie épanouie dans la maison. Depuis le berceau, toutes les tendresses l'environnaient, elle avait grandi heureuse, et, recevant du bonheur, elle en donnait ; aimée, elle aimait. Elle vient de s'en aller.

« Où s'en est-elle allée ? Dans l'ombre ? Non.

« C'est nous qui sommes dans l'ombre. Elle, elle est dans l'aurore.

« Elle est dans le rayonnement, dans la vérité, dans la réalité, dans la récompense. Ces jeunes mortes qui n'ont fait aucun mal dans la vie sont les bienvenues du tombeau, et leur tête monte doucement hors de la fosse, vers une mystérieuse couronne. Emily de Putron est allée chercher là-haut la sérénité suprême, complément des existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité ; beauté, vers l'idéal : espérance, vers la certitude ; amour, vers l'infini ; perle, vers l'Océan ; esprit, vers Dieu.

« Va, âme !

« Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut, et tout près. O qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la mort, c'est la présence. Présence inexprimable des âmes aimées souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré est disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage… Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents.

« Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement et une embûche. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini ; ici elle recouvre sa plénitude ; ici elle rentre en possession de sa mystérieuse nature ; elle est déliée du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité.

La mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le plus grand des progrès. La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au degré supérieur. Ascension éblouissante et sacrée. Chacun reçoit son augmentation. Tout se transfigure dans la lumière et par la lumière. Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre devient beau, celui qui n'a été que beau devient sublime, celui qui n'a été que sublime devient bon.

« Et maintenant, moi qui parle, pourquoi suis-je ici ? qu'est-ce que j'apporte à cette fosse ? de quel droit viens-je adresser la parole à la mort ? Qui suis-je ? Rien. Je me trompe, je suis quelque chose. Je suis un proscrit. Exilé de force hier, exilé volontaire aujourd'hui. Un proscrit est un vaincu, un calomnié, un persécuté, un blessé de la destinée, un déshérité de la patrie ; un proscrit est un innocent sous le poids d'une malédiction. Sa bénédiction doit être bonne. Je bénis ce tombeau.

« Je bénis l'être noble et gracieux qui est dans cette fosse. Dans le désert on rencontre des oasis ; dans l'exil on rencontre des âmes. Emily de Putron a été une des charmantes âmes rencontrées. Je viens lui payer la dette de l'exil consolé. Je la bénis dans la profondeur sombre. Au nom des afflictions sur lesquelles elle a doucement rayonné, au nom des épreuves de la destinée, finies pour elle, continuées pour nous ; au nom de tout ce qu'elle a espéré autrefois et de tout ce qu'elle obtient aujourd'hui, au nom de tout ce qu'elle a aimé, je bénis cette morte, je la bénis dans sa beauté, dans sa jeunesse, dans sa douceur, dans sa vie et dans sa mort ; je la bénis dans sa blanche robe du sépulcre, dans sa maison qu'elle laisse désolée, dans son cercueil que sa mère a rempli de fleurs et que Dieu va remplir d'étoiles ! »

A ces remarquables paroles, il ne manque absolument que le mot *Spiritisme*. Ce n'est pas seulement l'expression d'une vague croyance à l'âme et à sa survivance ; c'est encore moins le froid néant succédant à l'activité de la vie, ensevelissant pour toujours, sous son manteau de glace, l'esprit, la grâce, la beauté, les qualités du cœur ; ce n'est pas non plus l'âme abîmée dans cet océan de l'infini qu'on appelle le tout universel ; c'est bien l'être réel, individuel, présent au milieu de nous, souriant à ceux qui lui sont chers, les voyant, les écoutant, leur parlant par la pensée. Quoi de plus beau, de plus vrai que ces paroles : « Aimer, c'est vivre au-delà de la vie. Sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible ; aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice. Ce paradis serait l'enfer. Non ! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle. Le cœur a besoin de l'âme. » Quelle idée plus juste de la mort que celle-ci : « Le prodige

de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres… Ils sont là-haut et tout près. O vous, qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini ; ici elle recouvre sa plénitude. »

N'est-ce pas exactement ce qu'enseigne le Spiritisme ? Mais à ceux qui pourraient se croire le jouet d'une illusion, il vient ajouter à la théorie la sanction du fait matériel, par la communication de ceux qui sont partis avec ceux qui restent. Qu'y a-t-il donc de si déraisonnable à croire que ces mêmes êtres qui sont à côté de nous, avec un corps éthéré, puissent entrer en relation avec nous ?

O vous ! sceptiques, qui riez de nos croyances, riez donc de ces paroles du poète philosophe dont vous reconnaissez la haute intelligence ! Direz-vous qu'il est halluciné ? qu'il est fou quand il croit à la manifestation des Esprits ? Est-il fou celui qui a écrit : « Ayons compassion des châtiés. Hélas ! qui sommes-nous nous-mêmes ? qui suis-je, moi qui vous parle ? Qui êtes-vous, vous qui m'écoutez ? D'où venons-nous ? Est-il bien sûr que nous n'ayons rien fait avant d'être nés ? La terre n'est point sans ressemblance avec une geôle. Qui sait si l'homme n'est pas un repris de justice divine ? Regardez la vie de près ; elle est ainsi faite qu'on y sent partout de la punition. » *Les Misérables*, 7e vol., liv. VII, chap. 1er.) - N'est-ce pas là la préexistence de l'âme, la réincarnation sur la terre ; la terre, monde d'expiation ? (Voy. l'*Imitation de l'Évangile*, nos 27, 46, 47.)

Vous qui niez l'avenir, quelle étrange satisfaction est la vôtre de vous complaire à la pensée de l'anéantissement de votre être, de ceux que vous avez aimés ! Oh ! vous avez raison de redouter la mort, car pour vous c'est la fin de toutes vos espérances.

Le discours ci-dessus ayant été lu à la Société Spirite de Paris, dans la séance du 27 janvier 1865, l'Esprit de la jeune *Emily de Putron*, qui, sans doute, l'écoutait et partageait l'émotion de l'assemblée, s'est manifesté spontanément par madame Costel, et a dicté les paroles suivantes :

« Les paroles du poète ont couru comme un souffle sonore sur cette assemblée ; elles ont fait tressaillir vos Esprits ; elles ont évoqué mon âme qui flotte incertaine encore dans l'éther infini !

« O poète, révélateur de la vie, tu connais bien la mort, car tu ne couronnes pas de cyprès ceux que tu pleures, mais tu rattaches sur leur front les tremblantes violettes de l'espérance ! J'ai passé rapide

et légère, effleurant à peine les joies attendries de la vie ; au déclin du jour, je me suis envolée sur le rayon tremblant qui mourait au sein des flots.

« O ma mère, ma sœur, mes amis, grand poète ! ne pleurez plus, mais soyez attentifs ! Le murmure qui frôle vos oreilles est le mien ; le parfum de la fleur penchée est mon souffle. Je me mêle à la grande vie pour mieux pénétrer votre amour. Nous sommes éternels ; ce qui n'a pas commencé ne peut finir, et ton génie, ô poète, semblable au fleuve qui court vers la mer, remplira l'Éternité de la puissance qui est force et amour ! EMILY.

Notices bibliographiques.

La Luce,

Giornale dello Spiritismo in Bologna (*Italia*).

Le Spiritisme compte un nouvel organe en Italie. LA LUMIÈRE, *journal du Spiritisme à Bologne*, paraît par livraisons mensuelles. (10 fr. par an pour l'Italie.) Voici la traduction de son programme :

« L'aurore d'un grand jour a paru, et déjà il resplendit dans les cieux. Le Spiritisme, ce fait surprenant, et pour beaucoup incroyable, a fait son apparition dans toutes les parties du monde, et marche avec une irrésistible puissance. Aujourd'hui, ses adeptes se comptent par millions et sont répandus partout.

« D'importants ouvrages et de nombreux journaux spéciaux, dus à des intelligences d'élite, sont publiés sur cette sublime philosophie, principalement en France, où de nombreuses sociétés s'en occupent. Plusieurs villes d'Italie ont aussi des réunions spirites ; des sociétés de savants existent à Naples et à Turin ; celle de cette dernière ville publie l'excellent journal : *les Annales du Spiritisme à Turin*.

« Ceux qui ignorent les principes de cette nouvelle science s'efforcent en vain de la ridiculiser et de faire passer ses adhérents pour des rêveurs et des hallucinés. Les communications entre le monde invisible et le monde corporel sont dans la nature des choses ; elles ont existé de tout temps ; c'est pourquoi on en trouve les traces chez tous les peuples et à toutes les époques. Ces communications, aujourd'hui plus générales, plus répandues, patentes pour tous, ont un but : Les Esprits viennent annoncer que les temps prédits par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés ; ils ont pour mission d'instruire les hommes, en ouvrant une ère nouvelle pour la régénération de l'humanité.

« C'est en vain que les pharisiens de l'époque s'agitent, que l'incrédulité s'arme d'un superbe sourire, ils n'arrêteront pas l'étoile du Spiritisme ; plus elle avance, plus sa force s'accroît et vient abattre

l'orgueilleux matérialisme qui menace d'envahir toutes les classes de la société.

« Si donc, dans les centres les plus intelligents, dans les plus grandes villes, dans les capitales, on étudie depuis plusieurs années et avec intérêt ces phénomènes qui, en dehors des lois de la science vulgaire, se manifestent de tous côtés, c'est qu'on en a reconnu la réalité, et qu'on y a vu l'action d'une volonté libre et intelligente.

« Le journal *la Lumière* est fondé dans le but de propager cette nouvelle science, en s'appuyant sur les ouvrages spéciaux les plus instructifs, parmi lesquels nous mettons en première ligne ceux d'Allan Kardec, le docte président de la Société spirite de Paris, qui nous fourniront la matière de la partie philosophique, et la théorie de la partie expérimentale. *Etude et bonne volonté*, sont les deux conditions nécessaires pour arriver à expérimenter soi-même. Dans la seconde partie, notre journal contiendra les dictées données par les Esprits, les unes sur la plus consolante philosophie et la morale la plus pure ; les autres, quoique familières, seront choisies parmi les plus propres à inspirer la foi, l'amour et l'espérance. En outre, passant en revue les ouvrages et journaux spirites, nous publierons tous les faits de nature à intéresser nos lecteurs. Aucune discussion ne sera engagée avec les personnes qui ne connaissent pas les principes du Spiritisme.

« La foi et le courage nous rendront moins pénible notre devoir, et plus facile le chemin pour arriver à la vérité. »

Le Monde musical,

JOURNAL DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Publié sous la direction de MM. *Malibran* et *Roselli*. Administrateur : M. Vauchez. - Bureaux à Bruxelles, rue de la Montagne, 51.

Ce journal, dont nous avons rendu compte dans notre numéro de décembre 1864, vient de se constituer en société en commandite au capital de 60 000 fr., divisé en 2 400 actions de 25 fr. chacune. Intérêts des actions, 6 p. 100 par an ; part dans le dividende annuel de 40 p. 100 sur les bénéfices. - Il paraît tous les dimanches, format des grands journaux. - Prix de l'abonnement : pour la Belgique, 4 fr. par an ; 10 cent. le numéro. - Pour la France, 10 fr. par an. - On s'abonne à Paris, 8, rue Ribouté.

Les sympathies de ce journal pour le Spiritisme le recommandent à tous les adeptes. Chaque numéro contient un très bon article sur la doctrine. Quoique nous soyons complètement étranger à sa direction, l'administration de la *Revue spirite* se charge, par pure obligeance, de recevoir les abonnements et les souscriptions d'actions.

Correspondance. - Merci au Spirite anonyme de Saint-Pétersbourg qui nous a envoyé 50 fr. pour la pauvre ouvrière de Lyon, sur la demande de Carita. Si les hommes ne savent pas son nom, Dieu le sait.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 3. MARS 1865.

Où est le Ciel ?

Le mot *ciel* se dit en général de l'espace indéfini qui environne la terre, et plus particulièrement de la partie qui est au-dessus de notre horizon ; il vient du latin *cœlum*, formé du grec *coïlos*, creux, concave, parce que le ciel paraît aux yeux comme une immense concavité. Les Anciens croyaient à l'existence de plusieurs cieux superposés, composés de matière solide et transparente, formant des sphères concentriques dont la terre était le centre. Ces sphères tournant autour de la terre entraînaient avec elles les astres qui se trouvaient dans leur circuit.

Cette idée, qui tenait à l'insuffisance des connaissances astronomiques, fut celle de toutes les théogonies qui firent des cieux, ainsi échelonnés, les divers degrés de la béatification ; le dernier était le séjour de la suprême félicité. Selon l'opinion la plus commune, il y en avait sept ; de là l'expression : *Être au septième ciel*, pour exprimer un parfait bonheur. Les Musulmans en admettent neuf, dans chacun desquels s'augmente la félicité des croyants. L'astronome Ptolémée[6] en comptait onze, dont le dernier était appelé Empyrée[7], à cause de l'éclatante lumière qui y règne. C'est encore aujourd'hui le nom poétique donné au lieu de l'éternelle béatitude. La théologie chrétienne reconnaît trois cieux ; le premier est celui de la région de l'air et des nuages ; le second est l'espace où se meuvent les astres ; le troisième

---

[6] Ptolémée vivait à Alexandrie en Egypte, au deuxième siècle de l'ère chrétienne.

[7] Du grec *pur* ou *pyr*, feu.

au-delà de la région des astres, est la demeure du Très-Haut, le séjour des élus qui contemplent Dieu face à face. C'est en suite de cette croyance qu'on dit que saint Paul fut enlevé au troisième ciel.

Les différentes doctrines concernant le séjour des bienheureux reposent toutes sur la double erreur que la terre est le centre de l'univers, et que la région des astres est limitée. C'est par delà cette limite imaginaire que toutes ont placé ce séjour fortuné et la demeure du Tout-Puissant. Singulière anomalie qui place l'auteur de toutes choses, celui qui les gouverne toutes, aux confins de la création, au lieu du centre d'où le rayonnement de sa pensée pouvait s'étendre à tout !

La science, avec l'inexorable logique des faits et de l'observation, a porté son flambeau jusque dans les profondeurs de l'espace, et montré le néant de toutes ces théories. La terre n'est plus le pivot de l'univers, mais un des plus petits astres roulant dans l'immensité ; le soleil lui-même n'est que le centre d'un tourbillon planétaire ; les étoiles sont d'innombrables soleils autour desquels circulent des mondes innombrables, séparés par des distances à peine accessibles à la pensée, quoiqu'ils nous semblent se toucher. Dans cet ensemble, régi par des lois éternelles où se révèlent la sagesse et la toute-puissance du Créateur, la terre n'apparaît que comme un point imperceptible, et l'un des moins favorisés pour l'habitabilité. Dès lors on se demande pourquoi Dieu en aurait fait l'unique siège de la vie, et y aurait relégué ses créatures de prédilection. Tout, au contraire, annonce que la vie est partout, que l'humanité est infinie comme l'univers. La science nous révélant des mondes semblables à la terre, Dieu ne pouvait les avoir créés sans but ; il a dû les peupler d'êtres capables de les gouverner.

Les idées de l'homme sont en raison de ce qu'il sait ; comme toutes les découvertes importantes, celle de la constitution des mondes a dû leur donner un autre cours. Sous l'empire de ces nouvelles connaissances, les croyances ont dû se modifier ; le ciel a été déplacé ; la région des étoiles étant sans limites ne peut plus lui en servir. Où est-il ? Devant cette question, toutes les religions restent muettes.

Le Spiritisme vient la résoudre en démontrant la véritable destinée de l'homme. La nature de ce dernier, et les attributs de Dieu étant pris pour point de départ, on arrive à la conclusion.

L'homme est composé du corps et de l'Esprit ; l'Esprit est l'être principal, l'être de raison, l'être intelligent ; le corps est l'enveloppe matérielle que revêt temporairement l'Esprit pour l'accomplissement

de sa mission sur la terre et l'exécution du travail nécessaire à son avancement. Le corps, usé, se détruit, et l'Esprit survit à sa destruction. Sans l'Esprit, le corps n'est qu'une matière inerte, comme un instrument privé du bras qui le fait agir ; sans le corps, l'Esprit est tout : la vie et l'intelligence. En quittant le corps, il rentre dans le monde spirituel d'où il était sorti pour s'incarner.

Il y a donc le *monde corporel* composé des Esprits incarnés, et le *monde spirituel* formé des Esprits désincarnés. Les êtres du monde corporel, par le fait même de leur enveloppe matérielle, sont attachés à la terre, ou à un globe quelconque ; le monde spirituel est partout, autour de nous et dans l'espace ; aucune limite ne lui est assignée. En raison de la nature fluidique de leur enveloppe, les êtres qui le composent, au lieu de se traîner péniblement sur le sol, franchissent les distances avec la rapidité de la pensée. La mort du corps est la rupture des liens qui les retenaient captifs.

Les Esprits sont créés simples et ignorants, mais avec l'aptitude à tout acquérir et à progresser, en vertu de leur libre arbitre. Par le progrès, ils acquièrent de nouvelles connaissances, de nouvelles facultés, de nouvelles perceptions, et, par suite, de nouvelles jouissances inconnues aux Esprits inférieurs ; ils voient, entendent, sentent et comprennent ce que les Esprits arriérés ne peuvent ni voir, ni entendre, ni sentir, ni comprendre. Le bonheur est en raison du progrès accompli ; de sorte que, de deux Esprits, l'un peut n'être pas aussi heureux que l'autre, uniquement parce qu'il n'est pas aussi avancé intellectuellement et moralement, sans qu'ils aient besoin d'être chacun dans un lieu distinct. Quoique étant à côté l'un de l'autre, l'un peut être dans les ténèbres, tandis que tout est resplendissant autour de l'autre, absolument comme pour un aveugle et un voyant qui se donnent la main : l'un perçoit la lumière, qui ne fait aucune impression sur son voisin. Le bonheur des Esprits étant inhérent aux qualités qu'ils possèdent, ils le puisent partout où ils se trouvent, à la surface de la terre, au milieu des incarnés ou dans l'espace.

Une comparaison vulgaire fera mieux encore comprendre cette situation. Si dans un concert se trouvent deux hommes, l'un bon musicien à l'oreille exercée, l'autre sans connaissance de la musique et au sens de l'ouïe peu délicat, le premier éprouve une sensation de bonheur, tandis que le second reste insensible, parce que l'un comprend et perçoit ce qui ne fait aucune impression sur l'autre. Ainsi en est-il de toutes les jouissances des Esprits qui sont en raison de l'aptitude à

les ressentir. Le monde spirituel a partout des splendeurs, des harmonies et des sensations que les Esprits inférieurs, encore soumis à l'influence de la matière, n'entrevoient même pas, et qui ne sont accessibles qu'aux Esprits épurés.

Le progrès, chez les Esprits, est le fruit de leur propre travail ; mais, comme ils sont libres, ils travaillent à leur avancement avec plus ou moins d'activité ou de négligence, selon leur volonté ; ils hâtent ainsi ou retardent leur progrès, et par suite leur bonheur. Tandis que les uns avancent rapidement, d'autres croupissent de longs siècles dans les rangs inférieurs. Ils sont donc les propres artisans de leur situation, heureuse ou malheureuse, selon cette parole du Christ : A chacun selon ses œuvres. Tout Esprit qui reste en arrière ne peut s'en prendre qu'à lui-même, de même que celui qui avance en a tout le mérite ; le bonheur qu'il a conquis n'en a que plus de prix à ses yeux.

Le bonheur suprême n'est le partage que des Esprits parfaits, autrement dit des purs Esprits. Ils ne l'atteignent qu'après avoir progressé en intelligence et en moralité. Le progrès intellectuel et le progrès moral marchent rarement de front ; mais ce que l'Esprit ne fait pas dans un temps, il le fait dans un autre, de sorte que les deux progrès finissent par atteindre le même niveau. C'est la raison pour laquelle on voit souvent des hommes intelligents et instruits très peu avancés moralement, et réciproquement.

L'incarnation est nécessaire au double progrès moral et intellectuel de l'Esprit : au progrès intellectuel, par l'activité qu'il est obligé de déployer dans le travail ; au progrès moral, par le besoin que les hommes ont les uns des autres. La vie sociale est la pierre de touche des bonnes et des mauvaises qualités. La bonté, la méchanceté, la douceur, la violence, la bienveillance, la charité, l'égoïsme, l'avarice, l'orgueil, l'humilité, la sincérité, la franchise, la loyauté, la mauvaise foi, l'hypocrisie, en un mot tout ce qui constitue l'homme de bien ou l'homme pervers, a pour mobile, pour but et pour stimulant les rapports de l'homme avec ses semblables ; pour celui qui vivrait seul, il n'y aurait ni vices, ni vertus ; si, par l'isolement, il se préserve du mal, il annule le bien.

Une seule existence corporelle est manifestement insuffisante pour que l'Esprit puisse acquérir tout ce qui lui manque en bien, et se défaire de tout ce qui est mauvais en lui. Le sauvage, par exemple, pourrait-il jamais, dans une seule incarnation, atteindre le niveau moral et intellectuel de l'Européen le plus avancé ? Cela est matériel-

lement impossible. Doit-il donc rester éternellement dans l'ignorance et la barbarie, privé des jouissances que peut seul procurer le développement des facultés ? Le simple bon sens repousse une telle supposition qui serait à la fois la négation de la justice et de la bonté de Dieu, et celle de la loi progressive de la nature. C'est pourquoi Dieu, qui est souverainement juste et bon, accorde à l'Esprit de l'homme autant d'existences que cela est nécessaire pour arriver au but, qui est la perfection. Dans chaque existence nouvelle, il apporte ce qu'il a acquis dans les précédentes en aptitudes, en connaissances intuitives, en intelligence et en moralité. Chaque existence est ainsi un pas en avant dans la voie du progrès, à moins que, par sa paresse, son insouciance ou son obstination dans le mal, il ne la mette pas à profit, auquel cas c'est pour lui à recommencer. De lui dépend donc d'augmenter ou de diminuer le nombre de ses incarnations, toujours plus ou moins pénibles et laborieuses.

Dans l'intervalle des existences corporelles, l'Esprit rentre, pour un temps plus ou moins long, dans le monde spirituel, où il est heureux ou malheureux, selon le bien ou le mal qu'il a fait. L'état spirituel est l'état normal de l'Esprit, puisque ce doit être son état définitif, et que le corps spirituel ne meurt pas ; l'état corporel n'est que transitoire et passager. C'est à l'état spirituel surtout qu'il recueille les fruits du progrès accompli par son travail dans l'incarnation ; c'est alors aussi qu'il se prépare à de nouvelles luttes, et prend les résolutions qu'il s'efforcera de mettre en pratique à son retour dans l'humanité.

La réincarnation peut avoir lieu sur la terre ou dans d'autres mondes. Parmi les mondes, il en est de plus avancés les uns que les autres, où l'existence s'accomplit dans des conditions moins pénibles que sur la terre, physiquement et moralement, mais où ne sont admis que des Esprits arrivés à un degré de perfection en rapport avec l'état de ces mondes.

La vie dans les mondes supérieurs est déjà une récompense, car on y est exempt des maux et des vicissitudes auxquels on est en butte ici-bas. Les corps, moins matériels, presque fluidiques, n'y sont sujets ni aux maladies, ni aux infirmités, ni aux mêmes besoins. Les mauvais Esprits en étant exclus, les hommes y vivent en paix, sans autre soin que celui de leur avancement par le travail de l'intelligence. Là règne la véritable fraternité, parce qu'il n'y a pas d'égoïsme, la véritable égalité, parce qu'il n'y a pas d'orgueil, la véritable liberté, parce qu'il n'y a pas de désordres à réprimer, ni d'ambitieux cherchant à opprimer le faible. Comparés à la terre, ces mondes sont de

véritables paradis ; ce sont les étapes de la route du progrès qui conduit au séjour définitif. La terre étant un monde inférieur destiné à l'épuration des Esprits imparfaits, c'est la raison pour laquelle le mal y domine jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en faire le séjour d'Esprits plus avancés.

C'est ainsi que l'Esprit progressant graduellement, à mesure qu'il se développe, arrive à l'apogée de la félicité ; mais, avant d'avoir atteint le point culminant de la perfection, il jouit d'un bonheur relatif à son avancement. Tel l'enfant goûte les plaisirs du premier âge ; plus tard, ceux de la jeunesse, et finalement ceux plus solides de l'âge mûr.

La félicité des Esprits bienheureux n'est pas dans l'oisiveté contemplative, qui serait, comme il a souvent été dit, une éternelle et fastidieuse inutilité. La vie spirituelle, à tous les degrés, est au contraire une constante activité, mais une activité exempte de fatigues. Le suprême bonheur consiste dans la jouissance de toutes les splendeurs de la création qu'aucun langage humain ne saurait rendre, que l'imagination la plus féconde ne saurait concevoir ; dans la connaissance et la pénétration de toutes choses ; dans l'absence de toute peine physique et morale ; dans une satisfaction intime, une sérénité d'âme que rien n'altère ; dans l'amour pur qui unit tous les êtres, par suite de l'absence de tout froissement par le contact des méchants, et par-dessus tout dans la vue de Dieu, et dans la compréhension de ses mystères révélés aux plus dignes. Elle est aussi dans les fonctions dont on est heureux d'être chargé. Les purs Esprits sont les Messies ou messagers de Dieu pour la transmission et l'exécution de ses volontés ; ils accomplissent les grandes missions, président à la formation des mondes et à l'harmonie générale de l'univers, charge glorieuse à laquelle on n'arrive que par la perfection. Ceux de l'ordre le plus élevé sont seuls dans les secrets de Dieu, s'inspirant de sa pensée dont ils sont les représentants directs.

Les attributions des Esprits sont proportionnées à leur avancement, aux lumières qu'ils possèdent, à leurs capacités, à leur expérience et au degré de confiance qu'ils inspirent au souverain Maître. Là point de privilège, point de faveurs qui ne soient le prix du mérite : tout est mesuré au poids de la stricte justice. Les missions les plus importantes ne sont confiées qu'à ceux que l'on sait propres à les remplir et incapables d'y faillir ou de les compromettre. Tandis que sous l'œil même de Dieu, les plus dignes composent le conseil suprême, à des chefs supérieurs est dévolue la direction d'un tourbillon planétaire ;

à d'autres est conférée celle d'un monde spécial. Viennent ensuite, dans l'ordre de l'avancement et de la subordination hiérarchique, les attributions plus restreintes de ceux qui sont préposés à la marche des peuples, à la protection des familles et des individus, à l'impulsion de chaque branche du progrès, aux diverses opérations de la nature jusqu'aux plus infimes détails de la création. Dans ce vaste et harmonieux ensemble, il y a de l'occupation pour toutes les capacités, toutes les aptitudes, toutes les bonnes volontés, occupations acceptées avec joie, sollicitées avec ardeur, parce que c'est un moyen d'avancement pour les Esprits qui aspirent à s'élever.

L'incarnation est inhérente à l'infériorité des Esprits ; elle n'est plus nécessaire à ceux qui en ont franchi la limite et qui progressent à l'état spirituel, ou dans les existences corporelles des mondes supérieurs qui n'ont plus rien de la matérialité terrestre. De la part de ceux-ci elle est volontaire, en vue d'exercer sur les incarnés une action plus directe pour l'accomplissement de la mission dont ils sont chargés auprès d'eux. Ils en acceptent les vicissitudes et les souffrances par dévouement.

A côté des grandes missions confiées aux Esprits supérieurs, il y en a de tous les degrés d'importance dévolues aux Esprits de tous ordres ; d'où l'on peut dire que chaque incarné a la sienne, c'est-à-dire des devoirs à remplir pour le bien de ses semblables, depuis le père de famille à qui incombe le soin de faire progresser ses enfants, jusqu'à l'homme de génie qui jette dans la société de nouveaux éléments de progrès. C'est dans ces missions secondaires que l'on rencontre souvent des défaillances, des prévarications, des renoncements, mais qui ne nuisent qu'à l'individu et non à l'ensemble.

Toutes les intelligences concourent donc à l'œuvre générale, à quelque degré qu'elles soient arrivées, et chacune dans la mesure de ses forces ; les unes à l'état d'incarnation, les autres à l'état d'Esprit. Partout l'activité depuis le bas jusqu'au plus haut de l'échelle, toutes s'instruisant, s'entraidant, se prêtant un mutuel appui, se tendant la main pour atteindre le sommet.

Ainsi s'établit la solidarité entre le monde spirituel et le monde corporel, autrement dit entre les hommes et les Esprits, entre les Esprits libres et les Esprits captifs. Ainsi se perpétuent et se consolident, par l'épuration et la continuité des rapports, les sympathies véritables, les affections saintes.

Partout donc la vie et le mouvement ; pas un coin de l'espace infini qui ne soit peuplé ; pas une région qui ne soit incessamment parcourue

par d'innombrables légions d'êtres radieux, invisibles pour les sens grossiers des incarnés, mais dont la vue ravit d'admiration et de joie les âmes dégagées de la matière. Partout enfin, il y a un bonheur relatif pour tous les progrès, pour tous les devoirs accomplis ; chacun porte en soi les éléments de son bonheur, en raison de la catégorie où le place son degré d'avancement.

Le bonheur tient aux qualités propres des individus, et non à l'état matériel du milieu où ils se trouvent ; il est donc partout où il y a des Esprits capables d'être heureux ; nulle place circonscrite ne lui est assignée dans l'univers. En quelque lieu qu'ils se trouvent, les purs Esprits peuvent contempler la majesté divine, parce que Dieu est partout.

Cependant le bonheur n'est point personnel ; si on ne le puisait qu'en soi-même, si on ne pouvait le faire partager à d'autres, il serait égoïste et triste ; il est aussi dans la communion de pensées qui unit les êtres sympathiques. Les Esprits heureux, attirés les uns vers les autres par la similitude des idées, des goûts, des sentiments, forment de vastes groupes ou familles homogènes, au sein desquelles chaque individualité rayonne de ses propres qualités, et se pénètre des effluves sereins et bienfaisants qui émanent de l'ensemble, dont les membres, tantôt se dispersent pour vaquer à leur mission, tantôt s'assemblent sur un point quelconque de l'espace pour se faire part du résultat de leurs travaux, tantôt se réunissent autour d'un Esprit d'un ordre plus élevé pour recevoir ses avis et ses instructions.

Bien que les Esprits soient partout, les mondes sont les foyers où ils s'assemblent de préférence, en raison de l'analogie qui existe entre eux et ceux qui les habitent. Autour des mondes avancés abondent les Esprits supérieurs ; autour des mondes arriérés pullulent les Esprits inférieurs. La terre est encore un de ces derniers. Chaque globe a donc, en quelque sorte, sa population propre en Esprits incarnés et désincarnés, qui s'alimente en majeure partie par l'incarnation et la désincarnation des mêmes Esprits. Cette population est plus stable dans les mondes inférieurs où les Esprits sont plus attachés à la matière, et plus flottante dans les mondes supérieurs. Mais des mondes, foyers de lumière et de bonheur, des Esprits se détachent vers les mondes inférieurs pour y semer les germes du progrès, y porter la consolation et l'espérance, relever les courages abattus par les épreuves de la vie, et parfois s'y incarnent pour accomplir leur mission avec plus d'efficacité.

Dans cette immensité sans bornes, où donc est le ciel ! Il est partout ; nulle enceinte ne lui sert de limites ; les mondes heureux sont

les dernières stations qui y conduisent ; les vertus en frayent le chemin, les vices en interdisent l'accès.

A côté de ce tableau grandiose qui peuple tous les coins de l'univers, qui donne à tous les objets de la création un but et une raison d'être, qu'elle est petite et mesquine la doctrine qui circonscrit l'humanité sur un imperceptible point de l'espace, qui nous la montre commençant à un instant donné pour finir également un jour avec le monde qui la porte, n'embrassant ainsi qu'une minute dans l'éternité ! Qu'elle est triste, froide et glaciale, quand elle nous montre le reste de l'univers avant, pendant et après l'humanité terrestre, sans vie, sans mouvement, comme un immense désert plongé dans le silence ! Qu'elle est désespérante par la peinture qu'elle fait du petit nombre des élus voués à la contemplation perpétuelle, tandis que la majorité des créatures est condamnée à des souffrances sans fin ! Qu'elle est navrante, pour les cœurs aimants, par la barrière qu'elle pose entre les morts et les vivants ! Les âmes heureuses, dit-on, ne pensent qu'à leur bonheur ; celles qui sont malheureuses, à leurs douleurs. Est-il étonnant que l'égoïsme règne sur la terre quand on le montre dans le ciel ? Combien alors est étroite l'idée qu'elle donne de la grandeur, de la puissance et de la bonté de Dieu !

Combien est sublime, au contraire, celle qu'en donne le Spiritisme ! Combien sa doctrine grandit les idées, élargit la pensée ! - Mais qui dit qu'elle est vraie ? La raison d'abord, la révélation ensuite, puis sa concordance avec le progrès de la science. Entre deux doctrines dont l'une amoindrit et l'autre étend les attributs de Dieu ; dont l'une est en désaccord et l'autre en harmonie avec le progrès ; dont l'une reste en arrière et l'autre marche en avant, le bon sens dit de quel côté est la vérité. Qu'en présence des deux, chacun, dans son for intérieur, interroge ses aspirations, et une voix intime lui répondra. Les aspirations sont la voix de Dieu, qui ne peut tromper les hommes.

Mais alors pourquoi Dieu ne leur a-t-il pas, dès le principe, révélé toute la vérité ? Par la même raison qu'on n'enseigne pas à l'enfance ce qu'on enseigne à l'âge mûr. La révélation restreinte était suffisante pendant une certaine période de l'humanité ; Dieu la proportionne aux forces de l'Esprit. Ceux qui reçoivent aujourd'hui une révélation plus complète sont *les mêmes Esprits* qui en ont déjà reçu une partielle en d'autres temps, mais qui depuis lors ont grandi en intelligence. Avant que la science leur eût révélé les forces vives de la nature, la constitution des astres, le véritable rôle et la formation de la terre, auraient-ils compris l'immensité de l'espace, la pluralité des

mondes ? Auraient-ils pu s'identifier avec la vie spirituelle ? concevoir, après la mort, une vie heureuse ou malheureuse, autrement que dans un lieu circonscrit et sous une forme matérielle ? Non ; comprenant plus par les sens que par la pensée, l'univers était trop vaste pour leur cerveau ; il fallait le réduire à des proportions moins étendues pour le mettre à leur point de vue, sauf à l'étendre plus tard. Une révélation partielle avait son utilité ; elle était sage alors, elle est insuffisante aujourd'hui. Le tort est à ceux qui, ne tenant point compte du progrès des idées, croient pouvoir gouverner des hommes mûrs avec les lisières de l'enfance. A. K.

Nota. - Cet article, ainsi que celui du numéro précédent sur l'*appréhension de la mort*, sont extraits du nouvel ouvrage que M. Allan Kardec mettra prochainement sous presse. Les deux faits suivants viennent confirmer ce tableau du ciel.

Nécrologie.

Madame veuve Foulon.

Le journal *le Siècle*, dans ses articles nécrologiques du 13 février 1865, a publié la note suivante, également reproduite par le journal du Havre et celui d'Antibes :

« Une artiste aimée et estimée au Havre, madame veuve Foulon, miniaturiste habile, est décédée le 3 février à Antibes, où elle était allée chercher, dans un climat plus doux, le rétablissement d'une santé altérée par le travail autant que par l'âge. »

Ayant personnellement et très intimement connu madame Foulon, nous sommes heureux de pouvoir compléter la juste mais trop courte notice ci-dessus. En cela, nous remplissons un devoir d'amitié, en même temps que c'est un hommage mérité rendu à des vertus ignorées, et un salutaire exemple pour tout le monde et pour les Spirites en particulier, qui y puiseront de précieux enseignements.

Comme artiste, madame Foulon avait un talent remarquable ; ses ouvrages, justement appréciés dans maintes expositions, lui ont valu de nombreuses récompenses honorifiques. C'est là un mérite, sans doute, mais qui n'a rien d'exceptionnel. Ce qui la faisait surtout aimer et estimer, ce qui rend sa mémoire chère à tous ceux qui l'ont connue, c'est l'aménité de son caractère ; ce sont ses qualités privées dont ceux qui connaissent sa vie intime peuvent seuls apprécier toute

l'étendue ; car, comme tous ceux en qui le sentiment du bien est inné, elle n'en faisait point étalage, elle ne s'en doutait même pas. S'il est quelqu'un sur qui l'égoïsme n'avait aucune prise, c'était elle, sans doute ; jamais peut-être le sentiment de l'abnégation personnelle ne fut porté plus loin ; toujours prête à sacrifier son repos, sa santé, ses intérêts pour ceux à qui elle pouvait être utile, sa vie n'a été qu'une longue suite de dévouements, comme elle n'a été, depuis sa jeunesse, qu'une longue suite de rudes et cruelles épreuves devant lesquelles son courage, sa résignation et sa persévérance n'ont jamais failli. Des revers de fortune ne lui ayant laissé que son talent pour unique ressource, c'est avec ses pinceaux seuls, soit en donnant des leçons, soit en faisant des portraits, qu'elle a élevé une très nombreuse famille et assuré une honorable position à tous ses enfants. Il faut avoir connu sa vie intime pour savoir tout ce qu'elle a enduré de fatigues et de privations, toutes les difficultés contre lesquelles elle a eu à lutter pour atteindre son but. Mais, hélas ! sa vue, fatiguée par le travail attachant de la miniature, s'éteignait de jour en jour ; encore quelque temps, et la cécité, déjà très avancée, eût été complète.

Lorsqu'il y a quelques années, madame Foulon eut connaissance de la doctrine spirite, ce fut pour elle comme un trait de lumière ; il lui sembla qu'un voile se levait sur quelque chose qui ne lui était point inconnu, mais dont elle n'avait qu'une vague intuition ; aussi l'étudia-t-elle avec ardeur, mais en même temps avec cette lucidité d'esprit, cette justesse d'appréciation qui était le propre de sa haute intelligence. Il faut connaître toutes les perplexités de sa vie, perplexités qui avaient toujours pour mobile, non elle-même, mais les êtres qui lui étaient chers, pour comprendre toutes les consolations qu'elle puisa dans cette sublime révélation qui lui donnait une foi inébranlable dans l'avenir, et lui montrait le néant des choses terrestres. Sans le respect dû aux choses intimes, que de grands enseignements sortiraient de la dernière période de cette vie si féconde en émotions ! Aussi l'assistance des bons Esprits ne lui fit pas défaut ; les instructions et les enseignements qu'ils se sont plu à prodiguer à cette âme d'élite forment un recueil des plus édifiants, mais tout intime, dont nous sommes heureux d'avoir été plus d'une fois l'agent provocateur. Aussi sa mort a été digne de sa vie. Elle en a vu les approches sans aucune appréhension pénible : c'était pour elle la délivrance des liens terrestres qui devait lui ouvrir cette vie spirituelle bienheureuse avec laquelle elle s'était identifiée par l'étude du Spiritisme.

Elle est morte avec calme, parce qu'elle avait la conscience d'avoir

accompli la mission qu'elle avait acceptée en venant sur la terre, d'avoir scrupuleusement rempli ses devoirs d'épouse et de mère de famille ; parce qu'aussi elle avait, pendant sa vie, abjuré tout ressentiment contre ceux dont elle avait à se plaindre, et qui l'avaient payé d'ingratitude ; qu'elle leur a toujours rendu le bien pour le mal, et qu'elle a quitté la vie en leur pardonnant, s'en remettant pour elle-même à la bonté et à la justice de Dieu. Elle est morte enfin avec la sérénité que donne une conscience pure, et la certitude d'être moins séparée de ses enfants que pendant la vie corporelle, puisqu'elle pourra désormais être avec eux en Esprit, sur quelque point du globe qu'ils se trouvent, les aider de ses conseils, et les couvrir de sa protection. Maintenant, quel est son sort dans le monde où elle se trouve ? Les Spirites le pressentent déjà ; mais laissons-la elle-même rendre compte de ses impressions.

Elle est morte, comme ou l'a vu, le 3 février ; nous en reçûmes la nouvelle le 6 et notre premier désir fût de nous entretenir avec elle, si cela était possible. Nous étions nous-même à ce moment atteint d'une grave maladie, ce qui explique quelques-unes de ses paroles. Il est à remarquer que le médium ne la connaissait point, et ignorait les particularités de sa vie dont elle parle spontanément. Voici sa première communication, qui fut donnée le 6 février :

(5 février 1865. - Médium, madame Cazemajour.)

J'étais sûre que vous auriez la pensée de m'évoquer aussitôt après ma délivrance, et je me tenais prête à vous répondre, car je n'ai pas connu de trouble ; il n'y a que ceux qui ont peur qui sont enveloppés de ses épaisses ténèbres.

Eh bien, mon ami, je suis heureuse maintenant ; ces pauvres yeux qui s'étaient affaiblis et qui ne me laissaient que le souvenir des prismes qui avaient coloré ma jeunesse de leur chatoyant éclat, se sont ouverts ici, et ont retrouvé les splendides horizons qu'idéalisent, dans leurs vagues reproductions, quelques-uns de vos grands artistes, mais dont la réalité majestueuse, sévère et pourtant pleine de charmes, est empreinte de la plus complète réalité.

Il n'y a que trois jours que je suis morte, et je sens que je suis artiste ; mes aspirations vers l'idéal de la beauté dans l'art n'étaient que l'intuition d'une faculté que j'avais étudiée et acquise dans d'autres existences et qui se sont développées dans ma dernière. Mais que j'ai à faire pour reproduire un chef-d'œuvre digne de la grande scène qui frappe l'esprit en arrivant dans la région de la lumière ! Des pinceaux ! des pinceaux ! et je prouverai au monde que l'art spirite est le couron-

nement de l'art païen, de l'art chrétien qui périclite, et qu'au Spiritisme seul est réservée la gloire de le faire revivre dans tout son éclat sur votre monde déshérité.

Assez pour l'artiste ; au tour de l'amie.

Pourquoi, bonne amie (madame Allan Kardec), vous affecter ainsi de ma mort ? Vous surtout qui connaissez les déceptions et les amertumes de ma vie, vous devriez vous réjouir, au contraire, de voir que maintenant je n'ai plus à boire dans la coupe amère des douleurs terrestres que j'ai vidée jusqu'à la lie. Croyez-moi, les morts sont plus heureux que les vivants, et c'est douter de la vérité du Spiritisme de les pleurer. Vous me reverrez, soyez-en sûre ; je suis partie la première, parce que ma tâche était finie ici-bas ; chacun a la sienne à remplir sur la terre, et quand la vôtre sera finie, vous viendrez vous reposer un peu près de moi, pour recommencer ensuite, s'il le faut, attendu qu'il n'est pas dans la nature de rester inactif. Chacun a ses tendances et y obéit ; c'est une loi suprême qui prouve la puissance du libre arbitre ; aussi, bonne amie, indulgence et charité, nous en avons tous besoin réciproquement, soit dans le monde visible, soit dans le monde invisible ; avec cette devise, tout va bien.

Vous ne me diriez pas de m'arrêter. Savez-vous que je cause longuement pour la première fois ! aussi je vous laisse ; au tour de mon excellent ami, M. Kardec. Je veux le remercier des affectueuses paroles qu'il a bien voulu adresser à l'amie qui l'a devancé dans la tombe ; car nous avons failli partir ensemble pour le monde où je me trouve, mon bon ami ! (Nous étions tombé malade le 31 janvier). Qu'aurait-elle dit la compagne bien-aimée de vos jours, si les bons Esprits n'y avaient mis bon ordre ? c'est alors qu'elle aurait pleuré et gémi ! et je le comprends ; mais aussi il faut qu'elle veille à ce que vous ne vous exposiez pas de nouveau au danger avant d'avoir fini votre travail d'initiation spirite, sans cela vous courrez risque d'arriver trop tôt parmi nous, et de ne voir, comme Moïse, la Terre Promise que de loin. Tenez-vous donc sur vos gardes, c'est une amie qui vous en prévient.

Maintenant, je m'en vais ; je retourne près de mes chers enfants ; puis, je vais voir, par delà les mers, si ma brebis voyageuse est enfin arrivée au port, ou si elle est le jouet de la tempête. Que les bons Esprits la protègent ; je vais me joindre à eux pour cela. Je reviendrai causer avec vous, car je suis une causeuse infatigable ; vous vous en souvenez. Au revoir donc, bons et chers amis ; à bientôt.

Veuve FOULON.

Remarque. - Sa brebis voyageuse est une de ses filles, qui habite l'Amérique, et qui venait de faire un long et pénible voyage.

On ne redoute la mort que par l'incertitude de ce qui se passe à ce moment suprême, et de ce qu'il en est de nous au delà. La croyance vague en la vie future ne suffit pas toujours pour calmer l'appréhension de l'inconnu. Toutes les communications qui ont pour but de nous initier aux détails et aux impressions du passage, tendent à dissiper cette crainte, en ce qu'elles nous familiarisent et nous identifient avec la transition qui s'opère en nous. A ce point de vue, celles de madame Foulon, et celles du docteur Demeure qui font suite, sont éminemment instructives. La situation des Esprits après la mort étant essentiellement variable, selon la diversité des aptitudes, des qualités et du caractère de chacun, ce n'est que par la multiplicité des exemples qu'on peut arriver à connaître l'état réel du monde invisible.

(8 février 1865.)

Spontané. Me voilà chez vous bien plus tôt que je ne croyais, et très heureuse de vous revoir, surtout maintenant que vous allez mieux, et que bientôt, je l'espère, vous serez complètement rétabli. Mais je veux que vous m'adressiez les questions qui vous intéressent ; j'y répondrai mieux ; sans cela je cours risque de causer avec vous à bâtons rompus, et il faut que nous causions de choses purement sérieuses ; n'est-ce pas, mon bon maître spirite ?

D. Chère madame Foulon, je suis bien heureux de la communication que vous m'avez fait donner l'autre jour, et de votre promesse de continuer nos entretiens.

Je vous ai parfaitement reconnue dans la communication ; vous y parlez de choses ignorées du médium, et qui ne peuvent venir que de vous ; puis votre langage affectueux à notre égard est bien celui de votre âme aimante ; mais il y a dans votre langage une assurance, un aplomb, une fermeté que je ne vous connaissais pas de votre vivant. Vous savez qu'à ce sujet, je me suis permis plus d'une admonition en certaines circonstances.

R. C'est vrai ; mais dès que je me suis vue gravement malade, j'ai recouvré ma fermeté d'esprit, perdue par les chagrins et les vicissitudes qui m'avaient parfois rendue craintive pendant la vie. Je me suis dit : Tu es Spirite ; oublie la terre ; prépare-toi à la transformation de ton être, et vois, par la pensée, le sentier lumineux que doit suivre ton âme en quittant ton corps, et qui la conduira, heureuse et délivrée, dans les sphères célestes où tu dois vivre désormais.

Vous me direz que c'était un peu présomptueux de ma part de compter sur le bonheur parfait en quittant la terre, mais j'avais tant souffert, que j'avais dû expier mes fautes de cette existence et des existences précédentes. Cette intuition ne m'avait pas trompée, et c'est elle qui m'a rendu le courage, le calme et la fermeté des derniers instants ; cette fermeté s'est naturellement accrue quand, après ma délivrance, j'ai vu mes espérances réalisées.

D. Veuillez maintenant nous décrire votre passage, votre réveil et vos premières impressions.

R. J'ai souffert, mais mon Esprit a été plus fort que la souffrance matérielle que le dégagement lui faisait éprouver. Je me suis trouvée, *après le suprême soupir,* comme en syncope, n'ayant aucune conscience de mon état, ne songeant à rien, et dans une vague somnolence qui n'était ni le sommeil du corps, ni le réveil de l'âme. Je suis restée assez longtemps ainsi ; puis, comme si je sortais d'un long évanouissement, je me suis réveillée peu à peu au milieu de frères que je ne connaissais pas ; ils me prodiguaient leurs soins et leurs caresses ; me montraient un point dans l'espace qui ressemblait à une étoile brillante, et m'ont dit : « C'est là que tu vas venir avec nous ; tu n'appartiens plus à la terre. » Alors je me suis souvenue ; je me suis appuyée sur eux, et, comme un groupe gracieux qui s'élance vers les sphères inconnues, mais avec la certitude d'y trouver le bonheur… Nous sommes montés, montés, et l'étoile grossissait ; c'était un monde heureux, un monde supérieur, où votre bonne amie va enfin trouver le repos ; je veux dire le repos eu égard aux fatigues corporelles que j'ai endurées et aux vicissitudes de la vie terrestre, mais non l'indolence de l'Esprit, car l'activité de l'Esprit est une jouissance.

D. Est-ce que vous avez définitivement quitté la terre ?

R. J'y laisse trop d'êtres qui me sont chers pour la quitter encore définitivement. J'y reviendrai donc en Esprit, car j'ai une mission à remplir auprès de mes petits-enfants. Vous savez bien d'ailleurs qu'aucun obstacle ne s'oppose à ce que les Esprits qui stationnent dans les mondes supérieurs à la terre viennent la visiter.

D. La position où vous êtes semble devoir affaiblir vos rapports avec ceux que vous avez laissés ici-bas.

R. Non, mon ami ; l'amour rapproche les âmes. Croyez-moi, on peut être, sur la terre, plus près de ceux qui ont atteint la perfection que de ceux que l'infériorité et l'égoïsme font tourbillonner autour de la sphère terrestre. La charité et l'amour sont deux moteurs d'une attraction puissante. C'est le lien qui cimente l'union des âmes atta-

chées l'une à l'autre, et la continue malgré la distance et les lieux. Il n'y a de distance que pour les corps matériels ; il n'y en a pas pour les Esprits.

D. D'après ce que vous avez dit dans votre précédente communication, sur vos instincts d'artiste, et le développement de l'art spirite, je croyais que, dans une nouvelle existence, vous en seriez un des premiers interprètes ?

R. Non ; c'est comme guide et Esprit protecteur que je dois donner des preuves au monde de la possibilité de faire des chefs-d'œuvre dans l'art spirite. Les enfants seront médiums peintres, et à l'âge où l'on ne fait que d'informes ébauches, ils peindront, non des choses de la terre, mais des choses des mondes où l'art a atteint toute sa perfection.

D. Quelle idée vous faites-vous maintenant de mes travaux concernant le Spiritisme ?

R. Je trouve que vous avez charge d'âmes, et que le fardeau est pénible à porter ; mais je vois le but, et sais que vous l'atteindrez ; je vous aiderai, s'il se peut, de mes conseils d'Esprit, pour que vous puissiez surmonter les difficultés qui vous seront suscitées, en vous engageant à propos à prendre certaines mesures propres à activer, de votre vivant, le mouvement rénovateur auquel pousse le Spiritisme. Votre ami Demeure, uni à l'Esprit de vérité, vous sera d'un concours plus utile encore ; il est plus savant et plus sérieux que moi ; mais, comme je sais que l'assistance des bons Esprits vous fortifie et vous soutient dans votre labeur, croyez que le mien vous sera assuré partout et toujours.

D. On pourrait induire de quelques-unes de vos paroles que vous ne donnerez pas une coopération personnelle très active à l'œuvre du Spiritisme.

R. Vous vous trompez ; mais je vois tant d'autres Esprits plus capables que moi de traiter cette question importante, qu'un sentiment invincible de timidité m'empêche, pour le moment, de vous répondre selon vos désirs. Cela viendra peut-être ; j'aurai plus de courage et de hardiesse, mais il faut auparavant que je les connaisse mieux. Il n'y a que quatre jours que je suis morte ; je suis encore sous le charme de l'éblouissement qui m'environne ; mon ami, ne le comprenez-vous pas ? Je ne puis suffire à exprimer les nouvelles sensations que j'éprouve. J'ai dû me faire violence pour m'arracher à la fascination qu'exercent sur mon être les merveilles qu'il admire. Je ne puis que bénir et adorer Dieu dans ses œuvres. Mais cela passera ; les Esprits m'assurent que bientôt je serai accoutumée à toutes ces magnificences,

et que je pourrai alors, avec ma lucidité d'Esprit, traiter toutes les questions relatives à la rénovation terrestre. Puis, avec tout cela, songez qu'en ce moment surtout, j'ai une famille à consoler. L'enthousiasme a envahi mon âme, et j'attends qu'il soit un peu passé pour vous entretenir du Spiritisme sérieux, et non du Spiritisme poétique qui n'est pas bon pour les hommes : ils ne le comprendraient pas.

Adieu, et à bientôt ; votre bonne amie qui vous aime et vous aimera toujours, mon maître, car c'est à vous qu'elle a dû la seule consolation durable et vraie qu'elle a éprouvée sur la terre.

Veuve FOULON.

Remarque. - Tout Spirite sérieux et éclairé tirera facilement de ces communications les enseignements qui en ressortent ; nous n'appellerons donc l'attention que sur deux points. Le premier, c'est que cet exemple nous montre la possibilité de ne plus s'incarner sur la terre et de passer d'ici dans un monde supérieur, sans être pour cela séparé des êtres affectionnés qu'on y laisse. Ceux donc qui redoutent la réincarnation à cause des misères de la vie peuvent s'en affranchir en faisant ce qu'il faut, c'est-à-dire en travaillant à leur amélioration. Tel celui qui ne veut pas végéter dans les rangs inférieurs doit s'instruire et travailler pour monter en grade.

Le second point, c'est la confirmation de cette vérité qu'après la mort nous sommes moins séparés des êtres qui nous sont chers que pendant la vie. Il y a quelques jours à peine, madame Foulon, retenue par l'âge et l'infirmité dans une petite ville du Midi, n'avait auprès d'elle qu'une partie de sa famille ; la plupart de ses enfants et de ses amis étant dispersés au loin, des obstacles matériels s'opposaient à ce qu'elle pût les voir aussi souvent que les uns et autres l'eussent désiré. Le grand éloignement rendait même la correspondance rare et difficile pour quelques-uns. A peine est-elle débarrassée de sa lourde enveloppe, que, légère, elle accourt auprès de chacun, franchit les distances sans fatigue avec la rapidité de l'électricité, les voit, assiste à leurs réunions intimes, les entoure de sa protection et peut, par la voie de la médiumnité, s'entretenir avec eux à tout instant, comme de son vivant. Et dire qu'à cette consolante pensée il y a des gens qui préfèrent celle d'une séparation indéfinie !

Nota. - Nous avons reçu trop tard pour pouvoir le reproduire l'intéressant article nécrologique détaillé publié dans le *Journal du Havre* du 10 février, notre numéro étant composé et complet, et au moment d'être mis sous presse.

Le docteur Demeure.

Mort à Albi (Tarn), le 26 janvier 1865.

Encore une âme d'élite qui vient de quitter la terre ! M. Demeure était un médecin homéopathe très distingué d'Albi. Son caractère, autant que son savoir, lui avait concilié l'estime et la vénération de ses concitoyens. Nous ne l'avons connu que par sa correspondance et celle de ses amis, mais elle a suffi pour nous révéler toute la grandeur et toute la noblesse de ses sentiments. Sa bonté et sa charité étaient inépuisables, et, malgré son grand âge, aucune fatigue ne lui coûtait quand il s'agissait d'aller donner des soins à de pauvres malades. Le prix de ses visites était le moindre de ses soucis ; il regardait moins à se déranger pour le malheureux que pour celui qu'il savait pouvoir payer, parce que, disait-il, ce dernier, à défaut de lui, pouvait toujours se procurer un médecin. Au premier, non-seulement il donnait les remèdes gratuitement, mais souvent il laissait de quoi subvenir aux besoins matériels, ce qui, parfois, est le plus utile des médicaments. On peut dire de lui qu'il était le Curé d'Ars de la médecine.

M. Demeure avait embrassé avec ardeur la doctrine spirite, dans laquelle il avait trouvé la clef des plus graves problèmes dont il avait vainement demandé la solution à la science et à toutes les philosophies. Son esprit profond et investigateur lui en fit immédiatement comprendre toute la portée, aussi fut-il un de ses plus zélés propagateurs. Quoique nous ne nous fussions jamais vus, il nous disait, dans une de ses lettres, qu'il avait la conviction que nous n'étions point étrangers l'un à l'autre, et que des rapports antérieurs existaient entre nous. Son empressement à se rendre auprès de nous dès qu'il fut mort, sa sollicitude pour nous et les soins qu'il nous a rendus dans la circonstance où nous nous trouvions à ce moment, le rôle qu'il paraît appelé à remplir, semblent confirmer cette prévision que nous n'avons pas encore pu vérifier.

Nous apprîmes sa mort le 30 janvier, et notre première pensée fut de nous entretenir avec lui. Voici la communication qu'il nous donna le soir même par l'intermédiaire de madame Cazemajour, médium.

« Me voilà. Je m'étais promis, vivant, que, dès que je serais mort, je viendrais, si cela m'était possible, serrer la main à mon cher maître et ami, M. Allan Kardec.

« La mort avait donné à mon âme ce lourd sommeil qu'on nomme

Léthargie ; mais ma pensée veillait. J'ai secoué cette torpeur funeste qui prolonge le trouble qui suit la mort, je me suis réveillé, et d'un bond j'ai fait le voyage.

« Que je suis heureux ! Je ne suis plus vieux ni infirme ; mon corps n'était qu'un déguisement imposé ; je suis jeune et beau, beau de cette éternelle jeunesse des Esprits dont les rides ne plissent jamais le visage, dont les cheveux ne blanchissent pas sous la durée du temps. Je suis léger comme l'oiseau qui traverse d'un vol rapide l'horizon de votre ciel nébuleux, et j'admire, je contemple, je bénis, j'aime et je m'incline, atome, devant la grandeur, la sagesse, la science de notre Créateur, devant les merveilles qui m'entourent.

« J'étais près de vous, cher et vénéré ami, quand M. Sabó a parlé de faire mon évocation, et je l'ai suivi.

« Je suis heureux ; je suis dans la gloire ! Oh! qui pourra jamais redire les splendides beautés de la terre des élus : les cieux, les mondes, les soleils, leur rôle dans le grand concours de l'harmonie universelle ? Eh bien ! j'essayerai, ô mon maître ; je vais en faire l'étude, je viendrai déposer près de vous l'hommage de mes travaux d'Esprit que je vous dédie à l'avance. A bientôt.

« DEMEURE. »

Remarque. - Les deux communications suivantes, données le 1er et le 2 février, sont relatives à la maladie dont nous fûmes atteint subitement le 31 janvier. Quoiqu'elles soient personnelles, nous les reproduisons, parce qu'elles prouvent que M. Demeure est aussi bon comme Esprit qu'il l'était comme homme, et qu'elles offrent en outre un enseignement. C'est un témoignage de gratitude que nous devons à la sollicitude dont nous avons été l'objet de sa part en cette circonstance :

« Mon bon ami, ayez confiance en nous, et bon courage ; cette crise, quoique fatigante et douloureuse, ne sera pas longue, et, avec les ménagements prescrits, vous pourrez, selon vos désirs, compléter l'œuvre dont votre existence a été le but principal. C'est pourtant moi qui suis toujours là, près de vous, avec l'Esprit de *vérité*, qui me permets de prendre en son nom la parole comme le dernier de vos amis venus parmi les Esprits ! Ils me font les honneurs de la bienvenue. Cher maître, que je suis heureux d'être mort à temps pour être avec eux en ce moment ! Si j'étais mort plus tôt, j'aurais peut-être pu vous éviter cette crise que je ne prévoyais pas ; il y avait trop peu de temps que j'étais désincarné pour m'occuper d'autre chose que du spirituel ;

mais maintenant je veillerai sur vous, cher maître, c'est votre frère et ami qui est heureux d'être Esprit pour être auprès de vous et vous donner des soins dans votre maladie ; mais vous connaissez le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Aidez donc les bons Esprits dans les soins qu'ils vous donnent, en vous conformant strictement à leurs prescriptions.

« Il fait trop chaud ici ; ce charbon est fatigant. Tant que vous êtes malade, n'en brûlez pas ; il continue à augmenter votre oppression ; les gaz qui s'en dégagent sont délétères.

« Votre ami, DEMEURE. »

« C'est moi, Demeure, l'ami de M. Kardec. Je viens lui dire que j'étais près de lui lors de l'accident qui lui est arrivé, et qui aurait pu être funeste sans une intervention efficace à laquelle j'ai été heureux de concourir. D'après mes observations et les renseignements que j'ai puisés à bonne source, il est évident pour moi que, plus tôt sa désincarnation s'opérera, plus tôt pourra se faire la réincarnation par laquelle il viendra achever son œuvre. Cependant il lui faut donner, avant de partir, la dernière main aux ouvrages qui doivent compléter la théorie doctrinale dont il est l'initiateur, et il se rend coupable d'homicide volontaire en contribuant, par excès de travail, à la défectuosité de son organisation qui le menace d'un subit départ pour nos mondes. Il ne faut pas craindre de lui dire toute la vérité, pour qu'il se tienne sur ses gardes et suive à la lettre nos prescriptions.

« DEMEURE. »

La communication suivante a été obtenue à Montauban, le 1er février, dans le cercle des amis spirites qu'il avait dans cette ville.

« Antoine Demeure. Je ne suis pas mort pour vous, mes bons amis, mais pour ceux qui ne connaissent pas, comme vous, cette sainte doctrine qui réunit ceux qui se sont aimés sur cette terre, et qui ont eu les mêmes pensées et les mêmes sentiments d'amour et de charité.

« Je suis heureux ; plus heureux que je ne pouvais l'espérer, car je jouis d'une lucidité rare chez les Esprits dégagés de la matière depuis si peu de temps. Prenez courage, mes bons amis ; je serai souvent près de vous, et ne manquerai pas de vous instruire sur bien des choses que nous ignorons lorsque nous sommes attachés à notre pauvre matière qui nous cache tant de magnificences et tant de jouissances. Priez pour ceux qui sont privés de ce bonheur, car ils ne savent pas le mal qu'ils se font à eux-mêmes.

« Je ne continuerai pas plus longtemps aujourd'hui, mais je vous dirai que je ne me trouve pas du tout étranger dans ce monde des invisibles ; il me semble que j'ai toujours habité. J'y suis heureux, car je vois mes amis, et je peux me communiquer à eux toutes les fois que je le désire.

« Ne pleurez pas, mes amis ; vous me feriez regretter de vous avoir connus. Laissez faire le temps, et Dieu vous conduira à ce séjour où nous devons tous nous trouver réunis. Bonsoir, mes amis : que Dieu vous console ; je suis là près de vous.

« DEMEURE. »

Remarque. - La situation de M. Demeure, comme Esprit, est bien celle que pouvait faire pressentir sa vie si dignement et si utilement remplie ; mais un autre fait non moins instructif ressort de ses communications, c'est l'activité qu'il déploie presque immédiatement après sa mort pour être utile. Par sa haute intelligence et ses qualités morales, il appartient à l'ordre des Esprits très avancés ; il est très heureux, mais son bonheur n'est pas dans l'inaction. A quelques jours de distance, il soignait des malades comme médecin, et, à peine dégagé, il s'empresse d'aller en soigner comme Esprit. Que gagne-t-on donc à être dans l'autre monde, diront certaines personnes, si l'on n'y jouit pas du repos ? A cela nous leur demanderons d'abord si ce n'est rien de n'avoir plus ni les soucis, ni les besoins, ni les infirmités de la vie, d'être libre, et de pouvoir, sans fatigue, parcourir l'espace avec la rapidité de la pensée, aller voir ses amis à toute heure, à quelque distance qu'ils se trouvent ? Puis nous ajouterons : Lorsque vous serez dans l'autre monde, rien ne vous forcera de faire quoi que ce soit ; vous serez parfaitement libres de rester dans une béate oisiveté aussi longtemps que cela vous plaira ; mais vous vous lasserez bientôt de cette oisiveté égoïste ; vous serez les premiers à demander une occupation. Alors il vous sera répondu : Si vous vous ennuyez de ne rien faire, cherchez vous-mêmes à faire quelque chose ; les occasions d'être utile ne manquent pas plus dans le monde des Esprits que parmi les hommes. C'est ainsi que l'activité spirituelle n'est point une contrainte ; elle est un besoin, une satisfaction pour les Esprits qui recherchent les occupations en rapport avec leurs goûts et leurs aptitudes, et choisissent de préférence celles qui peuvent aider à leur avancement.

Procès Hillaire.

Une affaire sur laquelle nous avions gardé un silence que l'on comprendra facilement, vient de recevoir un dénouement qui la met dans le domaine public ; plusieurs journaux des localités voisines en ayant rendu compte, nous croyons dès lors opportun d'en parler, afin de prévenir les fausses interprétations de la malveillance à l'égard de la doctrine spirite, et prouver que cette doctrine ne couvre de son manteau rien de ce qui est répréhensible. Notre nom s'y étant d'ailleurs trouvé mêlé, il n'est pas inutile que l'on connaisse notre manière de voir. Cette affaire concerne le médium Hillaire, de Sonnac (Charente-Inférieure), dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs.

Hillaire est un jeune homme, marié et père de famille, simple laboureur, à peu près illettré. La Providence l'a doué d'une remarquable faculté médianimique très multiple, dont on a pu lire les détails dans l'ouvrage de M. Bez, intitulé : *les Miracles de nos jours*, et qui a plus d'un rapport avec celle de M. Home. Cette faculté a naturellement appelé l'attention sur lui ; elle lui avait acquis une célébrité locale, en même temps qu'elle lui avait valu la sympathie des uns et l'animadversion des autres. Les éloges un peu exagérés dont il était l'objet ont produit sur lui leur mauvaise influence habituelle. Les succès de M. Home lui avaient quelque peu monté l'imagination, ainsi que l'attestent les lettres qu'il nous a écrites. Il rêvait un théâtre plus grand que son village ; cependant, malgré ses instances pour le faire venir à Paris, nous n'avons jamais voulu y prêter la main. Assurément, si nous y avions vu une utilité quelconque, nous l'eussions favorisé en cela, mais nous étions convaincu, d'après les idées et le caractère que nous lui connaissions, qu'il n'était pas de taille à y jouer un rôle assez prépondérant dans son propre intérêt. Nous avions d'ailleurs, tout récemment, un triste exemple de ces ambitions qui poussent vers la capitale, et qui finissent par de cruelles déceptions. En l'élevant sur un piédestal, on lui a rendu un mauvais service. Sa mission était locale ; dans un rayon limité, sur une certaine population, il pouvait rendre de grands services à la cause du Spiritisme, à l'aide des remarquables phénomènes qui se produisaient sous son influence ; il en a rendu en propageant les idées spirites dans le pays, mais il pouvait en rendre de bien plus grands encore, s'il fût resté dans sa modeste sphère, sans abandonner le travail qui le fai-

sait vivre, et qu'avec plus de prudence il aurait pu concilier avec l'exercice de la médiumnité. Malheureusement pour lui, l'importance qu'il s'attribuait le rendait peu accessible aux conseils de l'expérience ; comme beaucoup de gens, il les eût volontiers acceptés s'ils eussent été conformes à ses idées, ce dont ses lettres nous donnaient la preuve ! Plusieurs indices nous firent prévoir sa chute, mais nous étions loin de nous douter par quelle cause elle arriverait. Seulement nos guides spirituels nous avertirent plus d'une fois d'agir envers lui avec une grande circonspection, et de ne point nous mettre en avant, nous détournant surtout de le faire venir à Paris.

Par trop de présomption d'un côté, et trop de faiblesse de l'autre, il a brisé sa mission au moment où elle pouvait acquérir le plus d'éclat. Cédant à de fâcheux entraînements, et peut-être, nous sommes porté à le croire, à de perfides insinuations conduites avec adresse, il a commis une faute, à la suite de laquelle il a quitté le pays, et dont, plus tard, il a eu à rendre compte devant la justice. Le Spiritisme, loin d'en souffrir, ainsi que s'en flattaient nos adversaires, est sorti sain et sauf de cette épreuve, comme on le verra tout à l'heure. Il va sans dire qu'on voulait s'efforcer de faire passer toutes les manifestations du malheureux Hillaire comme d'insignes jongleries.

Le lésé, dans cette triste affaire, un de ceux qui l'avaient le plus acclamé au temps de sa gloire passagère, et l'avait couvert de son patronage, nous écrivit après la fuite des coupables, pour nous rendre compte des faits en détail, et nous demander notre concours et celui de nos correspondants, afin de les faire arrêter. Il termine en disant : « Il faut leur ôter toutes ressources pour les forcer de rentrer en France, et là nous pourrons les faire châtier par la justice des hommes en attendant que celle de ce Dieu de miséricorde les *châtisse* lui-même, car ils font un bien grand tort dans le Spiritisme. En attendant une réponse de votre main, je vais prier Dieu de les faire découvrir. Je suis tout à vous, votre frère en Dieu, etc. »

Voici la réponse que nous lui fîmes, sans nous douter qu'elle deviendrait une des pièces du procès :

Monsieur,

Au retour d'un long voyage que je viens de faire, j'ai trouvé la lettre que vous m'avez écrite concernant Hillaire. Je déplore autant que qui que ce soit cette triste affaire, dont le Spiritisme, cependant, ne peut recevoir aucune atteinte, parce qu'il ne saurait être responsable des actes de ceux qui le comprennent mal. Quant à vous, le plus

lésé en cette circonstance, je comprends votre indignation, et le premier moment d'emportement qui a dû vous agiter, mais j'espère que la réflexion aura amené plus de calme dans votre esprit. Si vous êtes réellement Spirite, vous devez savoir que nous devons accepter avec résignation toutes les épreuves qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, et qui sont elles-mêmes des expiations que nous avons méritées pour nos fautes passées. Ce n'est pas en priant Dieu, comme vous le faites, de nous venger de ceux dont nous avons à nous plaindre, qu'on acquiert le mérite des épreuves qu'il nous envoie ; bien au contraire, on en perd le fruit, et l'on s'en attire de plus grandes. N'est-ce pas une contradiction de votre part de dire que vous priez *le Dieu de miséricorde* de faire que les coupables soient arrêtés, afin d'être livrés à la justice des hommes ? C'est l'offenser que de lui adresser de pareilles prières, alors que nous avons plus ou moins besoin de sa miséricorde pour nous-mêmes, et oublier qu'il a dit : *Vous serez pardonné comme vous aurez pardonné aux autres*. Un tel langage n'est ni chrétien ni spirite, car le Spiritisme, à l'exemple du Christ, nous enseigne l'indulgence et le pardon des offenses. C'est une belle occasion pour nous de montrer de la grandeur et de la magnanimité, et de prouver que vous êtes au-dessus des misères humaines. Je souhaite pour vous que vous ne la laissiez pas s'échapper.

Vous pensez que cette affaire fera du tort au Spiritisme ; je répète qu'il n'en souffrira point, malgré l'ardeur de ses adversaires à exploiter cette circonstance à leur profit. Si elle devait lui en faire, ce ne serait qu'un effet local et momentané, et vous en auriez votre part de responsabilité, par l'empressement que vous avez mis à la divulguer. Autant par charité que par l'intérêt que vous dites prendre à la doctrine, vous auriez dû faire tout ce qui était en votre pouvoir pour éviter le scandale ; tandis que, par le retentissement que vous y avez donné, vous avez fourni des armes à nos ennemis. Les Spirites sincères vous auraient su gré de votre modération, et Dieu vous aurait tenu compte de ce bon sentiment.

Je regrette que vous ayez pu penser que je servirais en quoi que ce soit vos désirs vindicatifs, en faisant des démarches pour livrer les coupables à la justice. C'était vous méprendre singulièrement sur mon rôle, mon caractère et mon intelligence des véritables intérêts du Spiritisme. Si vous êtes réellement, comme vous le dites, mon frère en Dieu, croyez-moi, implorez sa clémence et non sa colère ; car celui qui appelle cette colère sur autrui court risque de la faire tomber sur lui-même.

J'ai l'honneur de vous saluer cordialement, avec l'espoir de vous voir revenir à des idées plus dignes d'un Spirite sincère.

A. K.

Voici maintenant le compte rendu qui nous est adressé :

« Commencée vendredi, l'affaire Hillaire s'est terminée samedi à minuit. Vitet retirant sa plainte au moment où le jugement allait être prononcé, sa femme était innocentée. Hillaire seul restait sous le coup de la justice. Le ministère public a conclu à la culpabilité et réclamé l'application des articles 336, 337, 338, etc., du Code pénal. Le Tribunal, *déclinant* sa compétence en ce qui touche l'appréciation *de tous les apports et autres faits médianimiques*, faisant application de l'article 463, a condamné Hillaire à un an de prison et aux frais. Ce jugement est, à nos yeux, une juste application de la loi écrite, bien qu'il ait été trouvé un peu sévère par des personnes qui ne sont nullement spirites.

« Si nous avons été témoins du déroulement des tristes turpitudes auxquelles peuvent conduire les faiblesses humaines, nous avons, d'un autre côté, assisté à un beau spectacle, quand nous avons entendu solennellement proclamer l'orthodoxie de la morale spirite ; quand, pendant les suspensions et à la sortie des audiences, nous avons entendu ces paroles répétées dans le public : « Nous devons envier le bonheur de ceux que leur foi met constamment en présence de ceux qu'ils ont aimés, et dont la tombe elle-même ne peut plus les séparer. »

« Voyez, en effet, cette foule que dans un instant ce prétoire ne pourra pas contenir. Là se pressent des membres de toutes les positions sociales, depuis la plus infime jusqu'à la plus élevée. Pensez-vous que ces hommes viennent simplement assister aux vulgaires débats d'une sale affaire en police correctionnelle ? à la honte de deux malheureux qui ont avoué et raconté toutes les circonstances de leur faute ? Oh ! non. L'affaire en question a une bien plus haute portée. Le Spiritisme est en jeu ; on vient entendre les révélations qu'aura amenées contre la nouvelle doctrine une enquête de trois mois ; on vient jouir du ridicule qui ne peut pas manquer de retomber sur ces pauvres hallucinés ; mais ces espérances peu charitables ont été déçues par la sagesse du tribunal.

« Le président commence par proclamer la liberté de conscience la plus absolue ; il recommande à tous le respect pour la croyance religieuse de chacun : il marche lui-même jusqu'au bout dans cette voie. Une occasion se présente de lire la lettre de notre maître à Vitet (lettre citée plus haut) ; il la saisit et fait observer, après lecture, que, pour lui, il reconnaît là une voix digne des premiers Pères de l'Église ; que jamais plus belle morale n'a été prêchée dans un plus beau langage.

« Vingt témoins ont été unanimes sur la véracité, pour eux, des apports ; pas un n'a manifesté le plus petit soupçon. De là la déclaration d'incompétence du tribunal. Vitet seul et son domestique Muson ont contesté la marche miraculeuse ; mais à l'instant on leur a opposé un procès-verbal rédigé le jour même par Vitet, écrit de sa main, portant sa signature et celle de Muson. Deux membres de notre société ont été entendus. Le président n'a pas craint de faire naître de leur déposition la discussion sur certains points de doctrine ; l'un et l'autre ont parfaitement répondu et triomphé à la satisfaction de tous les Spirites.

« L'avocat d'Hillaire a été et ne pouvait être que fort court en ce qui concernait spécialement le chef d'accusation. Mais sur la doctrine, sur ses enseignements, sur ses conséquences, ses progrès dans le monde ; sur la persévérance de ces hommes de la localité, tout au moins, disait-il, nos égaux en science, en intelligence, en moralité, en position sociale ; sur les faits publiés chaque jour par la presse ; sur la multiplicité des ouvrages, des journaux spéciaux, il a toujours parlé avec éloquence et conviction. Son dernier coup fut la lecture d'une lettre de M. Jaubert. Dans cette lettre, M. Jaubert rend compte que lui-même et ses amis, s'occupant de manifestations physiques, *ont vu* et *bien vu*, à la lumière des lampes aussi bien qu'à la lumière du jour, des faits analogues à ceux obtenus par Hillaire, dont il rend compte dans les plus petits détails. Cette lecture, suivie de celle, sur un ton solennel, de la profession de foi du même M. Jaubert, d'un magistrat, vice-président en fonctions d'un tribunal civil, chef-lieu de département, cette lecture a ému tout l'auditoire. (Le *Journal de Saint-Jean-d'Angély*, du 12 février, donne l'analyse de cette remarquable plaidoirie. Voir aussi la *Revue de l'Ouest*, de Niort, du 18 février.)

« Dans son réquisitoire, le ministère public flétrit naturellement le coupable. Quant aux faits de manifestations, il les explique par des moyens vulgaires ; chacun, dit-il, peut, dans son salon, les produire à volonté, avec la plus grande facilité : la moindre adresse suffit. Il cite des faits médianimiques historiques pour lesquels il conclut à l'hallucination. Pour ce qui concerne la doctrine, il a toujours été digne et respectueux envers ses sectateurs dévoués. Il a surtout chaleureusement applaudi au courage, à la sincérité et à la bonne foi des témoins qui sont venus affirmer leur croyance, sans être arrêtés ni par la crainte des sarcasmes et de la raillerie, ni par leurs intérêts matériels, qui peuvent en souffrir. »

Le Spiritisme n'est pas seulement sorti sain et sauf de cette épreuve, il en est sorti avec les honneurs de la guerre. Le jugement, il est vrai, n'a point proclamé la réalité des manifestations d'Hillaire, mais il les a mises hors de cause par sa déclaration d'incompétence ; par cela même il ne les a point déclarées frauduleuses. Quant à la doctrine, elle y a obtenu un éclatant suffrage. Pour nous, c'est le point essentiel, car le Spiritisme est moins dans les phénomènes matériels que dans ses conséquences morales. Peu nous importe qu'on nie des faits qui sont chaque jour constatés sur tous les points de la terre ; le temps n'est pas loin où tout le monde sera forcé de se rendre à l'évidence ; le principal, c'est que la doctrine qui en découle soit reconnue digne de l'Evangile sur lequel elle s'appuie. Certainement M. le substitut n'est pas spirite ; le président ne l'est pas non plus, que nous sachions ; mais ce que nous sommes heureux de constater, c'est que leur opinion personnelle n'ôte rien à leur impartialité.

Les éloges donnés aux témoins sont un éclatant hommage rendu au courage de l'opinion et à la sincérité des croyances. Nous devions à ces fermes soutiens de notre foi un témoignage spécial ; nous nous sommes empressé de le leur donner par l'adresse suivante, que nous leur avons fait parvenir.

Paris, le 21 janvier 1865.

M. ALLAN KARDEC AUX SPIRITES DÉVOUÉS DANS L'AFFAIRE HILLAIRE.

Chers frères en Spiritisme,

Je viens, tant en mon nom personnel qu'au nom de la Société spirite de Paris, payer un juste tribut d'éloges à tous ceux qui, dans la triste circonstance dont nous avons tous été affligés, ont soutenu leur foi, et défendu la vérité avec courage, dignité et fermeté. Un éclatant et solennel témoignage leur a été rendu par les organes de la justice ; celui de leurs frères en croyance ne pouvait leur manquer. J'en ai demandé la liste aussi exacte et aussi complète que possible, afin d'inscrire leurs noms à côté de ceux qui ont bien mérité du Spiritisme. Ce n'est point pour les livrer à une publicité qui blesserait leur modestie, et serait d'ailleurs, à l'heure qu'il est, plus nuisible qu'utile, mais notre siècle est si préoccupé qu'il est oublieux ; il faut que la mémoire des dévouements vrais, purs de toute arrière-pensée d'intérêt, ne soit pas perdue pour ceux qui viendront après nous. Les archives du Spiritisme leur diront ceux qui ont un droit légitime à leur reconnaissance.

Je saisis cette occasion, chers frères, pour m'entretenir un instant avec vous du sujet qui nous préoccupe.

Au premier abord, on pouvait craindre les suites de cette affaire pour le Spiritisme. Je ne m'en suis jamais inquiété, comme vous le savez, parce qu'elle ne pouvait, dans tous les cas, produire qu'une émotion locale et momentanée ; car notre doctrine, pas plus que la religion, ne peut être responsable des fautes de ceux qui ne la comprennent pas. C'est en vain que nos adversaires s'efforcent de la présenter comme malsaine et immorale ; il faudrait prouver qu'elle provoque, excuse ou justifie un seul acte répréhensible quelconque, ou qu'à côté de ses enseignements ostensibles, elle en a de secrets sous lesquels la conscience peut se mettre à l'abri. Mais comme, dans le Spiritisme, tout se passe au grand jour, qu'il ne prêche que la morale de l'Evangile, à la pratique de laquelle il tend à ramener les hommes qui s'en écartent, une intention malveillante pouvait seule lui imputer des tendances pernicieuses. Chacun pouvant juger par soi-même ses principes hautement proclamés et clairement formulés dans des ouvrages à la portée de tous, l'ignorance ou la mauvaise foi pouvaient seules les dénaturer, ainsi qu'on l'a fait pour les premiers chrétiens accusés de tous les malheurs et de tous les accidents qui arrivaient à Rome, et de corrompre les mœurs. Le christianisme, l'Evangile à la main, ne pouvait que sortir victorieux de toutes ces accusations et de la lutte terrible engagée contre lui ; ainsi en est-il du Spiritisme qui, lui aussi, a pour drapeau l'Evangile. Pour sa justification, il lui suffit de dire : Voyez ce que j'enseigne, ce que je recommande et ce que je condamne ; or, qu'est-ce que je condamne ? Tout acte contraire à la charité qui est la loi enseignée par le Christ.

Le Spiritisme n'est pas seulement dans la croyance à la manifestation des Esprits. Le tort de ceux qui le condamnent est de croire qu'il ne consiste qu'en la production de phénomènes étranges, et cela parce que, ne s'étant pas donné la peine de l'étudier, ils n'en voient que la surface. Ces phénomènes ne sont étranges que pour ceux qui n'en connaissent pas la cause ; mais quiconque les approfondit n'y voit que les effets d'une loi, d'une force de la nature que l'on ne connaissait pas, et qui, par cela même, ne sont ni merveilleux, ni surnaturels. Ces phénomènes prouvant l'existence des Esprits, qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu, prouvent, par conséquent, l'existence de l'âme, sa survivance au corps, la vie future avec toutes ses conséquences morales. La foi en l'avenir, se trouvant ainsi appuyée sur des preuves matérielles, devient inébranlable, et triomphe de l'incrédulité. Voilà pourquoi, lorsque le Spiritisme sera devenu la croyance de tous, il n'y aura plus ni incrédules, ni matérialistes, ni athées. Sa mission est de combattre l'incrédulité, le doute, l'indifférence ; il ne s'adresse donc pas à ceux qui ont une foi, et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui ne croient à rien, ou qui doutent. Il ne dit à personne de

quitter sa religion ; il respecte toutes les croyances quand elles sont sincères. La liberté de conscience est à ses yeux un droit sacré ; s'il ne la respectait pas, il manquerait à son premier principe qui est la charité. Neutre entre tous les cultes, il sera le lien qui les réunira sous un même drapeau, celui de la fraternité universelle ; un jour ils se tendront la main, au lieu de se jeter l'anathème.

Les phénomènes, loin d'être la partie essentielle du Spiritisme, n'en sont que l'accessoire, un moyen suscité par Dieu pour vaincre l'incrédulité qui envahit la société ; il est surtout dans l'application de ses principes moraux. C'est à cela qu'on reconnaît les Spirites sincères. Les exemples de réforme morale provoquée par le Spiritisme sont déjà assez nombreux pour qu'on puisse juger des résultats qu'il produira avec le temps. Il faut que sa puissance moralisatrice soit bien grande pour triompher des habitudes invétérées par l'âge, et de la légèreté de la jeunesse.

L'effet moralisateur du Spiritisme a donc pour cause première le phénomène des manifestations qui a donné la foi ; si ces phénomènes étaient une illusion, ainsi que le prétendent les incrédules, il faudrait bénir une illusion qui donne à l'homme la force de vaincre ses mauvais penchants.

Mais si après dix-huit siècles on voit encore tant de gens qui professent le christianisme et le pratiquent si peu, est-il étonnant qu'en moins de dix ans tous ceux qui croient au Spiritisme n'en aient pas tiré tout le profit désirable ? Dans le nombre, il en est qui n'ont vu que le fait matériel des manifestations, chez qui la curiosité a été plus excitée que le cœur n'a été touché. Voilà pourquoi tous les Spirites ne sont pas parfaits. Cela n'a rien de surprenant à un début, et si une chose doit étonner, c'est le nombre des réformes qui se sont opérées dans ce court intervalle. Si le Spiritisme ne triomphe pas toujours des mauvais entraînements d'une manière complète, un résultat partiel n'en est pas moins un progrès dont il faut tenir compte, et comme chacun de nous a son côté faible, cela doit nous rendre indulgents. Le temps et de nouvelles existences achèveront ce qui est commencé ; heureux ceux qui s'épargneront de nouvelles épreuves !

Hillaire appartient à cette classe que le Spiritisme n'a fait en quelque sorte qu'effleurer ; c'est pourquoi il a failli. - La Providence l'avait doué d'une remarquable faculté, à l'aide de laquelle il a fait beaucoup de bien ; il pouvait en faire encore beaucoup plus, s'il n'eût pas brisé sa mission par sa faiblesse. Nous ne pouvons ni le condamner ni l'absoudre ; à Dieu seul appartient de le juger pour n'avoir pas accompli sa tâche jusqu'au bout. Puisse l'expiation qu'il subit et un sérieux retour sur lui-même lui mériter sa clémence !

Frères, tendons-lui une main secourable et prions pour lui.

Notices bibliographiques.

Un ange du ciel sur la terre[8].

Voici le rapport fait sur cet ouvrage à la *Société spirite de Paris,* par notre collègue M. Feyteau, avocat :

Sous ce titre, M. Benjamin Mossé a écrit un livre plein de poésie dans lequel, à un double point de vue, la charité est progressivement enseignée par les faits les plus touchants. Le sujet de ce petit poème en prose débute au ciel, se développe sur la terre, et se termine au ciel où il a commencé.

Les anges, les archanges, les séraphins, les ophanims, tous les êtres sacrés (ce sont les expressions de M. Mossé) sont réunis et chantent les louanges du Très-Haut, qui les a réunis pour leur donner la mission d'aller parmi les âmes de la terre, afin de les ramener dans la voie du bien, dont les font dévier sans cesse les appétits et les passions terrestres.

Un de ces anges, le plus pur, est seul resté après le départ de tous les autres ; cet ange, c'est *Zadécia*. Prosternée aux pieds du trône de l'Éternel, elle implore pour elle la faveur d'une exception à la règle générale imposée à ses frères ; elle disait, suppliante : « Seigneur, écoute ma prière, avant que j'obéisse à ta voix ! Je vais descendre sur la terre, selon ta volonté. Je m'arrache, puisque tu l'ordonnes, à la félicité dont tu nous inondes ; je vais en parler aux habitants du bas séjour ; je vais leur en inspirer l'espérance pour les soutenir dans leur marche pénible. Mais daigne accorder à mes supplications la grâce que j'implore ! Permets, ô mon Dieu, qu'éloignée de ton palais, je n'en oublie jamais les délices ! Permets que l'enveloppe dont je vais me revêtir ne fasse jamais obstacle à mes élans vers toi ! Que je reste toujours maîtresse de moi-même ; que jamais rien d'impur ne vienne altérer ma noblesse ! Permets, Seigneur, que mon absence du séjour bienheureux ne soit pas de longue durée ! Veuille que ma mission soit promptement remplie ; que j'échauffe à ma flamme un cœur généreux ; que je le captive par mes charmes, ce cœur déjà béni par ta main ; que mon amour l'élève, le perfectionne, achève sa vertu, afin qu'il reçoive mes inspirations, qu'il accepte mon message, qu'il devienne pour l'humanité une consolation, une lumière, et qu'alors je puisse, ô mon Dieu, retourner à ma céleste demeure, fière de laisser sur la

---

[8] Par BENJAMIN MOSSÉ, rabbin d'Avignon. - 1 vol. in-12 ; prix, 3 fr. 50. - Avignon, chez Bonnet fils.

terre un noble continuateur de ma mission, animé par mon regard, adorant mon image, et toujours s'élevant vers moi pour puiser dans mon sein la force de poursuivre son œuvre pour l'accomplissement de laquelle je lui prodiguerai les encouragements de mon amour, jusqu'à l'heure où, par ta volonté, il viendra me rejoindre et recevoir dans mes bras, aux pieds de ton trône, tes éternelles bénédictions. »

- « J'exauce ta prière, ô ma fille ! lui répondit la voix divine ; va, va sans crainte, porter aux humains les trésors de ta flamme. Le feu qui t'anime ne perdra rien de sa sainteté sur la terre où ton passage sera rapide, où déjà une âme digne de toi a pris une enveloppe terrestre pour remplir la grande mission que tu veux lui confier. Aussi ardente que pure, elle s'ennoblira sous ton amour ; elle sera sanctifiée par ta présence, par les liens qui l'uniront à ton immortelle destinée. Dans cette union que je bénis d'avance, cette âme recevra ta mission dont elle s'acquittera comme toi-même. Alors tu remonteras dans ces régions suprêmes, d'où tu veilleras sur ton époux bien-aimé de la terre, qui deviendra, quand il aura fini sa tâche, ton époux bien-aimé dans le ciel ! »

A ces paroles, Zadécia descendit radieuse des demeures infinies parmi les humains ; elle déposa un baiser sur le front de l'enfant qu'elle devait s'attacher plus tard par l'hyménée ; puis, se soumettant aux conditions nécessaires de l'existence terrestre, elle s'enveloppa d'une forme matérielle où devait éclater sa beauté, où devaient resplendir ses vertus et ses charmes ! ! !

C'est dans ces conditions particulièrement bénies que l'âme de Zadécia entreprend sa mission, dont la première phase est son incarnation à la créature douloureusement enfantée par une jeune et pieuse mère. Dans la deuxième phase de sa mission, Zadécia est un ange d'innocence, et sa beauté, qui rayonne comme une émanation divine, purifie tout ce qui l'approche. Dans la troisième phase, Zadécia est ange de résignation par la patience avec laquelle elle supporte les souffrances physiques. Dans la quatrième, elle est ange de piété par les exemples de charité et d'abnégation qu'elle donne. Dans la cinquième, elle est ange d'amour par l'affection sympathique qui se développe entre elle et le jeune Azariel. Dans la sixième, elle est l'ange de l'amour conjugal par son union avec Azariel. Dans la septième, elle est l'ange de l'amour maternel. La huitième phase, enfin, est son retour au ciel, laissant sur la terre son époux et sa fille pour continuer son œuvre de sanctification.

Ces différents tableaux contiennent sans contredit des exemples

édifiants, et sont d'une lecture attachante ; mais le triomphe trop prévu de Zadécia sur toutes les épreuves auxquelles son incarnation est soumise, leur enlève ce caractère d'enseignement utile qui ne peut ressortir réellement que des efforts de la lutte. Cette situation qui est faite à Zadécia, de conserver en quittant le ciel la pureté et l'incorruptibilité des anges, ne permet guère de s'intéresser à elle au-delà de l'attrait que l'auteur a donné par la forme et l'expression des pensées aux étapes de son voyage sur terre. Aussi, après avoir lu ce livre, et tout en lui accordant le juste tribut d'éloges que méritent le style et l'ensemble véritablement harmonieux du sujet, il est permis de regretter que l'auteur paraisse étranger aux principes réels de la nature des Esprits, et n'avoir jamais pensé à se rendre compte de l'influence qu'ils exercent sur les diverses conditions sociales de l'humanité, par l'amélioration progressive que développent leurs diverses incarnations.

Il est une préoccupation naturelle à l'homme sérieux, soit qu'aux multiples lueurs de la philosophie il scrute les péripéties de la vie humaine, soit qu'avec le flambeau des religions il sonde les mystérieuses profondeurs de la mort : c'est d'arriver à une conclusion qui l'éclaire sur sa véritable destinée en lui montrant la voie qu'il doit suivre. Cette voie, sans doute, n'est pas toujours la vraie, mais chacun suit le sillon que trace la charrue de la volonté dans le champ de la pensée, suivant qu'il a attelé de bons ou de mauvais principes. Pour les uns, des systèmes de parti pris leur tiennent lieu de vérités ; ils s'en font une loi, s'épuisant en discussions pour la faire prévaloir et l'imposer. Pour les autres, c'est Dieu lui-même qu'ils ont la prétention de traduire, d'interpréter et de commenter de tant de façons et par tant de débats orageux, quand ils ne sont pas sanglants, que les textes sacrés de la parole divine restent ensevelis sous les décombres de leurs disputes.

Le livre de M. Mossé, s'il ne révèle pas la préoccupation que nous voudrions y voir sur la nature des Esprits, n'en révèle du moins aucune de celles qui l'excluent ou qui la combattent ; nous dirons même qu'il s'en rapproche plus qu'il ne s'en éloigne, et qu'avec un pas de plus, ils marcheraient à l'unisson, car ils tendent à un but commun : la pratique de la charité comme condition de la vie bienheureuse. C'est donc un bon livre que le Spiritisme doit accueillir comme un allié qui peut devenir son frère.

FEYTEAU, *avocat.*

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1865.

Destruction des êtres vivants les uns par les autres.

La destruction réciproque des êtres vivants est une des lois de la nature qui, au premier abord, semblent le moins se concilier avec la bonté de Dieu. On se demande pourquoi il leur a fait une nécessité de s'entredétruire pour se nourrir aux dépens les uns des autres.

Pour celui qui ne voit que la matière, qui borne sa vue à la vie présente, cela paraît en effet une imperfection dans l'œuvre divine ; d'où cette conclusion qu'en tirent les incrédules, que Dieu n'étant pas parfait, il n'y a pas de Dieu. C'est qu'ils jugent la perfection de Dieu à leur point de vue ; leur propre jugement est la mesure de sa sagesse, et ils pensent que Dieu ne saurait mieux faire que ce qu'ils feraient eux-mêmes. Leur courte vue ne leur permettant pas de juger l'ensemble, ils ne comprennent pas qu'un bien réel peut sortir d'un mal apparent. La connaissance du principe spirituel, considéré dans son essence véritable, et de la grande loi d'unité qui constitue l'harmonie de la création, peut seule donner à l'homme la clef de ce mystère, et lui montrer la sagesse providentielle et l'harmonie précisément là où il ne voyait qu'une anomalie et une contradiction. Il en est de cette vérité comme d'une foule d'autres ; l'homme n'est apte à sonder certaines profondeurs que lorsque son Esprit est arrivé à un degré suffisant de maturité.

La vraie vie, de l'animal aussi bien que de l'homme, n'est pas plus dans l'enveloppe corporelle qu'elle n'est dans l'habillement ; elle est dans le principe intelligent qui préexiste et survit au corps. Ce prin-

cipe a besoin du corps pour se développer par le travail qu'il doit accomplir sur la matière brute ; le corps s'use dans ce travail, mais l'Esprit ne s'use pas, au contraire : il en sort à chaque fois plus fort, plus lucide et plus capable. Qu'importe donc que l'Esprit change plus ou moins de fois d'enveloppe ; il n'en est pas moins Esprit ; c'est absolument comme si un homme renouvelait cent fois son habillement dans l'année, il n'en serait pas moins le même homme. Par le spectacle incessant de la destruction, Dieu apprend aux hommes le peu de cas qu'ils doivent faire de l'enveloppe matérielle, et suscite en eux l'idée de la vie spirituelle en la leur faisant désirer comme une compensation.

Dieu, dira-t-on, ne pouvait-il arriver au même résultat par d'autres moyens, et sans astreindre les êtres vivants à s'entredétruire ? Bien hardi celui qui prétendrait pénétrer les desseins de Dieu ! Si tout est sagesse dans son œuvre, nous devons supposer que cette sagesse ne doit pas plus faire défaut sur ce point que sur les autres ; si nous ne le comprenons pas, il faut nous en prendre à notre peu d'avancement. Toutefois, nous pouvons essayer d'en chercher la raison, en prenant pour boussole ce principe : *Dieu doit être infiniment juste et sage* ; cherchons donc en tout sa justice et sa sagesse.

Une première utilité qui se présente de cette destruction, utilité purement physique, il est vrai, est celle-ci : les corps organiques ne s'entretiennent qu'à l'aide des matières organiques, ces matières contenant seules les éléments nutritifs nécessaires à leur transformation. Les corps, instruments d'action du principe intelligent, ayant besoin d'être incessamment renouvelés, la Providence les fait servir à leur entretien mutuel ; c'est pour cela que les êtres se nourrissent les uns des autres ; c'est-à-dire que le corps se nourrit du corps, mais l'Esprit n'est ni anéanti, ni altéré ; il n'est que dépouillé de son enveloppe.

Il est en outre des considérations morales d'un ordre plus élevé.

La lutte est nécessaire au développement de l'Esprit ; c'est dans la lutte qu'il exerce ses facultés. Celui qui attaque pour avoir sa nourriture, et celui qui se défend pour conserver sa vie, font assaut de ruse et d'intelligence, et augmentent, par cela même, leurs forces intellectuelles. L'un des deux succombe ; mais qu'est-ce que le plus fort ou le plus adroit a enlevé au plus faible en réalité ? Son vêtement de chair, pas autre chose ; l'Esprit, qui n'est pas mort, en reprendra un autre plus tard.

Dans les êtres inférieurs de la création, dans ceux où le sens moral n'existe pas, où l'intelligence n'est encore qu'à l'état d'instinct, la lutte

ne saurait avoir pour mobile que la satisfaction d'un besoin matériel ; or, un des besoins matériels les plus impérieux est celui de la nourriture ; ils luttent donc uniquement pour vivre, c'est-à-dire pour prendre ou défendre une proie, car ils ne sauraient être stimulés par un mobile plus élevé. C'est dans cette première période que l'âme s'élabore et s'essaye à la vie. Lorsqu'elle a atteint le degré de maturité nécessaire pour sa transformation, elle reçoit de Dieu de nouvelles facultés : le libre arbitre et le sens moral, l'étincelle divine en un mot, qui donnent un nouveau cours à ses idées, la dotent de nouvelles aptitudes et de nouvelles perceptions. Mais les nouvelles facultés morales dont elle est douée ne se développent que graduellement, car rien n'est brusque dans la nature ; il y a une période de transition où l'homme se distingue à peine de la brute ; dans les premiers âges, l'instinct animal domine, et la lutte a encore pour mobile la satisfaction des besoins matériels ; plus tard, l'instinct animal et le sentiment moral se contrebalancent ; l'homme alors lutte, non plus pour se nourrir, mais pour satisfaire son ambition, son orgueil, le besoin de dominer : pour cela, il lui faut encore détruire. Mais à mesure que le sens moral prend le dessus, la sensibilité se développe, le besoin de la destruction diminue ; il finit même par s'effacer et par devenir odieux : l'homme a horreur du sang. Cependant la lutte est toujours nécessaire au développement de l'Esprit, car même arrivé à ce point qui nous semble culminant, il est loin d'être parfait ; ce n'est qu'au prix de son activité qu'il acquiert des connaissances, de l'expérience, et qu'il se dépouille des derniers vestiges de l'animalité ; mais alors la lutte, de sanglante et brutale qu'elle était, devient purement intellectuelle ; l'homme lutte contre les difficultés et non plus contre ses semblables.

Nota. Cette explication, comme on le voit, se rattache à la grave question de l'avenir des animaux ; nous la traiterons prochainement à fond, parce qu'elle nous paraît suffisamment élaborée, et nous croyons qu'on peut, dès aujourd'hui, la considérer comme résolue en principe par la concordance de l'enseignement.

Un sermon dans le progrès.

On nous écrit de Montauban :

Il s'est passé ces jours-ci dans notre ville un fait qui a diversement impressionné la population. Un prédicateur protestant, M. Rewile,

chapelain du roi de Hollande, dans un discours prononcé devant deux mille personnes, s'affirmait carrément comme partisan des idées nouvelles. Nous avons été heureux en entendant, pour la première fois, ces sublimes vérités proclamées du haut d'une chaire chrétienne, et développées avec un talent et une éloquence hors ligne. Il faut bien qu'il ait été beau, puisque les fanatiques se sont hâtés de lui donner le titre d'antéchrist. Je regrette de ne pouvoir vous transmettre ce discours en entier, mais je vais essayer d'en analyser quelques passages.

« L'orateur avait pris pour texte « Je ne suis pas venu détruire la loi et les prophètes, mais l'accomplir. Aimez-vous de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute votre pensée, et votre prochain comme vous-même. »

« D'après M. Rewile, la mission du Christ parmi les hommes a été une mission de charité et de spiritualité ; sa doctrine semblait donc être en opposition avec celle des Juifs, dont le principe était : « l'observation stricte de la lettre, » principe qui engendrait l'égoïsme. Mais le mot *accomplir* explique cette contradiction apparente, car accomplir signifie compléter, rendre plus parfait. Or, remplacer l'égoïsme par la charité, et le culte de la matière par la spiritualité, c'était accomplir, compléter la loi. Le Christ essaya, mais en vain, de faire rompre à cette nation les chaînes de la matière en élevant sa pensée, et en lui faisant envisager sa destinée de plus haut ; jamais elle ne put comprendre la profondeur de sa morale ; aussi, lorsqu'il voulut attaquer les abus de toute sorte, les pratiques extérieures et adoucir les rigueurs de la loi mosaïque, fut-il accusé et lâchement condamné. Les Juifs attendaient un Messie conquérant, qui, armé de son sceptre de fer, devait leur donner en partage la puissance temporelle, et ils ne comprenaient pas ce qu'il y avait de grand, de sublime dans celui qui, un faible roseau à la main, venait apporter à l'humanité, comme un gage de sa puissance spirituelle, la loi d'amour et de charité.

« Mais les desseins de Dieu s'accomplissent toujours malgré toutes les résistances, et si les Juifs, comme des ouvriers de mauvaise volonté, refusèrent de travailler à la vigne, l'humanité n'en a pas moins marché et n'en marchera pas moins, entraînant sur son passage tout ce qui lui fait obstacle pour arriver au progrès. L'Église chrétienne, sous peine de déchéance, doit suivre cette marche ascendante, car *l'humanité n'est pas faite pour l'Église, mais bien l'Église pour l'humanité*. Malheur à qui résisterait, car il serait broyé comme poussière par la main du progrès ; le passé n'est-il pas fait pour répondre de l'avenir ?

« Que les enfants du dix-neuvième siècle, contrairement à la con-

duite des Juifs anciens, comprennent et accomplissent leur œuvre ! N'éprouvent-ils pas déjà ce frémissement involontaire qui agite toutes les intelligences d'élite et qui les pousse spontanément vers la conquête des idées de spiritualité, seule garantie de bonheur pour l'humanité ; car, sans spiritualité, il n'y a que matière, et sans liberté il n'y a qu'esclavage ? *Pourquoi donc résister plus longtemps à ces nobles élans de l'âme et attribuer au démon ces nouveaux signes des temps modernes ? pourquoi ne pas y voir plutôt les inspirations des messagers célestes d'un Dieu d'amour et de charité, nous annonçant la rénovation de l'humanité ?*

« Que l'Église chrétienne revienne à l'esprit. Qu'est-ce, en effet, que l'Église sans l'esprit, si ce n'est un cadavre, un vrai cadavre dans l'acception du mot ?… Que celui qui a des oreilles entende ! La véritable Église, dans ces jours critiques, a le droit de compter sur ses enfants… Allons, debout et à l'œuvre ! que chacun fasse son devoir. Dieu le veut ! Dieu le veut !

« Si le Christ est venu pour accomplir, c'est-à-dire pour compléter la loi par la pratique de l'amour de Dieu et des hommes, c'est qu'il considérait ce précepte comme résumant la perfection humaine. La loi d'amour de Dieu et des hommes est, ainsi que l'enseigne le Christ lui-même, une loi de premier ordre à laquelle sont subordonnées toutes les autres. Il faut donc la pratiquer dans son acception la plus large, afin de se rapprocher de lui, et par conséquent de Dieu dont il a été la plus haute expression sur la terre. Pour aimer Dieu, il faut aimer le vrai, le beau, le bien ; il faut se sentir transporté intérieurement vers ces attributs de la perfection morale ; mais il faut aussi aimer ses frères, ses semblables, en qui Dieu se reflète dans ce qu'il a de vrai, de beau, de bien.

« Pourquoi le Christ a-t-il aimé l'humanité jusqu'à donner sa vie pour elle ? Parce qu'étant aussi la plus haute expression de la perfection humaine, il a ressenti au plus haut degré les effets de cette loi d'amour de Dieu et des hommes, et qu'il a dû la pratiquer d'une manière sublime. Pratiquer la charité, aimer, c'est marcher à grands pas dans la voie du vrai, du beau, du bien ; c'est aller à Dieu ! Aimer, c'est vivre ; c'est aller à l'immortalité ! »

D'après ce qui m'a été rapporté, M. Rewile aurait abordé avec succès, dans deux conférences données aux élèves de la Faculté, la question des manifestations ; il aurait répondu victorieusement à toutes les objections. Je regrette de n'avoir pu l'entendre dans cette circonstance si intéressante.

Remarque. - Les Esprits avaient bien dit que le Spiritisme allait trouver des défenseurs dans les rangs même de ses adversaires. Un tel discours dans la bouche d'un ministre de la religion, et prononcé du haut de la chaire, est un événement grave. Attendons-nous à en voir d'autres, car l'exemple du courage de l'opinion est contagieux. Les idées nouvelles ne tarderont pas non plus à trouver des champions avoués dans la haute science, la littérature et la presse ; elles y ont déjà plus de sympathies qu'on ne le croit ; ce n'est que le premier pas qui coûte. Jusqu'à ce jour on peut dire qu'à l'exception des organes spéciaux du Spiritisme, qui ne s'adressent pas à la masse du public indifférent, nos adversaires ont eu seuls la parole, et Dieu sait s'ils en ont usé ! Maintenant la lutte s'engage ; que diront-ils quand ils verront des noms justement honorés et estimés sortir de leurs rangs, prendre ouvertement en main le drapeau de la doctrine ? Il est dit que tout doit s'accomplir.

Extrait du *Journal de Saint-Jean d'Angély*

du 5 mars 1865.

Société des études spirites de Saint-Jean d'Angély.

COUP D'ŒIL SUR LE SPIRITISME ET SES CONSÉQUENCES.

Il existe une harmonie secrète et continuelle entre le monde visible et le monde des Esprits. Cette harmonie, ses manifestations possibles, voilà, sans contredit, une des grandes questions de notre époque. C'est celle que nous nous proposons de traiter dans les colonnes de ce journal.

Nous nous adressons à tous, sans doute, mais plus particulièrement à ceux que leurs occupations journalières empêchent de se livrer dans de longs ouvrages à l'étude suivie des faits si émouvants, qui, signalés d'un bout de l'univers à l'autre, sont proclamés et attestés par les hommes les plus instruits ; démontrer la possibilité de ces faits par la révélation de lois naturelles inconnues jusqu'à notre temps ; les dépouiller de l'épithète ironique de prétendus miracles par laquelle on voudrait les amoindrir aux yeux de ceux qui n'en savent pas plus, initier ceux-là à la connaissance de la doctrine qui en est issue, déduire de cette doctrine les conséquences si consolantes qu'elle porte avec elle, voilà notre but.

On parle de miracles, s'il en est un incompréhensible à nos yeux, c'est celui de la froideur et de l'indifférence, réelles ou simulées, d'hommes intelligents et probes en présence des manifestations qui surgissent dans tous les coins du monde, et sont chaque jour publiées à profusion.

Si la reproduction de ce que tant d'autres ont vu n'aboutissait qu'à la satisfaction d'une enfantine curiosité, ou n'avait pour résultat que l'emploi de moments qui n'auraient pu être mieux occupés, oh ! c'est alors que nous comprendrions les dédains et les légèretés de langage.

Il ne peut plus en être ainsi quand nous pensons qu'il s'agit, non-seulement du but le plus important de notre existence, la solution, par la preuve palpable de l'immortalité de nos âmes, de la question si longtemps discutée de nos destinées futures, mais qu'il s'agit aussi, et surtout, du rappel par la conviction de ces grandes vérités, de ceux qui s'en écartent, à l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu, leurs semblables et eux-mêmes.

Voyez un peu : vous êtes membre d'un jury, des témoins que vous ne connaissez pas, que vous n'avez jamais vus, viennent vous affirmer le fait le plus invraisemblable, l'assassinat d'un père par son fils ou d'un fils par son père, vous les croyez et vous condamnez le misérable auteur d'un pareil crime, et vous faites bien. Mais sondons la question la main sur la conscience, pensez-vous que si ce malheureux eût cru à un Dieu puissant et juste, que s'il eût compris depuis longtemps déjà que son acte horrible aurait infailliblement, dans une autre existence, sa punition méritée, pensez-vous qu'il n'eût pas reculé devant l'accomplissement de son forfait ? Non, vous ne le pensez pas ; comme nous, vous dites : Oui, la croyance, mais la croyance ferme et sans restriction, la croyance absolue, à un Dieu juste, aux peines et aux récompenses dans une autre vie où chacun recevra selon ses œuvres ici-bas, voilà le frein qui doit être le plus difficile à briser ; et vous avez encore raison.

Malheureusement ces croyances sont, pour la presque universalité, les *inconnues* du grand problème de la moralisation universelle.

Arrêtez un peu ! me crie le plus grand nombre ; nous cessons d'être d'accord ; il y a longtemps que notre intelligence, nos études nous ont fait connaître la solution que vous indiquez. Pour nous, vos prétendues nouvelles preuves sont inutiles, *nous sommes et avons toujours été croyants*.

Tel est bien le langage que nous tient le commun des martyrs.

Vous avez, dites-vous, toujours cru, vous nous l'assurez du moins ; tant mieux pour vous, messieurs ; s'il faut l'avouer, nous ne nous en doutions guère ; recevez-en nos sincères félicitations ; nous serions vraiment heureux d'en pouvoir affirmer autant. Franchement, nous convenons que, malgré la faveur de toutes les bonnes conditions qui ont pu contribuer à élever nos idées, il nous restait bien du chemin à faire pour en avoir fait autant que vous. Combien de nos frères, à plus forte raison, ont pu rester en arrière, privés qu'ils étaient par leurs positions sociales des avantages de l'étude et quelquefois de bons exemples ?

Oui, la foi est morte : tous les docteurs de la loi en conviennent et en gémissent ; jamais, malgré leurs efforts, jamais l'incrédulité ne fut plus profonde, plus générale. Suivez un peu cette longue file d'hommes qui viennent, comme ils le disent, de conduire un des leurs à sa dernière demeure, vous en entendrez quatre-vingt-quinze sur cent répéter : *Encore un à bout de ses peines*. Tristes paroles, triste et bien grande preuve à la fois de l'insuffisance des moyens employés de nos jours pour la propagation du seul et véritable bonheur que les hommes puissent goûter sur notre terre, pour la propagation de la foi.

Dieu soit loué ! un nouveau phare brille pour tous ; arrière le privilège ! Place aux hommes de bonne volonté ! Sans efforts d'intelligence, sans études difficiles et coûteuses, le plus humble, le moins instruit peut, à l'égal de tous ses frères, contempler, s'il le veut, la lumière divine. Ceux-là seuls ne verront pas qui ne voudront pas voir.

S'il en est ainsi, et, nous le répétons, les hommes les plus honorables, les plus instruits, dont nous citerons les noms par phalanges, en donnent les témoignages les plus authentiques, s'il en est ainsi, disons-nous, pourquoi s'évertuer à mettre la lumière sous le boisseau ? Pourquoi, pour cela seul que nous n'en sentons pas le besoin pour nous, rejeter, sans examen, des phénomènes dont la connaissance et l'appréciation peuvent, sinon toujours, souvent du moins, arrêter sur les pentes fatales où poussent le doute et l'incrédulité, peuvent dans tous les cas, et à si peu de frais, relever par l'espérance les courages prêts à succomber sous le poids de l'infortune ?

Voilà les bienfaits que, par l'exemple, on peut si facilement répandre bien loin autour de soi, mais dont l'indifférence, autant que l'opposition, peuvent aussi retarder le progrès et la diffusion.

A. CHAIGNEAU,
D.–M.–P.

(*Sera continué*.)

Remarque. - Notre prévision émise dans l'article précédent, à propos du sermon de Montauban, commence à se réaliser. Voici un journal qui n'est point un organe du Spiritisme, et qui accueille aujourd'hui, ce que sans doute il n'aurait point fait il y a un an, non des récits de faits, mais des articles de fond, développant les principes de la doctrine. Et de qui sont ces articles ? d'un inconnu ? d'un ignorant ? Non ; ils sont d'un médecin jouissant dans le pays d'une réputation de savoir justement méritée et d'une considération due à ses éminentes qualités. Encore un exemple qui aura des imitateurs.

Nous savons plus d'un journal qui ne répugnerait point à parler favorablement du Spiritisme, qui en parlerait même volontiers si ce n'était la crainte de déplaire à certains lecteurs, et de compromettre ses propres intérêts. Cette crainte pouvait être fondée dans un temps, mais aujourd'hui, elle ne l'est plus. Depuis quelques années, l'opinion a bien changé à l'endroit du Spiritisme ; ce n'est plus une chose inconnue ; on en parle partout ; on n'en rit plus autant. L'idée s'est tellement vulgarisée, que si l'on s'étonne d'une chose, c'est de voir la presse indifférente à une question qui préoccupe les masses, et qui compte ses partisans par millions dans tous les pays du monde, et dans les rangs les plus éclairés de la société ; c'est surtout de voir des hommes d'intelligence la critiquer sans en savoir le premier mot. Est-ce donc une question futile que celle qui soulève les colères de tout un parti ; ce parti s'en émouvrait-il s'il n'y voyait qu'un mythe sans conséquence ? Il en rirait ; mais dès lors qu'il se fâche, qu'il tonne, qu'il allume ses auto-da-fé dans l'espoir de tuer l'idée, c'est qu'il y a quelque chose de sérieux. Ah ! si tous ceux qui se disent les représentants du progrès se donnaient la peine d'approfondir la question, il est probable qu'ils ne la traiteraient pas avec tant de dédain.

Quoi qu'il en soit, notre but n'est point ici d'en faire l'apologie ; nous voulons seulement constater un fait avéré aujourd'hui, c'est que l'idée spirite a pris rang parmi les doctrines philosophiques ; qu'elle constitue une opinion dont les représentants se multiplient tellement que ses adversaires sont les premiers à le proclamer. La conséquence naturelle de ceci, c'est que les journaux qui seront franchement sympathiques à cette cause, auront les sympathies de ses adhérents, et que ceux-ci sont assez nombreux pour compenser amplement les quelques défections qu'ils pourraient éprouver, si toutefois ils en éprouvaient.

Le public, au point de vue de l'idée spirite, se partage en trois

catégories : les partisans, les indifférents et les antagonistes. Il est constant que les deux premières composent l'immense majorité ; les partisans les rechercheront par sympathie ; les indifférents seront satisfaits de trouver dans une discussion impartiale les moyens de s'éclairer sur ce qu'ils ignorent. Quant aux antagonistes, la plupart se contenteront de ne pas lire les articles qui ne leur conviendront pas, mais ils ne renonceront pas, pour ce motif, à un journal qui leur plaît sous d'autres rapports par ses tendances politiques, sa rédaction, ses feuilletons ou la variété de ses nouvelles diverses. Les adversaires nés du Spiritisme ont d'ailleurs leurs journaux spéciaux. En somme, il est certain que, dans l'état actuel de l'opinion, ils y gagneraient plus qu'ils n'y perdraient.

On dira sans doute, et cela avec raison, que la conviction ne se commande pas, et qu'un journal, pas plus qu'un individu, ne peut embrasser des idées qui ne sont pas les siennes. Ceci est très juste, mais n'empêche pas l'impartialité. Or, jusqu'à ce jour, à un très petit nombre d'exceptions près, les journaux ont ouvert leurs colonnes aussi largement que possible à la critique, aux attaques, à la diffamation même contre une classe nombreuse de citoyens, jetant sans scrupule le ridicule et le mépris sur les personnes, tandis qu'ils les ont impitoyablement fermées à la défense. Que de fois la loi ne donnait-elle pas à la réplique des droits qui ont été méconnus ! Fallait-il donc avoir recours aux mesures de rigueur, intenter des procès ? Il y en aurait eu des milliers depuis dix ans. Nous le demandons, est-ce là de l'impartialité, de la justice, de la part de feuilles qui proclament sans cesse la liberté de la pensée, l'égalité des droits et la fraternité ? On comprend la réfutation d'une doctrine que l'on ne partage pas, la discussion raisonnée et de bonne foi de ses principes ; mais ce qui n'est ni juste ni loyal, c'est de la dénaturer et de lui faire dire le contraire de ce qu'elle dit, en vue de la discréditer ; or, c'est ce que font journellement les adversaires du Spiritisme. Admettre la défense après l'attaque, la rectification des inexactitudes, ne serait pas en épouser les principes ; ce ne serait que de l'impartialité et de la loyauté. Un journal pourrait même aller plus loin ; sans renoncer à ses convictions, et sous toute réserve de ses opinions personnelles, il pourrait admettre la discussion du pour et du contre ; il mettrait ainsi ses lecteurs à même de juger une question qui en vaut bien la peine, par le retentissement qu'elle acquiert chaque jour.

Nous devons donc des éloges à l'impartialité du journal qui accueille les articles de M. Chaigneau. Nous en devons aussi à l'auteur qui, l'un

des premiers, entre dans l'arène de la publicité officielle pour y soutenir notre cause avec l'autorité d'un homme de science. L'article rapporté ci-dessus n'est que l'introduction de son travail ; le numéro du 12 mars contient l'entrée en matière : c'est un exposé savamment raisonné de l'historique du Spiritisme moderne. Nous regrettons que son étendue ne nous permette pas de le reproduire.

Correspondance d'outre-tombe.

Étude médianimique.

Pour l'intelligence du fait principal dont il s'agit, nous extrayons le passage suivant de la lettre d'un de nos abonnés ; c'est en outre une simple et touchante expression des consolations que les affligés puisent dans le Spiritisme :

« Permettez-moi de vous dire combien le Spiritisme m'a procuré de soulagement en me donnant la certitude de revoir dans un monde meilleur un être que j'avais aimé d'un amour sans bornes, un frère chéri mort à la fleur de l'âge. Qu'elle est consolante cette pensée que celui dont nous pleurons la mort est souvent près de nous, nous soutenant lorsque nous sommes accablés sous le poids de la douleur, se réjouissant lorsque la foi dans l'avenir nous fait entrevoir une réunion certaine ! Initié depuis quelques années déjà aux admirables préceptes du Spiritisme, j'en avais accepté toutes les vérités, et m'étais efforcé de vivre ici-bas de manière à hâter mon avancement. Mes bonnes résolutions avaient été prises bien sincèrement, et cependant, je l'avoue, ne possédant pas les éléments nécessaires pour fortifier et entretenir ma croyance en la communication des Esprits, je m'étais habitué peu à peu, non pas à la rejeter, mais à l'envisager avec plus d'indifférence. C'est que le malheur m'était resté inconnu jusqu'alors. Aujourd'hui qu'il a plu à Dieu de m'envoyer une douloureuse épreuve, j'ai puisé dans le Spiritisme de précieuses consolations, et j'éprouve le besoin de vous en remercier tout particulièrement, comme le premier propagateur de cette sainte doctrine.

« La doctrine du Spiritisme n'étant pas une simple hypothèse, mais s'appuyant sur des faits patents et à la portée de tout le monde, les consolations qu'elle procure consistent non-seulement dans la certitude de revoir les personnes aimées, mais aussi, et surtout, dans la

possibilité de correspondre avec elles et d'en obtenir de salutaires enseignements. »

Dans cette conviction, le frère vivant écrivit à son frère mort la lettre suivante dont il sollicita la réponse par l'entremise d'un médium :

N… 14 mars 1865.

Mon frère bien-aimé,

Il m'est impossible de te dire combien j'étais heureux en lisant la lettre que tu as bien voulu m'adresser par l'intermédiaire du médium de S… Je l'ai communiquée à nos pauvres parents que tu as bien affligés en nous quittant d'une manière si inattendue. Ils me demandent de t'écrire de nouveau, de te demander de nouveaux détails sur ton existence actuelle, afin de pouvoir croire, par des preuves qu'il te sera facile de donner, à la réalité de l'enseignement des Esprits. Mais, avant tout, rends-toi souvent auprès d'eux, inspire-leur la résignation et la foi dans l'avenir ; console-les, car ils en ont besoin, brisés qu'ils ont été par un coup si inattendu. Quant à moi, ô mon frère bien-aimé, je serai toujours heureux lorsqu'il te sera permis de me donner de tes nouvelles. Je viens te demander aujourd'hui de nouveaux détails sur ta maladie, ta mort et ton réveil dans le monde des Esprits. – Quels sont les Esprits qui sont venus te recevoir à ton entrée dans le monde invisible ? – As-tu revu notre grand-père ? Est-il heureux ? – As-tu revu et reconnu nos parents décédés avant toi, même ceux que tu n'avais pas connus sur cette terre ? – As-tu assisté à ton enterrement ? Quelle impression en as-tu ressentie ? Donne-moi, je t'en supplie, quelques détails sur cette triste cérémonie qui ne permettent pas à nos parents de douter de ton identité. Pourrais-tu me dire si quelque membre de notre famille pourra devenir médium ? Ne désirerais-tu pas te communiquer par l'intermédiaire de l'un de nous ? – Je ne puis comprendre que tu ne veuilles plus continuer tes études musicales que tu cultivais avec tant d'ardeur sur cette terre ; ce serait une bien douce consolation pour nous, si tu voulais terminer, par l'intermédiaire d'un médium, les psaumes que tu as commencé à mettre en musique à Paris. – Tu as pu constater le vide immense causé par ta mort dans le cœur de nous tous. Inspire, je t'en supplie, à tes parents, le courage nécessaire pour ne pas succomber sous cette terrible épreuve ; sois souvent avec eux et donne-leur souvent de tes nouvelles. Quant à moi, Dieu sait combien je t'ai pleuré ! Malgré ma croyance au Spiritisme, il y a des moments où je ne puis me faire à

l'idée de ne plus te revoir sur cette terre, et où je donnerais ma vie pour pouvoir te serrer sur mon cœur. – Adieu, mon noble ami ; songe quelquefois à celui dont les pensées sont constamment dirigées vers toi, et qui fera son possible pour être jugé digne d'être réuni un jour à toi. – Je t'embrasse et te serre sur mon cœur.

Ton frère tout dévoué, B…

Nota. – Dans une précédente communication donnée aux parents par un autre médium, il avait été dit que le jeune homme ne voulait pas continuer ses études musicales dans le monde des Esprits.

Réponse du frère mort au frère vivant.

Me voilà, mon bon frère ; mais tu exiges trop ; je ne peux, avec la meilleure volonté, satisfaire, dans une seule évocation, aux nombreuses demandes que tu m'adresses. Ne sais-tu pas qu'il est quelquefois très difficile aux Esprits de transmettre leur pensée à l'aide de certains médiums peu propres à recevoir nettement, dans le cerveau, l'impression photographique des pensées de certains Esprits, et qui, en les dénaturant, leur donnent un cachet de fausseté qui amène, de la part des intéressés, la négation la plus formelle de la manifestation ; ce qui est très peu flatteur et attriste profondément ceux qui, faute d'instruments convenables, sont impuissants à donner des signes d'identité suffisants.

Crois-moi, bon frère, évoque-moi en famille ; et toi-même, avec un peu de bonne volonté et quelques essais persévérants, tu pourras causer à ton gré avec moi. Je suis presque toujours près de toi, parce que je sais que tu es Spirite et que j'espère en toi. Il est certain que la sympathie attire la sympathie, et qu'on ne peut être expansif avec un médium qu'on voit pour la première fois ; je vais cependant tâcher de vous satisfaire.

Ma mort qui vous afflige était le terme de la captivité de mon âme ; votre amour, votre sollicitude, votre tendresse avaient rendu doux mon exil sur la terre ; mais, dans mes plus beaux moments d'inspiration musicale, je tournais mes regards vers les régions lumineuses où tout est harmonie, et je m'oubliais à écouter les accords lointains de la mélodie céleste qui m'inondait de ses douces vibrations. Que de fois je me suis oublié dans ces rêveries extatiques, auxquelles je devais le succès de mes études musicales que je continue ici ! Ce serait une étrange erreur de croire que l'aptitude individuelle se perd dans le monde spirite ; elle s'y perfectionne, au contraire, pour apporter en-

suite ce perfectionnement sur les planètes où ces Esprits sont appelés à vivre.

Ne pleurez donc plus, vous tous, bien-aimés parents ! A quoi servent les pleurs ? A énerver, à décourager les âmes. Je suis parti le premier, mais vous viendrez me rejoindre ; cette certitude n'est-elle pas assez puissante pour vous consoler ? La rose, qui a exhalé ses parfums au chêne, meurt comme moi après avoir peu vécu, en jonchant le sol de ses pétales flétris ; mais le chêne meurt à son tour, et il a le sort de la rose qu'il a pleuré et dont les vives couleurs s'harmonisaient avec son sombre feuillage.

Encore quelque temps, et vous viendrez à moi ; nous chanterons alors le cantique des cantiques, et nous louerons Dieu dans ses œuvres ; car nous serons heureux ensemble, si vous vous résignez à l'épreuve qui vous frappe.

Celui qui fut ton frère sur la terre et qui t'aime toujours.

B…

Plusieurs enseignements importants ressortent de cette communication. Le premier est la difficulté qu'éprouve l'Esprit à s'exprimer à l'aide de l'instrument qui lui était donné. Nous connaissons personnellement ce médium qui a fait depuis longtemps ses preuves comme puissance et flexibilité de faculté, surtout en fait d'évocations particulières ; c'est ce qu'on peut appeler un médium sûr et bien assisté. D'où vient donc cet empêchement ? C'est que la facilité des communications dépend du degré d'affinité fluidique qui existe entre l'Esprit et le médium. Chaque médium est ainsi plus ou moins apte à recevoir l'impression ou l'*impulsion* de la pensée de tel ou tel Esprit ; il peut être un bon instrument pour l'un et un mauvais instrument pour l'autre, sans que cela préjuge rien contre ses qualités, cette condition étant plus organique que morale. Les Esprits recherchent donc de préférence les instruments qui vibrent à leur unisson ; leur imposer le premier venu, et croire qu'ils peuvent indifféremment s'en servir, serait comme si l'on imposait à un pianiste de jouer du violon, par la raison que, sachant la musique, il doit pouvoir jouer de tous les instruments.

Sans cette harmonie qui seule peut amener l'assimilation fluidique, *aussi nécessaire dans la typtologie que dans l'écriture,* les communications sont ou impossibles, ou incomplètes, ou fausses. A défaut de l'Esprit que l'on ne peut avoir, s'il ne peut se manifester librement, il n'en manque pas d'autres toujours prêts à saisir l'occasion, et qui se soucient fort peu de la vérité de ce qu'ils disent. Cette assimilation

fluidique est quelquefois tout à fait impossible entre certains Esprits et certains médiums ; d'autres fois, et c'est le cas le plus ordinaire, elle ne s'établit que graduellement et à la longue, ce qui explique pourquoi les Esprits qui se manifestent d'habitude à un médium le font avec plus de facilité, et pourquoi les premières communications attestent presque toujours une certaine gêne et sont moins explicites.

Il est donc démontré à la fois par la théorie et par l'expérience qu'il n'y a pas plus de médiums universels pour les évocations que pour l'aptitude aux divers genres de manifestations. Celui qui prétendrait recevoir à volonté et à point nominé les communications de tous les Esprits, et pouvoir satisfaire, par conséquent, les légitimes désirs de tous ceux qui veulent s'entretenir avec les êtres qui leur sont chers, ferait preuve, ou d'une ignorance radicale des principes les plus élémentaires de la science, ou de charlatanisme, et, dans tous les cas, d'une présomption incompatible avec les qualités essentielles d'un bon médium. On a pu le croire dans un temps, mais aujourd'hui les progrès de la science théorique et pratique démontrent que cela ne se peut pas en principe. Lorsqu'un Esprit se communique pour la première fois à un médium sans aucune gêne, cela tient à une affinité fluidique exceptionnelle ou antérieure entre l'Esprit et son interprète.

C'est donc un tort d'imposer un médium à l'Esprit que l'on veut évoquer ; il faut lui laisser le choix de son instrument. Mais comment faire, dira-t-on, si l'on n'a qu'un seul médium, ce qui est très fréquent ? D'abord, se contenter de ce que l'on a, et se passer de ce que l'on n'a pas. Il n'est pas plus au pouvoir de la science spirite de changer les conditions normales des manifestations, qu'à la chimie de changer celles de la combinaison des éléments.

Il y a cependant ici un moyen d'atténuer la difficulté. En principe, lorsqu'il s'agit d'une évocation nouvelle, le médium doit toujours préalablement évoquer son guide spirituel, et lui demander si elle est possible ; en cas d'affirmative, demander à l'Esprit évoqué s'il trouve dans le médium l'aptitude nécessaire pour recevoir et transmettre sa pensée. S'il y a difficulté ou impossibilité, le prier de le faire par l'entremise du guide du médium ou de s'en faire assister. Dans ce cas la pensée de l'Esprit n'arrive que de seconde main, c'est-à-dire après avoir traversé deux milieux. On comprend alors combien il importe que le médium soit bien assisté, car s'il l'est par un Esprit obsesseur, ignorant ou orgueilleux, la communication en sera altérée. Ici, les qualités personnelles du médium jouent forcément un rôle important, par la nature des Esprits qu'il attire à lui. Les médiums les plus indignes peu-

vent avoir de puissantes facultés, mais les plus sûrs sont ceux qui, à cette puissance, joignent les meilleures sympathies dans le monde invisible ; or, ces sympathies ne sont *nullement* garanties par les noms plus ou moins imposants des Esprits qui signent les communications, mais par la nature constamment bonne des communications qu'ils en reçoivent.

Ces principes sont à la fois fondés sur la logique et sur l'expérience ; les difficultés même qu'ils accusent, prouvent que la pratique du Spiritisme ne doit pas être traitée légèrement.

Un autre fait ressort également de la communication ci-dessus : c'est la confirmation du principe que les Esprits intelligents poursuivent dans la vie spirituelle les travaux et les études qu'ils ont entrepris dans la vie corporelle.

C'est ainsi que, dans les communications que nous publions, nous donnons la préférence à celles d'où peut sortir un enseignement utile.

Quant à la lettre du frère vivant à son frère mort, c'est une naïve et touchante expression de la foi sincère en la survivance de l'âme, en la présence des êtres qui nous sont chers, et de la possibilité de continuer avec eux les rapports d'affection qui nous unissaient à eux.

Les incrédules, sans doute, riront de ce qui, à leurs yeux, est une puérile crédulité. Ils auront beau faire, le néant qu'ils préconisent n'aura jamais de charme pour les masses, car il brise le cœur et les affections les plus saintes ; il glace au lieu de réchauffer ; il épouvante et désespère au lieu de fortifier et consoler.

Leurs diatribes contre le Spiritisme ayant pour pivot cette doctrine navrante du néant, il ne faut pas s'étonner de leur impuissance à détourner les masses des nouvelles idées. Entre une doctrine désespérante et une doctrine consolante, le choix de la majorité ne saurait être douteux.

Après l'épouvantable catastrophe de l'église de San-Yago du Chili en 1864, on trouva dans l'église une boîte aux lettres dans laquelle les fidèles déposaient les missives qu'ils adressaient à la sainte Vierge. Pourrait-on établir une parité entre ce fait qui a défrayé la verve des railleurs, et la lettre ci-dessus ? Assurément non. Cependant le tort n'était pas à ceux qui croyaient à la possibilité de correspondre avec l'autre monde, mais à ceux qui exploitaient cette croyance en proportionnant les réponses au prix d'affranchissement joint à la lettre. Il est peu de superstitions qui n'aient leur point de départ dans une vérité dénaturée par l'ignorance ; le Spiritisme, accusé de les ressusciter, vient au contraire les réduire à leur juste valeur.

Puissance curative du magnétisme spirituel.

Esprit du docteur Demeure.

Dans notre article du mois précédent sur le docteur Demeure, nous avons rendu un juste hommage à ses éminentes qualités comme homme et comme Esprit. Le fait suivant est une nouvelle preuve de sa bienveillance, en même temps qu'il constate la puissance curative de la magnétisation spirituelle.

On nous écrit de Montauban :

L'Esprit du bon père Demeure, en venant grossir le nombre de nos amis les invisibles qui nous soignent au moral et au physique, a voulu se manifester dès les premiers jours par un bienfait. La nouvelle de sa mort n'était pas encore connue de nos frères de Montauban, qu'il entreprenait spontanément et directement la guérison de l'un d'eux au moyen du magnétisme spirituel par l'action fluidique seule. Vous voyez qu'il ne perdait pas de temps, et continuait comme Esprit, ainsi que vous le dites, son œuvre de soulagement de l'humanité souffrante. Il y a cependant ici une importante distinction à faire. Certains Esprits continuent à vaquer à leurs occupations terrestres sans avoir la conscience de leur état, se croyant toujours vivants ; c'est le propre des Esprits peu avancés, tandis que M. Demeure s'est reconnu immédiatement, et agit volontairement comme Esprit avec la conscience d'avoir en cet état une plus grande puissance.

Nous avions caché à madame G…, médium voyant et somnambule très lucide, la mort de M. Demeure pour ménager son extrême sensibilité, et le bon docteur, entrant sans doute dans nos vues, avait évité de se manifester à elle. Le 10 février dernier, nous étions réunis sur l'invitation de nos guides qui, disaient-ils, voulaient soulager madame G… d'une entorse dont elle souffrait cruellement depuis la veille. Nous n'en savions pas davantage, et nous étions loin de nous attendre à la surprise qu'ils nous ménageaient. A peine cette dame fut-elle en somnambulisme, qu'elle fit entendre des cris déchirants en montrant son pied. Voici ce qui se passait :

Madame G… voyait un Esprit courbé sur sa jambe, et dont les traits lui restaient cachés ; il opérait des frictions et des massages, en exerçant de temps à autre sur la partie malade une traction longitudinale, absolument comme aurait pu le faire un médecin. L'opération était si douloureuse que la patiente se laissait aller parfois à des voci-

férations et à des mouvements désordonnés. Mais la crise ne fut pas de longue durée ; au bout de dix minutes toute trace d'entorse avait disparu, plus d'enflure, le pied avait repris son apparence normale ; madame G… était guérie.

Quand on songe que pour guérir complètement une affection de ce genre, les magnétiseurs les mieux doués et les plus exercés, sans parler de la médecine officielle qui n'en finit pas, ont besoin d'un traitement dont la durée n'est jamais moindre de trente-six heures, en y consacrant trois séances par jour d'une heure chacune, cette guérison en dix minutes, par le fluide spirituel, peut bien être considérée comme instantanée, avec d'autant plus de raison, ainsi que le dit l'Esprit lui-même dans une communication que vous trouverez ci-après, que c'était de sa part une première expérience faite en vue d'une application ultérieure en cas de réussite.

Cependant l'Esprit restait toujours inconnu du médium, et persistait à ne pas montrer ses traits ; il avait même l'air de vouloir s'enfuir, lorsque d'un bond notre malade, qui, quelques minutes auparavant, ne pouvait faire un pas, s'élance au milieu de la chambre pour saisir et presser la main de son docteur spirituel. Cette fois encore l'Esprit avait détourné la tête tout en laissant sa main dans la sienne. A ce moment madame G… jette un cri, et tombe évanouie sur le parquet ; elle venait de reconnaître M. Demeure dans l'Esprit guérisseur. Pendant la syncope, elle recevait les soins empressés de plusieurs Esprits sympathiques. Enfin la lucidité somnambulique ayant reparu, elle causa avec les Esprits, échangeant avec eux de chaudes poignées de main, notamment avec l'Esprit du docteur qui répondait à ses témoignages d'affection en la pénétrant d'un fluide réparateur.

Cette scène n'est-elle pas saisissante et dramatique, et ne croirait-on pas voir tous ces personnages jouer leur rôle dans la vie humaine ? N'est-ce pas une preuve entre mille que les Esprits sont des êtres bien réels, ayant un corps et agissant comme ils le faisaient sur la terre ? Nous étions heureux de retrouver notre ami spiritualisé, avec son excellent cœur et sa délicate sollicitude. Il avait été, pendant sa vie, le médecin du médium ; il connaissait son extrême sensibilité, et l'avait ménagé comme son propre enfant. Cette preuve d'identité donnée à ceux que l'Esprit aimait, n'est-elle pas frappante et n'est-elle pas bien faite pour faire envisager la vie future sous son aspect le plus consolant ?

Voici la communication que nous avons reçue de M. Demeure, le lendemain de cette séance :

« Mes bons amis, je suis auprès de vous, et vous aime toujours comme par le passé. Quel bonheur de pouvoir me communiquer à ceux qui me sont chers ! Comme j'ai été heureux, hier soir, de pouvoir me rendre utile et de soulager notre cher médium voyant ! C'est une expérience qui me servira et que je mettrai en pratique à l'avenir toutes les fois qu'une occasion favorable se présentera. Aujourd'hui, son fils est bien malade, mais j'espère que nous le guérirons bientôt ; tout cela lui donnera du courage pour persévérer dans l'étude du développement de sa faculté. (L'enfant de madame G… fut en effet guéri d'une angine couenneuse, au moyen d'un traitement homéopathique ordonné par l'Esprit.)

« Nous pourrons, d'ici à quelque temps, vous fournir l'occasion d'être témoins de phénomènes que vous ne connaissez pas encore, et qui seront d'une grande utilité pour la science spirite. Je serai heureux de pouvoir contribuer moi-même à ces manifestations qui m'auraient fait tant de plaisir à voir de mon vivant ; mais, grâce à Dieu, aujourd'hui j'y assiste d'une manière toute particulière, et qui me prouve évidemment la vérité de ce qui se passe chez vous. Croyez, mes bons amis, que je me fais toujours un vrai plaisir de me rendre utile à mes semblables, et de les aider à propager ces belles vérités qui doivent changer le monde en le ramenant à des sentiments meilleurs. Adieu, mes amis ; au revoir.

« ANTOINE DEMEURE. »

N'est-il pas curieux de voir un Esprit, déjà savant sur la terre, faire comme Esprit des études et des expériences pour acquérir plus d'habileté dans le soulagement de ses semblables ? Il y a dans cet aveu une louable modestie qui décèle le vrai mérite, tandis que les Esprits faux savants sont généralement présomptueux.

Le dernier numéro de la *Revue* cite une communication de M. Demeure, comme ayant été donnée à Montauban le 1er février. C'est le 26 janvier qu'il l'a dictée ; cette date est, à mon avis, d'une certaine importance, parce que c'est celle du lendemain de sa mort. Dans le deuxième paragraphe, il dit : « Je jouis d'une lucidité rare chez les Esprits dégagés de la matière depuis si peu de temps. » Cette lucidité prouve en effet une rapidité de dégagement qui n'est le propre que des Esprits très avancés moralement.

Remarque. – La guérison rapportée ci-dessus est un exemple de l'action du magnétisme spirituel pur, sans aucun mélange de magnétisme humain. Parfois les Esprits se servent de médiums spéciaux comme

conducteurs de leur fluide ; ce sont là les *médiums guérisseurs* proprement dits, dont la faculté présente des degrés très divers d'énergie, selon leur aptitude personnelle et la nature des Esprits dont ils sont assistés. Nous connaissons à Paris une personne atteinte depuis huit mois d'exostoses à la hanche et au genou, qui lui causent de grandes souffrances et l'obligent à garder le lit. Un jeune homme de ses amis, doué de cette précieuse faculté, lui donna des soins par la seule imposition des mains pendant quelques minutes sur la tête, et la prière à laquelle le malade s'associait avec une ferveur édifiante. Ce dernier éprouvait à ce moment une crise très douloureuse analogue à celle qu'a ressentie madame G…, bientôt suivie d'un calme parfait. Il sentait alors l'impression énergique de plusieurs mains qui massaient et étiraient la jambe que l'on voyait s'allonger de 10 à 12 centimètres. Il y a déjà chez lui une amélioration très sensible, car il commence à marcher ; mais l'ancienneté et la gravité du mal rendent la cure nécessairement plus difficile et plus longue que celle d'une simple entorse.

Nous ferons observer que la médiumnité guérissante ne s'est point encore présentée, à notre connaissance, avec des caractères de généralité et d'universalité, mais au contraire restreinte comme application, c'est-à-dire que le médium a une action plus puissante sur certains individus que sur d'autres, et ne guérit pas toutes les maladies. On comprend qu'il en doit être ainsi lorsque l'on connaît le rôle capital que jouent les affinités fluidiques dans tous les phénomènes de médianimité. Quelques personnes même n'en jouissent qu'accidentellement et pour un cas déterminé. Ce serait donc une erreur de croire que, parce qu'on a obtenu une guérison, même difficile, on peut les obtenir toutes, par la raison que le fluide propre de certains malades est réfractaire au fluide du médium ; la guérison est d'autant plus facile que l'assimilation des fluides s'opère naturellement. Aussi est-on surpris de voir quelquefois des personnes frêles et délicates exercer une action puissante sur des individus forts et robustes. C'est qu'alors ces personnes sont de bons conducteurs du fluide spirituel, tandis que des hommes vigoureux peuvent être de très mauvais conducteurs. Ils n'ont que leur fluide personnel, fluide humain qui n'a jamais la pureté et la puissance réparatrice du fluide épuré des bons Esprits.

On comprend, d'après cela, les causes majeures qui s'opposent à ce que la médiumnité guérissante devienne une profession. Pour s'en faire un état, il faudrait être doué d'une faculté universelle ; or, des Esprits incarnés de l'ordre le plus élevé pourraient seuls la posséder à ce degré. Avoir cette présomption, en l'exerçant même avec

désintéressement et par pure philanthropie, serait une preuve d'orgueil qui, à elle seule, serait un signe d'infériorité morale. La véritable supériorité est modeste ; elle fait le bien sans ostentation, et s'efface au lieu de chercher l'éclat ; la renommée va la chercher et la découvre, tandis que le présomptueux court après la renommée qui lui échappe souvent. Jésus disait à ceux qu'il avait guéris : « Allez, rendez grâce à Dieu, et n'en parlez à personne. » C'est une grande leçon pour les médiums guérisseurs.

Nous rappellerons ici que la médiumnité guérissante est exclusivement dans l'action fluidique plus ou moins instantanée ; qu'il ne faut la confondre ni avec le magnétisme humain, ni avec la faculté qu'ont certains médiums de recevoir des Esprits l'indication de remèdes ; ces derniers sont simplement des *médiums médicaux*, comme d'autres sont médiums poètes ou dessinateurs.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Pierre Legay dit Grand-Pierrot.

(Suite.- Voir la Revue de novembre 1864.)

Pierre Legay, parent de madame Delanne, nous a offert le singulier spectacle d'un Esprit qui, deux ans après sa mort, se croyait encore vivant, vaquait à ses affaires, voyageait en voiture, payait sa place en chemin de fer, visitait Paris pour la première fois, etc. Nous donnons aujourd'hui la conclusion de cet état, qu'il serait difficile de comprendre, si l'on ne se reportait aux détails donnés dans la *Revue* de novembre 1864, page 339.

M. et Mme Delanne avaient inutilement cherché à tirer leur parent de son erreur ; leur guide spirituel leur avait dit d'attendre, le moment n'étant pas encore venu.

Dans les premiers jours du mois de mars dernier, ils adressèrent la question suivante à leur guide :

Depuis la dernière visite de Pierre Legay, mentionnée dans la *Revue Spirite*, nous n'avons pu obtenir de lui aucune réponse. Vous nous avez dit à ce sujet que, lorsque le moment serait venu, il nous donnerait lui-même ses impressions. Pensez-vous qu'il le puisse maintenant ? – *R.* Oui, mes enfants ; l'heure est arrivée. Il pourra vous répondre et il vous fournira divers sujets d'études et d'enseignements. Dieu a ses vues.

D. (A Pierre Legay). Cher ami, êtes-vous là ? – *R*. Oui, mon ami.

D. Voyez-vous mon but en vous évoquant aujourd'hui ? – *R*. Oui, car j'ai près de moi des amis qui m'ont instruit sur tout ce qui se passe d'étonnant en ce moment sur la terre. Mon Dieu quelle chose étrange que tout cela !

D. Vous dites que vous avez des amis qui vous entourent et qui vous instruisent ; pouvez-vous nous dire qui ils sont ? – *R*. Oui, ce sont des amis, mais je ne les connais que depuis que *je suis réveillé* ; car savez-vous que *j'ai dormi* ? J'appelle dormir ce que vous appelez mourir.

D. Pouvez-vous nous dire le nom de quelques-uns de ces amis ? – *R*. J'ai constamment à mes côtés un homme, que je devrais plutôt nommer un ange, car il est si doux, si bon, si beau que je crois que les anges doivent être tous comme *ça là*. Et puis il y a Didelot (le père de madame Delanne) qui est là aussi ; puis vos parents, mon ami. Oh ! comme ils sont bons ! Il y a aussi : ah ! c'est drôle, comme on se retrouve, notre sœur supérieure. Par exemple, elle est toujours la même ; elle n'a point changé. Mais que c'est donc curieux que tout cela !

Nota. La sœur que l'Esprit désigne habitait la commune de Treveray et avait donné les premières instructions à madame Delanne. Elle ne s'était manifestée qu'une seule fois, trois ans auparavant.

Tiens ! vous aussi, *jardinier* ! (nom familier donné à un oncle de madame Delanne, et qui ne s'était jamais manifesté). Mais, que je suis bête ! C'est chez votre nièce que nous sommes. Eh bien, je suis content de vous voir ; ça me met à mon aise ; car, ma parole d'honneur, je suis transporté je ne sais où depuis quelque temps ; je vais plus vite que le chemin de fer, et je parcours l'espace sans pouvoir me rendre compte comment. Etes-vous comme moi, Didelot ? Il a l'air de trouver cela tout naturel ; il paraît qu'il y est déjà habitué. Du reste, il y a plus longtemps que moi qu'il le fait (il est mort depuis six ans), et je comprends qu'il en soit moins étonné. Mais que c'est donc drôle ! ah ! c'est bien drôle ! Dites-moi, vous savez, avec vous, mon cousin, je suis à mon aise. Eh bien, franchement, dites-moi donc, qu'appelle-t-on *mourir* ?

M. DELANNE : On appelle mourir, mon ami, laisser son corps grossier à la terre pour donner à l'âme le dégagement dont elle a besoin pour rentrer dans la vie réelle, la grande vie de l'Esprit. Oui, vous y êtes, cher ami, dans ce monde encore inconnu pour beaucoup

d'hommes de la terre. Vous voilà sorti de la léthargie ou engourdissement qui suit la séparation du corps et de l'âme. Vous voyez votre ange gardien, des amis qui vous entourent ; ce sont eux qui vous ont amené parmi nous, pour vous prouver l'immortalité et l'individualité de votre âme. Soyez-en fier et heureux, car, vous le voyez maintenant, la mort c'est la vie. Voilà pourquoi aussi vous traversez l'espace avec la rapidité de l'éclair, et que vous pouvez causer avec nous à Paris, comme si vous aviez un corps matériel comme le nôtre. Ce corps, vous ne l'avez plus ; vous n'avez maintenant qu'une enveloppe fluidique et légère qui ne vous retient plus à la terre.

P. LEGAY : Singulière expression : *mourir* ! Mais donnez donc un autre nom au moment où l'âme laisse son corps à la terre, car cet instant n'est pas celui de la mort… Je me souviens… J'étais à peine débarrassé des liens qui me retenaient à mon corps, que mes souffrances, au lieu de diminuer, ne firent qu'accroître. Je voyais mes enfants qui se disputaient pour avoir chacun la part de ce qui leur revenait. Je les voyais ne pas prendre soin des terres que je leur laissais, et alors *je m'étais mis à travailler* avec encore plus de force que jamais. J'étais là, regrettant de voir qu'on ne me comprenait pas ; donc *je n'étais pas mort*. Je vous assure que j'éprouvais les mêmes craintes et les mêmes fatigues qu'avec mon corps, et pourtant je ne l'avais plus. Expliquez-moi cela ; si c'est comme ça qu'on meurt, c'est une drôle de manière de mourir. Dites-moi votre idée là-dessus, et puis après je vous dirai la mienne, car maintenant, ces bons amis-là ont la bonté de me le dire. Allons, mon cousin, dites-moi votre idée.

M. DELANNE : Mon ami, lorsque les Esprits quittent leur corps, ils sont enveloppés d'un deuxième corps, comme je vous l'ai dit ; celui-ci est fluidique ; ils ne le quittent jamais. Eh bien, c'est avec ce corps que vous croyiez travailler, comme du vivant de l'autre. Vous pouvez épurer ce corps à moitié matériel par votre avancement moral ; et si le mot *mort* ne vous convient pas pour préciser ce moment, appelez-le *transformation* si vous voulez. Si vous avez eu à souffrir des choses qui vous ont été pénibles, c'est que vous-même, de votre vivant, vous vous êtes peut-être un peu trop attaché aux choses matérielles, en négligeant les choses spirituelles qui intéressaient votre avenir. (Il était très intéressé.) C'est un petit châtiment que Dieu vous a imposé pour racheter vos fautes en vous donnant le moyen de vous instruire et d'ouvrir vos yeux à la lumière.

P. LEGAY : Eh bien ! mon cher, ce n'est pas à ce moment qu'il faut donner le nom de transformation, car l'Esprit ne se transforme pas si

vite s'il n'est aidé immédiatement à se reconnaître par la prière, et si on ne l'éclaire pas sur sa véritable position, soit, comme je viens de le dire, en priant pour lui, soit en l'évoquant. C'est pourquoi *il y a tant d'Esprits, comme le mien, qui restent stationnaires*. Il y a pour l'Esprit de la catégorie du mien *transition*, mais non *transformation* ; il ne sait pas se rendre compte de ce qui lui arrive. J'ai traîné, ou plutôt j'ai cru traîner mon corps avec la même peine et les mêmes maux que sur la terre. Lorsque j'ai été détaché de mon corps, savez-vous ce que j'ai éprouvé ? Eh bien ! ce que l'on éprouve après une chute qui vous étourdit un moment, ou plutôt après une faiblesse, et que l'on vous fait revenir avec du vinaigre. Je me suis *réveillé* sans m'apercevoir que mon corps m'avait quitté. Je suis venu ici à Paris, où je suis, pensant bien y être en chair et en os, et vous n'auriez pas pu me convaincre du contraire *si depuis je n'étais pas mort*.

Oui, on meurt, mais ce n'est pas au moment où l'on quitte son corps ; c'est au moment où l'Esprit *s'apercevant de sa véritable position*, il lui prend un vertige, ne sait plus comprendre ce qu'on lui dit, ne voit plus les choses qu'on lui explique de la même manière ; alors il se trouble ; voyant qu'il n'est plus compris, il cherche, et, comme l'aveugle qui est frappé subitement, il demande un conducteur qui ne vient pas de suite, *non dà* ; il faut qu'il reste quelque temps dans les ténèbres où tout est confus pour lui ; il est troublé, et il faut que le désir le pousse avec ardeur à demander la lumière, qui ne lui est accordée qu'après que l'agonie est terminée et que l'heure de la délivrance est arrivée. Eh bien, mon cousin, c'est quand l'Esprit se trouve dans ce moment que c'est *le moment de la mort*, car on ne sait plus se reconnaître. Il faut, je le répète, qu'on soit aidé par la prière pour sortir de cet état, et c'est aussi lorsque l'heure de la délivrance est arrivée qu'il faut employer le mot *transformation* pour les Esprits de mon ordre.

Oh ! merci de vos bonnes prières, merci, mon ami ; vous savez combien je vous aimais, je vous aimerai bien davantage encore maintenant. Continuez-moi vos bonnes prières pour mon avancement. Merci à l'homme qui a su mettre au jour ces grandes vérités saintes dont tant d'autres avant lui avaient dédaigné de s'occuper. Oui, merci d'avoir associé mon nom à tant d'autres. On a prié pour moi en lisant les quelques lignes que j'étais venu vous donner. Merci donc aussi à tous ceux qui ont prié pour moi, et aujourd'hui, grâce à la prière, je suis arrivé à en comprendre la portée. A mon tour, je tâcherai de vous être utile à tous.

Voilà ce que j'avais à vous dire, et soyez tranquilles ; aujourd'hui, je n'ai plus d'argent à regretter, mais au contraire j'ai tout mon temps à vous donner.

N'est-ce pas que ce changement doit vous étonner beaucoup ? Eh bien, désormais, comme à présent, ça sera comme ça, car je vois bien clair maintenant, là, et de très loin. PIERRE LEGAY.

Remarque. – Le nouvel état où se trouve Pierre Legay en cessant de se croire de ce monde, peut être considéré comme un second réveil de l'Esprit. Cette situation se rattache à la grande question de la *mort spirituelle* qui est à l'étude en ce moment. Nous remercions les Spirites qui, sur notre récit, ont prié pour cet Esprit. Ils peuvent voir qu'il s'en est aperçu et s'en est bien trouvé.

Manifestations spontanées de Marseille.

Les manifestations de Poitiers ont en ce moment leur pendant à Marseille. En faut-il conclure que les soi-disant mauvais plaisants qui ont mis en émoi la première ville, sans pouvoir être découverts, se sont transportés dans la seconde où ils ne le sont pas davantage ? Il faut convenir que ce sont des mystificateurs bien adroits pour déjouer ainsi les recherches de la police et de tous ceux qui sont intéressés à les découvrir.

La *Gazette du Midi* du 5 mars contient à ce sujet la courte notice suivante :

« Pendant la journée du vendredi, le quartier Chave était en émoi, et sur le boulevard de ce nom, des groupes nombreux stationnaient aux approches de la maison n° 80. Le bruit courait que dans cette maison se passaient des scènes étranges qui avaient mis en fuite les habitants de l'immeuble ensorcelé. Des fantômes s'y promènent, disait-on ; à certaine heure des bruits étranges s'y font entendre, et des mains invisibles font entrechoquer meubles, vaisselle et batterie de cuisine. L'intervention de la police a été nécessaire pour maintenir l'ordre au sein de ces groupes qui grossissaient à chaque instant. A ce propos, ce qu'il y a de raisonnable à dire, paraît-il, c'est que la maison dont il s'agit n'offre peut-être pas toute la solidité voulue, sur un terrain miné par les eaux ; quelques craquements entendus, et transformés par la peur en jeux de sorcellerie, auront motivé des rumeurs qui ne sauraient tarder à se dissiper. » CAUVIÈRE.

Voici le récit circonstancié qui nous est transmis par le docteur Chavaux de Marseille, en date du 14 mars :

« Il y a une quinzaine de jours, j'ai eu l'honneur de vous donner quelques détails sur les manifestations qui se produisent depuis plus d'un mois dans la maison n° 80 du boulevard Chave. Je ne vous disais que ce que j'avais entendu dire, aujourd'hui je viens vous dire ce que j'ai vu et entendu par moi-même.

« Ayant obtenu la permission de visiter la maison, je me suis rendu vendredi 10 mars dans l'appartement du premier étage, occupé par madame A… et ses deux filles, l'une de huit ans et l'autre de seize ans. A une heure juste, une vive détonation eut lieu dans la maison même, et fut suivie de neuf autres dans l'espace de trois quarts d'heure. A la seconde détonation, qui me sembla partir de l'intérieur de la chambre où nous étions, je vis une légère vapeur se former, puis une odeur bien prononcée de poudre se fit sentir. Madame R… étant entrée à la huitième détonation, dit qu'il y avait une odeur de poudre ; cela me fit plaisir, car cela me prouvait que mon imagination n'y était pour rien.

« Le lundi 13, je me rendis de nouveau dans la maison à huit heures et demie du soir. A neuf heures, la première détonation se fit entendre, et dans l'espace d'une heure il y en eut trente-huit. Madame C… dit : « Si ces bruits sont occasionnés par des Esprits, qu'ils en fassent encore deux, cela fera quarante. » Au même moment, les deux détonations se firent coup sur coup avec un bruit effrayant. Nous nous regardâmes tous avec surprise et même frayeur. « Madame C… dit encore : « Je commence à comprendre qu'il y a des Esprits dans cette affaire ; je voudrais, pour me convaincre tout à fait, que les Esprits frappassent encore dix fois, cela fera cinquante. » Les dix détonations eurent lieu en moins d'un quart d'heure.

« Ces bruits ont parfois la force de coups d'un canon de petit calibre que l'on tirerait dans une maison ; les portes et les fenêtres sont ébranlées ainsi que les murailles et le plancher ; les objets appendus aux murs sont vivement agités ; on dirait que la maison s'ébranle de tous côtés et qu'elle va tomber ; mais il n'en est rien. Après le coup, il n'y a pas la plus petite fente, rien n'est endommagé et tout rentre dans le calme ordinaire. Ces coups sont tantôt distancés de une à cinq minutes ; d'autres fois, ils frappent jusqu'à six fois coup sur coup. La police a fait une apparition et n'a rien découvert.

« Voilà, cher maître, toute la vérité et la plus exacte vérité.

« Agréez, etc. » CHAVAUX, D. M. P. »

24, rue du Petit Saint-Jean.

Une autre lettre du 17 mars contient ce qui suit :

« Hier nous avons passé une partie de la soirée dans la maison du boulevard Chave, n° 80 ; la réunion était composée de sept personnes. Les détonations ont commencé à onze heures, et, dans l'intervalle de dix minutes, nous en avons compté vingt-deux. Nous pouvons les comparer à celles d'une petite pièce de canon ; on pouvait les entendre à une grande distance de la maison. Cette maison est dans de très bonnes conditions de solidité, contrairement au dire de la *Gazette du Midi*.

« On m'a dit qu'hier soir quatre détonations ont eu lieu dans une autre maison du même boulevard, et qu'elles étaient plus fortes que les premières.

« Recevez, etc. » CARRIER. »

Voilà la cause toute trouvée, dira-t-on ; on voit de la fumée, on sent l'odeur de la poudre, et vous ne devinez pas le moyen qu'emploient les mystificateurs ? – Il nous semble que des mystificateurs qui se serviraient de la poudre pour produire, pendant plus d'un mois, de pareilles détonations dans l'appartement même où se trouvent les témoins, qui ont la complaisance de les répéter selon le désir qui leur en est exprimé, ne doivent être ni fort loin, ni bien cachés ; pourquoi donc ne les a-t-on pas découverts ? – Mais alors, d'où vient cette odeur de poudre ? – Ceci est une autre question qui sera traitée en son temps ; en attendant, les bruits sont un fait, ce fait a une cause. Vous les attribuez à la malveillance ? cherchez donc les malveillants.

Poésies spirites.

Le Spiritisme.

Le Spiritisme est le développement de l'Évangile, l'extension et l'expansion de la vie.

Il est donc vrai ! son ombre si chérie
Vient soutenir, encourager mes chants,
Et pénétrer d'une ivresse infinie
Le vague heureux de mes pressentiments.

Comme un reflet épanché de mon âme,
Son noble esprit, rayonnant de clartés,
Remplit mes jours d'une invisible flamme,
Remplit mes nuits de rêves enchantés.

Alors des cieux, si j'invoque les âges,
Son souffle pur m'apporte un souvenir,
Et du présent dissipant les nuages,
Sait au passé renouer l'avenir.

« Enfant, dit-il, abandonnant la terre,
« Tu trouveras de nouveaux, d'anciens jours ;
« A tes côtés, celui qui fut ton père,
« Et dans nos cœurs d'éternelles amours.

MARIE-CAROLINE QUILLET,
Membre de la Société des gens de lettres.

Pont-l'Évêque (Calvados).

Madame Quillet, auteur d'*Églantine solitaire*, vient de publier un charmant petit volume sous le titre de : *Une heure de poésie*[9], qui sera apprécié par tous les amateurs de bons vers. Cet ouvrage étant étranger à la doctrine spirite, bien que n'y étant nullement contraire, son appréciation sort de la spécialité de notre *Revue*. Nous nous bornerons à dire que l'auteur prouve une chose, c'est que, contrairement à l'opinion de quelques-uns de ses confrères en littérature, on peut avoir de l'esprit et croire aux Esprits.

Madame Quillet nous écrit ce qui suit au sujet d'une des communications de madame Foulon publiée dans le numéro de mars.

« Madame Foulon pense que les hommes ne comprendraient pas la poésie du Spiritisme. Elle doit avoir raison à son point de vue lumineux. Sans doute les poètes sentent leurs ailes alourdies par les ténèbres de notre atmosphère ; mais l'instinct, mais la double vue dont ils sont doués viennent en aide à leur intelligence. Moi, je crois que chacun est appelé, selon ses aptitudes, au grand travail de la rénovation terrestre : les poètes, les philosophes, par l'inspiration des Esprits ; les martyrs, les travailleurs, par le génie des philosophes et les chants du poète. Ces chants ne sont qu'un soupir, il est vrai ; mais dans l'exil les soupirs forment la base et le complément du concert. »

A l'appui de ces paroles elle joint les strophes suivantes :

AUX POÈTES.

Éveillez-vous, apôtres et poètes ;
Prêtez l'oreille aux oracles du temps.
L'air est chargé du souffle des prophètes,
Et l'hosannah retentit dans les vents.

---

[9] Un vol. in-18 ; prix, 3 fr. ; à Pont-l'Évêque, chez Delahais.

Le Sinaï s'est couvert de nuages ;
L'Etna mugit dans l'horreur de ses feux ;
Mais l'Eternel disperse les orages,
Et pour la terre illumine les cieux.

La vérité sort de la parabole ;
Son pur éclat, en effleurant nos fronts,
D'un nouveau jour éclaire le symbole,
Et de la foi réchauffe les rayons.

La foi, l'amour, le vrai soleil des âmes,
Aux plus obscurs épanche la clarté ;
Et de son disque alimente les flammes,
Par le travail et par la charité.

Accourez tous, martyrs, aux chants sublimes ;
Ouvrez la voie aux lutteurs inconnus.
A tous les vents, sur les plus nobles cimes,
Allez planter l'humble croix de Jésus.

Madame Quillet est dans le vrai quand elle dit que chacun est appelé à concourir à l'œuvre de la rénovation terrestre ; personne ne conteste l'influence de la poésie, mais elle se trompe sur la pensée de madame Foulon lorsque celle-ci dit : « L'enthousiasme a envahi mon âme, et j'attends qu'il soit un peu passé pour vous entretenir du Spiritisme sérieux, et non du Spiritisme poétique qui n'est pas bon pour les hommes ; ils ne le comprendraient pas. » L'Esprit n'entend point, par *Spiritisme poétique*, les idées spirites traduites par la poésie, mais le Spiritisme idéal, produit d'une imagination enthousiaste ; et par *Spiritisme sérieux*, le Spiritisme scientifique, appuyé sur les faits et la logique, qui convient mieux à la nature positive des hommes de notre époque, celui qui fait l'objet de nos études.

Enterrement spirite.

Sous ce titre, le *Monde musical* de Bruxelles, du 5 mars 1865, rend compte, dans les termes suivants, des obsèques de madame Vauchez, mère d'un de nos excellents frères en Spiritisme :

« Nos amis et collaborateurs Vauchez frères ont perdu il y a quelques jours leur mère. Les soins dont l'un et l'autre ont entouré les derniers temps de cette femme respectable étaient le signe et l'effet d'une tendresse que nous n'avons point pour tâche de décrire.

« Les deux frères sont Spirites. Réunis à des amis qui ont la même croyance qu'eux, ils ont accompagné le corps de leur mère jusqu'à la

tombe. Là, Vauchez aîné a exprimé, en paroles aussi simples que justes, à l'Esprit de sa mère, qui, dans la foi des Spirites, était présente et les entendait, la tristesse que répandait parmi eux cette séparation, alors même que, d'autre part, il y eût à être persuadé qu'elle entrait dans une vie meilleure, et qu'elle ne cesserait d'être en communication avec eux, et de les inspirer en les confirmant sans relâche dans la voie du bien. Il lui a répété l'assurance que ses vœux de mourante seraient accomplis par la consécration à deux bonnes œuvres, entre autres des frais économisés sur l'enterrement demeuré purement civil et sans aucun cérémonial. Ces vœux sont : qu'il soit fait une fondation en faveur de la crèche de Saint-Josse-ten-Noode, et une allocation d'assistance au profit de vieillards pauvres.

« Après cette sorte d'entretien entre le fils et l'âme de sa mère, M. Herezka, l'un des amis spirites de la famille, a exprimé en vers, avec la même simplicité, quelques paroles dont la reproduction va faire connaître une partie de ce qu'il y a de bon et de bien dans une croyance qui devient journellement partout celle d'un plus grand nombre d'hommes que l'on compte parmi les gens instruits. Voici les paroles de M. Herezka à l'âme de la défunte :

Déjà la fosse est large ouverte,
Bientôt dans ce béant tombeau
Descendra ta dépouille inerte ;
Mais, libre de ce vil fardeau,
Tu t'en vas, planant dans l'espace,
Du progrès poursuivre la trace.

Plus de doute, plus de douleur !
Du mal tu as brisé la chaîne,
Seul le bien possède ton cœur,
Avec le corps morte est la haine.
Que l'amour et la charité
Te guident dans l'éternité !

A nos frères des autres mondes
Va porter nos vœux fraternels ;
Dis-leur que des âmes fécondes,
Mûrissant des fruits éternels,
Ont révélé, sur notre terre,
De la mort le joyeux mystère.

Dis-leur ! « Vos amis de là-bas,
« Contre l'ignorance orgueilleuse
« Vont rendre de mortels combats ;
« Pour cette cause glorieuse,
« Ils invoquent votre concours,
« Esprits ! courons à leur secours !

Viens souvent calmer nos souffrances,
Oh ! reviens nous parler des cieux
Aux moments de nos défaillances ;
Et fais resplendir à nos yeux
Quelque lumineuse étincelle
Emanant de source immortelle.

Après ces paroles, les frères Vauchez et leurs amis se sont retirés, sans bruit, sans ostentation, sans émotion douloureuse et comme on viendrait d'accompagner quelqu'un qui entreprend un voyage de long cours, dans toutes les conditions désirables de bien-être et de sécurité. Sans être nous-même Spirite, nous avions pris place dans le cortège ; nous ne sommes ici que le narrateur d'un fait : la cérémonie aussi touchante que remarquable par la simplicité et la sincérité de la croyance et des intentions.

ROSELLI.

Madame Vauchez a succombé après trente-deux ans d'une maladie qui la retenait au lit depuis vingt ans. Elle avait accepté avec joie les croyances spirites, et y avait puisé de grandes consolations dans ses longues et cruelles souffrances. Nous l'avons vue lors de notre dernier voyage à Bruxelles, et nous avons été édifié de son courage, de sa résignation et de sa confiance en la miséricorde de Dieu.

Voici les premières paroles qu'elle a dictées à ses enfants peu de temps après avoir rendu le dernier soupir :

« Le voile qui nous couvre encore le monde extra-terrestre vient d'être découvert pour moi. Je vois, je sens, je vis ! Dieu tout-puissant, merci ! Vous, mes guides, mes anges gardiens et protecteurs, merci ! Vous, mes fils, toi, ma fille, de la résignation, car vous êtes spirites ; ne me pleurez pas : je vis de la vie éternelle, je vis dans la lumière éthérée ; je vis et je ne souffre plus ; mes douleurs ont cessé, mon épreuve est terminée. Merci à vous, mes amis, d'avoir sitôt pensé à m'évoquer ; faites-le souvent ; je vous assisterai, je serai avec vous.

« Dieu a eu pitié de mes souffrances. Oh ! mes amis, que la vie de l'âme est belle lorsqu'elle est dégagée de la matière ! De bons Esprits veillent sur vous, rendez-vous dignes de leur protection. En ce moment, je suis assisté par votre protecteur, le bon saint Vincent de Paul.

« MARGUERITE VAUCHEZ. »

Notices bibliographiques.

Désarroi de l'empire de Satan.

Preuves données au fanatisme religieux que les Esprits ne sont pas des démons, en réponse aux entretiens sur les Esprits, du jésuite le P. Xavier Pailloux. Digression historique provoquée par lui, et démonstration que *Satan* et *l'enfer* des *satanistes* sont un mythe ; suivies de données des Esprits sur l'état posthume de l'homme et d'impressions après la mort ;

Par L.–A.–G. SALGUES (d'Angers).

Broch. petit in-8° de 150 pages. – Angers, chez Lemesle et C[e]. Paris, Dentu, Palais-Royal. – Prix : 2 fr.

Nous rendrons compte ultérieurement de cet ouvrage.

L'Echo d'outre-tombe,

Journal spirite, publié à Marseille sous la direction de M. Gilet, et paraissant tous les dimanches. Bureaux à Marseille, boulevard Chave, n° 81. – Prix : 10 fr. par an.

Ce journal porte en tête la devise : *Hors la charité point de salut*. Nous sommes heureux de lui voir arborer un drapeau qui est le signe de ralliement de tous les Spirites sincères ; en suivant sans dévier la route qu'il indique, on est certain de ne pas s'égarer. Ainsi que nous l'avons dit à propos du *médium évangélique* de Toulouse : comme noblesse, titre oblige. Le Spiritisme compte ainsi un organe de plus dans une des principales villes de France.

Accord de la foi et de la raison,

Par M. J.-B.

Dédié au clergé.

Broch. in-8° de 100 pages. – Paris, Didier et C[e]. – Prix : 1 fr. 50 c.

Cette brochure est du même auteur que les *Lettres sur le Spiritisme écrites à des ecclésiastiques*. Ce dernier ouvrage traite plus spécialement la question religieuse, et nous sommes heureux de constater que l'auteur le fait avec une remarquable force de logique, en même temps qu'il apporte une modération louable dans ses réfutations. Dans un style élégant et correct, il dit les plus grandes vérités sans froisser personne ; c'est le meilleur moyen de persuader. Nous le recommandons à nos lecteurs, qui y puiseront d'excellents arguments.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 5. MAI 1865.

Questions et Problèmes.

Manifestation de l'esprit des animaux.

On nous écrit de Dieppe :

« … Il me semble, cher monsieur, que nous touchons à une époque où doivent s'accomplir d'incroyables choses. Je ne sais que penser d'un phénomène des plus étranges qui vient encore d'avoir lieu chez moi. Dans le temps de scepticisme où nous vivons, je n'oserais en parler à personne, de peur qu'on ne me prenne pour un halluciné ; mais, au risque, cher monsieur, d'amener sur vos lèvres le sourire du doute, je veux vous raconter le fait ; futile en apparence, au fond, il est peut-être plus sérieux qu'on ne le pourrait croire.

« Feu mon pauvre fils, décédé à Boulogne-sur-Mer, où il continuait ses études, avait eu d'un de ses amis une charmante petite levrette que nous avions élevée avec un soin extrême. Elle était, dans son espèce, la plus adorable petite créature qu'il fût possible d'imaginer. Nous l'aimions comme on aime tout ce qui est beau et bon. Elle nous comprenait au geste, elle nous comprenait au regard. L'expression de ses yeux était telle, qu'il semblait qu'elle allait répondre lorsqu'on lui adressait la parole.

« Après le décès de son jeune maître, la petite Mika (c'était son nom) me fut amenée à Dieppe, et, selon son habitude, elle couchait chaudement recouverte à mes pieds, sur mon lit. L'hiver, lorsque le froid sévissait par trop, elle se levait, faisait entendre un petit gémissement d'une extrême douceur, ce qui était sa manière habituelle de formuler une demande, et comprenant ce qu'elle désirait, je lui per-

mettais de venir se mettre à côté de moi. Elle s'étendait alors de son mieux entre deux draps, son petit museau sur mon cou qu'elle aimait pour oreiller, et se livrait au sommeil, comme les heureux de la terre, recevant ma chaleur, me communiquant la sienne, ce qui ne me déplaisait pas du reste. Avec moi, la pauvre petite passait d'heureux jours. Mille choses douces ne lui faisaient pas défaut ; mais, en septembre dernier, tomba malade et mourut, malgré les soins du vétérinaire à qui je l'avais confiée. Nous parlions souvent d'elle, ma femme et moi, et nous la regrettions presque comme un enfant aimé, tant elle avait su, par sa douceur, son intelligence, son fidèle attachement, captiver notre affection.

« Dernièrement, vers le milieu de la nuit, étant couché mais ne dormant pas, j'entends partir du pied de mon lit ce petit gémissement que poussait ma petite chienne lorsqu'elle désirait quelque chose. J'en fus tellement frappé, que j'étendis les bras hors du lit comme pour l'attirer vers moi, et je crus en vérité que j'allais sentir ses caresses. A mon lever le matin, je raconte le fait à ma femme qui me dit : « J'ai entendu la même voix, non pas une seule fois, mais deux. Elle semblait partir de la porte de ma chambre. Ma première pensée fut que notre pauvre petite chienne n'était pas morte, et, qu'échappée de chez le vétérinaire qui se l'était appropriée pour sa gentillesse, elle demandait à rentrer chez nous. »

« Ma pauvre fille malade, qui a sa couchette dans la chambre de sa mère, affirme l'avoir entendue également. Seulement, il lui a semblé que le son de voix partait, non de la porte d'entrée, mais du lit même de sa mère qui est tout près de cette porte.

« Il faut vous dire, cher monsieur, que la chambre à coucher de ma femme est située au-dessus de la mienne. Ces sons étranges provenaient-ils de la rue comme ma femme le croit, elle qui ne partage pas mes convictions spirites ? C'est impossible. Partis de la rue, ces sons si doux n'auraient pu frapper mon oreille, je suis tellement atteint de surdité, que, même dans le silence de la nuit, je ne puis entendre le bruit d'un lourd chariot qui passe. Je n'entends même pas la grande voix du tonnerre en temps d'orage. D'un autre côté, le son de voix parti de la rue, comment s'expliquer l'illusion de ma femme et de ma fille qui ont cru l'entendre, comme venant d'un point tout opposé, de la porte d'entrée pour ma femme, du lit de celle-ci pour ma fille ?

« Je vous avoue, cher monsieur, que ces faits, quoiqu'ils se rapportent à un être privé de raison, me font singulièrement réfléchir. Que penser de cela ? Je n'ose rien décider et je n'ai pas le loisir de m'étendre longuement sur ce sujet ; mais je me demande si le principe immatériel, qui doit survivre chez les animaux comme chez l'homme, n'acquerrait pas, à un certain degré, la faculté de commu-

nication comme l'âme humaine. Qui sait ! connaissons-nous tous les secrets de la nature ? Évidemment non. Qui expliquera les lois des affinités ? qui expliquera les lois répulsives ? personne. Si l'affection, qui est du domaine du sentiment, comme le sentiment est du domaine de l'âme, possède en soi une force attractive, qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'un pauvre petit animal à l'état immatériel se sente entraîné là où son affection le porte ? Mais le son de voix, dira-t-on, comment l'admettre, et s'il s'est fait entendre une fois, deux fois, pourquoi pas tous les jours ? Cette objection peut paraître sérieuse ; toutefois, serait-il déraisonnable de penser que ce son ne puisse se produire en dehors de certaines combinaisons de fluides, lesquels réunis agissent en un sens quelconque, comme se produisent en chimie certaines effervescences, certaines explosions, par suite du mélange de telles ou telles matières ? Que cette hypothèse paraisse fondée ou non, je ne la discute pas, je dirai seulement qu'elle peut être dans les choses possibles, et sans aller plus avant, j'ajouterai que je constate un fait appuyé d'un triple témoignage, et que si ce fait s'est produit, c'est qu'il a pu se produire. Au surplus, attendons que le temps nous éclaire, nous ne tarderons peut-être pas à entendre parler de phénomènes de même nature. »

Notre honorable correspondant fait sagement de ne pas trancher la question ; d'un seul fait qui n'est encore qu'une probabilité, il ne tire pas une conclusion absolue ; il constate, observe en attendant que la lumière se fasse. Ainsi le veut la prudence. Les faits de ce genre ne sont encore ni assez nombreux, ni assez avérés pour en déduire une théorie affirmative ou négative. La question du principe et de la fin de l'esprit des animaux commence seulement à se débrouiller, et le fait dont il s'agit s'y rattache essentiellement. Si ce n'est pas une illusion, il constate tout au moins le lien d'affinité qui existe entre l'Esprit des animaux, ou mieux de certains animaux et celui de l'homme. Il paraît, du reste, positivement prouvé qu'il est des animaux qui voient les Esprits et en sont impressionnés ; nous en avons rapporté plusieurs exemples dans la *Revue*, entre autres celui de l'*Esprit et le petit chien*, dans le numéro de juin 1860. Si les animaux voient les Esprits, ce n'est évidemment pas par les yeux du corps ; ils ont donc aussi une sorte de vue spirituelle.

Jusqu'à présent, la science n'a fait que constater les rapports physiologiques entre l'homme et les animaux ; elle nous montre, au physique, tous les anneaux de la chaîne des êtres sans solution de continuité ; mais entre le principe spirituel des deux Esprits il existait un abîme ; si les faits psychologiques, mieux observés, viennent jeter un

pont sur cet abîme, ce sera un nouveau pas de fait vers l'unité de l'échelle des êtres et de la création. Ce n'est point par des systèmes qu'on peut résoudre cette grave question, c'est par les faits ; si elle doit l'être un jour, le Spiritisme, en créant la *psychologie expérimentale*, pourra seul en fournir les moyens. Dans tous les cas, s'il existe des points de contact entre l'âme animale et l'âme humaine, ce ne peut être, du côté de la première, que de la part des animaux les plus avancés. Un fait important à constater, c'est que, parmi les êtres du monde spirituel, il n'a jamais été fait mention qu'il existât des Esprits d'animaux. Il semblerait en résulter que ceux-ci ne conservent pas leur individualité après la mort, et, d'un autre côté, cette levrette qui se serait manifestée paraîtrait prouver le contraire.

On voit d'après cela que la question est encore peu avancée, et qu'il ne faut pas se hâter de la résoudre. La lettre ci-dessus ayant été lue à la société de Paris, la communication suivante fut donnée à ce sujet.

Paris, 21 avril 1865. – Médium, M. E. Vézy.)

Je vais toucher à une grave question ce soir, en vous parlant des rapports qui peuvent exister entre l'animalité et l'humanité. Mais dans cette enceinte, quand, pour la première fois, mes instructions vous enseignaient la solidarité de toutes les existences et les affinités qui existent entre elles, un murmure s'est élevé dans une partie de cette assemblée, et je me suis tu. Devrais-je faire de même aujourd'hui, malgré vos questions ? Non, puisque enfin je vous vois entrer dans la voie que je vous indiquais.

Mais tout ne s'arrête point à croire seulement au progrès incessant de l'Esprit, embryon dans la matière et se développant en passant par l'étamine du minéral, du végétal, de l'animal, pour arriver à *l'humanimalité* où commence à s'essayer seule l'âme qui s'incarnera, fière de sa tâche, dans *l'humanité*. Il existe entre ces différentes phases des liens importants qu'il est nécessaire de connaître et que j'appellerai *périodes intermédiaires* ou *latentes* ; car c'est là que s'opèrent les transformations successives. Je vous parlerai plus tard des liens qui rattachent le minéral au végétal, le végétal à l'animal ; puisqu'un phénomène qui vous étonne nous amène aux liens qui rattachent l'animal à l'homme, je vais vous entretenir de ces derniers.

Entre les animaux domestiques et l'homme, les affinités sont produites par les charges fluidiques qui vous entourent et retombent sur eux ; c'est un peu l'humanité qui déteint sur l'animalité, sans altérer

les couleurs de l'un ou de l'autre ; de là cette supériorité intelligente du chien sur l'instinct brutal de la bête sauvage, et c'est à cette cause seule que pourront être dues ces manifestations que l'on vient de vous lire. On ne s'est donc point trompé en entendant un cri joyeux de l'animal reconnaissant des soins de son maître, et venant, avant de passer à l'état intermédiaire d'un développement à l'autre, lui apporter un souvenir. La manifestation peut donc avoir lieu, mais elle est passagère, car à l'animal, pour monter d'un degré, il faut un travail latent qui annihile, pour tous, tout signe extérieur de vie. Cet état est la chrysalide spirituelle où s'élabore l'âme, périsprit informe n'ayant aucune figure reproductive de traits, se brisant dans un état de maturité, pour laisser échapper, dans des courants qui les emportent, les germes d'âmes qui y sont éclos. Il nous serait donc difficile de vous parler des Esprits de bêtes de l'espace, il n'en existe point, ou plutôt leur passage est si prompt qu'il est comme nul, et qu'à l'état de chrysalide, ils ne sauraient être décrits.

Vous savez déjà que rien ne meurt de la matière qui s'affaisse ; quand un corps se dissout, les éléments divers dont il est composé lui réclament la part qu'il lui ont donnée : oxygène, hydrogène, azote, carbone retournent à leur foyer primitif pour alimenter d'autres corps ; il en est de même pour la partie spirituelle : les fluides organisés spirituels saisissent au passage couleurs, parfums, instincts, jusqu'à la constitution définitive de l'âme.

Me comprenez-vous bien ? J'aurais sans doute besoin de mieux m'expliquer, mais pour terminer ce soir, et ne point vous faire supposer l'impossible, je vous assure que ce qui est du domaine de l'intelligence animale ne peut se reproduire par l'intelligence humaine, c'est-à-dire que l'animal, quel qu'il soit, ne peut rendre sa pensée par le langage humain ; ses idées ne sont que rudimentaires ; pour avoir la possibilité de s'exprimer comme le ferait l'Esprit d'un homme, il lui faudrait des idées, des connaissances et un développement qu'il n'a pas, qu'il ne peut pas avoir. Tenez donc pour certain que ni chien, chat, âne, cheval ou éléphant ne peuvent se manifester par voie médianimique. Les Esprits arrivés au degré de l'humanité peuvent seuls le faire, et encore en raison de leur avancement, car l'Esprit d'un sauvage ne pourra vous parler comme celui d'un homme civilisé.

Remarque. Ces dernières réflexions de l'Esprit ont été motivées par la citation faite dans la séance de personnes qui avaient prétendu avoir reçu des communications de divers animaux. Comme explication du fait précité, sa théorie est rationnelle et elle concorde, pour le fond,

avec celle qui prévaut aujourd'hui dans les instructions données dans la plupart des centres. Lorsque nous aurons réuni les documents suffisants, nous les résumerons en un corps de doctrine méthodique, qui sera soumise au contrôle universel ; jusque-là ce ne sont que des jalons posés sur la route pour l'éclairer.

Considérations sur les bruits de Poitiers

Tirées du *Journal de la Vienne* du 22 novembre 1864.

On connaît la logique des adversaires du Spiritisme ; l'extrait suivant d'un article signé David (de Thiais), en fournit un échantillon.

« Ami lecteur, vous devez avoir comme moi, sur votre bureau, une petite brochure de M. Boreau, de Niort, qui porte pour titre : *Comment et pourquoi je suis devenu Spirite*, in-8° avec *fac simile d'autographe de l'écriture directe d'un Esprit familier*.

« C'est la plus curieuse des histoires, celle d'un homme sincère, convaincu, aimant des choses élevées, mais qui déifie ses illusions et court sans cesse après des rêves, croyant saisir la réalité. En poursuivant avec Jeanne la somnambule un trésor enseveli dans un ancien champ de bataille de la Vendée, il trouve, au lieu de l'or qui lui est promis, des Esprits tracassiers, méchants, redoutables, qui font presque mourir sa compagne de terreur et le jettent lui-même en proie aux plus douloureuses angoisses ; et soudain il devient Spirite, comme si les apparitions qui l'obsèdent renouvelaient pour lui les miracles de la lampe merveilleuse, et lui prodiguaient à la fois tous les biens du corps et de l'âme.

« Il faut que la fiction soit un des plus grands besoins du génie humain, pour que de pareilles croyances deviennent possibles.

« Il y a là des génies *farceurs*, qui se moquent ; des Esprits cruels, qui menacent et qui frappent ; des Esprits grossiers, qui ont sans cesse l'injure à la bouche, et l'on se demande ce qu'ils reviennent faire ici-bas, puisque la mort ne les a pas épurés dans son redoutable creuset.

« On s'y repaît aussi des distiques et des quatrains d'un bon ange, qui n'a pas pris au ciel les secrets de sa poésie, tant une idée préconçue nous mène loin dans le chemin des illusions.

« En matière de Spiritisme, M. Boreau a la foi du charbonnier ; il va même jusqu'à aimer ceux qui le frappent et le molestent. Nous n'avons rien à y redire, d'autant plus que sa brochure contient des pages très amusantes, et prouve qu'il peut se passer facilement des Esprits extérieurs, puisque le sien doit grandement lui suffire.

« Seulement, nous dirons que les faits qu'il relate ne datent pas d'hier.

« On se rappelle encore l'émoi qui s'empara de la ville de Poitiers, quand la maison de la rue Saint-Paul fit entendre, l'année dernière, sa formidable artillerie. Une longue procession de curieux s'enroula pendant huit jours autour de cette demeure hantée par le démon ; la police y mit son quartier général, et chacun guetta le vol des Esprits pour surprendre une bonne fois les secrets de l'autre monde ; mais on n'y vit que du feu. Les Esprits ne se révèlent qu'aux croyants, tout en faisant beaucoup de bruit dans le monde. (*Revue spirite*, février, mars, mai 1864.)

« Chose étrange, lecteur ! ces parages semblent avoir le monopole de cette race bruyante et gouailleuse.

« Gorre, célèbre médecin allemand, mort en 1836, nous apprend, dans le tome III de sa *Mystique*, d'après le dire de Guillaume d'Auvergne, décédé en 1249, évêque de Paris, que, vers le même temps, un Esprit frappeur s'était introduit dans une maison dudit quartier Saint-Paul, à Poitiers, et qu'il y jetait des pierres et brisait les vitres.

« Pierre Mamoris, professeur de théologie en notre université, auteur du *Flagellum maleficorum*, raconte ce qui se passa, en 1447, rue Saint-Paul, dans une maison où certain Esprit, se livrant à ses évolutions ordinaires, lançait des pierres, remuait les meubles, brisait les vitres, frappait même les gens, mais légèrement, sans qu'il fût possible de découvrir comment il s'y prenait.

« On raconte, à cette occasion, que Jean Delorme, alors curé de Saint-Paul, homme de beaucoup d'instruction et de grande probité, vint, accompagné de quelques personnes, visiter le théâtre de ces étranges exploits, et, muni de cierges bénits et allumés, d'eau bénite et d'eau grégorienne, parcourut tous les appartements de ce logis, qu'il aspergea en les exorcisant.

« Mais tous les exorcismes furent impuissants ; aucun diable ne se montra. Cependant, à partir de ce moment, le malin Esprit cessa de se manifester[10].

« Ainsi, à quelques siècles de distance, les mêmes phénomènes spirites se reproduisent trois fois dans la même ville et le même quartier ; mais qu'en faut-il conclure ? *Rien absolument*. Il n'y a, en effet, aucune conséquence importante à tirer d'un vain bruit, de puérils amusements, de voies de fait regrettables, qu'on ne peut évidemment attribuer aux Esprits, corps impondérables qui, planant sur le monde, doivent échapper aux infirmités humaines en se rapprochant sans cesse de la lumière et de la bonté de Dieu.

---

[10] Voir la brochure de M. Bonsergent, à la bibliothèque impériale.

« Cette question, du reste, n'est pas en discussion. Chacun est libre de choisir ses Esprits, de les adorer à sa guise, de leur prêter une vertu, un pouvoir, un caractère conforme à ses aspirations. Seulement, nous préférons aux génies quelque peu matériels de l'école moderne les créations charmantes nées de la poésie des anciens jours, et qui, marchant fraternellement avec l'homme sur la limite des deux mondes, leur donnaient si doucement la main pour les rapprocher des sources de la vie immortelle et de félicité sans fin.

« Nul Esprit frappeur ne vaudra même pour nous ces adorables images peintes par le génie d'Ossian sur les nuages vaporeux du Nord, et dont les harpes mélancoliques font si bien frémir encore les fibres les plus intimes du cœur. Quand l'âme s'envole, elle prend soin d'alléger ses ailes et repousse tout ce qui peut les alourdir. »

Nous devons des remerciements à l'auteur de cet article, pour nous avoir fait connaître ce fait remarquable que nous ignorions du même phénomène reproduit dans la même localité, à plusieurs siècles de distance ; il ne pouvait mieux servir notre cause sans s'en douter, car de cette répétition il prétend tirer un argument contre les manifestations. Il nous semble qu'en bonne logique, lorsqu'un fait est unique et isolé, on n'en peut déduire de conséquence absolue, parce qu'il peut être dû à une cause accidentelle, tandis que, lorsqu'il se renouvelle dans des conditions identiques, c'est qu'il dépend d'une cause constante, autrement dit d'une loi. Rechercher cette loi est le devoir de tout observateur sérieux, car elle peut mener à des découvertes importantes.

Que, malgré la durée, le caractère spécial et les circonstances accessoires des bruits de Poitiers, quelques personnes aient persisté à les attribuer à la malveillance, on le comprend jusqu'à un certain point ; mais alors que c'est pour la troisième fois qu'ils se renouvellent dans la même rue, à plusieurs siècles de distance, il y a certes matière à réflexion, car, si malintentionnés il y a, il n'est guère probable qu'à un aussi long intervalle, ils aient choisi précisément le même lieu pour le théâtre de leurs exploits. Cependant, qu'en faut-il conclure ? dit l'auteur : *Rien absolument.* Ainsi, de ce qu'un fait qui met, à plusieurs reprises, en émoi toute une population, il n'y a aucune conséquence importante à en tirer ! Singulière logique en vérité ! « Ce sont de vains bruits, de *puérils amusements* qu'on ne peut *évidemment* attribuer aux Esprits, corps impondérables qui, planant sur le monde, doivent échapper aux infirmités humaines en se rapprochant *sans cesse* de la lumière et de la bonté de Dieu. » M. David croit donc aux Esprits,

puisqu'il décrit leurs attributs avec tant de précision. Où a-t-il puisé cette connaissance ? Qui lui dit que les Esprits sont tels qu'il se le figure ? Les a-t-il étudiés pour trancher ainsi la question ? « Ils doivent, dit-il, échapper aux infirmités humaines ; » aux infirmités corporelles, sans doute, mais aux infirmités morales, en est-il de même ? Croit-il donc que l'homme pervers, le meurtrier, le bandit, le plus vil malfaiteur et lui seront au même niveau quand ils seront Esprits ? A quoi leur aurait-il servi d'être honnêtes pendant leur vie, puisqu'ils seront autant après leur mort que s'ils l'avaient été ? Puisque les Esprits se rapprochent sans cesse de la lumière et de la bonté de Dieu, ce qui est plus vrai que l'auteur ne le croit peut-être, il a donc été un temps où ils en étaient loin, car, pour se rapprocher d'un but, il faut en avoir été éloigné. Où est le point de départ ? Il ne peut être qu'à l'opposé de la perfection, c'est-à-dire dans l'imperfection. Assurément ce ne sont pas des Esprits parfaits qui s'amusent à de pareilles choses ; mais s'il y en a d'imparfaits, quoi d'étonnant qu'ils commettent des malices ? De ce qu'ils planent sur le monde, s'ensuit-il qu'ils ne peuvent s'en rapprocher ? Il serait superflu de pousser plus loin cette réfutation. Les arguments de nos adversaires étant à peu près tous de la même force, nous n'aurions même pas relevé cet article, sans le précieux document qu'il renferme, et dont nous remercions de nouveau l'auteur.

Entretiens d'outre-tombe.

Le docteur Vignal.

(Société de Paris, 31 mars 1865. - Médium, M. Desliens).

Nos lecteurs se rappellent sans doute les intéressantes études sur l'Esprit de personnes vivantes publiées dans la Revue de janvier et mars 1860, et auxquelles s'étaient soumis M. le comte de R… et M. le docteur Vignal. Ce dernier, retiré depuis plusieurs années, est mort le 27 mars 1865. La veille de l'enterrement, nous demandâmes à un somnambule très lucide et qui voit très bien les Esprits, s'il le voyait. « Je vois, dit-il, un cadavre dans lequel s'opère un travail extraordinaire ; on dirait une masse qui s'agite, et comme quelque chose qui fait des efforts pour s'en dégager, mais qui a de la peine à vaincre la résistance. Je ne distingue pas de forme d'Esprit bien déterminée. »

Le 31 mars il a été évoqué à la société de Paris. Le même somnambule assistait endormi à la séance pendant l'évocation. Il le vit et le décrivit parfaitement pendant qu'il se communiquait au médium de son choix.

Nous disons *de son choix*, parce que l'expérience démontre l'inconvénient d'imposer un médium à l'Esprit qui peut ne pas trouver en lui les conditions nécessaires pour se communiquer librement. Lorsqu'on fait l'évocation d'un Esprit pour la première fois, il convient que tous les médiums présents se mettent à sa disposition, et attendent qu'il se manifeste par l'un d'eux. Dans cette séance il y avait onze médiums.

Demande. – Cher M. Vignal, tous vos anciens collègues de la société de Paris ont conservé de vous le meilleur souvenir, et moi en particulier celui des excellents rapports qui n'ont pas discontinué entre nous. En vous appelant parmi nous, nous avons d'abord pour but de vous donner un témoignage de sympathie, et nous serons très heureux si vous voulez bien, ou si vous pouvez venir vous entretenir avec nous. - *R*. Cher ami et digne maître, votre bon souvenir et vos témoignages de sympathie me sont très sensibles. Si je puis venir à vous aujourd'hui et assister libre et dégagé à cette réunion de tous nos bons amis et frères Spirites, c'est grâce à votre bonne pensée et à l'assistance que vos prières m'ont apportée. Comme le disait avec justesse mon jeune secrétaire, j'étais très impatient de me communiquer ; depuis le commencement de cette soirée, j'ai employé toutes mes forces spirituelles à dominer ce désir ; vos entretiens et les graves questions que vous avez agitées, en m'intéressant vivement, ont rendu mon attente moins pénible. Pardonnez, cher ami, mais ma reconnaissance demandait à se manifester.

Nota. – Dès qu'il fut question de M. Vignal, le médium ressentit en effet l'influence de cet Esprit qui désirait se communiquer par lui.

D. Veuillez d'abord nous dire comment vous vous trouvez dans le monde des Esprits. Veuillez en même temps nous décrire le travail de la séparation, vos sensations à ce moment là, et nous dire au bout de combien de temps vous vous êtes reconnu. - *R*. Je suis aussi heureux qu'on peut l'être, lorsqu'on voit se confirmer pleinement toutes les pensées secrètes que l'on peut avoir émises sur une doctrine consolante et réparatrice. Je suis heureux ! oui, je le suis, car maintenant je vois sans aucun obstacle se développer devant moi l'avenir de la science et de la philosophie spirites.

Mais écartons pour aujourd'hui ces digressions inopportunes ; je viendrai de nouveau vous entretenir à ce sujet, sachant que ma présence vous procurera autant de plaisir que j'en éprouve moi-même à vous visiter.

Le déchirement a été assez rapide ; plus rapide que mon peu de mérite ne me le faisait espérer. J'ai été aidé puissamment par votre concours, et votre somnambule vous a donné une idée assez nette du phénomène de la séparation, pour que je n'y insiste pas. C'était une sorte d'oscillation discontinue, une espèce d'entraînement en deux sens opposés ; l'Esprit a triomphé, puisque je suis ici. Je n'ai complètement quitté le corps qu'au moment où il a été déposé en terre ; je suis revenu avec vous.

D. Que pensez-vous du service qui a été fait pour vos funérailles ? Je me suis fait un devoir d'y assister. A ce moment étiez-vous assez dégagé pour le voir, et les prières que j'ai dites pour vous (non ostensiblement bien entendu) ont-elles été jusqu'à vous ? – *R*. Oui ; comme je vous l'ai dit, votre assistance a tout fait en partie, et je suis revenu avec vous abandonnant complètement ma vieille chrysalide. Les choses matérielles me touchent peu, vous le savez de reste. Je ne pensais qu'à l'âme et à Dieu.

D. Vous rappelez-vous que, sur votre demande, il y a cinq ans, au mois de février 1860, nous avons fait une étude sur vous étant encore vivant ? A ce moment-là votre Esprit s'est dégagé pour venir s'entretenir avec nous. Veuillez nous décrire, autant que possible, la différence qui existe entre votre dégagement actuel et celui d'alors ? - *R*. Oui, certes, je m'en souviens ; mais quelle différence entre mon état d'alors et celui d'aujourd'hui ! alors la matière m'étreignait encore de son réseau inflexible ; je voulais me détacher d'une manière plus absolue, et je ne le pouvais. Aujourd'hui je suis libre. Un vaste champ, celui de l'inconnu, s'ouvre devant moi, et j'espère, avec votre aide et celui des bons Esprits auxquels je me recommande, avancer et me pénétrer le plus rapidement possible des sentiments qu'il faut éprouver, et des actes qu'il faut accomplir pour gravir le sentier de l'épreuve et mériter le monde des récompenses. Quelle majesté ! quelle grandeur ! c'est presque un sentiment d'effroi qui domine alors que, faibles comme nous le sommes, nous voulons fixer les sublimes clartés.

D. Une autre fois nous serons heureux de continuer cet entretien, quand vous voudrez bien revenir parmi nous. – *R*. J'ai répondu succinctement et sans suite à vos diverses questions. Ne demandez pas trop encore de votre fidèle disciple : je ne suis pas entièrement libre.

Causer, causer encore serait mon bonheur ; mon guide modère mon enthousiasme, et j'ai déjà pu assez apprécier sa bonté et sa justice pour me soumettre entièrement à sa décision, quelque regret que j'éprouve d'être interrompu. Je me console en pensant que je pourrai souvent venir assister incognito à vos réunions. Quelquefois je vous parlerai ; je vous aime et veux vous le prouver. Mais d'autres Esprits plus avancés que moi réclament la priorité, et je devrais m'effacer devant ceux qui ont bien voulu permettre à mon esprit de donner un libre essor au torrent de pensées que j'y avais rassemblées.

Je vous quitte, amis, et dois remercier doublement, non-seulement vous Spirites, qui m'avez appelé, mais aussi cet Esprit qui a bien voulu permettre que je prisse sa place, et qui, de son vivant, portait le nom illustre de Pascal.

Celui qui fut et qui sera toujours le plus dévoué de vos adeptes.

D[r] VIGNAL.

Nota. – L'esprit de Pascal a, en effet, donné à la suite la communication publiée ci-après sous le titre de : *Le Progrès intellectuel*.

Correspondance.

Lettres de M. Salgues d'Angers.

En nous adressant son opuscule : *Le désarroi de l'empire de Satan*, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, M. Salgues a bien voulu y joindre la lettre suivante que nous sommes heureux de publier avec son autorisation. Chacun appréciera comme nous les sentiments qui y sont exprimés.

Angers, 9 mars 1865.

Monsieur et cher frère en Dieu,

C'est sous l'impression que ma causée la lecture des communications des Esprits de madame Foulon et du docteur Demeure (*Revue Spirite* mars 1865), que j'ai l'honneur de vous écrire pour vous exprimer tout le plaisir que j'y ai trouvé, je puis dire beaucoup d'intérêt, qui est ordinairement le produit de votre plume.

Je viens de mettre à votre adresse une petite brochure que je vous

prie d'agréer. Ce sera pour vous et pour tous mes lecteurs une œuvre bien modeste ; mais un vieillard de quatre-vingt-deux ans, ayant la vue ruinée par excès de travail et d'études, et, pour cela, ne pouvant pas retoucher, selon ses désirs, ce qu'il a écrit, doit compter sur l'indulgence du public.

Les adversaires catholiques de la pneumatologie entretiennent chez des fanatiques apostoliques l'opinion que les Esprits sont des démons, que Satan est une réalité, et nuisent ainsi au développement des bonnes doctrines, comme à l'effet des précieuses leçons si morales, si consolantes de ces prétendus lutins. C'est en vain que les personnes raisonnables nient ces derniers par une simple négation persistante ; il convient de prouver aux démonophobes, par des détails étendus, qu'ils sont dans l'erreur ; que l'enfer des chrétiens est un mythe, c'est ce qui m'a déterminé à écrire cet opuscule, sans prétentions à occuper la place d'un écrivain.

Étant abonné aux publications Spirites de Bordeaux, je viens d'envoyer un exemplaire de mon livre à chacun de leurs auteurs. Devait-il en être autrement auprès de vous, monsieur, dont je lis toujours avec empressement les productions depuis leur apparition. Toutefois vous penserez que ce devait être avec timidité, puisque j'ai été adversaire, non des *Spirites*, très *honorables* pour moi, mais du Spiritisme ; non d'une manière absolue, mais par entraînement, devant cependant repousser à l'occasion un langage qu'on me prêtait par *abus* de ma signature ; aussi ai-je fini par m'interdire toute critique, voulant être l'ami de tout le monde. Je ne veux donc plus qu'observer, rapprocher, comparer, attendre, apprendre et juger dans le silence du cabinet. Aujourd'hui je crois encore que nous sommes loin de tout savoir, qu'en Spiritisme comme en spiritualisme il y aurait lieu de *discuter* avec les Esprits certaines questions de doctrine, mais je m'en tiens au fond ; avec la patience nous arriverons tous à la même fin, au bonheur absolu et à la vie éternelle.

Du reste je vois que le *Spiritisme* fait partout des heureux ; c'est votre œuvre glorieuse, et je m'applique à faire lire le plus possible les écrits qui se répandent tant aujourd'hui pour raffermir la moralité et les sentiments religieux, poussés dans la voie la plus rationnelle. Les hommes sages doivent donc faire des vœux *avec moi* pour que Dieu vous accorde de longs jours, en parfaite santé. Je crois qu'il s'est aussi manifesté à mon égard par trois Esprits qui, sans que j'y pensasse, et en différents lieux, m'ont dit que je vivrais longtemps, ce qui date déjà de sept à huit ans. Peut-être est-ce parce que j'ai toujours

fait de la propagande avec zèle, sans relâche depuis 1853, qu'à part ma vue que j'ai beaucoup sacrifiée, j'ai la force, l'énergie, la légèreté physique et la vivacité du jeune âge, et que mes années ne se devinent pas à mon aspect.

Veuillez donc agréer, monsieur et cher frère, l'assurance de ma haute considération et mes cordiales salutations.

SALGUES.

Une seconde lettre de M. Salgues, du 11 avril 1865, contient le passage suivant :

« Une annonce de mon opuscule a été faite par un journal auquel j'en ai envoyé un exemplaire ; j'ai dû reprocher à l'auteur d'avoir pris sur lui de me dire *adversaire* IMPLACABLE *du Spiritisme*. Sous l'impression de données fournies naguère à Victor Hennequin par un mauvais Esprit, j'ai combattu de bonne foi la doctrine des incarnations ; mais après avoir reconnu un grand nombre d'incohérences *spiritualistes*, de même que j'ai remarqué dans le Spiritisme certains détails qui ne captivaient pas ma confiance, j'ai fini par me borner à l'observation minutieuse, attendant avec patience le jour où, d'une nature plus parfaite, je pourrai reconnaître la vérité à l'égard de notre destinée après la vie dans la matière. Pour l'instant, il me suffit, par les faits et les communications des Esprits, d'être assuré d'une seconde vie à l'état spirituel. »

Réponse.

Mon cher monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, ainsi que la brochure qui l'accompagnait, et dont je vous prie de recevoir mes bien sincères remerciements. Je n'ai point encore eu le temps de prendre connaissance de cet ouvrage, mais je ne doute pas que vous n'y tailliez de la besogne à nos antagonistes. La question du démon est le dernier cheval de bataille auquel ils se cramponnent ; mais ce cheval est bien perclus, et la corde de cette ancre de salut est si usée, qu'elle ne tardera pas à se rompre et à laisser aller le vaisseau à la dérive.

Je suis heureux, monsieur, des excellents sentiments que vous voulez bien me témoigner, et de trouver en vous une modération et une impartialité qui témoignent de l'élévation de votre esprit. Le contraire m'étonnait, je l'avoue, et c'est pour moi un grand bonheur de voir que j'avais été induit en erreur par de fausses apparences. Si

nous différons sur quelques points de la doctrine, je vois avec une véritable satisfaction qu'un grand principe nous unit, c'est celui : Hors la charité point de salut.

Recevez, cher monsieur, les fraternelles salutations de votre tout dévoué, ALLAN KARDEC.

Manifestations diverses ; guérisons ; pluies de dragées.

Lettre de M. Delanne.

Notre collègue, M. Delanne, nous écrit en date du 2 avril 1865 :

Très cher maître, j'ai revu nos frères de Barcelone ; là, comme en France, la doctrine se propage, les adeptes sont zélés et fervents. Dans un groupe que j'ai visité, j'ai vu de dignes émules de ce cher M. Dombre, de Marmande. J'ai constaté la complète guérison d'une dame atteinte d'une obsession effrayante qui datait de quinze ans, au moins, bien avant qu'il fût parlé des Esprits. Médecins, prêtres, exorcismes, tout avait été inutilement employé ; aujourd'hui cette mère de famille est rendue aux siens qui ne cessent de rendre grâces à Dieu d'une si miraculeuse guérison. Deux mois suffirent pour obtenir ce résultat, tant par l'évocation de l'obsesseur que par l'influence de prières collectives et sympathiques.

Dans une autre séance on fit l'évocation de l'Esprit qui obsède depuis dix ans un manœuvrier nommé Joseph, maintenant en voie de guérison. Jamais je n'ai été si péniblement ému qu'en présence des douleurs du patient au moment de l'évocation ; calme d'abord, il est pris tout à coup de soubresauts, de spasmes et de tremblements nerveux ; il est saisi par son ennemi invisible, s'agite dans des convulsions terribles ; la poitrine se gonfle, il étouffe, puis, reprenant sa respiration, il se tord comme un serpent, se roule à terre, se relève d'un bond, se frappe la tête. Il ne prononçait que des mots entrecoupés, surtout le mot : *Non ! non !* Le médium, qui est une dame, était en prière ; elle prend la plume, et voilà que l'invisible quittant sa proie pour un instant, s'empare de sa main, il l'eût meurtrie si on l'eût laissé faire.

Depuis quinze jours qu'on évoque cet Esprit de la pire espèce, il ne voulut jamais dire le motif de sa vengeance ; pressé par moi de questions, il nous avoua enfin que ce Joseph lui avait ravi celle qu'il aime. Nous lui fîmes comprendre que s'il voulait ne plus tourmenter Joseph, et témoigner le moindre signe de repentir, Dieu lui permet-

trait de la revoir. – Pour elle, dit-il, je ferai tout. – Eh bien ! dites : Mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes. – Après hésitation il nous dit : « Je vais essayer ; mais gare à lui si vous ne me la faites pas voir ! » et il écrivit : « Mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes. » Le moment était critique ; qu'allait-il advenir ? Nous consultâmes les guides qui dirent : Vous avez bien fait de mettre toute votre confiance en Dieu et en nous ; vous avez la clef pour le ramener à vous. Il verra celle qu'il aime plus tard ; ne craignez rien ; c'est un aveu dont vous devez profiter pour le ramener au bien. Après cette scène, Joseph, épuisé comme un lutteur, exténué de fatigue, se ressent de la terrible possession de son invisible ennemi. M. B…, opérant alors des passes magnétiques énergiques, finit par le calmer complètement. Dieu veuille que cette cure soit aussi éclatante que la précédente.

Voilà ce à quoi s'appliquent ces chers frères ! Quelle énergie, quelle conviction, quel courage ne faut-il pas pour faire de pareilles guérisons ! La foi, l'espérance et surtout la charité peuvent seules vaincre d'aussi grands obstacles et affronter si témérairement une meute de si terribles adversaires. Je sortis courbaturé !

A quelques jours de là, j'assistais à Carcassonne à des émotions d'un tout autre genre. Je rendis visite à M. le président Jaubert : Nous avons des apports nombreux depuis quelque temps, me dit-il ; je vais vous mener vers la demoiselle qui est l'objet de ces manifestations. Comme un fait exprès cette demoiselle était indisposée ; son estomac était enflé au point de ne pouvoir agrafer sa robe. Ses guides consultés, la séance fut remise au lendemain soir à huit heures. M. C…, capitaine en retraite, voulut bien mettre son salon à notre disposition. C'est une grande pièce nue, tapissée simplement ; il n'y a pour tout ornement qu'une glace sur la cheminée, une commode et des chaises ; pas de tableaux, ni rideaux, ni draperies : un vrai appartement de garçon. Nous étions en tout neuf personnes, tous adeptes convaincus.

Sitôt entrés, voilà qu'une pluie de dragées est lancée avec fracas dans un angle de la chambre ! Vous dire mon émotion, serait difficile, car ici l'honorabilité des assistants, cette chambre nue et choisie, on dirait, tout exprès par les Esprits pour enlever tous les doutes, rien ne pouvait faire suspecter une manœuvre frauduleuse ; et malgré ce prodige, je ne cessais de regarder, de scruter du regard ces murailles, et de leur demander si elles n'étaient pas complices d'un arrangement quelconque.

La demoiselle médium malade prend son crayon, et écrit : « Dis à

Delanne de poser sa main sur le creux de ton estomac et cette enflure disparaîtra. Priez auparavant. » Nous voilà tous en prière ; j'étais à l'extrémité de la chambre quand, au milieu du recueillement général, une nouvelle pluie de bonbons se produit dans l'angle opposé à celui d'où elle était partie la première fois. Jugez de notre joie. Je m'approche de la malade ; l'enflure était beaucoup plus forte que la veille ; j'impose ma main, et l'enflure disparaît comme par enchantement. Je suis guérie, dit-elle. Sa robe, beaucoup trop étroite, devient trop large. Tout le monde a constaté le fait. Nous nous unissons par la pensée pour remercier les bons Esprits de tant de bonté. Alors eut lieu une troisième averse de dragées. De ma vie je n'oublierai ces faits. Ces messieurs étaient enchantés, plutôt pour moi que pour eux, habitués à ces sortes de manifestations. Chacun d'eux possède quelques objets apportés par les Esprits. M. Jaubert m'a affirmé avoir vu plusieurs fois sa table se renverser et se relever seule sans le secours des mains ; son chapeau emporté d'un bout d'une chambre à l'autre. Un fait analogue de guérison instantanée s'est également produit il y a quelques mois sous la main de M. Jaubert.

La demoiselle médium, qui est, en outre, somnambule très lucide, étant endormie, je lui dis : « Voulez-vous me suivre à Paris ? – Oui. – Veuillez, je vous prie, aller chez moi. – Je vois votre dame, dit-elle ; elle me plaît ; elle est couchée et lit. » Elle décrivit l'appartement avec une parfaite exactitude. Voici la conversation qu'elle eut avec ma femme : « Vous ne savez pas, madame, que votre mari est avec nous. – Non, mais dites à mon mari de me l'écrire. – Tiens ! je ne voyais pas votre fils ; il est gentil. Votre dame me dit qu'elle a un autre enfant bien gentil aussi. – Dites-lui qu'elle vous dise son âge. – Il a neuf mois. – C'est très juste. »

Comme je savais qu'il y avait réunion chez vous, je la priai d'aller vous voir. Elle n'osait entrer, tellement il y avait du monde et de grands Esprits. Elle vous détailla très bien, cher président, ainsi que plusieurs de nos collègues.

Remarque. Payons d'abord un juste tribut d'éloges à nos frères de Barcelone pour leur zèle et leur dévouement. Comme le dit M. Delanne, pour accomplir de telles choses, il faut le courage et la persévérance que la foi et la charité peuvent seules donner. Qu'ils reçoivent ici le témoignage de la fraternelle sympathie de la société de Paris.

Les faits de Carcassonne feront sourire les incrédules, qui ne manqueront pas de dire que c'est une comédie jouée ; autrement, diront-

ils, ce seraient des miracles, et le temps des miracles est passé. A cela on leur répond qu'il n'y a pas là le plus petit miracle, mais de simples phénomènes naturels dont ils comprendront la théorie quand ils voudront se donner la peine de l'étudier, c'est pourquoi nous ne prendrons pas celle de la leur expliquer. Quant à la comédie, il faudrait savoir au profit de qui elle était jouée. Certes la prestidigitation peut opérer des choses tout aussi surprenantes, voire même la guérison d'une enflure simulée par une vessie gonflée. Mais, encore une fois, au profit de qui ? On est toujours fort quand on peut opposer à une accusation de charlatanisme le désintéressement le plus absolu ; il n'en serait pas de même s'il y avait sous jeu le plus léger soupçon d'intérêt matériel. Et puis, qui est-ce qui jouerait cette comédie ? Une jeune personne de bonne famille qui ne se met point en spectacle, qui ne donne de séances ni chez elle, ni en ville et ne cherche point à faire parler d'elle, ce qui ne ferait pas l'affaire des charlatans ; un vice-président du Tribunal ; d'honorables négociants ; des officiers recommandables et reçus dans la meilleure société ; un tel soupçon peut-il les atteindre ? C'est, dit-on, dans l'intérêt de la doctrine et pour faire des adeptes. Mais ce n'en serait pas moins une fraude indigne de personnes qui se respectent. Ce serait d'ailleurs un singulier moyen que d'asseoir une doctrine sur la jonglerie, par l'entremise de gens honorables ; mais nos contradicteurs n'y regardent pas de si près en fait de contradictions ; la logique est le moindre de leurs soucis.

Il est pourtant une importante remarque à faire ici. Qui assistait à la séance dont rend compte M. Delanne ? Y avait-il des incrédules que l'on voulait convaincre ? Non, aucun ; tous étaient des adeptes qui avaient déjà été plusieurs fois témoins de ces faits. Ils auraient donc fait de l'escamotage pour le plaisir de se tromper eux-mêmes. Vous aurez beau dire, messieurs, les Esprits s'y prennent de tant de manières différentes pour attester leur présence, qu'en définitive, les rieurs ne seront pas de votre côté. Vous en pouvez déjà juger au nombre sans cesse croissant de leurs partisans. Si vous aviez trouvé un seul argument sérieux, vous ne l'auriez pas négligé ; mais vous tombez précisément sur les charlatans et les exploiteurs que le Spiritisme désavoue et avec lequel il déclare n'avoir rien de commun ; en cela vous nous secondez au lieu de nous nuire. Signalez la fraude partout où vous la trouverez, nous ne demandons pas mieux ; jamais vous ne nous avez vu en prendre la défense, ni soutenir ceux qui, par leur faute, se sont attiré des démêlés avec la justice ou mis en contravention avec la loi. Tout Spirite sincère qui se renferme dans la

limite des devoirs que lui trace la doctrine se concilie la considération et le respect, et n'a rien à redouter.

VARIÉTÉS

Le tabac et la folie.

On lit dans le *Siècle* du 15 avril 1865 :

« Les cas de paralysie et d'aliénation mentale augmentent en France en raison directe de la production de l'impôt sur le tabac. De 1812 à 1832, les ressources apportées au budget par l'impôt sur le tabac s'élevaient à 28 millions, et les hospices d'aliénés comptaient 8 000 aliénés. Aujourd'hui, le chiffre de l'impôt atteint 180 millions, et on compte 44 000 aliénés ou paralytiques dans les hôpitaux spéciaux.

« Ces rapprochements, fournis par M. Jolly à la dernière séance de l'Académie des sciences, doivent donner à réfléchir aux amateurs des vapeurs nicotinisées. M. Jolly a terminé son étude par cette phrase menaçante pour la génération actuelle : « L'emploi immodéré du tabac, de la pipe surtout, occasionne une débilité dans le cerveau et la moelle épinière, d'où résulte la folie. »

S'il était nécessaire de réfuter encore, après tout ce qui a été dit, les allégations de ceux qui prétendent que le Spiritisme encombre les maisons d'aliénés, ces chiffres fourniraient un argument sans réplique, car non-seulement ils reposent sur un fait matériel et un principe scientifique logique, mais ils constatent que l'accroissement du nombre des aliénés remonte à plus de vingt ans avant qu'il ne fût question du Spiritisme ; or, il n'est pas logique d'admettre que l'effet ait précédé la cause. Les Spirites ne sont pas à l'abri des causes matérielles qui peuvent déranger le cerveau, pas plus que des accidents qui peuvent casser les bras et les jambes. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait des Spirites parmi les fous. Mais, à côté des causes matérielles il y a les causes morales ; c'est contre celles-là que les Spirites ont un puissant préservatif dans leurs croyances. Si donc il est un jour possible d'avoir une statistique exacte, consciencieuse et faite sans prévention, des cas de folie pour causes morales, on en verra incontestablement le nombre diminuer avec le développement du Spiritisme. Il diminuera également le nombre des cas occasionnés par les excès et l'abus des liqueurs alcooliques, mais il n'empêchera pas la fièvre chaude et maintes autres causes de déranger la raison.

Il est de notoriété que tels hommes de lettres en renom sont morts fous par suite de l'usage immodéré de l'absinthe dont les effets délétères sur le cerveau et la moelle épinière sont aujourd'hui démontrés. Si ces hommes se fussent occupés du Spiritisme, on n'eût pas manqué de l'en rendre responsable ; quant à nous, nous ne craignons pas d'affirmer que s'ils s'en fussent occupés *sérieusement*, ils eussent été plus modérés en tout, et n'auraient pas été exposés à ces tristes suites de l'intempérance. Un rapprochement analogue à celui que fait M. le docteur Jolly pourrait, avec autant de raison et plus peut-être, être fait entre la proportion des aliénés et celle de la consommation de l'absinthe.

Mais voici une autre cause signalée par le *Siècle* du 21 avril dans le fait suivant :

On lit dans le *Droit* : « Joséphine-Sophie D…, âgée de dix-neuf ans, ouvrière brunisseuse, demeurant chez ses parents, rue Bourbon-Villeneuve, se livrait avec une ardeur incroyable à la lecture des romans que renferment les publications dites populaires à cinq centimes. Les sentiments exagérés, les caractères outrés, les événements invraisemblables dont ces ouvrages sont ordinairement remplis avaient influé d'une manière fâcheuse sur son intelligence. Elle se croyait appelée aux plus hautes destinées. Ses parents, qui, dans une position peu aisée, avaient fait néanmoins, pour lui donner de l'instruction, tous les sacrifices possibles, n'étaient à ses yeux que de pauvres gens, incapables de la comprendre et de s'élever jusqu'à la sphère où elle aspirait.

« Depuis longtemps Sophie D… se livrait à ces pensées romanesques. Voyant enfin qu'aucun être surnaturel ne s'occupait d'elle et que sa vie devait s'écouler, comme celle des autres ouvrières, au milieu du travail et des soins de la famille, elle résolut de mettre fin à ses jours, espérant sans doute que, dans un autre monde, ses rêves se réaliseraient.

« Hier matin, comme on s'étonnait de ne pas la voir paraître à l'heure où elle devait se rendre à son travail, sa jeune sœur alla pour l'appeler. Ayant ouvert la porte, elle fut saisie d'un tremblement nerveux en apercevant Sophie pendue au crampon soutenant la flèche de son lit ; elle appela ses parents, qui accoururent et s'empressèrent de couper la corde, mais toutes les tentatives faites pour rappeler la jeune fille à la vie demeurèrent infructueuses. »

Voilà donc un cas de folie et de suicide causé par ceux-mêmes qui accusent le Spiritisme de peupler les maisons d'aliénés. Les romans peuvent donc exalter à ce point l'imagination que la raison en soit

troublée ? On pourrait en citer bon nombre de pareils, sans compter les fous qu'a faits la peur du diable sur des esprits faibles. Mais le Spiritisme est venu, et chacun s'est empressé d'en faire le bouc émissaire de ses propres méfaits.

Dissertations spirites.

(Lyon, novembre 1863. – Méd., M. X…)

I
Les idées préconçues.

Nous vous avons souvent dit de scruter les communications qui vous sont faites, de les soumettre à l'analyse de la raison et de ne pas prendre, sans examen, les inspirations qui viennent agiter votre esprit sous l'influence de causes souvent fort difficiles à constater pour des incarnés soumis à des diversions sans nombre.

Les idées pures qui flottent pour ainsi dire dans l'espace (suivant l'idée platonicienne) portées par les Esprits, ne peuvent pas toujours se loger seules et isolées dans le cerveau de vos médiums ; elles trouvent souvent la place occupée par des idées préconçues qui s'écoulent avec le jet de l'inspiration, qui le troublent et le transforment d'une manière inconsciente il est vrai, mais quelquefois d'une manière assez profonde pour que l'idée spirituelle se trouve ainsi entièrement dénaturée.

L'inspiration renferme deux éléments : la pensée et la chaleur fluidique destinée à échauffer l'esprit du médium en lui donnant ce que vous appelez la verve de la composition ; si l'inspiration trouve la place occupée par une idée préconçue dont le médium ne peut ou ne veut pas se détacher, notre pensée reste sans interprète, et la chaleur fluidique se dépense à chauffer une pensée qui n'est pas la nôtre. Que de fois, dans votre monde égoïste et passionné, venons-nous apporter la chaleur et l'idée ! Vous dédaignez l'idée que votre conscience devrait vous faire reconnaître, et vous vous emparez de la chaleur au profit de vos passions terrestres, dilapidant ainsi quelquefois le bien de Dieu au profit du mal. Aussi, que de comptes auront à rendre un jour tous les avocats de mauvaises causes !

Sans doute il serait à désirer que les bonnes inspirations pussent toujours dominer les idées préconçues ; mais alors nous entraverions le libre arbitre de la volonté de l'homme, et ce dernier échapperait

ainsi à la responsabilité qui lui appartient. Mais si nous ne sommes que les conseillers auxiliaires de l'humanité, combien de fois n'avons-nous pas à nous féliciter lorsque notre idée, frappant à la porte d'une conscience droite, triomphe de l'idée préconçue et modifie la conviction de l'inspiré ! Il ne faudrait pas croire cependant que notre secours mal employé ne trahisse pas un peu le mauvais usage qu'on peut en faire ; la conviction sincère trouve des accents qui, partis du cœur, arrivent au cœur ; la conviction simulée peut satisfaire des convictions passionnées, vibrant à l'unisson de la première, mais elle porte un froid particulier qui laisse la conscience mal satisfaite, et décèle une origine douteuse.

Voulez-vous savoir d'où viennent les deux éléments de l'inspiration médianimique ? La réponse est facile : l'idée vient du monde extraterrestre, c'est l'inspiration propre de l'Esprit. Quant à la chaleur fluidique de l'inspiration, nous la trouvons et nous la prenons chez vous-mêmes ; c'est la partie quintessenciée du fluide vital en émanation ; quelquefois nous l'empruntons à l'inspiré lui-même quand il est doué d'une certaine puissance fluidique (ou médianimique, comme vous l'appelez), le plus souvent nous l'empruntons à son entourage dans l'émanation de bienveillance dont il est plus ou moins entouré. C'est pour cela qu'on peut dire avec raison que la sympathie rend éloquent.

Si vous réfléchissez attentivement à ces causes, vous trouverez l'explication de beaucoup de faits qui étonnent d'abord, mais dont chacun possède une certaine intuition. L'idée seule ne suffirait pas à l'homme, si on ne lui donnait pas la puissance de l'exprimer. La chaleur est à l'idée ce que le périsprit est à l'Esprit, ce que votre corps est à l'âme. Sans le corps, l'âme serait impuissante à agiter la matière ; sans la chaleur, l'idée serait impuissante à émouvoir les cœurs.

La conclusion de cette communication est que vous ne devez jamais abdiquer votre raison dans l'examen des inspirations qui vous sont soumises. Plus le médium a d'idées acquises, plus il est susceptible d'idées préconçues, plus aussi il doit faire table rase de ses propres pensées, déposer les influences qui l'agitent et donner à sa conscience l'abnégation nécessaire à une bonne communication.

II
Dieu ne se venge pas.

Ce qui précède n'est qu'un préambule destiné à servir d'introduction à d'autres idées. Je vous ai parlé d'idées préconçues, il y en a

d'autres que celles qui viennent des penchants de l'inspiré ; il y en a qui sont la suite d'une instruction erronée, d'une interprétation accréditée par un temps plus ou moins long, qui ont eu leur raison d'être à une époque où la raison humaine était insuffisamment développée, et qui, passées à l'état chronique, ne peuvent être modifiées que par d'héroïques efforts, surtout quand elles ont pour elles l'autorité de l'enseignement religieux et de livres réservés. Une de ces idées est celle-ci : *Dieu se venge*. Qu'un homme blessé dans son orgueil, dans sa personne ou dans ses intérêts se venge, cela se conçoit ; cette vengeance, quoique coupable, est dans la marge faite aux imperfections humaines ; mais un père qui se venge sur ses enfants, soulève l'indignation générale, parce que chacun sent qu'un père, chargé du soin de former ses enfants, peut redresser des torts, corriger des défauts par tous les moyens qui sont en son pouvoir, mais que la vengeance lui est interdite, sous peine de devenir étranger à tous les droits de la paternité.

Sous le nom de vindicte publique, la société qui s'en va se vengeait des coupables ; la punition infligée, souvent cruelle, était la vengeance qu'elle tirait des méfaits d'un homme pervers ; elle n'avait nul souci de l'amendement de cet homme, elle laissait à Dieu le soin de le punir ou de lui pardonner ; il lui suffisait de frapper d'une terreur, qu'elle croyait salutaire, les coupables à venir. La société qui vient ne pense plus ainsi ; si elle n'agit point encore en vue de l'amendement du coupable, elle comprend au moins ce que la vengeance a d'odieux pour elle-même ; sauvegarder la société contre les attaques d'un criminel lui suffit, et, la crainte d'une erreur judiciaire aidant, bientôt la peine capitale disparaîtra de vos codes.

Si la société se trouve aujourd'hui trop grande devant un coupable pour se laisser aller à la colère et se venger de lui, comment voulez-vous que Dieu, participant à vos faiblesses, s'émeuve d'un sentiment irascible et frappe par vengeance un pécheur appelé à se repentir ? Croire à la colère de Dieu est un orgueil de l'humanité, qui s'imagine être d'un grand poids dans la balance divine. Si la plante de votre jardin vient mal, si elle se déjette, irez-vous vous mettre en colère et vous venger de sa mauvaise venue ? Non, vous la redresserez si vous pouvez, vous lui donnerez un tuteur, vous gênerez, par des entraves, ses mauvaises tendances, vous la transplanterez au besoin, mais vous ne vous vengerez pas ; ainsi fait Dieu.

Dieu se venger, quel blasphème ! quel amoindrissement de la grandeur divine ! quelle ignorance de la distance infinie qui sépare le créateur de sa créature ! quel oubli de sa bonté et de sa justice ! Dieu

viendrait, dans une existence où il ne vous reste aucun souvenir de vos torts passés, vous faire payer chèrement les fautes que vous pouvez avoir commises à une époque effacée de votre être ! Non, non, Dieu n'agit pas ainsi ; il entrave l'essor d'une passion funeste, il corrige l'orgueil inné par une humilité forcée, il redresse l'égoïsme du passé par l'urgence d'un besoin présent qui fait désirer l'existence d'un sentiment que l'homme n'a ni connu ni éprouvé. Comme père, il corrige, mais, comme père aussi, Dieu ne se venge pas.

Gardez-vous de ces idées préconçues de vengeance céleste, débris égarés d'une erreur ancienne. Gardez-vous de ces tendances fatalistes dont la porte est ouverte sur vos doctrines nouvelles, et qui vous conduiraient tout droit au quiétisme oriental. La part de liberté de l'homme n'est pas déjà assez grande pour l'amoindrir encore par des croyances erronées ; plus vous vous sentirez de liberté à vous, plus vous aurez de responsabilité sans doute ; mais plus aussi les efforts de votre volonté vous conduiront en avant dans la voie du progrès.

PASCAL.

III
La vérité.

La vérité, mon ami, est une de ces abstractions vers lesquelles l'esprit humain tend sans cesse sans pouvoir jamais y atteindre. Il faut qu'il y tende, c'est une des conditions du progrès, mais sa nature imparfaite, et par cela seul qu'elle est imparfaite, ne saurait y aboutir. En suivant la direction que suit la vérité dans sa marche ascendante, l'esprit humain est dans la voie providentielle, mais il ne lui est pas donné d'en voir le terme.

Tu me comprendras mieux quand tu sauras que la vérité est, comme le temps, divisée en deux parties par le moment inappréciable qu'on appelle le présent, savoir : le passé et l'avenir. Il y a donc deux vérités aussi, la vérité relative et la vérité absolue. La vérité relative, c'est ce qui est ; la vérité absolue, c'est qui devrait être. Or, comme ce qui devrait être monte par degré jusqu'à la perfection absolue qui est Dieu, il s'ensuit que, pour les êtres créés et gravissant la route ascensionnelle du progrès, il n'y a que des vérités relatives. Mais de ce qu'une vérité relative n'est pas immuable, elle n'en est pas moins sacrée pour l'être créé.

Vos lois, vos mœurs, vos institutions sont essentiellement perfectibles et par cela même imparfaites ; mais leurs imperfections ne

vous affranchissent pas du respect que vous leur devez. Il n'est pas permis de devancer son temps et de se faire des lois en dehors des lois sociales. L'humanité est un être collectif qui doit marcher, sinon dans son ensemble, du moins par groupes, vers le progrès de l'avenir ; celui qui se détache de la société humaine pour s'avancer en enfant perdu, vers des vérités nouvelles, subit toujours sur votre terre la peine due à son impatience. Laissez aux initiateurs, inspirés de l'Esprit de Vérité, le soin de proclamer les lois de l'avenir en se soumettant à celle du présent. Laissez à Dieu, qui mesure vos progrès aux efforts que vous avez faits pour devenir meilleurs, le soin de choisir le moment qu'il croit utile à une nouvelle transition, mais ne vous soustrayez jamais à une loi que lorsqu'elle est abrogée.

Parce que le Spiritisme s'est révélé parmi vous, ne croyez pas à un cataclysme des institutions sociales ; jusqu'à ce jour il a accompli une œuvre souterraine et inconsciente pour ceux qui en étaient les instruments. Aujourd'hui qu'il effleure le sol, et qu'il arrive au grand jour, la marche du progrès n'en doit pas moins être d'une lente régularité. Défiez-vous des Esprits impatients qui vous poussent dans les voies dangereuses de l'inconnu. L'éternité qui vous est promise doit vous faire prendre en pitié les ambitions si éphémères de la vie. Soyez réservés jusqu'à suspecter souvent la voix des Esprits qui se manifestent.

Rappelez-vous ceci : L'esprit humain se meut et s'agite sous l'influence de trois causes qui sont : la *réflexion*, l'*inspiration* et la *révélation*. La *réflexion*, c'est la richesse de vos souvenirs que vous agitez volontairement. En elle, l'homme trouve ce qui lui est rigoureusement utile pour satisfaire aux besoins d'une position stationnaire. L'*inspiration*, c'est l'influence des Esprits extraterrestres qui se mêle plus ou moins à vos propres réflexions pour vous pousser au progrès, c'est l'immixtion du mieux à l'insuffisance du passage ; c'est une force nouvelle qui s'ajoute à une force acquise pour vous porter plus loin que le présent, c'est la preuve irrécusable d'une cause occulte qui vous pousse en avant, et sans laquelle vous resteriez stationnaires ; car il est de règle physique et morale que l'effet ne saurait être plus grand que sa cause, et quand cela arrive, comme dans le progrès social, c'est qu'une cause ignorée, inaperçue, s'est ajoutée à la cause première de votre impulsion. La *révélation* est la plus élevée des puissances qui agitent l'esprit de l'homme, car elle vient de Dieu et ne se manifeste que par sa volonté expresse ; elle est rare, quelquefois même inappréciable, quelquefois évidente pour celui qui l'éprouve au point de se sentir involontairement saisi d'un saint respect. Je le répète, elle est rare, et

donnée ordinairement comme une récompense à la foi sincère, au cœur dévoué ; mais n'allez pas prendre comme révélation tout ce qui peut vous être donné pour tel. L'homme fait parade de l'amitié des grands, les Esprits font parade d'une permission spéciale de Dieu, qui souvent leur fait défaut ; ils font quelquefois des promesses que Dieu ne ratifie pas, car lui seul sait ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas.

Voilà, mon ami, tout ce que je peux te dire sur la vérité ; humilie-toi devant le grand Être par qui tout vit et se meut dans l'infinité des mondes que sa puissance régit ; songe que si en lui se trouve toute sagesse, toute justice et toute puissance, en lui se trouve aussi toute vérité.

PASCAL.

Étude sur la médianimité.

(Société de Paris, 7 avril 1865. – Méd. M. Costel.)

Il ne faut pas ériger en système les dictées mal conçues et mal exprimées qui dénaturent absolument l'inspiration médianimique, si tant est qu'elle ait existé. Je laisse à d'autres le soin d'expliquer la théorie du progrès, car il est inutile que tous les médiums traitent le même sujet. Je vais m'occuper de la médianimité, ce thème inépuisable de recherches et d'études.

La médianimité est une faculté inhérente à la nature de l'homme ; elle n'est ni une exception ni une faveur, elle fait partie du grand ensemble humain, et, comme telle, est assujettie aux variations physiques et aux inégalités morales ; elle subit le dualisme redoutable de l'instinct et de l'intelligence ; elle possède ses génies, sa multitude et ses avortons.

Il ne faut jamais attribuer aux Esprits, j'entends aux Esprits élevés, ces dictées sans fond ni forme qui ajoutent à leur nullité le ridicule d'être signées par des noms illustres. La médianimité sérieuse n'investit que des cerveaux pourvus d'une instruction suffisante, ou tout au moins éprouvés par les luttes passionnelles. Les meilleurs médiums reçoivent seuls l'afflux spirituel ; les autres subissent simplement l'impulsion fluidique matérielle qui entraîne leurs mains, sans faire produire à leur intelligence autre chose que ce qu'elle contenait à l'état latent ; il faut les encourager à travailler, mais non initier le public à leurs élucubrations.

Les manifestations spirites doivent être faites avec la plus grande réserve ; et s'il est indispensable, pour la dignité personnelle, d'accu-

muler toutes les preuves d'une parfaite bonne foi autour des expériences physiques, il importe au moins autant de préserver les communications spirituelles du ridicule qui s'attache trop aisément aux idées et aux systèmes signés dérisoirement de noms célèbres qui sont et demeureront toujours étrangers à ces productions. Je ne mets pas en cause la loyauté des personnes qui, recevant le choc électrique, le confondent avec l'inspiration médianimique ; la science a ses faux savants, la médianimité a ses faux médiums, dans l'ordre spirituel, s'entend.

J'essaye d'établir ici la différence qui existe entre les médiums inspirés par les fluides spirituels, et ceux qui n'agissent que sous l'impulsion fluidique corporelle ; c'est-à-dire ceux qui vibrent intellectuellement, et ceux dont la résonance physique n'aboutit qu'à la production confuse et inconsciente de leurs propres idées, ou d'idées vulgaires et sans portée.

Il existe donc une ligne de démarcation parfaitement tranchée entre les médiums écrivains : les uns obéissant à l'influence spirituelle qui ne leur fait écrire que des choses utiles et élevées ; et les autres subissant l'influence fluidique matérielle qui agit sur leurs organes cérébraux, comme les fluides physiques agissent sur la matière inerte. Cette première classification est absolue, mais elle admet une foule de variétés intermédiaires. J'indique ici les principaux traits d'une étude importante que d'autres Esprits complèteront. Nous sommes les pionniers du progrès terrestre, et solidaires les uns des autres ; nous formons dans la phalange Spirite le noyau de l'avenir.

GEORGES.

Remarque. La phrase où l'Esprit dit qu'il laisse à d'autres le soin d'expliquer la théorie du progrès, est motivée par diverses questions qui avaient été proposées sur ce sujet dans la séance. Quand il dit que la médianimité est un thème inépuisable de recherches et d'études, il est parfaitement dans le vrai.

Quoique l'étude de cette partie intégrante du Spiritisme soit loin d'être complète, nous sommes loin déjà du temps où l'on croyait qu'il suffisait de recevoir une impulsion mécanique pour se dire médium et se croire apte à recevoir les communications de tous les Esprits. Cela équivaudrait à penser que le premier venu qui joue un petit air sur un piano doit nécessairement être un excellent musicien. Le progrès de la science spirite, qui s'enrichit chaque jour de nouvelles observations, nous montre à combien de causes différentes et d'influences

délicates, qu'on ne soupçonnait pas, sont soumis les rapports intelligents avec le monde spirituel. Les Esprits ne pouvaient tout enseigner à la fois ; mais, comme d'habiles professeurs, à mesure que les idées se développent, ils entrent dans de plus grands détails, et déroulent les principes qui, donnés prématurément, n'eussent pas été compris, et auraient fait confusion dans notre pensée.

La médianimité exige donc une étude sérieuse de la part de quiconque voit dans le Spiritisme une chose sérieuse. A mesure que les véritables ressorts de cette faculté seront mieux connus, on sera moins exposé aux déceptions, parce qu'on saura ce qu'elle peut donner, et dans quelles conditions elle peut le faire ; et plus il y aura de personnes éclairées sur ce point, moins il y aura de dupes du charlatanisme.

Progrès intellectuel.

(Société de Paris, 31 mars 1865. – Médium, M. Desliens).

Rien ne se perd en ce monde, non-seulement dans la matière où tout se renouvelle sans cesse en se perfectionnant, suivant les lois immuables appliquées à toutes choses par le Créateur, mais aussi dans le domaine de l'intelligence. L'humanité est comme un seul homme qui vivrait éternellement, et acquerrait sans cesse de nouvelles connaissances.

Ceci n'est pas une figure, mais une réalité, car l'Esprit est immortel ; il n'y a que le corps, enveloppe ou vêtement de l'Esprit, qui tombe alors qu'il est usé et se remplace par un autre. Cette matière elle-même subit des modifications. A mesure que l'Esprit s'épure, il acquiert de nouvelles richesses, et mérite, si je puis m'exprimer ainsi, un habit plus luxueux, plus agréable, plus commode, pour employer votre langage terrestre.

La matière se sublime et devient de plus en plus légère, sans disparaître jamais complètement, du moins dans les régions moyennes ; soit comme corps, soit comme périsprit, elle accompagne sans cesse l'intelligence et lui permet, par ce point de contact, de communiquer avec ses inférieurs, ses égaux et ses supérieurs pour instruire, méditer et apprendre.

Rien ne se perd dans la nature, avons-nous dit ; ajoutons : rien n'est inutile. Tout, jusqu'aux créatures les plus dangereuses, aux poisons les plus subtils, a sa raison d'être. Que de choses avaient été jugées inutiles ou nuisibles, et dont plus tard on a reconnu les avantages !

Ainsi en est-il de celles que vous ne comprenez pas. Sans traiter à fond la question, je dirai seulement que les choses nuisibles vous obligent à l'attention, à la vigilance qui exercent l'intelligence, tandis que si l'homme n'avait rien à craindre, il s'abandonnerait à la paresse, au préjudice de son développement. Si la nécessité est la mère de l'industrie, l'industrie est aussi la fille de l'intelligence.

Sans doute Dieu, comme quelques-uns l'objectent, aurait pu vous épargner des épreuves et des difficultés qui vous semblent superflues ; mais si des obstacles vous sont opposés, c'est pour éveiller en vous les ressources qui sommeillent ; c'est pour donner l'essor aux trésors d'intelligence qui demeureraient enfouis dans votre cerveau si une nécessité, un danger à éviter, ne venaient vous forcer à veiller à votre conservation.

L'instinct naît ; l'intelligence le suit, les idées s'enchaînent, et le raisonnement se trouve inventé. Si je raisonne, je juge, bien ou mal il est vrai, mais c'est en raisonnant faux qu'on apprend à reconnaître la vérité ; lorsqu'on s'est souvent trompé, on finit par réussir ; et cette vérité, cette intelligence, obtenues par tant de travaux, acquièrent un prix infini et vous en fait regarder la possession comme un bien inestimable. Vous craignez de voir se perdre les découvertes que vous avez faites ; que faites-vous alors ? Vous instruisez vos enfants, vos amis ; vous développez leur intelligence afin d'y semer et d'y faire fructifier ce que vous avez acquis au prix de vos sueurs intellectuelles ; c'est ainsi que tout s'enchaîne, que le progrès est une loi naturelle, et que les connaissances humaines, accrues peu à peu, se transmettent de génération en génération. Que l'on vienne, après cela, vous dire que tout est matière ! Les matérialistes ne repoussent la Spiritualité, pour la plupart, que parce qu'il leur faudrait, sans cela, changer leur genre de vie, attaquer leurs défauts, renoncer à leurs habitudes ; ce serait trop pénible, c'est pourquoi ils trouvent plus commode de tout nier.

PASCAL.

De la gravité dans les réunions.

(Société de Paris, 17 mars 1865. – Médium, M. Desliens).

Comme déjà vous en avez des preuves, l'attitude sérieuse des membres d'un groupe frappe les étrangers qui assistent aux séances avec l'intention de les tourner en ridicule ; elle change leur envie de railler en respect involontaire, et du respect à l'étude sérieuse, par conséquent à la foi, la transition est insensible. Ceux, d'ailleurs, qui ne sor-

tent pas convaincus de ces réunions, en emportent au moins une impression favorable, et s'ils ne se rallient pas à vous immédiatement, ils se détachent néanmoins de vos adversaires acharnés. Voilà une première raison qui doit vous persuader d'être graves et recueillis. Que voulez-vous que pensent, en effet, ceux qui sortent d'une réunion où les sujets les plus dignes de respect sont traités avec légèreté et inconséquence ? Quoique les Spirites qui agissent ainsi soient loin d'être malintentionnés, ils n'en sont pas moins nuisibles, non à l'avenir, mais au développement rapide de la doctrine. S'il n'y avait jamais eu que des réunions sérieuses et tenues d'une manière convenable, elle serait encore bien autrement avancée qu'elle ne l'est, quoiqu'elle le soit beaucoup. Agir ainsi n'est pas agir en vrais Spirites, ni dans l'intérêt de la doctrine, car les adversaires en profitent pour la tourner en ridicule. C'est donc un devoir pour ceux qui en comprennent l'importance de ne point prêter leur appui à des réunions de cette nature.

Ce n'est pas à la doctrine seule qu'ils nuisent, c'est aussi à eux-mêmes ; car, si toute bonne action porte en elle-même sa récompense, toute action légère laisse après elle une impression fâcheuse, parfois suivie d'une punition physique dont la moindre conséquence peut être la suspension de la médianimité, ou tout au moins l'impossibilité de communiquer avec les bons Esprits.

Il faut être sérieux, non-seulement avec les Esprits bienveillants et éclairés qui viennent donner de sages instructions, et que votre peu de recueillement éloignerait, mais encore avec les Esprits souffrants ou mauvais qui viennent, les uns vous demander des consolations, les autres vous mystifier. Je dirai même que c'est surtout avec ces derniers qu'il faut de la gravité, quoique tempérée par la bienveillance ; c'est le meilleur moyen de leur imposer, et de les faire tenir à l'écart en les contraignant au respect. Si vous vous abaissiez jusqu'à la familiarité avec ceux qui vous sont inférieurs sous les rapports moraux et intellectuels, vous ne tarderiez pas à donner prise à leur influence perverse, qui se traduit par des mystifications d'abord, plus tard par de cruelles et tenaces obsessions.

Soyez donc sur vos gardes ; nuancez votre langage d'après celui même des Esprits qui se communiquent dans vos groupes, mais que la gravité et la bienveillance n'en soient jamais exclues. Ne repoussez pas ceux qui se présentent à vous sous des apparences imparfaites. Peut-être préfèreriez-vous toujours des communications sages sur lesquelles il ne vous soit pas nécessaire d'exercer votre cœur et votre jugement pour en connaître la valeur, mais songez que le jugement ne

se développe que par l'exercice. Toutes les communications ont leur utilité pour qui sait en tirer parti ; une mystification reconnue et prévenue peut agir avec plus d'efficacité sur vos âmes, en vous en faisant mieux apercevoir les points à renforcer, que des instructions que vous vous contenteriez d'admirer sans les mettre en pratique.

Travaillez avec courage et sincérité, et l'Esprit du Seigneur sera avec vous.

MOKI.

Immigration des Esprits supérieurs sur la terre.

(Société spirite de Paris, 7 octobre 1864. – Médium, M. Delanne.)

Je vous parlerai ce soir des immigrations d'Esprits avancés qui viennent s'incarner sur votre terre. Déjà ces nouveaux messagers ont repris le bâton de pèlerin ; déjà ils se répandent par milliers sur votre globe ; partout ils sont disposés par les Esprits qui dirigent le mouvement de la transformation par groupes, par séries. Déjà la terre tressaille de sentir dans son sein ceux qu'elle a vus jadis faire des passages à travers son humanité naissante. Elle se réjouit de les revoir, car elle pressent qu'ils viennent pour la conduire à la perfection, en devenant les guides des Esprits ordinaires qui ont besoin d'être encouragés par de bons exemples.

Oui, de grands messagers sont parmi vous ; ce sont eux qui deviendront les soutiens de la génération future. A mesure que le Spiritisme va grandir et se développer, des Esprits d'un ordre de plus en plus élevé viendront soutenir l'œuvre, en raison des besoins de la cause. Partout Dieu a réparti des soutiens pour la doctrine ; ils surgiront en temps et lieu. Aussi, sachez attendre avec fermeté et confiance ; tout ce qui a été prédit arrivera, comme le dit le saint livre, jusqu'à un *iota*.

Si la transition actuelle, comme vient de le dire le maître, a soulevé les passions et fait surgir la lie des Esprits incarnés et désincarnés, elle a aussi réveillé le désir ardent, chez une foule d'Esprits d'une position supérieure dans les mondes des tourbillons solaires, de venir à nouveau servir les desseins de Dieu pour ce grand événement.

Voilà pourquoi je disais tout à l'heure que l'immigration d'Esprits supérieurs s'opérait sur votre terre pour activer la marche ascendante de votre humanité. Redoublez donc de courage, de zèle, de ferveur pour la cause sacrée. Sachez-le, rien n'arrêtera la marche progressive du Spiritisme, car de puissants protecteurs continueront votre œuvre.

MESMER.

Sur les créations fluidiques.

(Société de Paris, 14 octobre 1864. – Médium, M. Delanne.)

J'ai dit brièvement quelques mots sur les grands messagers envoyés parmi vous pour accomplir leur mission de progrès intellectuel et moral sur votre globe.

Si, dans cet ordre, le mouvement se développe, et prend des proportions que vous notez chaque jour, il s'en accomplit un autre, non-seulement dans le monde des Esprits qui ont quitté la matière, mais aussi important dans l'ordre matériel ; je veux parler des lois d'épuration fluidique.

L'homme doit non-seulement élever son âme par la pratique de la vertu, mais il doit aussi épurer la matière. Chaque industrie fournit son contingent à ce travail, car chaque industrie produit des mélanges de toute espèce ; ces espèces dégagent des fluides qui, plus épurés, vont rejoindre dans l'atmosphère des fluides similaires qui deviennent utiles aux manifestations des Esprits dont vous parliez tout à l'heure.

Oui, les objets procréés instantanément par la volonté, qui est le plus riche don de l'Esprit, sont puisés dans les fluides semi-matériels, analogues à la constitution semi-matérielle du corps appelé périsprit, des habitants de l'erraticité. Voilà pourquoi, avec ces éléments, ils peuvent créer des objets selon leur désir.

Le monde des invisibles est comme le vôtre ; au lieu d'être matériel et grossier, il est fluidique, éthéré, de la nature du périsprit, qui est le vrai corps de l'Esprit, puisé dans ces milieux moléculaires, comme le vôtre se forme de choses plus palpables, tangibles, matérielles.

Le monde des Esprits n'est pas le reflet du vôtre ; c'est le vôtre qui est une grossière et bien imparfaite image du royaume d'outre-tombe.

Les rapports de ces deux mondes ont toujours existé. Mais aujourd'hui le moment est arrivé où toutes ces affinités vont vous être dévoilées, démontrées et rendues palpables.

Quand vous comprendrez les lois des rapports entre les êtres fluidiques et ceux que vous connaissez, la loi de Dieu sera près d'être mise à exécution ; car chaque incarné comprendra son immortalité, et de ce jour il deviendra non-seulement un ardent travailleur à la grande cause, mais encore un digne serviteur de ses œuvres. MESMER.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. | N° 6. | JUIN 1865.

Compte rendu de la caisse du Spiritisme.

Fait à la Société spirite de Paris, le 5 mai 1865, par M. ALLAN KARDEC.

Messieurs et chers collègues,

Il y a quelque temps que je vous ai annoncé de nouvelles explications au sujet de la caisse du Spiritisme. L'inauguration d'une nouvelle année sociale m'en offre naturellement l'occasion. Dans cet exposé, je regrette d'avoir à vous parler de moi, ce que je fais toujours le moins possible, mais dans cette circonstance je ne saurais faire autrement ; c'est pourquoi je vous prie d'avance de vouloir bien m'excuser.

Je rappellerai sommairement le compte rendu que je vous ai soumis sur le même sujet il y a deux ans.

Au mois de février 1860, un don de 10 000 francs fut mis à ma disposition pour en diriger l'emploi à mon gré dans l'intérêt du Spiritisme. A cette époque, la Société n'avait point de local à elle, ce qui présentait de graves inconvénients. L'extension que commençait à prendre la doctrine faisait sentir l'utilité d'un local spécial affecté, non-seulement aux séances, mais à la réception des visiteurs qui devenaient chaque jour plus nombreux et rendaient indispensable la présence permanente de quelqu'un au siège même de la Société. Je fis choix de ce local, qui réunissait les avantages de convenance et de position centrale ; le choix, du reste, n'était pas facile, vu la nécessité de dépendances appropriées à sa destination, jointe à l'excessive cherté

des loyers. Le prix de la location de celui-ci, y compris les contributions, est de 2 930 francs. La Société ne pouvant supporter cette charge et ne payant que 1 200 francs, il restait 1 730 francs auxquels il fallait pourvoir. En affectant le don qui avait été fait, soit à l'achat du matériel, soit au paiement de l'excédant du loyer, ce n'était point s'écarter des intentions du donateur, puisque c'était dans l'intérêt de la doctrine, et, en effet, on comprend, aujourd'hui surtout, combien il a été utile d'avoir ce centre où viennent aboutir tant de relations, et combien il était nécessaire en outre que j'y eusse un pied-à-terre. Toutefois, je dois rappeler que si j'habite ce local, ce n'est point un avantage pour moi, puisque j'ai un autre appartement qui ne me coûte rien et qu'il me serait plus agréable d'habiter, et cela avec d'autant plus de raison que cette double habitation, loin d'être un allègement, est une aggravation de charges, ainsi que je le démontrerai tout à l'heure.

Cette somme de 10 000 francs fut donc le premier fonds de la cause du Spiritisme, caisse qui, ainsi que vous le savez, est l'objet d'une comptabilité spéciale, et ne se confond point avec mes affaires personnelles. Ce fonds devait suffire à parfaire, à quelque chose près, le loyer pendant les six ans de bail, selon le compte détaillé que je vous ai présenté la dernière fois ; or, le bail expire dans un an, et la somme touche à sa fin.

Il est vrai que le capital de la caisse a été augmenté de plusieurs sommes ; il se compose ainsi qu'il suit :

1°	Donation de février 1860	10 000	fr.
2°	Abandon d'un prêt fait à une époque antérieure dans l'intérêt du Spiritisme	600	"
3°	Don fait en 1862	500	"
4°	Autre don fait en septembre 1864	1 000	"
5°	Autre don fait en octobre 1864	2 000	"
	Total	14 100	"

Ces deux dernières sommes ayant une destination spéciale, ce n'est en réalité que 11 100 francs qui ont pu être affectés au loyer, et qui ne suffiront pas entièrement.

Mais le loyer n'est pas la seule charge qui incombe au Spiritisme ; je ne parle pas des œuvres de bienfaisance, qui sont une chose à part dont nous parlerons tout à l'heure. J'aborde un autre côté de la question, et c'est ici que je réclame votre indulgence par la nécessité où je suis de parler de moi.

On a beaucoup parlé des produits que je retirais de mes ouvrages ; personne de sérieux assurément ne croit à mes millions, malgré l'affirmation de ceux qui disaient tenir de bonne source que j'avais un train princier, des équipages à quatre chevaux et que chez moi on ne marchait que sur des tapis d'Aubusson. Quoi qu'en ait dit, en outre, l'auteur d'une brochure que vous connaissez, et qui prouve par des calculs hyperboliques que mon budget des recettes dépasse la liste civile du plus puissant souverain de l'Europe (38 millions. *Revue*, juin 1862, p. 179 ; juin 1863, p. 175), ce qui, soit dit en passant, témoignerait d'une extension vraiment miraculeuse de la doctrine, il est un fait plus authentique que ses calculs, c'est que je n'ai jamais rien demandé à personne, que personne ne m'a jamais rien donné pour moi personnellement ; qu'aucune collecte de *denier quelconque* n'est venue pourvoir à mes besoins ; en un mot, que *je ne vis aux dépens de personne*, puisque, sur les sommes qui m'ont été volontairement confiées dans l'intérêt du Spiritisme, aucune parcelle n'en a été distraite à mon profit, et l'on voit d'ailleurs à quel chiffre elles s'élèvent.

Mes immenses richesses proviendraient donc de mes ouvrages spirites. Bien que ces ouvrages aient eu un succès inespéré, il suffit d'être tant soit peu initié aux affaires de librairie, pour savoir que ce n'est pas avec des livres philosophiques qu'on amasse des millions en cinq ou six ans quand on n'a sur la vente qu'un droit d'auteur de quelques centimes par exemplaire. Mais qu'il soit fort ou faible, ce produit étant le fruit de mon travail, personne n'a le droit de s'immiscer dans l'emploi que j'en fais ; quand même il s'élèverait à des millions, du moment que l'achat des livres, aussi bien que l'abonnement à la *Revue*, est facultatif et n'est imposé *en aucune circonstance*, pas même pour assister aux séances de la Société, cela ne regarde personne. Commercialement parlant, je suis dans la position de tout homme qui recueille le fruit de son travail ; je cours la chance de tout écrivain qui peut réussir, comme il peut échouer.

Bien que sous ce rapport je n'aie aucun compte à rendre, je crois utile, à la cause même à laquelle je me suis voué, de donner quelques explications.

Je dirai d'abord que mes ouvrages n'étant pas ma propriété exclusive, je suis obligé de les acheter à mon éditeur et de les payer comme un libraire, à l'exception de la *Revue* dont j'ai gardé la disposition ; que le bénéfice se trouve singulièrement diminué par les non-valeurs et les distributions gratuites faites dans l'intérêt de la doctrine, à des gens qui, sans cela, seraient obligés de s'en passer. Un calcul

bien facile prouve que le prix de dix volumes perdus ou donnés, que je n'en dois pas moins payer, suffit pour absorber le bénéfice de cent volumes. Ceci soit dit à titre de renseignement et comme parenthèse. Somme toute, et balance faite, il reste cependant quelque chose. Supposez le chiffre que vous voudrez ; qu'est-ce que j'en fais ? C'est là ce qui préoccupe le plus certaines gens.

Quiconque a vu notre intérieur jadis et le voit aujourd'hui, peut attester que rien n'est changé à notre manière de vivre depuis que je m'occupe de Spiritisme ; elle est tout aussi simple maintenant qu'elle était autrefois, parce qu'une vie somptueuse n'est pas dans nos goûts. Il est donc certain que mes bénéfices, si énormes soient-ils, ne servent pas à nous donner les jouissances du luxe. Nous n'avons pas d'enfants, ce n'est donc pas pour eux que nous amassons ; nos héritiers indirects sont la plupart beaucoup plus riches que nous : il y aurait simplicité à m'épuiser à travailler à leur profit. Est-ce donc que j'aurais la manie de thésauriser pour avoir le plaisir de contempler mon argent ? Je ne pense pas que mon caractère et mes habitudes aient jamais pu le faire supposer. Ceux qui m'attribuent de telles idées connaissent bien peu mes principes en matière de Spiritisme, puisqu'ils me jugent si attaché aux biens de la terre. A quoi donc cela passe-t-il ? Du moment que cela ne me profite pas, plus la somme est fabuleuse, plus la réponse est embarrassante. Un jour on en saura le chiffre exact, ainsi que l'emploi détaillé, et les faiseurs d'histoires en seront pour leurs frais d'imagination ; aujourd'hui je me borne à quelques données générales pour mettre un frein à des suppositions ridicules. Je dois à cet effet entrer dans quelques détails intimes dont je vous demande pardon, mais qui sont nécessaires.

De tout temps nous avons eu de quoi vivre, très modestement il est vrai, mais ce qui eût été peu pour certaines gens nous suffisait, grâce à nos goûts et à nos habitudes d'ordre et d'économie. A notre petit revenu venait s'ajouter en supplément le produit des ouvrages que j'ai publiés avant le Spiritisme, et celui d'un modeste emploi que j'ai dû quitter quand les travaux de la doctrine ont absorbé tout mon temps.

Dans la propriété que je possède, et qui me reste comme débris de ce que la mauvaise foi n'a pu m'enlever, nous pouvions vivre tranquillement et loin du tracas des affaires. Le Spiritisme, en me tirant de l'obscurité, est venu me lancer dans une nouvelle voie ; en peu de temps je me suis trouvé entraîné dans un mouvement que j'étais loin de prévoir. Lorsque je conçus l'idée du *Livre des Esprits*, mon intention était de ne point me mettre en évidence et de rester inconnu ; mais,

promptement débordé, cela ne m'a pas été possible : j'ai dû renoncer à mes goûts de retraite, sous peine d'abdiquer l'œuvre entreprise et qui grandissait prodigieusement ; il m'a fallu en suivre l'impulsion et en prendre les rênes. Si mon nom a maintenant quelque popularité, ce n'est assurément pas moi qui l'ai recherchée, car il est notoire que je ne la dois ni à la réclame, ni à la camaraderie de la presse, et que je n'ai jamais profité de ma position et de mes relations pour me lancer dans le monde, alors que cela m'eût été si facile. Mais à mesure que l'œuvre grandissait, un horizon plus vaste se déroulait devant moi, et en reculait les bornes ; je compris alors l'immensité de ma tâche, et l'importance du travail qui me restait à faire pour la compléter ; les difficultés et les obstacles, loin de m'effrayer, redoublèrent mon énergie ; je vis le but, et résolus de l'atteindre avec l'assistance des bons Esprits. Je sentais que je n'avais pas de temps à perdre, et je ne le perdis ni en visites inutiles, ni en cérémonies oiseuses ; ce fut l'œuvre de ma vie ; j'y donnai tout mon temps, j'y sacrifiai mon repos, ma santé, parce que l'avenir était écrit devant moi en caractères irrécusables. Je le fis de mon propre mouvement, et ma femme, qui n'est ni plus ambitieuse, ni plus intéressée que moi, entra pleinement dans mes vues et me seconda dans ma tâche laborieuse, comme elle le fait encore, par un travail souvent au-dessus de ses forces, sacrifiant sans regret les plaisirs et les distractions du monde auxquels sa position de famille l'avait habituée.

Sans nous écarter de notre genre de vie, cette position exceptionnelle ne nous en a pas moins créé des nécessités auxquelles mes seules ressources ne me permettaient pas de pourvoir. Il serait difficile de se figurer la multiplicité des dépenses qu'elle entraîne, et que j'aurais évitées sans cela. La nécessité d'habiter en deux endroits différents est, comme je l'ai dit, un surcroît de charges par l'obligation d'avoir tout en double en objets mobiliers, sans compter une foule de menus frais qu'exige cette double habitation, et les pertes qui résultent de mes intérêts matériels négligés par suite des travaux qui absorbent tout mon temps. Ce n'est point une plainte que j'articule, puisque mes occupations actuelles sont volontaires ; c'est un fait que je constate en réponse à ceux qui prétendent que tout est profit pour moi dans le Spiritisme. Quant aux frais spéciaux occasionnés par la position, il serait impossible de les énumérer ; mais si l'on considère que j'ai chaque année pour plus de huit cent francs rien qu'en affranchissement de ports de lettres, indépendamment des voyages, de la nécessité de m'adjoindre quelqu'un pour me seconder, et autres menus

frais obligés, on comprendra que je n'exagère pas en disant que mes dépenses annuelles, qui ont été sans cesse en croissant, sont aujourd'hui plus que triplées. On peut se figurer approximativement à combien, depuis huit ans, a pu s'élever cet excédant en mettant une moyenne de 6 000 francs par an. Or, personne ne contestera l'utilité de ces dépenses pour le succès de la doctrine qui eût évidemment langui si je fusse resté dans ma retraite sans voir personne et sans les nombreuses relations que j'entretiens chaque jour. C'est pourtant ce que j'aurais été obligé de faire si rien ne me fût venu en aide.

Eh bien ! messieurs, ce qui m'a procuré ce supplément de ressources, c'est le produit de mes ouvrages. Je le dis avec bonheur, c'est avec mon propre travail, avec le fruit de mes veilles que j'ai pourvu, en majeure partie du moins, aux nécessités matérielles de l'installation de la doctrine. J'ai ainsi apporté une large quote-part à la caisse du Spiritisme. Dieu a voulu qu'il trouvât en lui-même ses premiers moyens d'action. Dans le principe, je regrettais que mon peu de fortune ne me permît pas de faire ce que j'aurais voulu pour le bien de la chose ; aujourd'hui j'y vois le doigt de la Providence, et l'accomplissement de cette prédiction maintes fois répétée des bons Esprits : Ne t'inquiète de rien ; Dieu sait ce qu'il te faut, et il saura y pourvoir.

Si j'eusse employé le produit de mes ouvrages à l'augmentation de mes jouissances matérielles, c'eût donc été au préjudice du Spiritisme, et cependant personne n'aurait eu le droit d'y trouver à redire, car j'étais bien le maître de disposer à mon gré de ce que je ne devais qu'à moi-même ; mais puisque je m'en passais avant, je pouvais également m'en passer après ; en l'appliquant à l'œuvre, on ne trouvera pas, je pense, que ce soit de l'argent mal employé, et ceux qui aident à la propagation des ouvrages ne pourront pas dire qu'ils travaillent à m'enrichir.

Ce n'était pas tout de pourvoir au présent, il fallait aussi penser à l'avenir, et préparer une fondation qui, après moi, pût aider celui qui me remplacera dans la grande tâche qu'il aura à remplir ; cette fondation, sur laquelle je dois me taire encore, se rattache à la propriété que je possède, et c'est en vue de cela que j'applique une partie de mes produits à l'améliorer. Comme je suis loin des millions dont on m'a gratifié, je doute fort que, malgré mes économies, mes ressources personnelles me permettent jamais de donner à cette fondation le complément que je voudrais lui voir de mon vivant ; mais puisque sa réalisation est dans les vues de mes guides spirituels, si je ne le fais

pas moi-même, il est probable qu'un jour ou l'autre, cela se fera. En attendant, j'en élabore les plans sur le papier.

Loin de moi, messieurs, la pensée de tirer la moindre vanité de ce que je viens de vous exposer ; il a fallu la persévérance de certaines diatribes pour m'engager, quoique à regret, à rompre le silence sur quelques-uns des faits qui me concernent. Plus tard, tous ceux que la malveillance s'est plu à dénaturer seront mis en lumière par des documents authentiques, mais le temps de ces explications n'est pas encore venu ; la seule chose qui m'importait pour le moment, c'était que vous fussiez édifiés sur la destination des fonds que la Providence fait passer par mes mains, quelle qu'en soit l'origine. Je ne me considère que comme dépositaire même de ceux que je gagne, à plus forte raison de ceux qui me sont confiés et dont je rendrai un compte rigoureux. Je me résume en disant : pour moi, je n'en ai pas besoin ; c'est dire que je n'en fais pas mon profit.

Il me reste à vous parler, messieurs, de la caisse de bienfaisance. Vous savez qu'elle s'est formée sans dessein prémédité par quelques sommes versées entre mes mains pour des œuvres de charité, mais sans affectation spéciale, auxquelles j'ajoute celles qui de temps à autre se trouvent n'avoir pas d'emploi déterminé. Le premier don fait dans ce but est celui d'une somme de 200 fr., remise le 20 août 1863. L'année suivante, le 17 août 1864, la même personne me remit une pareille somme de 200 fr. Le 1er septembre, pendant mon voyage, une autre me remit 100 fr. Lors des souscriptions qui ont été publiées dans la *Revue*, plusieurs personnes ont joint à leur envoi des sommes de moindre importance, avec emploi facultatif. Tout récemment, le 28 avril dernier, quelqu'un m'a remis 500 fr. Le total des recettes s'est élevé jusqu'à ce jour à 1317 fr. Le total des dépenses en secours divers, dons ou prêts non encore remboursés, se monte à 1060 fr. Il me reste actuellement en caisse 257 fr.

Quelqu'un me demandait un jour, sans curiosité bien-entendu, et par pur intérêt pour la chose, ce que je ferais d'un million si je l'avais. Je lui ai répondu qu'aujourd'hui l'emploi en serait tout différent de ce qu'il eût été dans le principe. Jadis j'eusse fait de la propagande par une large publicité ; maintenant je reconnais que cela eût été inutile, puisque nos adversaires s'en sont chargés à leurs frais. En ne mettant pas alors de grandes ressources à ma disposition, les Esprits ont voulu prouver que le Spiritisme ne devait son succès qu'à lui-même, à sa propre force, et non à l'emploi de moyens vulgaires.

Aujourd'hui que l'horizon s'est élargi, que l'avenir surtout s'est déroulé, des besoins d'un tout autre ordre se font sentir. Un capital, comme celui que vous supposez, recevrait un emploi plus utile. Sans entrer dans des détails qui seraient prématurés, je dirai simplement qu'une partie servirait à convertir ma propriété en une maison spéciale de retraite spirite, dont les habitants recueilleraient les bienfaits de notre doctrine morale ; l'autre à constituer un revenu *inaliénable* destiné 1° à l'entretien de l'établissement ; 2° à assurer une existence indépendante à celui qui me succédera et à ceux qui l'aideront dans sa mission ; 3° à subvenir aux besoins courants du Spiritisme sans courir la chance de produits éventuels comme je suis obligé de le faire, puisque la majeure partie des ressources repose sur mon travail qui aura un terme.

Voilà ce que je ferais ; mais si cette satisfaction ne m'est pas donnée, il m'importe peu qu'elle soit accordée à d'autres. Du reste je sais que, d'une manière ou d'une autre, les Esprits qui dirigent le mouvement pourvoiront à toutes les nécessités en temps utile ; c'est pourquoi je ne m'en inquiète nullement, et m'occupe de ce qui est pour moi la chose essentielle : l'achèvement des travaux qui me restent à terminer. Cela fait, je partirai quand il plaira à Dieu de me rappeler.

On s'étonne que certains personnages haut placés, et notoirement sympathiques à l'idée spirite, n'en prennent pas ouvertement et officiellement la cause en main ; ce serait, dit-on, leur devoir, puisque le Spiritisme est une œuvre essentiellement moralisatrice et humanitaire. On oublie que ces personnes, par leur position même, ont, plus que d'autres, à lutter contre des préjugés que le temps seul peut faire disparaître, et qui tomberont devant l'ascendant de l'opinion. Disons, en outre, que le Spiritisme est encore à l'état d'ébauche, et qu'il n'a pas dit son dernier mot ; les principes généraux en sont posés, mais on ne fait qu'en entrevoir les conséquences, qui ne sont et *ne peuvent pas* être encore nettement définies. Jusqu'à présent, ce n'est qu'une doctrine philosophique dont il faut attendre l'application aux grandes questions d'intérêt général ; c'est alors seulement que beaucoup de personnes en comprendront la véritable portée et l'utilité, et pourront se prononcer en connaissance de cause. Jusqu'à ce que le Spiritisme ait complété son œuvre, le bien qu'il fait est limité ; il ne peut être le fait que d'une croyance individuelle, et une adhésion officielle serait prématurée et impossible. Alors aussi, beaucoup de ceux qui le considèrent, à l'heure qu'il est, comme une chose futile, changeront forcé-

ment de manière de voir et seront portés, par la force même des choses, à en faire une étude sérieuse. Laissons-le donc grandir et ne demandons pas qu'il soit homme avant d'avoir été enfant ; ne demandons pas à l'enfance ce que l'âge viril peut seul donner. A. K.

Nota. - Cet exposé n'avait été fait que pour la Société, mais l'insertion dans la *Revue* en ayant été demandée à l'unanimité et avec insistance, nous avons cru devoir obtempérer à ce désir.

Le Spiritisme en haut et en bas de l'échelle.

Nous n'apprenons rien de nouveau, ni à nos frères en croyance, ni à nos adversaires, en disant que le Spiritisme envahit tous les rangs de la société. Les deux lettres que nous citons ici ont principalement pour but de mettre en relief la similitude des sentiments que la doctrine suscite aux deux pôles extrêmes de l'échelle sociale, chez des individus qui n'ont aucun point de contact, que nous n'avons jamais vus, et qui néanmoins se rencontrent sur le même terrain, sans autre guide que la lecture des ouvrages. L'un est un dignitaire de l'empire russe, l'autre un simple berger de la Touraine.

Voici la première de ces lettres :

Monsieur,

Depuis le 23 octobre dernier, il s'est formé dans notre ville un groupe spirite sous la protection de l'apôtre saint Pierre. Vous regardant, monsieur, comme notre maître en Spiritisme, je me fais un devoir, comme président de ce groupe, de vous en informer.

Le but principal que nous nous proposons est le soulagement des Esprits souffrants, tant incarnés que désincarnés. Nos réunions ont lieu deux fois par semaine. Nous tâchons d'atteindre l'unité de la pensée, et pour y parvenir, chacun des assistants, pendant toute la durée de la séance, garde le silence le plus recueilli, et lorsque la question posée aux Esprits est lue à haute voix, chacun de nous demande mentalement l'aide de son ange protecteur afin d'obtenir une réponse vraie. Ayant le plus souvent affaire, dans nos évocations, à des Esprits d'un ordre inférieur, à des Esprits obsesseurs, et connaissant, par expérience, l'efficacité de la prière en commun, nous y avons presque tou-

jours recours pour éclairer et soulager ces malheureux. Notre groupe possède beaucoup de médiums, mais ordinairement il n'y en a que deux ou trois qui écrivent à chaque séance. Nous avons en outre un médium auditif et voyant, et un magnétiseur. On nous promet un médium dessinateur, mais, ne l'ayant jamais vu, je ne puis apprécier sa faculté. Notre groupe se compose déjà de quarante membres.

Il y a plusieurs autres réunions Spirites à Saint-Pétersbourg, mais elles n'ont pas de règlement ; notre groupe est le premier qui soit régulièrement organisé, et nous espérons qu'avec l'aide de Dieu, notre exemple sera suivi.

Je suis heureux de pouvoir vous dire que la première brochure spirite a enfin paru en Russie, imprimée à Saint-Pétersbourg avec l'autorisation de la censure ; c'est ma réponse à un article que l'archiprêtre M. Debolsky a inséré dans le journal *Radougaf* (l'Arc-en-ciel). Jusqu'à présent notre censure ne permettait de publier que des articles contre, mais jamais pour le Spiritisme. J'ai pensé que la meilleure réfutation était la traduction de votre brochure *Le Spiritisme à sa plus simple expression*, que j'ai fait insérer dans ce journal.

Me permettrez-vous, monsieur, de vous adresser les communications les plus importantes que nous pourrons obtenir, celles surtout qui pourront venir à l'appui de la vérité et de la sublimité de notre doctrine ?

Veuillez agréer, etc.

Le général A. DE B…

La tenue de ce groupe, le but tout de charité qu'on s'y propose, sont les meilleures preuves que le Spiritisme y est compris dans sa véritable essence, et envisagé sous son côté le plus sérieux et le plus éminemment pratique ; là point de curiosité, point de demandes futiles, mais l'application de la doctrine dans ce qu'elle a de plus élevé. Une personne qui a souvent assisté à cette réunion nous a dit qu'on est édifié de la gravité, du recueillement et du sentiment de véritable piété qui y président.

La lettre suivante n'a pas été écrite à nous, mais au président d'un des groupes spirites de Tours. Nous la transcrivons littéralement, sauf l'orthographe qui a été rectifiée.

Cher monsieur Rebondin et frère en Dieu,

Pardonnez, cher monsieur, si je prends la liberté de vous écrire. Depuis longtemps déjà j'avais l'intention de le faire pour vous remer-

cier du bon accueil que vous m'avez fait l'an passé, en me procurant le plaisir d'assister deux fois à vos séances. Vous ne vous rappelez sans doute plus de moi ; mais je vais vous dire qui je suis. Je suis venu vous voir avec mon ancien patron, M. T… ; j'étais son berger depuis onze ans ; aujourd'hui, il vient de se marier, et les parents de sa femme s'étant aperçus que je m'occupais de Spiritisme, qui, selon eux, est une étude diabolique, firent tant qu'il fallut nous quitter. J'ai bien souffert de cette séparation, cher monsieur, mais je veux suivre les maximes de notre sainte doctrine ; mon devoir est de prier pour tous les malheureux qui offensent notre divin Maître à tous.

J'ai fait tous mes efforts, depuis que je connais la doctrine, pour faire des adeptes ; si j'ai rencontré des obstacles, j'ai eu la satisfaction d'avoir amené bien des personnes à la connaissance du Spiritisme, qui explique toutes nos épreuves que nous subissons sur cette terre d'amertume et de misères. Oh ! qu'il est doux d'être Spirite et d'en pratiquer les vertus ! Pour moi, c'est mon seul bonheur. Vous, cher monsieur, le plus dévoué à la sainte cause, j'espère que vous ne me refuserez pas une place dans votre cœur. Je suis si heureux de vous connaître, vous m'avez si bien accueilli ! Voilà deux fois que je suis allé à Tours avec mes deux amis qui étudient le Spiritisme, avec l'intention d'assister à vos séances, mais j'ai appris que vos réunions n'avaient plus lieu le dimanche. Soyez assez bon de me dire si vous vous réunissez toujours ce jour-là, et de me permettre que je me réunisse à vous, avec mes amis, pour participer à notre bien spirituel ; vous nous causerez un bien grand bonheur. Je compte sur votre amitié, et je suis, en attendant le jour où je serais si heureux d'être réunis pour pratiquer l'amour et la charité.

Votre ami qui vous aime, salut fraternel.

PIERRE HOUDÉE, berger.

On voit qu'il n'est pas besoin d'un diplôme pour comprendre la doctrine ; c'est que, malgré sa haute portée, elle est si claire et si logique, qu'elle arrive sans peine à toutes les intelligences, condition sans laquelle aucune idée ne peut se populariser. Elle touche le cœur : c'est là son plus grand secret, et il y a un cœur dans la poitrine du prolétaire comme dans celle du grand seigneur ; le grand, comme le petit, a ses douleurs, ses amertumes, ses blessures morales pour lesquelles il demande un baume et des consolations que l'un et l'autre trouvent dans la certitude de l'avenir, parce que l'un et l'autre sont égaux devant la douleur et devant la mort, qui frappent le riche comme

le pauvre. Nous doutons fort qu'on parvienne à donner à la doctrine du démon et des flammes éternelles assez d'attrait pour la supplanter. Ce même berger faisait souvent, après sa journée de travail, deux lieues pour se rendre à Tours assister à une réunion spirite, et autant pour s'en retourner. Quand nous parlons de la *haute portée* de la doctrine et des consolations qu'elle procure, nous parlons un langage incompris de ceux qui croient que le Spiritisme est tout entier dans une table qui tourne, ou dans un phénomène plus ou moins authentique qui amasse les curieux, mais qui est parfaitement entendu de quiconque ne s'est pas arrêté à la surface et ne s'en est rapporté pas à des ouï-dire, et le nombre en est grand.

Les Esprits en Espagne.

Guérison d'une obsédée à Barcelone.

Sous ce premier titre nous avons publié en septembre 1864 un article où il était prouvé, par des faits authentiques, que, pour les Esprits, il n'y avait pas de Pyrénées, et qu'ils se riaient même des autodafé. La lettre de M. Delanne rapportée dans notre dernier numéro en est une nouvelle preuve. Il y est sommairement fait mention d'une cure d'obsession due au zèle et à la persévérance de quelques Spirites sincères et dévoués de Barcelone. On nous adresse le récit détaillé de cette guérison que nous nous faisons un devoir de publier, ainsi que la lettre qui l'accompagnait :

Monsieur et cher maître,

Nous avons eu l'avantage de voir parmi nous notre cher frère en croyance M. Delanne, et lui avons fait part de nos faibles travaux ainsi que de nos efforts pour procurer du soulagement à quelques pauvres patients que Dieu a bien voulu nous mettre sous la main. Parmi ceux-ci était une femme qui fut pendant quinze ans la proie d'une obsession des plus cruelles, et que Dieu nous a permis de guérir. Notre intention n'était certes pas d'en faire mention, car nous travaillons dans le silence, sans vouloir nous en attribuer aucun mérite ; mais M. Delanne nous ayant dit que le récit de cette guérison servirait sans doute d'encouragement à d'autres croyants qui, comme nous, se vouent à cette œuvre de charité, nous n'hésitons pas à vous l'adresser. Nous bénissons la main du Seigneur qui nous permet de goûter

le fruit de nos travaux et nous en donne déjà la récompense ici-bas.

Pendant la semaine sainte, il a été prêché plusieurs sermons contre le Spiritisme dont un se surpassait par ses absurdités. Le prédicateur demandait aux fidèles s'ils seraient satisfaits de savoir les âmes de leurs proches renaître dans le corps d'un bœuf, d'un âne, d'un porc ou autre animal quelconque. Voilà, dit-il, le Spiritisme, mes chers frères ; il est parfait pour l'esprit léger des Français, mais non pas pour vous, Espagnols, trop sérieux pour l'admettre et y croire.

Agréez, J. M. F.

Rose N…, mariée en 1850, fut atteinte peu de jours après son mariage d'attaques spasmodiques qui se répétaient assez souvent et avec violence jusqu'à ce qu'elle fût enceinte. Pendant sa grossesse elle n'éprouva rien, mais après sa délivrance les mêmes accidents se renouvelèrent ; les crises duraient souvent trois ou quatre heures, pendant lesquelles elle faisait toutes sortes d'extravagances, et trois ou quatre personnes suffisaient à peine pour la contenir. Parmi les médecins qui furent appelés, les uns disaient que c'était une maladie nerveuse, les autres de la folie. Le même phénomène se renouvela à chaque grossesse ; c'est-à-dire que les accidents cessaient pendant la gestation et recommençaient après l'accouchement.

Ceci durait depuis bien des années ; le pauvre ménage était las de consulter les uns et les autres et de faire des remèdes qui n'amenaient aucun résultat ; ces braves gens étaient à bout de patience et de ressources, la femme restant quelquefois des mois entiers sans pouvoir vaquer aux soins de son ménage. Elle éprouvait parfois un mieux qui faisait espérer une guérison, mais après quelques semaines de répit, le mal reprenait avec une recrudescence terrible.

Quelques personnes les ayant persuadés qu'un mal aussi rebelle devait être l'œuvre du démon, ils eurent recours aux exorcismes, et la patiente se rendit à un sanctuaire distant de vingt lieues, d'où elle revint tranquillisée en apparence ; mais au bout de quelques jours le mal revint avec une nouvelle intensité. Elle repartit pour un autre ermitage où elle resta quatre mois pendant lesquels elle fut assez tranquille pour qu'on la crût guérie ; elle revint donc dans sa famille, joyeuse de la voir enfin délivrée de sa cruelle maladie ; mais après quelques semaines leurs espérances furent de nouveau déçues ; les accès reparurent avec plus de force que jamais. Le mari et la femme étaient désespérés.

Ce fut en juillet dernier, 1864, qu'un de nos amis et frère en croyance nous donna connaissance de ce fait, nous proposant d'essayer de soulager, sinon de guérir cette pauvre persécutée, car il croyait y voir une obsession des plus cruelles. La malade était alors soumise à un traitement magnétique qui lui avait procuré un peu de soulagement, mais le magnétiseur, quoique Spirite, n'avait pas les moyens d'évoquer l'Esprit obsesseur, faute de médium, et ne pouvait, malgré son bon vouloir, produire l'effet désiré. Nous acceptâmes avec empressement cette occasion de faire une bonne œuvre ; nous réunîmes plusieurs adeptes sincères, et fîmes venir la malade.

Quelques minutes suffirent pour reconnaître la cause de la maladie de Rose ; c'était, en effet, une obsession des plus terribles. Nous eûmes beaucoup de peine à faire venir l'obsesseur à notre appel. Il fut très violent, nous répondit quelques mots décousus, et s'en fût aussitôt se jeter comme une furie sur sa victime, à laquelle il donna une crise violente qui fût cependant bientôt calmée par le magnétiseur.

A la seconde séance, qui eut lieu quelques jours après, nous pûmes retenir plus longtemps l'Esprit obsesseur, qui se montra cependant toujours rebelle et très cruel pour sa victime. La troisième évocation fut plus heureuse ; l'obsesseur conversa familièrement avec nous ; nous lui fîmes comprendre tout le mal qu'il faisait en persécutant cette malheureuse femme, mais il ne voulait point avouer ses torts et disait qu'il faisait payer *une vieille dette*. A la quatrième évocation, il pria avec nous et se plaignit d'être amené près de nous contre son gré ; il voulait bien venir, mais de sa propre volonté. C'est ce qu'il fit à la séance suivante ; peu à peu, à chaque nouvelle évocation, nous prenions plus d'ascendant sur lui, et nous avons fini par le faire renoncer au mal qui, depuis la quatrième séance, avait toujours été en diminuant, et nous eûmes la satisfaction de voir les crises cesser à la neuvième. Chaque fois une magnétisation de 12 à 15 minutes calmait totalement Rose et la laissait dans un état parfait de tranquillité.

Depuis le mois d'août, voilà de cela neuf mois, la malade n'a pas eu de crises, et ses occupations n'ont pas été interrompues. De loin en loin seulement, elle a éprouvé de légères secousses à la suite de quelques contrariétés qu'elle ne pouvait maîtriser ; mais ce n'étaient que comme des éclairs sans orage, et pour lui démontrer pratiquement qu'elle ne devait pas oublier les bonnes habitudes qu'elle avait contractées envers Dieu et ses semblables. Il faut dire aussi qu'elle a puissamment contribué à sa guérison, par sa foi, sa ferveur, sa con-

fiance dans le Créateur, et en réprimant son caractère naturellement emporté. Tout ceci a contribué à ce que l'obsesseur prît de la force sur lui-même, car il n'en avait pas assez pour s'engager résolument dans la bonne route ; il craignait les épreuves qu'il aurait à subir pour mériter son pardon. Mais, grâce à Dieu, et avec l'aide puissante de nos bons guides, il est aujourd'hui en bonne voie et fait tout ce qu'il peut pour être pardonné. C'est lui qui, aujourd'hui, donne de forts bons conseils à celle qu'il a si longtemps persécutée, et qui est maintenant robuste et gaie comme si elle n'avait jamais rien eu. Cependant, tous les huit jours, elle vient se soumettre à une magnétisation, et de temps en temps nous évoquons son ancien persécuteur pour le fortifier dans ses bonnes résolutions. Voici sa dernière communication ; elle est du 19 avril 1865 :

Me voici. Je viens vous remercier de votre bonne persévérance à mon égard ; sans vous, sans ces bons et bienveillants Esprits qui sont présents, je n'aurais jamais connu le bonheur que je ressens maintenant ; je croupirais encore dans mal, dans la misère. Oh ! oui, misère, car on ne peut être plus malheureux que je n'étais ; toujours faire le mal, et toujours désirer le faire ! Combien de fois, hélas ! vous ai-je dit que je ne souffrais pas ! C'est maintenant que je vois combien je souffrais. Dans ce même instant je les ressens encore ces souffrances, mais non comme alors ; aujourd'hui c'est du repentir et non le besoin incessant de faire le mal. Oh non ! que le Dieu de bonté m'en préserve, et que je sois fortifié pour ne plus retomber jamais dans la peine. Oh ! plus de ces tortures, plus de ces maux cuisants qui ne laissent à l'âme aucun moment de repos. C'est bien là l'enfer ; il est avec celui qui fait le mal comme je le faisais.

J'ai fait le mal par ressentiment, par vengeance, par ambition ! Que m'en est-il revenu ? Haï, repoussé des bons Esprits, ne pouvant les comprendre lorsqu'ils s'approchaient de moi et que j'entendais leurs voix, car il ne m'était pas permis de les voir ; non ! aujourd'hui Dieu me l'a permis ; c'est pour cela que je ressens un bien-être que je n'ai jamais éprouvé ; car, quoique je souffre beaucoup, j'entrevois l'avenir, et j'endure mes souffrances avec patience et résignation, demandant pardon à Dieu, et assistance aux bons Esprits pour celle que j'ai si longtemps persécutée. Qu'elle me pardonne ; un jour viendra, bientôt peut-être, où je pourrai lui être utile.

Je termine en vous remerciant, et vous priant de vouloir bien me continuer vos prières et la bonne amitié que vous m'avez témoignée, et de me pardonner la peine que je vous ai occasionnée. Oh ! merci,

merci ! Vous ne pouvez savoir combien mon Esprit est reconnaissant du bien que vous m'avez fait. Priez Dieu pour qu'il me pardonne, et les bons Esprits pour qu'ils soient avec moi afin de m'aider et de me fortifier. Adieu.

PEDRO.

Après cette communication, nous reçûmes de nos guides spirituels celle qui suit :

La guérison touche à sa fin ; remerciez Dieu qui a bien voulu exaucer vos prières et se servir de vous pour qu'un ennemi acharné soit devenu aujourd'hui un ami ; car soyez sûrs que cet Esprit fera un jour tout ce qu'il pourra pour cette pauvre famille qu'il a si longtemps tourmentée. Mais vous, chers enfants, n'abandonnez ni le persécuteur ni la persécutée ; tous les deux ont encore besoin de votre assistance : l'un pour le soutenir dans la bonne route qu'il a prise ; en l'évoquant quelquefois, vous augmenterez son courage ; l'autre, pour dissiper totalement le fluide malsain qui l'a si longtemps enveloppée ; faites-lui de temps en temps une abondante magnétisation, sans cela elle se trouverait encore exposée à l'influence d'autres Esprits malveillants, car vous savez qu'il n'en manque pas, et vous en auriez du regret. Courage donc ; achevez, complétez votre œuvre, et préparez-vous à celles qui vous sont encore réservées. Soyez fermes ; votre tâche est épineuse, il est vrai, mais aussi, si vous ne fléchissez pas, combien grande en sera pour vous la récompense !

VOS GUIDES.

Il ne suffit pas de rapporter des faits plus ou moins intéressants ; l'essentiel est d'en tirer une instruction, sans cela ils sont sans profit. C'est par les faits que le Spiritisme s'est constitué en science et en doctrine ; mais si l'on se fût borné à les constater et à les enregistrer, nous n'en serions pas plus avancés que le premier jour. En Spiritisme, comme en toute science, il y a toujours à apprendre ; or, c'est par l'étude, l'observation et la déduction des faits qu'on apprend. C'est pour cela que nous faisons, lorsqu'il y a lieu, suivre ceux que nous citons des réflexions qu'ils nous suggèrent, soit qu'ils viennent confirmer un principe connu, soit qu'ils servent d'élément à un principe nouveau. C'est, selon nous, le moyen de captiver l'attention des gens sérieux.

Une première remarque à faire sur la lettre rapportée ci-dessus, c'est qu'à l'exemple de ceux qui comprennent la doctrine dans sa

pureté, ces adeptes font abnégation de tout amour-propre ; ils ne font point d'étalage et ne cherchent point l'éclat ; ils font le bien sans ostentation, et sans se vanter des guérisons qu'ils obtiennent, parce qu'ils savent qu'ils ne les doivent ni à leur talent, ni à leur mérite personnel, et que Dieu peut leur retirer cette faveur quand il lui plaira ; ce n'est ni une réputation ni une clientèle qu'ils cherchent ; ils trouvent leur récompense dans la satisfaction d'avoir soulagé un affligé, et non dans le vain suffrage des hommes. C'est le moyen de se concilier l'appui des bons Esprits qui abandonnent l'orgueil aux Esprits orgueilleux.

Les faits de guérisons comme celui-ci, comme ceux de Marmande et d'autres non moins méritants, sont sans doute un encouragement ; ce sont aussi d'excellentes leçons pratiques qui montrent à quels résultats on peut arriver par la foi, la persévérance, et une sage et intelligente direction ; mais ce qui n'est pas un moins bon enseignement, c'est l'exemple de la modestie, de l'humilité et du complet désintéressement moral et matériel. C'est dans les centres animés de tels sentiments qu'on obtient ces merveilleux résultats, parce que là on est vraiment fort contre les mauvais Esprits. Il n'est pas moins à remarquer que dès que l'orgueil y pénètre, dès que le bien n'y est plus fait exclusivement pour le bien, et qu'on y cherche la satisfaction de l'amour-propre, la puissance décline.

Notons également que c'est dans les centres vraiment sérieux qu'on fait le plus d'adeptes sincères, parce que les assistants sont touchés de la bonne impression qu'ils reçoivent, tandis que dans les centres légers et frivoles, on n'est attiré que par la curiosité, qui n'est même pas toujours satisfaite. C'est comprendre le véritable but de la doctrine que de l'employer à faire le bien aux désincarnés, comme aux incarnés ; c'est peu récréatif pour certaines gens, il faut en convenir, mais c'est plus méritoire pour ceux qui s'y dévouent. Aussi sommes-nous heureux de voir se multiplier les centres qui se livrent à ces utiles travaux ; on s'y instruit tout en rendant service, et les sujets d'études n'y manquent pas. Ce sont les plus solides soutiens de la doctrine.

N'est-ce pas un fait bien caractéristique de voir, aux deux extrémités de l'Europe, au nord de la Russie et au midi de l'Espagne, des réunions spirites animées par la même pensée de faire le bien, qui agissent sous l'impulsion des mêmes sentiments de charité envers leurs frères ? N'est-ce pas l'indice de l'irrésistible puissance morale de la doctrine qui vainc tous les obstacles et ne connaît point de barrières ?

Il faut en vérité être bien dépourvu de bonnes raisons pour la com-

battre, quand on en est réduit aux tristes expédients employés par le prédicateur de Barcelone cité plus haut ; ce serait perdre son temps de les réfuter ; il n'y a qu'à plaindre ceux qui se laissent aller à de pareilles aberrations qui prouvent ou l'ignorance la plus aveugle, ou la plus insigne mauvaise foi. Mais il n'en ressort pas moins une importante instruction. Supposons que la femme Rose ait ajouté foi aux assertions du prédicateur et qu'elle eût repoussé le Spiritisme, qu'en serait-il advenu ? Elle n'aurait pas été guérie ; elle serait tombée dans la misère faute de pouvoir travailler ; elle et son mari eussent peut-être maudit Dieu, tandis qu'ils le bénissent maintenant, et l'Esprit mauvais ne se serait pas converti au bien ; au point de vue théologique, ce sont trois âmes sauvées par le Spiritisme, et que le prédicateur eût laissée se perdre.

A voir les premiers symptômes du mal, on comprend que la science ait pu se méprendre, car ils avaient tous les caractères d'un cas pathologique. Il n'en était rien cependant ; le Spiritisme seul pouvait en découvrir la véritable cause, et la preuve en est que la science, avec ses remèdes, a été impuissante pendant de longues années, tandis qu'en quelques jours il en a triomphé sans médicaments, par la seule moralisation de l'être pervers qui en était l'auteur. Le fait est là, et des milliers de faits semblables. Qu'en disent les incrédules ? C'est le hasard, la force de la nature ; la malade devait guérir. Et certains prêtres ? nous disons certains prêtres avec intention, parce que tous ne pensent pas de même : Cette femme a été guérie par le démon, et mieux eût valu pour le salut de son âme qu'elle restât malade. La femme Rose n'est pas de cet avis ; comme elle en remercie Dieu et non pas le démon, qu'elle prie et fait de bonnes œuvres, elle ne croit nullement son salut compromis ; en second lieu, elle aime mieux être guérie et travailler pour nourrir ses enfants que de les voir mourir de faim. Selon nous, Dieu est la source de tout bien.

Mais si le diable est le véritable acteur dans tous les cas d'obsessions, d'où vient l'impuissance des exorcismes ? C'est un fait positif que, non-seulement, en pareil cas, l'exorcisme a toujours échoué, mais que les cérémonies de ce genre ont toujours été suivies de recrudescence dans le mal ; Morzines en a offert de mémorables exemples. Le diable est donc plus puissant que Dieu, puisqu'il résiste à ses ministres, à ceux qui lui opposent des choses saintes ? Et cependant, les Spirites, qui invoquent-ils ? de qui sollicitent-ils l'appui ? De Dieu. Pourquoi avec la même assistance réussissent-ils, alors que les autres échouent ? En voici la raison :

D'abord, le retour de l'obsesseur au bien, et par suite la guérison du malade, ce qui est un fait matériel, prouvent que ce n'est pas le démon, mais un mauvais Esprit susceptible de s'améliorer. En second lieu, dans l'exorcisme, on ne lui oppose que des paroles et des signes matériels en la vertu desquelles on a foi, mais dont l'Esprit ne tient aucun compte ; on l'irrite, on le menace, on le maudit, en le vouant aux flammes éternelles ; on veut le dompter par la force, et, comme il est insaisissable, il s'en rit et vous échappe, et veut vous prouver qu'il est plus fort que vous. Par le Spiritisme, on lui parle avec douceur, on cherche à faire vibrer en lui la corde du sentiment ; on lui montre la miséricorde de Dieu ; on lui fait entrevoir l'espérance, et on le ramène tout doucement au bien ; voilà tout le secret.

Le fait ci-dessus présente un cas particulier, c'est celui de la suspension des crises pendant la grossesse. D'où cela vient-il ? Que la science l'explique, si elle le peut ; voici la raison qu'en donne le spiritisme. La maladie n'était ni une folie, ni une affection nerveuse ; la guérison en est la preuve : c'était bien une obsession. L'Esprit obsesseur exerçait une vengeance ; Dieu le permit pour servir d'épreuve et d'expiation à la mère et, en outre, parce que, plus tard, la guérison de celle-ci devait amener l'amélioration de l'Esprit. Mais les crises, pendant la grossesse, pouvaient nuire à l'enfant ; Dieu voulait bien que la mère fût punie du mal qu'elle avait pu faire, mais il ne voulait pas que l'être innocent qu'elle portait en souffrît ; c'est pour cela que toute liberté d'action fut ôtée, pendant ce temps, à ses persécuteurs.

Que le Spiritisme explique de choses pour celui qui veut étudier et observer ! Quels horizons il ouvrira à la science, quand celle-ci tiendra compte de l'élément spirituel ! Que ceux qui ne le voient que dans des manifestations curieuses sont loin de le comprendre !

Les deux espions.

Un de nos correspondants de Saint-Pétersbourg nous adresse la traduction d'un article publié contre le Spiritisme, dans un journal religieux de cette ville : *Doukhownaïa Beceda* (Entretiens religieux). C'est un récit fourni par deux jeunes gens de Moscou, MM***, qui se présentèrent chez nous en novembre dernier, sous les apparences d'hommes de la meilleure compagnie, se disant très sympathiques au

Spiritisme, et qui furent reçus avec les égards que commandait leur qualité d'étrangers. Rien absolument, dans leurs paroles ni dans leurs manières, ne trahissait l'intention qui les amenait ; il fallait qu'il en fût ainsi pour jouer leur rôle et accomplir la mission dont ils s'étaient chargés. Certes nos adversaires de France nous ont habitués à des comptes rendus qui ne brillent pas par l'exactitude, en matière de Spiritisme ; mais nous leur devons cette justice qu'aucun, à notre connaissance du moins, n'a poussé la calomnie aussi loin. Cela eût été difficile dans un journal français, parce que la loi protège contre de tels abus, mais aussi parce que trop de témoins oculaires viendraient constater la vérité ; mais à six cents lieues, dans un pays étranger et dans une langue inconnue ici, cela était plus facile. Nous devons aux nombreux adeptes de la Russie une réfutation de cet ignoble pamphlet, dont les auteurs sont d'autant plus répréhensibles qu'ils ont abusé de la confiance qu'ils avaient cherché à inspirer. En s'introduisant sous de fausses apparences, comme émissaires d'un parti, dans une maison particulière et dans une réunion toute privée, qui n'est jamais ouverte au public, et où l'on n'est admis que sur recommandation, pour livrer à la publicité un compte rendu défiguré et outrageant, on se place au-dessous des espions, car les espions, au moins, rendent un compte exact de ce qu'ils ont vu. Il est regrettable que ce soit encore au nom de la religion qu'on fasse de pareilles choses et qu'on les croie nécessaires à son soutien. Ce n'est pas par de tels moyens qu'on ruinera jamais le Spiritisme ; on le grandit par la haine qu'on lui porte. Ainsi en a-t-il été du christianisme à son début ; en le persécutant, ses adversaires ont travaillé à sa consolidation. Mais à cette époque on n'avait pas la publicité, et la calomnie pouvait couver longtemps ; aujourd'hui la vérité se fait jour promptement, et quand on dit méchamment qu'une chose est noire, chacun peut trouver à côté de soi la preuve qu'elle est blanche, et l'odieux de la calomnie retombe sur ses auteurs.

Les réflexions du journal sont celles de tous les détracteurs qui appartiennent à la même opinion ; elles ont été réfutées tant de fois qu'il serait inutile d'y revenir. Nous citerons toutefois le passage suivant :

« Les Spirites sont-ils en effet en communication directe avec le monde des Esprits, à tel point que les personnages les plus hauts et les plus sacrés arrivent à leur appel *ad libitum* au gré des médiums, comme au son d'une clochette ? N'y a-t-il pas ici du charlatanisme et une fourberie grossière, non de la part des Esprits qu'Allan Kardec

enseigne si bien à distinguer, mais de la part du chef même de cette nouvelle secte, si séduisante pour l'imagination de ses adeptes inexpérimentés ? Deux lettres ci-jointes, de Paris, provenant de personnes *dignes de foi*, mais qui n'ont pas voulu se nommer, peuvent donner une réponse suffisante à cette question délicate. »

Le Spiritisme n'a jamais dit que les Esprits, quels qu'ils soient, vinssent au gré d'un médium quelconque ; il dit au contraire qu'ils ne sont aux ordres de personne ; qu'ils viennent quand ils le veulent et quand ils le peuvent ; il fait plus, puisqu'il démontre les causes matérielles qui s'opposent à ce qu'un Esprit se manifeste par le premier venu.

Si la communication des Esprits n'est qu'une idée sans fondement et un jeu joué, une seule personne devrait en avoir le monopole ; comment se fait-il que la réalité en soit constatée depuis des années par des millions d'individus, de tous rangs et de tout âge, dans tous les pays ? Tout le monde joue donc la comédie, depuis les princes jusqu'aux roturiers, et cela au profit de qui ? Ce qui est plus bizarre encore, c'est que cette comédie ramène à Dieu les incrédules, et fait prier ceux qui se riaient de la prière. On n'a jamais vu les tours d'escamotage produire des résultats aussi sérieux.

Quant aux lettres des deux émissaires, il serait superflu de relever les sottes et grossières injures qu'elles renferment ; il nous suffira de citer quelques erreurs matérielles pour montrer la foi que mérite leur compte rendu sur le reste.

A l'heure convenue, nous allâmes nous recommander à Allan Kardec. Il demeure dans un des passages remplis constamment par la foule. Une inscription en grandes lettres annonce que c'est là que s'accomplissent les mystères du Spiritisme.

Au bas de l'escalier est un petit écusson portant ces mots : *Revue Spirite, au deuxième*, parce que là est le bureau du journal, et que tout journal étant sujet au public doit indiquer son domicile. Au-dessous est écrit : *Salle de cours*, parce que la salle des séances était primitivement destinée à des cours divers qui n'ont jamais eu lieu depuis que nous habitons ce local. Il n'y a rien là qui annonce l'accomplissement de mystères quelconques. C'est là une première invention de ces messieurs si dignes de foi.

Il était cinq heures du soir ; il faisait sombre et le Spirite n'avait pas de feu. Par des allées tortueuses nous fûmes introduits dans son cabinet.

Les visiteurs ne sont jamais introduits dans notre cabinet, mais dans un salon de réception, qui n'est pas celui d'un palais sans doute, mais où ceux qui ne le trouvent pas digne d'eux sont parfaitement libres de ne pas revenir.

Après nous avoir invités à nous asseoir, il se mit à continuer la conversation avec un jeune homme inconnu de nous. Les paroles de ce dernier nous firent comprendre qu'il était un médium récent, qu'il

se trouvait obsédé par la force impure qui lui donne des réponses sous le masque de purs Esprits ; que d'abord les réponses sont voilées par une innocence parfaite, mais qu'ensuite le diable se trahit peu à peu. La voix, l'air ébouriffé du jeune homme, tout dénotait une violente agitation. Le Spirite répondit qu'une pureté morale de la vie, la modération, étaient nécessaires pour communiquer avec les Esprits, et ainsi de suite ; qu'au commencement le médium est ordinairement poursuivi par les mauvais Esprits, mais qu'après il en arrive de bons. Le ton de ce discours était celui d'un maître ou d'un précepteur. *Il n'y a pas de doute* que tout cela n'était qu'une comédie jouée en notre présence.

Ce jeune homme, nous nous le rappelons, était un simple ouvrier qui venait nous demander des conseils, comme cela arrive souvent. Nous avons *continué* notre conversation avec lui, parce qu'à nos yeux un ouvrier honnête homme a droit à d'autant plus d'égards que sa position est plus humble. Il est possible que ce ne soient pas les idées de ces messieurs, mais ils y viendront quand, dans une autre existence, ils se trouveront dans la condition de ceux qu'ils traitent aujourd'hui avec hauteur. Quant à la comédie qui, *il n'y a pas de doute*, était jouée pour eux, il est assez singulier qu'elle fût préparée pour eux alors que nous ne les attendions pas. A leur arrivée, le jeune homme était seul ; puisque nous avons *continué* la conversation, c'est qu'elle était commencée ; alors nous jouions la comédie à nous deux. Dans tous les cas, elle n'avait rien de bien intéressant, et quand on fait tant, on fait quelque chose de mieux.

Grâce à une obscurité intéressante, le maître n'était pas visible. Il s'adressa à nous par une question qui sondait notre croyance en Spiritisme, son développement à Moscou et ainsi de suite. Il procédait avec beaucoup de réserve jusqu'à ce qu'il eût appris notre désir. On apporta une lampe ; nous vîmes alors devant nous un monsieur assez corpulent, âgé, à la physionomie assez débonnaire, aux yeux singuliers ; ils perçaient pour ainsi dire l'individu : c'est le premier regard, et en second lieu ils étaient empreints d'une certaine rêverie. Je regardai longtemps ses yeux remarquables au plus haut degré sur sa physionomie ordinaire.

Je ne sais pourquoi j'attirai son attention, de sorte qu'il me demanda plusieurs fois si je n'étais pas médium. Notre conversation lui prouvant *notre connaissance en matière de Spiritisme*, il commença à devenir plus communicatif.

On voit quel était leur savoir en Spiritisme et surtout leur sincérité. Si, par un langage astucieux, ils ont cru nous donner le change, ce sont eux qui jouaient la comédie.

Il se mit à parler en termes obscurs de l'âme et des Esprits ; sa voix fut d'abord calme, mais il termina son discours avec une emphase singulière. Lui ayant demandé comment il distingue les bons Esprits des mauvais, il répondit que l'on mettait préalablement chaque Esprit à l'épreuve ; *si l'Esprit ne contredisait pas les opinions morales et religieuses des Spirites, on l'annotait comme pur Esprit*. A ma question : pourquoi il ne s'occupait que de la solution des questions morales et ne touchait ni les questions scientifiques, ni les questions *politiques* (cette demande lui déplut visiblement), il répondit quelque chose dans ce genre : que les Esprits ne s'en mêlent pas.

La politique est généralement le terrain dangereux sur lequel les faux-frères cherchent à amener les Spirites. La morale, selon eux, est chose trop banale et trop vulgaire ; on en est rebattu ; il faut du positif. Un individu décoré qui s'était, sous une apparence trompeuse, introduit dans un groupe d'ouvriers, à Lyon, où se trouvaient aussi quelques militaires, posa cette question : « Qu'est-ce que les Esprits pensent de Henri V ? » La réponse des Esprits et des assistants ne lui donna pas envie de recommencer ni de revenir.

Après une certaine *hésitation*, il nous *permit*, vendredi soir, d'assister à la réunion des Spirites. On se proposait de questionner un colonel de la garde décédé depuis peu, ci-devant médium. Nous lui dîmes adieu. La soirée de vendredi m'intéresse et je vous rendrai compte de tout ce que j'entendrai et verrai. On dit pourtant qu'il prend *cent francs* par chaque séance. Si c'est vrai, il me sera, bien entendu, impossible d'entendre et de voir. *Je sacrifierai dix francs*, mais pas plus. Paris 2/14 novembre 1864.

Indépendamment de nos principes bien connus, et nettement formulés dans nos ouvrages en fait d'exploitation du Spiritisme sous une forme quelconque, plus de six mille auditeurs qui ont été admis aux séances de la Société Spirite de Paris depuis sa fondation, le 1er avril 1858, peuvent dire si jamais un seul a payé la moindre des choses comme rétribution obligatoire ou *facultative* ; si même il a été imposé à qui que ce soit, comme condition d'admission, l'achat d'un seul livre ou l'abonnement à la Revue. Quand on exploite le public, on n'est pas difficile sur le choix ; on vise au nombre. On ne concevrait donc pas *l'hésitation* à admettre ces messieurs ; au lieu de leur *permettre* de venir, on les y eût sollicités. Par ces seuls mots ils se trahissent ; mais on ne pense pas à tout.

Dès l'instant qu'ils avaient, soi-disant, ouï-dire qu'on payait cent francs par personne, et qu'ils ne consentaient à en donner que dix, comment se fait-il qu'ils ne s'en soient pas assurés séance tenante ? Il était tout naturel, nécessaire même de nous le demander pour n'être pas pris au dépourvu en arrivant. Il y a ici une insinuation perfide, mais maladroite. Dans le compte rendu qu'ils font ensuite de la séance à laquelle ils ont assisté, ils ne parlent pas de paiement ; or, ayant dit qu'ils *sacrifieraient* dix francs, ils donnent à entendre qu'il ne leur en a pas coûté davantage. Ils ont reculé devant une affirmation ; mais ils se sont dit : « Lançons l'idée, il en restera

toujours quelque chose ; » mais quand il n'y a rien, il ne peut rien rester. Si, il en reste quelque chose : la honte pour le menteur.

Au reste, ce n'est pas la première fois que la malveillance et la jalousie ont employé ce moyen pour chercher à discréditer la Société dans l'opinion. Dernièrement, à Nantes, un individu affirmait que les entrées y étaient à cinq francs par place. Il serait singulier que depuis huit ans qu'elle existe on ne sût pas encore si elle fait payer 100 francs ou 5 francs. Il faut en vérité être bien aveuglé par l'envie de nuire pour croire abuser le public sur un fait aussi matériel qui reçoit chaque jour un démenti, soit par les personnes qui y assistent, soit par les principes qu'elle professe et qui sont formulés sans équivoque dans nos écrits.

De cette calomnie, il ressort toutefois une instruction. Du moment que nos adversaires croient discréditer la Société en disant qu'elle met les visiteurs à contribution, c'est qu'ils regarderaient comme plus honorable de ne rien faire payer ; or, puisqu'elle n'exige rien ; qu'au lieu de viser au nombre des auditeurs, elle le restreint autant que possible, c'est qu'elle ne spécule pas sur eux ; elle coupe ainsi court à toute suspicion de charlatanisme.

La circonstance du colonel qui devait être évoqué nous a mis sur la voie de la séance à laquelle ces messieurs ont assisté ; leur véritable nom ne se trouvant pas sur la liste de ce jour, nous avons par cela même eu la preuve qu'ils se sont présentés sous un faux nom. Cela était d'autant plus facile à vérifier, que ce jour-là était une séance particulière réservée aux membres de la société, et à laquelle n'avaient été admis, par exception, que quatre ou cinq étrangers de passage à Paris. En nous envoyant leur nom véritable, notre correspondant nous apprend que ce sont les fils d'un haut fonctionnaire ecclésiastique russe.

Vendredi passé, à huit heures du soir, nous nous rendîmes à la séance de la Société spirite. Nous arrivâmes de bonne heure ; les membres n'étaient pas encore nombreux, de sorte que nous pûmes examiner assez minutieusement l'entourage. Une chambre assez grande contenait plusieurs rangées de chaises. Du côté d'un des murs se trouvait une table couverte d'un drap vert, autour de laquelle des chaises étaient placées pour les principaux membres de la Société. Sur la table se trouvait déposée une masse de papier blanc et un tas de crayons taillés ; rien de plus. Au-dessus de la table pendait l'image du Sauveur bénissant.

Une investigation si minutieuse et poussée jusqu'à l'examen des papiers, est passablement indiscrète de la part de gens qui se disent gentilshommes et admis par faveur dans une maison particulière, et à une réunion qui n'a rien de public.

Il n'y absolument rien de suspendu au-dessus de la table. Contre le mur est une petite statuette de saint Louis en costume de roi, président spirituel de la Société, et que ces messieurs ont, paraît-il, pris pour le Christ.

Les murs étaient occupés par des tableaux singuliers. Je les examinai en détail ; le plus grand, peint à l'huile, représente un cercueil avec des chaînes tombées autour de lui ; un site singulier avec des plantes

fantastiques entourait le cercueil. Une inscription explique que ce tableau est peint par *Allan Kardec*.

Ce tableau allégorique est celui dont nous avons parlé dans la Revue de novembre 1862, page 347. Il n'y a ni chaînes ni plantes d'aucune sorte. Au bas est une légende qui en donne l'explication, avec cette inscription apposée sur le tableau même, et en évidence : « Peinture médianimique. Tableau allégorique de l'avènement et du triomphe du Spiritisme ; peint par M. V…, *jeune élève en pharmacie*, sans aucune connaissance de la peinture ni du dessin. Lyon. » Nous ne savons comment ces messieurs ont pu voir dans ces mots que ce tableau a été peint par Allan Kardec. Ceci donne la mesure de l'exactitude de leur compte rendu, et de la confiance que mérite le reste.

Plus loin, toute une série de tableaux ou dessins, je ne sais trop comment les nommer, faits par diverses personnes sous l'influence des Esprits. Je ne puis vous dire l'impression que produisirent sur moi tous ces tableaux. Je m'examinai, je m'examinai sévèrement, et trouvai que la disposition de mon esprit était en ce moment parfaitement tranquille, pleine de sang-froid, de sorte que l'impression que j'éprouvai à la vue de ces tableaux était indépendante de mon imagination. Les tableaux ou dessins représentent une réunion insolite de lignes, points, cercles, une réunion originale qui n'a aucune ressemblance avec quoi que ce soit. Ils ont tous un certain genre particulier, leur appartenant en commun, mais tout à fait indéfinissable. On dirait qu'il n'y a rien de particulier dans ces points et lignes, et cependant l'impression qu'ils laissent est une des plus désagréables, pareille à un cauchemar fatigant. En un mot, ces dessins ne ressemblent à rien de ce que vous avez jamais pu voir, et pour moi ils sont dégoûtants.

Dans cette collection de dessins médianimiques se trouvent : la maison de Mozart publiée dans la Revue d'août 1858 et que tout le monde connaît ; une tête de Christ faite à Mexico, d'un type admiré de tous les connaisseurs ; un autre Christ couronné d'épines, modelé en terre à la Société Spirite de Madrid, et d'une exécution remarquable ; deux superbes têtes de femme au profil grec, dessinées à la Société Spirite de Constantinople ; un paysage dessiné à la plume par M. Jaubert, vice-président du tribunal de Carcassonne et que signerait un artiste consommé, etc. Voilà les lignes et les points qui ont tourbillonné aux yeux de ces messieurs d'une manière si désagréable et si dégoûtante. Nous serions vraiment tenté de croire qu'un Esprit malin les a fascinés de manière à leur faire voir tout à rebours afin de rendre leur récit plus pittoresque.

Enfin les membres de la Société se rassemblèrent environ au nombre de soixante-dix. Comme dans les sociétés véritables, il y avait là aussi des secrétaires. On lut d'abord un chapitre de l'Evangile ; ensuite le protocole de la séance précédente. J'avoue qu'il n'y

avait pas moyen d'écouter sans rire les différentes informations. Par exemple, à Lyon, un Esprit disait des bêtises, c'est pourquoi on détermina de l'exclure du nombre des Esprits de bonne conduite.

Ensuite on lut la nécrologie du colonel spirite qui devait être évoqué pendant cette séance. Il a été auparavant saint-simonien. Allan Kardec dit à la société qu'il lui proposerait des questions sur le rapport du Spiritisme et du saint-simonisme. Un des assistants voulut faire quelques questions, mais le maître déclara que les autres ne doivent pas se *fourrer* là où on ne les demande pas.

J'attendais toujours qu'on apportât *l'appareil* qui devait écrire, mais je me trompais ; Allan Kardec *sonna*, et il nous arriva de l'antichambre un jeune homme à la physionomie de *fripon*, en un mot prêt, pour un quart de rouble, à apprendre par cœur fût-ce même un demi-livre de toutes sortes d'absurdités. On nous dit que c'était un médium.

Ici ce ne sont plus de simples inexactitudes, c'est le cynisme de l'injure et de l'outrage. Il suffit de citer de telles paroles pour les flétrir. En France leurs auteurs eussent été justiciables des tribunaux. En fait d'inexactitude, nous dirons seulement que, depuis que la Société existe, il n'y a *jamais* eu de sonnette sur le bureau, et que par conséquent nous n'avons pu sonner. Les oreilles de ces messieurs ont tinté, comme leurs yeux ont miroité en regardant les dessins et la statuette de saint Louis.

Le public, pour la plupart des vieillards, était caractéristique ; presque la moitié consistait en demi-fous. Les jeunes gens, extasiés et ébouriffés, suivaient très attentivement les mouvements du médium. Il se trouvait là des personnes si aveuglément croyantes, que c'était même un péché d'en rire ; on ne pouvait que les plaindre.

Il paraît que c'est un moins grand péché de mentir. Il est vrai que certaines gens pensent que tout mensonge fait pour un bon motif est excusable ; or, dénigrer le Spiritisme est pour quelques-uns un excellent motif.

Que répondit l'Esprit ? Il répondit par le bavardage d'Allan Kardec qu'on peut admirer dans ses ouvrages.

L'Esprit dont il s'agit est celui de M. Bruneau, membre de la Société Spirite, ancien élève de l'École polytechnique et colonel d'artillerie, mort tout récemment. On peut voir le compte rendu de son évocation dans la Revue de décembre 1864.

Allan Kardec *proposa d'évoquer un enfant saint-simonien*.

Il y avait ce jour-là à la table, non pas un, mais huit médiums. Comme on venait d'évoquer M.Bruneau qui avait été saint-simonien, et qu'on avait à ce sujet parlé de cette doctrine, son ancien chef, le Père Enfantin, se communiqua spontanément, et sans évocation, par l'un des médiums, et prit

part à la discussion. C'est donc le *Père Enfantin* que le fidèle narrateur a pris pour un enfant saint-simonien.

Quant à nous, nous fûmes ennuyés autant que dégoûtés par l'aspect de tous *ces gens* ; nous nous levâmes et nous en allâmes. Ainsi finit notre visite spirite. Je ne pus pas pourtant me rendre bien compte si c'est *friponnerie ou folie*. Mais, assez ! Paris, le 9/21 novembre 1864.

Le rédacteur du journal ajoute :

La personne qui nous a procuré ces deux lettres intéressantes les termine par la remarque suivante : « Le récit *consciencieux* du témoin oculaire est très important, quand même il n'explique pas tout. C'est pour cette raison que nous pensons que l'extrait actuel ne sera pas dépourvu d'utilité pour les personnes trop crédules en fait de communication avec les Esprits. »

Les réflexions auxquelles les faits de la nature de celui-ci donnent lieu sont résumées dans l'article suivant.

Nouvelle tactique des adversaires du Spiritisme.

Jamais aucune doctrine philosophique des temps modernes n'a causé tant d'émoi que le Spiritisme, jamais aucune n'a été attaquée avec tant d'acharnement ; c'est la preuve évidente qu'on lui reconnaît plus de vitalité et des racines plus profondes qu'aux autres, car on ne prend pas la pioche pour arracher un brin d'herbe. Les Spirites, loin de s'en effrayer, doivent s'en réjouir, puisque cela prouve l'importance et la vérité de la doctrine. Si celle-ci n'était qu'une idée éphémère et sans consistance, une mouche qui vole, on ne tirerait pas dessus à boulet rouge ; si elle était fausse, on la battrait en brèche avec des arguments solides qui en auraient déjà triomphé ; mais puisque aucun de ceux qu'on lui a opposés n'a pu l'arrêter, c'est que personne n'a trouvé le défaut de la cuirasse ; ce n'est cependant ni le talent ni la bonne volonté qui ont manqué à ses antagonistes.

Dans ce vaste tournoi d'idées, où le passé entre en lice avec l'avenir, et qui a pour champ clos le monde entier, le grand jury est l'opinion publique ; elle écoute le pour et le contre ; elle juge la valeur des moyens d'attaque et de défense, et se prononce pour celui qui donne les meilleures raisons. Si l'un des deux champions emploie des armes déloyales, il est condamné d'avance ; or, en est-il de plus déloyales que le mensonge, la calomnie et la trahison ? Recourir à de pareils moyens, c'est s'avouer *vaincu par la logique* ; la cause qui en est réduite à de tels expédients est une cause perdue ; ce n'est pas un homme, ni quelques hommes qui prononcent son arrêt, c'est l'huma-

nité que la force des choses et la conscience du bien entraînent vers ce qui est le plus juste et le plus rationnel.

Voyez, dans l'histoire du monde, si une seule idée grande et vraie n'a pas toujours triomphé quelque chose qu'on ait faite pour l'entraver. Le Spiritisme nous présente sous ce rapport un fait inouï, c'est celui d'une rapidité de propagation sans exemple. Cette rapidité est telle que ses adversaires eux-mêmes en sont abasourdis ; aussi l'attaquent-ils avec la fureur aveugle de combattants qui perdent leur sang-froid, et s'enferrent dans leurs propres armes.

La lutte cependant est loin d'être terminée : il faut, au contraire, s'attendre à lui voir prendre de plus grandes proportions et un autre caractère. Il serait par trop prodigieux et contraire à l'état actuel de l'humanité, qu'une doctrine qui porte en elle le germe de toute une rénovation s'établît paisiblement en quelques années. Encore une fois, ne nous en plaignons pas ; plus la lutte sera rude, plus le triomphe sera éclatant. Il n'est douteux pour personne que le Spiritisme a grandi par l'opposition qu'on lui a faite ; laissons donc cette opposition épuiser ses ressources : il n'en grandira que davantage quand elle aura révélé sa propre faiblesse à tous les yeux. Le champ de combat du christianisme naissant était circonscrit ; celui du Spiritisme s'étend sur toute la surface de la terre. Le christianisme n'a pu être étouffé sous des flots de sang ; il a grandi par ses martyrs, comme la liberté des peuples, parce que c'était une vérité. Le Spiritisme, qui est le christianisme approprié au développement de l'intelligence et dégagé des abus, grandira de même sous la persécution, parce que lui aussi est une vérité.

La force ouverte est reconnue impuissante contre l'idée spirite, même dans les pays où elle s'exerce en toute liberté ; l'expérience est là pour l'attester. En comprimant l'idée sur un point, on la fait jaillir de tous côtés ; une compression générale lui ferait faire explosion. Cependant nos adversaires n'y ont point renoncé ; en attendant, ils ont recours à une autre tactique : celle des sourdes manœuvres.

Maintes fois déjà ils ont tenté, et le feront encore, de compromettre la doctrine en la poussant dans une voie dangereuse ou ridicule pour la discréditer. Aujourd'hui c'est en semant par-dessous main la division, en lançant des brandons de discorde qu'ils espèrent jeter le doute et l'incertitude dans les esprits, provoquer des défaillances vraies ou *simulées* et mettre le désarroi parmi les adeptes. Mais ce ne sont pas des adversaires avoués qui pourraient agir ainsi ; le Spiritisme, dont les débuts ont tant de points de ressemblance avec ceux du christianisme, doit aussi avoir ses Judas, pour qu'il ait la gloire de sortir triomphant de cette nouvelle épreuve. L'argent est parfois un argument qui supplée à la logique. N'a-t-on pas vu une femme qui a

avoué avoir reçu 50 fr. pour simuler la folie après avoir assisté à une seule réunion spirite ?

Ce n'est donc pas sans raison que, dans la *Revue* de mars 1863, nous avons publié l'article sur les *faux-frères* ; cet article n'a pas été du goût de tout le monde, et plus d'un nous en a voulu de voir trop clair et de vouloir ouvrir les yeux aux autres, tout en nous serrant la main en signe d'approbation, ce dont nous n'étions pas la dupe. Mais qu'importe ! Notre devoir est de prémunir les Spirites sincères contre les pièges qui leur sont tendus. Quant à ceux que des principes trop rigoureux pour eux, sur ce point comme sur plusieurs autres, nous ont aliénés, c'est que leur sympathie était à la surface et non au fond des cœurs, et nous n'avons aucune raison d'y tenir. Nous avons à nous occuper de choses plus importantes que de leur bon ou mauvais vouloir à notre égard. Le présent est fugitif ; demain il ne sera plus ; pour nous, il n'est rien ; l'avenir est tout, et c'est pour l'avenir que nous travaillons. Nous savons que les sympathies véritables nous y suivront ; celles qui sont à la merci d'un intérêt matériel déçu, ou d'un amour-propre non satisfait, ne méritent pas ce nom.

Quiconque prend son point de vue en dehors de la sphère étroite du présent n'est plus troublé par les mesquines intrigues qui s'agitent autour de lui ; c'est ce que nous nous efforçons de faire, et c'est ce que nous conseillons à ceux qui veulent avoir la paix de l'âme en ce monde. (*L'Évangile selon le Spiritisme*, chap. II, n° 15.)

L'idée spirite, comme toutes les idées nouvelles, ne pouvait manquer d'être exploitée par des gens qui, n'ayant réussi à rien par inconduite ou incapacité, sont à l'affût de ce qui est nouveau, dans l'espoir d'y trouver une mine plus productive et plus facile ; si le succès ne répond pas à leur attente, ils ne s'en prennent pas à eux, mais à la chose qu'ils déclarent être mauvaise. Ces personnes n'ont de spirite que le nom. Mieux que qui que ce soit, nous avons pu voir ce manège, ayant été maintes fois le point de mire de ces exploitations auxquelles nous n'avons pas voulu prêter la main, ce qui ne nous a pas fait des amis.

Revenons à notre sujet. Le Spiritisme, nous le répétons, a encore à passer par de rudes épreuves, et c'est là que Dieu reconnaîtra ses véritables serviteurs à leur courage, à leur fermeté et à leur persévérance. Ceux qu'ébranlerait une crainte ou une déception sont comme ces soldats qui n'ont de courage qu'en temps de paix, et lâchent pied au premier coup de feu. La plus grande épreuve cependant ne sera pas la persécution, mais le conflit des idées qui sera suscité et à l'aide duquel on espère rompre la phalange des adeptes et l'imposante unité qui se fait dans la doctrine.

Ce conflit, quoique provoqué dans une mauvaise intention, qu'il

vienne des hommes ou des mauvais Esprits, est cependant nécessaire et, dût-il apporter un trouble momentané dans quelques consciences faibles, il aura pour résultat définitif la consolidation de l'unité. En toutes choses, il ne faut pas juger les points isolés, mais voir l'ensemble. Il est utile que toutes les idées, même les plus contradictoires et les plus excentriques, se fassent jour ; elles provoquent l'examen et le jugement, et si elles sont fausses, le bon sens en fera justice ; elles tomberont forcément devant l'épreuve décisive du contrôle universel, comme tant d'autres sont déjà tombées. C'est ce grand critérium qui a fait l'unité actuelle ; c'est lui qui l'achèvera, car c'est le crible que doit séparer le bon et le mauvais grain, et la vérité n'en sera que plus brillante quand elle sortira du creuset dégagée de toutes ses scories. Le Spiritisme est encore en ébullition ; laissons donc l'écume monter à la surface et se déverser, il n'en sera que plus tôt épuré ; laissons aux adversaires la joie maligne et puérile de souffler le feu pour provoquer cette ébullition, car, sans le vouloir, ils hâtent son épuration et son triomphe, et se brûleront eux-mêmes au feu qu'ils allument. Dieu veut que tout soit utile à la cause, même ce qu'on fait avec l'intention de lui nuire.

N'oublions pas que le Spiritisme n'est pas achevé ; il n'a fait encore que poser des jalons ; mais pour avancer avec sûreté, il doit le faire graduellement, à mesure que le terrain est préparé pour le recevoir, et assez consolidé pour y poser le pied avec sécurité. Les impatients qui ne savent pas attendre le moment propice compromettent les récoltes comme ils compromettent le sort des batailles.

Parmi les impatients, il y en a sans doute de très bonne foi ; ils voudraient voir les choses aller encore plus vite, mais ils ressemblent à ces gens qui croient faire avancer le temps en avançant la pendule. D'autres, non moins sincères, sont poussés par l'amour-propre d'arriver les premiers ; ils sèment avant la saison et ne récoltent que des fruits avortés. A côté de ceux-là il en est malheureusement d'autres qui poussent le char à fond de train dans l'espoir de le faire verser.

On comprend que certains individus qui eussent voulu être les premiers nous reprochent d'avoir été trop vite ; que d'autres, par des raisons contraires, nous reprochent d'aller trop lentement ; mais ce qui est moins explicable, c'est de voir parfois ce double reproche fait par le même individu, ce qui n'est pas faire preuve de beaucoup de logique. Que nous soyons aiguillonnés pour aller à droite ou à gauche, nous n'en suivrons pas moins, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, la ligne qui nous est tracée, et au bout de laquelle est le but que nous voulons atteindre. Nous irons de l'avant, ou nous attendrons, nous hâterons ou nous ralentirons le pas selon les circonstances, et non selon l'opinion de tel ou tel.

Le Spiritisme marche à travers des adversaires nombreux qui,

n'ayant pu le prendre par la force, essayent de le prendre par la ruse ; ils s'insinuent partout, sous tous les masques, et jusque dans les réunions intimes, dans l'espoir d'y surprendre un fait ou une parole que souvent ils auront provoqués, et qu'ils espèrent exploiter à leur profit. Compromettre le Spiritisme et le rendre ridicule, telle est la tactique à l'aide de laquelle ils espèrent le discréditer d'abord, pour avoir plus tard un prétexte d'en faire interdire, si cela se peut, l'exercice public. C'est le piège contre lequel il faut se tenir en garde, car il est tendu de tous côtés, et auquel, sans le vouloir, donnent la main ceux qui se laissent aller aux suggestions des Esprits trompeurs et mystificateurs.

Le moyen de déjouer ces machinations est de suivre le plus exactement possible la ligne de conduite tracée par la doctrine ; sa morale, qui en est la partie essentielle, est inattaquable ; en la pratiquant on ne donne prise à aucune critique fondée, et l'agression n'en est que plus odieuse. Trouver les Spirites en faute et en contradiction avec leurs principes serait une bonne fortune pour leurs adversaires ; aussi voyez comme ils s'empressent de charger le Spiritisme de toutes les aberrations et de toutes les excentricités dont il ne saurait être responsable. La doctrine n'est ambiguë dans aucune de ses parties ; elle est claire, précise, catégorique dans ses moindres détails ; l'ignorance et la mauvaise foi peuvent seules se méprendre sur ce qu'elle approuve ou condamne. C'est donc un devoir pour tous les Spirites sincères et dévoués de répudier et de désavouer ouvertement, en son nom, les abus de tous genres qui pourraient la compromettre, afin de n'en point assumer la responsabilité ; pactiser avec les abus serait s'en rendre complice, et fournir des armes à nos adversaires.

Les périodes de transition sont toujours pénibles à passer ; le Spiritisme est dans cette période ; il la traversera avec d'autant moins de difficulté que ses adeptes useront de plus de prudence. Nous sommes en guerre ; l'ennemi est là qui épie, prêt à exploiter le moindre faux pas à son profit, et prêt à faire mettre le pied dans le bourbier s'il le peut.

Ne nous hâtons pas cependant de jeter la pierre ou le soupçon trop légèrement, et sur des apparences qui pourraient être trompeuses ; la charité, d'ailleurs, nous fait un devoir de la modération même envers ceux qui sont contre nous. La sincérité, toutefois, même dans ses erreurs, a des allures de franchise auxquelles on ne saurait se méprendre, et que la fausseté ne simulera jamais complètement, car tôt ou tard perce le bout de l'oreille ; Dieu et les bons Esprits permettent qu'elle se trahisse par ses propres actes. Si un doute traverse l'esprit, ce doit simplement être un motif de se tenir sur la réserve, ce que l'on peut faire sans manquer aux convenances.

VARIÉTÉS

Lettre de Dante à M. Thiers.

Sous ce titre, on lit dans le *Charivari* du 20 mai 1865 :

« Florence, 20 mai 1865 :

« Monsieur et cher confrère,

« Je ne pouvais rester indifférent aux fêtes qu'on allait célébrer en mon honneur, et mon ombre ayant demandé et obtenu un congé de huit jours, est venue assister à l'inauguration du monument qui m'est consacré. C'est donc de Florence que je vous adresse cette lettre, sous l'émotion que m'a causée la cérémonie dont je viens d'être le témoin. Si je prends cette liberté, monsieur et cher confrère, c'est que je crois être en mesure de vous fournir des renseignements qui vous seront de quelque utilité.

« Bien que décédé depuis cinq siècles, je n'en ai pas moins toujours continué à suivre avec la même attention et le même patriotisme la marche des événements qui intéressaient l'avenir de l'Italie. De combien de vicissitudes j'ai été témoin ainsi, vous le savez aussi bien que moi. De combien de douleurs mon cœur a été abreuvé, vous pouvez également vous en faire une idée. . . . . »

(Suivent d'assez longues réflexions sur les affaires d'Italie et les opinions de M. Thiers. Nous ne les reproduisons pas, par le double motif qu'elles sont étrangères à notre sujet, et que la politique est en dehors du cadre de ce journal. La lettre se termine ainsi :)

« Si donc, ainsi qu'on me l'a affirmé, vous devez prochainement entreprendre un voyage en Italie, veuillez prendre la peine de passer par Florence, et de venir causer quelques instants avec ma statue ; elle aura des choses très intéressantes à vous dire.

« Dans cet espoir, monsieur et cher confrère, je vous prie d'agréer l'assurance…, etc. DANTE ALIGHIERI. »

Pour copie conforme : PIERRE VÉRON.

Nous doutons fort que M. Pierre Véron soit sympathique à l'idée spirite, à en juger par les articles que le *Charivari* a plus d'une fois publiés sur ce sujet. Il ne faut donc voir dans cette lettre qu'un simple produit de l'imagination approprié à la circonstance, à moins que l'Esprit de Dante ne soit venu la dicter à l'insu de l'auteur ; elle est assez spirituelle pour qu'il ne la désavoue pas, mais on ne peut l'apprécier que dans son ensemble, car elle perd beaucoup à être scindée.

C'était une pensée ingénieuse de faire intervenir, même fictivement, l'Esprit de Dante à cette occasion. A quelques petits détails près, un Spirite n'eût pas parlé autrement. Pour nous, il n'est pas douteux que Dante, à moins qu'il ne soit réincarné, a dû assister à cette imposante manifestation, attiré par la puissante évocation de tout un peuple confondu dans une même pensée. Si, à ce moment, le voile qui cache aux yeux des incarnés le monde spirituel avait pu se lever, quel immense cortège de grands hommes on aurait vus planer dans l'espace et se mêler à la foule pour applaudir à la régénération de l'Italie ! Quel beau sujet pour un peintre ou un poète inspirés par la foi spirite !

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1865.

Air et paroles du roi Henri III

Le *Grand Journal* du 4 juin 1865 relate le fait suivant :

« Tous les éditeurs et tous les amateurs de musique de Paris connaissent M. N. G. Bach, élève de Zimmermann, premier prix de piano du Conservatoire, au concours de 1819, un de nos professeurs de piano les plus estimés et les plus honorés, arrière-petit-fils du grand Sébastien Bach, dont il porte dignement le nom illustre.

« Informé par notre ami commun, M. Dollingen, administrateur du *Grand Journal*, que l'appartement de M. N. G. Bach avait été le théâtre d'un véritable prodige dans la nuit du 5 mai dernier, j'ai prié Dollingen de me conduire chez M. Bach, et j'ai été accueilli au n° 8 de la rue Castellane avec une exquise courtoisie. Inutile d'ajouter, je pense, que c'est après avoir obtenu l'autorisation expresse du héros de cette histoire merveilleuse que je me permets de la raconter à mes lecteurs.

« Le 4 mai dernier, M. Léon Bach, qui est un curieux doublé d'un artiste, apporta à son père une épinette admirablement sculptée. Après de longues et minutieuses recherches, M. Bach découvrit, sur une planche intérieure, l'état civil de l'instrument ; il date du mois d'avril 1564, et c'est à Rome qu'il a été fabriqué.

« M. Bach passa une partie de la journée dans la contemplation de sa précieuse épinette. Il y pensait en se couchant ; lorsque le sommeil vint fermer sa paupière, il y pensait encore.

« Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il ait eu le songe suivant :

« Au plus profond de son sommeil, M. Bach vit apparaître au chevet de son lit un homme qui avait une longue barbe, des souliers arrondis par le bout, avec de grosses bouffettes dessus, une culotte très large, un pourpoint à manches collantes avec des crevés dans le haut, une grande collerette auteur du cou, et coiffé d'un chapeau pointu à larges bords.

« Ce personnage se baissa vers M. Bach et lui tint ce discours :

> « L'épinette que tu possèdes m'a appartenu. Elle m'a souvent servi à distraire mon maître le roi Henri III. Lorsqu'il était très jeune, il composa un air avec paroles qu'il se plaisait à chanter et que je lui jouai bien des fois. Cet air et ces paroles il les composa en souvenir d'une femme qu'il rencontra dans une partie de chasse et dont il devint amoureux. On l'éloigna de lui ; on dit qu'elle fut empoisonnée, et le roi en eut une grande douleur. Chaque fois qu'il était triste, il fredonnait cette romance. Alors pour le distraire, je jouais sur mon épinette une sarabande de ma composition qu'il aimait beaucoup. Aussi je confondais toujours ces deux morceaux et je ne manquais pas de les jouer l'un après l'autre. Je vais te les faire entendre. »

« Alors l'homme du rêve s'approcha de l'épinette, fit quelques accords et chanta l'air avec tant d'expression que M. Bach se réveilla tout en larmes. Il alluma une bougie, regarda l'heure, constata qu'il était deux heures après minuit et ne tarda pas à s'endormir de nouveau.

« C'est ici que l'extraordinaire commence.

« Le lendemain matin, à son réveil, M. Bach ne fut pas médiocrement surpris de trouver sur son lit une page de musique couverte d'une écriture très fine et de notes microscopiques. C'est à peine si, avec l'aide de son binocle, M. Bach, qui est très myope, parvint à se reconnaître au milieu de ce griffonnage.

« L'instant d'après, le petit-fils de Sébastien s'asseyait à son piano et déchiffrait le morceau. La romance, les paroles et la sarabande étaient exactement conformes à celles que l'homme du rêve lui avait fait entendre pendant son sommeil !

« Or, M. Bach n'est pas somnambule ; or, il n'a jamais écrit un seul vers de sa vie et les règles de la prosodie lui sont complètement étrangères.

« Voici le refrain et les trois couplets tels que nous les avons copiés sur le manuscrit. Nous leur conservons leur orthographe qui, disons-le en passant, n'est nullement familière à M. Bach :

J'ay perdu celle
Pour quy j'avois tant d'amour ;
Elle sy belle
Avoit pour moy chaque jour
Faveur nouvelle
Et nouveau désir.
Oh ! ouy sans elle,
Il me faut mourir !
Un jour pendant une chasse lointaine,
Je l'aperçus pour la première fois,
Je croyois voir un ange dans la plaine
Lors je devins le plus heureux des rois !

Je donnerois certes tout mon royaume
Pour la revoir encor un seul instant ;
Près d'elle assis dessous un humble chaume
Pour sentir mon cœur battre en l'admirant.

Triste et cloistrée, oh ! ma pauvre belle,
Fut loin de moy pendant ses derniers jours.
Elle ne sent plus sa peine cruelle ;
Icy bas, hélas ! je souffre toujours.

« Dans cette romance plaintive, ainsi que dans la sarabande joyeuse qui la suit, l'orthographe musicale n'est pas moins archaïque que l'orthographe littéraire. Les *clefs* sont faites autrement qu'on a l'habitude de les indiquer de nos jours. La basse est écrite dans un ton et le chant dans un autre. M. Bach a eu l'obligeance de me faire entendre ces deux morceaux, qui sont d'une mélodie simple, naïve et pénétrante. Au reste, nos lecteurs ne tarderont pas à pouvoir les juger en connaissance de cause. Ils sont entre les mains des graveurs et paraîtront dans le courant de la semaine chez l'éditeur Legouix, boulevard Poissonnière, n° 27.

« Le journal de l'*Estoile* nous apprend que le roi Henri III eut une grande passion pour Marie de Clèves, marquise d'Isles, morte à la fleur de l'âge dans une abbaye, le 15 octobre 1574. Ne serait-ce pas « la pauvre belle triste et cloistrée » dont il est fait mention dans les couplets ? Le même journal nous apprend aussi qu'un musicien italien, nommé Baltazarini, vint en France à cette époque et qu'il fut un des favoris du roi. L'épinette a-t-elle appartenu à Baltazarini ? Est-ce l'Esprit de Baltazarini qui a écrit la romance et la sarabande ? – Mystère que nous n'osons pas approfondir. »

ALBÉRIC SECOND.

A la suite des paroles, le *Grand Journal* a inséré la musique que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici ; mais comme elle est

actuellement en vente, il sera facile aux amateurs de se la procurer. (Voir aux notices bibliographiques.)

M. Albéric Second termine son récit par ces mots :

« Mystère que nous n'osons pas approfondir ! » Et pourquoi ne l'osez-vous pas ? Voilà un fait dont l'authenticité vous est démontrée, ainsi que vous le reconnaissez vous-même, et parce qu'il touche à la vie mystérieuse d'outre-tombe, vous n'osez pas en rechercher la cause ! vous tremblez de le regarder en face ! Avez-vous donc, malgré vous, peur des revenants, ou craignez-vous d'acquérir la preuve que tout n'est pas fini avec la vie du corps ? Il est vrai que pour un sceptique qui ne voit rien et ne croit à rien au-delà du présent, cette cause est assez difficile à trouver. Cependant, par cela même, que ce fait est plus étrange, et paraît s'écarter des lois connues, il doit d'autant mieux faire réfléchir, éveiller tout au moins la curiosité. On dirait vraiment que certaines gens ont peur de voir trop clair, parce qu'il leur faudrait convenir qu'ils se sont trompés. Voyons cependant les déductions que tout homme sérieux peut tirer de ce fait, abstraction faite de toute idée spirite.

M. Bach reçoit un instrument dont il constate l'antiquité, ce qui lui cause une grande satisfaction. Préoccupé de cette idée, il est naturel qu'elle provoque un rêve ; il voit un homme dans le costume du temps, touchant de cet instrument, et chantant un air de l'époque ; rien assurément là qui ne puisse, à la rigueur, être attribué à l'imagination surexcitée par l'émotion et le souvenir de la veille, surtout chez un musicien. Mais ici le phénomène se complique ; l'air et les paroles ne peuvent être une réminiscence, puisque M. Bach ne les connaissait pas. Qui donc a pu les lui révéler, si l'homme qui lui est apparu n'est qu'un être fantastique sans rivalité ? Que l'imagination surexcitée fasse revivre en la mémoire des choses oubliées, cela se conçoit ; mais aurait-elle donc le pouvoir de nous donner des idées nouvelles ; de nous apprendre des choses que nous ne savons pas, que nous n'avons jamais sues, dont nous ne nous sommes jamais occupés ? Ce serait là un fait d'une haute gravité, et qui vaudrait bien la peine d'être examiné, car ce serait la preuve que l'esprit agit, perçoit et conçoit indépendamment de la matière. Passons encore là-dessus, si l'on veut ; ces considérations sont d'un ordre si élevé et si abstrait, qu'il n'est pas donné à tout le monde de les scruter, ni même d'y arrêter sa pensée.

Venons au fait le plus matériel, le plus positif, celui de cette même

musique écrite avec les paroles. Est-ce là un produit de l'imagination ? La chose est là, palpable, sous les yeux. C'est ici qu'un examen scrupuleux des circonstances est indispensable. Pour ne pas nous lancer dans le champ des hypothèses, disons, avant d'aller plus loin, que M. Bach, que nous n'avions pas l'honneur de connaître, a bien voulu prendre la peine de venir nous voir et nous soumettre l'original de la pièce en question. Nous avons donc pu recueillir, de sa bouche, tous les renseignements nécessaires pour éclairer notre opinion, en même temps qu'il a rectifié sur quelques points le compte rendu du journal.

Tout s'est bien passé dans le rêve comme il est indiqué ; mais ce n'est pas dans cette même nuit que le papier a été apporté. Le lendemain, M. Bach cherchait à se rappeler l'air qu'il avait entendu ; il se mit à son épinette et parvint à noter la musique, quoique imparfaitement. Environ trois semaines après, le même individu lui apparut une seconde fois ; cette fois il chanta la musique et les paroles, et lui dit qu'il allait lui donner un moyen pour les fixer dans sa mémoire. C'est alors qu'à son réveil il trouva le papier sur son lit. S'étant levé, il déchiffra cet air sur son instrument et reconnut que c'était bien celui qu'il avait entendu, ainsi que les paroles, dont il ne lui était resté qu'un souvenir confus.

Il reconnut aussi le papier pour lui appartenir ; c'était une feuille double de papier à musique ordinaire, sur l'un des feuillets de laquelle il avait écrit plusieurs choses de sa main. Ce papier était, avec beaucoup d'autres, dans un bureau à cylindre fermé, et placé dans une autre pièce. Il fallait donc que quelqu'un l'eût sorti de là pour le porter sur son lit pendant qu'il dormait. Or, personne, de chez lui, à sa connaissance, ne pouvait l'avoir fait. Qui donc pouvait-ce être ? Là est le mystère redoutable que M. Albéric Second n'ose pas approfondir.

C'est sur le feuillet blanc qu'il trouva l'air noté *selon la méthode et les signes du temps*. Les paroles sont écrites avec une extrême précision, chaque syllabe exactement placée sous la note correspondante. Le tout est tracé à la mine de plomb. L'écriture est très fine, mais très nette et très lisible ; la forme des lettres est caractéristique : c'est celle qu'on voit dans les manuscrits de l'époque.

M. Bach n'était ni sceptique, ni matérialiste, et encore moins athée ; mais, comme beaucoup de gens, il était dans la nombreuse classe des indifférents, se préoccupant assez peu des questions philosophiques. Il ne connaissait le Spiritisme que de nom. Ce dont il venait d'être té-

moin, éveilla son attention ; loin de n'oser approfondir ce mystère, il se dit : approfondissons. Il lut les ouvrages spirites, et commença à se rendre compte, et c'est dans le but d'avoir de plus amples renseignements qu'il nous a honoré de sa visite. Aujourd'hui le fait n'a plus rien de mystérieux pour lui, et lui paraît tout naturel ; il est de plus très heureux de la foi et des connaissances nouvelles que cette circonstance l'a mis à même d'acquérir ; voilà ce qu'il y a gagné.

Il sait pertinemment que ni la musique ni les paroles ne pouvaient venir de lui ; il ne doutait pas qu'elles ne lui eussent été dictées par le personnage qui lui était apparu ; mais il se demandait qui avait pu les écrire, et si ce ne pourrait être lui-même dans un état somnambulique, quoiqu'il n'ait jamais été somnambule. La chose était possible, mais, en l'admettant, cela n'en prouverait que mieux l'indépendance de l'âme, ainsi que tous les faits de ce genre, si curieux et si nombreux, et dont cependant la science ne s'est jamais préoccupée. Une particularité semble détruire cette opinion, c'est que l'écriture n'a aucun rapport avec celle de M. Bach ; il faudrait que, dans l'état somnambulique, il eût changé son écriture habituelle pour prendre celle du seizième siècle, ce qui n'est pas présumable. Serait-ce une espièglerie de quelqu'un de sa maison ? Mais il est constant pour lui, qu'en supposant l'intention, personne n'avait les connaissances nécessaires pour l'exécuter ; or, si lui, qui avait eu le rêve, n'avait qu'un souvenir insuffisant pour transcrire et paroles et musique, comment une personne étrangère s'en serait-elle mieux souvenue ? le soin avec lequel la chose était écrite, aurait, d'ailleurs, exigé beaucoup de temps et requis une grande habileté pratique.

Un autre point important à éclaircir, était le fait historique de cette première passion du roi, dont aucune histoire ne fait mention, et qui lui aurait inspiré ce chant mélancolique. Le fils de M. Bach s'étant adressé à un de ses amis attaché à la bibliothèque impériale à l'effet de savoir s'il existerait quelque document à ce sujet, il lui fut répondu que s'il en existait ce ne pouvait être que dans le journal de l'*Estoile* qui se publiait à cette époque. Des recherches faites immédiatement amenèrent la découverte du passage rapporté ci-dessus. La mère d'Henry III craignant l'empire que cette femme, d'un esprit supérieur, pourrait exercer sur son fils, la fit cloîtrer, puis périr. Le roi ne put se consoler de cette perte dont il conserva toute sa vie un profond chagrin. N'est-il pas singulier que ce chant relate précisément un fait ignoré de tout le monde, et de M. Bach par conséquent, et qui plus tard, se trouve confirmé par un document de l'é-

poque enfoui dans une bibliothèque ? Cette circonstance a une importance capitale en ce qu'elle prouve d'une manière irrécusable que ces paroles ne peuvent être de la composition de M. Bach, ni d'aucune personne de la maison ; toute supposition de supercherie tombe devant ce fait matériel.

Le Spiritisme seul pouvait donner la clef de ce fait par la connaissance de la loi qui régit les rapports du monde corporel avec le monde spirituel. Il n'y a là rien de merveilleux ni de surnaturel. Tout le mystère est dans l'existence du monde invisible composé des âmes qui ont vécu sur la terre, et qui n'interrompent pas leurs relations avec les survivants. Montrez à quelqu'un, ignorant l'électricité, qu'on peut correspondre à deux cents lieues en quelques minutes, cela lui paraîtra miraculeux ; expliquez-lui la loi de l'électricité, il trouvera la chose toute naturelle. Ainsi en est-il de tous les phénomènes spirites.

Dans une séance de la société Spirite de Paris, à laquelle assistait M. Bach, l'Esprit qui lui était apparu, donna les explications suivantes sur le fait que nous venons de rapporter.

(Société spirite de Paris, 9 juin 1865. – Médium, M Morin.)

Demande (au guide spirituel du médium). Pouvons-nous appeler l'Esprit qui s'est manifesté à M. Bach ? – *Réponse*. Mon enfant, la grave question à laquelle donne lieu cette manifestation spontanée est toute naturelle ; elle doit dès ce soir être résolue, afin de ne laisser aucun doute sur la manière dont la musique a été faite. L'Esprit est là, et il répondra très nettement aux demandes qui lui seront adressées.

D. (à l'Esprit qui s'est manifesté à M. Bach). Puisque vous avez bien voulu venir parmi nous en devançant notre appel, nous vous serons reconnaissants de nous donner l'explication du phénomène qui s'est produit par votre intervention. Nous désirerions aussi savoir pourquoi M. Bach a été choisi de préférence pour cette manifestation, et quelle participation il a eue à la production du phénomène ?

R. Je vous remercie de la bienveillance avec laquelle vous m'accueillez parmi vous. Je comprends l'importance que vous donnez à ce fait, qui ne doit cependant pas vous étonner, puisque ce genre de manifestation est presque général aujourd'hui et connu de beaucoup de monde.

Je réponds d'abord à votre première question. M. Bach a été choisi pour deux raisons : la première est la sympathie qui m'unit à lui ; la

seconde est toute dans l'intérêt de la doctrine spirite. Placé comme il l'est dans le monde, son âge, sa longue carrière si honorablement remplie, ses rapports avec la presse et le monde savant, ont fait de lui le meilleur instrument pour donner de la publicité à des faits qui, jusqu'à ce jour, n'étaient imprimés que par les journaux spirites. On vous l'a dit souvent, le jour est arrivé où le Spiritisme, prenant droit d'asile partout où il y a raisonnement, logique et bon sens, sera accepté dans les journaux mêmes qui l'ont dénigré.

Sur la seconde question : oui, vous avez raison de chercher à savoir, afin de ne pas donner prise aux équivoques. L'apport, car c'en est un, a été fait, et il participe de l'Esprit, qui est moi, et de M. Bach, dans le rêve pur et en rapport seul avec les Esprits.

Nota. Cette dernière phrase trouve son explication dans l'article ci-après sur les rêves.

J'ai apporté à M. Bach le papier de musique, que j'ai pris dans une pièce voisine de sa chambre à coucher, et alors la musique a été écrite par l'Esprit même de M. Bach, qui s'est servi de son corps comme moyen de transmission. J'ai écrit les paroles, que je connaissais ; et l'œuvre ainsi faite peut se considérer comme complètement spirituelle, attendu que M. Bach, dans son rêve, était presque complètement dématérialisé.

D. Toute personne douée de la médiumnité eût-elle pu servir en cette circonstance ?

R. Certainement non ; car si M. Bach n'eût pas réuni toutes les qualités requises, il est probable que ni lui ni moi n'eussions été choisis pour cette propagation.

D. Comment M. Bach s'est-il servi de son corps pour écrire la musique ? L'aurait-il donc fait en état de somnambulisme ?

R. J'ai dit qu'il s'est servi de son corps comme moyen de transmission, parce que son Esprit est encore incarné et ne peut agir comme l'Esprit désincarné. L'Esprit incarné ne peut se servir que de ses membres et non de son périsprit, puisque c'est ce même périsprit qui tient l'Esprit attaché au corps.

D. Voulez-vous nous dire qui a composé les paroles ?

R. Si c'eût été moi, j'ai une assez forte dose d'orgueil pour en garder l'honneur ; mais non, je me suis expliqué clairement en disant : « Les paroles que je connaissais. » Ces paroles, ainsi que la musique, sont bien réellement, comme il vous l'a été dit, de la composition et de l'inspiration propres de mon maître alors, qui était le roi Henri.

D. Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander de nous éclairer sur votre personnalité, et de nous dire ce que vous étiez sous Henri III ?

R. Il n'y a jamais indiscrétion dès l'instant que l'enseignement général est en jeu. Je vous répondrai donc qu'étant parti de mon pays, qui était Florence, je vins en France et je fus introduit à la cour par une princesse qui, m'ayant entendu chanter, voulut faire plaisir à l'enfant, car il l'était encore, en lui faisant entendre le pauvre troubadour. Le plaisir fut si vif que l'on résolut de me mettre à sa disposition, et je restai pendant longtemps près de lui à titre de musicien, mais en réalité comme ami ; car il m'aima beaucoup et je le lui rendis bien. Étant mort avant lui, j'acquis alors la certitude de son attachement pour moi, par le chagrin qu'il eut de ma perte. Mon nom a été prononcé ici : j'étais Baltazarini.

Madame Delanne qui assistait à cette séance, recevait, par l'audition, des réponses identiques à celles qui étaient données à M. Morin. Le lendemain, chez elle, elle écrivit la communication suivante, qui confirme et complète celle de Baltazarini.

« Lorsque l'heure est venue, Dieu se sert de tous les moyens pour faire pénétrer la science divine dans tous les rangs de la société. Quelle que soit l'opinion que l'on professe à l'égard des idées nouvelles, chacun doit servir la cause, même à son insu, dans le milieu où il est placé. L'Esprit de M. Bach ayant vécu sous Henri III, et ayant été attaché à la personne du roi, comme ami intime, aimait passionnément à entendre ces vers et surtout la musique. Il préférait l'épinette aux autres instruments ; c'est pourquoi l'Esprit qui lui est apparu, et qui est bien celui de Baltazarini, s'est servi de cet instrument, afin de reporter l'Esprit de Bach à l'époque où il vivait, et lui montrer, ainsi qu'à la science, que la doctrine de la réincarnation est confirmée chaque jour par de nouvelles preuves. Le fait de la musique seule eût été insuffisant pour forcer M. Bach à chercher la lumière immédiatement. Il lui fallait un phénomène dont il ne pût se rendre compte par lui-même, une participation tout à fait inconsciente. Il devait préconiser la doctrine en racontant le fait présent, en cherchant à s'éclairer sur la manière dont il s'était produit, en demandant à toutes les intelligences de chercher avec lui et de bonne foi la vérité. Par son âge respectable, sa position honorable, sa réputation dans le monde et dans la presse littéraire, il est un des premiers jalons plantés dans le monde rebelle, car on ne peut suspecter sa bonne foi, ni le traiter de fou, pas plus qu'on ne peut nier l'authenticité de la manifestation.

Du reste, soyez convaincus que tout cela avait sa raison d'être. Vous voyez que la presse s'est abstenue de commentaires, et cependant l'article a été produit par un non-croyant, un railleur de la science qui, seule, peut donner une explication rationnelle du fait mentionné. Dieu a ses vues ; il jette la semence divine dans le cœur lorsqu'il le juge à propos. Ce fait aura plus de retentissement que vous ne le supposez ; travaillez toujours en silence, et attendez avec confiance.

Nous vous l'avons dit souvent, ne vous inquiétez point ; Dieu saura susciter en temps et lieu des hommes et des faits qui viendront lever les obstacles et vous donner la confirmation que les bases de la doctrine ont reçu leur sanction par l'Esprit de Vérité. Le Spiritisme croît et grandit ; les rameaux de l'arbre béni et gigantesque s'étendent déjà dans toutes les parties du globe. Chaque jour le Spiritisme gagne de nombreux adeptes dans toutes les classes, et de nouvelles phalanges viennent grossir les rangs des désincarnés. Plus vos travaux deviendront difficiles, plus l'assistance des bons Esprits sera grande.

SAINT BENOÎT.

Gontran vainqueur aux courses de Chantilly.

Le fait suivant, comme celui de la romance d'Henry III que nous venons de rapporter, est également tiré du *Grand Journal* du 4 juin 1865, dans lequel il ne forme, avec le précédent, qu'un seul et même article signé *Albéric Second*.

« Ceux qui nous font l'honneur de nous lire savent, à n'en pas douter, que nous professons un scepticisme radical à l'endroit du Spiritisme, des Spirites et des Médiums. – Montrez-nous des faits, disions-nous à ceux qui s'efforçaient de nous convertir à leurs théories et à leurs doctrines. Et attendu qu'on ne nous donnait aucune preuve concluante, nous persistions dans la négation et dans la raillerie.

« Avant tout, celui qui signe ces chroniques est un écrivain de bonne foi ; aussi se croit-il obligé de ne point mettre la lumière sous le boisseau. Qu'on tire de son récit telles conséquences qu'on voudra, ce n'est pas son affaire. Semblable au président d'une cour d'assises, il va se borner à reproduire les faits dans un résumé rapide, impartial, laissant à ses lecteurs le soin de prononcer un verdict à leur gré. »

Après ce préambule qui est celui d'un homme loyal, comme il se-

rait à désirer que fussent tous nos antagonistes, l'auteur raconte, dans la forme spirituelle qui lui est familière, qu'un de ses amis, se trouvant chez un médium demanda si un Esprit pourrait désigner quel serait le vainqueur aux prochaines courses de Chantilly ; le médium qui est, dit-il, une manière de paysanne récemment descendue des montagnes du Jura, ce qui veut dire peu lettrée et peu au fait des habitudes du sport, ayant évoqué l'Esprit d'un de nos plus célèbres sportmen, obtint par les coups frappés la désignation des lettres formant le nom de *Gontran*.

« Existe-t-il donc, demanda M. Albéric Second, un cheval de ce nom parmi les concurrents engagés ? – A dire vrai, je n'en sais rien, lui répondit son ami, mais s'il y en a un, vous pouvez compter que c'est pour lui seul que je parierai.

« Or, dimanche dernier, c'était le 28 mai ; le *Derby* de Chantilly a été couru ce jour-là et le vainqueur est *Gontran*, de l'écurie du major Fridolin (pseudonyme hippique de MM. Charles Laffitte et Nivière).

« Les faits que je viens de raconter sont connus d'un grand nombre de personnes dans le monde de la Bourse. M. Emile T. a été amplement récompensé par le résultat de sa confiance absolue dans les prédictions de la paysanne du Jura, et ceux de ses amis qui partagèrent sa foi ont également réalisé de beaux bénéfices. – Et dire que votre serviteur a négligé une si rare occasion de gagner à coup sûr et sans se donner de mal 1 000 ou 1 500 louis qui eussent été les bien venus ! Est-ce assez bête ? »

Des faits de cette nature ne sont pas ceux qui servent le mieux la cause du Spiritisme, d'abord, parce qu'ils sont fort rares, et en second lieu, qu'ils en fausseraient l'esprit, en faisant croire que la médiumnité est un moyen de divination. Si une telle idée était accréditée, on verrait une foule d'individus consulter les Esprits comme on consulte les cartes, et les médiums seraient transformés en diseurs de bonne aventure ; c'est alors qu'on aurait eu raison d'invoquer contre eux la loi de Moïse qui frappe d'anathème « les devins, les enchanteurs, et ceux qui ont l'esprit de Pithon. » C'est pour éviter ce grave inconvénient, qui serait très préjudiciable à la doctrine, que nous nous sommes toujours élevé contre la médiumnité exploitante.

Nous ne répéterons pas ce qui a été dit cent fois, et largement développé, sur la perturbation que causerait la connaissance de l'avenir, caché à l'homme par la sagesse divine ; le Spiritisme n'est point destiné à le faire connaître ; les Esprits viennent pour nous rendre meilleurs, et non pour nous le révéler, ou pour nous indiquer les moyens

de gagner de l'argent *à coup sûr* et sans se donner beaucoup de mal, comme dit le héros de l'aventure, ou s'occuper de nos intérêts matériels, placés, par la Providence, sous la sauvegarde de notre intelligence, de notre prudence, de notre jugement et de notre activité. Aussi tous ceux qui, *de dessein prémédité*, ont cru trouver dans le Spiritisme un nouvel élément de spéculation, *à un titre quelconque*, se sont-ils fourvoyés ; les mystifications ridicules, et parfois la ruine au lieu de la fortune, ont été le fruit de leur méprise. Voilà ce que tous les Spirites sérieux doivent s'efforcer de propager, s'ils veulent servir utilement la cause. Nous avons toujours dit à ceux qui ont rêvé des fortunes colossales par le concours des Esprits, sous le spécieux prétexte que la sensation qu'un tel événement produirait, rendrait tout le monde croyant, que, s'ils réussissaient, ils porteraient un coup funeste à la doctrine, en excitant la cupidité au lieu de l'amour du bien. C'est pour cela que les tentatives de ce genre, encouragées par des Esprits mystificateurs, ont toujours été suivies de déceptions.

Il y a quelques années, quelqu'un nous écrivait d'Hombourg, qu'ayant tout perdu au jeu et se trouvant sans ressource pour partir, il eut l'idée de s'adresser à un Esprit, qui lui indiqua un numéro, sur lequel il mit son dernier florin, et gagna de quoi se tirer d'embarras. La personne nous invitait à publier ce fait dans la *Revue*, comme preuve de l'intervention des Esprits. En supposant l'action d'un Esprit en cette circonstance, elle ne voyait pas la sévère leçon qui lui était donnée par le fait même qu'on lui fournissait les moyens de s'en aller, et qu'on la tirait d'un mauvais pas. C'était en vérité nous connaître bien peu, ou nous supposer bien étourdi, de nous croire capable de préconiser un pareil fait comme moyen de propagande, car c'eût été en faire, au profit des maisons de jeu et non du Spiritisme. Il eût été vraiment curieux de nous voir faire l'apologie des Esprits qui favoriseraient les joueurs, et particulièrement le vol, car, gagner *à coup sûr*, que ce soit avec des cartes biseautées, ou par une *indication* certaine quelconque, c'est une véritable fraude.

Un individu qui n'était pas Spirite, nous nous empressons de le dire, mais qui ne niait pas absolument l'intervention des Esprits, vint un jour nous faire la singulière proposition suivante :

« Les maisons de jeu, dit-il, sont profondément immorales ; le moyen de les supprimer est de prouver qu'on peut lutter contre elles à coup sûr. J'ai trouvé, par une nouvelle combinaison, un moyen infaillible de les faire toutes sauter. Quand elles se verront ruinées et dans l'impuissance de résister, elles seront bien forcées de se fermer, et le

monde sera délivré de cette plaie, qui est le vol organisé. Mais pour cela il me faut un certain capital que je suis loin, hélas ! de posséder. Est-ce que, par le moyen des Esprits, vous ne pourriez pas m'indiquer à qui je pourrais m'adresser sûrement ? Jugez quel effet cela produirait quand on saura que c'est par les Esprits qu'un aussi grand résultat aura été obtenu ! Qui pourra s'empêcher d'y croire ? Les plus incrédules, les plus obstinés devront se rendre à l'évidence. Mon but, comme vous le voyez, est très moral, et je ne serais pas fâché à l'occasion, d'avoir l'avis des Esprits sur ma combinaison. »

– Sans consulter les Esprits, je puis facilement vous dire leur opinion. Voici ce qu'ils vous répondraient : « Vous trouvez que le gain des banques de jeux est illicite et que c'est le vol organisé. Pour remédier au mal, vous voulez, par un moyen infaillible, vous emparer de cet argent mal acquis ; en d'autres termes, vous voulez voler le voleur, ce qui n'est pas plus moral. Nous avons un autre moyen d'arriver au résultat que vous vous proposez : au lieu de faire gagner les joueurs, c'est d'en ruiner le plus possible, afin de les dégoûter. Les désastres causés par cette passion ont fait fermer plus de maisons de jeu que ne pourraient le faire les joueurs les plus heureux. C'est l'excès du mal qui fait ouvrir les yeux et conduit aux réformes salutaires, en cela comme en toutes choses. Pour ce qui est de propager la croyance au Spiritisme, nous avons également des moyens plus efficaces et surtout plus moraux : c'est le bien qu'il fait, les consolations qu'il procure et le courage qu'il donne dans les afflictions. Nous disons donc à tous ceux qui ont à cœur le progrès de la doctrine : Voulez-vous servir utilement la cause, faire une propagande vraiment fructueuse, montrez que le Spiritisme vous a rendus meilleurs ; faites qu'en vous voyant transformés, chacun puisse se dire : Voilà les miracles de cette croyance ; c'est donc une bonne chose. Mais si, à côté d'une profession de foi de croyants, on vous voit toujours vicieux, ambitieux, haineux, cupides, jaloux ou débauchés, vous donnez raison à ceux qui demandent à quoi sert le Spiritisme. La véritable propagande d'une doctrine essentiellement morale se fait en touchant le cœur et non en visant à la bourse ; c'est pourquoi nous favorisons les uns et déjouons les calculs des autres. »

Revenons à Gontran. Les faits de prévision de ce genre, quoique n'étant pas sans exemple, sont néanmoins très rares et peuvent être regardés comme exceptionnels ; ils sont d'ailleurs *toujours* fortuits, et *jamais* le résultat d'un calcul prémédité. Quand ils ont lieu, il faut les

accepter comme des faits isolés, mais bien fou et bien imprudent serait celui qui se fierait sur leur réalisation.

Il ne faut pas confondre ces sortes de révélations avec les prévisions que les Esprits donnent parfois des grands événements futurs, sur l'accomplissement desquels ils peuvent nous pressentir dans un intérêt général. Cela a son utilité pour nous tenir en éveil et nous engager à marcher dans la bonne voie ; mais les prédictions à jour fixe, ou qui ont un trop grand caractère de précision, doivent toujours être tenues pour suspectes.

Dans le cas dont il s'agit, ce petit fait avait son utilité ; c'était un moyen, le seul peut-être, d'appeler l'attention de certaines gens sur l'idée des Esprits et leur intervention dans le monde, bien plus que par un fait sérieux ; il en faut pour tous les caractères. Dans le nombre, quelques-uns se seront dit simplement : « C'est singulier ! » mais d'autres auront voulu approfondir la chose, et l'auront envisagée sous le côté sérieux et vraiment utile. N'y en eût-il qu'un sur dix, ce serait autant de gagné à la cause et autant d'éléments nouveaux de propagation. Quant aux autres, l'idée semée dans leur esprit germera plus tard.

En rapportant ce fait, puisqu'il a reçu une grande publicité, nous avons voulu en faire ressortir les conséquences ; mais nous ne l'aurions pas fait sans commentaires et à titre de simple anecdote. Le Spiritisme est une mine inépuisable de sujets d'observation et d'étude par ses innombrables applications.

L'auteur de l'article dit, dons son préambule : « Montrez-nous des faits. » Il s'imagine sans doute que les Esprits obéissent au commandement, et que les phénomènes s'obtiennent à volonté comme les expériences dans un laboratoire ou comme les tours d'escamotage ; or, il n'en est point ainsi. Celui qui veut des phénomènes ne doit pas demander qu'on les lui apporte, mais il doit les chercher, les observer lui-même, et accepter ceux qui se présentent. Ces phénomènes sont de deux natures : ceux qui sont le produit des médiums proprement dits et que l'on peut jusqu'à un certain point provoquer, et les phénomènes spontanés. Ces derniers ont, pour les incrédules, l'avantage de n'être pas suspects de préparation ; ils sont nombreux et se présentent sous une variété infinie d'aspects, tels que : apparitions, visions, pressentiments, double vue, bruits insolites, tapages, perturbations, obsessions, etc. Le fait de M. Bach appartient à cette catégorie, et celui de Gontran à la première. Pour quiconque veut sérieusement se convaincre, les faits ne manquent pas, et celui qui en

demande en a peut-être été plus d'une fois témoin à son insu ; mais le tort, chez la plupart, est de vouloir des faits à leur manière, à point nommé, et de ne pas se contenter de ceux que la Providence met sous leurs yeux. L'incertitude de l'obtention de ces phénomènes, et l'impossibilité de les provoquer à volonté sont des preuves de leur réalité, car s'ils étaient le produit du charlatanisme ou de moyens frauduleux, ils ne manqueraient jamais. Ce qui manque à certaines personnes, ce ne sont pas les faits, mais la patience et la volonté de les chercher et d'étudier ceux qui se présentent.

Théorie des rêves.

Il est vraiment étrange qu'un phénomène aussi vulgaire que celui des rêves ait été l'objet d'autant d'indifférence de la part de la science, et que l'on en soit encore à se demander la cause de ces visions. Dire que ce sont des produits de l'imagination, ce n'est pas résoudre la question ; c'est un de ces mots à l'aide desquels on veut expliquer ce que l'on ne comprend pas, et qui n'expliquent rien. Dans tous les cas, l'imagination est un produit de l'entendement ; or, comme on ne peut admettre ni entendement ni imagination dans la matière brute, il faut bien croire que l'âme y est pour quelque chose. Si les rêves sont encore un mystère pour la science, c'est qu'elle s'est obstinée à fermer les yeux sur la cause spirituelle.

On cherche l'âme dans les replis du cerveau, tandis qu'elle se dresse à chaque instant devant nous, libre et indépendante, dans une foule de phénomènes inexplicables par les seules lois de la matière, notamment dans les rêves, le somnambulisme naturel et artificiel, et dans la double vue à distance ; non point dans des phénomènes rares, exceptionnels, subtils, qui exigent les patientes recherches du savant et du philosophe, mais les plus vulgaires ; elle est là qui semble dire : Regardez et vous me verrez ; je suis sous vos yeux et vous ne me voyez pas ; vous m'avez vue maintes et maintes fois ; vous me voyez tous les jours ; les enfants même me voient ; le savant et l'ignorant, l'homme de génie et l'idiot me voient, et vous ne me reconnaissez pas.

Mais il est des gens qui semblent avoir peur de la regarder en face, et d'acquérir la preuve de son existence. Quant à ceux qui la cherchent de bonne foi, il leur a manqué jusqu'à ce jour la seule clef qui pouvait

la leur faire reconnaître ; cette clef, le Spiritisme vient la donner par la loi qui régit les rapports du monde corporel et du monde spirituel ; à l'aide de cette loi et des observations sur lesquelles elle s'appuie, il donne des rêves l'explication la plus logique qui ait encore été fournie ; il démontre que le rêve, le somnambulisme, l'extase, la double vue, le pressentiment, l'intuition de l'avenir, la pénétration de la pensée, ne sont que des variantes et des degrés d'un même principe : l'émancipation de l'âme plus ou moins dégagée de la matière.

A l'égard des rêves, rend-il un compte précis de toutes les variétés qu'ils présentent ? Non, pas encore ; nous possédons le principe, c'est déjà beaucoup ; ceux que nous pouvons nous expliquer, nous mettront sur la voie des autres ; il nous manque sans doute encore des connaissances que nous acquerrons plus tard. Il n'est pas une seule science qui, de prime saut, ait développé toutes ses conséquences et ses applications ; elles ne peuvent se compléter que par des observations successives. Or, le Spiritisme, né d'hier, est comme la chimie entre les mains des Lavoisier et des Berthollet, ses premiers créateurs ; ceux-ci ont découvert les lois fondamentales ; les premiers jalons posés ont mis sur la voie de nouvelles découvertes.

Parmi les rêves, il en est qui ont un caractère tellement positif, qu'on ne saurait les attribuer rationnellement au seul jeu de l'imagination ; tels sont ceux où l'on acquiert au réveil la preuve de la réalité de ce que l'on a vu et à quoi on ne songeait nullement. Les plus difficiles à expliquer sont ceux qui nous présentent des images incohérentes, fantastiques, sans réalité apparente. Une étude plus approfondie du singulier phénomène des créations fluidiques nous mettra sans doute sur la voie.

En attendant, voici une théorie qui semble devoir faire faire un pas à la question. Nous ne la donnons pas comme absolue, mais comme fondée en logique, et pouvant être un sujet d'étude. Elle nous a été donnée par un de nos meilleurs médiums en état de somnambulisme très lucide, à l'occasion du fait suivant.

Prié par la mère d'une jeune personne de lui donner des nouvelles de sa fille, qui était à Lyon, il la vit couchée et endormie, et décrivit avec exactitude l'appartement où elle se trouvait. Cette jeune fille, âgée de dix-sept ans, est médium écrivain ; sa mère demanda si elle avait l'aptitude à devenir médium voyant. Attendez, dit le somnambule, il faut que je suive la trace de son Esprit, qui n'est pas dans son corps en ce moment. Elle est ici, villa Ségur, dans la salle où nous sommes, attirée par votre pensée ; elle vous voit et vous écoute. C'est

pour elle un rêve, mais dont elle ne se souviendra pas au réveil.

On peut, ajoute-t-il, diviser les rêves en trois catégories caractérisées par le degré du souvenir qui tient à l'état de dégagement dans lequel se trouve l'Esprit. Ce sont :

1° Les rêves qui sont provoqués par l'action de la matière et des sens sur l'Esprit, c'est-à-dire ceux où l'organisme joue un rôle prépondérant par l'union plus intime du corps et de l'Esprit. On s'en souvient clairement, et pour peu que la mémoire soit développée, on en conserve une impression durable.

2° Les rêves qu'on peut appeler *mixtes*. Ils participent à la fois de la matière et de l'Esprit ; le dégagement est plus complet. On s'en souvient au réveil, pour l'oublier presque instantanément, à moins que quelque particularité ne vienne en réveiller le souvenir.

3° Les rêves *éthérés* ou purement *spirituels*. Ils sont le produit de l'Esprit seul, qui est dégagé de la matière, autant qu'il peut l'être pendant la vie du corps. On ne s'en souvient pas ; ou s'il reste un vague souvenir qu'on a rêvé, aucune circonstance ne saurait remettre en mémoire les incidents du sommeil.

Le rêve actuel de cette jeune fille appartient à cette troisième catégorie ; elle ne s'en souviendra pas. Elle a été conduite ici par un Esprit bien connu du monde spirite lyonnais, et même du monde spirite européen (le somnambule-médium dépeint l'Esprit Carita). Il l'a amenée dans le but qu'elle en rapporte, sinon un souvenir précis, mais un pressentiment du bien que l'on peut retirer d'une croyance ferme, pure et sainte, et de celui que l'on peut faire aux autres en s'en faisant à soi-même.

Elle dit, pour sa mère, que si elle se souvenait aussi bien à son état normal qu'elle se souvient maintenant de ses précédentes incarnations, elle ne demeurerait pas longtemps dans l'état stationnaire où elle est ; car elle voit clairement, et peut avancer sans hésitation, tandis qu'à l'état ordinaire nous avons un bandeau sur les yeux. Elle dit aux assistants : « Merci de vous être occupés de moi. » Puis elle embrasse sa mère. Qu'elle est heureuse ! ajoute le médium en terminant, qu'elle est heureuse de ce rêve, dont elle ne se souviendra pas, mais qui n'en laissera pas moins en elle une impression salutaire ! Ce sont ces rêves inconscients qui procurent ces sensations indéfinissables de contentement et de bonheur dont on ne se rend pas compte, et qui sont un avant goût de celui dont jouissent les Esprits heureux.

Il ressort de là que l'Esprit incarné peut subir des transformations qui modifient ses aptitudes. Un fait qui n'a peut-être pas été suffisam-

ment observé, vient à l'appui de la théorie ci-dessus. On sait que l'oubli au réveil est un des caractères du somnambulisme ; or, du premier degré de lucidité, l'Esprit passe quelquefois à un degré plus élevé, *qui est différent de l'extase*, et dans lequel il acquiert de nouvelles idées et des perceptions plus subtiles. En sortant de ce second degré pour rentrer dans le premier, il ne se souvient ni de ce qu'il a dit, ni de ce qu'il a vu ; puis, en repassant de ce degré à l'état de veille, il y a nouvel oubli. Une chose à remarquer, c'est qu'il y a souvenir du degré supérieur au degré inférieur, tandis qu'il y a oubli du degré inférieur au degré supérieur.

Il est donc bien évident qu'entre les deux états somnambuliques dont nous venons de parler, il se passe quelque chose d'analogue à ce qui a lieu entre l'état de veille et le premier degré de lucidité ; que ce qui se passe influe sur les facultés et les aptitudes de l'Esprit. On dirait que de l'état de veille, au premier degré l'Esprit est dépouillé d'un voile ; que de ce premier degré au second, il est dépouillé d'un second voile. Dans les degrés supérieurs ces voiles n'existant plus, l'Esprit voit ce qui est au-dessous et s'en souvient ; en redescendant l'échelle, les voiles se reforment successivement et lui cachent ce qui est au-dessus, ce qui fait qu'il en perd le souvenir. La volonté du magnétiseur peut parfois dissiper ce voile *fluidique* et rendre le souvenir.

Il y a, comme on le voit, une grande analogie entre ces deux états somnambuliques, et les différentes catégories de rêves décrites ci-dessus. Il nous paraît plus que probable que, dans l'un et l'autre cas, l'Esprit se trouve dans une situation identique. A chaque échelon qu'il gravit, il s'élève au-dessus d'une couche de brouillard ; sa vue et ses perceptions sont plus nettes.

Questions et problèmes.

Cure morale des incarnés.

On voit souvent des Esprits d'une mauvaise nature céder assez promptement sous l'influence de la moralisation et s'améliorer. On peut agir de même sur les incarnés, mais avec beaucoup plus de peine. D'où vient que l'éducation morale des Esprits désincarnés est plus facile que celle des incarnés ?

Cette question a été motivée par le fait suivant. Un jeune homme aveugle depuis douze ans avait été recueilli par un Spirite dévoué qui avait entrepris de le guérir par le magnétisme, les Esprits ayant dit que la chose était possible. Mais ce jeune homme, au lieu de se montrer reconnaissant des bontés dont il était l'objet, et sans lesquelles il se fût trouvé sans asile et sans pain, n'eut que de l'ingratitude et de mauvais procédés, et fit preuve du plus mauvais caractère.

L'Esprit de saint Louis consulté à son sujet répondit :

« Ce jeune homme, comme beaucoup d'autres, est puni par où il a péché, et porte la peine de son inconduite. Son infirmité n'est pas incurable, et une magnétisation spirituelle pratiquée avec zèle, dévouement et persévérance, en triompherait certainement, aidée d'un traitement médical destiné à corriger son sang vicié. Il y aurait déjà une amélioration sensible dans sa vue qui n'est pas encore entièrement éteinte, si les mauvais fluides dont il est entouré et saturé n'opposaient un obstacle à la pénétration des bons fluides qui sont en quelque sorte repoussés. Dans l'état où il se trouve, l'action magnétique sera impuissante tant qu'il ne se sera pas, par sa volonté et son amélioration, débarrassé de ces fluides pernicieux.

« C'est donc une guérison morale qu'il faut obtenir, avant de poursuivre la guérison physique. Un retour sérieux sur lui-même peut seul rendre efficaces les soins de son magnétiseur que les bons Esprits s'empresseront de seconder ; dans le cas contraire, il doit s'attendre à perdre le peu de lumière qui lui reste, et à de nouvelles et bien plus terribles épreuves qu'il lui faudra subir.

« Agissez donc envers lui comme vous le faites à l'égard des mauvais Esprits désincarnés que vous voulez ramener au bien. Il n'est point sous le coup d'une obsession, c'est sa nature qui est mauvaise et qui s'est en outre pervertie dans le milieu où il a vécu ; les mauvais Esprits qui l'assiègent ne sont attirés que par leur similitude avec le sien propre ; à mesure qu'il s'améliorera, ils s'éloigneront. Alors seulement l'action magnétique aura toute sa puissance. Donnez-lui des conseils ; expliquez-lui sa position ; que plusieurs personnes sincères s'unissent de pensée pour prier afin d'attirer sur lui des influences salutaires. S'il en profite, il ne tardera pas à en éprouver les bons effets, car il en sera récompensé par un mieux sensible dans sa position. »

Cette instruction nous révèle un fait important, celui de l'obstacle que l'état moral oppose, dans certains cas, à la guérison des maux

physiques. L'explication ci-dessus est d'une incontestable logique, mais ne saurait être comprise de ceux qui ne voient partout que l'action exclusive de la matière. Dans le cas dont il s'agit, la guérison morale du sujet a rencontré de sérieuses difficultés ; c'est ce qui a motivé la question ci-dessus, proposée à la société Spirite de Paris.

Six réponses ont été obtenues, toutes concordant parfaitement entre elles. Nous n'en citerons que deux pour éviter des répétitions inutiles. Nous choisissons celles où la question est traitée avec le plus de développement.

I

Comme l'Esprit désincarné voit manifestement ce qui se passe et les exemples terribles de la vie, il comprend d'autant plus vite ce qu'on l'exhorte à croire ou à faire ; c'est pourquoi il n'est pas rare de voir des Esprits désincarnés disserter sagement sur des questions qui, de leur vivant, étaient loin de les émouvoir.

L'adversité mûrit la pensée. Cette parole est vraie surtout pour les Esprits désincarnés, qui voient de près les conséquences de leur vie passée.

L'insouciance et le parti pris, au contraire, triomphent chez l'Esprit incarné ; les séductions de la vie, ou même ses mécomptes, lui donnent une misanthropie ou une indifférence complète pour les hommes et les choses divines. La chair leur fait oublier l'Esprit ; les uns, foncièrement honnêtes, font le bien en évitant le mal, par amour du bien, mais la vie de leur âme est bien près d'être nulle ; d'autres, au contraire, considèrent la vie comme une comédie et oublient leur rôle d'hommes ; d'autres enfin, complètement abrutis, et dernier échelon de l'espèce humaine, ne voyant rien au delà, ne pressentant même rien, se livrent, comme la brute, aux crimes barbares et oublient leur origine.

Ainsi les uns et les autres, par la vie même, sont entraînés, tandis que les Esprits désincarnés voient, écoutent et se repentent plus volontiers.

LAMENNAIS (*méd.*, M. A. DIDIER).

II

Que de problèmes et de questions à résoudre avant que la transformation humanitaire soit accomplie selon les idées spirites ! celle de l'éducation des Esprits et des incarnés, au point de vue moral, est de ce nombre.

Les désincarnés sont débarrassés des liens de la chair et n'en subissent plus les conditions inférieures, tandis que les hommes, enchaînés dans une matière impérieuse au point de vue personnel, se laissent entraîner par l'état d'épreuves dans lequel ils sont internés. C'est à la différence de ces diverses situations qu'il faut attribuer la difficulté que les Esprits initiateurs et les hommes qui en ont la mission, éprouvent pour améliorer rapidement et, pour ainsi dire, en quelques semaines, ceux des hommes qui leur sont confiés. Les Esprits, au contraire, auxquels la matière n'impose plus ses lois et ne fournit plus les moyens de satisfaire leurs appétences mauvaises, et qui n'ont plus, par conséquent, que des désirs inassouvissables, sont plus aptes à accepter les conseils qui leur sont donnés. On répondra peut-être alors par cette question, qui a son importance : Pourquoi n'écoutent-ils pas les conseils de leurs guides de l'espace et attendent-ils les enseignements des hommes ? Parce qu'il est nécessaire que les deux mondes, visible et invisible, réagissent l'un sur l'autre, et que l'action des humains soit utile à ceux qui ont vécu, comme l'action de la plupart de ceux-ci est bienfaisante à ceux qui vivent parmi vous. C'est un double courant, une double action également satisfaisante pour ces deux mondes, qui sont unis par tant de liens.

Voilà ce que je crois devoir répondre à la question posée par votre président.

ERASTE (*méd*., M. D'AMBEL.)

Sur la mort des spirites.

Depuis quelque temps la mort a enlevé un assez grand nombre de Spirites fervents et dévoués, et dont le concours aurait pu être utile à la cause. Quelle conséquence y a-t-il à tirer de ce fait ?

Cette question a été motivée par la mort récente de M. Geoffroy, de Saint-Jean-d'Angely, membre honoraire de la Société spirite de Paris.

(Société de Paris, 26 mai 1865. – Méd., madame B…)

Ainsi que vient de le dire votre président, un grand nombre d'adeptes de notre belle doctrine quittent depuis peu votre monde ; ne les plaignez pas ; après avoir donné les premiers coups de pioche à ce champ que vous allez défricher, ils sont allés prendre quelques heures de repos pour se préparer à un nouveau travail ; ils sont allés

retremper leur âme virile à cette source de vie et de progrès qui, de plus en plus, doit verser sur votre terre ses ondes bienfaisantes. Bientôt, nouveaux athlètes, ils reparaîtront sur la brèche avec de nouvelles forces et une charité plus parfaite ; car l'âme qui a entrevu les splendeurs de l'éternelle vérité ne peut retourner en arrière ; mais fidèle à l'attraction divine qui veut la rapprocher du foyer de la justice, de la science et de l'amour, elle suit sa voie sans plus s'en détourner.

Oh ! mes amis, qu'elle est belle cette demeure qui vous est préparée ; rendez-vous-en dignes au plus-tôt ; délivrez-vous donc de ces susceptibilités indignes, qui trop souvent encore se rencontrent parmi vous ; ce sont les restes de ces racines de l'orgueil si difficile à extirper de votre monde, et pourtant c'est pour le détruire que le Christ est venu parmi vous ; car tant qu'il subsistera chez les humains, ils ne pourront arriver au bonheur.

Mes amis, depuis dix-huit siècles que l'on vous prêche l'admirable doctrine du Christ, elle n'a pas encore été comprise ; mais le Spiritisme, en venant vous apprendre à développer vos facultés intellectuelles, et à leur donner une bonne direction, ouvre une ère nouvelle où se comblera la lacune qui existait dans l'enseignement primitif.

Étudiez donc d'une manière sérieuse et digne d'un aussi grave sujet ; mais surtout modifiez ce qu'il y a en vous d'imparfait, car le maître a dit à tous : « Devenez parfaits parce que votre Père céleste est parfait. » Alors votre âme épurée s'élèvera glorieuse vers ces splendides régions où le mal n'a plus d'accès et où tout est harmonie.

SAINT-LOUIS.

Études morales.

La commune de Kœnigsfeld le monde futur en miniature.

On lit dans le *Galneur de Colmar* :

> « La commune de Kœnigsfeld, près Villingen, dans la Forêt Noire, qui compte environ 400 habitants, forme un Etat modèle en petit. Depuis cinquante ans, date de l'existence de cette commune, il n'est jamais arrivé qu'un seul habitant ait eu à faire avec la police ; il n'y a jamais été question de délits ou de crimes ; pendant cinquante ans il n'y a été fait aucun encan et il n'y est pas né d'enfant natu-

rel. Jamais il n'a été plaidé de procès en cette commune. Il ne s'y trouve également pas de mendiants. »

Cette intéressante notice ayant été lue à la Société de Paris, a donné lieu à la communication spontanée suivante :

« Il est beau de voir la vertu dans un centre restreint et pauvre ; là, tous se connaissent, tous se voient ; la charité y est simple et grande. N'est-ce pas l'exemple le plus frappant de la solidarité universelle que cette petite commune ? N'est-ce pas en petit ce que sera un jour le résultat de la vraie charité quand elle sera pratiquée par tous les hommes ? Tout est là Spirites : la charité, la tolérance. Entre vous si ce ne sont pas les secours à l'infortune qui sont praticables, les rapports intelligents, exempts d'envie, de jalousie et de dureté le sont toujours. »

LAMENNAIS (*Méd*. M. A. Didier.)

Qui est-ce qui cause la plus grande partie des maux de la terre, si ce n'est le contact incessant des hommes méchants et pervers ? L'égoïsme tue la bienveillance, la condescendance, l'indulgence, le dévouement, l'affection désintéressée, et toutes les qualités qui font le charme et la sécurité des rapports sociaux. Dans une société d'égoïstes, il n'y a de sûreté pour personne, parce que chacun, ne cherchant que son intérêt, sacrifie sans scrupule celui de son voisin. Beaucoup de gens se croient parfaitement honnêtes parce qu'ils sont incapables d'assassiner et de voler sur les grands chemins ; mais est-ce que celui qui, par sa cupidité et sa dureté cause la ruine d'un individu et le pousse au suicide, qui réduit toute une famille à la misère, au désespoir, n'est pas pire qu'un assassin et un voleur ? Il assassine à petit feu, et parce que la loi ne le condamne pas, que ses pareils applaudissent à son savoir faire et à son habileté, il se croit exempt de reproches et marche tête levée ! Aussi les hommes sont-ils constamment en défiance les uns contre les autres ; leur vie est une anxiété perpétuelle ; s'ils ne craignent ni le fer, ni le poison, ils sont en butte aux chicanes, à l'envie, à la jalousie, à la calomnie, en un mot à l'assassinat moral. Que faudrait-il pour faire cesser cet état de choses ? Pratiquer la charité ; tout est là, comme dit Lamennais.

La commune de Kœnigsfeld nous offre en petit ce que sera le monde quand il sera régénéré. Ce qui est possible sur une petite échelle l'est-il en grand ? En douter serait nier le progrès. Un jour viendra où les hommes, vaincus par les maux qu'engendre l'égoïsme, comprendront

qu'ils font fausse route, et Dieu veut qu'ils l'apprennent à leurs dépens, parce qu'il leur a donné le libre arbitre. L'excès du mal leur fera sentir la nécessité du bien, et ils se tourneront de ce côté comme vers la seule ancre de salut. Qui les y portera ? La foi sérieuse en l'avenir et non la croyance au néant après la mort ; la confiance en un Dieu bon et miséricordieux, et non la crainte des supplices éternels.

Tout est soumis à la loi du progrès ; les mondes aussi progressent physiquement et moralement ; mais si la transformation de l'humanité doit attendre le résultat de l'amélioration individuelle, si aucune cause ne vient hâter cette transformation, que de siècles, que de milliers d'années ne faudra-t-il pas encore ? La terre étant arrivée à l'une de ses phases progressives, il suffit qu'il ne soit plus permis aux Esprits arriérés de s'y incarner, et qu'à mesure des extinctions, des Esprits plus avancés viennent prendre la place des partants, pour qu'en une ou deux générations le caractère général de l'humanité soit changé. Supposons donc qu'au lieu d'Esprits égoïstes, l'humanité soit, dans un temps donné, formée d'Esprits imbus des sentiments de charité, au lieu de chercher à se nuire, ils s'entraideront mutuellement ; ils vivront heureux et en paix. Plus d'ambition de peuple à peuple, partant, plus de guerres ; plus de souverains gouvernant selon le bon plaisir, la justice au lieu de l'arbitraire, partant, plus de révolutions ; plus de forts écrasant ou exploitant le faible, équité *volontaire* dans toutes les transactions, partant, plus de querelles ni de chicanes. Tel sera l'état du monde après sa transformation. D'un monde d'expiation et d'épreuve, d'un lieu d'exil pour les Esprits imparfaits, il deviendra un monde heureux, un lieu de repos pour les bons Esprits ; d'un monde de punition, il sera un monde de récompense.

La commune de Kœnigsfeld se compose incontestablement d'Esprits avancés au moins moralement si ce n'est scientifiquement, et qui pratiquent entre eux la loi de charité et d'amour du prochain ; ces Esprits se réunissent par sympathie sur ce coin béni de la terre pour y vivre en paix en attendant qu'ils puissent le faire sur toute sa surface. Supposons que quelques Esprits brouillons, égoïstes et méchants viennent s'y incarner, ils y sèmeraient bientôt le trouble et la confusion ; on verrait revivre comme ailleurs les querelles, les procès, les délits et les crimes ; ainsi en serait-il de la terre après sa transformation, si Dieu en ouvrait l'accès aux mauvais Esprits. La terre progressant, ils y seraient déplacés, c'est pourquoi ils iront expier leur endurcissement et parfaire leur éducation morale dans des mondes moins avancés.

VARIÉTÉS

Manifestations diverses spontanées.

Une lettre d'un de nos correspondants contient le récit suivant :

… Je commence par un souvenir de mon enfance que je n'ai jamais oublié, quoiqu'il remonte à une époque déjà bien éloignée.

En 1819 ou 1820, on parla beaucoup à Saumur d'une apparition à un officier, en garnison dans cette ville. Cet officier, logé chez une famille de braves gens, se coucha dans la matinée pour se reposer d'une nuit sans sommeil. Quelques heures après, en ouvrant les yeux, il aperçoit une ombre drapée de blanc dans sa chambre ; il crut à une plaisanterie de ses camarades et se leva pour aller au mauvais plaisant. L'ombre recula devant lui, se glissa vers l'alcôve et disparut. La porte, qu'il avait fermée pour ne pas être dérangé, était encore fermée, et une jeune fille de la maison, malade depuis quelque temps, venait de mourir à l'instant même.

Ce fait, touchant au merveilleux, rappela à un de ses camarades, M. de R…, lieutenant de cuirassiers, un rêve extraordinaire qu'il avait fait longtemps auparavant et qu'il fit connaître alors.

M. de R…, étant en garnison à Versailles, rêva qu'il voyait un homme se coupant le cou et recevant le sang dans un vase. A cinq heures du matin, il se leva, tout préoccupé de ce rêve, et se dirigea vers le quartier de cavalerie ; il était de service. En suivant une rue encore déserte, il aperçut un groupe de personnes examinant quelque chose avec beaucoup d'attention ; il s'approcha et apprit qu'un homme venait de se tuer, et, chose extraordinaire, lui dit-on, cet homme avait fait couler son sang dans un baquet en se coupant la gorge. M. de R… reconnut chez cet homme les traits qu'il avait vus pendant la nuit.

Je n'ai appris ces deux faits que par des on dit, et n'ai connu ni l'un ni l'autre des deux officiers.

En voici d'autres qui me sont presque personnels :

Ma mère était une femme d'une piété vraie et éclairée, qui ne se manifestait le plus souvent que par une charité ardente, comme le veut le Spiritisme, mais nullement d'un caractère superstitieux et impressionnable. Elle m'a souvent raconté ce souvenir de sa jeunesse. Quand elle était jeune fille, elle avait une amie très malade, auprès de

qui elle passait une partie des nuits pour lui donner ses soins. Un soir qu'elle tombait de fatigue, le père de la jeune malade insista pour qu'elle allât se reposer, lui promettant que si sa fille se trouvait plus mal, il la ferait avertir. Ma mère céda et se mit au lit, après s'être bien renfermée. Vers deux heures du matin, elle fut réveillée par le contact de deux doigts glacés sur son épaule. Elle fut vivement impressionnée et ne put plus dormir. Alors elle reprit ses vêtements pour rejoindre sa chère malade, et allait ouvrir sa porte, quand on frappa à celle de la maison. C'était un domestique qui venait lui apprendre la mort de son amie, qui venait d'expirer.

En 1851, je parcourais en un jour la galerie de tableaux et portraits de famille du magnifique château de C… conduit par le docteur B… qui avait été le médecin de la famille. Je m'arrêtai quelque temps devant le portrait d'un homme de quarante et quelques années, vêtu, autant que je puisse me souvenir, d'un habit bleu, gilet rayé rouge et noir, et pantalon gris. M. B… s'approcha de moi et me dit : « Voilà comme j'ai vu le comte de C… quinze jours après sa mort. » Je demandai une explication et voici ce qui me fut répondu : « A peu près quinze jours après la mort de M. de C…, un soir, à la brune, je sortais de la chambre de madame la comtesse ; je devais, pour sortir, suivre un long corridor, où s'ouvrait la porte du cabinet de M. de C… Quand je fus arrivé devant cette porte, elle s'ouvrit et M. de C… en sortit, s'avança vers moi, et marcha à mes côtés jusqu'à la porte de sortie.

M. B… n'a attribué ce fait qu'à une hallucination ; mais, dans tous les cas, elle se serait prolongée bien longtemps, car je crois qu'au bout du corridor il y avait une autre pièce à traverser avant la sortie.

Enfin, voici un fait qui m'est tout personnel.

En 1829, je crois, j'étais chargé à Hagueneau, en Alsace, de la direction d'un dépôt de convalescents que nous envoyait la nombreuse garnison de Strasbourg, alors fort éprouvée par des fièvres intermittentes. J'avais au nombre de mes malades un jeune tambour qui, toutes les nuits, après minuit, sentait quelqu'un se glisser dans son lit, s'attacher à lui, l'étreindre dans ses bras et lui mordre la poitrine à la hauteur du sein gauche. Ses camarades de chambrée m'ont dit que depuis huit jours, ils étaient réveillés par ses cris ; qu'arrivés auprès de lui ils le trouvaient agité, épouvanté, et ne pouvaient le calmer qu'en fouillant avec leur sabre sous son lit et aux environs, pour lui montrer qu'il n'y avait personne. Je trouvai chez ce jeune soldat, la poitrine un peu tuméfiée et douloureuse au sein gauche, et

attribuai alors son état à l'action de cette cause physique sur son imagination ; mais l'effet ne se produisait que quelques instants toutes les vingt-quatre heures, et toujours au même moment. Il se produisit encore quelquefois, puis je n'en entendis plus parler…

Remarque. – On sait combien les faits spontanés de ce genre sont nombreux ; le Spiritisme les remet en mémoire, parce qu'il donne la seule explication rationnelle qu'il soit possible d'en fournir. Certes, il y en a dans le nombre qu'on pourrait à la rigueur attribuer à ce que l'on est convenu d'appeler hallucination, ou à une préoccupation de l'esprit ; mais il n'en saurait être ainsi quand ils sont suivis d'une réalisation matérielle. Ils sont d'autant plus importants, lorsque leur authenticité est reconnue, qu'ils ne peuvent, ainsi que nous l'avons dit dans un article précédent, être mis sur le compte de la jonglerie.

Dissertations spirites.

Le cardinal Wiseman.

La *Patrie* du 18 mars 1865 relatait ce qui suit :

« Le cardinal Wiseman, qui vient de mourir en Angleterre, croyait au Spiritisme. C'est ce que prouve le fait suivant, qui est cité par le *Spiritualist magazine*.

« Un évêque avait jeté l'interdit sur deux membres de son Eglise, à cause de leur tendance au Spiritisme. Le cardinal leva cet interdit et permit aux deux prêtres de poursuivre leurs études et de servir de médiums, en leur disant : « Je crois moi-même fermement au Spiritisme, et je ne pourrais être un bon membre de l'Église, si j'avais le moindre doute à cet égard. »

Cet article avait été lu et commenté dans une réunion spirite chez M. Delanne, mais on hésitait à faire l'évocation du cardinal, lorsqu'il s'est manifesté spontanément par les deux communications suivantes.

I

Votre désir de m'évoquer m'a amené vers vous, et je suis heureux de venir vous dire, mes frères bien-aimés, oui, sur la terre, j'étais Spirite convaincu. J'étais venu avec ces aspirations que je n'avais pu développer, mais que j'étais heureux de voir développer par d'autres.

J'étais Spirite, parce que le Spiritisme est le chemin droit qui conduit au but véritable et à la perfection ; j'étais Spirite, parce que je reconnaissais dans le Spiritisme l'accomplissement de toutes les prophéties depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; j'étais Spirite parce que cette doctrine est le développement de la religion, l'éclaircissement des mystères et la marche de l'humanité entière vers Dieu qui est l'unité ; j'étais Spirite parce que j'ai compris que cette révélation venait de Dieu et que tous les hommes sérieux devaient aider sa marche, afin de pouvoir un jour se tendre tous une main secourable ; j'étais Spirite enfin, parce que le Spiritisme ne lance l'anathème sur personne, et qu'à l'exemple de Christ, notre divin modèle, il tend les bras à tous, sans distinction de rang et de culte. Voilà pourquoi j'étais Spirite chrétien.

O mes frères bien-aimés ! quelle grâce immense le Seigneur accorde aux hommes en leur envoyant cette lumière divine qui leur ouvre les yeux, et leur fait voir d'une manière irrécusable qu'au-delà de la tombe existe bien une autre vie, et, qu'au lieu de craindre la mort, lorsqu'on a vécu selon les vues de Dieu, on doit la bénir lorsqu'elle vient délivrer l'un de nous des lourdes chaînes de la matière.

Oui, cette vie que l'on prêche constamment d'une manière si effrayante existe ; mais elle n'a rien de pénible pour les âmes qui, sur la terre, ont observé les lois du Seigneur. Oui, là, on retrouve ceux que l'on a aimés sur la terre ; c'est une mère bien aimée, une tendre mère qui vient vous féliciter et vous recevoir ; ce sont des amis qui viennent vous aider à vous reconnaître, dans votre véritable patrie, et qui vous montrent tous les charmes de la vie véritable dont ceux de la terre ne sont que les tristes images.

Persévérez, mes frères bien-aimés, à marcher dans la voie bénie du Spiritisme ; que pour vous ce ne soit pas un vain mot ; que les manifestations que vous recevez vous aident à gravir le rude calvaire de la vie, afin qu'arrivés au sommet, vous puissiez aller recueillir les fruits de vie que vous vous serez préparés.

C'est ce que je vous souhaite à vous tous qui m'écoutez et à tous mes frères en Dieu. Celui qui fut cardinal Wiseman.

(*Médium madame Delanne*).

II

Mes amis, pourquoi ne viendrais-je pas à vous ? Les sentiments exprimés quand j'étais sur votre terre et qui doivent être ceux de tous

serviteurs de Dieu et de la vérité, doivent être pour tout Spirite convaincu, une assurance que j'userai de la grâce que le Seigneur m'accorde de venir instruire et guider mes frères.

Oh ! oui, mes amis, c'est avec bonheur et reconnaissance pour celui à qui nous devons tout, que je viens vous exhorter, vous qui avez le bonheur d'être admis parmi les ouvriers du Seigneur, de persévérer dans la voie où vous êtes engagés ; c'est sinon la seule, au moins la meilleure, car si une partie de l'humanité peut faire son salut avec la foi aveugle sans tomber dans les embûches et les dangers qu'elle offre, à plus forte raison ceux dont la foi a pour base la raison et l'amour de Dieu, que nous vous faisons connaître tel qu'il est, doivent arriver à conquérir la vie éternelle dans le sein de ce même Dieu.

Enfants, inclinez-vous, courbez la tête, car votre Dieu, votre père vous bénit. Glorifiez-le et aimez-le dans l'éternité !

Prions ensemble.

WISEMAN, *assisté par saint Augustin*.
(Médium. M. ERAMBERT, d'Aix.)

Ces deux communications ont été dictées simultanément, ce qui explique l'assistance de saint Augustin pour la dernière. Tandis que Wiseman faisait écrire l'un des médiums, saint Augustin faisait écrire l'autre auquel il transmettait la pensée du cardinal. Souvent on voit des Esprits peu avancés, ou encore dans le trouble, ne pouvoir s'exprimer sans l'aide d'un Esprit plus élevé, mais ce n'est pas ici le même cas ; Wiseman est assez dégagé pour rendre lui-même ses idées.

Les deux communications ci-après ont été obtenues le 24 mars, dans la société de Paris, sans évocation, à la suite de la lecture des précédentes. La quatrième est une appréciation des faits ci-dessus par l'Esprit de Lamennais :

III

Je viens, mes amis, confirmer ma communication de lundi. Je suis heureux de venir dans un milieu où j'aurais beaucoup à dire et où je suis sûr d'être compris. Oh ! oui, ce sera un grand bonheur pour moi de voir se développer sous l'œil du maître les progrès de la doctrine sainte et régénératrice qui doit conduire le monde entier à sa destinée divine.

Amis, unissez vos efforts dans l'œuvre qui nous est confiée et soyez reconnaissants du rôle que le Créateur de toutes choses vous a départi. Vous ne pourriez jamais assez faire pour reconnaître la grâce qu'il vous fait ; mais il vous tiendra compte de votre bonne volonté, de votre foi, de votre charité et de votre amour pour vos frères. Bénissez-le ; aimez-le, et vous aurez la vie éternelle.

Prions ensemble, mes chers amis.

WISEMAN.
(*Méd., M. Erambert, d'Aix*.)

IV

La religion spiritualiste est l'âme du christianisme ; il ne faut pas l'oublier. Au milieu du matérialisme, du culte protestant et catholique, le cardinal Wiseman a osé proclamer l'âme avant le corps, l'esprit avant la lettre. Ces sortes de hardiesses sont rares dans les deux clergés, et c'est un spectacle inaccoutumé, en effet, que l'acte de foi spirite du cardinal Wiseman. Il serait étrange, du reste, qu'un esprit aussi cultivé, aussi élevé que celui de l'éminent cardinal eût vu dans le Spiritisme une foi rebelle aux enseignements de la plus pure morale du christianisme ; nous ne saurions trop applaudir, nous Spirites, à cette confiance éloignée de tout respect humain, de tout scrupule mondain. N'est-ce pas un encouragement que la voix d'un mourant aussi distingué ? N'est-ce pas une annonce pour l'avenir ? Une promesse qu'avec la bonne volonté tant prêchée par l'Évangile, il n'y a qu'une vérité contenue dans la pratique de la charité et la croyance en l'immortalité de l'âme ? D'autres voix non moins sacrées proclament chaque jour notre immortelle vérité. C'est un *hosannah* sublime que chantent les hommes visités par l'Esprit, *hosannah* aussi pur, aussi enthousiaste que celui des âmes visitées par Jésus.

Nous-mêmes, âmes en souffrance, n'éloignons pas de nous le souvenir qui nous arrive, et dans le purgatoire que nous subissons, écoutons les voix de ceux qui nous font voir au delà.

LAMENNAIS.
(*Méd., M. A. Didier*.)

Notices bibliographiques.

—

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? par Allan Kardec. Nouvelle édition remaniée et considérablement augmentée. In-12, de près de 200 pages. Prix : 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 20 c.

Les matières de cette nouvelle édition sont divisées ainsi qu'il suit :

CHAPITRE I : PETITE CONFÉRENCE. Premier entretien : *le critique*. 2° entretien : *le sceptique*. – Spiritisme et Spiritualisme. – Dissidences. – Phénomènes spirites simulés. – Impuissance des détracteurs. – Le merveilleux et le surnaturel. – Opposition de la science. – Fausses explications des phénomènes. – Les incrédules ne peuvent voir pour se convaincre. – Origine des idées spirites modernes. – Moyens de communication. – Les médiums intéressés. – Les médiums et les sorciers. – Diversité dans les Esprits. – Utilité pratique des manifestations. – Folie, suicide, obsession. – Oubli du passé. – Eléments de conviction. – Société spirite de Paris. – Interdiction du Spiritisme. – 3° entretien : *Le Prêtre*. Objections au nom de la religion.

CHAP. II : NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DU SPIRITISME. – Des Esprits. – Communications avec le monde invisible. – But providentiel des manifestations spirites. – Des médiums. – Écueils des médiums. – Qualités des médiums. – Charlatanisme. – Identité des Esprits. – Contradictions. – Conséquences du Spiritisme.

CHAP. III : SOLUTION DE QUELQUES PROBLÈMES PAR LA DOCTRINE SPIRITE. – Pluralité des mondes. – De l'âme. – L'homme pendant la vie terrestre. – L'homme après la mort.

—

Sous presse pour paraître vers le 1er août :

LE CIEL ET L'ENFER, ou *Justice divine selon le Spiritisme*, par Allan Kardec. 1 fort vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr.

—

VIE DE GERMAINE COUSIN, de Pibrac, bienheureuse en la charité, donnée médianimiquement par elle-même à mademoiselle M. S. dans un groupe de famille. Br. in-12. Prix : 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 10 c. Toulouse, chez les principaux libraires.

La vie de *Germaine Cousin* est à la fois édifiante et dramatique, mais en outre éminemment intéressante par les nombreux faits médianimiques qu'elle renferme, et qui, sans le Spiritisme, seraient inexplicables ou merveilleux. Les phénomènes, dont nous sommes témoins de nos jours, en prouvent tout au moins la possibilité. Toutes les personnes qui n'ont pas un parti pris de la négation, et les Spirites surtout, liront cette brochure avec intérêt.

L'UNION SPIRITE BORDELAISE. Bordeaux comptait quatre publications spirites périodiques : *La Ruche*, *le Sauveur*, *la Lumière* et *la Voix d'Outre-tombe*. *La Lumière* et *le Sauveur* étant sous la même direction, il n'y en avait en réalité que trois qui viennent de se fusionner dans une seule publication, sous le titre de *l'Union spirite bordelaise* et sous la direction de M. A. Bez, directeur de *la Voix d'Outre-tombe*. Nous félicitons ces messieurs de la mesure qu'ils ont adoptée et que nos adversaires auraient grandement tort de prendre pour un indice de décadence de la doctrine. Des faits bien autrement concluants sont là pour prouver le contraire.

Les matériaux du spiritisme, bien que très nombreux, roulent dans un cercle à peu près uniforme ; de là manque de variété suffisante, et pour le lecteur qui aurait voulu les recevoir tous, une charge trop onéreuse, sans compensation. La nouvelle feuille bordelaise ne pourra que gagner à cette fusion à tous les points de vue, et nous faisons des vœux pour sa prospérité. Nous y avons lu, avec plaisir, dans les premiers numéros, une très bonne réfutation des articles de *M. Fumeaux* sur l'iniquité et les fléaux du spiritisme, ainsi qu'un très intéressant récit d'une nouvelle cure à Marmande. (Voir ci-après aux ouvrages divers.)

AIR ET PAROLES composés par le roy Henry III en 1574, et révélés dans un songe en 1865, à M. N. C. Bach ; chez Legouix, éditeur, 27, boulevard Poissonnière, à Paris. Prix marqué : 3 fr.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 8. AOUT 1865.

Ce qu'apprend le Spiritisme.

Il y a des gens qui demandent quelles sont les conquêtes nouvelles que nous devons au spiritisme. De ce qu'il n'a pas doté le monde d'une nouvelle industrie productive, comme la vapeur, ils concluent qu'il n'a rien produit. La plupart de ceux qui font cette question ne s'étant pas donné la peine de l'étudier, ne connaissent que le Spiritisme de fantaisie créé pour les besoins de la critique, et qui n'a rien de commun avec le Spiritisme sérieux ; il n'est donc pas étonnant qu'ils se demandent quel peut en être le côté utile et pratique. Ils l'eussent appris s'ils avaient été le chercher à sa source, et non dans les caricatures qu'en ont faites ceux qui ont intérêt à le dénigrer.

Dans un autre ordre d'idées, quelques-uns trouvent, au contraire, la marche du Spiritisme trop lente au gré de leur impatience ; ils s'étonnent qu'il n'ait pas encore sondé tous les mystères de la nature, ni abordé toutes les questions qui paraissent être de son ressort ; ils voudraient le voir tous les jours enseigner du nouveau, ou s'enrichir de quelque nouvelle découverte ; et, de ce qu'il n'a point encore résolu la question de l'origine des êtres, du principe et de la fin de toutes choses, de l'essence divine, et quelques autres de même portée, ils concluent qu'il n'est pas sorti de l'alphabet, qu'il n'est point entré dans la véritable voie philosophique, et qu'il se traîne dans les lieux communs, parce qu'il prêche sans cesse l'humilité et la charité. « Jusqu'à ce jour, disent-ils, il ne nous a rien appris de nouveau, car la réincarnation, la négation des peines éternelles, l'immortalité de l'âme, la

gradation à travers les périodes de vitalité intellectuelle, le périsprit, ne sont point des découvertes spirites proprement dites ; il faut donc marcher à des découvertes plus vraies et plus solides. »

Nous croyons devoir, à ce sujet, présenter quelques observations, qui ne seront pas non plus du nouveau, mais il est des choses qu'il est utile de répéter sous diverses formes.

Le Spiritisme, il est vrai, n'a rien inventé de tout cela, parce qu'il n'y a de vraies vérités que celles qui sont éternelles, et que, par cela même, elles ont dû germer à toutes les époques ; mais n'est-ce rien de les avoir tirées, sinon du néant, du moins de l'oubli ; d'un germe avoir fait une plante vivace ; d'une idée individuelle, perdue dans la nuit des temps, ou étouffée sous les préjugés, avoir fait une croyance générale ; d'avoir prouvé ce qui était à l'état d'hypothèse ; d'avoir démontré l'existence d'une loi dans ce qui paraissait exceptionnel et fortuit ; d'une théorie vague, avoir fait une chose pratique ; d'une idée improductive avoir tiré des applications utiles ? Rien n'est plus vrai que le proverbe : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » et cette vérité elle-même n'est pas neuve ; aussi n'est-il pas une découverte dont on ne trouve des vestiges et le principe quelque part. A ce compte là Copernic n'aurait pas le mérite de son système, parce que le mouvement de la terre avait été soupçonné avant l'ère chrétienne. Si c'était chose si simple, il fallait donc la trouver. L'histoire de l'œuf de Christophe Colomb sera toujours une éternelle vérité.

Il est incontestable en outre que le Spiritisme a encore beaucoup à nous apprendre ; c'est ce que nous n'avons cessé de répéter, car jamais nous n'avons prétendu qu'il ait dit son dernier mot. Mais de ce qu'il reste encore à faire, s'ensuit-il qu'il ne soit pas sorti de l'alphabet ? Son alphabet a été les tables tournantes, et depuis lors il a fait, ce nous semble, quelques pas ; il nous semble même qu'il en a fait d'assez grands en quelques années, si on le compare aux autres sciences qui ont mis des siècles pour arriver au point où elles en sont. Aucune n'est arrivée à son apogée du premier bond ; elles avancent, non par la volonté des hommes, mais à mesure que les circonstances mettent sur la voie de nouvelles découvertes ; or, il n'est au pouvoir de personne de commander à ces circonstances, et la preuve en est, c'est que toutes les fois qu'une idée est prématurée, elle avorte, pour reparaître plus tard en temps opportun.

Mais à défaut de nouvelles découvertes, les hommes de science n'ont-ils rien à faire ? La chimie n'est-elle plus la chimie si elle ne découvre pas tous les jours de nouveaux corps ? Les astronomes sont-ils

condamnés à se croiser les bras faute de trouver de nouvelles planètes. Et ainsi de toutes les autres branches des sciences et de l'industrie. Avant de chercher du nouveau, n'a-t-on pas à faire l'application de ce qu'on sait ? C'est précisément pour donner aux hommes le temps de s'assimiler, d'appliquer et de vulgariser ce qu'ils savent, que la Providence met un temps d'arrêt dans la marche en avant. L'histoire est là pour nous montrer que les sciences ne suivent pas une marche ascendante continue, du moins ostensiblement ; les grands mouvements qui font révolution dans une idée ne s'opèrent qu'à des intervalles plus ou moins éloignés. Il n'y a point stagnation pour cela, mais élaboration, application, et fructification de ce que l'on sait, ce qui est toujours du progrès. L'Esprit humain pourrait-il sans cesse absorber de nouvelles idées ? La terre elle-même n'a-t-elle pas besoin de temps de repos avant de reproduire ? Que dirait-on d'un professeur qui enseignerait tous les jours de nouvelles règles à ses élèves, sans leur donner le temps de s'exercer sur celles qu'ils ont apprises, de s'identifier avec elles et de les appliquer ? Dieu serait-il donc moins prévoyant et moins habile qu'un professeur ? En toutes choses les idées nouvelles doivent s'enter sur les idées acquises ; si celles-ci ne sont pas suffisamment élaborées et consolidées dans le cerveau, si l'esprit ne se les est pas assimilées, celles qu'on veut y implanter ne prennent pas racine : on sème dans le vide.

Il en est de même à l'égard du Spiritisme. Les adeptes ont-ils tellement mis à profit ce qu'il a enseigné jusqu'à ce jour, qu'il n'aient plus rien à faire ? Sont-ils tellement charitables, dépourvus d'orgueil, désintéressés, bienveillants pour leurs semblables ; ont-ils tellement modéré leurs passions, abjuré la haine, l'envie et la jalousie ; sont-ils enfin tellement parfaits qu'il soit désormais superflu de leur prêcher la charité, l'humilité, l'abnégation, en un mot la morale ? Cette prétention prouverait à elle seule combien ils ont encore besoin de ces leçons élémentaires, que quelques-uns trouvent fastidieuses et puériles ; c'est pourtant à l'aide de ces instructions seules, s'ils les mettent à profit, qu'ils peuvent s'élever assez haut pour être dignes de recevoir un enseignement supérieur.

Le Spiritisme tend à la régénération de l'humanité ; ceci est un fait acquis ; or cette régénération ne pouvant s'opérer que par le progrès moral, il en résulte que son but essentiel, providentiel, est l'amélioration de chacun ; les mystères qu'il peut nous révéler sont l'accessoire, car, nous ouvrit-il le sanctuaire de toutes les connaissances, nous n'en serions pas plus avancés pour notre état futur, si nous ne sommes pas

meilleurs. Pour admettre au banquet de la suprême félicité, Dieu ne demande pas ce que l'on sait ni ce que l'on possède, mais ce que l'on vaut et ce que l'on aura fait de bien. C'est donc à son amélioration individuelle que tout spirite sincère doit travailler avant tout. Celui-là seul qui a dompté ses mauvais penchants, a réellement profité du Spiritisme et en recevra la récompense ; c'est pour cela que les bons Esprits, par l'ordre de Dieu, multiplient leurs instructions et les répètent à satiété ; un orgueil insensé peut seul dire : Je n'en ai plus besoin. Dieu seul sait quand elles seront inutiles, et à lui seul appartient de diriger l'enseignement de ses messagers, et de le proportionner à notre avancement.

Voyons pourtant si, en dehors de l'enseignement purement moral, les résultats du Spiritisme sont aussi stériles que quelques-uns le prétendent.

1° Il donne d'abord, comme chacun le sait, la preuve patente de l'existence et de l'immortalité de l'âme. Ce n'est point une découverte il est vrai, mais c'est faute de preuves sur ce point qu'il y a tant d'incrédules ou d'indifférents sur l'avenir ; c'est en prouvant ce qui n'était qu'une théorie qu'il triomphe du matérialisme, et qu'il en prévient les funestes conséquences pour la société. Le doute sur l'avenir étant changé en certitude, c'est toute une révolution dans les idées, et dont les suites sont incalculables. Là se bornerait exclusivement le résultat des manifestations : que ce résultat serait immense.

2° Par la ferme croyance qu'il développe, il exerce une puissante action sur le moral de l'homme ; il le porte au bien, le console dans ses afflictions, lui donne la force et le courage dans les épreuves de la vie, et le détourne de la pensée du suicide.

3° Il rectifie toutes les idées fausses que l'on s'était faites sur l'avenir de l'âme, sur le ciel, l'enfer, les peines et les récompenses ; il détruit radicalement, par l'irrésistible logique des faits, les dogmes des peines éternelles et des démons ; en un mot, il nous découvre la vie future, et nous la montre rationnelle et conforme à la justice de Dieu. C'est encore une chose qui a bien sa valeur.

4° Il fait connaître ce qui se passe au moment de la mort ; ce phénomène, jusqu'à ce jour insondable, n'a plus de mystères ; les moindres particularités de ce passage si redouté sont aujourd'hui connues ; or, comme tout le monde meurt, cette connaissance intéresse tout le monde.

5° Par la loi de la pluralité des existences, il ouvre un nouveau champ à la philosophie ; l'homme sait d'où il vient, où il va, pour quelle

fin il est sur la terre. Il explique la cause de toutes les misères humaines, de toutes les inégalités sociales ; il donne les lois mêmes de la nature pour base aux principes de solidarité universelle, de fraternité, d'égalité et de liberté, qui n'étaient assis que sur la théorie. Il jette enfin la lumière sur les questions les plus ardues de la métaphysique, de la psychologie et de la morale.

6° Par la théorie des fluides périspritaux, il fait connaître le mécanisme des sensations et des perceptions de l'âme ; il explique les phénomènes de la double vue, de la vue à distance, du somnambulisme, de l'extase, des rêves, des visions, des apparitions, etc. ; il ouvre un nouveau champ à la physiologie et à la pathologie.

7° En prouvant les relations qui existent entre le monde corporel et le monde spirituel, il montre, dans ce dernier, une des forces actives de la nature, une puissance intelligente, et donne la raison d'une foule d'effets attribués à des causes surnaturelles et qui ont alimenté la plupart des idées superstitieuses.

8° En révélant le fait des obsessions, il fait connaître la cause, inconnue jusqu'ici, de nombreuses affections sur lesquelles la science s'était méprise au préjudice des malades, et qu'il donne les moyens de guérir.

9° En nous faisant connaître les véritables conditions de la prière et son mode d'action ; en nous révélant l'influence réciproque des Esprits incarnés et désincarnés, il nous apprend le pouvoir de l'homme sur les Esprits imparfaits pour les moraliser et les arracher aux souffrances inhérentes à leur infériorité.

10° En faisant connaître la magnétisation spirituelle, que l'on ne connaissait pas, il ouvre au magnétisme une nouvelle voie, et lui apporte un nouveau et puissant élément de guérison.

Le mérite d'une invention n'est pas dans la découverte d'un principe, presque toujours connu antérieurement, mais dans l'application de ce principe. La réincarnation n'est pas une idée nouvelle, sans contredit, non plus que le périsprit, décrit par saint Paul sous le nom de corps spirituel, ni même la communication avec les Esprits. Le Spiritisme, qui ne se flatte pas d'avoir découvert la nature, recherche avec soin toutes les traces qu'il peut trouver de l'antériorité de ses idées, et, quand il en trouve, il se hâte de le proclamer, comme preuve à l'appui de ce qu'il avance. Ceux donc qui invoquent cette antériorité en vue de déprécier ce qu'il a fait, vont contre leur but, et agissent maladroitement, car cela pourrait faire soupçonner une arrière-pensée.

La découverte de la réincarnation et du périsprit n'appartient donc pas au Spiritisme, c'est chose convenue ; mais, jusqu'à lui, quel profit la science, la morale, la religion avaient-elles retiré de ces deux principes, ignorés des masses, et restés à l'état de lettres mortes ? Non-seulement il les a mis en lumière, les a prouvés et fait reconnaître comme lois de nature, mais il les a développés et fait fructifier ; il en a déjà fait sortir d'innombrables et féconds résultats, sans lesquels on serait encore à comprendre une infinité de choses ; chaque jour ils nous en font comprendre de nouvelles, et l'on est loin d'avoir épuisé cette mine. Puisque ces deux principes étaient connus, pourquoi sont-ils demeurés si longtemps improductifs ? Pourquoi, pendant tant de siècles, toutes les philosophies se sont-elles heurtées contre tant de problèmes insolubles ? C'est que c'étaient des diamants bruts qu'il fallait mettre en œuvre : c'est ce qu'a fait le Spiritisme. Il a ouvert une nouvelle voie à la philosophie, ou, pour mieux dire, il a créé une nouvelle philosophie qui prend chaque jour sa place dans le monde. Sont-ce donc là des résultats tellement nuls qu'il faille se hâter de marcher à des découvertes plus vraies et plus solides ?

En résumé, d'un certain nombre de vérités fondamentales, ébauchées par quelques cerveaux d'élite, et restées pour la plupart à un état pour ainsi dire latent, une fois qu'elles ont été étudiées, élaborées et prouvées, de stériles qu'elles étaient, elles sont devenues une mine féconde d'où sont sortis une foule de principes secondaires et d'applications, et ont ouvert un vaste champ à l'exploration, de nouveaux horizons aux sciences, à la philosophie, à la morale, à la religion et à l'économie sociale.

Telles sont jusqu'à ce jour les principales conquêtes dues au Spiritisme, et nous n'avons fait qu'indiquer les points culminants. En supposant qu'elles dussent se borner à cela, on pourrait déjà se tenir pour satisfait, et dire qu'une science nouvelle qui donne de tels résultats en moins de dix ans, n'est pas entachée de nullité, car elle touche à toutes les questions vitales de l'humanité, et apporte aux connaissances humaines un contingent qui n'est pas à dédaigner. Jusqu'à ce que ces seuls points aient reçu *toutes* les applications dont ils sont susceptibles, et que les hommes en aient fait leur profit, il se passera encore bien du temps, et les spirites qui voudront les mettre en pratique pour eux-mêmes et pour le bien de tous, ne manqueront pas d'occupation.

Ces points sont autant de foyers d'où rayonnent d'innombrables vérités secondaires qu'il s'agit de développer et d'appliquer,

ce qui se fait chaque jour ; car chaque jour se révèlent des faits qui lèvent un nouveau coin du voile. Le Spiritisme a donné successivement et en quelques années toutes les bases fondamentales du nouvel édifice ; à ses adeptes maintenant de mettre ces matériaux en œuvre, avant d'en demander de nouveaux ; Dieu saura bien leur en fournir quand ils auront achevé leur tâche.

Les spirites, dit-on, ne savent que l'alphabet du Spiritisme ; soit ; apprenons donc d'abord à syllaber cet alphabet, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour, car, réduit même à ces seules proportions, il s'écoulera du temps avant d'en avoir épuisé toutes les combinaisons et récolté tous les fruits. Ne reste-t-il plus de faits à expliquer ? Les spirites n'ont-ils pas d'ailleurs à enseigner cet alphabet à ceux qui ne le savent pas ? ont-ils jeté la semence partout où ils auraient pu le faire ? ne reste-t-il plus d'incrédules à convertir, d'obsédés à guérir, de consolations à donner, de larmes à sécher ? Est-on fondé à dire qu'on n'a plus rien à faire quand on n'a pas achevé sa besogne, quand il reste encore tant de plaies à fermer ? Ce sont là de nobles occupations qui valent bien la vaine satisfaction d'en savoir un peu plus et un peu plus tôt que les autres.

Sachons donc épeler notre alphabet avant de vouloir lire couramment dans le grand livre de la nature ; Dieu saura bien nous l'ouvrir à mesure que nous avancerons, mais il ne dépend d'aucun mortel de forcer sa volonté en devançant le temps pour chaque chose. Si l'arbre de la science est trop haut pour que nous y puissions atteindre, attendons pour y voler que nos ailes soient poussées et solidement attachées, de peur d'avoir le sort d'Icare.

L'abbé Dégenettes, médium,

Ancien curé de Notre-Dame des Victoires, à Paris.

Le fait suivant est tiré textuellement de l'ouvrage intitulé : *Mois de Marie*, par l'abbé Défossés :

Voici comment se produisit au monde, *d'une manière surnaturelle et céleste, l'œuvre Divine de l'archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie*. Laissons encore la parole à M. Dégenettes. Qui mieux que lui pourrait nous raconter ce qui se passa ?

« L'archiconfrérie a pris naissance le 3 décembre 1836. Beaucoup

de personnes, qui ne jugent que d'après les apparences, *nous en appellent le fondateur. Nous ne pouvons pas laisser passer ce préjugé sans le combattre et le détruire ; nous ne sommes point le fondateur* ; à Dieu seul l'honneur et la gloire. Nous n'avions aucune des dispositions d'esprit et de cœur qui pouvaient nous y préparer ; nous devons confesser, en en demandant pardon à Dieu et à Marie, que, quoique enfant de Marie, habitué dès notre jeune enfance à l'aimer, à la vénérer comme la plus tendre des mères, nous ne comprenions rien à la dévotion de son saint cœur, que nous évitions même d'y penser. Nous ajoutons encore qu'un saint religieux, le P. Maccarty, ayant un jour prêché dans notre église des Missions étrangères sur le saint cœur de Marie, nous ne recueillions de son sermon aucun sentiment donnant notre suffrage ordinaire à l'éloquence du prédicateur, mais fâché, tant était grand l'orgueil de notre prévention, qu'il eût traité un tel sujet que nous pensions n'être pas plus utile aux autres qu'à nous. Telle a été notre disposition constante jusqu'au 3 décembre 1836, fête de saint François Xavier.

« Ce jour, à neuf heures du matin, je commençais la sainte messe au pied de l'autel de la sainte Vierge, que nous avons depuis consacré à son très-saint et immaculé Cœur, et qui est aujourd'hui l'autel de l'archiconfrérie. J'en étais au premier verset du psaume *Judica me*, quand une pensée vint saisir mon esprit : c'était la pensée de l'inutilité de mon ministère dans cette paroisse ; elle ne m'était pas étrangère, je n'avais que trop d'occasions de la concevoir et me la rappeler ; mais dans cette circonstance elle me frappa plus vivement qu'à l'ordinaire. Comme ce n'était ni le lieu ni le temps de m'en occuper, je fis tous les efforts possibles pour l'éloigner de mon esprit. Je ne pus y parvenir, il me semblait toujours entendre une voix qui venait de mon intérieur et qui me disait : *Tu ne fais rien, ton ministère est nul ; vois, depuis plus de quatre ans que tu es ici, qu'as-tu gagné ? Tout est perdu, ce peuple n'a plus de foi. Tu devrais, par prudence, te retirer !…*

« Malgré tous mes efforts pour repousser cette malheureuse pensée, elle s'opiniâtra tellement qu'elle absorba toutes les facultés de mon esprit, au point que je lisais et récitais des prières, sans plus comprendre ce que je disais. La violence que je m'étais faite m'avait fatigué et j'éprouvais une transpiration des plus abondantes. Je fus dans cet état jusqu'au commencement du canon de la messe. Après avoir récité le *Sanctus*, je m'arrêtai un instant, je cherchai à rappeler mes idées ; effrayé de l'état de mon esprit, je me dis : « Mon Dieu, dans

quel état suis-je ? Comment vais-je offrir le divin sacrifice ? je n'ai pas assez de liberté d'esprit pour consacrer. O mon Dieu, délivrez-moi de cette distraction. » Aussitôt que j'eus achevé ces paroles, j'entendis distinctement ces mots prononcés d'une manière solennelle : *Consacre ta paroisse au très-saint et immaculé Cœur de Marie*. A peine eus-je entendu ces paroles, qui ne frappèrent point mes oreilles, mais retentirent seulement au dedans de moi, que je recouvrai immédiatement le calme et la liberté d'esprit. La fatale impression qui m'avait si violemment agité s'effaça aussitôt ; il ne m'en resta aucune trace. Je poursuivis la continuation des saints mystères sans aucun souvenir de ma précédente distraction.

« Après mon action de grâces, j'examinai la manière dont j'avais offert le saint sacrifice. Alors seulement je me rappelai que j'avais eu une distraction, mais ce n'était qu'un souvenir confus, et je fus obligé de rechercher, pendant quelques instants, quel en avait été l'objet. Je me rassurai en me disant : « Je n'ai pas péché, je n'étais pas libre. » Je me demandai comment cette distraction avait cessé, et le souvenir de ces paroles que j'avais entendues se présenta à mon esprit. Cette pensée me frappa d'une sorte de terreur. Je cherchai à nier la possibilité de ce fait, mais ma mémoire confondait les raisonnements que je m'objectais. Je bataillai avec moi-même pendant dix minutes. Je me disais à moi-même : *Si je m'y arrêtais, je m'exposerais à un grand malheur, elle affecterait mon moral, je pourrais devenir visionnaire*.

« Fatigué de ce nouveau combat, je pris mon parti et me dis : Je ne puis m'arrêter à cette pensée, elle aurait de trop fâcheuses conséquences ; d'ailleurs c'est une illusion ; j'ai eu une longue distraction pendant la messe, voilà tout. L'essentiel pour moi est de n'y avoir pas péché. Je ne veux plus y penser. J'appuyai mes mains sur le prie-Dieu sur lequel j'étais à genoux. Au moment même, et je n'étais pas encore relevé (j'étais seul dans la sacristie), j'entends prononcer bien distinctement : Consacre ta paroisse au très-saint et immaculé Cœur de Marie. Je retombe à genoux, et ma première impression fut un moment de stupéfaction. C'étaient les mêmes paroles, le même son, la même manière de les entendre. Pendant quelques instants, j'essayai de ne pas croire ; je voulais au moins douter, je ne le pouvais plus. J'avais entendu, je ne pouvais me le cacher à moi-même. Un sentiment de tristesse s'empara de moi ; les inquiétudes qui venaient de tourmenter mon esprit se présentèrent de nouveau. J'essayai vainement de chasser toutes ces idées ; je me disais : *C'est encore une illusion, fruit de l'ébranlement donné à ton cerveau par la première*

impression que tu as ressentie ; tu n'as pas entendu, tu n'as pas pu entendre, et le sens intime me disait : *Tu ne peux douter, tu as entendu deux fois*.

« Je pris le parti de ne point m'occuper de ce qui venait de m'arriver, de tâcher de l'oublier. Mais ces paroles : *Consacre ta paroisse au très-saint et immaculé Cœur de Marie*, se présentaient sans cesse à mon esprit. Pour me délivrer de l'impression qui me fatiguait, je cède de guerre lasse et je me dis : *C'est toujours un acte de dévotion à la sainte Vierge, qui peut avoir un bon effet ; essayons*. Mon consentement n'était pas libre, il était exigé par la fatigue de mon esprit. Je rentrai dans mon appartement ; pour me délivrer de cette pensée, je me mis à composer les statuts de notre association. A peine eus-je mis la main à l'œuvre que le sujet s'éclaircit à mes yeux, et les statuts ne tardèrent pas à être rédigés. Voilà la vérité, et nous ne l'avons pas dite dans les premières éditions de notre manuel ; nous l'avons même cachée au vénérable directeur de notre conscience ; nous en avions fait jusqu'à ce jour *un secret* même aux amis les plus intimes ; *nous n'osions pas le dévoiler ; et aujourd'hui que la divine miséricorde a signalé si authentiquement son œuvre par l'établissement, la prodigieuse propagation de l'archiconfrérie, et surtout par les fruits admirables qu'elle produit, ma conscience m'oblige à révéler ce fait*. « Il est glorieux, disait l'archange Raphaël à Tobie, il est glorieux de révéler les œuvres de Dieu, afin que tous reconnaissent qu'à lui seul appartiennent louange, honneur et gloire. »

Le fait de médiumnité auditive est ici de la dernière évidence. A celui qui nierait que ce soit un effet médianimique et le considèrerait comme miraculeux, nous répondrions que le caractère du miracle est d'être exceptionnel et au-dessus des lois de la nature, et que l'on n'a jamais songé à donner cette qualité aux phénomènes qui se produisent tous les jours ; la reproduction est l'indice certain qu'ils existent en vertu d'une loi, et que, par conséquent, ils ne sortent pas de l'ordre naturel ; or, les faits analogues à celui de l'abbé Dégenettes sont au nombre des plus vulgaires, parmi ceux de la médiumnité ; les communications par voie auditive sont excessivement nombreuses.

Si donc, selon l'opinion de quelques-uns, le démon est le seul accent des effets médianimiques, il en faudrait conclure, pour être conséquent, que la fondation de ladite archiconfrérie est une œuvre démoniaque ; car, en bonne logique, l'analogie absolue des effets implique celle de la cause.

Un point très embarrassant pour les partisans du démon, c'est la

reproduction incessante de tous les phénomènes médianimiques dans le sein même du clergé et des communautés religieuses, et la parfaite similitude d'une foule d'effets réputés saints, avec ceux qui sont réputés diaboliques. Force est donc de convenir que les mauvais Esprits n'ont pas seuls le pouvoir de se manifester, autrement la plupart des saints ne seraient que des possédés, attendu que beaucoup n'ont dû leur béatification qu'à des faits du genre de ceux qui se produisent aujourd'hui chez les médiums. Ils s'en tirent en disant que les bons Esprits ne se communiquent qu'à l'Église, ou qu'à l'Église seule appartient de distinguer ce qui vient de Dieu ou du diable ; soit, c'est une raison comme une autre qui reste à l'appréciation de chacun, mais qui exclut la doctrine de la communication exclusive des démons.

Notre collègue, M. Delanne, qui a bien voulu nous transmettre le fait ci-dessus, y a joint la communication suivante, de l'abbé Dégenettes, obtenue par madame Delanne :

« Mes chers enfants, je réponds avec bonheur à votre appel ; je vous donnerai volontiers les détails que vous désirez connaître, car je suis aujourd'hui attaché à la grande phalange des Esprits qui ont pour mission de conduire les hommes dans le chemin de la vérité.

« Lorsque j'étais sur la terre, je travaillais de corps et d'âme à ramener les hommes vers Dieu, mais je n'avais qu'une bien faible idée de l'importance de cette grande loi par laquelle tous les hommes viendront au progrès. La matière impose de graves entraves, et nos instincts paralysent souvent les efforts de notre intelligence. Lors donc de mon *audition*, je ne savais trop qu'en penser ; mais voyant que cette voix continuait à se faire entendre, je conclus à un miracle. Je me considérais néanmoins comme un véritable instrument, et tout ce que j'obtins par cette intercession me confirmait dans cette idée. Eh bien ! j'avais été, en effet, un instrument ; mais il n'y avait pas de miracles ; j'étais un des hommes désignés pour porter une des premières pierres à la doctrine en fournissant la preuve des communications spirituelles.

« Les temps sont proches où il vous sera donné de grands développements concernant les choses qu'on nomme *mystères*, et qui devaient l'être jusqu'à présent, car les hommes n'étaient pas encore aptes à les comprendre. Oh ! mille fois heureux ceux qui comprennent aujourd'hui cette belle et enviable mission de propager la doctrine de la révélation, et de montrer un Dieu bon et miséricordieux !

« Oui, mes chers enfants, lorsque j'étais en exil sur la terre, je

possédais le précieux don de la médianimité ; mais, je vous le répète, je ne savais pas m'en rendre compte. A partir du moment où cette voix a parlé à mon cœur, je reconnus plus spécialement et plus visiblement la protection de Marie dans toutes mes actions, même les plus simples, et si je dissimulai avant de faire part à mes supérieurs de ce qui m'était arrivé, c'est encore *par les conseils de cette même voix*, qui me faisait comprendre que l'heure n'était pas arrivée de faire cette révélation. J'avais le pressentiment et comme une vague intuition du renouvellement qui s'opère ; je comprenais que la révélation *ne devait pas venir de l'Église*, mais qu'un jour l'Église serait forcée de l'appuyer par tous les faits auxquels elle donne le nom de miracles, et qu'elle attribue à des causes surnaturelles.

« Je continuerai une autre fois, mes enfants ; que la paix du Seigneur soit dans vos âmes et vous procure un sommeil paisible.

« *D*. Devons-nous envoyer à M. Allan Kardec cette communication et les faits qui l'ont provoquée ? – *R*. Ne vous ai-je pas dit que j'étais un des propagateurs de la doctrine ? Mon nom n'a pas une grande valeur, mais je ne vois pas pourquoi je ne vous autoriserais pas à le faire. Du reste, ce n'est pas la première fois que je me communique ; vous pouvez donc transmettre au maître mes simples instructions, ou plutôt mes simples récits. DÉGENETTES. »

Remarque. – L'abbé Dégenettes s'est en effet communiqué plusieurs fois spontanément, et il a dicté des paroles dignes de l'élévation de son Esprit.

Autant qu'il nous en souvient, c'est lui qui, dans un sermon prêché à l'église de Notre-Dame des Victoires, raconta le fait suivant : Une pauvre ouvrière sans ouvrage étant venue prier à l'Église, rencontra en sortant un monsieur qui l'aborda et lui dit : « Vous cherchez de l'ouvrage ; allez à telle adresse, demandez madame une telle ; elle pourra vous en procurer. » La pauvre femme le remercia et se rendit à l'adresse indiquée, où elle trouva effectivement la personne en question, à laquelle elle raconta ce qui venait de lui arriver. Cette dame lui dit : « Je ne sais qui a pu vous donner mon adresse, car je n'ai point demandé d'ouvrière ; cependant, comme j'ai quelque chose à faire faire, je vais vous en charger. » La pauvre femme, avisant un portrait dans le salon, répondit : « Tenez, madame, le monsieur qui m'a envoyée chez vous est celui-ci, » en désignant le portrait. « C'est impossible, dit la dame ; ce portrait est celui de mon fils, mort il y a trois ans. – Je ne sais comment cela se fait, reprit l'ouvrière ; mais je le reconnais parfaitement. »

M. l'abbé Dégenettes croyait donc à l'apparition des âmes après la mort, sous l'apparence qu'elles avaient de leur vivant. Les faits de ce genre ne sont pas insolites, et l'on en a d'assez nombreux exemples. Il n'est pas présumable que l'abbé Dégenettes ait rapporté celui-ci en chaire sans preuves authentiques. Sa croyance sur ce point, jointe à ce qui lui était arrivé personnellement, vient à l'appui de ce qu'il dit de sa mission actuelle de propager la doctrine des Esprits.

Un fait comme le dernier qui vient d'être rapporté devait nécessairement passer pour merveilleux ; le Spiritisme seul, par la connaissance des propriétés du périsprit, pouvait en donner une explication rationnelle. Il prouve, par cela même, la possibilité de l'apparition du Christ à ses apôtres après sa mort.

Manifestations de Fives, près Lille (Nord).

On lit dans l'*Indépendant de Douai*, des 6 et 8 juillet 1865, le récit suivant des faits qui viennent de se passer à Fives :

I

« Depuis une quinzaine de jours, il se passe dans la rue du Prieuré, à Fives, des faits encore inexpliqués et qui causent une profonde sensation dans tout ce quartier. A certains intervalles arrive, dans la cour de deux habitations de cette rue, une grêle de projectiles qui brisent les vitres, atteignent parfois les habitants, sans qu'on puisse découvrir ni le lieu d'où ils partent, ni la personne qui les lance. Les choses en sont venues à ce point qu'un des deux locataires a dû garantir ses fenêtres d'un treillis, dans la crainte d'être assommé.

« D'abord les intéressés ont fait le guet, puis ont eu recours à la police, qui a exercé la plus active surveillance pendant plusieurs jours. Cela n'a pas empêché les morceaux de brique, charbon de terre, etc., de tomber aussi drus dans les deux cours. Un agent a même reçu un projectile dans les reins au moment où il cherchait à expliquer à un de ses camarades la parabole que les cailloux décrivaient avant leur chute.

« Le vitrier, en remettant les carreaux brisés la veille par des morceaux de brique, a été également atteint dans le dos. Il s'est aussitôt

élancé, jurant de connaître l'auteur de ces actes répréhensibles, mais il ne fut pas plus heureux que les autres.

« On constate depuis quelques jours une diminution notable dans le volume des projectiles, mais ils arrivent plus nombreux, de sorte que l'émotion continue. Cependant on espère découvrir bientôt ce qu'il y a de mystérieux dans cette singulière affaire.

II

« Les phénomènes bizarres qui se sont produits dans la rue du Prieuré, à Fives, depuis le jeudi 14 juin, et dont nous avions déjà parlé, sont entrés depuis samedi dernier dans une nouvelle phase, dit le journal auquel nous avons emprunté le premier récit.

« Il ne s'agit plus de projectiles lancés du dehors avec un fracas extraordinaire contre les portes et les fenêtres, et beaucoup moins violemment contre les personnes.

« Voici ce qui se passe maintenant dans une des deux maisons dont il a été parlé, – l'autre restant parfaitement tranquille.

« Dans la journée de samedi, il tombe dans la cour huit sous et cinq pièces de deux centimes belges. La dame de la maison, voyant en même temps plusieurs meubles s'agiter et des chaises se renverser, va appeler des personnes du voisinage. On relève les chaises ; à plusieurs reprises, elles tombent de nouveau. En même temps on voit dans le jardin les sabots, laissés à l'entrée par la servante, bondir en cadence, comme s'ils étaient aux pieds d'une personne qui danserait.

« Dans la soirée, un calendrier placé au-dessus d'une cheminée saute et tourbillonne en l'air ; des souliers, déposés à terre, sautent aussi, et retombent la semelle en haut.

« La nuit venue, le maître de la maison, M. M…, résolut de veiller.

« A peine seul, il entendit un bruit : c'était un chandelier qui tombait sur la cheminée ; tandis qu'il le relève, un coquillage roule à terre ; il se baisse pour le ramasser : l'autre chandelier lui tombe sur le dos. Ces manèges durèrent une partie de la nuit.

« Pendant ce temps, la bonne, qui couche en haut, se mit à crier au secours ; on la trouva dans une telle frayeur qu'on ne put douter de sa sincérité quand elle affirma qu'on l'avait battue. On la fit descendre et coucher dans un cabinet voisin ; on l'entendit bientôt se plaindre encore, on entendait même les coups qu'elle recevait.

« Cette fille est devenue malade et a dû retourner chez ses parents.

« Le dimanche matin et le lendemain, il tombe encore des sous et des centimes belges dans la cour.

« L'après-midi, Mme X… sort avec une de ses amies, après avoir visité toute sa maison, et sans y avoir rien remarqué qui ne fût pas en ordre.

« La porte est soigneusement fermée. Personne n'a pu entrer. En revenant, Mme X… trouve dessiné sur son lit un grand 8 avec des bas et des foulards qui étaient enfermés dans une armoire.

« Le soir, avec son mari, son neveu et un pensionnaire, qui composent avec elle tout le personnel de la maison, elle fait la visite de tous les appartements. Le lendemain matin, en montant à la chambre occupée autrefois par la servante, elle trouve, sur le lit, un dessin bizarre formé avec des bonnets, et, sur l'escalier d'en bas, une dizaine de marches couvertes par les paletots de son mari, de son neveu et du pensionnaire, étendus tout de leur long et surmontés d'un chapeau.

« Le mardi matin, il tombe encore dans la cour un centime belge. On avait l'intention de le donner aux pauvres, ainsi que la monnaie tombée les deux jours précédents. Mais voila que le nécessaire où elle était déposée saute d'une pièce à l'autre et l'argent disparaît ainsi que la clef du secrétaire.

« En balayant la salle à manger, on voit tout à coup deux couteaux se ficher dans le plancher, un autre est planté dans le plafond.

« Tout à coup une clef tombe dans la cour. C'est celle de la porte de la rue, puis vient celle du secrétaire ; puis, des foulards, des mouchoirs roulés et noués, qui avaient disparu depuis quelque temps.

« Dans l'après-midi, on voit sur le lit de M. M… un rond formé avec des habits, et au grenier un dessin du même genre, formé avec un vieux caban enroulé et une bourriche.

« Tous ces faits, ainsi que ceux dont nous avons parlé samedi, sont attestés par les personnes de la maison, dont le caractère est loin d'être porté à l'exagération ou à l'illusion. Ils paraissant d'autant plus singuliers que le voisinage est parfaitement bien habité, et qu'une active surveillance n'a cessé d'être exercée depuis trois semaines.

« On peut se figurer combien les personnes de la maison souffrent de cet état de choses. Après avoir commencé par masquer les fenêtres du côté de la cour, elles se sont ensuite décidées à abandonner les pièces où se produisaient les faits que nous avons rapportés, et elles

sont maintenant en quelque sorte campées dans deux ou trois pièces, en attendant la fin de leurs ennuis.

« Pour la chronique : Th. DENIS. »

Ces faits, comme on le voit, ont une certaine analogie avec ceux de Poitiers, du boulevard Chave, à Marseille, de la rue des Grès et de celle des Noyers à Paris, de Hoerdt, près de Strasbourg, et d'une foule d'autres localités. Partout ils ont mis en défaut la surveillance la plus active et les investigations de la police. A force de se multiplier, ils finiront par ouvrir les yeux. S'ils ne se produisaient que dans un seul endroit, on serait fondé à les attribuer à une cause locale, mais lorsqu'ils ont lieu sur des points si éloignés et à des époques différentes, il faudra bien arriver à reconnaître que la cause est dans le monde invisible, puisqu'on ne la trouve pas dans celui-ci. En présence de ces faits si multipliés et qui, par conséquent, ont de si nombreux témoins, la négation n'est plus guère possible, aussi voit-on que les comptes rendus se bornent généralement à de simples récits.

Les Esprits ont annoncé que des manifestations de toute nature allaient se produire sur tous les points ; en effet, si l'on examine ce qui se passe depuis quelque temps, on voit qu'ils sont féconds en ressources pour attester leur présence. Les incrédules demandent des faits ; les Esprits leur en donnent à chaque instant, qui ont une valeur d'autant plus grande qu'ils ne sont point provoqués et se produisent sans le concours de la médiumnité ordinaire, et la plupart du temps chez des personnes étrangères au Spiritisme. Les Esprits semblent leur dire : Vous accusez les médiums de compérage, de prestidigitation, d'hallucinations ; nous vous donnons des faits qui ne sont pas suspects ; si après cela vous ne croyez pas, c'est que vous voudrez fermer les yeux et les oreilles.

Les manifestations de Fives nous sont, en outre, attestées par M. Mallet, de Douai, officier supérieur et homme de science, qui s'est enquis de leur réalité sur les lieux mêmes et auprès des personnes intéressées. Nous pouvons donc en garantir la parfaite exactitude.

Problème psychologique.

Deux frères idiots.

Dans un ménage d'ouvriers de Paris se trouvent deux enfants atteints d'idiotie, et qui présentent cette particularité que, jusqu'à l'âge de cinq à six ans, ils jouissaient de toutes leurs facultés intellectuelles relativement même très développées. A moins qu'elle ne soit provoquée par une cause accidentelle, l'idiotie, chez les enfants, est presque toujours le résultat d'un arrêt de développement des organes, et se manifeste, par conséquent, dès la naissance. Ce qui est en outre à remarquer ici, c'est le fait de deux enfants atteints de la même infirmité dans des conditions identiques.

Ce double phénomène pouvant être le sujet d'une étude intéressante au point de vue psychologique, un des membres de la Société de Paris, M. Desliens, se fit introduire dans cette famille par un de ses amis, afin de pouvoir en rendre compte à la Société. Voici le résultat de ses observations.

« Lorsque le père connut le but de ma visite, dit-il, il passa dans un cabinet, et en ressortit apportant sur ses bras un être plus semblable par les traits à un animal qu'à un foyer d'intelligence. Il en amena également un second dans le même état d'hébétement, mais avec des apparences physiques plus humaines. Aucun son sensé ne s'échappa de la bouche de ces infortunés ; de petits cris aigus, un grondement rauque sont leurs seules manifestations bruyantes. Presque toujours un rire bestial anime leur physionomie. L'aîné se nomme Alfred, et le second Paulin.

« Alfred, qui a aujourd'hui dix-sept ans, naquit avec toute son intelligence qui se manifesta même avec une certaine précocité. A trois ans il parlait avec à propos et comprenait le moindre signe. Il fit alors une courte maladie, après laquelle il perdit l'usage de la parole et de ses facultés mentales. Les traitements médicaux n'aboutirent qu'à un épuisement des forces vitales, traduit aujourd'hui par un rachitisme absolu.

« Cet être, qui n'a d'un homme pas même l'apparence, a cependant du sentiment ; il aime ses parents ; il aime son frère, et sait manifester sa sympathie ou sa répulsion pour ceux qui l'entourent. Il comprend tout ce qu'on lui dit ; il regarde avec des yeux où brillent l'intelligence ; il cherche sans cesse, mais sans résultat, à répondre lorsqu'on parle

devant lui de choses qui l'intéressent. Il a une peur invincible de la mort, et ne peut voir un corbillard sans chercher à s'enfuir. Sa tante lui ayant dit un jour, en plaisantant, qu'elle l'empoisonnerait s'il continuait à être méchant, il comprit si bien que, pendant plus d'un an, il refusa de recevoir aucune nourriture de ses mains, bien qu'il soit d'un appétit extraordinaire.

« Paulin, âgé de quinze ans, a une apparence plus humaine corporellement ; il porte sur son visage hébété, le cachet d'un idiotisme absolu. Cependant il aime, mais à cela se bornent ses manifestations extérieures. Il naquit également avec toute sa raison qu'il conserva entière jusqu'à l'âge de six ans. Il aimait beaucoup son frère. A cet âge il tomba malade et passa par les mêmes phases que son aîné. Il a fait dernièrement une longue maladie, et depuis ce temps il paraît mieux comprendre ce qu'on dit. Le curé et les prêtres de la paroisse firent entendre à la famille qu'il y avait là possession du démon et qu'il fallait exorciser les enfants. Les parents hésitaient ; cependant, fatigués de l'insistance de ces messieurs, et craignant de perdre les secours qu'ils recevaient à cause de leurs enfants, ils y consentirent ; mais alors ces messieurs prétendirent qu'il y avait eu en effet possession autrefois, mais qu'aujourd'hui ce n'était plus cela et qu'il n'y avait rien à faire. Il faut dire à la louange des parents, que leur tendresse pour ces infortunées créatures ne s'est jamais démentie, et qu'elles ont constamment été l'objet des soins les plus affectueux. »

Messieurs les ecclésiastiques ont sagement fait de renoncer à l'exorcisme, qui n'eût abouti qu'à un échec. Ces enfants même ne présentent aucun des caractères de l'obsession dans le sens du Spiritisme, et tout prouve que la cause du mal est purement pathologique. Chez tous les deux l'idiotie s'est produite à la suite d'une maladie qui a, sans aucun doute, occasionné l'atrophie des organes de la manifestation de la pensée. Mais il est aisé de voir que derrière ce voile existe une pensée active qui rencontre un obstacle invincible à sa libre émission. L'intelligence de ces enfants, pendant les premières années, prouve en eux des Esprits avancés qui se sont plus tard trouvés enserrés dans des liens trop étroits pour qu'ils pussent se manifester ; sous une enveloppe dans des conditions normales, ils eussent été des hommes intelligents, et lorsque la mort les aura délivrés de leurs entraves, ils recouvreront le libre usage de leurs facultés.

Cette contrainte imposée à l'Esprit doit avoir une cause morale, providentielle, et cette cause doit être juste, puisque Dieu est la source de toute justice. Or, comme ces enfants n'ont rien pu faire dans cette

existence qui pût mériter un châtiment quelconque, il faut bien admettre qu'ils payent la dette d'une existence antérieure, à moins de nier la justice de Dieu. Ils nous offrent une preuve de la nécessité de la réincarnation, cette clef qui résout tant de problèmes, et qui chaque jour jette la lumière sur tant de questions encore obscures. » (Voy. *l'Evangile selon le Spiritisme*, chap. V, n° 66 : Causes antérieures des afflictions terrestres.)

La communication suivante a été donnée sur ce sujet à la Société de Paris, le 7 juillet 1865. (Méd. M. Desliens).

« La perte de l'intelligence, chez les deux idiots dont il s'agit, est certainement explicable au point de vue scientifique. Chacun d'eux a fait une courte maladie ; on peut donc conclure avec raison que les organes cérébraux ont été affectés. Mais pourquoi cet accident a-t-il eu lieu après la manifestation évidente de toutes leurs facultés, contrairement à ce qui se passe généralement dans l'idiotie ? Je le répète, toute perturbation de l'intelligence ou des fonctions organiques peut être expliquée physiologiquement, quelle que soit la cause première, attendu que des lois ayant été établies par le Créateur pour les rapports entre l'intelligence et les organes de transmission, il ne peut y être dérogé. La perturbation de ces rapports est une conséquence même de ces lois, et peut frapper le coupable pour ses fautes antérieures : là est l'expiation.

« Pourquoi ces deux êtres sont-ils frappés ensemble ? Parce qu'ils ont participé à la même vie ; qu'ils ont été liés pendant l'épreuve, et qu ils doivent être réunis pendant la vie d'expiation.

« Pourquoi leur intelligence s'est-elle d'abord manifestée, contrairement à ce qui a lieu ordinairement en pareil cas ? Au point de vue de l'intention providentielle, c'est une des mille nuances de l'expiation, qui a sa raison d'être pour l'individu, mais dont il serait souvent difficile de sonder le motif, par cela même qu'il est individuel. Il faut y voir aussi un de ces faits qui viennent journellement confirmer, pour l'observateur attentif, les bases de la doctrine spirite, et sanctionner par l'évidence, les principes de la réincarnation.

« N'oubliez pas non plus que les parents ont leur part dans ce qui se passe ici ; c'est pour leur tendresse à l'égard de ces êtres qui ne leur offrent aucune compensation, une grande épreuve. Il faut les féliciter de n'y point faillir, car cette compensation qu'ils ne trouvent pas en ce monde, ils la trouveront plus tard. Dites en vous-mêmes que les soins et l'affection qu'ils prodiguent à ces deux pauvres êtres, pourraient

bien être une réparation à leur égard, réparation que l'état de gêne de la famille rend encore plus méritoire. »

MOKI.

VARIÉTÉS

Épitaphe de Benjamin Franklin.

Un de nos abonnés de Joinville (Haute-Marne) nous écrit ce qui suit :

« Sachant le bon accueil qui est réservé à tous les documents qui ont quelques rapports avec la doctrine spirite, je m'empresse de vous donner connaissance d'un passage de la biographie de Franklin, tiré de la *Mosaïque* de 1839, page 287 ; il prouve une fois de plus qu'à toutes les époques, des hommes supérieurs ont eu l'intuition des vérités spirites. La croyance de ce grand homme à la réincarnation et à la progression de l'âme se révèle tout entière dans les quelques lignes suivantes, formant l'épitaphe qu'il a composée lui-même ; elle est ainsi conçue :

> « Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés, et le titre et la dorure effacés ; mais, pour cela, l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaîtra, comme il le croyait, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigée par l'auteur. »

Un des principaux citoyens, dont les Etats-Unis s'honorent le plus, était donc réincarnationiste ; non-seulement il croyait à sa renaissance sur la terre, mais il croyait y revenir amélioré par son travail personnel ; c'est exactement ce que dit le Spiritisme. Si l'on recueillait tous les témoignages épars dans des milliers d'écrits en faveur de cette doctrine, on reconnaîtrait combien elle a eu de racines chez les penseurs de toutes les époques, et l'on s'étonnerait moins de la facilité avec laquelle elle est accueillie aujourd'hui, car on peut dire qu'elle gît latente dans la conscience du plus grand nombre. Ces pensées, semées çà et là, étaient les étincelles précurseurs du feu qui devait briller plus tard, et montrer aux hommes leur destinée.

Notices bibliographiques.

Le Manuel de Xéfolius.

Ce livre est une nouvelle preuve de la fermentation des idées spirites longtemps avant qu'il fût question des Esprits. Mais ici ce ne sont plus quelques pensées éparses, c'est une série d'instructions qu'on dirait calquées sur la doctrine actuelle, ou tout au moins puisées à la même source. Cet ouvrage, attribué à Félix de Wimpfen, guillotiné en 1793, paraît avoir été publié vers 1788 ; il n'a d'abord été imprimé qu'à soixante exemplaires pour quelques amis, ainsi que l'annonce un avis placé en tête, et, par conséquent, était excessivement rare. Voici le texte de la préface, qui porte la date de 1788, et dont la forme assez ambiguë pourrait bien être une manière de dissimuler la personnalité de l'auteur.

« Quand je dirais par quelle voie est tombé dans mes mains l'ouvrage que je donne aujourd'hui au public, l'extraordinaire que renferme cette histoire ne satisferait pas davantage le lecteur que mon silence ne peut l'inquiéter, et n'ajouterait rien au prix inestimable du présent que je lui fais. Surprise et préoccupée par cette singularité, j'ai lu avec une sorte de méfiance ; mais bientôt les conjectures ont été étouffées par l'admiration ; j'ai trouvé ce qu'aucun philosophe ne nous avait encore offert, un système complet. J'ai senti mon esprit s'appuyer, se fixer sur une base qui lui était en tout correspondante ; j'ai senti mon âme s'élever et s'agrandir ; j'ai senti mon cœur s'embraser d'un nouvel amour pour mes semblables ; mon imagination a été frappée d'un respect plus profond pour l'auteur de toutes choses ; j'ai vu le pourquoi de tant de sujets de murmures contre la sagesse éternelle ; en me trouvant meilleure et plus heureuse, j'ai pensé que ce n'était point au hasard que j'avais été choisie, et que la Providence m'avait déterminée pour être l'instrument de la publication de ce manuel, propre à tous les cultes qu'il respecte, à tous les âges qu'il instruit, à tous les états qu'il console, du monarque au mendiant. Le sentiment et la raison m'ont portée d'accord à faire partager à mes frères les encourageantes espérances, la paisible résignation, les élans vers la perfection dont je me trouve pénétrée. Forte d'une félicité qui m'était inconnue jusqu'alors, je brave le ridicule que me jetteront les

esprits forts par faiblesse, et d'avance je leur pardonne les chagrins dont ils voudront peut-être payer le bonheur auquel j'invite le lecteur, et qui, tôt ou tard, deviendra son partage. »

Un de nos collègues de la Société spirite de Paris, qui habite Gray, dans la Haute-Saône, trouva, il y a peu de temps, cet ouvrage sur sa table, sans qu'il ait jamais pu savoir comment ni par qui il y avait été apporté, ne connaissant personne qui ait pu le faire, et ne comprenant pas d'ailleurs le motif qu'on aurait eu de se cacher. Parmi les personnes qu'il fréquente, aucune n'y fit allusion dans la conversation, et ne parut avoir connaissance du livre, lorsqu'il en parla. Frappé lui-même des idées qu'il renferme, il nous le communiqua à son dernier voyage à Paris. Une édition plus récente en ayant été publiée chez Hachette[11], nous nous empressâmes de nous le procurer. Son titre, qui malheureusement ne dit rien, a dû contribuer à le laisser ignorer du public. Nous croyons que les Spirites nous sauront gré de le tirer de l'oubli en le signalant à leur attention. Nous ne pouvons mieux le faire qu'en en citant quelques passages.

« Nous sommes tous partis du même point pour arriver à la même circonférence par des rayons différents, et c'est de la diversité *des types que nous avons usés* que provient la diversité des inclinations des hommes à leur premier prototype. Quant aux inclinations de ceux qui en ont déjà usé plusieurs, elles ont tant de causes différentes et tant de différentes nuances, qu'en voulant les indiquer on se perdrait dans l'infini. Je me contenterai donc de dire que, tant que l'on ne fait que tourner dans le cercle des vanités, l'on se ressemble toujours ; mais que celui qui est rentré dans ses lois ne pourra pas concevoir comment il a pu commettre certaines actions si peu ressemblantes, si contraires à ce qu'il est actuellement. » (Page 87.)

« L'homme ne passe dans un prototype ou difforme ou débile que lorsqu'il a abusé criminellement de la force et de la beauté de celui qu'il vient de quitter, parce qu'après que nous en avons eu l'expérience, nous sommes privés des avantages dont nous avons abusés pour nous éloigner du bonheur et du salut, et nous recevons ce qui peut nous en rapprocher de nouveau. Si donc ce fut la beauté : *nous renaîtrons laids, difformes* ; si la santé : faibles, maladifs ; si les richesses : pauvres, méprisés ; si les grandeurs : esclaves, conspués ; tels enfin que le jeu des lois universelles nous en montre déjà ici-bas quelques exemples constants dans ceux qui, après avoir abusé des

[11] Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 ; par la poste : 2 fr. 80.

biens passagers ou de convention, pour outrager leurs frères, sont devenus pour eux un sujet de mépris et de pitié. » (Page 89.)

« Quand nous jugeons des peines que mérite un crime, nous pouvons varier dans la mesure des punitions. Mais nous convenons tous que le crime doit être puni. Nous serons également d'accord pour convenir que les châtiments qui, d'un mauvais sujet feraient un bon citoyen, seraient préférables à la barbarie de le faire supplicier éternellement et inutilement pour lui et pour les autres, et que la Toute-Puissance ne pouvant être menacée, offensée, ébranlée, elle ne peut vouloir se venger ; qu'ainsi tout ce que nous éprouvons n'est que pour *nous éclairer et nous modifier* ; mais le prix inestimable qu'attache l'homme à des objets de toute espèce lui fait penser qu'il ne faut pas moins qu'une puissance infinie pour proportionner le châtiment au délit dont on s'est rendu coupable envers lui ; et dans sa folle passion, il s'imagine que Dieu ne manquera pas de se venger comme il se vengerait s'il était Dieu, tandis que d'autres cherchent à se persuader que le Ciel ne prend aucune connaissance de leurs crimes. Mais c'est ainsi que doivent raisonner les différents dévoyés, chacun prenant son différent intérêt pour base. » (Page 134.)

« Si l'on n'avait pas borné l'univers à notre petit globe, à un Élysée, à un Tartare, le tout entouré de chandelles, l'on eut été plus juste envers Dieu et les hommes.

« Tu ne sais que faire de ce tyran de Rome qui, après d'innombrables forfaits, mourut avec le regret de n'avoir pas commis tous ceux dont on trouva encore la liste. Ne pouvant le faire passer dans l'Élysée, tu inventes des Furies, un Tartare, tu le précipites dans le gouffre des peines éternelles. Mais quand tu sauras que ce tyran, assassiné à la fleur de son âge, n'a pas cessé de vivre ; qu'il a passé dans les conditions les plus abjectes ; *qu'il a été puni par la loi du talion* ; qu'il a souffert à lui seul tout ce qu'il avait fait endurer à tant d'autres ; quand tu sauras,

Qu'instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,

modifié par les souffrances, détrompé, éclairé sur tout ce qui égare ; ce cœur dans lequel abondaient l'erreur et les vices, et qui vomit les crimes *que les lois universelles ont fait servir à la modification et au salut d'une quantité de nos frères* ; quand tu sauras, dis-je, que ce même cœur est aujourd'hui l'asile de la vérité, des plus tendres et des plus harmonieuses vertus, quels seront tes sentiments pour lui ? » (Page 131.)

« Quand les hommes ont imaginé un Dieu vengeur, ils l'ont fait à leur image. L'homme se venge, ou parce qu'il croit avoir été lésé, ou pour prouver qu'il ne faut pas se jouer de lui, c'est-à-dire qu'il ne se venge que par avarice et par crainte, croyant ne se venger que par un sentiment de justice. Or, chacun sait à quels excès peuvent nous pousser nos discordantes passions. Mais l'Éternel, inaccessible à nos attaques, l'Éternel aussi bon que juste, n'exerce sa justice qu'en mesure égale avec sa bonté. Sa bonté nous ayant créés pour une fin heureuse, il a justement ordonné la nature des choses de façon : 1° à ce qu'aucun crime ne puisse rester impuni ; 2° à ce que la punition devienne tôt ou tard *une lumière pour l'infracteur* et pour plusieurs autres ; 3° à ce que nous ne puissions déplacer ni enfreindre nos lois sans tomber dans un mal proportionné à notre infraction et à la luxation morale du degré actuel de notre modification. » (Page 132.)

« Plus tu avances, plus tu trouveras de charmes à la prière d'amour ; parce que c'est par l'amour que nous serons heureux, et que l'amour étant le lien des êtres, ton bon génie réagira sur toi. *Ce compagnon invisible est peut-être l'ami que tu crois avoir perdu*, ou cet autre toi-même que tu crois n'exister que dans ton désir ; mais encore un moment, et tu seras avec lui et avec tous ceux que tu auras bien aimés, ou que tu eusses préférablement aimés si tu les avais connus. » (Page 265.)

« Quand une injustice ou une méchanceté élèvera en toi le sentiment de l'indignation, avant de raisonner sur cette injustice ou cette méchanceté, raisonne ton sentiment, afin qu'il ne se change pas en colère. Dis-toi : c'est pour supporter cela que j'ai besoin de la sagesse ; *ne serait-ce pas une vieille dette que je paye ?* Si je me laisse ébranler, je ne tarderai pas à tomber. Ne sommes-nous pas tous sous la main du grand Ouvrier, et ne sait-il pas mieux que moi l'outil dont il doit se servir ? Quels conseils donnerais-je à mon ami si je le voyais dans ma position ? N'est-il pas vrai que je le rappellerais à la gradation des êtres ; que je lui demanderais si un sauvageon produit d'aussi bons fruits qu'un espalier ; s'il voudrait se trouver aussi arriéré que l'est ce méchant, afin de pouvoir lui rendre la pareille ; si le coup qu'il vient de recevoir n'a pas tranché un lien qu'il ne connaissait pas, ou qu'il n'avait pas la force de rompre lui-même ? Ne finirais-je point par fixer ses yeux sur cette félicité éternelle, prix du complément d'une harmonie dans laquelle nous ne faisons des progrès qu'à mesure que nous nous éclairons et que nous nous détachons des misérables intérêts

d'où naissent des chocs continuels, et que nous nous élevons au-dessus du fini ! » (Page 310.)

Ces citations en disent assez pour faire connaître l'esprit de cet ouvrage, et rendre tout commentaire superflu. Ayant demandé au guide d'un de nos médiums, M. Desliens, s'il serait possible d'évoquer l'Esprit de l'auteur, il fut répondu : « Oui, certainement et avec d'autant plus de facilité qu'il n'en est pas à sa première communication. Plusieurs médiums ont déjà été dirigés par lui en plusieurs circonstances ; mais je lui laisse à lui-même le soin de s'expliquer. Le voici. »

L'Esprit, évoqué et interrogé sur les sources où il a puisé les idées contenues dans son livre, a donné la communication suivante (29 juin 1865) :

« Puisque vous avez lu un ouvrage dont je ne m'attribue pas seul tout le mérite, vous devez savoir que le bien de l'humanité et l'instruction de mes frères ont été l'objet de mes plus chers désirs. C'est vous dire que je viens avec plaisir vous donner les renseignements que vous attendez de moi. Déjà je suis venu plusieurs fois aux séances de la Société, non-seulement comme spectateur mais aussi comme instructeur, et vous ne serez pas étonné de ce que j'avance, lorsque je vous dirai, comme vous le savez déjà, que les Esprits prennent dans leurs communications, le *nom type* du groupe auquel ils appartiennent. Ainsi, tel Esprit qui signe saint Augustin ne sera pas l'Esprit de saint Augustin lui-même, mais bien un être du même ordre, arrivé au même degré de modification. Ceci posé, apprenez que je fus, du vivant de mon corps, un de ces *médiums inconscients qui se révèlent fréquemment à votre époque*. Pourquoi ai-je parlé sitôt et d'une manière qui semble prématurée, je vais vous le dire :

« Pour chaque acquisition de l'homme, dans les sciences ou physiques ou morales, divers jalons, dédaignés, repoussés d'abord pour triompher ensuite, ont dû être posés afin de préparer insensiblement les Esprits aux mouvements futurs. Toute idée neuve, faisant, sans précédent, son entrée dans le monde qu'on a coutume d'appeler savant, n'a guère chance de réussite, en raison de l'esprit de parti et des oppositions systématiques de ceux qui le composent. Se rendre à de nouvelles idées, dont cependant ils reconnaissent la sagesse, c'est pour eux une humiliation, car ce serait avouer leur faiblesse et prouver l'insanité de leurs systèmes particuliers. Ils préfèrent nier par amour-propre, par respect humain, par ambition même, jusqu'à ce que 1'évidence les force à convenir de leur erreur, sous peine de se voir

couverts du ridicule qu'ils avaient voulu déverser sur les nouveaux instruments de la Providence.

Il en fut ainsi de tout temps ; il en fut de même pour le Spiritisme. Ne soyez donc pas étonnés de retrouver à des époques antérieures au grand mouvement spiritualiste, diverses manifestations isolées, dont la concordance avec celles de l'heure présente, prouve une fois de plus, l'intervention de la Toute-Puissance dans toutes les découvertes que l'humanité attribue à tort à quelque génie humain particulier.

Sans doute, chacun a son génie propre ; mais, réduit à ses propres forces, que ferait-il ? Lorsqu'un homme, doué d'une intelligence capable de propager de nouvelles institutions avec quelques chances de succès, paraît sur cette terre ou ailleurs, il est choisi par la hiérarchie des êtres invisibles chargés, par la Providence, de veiller à la manifestation de la nouvelle invention, pour recevoir l'inspiration de cette découverte et amener progressivement les incidents qui doivent en assurer la réussite.

Vous dire ce qui m'a poussé à écrire ce livre, manifestation vraie de mon individualité, m'eût été impossible du temps de mon incarnation ; maintenant, je vois clairement que j'ai été l'instrument, en partie passif, de l'Esprit chargé de me diriger vers le *point harmonieux*, sur lequel je devais me modeler pour acquérir la somme des perfections qu'il m'était donné d'atteindre sur cette terre. Il y a deux sortes de perfections bien distinctes l'une de l'autre : *les perfections relatives* qui nous sont inspirées par le guide du moment, guide, bien loin d'être encore au sommet de l'échelle des perfectibilités, mais surpassant seulement leurs protégés en raison de la compréhension dont ils sont capables.

Il y a ensuite la perfection absolue qui, pour moi n'est qu'une aspiration encore voilée par ce que j'ignore, et à laquelle on arrive par la succession des perfections relatives.

A chaque monde qu'elle franchit, l'âme acquiert de nouveaux sens moraux qui lui permettent de connaître des choses dont elle n'avait pas la moindre idée. Vous dirais-je qui je fus ? quel rang j'occupe dans l'échelle des êtres ? A quoi bon ? De quelle utilité me serait un peu de gloire terrestre ?… J'aime mieux conserver le doux souvenir d'avoir été utile à mes semblables dans la mesure de mes forces, et continuer ici la tâche que Dieu, dans sa bonté, m'avait imposée sur la terre.

Je me suis instruit en instruisant les autres ; ici, je fais de même.

Je vous apprendrai seulement que je fais partie de cette catégorie d'Esprit que vous désignez par le nom générique de Saint-Louis.

D. Pourriez-vous nous dire : 1° si, dans votre incarnation dernière, vous étiez la personne désignée dans la préface de la réédition de votre ouvrage, sous le nom de Félix de Wimpfen ? 2° si faisiez-vous partie de la secte des Théosophes dont les opinions se rapprochent beaucoup des nôtres ; 3° si vous devez bientôt vous réincarner et faire partie de la phalange d'Esprits destinée à achever le grand mouvement auquel nous assistons. M. Allan Kardec a l'intention de faire connaître votre livre ; il serait aussi bien aise d'avoir votre avis, à ce sujet. – *R*. Non, je ne fus pas Félix de Wimpfen, croyez-moi ; je le serais, que je n'hésiterais pas à le dire. Il fut mon ami, ainsi que divers autres philosophes du dix-huitième siècle ; je partageai même sa fin cruelle ; mais, je le répète, mon nom demeura inconnu, et il me paraît inutile de le faire connaître.

Certes, je fus un Théosophe, sans partager l'enthousiasme qui distingua quelques-uns des partisans de cette école.

J'eus des relations avec les principaux d'entre eux et mes idées, comme vous avez pu le voir, étaient en tout conformes aux leurs.

Je suis entièrement soumis aux décrets de la Providence, et s'il lui plaît de m'envoyer de nouveau sur cette terre pour continuer à me purifier et à m'éclairer, je bénirai sa bonté. C'est d'ailleurs un désir que j'ai formulé et dont j'espère bientôt voir la réalisation.

La connaissance de mon livre venant appuyer les idées spirites, je ne puis qu'approuver notre cher président d'y avoir songé ; mais, il n'est peut-être pas le premier instigateur de cette démarche et je suis certain, pour ma part, que quelques Esprits de ma connaissance ont contribué à le lui mettre entre les mains, et à lui inspirer les intentions qu'il a prises à cet égard.

Lorsque vous m'évoquerez spécialement je me ferai reconnaître ; mais si je viens vous instruire comme par le passé, vous ne reconnaîtrez en moi qu'un des Esprits de l'ordre de *Saint-Louis*. »

Dissertations spirites.

La clef du ciel.

(Société de Montreuil-sur-Mer, 5 janvier 1865.)

Quand on considère que tout vient de Dieu et retourne à Dieu, il est impossible de ne pas apercevoir, dans la généralité des créations divines, le lien qui les relie entre elles et les assujettit à un travail de commun avancement, en même temps qu'à un travail d'avancement particulier ; comme aussi on ne peut méconnaître que la loi de solidarité qui en résulte, ne nous oblige à des sacrifices gratuits de toutes sortes les uns envers les autres. Il est à remarquer d'ailleurs que Dieu nous a montré en tout une première application par lui-même des principes primordiaux qu'il a établis. Ainsi, pour la solidarité, on trouve ce principe exprimé dans la sensibilité dont nous avons été doués, sensibilité qui nous porte à compatir aux maux d'autrui, à les prendre en pitié et à les soulager.

Ce n'est pas tout ; les prophètes et le divin Messie Jésus nous ont donné l'exemple d'une seconde application du principe de solidarité, d'abord en consacrant par des cérémonies symboliques, et plus souvent par l'autorité de leurs enseignements, l'amour de l'homme pour l'homme ; puis en proclamant comme un devoir nécessaire et rigoureux la pratique de la charité, qui est l'expression de la solidarité. La charité est l'acte de notre soumission à la loi de Dieu ; c'est le signe de notre grandeur morale ; c'est la clef du ciel. Aussi, c'est de la charité que je veux vous entretenir. Je ne l'envisagerai que sous un seul côté : le côté matériel, et la raison en est simple : c'est le côté qui plaît le moins à l'homme.

Pas plus les chrétiens que les Spirites, personne n'a désavoué le principe, ou mieux, la loi de la solidarité ; mais on a cherché à en éluder les conséquences, et pour cela on a invoqué mille prétextes. J'en citerai quelques-uns.

Les choses de l'esprit ou du cœur, a-t-on dit, ayant un prix infiniment supérieur à celui des choses matérielles, il s'ensuit que consoler l'affliction, ou par de bonnes paroles ou par de sages conseils, vaut aussi infiniment mieux que de la consoler par des secours matériels. Assurément, messieurs, vous avez raison si l'affliction dont vous parlez a une cause morale, si elle prend sa raison dans une blessure du cœur ; mais si c'est la faim, si c'est le froid, si c'est la maladie, si, en un mot, ce sont des causes matérielles qui l'ont provoquée, vos douces paroles suffiront-elles à l'adoucir ? vos bons conseils, vos sages

avis parviendront-ils à la guérir ? Vous me permettrez d'en douter. Si Dieu, en vous plaçant sur la terre, eût omis de pourvoir à la nourriture de votre corps, en eussiez-vous retrouvé l'équivalent dans les secours spirituels qu'il vous accorde ? Mais Dieu n'est pas l'homme, Dieu est la sagesse éternelle et la bonté infinie ; il vous a imposé un corps de boue, mais il a pourvu aux besoins de ce corps en fertilisant vos champs et en fécondant les trésors de la terre ; aux secours spirituels qui s'adressaient à votre âme, il a joint les secours matériels que réclamait votre corps. Dès lors, et parce que l'égoïsme a peut-être dépouillé le pauvre de sa part d'héritage terrestre, de quel droit vous croiriez-vous quittes envers lui ? Parce que la justice humaine l'a rayé du nombre des usufruitiers aux biens temporels, pourquoi votre charité ne trouverait-elle pas une justice plus équitable à lui rendre ?

Un illustre penseur de ce siècle ne craignait pas de s'exprimer ainsi dans sa mémorable profession de foi : « Chaque abeille a droit à la portion de miel nécessaire à sa subsistance, et si, parmi les hommes, il en est qui manquent de ce nécessaire, c'est que la justice et la charité ont disparu d'au milieu d'eux. » Tout excessif que puisse vous paraître ce langage, il n'en contient pas moins une grande vérité, vérité inaccessible peut-être à l'entendement de beaucoup d'entre vous, mais évidente pour nous, Esprits qui, plus frappés des effets parce que nous les embrassons dans leur ensemble, voyons aussi les causes qui les produisent.

Ah ! dit celui-ci, nul plus que moi ne gémit sur les peines et les privations cruelles du véritable pauvre, du pauvre dont le travail, insuffisant à l'entretien de sa famille, ne lui ramène, en échange de ses fatigues, ni la joie de nourrir les siens, ni l'espérance de les laisser heureux ; mais je me ferais un cas de conscience d'encourager, par d'aveugles libéralités, la paresse ou l'inconduite en haillons. Du reste, je tiens la charité comme indispensable au salut de l'homme ; seulement l'impossibilité de découvrir les besoins réels parmi tant de besoins simulés justifie, ce me semble, mon abstention.

L'impossibilité de découvrir les besoins réels, telle est, mon ami, votre justification. Voyez pourtant, cette justification ne sera jamais sanctionnée par votre conscience, et je n'en veux d'autre preuve que l'aveu que vous me faites ; car, du droit qu'aurait le véritable pauvre à votre aumône, – et vous lui reconnaissez ce droit, – de ce droit, dis-je, découle pour vous le devoir de le chercher. Le cherchez-vous ? L'impossibilité vous arrête. Comment donc ! la charité n'a pas de limites, elle est infinie comme Dieu dont elle émane, et n'admet aucune impossibilité ! Oui, quelque chose vous arrête : c'est l'égoïsme, et Dieu, qui sonde les cœurs et les reins, Dieu le découvrira facilement sous les fallacieux prétextes dont vous le voilez. Vous pouvez tromper

le monde, vous parviendrez aussi à tromper momentanément votre conscience, mais vous ne tromperez jamais Dieu. Dans cent ans, dans mille ans, vous apparaîtrez de nouveau sur la terre ; vous y vivrez, sans doute, dépouillés de votre opulence présente et courbés sous le poids de l'indigence ; eh bien ! je vous le déclare, vous recevrez du riche le dédain et l'indifférence que, riches vous-mêmes, vous aurez montrés jadis pour le pauvre. Noblesse oblige, dit-on ; solidarité oblige davantage encore. Qui se soustrait à cette loi en perd tous les bénéfices. C'est pourquoi vous, qui aurez gardé le fond égoïste de votre nature, subirez, à votre tour, les mépris de l'égoïsme.

Écoutez ces accents de Rousseau :

« Pour moi, dit-il, je sais que tous les pauvres sont mes frères et que je ne puis, sans une inexcusable dureté, leur refuser le faible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connais trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs l'honnête homme peut se trouver réduit à leur sort. Et comment pourrais-je être sûr que l'inconnu qui vient implorer, au nom de Dieu, mon assistance, n'est pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de misère et que mon refus va réduire au désespoir ? Quand l'aumône qu'on leur donne ne serait pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leurs peines, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. »

C'est un enfant de Genève, messieurs, qui parle de la sorte ; c'est un philosophe abreuvé aux sources sèches du dix-huitième siècle qui craint de méconnaître l'honnête homme d'entre les inconnus qui lui tendent la main et qui donne à tous. Il donne à tous parce que tous sont ses frères : il le sait ! En savez-vous moins que lui, messieurs ? Je n'ose le croire.

Mais dans quelle mesure devez-vous donner, ou plutôt, quelle est dans vos biens la part qui vous appartient et la part qui appartient aux pauvres ? Votre part, messieurs, c'est le nécessaire, rien que le nécessaire, et encore ne faut-il pas que vous l'exagériez. En vain vous vous prévaudrez de votre position, des charges qui y sont afférentes, des obligations de luxe qu'elle exige ; tout cela regarde le monde, et si vous voulez vivre pour le monde, vous n'avancerez qu'avec le monde, vous n'irez pas plus vite que le monde. En vain encore, vous allèguerez, pour justifier vos habitudes de mollesse, un travail auquel ne se livre pas le pauvre, et qui, pratiqué chez vous et par vous, vous rend bénéficiaires d'une plus grande aisance ; en vain vous allèguerez cela, parce que tout homme est tenu au travail, ou pour lui, ou pour les autres, parce que l'incurie de son voisin ne l'absoudrait pas du délaissement où il l'aurait abandonné.

De votre patrimoine, comme de votre travail, il ne vous est permis de retirer qu'une chose à votre profit : le nécessaire, le reste revient aux pauvres. Voilà la loi. Que cette loi comporte, en certains cas et dans des circonstances données, des tempéraments, je ne le nie pas, mais devant la lumière, devant la vérité, devant la justice divine, elle n'en comporte plus.

Et la famille, que deviendra-t-elle ? Sommes-nous quittes envers elle dès que nous avons secouru ce qu'on appelle les pauvres ? Non, évidemment, messieurs, car, du moment où vous reconnaissez la nécessité de vous dépouiller pour les pauvres, il s'agit de faire un choix et d'établir une hiérarchie. Or, vos femmes et vos enfants sont vos premiers pauvres ; sur eux donc, vous devez déverser votre première aumône. Veillez à l'avenir de vos enfants ; soyez soucieux de leur préparer des jours calmes et tranquilles au milieu de cette vallée de larmes ; laissez-leur même en dépôt un léger héritage qui leur permette de continuer le bien que vous aurez commencé : ceci est légitime. Mais ne leur enseignez jamais à vivre égoïstement, et à regarder comme leur ce qui est à tous. Avant et après eux, les auteurs de vos jours, ceux qui vous ont nourris et gardés, ceux qui ont protégé vos premiers pas et guidé votre adolescence, votre père et votre mère, ont droit à votre sollicitude. Puis, viennent les âmes que Dieu vous a données dans vos frères suivant la chair ; puis vos amis de cœur ; puis tous les pauvres, à commencer par les plus misérables.

Vous le voyez, je vous accorde des tempéraments, et j'établis une hiérarchie conforme aux instincts de votre cœur. Prenez garde toutefois, de trop favoriser les uns à l'exclusion des autres. C'est par le partage équitable de vos bienfaits que vous montrerez votre sagesse, et c'est par ce partage équitable encore que vous accomplirez la loi de Dieu à l'égard de vos frères, qui est la loi de solidarité.

« La justice, dit Lamennais, c'est la vie ; la charité, c'est aussi la vie, mais une plus belle et plus douce vie. »

Oui, la charité est une belle et douce vie, c'est la vie des saints, c'est la *clef du ciel*. LACORDAIRE.

La Foi.

(Groupe spirite de Douai, 7 juin 1865.)

La foi plane sur la terre, cherchant un gîte où s'abriter, cherchant un cœur à éclairer ! Où ira-t-elle ?… Elle entrera d'abord dans l'âme de l'homme primitif et s'imposera ; elle mettra un voile momentané sur la raison commençant à se développer et chancelante dans

les ténèbres de l'esprit. Elle le conduira à travers les âges de simplicité et se fera maîtresse par les révélations ; mais, le raisonnement n'étant pas encore assez mûr pour discerner ce qui est juste de ce qui est faux, pour juger ce qui vient de Dieu, elle entraînera l'homme hors du droit chemin, en le prenant par la main et lui mettant un bandeau sur la vue. Beaucoup d'égarements, telle doit être la devise de la foi aveugle, qui pourtant a eu pendant longtemps son utilité et sa raison d'être.

Cette vertu disparaît lorsque l'âme, pressentant qu'elle peut voir par ses propres yeux, l'écarte et ne veut plus marcher qu'avec sa raison. Celle-ci l'aide à se défaire des croyances fausses qu'elle avait adoptées sans examen ; en cela elle est bonne ; mais l'homme, rencontrant sur sa route bien des mystères et des vérités obscures, veut les percer et se fourvoie. Son jugement ne peut le suivre ; il veut aller trop vite et la progression en tout doit être insensible. Il n'a donc plus la foi qu'il a repoussée ; il n'a plus la raison qu'il a voulu dépasser. Il fait alors comme les papillons téméraires, il se brûle les ailes à la lumière et se perd dans des égarements impossibles. De là est sortie la mauvaise philosophie, qui, en cherchant trop, a fait tout crouler et n'a rien remplacé.

C'était là le moment de la transformation ; l'homme n'était plus croyant aveugle, il n'était pas encore croyant raisonnant la croyance : c'était la crise universelle si bien représentée par l'état de la chrysalide.

A force de chercher dans la nuit, la clarté jaillit, et beaucoup d'âmes égarées, retrouvant à peine la lumière obscurcie par tant de détours inutiles, et reprenant pour guides leurs conducteurs éternels : la foi et la raison, les font marcher de front devant elles, afin que leurs deux lueurs réunies les empêchent de se perdre une seconde fois. Elles font asseoir la foi sur les bases solides de la raison, aidée elle-même par l'inspiration.

C'est votre époque, mes amis ; suivez la route, Dieu est au bout.

DEMEURE.

AVIS.

Les séances de la Société Spirite, de Paris, seront suspendues, comme les années précédentes, du 1er *août au* 1er *octobre*.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1865.

De la médiumnité guérissante.

On nous écrit de Lyon, 12 juillet 1865 :

« Cher Monsieur Kardec.

« Je viens, en qualité de Spirite, recourir à votre obligeance, et vous prier de vouloir bien me donner quelques conseils relativement à la pratique de la médiumnité guérissante par l'imposition des mains. Un simple article à ce sujet dans la *Revue Spirite*, renfermant quelques développements, serait accueilli, j'en suis sûr, avec un grand intérêt, non-seulement par ceux qui, comme moi, s'occupent de cette question avec ardeur, mais encore par beaucoup d'autres à qui cette lecture pourrait inspirer le désir de s'en occuper aussi. Je me rappelle toujours ces mots d'une somnambule que j'avais formée. Je l'envoyais, pendant son sommeil magnétique, visiter une malade à distance, et sur ma demande comment on pourrait la guérir, elle dit : « Il y a quelqu'un dans son village qui le pourrait, c'est un tel ; il est médium guérisseur, mais *il n'en sait rien*. »

« Je ne sais jusqu'à quel point cette faculté est spéciale, il vous appartient plus qu'à tout autre de l'apprécier, mais si elle l'est réellement, combien il serait à désirer que vous attiriez sur ce point l'attention des Spirites. Tous ceux mêmes qui, en dehors de nos opinions, vous liraient, ne pourraient avoir aucune répugnance à essayer une faculté qui ne demande que la foi en Dieu et la prière. Quoi de plus

général, de plus universel ? Il n'est plus question de Spiritisme, et chacun, sur ce terrain, peut conserver ses convictions. Que de sœurs de charité, que de bons curés de campagne, que de milliers de personnes pieuses, ardentes pour la charité, pourraient être médiums guérisseurs ! C'est ce que je rêve dans toutes les religions, dans toutes les sectes. Acceptée partout, cette faculté, ce présent divin de la bonté du Créateur, au lieu de demeurer l'apanage de quelques-uns, tomberait, si je puis m'exprimer ainsi, dans le domaine public. Ce serait un beau jour pour ceux qui souffrent, et il y en a tant !

« Mais, pour exercer cette faculté, indépendamment d'une foi vive et de la prière, il peut exister des conditions à réunir, des procédés à suivre pour agir le plus efficacement possible. Quelle est la part du médium dans l'imposition des mains ? Quelle est celle des Esprits ? Faut-il employer la volonté, comme dans les opérations magnétiques, ou se borner à prier, en laissant agir à son gré l'influence occulte ? Cette faculté est-elle réellement spéciale ou accessible à tous ? l'organisme y joue-t-il un rôle, et quel rôle ? Cette faculté est-elle développable, et dans quel sens ?

« C'est ici où votre longue expérience, vos études sur les influences fluidiques, l'enseignement des Esprits élevés qui vous assistent, et enfin les documents que vous recueillez de tous les coins du globe, peuvent vous permettre de nous éclairer et de nous instruire ; nul, comme vous, n'est placé dans cette situation unique. Tous ceux qui s'occupent de cette question désirent vos conseils autant que moi, j'en suis sûr, et je crois me faire l'interprète de tous. Quelle mine féconde que la médiumnité guérissante ! On soulagera ou on guérira le corps, et par le soulagement ou la guérison on trouvera le chemin du cœur, là où souvent la logique avait échoué. Que de ressources possède le Spiritisme ! Qu'il est riche dans les moyens dont il est appelé à se servir ! N'en laissons aucun improductif ; que tout concoure à l'élever et à le répandre. Vous n'y épargnez rien, cher monsieur Kardec, et après Dieu et les bons Esprits, le Spiritisme vous doit ce qu'il est. Vous avez déjà une récompense en ce monde par la sympathie et l'affection de millions de cœurs qui prient pour vous, sans compter la vraie récompense qui vous attend dans un monde meilleur.

« J'ai l'honneur etc.

« A. D. »

Ce que nous demande notre honorable correspondant, n'est rien moins qu'un traité sur la matière. La question a été ébauchée dans le *Livre des médiums* et dans maints articles de la *Revue*, à propos de faits de guérisons et d'obsessions ; elle est résumée dans l'*Évangile selon le Spiritisme*, à propos des prières pour les malades et les médiums guérisseurs. Si un traité régulier et complet n'a point encore été fait, cela tient à deux causes : la première que, malgré toute l'activité que nous déployons dans nos travaux, il nous est impossible de tout faire à la fois ; la seconde, qui est plus grave, est dans l'insuffisance des notions que l'on possède encore à cet égard. La connaissance de la médiumnité guérissante est une des conquètes que nous devons au Spiritisme ; mais le Spiritisme, qui commence, ne peut encore avoir tout dit ; il ne peut d'un seul coup, nous montrer tous les faits qu'il embrasse ; chaque jour il en déroule de nouveaux, d'où découlent de nouveaux principes qui viennent corroborer ou compléter ceux que l'on connaît déjà, mais il faut le temps matériel pour tout. La médiumnité guérissante devait avoir son tour ; quoique partie intégrante du Spiritisme, elle est, à elle seule, tout une science, car elle se lie au magnétisme, et embrasse non-seulement les maladies proprement dites, mais toutes les variétés, si nombreuses et si compliquées d'obsessions qui, elles-mêmes influent sur l'organisme. Ce n'est donc pas en quelques mots qu'on peut développer un sujet aussi vaste. Nous y travaillons, comme à toutes les autres parties du Spiritisme, mais comme nous ne voulons rien y mettre de notre chef et qui soit hypothétique, nous ne procédons que par voie d'expérience et d'observation. Les bornes de cet article ne nous permettant pas d'y donner les développements qu'il comporte, nous résumons quelques-uns des principes fondammentaux que l'expérience a consacrés.

1. Les médiums qui obtiennent des indications de remèdes de la part des Esprits ne sont pas ce qu'on appelle des médiums guérisseurs, car ils ne guérissent point par eux-mêmes ; ce sont de simples médiums écrivains qui ont une aptitude plus spéciale que d'autres pour ce genre de communications, et que, pour cette raison, on peut appeler *médiums consultants*, comme d'autres sont médiums poètes ou dessinateurs. La médiumnité guérissante s'exerce par l'action directe du médium sur le malade, à l'aide d'une sorte de magnétisation de fait ou de pensée.

2. Qui dit *médium* dit *intermédiaire*. Il y a cette différence entre le magnétiseur proprement dit et le médium guérisseur, que le premier magnétise avec son fluide personnel, et le second avec le fluide

des Esprits, auquel il sert de conducteur. Le magnétisme produit par le fluide de l'homme est le *magnétisme humain* ; celui qui provient du fluide des Esprits est le *magnétisme spirituel*.

3. Le fluide magnétique a donc deux sources bien distinctes : les Esprits incarnés et les Esprits désincarnés. Cette différence d'origine en produit une très grande dans la qualité du fluide et dans ses effets.

Le fluide humain est toujours plus ou moins imprégné des impuretés *physiques et morales* de l'incarné ; celui des bons Esprits est nécessairement plus pur et, par cela même, a des propriétés plus actives qui amènent une guérison plus prompte. Mais, en passant par l'intermédiaire de l'incarné, il peut s'altérer comme une eau limpide en passant par un vase impur, comme tout remède s'altère s'il a séjourné dans un vase malpropre, et perdre en partie ses propriétés bienfaisantes. De là, pour tout véritable médium guérisseur, la nécessité *absolue* de travailler à son épuration, c'est-à-dire à son amélioration morale, selon ce principe vulgaire : nettoyez le vase avant de vous en servir, si vous voulez avoir quelque chose de bon. Cela seul suffit pour montrer que le premier venu ne saurait être médium guérisseur, dans la véritable acception du mot.

4. Le fluide spirituel est d'autant plus épuré et bienfaisant que l'Esprit qui le fournit est lui-même plus pur et plus dégagé de la matière. On conçoit que celui des Esprits inférieurs doit se rapprocher de celui de l'homme et peut avoir des propriétés *malfaisantes*, si l'Esprit est impur et animé de mauvaises intentions.

Par la même raison, les qualités du fluide humain présentent des nuances infinies selon les qualités *physiques et morales* de l'individu ; il est évident que le fluide suintant d'un corps malsain peut inoculer des principes morbides chez le magnétisé. Les qualités morales du magnétiseur, c'est-à-dire la pureté d'intention et de sentiment, le désir ardent et désintéressé de soulager son semblable, joints à la santé du corps, donnent au fluide une puissance réparatrice qui peut, chez certains individus, approcher des qualités du fluide spirituel.

Ce serait donc une erreur de considérer le magnétiseur comme une simple machine à transmission fluidique. En cela comme en toutes choses, le produit est en raison de l'instrument et de l'agent producteur. Par ces motifs, il y aurait imprudence à se soumettre à l'action magnétique du premier inconnu ; abstraction faite des connaissances pratiques indispensables, le fluide du magnétiseur est comme le lait d'une nourrice : salutaire ou insalubre.

5. Le fluide humain étant moins actif exige une magnétisation soutenue et un véritable traitement parfois très long ; le magnétiseur, dépensant son propre fluide, s'épuise et se fatigue, car c'est de son propre élément vital qu'il donne ; c'est pourquoi il doit, de temps en temps, récupérer ses forces. Le fluide spirituel, plus puissant en raison de sa pureté, produit des effets plus rapides et souvent presque instantanés. Ce fluide n'étant pas celui du magnétiseur, il en résulte que la fatigue est presque nulle.

6. L'Esprit peut agir directement, sans intermédiaire, sur un individu, ainsi qu'on a pu le constater en mainte occasion, soit pour le soulager, le guérir si cela se peut, ou pour produire le sommeil somnambulique. Lorsqu'il agit par intermédiaire, c'est le cas de la *médiumnité guérissante.*

7. Le médium guérisseur reçoit l'influx fluidique de l'Esprit, tandis que le magnétiseur puise tout en lui-même. Mais les médiums guérisseurs, dans la stricte acception du mot, c'est-à-dire ceux dont la personnalité s'efface complètement devant l'action spirituelle, sont extrêmement rares, parce que cette faculté, élevée au plus haut degré, requiert un ensemble de qualités morales que l'on trouve rarement sur la terre ; ceux-là seulement peuvent obtenir, par l'imposition des mains, ces guérisons instantanées qui nous semblent prodigieuses ; bien peu de personnes peuvent prétendre à cette faveur. L'orgueil et l'égoïsme étant les principales sources des imperfections humaines, il en résulte que ceux qui se vantent de posséder ce don, qui vont partout prônant les cures merveilleuses qu'ils ont faites, ou qu'ils disent avoir faites, qui cherchent la gloire, la réputation ou le profit, sont dans les plus mauvaises conditions pour l'obtenir, car cette faculté est le privilège *exclusif de la modestie, de l'humilité, du dévouement et du désintéressement.* Jésus disait à ceux qu'il avait guéri : Allez rendre grâce à Dieu, et ne le dites à personne.

8. La médiumnité guérissante pure étant donc une exception ici-bas, il en résulte qu'il y a presque toujours action simultanée du fluide spirituel et du fluide humain ; c'est-à-dire que les médiums guérisseurs sont tous plus ou moins magnétiseurs, c'est pourquoi ils agissent d'après les procédés magnétiques ; la différence est dans la prédominance de l'un ou de l'autre fluide, et dans le plus ou moins de rapidité de la guérison. Tout magnétiseur peut devenir médium guérisseur s'il *sait* se faire assister par de bons Esprits ; dans ce cas les Esprits lui viennent en aide en déversant sur lui leur propre fluide qui peut décupler ou centupler l'action du fluide purement humain.

9. Les Esprits viennent vers qui ils veulent ; nulle volonté ne peut les contraindre ; ils se rendent à la prière si elle est fervente, sincère, mais jamais à l'injonction. Il en résulte que la volonté ne peut donner la médiumnité guérissante, et que nul ne peut être médium guérisseur de dessein prémédité. On reconnaît le médium guérisseur aux résultats qu'il obtient, et non *à la prétention de l'être*.

10. Mais si la volonté est inefficace quant au concours des Esprits, elle est toute puissante pour imprimer au fluide, spirituel ou humain, une bonne direction, et une plus grande énergie. Chez l'homme mou et *distrait*, le courant est mou, l'émission faible ; le fluide spirituel s'arrête en lui, mais sans profit pour lui ; chez l'homme d'une volonté énergique, le courant produit *l'effet d'une douche*. Il ne faut pas confondre la volonté énergique avec l'entêtement, car l'entêtement est toujours une suite de l'orgueil ou de l'égoïsme, tandis que le plus humble peut avoir *la volonté du dévouement*.

La volonté est encore toute puissante pour donner aux fluides les qualités spéciales appropriées à la nature du mal. Ce point qui est capital, se rattache à un principe encore peu connu, mais qui est à l'étude, celui des créations fluidiques, et des modifications que la pensée peut faire subir à la matière. La pensée, qui provoque une émission fluidique, peut opérer certaines transformations, moléculaires et atomiques, comme on en voit se produire sous l'influence de l'électricité, de la lumière ou de la chaleur.

11. La prière, qui est une pensée, lorsqu'elle est fervente, ardente, faite avec foi, produit l'effet d'une magnétisation, non seulement en appelant le concours des bons Esprits, mais en dirigeant sur le malade un courant fluidique salutaire. Nous appelons à ce sujet l'attention sur les prières contenues dans l'*Evangile selon le Spiritisme*, pour les malades ou les obsédés.

12. Si la médiumnité guérissante pure est le privilège des âmes d'élite, la possibilité d'adoucir certaines souffrances, de guérir même, quoique d'une manière non instantanée, certaines maladies, est donnée à tout le monde, sans qu'il soit besoin d'être magnétiseur. La connaissance des procédés magnétiques est utile dans des cas compliqués, mais elle n'est pas indispensable. Comme il est donné à tout le monde de faire appel aux bons Esprits, de prier et de *vouloir* le bien, il suffit souvent d'imposer les mains sur une douleur pour la calmer ; c'est ce que peut faire tout individu, s'il y apporte la foi, la ferveur, la volonté et la confiance en Dieu. Il est à remarquer que la plupart des médiums guérisseurs inconscients, ceux qui ne se rendent aucun

compte de leur faculté, et que l'on rencontre parfois dans les conditions les plus humbles, et chez des gens privés de toute instruction, recommandent la prière, et s'aident eux-mêmes en priant. Seulement, leur ignorance leur fait croire à l'influence de telle ou telle formule ; quelquefois même ils y mêlent des pratiques évidemment superstitieuses dont il faut faire le cas qu'elles méritent.

13. Mais de ce que l'on aura obtenu une fois, ou même plusieurs fois, des résultats satisfaisants, il serait téméraire de se donner comme médium guérisseur, et d'en conclure qu'on peut vaincre toute espèce de mal. L'expérience prouve que, dans l'acception restreinte du mot, parmi les mieux doués, il n'y a pas de médiums guérisseurs universels. Tel aura rendu la santé à un malade qui ne produira rien sur un autre ; tel aura guéri un mal chez un individu, qui ne guérira pas le même mal une autre fois, sur la même personne ou sur une autre ; tel enfin aura la faculté aujourd'hui, qui ne l'aura plus demain, et pourra la recouvrer plus tard, selon les affinités ou les conditions fluidiques où il se trouve.

La médiumnité guérissante est une *aptitude*, comme tous les genres de médiumnité, inhérente à l'individu, mais le résultat effectif de cette aptitude est indépendant de sa volonté. Elle se développe incontestablement par l'exercice, et surtout par la pratique du bien et de la charité ; mais comme elle ne saurait avoir la fixité, ni la ponctualité d'un talent acquis par l'étude, et dont on est toujours maître, elle ne saurait devenir une profession. Ce serait donc abusivement qu'une personne s'afficherait devant le public comme médium guérisseur. Ces réflexions ne s'appliquent point aux magnétiseurs, parce que la puissance est en eux, et qu'ils sont libres d'en disposer.

15. C'est une erreur de croire que ceux qui ne partagent pas nos croyances, n'auraient aucune répugnance à essayer de cette faculté. La médiumnité guérissante *raisonnée* est intimement liée au Spiritisme, puisqu'elle repose essentiellement sur le concours des Esprits ; or, ceux qui ne croient ni aux Esprits, ni à leur âme, et encore moins à l'efficacité de la prière, ne sauraient se placer dans les conditions voulues, car ce n'est point une chose que l'on puisse essayer machinalement. Parmi ceux qui croient à l'âme et son immortalité, combien n'en est-il pas encore aujourd'hui qui reculeraient d'effroi devant un appel aux bons Esprits, dans la crainte d'attirer le démon, et qui croient encore de bonne foi que toutes ces guérisons sont l'œuvre du diable ? Le fanatisme est aveugle ; il ne raisonne pas. Il n'en sera pas toujours ainsi, sans doute, mais il se passera encore du temps avant

que le jour pénètre dans certains cerveaux. En attendant, faisons le plus de bien possible à l'aide du Spiritisme ; faisons-en même à nos ennemis, dussions-nous être payés d'ingratitude, c'est le meilleur moyen de vaincre certaines résistances, et de prouver que le Spiritisme n'est pas aussi noir que quelques-uns le prétendent.

Guérison d'une fracture

par la magnétisation spirituelle.

Nos lecteurs se rappellent sans doute le cas de guérison presque instantanée d'une entorse, opérée par l'Esprit du docteur Demeure, peu de jours après sa mort, et que nous avons rapporté dans la *Revue* du mois de mars dernier, ainsi que le récit de la scène touchante qui eut lieu à cette occasion. Cet excellent Esprit vient encore de signaler son bon vouloir par une cure plus merveilleuse encore sur la même personne. Voici ce qu'on nous écrit de Montauban, le 14 juillet 1865 :

L'Esprit du docteur Demeure vient de nous donner une nouvelle preuve de sa sollicitude et de son profond savoir : voici à quelle occasion.

Dans la matinée du 26 mai dernier, Madame Maurel, notre médium voyant et écrivain mécanique, faisait une chute malheureuse et se cassait l'avant-bras, un peu au-dessous du coude.

Cette fracture, compliquée de foulures du poignet et du coude, était bien caractérisée par la crépitation des os et l'enflure qui en sont les signes les plus certains.

Sous l'impression de la première émotion produite par cet événement, les parents de Madame Maurel allaient chercher le premier médecin venu, lorsque celle-ci, les retenant, prit un crayon et écrivit médianimiquement de la main gauche : « N'allez pas chercher un médecin ; je me charge de cela. Demeure. » On attendit donc avec confiance.

D'après les indications de l'Esprit, des bandelettes et un appareil furent immédiatement confectionnés et placés. Une magnétisation spirituelle fut ensuite pratiquée par les bons Esprits qui ordonnèrent provisoirement le repos.

Dans la soirée du même jour, quelques adeptes convoqués par les

Esprits se réunirent chez Madame Maurel, qui, endormie par un médium magnétiseur, ne tarda pas à entrer en somnambulisme. Le docteur Demeure continua alors le traitement qu'il n'avait qu'ébauché le matin, en agissant mécaniquement sur le bras fracturé. Déjà, sans autre secours apparent que sa main gauche, notre malade avait enlevé prestement le premier appareil, les bandelettes seules ayant été maintenues, lorsqu'on vit ce membre prendre insensiblement, sous l'influence de l'attraction magnétique spirituelle, diverses positions propres à faciliter la réduction de la fracture. Il semblait être alors l'objet d'attouchements intelligents, surtout au point où devait s'effectuer la soudure des os ; il s'allongeait ensuite sous l'action de tractions longitudinales.

Après quelques instants de cette magnétisation spirituelle, madame Maurel procéda seule à la consolidation des bandelettes et à une nouvelle application de l'appareil, consistant en deux planchettes se rattachant entre elles et au bras au moyen d'une courroie. Tout s'était donc passé comme si un chirurgien habile eût opéré lui-même visiblement ; et, chose curieuse, on entendait pendant le travail ces mots qui, sous l'étreinte de la douleur, s'échappaient de la bouche de la patiente : « Ne serrez pas si fort !… Vous me faites mal !… Elle voyait l'Esprit du docteur, et c'est à lui qu'elle s'adressait, le suppliant de ménager sa sensibilité. C'était donc réellement un être invisible pour tous excepté pour elle, qui lui faisait serrer le bras, en se servant inconsciemment de sa propre main gauche.

Quel était le rôle du médium-magnétiseur pendant ce travail ? Il paraissait inactif à nos yeux ; sa main droite, appuyée sur l'épaule de la somnambule, il contribuait pour sa part au phénomène, par l'émission des fluides nécessaires à son accomplissement.

Dans la nuit du 27 au 28, Madame Maurel, ayant dérangé son bras par suite d'une fausse position prise pendant son sommeil, une forte fièvre s'était déclarée, pour la première fois ; il était urgent de remédier à cet état de choses. On se réunit donc de nouveau, le 28, et une fois le somnambulisme déclaré, la chaîne magnétique fut formée, sur l'invitation des bons Esprits. Après plusieurs passes et diverses manipulations, en tout semblables à celles décrites plus haut, le bras fut remis en bon état, non sans avoir fait éprouver à cette pauvre dame de bien cruelles souffrances. Malgré ce nouvel accident, le membre se ressentait déjà de l'effet salutaire produit par les magnétisations antérieures ; ce qui suit le prouve, du reste. Débarrassé momentanément de ses planchettes, il reposait sur des coussins, lorsque tout à coup

il fut élevé à quelques centimètres dans une position horizontale et dirigé doucement de gauche à droite et réciproquement ; il s'abaissa ensuite obliquement et fut soumis à une nouvelle traction. Puis les Esprits se mirent à le tourner, à le retourner dans tous les sens et de temps à autre, en faisant jouer adroitement les articulations du coude et du poignet. De tels mouvements automatiques imprimés à un bras fracturé, inerte, étant contraires à toutes les lois connues de la pesanteur et de la mécanique, c'est à l'action fluidique seule que l'on peut en attribuer la cause. Si ce n'eût été la certitude de l'existence de cette fracture, ainsi que les cris déchirants de cette malheureuse dame, j'aurais eu beaucoup de peine, je l'avoue, à admettre ce fait, l'un des plus curieux que la science puisse enregistrer. Je peux donc dire, en toute sincérité, que je m'estime très heureux d'avoir pu être témoin d'un pareil phénomène.

Les 29, 30, 31 et jours suivants, des magnétisations spirituelles successives, accompagnées de manipulations variées de mille manières, apportèrent un mieux sensible dans l'état général de notre malade ; le bras prenait tous les jours de nouvelles forces. Le 31 surtout est à signaler, comme marquant le premier pas fait vers la convalescence. Ce soir-là deux Esprits qui se faisaient remarquer par l'éclat de leur rayonnement, assistaient notre ami Demeure ; ils paraissaient lui donner des avis, et celui-ci se hâtait de les mettre en pratique. L'un d'eux même se mettait de temps en temps à l'œuvre, et, par sa douce influence, produisait toujours un soulagement instantané. Vers la fin de la soirée, les planchettes furent enfin définitivement abandonnées et les bandelettes restèrent seules pour soutenir le bras et le maintenir dans une position déterminée. Je dois ajouter que, en outre, un appareil de suspension venait ajouter à la solidité suffisante du bandage. Ainsi, le sixième jour après l'accident, et malgré la fâcheuse rechute survenue le 27, la fracture était dans une telle voie de guérison, que l'emploi des moyens mis en usage par les médecins pendant trente ou quarante jours était devenu inutile. Le 4 juin, jour fixé par les bons Esprits pour la réduction définitive de cette fracture compliquée de foulures, on se réunit le soir. Madame Maurel, à peine en somnambulisme, se mit à dérouler les bandelettes qui entouraient encore son bras, en lui imprimant un mouvement de rotation si rapide que l'œil avait peine à suivre les contours de la courbe qu'il décrivait. A partir de ce moment, elle se servait de son bras comme d'habitude ; elle était guérie.

A la fin de la séance eut lieu une scène touchante qui mérite d'être

rapportée ici. Les bons Esprits, au nombre de trente, formaient dans le commencement une chaîne magnétique parallèle à celle que nous formions nous-mêmes. Madame Maurel s'étant mise, par la main droite, en communication directe successivement avec chaque couple d'Esprits, recevait, placée comme elle l'était dans l'intérieur des deux chaînes, l'action bienfaisante d'un double courant fluidique énergique. Radieuse de bonheur, elle saisissait avec empressement l'occasion de les remercier avec effusion du concours puissant qu'ils avaient prêté à sa guérison. Elle en recevait à son tour des encouragements à persévérer dans le bien. Ceci terminé, elle essaya ses forces de mille façons ; présentant son bras aux assistants, leur faisant toucher les cicatrices de la soudure des os ; elle leur serrait la main avec force, leur annonçant avec joie sa guérison opérée par les bons Esprits. A son réveil, se voyant libre dans tous ses mouvements, elle s'évanouit, dominée par sa profonde émotion !…

Quand on a été témoin de tels faits, on ne peut que les proclamer bien haut, car ils méritent d'attirer l'attention des gens sérieux.

Pourquoi donc trouve-t-on, dans le monde intelligent, tant de résistance pour admettre l'intervention des Esprits sur la matière ? Car il se trouve des personnes qui croient à l'existence et à l'individualité de l'Esprit, et qui lui refusent la possibilité de se manifester. C'est parce qu'elles ne se rendent pas compte des facultés *physiques* de l'Esprit qu'on se figure immatériel d'une manière absolue. L'expérience démontre, au contraire, que, par sa nature propre, il agit directement sur les fluides impondérables, et par suite sur les fluides pondérables, et même sur les corps tangibles.

Comment procède un magnétiseur ordinaire ? Supposons qu'il veuille agir sur un bras, par exemple : il concentre son action sur ce membre, et par un simple mouvement de ses doigts, exécuté à distance et dans tous les sens, agissant absolument comme si le contact de la main était réel, il dirige un courant fluidique sur le point voulu. L'Esprit n'agit pas autrement ; son action fluidique se transmet de périsprit à périsprit, et de celui-ci au corps matériel. L'état de somnambulisme facilite considérablement cette action, par suite du dégagement du périsprit qui s'identifie mieux avec la nature fluidique de l'Esprit, et subit alors l'influence magnétique spirituelle élevée à sa plus grande puissance.

Toute la ville s'est occupée de cette guérison obtenue sans le secours de la science officielle, et chacun a dit son mot. Les uns ont prétendu que le bras n'avait point été cassé ; mais la fracture avait été

bien et dûment constatée par de nombreux témoins oculaires, entre autres par le docteur D… qui a visité la malade pendant le traitement ; d'autres ont dit : « C'est bien surprenant ! » et s'en sont tenus là ; inutile d'ajouter que d'aucuns ont affirmé que madame Maurel avait été guérie par le diable ; si elle n'eût pas été entre les mains de profanes, ils auraient vu là un miracle. Pour les Spirites, qui se rendent compte du phénomène, ils y voient tout simplement l'action d'une puissance naturelle inconnue jusqu'à nous, et que le Spiritisme est venu révéler aux hommes.

Remarques. – S'il est des faits spirites que l'on pourrait, jusqu'à un certain point, attribuer à l'imagination, comme ceux de visions par exemple, il n'en saurait être de même ici ; madame Maurel n'a pas rêvé qu'elle s'était cassé le bras, non plus que les nombreuses personnes qui ont suivi le traitement ; les douleurs qu'elle ressentait n'étaient point de l'hallucination ; sa guérison en huit jours n'est pas une illusion, puisqu'elle se sert de son bras. Le fait brutal est là devant lequel il faut nécessairement s'incliner. Il déroute la science, il est vrai, parce que, dans l'état actuel des connaissances, il paraît impossible ; mais n'en a-t-il pas été ainsi toutes les fois que se sont révélées de nouvelles lois ? C'est la rapidité de la guérison qui vous étonne ? Mais est-ce que la médecine n'a pas découvert maints agents plus actifs que ceux qu'elle connaissait pour hâter certaines guérisons ? N'a-t-on pas trouvé dans ces derniers temps le moyen de cicatriser presque instantanément certaines plaies ? N'a-t-on pas trouvé celui d'activer la végétation et la fructification ? Pourquoi n'y en aurait-il pas pour activer la soudure des os ? Connaissez-vous donc tous les agents de la nature, et Dieu n'a-t-il plus de secrets pour vous ? Il n'est pas plus logique de nier aujourd'hui la possibilité d'une guérison rapide, qu'il ne l'eut été, au siècle dernier, de nier la possibilité de faire en quelques heures le chemin qu'on mettait dix jours à parcourir. Ce moyen, direz-vous, n'est pas au codex, c'est vrai ; mais est-ce qu'avant que la vaccine y fut inscrite, son inventeur n'a pas été traité de fou ? Les remèdes homéopathiques n'y sont pas non plus, ce qui n'empêche pas les médecins homéopathes de se trouver partout et de guérir. Au reste, comme il ne s'agit point ici d'une préparation pharmaceutique, il est plus que probable que ce moyen de guérison ne figurera pas de longtemps dans la science officielle.

Mais, dira-t-on, si les médecins viennent exercer leur art après leur mort, ils vont faire concurrence aux médecins vivants ; c'est très possible ; cependant, que ces derniers se rassurent ; s'ils leur enlèvent

quelques pratiques, ce n'est pas pour les supplanter, mais pour leur prouver qu'ils ne sont pas tout à fait morts, et offrir leur concours désintéressé à ceux qui voudront bien l'accepter ; pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montrent, qu'en certaines circonstances, on peut se passer d'eux. Il y a toujours eu des médecins, et il y en aura toujours ; seulement ceux qui profiteront des nouvelles que leur apportent les désincarnés, auront un grand avantage sur ceux qui resteront en arrière. Les Esprits viennent *aider au développement de la science humaine*, et non la supprimer.

Dans la guérison de madame Maurel, un fait qui surprendra peut-être plus que la rapidité de la soudure des os, c'est le mouvement du bras fracturé qui paraît contraire à toutes les lois connues de la dynamique et de la pesanteur. Contraire ou non, le fait est là ; puisqu'il existe, c'est qu'il a une cause ; puisqu'il se renouvelle, c'est qu'il est soumis à une loi ; or, c'est cette loi que le Spiritisme vient nous faire connaître par les propriétés des fluides périspritaux. Ce bras qui, soumis aux seules lois de la pesanteur, ne pourrait se soulever, supposez-le plongé dans un liquide d'une densité beaucoup plus grande que l'air, tout fracturé qu'il est, étant soutenu par ce liquide qui en diminue le poids, pourra s'y mouvoir sans peine, et même être soulevé sans le moindre effort ; c'est ainsi que dans un bain, le bras qui paraît très lourd hors de l'eau semble très léger dans l'eau. Au liquide substituez un fluide jouissant des mêmes propriétés et vous aurez ce qui se passe dans le cas présent, phénomène qui repose sur le même principe que celui des tables et des personnes qui se maintiennent dans l'espace sans point d'appui. Ce fluide est le fluide périsprital que l'Esprit dirige et son gré, et dont il modifie les propriétés par le seul acte de sa volonté. Dans la circonstance présente, on doit donc se représenter le bras de madame Maurel plongé dans un milieu fluidique qui produit l'effet de l'air sur les ballons.

Quelqu'un demandait à ce sujet si, dans la guérison de cette fracture, l'Esprit du docteur Demeure avait agi avec ou sans le concours de l'électricité et de la chaleur.

A cela nous avons répondu que la guérison a été produite, dans ce cas, comme dans tous ceux de guérison par la magnétisation spirituelle, par l'action du fluide émané de l'Esprit ; que ce fluide, quoique éthéré, n'en est pas moins de la matière ; que par le courant qu'il lui imprime, l'Esprit peut en imprégner et en saturer toutes les molécules de la partie malade ; qu'il peut en modifier les propriétés, comme le magnétiseur modifie celles de l'eau, et lui donner une vertu curative

appropriée aux besoins ; que l'énergie du courant est en raison du nombre, de la *qualité* et de *l'homogénéité* des éléments qui composent la chaîne des personnes appelées à fournir leur contingent fluidique. Ce courant active probablement la sécrétion qui doit produire la soudure des os, et amène ainsi une guérison plus prompte que lorsqu'elle est livrée à elle-même.

Maintenant l'électricité et la chaleur jouent-elles un rôle dans ce phénomène ? Cela est d'autant plus probable que l'Esprit *n'a point guéri par un miracle*, mais, par une application plus judicieuse des lois de la nature, en raison de sa clairvoyance. Si, comme la science est portée à l'admettre, l'électricité et la chaleur ne sont pas des fluides spéciaux, mais des modifications ou propriétés d'un fluide élémentaire universel, elles doivent faire partie des éléments constitutifs du fluide périsprital ; leur action, dans le cas présent, est donc implicitement comprise, absolument comme quand on boit du vin, on boit nécessairement de l'eau et de l'alcool.

Hallucination chez les animaux

dans les symptômes de la rage.

Un de nos collègues a transmis à la Société l'extrait suivant d'un rapport lu à l'Académie de médecine par M. le docteur H. Bouley sur les symptômes de la rage chez le chien.

« Dans la période initiale de la rage, et, lorsque la maladie est complètement déclarée, dans les intermittences des accès, il y a chez le chien une espèce de délire qu'on peut appeler le délire rabique, dont Youatt a parlé le premier et qu'il a parfaitement décrit.

« Ce délire se caractérise par des mouvements étranges qui dénotent que l'animal malade voit des objets et entend des bruits qui n'existent que dans ce que l'on est bien en droit d'appeler son imagination. Tantôt, en effet, l'animal se tient immobile, attentif, comme aux aguets ; puis, tout à coup, il se lance et mord dans l'air, comme fait, dans l'état de santé, le chien qui veut attraper une mouche au vol. D'autres fois, il se lance, furieux et hurlant, contre un mur, connue s'il avait entendu, de l'autre côté, des bruits menaçants.

« En raisonnant par analogie on est bien autorisé à admettre que

ce sont là des signes de véritables hallucinations. Cependant, ceux qui ne sont pas prévenus ne sauraient attacher d'importance à ces symptômes, qui sont très fugaces, et il suffit, pour qu'ils disparaissent, que la voix du maître se fasse entendre. Alors vient un moment de repos ; les yeux se ferment lentement, la tête se penche, les membres de devant semblent se dérober sous le corps, et l'animal est près de tomber. Mais tout à coup il se redresse, de nouveaux fantômes viennent l'assiéger ; il regarde autour de lui avec une expression sauvage, happe, comme pour saisir un objet à la portée de sa dent, et se lance, à l'extrémité de sa chaîne, à la rencontre d'un ennemi qui n'existe que dans son imagination. »

Ce phénomène, minutieusement observé, comme on le voit, par l'auteur du mémoire, semble dénoter qu'à ce moment le chien est tourmenté par la vue de quelque chose d'invisible pour nous. Est-ce une vision réelle ou une création fantastique de son imagination, autrement dit une hallucination ? Si c'est une hallucination, ce n'est assurément pas par les yeux du corps qu'il voit, puisque ce ne sont pas des objets réels ; si ce sont des êtres fluidiques ou Esprits, comme ils ne font non plus aucune impression sur le sens de la vue, c'est donc par une sorte de vue spirituelle qu'il les perçoit. Dans l'un et l'autre cas, il jouirait d'une faculté, jusqu'à un certain point analogue à celle que possède l'homme. La science ne s'était pas encore hasardée à donner une *imagination* aux animaux ; or, de l'imagination à un principe indépendant de la matière, la distance n'est pas grande, à moins d'admettre que la matière brute : le bois, la pierre, etc., puisse avoir de l'imagination.

Tous les phénomènes de visions sont attribués, par la science, à l'imagination surexcitée ; cependant, on a vu, parfois, des enfants en très bas âge, ne sachant pas encore parler, courir après un être invisible, lui sourire, lui tendre les bras et vouloir le saisir. A la rage près, ce fait n'a-t-il pas une grande ressemblance avec celui du chien cité plus haut ? L'enfant ne peut pas encore dire ce qu'il voit ; mais ceux qui commencent à parler disent positivement voir des êtres qui sont invisibles pour les assistants. On en a vu décrire leurs grands-parents décédés, qu'ils n'avaient point connus. On conçoit la surexcitation chez une personne préoccupée d'une idée, mais ce n'est assurément pas le cas d'un petit enfant. L'imagination surexcitée pourra rappeler un souvenir ; la peur, l'affection, l'enthousiasme, pourront créer des images fantastiques, soit ; sous l'empire de certaines croyances, une personne exaltée se figurera voir apparaître un être qui lui est cher,

la vierge ou les saints, passe encore ; mais comment expliquer, par ces seules causes, le fait d'un enfant de trois à quatre ans dépeignant sa grand-mère qu'il n'avait jamais vue ? ce ne peut assurément être chez lui le produit ni d'un souvenir, ni de la préoccupation, ni d'une croyance quelconque.

Disons en passant, et comme corollaire de ce qui précède, que la médiumnité voyante paraît être fréquente, et même générale, chez les petits enfants. Nos anges gardiens viendraient ainsi nous conduire, comme par la main, jusqu'au seuil de la vie, pour nous en faciliter l'entrée, et nous en montrer la liaison avec la vie spirituelle, afin que la transition de l'une à l'autre ne soit pas trop brusque. A mesure que l'enfant grandit et peut faire usage de ses propres forces, l'ange gardien se voile à sa vue, pour le laisser à son libre arbitre. Il semble lui dire : « Je suis venu t'accompagner jusqu'au navire qui va te transporter sur la mer du monde ; pars maintenant, vole de tes propres ailes ; mais, du haut des cieux, je veillerai sur toi ; pense à moi, et à ton retour, je serai là pour te recevoir. » Heureux celui qui, pendant la traversée, n'oublie pas son ange gardien !

Revenons au sujet principal qui nous a conduit à cette digression. Dès lors qu'on admet une imagination chez le chien, on pourrait dire que la maladie de la rage le surexcite au point de produire chez lui des hallucinations ; mais de nombreux exemples tendent à prouver que le phénomène des visions a lieu chez certains animaux, dans l'état le plus normal, chez le chien et le cheval surtout ; du moins ce sont ceux sur lesquels on a été le plus à même de l'observer. En raisonnant par analogie, on peut supposer qu'il en est ainsi de l'éléphant et des animaux qui, par leur intelligence, se rapprochent le plus de l'homme. Il est certain que le chien rêve ; on le voit parfois, pendant son sommeil, faire des mouvements qui simulent la course ; gémir, ou manifester du contentement. Sa pensée est donc agissante, libre et indépendante de l'instinct proprement dit. Que fait-il, que voit-il, à quoi pense-t-il dans ses rêves ? c'est ce que, malheureusement, il ne peut pas nous dire, mais le fait est là.

Jusqu'à présent on s'était peu occupé du principe intelligent des animaux, et encore moins de leur affinité avec l'espèce humaine, si ce n'est au point de vue exclusif de l'organisme matériel. Aujourd'hui on cherche à concilier leur état et leur destinée avec la justice de Dieu ; mais il n'a été fait sur ce sujet que des systèmes plus ou moins logiques, et qui ne sont pas toujours d'accord avec les faits. Si la question est restée si longtemps indécise, c'est qu'on manquait, comme pour

beaucoup d'autres, des éléments nécessaires pour la comprendre. Le Spiritisme, qui donne la clef de tant de phénomènes incompris, mal observés ou passés inaperçus, ne peut manquer de faciliter la solution de ce grave problème, auquel on n'a pas accordé toute l'attention qu'il mérite, car c'est une solution de continuité dans les anneaux de la chaîne qui relie tous les êtres, et dans l'ensemble harmonieux de la création.

Pourquoi donc le Spiritisme n'a-t-il pas tranché immédiatement la question ? Autant vaudrait demander pourquoi un professeur de physique n'enseigne pas à ses élèves, dès la première leçon, les lois de l'électricité et de l'optique. Il commence par les principes fondamentaux de la science, par ceux qui doivent servir de base pour l'intelligence des autres principes, et il réserve, pour plus tard, l'explication des lois subséquentes. Ainsi procèdent les grands Esprits qui dirigent le mouvement Spirite ; en bonne logique ils commencent par le commencement, et ils attendent que nous soyons ferrés sur un point, avant d'en aborder un autre. Or, quel devait être le point de départ de leur enseignement ? L'âme humaine. C'est à nous convaincre de son existence et de son immortalité, c'est à nous en faire connaître les véritables attributs et la destinée qu'il fallait d'abord s'attacher. Il nous fallait, en un mot, comprendre notre âme, avant de chercher à comprendre celle des bêtes. Le Spiritisme nous en a déjà beaucoup appris sur l'âme et ses facultés ; chaque jour il nous en apprend davantage, et jette la lumière sur quelque point nouveau, mais combien n'en reste-t-il pas encore à explorer !

A mesure que l'homme avance dans la connaissance de son état spirituel, son attention est éveillée sur toutes les questions qui s'y rattachent de près ou de loin, et celle des animaux n'est pas une de celles qui l'intéressent le moins ; il saisit mieux les analogies et les différences ; il cherche à s'expliquer ce qu'il voit ; il tire des conséquences ; il essaye des théories tour à tour démenties ou confirmées par de nouvelles observations. C'est ainsi que par les efforts de sa propre intelligence, il approche peu à peu du but. En cela comme en toutes choses les Esprits ne viennent pas nous affranchir du travail des recherches, parce que l'homme doit faire usage de ses facultés ; ils l'aident, le dirigent, et c'est déjà beaucoup, mais ils ne lui donnent pas la science toute faite. Quand une fois il est sur la voie de la vérité, c'est alors qu'ils viennent la lui révéler carrément pour faire taire les incertitudes et anéantir les faux systèmes ; mais en attendant, son esprit s'est préparé à la mieux comprendre et à l'accepter, et quand

elle se montre, elle ne le surprend pas ; elle était déjà dans le fond de la pensée.

Voyez la marche qu'a suivie le Spiritisme ; est-il venu surprendre les hommes à l'improviste ? Non certes. Sans parler des faits qui se sont produits à toutes les époques, parce qu'il est dans la nature, comme l'électricité, au point de vue du principe, depuis un siècle il avait préparé son apparition ; Swedenborg, Saint-Martin, les théosophes, Charles Fourier, Jean Reynaud et tant d'autres, sans oublier Mesmer qui a fait connaître la puissance fluidique, de Puységur, qui le premier a observé le somnambulisme : tous ont soulevé un coin du voile de la vie spirituelle ; tous ont tourné autour de la vraie lumière et s'en sont plus ou moins rapprochés ; tous ont préparé les voies et disposé les esprits, de sorte que le Spiritisme n'a, pour ainsi dire, eu qu'à compléter ce qui avait été ébauché ; voilà pourquoi il a conquis presque instantanément de si nombreuses sympathies. Nous ne parlons pas des autres causes multiples qui lui sont venues en aide, en prouvant que certaines idées n'étaient plus au niveau du progrès humain, et ont fait pressentir l'avènement d'un nouvel ordre de choses, parce que l'humanité ne peut rester stationnaire. Il en est de même de toutes les grandes idées qui ont changé la face du monde ; aucune n'est venue l'éblouir comme un éclair. Socrate et Platon n'avaient-ils pas, cinq siècles avant le Christ, jeté la semence des idées chrétiennes ?

Un autre motif avait fait ajourner la solution relative aux animaux. Cette question touche à des préjugés longtemps enracinés et qu'il eût été imprudent de heurter de front, c'est pourquoi les Esprits ne l'ont pas fait. La question est engagée aujourd'hui ; elle s'agite sur différents points, même en dehors du Spiritisme ; les désincarnés y prennent part chacun selon ses idées personnelles ; ces théories diverses sont discutées, examinées ; une multitude de faits, comme par exemple celui qui fait le sujet de cet article, et qui eussent jadis passé inaperçus, appellent aujourd'hui l'attention, en raison même des études préliminaires que l'on a faites ; sans adopter telle ou telle opinion, on se familiarise avec l'idée d'un point de contact entre l'animalité et l'humanité, et lorsque viendra la solution définitive, dans quelque sens qu'elle ait lieu, elle devra s'appuyer sur des arguments péremptoires qui ne laisseront aucune place au doute ; si l'idée est vraie, elle aura été pressentie ; si elle est fausse, c'est qu'on aura trouvé quelque chose de plus logique à mettre à la place.

Tout se lie, tout s'enchaîne, tout s'harmonise dans la nature ; le Spiritisme est venu donner une idée mère, et l'on peut voir combien

cette idée est féconde. Avant la lumière qu'il a jetée sur la psychologie, on aurait eu de la peine à croire que tant de considérations pussent surgir à propos d'un chien enragé.

L'extrait ci-dessus du rapport de M. Bouley ayant été lu à la société de Paris, un Esprit a donné à ce sujet la communication suivante.

(Société spirite de Paris, 30 juin 1865. – Médium, M Desliens.)

La vision existe-t-elle chez le chien et chez quelques autres animaux, chez lesquels des phénomènes semblables à ceux décrits par M. Bouley se produisent ? La question, pour moi, ne fait pas l'ombre d'un doute. Oui, le chien, le cheval voient ou sentent les Esprits. N'avez-vous jamais été témoins de la répugnance que manifestent parfois ces animaux à passer dans un endroit où un corps humain avait été enterré à leur insu ? Vous direz sans doute que ses sens peuvent être éveillés par l'odeur particulière aux corps en putréfaction ; alors, pourquoi passe-t-il indifférent à côté du cadavre enfoui d'un autre animal ? Pourquoi dit-on que le chien sent la mort ? N'avez-vous jamais vu des chiens hurler sous les fenêtres d'une personne expirante, alors que cette personne lui était inconnue ? Ne voyez-vous pas aussi, en dehors de la surexcitation de la rage, divers animaux refuser d'obéir à la voix de leur maître, reculer avec frayeur devant un obstacle invisible qui semble leur barrer le passage, et s'emporter ; puis passer ensuite tranquillement dans l'endroit même qui leur inspirait une si grande terreur, comme si l'obstacle avait disparu ? On a vu des animaux sauver leurs maîtres d'un péril imminent, en refusant de parcourir la route où ceux-ci auraient pu succomber. Les faits de visions chez les animaux se trouvent dans l'antiquité et au moyen âge, aussi bien que de nos jours.

Les animaux voient donc certainement les Esprits. Dire, d'ailleurs, qu'ils ont une imagination, n'est-ce pas leur accorder un point de ressemblance avec l'esprit humain, et l'instinct n'est-il pas chez eux l'intelligence rudimentaire, appropriée à leur besoins, avant qu'elle ait passé par les creusets modificateurs qui doivent la transformer et lui donner de nouvelles facultés ? L'homme aussi a des instincts qui le font agir d'une manière inconsciente dans l'intérêt de sa conservation ; mais à mesure que se développent en lui l'intelligence et le libre arbitre, l'instinct s'affaiblit pour faire place au jugement, parce que ce guide aveugle lui est moins nécessaire.

L'instinct qui est dans toute sa force chez l'animal, se perpétuant

dans l'homme où il se perd peu à peu, est certainement un trait d'union entre les deux espèces. La subtilité des sens chez l'animal, comme chez le sauvage et l'homme primitif, suppléant chez les uns et chez les autres à l'absence ou à l'insuffisance du sens moral, est un autre point de contact. Enfin, la vision spirituelle qui leur est bien évidemment commune, quoique à des degrés très différents, vient aussi diminuer la distance qui semblait mettre entre eux une barrière infranchissable. N'en concluez cependant rien encore d'une manière absolue, mais observez attentivement les faits, car de cette observation seule sortira un jour pour vous la vérité.

MOKI.

Remarque. – Ce conseil est fort sage, car ce n'est évidemment que sur des faits qu'on peut asseoir une théorie solide, hors cela il n'y a que des opinions ou des systèmes. Les faits sont des arguments sans réplique, et dont il faut tôt ou tard accepter les conséquences quand ils sont constatés. C'est ce principe qui a servi de base à la doctrine Spirite, et c'est ce qui nous fait dire que c'est une science d'observation.

Une explication

A propos de la révélation de M. Bach.

Sous le titre de *Lettre d'un inconnu*, signée Bertelius, le *Grand Journal* du 18 juin 1865 contient l'explication suivante du fait rapporté dans la *Revue spirite* du mois de juillet dernier, relatif à l'air du roi Henri III, révélé en songe à M. Bach. L'auteur s'appuie exclusivement sur le somnambulisme, et paraît faire abstraction complète de l'intervention des Esprits. Quoique, sous ce rapport, nous différions de manière de voir, son explication n'en est pas moins savamment raisonnée, et si elle n'est pas, selon nous, exacte de tous points, elle contient des aperçus incontestablement vrais et dignes d'attention.

A l'encontre de certains magnétiseurs dits *fluidistes*, qui ne voient dans tous les effets magnétiques que l'action d'un fluide matériel, sans

tenir aucun compte de l'âme, M. Bertelius fait jouer à celle-ci le rôle capital. Il la présente dans son état d'émancipation et de dégagement de la matière, jouissant de facultés qu'elle ne possède pas à l'état de veille. C'est donc une explication à un point de vue complètement spiritualiste, si ce n'est tout à fait spirite, et c'est déjà quelque chose que l'affirmation de la possibilité du fait par d'autres voies que celle de la matérialité pure, et cela dans un journal important.

Il est à remarquer qu'en ce moment il se produit, parmi les négateurs du Spiritisme, une sorte de réaction ; ou plutôt il se forme une opinion tierce que l'on peut considérer comme une transition. Beaucoup reconnaissent aujourd'hui l'impossibilité d'expliquer certains phénomènes par les seules lois de la matière, mais ne peuvent encore se résoudre à admettre l'intervention des Esprits ; ils en cherchent la cause dans l'action exclusive de l'âme incarnée, agissant indépendamment des organes matériels. C'est incontestablement un pas que l'on doit considérer comme une première victoire sur le matérialisme. De l'action indépendante et isolée de l'âme, pendant la vie, à cette même action après la mort, la distance n'est pas grande ; ils y seront conduits par l'évidence des faits et l'impuissance de tout expliquer à l'aide du seul Esprit incarné.

Voici l'article publié par le *Grand Journal*.

« En racontant, dans l'avant-dernier numéro du *Grand Journal*, le fait singulier arrivé à M. G. Bach, vous posez ces questions : « L'épinette a-t-elle appartenu à Baltazarini ? – Est-ce l'Esprit de Baltazarini qui a écrit la romance et la sarabande ? – Mystère que nous n'osons pas approfondir. »

« Pourquoi, s'il vous plaît, un homme, que je me plais à croire affranchi de préjugés, recule-t-il devant la recherche de la vérité ? Mystère ! dites-vous. – Non, monsieur ; il n'y a pas de mystère. Il y a une simple faculté dont Dieu a doté certains hommes, comme il en a doté d'autres d'une belle voix, du génie poétique, de l'esprit de calcul, d'une perspicacité rare, facultés que l'éducation peut réveiller, développer, améliorer. En revanche, il existe une infinité d'autres facultés accordées à l'homme, et que la civilisation, le progrès, l'éducation anéantissent, au lieu d'en favoriser le développement.

« N'est-il pas vrai, par exemple, que les peuples sauvages ont une délicatesse d'ouïe que nous ne possédons pas ? – qu'en appliquant l'oreille à terre, ils distinguent le pas d'un homme ou de plusieurs

hommes, d'un cheval, ou de plusieurs chevaux, ou d'une bête fauve à une grande distance ?

« N'est-il pas vrai aussi qu'ils mesurent le temps avec précision, sans horloge, sans montre ? qu'ils dirigent sûrement leur marche à travers les forêts vierges, ou leurs nacelles à travers les fleuves et la mer, en regardant les étoiles, sans le secours de la boussole et sans aucune notion astronomique ? – N'est-il pas vrai enfin, qu'ils guérissent leurs maladies sans médecins ; les piqûres des animaux les plus venimeux avec des herbes, des simples, qu'ils distinguent au milieu de tant d'autres herbes, et trouvent sous leurs pas ? Ne sait-on pas qu'ils guérissent les plaies les plus dangereuses avec de la terre glaise ? Et ne prouvent-ils pas, comme me le disait si judicieusement, sur les confins des États-Unis, un chef de Peaux-Rouges, que le *Grand Être* a toujours mis le remède à côté du mal ?

« Ces vérités sont devenues banales à force d'être répétées ; mais les uns s'en servent pour déguiser leur ignorance, les autres (c'est la majorité) pour y puiser des sujets de paradoxes. Il est si facile de prendre des allures d'esprit fort en niant tout ! il est si difficile d'expliquer l'œuvre de Dieu, dont nous cherchons le secret dans les livres, quand nous en trouverions la solution dans la nature ! Voilà le grand livre qui est ouvert à toutes les intelligences ; mais toutes ne sont pas faites pour déchiffrer ces mystères, parce que les uns y lisent à travers leurs préventions ou leurs préjugés, les autres à travers leur insuffisance ou leur orgueil de savant.

« Servez-vous des moyens les plus simples pour approfondir les mystères de la nature, et vous trouverez la solution, jusqu'aux bornes imposées à l'intelligence humaine, par une intelligence supérieure.

« M. Bach n'est pas somnambule, avez-vous dit. Qu'en savez-vous, et qu'en sait-il lui-même ? – M. Bach, je l'affirme, sans avoir jamais eu l'honneur de le rencontrer et sans le connaître, M. Bach est somnambule. Le somnambulisme est resté chez lui à l'état latent ; il a fallu un événement exceptionnel, une sensation très vive et très persistante, une émotion que comprendront tous ceux qui ont l'amour de la curiosité et de la collection, pour lui révéler à lui-même une faculté dont il doit avoir eu plus d'un exemple, restés inaperçus dans sa vie, mais dont il se souviendra sans doute aujourd'hui, s'il veut interroger son passé et réfléchir.

« M. Bach, d'après ce que vous nous avez appris, employa une partie de la journée dans la contemplation de sa précieuse épinette ; il découvrit l'état civil de l'instrument (avril 1564). « il y pensait

en se couchant ; lorsque le sommeil vint fermer sa paupière, il y pensait encore. »

« Le somnambule procède par degrés. – Quand vous voulez qu'il voie ce qui se passe à Londres, par exemple, il faut lui indiquer que vous le mettez en voiture, qu'il entre en chemin de fer, qu'il roule, qu'il s'embarque, traverse la mer (alors là, il éprouve souvent des nausées), qu'il débarque, reprend le chemin de fer, et finalement arrive au terme de son voyage.

« M. Bach a suivi la marche habituelle aux somnambules. Il avait tourné, retourné, démonté, fouillé son épinette ; il était rempli de cette idée, et, mentalement, sans même y songer, il a dû se dire : « A qui cet instrument a-t-il pu appartenir ? » Le courant magnétique (les esprits forts ne nieront pas ce courant) s'est établi entre lui et l'instrument. Il s'est endormi, il est tombé dans le sommeil naturel, et a passé ensuite naturellement à l'état de somnambulisme. Alors il a cherché, il a fouillé dans le passé, il s'est mis en communication plus intime avec l'épinette ; il a dû la tourner, la retourner, poser la main où la main de l'ancien propriétaire de l'instrument s'est posée il y a trois siècles ; et interrogeant le passé (ce qui est infiniment plus facile que de voir l'avenir), il s'est trouvé en contact avec cet être qui n'est plus. Il l'a vu vêtu de ses habits, et il a exécuté l'air que l'instrument a si souvent rendu ; il a entendu les paroles si souvent accompagnées ; et entraîné par cette puissance magnétique qu'on appelle électricité, il a écrit, lui, M. Bach, de sa main, cet air, aussi bien qu'on transmet aujourd'hui à Lyon une dépêche écrite de votre main avec votre écriture. Il a écrit, lui, M. Bach, dans son état de somnambulisme, je le répète, cet air et ces paroles qu'il n'a jamais entendus ; et, surexcité par une émotion trop vive, il s'est réveillé tout en larmes.

« Vous allez crier à l'impossibilité. – Eh bien ! écoutez ce fait : – J'ai envoyé moi-même une somnambule en Angleterre ; elle a accompli le voyage, non pas dans le sommeil de somnambule, mais dans une condition qui n'était ni l'état tout à fait naturel, ni l'état complet de somnambulisme. – Seulement, je lui ai ordonné de dormir toutes les nuits pendant le temps nécessaire, du sommeil surnaturel, et de *s'écrire* ce qu'elle aurait à faire pour arriver au résultat qu'elle devait atteindre dans son voyage. – Elle ne savait pas un mot d'anglais. Elle ne connaissait personne. L'affaire qui la préoccupait était grave… Elle a accompli son voyage, elle s'est écrit toutes les nuits des consultations sur ce qu'elle devait faire, sur les personnes qu'elle devait voir, l'endroit où elle devait les trouver. Elle a suivi textuellement et

au pied de la lettre les indications qu'elle s'était données, elle est allée chez des personnes qu'elle ne connaissait pas et dont elle n'avait jamais entendu parler, et qui se trouvaient être justement celles qui pouvaient tout… Si bien qu'au bout de huit jours, une affaire qui aurait exigé des années, sans espoir d'en voir la fin, a été terminée à sa complète satisfaction, et ma somnambule est retournée après avoir accompli des merveilles. – Dans l'état naturel, cette femme extraordinaire est tout simplement une femme fort ordinaire.

« Remarquez ce fait : son écriture dans le sommeil est toute différente de son écriture habituelle. Des mots ont été mis en anglais, et elle ne connaît pas l'anglais. Elle converse avec moi en italien, et quand elle est réveillée, elle ne saurait dire deux mots de suite dans cette langue.

« M. Bach a donc écrit lui-même et annoté de sa main l'air de Henri III quoique peut-être il ne reconnaisse pas son écriture. Et ce qui est plus fort, c'est qu'il doit douter de ses facultés magnétiques, comme ma somnambule, qui est, à cet égard, d'une incrédulité si radicale qu'on ne peut causer de magnétisme devant elle sans qu'elle ne se hâte de déclarer qu'il faut être absurde pour y croire.

« Et peut-être encore, quoique vous ne le disiez pas, M. Bach n'avait ni papier ni encre. Ma somnambule, à Londres, trouva sur sa table, les indications voulues écrites au crayon ; elle n'avait pas de crayon !… Elle est allée, j'en suis certain, fouiller dans l'hôtel, a trouvé le crayon dont elle avait besoin, et l'a reporté à sa place, avec cette exactitude, ces précautions, cette légèreté vaporeuse, presque surnaturelle, habituelle aux somnambules.

« Je pourrais vous citer des faits plus surprenants que celui de M. Bach. Mais en voilà assez pour aujourd'hui. J'hésite même à vous envoyer ces notes écrites au hasard de la plume.

« Depuis vingt ans que je magnétise, j'ai caché, même à mes meilleurs amis, le résultat de mes découvertes. Il est si facile de taxer un homme de folie ; il y a tant de gens intéressés à mettre la lumière sous le boisseau, et, surtout il faut le dire, il y a tant de charlatans qui ont abusé du magnétisme, qu'il faudrait un courage surhumain, pour déclarer qu'on s'en occupe. On serait mieux venu de proclamer qu'on a assassiné père et mère, que de confesser qu'on y croit.

« Règle générale, cependant : ne croyez jamais, au grand jamais, aux expériences publiques, aux somnambules de commande qu'on consulte moyennant finances, qui rendent des oracles comme les sibylles antiques, qui agissent, parlent au moindre commandement et à

heure dite, devant un public nombreux, comme un automate habilement fabriqué. C'est du charlatanisme ! Rien n'est plus capricieux, volontaire, mobile, boudeur, rancuneux qu'un somnambule. Un rien paralyse ses facultés de seconde vue ; un rien le fait mentir pour faire une malice ; un rien le dérange et le fait dévier, et cela se conçoit. Y a-t-il rien de plus susceptible que le courant électrique ?

« Je me suis séparé d'un savant docteur (le docteur E…, bien connu à Londres), sous lequel j'ai commencé mes premières expériences magnétiques, justement parce que j'ai toujours considéré comme une faute grave l'abus du magnétisme. Entraîné par les résultats miraculeux que nous obtenions, il voulut un jour greffer le système phrénologique sur le magnétisme ; il prétendait qu'en touchant certaines bosses de la tête, le somnambule éprouvait la sensation dont cette bosse était le siège. On touchait la bosse présumée du chant, le sujet chantait ; celle de la gourmandise, il mâchait à vide, disant que tel mets avait bon ou mauvais goût ; ainsi de suite.

« J'estimai que c'était pousser l'expérience jusqu'à l'abus, et asseoir sur un fait réel, le somnambulisme, une science problématique, la phrénologie. Je voulais étendre le domaine des découvertes magnétiques, mais non en abuser, comme on le fait généralement.

« J'eus l'irrévérence de déclarer à mon professeur qu'il s'égarait, et je maintiens qu'il est du devoir de tous ceux qui connaissent les phénomènes magnétiques de s'élever contre toutes ces expériences, dont le seul but est de satisfaire une curiosité ignorante, d'exploiter quelques faiblesses humaines et non d'atteindre un résultat pratique pour l'humanité et utile à tous.

« Mais il est plus difficile qu'on ne croit de se maintenir dans ces bornes honorables, quand on est parvenu à des résultats merveilleux. Les plus forts magnétiseurs se laissent entraîner, et, phénomène plus merveilleux encore, lorsqu'on arrive à ce point d'exiger toujours des expériences publiques de son sujet, il semble alors se détraquer, il n'a plus cet imprévu, cette lucidité, cette clairvoyance qui le distinguaient ; il devient une machine automatique, qui répond sur un thème donné, et dont les facultés s'appauvrissent jusqu'au point de disparaître.

« Malheureusement des gens qui n'oseraient tenter une simple expérience de physique amusante, qui s'avoueraient inhabiles à exécuter le moindre tour de prestidigitation, n'hésitent jamais, sans préparations, sans la moindre étude préparatoire, à faire des expériences magnétiques.

« Ah ! si je ne craignais d'endormir les lecteurs de votre *Grand*

Journal d'un sommeil moins intéressant, mais plus bruyant que celui de mes somnambules, je vous entretiendrais prochainement de faits éminemment curieux… Mais auparavant, il faut savoir quel accueil vous ferez à cette première lettre, et c'est ce que j'apprendrai samedi en faisant sauter la bande de mon numéro.

« BERTELLIUS. »

Un égoïste.

Étude spirite morale.

Un de nos correspondants de Lyon nous a transmis le récit suivant à la date du 10 janvier 1865.

Nous connaissions, dans une localité voisine, un individu que je ne nomme pas, pour ne pas faire de la médisance et parce que le nom ne fait rien à la chose. Il était Spirite, et sous l'empire de cette croyance il s'était amélioré, mais cependant il n'en avait point profité autant qu'il aurait pu le faire, eu égard à son intelligence. Il vivait avec une vieille tante qui l'aimait comme son fils, et à qui rien ne coûtait, ni peines ni sacrifices, pour son cher neveu. Par économie c'était la bonne femme qui faisait le ménage ; jusque-là, rien que de très naturel ; ce qui l'était moins, c'est que le neveu, jeune et bien portant, la laissât faire les travaux au-dessus de ses forces, sans que jamais il lui vint à la pensée de lui épargner des courses pénibles pour son âge, le transport de quelques fardeaux ou quelque chose de semblable. Il n'aurait pas plus remué un meuble dans la maison que s'il avait eu des domestiques à ses ordres ; et même s'il arrivait qu'il prévît quelque opération exceptionnellement pénible, il prenait un prétexte pour s'absenter dans la crainte qu'on ne lui demandât de donner un coup de main qu'il n'aurait pu refuser. Il avait reçu cependant à ce sujet plusieurs leçons, on pourrait dire des affronts, capables de faire réfléchir un homme de cœur ; mais il y était insensible. Un jour que la tante s'exténuait à fendre du bois, il était là assis, fumant tranquillement sa pipe. Un voisin entre, et voyant cela, dit en jetant un regard de mépris sur le jeune homme : « C'est là l'ouvrage d'un homme et non d'une femme ; » puis, prenant le merlin, il se mit à fendre le bois, tandis que l'autre le regardait faire. Il était estimé comme honnête homme et de bonne

conduite, mais son caractère sans aménité et sans prévenance ne le faisait pas aimer, et avait éloigné de lui la plupart de ses amis. Nous autres Spirites, nous étions affligés de ce manque de cœur, et nous disions qu'un jour il le payerait sans doute bien cher.

La prévision s'est réalisée dernièrement. Il faut vous dire que par suite des efforts que faisait la vieille femme, elle fut atteinte d'une hernie très grave qui la faisait beaucoup souffrir, mais dont elle avait le courage de ne pas se plaindre. Pendant ces derniers grands froids, voulant probablement esquiver une corvée, le neveu sortit dès le matin, mais il ne rentra pas. En traversant un pont, il fut atteint par la chute d'une voiture entraînée sur une pente glissante, et mourut deux heures après.

Quand nous fûmes informés de l'événement, nous voulûmes l'évoquer, et voici ce qui nous fut répondu par un de nos bons guides :

« Celui que vous voulez appeler ne pourra se communiquer avant quelque temps. Je viens vous répondre pour lui, et vous apprendre ce que vous désirez savoir ; plus tard, il vous le confirmera ; dans ce moment, il est trop troublé par les pensées qui l'agitent. Il voit sa tante, et la maladie qu'elle a contractée par suite de ses fatigues corporelles et dont elle mourra. C'est là ce qui le tourmente, car il se considère comme son meurtrier. Il l'est en effet, puisqu'il pouvait lui épargner le travail qui sera cause de sa mort. C'est pour lui un remords poignant et qui le poursuivra longtemps, jusqu'à ce qu'il ait réparé sa faute. Il voudrait le faire en ce moment ; il ne quitte pas sa tante, mais ses efforts sont impuissants, et alors il se désespère. Il faut, pour sa punition qu'il la voie mourir des suites de sa nonchalance égoïste, car sa conduite est une variété de l'égoïsme, Priez pour lui afin d'entretenir en lui le repentir qui le sauvera plus tard. »

D. Notre cher guide voudrait-il nous dire s'il ne lui est tenu aucun compte des autres défauts dont il s'est corrigé par suite du Spiritisme, et si sa position n'en est pas adoucie ? – *R*. Sans aucun doute, il lui est tenu compte de cette amélioration, car rien n'échappe aux regards scrutateurs de la divine providence. Mais voici de quelle manière chaque action bonne ou mauvaise a ses conséquences naturelles, inévitables, selon cette parole du Christ : A chacun selon ses œuvres : celui qui s'est corrigé de quelques défauts s'épargne la punition qu'ils eussent entraînés, et reçoit au contraire le prix des qualités qui les ont remplacés ; mais il ne peut échapper aux suites des défauts qui lui restent. Il n'est donc puni que dans la proportion et selon la gravité de ces derniers : moins il en a, meilleure est sa position. Une

qualité ne rachète pas un défaut ; elle diminue le nombre de ceux-ci et par suite la somme des punitions.

Ceux dont on se corrige d'abord sont les plus faciles à extirper, et celui dont on se défait le plus difficilement, c'est l'égoïsme. On croit avoir beaucoup fait parce qu'on a modéré la violence de son caractère, qu'on se résigne à son sort, ou qu'on se défait de quelques mauvaises habitudes ; c'est quelque chose sans doute et qui profite, mais n'empêche pas de payer le tribut d'épuration pour le reste.

Mes amis, l'égoïsme est ce qu'on voit le mieux chez les autres, parce qu'on en ressent le contrecoup, et que l'égoïste nous blesse ; mais l'égoïste trouve en lui-même sa satisfaction, c'est pour cela qu'il ne s'en aperçoit pas. L'égoïsme est toujours une preuve de sécheresse du cœur ; il émousse la sensibilité sur les souffrances d'autrui. L'homme de cœur, au contraire, ressent cette souffrance et s'en émeut ; c'est pour cela qu'il se dévoue pour les épargner ou les apaiser chez les autres, parce qu'il voudrait qu'on en fît autant pour lui ; aussi est-il heureux quand il épargne une peine ou une souffrance à quelqu'un ; *s'étant identifié avec le mal de son semblable, il éprouve un soulagement réel quand le mal n'existe plus*. Comptez sur sa reconnaissance si vous lui rendez service ; mais de l'égoïste n'attendez que de l'ingratitude ; la reconnaissance en paroles ne lui coûte rien, mais en action, elle le fatiguerait et troublerait son repos. Il n'agit pour autrui que quand il y est forcé, mais jamais spontanément ; son attachement est en raison du bien qu'il attend des gens, et cela quelquefois à son insu. Le jeune homme dont nous avons parlé aimait certainement sa tante, et il se serait révolté si on lui avait dit le contraire, et cependant son affection n'allait pas jusqu'à se fatiguer pour elle ; ce n'était pas de sa part un dessein prémédité, mais une répulsion instinctive, suite de son égoïsme natif. La lumière qu'il n'avait pas su trouver de son vivant lui apparaît aujourd'hui, et il regrette de n'avoir pas mieux profité des enseignements qu'il a reçus. Priez pour lui.

L'égoïsme est le ver rongeur de la société, c'est plus ou moins celui de chacun de vous. Bientôt, je vous donnerai une dissertation où il sera envisagé sous ses diverses nuances ; ce sera un miroir ; regardez-le avec soin ; pour voir si vous n'apercevez pas dans un coin quelque reflet de votre personnalité.

Votre guide spirituel.

Notices bibliographiques.

(En vente).

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme,

Contenant : l'examen comparé des doctrines sur le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle, les peines et les récompenses futures, les anges et les démons, les peines éternelles, etc. ; suivi de nombreux exemples sur la situation réelle de l'âme pendant et après la mort.

PAR ALLAN KARDEC.

Comme il ne nous appartient de faire ni l'éloge, ni la critique de cet ouvrage, nous nous bornons à en faire connaître le but, par la reproduction d'un extrait de la préface.

« Le titre de cet ouvrage en indique clairement l'objet. Nous y avons réuni tous les éléments propres à éclairer l'homme sur sa destinée. Comme dans nos autres écrits sur la doctrine spirite, nous n'y avons rien mis qui soit le produit d'un système préconçu ou d'une conception personnelle qui n'aurait aucune autorité : tout y est déduit de l'observation et de la concordance des faits.

« Le *Livre des Esprits* contient les bases fondamentales du Spiritisme ; c'est la pierre angulaire de l'édifice ; tous les principes de la doctrine y sont posés, jusqu'à ceux qui doivent en faire le couronnement ; mais il fallait en donner les développements, en déduire toutes les conséquences et toutes les applications, à mesure qu'elles se déroulaient par l'enseignement complémentaire des Esprits et par de nouvelles observations ; c'est ce que nous avons fait dans le *Livre des Médiums* et dans l'*Evangile selon le Spiritisme*, à des points de vue spéciaux ; c'est ce que nous faisons dans cet ouvrage à un autre point de vue, et c'est ce que nous ferons successivement dans ceux qui nous restent à publier, et qui viendront en leur temps.

« Les idées nouvelles ne fructifient que lorsque la terre est préparée pour les recevoir ; or, par cette terre préparée, il ne faut pas entendre quelques intelligences précoces, qui ne donneraient que des fruits isolés, mais un certain ensemble dans la prédisposition générale, afin que, non-seulement elle donne des fruits plus abondants, mais que l'idée, trouvant un plus grand nombre de points d'appui, rencontre moins d'opposition et soit plus forte pour résister à ses antagonistes.

L'Évangile selon le Spiritisme était déjà un pas en avant ; *le Ciel et l'Enfer* est un pas de plus dont la portée sera facilement comprise, car il touche au vif de certaines questions, mais il ne devait pas venir plus tôt.

« Si l'on considère l'époque à laquelle est arrivé le Spiritisme, on reconnaît sans peine qu'il est venu en temps opportun, ni trop tôt, ni trop tard ; plus tôt, il eût avorté, parce que, les sympathies n'étant pas assez nombreuses, il eût succombé sous les coups de ses adversaires ; plus tard, il eût manqué l'occasion favorable de se produire ; les idées auraient pu prendre un autre cours dont il eût été difficile de les détourner. Il fallait laisser aux vieilles idées le temps de s'user et de prouver leur insuffisance, avant d'en présenter de nouvelles.

« Les idées prématurées avortent, parce qu'on n'est pas mûr pour les comprendre, et que le besoin d'un changement de position ne se fait pas encore sentir. Aujourd'hui il est évident pour tout le monde qu'un immense mouvement se manifeste dans l'opinion ; une réaction formidable s'opère dans le sens progressif contre l'esprit stationnaire ou rétrograde de la routine ; les satisfaits de la veille sont les impatients du lendemain. L'humanité est dans le travail de l'enfantement ; il y a dans l'air quelque chose, une force irrésistible qui la pousse en avant ; elle est comme un jeune homme sorti de l'adolescence, qui entrevoit de nouveaux horizons sans les définir, et secoue les langes de l'enfance. On veut quelque chose de mieux, des aliments plus solides pour la raison ; mais ce mieux est encore dans le vague ; on le cherche ; tout le monde y travaille, depuis le croyant jusqu'à l'incrédule, depuis le laboureur jusqu'au savant. L'univers est un vaste chantier : les uns démolissent, les autres reconstruisent ; chacun taille une pierre pour le nouvel édifice dont le grand architecte possède seul le plan définitif, et dont on ne comprendra l'économie que lorsque ses formes commenceront à se dessiner au-dessus de la surface du sol. C'est ce moment que la souveraine sagesse a choisi pour l'avènement du Spiritisme.

« Les Esprits qui président au grand mouvement régénérateur agissent donc avec plus de sagesse et de prévoyance que ne peuvent le faire les hommes, parce qu'ils embrassent la marche générale des événements, tandis que nous ne voyons que le cercle borné de notre horizon. Les temps de la rénovation étant arrivés, selon les décrets divins, il fallait qu'au milieu des ruines du vieil édifice, l'homme, pour ne pas se décourager, entrevît les assises du nouvel ordre de choses ;

il fallait que le matelot pût apercevoir l'étoile polaire qui doit le guider vers le port.

« La sagesse des Esprits, qui s'est montrée dans l'apparition du spiritisme, révélé presque instantanément par toute la terre, à l'époque la plus propice, n'est pas moins évidente dans l'ordre et la gradation logiques des révélations complémentaires successives. Il ne dépend de personne de contraindre leur volonté à cet égard, car ils ne mesurent pas leurs enseignements au gré de l'impatience des hommes. Il ne nous suffit pas de dire : « Nous voudrions avoir telle chose, » pour qu'elle soit donnée ; et encore moins nous convient-il de dire à Dieu : « Nous jugeons que le moment est venu pour vous de nous donner telle chose ; nous nous jugeons nous-mêmes assez avancés pour la recevoir ; » car ce serait lui dire : « Nous savons mieux que vous ce qu'il convient de faire. » Aux impatients, les Esprits répondent : « Commencez d'abord par bien savoir, bien comprendre, et surtout bien pratiquer ce que vous savez, afin que Dieu vous juge dignes d'en apprendre davantage ; puis, quand le moment sera venu, nous saurons agir et choisirons nos instruments. »

« La première partie de cet ouvrage, intitulée *Doctrine*, contient l'examen comparé des diverses croyances sur le ciel et sur l'enfer, les anges et les démons, les peines et les récompenses futures ; le dogme des peines éternelles y est envisagé d'une manière spéciale et réfuté par des arguments tirés des lois mêmes de la nature, et qui en démontrent non-seulement le côté illogique, déjà signalé cent fois, mais l'impossibilité matérielle. Avec les peines éternelles tombent naturellement les conséquences qu'on avait cru pouvoir en tirer.

« La seconde partie renferme de nombreux exemples à l'appui de la théorie, ou mieux qui ont servi à établir la théorie. Ils puisent leur autorité dans la diversité des temps et des lieux où ils ont été obtenus, car s'ils émanaient d'une seule source, on pourrait les regarder comme le produit d'une même influence ; ils la puisent, en outre, dans leur concordance avec ce qui s'obtient tous les jours partout où l'on s'occupe des manifestations spirites à un point de vue sérieux et philosophique. Ces exemples auraient pu être multipliés à l'infini, car il n'est pas de centre spirite qui ne puisse en fournir un notable contingent. Pour éviter des répétitions fastidieuses, nous avons dû faire un choix parmi les plus instructifs. Chacun de ces exemples est une étude où toutes les paroles ont leur portée pour quiconque les méditera avec attention, car de chaque point jaillit une lumière sur la situation de l'âme après sa mort, et le passage, jusqu'alors si obscur et si redouté,

de la vie corporelle à la vie spirituelle. C'est le guide du voyageur avant d'entrer dans un pays nouveau. La vie d'outre-tombe s'y déroule sous tous ses aspects comme un vaste panorama ; chacun y puisera de nouveaux motifs d'espérance et de consolation, et de nouveaux soutiens pour affermir sa foi en l'avenir et en la justice de Dieu.

« Dans ces exemples, pris pour la plupart dans des faits contemporains, nous avons dissimulé les noms propres toutes les fois que nous l'avons jugé utile, par des motifs de convenance faciles à apprécier. Ceux que ces exemples peuvent intéresser les reconnaîtront facilement ; pour le public, des noms plus ou moins connus, et quelquefois très obscurs, n'eussent rien ajouté à l'instruction qu'on peut en retirer.

Voici les titres des chapitres :

PREMIÈRE partie. *Doctrine*. I L'avenir et le néant. – II De l'appréhension de la mort. – III Le ciel. – IV L'enfer. – V Tableau comparatif de l'enfer païen et de l'enfer chrétien. – VI Le purgatoire. – VII De la doctrine des peines éternelles. – VIII Les peines futures, selon le Spiritisme. – IX Les anges. – X Les démons. – XI Intervention des démons dans les manifestations modernes. – XII De la défense d'évoquer les morts.

DEUXIÈME PARTIE. *Exemples*. I Le passage. – II Esprits heureux. – III Esprits dans une condition moyenne. – IV Esprits souffrants. – V Suicidés. – VI Criminels repentants. – VII Esprits endurcis. – VIII Expiations terrestres.

Entretiens familiers sur le Spiritisme,

Par madame ÉMILIE COLLINGON (de Bordeaux).

Nous nous faisons un plaisir et un devoir de rappeler à l'attention de nos lecteurs cette brochure, que nous n'avons fait qu'annoncer dans notre dernier numéro, et que nous inscrivons avec plaisir parmi les livres recommandés. C'est un exposé complet, quoique sommaire, des principes vrais de la doctrine, dans un langage familier, à la portée de tout le monde, et sous une forme attrayante. Faire l'analyse de cette production, serait faire celle du livre des Esprits et des médiums. Ce n'est donc point comme contenant des idées nouvelles, que nous recommandons cet opuscule, mais comme un moyen de propager la doctrine.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1865.

Nouvelles études sur les miroirs magiques ou psychiques.

Le voyant de la forêt de Zimmerwald.

Dans la *Revue Spirite* d'octobre 1864, nous avons rendu un compte détaillé des observations que nous venions de faire sur un paysan du canton de Berne qui possède la faculté de voir, dans un verre, les choses éloignées. De nouvelles visites que nous lui avons faites cette année nous ont permis de compléter nos observations et de rectifier, sur certains points, la théorie que nous avions donnée des objets vulgairement désignés sous le nom de *miroirs magiques,* plus exactement nommés *miroirs psychiques*. Comme avant tout nous cherchons la vérité et que nous n'avons pas la prétention d'être infaillible, lorsqu'il nous arrive de nous tromper, nous n'hésitons pas à le reconnaître. Nous ne connaissons rien de plus sot que de s'entêter sur une opinion erronée.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, et afin d'éviter des répétitions, nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter à l'article précité qui contient une notice détaillée sur le voyant en question, et sa manière d'opérer.

Nous rappellerons seulement qu'on donne le nom de *miroirs magiques* à des objets de diverses formes et natures, presque toujours à reflet brillant, tels que verres à boire, carafes, glaces, plaques métalliques et dans lesquels certaines personnes voient des choses absentes. Une observation attentive nous ayant convaincu que cette faculté

n'est autre que celle de la *double vue*, autrement dit de la *vue spirituelle* ou *psychique*, indépendante de la vue organique, et l'expérience démontrant chaque jour que cette faculté existe sans le secours d'aucun objet, nous en avions conclu, d'une manière trop absolue, à l'inutilité de ces objets, pensant que l'habitude de s'en servir les rendait seule nécessaires, et que tout individu *voyant* avec leur concours, pourrait voir tout aussi bien sans cela, s'il en avait la volonté ; or, c'est là qu'est l'erreur, ainsi que nous allons le démontrer.

Préalablement nous donnerons un récit succinct des nouveaux faits observés, parce qu'ils servent de base aux instructions auxquelles ils ont donné lieu.

Étant donc retourné chez cet homme, accompagné de M. le commandant de W. qui a bien voulu nous servir d'interprète, il s'est tout d'abord occupé de notre santé ; il a décrit avec facilité et une parfaite exactitude le siège, la cause et la nature du mal, et indiqué les remèdes nécessaires.

Ensuite, sans y être provoqué par aucune question, il a parlé de nos travaux, de leur but et de leurs résultats, dans le même sens que l'année précédente, sans cependant avoir conservé aucun souvenir de ce qu'il avait dit ; mais il a beaucoup plus approfondi le sujet dont il a paru mieux comprendre la portée. Il est entré dans des détails circonstanciés sur la marche actuelle et future de la chose qui nous occupe, sur les causes qui doivent amener tel ou tel résultat, sur les obstacles qui nous seront suscités et les moyens de les surmonter, sur les personnes qui y jouent ou doivent y jouer un rôle pour ou contre, celles sur le dévouement et la sincérité desquelles on peut compter ou non, les dépeignant au physique et au moral de manière à prouver qu'il les voyait parfaitement. En un mot il nous a donné une instruction longuement développée et logiquement motivée, d'autant plus remarquable qu'elle confirme de tous points, et complète sous certains rapports celles de nos Esprits protecteurs. Les parties dont nous étions à même d'apprécier l'exactitude ne peuvent laisser de doute sur sa clairvoyance. Ayant eu avec lui plusieurs entretiens, chaque fois il revenait sur le même sujet, le confirmait ou le complétait, sans jamais se contredire, même dans ce qu'il avait dit l'année précédente, dont les entretiens actuels semblaient être la suite.

Cette instruction étant toute personnelle et confidentielle, nous nous abstenons de la rapporter en détail ; nous la mentionnons à cause du fait important qui en est ressorti et que nous relatons ci-après. Elle est sans doute d'un haut intérêt pour nous, mais notre but principal,

en retournant voir cet homme, était de faire de nouvelles études sur sa faculté, dans l'intérêt de la science spirite.

Un fait que nous avons constaté, c'est qu'on ne peut contraindre sa lucidité ; il voit ce qui se présente à lui et le décrit, mais on ne peut lui faire voir à volonté ce que l'on désire, ni ce à quoi l'on pense, bien qu'il lise dans la pensée. Dans la séance principale qui nous fut consacrée, nous essayâmes en vain d'appeler son attention sur d'autres sujets ; malgré ses efforts, il déclara ne rien voir dans son verre.

Lorsqu'il traite un sujet, on peut lui faire les questions qui y sont relatives, mais c'est inutilement qu'on l'interrogerait sur la première chose venue. Il lui arrive pourtant souvent de passer brusquement du sujet qui l'occupe à un autre qui y est tout à fait étranger, puis il revient au premier. Lorsqu'on lui en demande la raison, il répond qu'il dit ce qu'il voit, et que cela ne dépend pas de lui.

Il voit *spontanément* les personnes absentes, lorsqu'elles se lient directement à ce qui fait l'objet de son examen, mais non autrement. Son point de départ est l'interrogateur, sa personne, sa résidence ; de là se déroulent les faits consécutifs. Ce fut aussi inutilement que nous tentâmes l'expérience suivante. Un de nos amis de Paris, qui venait de nous écrire, désirait que nous le consultassions au sujet de la maladie de sa fille. Nous lui remîmes la lettre en lui disant de la placer dans le creux de sa main, sous le fond de son verre, pensant que le rayonnement du fluide faciliterait la vue de cette personne ; il n'en fut rien : le reflet blanc du papier le gênait au contraire ; il prétendit que cette personne était trop loin, et cependant, quelques instants auparavant, il venait de dépeindre, avec une parfaite exactitude et des détails minutieux, un individu auquel nous ne songions nullement, ainsi que l'endroit qu'il habite et cela à une distance quatre fois plus grande ; mais cet individu se trouvait compris dans le sujet qui nous concernait, tandis que l'autre y était étranger. L'enchaînement des événements le conduisait vers l'un et non vers l'autre.

Sa lucidité n'est donc ni flexible, ni maniable, et ne se prête nullement au caprice de l'interrogateur. Il n'est ainsi, en aucune façon, apte à satisfaire ceux qui ne viendraient vers lui que par curiosité ; d'ailleurs, comme il lit dans la pensée, son premier soin est de voir l'intention du visiteur, s'il ne le connaît pas d'avance ; si cette intention n'est pas sérieuse, et s'il voit que le but de la démarche n'est ni moral ni utile, il refuse de parler, et renvoie quiconque viendrait lui demander ce qu'on appelle la bonne aventure, ou lui poser des questions futiles ou indiscrètes. En un mot, c'est un voyant sérieux et non un devin.

Sa clairvoyance, ainsi que nous l'avons dit l'année dernière, s'applique principalement aux sources et aux cours d'eau souterrains ; ce n'est qu'accessoirement et par complaisance qu'il s'occupe d'autres choses.

Il est d'une ignorance absolue sur les principes même les plus élémentaires des sciences, mais il a beaucoup de jugement naturel, et par le fait de sa lucidité il supplée souvent au défaut de connaissances acquises. En voici un exemple.

Un jour, en notre présence, quelqu'un l'interrogeait sur la possibilité de l'existence d'une source minérale dans une certaine localité. Il n'y en a point, dit-il, parce que le terrain n'est pas propice. Nous lui fîmes observer que l'origine des sources est parfois fort éloignée du lieu où elles se montrent, et qu'elles filtrent à travers les couches terrestres. C'est vrai, reprit-il ; mais il y a des pays où les couches sont horizontales, et d'autres où elles sont verticales. Dans celui dont parle ce monsieur, elles sont verticales, et c'est là l'obstacle. D'où lui venait cette idée de la direction des couches terrestres, à lui qui n'a pas la moindre notion de géologie ?

Nous l'avons soigneusement observé pendant tout le cours de ses opérations, et voilà ce que nous avons remarqué :

Dès qu'il est assis, il prend son verre, le tient comme nous l'avons décrit dans notre précédent article, regarde alternativement le fond du verre et les assistants, et pendant près d'un quart d'heure parle de choses et d'autres indifférentes, après quoi il aborde le sujet principal. A ce moment, ses yeux naturellement vifs et pénétrants se ferment à demi, se voilent et se convulsent ; la prunelle disparaît par le haut et ne laisse voir que le blanc. De temps en temps, lorsqu'il fixe quelqu'un, la prunelle se montre un instant en partie, pour disparaître de nouveau totalement, et cependant il regarde toujours le fond de son verre ou les lignes qu'il trace avec sa craie ; or, il est bien évident que, dans cet état, ce n'est pas par les yeux qu'il peut voir. Sauf cette particularité, il n'y a rien en lui de sensiblement anormal. Son langage est celui d'un homme grave et sérieux ; il parle simplement, sans emphase, comme dans l'état ordinaire et non comme un inspiré.

Dans la soirée du jour où nous eûmes notre principale séance, nous demandâmes, par l'entremise d'un médium écrivain, des instructions aux bons Esprits sur les faits dont nous venions d'être témoins.

Demande. Que faut-il penser des révélations spontanées que nous a faites aujourd'hui le voyant de la forêt ? – *Réponse*. Nous avons voulu vous donner une preuve de la faculté de cet homme. Nous

avions préparé le sujet qu'il devait traiter, c'est pourquoi il n'a pu répondre aux autres questions que vous lui avez faites. Ce qu'il vous a dit n'était que notre opinion. Vous avez été étonné de ce qu'il vous a dit ; il parlait par nous sans le savoir, et à l'heure qu'il est il ne sait plus ce qu'il a dit, de même qu'il ne se souvenait plus de ce qu'il avait dit l'année dernière, car son rayon d'intelligence ne va pas jusque-là. En parlant, il ne comprenait même pas la portée de ce qu'il disait ; il parlait mieux que le médium ici présent n'aurait pu le faire, par la crainte d'aller trop loin ; c'est pourquoi nous nous sommes servis de lui comme étant un instrument plus docile, pour les instructions que nous voulions vous donner.

Dem. Il a parlé d'un individu qui, d'après le portrait qu'il en a fait au physique et au moral, et par sa position, semblerait être tel personnage ; pourriez-vous dire si c'est en effet celui qu'il a voulu désigner ? – *Rép*. Ce que vous devez savoir, il l'a dit.

Remarque. – Il est donc évident qu'à la faculté naturelle de cet homme se joint la médiumnité, au moins accidentellement, si ce n'est d'une manière permanente ; c'est-à-dire que la lucidité lui est personnelle, et non le fait des Esprits, mais que les Esprits peuvent donner à cette lucidité telle direction qui leur convient, dans un cas déterminé, lui inspirer ce qu'il doit dire, et ne lui laisser dire que ce qu'il faut. Il est donc, au besoin, *médium inconscient*.

La faculté de voir à distance et à travers les corps opaques ne nous paraît extraordinaire, incompréhensible, que parce qu'elle constitue un sens dont nous ne jouissons pas dans l'état normal. Nous sommes exactement comme les aveugles de naissance qui ne comprennent pas qu'on puisse connaître l'existence, la forme et les propriétés des objets sans les toucher ; ils ne comprennent pas que le fluide lumineux est l'intermédiaire qui nous met en rapport avec les objets éloignés, et nous en apporte l'image. Sans la connaissance des propriétés du fluide périsprital, nous ne comprenons pas la vue sans le secours des yeux ; nous sommes à cet égard de véritables aveugles ; or, la faculté de voir à distance, à l'aide du fluide périsprital, n'est pas plus merveilleuse ni miraculeuse que celle de voir les astres à des milliards de lieues, à l'aide du fluide lumineux[12].

---

[12] Le *Siècle* publie en ce moment, sous le titre de : *La double vue,* un très intéressant roman feuilleton d'Élie Berthet. Dans le moment actuel c'est un à propos. Il y a deux ans environ, M. Xavier Saintine avait publié dans le *Constitutionnel*, sous le titre de : *La seconde vie*, une série de faits basés sur la pluralité des existences et les rapports spontanés qui s'établissent entre les morts et les vivants. C'est ainsi que la littérature aide à la vulgarisation des idées nouvelles ; il n'y manque absolument que le mot *spiritisme*.

Dem. Voudriez-vous avoir la bonté de nous dire si le verre dont cet homme se sert lui est véritablement utile, s'il ne pourrait pas tout aussi bien voir dans le premier verre venu, dans un objet quelconque, ou même sans objet s'il en avait la volonté ; si la nécessité et la spécialité du verre ne seraient pas un effet de l'habitude qui lui fait croire qu'il ne peut s'en passer ; enfin, si la présence du verre est nécessaire, quelle action cet objet exerce-t-il sur sa lucidité ? – *Rép.* Son regard étant concentré sur le fond du verre, le *reflet brillant* agit d'abord sur ses yeux, puis de là, sur le système nerveux, et provoque une sorte de demi-somnambulisme, ou plus exactement de somnambulisme éveillé, dans lequel l'Esprit dégagé de la matière acquiert la clairvoyance, ou vue de l'âme, que vous appelez seconde vue.

Il existe un certain rapport entre la forme du fond du verre et la forme extérieure ou disposition de ses yeux ; c'est pourquoi il n'en trouve pas facilement qui réunissent les conditions nécessaires (voir l'article du mois d'octobre 1864). Quoique, en apparence, les verres soient semblables pour vous, il y a dans le pouvoir réflecteur et dans le mode de rayonnement, selon la forme, l'épaisseur et la qualité, des nuances que vous ne pouvez apprécier, et qui sont appropriées à son organisme individuel.

Le verre est donc pour lui un moyen de développer et de fixer sa lucidité ; il lui est véritablement nécessaire, parce que, chez lui, *l'état lucide n'étant pas permanent*, a besoin d'être provoqué ; un autre objet ne pourrait y suppléer, et ce même verre qui produit cet effet sur lui, ne produirait rien sur une autre personne, même voyante. Les moyens de provoquer cette lucidité varient selon les individus.

Conséquences de l'explication précédente.

Nous voici au point principal que nous nous sommes proposé. L'explication qui précède nous paraît résoudre la question avec une parfaite clarté. Tout est dans ces mots : *La lucidité n'est pas permanente chez cet homme*. Le verre est un moyen de la provoquer par l'action du rayonnement sur le système nerveux ; mais il faut que le mode de rayonnement soit en rapport avec l'organisme ; de là, la variété des objets pouvant produire cet effet selon les individus prédisposés à les subir. Il en résulte :

1° Que pour ceux chez qui la vue psychique est spontanée ou permanente, l'emploi d'agents artificiels est inutile ; 2° que ces agents sont nécessaires lorsque la faculté a besoin d'être surexcitée ; 3° que ces

agents devant être appropriés à l'organisme, ce qui a de l'action sur les uns, ne produit rien sur les autres.

Certaines particularités de notre voyant trouvent leur raison d'être dans cette explication.

La lettre placée sous le fond du verre, au lieu de le faciliter, le troublait, parce qu'elle changeait la nature du reflet qui lui est propre.

En commençant, avons-nous dit, il parle de choses indifférentes tout en regardant son verre ; c'est que l'action n'est pas instantanée, et cette conversation préliminaire, sans but apparent, a lieu pendant le temps nécessaire à la production de l'effet.

De même que l'état lucide ne se développe que graduellement, il ne cesse pas brusquement ; c'est la raison pour laquelle cet homme continue à voir encore quelques instants après avoir cessé de regarder dans son verre, ce qui nous avait fait croire que cet objet était inutile. Mais comme l'état lucide est en quelque sorte factice chez lui, il lui faut de temps en temps recourir à son verre pour l'entretenir.

On comprend, jusqu'à un certain point, le développement de la faculté par un moyen matériel, mais comment l'image d'une personne éloignée peut-elle se présenter dans le verre ? Le Spiritisme seul peut résoudre ce problème par la connaissance qu'il donne de la nature de l'âme, de ses facultés, des propriétés de son enveloppe périspritale, de son rayonnement, de sa puissance émancipatrice et de son dégagement de l'enveloppe corporelle. Dans l'état de dégagement, l'âme jouit des perceptions qui lui sont propres, sans le concours des organes matériels ; la vue est un attribut de l'être spirituel ; il voit par lui-même sans le secours des yeux, comme il entend sans le secours des oreilles ; *si les organes des sens étaient indispensables aux perceptions de l'âme, il s'en suivrait qu'après la mort l'âme, n'ayant plus ces organes, serait sourde et aveugle*. Le dégagement complet qui a lieu après la mort se produit partiellement pendant la vie, et c'est alors que se manifeste le phénomène de la vue spirituelle, autrement dit de la double vue ou seconde vue, ou vue psychique, dont le pouvoir s'étend aussi loin que s'étend le rayonnement de l'âme.

Dans la circonstance dont il s'agit, l'image ne se forme pas dans la substance du verre ; c'est l'âme elle-même qui, par son rayonnement, perçoit l'objet à l'endroit où il se trouve ; mais comme, chez cet homme, le verre est l'agent provocateur de l'état lucide, l'image lui apparaît tout naturellement dans la direction du verre. C'est absolument comme celui qui a besoin d'une longue-vue pour voir au loin

ce qu'il ne peut distinguer à l'œil nu ; l'image de l'objet n'est pas dans les verres de la lunette, mais dans la direction des verres qui lui permettent de la voir ; ôtez-lui l'instrument, il ne voit plus rien. En poursuivant la comparaison, nous dirons que, de même que celui qui a une bonne vue n'a pas besoin de lunettes, celui qui jouit naturellement de la vue psychique n'a pas besoin de moyens artificiels pour la provoquer.

Il y a quelques années, un médecin découvrit qu'en posant entre les deux yeux, sur la racine du nez, un bouchon de carafe, une boule de cristal ou de métal brillant, et en faisant converger les rayons visuels vers cet objet pendant quelque temps, la personne entrait dans une sorte d'état cataleptique, durant lequel se manifestaient quelques-unes des facultés que l'on remarque chez certains somnambules, entre autres l'insensibilité et la vue à distance à travers les corps opaques, et que cet état cessait petit à petit après l'enlèvement de l'objet. C'était évidemment un effet magnétique produit par un corps inerte. Quel rôle physiologique joue le reflet brillant dans ce phénomène ? c'est ce que l'on ignore ; mais il a été constaté que si cette condition est nécessaire dans la plupart des cas, elle ne l'est pas toujours, et que le même effet est produit sur certains individus à l'aide d'objets ternes.

Ce phénomène, auquel on donna le nom d'*hypnotisme* fit du bruit dans les corps savants ; on expérimenta ; les uns réussirent, les autres échouèrent, comme cela devait être, les aptitudes n'étant pas les mêmes chez tous les sujets. La chose, fût-elle exceptionnelle, valait assurément bien la peine d'être étudiée ; mais il est regrettable de le dire, dès qu'on s'aperçut que c'était une porte dérobée par laquelle le magnétisme et le somnambulisme allaient pénétrer sous une autre forme et un autre nom dans le sanctuaire de la science officielle, il n'y fut plus question d'hypnotisme (Voir la *Revue spirite* de janvier 1860.)

Cependant la nature ne perd jamais ses droits ; si ses lois sont méconnues pendant un temps, elle revient si souvent à la charge, elle les présente sous des formes si variées, que force est tôt ou tard d'ouvrir les yeux. Le Spiritisme en est une preuve ; on a beau le nier, le dénigrer, le repousser, il frappe à toutes les portes de cent manières différentes, et pénètre bon gré mal gré chez ceux-mêmes qui ne veulent pas en entendre parler.

En rapprochant ce phénomène de celui qui nous occupe, et surtout des explications données ci-dessus, on remarque, dans les effets et dans les causes, une analogie frappante ; d'où l'on peut tirer cette

conclusion que les corps vulgairement appelés *miroirs magiques*, ne sont autres que des agents hypnotiques, infiniment variés dans leurs formes et dans leurs effets, selon la nature et le degré des aptitudes.

Cela étant, il n'y aurait rien d'impossible à ce que certaines personnes, douées spontanément et accidentellement de cette faculté, subissent, à leur insu, l'influence magnétique d'objets extérieurs sur lesquels elles fixent machinalement les yeux. Pourquoi le reflet de l'eau, d'un lac, d'un étang, d'une rivière, d'un *astre* même, ne produirait-il pas le même effet qu'un verre ou une carafe sur certaines organisations convenablement prédisposées ? Mais ceci n'est qu'une hypothèse qui a besoin de la confirmation de l'expérience.

Ce phénomène, du reste, n'est point une découverte moderne ; on le trouve même de nos jours chez les peuples les plus arriérés, tant il est vrai que ce qui est dans la nature a le privilège d'être de tous les temps et de tous les pays ; on l'accepte d'abord comme fait : l'explication vient ensuite avec le progrès, et à mesure que l'homme avance dans la connaissance des lois qui régissent le monde.

Telles sont les conséquences qui nous paraissent découler logiquement des faits observés.

Départ d'un adversaire du Spiritisme pour le monde des Esprits.

On nous écrit de V… :

« Il y a quelque temps, un ecclésiastique est mort dans nos environs ; c'était un adversaire déclaré du Spiritisme, mais non un de ces adversaires furibonds, comme on n'en a que trop vu, qui suppléent au défaut de bonnes raisons par la violence et l'injure. C'était un homme instruit, d'une intelligence supérieure ; il le combattait avec talent, sans acrimonie, et sans s'écarter des convenances ; malheureusement pour lui, malgré tout son savoir et son incontestable mérite, il ne put lui opposer que les lieux communs ordinaires, et n'a trouvé, pour le renverser, aucun de ces arguments qui portent dans l'esprit des masses une irrésistible conviction. Son idée fixe, ou du moins celle qu'il cherchait surtout à faire prévaloir, était que le Spiritisme n'aurait qu'un temps ; que sa rapide propagation n'était qu'un engouement passager, et qu'il tomberait comme toutes les idées utopiques.

« Nous avons eu l'idée de l'évoquer dans notre petit cercle ; sa communication nous a paru instructive, sous plusieurs rapports, c'est pourquoi nous vous l'adressons. Elle porte, selon nous, un cachet incontestable d'identité.

« Voici cette communication :

Dem. (au guide du médium) Voudriez-vous avoir la bonté de nous dire si nous pouvons faire l'évocation de M. l'abbé D… ? – *Rép*. Oui, il va venir ; mais, quoique persuadé de la réalité de vos enseignements, ce dont la mort l'a convaincu, il essaiera encore de vous prouver l'inutilité de vos efforts pour les répandre d'une manière sérieuse. Le voilà prêt à s'appuyer sur des dissensions momentanées suscitées par quelques frères qui s'égarent, pour vous prouver l'insanité de votre doctrine. Ecoutez-le ; son langage vous fera connaître la manière dont vous devrez lui parler.

Evocation. – Cher Esprit de M. D…, nous espérons, qu'avec l'aide de Dieu et des bons Esprits, vous voudrez bien vous communiquer à nous. Tout sentiment de curiosité, comme vous pouvez le voir, est loin de notre pensée. Notre but, en provoquant cet entretien, est d'en tirer une instruction profitable pour nous, et peut-être également pour vous. Nous vous serons donc reconnaissants de ce que vous voudrez bien nous dire. – *Rép*. Vous avez raison de m'appeler, mais vous aviez tort de croire que je pourrais refuser de venir à vous. Croyez bien que mon titre d'adversaire du Spiritisme n'est pas un motif pour moi de garder le silence ; j'ai de bonnes raisons pour parler.

Ma venue est un aveu, une affirmation de vos enseignements ; je le sais et je le reconnais. Je suis convaincu de la réalité des manifestations que j'expérimente aujourd'hui, mais ce n'est pas une raison pour que j'en reconnaisse l'excellence, et que j'admette comme certain le but que vous vous proposez. Oui, les Esprits se communiquent, et ce ne sont pas seulement les *démons*, comme nous l'enseignons, et pour cause ; il est inutile que je m'étende à ce sujet, car vous connaissez aussi bien que moi les raisons qui nous portent à agir ainsi. Certainement, les Esprits de toutes sortes se communiquent ; j'en suis une preuve, car, bien que je n'aie pas la vanité de me croire un être supérieur, soit par mes connaissances, soit par ma moralité, j'ai assez conscience de ma valeur pour me priser au-dessus de ces catégories d'Esprits en proie à l'expiation des plus viles imperfections. Je ne suis pas parfait ; j'ai pu, comme tout autre, commettre des fautes ; mais, je le

reconnais avec orgueil, si je fus homme de parti, je fus en même temps homme de bien, dans le sens entier de ce mot.

Ecoutez-moi donc. Les prêtres peuvent avoir tort de vous combattre ; je ne sais ce que réserve l'avenir, et je n'entrerai pas en discussion sur le plus ou moins de fondement de leur opposition, véritablement systématique ; mais aussi, en examinant avec soin toutes les conséquences d'une acceptation, ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître que vous causeriez leur ruine sociale, ou tout au moins une transformation si absolue, que tout privilège, toute séparation d'avec les autres hommes, seraient de rigueur anéantis. Or, on ne renonce pas de gaieté de cœur à une royauté bien enviable, à un prestige qui élève au-dessus du commun, à des richesses qui, pour être matérielles, n'en sont pas moins aussi nécessaires à la satisfaction du prêtre qu'à celle de l'homme ordinaire. Par le Spiritisme, plus d'oligarchie cléricale ; le prêtre n'est personne et il est chacun ; le prêtre, c'est l'homme de bien qui enseigne la vérité à ses frères ; c'est l'ouvrier charitable qui relève son compagnon *tombé* ; votre sacerdoce, c'est la foi ; votre hiérarchie, le mérite ; votre salaire, Dieu ! C'est grand ! c'est beau ! mais, il faut bien le dire, tôt ou tard c'est la ruine, non de l'homme, qui ne peut que gagner à ces enseignements, mais de la famille cléricale. On ne renonce pas volontiers, je le répète, à des honneurs, à des respects que l'on est habitué à recueillir. Vous avez raison, je le veux bien ! et cependant je ne puis désapprouver notre attitude vis-à-vis de votre enseignement ; je dis *notre*, car elle est encore mienne, malgré tout ce que je vois et tout ce que vous pourrez me dire.

Admettons votre doctrine affirmée ; la voici écoutée, étendant partout ses ramifications, chez le peuple comme dans la classe riche, chez l'artisan comme chez le littérateur, et *c'est ce dernier qui vous prêtera le concours le plus efficace* mais que résultera-t-il de tout cela ? Selon moi, le voici :

Déjà des divisions se sont opérées parmi vous. Deux grandes sectes existent parmi les Spirites : les Spiritualistes de l'école américaine et les Spirites de l'école française ; mais ne considérons que cette dernière. Est-elle une ? non. Voici, d'un côté, les *Puristes* ou *Kardécistes*, qui n'admettent chaque vérité qu'après un examen attentif, et la concordance de toutes les données ; c'est le noyau principal, mais il n'est pas seul ; diverses branches, après s'être infiltrés les grands enseignements du centre, se séparent de la mère commune pour former des sectes particulières ; d'autres, non entièrement détachées du tronc,

émettent des opinions subversives. Chaque chef d'opposition a ses alliés ; les camps ne sont pas encore dessinés, mais ils se forment, et bientôt éclatera la scission. Je vous le dis, le Spiritisme, comme les doctrines philosophiques qui l'ont précédé, ne saurait avoir une longue durée. Il a été, il a grandi ; mais maintenant il est au faîte, et descend déjà. Il fait toujours quelques adeptes, mais, comme le Saint-Simonisme, comme le Fouriérisme, comme les Théosophes, il tombera, pour être remplacé peut-être, mais il tombera, je le crois fermement.

Cependant, son principe existe ; les Esprits ; mais n'a-t-il pas aussi ses dangers ? Les Esprits inférieurs peuvent se communiquer, c'est là sa perte. Les hommes sont avant tout dominés par leurs passions, et les Esprits dont je viens de parler sont habitués à les exciter. Comme il y a plus d'imperfections que de qualités dans notre humanité, il est donc évident que l'Esprit du mal triomphera, et que si le Spiritisme peut quelque chose, ce sera certainement l'envahissement d'un fléau terrible pour tous.

Sur ce, je conclus que, bon par essence, il est mauvais par ses résultats, et qu'il est ainsi prudent de le rejeter.

Le médium. Cher Esprit, si le Spiritisme était une conception humaine, je serais de votre avis ; mais s'il vous est impossible de nier l'existence des Esprits, vous ne pouvez non plus méconnaître, dans le mouvement dirigé par les êtres invisibles, la main puissante de la divinité. Or, à moins de nier vos propres enseignements, alors que vous étiez sur cette terre, vous ne sauriez admettre que l'action de l'homme puisse être un obstacle à la volonté de Dieu, son créateur. De deux choses l'une, ou le Spiritisme est une œuvre d'invention humaine, et comme toute œuvre humaine, il est sujet à la ruine ; ou il est l'œuvre de Dieu, la manifestation de sa volonté, et dans ce cas aucun obstacle ne saurait en empêcher ni même en retarder le développement. Si donc vous reconnaissez qu'il existe des Esprits, et que ces Esprits se communiquent pour nous instruire, ce ne peut être en dehors de la volonté divine, car alors il existerait, à côté de Dieu, une puissance indépendante qui détruirait sa qualité de tout-puissant, et par conséquent de Dieu. Le Spiritisme ne saurait être ruiné, par le fait de quelques dissensions que les intérêts humains pourraient faire naître dans son sein. – *Rép*. Peut-être avez-vous raison, mon jeune ami (le médium était un tout jeune homme), mais je m'en tiens à ce que j'ai dit ; je cesse toute discussion à ce sujet. Je suis à votre disposition pour toute question que vous voudrez bien me poser, ceci à part.

Le médium. Hé bien ! puisque vous le permettez, sans insister sur un

sujet qui vous serait peut-être pénible de poursuivre en ce moment, nous vous prierons de nous décrire votre passage de cette vie dans celle où vous êtes, de nous dire si vous avez été troublé, et si, dans votre position actuelle, nous pouvons vous être utiles. – *Rép*. Malgré moi je ne puis m'empêcher de reconnaître l'excellence de ces principes qui enseignent à l'homme ce que c'est que la mort, et qui lui donnent de l'affection pour des êtres qui lui sont totalement inconnus. Mais… enfin, mon cher enfant, je vais répondre à votre question. Je ne veux pas abuser de votre temps, et je puis en peu de mots satisfaire à votre désir.

Je vous avouerai donc qu'au moment de mourir je n'étais pas sans appréhension. Etait-ce la matière qui me portait à regretter cette existence ? était-ce l'ignorance de l'avenir ? je ne vous le cacherai pas, j'avais peur ! Vous me demandez si j'ai été troublé ; comment l'entendez-vous ? Si vous voulez dire par là que l'action violente de la séparation m'a plongé dans une sorte de léthargie morale, dont je suis sorti comme d'un sommeil pénible, oui, j'ai été troublé ; mais si vous entendez un trouble dans les fonctions de l'intelligence : la mémoire, la conscience de soi-même, non, je ne l'ai pas été. Cependant le trouble existe pour certains êtres ; peut-être existera-t-il aussi pour moi, bien que je ne le croie pas. Mais ce que je crois, c'est que, généralement ce phénomène ne doit pas avoir lieu immédiatement après la mort. J'ai été surpris, il est vrai, de voir l'existence de l'Esprit telle que vous l'enseignez, mais ce n'est pas là du trouble. Voici comment j'entends le trouble, et dans quelles circonstances je l'éprouverais.

Si je n'étais assuré de la vérité de ma croyance, si le doute entrait dans mon âme au sujet de ce que j'ai cru jusqu'alors, si une modification brusque s'opérait en moi dans ma manière de voir, là, je serais troublé ; mais mon opinion est que ce trouble ne doit pas se former aussitôt après la mort. Si j'en crois ce que me dit ma raison, l'être, en mourant, doit rester tel qu'il était avant de passer… ; ce n'est que plus tard, alors que l'isolement, le changement qui s'opère graduellement autour de lui, modifient ses opinions, alors que son être éprouve un ébranlement moral qui fait chanceler son assurance primitive, que le trouble commence véritablement.

Vous me demandez si vous pouvez m'être utile à quelque chose ; ma religion m'enseigne que la prière est bonne ; votre croyance dit qu'elle est utile ; priez donc pour moi, et soyez assuré de ma reconnaissance. Malgré la dissidence qui existe entre nous, je n'en serai pas moins charmé de venir causer quelquefois avec vous.

L'abbé D…

Notre correspondant avait raison de dire que cette communication est instructive ; elle l'est en effet sous bien des rapports, et nos lecteurs saisiront facilement les graves enseignements qui en ressortent, sans que nous ayons besoin de les signaler. Nous y voyons un Esprit qui, de son vivant, avait combattu nos doctrines, et épuisé contre elles tous les arguments que son profond savoir avait pu lui fournir ; savant théologien, il est probable qu'il n'en a négligé aucun. Comme Esprit, depuis peu désincarné, tout en reconnaissant les vérités fondamentales sur lesquelles nous nous appuyons, il n'en persiste pas moins dans son opposition, et cela par les mêmes motifs ; or, il est incontestable que si, plus lucide dans son état spirituel, il eût trouvé des arguments plus péremptoires pour nous combattre, il les aurait fait valoir ; loin de là, il semble avoir peur de voir trop clair, et cependant il pressent une modification dans ses idées. Encore imbu des opinions terrestres, il y rattache toutes ses pensées ; l'avenir l'effraie, c'est pourquoi il n'ose le regarder en face.

Nous lui répondrons comme si, de son vivant, il eût écrit ce qu'il a dicté après sa mort. Nous nous adressons à l'homme autant qu'à l'Esprit, répondant ainsi à ceux qui partagent sa manière de voir, et pourraient nous opposer les mêmes arguments.

Nous-lui dirons donc :

Monsieur l'abbé, bien que vous ayez été notre adversaire déclaré et militant sur la terre, aucun de nous ne vous en veut aujourd'hui et ne vous en a jamais voulu de votre vivant, d'abord parce que notre foi nous fait une loi de la tolérance, et qu'à nos yeux toutes les opinions sont respectables quand elles sont sincères. La liberté de conscience est un de nos principes ; nous la voulons pour les autres, comme nous la voulons pour nous. A Dieu seul appartient de juger la validité des croyances, et nul homme n'a le droit de jeter l'anathème au nom de Dieu. La liberté de conscience n'ôte pas le droit de discussion et de réfutation, mais la charité ordonne de ne maudire personne. En second lieu, nous vous en voulons d'autant moins, que votre opposition n'a porté aucun préjudice à la doctrine ; vous avez servi la cause du Spiritisme à votre insu, comme tous ceux qui l'attaquent, en aidant à le faire connaître, et en prouvant, en raison surtout de votre mérite personnel, l'insuffisance des armes que l'on emploie pour le combattre.

Permettez-moi, maintenant, de discuter quelques-unes de vos propositions.

Il en est une surtout qui me paraît pécher au premier chef contre

la logique ; c'est celle où vous dites que : « *Le Spiritisme bon par essence est mauvais par ses résultats*. » Vous semblez avoir oublié cette maxime du Christ, devenue proverbiale à force de vérité : « Qu'un bon arbre ne peut donner de mauvais fruits. » On ne comprendrait pas qu'une chose bonne dans *son essence même*, pût être pernicieuse.

Vous dites ailleurs que le danger du Spiritisme est dans la manifestation des mauvais Esprits qui exploiteront, au profit du mal, les passions des hommes. C'était là une des thèses que vous souteniez de votre vivant. Mais à côté des mauvais Esprits, il y a les bons qui excitent au bien, tandis que, selon la doctrine de l'Eglise, le pouvoir de se communiquer n'est donné qu'aux démons. Si donc vous trouvez le Spiritisme dangereux parce qu'il admet la communication des mauvais Esprits à côté des bons, la doctrine de l'Eglise, si elle était vraie, serait encore bien plus dangereuse, puisqu'elle n'admet que celle des mauvais.

Du reste, ce n'est pas le Spiritisme qui a inventé la manifestation des Esprits, ni qui est la cause s'ils se communiquent ; il ne fait que constater un fait qui s'est produit dans tous les temps, parce qu'il est dans la nature. Pour que le Spiritisme cessât d'exister, il faudrait que les Esprits cessassent de se manifester. Si cette manifestation offre des dangers, il ne faut pas en accuser le Spiritisme, mais la nature. La science de l'électricité est-elle la cause des dégâts occasionnés par la foudre ? Non assurément ; elle fait connaître la cause de la foudre, et enseigne les moyens de la détourner. Il en est de même du Spiritisme ; il fait connaître la cause d'une influence pernicieuse qui agit sur l'homme à son insu, et lui indique les moyens de s'en préserver, tandis que lorsqu'il l'ignorait, il la subissait et s'y exposait sans défiance.

L'influence des mauvais Esprits fait partie des fléaux auxquels l'homme est en butte ici-bas, comme les maladies et les accidents de toutes sortes, parce qu'il y est sur une terre d'expiation et d'épreuve, où il doit travailler à son avancement moral et intellectuel ; mais à côté du mal, Dieu, dans sa bonté, met toujours le remède ; il a donné à l'homme l'intelligence pour le découvrir ; c'est à cela que conduit le progrès des sciences. Le Spiritisme vient indiquer le remède à l'un de ces maux ; il enseigne que pour s'y soustraire et neutraliser l'influence des mauvais Esprits, il faut devenir meilleur, dompter ses mauvais penchants, pratiquer les vertus enseignées par le Christ : l'humilité et la charité ; est-ce donc là ce que vous appelez de mauvais résultats ?

La manifestation des Esprits est un fait positif, reconnu par l'Eglise ;

or, l'expérience vient aujourd'hui démontrer que les Esprits sont les âmes des hommes, et que c'est la raison pour laquelle il y en a tant d'imparfaits. Si ce fait vient contredire certains dogmes, le Spiritisme n'en est pas plus responsable que ne l'a été la géologie d'avoir démontré que la terre n'a pas été faite en six jours. Le tort est à ces dogmes de n'être pas d'accord avec les lois de la nature. Par ces manifestations, comme par les découvertes de la science, Dieu veut ramener l'homme à des croyances plus vraies ; repousser le progrès, c'est donc méconnaître la volonté de Dieu ; l'attribuer au démon, c'est blasphémer Dieu. Vouloir, bon gré mal gré, maintenir une croyance contre l'évidence, et faire d'un principe reconnu faux la base d'une doctrine, c'est appuyer une maison sur un étai vermoulu ; peu à peu l'étai se brise, et la maison tombe.

Vous dites que l'opposition de l'Eglise contre le Spiritisme a sa raison d'être et vous l'approuvez, parce qu'il causerait la ruine du clergé dont la séparation du commun des hommes serait anéantie. « Avec le Spiritisme, dites-vous, plus d'oligarchie cléricale ; le prêtre n'est personne et il est chacun ; c'est l'homme de bien qui enseigne la vérité à ses frères ; c'est l'ouvrier charitable qui relève son compagnon tombé ; votre sacerdoce c'est la foi ; votre hiérarchie, le mérite ; votre salaire, Dieu ! c'est grand ! c'est beau ! Mais on ne renonce pas de gaieté de cœur à une royauté, à un prestige qui vous élève au-dessus du vulgaire, à des respects, à des honneurs que l'on est habitué à recueillir, à des richesses qui, pour être matérielles, n'en sont pas moins aussi nécessaires à la satisfaction du prêtre, qu'à celle de l'homme ordinaire. »

Eh quoi ! le clergé serait-il donc mu par des sentiments aussi mesquins ? Méconnaîtrait-il à ce point ces paroles du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » qu'il sacrifierait l'intérêt de la vérité à la satisfaction de l'orgueil, de l'ambition et des passions mondaines ? Il ne croirait donc pas à ce royaume promis par Jésus-Christ, puisqu'il lui préfère celui de la terre. Il prendrait donc son point d'appui dans le ciel, en apparence seulement, et pour se donner un prestige, mais en réalité pour sauvegarder ses intérêts terrestres ! Nous préférons croire que, si tel est le mobile de quelques-uns de ses membres, ce n'est pas le sentiment de la majorité ; s'il en était autrement, son règne serait bien près de finir, et vos paroles seraient sa sentence, car le royaume céleste est seul éternel, tandis que ceux-de la terre sont fragiles et mouvants.

Vous allez bien loin, monsieur l'abbé, dans vos prévisions sur les

conséquences du Spiritisme ; plus loin que je n'ai jamais été dans mes écrits. Sans vous suivre sur ce terrain, je dirai simplement, parce que chacun le pressent, que le résultat inévitable sera une transformation de la Société ; il créera un nouvel ordre de choses, de nouvelles habitudes, de nouveaux besoins ; il modifiera les croyances, les rapports sociaux ; il fera, au moral, ce que font, au point de vue matériel, toutes les grandes découvertes de l'industrie et des sciences. Cette transformation vous effraie, et c'est pour cela que, tout en la pressentant, vous l'écartez de votre pensée ; vous voudriez ne pas y croire ; en un mot, vous fermez les yeux pour ne pas voir, et les oreilles pour ne pas entendre. Ainsi en est-il de beaucoup d'hommes sur la terre. Cependant si cette transformation est dans les décrets de la Providence, elle s'accomplira, quoi que l'on fasse ; il faudra la subir de gré ou de force et s'y plier, comme les hommes de l'ancien régime ont dû subir les conséquences de la Révolution, qu'ils niaient aussi et déclaraient impossible avant qu'elle fût accomplie. A qui leur aurait dit qu'en moins d'un quart de siècle tous les privilèges seraient abolis, qu'un enfant ne serait plus colonel en naissant ; qu'on n'achèterait plus un régiment comme un troupeau de bœufs ; que le soldat pourrait devenir maréchal, et le dernier roturier ministre ; que les droits seraient les mêmes pour tous, et que le fermier aurait voix égale dans les affaires de son pays à côté de son seigneur, ils auraient haussé les épaules d'incrédulité, et cependant si l'un d'eux se fût endormi alors et réveillé, comme Epiménide, quarante ans plus tard, il aurait cru se trouver dans un autre monde.

C'est la crainte de l'avenir qui vous fait dire que le Spiritisme n'aura qu'un temps ; vous cherchez à vous faire illusion, vous voulez vous le prouver à vous-même, et vous finissez par le croire de bonne foi, parce que cela vous tranquillise. Mais quelle raison en donnez-vous ? La moins concluante de toutes, ainsi qu'il est aisé de le démontrer.

Ah ! si vous prouviez péremptoirement que le Spiritisme est une utopie, qu'il repose sur une erreur matérielle *de fait*, sur une base fausse, illusoire, sans fondement, alors vous auriez raison ; mais, au contraire, vous affirmez l'existence du principe, et de plus l'excellence de ce principe ; vous reconnaissez, et l'Église reconnaît comme vous, la réalité du fait matériel sur lequel il repose : Celui des manifestations. Ce fait peut-il être anéanti ? Non, pas plus qu'on peut anéantir le mouvement de la terre. Puisqu'il est dans la nature, il se produira toujours ; ce fait, incompris jadis, mais mieux étudié et mieux compris de nos jours, porte *en lui-même* des conséquences inévita-

bles ; si vous ne pouvez l'anéantir, vous êtes forcé d'en subir les conséquences. Suivez-le de proche en proche dans ses ramifications, et vous aboutissez fatalement à une révolution dans les idées ; or, un changement dans les idées en amène forcément un dans l'ordre des choses. (Voy. *Qu'est-ce que le Spiritisme*, 6° édit., pag. 128.)

D'un autre côté, le Spiritisme ne plie pas les intelligences sous son joug ; il ne commande point une croyance aveugle ; il veut que la foi s'appuie sur la compréhension ; c'est en cela surtout, monsieur l'abbé, que nous différons de manière de voir. Il laisse donc à chacun une entière liberté d'examen, en vertu de ce principe, que la vérité étant *une*, doit, tôt ou tard, l'emporter sur ce qui est faux, et qu'un principe fondé sur l'erreur tombe par la force des choses. Les idées fausses, livrées à la discussion, montrent leur côté faible, et s'effacent devant la puissance de la logique. Ces divergences sont inévitables dans un début ; elles sont même nécessaires, parce qu'elles aident à l'épuration et à l'assiette de l'idée fondamentale, et il est préférable qu'elles se produisent dès le commencement, parce que la doctrine vraie en sera plus tôt débarrassée. Voilà pourquoi nous avons toujours dit aux adeptes : Ne vous inquiétez pas des idées contradictoires qui peuvent être émises ou publiées. Voyez déjà, combien sont mortes en naissant ! combien d'écrits dont on ne parle déjà plus ! Que cherchons-nous ? est-ce le triomphe, quand même, de nos idées ? non, mais celui de la vérité. Si, dans le nombre des idées contraires, il en est qui soient plus vraies que les nôtres, elles l'emporteront, et nous devrons les adopter ; si elles sont fausses, elles ne pourront supporter l'épreuve décisive du contrôle de l'enseignement universel des Esprits, seul critérium de l'idée qui survivra.

L'assimilation que vous établissez entre le Spiritisme et d'autres doctrines philosophiques manque d'exactitude. Ce ne sont pas les hommes qui ont fait le Spiritisme ce qu'il est, ni qui feront ce qu'il sera plus tard ; ce sont les Esprits par leurs enseignements : les hommes ne font que mettre en œuvre et coordonner les matériaux qui leur sont fournis. Cet enseignement n'est point encore complet, et l'on ne doit considérer ce qu'ils ont donné jusqu'à ce jour que comme les premiers jalons de la science ; on peut le comparer aux quatre règles par rapport aux mathématiques, et nous n'en sommes encore qu'aux équations du premier degré ; c'est pourquoi beaucoup de gens n'en comprennent encore ni l'importance ni la portée. Mais les Esprits règlent leur enseignement à leur gré, et il ne dépend de personne de les faire aller plus vite ou plus doucement qu'ils ne veulent ; ils ne suivent pas

plus les impatients qu'ils ne se mettent à la remorque des retardataires.

Le Spiritisme n'est pas plus l'œuvre *d'un seul Esprit* qu'il n'est celle *d'un seul homme* ; il est l'œuvre *des Esprits* en général. Il s'ensuit que l'opinion d'un Esprit sur un principe quelconque n'est considérée par les Spirites que comme une opinion individuelle, qui peut être juste ou fausse, et n'a de valeur que lorsqu'elle est sanctionnée par l'enseignement de la majorité, donné sur les divers points du globe. C'est cet enseignement universel qui l'a fait ce qu'il est, et qui fera ce qu'il sera. Devant ce puissant critérium tombent nécessairement toutes les théories particulières qui seraient le produit d'idées systématiques, soit d'un homme, soit d'un Esprit isolés. Une idée fausse peut, sans doute, grouper *autour d'elle* quelques partisans, mais elle ne prévaudra jamais contre celle qui est enseignée partout.

Le Spiritisme, qui vient à peine de naître, mais soulève déjà des questions de la plus haute gravité, met nécessairement en effervescence une foule d'imaginations. Chacun voit la chose à son point de vue ; de là la diversité des systèmes éclos à son début, et dont la plupart sont déjà tombés devant la force de l'enseignement général. Il en sera de même de tous ceux qui ne seront pas dans la vérité ; car, à l'enseignement divergent d'un Esprit, donné par un médium, on opposera toujours l'enseignement uniforme de millions d'Esprits, donné par des millions de médiums. C'est la raison pour laquelle certaines théories excentriques ont à peine vécu quelques jours, et ne sont pas sorties du cercle où elles ont pris naissance ; privées de sanction, elles ne rencontrent dans l'opinion des masses ni échos ni sympathies, et si, en outre, elles froissent la logique et le vulgaire bon sens, elles provoquent un sentiment de répulsion qui précipite leur chute.

Le Spiritisme possède donc un élément de stabilité et d'unité qu'il tire de sa nature et de son origine, et qui n'est le propre d'aucune des doctrines philosophiques de conception purement humaine ; c'est le bouclier contre lequel viendront toujours se briser toutes les tentatives faites pour le renverser ou le diviser. Ces divisions ne peuvent jamais être que partielles, circonscrites et momentanées.

Vous parlez des sectes qui, selon vous, divisent les Spirites, d'où vous concluez à la ruine prochaine de leur doctrine ; mais vous oubliez toutes celles qui ont divisé le christianisme dès sa naissance, qui l'ont ensanglanté, qui le divisent encore, et dont le nombre, jusqu'à ce jour, ne s'élève pas à moins de trois cent soixante. Cependant, malgré les dissidences profondes sur les dogmes fondamentaux, le christianisme

est resté debout, preuve qu'il est indépendant de ces questions de controverse. Pourquoi voudriez-vous que le Spiritisme, qui se rattache par sa base même aux principes du christianisme, et qui n'est divisé que sur des questions secondaires s'élucidant chaque jour, souffrît de la divergence de quelques opinions personnelles, alors qu'il a un point de ralliement aussi puissant : le contrôle universel ?

Le Spiritisme serait donc aujourd'hui divisé en vingt sectes, ce qui n'est pas et ne sera pas, que cela ne tirerait à aucune conséquence, parce que c'est le travail de l'enfantement. Si des divisions étaient suscitées par des ambitions personnelles, par des hommes dominés par la pensée de se faire chefs de secte, ou d'exploiter l'idée au profit de leur amour-propre ou de leurs intérêts, ce seraient sans contredit les moins dangereuses. Les ambitions personnelles *meurent* avec les individus, et si ceux qui auront voulu s'élever n'ont pas pour eux la vérité, leurs idées mourront avec eux, et peut-être avant eux ; mais la vérité vraie ne saurait mourir.

Vous êtes dans le vrai, monsieur l'abbé, en disant qu'il y aura des ruines dans le Spiritisme, mais ce n'est pas comme vous l'entendez. Ces ruines seront celles de toutes les opinions erronées qui bouillonnent et se font jour ; si toutes sont dans l'erreur, elles tomberont toutes, cela est inévitable ; mais s'il en est une seule qui soit dans le vrai, elle surnagera infailliblement.

Deux divisions assez tranchées, et auxquelles on pouvait réellement donner le nom de sectes, s'étaient formées il y a quelques années sur l'enseignement de deux Esprits qui, en s'affublant de noms vénérés, avaient capté la confiance de quelques personnes ; aujourd'hui, il n'en est plus question. Devant quoi sont-elles tombées ? Devant le bon sens et la logique des masses d'une part, et devant l'enseignement général des Esprits d'accord avec cette même logique.

Contesterez-vous la valeur de ce contrôle universel par la raison que les Esprits n'étant pas les âmes des hommes sont également sujets à erreur ? Mais vous seriez en contradiction avec vous-même. N'admettez-vous pas qu'un concile général a plus d'autorité qu'un concile particulier, parce qu'il est plus nombreux ; que son opinion prévaut sur celle de chaque prêtre, de chaque évêque, et même sur celle du Pape ? Que la majorité fait loi dans toutes les assemblées des hommes ? Et vous ne voudriez pas que les Esprits, qui gouvernent le monde sous les ordres de Dieu eussent aussi leurs conciles, leurs assemblées ? Ce que vous admettez chez les hommes comme sanction de la vérité, vous le refuseriez aux Esprits ? Oubliez-vous donc que si, parmi eux,

il en est d'inférieurs, ce n'est pas à eux que Dieu confie les intérêts de la terre, mais aux Esprits supérieurs qui ont franchi les étapes de l'humanité et dont le nombre est incalculable ? Et comment nous transmettent-ils les instructions de la majorité ? Est-ce par la voix d'un seul Esprit ou d'un seul homme ? Non, mais, comme je l'ai dit, par celle de millions d'Esprits et de millions d'hommes. Est-ce dans un seul centre, dans une ville, dans un pays, dans une caste, chez un peuple privilégié comme jadis chez les Israélites ? Non, c'est partout, dans tous les pays, dans toutes les religions, chez les riches et chez les pauvres. Comment voudriez-vous que l'opinion de quelques individus, incarnés ou désincarnés, pût l'emporter sur cet ensemble formidable de voix ? Croyez-moi, monsieur l'abbé, cette sanction universelle vaut bien celle d'un concile œcuménique.

Le Spiritisme est fort, précisément parce qu'il s'appuie sur cette sanction et non sur les opinions isolées. Se proclame-t-il immuable dans ce qu'il enseigne aujourd'hui, et dit-il qu'il n'a plus rien à apprendre ? Non, car il a suivi jusqu'à ce jour, et il suivra dans l'avenir, l'enseignement progressif qui lui sera donné, et là encore est pour lui une cause de force, puisqu'il ne se laissera jamais distancer par le progrès.

Attendez encore un peu, monsieur l'abbé, et avant un quart de siècle, vous verrez le Spiritisme cent fois moins divisé que ne l'est aujourd'hui le christianisme après dix-huit siècles.

Des fluctuations que vous avez remarquées dans les sociétés ou réunions spirites, vous avez, à tort, conclu à l'instabilité de la doctrine. Le Spiritisme n'est point une théorie spéculative, fondée sur une idée préconçue ; c'est une question de fait, et par conséquent de conviction personnelle ; quiconque admet le fait et ses conséquences est Spirite, sans qu'il soit besoin de faire partie d'une société. On peut être parfait Spirite sans cela. L'avenir du Spiritisme est dans son principe même, principe impérissable, parce qu'il est dans la nature et non dans des réunions, formées souvent dans des conditions peu favorables, composées d'éléments hétérogènes, et par conséquent subordonnés à une foule d'éventualités.

Les sociétés sont utiles, mais aucune n'est indispensable, et toutes viendraient à cesser d'exister que le Spiritisme n'en poursuivrait pas moins sa marche, attendu que ce n'est pas dans leur sein que se forme le plus grand nombre de convictions. Elles sont bien plus pour les croyants qui y cherchent des centres sympathiques, que pour les incrédules. Les sociétés sérieuses et bien dirigées sont surtout utiles

pour neutraliser la mauvaise impression de celles où le Spiritisme est mal présenté ou défiguré. La Société de Paris ne fait pas exception à la règle, car elle ne s'arroge aucun monopole. Elle ne consiste pas dans le plus ou moins grand nombre de ses membres, mais dans l'idée mère qu'elle représente ; or, cette idée est indépendante de toute réunion constituée, et, quoi qu'il arrive, l'élément propagateur n'en subsistera pas moins. On peut donc dire que la Société de Paris est partout où l'on professe les mêmes principes, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et que si elle mourait matériellement, l'idée survivrait.

Le Spiritisme est un enfant qui grandit, dont les premiers pas sont nécessairement chancelants ; mais, comme les enfants précoces, il a de bonne heure fait pressentir sa force ; c'est pour cela que certaines personnes s'en effraient, et voudraient l'étouffer au berceau. S'il se fût présenté comme un être aussi débile que vous le supposez, il n'aurait pas causé tant d'émoi, ni soulevé tant d'animosités, et vous-même n'auriez pas cherché à le combattre. Laissez donc grandir l'enfant, et vous verrez ce que donnera l'adulte.

Vous lui avez prédit sa fin prochaine ; mais d'innombrables incarnés et désincarnés lui ont dit aussi son horoscope, dans un autre sens. Ecoutez donc leurs prévisions, qui se succèdent sans interruption, depuis dix ans, et se répètent sur tous les points du globe.

« Le Spiritisme vient combattre l'incrédulité, qui est l'élément dissolvant de la société, en substituant à la foi aveugle, qui s'éteint, la foi raisonnée qui vivifie.

« Il apporte l'élément régénérateur de l'humanité, et sera la boussole des générations futures.

« Comme toutes les grandes idées rénovatrices, il devra lutter contre l'opposition des intérêts qu'il froissera et des idées qu'il renversera. On lui suscitera toutes sortes d'entraves ; on emploiera contre lui toutes les armes, loyales ou déloyales, que l'on croira propres à le renverser. Ses premiers pas seront semés de ronces et d'épines. Ses adeptes seront dénigrés, bafoués, en butte à la trahison, à la calomnie, à la persécution ; ils auront des déboires et des déceptions. Heureux ceux dont la foi n'aura pas été ébranlée dans ces jours néfastes ; qui auront souffert et combattu pour le triomphe de la vérité, car ils seront récompensés de leur courage et de leur persévérance.

« Cependant le Spiritisme continuera sa marche à travers les embûches et les écueils ; il est inébranlable, comme tout ce qui est dans la volonté de Dieu, parce qu'il s'appuie sur les lois mêmes de la na-

ture, qui sont les lois éternelles de Dieu, tandis que tout ce qui est contraire à ces lois tombera.

« Par la lumière qu'il jette sur les points obscurs et controversés des Ecritures, il amènera les hommes à l'unité de croyance.

« En donnant les lois mêmes de la nature pour base aux principes d'égalité, de liberté et de fraternité, il fondera le règne de la véritable charité chrétienne, qui est le règne de Dieu sur la terre, prédit par Jésus-Christ.

« Beaucoup le repoussent encore, parce qu'ils ne le connaissent pas ou ne le comprennent pas ; mais lorsqu'ils reconnaîtront qu'il réalise les plus chères espérances de l'avenir de l'humanité, ils l'acclameront, et, comme le christianisme a trouvé un soutien dans saint Paul, il trouvera des défenseurs parmi ses adversaires de la veille. De la foule surgiront des hommes d'élite qui prendront sa cause en main, et l'autorité de leur parole imposera silence à ses détracteurs.

« La lutte durera longtemps encore, parce que les passions, surexcitées par l'orgueil et les intérêts matériels, ne peuvent s'apaiser subitement. Mais ces passions s'éteindront avec les hommes, et la fin de ce siècle ne se passera pas avant que la nouvelle croyance n'ait conquis une place prépondérante parmi les peuples civilisés, et, du siècle prochain datera l'ère de la régénération. »

Les frères Davenport.

Les frères Davenport, qui captivent en ce moment à un si haut degré l'attention, sont deux jeunes gens de vingt-quatre à vingt-cinq ans, nés à Buffalo, dans l'État de New York, et qui se présentent en public comme médiums. Leur faculté, toutefois, est bornée à des effets exclusivement physiques, dont le plus remarquable consiste à se faire lier avec des cordes d'une manière inextricable, et à se trouver déliés instantanément, par une force invisible, malgré toutes les précautions prises pour s'assurer qu'ils sont incapables de le faire eux-mêmes. A cela ils joignent d'autres phénomènes plus connus, comme le transport d'objets à travers l'espace, le jeu spontané d'instruments de musique, l'apparition de mains lumineuses, les attouchements par des mains invisibles, etc.

MM. Didier, les éditeurs du *Livre des Esprits*, viennent de publier une traduction de leur biographie, contenant le récit détaillé des effets qu'ils produisent, et qui, sauf les cordes, ont d'assez nombreux points

de similitude avec ceux de M. Home. L'émotion que leur présence a causée en Angleterre et à Paris donne à cet ouvrage un puissant intérêt d'actualité. Leur biographe anglais, le docteur Nichols, car ce ne sont point eux qui ont écrit ce livre, mais qui en ont fourni les documents, s'étant borné au récit des faits, sans explications, les éditeurs français ont eu l'heureuse idée de joindre à leur publication, pour l'intelligence des personnes étrangères au Spiritisme, nos deux opuscules : le *Résumé de la loi des phénomènes Spirites*, et le *Spiritisme à sa plus simple expression*, ainsi que de nombreuses notes explicatives dans le courant du texte[13]. On trouvera donc, dans cet ouvrage, les renseignements que l'on pourra désirer sur le compte de ces messieurs, et dans le détail desquels nous ne pouvons entrer, ayant à envisager la question à un autre point de vue.

Nous dirons seulement que leur aptitude à la production de ces phénomènes s'est révélée, dès leur enfance, d'une manière spontanée. Pendant plusieurs années, ils ont parcouru les principales villes de l'Amérique septentrionale, où ils se sont acquis une certaine réputation. Vers le mois de septembre 1864, ils vinrent en Angleterre, où ils produisirent une vive sensation. Tour à tour ils y furent acclamés, dénigrés, ridiculisés et même injuriés par la presse et le public ; à Liverpool, notamment, ils furent l'objet de la plus insigne malveillance, au point de voir leur sûreté personnelle compromise. Les opinions furent partagées à leur égard ; selon les uns, ce n'étaient que d'habiles charlatans ; selon d'autres, ils étaient de bonne foi, et l'on pouvait admettre une cause occulte à leurs phénomènes ; mais, en somme, ils y ont conquis fort peu de prosélytes à l'idée spirite proprement dite. Dans ce pays, essentiellement religieux, le bon sens naturel repoussait la pensée que des êtres spirituels vinssent révéler leur présence par des exhibitions théâtrales et des tours de force. La philosophie spirite y étant peu connue, le public a confondu le Spiritisme avec ces représentations, et en a conçu une opinion plus contraire que favorable à la doctrine.

Il est vrai qu'en France, le Spiritisme a débuté par les tables tournantes, mais dans des conditions bien différentes ; la médiumnité s'étant immédiatement révélée chez un grand nombre de personnes, de tous âges et de tous sexes, et dans les familles les plus respectables, les phénomènes se sont produits dans des conditions qui excluaient toute pensée de charlatanisme ; chacun a pu s'assurer par soi-même, dans l'intimité, et par des observations multipliées, de la réalité des faits, auxquels un intérêt puissant s'est attaché lorsque, sortant des effets purement matériels, qui ne disaient rien à la raison, on a vu les conséquences morales et philosophiques qui en découlaient. Si, au

---

[13] Voir au Bulletin bibliographique.

lieu de cela, ce genre de médiumnité primitive eût été le privilège de quelques individus isolés, et qu'il eût fallu aller acheter la foi devant des tréteaux, il y a longtemps qu'il ne serait plus question des Esprits. La foi naît de l'impression morale. Or, tout ce qui est de nature à produire une mauvaise impression la repousse au lieu de la provoquer. Il y aurait aujourd'hui beaucoup moins d'incrédules, en fait de Spiritisme, si les phénomènes eussent toujours été présentés d'une manière sérieuse. L'incrédule, naturellement disposé à la raillerie, ne peut être porté à prendre au sérieux ce qui est entouré de circonstances qui ne commandent ni le respect ni la confiance. La critique, qui ne se donne pas la peine d'approfondir, forme son opinion sur une première apparence défavorable, et confond le bon et le mauvais dans une même réprobation. Bien peu de convictions se sont formées dans les réunions ayant un caractère public, tandis que l'immense majorité est sortie des réunions intimes, dont l'honorabilité notoire des membres pouvait inspirer toute confiance et défier tout soupçon de fraude.

Au printemps dernier, et après avoir exploité l'Angleterre, les frères Davenport vinrent à Paris. Quelque temps avant leur arrivée, une personne vint nous voir, de leur part, pour nous demander de les appuyer dans notre Revue. Mais on sait que nous ne nous enthousiasmons pas facilement, même pour les choses que nous connaissons, à plus forte raison pour celles que nous ne connaissons pas. Nous ne pûmes donc promettre un concours anticipé, ayant pour habitude de ne parler qu'en connaissance de cause. En France, où ils n'étaient connus que par les récits contradictoires des journaux, l'opinion, comme en Angleterre, était partagée sur leur compte ; nous ne pouvions donc formuler prématurément, ni un blâme, qui aurait pu être injuste, ni une approbation dont on aurait pu se prévaloir ; c'est pourquoi nous nous sommes abstenu.

A leur arrivée, ils sont allés habiter le petit château de Gennevilliers, près Paris, où ils sont restés plusieurs mois sans informer le public de leur présence ; nous ignorons les motifs de cette abstention. Dans les derniers temps, ils y ont donné quelques séances particulières dont les journaux ont rendu compte d'une manière plus ou moins pittoresque. Leur première séance publique fut enfin annoncée pour le 12 septembre dans la salle Hertz. On connaît la déplorable issue de cette séance qui a renouvelé, sur une plus petite échelle, les scènes tumultueuses de Liverpool, et dans laquelle un des spectateurs, s'élançant sur l'estrade, brisa l'appareil de ces messieurs et montrant une planche, s'écria : « Voilà leur truc. » Cet acte inqualifiable dans un pays civilisé, mit le comble à la confusion. La séance n'ayant pas abouti, on rendit l'argent au public ; mais comme il avait été donné un assez grand nombre de billets de faveur, et le compte de caisse

constatant un déficit de sept cents francs, il fut ainsi prouvé que soixante-dix assistants entrés gratis en étaient sortis avec dix francs de plus dans leurs poches, sans doute pour s'indemniser des frais de déplacement.

La polémique qui s'est établie au sujet des frères Davenport offre plusieurs points instructifs que nous allons examiner.

La première question que les Spirites eux-mêmes se sont posée est celle-ci : ces messieurs sont-ils ou non médiums ? Tous les faits relatés dans leur biographie rentrent dans le cercle des possibilités médianimiques, car des effets analogues, notoirement authentiques, ont été maintes fois obtenus sous l'influence de médiums sérieux. Si les faits, par eux-mêmes, sont admissibles, les conditions dans lesquelles ils se produisent prêtent, il faut en convenir, à la suspicion. Celle qui frappe le plus au premier abord, c'est la nécessité de l'obscurité qui facilite évidemment la fraude ; mais ce ne saurait être-là une objection fondée. Les effets médianimiques n'ont absolument rien de surnaturel ; tous, sans exception, sont dûs à la combinaison des fluides propres de l'Esprit et du médium ; ces fluides, quoique impondérables, n'en sont pas moins de la matière subtile ; il y a donc là une cause et un effet en quelque sorte matériels, ce qui nous a fait dire de tous temps que les phénomènes spirites étant basés sur des lois naturelles n'ont rien de miraculeux. Ils n'ont paru merveilleux, comme bien d'autres phénomènes, que tant qu'on n'a pas connu ces lois ; ces lois aujourd'hui connues, le surnaturel et le merveilleux disparaissent pour faire place à la réalité. Aussi n'y a-t-il pas un seul Spirite qui s'attribue le don de miracles ; c'est ce que les critiques sauraient s'ils se donnaient la peine d'étudier ce dont ils parlent.

Pour en revenir à la question de l'obscurité, on sait qu'en chimie il est des combinaisons qui ne peuvent s'opérer à la lumière ; que des compositions et des décompositions ont lieu sous l'action du fluide lumineux ; or, tous les phénomènes Spirites étant, comme nous l'avons dit, le résultat de combinaisons fluidiques, et ces fluides étant de la matière, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, dans certains cas, le fluide lumineux fût contraire à cette combinaison.

Une objection plus sérieuse, c'est la ponctualité avec laquelle les phénomènes se produisent à jours et heures fixes et à volonté. Cette soumission au caprice de certains individus est contraire à tout ce que l'on sait de la nature des Esprits, et la répétition facultative d'un phénomène quelconque a toujours été considérée, et doit être, en principe, considérée comme légitimement suspecte, *même en cas de désintéressement*, à plus forte raison quand il s'agit d'exhibitions publiques faites dans un but de spéculation, et auxquelles il répugne à raison de penser que des Esprits puissent se soumettre.

La médiumnité est une *aptitude naturelle* inhérente au médium, comme la faculté de produire des sons est inhérente à un instrument ; mais de même que pour qu'un instrument joue un air il faut un musicien, pour qu'un médium produise des effets *médianimiques*, il faut des Esprits. Les Esprits venant quand ils veulent et *quand ils le peuvent*, il en résulte que le médium le mieux doué peut parfois ne rien obtenir ; il est alors comme un instrument sans musicien. C'est ce qui se voit tous les jours ; c'est ce qui arrivait à M. Home qui était souvent des mois entiers sans rien produire, malgré son désir, et fût-il même en présence d'un souverain.

Il résulte donc de l'essence même de la médiumnité, et l'on peut poser en principe ABSOLU, qu'un médium n'est *jamais certain* d'obtenir un effet déterminé quelconque, par la raison que *cela ne dépend pas de lui ;* affirmer le contraire serait prouver l'ignorance complète des principes les plus élémentaires de la science spirite. Pour *promettre* la production d'un phénomène à point nommé, il faut avoir à sa disposition des moyens matériels qui ne viennent pas des Esprits. Est-ce le cas des frères Davenport ? Nous l'ignorons ; c'est à ceux qui ont suivi leurs expériences d'en juger.

On a parlé de défis, d'enjeux proposés à qui ferait les tours les plus forts ; les Esprits ne sont pas des faiseurs de tours, et jamais un médium sérieux n'entrera en lutte avec personne, et encore moins avec un prestidigitateur ; celui-ci dispose de moyens qui lui appartiennent en propre, l'autre est l'instrument passif d'une volonté étrangère, libre, indépendante, et dont nul ne peut disposer sans son consentement. Si le prestidigitateur dit qu'il fait plus que les médiums, laissez-le dire ; il a raison, puisqu'il agit à coup sûr ; il amuse son public : c'est son état ; il se vante : c'est son rôle ; il fait de la réclame : c'est une nécessité de la position ; le médium sérieux, sachant qu'il n'y a aucun mérite personnel dans ce qu'il fait, est modeste ; il ne peut tirer vanité de ce qui n'est pas le produit de son talent, ni promettre ce qui ne dépend pas de lui.

Les médiums cependant font quelque chose de plus ; par leur intermédiaire les bons Esprits inspirent la charité et la bienveillance pour tous ; ils apprennent aux hommes à se regarder comme des frères, sans distinction de castes ni de sectes, à pardonner à ceux qui leur disent des injures, à vaincre leurs mauvais penchants, à supporter avec patience les misères de la vie, à regarder la mort sans crainte par la certitude de la vie future ; ils donnent des consolations aux affligés, du courage aux faibles, de l'espérance à ceux qui ne croyaient pas, etc. Voilà ce que n'apprennent ni les tours des prestidigitateurs, ni ceux de MM. Davenport.

Les conditions inhérentes à la médiumnité ne sauraient donc se

prêter à la régularité et à la ponctualité, qui sont la condition indispensable des séances à heure fixe, où il faut à tout prix satisfaire le public. Si cependant des Esprits se prêtaient à des manifestations de ce genre, ce qui ne serait pas radicalement impossible, puisqu'il y en a de tous les degrés possibles d'avancement, ce ne pourrait être, dans tous les cas, que des Esprits de bas étage, car il serait souverainement absurde de penser que des Esprits tant soit peu élevés vinssent s'amuser à faire la parade. Mais, dans cette hypothèse même, le médium n'en serait pas moins à la merci de ces Esprits, qui peuvent le quitter au moment où leur présence serait le plus nécessaire, et faire manquer la représentation ou la consultation. Or, comme avant tout il faut contenter celui qui paye, si les Esprits font défaut, on tâche de s'en passer ; avec un peu d'adresse, il est aisé de donner le change ; c'est ce qui est arrivé maintes fois à des médiums doués à l'origine de facultés réelles, mais insuffisantes pour le but qu'ils se proposaient.

De tous les phénomènes Spirites, ceux qui se prêtent le mieux à l'imitation sont les effets physiques ; or, bien que les manifestations réelles aient un caractère distinctif et ne se produisent que dans des conditions spéciales bien déterminées, l'imitation peut approcher de la réalité au point de faire illusion aux personnes surtout qui ne connaissent pas les lois des phénomènes véritables. Mais de ce qu'on peut les imiter, il serait aussi illogique de conclure qu'ils n'existent pas qu'il le serait de prétendre qu'il n'y a pas de vrais diamants, parce qu'il y a du strass.

Nous ne faisons ici aucune application personnelle ; nous posons des principes fondés sur l'expérience et la raison, et d'où nous tirons cette conséquence : qu'un examen scrupuleux, fait avec une parfaite connaissance des phénomènes Spirites, peut seul faire distinguer la supercherie de la médiumnité réelle. Et nous ajoutons que la meilleure de toutes les garanties c'est le respect et la considération qui s'attachent à la personne du médium, sa moralité, son honorabilité notoire, son désintéressement absolu, matériel et moral. Nul ne disconviendra qu'en pareille circonstance les qualités de l'individu ne constituent un précédent qui impressionne favorablement, parce qu'elles écartent jusqu'au soupçon de la fraude.

Nous ne jugeons pas MM. Davenport, et loin de nous de mettre en doute leur honorabilité ; mais à part les qualités morales, que nous n'avons aucun motif de suspecter, il faut avouer qu'ils se présentent dans des conditions peu favorables pour accréditer leur titre de médiums, et que c'est au moins avec une grande légèreté que certains critiques se sont hâtés de les qualifier d'apôtres et de grands prêtres de la doctrine. Le but de leur voyage en Europe est clairement défini par ce passage de leur biographie :

« Je crois, sans commettre d'erreur, que ce fut le 27 août que les frères Davenport quittèrent New York, emmenant avec eux, par suite d'une débilité survenue à M. William Davenport, un aide en la personne de M. William Fay, qu'il ne faut pas confondre avec M. H. Melleville Fay, qui, suivant je ne sais quel genre d'autorité, fut, dit-on, découvert au Canada, tentant de produire des manifestations semblables, ou du moins qui le paraissaient. Ils étaient accompagnés de M. Palmer, très connu comme *impresario et agent d'affaires* dans le monde dramatique et lyrique, et à qui, grâce à son expérience, fut confiée la partie matérielle et économique de l'entreprise. »

Il est donc avéré que ce fut une entreprise conduite par un impresario et agent d'affaires dramatiques. Les faits relatés dans la biographie sont, avons-nous dit, dans les possibilités médianimiques ; l'âge et les circonstances dans lesquels ils ont commencé à se manifester éloignent la pensée de la supercherie. Tout tend donc à prouver que ces jeunes gens étaient bien réellement des médiums à effets physiques, comme on en trouve beaucoup dans leur pays, où l'exploitation de cette faculté est passée en habitude et n'a rien de choquant pour l'opinion. Ont-ils amplifié leurs facultés naturelles, comme l'ont fait d'autres médiums exploiteurs, pour augmenter leur prestige et suppléer au défaut de flexibilité de ces mêmes facultés, c'est ce que nous n'affirmons pas, parce que nous n'en avons aucune preuve ; mais, en admettant l'intégrité de ces facultés, nous dirons qu'ils se sont fait illusion sur l'accueil qu'y ferait le public européen, présentées sous forme de spectacle de curiosité, et dans des conditions aussi contraires aux principes du Spiritisme philosophique, moral et religieux. Les Spirites sincères et éclairés qui y sont nombreux, en France surtout, ne pouvaient les acclamer dans de telles conditions, ni les considérer comme des apôtres, en supposant même une parfaite sincérité de leur part. Quant aux incrédules, dont le nombre est grand aussi, et qui tiennent encore le haut du pavé dans la presse, l'occasion d'exercer leur verve railleuse était trop belle pour la laisser échapper. Ces messieurs ont donc offert le flanc le plus large à la critique, et lui ont donné le droit que chacun achète à la porte d'un spectacle quelconque. Nul doute que s'ils se fussent présentés dans des conditions plus sérieuses, ils eussent reçu un autre accueil ; ils auraient fermé la bouche aux détracteurs. Un médium est fort quand il peut dire hardiment : « combien vous en a-t-il coûté pour venir ici, et qui vous a forcé de venir ? Dieu m'a donné une faculté qu'il peut me retirer quand il lui plaira, comme il peut me retirer la vue ou la parole. Je n'en use que pour le bien, dans l'intérêt de la vérité, et non pour satisfaire la curiosité ou servir mes intérêts ; je n'en recueille que la peine du dévoue-

ment ; je n'y cherche pas même la satisfaction de l'amour-propre, puisqu'elle ne dépend pas de moi. Je la considère comme une chose sainte, parce qu'elle me met en rapport avec le monde spirituel, et qu'elle me permet de donner la foi aux incrédules et des consolations aux affligés. Je regarderais comme un sacrilège d'en trafiquer, parce que je ne me crois pas le droit de vendre l'assistance des Esprits qui viennent gratuitement. Puisque je n'en tire aucun profit, je n'ai donc aucun intérêt à vous abuser. » Le médium qui peut parler ainsi est fort, nous le répétons ; c'est une réponse sans réplique et qui commande toujours le respect.

La critique, en cette circonstance, a été plus que malveillante ; elle a été injuste et injurieuse, et elle a englobé dans la même réprobation tous les Spirites et tous les médiums auxquels elle n'a pas épargné les épithètes les plus outrageantes, sans songer jusqu'à qu'elle hauteur elle frappait et qu'elle atteignait les familles les plus honorables. Nous ne relèverons pas des expressions qui ne déshonorent que ceux qui les prononcent. Toutes les convictions sincères sont respectables ; et vous tous qui proclamez incessamment la liberté de conscience, comme un droit naturel, respectez-la, au moins, dans autrui. Discutez les opinions : c'est votre droit ; mais l'injure a toujours été le plus mauvais de tous les arguments, et n'est jamais celui d'une bonne cause.

Toute la presse n'est point solidaire de ces écarts de bienséance ; parmi les critiques, à l'endroit des frères Davenport, il en est où l'esprit n'exclut ni les convenances ni la modération, et qui portent juste. Celle que nous allons citer fait précisément ressortir le côté faible dont nous avons parlé. Elle est tirée du *Courrier de Paris du Monde illustré*, numéro du 16 septembre 1865, et signée *Neuter*.

« Une première objection me semblait suffire à démontrer que les bons jeunes gens qui donnèrent une séance publique à la salle Hertz, étaient d'adroits garçons aux exercices desquels les mondes supérieurs restaient complètement étrangers. Cette objection, je la tire de *la régularité même avec laquelle ils exploitaient leur prétendu pouvoir miraculeux*. Comment ! ce sont, assurait-on, des Esprits qui venaient se produire en public à *leur bénéfice*, et voilà que les frères Davenport traitaient ces Esprits, qui ne sont pas leurs employés après tout, avec autant de sans gêne qu'un directeur de théâtre dictant des lois à ses choristes ! Sans demander à leurs compères surhumains si le jour leur convenait, s'ils n'étaient pas fatigués, si la chaleur ne les incommodait pas, ils affichaient pour une date fixe, pour une heure déterminée, et il fallait que les êtres fluidiques se dérangeassent à cette date, entrassent en scène à cette heure, exécutassent leurs cocasseries musicales avec la précision d'un musicien à qui son café-concert octroie un cachet de cent sous !

« Franchement, c'était se faire *du monde Spirite une bien mesquine idée* que de nous le représenter ainsi comme peuplé de génies sur commande, de farfadets-commis qui allaient en ville sur un signe du patron. Eh quoi ! jamais de relâche pour ces figurants *supra*-terrestres ! Quand la fluxion du plus humble cabotin lui donne le droit de faire changer le spectacle, les âmes de la troupe Davenport étaient des esclaves à qui il était interdit de prendre un pauvre petit congé. C'est bien la peine d'habiter des planètes fantastiques pour en être réduit à ce degré d'asservissement.

« Et pour quelle besogne les convoquait-on, ces malheureuses âmes d'outre-tombe ! Pour leur faire passer leurs mains – des mains d'âmes !!! – à travers la lucarne d'une armoire ! *Pour les ravaler jusqu'à des parades de saltimbanque !* pour les contraindre à jongler avec des guitares, ces instruments grotesques dont ne veulent plus même les troubadours qui roucoulent dans les cours en faisant l'œil aux pièces de cinq centimes !… »

N'est-ce pas, en effet, mettre le doigt sur la plaie ? Si M. Neuter avait su que le Spiritisme dit précisément la même chose, quoique d'une manière moins spirituelle, n'aurait-il pas dit : « Mais ce n'est pas là du Spiritisme ! » absolument comme en voyant un empirique, il se dit : « Ce n'est pas là la médecine. » Or, de même que ni la science ni la religion ne sont solidaires de ceux qui en abusent, le Spiritisme n'est point solidaire de ceux qui en prennent le nom. La mauvaise impression de l'auteur vient donc, non de la personne des frères Davenport, mais des conditions dans lesquelles ils se placent vis-à-vis du public, et de l'idée ridicule que des expériences faites dans de telles conditions donnent du monde spirituel, que l'incrédulité elle-même est choquée de voir exploiter et traîner sur les planches. Cette impression a été celle de la critique en général, qui l'a traduite en termes plus ou moins polis ; elle sera la même toutes les fois que des médiums ne seront pas dans des conditions de nature à faire respecter la croyance qu'ils professent.

L'échec des frères Davenport est une bonne fortune pour les adversaires du Spiritisme, qui se hâtent pourtant un peu trop de chanter victoire, et bafouent à qui mieux mieux ses adeptes en leur criant qu'il est frappé à mort, comme si le Spiritisme était incarné dans les frères Davenport. Le Spiritisme n'est incarné dans personne ; il est dans la nature, et il ne dépend de personne d'en enrayer la marche, car ceux qui tentent de le faire travaillent à son avancement. Le Spiritisme ne consiste pas à se faire attacher par des cordes, pas plus que dans telle ou telle expérience physique ; n'ayant jamais pris ces messieurs sous son patronage, et ne les ayant jamais présentés comme les colonnes de la doctrine, qu'ils ne connaissent même pas, il ne reçoit

aucun démenti de leur mésaventure. Leur échec n'en est donc pas un pour le Spiritisme, mais pour les exploiteurs du Spiritisme.

De deux choses l'une, ou ce sont d'habiles jongleurs, ou ce sont des médiums véritables. Si ce sont des charlatans, nous devons savoir gré à tous ceux qui aident à les démasquer ; sous ce rapport, nous devons des remerciements particuliers à M. Robin, car il rend en cela un service signalé au Spiritisme qui n'eût pu que souffrir dans le cas où leurs fraudes se fussent accréditées. Toutes les fois que la presse a signalé des abus, des exploitations ou des manœuvres de nature à compromettre la doctrine, les Spirites sincères, loin de s'en plaindre, y ont applaudi. Si ce sont des médiums véritables, les conditions dans lesquelles ils se présentent étant de nature à produire une impression défavorable, ils ne peuvent servir utilement la cause. Dans l'un et l'autre cas, le Spiritisme n'a aucun intérêt à prendre fait et cause pour eux.

Maintenant quel sera le résultat définitif de tout ce tapage ? Le voici :

La chronique qui, par ce temps de chaleur tropicale, chômait d'aliments, y gagne un sujet qu'elle s'est empressée de saisir pour remplir ses colonnes veuves d'événements politiques, de nouvelles théâtrales ou de salons.

M. Robin y trouve, pour son théâtre de prestidigitation, une excellente réclame qu'il a fort habilement exploitée, et que nous lui souhaitons très fructueuse, car tous les jours il y parle des Spirites et du Spiritisme.

La critique y perd quelque peu de considération par l'excentricité et l'incivilité de sa polémique.

Les plus mal partagés, matériellement parlant, seront peut-être MM. Davenport, dont la spéculation se trouve singulièrement compromise.

Quant au Spiritisme, c'est lui qui y gagnera évidemment le plus. Ses adeptes le comprennent si bien qu'ils ne s'émeuvent nullement de ce qui se passe et en attendent le résultat avec confiance. En province, où ils sont, plus encore qu'à Paris, en butte aux railleries de leurs adversaires, ils se contentent de leur répondre : Attendez, et avant peu vous verrez qui sera mort et enterré.

Le Spiritisme y gagnera d'abord une immense popularité, et d'être connu, au moins de nom, d'une foule de gens qui n'en avaient pas entendu parler. Mais dans le nombre, beaucoup ne se contentent pas du nom ; leur curiosité est excitée par ce feu roulant d'attaques ; ils veulent savoir ce qu'il en est de cette doctrine soi-disant si ridicule ; ils iront à la source, et quand ils verront qu'on ne leur en a donné que la parodie, ils se diront que ce n'est pas là une si mauvaise chose. Le

Spiritisme y gagnera donc d'être mieux compris, mieux jugé et mieux apprécié.

Il y gagnera encore de mettre en évidence les adeptes sincères, dévoués et sur lesquels on peut compter, et de les distinguer des adeptes de nom, qui ne prennent de la doctrine que les apparences ou la surface. Ses adversaires ne manqueront pas d'exploiter la circonstance pour susciter des divisions ou des défaillances réelles ou simulées, à l'aide desquelles ils espèrent ruiner le Spiritisme. Après avoir échoué par tous les autres moyens, c'est là leur suprême et dernière ressource, mais qui ne leur réussira pas mieux, car ils ne détacheront du tronc que les branches mortes qui ne donnaient aucune sève, et le tronc privé des rameaux parasites n'en sera que plus vigoureux.

Ces résultats, et plusieurs autres, que nous nous abstenons d'énumérer, sont inévitables, et nous ne serions pas surpris que les bons Esprits n'aient provoqué tout ce remue-ménage que pour y arriver plus promptement.

Obsèques d'un Spirite.

L'allocution suivante a été prononcée par nous aux obsèques de M. Nant, l'un de nos collègues de la Société de Paris, le 23 septembre 1865. Nous la publions, sur la demande de la famille, et parce que, dans les circonstances relatées dans l'article précédent, elle montre où est la véritable doctrine.

« Messieurs et chers collègues de la Société de Paris, et vous tous nos frères en croyance qui êtes ici présents :

« Il y a un mois à peine, nous venions, en ce même lieu, rendre les derniers devoirs à l'un de nos anciens collègues, M. Dozon[14]. Le départ d'un autre frère nous y ramène aujourd'hui. M. Nant, membre de la Société, vient, lui aussi, de rendre à la terre sa dépouille mortelle, pour revêtir la brillante enveloppe des Esprits. Venons-nous, selon l'expression consacrée, lui dire un dernier adieu ? Non, car nous savons que la mort n'est pas seulement l'entrée de la véritable vie, mais qu'elle n'est qu'une séparation corporelle de quelques instants, et que le vide qu'elle laisse au foyer de la famille n'est qu'apparent.

« O douce et sainte croyance, qui nous montre sans cesse à nos côtés les êtres qui nous sont chers ! Fût-elle une illusion, il faudrait la bénir, car elle remplit le cœur d'une ineffable consolation ! Mais non, ce n'est

---

[14] M. Dozon, auteur des *Révélations d'outre-tombe*, 4 vol. in-12 ; mort à Passy (Paris), le 1er août 1865.

point une vaine espérance, c'est une réalité qu'attestent chaque jour les rapports qui s'établissent entre les morts et les vivants selon la chair. Bénie soit donc la science qui nous montre la tombe comme le seuil de la délivrance, et nous apprend à regarder la mort en face et sans terreur !

« Oh, mes frères ! plaignons ceux que le voile de l'incrédulité aveugle encore ; c'est pour eux que la mort a des appréhensions terribles ! Pour les survivants, c'est plus qu'une séparation, c'est, à tout jamais, la destruction des êtres les plus chers ; pour celui qui voit approcher sa dernière heure, c'est le gouffre du néant qui s'ouvre devant lui ! pensée affreuse, qui légitime les angoisses et les désespoirs.

« Quelle différence pour celui qui, non-seulement croit à la vie future, mais qui la comprend, qui s'est identifié avec elle ! Il ne marche plus avec anxiété vers l'inconnu, mais avec confiance vers la nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui ; déjà il l'entrevoit, et compte de sang-froid les minutes qui l'en séparent encore, comme le voyageur qui approche du terme de sa route, et sait qu'à son arrivée il va trouver le repos et recevoir les embrassements de ses amis.

« Tel a été M. Nant ; sa vie avait été celle de l'homme de bien par excellence, sa mort a été celle du juste et du vrai Spirite. Sa foi aux enseignements de notre doctrine était sincère et éclairée ; il y a puisé d'immenses consolations pendant sa vie, la résignation dans les souffrances qui l'ont terminée, et un calme radieux dans ses derniers instants. Il nous a offert un frappant exemple de la mort consciente ; il a suivi avec lucidité les progrès de la séparation, qui s'est opérée sans secousses, et quand il a senti se briser le dernier lien, il a béni les assistants ; puis, prenant les mains de sa petite-fille, enfant de dix ans, il les a posées sur ses yeux pour les fermer lui-même. Quelques secondes plus tard il rendait le dernier soupir, en s'écriant : Ah ! je le vois !

« A ce moment, son petit-fils, en proie à une violente émotion, fut subitement endormi par les Esprits ; dans son extase, il vit l'âme de son grand-père, accompagnée d'une foule d'autres Esprits, s'élever dans l'espace, mais tenant encore à l'enveloppe corporelle par le lien fluidique.

« Ainsi, à mesure que se fermaient sur lui les portes de la vie terrestre, s'ouvraient devant lui celles du monde spirituel, dont il entrevoyait les splendeurs.

« O sublime et touchant spectacle ! que n'avait-il pour témoins ceux qui raillent à cette heure la science qui nous révèle de si consolants mystères ! ils l'eussent saluée avec respect, au lieu de la bafouer. S'ils lui jettent l'ironie et l'injure, pardonnons-leur : c'est qu'ils ne la connaissent pas, et qu'ils vont la chercher où elle n'est pas.

« Pour nous, rendons grâce au Seigneur de ce qu'il a bien voulu déchirer à nos yeux le voile qui nous sépare de la vie future, car la mort ne semble redoutable que pour ceux qui n'entrevoient rien au delà. Le Spiritisme, en apprenant à l'homme d'où il vient, où il va, et pour quelle fin il est sur la terre, l'a doté d'un immense bienfait, puisqu'il lui donne le courage, la résignation et l'espérance.

« Cher monsieur Nant, nous vous accompagnons par la pensée dans le monde des Esprits où vous allez recueillir le fruit de vos épreuves terrestres, et des vertus dont vous avez donné l'exemple. Recevez nos adieux, jusqu'au moment où il nous sera donné de vous y rejoindre.

« Vous avez sans doute revu celui de nos frères qui vous a précédé depuis peu, M. Dozon, et qui, sans doute, vous accompagne en ce moment. Nous le joignons, dans notre pensée, à la prière que nous allons adresser à Dieu pour vous. »

(Ici est dite la prière pour les personnes qui viennent de quitter la terre, et qui se trouve dans l'*Evangile selon le Spiritisme*.)

Nota. – Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Nant a, par disposition testamentaire, légué 2,000 fr. pour être appliqués à la propagation du Spiritisme.

VARIÉTÉS

Vos fils et vos filles prophétiseront.

M. Delanne, que beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà, a un fils âgé de huit ans. Cet enfant, qui entend à chaque instant parler de Spiritisme dans sa famille, et qui souvent assiste aux réunions dirigées par son père et sa mère, s'est ainsi trouvé initié de bonne heure à la doctrine, et l'on est parfois surpris de la justesse avec laquelle il en raisonne les principes. Cela n'a rien de surprenant, puisqu'il n'est que l'écho des idées dont il a été bercé, aussi n'est-ce pas le but de cet article ; ce n'est que l'entrée en matière du fait que nous allons rapporter, et qui a son à-propos dans les circonstances actuelles.

Les réunions de M. Delanne sont graves, sérieuses, et tenues avec un ordre parfait, comme doivent l'être toutes celles auxquelles on veut faire porter des fruits. Bien que les communications écrites y tiennent la première place, on s'y occupe aussi accessoirement, et à titre d'instruction complémentaire, de manifestations physiques et typtologiques, mais comme enseignement, et jamais comme objet de curiosité. Dirigées avec méthode et recueillement, et toujours appuyées de quelques explications théoriques, elles sont dans les conditions voulues pour porter la conviction par l'impression qu'elles produisent. C'est dans de telles conditions, que les manifestations physiques sont réellement utiles ; elles parlent à l'esprit et impo-

sent silence à la raillerie ; on se sent en présence d'un phénomène dont on entrevoit la profondeur, et qui s'éloigne jusqu'à l'idée de la plaisanterie. Si ces sortes de manifestations, dont on a tant abusé, étaient toujours présentées de cette manière, au lieu de l'être comme amusement et prétexte de questions futiles, la critique ne les aurait pas taxées de jonglerie ; malheureusement on ne lui a que trop souvent donné prise.

L'enfant de M. Delanne s'associait souvent à ces manifestations, et influencé par le bon exemple, il les considérait comme chose sérieuse.

Un jour il se trouvait chez une personne de leur connaissance, il jouait dans la cour de la maison avec sa petite cousine, âgée de cinq ans, deux petits garçons, l'un de sept ans et l'autre de quatre. Une dame habitant le rez-de-chaussée, les engagea à entrer chez elle, et leur donna des bonbons. Les enfants, comme on le pense bien, ne se firent pas prier.

Cette dame dit au fils de M. Delanne : Comment t'appelles-tu, mon enfant ? – *Rép*. Je m'appelle Gabriel, madame. – Que fait ton père ? – *R*. Madame, mon père est Spirite. – Je ne connais pas cette profession. – *R*. Mais, madame, ce n'est pas une profession ; mon père n'est pas payé pour cela ; il le fait avec désintéressement et pour faire du bien aux hommes. – Mon petit homme, je ne sais pas ce que tu veux dire. – *R*. Comment ! vous n'avez jamais entendu parler des tables tournantes ? – Eh bien, mon ami, je voudrais bien que ton père fût ici pour les faire tourner. – *R*. C'est inutile, madame, j'ai la puissance de les faire tourner moi-même. – Alors, veux-tu essayer, et me faire voir comment l'on procède ? – *R*. Volontiers, madame.

Cela dit, il s'assied auprès d'un guéridon de salon, y fait placer ses trois petits camarades, et les voilà tous quatre posant gravement leurs mains dessus. Gabriel fait une évocation d'un ton très sérieux et avec recueillement ; à peine a-t-il terminé, qu'à la grande stupéfaction de la dame et des petits enfants, le guéridon se soulève et frappe avec force. – Demandez, madame, dit Gabriel, qui vient répondre par la table. – La voisine interroge, et la table épelle les mots : *ton père*. – Cette dame devient pâle d'émotion. Elle continue : Eh bien ! mon père, veuillez me dire si je dois envoyer la lettre que je viens d'écrire ? – La table répond : Oui, sans faute. – Pour me prouver que c'est bien toi, mon bon père, qui est là, voudrais-tu me dire combien il y a d'années que tu es mort ? – La table frappe aussitôt huit coups bien accentués. C'était juste le nombre d'années. – Voudrais-tu me dire ton nom et celui de la ville où tu es mort ? – La table épelle ces deux noms.

Les larmes jaillirent des yeux de cette dame qui ne put continuer, tant elle fut altérée par cette révélation et dominée par l'émotion.

Ce fait défie assurément toute suspicion de préparations de l'instrument, d'idée préconçue, et de charlatanisme. On ne peut plus mettre les deux noms épelés sur le compte du hasard. Nous doutons fort que cette dame eût reçu une telle impression à l'une des séances de MM. Davenport, ou tout autre du même genre. Au reste, ce n'est pas la première fois que la médiumnité se révèle chez des enfants, dans l'intimité des familles. N'est-ce pas l'accomplissement de cette parole prophétique : *Vos fils et vos filles prophétiseront*. (Actes des Apôtres, ch. II, v. 17.)

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1865.

La société spirite de Paris aux Spirites de la France et de l'Etranger.

Très chers et très honorés frères en croyance,

Une circonstance récente a fourni à nos adversaires l'occasion de renouveler contre notre doctrine des attaques qui ont dépassé en violence ce qui avait été fait jusqu'à ce jour, et de déverser sur ses adeptes le sarcasme, l'injure et la calomnie. L'opinion de quelques personnes a pu être un instant égarée, mais les protestations verbales ou écrites ont été si générales, qu'elle revient déjà de son erreur. Tous vous avez compris que le Spiritisme est assis sur des bases trop inébranlables pour en recevoir aucune atteinte, et que cette levée de boucliers ne peut qu'aider à le faire mieux comprendre et à le populariser.

C'est le propre de toutes les grandes vérités de recevoir le baptême de la persécution ; les animosités que le Spiritisme soulève sont la preuve de son importance, car, si on le jugeait sans portée on ne s'en préoccuperait pas. Dans le conflit qui vient d'être soulevé, tous les Spirites ont conservé le calme et la modération qui sont les signes de la véritable force ; tous ont soutenu le choc avec courage ; nul n'a douté du résultat, et soyez persuadés que cette attitude, à la fois digne et ferme, opposée aux invectives et à l'acrimonie du langage de nos antagonistes, ne laisse pas de faire réfléchir et de peser d'un grand poids sur l'opinion. Le public impartial ne s'y méprend pas ; sans

même prendre fait et cause pour l'un ou pour l'autre, une secrète sympathie l'attire vers celui qui, dans la discussion, sait conserver sa dignité ; la comparaison est toujours à son avantage ; aussi ces derniers événements ont-ils conquis de nombreux partisans au Spiritisme.

Dans cette circonstance, la Société de Paris est heureuse d'offrir à tous ses frères de la France et de l'étranger ses félicitations et ses sincères remerciements. Dans les nouvelles luttes qui pourront avoir lieu, elle compte sur eux, comme ils peuvent compter sur elle.

Recevez, messieurs et chers frères, l'assurance de notre entier et affectueux dévouement.

Pour les membres de la Société,
le président, ALLAN KARDEC.

(Voté à l'unanimité dans la séance du 27 octobre 1865.)

Allocution

A la reprise des séances de la Société de Paris, le 6 octobre 1865.

Messieurs et chers collègues,

Au moment de reprendre le cours de nos travaux, c'est pour nous tous, et pour moi en particulier, une grande satisfaction de nous trouver de nouveau réunis. Nous allons sans doute retrouver nos bons guides habituels ; faisons des vœux pour que, grâce à leur concours, cette année soit féconde en résultats. Permettez-moi, à cette occasion, de vous adresser quelques paroles de circonstance.

Depuis notre séparation, un grand bruit s'est fait à propos du Spiritisme. Je n'en ai, à proprement parler, eu connaissance qu'à mon retour, car c'est à peine si quelques échos me sont parvenus dans ma solitude au milieu des montagnes.

Je n'entrerai pas à ce sujet dans des détails qui seraient superflus aujourd'hui, et, quant à mon appréciation personnelle, vous la connaissez par ce que j'en ai dit dans la Revue. Je n'ajouterai qu'un mot, c'est que tout vient me confirmer dans mon opinion sur les consé-

quences de ce qui s'est passé. Je suis heureux de voir que cette appréciation est partagée par la grande majorité, si ce n'est par l'unanimité des Spirites, ce dont j'ai chaque jour la preuve par ma correspondance.

Un fait évident ressort de la polémique engagée à l'occasion des frères Davenport, c'est l'ignorance absolue des critiques à l'endroit du Spiritisme. La confusion qu'ils établissent entre le Spiritisme sérieux et la jonglerie peut sans doute induire momentanément quelques personnes en erreur, mais il est notoire que l'excentricité même de leur langage a porté beaucoup de gens à s'enquérir de ce qu'il en est au juste, et que leur surprise a été grande d'y trouver tout autre chose que des tours d'adresse. Le Spiritisme y gagnera donc, comme je l'ai dit, d'être mieux connu et mieux apprécié. Cette circonstance, qui est loin d'être le fait du hasard, hâtera, incontestablement, le développement de la doctrine. On peut dire que c'est un coup de collier dont la portée ne tardera pas à se faire sentir.

Au reste, le Spiritisme entrera bientôt dans une nouvelle phase qui fixera forcément l'attention des plus indifférents, et ce qui vient de se passer en aplanit les voies. Alors se réalisera cette parole prophétique de l'abbé D…, dont j'ai rapporté la communication dans la Revue : « Les littérateurs seront vos plus puissants auxiliaires. » Ils le sont déjà sans le vouloir, plus tard ils le seront volontairement. Des circonstances se préparent qui précipiteront ce résultat, et c'est avec assurance que je dis que dans ces derniers temps les affaires du Spiritisme ont avancé plus qu'on ne saurait le croire.

Depuis notre séparation j'ai appris bien des choses, Messieurs ; car ne croyez pas que pendant cette interruption de nos travaux communs, je sois allé goûter les douceurs du *far niente*. Je ne suis point allé, il est vrai, visiter des centres Spirites, mais je n'en ai pas moins beaucoup vu et beaucoup observé, et par cela même beaucoup travaillé.

Les événements marchent avec rapidité, et comme les travaux qui me restent à terminer sont considérables, je dois me hâter, afin d'être prêt en temps opportun. En présence de la grandeur et de la gravité des événements que tout fait pressentir, les incidents secondaires sont insignifiants ; les questions de personnes passent, mais les choses capitales restent.

Il ne faut donc attacher aux choses qu'une importance relative, et pour ce qui me concerne personnellement, je dois écarter de mes préoccupations ce qui n'est que secondaire, et pourrait, ou me re-

tarder, ou me détourner du but principal. Ce but se dessine de plus en plus nettement, et ce que j'ai surtout appris dans ces derniers temps, ce sont les moyens d'y arriver plus sûrement et de surmonter les obstacles.

Dieu me garde d'avoir la présomption de me croire seul capable, ou plus capable qu'un autre, ou seul chargé d'accomplir les desseins de la Providence ; non, cette pensée est loin de moi. Dans ce grand mouvement rénovateur, j'ai ma part d'action ; je ne parle donc que de ce qui me concerne ; mais ce que je puis affirmer sans vaine forfanterie, c'est que, dans le rôle qui m'incombe, ni le courage, ni la persévérance ne me feront défaut. Je n'en ai jamais manqué, mais aujourd'hui que je vois la route s'éclairer d'une merveilleuse clarté, je sens mes forces s'accroître. Je n'ai jamais douté ; mais aujourd'hui, grâce aux nouvelles lumières qu'il a plu à Dieu de me donner, je suis certain, et je dis à tous nos frères, avec plus d'assurance que jamais : Courage et persévérance, car un éclatant succès couronnera nos efforts.

Malgré l'état prospère du Spiritisme, ce serait s'abuser étrangement de croire qu'il va désormais marcher sans encombre. Il faut s'attendre, au contraire, à de nouvelles difficultés, à de nouvelles luttes. Nous aurons donc encore des moments pénibles à traverser, car nos adversaires ne se tiennent pas pour battus, et ils disputeront le terrain pied à pied. Mais c'est dans les moments critiques qu'on reconnaît les cœurs solides, les dévouements véritables ; c'est alors que les convictions profondes se distinguent des croyances superficielles ou simulées. Dans la paix il n'y a pas de mérite à avoir du courage. Nos chefs invisibles comptent en ce moment leurs soldats, et les difficultés sont pour eux un moyen de mettre en évidence ceux sur lesquels ils peuvent s'appuyer. C'est aussi pour nous un moyen de savoir qui est véritablement avec nous ou contre nous.

La tactique de nos adversaires, on ne saurait trop le répéter, est en ce moment de chercher à diviser les adeptes, en jetant à la traverse des brandons de discorde, en excitant des défaillances vraies ou simulées ; et, il faut bien le dire, ils ont pour auxiliaires certains Esprits qui se voient troublés par l'avènement d'une foi qui doit relier les hommes dans un commun sentiment de fraternité ; aussi cette parole d'un de nos guides est-elle parfaitement vraie : le Spiritisme met en révolution le monde visible et le monde invisible.

Depuis quelque temps nos adversaires ont pour point de mire les sociétés et les réunions Spirites, où ils sèment à profusion des fer-

ments de discorde et de jalousie. Hommes à courte-vue, aveuglés par la passion, ils croient avoir remporté une grande victoire quand ils sont parvenus à causer quelques perturbations dans une localité, comme si le Spiritisme était inféodé dans un lieu quelconque, ou incarné dans quelques individus ! Il est partout, sur la terre et dans les régions éthérées ; qu'ils aillent donc l'atteindre dans les profondeurs de l'espace ! Le mouvement est donné, non par les hommes, mais par les Esprits préposés par Dieu ; il est irrésistible, parce qu'il est providentiel. Ce n'est donc point une révolution humaine que l'on puisse arrêter par la force matérielle ; quel est donc celui qui se croirait capable de l'enrayer parce qu'il jettera une petite pierre sous la roue ? pygmée dans la main de Dieu, il sera emporté par le tourbillon.

Que tous les Spirites sincères s'unissent donc dans une sainte communion de pensée pour faire tête à l'orage ; que tous ceux qui sont pénétrés de la grandeur du but mettent de côté les puériles questions incidentes ; qu'ils fassent taire les susceptibilités d'amour-propre, pour ne voir que l'importance du résultat vers lequel la Providence conduit l'humanité.

Les choses envisagées de ce point de vue élevé, que devient la question des frères Davenport? Cependant cette circonstance même, quoique très secondaire, est un salutaire avertissement ; elle impose des devoirs spéciaux à tous les Spirites, et à nous en particulier. Ce qui manque, comme on le sait, à ceux qui confondent le Spiritisme avec la jonglerie, c'est de connaître ce que c'est que le Spiritisme. Sans doute ils pourront le savoir par les livres quand ils s'en donneront la peine ; mais qu'est-ce que la théorie à côté de la pratique ? Il ne suffit pas de dire que la doctrine est belle, il faut que ceux qui la professent en montrent l'application. Il appartient donc aux adeptes dévoués à la cause, de prouver ce qu'elle est, par leur manière d'agir, soit en particulier, soit dans les réunions, en évitant avec plus de soin que jamais tout ce qui pourrait donner prise à la malveillance et produire sur les incrédules une impression défavorable. Quiconque se renfermera dans la limite des principes de la doctrine peut hardiment défier la critique, et n'encourra jamais le blâme de l'autorité ni les sévérités de la loi.

La Société de Paris, placée plus que toute autre en évidence, doit surtout donner l'exemple. Nous sommes tous heureux de dire qu'elle n'a jamais manqué à ses devoirs, et d'avoir pu constater la bonne impression produite par son caractère éminemment sérieux, par la gravité et le recueillement qui président à ses réunions. C'est un

motif de plus pour elle d'éviter scrupuleusement jusqu'aux apparences de ce qui pourrait compromettre la réputation qu'elle s'est acquise. Il incombe à chacun de nous d'y veiller dans l'intérêt même de la cause ; il faut que la qualité de membre, ou de Médium lui prêtant son concours, soit un titre à la confiance et à la considération. Je compte donc sur la coopération de tous nos collègues, chacun dans la limite de son pouvoir. Il ne faut pas perdre de vue que les questions de personnes doivent s'effacer devant la question d'intérêt général. Les circonstances où nous allons entrer sont graves, je le répète, et chacun de nous y aura sa mission, petite ou grande. C'est pourquoi nous devons nous mettre en mesure de l'accomplir, parce qu'il nous en sera demandé compte. Veuillez me pardonner, je vous prie, ce langage un peu austère à la reprise de nos travaux, mais il est commandé par les circonstances.

Messieurs, à notre première réunion, un de nos collègues manque corporellement à l'appel ; pendant notre séparation, M. Nant, le père de notre bonne et excellente Spirite, madame Breul, est rentré dans le monde des Esprits, d'où, nous l'espérons, il voudra bien encore revenir parmi nous. Nous lui avons, lors de ses funérailles, payé un juste tribut de sympathie que nous nous faisons un devoir de lui renouveler aujourd'hui, et nous serons heureux si, tout à l'heure, il veut bien nous adresser quelques paroles, et se joindre à l'avenir aux bons Esprits qui nous aident de leurs conseils.

Prions-les, messieurs, de vouloir bien nous continuer leur assistance.

De la critique à propos des frères Davenport.

(2° article.)

L'agitation causée par les frères Davenport commence à se calmer. Après la bordée lancée par la presse contre eux et le Spiritisme, il ne reste plus que quelques tirailleurs qui brûlent, par-ci par-là, leurs dernières cartouches, en attendant qu'un autre sujet vienne alimenter la curiosité publique. A qui est la victoire ? Le Spiritisme est-il mort ? C'est ce que l'on ne tardera pas à savoir. Supposons que la critique ait tué MM. Davenport, ce qui ne nous regarde pas, qu'en résultera-t-il ? Ce que nous avons dit dans notre précédent article. Dans son

ignorance de ce que c'est que le Spiritisme, elle a tiré sur ces messieurs, absolument comme un chasseur qui tire sur un chat croyant tirer sur un lièvre ; le chat est mort, mais le lièvre court toujours.

Ainsi en est-il du Spiritisme, qui n'a point été et ne pouvait être atteint par des coups qui portaient à côté. La critique s'est donc méprise, ce qu'elle eût facilement évité si elle eût pris la peine de vérifier l'étiquette. Les avertissements cependant ne lui ont pas manqué ; quelques écrivains ont même avoué l'affluence des réfutations qui leur arrivaient de toutes parts, et cela de la part des gens *les plus honorables*. Cela n'aurait-il pas dû leur faire ouvrir les yeux ? Mais non ; ils s'étaient engagés dans une voie, ils ne voulaient pas reculer ; il fallait avoir raison quand même. Beaucoup de ces réfutations nous ont été adressées ; toutes se distinguent par une modération qui contraste avec le langage de nos adversaires, et la plupart sont d'une parfaite justesse d'appréciation. Nul assurément n'a prétendu imposer son opinion à ces messieurs ; mais l'impartialité fait toujours un devoir d'admettre les rectifications pour mettre le public à même de juger le pour et le contre ; or, comme il est plus commode d'avoir raison quand on parle tout seul, bien peu de ces rectifications ont vu le jour de la publicité ; qui sait même si la plupart ont été lues ? Il faut donc savoir gré aux journaux qui se sont montrés moins exclusifs. De ce nombre est le *Journal des Pyrénées-Orientales*, qui, dans son numéro du 8 octobre, contient la lettre suivante :

« Perpignan, le 5 octobre 1865.

« Monsieur le Gérant,

« Je ne viens pas me lancer dans la polémique, je sollicite seulement de votre équité de me permettre, pour une seule fois, de répondre aux vives attaques que contient la *lettre parisienne*, publiée dans le dernier numéro de votre journal, contre les Spirites et le Spiritisme.

« Les vrais Spirites, comme les vrais catholiques, ne se donnent pas en spectacle public ; ils sont pénétrés du respect de leur foi, aspirent au progrès moral de tous, et savent que ce n'est pas sur les tréteaux que se font les prosélytes.

« Voilà pour ce qui concerne les frères Davenport.

« Il y aurait trop à dire pour réfuter les erreurs de l'auteur de ces attaques ironiques ; je dirai seulement que Dieu ayant donné le libre arbitre à l'homme, attenter à sa liberté de croire, de penser, c'est

se placer au-dessus de Dieu, par conséquent un énorme péché d'orgueil.

« Dire que cette nouvelle science a fait des progrès immenses, que beaucoup de villes comptent un grand nombre d'adeptes, qui ont leurs bureaux, leurs présidents, et que ces réunions contiennent des hommes savants, éminents par leur position dans la société civile et militaire, dans le barreau, dans la magistrature, n'est-ce pas avouer que le Spiritisme est basé sur la vérité ?

« Si le Spiritisme n'est qu'une erreur, pourquoi donc tant vous en occuper ? L'erreur n'a qu'une durée éphémère, c'est un feu follet qui dure quelques heures et qui disparaît. Si, au contraire, c'est une vérité, vous aurez beau faire, vous ne pourrez ni la détruire ni l'arrêter ; la vérité est comme la lumière : il n'y a que les aveugles qui en nient la beauté.

« On dit aussi que le Spiritisme a occasionné des cas d'aliénation mentale ; je dirai ceci : le Spiritisme n'a pas plus occasionné la folie que le christianisme ou les autres cultes ne sont causes des cas d'idiotisme que l'on rencontre souvent parmi les pratiquants des différentes religions ; les esprits mal conformés sont sujets à l'exaltation et aux dérangements. Laissons donc, une fois pour toutes, ce dernier argument à l'arsenal avec les armes hors d'usage.

« Je termine cette réponse en disant que le Spiritisme ne vient rien détruire, si ce n'est la croyance aux châtiments éternels. Il nous affermit dans la foi en Dieu ; il nous rend évident que l'âme est immortelle et que l'esprit s'épure et progresse par les réincarnations ; il nous prouve que les différentes positions sociales ont leur raison d'être ; il nous apprend à supporter nos épreuves, quelles qu'elles soient ; enfin, il nous démontre qu'il n'y a qu'une seule voie qui mène à Dieu : l'amour du bien, la charité !

« Agréez, Monsieur le Gérant, mes remerciements et mes salutations empressées.

« J'ai l'honneur d'être votre serviteur,

« BREUX. »

Toutes les réfutations que nous avons sous les yeux, et qui toutes ont été adressées aux journaux, protestent contre la confusion que l'on a faite entre le Spiritisme et les séances de MM. Davenport. Si donc la critique persiste à les rendre solidaires, c'est qu'elle le veut bien.

Nota. – Dans un autre article, que le défaut d'espace nous force

de remettre au prochain numéro, nous examinerons les propositions les plus importantes qui ressortent de la polémique soulevée à propos de MM. Davenport.

Poésie spirite.

Un phénomène.

Fable.

Par une de ces nuits sereines du printemps,
Qui font briller aux cieux tant de feux éclatants,
Quelques bons bourgeois de la ville
Discouraient, cheminant d'un pas lent et tranquille,
Sur les spacieux boulevards.
Chacun d'eux, tour à tour, élevait ses regards
Du sol à la céleste voûte,
Et vous pensez sans doute
Que le thème de leurs discours
Roulait sur la puissance éternelle, infinie,
Qui soumet tous ces corps aux lois de l'harmonie ?
Non : ils donnaient un autre cours
A leurs pensers ; la hausse ou la baisse à la Bourse,
Les récoltes, leur prix, étaient l'unique source
Où s'alimentait leur esprit,
Quand l'un d'eux s'arrêtant, reprit,
Comme frappé d'une stupeur subite :
« Que vois-je ? se peut-il ? une étoile s'agite !
Elle s'élève… elle descend ! »
Et se frottant les yeux : « Que dis-je,
Une étoile… ? Je crois, ma foi, que le prodige,
A moins que je ne fasse un rêve, va croissant ;
Une, deux, trois et même quatre étoiles
Se meuvent et dansent sans bruit ;
Mystère étrange, que la nuit
Semble se plaire à couvrir de ses voiles ! »
Et l'esprit des bourgeois, dont l'œil étonné suit
Les phases de ce phénomène,
En vain, pour l'expliquer, se creuse, se démène ;
Le hasard seul les y conduit.
Ils marchent, et leur front se heurte à des ficelles
Qui retiennent chacune en l'air un cerf-volant
Orné d'un fanal vacillant
Au souffle des brises nouvelles ;
Et des bambins, auteurs de ce fait merveilleux,
Jasaient, riaient à deux pas d'eux.

Que dirent-ils après cette double surprise,
Après ce désenchantement ?
Que tous les feux du firmament
Ne sont qu'un artifice, œuvre de la sottise,
Pour jeter les niais dans l'ébahissement.
Aussi, que l'horizon se pourpre, se colore,
Et revête la nuit d'un jour mystérieux ;
Que la flamme d'un météore
Resplendisse soudain sur le fond noir des cieux ;
Qu'une étoile filante en vives étincelles
Sillonne les champs de l'éther,
Ces bons bourgeois, les yeux et les deux bras en l'air,
Vont partout cherchant des ficelles.

La vérité toujours a sa contrefaçon :
A nous de distinguer, par la comparaison,
Le vrai de la supercherie.
Le scepticisme, ému, crie à la jonglerie
Devant des faits sujets d'une éternelle loi.
Pour juger sainement des effets et des causes,
Il manque au sceptique deux choses :
Un peu de modestie, - et de la bonne foi.

C. DOMBRE, de Marmande.

Le Spiritisme au Brésil.

Extrait du Diario da Bahia.

Sous le titre de *La Doctrine Spirite*, le *Diario da Bahia* des 26 et 27 septembre 1865 contient deux articles qui ne sont que la traduction en portugais de ceux publiés, il y a six ans, par le docteur Déchambre dans la *Gazette médicale* de Paris. La deuxième édition du *Livre des Esprits* venait de paraître, et c'est de cet ouvrage dont M. Déchambre fait un compte rendu semi-burlesque. Mais à ce propos, il prouve historiquement, et par des citations, que le phénomène des tables tournantes et frappantes est mentionné dans Théocrite, sous le nom de *Kosskinomantéia*, divination par le *crible*, parce qu'alors on se servait d'un crible pour ce genre d'opération ; d'où il conclut, avec la logique ordinaire de nos adversaires, que ce phénomène n'étant pas nouveau, n'a aucun fond de réalité. Pour un homme de

sciences positives, c'est là, il faut en convenir, un singulier argument. Nous regrettons que l'érudition de M. Déchambre ne lui ait pas permis de remonter encore plus haut, car il l'eût trouvé dans l'antique Égypte et dans les Indes. Nous reviendrons un jour sur cet article que nous avions perdu de vue, et qui manquait à notre collection. Nous demanderons seulement, en attendant, à M. Déchambre, s'il faut rejeter la médecine et la physique modernes, parce qu'on en trouve les rudiments mêlés aux pratiques superstitieuses de l'antiquité et du moyen âge ? Si la savante chimie d'aujourd'hui n'a pas eu son berceau dans l'alchimie, et l'astronomie le sien dans l'astrologie judiciaire ? Pourquoi donc les phénomènes Spirites, qui ne sont, en définitive, que des phénomènes naturels dont on ne connaissait pas les lois, ne se retrouveraient-ils pas aussi dans les croyances et pratiques anciennes ?

Cet article étant reproduit purement et simplement, sans commentaires, rien ne prouve de la part du journal brésilien une hostilité systématique contre la doctrine ; il est même probable que ne la connaissant pas, il a cru en trouver là une appréciation exacte. Ce qui le prouverait, c'est son empressement à insérer, dès le numéro suivant du 28 septembre, la réfutation que des Spirites de Bahia lui ont adressée, et qui est ainsi conçue :

« Monsieur le rédacteur,

« Comme vous êtes de bonne foi, en ce qui concerne la doctrine du Spiritisme, nous vous prions de vouloir bien publier aussi dans le *Diario* un passage du *Livre des Esprits*, par M. *Allan Kardec*, lequel livre est déjà parvenu à sa treizième édition, afin que vos lecteurs puissent apprécier à sa juste valeur la reproduction que vous faites d'un article de la *Gazette médicale* de Paris, écrit il y a plus de six ans, contre cette même doctrine, par le docteur Déchambre, et dans lequel on reconnaît que le susdit docteur n'a pas été fidèle dans les citations qu'il fait du *Livre des Esprits*, en vue de déprécier cette doctrine.

« Nous sommes, monsieur le Rédacteur, vos amis et obligés,

« LUIZ OLYMPIO TELLES DE MENEZES.
« JOSÉ ALVARÈS DE AMARAL.
« JOAQUIM CARNEIRO DE CAMPOS. »

Suit, comme réponse et réfutation, un extrait assez étendu de l'introduction du *Livre des Esprits*.

Les citations textuelles des ouvrages spirites sont, en effet, la meilleure réfutation des travestissements que certains critiques font subir à la doctrine. La doctrine se justifie par elle-même, c'est pour cela qu'elle n'en souffre pas. Il ne s'agit pas de convaincre ses adversaires qu'elle est bonne, ce qui serait le plus souvent peine perdue, parce qu'en bonne justice, ils sont parfaitement libres de la trouver mauvaise, mais simplement de prouver qu'elle dit le contraire de ce qu'on lui fait dire ; c'est au public impartial à juger, par la comparaison, si elle est bonne ou mauvaise ; or, comme, malgré tout ce qu'on a pu faire, elle recrute sans cesse de nouveaux partisans, c'est une preuve qu'elle ne déplaît pas à tout le monde, et que les arguments qu'on lui oppose sont impuissants à la discréditer. On peut voir par cet article qu'elle n'a pas de nationalité, et qu'elle fait le tour du monde.

Le Spiritisme et le choléra.

On sait de quelles accusations les premiers chrétiens étaient chargés à Rome ; il n'y avait pas de crimes dont ils ne fussent capables, pas de malheurs publics dont, au dire de leurs ennemis, ils ne fussent les auteurs volontaires ou la cause involontaire, car leur influence était pernicieuse. Dans quelques siècles d'ici on aura peine à croire que des esprits forts du dix-neuvième siècle aient tenté de ressusciter ces idées à l'égard des Spirites, en les déclarant auteurs de tous les troubles de la société, comparant leur doctrine à la peste, et en engageant à leur courir sus. Ceci est de l'histoire imprimée ; ces paroles sont tombées de plus d'une chaire évangélique ; mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'on les trouve dans des journaux qui disent parler au nom de la raison, et se posent en champions de toutes les libertés, et de la liberté de conscience en particulier. Nous possédons déjà une assez curieuse collection des aménités de ce genre que nous nous proposons de réunir plus tard en un volume pour la plus grande gloire de leurs auteurs, et l'édification de la postérité. Nous serons donc reconnaissant à ceux qui voudront nous aider à enrichir cette collection en nous envoyant tout ce qui, à leur connaissance, a paru ou paraîtra sur ce sujet. En comparant ces documents de l'histoire du Spiritisme avec ceux de l'histoire des premiers siècles de l'Église, on sera surpris d'y trouver des pensées et des

expressions identiques ; il n'y manque qu'une chose : les bêtes féroces du cirque, ce qui néanmoins est un progrès.

Le Spiritisme étant donc une peste éminemment contagieuse, puisque, de l'aveu de ses adversaires, il envahit avec une effrayante rapidité toutes les classes de la société, il a une certaine analogie avec le choléra ; aussi dans cette dernière levée de boucliers, certains critiques l'ont-ils facétieusement appelé le *Spirito-morbus*, et il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'on ne l'accusât aussi d'avoir importé ce fléau ; car il est à remarquer que deux camps diamétralement opposés se donnent la main pour le combattre. Dans l'un, nous a-t-on assuré, on a fait frapper une médaille à l'effigie de saint Benoît qu'il suffit de porter pour se préserver de la contagion spirite ; on ne dit pas que ce moyen guérit ceux qui en sont atteints.

Il y a bien réellement une analogie entre le Spiritisme et le choléra, c'est la peur que l'un et l'autre causent à certaines gens ; mais considérons la chose à un point de vue plus sérieux ; voici ce qu'on nous écrit de Constantinople :

« … Les journaux vous ont appris la rigueur avec laquelle le terrible fléau vient de sévir dans notre cité et ses environs, tout en atténuant ses ravages. Quelques personnes, se disant bien informées, portent le nombre des cholériques décédés à 70 mille, et d'autres à près de cent mille. Toujours est-il que nous avons été rudement éprouvés, et vous pouvez vous figurer les douleurs et le deuil général de nos populations. C'est surtout dans ces tristes moments d'épidémie épouvantable que la foi et la croyance spirites donnent du courage ; nous venons tous d'en faire la plus véridique épreuve. Qui sait si nous ne devons pas à ce calme de l'âme, à cette persuasion de l'immortalité à cette certitude d'existences successives où les êtres sont récompensés selon leur mérite et leur degré d'avancement ; qui sait, dis-je, si ce n'est pas à ces croyances, bases de notre belle doctrine, que nous tous, Spirites de Constantinople, qui sommes, vous le savez, assez nombreux, devons d'avoir été préservés du fléau qui s'est promené, et se promène encore autour de nous ! Je dis ceci d'autant plus qu'il a été constaté, ici comme ailleurs, que la peur est le pré-dispositif le plus dangereux du choléra, comme l'ignorance en devient malheureusement la source contagieuse…

« *Repos* jeune, avocat. »

Assurément il serait absurde de croire que la foi spirite soit un brevet de garantie contre le choléra ; mais comme il est scientifique-

ment reconnu que la peur, affaiblissant à la fois le moral et le physique, rend plus impressionnable et plus susceptible de recevoir les atteintes des maladies contagieuses, il est évident que toute cause tendant à fortifier le moral est un préservatif. On le comprend si bien aujourd'hui qu'on évite autant que possible, soit dans les comptes rendus, soit dans les dispositions matérielles, ce qui peut frapper l'imagination par un aspect lugubre.

Les Spirites peuvent sans doute mourir du choléra comme tout le monde, parce que leur corps n'est pas plus immortel que celui des autres, et que, lorsque l'heure est venue, il faut partir, que ce soit par cette cause ou par une autre ; le choléra est une de ces causes qui n'a de particulier que d'emmener un plus grand nombre de personnes à la fois, ce qui produit plus de sensation ; on part en masses, au lieu de partir en détail, voilà toute la différence. Mais la certitude qu'ils ont de l'avenir, et surtout la connaissance qu'ils ont de cet avenir, qui répond à toutes leurs aspirations et satisfait la raison, font qu'ils ne regrettent nullement la terre où ils se considèrent comme passagèrement en exil. Tandis qu'en présence de la mort, l'incrédule ne voit que le néant, ou se demande ce qu'il va en être de lui, le Spirite SAIT que, s'il meurt, il ne sera que dépouillé d'une enveloppe matérielle sujette aux souffrances et aux vicissitudes de la vie, mais qu'il sera toujours *lui* avec un corps éthéré inaccessible à la douleur ; qu'il jouira de perceptions nouvelles et de facultés plus grandes ; qu'il va retrouver ceux qu'il a aimés et qui l'attendent au seuil de la véritable vie, de la vie impérissable. Quant aux biens matériels, il sait qu'il n'en aura plus besoin et que les jouissances qu'ils procurent seront remplacées par des jouissances plus pures et plus enviables, qui ne laissent après elles ni amertume ni regrets. Il les abandonne donc sans peine et avec joie, et plaint ceux qui, restant après lui sur la terre, vont encore en avoir besoin. Il est comme celui qui, devenant riche, laisse ses vieilles défroques aux malheureux. Aussi dit-il à ses amis en les quittant : ne me plaignez pas ; ne pleurez pas ma mort ; félicitez-moi plutôt d'être délivré du souci de la vie, et d'entrer dans le monde radieux où je vais vous attendre.

Quiconque aura lu et médité notre ouvrage, *le Ciel et l'enfer selon le Spiritisme*, et surtout le chapitre sur *les appréhensions de la mort*, comprendra la force morale que les Spirites puisent dans leur croyance, en présence du fléau qui décime les populations.

S'en suit-il qu'ils vont négliger les précautions nécessaires en pareil cas, et se jeter tête baissée dans le danger ? Nullement : ils

prendront toutes celles que commandent la prudence et une hygiène rationnelle, parce qu'ils ne sont point fatalistes, et que, s'ils ne craignent pas la mort, ils savent qu'ils ne doivent point la chercher. Or, négliger les mesures sanitaires qui peuvent en préserver serait un véritable suicide dont ils connaissent trop bien les conséquences pour s'y exposer. Ils considèrent comme un devoir de veiller à la santé du corps, parce que la santé est nécessaire pour l'accomplissement des devoirs sociaux. S'ils cherchent à prolonger la vie corporelle, ce n'est pas par attachement pour la terre, mais afin d'avoir plus de temps pour progresser, s'améliorer, s'épurer, dépouiller le vieil homme et acquérir une plus grande somme de mérites pour la vie spirituelle. Mais si, malgré tous les soins, ils doivent succomber, ils en prennent leur parti sans se plaindre, sachant que tout progrès porte ses fruits, que rien de ce que l'on acquiert en moralité et en intelligence n'est perdu, et que s'ils n'ont pas démérité aux yeux de Dieu, ils seront toujours mieux dans l'autre monde que dans celui-ci, alors même qu'ils n'y auraient pas la première place ; ils se disent simplement : Nous allons un peu plus tôt où nous serions allés un peu plus tard.

Croit-on qu'avec de telles pensées on ne soit pas dans les meilleures conditions de tranquillité d'esprit recommandées par la science ? Pour l'incrédule ou le douteux, la mort a toutes ses terreurs, car il perd tout et n'attend rien. Que peut dire un médecin matérialiste pour calmer chez les malades la peur de mourir ? Rien que ce que disait un jour l'un d'eux à un pauvre diable qui tremblait au seul mot de choléra : « Bah ! tant qu'on n'est pas mort il y a espoir ; puis, en définitive, on ne meurt qu'une fois, et c'est bientôt passé ; quand on est mort, *tout est fini* ; on ne souffre plus. » Tout est fini quand on est mort, voilà la suprême consolation qu'il donne.

Le médecin spirite, au contraire, dit à celui qui voit la mort devant lui : « Mon ami, je vais employer toutes les ressources de la science pour vous rendre la santé et vous conserver le plus longtemps possible ; nous réussirons, j'en ai l'espoir ; mais la vie de l'homme est entre les mains de Dieu, qui nous rappelle quand notre temps d'épreuve ici-bas est fini ; si l'heure de votre délivrance est arrivée, réjouissez-vous, comme le prisonnier qui va sortir de sa prison. La mort nous débarrasse du corps qui nous fait souffrir, et nous rend à la véritable vie, vie exempte de troubles et de misères. Si vous devez partir, ne pensez pas que vous soyez perdu pour vos parents et vos amis qui restent après vous ; non, vous n'en serez pas moins au milieu d'eux ; vous les verrez et vous les entendrez mieux que vous ne pouvez le faire

en ce moment ; vous les conseillerez, les dirigerez, les inspirerez pour leur bien. Si donc il plaît à Dieu de vous rappeler à lui, remerciez-le de ce qu'il vous rend la liberté ; s'il prolonge votre séjour ici, remerciez-le encore de vous donner le temps d'achever votre tâche. Dans l'incertitude, soumettez-vous sans murmure à sa sainte volonté. »

De telles paroles ne sont-elles pas propres à ramener la sérénité dans l'âme, et cette sérénité ne seconde-t-elle pas l'efficacité des remèdes, tandis que la perspective du néant plonge le moribond dans l'anxiété du désespoir ?

Outre cette influence morale, le Spiritisme en a une plus matérielle. On sait que les excès de tous genres sont une des causes qui prédisposent le plus aux atteintes de l'épidémie régnante ; aussi les médecins recommandent-ils la sobriété en toutes choses, prescription salutaire, à laquelle bien des gens ont de la peine à se soumettre. En admettant qu'ils le fassent, c'est sans doute un point important, mais croit-on qu'une abstention momentanée puisse réparer instantanément les désordres organiques causés par des abus invétérés, dégénérés en habitude, qui ont usé le corps et l'ont, par cela même, rendu accessible aux miasmes délétères ? En dehors du choléra, ne sait-on pas combien l'habitude de l'intempérance est pernicieuse dans les climats torrides, et dans ceux où la fièvre jaune est endémique ? Eh bien ! le Spirite, par suite de ses croyances et de la manière dont il envisage le but de la vie présente et le résultat de la vie future, modifie profondément ses habitudes ; au lieu de vivre pour manger, il mange pour vivre ; il ne fait aucun excès ; il ne vit point en cénobite : aussi use-t-il de tout, mais n'abuse de rien. Ce doit être assurément là une considération prépondérante à ajouter à celle que fait valoir notre correspondant de Constantinople.

Voilà donc un des résultats de cette doctrine, à laquelle l'incrédulité jette l'injure et le sarcasme ; qu'elle bafoue, taxe de folie, et qui, selon elle, apporte la perturbation dans la société. Gardez votre incrédulité, si elle vous plaît, mais respectez une croyance qui rend heureux et meilleurs ceux qui la possèdent. Si c'est une folie de croire que tout ne finit pas pour nous avec la vie, qu'après la mort, nous vivons d'une vie meilleure, exempte de soucis ; que nous revenons au milieu de ceux que nous aimons ; ou encore de croire qu'après la mort nous ne sommes ni plongés dans les flammes éternelles, sans espoir d'en sortir, ce qui ne vaudrait guère mieux que le néant, ni perdus dans l'oisive et béate contemplation de l'infini, plût à Dieu que tous

les hommes fussent fous de cette manière ; il y aurait parmi eux bien moins de crimes et de suicides.

De nombreuses communications ont été données sur le choléra ; plusieurs l'ont été à la Société de Paris ou dans notre cercle intime ; nous n'en reproduisons que deux, fondues en une seule, pour éviter les répétitions, et qui résument la pensée dominante du plus grand nombre.

(Société de Paris. – Médiums, MM. Desliens et Morin.)

Puisque le choléra est une question d'actualité, et que chacun apporte son remède pour repousser le terrible fléau, je me permettrai, si vous le voulez bien, de donner également mon avis, bien qu'il me paraisse peu probable que vous ayez à en craindre les atteintes d'une manière cruelle. Cependant, comme il est bon qu'à l'occasion les moyens ne fassent pas défaut, je mets mon peu de lumière à votre disposition.

Cette affection, quoi qu'on en dise, n'est pas immédiatement contagieuse, et ceux qui se trouvent dans un endroit où elle sévit ne doivent pas craindre de donner leurs soins aux malades.

Il n'existe pas de remède universel contre cette maladie, soit préventif, soit curatif, attendu que le mal se complique d'une foule de circonstances qui tiennent, soit au tempérament des individus, soit à leur état moral et à leurs habitudes, soit aux conditions climatériques, ce qui fait que tel remède réussit dans certains cas et non dans d'autres. On peut dire qu'à chaque période d'invasion et selon les localités, le mal doit faire l'objet d'une étude spéciale, et requiert une médication différente. C'est ainsi, par exemple, que la glace, la thériaque, etc., qui ont pu guérir des cas nombreux dans les choléras de 1832, de 1849, et dans certaines contrées, pourraient ne donner que des résultats négatifs à d'autres époques et dans d'autres pays. Il y a donc une foule de remèdes bons, et pas un qui soit spécifique. C'est cette diversité dans les résultats qui a dérouté et déroutera longtemps encore la science, et qui fait que nous-mêmes ne pouvons donner de remède applicable à tout le monde, parce que la nature du mal ne le comporte pas. Il y a cependant des règles générales, fruits de l'observation, et dont il importe de ne pas s'écarter.

Le meilleur préservatif consiste dans les précautions de l'hygiène sagement recommandées dans toutes les instructions données à cet effet ; ce sont par-dessus tout la propreté, l'éloignement de toute cause d'insalubrité et des foyers d'infection, l'abstention de tout excès.

Avec cela il faut éviter de changer ses habitudes alimentaires, si ce n'est pour en retrancher les choses débilitantes. Il faut également éviter les refroidissements, les transitions brusques de température, et s'abstenir, à moins de nécessité absolue, de toute médication violente pouvant apporter un trouble dans l'économie.

La peur, vous le savez, est souvent en pareil cas pire que le mal ; le sang-froid ne se commande pas, malheureusement, mais vous, Spirites, vous n'avez besoin d'aucun conseil sur ce point ; vous regardez la mort sans sourciller, et avec le calme que donne la foi.

En cas d'attaque, il importe de ne pas négliger les premiers symptômes. La chaleur, la diète, une transpiration abondante, les frictions, l'eau de riz dans laquelle on a mis quelques gouttes de laudanum, sont des médicaments peu coûteux et dont l'action est très efficace, si l'énergie morale et le sang-froid viennent s'y joindre. Comme il est souvent difficile de se procurer du laudanum en l'absence d'un médecin, on peut y suppléer, en cas d'urgence, par toute autre composition calmante, et en particulier par le suc de laitue, mais employé à faible dose. On peut d'ailleurs faire bouillir simplement quelques feuilles de laitue dans l'eau de riz.

La confiance en soi et en Dieu est, en pareille circonstance, le premier élément de la santé.

Maintenant que votre santé matérielle est mise à l'abri du danger, permettez-moi de songer à votre tempérament spirituel, auquel une épidémie d'un autre genre semble vouloir s'attaquer. Ne craignez rien de ce côté ; le mal ne saurait atteindre que les êtres à qui la vie vraiment spirituelle fait défaut, et déjà morts sur la tige. Tous ceux qui se sont voués sans retour et sans arrière-pensée à la doctrine y puiseront au contraire de nouvelles forces, pour faire fructifier les enseignements que nous nous faisons un devoir de vous transmettre. La persécution, quelle qu'elle soit, est toujours utile ; elle met au jour les cœurs solides, et si elle détache du tronc principal quelques branches mal attachées, les jeunes rejetons, mûris par les luttes dans lesquelles ils triompheront en suivant nos avis, deviendront des hommes sérieux et réfléchis. Ainsi donc bon courage ; marchez sans crainte dans la voie qui vous est tracée, et comptez sur celui qui ne vous fera jamais défaut dans la mesure de ses forces.

Docteur DEMEURE.

Un nouveau Nabuchodonosor.

On nous écrit de Charkow (Russie) :

En vous écrivant, M. le Président, j'ose espérer que peut-être le Spiritisme viendra jeter quelque lumière sur un fait demeuré inexplicable jusqu'à ce jour, et qui me paraît offrir un puissant intérêt. Je le tiens d'un témoin oculaire, proche parent de la personne en question. Voici ce qu'il me raconta.

Tous les membres de la famille R… se faisaient remarquer par l'originalité de leur caractère et de leurs penchants ; mais je ne parlerai ici que des deux frères Alexandre et Voldemar. Ce qui frappait dans ce dernier, c'étaient ses yeux, dont il est impossible de décrire l'impression. Enfants, nous jouions ensemble ; quoique loin d'être poltron, je ne pouvais cependant soutenir son regard. J'en fis la remarque à mon père qui m'avoua éprouver, en le regardant, le même sentiment de trouble, et me conseilla de l'éviter. Il paraît que Voldemar n'était pas le favori de la famille. Quand arriva l'âge des études sérieuses, les deux frères furent placés à l'université de Kazan. Voldemar ne tarda pas à stupéfier ses maîtres et ses camarades par des aptitudes hors ligne ; il s'en vantait souvent vis-à-vis de son frère, qu'il avait choisi pour but de ses railleries. Mais ses succès ne furent pas de longue durée. Arrivé à l'âge de seize ans, il mourut entre les bras de son frère. C'est de ce dernier que nous allons nous occuper.

Quoique à un moindre degré, Alexandre possédait cependant aussi, dans ses yeux noirs, ce magnétisme fascinateur qui frappait tant chez son frère ; il n'en avait pas non plus les brillantes qualités ; mais cela ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup d'esprit et d'apprendre avec facilité. La mort de son frère fit sur lui une telle impression qu'il devint un autre homme. Six semaines de suite, il resta sans ouvrir les yeux, cessa de se peigner, de se laver et ne voulut, sous aucun prétexte, changer d'habits, tellement que son linge et ses vêtements moisissaient sur son corps et tombaient en lambeaux.

Sa mère l'emmena alors à la campagne ; un oncle qui demeurait non loin de là parvint à la décider de lui confier pour quelque temps son neveu, promettant de lui faire passer toutes ses fantaisies. En effet, il lui dit très sévèrement que s'il s'avisait de tenir une semblable conduite dans sa maison, il ne se montrerait pas scrupuleux sur

les moyens de l'en corriger. Alexandre devint aussitôt parfaitement raisonnable ; il n'offrit aucune résistance aux ordres de son oncle, mais il écrivit secrètement à sa mère, la suppliant de venir le délivrer de son bourreau. Sa mère se rendit aussitôt à son désir. Mais une fois loin de son oncle, les bizarreries recommencèrent de plus belle. Il exigeait entre autres choses, qu'on fît sonner les cloches de l'église quand il se mettait à table. On crut à un dérangement de cerveau et il fut placé dans une maison de santé à Kazan. Chose étrange ! cette fois encore, il changea entièrement ; rien dans sa conduite, dans ses paroles, ne dénotait un cerveau malade. Les médecins crurent à une intrigue de famille et ne l'observèrent plus de si près.

Une nuit, voyant tout le monde endormi, il endossa le chapeau et le manteau d'un des médecins, sortit de sa chambre, passa près du suisse, sans être reconnu, gagna la rue et fit 30 verstes à pied jusqu'à sa campagne. Il entra dans une espèce de hutte qui servait de poulailler, se dépouilla de tous ses vêtements, et, se plaçant au milieu de cette hutte, il déclara qu'une toise carrée de terrain suffisait pour la vie d'un homme et qu'il n'avait besoin de rien. En vain, sa mère le supplia-t-elle à genoux de changer d'idée, en vain voulut-on lui persuader de permettre au moins de faire un toit à sa hutte, il resta inébranlable ; il ne voulut garder auprès de lui qu'une vieille bonne qui ne l'avait jamais quitté et qui avait pour lui une fidélité et un attachement de chien. Son père, voyant que rien n'y faisait, ordonna à tous ses paysans de quitter ces lieux pour aller s'établir à 7 verstes de là ; lui-même partit, surnommant ce village « le Village Perdu. » On voulut alors mettre le bien en tutelle. On nomma des commissions, mais Alexandre, qui était toujours prévenu à temps, s'habillait, sans pourtant mettre de linge, et venait à la rencontre de son monde. Il répondait à toutes les questions avec un bon sens, une justesse, qui ne laissaient rien à désirer, si bien que la commission qui s'imaginait, en arrivant, avoir affaire à un fou, se retirait toute désappointée.

Cela se passait en 1842, et, jusqu'à présent, Alexandre est toujours dans le même état. Il se tient debout, sans aucun vêtement, dans une masure, qui n'a ni porte ni fenêtre, exposée à tous les vents et où, en hiver, le froid atteint jusqu'à 30 degrés. Il se nourrit d'un peu de gelée au vin qu'on lui apporte une fois par jour dans une soucoupe en argile ; on la lui jette avec une cuillère, et il l'attrape au vol, à la manière des bêtes dont il a aussi adopté le mugissement ; car il ne se sert plus de la parole humaine. A force de tenir la tête inclinée, il ne peut plus la relever ; ses pieds ont atteint une largeur

démesurée, il ne peut plus marcher. La nuit, il s'affaisse quelquefois, et alors il permet qu'on le couvre d'une peau de mouton. Son aspect ne présente, du reste, rien d'extraordinaire, excepté les yeux. Il n'est ni gros, ni maigre ; sa figure a une expression de souffrance. On lui demanda une fois quelle était la raison de sa conduite extraordinaire ; il répondit : « Ne m'en parlez pas, c'est un manque de volonté. » On ne put en obtenir davantage. Qu'entendait-il par le manque de volonté ? Était-ce un vœu ?… Parfois il lui arrive de prononcer le nom de son frère défunt ; d'autres fois, il s'écrie : « Quand donc cela finira-t-il ? » Il ne remplit aucun des règlements imposés par sa religion. On avait envoyé de ses cheveux à un célèbre somnambule de Londres ; il fut répondu que « *c'était la maladie de Nabuchodonosor*. »

Et pourtant, il n'est pas fou ! Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'à côté de cette existence purement bestiale, il y a en lui une vie intellectuelle, car il s'intéresse à tout ce qui se passe dans le monde ; il fait venir beaucoup de journaux, et, comme chez lui il fait presque sombre, il a permis de construire une espèce de masure à côté de sa hutte ; c'est là que sa mère lui faisait jadis la lecture durant des heures entières ; maintenant qu'elle est morte, une lectrice aux gages la remplace.

La commission chargée d'approfondir cette affaire obtint les détails suivants qui, au fond, n'ont fait qu'embrouiller l'affaire. D***, camarade d'université d'Alexandre R…, déposa que, lorsqu'ils étaient ensemble, il fut à même d'observer qu'il était très amoureux de la femme d'un pharmacien ; c'était une personne d'une beauté rare et, avec cela, très vertueuse. Chaque jour, Alexandre montait à cheval, pour avoir le plaisir de passer devant ses fenêtres et de l'apercevoir quelquefois de loin, et c'est à cela que se bornèrent ses amours. Cependant, tous les jours, et à la même heure, on venait lui apporter une lettre cachetée, et, s'il y avait quelqu'un dans la chambre, il s'empressait de la cacher dans un tiroir. D***, persuadé que c'étaient des billets doux, ne s'intéressait guère à en connaître le contenu. Plus tard, quand commencèrent les recherches, on ne trouva que deux lettres (il avait brûlé tout le reste), et on suppose qu'elles étaient du nombre de celles qu'il recevait à l'université. La première était conçue à peu près en ces termes : « Hier, il m'est arrivé une chose étrange ; je retournais de notre Suisse Russe (on nomme ainsi une promenade des environs de Kazan), je traversais le champ d'Ars, lors que j'entendis crier : Au secours ! Je donnai aussi de la voix, en me précipitant du côté d'où partaient les cris, et j'arrivai près d'un ci-

metière entouré d'un enclos. Je vis apparaître au-dessus de la haie un jeune homme qui me remercia vivement de mon intervention, disant qu'il avait été attaqué par des voleurs ; mais en entendant une voix ils s'étaient sauvés. (Une fabrique de drap était située sur le champ d'Ars ; on y avait suspendu le travail pour quelque temps, et quelques ouvriers, ne trouvant plus à gagner leur pain, s'adonnèrent au vol). Nous prîmes ensemble le chemin de la ville, et il s'engagea entre nous une conversation très intéressante et très animée. Je ne puis t'écrire ici de quoi il s'agissait, je te le dirai quand nous nous verrons.

« Enfin nous arrivâmes à la maison de mon inconnu, et j'y passai toute la soirée. En me disant adieu il me remercia encore une fois, sans m'engager pourtant à venir le voir dans sa maison ; il m'indiqua seulement un endroit où il se promenait tous les jours à heure fixe et où, si je voulais, je pourrais le voir. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que, de retour chez moi, il me fut impossible de me rappeler, ni la rue, ni la maison que je venais de quitter, et pourtant je connais parfaitement la ville que j'habite depuis quatre ans. Je me propose d'aller voir mon inconnu au lieu indiqué, je me ferai engager à venir dans sa maison, et certes, pour cette fois, je m'en souviendrai. » Point de signature.

Voici la seconde lettre, qui fait suite à la précédente ; seulement, elle est beaucoup plus courte : « J'ai vu mon inconnu au lieu indiqué ; il m'engagea à venir dans sa maison ; nous avons passé la soirée ensemble, mais, de retour chez moi, j'ai complètement oublié de nouveau la rue et la maison. » Point de signature. En examinant attentivement l'écriture, on crut y trouver une grande ressemblance avec celle d'un de ses camarades ; mais lorsqu'on lut à ce dernier ces deux lettres, il se mit à rire, déclarant que jamais de la vie il n'avait écrit chose pareille.

Ici s'arrêtent toutes les recherches ; on suppose qu'il y a là-dessous quelque grand mystère, et ce mystère, il n'y a que trois personnes qui ont pu le savoir. D'abord sa mère, puis sa vieille bonne qui ne le quittait jamais, et enfin sa sœur. Les deux premières sont mortes, la troisième demeure avec son mari dans le même village qu'Alexandre. Tous les jours elle va le voir et y passe trois ou quatre heures de suite. De quoi peuvent-ils causer ? Son frère oublie-t-il son mugissement pour parler un langage humain et redevenir un être raisonnable ? c'est ce que personne ne sait. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce fait si extraordinaire est fort peu connu ; il n'a jamais été publié par aucun

journal, et pourtant il se passe tout près de Kazan, qui est une ville où il y a une université, des savants et des médecins. Il est vrai qu'au commencement on a fait des recherches, mais il me semble qu'on s'est trop vite découragé. Et pourtant, quel vaste champ pour l'observation de la science, sans parler du côté psychologique ! C'est un fait actuel que chacun est à même de constater.

Le Spiritisme, qui explique tant de choses, pourrait-il donner la solution de ce phénomène étrange ? Je n'ose vous demander une réponse par écrit, votre temps vous est trop précieux ; j'espère seulement que si vous trouvez ce fait digne de votre examen, vous voudrez bien en dire votre opinion dans la *Revue spirite*, que nous recevons ici.

Agréez, etc.

Une chose ressort évidemment de ce récit, c'est que ce jeune homme n'est pas fou, dans l'acception scientifique du mot ; il jouit de la plénitude de sa raison, quand il veut. Mais quelle peut être la cause d'une pareille excentricité, à cet âge ? Nous croyons que la science sera longtemps avant de la trouver avec ses ressources purement matérielles. Il y a cependant autre chose qu'une simple manie, c'est l'assimilation de la voix et des gestes à ceux des animaux. On a vu, il est vrai, des individus abandonnés dans les bois, dès leur bas âge, vivant avec les bêtes, en avoir adopté les cris et les mœurs par imitation ; mais ici ce n'est pas le cas ; ce jeune homme a fait des études sérieuses, il vit sur ses terres et au milieu d'un village ; il est en contact journalier avec des êtres humains ; ce n'est donc point chez lui le fait de l'habitude et de l'isolement.

C'est, a dit le somnambule de Londres, la maladie de Nabuchodonosor ; mais qu'est-ce que cette maladie ? L'histoire de ce roi n'est-elle pas une légende ? est-il possible qu'un homme soit changé en bête ? Cependant, si l'on rapproche le récit biblique du fait actuel d'Alexandre R…, on remarque entre eux plus d'un point de ressemblance. On comprend que ce qui se passe de nos jours a pu se passer en d'autres temps, et que le roi de Babylone ait pu être atteint d'un mal semblable. Si donc ce roi, dominé par une influence analogue, a quitté son palais, comme Alexandre R… son château ; s'il a vécu et crié comme lui, à la manière des bêtes, on a pu dire, dans le langage allégorique du temps, qu'il avait été changé en bête. Cela détruit, il est vrai, le miracle ; mais combien de miracles tombent aujourd'hui devant les lois de la nature qui se découvrent chaque jour !

La religion y gagne qu'on accepte comme naturel un fait qu'on repoussait comme merveilleux. Lorsque les adversaires du Spiritisme disent qu'il ressuscite le surnaturel et la superstition, ils prouvent qu'ils n'en savent pas le premier mot, puisqu'il vient, au contraire, prouver que certains faits réputés mystérieux ne sont que des effets naturels.

Ce récit ayant été lu à la Société de Paris, comme sujet d'étude, un médium fut prié d'évoquer les Esprits qui pouvaient en donner l'explication. Les trois communications suivantes furent obtenues : l'une, du frère défunt Voldemar ; la seconde, de l'Esprit protecteur des deux frères, et la troisième, du guide spirituel d'un autre médium.

(Société spirite de Paris, 13 octobre 1865. – Médium, M Desliens.)

I

Me voici !… Que me voulez-vous ?… De quel droit vous immiscez-vous dans des affaires de famille et toutes intimes !… Sachez que nul ne m'a jamais offensé en vain, et craignez d'encourir ma colère, si vous cherchez à pénétrer un secret qui ne vous appartient pas ! Vous voulez avoir la clef des raisons qui portent mon frère à faire de pareilles sottises ?… Sachez que toute la cause réside en moi, qui l'ai puni de cette manière du manque de foi dont il s'est rendu coupable à mon égard. Un lien nous unissait, lien terrible ! lien de mort !… Il devait accomplir sa promesse, il ne l'a pas fait, il a été lâche !… Qu'il subisse donc la peine d'une faute qui ne saurait trouver grâce devant moi !… Mon complice dans l'action, il devait me suivre au supplice. Pourquoi a-t-il hésité ?… Il porte aujourd'hui la peine de ses hésitations.

Ne pouvant le contraindre à me suivre, du moins immédiatement, j'employai la puissance magnétique, que je possède à un extrême degré, pour le contraindre à abandonner sa volonté et son être à mon libre arbitre. Il souffre dans cette position !… tant mieux ! chacun de ses gémissements intérieurs me cause un tressaillement de sombre joie.

Êtes-vous content de mon urbanité ? trouvez-vous mes explications suffisantes ?… Non ; vous voudriez me moraliser… mais, qui êtes-vous donc pour me prêcher ? êtes-vous pope ? non ; eh bien ! à quel titre voulez-vous que je vous écoute ? Je ne veux rien entendre et je retourne en ce lieu que je n'aurais pas dû quitter. Il comprend ses maux en ce moment ; peut-être sa volonté réagit-elle sur sa matière ! Malheur à vous, si vous le faisiez échapper à ma domination !

VOLDEMAR R…

II

N'essayez pas, du moins quant à présent, de contraindre ce pauvre insensé à vous entendre ; il ne saurait le faire, et vos paroles n'auraient d'autres résultats que d'exciter sa rage brutale. Je viens en sa place vous donner quelques explications qui jetteront un peu de lumière sur le sombre drame dont ces deux êtres ont été les acteurs dans une autre existence. Ils expient en ce moment, en subissant les conséquences d'actions criminelles dans le détail desquelles je ne saurais entrer aujourd'hui. Sachez seulement que, de ces deux individualités, Alexandre fut, sous un autre nom et à une autre époque, le subordonné de Voldemar, dans une condition sociale que quelques paroles du récit que vous avez lu, pourront vous faire présumer. Méditez ce passage où il est dit qu'Alexandre exigeait que l'on sonnât la cloche au commencement de ses repas et vous serez sur la voie. Subordonné, comme je vous l'ai dit, à Voldemar, il commit, sous les instigations de celui-ci, diverses actions dont ils portent tous deux la responsabilité aujourd'hui, et qui sont la source de leurs souffrances.

Alexandre était et est encore d'un caractère faible et vacillant, lorsqu'une cause quelconque donnait à quelqu'un empire sur lui ; pour tous les autres, il était hautain, despote, brutal. Bref, il était sous l'empire de ce frère. Ce qu'ils firent tous deux, c'est ce que l'avenir vous apprendra par la suite de cette étude. Passons aux résultats.

Ils se promirent de ne jamais se trahir ni s'abandonner, et, en outre, Voldemar se réserva de peser, de toute sa volonté puissante, sur son malheureux complice. Vous avez vu qu'il l'avait pris comme plastron de ses plaisanteries dans le fragment d'existence qu'ils parcoururent ensemble. Ces deux êtres, doués d'une intelligence peu commune, avaient antérieurement formé, par l'association de leurs penchants mauvais, une ligue redoutable contre la société. Voldemar fut enlevé par un décret de la Providence, qui préparait ainsi les voies de la rénovation de ces deux êtres. Sous l'empire de sa promesse, Alexandre voulait suivre son frère au tombeau, mais son affection pour une personne dont il est parlé dans le récit, la fatigue d'un joug qu'il supportait avec peine, lui firent prendre la résolution de lutter. Son frère ne pouvait le tuer matériellement, mais il l'a tué moralement, en l'entourant d'un réseau d'influences qui ont déterminé l'obsession cruelle dont vous connaissez les suites.

Le somnambule qui a désigné cette affection sous le nom de *maladie de Nabuchodonosor* n'était pas si loin de la vérité qu'on pourrait le

croire, car Nabuchodonosor n'était autre qu'un obsédé qui se persuadait avoir été changé en bête. C'est donc une obsession, qui n'exclut pas, comme vous le savez, l'action de l'intelligence et ne l'annihile pas d'une manière fatale ; c'est un des cas les plus remarquables dont l'étude ne peut qu'être profitable pour tous. Pour ce soir, elle nous entraînerait trop loin par les développements qu'elle nécessite. Je me bornerai à cet exposé, vous priant en même temps de réunir vos forces spirituelles pour évoquer Voldemar. Comme il le craint avec raison, en son absence son frère recouvre son énergie et peut se libérer. C'est pourquoi il lui répugne de le quitter, et il exerce sur lui une action magnétique continuelle.

Leur guide à tous deux,

PAULOWITCH.

III

(Médium, madame Delanne.)

Mes frères bien-aimés, certains faits rapportés dans les Écritures, sont regardés par beaucoup de gens comme des fables faites pour les enfants. On les a dédaignés, parce qu'on ne les a pas compris, et l'on a refusé d'y ajouter foi. Néanmoins, dégagé de la forme allégorique, le fond en est vrai, et le Spiritisme seul pouvait en donner la clef. Il va s'en produire de diverses natures, non-seulement chez les Spirites, mais chez tout le monde, et par toute la terre, qui forceront les savants à étudier, et c'est alors qu'on pourra se convaincre, malgré le dire de quelques-uns, que le Spiritisme apprend du nouveau, car c'est par lui qu'on aura l'explication de ce qui est resté inexpliqué jusqu'à ce jour. Ne vous a-t-on pas dit que l'obsession allait revêtir de nouvelles formes ? Ceci en est un exemple.

La punition de Nabuchodonosor n'est donc pas une fable ; il n'a pas été, comme vous l'avez dit fort judicieusement, changé en bête ; mais il était, comme le sujet qui vous occupe en ce moment, privé pour un temps du libre exercice de ses facultés intellectuelles, et cela, dans des conditions qui l'assimilaient à la brute, et faisaient pour tous du puissant despote, un objet de pitié : Dieu l'avait frappé dans son orgueil.

Toutes ces questions se rattachent à celles des fluides et du magnétisme. Dans ce jeune homme, il y a obsession et subjugation ; il est d'une grande lucidité à l'état d'Esprit, et son frère exerce sur lui

une influence magnétique irrésistible ; il l'attire facilement hors de son corps, lorsqu'une personne amie et sympathique n'est pas là pour le retenir ; il souffre lorsqu'il est dégagé ; pour lui aussi, c'est une punition, et c'est alors qu'il fait entendre ses rugissements féroces.

Ne vous hâtez donc pas de condamner ce qui est écrit dans les livres sacrés, ainsi que le font la plupart de ceux qui ne voient que la lettre et non l'esprit. Chaque jour vous vous éclairerez davantage, et de nouvelles vérités se dérouleront à vos yeux, car vous êtes loin d'avoir épuisé toutes les applications de ce que vous savez en Spiritisme.

ST BENOÎT.

Il résulte de cette explication éminemment rationnelle, que ce jeune homme est sous l'empire d'une obsession, ou mieux, d'une terrible subjugation, semblable à celle qu'a subie le roi Nabuchodonosor. Cela détruit-il la justice de Dieu qui avait puni ce monarque orgueilleux ? Nullement, puisque nous savons que les obsessions sont à la fois des épreuves et des châtiments. Dieu pouvait donc le punir en le plaçant sous le joug d'un Esprit malfaisant qui le contraignait d'agir comme une bête, sans pour cela le métamorphoser en bête. La première de ces punitions est naturelle, et s'explique par les lois des rapports du monde visible et du monde invisible ; l'autre est anti-naturelle, fantastique, et ne s'explique pas ; l'une se présente, de nos jours, comme une réalité, sous les formes diverses de l'obsession, l'autre ne se trouve que dans les contes de fées ; enfin, l'une est acceptable par la raison, et l'autre ne l'est pas.

Au point de vue du Spiritisme, ce fait offre un important sujet d'étude ; l'obsession s'y présente sous un aspect nouveau quant à la forme et quant à la cause déterminante, mais qui n'a rien de surprenant après ce qu'il nous est donné de voir chaque jour. Saint Benoît a bien raison de dire que nous sommes loin d'avoir épuisé tourtes les applications du Spiritisme, ni compris tout ce qu'il peut nous expliquer ; tel qu'il est, il nous présente une riche mine à explorer à l'aide des lois qu'il nous fait connaître ; avant de dire qu'il est stationnaire, sachons donc mettre à profit ce qu'il nous apprend.

Le patriarche Joseph et le voyant de Zimmerwald.

Un de nos abonnés de Paris nous écrit ce qui suit :

« En lisant le numéro de la *Revue Spirite* du mois d'octobre, je me suis reporté à un passage de la Bible qui signale un fait analogue à la médiumnité du voyant de la forêt de Zimmerwald, et que voici :

« Lorsque les frères de Joseph furent sortis de la ville, comme ils n'avaient fait encore que peu de chemin, Joseph appela l'intendant de sa maison, et il lui dit : Courez vite après ces gens ; arrêtez-les, et leur dites : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien ? – La coupe que vous avez dérobée est celle dans laquelle mon Seigneur boit, et *dont il se sert pour deviner*. Vous avez fait une très méchante action. »

« Quand les frères de Joseph furent amenés en sa présence, il leur dit :

« Pourquoi avez-vous agi ainsi avec moi ? Ignorez-vous qu'il n'y a personne qui m'égale dans *la science de deviner les choses cachées* ? » (Genèse, ch. XLIV, *v*. 5, 15.)

« Le genre de médiumnité que vous signalez existait donc chez les Égyptiens et chez les Juifs. » C., avocat.

Rien n'est plus positif en effet ; Joseph possédait l'art de deviner, c'est-à-dire de voir les choses cachées, et il se servait pour cela d'une coupe à boire, comme le voyant de Zimmerwald se sert de son verre. Si la médiumnité est une faculté démoniaque, voilà donc un des personnages les plus vénérés de l'antiquité sacrée convaincu d'agir par le démon. S'il agissait par Dieu, et nos Médiums par le démon, le démon fait donc exactement la même chose que Dieu, et par conséquent l'égale en puissance. On s'étonne de voir des hommes graves soutenir une pareille thèse qui ruine leur propre doctrine.

Le Spiritisme n'a donc ni découvert, ni inventé les Médiums, mais il a découvert les lois de la médiumnité, et il l'explique. C'est ainsi qu'il est la véritable clef pour l'intelligence de l'Ancien et du Nouveau-Testament, où abondent les faits de ce genre ; c'est faute d'avoir eu cette clef, qu'il a été fait sur les Écritures tant de commentaires contradictoires qui n'ont rien expliqué. L'incrédulité allait sans cesse croissant à l'endroit de ces faits et envahissait même l'Église ; désor-

mais on les admettra comme phénomènes naturels, puisqu'ils se reproduisent de nos jours par des lois maintenant connues. Nous avons donc raison de dire que le Spiritisme est une science positive qui détruit les derniers vestiges du merveilleux.

Supposons que l'on ait perdu les livres des Anciens, qui nous expliquent la théogonie païenne ou mythologie, comprendrait-on aujourd'hui le sens des innombrables inscriptions que l'on découvre chaque jour, et qui se rapportent plus ou moins directement à ces croyances ? Comprendrait-on la destination, les motifs de structure de la plupart des monuments dont nous voyons les restes ? Saurait-on ce que représentent la plupart des statues et des bas-reliefs ? Non, assurément ; sans la connaissance de la mythologie, toutes ces choses seraient pour nous des lettres-mortes, comme l'écriture cunéiforme et les hiéroglyphes égyptiens. La mythologie est donc la clef à l'aide de laquelle nous reconstruisons l'histoire du passé au moyen d'un fragment de pierre, comme Cuvier, avec un os, reconstruisait un animal antédiluvien. Parce que nous ne croyons plus aux fables des divinités païennes, faut-il pour cela négliger ou mépriser la mythologie ? Celui qui émettrait une telle pensée serait traité de barbare.

Eh bien ! le Spiritisme, comme croyance à l'existence et à la manifestation des âmes, comme moyen de s'entretenir avec elles ; le magnétisme, comme moyen de guérison ; le somnambulisme, comme double vue, étaient très répandus dans l'antiquité, et se sont mêlés à toutes les théogonies, même à la théogonie juive et plus tard chrétienne ; il y est fait allusion dans une foule de monuments et inscriptions qui nous restent. Le Spiritisme, qui embrasse en même temps le magnétisme et le somnambulisme, est un flambeau pour l'archéologie et l'étude de l'antiquité. Nous sommes même convaincu que c'est une source féconde pour l'intelligence des hiéroglyphes, car ces croyances étaient très répandues en Egypte, et leur étude faisait partie des mystères cachés au vulgaire. Voici quelques faits à l'appui de cette assertion.

Un de nos amis, savant archéologue qui habite l'Afrique, et qui est en même temps un Spirite éclairé, trouva, il y a quelques années, aux environs de Sétif, une inscription tumulaire dont le sens était absolument inintelligible sans la connaissance du Spiritisme.

Nous nous rappelons avoir vu au Louvre, il y a de cela fort longtemps, une peinture égyptienne représentant un individu couché et endormi, et un autre debout, les bras et les doigts dirigés vers le premier, sur lequel il fixait ses regards, dans l'attitude exacte d'un

homme qui fait des passes magnétiques. On eût dit ce dessin calqué sur la petite vignette que M. le baron Dupotet mettait jadis sur le frontispice de son *Journal du Magnétisme*. Pour tout magnétiseur, il n'y avait pas à se méprendre sur le sujet de ce tableau ; pour quiconque n'aurait pas connu le magnétisme, il n'avait pas de sens. Le fait seul prouverait, si l'on n'en avait pas une foule d'autres, que les anciens Égyptiens savaient magnétiser, et qu'ils s'y prenaient à peu près comme nous. Cela faisait donc partie de leurs mœurs, puisque cela se trouvait consacré sur un monument public. Sans le magnétisme moderne, qui nous a donné la clef de certaines allégories, nous ne le saurions pas.

Une autre peinture égyptienne, également au Louvre, représentait une momie debout, entourée de bandelettes ; un corps de même forme et grandeur, mais sans bandelettes, s'en détachait à moitié, comme s'il sortait de la momie, et un autre individu, placé en avant, semblait l'attirer à lui. Nous ne connaissions pas alors le Spiritisme, et nous nous demandions ce que cela pouvait signifier.

Il est clair aujourd'hui que cette peinture allégorique représente l'âme se séparant du corps, tout en conservant l'apparence humaine, et dont le dégagement est facilité par l'action d'une autre personne incarnée ou désincarnée, ainsi que nous l'enseigne le Spiritisme.

Ne croyez pas au Spiritisme, si vous le voulez ; mettez que ce soit une chimère : personne ne vous l'impose ; étudiez-le comme vous étudieriez la mythologie, à titre de simple renseignement, et tout en riant de la crédulité humaine, et vous verrez quels horizons il vous ouvrira, pour peu que vous soyez un homme sérieux.

Dissertations spirites.

Le repos éternel.

(Société de Paris, 13 octobre 1865. – Médium, M. Leymarie.)

Lorsque je laissai mon enveloppe terrestre, on prononça sur ma tombe plusieurs discours, et tous étaient empreints de la même idée. Sonnez, mon ami, disait l'un, allez jouir du repos éternel. Ame, disait le prêtre, reposez-vous dans la contemplation divine. Ami, répétait le troisième, dors en paix après ta vie si bien remplie. Enfin c'était le

repos éternel continu qui ressortait du fond de tant d'adieux touchants.

Le repos éternel ! qu'entendait-on par cette expression et qu'entend-on par les mêmes paroles continuellement répétées à chaque disparition en terre d'un homme qui s'en va dans l'inconnu ?

Ah ! nous nous reposons, dites-vous, mes amis ; étrange erreur ! vous comprenez le repos à votre manière. Regardez autour de vous, le repos existe-t-il ? Les arbres en ce moment vont se dépouiller de leurs enveloppes charmantes ; tout gémit en cette saison ; la nature semble se préparer à la mort, et pourtant, si l'on cherche, on trouve la vie en préparation sous cette mort apparente ; tout s'épure dans ce grand laboratoire terrestre, et la sève et la fleur, l'insecte et le fruit, tout ce qui doit parer et féconder.

Cette montagne, qui semble avoir l'immobilité éternelle, ne se repose pas ; les molécules infinies qui la composent accomplissent un travail énorme ; elles tendent, les unes à s'agréger, les autres à se séparer ; et cette lente transformation cause l'étonnement d'abord, et ensuite l'admiration du chercheur qui trouve en tout des instincts divers et des mystères à explorer. Et si la terre s'agite ainsi dans ses entrailles, c'est que ce grand creuset élabore et prépare l'air que vous respirez, les gaz qui doivent sustenter la nature entière ; c'est qu'elle imite les millions de planètes que vous apercevez dans l'espace et dont chaque jour les mouvements, le travail continu, obéissent à la volonté souveraine ; leur évolution est mathématique, et si elles renferment d'autres éléments que ceux qui vous font agir, allez ! croyez-le, ces éléments travaillent à leur épuration, à leur perfection.

Oui, à leur perfection ; car c'est le mot éternel ; la perfection, c'est le but, et pour l'atteindre, atomes, molécules, sève, minerais, arbres, animaux, hommes, planètes et Esprits s'évertuent à ce mouvement général, qui est admirable par sa diversité, car il est l'harmonie ; toutes les tendances vont au même but, et ce but est Dieu, centre de toute attraction.

Depuis mon départ de la terre, ma mission n'est pas accomplie ; je cherche et travaille chaque jour ; ma pensée agrandie embrasse mieux la puissance dirigeante ; je me sens meilleur en faisant bien, et tout comme moi les légions innombrables d'Esprits préparent l'avenir. Ne croyez pas au repos éternel ! Ceux qui prononcent ces mots n'en comprennent pas le vide. Vous tous qui m'entendez, pouvez-vous tuer la pensée, la forcer au repos ? Oh ! non ; la vagabonde cherche et cherche toujours, et n'en déplaise aux aimables et utiles jongleurs qui nient

l'Esprit et sa puissance, l'Esprit existe, nous le prouvons et le prouverons mieux à l'heure venue. Nous leur enseignerons, à ces apôtres de l'incrédulité, que l'homme ce n'est pas le néant, une agrégation d'atomes réunis par un hasard et détruits de même ; nous leur montrerons l'homme rayonnant par sa volonté et son libre arbitre, maître de ses destinées, et élaborant dans la géhenne terrestre la puissance d'action nécessaire à d'autres vies, à d'autres épreuves. SONNEZ.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Sous presse pour paraître dans quelques jours

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME.
Par ALLAN KARDEC

3° *édition*
REVUE, CORRIGÉE ET MODIFIÉE.

Cette édition a été l'objet d'un remaniement complet de l'ouvrage. Outre quelques additions, les principaux changements consistent dans une classification plus méthodique, plus claire et plus commode des matières, ce qui en rend la lecture et les recherches plus faciles.

LA GAZETTE DU MIDI DEVANT LE SPIRITISME

A PROPOS DES FRÈRES DAVENPORT

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

Par Ernest ALTONY

Brochure in-8°. Prix : 1 fr., par la poste 1 fr. 20. – Marseille, chez Mengelle, libraire, 32 *bis*, rue Longue-des-Capucins.

Se vend au profit des familles victimes du choléra. Pour recevoir cette brochure, il suffit d'adresser 1 fr. 20 c. en timbres-poste à M. Altony, chez M. Mengelle, libraire à Marseille.

AVIS

M. LEDOYEN, libraire à Paris (Palais-Royal), étant retiré des affaires et n'ayant point de successeur, toutes les demandes d'abonnements ou autres qui lui seraient adressées resteraient sans effet.

ALLAN KARDEC.

Paris. - Typ. de COSSON et C[e], rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1865.

Ouvrez-moi !

Appel de Carita.

On nous écrit de Lyon :

« … Le Spiritisme, ce grand trait d'union entre tous les enfants de Dieu, nous a ouvert un si large horizon, que nous pouvons regarder d'un point à l'autre tous ces cœurs épars que les circonstances ont placés à l'orient et à l'occident, et les voir tressaillir à un seul appel de Carita. Je me souviens encore de la profonde émotion que j'ai ressentie lorsque, l'année dernière, la *Revue spirite* nous rendait compte de l'impression qu'avait produite dans toutes les parties de l'Europe une communication de cet excellent Esprit. Sans doute on pourra dire tout ce qu'on voudra contre le Spiritisme : c'est une preuve qu'il grandit, car on ne s'attaque généralement pas aux petites causes, mais aux grands effets. Du reste, que sont ces attaques, sinon comme la colère d'un enfant qui jetterait des pierres dans l'océan pour l'empêcher de gronder, et les détracteurs du Spiritisme ne se doutent guère qu'en dénigrant la doctrine, ils font tous les frais d'une réclame qui donne à tous ceux qui les lisent l'envie de connaître ce redoutable ennemi qui a pour mot d'ordre : Hors la charité point de salut… »

Cette lettre était accompagnée de la communication suivante, dictée par l'Esprit de *Carita*, l'éloquente et gracieuse quêteuse que les bons cœurs connaissent si bien.

(Lyon, 8 novembre 1865.)

« Il fait froid, il pleut, le vent souffle bien fort, ouvrez-moi.

« J'ai fait une longue route à travers le pays de la misère, et je reviens, le cœur meurtri, les épaules chargées du fardeau de toutes les douleurs. Ouvrez-moi bien vite, mes aimés, vous qui savez que lorsque la charité frappe à votre porte, c'est qu'elle a rencontré bien des malheureux sur son chemin. Ouvrez votre cœur pour recevoir mes confidences ; ouvrez votre aumônière pour tarir les larmes de mes protégés, et écoutez-moi avec cette émotion que la douleur fait monter de votre âme à vos lèvres. Oh ! vous qui savez ce que Dieu réserve, et qui pleurez souvent de ces larmes d'amour que le Christ appelait la rosée de la vie céleste, ouvrez-moi !… Merci ! je suis entrée.

« Ce matin, je suis partie ; on m'appelait de tous côtés, et la souffrance a la voix si vibrante, qu'un seul appel suffit. Ma première visite fut pour deux pauvres vieillards : l'homme et la femme. Ils ont vécu tous deux de ces longs jours où le pain se fait rare, où le soleil se cache, où le travail manque aux bras vaillants qui l'appellent ; ils ont enseveli leur misère sous le foyer de la dignité, et nul n'a pu deviner que souvent le jour s'écoulait sans apporter son pain quotidien. Puis l'âge est venu, les membres se sont roidis, les yeux se sont voilés, et le maître qui fournissait le travail a dit : Je n'ai plus rien à faire. Pourtant la mort n'est pas venue, et la faim et le froid se font chaque jour les visiteurs habituels de la pauvre demeure. Comment répondre à cette misère ? En la proclamant ? Oh ! non. Il y a des blessures que l'on ne guérit pas en arrachant l'appareil qui les couvre. Ce qui calme le cœur, c'est une parole de consolation dite par une voix amie qui a deviné, avec son âme, ce qu'on a caché à ses yeux. Pour ces pauvres-là, ouvrez-moi !

« Et puis, j'ai vu une mère partager son unique morceau de pain entre trois petits enfants, et comme le morceau était un peu exigu, elle ne garda rien pour elle. J'ai vu l'âtre éteint, le coucher veuf de son mobilier ; j'ai vu les membres grelottants sous une enveloppe usée ; j'ai vu le mari rentrer à la maison sans avoir trouvé d'ouvrage ; j'ai vu enfin le dernier enfant mourir sans secours, parce que le père et la mère sont Spirites et qu'ils ont eu à subir les humiliations des œuvres de bienfaisance.

« J'ai vu la misère dans toute sa hideuse plaie ; j'ai vu les cœurs s'atrophier, et la dignité s'éteindre sous le ver rongeur de la nécessité de

vivre. J'ai vu des créatures de Dieu renier leur origine immortelle, parce qu'elles ne comprenaient pas l'épreuve. J'ai vu, enfin, le matérialisme grandir avec la misère, et j'ai vainement crié : Ouvrez-moi, je suis la charité ; je viens à vous le cœur rempli de tendresse ; ne pleurez plus, je viens vous consoler ; mais le cœur des malheureux ne m'a pas entendu, leurs entrailles avaient trop faim !

« Alors je me suis rapproché de vous, mes bons amis, de vous qui m'avez écoutée, de vous qui savez que Carita est la mendiante pour les pauvres, et je vous ai dit : Ouvrez-moi !

« Je viens de vous raconter ce que j'ai vu dans ma longue journée, et, je vous en prie, ayez pour mes pauvres une pensée, une parole, un doux souvenir, afin que le soir, à l'heure de la prière, ils ne s'endorment pas sans dire merci à Dieu, parce que vous leur aurez souri de loin. Les pauvres, vous le savez, sont la pierre de touche que Dieu envoie sur terre pour éprouver votre cœur ; ne les repoussez pas, afin qu'un jour, lorsque vous aurez passé le seuil qui conduit à l'espace, Dieu vous reconnaisse pour des cœurs sans alliage, et vous admette au séjour des élus ! – CARITA. »

Nous nous faisons avec bonheur les interprètes de la bonne Carita, et nous espérons qu'elle n'aura pas dit en vain : Ouvrez-moi ! Si elle frappe à la porte avec tant d'insistance, c'est que l'hiver y frappe aussi de son côté.

Souscription

Au profit des pauvres de Lyon et des victimes du choléra,

Ouverte au bureau de la *Revue spirite*.

Cette année, une cause de souffrances est venue s'ajouter aux rigueurs de l'hiver qui s'avance à grands pas. Jamais, sans doute, la sollicitude de l'autorité ne s'est montrée plus intelligente et plus prévoyante que dans cette dernière invasion du fléau, à l'égard de ceux qui en sont atteints ; promptitude et sage distribution des secours médicaux et autres, rien n'a fait défaut sous ce rapport ; c'est une justice que chacun se plaît à lui rendre. Aussi, grâce aux mesures prises, ses ravages ont été rapidement circonscrits ; mais il laisse après lui des traces cruelles de son passage dans les familles pauvres, et les plus à plaindre ne sont pas ceux qui succombent. C'est là surtout que la charité privée est nécessaire.

L'état des sommes reçues et leur répartition sont soumis au contrôle de la Société spirite de Paris.

Les romans spirites.

Spirite, par Théophile Gautier – La *Double vue*, par Élie Berthet.

Qui dit roman, dit œuvre d'imagination ; l'essence même du roman est de représenter un sujet fictif quant aux faits et aux personnages ; mais dans ce genre même de productions, il est des règles dont le bon sens ne permet pas de s'écarter, et qui, jointes aux qualités du style, en font le mérite. Si les détails ne sont pas vrais en eux-mêmes, ils doivent tout au moins être vraisemblables et en parfait accord avec le milieu où l'on place l'action.

Dans les romans historiques, par exemple, le maintien strict de la couleur locale est de rigueur, et il est des anachronismes qui ne seraient pas tolérables ; le lecteur doit pouvoir se transporter par la pensée au temps et dans les lieux dont on parle et s'en faire une idée juste. C'était là le grand talent de Walter Scott ; en le lisant on se trouve en plein moyen âge ; s'il eût attribué les faits et gestes de François Ier à Louis XI, ou même s'il eût fait parler ce dernier et les personnages de sa cour comme au temps de la renaissance, le plus beau style n'eût pu racheter de telles erreurs.

Il en est de même des romans de mœurs ; leur mérite est dans la vérité des peintures, car il serait du dernier ridicule de prêter à un sujet espagnol les habitudes et le caractère des Anglais.

Au premier abord, le roman paraît être le genre le plus facile ; nous le tenons pour plus difficile que l'histoire, quoique moins sérieux ; l'historien a son cadre tracé par les faits dont il ne peut s'écarter d'une ligne ; le romancier doit tout créer ; mais beaucoup s'imaginent qu'il suffit d'un peu d'imagination et de style pour faire un bon roman ; c'est là une grave erreur ; il faut beaucoup d'instruction. Pour faire sa *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo devait connaître son vieux Paris archéologique aussi bien que son Paris moderne.

On peut faire des romans sur le Spiritisme comme sur toutes choses ; nous disons même que lorsqu'il sera connu et compris dans son essence, il fournira aux lettres et aux arts d'inépuisables sources de poésie ravissante ; mais ce ne sera certainement pas pour ceux qui ne le voient que dans les tables qui tournent, les cordes des frères Davenport, ou les jongleries des charlatans. Comme pour les romans historiques ou de mœurs, il est indispensable de connaître à fond le canevas sur lequel on veut broder, afin de ne pas faire de contre-sens,

qui seraient autant de preuves d'ignorance ; tel est le musicien qui fait des variations sur un thème de musique que l'on doit toujours reconnaître à travers les additions de la fantaisie. Celui donc qui n'a pas étudié à fond le Spiritisme, dans son esprit, dans ses tendances, dans ses maximes aussi bien que dans ses formes matérielles, est aussi impropre à faire un roman spirite de quelque valeur que l'eût été Lesage de faire Gil Blas, s'il n'eût connu l'histoire et les mœurs de l'Espagne.

Est-il donc nécessaire, pour cela, d'être Spirite croyant et fervent ? Pas le moins du monde ; il suffit d'être véridique, et l'on ne peut l'être sans savoir. Pour faire un roman arabe, il n'est certes pas besoin d'être musulman, mais il est indispensable de connaître assez la religion musulmane, son caractère, ses dogmes et ses pratiques, ainsi que les mœurs qui en découlent pour ne pas faire agir et parler les Africains comme des cavaliers français ; mais il en est qui croient qu'il suffit, pour donner le cachet de la race, de prodiguer à tort et à travers les *Allah* ! les noms de *Fatime* et de *Zuléma*, parce que c'est à peu près tout ce qu'ils savent de l'islamisme. En un mot, s'il ne faut pas être musulman, il faut s'imprégner de l'esprit musulman, comme pour faire une œuvre spirite, même fantastique, il faut s'imprégner de l'esprit du Spiritisme ; il faut enfin qu'en lisant un roman spirite, les Spirites puissent se reconnaître, comme les Arabes devront se reconnaître dans un roman arabe, et pouvoir dire : c'est cela ; mais ni les uns ni les autres ne se reconnaîtront s'ils sont travestis, et l'auteur n'aura fait qu'une œuvre informe, comme si un peintre peignait des dames françaises en costumes chinois.

Ces réflexions nous sont suggérées à propos du roman-feuilleton que M. Théophile Gautier publie en ce moment dans le grand *Moniteur*, sous le titre de *Spirite*. Nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement l'auteur ; nous ne savons quelles sont ses convictions ou ses connaissances touchant le Spiritisme ; son ouvrage, qui en est au début, ne permet pas encore d'en voir la conclusion. Nous dirons seulement que s'il n'envisageait son sujet que sous un seul point de vue, celui des manifestations, en négligeant le côté philosophique et moral de la doctrine, il ne répondrait pas à l'idée générale et complexe qu'embrasse son titre, bien que ce nom de *Spirite* soit celui d'un de ses personnages. Si les faits qu'il imagine pour le besoin de l'action, ne se renfermaient pas dans les limites tracées par l'expérience ; s'il les présentait comme se passant dans des conditions inadmissibles, son œuvre manquerait de vérité, et ferait supposer que les Spirites croient aux merveilles des contes des *Mille et une Nuits*. S'il prêtait

aux Spirites des pratiques et des croyances que ceux-ci *désavouent*, elle ne serait pas impartiale, et à ce point de vue, ne serait pas une œuvre littéraire sérieuse.

La doctrine spirite n'est point secrète comme celle de la maçonnerie ; elle n'a de mystères pour personne, et s'étale au grand jour de la publicité ; elle n'est ni mystique, ni abstraite, ni ambiguë ; mais claire et à la portée de tout le monde ; n'ayant rien d'allégorique, elle ne peut donner lieu ni aux équivoques ni aux fausses interprétations ; elle dit carrément ce qu'elle admet et ce qu'elle n'admet pas ; les phénomènes dont elle reconnaît la possibilité ne sont ni surnaturels ni merveilleux, mais fondés sur des lois de la nature ; de sorte qu'elle ne fait ni miracles ni prodiges. Celui donc qui ne la connaît pas ou qui se méprend sur ses tendances, c'est qu'il ne veut pas se donner la peine de la connaître. Cette clarté et cette vulgarisation des principes spirites, qui comptent des adhérents dans tous les pays et dans tous les rangs de la société, sont la réfutation la plus péremptoire des diatribes de leurs adversaires, car il n'est pas une seule de leurs allégations erronées qui n'y trouve une réponse catégorique. Le Spiritisme ne peut donc que gagner à être connu, et c'est à quoi travaillent, sans le vouloir, ceux qui croient le ruiner par des attaques dépourvues de tout argument sérieux. Les écarts de convenance dans le langage produisent un effet tout contraire à celui qu'on se propose ; le public les apprécie, et ce n'est pas en faveur de ceux qui se les permettent ; plus l'agression est violente, plus elle porte de gens à s'enquérir de la vérité, et cela même dans les rangs de la littérature hostile. Le calme des Spirites devant cette levée de boucliers ; le sang-froid et la dignité qu'ils ont conservés dans leurs réponses, font avec l'acrimonie de leurs antagonistes un contraste qui frappe même les indifférents, et ont jeté l'incertitude dans les rangs opposés, qui comptent aujourd'hui plus d'une désertion.

Le roman spirite peut être considéré comme une transaction passagère entre la négation et l'affirmation. Il faut un courage réel pour affronter et braver le ridicule qui s'attache aux idées nouvelles, mais ce courage vient avec la conviction ; plus tard ; nous en sommes convaincu, des rangs de nos adversaires de la presse sortiront des champions sérieux de la doctrine.

Lorsque les tendances de l'ouvrage de M. Théophile Gautier seront mieux dessinées, nous en donnerons notre appréciation au point de vue de la vérité spirite.

Les réflexions ci-dessus s'appliquent naturellement aux œuvres du

même genre sur le magnétisme et le somnambulisme. La *double vue* a fourni dernièrement, à M. *Élie Berthet*, le sujet d'un roman très intéressant publié par le *Siècle*, et qui, au talent de l'écrivain, joint le mérite de l'exactitude. L'auteur a dû incontestablement, faire une étude sérieuse de cette faculté ; pour la décrire comme il le fait, il faut avoir vu et bien observé. On pourrait cependant lui reprocher un peu d'exagération dans l'extension qu'il lui donne dans certains cas. Un autre tort, selon nous, est de la présenter comme une maladie ; or une faculté naturelle, quelle qu'elle soit, peut coïncider avec un état pathologique, mais n'est point une maladie par elle-même, et la preuve en est, c'est qu'une foule de personnes douées au plus haut degré de la double vue, se portent parfaitement bien. L'héroïne est ici une jeune fille poitrinaire et cataleptique : c'est là son mal véritable. La faculté dont elle jouit a causé des malheurs par les méprises qui en ont été la suite, c'est pourquoi elle déplore le don *funeste* qu'elle a reçu ; mais ce don n'a été funeste que par l'ignorance, l'inexpérience et l'imprudence de ceux qui s'en sont maladroitement servis ; à ce point de vue, il n'est pas une seule de nos facultés qui ne puisse devenir un présent funeste par le mauvais usage ou les fausses applications qu'on en peut faire.

Ces réserves faites, nous dirons que le phénomène est parfaitement décrit ; c'est bien là cette vue de l'âme dégagée qui ne connaît pas les distances, qui pénètre la matière comme un rayon de lumière pénètre les corps transparents, et qui est la preuve patente et visible de l'existence et de l'indépendance du principe spirituel ; c'est bien encore là le tableau de l'étrange transfiguration qui s'opère dans l'extase, de cette prodigieuse lucidité qui confond par sa précision dans certains cas, et qui déroute par les illusions qu'elle produit parfois. Chez les acteurs du drame, c'est la peinture la plus vraie des sentiments qui agitent les croyants, les incrédules, les incertains et les étonnés. Il y a là un médecin qui flotte entre le scepticisme et la croyance, mais en homme de bon sens, qui ne croit pas que la science ait dit son dernier mot, il observe, étudie, et constate les faits. Sa conduite pendant les crises de la jeune fille atteste sa prudence. Il y a aussi la flétrissure des exploiteurs, qui y sont justement fustigés.

L'auteur eût fait une œuvre incomplète, s'il eût négligé le côté moral de la question. Son but n'est point de piquer la curiosité par des faits extraordinaires, mais d'en déduire des conséquences utiles et pratiques. Un épisode, entre autres prouve qu'il a parfaitement compris cette partie de son programme.

La jeune voyante découvre dans un souterrain des papiers importants qui doivent mettre un terme à un grave procès de famille ; elle décrit les lieux et les circonstances avec minutie ; les fouilles faites, conformément à ses indications, prouvent qu'elle a très bien vu ; on trouve les papiers et le procès est mis à néant. Notons en passant que c'est spontanément qu'elle fait cette découverte, sollicitée qu'elle est par l'intérêt qu'elle porte à la famille, et non par suite de sollicitations. Le titre principal consistait en une charte en vieux style, dont elle donne une lecture *textuelle et complète* avec autant de facilité que si elle l'avait sous les yeux. C'est là surtout que sa faculté nous semble poussée un peu à l'exagération.

Plus loin elle voit un autre souterrain où sont d'immenses trésors dont elle explique l'origine. Pour y arriver, il faut traverser un autre caveau, rempli de débris humains, restes de nombreuses victimes des temps de la féodalité. Rien, jusque-là, qui ne soit probable ; ce qui ne l'est pas du tout, c'est que les âmes de ces victimes y soient restées enfermées depuis des siècles et puissent se dresser menaçantes devant ceux qui viendraient troubler leur sombre repos pour aller chercher le trésor ; là est le fantastique. Que ce soient les bourreaux, il n'y aurait rien de surprenant. Nous savons, par de nombreux exemples, que tel est souvent le châtiment *temporaire* des coupables, condamnés à demeurer sur le lieu même et en présence de leurs crimes, jusqu'à ce que, touchés de repentir, ils élèvent leurs pensées vers Dieu pour implorer sa miséricorde ; mais ici ce sont les victimes innocentes qui seraient punies, ce qui n'est pas rationnel.

Le propriétaire du château, vieil avare, alléché par la découverte des papiers, veut poursuivre les fouilles ; elles sont difficiles, périlleuses pour les ouvriers : rien ne l'arrête. La voyante le supplie en vain d'y renoncer ; elle lui prédit que, s'il persiste, il arrivera malheur. D'ailleurs, ajoute-t-elle, vous ne réussirez pas. – Ces trésors n'existent donc pas ? dit l'avare. – Ils existent tels que je les ai décrits, je le certifie ; mais, encore une fois, vous n'y arriverez pas. – Qui m'en empêchera ? – Les âmes qui sont dans le caveau qu'il faut traverser.

Le vieil avare, sceptique endurci, admettait bien la vue extra-corporelle de la jeune fille, sans trop se l'expliquer, parce qu'il venait d'en avoir la preuve à ses dépens, les papiers trouvés l'ayant débouté de ses prétentions dans le procès, mais il croyait plus à l'argent qu'aux puissances invisibles. Il continue : De quel droit s'y opposerait-on ? Ces trésors m'appartiennent, puisqu'ils sont dans ma propriété. – Non ;

ils seront découverts un jour sans difficulté par celui qui doit en jouir ; mais ce n'est pas à vous qu'ils sont destinés ; voilà pourquoi vous ne réussirez pas. Je vous le répète, si vous persistez, il vous arrivera malheur.

Ici est le côté essentiellement moral, instructif et vrai du récit. Ces paroles semblent empruntées au *Livre des médiums*, à l'article sur le concours des Esprits pour la découverte des trésors : « Si la Providence destine des trésors cachés à quelqu'un, il les trouvera *naturellement*, autrement non. » (Chap. XXVI, n° 295.) Il n'est pas d'exemple, en effet, que des Esprits ou des somnambules aient facilité de semblables découvertes, pas plus que le recouvrement d'héritages, et tous ceux qui, bercés de cette espérance, ont fait de pareilles tentatives, en ont été pour leurs peines et le bon argent, qu'ils ont dépensé. De tristes et souvent cruelles déceptions attendent ceux qui fondent l'espoir de s'enrichir sur de pareils moyens. Les Esprits n'ont pas pour mission de favoriser la cupidité et de nous procurer la richesse sans le travail, ce qui ne serait ni juste ni moral. Le somnambule lucide voit sans doute, mais ce qu'il lui est permis de voir, et les Esprits peuvent, selon les circonstances et par ordre supérieur, oblitérer leur lucidité, ou mettre des obstacles à l'accomplissement des choses qui ne sont pas dans les desseins de la Providence. Dans le cas dont il s'agit, il a été permis de trouver les papiers qui devaient mettre un terme aux dissensions de famille ; il ne l'a pas été de trouver des trésors qui ne devaient servir qu'à satisfaire la cupidité ; c'est pourquoi le vieil avare a péri victime de son obstination.

Les terribles péripéties du drame imaginé par M. Élie Berthet, ne sont pas aussi fantastiques qu'on pourrait le croire ; elles rappellent celles plus réelles qu'a subies M. Borreau, de Niort, dans des recherches de même nature, et dont l'émouvant récit se trouve dans sa brochure intitulée : *Comment et pourquoi je suis devenu Spirite*. (Voir notre compte rendu, Revue de décembre 1864.)

Une autre instruction, non moins importante, ressort du livre de M. Élie Berthet. La jeune fille a vu des choses positives, et dans une autre circonstance grave elle se trompe en attribuant un crime à une personne innocente. Quelle conséquence en veut tirer l'auteur ? Est-ce la négation de la faculté ? Non, puisque, à côté de cela, il la prouve ; mais cette conclusion, justifiée par l'expérience, que la lucidité la plus éprouvée n'est pas infaillible, et qu'on ne saurait s'y fier d'une manière absolue, sans contrôle. La vue, par l'âme, de choses que ne peut voir le corps, prouve l'existence de l'âme ; c'est déjà un résultat assez

important ; mais elle n'est point donnée pour la satisfaction des passions humaines.

Pourquoi donc l'âme, dans son état d'émancipation, ne voit-elle pas toujours juste ? C'est que l'homme étant encore imparfait, son âme ne peut jouir des prérogatives de la perfection. Quoique isolée, elle participe des influences matérielles, jusqu'à sa complète épuration. Ainsi en est-il des âmes désincarnées ou Esprits, à plus forte raison de celles qui sont encore liées à la vie corporelle. Voilà ce que fait connaître le Spiritisme à ceux qui se donnent la peine de l'étudier.

Mode de protestation d'un Spirite contre les attaques de certains journaux.

Un de nos correspondants nous écrit ce qui suit :

« Voici ce que j'écrivais, il y a deux ans, à M. Nefftzer, directeur du journal *le Temps :*

« Je m'étais abonné à votre journal, dont les tendances et les opinions m'étaient sympathiques ; c'est donc avec regret que je ne continue pas mon abonnement ; permettez-moi de vous en donner les motifs. Dans votre numéro du 3 juin, vous vous efforciez de jeter le ridicule sur le Spiritisme et les Spirites, en racontant une histoire plus ou moins authentique, sans citer ni noms, ni date, ni lieu, ce qui est commode. Vous cherchez à établir, thème aujourd'hui obligé des matérialistes, gênés énormément par le Spiritisme, que cette croyance mène à la folie. Sans doute, des esprits faibles, ayant déjà des tendances à un dérangement des facultés cérébrales, ont pu perdre tout à fait la tête en s'occupant du Spiritisme, comme cela leur serait arrivé sans cela, et comme cela arrive à ceux qui s'occupent de chimie, de physique ou d'astronomie, et même à des écrivains qui ne croient pas aux Esprits. Je ne nie pas non plus qu'il y ait des charlatans qui exploitent le Spiritisme, car quelle est la science qui puisse échapper au charlatanisme ? N'avons-nous pas des charlatans littéraires, industriels, agricoles, militaires, politiques, de ces derniers surtout ? Mais conclure de là contre le Spiritisme en général, c'est peu logique et peu sensé. Avant de lancer une accusation de cette nature, il faudrait au moins connaître la chose

dont on parle ; mais ce n'est que trop souvent la moindre des préoccupations de celui qui écrit ; on tranche, on décide à tort et à travers, ce qui est plus aisé que d'approfondir et d'apprendre.

« Si jamais vous éprouvez de grands malheurs, de vives douleurs, croyez-moi, monsieur, étudiez le Spiritisme ; là seulement vous trouverez la consolation et les vérités qui vous feront supporter vos chagrins, vos mécomptes ou vos désespoirs, ce qui vaudra mieux que le suicide. Que voudriez-vous nous donner de mieux que cette belle et consolante philosophie chrétienne ? Le culte des intérêts matériels, du veau d'or ? C'est peut-être ce qui convient au tempérament de la généralité des heureux du jour, mais il faut autre chose pour ceux qui ne veulent pas plus du fanatisme, de la superstition, des pratiques ridicules et grossières du moyen âge, que de l'athéisme, du panthéisme et de l'incrédulité systématique du dix-huitième et du dix-neuvième siècle.

« Permettez-moi ; monsieur, de vous engager à être plus prudent dans vos diatribes contre le Spiritisme, car elles s'adressent aujourd'hui, en France seulement, à quelque chose comme trois ou quatre cent mille personnes.

« BLANG DE LALÉSIE,

« Propriétaire à Genouilly près Joncy (Saône-et-Loire). »

« Les journaux nous ont informés, il y a peu de jours, de la mort du fils unique de M. Nefftzer. Je ne sais si ce malheur l'aura fait souvenir de ma lettre.

« Je viens d'adresser à M. Émile Aucante, administrateur du journal *l'Univers illustré*, la lettre ci-après :

« Je suis abonné depuis dix-huit mois à l'*Univers illustré*, et depuis cette époque, il n'y a guère de numéros où votre chroniqueur pseudonyme Gérôme n'ait jugé utile, pour occuper sa plume, de railler sur tous les tons le Spiritisme et les Spirites. Jusque-là, cet amusement, un peu fastidieux par sa fréquence, est fort innocent : le Spiritisme ne s'en porte pas plus mal. Mais M. Gérôme, s'apercevant sans doute qu'on s'inquiète peu de ses plaisanteries, change de langage, et, dans le numéro du 7 octobre, il traite tous les Spirites en masse d'idiots ; de la plaisanterie, il passe à l'injure, et ne craint pas d'insulter des milliers de gens tout aussi instruits, tout aussi éclairés, tout aussi intelligents que lui, parce qu'ils croient avoir une âme immortelle et pensent que cette âme, dans une autre vie, sera récompensée ou

punie suivant ses mérites ou ses démérites. M. Gérôme n'a pas de pareils préjugés ; fi donc ! Il croit sans doute qu'il mange, qu'il boit, qu'il reproduit son espèce, ni plus ni moins que mon chien ou mon cheval ; je lui en fais bien mon compliment.

« Si M. Gérôme daignait recevoir un conseil, je me permettrais de l'engager à ne parler que des choses qu'il connaît, et à se taire sur celles qu'il ne connaît pas, ou du moins, à les étudier, ce qui lui serait facile avec sa haute et incontestable intelligence. Il apprendrait ce dont il ne se doute certainement pas, c'est que le Spiritisme n'est autre chose que le christianisme développé, et que les manifestations des Esprits, qui ont été de tous temps, ne font rien à la doctrine, qui n'en existe pas moins, avec ou sans manifestations.

« Mais que parlé-je d'Esprits à un homme qui ne croit qu'au sien, et qui ignore peut-être s'il a une âme ! Bref, que M. Gérôme soit enrôlé sous la bannière du matérialisme, du panthéisme ou du paganisme, – ce dernier vaudrait mieux, car on y croyait, du moins, à l'existence de l'âme et de la vie future, – peu importe ! Mais, qu'il sache, en se respectant lui-même, respecter les croyances de ses lecteurs. Il est évident qu'il ne me serait pas possible de continuer à donner mon argent pour me faire insulter, et si ces injures devaient continuer, j'aurais le regret de cesser d'être votre abonné… »

M. de Lalésie est modeste en évaluant le nombre des Spirites de France à trois ou quatre cent mille ; il aurait pu doubler ce chiffre sans exagération, et il serait encore bien au-dessous des calculs de l'auteur d'une brochure qui prétendait nous pulvériser, et le portait à 20 millions. Au reste, un recensement exact des Spirites, est chose impossible, par la raison qu'ils ne sont point enrégimentés, qu'ils ne forment ni une corporation, ni une affiliation, ni une congrégation dont les membres sont enregistrés et peuvent être comptés.

Le Spiritisme est une croyance ; quiconque croit à l'existence et à la survivance des âmes et à la possibilité des relations entre les hommes et le monde spirituel, est Spirite, et beaucoup le sont intuitivement, sans avoir jamais entendu parler ni du Spiritisme ni des médiums. On est Spirite par conviction, comme d'autres sont incrédules ; pour cela, il n'est nullement besoin de faire partie d'une société, et la preuve, c'est qu'il n'y a pas la millième partie des adeptes qui fréquentent les réunions. Pour en faire le dénombrement, il n'y a aucun registre matricule à consulter ; il faudrait faire, auprès de chaque individu, une enquête, à l'effet de lui demander ce qu'il pense. Tous les jours on découvre, par la conversation, des personnes sym-

pathiques à l'idée, et qui, par cela seul, sont Spirites, sans qu'il soit besoin d'avoir un diplôme ou de faire un acte public quelconque. Le nombre s'en accroît tous les jours ; le fait est constaté par nos adversaires eux-mêmes, qui reconnaissent avec effroi que cette croyance envahit tous les rangs de la société, depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle. C'est donc une opinion avec laquelle il faut compter aujourd'hui, et qui a cela de particulier, qu'elle n'est circonscrite ni dans une classe, ni dans une caste, ni dans une secte, ni dans une nation, ni dans un parti politique ; elle a des représentants partout, dans les lettres, les arts, les sciences, la médecine, la magistrature, le barreau, l'armée, le commerce, etc.

Le nombre des Spirites, en France, dépasse assurément de beaucoup celui des abonnés à tous les journaux de Paris ; il est évident qu'ils entrent pour une notable partie parmi ces mêmes abonnés ; c'est donc à ceux qui les payent que messieurs les journalistes disent des injures ; or, comme le dit avec raison M. de Lalésie, il n'est pas agréable de donner son argent pour s'entendre bafouer ou injurier ; c'est pour cela qu'il a cessé ses abonnements aux journaux où il se voyait maltraité dans sa croyance, et il n'est personne qui ne trouve sa manière d'agir très logique.

Est-ce à dire que pour plaire aux Spirites, les journaux doivent adopter leurs idées ? En aucune façon. Tous les jours ils discutent des opinions qu'ils ne partagent pas, mais ils n'injurient pas ceux qui les professent. Ces écrivains ne sont pas juifs, et cependant ils ne se permettraient pas de jeter l'anathème et le mépris sur les juifs en général, ni de tourner leur croyance en ridicule. Pourquoi cela ? Parce que, disent-ils, il faut respecter la liberté de conscience. Pourquoi donc cette liberté n'existerait-elle pas pour les Spirites ? Ne sont-ils pas citoyens comme tout le monde ? Réclament-ils des exemptions et des privilèges ? Ils ne demandent qu'une chose : le droit de penser comme ils l'entendent. Ceux qui inscrivent sur leur drapeau : Liberté, égalité, fraternité, voudraient-ils donc créer en France une classe de parias ?

Comment le Spiritisme vient sans qu'on le cherche.

Jeune paysanne médium inconscient.

C'est un fait acquis à l'expérience, que les Esprits agissent sur les personnes qui sont le plus étrangères aux idées spirites, et à leur insu ; nous en avons cité maints exemples dans cette revue. Nous ne connaissons pas un seul genre de médiumnité qui ne se soit révélé spontanément, même celui de l'écriture. Comment ceux qui attribuent toutes ces manifestations à l'effet de l'imagination ou à la jonglerie expliqueront-ils le fait suivant.

Le petit village d'E…, dans le département de l'Aube, avait été jusqu'en ces derniers temps assez favorisé, par ce temps d'épidémie morale, pour être préservé du fléau du Spiritisme. Le nom même de cette œuvre satanique n'avait jamais frappé l'oreille de ses paisibles habitants, grâce, sans doute, à ce que le curé de l'endroit n'avait pas jugé à propos de prêcher contre. Mais qui compte sans son hôte compte deux fois ; il ne fallait pas compter sans les Esprits, qui n'ont pas besoin de permission. Or voici ce qui arriva, il y a de cela environ quatre mois.

Dans ce village est une jeune personne de dix-sept ans, presque illettrée, fille d'un pauvre et honnête cultivateur, et qui, elle-même, va tous les jours travailler aux champs. Un jour, en rentrant dans sa chaumière, elle est saisie d'un trouble complet ; puis, elle qui n'avait pas écrit depuis sa sortie de l'école, l'idée lui vient d'écrire ; écrire quoi ? Elle n'en savait rien, mais elle voulait écrire. Une autre idée non moins bizarre lui vient à la pensée, celle de chercher un crayon, quoiqu'elle sût bien qu'il n'en existait pas dans sa cabane, non plus que la moindre feuille de papier.

Pendant qu'elle cherchait à se rendre compte de l'incohérence de ses idées, et qu'elle s'efforçait de les rejeter, elle avise dans l'âtre un tison charbonné ; elle se sent irrésistiblement poussée à le prendre, puis guidée par une force invisible vers le mur blanchi à la chaux ; tout à coup son bras se soulève machinalement, et elle trace sur le mur, en caractères assez lisibles, cette phrase : « Procure-toi du papier et des plumes, et tu serviras à correspondre avec les Esprits. »

Chose singulière, quoique n'ayant jamais entendu parler de la manifestation des Esprits, elle ne fut pas surprise de ce qui venait de

se passer ; elle en prévint son père, qui en parla à un de ses amis, humble paysan comme lui, mais doué d'une grande perspicacité. Celui-ci vint avec prudence constater le fait ; puis, comme un Spirite expérimenté, bien qu'aussi ignorant en ces matières que la jeune fille, il fit des questions à l'Esprit qui s'était manifesté, et qui signe le nom d'un général russe. Ce dernier les invita à s'adresser à des Spirites de Troyes pour avoir des instructions plus complètes, ce qu'ils firent. Depuis lors la jeune fille est médium écrivain et obtient, en outre, des effets physiques très remarquables ; un groupe spirite s'est formé dans ce village, et voilà comment le Spiritisme vient, bon gré mal gré, sans qu'on le demande.

La lettre de notre correspondant qui nous rapporte ce fait termine en disant : « Ne dirait-on pas que, plus les railleurs s'évertuent à se tromper eux-mêmes, la Providence fait jaillir chaque jour, comme pour les confondre, des manifestations qui défient toutes les négations et toutes les interprétations de l'incrédulité ? »

La Société de Paris a reçu à ce sujet la communication suivante.

(Société de Paris, 27 novembre 1865. – Médium, M. Morin.)

La puissance de Dieu est infinie, et il se sert de tous les moyens pour faire triompher une doctrine qui est dans tout. Il s'est passé ici un double phénomène dont je vais essayer de vous donner l'explication.

La jeune paysanne a été subitement enveloppée d'un fluide puissant qui l'a contrainte d'abandonner momentanément ses occupations journalières. Avant la manifestation du phénomène, il y a eu préparation du sujet, qui a été magnétisé et amené, par la volonté de l'Esprit, à chercher un instrument qu'elle savait ne pas exister dans la maison. Lorsqu'elle se courbait sur le foyer pour en retirer le charbon qui devait remplacer le crayon absent, elle ne faisait qu'accomplir un mouvement qui lui était imprimé par l'Esprit. Ce n'était ni son instinct, ni son intelligence qui agissait, mais l'Esprit lui-même qui se servait de la jeune fille comme d'un instrument approprié à son fluide. Jusque-là elle n'était pas, à proprement parler, médium ; ce n'est qu'après le premier avertissement écrit par elle, qu'elle l'est réellement devenue et qu'elle n'a plus été possédée par l'Esprit qui la faisait agir de force. A partir de ce moment, la médiumnité est devenue semi-mécanique, c'est-à-dire qu'elle savait et comprenait ce qu'elle écrivait, mais elle n'aurait pu l'expliquer verbalement. En-

suite les effets physiques se sont montrés avec une telle force, que toute idée de supercherie devait être exclue. Rien n'était venu démontrer cette aptitude aux effets physiques, avant les premiers phénomènes ; si ces effets eussent, les premiers, révélé la médiumnité, ils auraient pu être dénaturés par la superstition. L'homme qui, comme un Spirite consommé, posait des questions à l'Esprit, était lui-même conduit par une force de même nature que celle qui poussait le médium à écrire. Cette force, dont il ne pouvait comprendre la source, doublait sa puissance évocatrice, en unissant à son désir de savoir le souvenir de ballades superstitieuses faisant parler et apparaître les âmes des morts. Une étude sérieuse des principes de la doctrine peut seule faire comprendre à ces nouveaux adeptes le côté réel, positif et naturel de la chose, en écartant ce qu'ils pourraient y voir de surnaturel et de merveilleux.

Voilà donc les deux principaux acteurs de ces faits qui ont joué leur rôle à leur insu. Dans ce qui s'est passé, ils ont servi d'instruments d'autant plus puissants qu'ils étaient ignorants et sans idées préconçues.

Vous voyez, mes amis, que tout concourt à faire resplendir la lumière, et que les plus illettrés peuvent donner des leçons aux plus savants.

(*Le Guide du médium*.)

Un paysan philosophe.

Décidément le Spiritisme envahit les campagnes ; les Esprits veulent prouver leur existence en prenant leurs instruments partout, même en dehors du cercle des adeptes, ce qui détruit toute supposition de connivence. Nous venons de voir la doctrine implantée dans un petit village de l'Aube, parmi de simples cultivateurs, par une manifestation spontanée. Voici un fait plus remarquable encore à un autre point de vue. Notre collègue, M. Delanne, nous écrit ce qui suit :

« … Pendant les quelques heures que je passai dans le village où l'on élève mon petit garçon, un vigneron me donna deux brochures qu'il avait publiées sous ce titre : *Idées philosophiques naturelles et spontanées sur l'existence en général, à partir du principe absolu jus-*

qu'à la fin des fins, de la cause première jusqu'à l'infini, par Chevelle père, de Joinville (Haute-Marne) : La première a pour objet *Dieu, les anges, l'âme de l'homme, l'âme animale ou instinctive ;* la deuxième : *les forces physiques, les éléments, l'organisation, le mouvement*[15].

« D'après ce titre pompeux et les graves sujets qu'il embrasse, vous croyez avoir affaire à un homme qui a pâli sur les livres toute sa vie ; détrompez-vous, ce philosophe métaphysicien est un humble artisan, un vrai philosophe en sabots, car il va, par les villages, vendre des légumes et autres produits agricoles. »

Voici quelques passages de sa préface :

« J'ai entrepris cet ouvrage, parce que j'ai pensé qu'il serait de quelque utilité pour le public. L'homme se doit à ses semblables ; sa condition n'est pas de vivre isolé, et la société est en droit de réclamer à chaque individu la communication de ses connaissances ; l'égoïsme est un vice intolérable.

« L'ouvrage est entièrement de moi ; je n'ai été aidé ni secondé par personne ; je n'ai rien copié de personne ; c'est le fruit des méditations de toute ma vie… De nombreuses difficultés se sont opposées à l'exécution de mon entreprise ; je ne me les étais pas dissimulées. La misère, pour moi, était la pire de toutes ; elle m'empêchait d'agir en ne m'en laissant pas le temps ; je l'ai toujours supportée sans me plaindre ; j'avais appris le secret de vivre heureux sans fortune, et ce secret est toujours ma meilleure ressource.

« … J'ai donné mes idées, car je les ai écrites à mesure qu'elles me sont venues, naturellement et spontanément, à mesure qu'elles me sont venues par la réflexion et la méditation.

« … En philosophie, on ne démontre pas toutes les existences par des calculs mathématiques ; on ne mesure pas les esprits avec un mètre, et on ne les regarde pas au microscope.

« … On ne doit pas s'attendre à trouver dans mon livre un style relevé, extrêmement brillant. Je n'ai pas fait de classes ; je n'ai été qu'à l'école de mon village. Quand on avait bien appris ses prières en latin et qu'on récitait bien son catéchisme, on était assez savant.

« … Dans ces temps-là, c'était être extrêmement savant quand on savait faire les quatre règles ; on venait vous chercher pour arpenter les champs. A dix ans j'étais le premier de l'école, et mon vieux père était glorieux de voir qu'on venait me chercher pour trouver la place où il fallait planter une borne, ou pour écrire un billet ou une quittance.

« Je suis donc en droit de demander excuse à mes lecteurs de la trivialité de mon langage : je n'ai pas appris les règles de la rhétorique, et je crois que le titre de mon ouvrage convient : *Idées naturelles*.

« Nous allions à l'école depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, et nous étions en vacances depuis Pâques jusqu'à la Toussaint ; mais comme mon père, tout pauvre qu'il était, n'avait pas peur de dépenser quelques sous

---

[15] Deux brochures grand in-12, prix : 1 fr. chacune, chez l'auteur, à Joinville (Haute-Marne) ; à Bar-le-Duc, chez Numa Rolin. – L'auteur annonce qu'il complètera son travail par cinq autres brochures qui feront en tout un volume.

pour m'acheter des livres, j'en apprenais beaucoup plus dans les six mois de vacances, que je n'en oubliais dans les six mois de classe. »

Voici maintenant quelques fragments du chapitre sur Dieu :

« Dieu est le seul qui puisse dire : Je suis celui qui est ; il est un et il est tout ; tout existe de lui, en lui et par lui, et rien ne peut exister sans lui et hors de lui. Il est un, et néanmoins il a produit le multiple et le divisible, l'un et l'autre à l'infini… Si je pouvais bien définir Dieu, je serais dieu ; mais il ne peut pas y en avoir deux.

« Dieu est un tout infini, indivisible, éternel, immuable ; il n'a de limite ni dans le petit ni dans le grand… Une minute et cent mille ans ou cent mille siècles, c'est la même chose pour Dieu ; l'éternité n'admet point de partage ; pour lui, il n'y a ni passé ni avenir, *c'est un présent éternel ; pour Dieu, le passé est encore et l'avenir est déjà ;* il voit tous les temps du même coup ; *il n'a pas d'hier ni de demain,* et il a dit, en parlant de son Fils : Je vous ai engendré aujourd'hui.

« L'éternité ne se mesure pas plus que l'infini de l'espace ; ce sont deux abîmes où nous ne pouvons arriver que par l'abstraction, et nous nous y perdrions si nous voulions les pénétrer ; ce sont des forêts vierges sans sentiers. Nous sommes forcés d'arrêter en arrivant là.

« Dieu ne peut pas se dispenser de créer ; il ne serait qu'un Dieu sans action s'il ne créait pas, et sa gloire ne serait que pour lui seul. Monotonie impossible. Dieu crée éternellement, et le commencement de la création, pris dans l'infini, doit se continuer à l'infini.

« … Il fallait qu'il créât les intelligences libres ; car quelle serait l'existence des êtres qui pensent, s'il ne leur était pas permis de penser librement ? Où serait la gloire de Dieu, si ses créatures n'étaient pas libres de juger de lui ? Autant eût valu qu'il restât seul ; l'adoration qu'elles lui auraient rendue n'eût été qu'une chimère, une comédie dirigée par lui et pour lui ; il eût été seul spectateur et acteur.

« Pour la gloire de Dieu, il était donc d'une nécessité absolue que les intelligences fussent créées absolument libres, qu'elles aient le droit de juger leur auteur, de se conduire, en bien ou en mal, comme elles le voudraient. Il fallait que le mal soit permis pour que le bien existe ; il est impossible que l'un soit connu sans que l'on voie l'autre.

« Mais, en même temps que Dieu donne le libre arbitre aux intelligences, il leur donne aussi ce for intérieur, ce sentiment intellectuel de leur liberté de penser, cet acte de l'esprit libre que nous appelons conscience, tribunal individuel qui avertit chaque existence libre de la valeur de son action. Nul ne fait le mal sans le savoir, la volonté seule fait le péché.

« Nous avons lieu de présumer aussi que les Esprits ou anges ont quelque part dans le gouvernement universel, puisqu'il est reçu en dogme de foi que les hommes sont gardés par les anges et que chacun de nous a son ange gardien.

« Les intelligences, ou Esprits dégagés de la matière, peuvent donc bien avoir quelquefois de l'influence sur l'esprit de l'homme. Combien de personnes ont eu des révélations qui se sont réalisées : témoin Jeanne Darc et tant d'autres dont parlent des livres d'histoires que j'ai lus et qu'on peut retrouver. Mais la mémoire ne me suffit pas pour en bien citer les passages, et je n'ai pas besoin de chercher ailleurs que chez moi.

« Lorsque ma sœur aînée est morte du choléra à Midrevay (Vosges), je

n'avais pas entendu dire que le choléra existât, dans ce moment, nulle part. Je n'avais aucune idée que ma sœur fût malade ; je l'avais vue mieux portante que jamais, je n'avais donc aucun sujet de m'occuper d'elle. Je la vis en songe venir me dire chez moi, à Joinville : « Notre Joseph, je viens te dire que je suis morte ; tu sais que je t'ai toujours bien aimé, et j'ai voulu t'apporter moi-même la nouvelle de mon retour à l'autre monde. » Le lendemain, le facteur m'apporta une lettre m'annonçant la nouvelle de la mort de ma sœur.

« En recevant la lettre cachetée en noir, j'ai dit à ma femme : « Tu connais le rêve que je t'ai raconté hier, en voilà peut-être la réalité. » Je ne me trompais pas.

« J'ai eu plusieurs fois, non pas en dormant, mais bien en veillant, en travaillant, des visions auxquelles je n'ai fait attention que lorsqu'elles se sont réalisées, même longtemps après. Cela m'est arrivé peut-être trois ou quatre fois dans le cours de ma vie ; je ne me les rappelle que vaguement, mais j'en suis certain ; je ne suis pas le seul qui ait eu des révélations mentales, d'autres prouveront que j'ai raison, et cela a peut-être déjà été prouvé.

« L'âme animale ne peut être qu'individuelle et, par conséquent, indécomposable ; donc l'âme animale ne meurt pas. On l'a déjà pensé avant moi, et c'est ce qui a donné lieu à la doctrine de la métempsycose. Si la métempsycose existe, ce ne pourrait être qu'entre individus de la même espèce : l'âme vitale ou animale d'un mammifère ne peut passer dans un arbre.

« Pour ce qui est de l'intelligence humaine, il est impossible qu'elle passe dans le corps d'un animal ; elle ne pourrait pas y agir ; la constitution physique de l'animal ne peut pas servir d'habitation à l'intelligence humaine, quoique l'on ait assuré que des démons se sont unis ou ont possédé des animaux. Je ne peux pas croire que dans de semblables organisations, ils puissent faire rien de raisonnable ; il ne leur serait déjà pas possible de parler ; ils ne pourraient pas anéantir l'instinct, qui agirait toujours bon gré mal gré : c'est une des lois établies par le Créateur ; elles seraient indignes de lui si l'on pouvait y déroger, s'il était possible de la changer. Les réseaux de nerfs ou, comme nous l'avons dit plus haut, les bureaux télégraphiques de cette espèce, ne peuvent pas être dirigés par l'intelligence.

« Dans ces derniers temps on a beaucoup parlé de Spiritisme ; quelques personnes me disent que ce chapitre y a beaucoup de rapports. Mais si cela est, c'est un pur hasard, car c'est un ouvrage que je n'ai jamais lu, et dont je n'en ai même jamais entendu dire une seule phrase. »

Voilà maintenant les réflexions de l'auteur sur la création :

« Tous les géologues, tous les naturalistes sont d'accord que les jours de Dieu n'étaient pas comme les nôtres, qui sont réglés par le soleil. En effet, les jours de Dieu dans la création ne pouvaient être réglés sur le soleil, puisque, suivant le texte de l'Ecriture sainte, le soleil n'était pas encore créé, ou ne paraissait pas ; de là, le mot qui, dans l'Ecriture sainte, dans la langue qu'elle a été écrite, signifie jours comme il signifie temps. Ainsi la faute peut bien être du fait des traducteurs, qui auraient pu dire en six temps au lieu de dire en six jours ; et puis encore pourquoi voudrions-nous faire les jours de Dieu aussi courts que les nôtres, lui qui est éternel.

« Ce n'est pas que je veuille dire que Dieu n'eût pas aussi bien pu créer le monde en six jours de chacun vingt-quatre heures, que chacun de ces jours

valût des centaines de mille de nos années ; si je voulais l'entendre ainsi, je serais en contradiction avec moi-même, puisque dans mon premier volume j'ai dit qu'une minute ou cent mille ans ou cent mille siècles, c'est la même chose pour Dieu.

« Bien que Dieu n'ait mis qu'un jour pour chaque création indiquée dans la Genèse, entre chacun de ces jours il y avait peut-être des millions d'années et même de siècles.

« Quand on examine les couches de la terre et comment elles ont été formées, nous appelons ces différentes révolutions des époques ; les preuves physiques sont là, ces dépôts n'ont pas eu lieu dans vingt-quatre heures.

« On veut prendre trop à la lettre le texte de l'Écriture sainte ; elle est vraie, mais il faut savoir la comprendre. Il ne s'agit pas de faire comme ces Israélites qui se laissèrent tous égorger, n'osant se défendre parce que c'était le jour du sabbat ; si l'on voulait me tuer le dimanche, je ne remettrais pas au lundi pour me défendre. Il n'y a sept jours dans la semaine que pour nous ; Dieu n'a qu'un jour en tout, et ce jour n'a ni commencement ni fin : il veut pour notre bien que nous nous reposions un jour par semaine, mais il ne se repose jamais, il ne dort jamais, son action est incessante.

« Nos jours ne sont que l'apparition et la disparition de l'autre qui nous éclaire ; quand il se couche pour nous, il se lève pour d'autres peuples ; à toutes les heures du jour ou de la nuit il se lève, il brille à son zénith ou se couche. Et quand les neiges, les glaces et les frimas nous font garder le coin du feu, il y a d'autres peuples qui recueillent les fleurs et les fruits. Et puis, il n'y a pas qu'un monde, qu'un soleil : toutes les étoiles que nous voyons sont des soleils qui éclairent des mondes comme le nôtre, *et peut-être plus parfaits que le nôtre*. Dieu est l'auteur de tous ces mondes et de bien d'autres que nous ne voyons pas ; donc, les six jours de la création sont six époques qui ont duré plus ou moins longtemps, et que l'on a nommées jours pour se mettre à la portée de notre manière de voir. »

Nous avons lu avec attention les deux brochures du père Chevelle, et nous aurions certainement à le contredire sur plusieurs points ; mais les citations que nous venons de faire n'en prouvent pas moins des idées d'une haute portée philosophique et qui ne sont pas dépourvues d'un certain caractère d'originalité. Son ouvrage est une petite encyclopédie, car il y traite un peu de tout, même de choses usuelles. Il annonce pour plus tard un MANUEL DE L'HERBORISTE MÉDECIN, ou *Traitement des maladies par l'emploi des plantes médicinales indigènes*.

D'où lui viennent toutes ces idées ? Il a lu sans doute : cela est évident ; mais sa position ne lui permettait pas de lire beaucoup, et il fallait, d'ailleurs, une aptitude spéciale pour profiter de ces lectures et traiter des sujets aussi abstraits. On a vu des poètes naturels sortir de la classe ouvrière, mais il est plus rare d'en voir sortir des métaphysiciens sans études préalables, et encore moins de la classe des cultivateurs. Le père Chevelle présente, en son genre, un phénomène ana-

logue à celui des pâtres calculateurs qui ont dérouté la science. N'est-ce pas là un sérieux sujet d'étude ? Ce sont des faits ; or, comme tout effet a une cause, les savants ont-ils cherché cette cause ? Non, car il aurait fallu sonder les profondeurs de l'âme. Mais les philosophes spiritualistes ? Il leur manquait la clef qui, seule, pouvait leur en donner la solution.

A cette question, le Scepticisme répond : Bizarrerie de la nature ; résultat de l'organisation cérébrale. Le Spiritisme dit : Intelligences largement développées dans des existences antérieures, et qui, n'ayant rien perdu de ce qu'elles avaient acquis, se reflètent dans l'existence actuelle : cet acquis servant de base à de nouvelles acquisitions. Mais pourquoi ces intelligences, qui ont dû briller dans une sphère sociale élevée, sont-elles aujourd'hui reléguées dans les classes les plus inférieures ? Autre problème non moins insoluble sans la clef que fournit le Spiritisme ; il dit : Épreuves ou expiations volontaires choisies par ces mêmes intelligences, qui, en vue de leur avancement moral, ont voulu naître dans un milieu infime, soit par humilité, soit pour y acquérir des connaissances pratiques qui leur profiteront dans une autre existence. La Providence permet qu'il en soit ainsi pour leur propre instruction et pour celle des hommes, en mettant ceux-ci sur la voie de l'origine des facultés par la pluralité des existences.

Ces faits ayant été rapportés à la Société spirite de Paris, ont donné lieu à la communication suivante :

(Société de Paris, 10 novembre 1865. – Médium, madame Breul.)

Mes chers amis, dans la lecture qu'a faite votre président de divers faits rapportés par votre frère Delanne, vous avez vu qu'un remarquable travail philosophique a été mis au jour par un simple paysan des Vosges ; n'est-ce pas le lieu de constater combien de prodiges s'accomplissent en ce moment pour frapper les incrédules et les savants selon le monde ; pour confondre ces hommes qui croient avoir le monopole de la science, et ne veulent rien admettre en dehors de leurs conceptions étroites et bornées par la matière ?

Oui, en ce temps de préparation à la rénovation humanitaire que les Esprits du Seigneur doivent réaliser, on peut de plus en plus reconnaître la vérité de cette parole du Christ, que les hommes ont si peu comprise : « *Je vous rends grâce, mon Père, de ce qu'ayant caché ces choses aux sages et aux puissants, vous les avez révélées aux humbles et aux pauvres selon l'Esprit*. »

Quand je dis les savants, je ne parle pas de ces hommes modestes qui, infatigables pionniers de la science, font avancer l'humanité en lui découvrant les merveilles qui révèlent la bonté et la puissance du Créateur ; mais je parle de ceux qui, infatués de leur savoir, croient volontiers que ce qu'ils n'ont point découvert, patronné et publié ne peut exister. Ceux-là seront châtiés dans leur orgueil ; et Dieu permet que déjà ils soient confondus par la supériorité des travaux intellectuels qui sortent de la plume d'hommes qui sont loin de porter le bonnet de docteur.

Comme au temps du Christ, qui voulut honorer et relever le travailleur en choisissant de naître au milieu d'artisans, les anges du Seigneur recrutent maintenant leurs auxiliaires parmi les cœurs simples et honnêtes, et les hommes de bonne volonté exerçant les plus humbles professions.

Comprenez donc, amis, que l'orgueil est le plus grand ennemi de votre avancement, et que l'humilité et la charité sont les seules vertus qui plaisent à Dieu et attirent sur l'homme ces divins effluves qui l'aident à progresser et à se rapprocher de lui.

LOUIS DE FRANCE.

Esprits de deux savants incrédules à leurs anciens amis de la terre.

Quand les plus incrédules, les plus obstinés, ont franchi le seuil de la vie corporelle, ils sont bien forcés de reconnaître qu'ils vivent toujours ; qu'ils sont Esprits, puisqu'ils ne sont plus charnels, et que par conséquent il y a des Esprits ; que ces Esprits se communiquent aux hommes, puisqu'ils le font eux-mêmes ; mais leur appréciation du monde spirituel varie en raison de leur développement moral, de leur savoir ou de leur ignorance, de l'élévation ou de l'abjection de leur âme. Les deux Esprits dont nous parlons appartenaient, de leur vivant, à la classe des hommes de science et de haute intelligence. Tous les deux étaient foncièrement incrédules, mais, hommes éclairés, leur incrédulité avait pour contrepoids d'éminentes qualités morales ; aussi, une fois dans le monde des Esprits, ils ont promptement envisagé les choses à leur véritable point de vue, et reconnu leur erreur. Il n'y a sans doute là rien qui ne soit très ordinaire, et ne se voie

tous les jours, et si nous publions leurs premières impressions, c'est à cause de leur côté éminemment instructif. L'un et l'autre sont morts depuis peu ; le premier, M. M. L., était chirurgien de l'hôpital B…, et beau-frère de M. A. Véron, membre de la Société spirite de Paris ; le second, M. Gui…, était un savant économiste, intimement connu de M. Colliez, autre membre de la Société.

M. Véron avait inutilement cherché à ramener son beau-frère à des idées spiritualistes ; celui-ci mort, il fut plus accessible à ses instructions, et voici une des premières communications qu'il en a reçues.

(Paris, 5 octobre 1865. – Médium, M Desliens.)

Mon cher beau-frère, puisque nous sommes pour ainsi dire dans l'intimité, et que je ne crains pas de prendre la place de quelqu'un qui pourrait vous être plus utile que moi, puisque vous m'avez sollicité, je me rends à votre appel avec plaisir.

Ne vous attendez pas, dès aujourd'hui, à me voir déployer toutes mes facultés spirituelles ; je pourrais le tenter sans doute, et peut-être avec plus de succès que de mon vivant, mais ma présomption orgueilleuse est bien loin de moi, et si je me croyais une *sommité* sur cette terre, ici je suis bien petit. Que de gens que je dédaignais et dont je suis heureux de trouver aujourd'hui la protection et les enseignements ! Les ignorants d'ici-bas sont bien souvent les savants de là-haut, et combien notre science, qui croit tout savoir et qui ne veut rien admettre en dehors de ses décisions, est illusoire et bornée !

O orgueil humain ! respect de l'habitude, resteras-tu encore longtemps sur cette terre où, depuis tant de siècles, l'esprit de routine enraye le progrès dans sa marche incessante ? « Je ne connais pas un fait, il est en dehors de mes connaissances, donc il n'existe pas. » Tel est notre raisonnement ici-bas. C'est que, si nous l'admettions, ou du moins si nous étudiions ce fait, résultat de lois inconnues, il nous faudrait renoncer à des systèmes erronés, appuyés sur de grands noms dont nous faisons notre gloire, et pis encore, il nous faudrait convenir que nous nous sommes trompés.

Non, nous autres négateurs, nous rencontrons un Galilée universel qui vient nous dire : Je suis Esprit, je suis vivant, j'ai été homme, et, hommes vous-mêmes, vous avez été Esprits, et vous deviendrez comme moi, jusqu'à ce que, par une succession d'incarnations, vous soyez assez épurés pour gravir d'autres degrés de l'échelle infinie des mondes… Et nous nions !

Mais, comme Galilée disait, après ses rétractations : « Et cependant elle se meut, » le Spiritisme vient nous dire : « Et cependant les Esprits sont là, ils se manifestent, et toute négation ne saurait renverser un fait. » Le fait brutal existe, on ne peut rien contre lui. Le temps, ce grand instituteur, fera justice de tout, balayant les uns, instruisant les autres.

Soyez de ceux qui s'instruisent ; j'ai été fauché dans l'âge mûr de mon orgueil, et j'ai subi la peine de mes dénégations. Évitez ma chute, et que mes fautes soient profitables à ceux qui imitent mon raisonnement passé, pour éviter l'abîme de ténèbres d'où vos soins m'ont retiré.

Voyez, il y a encore du trouble dans mon langage ; plus tard, je pourrai vous parler avec plus de logique ; soyez indulgent pour ma jeunesse spirituelle.

M… L…

Cette communication avant été lue à la Société de Paris, l'Esprit s'y est communiqué spontanément, en dictant ce qui suit :

(Société de Paris, 20 octobre 1865. – Médium, M. Desliens.)

Cher monsieur Allan Kardec, permettez à un Esprit que vos études ont amené à considérer l'existence, l'être et Dieu sous leur véritable point de vue, de vous témoigner sa reconnaissance. Sur cette terre, j'ai ignoré votre nom et vos travaux. Peut-être, si l'on m'eût parlé de l'un et des autres, eussé-je exercé à leur égard ma verve railleuse, comme j'en usais pour toute chose tendant à prouver l'existence d'un esprit distinct du corps. J'étais aveugle alors : pardonnez-moi. Aujourd'hui, grâce à vous, grâce aux enseignements que les Esprits ont répandu et vulgarisé par votre main, je suis un autre être, j'ai conscience de moi-même et je vois mon but. Que de reconnaissance ne vous dois-je pas, à vous et au Spiritisme !!! – Quiconque m'a connu et lira aujourd'hui ce qui est l'expression de ma pensée, s'écriera : « Ce ne peut être là celui que nous avons connu, ce matérialiste radical qui n'admettait rien en dehors des phénomènes bruts de la nature. » Sans doute, et cependant c'est bien moi.

Mon cher beau-frère, à qui je dois de sincères remerciements, dit que je suis revenu à de bons sentiments en peu de temps. Je le remercie de son aménité à mon égard ; mais, il ignore sans doute combien sont longues les heures de souffrance résultant de

l'inconscience de son être !!!… Je croyais au néant, et je fus puni par un néant fictif. Se sentir être et ne pouvoir manifester son être ; *se croire disséminé dans tous les débris épars de la matière qui forme le corps,* telle fut ma position pendant plus de deux mois !… deux siècles !… Ah ! les heures de la souffrance sont longues, et si l'on ne se fût occupé de me tirer de cette mauvaise atmosphère de nihilisme, si l'on ne m'eût contraint à venir dans ces réunions de paix et d'amour, où je ne comprenais, ne voyais ni n'entendais rien, mais où des fluides sympathiques agissaient sur moi et m'éveillaient peu à peu de ma lourde torpeur spirituelle, où serais-je encore ? mon Dieu !… Dieu !… quel doux nom à prononcer pour celui qui fut si longtemps attaché à nier ce père si grand et si bon ! Ah ! mes amis, modérez-moi, car aujourd'hui je ne crains qu'une chose, c'est de devenir fanatique de ces croyances que j'eusse repoussées comme de vils radotages, si autrefois elles fussent venues à ma connaissance !…

Je ne dirai rien aujourd'hui sur les travaux dont vous vous occupez ; je suis encore trop neuf, trop ignorant pour oser m'aventurer dans vos sages dissertations. Je sens déjà, mais je ne sais pas encore ! Je vous dirai seulement ceci, parce que je le sais : Oui, les fluides ont une influence énorme comme action guérissante, sinon corporelle, je n'en sais rien, du moins spirituelle, car j'ai éprouvé leur action. Je vous l'ai dit et vous le répète avec bonheur et reconnaissance : j'allais, contraint par une force invincible, celle de mon guide sans doute, dans les réunions spirites. Je ne voyais, je n'entendais rien, et cependant une action fluidique que je ne pouvais raisonner m'a guéri spirituellement.

Je remercie volontiers tous ceux qui se sont acquis des droits éternels à ma reconnaissance en me sortant du chaos où j'étais tombé, et je vous prie, mes amis, de bien vouloir me permettre de venir assister en silence à vos sages assemblées, mettant pour plus tard mes faibles lumières scientifiques à votre disposition.

M… L…

Demande. – Pourriez-vous nous dire, avec l'assistance de votre guide, comment vous avez pu si promptement reconnaître vos erreurs terrestres, tandis qu'un bon nombre d'Esprits, à qui on ne ménage pas les soins spirituels, sont cependant très longtemps avant de comprendre les conseils qu'on leur fait entendre ?

Réponse. – Je vous remercie, cher monsieur, de la question

que vous avez bien voulu m'adresser, et que je crois pouvoir résoudre moi-même avec l'assistance de mon guide.

Sans doute, vous pouvez voir une anomalie dans ma transformation, puisque, comme vous le dites, il est des êtres qui, malgré tous les sentiments qui agissent en leur faveur, sont de longs espaces de temps sans se laisser dessiller les yeux. Ne voulant pas abuser de votre bienveillance, je vous dirai en peu de mots :

L'Esprit qui résiste à l'action de ceux qui agissent sur lui, est *neuf sous le rapport des notions morales*. Ce peut être un individu instruit, mais complètement ignorant sous le rapport de la charité et de la fraternité, en un mot dénué de spiritualité. *Il lui faut apprendre la vie de l'âme, qui, même à l'état d'Esprit, a été pour lui rudimentaire*. Pour moi, il en fut tout autrement. Je suis vieux je vous le dis, en présence de votre vie, quoique bien jeune dans l'éternité. J'ai eu des notions de morale ; j'ai cru à la spiritualité, qui est devenue latente en moi, parce qu'un de mes péchés capitaux, l'orgueil, nécessitait cette punition.

Moi, qui avais connaissance de la vie de l'âme dans une existence antérieure, je fus condamné à me laisser dominer par l'orgueil et à oublier Dieu et le principe éternel qui résidait en moi… Ah ! croyez-le, il n'y a pas qu'une seule espèce de crétinisme, et l'idiot qui, conservant son âme, ne peut manifester son intelligence, est peut-être moins à plaindre que celui qui, possédant toute son intelligence, scientifiquement parlant, a perdu son âme pour un temps. C'est un idiotisme tronqué, mais bien pénible.

M… L…

L'autre Esprit, M. Gui…, s'est manifesté spontanément à la Société le jour de la séance spéciale, commémorative des morts. M. Colliez qui, comme nous l'avons dit, l'avait particulièrement connu, s'était borné à le faire inscrire sur la liste des Esprits recommandés aux prières. Bien que ses opinions fussent tout autres que de son vivant, M. Colliez le reconnut à la forme de son langage, et avant que sa signature fût lue, il avait dit que ce devait être M. Gui…

(Société de Paris,1er novembre 1865. – Médium, M. Leymarie.)

Messieurs… Permettez-moi d'employer cette expression usitée, mais peu fraternelle. Je suis un nouveau venu, une recrue inattendue, et sans doute mon nom n'a jamais frappé les oreilles des Spirites

fervents. Néanmoins il n'est jamais trop tard, et lorsque chaque famille pleure un absent aimé, je viens à vous pour vous exprimer mon repentir bien sincère.

Entouré de voltairiens, vivant, pensant comme eux, apportant au besoin mon obole et mon travail pour la propagation des idées libérales et progressives, j'ai cru bien faire ; car tout le monde dit, mais tous ne font pas. J'ai donc agi, et je vous en prie, n'oubliez pas les hommes d'action. Dans leur sphère, ils ont secoué cette torpeur de tant de siècles qui avait, pour ainsi dire, voilé l'avenir. Déchirant le voile, nous avons, nous aussi, chassé la nuit, et c'est beaucoup, lorsque l'ennemi intolérant est à la porte et cherche à crayonner en noir chaque rayon de lumière. Combien de fois avons-nous cherché en nous-mêmes la solution de cette question : « Ah ! si les morts pouvaient parler ! » Réflexion profonde, absorbante, qui nous tuait à l'âge des désillusions, alors que tout homme marqué par un hasard apparent devient une lumière dans la foule.

La famille est là !… de jeunes fronts candides demandent à nos baisers l'espérance, et nous ne pouvons rien donner ; car cette espérance nous l'avons scellée sous une grande pierre bien froide que nous appelons *l'incrédulité*. Mais aujourd'hui je crois, je viens à vous, plein d'espérance et de foi, vous dire : « J'espère en l'avenir, je crois en Dieu, et les Esprits de Béranger, de Royer-Collard, de Casimir Perrier… ne me démentiront pas. »

A vous qui désirez le progrès, qui voulez la lumière, je dirai : Les morts parlent, ils parlent tous les jours ; mais, aveugles que vous êtes, que nous étions ! vous pressentez la vérité sans l'affirmer ouvertement ; comme Galilée, vous vous dites chaque soir : « Cependant elle tourne ! » mais vous baissez les yeux devant le ridicule, le respect de la chose jugée !

Vous tous qui étiez mes fidèles, qui chaque huitaine m'accordiez votre soirée, apprenez ce que je suis devenu.

Savants qui scrutez les secrets de la nature, avez-vous demandé à la feuille morte, au brin d'herbe, à l'insecte, à la matière, ce qu'ils devenaient dans le grand concert des morts terriens ? Leur avez-vous demandé leurs fonctions de morts ? avez-vous pu inscrire sur vos tablettes cette grande loi de la nature qui semble se détruire annuellement pour revivre splendide et superbe, jetant le défi de l'immortalité à vos pensées passagères et mortelles ?

Docteur savant, qui, chaque jour, penchez un front soucieux sur les maladies mystérieuses qui détruisent les corps humains d'une

manière multiple, pourquoi tant de sueurs pour l'avenir, tant d'amour pour la famille, tant de prévoyance pour assurer l'honorabilité d'un nom, pour la fortune et la moralité de vos enfants, tant de respect pour la vertu de vos compagnes ?

Hommes de progrès, qui travaillez constamment à transformer les idées et à les rendre plus belles, pourquoi tant de soins, de veilles et de déceptions, si ce n'est que cette loi éternelle du progrès absorbe toutes vos facultés et les décuple afin de rendre hommage au mouvement général d'harmonie et d'amour, devant lequel vous vous inclinez ?

Ah ! mes amis, qui que vous soyez sur la terre : mécaniciens, législateurs profonds, hommes politiques, artistes, ou vous tous qui inscrivez sur votre drapeau : *Économie politique*, croyez-moi, vos travaux défient la mort ; toutes vos aspirations la rejettent comme une négation, et lorsque, par vos découvertes et votre intelligence, vous avez laissé une trace, un souvenir, une honorabilité sans tache, vous avez défié la mort, comme tout ce qui vous entoure ! vous avez offert un sacrifice à la puissance créatrice, et comme la nature, la matière, comme tout ce qui vit et veut vivre, vous avez vaincu la mort. Comme moi jadis, comme tant d'autres, vous vous retrempez dans cet anéantissement du corps qui est la vie, vous allez vers l'Éternel pour vaincre l'éternité !…

Mais vous ne la vaincrez pas, car elle est votre amie. L'Esprit, c'est l'éternité, c'est l'éternel, et je vous le répète : tout ce qui meurt parle de vie et de lumière. La mort parle au vivant ; les morts viennent parler. Eux seuls ont la clef de tout, et c'est par eux que je vous promets d'autres explications.

GUI…

(Société spirite de Paris, 17 novembre 1865. – Médium, M. Leymarie.)

Ils ont fui l'épidémie, et dans cette panique singulière, combien de défaillances morales, combien de défections honteuses ! c'est que la mort devient la plus terrible expiation pour tous ceux qui violent les lois de la plus stricte équité. La mort, c'est l'inconnu pour la foi chancelante. Les religions diverses, avec le paradis et l'enfer, n'ont pu raffermir chez ceux qui possèdent l'abnégation vainement enseignée pour les biens terrestres ; pas de point de repère, pas de bases certaines ; de la diffusion dans l'enseignement divin : ce n'est pas la certitude. Aussi, sauf quelques exceptions, quelle frayeur, quel manque de charité, quel égoïsme dans ce

sauve qui peut général chez les satisfaits ! Croire en Dieu, étudier sa volonté dans les affirmations intelligentes, être sûr que les lois de l'existence sont subordonnées à des lois supérieures divines qui mesurent tout avec justice, qui dispensent à tous, en diverses existences, la peine, la joie, le travail, la misère et la fortune, mais c'est, ce me semble, ce que demandent toutes les savantes recherches, toutes les interrogations de l'humanité. En avoir la certitude, n'est-ce pas la force vraie en tout ? Si le corps épuisé laisse la liberté à l'esprit afin qu'il vive selon les aptitudes fluidiques qui sont son essence, si, dis-je, cette vérité devient palpable, évidente comme un rayon de soleil ; si les lois qui enchaînent mathématiquement les diverses phases de l'existence terrestre et extra-terrestre, ou de l'erraticité, deviennent pour nous aussi clairement démontrées qu'un problème algébrique, n'aurez-vous pas alors en mains le secret tant cherché, le pourquoi de toutes vos objections, l'explication rationnelle de la faiblesse de vos profondes études en économie politique, faiblesse terrifiante pour la théorie, car la pratique démolit en un jour le travail d'une vie d'homme ?

C'est pour cela, amis, que je viens vous supplier de lire le *Livre des Esprits ;* ne vous arrêtez pas à la lettre, mais possédez-en l'esprit. Chercheurs intelligents, vous trouverez de nouveaux éléments pour modifier votre point de vue et celui des hommes qui vous étudient. Certains de la pluralité des existences, vous envisagerez mieux la vie ; en la définissant mieux, vous serez forts. Hommes de lettres, pléiade pauvre et bénie, vous donnerez à l'humanité une semence d'autant plus sérieuse qu'elle sera vraie. Et quand on verra les forts, les savants, croire et enseigner les maximes fortes et consolantes, on s'aimera mieux, on ne fuira plus le mal soi-disant invisible ; la volonté de tous, homogénéité puissante, détruira toutes ces fermentations gazeuses empoisonnées, seule source des épidémies.

L'étude des fluides, faite à un autre point de vue, transformera la science ; des aperçus nouveaux éclaireront la route féconde de nos jeunes étudiants, qui n'iront plus, comme des orgueilleux, montrer à l'étranger leur intolérance de langage et leur ignorance ; ils ne seront plus la risée de l'Europe, car les morts aimés leur auront donné la foi et cette religion de l'Esprit qui moralise d'abord pour élever ensuite l'incarnation aux régions sereines du savoir et de la charité.

GUI…

Dissertations spirites.

Etat social de la femme,

(Société de Paris, 20 octobre 1865. – Médium, M. Leymarie.)

A l'époque où je vivais parmi vous, mes amis, il m'était souvent arrivé de faire de sérieuses réflexions sur le sort de la femme. Mes nombreuses et laborieuses études laissaient toujours un moment à ces sujets aimés. Chaque soir, avant le sommeil, je priais pour ces pauvres sœurs si malheureuses et trop méconnues, implorant Dieu pour des jours meilleurs, et demandant aux idées un moyen quelconque de faire progresser les déclassées. Parfois, en rêve, je les voyais libres, aimées, estimées, ayant une existence légale et morale dans la société, dans la famille, entourées de respect et de soins ; je les voyais transfigurées ; et ce spectacle était si consolant, que je me réveillais en pleurant ; mais hélas ! la triste réalité m'apparaissait alors dans sa lugubre vérité et je désespérais parfois qu'il arrivât de meilleurs jours.

Ces jours sont venus, mes amis ; il en est peu parmi vous qui ne sentent intuitivement le droit de la femme ; beaucoup le nient dans le fait, bien qu'ils le reconnaissent mentalement ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a pour elle de l'espérance et de la joie au milieu de misères profondes et de désillusions épouvantables.

Il y a quelques jours, j'écoutais un cercle de femmes distinguées par le rang, la beauté et la fortune, et je me disais : Celles-là sont tout parfum ; elles ont été aimées et adulées. Comme elles doivent aimer ! comme elles doivent être bonnes mères, charmantes épouses, filles respectueuses ! elles savent beaucoup, elles aiment et donnent beaucoup. Quelle étrange erreur !… Tous ces frais visages mentaient, sous leurs sourires stéréotypés ; elles babillaient, causaient chiffons, courses, modes ; donnaient, avec une grâce charmante, un coup de griffe à l'absent, mais ne s'occupaient ni de leurs enfants, ni de leurs époux, ni de questions littéraires, de nos génies, de leur pays, de la liberté ! Hélas ! de belles têtes, mais de cervelles… point. Charmants oiseaux, on a tout bonnement redressé votre taille, votre maintien : c'est l'étiquette ; votre prétention : plaire, effleurer tout et ne rien connaître. Le vent emporte votre babil, et vous ne laissez pas de traces ; vous n'êtes ni filles, ni femmes, ni mères. Vous ignorez votre pays, son passé, ses souffrances, sa grandeur. Votre enfant, vous l'avez confié à une mercenaire ! Le bonheur de l'intérieur est une fiction. Vous avez, charmants papillons, de bien belles ailes,… mais après…

J'avais entendu aussi un groupe de jeunes et vives ouvrières. Que savaient-elles, celles-là ! Rien… comme les autres… rien de la vie, rien du devoir, rien de la réalité ! Elles enviaient, voilà tout. Leur

a-t-on donné le droit de se comprendre, de s'estimer, de se respecter ? Leur a-t-on fait comprendre Dieu, sa grandeur, sa volonté ? Non, mille fois non !… L'Église leur enseigne le luxe ; elles travaillent pour le luxe, et c'est encore lui qui frappe à leur mansarde, en disant : Ouvre-moi ; je suis le ruban, la dentelle, la soie, les bons mets, les vins délicats. Ouvre, et tu seras belle, tu auras toutes les fantaisies, tous les éblouissements !… et c'est pourquoi tant, parmi elles, sont la honte de leur famille !

Aimables cerveaux, qui vous divertissez au sujet du Spiritisme, voudriez-vous me dire quelle est la panacée que vous avez inventée pour purifier la famille, pour lui donner vie ? Je le sais, en fait de morale, vous êtes coulants ; beaucoup de phrases, de gémissements sur les peuples qui tombent, sur le manque d'éducation des masses ; mais pour relever moralement la femme, qu'avez-vous fait ? Rien… Grands seigneurs de la littérature, combien de fois avez-vous foulé aux pieds les saintes lois du respect de la femme, que vous prônez tant ! Hélas ! vous méconnaissez Dieu et vous méprisez profondément la femme c'est-à-dire la famille et l'avenir de la nation !

Et c'est en elle et pour elle que devront s'élaborer les graves problèmes sociaux de l'avenir ! ce que vous êtes incapables de faire, vous le savez bien, le Spiritisme le fera et donnera à la femme cette foi robuste qui soulève les montagnes, foi qui leur enseigne leur puissance et leur valeur, tout ce que Dieu promet par leur douceur, leur intelligence, leur puissante volonté. En comprenant les lois magnifiques développées par le *Livre des Esprits*, aucune parmi elles, ne voudra livrer ni son corps ni son âme ; fille de Dieu, elle aimera en ses enfants la visite de l'Esprit créateur ; elle voudra savoir pour apprendre aux siens ; elle aimera son pays et saura son histoire, afin d'initier ses enfants aux grandes idées progressives. Elles seront mères et médecins, conseillères et directrices ; en un mot, elles seront femmes selon le Spiritisme, c'est-à-dire l'avenir, le progrès et la grandeur de la patrie dans une plus large expression. BALUZE.

(Suite. – 27 octobre 1865.)

Dans ma dernière communication, mes amis, je vous avais montré les femmes sous deux aspects, et j'avais ajouté que l'instruction chez les unes et l'ignorance chez les autres avaient produit des résultats négatifs. Néanmoins il y a de sérieuses exceptions qui semblent défier la règle. Il y a des jeunes filles qui savent étudier et mettre à profit ce qu'enseignent les maîtres. Celles-là ne sont pas vaines et légères ; leur constante distraction n'est pas un colifichet ou un ruban ! – Nourries par de fortes et sérieuses leçons, elles aiment ce qui grandit l'esprit, ce qui lui donne le calme intime, ce calme des forts et des natures généreuses.

Dans le mariage, elles prévoient la famille ; elles appellent de tous leurs vœux l'enfant bien-aimé, le bien-venu, non pour le délaisser et le jeter aux soins intéressés, mais bien pour lui sacrifier leur vie entière. Le nouveau-né est le centre de tout ; pour lui, la première pensée ; pour lui, les caresses et les prières ardentes, les nuits sans sommeil, les jours trop courts où se préparent les mille détails qui seront le bien-être du nouvel incarné. L'enfant, c'est l'étude, c'est l'amour sous ses mille formes. L'époux devient aimable ; il oublie le rude labeur de la journée ou les distractions mondaines pour soutenir les premiers pas de l'enfant et donner une forme à ses premières syllabes. Je respecte donc ces exceptions exemplaires qui savent défier la tentation et fuir les plaisirs pour se dévouer et vivre en mères divinement intelligentes.

Humbles et pauvres ouvrières ; cœurs ulcérés qui aimez votre seule espérance : votre enfant, il y aurait beaucoup à dire sur votre abnégation, votre sentiment profond du devoir, votre mansuétude devant les ennuis de chaque jour !

Rien ne vous rebute pour consoler le petit ange ; il est pour vous la force et le travail, et ce sublime égoïsme qui vous fait sacrifier nuit et jour.

Mais si la religion, ou plutôt les divers cultes unis à l'instruction, n'ont pu détruire chez le riche et le pauvre cette tendance générale à mal vivre et ignorer le but de la vie, c'est que ni les cultes ni l'instruction n'ont su jusqu'à ce jour impressionner vivement l'enfance. On lui parle constamment d'intérêts ennemis. Les parents qui luttent contre les nécessités de la vie, s'expliquent devant ces jeunes cœurs avec une crudité cynique. A peine ont-ils la perception des premiers mots, qu'ils savent déjà qu'on peut être colère, emporté, et que l'intérêt personnel est le pivot autour duquel tourne chaque individu. Ces premières impressions les exploitent largement… Religion et instruction seront désormais de vains mots, s'ils ne tendent à augmenter quand même le bien-être et la fortune !

Et quand nous portons à tous les échos la pensée spirite, pensée qui éveille toutes les généreuses passions, pensée qui donne une certitude comme un problème mathématique, on nous rit au nez ! De soi-disant libéraux montent sur leurs échasses pour nous trouver ridicules et ignorants. Nous ne savons pas écrire… pas de style !… nous sommes des modèles d'ineptie, des fous… bons à mettre à Charenton. Et les apôtres de la libre pensée pousseraient volontiers l'autorité à poursuivre, à l'aide du Code pénal, ces illuminés qui font baisser le bon sens public !

Heureusement l'opinion des masses n'appartient ni à une feuille ni à un écrivain ; nul n'a le droit d'avoir plus d'esprit et de bon sens

que tout le monde, et en ce temps où de simples feuilletonnistes prétendent pourfendre les théologiens, les philosophes, le génie sous toutes les formes, le bon sens dans sa plus grande expression, il arrive que chacun veut savoir par lui-même. On court toujours aux hommes et aux choses dont on dit le plus de mal ; et, après avoir lu et écouté, on laisse de côté tous les pamphlets insolents, toutes les insinuations malveillantes, pour rendre hommage à la vérité qui frappe tous les esprits.

Et c'est pour cela que le Spiritisme grandit sous vos coups. Les familles nous acceptent et nous bénissent. Un père laborieux, s'il a un fils vraiment spirite, ne le verra pas, comme par le passé, déserter la maison pour vivre en frondeur. Ce n'est pas lui qui ruinera sa famille, vendra sa conscience et reniera les lois sacrées du respect dû à la femme, à l'enfant. Il sait que Dieu existe ; il connaît les lois fluidiques de l'Esprit et l'existence de l'âme avec toutes ses conséquences admirables. C'est un homme sérieux, probe, fraternel, charitable, et non un pantin bien élevé, traître à la vie, à Dieu, à ses amis, à ses parents et à lui-même.

Les mères seront réellement des mères ; pénétrées de l'esprit spirite, elles seront la sauvegarde de leurs filles aimées ; en leur apprenant le rôle magnifique qu'elles sont appelées à remplir, elles leur donneront la conscience de leur valeur. La destinée de l'homme leur appartient de droit, et pour accomplir le devoir, il faudra s'instruire afin de meubler dignement l'enfant que Dieu envoie. Savoir ne sera plus le corollaire des désirs effrénés et des envies honteuses, mais bien, au contraire, le complément de la dignité et du respect de sa personne. Contre de telles femmes, que pourront les tentations et les passions déréglées ? Pour égide, elles auront Dieu et leur droit, et de plus cet acquis supérieur qui nous vient des choses supérieures.

Or, qu'est-ce que la femme, sinon la famille, et qu'est-ce que la famille, sinon la nation ? Telles femmes, tel peuple. – Nous voulons donc créer ce que vous avez détruit par les extrêmes. Le moyen âge avait amoindri la femme par la superstition. Vous, messieurs les libres penseurs, c'est par le scepticisme !… Ni l'un ni l'autre ne sont bons ! Nous moralisons d'abord ; nous relevons l'affranchie, la femme, pour l'instruire ensuite. Vous, vous voulez l'instruire, sans la moraliser !

Et c'est pour cela, que la génération actuelle vous échappe, et les mères de famille ne seront bientôt plus une exception. BALUZE.

ALLAN KARDEC.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU VIII° VOLUME.

ANNÉE 1865

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

Paris. – Typ. de COSSON et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

NEUVIÈME ANNÉE - 1866

PARIS
BUREAU, RUE SAINTE-ANNE, 59
PASSAGE SAINTE-ANNE

—

1866

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme :

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez MM. Didier et Comp., éditeurs, 35, quai des Augustins ; – au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne, 59 (Passage Sainte-Anne).

LE LIVRE DES ESPRITS, (*Partie philosophique*). – 14° édition, in-12 de 500 pages. – Prix : 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr. ; relié, 75 c. en plus.

Edition allemande : Vienne (Autriche). – Deux parties qui se vendent séparément ; prix : 3fr. chacune.

Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr.

LE LIVRE DES MÉDIUMS, (*Partie expérimentale*). - 6° édition, in-12 de 500 pages. – Prix : 3 fr. 50 c.; par la poste : 4 fr. ; relié, 75 c. en plus.

L'ÉVANGILE *selon le Spiritisme* (*Partie morale*). - In-12. - Prix : 3 fr. 50 c.; relié, 75 c. en plus.

LE CIEL ET L'ENFER, *ou la justice divine selon le Spiritisme*. - In-12. – Prix : 3 fr. 50 c.; par la poste : 4 fr.

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. - Brochure grand in-18. – Prix : 15 centimes ; par la poste, 20 centimes. - 20 exemplaires ensemble, 2 francs, ou 10 centimes chacun ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Édition allemande : Vienne (Autriche),
Édition anglaise : Leipzig, chez Franz Wagner.
Édition portugaise : Lisbonne, Rio-Janeiro ; Paris.
Édition polonaise : Cracovie.
Édition grecque moderne : Corfou.
Édition italienne : Turin.
Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille.
Édition russe : Leipzig ; Saint-Pétersbourg ; Moscou ; Paris.
Édition en langue croate : Témeswar (Hongrie).

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? – Introduction à la connaissance du monde invisible, par les manifestations des Esprits ; contenant le résumé des principes de la doctrine spirite, et la réponse aux principales objections. Grand in-18. 6e édition considérablement augmentée. – Prix : 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 20 c.

Édition polonaise : Cracovie.

VOYAGE SPIRITE EN 1862, – Brochure, grand in-8, – Prix : 1 franc.

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES, – Brochure in-12. Nouvelle édition augmentée. – Prix : 10 c. par la poste, 15 c.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

NEUVIÈME ANNÉE - 1866

PARIS
BUREAU, RUE SAINTE-ANNE, 59
PASSAGE SAINTE-ANNE

—

1866

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de 2 feuilles au moins, grand in-8.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an. - Etranger, 12 fr. - Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. franco pour toute la France. Pour l'étranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes, hors de Paris, envoyer un mandat par la poste ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE

Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale, et couverture imprimée. Prix : chacune des huit premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, prises ensemble ou séparément, 7 fr. le vol. – 9e année 1866 prise avec les sept premières 7 fr.; séparément, 10 fr. – Franco pour la France et l'Algérie. – Etranger, port en sus, comme ci-dessus pour l'abonnement.

Collections reliées, 1 fr. 50 c. de plus par volume.

PARIS. – Typ. de Rouge frères, Dumon et Fresné, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 1. JANVIER 1866.

Les femmes ont-elles une âme ?

Les femmes ont-elles une âme ? On sait que la chose n'a pas toujours été tenue pour certaine, puisqu'elle fut, dit-on, mise en délibération dans un concile. La négation est encore un principe de foi chez certains peuples. On sait à quel degré d'avilissement cette croyance les a réduites dans la plupart des contrées de l'Orient. Bien qu'aujourd'hui, chez les peuples civilisés, la question soit résolue en leur faveur, le préjugé de leur infériorité morale s'est perpétué au point qu'un écrivain du siècle dernier, dont le nom ne nous revient pas en mémoire, définissait ainsi la femme : « Instrument des plaisirs de l'homme, » définition plus musulmane que chrétienne. De ce préjugé est née leur infériorité légale, qui n'est point encore effacée de nos codes. Longtemps elles acceptèrent cet asservissement comme une chose naturelle, tant est puissant l'empire de l'habitude. Il en est ainsi de ceux qui, voués au servage de père en fils, finissent par se croire d'une autre nature que leurs seigneurs.

Cependant le progrès des lumières a relevé la femme dans l'opinion ; elle s'est mainte fois affirmée par l'intelligence et le génie, et la loi, quoique la considérant encore comme mineure, a peu à peu relâché les liens de la tutelle. On peut la considérer comme émancipée moralement, si elle ne l'est légalement ; c'est ce dernier résultat auquel elle arrivera un jour par la force des choses.

On lisait dernièrement dans les journaux qu'une jeune demoiselle de vingt ans venait de soutenir avec un plein succès l'examen du bac-

calauréat, devant la faculté de Montpellier. C'est, disait-on, le quatrième diplôme de bachelier concédé à une femme. Il n'y a pas encore bien longtemps la question fut agitée de savoir si le grade de bachelier pouvait être conféré à une femme. Bien que cela parût à quelques-uns une monstrueuse anomalie, on reconnut que les règlements sur la matière ne faisant pas mention des femmes, elles ne se trouvaient pas exclues légalement. Après avoir reconnu qu'elles ont une âme, on leur reconnaît le droit de conquérir les grades de la science, c'est déjà quelque chose. Mais leur affranchissement partiel n'est que le résultat du développement de l'urbanité, de l'adoucissement des mœurs, ou, si l'on veut, d'un sentiment plus exact de la justice ; c'est une sorte de concession qu'on leur fait, et, il faut bien le dire, qu'on leur marchande le plus possible.

La mise en doute de l'âme de la femme serait aujourd'hui ridicule, mais une question bien autrement sérieuse se présente ici, et dont la solution peut seule établir si l'égalité de position sociale entre l'homme et la femme est de droit naturel, ou si c'est une concession faite par l'homme. Remarquons en passant que si cette égalité n'est qu'un octroi de l'homme par condescendance, ce qu'il donne aujourd'hui, il peut le retirer demain, et qu'ayant pour lui la force matérielle, sauf quelques exceptions individuelles, en masse il aura toujours le dessus ; tandis que si cette égalité est dans la nature, sa reconnaissance est un résultat du progrès, et une fois reconnue, elle est imprescriptible.

Dieu a-t-il créé des âmes mâles et des âmes femelles, et a-t-il fait celles-ci inférieures aux autres ? Là est toute la question. S'il en est ainsi, l'infériorité de la femme est dans les décrets divins, et aucune loi humaine ne saurait y contrevenir. Les a-t-il, au contraire, créées égales et semblables, les inégalités fondées par l'ignorance et la force brutale, disparaîtront avec le progrès et le règne de la justice.

L'homme livré à lui-même ne pouvait établir à ce sujet que des hypothèses plus ou moins rationnelles, mais toujours controversables ; rien, dans le monde visible, ne pouvait lui donner la preuve matérielle de l'erreur ou de la vérité de ses opinions. Pour s'éclairer, il fallait remonter à la source, fouiller dans les arcanes du monde extracorporel qu'il ne connaissait pas. Il était réservé au Spiritisme de trancher la question, non plus par des raisonnements, mais par les faits, soit par les révélations d'outre-tombe, soit par l'étude qu'il est à même de faire journellement sur l'état des âmes après la mort. Et,

chose capitale, ces études ne sont le fait ni d'un seul homme, ni des révélations d'un seul Esprit, mais le produit d'innombrables observations identiques faites journellement par des milliers d'individus, dans tous les pays, et qui ont ainsi reçu la sanction puissante du contrôle universel, sur lequel s'appuient toutes les doctrines de la science spirite. Or, voici ce qui résulte de ces observations.

Les âmes ou Esprits n'ont point de sexe. Les affections qui les unissent n'ont rien de charnel, et, par cela même, sont plus durables, parce qu'elles sont fondées sur une sympathie réelle, et ne sont point subordonnées aux vicissitudes de la matière.

Les âmes s'incarnent, c'est-à-dire revêtent temporairement une enveloppe charnelle semblable pour elles à un lourd vêtement dont la mort les débarrasse. Cette enveloppe matérielle les mettant en rapport avec le monde matériel, dans cet état elles concourent au progrès matériel du monde qu'elles habitent ; l'activité qu'elles sont obligées de déployer, soit pour la conservation de la vie, soit pour s'y procurer le bien-être, aide à leur avancement intellectuel et moral. A chaque incarnation l'âme arrive plus développée ; elle apporte de nouvelles idées et les connaissances acquises dans les existences antérieures ; ainsi s'effectue le progrès des peuples ; les hommes civilisés d'aujourd'hui sont les mêmes qui ont vécu au moyen âge et dans les temps de barbarie, et qui ont progressé ; ceux qui vivront dans les siècles futurs seront ceux d'aujourd'hui, mais encore plus avancés intellectuellement et moralement.

Les sexes n'existent que dans l'organisme ; ils sont nécessaires à la reproduction des êtres matériels ; mais les Esprits, étant la création de Dieu, ne se reproduisent pas les uns par les autres, c'est pour cela que les sexes seraient inutiles dans le monde spirituel.

Les Esprits progressent par les travaux qu'ils accomplissent et les épreuves qu'ils ont à subir, comme l'ouvrier se perfectionne dans son art par le travail qu'il fait. Ces épreuves et ces travaux varient selon leur position sociale. Les Esprits devant progresser en tout et acquérir toutes les connaissances, chacun est appelé à concourir aux divers travaux et à subir les différents genres d'épreuves ; c'est pour cela qu'ils renaissent alternativement riches ou pauvres, maîtres ou serviteurs, ouvriers de la pensée ou de la matière.

Ainsi se trouve fondée, sur les lois mêmes de la nature, le principe de l'égalité, puisque le grand de la veille peut être le petit du lendemain et réciproquement. De ce principe découle celui de la fraternité, puisque, dans nos rapports sociaux, nous retrouvons

d'anciennes connaissances, et que dans le malheureux qui nous tend la main peut se trouver un parent ou un ami.

C'est dans le même but que les Esprits s'incarnent dans les différents sexes ; tel qui a été homme pourra renaître femme, et tel qui a été femme pourra renaître homme, afin d'accomplir les devoirs de chacune de ces positions, et d'en subir les épreuves.

La nature a fait le sexe féminin plus faible que l'autre, parce que les devoirs qui lui incombent n'exigent pas une égale force musculaire, et seraient même incompatibles avec la rudesse masculine. Chez lui la délicatesse des formes et la finesse des sensations sont admirablement appropriées aux soins de la maternité. Aux hommes et aux femmes sont donc dévolus des devoirs spéciaux, également importants dans l'ordre des choses ; ce sont deux éléments qui se complètent l'un par l'autre.

L'Esprit incarné subissant l'influence de l'organisme, son caractère se modifie selon les circonstances et se plie aux nécessités et aux besoins que lui impose ce même organisme. Cette influence ne s'efface pas immédiatement après la destruction de l'enveloppe matérielle, de même qu'il ne perd pas instantanément les goûts et les habitudes terrestres ; puis il peut arriver que l'Esprit parcoure une série d'existences dans le même sexe, ce qui fait que pendant longtemps il peut conserver, à l'état d'Esprit, le caractère d'homme ou de femme dont l'empreinte est restée en lui. Ce n'est qu'arrivé à un certain degré d'avancement et de dématérialisation que l'influence de la matière s'efface complètement, et avec elle le caractère des sexes. Ceux qui se présentent à nous comme hommes ou comme femmes, c'est pour rappeler l'existence dans laquelle nous les avons connus.

Si cette influence se répercute de la vie corporelle à la vie spirituelle, il en est de même lorsque l'Esprit passe de la vie spirituelle à la vie corporelle. Dans une nouvelle incarnation, il apportera le caractère et les inclinations qu'il avait comme Esprit ; s'il est avancé, il fera un homme avancé ; s'il est arriéré, il fera un homme arriéré. En changeant de sexe, il pourra donc, sous cette impression et dans sa nouvelle incarnation, conserver les goûts, les penchants et le caractère inhérents au sexe qu'il vient de quitter. Ainsi s'expliquent certaines anomalies apparentes que l'on remarque dans le caractère de certains hommes et de certaines femmes.

Il n'existe donc de différence entre l'homme et la femme que dans l'organisme matériel qui s'anéantit à la mort du corps ; mais quant à l'Esprit, à l'âme, à l'être essentiel, impérissable, il n'en existe pas

puisqu'il n'y a pas deux espèces d'âmes ; ainsi l'a voulu Dieu, dans sa justice, pour toutes ses créatures ; en donnant à toutes un même principe, il a fondé la véritable égalité ; l'inégalité n'existe que temporairement dans le degré d'avancement ; mais toutes ont droit à la même destinée, à laquelle chacune arrive par son travail, car Dieu n'en a favorisé aucune aux dépens des autres.

La doctrine matérialiste place la femme dans une infériorité naturelle dont elle n'est relevée que par le bon vouloir de l'homme. En effet, selon cette doctrine, l'âme n'existe pas, ou, si elle existe, elle s'éteint avec la vie ou se perd dans le tout universel, ce qui revient au même. Il ne reste donc à la femme que sa faiblesse corporelle qui la place sous la dépendance du plus fort. La supériorité de quelques-unes n'est qu'une exception, une bizarrerie de la nature, un jeu des organes, et ne saurait faire loi. La doctrine spiritualiste vulgaire reconnaît bien l'existence de l'âme individuelle et immortelle, mais elle est impuissante à prouver qu'il n'existe pas une différence entre celle de l'homme et celle de la femme, et partant une supériorité naturelle de l'une sur l'autre.

Avec la doctrine spirite, l'égalité de la femme n'est plus une simple théorie spéculative ; ce n'est plus une concession de la force à la faiblesse, c'est un droit fondé sur les lois mêmes de la nature. En faisant connaître ces lois, le Spiritisme ouvre l'ère de l'émancipation légale de la femme, comme il ouvre celle de l'égalité et de la fraternité.

Considérations sur la prière dans le Spiritisme.

Chacun est libre d'envisager les choses à sa manière, et nous, qui réclamons cette liberté pour nous, nous ne pouvons la refuser aux autres. Mais, de ce qu'une opinion est libre, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse la discuter, en examiner le fort et le faible, en peser les avantages ou les inconvénients.

Nous disons ceci, à propos de la négation de l'utilité de la prière, que quelques personnes voudraient ériger en système, pour en faire le drapeau d'une école dissidente. Cette opinion peut se résumer ainsi :

« Dieu a établi des lois éternelles auxquelles tous les êtres sont soumis ; nous ne pouvons rien lui demander, et nous n'avons à le remercier d'aucune faveur spéciale, donc il est inutile de le prier.

« Le sort des Esprits est tracé, il est donc inutile de prier pour eux. Ils ne peuvent changer l'ordre immuable des choses, donc il est inutile de les prier.

« Le Spiritisme est une science purement philosophique ; non seulement ce n'est point une religion, mais il ne doit avoir aucun caractère religieux. Toute prière dite dans les réunions tend à maintenir la superstition et la bigoterie. »

La question de la prière a été depuis assez longtemps discutée pour qu'il soit inutile de répéter ici ce que l'on sait à ce sujet. Si le Spiritisme en proclame l'utilité, ce n'est point par esprit de système, mais parce que l'observation a permis d'en constater l'efficacité et le mode d'action. Dès lors que, par les lois fluidiques, nous comprenons la puissance de la pensée, nous comprenons aussi celle de la prière, qui est elle-même une pensée dirigée vers un but déterminé.

Pour quelques personnes, le mot *prière* ne réveille qu'une idée de demande ; c'est une grave erreur. A l'égard de la Divinité c'est un acte d'adoration, d'humilité et de soumission auquel on ne peut se réfuter sans méconnaître la puissance et la bonté du Créateur. Dénier la prière à Dieu, c'est reconnaître Dieu comme un fait, mais c'est refuser de lui rendre hommage ; c'est encore là une révolte de l'orgueil humain.

A l'égard des Esprits, qui ne sont autres que les âmes de nos frères, la prière est une identification de pensées, un témoignage de sympathie ; la repousser, c'est repousser le souvenir des êtres qui nous sont chers, car ce souvenir sympathique et bienveillant est lui-même une prière. On sait d'ailleurs que ceux qui souffrent la réclament avec insistance comme un allégement à leur peines ; s'ils la demandent, c'est donc qu'ils en ont besoin ; la leur refuser, c'est refuser le verre d'eau au malheureux qui a soif.

Outre l'action purement morale, le Spiritisme nous montre, dans la prière, un effet en quelque sorte matériel, résultant de la transmission fluidique. Son efficacité, dans certaines maladies, est constatée par l'expérience, comme elle est démontrée par la théorie. Rejeter la prière c'est donc se priver d'un puissant auxiliaire pour le soulagement des maux corporels.

Voyons maintenant quel serait le résultat de cette doctrine, et si elle a quelque chance de prévaloir.

Tous les peuples prient, depuis les sauvages jusqu'aux hommes civilisés ; ils y sont portés par instinct, et c'est ce qui les distingue des animaux. Sans doute ils prient d'une manière plus ou moins rationnelle, mais enfin ils prient. Ceux qui, par ignorance ou présomption, ne pratiquent pas la prière, forment, dans le monde, une infime minorité.

La prière est donc un besoin universel, indépendant des sectes et des nationalités. Après la prière, si l'on est faible, on se sent plus fort ; si l'on est triste, on se sent consolé ; ôter la prière, c'est priver l'homme de son plus puissant soutien moral dans l'adversité. Par la prière il élève son âme, il entre en communion avec Dieu, il s'identifie avec le monde spirituel, *il se dématérialise*, condition essentielle de son bonheur futur ; sans la prière, ses pensées restent sur la terre, s'attachent de plus en plus aux choses matérielles ; de là un retard dans son avancement.

En contestant un dogme, on ne se met en opposition qu'avec la secte qui le professe ; en déniant l'efficacité de la prière, on froisse le sentiment intime de la presque unanimité des hommes. Le Spiritisme doit les nombreuses sympathies qu'il rencontre aux aspirations du cœur, et dans lesquelles les consolations que l'on puise dans la prière entrent pour une large part. Une secte qui se fonderait sur la négation de la prière, se priverait du principal élément de succès, la sympathie générale, parce qu'au lieu de réchauffer l'âme, elle la glacerait ; au lieu de l'élever, elle la rabaisserait. Si le Spiritisme doit gagner en influence, c'est en augmentant la somme des satisfactions morales qu'il procure. Que ceux qui veulent à tout prix du nouveau dans le Spiritisme, pour attacher leur nom à un drapeau, s'efforcent de donner plus que lui ; mais ce n'est pas en donnant moins qu'ils le supplanteront. L'arbre dépouillé de ses fruits savoureux et nourrissants sera toujours moins attrayant que celui qui en est paré. C'est en vertu du même principe que nous avons toujours dit aux adversaires du Spiritisme : Le seul moyen de le tuer, c'est de donner quelque chose de mieux, de plus consolant, qui explique plus et qui satisfasse davantage. C'est ce que personne n'a encore fait.

On peut donc considérer le rejet de la prière, de la part de quelques croyants aux manifestations spirites, comme une opinion isolée qui peut rallier quelques individualités, mais qui ne ralliera jamais la majorité. Ce serait à tort qu'on imputerait cette doctrine au Spiritisme, puisqu'il enseigne positivement le contraire.

Dans les réunions spirites, la prière prédispose au recueillement, à la gravité, condition indispensable, comme on le sait, pour les communications sérieuses. Est-ce à dire qu'il faille les transformer en assemblées religieuses ? En aucune façon ; le sentiment religieux n'est pas synonyme de religionnaire ; on doit même éviter ce qui pourrait donner aux réunions ce dernier caractère. C'est dans ce but que nous y avons constamment désapprouvé les prières et les symboles liturgiques d'un culte quelconque. Il ne faut pas oublier que le Spiritisme doit tendre au rapprochement des diverses communions ; déjà il n'est pas rare de voir dans ces réunions fraterniser des représentants de différents cultes, c'est pourquoi aucun ne doit s'y arroger la suprématie. Que chacun en son particulier prie comme il l'entend, c'est un droit de conscience ; mais dans une assemblée fondée sur le principe de la charité, on doit s'abstenir de tout ce qui pourrait blesser des susceptibilités, et tendre à maintenir un antagonisme que l'on doit au contraire s'efforcer de faire disparaître. Des prières spéciales au Spiritisme ne constituent point un culte distinct, dès l'instant qu'elles ne sont pas imposées et que chacun est libre de dire celles qui lui conviennent ; mais elles ont l'avantage de servir pour tout le monde et de ne froisser personne.

Le même principe de tolérance et de respect pour les convictions d'autrui nous fait dire que toute personne raisonnable qu'une circonstance amène dans le temple d'un culte dont il ne partage pas les croyances doit s'abstenir de tout signe extérieur qui pourrait scandaliser les assistants ; qu'elle doit, au besoin même, sacrifier à des usages de pure forme qui ne peuvent en rien engager sa conscience. Que Dieu soit adoré dans un temple d'une manière plus ou moins logique, ce n'est pas un motif pour froisser ceux qui trouvent cette manière bonne.

Le spiritisme donnant à l'homme une certaine somme de satisfactions et prouvant un certain nombre de vérités, nous avons dit qu'il ne pourrait être remplacé que par quelque chose qui donnerait plus et prouverait mieux que lui. Voyons si cela est possible. Ce qui fait la principale autorité de la doctrine, c'est qu'il n'est pas un seul de ses principes qui soit le produit d'une idée préconçue ou d'une opinion personnelle ; tous, sans exception, sont le résultat de l'observation des faits ; c'est par les faits seuls que le Spiritisme est arrivé à connaître la situation et les attributions des Esprits, ainsi que les lois, ou mieux une partie des lois qui régissent leurs rapports avec le monde visible ; ceci est un point capital. En continuant à nous appuyer sur l'observation, nous faisons

de la philosophie expérimentale et non spéculative. Pour combattre les théories du Spiritisme, il ne suffit donc pas de dire qu'elles sont fausses : il faudrait leur opposer des faits dont elles seraient impuissantes à donner la solution. Et dans ce cas même il se tiendra toujours au niveau, parce qu'il serait contraire à son essence de s'obstiner dans une idée fausse, et qu'il s'efforcera toujours de combler les lacunes qu'il peut présenter, n'ayant pas la prétention d'être arrivé à l'apogée de la vérité absolue. Cette manière d'envisager le Spiritisme n'est pas nouvelle ; on peut la voir de tous temps formulée dans nos ouvrages. Dès lors que le Spiritisme ne se déclare ni stationnaire ni immuable, il s'assimilera toutes les vérités qui seront démontrées, de quelque part quelles viennent, fût-ce de celle de ses antagonistes, et ne restera jamais en arrière du progrès réel. Il s'assimilera ces vérités, disons-nous, mais alors seulement qu'elles seront clairement démontrées, et non parce qu'il plaisait à quelqu'un de donner pour telles, ou ses désirs personnels ou les produits de son imagination. Ce point établi, le Spiritisme ne pourrait perdre que s'il se laissait distancer par une doctrine qui donnerait plus que lui ; il n'a rien à craindre de celles qui donneraient moins et en retrancheraient ce qui fait sa force et sa principale attraction.

Si le Spiritisme n'a pas encore tout dit, il est cependant une certaine somme de vérités acquises à l'observation et qui constituent l'opinion de l'immense majorité des adeptes ; et si ces vérités sont aujourd'hui passées à l'état d'articles de foi, pour nous servir d'une expression employée ironiquement par quelques-uns, ce n'est ni par nous, ni par personne, ni même par nos Esprits instructeurs qu'elles ont été ainsi posées et encore moins imposées, mais par l'adhésion de tout le monde, chacun étant à même de les constater.

Si donc une secte se formait en opposition avec les idées consacrées par l'expérience et généralement admises en principe, elle ne saurait conquérir les sympathies de la majorité, dont elle froisserait les convictions. Son existence éphémère s'éteindrait avec son fondateur, peut-être même avant, ou tout au moins avec les quelques adeptes qu'elle aurait pu rassembler. Supposons le Spiritisme partagé en dix, en vingt sectes, celle qui aura la suprématie et le plus de vitalité sera naturellement celle qui donnera la plus grande somme de satisfactions morales, qui comblera le plus grand nombre de vides de l'âme, qui sera fondée sur les preuves les plus positives, et qui se mettra le mieux à l'unisson de l'opinion générale.

Or le Spiritisme, prenant le point de départ de tous ses principes

dans l'observation des faits, ne peut être renversé par une théorie ; se tenant constamment au niveau des idées progressives, il ne pourra être dépassé ; s'appuyant sur le sentiment de la majorité, il satisfait les aspirations du plus grand nombre ; fondé sur ces bases, il est impérissable, car là est sa force.

Là aussi est la cause de l'insuccès des tentatives faites pour se mettre à la traverse ; en fait de Spiritisme, il est des idées profondément antipathiques à l'opinion générale et que celle-ci repousse instinctivement ; bâtir sur ces idées, comme point d'appui, un édifice ou des espérances quelconques, c'est s'accrocher maladroitement à des branches cassées ; voilà où en sont réduits ceux qui, n'ayant pu renverser le Spiritisme par la force, essayent de le renverser par lui-même.

Nécrologie.

Mort de M. Didier, libraire-éditeur.

Le Spiritisme vient de perdre un de ses adeptes les plus sincères et les plus dévoués dans la personne de M. Didier, mort le samedi 2 décembre 1865. Il était membre de la Société Spirite de Paris depuis sa fondation, en 1858, et, comme on le sait, l'éditeur de nos ouvrages sur la doctrine. La veille il assistait à la séance de la Société, et le lendemain, à six heures du soir, il mourait subitement dans un bureau d'omnibus, à quelques pas de chez lui, où, fort heureusement, se trouvait un de ses amis qui put le faire transporter à son domicile. Ses obsèques ont eu lieu le mardi 5 décembre.

Le *Petit Journal*, en annonçant sa mort, ajoute : « Dans ces derniers temps, M. Didier avait édité M. Allan Kardec, et était devenu, *par politesse d'éditeur*, ou par conviction, un adepte du Spiritisme. »

Nous ne pensons pas que la plus exquise politesse fasse à un éditeur l'obligation d'épouser les opinions de ses clients, ni qu'il soit tenu de se faire juif, par exemple, parce qu'il éditerait les ouvrages d'un rabbin. De telles restrictions ne sont pas dignes d'un écrivain sérieux. Le Spiritisme est une croyance comme une autre qui compte plus d'un libraire dans ses rangs ; pourquoi serait-il plus étrange qu'un libraire

fût spirite que d'être catholique, protestant, juif, saint-simonien, fouriériste ou matérialiste ? Quand donc messieurs les libres penseurs admettront-ils la liberté de conscience pour tout le monde ? Auraient-ils, par hasard, la singulière prétention d'exploiter l'intolérance à leur profit, après l'avoir combattue chez les autres ? Les opinions spirites de M. Didier étaient connues, et jamais il n'en a fait mystère, car il rompait souvent des lances avec les incrédules. C'était chez lui une conviction profonde et de vieille date, et non, comme le suppose l'auteur de l'article, une question de circonstance ou une politesse d'éditeur ; mais il est si difficile à ces messieurs, pour qui la doctrine spirite est tout entière dans l'armoire des frères Davenport, de convenir qu'un homme d'une valeur intellectuelle notoire croie aux Esprits ! Il faudra pourtant bien qu'ils s'accoutument à cette idée, car il y en a plus qu'ils ne supposent, ce dont ils ne tarderont pas à avoir la preuve.

Le *Grand Journal* en rend compte en ces termes :

« Mort aussi, M. Didier, éditeur qui a publié beaucoup de beaux et bons livres, dans sa modeste boutique du quai des Grands-Augustins. En ces derniers temps, M. Didier était un adepte, - et ce qui vaut mieux encore, - un éditeur fervent des livres spirites. Le pauvre homme doit savoir maintenant à quoi s'en tenir sur les doctrines de M. Allan Kardec. »

Il est triste de voir que la mort n'est pas même respectée de messieurs les incrédules, et qu'ils poursuivent de leurs railleries les adeptes les plus honorables jusqu'au-delà de la tombe. Ce que M. Didier pensait de la doctrine de son vivant ? Un fait lui prouvait l'impuissance des attaques dont elle est l'objet, c'est qu'au moment de sa mort il faisait imprimer la 14° édition du *Livre des Esprits*. Ce qu'il en pense maintenant ? c'est qu'il y aura de grands désappointements et plus d'une défection parmi ses antagonistes.

Ce que nous pourrions dire en cette circonstance se trouve résumé dans l'allocution suivante, prononcée à la Société de Paris, dans sa séance du 8 décembre.

Messieurs et chers collègues,

Encore un des nôtres qui vient de partir pour la céleste patrie ! Notre collègue, M. Didier, a laissé sur la terre sa dépouille mortelle pour revêtir l'enveloppe des Esprits.

Quoique depuis longtemps sa santé chancelante ait mis plusieurs fois sa vie en danger, et quoique l'idée de la mort n'ait rien d'effrayant pour nous, Spirites, sa fin arrivée aussi inopinément, le lendemain du jour où il assistait à notre séance, a causé parmi nous tous une profonde émotion.

Il y a dans cette mort, pour ainsi dire foudroyante, un grand enseignement, ou mieux un grand avertissement : c'est que notre vie tient à un fil qui peut se rompre au moment où nous nous y attendons le moins, car bien souvent la mort frappe sans dire gare ! Elle avertit ainsi les survivants de se tenir toujours prêts à répondre à l'appel du Seigneur pour rendre compte de l'emploi de la vie qu'il nous a donnée.

Bien que M. Didier ne prît pas une part personnelle très active aux travaux de la Société, où il prenait assez rarement la parole, il n'en était pas moins un des membres les plus considérables par son ancienneté, comme membre fondateur, par son assiduité, et surtout par sa position, son influence et les incontestables services qu'il a rendus à la cause du Spiritisme, comme propagateur et comme éditeur. Les rapports que j'ai eus avec lui pendant sept ans m'ont mis à même d'apprécier sa droiture, sa loyauté et ses capacités spéciales. Il avait sans doute, comme chacun de nous, ses petits travers qui ne plaisaient pas à tout le monde, parfois même une brusquerie avec laquelle il fallait se familiariser, mais qui n'ôtait rien à ses éminentes qualité, et le plus bel éloge qu'on en puisse faire, c'est de dire qu'en affaires on pouvait aller avec lui les yeux fermés.

Commerçant, il devait envisager les choses commercialement, mais il ne le faisait point avec petitesse et parcimonie ; il était grand, large, sans lésinerie dans ses opérations ; l'appât du gain ne lui eût point fait entreprendre une publication qui ne lui aurait pas convenu, quelque avantageuse qu'elle pût être. En un mot, M. Didier n'était point le marchand de livres calculant sou à sou son profit, mais l'éditeur intelligent, juste appréciateur, consciencieux et prudent, tel qu'il le fallait pour fonder une maison sérieuse comme la sienne. Ses relations avec le monde savant, dont il était aimé et estimé, avaient développé ses idées et contribué à donner à sa librairie académique le caractère grave qui en a fait une maison de premier ordre, moins par le chiffre des affaires que par la spécialité des ouvrages qu'elle exploitait, et la considération commerciale dont elle jouissait depuis longues années à juste titre.

En ce qui me concerne, je me félicite de l'avoir rencontré sur ma

route, ce que je dois sans doute à l'assistance des bons Esprits, et c'est en toute sincérité que je dis que le Spiritisme perd en lui un appui, et moi un éditeur d'autant plus précieux qu'entrant parfaitement dans l'esprit de la doctrine, il éprouvait à la propager une véritable satisfaction.

Quelques personnes ont été surprises que je n'aie pas pris la parole à son enterrement ; les motifs de mon abstention sont très simples.

Je dirai d'abord que la famille ne m'en ayant point exprimé le désir, je ne savais si cela lui serait agréable ou non. Le Spiritisme, qui reproche à d'autres de s'imposer, ne doit pas encourir le même reproche ; il ne s'impose jamais : il attend qu'on vienne à lui.

Je prévoyais, en outre, que l'assistance serait nombreuse, et que dans le nombre se trouveraient beaucoup de personnes peu sympathiques ou même hostiles à nos croyances ; outre qu'il eût été peu convenable de venir en ce moment solennel froisser publiquement des convictions contraires, cela pouvait fournir à nos adversaires un prétexte à de nouvelles agressions. Par ce temps de controverse, c'eût été peut-être une occasion de faire connaître ce qu'est la doctrine ; mais n'aurait-ce pas été oublier le pieux motif qui nous rassemblait ? manquer au respect dû à la mémoire de celui que nous venions saluer à son départ ? Était-ce sur une tombe entrouverte qu'il convenait de relever le gant qu'on nous jette ? Vous conviendrez, messieurs, que le moment eût été mal choisi. Le Spiritisme gagnera toujours plus à la stricte observation des convenances qu'il ne perdra à laisser échapper une occasion de se montrer. Il sait qu'il n'a pas besoin de violence ; il vise au cœur : ses moyens de séduction sont la douceur, la consolation et l'espérance ; c'est pour cela qu'il trouve des complices jusque dans les rangs ennemis. Sa modération et son esprit conciliant nous mettent en relief *par le contraste* ; ne perdons pas ce précieux avantage. Cherchons les cœurs affligés, les âmes tourmentées par le doute : le nombre en est grand ; ce seront là nos plus utiles auxiliaires ; avec eux nous ferons plus de prosélytes qu'avec la réclame et la mise en scène.

J'aurais pu, sans doute, me renfermer dans des généralités et faire abstraction du Spiritisme ; mais de ma part cette réticence aurait pu être interprétée comme une crainte ou une sorte de désaveu de nos principes. En pareille circonstance je ne puis que parler carrément ou me taire ; c'est ce dernier parti que j'ai pris. S'il s'était agi d'un discours ordinaire et sur un sujet banal, il en eût été autrement ; mais ici ce que j'aurais pu dire devait avoir un caractère spécial.

J'aurais pu encore me borner à la prière qui se trouve dans l'Évangile selon le Spiritisme pour ceux qui viennent de quitter la terre, et qui produit toujours en pareil cas une sensation profonde ; mais ici se présentait un autre inconvénient. L'ecclésiastique qui a accompagné le corps au cimetière est resté jusqu'à la fin de la cérémonie, contrairement aux habitudes ordinaires ; il a écouté avec une attention soutenue le discours de M. Flammarion, et peut-être s'attendait-il, en raison des opinions bien connues de M. Didier et de ses rapports avec les Spirites, à quelque manifestation plus explicite. Après les prières qu'il venait de dire, et qui, dans son âme et conscience sont suffisantes, venir en sa présence en dire d'autres qui sont toute une profession de foi, un résumé de principes qui ne sont pas les siens, cela aurait eu l'air d'une bravade qui n'est pas dans l'esprit du Spiritisme. Peut-être quelques personnes n'eussent-elles pas été fâchées de voir l'effet du conflit tacite qui pouvait en résulter : c'est ce que les simples convenances me commandaient d'éviter. Les prières que chacun de nous a dites en particulier et que nous pouvons dire entre nous, seront tout aussi profitables à M. Didier, s'il en a besoin, que si elles l'eussent été avec ostentation.

Croyez bien, messieurs, que j'ai autant que qui que ce soit à cœur les intérêts de la doctrine, et que lorsque je fais ou ne fais pas une chose, c'est avec mûre réflexion et après en avoir pesé les conséquences.

Notre collègue, madame R… est venue de la part de quelques assistants me solliciter de prendre la parole. Des personnes qu'elles ne connaissait pas, a-t-elle ajouté, venaient de lui dire qu'elles étaient venues tout exprès jusqu'au cimetière dans l'espoir de m'entendre ; c'était flatteur sans doute pour moi, mais, de la part de ces personnes, c'était se méprendre étrangement sur mon caractère de penser qu'un stimulant d'amour-propre pût m'exciter à parler pour satisfaire la curiosité de ceux qui étaient venus par un autre motif que celui de rendre hommage à la mémoire de M. Didier. Ces personnes ignorent, sans doute, que s'il me répugne de m'imposer, je n'aime pas davantage à poser. C'est ce que madame R… aurait pu leur répondre, en ajoutant qu'elle me connaissait et m'estimait assez pour être certaine que le désir de me mettre en évidence n'aurait aucune influence sur moi.

Dans d'autres circonstances, messieurs, je me serais fait un devoir, j'aurais été heureux de rendre à notre collègue un témoignage public d'affection au nom de la Société, représentée à ses obsèques par un grand nombre de ses membres ; mais comme les sentiments sont plus

dans le cœur que dans la démonstration, chacun de nous, sans doute, le lui avait déjà rendu dans son for intérieur ; en ce moment où nous sommes rassemblés, payons-lui entre nous le tribut de regrets, d'estime et de sympathie qu'il mérite, et espérons qu'il voudra bien revenir parmi nous comme par le passé, et continuer, comme Esprit, la tâche spirite qu'il avait entreprise comme homme.

Correspondance.

Lettre de M Jaubert.

« Je vous prie, mon cher monsieur Kardec, d'insérer la lettre suivante dans le plus prochain numéro de votre Revue. Je suis certes bien peu de chose, mais enfin j'ai mon appréciation, et je l'impose à votre modestie. D'un autre côté, quand la bataille se livre, je tiens à prouver que je suis toujours sous le drapeau avec mes épaulettes de laine. « JAUBERT. »

Sans l'obligation qui nous en est faite, en termes si précis, on comprendra les motifs qui nous auraient empêché de publier cette lettre ; nous nous serions contenté de la conserver comme un honorable et précieux témoignage, et de l'ajouter aux nombreuses causes de satisfaction morale qui viennent nous soutenir et nous encourager dans notre rude labeur, et compenser les tribulations inséparables de notre tâche. Mais, d'un autre côté, la question personnelle mise à part, en ce temps de déchaînement contre le Spiritisme, les exemples du courage de l'opinion sont d'autant plus influents qu'ils partent de plus haut. Il est utile que la voix des hommes de cœur, de ceux qui, par leur caractère, leurs lumières et leur position commandent le respect et la confiance, se fasse entendre ; et si elle ne peut dominer les clameurs, de telles protestations ne sont perdues ni pour le présent ni pour l'avenir.

Carcassonne, 12 décembre 1865.

Monsieur et cher Maître,

Je ne veux pas laisser mourir l'année 1865 sans lui rendre grâce pour tout le bien qu'elle a fait au Spiritisme. Nous lui devons la *Pluralité des existences de l'âme*, par André Pezzani ; la *Pluralité des mondes habités*, par Camille Flammarion : deux jumeaux qui naissent

à peine et marchent à si grands pas dans le monde philosophique.

Nous lui devons un livre, petit par ses pages, grand par ses pensées ; la simplicité nerveuse de son style le dispute à la sévérité de sa logique. Il contient en germe la théologie de l'avenir ; il a le calme de la force, et la force de la vérité. Je voudrais que le volume ayant pour titre : *Ciel et Enfer*, fût édité à des millions d'exemplaires. Pardonnez-moi cet éloge : j'ai trop vécu pour être enthousiaste, et j'abhorre la flatterie.

L'année 1865 nous donne SPIRITE, nouvelle fantastique. La littérature se décide à faire invasion dans notre domaine. L'auteur n'a pas tiré du Spiritisme tous les enseignements qu'il renferme. Il met en saillie l'idée capitale, essentielle : la démonstration de l'âme immortelle par les phénomènes. Les tableaux du peintre m'ont paru ravissants ; je ne puis résister au plaisir d'une citation.

« *Spirite*, l'amante ignorée, sur la terre, de Guy de Malivert, vient de mourir. Elle décrit elle-même ses premières sensations.

« L'instinct de la nature luttait encore contre la destruction ; mais bientôt cette lutte inutile cessa, et, dans un faible soupir, mon âme s'exhala de mes lèvres.

« Des mots humains ne peuvent rendre la sensation d'une âme qui, délivrée de sa prison corporelle, passe de cette vie dans l'autre, du temps dans l'éternité, et du fini dans l'infini. Mon corps immobile et déjà revêtu de cette blancheur mate, livrée de la mort, gisait sur sa couche funèbre, entouré des religieuses en prières, et j'en étais aussi détachée que le papillon peut l'être de sa chrysalide, coque vide, dépouille informe, pour ouvrir ses jeunes ailes à la lumière inconnue et soudainement révélée. A une intermittence d'ombre profonde avait succédé un éblouissement de splendeur, un élargissement d'horizon, une disparition de toute limite et de tout obstacle qui m'enivraient d'une joie indicible. Des explosions de sens nouveaux me faisaient comprendre les mystères impénétrables à la pensée et aux organes terrestres. Débarrassée de cet argile soumise aux lois de la pesanteur, qui m'alourdissait naguère encore, je m'élançais avec une célérité folle dans l'insondable éther. Les distances n'existaient plus pour moi, et mon simple désir me rendait présente où je voulais être. Je traçais de grands cercles, d'un vol plus rapide que la lumière, à travers l'azur vague des espaces, comme pour prendre possession de l'immensité, me croisant avec des essaims d'âmes et d'Esprits. »

Et la toile se déroule toujours plus splendide ; j'ignore si, au fond de l'âme, M. Théophile Gautier est Spirite ; mais à coup sûr il sert

aux matérialistes, aux incroyants le breuvage salutaire dans des coupes d'or magnifiquement ciselées.

Je bénis encore l'année 1865 pour les grosses colères qu'elle renfermait dans ses flancs. Personne ne s'y trompe : les frères Davenport sont moins la cause que le prétexte de la croisade. Soldats de tous les uniformes ont pointé contre nous leurs canons rayés. Qu'ont-ils donc prouvés ? La force et la résistance de la citadelle assiégée. Je connais un journal du Midi très répandu, très estimé, et à bon droit, qui, depuis bien longtemps, enterre le Spiritisme pauvrement une fois par mois ; d'où la conséquence que le Spiritisme ressuscite au moins douze fois par an. Vous verrez qu'ils le rendront immortel à force de le tuer.

Je n'ai plus maintenant que mes souhaits de bonne année ; mes premiers vœux sont pour vous, monsieur et cher maître, pour votre bonheur, pour votre œuvre si vaillamment entreprise et si dignement poursuivie.

Je fais des vœux pour l'union intime de tous les Spirites. J'ai vu avec douleur quelques légers nuages tomber dans notre horizon. Qui nous aimera si nous ne savons nous aimer ? Comme vous le dites très bien dans le dernier numéro de votre *Revue :* « *Quiconque croit à l'existence et à la survivance des âmes, et à la possibilité des relations entre les hommes et le monde spirituel, est Spirite.* » Que cette définition reste, et sur ce terrain solide nous serons toujours d'accord. Et maintenant, si des détails de doctrine, même importants, parfois nous divisent, discutons-les, non pas en fratricides, mais en hommes qui n'ont qu'un but : le triomphe de la raison, et par la raison la recherche du vrai et du beau, le progrès de la science, le bonheur de l'humanité.

Restent mes vœux les plus ardents, les plus sincères ; je les adresse à tous ceux qui se disent nos ennemis : que Dieu les éclaire !

Adieu, monsieur ; recevez pour vous et pour tous nos frères de Paris la nouvelle assurance de mes sentiments affectueux et de ma considération distinguée. T. JAUBERT,

Vice-président du Tribunal.

Tout commentaire sur cette lettre serait superflu ; nous n'ajouterons qu'un mot, c'est que des hommes comme M. Jaubert honorent le drapeau qu'ils portent. Son appréciation si judicieuse sur l'ouvrage de M. Théophile Gautier nous dispense du compte rendu que nous nous proposions d'en faire ce mois-ci ; nous en reparlerons dans le prochain numéro.

La jeune cataleptique de Souabe.

Étude psychologique.

Sous le titre de *Seconde vue*, plusieurs journaux ont reproduit le fait suivant, entre autres *la Patrie* du 26 et *l'Evénement* du 28 novembre.

« On attend à Paris la prochaine arrivée d'une jeune fille, originaire de la Souabe, dont l'état mental présente des phénomènes qui laissent bien loin les jongleries des frères Davenport et autres Spirites.

« Agée de seize ans et demi, Louise B… demeure chez ses parents, propriétaires cultivateurs au lieu dit le Bondru (Seine-et-Marne), où ils se sont établis après avoir quitté l'Allemagne.

« A la suite d'un violent chagrin, causé par la mort de sa sœur, Louise est tombée dans un sommeil léthargique qui s'est prolongé pendant cinquante-six heures. Après ce laps de temps elle s'est éveillée, non à la vie réelle et normale, mais à une existence étrange qui se résume dans les phénomènes suivants :

« Louise a subitement perdu sa vivacité et sa gaieté, sans souffrir cependant, mais en prenant possession d'une sorte de béatitude qui s'allie au calme le plus profond. Pendant toute la durée du jour, elle reste immobile sur une chaise, ne répondant que par monosyllabes aux questions qui lui sont adressées. Le soir venu, elle tombe dans un état cataleptique, caractérisé par la rigidité des membres et la fixité du regard.

« En ce moment, les facultés et les sens de la jeune fille acquièrent une sensibilité et une portée qui dépassent les limites assignées à la puissance humaine. Elle possède non seulement le don de seconde vue, mais encore celui de seconde ouïe, c'est-à-dire qu'elle entend les paroles proférées près d'elle, et qu'elle entend celles qui sont émises dans un endroit plus ou moins éloigné, vers lequel se concentre son attention.

« Entre les mains de la cataleptique, chaque objet prend pour elle une image double. Comme tout le monde, elle a le sentiment de la forme et de l'apparence extérieure de cet objet ; elle voit en outre distinctement la représentation de son intérieur, c'est-à-dire l'ensemble des propriétés qu'il possède et des usages auxquels il est destiné dans l'ordre de la création.

« Dans une quantité de plantes, d'échantillons métalliques et minéralogiques, soumis à son inconsciente appréciation, elle a signalé des vertus latentes et inexplorées qui reportent la pensée vers les découvertes des alchimistes du moyen âge.

« Louise éprouve un effet analogue à l'aspect des personnes avec lesquelles elle entre en communication par le contact des mains. Elle les voit à la fois telles qu'elles sont et telles qu'elles ont été dans un âge moins avancé. Les ravages du temps et de la maladie disparaissent à ses yeux, et si l'on a perdu quelque membre, il subsiste encore pour elle.

« La jeune paysanne prétend qu'à l'abri de toutes les modifications de l'action vitale extérieure, *la forme corporelle demeure intégralement reproduite par le fluide nerveux*.

« Transportée dans les endroits où se trouvent des tombeaux, Louise voit et dépeint de la manière que nous venons de rapporter les personnes dont la dépouille a été confiée à la terre. Elle éprouve alors des spasmes et des crises nerveuses, de même que lorsqu'elle approche des lieux où existent, à n'importe quelle profondeur dans le sol, de l'eau ou des métaux.

« Quand la jeune Louise passe de la vie ordinaire à ce mode de vie qu'on peut appeler supérieur, il lui semble qu'un voile épais tombe de ses yeux.

« La création, éclairée pour elle d'une manière nouvelle, fait l'objet de son intarissable admiration, et, quoique illettrée, elle trouve, pour exprimer son enthousiasme, des comparaisons et des images véritablement poétiques.

« Aucune préoccupation religieuse ne se mêle à ces impressions. Les parents, loin de trouver dans ces phénomènes insolites un sujet de spéculation, les cachent avec le plus grand soin. S'ils se décident à amener sans bruit la jeune fille à Paris, c'est parce que cette surexcitation constante du système nerveux exerce sur ses organes une influence destructive et qu'elle dépérit à vue d'œil. Les médecins qui la soignent ont émis l'avis de la conduire dans la capitale, autant pour réclamer le secours des maîtres en l'art de guérir, que pour soumettre à la science des faits sortant du cercle ordinaire de ses investigations, et dont l'explication n'est pas encore trouvée. »

Les phénomènes que présente cette jeune fille, dit l'auteur de l'article, laissent bien les jongleries des frères Davenport et autres Spirites. Si ces phénomènes sont réels, quels rapports peuvent-ils avoir avec des tours d'adresse ? Pourquoi cette comparaison entre choses dissemblables, et dire que l'une dépasse l'autre ? Avec l'intention de lancer une petite méchanceté contre le Spiritisme, l'auteur énonce, sans le vouloir, une grande vérité à l'appui de ce qu'il veut dénigrer ; il proclame un fait essentiellement spirite, que le Spiritisme reconnaît et accepte comme tel, tandis qu'il n'a jamais pris MM. Davenport sous son patronage, et les a encore moins présentés comme

des adeptes et des apôtres ; c'est ce que messieurs les journalistes sauraient s'ils avaient tenu compte des innombrables protestations qui leur sont arrivées de toutes parts contre l'assimilation qu'ils ont prétendu établir entre une doctrine essentiellement morale et philosophique et des exhibitions théâtrales.

L'explication de ces phénomènes n'est, dit-on, pas encore donnée : par la science officielle ; cela est certain ; mais pour la science spirite, il y a longtemps que ce n'est plus un mystère. Ce ne sont cependant pas les moyens de s'éclairer qui ont fait défaut ; les cas de catalepsie, de double vue, de somnambulisme naturel, avec les étranges facultés qui se développent dans ces différents états, ne sont pas rares. Pourquoi la science en est-elle encore à en chercher l'explication ? C'est que la science s'obstine à la chercher où elle n'est pas, où elle ne la trouvera jamais : dans les propriétés de la matière.

Voilà un homme qui vit : il pense, il raisonne ; une seconde après, il meurt ; il ne donne plus aucun signe d'intelligence. Il y avait donc en lui, alors qu'il pensait, quelque chose qui n'existe plus depuis qu'il ne pense plus. Qui donc pensait en lui ? La matière, dites-vous ; mais la matière est toujours là, intacte, sans une parcelle de moins ; pourquoi donc pensait-elle tout à l'heure et ne pense-t-elle plus maintenant ? - C'est qu'elle est désorganisée ; les molécules se sont sans doute désagrégées ; une fibre s'est peut-être rompue ; un rien s'est dérangé et le mouvement intellectuel s'est arrêté. - Ainsi voilà le génie, les plus grandes conceptions humaines à la merci d'une fibre, d'un atome imperceptible, et les efforts de toute une vie de labeur sont perdus ! De tout ce mobilier intellectuel acquis à grande peine, il ne reste rien ; la plus vaste intelligence n'est qu'une pendule bien montée qui, une fois disloquée, n'est bonne qu'à mettre à la ferraille ! C'est peu logique et peu encourageant ; avec une telle perspective, mieux vaudrait sans doute ne s'occuper qu'à boire et manger ; mais enfin c'est un système.

L'âme, selon vous, n'est qu'une hypothèse. Mais cette hypothèse ne devient-elle pas une réalité dans les cas analogues à celui de la jeune fille en question ? Ici l'âme se montre à découvert ; vous ne la voyez pas, mais vous la voyez penser et agir isolément de l'enveloppe matérielle ; elle se transporte au loin ; elle voit et elle entend malgré l'état d'insensibilité des organes. Peut-on expliquer par les organes seuls des phénomènes qui se passent en dehors de leur sphère d'activité, et n'est-ce pas la preuve que l'âme en est indépendante ? Comment donc ne la reconnaît-on pas à ces signes si évidents ? C'est qu'il faudrait, pour cela, admettre l'intervention de l'âme dans les phénomènes pathologiques et physiologiques, qui cesseraient ainsi d'être exclusivement matériels ; or, comment reconnaître un élément spirituel

dans les phénomènes de la vie, alors qu'on a constamment dit le contraire ? C'est ce à quoi l'on ne peut se résoudre, car il faudrait convenir qu'on s'est trompé, et il est dur, pour certains amours-propres, de recevoir un démenti de l'âme même qu'on a niée. Aussi, dès qu'elle se montre quelque part avec trop d'évidence, vite on se hâte de la couvrir d'un boisseau, et l'on n'en entend plus parler. Ainsi en a-t-il été de l'hypnotisme et de tant d'autres choses ; Dieu veuille qu'il n'en soit pas de même de Louise B… Pour couper court, on dit que ces phénomènes sont des illusions, et que leurs promoteurs sont des fous ou des charlatans.

Telles sont les raisons qui ont fait négliger l'étude si intéressante et si féconde en résultats moraux, des phénomènes psychophysiologiques ; telle est aussi la cause de la répulsion du matérialisme pour le Spiritisme, qui repose tout entier sur les manifestations ostensibles de l'âme, pendant la vie et après la mort.

Mais, dira-t-on, le parti religieux, battu en brèche par le matérialisme, doit accueillir avec empressement des phénomènes qui viennent terrasser l'incrédulité par l'évidence ; pourquoi donc, au lieu de s'en faire une arme, les repousse-t-il ? C'est que l'âme est une indiscrète qui vient se présenter dans des conditions tout autres que celles de l'état où on nous la montre, et sur lequel on a bâti tout un système ; il faudrait revenir sur des croyances que l'on a dit être immuables ; puis elle voit trop clair ; donc il fallait lui interdire la parole. Mais on a compté sans sa subtilité ; on ne l'enferme pas, comme un oiseau dans une cage ; si on lui ferme une porte, elle en ouvre mille. Aujourd'hui elle se fait entendre partout, pour dire d'un bout du monde à l'autre : voilà ce que nous sommes. Bien habiles seront ceux qui l'en empêcheront.

Revenons à notre sujet. La jeune fille en question offre le phénomène, très ordinaire en pareil cas, de l'extension des facultés. Cette extension, dit l'article, atteint une portée qui dépasse les limites assignées à la puissance humaine. Il faut distinguer ici deux ordres de facultés : les facultés perceptives, c'est-à-dire la vue et l'ouïe, et les facultés intellectuelles. Les premières sont mises en activité par les agents extérieurs dont l'action se répercute à l'intérieur ; les secondes constituent la pensée qui rayonne de l'intérieur à l'extérieur. Parlons d'abord des premières.

Dans l'état normal, l'âme perçoit par l'intermédiaire des sens. Ici, la jeune file perçoit ce qui est hors de la portée de la vue et de l'ouïe ; elle voit dans l'intérieur des choses, pénètre les corps opaques, décrit ce qui se passe au loin, donc elle voit autrement que par les yeux et entend autrement que par les oreilles, et cela dans un état où l'organisme est frappé d'insensibilité. S'il s'agissait d'un fait unique, exceptionnel, on

pourrait l'attribuer à une bizarrerie de la nature, à une sorte de monstruosité ; mais il est très commun ; il se montre d'une manière identique, quoique à différents degrés, dans la plupart des cas de catalepsie, dans la léthargie, dans le somnambulisme naturel et artificiel, et même chez de nombreux individus qui ont toutes les apparences de l'état normal. Il se produit donc en vertu d'une loi ; comment la science, qui porte ses investigations sur le mouvement attractif du moindre grain de poussière, a-t-elle négligé un fait aussi capital ?

Le développement des facultés intellectuelles est plus extraordinaire encore. Voilà une jeune fille, une paysanne illettrée qui non seulement s'exprime avec élégance, avec poésie, mais en qui se révèlent des connaissances scientifiques sur des choses qu'elle n'a pas apprises, et, circonstance non moins singulière, cela a lieu dans un état particulier, au sortir duquel tout est oublié : elle redevient tout aussi ignorante qu'auparavant. Rentre-t-elle dans l'état extatique, le souvenir lui revient avec les mêmes facultés et les mêmes connaissances ; ce sont pour elle deux existences distinctes.

Si, selon l'école matérialiste, les facultés sont le produit direct des organes ; si, pour nous servir de l'expression de cette école, « le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile, » il sécrète donc aussi *des connaissances toutes faites*, sans le secours d'un professeur ; c'est une propriété qu'on ne connaissait pas encore à cet organe. Dans cette hypothèse même, comment expliquer ce développement intellectuel extraordinaire, ces facultés transcendantes, alternativement possédées, perdues et recouvrées presque instantanément, alors que le cerveau est toujours le même ? N'est-ce pas la preuve patente de la dualité dans l'homme, de la séparation du principe matériel et du principe spirituel ?

Là, encore rien d'exceptionnel : ce phénomène est aussi commun que celui de l'extension de la vue et de l'ouïe. Comme ce dernier, il dépend donc d'une loi ; ce sont ces lois que le Spiritisme a recherchées et que l'observation lui a fait connaître.

L'âme est l'être intelligent ; en elle est le siège de toutes les perceptions et de toutes les sensations ; elle sent et pense par elle-même ; elle est individuelle, distincte, perfectible, préexistante et survivante au corps. Le corps est son enveloppe matérielle : c'est l'instrument de ses rapports avec le monde visible. Pendant son union avec le corps, elle perçoit par l'intermédiaire des sens, elle transmet sa pensée à l'aide du cerveau ; séparée du corps, elle perçoit directement et pense plus librement. Les sens ayant une portée circonscrite, les perceptions reçues par leur intermédiaire sont bornées et, en quelque sorte, amorties ; reçues sans intermédiaire, elles sont indéfinies et d'une subtilité qui nous étonne, parce qu'elle surpasse, non la puissance

humaine, mais tous les produits de nos moyens matériels. Par la même raison, la pensée transmise par le cerveau se tamise pour ainsi dire à travers cet organe. La grossièreté et les défectuosités de l'instrument la paralysent et l'étouffent en partie, comme certains corps transparents absorbent une partie de la lumière qui les traverse. L'âme, obligée de se servir du cerveau, est comme un très bon musicien devant un instrument imparfait. Délivrée de cet auxiliaire gênant, elle déploie toutes ses facultés.

Telle est l'âme pendant la vie et après la mort ; il y a donc pour elle deux états : celui d'incarnation ou de contrainte, et celui de désincarnation ou de liberté ; en d'autres termes : celui de la vie corporelle et celui de la vie spirituelle. La vie spirituelle est la vie normale, permanente de l'âme ; la vie corporelle est transitoire et passagère.

Durant la vie corporelle, l'âme ne subit pas constamment la contrainte du corps, et là est la clef de ces phénomènes physiques qui ne nous paraissent si étranges que parce qu'ils nous transportent hors de la sphère habituelle de nos observations ; on les a qualifiés de surnaturels, quoiqu'en réalité ils soient soumis à des lois parfaitement naturelles, mais parce que ces lois nous étaient inconnues. Aujourd'hui, grâce au Spiritisme qui a fait connaître ces lois, le merveilleux a disparu.

Pendant la vie extérieure de relation, le corps a besoin de son âme ou Esprit pour guide, afin de le diriger dans le monde ; mais dans les moments d'inactivité du corps, la présence de l'âme n'est plus nécessaire ; elle s'en dégage, sans toutefois cesser d'y tenir par un lien fluidique qui l'y rappelle dès que le besoin de sa présence se fait sentir ; dans ces moments elle recouvre en partie la liberté d'agir et de penser dont elle ne jouira complètement qu'après la mort du corps, alors qu'elle en sera complètement séparée. Cette situation a été spirituellement et très véridiquement dépeinte par l'Esprit d'une personne vivante, qui se comparait à un ballon captif, et par un autre, l'Esprit d'un idiot vivant, qui disait être comme un oiseau attaché par la patte. (*Revue spirite*, juin 1860, p. 173.)

Cet état, que nous appelons *émancipation de l'âme*, a lieu normalement et périodiquement pendant le sommeil ; le corps seul repose pour récupérer ses pertes matérielles ; mais l'Esprit, qui n'a rien perdu, profite de ce répit pour se transporter où il veut. Il a en outre lieu exceptionnellement toutes les fois qu'une cause pathologique ou simplement physiologique produit l'inactivité totale ou partielle des organes de la sensation et de la locomotion ; c'est ce qui se passe dans la catalepsie, la léthargie, le somnambulisme. Le dégagement ou, si l'on veut, la liberté de l'âme est d'autant plus grande que l'inertie du

corps est plus absolue ; c'est pour cette raison que le phénomène acquiert son plus grand développement dans la catalepsie et la léthargie. Dans cet état, l'âme ne perçoit plus par les sens matériels, mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, par le *sens psychique* ; c'est pourquoi ses perceptions dépassent les limites ordinaires ; sa pensée agit sans l'intermédiaire du cerveau, c'est pour cela qu'elle déploie des facultés plus transcendantes que dans l'état normal. Telle est la situation de la jeune B… ; aussi dit-elle avec raison que « lorsqu'elle passe de la vie ordinaire à ce mode de vie supérieure, il lui semble qu'un voile épais tombe de ses yeux. » Telle est aussi la cause du phénomène de la *seconde vue*, qui n'est autre que la vue directe pour l'âme ; de la vue à distance, qui résulte du transport de l'âme dans le lieu qu'elle décrit ; de la lucidité somnambulique, etc.

« Quand Louise B… voit des personnes vivantes, les ravages du temps disparaissent, et si l'on a perdu quelque membre, il subsiste encore pour elle ; la forme corporelle demeure intégralement *reproduite par le fluide nerveux.* » Si elle voyait simplement le corps, elle le verrait tel qu'il est ; ce qu'elle voit, c'est l'enveloppe fluidique ; le corps matériel peut être amputé : le périsprit ne l'est pas ; ce que l'on désigne ici par *fluide nerveux* n'est autre que le *fluide périsprital*.

Elle voit aussi ceux qui sont morts : il en reste donc quelque chose. Que voit-elle ? ce ne peut être le corps, qui n'existe plus ; cependant elle les voit avec une forme humaine, celle qu'ils avaient de leur vivant. Ce qu'elle voit, c'est l'âme revêtue de son corps fluidique ou périsprit ; les âmes survivent donc au corps ; ce ne sont donc pas des êtres abstraits, des étincelles, des flammes, des souffles perdus dans l'immensité du réservoir commun, mais des êtres réels, distincts, circonscrits, individuels. Si elle voit les morts comme les vivants, c'est donc que les vivants ont, comme les morts, le même corps fluidique impérissable, tandis que la grossière enveloppe matérielle se dissout à la mort. Elle ne voit point les âmes perdues dans les profondeurs infinies de l'espace, mais au milieu de nous, ce qui prouve l'existence du monde invisible qui nous entoure, et au milieu duquel nous vivons sans nous en douter.

De telles révélations ne donnent-elles pas sérieusement à réfléchir ? Qui a pu donner de telles idées à cette jeune fille ? La lecture des ouvrages spirites ? Elle ne sait pas lire. - La fréquentation des Spirites ? Elle n'en a pas entendu parler. C'est donc spontanément qu'elle décrit toutes ces choses. Est-ce le produit de son imagination ? mais elle n'est pas la seule : des milliers de voyants ont dit et disent tous les jours la même chose, ce dont la science ne se doute pas. Or, c'est de ce concours universel d'observations que le Spiritisme a déduit sa théorie.

La science cherchera en vain la solution de ces phénomènes tant

qu'elle fera abstraction de l'élément spirituel, car là est la clef de tous ces prétendus mystères. Qu'elle l'admette, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse, et tout s'expliquera sans difficulté.

Des observations de cette nature, sur des sujets comme Louise B…, exigent beaucoup de tact et de prudence. Il ne faut pas perdre de vue que, dans cet état d'excessive susceptibilité, la moindre commotion peut être funeste ; l'âme, heureuse d'être dégagée du corps, n'y tient que par un fil qu'un rien peut rompre sans retour. En pareil cas, des expériences faites sans ménagement peuvent TUER.

Poésies spirites.

Alfred de Musset.

M. Timothée Trimm a publié, dans le *Petit Journal* du 23 octobre 1865, des strophes qu'un de ses amis lui avait données comme ayant été dictées médianimiquement par Alfred de Musset à une dame de sa connaissance, car la folie du Spiritisme gagne jusqu'aux amis de ces messieurs, qui n'osent trop les envoyer publiquement à Charenton, surtout quand ces amis sont, comme celui-ci, des hommes d'une intelligence notoire, placés à la tête de la haute industrie artistique. Par égard sans doute pour cet ami, il n'avait pas trop maltraité la provenance de ces vers ; il s'était contenté de les encadrer dans une mise en scène de fantaisie semi-burlesque. Il disait entre autres :

« Je n'invente rien, je constate. Dans un château des environs de Paris, on a fait venir l'auteur de *Rolla* et de la *Coupe et les lèvres*… dans une table. On lui demanda des vers ! ! !… inédits. Un secrétaire spirite, s'est assis au pupitre enchanté ; il dit avoir écrit sous la dictée de l'immortel… et voici ce qu'il montra à l'assistance. »

La vérité est que ces vers n'ont été obtenus ni dans un château des environs de Paris ni par une table, mais par l'écriture ordinaire, et qu'on n'avait nullement demandé Alfred de Musset. L'idée de faire venir le poète dans une table avait sans doute, aux yeux de l'écrivain, quelque chose de plus trivial à l'endroit du Spiritisme. Voici comment les choses se sont passées.

Madame X… est une femme du monde, instruite comme toutes celles qui ont reçu de l'éducation, mais nullement poète. Elle est douée d'une puissante faculté médianimique, psychographique et voyante, et a donné en mainte occasion des preuves irrécusables de l'identité des Esprits qui se communiquent par son entremise. Étant allée passer la belle saison avec son mari, fervent Spirite comme elle, dans un petit chalet, au milieu des dunes du département du Nord,

elle se trouvait un soir à son balcon, par un magnifique clair de lune, contemplant la voûte azurée et la vaste étendue des dunes, dans un solennel silence qui n'était interrompu que par les aboiements du chien de la maison, circonstances à remarquer, parce qu'elles donnent aux vers un cachet d'actualité. Tout à coup elle se sentit agitée et comme enveloppée d'un fluide, et, sans dessein prémédité, elle fut poussée à prendre la plume ; elle traça d'un seul jet, sans rature ni hésitation, en quelques minutes, les vers en question, avec la signature d'Alfred de Musset, auquel elle ne songeait nullement. Nous les reproduisons dans leur intégrité. C'était le 1er septembre 1865.

Ainsi, te voilà, pauvre Esprit,
Contemplant le jour et la nuit
La triste dune,
N'ayant, pour te désennuyer,
Que le chien qui vient aboyer
Au clair *de lune*.

Quand je te vois, seule et troublée,
Lever vers la voûte étoilée
Ton œil humide,
Je me souviens des tristes jours
Où je maudissais pour toujours
La terre aride.

Tout autant que toi, j'ai souffert,
En sentant dans *ce* grand désert
Mon cœur en flamme ;
Comme une perle au fond des mers,
J'ai cherché dans tout l'univers
Un cri de l'âme.

Pour apaiser ma tête en feu,
J'ai voyagé sous le ciel bleu
De l'Italie ;
Florence et Venise m'ont vu,
Parmi leurs filles au sein nu,
Traîner ma vie.

Parfois le pêcheur indolent
M'a vu pleurer, comme un enfant,
Près de la grève,
Et s'arrêtant, plein de piété,
Laisser ses filets qu'à moitié
La mer enlève.

Pauvre enfant, reviens près de nous ;
Comme on berce sur les genoux
L'enfant qui pleure,
Nous te conduirons à ton tour
Dans les *terres* pleines d'amour
Où je demeure.

Si dans ces vers écrits pour toi,
J'ai pris encore et malgré moi
Cette facture,
C'est pour affirmer aux savants,
Qui se moquent des revenants,
Ma signature.

A. DE MUSSET.

En publiant ces vers, le *Petit Journal* leur a fait subir plusieurs altérations qui en dénaturent le sens et prêtent au ridicule. Dans la première strophe, 6° vers, au lieu de : *Au clair de lune,* il a mis : *Au clair de la lune*, ce qui estropie le vers et tourne au grotesque.

La seconde strophe a été supprimée, ce qui rompt l'enchaînement de l'idée.

Dans la troisième, 2° vers, au lieu de : *Ce grand désert,* qui peint la localité, il a mis : *Le grand désert.*

Dans la sixième, au 5° vers, au lieu de : *Dans les terres pleines d'amour*, qui a un sens, il a mis : *Dans les serres pleines d'amour*, qui n'en a pas.

Ces rectifications ayant été adressées au *Petit Journal,* il est regrettable qu'il se soit refusé à les insérer. Cependant l'auteur de l'article a dit : « Je n'invente rien ; je constate. »

A propos du roman de M. Théophile Gauthier, intitulé *Spirite,* le même Esprit a dicté au médium les strophes suivantes, le 2 décembre 1865 :

Me voici revenu. Pourtant j'avais, Madame,
Juré sur mes grands dieux de ne jamais rimer.
C'est un triste métier que de faire imprimer
Les œuvres d'un auteur réduit à l'état d'âme.

J'avais fui loin de vous, mais un Esprit charmant
Risque, en parlant de nous, d'exciter le sourire.
Je pense qu'il en sait bien plus qu'il n'en veut dire,
Et qu'il a, quelque part, trouvé son revenant.

Un revenant ! Vraiment cela paraît étrange ;
Moi-même j'en ai ri quand j'étais ici-bas ;
Mais lorsque j'affirmais que je n'y croyais pas,
J'aurais, comme un sauveur, accueilli mon bon ange.

Que je l'aurais aimé, lorsque, le front jauni,
Appuyé sur ma main, la nuit, dans la fenêtre,
Mon esprit, en pleurant, sondait *le grand peut-être,*
En parcourant au loin les champs de l'infini !

Amis, qu'espérez-vous d'un siècle sans croyance ?
Quand vous aurez pressé votre fruit le plus beau,
L'homme trébuchera toujours sur un tombeau
Si, pour le soutenir, il n'a plus l'espérance.

Mais ces vers, dira-on, ils ne sont pas de lui.
Que m'importe, après tout, le blâme du vulgaire !
Lorsque j'étais vivant, il ne m'occupait guère ;
A plus forte raison en rirais-je aujourd'hui.

A. DE MUSSET.

Voici le jugement porté sur ces vers par un des rédacteurs du *Monde Illustré*, M. Junior, qui n'est pas Spirite. (Voir le *Monde Illustré* du 16 décembre 1865.)

« M. T. Gautier a reçu d'une dame une pièce de vers signée Alfred de Musset, et qu'on pourrait intituler : *A une dame Spirite qui m'avait demandé des vers pour son album*. Il est bien entendu, puisqu'il s'agit de Spiritisme, que la dame prétend avoir été l'intermédiaire, le médium obéissant dont la main a tracé les vers sous la dictée d'Alfred de Musset, mort depuis bien des années déjà.

« Jusque-là, rien que de très simple, car dès qu'on fouille dans l'infini, tous ceux qui croient au Spiritisme se tournent vers vous et vous inondent de communications plus ou moins intéressantes. Mais les vers signés de Musset sont tels que celui ou celle qui les a tracés est un poète de premier ordre. C'est le tour de Musset, c'est sa langue charmante, son sans-façon cavalier, son charme et sa gracieuse allure. Ce n'est point excessif comme le pastiche, ce n'est pas voulu ce n'est pas forcé, et vous pensez bien que si un maître comme T. Gautier s'y trompe, il faut que le tableau soit bien admirablement pastiché. Le côté curieux, c'est que l'honorable M. Charpentier, l'éditeur des œuvres complètes de Musset, auquel on a fait lire ces vers charmants, que j'espère vous communiquer bientôt, s'est pris à crier « Au voleur ! »

« Vous supposez bien que je ne crois pas un mot de tout ce que racontent les Allan Kardec et les Delaage, mais cela me trouble et m'agace, et il me faut supposer que ces vers sont inédits et sont du poète des *Nuits*, - ce qui est bien inadmissible, car enfin sous quel prétexte la dame en question aurait-elle ces vers dans son tiroir ? - ou alors un poète de race aurait inventé cette mystification, et les poètes ne perdent pas ainsi leur copie. Quelle est donc, la solution possible ? - J'entends d'ici un homme *pratique* me dire : « Mon cher monsieur, vous voulez une solution ? elle est dans votre imagination, qui s'exagère la portée et l'excellence de ces vers ; ils sont gentils et rien de plus, et le premier médium un peu bas-bleu qui sait bien son Musset en fera autant.

« Monsieur l'homme pratique, vous avez raison ; cela arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ; mais si vous saviez à quel point je suis de sang-froid ! Je les ai lus ces vers que je n'ai pas encore le droit de vous communiquer, je les lis, je les relis encore, et je maintiens

que Gautier lui-même, le grand linguiste, le grand ciseleur du *Poème de la femme*, ne ferait pas mieux du Musset que cela. »

Remarque. Il y a une circonstance dont l'auteur ne tient pas compte, et qui ôte toute possibilité à ce que ces vers aient été faits par Musset de son vivant, ce sont les actualités et les allusions aux choses présentes. Quant au médium, il n'est ni poète ni bas-bleu, cela est certain, et de plus sa position dans le monde écarte toute suspicion de supercherie.

Le Spiritisme prend rang dans la philosophie et les connaissances usuelles.

Il se publie en ce moment un important ouvrage qui intéresse au plus haut degré la doctrine spirite, et que nous ne pouvons mieux faire connaître que par l'analyse du prospectus.

« NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL, panthéon littéraire et encyclopédie illustrée, par MAURICE LACHATRE, avec le concours de savants, d'artistes et d'hommes de lettres, d'après les travaux de : *Allan Kardec*, *Ampère*, *Andral*, *Arago*, *Audouin*, *Balbi*, *Becquerel*, *Berzelius*, *Biot*, *Brongnard*, *Burnouf*, *Chateaubriand*, *Cuvier*, *Flourens*, *Gay-Lussac*, *Guizot*, *Humboldt*, *Lamartine*, *Lamennais*, *Laplace*, *Magendie*, *Michelet*, *Ch. Nodier*, *Orfila*, *Payen*, *Raspail*, *de Sacy*, *J. B. Say*, *Thiers*, etc., etc.

« Deux magnifiques volumes grand in-4° à trois colonnes, illustrés de vingt mille sujets, gravés sur bois, intercalés dans le texte. - Deux livraisons par semaine, - 10 centimes la livraison. - Chaque livraison contient 95,768 lettres, c'est-à-dire la matière de la moitié d'un volume in-8°. L'ouvrage contient 200 livraisons par volume, et ne coûtera en tout que 40 francs. Cette œuvre, la plus gigantesque des entreprises littéraires de notre époque, renferme l'analyse de plus de 400,000 ouvrages, et peut être considérée à bon droit comme le plus vaste répertoire des connaissances humaines. Le *Nouveau Dictionnaire universel* est le plus exact, le plus complet et le plus progressif de tous les dictionnaires, le seul qui embrasse dans ses développements tous les dictionnaires spéciaux de la langue usuelle, la langue poétique, des synonymes, du vieux langage, des difficultés grammaticales, de la théologie, des religions, sectes et hérésies, des fêtes et cérémonies chez tous les peuples, de la mythologie, du magnétisme, du Spiritisme, des doctrines philosophiques et sociales, de

l'histoire, de la biographie, des sciences, de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de l'astronomie, des inventions, de la médecine, de la géographie, de la marine, de la jurisprudence, de l'économie politique, de la franc-maçonnerie, de l'agriculture, du commerce, de l'économie domestique, du ménage, etc., etc. - Paris, *Docks de la librairie*, 38, boulevard Sébastopol. »

Cet ouvrage compte en ce moment vingt mille souscripteurs.

Nous devons tout d'abord faire observer que si notre nom se trouve en tête des auteurs dont les ouvrages ont été consultés, c'est l'ordre alphabétique qui l'a voulu ainsi, et non la prééminence.

Tous les termes spéciaux du vocabulaire spirite se trouvent dans ce vaste répertoire, non point avec une simple définition, mais avec tous les développements qu'ils comportent ; de sorte que leur ensemble formera un véritable traité du Spiritisme. En outre, toutes les fois qu'un mot peut donner lieu à une déduction philosophique, l'idée spirite est mise en parallèle comme point de comparaison. L'ouvrage, étant conçu dans un esprit d'impartialité, ne présente pas plus l'idée spirite que toute autre comme la vérité absolue ; il laisse le lecteur libre de l'accepter ou de la rejeter, mais il donne à celui-ci les moyens de l'apprécier, en la présentant avec une scrupuleuse exactitude, et non tronquée, altérée ou jugée d'avance ; il se borne à dire : sur tel point les uns pensent de telle manière, le Spiritisme l'explique de telle autre.

Un dictionnaire n'est pas un traité spécial sur une matière, où l'auteur développe son opinion personnelle ; c'est un ouvrage de recherches, destiné à être consulté, et qui s'adresse à toutes les opinions. Si l'on y cherche un mot, c'est pour savoir ce qu'il signifie en réalité, et non pour avoir l'appréciation du rédacteur, qui peut être juste ou fausse. Un juif, un musulman, doivent y trouver l'idée juive ou musulmane exactement reproduite, ce qui n'oblige pas d'épouser cette idée. Le dictionnaire n'a pas à décider si elle est bonne ou mauvaise, absurde ou rationnelle, parce que ce qui est approuvé, par les uns peut être blâmé par les autres ; en la présentant dans son intégrité, il n'en assume point la responsabilité. S'agit-il d'une question scientifique qui divise les savants, de l'homéopathie et de l'allopathie, par exemple, il a pour mission de faire connaître les deux systèmes, mais non de préconiser l'un aux dépens de l'autre. Tel doit être le caractère d'un dictionnaire *encyclopédique* ; à cette condition seule il peut être consulté avec fruit, dans tous les temps et par tout le monde ; avec l'universalité il acquiert la perpétuité.

Tel est, et tel devait être, le sentiment qui a présidé à la partie qui concerne le Spiritisme. Que les critiques émettent leur opinion dans des ouvrages spéciaux, rien de mieux, c'est leur droit ; mais un dictionnaire est un terrain neutre où chaque chose doit être présentée sous ses couleurs véritables, et où l'on doit pouvoir puiser toute espèce de renseignements avec la certitude d'y trouver la vérité.

Dans de telles conditions, le Spiritisme, ayant trouvé place dans un ouvrage aussi important et aussi populaire que le *Nouveau Dictionnaire universel*, a pris rang parmi les doctrines philosophiques et les connaissances usuelles ; son vocabulaire, déjà accepté par l'usage, a reçu sa consécration, et désormais aucun ouvrage du même genre ne pourra l'omettre sans être incomplet. C'est encore là un des produits de l'année 1865, que M. le vice-président Jaubert a omis de mentionner dans sa nomenclature des résultats de cette année.

A l'appui des observations ci-dessus et comme spécimen de la manière dont les questions spirites sont traitées dans cet ouvrage, nous citerons l'explication qui se trouve au mot AME. Après avoir longuement et impartialement développé les différentes théories de l'âme, selon Aristote, Platon, Leibniz, Descartes et autres philosophes, que nous ne pouvons reproduire à cause de leur étendue, l'article se termine ainsi :

« SELON LA DOCTRINE SPIRITE, l'âme est le principe intelligent qui anime les êtres de la création et leur donne la pensée, la volonté et la liberté d'agir. Elle est immatérielle ; individuelle et immortelle ; mais son essence intime est inconnue : nous ne pouvons la concevoir isolée absolument de la matière que comme une abstraction. Unie à l'enveloppe fluidique éthérée ou *périsprit*, elle constitue *l'être spirituel* concret, défini et circonscrit appelé *Esprit*. (V. ESPRIT, PÉRISPRIT.) Par métonymie, on emploie souvent les mots *âme* et *esprit* l'un pour l'autre ; on dit : les âmes souffrantes et les esprits souffrants ; les âmes heureuses et les esprits heureux ; évoquer l'âme ou l'esprit de quelqu'un ; mais le mot *âme* réveille plutôt l'idée d'un principe, d'une chose abstraite, et le mot *esprit* celle d'une individualité.

« L'esprit uni au corps matériel par l'incarnation constitue l'*homme* ; de sorte qu'en l'homme il y a trois choses : l'*âme* proprement dite, ou principe intelligent; le *périsprit*, ou enveloppe fluidique de l'âme ; le *corps*, ou enveloppe matérielle. L'âme est ainsi un être simple ; l'esprit, un être double composé de l'âme et du périsprit ; l'homme, un être triple composé de l'âme, du périsprit et du corps. Le corps séparé de l'esprit est une matière inerte ; le périsprit séparé de l'âme est une matière fluidique sans vie et sans intelligence. L'âme est le principe de la vie et de l'intelligence ; c'est donc à tort que quelques personnes ont prétendu qu'en donnant à l'âme une enveloppe fluidique semi-matérielle, le Spiritisme en faisait un être matériel.

« L'origine première de l'âme est inconnue, parce que le principe des choses est dans les secrets de Dieu, et qu'il n'est pas donné à l'homme, dans son état actuel d'infériorité, de tout comprendre. On ne peut, sur ce

point, formuler que des systèmes. Selon les uns, l'âme est une création spontanée de la Divinité ; selon d'autres, c'est une émanation même, une portion, une étincelle du fluide divin. C'est là un problème sur lequel on ne peut établir que des hypothèses, car il y a des raisons pour et contre. A la seconde opinion on oppose toutefois cette objection fondée : Dieu étant parfait, si les âmes sont des portions de la Divinité, elles devraient être parfaites, en vertu de l'axiome que la partie est de la même nature que le tout ; dès lors, on ne comprendrait pas que les âmes fussent imparfaites et qu'elles eussent besoin de se perfectionner. Sans s'arrêter aux différents systèmes touchant la nature intime et l'origine de l'âme, le Spiritisme la considère dans l'espèce humaine ; il constate, par le fait de son isolement et de son action indépendante de la matière, pendant la vie et après la mort, son existence, ses attributs, sa survivance et son individualité. Son individualité ressort de la diversité qui existe entre les idées et les qualités de chacune dans le phénomène des manifestations, diversité qui accuse pour chacune une existence propre.

Un fait non moins capital ressort également de l'observation : c'est que l'âme est essentiellement progressive, et qu'elle acquiert sans cesse en savoir et en moralité, puisqu'on en voit à tous les degrés de développement. D'après l'enseignement unanime des Esprits, elle est créée *simple et ignorante*, c'est-à-dire sans connaissances, sans conscience du bien et du mal, avec une égale aptitude pour l'un et pour l'autre et pour tout acquérir. La création étant incessante et pour toute éternité, il y a des âmes arrivées au sommet de l'échelle alors que d'autres naissent à la vie ; mais, toutes ayant le même point de départ, Dieu n'en crée pas de mieux douées les unes que les autres, ce qui est conforme à sa souveraine justice : une parfaite égalité présidant à leur formation, elles avancent plus ou moins rapidement, en vertu de leur libre arbitre et selon leur travail. Dieu laisse ainsi à chacune le mérite et le démérite de ses actes, et la responsabilité croît à mesure que se développe le sens moral. De sorte que de deux âmes créées en même temps, l'une peut arriver au but plus vite que l'autre si elle travaille plus activement à son amélioration ; mais celles qui sont restées en arrière arriveront également, quoique plus tard et après de rudes épreuves, car Dieu ne ferme l'avenir à aucun de ses enfants.

L'incarnation de l'âme dans un corps matériel est nécessaire à son perfectionnement ; par le travail que nécessite l'existence corporelle, l'intelligence se développe. Ne pouvant, dans une seule existence, acquérir toutes les qualités morales et intellectuelles qui doivent la conduire au but, elle y arrive en passant par une série illimitée d'existences, soit sur la terre, soit dans d'autres mondes, à chacune desquelles elle fait un pas dans la voie du progrès et se dépouille de quelques imperfections. Dans chaque existence l'âme apporte ce qu'elle a acquis dans les existences précédentes. Ainsi s'explique la différence qui existe dans les aptitudes innées et dans le degré d'avancement des races et des peuples. (V. ESPRIT, RÉINCARNATION.)

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1866.

Le Spiritisme selon les Spirites.

Extrait du journal *la Discussion*.

La Discussion, journal hebdomadaire, politique et financier, imprimé à Bruxelles, n'est point une de ces feuilles légères qui visent à l'amusement du public frivole par le fond et par la forme ; c'est un journal sérieux, accrédité surtout dans le monde de la finance, et qui en est à sa onzième année[1]. Sous le titre de : *Le Spiritisme selon les Spirites*, le numéro du 31 décembre 1865 contient l'article suivant :

« *Spirites* et *Spiritisme* sont deux mots maintenant bien connus et fréquemment employés, quoiqu'ils fussent encore ignorés il y a seulement quelques mois. Cependant la plupart des personnes qui se servent de ces mots en sont à se demander ce qu'ils signifient exactement, et bien que chacune se fasse cette question, nulle ne l'adresse, parce que toutes veulent passer pour connaître le mot de la charade.

« Quelquefois pourtant, la curiosité intrigue jusqu'à amener l'interrogation sur les lèvres, et, à votre désir, chacun vous renseigne.

« Les uns prétendent que le Spiritisme c'est le truc de l'armoire des frères Davenport ; d'autres affirment que ce n'est rien autre chose que la magie et la sorcellerie d'autrefois qu'on veut remettre en faveur

[1] Bureaux à Bruxelles, 17, Montagne de Sion ; Paris, 31, rue Bergère. - Prix pour la France, 12 fr. par an ; 7 fr. pour six mois ; chaque numéro de huit pages gr. in-folio : 25 centimes.

sous un nouveau nom. Selon les bonnes femmes de tous les quartiers, les Spirites ont des entretiens mystérieux avec le diable, auquel ils ont préalablement signé un compromis. Enfin, si ont lit les journaux, on y apprend que les Spirites sont tous des fous, ou tout au moins les dupes de certains charlatans appelés *médiums*. Ces charlatans s'en viennent, avec ou sans armoire, donner des représentations à qui veut les payer, et, pour mieux accréditer leur jonglerie, ils disent opérer sous l'influence occulte des Esprits d'outre-tombe.

« Voilà ce que j'avais appris ces derniers temps ; vu le désaccord de ces réponses, j'étais résolu, pour m'éclairer, à aller voir le diable, dût-il m'emporter, ou à me faire duper par un médium, dussé-je lui laisser ma raison. Je me souvins alors, très à propos, d'un ami que je soupçonnais de spiritisme, et je fus le trouver, afin qu'il me procurât les moyens de satisfaire ma curiosité.

« Je lui fis part des opinions diverses que j'avais recueillies et lui exposai l'objet de ma visite. Mais mon ami rit beaucoup de ce qu'il appelait ma naïveté et me donna à peu près l'explication que voici :

« Le Spiritisme n'est pas, comme on le croit vulgairement, une recette pour faire danser des tables ou pour exécuter des tours d'escamotage, et c'est à tort que chacun veut y trouver du merveilleux.

« Le Spiritisme est une science ou, pour mieux dire, une philosophie spiritualiste, qui enseigne la morale.

« Elle n'est pas une religion, en ce qu'elle n'a ni dogmes, ni culte, ni prêtres, ni articles de foi ; elle est plus qu'une philosophie, parce que sa doctrine est établie sur la preuve *certaine* de l'immortalité de l'âme : c'est pour fournir cette preuve que les Spirites évoquent les Esprits d'outre-tombe.

« Les médiums sont doués d'une faculté naturelle qui les rend propres à servir d'intermédiaires aux Esprits et à produire avec eux les phénomènes qui passent pour des miracles ou pour de la prestidigitation aux yeux de quiconque en ignore l'explication. Mais la faculté médianimique n'est pas le privilège exclusif de certains individus ; elle est inhérente à l'espèce humaine, quoique chacun la possède à différents degrés, ou sous différentes formes.

« Ainsi pour qui connaît le Spiritisme, toutes les merveilles dont on accuse cette doctrine ne sont tout simplement que des phénomènes de l'ordre physique, c'est-à-dire des effets dont la cause réside dans les lois de la nature.

« Cependant les Esprits ne se communiquent pas aux vivants dans

le seul but de prouver leur existence : ce sont eux qui ont dicté et développent tous les jours la philosophie spiritualiste.

« Comme toute philosophie, celle-ci a son système, qui consiste dans la révélation des lois qui régissent l'univers et dans la solution d'un grand nombre de problèmes philosophiques devant lesquels, jusqu'ici, l'humanité impuissante a été contrainte de s'incliner.

« C'est ainsi que le Spiritisme démontre, entre autres choses, la nature de l'âme, sa destinée, la cause de notre existence ici-bas ; il dévoile le mystère de la mort ; il donne raison des vices et des vertus de l'homme ; il dit ce qu'est l'homme, ce qu'est le monde, ce qu'est l'univers ; il fait enfin le tableau de l'harmonie universelle, etc.

« Ce système repose sur des preuves logiques et irréfutables qui ont elles-mêmes pour arbitre de leur vérité des faits palpables et la raison la plus pure. Ainsi, dans toutes les théories qu'il expose, il agit comme la science et n'avance pas un point que le précédant ne soit complètement certifié. Aussi, le Spiritisme n'impose-t-il pas la confiance, parce qu'il n'a besoin, pour être accepté, que de l'autorité du bon sens.

« Ce système établi, il en est déduit, comme conséquence immédiate, un enseignement moral.

« Cette morale n'est autre que la morale chrétienne, la morale qui est écrite dans le cœur de tout être humain, et elle est de toutes les religions et de toutes les philosophies, par cela même qu'elle appartient à tous les hommes. Mais, dégagée de tout fanatisme, de toute superstition, de tout esprit de secte ou d'école, elle resplendit dans toute sa pureté.

« C'est à cette pureté qu'elle demande toute sa grandeur et toute sa beauté, de sorte que c'est la première fois que la morale nous apparaît revêtue d'un éclat aussi majestueux et aussi splendide.

« L'objet de toute morale est d'être pratiquée ; mais celle-ci surtout tient cette condition comme absolue, car elle nomme Spirites, non ceux qui acceptent ses préceptes, mais seulement ceux qui mettent ses préceptes en action.

« Dirai-je quelles sont ses doctrines ? Je ne prétends pas enseigner ici, et l'énoncé des maximes me conduirait nécessairement à les développer.

« Je dirai seulement que la morale spirite nous apprend à supporter le malheur sans le mépriser, à jouir du bonheur sans nous y attacher ; elle nous abaisse sans nous humilier, elle nous élève sans nous enorgueillir ; elle nous place au-dessus des intérêts matériels, sans

pour cela les marquer d'avilissement, car elle nous enseigne, au contraire, que tous les avantages dont nous sommes favorisés sont autant de forces qui nous sont confiées et de l'emploi desquelles nous sommes responsables envers les autres et envers nous-mêmes.

« Vient alors la nécessité de spécifier cette responsabilité, les peines qui sont attachées à l'infraction au devoir, et les récompenses dont jouissent ceux qui lui ont obéi. Mais là encore, les assertions ne sont tirées que des faits et peuvent se vérifier jusqu'à parfaite conviction.

« Telle est cette philosophie, où tout est grand, car tout y est simple ; où rien n'est obscur, car tout y est prouvé ; où tout est sympathique, parce que chaque question y intéresse intimement chacun de nous.

« Telle est cette science qui, projetant une vive lumière sur les ténèbres de la raison, dévoile tout à coup les mystères que nous croyions impénétrables, et recule jusqu'à l'infini l'horizon de l'intelligence.

« Telle est cette doctrine qui prétend rendre heureux, en les améliorant, tous ceux qui consentent à la suivre, et qui ouvre enfin à l'humanité une voie sûre au progrès moral.

« Telle est enfin la folie dont sont atteints les Spirites et la sorcellerie qu'ils pratiquent. »

« Ainsi, en souriant, termina mon ami, qui, à ma prière, me donna rendez-vous pour visiter ensemble quelques réunions spirites, où les expériences se joignent à l'enseignement.

« Rentré chez moi, je me rappelai ce que j'avais dit, de concert avec tout le monde, contre le Spiritisme, avant de connaître seulement la signification de ce mot, et ce souvenir me remplit d'une amère confusion.

« Je pensai alors que, malgré les démentis sévères infligés à l'orgueil humain par les découvertes de la science moderne, nous ne songions guère, dans le temps de progrès où nous vivons, à mettre à profit les enseignements de l'expérience ; et que ces mots écrits par Pascal, il y a deux cents ans, seront encore pendant des siècles d'une rigoureuse exactitude : « C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement ; et de là vient qu'il est toujours disposé à nier ce qui lui est incompréhensible. »

« A. BRIQUEL. »

Comme on le voit, l'auteur de cet article a voulu présenter le Spiritisme sous son véritable jour, dégagé des travestissements que lui

fait subir la critique, tel, en un mot, que l'admettent les Spirites, et nous sommes heureux de dire qu'il a parfaitement réussi. Il est impossible, en effet, de résumer la question d'une manière plus claire et plus précise. Nous devons aussi des félicitations à la direction du journal qui, dans un esprit d'impartialité que l'on aimerait voir chez tous ceux qui font profession de libéralisme, et se posent en apôtres de la liberté de penser, a accueilli une profession de foi aussi explicite.

Au reste, ses intentions touchant le Spiritisme sont nettement formulées dans l'article suivant, publié dans le numéro du 28 janvier :

Comment nous entendons parler du Spiritisme.

« L'article publié dans notre numéro du 31 décembre, sur le Spiritisme, a provoqué de nombreuses demandes à l'effet de savoir si nous nous proposons de traiter ultérieurement cette question, et si nous nous en faisons l'organe. Une explication catégorique à ce sujet étant nécessaire pour éviter toute méprise, voici notre réponse :

« La *Discussion* est un journal ouvert à toutes les idées progressives ; or le progrès ne peut se faire que par les idées nouvelles qui viennent de temps à autre changer le cours des idées reçues. Les repousser parce qu'elles détruisent celles dont on a été bercé, c'est, à nos yeux, manquer de logique. Sans nous faire les apologistes de toutes les élucubrations de l'esprit humain, ce qui ne serait pas plus rationnel, nous considérons comme un devoir d'impartialité de mettre le public à même de les juger ; pour cela, il suffit de les présenter telles qu'elles sont, sans prendre prématurément parti ni pour ni contre ; car, si elles sont fausses, ce n'est pas notre adhésion qui les rendra justes, et si elles sont justes, notre désaveu ne les rendrait pas fausses. En tout, c'est l'opinion publique et l'avenir qui prononcent en dernier ressort ; mais, pour apprécier le fort et le faible d'une idée, il faut la connaître dans son essence, et non telle que la présentent ceux qui ont intérêt à la combattre, c'est-à-dire le plus souvent tronquée et défigurée. Si donc nous exposons les principes d'une théorie nouvelle, nous ne voulons pas que ses auteurs ou ses partisans puissent nous faire le reproche de leur faire dire le contraire de ce qu'ils disent. Agir ainsi, n'est pas en assumer la responsabilité : c'est dire ce qui est et réserver l'opinion de tout le monde. Nous mettons l'idée en évidence dans toute sa vérité ; si elle est bonne, elle fera son chemin, et nous lui aurons ouvert la porte ; si elle est mauvaise, nous aurons donné les moyens de la juger en connaissance de cause.

« C'est ainsi que nous procéderons à l'égard du Spiritisme. Quelle que soit la manière de voir à ce sujet, nul ne peut se dissimuler l'extension qu'il a prise en quelques années ; par le nombre et la qualité de ses partisans, il a conquis sa place parmi les opinions reçues. Les tempêtes qu'il soulève, l'acharnement qu'on met à le combattre dans un certain monde, sont, pour les moins clairvoyants, l'indice qu'il renferme quelque chose de grave, puisqu'il met tant de gens en émoi. Que l'on en pense ce qu'on voudra, c'est incontestablement une des grandes questions à l'ordre du jour ; nous ne serions donc pas conséquents avec notre programme si nous la passions sous silence. Nos lecteurs ont droit de nous demander que nous leur fassions connaître ce que c'est que cette doctrine qui fait un si grand bruit ; notre intérêt est de les satisfaire, et notre devoir est de le faire avec impartialité. Notre opinion personnelle sur la chose leur importe peu ; ce qu'ils attendent de nous, c'est un compte rendu exact des faits et gestes de ses partisans, sur lequel ils puissent former leur propre opinion. Comment nous y prendrons-nous ? C'est bien simple : Nous irons à la source même ; nous ferons pour le Spiritisme ce que nous faisons pour les questions de politique, de finance, de science, d'art ou de littérature ; c'est-à-dire que nous en chargerons des hommes spéciaux. Les questions de Spiritisme seront donc traitées par des Spirites, comme celles d'architecture par des architectes, afin qu'on ne nous qualifie pas d'aveugles raisonnant des couleurs, et qu'on ne nous applique pas cette parole de Figaro : Il fallait un calculateur, on prit un danseur.

« En somme, la *Discussion* ne se pose ni en organe ni en apôtre du Spiritisme ; elle lui ouvre ses colonnes comme à toutes les idées nouvelles, sans prétendre imposer cette opinion à ses lecteurs, toujours libres de la contrôler, de l'accepter ou de la rejeter. Elle laisse à ses rédacteurs spéciaux toute liberté de discuter les principes dont ils assument seuls la responsabilité ; mais ce que, dans l'intérêt de sa propre dignité, elle repoussera toujours, c'est la polémique agressive et personnelle. »

Cures d'obsessions.

On nous écrit de Cazères, 7 janvier 1866 :

« Voici un deuxième cas d'obsession que nous avons entrepris et mené à bonne fin dans le courant du mois de juillet dernier. L'obsédée

était âgée de vingt-deux ans ; elle jouissait d'une santé parfaite ; malgré cela, elle fut tout à coup en proie à des accès de folie ; ses parents la firent soigner par des médecins, mais inutilement, car le mal, au lieu de disparaître, devenait de plus en plus intense, au point que, pendant les crises, il était impossible de la contenir. Voyant cela, les parents, d'après l'avis des médecins, obtinrent son admission dans une maison d'aliénés, où son état n'éprouva aucune amélioration. Ni eux ni la malade ne s'étaient jamais occupés du Spiritisme, qu'ils ne connaissaient même pas ; mais ayant entendu parler de la guérison de Jeanne R…, dont je vous ai entretenu, ils vinrent nous trouver pour nous demander si nous pourrions faire quelque chose pour leur malheureuse enfant. Nous répondîmes que nous ne pouvions rien affirmer avant de connaître la véritable cause du mal. Nos guides, consultés à notre première séance, nous dirent que cette jeune fille était subjuguée par un Esprit très rebelle, mais que nous finirions par le ramener dans la bonne voie, et que la guérison qui s'ensuivrait nous donnerait la preuve de la vérité de cette assertion. J'écrivis en conséquence aux parents, éloignés de notre ville de 35 kilomètres, que leur fille guérirait, et que la guérison ne se ferait pas longtemps attendre, sans toutefois pouvoir leur en préciser l'époque.

« Nous avons évoqué l'Esprit obsesseur pendant huit jours de suite, et nous avons été assez heureux pour changer ses mauvaises dispositions et lui faire renoncer à tourmenter sa victime. En effet, la malade guérit, comme l'avaient annoncé nos guides.

« Les adversaires du Spiritisme répètent sans cesse que la pratique de cette doctrine conduit à l'hôpital. Eh bien ! nous, nous pouvons leur dire, dans cette circonstance, que le Spiritisme en a fait sortir ceux qu'ils y avaient fait entrer. »

Ce fait, entre mille, est une nouvelle preuve de l'existence de la *folie obsessionnelle*, dont la cause est toute autre que celle de la folie pathologique, et devant laquelle la science échouera tant qu'elle s'obstinera à nier l'élément spirituel et son influence sur l'économie. Le cas est ici bien évident : voilà une jeune fille présentant tellement les caractères de la folie, que les médecins s'y sont mépris, et qui est guérie, à plusieurs lieues de distance, par des personnes qui ne l'ont jamais vue, sans aucun médicament ni traitement médical, et par la seule moralisation de l'Esprit obsesseur. Il y a donc des Esprits obsesseurs dont l'action peut être pernicieuse pour la raison et la santé. N'est-il pas certain que si la folie eût été occasionnée par une lésion

organique quelconque, ce moyen aurait été impuissant ? Si l'on objectait que cette guérison spontanée peut être due à une cause fortuite, nous répondrions que si l'on n'avait à citer qu'un fait unique, il serait sans doute téméraire d'en déduire l'affirmation d'un principe aussi important, mais les exemples de guérisons semblables sont très nombreux ; ils ne sont point le privilège d'un individu et se répètent tous les jours en diverses contrées, signes indubitables qu'ils reposent sur une loi de nature.

Nous avons cité plusieurs cures de ce genre, notamment dans les mois de février 1864 et janvier 1865, qui contiennent deux relations complètes éminemment instructives. Voici un autre fait, non moins caractéristique, obtenu dans le groupe de Marmande.

Dans un village, à quelques lieues de cette ville, était un paysan atteint d'une folie tellement furieuse, qu'il poursuivait les gens à coups de fourche pour les tuer, et qu'à défaut de gens il s'attaquait aux animaux de la basse-cour. Il courait sans cesse les champs et ne rentrait plus chez lui. Sa présence était dangereuse ; aussi obtint-on sans peine l'autorisation de le faire entrer à la maison des aliénés de Cadillac. Ce n'était pas sans un vif chagrin que sa famille se vit forcée de prendre ce parti. Avant de l'emmener, un de ses parents ayant entendu parler des guérisons obtenues à Marmande, dans des cas semblables, vint trouver M. Dombre et lui dit : « Monsieur, on m'a dit que vous guérissiez les fous, c'est pourquoi je viens vous trouver ; » puis il lui raconta ce dont il s'agissait, ajoutant : « C'est que, voyez-vous, cela nous fait tant de peine de nous séparer de ce pauvre J…, que j'ai voulu voir auparavant s'il n'y avait pas moyen de l'empêcher.

- Mon brave homme, lui dit M. Dombre, je ne sais qui m'a fait cette réputation ; j'ai réussi quelquefois, il est vrai, à rendre la raison à de pauvres insensés, mais cela dépend de la cause de la folie. Quoique je ne vous connaisse pas, je vais voir néanmoins si je puis vous être utile. » S'étant immédiatement rendu avec l'individu chez son médium habituel, il obtint de son guide l'assurance qu'il s'agissait d'une obsession grave, mais qu'avec de la persévérance il en viendrait à bout. Là-dessus il dit au paysan : « Attendez encore quelques jours avant de conduire votre parent à Cadillac ; nous allons nous en occuper ; revenez tous les deux jours me dire comment il se trouve. »

Dès le jour même ils se mirent à l'œuvre. L'Esprit se montra tout d'abord, comme ses pareils, peu traitable ; petit à petit, il finit par s'humaniser, et finalement par renoncer à tourmenter ce malheureux.

Un fait assez particulier, c'est qu'il déclara n'avoir aucun sujet de haine contre cet homme ; que, tourmenté du besoin de faire le mal, il s'en était pris à lui comme à tout autre ; qu'il reconnaissait maintenant avoir tort et en demandait pardon à Dieu. Le paysan revint au bout de deux jours, et dit que son parent était plus calme, mais qu'il n'était pas encore rentré chez lui, et se cachait dans les haies. A la visite suivante, il était revenu à la maison, mais il était sombre, et se tenait à l'écart ; il ne cherchait plus à frapper personne. Quelques jours après, il allait à la foire et faisait ses affaires comme d'habitude. Ainsi, huit jours avaient suffi pour le ramener à l'état normal, et cela sans aucun traitement physique. Il est plus que probable que si on l'eût enfermé avec des fous, il aurait tout à fait perdu la raison.

Les cas d'obsession sont tellement fréquents, qu'il n'y a aucune exagération à dire que dans les maisons d'aliénés il y en a plus de la moitié qui n'ont que l'apparence de la folie, et sur lesquels la médication vulgaire est par cela même impuissante.

Le Spiritisme nous montre dans l'obsession une des causes perturbatrices de l'économie, et nous donne en même temps le moyen d'y remédier : c'est là un de ses bienfaits. Mais comment cette cause a-t-elle été reconnue, si ce n'est par les évocations ? Les évocations sont donc bonnes à quelque chose, quoi qu'en disent leurs détracteurs.

Il est évident que ceux qui n'admettent ni l'âme individuelle, ni sa survivance, ou qui, s'ils l'admettent, ne se rendent pas compte de l'état de l'Esprit après la mort, doivent regarder l'intervention d'êtres invisibles, en pareille circonstance, comme une chimère ; mais le fait brutal du mal et des guérisons est là. On ne saurait mettre sur le compte de l'imagination des cures opérées à distance, sur des personnes que l'on n'a jamais vues, sans l'emploi d'aucun agent matériel quelconque. La maladie ne peut être attribuée à la pratique du Spiritisme, puisqu'elle atteint même ceux qui n'y croient pas, et des enfants qui n'en ont aucune idée. Il n'y a pourtant ici rien de merveilleux, mais des effets naturels qui ont existé de tout temps, que l'on ne comprenait pas alors, et qui s'expliquent de la manière la plus simple, maintenant que l'on connaît les lois en vertu desquelles ils se produisent.

Ne voit-on pas, parmi les vivants, des êtres méchants en tourmenter d'autres plus faibles, jusqu'à les rendre malades, à les faire mourir même, et cela sans autre motif que le désir de faire le mal ? Il y a deux moyens de rendre la paix à la victime : la soustraire d'autorité à leur brutalité, ou développer en eux le sentiment du bien. La con-

naissance que nous avons maintenant du monde invisible nous le montre peuplé des mêmes êtres qui ont vécu sur la terre, les uns bons, les autres mauvais. Parmi ces derniers, il en est qui se complaisent encore au mal, par suite de leur infériorité morale, et qui n'ont pas encore dépouillé leurs instincts pervers ; ils sont au milieu de nous comme de leur vivant, avec la seule différence qu'au lieu d'avoir un corps matériel visible, ils en ont un fluidique invisible ; mais ce n'en sont pas moins les mêmes hommes, au sens moral peu développé, cherchant toujours les occasions de faire le mal, s'acharnant sur ceux qui leur donnent prise et qu'ils parviennent à soumettre à leur influence ; d'obsesseurs incarnés qu'ils étaient, ils sont obsesseurs désincarnés, d'autant plus dangereux qu'ils agissent sans être vus. Les éloigner par la force n'est pas chose facile, attendu qu'on ne peut les appréhender au corps ; le seul moyen de les maîtriser, c'est l'ascendant moral à l'aide duquel, par le raisonnement et de sages conseils, on parvient à les rendre meilleurs, ce à quoi ils sont plus accessibles à l'état d'Esprit qu'à l'état corporel. Dès l'instant où on les a amenés à renoncer volontairement à tourmenter, le mal disparaît, si ce mal est le fait d'une obsession ; or, on comprend que ce ne sont ni les douches, ni les remèdes administrés au malade qui peuvent agir sur l'Esprit obsesseur. Voilà tout le secret de ces guérisons, pour lesquelles il n'y a ni paroles sacramentelles, ni formules cabalistiques : on cause avec l'Esprit désincarné, on le moralise, on fait son éducation, comme on l'eût fait de son vivant. L'habileté consiste à savoir le prendre selon son caractère, à diriger avec tact les instructions qu'on lui donne, comme le ferait un instituteur expérimenté. Toute la question se réduit à ceci : Y a-t-il, oui ou non, des Esprits obsesseurs ? A cela on répond ce que nous avons dit plus haut : Les faits matériels sont là.

On demande parfois pourquoi Dieu permet aux mauvais Esprits de tourmenter les vivants. On pourrait avec autant de raison demander pourquoi il permet aux vivants de se tourmenter entre eux. On perd trop de vue l'analogie, les rapports et la connexité qui existent entre le monde corporel et le monde spirituel, qui se composent des mêmes êtres sous deux états différents ; là est la clef de tous ces phénomènes réputés surnaturels.

Il ne faut pas plus s'étonner des obsessions que des maladies et autres maux qui affligent l'humanité ; elles font partie des épreuves et des misères qui tiennent à l'infériorité du milieu où nos imperfections nous condamnent à vivre, jusqu'à ce que nous nous soyons suf-

fisamment améliorés pour mériter d'en sortir. Les hommes subissent ici-bas les conséquences de leurs imperfections, car s'ils étaient plus parfaits, ils n'y seraient pas.

Le naufrage du *Borysthène*.

La plupart de nos lecteurs ont lu sans doute dans les journaux l'émouvant récit du naufrage du *Borysthène*, sur les côtes de l'Algérie, le 15 décembre 1865. Nous extrayons le passage suivant de la relation d'un des passagers échappés au désastre, publiée dans le *Siècle* du 26 janvier :

« … Au même instant, un craquement terrible, indéfinissable, se fait entendre, accompagné de secousses si violentes, que je tombai par terre ; puis j'entends un matelot qui crie : « Mon Dieu ! nous sommes perdus ; priez pour nous ! » Nous venions de toucher le rocher, et le navire s'entrouvrait ; l'eau entrait dans la cale, on l'entendait bouillonner. Les soldats, qui couchaient sur le pont, se sauvent pêle-mêle, n'importe où, en poussant des cris affreux ; les passagers, à demi-nus, s'élancent hors des cabines ; les pauvres femmes s'accrochaient à tout le monde, en suppliant qu'on les sauvât. On priait le bon Dieu tout haut ; on se disait adieu. Un négociant arme un pistolet et veut se brûler la cervelle : on lui arrache son arme.

« Les secousses continuaient ; la cloche du bord sonnait le tocsin, mais le vent mugissait si affreusement, que la cloche n'était point entendue à cinquante mètres. C'étaient des cris, des hurlements, des prières ; c'était je ne sais quoi d'affreux, de lugubre, d'épouvantable. Jamais je n'ai rien vu, jamais je n'ai rien lu de scène aussi horrible, aussi poignante. Être là, plein de vie, de santé, et en face d'une mort que l'on croit certaine, et une mort affreuse !

« En ce moment suprême et indescriptible, le vicaire, M. Moisset, nous donna à tous sa bénédiction. La voix pleine de larmes de ce pauvre prêtre, recommandant à Dieu deux cent cinquante malheureux que la mer allait engloutir, remuait toutes les entrailles. »

N'y a-t-il pas un grand enseignement dans cette spontanéité de la prière en face d'un péril imminent ? Parmi cette foule entassée sur le navire, il y avait certes des incrédules qui ne songeaient guère auparavant ni à Dieu ni à leur âme, et voilà qu'en présence d'une mort qu'ils croient certaine, ils tournent leurs regards vers l'Être Suprême,

comme vers leur unique planche de salut. C'est qu'au moment où l'on entend sonner la dernière heure, involontairement le cœur le plus endurci se demande ce qu'il va devenir. Le malade, dans son lit, espère jusqu'au dernier moment, c'est pourquoi il brave toute puissance surhumaine, et quand la mort le frappe, le plus souvent il a déjà perdu la conscience de lui-même. Sur un champ de bataille, il y a une surexcitation qui fait oublier le danger ; et puis tout le monde n'est pas atteint, et l'on a une chance d'échapper ; mais au milieu de l'Océan, quand on voit s'engloutir son navire, on n'espère plus qu'en un secours de cette Providence que l'on avait oubliée, et à laquelle l'athée est tout prêt à demander un miracle. Mais, hélas ! le danger passé, combien y en a-t-il qui en rendent grâce au hasard et à leur bonne chance, ingratitude que tôt ou tard ils payeront chèrement. (Évangile selon le Spiritisme, ch. XXVII, n° 8.)

En pareille circonstance, quelle est la pensée du Spirite sincère ? « je sais, dit-il, que je dois m'efforcer de conserver ma vie corporelle ; je ferai donc tout ce qui est en mon pouvoir pour échapper au danger, car, si je m'y abandonnais volontairement, ce serait un suicide ; mais s'il plait à Dieu de me la retirer, qu'importe que ce soit d'une manière ou d'une autre, un peu plus tôt ou un peu plus tard ! La mort n'a pour moi aucune appréhension, parce que je sais que le corps seul meurt, et que c'est l'entrée de la véritable vie, de celle de l'Esprit libre, où je retrouverai tous ceux qui me sont chers. » Il entrevoit, par la pensée, le monde spirituel, but de ses aspirations, dont quelques instants seulement le séparent encore, et dont la mort de son corps, qui le retenait sur la terre, va enfin lui ouvrir l'accès ; il s'en réjouit au lieu de s'en affliger, comme le prisonnier qui voit s'ouvrir les portes de sa prison. Une seule chose l'attriste, c'est de quitter ceux qu'il aime ; mais il s'en console par la certitude qu'il ne les abandonnera pas, qu'il sera plus souvent et plus facilement près d'eux que pendant sa vie, qu'il pourra les voir et les protéger. A-t-il, au contraire, échappé au danger, il se dira : « Puisque Dieu me laisse encore vivre sur la terre, c'est que ma tâche ou mes épreuves n'y sont pas achevées. Le danger que j'ai couru est un avertissement que Dieu me donne de me tenir prêt à partir au premier moment, et de faire en sorte que ce soit dans les meilleures conditions possibles. » Puis il le remerciera de ce sursis qui lui est accordé, et s'efforcera de le mettre à profit pour son avancement.

Un des plus curieux épisodes de ce drame est le fait de ce passager qui voulait se brûler la cervelle, se donnant ainsi une mort cer-

taine, tandis qu'en courant les chances du naufrage, il pouvait surgir un secours inespéré. Quel mobile pouvait le porter à cet acte insensé ? Beaucoup diront qu'il avait perdu la tête, ce qui serait possible ; mais peut-être était-il mû, à son insu, par une intuition dont il ne se rendait pas compte. Quoique nous n'ayons aucune preuve matérielle de la véritable explication qui est donnée ci-après, la connaissance des rapports qui subsistent entre les différentes existences lui donne tout au moins un grand degré de probabilité.

Les deux communications suivantes ont été données dans la séance de la Société de Paris du 12 janvier.

I

La prière est le véhicule des fluides spirituels les plus puissants, et qui sont comme un baume salutaire pour les blessures de l'âme et du corps. Elle attire tous les êtres vers Dieu, et fait en quelque sorte sortir l'âme de l'espèce de léthargie dans laquelle elle est plongée lorsqu'elle oublie ses devoirs envers son Créateur. Dite avec foi, elle provoque chez ceux qui l'entendent le désir d'imiter ceux qui prient, car l'exemple et la parole portent aussi des fluides magnétiques d'une très grande force. Celles qui furent dites sur le navire naufragé, par le prêtre, avec l'accent de la conviction la plus touchante et de la résignation la plus sainte, ont touché le cœur de tous ces malheureux qui croyaient leur dernière heure arrivée.

Quant à cet homme qui voulait se suicider en face d'une mort certaine, cette idée lui est venue d'une répulsion instinctive pour l'eau, car c'est la troisième fois qu'il meurt de cette manière, et il a supporté en quelques instants les plus horribles angoisses. A ce moment, il a eu l'intuition de tous ses malheurs passés, qui se sont retracés vaguement à son esprit : c'est pourquoi il voulait finir différemment. Deux fois il s'était noyé volontairement, et avait entraîné toute sa famille avec lui. L'impression confuse qui lui était restée des souffrances qu'il avait endurées lui donnait l'appréhension de ce genre de mort.

Priez pour ces malheureux, mes bons amis ; la prière de plusieurs personnes forme un faisceau qui soutient et fortifie l'âme pour laquelle elle est faite ; elle lui donne la force et la résignation.

SAINT BENOÎT (*méd.*, MAD. DELANNE).

II

Il n'est pas rare de voir des gens qui, depuis longtemps, n'avaient pensé à prier, le faire lorsqu'ils sont menacés d'un danger imminent et terrible. D'où peut donc venir cette propension instinctive à se rapprocher de Dieu dans les moments critiques ? De ce même penchant qui porte à s'approcher de quelqu'un qu'on sait pouvoir nous défendre quand on est dans un grand péril. Alors les douces croyances des premières années, les sages instructions, les pieux conseils des parents, reviennent comme un rêve à la mémoire de ces hommes tremblants qui naguère trouvaient Dieu trop loin d'eux, ou niaient l'utilité de son existence. Ces esprits forts, devenus pusillanimes, ressentent d'autant plus les angoisses de la mort, que longtemps ils n'ont cru à rien ; ils n'avaient pas besoin de Dieu, pensaient-ils, et pouvaient se suffire. Dieu, pour leur faire sentir l'*utilité* de son existence, a permis qu'ils fussent exposés à une fin terrible, sans l'espoir d'être aidés par aucun secours humain. Ils se rappellent alors qu'autrefois ils ont prié, et que la prière dissipe les tristesses, fait supporter les souffrances avec courage, et adoucit les derniers moments de l'agonisant.

Tout cela lui apparaît, à cet homme en danger ; tout cela l'incite à prier de nouveau Celui qu'il a prié dans son enfance. Il se soumet alors, et prie Dieu du plus profond de son cœur, avec une foi vive qui tient d'une sorte de désespoir, de lui pardonner ses égarements passés. A cette heure suprême il ne pense plus à toutes les vaines dissertations sur l'existence de Dieu, car il ne la met plus en doute. En ce moment il croit, et c'est là une preuve que la prière est un besoin de l'âme ; que, fût-elle sans autre résultat, elle la soulagerait du moins et devrait, pour cela même, être répétée plus souvent ; mais heureusement elle a une action plus positive, et il est reconnu, ainsi que cela vous a été démontré, que la prière a pour tous une immense utilité : pour ceux qui la font, comme pour ceux à qui elle s'applique.

Ce que j'ai dit n'est vrai que du plus grand nombre ; car, hélas ! il en est qui ne recouvrent pas ainsi la foi à leur heure dernière ; qui, le vide dans l'âme, vont être, croient-ils, abîmés dans le néant et, par une sorte de frénésie, veulent s'y précipiter eux-mêmes. Ceux-là sont les plus malheureux, et vous qui savez toute l'utilité et tous les effets de la prière, priez surtout pour eux.

ANDRÉ (*méd.*, M. CHARLES B.)

Anthropophagie.

On lit dans le *Siècle* du 26 décembre 1865 :

« L'amirauté anglaise vient d'adresser aux villes maritimes qui font des armements pour l'Océanie une circulaire dans laquelle elle annonce que, depuis quelque temps, on remarque parmi les habitants des îles du grand Océan un redoublement d'anthropophagie. Dans cette circulaire, elle engage les capitaines des navires du commerce à prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter que leurs équipages ne soient victimes de cette affreuse coutume.

« Depuis environ un an, les équipages de quatre navires ont été dévorés par les anthropophages des Nouvelles-Hébrides, de la baie le Jervis ou de la Nouvelle-Calédonie, et toutes les mesures doivent être prises pour éviter le renouvellement d'aussi cruels malheurs. »

Voici comment le journal le *Monde* explique cette recrudescence de l'anthropophagie :

« Nous avons eu le choléra, l'épizootie, la petite vérole ; les légumes, les animaux sont malades. Voici une épidémie plus douloureuse encore, que l'amirauté anglaise nous fait connaître : les sauvages de l'Océanie redoublent, dit-on, d'anthropophagie. Plusieurs faits horribles sont parvenus à la connaissance des lords de l'amirauté. Les équipages de plusieurs navires anglais ont disparu. Nul doute que nos autorités maritimes ne prennent aussi des mesures, car deux navires français ont été attaqués, les équipages pris et dévorés par les sauvages. L'esprit s'arrête devant ces horreurs, dont tous les efforts de notre civilisation n'ont pu triompher. Qui sait d'où viennent ces criminelles inspirations ?

« Quel mot d'ordre a été donné à tous ces païens disséminés sur des centaines et des milliers d'îles dans les immensités de la mer du Sud ? Leur passion monstrueuse, un moment apaisée, reparaît au point d'appeler la répression, d'inquiéter les puissances de la terre. Il est de ces problèmes dont le dogme catholique seul peut donner la solution. L'esprit des ténèbres agit à de certains moments en toute liberté. Avant des événements graves, il s'agite, il pousse ses créatures, il les soutient et les inspire. De grands événements se préparent. La révolution croit l'heure venue de procéder au couronnement de l'édifice ; elle se recueille pour la lutte suprême ; elle s'attaque à la clef de voûte de la société chrétienne. L'heure est grave, et il semble que la nature entière en pressent et en prévoit la gravité. »

Nous nous étonnons de ne pas voir, parmi les causes de ce redoublement de férocité chez les sauvages, figurer le Spiritisme, ce bouc émissaire de tous les maux de l'humanité, comme le fut jadis le Chris-

tianisme à Rome. Il y est peut-être implicitement compris, comme étant, selon quelques-uns, l'œuvre de l'Esprit des ténèbres. « Le dogme catholique, dit le *Monde*, peut seul donner l'explication de ce problème. » Nous ne voyons pas que l'explication qu'il en donne soit très claire, ni ce que l'esprit révolutionnaire de l'Europe a de commun avec ces barbares. Nous trouvons même dans ce dogme une complication de la difficulté.

Les anthropophages sont des hommes : personne n'en a jamais douté. Or, le dogme catholique n'admettant pas la préexistence de l'âme, mais la création d'une âme nouvelle à la naissance de chaque corps, il en résulte que Dieu crée là-bas des âmes de mangeurs d'hommes, et ici des âmes capables de devenir des saints. Pourquoi cette différence ? C'est un problème dont l'Église n'a jamais donné la solution, et cependant c'est une clef de voûte essentielle. Selon sa doctrine, la recrudescence de l'anthropophagie ne peut que s'expliquer ainsi : c'est qu'en ce moment il plaît à Dieu de créer un plus grand nombre d'âmes anthropophages ; solution peu satisfaisante, et surtout peu conséquente avec la bonté de Dieu.

La difficulté augmente si l'on considère l'avenir de ces âmes. Que deviennent-elles après la mort ? Sont-elles traitées à l'égal de celles qui ont la conscience du bien et du mal ? Cela ne serait ni juste ni rationnel. Avec son dogme, l'Église, au lieu d'expliquer, est dans une impasse d'où elle ne peut sortir que par la constante fin de non recevoir du mystère, qu'il ne faut pas chercher à comprendre, sorte de *non possumus* qui coupe court aux questions embarrassantes.

Eh bien ! ce problème que l'Église ne peut résoudre, le Spiritisme en trouve la solution la plus simple et la plus rationnelle dans la loi de la pluralité des existences, à laquelle tous les êtres sont soumis, et en vertu de laquelle ils progressent. Les âmes des anthropophages sont ainsi des âmes rapprochées de leur origine, dont les facultés intellectuelles et morales sont encore obtuses et peu développées, et en qui, par cela même, dominent les instincts de la brute.

Mais ces âmes ne sont pas destinées à rester perpétuellement dans cet état inférieur, qui les priverait à jamais du bonheur des âmes plus avancées ; elles croissent en raison ; elles s'éclairent, s'épurent, s'améliorent, s'instruisent dans des existences successives. Elles revivent dans les races sauvages, tant qu'elles n'ont pas dépassé les limites de la sauvagerie. Arrivées à un certain degré, elles quittent ce milieu pour s'incarner dans une race un peu plus avancée ; de celle-ci dans une autre, et ainsi de suite, elles montent en grade en raison des mérites qu'elles acquièrent et des imperfections dont elles se dépouillent, jusqu'à ce qu'elles aient atteint le degré de perfection dont est susceptible la créature. La voie du progrès n'est fermée à aucune ; de telle

sorte que l'âme la plus arriérée peut prétendre à la suprême félicité. Mais les unes, en vertu de leur litre arbitre, qui est l'apanage de l'humanité, travaillent avec ardeur à leur épuration, à leur instruction, à se dépouiller des instincts matériels et des langes de leur origine, parce qu'à chaque pas qu'elles font vers la perfection elles voient plus clair, comprennent mieux et sont plus heureuses ; celles-là avancent plus promptement, jouissent plus tôt : c'est là leur récompense. D'autres, toujours en vertu de leur libre arbitre, s'attardent en chemin, comme des écoliers paresseux et de mauvaise volonté, ou comme des ouvriers négligents ; elles arrivent plus tard, souffrent plus longtemps : c'est là leur punition, ou, si l'on veut, leur enfer. Ainsi se confirme, par la pluralité des existences progressives, l'admirable loi d'unité et de justice qui caractérise toutes les œuvres de la création. Comparez cette doctrine à celle de l'Église sur le passé et l'avenir des âmes, et voyez celle qui est la plus rationnelle, la plus conforme à la justice divine, et qui explique le mieux les inégalités sociales.

L'anthropophagie est assurément un des plus bas degrés de l'échelle humaine sur la terre, car le sauvage qui ne mange pas son semblable est déjà en progrès. Mais d'où vient la recrudescence de cet instinct bestial ? Il est à remarquer d'abord qu'elle n'est que locale, et qu'en somme, le cannibalisme a disparu en grande partie de la terre. Elle est inexplicable sans la connaissance du monde invisible, et de ses rapports avec le monde visible. Par les morts et par les naissances, ils s'alimentent l'un l'autre, se déversent incessamment l'un dans l'autre. Or, des hommes imparfaits ne peuvent fournir au monde invisible des âmes parfaites, et des âmes mauvaises, en s'incarnant, ne peuvent faire que des hommes méchants. Lorsque des catastrophes, des fléaux, emportent à la fois un grand nombre d'hommes, c'est une arrivée en masse d'âmes dans le monde des Esprits. Ces mêmes âmes devant revivre, en vertu de la loi de nature, et pour leur avancement, des circonstances peuvent également les ramener en masses sur la terre.

Le phénomène dont il s'agit tient donc simplement à l'incarnation accidentelle, dans les milieux infimes, d'un plus grand nombre d'âmes arriérées, et non à la malice de Satan, ni au mot d'ordre donné aux peuplades de l'Océanie. En aidant au développement du sens moral de ces âmes, pendant leur séjour terrestre, et c'est la mission des hommes civilisés, on les améliore ; et quand elles reprendront une nouvelle existence corporelle pour avancer encore, elles feront des hommes moins mauvais qu'ils n'étaient, plus éclairés, aux instincts moins féroces, parce que le progrès acquis ne se perd jamais. C'est ainsi que s'accomplit graduellement le progrès de l'humanité.

Le *Monde* est dans le vrai, en disant que de grands événements se préparent. Oui, une transformation s'élabore dans l'humanité. Déjà les

premiers tressaillements de l'enfantement se font sentir ; le monde corporel et le monde spirituel s'agitent, car c'est la lutte entre ce qui finit et ce qui commence. Au profit de qui sera cette transformation ? Le progrès étant la loi providentielle de l'humanité, elle ne peut avoir lieu qu'au profit du progrès. Mais les grands enfantements sont laborieux ; ce n'est pas sans secousses et sans de larges déchirements au sol, qu'on extirpe des terrains à défricher les mauvaises herbes qui ont de longues et profondes racines.

L'épinette d'Henry III.

Le fait ci-après est une suite de l'intéressante histoire de l'*Air et paroles du roy Henry III*, rapportée dans la Revue de juillet 1865, page 193. Depuis lors, M. Bach est devenu médium écrivain, mais il pratique peu, à cause de la fatigue qui en résulte pour lui. Il ne le fait que lorsqu'il y est incité par une force invisible, qui se traduit par une vive agitation et un tremblement de la main, car alors la résistance est plus pénible que l'exercice. Il est mécanique, dans le sens le plus absolu du mot, n'ayant ni conscience ni souvenir de ce qu'il écrit. Un jour qu'il se trouvait dans cette disposition, il écrivit le quatrain suivant :

Le roy Henry donne cette grande espinette
A Baldazzarini, très-bon musicien.
Si elle n'est bonne ou pas assez coquette
Pour souvenir, du moins, qu'il la conserve bien.

L'explication de ces vers, qui, pour M. Bach, n'avaient pas de sens, lui fut donnée en prose.

« Le roy Henry mon maître, qui m'a donné l'espinette que tu possèdes, avait écrit un quatrain sur un morceau de parchemin qu'il avait fait clouer sur l'étui, et me l'envoya un matin. Quelques années plus tard, ayant un voyage à faire, et craignant, puisque j'emportais mon espinette avec moi pour faire de la musique, que le parchemin ne fût arraché et perdu, je l'ai enlevé, et, pour ne pas le perdre, je l'ai mis dans une petite niche, à gauche du clavier, où il est encore. »

L'épinette est l'origine des pianos actuels dans leur plus grande simplicité, et se jouait de la même manière ; c'était un petit clavecin à quatre octaves, d'environ un mètre et demi de long sur quarante centimètres de large, et sans pieds. Les cordes, à l'intérieur, étaient

disposées comme dans les pianos, et frappées à l'aide de touches. On le transportait à volonté en l'enfermant dans un étui, comme on fait pour les basses et les violoncelles. Pour s'en servir, on le posait sur une table ou sur un X mobile.

L'instrument était alors à l'exposition du musée rétrospectif, aux Champs-Élysées, où il n'était pas possible de faire la recherche indiquée. Lorsqu'il lui fut rapporté, M. Bach, de concert avec son fils, s'empressa d'en fureter tous les recoins, mais inutilement, de sorte qu'il crut d'abord à une mystification. Néanmoins, pour n'avoir rien à se reprocher, il le démonta complètement, et découvrit, à gauche du clavier, entre deux planchettes, un intervalle si étroit, qu'on n'y pouvait introduire la main. Il fouilla ce réduit, plein de poussière et de toiles d'araignées, et en retira un morceau de parchemin plié, noirci par le temps, long de trente et un centimètres sur sept et demi de large, sur lequel était écrit le quatrain suivant, en assez gros caractères de l'époque :

Moy le Roy Henry trois octroys cette espinette
A Baltasarini, mon gay musicien,
Mais sis dit mal soñe, ou bien ma moult simplette
Lors pour mon souvenir dans lestuy garde bien.

HENRY.

Ce parchemin est percé aux quatre coins de trous qui sont évidemment ceux des clous ayant servi à le fixer sur la boîte. Il porte en outre, sur les bords, une multitude de trous alignés et régulièrement espacés, qui paraissent avoir été faits par de très petits clous. Il a été exposé dans la salle des séances de la Société, et nous avons eu tout le loisir de l'examiner, ainsi que l'épinette, sur laquelle M. Bach nous a fait entendre l'air et les paroles dont nous avons rendu compte, et qui lui ont été, comme on le sait, révélés en songe.

Les premiers vers dictés reproduisaient, comme on le voit, la même pensée que ceux du parchemin, dont ils sont la traduction en langage moderne, et cela avant que ceux-ci ne fussent découverts.

Le troisième vers est obscur, et contient surtout le mot *ma* qui semble n'avoir aucun sens, et ne point se lier à l'idée principale, et qui, dans l'original, est entouré d'un filet en carré ; nous en avions inutilement cherché l'explication, et M. Bach lui-même n'en savait pas davantage. Étant un jour chez ce dernier, il eut spontanément, en notre présence, une communication de Baldazzarini, donnée à notre intention et ainsi conçue :

« *Amico mio,*

« Je suis content de toi ; tu as écrit ces vers dans mon espinette ; mon

vœu est accompli, je suis tranquille à présent. (Allusion à d'autres vers dictés à M. Bach et que Baldazzarini lui avait dit d'écrire dans l'instrument.) Je veux dire un mot au savant président qui vient te visiter.

O toi, Allan Kardec, dont les travaux utiles
Instruisent chaque jour des spirites nouveaux,
Tu ne nous fais jamais des questions futiles ;
Aussi les bons Esprits éclairent tes travaux.
Mais il te faut lutter contre les ignorants
Qui, sur notre terre, se croyent des savants.
Ne te rebute pas ; la tâche est difficile ;
Pour tout propagateur fût-ce jamais facile ?

« Le roy plaisantait mon accent dans ses vers ; je disais toujours *ma* au lieu de *mais*. *Adio, amico*.

« BALDAZZARINI. »

Ainsi a été donnée, sans question préalable, l'explication de ce mot *ma*. C'est le mot italien signifiant *mais*, intercalé par plaisanterie, par lequel le roi désignait Baldazzarini, qui, comme beaucoup de ceux de sa nation, le prononçait souvent. Ainsi le roi, en donnant cette épinette à son musicien, lui dit : Si elle n'est pas bonne, si elle *sonne mal*, ou si *ma* (Baldazzarini) la trouve trop simple, de trop peu de valeur, qu'il la garde dans son étui, en souvenir de moi. Le mot *ma* est entouré d'un filet, comme un mot entre parenthèses. Nous aurions, certes, longtemps cherché cette explication, qui ne pouvait être le reflet de la pensée de M. Bach. puisque lui-même n'y comprenait rien. Mais l'Esprit a vu que nous en avions besoin pour compléter notre compte rendu, et il a profité de l'occasion pour nous la donner sans que nous ayons eu la pensée de la lui demander, car, lorsque M. Bach se mit à écrire, nous ignorions, ainsi que lui, quel était l'Esprit qui se communiquait.

Une importante question restait à résoudre, c'était de savoir si l'écriture du parchemin était bien réellement de la main d'Henri III. M. Bach se rendit à la Bibliothèque impériale pour la comparer avec celle des manuscrits originaux. On en trouva d'abord avec lesquels il n'y avait pas une similitude parfaite, mais seulement un même caractère d'écriture. Avec d'autres pièces, l'identité était absolue, tant pour le corps de l'écriture que pour la signature ; cette différence provenait de ce que l'écriture du roi était variable, circonstance qui sera expliquée tout à l'heure.

Il ne pouvait donc rester de doute sur l'authenticité de cette pièce, quoique certaines personnes, qui professent une incrédulité radicale à l'endroit des choses dites surnaturelles, aient prétendu que ce n'était

qu'une imitation très exacte. Or nous ferons observer qu'il ne s'agit point ici d'une écriture médianimique donnée par l'Esprit du roi, mais d'un manuscrit original écrit par le roi lui-même, de son vivant ; et qui n'a rien de plus merveilleux que ceux que des circonstances fortuites font chaque jour découvrir. Le merveilleux, si merveilleux il y a, n'est que dans la manière dont son existence a été révélée. Il est bien certain que si M. Bach se fût contenté de dire qu'il l'avait trouvé *par hasard* dans son instrument, on n'eût élevé aucune objection.

Ces faits avaient été rapportés dans la séance de la Société du 19 janvier 1866, à laquelle assistait M. Bach. M. Morin, membre de la Société, médium somnambule très lucide, et qui, dans son sommeil magnétique, voit parfaitement les Esprits et s'entretient avec eux, assistait à cette séance en état de somnambulisme. Pendant la première partie de la séance, consacrée à des lectures diverses, à la correspondance et au récit des faits, M. Morin, dont on ne s'occupait pas, paraissait en conversation mentale avec des êtres invisibles ; il leur souriait, échangeait avec eux des poignées de main. Lorsque vint son tour de parler, on lui demanda de désigner les Esprits qu'il voyait et de les prier de nous transmettre, par son intermédiaire, ce qu'ils voudraient nous dire pour notre instruction. Il ne lui fut pas adressé une seule question directe. Nous ne mentionnons sommairement que quelques-uns des faits qui se sont passés, pour donner une idée de la physionomie de la séance, et pour en venir au sujet principal qui nous occupe ici.

Vous les nommer tous, dit-il, serait chose impossible, car le nombre en est trop grand ; il y en a d'ailleurs beaucoup que vous ne connaissez pas, et qui viennent pour s'instruire. La plupart voudraient parler, mais ils cèdent la place à ceux qui ont, pour le moment, des choses plus importantes à dire.

Il y a d'abord ici, à côté de nous, notre ancien collègue, le dernier parti pour le monde des Esprits, M. Didier, qui ne manque pas une de nos séances, et que je vois exactement comme de son vivant, avec la même physionomie ; on dirait qu'il est là avec son corps matériel ; seulement il ne tousse plus. Il me fait part de ses impressions, de son opinion sur les choses actuelles, et me charge de vous transmettre ses paroles.

Vint ensuite un jeune homme tout récemment suicidé dans des circonstances exceptionnelles et dont il décrivit la situation, qui présente une phase en quelque sorte nouvelle de l'état de certains suicidés, après la mort, en raison des causes déterminantes du suicide et de la nature de leurs pensées.

Puis vint M. B…, fervent Spirite, mort depuis quelques jours à la suite d'une opération chirurgicale, et qui avait puisé dans sa croyance

et dans la prière la force de supporter courageusement et avec résignation ses longues souffrances. « Quelle reconnaissance, dit-il, ne dois-je pas au Spiritisme ! sans lui, j'aurais certainement mis fin à mes tortures, et je serais comme ce malheureux jeune homme que vous venez de voir. La pensée du suicide m'est venue plus d'une fois ; mais chaque fois je l'ai repoussée ; sans cela, que mon sort serait triste ! Aujourd'hui je suis heureux, oh ! bien heureux, et je remercie nos frères qui m'ont assisté de leurs prières pleines de charité. Ah ! si l'on savait quelles douces et salutaires effluves la prière du cœur verse sur les souffrances !

« Mais où donc me conduit-on ? continue le somnambule ; dans un misérable logement ! Il y a là un homme jeune encore qui se meurt de la poitrine…, le dénuement est complet : rien pour se chauffer, rien pour sa nourrir ! Sa femme, épuisée par la fatigue et les privations, ne peut plus travailler… Ah ! dernière et triste ressource !… elle n'a plus de cheveux… elle les a coupés et vendus pour avoir quelques sous !… Combien de jours cela les fera-t-il vivre ?… C'est affreux ! »

Sur la demande qui lui est faite s'il peut indiquer le domicile de ces pauvres gens, il dit : « Attendez ! » Puis il semble écouter ce qu'on lui dit ; il prend un crayon et écrit un nom avec indication de la rue et du numéro. Vérification en ayant été faite dès le lendemain matin, tout fut trouvé parfaitement exact.

Remis de son émotion, et son Esprit revenu au lieu de la séance, il parla encore de plusieurs autres personnes et de diverses choses qui furent pour nos guides spirituels le sujet d'instructions d'une haute portée, et que nous aurons occasion de rapporter une autre fois.

Tout à coup il s'écrie : « Mais il y a ici des Esprits de toutes sortes ! Il y en a qui ont été princes, rois ! En voici un qui s'avance ; il a la figure longue et blême, une barbiche pointue, une espèce de bonnet surmonté d'une flammèche. Il me dit de vous dire :

« Le parchemin dont vous avez parlé et que vous avez sous les yeux a bien été écrit de ma propre main, mais je vous dois à ce sujet une explication.

« De mon temps on n'écrivait pas avec autant de facilité qu'aujourd'hui, surtout les hommes dans ma position. Les matériaux étaient moins commodes et moins perfectionnés ; l'écriture était plus lente, plus grosse, plus lourde ; aussi reflétait-elle mieux les impressions de l'âme. Je n'étais pas, vous le savez, d'une humeur égale, et, selon que j'étais en bonne ou mauvaise disposition, mon écriture changeait de caractère. C'est ce qui explique la différence que l'on remarque dans les manuscrits qui restent de moi. Quand j'ai écrit ce parchemin pour mon musicien en lui envoyant l'épinette, j'étais dans un de mes moments de satisfaction. Si vous recherchez dans mes manuscrits ceux

dont l'écriture ressemble à celle-ci, vous reconnaîtrez, par le sujet qu'ils traitent, que je devais être dans un de ces bons moments, et vous aurez là une autre preuve d'identité. »

A l'occasion de la découverte de cet écrit, dont le *Grand Journal* a parlé dans son numéro du 14 janvier, le même journal contient, dans celui du 21 janvier, l'article suivant :

« Coulons à fond la question de correspondance, en mentionnant la lettre de madame la comtesse de Martino, relative à l'épinette de M. Bach. Madame la comtesse de Martino est persuadée que le correspondant surnaturel de M. Bach est un imposteur, attendu qu'il devrait signer *Baldazzarini* et non *Baltazarini*, ce qui est de l'italien de cuisine. »

Nous ferons remarquer d'abord que cette chicane à propos du l'orthographe d'un nom propre est passablement puérile, et que l'épithète d'*imposteur*, à défaut du correspondant invisible, auquel madame la comtesse ne croit pas, retombe sur un homme honorable, ce qui n'est pas de fort bon goût. En second lieu, Baldazzarini, simple musicien, espèce de troubadour, pouvait bien ne pas posséder la langue italienne dans sa pureté, à une époque où l'on ne se piquait pas d'instruction. Contesterait-on l'identité d'un Français qui écrirait en français de cuisine, et n'en voit-on pas qui ne savent pas écrire correctement leur propre nom ? Baldazzarini, par son origine, ne devait pas être beaucoup au-dessus de la cuisine. Mais cette critique tombe devant un fait, c'est que les Français, peu familiarisés avec les nuances de l'orthographe italienne, en entendant prononcer ce nom, l'écrivent naturellement à la française. Le roi Henri III lui-même, dans le quatrain retrouvé et cité plus haut, l'écrit simplement *Baltasarini*, et cependant il n'était pas un cuisinier. Ainsi en a-t-il été de ceux qui ont adressé au *Grand Journal* le récit du fait en question. Quant au musicien, dans les diverses communications qu'il a dictées à M. Bach et dont nous avons plusieurs originaux entre les mains, il a signé *Baldazzarini* et quelquefois *Baldazzarrini*, ainsi qu'on peut s'en convaincre ; la faute n'en est donc point à lui, mais ceux qui, par ignorance, ont francisé son nom, et à nous tout le premier.

Il est vraiment curieux de voir les puérilités auxquelles s'attachent les adversaires du Spiritisme, preuve évidente de la pénurie de bonnes raisons.

Les rats d'Équihen.

Un de nos abonnés de Boulogne-sur-Mer nous mande ce qui suit à la date du 24 décembre 1865 :

« Il y a quelques jours, j'ai appris qu'à Équihen, village de pêcheurs,

près Boulogne, chez le sieur L…, très riche fermier, se passaient des faits ayant le caractère des manifestations physiques spontanées, et qui rappellent ceux des Grandes-Ventes, près Dieppe, de Poitiers, de Marseille, etc. Tous les jours, vers sept heures du soir, des coups et des roulements très bruyants se font entendre sur les planchers. Une armoire fermée à clef s'ouvre tout à coup, et le linge qu'elle renferme est jeté au milieu de la chambre ; les lits, surtout celui de la fille de la maison, sont brusquement découverts à plusieurs reprises.

« Quoique cette population fût bien loin de s'occuper de Spiritisme, et même de savoir ce que c'est, on pensa que l'auteur de ce vacarme, dont toutes les recherches et la surveillance la plus minutieuse n'avaient pu faire découvrir la cause, pourrait bien être un frère du sieur L…, ancien militaire, mort en Algérie depuis deux ans. Il avait, paraît-il, reçu de ses parents la promesse que, s'il mourait au service, ceux-ci feraient rapporter son corps à Équihen. Cette promesse n'ayant pas reçu son exécution, on supposait que c'était l'Esprit de ce frère, qui venait chaque jour, depuis six semaines, mettre en émoi la maison, et par suite tout le village.

« Le clergé s'est ému de ces phénomènes ; quatre curés de la localité et des environs, puis cinq Rédemptoristes et trois ou quatre religieuses, sont venus ; ils ont exorcisé l'Esprit, mais inutilement. Voyant qu'ils ne pouvaient réussir à faire cesser le tapage, ils conseillèrent au sieur L… de partir pour l'Algérie à la recherche du corps de son frère, ce qu'il fit sans désemparer. Avant son départ, ces messieurs firent confesser et communier toute la famille ; ils dirent ensuite qu'il fallait faire dire des messes, surtout une messe chantée, puis des messes basses chaque jour ; la première eut lieu, et les Rédemptoristes furent chargés des autres. Ils firent aux femmes L… la recommandation expresse d'étouffer ces bruits, et de dire à tous ceux qui viendraient s'informer si cela continuait, que tout ce vacarme était occasionné par *les rats*. Il faut, ajoutèrent-ils, vous garder d'ébruiter ces choses, car ce serait une grave offense envers Dieu, parce qu'il existe une secte qui cherche à détruire la religion ; que si elle apprenait ce qui se passe, elle ne manquerait pas de s'en prévaloir pour lui nuire, ce dont la famille serait responsable devant Dieu ; qu'il était très malheureux que la chose fût déjà si répandue. Dès ce moment, les portes furent barricadées, la barrière de la cour soigneusement fermée à clef, et l'entrée interdite à tous ceux qui venaient chaque soir entendre les bruits. Mais si l'on a mis des clefs aux portes, on n'a pu en mettre à toutes les langues, et *les rats* ont si bien fait, qu'ils se sont fait entendre à dix lieues à la ronde. De mauvais plaisants ont dit qu'ils avaient bien vu des rats ronger le linge, mais pas encore le lancer à travers les chambres, ni ouvrir des portes fermées à clef ; c'est que, disaient-ils,

ce sont probablement des rats d'une nouvelle espèce, importés par quelque navire étranger. Nous attendons avec impatience qu'on les montre au public. »

Le même fait nous est rapporté par deux autres de nos correspondants. Il en ressort une première considération, c'est que ces messieurs du clergé, qui étaient nombreux, et qui avaient intérêt à y découvrir une cause vulgaire, n'auraient pas manqué de la signaler si elle avait existé, et n'auraient pas surtout prescrit le petit mensonge des *rats*, sous peine d'encourir la disgrâce de Dieu. Ils ont donc reconnu l'intervention d'une puissance occulte. Mais alors pourquoi l'exorcisme est-il toujours impuissant en pareil cas ? A cela, il y a d'abord une première raison péremptoire, c'est que l'exorcisme s'adresse aux *démons* ; or, les Esprits obsesseurs et tapageurs n'étant pas des démons, mais des êtres humains, l'exorcisme ne va pas à leur adresse. En second lieu, l'exorcisme est un anathème et une menace qui irrite l'Esprit malfaisant, et non une instruction capable de le toucher et de l'amener au bien.

Dans la circonstance présente, ces messieurs ont reconnu que ce pouvait être l'Esprit du frère mort en Algérie ; autrement, ils n'auraient pas conseillé d'aller chercher son corps, afin d'accomplir la promesse qui lui a été faite ; ils n'auraient pas recommandé des messes qui ne pouvaient être dites au profit des démons. Que devient donc la doctrine de ceux qui prétendent que les démons *seuls* peuvent se manifester, et que ce pouvoir est refusé aux âmes des hommes ? Si un Esprit humain a pu le faire dans le cas dont il s'agit, pourquoi ne le ferait-il pas en d'autres ? Pourquoi un Esprit bon et bienveillant ne se communiquerait-il pas par d'autres moyens que la violence, pour se rappeler au souvenir de ceux qu'il a aimés, ou pour leur donner de sages conseils ?

Il faut être conséquent avec soi-même. Dites carrément, une fois pour toutes, que ce sont toujours les démons, sans exception : on en croira ce qu'on voudra ; ou bien, reconnaissez que les Esprits sont les âmes des hommes, et que dans le nombre, il y en a de bons et de mauvais qui peuvent se communiquer.

Ici se présente une question spéciale au point de vue spirite. Comment des Esprits peuvent-ils tenir à ce que leur corps soit plutôt dans un endroit que dans un autre ? Les Esprits d'une certaine élévation n'y tiennent nullement ; mais les moins avancés ne sont pas tellement détachés de la matière, qu'ils n'attachent encore de l'importance aux choses terrestres, ainsi que le Spiritisme en offre de nombreux exemples. Mais ici l'Esprit peut être sollicité par un autre motif, celui de rappeler à son frère qu'il a manqué à sa promesse, négligence que celui-ci ne pouvait excuser par la gêne, puisqu'il est riche. Il s'était peut-être dit : « Bah ! mon frère est mort, il ne viendra pas faire sa

réclamation, et ce sera une grande dépense de moins. » Or, supposons que le frère, fidèle à ses engagements, se fût, dès le principe, rendu en Algérie, mais qu'il eût été dans l'impossibilité de retrouver le corps, ou que, vu la confusion inévitable en temps de guerre, il eût rapporté au village un autre corps que celui de son parent, ce dernier n'en eût pas moins été satisfait, car le devoir moral eût été accompli. Les Esprits nous disent sans cesse : La pensée est tout ; la forme n'est rien, et nous n'y tenons pas.

Nouvel et définitif enterrement du Spiritisme.

Que de fois n'a-t-on pas dit que le Spiritisme était mort et enterré ! Que d'écrivains se sont flattés de lui avoir donné le coup de grâce, les uns parce qu'ils avaient dit de gros mots assaisonnés de gros sel, les autres parce qu'ils avaient découvert un charlatan s'affublant du nom de Spirite, ou quelque grossière imitation d'un phénomène ! Sans parler de tous les sermons, mandements et brochures de même source dont le moindre croyait avoir lancé la foudre, l'apparition des spectres sur les théâtres fut saluée par un hourra ! sur toute la ligne. « Nous tenons le secret de ces Spirites, disaient à l'envi les journaux, petits et grands, depuis Perpignan jusqu'à Dunkerque ; jamais ils ne se relèveront de ce coup de massue ! » Les spectres ont passé, et le Spiritisme est resté debout. Puis vinrent les frères Davenport, apôtres et grands-prêtres du Spiritisme qu'ils ne connaissaient pas, et qu'aucun Spirite ne connaissait. Là encore, M. Robin a eu la gloire de sauver une seconde fois la France et l'humanité, tout en faisant très bien les affaires de son théâtre ; la presse a tressé des couronnes à ce courageux défenseur du bon sens, à ce savant qui avait découvert les ficelles du Spiritisme, comme M. le docteur Jobert (de Lamballe) avait découvert la ficelle du muscle craqueur. Cependant les frères Davenport sont partis sans les honneurs de la guerre ; le muscle craqueur est tombé dans l'eau, et le Spiritisme se porte toujours bien. Cela prouve évidemment une chose, c'est qu'il ne consiste ni dans les spectres de M. Robin, ni dans les cordes et les tambours de basque de MM. Davenport, ni dans le muscle court péronier[2]. C'est donc encore un coup manqué ; mais cette fois, voici le bon, le véritable, il est impossible que le Spiritisme s'en relève :

---

[2] Voir la *Revue Spirite* de juin 1859, page 141 : Le muscle craqueur. Le *Moniteur* et d'autres journaux ont annoncé, il y a déjà quelque temps, que M. le docteur Jobert (de Lamballe) avait été atteint d'aliénation mentale, et se trouvait actuellement dans une maison de santé. Ce triste événement n'est assurément pas l'effet de sa croyance aux Esprits.

c'est l'*Événement*, l'*Opinion nationale* et le *Grand Journal* qui nous l'apprennent et qui l'*affirment*. Une chose assez bizarre, c'est que le Spiritisme se plaît à reproduire tous les faits qu'on lui oppose, et qui, selon ses adversaires, doivent le tuer. S'il les croyait bien dangereux, il les tairait. Voici ce dont il s'agit :

« Le célèbre acteur anglais Sothem vient d'écrire à un journal de Glascow une lettre qui donne le dernier coup au Spiritisme. Ce journal lui reprochait d'attaquer sans ménagement les frères Davenport et les adeptes des influences occultes, après avoir lui-même donné des séances de Spiritisme en Amérique, sous le nom de Sticart, qui était alors son pseudonyme de théâtre. M. Sothem avoue très bien avoir fréquemment montré à ses amis qu'il était capable d'exécuter toutes les jongleries des Spirites, et même d'avoir fait des tours encore plus merveilleux ; mais jamais ses expériences n'ont été exécutées en dehors d'un petit cercle d'amis et de connaissances. Jamais il n'a fait payer un sou à qui que ce soit ; il faisait lui-même les frais de ses expériences, à la suite desquelles lui et ses amis se réunissaient dans un joyeux souper.

« Avec le concours d'un Américain très actif, il a obtenu les résultats les plus curieux : l'apparition des fantômes, le bruit des instruments, les signatures de Shakspeare, les mains invisibles passant dans les cheveux des spectateurs en leur appliquant des soufflets, etc., etc.

« M. Sothem a toujours dit que tous ces tours étaient le résultat de combinaisons ingénieuses, d'adresse et de dextérité, sans que les Esprits de l'autre monde y eussent aucune part.

« En résumé, le célèbre artiste déclare qu'il met au défi les Hume, les Davenport, et tous les Spirites du monde, de faire aucune manifestation qu'il ne puisse surpasser.

« Il n'a jamais entendu faire métier de son adresse, mais seulement déconcerter les fourbes, qui outragent la religion et volent l'argent du public, en lui faisant croire qu'ils ont une puissance surnaturelle, qu'ils entretiennent des relations avec l'autre monde, qu'ils peuvent évoquer les âmes des morts, M. Sothem ne prend pas de circonlocutions pour dire son opinion ; il dit les choses par leur noms et appelle un chat un chat et les Rollets… des fripons. »

MM. Davenport avaient contre eux deux choses que nos adversaires ont reconnues : les exhibitions théâtrales et l'exploitation. Croyant de bonne foi, du moins nous aimons à le penser, que le Spiritisme consiste dans des tours de force de la part des Esprits, les adversaires s'attendaient à ce que les Spirites allaient prendre fait et cause pour ces messieurs ; ils ont été un peu désappointés quand ils les ont vus, au contraire, désavouer ce genre de manifestations comme nuisible aux prin-

cipes de la doctrine, et démontrer qu'il est illogique d'admettre que des Esprits soient à toute heure aux ordres du premier venu qui voudrait s'en servir pour gagner de l'argent. Certains critiques même ont, de leur propre mouvement, fait valoir cet argument contre MM. Davenport, sans se douter qu'ils plaidaient la cause du Spiritisme. L'idée de mettre en scène les Esprits et de les faire servir de comparses dans un but d'intérêt a fait éprouver un sentiment général de répulsion, presque de dégoût, même chez les incrédules, qui se sont dit : « Nous ne croyons pas aux Esprits, mais s'il y en a, ce n'est pas dans de telles conditions qu'ils doivent se montrer, et on doit les traiter avec plus de respect. » Ils ne croyaient pas à des Esprits venant à tant par séance, et en cela ils avaient parfaitement raison ; d'où il faut conclure que les exhibitions de choses extraordinaires et l'exploitation sont les plus mauvais moyens de faire des prosélytes. Si le Spiritisme patronnait ces choses-là, ce serait son côté faible ; ses adversaires le comprennent si bien, que c'est celui sur lequel ils ne négligent aucune occasion de frapper, croyant atteindre la doctrine. M. Gérôme, de l'*Univers illustré*, répondant à M. Blanc de Lalésie (voir notre Revue de décembre), qui lui reprochait de parler de ce qu'il ne connaissait pas, dit : « Pratiquement j'ai étudié le Spiritisme chez les frères Davenport, cela m'a coûté 15 francs. Il est vrai qu'aujourd'hui les frères Davenport travaillent dans les prix doux : pour 3 ou 5 francs on en peut voir la farce ; les prix de Robin, à la bonne heure ! »

L'auteur de l'article sur la jeune cataleptique de Souabe, lequel n'est nullement spirite (voir le n° de janvier, page 18), a soin de faire ressortir, comme un titre à la confiance dans ces phénomènes extraordinaires, que les parents ne songent nullement à tirer parti des étranges facultés de leur fille.

L'exploitation de l'idée spirite est donc bien et dûment un sujet de discrédit. Les Spirites désavouent la spéculation, c'est pour cela qu'on a soin de présenter l'acteur Sothem comme complètement désintéressé, dans l'espoir de s'en faire un argument victorieux. C'est toujours cette idée que le Spiritisme ne vit que de faits merveilleux et de jongleries.

Que la critique frappe donc tant qu'elle voudra sur les abus, qu'elle démasque les trucs et les ficelles des charlatans, le Spiritisme, qui n'use d'aucun procédé secret, et dont la doctrine est toute morale, ne peut que gagner à être débarrassée des parasites qui s'en font, un marchepied, et de ceux qui en dénaturent le caractère.

Le Spiritisme a eu pour adversaires des hommes d'une valeur réelle, comme savoir et comme intelligence, qui ont déployé contre lui sans succès tout l'arsenal de l'argumentation. Nous verrons si l'acteur Sothem réussira mieux que les autres à l'enterrer. Il le serait

depuis longtemps s'il avait reposé sur les absurdités qu'on lui prête. Si donc, après avoir tué la jonglerie et décrié les pratiques ridicules, il existe toujours, c'est qu'il y a en lui quelque chose de plus sérieux qu'on n'a pu atteindre.

Les quiproquos.

L'avidité avec laquelle les détracteurs du Spiritisme saisissent les moindres nouvelles qu'ils croient lui être défavorables, les expose à de singulières méprises. Leur empressement à les publier est tel qu'ils ne se donnent pas le temps d'en vérifier l'exactitude. A quoi bon, d'ailleurs, se donner cette peine ! la vérité du fait est une question secondaire ; pourvu qu'il en rejaillisse du ridicule, c'est l'essentiel. Cette précipitation a parfois ses inconvénients, et dans tous les cas atteste une légèreté qui est loin d'ajouter à la valeur de la critique.

Jadis, les bateleurs s'appelaient tout simplement *escamoteurs* ; ce nom étant tombé en discrédit, il y substituèrent le mot *prestidigitateurs*, mais qui rappelait encore trop le joueur de gobelets. Le célèbre *Conte* fut, croyons-nous, le premier qui se décora du titre de *physicien* et qui obtint le privilège, sous la Restauration, de mettre sur ses affiches et sur l'enseigne de son théâtre : *Physicien du roi*. Depuis lors, il n'y eut si mince escamoteur courant les foires qui ne s'intitulât aussi : *physicien*, *professeur de physique*, etc., manière comme une autre de jeter de la poudre aux yeux d'un certain public qui, n'en sachant pas davantage, les mit de bonne foi sur la même ligne que les physiciens de la Faculté des sciences. Assurément, l'art de la prestidigitation a fait d'immenses progrès, et l'on ne peut contester à quelques-uns de ceux qui le pratiquent avec éclat, des connaissances spéciales, un talent réel, et un caractère honorable ; mais ce n'est toujours que l'art de produire des illusions avec plus ou moins d'habileté, et non une science sérieuse ayant sa place à l'Institut.

M. Robin s'est acquis dans ce genre une célébrité à laquelle n'a pas peu contribué le rôle qu'il a joué dans l'affaire des frères Davenport. Ces messieurs, à tort ou à raison, ont prétendu qu'ils opéraient à l'aide des Esprits ; était-ce de leur part un nouveau moyen de piquer la curiosité en sortant des sentiers battus ? Ce n'est pas ici le lieu d'exprimer la question. Quoi qu'il en soit, par cela seul qu'ils se sont dits agents des Esprits, ceux qui n'en veulent à aucun prit ont crié haro ! M. Robin, en homme habile à saisir l'à propos, monte aussitôt sur la brèche ; il déclare produire les mêmes effets par de simples tours d'adresse ; la critique, croyant les Esprits morts, chante victoire le proclame vainqueur.

Mais l'enthousiasme est aveugle, et commet parfois d'étranges maladresses. Il y a bien des Robin dans le monde, comme il y a bien

des Martin. Voilà qu'un M. Robin, professeur de physique, vient d'être élu membre de l'Académie des sciences. Plus de doute ; ce ne peut être que M. Robin, le physicien du boulevard du Temple, le rival des frères Davenport, qui chaque soir pourfend les Esprits sur son théâtre, et sans plus ample informé, un journal sérieux, l'*Opinion nationale,* dans son feuilleton du samedi, 20 janvier publie l'article suivant :

« Les événements de la semaine auront tort. Il y en avait pourtant d'assez curieux dans le nombre. Par exemple, l'élection de Charles Robin à l'Académie des sciences. Il y avait longtemps que nous plaidions ici dans l'intérêt de sa candidature ; mais on prêchait bien haut contre elle en plus d'un endroit. Le fait est que ce nom de Robin a quelque chose de diabolique. Souvenez-vous de Robin des Bois. Le héros des *Mémoires du Diable* ne s'appelle-t-il pas Robin ? C'est un physicien aussi savant qu'aimable, M. Robin, qui a attaché le grelot au cou des Davenport. Le grelot a grossi, grossi ; il est devenu plus énorme et plus retentissant que le bourdon de Notre-Dame ; les pauvres farceurs, abasourdis par le bruit qu'ils faisaient, ont dû s'enfuir *en Amérique,* et l'Amérique elle-même n'en veut plus. Grande victoire du bon sens ; défaite du surnaturel ! Il comptait prendre une revanche à l'Académie des sciences, et il a fait des efforts héroïques pour exclure cet ennemi, ce positiviste, ce mécréant illustre qui s'appelle Charles Robin. Et voilà qu'au sein même d'une Académie si bien pensante, le surnaturel est encore battu. Charles Robin va s'asseoir à la gauche de M. Pasteur. Et nous ne sommes plus au temps des douces fables, au temps heureux et regretté où la houlette du pasteur imposait à Robin mouton ! ED. ABOUT. »

Pour qui est la mystification ? Nous serions vraiment tenté de croire que quelque Esprit malin a conduit la plume de l'auteur de l'article.

Voici un autre quiproquo qui, pour être moins amusant, ne prouve pas moins la légèreté avec laquelle la critique accueille, sans examen, tout ce qu'elle croit contraire au Spiritisme, qu'elle s'obstine, malgré tout ce qui a été dit, à incarner dans les frères Davenport ; d'où elle conclut que tout ce qui est un échec pour ces messieurs en est un pour la doctrine, qui n'est pas plus solidaire de ceux qui en prennent le nom, que la véritable physique n'est solidaire de ceux qui usurpent le nom de physicien.

Plusieurs journaux se sont empressés de reproduire l'article suivant d'après le *Messager franco-américain* ; ils devraient pourtant, mieux que personne, savoir que tout ce qui est imprimé n'est pas parole d'Évangile :

« Ces pauvres frères Davenport ne pouvaient échapper au ridicule qui attend les charlatans de toute espèce. Crus et prônés aux États-Unis, où ils ont longtemps battu monnaie, puis dévoilés et moqués

dans la capitale de la France, moins facile à subir le *humbug*, il fallait qu'ils reçussent, dans la salle même de leurs grands exploits à New-York, le dernier démenti qu'ils méritaient.

« Ce démenti, c'est leur ancien compagnon et compère, M. Fay, qui vient de le leur donner publiquement, dans la salle du Cooper Institute, samedi soir, en présence d'une nombreuse assemblée.

« Là, M. Fay a tout dévoilé, les secrets de la fameuse armoire, le secret des cordes et des nœuds et de toutes les jongleries si longtemps employées avec succès. Comédie humaine ! Et dire qu'il y a des gens, sérieux et instruits, qui ont admiré et défendu les frères Davenport, et qui ont appelé *Spiritisme* des farces qui seraient peut-être tolérées en carnaval ! »

Nous n'avons pas à prendre fait et cause pour MM. Davenport, dont nous avons toujours condamné les exhibitions comme contraires aux principes de la simple doctrine spirite. Mais, quelque opinion que l'on se fasse à leur sujet, nous devons à la vérité de dire que c'est à tort qu'on a inféré de cet article qu'ils étaient à New-York et y avaient été bafoués. Nous tenons de source certaine qu'en quittant Paris, ils sont retournés en Angleterre, où ils sont encore en ce moment. Le M. Fay qui aurait dévoilé leurs secrets n'est point leur beau-frère, William Fay, qui les accompagne, mais un nommé H. Melleville Fay, qui produisait des effets semblables en Amérique, et dont il est question dans leur biographie, avec recommandation de ne pas les confondre. Il n'y a rien d'étonnant à ce que ce monsieur, qui leur faisait concurrence, ait jugé à propos de profiter de leur absence pour leur jouer pièce, et les discréditer à son profit. Dans cette lutte au phénomène on ne saurait voir du Spiritisme. C'est ce que donne à entendre la fin de l'article, par cette phrase : « Et dire qu'il y a des gens sérieux qui ont appelé *spiritisme* des farces qui seraient peut-être tolérées en carnaval ! » Cette exclamation a tout l'air d'un blâme à l'adresse de ceux qui confondent des choses aussi disparates.

Les frères Davenport ont fourni aux détracteurs du Spiritisme l'occasion ou le prétexte d'une formidable levée de boucliers, en présence de laquelle il est resté debout, calme et impassible, continuant sa route sans s'émouvoir du tapage qu'on faisait autour de lui. Un fait digne de remarque, c'est que ses adeptes, loin de s'en effrayer, ont été unanimes pour considérer cette effervescence comme éminemment utile à leur cause, certains que le Spiritisme ne peut que gagner à être connu. La critique est tombée à bras raccourcis sur MM. Davenport, croyant tuer en eux le Spiritisme ; si celui-ci n'a pas crié, c'est qu'il ne s'est pas senti frappé. Ce qu'elle a tué, c'est précisément ce qu'il condamne et désavoue : l'exploitation, les exhibitions publiques, le charlatanisme, les manœuvres frauduleuses, les imitations grossières

de phénomènes naturels qui se produisent dans des conditions tout autres, l'abus d'un nom qui représente une doctrine toute morale, d'amour et de charité. Après cette rude leçon, nous croyons qu'il serait téméraire de tenter la fortune par de pareils moyens.

Il en est résulté, il est vrai, une certaine confusion momentanée dans l'esprit de quelques personnes, une sorte d'hésitation assez naturelle chez celles qui n'ont entendu que le blâme jeté avec partialité, sans faire la part du vrai et du faux ; mais de ce mal est sorti un grand bien : le désir de connaître, qui ne peut tourner qu'au profit de la doctrine.

Merci donc à la critique d'avoir fait, à l'aide des puissants moyens dont elle dispose, ce que les Spirites n'auraient pas pu faire par eux-mêmes ; elle a avancé la question de plusieurs années, et convaincu une fois de plus ses adversaires d'impuissance. Au reste, le public a tellement été rebattu du nom des Davenport, que cela commence à lui sembler aussi fastidieux que le cri de Lambert ; il est temps pour la chronique qu'il lui arrive quelque nouveau sujet à exploiter.

Notice bibliographique.

A l'occasion de notre article du mois dernier sur le *Dictionnaire universel*, beaucoup de personnes nous ont demandé des renseignements sur le mode de souscription et de payement. Voici la note qui nous a été donnée à ce sujet par la direction.

Prix de chaque livraison de 8 pages : 10 c. Il parait deux livraisons par semaine. - Les envois par la poste ne se font que par séries de 40 livraisons, dont le prix est de 4 fr. pour Paris, 5 fr. pour les départements, et 6 fr. pour l'étranger. - On peut souscrire pour un nombre quelconque de séries ; il suffit d'en envoyer le prix au directeur, 38, boulevard Sébastopol, à Paris. La première série est en vente ; la deuxième sera complète sous peu. - Les personnes qui désirent recevoir l'ouvrage par livraisons doivent s'adresser aux libraires de leur localité.

ERRATA.

Dans le numéro de janvier, lettre de M. Jaubert, page 17, ligne 6, au lieu de *tous les uniformes*, lisez : *tous uniformes* ; ligne 7, au lieu de : qu'ont-ils donc *prouvés ?* lisez : *prouvé* ; au lieu de : *assiégiée*, lisez : *assiégée*.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 3. MARS 1866.

Introduction à l'étude des fluides spirituels.

I

Les fluides spirituels jouent un rôle important dans tous les phénomènes spirites, ou mieux, ils sont le principe même de ces phénomènes. Jusqu'à présent on s'est borné à dire que tel effet est le résultat d'une action fluidique ; mais cette donnée générale, suffisante au début, ne l'est plus lorsqu'on veut scruter les détails. Les Esprits ont sagement borné leur enseignement dans le principe ; plus tard ils ont appelé l'attention sur cette grave question des fluides, et ce n'est pas dans un seul centre qu'ils l'ont abordée, c'est à peu près partout.

Mais les Esprits ne viennent pas nous apporter cette science, plus qu'une autre, toute faite ; ils nous mettent sur la voie, nous fournissent les matériaux, c'est à nous de les étudier, de les observer, de les analyser, de les coordonner et de les mettre en œuvre. C'est ce qu'ils ont fait pour la constitution de la doctrine, et ils ont agi de même à l'égard des fluides. Dans mille endroits divers, à notre connaissance, ils en ont ébauché l'étude ; partout nous trouvons quelques faits, quelques explications, une théorie partielle, une idée, mais nulle part un travail d'ensemble complet. Pourquoi cela ? est-ce impuissance de leur part ? Non, certes, car ce qu'ils eussent pu faire comme hommes, ils le peuvent à plus forte raison comme Esprits ; mais c'est, comme nous l'avons dit, qu'ils ne viennent, pour aucune chose, nous affranchir du travail de l'intelligence, sans lequel nos forces, restées inactives, s'étioleraient, car nous trouverions commode qu'ils travaillassent pour nous.

Le travail est donc laissé à l'homme, mais son intelligence, sa vie,

son temps, étant bornés, il n'est donné à aucun d'élaborer tout ce qui est nécessaire pour la constitution d'une science ; c'est pourquoi il n'en est pas une seule qui soit, de toutes pièces, l'œuvre d'un seul homme, pas une découverte que son premier inventeur ait portée à la perfection ; à chaque édifice intellectuel, plusieurs hommes et plusieurs générations ont apporté leur contingent de recherches et d'observations.

Ainsi en est-il de la question qui nous occupe, dont les diverses parties ont été traitées séparément, puis colligées en un corps méthodique, lorsque des matériaux suffisants ont pu être réunis. Cette partie de la science spirite se trouve dès lors être, non plus une conception systématique individuelle, d'un homme ou d'un Esprit, mais le produit d'observations multiples, qui tirent leur autorité de la concordance qui existe entre elles.

Par le motif que nous venons d'exprimer, nous ne saurions prétendre que ce soit là le dernier mot. Les Esprits, comme nous l'avons dit, graduent leurs enseignements et les proportionnent à la somme et à la maturité des idées acquises. Il ne saurait donc être douteux que, plus tard, ils mettront sur la voie de nouvelles observations ; mais dès aujourd'hui il y a des éléments suffisants pour former un corps qui sera ultérieurement et graduellement complété.

L'enchaînement des faits nous oblige à prendre notre point de départ de plus haut, afin de procéder du connu à l'inconnu.

II

Tout se lie dans l'œuvre de la création. Jadis on considérait les trois règnes comme entièrement indépendants l'un de l'autre, et l'on eût ri de celui qui aurait prétendu trouver une corrélation entre le minéral et le végétal, entre le végétal et l'animal. Une observation attentive a fait disparaître la solution de continuité, et prouvé que tous les corps forment une chaîne non interrompue ; de telle sorte, que les trois règnes ne subsistent, en réalité, que pour les caractères généraux les plus tranchés ; mais sur leurs limites respectives ils se confondent, au point que l'on hésite à savoir où l'un finit et où l'autre commence, et dans lequel certains êtres doivent être rangés ; tels sont, par exemple, les zoophytes ou animaux plantes, ainsi nommés, parce qu'ils tiennent à la fois de l'animal et de la plante.

La même chose a lieu pour ce qui concerne la composition des corps. Longtemps les quatre éléments ont servi de base aux sciences naturelles ; ils sont tombés devant les découvertes de la chimie mo-

derne, qui a reconnu un nombre indéterminé de corps simples. La chimie nous montre tous les corps de la nature formés de ces éléments combinés en diverses proportions ; c'est de la variété infinie de ces combinaisons que naissent les innombrables propriétés des différents corps. C'est ainsi, par exemple, qu'une molécule de gaz oxygène et deux de gaz hydrogène, combinées, forment de l'eau. Dans leur transformation en eau, l'oxygène et l'hydrogène perdent leurs qualités propres ; il n'y a plus, à proprement parler, d'oxygène et d'hydrogène, mais de l'eau. En décomposant l'eau, on retrouve les deux gaz dans les mêmes proportions. Si, au lieu d'une molécule d'oxygène, il y en a deux, c'est-à-dire deux de chaque gaz, ce n'est plus de l'eau, mais un liquide très corrosif. Il a donc suffi d'un simple changement dans la proportion de l'un des éléments pour transformer une substance salutaire en une substance vénéneuse. Par une opération inverse, que les éléments d'une substance délétère, de l'arsenic, par exemple, soient simplement combinés dans d'autres proportions, sans addition ni retranchement d'aucune autre substance, elle deviendra inoffensive, ou même salutaire. Il y a plus : plusieurs molécules réunies, d'un même élément, jouiront de propriétés différentes, selon le mode d'agrégation et les conditions du milieu où elles se trouvent. L'*ozone*, récemment découvert dans l'air atmosphérique, en est un exemple. On a reconnu que cette substance n'est autre que l'oxygène, un des principes constituants de l'air, dans un état particulier qui lui donne des propriétés distinctes de l'oxygène proprement dit. L'air n'en est pas moins toujours formé d'oxygène et d'azote, mais ses qualités varient selon qu'il contient une quantité plus ou moins grande d'oxygène à l'état d'ozone.

Ces observations, qui paraissent étrangères à notre sujet, s'y rattachent néanmoins d'une manière directe, comme on le verra plus tard ; elles sont, en outre, essentielles comme points de comparaison.

Ces compositions et ces décompositions s'obtiennent artificiellement et en petit dans les laboratoires, mais elles s'opèrent en grand et spontanément dans le grand laboratoire de la nature. Sous l'influence de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, de l'humidité, un corps se décompose, ses éléments se séparent, d'autres combinaisons s'opèrent, et de nouveaux corps se forment. Ainsi, la même molécule d'oxygène, par exemple, qui fait partie de notre propre corps, après la destruction de celui-ci, entre dans la composition d'un minéral, d'une plante, ou d'un corps animé. Dans notre corps actuel se trouvent donc les

mêmes parcelles de matière qui ont été parties constituantes d'une multitude d'autres corps.

Citons un exemple pour rendre la chose plus claire.

Une petite graine est mise en terre, elle pousse, croît et devient un grand arbre, qui, chaque année donne des feuilles, des fleurs et des fruits. Est-ce à dire que cet arbre tout entier se trouvait dans la graine ? Assurément non, car il contient une quantité de matière de beaucoup plus considérable. D'où lui est donc venue cette matière ? Des liquides, des sels, des gaz que la plante a puisés dans la terre et dans l'air, qui se sont infiltrés dans sa tige, et en ont, petit à petit, augmenté le volume. Mais ni dans la terre ni dans l'air on ne trouve du bois, des feuilles, des fleurs et des fruits. C'est que ces mêmes liquides, sels et gaz, dans l'acte d'absorption, se sont décomposés ; leurs éléments ont subi de nouvelles combinaisons qui les ont transformés en sève, bois, écorce, feuilles, fleurs, fruits, essences volatiles odorantes, etc. Ces mêmes parties vont à leur tour se détruire, se décomposer ; leurs éléments, se mêler de nouveau à la terre et à l'air ; recomposer les substances nécessaires à la fructification ; être réabsorbés, décomposés et transformés une autre fois en sève, bois, écorce, etc. En un mot, la matière n'éprouve ni augmentation, ni diminution, elle se transforme, et, par suite de ces transformations successives, la proportion des diverses substances est toujours en quantité suffisante pour les besoins de la nature. Supposons, par exemple, qu'une quantité donnée d'eau soit décomposée, dans le phénomène de la végétation, pour fournir l'oxygène et l'hydrogène nécessaires à la formation des diverses parties de la plante ; c'est une quantité d'eau qui existe en moins dans la masse ; mais ces parties de la plante, lors de leur décomposition, vont rendre libres l'oxygène et l'hydrogène qu'elles renfermaient, et ces gaz, se combinant entre eux, vont reformer une quantité d'eau équivalente à celle qui avait disparu.

Un fait qu'il n'est pas inopportun de signaler ici, c'est que l'homme, qui peut opérer artificiellement les compositions et les décompositions qui s'opèrent spontanément dans la nature, est impuissant à reconstituer le moindre corps organisé, fût-ce même un brin d'herbe ou une feuille morte. Après avoir décomposé un minéral, il peut le reformer de toutes pièces, tel qu'il était auparavant ; mais lorsqu'il a séparé les éléments d'une parcelle de matière végétale ou animale, il ne peut la reconstituer, à moins forte raison lui donner la vie. Sa puissance s'arrête à la matière inerte : le principe de vie est dans la main de Dieu.

La plupart des corps simples sont appelés *pondérables*, parce qu'on en peut mesurer le poids, et ce poids est en raison de la somme des molécules contenues dans un volume donné. D'autres sont dits *impondérables*, parce qu'ils n'ont aucun poids pour nous, et qu'en quelque quantité qu'ils soient accumulés dans un autre corps, ils n'en augmentent pas le poids. Ce sont : le calorique, la lumière, l'électricité, le fluide magnétique ou de l'aimant ; ce dernier n'est qu'une variété de l'électricité. Quoique impondérables, ces fluides n'en ont pas moins une très grande puissance. Le calorique divise les corps les plus durs, les réduit en vapeurs, et donne aux liquides évaporés une force d'expansion irrésistible. Le choc électrique brise les arbres et les pierres, courbe des barres de fer, fond les métaux, transporte au loin des masses énormes. Le magnétisme donne au fer une puissance d'attraction capable de soutenir des poids considérables. La lumière ne possède pas ce genre de force, mais elle exerce une action chimique sur la plupart des corps, et sous son influence s'opèrent incessamment des compositions et des décompositions. Sans la lumière, les végétaux et les animaux s'étiolent, les fruits n'ont ni saveur ni coloration.

III

Tous les corps de la nature, minéraux, végétaux, animaux, animés ou inanimés, solide, liquides ou gazeux, sont donc formés des mêmes éléments, combinés de manière à produire l'infinie variété des différents corps. La science va plus loin aujourd'hui ; ses investigations la conduisent peu à peu à la grande loi de l'unité. Il est maintenant à peu près généralement admis que les corps réputés simples ne sont que des modifications, des transformations d'un élément unique, principe universel désigné sous les noms d'*éther, fluide cosmique ou fluide universel* ; de telle sorte que, selon le mode d'agrégation des molécules de ce fluide, et sous l'influence de circonstances particulières, il acquiert des propriétés spéciales qui constituent les corps simples ; ces corps simples, combinés entre eux en diverses proportions, forment, comme nous l'avons dit, l'innombrable variété des corps composés. Selon cette opinion, le calorique, la lumière, l'électricité et le magnétisme ne seraient également que des modifications du fluide primitif universel. Ainsi ce fluide qui, selon toute probabilité, est impondérable, serait à la fois le principe des fluides impondérables et des corps pondérables.

La chimie nous fait pénétrer dans la constitution intime des corps ;

mais, expérimentalement parlant, elle ne va pas au delà des corps considérés comme simples ; ses moyens d'analyse sont impuissants pour isoler l'élément primitif et en déterminer l'essence. Or, entre cet élément dans sa pureté absolue et le point où s'arrêtent les investigations de la science, l'intervalle est immense. En raisonnant par analogie, on arrive à cette conclusion qu'entre ces deux points extrêmes, ce fluide doit subir des modifications qui échappent à nos instruments et à nos sens matériels. C'est dans ce champ nouveau, jusqu'ici fermé à l'exploration, que nous allons essayer de pénétrer.

IV

Jusqu'à ce jour on n'avait que des idées très incomplètes sur le monde spirituel ou invisible ; on se figurait les Esprits comme des êtres en dehors de l'humanité ; les anges étaient aussi des créatures à part, d'une nature plus parfaite. Quant à l'état des âmes après la mort, les connaissances n'étaient guère plus positives. L'opinion la plus générale en faisait des êtres abstraits, dispersés dans l'immensité, et n'ayant plus de rapports avec les vivants, soit qu'ils fussent, selon la doctrine de l'Église, dans les béatitudes du ciel ou dans les ténèbres de l'enfer. De plus, les observations de la science s'arrêtant à la matière tangible, il en résultait, entre le monde corporel et le monde spirituel, un abîme qui semblait exclure tout rapprochement. C'est cet abîme que de nouvelles observations et l'étude de phénomènes encore peu connus viennent combler, du moins en partie.

Le Spiritisme nous apprend d'abord que les Esprits sont les âmes des hommes qui ont vécu sur la terre ; qu'ils progressent sans cesse, et que les anges sont ces mêmes âmes ou Esprits arrivés à un état de perfection qui les rapproche de la Divinité.

En second lieu, il nous apprend que les âmes passent alternativement de l'état d'incarnation à celui d'erraticité ; qu'à ce dernier état elles constituent la population invisible du globe, auquel elles restent attachées jusqu'à ce qu'elles y aient acquis le développement intellectuel et moral que comporte la nature de ce globe, après quoi elles le quittent pour passer dans un monde plus avancé.

Par la mort du corps, l'humanité corporelle fournit des âmes ou Esprits au monde spirituel ; par les naissances, le monde spirituel alimente le monde corporel ; il y a donc transmutation ou déversion incessante de l'un dans l'autre. Cette relation constante les rend solidaires, car ce sont les mêmes êtres qui entrent dans notre monde et qui en sortent alternativement. C'est là un premier trait d'union, un

point de contact qui diminue déjà la distance qui semblait séparer le monde visible du monde invisible.

La nature intime de l'âme, c'est-à-dire du principe intelligent, source de la pensée, échappe complètement à nos investigations ; mais on sait maintenant que l'âme est revêtue d'une enveloppe ou corps fluidique qui en fait, après la mort du corps matériel, comme auparavant, un être distinct, circonscrit et individuel. L'âme est le principe intelligent considéré isolément ; c'est la force agissante et pensante que nous ne pouvons concevoir isolée de la matière que comme une abstraction. Revêtue de son enveloppe fluidique, ou périsprit, l'âme constitue l'être appelé *Esprit*, comme lorsqu'elle est revêtue de l'enveloppe corporelle, elle constitue l'homme ; or, bien qu'à l'état d'Esprit elle jouisse de propriétés et de facultés spéciales, elle n'a pas cessé d'appartenir à l'humanité. Les Esprits sont donc des êtres semblables à nous, puisque chacun de nous devient Esprit après la mort de son corps, et que chaque Esprit redevient homme par la naissance.

Cette enveloppe *n'est point l'âme*, car elle ne pense pas : ce n'est qu'un vêtement ; sans l'âme, le périsprit, de même que le corps, est une matière inerte privée de vie et de sensations. Nous disons *matière*, parce qu'en effet le périsprit, quoique d'une nature éthérée et subtile, n'en est pas moins de la matière tout aussi bien que les fluides impondérables, et, de plus, *matière de même nature et de même origine que la matière tangible la plus grossière*, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

L'âme ne revêt pas seulement le périsprit à l'état d'Esprit ; elle est inséparable de cette enveloppe, qui la suit dans l'incarnation comme dans l'erraticité. Dans l'incarnation, c'est le lien qui l'unit à l'enveloppe corporelle, l'intermédiaire à l'aide duquel elle agit sur les organes et perçoit les sensations des choses extérieures. Pendant la vie, le fluide périsprital s'identifie avec le corps, dont il pénètre toutes les parties ; à la mort il s'en dégage ; le corps privé de vie se dissout, mais le périsprit, toujours uni à l'âme, c'est-à-dire au principe vivifiant, ne périt pas ; seulement l'âme, au lieu de deux enveloppes, n'en conserve qu'une : la plus légère, celle qui est le plus en harmonie avec son état spirituel.

Quoique ces principes soient élémentaires pour les Spirites, il était utile de les rappeler pour l'intelligence des explications subséquentes et la liaison des idées.

V

Quelques personnes ont contesté l'utilité de l'enveloppe périspritale de l'âme, et par suite son existence. L'âme, disent-elles, n'a pas besoin d'intermédiaire pour agir sur le corps ; et une fois séparée du corps, c'est un accessoire superflu.

A cela nous répondons d'abord que le périsprit n'est point une création imaginaire, une hypothèse inventée pour arriver à une solution ; son existence est un fait constaté par l'observation. Quant à son utilité, soit pendant la vie, soit après la mort, il faut bien admettre que, puisqu'il existe, c'est qu'il sert à quelque chose. Ceux qui contestent son utilité sont comme un individu qui, ne comprenant pas les fonctions de certains rouages dans un mécanisme, en conclurait qu'ils ne servent qu'à compliquer la machine sans nécessité. Il ne voit pas que si la moindre pièce était supprimée, tout serait désorganisé. Que de choses, dans le grand mécanisme de la nature, semblent inutiles aux yeux de l'ignorant, et même de certains savants, qui croient de bonne foi que s'ils eussent été chargés de la construction de l'univers, ils l'auraient bien mieux fait !

Le périsprit est un des rouages les plus importants de l'économie ; la science l'a observé dans quelques-uns de ses effets, et on l'a tour à tour désigné sous les noms de fluide vital, fluide ou influx nerveux, fluide magnétique, électricité animale, etc., sans se rendre un compte précis de sa nature et de ses propriétés, et encore moins de son origine. Comme enveloppe de l'Esprit après la mort, il a été soupçonné dès la plus haute antiquité. Toutes les théologies attribuent aux êtres du monde invisible un corps fluidique. Saint Paul dit en termes précis que nous renaissons avec un *corps spirituel* (1° *ép. aux Corinth*., ch. XV, V, de 35 à 44 et 50).

Il est de même de toutes les grandes vérités fondées sur les lois de la nature, et dont, à toutes les époques, des hommes de génie ont eu l'intuition. C'est ainsi que, dès avant notre ère, des savants philosophes avaient soupçonné la rondeur de la terre et son mouvement de rotation, ce qui n'ôte rien au mérite de Copernic et de Galilée, en supposant même que ces derniers aient profité des idées de leurs devanciers. Grâce à leurs travaux, ce qui n'était qu'une opinion individuelle, une théorie incomplète et sans preuve, *inconnue des masses*, est devenu une vérité scientifique, pratique et populaire.

La Doctrine du périsprit est dans le même cas ; le Spiritisme ne l'a point découvert le premier ; mais, de même que Copernic pour le

mouvement de la terre, il l'a étudié, démontré, analysé, défini, et en a tiré de féconds résultats. Sans les études modernes plus complètes, cette grande vérité, comme beaucoup d'autres, serait encore à l'état de lettre morte.

VI

Le périsprit est le trait d'union qui relie le monde spirituel au monde corporel. Le Spiritisme nous les montre en relation si intime et si constante, que de l'un à l'autre la transition est presque insensible ; or, de même que, dans la nature, le règne végétal se lie au règne animal par des êtres *semi-végétaux et semi-animaux*, l'état corporel se lie à l'état spirituel non seulement par le principe intelligent, qui est le même, mais encore par l'enveloppe fluidique, à la fois *semi-matérielle et semi-spirituelle*, de ce même principe. Pendant la vie terrestre, l'être corporel et l'être spirituel sont confondus et agissent de concert ; la mort du corps ne fait que les séparer. La liaison de ces deux états est telle, et ils réagissent l'un sur l'autre avec tant de force, qu'un jour viendra où l'on reconnaîtra que l'étude de l'histoire naturelle de l'homme ne saurait être complète sans l'étude de l'enveloppe périspritale, c'est-à-dire sans mettre un pied dans le domaine du monde invisible.

Ce rapprochement est encore plus grand quand on observe l'origine, la nature, la formation et les propriétés du périsprit, observation qui découle naturellement de l'étude des fluides.

VII

Il est reconnu que toutes les matières animales ont pour principes constituants l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone, combinés en différentes proportions. Or, comme nous l'avons dit, ces corps simples ont eux-mêmes un principe unique, qui est le fluide cosmique universel ; par leurs diverses combinaisons ils forment toutes les variétés de substances qui composent le corps humain, le seul dont nous parlons ici, quoiqu'il en soit de même à l'égard des animaux et des plantes. Il en résulte que le corps humain n'est, en réalité, qu'une sorte de concentration, de condensation ou, si l'on veut, de solidification de fluide universel, comme le diamant est une solidification de gaz carbonique. En effet, supposons la désagrégation complète de toutes les molécules du corps, nous retrouvons l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone, en d'autres termes, le corps sera volatilisé. Ces quatre éléments ramenés à leur état primitif par une nouvelle et

plus complète décomposition, si nos moyens d'analyse le permettaient, donneraient le fluide cosmique. Ce fluide, étant le principe de toute matière, est lui-même de la matière, bien que dans un état complet d'éthérisation.

Un phénomène analogue se passe dans la formation du corps fluidique, ou périsprit : c'est également une condensation du fluide cosmique autour du foyer d'intelligence, ou *âme*. Mais ici la transformation moléculaire s'opère différemment, car le fluide conserve son impondérabilité et ses qualités éthérées. Le corps périsprital et le corps humain ont donc leur source dans le même fluide ; l'un et l'autre sont de la matière, quoique sous deux états différents. Nous avons donc eu raison de dire que le périsprit est de même nature et de même origine que la matière la plus grossière. Il n'a, comme on le voit, rien de surnaturel, puisqu'il se lie par son principe aux choses de la nature, dont il n'est qu'une variété.

Le fluide universel étant le principe de tous les corps de la nature, animés et inanimés, et par conséquent de la terre, des pierres, Moïse était dans le vrai quand il dit : « Dieu forma le corps de l'homme du limon de la terre. » Ce qui ne veut point dire que Dieu prit de la terre, la pétrit et en façonna le corps de l'homme, comme on façonne une statue avec de la terre glaise, ainsi que l'ont cru ceux qui prennent les paroles bibliques à la lettre, mais que le corps était formé des mêmes principes ou éléments que le limon de la terre, ou qui avaient servi à former le limon de la terre.

Moïse ajoute : « Et il lui donna une âme *vivante*, faite à sa *ressemblance*. » Il fait ainsi une distinction entre l'âme et le corps ; il indique qu'elle est d'une nature différente, qu'elle n'est point matière, mais spirituelle et immatérielle comme Dieu. Il dit : une âme *vivante*, pour spécifier qu'en elle *seule* est le principe de vie, tandis que le corps, formé de matière, par lui-même ne vit pas. Ces mots : *à sa ressemblance*, impliquent une *similitude* et non une *identité*. Si Moïse eût regardé l'âme comme une *portion* de la Divinité, il aurait dit : Dieu l'anima en lui donnant une âme tirée de sa propre substance, comme il dit que le corps était tiré de la terre.

Ces réflexions sont une réponse aux personnes qui accusent le Spiritisme de matérialiser l'âme, parce qu'il lui donne une enveloppe semi-matérielle.

VIII

Dans l'état normal, le périsprit est invisible pour *nos yeux*, et impalpable pour notre toucher, comme le sont une infinité de fluides et

de gaz. Cependant l'invisibilité, l'impalpabilité, et même l'impondérabilité du fluide périsprital ne sont pas absolues ; c'est pourquoi nous disons *dans l'état normal*. Il subit, dans certains cas, soit peut-être une condensation plus grande, soit une modification moléculaire d'une nature spéciale qui le rend momentanément visible ou tangible : c'est ainsi que se produisent les apparitions. Sans qu'il y ait apparition, beaucoup de personnes ressentent l'impression fluidique des Esprits par la sensation du toucher, ce qui est l'indice d'une nature matérielle.

De quelque manière que s'opère la modification atomique du fluide, il n'y a pas cohésion comme dans les corps matériels ; l'apparence se forme instantanément et se dissipe de même, ce qui explique les apparitions et les disparitions subites. Les apparitions, étant le produit d'un fluide matériel invisible, rendu visible par suite d'un changement momentané dans sa constitution moléculaire, ne sont pas plus surnaturelles que les vapeurs rendues alternativement visibles ou invisibles par la condensation ou la raréfaction. Nous citons la vapeur comme point de comparaison, sans prétendre qu'il y ait similitude de cause et d'effet.

IX

Quelques personnes ont critiqué la qualification de *semi-matérielle* donnée au périsprit, en disant qu'une chose est matière ou ne l'est pas. En admettant que l'expression soit impropre, il faudrait s'en prendre à l'absence d'un terme spécial pour exprimer cet état particulier de la matière. S'il en existe un mieux approprié à la chose, les critiques auraient dû l'indiquer. Le périsprit est matière, ainsi que nous venons de le voir, philosophiquement parlant, et par son essence intime ; personne ne saurait le contester ; mais il n'a pas les propriétés de la matière tangible, telle qu'on la conçoit vulgairement ; il ne peut être soumis à l'analyse chimique ; car, bien qu'il ait le même principe que la chair et le marbre, et qu'il puisse en prendre les apparences, ce n'est, en réalité, ni de la chair ni du marbre. Par sa nature éthérée, il tient à la fois de la matérialité par sa substance, et de la spiritualité par son impalpabilité, et le mot *semi-matériel* n'est pas plus ridicule que celui de *semi-double*, et tant d'autres, car on peut dire aussi qu'une chose est double ou ne l'est pas.

X

Le fluide cosmique, en tant que principe élémentaire universel, offre deux états distincts : celui d'éthérisation ou d'impondérabilité,

que l'on peut considérer comme l'état normal primitif, et celui de matérialisation ou de pondérabilité, qui n'est en quelque sorte que consécutif. Le point intermédiaire est celui de la transformation du fluide en matière tangible ; mais, là encore, il n'y a pas de transition brusque, car on peut considérer nos fluides impondérables comme un terme moyen entre les deux états.

Chacun de ces deux états donne nécessairement lieu à des phénomènes spéciaux ; au second appartiennent ceux du monde visible, et au premier ceux du monde invisible. Les uns, appelés *phénomènes matériels*, sont du ressort de la science proprement dite ; les autres, qualifiés de *phénomènes spirituels*, parce qu'ils se lient à l'existence des Esprits, sont dans les attributions du Spiritisme ; mais ils ont entre eux de si nombreux points de contact, qu'ils servent à s'éclairer mutuellement, et que, comme nous l'avons dit, l'étude des uns ne saurait être complète sans l'étude des autres.

C'est à l'explication de ces derniers que conduit l'étude des fluides dont nous ferons ultérieurement le sujet d'un travail spécial.

Le spiritisme et la magistrature.

Des poursuites judiciaires contre les Spirites. - Lettres d'un juge d'instruction.

Le Spiritisme compte dans ses rangs plus d'un magistrat, ainsi que nous l'avons dit maintes fois, non seulement en France, mais en Italie, en Espagne, en Belgique, en Allemagne, et dans la plupart des pays étrangers. La plupart des détracteurs de la doctrine, qui croient avoir le privilège du bon sens, et traitent d'insensé quiconque ne partage pas leur scepticisme à l'endroit des choses spirituelles, nous ne disons pas *surnaturelles*, puisque le Spiritisme ne les admet pas, s'étonnent que des hommes d'intelligence et de valeur donnent, selon eux, dans un pareil travers. Les magistrats ne sont-ils pas libres d'avoir leur opinion, leur foi, leur croyance ? n'y a-t-il pas parmi eux des catholiques, des protestants, des libres penseurs, des francs-maçons ? Qui donc pourrait incriminer ceux qui sont Spirites ? Nous ne sommes plus au temps où l'on eût cassé, et peut-être brûlé, le juge qui eût osé affirmer publiquement que c'est la terre qui tourne.

Chose étrange ! il y a des gens qui voudraient faire revivre ce temps pour les Spirites. Dans la dernière levée de boucliers, n'a-t-on pas vu

des hommes, qui se disent apôtres de la libre pensée, les signaler à la vindicte des lois comme des malfaiteurs, exciter les populations à leur courir sus, les stigmatiser et leur jeter l'injure à la face dans les feuilles publiques et dans des pamphlets ? Ce fut, dans un moment, non plus de la raillerie, mais une véritable rage, qui, grâce au temps où nous vivons, s'est exhalée en paroles. Il a fallu toute la force morale dont se sentent animés les Spirites, toute la modération dont les principes mêmes de la doctrine font une loi, pour conserver le calme et le sang-froid en pareille circonstance, et s'abstenir de représailles qui eussent pu devenir regrettables. Ce contraste a frappé tous les hommes impartiaux.

Le Spiritisme est-il donc une association, une affiliation ténébreuse, dangereuse pour la société, obéissant à un mot d'ordre ? ses adeptes font-ils entre eux un pacte ? L'ignorance, la mauvaise foi seules peuvent avancer de telles absurdités, puisque leur doctrine n'a de secrets pour personne, et qu'ils agissent au grand jour. Le Spiritisme est une philosophie comme une autre, que l'on accepte librement si elle convient, et que l'on rejette si elle ne convient pas ; qui repose sur une foi inaltérable en Dieu et en l'avenir, et qui n'oblige moralement ses adhérents qu'à une seule chose : regarder tous les hommes comme des frères, *sans acception de croyance*, et faire du bien, même à ceux qui nous font du mal. Pourquoi donc un magistrat ne pourrait-il pas s'en dire ouvertement le partisan, la déclarer bonne s'il la trouve bonne, comme il peut se dire partisan de la philosophie d'Aristote, de Descartes ou de Leibnitz ? Craindrait-on que sa justice n'en souffrît ? que cela ne le rendit trop indulgent pour les adeptes ? Quelques observations, à ce sujet, trouvent naturellement ici leur place.

Dans un pays comme le nôtre, où les opinions et les religions sont libres de par la loi, ce serait une monstruosité de poursuivre un individu parce qu'il croit aux Esprits et à leurs manifestations. Si donc un Spirite était déféré à la justice, ce ne serait pas à cause de sa croyance, comme cela se faisait à un autre âge, mais parce qu'il aurait commis une infraction à la loi ; c'est donc la faute que l'on poursuivrait et non la croyance, et, s'il était coupable, il serait justement passible de la loi. Pour incriminer la doctrine, il faudrait voir si elle renferme quelque principe ou maxime qui *autoriserait* ou *justifierait* la faute ; si, au contraire, on y trouve le blâme de cette faute et des instructions en sens opposé, la doctrine ne saurait être responsable de ceux qui ne la comprennent pas ou ne la pratiquent pas. Eh bien ! qu'on scrute la doctrine spirite avec impartialité, et nous défions d'y

trouver un seul mot sur lequel on puisse s'appuyer pour commettre un acte quelconque répréhensible aux yeux de la morale, ou à l'égard du prochain, ou même qui puisse être interprété à mal, car tout y est clair et sans équivoque.

Quiconque se conforme aux préceptes de la doctrine ne saurait donc encourir de poursuites judiciaires, à moins qu'on ne poursuive en lui la croyance même, ce qui rentrerait dans les persécutions contre la foi. Nous n'avons pas encore connaissance de poursuites de cette nature en France, ni même à l'étranger, sauf la condamnation, suivie de l'autodafé de Barcelone, et encore était-ce une sentence de l'évêque et non du tribunal civil, et l'on n'a brûlé que des livres. A quel titre, en effet, poursuivrait-on des gens qui ne prêchent que l'ordre, la tranquillité, le respect des lois ; qui pratiquent la charité, non pas seulement entre eux, comme dans les sectes exclusives, mais envers tout le monde ; dont le but principal est de travailler à leur propre amélioration morale ; qui abjurent, contre leurs ennemis, tout sentiment de haine et de vengeance ? Des hommes qui professent de tels principes ne peuvent être des perturbateurs de la société ; ce ne sont pas eux assurément qui y porteront le trouble, et c'est ce qui faisait dire à un commissaire de police que si tous ses administrés étaient Spirites, il pourrait fermer son bureau.

La plupart des poursuites, en pareil cas, ont pour objet l'exercice illégal de la médecine, ou des accusations de charlatanisme, jonglerie, ou escroquerie, par la voie de la médiumnité. Nous dirons d'abord que le Spiritisme ne peut être responsable des individus qui prennent indûment la qualité de médium, pas plus que la science véritable n'est responsable des escamoteurs qui se disent physiciens. Un charlatan peut donc dire qu'il opère à l'aide des Esprits, comme un prestidigitateur dit qu'il opère à l'aide de la physique ; c'est un moyen comme un autre de jeter de la poudre aux yeux ; tant pis pour ceux qui s'y laissent prendre. En second lieu, le Spiritisme, condamnant l'exploitation de la médiumnité, comme contraire aux principes de la doctrine au point de vue moral, et démontrant de plus qu'elle ne doit ni ne peut être un métier ni une profession, tout médium qui ne tire de sa faculté aucun profit *direct* ou *indirect*, *ostensible* ou *dissimulé*, écarte, par cela même, jusqu'à la suspicion d'escroquerie ou de charlatanisme ; dès lors qu'il n'est sollicité par aucun intérêt matériel, la jonglerie serait sans but. Le médium qui comprend ce qu'il y a de grave et de saint dans un don de cette nature croirait le profaner en le faisant servir à des choses mondaines, pour lui et pour les autres,

ou s'il en faisait un objet d'amusement et de curiosité ; il respecte les Esprits comme il voudrait qu'on le respectât lui-même quand il sera Esprit, et ne les met pas en parade. Il sait en outre que la médiumnité ne peut être un moyen de divination ; qu'elle ne peut faire découvrir des trésors, des héritages, ni faciliter la réussite dans les chances aléatoires, et ne se fera jamais diseur de bonne aventure, ni pour de l'argent ni pour rien ; donc il n'aura jamais de démêlés avec la justice. Quant à la médiumnité guérissante, elle existe, cela est certain ; mais elle est subordonnée à des conditions restrictives qui excluent la possibilité de tenir bureau ouvert de consultations, sans suspicion de charlatanisme. C'est une œuvre de dévouement et de sacrifice, et non de spéculation. Exercée avec désintéressement, prudence et discernement, et renfermée dans les limites tracées par la doctrine, elle ne peut tomber sous le coup de la loi.

En résumé, le médium selon les vues de la Providence et le spiritisme, qu'il soit artisan ou prince, car il y en a dans les palais et dans les chaumières, a reçu un mandat qu'il accomplit religieusement et avec dignité ; il ne voit dans sa faculté qu'un moyen de glorifier Dieu et de servir son prochain, et non un instrument pour servir ses intérêts ou satisfaire sa vanité ; il se fait estimer et respecter par sa simplicité, sa modestie et son abnégation, ce qui n'est pas le fait de ceux qui cherchent à s'en faire un marchepied.

La justice, en sévissant contre les médiums exploiteurs, ceux qui mésusent d'une faculté réelle, ou *simulent une faculté qu'ils n'ont pas*, ne frappe donc point la doctrine, mais l'abus ; or, le Spiritisme vrai et sérieux, qui ne vit point d'abus, ne peut qu'y gagner en considération, et ne saurait prendre sous son patronage ceux qui ne peuvent qu'égarer l'opinion publique sur son compte ; en prenant fait et cause pour eux, il assumerait la responsabilité de ce qu'ils font, car ceux-là ne sont pas vraiment Spirites, fussent-ils même réellement médiums.

Tant qu'on ne poursuit dans un Spirite, ou dans ceux qui se donnent pour tels, que les actes répréhensibles aux yeux de la loi, le rôle du défenseur est de discuter l'acte en lui-même, abstraction faite de la croyance de l'accusé ; ce serait un tort grave de chercher à justifier l'acte au nom de la doctrine ; il doit, au contraire, s'attacher à démontrer qu'elle y est étrangère ; l'accusé tombe alors dans le droit commun.

Un fait incontestable, c'est que plus les connaissances d'un magistrat sont étendues et variées, plus il est apte à apprécier les faits sur lesquels il est appelé à se prononcer. Dans un cas de médecine légale,

par exemple, il est évident que celui qui ne serait pas totalement étranger à la science saura mieux juger la valeur des arguments de l'accusation et de la défense que celui qui n'en sait pas le premier mot. Dans une affaire où le Spiritisme serait en cause, et aujourd'hui qu'il est à l'ordre du jour, il peut se présenter incidemment, comme principal ou accessoire, dans une foule de cas, il y a un intérêt réel pour les magistrats à savoir au moins ce que c'est, sans être tenus pour cela d'être Spirites. Dans un des cas précités, ils sauraient incontestablement mieux discerner l'abus de la vérité.

Le Spiritisme s'infiltrant de plus en plus dans les idées, et prenant déjà rang parmi les croyances reçues, le temps n'est pas éloigné où il ne sera pas plus permis à tout homme éclairé d'ignorer ce qu'il en est au juste de cette doctrine, qu'il ne l'est aujourd'hui d'ignorer les premiers éléments des sciences. Or, comme il touche à toutes les questions scientifiques et morales, on comprendra mieux une foule de choses qui, au premier abord, y semblent étrangères. C'est ainsi, par exemple, que le médecin y découvrira la véritable cause de certaines affections, que l'artiste y puisera de nombreux sujets d'inspirations, qu'il sera dans maintes circonstances une source de lumière pour le magistrat et pour l'avocat.

C'est dans ce sens que l'apprécie M. Jaubert, l'honorable vice-président du tribunal de Carcassonne. Chez lui, c'est plus qu'une connaissance ajoutée à celles qu'il possède, c'est une affaire de conviction, parce qu'il en comprend la portée morale. Quoique n'ayant jamais caché son opinion à cet égard, convaincu d'être dans le vrai, et de la puissance moralisatrice de la doctrine, aujourd'hui que la foi s'éteint dans le scepticisme, il a voulu y donner l'appui de l'autorité de son nom, au moment même où elle était le plus violemment attaquée, bravant résolument la raillerie, et montrant à ses adversaires le peu de cas qu'il fait pour lui-même de leurs sarcasmes. Dans sa position, et vu les circonstances, la lettre qu'il nous a prié de publier, et que nous avons insérée dans le numéro de janvier dernier, est un acte de courage dont tous les Spirites sincères garderont précieusement la mémoire. Elle marquera dans l'histoire de l'établissement du Spiritisme.

La lettre suivante, que nous sommes également autorisé à publier, prend rang à côté de celle de M. Jaubert. C'est une de ces adhésions carrément explicites et motivées à laquelle la position de l'auteur donne d'autant plus de poids qu'elle est spontanée, puisque nous n'avions pas l'honneur de connaître ce monsieur. Il juge la doctrine par la seule impression des ouvrages, car il n'avait rien vu. C'est la

meilleure réponse à l'accusation d'ineptie et de jonglerie lancée sans distinction contre le Spiritisme et ses adhérents.

21 novembre 1865.

« Monsieur,

« Permettez-moi, en nouvel et fervent adepte, de vous témoigner toute ma reconnaissance de m'avoir, par vos écrits, initié à la science spirite. Par curiosité, j'ai lu le *Livre des Esprits* ; mais après une lecture attentive, l'étonnement, puis la conviction la plus entière ont succédé chez moi à une méfiante incrédulité. En effet, la doctrine qui en découle donne la solution la plus logique, la plus satisfaisante pour la raison, de toutes les questions qui ont si sérieusement préoccupé les penseurs de tous les âges, pour définir les conditions de l'existence de l'homme sur cette terre, expliquer les vicissitudes qui incombent à l'humanité, et déterminer ses fins dernières. Cette admirable doctrine est incontestablement la sanction de la morale la plus pure et la plus féconde, l'exaltation démontrée de la justice, de la bonté de Dieu et de l'œuvre sublime de la création, ainsi que *la base la plus sûre, la plus ferme de l'ordre social*.

« Je n'ai pas été témoin de manifestations spirites, mais cet élément de preuve, nullement contraire aux enseignements de ma religion (la religion catholique), n'est pas nécessaire à ma conviction. D'abord il me suffit de trouver dans l'ordre de la Providence la raison d'être de l'inégalité des conditions sur cette terre, en un mot, la raison d'être du mal matériel et du mal moral.

« En effet ma raison admet pleinement, comme justifiant l'existence du mal matériel et moral, l'âme sortant simple et ignorante des mains du Créateur, ennoblie par le libre arbitre, progressant par des épreuves et des expiations successives, et n'arrivant au souverain bonheur qu'en acquérant la plénitude de son essence éthérée, par l'affranchissement complet des étreintes de la matière, qui, tout en altérant les conditions de la béatitude, a dû servir à son avancement.

« Et quoi de plus rationnel que, dans cet ordre d'idées, les Esprits, aux différentes phases de leur épuration progressive, communiquent entre eux d'un monde à l'autre, incarné ou invisible, pour s'éclairer, s'entraider, concourir réciproquement à leur avancement, faciliter leurs épreuves et entrer dans la voie réparatrice du repentir et du retour vers Dieu ! Quoi de plus rationnel, dis-je, qu'une telle continuité, un tel affermissement des liens de famille, d'amitié et de charité qui, unissant les hommes à leur passage sur cette terre, doivent,

comme dernière fin, les réunir un jour en une seule famille au sein de Dieu !

« Quel trait d'union sublime : l'amour partant du ciel pour embraser de son souffle divin l'humanité entière, peuplant l'immense univers, et la ramener à Dieu pour la faire participer à la béatitude éternelle dont cet amour est la source ! Quoi de plus digne de la sagesse, de la justice et de la bonté infinie du Créateur ! Quelle grandiose idée de l'œuvre dont le Spiritisme révèle ainsi l'harmonie et l'immensité, en soulevant un coin du voile qui ne permet pas encore à l'homme d'en pénétrer tous les secrets ! Combien les hommes n'en avaient-ils pas restreint l'incommensurable grandeur, en parquant l'humanité sur un point imperceptible, perdu dans l'espace, et en n'accordant qu'à un petit nombre d'élus le bonheur éternel réservé à tous ! Ils ont ainsi ravalé le divin artisan aux proportions infimes de leurs perceptions, des aspirations tyranniques, vindicatives et cruelles inhérentes à leurs imperfections.

« Enfin, il suffit à ma raison de trouver dans cette sainte doctrine la sérénité de l'âme, couronnant une existence résignée aux tribulations providentielles de la vie honnêtement remplie par l'accomplissement de ses devoirs et la pratique de la charité, l'affermissement dans sa foi, par la solution des doutes qui compriment les aspirations vers Dieu, et enfin cette pleine et entière confiance en la justice, la bonté et la miséricordieuse et paternelle sollicitude de son Créateur.

« Veuillez, monsieur, me compter au nombre de vos frères en Spiritisme, et agréer, etc. BONNAMY, *juge d'instruction*. »

Une communication donnée par l'Esprit du père de M. Bonnamy a provoqué la lettre suivante. Nous ne reproduisons pas cette communication, à cause de son caractère intime et personnel, mais nous en publions ci-après une seconde qui est d'un intérêt général.

« Monsieur et cher maître, merci mille fois d'avoir bien voulu évoquer mon père. Il y avait si longtemps que je n'avais entendu cette voix aimée ! Éteinte pour moi depuis tant d'années, elle revit donc aujourd'hui ! Ainsi se réalise le rêve de mon imagination attristée, rêve conçu sous l'impression de notre séparation douloureuse. Quelle douce, quelle consolante révélation, si pleine d'espérance pour moi ! Oui, je vois mon père et ma mère dans le monde des Esprits, veillant sur moi, me prodiguant le bienfait de cette anxieuse sollicitude dont ils m'entouraient sur la terre ; ma sainte mère, dans sa tendre préoccupation

de l'avenir, me pénétrant de son effluve sympathique pour m'amener à Dieu et me montrer la voie des vérités éternelles qui scintillaient pour moi dans un lointain nébuleux !

« Que je serais heureux si, conformément au désir exprimé par mon père de se communiquer de nouveau, son évocation pouvait être jugée utile au progrès de la science spirite, et rentrer dans l'ordre des enseignements providentiels réservés à l'œuvre ! je trouverais ainsi, dans votre journal, les éléments des instructions spirites, mêlés quelquefois aux douceurs de l'entretien de famille. C'est un simple vœu, vous le comprenez, cher maître ; je fais une trop large part aux exigences de la mission qui vous incombe, pour faire d'un tel vœu une prière.

« Je donne pleinement les mains à la publicité de ma lettre ; volontiers j'apporterai mon grain de sable à l'érection de l'édifice spirite ; heureux si, au contact de ma conviction profonde, les doutes s'évanouissaient pour quelques-uns, et si les incrédules pensaient devoir plus sérieusement réfléchir !

« Permettez-moi, cher maître, de vous adresser quelques paroles de sympathie et d'encouragement pour votre dur labeur. Le Spiritisme est un phare providentiel dont l'éclatante et féconde lumière doit dessiller tous les yeux, confondre l'orgueil des hommes, émouvoir toutes les consciences ; son rayonnement sera irrésistible ; et quels trésors de consolation, de miséricorde et d'amour dont vous êtes le distributeur !

« Agréez, etc.

« BONNAMY. »

La loi humaine.

Instruction de l'Esprit de M. Bonnamy père.

La loi humaine, comme toutes choses, est soumise au progrès ; progrès lent, insensible, mais constant.

Quelque admirables que soient, pour certaines gens, les législations antiques des Grecs et des Romains, elles sont bien inférieures à celles qui gouvernent les populations avancées de votre époque ! - Que voyons-nous, en effet, à l'origine de tout peuple ? - Un code de coutumes et d'us puisant sa sanction dans la force et ayant pour moteur l'égoïsme le plus absolu. Quel est le but de tous les législateurs primitifs ? - Détruire le mal et ses instruments pour la plus grande paix de la société. A-t-on souci du criminel ? - Non. - Le frappe-t-on pour le corriger et lui montrer la nécessité d'une conduite plus modérée à l'égard de ses concitoyens ? Est-ce en vue de son amélioration ? - Point du tout ; c'est exclusivement pour préserver la société

de ses atteintes, société égoïste qui rejette impitoyablement de son sein tout ce qui peut troubler sa tranquillité. Aussi toutes les répressions sont-elles excessives et la peine de mort est le plus généralement appliquée.

Cela est concevable, lorsque l'on considère la liaison intime qui existe entre la loi et le principe religieux. Tous deux avancent de concert vers un but unique, en se soutenant mutuellement.

La religion consacre-t-elle les jouissances matérielles et toutes les satisfactions des sens ? la loi dure et excessive frappe le criminel pour débarrasser la société d'un hôte importun. La religion se transforme-t-elle, consacre-t-elle la vie de l'âme et son indépendance de la matière ? Elle réagit aussitôt sur la législation, lui démontre la responsabilité qui lui incombe, dans l'avenir du violateur de la loi ; de là, l'assistance du ministre, quel qu'il soit, aux derniers moments du condamné. On le frappe encore, mais déjà on a souci de cet être qui ne meurt pas tout entier avec son corps et dont la partie spirituelle va recevoir le châtiment que les hommes ont infligé à l'élément matériel.

Au moyen âge et depuis l'ère chrétienne, la législation reçoit du principe religieux une influence de plus en plus notable. Elle perd peu de sa cruauté, mais ses mobiles encore absolus et cruels ont complètement changé de direction.

Tout comme la science, la philosophie et la politique, la jurisprudence a ses révolutions, qui ne doivent s'opérer que lentement pour être acceptées par la généralité des êtres qu'elles intéressent. Une nouvelle institution, pour porter fruit, ne doit pas être imposée. L'art du législateur est de préparer les esprits de manière à la faire désirer et considérer comme un bienfait… Tout novateur, de quelques bonnes intentions qu'il soit animé, quelque louables que soient ses desseins, sera considéré comme un despote dont il faut secouer le joug, s'il veut s'imposer, fût-ce même par des bienfaits. - L'homme, par son principe, est essentiellement libre, et veut accepter sans contrainte. De là, les difficultés que rencontrent les hommes trop avancés pour leur temps ; de là, les persécutions dont ils sont accablés. Ils vivent dans l'avenir ! d'un siècle ou deux en avance sur la masse de leurs contemporains, ils ne peuvent qu'échouer et se briser contre la routine réfractaire.

Au moyen âge donc, on avait souci de l'avenir du criminel ; on songeait à son âme, et pour l'amener à résipiscence, on l'effrayait des châtiments de l'enfer, des flammes éternelles que lui infligerait, pour un entraînement coupable, un Dieu infiniment juste et infiniment bon !

Ne pouvant s'élever à la hauteur de Dieu, les hommes pour se grandir le ravalaient à leurs mesquines proportions ! On s'inquiétait

de l'avenir du criminel ; on songeait à son âme, non pour elle-même, mais en raison d'une nouvelle transformation de l'égoïsme, qui consistait à se mettre la conscience en repos, en réconciliant le pécheur avec son Dieu.

Peu à peu, dans le cœur et la pensée d'un petit nombre, l'iniquité d'un pareil système parut évidente. D'éminents esprits tentèrent des modifications prématurées, mais qui, néanmoins, portèrent fruit en établissant des précédents sur lesquels se base la transformation qui s'accomplit aujourd'hui en toutes choses.

Longtemps encore sans doute, la loi sera répressive et châtiera les coupables. Nous ne sommes pas encore arrivés à ce moment où la seule conscience de la faute sera le plus cruel châtiment de celui qui l'aura commise ; mais, vous le voyez tous les jours, les peines s'adoucissent ; on a en vue la moralisation de l'être ; on crée des institutions pour préparer sa rénovation morale ; on rend son abaissement utile à lui-même et à la société. Le criminel ne sera plus la bête fauve dont il faut à tout prit purger le monde ; ce sera l'enfant égaré dont il faut redresser le jugement faussé par les mauvaises passions et l'influence d'un milieu pervers !

Ah ! le magistrat et le juge ne sont pas les seuls responsables et les seuls à agir en cette affaire ; tout homme de cœur, prince, sénateur, journaliste, romancier, législateur, professeur et artisan, tous doivent mettre la main à l'œuvre et apporter leur obole à la régénération de l'humanité.

La peine de mort, vestige infamant de la cruauté antique, disparaîtra par la force des choses. La répression, nécessaire dans l'état actuel, s'adoucira chaque jour ; et, dans quelques générations, la seule condamnation, la mise hors loi d'un être intelligent sera le dernier degré de l'infamie, jusqu'à ce que, de transformations en transformations, la conscience de chacun demeure seule juge et bourreau du criminel.

Et à qui devra-t-on tout ce travail ? Au Spiritisme, qui, depuis le commencement du monde, agit par ses révélations successives, comme mosaïsme, christianismes et spiritisme proprement dit ! – Partout, à chaque période, son influence bienfaisante éclate à tous les yeux, et il y a encore des êtres assez aveugles pour ne pas le reconnaître, assez intéressés à le terrasser pour en nier l'existence ! Ah ! ceux-là sont à plaindre, car ils luttent contre une force invincible : contre le doigt de Dieu.

BONNAMY père (Méd., M. Desliens).

Médiumnité mentale.

Un de nos correspondants nous écrit de Milianah (Algérie) :

« … A propos du dégagement de l'Esprit, qui s'opère chez tout le monde pendant le sommeil, mon guide spirituel m'y exerce pendant la veille. Tandis que le corps est engourdi, l'Esprit se transporte au loin, visite les personnes et les lieux qu'il aime, et rentre ensuite sans effort. Ce qui me paraît plus surprenant, c'est que, pendant que je suis comme en catalepsie, j'ai le sentiment de ce dégagement. Je m'exerce aussi au recueillement, ce qui me procure l'agréable visite d'Esprits sympathiques incarnés et désincarnés. Cette dernière étude n'a lieu que pendant la nuit, vers deux ou trois heures, et quand le corps, reposé, s'éveille. Je reste quelques instants dans l'attente, comme après une évocation. Je sens alors la présence de l'Esprit par une impression physique, et tout aussitôt une image qui me le fait reconnaître surgit dans ma pensée. La conversation mentale s'établit, comme dans la communication intuitive, et ce genre d'entretien a quelque chose d'adorablement intime. Souvent mon frère et ma sœur, incarnés, me visitent, accompagnés parfois de mon père et de ma mère, du monde des Esprits.

« Il a quelques jours à peine, J'ai eu votre visite, cher maître, et à la douceur du fluide qui me pénétrait, je croyais que c'était un de nos bons protecteurs célestes ; jugez de ma joie en reconnaissait, dans ma pensée ou plutôt dans mon cerveau, comme le timbre même de votre voix. Lamennais nous a donné une communication à cet égard, et doit encourager mes efforts. Je ne saurais vous dire le charme que donne ce genre de médiumnité. Si vous avez près de vous quelques médiums intuitifs, habitués au recueillement et à la tension d'esprit, ils peuvent essayer de même. On évoque, et, au lieu d'écrire, on converse, en exprimant bien son idée, sans verbiage.

« Mon guide m'a souvent fait l'observation que j'avais un Esprit souffrant, un ami qui vient s'instruire ou chercher des consolations. Oui, le Spiritisme est un bienfait inappréciable ; il ouvre un vaste champ à la charité, et celui qui est inspiré de bons sentiments, s'il ne peut venir au secours de son frère matériellement, le peut toujours spirituellement. »

Cette médiumnité, à laquelle nous donnons le nom de *médiumnité mentale*, n'est certes pas faite pour convaincre les incrédules, car elle

n'a rien d'ostensible, ni de ces effets qui frappent les sens ; elle est toute pour la satisfaction intime de celui qui la possède ; mais il faut bien reconnaître aussi qu'elle prête beaucoup à l'illusion, et que c'est le cas de se défier des apparences. Quant à l'existence de la faculté, on n'en saurait douter ; nous pensons même que ce doit être la plus fréquente ; car le nombre des personnes qui subissent, à l'état de veille, l'influence des Esprits et reçoivent l'inspiration d'une pensée qu'ils sentent n'être pas la leur, est considérable ; l'impression agréable ou pénible que l'on ressent parfois à la vue de quelqu'un que l'on voit pour la première fois ; le pressentiment que l'on a de l'approche d'une personne ; la pénétration et la transmission de la pensée, sont autant d'effets qui tiennent à la même cause et constituent une sorte de médiumnité, qu'on peut dire universelle, parce que chacun en possède au moins les rudiments ; mais pour en éprouver des effets marqués, il faut une aptitude spéciale, ou mieux un degré de sensibilité qui est plus ou moins développé selon les individus. A ce titre, comme nous l'avons dit depuis longtemps, tout le monde est médium, et Dieu n'a déshérité personne du précieux avantage de recevoir les salutaires effluves du monde spirituel, qui se traduisent de mille manières différentes ; mais les variétés qui existent dans l'organisme humain ne permettent pas à tout le monde d'obtenir des effets identiques et ostensibles.

Cette question ayant été discutée à la Société de Paris, les instructions suivantes ont été données sur ce sujet par divers Esprits.

I

On peut développer le sens spirituel, comme on voit chaque jour une aptitude se développer par un travail constant. Or, sachez que la communication du monde incorporel avec vos sens est constante ; elle a lieu à chaque heure, à chaque minute, par la loi des rapports spirituels. Que les incarnés osent nier ici une loi même de la nature !

On vient de vous dire que les Esprits se voient et se visitent les uns les autres pendant le sommeil : vous en avez maintes preuves ; pourquoi voudriez-vous que cela n'ait pas lieu pendant la veille ? Les Esprits n'ont pas de nuit. Non ; constamment ils sont à vos côtés ; ils vous surveillent ; vos familiers vous inspirent, vous suscitent des pensées, vous guident ; ils vous parlent, vous exhortent ; ils protégent vos travaux, vous aident à élaborer vos desseins à moitié formés, vos rêves encore indécis ; ils prennent note de vos bonnes résolutions,

luttent lorsque vous luttez. Ils sont là, ces bons amis, au début de votre incarnation ; ils vous rient au berceau, vous éclairent dans vos études ; puis se mêlent à tous les actes de votre passage ici-bas ; ils prient lorsqu'ils vous voient vous préparer à aller les rejoindre.

Oh ! non, ne niez jamais votre assistance de chaque jour ! ne niez jamais votre médiumnité spirituelle ; car vous blasphémeriez Dieu, et vous vous feriez taxer d'ingratitude par les Esprits qui vous aiment.

H. DOZON. (*Méd.*, M. DELANNE.)

II

Oui, ce genre de communication spirituelle est bien une médiumnité, comme, du reste, vous en aurez encore d'autres à constater dans le cours de vos études spirites. C'est une sorte d'état cataleptique très agréable pour celui qui en est l'objet ; il procure toutes les joies de la vie spirituelle à l'âme emprisonnée qui y trouve un charme indéfinissable qu'elle voudrait subir toujours ; mais il faut rentrer quand même ; et, semblable au prisonnier auquel on permet de prendre l'air dans un préau, l'âme rentre contrainte dans la cellule humaine.

C'est une médiumnité bien agréable que celle qui permet à un Esprit incarné de voir ses anciens amis, de pouvoir converser avec eux, de leur faire part de ses impressions terrestres, et de pouvoir épancher son cœur dans le sein d'amis discrets, qui ne cherchent point à trouver ridicule ce que vous leur confiez, mais bien à vous donner de bons conseils, s'ils vous sont utiles. Ces conseils, donnés ainsi, ont pour le médium qui les reçoit plus de poids, en ce que l'Esprit qui les lui a donnés, en se montrant à lui, a laissé une impression profonde dans son cerveau, et, par ce moyen, a mieux gravé dans son cœur la sincérité et la valeur de ces conseils.

Cette médiumnité existe à l'état inconscient chez beaucoup de personnes. Sachez qu'il y a toujours près de vous un ami sincère, toujours prêt à soutenir et à encourager celui dont la direction lui est confiée par le Tout-Puissant. Non, mes amis, cet appui ne vous manquera jamais ; c'est à vous à savoir distinguer les bonnes inspirations entre toutes celles qui se heurtent dans le labyrinthe de vos consciences. En sachant comprendre ce qui vient de votre guide, vous ne pouvez vous écarter du droit chemin que doit suivre toute âme qui aspire à la perfection.

Esprit protecteur (*Méd.*, Mme CAUSSE).

III

Il vous a été dit que la médiumnité se révèlerait sous différentes formes. Celle que votre Président a qualifiée de *mentale* est bien nommée ; c'est le premier degré de la médiumnité voyante et parlante.

Le médium parlant entre en communication avec les Esprits qui l'assistent ; il parle avec eux ; son esprit les voit, ou plutôt les devine ; seulement il ne fait que transmettre ce qu'on lui dit, tandis que le médium mental peut, s'il est bien formé, adresser des questions et recevoir des réponses, sans intermédiaire de plume ni de crayon, plus facilement que le médium intuitif ; car ici l'Esprit du médium, étant plus dégagé, est un interprète plus fidèle. Mais pour cela il faut un ardent désir d'être utile, travailler en vue du bien avec un sentiment pur de toute pensée d'amour-propre ou d'intérêt. De toutes les facultés médianimiques, c'est la plus subtile et la plus délicate : le moindre souffle impur suffit pour la ternir. C'est dans ces conditions seules que le médium mental obtiendra des preuves de la réalité des communications. Sous peu, vous verrez surgir parmi vous des médiums parlants qui vous surprendront par leur éloquence et leur logique.

Espérez, pionniers qui avez hâte de voir vos travaux s'agrandir ; de nouveaux ouvriers vont venir renforcer vos rangs, et cette année verra se terminer la première grande phase du Spiritisme et en commencer une non moins importante.

Et vous, cher maître, que Dieu bénisse vos travaux ; qu'il vous soutienne, et nous conserve la faveur spéciale qu'il nous a accordée en nous permettant de vous guider et de vous soutenir dans votre tâche, qui est aussi la nôtre.

Comme Président spirituel de la Société de Paris, je veille sur elle et sur chacun de ses membres en particulier, et je prie le Seigneur de répandre sur vous toutes ses grâces et ses bénédictions.

S. LOUIS (Méd., Mme DELANNE).

IV

Assurément, mes amis, la médiumnité, qui consiste à converser avec les Esprits, comme avec des personnes vivant de la vie matérielle, se développera davantage à mesure que le dégagement de l'Esprit s'effectuera avec plus de facilité par l'habitude du recueillement. Plus les Esprits incarnés seront avancés moralement, plus cette facilité des communications mentales sera grande ; ainsi que vous le

disiez, elle ne sera pas d'une bien grande importance au point de vue de la conviction à donner aux incrédules, mais elle a pour celui qui en est l'objet une grande douceur, et elle l'aide à se dématérialiser de plus en plus. Le recueillement, la prière, cet élan de l'âme auprès de son Auteur pour lui exprimer son amour et sa reconnaissance en réclamant aussi son secours, sont les deux éléments de la vie spirituelle ; ce sont eux qui versent dans l'âme cette rosée céleste qui aide au développement des facultés qui y sont à l'état latent. Qu'ils sont donc malheureux ceux qui disent que la prière est inutile parce qu'elle ne change point les décrets de Dieu ! Sans doute, les lois qui régissent les divers ordres de phénomènes ne seront point troublées selon le bon plaisir de tel ou tel, mais la prière n'aurait-elle pour effet que d'améliorer l'individu qui, par cet acte, élève sa pensée au-dessus des préoccupations matérielles, qu'il ne faudrait pas la négliger.

C'est par la rénovation partielle des individus que la société finira par être régénérée, et Dieu sait si elle en a besoin !

Vous êtes révoltés lorsque vous songez aux vices de la société païenne, au temps où le Christ est venu apporter sa réforme humanitaire ; mais de vos jours, les vices, pour être voilés sous des formes plus empreintes de politesse et d'urbanité, n'en existent pas moins. Ils n'ont pas de magnifiques temples comme ceux de la Grèce antique, mais, hélas ! ils en ont dans le cœur de la plupart d'entre les hommes, et ils causent parmi eux les mêmes ravages qu'ils occasionnaient parmi ceux qui ont devancé l'ère chrétienne. Ce n'est donc pas sans une grande utilité que les Esprits sont venus rappeler les enseignements donnés il y a dix-huit siècles, puisque, les ayant oubliés ou mal compris, vous ne pouviez en profiter et les répandre selon la volonté du divin crucifié.

Remerciez donc le Seigneur, vous tous qui avez été appelés à coopérer à l'œuvre des Esprits, et que votre désintéressement et votre charité ne faiblissent jamais, car c'est à cela que l'on reconnaîtra parmi vous les vrais Spirites.

LOUIS DE FRANCE (Méd., Mm BREUL).

Notices bibliographiques.

Spirite,

Histoire fantastique, par THÉOPHILE GAUTIER.

Dans la Revue de décembre dernier, nous avons dit quelques mots de ce roman qui a paru en feuilletons dans le *Moniteur universel* et qui est aujourd'hui publié en un volume. Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas d'en donner une analyse détaillée, et surtout d'en citer quelques passages dont les idées sont incontestablement puisées à la source même du Spiritisme, mais la plupart de nos lecteurs l'ayant déjà lu sans doute, un compte rendu développé serait superflu. Nous dirons seulement que la part faite au fantastique est certainement un peu large, et qu'il faudrait se garder de prendre tous les faits à la lettre ; il faut considérer qu'il ne s'agit point d'un traité de Spiritisme. La vérité est dans le fond des idées et des pensées, qui sont essentiellement spirites et rendues avec une délicatesse et une grâce charmantes, bien plus que dans les faits, dont la possibilité est parfois contestable. Quoique roman, cet ouvrage n'en a pas moins une grande importance par le nom de l'auteur d'abord, et parce que c'est la première œuvre capitale sortie des écrivains de la presse, où l'idée spirite soit carrément affirmée, et qu'il a paru dans un moment où il semblait être un démenti jeté au milieu du flot d'attaques dirigées contre cette idée. La forme même du roman avait son utilité ; elle était certainement préférable, comme transition, à la forme doctrinale aux allures sévères ; grâce à une légèreté apparente, il a pénétré partout, et l'idée avec lui.

Quoique Théophile Gautier soit un des auteurs favoris de la presse, celle-ci a été, contre son ordinaire, d'une sobriété parcimonieuse à l'égard de ce dernier ouvrage. Elle ne savait si elle devait le louer ou le blâmer. Blâmer Théophile Gautier, un ami, un confrère, un écrivain aimé du public ; dire qu'il avait fait une œuvre absurde, était chose difficile ; louer l'ouvrage, c'était louer et prôner l'idée ; garder le silence à l'égard d'un nom populaire, c'eût été un affront. La forme romanesque a levé l'embarras ; elle a permis de dire que l'auteur avait fait une belle œuvre d'imagination et non de conviction ; on a donc parlé, mais peu parlé ; c'est ainsi qu'avec l'incrédulité même il y a des accommodements. On a remarqué une chose assez singulière : le jour où l'ouvrage a paru en volume, il était chez tous les libraires dé-

taillants avec une petite affiche placée à l'extérieur ; quelques jours après, toutes les affiches avaient disparu.

Dans les rares et maigres comptes rendus des journaux, on trouve des aveux significatifs, échappés par mégarde, sans doute, à la plume de l'écrivain. Dans le *Courrier du Monde illustré* du 16 décembre 1865, on lit ce qui suit :

« Il faut croire que, sans s'en douter, sans professer la doctrine, sans même avoir beaucoup sondé ces insondables questions de spiritisme et de somnambulisme, le poète Théophile Gautier, par la seule intuition de son génie poétique, a mis dans le mille de l'infini, mangé la grenouille de l'inexplicable et trouvé le Sésame des évocations mystérieuses, car le roman qu'il a publié en feuilletons dans le *Moniteur*, sous le titre de *Spirite*, a violemment agité tous ceux qui s'occupent de ces dangereuses questions. L'émotion a été immense, et il faut, pour en mesurer toute la portée, être obligé de parcourir, comme nous le faisons, les journaux de l'Europe entière.

« Toute l'Allemagne spirite s'est levée comme un seul homme, et comme tous ceux qui vivent dans la contemplation d'une idée n'ont d'yeux et d'oreilles que pour elle, un des organes les plus sérieux de l'Autriche prétend que l'empereur a commandé à Théophile Gautier ce prodigieux roman afin de détourner l'attention de la France des questions politiques. Première assertion, dont je n'exagère absolument pas la portée. La deuxième assertion m'a frappé à cause de son côté fantastique.

« Selon la feuille allemande, le poète de la *Comédie de la Mort*, très agité à la suite d'une vision, serait gravement malade, aurait été transporté à Genève, et là, sous l'empire de la fièvre, aurait été forcé de garder le lit pendant plusieurs semaines, en proie à des cauchemars, étranges, à des hallucinations lumineuses, jouet constant des Esprits errants. Au matin, on aurait retrouvé au pied de son lit les feuillets épars de son manuscrit de *Spirite*.

« Sans assigner à l'inspiration qui a guidé la plume de l'auteur d'*Avatar* une source aussi fantastique, nous croyons fermement qu'une fois entré dans son sujet, l'écrivain du *Roman de la Momie* se sera enivré de ces visions, et qu'au paroxysme il aura tracé cette description admirable du ciel qui est une de ses plus belles pages.

« La correspondance qu'a fait naître la publication de *Spirite* est extrêmement curieuse. Nous regrettons qu'un sentiment de convenance ne nous ait pas permis de demander copie d'une des lettres reçues par le poète des *Emaux et camées* ».

Nous ne faisons pas ici de critique littéraire, sans cela nous pourrions trouver d'un bon goût douteux l'espèce de catalogue que l'auteur saisit l'occasion de placer dans son article, lequel, du reste, nous

semble aussi pécher un peu par le défaut de clarté. Nous avouons n'avoir pas compris la phrase de la grenouille ; elle est cependant citée textuellement. Cela tient peut-être à l'embarras d'expliquer où le célèbre romancier a puisé de pareilles idées, et comment il a osé les présenter sans rire. Mais ce qui est plus important, c'est l'aveu de la sensation produite par cet ouvrage dans l'Europe entière. Il faut donc que l'idée spirite soit bien vivace et bien répandue ; ce n'est donc pas un avorton mort-né. Que de gens sont rangés d'un trait de plume, par nos adversaires, dans la catégorie des crétins et des idiots ! Heureusement leur jugement n'est pas définitif ; MM. Jaubert, Bonnamy et bien d'autres interjettent appel.

L'auteur qualifie ces questions de dangereuses. Mais, selon lui et ses confrères en scepticisme, ce sont des billevesées ridicules ; or, qu'est-ce qu'une billevesée peut avoir de dangereux pour la société ? De deux choses l'une : il a ou il n'y a pas au fond de tout cela quelque chose de sérieux. S'il n'y a rien, où est le danger ? Si l'on eût écouté à l'origine tous ceux qui ont déclaré dangereuses la plupart des grandes vérités qui brillent aujourd'hui, où en serions-nous du progrès ? La vérité n'a de dangers que pour les poltrons qui n'osent la regarder en face, et les *intéressés*.

Un fait non moins grave, que plusieurs journaux se sont empressés de reproduire, comme s'il était prouvé, c'est que l'empereur aurait commandé ce *prodigieux* roman pour détourner l'attention de la France des questions politiques. Ce n'est évidemment là qu'une supposition, car, en admettant la réalité de cette origine, il n'est pas présumable qu'on ait été la divulguer. Mais cette supposition même est un aveu de la puissance de l'idée spirite, puisqu'on reconnaît qu'un souverain, le plus grand politique de nos jours, a pu la juger propre à produire un pareil résultat. Si telle eût été la pensée qui a présidé à l'exécution de cet ouvrage, il nous semble que la chose était superflue, car il a paru au moment même où les journaux se chargeaient à l'envi les uns des autres de préoccuper l'attention par le tapage qu'ils faisaient à propos des frères Davenport.

Ce qu'il y a de plus clair dans tout ceci, c'est que les détracteurs du Spiritisme ne peuvent s'expliquer la prodigieuse rapidité du progrès de l'idée, malgré tout ce qu'ils font pour l'arrêter ; ne pouvant nier le fait qui devient chaque jour de plus en plus évident, ils s'évertuent à en chercher la cause partout où elle n'est pas, dans l'espoir d'en atténuer la portée.

Dans un article intitulé : *Livres d'aujourd'hui et de demain*, signé ÉMILE ZOLA, l'*Evénement* du 16 février donne un résumé très exigu du sujet de l'ouvrage en question, accompagné des réflexions suivantes :

« Le Moniteur a donné dernièrement une nouvelle fantastique de Théophile Gautier : *Spirite,* que la librairie Charpentier vient de publier en un volume.

« L'œuvre est à la plus grande gloire des Davenport ; elle nous promène dans le pays des Esprits, nous montre l'invisible, nous révèle l'inconnu. Le journal officiel a donné là les bulletins de l'autre monde.

« Mais je me défie de la foi de Théophile Gautier. Il a une bonhomie ironique qui sent l'incrédulité d'une lieue. Je le soupçonne d'être entré dans l'invisible pour le seul plaisir de décrire à sa guise des horizons imaginaires.

« Au fond, il ne croit pas un mot des histoires qu'il conte, mais il se plaît à les conter, et les lecteurs se plairont à les lire. Tout est donc pour le mieux dans la meilleure des incrédulités possibles.

« Quoi qu'il écrive, Théophile Gautier est toujours écrivain pittoresque et poète original. *S'il croyait à ce qu'il dit, il serait parfait, - et ce serait peut-être dommage*. »

Singulier aveu, singulière logique, et plus singulière conclusion ! Si Théophile Gautier croyait à ce qu'il dit dans *Spirite, il serait parfait* ! Les doctrines spirites conduisent donc à la perfection ceux qui se les assimilent ; d'où la conséquence que si tous les hommes étaient Spirites, ils seraient tous parfaits. Un autre aurait conclu : « Hâtons-nous de répandre le Spiritisme ; »… mais, non ; *ce serait dommage* !

Que de gens repoussent les croyances spirites, non par la crainte de devenir parfaits, mais simplement par celle d'être obligés de s'amender ! Les Esprits leur font peur, parce qu'ils parlent de l'autre monde, et ce monde a pour eux des terreurs ; c'est pourquoi ils se bouchent les yeux et les oreilles.

La Femme du Spirite,

Par Ange DE KÉRANIOU.

L'*Evénement* du 19 février contient, sur cet ouvrage, l'article suivant, signé ZOLA, comme le précédent.

« Décidément, les romanciers, à court d'imagination en ces temps de production incessante, vont s'adresser au Spiritisme pour trouver des sujets nouveaux et étranges. Dans mon dernier article, je parlais de *Spirite,* de Théophile Gautier ; aujourd'hui, j'ai à annoncer la mise en vente chez Lemer de *la Femme du Spirite,* par Ange de Kéraniou.

« Peut-être le Spiritisme va-t-il fournir au génie français le merveilleux nécessaire à toute épopée bien conditionnée.

« Les Davenport nous auront ainsi apporté un des éléments du poème épique que la littérature française attend encore.

« Le livre de M. de Kéraniou est un peu diffus ; on ne sait s'il raille

ou s'il parle sérieusement ; mais il est plein de détails curieux qui en font une œuvre intéressante à feuilleter.

« Le conte Humbert de Luzy, un spirite émérite, une sorte d'Antéchrist qui fait valser les tables, a épousé une jeune femme à qui il inspire tout naturellement une peur effroyable.

« La jeune femme, c'était à craindre, veut prendre un amant. C'est ici que l'histoire devient vraiment originale. Les Esprits se font les gardiens de l'honneur du mari, et, à deux reprises, dans des circonstances désespérées, ils sauvent cet honneur à l'aide d'apparitions et de tremblements de terre.

« Si j'étais marié, je me ferais Spirite. »

L'idée spirite fait décidément son entrée dans la presse par le roman. Elle y entre parée : la vérité toute nue choquerait la vue de ces messieurs. Nous ne connaissons ce nouvel ouvrage que par l'article ci-dessus, nous n'en pouvons donc rien dire. Nous constaterons seulement que l'auteur de ce compte rendu énonce, sans en voir peut-être toute la portée, une grande et féconde vérité, c'est que la littérature et les arts trouveront dans le Spiritisme une riche mine à exploiter. Nous l'avons dit depuis longtemps : il y aura un jour l'*art spirite* comme il y a eu l'art païen et l'art chrétien. Oui, le poète, le littérateur, le peintre, le sculpteur, le musicien, l'architecte même puiseront à pleines mains à cette source nouvelle des sujets d'inspirations sublimes quand ils l'auront *exploré* ailleurs que dans le fond d'une armoire. Théophile Gautier est entré le premier dans la lice par une œuvre capitale pleine de poésie ; il aura des imitateurs, cela n'est pas douteux. « Peut-être le spiritisme va-t-il fournir les éléments du poème épique que la littérature française attend encore ; » ce ne serait déjà pas un résultat si fort à dédaigner. (Voir *Revue spirite* de décembre 1860, page 366, l'Art païen et l'Art chrétien.)

Des forces naturelles inconnues[3].

Par HERMÈS.

Ceci n'est plus du roman ; c'est une réfutation, au point de vue de la science, des critiques dirigées contre les phénomènes spirites, à propos des frères Davenport, et de l'assimilation qu'on prétend établir entre ces phénomènes et les tours de la prestidigitation. L'auteur fait la part du charlatanisme, qui se glisse dans tout, et des conditions défavorables dans lesquelles se sont présentés les Davenport, conditions qu'il ne cherche point à justifier ; il examine les phénomènes eux-mêmes, abstraction faite des personnes, et parle avec l'autorité du savant. Il relève vigoureusement le gant jeté par une partie de la presse en cette circonstance, et stigmatise ses excentricités de langage, qu'il traduit

3 Broch. In-18. Prix : 1 fr. - Librairie Didier.

à la barre du bon sens, en montrant jusqu'à quel point elle s'est écartée d'une loyale discussion. Nous pouvons ne pas partager le sentiment de l'auteur sur tous les points, mais nous n'en disons pas moins que son livre est une réfutation difficile à réfuter ; aussi la presse hostile l'a-t-elle généralement passé sous silence. Cependant l'*Événement* du 1er février en a rendu compte en ces termes :

« J'ai entre les mains un livre qui aurait dû paraître l'automne dernier. Il y est question des Davenport. Ce livre, qui est signé du pseudonyme « Hermès, » a pour titre : *Des forces naturelles inconnues*, et prétend que nous devions accepter l'armoire et les deux frères, parce que nos sens sont débiles et que nous ne pouvons expliquer tout dans la nature. Inutile de dire que ce livre a été édité à la librairie Didier.

« Je ne parlerais pas de ces feuilles qui se trompent de saison, si elles ne contenaient un violent réquisitoire contre la presse parisienne tout entière. M. Hermès dit carrément leur fait aux rédacteurs de l'*Opinion*, du *Temps*, de la *France*, du *Figaro*, du *Petit Journal*, etc. Ils ont été insolents et cruels, leur mauvaise foi n'a eu d'égale que leur sottise. Ils ne comprenaient pas, donc ils ne devaient pas parler. Ignorance, fausseté, grossièreté, ces journalistes ont commis tous les crimes.

« M. Hermès est bien dur. Louis Ulbach est appelé « l'homme aux lunettes, » sanglante injure s'il en fut. Edmond About, qui avait demandé quelle différence il y avait entre les médiums et le docteur Lapommerais, reçoit largement la monnaie de sa pièce. M. Hermès déclare « qu'il ne s'étonne pas que certains amateurs de calembours aient traîné à fleur du sol le nom de son gracieux contradicteur. » Sentez-vous toute la délicatesse de ce jeu de mots par à peu près ?

« M. Hermès finit par avouer qu'il vit dans un jardin retiré et qu'il n'a souci que de la vérité. Il serait préférable qu'il vécût dans la rue et qu'il eût tout le calme et toute la charité chrétienne de la solitude. »

N'est-il pas curieux de voir ces messieurs donner des leçons *théoriques* de *calme et de charité chrétienne* à ceux qu'ils injurient gratuitement, et trouver mauvais qu'ils leur répondent ? Et cependant on ne reprochera pas à M. Hermès de manquer de modération, puisque, par excès d'égards, il ne cite aucun nom propre. Il est vrai que les citations, ainsi groupées, forment un bouquet assez peu gracieux. A qui la faute si ce bouquet n'exhale pas un parfum d'urbanité et de bon goût ? Pour avoir droit de se plaindre de quelques appréciations un peu sévères, il aurait fallu ne pas les provoquer.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1866.

De la révélation.

La révélation, dans le sens liturgique, implique une idée de mysticisme et de merveilleux. Le matérialisme la repousse naturellement, parce qu'elle suppose l'intervention de puissances et d'intelligences extra-humaines. En dehors de la négation absolue, beaucoup de personnes se posent aujourd'hui ces questions : Y a-t-il eu ou non une révélation ? La révélation est-elle nécessaire ? En apportant aux hommes la vérité toute faite, n'aurait-elle pas pour effet de les empêcher de faire usage de leurs facultés, puisqu'elle leur épargnerait le travail de la recherche ? Ces objections naissent de la fausse idée que l'on se fait de la révélation. Prenons-la d'abord dans son acception la plus simple, pour la suivre jusqu'à son point le plus élevé.

Révéler, c'est faire connaître une chose qui n'est pas connue ; c'est apprendre à quelqu'un ce qu'il ne sait pas. A ce point de vue, il y a pour nous une révélation pour ainsi dire incessante. Quel est le rôle du professeur vis-à-vis de ses élèves, si ce n'est celui d'un révélateur ? Il leur enseigne ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils n'auraient ni le temps, ni la possibilité de découvrir eux-mêmes, parce que la science est l'œuvre collective des siècles et d'une multitude d'hommes qui y ont apporté chacun leur contingent d'observations, et dont profitent ceux qui viennent après eux. L'enseignement est donc, en réalité, la révélation de certaines vérités scientifiques ou morales, physiques ou métaphysiques, faite par des hommes qui les connaissent, à d'autres hommes qui les ignorent, et qui, sans cela, les eussent toujours ignorées. Trouverait-on plus logique de les laisser chercher eux-mêmes ces vérités ? d'attendre pour leur apprendre à se servir de la vapeur qu'ils eussent inventé la mécanique ? Ne pour-

rait-on pas dire qu'en leur révélant ce que d'autres ont trouvé, on les empêche d'exercer leurs facultés ? N'est-ce pas, au contraire, en s'appuyant sur la connaissance des découvertes antérieures qu'ils arrivent aux découvertes nouvelles ? Faire connaître au plus grand nombre possible la plus grande somme possible de vérités connues, c'est donc provoquer l'activité de l'intelligence au lieu de l'étouffer, et pousser au progrès ; sans cela, l'homme resterait stationnaire.

Mais le professeur n'enseigne que ce qu'il a appris ; c'est un révélateur de second ordre ; l'homme de génie enseigne ce qu'il a trouvé lui-même : c'est le révélateur primitif ; c'est lui qui a apporté la lumière qui, de proche en proche, s'est vulgarisée. Où en serait l'humanité, sans la révélation des hommes de génie qui apparaissent de temps à autre ?

Mais qu'est-ce que les hommes de génie ? Pourquoi sont-ils hommes de génie ? D'où viennent-ils ? Que deviennent-ils ? Remarquons que la plupart apportent en naissant des facultés transcendantes et des connaissances innées, qu'un peu de travail suffit pour développer. Ils appartiennent bien réellement à l'humanité, puisqu'ils naissent, vivent et meurent comme nous. Où donc ont-ils puisé ces connaissances qu'ils n'ont pu acquérir de leur vivant ? Dira-t-on, avec les matérialistes, que le hasard leur a donné la matière cérébrale en plus grande quantité et de meilleure qualité ? Dans ce cas, ils n'auraient pas plus de mérite qu'un légume plus gros et plus savoureux qu'un autre.

Dira-t-on, avec certains spiritualistes, que Dieu les a doués d'une âme plus favorisée que celle du commun des hommes ? Supposition tout aussi illogique, puisqu'elle accuserait Dieu de partialité. La seule solution rationnelle de ce problème est dans la préexistence de l'âme et dans la pluralité des existences. L'homme de génie est un Esprit qui a vécu plus longtemps, qui a, par conséquent, plus acquis et plus progressé que ceux qui sont moins avancés. En s'incarnant, il apporte ce qu'il sait, et comme il sait beaucoup plus que les autres, sans avoir besoin d'apprendre, il est ce qu'on appelle un homme de génie. Mais ce qu'il sait n'en est pas moins le fruit d'un travail antérieur et non le résultat d'un privilège. Avant de renaître, il était donc Esprit avancé ; il se réincarne soit pour faire profiter les autres de ce qu'il sait, soit pour acquérir davantage.

Les hommes progressent incontestablement par eux-mêmes et par les efforts de leur intelligence ; mais livrés à leurs propres forces, ce progrès est très lent, s'ils ne sont aidés par des hommes plus avancés, comme l'écolier l'est par ses professeurs. Tous les peuples ont eu leurs

hommes de génie qui sont venus, à diverses époques, donner une impulsion et les tirer de leur inertie.

Dès lors qu'on admet la sollicitude de Dieu pour ses créatures, pourquoi n'admettrait-on pas que des Esprits capables, par leur énergie et la supériorité de leurs connaissances, de faire avancer l'humanité, s'incarnent par la volonté de Dieu en vue d'aider au progrès dans un sens déterminé ; qu'ils reçoivent une mission, comme un ambassadeur en reçoit une de son souverain ? Tel est le rôle des grands génies. Que viennent-ils faire, sinon apprendre aux hommes des vérités que ceux-ci ignorent, et qu'ils eussent ignorées pendant encore de longues périodes, afin de leur donner un marchepied à l'aide duquel ils pourront s'élever plus rapidement ? Ces génies qui apparaissent à travers les siècles, comme des étoiles brillantes, laissant après elles une longue traînée lumineuse sur l'humanité, sont des missionnaires, ou, si l'on veut, des messies. S'ils n'apprenaient aux hommes rien autre que ce que savent ces derniers, leur présence serait complètement inutile ; les choses nouvelles qu'ils leur enseignent, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, sont des *révélations*.

Si Dieu suscite des révélateurs pour les vérités scientifiques, il peut, à plus forte raison, en susciter pour les vérités morales, qui sont un des éléments essentiels du progrès. Tels sont les philosophes dont les idées ont traversé les siècles.

Dans le sens spécial de la foi religieuse, les révélateurs sont plus généralement désignés sous les noms de *prophètes* ou *messies*. Toutes les religions ont eu leurs révélateurs, et quoique tous soient loin d'avoir connu toute la vérité, ils avaient leur raison d'être providentielle, car ils étaient appropriés au temps et au milieu où ils vivaient, au génie particulier des peuples auxquels ils parlaient, et auxquels ils étaient relativement supérieurs. Malgré les erreurs de leurs doctrines, ils n'en ont pas moins remué les esprits, et par cela même semé des germes de progrès qui, plus tard, devaient s'épanouir, ou s'épanouiront un jour, au soleil du christianisme. C'est donc à tort qu'on leur jette l'anathème au nom de l'orthodoxie, car un jour viendra où toutes ces croyances, si diverses pour la forme, mais qui reposent en réalité sur un même principe fondamental : Dieu et l'immortalité de l'âme, se fondront dans une grande et vaste unité, lorsque la raison aura triomphé des préjugés.

Malheureusement, les religions ont de tous temps été des instruments de domination ; le rôle de prophète a tenté les ambitions secondaires, et l'on a vu surgir une multitude de prétendus révélateurs ou

messies qui, à la faveur du prestige de ce nom, ont exploité la crédulité au profit de leur orgueil, de leur cupidité ou de leur paresse, trouvant plus commode de vivre aux dépens de leurs dupes. La religion chrétienne n'a pas été à l'abri de ces parasites. A ce sujet, nous appelons une attention sérieuse sur le chapitre XXI de l'*Evangile selon le Spiritisme* : « *Il y aura de faux Christs et de faux prophètes.* » Le langage symbolique de Jésus a singulièrement favorisé les interprétations les plus contradictoires ; chacun, s'efforçant d'en torturer le sens, a cru y trouver la sanction de ses vues personnelles, souvent même la justification des doctrines les plus contraires à l'esprit de charité et de justice qui en est la base. Là est l'abus qui disparaîtra par la force même des choses, sous l'empire de la raison. Ce n'est point ce dont nous avons à nous occuper ici. Nous constatons seulement les deux grandes révélations sur lesquelles s'appuie le christianisme : celle de Moïse et celle de Jésus, parce qu'elles ont eu une influence décisive sur l'humanité. L'islamisme peut être considéré comme un dérivé de conception humaine, du mosaïsme et du christianisme. Pour accréditer la religion qu'il voulait fonder, Mahomet dut s'appuyer sur une prétendue révélation divine.

Y a-t-il des révélations directes de Dieu aux hommes ? C'est une question que nous n'oserions résoudre ni affirmativement ni négativement d'une manière absolue. La chose n'est point radicalement impossible, mais rien n'en donne la preuve certaine. Ce qui ne saurait être douteux, c'est que les Esprits les plus rapprochés de Dieu par la perfection se pénètrent de sa pensée et peuvent la transmettre. Quant aux révélateurs incarnés, selon l'ordre hiérarchique auquel ils appartiennent et le degré de leur savoir personnel, ils peuvent puiser leurs instructions dans leurs propres connaissances, ou les recevoir d'Esprits plus élevés, voire même des messagers directs de Dieu. Ceux-ci, parlant au nom de Dieu, ont pu parfois être pris pour Dieu lui-même.

Ces sortes de communications n'ont rien d'étrange pour quiconque connaît les phénomènes spirites et la manière dont s'établissent les rapports entre les incarnés et les désincarnés. Les instructions peuvent être transmises par divers moyens : par l'inspiration pure et simple, par l'audition de la parole, par la vue des Esprits instructeurs dans les visions et apparitions, soit en rêve, soit à l'état de veille, ainsi qu'on en voit maints exemples dans la Bible, l'Évangile, et dans les livres sacrés de tous les peuples. Il est donc rigoureusement exact de dire que la plupart des révélateurs sont des médiums inspirés, auditifs ou voyants ;

d'où il ne suit pas que tous les médiums soient des révélateurs, et encore moins les intermédiaires directs de la Divinité ou de ses messagers.

Les purs Esprits seuls reçoivent la parole de Dieu avec mission de la transmettre ; mais on sait maintenant que les Esprits sont loin d'être tous parfaits, et qu'il en est qui se donnent de fausses apparences ; c'est ce qui a fait dire à saint Jean : « Ne croyez point à tout Esprit, mais voyez auparavant si les Esprits sont de Dieu. » (Ép. 1er, ch. IV, *v*. 4.)

Il peut donc y avoir des révélations sérieuses et vraies, comme il y en a d'apocryphes et de mensongères. Le caractère essentiel de la révélation divine est celui de l'*éternelle vérité*. Toute révélation entachée d'erreur ou sujette à changement ne peut émaner de Dieu, car Dieu ne peut ni tromper sciemment ni se tromper lui-même. C'est ainsi que la loi du Décalogue a tous les caractères de son origine, tandis que les autres lois mosaïques, essentiellement transitoires, souvent en contradiction avec la loi du Sinaï, sont l'œuvre personnelle et politique du législateur hébreu. Les mœurs du peuple s'adoucissant, ces lois sont d'elles-mêmes tombées en désuétude, tandis que le Décalogue est resté debout comme le phare de l'humanité. Christ en a fait la base de son édifice, tandis qu'il a aboli les autres lois ; si elles eussent été l'œuvre de Dieu, il se serait gardé d'y toucher. Christ et Moïse sont les deux grands révélateurs qui ont changé la face du monde, et là est la preuve de leur mission divine. Une œuvre purement humaine n'aurait pas un tel pouvoir.

Une nouvelle et importante révélation s'accomplit à l'époque actuelle ; c'est celle qui nous montre la possibilité de communiquer avec les êtres du monde spirituel. Cette connaissance n'est point nouvelle, sans doute, mais elle était restée jusqu'à nos jours en quelque sorte à l'état de lettre morte, c'est-à-dire sans profit pour l'humanité. L'ignorance des lois qui régissent ces rapports l'avait étouffée sous la superstition ; l'homme était incapable d'en tirer aucune déduction salutaire ; il était réservé à notre époque de la débarrasser de ses accessoires ridicules, d'en comprendre la portée, et d'en faire sortir la lumière qui devait éclairer la route de l'avenir.

Les Esprits n'étant autres que les âmes des hommes, en communiquant avec eux *nous ne sortons pas de l'humanité*, circonstance capitale à considérer. Les hommes de génie qui ont été les flambeaux de l'humanité sont donc sortis du monde des Esprits, comme ils y sont rentrés en quittant la terre. Dès lors que les Esprits peuvent se communiquer aux hommes, ces mêmes génies peuvent leur donner des

instructions sous la forme spirituelle, comme ils l'ont fait sous la forme corporelle ; ils peuvent nous instruire après leur mort, comme ils le faisaient de leur vivant ; ils sont invisibles au lieu d'être visibles, voilà toute la différence. Leur expérience et leur savoir ne doivent pas être moindres, et si leur parole comme hommes avait de l'autorité, elle n'en doit pas avoir moins parce qu'ils sont dans le monde des Esprits.

Mais ce ne sont pas seulement les Esprits supérieurs qui se manifestent, ce sont aussi les Esprits de tous ordres, et cela était nécessaire pour nous initier au véritable caractère du monde des Esprits, en nous le montrant sous toutes ses faces ; par là, les relations entre le monde visible et le monde invisible sont plus intimes, la connexité est plus évidente ; nous voyons plus clairement d'où nous venons et où nous allons ; tel est le but essentiel de ces manifestations. Tous les Esprits, à quelque degré qu'ils soient parvenus, nous apprennent donc quelque chose ; mais comme ils sont plus ou moins éclairés, c'est à nous de discerner ce qu'il y a en eux de bon ou de mauvais, et de tirer le profit que comporte leur enseignement ; or tous, quels qu'ils soient, peuvent nous apprendre ou nous révéler des choses que nous ignorons et que sans eux nous ne saurions pas.

Les grands Esprits incarnés sont des individualités puissantes, sans contredit, mais dont l'action est restreinte et nécessairement lente à se propager. Qu'un seul d'entre eux, fût-il même Élie ou Moïse, soit venu en ces derniers temps révéler aux hommes l'état du monde spirituel, qui aurait prouvé la vérité de ses assertions, par ce temps de scepticisme ? Ne l'aurait-on pas regardé comme un rêveur ou un utopiste ? Et en admettant qu'il fût dans le vrai absolu, des siècles se fussent écoulés avant que ses idées fussent acceptées par les masses. Dieu, dans sa sagesse n'a pas voulu qu'il en fût ainsi ; il a voulu que l'enseignement fût donné par les *Esprits eux-mêmes*, et non par des incarnés, afin de convaincre de leur existence, et qu'il eût lieu simultanément par toute la terre, soit pour le propager plus rapidement, soit pour que l'on trouvât dans la coïncidence de l'enseignement une preuve de la vérité, chacun ayant ainsi les moyens de se convaincre par soi-même. Tels sont le but et le caractère de la révélation moderne.

Les Esprits ne viennent pas affranchir l'homme du travail, de l'étude et des recherches ; ils ne lui apportent aucune science toute faite ; sur ce qu'il peut trouver lui-même, ils le laissent à ses propres forces ; c'est ce que savent parfaitement aujourd'hui les Spirites. Depuis longtemps l'expérience a démontré l'erreur de l'opinion qui attribuait aux

Esprits tout savoir et toute sagesse, et qu'il suffisait de s'adresser au premier Esprit venu pour connaître toutes choses. Sortis de l'humanité, les Esprits en sont une des faces ; comme sur la terre, il y en a de supérieurs et de vulgaires ; beaucoup en savent donc scientifiquement et philosophiquement moins que certains hommes ; ils disent ce qu'ils savent, ni plus ni moins ; comme parmi les hommes, les plus avancés peuvent nous renseigner sur plus de choses, nous donner des avis plus judicieux que les arriérés. Demander des conseils aux Esprits, ce n'est donc point s'adresser à des puissances surnaturelles, mais *à ses pareils*, à ceux mêmes à qui on se serait adressé de leur vivant, à ses parents, à ses amis, ou à des individus plus éclairés que nous. Voilà ce dont il importe de se persuader et ce qu'ignorent ceux qui, n'avait pas étudié le Spiritisme, se font une idée complètement fausse sur la nature du monde des Esprits et des relations d'outre-tombe.

Quelle est donc l'utilité de ces manifestations, ou si l'on veut de cette révélation, si les Esprits n'en savent pas plus que nous, ou s'ils ne nous disent pas tout ce qu'ils savent ? D'abord, comme nous l'avons dit, ils s'abstiennent de nous donner ce que nous pouvons acquérir par le travail ; en second lieu, il est des choses qu'il ne leur est pas permis de révéler, parce que notre degré d'avancement ne le comporte pas. Mais cela à part, les conditions de leur nouvelle existence étendent le cercle de leurs perceptions ; ils voient ce qu'ils ne voyaient pas sur la terre ; affranchis des entraves de la matière, délivrés des soucis de la vie corporelle, ils jugent les choses d'un point plus élevé, et par cela même plus sainement ; leur perspicacité embrasse un horizon plus vaste ; ils comprennent leurs erreurs, rectifient leurs idées et se débarrassent des préjugés humains. C'est en cela que consiste leur supériorité sur l'humanité corporelle, et que leurs conseils peuvent être, eu égard à leur degré d'avancement, plus judicieux et plus désintéressés que ceux des incarnés. Le milieu dans lequel ils se trouvent leur permet en outre de nous initier aux choses de la vie future que nous ignorons, et que nous ne pouvons apprendre dans celui où nous sommes. Jusqu'à ce jour l'homme n'avait créé que des hypothèses sur son avenir ; voilà, pourquoi ses croyances sur ce point ont été partagées en systèmes si nombreux et si divergents, depuis le néantisme jusqu'aux fantastiques descriptions de l'enfer et du paradis. Aujourd'hui ce sont les témoins oculaires, les acteurs mêmes de la vie d'outre-tombe, qui viennent nous dire ce qu'il en est, et qui seuls pouvaient le faire. Ces manifestations ont donc servi à nous faire connaître le monde invisible qui nous entoure, et que nous ne

soupçonnions pas ; et cette connaissance seule serait d'une importance capitale, en supposant que les Esprits fussent incapables de rien nous apprendre de plus.

Une comparaison vulgaire fera encore mieux comprendre la situation.

Un navire chargé d'émigrants part pour une destination lointaine ; il emporte des hommes de toutes conditions, des parents et des amis de ceux qui restent. On apprend que ce navire a fait naufrage ; nulle trace n'en est restée, aucune nouvelle n'est parvenue sur son sort ; on pense que tous les voyageurs ont péri, et le deuil est dans toutes les familles. Cependant l'équipage tout entier, sans en excepter un seul homme, a abordé une terre inconnue, terre abondante et fertile, où tous vivent heureux sous un ciel clément ; mais on l'ignore. Or voilà qu'un jour un autre navire aborde cette terre ; il y trouve tous les naufragés sains et saufs. L'heureuse nouvelle se répand avec la rapidité de l'éclair ; chacun se dit : « Nos amis ne sont donc point perdus ! » Et ils en rendent grâces à Dieu. Ils ne peuvent se voir, mais ils correspondent ; ils échangent des témoignages d'affection, et voilà que la joie succède à la tristesse.

Telle est l'image de la vie terrestre et de la vie d'outre-tombe, avant et après la révélation moderne ; celle-ci, semblable au second navire, nous apporte la bonne nouvelle de la survivance de ceux qui nous sont chers, et la certitude de les rejoindre un jour ; le doute sur leur sort et sur le nôtre n'existe plus ; le découragement s'efface devant l'espérance.

Mais d'autres résultats viennent féconder cette révélation. Dieu, jugeant l'humanité mûre pour pénétrer le mystère de sa destinée et contempler de sang-froid de nouvelles merveilles, a permis que le voile qui séparait le monde visible du monde invisible fût levé. Le fait des manifestations n'a rien d'extrahumain ; c'est l'humanité spirituelle qui vient *causer* avec l'humanité corporelle et lui dire :

« Nous existons, donc le néant n'existe pas ; voilà ce que nous sommes, et voilà ce que vous serez ; l'avenir est à vous comme il est à nous. Vous marchiez dans les ténèbres, nous venons éclairer votre route et vous frayer la voie ; vous alliez au hasard, nous vous montrons le but. La vie terrestre était tout pour vous, parce que vous ne voyiez rien au delà ; nous venons vous dire, en vous montrant la vie spirituelle : La vie terrestre n'est rien. Votre vue s'arrêtait à la tombe, nous vous montrons au delà un horizon splendide. Vous ne

saviez pas pourquoi vous souffrez sur la terre ; maintenant, dans la souffrance, vous voyez la justice de Dieu ; le bien était sans fruits apparents pour l'avenir, il aura désormais un but et sera une nécessité ; la fraternité n'était qu'une belle théorie, elle est maintenant assise sur une loi de la nature. Sous l'empire de la croyance que tout finit avec la vie, l'immensité est vide, l'égoïsme règne en maître parmi vous, et votre mot d'ordre est : « Chacun pour soi » ; avec la certitude de l'avenir, les espaces infinis se peuplent à l'infini, le vide et la solitude ne sont nulle part, la solidarité relie tous les êtres par delà et en deçà de la tombe ; c'est le règne de la charité, avec la devise : « Chacun pour tous et tous pour chacun. » Enfin, au terme de la vie vous disiez un éternel adieu à ceux qui vous sont chers, maintenant vous leur direz : « Au revoir ! »

Tels sont, en résumé, les résultats de la révélation nouvelle ; elle est venue combler le vide creusé par l'incrédulité, relever les courages abattus par le doute ou la perspective du néant, et donner à toute chose sa raison d'être. Ce résultat est-il donc sans importance, parce que les Esprits ne viennent pas résoudre les problèmes de la science, donner le savoir aux ignorants, et aux paresseux le moyen de s'enrichir sans peine ? Cependant les fruits que l'homme doit en retirer ne sont pas seulement pour la vie future ; il les cueillera sur la terre par la transformation que ces nouvelles croyances doivent nécessairement opérer sur son caractère, ses goûts, ses tendances et, par suite, sur les habitudes et les relations sociales. En mettant fin au règne de l'égoïsme, de l'orgueil et de l'incrédulité, elles préparent celui du bien, qui est le règne de Dieu.

La révélation a donc pour objet de mettre l'homme en possession de certaines vérités qu'il ne pourrait acquérir par lui-même, et cela en vue d'activer le progrès. Ces vérités se bornent en général à des principes fondamentaux destinés à le mettre sur la voie des recherches, et non à le conduire par la lisière ; ce sont des jalons qui lui montrent le but : à lui la tâche de les étudier et d'en déduire les applications ; loin de l'affranchir du travail, ce sont de nouveaux élément fournis à son activité.

Le Spiritisme sans les Esprits.

Nous avons vu dernièrement une secte tenter de se former, en arborant pour drapeau : *La négation de la prière*. Accueillie, à son début, par un sentiment général de réprobation, elle n'a pas même vécu. Les hommes et les Esprits se sont unis pour repousser une doctrine qui était à la fois une ingratitude et une révolte contre la Providence. Cela n'était pas difficile, car, en froissant le sens intime de l'immense majorité, elle portait en elle son principe destructeur. (*Revue* de janvier 1866).

En voici maintenant une autre qui s'essaie sur un nouveau terrain ; elle a pour devise : *Plus de communications des Esprits*. Il est assez singulier que cette opinion soit aujourd'hui préconisée par quelques-uns de ceux qui ont jadis exalté l'importance et la sublimité des enseignements spirites, et qui se faisaient gloire de ce qu'ils recevaient eux-mêmes comme médiums. A-t-elle plus de chance de succès que la précédente ? C'est ce que nous allons examiner en quelques mots.

Cette doctrine, si l'on peut donner ce nom à une opinion restreinte à quelques individualités, se fonde sur les données suivantes :

« Les Esprits qui se communiquent ne sont que des Esprits ordinaires qui ne nous ont, jusqu'à ce jour, appris aucune vérité nouvelle, et qui prouvent leur incapacité en ne sortant pas des banalités de la morale. Le critérium que l'on prétend établir sur la concordance de leur enseignement est illusoire, par suite de leur insuffisance. C'est à l'homme qu'il appartient de sonder les grands mystères de la nature, et de soumettre ce qu'ils disent au contrôle de sa propre raison. Leurs communications ne pouvant rien nous apprendre, nous les proscrivons de nos réunions. Nous discuterons entre nous ; nous chercherons et nous déciderons, dans notre sagesse, les principes qui doivent être acceptés ou rejetés, sans recourir à l'assentiment des Esprits. »

Remarquons qu'il ne s'agit point de nier le fait des manifestations, mais d'établir la supériorité du jugement de l'homme, ou de quelques hommes, sur celui des Esprits ; en un mot, de dégager le Spiritisme de l'enseignement des Esprits : les instructions de ces derniers étant au-dessous de ce que peut l'intelligence des hommes.

Cette doctrine conduit à une singulière conséquence, qui ne donnerait pas une haute idée de la supériorité de la logique de l'homme sur celle des Esprits. Nous savons, grâce à ces derniers, que ceux

de l'ordre le plus élevé ont appartenu à l'humanité corporelle qu'ils ont depuis longtemps dépassée, comme le général a dépassé la classe du soldat d'où il était sorti. Sans les Esprits, nous en serions encore à la croyance que les anges sont des créatures privilégiées, et les démons des créatures prédestinées au mal pour l'éternité. « Non, dira-t-on, car il y a eu des hommes qui ont combattu cette idée. » Soit ; mais qu'étaient ces hommes, sinon des Esprits incarnés ? Quelle influence leur opinion isolée a-t-elle eue sur la croyance des masses ? Demandez au premier venu s'il connaît seulement de nom la plupart de ces grands philosophes ? Tandis que les Esprits, venant sur toute la surface de la terre se manifester au plus humble comme au plus puissant, la vérité s'est propagée avec la rapidité de l'éclair.

Les Esprits peuvent se diviser en deux grandes catégories : ceux qui, parvenus au plus haut point de l'échelle, ont définitivement quitté les mondes matériels, et ceux qui, par la loi de la réincarnation, appartiennent encore au tourbillon de l'humanité terrienne. Admettons que ces derniers seuls aient le droit de se communiquer aux hommes, ce qui est une question : dans le nombre il y en a qui, de leur vivant, ont été des hommes éclairés, dont l'opinion fait autorité, et que l'on serait heureux de consulter s'ils vivaient encore. Or, de la doctrine ci-dessus il résulterait que ces mêmes hommes supérieurs sont devenus des nullités ou des médiocrités en passant dans le monde des Esprits, incapables de nous donner une instruction de quelque valeur, tandis qu'on s'inclinerait respectueusement devant eux s'ils se présentaient en chair et en os dans les assemblées mêmes où l'on refuse de les écouter comme Esprits. Il en résulte encore que Pascal, par exemple, n'est plus une lumière depuis qu'il est Esprit ; mais que, s'il se réincarnait dans Pierre ou Paul, nécessairement avec le même génie, puisqu'il n'aurait rien perdu, il serait un oracle. Cette conséquence est tellement rigoureuse, que les partisans de ce système admettent la réincarnation comme une des plus grandes vérités. Il faudra en induire enfin que ceux qui placent, de très bonne foi nous le supposons, leur propre intelligence si fort au-dessus de celle des Esprits, seront eux-mêmes des nullités ou des médiocrités dont l'opinion sera sans valeur ; de telle sorte qu'il faudrait croire à ce qu'ils disent, aujourd'hui qu'ils vivent, et qu'il n'y faudrait plus croire demain, quand ils seront morts, lors même qu'ils viendraient dire la même chose, et encore moins s'ils viennent dire qu'ils se sont trompés.

Je sais qu'on objecte la grande difficulté de la constatation de l'identité. Cette question a été assez amplement traitée pour qu'il soit

superflu d'y revenir. Nous ne pouvons assurément savoir, par une preuve matérielle, si l'Esprit qui se présente sous le nom de Pascal est bien réellement celui du grand Pascal. Que nous importe, s'il dit de bonnes choses ! C'est à nous de peser la valeur de ses instructions, non à la forme du langage, qu'on sait porter souvent l'empreinte de l'infériorité de l'instrument, mais à la grandeur et à la sagesse des pensées. Un grand Esprit qui se communique par un médium peu lettré est comme un habile calligraphe qui se sert d'une mauvaise plume ; l'ensemble de l'écriture portera le cachet de son talent, mais les détails d'exécution, qui ne dépendent pas de lui, seront imparfaits.

Jamais le Spiritisme n'a dit qu'il fallait faire abnégation de son jugement, et se soumettre aveuglément au dire des Esprits ; ce sont les Esprits eux-mêmes qui nous disent de passer toutes leurs paroles au creuset de la logique, tandis que certains incarnés disent : « Ne croyez qu'à ce que nous disons, et ne croyez pas à ce que disent les Esprits. » Or, comme la raison individuelle est sujette à erreur, et que l'homme est assez généralement porté à prendre sa propre raison et ses idées pour l'unique expression de la vérité, celui qui n'a pas l'orgueilleuse prétention de se croire infaillible en réfère à l'appréciation de la majorité. Est-il tenu pour cela d'abdiquer son opinion ? Nullement ; il est parfaitement libre de croire qu'il a seul raison contre tous, mais il n'empêchera pas l'opinion du plus grand nombre de prévaloir, et d'avoir, en définitive, plus d'autorité que l'opinion d'un seul ou de quelques-uns.

Examinons maintenant la question sous un autre point de vue. Qui est-ce qui a fait le Spiritisme ? Est-ce une conception humaine personnelle ? Tout le monde sait le contraire. Le Spiritisme est le résultat de l'enseignement des Esprits ; de telle sorte que, sans les communications des Esprits, il n'y aurait point de Spiritisme. Si la doctrine spirite était une simple théorie philosophique éclose dans un cerveau humain, elle n'aurait que la valeur d'une opinion personnelle ; sortie de l'universalité de l'enseignement des Esprits, elle a la valeur d'une œuvre collective, et c'est par cela même qu'en si peu de temps elle s'est propagée par toute la terre, chacun recevant par soi-même, ou par ses relations intimes, des instructions identiques et la preuve de la réalité des manifestations.

Eh bien ! c'est en présence de ce résultat patent, matériel, que l'on essaie d'ériger en système l'inutilité des communications des Esprits. Convenons que si elles n'avaient pas la popularité qu'elles ont acquise, on ne les attaquerait pas, et que c'est la prodigieuse vulgarisation de

ces idées qui suscite tant d'adversaires au Spiritisme. Ceux qui rejettent aujourd'hui les communications ne ressemblent-ils pas à ces enfants ingrats qui renient et méprisent leurs parents ? N'est-ce pas de l'ingratitude envers les Esprits, à qui ils doivent ce qu'ils savent ? N'est-ce pas se servir de ce qu'ils en ont appris pour les combattre, retourner contre eux, contre ses propres parents, les armes qu'ils nous ont données ? Parmi les Esprits qui se manifestent, n'est-ce pas de l'Esprit d'un père, d'une mère, des êtres qui nous sont le plus chers, qu'on reçoit ces touchantes instructions qui vont directement au cœur ? N'est-ce pas à eux que l'on doit d'avoir été arraché à l'incrédulité, aux tortures du doute sur l'avenir ? Et c'est alors qu'on jouit du bienfait, qu'on méconnaît la main du bienfaiteur !

Que dire de ceux qui, prenant leur opinion pour celle de tout le monde, affirment sérieusement que, maintenant, nulle part on ne veut de communications ? Étrange illusion ! qu'un regard jeté autour d'eux suffirait pour faire évanouir. De leur côté, que doivent penser les Esprits qui assistent aux réunions où l'on discute si l'on doit condescendre à les écouter, si l'on doit ou non leur permettre exceptionnellement la parole pour complaire à ceux qui ont la faiblesse de tenir à leurs instructions ? La se trouvent sans doute des Esprits devant lesquels on tomberait à genoux si, à ce moment, ils se présentaient à la vue. A-t-on songé au prix dont pouvait être payée une telle ingratitude ?

Les Esprits ayant la liberté de se communiquer, sans égard au degré de leur savoir, il en résulte une grande diversité dans la valeur des communications, comme dans les écrits, chez un peuple où tout le monde a la liberté d'écrire, et où certes toutes les productions littéraires ne sont pas des chefs-d'œuvre. Selon les qualités individuelles des Esprits, il y a donc des communications bonnes pour le fond et pour la forme, d'autres qui sont bonnes pour le fond et mauvaises pour la forme, d'autres enfin qui ne valent rien, ni pour le fond ni pour la forme ; c'est à nous de choisir. Il ne serait pas plus rationnel de les rejeter toutes parce qu'il y en a de mauvaises, qu'il le serait de proscrire toutes les publications parce qu'il y a des écrivains qui donnent des platitudes. Les meilleurs écrivains, les plus grands génies, n'ont-ils pas des parties faibles dans leurs œuvres ? Ne fait-on pas des recueils de ce qu'ils ont produit de mieux ? Faisons de même à l'égard des productions des Esprits ; profitons de ce qu'il y a de bon et rejetons ce qui est mauvais ; mais pour arracher l'ivraie, n'arrachons pas le bon grain.

Considérons donc le monde des Esprits comme la doublure du monde corporel, comme une fraction de l'humanité, et disons-nous que nous ne devons pas plus dédaigner de les entendre, maintenant qu'ils sont désincarnés, que nous ne l'eussions fait alors qu'ils étaient incarnés ; ils sont toujours au milieu de nous, comme jadis ; seulement, ils sont derrière le rideau, au lieu d'être devant : voilà toute la différence.

Mais, dira-t-on, quelle est la portée de l'enseignement des Esprits, même dans ce qu'il a de bon, s'il ne dépasse pas ce que les hommes peuvent savoir par eux-mêmes ? Est-il bien certain qu'ils ne nous apprennent rien de plus ? Dans leur état d'Esprit ne voient-ils pas ce que nous ne pouvons voir ? Sans eux, connaîtrions-nous leur état, leur manière d'être, leurs sensations ? connaîtrions-nous, comme nous le connaissons aujourd'hui, ce monde où nous serons peut-être demain ? Si ce monde n'a plus pour nous les mêmes terreurs, si nous envisageons sans effroi le passage qui y conduit, n'est-ce pas à eux que nous le devons ? Ce monde est-il complètement exploré ? Chaque jour ne nous en révèle-t-il pas une nouvelle face ? et n'est-ce rien de savoir où l'on va, et ce que l'on peut être en sortant d'ici ? Jadis on y entrait à tâtons et en frémissant, comme dans un gouffre sans fond ; maintenant ce gouffre est resplendissant de lumière, et l'on y entre joyeux ; et l'on ose dire que le Spiritisme ne nous a rien appris ! (*Revue spirite*, août 1865, page 225 : « Ce qu'apprend le Spiritisme. »)

Sans doute, l'enseignement des Esprits a ses limites ; il ne faut lui demander que ce qu'il peut donner, ce qui est dans son essence, dans son but providentiel, et il donne beaucoup à celui qui sait chercher ; mais, tel qu'il est, en avons-nous fait toutes les applications ? Avant de lui demander plus, avons-nous sondé la profondeur des horizons qu'il nous découvre ? Quant à sa portée, elle s'affirme par un fait matériel, patent, gigantesque, inouï dans les fastes de l'histoire : c'est qu'à peine à son aurore, il révolutionne déjà le monde et met en émoi les puissances de la terre. Quel est l'homme qui aurait eu ce pouvoir ?

Le Spiritisme tend à la réforme de l'humanité par la charité ; il n'est donc pas étonnant que les Esprits prêchent sans cesse la charité ; ils la prêcheront aussi longtemps qu'elle n'aura pas déraciné du cœur des hommes l'égoïsme et l'orgueil. S'il en est qui trouvent les communications inutiles, parce qu'elles répètent sans cesse les leçons de morale, il faut les féliciter, s'ils sont assez parfaits pour n'en avoir plus besoin ; mais ils doivent songer que ceux qui n'ont pas autant de confiance dans leur propre mérite et qui ont à cœur de s'améliorer, ne

se lassent pas de recevoir de bons conseils. Ne cherchez donc point à leur enlever cette consolation.

Cette doctrine a-t-elle des chances de prévaloir ? Les communications des Esprits ont, comme nous l'avons dit, fondé le Spiritisme. Les repousser après les avoir acclamées, c'est vouloir saper le Spiritisme par sa base, lui enlever sa pierre d'assise ; telle ne peut être la pensée de Spirites sérieux et dévoués, car ce serait absolument comme celui qui se dirait chrétien en déniant la valeur des enseignements du Christ, sous le prétexte que sa morale est identique à celle de Platon. C'est dans ces communications que les Spirites ont trouvé la joie, la consolation, l'espérance ; c'est par elles qu'ils ont compris la nécessité du bien, de la résignation, de la soumission à la volonté de Dieu ; c'est par elles qu'ils supportent avec courage les vicissitudes de la vie, par elles qu'il n'y a plus de séparation réelle entre eux et les objets de leurs plus tendres affections. N'est-ce pas se méprendre sur le cœur humain, de croire qu'il puisse renoncer à une croyance qui fait le bonheur !

Nous répétons ici ce que nous avons dit à propos de la prière : Si le Spiritisme doit gagner en influence, c'est en augmentant la somme des satisfactions morales qu'il procure. Que ceux qui le trouvent insuffisant tel qu'il est s'efforcent de donner plus que lui ; mais ce n'est pas en donnant moins, en lui ôtant ce qui en fait le charme, la force et la popularité qu'ils le supplanteront.

Le Spiritisme indépendant

Une lettre, qui nous a été écrite il y a quelque temps, nous parlait du projet de donner à une publication périodique le titre de *Journal du Spiritisme indépendant*. Cette idée étant évidemment le corollaire de celle du *Spiritisme sans les Esprits*, nous allons essayer de poser la question sur son véritable terrain.

Qu'est-ce d'abord que le Spiritisme indépendant ? Indépendant de quoi ? Une autre lettre le dit nettement : c'est le Spiritisme affranchi, non seulement de la tutelle des Esprits, mais de toute direction ou suprématie personnelle, de toute subordination aux instructions d'un chef, dont l'opinion ne peut faire loi, attendu qu'il n'est pas infaillible.

Ceci est la chose du monde la plus facile : elle existe de fait, puisque le Spiritisme, proclamant la liberté absolue de conscience, n'admet aucune contrainte en matière de croyance, et que jamais il n'a

contesté à personne le droit de croire à sa manière en matière de Spiritisme comme en toute autre chose. A ce point de vue, nous nous trouvons parfaitement indépendant nous-même, et nous entendons profiter de cette indépendance. S'il y a subordination, elle est donc toute volontaire ; bien plus, ce n'est pas la subordination à un homme, mais à une idée que l'on adopte parce qu'elle convient, qui survit à l'homme si elle est juste, qui tombe avec lui ou avant lui si elle est fausse.

Pour s'affranchir des idées des autres, il faut nécessairement avoir des idées à soi ; ces idées, on cherche naturellement à les faire prévaloir, sans cela on les garderait pour soi ; on les proclame, on les soutient, on les défend, parce qu'on les croit l'expression de la vérité, car nous admettons la bonne foi, et non l'unique désir de renverser ce qui existe ; le but est d'y rallier le plus de partisans possible, et voilà que celui qui ne veut point de chef se pose lui-même en chef de secte, cherchant à subordonner les autres à ses propres idées. Celui qui dit, par exemple : « Il ne faut plus recevoir les instructions des Esprits, » n'émet-il pas un principe absolu ? N'exerce-t-il pas une pression sur ceux qui en veulent, en les détournant d'en recevoir ? S'il fonde une réunion sur cette base, il doit en exclure les partisans des communications, parce que, si ces derniers étaient en majorité, ils lui feraient la loi. S'il les admet, et qu'il refuse d'obtempérer à leur désir, il attente à la liberté qu'ils ont d'en réclamer. Qu'il inscrive sur son programme : « Ici on ne donne point la parole aux Esprits, » et alors ceux qui désirent les entendre se le tiendront pour dit et ne s'y présenteront pas.

Nous avons toujours dit qu'une condition essentielle de toute réunion Spirite, c'est l'homogénéité, sans quoi il y a dissension. Celui qui en fonderait une sur la base du rejet des communications serait dans son droit ; s'il n'y admet que ceux qui pensent comme lui, il fait bien, mais il n'est pas fondé à dire que, parce qu'il n'en veut pas, personne ne doit en vouloir. Il est, certes, libre d'agir comme il l'entend ; mais, s'il veut la liberté pour lui, il doit la vouloir pour les autres ; puisqu'il défend ses idées et critique celles des autres, s'il est conséquent avec lui-même, il ne doit pas trouver mauvais que les autres défendent les leurs et critiquent les siennes.

On oublie trop, en général, qu'au-dessus de l'autorité d'un homme il en est une à laquelle quiconque se pose en représentant d'une idée ne peut se soustraire : c'est celle de tout le monde ; l'opinion générale est la suprême juridiction qui sanctionne ou renverse l'édifice des

systèmes ; nul ne peut s'affranchir de la subordination qu'elle impose. Cette loi n'est pas moins toute-puissante en Spiritisme. Quiconque froisse le sentiment de la majorité et l'abandonne doit s'attendre à en être abandonné ; là est la cause de l'insuccès de certaines théories et de certaines publications, abstraction faite du mérite intrinsèque de ces dernières, sur lequel on se fait souvent illusion.

Il ne faut pas perdre de vue que le Spiritisme n'est inféodé ni dans un individu, ni dans quelques individus, ni dans un cercle, ni même dans une ville, mais que ses représentants sont dans le monde entier, et que parmi eux il y a une opinion dominante et profondément accréditée ; se croire fort contre tous, parce qu'on a l'approbation de son entourage, c'est s'exposer à de grandes déceptions.

Il y a deux parties dans le Spiritisme : celle des faits matériels, et celle de leurs conséquences morales. La première est nécessaire comme preuve de l'existence des Esprits, aussi est-ce celle par laquelle les Esprits ont commencé ; la seconde, qui en découle, est la seule qui puise amener la transformation de l'humanité par l'amélioration individuelle. L'amélioration est donc le but essentiel du Spiritisme. C'est celui vers lequel doit tendre tout spirite sérieux. Ayant déduit ces conséquences d'après les instructions des Esprits, nous avons défini les devoirs qu'impose cette croyance ; le premier nous avons inscrit sur le drapeau du Spiritisme : *Hors la charité, point de salut*, maxime acclamée, à son apparition, comme le flambeau de l'avenir, et qui bientôt a fait le tour du monde en devenant le mot de ralliement de tous ceux qui voient dans le Spiritisme autre chose qu'un fait matériel. Partout elle a été accueillie comme le symbole de la fraternité universelle, comme un gage de sécurité dans les relations sociales, comme l'aurore d'une ère nouvelle, où doivent s'éteindre les haines et les dissensions. On en comprend si bien l'importance, que déjà on en recueille les fruits ; entre ceux qui s'en font une règle de conduite, règnent la sympathie et la confiance qui font le charme de la vie sociale ; dans tout Spirite de cœur, on voit un frère avec lequel on est heureux de se trouver, car on sait que celui qui pratique la charité ne peut ni faire ni vouloir du mal.

Est-ce donc de notre autorité privée que nous avons promulgué cette maxime ? Et quand nous l'eussions fait, qui pourrait le trouver mauvais ? Mais non ; elle découle de l'enseignement des Esprits, qui eux-mêmes l'ont puisée dans ceux du Christ, où elle est écrite en toutes lettres, comme pierre angulaire de l'édifice chrétien, mais où elle était restée ensevelie pendant dix-huit siècles. L'égoïsme des hom-

mes n'avait garde de la faire sortir de l'oubli pour la mettre en lumière, parce que c'eût été proclamer leur propre condamnation ; ils ont préféré chercher leur salut dans des pratiques plus commodes et moins gênantes. Cependant tout le monde avait lu et relu l'Évangile, et, à bien peu d'exceptions près, personne n'y avait vu cette grande vérité reléguée au second plan. Or, voilà que par l'enseignement des Esprits elle est subitement connue et comprise de tout le monde. Combien d'autres vérités recèle l'Évangile, et qui ressortiront en leur temps ! (*Évangile selon le Spiritisme,* ch. XV.)

En inscrivant au frontispice du Spiritisme la suprême loi du Christ, nous avons ouvert la voie du *Spiritisme chrétien* ; nous sommes donc fondé à en développer les principes, ainsi que les caractères du vrai spirite à ce point de vue.

Que d'autres puissent mieux faire que nous, nous n'allons pas à l'encontre, car nous n'avons jamais dit : « Hors de nous point de vérité. » Nos instructions sont donc pour ceux qui les trouvent bonnes ; elles sont acceptées librement et sans contrainte ; nous traçons une route, la suit qui veut ; nous donnons des conseils à ceux qui nous en demandent, et non à ceux qui croient pouvoir s'en passer ; nous ne donnons d'ordres à personne, parce que nous n'avons pas qualité pour cela.

Quant à la suprématie, elle est toute morale et dans l'adhésion de ceux qui partagent notre manière de voir ; nous ne sommes investi, même pour ceux-là, d'aucun pouvoir officiel, nous n'avons sollicité ni revendiqué aucun privilège ; nous ne nous sommes décerné aucun titre, et le seul que nous prenions avec les partisans de nos idées est celui de frère en croyance ; s'ils nous considèrent comme leur chef, c'est par suite de la position que nous donnent nos travaux, et non en vertu d'une décision quelconque. Notre position est celle que chacun pouvait prendre avant nous ; notre droit, celui qu'a tout le monde de travailler comme il l'entend et de courir la chance du jugement du public.

De quelle autorité gênante ceux qui veulent le Spiritisme indépendant entendent-ils donc s'affranchir, puisqu'il n'y a ni pouvoir constitué, ni hiérarchie fermant la porte à qui que ce soit, puisque nous n'avons sur eux aucune juridiction, et que, s'il leur plait de s'écarter de notre route, nul ne peut les contraindre d'y rentrer ? Nous sommes-nous jamais fait passer pour prophète ou messie ? Prendraient-ils donc au sérieux les titres de grand-prêtre, de souverain pontife, de pape même dont il a plu à la critique de nous gratifier ? Non seulement nous ne nous les sommes jamais octroyés, mais les Spirites ne

nous les ont jamais donnés. – Est-ce de l'ascendant de nos écrits ? Le champ leur est ouvert comme à nous pour se concilier les sympathies du public. S'il y a pression, elle ne vient donc pas de nous, mais de l'opinion générale qui pose son veto sur ce qui ne lui convient pas, et qui elle-même subit l'ascendant de l'enseignement général des Esprits. C'est donc à ces derniers qu'il faut s'en prendre, en définitive, de l'état des choses, et c'est peut-être bien ce qui fait qu'on ne veut plus les écouter. – Est-ce des instructions que nous donnons ? Mais nul n'est forcé de s'y soumettre. – Ont-ils à se plaindre de notre blâme ? Nous ne nommons jamais personne, si ce n'est quand nous avons à louer, et nos instructions sont données sous une forme générale, comme développement de nos principes, à l'usage de tout le monde. Si d'ailleurs elles sont mauvaises, si nos théories sont fausses, en quoi cela peut-il les offusquer ? Le ridicule, si ridicule il y a, sera pour nous. Ont-ils donc tellement à cœur les intérêts du Spiritisme, qu'ils craignent de les voir péricliter entre nos mains ? - Nous sommes trop absolu dans nos idées ? Nous sommes un entêté dont on ne peut rien faire ? Eh ! mon Dieu, chacun a ses petits défauts ; nous avons celui de ne pas penser tantôt blanc, tantôt noir ; nous avons une ligne tracée, et nous n'en dévions pour complaire à personne ; il est probable que nous serons comme cela jusqu'à la fin.

Est-ce notre fortune qu'on envie ? Où sont nos châteaux, nos équipages et nos laquais ? Certes, si nous avions la fortune qu'on nous suppose, ce ne serait toutefois pas en dormant qu'elle serait venue, et bien des gens amassent des millions par un labeur moins rude. - Que faisons-nous donc de l'argent que nous gagnons ? Comme nous ne demandons de comptes à personne, nous n'avons à en rendre à personne ; ce qui est certain, c'est qu'il ne sert pas à nos plaisirs. Quant à l'employer à soudoyer les agents et des espions, nous renvoyons cette calomnie à son adresse. Nous avons à nous occuper de choses plus importantes que de savoir ce que font tels ou tels ; s'ils font bien, ils n'ont à craindre aucune investigation ; s'ils font mal, cela les regarde. S'il en est qui ambitionnent notre position, est-ce dans l'intérêt du Spiritisme ou dans le leur ? Qu'ils la prennent donc avec *toutes ses charges*, et probablement ils ne trouveront pas que ce soit une sinécure aussi agréable qu'ils le supposent. S'ils trouvent que nous conduisons mal la barque, qui les empêchait d'en prendre le gouvernail avant nous ? et qui les en empêche encore aujourd'hui ? - Se plaint-on de nos intrigues pour nous faire des partisans ? Nous atten-

dons qu'on vienne à nous et nous n'allons chercher personne ; nous ne courons même pas après ceux qui nous quittent, parce que nous savons qu'ils ne peuvent entraver la marche des choses ; leur personnalité s'efface devant l'ensemble. D'un autre côté, nous ne sommes pas assez vain pour croire que ce soit pour notre personne qu'on se rallie à nous ; c'est évidemment pour l'idée dont nous sommes le représentant ; c'est donc à cette idée que nous reportons les témoignages de sympathie qu'on veut bien nous donner.

En résumé, le Spiritisme indépendant serait à nos yeux un non-sens, puisque l'indépendance existe de fait et de droit, et qu'il n'y a de discipline imposée à personne. Le champ d'exploration est ouvert à tout le monde ; le juge suprême du tournoi, c'est le public ; la palme est pour celui qui sait la conquérir. Tant pis pour ceux qui tombent avant d'avoir atteint le but.

Parler de ces opinions divergentes qui, en définitive, se réduisent à quelques individualités, et ne font corps nulle part, n'est-ce pas, diront peut-être quelques personnes, y attacher trop d'importance, effrayer les adeptes en leur faisant croire à des scissions plus profondes qu'elles ne le sont ? n'est-ce pas aussi fournir des armes aux ennemis du Spiritisme ?

C'est précisément pour prévenir ces inconvénients que nous en parlons. Une explication nette et catégorique qui réduit la question à sa juste valeur, est bien plus propre à rassurer qu'à effrayer les adeptes ; ils savent à quoi s'en tenir et y trouvent à l'occasion des arguments pour la réplique. Quant aux adversaires, ils ont maintes fois exploité le fait, et c'est parce qu'ils en exagèrent la portée, qu'il est utile de montrer ce qu'il en est. Pour plus ample réponse, nous renvoyons à l'article de la *Revue* d'octobre 1865, page 297, et plus spécialement à la page 307.

La Saint-Charlemagne au collège de Chartres.

Au collège de Chartres on a eu cette année l'idée de joindre à la solennité du banquet de la Saint-Charlemagne une conférence littéraire. Deux élèves de philosophie ont soutenu une controverse dont le sujet était le *Spiritisme*. Voici le compte rendu qu'en donne le *Journal de Chartres* du 11 mars 1866 :

« Pour clore la séance, deux élèves de philosophie, MM. Ernest Clément et Gustave Jumentié, ont mis sur le tapis, dans un dialogue vif et animé, une question qui a le privilège de passionner aujourd'hui bien des têtes : nous voulons dire le *Spiritisme*.

« J. reproche à son compagnon, de tout temps si enjoué, un air sombre et farouche qui le fait ressembler à un auteur de mélodrames, et il lui demande d'où peut provenir un si grand changement.

« C. répond qu'il est tombé la tête la première dans une doctrine sublime, le Spiritisme, qui est venue confirmer d'une manière irréfutable l'immortalité de l'âme et les autres conceptions de la philosophie spiritualiste. Ce n'est point une chimère, comme le prétend son interlocuteur ; c'est un système appuyé sur des faits authentiques, tels que les tables tournantes, les médiums, etc.

« Certes, reprend J., je ne serai pas assez insensé, mon pauvre ami, pour discuter avec toi sur de folles rêveries, dont tout le monde est aujourd'hui complètement désabusé ; et quand on ne fait plus que rire au nez des Spirites, je n'irai pas, par une vaine dispute, donner à vos idées plus de poids qu'elles n'en méritent et leur faire l'honneur d'une réfutation sérieuse. Les admirables expériences des Davenport ont démontré quelle était votre puissance et la foi qu'il fallait avoir en vos miracles. Mais, heureusement, ils ont reçu la juste punition de leur fourberie ; après quelques jours d'un triomphe usurpé, ils ont été forcés de retourner dans leur patrie, et nous ont une fois de plus prouvé qu'il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne.

« Je vois bien, dit à son tour C., que tu n'es pas partisan du progrès. Tu devrais, au contraire, t'apitoyer sur le sort de ces infortunés. Toutes les sciences, à leur début, ont eu leurs détracteurs. N'a-t-on pas vu Fulton repoussé par l'ignorance et traité comme un fou ? N'a-t-on pas vu aussi Lebon méconnu dans sa patrie, mourir misérablement sans avoir joui de ses travaux ? Et pourtant aujourd'hui la surface des mers est sillonnée de bateaux à vapeur, et le gaz répand partout sa vive lumière.

« J. Oui, mais ces inventions reposaient sur des bases solides ; la science était le guide de ces génies et devait forcer la postérité plus éclairée à réparer les erreurs de leurs contemporains. Mais quelles sont les inventions des Spirites ? Quel est le secret de leur science ? Tout le monde a pu l'admirer ; tout le monde a pu applaudir à l'ingénieux mécanisme de leur baguette…

« C. Encore des railleries ? Je te l'ai dit, pourtant ; il y a parmi les

adeptes du Spiritisme des gens fort honorables, des gens dont la conviction est profonde.

« J. Ce n'est que trop vrai ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Que le bon sens n'est pas une chose aussi commune qu'on le pense, et que, comme l'a dit le poète de la Raison :

> Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

« C. Boileau n'aurait pas parlé de la sorte s'il avait vu les tables tournantes. Qu'as-tu à dire contre cela ?

« J. Que je n'ai jamais pu mouvoir le moindre guéridon.

« C. C'est parce que tu es un profane ; pour moi, jamais table ne m'a résisté. J'en ai fait tourner qui pesaient 200 kilogrammes, avec les plats, les assiettes, les bouteilles…

« J. Tu me ferais trembler pour la table de Saint-Charlemagne, si l'appétit des convives ne l'avait si prudemment dégarnie…

« C. Je ne te parle pas des chapeaux ; mais je leur imprimais une rotation puissante au plus léger contact.

« J. Je ne m'étonne pas si ta pauvre tête a tourné avec eux.

« C. Mais enfin des plaisanteries ne sont pas des raisons : c'est l'argument de l'impuissance. Tu ne prouves rien, tu ne réfutes rien.

« J. C'est que ta doctrine n'est qu'un rien, une chimère, un gaz incolore, impalpable, - j'aime mieux le gaz à éclairage, - une exhalaison, une vapeur, une fumée. - Ma foi, mon choix est fait, j'aime mieux celle du Champagne. - O Michel Cervantès ! Pourquoi faut-il que tu sois né deux siècles trop tôt ! C'est à ton immortel Don Quichotte qu'il appartenait de réduire en poudre le Spiritisme. Il a brandi sa lance valeureuse contre les moulins à vent. Et pourtant ils tournaient bien ceux-là ! Comme il aurait pourfendu les armoires parlantes et sonnantes ! Et toi, son fidèle écuyer, illustre Sancho Pança, c'est ta philosophie profonde, c'est ta morale sublime qui serait seule capable de dénouer ces graves théories.

« C. Vous avez beau dire, messieurs les philosophes, vous niez le Spiritisme parce que vous ne savez qu'en faire, parce qu'il vous embarrasse.

« J. Oh ! il ne me cause aucun embarras, et je sais bien ce que j'en ferais si j'avais voix au chapitre. Spirites, magnétistes, somnanbules, armoires, tables parlantes, chapeaux tournants, avec les têtes qu'ils ombragent, je les enverrais tous faire un tour… à Bonneval. »

« Quelques personnes s'étonneront, se scandaliseront peut-être de

voir les élèves du collège de Chartres aborder, sans autres armes que la plaisanterie, une question qui s'intitule *la plus sérieuse des temps modernes*. Franchement, après l'aventure toute récente des frères Davenport, peut-on reprocher à des jeunes gens de s'être égayés de cette mystification ? Cet âge est sans pitié.

« Sans doute on pourrait, en retournant une de leurs phrases d'emprunt, apprendre à ces malins enfants que les grandes découvertes passent souvent par la roche Tarpéienne avant d'arriver au Capitole, et que, pour le Spiritisme, le jour de la réhabilitation n'est peut-être pas éloigné. Déjà les journaux nous annoncent qu'un musicien de Bruxelles, qui est en même temps Spirite, prétend être en rapport avec les Esprits de tous les compositeurs morts ; qu'il va nous transmettre leurs inspirations, et que sous peu nous aurons des œuvres *vraiment* posthumes des Beethoven, des Mozart, des Weber, des Mendelssohn !… Eh bien ! soit ; les écoliers sont de bonne composition : ils ont voulu rire, ils ont ri ; Quand il sera temps de faire des excuses, ils en feront. »

Nous ignorons dans quel but on a permis de traiter cette question dans une solennité de collège ; nous doutons cependant que ce soit par sympathie pour le Spiritisme et en vue de le propager parmi les élèves. Quelqu'un disait à ce sujet que cela ressemblait à certaines conférences en usage à Rome, dans lesquelles il y a l'avocat de Dieu et l'avocat du diable. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que les deux champions n'étaient très forts ni l'un ni l'autre ; ils auraient sans doute été plus éloquents s'ils avaient mieux connu leur sujet, qu'ils n'ont guère étudié, comme on le voit, que dans les articles de journaux à propos des frères Davenport. Le fait n'en a pas moins son importance, et si le but a été de détourner les jeunes gens de l'étude du Spiritisme, nous doutons fort qu'il ait été atteint, car la jeunesse est curieuse. Jusqu'à présent le nom du Spiritisme n'avait franchi que clandestinement la porte des collèges, et ne s'y prononçait qu'en cachette ; le voici maintenant officiellement installé sur les bancs où il fera son chemin. Puisque la discussion est permise, il faudra bien étudier ; c'est tout ce que nous demandons. Les réflexions du journal à ce propos sont extrêmement judicieuses.

Une vision de Paul Ier.

Le czar Paul Ier, qui n'était alors que le grand-duc Paul, se trouvant à Bruxelles, dans une réunion de quelques amis, où l'on parlait de phénomènes regardés comme surnaturels, raconta le fait suivant[4] :

« J'étais, un soir, ou plutôt une nuit, dans les rues de Saint-Pétersbourg, avec Kourakin et deux valets. Nous étions restés longtemps à causer et à fumer, et l'idée nous vint de sortir du palais, incognito, pour voir la ville au clair de lune. Il ne faisait point froid, les jours se rallongeaient ; c'était un de ces moments les plus doux de notre printemps, si pâle en comparaison de ceux du Midi. Nous étions gais ; nous ne pensions à rien de religieux ni de sérieux même, et Kourakin me débitait mille plaisanteries sur les passants très rares que nous rencontrions. Je marchais devant ; un de nos gens me précédait néanmoins ; Kourakin restait de quelques pas en arrière, et l'autre domestique nous suivait un peu plus loin. La lune était claire, on aurait pu lire une lettre ; aussi les ombres, par opposition, étaient longues et épaisses.

« Au détour d'une rue, dans l'enfoncement d'une porte, j'aperçus un homme grand et maigre, enveloppé d'un manteau, comme un Espagnol, avec un chapeau militaire très rabattu sur ses yeux. Il paraissait attendre, et dès que nous passâmes devant lui, il sortit de sa retraite et se mit à ma gauche, sans dire un mot, sans faire un geste. Il était impossible de distinguer ses traits ; seulement, ses pas, en heurtant les dalles rendaient un son étrange, semblable à celui d'une pierre qui en frappe une autre. Je fus d'abord étonné de cette rencontre ; puis, il me parut que tout le côté qu'il touchait presque se refroidissait peu à peu. Je sentis un frisson glacial pénétrer mes membres, et, me retournant vers Kourakin, je lui dis :

« Voilà un singulier compagnon que nous avons là ! - Quel compagnon ? me demanda-t-il. - Mais, celui qui marche à ma gauche et qui fait assez de bruit, ce me semble. »

« Kourakin ouvrait des yeux étonnés, et m'assura qu'à ma gauche il ne voyait personne. - Comment ! tu ne vois pas à ma gauche un homme en manteau qui est là entre le mur et moi ? - Votre Altesse touche le mur elle-même, et il n'y a de place pour personne entre le mur et vous. »

---

[4] Extrait du *Grand Journal* du 3 mars 1866, et tiré d'un ouvrage de M. Hortensius de Saint Albin, intitulé : *Le Culte de Satan*.

« J'allongeai un peu le bras ; en effet, je sentis de la pierre. Cependant l'homme était là, toujours marchant de ce même pas de marteau qui se réglait sur le mien. Je l'examinai attentivement alors, et je vis briller sous ce chapeau, d'une forme singulière, je l'ai dit, l'œil le plus étincelant que j'aie rencontré jamais. Cet œil me regardait, me fascinait ; je ne pouvais pas en fuir le rayon. Ah ! dis-je à Kourakin, je ne sais ce que j'éprouve, mais c'est étrange !

« Je tremblais, non de peur, mais de froid. Je me sentais peu à peu gagner jusqu'au cœur par une impression que rien ne peut rendre. Mon sang se figeait dans mes veines. Tout à coup une voit creuse et mélancolique sortit de ce manteau qui cachait sa bouche et m'appela par mon nom : « Paul ! » Je répondis machinalement, poussé par je ne sais quelle puissance : « Que veux-tu ? Paul ! répéta-t-il. » - Et cette fois l'accent était plus affectueux et plus triste encore. Je ne répliquai rien, j'attendis, il m'appela de nouveau et ensuite il s'arrêta tout court. Je fus contraint d'en faire autant. « Paul ! pauvre Paul ! pauvre prince ! »

« Je me retournai vers Kourakin, qui s'était arrêté aussi. « Entends-tu ? lui dis-je. - Rien absolument, monseigneur ; et vous ? » Quant à moi, j'entendais ; la plainte résonnait encore à mon oreille. Je fis un effort immense, et je demandai à cet être mystérieux qui il était et ce qu'il voulait. « Pauvre Paul ! qui je suis ? Je suis celui qui s'intéresse à toi. Ce que je veux ? je veux que tu ne t'attaches pas trop à ce monde, car tu n'y resteras pas longtemps. Vis en juste, si tu désires mourir en paix ; et ne méprise pas le remords, c'est le supplice le plus poignant des grandes âmes. »

« Il reprit son chemin en me regardant toujours de cet œil qui semblait se détacher de sa tête, et de même que j'avais été forcé de m'arrêter comme lui, je fus forcé de marcher comme lui. Il ne me parla plus et je ne me sentis plus le désir de lui adresser la parole. Je le suivais, car c'était lui qui dirigeait la marche, et cette course dura plus d'une heure encore, en silence, sans que je puisse dire par où j'ai passé. Kourakin et les laquais n'en revenaient point. Regardez-le sourire : il croit encore que j'ai rêvé tout cela.

« Enfin nous approchâmes de la Grande-Place, entre le pont de la Newa et le palais des Sénateurs. L'homme alla droit vers un point de cette place, où je le suivis, bien entendu, et là il s'arrêta encore. « Paul, adieu. Tu me reverras ici et ailleurs encore. » Puis, comme s'il l'eût touché, son chapeau se souleva légèrement tout seul ; je distinguai alors très facilement son visage. Je reculai malgré moi : c'était

l'œil d'aigle, c'était le front basané, le sourire sévère de mon aïeul Pierre le Grand. Avant que je fusse revenu de ma surprise, de ma terreur, il avait disparu.

« C'est à cette même place que l'impératrice élève le monument célèbre qui va bientôt faire l'admiration de toute l'Europe, et qui représente le czar Pierre à cheval. Un immense bloc de granit est la base de cette statue. Ce n'est pas moi qui ai désigné à ma mère cet endroit, choisi ou plutôt deviné d'avance par le fantôme. Et j'avoue qu'en y retrouvant cette statue, je ne sais quel sentiment s'empara de moi. *J'ai peur d'avoir peur*, malgré le prince Kourakin, qui veut me persuader que j'ai rêvé tout éveillé, en me promenant dans les rues. Je me souviens du moindre détail de cette vision, car c'en était une, je persiste à le soutenir. Il me semble que j'y suis encore. Je revins au palais, brisé comme si j'avais fait une longue route et littéralement gelé du côté gauche. Il me fallut plusieurs heures pour me réchauffer dans un lit brûlant et sous des couvertures. »

Le grand-duc Paul regretta plus tard d'avoir parlé de cette aventure, et chercha à la mettre sur le compte de la plaisanterie, mais les préoccupations qu'elle lui causait firent penser qu'elle avait quelque chose de sérieux.

Le fait ayant été lu à la Société de Paris, mais sans intention de faire aucune question à ce sujet, un des médiums obtint spontanément et sans évocation la communication suivante :

(Société de Paris, 9 mars 1866. - Médium, M. Morin.)

Dans la phase nouvelle où vous êtes entrés avec la clef que vous a donnée le Spiritisme, ou révélation des Esprits, tout doit s'expliquer, au moins ce que vous êtes aptes à comprendre.

L'existence de la médiumnité voyante a été la première de toutes les facultés données à l'homme pour correspondre avec ce monde invisible, cause de tant de faits restés jusqu'à ce jour encore sans explication rationnelle. Faites en effet un retour sur les différents âges de l'humanité, et observez avec attention toutes les traditions qui sont parvenues jusqu'à vous, et partout, chez ceux qui vous ont précédés, vous rencontrerez des êtres qui ont été mis, par la vision, en relation avec le monde des Esprits.

De tous les temps, chez tous les peuples, les croyances religieuses se sont établies sur les révélations de visionnaires ou médiums voyants.

Les hommes, trop petits par eux-mêmes, ont toujours été assistés par ceux des invisibles qui les avaient précédés dans l'erraticité, et qui, obéissant à la loi de réciprocité universelle, venaient leur apporter, par des communications souvent inconscientes, les connaissances acquises par eux, et leur tracer la conduite à suivre pour découvrir la vérité.

La première des facultés médianimiques, je l'ai dit, a été la vision ; combien n'a-t-elle pas trouvé d'adversaires parmi les intéressés de tous les temps ! Mais il ne faudrait pas induire de mon langage que toutes les visions sont le résultat de communications réelles ; beaucoup sont dues à l'hallucination de cerveaux affaiblis ou le résultat d'un complot ourdi pour servir un calcul ou satisfaire un orgueil.

Croyez-moi, le médium voyant est de tous le plus impressionnable ; ce que l'on a vu se grave mieux dans l'esprit. Lorsque votre grand-duc[5], fanfaron et vain comme la plupart de ceux de sa race, vit son aïeul lui apparaître, car c'était bien une vision, qui avait sa raison d'être dans la mission que Pierre le Grand avait acceptée en faveur de son petit-fils, et qui consistait à le conduire et à l'inspirer, dès cet instant, la médiumnité a été chez le duc en permanence, et la crainte seule du ridicule l'a empêché de raconter toutes ses visions à son ami.

La médiumnité voyante n'était pas la seule qu'il possédait ; il avait aussi l'intuition et l'audition ; mais, trop imbu des principes de sa première éducation, il a refusé de mettre à profit les sages avertissements que lui donnaient ses guides. C'est par l'audition qu'il a eu la révélation de sa fin tragique. Depuis ce temps, son Esprit a beaucoup progressé ; aujourd'hui il ne craindrait plus le ridicule en croyant à la vision, c'est pourquoi il vient vous dire :

« Grâce à mes chers instructeurs spirituels et à l'observation des faits, je crois à la manifestation des Esprits, à la survivance de l'âme, à la toute-puissance éternelle de Dieu, à la progression constante vers le bien des hommes et des peuples, et me tiens pour fort honoré qu'une de mes puérilités ait donné lieu à une dissertation où j'ai tout à gagner et vous rien à perdre.

« PAUL. »

---

5 Plusieurs Russes assistaient à la séance dans laquelle cette communication a été donnée ; c'est sans doute ce qui a motivé l'expression : *Votre* grand duc.

Le réveil du seigneur de Cosnac.

Notre collègue de la société de Paris, M. Leymarie, étant allé dernièrement faire un voyage dans la Corrèze, s'y entretenait fréquemment du Spiritisme, et y reçut plusieurs communications médianimiques, entre autres celle que nous donnons ci-après, et qui, certes, ne pouvait être dans sa pensée, car il ignorait s'il y avait jamais eu dans le monde un individu du nom de Cosnac. Cette communication est remarquable en ce qu'elle peint la position singulière d'un Esprit qui, depuis deux siècles et demi, ne se croyait pas vivant, mais se trouvait sous l'impression des idées et de la vue des choses de son temps, sans s'apercevoir combien tout avait changé depuis.

(Tulle, 7 mars 1866.)

Il y a deux siècles et demi, qu'inconscient de ma position, je vois sans cesse le château fort de mes ancêtres, les fossés profonds, le seigneur de Cosnac toujours attaché à son roi, à son nom, à ses souvenirs de grandeur ; il y a des pages, des varlets partout ; des hommes d'armes partant pour une expédition secrète. Je suis tous ces mouvements, tout ce bruit ; j'entends les plaintes des prisonniers et des colons, des serfs craintifs qui passent humblement devant la demeure du maître ;… et tout cela n'est qu'un rêve !…

Mes yeux se sont ouverts aujourd'hui pour voir tout le contraire de mon rêve séculaire ! Je vois une grande habitation bourgeoise, mais plus de lignes de défense ; tout est calme. Les grands bois ont disparu ; on dirait qu'une main de fée a transformé la demeure féodale et le paysage agreste qui l'entoure. Pourquoi ce changement ?… Le nom que je porte a donc disparu et le bon vieux temps avec lui ?… Hélas ! il faut perdre mes rêves, mes désirs, mes fictions, car un nouveau monde vient de m'être révélé ! Jadis évêque, fier de mes titres, de mes alliances, conseiller d'un roi, je n'admettais que nos personnalités, qu'un Dieu créant des races privilégiées à qui le monde appartenait de droit, qu'un nom qui devait se perpétuer, et, comme base de ce système, la compression et la souffrance pour le serf et l'artisan.

Quelques mots ont pu réveiller !… Une attraction involontaire (autrefois, j'eus dit diabolique) m'a attiré vers celui qui écrit. Il a discuté avec un prêtre qui emploie, pour la défense de l'Église, tous les arguments que je répétais autrefois, tandis que lui se sert de mots

nouveaux, qu'il explique simplement, et, l'avouerai-je ? c'est son raisonnement qui permet à mes yeux de voir, à mes oreilles d'entendre.

Par lui, je perçois les choses telles qu'elles sont, et, ce qui est plus étrange, après l'avoir suivi en plus d'un endroit où il défend le Spiritisme, je reviens au sentiment de mon existence comme Esprit ; j'apprécie mieux, je définis mieux les grandes lois du vrai et du juste ; je rabaisse mon orgueil, cause de la cataracte qui a pu troubler ma raison, mon jugement, pendant deux siècles et demi, et pourtant voyez la force de l'habitude, de l'orgueil de race !… malgré le changement radical opéré dans les biens de mes aïeux, dans les mœurs, les lois et le gouvernement ; malgré les causeries du médium qui transmet ma pensée, malgré ma visite aux groupes spirites de Paris, et même à ceux des Esprits qui se préparent à l'émigration dans les mondes avancés, ou bien aux réincarnations terriennes, il m'a fallu huit jours de réflexion pour me rendre à l'évidence.

Dans ce long combat entre un passé disparu et la présent qui nous emporte vers les grandes espérances, mes résistances sont tombées, une à une, comme les vieilles armures brisées de nos anciens chevaliers. Je viens faire acte de foi devant l'évidence, et moi, *de Cosnac*, ancien évêque, j'affirme que je vis, que je sens, que je juge. En attendant ma réincarnation, je prépare mes armes spirituelles ; je sens Dieu partout et en tout ; je ne suis pas un démon, je récuse mon orgueil de caste, et dans mon enveloppe fluidique, je rends hommage au Dieu créateur, au Dieu d'harmonie qui appelle à lui tous ses enfants, afin qu'après des vies plus ou moins accidentées, ils arrivent purifiés dans les sphères éthérées où ce Dieu si magnanime les fera jouir de la suprême sagesse.

DE COSNAC.

Nota. - L'avant-dernier archevêque de Sens se nommait Jean-Joseph-Marie-Victoire *de Cosnac* ; il était né, en 1764, au château *de Cosnac*, en Limousin, et y mourut en 1843. Le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, t. 7, p. 301, dit qu'il était le onzième prélat que sa famille avait donné à l'Eglise. Il n'y a donc rien d'impossible à ce qu'un évêque de ce nom ait existé au commencement du dix-septième siècle.

Pensées spirites.

Poésie de M. Eugène NUS.

Les strophes suivantes sont tirées de l'ouvrage *les Dogmes nouveaux*, de M. Eugène *Nus*. Quoique ce ne soit point une œuvre médianimique, on nous saura sans doute gré de les reproduire, à cause des pensées qui y sont si gracieusement exprimées. Sous le titre de : *les Grands mystères*, le même auteur a publié dernièrement un autre remarquable ouvrage dont nous rendrons compte, et dans lequel on retrouve tous les principes fondamentaux de la doctrine spirite, comme solution rationnelle.

O morts aimés, que cette terre
A vus passer, mêlés à nous,
Révélez-nous le grand mystère :
O morts aimés, où vivez-vous ?

Globes flamboyants, qui peuplez l'espace,
Sœurs de notre terre, étoiles des cieux,
Laquelle de vous prépare ma place,
Et me garde un sort sombre ou glorieux ?
Laquelle de vous a reçu les âmes
De ceux que j'aimais et que j'ai perdus ?
Dans un blanc rayon de votre douce flamme,
Sur mon front rêveur sont-ils descendus ?

Ou bien, attachés au sort de la terre
Par la destinée ou par leur amour,
Sont-ils emportés dans notre atmosphère,
Attendant là-haut l'heure du retour ?
Ou, plus près encore, Esprits invisibles,
Sont-ils parmi nous mêlés à nos jours,
Prêchant la concorde aux cœurs sensibles,
Et pleurant tout bas de les trouver sourds ?

Mystère profond de l'âme infinie !
Depuis bien longtemps je te cherche en vain.
J'ai pâli mon front à creuser la vie
Sans pouvoir trouver le secret divin.
Mais, ô morts chéris, qu'importe où vous êtes !
De loin ou de près vous venez à moi ;
J'ai cédé souvent à vos voix secrètes,
Et votre chaleur réchauffe ma foi.

O morts aimés, que cette terre
A vus passer, mêlés à nous,
Révélez-nous le grand mystère :
O morts aimés, où vivez-vous ?

Lettre de M. F. Blanchard au journal *la Liberté*.

On nous prie d'insérer la lettre suivante, adressée à M. le rédacteur en chef du journal *la Liberté*.

« Monsieur,

« Il faut, il est vrai, remplir les colonnes d'un journal, mais lorsque ce *garni* est plein d'insultes adressées à ceux qui ne pensent pas comme vos rédacteurs, du moins comme celui qui a écrit cette platitude, au sujet des frères Davenport, numéro de lundi, il est permis de trouver mauvais de donner son argent à ceux qui ne craignent point de vous traiter de sot, d'ignorant, etc. Or, je suis Spirite, et j'en remercie Dieu. Aussi lorsque mon abonnement à votre journal sera terminé, soyez certain qu'il ne sera pas renouvelé.

« Votre feuille porte un titre sublime ; ne mentez donc pas à ce titre, et sachez que ce mot implique le respect des opinions de chacun. N'oubliez pas surtout que *Liberté* et *Spiritisme* c'est absolument la même chose. Cette synonymie vous étonne ? Lisez, étudiez cette doctrine qui vous paraît si noire ; vous pourrez alors rendre un service à la *Vérité* et à la *Liberté* que vous portez si haut, mais que vous offensez.

« FLORENTIN BLANCHARD, *libraire*, à Marennes. »

« *P. S.* Si ma signature ne vous semblait pas assez lisible, la griffe qui ferme ma lettre vous édifiera. »

Notices bibliographiques.

SUIS-JE SPIRITE ? par Sylvain Alquié, de Toulouse ; brochure in-12, prix : 50 c. Toulouse, chez Caillol et Baylac, 34, rue de la Pomme.

L'auteur, nouvel adepte, ne connaissait le Spiritisme que par les diatribes des journaux à propos des frères Davenport, lorsque le premier article publié par le journal *la Discussion* (voir la *Revue spirite* de février 1866) lui étant tombé sous les yeux, au café, le lui fit voir sous un tout autre jour, et le porta à l'étudier. Ce sont ces impressions qu'il décrit dans sa brochure ; il passe en revue les raisonnements qui l'ont amené à la croyance, et à chacun desquels il se demandait : *suis-je Spirite ?* Sa conclusion est résumée dans le dernier chapitre par ces simples mots : *je suis Spirite*. Cette brochure, écrite avec élégance, clarté et conviction, est une profession de foi sagement raisonnée ; elle mérite les sympathies de tous les adeptes sin-

cères auxquels nous nous faisons un devoir de la recommander, regrettant que le défaut d'espace nous empêche de justifier notre appréciation par quelques citations.

LETTRE A MM. LES DIRECTEURS ET RÉDACTEURS DES JOURNAUX ANTISPIRITES, par A. Grelez, officier d'administration en retraite. Brochure in-8°, prix : 50 c. Paris, Bordeaux, chez les principaux libraires.

Cette lettre, ou mieux ces lettres, datées de Sétif (Algérie), ont été publiées par l'*Union Spirite Bordelaise* dans ses n°s 34, 35, 36. C'est un exposé clair et succinct des principes de la doctrine en réponse aux diatribes de certains journalistes dont l'auteur relève avec convenance les fausses et injustes appréciations. Il ne se flatte assurément pas de les convertir, mais ces réfutations, multipliées dans des brochures à bon marché, ont l'avantage d'éclairer les masses sur le véritable caractère du Spiritisme, et de montrer qu'il trouve partout des défenseurs sérieux qui n'ont besoin que du raisonnement, pour combattre ses adversaires. Nous devons donc des remerciements à M. Grelez, et des félicitations à l'*Union spirite bordelaise* pour avoir pris l'initiative de cette publication.

PHILOSOPHIE SPIRITE extraite du divin *Livre des Esprits*, par Allan Kardec ; par Augustin Babin, de Cognac. 1 vol. in-12 de 200 pages, prix : 1 fr.

LE GUIDE DU BONHEUR, ou *Devoirs généraux de l'homme par amour pour D*ieu ; par le même. Brochure in-12 de 100 pages, prix : 60 c.

NOTIONS D'ASTRONOMIE *scientifique, psychologique et morale*, par le même. Brochure in-12 de 100 pages, prix : 75 c. - Angoulême, chez Nadaud et Ce, 26, rempart Desaix.

Nous ferons remarquer que l'épithète de *divin* est donnée au *Livre des Esprits* par l'auteur et non par nous ; elle caractérise la manière dont il envisage la question. M. Babin est un Spirite de vieille date, et qui prend la doctrine au sérieux, au point de vue moral. Ces trois ouvrages sont le fruit d'une conviction profonde, inaltérable, et à l'abri de toute fluctuation. Ce n'est pas un enthousiaste, mais un homme qui a puisé dans le Spiritisme tant de forces, de consolations et de bonheur qu'il regarde comme un devoir d'aider à propager une croyance qui lui est chère. Son zèle est d'autant plus méritoire qu'il est totalement désintéressé. Il déclare mettre ses livres dans le domaine public à la condition de n'y rien changer et de n'en pas augmenter le prix. Il a bien voulu en mettre une centaine d'exemplaires à notre disposition pour être distribués gratuitement, ce dont nous le prions d'agréer nos biens sincères remerciements.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 5. MAI 1866.

Dieu est partout.

Comment Dieu si grand, si puisant, si supérieur à tout, peut-il s'immiscer dans des détails infimes, se préoccuper des moindres actes et des moindres pensées de chaque individu ? Telle est la question que l'on se pose souvent.

Dans leur état actuel d'infériorité, les hommes ne peuvent que difficilement comprendre Dieu infini, parce qu'ils sont eux-mêmes bornés et limités, c'est pourquoi ils se le figurent borné et limité comme eux ; ils se le représentent comme un être circonscrit, et s'en font une image à leur image. Nos tableaux qui le peignent sous des traits humains ne contribuent pas peu à entretenir cette erreur dans l'esprit des masses, qui adorent en lui la forme plus que la pensée. C'est pour le plus grand nombre un souverain puissant, sur un trône inaccessible, perdu dans l'immensité des cieux, et parce que leurs facultés et leurs perceptions sont bornées, ils ne comprennent pas que Dieu puisse ou daigne intervenir directement dans les plus petites choses.

Dans l'impuissance où est l'homme de comprendre l'essence même de la divinité, il ne peut s'en faire qu'une idée approximative à l'aide de comparaisons nécessairement très imparfaites, mais qui peuvent du moins lui montrer la possibilité de ce qui, au premier abord, lui semble impossible.

Supposons un fluide assez subtil pour pénétrer tous les corps, il est évident que chaque molécule de ce fluide produira sur chaque molécule de la matière avec laquelle elle est en contact une action identique à celle que produirait la totalité du fluide. C'est ce que la chimie nous montre à chaque pas.

Ce fluide, étant *inintelligent*, agit mécaniquement par les seules forces matérielles ; mais si nous supposons ce fluide doué d'intelligence, de facultés perceptives et sensitives, il agira, non plus aveuglément, mais avec discernement, avec volonté et liberté ; il verra, entendra et sentira.

Les propriétés du fluide périsprital peuvent nous en donner une idée. Il n'est point intelligent par lui-même puisqu'il est matière, mais il est le véhicule de la pensée, des sensations et des perceptions de l'esprit ; c'est par suite de la subtilité de ce fluide que les Esprits pénètrent partout, qu'ils scrutent nos pensées, qu'ils voient et agissent à distance ; c'est à ce fluide, arrivé à un certain degré d'épuration, que les Esprits supérieurs doivent le don d'ubiquité ; il suffit d'un rayon de leur pensée dirigé sur divers points, pour qu'ils puissent y manifester leur présence simultanément. L'extension de cette faculté est subordonnée au degré d'élévation et d'épuration de l'Esprit.

Mais les Esprits, quelque élevés qu'ils soient, sont des créatures bornées dans leurs facultés, leur puissance et l'étendue de leurs perceptions ne sauraient, sous ce rapport, approcher de Dieu ; cependant ils peuvent nous servir de point de comparaison. Ce que l'Esprit ne peut accomplir que dans une limite restreinte, Dieu, qui est infini, l'accomplit dans des proportions infinies. Il y a encore cette différence que l'action de l'Esprit est momentanée et subordonnée aux circonstances : celle de Dieu est permanente ; la pensée de l'Esprit n'embrasse qu'un temps et un espace circonscrits : celle de Dieu embrasse l'univers et l'éternité. En un mot, entre les Esprits et Dieu, il y a la distance du fini à l'infini.

Le fluide périsprital n'est pas la pensée de l'Esprit, mais l'agent et l'intermédiaire de cette pensée ; comme c'est le fluide qui la transmet, il en est en quelque sorte imprégné, et dans l'impossibilité où nous sommes d'isoler la pensée, elle semble ne faire qu'un avec le fluide, comme le son semble ne faire qu'un avec l'air, de sorte que nous pouvons, pour ainsi dire, la matérialiser. De même que nous disons que l'air devient sonore, nous pourrions, en prenant l'effet pour la cause, dire que le fluide devient intelligent.

Qu'il en soit ou non ainsi de la pensée de Dieu, c'est-à-dire qu'elle agisse directement ou par l'intermédiaire d'un fluide, pour la facilité de notre intelligence, représentons-nous cette pensée sous la forme concrète d'un fluide intelligent remplissant l'univers infini, pénétrant toutes les parties de la création : la nature entière est plongée dans le *fluide divin* ; tout est soumis à son action intelligente, à sa pré-

voyance, à sa sollicitude ; pas un être, quelque infime qu'il soit, qui n'en soit en quelque sorte saturé.

Nous sommes ainsi constamment en présence de la divinité ; il n'est pas une seule de nos actions que nous puissions soustraire à son regard ; notre pensée est en contact avec sa pensée, et c'est avec raison qu'on dit que Dieu lit dans les plus profonds replis de notre cœur ; *nous sommes en lui comme il est en nous,* selon la parole du Christ. Pour étendre sa sollicitude sur les plus petites créatures, il n'a donc pas besoin de plonger son regard du haut de l'immensité, ni de quitter le *séjour de sa gloire,* car ce séjour est partout ; nos prières, pour être entendues de lui, n'ont pas besoin de franchir l'espace, ni d'être dites d'une voix retentissante, car, sans cesse pénétrés par lui, nos pensées se répercutent en lui.

L'image d'un fluide intelligent universel n'est évidemment qu'une comparaison, mais propre à donner une idée plus juste de Dieu que les tableaux qui le représentent sous la figure d'un vieillard à longue barbe, drapé dans un manteau. Nous ne pouvons prendre nos points de comparaison que dans les choses que nous connaissons ; c'est pour cela qu'on dit tous les jours : L'œil de Dieu, la main de Dieu, la voix de Dieu, le souffle de Dieu, la face de Dieu. Dans l'enfance de l'humanité, l'homme prend ces comparaisons à la lettre ; plus tard, son esprit, plus apte à saisir les abstractions, spiritualise les idées matérielles. Celle d'un fluide universel intelligent, pénétrant tout, comme serait le fluide lumineux, le fluide calorique, le fluide électrique ou tous autres, s'ils étaient intelligents, a pour objet de faire comprendre la possibilité pour Dieu d'être partout, de s'occuper de tout, de veiller sur le brin d'herbe comme sur les mondes. Entre lui et nous la distance est supprimée ; nous comprenons sa présence, et cette pensée, lorsque nous nous adressons à lui, augmente notre confiance, car nous ne pouvons plus dire que Dieu est trop loin et trop grand pour s'occuper de nous. Mais cette pensée, si consolante pour l'humble et l'homme de bien, est trop terrifiante pour le méchant et l'orgueilleux endurcis, qui espéraient se soustraire à lui à la faveur de la distance, et qui, désormais, se sentiront sous les étreintes de sa puissance.

Rien n'empêche d'admettre, pour le principe de souveraine intelligence, un centre d'action, un foyer principal rayonnant sans cesse, inondant l'univers de ses effluves, comme le soleil de sa lumière. Mais où est-il ce foyer ? Il est probable qu'il n'est pas plus fixé sur un point déterminé que ne l'est son action. Si de simples Esprits ont le don d'ubiquité, cette faculté en Dieu doit être sans limites. Dieu remplis-

sant l'univers, on pourrait admettre, à titre d'hypothèse, que ce foyer n'a pas besoin de se transporter, et qu'il *se forme* sur tous les points où sa souveraine volonté juge à propos de se produire, d'où l'on pourrait dire qu'il est partout et nulle part.

Devant ces problèmes insondables, notre raison doit s'humilier. Dieu existe : nous n'en saurions douter ; il est infiniment juste et bon : c'est son essence ; sa sollicitude s'étend à tout : nous le comprenons maintenant ; sans cesse en contact avec lui, nous pouvons le prier avec la certitude d'en être entendu ; il ne peut vouloir que notre bien, c'est pourquoi nous devons avoir confiance en lui. Voilà l'essentiel ; pour le surplus, attendons que nous soyons dignes de le comprendre.

La vue de Dieu.

Puisque Dieu est partout, pourquoi ne le voyons-nous pas ? Le verrons-nous en quittant la terre ? Telles sont aussi les questions que l'on se pose journellement. La première est facile à résoudre : nos organes matériels ont des perceptions bornées, qui les rendent impropres la vue de certaines choses, même matérielles. C'est ainsi que certains fluides échappent totalement à notre vue et à nos instruments d'analyse. Nous voyons les effets de la peste et nous ne voyons pas le fluide qui la transporte ; nous voyons les corps se mouvoir sous l'influence de la force de gravitation, et nous ne voyons pas cette force.

Les choses d'essence spirituelle ne peuvent être perçues par des organes matériels ; ce n'est que par la vue spirituelle que nous pouvons voir les Esprits et les choses du monde immatériel ; notre âme seule peut donc avoir la perception de Dieu. Le voit-elle immédiatement après la mort ? C'est ce que les communications d'outre-tombe peuvent seules nous apprendre. Par elles, nous savons que la vue de Dieu n'est le privilège que des âmes les plus épurées, et qu'ainsi bien peu possèdent, en quittant leur enveloppe terrestre, le degré de dématérialisation nécessaire. Quelques comparaisons vulgaires le feront aisément comprendre.

Celui qui est au fond d'une vallée, environné d'une brume épaisse, ne voit pas le soleil ; cependant, à la lumière diffuse, il juge de la présence du soleil. S'il gravit la montagne, à mesure qu'il s'élève le brouillard s'éclaircit, la lumière devient de plus en plus vive, mais il ne voit pas encore le soleil. Quand il commence à l'apercevoir, il est encore voilé, car la moindre vapeur suffit pour en affaiblir l'éclat. Ce n'est qu'après s'être complètement élevé au-dessus de la couche bru-

meuse, que, se trouvant dans un air *parfaitement pur*, il le voit dans toute sa splendeur.

Il en est de même de celui dont la tête serait enveloppée de plusieurs voiles ; d'abord, il ne voit rien du tout ; à chaque voile qu'on enlève, il distingue une lueur de plus en plus claire ; ce n'est que lorsque le dernier voile a disparu qu'il perçoit nettement les choses.

Il en est encore de même d'une liqueur chargée de matières étrangères ; elle est trouble d'abord ; à chaque distillation sa transparence augmente, jusqu'à ce qu'étant complètement épurée, elle acquiert une limpidité parfaite et ne présente aucun obstacle à la vue.

Ainsi en est-il de l'âme. L'enveloppe périspritale, bien qu'invisible et impalpable pour nous, est pour elle une véritable matière, trop grossière encore pour certaines perceptions. Cette enveloppe se spiritualise à mesure que l'âme s'élève en moralité. Les imperfections de l'âme sont comme des voiles qui obscurcissent sa vue ; chaque imperfection dont elle se défait est un voile de moins, mais ce n'est qu'après s'être complètement épurée qu'elle jouit de la plénitude de ses facultés.

Dieu, étant l'essence divine par excellence, ne peut être perçu dans tout son éclat que par les Esprits arrivés au plus haut degré de dématérialisation. Si les Esprits imparfaits ne le voient pas, ce n'est pas qu'ils en soient *plus éloignés que les autres* ; comme eux, comme tous les êtres de la nature, ils sont plongés dans le fluide divin ; comme nous le sommes dans la lumière, les aveugles aussi sont plongés dans la lumière, et cependant ils ne la voient pas. Les imperfections sont des voiles qui dérobent Dieu à la vue des Esprits inférieurs ; quand le brouillard sera dissipé, ils le verront resplendir : pour cela, ils n'auront besoin, ni de monter, ni d'aller le chercher dans les profondeurs de l'infini ; la vie spirituelle étant débarrassée des taies morales qui l'obscurcissaient, ils le verront en quelque lieu qu'ils se trouvent, fût-ce même sur la terre, car il est partout.

L'Esprit ne s'épure qu'à la longue, et les différentes incarnations sont les alambics au fond desquels il laisse à chaque fois quelques impuretés. En quittant son enveloppe corporelle, il ne se dépouille pas instantanément de ses imperfections ; c'est pourquoi il en est qui, après la mort, ne voient pas plus Dieu que de leur vivant ; mais, à mesure qu'ils s'épurent, ils en ont une intuition plus distincte ; s'ils ne le voient pas, ils le comprennent mieux ; la lumière est moins diffuse. Lors donc que des Esprits disent que Dieu leur défend de répondre à telle question, ce n'est pas que Dieu leur apparaisse ou leur adresse

la parole pour leur prescrire ou leur interdire telle ou telle chose. Non ; mais ils le sentent, ils reçoivent les effluves de sa pensée, comme cela nous arrive à l'égard des Esprits qui nous enveloppent de leur fluide, quoique nous ne les voyions pas.

Aucun homme ne peut donc voir Dieu avec les yeux de la chair. Si cette faveur était accordée à quelques-uns, ce ne serait qu'à l'état d'extase, alors que l'âme est autant dégagée des liens de la matière que cela est possible pendant l'incarnation.

Un tel privilège ne serait d'ailleurs que celui des âmes d'élite, incarnées en mission et non en expiation. Mais comme les Esprits de l'ordre le plus élevé resplendissent d'un éclat éblouissant, il se peut que des Esprits moins élevés, incarnés ou désincarnés, frappés de la splendeur qui les entoure, aient cru voir Dieu lui-même. Tel on voit parfois un ministre pris pour son souverain.

Sous quelle apparence Dieu se présente-t-il à ceux qui se sont rendus dignes de cette faveur ? Est-ce sous une forme quelconque ? Sous une figure humaine, ou comme un foyer resplendissant de lumière ? C'est ce que le langage humain est impuissant à décrire parce qu'il n'existe pour nous aucun point de comparaison qui puisse en donner une idée ; nous sommes comme des aveugles à qui l'on chercherait en vain à faire comprendre l'éclat du soleil. Notre vocabulaire est borné à nos besoins et au cercle de nos idées ; celui des sauvages ne saurait dépeindre les merveilles de la civilisation ; celui des peuples les plus civilisés est trop pauvre pour décrire les splendeurs des cieux, notre intelligence trop bornée pour les comprendre, et notre vue trop faible en serait éblouie.

Une résurrection.

La *Concorde*, journal de Versailles, du 22 février 1866, relate l'épisode suivant d'un récit publié en feuilleton sous le titre de : *En Corse, croquis à la plume.*

Une jeune fille avait une vieille tante qui lui servait de mère, et à laquelle elle portait une tendresse filiale. La tante tomba malade et mourut. On éloigna la jeune fille, mais celle-ci se tint à la porte de la chambre mortuaire, pleurant et priant. Tout à coup elle croit entendre un faible cri et comme un gémissement sourd ; elle ouvre précipitamment la porte et voit sa tante qui avait écarté le drap dont on l'avait recouverte, et qui lui faisait signe d'approcher. Elle lui dit

alors d'une voix éteinte et en faisant un effort suprême : « Saveria, j'étais morte tout à l'heure,… oui, morte… J'ai vu le Seigneur… Il m'a permis de revenir un instant sur cette terre, pour que je puisse te faire un dernier adieu, une dernière recommandation. »

Alors elle lui renouvela un conseil très important qu'elle lui avait donné quelques jours auparavant, et dont dépendait son avenir. Il s'agissait de garder un secret absolu sur un fait dont la divulgation devait entraîner une de ces terribles vengeances si communes dans ce pays. Sa nièce lui ayant promis de se conformer à sa volonté, elle ajouta : « Je puis mourir maintenant, car Dieu te protégera comme il me protége à cette heure, puisque je n'emporterai pas en m'en allant le regret de laisser derrière moi une vengeance à assouvir dans un sillon de sang et de malédictions… Adieu, ma pauvre enfant, je te bénis. » Après ces paroles, elle expira.

Un de nos correspondants, qui connaît personnellement l'auteur, lui demanda si son récit était un conte puisé dans son imagination. « Non, répondit celui-ci, c'est l'exacte vérité. Je tiens le fait de la bouche même de Saveria, alors que j'étais en Corse ; j'ai cité ses propres paroles, et encore ai-je omis certains détails, dans la crainte qu'on ne m'accusât d'exagération. »

Les faits de cette nature ne sont pas sans exemple ; nous en avons cité un très remarquable dans la *Revue* d'août 1863, page 251, sous le titre de : *M. Cardon, médecin*. Ils sont la preuve évidente de l'existence et de l'indépendance de l'âme ; car, si le principe intelligent était inhérent à la matière, il s'éteindrait avec elle. La question est de savoir si, par un acte de la volonté, l'âme peut rentrer momentanément en possession du corps qu'elle vient de quitter.

Il ne faut pas assimiler le fait ci-dessus, ni celui du médecin Cardon, à l'état léthargique. La léthargie est une suspension accidentelle de la sensibilité nerveuse et du mouvement qui offre l'image de la mort, mais qui n'est pas la mort, puisqu'il n'y a pas décomposition, et que des léthargiques ont vécu de longues années après leur réveil. La vitalité, pour être latente, n'en est pas moins dans toute sa force, et l'âme n'est pas plus détachée du corps que dans le sommeil ordinaire. Dans la mort véritable, au contraire, la matière se désorganise, la vitalité s'éteint, le périsprit se sépare ; le travail de la dissolution commence avant même que la mort ne soit accomplie. Tant qu'elle n'est pas consommée, il peut y avoir des retours passagers à la vie, comme ceux que nous avons cités, *mais toujours de courte durée*, attendu que la volonté peut bien retarder de quelques instants la séparation défini-

tive du périsprit, mais qu'elle est impuissante à arrêter le travail de la dissolution, quand le moment est venu. Quelles que soient les apparences extérieures, on peut dire que, toutes les fois qu'il y a retour à la vie, c'est qu'il n'y a pas mort dans l'acception pathologique du mot. Lorsque la mort est complète, ces retours sont impossibles, les lois physiologiques s'y opposent.

Dans la circonstance dont nous parlons, on pouvait donc rationnellement admettre que la mort n'était pas consommée. Le fait ayant été rapporté à la Société de Paris, le guide d'un de nos médiums habitués en donna l'explication suivante, que nous reproduisons sous toute réserve, comme une chose possible, mais non matériellement prouvée, et à titre d'observation.

(Société spirite de Paris, 2 mars 1866. – Médium, M. Morin.)

Dans le cas qui fait le sujet de votre discussion, il y a un fait positif, celui de la morte qui a parlé à sa nièce. Il reste à savoir si ce fait est du domaine matériel, c'est-à-dire s'il y a eu retour momentané à la vie corporelle, ou s'il est de l'ordre spirituel ; c'est cette dernière hypothèse qui est la vraie, car la vieille femme était bien réellement morte. Voici ce qui s'est passé.

La jeune fille, agenouillée au seuil mortuaire, a subi une impulsion irrésistible qui l'a poussée auprès du lit de sa tante, qui, comme je l'ai dit, était bien morte. C'est l'ardente volonté de l'Esprit de cette femme qui a provoqué le phénomène. Se sentant mourir sans pouvoir faire la recommandation si vivement désirée, elle a demandé à Dieu, dans une dernière et suprême prière, de pouvoir dire à sa nièce ce qu'elle désirait lui dire. La séparation étant déjà faite, le fluide périsprital, encore imprégné de son désir, enveloppa la jeune fille et l'entraîna vers sa dépouille. Là, par une permission de Dieu, elle devint médium voyant et auditif ; elle vit et entendit sa tante, parlant et agissant, non avec son corps, mais bien au moyen de son périsprit encore adhérent au corps ; de sorte qu'il y a eu vision et audition spirituelles et non matérielles.

La recommandation de la tante, faite dans un pareil moment et dans des circonstances qui avaient l'air d'une résurrection, devait impressionner plus vivement la jeune fille, et lui en faire mieux comprendre toute l'importance. Bien qu'elle la lui eût déjà faite de son vivant, elle voulait emporter la certitude que sa nièce s'y conformerait, pour éviter les malheurs qui seraient résultés d'une indiscrétion.

Sa volonté n'a pu faire revivre son corps, contrairement aux lois de la nature, mais elle a pu donner à son enveloppe fluidique les apparences de son corps. EBELMAN.

Entretiens d'outre-tombe.

L'Abbé Laverdet.

M. Laverdet était un des pasteurs de l'Eglise française et le coadjuteur de l'abbé Châtel. C'était un homme d'un grand savoir et jouissant, par l'élévation de son caractère, de l'estime de ceux qui l'ont connu. Il est mort à Paris, au mois de novembre dernier. Un de ses plus intimes amis, M. Monvoisin, l'éminent peintre d'histoire, Spirite fervent, ayant désiré avoir de lui quelques paroles d'outre-tombe, nous pria de le faire évoquer. La communication qu'il a donnée ayant, pour son ami et pour son frère, un cachet incontestable d'identité, nous accédons au désir exprimé par ces deux messieurs en la publiant, et cela d'autant plus volontiers qu'elle est instructive à plus d'un égard.

(Société de Paris, 5 janvier 1866. - Médium, M. Desliens.)

Évocation. Votre ami, M. Monvoisin, m'a informé de votre mort aujourd'hui, et, quoique nous n'ayons pas eu l'avantage de vous connaître personnellement, nous vous connaissons de réputation pour la part que vous avez prise à la formation de l'Église française. L'estime dont vous jouissiez à juste titre, et l'étude que vous aviez faite du Spiritisme avant de mourir, jointes au désir de votre ami et de votre frère, nous donnent celui de nous entretenir avec vous si Dieu le permet. Nous serons heureux si vous voulez bien nous faire part de vos impressions comme Esprit, soit sur la réforme religieuse à laquelle vous avez travaillé et les causes qui en ont arrêté le progrès, soit sur la doctrine spirite.

Réponse. Cher monsieur, je suis heureux, bien heureux du bon souvenir de mon cher ami M. Monvoisin. Grâce à lui, je puis aujourd'hui, dans cette honorable assemblée, exprimer mon admiration pour l'homme dont les savantes études ont porté le bonheur dans tous les cœurs déshérités et blessés par l'injustice des hommes. Réformateur moi-même, je suis plus que tout autre en position d'appré-

cier toute la prudence, toute la sagesse de votre conduite, cher monsieur et maître, si vous voulez bien me permettre de vous donner ce titre.

Peu satisfait des tendances générales du clergé orthodoxe, de sa manière parcimonieuse de répandre la lumière due à tous, j'ai voulu, de concert avec l'abbé Châtel, établir sur de nouvelles bases un enseignement, portant le titre de religion, plus en rapport avec les besoins généraux des classes pauvres. Notre but fut louable d'abord, mais notre entreprise péchait par sa base, par son titre, qui était tel qu'on devait venir à nous plutôt pour faire pièce à la religion établie que par conviction intime. Nous le reconnûmes bientôt, mais, trop faciles, nous acceptions avec empressement les enfants que repoussaient d'autres prêtres, faute d'instruction suffisante ou de formalités nécessaires.

Le Spiritisme procède tout autrement ; il est ferme et prudent ; il ne cherche pas le nombre, mais la qualité des adeptes. C'est un enseignement sérieux et non une spéculation.

Notre réforme, qui dès l'abord était complètement désintéressée, fut bientôt considérée, par l'abbé Châtel surtout, comme un moyen de faire fortune. Ce fut là la principale cause de sa ruine. Nous n'avions pas assez d'éléments de résistance, et il faut bien le dire, pas assez d'intrigue, heureusement sans doute, pour mener une telle entreprise à bonne fin. Le premier primat français n'eut pas de successeur. Je n'essayai pas de me poser comme chef d'une secte dont j'avais été un des fondateurs de second ordre, parce qu'en premier lieu je n'approuvais pas toutes les tendances de l'abbé Châtel, tendances que le cher homme a expiées et qu'il expie encore dans le monde des Esprits. D'autre part, ma simplicité y répugnait ; je m'abstins, et j'en suis heureux aujourd'hui.

Lorsqu'on vint me proposer de nouveau de reprendre l'œuvre interrompue, la lecture de vos ouvrages, cher monsieur, avait déjà jeté de profondes racines chez moi. Je compris qu'il s'agissait non-seulement de modifier la forme de l'enseignement, mais aussi l'enseignement lui-même. Par sa nature, notre réforme ne pouvait nécessairement avoir qu'un temps ; fondée sur une idée arrêtée, sur une conception humaine, entièrement développée et bornée à son début, elle devait, même avec toutes chances de succès, se trouver bientôt débordée par les semences progressistes dont nous voyons aujourd'hui la germination.

Le Spiritisme n'a pas ce défaut ; il marche avec le progrès, il est le progrès même et ne saurait être dépassé par celui qu'il précède con-

stamment. Acceptant toutes les idées nouvelles fondées sur la raison et la logique, les développant et en faisant surgir d'inconnues, son avenir est assuré. Permettez-moi, cher monsieur, de vous remercier en particulier du plaisir que j'ai éprouvé à étudier les sages enseignements publiés par vos soins. Mon esprit, troublé par le désir de savoir ce que cachaient tous les mystères de la nature, a été frappé, à leur lecture, de la plus vive lumière.

Je sais que, par modestie, vous repoussez tout éloge personnel ; je sais aussi que ces enseignements ne sont pas votre conception, mais la réunion des instructions de vos guides ; néanmoins, ce n'en est pas moins à votre prudente réserve, à votre habileté à présenter chaque chose en son temps, à votre sage lenteur, à votre modération constante, que le Spiritisme doit, après Dieu et les bons Esprits, de jouir de la considération qu'on lui accorde. Malgré toutes les diatribes, toutes les attaques illogiques et grossières, il n'en est pas moins aujourd'hui une opinion qui fait loi et qui est acceptée par nombre de gens sensés et sérieux, et à l'abri des soupçons. C'est une œuvre d'avenir ; il est sous l'égide du Tout-Puissant, et le concours de tous les hommes supérieurs et intelligents lui sera acquis dès qu'ils connaîtront ses véritables tendances, défigurées par ses adversaires.

Malheureusement le ridicule est une arme puissante en ce pays de progrès ! Quantité de gens éclairés se refusent à étudier certaines idées, même en secret, lorsqu'elles ont été stigmatisées par de plates railleries. Mais il est des choses qui bravent tous les obstacles ; le Spiritisme est de celles-là, et son heure de victoire sonnera bientôt. Il ralliera autour de lui toute la France, toute l'Europe intelligente, et bien sots et bien confus seront ceux qui oseront encore mettre sur le compte de l'imagination des faits reconnus par des intelligences hors ligne.

Quant à mon état personnel, il est présentement satisfaisant ; je ne vous en dirai donc rien ; j'appellerai seulement votre attention et vos prières sur mon ancien collègue, l'abbé Châtel. Priez pour lui. Plus tard, son esprit égaré, mais élevé, pourra vous dicter de sages instructions. Je vous remercie de nouveau de votre bienveillance à mon égard, et me tiens tout à votre disposition, si je puis vous être utile en quoi que ce soit.

L'abbé LAVERDET.

Un père insouciant pour ses enfants.

Charles-Emmanuel JEAN était un artisan bon et doux de caractère, mais adonné à l'ivrognerie dès sa jeunesse. Il avait conçu une vive passion pour une jeune fille de sa connaissance qu'il avait inutilement demandée en mariage ; celle-ci l'avait toujours repoussé, disant qu'elle n'épouserait jamais un ivrogne. Il en épousa une autre dont il eut plusieurs enfants ; mais, absorbé qu'il était par la boisson, il ne se préoccupa en rien ni de leur éducation, ni de leur avenir. Il mourut vers 1823, sans qu'on sût ce qu'il était devenu. L'un de ses fils marcha sur les traces de son père ; il partit pour l'Afrique et l'on n'en entendit plus parler. L'autre était d'une nature toute différente ; sa conduite fut toujours régulière. Entré de très bonne heure en apprentissage, il se fit aimer et estimer de ses patrons comme ouvrier rangé, laborieux, actif et intelligent. Par son travail et ses économies, il se fit une position honorable dans l'industrie, et éleva d'une manière très convenable une nombreuse famille. C'est aujourd'hui un Spirite fervent et dévoué.

Un jour, dans une conversation intime, il nous exprimait le regret de n'avoir pu assurer à ses enfants une fortune indépendante ; nous cherchâmes à rassurer sa conscience en le félicitant, au contraire, sur la manière dont il avait rempli ses devoirs de père. Comme il est bon médium, nous le priâmes de demander une communication, sans faire appel à un Esprit déterminé. Il écrivit :

« C'est moi, Charles-Emmanuel. »

C'est mon père, dit-il ; pauvre père ! Il n'est pas heureux.

L'Esprit continue : Oui, le maître a raison ; tu as plus fait pour tes enfants que je n'ai fait pour toi ; aussi ai-je une tâche rude à remplir. Bénis Dieu, qui t'a donné l'amour de la famille.

Demande (par M. Allan Kardec). D'où vous venait votre penchant à l'ivrognerie ? - *Réponse*. Une habitude de mon père, dont j'ai hérité ; c'était une épreuve que j'aurais dû combattre.

Remarque. Son père avait, en effet, le même défaut, mais il n'est pas exact de dire que c'était une habitude dont il avait hérité ; il a tout simplement cédé à l'influence du mauvais exemple. On n'hérite pas des vices de caractère, comme on hérite des vices de conformation ; le libre arbitre peut tout sur les premiers, et ne peut rien sur les seconds.

D. Quelle est votre position actuelle dans le monde des Esprits ?

- *R*. Je suis sans cesse à chercher mes enfants et celle qui m'a tant fait souffrir ; celle qui m'a toujours repoussé.

D. Vous devez avoir une consolation dans votre fils Jean, qui est un homme honoré et estimé, et qui prie pour vous, quoique vous vous soyez peu occupé de lui ? - *R*. Oui, je le sais, il l'a fait, et il le fait encore ; c'est pourquoi il m'est permis de vous parler. Je suis toujours près de lui à tâcher de soulager ses fatigues ; c'est ma mission ; elle ne finira qu'à la venue de mon fils parmi nous.

D. Dans quelle situation vous êtes-vous trouvé comme Esprit, après votre mort ? - *R*. D'abord je ne me croyais pas mort ; je buvais sans cesse ; je voyais Antoinette, que je voulais atteindre et qui me fuyait. Puis, je cherchais mes enfants, que j'aimais malgré tout, et que ma femme ne voulait point me rendre. Alors je me révoltais en reconnaissant mon néant et mon impuissance, et Dieu m'a condamné à veiller sur mon fils Jean, qui ne mourra jamais par accident, car partout et toujours je le sauve d'une mort violente.

Remarque. En effet, M. Jean a maintes fois échappé, comme par miracle, à des dangers imminents ; il a failli être noyé, être brûlé, être broyé dans les engrenages d'une mécanique, sauter avec une machine à vapeur ; dans sa jeunesse, il a été pendu par accident, et toujours un secours inespéré l'a sauvé au moment le plus critique, ce qui est dû, à ce qu'il paraît à la surveillance exercée par son père.

D. Vous dites que Dieu vous a *condamné* à veiller à la sécurité de votre fils ; je ne vois pas que ce soit là une punition ; puisque vous l'aimez, ce doit être, au contraire, une satisfaction pour vous. Une foule d'Esprits sont préposés à la garde des incarnés, dont ils sont les protecteurs, et c'est là une tâche qu'ils sont heureux de remplir. - *R*. Si, maître ; je devais ne point délaisser mes enfants comme je l'ai fait ; alors la loi de justice me condamne à réparer. Je ne le fais point à contrecœur ; je suis heureux de le faire par amour pour mon fils ; mais *la douleur qu'il éprouverait dans les accidents dont je le sauve, c'est moi qui la supporte* ; s'il devait être percé de dix balles, je ressentirais le mal qu'il endurerait si la chose s'accomplissait. Voilà la punition que je me suis justement attirée en ne remplissant pas auprès de lui mes devoirs de père pendant ma vie.

D. (Par M. Jean.) Voyez-vous mon frère Numa, et pouvez-vous me dire où il est ? (Celui qui était adonné à l'ivrognerie et dont le sort est resté ignoré.) - *R*. Non, je ne le vois pas, je le cherche. Ta fille Jeanne l'a vu sur les côtes d'Afrique tomber à la mer ; je n'étais pas là pour le secourir ; je ne le pouvais pas.

Remarque. La fille de M. Jean, dans un moment d'extase, l'avait effectivement vu tomber à la mer à l'époque de sa disparition.

La punition de cet Esprit offre cette particularité qu'il ressent les douleurs qu'il est chargé d'épargner à son fils ; on comprend, dès lors, que cette mission soit pénible ; mais, comme il ne s'en plaint pas, qu'il la considère comme une juste réparation, et que cela ne diminue pas son affection pour lui, cette expiation lui est profitable.

Souvenirs rétrospectifs d'un Esprit.

(Communication spontanée. - Tulle, 26 février 1866. - Médium, M. Leymarie.)

Savez-vous, mes amis, de quel endroit est datée ma communication ? D'une gorge perdue où les maisons ont disputé leurs assises aux difficultés accumulées par la création. Sur le penchant de collines presque à pic, serpentent des rues étagées ou plutôt pendues aux flancs des rochers. Pauvres demeures qui ont abrité bien des générations ; au-dessus des toits se trouvent les jardins où les oiseaux chantent leur prière. Quand les premières fleurs annoncent de beaux jours pleins d'air et de soleil, cette musique semble sortir des couches aériennes, et l'habitant qui tord et travaille le fer, l'usine et son bruit discordant, marient leur rythme aigre et bruyant à l'harmonie des petits artistes du bon Dieu.

Mais au-dessus de ces maisons éclopées, échevelées, originales, disloquées, il y a de hautes montagnes avec une verdure sans pareille ; le promeneur à chaque pas voit s'élargir l'horizon ; les villages, les églises semblent sortir de l'abîme, et ce panorama étrange, sauvage, changeant, se perd dans le lointain, dominé par des montagnes à la tête blanchie par les neiges.

Mais j'oubliais : vous devez sans doute apercevoir un ruban argenté, clair, capricieux, transparent comme un miroir : c'est la Corrèze. Tantôt encaissée entre des rochers, elle est silencieuse et grave ; tantôt elle s'échappe gaie, joyeuse, à travers les prairies, les saules et les peupliers, en offrant sa coupe aux lèvres de nombreux troupeaux, et sa transparence bienfaisante aux ébats des baigneurs ; elle purifie la ville, qu'elle partage gracieusement.

Je l'aime, ce pays, avec ses vieilles demeures, son gigantesque clocher, sa rivière, son bruit, sa couronne de châtaigniers ; je l'aime

parce que j'y suis né, parce que tout ce que je rappelle à votre esprit bienveillant fait partie des souvenirs de ma dernière incarnation. Des parents aimés, des amis sincères m'ont toujours entouré de tendres soins ; ils aidèrent à mon avancement spirituel. Parvenu aux grandeurs, je leur devais mes sentiments fraternels ; mes travaux les honoraient, et lorsque je viens comme Esprit visiter la ville de mon enfance, je ne puis m'empêcher de monter au Puy-Saint-Clair, la dernière demeure des citoyens de Tulle, saluer les restes terriens des Esprits aimés.

Étrange fantaisie ! Ce cimetière est à cinq cents pieds au-dessus de la ville ; tout autour l'horizon infini. On est seul entre la nature, ses prestiges et Dieu, le roi de toutes les grandeurs, de toutes les espérances. Nos aïeux avaient-ils voulu rapprocher les morts aimés de leur vraie demeure, pour leur dire : Esprits ! dégagez-vous ! l'air ambiant vous appelle. Sortez resplendissants de votre prison, afin que le spectacle enchanteur de cet horizon immense vous prépare aux merveilles que vous êtes appelés à contempler. S'ils ont eu cette pensée, je l'approuve, car la mort n'est pas si lugubre qu'on veut la dépeindre. N'est-elle pas pour les Spirites la vraie vie, la séparation désirée, la bienvenue de l'exilé dans les groupes de l'erraticité, où il vient étudier, apprendre et se préparer à de nouvelles épreuves ?

Dans quelques années, au lieu de gémir, de se couvrir de noir, ce sera une fête pour les Esprits incarnés que cette séparation, lorsque le mort aura rempli les devoirs spirites dans toute l'acception du mot ; mais on pleurera, on gémira pour le terrien égoïste qui ne pratiqua jamais la charité, la fraternité, toutes les vertus, tous les devoirs si bien précisés dans le Livre des Esprits.

Après avoir parlé des morts, me permettrez-vous de parler des vivants ? Je m'attache beaucoup à toutes les espérances, et mon pays, où il y a tant à faire, mérite bien des vœux sincères.

Le progrès, ce niveleur inflexible, est lent, il est vrai, à s'implanter dans les pays montagneux, mais il sait à temps s'imprégner dans les habitudes, dans les mœurs ; il écarte une à une les oppositions, pour laisser entrevoir enfin des lueurs nouvelles à ces parias du travail, dont le corps, toujours penché sur une terre ingrate, est aussi rude que le tracé des sillons.

La vigoureuse nature de ces braves habitants attend la rédemption spirituelle. Ils ne savent pas ce que c'est que penser, juger sainement et utiliser toutes les ressources de l'esprit ; l'intérêt seul les domine dans toute son âpreté, et la nourriture lourde et commune se prête à cette

stérilité de l'esprit. Vivant éloignés du bruit de la politique, des découvertes scientifiques, ils sont comme des bœufs, ignorant leur force, prêts à accepter le joug, et sous le coup de l'aiguillon, ils vont à la messe, au cabaret, au village, non par intérêt, mais par habitude, dormant aux prêches, sautant aux sons discordants d'une musette, poussant des cris insensés, et obéissant brutalement aux mouvements de la chair.

Le prêtre se garde bien de changer ces vieux us et coutumes ; il parle de foi, de mystères, de passion, du diable toujours, et ce mélange incohérent trouve un écho sans harmonie dans les têtes de ces braves gens qui font des vœux, des pèlerinages pieds nus, et se livrent aux coutumes superstitieuses les plus étranges.

Ainsi, quand un enfant est maladif, peu ouvert, manquant d'intelligence, on s'empresse de le porter à un village appelé Saint-Pao (dites Saint-Paul) ; il est d'abord plongé dans une eau privilégiée, mais que l'on paye ; puis on le fait asseoir sur une enclume bénite, et un forgeron, armé d'un lourd marteau, frappe vigoureusement sur l'enclume ; la commotion éprouvée par les coups répétés guérit infailliblement (dit-on) le patient. On appelle cela se faire forger à Saint-Pao. Les femmes qui ont la rate vont aussi se baigner dans l'eau miraculeuse et se faire forger. Jugez par cet exemple sur cent ce qu'est l'enseignement des desservants de ce pays.

Cependant prenez cette brute et parlez-lui intérêt, aussitôt le paysan rusé, prudent comme un sauvage, se défend avec aplomb et déroute les juges les plus fins. Faites un peu de lumière dans son cerveau, apprenez-lui les premiers éléments des sciences, et vous aurez des hommes vrais, forts en santé, des esprits virils et pleins de bonne volonté. Que les chemins de fer croisent ce pays et aussitôt vous aurez un sol plantureux avec du vin, des fruits délicieux, du grain choisi, la truffe parfumée, le marron exquis, le cep ou champignon sans pareil, des bois magnifiques, des mines de charbon inépuisables, du fer, du cuivre, des bestiaux de premier ordre, de l'air, de la verdure, des paysages splendides.

Et lorsque tant d'espérances ne demandent qu'à s'épanouir, lorsque tant d'autres pays sont, comme celui-là, dans une prostration mortelle, désirons que, dans tous les cœurs, dans tous les recoins perdus de ce monde, pénètre le *Livre des Esprits*. La doctrine qu'il renferme peut seule changer l'esprit des populations, en les arrachant à la pression absurde de ceux qui ignorent les grandes lois de l'erraticité, et qui veulent immobiliser la croyance humaine dans un dédale où ils ont

eux-mêmes tant de peine à se reconnaître. Travaillons donc tous avec ardeur à cette rénovation désirée qui doit renverser toutes les barrières, et créer la fin promise à la génération qui nous viendra bientôt.

BALUZE.

Remarque. - Le nom de Baluze est connu de nos lecteurs par les excellentes communications qu'il dicte souvent à son compatriote et médium de prédilection, M. Leymarie. C'est pendant un voyage de ce dernier dans son pays qu'il lui a donné la communication ci-dessus. Baluze, savant historiographe, né à Tulle en 1630, mort à Paris en 1718, a publié un grand nombre d'ouvrages estimés ; il fut bibliothécaire de Colbert. Sa biographie (Dictionnaire de Feller) dit « que les gens de lettres regrettèrent en lui un savant profond, et ses amis un homme doux et bienfaisant. » Il y a à Tulle un quai qui porte son nom. M. Leymarie, qui ignorait l'histoire de Saint-Pao, s'en est informé, et a acquis la certitude que ces pratiques superstitieuses sont encore en usage.

Nécrologie.

Mort du docteur Cailleux,

Président du groupe spirite de Montreuil-sur-Mer.

Le Spiritisme vient de perdre un de ses plus dignes et de ses plus fervents adeptes en la personne de M. le docteur Cailleux, mort le vendredi 20 avril 1866. Nous ne pouvons rendre un plus éclatant hommage à sa mémoire qu'en reproduisant un des articles publiés à ce sujet par le *Journal de Montreuil* du 5 avril.

« Un homme de bien vient de s'éteindre au milieu de la douleur générale. M. CAILLEUX, docteur en médecine depuis près de trente ans, membre du Conseil municipal, membre du Bureau de bienfaisance, médecin des pauvres, médecin des épidémies, est mort vendredi dernier, à 7 heures du soir.

« Lundi, une foule immense, composée de toutes les classes de la société, le conduisait à sa dernière demeure. Le silence religieux qui régna dans tout le parcours du convoi donnait à cette triste et imposante cérémonie le caractère d'une manifestation publique. Ce simple

cercueil, suivi de près de trois mille personnes en pleurs ou plongées dans une douleur muette, eût touché les cœurs les plus durs. C'était toute une ville qui était accourue rendre les derniers devoirs à l'un de ses plus chers habitants ; c'était toute une population qui voulait conduire jusqu'au cimetière celui qui s'était tant de fois sacrifié pour elle.

Les pauvres que M. Cailleux avait si souvent comblés de ses bienfaits ont montré qu'ils avaient un cœur reconnaissant ; un grand nombre d'ouvriers ont enlevé des mains des porteurs le cercueil de leur bienfaiteur et se sont fait une gloire de porter jusqu'au cimetière ce précieux fardeau !…

« Les coins du drap étaient tenus par M. Lecomte, 1er adjoint ; M. Cosyn, 1er conseiller municipal ; M. Hacot, membre du Bureau de bienfaisance, et M. Delplanque, médecin et conseiller municipal. - En avant du cortège marchait le Conseil municipal, précédé de M. Emile Delhomel, maire. Dans l'assemblée, on remarquait M. Charbonnier, sous-préfet ; M. Martinet, procureur impérial ; M. le commandant de place, toutes les notabilités de la ville et les médecins des localités voisines.

« Un grand nombre de soldats de la garnison, que M. Cailleux avait soignés à l'Hôtel-Dieu, avaient obtenu la faveur d'assister à l'enterrement et s'étaient empressés de venir se mêler à la foule.

« Lorsqu'on fut arrivé au cimetière, un ouvrier fendit la foule, et, s'arrêtant devant la tombe, prononça d'une voix émue, au milieu du silence général, ces quelques paroles : « Homme de bien, qui avez été le bienfaiteur des pauvres et qui êtes mort victime de votre sublime dévouement, recevez nos derniers adieux, votre souvenir demeurera éternellement dans nos cœurs. » Après ces paroles, dictées par un sentiment de reconnaissance, la foule s'est retirée dans un recueillement religieux. La tristesse qui régnait sur tous les fronts montrait assez quelle immense perte la ville de Montreuil venait de faire.

« M. Cailleux, en effet, avait su, par ses nombreuses qualités, se conquérir l'estime universelle. Toute sa vie n'a été qu'une longue suite d'actes de dévouement ; il a travaillé jusqu'au dernier jour sans vouloir jamais prendre de repos, et, mardi dernier, il alla encore visiter plusieurs malades à la campagne. Quand on lui parlait de son âge avancé et qu'on l'engageait à se reposer de ses nombreuses fatigues, il eût volontiers répondu comme Arnauld : « J'ai l'éternité tout entière pour me reposer. » Chaque heure de sa vie fut consacrée à soigner les malades, à consoler les affligés ; il ne vivait pas pour lui, mais pour

ses semblables, et toute son existence peut se résumer en ces trois mots : CHARITÉ, DÉVOUEMENT, ABNÉGATION.

« Dans ces derniers temps, lorsque l'épidémie sévit à Étaples et dans les villages des alentours, le docteur Cailleux se mit tout entier au service des malades, il parcourut les villages infestés, visitant les pauvres, soignant les uns, secourant les autres, et ayant des consolations pour tous. Il visita ainsi plus de 800 malades, entrant dans les habitations les plus malsaines, s'asseyant au chevet des moribonds et leur administrant lui-même les remèdes, sans jamais se plaindre, demeurant au contraire d'une humeur toujours égale et d'une gaieté proverbiale. Le malade qui le voyait était déjà à moitié guéri par cette humeur joviale, toujours accompagnée du mot pour rire.

« Huit jours avant sa mort, M. Cailleux est allé visiter ses malades de Berck, Lefaux, Camiers et Étaples, puis sa soirée fut consacrée aux malades de la ville : voilà quel était pour lui l'œuvre d'une seule journée !

« Tant d'abnégation allait lui être funeste, et il devait être la dernière victime du fléau. Le 29 mars, il commença à ressentir une forte diarrhée… Il allait se reposer quand on le demande pour un malade de la campagne. Malgré des conseils amis, il part en disant : « Je ne veux pas exposer un malade par ma faute ; s'il en mourait, j'en serais cause. Je ne fais qu'accomplir mon devoir. » Quand il revint le soir, par un mauvais temps, de nouveaux symptômes de maladie apparaissaient. Il se mit au lit, le mal augmenta, le lendemain la maladie était déclarée, et vendredi il expirait…

« On est effrayé quand on songe aux douleurs terribles que doit ressentir un homme qui connaît sa position, qui se voit mourir. M. Cailleux indiquait lui-même le traitement à suivre à deux de ses confrères accourus auprès de lui pour l'assister. Il savait bien qu'il n'en guérirait pas. « Si le mieux ne se fait pas bientôt sentir, disait-il, dans douze heures je n'existerai plus. » Il se voyait mourir, il sentait la force vitale diminuer et s'éteindre peu à peu, sans pouvoir arrêter cette marche vers la tombe. Ses derniers moments furent calmes et sereins, et je ne saurais mieux appeler cette mort que le repos dans le Seigneur. *Beati qui moriuntur in Domino*.

« Quelques heures avant sa mort, on lui demandait quel remède il fallait employer. « La science humaine, dit-il, a employé tous les remèdes qui sont en son pouvoir, Dieu seul peut maintenant arrêter le mal, il faut se confier en sa divine providence. » - Il se pencha alors sur son lit, et, les yeux fixés vers le ciel, comme s'il eût éprouvé

un avant-goût de la béatitude céleste, il expira sans douleur, sans aucun cri, de la mort la plus douce et la plus calme.

« Homme de bien, dont toute la vie ne fut qu'un long dévouement, vous avez travaillé sur cette terre, maintenant vous jouissez de la récompense que Dieu réserve à ceux qui ont toujours observé sa loi. Alors que l'égoïsme coulait à pleins bords sur la terre, vous, vous débordiez d'abnégation et de charité. Visiter les pauvres, secourir les malades, consoler les affligés, voilà quelle fut votre œuvre. Oh ! que de familles vous ont béni ! que de pères à qui vous avez sauvé leurs enfants pendant la dernière épidémie, que d'enfants qui allaient être orphelins et que vous avez ravis au fléau destructeur, que de familles sauvées par votre dévouement sont venues, lundi, de plusieurs lieues pour vous accompagner à votre dernière demeure et pleurer sur votre tombeau.

« Votre vie fut toujours pure et sans tache ; votre mort fut héroïque ; soldat de la charité, vous avez succombé en sauvant vos frères de la mort, vous avez péri frappé par le fléau que vous combattiez. Ce glorieux dévouement allait recevoir sa récompense, et bientôt la croix d'honneur, que vous aviez si noblement gagnée, allait briller sur votre poitrine… Mais Dieu avait sur vous d'autres desseins, il vous préparait une récompense plus belle que les récompenses des hommes, il vous préparait le bonheur qu'il réserve à ses fidèles serviteurs. Votre âme s'est envolée dans ces mondes supérieurs où, débarrassée de cette lourde enveloppe matérielle, délivrée de tous les liens qui, sur cette terre, pèsent sur nous, elle jouit maintenant de la perfection et du bonheur qui l'attendaient.

« En ce jour de félicité, ne nous oubliez pas, pensez aux nombreux amis que vous laissez sur cette terre et que votre séparation plonge dans une profonde douleur. Fasse le Ciel qu'un jour nous vous retrouvions là-haut pour y jouir d'un bonheur éternel… C'est cette espérance qui nous console et qui nous donnera la force de supporter avec patience votre absence… A.J. »

Pour copie conforme : JULES DUVAL.

Qu'on me permette, comme complément de cet article, de citer quelques fragments du magnifique discours funèbre prononcé, il y a un an, par Victor Hugo.

(Suit un extrait de ce discours que nous avons publié dans la *Revue* de février 1865, p. 59.)

Ce ne sont certainement pas des apôtres du *néantisme* qui écrivent de telles paroles.

La lettre par laquelle on nous informe de cet événement contient le passage suivant :

« M. Cailleux, docteur en médecine, président du groupe spirite de Montreuil, vient de mourir victime de son dévouement pendant le choléra qui a désolé nos contrées. Il est mort en spirite convaincu, et le clergé de la ville a cru devoir, pour cette raison, lui refuser la sépulture ecclésiastique ; mais, comme vous le verrez par le numéro du journal que je vous envoie, toute la population a rendu un solennel hommage à ses vertus. Néanmoins la famille a fait des démarches à l'évêché pour qu'un service funèbre fût chanté à l'église, quoiqu'il n'y ait eu qu'un enterrement civil. On l'a obtenu, et le service a eu lieu le jeudi 5 avril.

« Le Spiritisme fait une grande perte par la mort de M. Cailleux, et je suis persuadé que tous mes frères en croyance s'associeront à mes légitimes regrets. Grâce à son dévouement et à son zèle éclairé, la doctrine a fait de si rapides progrès dans nos contrées que dans la ville et les environs on compte plusieurs centaines de spirites.

« Le Conseil municipal de la ville de Montreuil a décidé, à l'unanimité, sur la proposition de M. le maire, qu'un monument public serait élevé aux frais de la ville, comme hommage rendu à la mémoire de cet homme de bien. »

On nous a adressé l'extrait suivant d'une communication donnée par lui à ses collègues de Montreuil ; on en a supprimé ce qui a trait à des choses personnelles :

« … Vous revenez à ma mort. Eh bien ! elle a été utile à notre cause, en ce sens qu'elle a éveillé l'attention endormie de nombre d'âmes privées de vérité, et par conséquent, de vie. Toute chose qui disparaît laisse toujours un vide dans la place qu'elle occupait ; mais, sachez-le, ce vide n'est qu'apparent, il n'existe que pour vous qui voyez *court*, car il se trouve comblé d'une autre part. Vous ne perdez donc rien, je le répète, à ma mort ; au contraire, vous y gagnerez beaucoup, non que j'aie fait pendant ma vie corporelle des prodiges de charité propres à mettre en relief la doctrine que nous professions ensemble, mais parce que, fidèle aux principes spirites, j'ai été l'objet de manifestations hostiles qui devaient nécessairement appeler des manifestations contraires. Il n'en est jamais autrement sur la terre :

le bien et le mal ne se heurtent-ils pas chaque fois qu'ils se rencontrent ?

« Il résulte donc de tout ceci, qu'à l'heure qu'il est vous entrez dans une phase nouvelle que nos bons guides avaient préparée depuis longtemps par leurs enseignements. Mais de décomposition de votre société, - point, - si vous persistez toujours dans les sentiments dont je vous vois animés en ce moment. Savez-vous quelle est ma récompense ? C'est de voir le bonheur relatif que vous éprouvez par la doctrine dont je me suis montré, en toute circonstance, le zélé champion. Il vous est difficile de concevoir une joie plus pure. Que sont, à côté d'elle, les joies grossières de votre monde ? Que sont les honneurs sous lesquels vous cachez les misères de vos âmes ? que sont les plaisirs que vous recherchez pour étourdir vos tristes retours ? qu'est tout cela en comparaison de ce que je ressens ? Rien ! moins qu'une fumée.

« Persévérez dans vos sentiments, persévérez-y jusqu'à la mort.

« J'ai vu que vous vous proposez de vous organiser régulièrement : c'est une sage mesure ; la faiblesse doit se précautionner toujours contre les embûches et les surprises de l'esprit du mal. Ah ! l'esprit du mal ! ce n'est pas Satan. On le rencontre à chaque pas dans le monde que vous coudoyez. Réglez donc l'ordre de vos séances, de vos évocations, de vos études. Liez-vous les uns aux autres par les liens volontaires de la charité, de la bienveillance et de la soumission. Voilà la meilleure manière de récolter des fruits abondants et doux. »

Voici la première communication qu'il a donnée à la société de Paris :

(13 avril 1866. - Médium, M. Morin.)

Évocation.

Cher et vénéré docteur Cailleux,

Nous avions su, de votre vivant, vous apprécier comme spirite fervent et dévoué ; appelé sans doute par la Providence à implanter la doctrine dans votre contrée, vous en avez tenu le drapeau haut et ferme, bravant sans défaillance les sarcasmes et la persécution ; aussi le succès a couronné vos efforts. Ce n'est pas seulement le frère en croyance que nous venons saluer aujourd'hui à son départ de la terre, c'est l'homme de bien, celui qui non-seulement a prêché le Spiritisme

par ses paroles, mais qui a su le faire aimer et respecter par son exemple et la pratique des vertus chrétiennes. Recevez donc ici l'expression de nos plus vives sympathies et l'espoir que vous voudrez bien venir souvent au milieu de nous et vous associer à nos travaux.

Réponse. - Me voici, merci. - Vous parliez tout à l'heure des tendances inhérentes à l'organisme humain. On observe plus spécialement celles qui tiennent des mauvais instincts, parce que les hommes sont toujours portés à se garder de ce qui peut leur être nuisible ou leur causer quelque embarras ; mais les tendances au bien passent souvent inaperçues aux yeux de la société, parce qu'il est beaucoup plus difficile de trouver et de montrer la violette que de rencontrer le Chardon.

Si je commence ainsi, n'en soyez pas surpris. Comme vous le disiez tout à l'heure, l'Esprit est seul responsable de ses actes ; il ne peut s'excuser en attribuant sa faute à Dieu ; non, les bons et les mauvais sentiments sont le résultat d'acquêts antérieurs. De mon vivant, porté d'instinct vers le bien, au soulagement de mes frères en Dieu, je décline l'honneur de toutes vos louanges, car je n'ai pas eu de peine à suivre la voie que me traçait mon cœur ; je n'ai point eu de lutte à soutenir contre les instincts contraires ; je n'ai fait que me laisser aller tout doucement sur la pente de mon goût, qui me disait bien haut : « Marche ! tu es dans la bonne route » ; et la satisfaction morale de tout mon être intelligent était si grande, que j'étais certainement aussi heureux que l'avare qui assouvit sa passion pour l'or en le contemplant et en le caressant. Je vous le répète, je n'ai point de mérite à cet égard ; néanmoins je vous remercie de vos bonnes paroles, qui ne sont pas entendues en vain par ceux à qui elles s'adressent. Si élevés qu'ils soient, les Esprits ressentent toujours du bonheur d'une pensée sympathique.

Je n'ai point tardé à revenir de l'émotion bien naturelle résultant du passage de la vie matérielle à celle des Esprits, mais la conviction profonde d'entrer dans un monde plus vivant m'a aidé à me faire revenir à moi ; je ne puis mieux comparer mon passage de vie à trépas qu'à un évanouissement sans souffrances, sans fatigues. Je me suis réveillé *de l'autre côté* aux doux attouchements fluidiques de mes chers parents et amis spirituels. J'ai ensuite vu ma pauvre dépouille mortelle, et je l'ai bénie de ses bons et loyaux services ; car, docile à ma volonté, je n'ai eu, de ma vie, de luttes sérieuses à soutenir entre mon Esprit et ma matière ; c'est donc avec joie que j'ai accompagné au champ du repos mon pauvre corps, qui m'avait aidé à empêcher

beaucoup de mes co-incarnés de faire ce voyage qu'ils n'envisageaient pas tous comme moi.

Je pardonne à tous ceux qui, de façon ou d'autre, ont cru me faire du mal ; quant à ceux qui ont refusé de prier pour moi dans le temple consacré, je serai plus charitable que la charité qu'ils prêchent : je prie pour eux. C'est ainsi qu'il faut faire, mes bons frères en croyance ; croyez-moi, et pardonnez à ceux qui luttent contre vous, car ils ne savent ce qu'ils font. Docteur CAILLEUX.

Remarque. - Les premières paroles de cette communication prouvent que l'Esprit était présent et avait assisté aux discussions de la séance. On avait en effet discuté un fait remarquable d'*instinct incendiaire précoce* chez un enfant de quatre ans et demi, rapporté par le *Salut public* de Lyon. Ce fait, qui a fourni le sujet d'une étude importante, sera publié dans le prochain numéro.

Remarquons aussi chez M. Cailleux l'absence de tous les préambules ordinaires chez les Esprits qui viennent de quitter la terre. On voit de suite que ce n'est pas un faiseur de phrases ni de compliments. Il dit *merci*, et pense que ce mot suffit pour faire comprendre sa pensée et qu'on doit s'en contenter ; puis il entre brusquement en matière, comme un homme qui se trouve sur son terrain et ne veut pas perdre son temps en paroles inutiles ; il parle comme s'il n'y avait eu aucune interruption dans son existence : on dirait M. Cailleux de Montreuil venu faire visite à la société de Paris.

S'il décline le mérite de ses actes, c'est certainement par modestie ; ceux qui font le bien sans effort sont arrivés à un degré d'avancement qui le leur rend naturel ; s'ils n'ont plus à lutter aujourd'hui, ils ont lutté dans d'autres circonstances : la victoire est remportée ; ceux qui ont à combattre des tendances mauvaises en sont encore à la lutte ; plus tard, le bien ne leur coûtera aucun effort, ils le feront sans y penser. Pour avoir vaincu plus tôt, le mérite n'en existe pas moins.

Le docteur Cailleux est un de ces hommes qui, comme le docteur *Demeure* et tant d'autres, honorent la doctrine qu'ils professent, et donnent le plus éclatant démenti aux détracteurs du Spiritisme.

Dissertations spirites.

INSTRUCTION POUR M. ALLAN KARDEC.

(Paris, 23 avril 1866. - Médium, M. Desliens.)

La santé de M. Allan Kardec s'affaiblissant de jour en jour par suite de travaux excessifs auxquels il ne peut suffire, je me vois dans la nécessité de lui répéter de nouveau ce que je lui ai déjà dit maintes fois : Vous avez besoin de repos ; les forces humaines ont des bornes que votre désir de voir progresser l'enseignement vous porte souvent à enfreindre ; vous avez tort, car, en agissant ainsi, vous ne hâterez pas la marche de la doctrine, mais vous ruinerez votre santé et vous vous mettrez dans l'impossibilité matérielle d'achever la tâche que vous êtes venu remplir ici-bas. Votre maladie actuelle n'est que le résultat d'une dépense incessante de forces vitales qui ne laisse pas à la réparation le temps de se faire, et d'un échauffement du sang produit pas le manque absolu de repos. Nous vous soutenons, sans doute, mais à la condition que vous ne déferez pas ce que nous faisons. Que sert-il de courir ? Ne vous a-t-on pas dit maintes fois que chaque chose viendrait en son temps et que les Esprits préposés au mouvement des idées sauraient faire surgir des circonstances favorables quand le moment d'agir serait venu ?

Lorsque chaque Spirite recueille ses forces pour la lutte, pensez-vous qu'il soit de votre devoir d'épuiser les vôtres ? – Non ; en tout, vous devez donner l'exemple et votre place sera sur la brèche au moment du danger. Qu'y feriez-vous si votre corps affaibli ne permettait plus à votre esprit de se servir des armes que l'expérience et la révélation vous ont mises entre les mains ? – Croyez-moi, remettez à plus tard les grands ouvrages destinés à compléter l'œuvre ébauchée dans vos premières publications ; vos travaux courants et quelques petites brochures urgentes ont de quoi absorber votre temps, et doivent être les seuls objets de vos préoccupations actuelles.

Je ne vous parle pas seulement en mon propre nom, je suis ici le délégué de tous ces Esprits qui ont contribué si puissamment à la propagation de l'enseignement par leurs sages instructions. Ils vous disent par mon intermédiaire que ce retard que vous pensez nuisible à l'avenir de la doctrine est une mesure nécessaire à plus d'un point de vue, soit parce que certaines questions ne sont pas encore complè-

tement élucidées, soit pour préparer les Esprits à se les mieux assimiler. Il faut que d'autres aient déblayé le terrain, que certaines théories aient prouvé leur insuffisance et fait un plus grand vide. En un mot, le moment n'est pas opportun ; ménagez-vous donc, car lorsqu'il en sera temps, toute votre vigueur de corps et d'esprit vous sera nécessaire. Le Spiritisme a été jusqu'ici l'objet de bien des diatribes, il a soulevé bien des tempêtes ! croyez-vous que tout mouvement soit apaisé, que toutes les haines soient calmées et réduites à l'impuissance ? Détrompez-vous, le creuset épurateur n'a pas encore rejeté toutes les impuretés ; l'avenir vous garde d'autres épreuves et les dernières crises ne seront pas les moins pénibles à supporter.

Je sais que votre position particulière vous suscite une foule de travaux secondaires qui emploient la meilleure partie de votre temps. Les demandes de toutes sortes vous accablent, et vous vous faites un devoir d'y satisfaire autant que possible. Je ferai ici ce que vous n'oseriez sans doute faire vous-même, et, m'adressant à la généralité des Spirites, je les prierai, dans l'intérêt du Spiritisme lui-même, de vous épargner toute surcharge de travail de nature à absorber des instants que vous devez consacrer presque exclusivement à l'achèvement de l'œuvre. Si votre correspondance en souffre un peu, l'enseignement y gagnera. Il est quelquefois nécessaire de sacrifier les satisfactions particulières à l'intérêt général. C'est une mesure urgente que tous les adeptes sincères sauront comprendre et approuver.

L'immense correspondance que vous recevez est pour vous une source précieuse de documents et de renseignements ; elle vous éclaire sur la marche vraie et les progrès réels de la doctrine ; c'est un thermomètre impartial ; vous y puisez en outre des satisfactions morales qui ont plus d'une fois soutenu votre courage en voyant l'adhésion que rencontrent vos idées sur tous les points du globe ; sous ce rapport, la surabondance est un bien et non un inconvénient, mais à la condition de seconder vos travaux et non de les entraver, en vous créant un surcroît d'occupations.

Doct. DEMEURE.

Bon monsieur Demeure, je vous remercie de vos sages conseils. Grâce à la résolution que j'ai prise de me faire suppléer, sauf les cas exceptionnels, la correspondance courante souffre peu maintenant, et ne souffrira plus à l'avenir ; mais que faire de cet arriéré de plus de cinq cents lettres que, malgré toute ma bonne volonté, je ne puis parvenir là mettre à jour ?

R. Il faut, comme on dit en terme de commerce, les passer en bloc par compte de profits et pertes. En annonçant cette mesure dans la *Revue*, vos correspondants sauront à quoi s'en tenir ; ils en com-

prendront la nécessité, et ils la trouveront surtout justifiée par les conseils qui précèdent. Je le répète, il serait impossible que les choses allassent longtemps comme cela ; tout en souffrirait, et votre santé et la doctrine. Il faut, au besoin, savoir faire les sacrifices nécessaires. Tranquille désormais sur ce point, vous pourrez vaquer plus librement à vos travaux obligatoires. Voilà ce que vous conseille celui qui sera toujours votre ami dévoué. DEMEURE.

Déférant à ce sage conseil, nous prions ceux de nos correspondants avec lesquels nous sommes depuis si longtemps en retard d'agréer nos excuses et nos regrets de n'avoir pu répondre en détail, et comme nous l'aurions désiré, à leurs bienveillantes lettres. Ils voudront bien recevoir ici collectivement l'expression de nos sentiments fraternels.

De l'acquiescement à la prière.

(Paris, avril 1866. - Médium, madame D…)

Vous vous figurez presque toujours que ce que vous demandez dans la prière doit s'accomplir par une sorte de miracle ; cette croyance erronée est la source d'une foule de pratiques superstitieuses et de bien des déceptions. Elle conduit aussi à la négation de l'efficacité de la prière ; de ce que votre demande n'est pas accueillie de la manière que vous l'entendiez, vous en concluez qu'elle était inutile, et alors, parfois, vous murmurez contre la justice de Dieu. D'autres pensent que, Dieu ayant établi des lois éternelles auxquelles tous les êtres sont soumis, il n'y peut déroger pour accéder aux demandes qui lui sont faites. C'est pour vous prémunir contre l'erreur, ou mieux contre l'exagération de ces deux idées que je me propose de vous donner quelques explications sur le mode d'acquiescement à la prière.

Il est une vérité incontestable, c'est que Dieu n'intervertit et ne suspend pour *personne* le cours des lois qui régissent l'univers ; sans cela, l'ordre de la nature serait incessamment bouleversé par le caprice du premier venu. Il est donc certain que toute prière qui ne pourrait être exaucée que par une dérogation à ces lois demeure sans effet ; telle serait, par exemple, celle qui aurait pour objet le retour à la vie d'un homme véritablement mort, ou le rétablissement de la santé si le désordre de l'organisme est irrémédiable.

Il n'est pas moins certain qu'il n'est donné aucune attention aux demandes futiles ou inconsidérées ; mais soyez persuadés que toute prière pure et désintéressée est écoutée, et qu'il est toujours tenu compte de l'intention, lors même que Dieu, dans sa sagesse, jugerait à propos de n'y pas faire droit ; c'est alors surtout qu'il vous faut faire preuve d'humilité et de soumission à sa volonté, en vous disant qu'il sait mieux que vous ce qui peut vous être utile.

Il y a certainement des lois générales auxquelles l'homme est fatalement soumis ; mais c'est une erreur de croire que les moindres circonstances de la vie sont arrêtées d'avance d'une manière irrévocable ; si cela était, l'homme serait une machine sans initiative, et par conséquent sans responsabilité. Le libre arbitre est une des prérogatives de l'homme ; dès l'instant qu'il est libre d'aller à droite ou à gauche, d'agir selon les circonstances, ses mouvements ne sont pas réglés comme ceux d'une mécanique. Selon qu'il fait ou ne fait pas une chose, et selon qu'il la fait d'une manière ou d'une autre, les événements qui en dépendent suivent un cours différent ; puisqu'ils sont subordonnés à la décision de l'homme, ils ne sont pas soumis à la fatalité. Ceux qui sont fatals sont ceux qui sont indépendants de sa volonté ; mais toutes les fois que l'homme peut réagir en vertu de son libre arbitre, il n'y a pas fatalité.

L'homme a donc un cercle dans lequel il peut se mouvoir librement ; cette liberté d'action a pour limites les lois de la nature, que nul ne peut franchir ; ou pour mieux dire, cette liberté, dans la sphère d'activité où elle s'exerce, fait partie de ces lois ; elle est nécessaire, et c'est par elle que l'homme est appelé à concourir à la marche générale des choses ; et comme il le fait librement, il a le mérite de ce qu'il fait de bien, et le démérite de ce qu'il fait de mal, de sa nonchalance, de sa négligence, de son inactivité. Les fluctuations que sa volonté peut faire subir aux événements de la vie ne troublent donc en aucune façon l'harmonie universelle, ces fluctuations mêmes faisaient partie des épreuves qui incombent à l'homme sur la terre.

Dans la limite des choses qui dépendent de la volonté de l'homme, Dieu peut donc, sans déroger à ses lois, accéder à une prière lorsqu'elle est juste, et que l'accomplissement peut en être utile ; mais il arrive souvent qu'il en juge l'utilité et l'opportunité autrement que nous, c'est pour cela qu'il n'y acquiesce pas toujours. S'il lui plaît de l'exaucer, ce n'est pas en modifiant ses décrets souverains qu'il le fait, mais par des moyens qui ne sortent pas de l'ordre légal, si l'on peut s'exprimer ainsi. Les Esprits, exécuteurs de ses volontés, sont alors chargés de provoquer les circonstances qui doivent amener le résultat désiré. Ce résultat requiert presque toujours le concours de quelque incarné ; c'est donc ce concours que les Esprits préparent en inspirant à ceux qui doivent y coopérer la pensée d'une démarche, en les incitant à se rendre sur un point plutôt que sur un autre, en provoquant des rencontres propices qui semblent dues au hasard ; or, le hasard n'existe pas plus dans l'assistance qu'on reçoit que dans les malheurs qu'on éprouve.

Dans les afflictions, la prière est non-seulement une preuve de confiance et de soumission à la volonté de Dieu, qui l'écoute, si elle

est pure et désintéressée, mais elle a encore pour effet, comme vous le savez, d'établir un courant fluidique qui porte au loin, dans l'espace, la pensée de l'affligé, comme l'air porte les accents de sa voix. Cette pensée se répercute dans les cœurs sympathiques à la souffrance, et ceux-ci, par un mouvement inconscient et comme attirés par une puissance magnétique, se dirigent vers le lieu où leur présence peut être utile. Dieu, qui veut secourir celui qui l'implore, pourrait sans doute le faire par lui-même, instantanément, mais, je l'ai dit, *il ne fait pas de miracles*, et les choses doivent suivre leur cours naturel ; il veut que les hommes pratiquent la charité en se secourant les uns les autres. Par ses messagers, il porte la plainte où elle peut trouver de l'écho, et là, de bons Esprits soufflent une bonne pensée. Bien que suscitée, la pensée, par cela même que la source en est inconnue, laisse à l'homme toute sa liberté ; rien ne le contraint ; il a, par conséquent, tout le mérite de la spontanéité s'il cède à la voix intime qui fait en lui appel au sentiment du devoir, et tout le démérite si, dominé par une indifférence égoïste, il résiste.

D. Il y a des cas, comme dans un danger imminent, où l'assistance doit être prompte ; comment peut-elle arriver en temps utile, s'il faut attendre le bon vouloir d'un homme, et si ce bon vouloir fait défaut par suite du libre arbitre ? - *R*. Vous ne devez pas oublier que les anges gardiens, les Esprits protecteurs, dont la mission est de veiller sur ceux qui leur sont confiés, les suivent pour ainsi dire pas à pas. Ils ne peuvent leur épargner les appréhensions des dangers qui font partie de leurs épreuves ; mais si les suites du danger peuvent être évitées, comme ils l'ont prévu d'avance, ils n'ont pas attendu au dernier moment pour préparer les secours. Si, parfois, ils s'adressent aux hommes de mauvaise volonté, c'est en vue de chercher à éveiller en eux de bons sentiments, mais ils ne comptent pas sur eux.

Lorsque, dans une position critique, une personne se trouve, comme à point nommé, pour vous assister, et que vous vous écriez : « C'est la Providence qui l'envoie, » vous dites une vérité plus grande que vous ne le croyez souvent.

S'il y a des cas pressants, d'autres qui le sont moins exigent un certain temps pour amener un concours de circonstances favorables, surtout quand il faut que les Esprits triomphent, par l'inspiration, de l'apathie des gens dont la coopération est nécessaire pour le résultat à obtenir. Ces retards dans l'accomplissement du désir sont des épreuves pour la patience et la résignation ; puis, quand arrive la réalisation de ce que l'on a souhaité, c'est presque toujours par un enchaînement de circonstances si naturelles, que rien absolument ne décèle une intervention occulte, rien n'affecte la plus légère apparence de merveilleux ; les choses semblent s'arranger d'elles-mêmes.

Cela doit être ainsi par le double motif que les moyens d'action ne s'écartent pas des lois générales, et, en second lieu, que, si l'assistance des Esprits était trop évidente, l'homme se fierait sur eux et s'habituerait à ne pas compter sur lui-même. Cette assistance doit être comprise de lui par la pensée, par le sens moral, et non par les sens matériels ; sa croyance doit être le résultat de sa foi et de sa confiance en la bonté de Dieu. Malheureusement, parce qu'il n'a pas vu le doigt de Dieu faire pour lui un miracle, il oublie trop souvent Celui à qui il doit son salut pour en glorifier le hasard ; c'est une ingratitude qui, tôt ou tard, reçoit son expiation. UN ESPRIT PROTECTEUR.

Le Spiritisme oblige.

(Paris, avril 1866. – Médium, madame B…)

Le Spiritisme est une science essentiellement morale ; dès lors ceux qui se disent ses adeptes ne peuvent, sans commettre une inconséquence grave, se soustraire aux obligations qu'il impose.

Ces obligations sont de deux sortes.

La première concerne l'individu qui, aidé des clartés intellectuelles que répand la doctrine, peut mieux comprendre la valeur de chacun de ses actes, mieux sonder tous les replis de sa conscience, mieux apprécier l'infinie bonté de Dieu, *qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*, et, pour lui laisser la possibilité de se relever de ses chutes, lui a donné la longue suite des existences successives à chacune desquelles, en portant la peine de ses fautes passées, il peut acquérir de nouvelles connaissances et de nouvelles forces, lui faisant éviter le mal et pratiquer ce qui est conforme à la justice, à la charité. Que dire de celui qui, ainsi éclairé sur ses devoirs envers Dieu, envers ses frères, reste orgueilleux, cupide, égoïste ? Ne semble-t-il pas que la lumière l'ait aveuglé parce qu'il n'était pas préparé à la recevoir ? Dès lors, il marche dans les ténèbres, bien qu'étant au milieu de la lumière ; il n'est Spirite que de nom. La charité fraternelle de ceux qui voient véritablement doit s'efforcer de le guérir de cette cécité intellectuelle ; mais, pour beaucoup de ceux qui lui ressemblent, il faudra la lumière qu'apporte la tombe, parce que leur cœur est trop attaché aux jouissances matérielles, et que leur esprit n'est pas mûr pour recevoir la vérité. Dans une nouvelle incarnation, ils comprendront que les planètes inférieures comme la terre ne sont qu'une sorte d'école mutuelle où l'âme commence à développer ses facultés, ses aptitudes, pour les appliquer ensuite à l'étude des grands principes d'ordre, de justice d'amour et d'harmonie, qui règlent les rapports des âmes entre elles, et les fonctions qu'elles remplissent dans la direction de l'univers ; ils sentiront qu'appelée à une si haute

dignité que celle de devenir messagère du Très-haut, l'âme humaine ne doit pas s'avilir, se dégrader au contact des immondes jouissances de la volupté ; des ignobles convoitises de l'avarice qui retranche à quelques-uns des enfants de Dieu la jouissance des biens qu'il a donnés pour tous ; ils comprendront que l'égoïsme, né de l'orgueil, aveugle l'âme et lui fait violer les droits de la justice, de l'humanité, dès lors engendre tous les maux qui font de la terre un séjour de douleurs et d'expiations. Instruits par les dures leçons de l'adversité, leur esprit sera mûri par la réflexion, et leur cœur, après avoir été broyé par la douleur, deviendra bon et charitable ; c'est ainsi que ce qui nous paraît un mal est quelquefois nécessaire pour ramener les endurcis. Ces pauvres retardataires, régénérés par la souffrance, éclairés de cette lumière intérieure qu'on peut appeler le baptême de l'Esprit, veilleront avec soin sur eux-mêmes, c'est-à-dire sur les mouvements de leur cœur et l'emploi de leurs facultés pour les diriger selon les lois de la justice et de la fraternité. Ils comprendront qu'ils ne sont pas seulement obligés à s'améliorer eux-mêmes, calcul égoïste empêchant d'atteindre le but voulu par Dieu, mais que le second ordre d'obligations du Spirite, découlant nécessairement du premier et le complétant, est celui de l'exemple qui est le meilleur des moyens de propagation et de rénovation.

En effet, celui qui est convaincu de l'excellence des principes qui lui sont enseignés et doivent, s'il y conforme sa conduite, lui procurer un bonheur durable, ne peut, s'il est vraiment animé de cette charité fraternelle qui est dans l'essence même du Spiritisme, que désirer qu'ils soient compris par tous les hommes. De là, l'obligation morale de conformer sa conduite à sa croyance, et d'être un exemple vivant, un modèle, comme Christ le fut pour l'humanité.

Vous, faibles étincelles parties de l'éternel foyer de l'amour divin, vous ne pouvez assurément pas prétendre à un aussi vaste rayonnement que celui du Verbe de Dieu incarné sur la terre, mais, chacun dans votre sphère d'action, vous pouvez répandre les bienfaits du bon exemple ; vous pouvez faire aimer la vertu en l'entourant du charme de cette bienveillance constante qui attire, captive et montre enfin que la pratique du bien est chose facile, qu'elle fait le bonheur intime de la conscience qui s'est rangée sous sa loi, car elle est l'accomplissement de la volonté divine qui nous a fait dire par son Christ : *Soyez parfaits parce que votre Père céleste est parfait*.

Or, le Spiritisme n'est autre chose que l'application vraie des principes de la morale enseignée par Jésus, car ce n'est que dans le but de la faire comprendre à tous, afin que, par elle, tous progressent plus rapidement, que Dieu permet cette universelle manifestation de l'Esprit venant vous expliquer ce qui vous paraissait obscur et vous en-

seigner toute vérité. Il vient, comme le christianisme bien compris, montrer à l'homme l'absolue nécessité de sa rénovation intérieure par les conséquences mêmes qui résultent de chacun de ses actes, de chacune de ses pensées ; car aucune émanation fluidique, bonne ou mauvaise, ne s'échappe du cœur ou du cerveau de l'homme sans laisser, quelque part, une empreinte ; le monde invisible qui vous environne est pour vous *ce Livre de vie* où tout s'inscrit avec une incroyable fidélité, et *la Balance de la justice divine* n'est autre qu'une figure exprimant que chacun de vos actes, chacun de vos sentiments est, en quelque sorte, le poids qui charge votre âme et l'empêche de s'élever, ou celui qui amène l'équilibre entre le bien et le mal.

Heureux celui dont les sentiments partent d'un cœur pur ; il répand autour de lui comme une suave atmosphère qui fait aimer la vertu et attire les bons Esprits ; sa puissance de rayonnement est d'autant plus grande qu'il est plus humble, dès lors plus dégagé des influences matérielles qui attirent l'âme et l'empêchent de progresser.

Les obligations qu'impose le Spiritisme sont donc d'une nature essentiellement morale, elles sont une conséquence de la croyance ; chacun est juge et partie dans sa propre cause ; mais les clartés intellectuelles qu'il apporte à celui qui veut véritablement *se connaître soi-même* et travailler à son amélioration sont telles qu'elles effraient les pusillanimes, et c'est pourquoi il est rejeté par un si grand nombre. D'autres tâchent de concilier la réforme que leur raison leur démontre être une nécessité, avec les exigences de la société actuelle. De là, un mélange hétérogène, un manque d'unité qui fait de l'époque actuelle un état transitoire ; il est si difficile à votre pauvre nature corporelle de se dépouiller de ses imperfections pour revêtir l'homme nouveau, c'est-à-dire l'homme vivant suivant les principes de justice et d'harmonie voulus par Dieu. Avec des efforts persévérants, vous y arriverez néanmoins, car les obligations que s'impose la conscience, lorsqu'elle est suffisamment éclairée, ont plus de force que n'en auront jamais les lois humaines basées sur la contrainte d'un obscurantisme religieux ne pouvant supporter l'examen ; mais si, grâce aux lumières d'en haut, vous êtes plus instruits et comprenez davantage, vous devez aussi être plus tolérants et n'employer, comme moyen de propagation, que le raisonnement, car toute croyance sincère est respectable. Si votre vie est un beau modèle où chacun puisse trouver de bons exemples et de solides vertus, où la dignité s'allie à une gracieuse aménité, réjouissez-vous, car vous aurez, en partie, compris ce à quoi le Spiritisme oblige. LOUIS DE FRANCE.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, Rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 6. JUIN 1866.

Monomanie incendiaire précoce.

Etude morale.

On lit dans le *Salut public* de Lyon du 23 février 1866 :

« La question médico-légale de monomanie homicide et de monomanie incendiaire, dit le *Moniteur judiciaire*, a été et sera, selon toute probabilité, souvent encore agitée devant les tribunaux et les cours d'assises.

« A propos de monomanie incendiaire, nous pouvons citer un jeune enfant de Lyon, aujourd'hui âgé de quatre ans et demi, fils d'honnêtes ouvriers en soie, domiciliés à la Guillotière, qui semble porter en lui, au dernier degré, l'instinct de l'incendie. A peine ses yeux s'ouvraient-ils à la lumière, que la vue des flammes semblait le réjouir. A dix-huit mois, il prenait plaisir à faire jaillir le feu d'une allumette chimique ; à deux ans, il mettait le feu aux quatre coins d'une paillasse, et anéantissait en partie le modeste mobilier de ses parents. Aujourd'hui, aux réprimandes qui lui sont faites, il ne répond que par des menaces d'incendie, et la semaine dernière encore, il essayait, à l'aide de quelques brins de paille et de divers morceaux de papier, de mettre le feu à l'alcôve où couchent son père et sa mère.

« Nous laissons aux spécialistes le soin de rechercher les causes d'une telle monomanie. Si elle ne disparaissait avec l'âge, quel sort serait réservé au malheureux qui en est atteint ? »

L'auteur de l'article dit qu'il laisse aux *spécialistes* le soin de rechercher les causes d'une telle monomanie. De quels spécialistes veut-il parler ? Est-ce des médecins en général, des aliénistes, des

savants, des phrénologistes, des philosophes ou des théologiens ? Chacun d'eux envisagera la question au point de vue de ses croyances matérialistes, spiritualistes ou religieuses. Les matérialistes, niant tout principe, intelligent distinct de la matière, sont incontestablement les moins propres à la résoudre d'une manière complète. En faisait de l'organisme l'unique source des facultés et des penchants, ils font de l'homme une machine mue fatalement par une force irrésistible, sans libre arbitre, et par conséquent sans responsabilité morale de ses actes. Avec un tel système, tout criminel peut s'excuser sur sa constitution, qu'il n'a pas dépendu de lui de faire meilleure. Dans une société où ce principe serait admis comme vérité absolue, il n'y aurait pas de coupables moralement parlant, et il serait aussi illogique de traduire en justice les hommes que les animaux.

Nous ne parlons ici que des conséquences sociales des doctrines matérialistes ; quant à leur impuissance à résoudre tous les problèmes moraux, elle est suffisamment démontrée. Dira-t-on, avec quelques-uns, que les penchants sont héréditaires comme les vices de constitution ? On leur opposerait les innombrables faits où les parents les plus vertueux ont des enfants instinctivement vicieux, et réciproquement. Dans celui qui nous occupe, il est notoire que l'enfant n'a hérité de sa monomanie incendiaire d'aucun membre de sa famille.

Les spiritualistes reconnaîtront sans doute que ce penchant tient à une imperfection de l'âme ou Esprit, mais ils n'en seront pas moins arrêtés par des difficultés insurmontables avec les seuls éléments que l'on a possédés jusqu'à ce jour ; et la preuve que les données actuelles de la science, de la philosophie et de la théologie ne fournissent aucun principe solide pour la solution des problèmes de cette nature, c'est qu'il y en a pas une seule qui soit assez évidente, assez rationnelle pour rallier la majorité, et que l'on en est réduit aux opinions individuelles, toutes divergentes les unes des autres.

Les théologiens qui admettent comme point de dogme la création de l'âme à la naissance de chaque corps sont peut-être les plus embarrassés pour concilier ces perversités natives avec la justice et la bonté de Dieu. Selon leur doctrine, voilà donc un enfant créé avec l'instinct incendiaire, voué, dès sa formation, au crime et à toutes ses conséquences pour la vie présente et la vie future ! Comme il y a des enfants instinctivement bons et d'autres mauvais, Dieu crée donc des âmes bonnes et d'autres mauvaises ? C'est la conséquence logique. Pourquoi cette impartialité ? Avec la doctrine matérialiste, le coupable s'excuse sur son organisation ; avec celle de l'Église, il peut s'en

prendre à Dieu, en disant que ce n'est pas sa faute s'il l'a créé avec des défauts.

Faut-il s'étonner qu'il y ait des gens qui renient Dieu quand on le leur montre injuste et cruel dans ses actes, partial envers ses créatures ? C'est la manière dont la plupart des religions le représentent qui fait les incrédules et les athées. Si l'on en eût toujours fait un tableau de tous points conciliable avec la raison, il n'y aurait point d'incrédules ; c'est faute de pouvoir l'accepter tel qu'on le fait, avec les petitesses et les passions humaines qu'on lui prête, que tant de gens cherchent en dehors de lui l'explication des choses.

Toutes les fois que la théologie, pressée par l'inexorable logique des faits, se trouve dans une impasse, elle se retranche derrière ces mots : « Mystère incompréhensible ! » Eh bien ! chaque jour voit se lever un coin du voile de ce qui jadis était mystère, et la question qui nous occupe est de ce nombre.

Cette question est loin d'être puérile, et l'on aurait tort de n'y voir qu'un fait isolé, ou, si l'on veut, une anomalie, une bizarrerie de la nature sans conséquence. Elle touche à toutes les questions d'éducation et de moralisation de l'humanité, et, par cela même, aux plus graves problèmes d'économie sociale. C'est en recherchant la cause première des instincts et des penchants innés qu'on découvrira les moyens les plus efficaces de combattre les mauvais et de développer les bons. Quand cette cause sera connue, l'éducation possèdera le plus puissant levier moralisateur qu'elle ait jamais eu.

On ne peut nier l'influence du milieu et de l'exemple sur le développement des bons et des mauvais instincts, car, la contagion morale est aussi manifeste que la contagion physique. Cependant cette influence n'est pas exclusive, puisqu'on voit des êtres pervers dans les familles les plus honorables, tandis que d'autres sortent purs de la fange. Il y a donc incontestablement des dispositions natives, et si l'on en doutait, le fait qui nous occupe en serait une preuve irrécusable. Ainsi voilà un enfant qui, avant de savoir parler, se complaît à la vue de la destruction par le feu ; qui, à deux ans, incendie volontairement un mobilier, et qui, à quatre ans, comprend tellement ce qu'il fait, qu'il répond aux réprimandes par des menaces d'incendie.

O vous tous, médecins et savants qui recherchez avec tant d'avidité les moindres cas pathologiques insolites, pour en faire le sujet de vos méditations, que n'étudiez-vous avec le même soin ces phénomènes étranges qu'on peut, avec raison, qualifier de pathologie morale ! Que

ne cherchez-vous à vous en rendre compte, à en découvrir la source ! L'humanité y gagnerait au moins autant qu'à la découverte d'un filet nerveux. Malheureusement, la plupart de ceux qui ne dédaignent pas de s'occuper de ces questions, le font en parlant d'une idée préconçue à laquelle ils veulent tout assujettir : le matérialiste aux lois exclusives de la matière, le spiritualiste à l'idée qu'il s'est faite de la nature de l'âme suivant ses croyances. Avant de conclure, le plus sage est d'étudier tous les systèmes, toutes les théories, avec impartialité, et de voir celui qui résout le mieux et le plus logiquement le plus grand nombre de difficultés.

La diversité des aptitudes intellectuelles et morales innées, indépendantes de l'éducation et de toute acquisition dans la vie présente, est un fait notoire : c'est le connu. Partant de ce fait pour arriver à l'inconnu, nous dirons que si l'âme est créée à la naissance du corps, il demeure évident que Dieu crée des âmes de toutes qualités. Or, cette doctrine étant inconciliable avec le principe de souveraine justice, doit forcément être écartée. Mais si l'âme n'est pas créée à la naissance de l'individu, c'est qu'elle existait avant. C'est en effet dans la préexistence de l'âme qu'on trouve la seule solution possible et rationnelle de la question et de toutes les anomalies apparentes des facultés humaines. Les enfants qui ont instinctivement des aptitudes transcendantes pour un art ou une science, qui possèdent certaines connaissances sans les avoir apprises, comme les calculateurs naturels, comme ceux auxquels la musique semble familière en naissant ; ces linguistes nés, comme une dame dont nous aurons plus tard occasion de parler, qui, à neuf ans, donnait des leçons de grec et de latin à ses frères, et à douze ans lisait et traduisait l'hébreu, ont dû apprendre ces choses quelque part ; puisque ce n'est pas dans cette existence, ce doit être dans une autre.

Oui, l'homme a déjà vécu, non pas une fois, mais peut-être mille fois ; à chaque existence ses idées se sont développées ; il a acquis des connaissances dont il apporte l'intuition dans l'existence suivante et qui l'aident à en acquérir de nouvelles. Il en est de même du progrès moral. Les vices dont il s'est défait ne reparaissent plus ; ceux qu'il a conservés se reproduisent jusqu'à ce qu'il s'en soit définitivement corrigé.

En un mot, l'homme naît ce qu'il s'est fait lui-même. Ceux qui ont le plus vécu, le plus acquis et le mieux profité, sont plus avancés que les autres ; telle est la cause de la diversité des instincts et des aptitudes que l'on remarque parmi eux ; telle est aussi celle pour la-

quelle nous voyons sur la terre des sauvages, des barbares et des hommes civilisés. La pluralité des existences est la clef d'une foule de problèmes moraux, et c'est faute d'avoir connu ce principe que tant de questions sont restées insolubles. Qu'on l'admette seulement à titre de simple hypothèse, si l'on veut, et l'on verra toutes ces difficultés s'aplanir.

L'homme civilisé est arrivé à un point où il ne se contente plus de la foi aveugle ; il veut se rendre compte de tout, savoir le pourquoi et le comment de chaque chose ; il préférera donc une philosophie qui explique à celle qui n'explique pas. Au reste, l'idée de la pluralité des existences, comme toutes les grandes vérités, germe dans une foule de cerveaux, en dehors du Spiritisme, et comme elle satisfait la raison, le temps n'est pas loin où elle sera mise au rang des lois qui régissent l'humanité.

Que dirons-nous maintenant de l'enfant qui fait le sujet de cet article ? Ses instincts actuels s'expliquent par ses antécédents. Il est né incendiaire, comme d'autres sont nés poètes ou artistes, parce que, sans aucun doute, il a été incendiaire dans une autre existence, et qu'il en a conservé l'instinct.

Mais alors, dira-t-on, si chaque existence est un progrès, le progrès est nul pour lui dans celle-ci.

Ce n'est pas une raison. De ses instincts actuels, il ne faut pas conclure que le progrès soit nul. L'homme ne se dépouille pas subitement de toutes ses imperfections. Cet enfant en avait probablement d'autres qui le rendaient pire qu'il ne le serait aujourd'hui ; or, n'eût-il avancé que d'un pas, n'eût-il même que le repentir et le désir de s'améliorer, ce serait toujours un progrès. Si cet instinct se manifeste chez lui d'une manière si précoce, c'est pour appeler de bonne heure l'attention sur ses tendances, afin que ses parents et ceux qui seront chargés de son éducation s'attachent à les réprimer avant qu'elles ne se soient développées. Peut-être lui-même a-t-il demandé qu'il en fût ainsi, et de naître dans une famille honorable, par le désir de progresser.

C'est une grande tâche pour ses parents, car c'est une âme égarée qui leur est confiée pour la ramener dans le droit chemin, et leur responsabilité serait grande s'ils ne faisaient pas, dans ce but, tout ce qui est en leur pouvoir. Si leur enfant était malade, ils le soigneraient avec sollicitude ; ils doivent le regarder comme atteint d'une maladie morale grave qui requiert des soins non moins assidus.

D'après toutes ces considérations, nous croyons, sans vanité, que

les Spirites sont les meilleurs spécialistes en pareille circonstance, précisément parce qu'ils s'attachent à l'étude des phénomènes moraux, et qu'ils les apprécient, non d'après des idées personnelles, mais d'après des lois naturelles.

Ce fait ayant été présenté à la Société de Paris comme sujet d'étude, la question suivante fut posée aux Esprits :

Quelle est l'origine de l'instinct incendiaire précoce chez cet enfant, et quels seraient les moyens de le combattre par l'éducation ?

Quatre réponses concordantes ont été faites ; nous ne citerons que les deux suivantes.

(Société de Paris, 13 avril 1866. - Médium, M. Br…)

I

Vous demandez quelle a été l'existence de cet enfant qui montre un penchant si précoce pour la destruction, et particulièrement pour l'incendie. Hélas ! son passé est horrible et ses tendances actuelles vous disent assez ce qu'il a pu faire. Il est venu pour expier, et doit lutter contre ses instincts incendiaires. Il est une grande épreuve pour ses parents, qui sont constamment sous le coup de ses méfaits, et ne savent comment réprimer ce funeste penchant. La connaissance du spiritisme leur serait d'un puissant secours, et Dieu, dans sa miséricorde, leur accordera cette grâce, car c'est par cette connaissance seule que l'on peut espérer d'améliorer cet Esprit.

Cet enfant est une preuve évidente de l'antériorité de l'âme à l'incarnation présente. Vous le voyez : cet étrange état moral éveille l'attention et fait réfléchir. Dieu se sert de tous les moyens pour vous faire parvenir à la connaissance de la vérité touchant votre origine, votre progression et votre fin.

UN ESPRIT.

(Médium, mademoiselle Lat…)

II

Le Spiritisme a déjà joué un grand rôle dans votre monde, mais ce que vous avez vu n'est que le prélude de ce que vous êtes appelés à voir. Lorsque la science reste muette devant certains faits, et que la religion ne peut non plus les résoudre, le Spiritisme vient en donner la solution. Quand la science fait défaut à vos savants, ils laissent la

cause de côté, faute de suffisantes explications. En maintes circonstances, les lumières du Spiritisme pourraient leur être d'un grand secours, notamment dans ce cas de monomanie incendiaire. Pour eux, c'est un genre de folie, car ils regardent toutes les monomanies comme des folies ; c'est là une grande erreur. Ici la médecine n'a rien à faire, c'est aux Spirites à agir.

Il n'est pas admissible pour vous que ce penchant à détruire par le feu ne date que de la présente existence ; il faut remonter plus haut, et voir dans les inclinations perverses de cet enfant un reflet de ses actes antérieurs.

Il est de plus poussé par ceux-là mêmes qui ont été ses victimes, car pour satisfaire son ambition, il n'a reculé ni devant l'incendie, ni devant le sacrifice de ceux qui pouvaient lui faire obstacle. En un mot, il est sous l'influence d'Esprits qui ne lui ont pas encore pardonné les tourments qu'il leur a fait subir. Ils attendent la vengeance.

Il a pour épreuve de sortir victorieux de la lutte ; mais Dieu, dans sa souveraine justice, a placé le remède à côté du mal ; en effet, ce remède est dans son jeune âge et dans la bonne influence du milieu où il est. Aujourd'hui l'enfant ne peut rien pour le moment : c'est aux parents de veiller ; plus tard il devra vaincre lui-même, et tant qu'il ne sera pas maître de la position, la lutte se perpétuera. Il faudrait qu'il fût élevé dans les principes du Spiritisme ; il y puiserait la force, et, comprenant son épreuve, il aurait plus de volonté pour en triompher.

Bons Esprits, chargés d'éclairer les incarnés, tournez vos regards vers ce pauvre petit être dont le châtiment est juste ; allez vers lui, aidez-le, dirigez ses pensées vers le Spiritisme, afin qu'il triomphe plus vite, et que la lutte se termine à son avantage.

UN ESPRIT.

Tentative d'assassinat sur l'empereur de Russie.

Etude psychologique.

L'*Indépendance belge* du 30 avril, sous le titre de : *Nouvelles de Russie, correspondance de Saint-Pétersbourg*, donne un récit détaillé des circonstances qui ont suivi l'attentat dont le czar a été l'objet. Il

parle en outre de certains indices précurseurs du crime et contient à ce sujet le passage suivant :

« On raconte que le gouverneur de Saint-Pétersbourg, le prince Souwouroff, avait reçu une lettre anonyme signée N. N. N., dans laquelle on lui offrait, moyennant certaines indications, de dévoiler un mystère important, en lui demandant une réponse dans la *Gazette de la police*. Cette réponse a paru ; elle était conçue comme suit : « La chancellerie du général gouverneur invite N. N. N. à venir demain entre onze heures et deux heures pour donner certaines explications. » Mais l'anonyme n'a pas paru ; il envoya une seconde lettre annonçant qu'il était trop tard, qu'il n'était plus libre de venir.

« L'invitation fut réitérée deux jours après l'attentat, mais sans résultat.

« Enfin, comme dernier indice, quelques personnes viennent de se rappeler que trois semaines avant l'attentat, le journal allemand *Die Gartenlaube* publiait un récit d'une *séance spirite* tenue à Heildelberg, et dans laquelle *l'Esprit de Catherine II* annonçait que l'empereur Alexandre était menacé d'un grand danger.

« On s'explique difficilement, après tout cela, comment la police secrète russe n'a pu être instruite à temps du crime qui se préparait. Cette police, qui coûte fort cher, et qui inonde d'espions inutiles tous nos cercles et nos assemblées publiques, n'a pas su, non-seulement découvrir à temps le complot, mais même entourer le souverain de sa vigilance, ce qui est élémentaire et de toute nécessité, surtout avec un prince qui sort presque toujours seul, suivi de son grand chien ; qui fait des promenades pédestres à des heures matinales, sans être accompagné d'un aide de camp de service. Le jour même de l'attentat, j'ai rencontré l'empereur dans la rue Millonaïa, à neuf heures et demie du matin ; il était complètement seul, et saluait avec affabilité ceux qui le reconnaissaient. La rue était presque déserte, les sergents de ville fort rares. »

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans cet article, c'est la mention, sans commentaire, de *l'avertissement donné par l'Esprit de Catherine II dans une séance spirite*. Aurait-on mis ce fait au nombre des indices précurseurs, si l'on eût considéré les communications spirites comme des jongleries ou des illusions ? Dans une question aussi grave, on se serait gardé de faire intervenir une croyance considérée comme ridicule. C'est une preuve nouvelle de la réaction qui s'opère dans l'opinion à l'endroit du Spiritisme.

Nous avons à examiner le fait de l'attentat à un autre point de vue.

On sait que l'empereur a dû son salut à un jeune paysan nommé Joseph Kommissaroff, qui, se trouvant sur son passage, a désarmé le bras de l'assassin. On sait aussi les faveurs de toute nature dont ce dernier a été comblé ; il a été anobli, et les dons qu'il a reçus lui assurent une fortune considérable.

Ce jeune homme se rendait à une chapelle située de l'autre côté de la Newa, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance ; à ce moment la débâcle des glaces avait lieu, et la circulation étant interrompue, il dut renoncer à son projet. Par suite de cette circonstance, il resta sur l'autre rive du fleuve, et se trouva sur le passage de l'empereur, qui sortait du jardin d'été. S'étant mêlé à la foule il aperçut un individu qui cherchait à s'approcher, et dont les allures lui parurent suspectes ; il le suivit, et l'ayant vu sortir de sa poche un pistolet qu'il dirigea vers l'empereur, il eut la présence d'esprit de lui frapper sous le bras, ce qui fit partir le coup en l'air.

Quel heureux hasard, diront certaines gens, que juste à point nommé la débâcle ait empêché Kommissaroff de traverser la Newa ! Pour nous, qui ne croyons pas au hasard, mais que tout est soumis à une direction intelligente, nous dirons qu'il était dans les épreuves du czar de courir ce danger (V. *Évangile selon le spiritisme*, chap. XXV, *Prière dans un danger imminent*), mais que son heure n'étant pas venue, Kommissaroff avait été choisi pour empêcher le crime de s'accomplir, et que les choses, qui semblent un effet du hasard, étaient combinées pour amener le résultat voulu.

Les hommes sont les instruments inconscients des desseins de la Providence ; c'est par eux qu'elle les accomplit, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des prodiges ; il suffit de la main invisible qui les dirige, et rien ne sort de l'ordre des choses naturelles.

S'il en est ainsi, dira-t-on, l'homme n'est qu'une machine, et ses actions sont fatales. - Nullement, car s'il est sollicité de faire une chose, il n'y est pas contraint ; il n'en conserve pas moins son libre arbitre en vertu duquel il peut la faire ou ne la pas faire, et la main qui le conduit reste invisible, précisément pour lui laisser plus de liberté. Ainsi Kommissaroff pouvait très bien ne pas céder à l'impulsion occulte qui le dirigeait sur le passage de l'empereur ; il pouvait rester indifférent, comme tant d'autres, à la vue de l'homme aux allures suspectes ; enfin, il aurait pu regarder d'un autre côté au moment où ce dernier sortait le pistolet de sa poche. - Mais alors, s'il avait résisté à cette impulsion, l'empereur aurait donc été tué ? - Pas davantage ; les desseins de la Providence ne sont pas à la merci du caprice d'un

homme. La vie de l'empereur devait être préservée ; à défaut de Kommissaroff, c'eût été par un autre moyen ; une mouche pouvait piquer la main de l'assassin et lui faire faire un mouvement involontaire ; un courant fluidique dirigé sur lui aurait pu lui donner un éblouissement ; seulement, si Kommissaroff n'eût pas écouté la voix intime qui le guidait à son insu, il aurait perdu le bénéfice de l'action qu'il était chargé d'accomplir : voilà tout ce qui en serait résulté. Mais si l'heure fatale avait sonné pour le czar, rien n'aurait pu le préserver ; or, les dangers imminents que nous courons ont précisément pour but de nous montrer que notre vie tient à un fil qui peut se rompre au moment où nous y pensons le moins, et, par là, de nous avertir d'être toujours prêts à partir.

Mais pourquoi ce jeune paysan plutôt qu'un autre ? Pour quiconque ne voit pas dans les évènements un simple jeu du hasard, toute chose a sa raison d'être. Il devait donc y avoir un motif dans le choix de ce jeune homme, et lors même que ce motif ne nous serait pas connu, la Providence nous donne assez de preuves de sa sagesse, pour ne pas douter que ce choix avait son utilité.

Cette question ayant été posée, comme sujet d'étude, dans une réunion spirite tenue chez une famille russe habitant Paris, un Esprit donna l'explication suivante :

(Paris, 1er mai 1866. - Médium, M. Desliens.)

Même dans l'existence de l'être le plus infime, rien n'est laissé au hasard. *Les principaux événements de sa vie sont déterminés par son épreuve : les détails sont influencés par son libre arbitre* ; mais l'ensemble des situations a été prévu et combiné à l'avance par lui-même et par ceux que Dieu a préposés à sa garde.

Dans le cas qui nous occupe ici, les choses se sont passées selon le cours ordinaire. Ce jeune homme étant déjà avancé et intelligent, a choisi, comme épreuve, de naître dans une condition misérable après avoir occupé une haute position sociale ; son intelligence et sa moralité étant déjà très développées, il a demandé une condition humble et obscure pour éteindre les dernières semences d'orgueil que l'esprit de caste avait laissées en lui. Il a librement choisi, mais Dieu et les bons Esprits se sont réservé de le récompenser à la première manifestation de *dévouement désintéressé*, et vous voyez en quoi consiste sa récompense.

Il lui reste maintenant, au milieu des honneurs et de la fortune, à

conserver intact le sentiment d'humilité qui a été la base de sa nouvelle incarnation ; aussi est-ce encore une épreuve et une double épreuve, en sa qualité d'homme, et en sa qualité de père. Comme homme, il doit résister à l'enivrement d'une haute et subite fortune ; comme père, il doit préserver ses enfants de la morgue des parvenus. Il peut leur créer une position admirable ; il peut profiter de sa position intermédiaire pour en faire des hommes utiles à leur pays. Plébéiens de naissance, nobles par le mérite de leur père, ils pourront, comme beaucoup de ceux qui s'incarnent présentement en Russie, travailler puissamment à la fusion de tous les éléments hétérogènes, à la disparition de l'élément serf, qui de longtemps cependant ne pourra être détruit d'une manière radicale.

Dans cette élévation, il y a une récompense, sans doute, mais il y a plus encore une épreuve. Je sais qu'en Russie le mérite récompensé trouve merci devant les grands, mais là, comme ailleurs, le parvenu orgueilleux et bouffi de sa valeur est en butte aux railleries ; il devient le jouet d'une société qu'il s'efforce en vain d'imiter. L'or et les grandeurs ne lui ont pas donné l'élégance et l'esprit du monde. Méprisé et envié de ceux parmi lesquels il est né, il est souvent isolé et malheureux au milieu de son faste.

Comme vous le voyez, tout n'est pas agréable dans ces élévations subites, et surtout quand elles atteignent de telles proportions. Pour ce jeune homme, nous espérons, en raison de ses excellentes qualités, qu'il saura jouir en paix des avantages que lui a procurés son action, et éviter les pierres d'achoppement qui pourraient retarder sa marche sur la route de la progression.

MOKI.

Remarque. A défaut de preuves matérielles sur l'exactitude de cette explication, on ne peut disconvenir qu'elle soit éminemment rationnelle et instructive ; et comme l'Esprit qui l'a donnée s'est toujours distingué par la gravité et la haute portée de ses communications, nous regardons celle-ci comme ayant tous les caractères de la probabilité.

La nouvelle position de Kommissaroff est en effet très glissante pour lui, et son avenir dépend de la manière dont il subira cette épreuve, plus dangereuse cent fois que les malheurs matériels auxquels on se résigne par force, tandis qu'il est bien plus difficile de résister aux tentations de l'orgueil et de l'opulence. Quelle force ne

puiserait-il pas dans la connaissance du Spiritisme et de toutes les vérités qu'il enseigne !

Mais, comme on a pu le remarquer, les vues de la Providence ne s'arrêtent pas à ce jeune homme ; tout en subissant son épreuve, et par le fait de son épreuve même, il peut, par l'enchaînement des circonstances, devenir un élément de progrès pour son pays, en aidant à la destruction des préjugés de caste. Ainsi tout se lie dans le monde par le concours des puissances intelligentes qui le dirigent ; rien n'est inutile, et les plus petites choses en apparence peuvent conduire aux plus grands résultats, et cela *sans déroger aux lois de la nature*. Si nous pouvions voir ce mécanisme que nous dérobent notre nature matérielle et notre infériorité, de quelle admiration ne serions-nous pas transportés ! mais si nous ne pouvons le voir, le spiritisme, en nous révélant ces lois, nous le fait comprendre par la pensée, et c'est par là qu'il nous élève, augmente notre foi et notre confiance en Dieu, et qu'il combat victorieusement l'incrédulité.

Un rêve instructif.

Pendant la dernière maladie que nous avons faite dans le courant d'avril 1866, nous étions sous l'empire d'une somnolence et d'une absorption presque continuelles ; dans ces moments-là nous rêvions constamment de choses insignifiantes, et auxquelles nous ne prêtions aucune attention ; mais dans la nuit du 24 avril, la vision offrit un caractère si particulier que nous en fûmes vivement frappé.

Dans un lieu qui ne rappelait rien à notre souvenir et qui ressemblait à une rue, se trouvait une réunion d'individus qui causaient ensemble ; dans le nombre, quelques-uns seulement nous étaient connus en rêve, mais sans que nous pussions les désigner nominativement. Nous considérions cette foule et nous cherchions à saisir l'objet de la conversation, lorsque tout à coup parut dans l'angle d'une muraille une inscription en petits caractères, brillants comme du feu, et que nous nous efforcions de déchiffrer ; elle était ainsi conçue : « *Nous avons découvert que le caoutchouc roulé sous la roue fait une lieue en dix minutes, pourvu que la route…* » Pendant que nous cherchions la fin de la phrase, l'inscription s'effaça peu à peu, et nous nous réveillâmes. Dans la crainte d'oublier ces paroles singulières, nous nous hâtâmes de les transcrire.

Quel pouvait être le sens de cette vision, que rien absolument dans

nos pensées ni dans nos préoccupations ne pouvait avoir provoquée ? Ne nous occupant ni d'inventions ni de recherches industrielles, ce ne pouvait être un reflet de nos idées. Puis, que pouvait signifier ce *caoutchouc* qui, roulé sous une roue, fait une lieue en dix minutes ? Etait-ce la révélation de quelque nouvelle propriété de cette substance ? Serait-elle appelée à jouer un rôle dans la locomotion ? Voulait-on nous mettre sur la voie d'une découverte ? Mais alors pourquoi s'adresser à nous plutôt qu'à des hommes spéciaux, ayant les loisirs de faire les études et les expériences nécessaires ? Cependant ce rêve était trop caractéristique, trop spécial, pour être rangé parmi les rêves de fantaisie ; il devait avoir un but ; quel était-il ? C'est ce que nous cherchions inutilement.

Dans la journée, avant eu occasion de consulter le docteur Demeure sur notre santé, nous en profitâmes pour le prier de nous dire si ce rêve présentait quelque chose de sérieux. Voici ce qu'il répondit :

« Les rêves nombreux qui vous ont assiégé en ces derniers jours sont le résultat de la souffrance même que vous éprouvez. Toutes les fois qu'il y a affaiblissement du corps, il y a tendance au dégagement de l'Esprit ; mais lorsque le corps souffre, le dégagement ne s'opère pas d'une manière régulière et normale ; l'Esprit est incessamment rappelé à son poste ; de là une sorte de lutte, de conflit, entre les besoins matériels et les tendances spirituelles ; de là aussi des interruptions et des mélanges qui confondent les images et en font des ensembles bizarres et dépourvus de sens. Le caractère des rêves se lie, plus qu'on ne le croit, à la nature de la maladie ; c'est une étude à faire, et les médecins y trouveront souvent des diagnostics précieux, lorsqu'ils reconnaîtront l'action indépendante de l'Esprit et le rôle important qu'il joue dans l'économie. Si l'état du corps réagit sur l'Esprit, de son côté l'état de l'Esprit influe puissamment sur la santé, et, dans certains cas, il est aussi utile d'agir sur l'Esprit que sur le corps ; or, la nature des rêves peut souvent être un indice de l'état de l'Esprit. C'est, je le répète, une étude à faire, négligée jusqu'à ce jour par la science, qui ne voit partout que l'action de la matière et ne tient aucun compte de l'élément spirituel.

« Le rêve que vous me signalez, celui dont vous avez gardé un souvenir si net, me semble appartenir à une autre catégorie ; il contient un fait remarquable et digne d'attention ; il a certainement été motivé, mais je ne saurais vous en donner présentement une explication satisfaisante ; je ne pourrais vous donner que mon opinion personnelle, dont je ne suis pas assez sûr. Je prendrai mes informations à

bonne source, et demain je vous ferai part de ce que j'aurai appris. »

Le lendemain il nous donna l'explication suivante :

« Ce que vous avez vu dans le rêve que je me suis chargé de vous expliquer n'est point une de ces images fantastiques provoquées par la maladie ; c'est bien réellement une manifestation, non d'Esprits *désincarnés*, mais d'Esprits *incarnés*. Vous savez que, dans le sommeil, on peut se trouver avec des personnes connues ou inconnues, mortes ou vivantes ; c'est ce dernier cas qui a eu lieu en cette circonstance. Ceux que vous avez vus sont des *incarnés* qui s'occupent séparément, et sans se connaître pour la plupart, d'inventions tendant à perfectionner les moyens de locomotion, en annihilant, autant que possible, l'excès de dépense causée par l'usure des matériaux aujourd'hui en usage. Les uns ont pensé au caoutchouc, d'autres à d'autres matières ; mais ce qu'il y a de particulier, c'est qu'*on a voulu appeler votre attention*, comme sujet d'étude psychologique, sur la réunion, dans un même lieu, des Esprits de différents hommes poursuivant le même but. La découverte n'a pas de rapport avec le Spiritisme ; c'est seulement le conciliabule des inventeurs qu'on a voulu vous faire voir, et l'inscription n'avait d'antre but que de spécifier à vos yeux l'objet principal de leur préoccupation, car il en est qui cherchent d'autres applications du caoutchouc. Soyez persuadé qu'il en est souvent ainsi, et que lorsque plusieurs hommes découvrent en même temps, soit une nouvelle loi, soit un nouveau corps, sur différents ponts du globe, leur Esprit a étudié ensemble la question pendant le sommeil, et au réveil chacun travaille de son côté, en mettant à profit le fruit de ses observations.

« Remarquez bien que ce sont là les idées d'*incarnés*, et qui ne préjugent rien sur le mérite de la découverte ; il se peut que de tous ces cerveaux en ébullition il sorte quelque chose d'utile, comme il est possible qu'il n'en sorte que des chimères. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il serait inutile d'interroger les Esprits à cet égard ; leur mission, comme vous l'avez dit dans vos ouvrages, n'est pas d'épargner à l'homme le travail des recherches en lui apportant des inventions toutes faites qui seraient autant de primes d'encouragement pour la paresse et l'ignorance. Dans ce grand tournoi de l'intelligence humaine chacun y est pour son propre compte, et la victoire est au plus habile, au plus persévérant, au plus courageux.

« *Demande*. Que faut-il penser des découvertes attribuées au hasard ? N'y en a-t-il pas qui ne sont le fruit d'aucune recherche ?

« *Réponse*. Le hasard, vous le savez bien, n'existe pas ; les choses

qui vous semblent le plus fortuites ont leur raison d'être, car il faut compter avec les innombrables intelligences occultes qui président à toutes les parties de l'ensemble. Si le temps d'une découverte est venu, les éléments en sont mis au jour par ces mêmes intelligences ; vingt hommes, cent hommes passeront à côté sans la remarquer : un seul y portera son attention ; le fait insignifiant pour la foule est pour lui un trait de lumière ; ce n'était pas tout de le trouver, l'essentiel était de savoir le mettre en œuvre. Ce n'est pas le hasard qui le lui a mis sous les yeux, mais les bons Esprits qui lui ont dit : Regarde, observe et profite si tu le veux. Puis lui-même, dans les moments de liberté de son Esprit, pendant le sommeil de son corps, a pu être mis sur la voie, et à son réveil, instinctivement, il se dirige sur le lieu où il doit trouver la chose qu'il est appelé à faire fructifier par son intelligence.

« Non, il n'y a point de hasard : tout est intelligent dans la nature. »

Vue rétrospective des diverses incarnations d'un Esprit.

Sommeil des Esprits.

PAR LE DOCTEUR CAILLEUX.

(Société spirite de Paris, 11 mai 1866. - Médium, M. Morin.)

Votre bon accueil et les bonnes prières que vous avez dites à mon intention me font un devoir de vous en remercier vivement et de vous assurer de mon éternel dévouement. Depuis mon entrée dans la vraie vie, j'ai été bien vite familiarisé avec toutes les nouvelles, mais bien douces exigences de ma situation actuelle. De tous côtés, aujourd'hui, on m'appelle, non plus comme autrefois, pour donner mes soins aux corps malades, mais pour apporter du soulagement aux maladies de l'âme. La tâche est douce à remplir, et avec tout autant de rapidité qu'autrefois je mettais à me transporter au chevet des malades, je me rends aujourd'hui à l'appel des âmes souffrantes ; je puis même, et cela n'a rien d'étonnant pour moi, me transporter presque instantanément d'un point à un autre, avec la même facilité qu'a ma pensée de passer d'un sujet à un autre. Ce qui m'étonne seulement, c'est que je puisse le faire, moi !…

J'ai, mes bons amis, à vous entretenir d'un fait spirituel qui m'ar-

rive et que je viens soumettre à votre jugement pour que vous m'aidiez à reconnaître mon erreur, si je m'étais trompé dans mes appréciations à son sujet. Médecin, vous le savez, dans ma dernière incarnation, je m'étais adonné avec ardeur aux études de ma profession. Tout ce qui s'y rapportait était pour moi un sujet d'observations. Je dois le dire, sans orgueil, j'avais acquis quelques connaissances, peut-être en raison de ce que je ne suivais pas toujours à la lettre la route tracée par la routine. Je cherchais souvent dans le moral ce qui pouvait apporter une perturbation dans le physique ; c'est peut-être pour cela que je connaissais un peu mieux mon métier que certains de mes collègues. Enfin voici : Il y a quelques jours, je sentis une espèce de lourdeur s'emparer de mon Esprit, et tout en conservant la conscience de mon *moi* je me sentis transporté dans l'espace ; arrivé à un endroit qui n'a pas de nom pour vous, je me trouvai dans une réunion d'Esprits qui, de leur vivant, avaient acquis quelque célébrité par les découvertes qu'ils avaient faites.

Là, je ne fus pas peut surpris de reconnaître dans ces anciens de tous les âges, dans ces noms de toutes les époques, une ressemblance périspritale avec moi. Je me demandai ce que tout cela voulait dire ; je leur adressai les questions que me suggérait ma position, mais mon étonnement fut plus grand encore, en m'entendant me répondre moi-même. Je me tournai alors vers eux et je me trouvai seul.

Voici mes déductions…

D[r] CAILLEUX.

NOTA. - L'Esprit, s'étant arrêté là, continua dans la séance suivante.

La question des fluides qui fait le fond de vos études a joué un bien grand rôle dans le fait que je vous signalais à la dernière séance. Je puis aujourd'hui vous expliquer mieux ce qui s'est passé, et, au lieu de vous dire quelles étaient mes conjectures, je puis vous dire ce que m'ont révélé les bons amis qui me guident dans le monde des Esprits.

Lorsque mon Esprit a subi une espèce d'engourdissement, j'étais pour ainsi dire magnétisé par le fluide de mes amis spirituels ; par une permission de Dieu, il devait en résulter une satisfaction morale qui, disent-ils, est ma récompense, et de plus un encouragement à marcher dans une voie que suit mon Esprit depuis déjà bon nombre d'existences.

J'étais donc endormi d'un sommeil magnético-spirituel ; j'ai vu le passé se former en un présent fictif ; j'ai reconnu des individualités

disparues par la suite des temps, ou plutôt qui n'avaient été qu'un seul individu. J'ai vu un être commencer un ouvrage médical ; un autre, plus tard, continuer l'ouvrage laissé ébauché par le premier, et ainsi de suite. J'en suis arrivé à voir en moins de temps que je n'en mets à vous le dire, d'âge en âge, se former, grandir et devenir science, ce qui, dans le principe, n'était que les premiers essais d'un cerveau occupé d'études pour le soulagement de l'humanité souffrante. J'ai vu tout cela, et lorsque arrivé au dernier de ces êtres qui, successivement, avaient apporté un complément à l'ouvrage, alors je me suis reconnu. Là, tout s'évanouit, et je redevins l'Esprit encore en retard de votre pauvre docteur. Or, l'explication, la voici. Je ne vous la donne pas pour en tirer vanité, loin de là, mais bien plutôt pour vous fournir un sujet d'étude, en vous parlant du sommeil spirituel, qui, étant élucidé par vos guides, ne peut que m'être utile, puisque j'assiste à tous vos travaux.

J'ai vu, dans ce sommeil, les différents corps que mon Esprit a animés depuis un certain nombre d'incarnations, et tous ont travaillé la science médicale sans jamais s'écarter des principes que le premier avait élaborés. Cette dernière incarnation n'était pas pour augmenter le savoir, mais simplement pour pratiquer ce qu'enseignait ma théorie.

Avec tout cela je reste toujours votre débiteur ; mais si vous le permettez, je viendrai vous demander des leçons, et quelquefois vous donner mon opinion personnelle sur certaines questions.

D[r] CAILLEUX.

Étude.

Il y a ici un double enseignement : c'est d'abord le fait de la magnétisation d'un Esprit par d'autres Esprits, et du sommeil qui en est la suite ; et, en second lieu, de la vue rétrospective des différents corps qu'il a animés.

Il y a donc, pour les Esprits, une sorte de sommeil, ce qui est un point de contact de plus entre l'état corporel et l'état spirituel. Il s'agit ici, il est vrai, d'un sommeil magnétique, mais existerait-il pour eux un sommeil naturel semblable au nôtre ? Cela n'aurait rien de surprenant, quand on voit des Esprits encore tellement identifiés avec l'état corporel, qu'ils prennent leur corps fluidique pour un corps matériel, qu'ils croient travailler comme ils le faisaient sur la terre, et qu'ils en éprouvent de la fatigue. S'ils ressentent de la fatigue, ils doivent éprouver le besoin de repos, et peuvent croire se coucher et

dormir, comme ils croient travailler, et aller en chemin de fer. Nous disons qu'ils le croient, pour parler à notre point de vue ; car, tout est relatif, et par rapport à leur nature fluidique, la chose est tout aussi réelle que les choses matérielles le sont pour nous.

Ce ne sont que des Esprits d'un ordre inférieur qui ont de semblables illusions ; moins ils sont avancés, plus leur état se rapproche de l'état corporel. Or, ce ne peut être le cas du docteur Cailleux, Esprit avancé qui se rend parfaitement compte de sa situation. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il a eu la conscience d'un engourdissement analogue au sommeil pendant lequel il a vu ses diverses individualités.

Un membre de la société explique ce phénomène de cette manière : Dans le sommeil humain, le corps seul repose, mais l'Esprit ne dort pas. Il doit en être de même à l'état spirituel ; le sommeil magnétique ou autre ne doit affecter que le corps spirituel ou périsprit, et l'Esprit doit se trouver dans un état relativement analogue à celui de l'Esprit incarné perdant le sommeil du corps, c'est-à-dire conserver la conscience de son être. Les différentes incarnations de M. Cailleux, que ses guides spirituels voulaient lui faire voir pour son instruction, ont pu se présenter à lui, comme souvenir, de la même manière que les images s'offrent dans les rêves.

Cette explication est parfaitement logique ; elle a été confirmée par les Esprits qui, en provoquant le récit du docteur Cailleux, ont voulu nous faire connaître une nouvelle phase de la vie d'outre-tombe.

Questions et problèmes.

C'est dans l'air.

(Paris, 13 mai 1866. - Médium, M. Tail…)

Demande. Lorsque quelque chose est pressenti par les masses, on dit ordinairement que *c'est dans l'air*. Quelle est l'origine de cette expression ?

Réponse. Son origine est, comme celle d'une foule de choses dont on ne se rend pas compte et que le Spiritisme vient expliquer, dans le sentiment intime et intuitif de la réalité ; cette expression est plus vraie qu'on ne le pense.

Ce pressentiment général à l'approche de quelque grave événe-

ment a deux causes : la première vient des masses innombrables d'Esprits qui parcourent incessamment l'espace, et qui ont connaissance de choses qui se préparent ; par suite de leur dématérialisation, ils sont plus à même d'en suivre la filière et d'en prévoir l'issue. Ces Esprits, qui *frôlent* sans cesse l'humanité, lui communiquent leurs pensées par les courants fluidiques qui relient le monde corporel au monde spirituel. Quoique vous ne les voyiez pas, leurs pensées vous arrivent comme l'arôme des fleurs cachées sous le feuillage, et vous vous les assimilez à votre insu. L'air est littéralement sillonné de ces courants fluidiques qui sèment partout l'idée, de telle sorte que l'expression : *c'est dans l'air*, n'est pas seulement une figure, mais positivement vraie. Certains Esprits sont plus spécialement chargés, par la Providence, de transmettre aux hommes le pressentiment des choses *inévitables*, en vue de leur donner un secret avertissement, et ils s'acquittent de cette mission en se répandant parmi eux. Cc sont comme des voix intimes qui retentissent dans leur for intérieur.

La seconde cause de ce phénomène est dans le dégagement de l'Esprit incarné pondant le repos du corps. Dans ces moments de liberté, il se mêle aux Esprits similaires, ceux avec lesquels il a le plus d'affinité ; il se pénètre de leurs pensées, il voit ce qu'il ne peut voir avec les yeux du corps, en rapporte l'intuition au réveil, comme d'une idée qui lui est toute personnelle. Ceci explique comment la même idée surgit en même temps en cent endroits différents et dans des milliers de cerveaux.

Certains individus, comme vous le savez, sont plus aptes que d'autres à recevoir l'influx spirituel, soit par la communication directe des Esprits étrangers, soit par le dégagement plus facile de leur propre Esprit. Beaucoup jouissent à des degrés différents de la seconde vue ou vue spirituelle, faculté bien plus commune que vous ne le pensez et qui se révèle de mille manières ; d'autres conservent un souvenir plus ou moins net de ce qu'ils ont vu dans les moments d'émancipation de l'âme. Par suite de cette aptitude, ils ont des notions plus précises des choses ; ce n'est pas chez eux un simple pressentiment vague, mais l'intuition, et chez quelques-uns la connaissance de la chose même dont ils prévoient l'accomplissement et qu'ils annoncent. Si on leur demande comment ils le savent, la plupart ne sauront pas l'expliquer : les uns diront qu'une voix intérieure leur a parlé, d'autres qu'ils ont eu une vision révélatrice ; d'autres enfin qu'ils le sentent sans savoir comment. Dans les temps d'ignorance, et aux yeux des gens superstitieux, ils passent pour des devins et des sorciers, tandis

que ce sont tout simplement des personnes douées d'une médiumnité spontanée et inconsciente, faculté inhérente à la nature humaine, et qui n'a rien de surnaturel, mais que ne peuvent comprendre ceux qui n'admettent rien en dehors de la matière.

Cette faculté a existé dans tous les temps, mais il est à remarquer qu'elle se développe et se multiplie sous l'empire des circonstances qui donnent un surcroît d'activité à l'esprit, dans les moments de crise, et aux approches des grands événements. Les révolutions, les guerres, les persécutions de partis et de sectes ont toujours fait naître un grand nombre de voyants et d'inspirés qu'on a qualifiés d'illuminés.

D[r] DEMEURE.

Remarque. Les rapports du monde corporel et du monde spirituel n'ont rien qui étonne, si l'on considère que ces deux mondes sont formés des mêmes éléments, c'est-à-dire des mêmes individus qui passent alternativement de l'un dans l'autre. Tel qui est aujourd'hui parmi les incarnés de la terre sera demain parmi les désincarnés de l'espace, et réciproquement. Le monde des Esprits n'est donc point un monde à part, c'est l'humanité elle-même dépouillée de son enveloppe matérielle, et qui continue son existence sous une nouvelle forme et avec plus de liberté.

Les rapports de ces deux mondes, sans cesse en contact, font donc partie des lois naturelles ; l'ignorance de la loi qui les régit a été la pierre d'achoppement de toutes les philosophies ; c'est faute de la connaître que tant de problèmes sont demeurés insolubles. Le Spiritisme, qui est la science de ces rapports, nous donne la seule clef qui puisse les résoudre. Que de choses, grâce à lui, ne sont déjà plus des mystères !

Poésies Spirites.

A ton livre.

(Société de Paris, 11 mai 1866. - Médium, M. V…)

Bientôt, enfant, tu vas quitter
Cet humble toit qui t'a vu naître,
Pour courir le monde, affronter
Ses dangers, et mourir peut-être

Sans avoir pu toucher au port.
Avant de fuir notre rivage,
Comme autrefois, écoute encor
La voix qui guida ton jeune âge.

Hélas ! mon fils, sur ton chemin,
Bien souvent la ronce orgueilleuse
Déchirera ta blanche main,
Et son épine vénéneuse
Fera boiter ton pied meurtri,
Plus d'une fois, dans la carrière.
N'importe ! Il faudra, loin d'ici,
Suivre l'étoile qui t'éclaire,
Et marcher toujours en avant ;
Ne point regretter ta patrie,
Ton hameau, ton foyer absent,
Et mourir sans pleurer ta vie,
Si tu devais la perdre un jour,
En prêchant à tous pour doctrine
La foi, la charité, l'amour,
Seuls devoirs de ta loi divine ;
En arrachant partout l'orgueil,
Le faux savoir et l'égoïsme
Qui s'étendent, comme un linceul,
Sur le berceau du Spiritisme ;
En répétant ce que la voix
De tous ces mondes invisibles
Semble te révéler parfois
Dans des murmures indicibles ;
En plaignant un siècle grossier,
Qui joindra l'insulte à l'injure
Quand il t'appellera sorcier,
Ou diseur de bonne aventure ;
En lui pardonnant son mépris ;
En essayant, par la prière,
De ranger ses nombreux amis
Sous ton humble et sainte bannière.

J'ai dit : Pars, mon enfant, adieu ;
Ta tâche est lourde et difficile,
Mais crois et espère en ton Dieu,
Il te la rendra plus facile.

UN ESPRIT POÈTE.

Dans la séance suivante, 18 mai, le même médium écrivit spontanément ce qui suit :

Réponse à une critique de mes vers intitulés : *A ton livre*, faite un peu trop légèrement vendredi dernier par un inconnu que je ne vois pas ici ce soir.

Dans un mystérieux bocage,
Caché sous le naissant feuillage
De verts lilas, tous les ans
On entendait au printemps
Une gracieuse fauvette
Chanter sa fraîche chansonnette.
Les oiseaux du bois voisin
Accouraient chaque matin
Se placer près d'elle en silence,
Pour écouter mieux la cadence
Que sa voix pure égrenait,
Filait, perlait, modulait
Avec une grâce infinie.
La foule étonnée et ravie
Applaudissait la diva,
Quand, par hasard, arriva
Un jeune merle au noir plumage
Qui se mit à siffler de rage
La monotone chanson
Qu'on admirait sans raison.
La fauvette soudain s'arrête,
Sourit, et dit au trouble-fête :
Vous qui sifflez si bien, vous devez bien chanter.
Ne pourrait-on, beau merle, un jour vous écouter ?
Le merle, sans répondre, aussitôt prit la fuite.
Pourquoi ? Devinez-le… Bonsoir ; moi, je vous quitte.

ALFRED DE MUSSET.

La Chenille et le Papillon.

Fable de l'Esprit frappeur de Carcassonne.

D'un bouquet de jasmin labourant les contours,
Tremblante, une chenille au déclin de ses jours
Se disait : « Je suis bien malade,
Je ne digère plus la feuille de salade ;

A peine si le chou tente mon appétit ;
Je me meurs petit à petit ;
C'est triste de mourir ! Mieux valait ne pas naître.
Sans murmurer il faut se soumettre ;
A d'autres après moi de tracer leur sillon.
- Mais tu ne mourras pas, lui dit un papillon ;
Si j'ai bon souvenir, sur la même charmille
Avec toi j'ai rampé, je suis de la famille ;
L'avenir te prépare un destin plus heureux ;
Peut-être un même amour nous unira tous deux.
Espère !… du sommeil le passage est rapide.
Tout comme je le fus, tu seras chrysalide ;
Comme moi tu pourras, brillante de couleurs,
Respirer le parfum des fleurs. »
La vieille répondit : « Imposture, imposture !
Rien ne saurait changer les lois de la nature ;
L'aubépine jamais ne deviendra jasmin.
A mes anneaux brisés, à mes ressorts si frêles
Quel habile ouvrier viendra fixer des ailes ?
Jeune fou, passe ton chemin.
- Chenille ! bien touché ; le possible a ses bornes,
Reprit un escargot, triomphant sous ses cornes. »
Un crapaud applaudit. De son dard, un frelon
Insulta le beau papillon.
. . . .
. . . .
Non, ce n'est pas toujours la vérité qui brille.
Ici-bas, que d'aveugles-nés
Niant l'âme des morts. Docteurs, vous raisonnez
A peu près comme la chenille.

Dissertations spirites.

Occupations des Esprits.

(Société de Paris, 16 février 1866. - Médium, M. Leymarie.)

Vous avez été si bons à mon égard, messieurs, si obligeants pour un nouveau venu, que je viens encore vous demander quelques instants d'attention.

Depuis mon séjour dans le monde des Esprits, je suis à même de faire quelques remarques dont je fais mon profit, puisqu'elles me don-

nent la faculté toute-puissante de changer complètement mes idées acquises dans ma dernière incarnation. Je vais donc, si vous voulez bien le permettre, vous faire part de quelques-unes de ces réflexions suggérées par les fausses idées de certains détracteurs du Spiritisme.

Il n'est pas rare d'entendre dire à tous les détracteurs : Mais ceux qui ont fait la trouvaille spirite devraient bien nous renseigner sur le travail des Esprits, rentrés en possession de cette fameuse erraticité. Ont-ils un corps correspondant au nôtre ou un corps fluidique ? Ont-ils la science infuse ? Savent-ils plus que nous ? Alors, pourquoi tant de communications terre à terre, dans un français ordinaire à la portée de tout le monde ? Mais le premier venu peut en dire autant !…

Ils ajoutent encore : mais, ces farceurs d'Esprits, à quelle gymnastique se livrent-ils donc sur des balançoires éternelles ? De quoi vivent-ils ? De quoi s'amusent-ils ? Mais s'ils sont dans l'air ambiant, occupés à nous regarder faire, il ne doivent pas trouver amusantes toutes nos vilaines actions, toutes nos ridicules pensées. Peut-être sont-ils dans la contemplation éternelle. Et s'ils voient Dieu, comment est faite la Divinité ? Quelle idée peuvent-ils nous donner de sa grandeur ? Hélas ! Dérision ! répètent-ils, et dire qu'il y a des gens soi-disant sensés, qui croient à toutes ces billevesées !

Ces idées-là, je les ai entendu répéter, et, riant comme d'autres, ou plaignant amèrement les adeptes d'une doctrine qui menait à la folie, selon nous, je me suis bien des fois demandé l'explication d'une telle aberration mentale au dix-neuvième siècle.

Un jour, je me suis trouvé libre comme tous mes frères terriens, et parvenu dans ce monde qui m'avait tant fait hausser les épaules, voici ce que j'ai vu :

Les Esprits, selon les facultés acquises sur terre, cherchent le milieu qui leur est propre, à moins que, ne pouvant être dégagés, ils soient dans la nuit, ne percevant et n'entendant rien, dans cette terrible attente qui est bien le véritable enfer de l'Esprit.

La faculté qu'a l'Esprit dégagé de se porter partout par un simple effet de sa volonté lui permet de trouver un milieu où ses facultés puissent se développer par les contrastes et la différence des idées. Lors de la séparation de l'Esprit et du corps, on est conduit par des âmes sympathiques auprès de ceux qui vous attendaient, prévoyant votre arrivée.

Naturellement, j'ai été accueilli par des amis aussi incrédules que moi ; mais comme dans ce monde tant conspué, toutes les vertus sont en évidence, tous les mérites se font jour, toutes les réflexions sont

bien reçues, tous les contrastes deviennent la diffusion des lumières. Appelé, par la curiosité, à visiter des groupes nombreux qui préparent d'autres incarnations en étudiant tous les côtés que doit élucider l'Esprit appelé à revenir sur terre, je me suis fait une grande idée de la réincarnation.

Lorsqu'un Esprit se prépare à une nouvelle existence, il soumet ses idées aux décisions du groupe auquel il appartient. Celui-ci discute ; les Esprits qui le composent vont dans les groupes plus avancés ou bien sur terre ; ils cherchent chez vous les éléments d'application. L'Esprit conseillé, fortifié, éclairé sur tous les points pourra désormais, s'il le veut, suivre sa route sans broncher. Il aura dans son pèlerinage terrien une foule d'invisibles qui ne le perdront pas de vue ; ayant participé à ses travaux préparatoires, ils applaudissent à ses résultats, à ses efforts pour vaincre, à sa ferme volonté qui, maîtrisant la matière, lui a permis d'apporter aux autres incarnés un contingent d'acquits et d'amour, c'est-à-dire le bien, selon les grandes instructions, selon Dieu enfin, qui les dicte dans toutes les affirmations de la science, de la végétation, de tous les problèmes enfin, qui sont la lumière de l'Esprit quand il sait les résoudre dans un sens rationnel.

Appartenant au groupe de quelques savants qui s'occupent d'économie politique, j'ai appris à ne mépriser aucune des facultés dont j'ai tant ri jadis ; j'ai compris que l'homme, trop enclin à l'orgueil, se refuse à admettre, même sans étude, tout ce qui est nouveau et en dehors de son genre d'esprit. Je me suis dit aussi que beaucoup de mes anciens amis faisaient fausse route, prenant l'ombre pour la réalité. Néanmoins, j'ai suivi l'ensemble des travaux de l'humanité, où rien n'est inutile. J'ai même compris la grande loi d'égalité et d'équité que Dieu a versée dans tout l'élément humain, et je me suis dit que celui qui ne croit à rien, et qui malgré cela fait le bien et aime ses semblables, sans espoir de rémunération, est un noble Esprit, bien plus noble que beaucoup de ceux qui, prévoyant une autre vie et croyant à l'avancement de l'Esprit, espèrent une récompense. J'ai appris enfin à être tolérant, en voyant ces légions d'Esprits livrés à tant de travaux divers, fourmilière intelligente qui pressent Dieu et cherche à coordonner tous les éléments de l'avenir. Je me suis dit que l'homme, ce pygmée, est tellement orgueilleux qu'il s'aime et s'adore en méprisant les autres, au lieu de se livrer à ses grands instincts et surtout aux idées saines et consciencieuses qu'enseigne la vie future, développées par les idées spiritualistes et surtout par le spiritisme, cette loi magnifique qui fortifie chaque jour de plus en plus la soli-

darité du monde terrestre et de celui de l'erraticité ; c'est lui qui vous initie à nos pensées, à nos espérances, à tout ce que nous préparons pour votre avancement, pour la fin désirée de la génération qui doit bientôt émigrer dans les régions supérieures.

A une autre fois, merci.

GUI…

Remarque. Cet Esprit, dont nous avons donné une remarquable communication dans la *Revue* de décembre 1865, page 382, était, de son vivant, un économiste distingué, mais imbu des idées matérialistes, et l'un des railleurs du spiritisme. Cependant, comme c'était un homme avancé intellectuellement et moralement, et cherchant le progrès, il ne fut pas longtemps à reconnaître son erreur, et son plus grand désir eût été de ramener ses amis dans la voie de la vérité. C'est à leur intention qu'il a dicté plusieurs communications. Quelque profonde et logique que soit celle-ci, on voit que le monde des Esprits ne lui est pas encore parfaitement connu. Il est dans l'erreur quand il dit que la génération actuelle doit bientôt émigrer dans les régions supérieures. Sans doute, dans le grand mouvement régénérateur qui s'opère, une partie de cette génération quittera la terre pour des mondes plus avancés ; mais, comme la terre régénérée sera elle-même plus avancée qu'elle ne l'est, beaucoup trouveront une récompense en s'y réincarnant. Quant aux endurcis qui en sont la plaie, comme ils y seraient déplacés et seraient une entrave au progrès, en y perpétuant le mal, c'est dans des mondes plus arriérés qu'ils iront attendre que la lumière se fasse pour eux ; c'est ce qui résulte de la généralité des instructions données sur ce sujet par les Esprits.

Suspension dans l'assistance des Esprits.

(Douai, 13 octobre 1865.)

Dans un groupe modèle, comme tenue et mise en pratique des devoirs spirites, on remarquait avec surprise que certains Esprits d'élite habitués s'abstenaient depuis quelque temps d'y donner des instructions, ce qui motiva la question suivante :

Demande. D'où vient que les Esprits élevés qui nous assistent d'ordinaire se communiquent plus rarement à nous ?

Réponse. Chers amis, il y a deux causes à cet abandon dont vous vous plaignez. Mais d'abord, ce n'est point un abandon, ce n'est

qu'un éloignement momentané et nécessaire. Vous êtes comme des écoliers qui, bien sermonnés et bien *pourvus* de répétitions préliminaires, sont obligés de faire leurs devoirs sans le concours des professeurs ; ils cherchent dans leur mémoire ; ils guettent un signe, ils épient un mot de secours : rien ne vient, rien ne *doit* venir.

Vous attendez nos encouragements, des conseils sur votre conduite, sur vos déterminations : rien ne vous satisfait, parce que rien ne doit vous satisfaire. Vous avez été pourvus d'enseignements sages, affectueux, d'encouragements fréquents, pleins d'aménité et de véritable sagesse ; vous avez eu quantité de preuves de notre présence, de l'efficacité de notre aide ; la foi vous a été donnée, communiquée ; vous l'avez saisie, raisonnée, adoptée ; en un mot, comme l'écolier, vous avez été *pourvus* pour le *devoir* : il faut le faire sans fautes, avec vos propres ressources, et non plus avec notre concours ; où serait votre mérite ? Nous ne pourrions que vous répéter sans cesse la même chose ; à vous maintenant d'appliquer ce que nous vous avons appris ; il faut voler de vos propres ailes et marcher sans lisières.

A chaque homme, Dieu, à un moment donné, fournit une arme et une force pour continuer à vaincre de nouveaux dangers. Le moment où une force nouvelle se révèle à lui est toujours pour l'homme une heure de joie, d'enthousiasme. La foi ardente accepte alors toute douleur sans l'analyser, car l'amour ne compte pas les peines ; mais après ces soudainetés qui sont la fête, il faut le travail, et le travail seul ; l'âme s'est calmée, le cœur se ralentit, et voilà que la lutte et l'épreuve arrivent ; voilà l'ennemi, il faut soutenir le choc ; c'est le moment décisif. Alors, que l'amour vous transporte et vous fasse dédaigner la terre ! Il faut que votre cœur reste victorieux des lâches instincts d'égoïsme et d'abattement : c'est l'épreuve.

Nous vous l'avons dit depuis longtemps, nous vous avons avertis que vous auriez besoin de vous resserrer, de vous unir, de vous fortifier pour la lutte. Le moment est venu, vous y êtes. Comment allez-vous la soutenir ? Nous ne pouvons plus rien faire, pas plus que le maître ne peut souffler à l'élève sa composition. Gagnera-t-il le prix ? Cela dépend du profit qu'il aura tiré des leçons qu'il a reçues. Ainsi en est-il de vous. Vous possédez un code d'instructions suffisant pour vous conduire jusqu'à un point déterminé. Relisez ces instructions, méditez-les et n'en demandez pas d'autres avant de les avoir sérieusement appliquées, ce dont nous seuls sommes juges, et quand vous serez arrivés au point où elles seront insuffisantes, eu égard à votre avancement moral, nous saurons bien vous en donner d'autres.

La seconde raison de cette sorte d'isolement dont vous vous plaignez est celle-ci : beaucoup de vos conseillers sympathiques ont, auprès d'autres hommes, des missions analogues à celles qu'ils ont voulu d'abord remplir près de vous, et ces multitudes d'évocations dont ils sont l'objet les détournent souvent d'être assidus à votre groupe. Votre amie, Madeleine, remplit au loin un mandat difficile, et ses sollicitudes, tout en étant près de vous, se portent aussi sur ceux qu'elle s'est dévouée à sauver. Mais tout votre monde vous reviendra ; vous retrouverez, dans un temps donné, vos amis réunis comme jadis, dans la même pensée de sympathique concours auprès de leurs protégés. Mettez ce temps à profit pour votre amélioration, afin que, lorsqu'ils reviendront, ils puissent vous dire : nous sommes contents de vous.

PAMPHILE, Esprit protecteur.

Remarque. Cette communication est une réponse à ceux qui se plaignent de l'uniformité de l'enseignement des Esprits. Si l'on réfléchit au nombre des vérités qu'ils nous ont apprises, on trouvera qu'elles offrent un assez vaste champ à la méditation, jusqu'à ce que nous nous les soyons assimilées, et que nous en ayons déduit toutes les applications. Que dirait-on d'un malade qui demanderait tous les jours un nouveau remède à son médecin, sans suivre ses prescriptions ? *Si les Esprits ne nous apprennent pas tous les jours du nouveau, à l'aide de la clef qu'ils ont mise entre nos mains, et des lois qu'ils nous ont révélées, nous apprenons nous-mêmes chaque jour du nouveau, en expliquant ce qui, pour nous, était inexplicable.*

Le Travail.

(Extrait du journal spirite italien : *la Voce di Dio* ; traduit de l'italien.)

La mesure du travail imposé à chaque Esprit incarné ou désincarné est la certitude d'avoir accompli scrupuleusement la mission qui lui a été confiée. Or, chacun a une mission à remplir : celui-ci sur une grande échelle, celui-là sur une plus petite. Cependant, relativement, les obligations sont toutes égales et Dieu vous demandera compte de l'obole qu'il a remise entre vos mains. Si vous avez gagné un intérêt, si vous avez doublé la somme, vous avez certes accompli votre devoir, parce que vous avez obéi à l'ordre suprême. Si, au lieu d'avoir augmenté cette obole, vous l'avez perdue, il est certain que vous avez abusé de la confiance que votre Créateur avait mise en vous ; aussi, serez-vous traité comme un voleur, parce que vous avez pris et non restitué ; loin d'accroître, vous avez dissipé. Or, si, comme je

viens de le dire, chaque créature est obligée de recevoir et de donner, combien plus, Spirites, êtes-vous tenus d'obéir à cette loi divine, combien devez-vous faire d'efforts pour remplir ce devoir devant le Seigneur, qui vous a choisis pour partager ses travaux, qui vous a invités à sa table. Songez, mes frères, que le don qui vous est fait est un des souverains biens de Dieu. N'en tirez pas vanité, mais faites tous vos efforts pour mériter cette haute faveur. Si les titres que vous pourriez recevoir d'un grand de la terre, si ses faveurs sont quelque chose de beau à vos yeux, combien plus vous devez vous estimer heureux des dons du maître des mondes ; dons incorruptibles et impérissables, qui vous élèvent au-dessus de vos frères, et seront pour vous la source de joies pures et saintes !

Mais voulez-vous en être les seuls possesseurs ? Voudriez-vous, comme des égoïstes, garder pour vous seuls tant de bonheur et de joie ? Oh ! non, vous avez été choisis comme dépositaires. Les richesses qui brillent à vos yeux ne sont point à vous, mais appartiennent à tous vos frères en général. Vous devez donc les accroître et les distribuer. Comme le bon jardinier qui conserve et multiplie ses fleurs, et vous présente au cœur de l'hiver les délices du printemps ; comme au triste mois de novembre, naissent les roses et les lis, ainsi vous êtes chargés de semer et de cultiver dans votre champ moral des fleurs de toutes les saisons, fleurs qui défieront le souffle de l'aquilon et le vent suffoquant du désert ; fleurs qui, une fois épanouies sur leurs tiges, ne passeront et ne se faneront jamais, mais brillantes et vivaces, seront l'emblème de la verdure et des couleurs éternelles. Le cœur humain est un sol fertile en affection et en doux sentiments, un champ plein de sublimes aspirations quand il est cultivé par les mains de la charité et de la religion.

Oh ! ne réservez pas pour vous seuls ces tiges sur lesquelles poussent toujours de si doux fruits ! Offrez-les à vos frères, invitez-les à venir goûter, sentir le parfum de vos fleurs, à apprendre à cultiver votre champ ; nous vous assisterons, nous trouverons de frais ruisseaux qui, coulant doucement, donneront de la force aux plantes exotiques qui sont les germes de la terre céleste ; venez, nous travaillons avec vous, nous partagerons votre fatigue, afin que vous aussi, vous puissiez amasser de ces biens et en faire part à d'autres frères dans le besoin. Dieu nous donne, et nous, reconnaissants de ses dons, nous les multiplions le plus possible. Dieu nous commande d'améliorer les autres et nous-mêmes, nous remplirons nos obligations et nous sanctifierons sa volonté sublime.

Spirites, c'est à vous que je m'adresse. Nous avons préparé votre champ ; maintenant agissez de manière que tous ceux qui en auront besoin, puissent en jouir largement. Rappelez-vous que toutes les

haines, toutes les rancunes, toutes les inimitiés doivent disparaître devant vos devoirs : instruire les ignorants, assister les faibles, avoir compassion des affligés, soutenir les innocents, plaindre ceux qui sont dans l'erreur, pardonner aux ennemis. Toutes ces vertus doivent croître en abondance dans votre champ, et vous devez les implanter dans celui de vos frères. Vous recueillerez une ample moisson et vous serez bénis de notre Père qui est dans les cieux !

Mes chers enfants, j'ai voulu vous dire toutes ces choses afin de vous encourager à supporter avec patience tous ceux qui, ennemis de la nouvelle doctrine, cherchent à vous dénigrer et à vous affliger. Dieu est avec vous, n'en doutez pas. La parole de notre Père céleste est descendue sur votre globe, comme au jour de la création. Il vous envoie une nouvelle lumière, lumière pleine de splendeur et de vérité.

Approchez-vous, attachez-vous étroitement à lui, et suivez courageusement le chemin qui s'ouvre devant vous.

SAINT AUGUSTIN.

Notices bibliographiques

LES ÉVANGILES EXPLIQUÉS.

PAR M. ROUSTAING[6].

Cet ouvrage comprend l'explication et l'interprétation des Évangiles, article par article, à l'aide de communications dictées par les Esprits. C'est un travail considérable, et qui a, pour les Spirites, le mérite de n'être sur aucun point en contradiction avec la doctrine enseignée par le Livre des Esprits et celui des médiums. Les parties correspondantes à celles que nous avons traitées dans l'*Evangile selon le Spiritisme* le sont dans un sens analogue. Du reste, comme nous nous sommes borné aux maximes morales qui, à peu d'exceptions près, sont généralement claires, elles ne sauraient être interprétées de diverses manières ; aussi n'ont-elles jamais fait le sujet des controverses religieuses. C'est pour cette raison que nous avons commencé par là, afin d'être accepté sans conteste, attendant pour le reste que l'opinion générale fût plus familiarisée avec l'idée spirite.

L'auteur de ce nouvel ouvrage a cru devoir suivre une autre marche ; au lieu de procéder par gradation, il a voulu atteindre le but tout d'un coup. Il a donc traité certaines questions que nous n'avons pas jugé opportun d'aborder encore, et dont, par conséquent,

---

[6] Les quatre Évangiles, suivis des commandements expliqués en esprit et en vérité par les évangélistes assistés des apôtres. Recueillis et mis en ordre par J. B. Roustaing, avocat à la cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier. - 3 vol. in-12. - Prix : 10 fr. 50. - Paris, Librairie centrale, 24, boulevard des Italiens. – Bordeaux, tous les libraires.

nous lui laissons la responsabilité, ainsi qu'aux Esprits qui les ont commentées. Conséquent avec notre principe, qui consiste à régler notre marche sur le développement de l'opinion, nous ne donnerons, jusqu'à nouvel ordre, à ses théories, ni approbation, ni désapprobation, laissant au temps le soin de les sanctionner ou de les contredire. Il convient donc de considérer ces explications comme des opinions personnelles aux Esprits qui les ont formulées, opinions qui peuvent être justes ou fausses, et qui, dans tous les cas, ont besoin de la sanction du contrôle universel, et jusqu'à plus ample confirmation ne sauraient être regardées comme parties intégrantes de la doctrine spirite.

Lorsque nous traiterons ces questions, nous le ferons carrément ; mais c'est qu'alors nous aurons recueilli des documents assez nombreux dans les enseignements donnés *de tous côtés* par les Esprits, pour pouvoir parler affirmativement et avoir la certitude d'être *d'accord avec la majorité* ; c'est ainsi que nous avons fait toutes les fois qu'il s'est agi de formuler un principe capital. Nous l'avons dit cent fois, pour nous l'opinion d'un Esprit, quel que soit le nom qu'il porte, n'a que la valeur d'une opinion individuelle ; notre critérium est dans la concordance universelle, corroborée par une rigoureuse logique, pour les choses que nous ne pouvons contrôler par nos propres yeux. A quoi nous servirait de donner prématurément une doctrine comme une vérité absolue, si, plus tard, elle devait être combattue par la généralité des Esprits ?

Nous avons dit que le livre de M. Roustaing ne s'écarte pas des principes du Livre des Esprits et de celui des médiums ; nos observations portent donc sur l'application de ces mêmes principes à l'interprétation de certains faits. C'est ainsi, par exemple, qu'il donne au Christ, au lieu d'un corps charnel, un corps fluidique concrétionné, ayant toutes les apparences de la matérialité, et en fait un *agénère*. Aux yeux des hommes qui n'auraient pu comprendre alors sa nature spirituelle, il a dû passer EN APPARENCE, ce mot est incessamment répété dans tout le cours de l'ouvrage, par toutes les vicissitudes de l'humanité. Ainsi s'expliquerait le mystère de sa naissance : Marie n'aurait eu que les apparences de la grossesse. Ce point, posé comme prémisse et pierre angulaire, est la base sur laquelle il s'appuie pour l'explication de tous les faits extraordinaires ou miraculeux de la vie de Jésus.

Il n'y a sans doute là rien de matériellement impossible pour quiconque connaît les propriétés de l'enveloppe périspritale ; sans nous prononcer pour ou contre cette théorie, nous dirons qu'elle est au moins hypothétique, et que si un jour elle était reconnue erronée, la base faisant défaut, l'édifice s'écroulerait. Nous attendrons donc

les nombreux commentaires qu'elle ne manquera pas de provoquer de la part des Esprits, et qui contribueront à élucider la question. Sans la préjuger, nous dirons qu'il a déjà été fait des objections sérieuses à cette théorie, et que, selon nous, les faits peuvent parfaitement s'expliquer sans sortir des conditions de l'humanité corporelle.

Ces observations, subordonnées à la sanction de l'avenir, ne diminuent en rien l'importance de cet ouvrage qui, à côté de choses douteuses à notre point de vue, en renferme d'incontestablement bonnes et vraies, et sera consulté avec fruit par les Spirites sérieux.

Si le fond d'un livre est le principal, la forme n'est pas à dédaigner, et entre aussi pour quelque chose dans le succès. Nous trouvons que certaines parties sont développées trop longuement sans profit pour la clarté. A notre sens, si, en se bornant au strict nécessaire, on avait pu réduire l'ouvrage à deux, ou même à un seul volume, il aurait gagné en popularité.

La Voce di Dio.

LA VOIX DE DIEU, *journal dicté par les Esprits, à la société de Scordia* (Sicile)[7].

L'Italie compte une nouvelle publication spirite périodique. Celle-ci est exclusivement consacrée à l'enseignement des Esprits. Le premier numéro ne contient en effet que des productions médianimiques, y compris même la préface et le discours préliminaire. Voici la liste des sujets traités dans ce numéro :

Préface, conseils donnés à la Société pour la formation du journal. - Discours préliminaire, signé saint Augustin. - Allégorie sur le Spiritisme. - Réverbération de l'âme. - Prévisions. - Résipiscence d'un Esprit souffrant, entretien. - Le travail. - La mort du Christ. - La prière collective. Réponse à une question proposée.

Toutes ces communications portent un incontestable cachet de supériorité au point de vue de la morale et de l'élévation des pensées. On en peut juger par celle sur *le Travail* que nous publions ci-dessus.

Les Esprits auront donc *leur journal*, et certes les rédacteurs ne manqueront pas ; mais, de même que chez les incarnés, il y en a de tous les degrés de mérite ; nous comptons sur le jugement des *éditeurs* pour faire un choix rigoureux parmi ces productions d'outre-tombe, qui ne pourront que gagner en clarté et en intérêt, si, selon les circonstances, elles sont accompagnées de quelques commentaires.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, Rue du Four-Saint-Germain, 43.

[7] Petit in-8°, une livraison par mois. - Prix, pour l'Italie : 6 fr. par an ; 3 fr. pour six mois. Un numéro, 60 cent. - Adresse : Al signor Dr Gioseppe Modica, in Scordia (Sicile).

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1866.

Du projet de caisse générale de secours et autres institutions pour les Spirites.

Dans un des groupes spirites de Paris un médium reçut dernièrement la communication suivante de l'Esprit de sa grand'mère :

« Mon cher enfant, je vais te parler un instant des questions de charité qui te préoccupaient ce matin en allant à ton travail.

« Les enfants qui sont livrés à des nourrices mercenaires ; les femmes pauvres qui sont forcées, au mépris de la pudeur qui leur est chère, de servir, dans les hôpitaux, de matière expérimentale aux médecins et aux élèves en médecine, ce sont deux grandes plaies que tous les bons cœurs doivent s'appliquer à guérir, et cela n'est pas impossible ; que les Spirites fassent comme les catholiques, qu'ils s'imposent des sous par semaine et qu'ils capitalisent ces ressources, ils arriveront à des fondations sérieuses, grandes et véritablement efficaces. La charité qui soulage un mal présent est une charité sainte que j'encourage de toutes mes forces ; mais la charité qui se perpétue dans des fondations immortelles comme les misères qu'elle est destinée à soulager, c'est là une charité intelligente et que je serais heureuse de voir mettre en pratique.

« Je voudrais qu'un travail fût élaboré qui aurait pour but de créer d'abord un premier établissement dans des proportions restreintes. Quand on aurait vu le bon résultat de cette première création, on passerait à une autre, et l'on grandirait peu à peu comme Dieu veut que l'on grandisse, car le progrès s'accomplit par une marche lente, sage, calculée. Je répète que ce que je propose n'est pas difficile ;

il n'y aurait pas un seul spirite véritable qui oserait manquer à l'appel pour le soulagement de ses semblables, et les Spirites sont assez nombreux pour former, par l'accumulation du sou par semaine, un capital suffisant pour un premier établissement à l'usage des femmes malades qui seraient soignées par des femmes et qui cesseraient alors de cacher leurs souffrances pour sauver leur pudeur.

« Je livre ces réflexions aux méditations des personnes bienveillantes qui assistent à la séance, et je suis bien convaincue qu'elles porteront de bons fruits. Les groupes de province se rallieraient promptement à une idée si belle, et en même temps si utile et si paternelle ; ce serait d'ailleurs un monument de la valeur morale du spiritisme tant calomnié, et qui le sera longtemps encore avec acharnement.

« Je l'ai dit, la charité locale est bonne, elle profite à un individu, mais elle n'élève pas l'esprit des masses comme une œuvre durable. Ne serait-il pas beau que l'on pût repousser la calomnie en disant aux calomniateurs : « Voilà ce que nous avons fait. A l'arbre on reconnaît le fruit ; un mauvais arbre ne donne pas de bons fruits, et un bon arbre n'en donne pas de mauvais. »

« Songez aussi aux pauvres enfants qui sortent des hôpitaux, et qui vont mourir entre des mains mercenaires, deux crimes à la fois : celui de livrer l'enfant désarmé et faible, et le crime de celui qui l'a sacrifié sans pitié. Que tous les cœurs élèvent leurs pensées vers les tristes victimes de la société imprévoyante, et qu'ils tâchent de trouver une bonne solution pour les sauver de leurs misères. Dieu veut qu'on essaie, et il donne les moyens d'arriver, il faut agir ; on réussit quand on a la foi, et la foi transporte les montagnes. Que M. Kardec traite la question dans son journal, et vous verrez comment elle sera acclamée avec entraînement et enthousiasme.

« J'ai dit qu'il fallait un monument matériel qui attestât la foi des Spirites, comme les pyramides d'Egypte attestent la vanité des Pharaons ; mais, au lieu de faire des folies, faites des œuvres qui portent le cachet de Dieu lui-même. Tout le monde doit me comprendre, je n'insiste pas.

« Je me retire, mon cher enfant ; ta bonne grand'mère, comme tu le vois, aime toujours ses petits enfants, comme elle t'aimait quand tu étais tout petit. Je veux que tu les aimes comme moi, et que tu songes à trouver une bonne organisation ; tu le peux si tu le veux, et au besoin nous t'aiderons. Je te bénis.

« MARIE G… »

L'idée d'une caisse centrale et générale de secours formée entre les Spirites a déjà été conçue et émise par des hommes animés d'excellentes intentions ; mais il ne suffit pas qu'une idée soit grande, belle et généreuse, il faut avant tout qu'elle soit praticable. Nous avons, certes, donné assez de gages de notre dévouement à la cause du Spiritisme pour n'être pas suspecté d'indifférence à son endroit ; or, c'est précisément par suite de notre sollicitude même que nous cherchons à mettre en garde contre l'enthousiasme qui aveugle ; avant d'entreprendre une chose, il faut en calculer froidement le pour et le contre, afin d'éviter des échecs toujours fâcheux qui ne manqueraient pas d'être exploités par nos adversaires. Le Spiritisme ne doit marcher qu'à coup sûr, et quand il pose le pied quelque part, il doit être assuré d'y trouver un terrain solide. La victoire n'est pas toujours au plus pressé, mais plus sûrement à celui qui sait attendre le moment propice. Il est des résultats qui ne peuvent être que l'œuvre du temps et de l'infiltration de l'idée dans l'esprit des masses ; sachons donc attendre que l'arbre soit formé, avant de lui demander une abondante récolte.

Depuis longtemps nous vous proposions de traiter à fond la question dont il s'agit, pour la poser sur son véritable terrain, et prémunir contre les illusions de projets plus généreux que réfléchis et dont l'avortement aurait des suites fâcheuses. La communication relatée ci-dessus, et sur laquelle on a bien voulu nous demander notre avis, nous en fournit l'occasion toute naturelle. Nous examinerons donc soit le projet de centralisation des secours, soit celui de quelques autres institutions et établissements spéciaux pour le Spiritisme.

Avant tout il convient de se rendre compte de l'état réel des choses. Les Spirites sont très nombreux sans doute, et leur nombre croît sans cesse : sous ce rapport il offre un spectacle unique, celui d'une propagation inouïe dans l'histoire des doctrines philosophiques, car il n'en est aucune, sans en excepter le christianisme, qui ait rallié autant de partisans dans un aussi petit nombre d'années ; ceci est un fait notoire qui confond même ses antagonistes. Et ce qui n'est pas moins caractéristique, c'est que cette propagation, au lieu de se faire autour d'un centre unique, s'opère simultanément sur toute la surface du globe et dans des milliers de centres. Il en résulte que les adeptes, tout en étant très nombreux, ne forment encore nulle part une agglomération compacte.

Cette dispersion qui, au premier abord, semble une cause de faiblesse, est au contraire un élément de force. Cent mille Spirites disséminés

sur la surface d'un pays font plus pour la propagation de l'idée que s'ils étaient massés dans une ville ; chaque individualité est un foyer d'action, un germe qui produit des rejetons ; chaque rejeton en produit à son tour plus ou moins, dont les rameaux se réunissant peu à peu, couvriront le pays bien plus promptement que si l'action ne partait que d'un seul point ; c'est absolument comme si une poignée de graines était jetée au vent, au lieu qu'elles soient mises toutes ensemble dans le même trou. Par cette multitude de petits centres, la doctrine est en outre moins vulnérable que si elle n'en avait qu'un seul contre lequel ses ennemis pourraient diriger toutes leurs forces. Une armée primitivement compacte qui est dispersée par la force ou toute autre cause, est une armée perdue ; ici le cas est tout différent : la dissémination des Spirites n'est pas le fait d'une dispersion, c'est l'état primitif tendant à la concentration pour former une vaste unité ; la première est à sa fin, la seconde est à sa naissance.

A ceux donc qui se plaignent de leur isolement dans une localité, nous répondons : Remerciez le ciel, au contraire, de vous avoir choisis pour les premiers pionniers de l'œuvre dans votre contrée. A vous d'en jeter les premières semences ; peut-être ne germeront-elles pas tout de suite ; peut-être n'en recueillerez-vous pas les fruits ; peut-être même aurez-vous à souffrir dans votre labeur, mais songez qu'on ne défriche pas une terre sans travail, et soyez assurés que tôt ou tard ce que vous aurez semé fructifiera ; plus la tâche sera ingrate, plus vous aurez de mérite, n'eussiez-vous fait que frayer la voie à ceux qui viendront après vous.

Sans doute, si les Spirites devaient toujours rester à l'état d'isolement, ce serait une cause permanente de faiblesse ; mais l'expérience prouve à quel point la doctrine est vivace, et l'on sait que pour un rameau abattu, il y en a dix qui renaissent. Sa généralisation est donc une question de temps ; or, quelque rapide que soit sa marche, encore faut-il le temps nécessaire, et tout en travaillant à l'œuvre, il faut savoir attendre que le fruit soit mûr avant de le cueillir.

Cette dissémination momentanée des Spirites, essentiellement favorable à la propagation de la doctrine, est un obstacle pour l'exécution d'œuvres collectives d'une certaine importance, par la difficulté, si ce n'est même l'impossibilité, de réunir sur un même point des éléments assez nombreux.

C'est précisément, dira-t-on, pour obvier à cet inconvénient, pour resserrer les liens de confraternité entre les membres isolés de la grande famille spirite, qu'on a proposé la création d'une caisse cen-

trale de secours. C'est certes là une pensée grande et généreuse qui séduit au premier abord ; mais a-t-on réfléchi aux difficultés de l'exécution ?

Une première question se présente. Jusqu'où s'étendrait l'action de cette caisse ? Serait-elle bornée à la France, ou comprendrait-elle les autres contrées ? Il y a des Spirites sur tout le globe ; est-ce que ceux de tous les pays, de toutes les castes, de tous les cultes, ne sont pas nos frères ? Si donc la caisse recevait des dons de Spirites étrangers, ce qui arriverait infailliblement, aurait-elle le droit de limiter son assistance à une seule nationalité ? Pourrait-elle consciencieusement et charitablement demander à celui qui souffre s'il est Russe, Polonais, Allemand, Espagnol, Italien ou Français ? A moins de manquer à son titre, à son but, à son devoir, elle devrait étendre son action du Pérou jusqu'à la Chine. Il suffit de songer à la complication des rouages d'une telle entreprise pour voir combien elle est chimérique.

Supposons-la circonscrite à la France, ce n'en serait pas moins une administration colossale, un véritable ministère. Qui voudrait assumer la responsabilité d'un tel maniement de fonds ? Pour une gestion de cette nature l'intégrité et le dévouement ne suffiraient pas, il faudrait une haute capacité administrative. Admettons cependant les premières difficultés vaincues, comment exercer un contrôle efficace sur l'étendue et la réalité des besoins, sur la sincérité de la qualité de Spirite ? Une pareille institution verrait bientôt des adeptes, ou soi-disant tels, surgir par millions, mais ce ne serait pas de ceux qui alimenteraient la caisse. Du moment où celle-ci existerait, on la croirait inépuisable, et elle se verrait bientôt dans l'impuissance de satisfaire toutes les exigences de son mandat. Fondée sur une aussi vaste échelle, nous la regardons comme impraticable, et pour notre compte personnel nous n'y prêterions pas la main.

N'aurait-elle pas à craindre, en outre, de rencontrer de l'opposition à sa constitution même ? Le Spiritisme naît à peine, et n'est pas encore partout tellement en odeur de sainteté qu'il soit à l'abri des suppositions malveillantes. Ne pourrait-on se méprendre sur ses intentions dans une opération de ce genre ; supposer que, sous un manteau, il cache un autre but ; faire, en un mot, des assimilations dont exciperaient ses adversaires, pour exciter la défiance contre lui ? Le Spiritisme, par sa nature, n'est et ne peut être ni une affiliation, ni une congrégation ; il doit donc, dans son propre intérêt, éviter tout ce qui en aurait l'apparence.

Faut-il donc que, par crainte, le Spiritisme reste stationnaire ?

n'est-ce pas en agissant, dira-t-on, qu'il montrera ce qu'il est, qu'il dissipera les défiances et déjouera la calomnie ? Sans aucun doute, mais il ne faut pas demander à l'enfant ce qui exige les forces de l'âge viril. Loin de servir le Spiritisme, ce serait le compromettre et l'offrir aux coups ou à la risée de ses adversaires, que de mêler son nom à des choses chimériques. Certes, il doit agir, mais dans la limite du possible. Laissons-lui donc le temps d'acquérir les forces nécessaires, et alors il donnera plus qu'on ne croit. Il n'est pas même encore complètement constitué en théorie ; comment veut-on qu'il donne ce qui ne peut être que le résultat du complément de la doctrine ?

Il est d'ailleurs d'autres considérations dont il importe de tenir compte.

Le Spiritisme est une croyance philosophique, et il suffit de sympathiser avec les principes fondamentaux de la doctrine pour être Spirite. Nous parlons des Spirites convaincus et non de ceux qui en prennent le masque, par des motifs d'intérêt ou autres tout aussi peu avouables ; ceux-là ne font pas nombre : chez eux il n'y a aucune conviction ; ils se disent Spirites aujourd'hui, par l'espoir d'y trouver leur avantage ; ils seront adversaires demain, s'ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent ; ou bien ils se poseront en victimes de leur dévouement factice, et accuseront les Spirites d'ingratitude de ne pas les soutenir. Ce ne seraient pas les derniers à exploiter la caisse générale, pour se relever de spéculations avortées, ou réparer des désastres causés par leur incurie ou leur imprévoyance, et à lui jeter la pierre si elle ne les satisfaisait pas. Il ne faut pas s'en étonner, toutes les opinions comptent de pareils auxiliaires et voient se jouer de semblables comédies.

Il y a aussi la masse considérable des Spirites d'intuition ; ceux qui le sont par la tendance et la prédisposition de leurs idées, sans étude préalable ; les indécis qui flottent encore en attendant les éléments de conviction qui leur sont nécessaires ; on peut, sans exagération, les évaluer au quart de la population. C'est la grande pépinière où se recrutent les adeptes, mais ils ne comptent pas encore dans le nombre.

Parmi les Spirites réels, ceux qui constituent le véritable corps des adhérents, il y a certaines distinctions à faire. En première ligne il faut mettre les adeptes de cœur, animés d'une foi sincère, qui comprennent le but et la portée de la doctrine, et en acceptent toutes les conséquences pour eux-mêmes ; leur dévouement est à toute épreuve et sans arrière-pensée ; les intérêts de la cause, qui sont ceux de l'hu-

manité, leur sont sacrés, et jamais ils ne les sacrifieront à une question d'amour-propre ou d'intérêt personnel ; pour eux le côté moral n'est pas une simple théorie : ils s'efforcent de prêcher d'exemple ; ils n'ont pas seulement le courage de leur opinion : ils s'en font gloire, et savent au besoin payer de leur personne.

Viennent ensuite ceux qui acceptent l'idée, comme philosophie, parce qu'elle satisfait leur raison, mais dont la fibre morale n'est pas suffisamment touchée pour comprendre les obligations que la doctrine impose à ceux qui se l'assimilent. Le vieil homme est toujours là, et la réforme de soi-même leur semble une tâche trop lourde ; mais comme ils n'en sont pas moins fermement convaincus, et l'on trouve parmi eux des propagateurs et des défenseurs zélés.

Puis il y a les gens légers pour qui le Spiritisme est tout entier dans les manifestations ; pour eux c'est un fait, et rien de plus ; le côté philosophique passe inaperçu ; l'attrait de la curiosité est leur principal mobile, ils s'extasient devant un phénomène, et restent froids devant une conséquence morale.

Il y a enfin le nombre encore très grand des Spirites plus ou moins sérieux qui n'ont pu se mettre au-dessus des préjugés et du qu'en dira-t-on, que la crainte du ridicule retient ; ceux que des considérations personnelles ou de famille, des intérêts souvent respectables à ménager, forcent en quelque sorte à se tenir à l'écart ; tous ceux, en un mot, qui, par une cause ou par une autre, bonne ou mauvaise, ne se mettent pas en évidence. La plupart ne demanderaient pas mieux de s'avouer, mais ils n'osent pas ou ne le peuvent pas ; cela viendra plus tard, à mesure qu'ils verront les autres le faire et qu'il n'y a pas de danger ; ce seront les Spirites du lendemain, comme d'autres sont ceux de la veille. On ne peut cependant pas trop leur en vouloir, car il faut une force de caractère qui n'est pas donnée à tout le monde, pour braver l'opinion dans certain cas. Il faut donc faire la part de la faiblesse humaine ; le Spiritisme n'a pas le privilège de transformer subitement l'humanité, et si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est du nombre des réformes qu'il a déjà opérées en si peu de temps. Tandis que chez les uns, où il trouve le terrain préparé, il entre pour ainsi dire tout d'une pièce, chez d'autres il ne pénètre que goutte à goutte, selon la résistance qu'il rencontre dans le caractère et les habitudes.

Tous ces adeptes comptent dans le nombre, et quelque imparfaits qu'ils soient, ils sont toujours utiles, quoique dans une limite restreinte. Ne serviraient-ils, jusqu'à nouvel ordre, qu'à diminuer les rangs de

l'opposition, ce serait déjà quelque chose ; c'est pourquoi il ne faut dédaigner aucune adhésion sincère, même partielle.

Mais quand il s'agit d'une œuvre collective importante où chacun doit apporter son contingent d'action, comme serait celle d'une caisse générale, par exemple, il convient de faire entrer ces considérations en ligne de compte, car l'efficacité du concours que l'on peut espérer est en raison de la catégorie à laquelle appartiennent les adeptes. Il est bien évident qu'on ne peut faire grand fond sur ceux qui ne prennent pas à cœur le côté moral de la doctrine, et encore moins sur ceux qui n'osent pas se montrer.

Restent donc les adeptes de la première catégorie ; de ceux-là, certes, on peut tout attendre, ce sont les soldats de l'avant-garde, et qui le plus souvent n'attendent pas l'appel quand il s'agit de faire preuve d'abnégation et de dévouement ; mais dans une coopération financière, chacun y contribue selon ses ressources et le pauvre ne peut donner que son obole. Aux yeux de Dieu cette obole a une grande valeur, mais pour les besoins matériels elle n'a que sa valeur intrinsèque. En défalquant tous ceux dont les moyens d'existence sont bornés, ceux qui eux-mêmes vivent au jour le jour de leur travail, le nombre de ceux qui pourraient contribuer un peu largement et d'une manière efficace est relativement restreint.

Une remarque à la fois intéressante et instructive est celle de la proportion des adeptes suivant les catégories. Cette proportion a sensiblement varié, et se modifie en raison des progrès de la doctrine ; mais en ce moment elle peut être approximativement évaluée de la manière suivante : 1re catégorie, Spirites complets de cœur et de dévouement, 10 sur 100 adeptes ; 2e catégorie, Spirites incomplets, cherchant plus le côté scientifique que le côté moral, 25 sur 100 ; 3e catégorie, Spirites légers, ne s'intéressant qu'aux faits matériels, 5 sur 100 (cette proportion était inverse il y a dix ans) ; 4e catégorie, Spirites non avoués ou qui se cachent, 60 sur 100.

Relativement à la position sociale, on peut faire deux classes générales : d'une part, ceux dont la fortune est indépendante ; de l'autre, ceux qui vivent de leur travail. Sur 100 Spirites de la première catégorie, il y a, en moyenne, 5 riches contre 95 travailleurs ; dans la seconde, 70 riches et 30 travailleurs ; dans la troisième, 80 riches et 20 travailleurs ; dans la quatrième, 99 riches et 1 travailleur.

Ce serait donc se faire illusion de croire qu'en de telles conditions une caisse générale pût satisfaire à tous les besoins, alors que celle

du plus riche banquier n'y suffirait pas ; ce ne seraient pas quelques milliers de francs qu'il faudrait chaque année, mais des millions.

D'où vient cette différence dans la proportion des riches et de ceux qui ne le sont pas ? La raison en est bien simple : les affligés trouvent dans le Spiritisme une immense consolation qui les aide à supporter le fardeau des misères de la vie ; il leur donne la raison de ces misères et la certitude d'une compensation. Il n'est donc pas surprenant que, jouissant plus du bienfait, ils l'apprécient plus et le prennent plus à cœur que les heureux du monde.

On s'est étonné que, lorsque de semblables projets ont été mis en avant, nous ne nous soyons pas empressé de les appuyer et de les patronner : c'est qu'avant tout nous tenons aux idées positives et pratiques ; le spiritisme est pour nous une chose trop sérieuse pour l'engager prématurément dans les voies où il pourrait rencontrer des déceptions. Il n'y a là, de notre part, ni insouciance ni pusillanimité, mais prudence, et toutes les fois qu'il sera mûr pour aller de l'avant, nous ne resterons pas en arrière. Ce n'est pas que nous nous attribuons plus de perspicacité qu'aux autres ; mais, notre position nous permettant de voir l'ensemble, nous pouvons juger le fort et le faible mieux peut-être que ceux qui se trouvent dans un cercle plus restreint. Du reste, nous donnons notre opinion, et nous n'entendons l'imposer à personne.

Ce qui vient d'être dit au sujet de la création d'une caisse générale et centrale de secours, s'applique naturellement aux projets de fondation d'établissements hospitaliers et autres ; or, ici, l'utopie est plus évidente encore. S'il est facile de jeter un canevas sur le papier, il n'en est plus de même quand on arrive aux voies et moyens d'exécution. Construire un édifice *ad hoc*, c'est déjà énorme, et quand il serait fait, il faudrait le pourvoir d'un personnel suffisant et *capable*, puis assurer son entretien, car de tels établissements coûtent beaucoup et ne rapportent rien. Ce ne sont pas seulement de grands capitaux qu'il faut, mais de grands revenus. Admettons cependant qu'à force de persévérance et de sacrifices on arrive à créer, comme on le dit, un petit échantillon, combien minimes ne seraient pas les besoins auxquels il pourrait satisfaire, eu égard à la masse et à la dissémination des nécessiteux sur un vaste territoire ! Ce serait une goutte d'eau dans la rivière, et, s'il y a tant de difficultés pour un seul, même sur une petite échelle, ce serait bien pis s'il s'agissait de les multiplier. L'argent ainsi employé ne profiterait donc, en réa-

lité, qu'à quelques individus, tandis que, judicieusement réparti, il aiderait à vivre un grand nombre de malheureux.

Ce serait un modèle, un exemple, soit ; mais pourquoi s'ingénier à créer des chimères, quand les choses existent toutes faites, toutes montées, toutes organisées, avec des moyens plus puissants que n'en posséderont jamais des particuliers ? Ces établissements laissent à désirer ; il y a des abus ; ils ne répondent pas à tous les besoins, cela est évident, et cependant, si on les compare à ce qu'ils étaient il y a moins d'un siècle, on constate une immense différence et un progrès constant ; chaque jour voit s'introduire quelque amélioration. On ne saurait donc douter qu'avec le temps de nouveaux progrès se réaliseront par la force des choses. Les idées spirites doivent infailliblement hâter la réforme de tous les abus, parce que, mieux que d'autres, elles pénètrent les hommes du sentiment de leurs devoirs ; partout où elles s'introduiront, les abus tomberont et le progrès s'accomplira. C'est donc à les répandre qu'il faut s'attacher : là est la chose possible et pratique, là est le véritable levier, levier irrésistible quand il aura acquis une force suffisante par le développement complet des principes et le nombre des adhérents sérieux. A juger de l'avenir par le présent, on peut affirmer que le Spiritisme aura amené la réforme de bien des choses longtemps avant que les Spirites n'aient pu achever le premier établissement du genre de ceux dont nous parlons, si jamais ils l'entreprenaient, dussent-ils même tous donner un sou par semaine. Pourquoi donc user ses forces en efforts superflus, au lieu de les concentrer sur le point accessible et qui doit mener sûrement au but ? Mille adeptes gagnés à la cause et répandus en mille lieux divers hâteront plus la marche du progrès qu'un édifice.

Le Spiritisme, dit l'Esprit qui a dicté la communication ci-dessus, doit s'affirmer et montrer ce qu'il est par un monument durable élevé à la charité. Mais que sertirait un monument à la charité, si la charité n'est pas dans le cœur ? Il en élève un plus durable qu'un monument de pierre : c'est la doctrine et ses conséquences pour le bien de l'humanité. C'est à celui-là que chacun doit travailler de toutes ses forces, car il durera plus que les pyramides d'Égypte.

De ce que cet Esprit se trompe, selon nous, sur ce point, cela ne lui ôte rien de ses qualités : il est incontestablement animé d'excellents sentiments ; mais un Esprit peut être très bon, sans être un appréciateur infaillible de toutes choses ; tout bon soldat n'est pas nécessairement bon général.

Un projet d'une réalisation moins chimérique est celui de la for-

mation de sociétés de secours mutuels entre les Spirites d'une même localité ; mais encore ici on ne peut échapper à quelques-unes des difficultés que nous avons signalées : le défaut d'agglomération, et le chiffre encore restreint de ceux sur lesquels on peut compter pour un concours effectif. Une autre difficulté vient de la fausse assimilation que l'on fait des Spirites et de certaines classes d'individus. Chaque profession présente une délimitation nettement tranchée ; on peut facilement établir une société de secours mutuels entre gens d'une même profession, entre ceux d'un même culte, parce qu'ils se distinguent par quelque chose de caractéristique, et par une position en quelque sorte officielle et reconnue ; il n'en est pas ainsi des Spirites, qui ne sont enregistrés nulle part comme tels, et dont aucun brevet ne constate la croyance ; il y en a dans tous les rangs de la société, dans toutes les professions, dans tous les cultes, et nulle part ils ne constituent une classe distincte. Le Spiritisme étant une croyance fondée sur une conviction intime *dont on ne doit compte à personne*, on ne connaît guère que ceux qui se mettent en évidence ou fréquentent les groupes, et non le nombre bien autrement considérable de ceux qui, sans se cacher, ne font partie d'aucune réunion régulière. Voilà pourquoi, malgré la certitude où l'on est que les adeptes sont nombreux, il est souvent difficile d'arriver à un chiffre suffisant quand il s'agit d'une opération collective.

A l'égard des sociétés de secours mutuels, il se présente une autre considération. Le Spiritisme ne forme et ne doit pas former de classe distincte, puisqu'il s'adresse à tout le monde ; par son principe même il doit étendre sa charité indistinctement, sans s'enquérir de la croyance, parce que tous les hommes sont frères ; s'il fonde des institutions charitables exclusives pour les adeptes, il est forcé de dire à celui qui réclame assistance : « Etes-vous des nôtres, et quelle preuve en donnez-vous ? Sinon, nous ne pouvons rien pour vous. » Il mériterait ainsi le reproche d'intolérance qu'on adresse à d'autres. Non, pour faire le bien, le Spirite ne doit pas scruter la conscience et l'opinion, et eût-il devant lui un ennemi de sa foi malheureux, il doit lui venir en aide dans la limite de ses facultés. C'est en agissant ainsi que le Spiritisme montrera ce qu'il est, et prouvera qu'il vaut mieux que ce qu'on lui oppose.

Les sociétés de secours mutuels se multiplient de tous les côtés et dans toutes les classes de travailleurs. C'est une excellente institution, prélude du règne de la fraternité et de la solidarité dont on sent le besoin ; elles profitent aux Spirites qui en font partie, comme à tout le

monde ; pourquoi donc en fonderaient-ils pour eux seuls d'où les autres seraient exclus ? Qu'ils aident à les propager, puisqu'elles sont utiles ; que, pour les rendre meilleures, ils y fassent pénétrer l'élément spirite en y entrant eux-mêmes, cela sera plus profitable pour eux et pour la doctrine. Au nom de la charité évangélique inscrite sur leur drapeau, au nom des intérêts du Spiritisme, nous les adjurons d'éviter tout ce qui peut établir une barrière entre eux et la société. Alors que le progrès moral tend à abaisser celles mêmes qui divisent les peuples, le Spiritisme ne doit pas en élever ; son essence est de pénétrer partout ; sa mission, d'améliorer tout ce qui existe ; il y faillirait s'il s'isolait.

La bienfaisance doit-elle dont rester individuelle, et, dans ce cas, son action n'est-elle pas plus bornée que si elle est collective ? La bienfaisance collective a d'incontestables avantages, et bien loin d'en détourner, nous l'encourageons. Rien n'est plus facile que de la pratiquer dans les groupes, en recueillant par voie de cotisations régulières ou de dons facultatifs les éléments d'un fonds de secours ; mais alors, agissant dans un cercle restreint, le contrôle des véritables besoins est facile ; la connaissance que l'on peut en avoir permet une répartition plus judicieuse et plus profitable ; avec une somme modique, bien distribuée et donnée *à propos*, on peut rendre plus de services réels qu'avec une grosse somme donnée sans connaissance de cause et pour ainsi dire au hasard. Il est donc nécessaire de pouvoir se rendre compte de certains détails, si l'on ne veut pas gaspiller inutilement ses ressources ; or on comprend que de tels soins seraient impossibles si l'on opérait sur une vaste échelle ; ici, point de dédale administratif, point de personnel bureaucratique ; quelques personnes de bonne volonté, et voilà tout.

Nous ne pouvons donc qu'encourager de toutes nos forces la bienfaisance collective dans les groupes spirites ; nous en connaissons à Paris, en Province et à l'Étranger qui sont fondés, sinon exclusivement, du moins principalement dans ce but, et dont l'organisation ne laisse rien à désirer ; là, des membres dévoués vont à domicile s'enquérir des souffrances, et porter ce qui vaut quelquefois mieux que les secours matériels : les consolations et les encouragements. Honneur à eux, car ils méritent bien du Spiritisme ! Que chaque groupe agisse ainsi dans sa sphère d'activité, et tous ensemble réaliseront plus de bien que ne pourrait le faire une caisse centrale quatre fois plus riche.

Statistique de la Folie.

Le *Moniteur* du 16 avril 1866, contenait le rapport quinquennal adressé à l'Empereur par le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, sur l'état de l'aliénation mentale en France. Ce rapport très étendu, savamment et consciencieusement fait, est une preuve de la sollicitude que le Gouvernement apporte dans cette grave question d'humanité. Les documents précieux qu'il renferme attestent une observation attentive. Ils nous intéressent d'autant plus qu'ils sont le démenti formel et authentique des accusations lancées par les adversaires du Spiritisme, désigné par eux comme cause prépondérante de la folie. Nous en extrayons les passages les plus saillants.

Ces documents constatent, il est vrai, un accroissement considérable dans le nombre des aliénés, mais on verra que le Spiritisme y est complètement étranger. Ce nombre qui, dans les asiles spéciaux, était en 1835 de 10,539, se trouvait en 1861 de 30,229 ; c'est donc une augmentation de 19, 700 en 26 ans, soit en moyenne 750 par année, ainsi qu'il résulte du tableau suivant :

Au 1er janvier	Au 1er janvier	Au 1er janvier
1835.......10,539	1844.......16,255	1853...... 23,795
1836.......11,091	1845.......17,089	1854...... 24,524
1837.......11,429	1846.......18,013	1855...... 24,896
1838.......11,982	1847.......19,023	1856...... 25,485
1839.......12,577	1848.......19,570	1857...... 26,305
1840.......13,283	1849.......20,231	1858...... 27,028
1841.......13,887	1850.......20,061	1859...... 27,878
1842.......15,280	1851.......21,353	1860...... 28,761
1843.......15,786	1852.......22,495	1861...... 30,239

Le rapport constate en outre ce fait capital que l'augmentation a été progressive d'année en année de 1835 à 1846, et que, depuis lors, elle a été en décroissance, comme l'indique le tableau ci-après :

Période de 1836 à 1841, accroissement annuel 5.04 p. 100
Période de 1841 à 1846, accroissement annuel 5.94 p. 100
Période de 1846 à 1851, accroissement annuel 3.71 p. 100
Période de 1851 à 1856, accroissement annuel 3.87 p. 100
Période de 1856 à 1861, accroissement annuel 3.14 p. 100

« En présence de ce ralentissement, dit M. le Ministre, qui s'est également produit, comme je l'établirai plus loin, dans les admissions, il est probable que l'accroissement tout à fait exceptionnel dans la population de nos asiles s'arrêtera bientôt.

« Le nombre de malades que pouvaient convenablement abriter nos asiles était, à la fin de 1860, de 31,550. L'effectif des malades entretenus à la même époque s'élevait à 30,239. Le nombre des places disponibles n'était en conséquence que de 1,321.

« Au point de vue de la nature de leur infirmité, les malades en traitement le 1er janvier de chacune des années 1856-1861 (seules années pour lesquelles la distinction ait été faite) se classaient ainsi qu'il suit :

Années.	Fous.	Idiots.	Crétins.
1856	22,602	2,840	43
1857	23,283	2,976	46
1858	23,851	3,134	43
1859	24,395	3,443	40
1860	25,147	3,577	37
1861	26,450	3,746	43

« Le fait saillant de ce tableau, c'est l'augmentation considérable, par rapport aux fous, du nombre des idiots traités dans les asiles. Elle a été, en cinq ans, de 32 p. 100, tandis que, dans le même intervalle, l'effectif des fous ne s'est élevé que de 14 p. 100. Cette différence est la conséquence de l'admission dans nos asiles d'un grand nombre d'idiots qui restaient antérieurement au sein des familles.

« Divisé par sexes, l'effectif de la population totale des asiles offre, chaque année, un excédant numérique du sexe féminin sur le sexe masculin. Voici les chiffres constatés pour les malades présents à la fin de chacune des années 1854-1860 :

Années.	Sexe masculin.	Sexe féminin.
1854	12,036	12,860
1855	12,221	13,264
1856	12,632	13,673
1857	12,930	14,098
1858	13,392	14,486
1859	13,876	14,885
1860	14,582	15,657

« La moyenne annuelle, calculée sur cette période de six années, est, pour 100 malades, de 51.99 femmes et 48.10 hommes. Cette disproportion des deux sexes, qui se reproduit chaque année depuis 1842, avec de faibles différences, est très remarquable en présence de la supériorité numérique bien constatée du sexe masculin dans les admissions, où l'on compte 52,91 hommes sur 100 malades admis. Elle est due, comme il a été expliqué dans la précédente publication, à la

plus grande mortalité de ces derniers, et en outre à ce que leur séjour à l'asile est notablement moins long que celui des femmes.

« A partir de 1856, les malades en traitement dans les asiles ont été classés d'après les chances de guérison que leur état paraissait offrir. Les chiffres ci-après résument les faits constatés pour la catégorie des fous en traitement le 1er janvier de chaque année :

Années.	Présumés curables.	Présumés incurables.	Totaux.
—	—	—	—
1856	4,404	18,198	22,602
1857	4,389	18,894	23,283
1858	4,266	19,585	24,851
1859	4,613	19,782	24,395
1860	4,499	19,648	25,147

« Ainsi, plus des quatre cinquièmes des fous entretenus dans nos asiles n'offrent aucune chance de guérison. Ce triste résultat est la conséquence de l'incurie ou de la tendresse aveugle de la plupart des familles, qui ne se séparent que le plus tard possible de leurs aliénés, c'est-à-dire lorsque leur mal invétéré ne laisse aucun espoir de guérison.

« On sait avec quel soin les médecins de nos asiles d'aliénés, au moment de l'admission d'un malade, cherchent à déterminer la cause de sa folie, afin de pouvoir arriver à attaquer le mal dans son principe et y appliquer un remède approprié à sa nature. Si scrupuleuses, si consciencieuses que soient ces investigations médicales, leurs résultats, il ne faut pas l'oublier, sont loin d'équivaloir à des faits suffisamment établis. Ils ne reposent, en effet, que sur des appréciations dont l'exactitude peut souffrir de différentes circonstances. C'est d'abord l'extrême difficulté de découvrir entre les diverses influences qu'a subies la raison du malade, la cause décisive, celle dont l'aliénation est sortie. Mentionnons ensuite la répugnance des familles à faire au médecin des confidences complètes. Peut-être faut-il tenir compte également de la tendance actuelle de la plupart des médecins à considérer les causes morales comme tout à fait secondaires et accidentelles, pour attribuer de préférence le mal à des causes purement physiques.

« C'est sous le bénéfice de ces observations que je vais aborder l'examen des tableaux relatifs aux causes présumées d'aliénation des 38,988 malades admis de 1856 à 1860.

« La folie se produit-elle plus souvent sous l'influence de causes physiques que de causes morales ? Voici les faits recueillis sur ce point

(élimination faite de l'hérédité), pour les fous admis dans chacune des cinq années de la période 1856 à 1860 :

	Causes physiques.	Causes morales.
	—	—
1856	2,730	1,724
1857	3,213	2,171
1858	3,202	2,217
1859	3,277	1,986
1860	3,444	2,259
Totaux	15,866	10,357

« D'après ces chiffres, sur 1,000 cas de folie, 607 ont été rapportés à des causes physiques et 393 à des causes morales. La folie se produirait donc beaucoup plus souvent sous des influences physiques. Cette observation est commune à l'un et l'autre sexe, avec cette différence toutefois que, pour les femmes, le nombre des cas dont l'origine a été attribuée à des causes morales est relativement plus élevé que pour les hommes.

« Les 15,866 cas où la folie a paru provoquée par une cause physique se décomposent ainsi qu'il suit :

Effet de l'âge (démence sénile)	2,098
Dénuement et misère	1,008
Onanisme et abus vénériens	1,026
Excès alcooliques	3,455
Vice congénital	474
Maladies propres à la femme	1,592
Epilepsie	1,498
Autres maladies du système nerveux	1,136
Coups, chutes, blessures, etc.	398
Maladies diverses	2,866
Autres causes physiques	1,164
Total	15,866

« Quant aux phénomènes de l'ordre moral, ceux qui paraissent produire le plus souvent la folie, sont : d'abord les chagrins domestiques et l'exaltation des sentiments religieux ; puis viennent ensuite les revers de fortune et l'ambition déçue. Voici, au surplus, l'énumération détaillée des 10,357 cas de folie signalés comme la conséquence immédiate de divers incidents de la vie morale :

Excès de travail intellectuel	358
Chagrins domestiques	2,549
Chagrins résultant de la perte de la fortune	851
Chagrins résultant de la perte d'une personne chère	803
Chagrins résultant de l'ambition déçue	520
Remords	102
Colère	123
Joie	31
Pudeur blessée	69
Amour	767
Jalousie	456
Orgueil	368
Événements politiques	123
Passage subit d'une vie active à une vie inactive, et *vice-versa*	82
Isolement et solitude	115
Emprisonnement simple	113
Emprisonnement cellulaire	26
Nostalgie	78
Sentiments religieux poussés à l'excès	1,095
Autres causes morales	1,728
Totaux	10,357

« En somme, abstraction faite de l'hérédité, il résulte des observations recueillies sur les malades admis dans nos asiles d'aliénés pendant la période 1856-1860, que, de toutes les causes qui concourent à provoquer la folie, la plus ordinaire est l'ivrognerie. Viennent ensuite les chagrins domestiques, l'âge, les maladies de différents organes, l'épilepsie, l'exaltation religieuse, l'onanisme et les privations de toutes sortes.

« Le tableau suivant donne le nombre des paralytiques, épileptiques, sourds-muets, scrofuleux et goitreux parmi les malades admis pour la première fois de 1856 à 1860 :

	Fous.	Idiots-crétins
Paralytiques.	3,775	69
Epileptiques.	1,763	347
Sourds-muets.	133	61
Scrofuleux	381	146
Goitreux.	123	32

« La folie se complique de la paralysie beaucoup plus souvent chez la femme. Parmi les épileptiques, il y a également plus d'hommes que de femmes, mais dans une proportion moins forte.

« Si l'on recherche maintenant, en distinguant les sexes, dans quel-

les proportions les guérisons se sont produites chaque année, relativement au nombre des malades traités, on obtient les résultats qui suivent :

Années.	Hommes.	Femmes.	2 Sexes.
—	—	—	—
1854	8.93 %	8.65 %	8.79 %
1855	8.92 %	8.81 %	8.86 %
1856	8.00 %	7.69 %	7.83 %
1857	8.11 %	7.45 %	7.62 %
1858	8.02 %	6.74 %	7.37 %
1859	7.69 %	6.71 %	7.19 %
1860	7.05 %	6.95 %	7.00 %

« On voit que, si la folie est curable, le nombre proportionnel des guérisons est encore bien restreint, malgré les améliorations de toute nature apportées dans le traitement des malades et l'appropriation des asiles. De 1856 à 1860, la proportion moyenne des guérisons a été, pour les fous des deux sexes réunis, de 8.24 sur 100 malades traités. C'est le douzième seulement. Cette proportion serait beaucoup plus élevée, si les familles n'avaient le tort grave de ne se séparer de leurs aliénés que lorsque la maladie a déjà fait des progrès inquiétants.

« Un fait digne de remarque, c'est que le nombre proportionnel des hommes guéris excède, chaque année, celui des femmes. Sur 100 fous traités, on a compté en moyenne, de 1856 à 1860, 8.69 guérisons pour les hommes et 7.81 seulement pour les femmes, soit un neuvième environ en plus pour les aliénés du sexe masculin.

« Parmi les 13,687 fous sortis après guérison, de 1856 à 1860, il en est seulement 9,789 pour lesquels on a pu déterminer les influences diverses qui avaient occasionné leur affection mentale. Voici le résumé des indications recueillies à ce point de vue :

Causes physiques	5,253	guéris.
Causes morales	4,536	
Total	9,789	

« En représentant par 1,000 ce nombre total, on trouve que, chez 536 malades guéris, la folie était survenue à la suite de causes physiques, et, chez 464, à la suite d'influences morales. Ces proportions numériques diffèrent assez sensiblement de celles précédemment constatées, en ce qui concerne les admissions de 1856 à 1860, où l'on a compté, sur 1,000 admis, 393 malades seulement dont la folie avait une cause morale. D'où il résulte que, parmi cette catégorie de

malades, les guérisons obtenues auraient été relativement plus nombreuses que parmi ceux dont la folie a eu une cause physique.

« Près de la moitié des cas guéris, pour lesquels la cause du mal a été recueillie, était due aux circonstances ci-après : ivrognerie, 1,738 ; chagrins domestiques, 1,171 ; maladies diverses, 761 ; maladies propres à la femme, 723 ; exaltation des sentiments religieux, 460.

« Chez 1,522 malades guéris, on a constaté une prédisposition héréditaire. C'est une proportion, de 15 p. 100 par rapport au chiffre des fous guéris. »

De ces documents, il résulte d'abord que l'accroissement de la folie, constaté depuis 1835, est de près de vingt ans antérieur à l'apparition du Spiritisme en France, où l'on ne s'est occupé des tables tournantes, comme amusement plutôt que comme chose sérieuse, que depuis 1852, et de la partie philosophique que depuis 1857. En second lieu, cette augmentation a suivi chaque année une marche ascendante de 1835 à 1846 ; de 1847 à 1861, elle a été en diminuant d'année en année ; et la diminution a été la plus forte de 1856 à 1861, précisément dans la période où le Spiritisme prenait son développement. Or, c'est précisément aussi vers cette époque qu'on publiait des brochures, et que les journaux s'empressaient de répéter que les maisons d'aliénés étaient encombrées de fous spirites, à tel point que plusieurs avaient été obligées d'augmenter leurs bâtiments ; qu'on y en comptait en tout plus de quarante mille. Comment pouvait-il y en avoir plus de 40,000 alors que le rapport constate un chiffre maximum de 30,339 ? A quelle source plus certaine que celle de l'autorité ces messieurs puisaient-ils leurs renseignements ? Ils provoquaient une enquête : la voilà faite aussi minutieusement que possible, et on voit si elle leur donne raison.

Ce qui ressort également du rapport, c'est le nombre des idiots et des crétins, qui entre pour une part considérable dans le compte général, et l'augmentation annuelle de ce nombre, qui ne peut évidemment être attribuée au Spiritisme.

Quant aux causes prédominantes de la folie, elles ont été, comme on le voit, minutieusement étudiées, et cependant le Spiritisme n'y figure ni nominativement ni par allusion. Aurait-il passé inaperçu si, comme quelques-uns le prétendent, il avait à lui seul peuplé les maisons d'aliénés ?

Nous ne pensons pas qu'on attribue au ministre la pensée d'avoir voulu ménager les Spirites en s'abstenant de les mentionner s'il y

avait eu lieu de le faire. Dans tous les cas, certains chiffres viendraient récuser toute part prépondérante du Spiritisme dans l'état des choses ; s'il en était autrement, les causes morales l'emporteraient en nombre sur les causes physiques, tandis que c'est le contraire qui a lieu ; le chiffre des aliénés réputés incurables ne serait pas quatre et cinq fois plus fort que celui des malades présumés curables, et le rapport ne dirait pas que les quatre cinquièmes des fous entretenus dans les asiles n'offrent aucune chance de guérison.

Enfin, en présence du développement que prend chaque jour le Spiritisme, le ministre ne dirait pas qu'en raison du ralentissement qui s'est produit, il est probable que l'accroissement tout à fait exceptionnel dans la population des asiles s'arrêtera bientôt.

En résumé, ce rapport est la réponse la plus péremptoire que l'on puisse faire à ceux qui accusent le Spiritisme d'être une cause prépondérante de folie. Ici ce ne sont ni des hypothèses ni des raisonnements, ce sont des chiffres authentiques opposés à des chiffres de fantaisie, des faits matériels opposés aux allégations mensongères de ses détracteurs intéressés à le discréditer dans l'opinion.

Mort de Joseph Méry.

Un homme de talent, intelligence d'élite, poète et littérateur distingué, M. Joseph Méry, est mort à Paris, le 17 juin 1866, à l'âge de 67 ans et demi. Bien qu'il ne fût pas adepte avoué du Spiritisme, il appartenait à la classe nombreuse de ceux qu'on peut appeler *Spirites inconscients*, c'est-à-dire en qui les idées fondamentales du Spiritisme existent à l'état d'intuition. A ce titre, nous pouvons, sans sortir de notre spécialité, lui consacrer quelques lignes qui ne seront pas inutiles à notre instruction.

Il serait superflu de répéter ici les renseignements que la plupart des journaux ont publiés, à l'occasion de sa mort, sur sa vie et sur ses ouvrages. Nous reproduirons seulement le passage suivant de la notice du *Siècle* (19 juin), parce que c'est un juste hommage rendu au caractère de l'homme. Après avoir énuméré ses travaux littéraires, l'auteur de l'article le dépeint ainsi : « Joseph Méry se prodiguait dans la conversation ; causeur étincelant, improvisateur de stances et de bouts rimés, il semait les saillies, les paradoxes, avec une verve infatigable ; et, particularité qui l'honore, jamais il n'a sacrifié personne à un bon mot, jamais il n'a cessé d'être bienveillant pour tous. C'est un des plus beaux éloges qu'on puisse faire d'un écrivain. »

Nous avons dit que M. Méry était Spirite d'intuition ; il croyait non seulement à l'âme et à sa survivance, au monde spirituel qui nous environne, mais à la pluralité des existences, et cette croyance était chez lui le résultat des *souvenirs*. Il était persuadé avoir vécu à Rome sous Auguste, en Germanie, aux Indes, etc. ; certains détails même étaient si bien présents à sa mémoire qu'il décrivait avec exactitude des lieux qu'il n'avait jamais vus. C'est à cette faculté que l'auteur de l'article précité fait allusion quand il dit : « Son imagination inépuisable créait les contrées qu'il n'avait pas vues, devinait les mœurs, en peignait les habitants avec une fidélité d'autant plus merveilleuse qu'il la *possédait à son insu*. »

Nous avons cité les faits les plus saillants qui le concernent sous ce rapport, dans le numéro de la *Revue* de novembre 1864, page 328, en reproduisant, sous le titre de *Souvenirs d'existences passées*, l'article biographique publié par M. Dangeau, dans le *Journal littéraire* du 25 septembre 1864, et que nous avons fait suivre de quelques réflexions. Cette faculté était parfaitement connue de ses confrères en littérature ; qu'en pensaient-ils ? Pour quelques-uns, ce n'était qu'un singulier effet de l'imagination ; mais, comme M. Méry était un homme estimé, d'un caractère simple et droit, que l'on savait incapable d'une imposture - l'exactitude de certaines descriptions locales avait d'ailleurs été reconnue, - et qu'on ne pouvait rationnellement le taxer de folie, beaucoup se disaient qu'il pourrait bien y avoir là quelque chose de vrai ; aussi ces faits ont-ils été rappelés dans un des discours qui ont été prononcés sur sa tombe ; or, si on les eût considérés comme des aberrations de son esprit, on les eût passés sous silence. C'est donc en présence d'un immense concours d'auditeurs, de l'élite de la littérature et de la presse, dans une circonstance grave et solennelle, une de celles qui commandent le plus de respect, qu'il a été dit que M. Méry se souvenait avoir vécu à d'autres époques et le prouvait par des faits. Cela ne peut manquer de donner lieu à réfléchir, d'autant mieux, qu'en dehors du Spiritisme, beaucoup de personnes adoptent l'idée de la pluralité des existences comme étant la plus rationnelle. Les faits de cette nature concernant M. Méry, étant une des particularités saillantes de sa vie, et ayant eu du retentissement à l'occasion de sa mort, ne pourront que l'accréditer.

Or, quelles sont les conséquences de cette croyance, abstraction faite du Spiritisme ? Si l'on admet que l'on a déjà vécu une fois, on peut, on doit même avoir vécu plusieurs fois, et l'on peut revivre après cette existence. Si l'on revit plusieurs fois, ce ne peut être avec le même corps ; donc il y a en nous un principe intelligent indépendant de la matière et qui *conserve son individualité* ; c'est, comme on le voit, la négation des doctrines matérialistes et panthéistes. Ce prin-

cipe, ou âme, *revivant sur la terre*, puisqu'elle peut conserver l'intuition de son passé, ne peut se perdre dans l'infini après la mort, comme on le croit vulgairement ; elle doit, dans l'intervalle de ses existences corporelles, rester dans le milieu humanitaire ; devant reprendre de nouvelles existences dans cette même humanité, elle ne doit pas la perdre de vue ; elle doit en suivre les péripéties : voilà donc le monde spirituel qui nous entoure, au milieu duquel nous vivons, reconnu ; dans ce monde, se trouvent naturellement nos parents, nos amis, qui doivent continuer à s'intéresser à nous, comme nous nous intéressons à eux, et qui ne sont pas perdus pour nous, puisqu'ils existent et peuvent être près de nous. Voilà ce qu'arrivent forcément à croire, les conséquences auxquelles ne peuvent manquer d'aboutir ceux qui admettent le principe de la pluralité des existences, et voilà ce que croyait Méry. Que fait de plus le Spiritisme ? il appelle *Esprits* ces mêmes êtres invisibles, et dit qu'étant au milieu de nous, ils peuvent manifester leur présence et se communiquer aux incarnés. Quand le surplus a été admis, ceci est-il donc si déraisonnable ?

Comme on le voit, la distance qui sépare le Spiritisme de la croyance intime d'une foule de gens est bien peu de chose. Le fait des manifestations n'est plus qu'un accessoire et une confirmation pratique du principe fondamental admis en théorie. Pourquoi donc quelques-uns de ceux qui admettent la base repoussent-ils ce qui doit y servir de preuve ? Par l'idée fausse qu'ils s'en font. Mais ceux qui se donnent la peine de l'étudier et de l'approfondir, reconnaissent bientôt qu'ils sont plus près du Spiritisme qu'ils ne le croyaient, et que la plupart d'entre eux sont Spirites sans le savoir : il ne leur manque que le nom. Voilà pourquoi on voit tant d'idées spirites émises à chaque instant par ceux mêmes qui repoussent le mot, et pourquoi ces mêmes idées sont si facilement acceptées par certaines personnes. Quand on en est à une question de mot, on est bien près de s'entendre.

Le Spiritisme touchant à tout entre dans le monde par une infinité de portes : les uns y sont amenés par le fait des manifestations ; d'autres, par le malheur qui les frappe et contre lequel ils trouvent dans cette croyance la seule consolation véritable ; d'autres, par l'idée philosophique et religieuse ; d'autres enfin par le principe de la pluralité des existences. Méry, contribuant à accréditer ce principe dans un certain monde, fera plus peut-être pour la propagation du Spiritisme que s'il s'était ouvertement avoué Spirite.

C'est précisément au moment où cette grande loi de l'humanité vient s'affirmer par des faits et le témoignage d'un homme honorable, que la Cour de Rome vient, de son côté, la désavouer en mettant à l'index

la *Pluralité des existences de l'âme*, par Pezzani (journal le *Monde*, 22 juin 1866) ; cette mesure aura inévitablement pour effet d'appeler l'attention sur la question et d'en provoquer l'examen. La pluralité des existences n'est pas une simple opinion philosophique ; c'est une *loi de nature* qu'aucun anathème ne peut empêcher d'être, et avec laquelle il faudra tôt ou tard que la théologie se mette d'accord. C'est un peu trop se hâter que de condamner, au nom de la Divinité, une loi qui, comme toutes celles qui régissent le monde, est une œuvre de la Divinité ; il est fort à craindre qu'il n'en soit bientôt de cette condamnation comme de celles qui furent lancées contre le mouvement de la terre et les périodes de sa formation.

La communication suivante a été obtenue à la Société de Paris, le 22 juin 1866 ; (médium, M. Desliens).

Demande. Monsieur Méry, nous n'avions l'avantage de vous connaître que de réputation ; mais vos talents et l'estime méritée dont vous étiez entouré nous font espérer trouver, dans les entretiens que nous aurons avec vous, une instruction dont nous serons heureux de profiter toutes les fois que vous voudrez bien venir parmi nous.

Les questions que nous désirerions vous adresser aujourd'hui, si l'époque rapprochée de votre mort vous permet de répondre, sont celles-ci :

1° Comment s'est accompli pour vous le passage de cette vie dans l'autre, et quelles ont été vos impressions en entrant dans le monde spirituel ?

2° De votre vivant aviez-vous connaissance du Spiritisme, et qu'en pensiez-vous ?

3° Ce que l'on dit de vos souvenirs d'existences antérieures est-il exact, et quelle influence ces souvenirs ont-ils exercée sur votre vie terrestre et vos écrits ?

Nous pensons superflu de vous demander si vous êtes heureux dans votre nouvelle position ; la bonté de votre caractère et votre honorabilité nous donnent lieu de l'espérer.

Réponse. Messieurs, je suis extrêmement touché du témoignage de sympathie que vous voulez bien me donner, et qui est renfermé dans les paroles de votre honorable président. Je suis heureux de me rendre à votre appel, parce que ma situation actuelle m'affirme la réalité d'un enseignement dont j'avais apporté l'intuition en naissant, et aussi parce que vous songez à ce qui reste de Méry le romancier, à l'avenir de ma partie intime et vivante, à mon âme enfin, tandis que mes nombreux amis songeaient surtout, en me quittant, à la personnalité qui les abandonnait. Ils me jetaient leur dernier adieu en me souhaitant que la terre me soit légère ! Que reste-t-il de Méry pour eux ?… Un peu de poussière et des œuvres sur le mérite desquelles

je ne suis pas appelé à me prononcer… De ma vie nouvelle, pas un mot !

On a rappelé mes théories comme une des singularités de mon caractère, l'imposition de mes convictions comme un effet magnétique, un charme qui disparaissait avec mon absence ; mais du Méry qui survit au corps, de cet être intelligent qui rend compte aujourd'hui de sa vie d'hier et qui songe à sa vie de demain, qu'en ont-ils dit ?… Rien !… ils n'y ont pas même songé… Le romancier si gai, si triste, si amusant parfois, est parti ; on lui a donné une larme, un souvenir ! Dans huit jours, on n'y songera plus, et les péripéties de la guerre feront oublier le retour du pauvre exilé dans sa patrie.

Les insensés ! ils se disaient depuis longtemps : « Méry est malade, il s'affaiblit, il vieillit. » Comme ils se trompaient !… J'allais à la jeunesse, croyez-le ; c'est l'enfant qui pleure en entrant dans la vie, qui s'avance vers la vieillesse ; l'homme mûr qui meurt retrouve la jeunesse éternelle au delà du tombeau !

La mort a été pour moi d'une douceur ineffable. Mon pauvre corps, affligé par la maladie, a eu quelques dernières convulsions, et tout a été dit ; mais mon Esprit sortait peu à peu de ses langes, il planait prisonnier encore et aspirant déjà à l'infini !… J'ai été délivré sans trouble, sans secousse ; je n'ai pas eu d'étonnement, car la tombe n'avait plus de voile pour moi. J'abordais un rivage connu ; je savais que des amis dévoués m'attendaient sur la plage, car ce n'était pas la première fois que je faisais ce voyage.

Comme je le disais à mes auditeurs étonnés, j'ai connu la Rome des Césars ; j'ai commandé en conquérant subalterne dans cette Gaule que j'habitais récemment comme citoyen ; j'ai aidé à conquérir votre patrie, à asservir vos fiers ancêtres, puis je suis parti pour retremper mes forces à la source de vie intellectuelle, pour choisir de nouvelles preuves et de nouveaux moyens d'avancement. J'ai vu les rives du Gange et celles des fleuves de la Chine ; je me suis assimilé ces civilisations si différentes de la vôtre, et cependant si grandes, si avancées dans leur genre. J'ai vécu sous la zone torride et dans les climats tempérés ; j'ai étudié les mœurs ici et là-bas, guerrier, poète, écrivain tour à tour, philosophe et rêveur toujours…

Cette dernière existence a été pour moi une sorte de résumé de toutes celles qui l'ont précédée. J'ai acquis naguère ; hier encore, je dépensais les trésors accumulés par une série d'existences, d'observations et d'études.

Oui, j'étais Spirite de cœur et d'esprit, sinon de raisonnement. La préexistence était pour moi un fait, la réincarnation une loi, le Spiritisme une vérité. Quant aux questions de détail, je vous avoue de bonne foi ne pas y avoir attaché une grande importance. Je croyais

à la survivance de l'âme, à la pluralité de ses existences, mais je n'ai jamais tenté d'approfondir si elle pouvait, après avoir quitté son corps mortel, entretenir, libre, des relations avec ceux qui sont encore attachés à la chaîne. Ah ! Victor Hugo l'a dit avec vérité, « la terre n'est autre chose que le bagne du ciel !… » On brise quelquefois sa chaîne, mais pour la reprendre. On ne sort d'ici, à coup sûr, qu'en laissant à ses gardiens le soin de dénouer, quand le moment est venu, les liens qui nous rivent à l'épreuve.

Je suis heureux, bien heureux, car j'ai conscience d'avoir bien vécu !

Pardonnez-moi, messieurs, c'est encore Méry le rêveur qui vous parle, et permettez-moi de revenir dans une réunion où je me sens à l'aise. Il doit y avoir à apprendre avec vous, et, si vous voulez me recevoir au nombre de vos auditeurs invisibles, c'est avec bonheur que je demeurerai parmi vous, écoutant, m'instruisant et parlant si l'occasion s'en présente.

J. MÉRY.

Questions et problèmes.

Identité des Esprits dans les communications particulières.

Pourquoi les Esprits que l'on évoque par un sentiment d'affection se refusent-ils souvent à donner des preuves certaines de leur identité ?

On conçoit tout le prix que l'on attache aux preuves d'identité de la part des Esprits qui nous sont chers ; ce sentiment est très naturel, et il semble que du moment que les Esprits peuvent se manifester, il doit leur être tout aussi facile d'attester leur personnalité. Le défaut de preuves matérielles est pour certaines personnes, celles surtout qui ne connaissent pas le mécanisme de la médiumnité, c'est-à-dire la loi des rapports entre les Esprits et les hommes, une cause de doute et de pénible incertitude. Quoique nous ayons plusieurs fois traité cette question, nous allons l'examiner de nouveau pour répondre à quelques demandes qui nous sont adressées.

Nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit sur l'identité des Esprits qui viennent uniquement pour notre instruction, et qui ont quitté la terre depuis un certain temps ; on sait qu'elle ne peut-être attestée d'une manière absolue, et que l'on doit se borner à juger la valeur du langage.

L'identité ne peut être constatée avec certitude que pour les Esprits partis depuis peu, dont on connaît le caractère et les habitudes qui se reflètent dans leurs paroles. Chez ceux-là l'identité se révèle par mille particularités de détail. La preuve ressort quelquefois de faits matériels, caractéristiques, mais le plus souvent des nuances même du langage et d'une multitude de petits riens qui, pour être peu saillants, n'en sont pas moins significatifs.

Les communications de ce genre renferment souvent plus de preuves qu'on ne croit, et que l'on découvre avec plus d'attention et moins de préventions. Malheureusement, la plupart du temps on ne se contente pas de ce que l'Esprit veut ou peut donner ; on veut les preuves à sa manière ; on lui demande de dire ou de faire telle chose, de rappeler un nom on un fait, et cela à un moment donné, sans songer aux obstacles qui s'y opposent parfois, et paralysent sa bonne volonté. Puis, obtient-on ce qu'on désire, bien souvent on veut davantage ; on trouve que ce n'est pas encore assez concluant ; après un fait on en demande un autre, puis un autre ; en un mot, on n'en a jamais assez pour se convaincre. C'est alors que souvent l'Esprit, fatigué de cette insistance, cesse tout à fait de se manifester, en attendant que la conviction arrive par d'autres moyens. Mais bien souvent aussi son abstention lui est imposée par une volonté supérieure, comme punition pour le solliciteur trop exigeant, et aussi comme épreuve pour sa foi ; car si, pour quelques déceptions, et faute d'obtenir ce qu'il veut, et de la manière qu'il le veut, il venait à abandonner les Esprits, ceux-ci l'abandonneraient à leur tour, en le laissant plongé dans les angoisses et les tortures du doute, heureux quand leur abandon n'a pas des conséquences plus graves.

Mais, dans une foule de cas, les preuves matérielles d'identité sont indépendantes de la volonté de l'Esprit, et du désir qu'il a de des donner ; cela tient à la nature, ou à l'état de l'instrument par lequel il se communique. Il y a dans la faculté médianimique une variété infinie de nuances qui rendent le médium apte ou impropre à l'obtention de tels ou tels effets, qui, au premier abord, semblent identiques, et qui cependant dépendent d'influences fluidiques différentes. Le médium est comme un instrument à cordes multiples : il ne peut donner de son par les cordes qui lui manquent. En voici un exemple remarquable.

Nous connaissons un médium qu'on peut ranger parmi ceux de premier ordre, tant par la nature des instructions qu'il reçoit, que par son aptitude à communiquer avec presque tous les Esprits sans dis-

tinction. Maintes fois, dans des évocations particulières, il a obtenu des preuves irrécusables d'identité, par la reproduction du langage et du caractère de personnes qu'il n'avait jamais connues. Il y a quelque temps, il fit pour une personne qui venait de perdre subitement plusieurs enfants, l'évocation de l'un de ces derniers, une petite fille. La communication reflétait parfaitement le caractère de l'enfant, et elle était d'autant plus satisfaisante qu'elle répondait à un doute du père sur sa position comme Esprit. Cependant il n'y avait que des preuves en quelque sorte morales ; le père trouvait qu'un autre enfant aurait pu parler de même ; il aurait voulu quelque chose que sa fille seule pût dire ; il s'étonnait surtout qu'elle l'appelât *père*, au lieu du petit nom familier qu'elle lui donnait, et qui n'était pas un nom français, d'après cette idée que puisqu'elle disait un mot, elle pouvait en dire un autre. Le père lui en ayant demandé la raison, voici la réponse que le guide du médium fit à ce sujet.

« Votre petite fille, bien qu'entièrement dégagée, ne serait pas en état de vous faire comprendre comment il se fait qu'elle ne peut faire exprimer au médium les termes connus de vous, qu'elle lui souffle cependant. Elle obéit à une loi en se communiquant, mais elle ne la comprend pas assez pour en expliquer le mécanisme. La médiumnité est une faculté dont les nuances varient infiniment, et les médiums qui traitent d'ordinaire des sujets philosophiques n'obtiennent que rarement, et toujours spontanément, de ces particularités qui font reconnaître la personnalité de l'Esprit d'une manière évidente. Lorsque les médiums de ce genre demandent une preuve d'identité dans le désir de satisfaire l'évocateur, les fibres cérébrales tendues par son désir même ne sont plus assez malléables pour que l'Esprit les fasse mouvoir à son gré ; il s'ensuit que les mots caractéristiques ne peuvent être reproduits. La pensée reste, mais la forme n'existe plus. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que votre fille vous ait appelé *père* au lieu de vous donner la qualification familière à laquelle vous vous attendiez. Par un médium spécial, vous obtiendrez des résultats qui vous satisferont ; ce n'est qu'un peu de patience à avoir. »

A quelques jours de là, ce monsieur, se trouvant dans le groupe d'un de nos sociétaires, obtint d'un autre médium, par la typtologie, et en présence du premier, non-seulement le nom qu'il désirait sans qu'il l'eût spécialement demandé, mais d'autres faits de précision remarquables. Ainsi la faculté du premier médium, quelque développée et flexible qu'elle fût, ne se prêtait pas à ce genre de production médianimique. Il pouvait reproduire les mots qui sont la traduction

de la pensée transmise, et non des termes qui exigent un travail spécial ; voilà pourquoi l'ensemble de la communication reflétait le caractère et la tournure des idées de l'Esprit, mais sans signes matériels caractéristiques. Un médium n'est pas une mécanique propre à tous les effets ; de même qu'on ne trouve pas deux personnes entièrement semblables au physique et au moral, il n'y a pas deux médiums dont la faculté soit absolument identique.

Il est à remarquer que les preuves d'identité viennent presque toujours spontanément, au moment où l'on y songe le moins, tandis qu'elles sont très rarement données sur la demande qui en est faite. Est-ce caprice de la part de l'Esprit ? Non ; il y a une cause matérielle que voici.

Les dispositions fluidiques qui établissent les rapports entre l'Esprit et le médium offrent des nuances d'une extrême délicatesse, inappréciables à nos sens, et qui varient d'un moment à l'autre chez le même médium. Souvent un effet qui n'est pas possible à un instant voulu, le sera une heure, un jour, une semaine plus tard, parce que les dispositions ou l'énergie des courants fluidiques auront changé. Il en est ici comme dans la photographie, où une simple variation dans l'intensité ou dans la direction de la lumière suffit pour favoriser ou empêcher la reproduction de l'image. Est-ce qu'un poète fait des vers à volonté ? Non ; il lui faut l'inspiration ; s'il n'est pas en disposition favorable, il a beau se creuser le cerveau, il n'obtient rien ; demandez-lui donc pourquoi ? Dans les évocations, l'Esprit laissé à sa volonté profite des dispositions qu'il rencontre chez le médium, il saisit le moment propice ; mais, lorsque ces dispositions n'existent pas, il ne peut pas plus que le photographe en l'absence de la lumière. Malgré son désir, il ne peut donc pas toujours satisfaire instantanément à une demande en fait de preuves d'identité ; c'est pourquoi il est préférable de les attendre que de les solliciter.

Il faut, en outre, considérer que les rapports fluidiques qui doivent exister entre l'Esprit et le médium ne s'établissent jamais complètement dès la première fois ; l'assimilation ne se fait qu'à la longue et graduellement. Il en résulte qu'en commençant l'Esprit éprouve toujours une difficulté qui influe sur la netteté, la précision et le développement des communications ; tandis que, lorsque l'Esprit et le médium sont habitués l'un à l'autre, que leurs fluides se sont identifiés, les communications se font naturellement, parce qu'il n'y a plus de résistance à vaincre.

On voit par là de combien de considérations il faut tenir compte

dans l'examen des communications ; c'est faute de le faire, et de connaître les lois qui régissent ces sortes de phénomènes, qu'on demande souvent ce qui est impossible. C'est absolument comme si quelqu'un qui ne connaîtrait pas les lois de l'électricité s'étonnait que le télégraphe pût éprouver des variations et des interruptions, et en concluait que l'électricité n'existe pas.

Le fait de la constatation de l'identité de certains Esprits est un accessoire dans le vaste ensemble des résultats qu'embrasse le Spiritisme ; cette constatation fût-elle impossible, elle ne préjugerait rien contre les manifestations en général, ni contre les conséquences morales qui en découlent. Il faudrait plaindre ceux qui se priveraient des consolations qu'elle procure, faute d'avoir obtenu une satisfaction personnelle, car ce serait sacrifier le tout à la partie.

Qualification de Saint appliquée à certains Esprits.

Dans un groupe de province, un Esprit s'étant présenté sous le nom de « Saint Joseph, saint, trois fois saint, » cela donna lieu de poser la question suivante :

Un Esprit, même canonisé de son vivant, peut-il se donner la qualification de saint, sans manquer à l'humilité qui est un des apanages de la véritable sainteté, et convient-il, en l'invoquant, de lui donner ce titre ? L'Esprit qui le prend, doit-il, pour ce fait, être tenu pour suspect ?

Un autre Esprit répondit :

« Vous devez le rejeter de suite, car autant vaudrait un grand capitaine se présentant à vous en étalant pompeusement ses nombreux faits d'armes avant de décliner son nom, ou un poète qui commencerait par vanter ses talents ; vous verriez dans ces paroles un orgueil déplacé. Ainsi doit-il en être des hommes qui ont eu quelques vertus sur la terre et qu'on a jugés dignes de la canonisation. S'ils se présentent à vous avec humilité, croyez en eux ; s'ils viennent en se faisant précéder de leur sainteté, remerciez-les et vous ne perdrez rien. L'incarné n'est pas saint parce qu'il a été canonisé : Dieu seul est saint, parce qu'il possède seul toutes les perfections. Voyez les Esprits supérieurs, que vous connaissez à la sublimité de leurs enseignements, ils n'osent pas se dire saints ; ils se qualifient simplement d'Esprits de vérité. »

Cette réponse demande elle-même quelques rectifications. La canonisation n'implique pas la sainteté dans le sens absolu, mais sim-

plement un certain degré de perfection. Pour quelques-uns la qualification de saint est devenue une sorte de titre banal faisant partie intégrante du nom, pour les distinguer de leurs homonymes, ou qu'on leur donne par habitude. Saint Augustin, saint Louis, saint Thomas peuvent donc mettre le mot saint devant leur signature, sans que ce soit par un sentiment d'orgueil qui serait d'autant plus déplacé chez des Esprits supérieurs que, mieux que d'autres, ils ne font aucun cas des distinctions données par les hommes. Il en serait de même des titres nobiliaires ou des grades militaires ; assurément celui qui a été duc, prince ou général sur la terre, ne l'est plus dans le monde des Esprits, et cependant, en signant, ils pourront prendre ces qualifications, sans que cela tire à conséquence pour leur caractère. Quelques-uns signent : Celui qui, de son vivant sur la terre, fut le duc un tel. Le sentiment de l'Esprit se révèle par l'ensemble de ses communications et par des signes non équivoques dans son langage ; c'est ainsi qu'on ne peut se méprendre sur celui qui débute par se dire : « Saint Joseph, saint, trois fois saint ; » cela seul suffirait pour révéler un Esprit imposteur se parant du nom de saint Joseph ; aussi a-t-il pu voir que, grâce à la connaissance des principes de la doctrine, sa fourberie n'a pas trouvé de dupes dans le cercle où il a voulu s'introduire.

L'Esprit qui a dicté la communication ci-dessus est donc trop absolu en ce qui concerne la qualification de saint, et il n'est pas dans le vrai en disant que les Esprits supérieurs se disent simplement *Esprits de vérité*, qualification qui ne serait qu'un orgueil déguisé sous un autre nom, et qui pourrait induire en erreur si on le prenait la lettre, car aucun ne peut se flatter de posséder la vérité absolue, pas plus que la sainteté absolue. La qualification d'*Esprit de vérité* n'appartient qu'à un seul, et peut être considérée comme un nom propre ; elle est spécifiée dans l'Evangile. Du reste, cet Esprit se communique rarement, et seulement dans des circonstances spéciales ; on doit se tenir en garde contre ceux qui se parent indûment de ce titre : ils sont faciles à reconnaître, à la prolixité et à la vulgarité de leur langage.

Vue rétrospective des existences de l'Esprit.

A propos du Docteur Cailleux.

Un de nos correspondants, de Lyon, nous écrit ce qui suit :

« J'ai été surpris que l'Esprit du docteur Cailleux ait été mis dans un état magnétique pour voir se dérouler devant lui le ta-

bleau de ses existences passées. (*Revue* de juin 1866, page 175.) Cela paraît indiquer que l'Esprit en question ne les connaissait pas ; car je vois dans le livre des Esprits que : « Après la mort, l'âme voit et embrasse d'un coup d'œil ses émigrations passées. » (Chap. VI, n° 243.) Ce fait ne semble-t-il pas impliquer une contradiction ? »

Il n'y a là aucune contradiction, puisque le fait vient au contraire confirmer la possibilité, pour l'Esprit, de connaître ses existences passées. Le Livre des Esprits n'est pas un traité complet du Spiritisme ; il ne fait qu'en poser les bases et les points fondamentaux, qui doivent se développer successivement par l'étude et l'observation. Il dit, en principe, qu'après la mort l'âme voit ses émigrations passées, mais il ne dit ni quand, ni comment cela se fait : ce sont là les détails d'application qui sont subordonnés aux circonstances. On sait que chez les Esprits arriérés la vue est bornée au présent, ou à peu près, comme sur la terre ; elle se développe avec l'intelligence, et à mesure qu'ils acquièrent la conscience de leur situation. Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que, même chez les Esprits avancés, comme M. Cailleux, par exemple, aussitôt entrés dans le monde spirituel, toutes choses leur apparaissent subitement comme dans un changement de décoration à vue, ni qu'ils ont constamment sous les yeux le panorama du temps et de l'espace ; quant à leurs existences antérieures, ils les voient en souvenir, comme nous voyons, par la pensée, ce que nous étions et ce que nous faisions dans les années antérieures, les scènes de notre enfance, les positions sociales que nous avons occupées ; ce souvenir est plus ou moins précis ou confus, quelquefois il est nul, selon la nature de l'Esprit, et selon que la Providence juge à propos de l'effacer ou de le raviver, comme récompense, punition ou instruction. C'est une grande erreur de croire que les aptitudes, les facultés et les perceptions sont les mêmes chez tous les Esprits ; comme dans l'incarnation, ils ont les perceptions morales et celles qu'on peut appeler matérielles, qui varient selon les individus.

Si le docteur Cailleux eût dit que les Esprits ne peuvent avoir connaissance de leurs existences passées, là serait la contradiction, parce que ce serait la négation d'un principe admis ; loin de là, il affirme le fait ; seulement, les choses se sont passées chez lui d'une manière différente que chez d'autres, sans doute par des motifs d'utilité pour lui, et pour nous c'est un sujet d'enseignement, puisque cela nous montre un des côtés du monde spirituel. M. Cailleux était mort depuis peu de temps ; ses existences passées pouvaient donc ne pas se retracer encore nettement à sa mémoire. Remarquons, en outre, qu'ici ce n'était pas un simple souvenir ; c'était la vue même des individualités qu'il avait animées, l'image de ses anciennes

formes périspritales qui se présentait à lui ; or, l'état magnétique dans lequel il s'est trouvé, était probablement nécessaire à la production du phénomène.

Le Livre des Esprits a été écrit à l'origine du Spiritisme, à une époque où l'on était loin d'avoir fait toutes les études pratiques qu'on a faites depuis ; les observations ultérieures sont venues développer et compléter les principes dont il avait posé les germes, et il est même digne de remarque que, jusqu'à ce jour, elles n'ont fait que les confirmer, sans jamais les contredire dans les points fondamentaux.

Poésie Spirite.

La prière pour les Esprits.

(Société de Paris, 4 mai 1866. – Médium M. V…)

Je suis vraiment touché de te voir, cher enfant,
A mes ordres soumis, prier en m'évoquant,
Et blâmer hautement la logique trompeuse
Et les vains arguments d'une secte orgueilleuse,
Qui prétend que l'Esprit accomplit un devoir
En venant à ta voix, trop heureux de pouvoir,
En subissant ta loi, fuir et quitter plus vite
Le séjour ennuyeux du monde qu'il habite,
Pour s'envoler enfin, vers ces rives sans bords,
Que n'attristent plus l'ombre et la plainte des morts.
Ce sont là de grands mots et des phrases pompeuses.
Mais s'il vient dévoiler les beautés merveilleuses
Des mondes inconnus, ouvrir les horizons
Des temps, et l'enseigner, dans de longues leçons,
Le principe et la fin de ton âme immortelle,
La grandeur de ton Dieu, sa puissance éternelle,
Sa justice infinie et son sublime amour,
Noble railleur, sois franc : Diras-tu qu'en retour,
S'il te demande un jour une courte prière,
Il est trop exigeant, quand souvent sur la terre,
Pour avoir ou payer une mince faveur,
On te voit, suppliant, fouler toute pudeur,
Et mendier longtemps, comme un pauvre mendie,
En soupirant, le pain qui doit nourrir sa vie ?
Oh ! crois-moi, cher enfant, malheur ! trois fois malheur !
A celui qui toujours, oubliant la douleur
Et les larmes de sang de ce monde invisible,
En écoutant nos voix reste encore insensible,
Et ne vient à genoux
Prier son Dieu pour nous.

CASIMIR DELAVIGNE.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, Rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 8. AOÛT 1866.

Mahomet et l'Islamisme.

Il y a quelquefois sur les hommes et sur les choses des opinions qui s'accréditent et passent à l'état d'idées reçues, quelque erronées qu'elles soient, parce qu'on trouve plus commode de les accepter toutes faites. Ainsi en est-il de Mahomet et de sa religion, dont on ne connaît guère que le côté légendaire. L'antagonisme des croyances, soit par esprit de parti, soit par ignorance, s'est en outre plu à en faire ressortir les points les plus accessibles à la critique, laissant souvent à dessein dans l'ombre les parties favorables. Quant au public impartial et désintéressé, il faut dire à sa décharge, qu'il a manqué des éléments nécessaires pour juger par lui-même. Les ouvrages qui auraient pu l'éclairer, écrits dans une langue à peine connue de quelques rares savants, lui étaient inaccessibles ; et comme, en définitive, il n'y allait pour lui d'aucun intérêt direct, il a cru sur parole ce qu'on lui en a dit, sans en demander davantage. Il en est résulté que l'on s'est fait sur le fondateur de l'islamisme des idées souvent fausses ou ridicules, basées sur des préjugés qui ne trouvaient aucun correctif dans la discussion.

Les travaux persévérants et consciencieux de quelques savants orientalistes modernes, tels que Caussin de Perceval, en France, le docteur W. Muir, en Angleterre, G. Weil et Sprenger, en Allemagne, permettent aujourd'hui d'envisager la question sous son véritable jour[8]. Grâce à eux, Mahomet nous apparaît tout autre que ne

[8] M. Barthélemy Saint-Hilaire, de l'Institut, a résumé ces travaux dans un intéressant ouvrage intitulé : *Mahomet et le Coran*. 1 vol. in-12. - Prix : 3 fr. 50 c. Librairie Didier.

l'ont fait les récifs populaires. La place considérable que sa religion occupe dans l'humanité, et son influence politique, font aujourd'hui de cette étude une nécessité. La diversité des religions a été pendant longtemps une des principales causes d'antagonisme entre les peuples ; au moment où ils ont une tendance manifeste à se rapprocher, à faire disparaître les barrières qui les séparent, il est utile de connaître ce qui, dans leurs croyances, peut favoriser ou retarder l'application du grand principe de fraternité universelle. De toutes les religions, l'islamisme est celle qui, au premier abord, semble renfermer les plus grands obstacles à ce rapprochement ; à ce point de vue, comme on le voit, ce sujet ne saurait être indifférent aux Spirites, et c'est la raison pour laquelle nous croyons devoir le traiter ici.

On juge toujours mal une religion, si l'on prend pour point de départ exclusif ses croyances personnelles, car alors il est difficile de se défendre d'un sentiment de partialité dans l'appréciation des principes. Pour en comprendre le fort et le faible, il faut la voir d'un point plus élevé, embrasser l'ensemble de ses causes et de ses effets. Si l'on se reporte au milieu où elle a pris naissance, on y trouve presque toujours, sinon une justification complète, du moins une raison d'être. Il faut surtout se pénétrer de la pensée première du fondateur et des motifs qui l'ont guidé. Loin de nous l'intention d'absoudre Mahomet de toutes ses fautes, ni sa religion de toute les erreurs qui blessent le plus vulgaire bon sens ; mais nous devons à la vérité de dire qu'il serait aussi peu logique de juger cette religion d'après ce que le fanatisme en a fait, qu'il le serait de juger le christianisme d'après la manière dont quelques chrétiens la pratiquent. Il est bien certain que, si les musulmans suivaient en esprit le Coran que le Prophète leur a donné pour guide, ils seraient, à plus d'un égard, tout autres qu'ils ne sont. Cependant ce livre, si sacré pour eux, qu'ils ne le touchent qu'avec respect, ils le lisent et relisent sans cesse ; les fervents le savent même par cœur ; mais combien y en a-t-il qui le comprennent ? Ils le commentent, mais au point de vue d'idées préconçues, dont ils se feraient un cas de conscience de s'écarter ; ils n'y voient donc que ce qu'ils veulent y voir. Le langage figuré permet d'ailleurs d'y trouver tout ce qu'on veut, et les prêtres qui, là comme ailleurs, gouvernent par la foi aveugle, ne cherchent pas à y trouver ce qui pourraient les gêner. Ce n'est donc pas auprès des ulémas qu'il faut aller s'enquérir de l'esprit de la loi de Mahomet.

Les chrétiens aussi ont l'Évangile, bien autrement explicite que le

Coran, comme code de morale, ce qui n'empêche pas qu'au nom de ce même Évangile, qui commande d'aimer même ses ennemis, on a torturé et brûlé des milliers de victimes, et que d'une loi toute de charité on s'est fait une arme d'intolérance et de persécution. Peut-on exiger que des peuples encore à demi barbares fassent une interprétation plus saine de leurs Écritures sacrées que ne le font des chrétiens civilisés ?

Pour apprécier l'œuvre de Mahomet, il faut remonter à la source, connaître l'homme et le peuple qu'il s'était donné pour mission de régénérer, et alors seulement on comprend que, pour le milieu où il vivait, son code religieux était un progrès réel. Jetons d'abord un coup d'œil sur la contrée.

De temps immémorial l'Arabie était peuplée d'une multitude de tribus, presque toutes nomade, et perpétuellement en guerre les unes avec les autres, suppléant par le pillage au peu de richesses que procurait un travail pénible sous un climat brûlant. Les troupeaux étaient leur principale ressource ; quelques-unes s'adonnaient au commerce qui se faisait par caravanes partant chaque année du Sud pour aller en Syrie ou en Mésopotamie. Le centre de la presqu'île étant à peu près inaccessible, les caravanes s'éloignaient peu des bords de la mer ; les principales suivaient le Hidjâz, contrée qui forme, sur les bords de la mer Rouge, une bande étroite, longue de cinq cents lieues, et séparée du centre par une chaîne de montagnes, prolongement de celles de la Palestine. Le mot arabe *Hidjâz* signifie barrière, et se disait de la chaîne de montagnes qui borde cette contrée et la sépare du reste de l'Arabie. Le Hidjâz et l'Yémen au sud, sont les parties les plus fertiles ; le centre n'est à peu de chose près qu'un vaste désert.

Ces tribus avaient établi des marchés où l'on se rendait de toutes les parties de l'Arabie ; là se réglaient les affaires communes ; les tribus ennemies échangeaient leurs prisonniers de guerre, et vidaient souvent leurs différents par arbitres. Chose singulière, ces peuplades, toutes barbares qu'elles étaient, se passionnaient pour la poésie. Dans ces lieux de réunion, et pendant les intervalles de loisir que laissait le soin des affaires, il y avait assaut entre les poètes les plus habiles de chaque tribu ; le concours était jugé par les assistants, et c'était pour une tribu un grand honneur de remporter la victoire. Les poésies d'un mérite exceptionnel étaient transcrites en lettres d'or, et attachées aux murs sacrés de la Caaba, à la Mecque, d'où leur est venu le nom de *Moudhahabat,* ou poèmes dorés.

Comme pour se rendre à ces marchés annuels et en revenir avec sécurité il fallait un certain temps, il y avait quatre mois de l'année où les combats étaient interdits, et où l'on ne pouvait inquiéter les caravanes et les voyageurs. Combattre pendant ces mois réservés était regardé comme un sacrilège qui provoquait les plus terribles représailles.

Les points de station des caravanes, qui s'arrêtaient dans les lieux où elles trouvaient de l'eau et des arbres, devinrent des centres où se formèrent peu à peu des villes, dont les deux principales, dans le Hidjâz, sont la Mecque et Yathrib, aujourd'hui Médine.

La plupart de ces tribus prétendaient descendre d'Abraham ; aussi ce patriarche était-il en grand honneur parmi elles. Leur langue, par ses rapports avec l'hébreu, attestait en effet une communauté d'origine entre le peuple arabe et le peuple juif ; mais il ne paraît pas moins certain que le midi de l'Arabie a eu ses habitants indigènes.

C'était, parmi ces peuplades, une croyance tenue pour avérée que la fameuse source de Zemzem, dans la vallée de la Mecque, était celle que fit jaillir l'ange Gabriel, lorsque Agar, perdue dans le désert, allait périr de soif avec son fils Ismaël. La tradition rapportait également qu'Abraham, étant venu voir son fils exilé, avait construit de ses propres mains, non loin de cette source, la *Caaba*, maison carrée de neuf coudées de haut sur trente-deux de long et vingt-deux de large[9]. Cette maison, religieusement conservée, devint un lieu de grande dévotion, que l'on se faisait un devoir de visiter, et qui fut transformée en temple. Les caravanes s'y arrêtaient naturellement, et les pèlerins profitaient de leur compagnie pour voyager avec plus de sécurité. C'est ainsi que les pèlerinages de la Mecque ont existé de temps immémorial ; Mahomet n'a fait que consacrer et rendre obligatoire un usage établi. Il eut pour cela un but politique que nous verrons plus tard.

A l'un des angles extérieurs du temple était incrustée la fameuse *pierre noire*, apportée des cieux, dit-on, par l'ange Gabriel, pour marquer le point où doivent commencer les tournées que les pèlerins doivent accomplir sept fois autour de la Caaba. On prétend que, dans l'origine, cette pierre était d'une blancheur éblouissante, mais que les attouchements des pécheurs l'ont noircie. Au dire des voyageurs qui l'ont vue, elle n'a pas plus de six pouces de haut sur huit de

[9] La coudée équivaut à environ 45 centimètres. C'est une mesure naturelle des plus anciennes, et qui avait pour base la distance du coude à l'extrémité des doigts.

long ; il paraîtrait que c'est un simple morceau de basalte, ou peut-être un aérolithe, ce qui expliquerait son origine céleste selon les croyances populaires.

La Caaba, construite par Abraham, n'avait pas de porte qui la fermât, et elle était au niveau du sol ; détruite par l'irruption d'un torrent vers l'an 150 de l'ère chrétienne, elle fut reconstruite, et élevée au-dessus du sol pour la mettre à l'abri de pareils accidents ; environ cinquante ans plus tard, un chef de tribu de l'Yémen y mit une couverture d'étoffes précieuses, et y fit poser une porte avec une serrure pour mettre en sûreté les dons précieux qu'accumulait sans cesse la piété des pèlerins.

La vénération des Arabes pour la Caaba et le territoire qui l'environnait était si grande, qu'ils n'avaient pas osé y construire d'habitations. Cette enceinte si respectée, appelée le Haram, comprenait toute la vallée de la Mecque, dont la circonférence est d'environ quinze lieues. L'honneur de garder ce temple vénéré était très envié ; les tribus se le disputaient, et le plus souvent cette attribution était un droit de conquête. Au cinquième siècle, Cossayy, chef de la tribu des Coraychites, cinquième ancêtre de Mahomet, étant devenu maître du Haram, et ayant été investi du pouvoir civil et religieux, se fit construire un palais à côté de la Caaba, et permit à ceux de sa tribu de s'y établir. C'est ainsi que fut fondée la ville de la Mecque. Il paraît que ce fut lui qui, le premier, fit mettre à la Caaba une couverture en bois. La Caaba est aujourd'hui dans l'enceinte d'une mosquée, et la Mecque une ville d'environ quarante mille habitants, après en avoir eu, dit-on, cent mille.

Dans le principe, la religion des Arabes consistait dans l'adoration d'un Dieu unique, aux volontés duquel l'homme doit être complètement soumis ; cette religion, qui était celle d'Abraham, s'appelait *Islam*, et ceux qui la professaient se disaient *Musulmans*, c'est-à-dire soumis à la volonté de Dieu. Mais peu à peu le pur Islam dégénéra en une grossière idolâtrie ; chaque tribu eut ses dieux et ses idoles, qu'elle défendait à outrance par les armes, pour prouver la supériorité de leur pouvoir ; ce fut là, bien souvent entre elles, les causes ou le prétexte de guerres longues et acharnées.

La foi d'Abraham avait donc disparu chez ces peuples, malgré le respect qu'ils conservaient pour sa mémoire, ou du moins elle avait été tellement défigurée, qu'elle n'existait plus en réalité. La vénération pour les objets regardés comme sacrés était descendue au plus absurde fétichisme ; le culte de la matière avait remplacé celui de

l'esprit ; on attribuait un pouvoir surnaturel aux objets les plus vulgaires consacrés par la superstition, à une image, une statue ; la pensée ayant abandonné le principe pour son symbole, la piété n'était plus qu'une série de pratiques extérieures minutieuses, dont la moindre infraction était regardée comme un sacrilège.

Cependant on trouvait encore dans certaines tribus quelques adorateurs du Dieu unique, hommes pieux qui pratiquaient la plus entière soumission à sa volonté suprême, et repoussaient le culte des idoles ; on les appelait *Hanyfes* ; c'étaient les vrais musulmans, ceux qui avaient conservé la foi pure de l'Islam ; mais ils étaient peu nombreux et sans influence sur l'esprit des masses. Des colonies juives s'étaient depuis longtemps établies dans le Hydjâz et y avaient conquis un certain nombre de prosélytes au judaïsme, principalement parmi les hanyfes. Le christianisme y eut aussi ses représentants et ses propagateurs dans les premiers siècles de notre ère, mais ni l'une ni l'autre de ces deux croyances n'y produisirent des racines profondes et durables ; l'idolâtrie était restée la religion dominante ; elle convenait mieux, par sa diversité, à l'indépendance turbulente et à la division infinie des tribus, qui la pratiquaient avec le plus violent fanatisme. Pour triompher de cette anarchie religieuse et politique, il fallait un homme de génie, capable de s'imposer par son énergie et sa fermeté, assez habile pour faire la part des mœurs et du caractère de ces peuples, et dont la mission fût relevée à leurs yeux par le prestige de ses qualités de prophète. Cet homme fut Mahomet.

Mahomet est né à la Mecque le 27 août 570 de l'ère chrétienne, dans l'année dite de l'éléphant. Ce n'était point, comme on le croit vulgairement, un homme d'une condition obscure. Il appartenait, au contraire, à une famille puissante et considérée de la tribu des Coraychites, l'une des plus importantes de l'Arabie, et celle qui dominait alors à la Mecque. On le fait descendre en ligne directe d'Ismaël, fils d'Abraham, et d'Agar. Ses derniers ancêtres, Cossayy, Abd-Ménab, Hachim et Abd-el-Moutalib son grand-père, s'étaient illustrés par d'éminentes qualités et les hautes fonctions qu'ils avaient remplies. Sa mère, Amina, était d'une noble famille coraychite et descendait aussi de Cossayy. Son père Abd-Allah, étant mort deux mois avant sa naissance, il fut élevé avec beaucoup de tendresse par sa mère, qui le laissa orphelin à l'âge de six ans ; puis par son grand-père Abd-el-Moutalib, qui l'affectionnait beaucoup et se plaisait souvent à lui prédire de hautes destinées, mais qui, lui-même, mourut deux ans après.

Malgré le rang qu'avait occupé sa famille, Mahomet passa son enfance et sa jeunesse dans un état voisin de la misère ; sa mère lui avait laissé pour tout héritage un troupeau de moutons, cinq chameaux et une fidèle esclave noire, qui l'avait soigné, et pour laquelle il conserva toujours un vif attachement. Après la mort de son grand-père il fut recueilli par ses oncles, dont il garda les troupeaux jusqu'à l'âge de vingt ans ; il les accompagnait aussi dans leurs expéditions guerrières contre les autres tribus ; mais, étant d'une humeur douce et pacifique, il n'y prenait point une part active, sans cependant fuir ni redouter le danger, et se bornait à aller ramasser leurs flèches. Lorsqu'il fut parvenu au faîte de sa gloire, il se plaisait à rappeler que Moïse et David, tous deux prophètes, avaient été bergers comme lui.

Il avait l'esprit méditatif et rêveur ; son caractère, d'une solidité et d'une maturité précoces, joint à une extrême droiture, à un parfait désintéressement et à des mœurs irréprochables, lui acquirent une telle confiance de la part de ses compagnons qu'ils le désignaient par le surnom d'*El-Amîn*, « l'homme sûr, l'homme fidèle ; » et, quoique jeune et pauvre, on le convoquait aux assemblées de la tribu pour les affaires les plus importantes. Il faisait partie d'une association formée entre les principales familles coraychites en vue de prévenir les désordres de la guerre, de protéger les faibles et de leur faire rendre justice. Il se fit toujours gloire d'y avoir concouru, et, dans les dernières années de sa vie, il se regardait comme toujours lié par le serment qu'il avait prêté à ce sujet dans sa jeunesse. Il disait qu'il était prêt à répondre à l'appel que lui ferait l'homme le plus obscur au nom de ce serment, et qu'il ne voudrait pas, pour les plus beaux chameaux de l'Arabie, manquer à la foi qu'il avait jurée. Par ce serment, les associés juraient devant une divinité vengeresse, qu'ils prendraient la défense des opprimés, et qu'ils poursuivraient la punition des coupables tant qu'il y aurait une goutte d'eau dans l'Océan.

Au physique, Mahomet était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, fortement constitué ; la tête très grosse ; sa physionomie, empreinte d'une gravité douce, sans être belle, était agréable et respirait le calme et la tranquillité.

A l'âge de vingt-cinq ans il épousa sa cousine Khadidja, riche veuve, plus âgée que lui d'au moins quinze ans, dont il avait conquis la confiance par la probité intelligente qu'il avait déployée dans la conduite d'une de ses caravanes. C'était une femme supérieure ; cette

union, qui dura vingt-quatre ans et ne finit qu'à la mort de Khadidja, à l'âge de soixante-quatre ans, fut constamment heureuse ; Mahomet en avait alors quarante-neuf, et cette perte lui causa une douleur profonde.

Après la mort de Khadidja, ses mœurs chargèrent ; il épousa plusieurs femmes ; il en eut jusqu'à douze ou treize en légitime mariage, et à sa mort il laissa neuf veuves. Ce fut incontestablement là un tort capital, dont nous verrons plus tard les fâcheuses conséquences.

Jusqu'à l'âge de quarante ans sa vie paisible n'offre rien de saillant. Un seul fait le tira un instant de l'obscurité ; il avait alors trente-cinq ans. Les Coraychites résolurent de rebâtir la Caaba, qui menaçait ruine. Ce ne fut qu'à grande peine qu'on apaisa, par la répartition des travaux, les différends suscités par la rivalité des familles qui voulaient y participer. Ces différends se réveillèrent avec une extrême violence quand il s'agit de replacer la fameuse pierre noire ; personne ne voulant céder son droit, les travaux avaient été interrompus, et de toutes parts on courait aux armes. Sur la proposition du doyen d'âge, on convint de s'en rapporter à la décision de la première personne qui entrerait dans la salle des délibérations : ce fut Mahomet. Dès qu'on le vit, chacun s'écria : « *El-Amîn* ! *El-Amîn* ! l'homme sûr et fidèle, » et l'on attendit son jugement. Par sa présence d'esprit, il trancha la difficulté. Ayant étendu son manteau par terre, il y posa la pierre, et pria quatre des principaux chefs factieux de le prendre chacun par un coin et de l'élever tous ensemble jusqu'à la hauteur que la pierre devait occuper, c'est-à-dire à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol. Il la prit alors et la posa de sa propre main. Les assistants se déclarèrent satisfaits, et la paix fut rétablie.

Mahomet se plaisait à se promener seul aux environs de la Mecque, et, chaque année, pendant les mois sacrés de trêve, il se retirait sur le mont Hira, dans une grotte étroite, où il se livrait à la méditation. Il avait quarante ans lorsque, dans une de ses retraites, il eut une vision pendant son sommeil. L'ange Gabriel lui apparut, lui montrant un livre qu'il lui enjoignait de lire. Trois fois Mahomet résista à cet ordre, et ce ne fut que pour échapper à la contrainte exercée sur lui qu'il consentit à le lire. A son réveil il sentit, dit-il, « qu'un livre avait été écrit dans son cœur. » Le sens de cette expression est évident ; elle signifie qu'il avait eu l'inspiration d'un livre ; mais plus tard elle fut prise à la lettre, comme il arrive souvent des choses dites en langage figuré.

Un autre fait prouve à quelles erreurs d'interprétation peuvent

conduire l'ignorance et le fanatisme. Mahomet dit quelque part, dans le Coran : « N'avons-nous pas ouvert ton cœur, et ôté le fardeau de tes épaules ? » Ces paroles rapprochées d'un accident arrivé à Mahomet lorsqu'il était en nourrice, ont donné lieu à la fable, accréditée chez les croyants, et enseignée par les prêtres comme un fait miraculeux, que deux anges ont ouvert le ventre de l'enfant et enlevé de son cœur une tache noire, signe du péché originel. Faut-il accuser Mahomet de ces absurdités, ou ceux qui ne l'ont pas compris ? Il en est ainsi d'une foule de contes ridicules sur lesquels on l'accuse d'avoir appuyé sa religion. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à dire qu'un chrétien éclairé et impartial est plus à même de donner une saine interprétation du Coran qu'un musulman fanatique.

Quoi qu'il en soit, Mahomet fut profondément troublé de sa vision, qu'il s'empressa de raconter à sa femme. Étant retourné sur le mont Hira en proie à la plus vive agitation, il se crut possédé des Esprits malins, et, pour échapper au mal qu'il redoutait, il allait se précipiter du haut d'un rocher, lorsqu'une voix partie du ciel se fit entendre et lui dit : « O Mahomet ! tu es l'envoyé de Dieu ; je suis l'ange Gabriel. » Levant alors les yeux, il vit l'ange sous une forme humaine qui disparut peu à peu à l'horizon. Cette nouvelle vision ne fit qu'augmenter son trouble ; il en fit part à Khadidja, qui s'efforça de le calmer ; mais, peu rassurée elle-même, elle alla trouver son cousin Varaka, vieillard renommé pour sa sagesse et converti au christianisme, qui lui dit : « Si ce que tu viens de me dire est vrai, ton mari est visité par le grand *Nâmous*, qui jadis a visité Moïse ; il sera le prophète de ce peuple. Annonce-le lui, et qu'il se tranquillise. » A quelque temps de là, Varaka, ayant rencontré Mahomet, se fit raconter ses visions par lui, et lui répéta les paroles qu'il avait dites à sa femme, en ajoutant : « On te traitera d'imposteur ; on te chassera ; on te combattra violemment. Que ne puis-je vivre jusqu'à cette heure pour t'assister dans cette lutte ! »

Ce qui résulte de ces faits et de beaucoup d'autres, c'est que la mission de Mahomet ne fut pas un calcul prémédité de sa part ; elle était avérée pour d'autres qu'elle ne l'était pas encore pour lui ; il fut longtemps à en être persuadé ; mais dès qu'il le fut, il la prit très au sérieux. Pour se convaincre lui-même, il désirait une nouvelle apparition de l'ange, qui se fit attendre deux ans selon les uns, et six mois selon d'autres. C'est cet intervalle d'incertitude et d'hésitation que les musulmans appellent le *fitreh* ; pendant tout ce temps son esprit fut en proie aux perplexités et aux craintes les plus vives. Il lui semblait

qu'il allait perdre la raison, et c'était aussi l'opinion de quelques-uns de ceux qui l'entouraient. Il était sujet à des défaillances et à des syncopes que des écrivains modernes ont attribuées, sans autres preuves que leur opinion personnelle, à des attaques d'épilepsie, et qui pourraient bien plutôt être l'effet d'un état extatique, cataleptique ou somnambulique spontané. Dans ces moments de lucidité extracorporelle, il se produit souvent, comme on le sait, des phénomènes étranges dont le Spiritisme rend parfaitement compte. Aux yeux de certaines gens, il devait passer pour fou ; d'autres voyaient dans ces phénomènes, singuliers pour eux, quelque chose de surnaturel qui plaçait l'homme au-dessus de l'humanité. « Quand on admet l'action le la Providence sur les affaires humaines, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire (page 102), on ne peut se refuser à la trouver aussi dans ces intelligences dominatrices qui apparaissent, de loin en loin, pour éclairer et conduire le reste des hommes. »

Le Coran n'est point une œuvre écrite par Mahomet, à tête reposée et d'une manière suivie, mais le relevé fait par ses amis des paroles qu'il prononçait quand il était inspiré. Dans ces moments, dont il n'était point le maître, il tombait dans un état extraordinaire et très effrayant ; la sueur coulait de son front ; ses yeux devenaient rouges de sang ; il poussait des gémissements, et la crise se terminait le plus souvent par une syncope qui durait plus ou moins longtemps, ce qui lui arrivait quelquefois au milieu de la foule, et même quand il était sur son chameau, aussi bien que dans sa maison. L'inspiration était irrégulière et instantanée, et il ne pouvait prévoir le moment où il en serait saisi.

D'après ce que nous connaissons aujourd'hui de cet état par une foule d'exemples analogues, il est probable que, dans le principe surtout, il n'avait pas conscience de ce qu'il disait, et que si ses paroles n'eussent pas été recueillies, elles auraient été perdues ; mais plus tard, quand il eut pris au sérieux son rôle de réformateur, il est évident qu'il parla plus en connaissance de cause, et mêla aux inspirations le produit de ses propres pensées, selon les lieux et les circonstances, les passions ou les sentiments qui l'agitaient, en vue du but qu'il voulait atteindre, tout en croyant, peut-être de bonne foi, parler au nom de Dieu.

Ces fragments détachés, recueillis à diverses époques, et au nombre de 114, forment dans le Coran autant de chapitres appelés *sourates* ; ils restèrent épars pendant sa vie, et ce ne fut qu'après sa mort qu'ils furent rassemblés en corps officiel de doctrine, par les soins d'Abou-

Becr et d'Omar. De ces inspirations soudaines, recueillies à mesure qu'elles avaient lieu, est résulté un défaut absolu d'ordre et de méthode ; les sujets les plus disparates y sont traités pêle-mêle, souvent dans la même sourate, et présentent une telle confusion et de si nombreuses répétitions, qu'une lecture suivie en est pénible et fastidieuse pour tout autre que les fidèles.

Selon la croyance vulgaire, devenue article de foi, les feuilles du Coran ont été écrites dans le ciel et apportées toutes faites à Mahomet par l'ange Gabriel, parce que dans un passage il est dit : « Ton Seigneur est puissant et miséricordieux, et le Coran est une révélation du maître de l'univers. L'Esprit fidèle (l'ange Gabriel) l'a apporté d'en haut, et l'a déposé en ton cœur, ô Mahomet, pour que tu fusses apôtre. » Mahomet s'exprime de la même manière à l'égard du livre de Moïse et de l'Évangile ; il dit (sourate III, verset 2) : « Il a fait descendre d'en haut le Pentateuque et l'Évangile, pour servir de direction aux hommes ; » voulant dire par là que ces deux livres avaient été inspirés par Dieu à Moise et à Jésus, comme il lui avait inspiré le Coran.

Ses premières prédications furent secrètes pendant deux ans, et dans cet intervalle il rallia une cinquantaine d'adeptes parmi les membres de sa famille et ses amis. Les premiers convertis à la foi nouvelle furent Khadidja, sa femme ; Ali, son fils adoptif, âgé de dix ans ; Zeïd, Varaka et Abou-Becr, son ami le plus intime, qui devait être son successeur. Il avait quarante-trois ans quand il commença à prêcher publiquement, et dès ce moment se réalisa la prédiction que lui avait faite Varaka. Sa religion, fondée sur l'unité de Dieu et la réforme de certains abus, étant la ruine de l'idolâtrie et de ceux qui en vivaient, les Coraychites, gardiens de la Caaba et du culte national, se soulevèrent contre lui. D'abord on le traita de fou ; puis on l'accusa de sacrilège ; on ameuta le peuple ; on le poursuivit, et la persécution devint si violente que ses partisans durent, par deux fois, chercher un refuge en Abyssinie. Cependant, aux outrages il opposait toujours le calme, le sang-froid et la modération. Sa secte grandissait, et ses adversaires, voyant qu'ils ne pouvaient la réduire par la force, résolurent de le discréditer par la calomnie. La raillerie et le ridicule ne lui furent pas épargnés. Les poètes, comme on l'a vu, étaient nombreux chez les Arabes ; ils maniaient habilement la satire, et leurs vers étaient lus avec avidité ; c'était le moyen employé par la critique malveillante, et l'on ne manqua pas de s'en servir contre lui. Comme il résistait à tout, ses ennemis eurent enfin recours aux

complots pour le faire périr, et il ne put échapper que par la fuite au danger qui le menaçait. C'est alors qu'il se réfugia à *Yathrib*, appelé depuis *Médine* (*Médinet-en-Nabi*, ville du Prophète), l'an 622, et c'est de cette époque que date l'*Hégire* ou ère des musulmans. Il avait envoyé d'avance dans cette ville, par petites troupes pour ne pas éveiller les soupçons, tous ses partisans de la Mecque, et il se retira le dernier, avec Abou-Becr et Ali, ses disciples les plus dévoués, quand il sut les autres en sûreté.

De cette époque date aussi pour Mahomet une nouvelle phase dans son existence ; de simple prophète qu'il était, il fut contraint de se faire guerrier.

La suite au prochain numéro.)

Les prophètes du passé.

Un ouvrage intitulé *les Prophètes du passé*, par Barbey d'Aurévilly, contient l'éloge de Joseph de Maistre et de de Bonald, parce qu'ils sont restés ultramontains toute leur vie, tandis que Chateaubriand y est blâmé et Lamennais insulté et présenté sous un aspect odieux.

Le passage suivant montre dans quel esprit est conçu ce livre.

« Dans ce monde, où l'esprit et le corps sont unis par un indissoluble mystère, *le châtiment corporel a sa raison spirituelle d'exister*, car l'homme n'a pas charge de dédoubler la création. Eh bien ! si au lieu de brûler les écrits de Luther, *dont les cendres retombèrent sur l'Europe comme une semence*, on avait *brûlé Luther lui-même*, le monde était sauvé au moins pour un siècle. Luther brûlé, on va crier ; mais je ne tiens pas essentiellement au fagot, pourvu que l'erreur soit *supprimée* dans sa manifestation du moment, et dans sa manifestation continue, c'est-à-dire *l'homme* qui l'a dite ou écrite, et qui l'appelle vérité. Est-ce trop pour les agneaux de l'anarchie *que ne bêlent que la liberté* ! Un homme de génie, le plus positif qui ait vécu depuis Machiavel, et qui n'était pas du tout catholique, mais au contraire un peu libéral, disait, avec une brutalité d'une décision nécessaire : « Ma politique est *de tuer deux hommes*, quand il le faut, pour en sauver trois. » Or, *en tuant Luther*, ce n'est pas trois hommes qu'on sauvait au prix de deux : c'était des milliers d'hommes au prix d'un seul. Du reste, il y a plus que l'économie du sang des hommes, c'est le respect de la conscience et de l'intelligence du genre humain. Luther faussait l'une et l'autre. Puis, quand il y a un enseignement et une foi sociale, - c'était le catholicisme alors, - il faut bien les

protéger et les défendre, sous peine de périr un jour ou l'autre comme société. De là des tribunaux et des institutions pour connaître des délits contre la foi et l'enseignement. *L'inquisition est donc de nécessité logique dans une société quelconque*. »

Si les principes que nous venons de citer n'étaient que l'opinion personnelle de l'auteur de cet ouvrage, il n'y aurait pas plus à s'en préoccuper que de maintes autres excentricités ; mais il ne parle pas en son nom seul, et le parti dont il se fait l'organe, en ne les désavouant pas, y donne au moins une adhésion tacite. Du reste, ce n'est pas la première fois que, de nos jours, ces mêmes doctrines sont publiquement préconisées, et il n'est que trop vrai qu'elles constituent encore aujourd'hui l'opinion d'une certaine classe de personnes. Si l'on ne s'en émeut pas davantage, c'est que la société a trop la conscience de sa force pour s'en effrayer. Chacun comprend que de tels anachronismes nuisent avant tout à ceux qui les commettent, car ils creusent plus profondément l'abîme entre le passé et le présent ; ils éclairent les masses et les tiennent en éveil.

L'auteur, comme on le voit, ne déguise pas sa pensée et ne prend pas de précautions oratoires ; il n'y va pas par quatre chemins : « Il aurait fallu brûler Luther ; il faudrait brûler tous les fauteurs d'hérésies pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de la religion. » C'est net et précis. Il est triste, pour une religion, de fonder son autorité et sa stabilité sur de pareils expédients ; c'est montrer peu de confiance en son ascendant moral. Si sa base est la vérité absolue, elle doit défier tous les arguments contraires ; comme le soleil, il doit lui suffire de se montrer pour dissiper les ténèbres. Toute religion qui vient de Dieu n'a rien à craindre du caprice ni de la malice des hommes ; elle puise sa force dans le raisonnement, et s'il était au pouvoir d'un homme de la renverser, ce serait, de deux choses l'une, ou qu'elle ne serait pas l'œuvre de Dieu, ou que cet homme serait plus logique que Dieu, puisque ses arguments prévaudraient sur ceux de Dieu.

L'auteur eût préféré brûler Luther plutôt que ses livres, parce que, dit-il, *les cendres de ceux-ci sont retombées sur l'Europe comme une semence*. Il convient donc que les auto-da-fé de livres profitent plus à l'idée qu'on veut détruire qu'ils ne lui nuisent ; c'est là une grande et profonde vérité constatée par l'expérience. Aussi brûler l'homme lui semble plus efficace, car, selon lui, c'est arrêter le mal dans sa source. Mais croit-il donc que les cendres de l'homme sont moins fécondes que celles des livres ? A-t-il réfléchi à tous les rejetons qu'ont

produits celles des quatre cent mille hérétiques brûlés par l'Inquisition, sans compter le nombre bien autrement grand de ceux qui ont péri dans d'autres supplices ? Les livres brûlés ne donnent que des cendres ; mais les victimes humaines donnent du sang qui fait des taches indélébiles et retombe sur ceux qui le répandent. C'est de ce sang qu'est sortie la fièvre d'incrédulité qui tourmente notre siècle, et si la foi s'éteint, c'est qu'on a voulu la cimenter par le sang, et non par l'amour de Dieu. Comment aimer un Dieu qui fait brûler ses enfants ? Comment croire à sa bonté, si la fumée des victimes est un encens qui lui est agréable ? Comment croire à sa puissance infinie, s'il a besoin du bras de l'homme pour faire prévaloir son autorité par la destruction ?

Ce n'est pas là la religion, dira-t-on, c'est l'abus. Si telle était en effet l'essence du christianisme, il n'aurait rien à envier au paganisme, même pour les sacrifices humains, et le monde n'eût guère gagné au change. Oui, certes, c'est l'abus ; mais quand l'abus est l'ouvrage de chefs qui ont autorité, qui en font une loi et le présentent comme la plus sainte orthodoxie, il ne faut pas s'étonner si, plus tard, les masses peu éclairées confondent le tout dans la même réprobation. Or, ce sont précisément les abus qui ont engendré les réformes, et ceux qui les ont préconisés recueillent ce qu'ils ont semé.

Il est à remarquer que les neuf dixièmes des trois cent soixante et quelques sectes qui ont divisé le christianisme depuis son origine, ont eu pour but de se rapprocher des principes évangéliques ; d'où il est rationnel de conclure que, si l'on ne s'en était pas écarté, ces sectes ne se seraient pas formées. Et par quelles armes les a-t-on combattues ? Toujours par le fer, le feu, les proscriptions et les persécutions : tristes et pauvres moyens de convaincre ! C'est dans le sang qu'on a voulu les étouffer. A défaut de raisonnement, la force a pu triompher des individus, les détruire, les disperser, mais elle n'a pu anéantir l'idée ; c'est pourquoi on la voit, à quelques variantes près, incessamment reparaître sous d'autres noms ou celui de nouveaux chefs.

L'auteur de ce livre en est, comme on l'a vu, pour les remèdes héroïques. Cependant, comme il craint que l'idée de brûler ne fasse *crier* dans le siècle où nous sommes, il déclare « ne pas tenir essentiellement au fagot, pourvu que l'erreur soit *supprimée* dans sa manifestation du moment et dans sa manifestation continue, c'est-à-dire *l'homme* qui l'a dite ou écrite, et qui l'appelle vérité. » Ainsi, pourvu que l'homme disparaisse, peu lui importe la manière ; on sait que les ressources ne manquent pas : la fin justifie le moyen. Voilà pour la

manifestation *du moment* ; mais, pour que l'erreur soit détruite dans sa manifestation *continue,* il faut nécessairement faire disparaître tous les adhérents qui n'auront pas voulu se rendre de bonne volonté. On voit que cela nous conduit loin. Du reste, si le moyen est dur, il est infaillible pour se débarrasser de toute opposition.

De telles idées, dans le siècle où nous sommes, ne peuvent être que des importations et des réminiscences d'existences précédentes. Quant aux *agneaux qui bêlent la liberté,* c'est encore là un anachronisme, un souvenir du passé : jadis ils ne pouvaient en effet que *bêler* ; mais aujourd'hui les agneaux sont devenus béliers : ils ne bêlent plus la liberté, ils la prennent.

Voyons cependant si, en brûlant Luther, on eût arrêté le mouvement dont il fut l'instigateur. L'auteur ne paraît pas en être bien certain, puisqu'il dit : « Le monde était sauvé, au moins pour *un siècle.* » Un siècle de répit, voilà donc tout ce qu'on aurait gagné ! Et pourquoi cela ? En voici la raison.

Si les réformateurs n'exprimaient que leurs idées personnelles, ils ne réformeraient rien du tout, parce qu'ils ne trouveraient point d'échos ; un homme seul est impuissant à remuer les masses, si les masses sont inertes et ne sentent en elles aucune fibre vibrer. Il est à remarquer que les grandes rénovations sociales n'arrivent jamais brusquement ; comme les éruptions volcaniques, elles sont précédées de symptômes précurseurs. Les idées nouvelles germent, bouillonnent dans une foule de têtes ; la société est agitée d'une sorte de frémissement qui la met dans l'attente de quelque chose.

C'est à ces époques que surgissent les véritables réformateurs, qui se trouvent ainsi être les représentants, non d'une idée individuelle, mais d'une idée collective, vague, à laquelle le réformateur donne une forme précise et concrète, et il ne réussit que parce qu'il trouve les esprits prêts à la recevoir. Telle était la position de Luther. Mais Luther ne fut ni le premier ni le seul promoteur de la réforme ; avant lui, elle avait eu pour apôtres Wicklef, Jean Huss, Jérôme de Prague : ces deux derniers furent brûlés par ordre du concile de Constance ; les hussites, poursuivis à outrance après une guerre acharnée, furent vaincus et massacrés. Les hommes furent détruits, mais non l'idée, qui fut reprise plus tard sous une autre forme, et modifiée dans quelques détails par Luther, Calvin, Zwingle, etc. ; d'où il est permis de conclure que, si l'on eût brûlé Luther, cela n'eût servi à rien et n'eût pas même donné un siècle de répit, parce que l'idée de la réforme n'était pas dans la seule tête de Luther, mais dans des milliers

de têtes, d'où devaient sortir des hommes capables de la soutenir. Ce n'eût été qu'un crime de plus, sans profit pour la cause qui l'eût provoqué ; tant il est vrai que, lorsqu'un courant d'idées nouvelles traverse le monde, rien ne saurait l'arrêter.

En lisant de telles paroles, on les croirait écrites aux époques de fièvre des guerres religieuses, et non dans un temps où l'on juge les doctrines avec le calme de la raison.

Des créations fantastiques de l'imagination.

Les visions de Madame Cantianille B…

L'Événement du 19 juin 1866 contient l'article suivant :

« D'étranges faits, encore inexpliqués, se sont produits l'an dernier à Auxerre et ont ému la population. Les partisans du Spiritisme y ont vu des manifestations de leur doctrine, et le clergé les a considérés comme des exemples nouveaux de la possession : on a parlé d'exorcismes, comme si les beaux temps des Ursulines de Loudun étaient revenus. La personne autour de laquelle se faisait tout ce bruit, s'appelait Cantianille B… Un vicaire de la cathédrale de Sens, M. l'abbé Thorey, autorisé par son évêque, constata ces apparentes dérogations aux lois naturelles. Cet ecclésiastique publie aujourd'hui, sous ce titre : *Rapports merveilleux de madame Cantianille B… avec le monde surnaturel*, le résultat de ses observations. Il nous apporte une épreuve de son travail, et c'est avec plaisir que nous en détachons un morceau curieux à divers titres.

Dans sa préface, l'auteur, après avoir exposé le plan de son livre, ajoute :

« Que mon lecteur, en parcourant ces pages, veuille bien ne pas précipiter son jugement ; ces faits lui paraîtront sans doute incroyables, mais je le prie de se rappeler *que nous affirmons avec serment*, Cantianille et moi, la vérité de ces faits. Dans le récit qui va suivre, rien d'exagéré ni d'inventé à plaisir, tout y est parfaitement exact.

« D'ailleurs, ces faits, ces manifestations prodigieuses du monde supérieur, se reproduisant tous les jours, et toutes les fois que je le désire, nous ne demandons pas qu'on nous croie sur notre simple affirmation ; au contraire, nous demandons instamment qu'on les étudie ; qu'il se forme des réunions d'hommes compétents, ne désirant que la vérité et disposés à la chercher loyalement ; toutes ces merveilles se

reproduiront devant eux et autant de fois que ce sera nécessaire pour les convaincre. Nous en prenons l'engagement.

« Puissent les esprits à idées larges considérer ce livre comme une bonne nouvelle ! »

Dans le courant de l'ouvrage, Cantianille B… raconte elle-même comment elle devint membre et présidente d'une société d'Esprits, en 1840, pendant son séjour dans un couvent de religieuses :

« Ossian (Esprit de second ordre), étant venu comme d'habitude me prendre au couvent, je me trouvai aussitôt transportée au milieu de la réunion. Il me déposa sur un trône où les applaudissements les plus bruyants accueillirent mon apparition.

« On me fit faire le serment ordinaire : Je jure d'offenser Dieu par tous les moyens possibles et de ne reculer devant rien pour faire triompher l'enfer sur le ciel. J'aime Satan ! Je hais Dieu ! Je veux la chute du ciel et le règne de l'enfer !…

« Après quoi, chacun vint me féliciter et m'encourager à me montrer forte dans les épreuves qui me restaient à subir. Je le promis.

« Ces cris, ce tumulte, cet empressement de chacun, la musique et les gerbes de feu qui éclairaient la salle, tout m'électrisait, m'enivrait !… Je m'écriai donc d'une voix forte : « Je suis prête ; je ne crains pas vos épreuves ; vous aller voir si je suis digne d'être des vôtres. » Aussitôt, tout bruit cessa, toute lumière disparut. « Marche, » me dit une voix. J'avançai sans doute dans un étroit corridor, car je sentis de chaque côté comme deux murailles, et ces murailles semblaient se rapprocher de plus en plus. Je crus que j'allais être étouffée, et la terreur s'empara de moi. Je voulus retourner ; mais au même instant je me sentis entre les bras d'Ossian. Il exerça sur tout mon corps une pression si vive, que je jetai un cri perçant. « Tais-toi, me dit-il, ou tu es morte. » Le danger me rendit mon courage…

« Non, je ne crierai plus, non, je ne reculerai pas ; » et faisant un effort surhumain, je franchis comme un trait ce long couloir qui devenait à chaque pas plus obscur et plus étroit. Malgré mes efforts, mon épouvante redoublait, et j'allais peut-être m'enfuir, quand tout à coup la terre se dérobant sous mes pieds, je tombai dans un abîme dont je ne pouvais apprécier la profondeur. Je fus un instant étourdie de cette chute, sans cependant me décourager. Une pensée infernale venait de me traverser l'esprit. «Ah ! ils veulent m'effrayer !… Ils verront si je crains les démons… » Et je me levai aussitôt pour chercher une issue. Mais… voilà que de tous côtés des flammes appa-

raissaient !… Elles approchaient de moi comme pour me brûler…

« Et au milieu de ce feu les Esprits criant, hurlant, quelle terreur !

« Que me veux-tu ? dis-je à Ossian.

« - Je veux que tu sois la présidente de notre association… Je veux que tu nous aides à haïr Dieu ; je veux que tu jures d'être à nous, pour nous et avec nous, partout et toujours ? »

« A peine eus-je fait ces promesses que le feu s'éteignit subitement.

« Ne me fuis pas, me dit-il, je t'apporte le bonheur et la grandeur. Regarde. » Je me trouvai au milieu des associés, au milieu de la salle qu'on avait encore embellie pendant mon absence. - Un repas somptueux était servi.

« On m'y donna la place d'honneur, et vers la fin où tout le monde était échauffé par le vin et les liqueurs, et surexcité par la musique, je fus nommée présidente.

« Celui qui m'avait livrée fit ressortir en quelques mots le courage que j'avais montré dans ces terribles épreuves, et, au milieu de mille bravos, j'acceptai ce titre fatal de présidente.

« J'étais ainsi à la tête de plusieurs milliers de personnes attentives au moindre signe. - Je n'eus donc qu'une seule pensée : mériter leur confiance et leur soumission. Je n'ai malheureusement que trop bien réussi. »

L'auteur a raison de dire que les partisans du Spiritisme peuvent voir dans ces faits des manifestations de leur doctrine ; c'est qu'en effet le Spiritisme, pour ceux qui l'ont étudié ailleurs qu'à l'école de messieurs Davenport et Robin, est la révélation d'un nouveau principe, d'une nouvelle loi de la nature qui nous donne la raison de ce que, faute de mieux, on est convenu d'attribuer à l'imagination. Ce principe est dans le monde extra-corporel intimement lié à notre existence. Celui qui n'admet pas l'âme individuelle et indépendante de la matière, rejetant la cause *à priori*, ne peut s'en expliquer les effets ; et cependant ces effets sont sans cesse sous nos yeux, innombrables et patents ; en les suivant de proche en proche dans leur filiation, on arrive à la source ; c'est ce que fait le Spiritisme, procédant toujours par voie d'observation, remontant de l'effet à la cause, et jamais par théorie préconçue.

C'est là un point capital sur lequel on ne saurait trop insister. Le Spiritisme n'a pas pris son point de départ dans l'existence des Esprits et du monde invisible, à titre de supposition gratuite, sauf à prouver plus tard cette existence, mais dans l'observation des faits, et des faits constatés, il a conclu à la théorie. Cette observation l'a

conduit à reconnaître, non-seulement l'existence de l'âme comme être principal, puisqu'en lui résident l'intelligence et les sensations, et qu'il survit au corps, mais que des phénomènes d'un ordre particulier se passent dans la sphère d'activité de l'âme, incarnée ou désincarnée, en dehors de la perception des sens. Comme l'action de l'âme se lie essentiellement à celle de l'organisme pendant la vie, c'est un champ d'exploration vaste et nouveau ouvert à la psychologie et à la physiologie, et dans lequel la science trouvera ce qu'elle cherche inutilement depuis si longtemps.

Le Spiritisme a donc trouvé un principe fécond, mais il ne s'ensuit pas qu'il puisse encore tout expliquer. La connaissance des lois de l'électricité a donné l'explication des effets de la foudre ; nul n'a traité cette question avec plus de savoir et de lucidité qu'Arago, et cependant, dans ce phénomène si vulgaire de la foudre, il y a des effets qu'il déclare, tout savant qu'il est, ne pouvoir expliquer, comme par exemple celui des éclairs fourchus. Les nie-t-il pour cela ? Non, car il a trop de bon sens, et d'ailleurs on ne peut nier un fait. Que fait-il ? Il dit : observons, et attendons que nous soyons plus avancés. Le Spiritisme n'agit pas autrement ; il confesse son ignorance sur ce qu'il ne sait pas, et en attendant qu'il le sache, il cherche et observe.

Les visions de madame Cantianille appartiennent à cette catégorie de questions sur lesquelles on ne peut en quelque sorte, et jusqu'à plus ample informé, qu'essayer une explication. Nous croyons la trouver dans le principe des créations fluidiques par la pensée.

Lorsque les visions ont pour objet une chose positive, réelle, dont l'existence est constatée, l'explication en est fort simple : l'âme voit, par l'effet de son rayonnement, ce que les yeux du corps ne peuvent voir. Le Spiritisme, n'aurait-il expliqué que cela, aurait déjà levé le voile sur bien des mystères. Mais la question se complique quand il s'agit de visions qui, comme celles de madame Cantianille, sont purement fantastiques. Comment l'âme peut-elle voir ce qui n'existe pas ? D'où viennent ces images qui, pour ceux qui les voient, ont toutes les apparences de la réalité ? Ce sont, dit-on, des effets de l'imagination ; soit ; mais ces effets ont une cause ; en quoi consiste ce pouvoir de l'imagination ? Comment et sur quoi agit-elle ? Qu'une personne craintive entendant un bruit de souris pendant la nuit, soit saisie de frayeur, et se figure entendre les pas de voleurs ; qu'elle prenne une ombre ou une forme vague pour un être vivant qui la poursuit, ce sont là bien véritablement des effets de l'imagination ; mais dans les visions du genre de celles dont il s'agit ici, il y a quelque chose

de plus, car ce n'est plus seulement une idée fausse, c'est une image avec ses formes et ses couleurs si nettes et si précises qu'on en pourrait faire le dessin ; et cependant ce n'est qu'une illusion ! d'où cela vient-il ?

Pour se rendre compte de ce qui se passe en cette circonstance, il faut nécessairement sortir de notre point de vue exclusivement matériel, et pénétrer, par la pensée, dans le monde incorporel, nous identifier avec sa nature et les phénomènes spéciaux qui doivent se passer dans un milieu tout différent du nôtre. Nous sommes ici-bas dans la position d'un spectateur qui s'étonne d'un effet de scène, parce qu'il n'en comprend pas le mécanisme ; mais qu'il aille derrière les coulisses, et tout lui sera expliqué.

Dans notre monde tout est matière tangible ; dans le monde invisible tout est, si l'on peut s'exprimer ainsi, *matière intangible* ; c'est-à-dire intangible pour nous qui ne percevons que par des organes matériels, mais tangible pour les êtres de ce monde qui perçoivent par des sens spirituels. Tout est fluidique dans ce monde, hommes et choses, et les choses fluidiques y sont aussi réelles, relativement, que les choses matérielles le sont pour nous. Voilà un premier principe.

Le second principe est dans les modifications que la pensée fait subir à l'élément fluidique. On peut dire qu'elle le façonne à son gré, comme nous façonnons un morceau de terre pour en faire une statue ; seulement, la terre étant une matière compacte et résistante, il faut, pour la manipuler, un instrument résistant, tandis que la matière éthérée subit sans effort l'action de la pensée. Sous cette action, elle est susceptible de revêtir toutes les formes et toutes les apparences. C'est ainsi qu'on voit les Esprits encore peu dématérialisés se figurer avoir sous la main les objets qu'ils avaient de leur vivant ; qu'ils se revêtent des mêmes costumes, qu'ils se parent des mêmes ornements, et prennent à leur gré les mêmes apparences. La reine d'Oude, dont nous avons rapporté l'entretien dans la Revue de mars 1858, page 82, se voyait toujours avec ses bijoux, et disait qu'ils ne l'avaient pas quittée. Il leur suffit pour cela d'un acte de la pensée, sans que, le plus souvent, ils se rendent compte de la manière dont la chose s'opère, comme parmi les vivants beaucoup de gens marchent, voient et entendent sans pouvoir dire comment et pourquoi. Tel était encore l'Esprit du zouave de Magenta (Revue de juillet 1859) qui disait avoir son même costume, et qui, lorsqu'on lui demandait où il l'avait pris, puisque le sien était resté sur le champ de bataille, répondit : Cela regarde mon tailleur. Nous avons cité plusieurs faits de ce genre,

entre autres celui de l'homme à la tabatière (août 1859, page 197) et de Pierre, Legay (novembre 1864, page 339) qui payait sa place en omnibus. Ces créations fluidiques peuvent parfois revêtir, pour les vivants, des apparences momentanément visibles et tangibles, par la raison qu'elles sont dues en réalité à une transformation de la matière éthérée. Le principe des créations fluidiques paraît être une des lois les plus importantes du monde incorporel.

L'âme incarnée, dans ses moments d'émancipation, jouissant en partie des facultés de l'Esprit libre, peut produire des effets analogues. Là peut être la cause des visions dites fantastiques. Lorsque l'Esprit est fortement imbu d'une idée, sa pensée peut en créer une image fluidique qui a pour lui toutes les apparences de la réalité, aussi bien que l'argent de Pierre Legay, quoique la chose n'existe pas par elle-même. Tel est, sans doute, le cas où s'est trouvée Mme Cantianille. Préoccupée des récits qu'elle avait entendu faire de l'enfer, des démons et de leurs tentations, des pactes par lesquels ils s'emparent des âmes, des tortures des damnés, sa pensée en a créé un tableau fluidique qui n'avait de réalité que pour elle.

On peut ranger dans la même catégorie les visions de la sœur Elmerich qui affirmait avoir vu toutes les scènes de la Passion, et retrouvé le calice dans lequel avait bu Jésus, ainsi que d'autres objets analogues à ceux en usage dans le culte actuel, qui n'existaient certainement pas à cette époque, et dont elle donnait cependant une description minutieuse. En disant qu'elle avait vu tout cela, elle était de bonne foi, car elle avait véritablement vu, par les yeux de l'âme, mais une image fluidique, créée par sa pensée.

Toutes les visions ont leur principe dans les perceptions de l'âme, comme la vue corporelle a le sien dans la sensibilité du nerf optique ; mais elles varient dans leur cause et dans leur objet. Moins l'âme est développée, plus elle est susceptible de se faire illusion sur ce qu'elle voit ; ses imperfections la rendent sujette à erreur. Celles qui sont le plus dématérialisées sont celles dont les perceptions sont les plus étendues et les plus justes ; mais quelque imparfaites qu'elles soient, leurs facultés n'en sont pas moins utiles à étudier.

Si cette explication n'offre pas une certitude absolue, elle a au moins un caractère évident de probabilité. Elle prouve surtout une chose, c'est que les Spirites ne sont pas aussi crédules que le prétendent leurs détracteurs, et ne donnent pas tête baissée dans tout ce qui paraît merveilleux. Toutes les visions sont donc loin d'être pour eux des articles de foi ; mais quelles qu'elles soient, illusions ou vérités, ce

sont *des effets* qu'on ne saurait nier ; ils les étudient et cherchent à s'en rendre compte, sans avoir la prétention de tout savoir et de tout expliquer. Ils n'affirment une chose que lorsqu'elle est démontrée par l'évidence. Il serait aussi inconséquent de tout accepter que tout nier.

Questions et problèmes.

Enfants guides spirituels de leurs parents.

Une mère ayant perdu un enfant de sept ans, et étant devenue médium, eut ce même enfant pour guide. Elle lui posa un jour cette question :

Cher et bien-aimé enfant, un spirite de mes amis ne comprend pas et n'admet point que tu puisses être le guide spirituel de ta mère, puisqu'elle existait avant toi et a dû indubitablement avoir un guide, ne fût-ce que le temps où nous avons eu le bonheur de t'avoir à côté de nous. Peux-tu nous donner quelques explications ?

Réponse de l'Esprit de l'enfant. - Comment voulez-vous approfondir tout ce qui vous parait incompréhensible ? Celui qui vous paraît même le plus avancé dans le Spiritisme n'est qu'aux premiers éléments de cette doctrine, et n'en sait pas plus que tel ou tel qui vous paraît au fait de tout et capable de vous donner des explications. - J'ai existé longtemps avant ma mère, et j'ai occupé dans une autre existence une position éminente par mes connaissances intellectuelles.

Mais un immense orgueil s'était emparé de mon Esprit, et pendant plusieurs existences consécutives, j'ai été soumis à la même épreuve, sans pouvoir en triompher, jusqu'à ce que je fusse arrivé à l'existence où j'étais près de vous ; mais comme j'étais déjà avancé, et que mon départ devait servir à votre avancement, à vous si arriérés dans la vie spirite, Dieu m'a rappelé avant la fin de ma carrière, considérant ma mission auprès de vous plus profitable comme Esprit que comme incarné.

Pendant mon dernier séjour sur la terre, ma mère a eu son ange gardien auprès d'elle, mais temporairement ; car Dieu savait que c'était moi qui devais être son guide spirituel, et que je l'amènerais plus efficacement dans la voie dont elle était si éloignée. Ce guide, qu'elle avait alors, a été appelé à une autre mission, lorsque je suis venu prendre sa place auprès d'elle.

Demandez à ceux que vous savez plus avancés que vous, si cette explication est logique et bonne ; car il se peut que ce soit mon opinion personnelle, et même en l'émettant, je ne sais pas bien si je ne me trompe. Enfin, cela vous sera expliqué, si vous le demandez. Beaucoup de choses vous sont cachées encore, qui vous paraîtront claires plus tard. Ne veuillez pas trop approfondir, car alors de cette constante préoccupation naît la confusion de vos idées. Ayez patience ; et de même qu'un miroir terni par une légère haleine, s'éclaircit peu à peu, votre esprit tranquille et calme atteindra à ce degré de compréhension nécessaire à votre avancement.

Courage donc, bons parents ; marchez avec confiance, et un jour vous bénirez l'heure de l'épreuve terrible qui vous a ramenés dans la voie du bonheur éternel, et sans laquelle vous eussiez eu bien des existences malheureuses à parcourir encore.

Remarque. Cet enfant était d'une précocité intellectuelle rare pour son âge. Même en état de santé, il semblait pressentir sa fin prochaine ; il se plaisait dans les cimetières, et sans avoir jamais entendu parler du Spiritisme, auquel ses parents ne croyaient pas, il demandait souvent si, lorsqu'on est mort, on ne pouvait pas revenir vers ceux que l'on a aimés : il aspirait à mourir comme à un bonheur et disait que lorsqu'il mourrait, sa mère ne devait pas s'en affliger, parce qu'il reviendrait auprès d'elle. C'est en effet la mort de trois enfants en quelques jours qui a poussé les parents à chercher une consolation dans le Spiritisme. Cette consolation, ils l'ont largement trouvée, et leur foi a été récompensée par la possibilité de converser à chaque instant avec leurs enfants, la mère étant en très peu de temps devenue excellent médium, et ayant son fils même pour guide, Esprit qui se révèle par une grande supériorité.

Communication avec les êtres qui nous sont chers.

Pourquoi toutes les mères qui pleurent leurs enfants, et seraient heureuses de communiquer avec eux, ne le peuvent-elles souvent pas ; pourquoi la vue leur en est-elle refusée, même en rêve, malgré leur désir et leurs ardentes prières ?

Outre le défaut d'aptitude spéciale qui, comme on le sait, n'est pas donnée à tout le monde, il y a parfois d'autres motifs dont la sagesse de la Providence apprécie mieux que nous l'utilité. Ces communications pourraient avoir des inconvénients pour les natures trop impressionnables ; certaines personnes pourraient en faire abus et s'y

livrer avec un excès nuisible à leur santé. La douleur, en pareil cas, est sans doute naturelle et légitime ; mais elle est quelquefois poussée à un point déraisonnable. Chez les personnes d'un caractère faible, ces communications ravivent souvent la douleur au lieu de la calmer, c'est pourquoi il ne leur est pas toujours permis d'en recevoir, même par d'autres médiums, jusqu'à ce qu'elles soient devenues plus calmes et assez maîtresses d'elles-mêmes pour dominer l'émotion. Le manque de résignation, en pareil cas, est presque toujours une cause de retard.

Puis, il faut dire aussi que l'impossibilité de communiquer avec les Esprits qu'on affectionne le plus, alors qu'on le peut avec d'autres, est souvent une épreuve pour la foi et la persévérance, et, dans certains cas, une punition. Celui à qui cette faveur est refusée doit donc se dire que sans doute il l'a mérité ; c'est à lui d'en chercher la cause *en lui-même*, et non de l'attribuer à l'indifférence ou à l'oubli de l'être regretté.

Il est enfin des tempéraments qui, nonobstant la force morale, pourraient souffrir de l'exercice de la médiumnité avec certains Esprits, même sympathiques, selon les circonstances.

Admirons en tout la sollicitude de la Providence, qui veille sur les plus petits détails, et sachons nous soumettre à sa volonté sans murmure, car elle sait mieux que nous ce qui nous est utile ou nuisible. Elle est pour nous comme un bon père qui ne donne pas toujours à son enfant ce qu'il désire.

Les mêmes raisons ont lieu pour ce qui concerne les rêves. Les rêves sont le souvenir de ce que l'âme a vu à l'état de dégagement pendant le sommeil. Or, ce souvenir peut être interdit. Mais ce dont on ne se souvient pas n'est pas pour cela perdu pour l'âme ; les sensations éprouvées pendant les excursions qu'elle fait dans le monde invisible, laissent au réveil des impressions vagues, et l'on en rapporte des pensées et des idées dont, souvent, on ne soupçonne pas l'origine. On peut donc avoir vu, pendant le sommeil, les êtres qu'on affectionne, s'être entretenu avec eux, et ne pas s'en souvenir ; on dit alors qu'on n'a pas rêvé.

Mais si l'être regretté ne peut se manifester d'une manière ostensible quelconque, il n'en est pas moins auprès de ceux qui l'attirent par leur pensée sympathique ; il les voit, il entend leurs paroles ; et souvent on devine sa présence, par une sorte d'intuition, une sensation intime, quelquefois même par certaines impressions physiques. La certitude qu'il n'est pas dans le néant ; qu'il n'est perdu ni dans les profondeurs de l'espace, ni dans les gouffres de l'enfer ; qu'il est plus heureux, exempt désormais des souffrances corporelles et des tribulations de la vie ; qu'on le reverra, après une séparation momen-

tanée, plus beau, plus resplendissant, sous son enveloppe éthérée impérissable, que sous sa lourde carapace charnelle : c'est là une immense consolation que se refusent ceux qui croient que tout finit avec la vie, et c'est ce que donne le Spiritisme.

En vérité, on ne comprend pas le charme qu'on peut trouver à se complaire dans l'idée du néant pour soi-même et pour les siens, et l'obstination de certaines gens à repousser jusqu'à l'espérance qu'il en peut être autrement, et les moyens d'en acquérir la preuve. Qu'on dise à un malade mourant : « Demain vous serez guéri, vous vivrez encore de longues années, gai, bien portant, » il en acceptera l'augure avec joie ; la pensée de la vie spirituelle, indéfinie, exempte des infirmités et des soucis de la vie, n'est-elle pas bien autrement satisfaisante ?

Eh bien ! le Spiritisme n'en donne pas seulement l'espérance, mais la certitude. C'est pour cela que les Spirites considèrent la mort tout autrement que les incrédules.

Perfectibilité des Esprits.

(Paris, 3 février 1866. Groupe de M. Lat… - Médium, M. Desliens.)

Demande. Si les Esprits ou âmes s'améliorent indéfiniment, d'après le Spiritisme, ils doivent devenir infiniment perfectionnés ou purs. Arrivés à ce degré, pourquoi ne sont-ils pas égaux à Dieu ? Ceci n'est pas selon la justice.

Réponse. L'homme est une créature véritablement singulière ! Toujours il trouve son horizon trop borné ; il veut tout comprendre, tout saisir, tout connaître ! Il veut pénétrer l'insondable et il néglige l'étude de ce qui le touche immédiatement ; on veut comprendre Dieu, juger ses actes, le faire juste ou injuste ; on dit comment on voudrait qu'il fût, sans se douter qu'il est tout cela et davantage encore !… Mais, misérable vermisseau, as-tu jamais pu comprendre d'une manière absolue rien de ce qui t'entoure ? Sais-tu d'après quelle loi la fleur se colore et se parfume sous les baisers vivifiants du soleil ? Sais-tu comment tu nais, continent tu vis, et pourquoi ton corps meurt ?… - Tu vois des faits, mais les causes demeurent pour toi enveloppées d'un voile impénétrable, et tu voudrais juger le principe de toutes causes, la cause première, Dieu enfin ! - Il est bien d'autres études plus nécessaires au développement de ton être, qui méritent toute ton attention !…

Lorsque tu résous un problème d'algèbre, ne vas-tu pas du connu

à l'inconnu, et pour comprendre Dieu, ce problème insoluble depuis tant de siècles, tu veux t'adresser directement à lui ! As-tu donc tous les éléments nécessaires pour établir une telle équation ? Ne te manque-t-il aucun document pour juger ton créateur en dernier ressort ? Ne vas-tu pas croire que le monde soit borné à ce grain de poussière, perdu dans l'immensité des espaces, où tu t'agites plus imperceptible que le moindre des infusoires dont l'univers est une goutte d'eau ? - Cependant, raisonnons et voyons pourquoi, d'après tes connaissances actuelles, Dieu serait injuste en ne se laissant jamais atteindre par sa créature.

Dans toutes les sciences, il est des axiomes ou vérités irrécusables que l'on admet comme bases fondamentales. Les sciences mathématiques, et en général toutes les sciences, sont basées sur cet axiome que la partie ne saurait jamais égaler le tout. L'homme, créature de Dieu, ne saurait donc jamais, d'après ce principe, atteindre celui qui le créa.

Supposez qu'un individu ait une route d'une longueur infinie à parcourir, d'une *longueur infinie*, pesez bien ce mot ; c'est là la position de l'homme par rapport à Dieu considéré comme son but.

Si peu que l'on avance, me direz-vous, la somme des années et des siècles de marche permettra d'atteindre le but. C'est là l'erreur !… Ce que vous ferez dans un an, dans un siècle, dans un million de siècles, sera toujours une quantité finie ; un autre espace égal ne vous permettra de fournir qu'une quantité également finie, et ainsi de suite. Or, pour le mathématicien le plus novice, une somme de quantités finies ne saurait jamais former une quantité infinie. Le contraire serait absurde, et dans ce cas l'infini pourrait se mesurer, ce qui lui ferait perdre sa qualité d'infini. - L'homme progressera toujours et incessamment, mais d'une quantité finie ; la somme de ses progrès ne sera donc jamais qu'une perfection finie qui ne saurait atteindre Dieu, l'infini en tout. Il n'y a donc pas d'injustice de la part de Dieu à ce qu'une de ses créatures ne puisse jamais l'égaler. La nature de Dieu est un obstacle infranchissable à une telle fin de l'Esprit ; sa justice ne saurait non plus le permettre, car si un Esprit atteignait Dieu, il serait Dieu lui-même. Or, si deux Esprits sont tels qu'ils aient tous deux une puissance infinie sous tous les rapports et que l'un soit identique à l'autre, ils se confondent en un seul et il n'y a plus qu'un Dieu ; l'un devrait donc perdre son individualité, ce qui serait une injustice beaucoup plus évidente que de ne pouvoir atteindre un but infiniment éloigné tout en s'en rapprochant constamment. Dieu fait bien ce

qu'il fait, et l'homme est bien trop petit pour se permettre de peser ses décisions. MOKI.

Remarque. S'il est un mystère insondable pour l'homme, c'est le principe et la fin de toutes choses. La vue de l'infini lui donne le vertige. Pour le comprendre, il faut des connaissances et un développement intellectuel et moral qu'il est loin de posséder encore, malgré l'orgueil qui le porte à se croire arrivé au sommet de l'échelle humaine. Par rapport à certaines idées, il est dans la position d'un enfant qui voudrait faire du calcul différentiel et intégral avant de savoir les quatre règles. A mesure qu'il avancera vers la perfection, ses yeux s'ouvriront à la lumière, et le brouillard qui les couvre se dissipera. En travaillant à son amélioration présente, il arrivera plus tôt qu'en se perdant dans des conjectures.

VARIÉTÉS.

La reine Victoria et le Spiritisme.

On lit dans *le Salut public* de Lyon du 3 juin 1866, aux nouvelles de Paris :

« Lord Granville, pendant le court séjour qu'il vient de faire à Paris, disait à quelques amis que la reine Victoria se montrait plus préoccupée qu'on ne l'avait jamais vue à aucune époque de sa vie, au sujet du conflit austro-prussien. La reine, ajoutait le noble lord, président du conseil privé de S. M. britannique, croit obéir à la voix du défunt prince Albert en n'épargnant rien afin de prévenir une guerre qui mettrait en feu l'Allemagne entière. C'est sous cette impression, qui ne la quitte pas, qu'elle a écrit à plusieurs reprises au roi de Prusse, ainsi qu'à l'empereur d'Autriche, et qu'elle aurait aussi adressé une lettre autographe à l'impératrice Eugénie, pour la supplier de joindre ses efforts aux siens en faveur de la paix. »

Ce fait confirme celui que nous avons publié dans la *Revue spirite* de mars 1864, page 85, sous le titre de : *Une Reine médium*. Il y était dit, d'après une correspondance de Londres reproduite par plusieurs journaux, que la reine Victoria s'entretenait avec l'Esprit du prince Albert et prenait son avis dans certaines circonstances, comme elle le faisait du vivant de ce dernier. Nous renvoyons à cet article pour les détails du fait et les réflexions auxquelles il a donné lieu. Du reste, nous pouvons affirmer que la reine Victoria n'est pas la seule tête couronnée, ou touchant à la couronne, qui sympathise avec les

idées spirites, et toutes les fois que nous avons dit que la doctrine avait des adhérents jusque sur les plus hauts degrés de l'échelle sociale, nous n'avons rien exagéré.

On s'est souvent demandé pourquoi des souverains, convaincus de la vérité et de l'excellence de cette doctrine, ne se faisaient pas un devoir de l'appuyer ouvertement de l'autorité de leur nom. C'est que les souverains sont peut-être les hommes les moins libres ; plus que de simples particuliers, ils sont soumis aux exigences du monde, et tenus, *par des raisons d'État*, à certains ménagements. Nous ne nous serions pas permis de nommer la reine Victoria à propos du Spiritisme, si d'autres journaux n'avaient pris l'initiative, et puisqu'il n'y a eu pour ce fait ni démentis, ni réclamations, nous avons cru pouvoir le faire sans inconvénient. Un jour viendra sans doute où les souverains pourront s'avouer Spirites comme ils s'avouent protestants, catholiques grecs ou romains ; en attendant, leur sympathie n'est pas aussi stérile qu'on pourrait le croire, car, dans certaines contrées, si le Spiritisme n'est pas entravé et persécuté d'office, comme l'était le christianisme à Rome, il le doit à de hautes influences. Avant d'être officiellement protégé, il doit se contenter d'être toléré, accepter ce qu'on lui donne, et ne pas demander trop, de peur de ne rien obtenir. Avant d'être chêne, il n'est que roseau, et si le roseau ne se brise pas, c'est qu'il plie sous le vent.

Poésies Spirites.

Méry le Rêveur.

(Groupe de M. L…, 4 juillet 1866, méd. M. Vavasseur.)

Tout nouveau-né sur votre rive
Je vis une femme attentive
Dire en épiant mon réveil :
Ne troublez pas son doux sommeil,
Il rêve ; et je naissais à peine !
Un peu plus tard, quand dans la plaine
J'effeuillais le trèfle fleuri,
On disait que Joseph Méry
Rêvait ; et quand ma pauvre mère
M'asseyait sur la blanche pierre
Qui du ruisseau gardait le bord,
Elle aussi disait : Rêve encor,
Mon enfant. Plus tard, au collège,
Par haine ou par mépris, que sais-je !
Tous mes amis fuyaient au loin,
Et me laissaient seul, dans un coin,

Rêver. Et quand la folle ivresse
Des plaisirs troubla ma jeunesse,
La foule me montrait au doigt
En disant : C'est Méry qui doit
Encor rêver. Et quand, plus sage,
Presque à mi-chemin du voyage,
Je fus jugé comme écrivain,
On disait de moi : C'est en vain
Qu'il évoque la poésie
Dans ses vers, c'est la rêverie
Qui vient à son appel. Méry,
Quoi qu'il fasse, sera Méry.
Et quand la dernière prière
Eut béni ma froide poussière,
Attentif sous mon linceul,
Je n'entendis qu'un mot, un seul ;
Rêveur ! Eh bien ! oui, sur la terre
J'ai rêvé ; pourquoi donc le taire ?
Un rêve qui n'est pas fini,
Et que je recommence ici.

J. MÉRY.

La prière de la mort pour les morts.

(Société de Paris, 13 juillet 1866, méd. M. Vavasseur.)

Les siècles ont roulé dans le gouffre des temps
Sans pitié, fleurs et fruits, froids hivers, doux printemps,
Et la mort a passé sans frapper à la porte
Qui cachait le trésor qu'en secret elle emporte ;
La vie !O mort ! la main qui dirige ta main
Lasse d'avoir frappé, ne peut-elle demain
Suspendre un peu ses coups ? Ta faim mal assouvie
Veut-elle encore troubler le banquet de la vie ?
Mais, si tu viens sans cesse, à toute heure du jour
Chercher chez nous des morts pour peupler ton séjour,
L'univers est trop peu pour tes profonds abîmes,
Ou ton gouffre est sans fond pour tes pauvres victimes.
O mort ! tu vois pleurer la vierge sans pleurer,
Et tu sèches les fleurs qui devaient la parer,
Sans permettre à son front de ceindre la couronne
De roses et de lys que son époux lui donne.
O mort ! tu n'entends pas les cris du pauvre enfant,
Et tu viens sans pitié le frapper en naissant,
Sans permettre à ses yeux de connaître la mère
Que lui donnait le ciel en lui donnant la terre.
O mort ! tu n'entends pas les vœux de ce vieillard
Implorant la faveur, à l'heure du départ,
Et d'embrasser son fils et de bénir sa fille,
Pour s'endormir plus vite et mourir plus tranquille.
Mais, cruelle ! dis-moi, que deviennent les morts
Qui quittent notre rive et s'en vont sur tes bords ?

Souffriraient-ils toujours les douleurs de la terre
Dans cette éternité des temps, et la prière
Ne pourrait-elle au moins les adoucir un jour ?
Et la mort répondit : Dans ce sombre séjour
Où, libre, j'ai fixé mon ténébreux empire,
La prière est puissante et c'est Dieu qui l'inspire
A mes sujets, à moi. Quand je reviens, le soir,
Sur mon trône sanglant pompeusement m'asseoir,
Je regarde les cieux et je suis la première
A réciter tout bas pour mes morts la prière.
Écoute, enfant, écoute : « O Dieu, Dieu tout puissant,
Du haut des cieux sur moi, sur eux, jette en passant
Un regard de pitié. Qu'un rayon d'espérance
Éclaire enfin les lieux où pleure la souffrance.
Fais-nous voir, ô mon Dieu ! la terre du pardon,
Ce rivage sans bord, cette plage sans nom,
La terre des élus, l'éternelle patrie
Où tu créas pour tous une éternelle vie ;
Fais que chacun de nous, devant ta volonté,
S'incline avec respect ; devant la majesté
De tes secrets desseins, se prosterne et adore ;
Devant ton nom se courbe et se relève encore,
En s'écriant : Seigneur ! Si vous m'avez banni
Du séjour des vivants, si vous m'avez puni
Dans le séjour des morts, devant vous je confesse
Avoir mérité plus ; frappez, frappez sans cesse,
Seigneur, je souffrirai sans jamais murmurer,
Et mes yeux ne pourront jamais assez pleurer
Pour laver du passé l'ineffaçable tache
Qui toujours au présent honteusement s'attache.
Je subirai vos coups, je porterai ma croix
Sans maudire un seul jour vos équitables lois,
Et quand vous jugerez mon épreuve finie,
Seigneur, si vous rendez à mon ombre pâlie
Les biens qu'elle a perdus dans sa captivité,
La brise, le soleil, l'air pur, la liberté,
Le repos et la paix, devant vous je m'engage
A prier à mon tour, sur mon nouveau rivage,
Pour mes frères courbés sous le lourd poids des fers
Qui les retient cloués au fond de leurs enfers ;
Pour leurs ombres en pleurs, aux bords de l'autre rive,
Muettes, regardant la mienne fugitive
S'enfuir en leur disant : Courage, mes amis,
je tiendrai dans les cieux ce qu'ici j'ai promis. »

CASIMIR DELAVIGNE.

Nous avons déjà publié d'autres morceaux de poésie obtenues par ce médium, dans les n[os] de juin et juillet, sous les titres de : *A ton livre* et *La prière pour les Esprits*. M. Vavasseur est un médium versificateur dans l'acception du mot, car il n'obtient que très rarement

des communications en prose, et, quoique très lettré et connaissant les règles de la poésie, de lui-même il n'a jamais pu faire des vers. Qu'en savez-vous, dira-t-on, et qui vous dit que ce qu'il est censé obtenir me médianimiquement, n'est pas le produit de sa composition personnelle ? Nous le croyons, d'abord, parce qu'il l'affirme, et que nous le tenons pour incapable de tromper ; en second lieu, parce que la médiumnité chez lui étant complètement désintéressée, il n'aurait aucune raison de se donner une peine inutile, et de jouer une comédie indigne d'un caractère honorable. La chose serait sans doute plus évidente et surtout plus extraordinaire s'il était complètement illettré, comme cela se voit chez certains médiums, mais les connaissances qu'il possède ne sauraient infirmer sa faculté, dès lors qu'elle est démontrée par d'autres preuves.

Qu'on explique pourquoi, par exemple, s'il veut composer quelque chose de lui-même, un simple sonnet, il n'obtient rien, tandis que, sans le chercher, et sans dessein prémédité, il écrit des morceaux de longue haleine, d'un seul jet, plus rapidement et plus couramment qu'on écrirait de la prose, sur un sujet impromptu auquel il ne songeait pas ? Quel est le poète capable d'un pareil tour de force, renouvelé presque chaque jour ? Nous n'en saurions douter, puisque les morceaux que nous citons et beaucoup d'autres ont été écrits sous nos yeux, dans la société et dans différents groupes, et en présence d'une assemblée souvent nombreuse. Que tous les faiseurs de tours lui prétendent dévoiler les prétendues ficelles des médiums en imitant plus ou moins grossièrement quelques effets physiques, viennent donc se mettre en lutte avec certains médiums écrivains, et traiter, même en simple prose, instantanément, sans préparation ni retouche, le premier sujet venu, et les questions les plus abstraites ! C'est une épreuve à laquelle aucun détracteur n'a encore voulu se soumettre.

Nous nous rappelons à ce propos qu'il y a six ou sept ans un écrivain journaliste, dont le nom figure quelquefois dans la presse parmi les railleurs du Spiritisme, vint nous trouver, se donnant pour leur médium écrivain *intuitif*, et offrit son concours à la Société. Nous lui dîmes qu'avant de profiter de son offre *obligeante*, il nous était nécessaire de connaître l'étendue et la nature de sa faculté ; nous le convoquâmes en conséquence à une séance particulière d'essai où se trouvaient quatre ou cinq médiums. A peine ceux-ci eurent-ils pris le crayon qu'ils se mirent à écrire avec une rapidité qui le stupéfia ; il griffonna trois ou quatre lignes avec force ratures, prétendit avoir mal à la tête, ce qui troublait sa faculté ; il promit de revenir, et nous

ne le revîmes plus. Les Esprits, à ce qu'il paraît, ne l'assistent qu'à tête reposée et dans son cabinet.

On a vu, il est vrai, des improvisateurs, comme feu Eugène de Pradel, captiver les auditeurs par leur facilité. On s'est étonné qu'ils n'aient rien imprimé ; la raison en est bien simple, c'est que ce qui séduisait à l'audition, n'était pas supportable à la lecture ; ce n'était qu'un arrangement de mots sortis d'une source abondante, où brillaient exceptionnellement quelques traits spirituels, mais dont l'ensemble était vide de pensées sérieuses et profondes, et semé d'incorrections révoltantes. Ce n'est pas le reproche qu'on peut faire aux vers que nous citons, quoique obtenus avec presque autant de rapidité que les improvisations verbales. S'ils étaient le fruit d'un travail personnel, ce serait une singulière humilité de la part de l'auteur d'en attribuer le mérite à d'autres qu'à lui, et de se priver de l'honneur qu'il en pourrait tirer.

Quoique la médiumnité de M. Vavasseur soit récente, il possède déjà un recueil assez important de poésies d'un mérite réel qu'il se propose de publier. Nous nous empresserons d'annoncer cet ouvrage dès qu'il paraîtra, et qui, nous n'en doutons pas, sera lu avec intérêt.

Notice bibliographique

Cantate Spirite.

Paroles de M. Herczka, et musique de M. Armand Toussaint, de Bruxelles, avec accompagnement de piano.

Ce morceau n'est pas donné comme une production médianimique, mais comme l'œuvre d'un artiste inspiré par sa foi spirite. Les personnes compétentes qui l'ont entendu exécuter, s'accordent à lui trouver un mérite réel, digne du sujet. Nous l'avons dit souvent, le Spiritisme bien compris sera une mine féconde pour les arts, où la poésie, la peinture, la sculpture et la musique puiseront de nouvelles inspirations. Il y aura l'art spirite, comme il y a eu l'art païen et l'art chrétien.

(Se vend au profit des pauvres. Prix net, 1 fr. 50 c., franco pour la France, 1 fr. 60 c. - Bruxelles, au siège de la Société spirite, 51, rue de la Montagne. - Paris, au bureau de la Revue.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1866.

Les frères Davenport à Bruxelles.

Les frères Davenport viennent de passer quelque temps en Belgique où ils ont donné paisiblement leurs représentations ; nous avons de nombreux correspondants dans ce pays, et, ni par eux ni par les journaux, nous n'avons appris que ces messieurs y aient été en butte aux scènes regrettables qui ont eu lieu à Paris. Est-ce que les Belges donneraient des leçons d'urbanité aux Parisiens ? On pourrait le croire en comparant les deux situations. Ce qui est évident, c'est qu'à Paris il y avait un parti pris d'avance, une cabale organisée coutre eux ; et la preuve en est, c'est qu'on les a attaqués avant de savoir ce qu'ils allaient faire, avant même qu'ils eussent commencé. Qu'on siffle celui qui échoue, qui ne tient pas ce qu'il annonce, c'est un droit qu'on achète partout où l'on paye en entrant ; mais qu'on le bafoue, qu'on l'insulte, qu'on le maltraite, qu'on brise ses instruments, avant même qu'il entre en scène, c'est ce qu'on ne se permettrait pas chez le dernier bateleur de la foire ; quelle que soit la manière dont on considère ces messieurs, de tels procédés sont sans excuse chez un peuple civilisé.

De quoi les accusait-on ? de se donner pour des médiums ; de prétendre qu'ils opéraient à l'aide des Esprits ? Si c'était de leur part un moyen frauduleux pour piquer la curiosité du public, qui est-ce qui avait le droit de s'en plaindre ? Ce sont les Spirites qui pouvaient trouver mauvais de voir mettre en parade une chose respectable. Or, qui est-ce qui s'est plaint ? qui a crié au scandale, à l'imposture et à la profanation ? Précisément ceux qui ne croient pas aux Esprits. Mais parmi ceux qui crient le plus haut qu'il n'y en a pas, qu'en dehors

de l'homme il n'y a rien, à force d'entendre parler de manifestations, quelques-uns finissent, sinon par croire, du moins par craindre qu'il n'y ait quelque chose. La peur que les frères Davenport ne vinssent le prouver trop clairement a déchaîné contre eux une véritable colère, qui, si l'on avait eu la certitude qu'ils n'étaient que d'habiles faiseurs de tours, n'avait pas plus de raison d'être que celle qui serait dirigée contre le premier escamoteur venu. Oui, nous en sommes convaincu, la peur de les voir réussir a été la cause principale de cette hostilité qui avait devancé leur apparition en public, et préparé les moyens de faire avorter leur première séance.

Mais les frères Davenport n'ont été qu'un prétexte ; ce n'est pas à leur personne qu'on en voulait, c'est au Spiritisme auquel on a cru qu'ils pouvaient donner une sanction, et qui, au grand déplaisir de ses antagonistes, déjoue les effets de la malveillance par la prudente réserve dont il ne s'est jamais départi, malgré tout ce qu'on a fait pour l'en faire sortir. Pour bien des gens, c'est un véritable cauchemar. Il fallait bien peu le connaître pour croire que ces messieurs, en se plaçant dans des conditions qu'il désavoue, pouvaient lui servir d'auxiliaires. Ils ont cependant servi sa cause, mais c'est en faisant parler de lui à leur occasion, et la critique y a donné la main, sans le vouloir, en provoquant l'examen de la doctrine. Il est à remarquer que tout le bruit qui s'est fait autour du Spiritisme est l'œuvre de ceux mêmes qui voulaient l'étouffer. Quoi qu'on ait fait contre lui, il n'a jamais crié ; ce sont ses adversaires qui ont crié comme s'ils se croyaient déjà morts.

Nous extrayons de l'*Office de publicité*, journal de Bruxelles, qui, dit-on, tire à 25 000, les passages suivants de deux articles publiés dans les n^{os} des 8 et 22 juillet dernier sur les frères Davenport, ainsi que deux lettres de réfutation loyalement insérées dans ce même journal. Le sujet, quoique un peu usé, ne laisse pas d'avoir son côté instructif.

CHRONIQUE BRUXELLOISE.

« Il est bien vrai que tout arrive et qu'il ne faut pas dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. » Si l'on m'avait dit que je verrais jamais l'armoire des frères Davenport ni ces illustres sorciers, j'aurais été homme à jurer qu'il n'en serait rien, parce qu'il suffit qu'on me dise de quelqu'un qu'il est sorcier pour m'ôter toute curiosité à son égard. Le surnaturel et la sorcellerie n'ont pas d'ennemi plus entêté

que moi. Je n'irais pas voir un miracle quand on le montrerait pour rien : ces choses-là m'inspirent le même éloignement que les veaux à deux têtes, les femmes à barbe et tous les monstres ; je trouve idiots les Esprits frappeurs et les guéridons savants, et il n'est pas de superstition qui ne me puisse faire fuir jusqu'au bout du monde. Jugez si, avec de telles dispositions, j'aurais pu aller grossir la foule chez les fières Davenport lorsqu'on les disait en commerce réglé avec les Esprits ! J'avoue que l'idée ne me serait pas venue non plus de démasquer leur supercherie, de briser leur armoire et de prouver qu'ils n'étaient réellement pas sorciers, car il me semble que j'aurais donné par là la preuve que j'avais cru moi-même à leurs pompes et à leurs œuvres. Il m'aurait paru infiniment plus simple d'écarter tout d'abord cette prétendue sorcellerie et de supposer qu'ayant trompé tant de gens ils devaient être des gens fort adroits en leurs exercices. Quant à comprendre, je ne m'en serais pas beaucoup mis en peine. Dès que les Esprits ne s'en mêlaient pas, à quoi bon ? Et s'il y eût eu d'assez pauvres Esprits en l'autre monde pour venir faire en celui-ci métier de compères, *à quoi bon encore* ?

« Je lus dans le temps avec beaucoup d'attention, encore que j'eusse de quoi mieux employer mon temps, la plupart des livres à l'usage des Spirites, et j'y trouvai tout ce qu'il fallait pour faire au besoin une religion nouvelle, mais non de quoi me convertir à cette vieille nouveauté. Tous les Esprits consultés, et dont on cite les réponses, n'ont rien dit qui n'eût été dit avant eux, et en de meilleurs termes qu'ils ne l'ont redit. Ils nous ont appris qu'il faut aimer le bien et détester le mal, que la vérité est le contraire du mensonge, que l'âme est immortelle, que l'homme doit tendre sans cesse à devenir meilleur, et que la vie est une épreuve, toutes choses qu'on savait déjà assez bien depuis plusieurs milliers d'années, et pour la révélation desquelles il était inutile d'évoquer tant d'illustres morts et jusqu'à des personnages qui, tout célèbres qu'ils sont aussi, ont pourtant le tort de n'avoir pas existé. Je ne parle pas même du Juif-Errant, mais imaginez que j'aille évoquer don Quichotte et qu'il revienne, cela ne sera-t-il pas du dernier plaisant ?

« Je n'avais plus qu'une seule objection au sujet des frères Davenport dès qu'ils n'étaient plus que d'habiles faiseurs de tours ; cette objection se résumait en ceci, que, *tout Spiritisme écarté de bonne grâce et d'un commun accord*, leurs exercices pouvaient bien n'être que médiocrement amusants. Il est probable que l'idée ne me serait pas venue d'aller les voir, si, l'offre m'étant obligeamment faite de

m'y conduire, je n'avais considéré que chronique oblige, que tout n'est pas rose dans la vie et que le chroniqueur doit aller où va le public et s'ennuyer un peu, à charge de revanche. Résolu à faire les choses en conscience, j'allai d'abord dans la journée à la salle du *Cercle artistique et littéraire*, où l'on était occupé à monter la fameuse armoire. Je la vis, incomplète encore, à la lumière du jour, et dépouillée de toute sa « poésie. » S'il faut aux ruines la solitude et les ombres du soir, il faut aux « trucs » des prestidigitateurs, la lumière du gaz, la foule crédule et la distance. Mais les frères Davenport sont beaux joueurs et jouent cartes sur table. On pouvait voir, et entrait qui voulait. Un domestique yankee montait l'armoire avec tranquillité ; les guitares, les tambours de basque, les cordes, les sonnettes étaient là pêle-mêle avec des coffres, des habits, des morceaux de tapis, des toiles d'emballage ; le tout à l'abandon, à la merci du premier venu, et comme un défi à la curiosité. Cela semblait dire : Tournez, retournez, examinez, cherchez, épluchez, évertuez-vous ! vous ne saurez rien.

« Il n'y a rien de plus insolemment simple que l'armoire. C'est une armoire à linge, à habits, et qui n'a pas du tout l'air d'être fait pour loger des Esprits. Elle m'a paru de noyer ; elle a sur le devant trois portes au lieu de deux, et elle semble fatiguée des voyages qu'elle a faits ou des assauts qu'elle a subis. J'y jetai un coup d'œil, pas trop près, car, tout ouverte qu'elle était, je me figurais qu'un meuble si mystérieux devait sentir le renfermé, comme l'épinette magique dans laquelle on cachait Mozart tout enfant.

« Je déclare formellement qu'à moins d'y mettre mon linge ou mes habits, je n'aurais su que faire de l'armoire des frères Davenport. Chacun son métier. Je la revis le soir, isolée sur l'estrade, devant la rampe : elle avait déjà un air monumental. La salle était comble, comme elle ne le fut jamais les jours où Mozart, Beethoven et leurs interprètes firent seuls les frais de la soirée. Le plus beau public qu'on puisse avoir : les plus aimables, les plus spirituelles, les plus jolies femmes de Bruxelles, puis des conseillers de la Cour de cassation, des présidents politiques, judiciaires et littéraires ; toutes les académies, des sénateurs, des ministres, des représentants, des journalistes, des artistes, des entrepreneurs de bâtisse, des ébénisses, « *que c'était comme un bouquet de fleurs !* » L'honorable M. Rogier, ministre des affaires étrangères, était à cette soirée, où lui tenait compagnie un ancien président de la Chambre. M. Vervoort, qui, revenu des grandeurs humaines, n'a conservé que la présidence du Cercle, charmante

royauté d'ailleurs. A cette vue, je me sentis tout rassuré. Un de nos meilleurs peintres, M. Robie, fit écho à ma pensée en me disant : « Vous voyez ! L'Autriche et la Prusse peuvent se battre tant qu'elles voudront. Puisque la crise européenne ne trouble pas autrement notre ministre des affaires étrangères, c'est que la Belgique peut dormir en paix. » Cela me parut péremptoire, vous en jugerez de même, et, sachant que M. Rogier a assisté souriant à la soirée des frères Davenport, vous dormirez sur les deux oreilles. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

« J'ai vu tous les exercices des frères Davenport, *et je n'ai nullement cherché à en comprendre le mystère*. Tout ce que je puis dire, sans songer le moins du monde à amoindrir leur succès, c'est qu'il m'est impossible de prendre le moindre plaisir à ces choses-là. Elles ne m'intéressent point. On a lié en ma présence les frères Davenport ; on les a même très bien liés, dit-on ; on leur a mis ensuite de la farine dans les mains, puis on les a enfermés dans leur armoire, on a baisé le gaz, et j'ai entendu dans l'armoire un grand bruit de guitares, de sonnettes et de tambours de basque. Tout d'un coup, l'armoire s'est ouverte - brusquement, un tambour de basque a roulé violemment jusqu'à mes pieds, et les frères Davenport ont paru, déliés, saluant le public et secouant devant lui la farine qu'on avait mise dans leurs mains. On a beaucoup applaudi ; voilà !

- Enfin, comment expliquez-vous cela ?

- Il y a des personnes au Cercle qui l'expliquent fort bien ; quant à moi, j'ai beau me battre les flancs là-dessus, je ne me sens absolument aucune envie de me l'expliquer. Ils se sont déliés, voilà tout, et le tour de la farine est fait adroitement. Je trouve les préparatifs longs, le bruit ennuyeux, et le tout peu divertissant. Et pas d'esprit, ni au singulier ni au pluriel.

- Ainsi, vous ne croyez point ?

- Si fait ; je crois à l'ennui que j'ai ressenti.

- Et le Spiritisme, y croyez-vous ?

- C'est la question de Sganarelle à don Juan. Vous allez bientôt me demander si je crois au Moine-Bourru. Je vous répondrai, comme don Juan, que je crois que deux et deux font quatre et que quatre et quatre font huit. Encore ne sais-je point si, à voir ce qui se passe en Allemagne et ailleurs, je ne serais pas forcé de faire des réserves.

- Vous êtes donc un athée ?

- Non. Sans modestie, je suis l'homme le plus religieux de la terre.

- Ainsi vous croyez à Dieu, à l'immortalité de l'âme, à…
- J'y crois. C'est mon bonheur et mon espérance.
- Et tout cela se concilie avec vos : quatre et quatre font huit !
- Précisément. Tout est là-dedans. *C'est une belle langue que le turc*.
- Allez donc à la messe !
- Non. Mais je ne vous empêche pas d'y aller.

L'oiseau sur la branche, le ver luisant dans l'herbe, les globes dans l'espace et mon cœur plein d'adoration me chantent la messe nuit et jour. J'aime Dieu passionnément et sans crainte. Que voulez-vous que je fasse, avec cela, des religions et des autres variétés du davenportisme ?

- Et le Spiritisme, et Allan Kardec ?
- Je crois que M. Allan Kardec, qui ferait tout aussi bien de s'appeler de son vrai nom, est un aussi bon citoyen que vous et moi. Sa morale ne diffère point de la morale vulgaire, qui me suffit. Quant à ses révélations, j'aime autant l'armoire des Davenport, avec ou sans guitares. J'ai lu les révélations des Esprits ; leur style ne vaut pas celui de Bossuet, et, sauf les emprunts faits aux ouvrages des hommes illustres, il est lourd et souvent plat. *Je ne voudrais pas écrire comme le plus fort de la bande* : mon éditeur me dirait que le macaroni a du bon, mais qu'il ne faut pas en abuser. Le Spiritisme en est au surnaturel et aux dogmes, je me défie de ce bloc enfariné. Je l'ai dit il y a cinq ans en parlant de la doctrine, car c'est bien une doctrine : il y a là tout ce qu'il faut pour *bâcler* une religion nouvelle. Il vaudrait mieux être tout simplement religieux et s'en tenir aux révélations de l'univers.

« Je la vois poindre, cette religion. Elle est déjà une secte, et considérable, car vous ne pouvez vous imaginer le nombre et le sérieux des lettres que j'ai déjà reçues pour avoir effleuré dernièrement le Spiritisme. Il a ses fanatiques, il aura ses intolérants, ses prêtres, car le dogme prête à l'action intermédiaire, puisque les Esprits ont des rangs et des préférences. Sitôt qu'il y aura dix pour cent à gagner sur ce nouveau dogme, on lui verra un clergé. Je le crois destiné à hériter du catholicisme, en raison de ses côtés séduisants. Attendez seulement que les habiles s'en mêlent, et les prophètes et les évocateurs privilégiés pousseront au travers du mystère de la chose, qui est douce et poétique, comme les herbes parasites dans un champ de blé.

« Voici deux lettres qui m'ont été adressées. Elles viennent de per-

sonnes loyales, naïves et convaincues ; c'est pour cela que je les publie.

« A M. Bertram.

« Il y a quatre ans, j'étais ce qu'on peut appeler un franc retardataire ; catholique sincère, je croyais aux miracles, au diable, à l'infaillibilité papale ; ainsi, j'aurais accepté sans marchander l'Encyclique de Pie IX avec toutes ses conséquences dans l'ordre politique.

« Mais à quoi bon cette confession d'un inconnu ? me direz-vous. Ma foi, monsieur Bertram, je vais vous l'apprendre, au risque d'exciter votre verve railleuse ou *de vous faire sauver jusqu'au bout du monde*.

« J'ai vu un jour à Anvers un guéridon (vulgairement appelé une table parlante) qui m'a répondu à une question mentale dans mon idiome natal, inconnu des assistants ; parmi ceux-ci il y avait des Esprits forts, des maçons qui ne croyaient ni à Dieu ni à l'âme ; la chose leur a donné à réfléchir, ils ont lu avec avidité les ouvrages spirites d'Allan Kardec, j'ai fait comme eux, surtout quand plusieurs prêtres m'eurent assuré que ces phénomènes étaient exclusivement l'œuvre du… démon, et je vous assure, moi, que je n'ai pas regretté le temps que cela m'a coûté, bien au contraire. J'ai trouvé dans ces livres non-seulement une solution rationnelle et toute naturelle du phénomène ci-dessus, mais une issue à bien des questions, à bien des problèmes que je m'étais posés dans le temps ; vous y avez trouvé matière à une religion nouvelle, mais croyez-vous, monsieur Bertram, qu'il y aurait un grand mal à cela, le cas échéant ? Le catholicisme est-il tellement en rapport avec les besoins de notre société qu'il ne puisse être ni rajeuni ni remplacé avantageusement ? Ou bien croyez-vous que l'humanité puisse se passer de toute croyance religieuse ? Le libéralisme proclame de beaux principes, mais il est en grande partie septique et matérialiste ; dans ces conditions il ne ralliera jamais à lui les masses, aussi peu que le catholicisme ultramontain ; si le Spiritisme est appelé à devenir un jour une religion, ce sera la religion naturelle bien développée et bien comprise, et celle-ci certainement n'est pas nouvelle ; c'est comme vous dites : une vieille nouveauté ; mais c'est aussi un terrain neutre où toutes les opinions, tant politiques que religieuses, pourront se tendre un jour la main.

« Quoi qu'il en soit, depuis que je suis devenu Spirite, quelques méchantes langues m'accusent d'être devenu libre penseur ; il est vrai qu'à partir de cette époque, de même que les Esprits forts dont je parlais ci-dessus, je ne crois plus au surnaturel ni au diable ; mais par

contre nous croyons tous un peu plus à Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la pluralité des existences ; enfants du dix-neuvième siècle, nous avons aperçu une route sûre et nous voulons y pousser le char du progrès au lieu de le retarder. Vous voyez donc que le Spiritisme a encore du bon, s'il peut opérer de tels changements. - Et maintenant, pour en venir aux frères Davenport, on aurait tort de fuir des expériences, ou de conclure avec parti pris contre elles, par là même qu'elles sont nouvelles ; plus les faits qu'on nous présente sont extraordinaires, plus ils méritent d'être observés consciencieusement et sans idées préconçues, car, qui pourrait se flatter de connaître tous les secrets de la nature ? Je n'ai jamais vu les frères Davenport, mais j'ai lu ce que la presse française a écrit sur leur compte, et j'ai été étonné de la mauvaise foi qu'elle y a mise. Les amateurs pourront lire avec fruit : *Des forces naturelles inconnues*, par Hermès. (Paris, Didier, 1865) ; c'est une réfutation au point de vue de la science des critiques dirigées contre eux. S'il est vrai que ces messieurs ne se donnent pas pour Spirites et qu'ils ne connaissent pas la doctrine, le Spiritisme n'a pas à prendre leur défense ; tout ce qu'on peut dire, c'est que des faits pareils à ceux qu'ils présentent sont possibles en vertu d'une loi naturelle aujourd'hui connue et par l'intervention d'Esprits inférieurs ; seulement, jusqu'ici ces faits ne s'étaient pas encore produits dans des conditions aussi peu favorables, à des heures fixes et avec autant de régularité.

« J'espère, monsieur, que vous accueillerez ces observations désintéressées et que vous leur donnerez l'hospitalité dans votre journal ; puissent-elles contribuer à élucider une question plus intéressante pour vos lecteurs que vous ne pourriez le supposer.

« Votre abonné,

« H. VANDERYST. »

« La voilà publiée ! on ne m'accusera pas de mettre « la lumière sous le boisseau. »

« D'abord, je n'ai pas de boisseau ; ensuite, sans l'ombre de raillerie, je ne vois pas trop ici la lumière. Jamais je n'ai fait d'objection à la morale du Spiritisme ; elle est pure. Les Spirites sont honnêtes et bienfaisants, leurs dons pour les crèches me l'ont prouvé. S'ils tiennent à leurs Esprits supérieurs et inférieurs, je n'y vois point d'inconvénient. C'est une affaire entre leur instinct et leur raison.

« Il y a un post-scriptum à la lettre, le voici :

« Permettez que j'appelle votre attention sur un ouvrage qui vient d'avoir les honneurs de l'Index : *la Pluralité des existences de l'âme*, par Pezzani, avocat, où cette question est traitée en dehors de la révélation spirite. »

« Passons à l'autre lettre :

(Suit une seconde lettre dans le même sens que la précédente, et qui se termine ainsi :)

« J'ai la conviction que, le jour où la presse se mêlera de développer tout ce que le Spiritisme renferme de beau, le monde fera des progrès immenses, moralement. Rendre sensible à l'homme que chacun porte en soi la vraie religion, *la conscience*, le laisser en présence de lui-même pour répondre de ses actes devant l'Être suprême, quelle chose importante ! Ne serait-ce pas tuer le matérialisme qui fait tant de mal dans le monde ? Ne serait-ce pas une barrière contre l'orgueil, l'ambition, l'envie, toutes choses qui rendent les hommes malheureux ? Apprendre à l'homme qu'il doit faire le bien pour mériter sa récompense : il y a certainement des hommes qui sont convaincus de tout cela, mais combien sur la généralité ? Et on peut apprendre tout cela à l'homme ; pour ma part, j'ai évoqué mon père, et d'après les réponses que j'ai reçues, le doute n'est plus possible.

« Si j'avais le bonheur de manier la plume comme vous, je traiterais le Spiritisme comme appelé à nous inculquer une morale douce et agréable. Mon premier article aurait pour titre : *Le Spiritisme, ou la destruction de tout fanatisme. La chute des Jésuites et de tous ceux qui vivent de la crédulité de l'homme*. On puise toutes ces idées dans l'excellent livre d'Allan Kardec. Que je voudrais que vous eussiez ma manière d'envisager le Spiritisme ! Comme vous feriez du bien pour le moral ! Mais, mon cher Bertram, comment avez-vous pu trouver du surnaturel, de la sorcellerie dans le Spiritisme ? Je ne trouve pas plus extraordinaire que nous communiquions avec nos parents et nos amis passés dans un autre monde, au moyen du fluide qui nous met en rapport avec eux, que je ne trouve extraordinaire que nous communiquions avec nos frères de ce globe à des distances fabuleuses au moyen du fil électrique ! »

***

Le tout publié sans observation et sans commentaire, pour prouver seulement que le Spiritisme a en Belgique des partisans ardents en

leur foi. La secte fait positivement des progrès, et le catholicisme aura bientôt à compter avec elle.

« La presse parisienne n'a pas été de mauvaise foi avec les frères Davenport ; ce qui le fait bien voir, c'est que ceux-ci n'affichent plus de prétentions au surnaturel. Ils ne donnent plus de séances à cinquante francs par tête, du moins que je sache ; je crois cependant que les personnes qui voudraient payer leur place à ce prix-là ne seraient pas mal reçues. Pour conclure, j'affirme que leurs exercices ne me semblent pas faits pour exercer une grande influence sur l'avenir des sociétés humaines.

« BERTRAM. »

Après les deux lettres qu'on vient de lire, nous n'aurons que peu de chose à dire sur cet article ; sa modération contraste avec l'acrimonie de la plupart de ceux qui ont été écrits jadis sur le même sujet. L'auteur, au moins, ne conteste pas aux Spirites le droit d'avoir une opinion qu'il respecte, quoique ne la partageant pas ; à l'encontre de certains apôtres du progrès, il reconnaît que la liberté de conscience est pour tout le monde ; c'est déjà quelque chose. Il convient même que les Spirites ont du bon et sont de bonne foi. Il constate enfin les progrès de la doctrine et avoue qu'elle a un côté séduisant. Nous ne ferons donc que de courtes observations.

M. Bertram veut bien nous tenir pour un aussi bon citoyen que lui, et nous l'en remercions ; mais il ajoute que nous ferions tout aussi bien de nous appeler de notre vrai nom. Nous nous permettrons à notre tour de lui demander pourquoi il signe ses articles *Bertram*, au lieu de *Eugène Landois*, ce qui n'ôte rien à ses qualités personnelles, car nous savons qu'il est le principal organisateur de la crèche de Saint-Josse-Tennoode, dont il s'occupe avec la plus louable sollicitude.

Si M. Bertram avait lu les livres spirites avec autant d'attention qu'il le dit, il saurait si les Spirites sont assez simples pour évoquer le Juif-Errant et don Quichotte ; il saurait ce que le Spiritisme accepte et ce qu'il désavoue ; il n'affecterait pas de le présenter comme une religion, car, au même titre, toutes les philosophies seraient des religions, puisqu'il est de leur essence de discuter les bases mêmes de toutes les religions : Dieu, et la nature de l'âme. Il comprendrait enfin que si jamais le Spiritisme devenait une religion, il ne pourrait se faire intolérant sans renier son principe qui est la fraternité universelle, sans distinction de secte et de croyance ; sans abjurer sa devise : *Hors la charité point de salut*, symbole le plus explicite de

l'amour du prochain, de la tolérance et de la liberté de conscience. Jamais il ne dit : « *Hors le Spiritisme point de salut.* » Si une religion s'entait sur le Spiritisme à l'exclusion de ces principes, ce ne serait plus du Spiritisme.

Le Spiritisme est une doctrine philosophique qui touche à toutes les questions humanitaires ; par les modifications profondes qu'elle apporte dans les idées, elle fait envisager les choses à un autre point de vue ; delà, pour l'avenir, d'inévitables modifications dans les rapports sociaux ; c'est une mine féconde où les religions comme les sciences, comme les institutions civiles, puiseront des éléments de progrès ; mais de ce qu'elle touche à certaines croyances religieuses, elle ne constitue pas plus un culte nouveau qu'elle n'est un système particulier de politique, de législation ou d'économie sociale. Ses temples, ses cérémonies et ses prêtres sont dans l'imagination de ses détracteurs et de ceux qui ont peur de la voir devenir religion.

M. Bertram critique le style des Esprits et place le sien bien au-dessus : c'est son droit, et nous ne le lui disputerons pas. Nous ne lui contestons pas davantage ce point qu'en fait de morale les Esprits ne nous apprennent rien de nouveau ; cela prouve une chose, c'est que les hommes n'en sont que plus coupables de la pratiquer si peu. Faut-il donc s'étonner que Dieu, dans sa sollicitude, la leur répète sous toutes les formes ? Si, sous ce rapport, l'enseignement des Esprits est inutile, celui du Christ l'était également, puisqu'il n'a fait que développer les commandements du Sinaï ; les écrits de tous les moralistes sont pareillement inutiles, puisqu'ils ne font que dire la même chose en d'autres termes. Avec ce système-là, que de gens dont les travaux seraient inutiles ! sans y comprendre les chroniqueurs qui, par état, ne doivent rien inventer.

Il est donc convenu que la morale des Esprits est vieille comme le monde, ce qui n'a rien de surprenant, puisque la morale n'étant autre chose que la loi de Dieu, cette loi doit être de toute éternité, et que la créature ne peut rien ajouter à l'œuvre du Créateur. Mais n'y a-t-il rien de nouveau dans le mode d'enseignement ? Jusqu'à présent le code de morale n'avait été promulgué que par quelques individualités ; il a été reproduit dans des livres que tout le monde ne lit pas ou ne comprend pas. Eh bien ! aujourd'hui ce même code est enseigné, non plus par quelques hommes, mais par des millions d'Esprits, qui ont été des hommes, dans tous les pays, dans chaque famille, et pour ainsi dire à chaque individu. Croyez-vous que celui qui

aura été indifférent à la lecture d'un livre, qui aura traité les maximes qu'il renferme de lieux communs, ne sera pas bien autrement impressionné si son père, sa mère, ou un être qui lui est cher et qu'il respecte, vient lui dire, fût-ce même dans un style inférieur à celui de Bossuet : « Je ne suis pas perdu pour toi comme tu l'as cru ; je suis là près de toi, je te vois et je t'entends, je te connais mieux que lorsque j'étais vivant, car je lis dans ta pensée ; pour être heureux dans le monde où je suis, voici la règle de conduite à suivre ; telle action est bonne et telle autre est mauvaise, etc. » Comme vous le voyez, c'est un enseignement direct, ou si vous aimez mieux, un nouveau moyen de publicité, d'autant plus efficace qu'il va droit au cœur ; qu'il ne coûte rien ; qu'il s'adresse à tout le monde, au petit comme au grand, au pauvre comme au riche, à l'ignorant comme au savant, et qu'il défie le despotisme humain qui voudrait y mettre une barrière.

Mais, direz-vous, cela est-il possible ? n'est-ce pas une illusion ? Ce doute serait naturel si de telles communications n'étaient faites qu'à un seul homme privilégié, car rien ne prouverait qu'il ne se trompe pas ; mais quand des milliers d'individus en reçoivent de pareilles tous les jours et dans tous les pays du monde, est-il rationnel de penser que tous sont hallucinés ? Si l'enseignement du Spiritisme était relégué dans les ouvrages spirites, il n'aurait pas conquis la centième partie des adeptes qu'il possède ; ces livres ne font que résumer et coordonner cet enseignement, et ce qui fait leur succès, c'est que chacun trouve en son particulier la confirmation de ce qu'ils renferment.

On sera fondé à dire que l'enseignement moral des Esprits est superflu, quand on aura prouvé que les hommes sont assez *bons* pour n'en avoir plus besoin ; jusque-là il ne faut pas s'étonner de le leur voir répéter sous toutes les formes et sur tous les tons.

Que m'importe, dites-vous, monsieur Bertram, qu'il y ait ou non des Esprits ! Il est possible que cela vous soit indifférent, mais il n'en est pas de même de tout le monde. C'est absolument comme si vous disiez : « Que m'importe qu'il y ait des habitants en Amérique, et que le câble électrique vienne me le prouver ! » Scientifiquement, c'est quelque chose que la preuve du monde invisible ; moralement, c'est beaucoup ; car les Esprits peuplant l'espace qu'on croyait inhabité, c'est la découverte de tout un monde, la révélation de l'avenir et de la destinée de l'homme, une révolution dans ses croyances ; or, si la chose existe, toute dénégation ne pourra l'empêcher d'exister. Ses résultats inévitables méritent bien qu'on s'en préoccupe. Vous êtes homme de progrès, et vous repoussez un élément de pro-

grès ? un moyen d'améliorer l'humanité, de cimenter la fraternité entre les hommes ? une découverte qui conduit à la réforme des abus sociaux contre lesquels vous réclamez sans cesse ? Vous croyez à votre âme immortelle, et vous ne vous souciez nullement de savoir ce qu'elle devient, ce que sont devenus vos parents et vos amis ? Franchement, cela est peu rationnel. Ce n'est pas, direz-vous, dans l'armoire des frères Davenport que je le trouverai ; d'accord ; nous n'avons jamais dit que ce fût là du spiritisme. Cependant, cette même armoire, précisément parce que, à tort ou à raison, on y a fait intervenir les Esprits, a fait beaucoup parler des Esprits, même ceux qui n'y croyaient pas ; de là des recherches et des études qu'on n'aurait pas faites si ces messieurs se fussent donnés pour de simples prestidigitateurs. Si les Esprits n'étaient pas dans leur armoire, ils ont bien pu provoquer ce moyen de faire sortir une foule de gens de leur indifférence. Vous voyez que vous-même, à votre insu, avez été poussé à semer l'idée parmi vos nombreux lecteurs, ce que vous n'auriez point fait sans cette fameuse armoire.

Quant aux vérités nouvelles qui ressortent des révélations spirites en dehors de la morale, nous renvoyons à l'article publié dans la *Revue* de janvier 1865 sous le titre de : *Ce qu'apprend le Spiritisme*.

Le Spiritisme ne demande qu'à être connu.

C'est un fait avéré que depuis que la critique a pris à partie le Spiritisme, elle a montré la plus complète ignorance de ses principes même les plus élémentaires ; elle l'a surabondamment prouvé en lui faisant dire précisément le contraire de ce qu'il dit, en lui attribuant des idées diamétralement opposées à celles qu'il professe. Pour elle, étant donné un Spiritisme de fantaisie, elle s'est dit : « Il doit dire et penser telle chose ; » en un mot, elle l'a jugé sur ce qu'elle s'est figuré qu'il pouvait être, et non sur ce qu'il est réellement. Il lui était sans doute bien facile de s'éclairer ; mais, pour cela, il fallait lire, étudier, approfondir une doctrine toute philosophique, analyser la pensée, sonder la portée des paroles ; or, c'est là un travail sérieux qui n'est pas du goût de tout le monde, trop fatigant même pour certains. La plupart des écrivains, trouvant dans les écrits de quelques-uns de leurs confrères un jugement tout fait, d'accord avec leurs idées sceptiques, en ont accepté le fond sans plus d'examen, se bor-

nant à y broder quelques variantes dans la forme ; c'est ainsi que les idées les plus fausses se sont propagées comme des échos dans la *Presse*, et de là dans une partie du public.

Cela, cependant, ne pouvait avoir qu'un temps. La doctrine spirite, qui n'a rien de caché, qui est claire, précise, sans allégories ni ambiguïtés, sans formules abstraites, devait finir par être mieux connue ; la violence même avec laquelle elle était attaquée devait en provoquer l'examen ; c'est ce qui a eu lieu, et c'est ce qui amène la réaction que l'on remarque aujourd'hui. Ce n'est pas à dire que tous ceux qui l'étudient, même sérieusement, doivent s'en faire les apôtres ; non certes ; mais il est impossible qu'une étude attentive, faite sans parti pris, n'atténue pas au moins la prévention que l'on avait conçue, si elle ne la dissipe pas complètement. Il était évident que l'hostilité dont le Spiritisme était l'objet devait amener ce résultat ; c'est pour cela que nous n'en avons jamais pris souci.

Parce que le Spiritisme fait moins de bruit en ce moment, quelques personnes se figurent qu'il y a stagnation dans sa marche progressive ; mais comptent-elles pour rien le revirement qui s'opère dans l'opinion ? Est-ce une conquête insignifiante que d'être regardé d'un moins mauvais œil ? Le Spiritisme a dès l'abord rallié à lui tous ceux à qui ces idées étaient pour ainsi dire à l'état d'intuition ; il n'a eu qu'à se montrer pour être accepté avec empressement ; c'est ce qui explique son accroissement numérique rapide. Aujourd'hui qu'il a moissonné ce qui était mûr, il agit sur la masse réfractaire ; le travail est plus long ; les moyens d'action sont différents et appropriés à la nature des difficultés ; mais aux fluctuations de l'opinion, on sent que cette masse s'ébranle sous la cognée des Esprits qui la frappent sans cesse de mille manières. Le progrès, pour être moins apparent, n'en est pas moins réel ; c'est comme celui d'un bâtiment qui s'élève avec rapidité, et qui paraît s'arrêter quand on travaille à l'intérieur.

Quant aux Spirites, le premier moment a été celui de l'enthousiasme ; mais un état de surexcitation ne peut être permanent ; au mouvement expansif extérieur, a succédé un état plus calme ; la foi est aussi vive, mais elle est plus froide, plus raisonnée, et par cela même plus solide. L'effervescence a fait place à une satisfaction intime plus douce, chaque jour mieux appréciée, par la sérénité que procure l'inébranlable confiance en l'avenir.

Aujourd'hui donc le Spiritisme commence à être jugé à un autre point de vue ; on ne le trouve plus si étrange et si ridicule, parce qu'on

le connaît mieux ; les Spirites ne sont plus montrés au doigt comme des bêtes curieuses ; si beaucoup de personnes repoussent encore le fait des manifestations qu'elles ne peuvent concilier avec l'idée qu'elles se font du monde invisible, elles ne contestent plus la portée philosophique de la doctrine ; que la morale en soit vieille ou neuve, ce n'en est pas moins une doctrine morale, qui ne peut qu'exciter au bien ceux qui la professent ; c'est ce que reconnaît quiconque juge en connaissance de cause. Tout ce qu'on reproche maintenant aux Spirites, c'est de croire à la communication des Esprits ; mais on leur passe cette petite faiblesse en faveur du reste. Sur ce point les Esprits se chargeront de montrer s'ils existent.

L'article de M. Bertram, de Bruxelles, rapporté ci-dessus, nous semble être l'expression du sentiment qui tend à se propager dans le monde des ci-devant railleurs, et se développera à mesure que le Spiritisme sera plus connu, L'article suivant est dans le même sens, mais il révèle une conviction plus complète. Il est extrait du *Soleil* du 5 mai.

« En même temps que paraissaient les *Apôtres* de M. Ernest Renan, M. J.-B. Roustaing, adepte éclairé du Spiritisme, publiait à la Librairie centrale un ouvrage considérable intitulé : *les Quatre Evangiles*, suivis des commandements expliqués en esprit et en vérité par les évangélistes assistés des apôtres.

« La masse des Parisiens ne connaît guère, en fait de Spiritisme, que les échauffourées de quelques escamoteurs qui ont vainement tenté d'abuser de la crédulité d'un public incrédule. Ces charlatans ont été sifflés, ce qui est fort bien fait ; mais les Spirites, pleins d'ardeur et de foi, n'en ont pas moins continué leurs expériences et leur propagande rapide.

« Les choses les plus sérieuses sont traitées à Paris à l'égal des choses les plus futiles. C'est ici qu'on se demande le plus souvent si l'on a affaire à un dieu, à une table ou à une cuvette. Les expériences sommaires tentées entre deux tasses de thé par quelques femmes adultères et quelques jeunes prétentieux ont suffi à la curiosité des Parisiens. Si la table faisait mine de tourner, on riait beaucoup ; si, au contraire, la table ne bougeait pas, on riait encore plus fort ; et c'est ainsi que la question se trouvait approfondie. Il en était autrement chez la population plus réfléchie de la province. Le moindre résultat animait les prosélytes, excitait leur ardeur ; l'esprit de leurs proches répondait à leur attente ; et chacun d'eux, conversant avec l'âme de son père et de son frère défunts, était convaincu d'avoir

soulevé le voile de la mort qui, désormais, ne pouvait avoir de terreur pour lui.

« S'il y eut jamais une consolante doctrine, c'est certainement celle-ci : l'individualité conservée au-delà du tombeau, la promesse formelle d'une autre vie qui est réellement la suite de la première. La famille subsiste, l'affection ne meurt point avec la personne ; il n'y a pas de séparation. Chaque soir, dans le midi et dans l'ouest de la France, les réunions de spirites attentifs deviennent plus nombreuses. On prie, on évoque, on croit. Des gens qui ne savent pas écrire, écrivent ; leur main est tenue par l'Esprit.

« Le Spiritisme est sans danger social ; aussi le laisse-t-on s'étendre sans lui opposer de barrières. Si le Spiritisme était persécuté, il aurait ses martyrs comme le Babisme en Perse.

« A côté des réponses médianimiques les plus graves se trouvent des indications et des conseils qui appellent le sourire. L'auteur des *Quatre Évangiles,* M. Roustaing, avocat à la cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier, n'est point un naïf - pas plus qu'un amuseur - et, dans sa préface, se trouve la communication suivante :

« Le moment est venu où tu dois te mettre en situation de livrer à la publicité cette œuvre ; nous ne fixons point de limites ; emploie avec sagesse et mesure tes heures, afin de ménager tes forces… La publication peut être commencée *à compter du mois d'août prochain* ; à partir de cette époque, travaille le plus promptement possible, mais sans dépasser les forces humaines ; de telle façon que la publication soit terminée au mois d'août 1866. »

« Signé : MOÏSE, - MATHIEU, - MARC, - LUC, - JEAN,

« Assistés des Apôtres. »

« Le lecteur est surpris ne pas voir Moïse, Mathieu, Luc et Jean pousser jusqu'au bout leur conseil et ajouter : Tu feras imprimer l'ouvrage chez Lavertujon, 7, rue des Treilles, à Bordeaux, et tu le feras paraître à la Librairie centrale, 24, boulevard des Italiens, à Paris.

« On s'arrête aussi un instant sur ce passage, qui dit à l'auteur *de ne pas dépasser les forces humaines*. L'auteur les eût donc dépassées, sans cette paternelle parole de messieurs Moïse, Mathieu, Marc et Jean ?

« M. Renan, sans toucher d'abord au Spiritisme, fait de nombreuses allusions à cette nouvelle doctrine dont il paraît ne point méconnaître l'importance. L'auteur des *Apôtres* rappelle (page 8)

un passage capital de saint Paul qui établit : 1° la réalité des apparitions ; 2° la longue durée des apparitions. Une seule fois, dans le cours de son ouvrage, M. Renan prend les Spirites au collet. Il dit, à la page 22, deuxième note :

« Pour concevoir la possibilité de pareilles illusions, il suffit de se rappeler les scènes de nos jours où des personnes réunies reconnaissent unanimement entendre des bruits sans réalité, et cela, avec une parfaite bonne foi. L'attente, l'effort de l'imagination, la disposition à croire, parfois des complaisances innocentes, expliquent ceux de ces phénomènes qui ne sont pas le produit direct de la fraude. Ces complaisances viennent, en général, de personnes convaincues, animées d'un sentiment bienveillant, ne voulant pas que la séance finisse mal, et désireuses de tirer d'embarras les maîtres de la maison. Quand on croit au miracle, on y aide toujours sans s'en apercevoir. Le doute et la négation sont impossibles dans ces sortes de réunions. On ferait de la peine à ceux qui croient et à ceux qui vous ont invité. Voilà pourquoi ces expériences, qui réussissent devant de petits comités, échouent d'ordinaire devant un public payant, et manquent toujours devant les commissions scientifiques. »

« Ici, comme ailleurs, le livre de M. Renan manque de bonnes raisons. D'un style doux et charmant, remplaçant la logique par la poésie, les *Apôtres* devraient s'intituler les *Derniers Abencérages*. Les renvois à des documents inutiles, les fausses preuves dont l'ouvrage est surchargé lui donnent toutes les apparences de la puérilité avec laquelle il a été conçu. Il n'y a pas à s'y tromper.

« M. Renan raconte que Marie de Magdala, pleurant au bord du sépulcre, eut une vision, une simple vision. - Qui le lui a dit ? - Elle a cru entendre une voix. - Comment sait-il qu'elle ne l'a pas réellement entendue ? - Toutes les affirmations contenues dans l'ouvrage sont à peu près de la même force.

« Si les Spirites n'ont guère à offrir que leur bonne foi pour explication, M Renan n'a même pas cette ressource.

« Nous ne pouvons ici que raconter le livre de M. Roustaing ; nous n'avons pas le droit de le discuter, pas plus que celui de voir où il nous mène. Du reste, ce ne serait pas le lieu d'entrer dans des considérations que le lecteur ne cherche point dans nos colonnes. L'ouvrage est sérieux, le style en est clair et ferme. L'auteur n'est pas tombé dans le travers ordinaire des commentateurs qui sont souvent plus obscurs que le texte même qu'ils veulent éclairer.

« Le spiritisme, qui avait son catéchisme, aura désormais ses codes

annotés et son cours de jurisprudence. Il ne lui manquera que l'épreuve du martyre. »

AURÉLIEN SCHOLL.

Extrait du Progrès colonial de l'île Maurice.

Communication Spirite.

Ce n'est pas seulement dans nos contrées que les journaux, nous ne dirons pas encore sympathisent, mais s'humanisent avec le Spiritisme, auquel ils commencent à accorder droit de bourgeoisie. On lit dans le *Progrès colonial,* journal de Port-Louis, île Maurice, à la date du 15 juin 1866 :

« Tous, les jours nous recevons deux ou trois de ces communications spirites ; mais si nous nous sommes abstenus de les reproduire jusqu'ici, c'est parce que nous ne sommes pas encore en mesure de consacrer une place à cette chose extraordinaire qu'on appelle le Spiritisme. Que nos lecteurs, ceux qui sont par nature curieux, prennent un peu de patience : ils n'attendront pas longtemps. Si nous donnons ce petit écrit, signé LAZARE, c'est qu'il s'agit de ce pauvre Georges, mort et enterré si malheureusement :

« Monsieur,

« J'ai lu aujourd'hui une correspondance insérée dans votre journal, signé : « Un témoin oculaire, » relatant la manière dont on s'est servi pour mettre en terre le cadavre de l'infortuné G. Lemeure.

« Depuis longtemps, monsieur, je savais parfaitement que si la misère n'est pas un vice, c'est du moins une des plus grandes calamités qu'il y ait au monde ; mais ce que je ne voulais pas admettre, c'est que les hommes fussent assez adorateur du veau d'or pour ne pas respecter davantage tout ce qu'il y a de plus solennel, de plus grand et de plus sacré pour nous : la mort !…

« Ainsi, pauvre Georges, doué d'un caractère doux, honnête et modeste, condamné à vivre dans le plus grand dénuement, supportant les épreuves de ce monde avec courage et même avec gaieté, toujours prêt à rendre service à son prochain, tu es allé mourir ainsi isolé, loin de ceux qui t'aimaient, qui te regrettent peut-être ; et il faut encore, pour humilier ton ombre, que des hommes, que des frères, te creusent un trou dans la terre, seul, seul avec le néant ! comme si ta pauvreté te rendait indigne de partager, ainsi que tes semblables, un terrain consacré. Outre cela, on ne te fait même pas

la charité d'un cercueil, de quatre bouts de planches ! tu es encore bien heureux, pense cette *bonne humanité*, de reposer sur la terre humide et froide, oublié de tous ! Que leur importe, du reste, que ton corps pourrisse là, sans qu'un ami vienne y répandre une larme, y jeter une fleur, y porter un souvenir ?

« Je m'arrête ici, car je suis encore indigné de ce qu'on ne remplisse même pas les formes voulues en pareille occasion envers les malheureux ; dans tous les pays civilisés, on donne aux parents ou amis d'une personne morte, trouvée par l'autorité, vingt-quatre heures pour venir la reconnaître et la réclamer ; si au bout de ce temps on n'est pas venu, alors on la dépose en terre sainte, en observant toujours les égards dus à la mort ; mais ici, l'on s'abstient de pareilles formalités, on se contente, si vous n'avez pas de quoi payer les frais de votre cercueil, de vous jeter dans quelque coin, ainsi qu'une bête, et de vous couvrir de deux ou trois poignées de poussière.

« Je le répète, monsieur, c'est un bien grand fléau que la misère.

« LAZARE. »

Les phénomènes apocryphes.

Le fait suivant est rapporté par l'*Événement* du 2 août 1866 :

« Depuis plusieurs jours, les habitants du quartier avoisinant l'église Saint-Médard étaient mis en grand émoi par un fait singulier, mystérieux, qui donnait lieu aux commentaires et aux récits les plus lugubres.

« Des démolitions se font autour de cette église ; la plupart des maisons abattues ont été élevées sur l'emplacement d'un cimetière auquel se rattache l'histoire des prétendus miracles qui, au commencement du dix-huitième siècle, motivèrent une ordonnance du gouvernement qui ordonna, le 27 janvier 1733, la fermeture de ce cimetière, sur la porte duquel on trouva le lendemain l'épigramme suivante :

De par le roi… défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

« Or, les maisons respectées par le marteau du démolisseur étaient, chaque nuit, ravagées par une grêle de pierres, souvent très grosses, qui brisaient les vitres des fenêtres et tombaient sur les toitures, qu'elles dégradaient.

« Malgré les plus actives recherches, nul ne put découvrir d'où provenaient ces projectiles.

« On ne manqua pas de dire que les morts du cimetière, troublés dans leur repos par les démolitions, manifestaient ainsi leur mécontentement. Mais des gens moins crédules, pensant bien que ces pierres qui continuaient à tomber toutes les nuits étaient lancées par un être vivant, allèrent réclamer l'intervention de M. Cazeaux, commissaire de police, qui fit organiser une surveillance par des agents.

« Pendant qu'ils l'exerçaient, les pierres n'apparurent pas, mais dès qu'ils la cessèrent, elles retombèrent plus abondantes encore.

« On ne savait que faire pour pénétrer ce mystère, lorsque la dame X…, propriétaire d'une maison de la rue Censier, vint déclarer au commissaire qu'effrayée parce qui se passait, elle avait été consulter une somnambule.

« Elle m'a révélé, dit la déclarante, que les pierres étaient lancées par une jeune fille affectée d'un mal à la tête. Précisément ma bonne, Félicie F…, âgée de seize ans, est atteinte de dartres sur cette partie du corps.

« Bien que n'attachant aucune importance à cette indication, le commissaire consentit cependant à interroger Félicie, et il en obtint des aveux complets. Agissant sous l'inspiration d'un Esprit qui lui est apparu, elle avait depuis plusieurs mois amassé dans un grenier une quantité considérable de pierres, et, chaque nuit, elle se levait pour en jeter une partie - par la fenêtre de ce grenier - sur les maisons voisines.

« Dans la présomption que cette fille pouvait être aliénée, le commissaire l'a envoyée à la Préfecture, pour qu'elle y soit examinée par des médecins spéciaux. »

Ce fait prouve qu'il faut se garder d'attribuer à une cause occulte tous les faits de ce genre, et que, lorsqu'une cause matérielle existe, on arrive toujours à la découvrir, ce qui ne prouve rien contre la possibilité d'une autre origine dans certains cas dont on ne peut juger que par l'ensemble des circonstances, comme à Poitiers. A moins que la cause occulte ne soit démontrée par l'évidence, le doute est le parti le plus sage ; il convient donc de se tenir sur la réserve. Il faut se défier surtout des pièges tendus par la malveillance en vue de se donner le plaisir de mystifier les Spirites. L'idée fixe de la plupart des antagonistes est que le Spiritisme est tout entier dans les effets physiques, et ne peut vivre sans cela ; que la foi des Spirites n'a pas d'autre objet : c'est pourquoi ils s'imaginent le tuer en discréditant

ces effets, soit qu'ils les *fassent simuler*, soit qu'ils en *inventent* dans des conditions ridicules. Leur ignorance du Spiritisme fait que, sans s'en apercevoir, ils frappent à côté de la question capitale qui est le point de vue moral et philosophique.

Quelques-uns, cependant, connaissent très bien ce côté de la doctrine ; mais comme il est inattaquable, ils se rejettent sur l'autre, plus vulnérable, et qui se prête plus facilement à la supercherie. Ils voudraient à tout prix faire passer les Spirites pour des admirateurs crédules et superstitieux du fantastique, acceptant tout les yeux fermés. C'est pour eux un grand désappointement de ne pas les voir s'extasier au moindre fait ayant quelque teinte de surnaturel, et de les trouver, à l'endroit de certains phénomènes, plus *sceptiques* que ceux qui ne connaissent pas le Spiritisme ; or, c'est précisément parce qu'ils le connaissent, qu'ils savent ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, et qu'ils ne voient pas partout l'action des Esprits.

Dans le fait rapporté ci-dessus, il est assez curieux de voir la véritable cause révélée par une somnambule. C'est la consécration du phénomène de la lucidité. Quant à la jeune fille qui dit avoir agi sous l'impulsion d'un Esprit, il est certain que ce n'est pas la connaissance du Spiritisme qui lui a donné cette idée. D'où lui est-elle venue ? Il est très possible qu'elle se soit trouvée sous l'empire d'une obsession qu'on a prise, comme toujours, pour de la folie. Si cela est, ce n'est pas avec des remèdes qu'on la guérira. En pareil cas, on a maintes fois vu des personnes parler spontanément des Esprits, parce qu'elles les voient, et l'on dit alors qu'elles sont hallucinées.

Nous la supposons de bonne foi, parce que nous n'avons aucune raison de la suspecter ; mais il y a malheureusement des faits de nature à faire naître la défiance. Nous nous rappelons une femme qui a simulé la folie au sortir d'une réunion spirite où elle avait été admise sur *ses instances, la seule à laquelle elle ait assisté* ; conduite immédiatement dans une maison d'aliénés, elle a avoué depuis qu'elle avait reçu cinquante francs pour jouer cette comédie. C'était à l'époque où l'on cherchait à accréditer l'idée que les maisons de fous regorgeaient de Spirites. Cette femme s'est laissé séduire par l'appât de quelque argent, d'autres peuvent céder à d'autres influences. Nous ne prétendons pas qu'il en soit ainsi de la jeune fille ; nous avons simplement voulu montrer que lorsqu'on veut dénigrer une chose, tous les moyens sont bons ; c'est, pour les Spirites, une raison de plus d'être sur leurs gardes et de tout observer scrupuleusement. Du reste, si tout ce qui se trame par-dessous main prouve que la lutte n'est pas

finie, et qu'il faut redoubler de vigilance et de fermeté, c'est également la preuve que tout le monde ne regarde pas le Spiritisme comme une chimère.

A coté de la guerre sourde, il y a la guerre à ciel ouvert, plus généralement faite par l'incrédulité railleuse ; celle-ci s'est évidemment modifiée. Les faits qui se multiplient, l'adhésion de personnes dont on ne peut suspecter la bonne foi ni la raison, l'impassibilité des Spirites, leur calme et leur modération en présence des orages qu'on a soulevés contre eux, ont donné à réfléchir. La presse enregistre chaque jour des faits spirites ; si, dans le nombre, il y en a de vrais, d'autres sont évidemment inventés pour les besoins de la cause de l'opposition. On ne nie plus les phénomènes, mais on cherche à les rendre ridicules par l'exagération. C'est une tactique assez inoffensive, car il n'est pas difficile aujourd'hui de faire, en ces matières, la part de l'invraisemblance. Les journaux d'Amérique ne sont pas en reste d'inventions sous ce rapport, et les nôtres s'empressent de les répéter. C'est ainsi que la plupart ont reproduit l'histoire suivante dans le courant de mars dernier :

« ÉTATS-UNIS. - On a exécuté à Cleveland (Ohio) un homme, le docteur Hughes, qui, au moment de mourir, a fait un discours attestant un esprit d'une fermeté et d'une lucidité extraordinaires. Il a profité de l'occasion pour faire sur l'utilité et la justice de la peine de mort une dissertation qui n'a pas duré moins d'une demi-heure. Cette pénalité de la mort, a-t-il dit, est tout simplement ridicule. Quel avantage y a-t-il à prendre ma vie ? Aucun. Ce n'est certainement pas mon exemple qui en détournera d'autres du crime. Est-ce que je me souviens d'avoir tiré ce coup de pistolet ? Du tout, je n'en ai pas, même aujourd'hui, le moindre souvenir. Je puis admettre que la loi de l'Ohio me frappe justement, mais je dis en même temps qu'elle est folle et vaine.

« Si vous prétendez que, parce que cette corde va être nouée autour de mon cou, et serrée jusqu'à ce que mort s'ensuive, elle aura pour effet de prévenir l'assassinat, je dis que votre pensée est folle et vaine ; car, dans la situation d'esprit où était John W. Hughes quand il a assassiné, il n'y a pas d'exemple sur la terre qui eût pu empêcher un homme, quel qu'il fût, de faire ce que j'ai fait. Je m'incline devant la loi du pays avec la pensée que c'est un meurtre inutile autant que cruel de prendre ma vie. J'espère que mon supplice ne restera pas comme un exemple de la peine de mort, mais comme un argument qui en prouve l'inanité.

« Hughes a ensuite fait un examen de conscience, et s'est longuement étendu sur la religion et sur l'immortalité de l'âme. Ses doctrines en ces graves matières ne sont pas positivement orthodoxes ; mais elles attestent au moins un sang-froid singulier. Il a aussi parlé du Spiritualisme ou plutôt du Spiritisme. « Je sais, a-t-il dit, par ma propre expérience, qu'il y a entre ceux qui sortent de la vie et ceux qui restent des communications incessantes. Je vais aujourd'hui souffrir la suprême pénalité légale, mais en même temps je suis sûr que je serai avec vous après mon exécution comme j'y suis maintenant.

« Mes juges et mes bourreaux me verront toujours devant leurs yeux, et vous-mêmes qui êtes venus ici pour me voir mourir, il n'en est pas un de vous qui ne me revoie en chair et en os, vêtu de noir comme je le suis, portant mon propre deuil prématuré, pendant son sommeil comme pendant les heures de ses occupations journalières. - Adieu, messieurs, j'espère qu'aucun de vous ne fera ce que j'ai fait ; mais s'il en est quelqu'un qui se trouve dans l'état mental où j'étais moi-même quand j'ai commis le crime, ce n'est assurément pas le souvenir de cette journée qui l'en empêchera. Adieu. »

« Après cette harangue, la trappe est tombée, et le docteur Hughes est resté pendu. Mais ses paroles avaient produit une profonde impression sur son auditoire, et il en est résulté de singuliers effets. Voici ce que nous trouvons aujourd'hui à ce sujet dans le *Herald* de Cleveland :

« Le docteur Hughes, étant sur l'échafaud avec la corde au cou, a dit qu'il serait avec ceux qui l'entendaient aussi bien après qu'avant sa mort, et on dirait qu'il a pris à cœur de tenir sa parole. Parmi les personnes qui l'avaient visité dans sa cellule avant l'exécution, se trouvait un honnête boucher allemand. Cet homme, depuis son entrevue avec le condamné, n'a plus que le docteur Hughes dans la cervelle. Il a sans cesse devant les yeux, la nuit, le jour, à toute heure, des prisons, des gibets, des hommes pendus. Il ne dort plus, ne mange plus, n'a plus la tête à sa famille ni à ses affaires, et hier soir cette vision a failli le tuer.

« Il venait d'entrer dans son écurie pour soigner les bestiaux, lorsqu'il vit debout, près de son cheval, le docteur Hughes, vêtu de ses mêmes habits noirs qu'il portait avant de quitter notre planète, et paraissant jouir d'une excellente santé. Le pauvre boucher jeta un cri perçant, un hurlement de l'autre monde, et tomba à la renverse.

« On accourut, on le releva ; son œil était hagard, sa face livide, ses lèvres tremblantes, et d'une voix pantelante, il demanda, dès

qu'il reprit connaissance, si le docteur Hughes était encore là. Il venait de le voir, disait-il, et, s'il n'était plus dans l'écurie, il ne pouvait être loin. Ce fut avec toutes les peines du monde qu'on le calma et qu'on l'entraîna dans sa maison. La vision le poursuit toujours, et aux dernières nouvelles encore, il était dans un état d'agitation que rien ne pouvait apaiser.

« Mais voici qui est plus curieux encore. Le boucher n'est pas le seul à qui le docteur Hughes ait apparu depuis sa mort. Le surlendemain de l'exécution, tous les détenus l'ont vu, de leurs yeux vu, entrer dans la prison et parcourir les corridors. Il avait l'air parfaitement naturel : il était habillé de noir comme sur l'échafaud ; il passait souvent sa main autour de son cou, et en même temps laissait échapper de sa bouche un son guttural qui sifflait entre ses dents. Il a monté les escaliers qui conduisent à sa cellule, y est entré, s'est assis, et s'est mis à écrire des vers. Voilà ce qu'ont raconté les détenus, et rien au monde ne leur aurait persuadé qu'ils avaient été le jouet d'une illusion. »

Ce fait ne laisse pas d'avoir son côté instructif par les paroles du patient ; il est vrai quant au sujet principal ; mais comme celui-ci a cru devoir, dans sa dernière allocution, parler du *Spiritualisme* ou *Spiritisme*, le narrateur a trouvé bon d'enrichir son récit d'apparitions, qui n'ont existé qu'au bout de sa plume, sauf la première, celle au boucher, qui paraît être réelle.

- *Tom l'aveugle* n'est pas un conte de revenant, mais un phénomène d'intelligence inouï. Tom est un jeune nègre de dix-sept ans, aveugle de naissance, soi-disant doué d'un instinct musical merveilleux. Le *Harpers Weekly*, journal illustré de New-York, lui consacre un long article dont nous extrayons les passages suivants :

« Il n'avait pas deux ans qu'il traduisait par le chant tout ce qui frappait son oreille, et telle était la justesse et la facilité avec lesquelles il saisissait un motif, qu'en entendant les premières notes d'un chant il pouvait exécuter sa partie. Bientôt il commença à accompagner en faisant les seconds, bien qu'il n'en eût jamais entendu, mais un instinct de nature lui révélait que quelque chose de semblable devait se chanter.

« A l'âge de quatre ans il entendit pour la première fois un piano. A l'arrivée de l'instrument, il était, selon son habitude, à s'amuser dans la cour ; la première vibration des touches l'attira au parloir (le salon). On lui permit de promener ses doigts sur les touches simplement pour satisfaire sa curiosité, et ne pas lui refuser l'inno-

cent plaisir de faire un peu de bruit. Une fois, de minuit au jour, il put rester au parloir où il avait su pénétrer. Le piano n'avait pas été fermé, et les jeunes demoiselles de la maison furent réveillées par les sons de l'instrument. A leur grand étonnement, elles entendirent Tom jouant un de leurs morceaux, et le matin elles le trouvèrent encore au piano. On lui permit alors de jouer autant qu'il lui plairait ; il fit des progrès si rapides et si étonnants que le piano devint l'écho de tout ce qu'il entendit. Il développa ainsi de nouvelles et prodigieuses facultés, inconnues jusqu'alors au monde musical, et dont il semble que Dieu ait réservé le monopole à Tom. Il avait moins de cinq ans lorsque, après un orage, il en fit un qu'il intitula : *Ce que me disent le vent, le tonnerre et la pluie*.

« Soixante-dix professeurs de musique, à Philadelphie, ont spontanément revêtu de leur signature une déclaration qui se termine ainsi : « En fait, sous toute forme d'examen musical, exécution, composition et improvisation, il a montré une puissance et une capacité qui le classent parmi les plus étonnants phénomènes dont l'histoire de la musique ait gardé le souvenir. Les soussignés pensent qu'il est impossible d'expliquer ces prodigieux résultats par aucune des hypothèses que peuvent fournir les lois de l'art ou de la science.

« Aujourd'hui il joue la plus difficile musique des grands auteurs avec une délicatesse de touche, une puissance et une expression qui ont été rarement entendues. C'est au printemps prochain qu'il doit se rendre en Europe. »

Voici l'explication donnée à ce sujet par l'intermédiaire de M. Morin, médium, dans une réunion spirite de Paris, chez la princesse O… le 13 mars 1866, et à laquelle nous assistions. Elle peut servir de guide dans tous les cas analogues.

« Ne vous hâtez pas trop de croire à la venue du fameux musicien noir aveugle ; ses aptitudes musicales sont trop exaltées par les grands colporteurs de nouvelles, qui ne sont pas avares de faits imaginaires destinés à satisfaire la curiosité des abonnés. Il faut vous défier beaucoup des reproductions, et surtout des emprunts réels ou supposés que font vos journalistes à leurs confrères d'outre-mer. Bien des ballons d'essai sont lancés dans le but de faire tomber les Spirites dans le panneau, et l'espoir d'entraîner le Spiritisme et ses adeptes dans le domaine du ridicule. Tenez-vous donc sur vos gardes, et ne commentez jamais un fait sans, au préalable, vous être bien renseignés, et sans avoir demandé l'opinion de vos guides.

« Vous ne pouvez vous imaginer toutes les ruses employées par les

grands pourfendeurs des idées nouvelles, pour arriver à surprendre une bévue, une faute, une absurdité palpable, commise par les Esprits ou leurs trop confiants prosélytes. De tous côtés les *pièges à Spirites* sont tendus ; tous les jours on y apporte des perfectionnements ; petits et grands sont à l'affût, et le jour où ils pourraient prendre le chef en défaut, les mains dans le sac au ridicule, serait le plus beau de leur vie. Ils ont une telle confiance en eux, qu'ils s'en réjouissent par anticipation ; mais il est un vieux proverbe qui dit : « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ; » or, le Spiritisme, leur bête noire, est encore debout, et pourrait bien leur faire user leurs chaussures avant de se laisser atteindre. C'est la tête basse qu'ils viendront un jour brûler l'encens devant l'autel de la vérité qui, dans un temps prochain, sera reconnue par tout le monde.

« En vous conseillant de vous tenir sur la réserve, je ne prétends pas que les faits et gestes attribués à cet aveugle soient impossibles, mais il ne faut pas croire à celui-ci avant de l'avoir vu, et surtout entendu. »

EBELMANN.

Un tel prodige, même en faisant une large part à l'exagération, serait le plus éloquent plaidoyer en faveur de la réhabilitation de la race nègre, dans un pays où le préjugé de la couleur est si enraciné ; et s'il ne peut être expliqué par les lois connues de la science, il le serait de la manière la plus claire et la plus rationnelle par celle de la réincarnation, non d'un noir dans un noir, mais d'un blanc dans un noir, car une faculté instinctive si précoce ne pourrait être que le souvenir intuitif de connaissances acquises dans une existence antérieure.

Mais alors, dira-t-on, ce serait une déchéance de l'Esprit de passer de la race blanche dans la race nègre ? Déchéance de position sociale, sans doute, ce qui se voit tous les jours, quand, de riche on renaît pauvre, ou de maître serviteur, mais non rétrogradation de l'Esprit, puisqu'il aurait conservé ses aptitudes et son acquis. Cette position serait pour lui une épreuve ou une expiation ; peut-être aussi une mission, afin de prouver que cette race n'est pas vouée par la nature à une infériorité absolue. Nous raisonnons ici dans l'hypothèse de la réalité du fait, et pour les cas analogues qui pourraient se présenter.

Les deux faits suivants sont de même fabrique, et n'ont pas besoin d'autre commentaire que ce qui vient d'être dit. Le premier, rapporté par le *Soleil* du 19 juillet, est censé d'origine américaine ; le second, tiré de l'*Evènement* du mois d'avril, est du cru parisien. Ce sont incontestablement les Spirites qui se montreront les incrédules les

plus endurcis ; quant aux autres, la curiosité pourrait bien en porter plus d'un à connaître la chose qu'on dit produire tant de merveilles.

« Les Esprits frappeurs et autres semblent élire domicile à Taunton, et avoir choisi, pour théâtre de leurs exploits, la maison d'un malheureux docteur de cette ville. La cave, les corridors, les chambres, la cuisine et jusqu'au grenier du praticien sont hantés nuitamment par les ombres de tous ceux qu'il a envoyés dans un monde meilleur. Ce sont des cris, des plaintes, des imprécations, des ironies sanglantes, selon l'esprit des ombres, qui n'ont quelquefois pas l'ombre d'esprit.

- Ta dernière potion m'a tué, dit une voix caverneuse.

- Allopathe, s'écrie une voix plus jeune, tu ne vaux même pas un homéopathe.

- Je suis ta deux cent quatre-vingt-dix-neuvième victime, la dernière de toutes, psalmodie une autre apparition. Tâche au moins de faire une croix quand tu seras à la trois centième.

« Et ainsi de suite. La vie de l'infortuné docteur n'est plus soutenable. »

L'autre anecdote est aussi spirituelle :

« C'est dimanche soir, pendant cet orage épouvantable dont les journaux d'hier ont énuméré les ravages. Une calèche descendait à travers la pluie et les éclairs l'avenue de Neuilly ; dedans, se trouvaient quatre personnes ; elles avaient dîné ensemble dans une très aimable et très hospitalière maison, près du parc de Neuilly, et égayés par cette soirée agréable, les quatre voyageurs, insoucieux de l'orage, se livraient à une causerie un peu légère.

« On parlait des femmes, on en médisait, on les calomniait même quelque peu. Le nom d'une jeune personne fut mis sur le tapis, et quelqu'un émit des doutes sur la nationalité de la victime, insinuant qu'assurément ce n'est pas à Nanterre qu'elle a vu le jour.

« Tout à coup, un coup de tonnerre fait frissonner les portières, un éclair illumine toute la voiture et la pluie fouette les vitres à les briser. A la lueur de la foudre, les quatre voyageurs *virent* alors, debout, devant eux, dans la voiture, un cinquième voyageur, ou plutôt une voyageuse - c'était une femme, vêtue de blanc, un spectre, un ange. L'apparition s'évanouit avec l'éclair, puis comme si le fantôme eût voulu protester contre la calomnie qu'on dirigeait contre la jeune personne absente, une pluie de fleurs d'oranger tomba sur les quatre compagnons de route et les couvrit d'une neige embaumée.

« Il y avait, à la vérité, un médium parmi les quatre voyageurs.

« Rien ne vous force d'ajouter foi à cette histoire invraisemblable,

et je n'en crois pas, pour ma part, un traître mot. C'est un des quatre voyageurs qui me la raconte et me l'affirme. Elle m'a paru originale, voilà tout ! »

Cheveux blanchis sous l'impression d'un rêve.

On lit dans le *Petit Journal* du 14 mai 1866 :

M. Émile Gaboriau, commentant le fait attribué à ce mari qui aurait assassiné sa femme en rêvant, raconte dans le *Pays* le dramatique épisode qu'on va lire :

« Mais voici qui est plus fort, et je dois dire que j'ajoute foi à ce fait dont l'authenticité m'a été affirmée sous serment par le héros en personne.

« Ce héros, mon camarade de collège, est un ingénieur d'une trentaine d'années, homme d'esprit et de talent, d'un caractère méthodique, d'un tempérament froid.

« Comme il parcourait la Bretagne il y a deux ans, il se trouva passer la nuit dans une auberge isolée, à quelques centaines de mètres d'une mine qu'il se proposait de visiter le lendemain.

« Il était las ; il se mit au lit de bonne heure et ne tarda pas à s'endormir.

« Bientôt il rêva. On venait de le mettre à la tête de l'exploitation de cette mine voisine.

« Il surveillait les ouvriers, lorsque arriva le propriétaire.

« Cet homme, brutal et mal élevé, lui reprocha de rester au dehors les bras croisés pendant qu'il devrait être à l'intérieur occupé à en tracer le plan.

« - C'est bien ! je descends, répondit le jeune ingénieur.

« Il descendit en effet, parcourut les galeries et en leva un croquis.

« Cette besogne terminée, il se plaça dans le panier qui devait le ramener au jour. Un câble énorme servait à hisser ce panier.

« La mine étant extraordinairement profonde, l'ingénieur calcula que l'ascension durerait bien un quart d'heure, aussi s'installa-t-il le plus commodément qu'il put.

« Il remontait depuis deux ou trois minutes déjà lorsque, levant les yeux par hasard, il crut voir que le câble auquel se trouvait suspendue sa vie était coupé à quelques pieds au-dessus de sa tête, trop haut pour qu'il pût atteindre la rupture.

« Tout d'abord son effroi fut tel qu'il faillit s'évanouir. Puis il essaya de se remettre, de se rassurer. Ne se trompait-il pas, n'avait-il pas mal vu ? Il eut besoin de faire un énergique appel à tout son courage pour oser regarder de nouveau.

« Non, il ne s'était pas trompé. Le câble avait été déchiré par quelque éclat de rocher, et lentement, mais visiblement, il se détortillait. Il n'était pas à cet endroit plus gros que le pouce.

« L'infortuné se sentit perdu. Un froid mortel le glaça jusque dans les moelles. Il voulut crier, impossible. D'ailleurs, à quoi bon ? il était à moitié route maintenant.

« Dans le fond, à une profondeur vertigineuse, il apercevait, moins brillantes que des vers luisants dans l'herbe, les lampes des ouvriers.

« En haut, l'ouverture du puits lui apparaissait si rétrécie qu'elle semblait n'avoir pas le diamètre du goulot d'une bouteille.

« Et il montait toujours, et un à un les fils de chanvre craquaient.

« Et nul moyen d'éviter la chute horrible, car, il le voyait, il le sentait bien, le câble serait rompu bien avant que le panier eût atteint le haut.

« Telle était son angoisse mortelle, qu'il eut l'idée d'abréger le supplice en se précipitant.

« Il hésitait, quand le panier arriva à fleur du sol. Il était sauvé. C'est en poussant un cri formidable qu'il sauta à terre.

« Ce cri l'éveilla. L'horrible aventure n'était qu'un songe. Mais il était dans un état affreux, baigné de sueur, respirant à peine, incapable du moindre mouvement.

« Enfin, il put sonner et on vint à son secours. Mais les gens de l'auberge refusaient presque de le reconnaître. Ses cheveux noirs étaient devenus gris.

« Sur le pied de son lit se trouvait, esquissé par lui, le plan de cette mine qu'il ne connaissait pas. Ce plan était merveilleux d'exactitude. »

Nous n'avons d'autre garant de l'authenticité de ce fait que le récit ci-dessus ; sans rien préjuger à ce sujet, nous dirons que tout ce qu'il relate est dans les choses possibles. Le plan de la mine, tracé par l'ingénieur pendant son sommeil, n'est pas plus surprenant que les travaux qu'exécutent certains somnambules.

Pour le faire exact, il a dû voir ; puisqu'il n'a pu voir par les yeux du corps, il a vu par ceux de l'âme ; pendant son sommeil, son Es-

prit a exploré la mine : le plan en est la preuve matérielle. Quant au danger, il est évident qu'il n'y a rien eu de réel ; ce n'était donc qu'un cauchemar. Ce qui est plus singulier, c'est que, sous l'impression d'un danger imaginaire, ses cheveux aient pu blanchir.

Ce phénomène s'explique par les liens fluidiques qui transmettent au corps les impressions de l'âme, alors que celle-ci en est éloignée. L'âme ne se rendait pas compte de cette séparation ; son corps périsprital lui faisait l'effet de son corps matériel, ainsi que cela arrive souvent après la mort chez certains Esprits qui se croient encore vivants, et se figurent vaquer à leurs occupations habituelles. L'Esprit de l'ingénieur, quoique vivant, se trouvait dans une situation analogue ; tout était aussi réel dans sa pensée que s'il avait eu son corps de chair et d'os. De là le sentiment de frayeur qu'il a éprouvé en se voyant prêt à être précipité dans l'abîme.

D'où est venue cette image fantastique ? Il a créé lui-même, par sa pensée, un tableau fluidique, une scène dont il était l'acteur, exactement comme madame Cantianille et la sœur Elmérich dont nous avons parlé dans le précédent numéro, p. 240. La différence provient de la nature des préoccupations habituelles. L'ingénieur pensait naturellement aux mines, tandis que madame Cantianille, dans son couvent, pensait à l'enfer. Elle se croyait sans doute en état de péché mortel pour quelque infraction à la règle commise à l'instigation des démons ; elle s'en exagérait les conséquences et se voyait déjà en leur pouvoir, ces paroles : « Je n'ai que trop bien réussi à mériter leur confiance, » prouvent que sa conscience n'était pas tranquille. Du reste, la peinture qu'elle fait de l'enfer a quelque chose de séduisant pour certaines personnes, puisque ceux qui consentent à blasphémer Dieu, à louer le diable, et qui ont le courage de braver la peur des flammes, en sont récompensés par des jouissances tout à fait mondaines. On a pu remarquer, dans ce tableau, un reflet des épreuves maçonniques, qu'on lui avait sans doute montrées comme le vestibule de l'enfer. Quant à la sœur Elmérich, ses préoccupations sont plus douces ; elle se complaît dans la béatitude et dans la vénération des choses saintes ; aussi ses visions en sont-elles la reproduction.

Dans la vision de l'ingénieur, il y a donc deux parties distinctes : l'une réelle et positive, constatée par l'exactitude du plan de la mine ; l'autre purement fantastique : celle du danger qu'il a couru. Celle-ci est peut-être l'effet du souvenir d'un accident réel de cette nature dont il aurait été victime dans sa précédente existence. Elle a pu être provoquée comme avertissement d'avoir à prendre les précau-

tions voulues. Étant chargé de la direction de la mine, après une semblable alerte, il n'aura eu garde de négliger les mesures de prudence.

Voici un exemple de l'impression qu'on peut conserver des sensations éprouvées dans une autre existence. Nous ne savons si nous l'avons déjà cité quelque part ; n'ayant pas le temps de le rechercher, nous le rappelons, au risque de faire une répétition, parce qu'il vient à l'appui de ce que nous venons de dire.

Une dame de notre connaissance personnelle avait été élevée dans un pensionnat de Rouen. Lorsque les élèves sortaient pour aller soit à l'église, soit à la promenade, à un certain endroit de la rue elle était prise d'un saisissement et d'une appréhension extraordinaires ; il lui semblait qu'elle allait être précipitée dans un gouffre ; et cela s'est renouvelé chaque fois qu'elle passait en cet endroit, et tout le temps qu'elle fut dans cette pension. Elle avait quitté Rouen depuis plus de vingt ans, et y étant retournée il y a peu d'années, elle eut la curiosité d'aller revoir la maison qu'elle avait habitée, et en passant par la même rue, elle éprouva la même sensation. Plus tard, cette dame était devenue Spirite, ce fait lui revenant en mémoire, elle en demanda l'explication, et il lui fut répondu que, jadis, en cet endroit, se trouvaient des remparts avec de profonds fossés remplis d'eau ; qu'elle faisait partie d'une troupe de femmes qui concoururent à la défense de la ville contre les Anglais, et que toutes furent précipitées dans ces fossés où elles périrent. Ce fait est rapporté dans l'histoire de Rouen.

Ainsi, après plusieurs siècles, la terrible impression de cette catastrophe ne s'était pas encore effacée de son Esprit. Si elle n'avait plus le même corps charnel, elle avait toujours le même corps fluidique ou périsprital qui avait reçu la première impression, et réagissait sur son corps actuel. Un rêve aurait donc pu lui en retracer l'image, et produire une émotion semblable à celle de l'ingénieur.

Que de choses nous explique le grand principe de la perpétuité de l'Esprit, et du lien qui unit l'Esprit à la matière ! Jamais, peut-être, les journaux, tout en niant le Spiritisme, n'ont rapporté autant de faits à l'appui des vérités qu'il proclame.

VARIÉTÉS

Médiumnité voyante chez les enfants.

Un de nos correspondants nous écrit de Caen :

« J'étais dernièrement à l'hôtel Saint-Pierre, à Caen ; je prenais

un verre de bière en lisant un journal. La petite fille de la maison, je crois, de quatre ans environ, était assise sur un escalier et mangeait des cerises. Elle ne s'apercevait pas que je la voyais et paraissait tout entière à une conversation avec des êtres invisibles auxquels elle offrait des cerises ; tout l'indiquait ; sa physionomie, ses gestes, les inflexions de sa voix. Tantôt elle se retournait brusquement en disant : Toi, tu n'en auras pas ; tu n'es pas gentille. - Voici pour toi, disait-elle à une autre. - Qu'est-ce que tu me jettes donc ? disait-elle à une troisième. On l'eût dit entourée d'autres enfants ; tantôt elle se levait, tendait les mains en offrant ce qu'elle avait ; tantôt ses yeux suivaient des objets invisibles pour moi, qui l'attristaient ou la faisaient rire aux éclats. Cette petite scène dura plus d'une demi-heure, et l'entretien ne cessa que lorsque l'enfant s'aperçut que je l'observais. Je sais que souvent les enfants s'amusent à des *apartés* de ce genre, mais ici c'était tout différent ; la figure et les manières reflétaient des impressions réelles qui n'étaient pas celles d'un jeu joué. Je pensais que c'était sans doute un médium voyant en herbe, et me disais que si toutes les mères de famille étaient initiées aux lois du Spiritisme, elles y puiseraient de nombreux cas d'observations, et s'expliqueraient bien des faits qui passent inaperçus, et dont la connaissance leur serait utile pour la direction de leurs enfants. »

Il est fâcheux que notre correspondant n'ait pas eu l'idée de questionner cette petite fille sur les personnes avec lesquelles elle causait ; il aurait pu s'assurer si cette conversation avait réellement lieu avec des êtres invisibles ; et dans ce cas, il aurait pu en ressortir une instruction d'autant plus importante que notre correspondant étant un Spirite très éclairé pouvait diriger utilement ces questions. Quoi qu'il en soit, beaucoup d'autres faits prouvent que la médiumnité voyante est très commune, si même elle n'est générale chez les enfants, et cela est providentiel ; au sortir de la vie spirituelle, les guides de l'enfant, viennent le conduire au port d'embarquement pour le monde terrestre, comme ils viennent le chercher à son retour. Ils se montrent à lui dans les premiers temps, afin qu'il n'y ait pas transition trop brusque ; puis ils s'effacent peu à peu, à mesure que l'enfant grandissant peut agir en vertu de son libre arbitre. Ils le laissent alors à ses propres forces en disparaissant à ses yeux, mais sans le perdre de vue. La petite fille en question, au lieu d'être, comme le pense notre correspondant, un médium voyant en herbe, pourrait bien en être un sur son déclin, et ne plus jouir de cette faculté le reste de sa vie. (Voy. Revue de février 1865, page 42 : *des Esprits instructeurs de l'enfance*.)

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1866.

Les temps sont arrivés.

Les temps marqués par Dieu sont arrivés, nous dit-on de toutes part, où de grands événements vont s'accomplir pour la régénération de l'humanité. Dans quel sens faut-il entendre ces paroles prophétiques ? Pour les incrédules, elles n'ont aucune importance ; à leurs yeux, ce n'est que l'expression d'une croyance puérile sans fondement ; pour le plus grand nombre des croyants, elles ont quelque chose de mystique et de surnaturel qui leur semble être l'avant-coureur du bouleversement des lois de la nature. Ces deux interprétations sont également erronées : la première en ce qu'elle implique la négation de la Providence, et que les faits accomplis prouvent la vérité de ces paroles ; la seconde, en ce que celles-ci n'annoncent pas la perturbation des lois de la nature, mais leur accomplissement. Cherchons-en donc le sens le plus rationnel.

Tout est harmonie dans l'œuvre de la création, tout révèle une prévoyance qui ne se dément ni dans les plus petites choses ni dans les plus grandes ; nous devons donc d'abord écarter toute idée de caprice inconciliable avec la sagesse divine ; en second lieu, si notre époque est marquée pour l'accomplissement de certaines choses, c'est qu'elles ont leur raison d'être dans la marche générale de l'ensemble.

Ceci posé, nous dirons que notre globe, comme tout ce qui existe, est soumis à la loi du progrès. Il progresse physiquement par la transformation des éléments qui le composent, et moralement par l'épuration des Esprits incarnés et désincarnés qui le peuplent. Ces deux progrès se suivent et marchent parallèlement, car la perfection de l'habitation est en rapport avec celle de l'habitant. Physiquement, le globe a subi des transformations, constatées par la science, et qui

l'ont successivement rendu habitable par des êtres de plus en plus perfectionnés ; moralement, l'humanité progresse par le développement de l'intelligence, du sens moral et l'adoucissement des mœurs. En même temps que l'amélioration du globe s'opère sous l'empire des forces matérielles, les hommes y concourent par les efforts de leur intelligence ; ils assainissent les contrées insalubres, rendent les communications plus faciles et la terre plus productive.

Ce double progrès s'accomplit de deux manières : l'une lente, graduelle et insensible ; l'autre par des changements plus brusques, à chacun desquels s'opère un mouvement ascensionnel plus rapide qui marque, par des caractères tranchés, les périodes progressives de l'humanité. Ces mouvements, subordonnés *dans les détails* au libre arbitre des hommes, sont en quelque sorte fatals dans leur ensemble, parce qu'ils sont soumis à des lois, comme ceux qui s'opèrent dans la germination, la croissance et la maturité des plantes, attendu que le but de l'humanité est le progrès, nonobstant la marche retardataire de quelques individualités ; c'est pourquoi le mouvement progressif est quelquefois partiel, c'est-à-dire borné à une race ou à une nation, d'autres fois général. Le progrès de l'humanité s'effectue donc en vertu d'une loi ; or, comme toutes les lois de la nature sont l'œuvre éternelle de la sagesse et de la prescience divines, tout ce qui est l'effet de ces lois est le résultat de la volonté de Dieu, non d'une volonté accidentelle et capricieuse, mais d'une volonté immuable. Lors donc que l'humanité est mûre pour franchir un degré, on peut dire que les temps marqués par Dieu sont arrivés, comme on peut dire aussi qu'en telle saison ils sont arrivés pour la maturité des fruits et la récolte.

De ce que le mouvement progressif de l'humanité est inévitable, parce qu'il est dans la nature, il ne s'ensuit pas que Dieu y soit indifférent, et qu'après avoir établi des lois, il soit rentré dans l'inaction, laissant les choses aller toutes seules. Ses lois sont éternelles et immuables, sans doute, mais parce que sa volonté elle-même est éternelle et constante, et que sa pensée anime toutes choses sans interruption ; sa pensée qui pénètre tout, est la force intelligente et permanente qui maintient tout dans l'harmonie ; que cette pensée cessât un seul instant d'agir, et l'univers serait comme une horloge sans balancier régulateur. Dieu veille donc incessamment à l'exécution de ses lois, et les Esprits qui peuplent l'espace sont ses ministres chargés des détails, selon les attributions afférentes à leur degré d'avancement.

L'univers est à la fois un mécanisme incommensurable conduit par un nombre non moins incommensurable d'intelligences, un immense gouvernement où chaque être intelligent a sa part d'action sous l'œil du souverain Maître, dont la volonté *unique* maintient partout *l'unité*. Sous l'empire de cette vaste puissance régulatrice tout se meut, tout fonctionne dans un ordre parfait ; ce qui nous semble des perturbations sont les mouvements partiels et isolés qui ne nous paraissent irréguliers que parce que notre vue est circonscrite. Si nous pouvions en embrasser l'ensemble, nous verrions que ces irrégularités ne sont qu'apparentes et qu'elles s'harmonisent dans le tout.

La prévision des mouvements progressifs de l'humanité n'a rien de surprenant chez des êtres dématérialisés qui voient le but où tendent toutes choses, dont quelques-uns possèdent la pensée directe de Dieu, et qui jugent, aux mouvements partiels, le temps auquel pourra s'accomplir un mouvement général, comme on juge d'avance le temps qu'il faut à un arbre pour porter des fruits, comme les astronomes calculent l'époque d'un phénomène astronomique par le temps qu'il faut à un astre pour accomplir sa révolution.

Mais tous ceux qui annoncent ces phénomènes, les auteurs d'almanachs qui prédisent les éclipses et les marées, ne sont certes pas en état de faire eux-mêmes les calculs nécessaires ; ils ne sont que des échos ; ainsi en est-il des Esprits secondaires dont la vue est bornée, et qui ne font que répéter ce qu'*il a plu* aux Esprits supérieurs de leur révéler.

L'humanité a accompli jusqu'à ce jour d'incontestables progrès ; les hommes, par leur intelligence, sont arrivés à des résultats qu'ils n'avaient jamais atteints sous le rapport des sciences, des arts et du bien-être matériel ; il leur en reste encore un immense à accomplir : c'est de faire régner entre eux la charité, la fraternité et la solidarité, pour assurer leur bien-être moral. Ils ne le pouvaient ni avec leurs croyances, ni avec leurs institutions surannées, restes d'un autre âge, bonnes à une certaine époque, suffisantes pour un état transitoire, mais qui, ayant donné ce qu'elles comportaient, seraient un point d'arrêt aujourd'hui. Tel un enfant est stimulé par des mobiles, impuissants quand vient l'âge mûr. Ce n'est plus seulement le développement de l'intelligence qu'il faut aux hommes, c'est l'élévation du sentiment, et pour cela il faut détruire tout ce qui pouvait surexciter en eux l'égoïsme et l'orgueil.

Telle est la période où ils vont entrer désormais, et qui marquera une des phases principales de l'humanité. Cette phase qui s'élabore

en ce moment est le complément nécessaire de l'état précédent, comme l'âge viril est le complément de la jeunesse ; elle pouvait donc être prévue et prédite d'avance, et c'est pour cela qu'on dit que les temps marqués par Dieu sont arrivés.

En ce temps-ci, il ne s'agit pas d'un changement partiel, d'une rénovation bornée à une contrée, à un peuple, à une race ; c'est un mouvement universel qui s'opère dans le sens du *progrès moral*. Un nouvel ordre de choses tend à s'établir, et les hommes qui y sont le plus opposés y travaillent à leur insu ; la génération future, débarrassée des scories du vieux monde et formée d'éléments plus épurés, se trouvera animée d'idées et de sentiments tout autres que la génération présente qui s'en va à pas de géant. Le vieux monde sera mort, et vivra dans l'histoire comme aujourd'hui les temps du moyen âge avec leurs coutumes barbares et leurs croyances superstitieuses.

Du reste, chacun sait que l'ordre de choses actuel laisse à désirer ; après avoir, en quelque sorte, épuisé le bien-être matériel qui est le produit de l'intelligence, on arrive à comprendre que le complément de ce bien-être ne peut être que dans le développement moral. Plus on avance, plus on sent ce qui manque, sans cependant pouvoir encore le définir clairement : c'est l'effet du travail intime qui s'opère pour la régénération ; on a des désirs, des aspirations qui sont comme le pressentiment d'un état meilleur.

Mais un changement aussi radical que celui qui s'élabore ne peut s'accomplir sans commotion ; il y a lutte inévitable entre les idées, et qui dit lutte, dit alternative de succès et de revers ; cependant, comme les idées nouvelles sont celles du progrès et que le progrès est dans les lois de la nature, elles ne peuvent manquer de l'emporter sur les idées rétrogrades. De ce conflit naîtront forcément des perturbations temporaires, jusqu'à ce que le terrain soit déblayé des obstacles qui s'opposent à l'érection du nouvel édifice social. C'est donc de la lutte des idées que surgiront les graves événements annoncés, et non de cataclysmes, ou catastrophes purement matérielles. Les cataclysmes généraux étaient la conséquence de l'état de formation de la terre ; aujourd'hui ce ne sont plus les entrailles du globe qui s'agitent, ce sont celles de l'humanité.

L'humanité est un être collectif en qui s'opèrent les mêmes révolutions morales que dans chaque être individuel, avec cette différence que les unes s'accomplissent d'année en année, et les autres de siècle en siècle. Qu'on la suive dans ses évolutions à travers les temps, et l'on verra la vie des diverses races marquée par des pério-

des qui donnent à chaque époque une physionomie particulière.

A côté des mouvements partiels, il y a un mouvement général qui donne l'impulsion à l'humanité tout entière ; mais le progrès de chaque partie de l'ensemble est relatif à son degré d'avancement. Telle serait une famille composée de plusieurs enfants dont le plus jeune est au berceau et l'aîné âgé de dix ans, par exemple. Dans dix ans, l'aîné en aura vingt et sera un homme ; le plus jeune en aura dix et, quoique plus avancé, sera encore un enfant ; mais à son tour il deviendra un homme. Ainsi en est-il des différentes fractions de l'humanité ; les plus arriérées avancent, mais ne sauraient d'un bond atteindre le niveau des plus avancées.

L'humanité, devenue adulte, a de nouveaux besoins, des aspirations plus larges, plus élevées ; elle comprend le vide des idées dont elle a été bercée, l'insuffisance de ses institutions pour son bonheur ; elle ne trouve plus dans l'état des choses les satisfactions légitimes auxquelles elle se sent appelée ; c'est pourquoi elle secoue ses langes, et s'élance, poussée par une force irrésistible, vers des rivages inconnus, à la découverte de nouveaux horizons moins bornés. Et c'est au moment où elle se trouve trop à l'étroit dans sa sphère matérielle, où la vie intellectuelle déborde, où le sentiment de la spiritualité s'épanouit, que des hommes, de prétendus philosophes, espèrent combler le vide par les doctrines du néantisme et du matérialisme ! Étrange aberration ! Ces mêmes hommes qui prétendent la pousser en avant, s'efforcent de la circonscrire dans le cercle étroit de la matière d'où elle aspire à sortir ; ils lui ferment l'aspect de la vie infinie, et lui disent, en lui montrant la tombe : *Nec plus ultrà !*

La marche progressive de l'humanité s'opère de deux manières, comme nous l'avons dit : l'une graduelle, lente, insensible, si l'on considère les époques rapprochées, qui se traduit par des améliorations successives dans les mœurs, les lois, les usages, et ne s'aperçoit qu'à la longue, comme les changements que les courants d'eau apportent à la surface du globe ; l'autre, par un mouvement relativement brusque, rapide, semblable à celui d'un torrent rompant ses digues, qui lui fait franchir en quelques années l'espace qu'elle eût mis des siècles à parcourir. C'est alors un cataclysme moral qui engloutit en quelques instants les institutions du passé, et auquel succède un nouvel ordre de choses qui s'assied peu à peu, à mesure que le calme se rétablit, et devient définitif.

A celui qui vit assez longtemps pour embrasser les deux versants de la nouvelle phase, il semble qu'un monde nouveau soit sorti des

ruines de l'ancien ; le caractère, les mœurs, les usages, tout est changé ; c'est qu'en effet des hommes nouveaux, ou mieux régénérés, ont surgi ; les idées emportées par la génération qui s'éteint ont fait place à des idées nouvelles dans la génération qui s'élève.

C'est à l'une de ces périodes de transformation, ou, si l'on veut, de *croissance morale*, qu'est parvenue l'humanité. De l'adolescence elle passe à l'âge viril ; le passé ne peut plus suffire à ses nouvelles aspirations, à ses nouveaux besoins ; elle ne peut plus être conduite par les mêmes moyens ; elle ne se paye plus d'illusions et de prestiges : il faut à sa raison mûrie des aliments plus substantiels. Le présent est trop éphémère ; elle sent que sa destinée est plus vaste et que la vie corporelle est trop restreinte pour la renfermer tout entière ; c'est pourquoi elle plonge ses regards dans le passé et dans l'avenir afin d'y découvrir le mystère de son existence et d'y puiser une consolante sécurité.

Quiconque a médité sur le Spiritisme et ses conséquences, et ne le circonscrit pas dans la production de quelques phénomènes, comprend qu'il ouvre à l'humanité une voie nouvelle, et lui déroule les horizons de l'infini ; en l'initiant aux mystères du monde invisible, il lui montre son véritable rôle dans la création, rôle *perpétuellement actif*, aussi bien à l'état spirituel qu'a l'état corporel. L'homme ne marche plus en aveugle : il sait d'où il vient, où il va et pourquoi il est sur la terre. L'avenir se montre à lui dans sa réalité, dégagé des préjugés de l'ignorance et de la superstition ; ce n'est plus une vague espérance : c'est une vérité palpable, aussi certaine pour lui que la succession du jour et de la nuit. Il sait que son être n'est pas limité à quelques instants d'une existence dont la durée est soumise au caprice du hasard ; que la vie spirituelle n'est point interrompue par la mort ; qu'il a déjà vécu, qu'il revivra encore, et que de tout ce qu'il acquiert en perfection par le travail, rien n'est perdu ; il trouve dans ses existences antérieures la raison de ce qu'il est aujourd'hui, et de ce qu'il se fait aujourd'hui, il peut conclure ce qu'il sera un jour.

Avec la pensée que l'activité et la coopération individuelles à l'œuvre générale de la civilisation sont limitées à la vie présente, *que l'on n'a rien été et que l'on ne sera rien*, que fait à l'homme le progrès ultérieur de l'humanité ? Que lui importe qu'à l'avenir les peuples soient mieux gouvernés, plus heureux, plus éclairés, meilleurs les uns pour les autres ? Puisqu'il n'en doit retirer aucun fruit, ce progrès n'est-il pas perdu pour lui ? Que lui sert de travailler pour ceux qui viendront après lui, s'il ne doit jamais les connaître, si ce sont des

êtres nouveaux qui peu après rentreront eux-mêmes dans le néant ? Sous l'empire de la négation de l'avenir individuel, tout se rapetisse forcément aux mesquines proportions du moment et de la personnalité.

Mais, au contraire, quelle amplitude donne à la pensée de l'homme la *certitude* de la perpétuité de son être spirituel ! quelle force, quel courage n'y puise-t-il pas contre les vicissitudes de la vie matérielle ! Quoi de plus rationnel, de plus grandiose, de plus digne du Créateur que cette loi d'après laquelle la vie spirituelle et la vie corporelle ne sont que deux modes d'existence qui s'alternent pour l'accomplissement du progrès ! Quoi de plus juste et de plus consolant que l'idée des mêmes êtres progressant sans cesse, d'abord à travers les générations d'un même monde, et ensuite de monde en monde jusqu'à la perfection, sans solution de continuité ! Toutes les actions ont alors un but, car, en travaillant pour tous, on travaille pour soi, et réciproquement ; de sorte que ni le progrès individuel ni le progrès général ne sont jamais stériles ; il profite aux générations et aux individualités futures, qui ne sont autres que les générations et les individualités passées, arrivées à un plus haut degré d'avancement.

La vie spirituelle est la vie normale et éternelle de l'Esprit, et l'incarnation n'est qu'une forme temporaire de son existence. Sauf le vêtement extérieur, il y a donc identité entre les incarnés et les désincarnés ; ce sont les mêmes individualités sous deux aspects différents, appartenant tantôt au monde visible, tantôt au monde invisible, se retrouvant soit dans l'un, soit dans l'autre, concourant dans l'un et dans l'autre au même but, par des moyens appropriés à leur situation.

De cette loi découle celle de la perpétuité des rapports entre les êtres ; la mort ne les sépare point, et ne met point de terme à leurs relations sympathiques, ni à leurs devoirs réciproques. De là la *solidarité* de tous pour chacun, et de chacun pour tous ; de là aussi la *fraternité*. Les hommes ne vivront heureux sur la terre que lorsque ces deux sentiments seront entrés dans leurs cœurs et dans leurs mœurs, car alors ils y assujettiront leurs lois et leurs institutions. Ce sera là un des principaux résultats de la transformation qui s'opère.

Mais comment concilier les devoirs de la solidarité et de la fraternité avec la croyance que la mort rend à tout jamais les hommes étrangers les uns aux autres ? Par la loi de la perpétuité des rapports qui lient tous les êtres, le Spiritisme fonde ce double principe sur les lois mêmes de la nature ; il en fait non-seulement un devoir, mais une

nécessité. Par celle de la pluralité des existences, l'homme se rattache à ce qui s'est fait et à ce qui se fera, aux hommes du passé et à ceux de l'avenir ; il ne peut plus dire qu'il n'a plus rien de commun avec ceux qui meurent, puisque les uns et les autres se retrouvent sans cesse, dans ce monde et dans l'autre, pour gravir ensemble l'échelle du progrès et se prêter un mutuel appui. La fraternité n'est plus circonscrite à quelques individus que le hasard rassemble pendant la durée éphémère de la vie ; elle est perpétuelle comme la vie de l'Esprit, universelle comme l'humanité, qui constitue une grande famille dont tous les membres sont solidaires les uns des autres, *quelle que soit l'époque à laquelle ils ont vécu*.

Telles sont les idées qui ressortent du Spiritisme, et qu'il suscitera parmi tous les hommes, quand il sera universellement répandu, compris, enseigné et pratiqué. Avec le Spiritisme, la fraternité, synonyme de la charité prêchée par le Christ, n'est plus un vain mot ; elle a sa raison d'être. Du sentiment de la fraternité naît celui de la réciprocité et des devoirs sociaux, d'homme à homme, de peuple à peuple, de race à race ; de ces deux sentiments bien compris sortiront forcément les institutions les plus profitables au bien-être de tous.

La fraternité doit être la pierre angulaire du nouvel ordre social ; mais il n'y a pas de fraternité réelle, solide et effective si elle n'est appuyée sur une base inébranlable ; cette base c'est *la foi* ; non la foi en tels ou tels dogmes particuliers qui changent avec les temps et les peuples et se jettent la pierre, car en s'anathématisant ils entretiennent l'antagonisme ; mais la foi dans les principes fondamentaux que tout le monde peut accepter : *Dieu, l'âme, l'avenir*, LE PROGRÈS INDIVIDUEL INDÉFINI, LA PERPÉTUITÉ DES RAPPORTS ENTRE LES ÊTRES. Quand tous les hommes seront convaincus que Dieu est le même pour tous, que ce Dieu, souverainement juste et bon, ne peut rien vouloir d'injuste, que le mal vient des hommes et non de lui, ils se regarderont comme les enfants d'un même père et se tendront la main. C'est cette foi que donne le Spiritisme, et qui sera désormais le pivot sur lequel se mouvra le genre humain, quelles que soient leur manière de l'adorer et leurs croyances particulières, que le Spiritisme respecte, mais dont il n'a pas à s'occuper. De cette foi seule peut sortir le véritable progrès moral, parce que seule elle donne une sanction logique aux droits légitimes et aux devoirs ; sans elle, le droit est celui que donne la force ; le devoir, un code humain imposé par la contrainte. Sans elle, qu'est-ce que l'homme ? un peu de matière qui se dissout, un être éphémère qui ne fait que passer ; le génie

même n'est qu'une étincelle qui brille un instant pour s'éteindre à tout jamais ; il n'y a certes pas là de quoi le relever beaucoup à ses propres yeux. Avec une telle pensée, où sont réellement les droits et les devoirs ? quel est le but du progrès ? Seule, cette foi fait sentir à l'homme sa dignité par la perpétuité et la progression de son être, non dans un avenir mesquin et circonscrit à la personnalité, mais grandiose et splendide ; sa pense l'élève au-dessus de la terre ; il se sent grandir en songeant qu'il a son rôle dans l'univers, et que cet univers est son domaine qu'il pourra un jour parcourir, et que la mort ne fera pas de lui une nullité, ou un être inutile à lui-même et aux autres.

Le progrès intellectuel accompli jusqu'à ce jour dans les plus vastes proportions est un grand pas, et marque la première phase de l'humanité, mais seul il est impuissant à la régénérer ; tant que l'homme sera dominé par l'orgueil et l'égoïsme, il utilisera son intelligence et ses connaissances au profit de ses passions et de ses intérêts personnels ; c'est pourquoi il les applique au perfectionnement des moyens de nuire aux autres et de s'entre-détruire. Le progrès moral seul peut assurer le bonheur des hommes sur la terre en mettant un frein aux mauvaises passions ; seul, il peut faire régner entre eux la concorde, la paix, la fraternité. C'est lui qui abaissera les barrières des peuples, qui fera tomber les préjugés de caste, et taire les antagonismes de sectes, en apprenant aux hommes à se regarder comme des frères appelés à s'entraider et non à vivre aux dépens les uns des autres. C'est encore le progrès moral, secondé ici par le progrès de l'intelligence, qui confondra les hommes dans une même croyance, établie sur les vérités éternelles, non sujettes à discussion et par cela même acceptées par tous. L'unité de croyance sera le lien le plus paissant, le plus solide fondement de la fraternité universelle, brisée de tous temps par les antagonismes religieux qui divisent les peuples et les familles, qui font voir dans le prochain des ennemis qu'il faut fuir, combattre, exterminer, au lieu de frères qu'il faut aimer.

Un tel état de choses suppose un changement radical dans le sentiment des masses, un progrès général qui ne pouvait s'accomplir qu'en sortant du cercle des idées étroites et terre à terre qui fomentent l'égoïsme. A diverses époques, des hommes d'élite ont cherché à pousser l'humanité dans cette voie ; mais l'humanité, encore trop jeune, est restée sourde, et leurs enseignements ont été comme la bonne semence tombée sur la pierre. Aujourd'hui, elle est mûre pour porter ses regards plus haut qu'elle ne l'a fait, pour s'assimiler des idées

plus larges et comprendre ce qu'elle n'avait pas compris. La génération qui disparaît emportera avec elle ses préjugés et ses erreurs ; la génération qui s'élève, trempée à une source plus épurée, imbue d'idées plus saines, imprimera au monde le mouvement ascensionnel dans le sens du progrès moral qui doit marquer la nouvelle phase de l'humanité. Cette phase se révèle déjà par des signes non équivoques, par des tentatives de réformes utiles, par les idées grandes et généreuses qui se font jour et qui commencent à trouver des échos. C'est ainsi qu'on voit se fonder une foule d'institutions protectrices, civilisatrices et émancipatrices, sous l'impulsion et par l'initiative d'hommes évidemment prédestinés à l'œuvre de la régénération ; que les lois pénales s'imprègnent chaque jour d'un sentiment plus humain. Les préjugés de races s'affaiblissent, les peuples commencent à se regarder comme les membres d'une grande famille ; par l'uniformité et la facilité des moyens de transaction, ils suppriment les barrières qui les divisaient de toutes les parties du monde, ils se réunissent en comices universels pour les tournois pacifiques de l'intelligence. Mais il manque à ces réformes une base pour se développer, se compléter et se consolider, une prédisposition morale plus générale pour fructifier et se faire accepter des masses. Ce n'en est pas moins un signe caractéristique du temps, le prélude de ce qui s'accomplira sur une plus vaste échelle, à mesure que le terrain deviendra plus propice.

Un signe non moins caractéristique de la période où nous entrons, c'est la réaction évidente qui s'opère dans le sens des idées spiritualistes, une répulsion instinctive se manifeste contre les idées matérialistes dont les représentants deviennent moins nombreux ou moins absolus. L'esprit d'incrédulité qui s'était emparé des masses, ignorantes ou éclairées, et leur avait fait rejeter, avec la forme, le fond même de toute croyance, semble avoir été un sommeil au sortir duquel on éprouve le besoin de respirer un air plus vivifiant. Involontairement, où le vide s'est fait on cherche quelque chose, un point d'appui, une espérance.

Dans ce grand mouvement régénérateur, le Spiritisme a un rôle considérable, non le Spiritisme ridicule inventé par une critique railleuse, mais le Spiritisme philosophique, tel que le comprend quiconque se donne la peine de chercher l'amande sous l'écorce. Par les preuves qu'il apporte des vérités fondamentales, il comble le vide que l'incrédulité fait dans les idées et les croyances ; par la certitude qu'il donne d'un avenir conforme à la justice de Dieu, et que la raison la plus sévère peut admettre, il tempère les amertumes de la vie et

prévient les funestes effets du désespoir. En faisant connaître de nouvelles lois de la nature, il donne la clef de phénomènes incompris et de problèmes insolubles jusqu'à ce jour, et tue à la fois l'incrédulité et la superstition. Pour lui, il n'y a ni surnaturel ni merveilleux ; tout s'accomplit dans le monde en vertu de lois immuables. Loin de substituer un exclusivisme à un autre, il se pose en champion absolu de la liberté de conscience ; il combat le fanatisme sous toutes les formes, et le coupe dans sa racine en proclamant le salut pour tous les hommes de bien, et la possibilité, pour les plus imparfaits, d'arriver, par leurs efforts, l'expiation et la réparation, à la perfection qui seule conduit à la suprême félicité. Au lieu de décourager le faible, il l'encourage en lui montrant le but qu'il peut atteindre.

Il ne dit point : *Hors le Spiritisme point de salut*, mais avec le Christ : *Hors la charité point de salut*, principe d'union, de tolérance, qui ralliera les hommes dans un commun sentiment de fraternité, au lieu de les diviser en sectes ennemies. Par cet autre principe : *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité*, il détruit l'empire de la foi aveugle qui annihile la raison, de l'obéissance passive qui abrutit ; il émancipe l'intelligence de l'homme et relève son moral.

Conséquent avec lui-même, il ne s'impose pas ; il dit ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il donne, et attend qu'on vienne à lui librement, volontairement ; il veut être accepté par la raison et non par la force. Il respecte toutes les croyances sincères, et ne combat que l'incrédulité, l'égoïsme, l'orgueil et l'hypocrisie, qui sont les plaies de la société, et les obstacles les plus sérieux au progrès moral ; mais il ne lance l'anathème à personne, pas même à ses ennemis, parce qu'il est convaincu que la voie du bien est ouverte aux plus imparfaits, et que tôt ou tard ils y entreront.

Si l'on suppose la majorité des hommes imbus de ces sentiments, on peut aisément se figurer les modifications qu'ils apporteraient dans les relations sociales : charité, fraternité, bienveillance pour tous, tolérance pour toutes les croyances, telle sera leur devise. C'est le but auquel tend évidemment l'humanité, l'objet de ses aspirations, de ses désirs, sans qu'elle se rende bien compte des moyens de les réaliser ; elle essaye, elle tâtonne, mais elle est arrêtée par des résistances actives ou la force d'inertie des préjugés, des croyances stationnaires et réfractaires au progrès. Ce sont ces résistances qu'il faut vaincre, et ce sera l'œuvre de la nouvelle génération ; si l'on suit le cours actuel des choses, on reconnaîtra que tout semble prédestiné à

lui frayer la route ; elle aura pour elle la double puissance du nombre et des idées, et de plus l'expérience du passé.

La nouvelle génération marchera donc à la réalisation de toutes les idées humanitaires compatibles avec le degré d'avancement auquel elle sera parvenue. Le Spiritisme marchant au même but, et réalisant ses vues, ils se rencontreront sur le même terrain, non comme des concurrents, mais comme des auxiliaires se prêtant un mutuel appui. Les hommes de progrès trouveront dans les idées spirites un puissant levier, et le Spiritisme trouvera dans les hommes nouveaux des esprits tout disposés à l'accueillir. Dans cet état de choses, que pourront faire ceux qui voudraient se mettre à la traverse ?

Ce n'est pas le Spiritisme qui crée la rénovation sociale, c'est la maturité de l'humanité qui fait de cette rénovation une nécessité. Par sa puissance moralisatrice, par ses tendances progressives, par l'ampleur de ses vues, par la généralité des questions qu'il embrasse, le Spiritisme est, plus que toute autre doctrine, apte à seconder le mouvement régénérateur ; c'est pour cela qu'il en est contemporain ; il est venu au montent où il pouvait être utile, car pour lui aussi les temps sont arrivés ; plus tôt, il eût rencontré des obstacles insurmontables ; il eût inévitablement succombé, parce que les hommes, satisfaits de ce qu'ils avaient, n'éprouvaient pas encore le besoin de ce qu'il apporte. Aujourd'hui, né avec le mouvement des idées qui fermentent, il trouve le terrain préparé à le recevoir ; les esprits, las du doute et de l'incertitude, effrayés du gouffre que l'on creuse devant eux, l'accueillent comme une ancre de salut et une suprême consolation.

En disant que l'humanité est mûre pour la régénération, cela ne veut pas dire que tous les individus le soient au même degré, mais beaucoup ont, par intuition, le germe des idées nouvelles que les circonstances feront éclore ; alors ils se montreront plus avancés qu'on ne le supposait, et ils suivront avec empressement l'impulsion de la majorité.

Il y en a cependant qui sont foncièrement réfractaires, même parmi les plus intelligents, et qui assurément ne se rallieront jamais, du moins dans cette existence, les uns de bonne foi, par conviction ; les autres par intérêt. Ceux dont les intérêts matériels sont liés à l'état présent des choses, et qui ne sont pas assez avancés pour en faire abnégation, que le bien général touche moins que celui de leur personne, ne peuvent voir sans appréhension le moindre mouvement réformateur ; la vérité est pour eux une question secondaire, ou, pour mieux dire, la vérité est tout entière dans ce qui ne leur cause aucun trouble ; toutes les idées progressives sont à leurs yeux des idées subversives, c'est pourquoi ils leur vouent une haine implacable et leur font une guerre acharnée. Trop intelligents pour ne pas voir dans le

Spiritisme un auxiliaire de ces idées et les éléments de la transformation qu'ils redoutent parce qu'ils ne se sentent pas à sa hauteur, ils s'efforcent de l'abattre ; s'ils le jugeaient sans valeur et sans portée, ils ne s'en préoccuperaient pas. Nous l'avons déjà dit ailleurs : « Plus une idée est grande, plus elle rencontre d'adversaires, et l'on peut mesurer son importance à la violence des attaques dont elle est l'objet. »

Le nombre des retardataires est encore grand sans doute, mais que peuvent-ils contre le flot qui monte, sinon y jeter quelques pierres ? Ce flot, c'est la génération qui s'élève, tandis qu'eux disparaissent avec la génération qui s'en va chaque jour à grands pas. Jusque-là ils défendront le terrain pied à pied ; il y a donc une lutte inévitable, mais une lutte inégale, car c'est celle du passé décrépit qui tombe en lambeaux, contre l'avenir juvénile ; de la stagnation contre le progrès ; de la créature contre la volonté de Dieu, car les temps marqués par lui sont arrivés.

Nota. - Les réflexions qui précèdent sont le développement des instructions données par les Esprits sur le même sujet, dans un grand nombre de communications, soit à nous, soit à d'autres personnes. Celle que nous publions ci-après est le résumé de plusieurs entretiens que nous avons eus par l'intermédiaire de deux de nos médiums habitués en état de somnambulisme extatique, et qui, au réveil, ne conservent aucun souvenir. Nous avons coordonné méthodiquement les idées afin de leur donner plus de suite, en élaguant tous les détails et les accessoires superflus. Les pensées ont été très exactement reproduites, et les paroles sont aussi textuelles qu'il a été possible de les recueillir à l'audition.

Instruction des Esprits sur la régénération de l'humanité.

(Paris, avril 1866. Méd. M. M. et T., en somnambulisme.)

Les événements se précipitent avec rapidité, aussi ne vous disons-nous plus, comme autrefois : « Les temps sont proches » ; nous vous disons maintenant : « Les temps sont arrivés. »

Par ces mots n'entendez pas un nouveau déluge, ni un cataclysme, ni un bouleversement général. Des convulsions partielles du globe ont eu lieu à toutes les époques et se produisent encore, parce qu'elles tiennent à sa constitution, mais ce ne sont pas là les signes des temps.

Et cependant tout ce qui est prédit dans l'Évangile doit s'accomplir et s'accomplit en ce moment, ainsi que vous le reconnaîtrez plus

tard ; mais ne prenez les signes annoncés que comme des figures dont il faut saisir l'esprit et non la lettre. Toutes les *Écritures* renferment de grandes vérités sous le voile de l'allégorie, et c'est parce que les commentateurs se sont attachés à la lettre qu'ils se sont fourvoyés. Il leur a manqué la clef pour en comprendre le sens véritable. Cette clef est dans les découvertes de la science et dans les lois du monde invisible que vient vous révéler le Spiritisme. Désormais, à l'aide de ces nouvelles connaissances, ce qui était obscur devient clair et intelligible.

Tout suit l'ordre naturel des choses, et les lois immuables de Dieu ne seront point interverties. Vous ne verrez donc ni miracles, ni prodiges, ni rien de surnaturel dans le sens vulgaire attaché à ces mots.

Ne regardez pas au ciel pour y chercher des signes précurseurs, car vous n'en verrez point, et ceux qui vous en annonceront vous abuseront ; mais regardez autour de vous, parmi les hommes, c'est là que vous les trouverez.

Ne sentez-vous pas comme un vent qui souffle sur la terre et agite tous les Esprits ? Le monde est dans l'attente et comme saisi d'un vague pressentiment à l'approche de l'orage.

Ne croyez cependant pas à la fin du monde matériel ; la terre a progressé depuis sa transformation ; elle doit progresser encore, et non point être détruite. Mais l'humanité est arrivée à l'une de ses périodes de transformation, et la terre va s'élever dans la hiérarchie des mondes.

Ce n'est donc pas la fin du monde matériel qui se prépare, mais la fin du monde moral ; c'est le vieux monde, le monde des préjugés, de l'égoïsme, de l'orgueil et du fanatisme qui s'écroule ; chaque jour en emporte quelque débris. Tout finira pour lui avec la génération qui s'en va, et la génération nouvelle élèvera le nouvel édifice que les générations suivantes consolideront et complèteront.

De monde d'expiation, la terre est appelée à devenir un jour un monde heureux, et son habitation sera une récompense au lieu d'être une punition. Le règne du bien doit y succéder au règne du mal.

Pour que les hommes soient heureux sur la terre, il faut qu'elle ne soit peuplée que de bons Esprits incarnés et désincarnés qui ne voudront que le bien. Ce temps étant arrivé, une grande émigration s'accomplit en ce moment parmi ceux qui l'habitent ; ceux qui font le mal pour le mal, et que le sentiment du bien *ne touche pas*, n'étant plus dignes de la terre transformée, en seront exclus, parce qu'ils y porteraient de nouveau le trouble et la confusion et seraient un

obstacle au progrès. Ils iront expier leur endurcissement dans des mondes inférieurs, où ils porteront leurs connaissances acquises, et qu'ils auront pour mission de faire avancer. Ils seront remplacés sur la terre par des Esprits meilleurs qui feront régner entre eux la justice, la paix, la fraternité.

La terre, nous l'avons dit, ne doit point être transformée par un cataclysme qui anéantirait subitement une génération. La génération actuelle disparaîtra graduellement, et la nouvelle lui succédera de même sans que rien soit changé à l'ordre naturel des choses. Tout se passera donc extérieurement comme d'habitude, avec cette seule différence, mais cette différence est capitale, qu'une partie des Esprits qui s'y incarnaient ne s'y incarneront plus. Dans un enfant qui naîtra, au lieu d'un Esprit arriéré et porté au mal qui s'y serait incarné, ce sera un Esprit plus avancé et *porté au bien*. Il s'agit donc bien moins d'une nouvelle génération corporelle que d'une nouvelle génération d'Esprits. Ainsi, ceux qui s'attendaient à voir la transformation s'opérer par des effets surnaturels et merveilleux seront déçus.

L'époque actuelle est celle de la transition ; les éléments des deux générations se confondent. Placés au point intermédiaire, vous assistez au départ de l'une et à l'arrivée de l'autre, et chacun se signale déjà dans le monde par les caractères qui lui sont propres.

Les deux générations qui succèdent l'une à l'autre ont des idées et des vues tout opposées. A la nature des dispositions morales, mais surtout des dispositions *intuitives et innées*, il est facile de distinguer à laquelle des deux appartient chaque individu.

La nouvelle génération, devant fonder l'ère du progrès moral, se distingue par une intelligence et une raison généralement précoces, jointes au sentiment *inné* du bien et des croyances spiritualistes, ce qui est le signe indubitable d'un certain degré d'avancement antérieur. Elle ne sera point composée exclusivement d'Esprits éminemment supérieurs, mais de ceux qui, ayant déjà progressé, sont prédisposés à s'assimiler toutes les idées progressives et aptes à seconder le mouvement régénérateur.

Ce qui distingue, au contraire, les Esprits arriérés, c'est d'abord la révolte contre Dieu par la négation de la Providence et de toute puissance supérieure à l'humanité ; puis la propension *instinctive* aux passions dégradantes, aux sentiments anti-fraternels de l'égoïsme, de l'orgueil, de la haine, de la jalousie, de la cupidité, enfin la prédominance de l'attachement pour tout ce qui est matériel.

Ce sont ces vices dont la terre doit être purgée par l'éloignement de ceux qui refusent de s'amender, parce qu'ils sont incompatibles avec le règne de la fraternité et que les hommes de bien souffriront toujours de leur contact. La terre en sera délivrée, et les hommes marcheront sans entraves vers l'avenir meilleur qui leur est réservé ici-bas, pour prix de leurs efforts et de leur persévérance, en attendant qu'une épuration encore plus complète leur ouvre l'entrée des mondes supérieurs.

Par cette émigration des Esprits, il ne faut pas entendre que tous les Esprits retardataires seront expulsés de la terre et relégués dans les mondes inférieurs. Beaucoup, au contraire, y reviendront, car beaucoup ont cédé à l'entraînement des circonstances et de l'exemple ; l'écorce était chez eux plus mauvaise que le fond. Une fois soustraits à l'influence de la matière et des préjugés du monde corporel, la plupart verront les choses d'une manière toute différente que de leur vivant, ainsi que vous en avez de nombreux exemples. En cela, ils sont aidés par les Esprits bienveillants qui s'intéressent à eux et qui s'empressent de les éclairer et de leur montrer la fausse route qu'ils ont suivie. Par vos prières et vos exhortations, vous pouvez vous-mêmes contribuer à leur amélioration, parce qu'il y a solidarité perpétuelle entre les morts et les vivants.

Ceux-là pourront donc revenir, et ils en seront heureux, car ce sera une récompense. Qu'importe ce qu'ils auront été et ce qu'ils auront fait, sils sont animés de meilleurs sentiments ! Loin d'être hostiles à la société et au progrès, ce seront des auxiliaires utiles, car ils appartiendront à la nouvelle génération.

Il n'y aura donc d'exclusion définitive que pour les Esprits foncièrement rebelles, ceux que l'orgueil et l'égoïsme, plus que l'ignorance, rendent sourds à la voix du bien et de la raison. Mais ceux-là mêmes ne sont pas voués à une infériorité perpétuelle, et un jour viendra où ils répudieront leur passé et ouvriront les yeux à la lumière.

Priez donc pour ces endurcis afin qu'ils s'amendent pendant qu'il en est temps encore, car le jour de l'expiation approche.

Malheureusement la plupart, méconnaissant la voix de Dieu, persisteront dans leur aveuglement, et leur résistance marquera la fin de leur règne par des luttes terribles. Dans leur égarement, ils courront eux-mêmes à leur perte ; ils pousseront à la destruction qui engendrera une multitude de fléaux et de calamités, de sorte que, sans le vouloir, ils hâteront l'avènement de l'ère de la rénovation.

Et comme si la destruction ne marchait pas assez vite, on verra les

suicides se multiplier dans une proportion inouïe, jusque parmi les enfants. La folie n'aura jamais frappé un plus grand nombre d'hommes qui seront, avant la mort, rayés du nombre des vivants. Ce sont là les véritables signes des temps. Et tout cela s'accomplira par l'enchaînement des circonstances, ainsi que nous l'avons dit, sans qu'il soit en rien dérogé aux lois de la nature.

Cependant, à travers le nuage sombre qui vous enveloppe, et au sein duquel gronde la tempête, voyez déjà poindre les premiers rayons de l'ère nouvelle ! La fraternité pose ses fondements sur tous les points du globe et les peuples se tendent la main ; la barbarie se familiarise au contact de la civilisation ; les préjugés de races et de sectes, qui ont fait verser des flots de sang, s'éteignent ; le fanatisme et l'intolérance perdent du terrain, tandis que la liberté de conscience s'introduit dans les mœurs et devient un droit. Partout les idées fermentent ; on voit le mal et l'on essaye des remèdes, mais beaucoup marchent sans boussole et s'égarent dans les utopies. Le monde est dans un immense travail d'enfantement qui aura duré un siècle ; dans ce travail, encore confus, on voit cependant dominer une tendance vers un but : celui de l'unité et de l'uniformité qui prédisposent à la fraternisation.

Ce sont encore là des signes du temps ; mais tandis que les autres sont ceux de l'agonie du passé, ces derniers sont les premiers vagissements de l'enfant qui naît, les précurseurs de l'aurore que verra se lever le siècle prochain, car alors la nouvelle génération sera dans toute sa force. Autant la physionomie du dix-neuvième siècle diffère de celle du dix-huitième à certains points de vue, autant celle du vingtième siècle sera différente du dix-neuvième à d'autres points de vue.

Un des caractères distinctifs de la nouvelle génération sera la foi *innée* ; non la foi exclusive et aveugle qui divise les hommes, mais la foi raisonnée qui éclaire et fortifie, qui les unit et les confond dans un commun sentiment d'amour de Dieu et du prochain. Avec la génération qui s'éteint disparaîtront les derniers vestiges de l'incrédulité et du fanatisme, également contraires au progrès moral et social.

Le Spiritisme est la voie qui conduit à la rénovation, parce qu'il ruine les deux plus grands obstacles qui s'y opposent : l'incrédulité et le fanatisme. Il donne une foi solide et éclairée ; il développe tous les sentiments et toutes les idées qui correspondent aux vues de la nouvelle génération ; c'est pourquoi il est comme inné et à l'état d'intuition dans le cœur de ses représentants. L'ère nouvelle le verra donc grandir et prospérer par la force même des choses. Il deviendra la

base de toutes les croyances, le point d'appui de toutes les institutions.

Mais d'ici là, que de luttes il aura encore à soutenir contre ses deux plus grands ennemis : l'incrédulité, et le fanatisme qui, chose bizarre, se donnent la main pour l'abattre ! Ils pressentent son avenir et leur ruine : c'est pourquoi ils le redoutent, car ils le voient déjà planter, sur les ruines du vieux monde égoïste, le drapeau qui doit rallier tous les peuples. Dans la divine maxime : *Hors la charité point de salut*, ils lisent leur propre condamnation, car c'est le symbole de la nouvelle alliance fraternelle proclamée par le Christ[10]. Elle se montre à eux comme les mots fatals du festin de Balthazar. Et pourtant, cette maxime, ils devraient la bénir, car elle les garantit de toutes représailles de la part de ceux qu'ils persécutent. Mais non, une force aveugle les pousse à rejeter ce qui seul pourrait les sauver !

Que pourront-ils contre l'ascendant de l'opinion qui les répudie ? Le Spiritisme sortira triomphant de la lutte, n'en doutez pas, car il est dans les lois de la nature, et par cela même impérissable. Voyez par quelle multitude de moyens l'idée se répand et pénètre partout ; croyez bien que ces moyens ne sont pas fortuits, mais providentiels ; ce qui, au premier abord, semblerait devoir lui nuire, est précisément ce qui aide à sa propagation.

Bientôt il verra surgir des champions hautement avoués parmi les hommes les plus considérables et les plus accrédités, qui l'appuieront de l'autorité de leur nom et de leur exemple, et imposeront silence à ses détracteurs, car on n'osera pas les traiter de fous. Ces hommes l'étudient dans le silence et se montreront quand le moment propice sera venu. Jusque-là, il est utile qu'ils se tiennent à l'écart.

Bientôt aussi vous verrez les arts y puiser comme à une mine féconde, et traduire ses pensées et les horizons qu'il découvre par la peinture, la musique, la poésie et la littérature. Il vous a été dit qu'il y aurait un jour l'art spirite, comme il y a eu l'art païen et l'art chrétien, et c'est une grande vérité, car les plus grands génies s'en inspireront. Bientôt vous en verrez les premières ébauches, et plus tard il prendra le rang qu'il doit avoir.

Spirites, l'avenir est à vous et à tous les hommes de cœur et de dévouement. Ne vous effrayez pas des obstacles, car il n'en est aucun qui puisse entraver les desseins de la Providence. Travaillez sans relâche, et remerciez Dieu de vous avoir placés à l'avant-garde de la nouvelle phalange. C'est un poste d'honneur que vous avez vous-mêmes demandé, et dont il faut vous rendre dignes par votre cou-

---

10 Voir *Evangile selon le Spiritisme*, chap. XV.

rage, votre persévérance et votre dévouement. Heureux ceux qui succomberont dans cette lutte contre la force ; mais la honte sera, dans le monde des Esprits, pour ceux qui succomberaient par faiblesse ou pusillanimité. Les luttes, d'ailleurs, sont nécessaires pour fortifier l'âme ; le contact du mal fait mieux apprécier les avantages du bien. Sans les luttes qui stimulent les facultés, l'Esprit se laisserait aller à une insouciance funeste à son avancement. Les luttes contre les éléments développent les forces physiques et l'intelligence ; les luttes contre le mal développent les forces morales.

Remarques. – 1° La manière dont s'opère la transformation est fort simple, et, comme on le voit, elle est toute morale et ne s'écarte en rien des lois de la nature. Pourquoi donc les incrédules repoussent-ils ces idées, puisqu'elles n'ont rien de surnaturel ? C'est que, selon eux, la loi de vitalité cesse à la mort du corps, tandis que pour nous elle se poursuit sans interruption ; ils restreignent son action et nous l'étendons ; c'est pourquoi nous disons que les phénomènes de la vie spirituelle ne sortent pas des lois de la nature. Pour eux, le surnaturel commence où finit l'appréciation par les sens.

2° Que les Esprits de la nouvelle génération soient de nouveaux Esprits meilleurs, ou les anciens Esprits améliorés, le résultat est le même ; dès l'instant qu'ils apportent de meilleures dispositions, c'est toujours un renouvellement. Les Esprits incarnés forment ainsi deux catégories, selon leurs dispositions naturelles : d'une part, les Esprits retardataires qui partent, de l'autre les Esprits progressifs qui arrivent. L'état des mœurs et de la société sera donc, chez un peuple, chez une race ou dans le monde entier, en raison de celle des deux catégories qui aura la prépondérance.

Pour simplifier la question, soit donné un peuple, à un degré quelconque d'avancement, et composé de vingt millions d'âmes, par exemple ; le renouvellement des Esprits se faisant au fur à mesure des extinctions, isolées ou en masse, il y a nécessairement eu un moment où la génération des Esprits retardataires l'emportait en nombre sur celle des Esprits progressifs qui ne comptaient que de rares représentants sans influence, et dont les efforts pour faire prédominer le bien et les idées progressives étaient paralysés. Or, les uns partant et les autres arrivant, après un temps donné, les deux forces s'équilibrent et leur influence se contrebalance. Plus tard, les nouveaux venus sont en majorité et leur influence devient prépondérante, quoique encore entravée par celle des premiers ; ceux-ci, continuant à diminuer tandis que les autres se multiplient, finiront par disparaître ; il arrivera donc

un moment où l'influence de la nouvelle génération sera exclusive.

Nous assistons à cette transformation, au conflit qui résulte de la lutte des idées contraires qui cherchent à s'implanter ; les unes marchent avec le drapeau du passé, les autres avec celui de l'avenir. Si l'on examine l'état actuel du monde, on reconnaîtra que, prise dans son ensemble, l'humanité terrestre est loin encore du point intermédiaire où les forces se balancent ; que les peuples, considérés isolément, sont à une grande distance les uns des autres sur cette échelle ; que quelques-uns touchent à ce point, mais qu'aucun ne l'a encore dépassé. Du reste, la distance qui le sépare des points extrêmes est loin d'être égale en durée, et une fois la limite franchie, la nouvelle route sera parcourue avec d'autant plus de rapidité, qu'une foule de circonstances viendront l'aplanir.

Ainsi s'accomplit la transformation de l'humanité. Sans l'émigration, c'est-à-dire sans le départ des Esprits retardataires qui ne doivent pas revenir, ou qui ne doivent revenir qu'après s'être améliorés, l'humanité terrestre ne resterait pas pour cela indéfiniment stationnaire, parce que les Esprits les plus arriérés avancent à leur tour ; mais il eût fallu des siècles, et peut-être des milliers d'années pour atteindre le résultat qu'un demi-siècle suffira pour réaliser.

Une comparaison vulgaire fera mieux comprendre encore ce qui se passe en cette circonstance. Supposons un régiment composé en grande majorité d'hommes turbulents et indisciplinés : ceux-ci y porteront sans cesse un désordre que la sévérité de la loi pénale aura souvent de la peine à réprimer. Ces hommes sont les plus forts, parce qu'ils sont les plus nombreux ; ils se soutiennent, s'encouragent et se stimulent par l'exemple. Les quelques bons sont sans influence ; leurs conseils sont méprisés ; ils sont bafoués, maltraités par les autres, et souffrent de ce contact. N'est-ce pas là l'image de la société actuelle ?

Supposons qu'on retire ces hommes du régiment un par un, dix par dix, cent par cent, et qu'on les remplace à mesure par un nombre égal de bons soldats, même par ceux qui auront été expulsés, mais qui se seront sérieusement amendés : au bout de quelque temps on aura toujours le même régiment, mais transformé ; le bon ordre y aura succédé au désordre. Ainsi en sera-t-il de l'humanité régénérée.

Les grands départs collectifs n'ont pas seulement pour but d'activer les sorties, mais de transformer plus rapidement l'esprit de la masse en la débarrassant des mauvaises influences, et de donner plus d'ascendant aux idées nouvelles.

C'est parce que beaucoup, malgré leurs imperfections, sont mûrs

pour cette transformation, que beaucoup partent afin d'aller se retremper à une source plus pure. Tant qu'ils seraient restés dans le même milieu et sous les mêmes influences, ils auraient persisté dans leurs opinions et dans leur manière de voir les choses. Un séjour dans le monde des Esprits suffit pour leur dessiller les yeux, parce qu'ils y voient ce qu'ils ne pouvaient pas voir sur la terre. L'incrédule, le fanatique, l'absolutiste, pourront donc revenir avec des idées *innées* de foi, de tolérance et de liberté. A leur retour, ils trouveront les choses changées, et subiront l'ascendant du nouveau milieu où ils seront nés. Au lieu de faire de l'opposition aux idées nouvelles, ils en seront les auxiliaires.

La régénération de l'humanité n'a donc pas absolument besoin du renouvellement intégral des Esprits : il suffit d'une modification dans leurs dispositions morales ; cette modification s'opère chez tous ceux qui y sont prédisposés, lorsqu'ils sont soustraits à l'influence pernicieuse du monde. Ceux qui reviennent alors ne sont pas toujours d'autres Esprits, mais souvent les mêmes Esprits pensant et sentant autrement.

Lorsque cette amélioration est isolée et individuelle, elle passe inaperçue, et elle est sans influence ostensible sur le monde. Tout autre est l'effet, lorsqu'elle s'opère simultanément sur de grandes masses ; car alors, selon les proportions, en une génération les idées d'un peuple ou d'une race peuvent être profondément modifiées.

C'est ce qu'on remarque presque toujours après les grandes secousses qui déciment les populations. Les fléaux destructeurs ne détruisent que le corps, mais n'atteignent pas l'Esprit ; ils activent le mouvement de va-et-vient entre le monde corporel et le monde spirituel, et par suite le mouvement progressif des Esprits incarnés et désincarnés.

C'est un de ces mouvements généraux qui s'opère en ce moment, et qui doit amener le remaniement de l'humanité. La multiplicité des causes de destruction est un signe caractéristique des temps, car elles doivent hâter l'éclosion des nouveaux germes. Ce sont les feuilles d'automne qui tombent, et auxquelles succèderont de nouvelles feuilles pleines de vie ; car l'humanité a ses saisons, comme les individus ont leurs âges. Les feuilles mortes de l'humanité tombent emportées par les rafales et les coups de vent, mais pour renaître plus vivaces sous le même souffle de vie, qui ne s'éteint pas, mais se purifie.

Pour le matérialiste, les fléaux destructeurs sont des calamités sans compensations, sans résultats utiles, puisque, selon lui, *ils anéantis-*

sent les êtres sans retour. Mais pour celui qui sait que la mort ne détruit que l'enveloppe, ils n'ont pas les mêmes conséquences, et ne lui causent pas le moindre effroi, car il en comprend le but, et il sait aussi que les hommes ne perdent pas plus à mourir ensemble qu'à mourir isolément, puisque, de manière ou d'autre, il faut toujours en arriver là.

Les incrédules riront de ces choses et les traiteront de chimères ; mais, quoi qu'ils disent, ils n'échapperont pas à la loi commune ; ils tomberont à leur tour comme les autres, et alors qu'adviendra-t-il d'eux ? Ils disent : *rien* ; mais ils vivront en dépit d'eux-mêmes, et seront forcés un jour d'ouvrir les yeux.

Nota. - La communication suivante nous a été adressée, pendant le voyage que nous venons de faire, de la part d'un de nos chers protecteurs invisibles ; bien qu'elle ait un caractère personnel, elle se rattache aussi à la grande question que nous venons de traiter et qu'elle confirme, et, à ce titre, elle est d'autant mieux placée ici, que les personnes persécutées pour leurs croyances spirites y trouveront d'utiles encouragements.

« Paris, 1er septembre 1866.

« Depuis longtemps déjà je n'ai point fait acte de présence à vos réunions en donnant une communication signée de mon nom ; ne croyez pas, cher maître, que ce soit par indifférence ou par oubli, mais je ne voyais point de nécessité de me manifester, et je laissais à d'autres plus dignes le soin de vous donner d'utiles instructions. Cependant j'étais là, et je suivais avec le plus grand intérêt les progrès de cette chère doctrine à laquelle j'ai dû le bonheur et le calme des dernières années de ma vie. J'étais là, et mon bon ami, M. T… vous en a donné plus d'une fois l'assurance pendant ses heures de sommeil et d'extase. Il envie mon bonheur, et il aspire aussi à venir dans le monde que j'habite maintenant, quand il le contemple brillant dans le ciel étoilé et qu'il reporte sa pensée sur ses rudes épreuves.

« Moi aussi, j'en ai eu de bien pénibles ; grâce au Spiritisme, je les ai supportées sans me plaindre et je les bénis maintenant, puisque je leur dois mon avancement. Qu'il prenne patience ; dites-lui qu'il y viendra un jour, mais qu'il doit auparavant revenir encore sur la terre pour vous aider dans l'entier accomplissement de votre tâche. Mais alors, combien tout sera changé ! Vous vous croirez tous deux dans un monde nouveau.

« Mon ami, pendant que vous le pouvez, reposez votre esprit et votre cerveau fatigués par le travail ; amassez des forces matérielles, car bientôt vous aurez beaucoup à dépenser. Les événements, qui vont désormais se succéder avec rapidité, vous appelleront sur la brèche ; soyez ferme de corps et d'esprit, afin d'être en état de lutter avec

avantage. Il faudra alors travailler sans relâche. Mais, comme on vous l'a déjà dit, vous ne serez pas seul à porter le fardeau ; des auxiliaires sérieux se montreront quand il en sera temps. Ecoutez donc les conseils du bon docteur Demeure, et gardez-vous de toute fatigue inutile ou prématurée. Du reste, nous serons là pour vous conseiller et vous avertir.

« Défiez-vous des deux partis extrêmes qui agitent le Spiritisme, soit pour l'enrayer au passé, soit pour précipiter sa course en avant. Tempérez les ardeurs nuisibles, et ne vous laissez pas arrêter par les tergiversations des craintifs, ou, ce qui est plus dangereux, mais ce qui n'est malheureusement que trop vrai, par les suggestions des émissaires ennemis.

« Marchez d'un pas ferme et sûr comme vous l'avez fait jusqu'ici, sans vous inquiéter de ce qui se dit à droite ou à gauche, en suivant l'inspiration de vos guides et de votre raison, et vous ne risquerez pas de faire tomber le char du Spiritisme dans l'ornière. Beaucoup le poussent, ce char envié, pour précipiter sa chute. Aveugles et présomptueux ! il passera malgré les obstacles, et ne laissera dans l'abîme que ses ennemis et ses envieux déconcertés d'avoir servi à son triomphe.

« Les phénomènes vont surgir de tous côtés sous les aspects les plus variés, et ils surgissent déjà. Médiumnité guérissante, maladies incompréhensibles, effets physiques inexplicables par la science, tout se réunira dans un avenir prochain pour assurer notre victoire définitive, à laquelle concourront de nouveaux défenseurs.

« Mais que de luttes il faudra encore soutenir, et aussi que de victimes ! non sanglantes, sans doute, mais frappées dans leurs intérêts et dans leurs affections. Plus d'un faiblira sous le poids des inimitiés déchaînées contre tout ce qui porte le nom de Spirite. Mais aussi, heureux ceux qui auront su conserver leur fermeté dans l'adversité ! Ils en seront bien récompensés, même ici-bas matériellement. Les persécutions sont les épreuves de la sincérité de leur foi, de leur courage et de leur persévérance. La confiance qu'ils auront mise en Dieu ne sera pas vaine. Toutes les souffrances, toutes les vexations, toutes les humiliations qu'ils auront endurées pour la cause seront des titres dont aucun ne sera perdu ; les bons Esprits veillent sur eux et les comptent, et ils sauront bien faire la part des dévouements sincères et celle des dévouements factices. Si la roue de la fortune les trahit momentanément et les précipite dans la poussière, bientôt elle les relèvera plus haut que jamais, en leur rendant la considération publique, et en détruisant les obstacles amoncelés sur leur chemin. Plus tard, ils se réjouiront d'avoir payé leur tribut à la cause, et plus ce tribut sera grand, plus leur part sera belle.

« En ces temps d'épreuves, il vous faudra prodiguer à tous votre

force et votre fermeté ; à tous il faudra aussi des encouragements et des conseils. Il faudra aussi fermer les yeux sur les défections des tièdes et des lâches. Pour votre propre compte, vous aurez aussi beaucoup à pardonner…

« Mais je m'arrête ici, car si je puis vous pressentir sur l'ensemble des événements, il ne m'est pas permis de rien préciser. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous ne succomberons pas dans la lutte. On peut entourer la vérité des ténèbres de l'erreur, il est impossible de l'étouffer ; sa flamme est immortelle et se fait jour tôt ou tard.

« Veuve F… »

Nota. - Nous ajournons à notre prochain numéro la suite de notre étude sur Mahomet et l'islamisme, parce que, pour l'enchaînement des idées et l'intelligence des déductions, il était utile quelle fût précédée de l'article ci-dessus.

Le Zouave guérisseur du camp de Châlons.

On lit dans l'*Écho de l'Aisne*, du 1er août 1866 :

« Il n'est bruit dans nos contrées que des merveilles accomplies, au camp de Châlons, par un jeune zouave spirite, qui chaque jour fait de nouveaux miracles.

« De nombreux convois de malades se dirigent sur Châlons, et, chose incroyable, « un bon nombre » en reviennent guéris.

« Ces jours derniers, un paralytique venu en voiture, après avoir été voir le « jeune spirite » s'est trouvé radicalement guéri, et s'en est gaillardement revenu chez lui à pied.

« Explique qui pourra ces faits qui tiennent du prodige ; toujours est-il qu'ils sont exacts, et affirmés par un grand nombre de personnes intelligentes et dignes de foi. RENAUD. »

Cet article est reproduit textuellement par la *Presse illustrée* du 6 août. Le *Petit Journal*, du 17 août, raconte le fait en ces termes :

« Après avoir pu visiter le quartier impérial, que vous avez, je pense, déjà décrit à vos lecteurs, c'est-à-dire la demeure la mieux entendue et en même temps la plus simple que puisse avoir un souverain, même pour quelques jours seulement, j'ai passé ma soirée à courir après le zouave magnétiseur.

« Ce zouave, un simple musicien, est, depuis trois mois, le héros du camp et des environs. C'est un petit homme maigre, brun, aux yeux profondément enfoncés dans l'orbite ; une véritable physionomie de derviche tourneur. On raconte de lui des choses incroyables, et je suis bien forcé de ne vous parler que de ce que l'on raconte, car, depuis plusieurs jours, il a dû, par ordre supérieur, interrompre les

séances publiques qu'il donnait à l'hôtel de la Meuse. On venait de dix lieues à la ronde ; il recevait vingt-cinq à trente malades à la fois, et à sa voix, à sa vue, à son toucher, dit-on du moins, subitement les sourds entendaient, les muets parlaient, les boiteux s'en allaient béquilles sous le bras.

« Tout cela est-il bien vrai ? je n'en sais rien. J'ai causé une heure avec lui. Il se nomme Jacob, est tout simplement Bourguignon, s'exprime facilement, m'a eu l'air des plus convaincus et des plus intelligents. Il a toujours refusé toute espèce de rémunération, et n'aime même pas les remerciements. De plus, il m'a promis un manuscrit qui lui a été dicté par un Esprit. Inutile de vous dire que je vous en ferai part aussitôt qu'il m'aura été remis, si toutefois l'*Esprit* a de l'esprit. RENÉ DE PONT-JEST. »

Enfin, l'*Écho de l'Aisne*, après avoir cité le fait, dans son numéro du 1er août, le commente de la manière suivante dans celui du 4 :

« Au numéro de mercredi dernier, vous avez dit qu'il n'était bruit, dans nos contrées, que des guérisons accomplies au camp de Châlons par un jeune zouave spirite.

« Je crois bien faire en vous priant d'en rabattre, parce qu'une véritable armée de malades se dirige chaque jour vers le camp : ceux qui reviennent satisfaits engagent d'autres à les imiter ; ceux, au contraire, qui n'ont rien gagné, ne tarissent point de blâmes ou de moqueries.

« Entre ces deux opinions extrêmes, il est une prudente réserve que « bon nombre de malades » doivent prendre pour règle de conduite, pour guide de ce qu'ils peuvent faire.

« Ces « cures merveilleuses », ces « miracles », ainsi que les appelle le commun des mortels, n'ont rien de merveilleux, rien de miraculeux.

« De prime-abord, ils causent l'étonnement parce qu'ils ne sont pas communs ; mais comme rien de ce qui s'accomplit ne se fait sans cause, on a dû chercher ce qui produit de tels faits, et la *science les a expliqués*.

« Les impressions morales vives ont toujours eu la faculté d'agir sur le « système nerveux » ; - les cures obtenues par le zouave spirite ne portent que sur des maladies de ce système. A toute époque, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, des guérisons ont été signalées par la seule force de l'influence de l'imagination, influence constatée par un grand nombre de faits ; - il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'aujourd'hui les mêmes causes produisent les mêmes résultats.

« C'est donc aux seuls malades du « système nerveux » qu'il est possible « d'aller voir et d'espérer. X. »

Avant tout autre commentaire, nous ferons une courte observation sur ce dernier article. L'auteur constate les faits et les explique à sa manière. Selon lui, ces guérisons n'ont *rien de merveilleux ni de miraculeux*. Sur ce point, nous sommes parfaitement d'accord : le Spiritisme dit carrément qu'il ne fait point de *miracles* ; que tous les faits, *sans exception*, qui se produisent par l'influence médianimique sont dus à une force naturelle, et s'accomplissent en vertu d'une loi tout aussi naturelle que celle qui fait transmettre une dépêche de l'autre côté de l'Atlantique en quelques minutes. Avant la découverte de la loi de l'électricité, un pareil fait eût passé pour le miracle des miracles. Supposons pour un instant que Franklin, plus initié encore qu'il ne l'était sur les propriétés du fluide électrique, eût tendu un fil métallique à travers l'Océan et établi une correspondance instantanée entre l'Europe et l'Amérique, sans en indiquer le procédé, qu'eût-on pensé de lui ? On aurait incontestablement crié au miracle ; on lui aurait attribué un pouvoir surnaturel ; aux yeux d'une foule de gens, il aurait passé pour sorcier et pour avoir le diable à ses ordres. La connaissance de la loi de l'électricité a réduit ce prétendu prodige aux proportions des effets naturels. Ainsi d'une foule d'autres phénomènes.

Mais cornait-on toutes les lois de la nature ? la propriété de tous les fluides ? Ne se peut-il qu'un fluide inconnu, comme l'a si longtemps été l'électricité, soit la cause d'effets inexpliqués, produise sur l'économie des résultats impossibles pour la science, à l'aide des moyens bornés dont elle dispose ? Eh bien ! là est tout le secret des guérisons médianimiques ; ou mieux, il n'y a point de secret, car le Spiritisme n'a de mystères que pour ceux qui ne se donnent pas la peine de l'étudier. Ces guérisons ont tout simplement pour principe une action fluidique dirigée par la pensée et la volonté, au lieu de l'être par un fil métallique. Le tout est de connaître les propriétés de ce fluide, les conditions dans lesquelles il peut agir, et de savoir le diriger. Il faut, en outre, un instrument *humain* suffisamment pourvu de ce fluide, et apte à lui donner l'énergie suffisante.

Cette faculté n'est pas le privilège d'un individu ; par cela même qu'elle est dans la nature, beaucoup la possèdent, mais à des degrés très différents, comme tout le monde a celle de voir, mais plus ou moins loin. Dans le nombre de ceux qui en sont doués, quelques-uns agissent en connaissance de cause, comme le zouave Jacob ; d'autres à leur insu, et sans se rendre compte de ce qui se passe en eux ; ils savent qu'ils guérissent, voilà tout ; demandez-leur comment, ils n'en savent rien. S'ils sont superstitieux, ils attribueront leur pouvoir à une cause occulte, à la vertu de quelque talisman ou amulette qui, en réalité, ne sert à rien. Il en est ainsi de tous les médiums inconscients, et le nombre en est grand. Quantité de gens sont eux-

mêmes la cause première d'effets qui les étonnent et qu'ils ne s'expliquent pas. Parmi les négateurs les plus obstinés, plus d'un est médium sans le savoir.

Le journal en question dit : « Les cures obtenues par le zouave spirite ne portent que sur les maladies du système nerveux ; elles sont dues à l'influence de l'imagination, constatée par un grand nombre de faits ; il y a eu de ces cures dans l'antiquité comme dans les temps modernes ; elles n'ont donc rien d'extraordinaire. »

En disant que M. Jacob n'a guéri que des affections nerveuses, l'auteur s'avance un peu à la légère, car les faits contredisent cette affirmation. Mais admettons que cela soit ; ces sortes d'affections sont innombrables, et précisément de celles où la science est le plus souvent forcée d'avouer son impuissance ; si, par un moyen quelconque, on peut en triompher, n'est-ce pas un résultat important ? Si ce moyen est dans l'influence de l'imagination, qu'importe ! pourquoi le négliger ? Ne vaut-il pas mieux guérir par l'imagination que de ne pas guérir du tout ? Il nous semble difficile, cependant, que l'imagination seule, fût-elle surexcitée au plus haut degré, puisse faire marcher un paralytique et redresser un membre ankylosé. Dans tous les cas, puisque, selon l'auteur, des guérisons de maladies nerveuses ont de tout temps été guéries par l'influence de l'imagination, les médecins n'en sont que plus inexcusables de s'obstiner à employer des moyens impuissants, quand l'expérience leur en montre d'efficaces. Sans le vouloir, l'auteur fait leur procès.

Mais, dit-il, M. Jacob ne guérit pas tout le monde. - C'est possible et même certain ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il n'a pas un pouvoir guérisseur universel. L'homme qui aurait ce pouvoir serait l'égal de Dieu, et celui qui aurait la prétention de le posséder ne serait qu'un sot présomptueux. Ne guérirait-on que quatre ou cinq malades sur dix, reconnus incurables par la science, que cela suffirait pour prouver l'existence de la faculté. Y a-t-il beaucoup de médecins qui puissent en faire autant ?

Nous connaissons personnellement M. Jacob depuis longtemps comme médium écrivain, et propagateur zélé du Spiritisme ; nous savions qu'il avait fait quelques essais partiels de médiumnité guérissante, mais il paraît que cette faculté a pris chez lui un développement rapide et considérable pendant son séjour au camp de Châlons. Un de nos collègues de la société de Paris, M. Boivinet, qui habite le département de l'Aisne, a bien voulu nous adresser un compte rendu très circonstancié des faits qui sont à sa connaissance personnelle. Ses connaissances approfondies en Spiritisme, jointes à un caractère exempt d'exaltation et d'enthousiasme, lui ont permis d'apprécier sainement les choses. Son témoignage a donc pour nous

toute la valeur de celui d'un homme honorable, impartial et éclairé, et son compte rendu a toute l'authenticité désirable. Nous tenons donc les faits attestés par lui pour aussi avérés que si nous en avions été personnellement témoin. L'étendue de ces documents ne nous permet pas de les publier en entier dans cette revue, mais nous les avons coordonnés pour les utiliser ultérieurement, nous bornant, pour aujourd'hui, à en citer les passages les plus essentiels :

« … Tenant à justifier bien complètement la confiance que vous voulez mettre en moi, je me suis enquis, tant par moi-même que par des personnes tout à fait honorables et dignes de foi, des guérisons bien constatées opérées par M. Jacob. Ces personnes ne sont, du reste, pas des Spirites, ce qui ôte à leur affirmation toute suspicion de partialité en faveur du Spiritisme.

« Je réduis d'un tiers les appréciations de M. Jacob sur le chiffre des malades reçus par lui ; mais il me semble que je suis en deçà, peut-être bien en deçà de la vérité, en estimant ce chiffre à 4,000, sur lesquels un quart a été guéri et les trois quarts soulagés. L'affluence était telle, que l'autorité militaire s'en est émue et l'a consigné, en interdisant les visites à l'avenir. Je tiens moi-même du chef de gare que le chemin de fer transportait journellement des masses de malades au camp.

« Quant à la nature des maladies sur lesquelles il a plus particulièrement exercé son influence, il m'est impossible de le dire. Ce sont surtout les infirmes qui se sont adressés à lui, et ce sont eux, par conséquent, qui figurent en plus grand nombre parmi ses *clients satisfaits* ; mais bien d'autres affligés pouvaient se présenter à lui avec succès.

« C'est ainsi qu'à Chartères, village tout voisin de celui que j'habite, j'ai vu et revu un homme d'environ cinquante ans qui, depuis 1856, rendait tout ce qu'il prenait. Au moment où il est allé voir le zouave, il était parti entièrement malade, et vomissait au moins trois fois par jour. En le voyant, M. Jacob lui dit : « Vous êtes guéri ! » et, séance tenante, l'invita à boire et à manger. Le pauvre paysan, surmontant son appréhension, but et mangea et ne s'en trouva pas mal. Depuis plus de trois semaines il n'a pas éprouvé le moindre malaise. La cure a été instantanée. Inutile d'ajouter que M. Jacob ne lui fit prendre aucun médicament et ne lui prescrivit aucun traitement. Son action fluidique seule, comme une commotion électrique, avait suffi pour rétablir les organes dans leur état normal. »

Remarque. - Cet homme est de ces natures frustes qui s'exaltent fort peu. Si donc une seule parole avait suffi pour surexciter son imagination au point de guérir instantanément une gastrite chronique, il faudrait convenir que le phénomène serait encore plus surprenant que la guérison, et mériterait bien quelque attention.

« La fille du maître de l'hôtel de la Meuse, au Mourmelon, malade de la poitrine, était faible au point de ne pouvoir quitter son lit. Le zouave l'invita à se lever, ce qu'elle put faire de suite ; à la stupéfaction des nombreux spectateurs, elle descendit l'escalier *sans aide*, et alla se promener au jardin avec son nouveau médecin. Depuis ce jour, cette jeune fille se porte bien. Je ne suis pas médecin, mais je ne crois pas que ce soit là une maladie nerveuse.

« M. B…, maître de pension, que l'idée de l'intervention des Esprits dans nos affaires fait bondir, me racontait qu'une dame malade de l'estomac depuis longtemps avait été guérie par le zouave, et que, depuis ce temps, elle avait engraissé notablement, d'une vingtaine de livres environ. »

Remarque. Ce monsieur, que l'idée de l'intervention des Esprits exaspère, serait donc bien fâché que, lorsqu'il sera mort, son propre Esprit pût venir assister les personnes qui lui sont chères, les guérir, et leur prouver qu'il n'est pas perdu pour elles ?

« Quant aux infirmes proprement dits, les résultats obtenus sur eux sont plus stupéfiants, parce que l'œil apprécie de suite le résultat.

« A Treloup, village situé à 7 ou 8 kilomètres d'ici, un vieillard de soixante-dix ans était perclus et ne pouvait rien faire. Quitter sa chaise était presque impossible. La guérison a été complète et instantanée. Hier encore on m'en reparlait. Eh bien ! me disait-on, je l'ai vu, le père Petit ; *il fauchait !*

« Une femme du Mourmelon avait la jambe percluse, immobilisée ; son genou était ramené sur son estomac. Maintenant elle se promène et se porte bien.

« Le jour où le zouave a été interdit, un maçon a parcouru le Mourmelon exaspéré, et voulait, disait-il, assommer ceux qui empêchaient le médium de *travailler*. Ce maçon avait les deux poignets ramenés vers l'intérieur des bras. Ses poignets jouent aujourd'hui comme les nôtres, et il gagne deux francs de plus par jour.

« Que de personnes ont été *apportées* qui ont pu repartir seules, ayant retrouvé séance tenante l'usage de leurs membres !

« Une enfant de cinq ans, amenée de Reims, qui n'avait jamais marché, a marché de suite.

« Le fait suivant a été, pour ainsi dire, le point de départ de la faculté du médium, ou du moins de l'exercice public de cette faculté devenue notoire :

« Arrivant à la Ferté-sous-Jouarre et se dirigeant vers le camp, le régiment de zouaves était réuni sur la place publique. Avant de rompre les rangs, la musique exécute un morceau. Au nombre des spectateurs se trouvait une petite fille dans une petite voiture traînée par ses

parents. Cette enfant est signalée au zouave par un de ses camarades. La musique terminée, il se dirige vers elle, et s'adressant aux parents : « Cette enfant est donc malade ? leur dit-il. - Elle ne peut marcher, lui fut-il répondu ; depuis deux ans elle a la jambe serrée dans un appareil orthopédique. - Enlevez donc cet appareil, elle n'en a pas besoin. » Ce qui fut fait, non sans quelque hésitation, et la petite fille marcha. On alla donc au café, et le père, comme fou de joie, voulait que le limonadier *montât sa cave*, pour la faire boire par les zouaves.

« Je vais maintenant vous dire comment le médium procédait, c'est-à-dire vous raconter une séance, à laquelle je n'ai pas assisté, mais que je me suis fait détailler par différents malades.

« Le zouave fait entrer ses malades. La dimension du local en règle seule le nombre. C'est ainsi qu'il a dû, on l'affirme, se transporter de l'hôtel de l'Europe, où il ne pouvait admettre que dix-huit personnes à la foi, à l'hôtel de la Meuse, où il en pouvait admettre vingt-cinq ou trente. On s'introduit. Ceux qui habitent les pays les plus éloignés sont généralement invités à passer les premiers. Certaines personnes veulent parler : « Silence ! dit-il ; ceux qui parlent, je les … mets à la porte ! » Au bout de dix à quinze minutes de silence et d'immobilité générale, il s'adresse à quelques malades, les interroge rarement, mais leur dit ce qu'ils éprouvent. Puis, se promenant le long de la grande table autour de laquelle sont assis les malades, il parle à tous, mais sans ordre ; il les touche, mais sans gestes rappelant ceux des magnétiseurs ; puis il renvoie son monde, disant aux uns : « Vous êtes guéris, allez-vous-en ; » à d'autres : « Vous guérirez sans rien faire ; vous n'avez que de la faiblesse ; » à quelques-uns, mais rarement : « Je ne puis rien pour vous. » Veut-on le remercier, il répond *très militairement* qu'il n'a que faire de remerciements, et pousse ses clients dehors. Quelquefois il leur dit : « Vos remerciements, c'est à la Providence qu'il faut les adresser. »

« Le 7 du mois d'août, un ordre du maréchal est venu interrompre le cours des séances. Aussitôt son interdiction, et vu l'affluence énorme des malades au Mourmelon, on a dû employer à l'égard du médium un moyen sans précédent. Comme il n'avait commis aucune faute et qu'il observait toujours très exactement la discipline, on ne pouvait l'enfermer. On attacha un planton à sa personne avec ordre de le suivre partout et d'empêcher qui que ce fût de l'approcher.

« On a, m'a-t-on dit, toléré toutes ces guérisons tant que le mot Spiritisme n'a pas été prononcé, et je ne crois pas que ce soit par M. Jacob qu'il l'ait été. Ce serait à partir de ce moment qu'on a usé de rigueur contre lui.

« D'où vient donc l'effroi que cause le seul nom du Spiritisme,

même alors qu'il ne fait que du bien, console les affligés et soulage l'humanité souffrante ? Je crois, pour ma part, que certaines gens ont peur qu'il ne fasse trop de bien.

« Dans les premiers jours du mois de septembre, M. Jacob a bien voulu venir passer deux jours chez moi, en exécution d'une promesse éventuelle qu'il m'avait faite au camp de Châlons. Le plaisir que j'ai eu à le recevoir s'est trouvé décuplé par les services qu'il a pu rendre à bon nombre de malheureux. Depuis son départ, je me suis tenu à peu près quotidiennement au courant de l'état des malades soignés, et je vous donne ci-après le résultat de mes observations. Afin d'être exact comme un relevé statistique, et à titre de renseignements ultérieurs, s'il y a lieu, je les inscris ici nominativement. (Suit une liste de 30 et quelques noms, avec désignation de l'âge, de la maladie et du résultat obtenu.)

« M. Jacob est sincèrement religieux. « Ce que je fais, me disait-il, ne m'étonne pas. Je ferais des choses bien plus extraordinaires que je ne serais pas étonné davantage, parce que je sais que Dieu peut ce qu'il veut. Une chose seulement m'étonne, c'est d'avoir eu l'immense faveur d'être l'instrument qu'il a choisi. Aujourd'hui on est surpris de ce que j'obtiens, mais qui sait si dans un mois, dans un an, il n'y aura pas dix, vingt, cinquante médiums comme moi et plus forts que moi ? M. Kardec, lui qui cherche et doit chercher à étudier des faits comme ceux qui se passent ici, aurait dû venir ; aujourd'hui, demain, je puis perdre ma faculté, et ce serait pour lui une étude perdue ; il doit tenir à se faire l'historien de pareils faits. »

Observation.

Nous aurions été heureux, sans doute, d'être témoin personnel des faits rapportés ci-dessus, et nous serions probablement allé au camp de Châlons si nous en avions eu la possibilité et si nous en avions été informé en temps utile. Nous ne l'avons appris que par la voie indirecte des journaux, alors que nous étions en voyage, et nous avouons n'avoir pas une confiance absolue dans leurs récits. Nous aurions fort à faire s'il nous fallait aller contrôler par nous-même tout ce qu'ils rapportent du Spiritisme, ou même tout ce qui nous est signalé par notre correspondance. Nous ne pouvions y aller qu'avec la certitude de n'avoir pas de déception, et quand le compte rendu de M. Boivinet nous est parvenu, le camp était levé. Du reste, la vue de ces faits ne nous aurait rien appris de nouveau, car nous croyons les comprendre ; il se serait donc simplement agi d'en constater la réalité ; mais le témoignage d'un homme comme M. Boivinet, auquel nous avions envoyé une lettre pour M. Jacob, avec prière de nous instruire de ce qu'il aurait vu, nous suffisait complètement. Il n'y a donc eu de perdu pour nous que le plaisir d'avoir vu per-

sonnellement M. Jacob à l'œuvre, ce qui pourra, nous l'espérons, avoir lieu ailleurs qu'au camp de Châlons.

Nous n'avons donc parlé des guérisons de M. Jacob que parce qu'elles sont authentiques ; si elles nous eussent paru suspectes, ou entachées de charlatanisme et d'une forfanterie ridicule qui les eût rendues plus nuisibles qu'utiles à la cause du Spiritisme, nous nous serions abstenu, quoi qu'on ait pu en dire, comme nous l'avons fait en maintes autres circonstances, ne voulant nous faire l'éditeur responsable d'aucune excentricité, ni seconder les vues ambitieuses et intéressées qui se cachent parfois sous les apparences du dévouement. Voilà pourquoi nous sommes circonspects dans nos appréciations des hommes et des choses, et aussi pourquoi notre Revue ne se transforme en encensoir au profit de personne.

Mais il s'agit ici d'une chose sérieuse, féconde en résultats, et capitale au double point de vue du fait en lui-même, et de l'accomplissement d'une des prévisions des Esprits. Depuis longtemps, en effet, ils ont annoncé que la médiumnité guérissante se développerait dans des proportions exceptionnelles, de manière à fixer l'attention générale, et nous félicitons M. Jacob d'en avoir un des premiers fourni l'exemple ; mais ici, comme dans tous les genres de manifestations, la personne, pour nous, s'efface devant la question principale.

Dès l'instant que le don de guérir n'est le résultat ni du travail, ni de l'étude, ni d'un talent acquis, celui qui le possède ne peut s'en faire un mérite. On loue un grand artiste, un savant, parce qu'ils doivent ce qu'ils sont à leurs propres efforts ; mais le médium le mieux doué n'est qu'un instrument passif, dont les Esprits se servent aujourd'hui, et qu'ils peuvent laisser demain. Que serait M. Jacob s'il perdait sa faculté, ce qu'il est sage à lui de prévoir ? Ce qu'il était avant : le musicien des zouaves ; tandis que, quoi qu'il arrive, au savant il restera toujours la science et à l'artiste le talent. Nous sommes heureux de voir M. Jacob partager ces idées, par conséquent ce n'est donc point à lui que s'adressent ces réflexions. Il sera également de notre avis, nous n'en doutons pas, quand nous dirons que ce qui est un mérite réel chez un médium, ce qu'on peut et doit louer avec raison, c'est l'emploi qu'il fait de sa faculté ; c'est le zèle, le dévouement, le désintéressement avec lesquels il la met au service de ceux à qui elle peut être utile ; c'est encore la modestie, la simplicité, l'abnégation, la bienveillance qui respirent dans ses paroles et que toutes ses actions justifient, parce que ces qualités lui appartiennent en propre. Ce n'est donc pas le médium qu'il faut élever sur un piédestal, puisque demain il peut en descendre : c'est l'homme de bien qui sait se rendre utile sans ostentation et sans profit pour sa vanité.

Le développement de la médiumnité guérissante, aura forcément des conséquences d'une haute gravité, qui seront l'objet d'un examen spécial et approfondi dans un prochain article.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1866.

Mahomet et l'Islamisme.

(2e article. – Voir le n° d'août 1866.)

C'est à Médine que Mahomet fit construire la première mosquée, à laquelle il travailla de ses propres mains, et qu'il organisa un culte régulier ; il y prêcha peur la première fois en 623. Toutes les mesures prises par lui témoignaient de sa sollicitude et de sa prévoyance : « Un trait caractéristique à la fois de l'homme et de son temps, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, c'est le choix que Mahomet dut faire de trois poètes de Médine, chargés officiellement de le défendre contre les satires des poètes mecquois. Ce n'était probablement pas que l'amour-propre fût plus excitable en lui qu'il ne convenait, mais chez une nation spirituelle et vive, ces attaques avaient un retentissement analogue à celui que les journaux peuvent avoir de nos jours, et elles étaient fort dangereuses. »

Nous avons dit que Mahomet fut contraint de se faire guerrier ; en effet, il n'avait nullement l'humeur belliqueuse, ainsi qu'il l'avait prouvé par les cinquante premières années de sa vie. Or, deux ans à peine s'étaient écoulés depuis son séjour à Médine, que les Coraychites de la Mecque, coalisés avec les autres tribus hostiles, vinrent assiéger la ville. Mahomet dut se défendre ; dès lors commença pour lui la période guerrière qui dura dix ans, et pendant laquelle il se montra surtout tacticien habile. Chez un peuple dont la guerre était l'état normal, qui ne connaissait de droit que celui de la force, il fallait au chef de la nouvelle religion le prestige de la victoire pour asseoir son autorité, même sur ses partisans. La persuasion avait peu d'empire sur ces populations ignorantes et turbulentes ; une trop grande mansuétude eût été prise pour de la faiblesse. Dans leur pensée, le Dieu fort ne pouvait se manifester que par un homme fort, et le

Christ avec son inaltérable douceur, eût échoué dans ces contrées.

Mahomet fut donc guerrier par la force des circonstances, bien plus que par son caractère, et il aura toujours le mérite de n'avoir pas été le provocateur. Une fois la lutte engagée, il lui fallait vaincre ou périr ; à cette condition seule, il pouvait être accepté comme l'envoyé de Dieu ; il fallait que ses ennemis fussent terrassés pour se convaincre de la supériorité de son Dieu sur les idoles qu'ils adoraient. A l'exception d'un des premiers combats où il fut blessé, et les Musulmans défaits, en 625, ses armes furent constamment victorieuses, et, dans l'espace de quelques années, il soumit l'Arabie entière à sa loi. Lorsqu'il vit son autorité assise et l'idolâtrie anéantie, il se rendit triomphalement à la Mecque, après dix ans d'exil, suivi de près de cent mille pèlerins, et y accomplit le célèbre pèlerinage dit d'*adieu*, dont les Musulmans ont scrupuleusement conservé les rites. Il mourut la même année, deux mois après son retour à Médine, le 8 juin 632, à l'âge de soixante-deux ans.

Il faut juger Mahomet par l'histoire authentique et impartiale, non d'après les légendes ridicules que l'ignorance et le fanatisme ont répandues sur son compte, ou les peintures qu'en ont faites ceux qui avaient intérêt à le discréditer en le présentant comme un ambitieux sanguinaire et cruel. Il ne faut pas non plus le rendre responsable des excès de ses successeurs qui voulurent conquérir le monde à la foi musulmane le sabre à la main. Sans doute, il y a eu de grandes taches dans la dernière période de sa vie ; on peut lui reprocher d'avoir en quelques circonstances abusé du droit du vainqueur, et de n'avoir pas toujours agi avec toute la modération désirable. Cependant, à côté de quelques actes que notre civilisation réprouve, il faut dire, à sa décharge, qu'il s'est montré bien plus souvent humain et clément envers ses ennemis que vindicatif, et qu'il a maintes fois donné les preuves d'une véritable grandeur d'âme. Il faut reconnaître aussi qu'au milieu même de ses succès, et alors qu'il était arrivé au plus haut point de sa gloire, il s'est, jusqu'à son dernier jour, renfermé dans son rôle de prophète, sans jamais usurper une autorité temporelle despotique ; il ne s'est fait ni roi, ni potentat, et jamais, dans la vie privée, il ne s'est souillé d'aucun acte de froide barbarie, ni de basse cupidité ; il a toujours vécu simplement, sans faste et sans luxe, se montrant bon et bienveillant pour tout le monde. Ceci est de l'histoire.

Si l'on se reporte au temps et au milieu où il vivait, si l'on considère surtout les persécutions dont lui et les siens furent l'objet, l'acharnement de ses ennemis, et les actes de barbarie que ceux-ci commirent sur ses partisans, peut-on s'étonner que dans l'enivrement de sa victoire il ait parfois usé de représailles ? Est-on bien venu à lui reprocher d'avoir établi sa religion par le fer, chez un peuple barbare

qui le combattait, quand la Bible enregistre, comme des faits glorieux pour la foi, des boucheries d'une atrocité telle qu'on est tenté de les prendre pour des légendes ? Quand, mille ans après lui, dans les contrées civilisées de l'Occident, des chrétiens, qui avaient pour guide la sublime loi du Christ, se ruant sur de paisibles victimes, étouffaient les hérésies par les bûchers, les tortures, les massacres, et dans des flots de sang ?

Si le rôle guerrier de Mahomet fut une nécessité pour lui, et si ce rôle peut l'excuser de certains actes politiques, il n'en est pas de même sous d'autres rapports. Jusqu'à l'âge de cinquante ans, et tant que vécut sa première femme Khadidja, de quinze ans plus âgée que lui, ses mœurs furent irréprochables ; mais de ce moment ses passions ne connurent aucun frein, et c'est incontestablement pour justifier l'abus qu'il en fit, qu'il consacra la polygamie dans sa religion. Ce fut son tort le plus grave, car c'est une barrière qu'il a élevée entre l'islamisme et le monde civilisé ; aussi sa religion n'a-t-elle pu, après douze siècles, franchir les limites de certaines races. C'est aussi le côté par lequel son fondateur se rabaisse le plus à nos yeux ; les hommes de génie perdent toujours de leur prestige quand ils se laissent dominer par la matière ; ils grandissent au contraire d'autant plus qu'ils s'élèvent davantage au-dessus des faiblesses de l'humanité.

Cependant le dérèglement des mœurs était tel à l'époque de Mahomet, qu'une réforme radicale était bien difficile chez des hommes habitués à se livrer à leurs passions avec une brutalité bestiale ; on peut donc dire qu'en réglementant la polygamie, il a mis des bornes au désordre et arrêté des abus bien plus graves ; mais la polygamie n'en restera pas moins le ver rongeur de l'Islamisme, parce qu'elle est contraire aux lois de la nature. Par l'égalité numérique des sexes, la nature elle-même a tracé la limite des unions. En permettant quatre femmes légitimes, Mahomet n'a pas songé que, pour que sa loi devînt celle de l'universalité des hommes, il faudrait que le sexe féminin fût au moins quatre fois plus nombreux que le sexe masculin.

Malgré ses imperfections, l'islamisme n'en a pas moins été un grand bienfait à l'époque où il a paru et pour le pays où il pris naissance, car il a fondé le culte de l'unité de Dieu sur les ruines de l'idolâtrie. C'était la seule religion possible pour ces peuples barbares auxquels il ne fallait pas demander de trop grands sacrifices à leurs idées et à leurs coutumes. Il leur fallait quelque chose de simple comme la nature au milieu de laquelle ils vivaient ; la religion chrétienne avait trop de subtilités métaphysiques ; aussi toutes les tentatives faites pendant cinq siècles pour l'implanter dans ces contrées, avaient complètement échoué ; le judaïsme même, trop ergoteur, y avait fait peu de prosélytes parmi les Arabes, quoique les Juifs proprement dits y fussent assez nombreux. Mahomet, supérieur à ceux de sa race, avait compris

les hommes de son temps ; pour les tirer de l'abaissement dans lequel les maintenaient de grossières croyances descendues à un stupide fétichisme, il leur donna une religion appropriée à leurs besoins et à leur caractère. Cette religion était la plus simple de toutes : « Croyance en un Dieu unique, tout-puissant, éternel, infini, présent partout, clément et miséricordieux, créateur des cieux, des anges et de la terre, Père de l'homme, sur lequel il veille et qu'il comble de biens ; rémunérateur et vengeur dans une autre vie, où il nous attend pour nous récompenser ou nous punir selon nos mérites ; voyant nos actions les plus secrètes, et présidant à la destinée entière de ses créatures qu'il n'abandonne pas un seul instant, ni dans ce monde, ni dans l'autre ; soumission la plus humble et confiance absolue en sa volonté sainte : » voilà les dogmes.

Pour le culte, il consiste dans la prière répétée cinq fois par jour, le jeûne et les mortifications du mois de rhamadan, et dans certaines pratiques, dont plusieurs avaient un but hygiénique, mais dont Mahomet fit une obligation religieuse, telles que les ablutions quotidiennes, l'abstention du vin, des liqueurs enivrantes, de la chair de certains animaux, et que les fidèles se font un cas de conscience d'observer dans les plus minutieux détails. Le vendredi fut adopté pour le saint jour de la semaine, et la Mecque indiquée comme le point vers lequel tout Musulman doit se tourner en priant. Le service public dans les mosquées consiste en prières en commun, sermons, lecture et explication du Coran. La circoncision n'a pas été instituée par Mahomet, mais conservée par lui ; elle était pratiquée de temps immémorial chez les Arabes. La défense de reproduire par la peinture ou la sculpture aucun être vivant, hommes et animaux, a été faite en vue de détruire l'idolâtrie, et d'empêcher qu'elle ne se renouvelât. Enfin, le pèlerinage de la Mecque, que tout fidèle doit accomplir au moins une fois dans sa vie, est un acte religieux ; mais il avait un autre but à cette époque, un but politique, celui de rapprocher par un lien fraternel les diverses tribus ennemies, en les réunissant dans un commun sentiment de piété sur un même lieu consacré.

Au point de vue historique, la religion musulmane admet l'Ancien Testament dans son entier jusqu'à Jésus-Christ inclusivement, qu'elle reconnaît comme prophète. Selon Mahomet, Moïse et Jésus étaient des envoyés de Dieu pour enseigner la vérité aux hommes ; l'Evangile, de même que la loi du Sinaï, est la parole de Dieu ; mais les Chrétiens en ont détourné le sens. Il déclare, en termes explicites, qu'il n'apporte ni croyances nouvelles, ni culte nouveau, mais qu'il vient rétablir le culte du Dieu unique professé par Abraham. Il ne parle qu'avec respect des patriarches et des prophètes qui l'ont précédé : Moïse, David, Isaïe, Ézéchiel et Jésus-Christ ; du Pentateuque, des Psaumes et de l'Evangile. Ce sont les livres qui ont devancé et

préparé le Coran. Loin de cacher les emprunts qu'il leur fait, il s'en vante, et leur grandeur est le fondement de la sienne. On peut juger de ses sentiments et du caractère de ses instructions par le fragment suivant du dernier discours qu'il prononça à la Mecque lors du pèlerinage d'adieu, peu de temps avant sa mort, et conservé dans l'ouvrage d'Ibn-Ishâc et d'Ibn-Ishâm :

« O peuples ! écoutez mes paroles ; car je ne sais si, une autre année, je pourrai me retrouver encore avec vous dans ce lieu. Soyez humains et justes entre vous. Que la vie et la propriété de chacun soient inviolables et sacrées pour les autres ; que celui qui a reçu un dépôt le rende fidèlement à qui le lui a remis. Vous paraîtrez devant votre Seigneur, et il vous demandera compte de vos actions. Traitez bien les femmes, elles sont vos aides, elles ne peuvent rien par elles seules. Vous les avez prises comme un bien que Dieu vous a confié, et vous avez pris possession d'elles par des paroles divines.

« O peuples ! écoutez mes paroles et fixez-les dans vos esprits. Je vous ai tout révélé ; je vous laisse une loi qui vous préservera à jamais de l'erreur, si vous y restez fidèlement attachés ; une loi claire et positive, le livre de Dieu et l'exemple de son prophète.

« O peuples ! écoutez mes paroles, et fixez-les dans vos esprits. Sachez que tout Musulman est le frère de l'autre ; que tous les Musulmans sont frères entre eux, que vous êtes tous égaux entre vous, et que vous n'êtes qu'une famille de frères. Gardez-vous de l'injustice ; personne ne doit la commettre au détriment de son frère : elle entraînerait votre perte éternelle.

« O Dieu ! ai-je rempli mon message et terminé ma mission ? - La foule qui l'entourait répondit : « Oui, tu l'as accomplie. » Et Mahomet s'écria : O Dieu, daigne recevoir ce témoignage ! »

Voici maintenant le jugement que porte sur Mahomet, et l'influence de sa doctrine, un de ses historiographes, M. G. Weil, dans son ouvrage allemand intitulé : *Mohammet der Prophet*, pages 400 et suivantes :

« La doctrine de Dieu et des saintes destinées de l'homme, prêchée par Mahomet dans un pays qui était livré à la plus brutale idolâtrie, et qui avait à peine une idée de l'immortalité de l'âme, doit d'autant plus nous réconcilier avec lui, malgré ses faiblesses et ses fautes, que sa vie particulière ne pouvait exercer sur ses adhérents aucune influence fâcheuse. Loin de se donner jamais pour modèle, il voulait toujours qu'on le regardât comme un être privilégié, à qui Dieu permettait de se mettre au-dessus de la loi commune ; et, de fait, on l'a considéré de plus en plus sous ce jour spécial.

« Nous serions injustes et aveugles, si nous ne reconnaissions pas que son peuple lui doit encore autre chose de vrai et de bien. Il a réuni en une seule grande nation, croyant fraternellement à Dieu, les

tribus innombrables des Arabes jusque-là ennemies entre elles. A la place du plus violent arbitraire, du droit de la force, et de la lutte individuelle, il a mis un droit inébranlable, qui, malgré ses imperfections, forme toujours la base de toutes les lois de l'Islamisme. Il a limité la vengeance du sang qui, avant lui, s'étendait jusqu'aux parents les plus éloignés, et il l'a bornée à celui-là seul que les juges reconnaissaient pour meurtrier. Il a bien mérité surtout du beau sexe, non-seulement en protégeant les filles contre l'atroce coutume qui les faisait souvent immoler par leurs pères ; mais en outre, en protégeant les femmes contre les parents de leurs maris, qui en héritaient comme d'une chose matérielle, et en les défendant contre les mauvais traitements des hommes. Il a restreint la polygamie, en ne permettant aux croyants que quatre femmes légitimes, au lieu de dix, comme c'était l'usage, surtout à Médine. Sans avoir entièrement émancipé les esclaves, il leur a été bon et utile de bien des manières. Pour les pauvres, il a non-seulement recommandé toujours la bienfaisance à leur égard, mais il a formellement établi un impôt en leur faveur, et il leur a fait une part spéciale dans le butin et le tribut. En défendant le jeu, le vin et toutes les boissons enivrantes, il a prévenu bien des vices, bien des excès, bien des querelles et bien des désordres.

« Quoique nous ne regardions pas Mahomet comme un vrai prophète, parce qu'il a employé pour propager sa religion des moyens violents et impurs, parce qu'il a été trop faible pour se soumettre lui-même à la loi commune, et parce qu'il s'appelait le sceau des prophètes, tout en déclarant que Dieu pouvait toujours remplacer ce qu'il avait donné par quelque chose de mieux, il a le mérite, néanmoins, d'avoir fait pénétrer les plus belles doctrines de l'Ancien et du Nouveau Testament chez un peuple qui n'était éclairé par aucun rayon de la foi, et il doit à ce titre paraître, même à des yeux non mahométans, comme un envoyé de Dieu. »

Comme complément de cette étude, nous citerons quelques passages textuels du Coran, empruntés à la traduction de Savary :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux. - Louange à Dieu, souverain des mondes. - La miséricorde est son partage. - Il est le roi au jour du jugement. - Nous t'adorons, Seigneur, et nous implorons ton assistance. – Dirige-nous dans le sentier du salut, - dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits ; - de ceux qui n'ont point mérité ta colère et se sont préservés de l'erreur. (*Introduction*, Sourate I.)

O mortels, adorez le Seigneur qui vous a créés, vous et vos pères, afin que vous le craigniez ; qui vous a donné la terre pour lit, et le ciel pour toit ; qui a fait descendre la pluie des cieux pour produire tous les fruits dont vous vous nourrissez. Ne donnez point d'associé au Très-Haut ; vous le savez. (Sourate II, v. 19 et 20.)

Pourquoi ne croyez-vous pas à Dieu ? Vous étiez morts, il vous a donné la vie ; il éteindra vos jours, et il en rallumera le flambeau. Vous retourne-

rez à lui. - Il créa pour votre refuge tout ce qui est sur la terre. Portant ensuite ses regards vers le firmament, il forma les sept cieux. C'est lui dont la science embrasse l'univers. (Sourate II, v. 26, 27.)

L'Orient et l'Occident appartiennent à Dieu ; vers quelque lieu que se tournent vos regards, vous rencontrerez sa face. Il remplit l'univers de son immensité et de sa science. - Il a formé la terre et les cieux. Veut-il produire quelque ouvrage ? il dit : « Sois fait ; » et l'ouvrage est fait. - Les ignorants disent : « Si Dieu ne nous parle, ou si tu ne nous fais voir un miracle, nous ne croirons point. » Ainsi parlaient leurs pères ; leurs cœurs sont semblables. Nous avons fait éclater assez de prodiges pour ceux qui ont la foi. (Sourate II, v. 109 à 112.)

Dieu n'exigera de chacun de nous que suivant ses forces. Chacun aura en sa faveur ses bonnes œuvres, et contre lui le mal qu'il aura fait. Seigneur, ne nous punis pas des fautes commises par oubli. Pardonne-nous nos péchés ; ne nous impose pas le fardeau qu'ont porté nos pères. Ne nous charge pas au-dessus de nos forces. Fais éclater pour tes serviteurs le pardon et l'indulgence. Aie compassion de nous ; tu es notre secours. Aide-nous contre les nations infidèles. (Sourate II, v. 296.)

O Dieu, roi suprême, tu donnes et tu ôtes à ton gré les couronnes et le pouvoir. Tu élèves et tu abaisses les humains à ta volonté ; le bien est dans tes mains : tu es le Tout-Puissant. - Tu changes le jour en nuit, et la nuit en jour. Tu fais sortir la vie du sein de la mort, et la mort du sein de la vie. Tu verses tes trésors infinis sur ceux qu'il te plaît. (Sourate III, v. 25 et 26.)

Ignorez-vous combien de peuples nous avons fait disparaître de la face de la terre ? Nous leur avions donné un empire plus stable que le vôtre. Nous envoyions les nuages verser la pluie sur leurs campagnes ; nous y faisions couler des fleuves. Leurs crimes seuls ont causé leur ruine. Nous les avons remplacés par d'autres nations. (Sourate VI, v. 6.)

C'est à Dieu que vous devez le sommeil de la nuit et le réveil du matin. Il sait ce que vous faites pendant le jour. Il vous laisse accomplir la carrière de la vie. Vous *reparaîtrez* devant lui, et il vous montrera vos œuvres. – Il domine sur ses serviteurs. Il vous donne pour gardiens des anges chargés de terminer vos jours au moment prescrit. Il exécute soigneusement l'ordre du ciel. – Vous *retournerez* ensuite devant le Dieu de vérité. N'est-ce pas à lui qu'il appartient de juger ? Il est le plus exact des juges. - Qui vous délivre des tribulations de la terre et des mers, lorsque, l'invoquant en public ou dans le secret de vos cœurs, vous vous écriez : « Seigneur, si tu écartes de nous ces maux, nous en serons reconnaissants ? » - C'est Dieu qui vous en délivre. C'est sa bonté qui vous soulage de la peine qui vous oppresse ; et ensuite vous retournez à l'idolâtrie. (Sourate VI, v. 60 à 64.)

Tous les secrets sont dévoilés à ses yeux ; il est grand le Très-Haut. - Celui qui parle dans le secret, celui qui parle en public, celui qui s'enveloppe des ombres de la nuit et celui qui paraît au grand jour, lui sont également connus. – C'est lui qui fait briller la foudre à vos regards pour vous inspirer la crainte et l'espérance. C'est lui qui élève les nuages chargés de pluie. - Le tonnerre célèbre ses louanges. Les anges tremblent en sa présence. Il lance la foudre, et elle frappe les victimes marquées. Les hommes disputent de Dieu, mais il est le fort et le puissant. - Il est l'invocation véritable. Ceux qui implorent d'autres dieux ne seront point exaucés. Ils ressemblent au voyageur qui, pressé par la soif, tend la main vers l'eau qu'il ne peut atteindre. L'invocation des infidèles se perd dans la nuit de l'erreur. (Sourate XIII, v. 10 à 15.)

Ne dis jamais : « Je ferai cela demain, » sans ajouter : « Si c'est la vo-

lonté de Dieu. » Elève vers lui ta pensée, lorsque tu as oublié quelque chose, et dis : « Peut-être qu'il m'éclairera et qu'il me fera connaître la vérité. (Sourate XVIII, v. 23.)

Si les flots de la mer se changeaient en encre pour décrire les louanges du Seigneur, ils seraient épuisés avant d'avoir célébré toutes ses merveilles. Un autre océan semblable ne suffirait point encore. (Sourate XVIII, v. 109.)

Celui qui cherche la vraie grandeur la trouve en Dieu, source de toutes les perfections. Les discours vertueux montent vers son trône. Il exalte les bonnes œuvres ; il punit rigoureusement le scélérat qui trame des perfidies.

Non, le ciel ne révoque jamais l'arrêt qu'il a prononcé. - N'ont-ils pas parcouru la terre ? n'ont-ils pas vu quelle a été la fin déplorable des peuples qui, avant eux, marchèrent dans les voies d'iniquité ? Ces peuples étaient plus forts et plus puissants qu'ils ne sont. Mais rien dans les cieux et sur la terre ne peut s'opposer aux volontés du Très-Haut. La science et la force sont ses attributs. - Si Dieu punissait les hommes dès l'instant qu'ils sont coupables, il ne resterait point sur la terre d'être animé. Il diffère les châtiments jusqu'au terme marqué. - Lorsque le temps est venu, il distingue les actions de ses serviteurs. (Sourate XXXV, v. 11, 41 à 45.)

Ces citations suffisent pour montrer le profond sentiment de piété qui animait Mahomet, et l'idée grande et sublime qu'il se faisait de Dieu. Le Christianisme pourrait revendiquer ce tableau.

Mahomet n'a point enseigné le dogme de la fatalité absolue, ainsi qu'on le croit généralement. Cette croyance, dont sont imbus les musulmans et qui paralyse leur initiative en maintes circonstances, n'est qu'une fausse interprétation et une fausse application du principe de la soumission à la volonté de Dieu poussé hors de ses limites rationnelles ; ils ne comprennent pas que cette soumission n'exclut pas l'exercice des facultés de l'homme, et il leur manque pour correctif la maxime : Aide-toi, le ciel t'aidera.

Les passages suivants ont trait à des points particuliers de doctrine.

Dieu a un fils, disent les Chrétiens. Loin de lui ce blasphème ! Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient. Tous les êtres obéissent à sa voix. (Sourate II, v. 110.)

O vous qui avez reçu les Ecritures, ne passez pas les bornes de la foi ; ne dites de Dieu que la vérité. Jésus est fils de Marie, l'envoyé du Très-Haut et son Verbe. Il l'a fait descendre dans le sein de Marie ; il est son souffle. Croyez en Dieu et en ses apôtres ; mais ne dites pas qu'il y a une trinité en Dieu. Il est un : cette croyance vous sera plus sûre. Loin qu'il ait un fils, il gouverne seul le ciel et la terre ; il se suffit à lui-même. - Le Messie ne rougira pas d'être le serviteur de Dieu, pas plus que les anges qui entourent son trône et lui obéissent. (Sourate IV, v. 169, 170.)

Ceux qui soutiennent la trinité de Dieu sont blasphémateurs ; il n'y a qu'un seul Dieu. S'ils ne changent de croyance, un supplice douloureux sera le prix de leur impiété. (Sourate V, v. 77.)

Les Juifs disent qu'Ozaï est le fils de Dieu. Les Chrétiens disent la même chose du Messie. Ils parlent comme les infidèles qui les ont précédés. Le ciel punira leurs blasphèmes. - Ils appellent seigneurs leurs pontifes, leurs

moines, et le Messie fils de Marie. Mais il leur est recommandé de servir un seul Dieu : Il n'y en a point d'autre. Anathème sur ceux qu'ils associent à son culte. (Sourate IX, v. 30, 31.)

Dieu n'a point de fils ; il ne partage point l'empire avec un autre Dieu. S'il en était ainsi, chacun d'eux voudrait s'approprier sa création et s'élever au-dessus de son rival. Louange au Très-haut ! Loin de lui ces blasphèmes ! (Sourate XXII, v. 93.)

Déclare, ô Mahomet, ce que le ciel t'a révélé. - L'assemblée des génies ayant écouté la lecture du Coran, s'écria : « Voilà une doctrine merveilleuse. - Elle conduit à la vraie foi. Nous croyons en elle, et nous ne donnons pas d'égal à Dieu. - Gloire à sa Majesté suprême ! Dieu n'a point d'épouse ; il n'a point enfanté. » (Sourate LXXII, v. 1 à 4.)

Dites : « Nous croyons en Dieu, au livre qui nous a été envoyé, à ce qui a été révélé à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob et aux douze tribus. Nous croyons à la doctrine de Moïse, de Jésus et des prophètes ; nous ne mettons aucune différence entre eux, et nous sommes musulmans. » (Sourate II, v. 130.)

Il n'y a de Dieu que le Dieu vivant et éternel. - Il t'a envoyé le livre qui renferme la vérité, pour confirmer la vérité des Ecritures qui l'ont précédé. Avant lui, il fit descendre le Pentateuque et l'Evangile pour servir de guides aux hommes ; il a envoyé le Coran des cieux. - Ceux qui nieront la doctrine divine ne doivent s'attendre qu'à des supplices ; Dieu est puissant et la vengeance est dans ses mains. (Sourate III, v. 1, 2, 3.)

Il en est qui disent : « Nous avons fait serment à Dieu de ne croire à aucun prophète, à moins que l'offrande qu'il présente ne soit confirmée par le feu du ciel. » - Réponds-leur : « Vous aviez des prophètes avant moi ; ils ont opéré des miracles, et celui-là même dont vous parlez. Pourquoi alors avez-vous teint vos mains de leur sang, si vous dites la vérité ? - S'ils nient ta mission, ils ont traité de même les apôtres qui t'ont précédé, quoiqu'ils fussent doués du don des miracles et qu'ils eussent apporté le livre qui éclaire (l'Evangile) et le livre des psaumes. (Sourate III, v. 179 à 181.)

Nous t'avons inspiré, comme nous avons inspiré Noé, les prophètes, Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, les tribus, Jésus, Job, Jonas, Aaron et Salomon. Nous avons donné les psaumes de David. (Sourate IV, v. 161.)

Dans maints autres endroits, Mahomet parle dans le même sens et avec le même respect des prophètes, de Jésus et de l'Évangile ; mais il est évident qu'il s'est mépris sur le sens attaché à la Trinité, et à la qualité de fils de Dieu qu'il prend à la lettre. Si ce mystère est incompréhensible pour tant de chrétiens, et s'il a soulevé tant de commentaires et de controverses parmi eux, on ne doit pas s'étonner que Mahomet ne l'ait pas compris. Dans les trois personnes de la Trinité il a vu trois dieux, et non un seul Dieu en trois personnes distinctes ; dans le fils de Dieu, il a vu une procréation ; or, l'idée qu'il se faisait de l'Etre suprême était si grande, que la moindre parité entre Dieu et un être quelconque, et l'idée qu'il pouvait partager sa puissance, lui semblait un blasphème. Jésus ne s'étant jamais donné comme Dieu, et n'ayant point parlé de la Trinité, ces dogmes lui parurent une dérogation aux paroles mêmes du Christ. Il vit dans Jésus et l'Évan-

gile la confirmation du principe de l'unité de Dieu, but qu'il poursuivait lui-même ; c'est pourquoi il les avait en grande estime, tandis qu'il accusait les Chrétiens de s'être écartés de cet enseignement, en fractionnant Dieu et en déifiant son messie. Aussi se dit-il envoyé après Jésus pour ramener les hommes à l'unité pure de la divinité. Toute la partie dogmatique du Coran repose sur ce principe qu'il répète à chaque pas.

L'Islamisme ayant ses racines dans l'ancien et le nouveau Testament, en est une dérivation ; on peut le considérer comme une des nombreuses sectes nées des dissidences qui surgirent dès l'origine du christianisme touchant la nature du Christ, avec cette différence que l'Islamisme, formé en dehors du christianisme, a survécu à la plupart de ces sectes, et compte aujourd'hui cent millions de sectateurs.

Mahomet venait combattre à outrance, dans sa propre nation, la croyance en plusieurs dieux, pour y rétablir le culte abandonné du Dieu unique d'Abraham et de Moïse ; l'anathème qu'il a lancé contre les infidèles et les impies avait surtout pour objet la grossière idolâtrie professée par ceux de sa race, mais il frappait par contre-coup les Chrétiens. Telle est la cause du mépris des Musulmans pour tout ce qui porte le nom de chrétien, malgré leur respect pour Jésus et l'Evangile. Ce mépris s'est transformé en haine sous l'influence du fanatisme entretenu et surexcité par leurs prêtres. Disons aussi que, de leur côté, les Chrétiens ne sont pas sans reproches, et qu'ils ont eux-mêmes alimenté cet antagonisme par leurs propres agressions.

Tout en blâmant les Chrétiens, Mahomet n'avait point pour eux des sentiments hostiles, et dans le Coran même il recommande d'user envers eux de ménagements, mais le fanatisme les a englobés dans la proscription générale des idolâtres et des infidèles dont la présence ne doit point souiller les sanctuaires de l'Islamisme, c'est pourquoi l'entrée des mosquées, de la Mecque et des lieux saints leur est interdite. Il en fut de même à l'égard des Juifs, et si Mahomet les a rudement châtiés à Médine, c'est qu'ils s'étaient ligués contre lui. Du reste, nulle part, dans le Coran, on ne trouve l'extermination des Juifs et des Chrétiens érigée en devoir, ainsi qu'on le croit généralement. Il serait donc injuste de lui imputer les maux causés par le zèle inintelligent et les excès de ses successeurs.

Nous t'avons inspiré d'embrasser la religion d'Abraham, qui reconnaît l'unité de Dieu et qui n'adore que sa majesté suprême. - Emploie la voix de la sagesse et la force de la persuasion pour appeler les hommes à Dieu. Combats avec les armes de l'éloquence. Dieu connaît parfaitement ceux qui ont dans l'égarement et ceux qui marchent au flambeau de la foi. (Sourate XVI, v. 124, 126.)

S'ils t'accusent d'imposture, réponds-leur : « J'ai pour moi mes œuvres ; que les vôtres parlent en votre faveur. Vous ne serez point responsables

de ce que je fais, et moi, je suis innocent de ce que vous faites. (Sourate X, v. 42.)

Quand s'accompliront tes menaces ? demandent les infidèles. Marque-nous en le terme, si tu es véridique. Réponds-leur : « Les trésors et les vengeances célestes ne sont pont dans mes mains ; Dieu seul en est le dispensateur. Chaque nation a son terme fixé ; elle ne saurait ni le hâter, ni le retarder un instant. » (Sourate X, v. 49, 50.)

Si l'on nie ta doctrine, sache que les prophètes venus avant toi subirent le même sort, quoique les miracles, la tradition et le livre qui éclaire (l'Evangile) attestassent la vérité de leur mission. (Sourate XXXV, v. 23.)

L'aveuglement des infidèles te surprend, et ils rient de ton étonnement. - En vain tu veux les instruire : leur cœur rejette l'instruction. - S'ils voyaient des miracles, ils s'en moqueraient ; - ils les attribueraient à la magie. (Sourate XXXVII, v. 12 à 15.)

Ce ne sont pas là les ordres d'un Dieu sanguinaire qui commande l'extermination. Mahomet ne se fait point l'exécuteur de sa justice ; son rôle est d'instruire ; à Dieu seul appartient de punir ou de récompenser en ce monde et en l'autre. Le dernier paragraphe semble être écrit pour les Spirites de nos jours, tant les hommes sont toujours et partout les mêmes.

Faites la prière, donnez l'aumône ; le bien que vous ferez, vous le trouverez auprès de Dieu, parce qu'il voit vos actions. (Sourate II, v. 104.)

Il ne suffit pas, pour être justifié, de tourner son visage vers l'orient et l'occident ; il faut en outre croire à Dieu, au jour dernier, aux anges, au Coran, aux prophètes. Il faut pour l'amour de Dieu secourir ses proches, les orphelins, les pauvres, les voyageurs, les captifs et ceux qui demandent. Il faut faire la prière, garder sa promesse, supporter patiemment l'adversité et les maux de la guerre. Tels sont les devoirs des vrais croyants. (Sourate II, v. 172.)

Une parole honnête et *le pardon des offenses* sont préférables à l'aumône qu'aurait suivie l'injustice. Dieu est riche et clément. (Sourate II, v. 265.)

Si votre débiteur a de la peine à vous payer, donnez-lui du temps ; ou, si vous voulez mieux faire, remettez-lui la dette. Si vous saviez ! (Sourate II, v. 280.)

La vengeance doit être proportionnée à l'injure ; mais l'homme généreux qui pardonne a sa récompense assurée auprès de Dieu, qui hait la violence. (Sourate XLII, v. 38.)

Combattez vos ennemis dans la guerre entreprise pour la religion, mais n'attaquez pas les premiers ; Dieu hait les agresseurs. (Sourate II, v. 186.)

Certainement les Musulmans, les Juifs, les Chrétiens et les Sabéens, qui croient en Dieu et au jugement dernier, *et qui feront le bien, en recevront la récompense de ses mains* ; ils seront exempts de la crainte et des supplices. (Sourate V, v. 73.)

Ne faites point violence aux hommes à cause de leur foi. La voie du salut est assez distincte du chemin de l'erreur. Celui qui abjurera le culte des idoles pour la religion sainte aura saisi une colonne inébranlable. Le Seigneur sait et entend tout. (Sourate II, v. 257.)

Ne disputez avec les Juifs et les Chrétiens qu'en termes *honnêtes et modérés*. Confondez ceux d'entre eux qui sont impies. Dites : Nous croyons

au livre qui nous a été révélé et à vos écritures. Notre Dieu et le vôtre ne font qu'un. Nous sommes musulmans. (Sourate XXIX, v. 45.)

Les Chrétiens seront jugés d'après l'Evangile ; ceux qui les jugeront autrement seront prévaricateurs. (Sourate V, v. 51.)

Nous donnâmes le Pentateuque à Moïse. C'est à sa lumière que doit marcher le peuple hébreu. *Ne doute pas de rencontrer au ciel le guide des Israélites*. (Sourate XXXII, v. 23.)

Si les juifs avaient la foi et la crainte du Seigneur, nous effacerions leurs péchés ; nous les introduirions dans le jardin des délices. L'observation du Pentateuque, de l'Evangile et des préceptes divins leur procurerait la jouissance de tous les biens. Il en est parmi eux qui marchent dans la bonne voie, mais la plupart sont impies. (Sourate V, v. 70.)

Dis aux Juifs et aux Chrétiens : « Terminons nos différends ; n'admettons qu'un Dieu, et ne lui donnons point d'égal ; qu'aucun de nous n'ait d'autre Seigneur que lui. » S'ils refusent d'obéir, dis-leur : « Vous rendrez du moins témoignage que, quant à nous, nous sommes croyants. (Sourate III, v. 57.)

Voilà certes des maximes de charité et de tolérance qu'on aimerait à voir dans tous les cœurs chrétiens !

Nous t'avons envoyé à un peuple que d'autres peuples ont précédé, afin que tu lui enseignes nos révélations. Ils ne croient point aux miséricordieux. Dis-leur : « Il est mon Seigneur ; il n'y a de Dieu que lui. J'ai mis ma confiance en sa bonté. Je *reparaîtrai* devant son tribunal. (Sourate XIII, v. 29.)

Nous avons apporté aux hommes un livre où brille la science qui doit éclairer les fidèles et leur procurer la miséricorde divine. – Attendent-ils l'accomplissement du Coran ? Le jour où il sera accompli, ceux qui auront vécu dans l'oubli de ses maximes diront : « Les ministres du Seigneur nous prêchaient la vérité. Où trouverons-nous maintenant des intercesseurs ? Quel espoir avons-nous de *retourner sur la terre* pour nous corriger ? Ils ont perdu leurs âmes, et leurs illusions se sont évanouies. (Sour. VII, v. 50, 51.)

Le mot *reparaître* implique l'idée d'avoir déjà paru ; c'est-à-dire d'avoir vécu avant l'existence actuelle. Mahomet l'exprime clairement quand il dit ailleurs : « Vous *reparaîtrez* devant lui et il vous montrera vos œuvres. Vous *retournerez* devant le Dieu de vérité. » C'est le fond de la doctrine de la préexistence de l'âme, tandis que, selon l'Eglise, l'âme est créée à la naissance de chaque corps. La pluralité des existences terrestres n'est point indiquée dans le Coran d'une manière aussi explicite que dans l'Evangile ; cependant l'idée de revivre sur la terre est entrée dans la pensée de Mahomet, puisque tel serait, selon lui, le désir des coupables pour se corriger. Il a donc compris qu'il serait utile de pouvoir recommencer une nouvelle existence.

Quand on leur demande : Croyez-vous à ce que Dieu a envoyé du ciel ? Ils répondent : « Nous croyons aux Ecritures que nous avons reçues ; » et ils rejettent le livre véritable, venu depuis, pour mettre le *sceau* à leurs livres sacrés. Dis-leur : « Pourquoi avez-vous tué les prophètes si vous aviez la foi ? (Sourate II, v. 85.)

Mahomet n'est le père d'aucun de vous. Il est l'envoyé de Dieu et le *sceau* des prophètes. La science de Dieu est infinie. (Sourate XXXIII, v. 40.)

En se donnant comme le *sceau* des prophètes, Mahomet annonce qu'il est le dernier, la conclusion, parce qu'il a dit toute la vérité ; après lui il n'en viendra plus d'autres. C'est là un article de foi chez les Musulmans. Au point de vue inclusivement religieux, il est tombé dans l'erreur de toutes les religions qui se croient inamovibles, même contre le progrès des sciences ; mais pour lui c'était presque une nécessité afin d'affermir l'autorité de sa parole chez un peuple qu'il avait eu tant de peine à convertir à sa foi. Au point de vue social c'était un tort, parce que le Coran étant une législation civile autant que religieuse, il a posé un point d'arrêt au progrès. Telle est la cause qui a rendu et rendra longtemps encore les peuples musulmans stationnaires, et réfractaires aux innovations et aux réformes qui ne sont pas dans le Coran. C'est un exemple de l'inconvénient qu'il y a de confondre ce qui doit être distinct. Mahomet n'a pas tenu compte du progrès humain ; c'est une faute commune à presque tous les réformateurs religieux. D'un autre côté, il avait à réformer non-seulement la foi, mais le caractère, les usages, les habitudes sociales de ses peuples ; il lui fallait appuyer ses réformes sur l'autorité de la religion, ainsi que l'ont fait tous les législateurs des peuples primitifs ; la difficulté était grande, sans doute ; cependant, il laisse une porte ouverte à l'interprétation et aux modifications, en disant que « Dieu peut toujours remplacer ce qu'il a donné par quelque chose de mieux. »

Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos filles, vos sœurs, vos tantes paternelles et maternelles, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, les mères de vos femmes, les filles confiées à votre tutelle et issues de femmes avec lesquelles vous auriez cohabité. N'épousez pas non plus les filles de vos fils que vous avez engendrés, ni deux sœurs. Il vous est défendu d'épouser des femmes mariées, excepté celles qui seraient tombées entre vos mains comme esclaves. (Sourate IV, v. 27 et suiv.)

Ces prescriptions peuvent donner une idée de la démoralisation de ces peuples ; pour être obligé de défendre de tels abus, il fallait qu'ils existassent.

Epouses du Prophète, restez au sein de vos maisons. Ne vous parez point fastueusement, comme aux jours de l'idolâtrie. Faites la prière et l'aumône. Obéissez à Dieu et à son apôtre. Il veut écarter le vice de vos cœurs. Vous êtes de la famille du Prophète, et vous devez être pures. - Zeid répudia son épouse. Nous t'avons uni avec elle, afin que les fidèles aient la liberté d'épouser les femmes de leurs fils adoptifs, après la répudiation. Le précepte divin doit avoir son exécution. - O prophète, il t'est permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber dans tes mains, les filles de tes oncles et de tes tantes qui ont pris la fuite avec toi, et toute femme fidèle qui t'accordera son cœur. C'est

un privilège que nous t'accordons. - Tu n'ajouteras point au nombre actuel de tes épouses ; tu ne pourras les changer contre d'autres dont la beauté t'aurait frappé. Mais la fréquentation de tes femmes esclaves t'est toujours permise. Dieu observe tout. (Sourate XXXIII, v. 37, 49, 52.)

C'est ici que Mahomet descend véritablement du piédestal sur lequel il était monté. On regrette de le voir tomber si bas après s'être élevé si haut, et faire intervenir Dieu pour justifier les privilèges qu'il s'octroyait pour l'assouvissement de ses passions. Il accordait aux croyants quatre femmes légitimes, alors que lui-même s'en était donné treize. Le législateur doit être le premier sujet des lois qu'il fait. C'est une tache ineffaçable qu'il a jetée sur lui et sur l'Islamisme.

Efforcez-vous de mériter l'indulgence du Seigneur, et la possession du paradis, dont l'étendue égale les cieux et la terre, séjour préparé aux justes, - à ceux qui font l'aumône dans la prospérité et dans l'adversité, et qui, maîtres des mouvements de leur colère, savent pardonner à leurs semblables. Dieu aime la bienfaisance. (Sourate III, v. 127, 128.)

Dieu a promis aux fidèles qui auront pratiqué la vertu l'entrée des jardins où coulent des fleuves. Ils y demeureront éternellement. Les promesses du Seigneur sont véritables. Quoi de plus infaillible que sa parole ? (Sourate IV, v. 121.)

Ils habiteront éternellement le séjour que Dieu leur a préparé, les jardins de délices arrosés par des fleuves, lieux où règnera la souveraine béatitude. (Sourate IX, v. 90.)

Les jardins et les fontaines seront le partage de ceux qui craignent le Seigneur. Ils entreront avec la paix et la sécurité. - Nous ôterons l'envie de leurs cœurs. Ils reposeront sur des lits, et ils auront les uns pour les autres une bienveillance fraternelle. - La fatigue n'approchera point du séjour des délices. On ne leur en ravira point la possession. (Sourate XV, v. 45 à 48.)

Les jardins d'Eden seront l'habitation des justes. Des bracelets d'or ornés de perles, et des habits de soie formeront leur parure. - Louange à Dieu, s'écrieront-ils ; il a écarté de nous la peine ; il est miséricordieux et compatissant. - Il nous a introduits dans le palais éternel, séjour de sa magnificence. La fatigue ni la douleur n'approchent point de cet asile. (Sourate XXXV, v. 30, 31, 32.)

Les hôtes du paradis boiront à longs traits dans la coupe du bonheur. - Couchés sur des lits de soie, ils reposeront près de leurs épouses, sous des ombrages délicieux. - Ils trouveront tous les fruits. Tous leurs désirs seront comblés. (Sourate XXXVI, v. 55, 56, 57.)

Les vrais serviteurs de Dieu auront une nourriture choisie, - des fruits exquis, et ils seront servis avec honneur. - Les jardins des délices seront leur asile. - Pleins d'une bienveillance mutuelle, ils reposeront sur des sièges. - On leur offrira des coupes remplies d'une eau pure, - limpide et d'un goût délicieux, - qui n'obscurcira point leur raison, et ne les enivrera pas. - Près d'eux seront des vierges aux regards modestes, aux grands yeux noirs et dont le teint aura la couleur des œufs de l'autruche. (Sourate XXXVII, v. 39 à 47.)

On dira aux croyants qui auront professé l'Islamisme : Entrez dans le jardin des délices, vous et vos épouses ; ouvrez vos cœurs à la joie. – On

leur présentera à boire dans des coupes d'or. Le cœur trouvera dans ce séjour tout ce qu'il peut désirer, l'œil tout ce qui peut le charmer, et ces plaisirs seront éternels. - Voici le paradis dont vos œuvres vous ont procuré la possession. – Nourrissez-vous des fruits qui y croissent en abondance. (Sourate XLIII, v. 69 à 72.)

Tel est ce fameux paradis de Mahomet sur lequel on s'est tant égayé, et que nous ne chercherons assurément pas à justifier. Nous dirons seulement qu'il était en harmonie avec les mœurs de ces peuples, et qu'il devait les flatter bien plus que la perspective d'un état purement spirituel, quelque splendide qu'il fût, parce qu'ils étaient trop matériels pour le comprendre et en apprécier la valeur ; il leur fallait quelque chose de plus substantiel, et on peut dire qu'ils ont été servis à souhait. On remarquera sans doute que les fleuves, les fontaines, les fruits abondants et les ombrages y jouaient un grand rôle, car c'est là ce qui manque surtout aux habitants du désert. Des lits moelleux et des habits de soie, pour des gens habitués à coucher sur la terre et vêtus de grossières couvertures en poil de chameau, devaient aussi avoir un grand attrait. Quelque ridicule que tout cela nous paraisse, songeons au milieu où vivait Mahomet, et ne le blâmons pas trop, puisqu'à l'aide de cet appât, il a su tirer un peuple de la barbarie et en faire une grande nation.

Dans un prochain article nous examinerons comment l'Islamisme pourra se rallier à la grande famille de l'humanité civilisée.

Somnambulisme médianimique spontané.

La dernière séance de la Société Spirite de Paris, avant les vacances, a été l'une des plus remarquables de l'année, soit par le nombre et la portée des communications qui y ont été obtenues, soit par la production d'un phénomène spontané de somnambulisme médianimique. Vers le milieu de la séance, M. Morin, membre de la société et l'un des médiums habitués, s'est endormi spontanément sous l'influence des Esprits, ce qui ne lui était jamais arrivé. Alors il a parlé avec feu, avec éloquence, sur un sujet d'une haute gravité et du plus grand intérêt, dont nous aurons à nous occuper ultérieurement.

La séance de réouverture du vendredi 5 octobre a présenté un phénomène analogue, mais dans de plus larges proportions. Il y avait à la table treize médiums. Pendant la première partie, deux d'entre eux, madame C… et M. Vavasseur, s'endormirent comme l'avait fait M. Morin, sans provocation aucune et sans que personne y songeât, sous l'influence des Esprits. M. Vavasseur est le médium poète, qui obtient avec la plus grande facilité les remarquables poésies dont nous avons publié plusieurs échantillons. M. Morin était sur le point de

s'endormir aussi. Or voici ce qui s'est passé pendant leur sommeil, qui a duré près d'une heure.

M. Vavasseur, d'une voix grave et solennelle, dit : « Toute volonté, toute action magnétique, est et doit rester étrangère à ce phénomène. Personne ne doit parler ni à ma sœur, ni à moi. » En parlant de sa sœur, il désignait madame C…, c'est-à-dire sœur spirituelle, car ils ne sont nullement parents. Puis, s'adressant à M. Morin, placé à l'autre extrémité de la table, et étendant sa main vers lui avec un geste impératif : « Je te défends de dormir. » M. Morin, en effet, déjà presque endormi, se réveilla de lui-même. Recommandation expresse est en outre faite de ne toucher ni l'un ni l'autre des deux médiums.

M. V. continuant : « Ah ! je sens ici un courant fluidique mauvais qui me fatigue… Sœur, tu souffres aussi ? - Madame C…, Oui. - M. V. Regarde ! la société est nombreuse, ce soir. Vois-tu ? - Madame C… Pas encore très clairement. - M. V… Je veux que tu voies. - Madame C… Oh ! oui ; les Esprits sont nombreux ! - M. V… Oui, ils sont bien nombreux ; on ne les compte plus !… Mais, regarde, devant toi ; vois un Esprit plus lumineux, à l'auréole plus brillante… Il semble nous sourire avec bienveillance !… On me dit que c'est mon patron (saint Louis)… Allons, marchons ; allons tous deux vers lui… Oh ! j'ai bien des fautes à réparer… (s'adressant à l'Esprit) : Cher Esprit ! en naissant à la vie, ma mère me donna votre nom. Depuis, je m'en souviens, cette pauvre mère me disait tous les jours : « Oh ! mon enfant, prie Dieu ; prie ton ange gardien ; prie surtout ton patron. » Plus tard, j'oubliai tout… tout !… Le doute, l'incrédulité, m'ont poursuivi ; dans mon égarement je vous ai méconnu, j'ai méconnu la bonté de Dieu… Aujourd'hui, cher Esprit, je viens vous demander l'oubli du passé et le pardon dans le présent !… O saint Louis, vous voyez ma douleur et mon repentir, oubliez et pardonnez. » (Ces dernières paroles ont été dites avec un accent déchirant de désespoir.)

Madame C… « Il ne faut pas pleurer, frère… Saint Louis te pardonne et te bénit… Les bons Esprits n'ont point de ressentiment contre ceux qui reviennent de leurs erreurs. Il te pardonne, te dis-je !… Oh ! il est bon cet Esprit !… Vois, il nous sourit. (Portant la main à sa poitrine.) Oh ! que cela fait mal de souffrir ainsi ! »

M. V… « Il me parle… Ecoute !… Courage, me dit-il, travaille avec tes frères. L'année qui commence sera fertile en grands événements. Autour de vous surgiront de grands génies, des poètes, des peintres, des littérateurs. L'ère des arts succède à l'ère de la philosophie. Si la première a fait des prodiges, la seconde fera des miracles. » (M. V… s'exprime avec une véhémence extraordinaire ; il est au suprême degré de l'extase.)

Madame C… « Calme-toi, frère ; tu y mets beaucoup trop de feu, et cela te fait mal ; calme-toi. »

M. V… (continuant) : « Mais là commence la mission de votre société, mission bien grande et bien belle pour ceux qui la comprennent… Foyer de la doctrine spirite, elle doit en défendre et en propager les principes par tous les moyens dont elle dispose. Du reste, son président saura ce qu'il faut faire.

« Maintenant, sœur, il s'éloigne ; il nous sourit encore ; il nous dit de la main : au revoir… Allons, montons, sœur ; tu dois assister à un spectacle splendide, à un spectacle que l'œil de la terre n'a jamais vu… jamais, jamais !… Monte… monte… je le veux !… (Silence.) Que vois-tu ?… Regarde cette armée d'Esprits !… Les poètes sont là qui nous entourent… Oh ! chantez aussi, chantez !… Vos chants sont les chants du ciel, l'hymne de la création !… Chantez !… Et leurs murmures caressent mes oreilles… et leurs accords endorment mon esprit… Tu n'entends pas ?… »

Madame C… « Si, j'entends… Ils semblent dire qu'avec l'année spirite qui commence, commence une nouvelle phase pour le Spiritisme… phase brillante, de triomphe et de joie pour les cœurs sincères, de honte et de confusion pour les orgueilleux et les hypocrites ! Pour ceux-ci, les déceptions, le délaissement, l'oubli, la misère ; pour les autres, la glorification. »

M. V… « Ils l'ont déjà dit, et cela se vérifie. »

Madame C… « Oh ! quelle fête ! quelle magnificence ! quelle splendeur éblouissante ! Mes regards peuvent à peine en soutenir l'éclat. Quelle suave harmonie se fait entendre et pénètre l'âme !… Vois tous ces bons Esprits qui préparent le triomphe de la doctrine sous la conduite des Esprits supérieurs et du grand Esprit de Vérité !… Qu'ils sont resplendissants, et qu'il doit en coûter de redescendre habiter sur un globe comme le nôtre ! Cela est douloureux, mais cela fait avancer. »

M. V… « Écoute !… écoute !… écoute, te dis-je ! »

M. V… commence l'improvisation suivante en vers. C'était la première fois qu'il faisait de la poésie médianimique verbalement. Jusqu'à ce jour les communications de ce genre avaient toujours été données spontanément par écrit.

C'était un soir d'orage,
La mer roulait ses morts,
En jetant au rivage
De lugubres accords !…
Un enfant, jeune encore,
Debout sur un rocher,
Attendait que l'aurore
L'éclairât pour marcher,

Pour aller à la plage
Redemander sa sœur
Echappée au naufrage,
Ou… ravie à son cœur.
Pourrait-il, sur la rive,
La voir, comme autrefois,
Souriante et naïve,
Accourir à sa voix ?
Dans cette nuit horrible,
Sur les flots égarés,
Cette main invisible
Qui les a séparés,
Les réunira-t-elle ?
Ce fût un vain espoir !
L'aurore se fit belle,
Mais… ne lui fit rien voir ;
Rien… que la triste épave
D'un bâtiment détruit !
Rien… que le flot lui lave
Ce qu'il souilla la nuit.
La vague, avec mystère,
Effleurait en glissant,
Ecumeuse et légère,
Le gouffre menaçant
Qui cachait sa victime,
Etouffait ses sanglots,
Et voulait de son crime
Faire excuser les flots
A la brise plaintive !
L'enfant, las de chercher,
De courir sur la rive,
Ne pouvait plus marcher…
Essoufflé, hors d'haleine,
Boiteux ;… meurtri ;… brisé ;…
Se soutenant à peine,
Il s'était reposé
Sûr la brûlante pierre
D'un rocher presque nu,
Et faisait sa prière,
Quand passe un inconnu.
Surpris, il le regarde
Qui priait avec foi.
- Oh ! mon fils, Dieu te garde,
Dit-il ; relève-toi !…

Ce Dieu qui voit tes larmes,
M'a mis sur ton chemin
Pour calmer tes alarmes,
Et te tendre la main !
Que rien ne te retienne ;
Mon foyer est le tien,
Ma famille est la tienne,
Ton malheur est le mien.
Viens, dis-moi ta souffrance ;
Je t'ouvrirai mon cœur,
Et bientôt l'espérance
Calmera ta frayeur.

(S'adressant à Madame C.) – « Tu le vois, il s'arrête !… mais il doit encore parler !…. Oui, il s'approche !… les sons deviennent plus distincts… J'entends… ah !

Ce pauvre enfant… c'est moi !
Cet inconnu… (s'adressant à M. Allan Kardec) c'est toi,
Cher et honoré maître !
Toi qui me fis connaître
Deux mots : … Eternité
Et… Immortalité !
Deux noms : l'un Dieu, l'autre âme !
L'un foyer, l'autre flamme !
Et vous, mes chers amis,
En ce lieu réunis,
Vous êtes la famille
Où désormais tranquille,
Je dois finir mes jours !
Oh !… Aimez-vous toujours !…

« Il fuit… Casimir Delavigne !… Oh ! cher Esprit… encore !… Il fuit !… Allons, je ne suis pas assez fort pour assister à ce concert divin… Oui, c'est trop beau… c'est trop beau !…

Madame C… « Il parlerait encore si tu l'avais voulu, mais ton exaltation l'en a empêché. Te voilà brisé, meurtri, haletant ; tu ne peux plus parler.

M. V… « Oui, je le sens ; c'est encore une faiblesse (avec un vif sentiment de regret), et je dois te réveiller !… trop tôt… Pourquoi ne pas toujours rester en ce lieu ? Pourquoi redescendre sur la terre ?… Allons, puisqu'il le faut, sœur, il faut obéir sans murmurer… Réveille-toi, je le veux. (Madame C… ouvre les yeux.) Pour moi, tu peux

me réveiller en agitant ton mouchoir. J'étouffe ! de l'air !… de l'air !…

Ces paroles, et surtout les vers, ont été dits avec un accent, une effusion de sentiment et une chaleur d'expression dont les scènes les plus dramatiques et les plus pathétiques peuvent seules donner une idée. L'émotion de l'assemblée était générale, car on sentait que ce n'était pas de la déclamation, mais l'âme elle-même dégagée de la matière qui parlait…

M. V…, épuisé de fatigue, est obligé de quitter la salle, et reste longtemps anéanti sous l'empire d'un demi-sommeil, d'où il ne sort que petit à petit, de lui-même, sans vouloir que personne l'aide à se dégager.

Ces faits viennent confirmer les prévisions des Esprits touchant les nouvelles formes que ne tarderait pas à prendre la médiumnité. L'état de somnambulisme spontané, dans lequel se développe à la fois la médiumnité parlante et voyante, est en effet une faculté nouvelle, en ce sens qu'elle paraît devoir se généraliser ; c'est un mode particulier de communication, et qui a sa raison d'être en ce moment plus qu'auparavant.

Du reste, ce phénomène est bien plus pour servir de *complément* à l'instruction des Spirites que pour la conviction des incrédules qui n'y verraient qu'une comédie. Les Spirites éclairés, seuls, peuvent, non-seulement le comprendre, mais y découvrir les preuves de la sincérité ou de la jonglerie, comme dans tous les autres genres de médiumnité ; seuls ils peuvent en dégager ce qui est utile, en déduire les conséquences pour le progrès de la science dans laquelle il les fait pénétrer plus avant. Aussi ces phénomènes ne se produisent-ils généralement que dans l'intimité, et là, outre que les médiums n'auraient aucun intérêt à simuler une faculté qui n'existerait pas, la supercherie y serait bientôt démasquée.

Les nuances d'observation sont ici si délicates et si subtiles, qu'elles requièrent une attention soutenue. Dans cet état d'émancipation, la sensibilité et l'impressionnabilité sont si grandes que la faculté ne peut se développer dans tout son éclat que sous une influence fluidique entièrement sympathique ; *un courant contraire* suffit pour l'altérer comme le souffle qui ternit la glace. La sensation pénible qu'en ressent le médium le fait se replier sur lui-même, comme la sensitive à l'approche de la main. Son attention se porte alors dans la direction de ce courant désagréable ; il pénètre la pensée qui en est la source, il la voit, il la lit, et plus il la sent antipathique, plus elle le paralyse. Qu'on juge par là de l'effet que doit produire un concours de pensées hostiles ! Aussi ces sortes de phénomènes ne se prêtent-ils *nullement* aux exhibitions publiques, où la curiosité est le sentiment qui domine quand ce n'est pas celui de la

malveillance. Ils requièrent de plus, de la part des témoins, une excessive prudence, car il ne faut pas perdre de vue que, dans ces moments-là, l'âme ne tient plus au corps que par un lien fragile, et qu'une secousse peut tout au moins causer de graves désordres dans l'économie ; une curiosité *indiscrète* et *brutale* peut avoir les plus funestes conséquences ; c'est pourquoi on ne saurait agir avec trop de précaution.

Lorsque M. V., dit en commençant, que « toute volonté, toute action magnétique, est et doit rester étrangère à ce phénomène, » il fait comprendre que l'action seule des Esprits en est la cause, et que personne ne pourrait la provoquer. La recommandation de ne parler ni à l'un ni à l'autre avait pour but de les laisser tout entiers à l'extase. Des questions auraient eu pour effet d'arrêter l'essor de leur Esprit, en les ramenant au terre à terre, et en détournant leur pensée de son objet principal. L'exaltation de la sensibilité rendait également nécessaire la recommandation de ne pas les toucher. Le contact aurait produit une commotion pénible et nuisible au développement de la faculté.

On comprend, d'après cela, pourquoi la plupart des hommes de science appelés à constater des phénomènes de ce genre, sont déçus ; ce n'est pas à cause de leur manque de foi, comme ils le prétendent, que l'effet est refusé par les Esprits : ce sont eux-mêmes qui, par leurs dispositions morales, produisent une réaction contraire ; au lieu de se placer dans les conditions du phénomène, ils veulent placer le phénomène dans leur propre condition. Ils voudraient y trouver la confirmation de leurs théories anti-spiritualistes, car là, seulement, pour eux, est la vérité, et ils sont vexés, humiliés de recevoir un démenti par les faits. Alors n'obtenant rien, ou n'obtenant que des choses qui contredisent leur manière de voir, plutôt que de revenir sur leur opinion ils préfèrent nier, ou dire que ce n'est que de l'illusion. Et comment pourrait-il en être autrement chez des gens qui n'admettent pas la spiritualité ? Le principe spirituel est la *cause* de phénomènes d'un ordre particulier ; en chercher la cause en dehors de ce principe, c'est chercher celle de la foudre en dehors de l'électricité. Ne comprenant pas les conditions spéciales du phénomène, ils expérimentent sur le patient comme sur un bocal de produits chimiques ; ils le torturent comme s'il s'agissait d'une opération chirurgicale, au risque de compromettre sa vie ou sa santé.

L'extase, qui est le plus haut degré d'émancipation, exige d'autant plus de précautions que, dans cet état, l'Esprit enivré par le spectacle sublime qu'il a sous les yeux, ne demande généralement pas mieux que de rester où il est, et de quitter tout à fait la terre ; souvent même il fait des efforts pour rompre le dernier lien qui l'enchaîne à son corps, et si sa raison n'était pas assez forte pour résister à la tentation,

il se laisserait volontiers aller. C'est alors qu'il faut lui venir en aide par une forte volonté et en le tirant de cet état. On comprend qu'il n'y a point ici de règle absolue, et qu'il faut se diriger selon les circonstances.

Un de nos amis nous offre, sous ce rapport, un intéressant sujet d'étude.

Jadis on avait inutilement cherché à le magnétiser ; depuis quelque temps il tombe spontanément dans le sommeil magnétique sous l'influence de la cause la plus légère ; il suffit qu'il écrive quelques lignes médianimiquement, et parfois d'une simple conversation. Dans son sommeil, il a des perceptions d'un ordre très élevé ; il parle avec éloquence et approfondit avec une remarquable logique les questions les plus graves. Il voit parfaitement les Esprits, mais sa lucidité présente des degrés différents par lesquels il passe alternativement ; le plus ordinaire est celui d'une demi-extase. A certains moments, il s'exalte, et s'il éprouve une vive émotion, ce qui est fréquent, il s'écrie avec une sorte de terreur, et cela souvent au milieu de l'entretien le plus intéressant : *Réveillez-moi tout de suite*, ce qu'il serait imprudent de ne pas faire. Fort heureusement, il nous a indiqué le moyen de le réveiller *instantanément*, et qui consiste à lui souffler fortement sur le front, les passes magnétiques ne produisant qu'un effet très lent ou nul.

Voici l'explication qui nous a été donnée sur sa faculté par un de nos guides à l'aide d'un autre médium.

« L'Esprit de M. T… est entravé dans son essor par l'épreuve matérielle qu'il a choisie. L'outil qu'il fait mouvoir, son corps, dans l'état actuel où il est, n'est pas assez maniable pour lui permettre de s'assimiler les connaissances nécessaires, ou d'user de celles qu'il possède, *de proprio motu*, et à l'état de veille. Lorsqu'il est endormi, le corps, cessant d'être une entrave, devient seulement le *porte-voix* de son propre Esprit, ou de ceux avec lesquels il est en relation. La fatigue matérielle inhérente à ses occupations, l'ignorance relative dans laquelle il subit cette incarnation, puisqu'il ne sait, en fait de sciences, que ce qu'il s'est révélé à lui-même, tout cela disparaît pour faire place à une lucidité de pensée, à une étendue de raisonnement, et à une éloquence hors ligne, qui sont le fait du développement antérieur de l'Esprit. La fréquence de ses extases a simplement pour but d'habituer son corps à un état qui, pendant une certaine période, et pour un but ultérieur spécial, pourra devenir en quelque sorte normal. Quand il demande à être réveillé promptement, cela tient au désir qu'il a d'accomplir sa mission sans faillir. Sous le charme des tableaux sublimes qui s'offrent à lui et du milieu où il se trouve, il voudrait s'affranchir des liens terrestres et demeurer d'une manière définitive parmi les Esprits. Sa raison, et son devoir qui le retient ici-bas, combattent ce désir ; et de

peur de se laisser dominer et de succomber à la tentation, il vous crie de le réveiller. »

Ces phénomènes de somnambulisme médianimique spontané devant se multiplier, les instructions qui précèdent ont pour but de guider les groupes où ils pourraient se produire, dans l'observation des faits, et de leur faire comprendre la nécessité d'user de la plus extrême prudence en pareil cas. Ce dont il faut s'abstenir d'une manière absolue, c'est d'en faire un objet d'expérimentation et de curiosité. Les Spirites pourront y puiser de grands enseignements propres à éclairer et à fortifier leur foi, mais, nous le répétons, ils seraient sans profit pour les incrédules. Les phénomènes destinés à convaincre ces derniers, et pouvant se produire au grand jour, sont d'un autre ordre, et dans le nombre quelques-uns auront lieu, et se produisent déjà, en apparence du moins, *en dehors du Spiritisme* ; le mot Spiritisme les effraye ; ce mot n'étant pas prononcé, ce sera pour eux une raison de plus de s'en occuper ; les Esprits sont donc sages de changer parfois l'étiquette.

Quant à l'utilité spéciale de cette médiumnité, elle est dans la preuve en quelque sorte palpable qu'elle fournit de l'indépendance de l'Esprit par son isolement de la matière. Comme nous l'avons dit, les manifestations de ce genre éclairent et fortifient la foi ; elles nous mettent en contact plus direct avec la vie spirituelle. Quel est le Spirite tiède ou incertain qui resterait indifférent en présence de faits qui lui font pour ainsi dire toucher du doigt la vie future ? Quel est celui qui pourrait douter encore de la présence et de l'intervention des Esprits ? Quel est le cœur assez endurci pour n'être pas ému à l'aspect de l'avenir qui se déroule devant lui, et que Dieu, dans sa bonté, lui permet d'entrevoir.

Mais ces manifestations ont une autre utilité plus pratique, plus actuelle, car, plus que d'autres, elles seront de nature à relever le courage dans les moments durs que nous avons à traverser. C'est au moment de la tourmente qu'on sera heureux de sentir auprès de soi des protecteurs invisibles ; c'est alors qu'on connaîtra le prix de ces connaissances qui nous élèvent au-dessus de l'humanité et des misères de la terre, qui calment nos regrets et nos appréhensions, en nous faisant voir ce qui seul est grand, impérissable et digne de nos aspirations. C'est un secours que Dieu envoie en temps opportun à ses fidèles serviteurs, et c'est encore là un signe que les temps marqués sont arrivés. Sachons le mettre à profit pour notre avancement. Remercions Dieu d'avoir permis que nous fussions éclairés à temps, et plaignons les incrédules de se priver eux-mêmes de cette immense et suprême consolation, car la lumière a été répandue pour tous. Par la voix des Esprits qui parlent par toute la terre, il fait un dernier appel aux endurcis ; implorons son indulgence et sa miséricorde pour les aveugles.

L'extase est, comme nous l'avons dit, un état supérieur de déga-

gement dont l'état somnambulique est un des premiers degrés, mais qui n'implique en aucune façon la supériorité de l'Esprit. Le dégagement le plus complet est assurément celui qui suit la mort. Or nous voyons à ce moment l'Esprit conserver ses imperfections, ses préjugés, commettre des erreurs, se faire des illusions, manifester les mêmes penchants. C'est que les bonnes et les mauvaises qualités sont inhérentes à l'Esprit et ne dépendent pas des causes extérieures. Les causes extérieures peuvent paralyser les facultés de l'Esprit, qui les recouvre à l'état de liberté, mais elles sont impuissantes à lui donner celles qu'il n'a pas. La saveur d'un fruit est en lui ; quoi que l'on fasse, en quelque lieu qu'on le place, s'il est fade par nature, on ne le rendra pas savoureux. Ainsi en est-il de l'Esprit. Si le dégagement complet, après la mort, n'en fait pas un être parfait, à moins forte raison peut-il le devenir dans un dégagement partiel.

Le dégagement extatique est un état physiologique, indice évident d'un certain degré d'avancement de l'Esprit, mais non d'une supériorité absolue. Les imperfections morales, qui sont dues à l'influence de la matière, disparaissent avec cette influence, c'est pourquoi on remarque, en général, chez les somnambules et les extatiques, des idées plus élevées qu'a l'état de veille ; mais celles qui tiennent à la qualité même de l'Esprit continuent à se manifester, quelquefois même avec moins de retenue que dans l'état normal ; l'Esprit, affranchi de toute contrainte, laisse parfois un libre cours à des sentiments qu'il cherche à dissimuler, comme homme, aux yeux du monde.

De toutes les tendances mauvaises, les plus persistantes et celles qu'on s'avoue le moins à soi-même, sont les vices radicaux de l'humanité : l'orgueil et l'égoïsme qui enfantent les jalousies, les mesquines susceptibilités d'amour-propre, l'exaltation de la personnalité qui se révèlent souvent à l'état de somnambulisme. Ce n'est pas le dégagement qui les fait naître, il ne fait que les mettre à découvert ; de latents ils deviennent sensibles par suite de la liberté de l'Esprit.

Il ne faut donc s'attendre à trouver aucune espèce d'infaillibilité, ni morale, ni intellectuelle, chez les somnambules et les extatiques ; la faculté dont ils jouissent peut être altérée par les imperfections de leur Esprit. Leurs paroles peuvent être le reflet de leurs pensées et de leurs sentiments ; ils peuvent en outre subir les effets de l'obsession, tout aussi bien que dans l'état ordinaire, et être de la part des Esprits légers ou malintentionnés le jouet des plus étranges illusions, ainsi que le démontre l'expérience.

Ce serait donc une erreur de croire que les visions et les révélations de l'extase ne peuvent être que l'expression de la vérité ; comme toutes les autres manifestations, il faut les soumettre au creuset du bon sens et de la raison, faire la part du bon et du mauvais, de ce qui est rationnel et de ce qui est illogique. Si ces sortes de manifestations se

multiplient, c'est bien moins en vue de nous donner des révélations extraordinaires, que pour nous fournir de nouveaux sujets d'étude et d'observation sur les facultés et les propriétés de l'âme, et nous donner une nouvelle preuve de son existence et de son indépendance de la matière.

Considérations sur la propagation de la médiumnité guérissante.

(Voir l'article du mois précédent sur le zouave guérisseur.)

Nous devons tout d'abord faire quelques rectifications à notre compte rendu des cures de M. Jacob. Nous tenons de ce dernier lui-même que la petite fille qu'il a guérie, en arrivant à la Ferté-sous-Jouarre, ne l'a point été sur la place publique ; c'est bien là qu'il l'a vue, mais la guérison a eu lieu dans la maison des parents où il l'a fait entrer. Cela ne change rien au résultat ; mais cette circonstance donne à l'action un caractère moins excentrique.

De son côté, M. Boivinet nous écrit : « Au sujet de la proportion des malades guéris, j'ai voulu dire que sur 4,000, un quart n'a pas éprouvé de résultats, et que sur le reste, soit 3,000, un quart a été guéri et les trois quarts soulagés. D'un autre passage de l'article on pourrait croire que j'ai affirmé la guérison de membres ankylosés ; j'ai voulu dire que M. Jacob avait redressé des membres roidis, rigides comme s'ils étaient ankylosés, mais pas plus ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu d'ankyloses guéries, seulement je l'ignore. Quant aux membres roidis par des douleurs paralysant en partie la faculté du mouvement, j'ai constaté en dernier lieu trois cas de guérison instantanée ; le lendemain, l'un des malades était absolument guéri ; l'autre avait la liberté du mouvement avec un reste de douleur dont, me disait-il, il s'accommoderait volontiers pour toujours. Je n'ai pas revu le troisième malade. »

Il eût été bien étonnant que le diable ne vînt pas se mêler dans cette affaire. Une autre personne nous écrit d'une des localités où le bruit des guérisons de M. Jacob s'était répandu : « Ici grande émotion dans la commune et au presbytère. La servante de M. le curé ayant rencontré deux fois M. Jacob dans la rue unique du pays, est convaincue que c'est le diable, et qu'il la poursuit. La pauvre femme s'est réfugiée dans une maison où elle a eu presque une attaque de nerfs. Il est vrai que le costume rouge du zouave a pu lui faire croire qu'il sortait de l'enfer. Il paraît qu'on prépare ici une croisade contre le diable pour détourner les malades de se faire guérir par lui. »

Qui a pu mettre dans l'idée de cette femme que M. Jacob est le diable en personne, et que les guérisons sont une rouerie de sa part ? N'a-t-on dit aux pauvres d'une certaine ville qu'ils ne devaient pas recevoir le pain et les aumônes des Spirites, parce que c'était une séduction de Satan ? et ailleurs qu'il valait mieux être athée que de revenir à Dieu par l'influence du Spiritisme, parce que c'était encore là une ruse du démon ? Dans tous les cas, en attribuant tant de bonnes choses au diable, on fait tout ce qu'il faut pour le réhabiliter dans l'opinion. Ce qui est plus étrange, c'est que ce soit de pareilles idées dont on nourrisse encore les populations à quelques lieues de Paris. Aussi quelle réaction quand la lumière se fait dans ces cerveaux fanatisés ! Il faut convenir qu'il y a des gens bien maladroits.

Revenons à notre sujet : les considérations générales sur la médiumnité guérissante.

Nous avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, qu'il y a une différence radicale entre les médiums guérisseurs et ceux qui obtiennent des prescriptions médicales de la part des Esprits. Ceux-ci ne diffèrent en rien des médiums écrivains ordinaires, si ce n'est par la spécialité des communications. Les premiers guérissent par l'action fluidique seule, en plus ou moins de temps, quelquefois instantanément, sans l'emploi d'aucun remède. La puissance curative est tout entière dans le fluide épuré auquel ils servent de conducteurs. La théorie de ce phénomène a été suffisamment expliquée pour prouver qu'il rentre dans l'ordre des lois naturelles, et qu'il n'a rien de miraculeux. Il est le produit d'une aptitude spéciale aussi indépendante de la volonté que toutes les autres facultés médianimiques ; ce n'est pas un talent que l'on puisse acquérir ; on ne se fait pas médium guérisseur, comme on se fait médecin. L'aptitude à guérir est inhérente au médium, mais l'exercice de la faculté n'a lieu qu'avec le concours des Esprits ; d'où il suit que si les Esprits ne veulent pas, ou *ne veulent plus* se servir de lui, il est comme un instrument sans musicien, et n'obtient rien ; il peut donc perdre instantanément sa faculté, ce qui exclut la possibilité d'en faire une profession.

Un autre point à considérer, c'est que cette faculté étant fondée sur des lois naturelles, elle a des limites tracées par ces mêmes lois. On comprend que l'action fluidique puisse rendre la sensibilité à un organe existant, faire dissoudre et disparaître un obstacle au mouvement et à la perception, cicatriser une plaie, car alors le fluide devient un véritable agent thérapeutique ; mais il est évident qu'il ne peut remédier à l'absence ou à la destruction d'un organe, ce qui serait un véritable miracle. Ainsi, la vue pourra être rendue à un aveugle par amaurose, ophtalmie, taie ou cataracte, mais non à celui qui aura les yeux crevés. Il y a donc des maladies foncièrement incurables, et ce serait une illusion de croire que la médium-

nité guérissante va délivrer l'humanité de toutes ses infirmités.

Il faut, en outre, tenir compte de la variété des nuances que présente cette faculté, qui est loin d'être uniforme chez tous ceux qui la possèdent. Elle se présente sous des aspects très divers. En raison du degré de développement de la puissance, l'action est plus ou moins rapide, étendue ou circonscrite. Tel médium triomphe de certaines maladies sur certaines personnes et dans des circonstances données, qui échoue complètement dans des cas en apparence identiques, Il paraîtrait même que chez quelques-uns la faculté guérissante s'étend aux animaux.

Il s'opère dans ce phénomène une véritable réaction chimique analogue à celle que produisent les médicaments. Le fluide agissant comme agent thérapeutique, son action varie selon les propriétés qu'il reçoit des qualités du fluide personnel du médium ; or, par suite du tempérament et de la constitution de ce dernier, ce fluide est imprégné d'éléments divers qui lui donnent des propriétés spéciales ; il peut être, pour nous servir de comparaisons matérielles, plus ou moins chargé d'électricité animale, de principes acides ou alcalins, ferrugineux, sulfureux, dissolvants, astringents, caustiques, etc. ; il en résulte une action différente selon la nature du désordre organique ; cette action peut donc être énergique, toute puissante dans certains cas, et nulle dans d'autres. C'est ainsi que les médiums guérisseurs peuvent avoir des spécialités ; tel guérira les douleurs ou redressera un membre, qui ne rendra pas la vue à un aveugle, et réciproquement. L'expérience seule peut faire connaître la spécialité et l'étendue de l'aptitude ; mais on peut dire en principe, qu'il n'y a pas de médiums guérisseurs universels, par la raison qu'il n'y a pas d'hommes parfaits sur la terre, et dont la puissance soit illimitée.

L'action est toute différente dans l'obsession, et la faculté de guérir n'implique pas celle de délivrer les obsédés. Le fluide guérisseur agit en quelque sorte matériellement sur les organes affectés, tandis que, dans l'obsession, il faut agir moralement sur l'Esprit obsesseur ; il faut avoir autorité sur lui pour lui faire lâcher prise. Ce sont donc deux aptitudes distinctes qui ne se rencontrent pas toujours dans la même personne. Le concours du fluide guérisseur devient nécessaire lorsque, ce qui est assez fréquent, l'obsession se complique d'affections organiques. Il peut donc y avoir des médiums guérisseurs impuissants pour l'obsession, et réciproquement.

La médiumnité guérissante ne vient point supplanter la médecine et les médecins ; elle vient simplement prouver à ces derniers qu'il y a des choses qu'ils ne savent pas et les inviter à les étudier ; que la nature a des lois et des ressources qu'ils ignorent ; que l'élément spirituel qu'ils méconnaissent n'est pas une chimère, et que, lorsqu'ils en tiendront compte, ils ouvriront de nouveaux horizons à la science

et réussiront plus souvent qu'ils ne le font. Si cette faculté n'était le privilège que d'un individu, elle passerait inaperçue ; on la regarderait comme une exception, un effet du hasard, cette suprême explication qui n'explique rien, et le mauvais vouloir pourrait aisément étouffer la vérité. Mais lorsqu'on verra les faits se multiplier, on sera bien forcé de reconnaître qu'ils ne peuvent se produire qu'en vertu d'une loi ; que si des hommes ignorants réussissent là où les savants échouent, c'est que les savants ne savent pas tout. Cela ne préjudicie en rien à la science qui sera toujours le levier et la résultante du progrès intellectuel ; l'amour-propre de ceux qui la circonscrivent dans les limites de leur savoir et de la matérialité peut seul en souffrir.

De toutes les facultés médianimiques, la médiumnité guérissante vulgarisée est celle qui est appelée à produire le plus de sensations, parce qu'il y a partout des malades et en grand nombre, et que ce n'est pas la curiosité qui les attire, mais le besoin impérieux de soulagement ; plus qu'aucune autre elle triomphera de l'incrédulité aussi bien que du fanatisme qui voit partout l'intervention du diable. La multiplicité des faits conduira forcément à l'étude de la cause *naturelle*, et de là à la destruction des idées superstitieuses d'ensorcellement, de pouvoir occulte, d'amulettes, etc. Si l'on considère l'effet produit aux alentours du camp de Châlons par un seul individu, la multitude de gens souffrants venus de dix lieues à la ronde, on peut juger de ce qu'il en serait si dix, vingt, cent individus se produisaient dans les mêmes conditions, soit en France, soit dans les pays étrangers. Si vous dites à ces malades qu'ils sont le jouet d'une illusion, ils vous répondront en montrant leur jambe redressée ; qu'ils sont dupes de charlatans ? Ils diront qu'ils n'ont rien payé, et qu'on ne leur a vendu aucune drogue ; qu'on a abusé de leur confiance ? Ils diront qu'on ne leur a rien promis.

C'est aussi la faculté qui échappe le plus à l'accusation de jonglerie et de supercherie ; elle brave la raillerie, car il n'y a rien de risible dans un malade guéri que la science avait abandonné. Le charlatanisme peut simuler plus ou moins grossièrement la plupart des effets médianimiques, et l'incrédulité y cherche toujours des ficelles ; mais où trouvera-t-on les ficelles de la médiumnité guérissante ? On peut donner des tours d'adresse pour des effets médianimiques, et les effets les plus réels peuvent, aux yeux de certaines gens, passer pour des tours d'adresse, mais que donnerait celui qui prendrait indûment la qualité de médium guérisseur ? De deux choses l'une : il guérit ou il ne guérit pas. Il n'y a pas de simulacre qui puisse suppléer à une guérison.

La médiumnité guérissante échappe, en outre, complètement à la loi sur l'exercice illégal de la médecine, puisqu'elle ne prescrit aucun traitement. De quelle pénalité pourrait-on frapper celui qui guérit par

sa seule influence, secondée par la prière, qui, de plus, ne demande rien pour prix de ses services ? Or, la prière n'est pas une substance pharmaceutique. C'est, selon vous, de la niaiserie, soit ; mais si la guérison est au bout de cette niaiserie, que direz-vous ? Une niaiserie qui guérit vaut bien les remèdes qui ne guérissent pas. On a pu interdire à M. Jacob de recevoir des malades au camp et d'aller chez eux, et s'il s'est soumis en disant qu'il ne reprendrait l'exercice de sa faculté que lorsque l'interdiction serait levée officiellement, c'est parce qu'étant militaire, il a voulu se montrer scrupuleux observateur de la discipline, quelque dure quelle fût. En cela, il a sagement agi, car il a prouvé que le Spiritisme ne conduit pas à l'insubordination ; mais c'est ici un cas exceptionnel. Dès lors que cette faculté n'est pas le privilège d'un individu, par quel moyen pourrait-on l'empêcher de se propager ? Si elle se propage, il faudra, bon gré mal gré, l'accepter avec toutes ses conséquences.

La médiumnité guérissante tenant à une disposition organique, beaucoup de personnes en possèdent au moins le germe qui reste à l'état latent, faute d'exercice et de développement. C'est une faculté que beaucoup ambitionnent avec raison, et si tous ceux qui désirent la posséder la demandaient avec ferveur et persévérance par la prière, et dans un but exclusivement humanitaire, il est probable que, de ce concours, sortiraient plus d'un véritable médium guérisseur.

Il ne faut pas s'étonner de voir des personnes qui, au premier abord n'en paraissent pas dignes, favorisées de ce don précieux. C'est que l'assistance des bons Esprits est acquise à tout le monde pour ouvrir à tous la voie du bien ; mais elle cesse si l'on ne sait pas s'en rendre digne en s'améliorant. Il en est ici comme des dons de la fortune qui ne vient pas toujours au plus méritant ; c'est alors une épreuve par l'usage qu'on en fait : heureux ceux qui en sortent victorieux.

Par la nature de ses effets, la médiumnité guérissante exige impérieusement le concours d'Esprits *épurés* qui ne sauraient être suppléés par des Esprits inférieurs, tandis qu'il est des effets médianimiques pour la production desquels l'élévation des Esprits n'est pas une condition nécessaire, et qui, par cette raison, s'obtiennent à peu près en toute circonstance. Certains Esprits même, moins scrupuleux que d'autres sur les conditions, préfèrent les médiums en qui ils trouvent de la sympathie ; mais à l'œuvre ou reconnaît l'ouvrier.

Il y a donc pour le médium guérisseur nécessité absolue de se concilier le concours des Esprits supérieurs s'il veut conserver et voir se développer sa faculté, sinon, au lieu de grandir, elle décline, et disparaît par l'éloignement des bons Esprits. La première condition pour cela est de travailler à sa propre épuration, afin de ne pas altérer les fluides salutaires qu'il est chargé de transmettre. Cette condition ne saurait être remplie sans le désintéressement maté-

riel et moral le plus complet. Le premier est le plus facile, le second est le plus rare, parce que l'orgueil et l'égoïsme sont les sentiments les plus difficiles à déraciner, et que plusieurs causes contribuent à les surexciter chez les médiums. Dès que l'un d'eux se révèle avec des facultés un peu transcendantes, - nous parlons ici des médiums en général, écrivains, voyants et autres, - il est recherché, adulé et plus d'un succombe à cette tentation de la vanité. Bientôt, oubliant que sans les Esprits il ne serait rien, il se regarde comme indispensable, et seul interprète de la vérité ; il dénigre les autres médiums et se croit au-dessus des conseils. Le médium qui en est là est perdu, car les Esprits se chargent de lui prouver qu'on peut se passer de lui en faisant surgir d'autres médiums mieux assistés. En comparant la série des communications d'un même médium, on peut aisément juger s'il grandit ou s'il dégénère. Combien, hélas ! nous en avons vu dans tous les genres tomber tristement et déplorablement sur le terrain glissant de l'orgueil et de la vanité ! On peut donc s'attendre à voir surgir une multitude de médiums guérisseurs ; dans le nombre plusieurs resteront fruits secs, et s'éclipseront après avoir jeté un éclat passager, tandis que d'autres continueront à s'élever.

En voici déjà un exemple que nous signalait un de nos correspondants, il y a environ six mois. Dans un département du midi, un médium qui s'était révélé comme guérisseur, avait opéré plusieurs cures remarquables, et l'on fondait sur lui de grandes espérances. Sa faculté présentait des particularités qui donnèrent, dans un groupe, l'idée de faire une étude à ce sujet. Voici la réponse qu'on obtint des Esprits et qui nous a été transmise dans le temps ; elle peut servir à l'instruction de tous.

« X… possède réellement la faculté de médium guérisseur remarquablement développée ; malheureusement, comme beaucoup d'autres, il s'en exagère trop la portée. C'est un excellent garçon rempli de bonnes intentions, mais qu'un orgueil démesuré et une vue extrêmement courte sur les hommes et sur les choses feront péricliter promptement. Sa puissance fluidique qui est considérable, bien utilisée et aidée de l'influence morale, pourrait produire d'excellent résultats. Savez-vous pourquoi beaucoup de ses malades n'éprouvent qu'un bien-être momentané qui disparaît quand il n'est plus là ? c'est qu'il agit par sa présence seule, mais qu'il ne laisse rien à l'esprit pour triompher des souffrances du corps.

Quand il est parti, il ne reste rien de lui, pas même la pensée qui suit le malade auquel il ne songe plus, tandis que l'action mentale pourrait, en son absence, continuer l'action directe. Il croit à sa puissance fluidique qui est réelle, mais dont l'action n'est pas persistante, parce qu'elle n'est pas corroborée par l'influence morale. Lorsqu'il réussit, il est plus satisfait d'être remarqué que d'avoir guéri ;

et cependant il est sincèrement désintéressé, car il rougirait de recevoir la moindre rémunération ; quoiqu'il ne soit pas riche, il n'a jamais songé à s'en faire une ressource ; ce qu'il désire, c'est de faire parler de lui. Il manque aussi de l'affabilité du cœur qui attire. Ceux qui viennent à lui sont froissés de ses manières qui ne font pas naître la sympathie, et il en résulte un défaut d'harmonie qui nuit à l'assimilation des fluides. Loin de calmer et d'apaiser les mauvaises passions, il les excite tout en croyant faire ce qu'il faut pour les détruire, et cela par manque de jugement. C'est un instrument faussé ; il donne quelquefois des sons harmonieux et bons, mais l'ensemble ne peut qu'être, sinon mauvais, du moins improductif. Il n'est pas aussi utile à la cause qu'il le pourrait ; il y nuit même le plus souvent, parce que, par son caractère, il en fait fort mal apprécier les résultats. C'est un de ceux qui prêchent avec violence une doctrine de douceur et de paix.

Demande. Ainsi vous pensez qu'il perdra son pouvoir guérissant ?

Réponse. J'en suis persuadé, ou bien il faudrait alors qu'il fît un retour sérieux sur lui-même, ce dont, malheureusement, je ne le crois pas capable. Les conseils seraient superflus, parce qu'il se persuade en savoir plus que tout le monde ; il aurait peut-être l'air de les écouter, mais il ne les suivrait pas. Il perd ainsi doublement le bénéfice d'une excellente faculté. »

L'événement a justifié la prévision. Nous avons su depuis que ce médium, après une série d'échecs dont son amour-propre avait eu à souffrir, avait renoncé à de nouvelles tentatives de guérisons.

Le pouvoir de guérir est indépendant de la volonté du médium ; c'est là un fait acquis à l'expérience ; ce qui dépend de lui, ce sont les qualités qui peuvent rendre ce pouvoir fructueux et *durable*. Ces qualités sont surtout le dévouement, l'abnégation et l'humilité ; l'égoïsme, l'orgueil et la cupidité sont des points d'arrêt contre lesquels se brise la plus belle faculté.

Le véritable médium guérisseur, celui qui comprend la sainteté de sa mission, est mû par l'unique désir du bien ; il ne voit dans le don qu'il possède qu'un moyen de se rendre utile à ses semblables, et non un marche-pied pour s'élever au-dessus des autres et se mettre en évidence. Il est humble de cœur, c'est-à-dire qu'en lui l'humilité et la modestie sont sincère, réelles, sans arrière-pensée, et non dans des paroles que démentent souvent les actes. L'humilité est parfois un manteau sous lequel s'abrite l'orgueil, mais qui ne saurait abuser personne. Il ne cherche ni l'éclat, ni la renommée, ni le bruit de son nom, ni la satisfaction de sa vanité ; il n'y a, dans ses manières, ni jactance, ni forfanterie ; il ne fait point parade des guérisons qu'il obtient, tandis que l'orgueilleux les énumère avec complaisance, souvent les amplifie, et finit par se persuader qu'il a fait tout ce qu'il dit.

Heureux du bien qu'il fait, il ne l'est pas moins de celui que d'autres peuvent faire ; ne se croyant ni le premier ni le seul capable, il ne jalouse et ne dénigre aucun médium. Ceux qui possèdent la même faculté sont pour lui des frères qui concourent au même but ; il se dit que plus il y en aura, plus le bien sera grand.

Sa confiance en ses propres forces ne va pas jusqu'à la présomption de se croire infaillible et encore moins universel ; il sait que d'autres peuvent autant et plus que lui ; sa foi est en Dieu plus qu'en lui-même, car il sait qu'il peut tout par lui et rien sans lui. C'est pourquoi il ne promet rien que sous la réserve de la permission de Dieu.

A l'influence matérielle, il joint l'influence morale, auxiliaire puissant qui double sa force. Par sa parole bienveillante, il encourage, relève le moral, fait naître l'espérance et la confiance en Dieu. C'est déjà une partie de la guérison, car c'est une consolation qui dispose à recevoir l'effluve bienfaisant, ou pour mieux dire, la pensée bienveillante est elle-même un effluve salutaire. Sans l'influence morale, le médium n'a pour lui que l'action fluidique, matérielle et en quelque sorte brutale, insuffisante en beaucoup de cas.

Enfin, vers celui qui possède les qualités du cœur, le malade est attiré par une sympathie qui prédispose à l'assimilation des fluides, tandis que l'orgueil, le manque de bienveillance, froissent et font éprouver un sentiment de répulsion qui paralyse cette assimilation.

Tel est le médium guérisseur aimé des bons Esprits. Telle est aussi la mesure qui peut servir à juger la valeur intrinsèque de ceux qui se révéleront, et l'étendue des services qu'ils pourront rendre à la cause du Spiritisme. Ce n'est pas à dire qu'il ne s'en trouve que dans ces conditions, et que celui qui ne réunirait pas toutes ces qualités ne puisse rendre momentanément des services partiels qu'on aurait tort de repousser ; le mal est pour lui, car plus il s'éloigne du type, moins il peut espérer voir sa faculté se développer et plus il est près de son déclin ; les bons Esprits ne s'attachent qu'à ceux qui se montrent dignes de leur protection, et la chute de l'orgueilleux, est tôt ou tard sa punition. Le désintéressement est incomplet sans le désintéressement moral.

SOUSCRIPTION POUR LES INONDÉS.

La Société spirite de Paris, dans sa séance de rentrée du 5 octobre, a ouvert une souscription au profit des inondés. Un premier versement de 300 fr. a été fait en son nom dans les bureaux du *Moniteur universel*. Les souscriptions continueront à être reçues au bureau de la *Revue spirite*.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

9° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1866.

Le laboureur Thomas Martin.

ET LOUIS XVIII

Les révélations faites à Louis XVIII par un laboureur de la Beauce, peu de temps après la seconde rentrée des Bourbons, ont eu dans le temps un très grand retentissement, et aujourd'hui encore le souvenir n'en est point effacé ; mais peu de personnes connaissent les détails de cet incident dont le Spiritisme seul peut maintenant donner la clef, comme de tous les faits de ce genre. C'est un sujet d'étude d'autant plus intéressant, que les faits, presque contemporains, sont d'une parfaite authenticité, attendu qu'ils sont constatés par des documents officiels. Nous allons en donner un résumé succinct, mais suffisant pour les faire apprécier.

Thomas-Ignace Martin était un petit laboureur du Bourg de Gallardon, situé à quatre lieues de Chartres. Né en 1783, il avait, par conséquent, trente-trois ans quand eurent lieu les événements que nous allons rapporter. Il est mort le 8 mai 1834. Il était marié, père de quatre enfants en bas âge, et jouissait dans sa commune de la réputation d'un parfait honnête homme. Les rapports officiels le peignent comme un homme de bon sens, quoique d'une grande naïveté par suite de son ignorance des choses les plus vulgaires ; d'un caractère doux et paisible, et ne se mêlant d'aucune intrigue ; d'une droiture parfaite en toutes choses et d'un complet désintéressement, ainsi qu'il en a donné des preuves nombreuses, ce qui exclut toute idée d'ambition de sa part. Aussi, lorsqu'il revint dans son village après sa visite au roi, il reprit ses occupations habituelles comme si rien ne s'était passé, évitant même de parler de ce qui lui était arrivé. A son départ de Paris, le directeur de la maison de Charenton eut toutes les peines du monde à lui faire accepter 25 francs pour ses

frais de voyage. L'année suivante, sa femme étant enceinte d'un cinquième enfant, une personne distinguée par son rang, et qui connaissait la médiocrité de sa fortune, lui fit proposer par un tiers 150 francs pour subvenir aux besoins dans cette circonstance. Martin refusa en disant : « Ce ne peut toujours être qu'à cause des choses qui me sont arrivées qu'on m'offre de l'argent, car, sans cela, on ne parlerait pas de moi, on ne me connaîtrait même pas. Mais *comme la chose ne vient pas de moi, je ne dois rien recevoir pour cela*. Ainsi, vous remercierez bien cette personne, car, quoique je ne sois pas riche, je ne veux rien recevoir. » Dans d'autres circonstances, il refusa des sommes plus considérables qui auraient pu le mettre à son aise.

Martin était simple, mais ni crédule ni superstitieux ; il pratiquait ses devoirs religieux exactement, mais sans exagération ni ostentation, et tout juste dans la limite du strict nécessaire, visitant son curé tout au plus une fois par an. Il n'y avait, par conséquent, chez lui ni bigotisme, ni surexcitation religieuse. Rien dans ses habitudes ni dans son caractère n'était de nature à exalter son imagination. Il avait vu avec plaisir le retour des Bourbons, mais sans s'occuper de politique en aucune façon et sans se mêler à aucun parti. Tout entier au travail des champs depuis son enfance, il ne lisait ni livres, ni journaux.

On comprend facilement l'importance de ces renseignements sur le caractère de Martin dans le cas dont il s'agit. Dès l'instant qu'un homme n'est mû ni par l'intérêt, ni par l'ambition, ni par le fanatisme, ni par la crédulité superstitieuse, il acquiert des titres sérieux à la confiance. Or, voici sommairement comment se sont passés les événements qui lui sont arrivés.

Le 15 janvier 1816, sur les deux heures et demie de l'après-midi, il était seul occupé à étendre du fumier dans un champ à trois quarts de lieue de Gallardon, dans un canton très désert, quand tout à coup se présente à lui un homme d'environ cinq pieds un ou deux pouces, mince de corps, le visage effilé, délicat et très blanc, vêtu d'une lévite ou redingote de couleur blonde, totalement fermée et pendante jusqu'aux pieds, ayant des souliers attachés avec des cordons et sur la tête un chapeau rond à haute forme. Cet homme dit à Martin :

« Il faut que vous alliez trouver le roi, que vous lui disiez que sa personne est en danger, ainsi que celle des princes ; que de mauvaises gens tentent encore de renverser le gouvernement ; que plusieurs écrits ou lettres ont déjà circulé dans quelques provinces de ses États à ce sujet ; qu'il faut qu'il fasse une police exacte et générale dans tous ses États, et surtout dans la capitale ; qu'il faut aussi qu'il relève le jour du Seigneur, afin qu'on le sanctifie ; que ce saint jour est méconnu par une grande partie de son peuple ; qu'il faut qu'il fasse cesser les

travaux publics ces jours-là ; qu'il fasse ordonner des prières publiques pour la conversion du peuple ; qu'il l'excite à la pénitence ; qu'il abolisse et anéantisse tous les désordres qui se commettent dans les jours qui précèdent la sainte quarantaine : sinon toutes ces choses, la France tombera dans de nouveaux malheurs. »

Martin, un peu surpris d'une apparition aussi subite, lui répondit : « Mais vous pouvez bien en aller trouver d'autres que moi pour faire une commission comme ça. Voilà-t-il pas qu'avec des mains comme ça (empreintes de fumier) j'aille parler au roi !

- Non, répliqua l'inconnu, c'est vous qui irez. - Mais, reprit Martin, puisque vous en savez si long, vous pouvez bien aller trouver le roi vous-même et lui dire tout cela ; pourquoi vous adressez-vous à un pauvre homme comme moi qui ne sait pas s'expliquer ? - Ce n'est pas moi qui irai, lui dit l'inconnu, ce sera vous ; faites attention à ce que je vous dis, et vous ferez tout ce que je vous commande.

Après ces paroles, Martin le vit disparaître à peu près de cette sorte : ses pieds parurent s'élever de terre, sa tête s'abaisser et son corps se rapetissant, finit par s'évanouir à la hauteur de la ceinture, comme s'il eût fondu en l'air. Martin plus effrayé de cette manière de disparaître que de l'apparition subite, voulut s'en aller, mais il ne le put ; il resta comme malgré lui, et, s'étant remis à l'ouvrage, sa tâche, qui devait durer deux heures et demie, ne dura qu'une heure et demie, ce qui redoubla son étonnement.

On trouvera peut-être puériles certaines recommandations que Martin devait faire au roi, touchant surtout l'observation du dimanche, eu égard au moyen, en apparence surnaturel, employé pour la lui transmettre, et aux difficultés qu'une telle démarche devait rencontrer. Mais il est probable que ce n'était là qu'une sorte de passeport pour arriver à lui, car l'objet principal de la révélation, qui était d'une bien plus haute gravité, ne devait être connu, comme on le verra plus tard, qu'au moment de l'entrevue. L'essentiel était que Martin pût arriver jusqu'au roi, et pour cela l'intervention de quelques membres du haut clergé était nécessaire ; or on sait l'importance que le clergé attache à l'observation du dimanche ; comment le souverain ne se rendrait-il pas quand la voix du ciel allait se faire entendre par un miracle ? Il convenait donc de favoriser Martin au lieu de le décourager. Cependant il s'en faut que les choses aient marché toutes seules.

Martin s'empressa de raconter à son frère ce qui lui était arrivé, et tous deux s'en allèrent en faire part au curé de la paroisse, M. Laperruque, qui s'efforça de dissuader Martin et de mettre la chose sur le compte de son imagination.

Le 18, à six heures du soir, Martin étant descendu à la cave pour chercher des pommes, le même individu lui apparut debout, à côté de

lui, pendant qu'il était à genoux occupé à en ramasser ; épouvanté il laisse là sa chandelle et s'enfuit. Le 18, nouvelle apparition à l'entrée d'une foulerie (pressoir), et Martin se sauva de même.

Le dimanche 21 janvier Martin entrait à l'église à l'heure de vêpres ; comme il prenait de l'eau bénite, il aperçut l'inconnu qui en prenait aussi et qui le suivit jusqu'à l'entrée de son banc ; pendant toute la durée de l'office il fut très recueilli et Martin remarqua qu'il n'avait de chapeau ni sur la tête ni dans ses mains. Au sortir de l'église il le suivit jusqu'à sa maison, marchant à ses côtés, le chapeau sur la tête. Arrivés sous la porte charretière, il se trouva tout à coup devant lui face à face, et lui dit : « Acquittez-vous de votre commission, et faites ce que je vous dis ; vous ne serez pas tranquille tant que votre commission ne sera pas faite. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il disparut, sans que ni cette fois, ni aux apparitions suivantes, Martin l'ait vu s'évanouir graduellement comme la première fois. Le 24 janvier nouvelle apparition dans le grenier, suivie de ces paroles : « Fais ce que je te commande, il est temps. »

Remarquons ces deux modes de disparition : la première, qui ne saurait être le fait d'un être corporel en chair et en os, avait sans doute pour but de prouver que c'était un être fluidique, étranger à l'humanité matérielle, circonstance qui devait être relevée 50 ans plus tard et expliquée par le Spiritisme, dont elle confirmait les doctrines en même temps qu'elle devait fournir un sujet d'étude.

On sait qu'en ces derniers temps, l'incrédulité a cherché à expliquer les apparitions par des effets d'optique, et que, lorsque parurent sur quelques théâtres des phénomènes artificiels de ce genre produits par une combinaison de glaces et de lumières, ce fut un cri général dans la presse pour dire : « Voici enfin le secret de toutes les apparitions découvert ! C'est à l'aide de pareils moyens que cette absurde croyance s'est répandue dans tous les temps et que des gens crédules ont été dupes de subterfuges ! »

Nous avons réfuté, comme elle devait l'être, (*Revue*, juillet 1863, page 204) cette étrange explication, digne pendant du fameux muscle craqueur, du docteur Jobert de Lamballe, qui accusait tous les Spirites de fous, et qui lui-même, hélas ! languit depuis plusieurs années dans une maison d'aliénés ; mais nous demanderons, dans le cas dont il s'agit ici, par qui et comment des appareils de cette nature, nécessairement compliqués et volumineux, auraient pu être disposés et manœuvrés dans un champ isolé de toute habitation et où Martin se trouvait absolument seul, sans qu'il se fût aperçu de rien ? Comment ces mêmes appareils, qui fonctionnent dans l'obscurité à l'aide de lumières artificielles, auraient pu produire une image en plein soleil ? Comment ils auraient pu être transportés instantanément dans la cave, au grenier, lieux géné-

ralement peu machinés, dans une église, et de l'église suivre Martin jusque chez lui, sans que personne eût rien remarqué ? Ces sortes d'images artificielles sont vues de tous les spectateurs ; comment se ferait-il qu'à l'église, et au sortir de l'église, Martin seul ait vu l'individu ? Dira-t-on qu'il n'a rien vu, mais que, de bonne foi, il a été le jouet d'une hallucination ? Cette explication est démentie par le fait matériel des révélations faites au roi, et qui, comme on le verra, ne pouvaient être connues préalablement de Martin. Il y a là un résultat positif, matériel, qui n'est pas le propre des illusions.

Le curé de Gallardon, à qui Martin rendait fidèlement compte de ses apparitions, et qui en prenait une note exacte, crut devoir l'adresser à son évêque, à Versailles, pour lequel il lui donna une lettre de recommandation circonstanciée. Là, Martin répéta tout ce qu'il avait vu, et, après diverses questions, l'évêque le chargea de demander à l'inconnu, de sa part, s'il se représentait, son nom, qui il était, et par qui il était envoyé, lui recommandant de dire le tout à son curé.

Quelques jours après le retour de Martin, M. le curé reçut une lettre de son évêque par laquelle il lui témoignait que l'homme qu'il lui avait envoyé, paraissait avoir de grandes lumières sur l'objet important dont il était question. Dès ce moment il s'établit une correspondance suivie entre l'évêque et le curé de Gallardon. De son côté, Monseigneur, à cause de la gravité de la première apparition, crut devoir en faire, peu de temps après, une affaire ministérielle et de police ; en conséquence, il envoyait chaque rapport qu'il recevait de M. le curé à M. Decazes, ministre de la police générale.

Le mardi 30 janvier, l'inconnu apparut de nouveau à Martin et lui dit : « Votre commission est bien commencée, mais ceux qui l'ont entre les mains ne s'en occupent pas ; j'étais présent, quoique invisible, quand vous avez fait votre déclaration ; il vous a été dit de demander mon nom et de quelle part je venais ; mon nom restera inconnu, et celui qui m'a envoyé (montrant le ciel) est au-dessus de moi. - Comment vous adressez-vous toujours à moi, répliqua Martin, pour une commission comme celle-là, moi qui ne suis qu'un paysan ? Il y a tant de gens d'esprit. - C'est pour abattre l'orgueil, dit l'inconnu en montrant la terre ; pour vous, il ne faut pas prendre d'orgueil de ce que vous avez vu et entendu, car l'orgueil déplaît souverainement à Dieu ; pratiquez la vertu ; assistez aux offices qui se font à votre paroisse les dimanches et les fêtes ; évitez les cabarets et les mauvaises compagnies où se commettent toutes sortes d'impuretés et où se tiennent toutes sortes de mauvais discours. Ne faites aucun charroi les jours de dimanches et de fêtes. »

Pendant le mois de février, l'inconnu apparut encore différentes fois à Martin, et lui dit entre autres ces paroles : « Persistez, ô mon

ami, et vous parviendrez. Vous paraîtrez devant l'incrédulité, et vous la confondrez ; j'ai encore autre chose à vous dire qui les convaincra, et ils n'auront rien à répondre. - Pressez votre commission, on ne fait rien de tout ce que je vous ai dit ; ceux qui ont l'affaire en mains sont enivrés d'orgueil ; la France est dans un état de délire ; elle sera livrée à toutes sortes de malheurs. - Vous irez trouver le roi ; vous lui direz ce que je vous ai annoncé ; il pourra admettre avec lui son frère et ses neveux. Quand vous serez devant le roi je vous découvrirai des choses secrètes du temps de son exil, mais dont la connaissance ne vous sera donnée qu'au moment où vous serez introduit en sa présence. »

Sur ces entrefaites M. le comte de Breteuil, préfet de Chartres, reçut une lettre du ministre de la police générale qui l'invitait à vérifier « si ces apparitions données comme miraculeuses n'étaient pas plutôt un jeu de l'imagination de Martin, une véritable illusion de son esprit exalté, ou enfin si le prétendu envoyé inconnu, ne peut être Martin lui-même, ne devaient pas être sévèrement examinés par la police, et ensuite livrés aux tribunaux. »

Le 5 mars Martin reçut la visite de son inconnu qui lui dit : « Vous allez bientôt paraître devant le premier magistrat de votre département ; il faut que vous rapportiez les choses comme elles vous sont annoncées ; il ne faut avoir égard ni à la qualité ni à la dignité. »

Martin n'avait point été informé qu'il devait aller chez le Préfet ; ce n'est donc plus ici une simple communication sur une chose vague, c'est la prévision d'un fait qui va se réaliser. Ceci s'est constamment reproduit pendant la suite de ces événements ; Martin a toujours été informé par son inconnu de ce qui lui arriverait, des personnes en présence desquelles il allait se trouver, des lieux où il serait conduit. Or tel n'est pas le résultat de l'illusion et des idées chimériques. Dès lors que l'individu dit à Martin : demain vous verrez tel personnage, ou vous serez conduit à tel endroit, et que la chose se réalise, c'est un fait positif qui ne peut venir de l'imagination.

Le lendemain 6 mars, Martin accompagné de M. le curé se rendit à Chartres chez le préfet. Ce dernier s'entretint d'abord longuement en particulier avec le curé, puis ayant fait introduire Martin, il lui dit : « Mais si je vous mettais dans les entraves et en prison pour faire de pareilles annonces, continueriez-vous à dire ce que vous dites ? - Comme vous voudrez, répondit Martin sans être effrayé ; je ne puis que dire la vérité. - Mais, poursuivit M. le préfet, si vous paraissiez devant une autorité supérieure à la mienne, par exemple devant le ministre, soutiendriez-vous ce que vous venez de me dire ? - Oui, monsieur, répliqua Martin, et devant le roi lui-même.

Le préfet surpris de tant d'assurance jointe à tant de simplicité, et

plus encore des étranges récits que lui avaient faits le curé, se décida à envoyer Martin au ministre. Dès le lendemain 7 mars Martin partait pour Paris escorté de M. André, lieutenant de gendarmerie, qui avait ordre de surveiller toutes ses démarches et de ne le quitter ni jour ni nuit. Ils logèrent rue Montmartre, hôtel de Calais, dans une chambre à deux lits. Le vendredi 8 mars M. André conduisit Martin à l'hôtel de la police générale. En entrant dans la cour de l'hôtel, l'inconnu se présenta et lui dit : « Vous allez être interrogé de plusieurs manières ; n'ayez ni crainte ni inquiétude, mais dites les choses comme elles sont. » Après ces mots il disparut.

Nous ne rapporterons pas ici tous les interrogatoires que firent subir à Martin le ministre et ses secrétaires, sans qu'il se laissât intimider par les menaces, ni déconcerter par les pièges qu'on lui tendait pour le mettre en contradiction avec lui-même, déroutant ses interrogateurs par ses réponses pleines de sens et de sang-froid. Martin ayant dépeint son inconnu, le ministre lui dit : « Eh bien ! vous ne le verrez plus, car je viens de le faire arrêter. – Eh ! comment, repartit Martin, avez-vous pu le faire arrêter, puisqu'il disparaît tout de suite comme un éclair ? - S'il disparaît pour vous, reprit le ministre, il ne disparaît pas pour tout le monde. Et s'adressant à l'un de ses secrétaires :

« Allez voir si cet homme que j'ai dit de mettre en prison y est encore. »

Quelques instants après le secrétaire revint et fit cette réponse :

« Monseigneur, il y est toujours. - Eh bien ! dit alors Martin, si vous l'avez fait mettre en prison, vous me le montrerez, et je le reconnaîtrai bien ; je l'ai vu assez de fois pour cela.

Vint ensuite un homme qui visita avec soin la tête de Martin, en lui écartant les cheveux à droite et à gauche ; le ministre les tourna et retourna de même, sans doute pour examiner s'il ne portait pas quelque signe indicateur de folie, à quoi Martin se contentait de dire : « Regardez tant que vous voudrez, je n'ai jamais eu de mal de ma vie. »

Rentré à l'hôtel, Martin dit le soir à M. André : « Mais le ministre m'avait dit qu'il avait fait mettre en prison l'homme qui m'apparaissait. Il l'a donc relâché, puisqu'il m'a apparu depuis et qu'il m'a dit : « Vous avez été questionné aujourd'hui, mais on ne veut pas faire ce que j'ai dit. Celui que vous avez vu ce matin a voulu vous faire croire qu'on m'avait fait arrêter ; vous pouvez lui dire qu'il n'a aucun pouvoir sur moi et qu'il est grand temps que le roi soit averti. » A l'instant même, M. André alla faire son rapport à la police, tandis que Martin, sans inquiétude, se couche et s'endort paisiblement.

Le lendemain 9, Martin étant descendu pour demander les bottes

du lieutenant, l'inconnu se présenta à lui au milieu de l'escalier et lui dit : « Vous allez avoir la visite d'un docteur qui vient voir si vous êtes frappé d'imagination et si vous avez perdu la tête ; mais ceux qui vous l'envoient sont plus fous que vous. » Le même jour, en effet, le célèbre aliéniste, M. Pinel, vint le visiter, et lui fit subir un interrogatoire approprié à ce genre d'information. « Malgré son habileté, dit le rapport, il n'a pu acquérir aucune indication tant soit peu probable d'aliénation. Ses recherches n'ont abouti qu'à une simple conjecture de *possibilité* d'hallucination et de manie intermittente. »

Il paraît que, pour certaines gens, il n'en faut pas davantage pour être taxé de folie : il suffit de ne pas penser comme eux ; c'est pourquoi ceux qui croient à quelque chose de l'autre monde passent pour des fous aux yeux de ceux qui ne croient à rien.

Après la visite du docteur Pinel, l'inconnu se présenta à Martin et lui dit : « Il faut que vous alliez parler au roi ; quand vous serez en sa présence, je vous inspirerai ce que vous aurez à lui dire. *Je me sers de vous pour abattre l'orgueil et l'incrédulité*. On tâche d'écarter l'affaire, mais si vous ne parvenez pas à votre but, elle se découvrira par une autre voie. »

Le 10 mars, Martin étant seul dans sa chambre, l'inconnu lui apparut et lui dit : « Je vous avais dit que mon nom resterait inconnu, mais, puisque l'incrédulité est si grande, il faut que je vous découvre mon nom. Je suis l'ange Raphaël, ange très célèbre auprès de Dieu ; j'ai le pouvoir de frapper la France de toutes sortes de plaies. » A ces mots, Martin fut saisi de frayeur et éprouva une sorte de crispation.

Un autre jour, M. André étant sorti avec Martin rencontra un officier de ses amis avec lequel il s'entretint pendant une heure en anglais que naturellement Martin ne comprenait pas. Le lendemain, l'inconnu, que désormais il appelle l'ange, lui dit : « Ceux qui étaient hier avec vous se sont entretenus de vous, mais vous n'entendiez pas leur langage ; ils ont dit que vous veniez pour parler au roi, et l'un a dit que quand il serait retourné dans son pays, l'autre lui donnât de ses nouvelles pour savoir comment la chose se serait passée. » M. André, à qui Martin rendait compte de tous ses entretiens avec l'inconnu, fut très surpris de voir que ce qu'il avait dit en anglais, pour n'être pas compris de lui, se trouvait dévoilé.

Quoique le rapport du docteur Pinel ne concluât pas à la folie, mais seulement à une *possibilité* d'hallucination, Martin n'en fut pas moins conduit à l'hospice des fous de Charenton, où il resta du 13 mars jusqu'au 2 avril. Là, il fut l'objet d'une surveillance minutieuse et soumis à l'étude spéciale des hommes de l'art. On fit également des enquêtes dans son pays sur ses antécédents et ceux de sa famille,

sans que, malgré toutes ces investigations, on soit parvenu à constater la moindre apparence ou cause prédéterminante de folie. Pour rendre hommage à la vérité, il faut dire qu'il y fut constamment traité avec beaucoup d'égards de la part de M. Royer-Collard, directeur en chef de la maison, et des autres médecins, et qu'on ne lui fit subir aucun des traitements en usage dans ces sortes d'établissements. S'il y fut placé, c'était bien moins par mesure de séquestration que pour avoir plus de facilité d'observer l'état réel de son esprit.

Pendant son séjour à Charenton, il eut d'assez fréquentes visites de son inconnu qui ne présentèrent aucune particularité remarquable, si ce n'est celle où il lui dit: « Il y aura des discussions : les uns diront que c'est une imagination, les autres que c'est un ange de lumière, et d'autres que c'est un ange de ténèbres ; je vous permets de me toucher. » Alors, raconta Martin, il me prit la main droite qu'il serra ; puis il ouvrit sa redingote par-devant, et, quand elle a été ouverte, cela m'a semblé plus brillant que les rayons du soleil, et je n'ai pu l'envisager ; je fus obligé de mettre ma main devant mes yeux. Quand il eut fermé sa redingote, je n'ai plus rien vu de brillant ; il m'a semblé comme auparavant. Cette ouverture et cette fermeture se sont opérées sans aucun mouvement de sa part.

Une autre fois, comme il écrivait à son frère, il vit à côté de lui son inconnu qui lui dicta une partie de sa lettre, rappelant les prédictions qu'il avait déjà faites sur les malheurs dont la France était menacée. Voilà donc Martin à la fois médium voyant et écrivain.

Quelque soin que l'on prît de ne pas trop ébruiter cette affaire, elle ne laissa pas de faire une certaine sensation dans les hautes régions officielles ; il est probable cependant qu'elle aurait abouti à une fin de non recevoir, si l'archevêque de Reims, grand aumônier de France, depuis archevêque de Paris et cardinal de Périgord, ne s'y fût intéressé. Il en parla à Louis XVIII, et lui proposa de recevoir Martin. Le roi lui déclara qu'il n'en avait point encore entendu parler, tant il est vrai que les souverains sont souvent les derniers à savoir ce qui se passe autour d'eux et ce qui les intéresse le plus. En conséquence, il ordonna que Martin lui fût présenté.

Le 2 avril, Martin fut conduit de Charenton chez le ministre de la police générale. Pendant qu'il attendait le moment d'être reçu, son inconnu lui apparut et lui dit : « Vous allez parler au roi, et vous serez seul avec lui ; n'ayez aucune crainte de paraître devant le roi ; pour ce que vous avez à lui dire, les paroles vous viendront à la bouche. » C'est la dernière fois qu'il l'a vu. Le ministre lui fit un accueil très bienveillant et lui dit qu'il allait le faire conduire aux Tuileries.

On croit assez généralement que Martin vint de lui-même à Paris, se présenta au château en insistant pour parler au roi ; qu'étant re-

poussé, il revint à la charge avec tant de persistance, que louis XVIII en ayant été informé, ordonna de le faire entrer. Les choses, comme on le voit, se sont passées tout autrement. Ce ne fut qu'en 1828, quatre ans après la mort du roi, qu'il fit connaître les particularités secrètes qu'il lui révéla, et qui firent sur lui une profonde impression, car tel était le but essentiel de cette visite, les autres motifs allégués n'étant, comme nous l'avons dit, qu'un moyen d'arriver à lui. Son inconnu lui laissa ignorer ces choses jusqu'au dernier moment, dans la crainte qu'une indiscrétion arrachée par l'artifice des interrogatoires ne fît échouer le projet, ce qui aurait eu lieu inévitablement. Après sa visite au roi, Martin alla faire ses adieux au directeur de Charenton et partit immédiatement pour son pays, où il reprit le cours habituel de ses travaux, sans jamais se faire un mérite de ce qui lui était arrivé.

Le but que nous nous sommes proposé dans ce récit était de montrer les points par lesquels il se rattache au Spiritisme ; les particularités révélées à Louis XVIII étant étrangère à notre sujet, nous nous abstiendrons de les rapporter. Nous dirons seulement qu'elles avaient trait aux choses de famille les plus intimes ; elles émurent le roi au point de le faire beaucoup pleurer, et celui-ci déclara plus tard que ce qui lui avait été révélé n'était connu que de Dieu et de lui. Elles eurent pour conséquences de faire renoncer au sacre dont les préparatifs étaient déjà ordonnés[11].

Nous ne rapporterons de cette entrevue que quelques passages de la relation écrite en 1828 sous la dictée de Martin lui-même, et où se peignent le caractère et la simplicité de l'homme.

« Nous arrivâmes aux Tuileries sur les trois heures, et sans que personne ait dit rien. Nous arrivâmes jusqu'au premier valet de Louis XVIII à qui on remit la lettre, et qui, après l'avoir lue, me dit : Suivez-moi. Nous nous arrêtâmes quelques moments, parce que M. Decazes était chez le roi. Quand le ministre sortit je suis entré, et avant que je dise un mot, le roi dit au valet de chambre de se retirer et de fermer les portes.

Le roi était assis devant sa table en face la porte ; il y avait des plumes, des papiers et des livres. J'ai salué le roi en disant : Sire, je vous salue. Le roi m'a dit : Bonjour Martin. Et je me suis alors dit à moi-même : Il sait donc bien mon nom. « Vous savez, Sire, sûrement, pourquoi je viens. - Oui, je sais que vous avez quelque chose à me dire, et l'on m'a dit que c'était quelque chose que vous ne pouviez

[11] Les détails circonstanciés et les preuves à l'appui se trouvent dans un ouvrage intitulé : *Le passé et l'avenir expliqués par les évènements extraordinaires arrivés à Thomas Martin, laboureur de la Beauce*. - Paris, 1832, chez BRICON, libraire, rue du Vieux-Colombier, 19 ; Marseille, même maison, rue du Saint-Sépulcre, 17. - Cet ouvrage épuisé est très rare aujourd'hui.

dire qu'à moi ; asseyez-vous. Alors je me suis assis dans un fauteuil qui était placé vis-à-vis le roi, de manière qu'il n'y avait que la table entre nous. Alors je lui demandai comment il se portait. - Le roi me dit : « Je me porte un peu mieux que ces jours passés ; et vous, comment vous portez-vous ? - Moi, je me porte bien. - Quel est le sujet de votre voyage ? – « Et je lui ai dit : Vous pouvez faire appeler, si vous voulez, votre frère et ses fils. » Le roi m'interrompit en disant : Cela est inutile, je leur dirai ce que vous aurez à me dire. « Après cela, je racontai au roi toutes les apparitions que j'avais eues et qui sont dans la relation.

« Je sais tout cela, l'archevêque de Reims m'a tout dit. Mais il me semble que vous avez quelque chose à me dire en particulier et en secret. » Et alors je sentis venir à ma bouche les paroles que l'ange m'avait promises, et je dis au roi : « Le secret que j'ai à vous dire, c'est que… » (Suivent des détails qui, ainsi que les instructions données dans la suite de la conversation sur certaines mesures à prendre et la manière de gouverner, ne pouvaient qu'être inspirés à l'instant même, car ils sont hors de toute portée avec le degré de culture de Martin.)

« C'est à ce récit que le roi, frappé d'étonnement et profondément ému, dit : « O mon Dieu ! ô mon Dieu ! cela est bien vrai ; il n'y a que Dieu, vous et moi, qui sachions cela ; promettez-moi de garder sur toutes ces communications le plus grand secret ; » et moi je le lui promis. Après cela je lui dis : « Prenez garde de vous faire sacrer, car si vous le tentiez, vous seriez frappé de mort dans la cérémonie du sacre. » Dans le moment et jusqu'à la fin de la conversation le roi pleura toujours.

Quand j'eus fini, il m'a dit que l'ange qui m'avait apparu était celui qui conduisit Tobie le jeune à Ragès et qui le fit marier ; puis il m'a demandé laquelle de mes mains l'ange avait serrée. J'ai répondu : « Celle-ci, » en montrant la droite. Le roi me l'a prise en me disant : « Que je touche à la main que l'ange a serrée. Priez toujours pour moi. - « Bien sûr, Sire, que moi, ma famille, ainsi que M. le curé de Gallardon, avons toujours prié pour que l'affaire réussisse.

J'ai salué le roi en lui disant : « Je vous souhaite une bonne santé. Il m'a été dit qu'une fois ma commission faite auprès du roi, je vous demande la permission de m'en retourner dans ma famille, comme il m'a été annoncé aussi que vous ne me refuserez pas, et qu'il ne m'arriverait aucune peine ni aucun mal. - Il ne vous en arrivera pas non plus ; j'ai donné des ordres pour vous renvoyer. Le ministre va vous donner à souper et à coucher, et des papiers pour vous en retourner demain. - Mais je serais content si je retournais à Charenton pour leur dire adieu et pour prendre une chemise que j'ai laissée. - Cela ne vous a-t-il pas fait de la peine d'être à Charenton ? Y avez-vous

été bien ? - Pas du tout de peine ; et bien sûr que si je n'y avais pas été bien, je ne demanderais pas à y retourner. - Et bien ! puisque vous désirez y retourner, le ministre vous y fera conduire de ma part.

Je suis retourné rejoindre mon conducteur qui m'attendait, et nous avons été ensemble à l'hôtel du ministre.

Fait à Gallardon, le 9 mars 1828.

Signé : Thomas MARTIN.

L'entretien de Martin avec le roi a duré au moins 55 minutes.

Si depuis sa visite au roi, Martin n'a plus revu son inconnu, les manifestations n'en ont pas moins continué sous une autre forme ; de médium voyant, il est devenu médium auditif. Voici quelques fragments de lettres qu'il écrivait à l'ancien curé de Gallardon :

28 janvier 1821.

« Monsieur le curé, je vous écris pour vous donner connaissance d'une chose qui m'est arrivée. Mardi dernier, 23 janvier, étant à la charrue, j'ai entendu une voix qui m'a parlé, sans avoir vu personne, et on m'a dit : « Fils de Japhet ! arrête et fais attention aux paroles qui te sont adressées. » Au même instant, mes chevaux se sont arrêtés sans que j'aie rien dit, parce que j'étais bien surpris. Voici ce qu'on m'a dit : « Dans cette grande région, un grand arbre est planté, et, sur la même souche, il en est planté un autre qui est inférieur au premier ; le second arbre a deux branches, dont l'une des deux a été fracassée, et aussitôt après elle s'est desséchée par un vent furieux, et ce vent ne cessa de souffler. A la place de cette branche, il en est sorti une autre branche, jeune, tendre, qui la remplace ; mais ce vent, qui est toujours agité, s'élèvera un jour avec de telles secousses que… et après cette catastrophe épouvantable, les peuples seront dans la dernière désolation. Prie, mon fils, que ces jours soient abrégés ; invoque le ciel que le vent fatal sortant du nord-ouest soit barré par des barrières puissantes, et que ses progrès n'aient rien de fâcheux. Ces choses sont obscures pour toi, mais d'autres les comprendront facilement. »

« Voilà, monsieur, ce qui m'est arrivé mardi vers une heure après midi ; je ne comprends rien à cela ; vous me marquerez si vous y comprenez quelque chose. Je n'ai parlé à personne de tout cela, pas seulement à ma femme, car le monde est méchant. J'étais *résou* à garder tout cela sous silence ; mais je me suis décidé à vous écrire aujourd'hui, parce que cette nuit je n'ai pu dormir, et j'ai toujours eu ces paroles dans la mémoire, et je vous prie d'en garder le secret, parce que le monde s'en moquerait. Monsieur, on m'a traité de fils de

Japhet ; je ne connais personne de notre famille qui porte ce nom ; on peut bien s'être trompé ; on m'a peut-être pris pour un autre. »

8 février 1821.

« Je vous avais défendu de parler de ce que je vous avais marqué ; j'ai eu tort, parce que cela ne peut rester caché. Il faut nécessairement que cela passe devant les grands et les premiers de l'Etat, pour qu'on voie le danger dont ils sont menacés, parce que le vent dont je vous ai parlé avant peu va faire de terribles désastres, car ce vent tourne toujours autour de l'arbre ; si l'on n'y fait pas attention, avant peu il sera renversé. Dans le même moment, l'autre arbre avec ce qui sort de lui éprouvera le même sort. Hier la même parole est venue me parler, et je n'ai rien vu. »

21 février 1821.

« Monsieur, j'ai eu une grande frayeur ce matin. Il était neuf heures ; j'ai entendu un grand bruit auprès de moi, et je n'ai rien vu, mais j'ai entendu parler, après que le bruit a été apaisé, et on m'a dit : « Pourquoi avez-vous eu peur ? ne craignez point ; je ne viens pas pour vous faire aucun mal. Vous êtes surpris d'entendre parler et de ne rien voir, ne vous étonnez pas : il faut que les choses soient découvertes ; *je me sers de vous pour vous envoyer comme je suis envoyé*. Les philosophes, les incrédules, les impies, ne croient pas que l'on voit leurs démarches, mais il faut qu'ils soient confondus… Demeurez tranquille, continuez d'être ce que vous avez été ; vos jours sont comptés, et il ne vous en échappera pas un seul. Je vous défends de vous prosterner devant moi, parce que je ne suis qu'un serviteur comme vous. »

« Monsieur, voilà ce qui m'a été dit ; je ne sais pas quelle est la personne qui me parle ; il a la voix assez forte et bien claire. J'ai eu la pensée de parler, mais je n'ai pas osé, à cause que je ne vois personne. »

Reste à savoir quelle est l'individualité de l'Esprit qui s'est manifesté ; était-ce réellement l'ange Raphaël ? Il est fort permis d'en douter, et il y aurait beaucoup de choses à dire contre cette opinion ; mais, à notre avis, c'est là une question tout à fait secondaire ; le fait capital est celui de la manifestation dont on ne saurait douter, et dont tous les incidents ont eu leur raison d'être pour le résultat proposé, et ont aujourd'hui leur côté instructif.

Un fait qui n'aura sans doute échappé à personne, c'est cette parole de Martin au sujet d'une somme qu'on lui offrit : « Comme la chose ne vient pas de moi, dit-il, je ne dois rien recevoir pour cela. » Voilà donc un simple paysan, médium inconscient, qui, il y a cinquante ans, époque à laquelle on était loin de songer au spiritisme,

a, par lui-même, l'intuition des devoirs qu'impose la médiumnité, de la sainteté de ce mandat ; son bon sens, sa loyauté naturelle lui font comprendre que ce qui vient d'une source céleste et non de lui, ne doit point être payé.

On s'étonnera peut-être des difficultés que rencontra Martin pour remplir la commission dont il était chargé. Pourquoi, dira-t-on, les Esprits ne l'ont-ils pas fait arriver directement au roi ? Ces difficultés, ces lenteurs, comme nous l'avons vu, ont eu leur utilité. Il fallait qu'il passât par Charenton, où sa raison fut soumise aux investigations les plus rigoureuses de la science officielle et peu crédule, afin qu'il fût constaté qu'il n'était ni fou, ni exalté. Les Esprits, comme on l'a vu, ont triomphé des obstacles mis par les hommes, mais comme les hommes ont leur libre arbitre, ils ne pouvaient les empêcher de mettre des entraves.

Remarquons à ce sujet, que Martin ne fit par lui-même, pour ainsi dire, aucun effort pour arriver au roi ; les circonstances l'y ont amené presque malgré lui, et sans qu'il ait eu besoin d'insister beaucoup ; or, ces circonstances ont évidemment été conduites par les Esprits, en agissant sur la pensée des incarnés, parce que la mission de Martin était sérieuse et devait s'accomplir.

Il en est de même dans tous les cas analogues. Outre la question de prudence, il est évident que, sans les difficultés qu'il y a de parvenir à eux, les souverains seraient assaillis de prétendus révélateurs. En ces derniers temps, que de gens se sont crus appelés à de pareilles missions, qui n'étaient autres que le résultat d'obsessions où leur orgueil était mis en jeu à leur insu, et ne pouvait aboutir qu'à des mystifications ! A tous ceux qui ont cru devoir nous consulter en pareil cas, nous avons toujours dit, en leur démontrant les signes évidents par lesquels se trahissaient les Esprits menteurs : « Gardez-vous d'aucune démarche qui tournerait infailliblement à votre confusion. Soyez certains que si votre mission est réelle, vous serez mis à même de l'accomplir ; que si vous devez vous trouver à un moment donné sur un lieu donné, vous y serez conduits à votre insu par des circonstances qui auront l'air d'être un effet du hasard. Soyez assurés, en outre, que lorsqu'une chose est dans les desseins de Dieu, il faut qu'elle soit, et qu'il n'en subordonne pas la réalisation au bon ou au mauvais vouloir des hommes. Défiez-vous des missions assignées et prônées à l'avance, car ce ne sont que des appâts pour l'orgueil ; les missions se révèlent par des faits. Défiez-vous aussi des prédictions à jours et heures fixes, car elles ne sont jamais le fait d'Esprits sérieux. » Nous avons été assez heureux pour en arrêter plus d'un à qui les évènements out pu prouver la prudence de ces conseils.

Il y a, comme on le voit, plus d'une similitude entre ces faits et

ceux de Jeanne d'Arc, non qu'il y ait aucune comparaison à établir quant à l'importance des résultats accomplis, mais quant à la cause du phénomène, qui est exactement la même, et, jusqu'à un certain point, quant au but. Comme Jeanne d'Arc, Martin fut averti par un être du monde spirituel d'aller parler au roi pour sauver la France d'un péril, et, comme elle aussi, ce n'est pas sans difficultés qu'il parvint jusqu'à lui. Il y a toutefois entre les deux manifestations cette différence que Jeanne d'Arc entendait simplement les voix qui la conseillaient, tandis que Martin vit constamment l'individu qui lui parlait, non point en songe ou dans un sommeil extatique, mais sous les apparences d'un être vivant, comme le serait un agénère.

Mais à un autre point de vue, les faits arrivés à Martin, quoique moins éclatants, n'en ont pas moins une grande portée, comme preuve de l'existence du monde spirituel et de ses rapports avec le monde corporel, et parce qu'étant contemporains et d'une notoriété incontestable, ils ne peuvent être mis au rang des histoires légendaires. Par leur retentissement, ils ont servi de jalons au Spiritisme qui devait, à quelques années de là, en confirmer la possibilité par une explication rationnelle, et par la loi en vertu de laquelle ils se produisent, les faire passer du domaine du merveilleux dans celui des phénomènes naturels ; grâce au Spiritisme, il n'est pas une seule des phases qu'ont présentées les révélations de Martin, dont on ne puisse se rendre parfaitement compte.

Martin était un médium inconscient, doué d'une aptitude dont les Esprits se sont servis, comme d'un instrument, pour arriver à un résultat déterminé, et ce résultat était loin d'être tout entier dans la révélation faite à Louis XVIII. L'Esprit qui s'est manifesté à Martin le caractérise parfaitement en disant : « Je me sers de vous pour abattre l'orgueil et l'incrédulité. » Cette mission est celle de tous les médiums destinés à prouver, par des faits de tous genres, l'existence du monde spirituel, et d'une puissance supérieure à l'humanité, car tel est le but providentiel des manifestations. Nous ajouterons que le roi lui-même a été un instrument dans cette circonstance ; il fallait une position aussi élevée que la sienne, la difficulté même de parvenir à lui, pour que l'affaire eût du retentissement, et l'autorité d'une chose officielle. Les investigations minutieuses auxquelles Martin fut soumis ne pouvaient qu'ajouter à l'authenticité des faits, car on n'eût pas pris toutes ces précautions pour un simple particulier ; la chose eût passé presque inaperçue, tandis qu'on s'en souvient encore aujourd'hui, et qu'elle fournit une preuve authentique à l'appui des phénomènes spirites.

Le Prince de Hohenlohe, médium guérisseur.

La médiumnité guérissante est à l'ordre du jour, et tout ce qui se rattache à cette question offre un intérêt d'actualité. Nous empruntons à la *Vérité* de Lyon, du 21 octobre 1866, l'article suivant sur les guérisons du prince de Hohenlohe, qui firent une grande sensation dans le temps. Cette notice fait partie d'une série d'articles très instructifs sur les médiums guérisseurs.

A ce sujet, nous sommes heureux de constater que la *Vérité*, qui en est à sa quatrième année, poursuit avec succès le cours de ses savantes et intéressantes publications, qui jettent la lumière sur l'histoire du Spiritisme, et nous le montrent partout, dans l'antiquité comme dans les temps modernes. Si, sur certains points, nous ne partageons pas toutes les opinions de son principal rédacteur, M. A. P…, nous n'en reconnaissons pas moins que, par ses laborieuses recherches, il rend à la cause un service réel qu'apprécient tous les Spirites sérieux.

En effet, prouver que la doctrine spirite actuelle n'est que la synthèse de croyances universellement répandues, partagées par des hommes dont la parole fait autorité et qui ont été nos premiers maîtres en philosophie, c'est montrer qu'elle n'est pas assise sur la base fragile de l'opinion d'un seul. Que désirent les Spirites, si ce n'est de trouver le plus d'adhérents possible à leurs croyances ? Ce doit donc être pour eux une satisfaction, en même temps qu'une consécration de leurs idées, d'en trouver même avant eux. Nous n'avons jamais compris que des hommes de bon sens aient pu conclure contre le Spiritisme moderne de ce qu'il n'est pas le premier inventeur des principes qu'il proclame, tandis que c'est là précisément ce qui fait une partie de sa force et doit l'accréditer. Exciper de son ancienneté pour le dénigrer, c'est se montrer souverainement illogique, et d'autant plus maladroit, qu'il ne s'est jamais attribué le mérite de la découverte première. C'est donc se méprendre étrangement sur les sentiments qui animent les Spirites, supposer à ceux-ci des idées bien étroites et une bien sotte prétention, de croire les molester en leur objectant que ce qu'ils professent était connu avant eux, alors qu'ils sont les premiers à fouiller dans le passé pour y découvrir les traces de l'ancienneté de leurs croyances, qu'ils font remonter aux premiers âges du monde, parce qu'elles sont fondées sur les lois de la nature qui sont éternelles.

Aucune grande vérité n'est sortie de toutes pièces du cerveau d'un individu ; toutes, sans exceptions, ont eu des précurseurs qui les ont pressenties ou en ont entrevu quelques parties ; le Spiritisme s'honore donc de compter les siens par milliers et parmi les hommes le plus justement considérés ; les mettre en lumière, c'est montrer le nombre

infini de points par lesquels il se rattache à l'histoire de l'humanité.

Mais nulle part on ne trouve le Spiritisme complet ; sa coordination en corps de doctrine, avec toutes ses conséquences et ses applications, sa corrélation avec les sciences positives, est une œuvre essentiellement moderne, mais partout on en trouve les éléments épars, mêlés aux croyances superstitieuses dont il a fallu faire le triage ; si l'on réunissait les idées qui se trouvent disséminées chez la plupart des philosophes anciens et modernes, chez les écrivains sacrés et profanes, les faits innombrables et infiniment variés qui se sont produits à toutes les époques, et qui attestent les rapports du monde visible et du monde invisible, on arriverait à constituer le Spiritisme tel qu'il est aujourd'hui : c'est l'argument invoqué contre lui par certains détracteurs. Est-ce ainsi qu'il a procédé ? Est-ce une compilation d'idées anciennes rajeunies par la forme ? Non, il est sorti tout entier des observations récentes, mais loin de se croire amoindri par ce qui a été dit et observé avant lui, il s'en trouve fortifié et grandi.

Une histoire du Spiritisme avant l'époque actuelle est encore à faire. Un travail de cette nature, fait consciencieusement, écrit avec précision, clarté, *sans longueurs superflues et fastidieuses* qui en rendraient la lecture pénible, serait un ouvrage éminemment utile, un document précieux à consulter. Ce serait plutôt une œuvre de patience et d'érudition qu'une œuvre littéraire, et qui consisterait principalement dans la citation des passages des divers écrivains qui ont émis des pensées, des doctrines ou des théories qui se retrouvent dans le Spiritisme d'aujourd'hui. Celui qui fera ce travail consciencieusement aura bien mérité de la doctrine.

Revenons à notre sujet, dont nous nous sommes quelque peu écarté sans le vouloir, mais non peut-être sans utilité.

Le Spiritisme moderne n'a pas plus découvert ni inventé la médiumnité guérissante et les médiums guérisseurs que les autres phénomènes spirites. Dès lors que la médiumnité guérissante est une faculté naturelle soumise à une loi, comme tous les phénomènes de la nature, elle a dû se produire à diverses époques, ainsi que le constate l'histoire, mais il était réservé à notre temps, à l'aide des nouvelles lumières que nous possédons, d'en donner une explication rationnelle, et de la faire sortir du domaine du merveilleux. Le prince de Hohenlohe nous en offre un exemple d'autant plus remarquable, que les faits se passaient avant qu'il ne fût question du Spiritisme et des médiums. Voici le résumé qu'en donne le journal *la Vérité* :

« En l'année 1829, il vint à Wurtzbourg, ville considérable de Bavière, un saint prêtre, le prince de Hohenlohe. Des infirmes et des malades allèrent lui demander, pour obtenir du ciel leur guérison, le secours de ses prières. Il invoqua sur eux les grâces divines, et bien-

tôt on vit un grand nombre de ces infortunés guéris tout à coup. Le bruit de ces merveilles a retenti au loin. L'Allemagne, la France, la Suisse, l'Italie, une grande partie de l'Europe en sont instruites. De nombreux écrits sont publiés, qui en perpétueront le souvenir. Parmi les témoignages authentiques et dignes de foi qui certifient la réalité des faits, il suffit ici d'en transcrire quelques-uns, dont l'ensemble forme une preuve convaincante.

« Voici d'abord un extrait de ce qu'a écrit sur ce sujet M. Scharold, conseiller de légation à Wurtzbourg, et témoin d'une grande partie des choses qu'il rapporte.

« Depuis deux années, une princesse de dix-sept ans, Mathilde de Schwartzemberg, fille du prince de ce nom, se trouvait dans la maison de santé du M. Haine, à Wurtzbourg. Il lui était absolument impossible de marcher. En vain les médecins les plus fameux de France, d'Italie et d'Autriche, avaient épuisé toutes les ressources de leur art pour guérir la princesse de cette infirmité. Seulement M. Haine, qui s'était aidé des lumières et de l'expérience du célèbre médecin, M. Textor, avait réussi, à force de soins prodigués à la malade, à la mettre en état de se tenir debout ; et elle-même, en faisant des efforts, était parvenue à exécuter quelques mouvements comme pour marcher, mais sans marcher réellement. Eh bien ! le 20 juin 1821, elle a quitté le lit tout d'un coup, et marché très librement.

« Voici comment la chose est arrivée. Le prince de Hohenlohe alla le matin, vers dix heures, faire une visite à la princesse, qui demeure chez M. de Reinach, doyen du chapitre. Lorsqu'il fut entré dans son appartement, il lui demanda, comme en conversation, en présence de sa gouvernante, si elle avait une foi ferme que Jésus-Christ pût la guérir de sa maladie. Sur sa réponse qu'elle en était intimement persuadé, le prince dit à la pieuse malade de prier du plus profond de son cœur et de mettre en Dieu sa confiance.

« Quand elle eût cessé de prier, le prince lui donna sa bénédiction, et lui dit : « Allons, princesse, levez-vous ; à présent vous êtes guérie et vous pouvez marcher sans douleurs… » Tout le monde de la maison fut appelé sur-le-champ. On ne savait comment exprimer son étonnement d'une guérison si prompte et si incompréhensible. Tous tombèrent à genoux dans la plus vive émotion, et chantèrent les louanges du Tout-Puissant. Ils félicitèrent la princesse sur son bonheur, et joignirent leurs larmes à celles que la joie faisait couler de ses yeux.

« Cette nouvelle, en se répandant par la ville, y a jeté l'étonnement. On courait en foule, pour s'assurer de l'événement par ses propres yeux. Le 21 juin, la princesse s'était déjà montrée en public.

On ne saurait peindre le ravissement qu'elle éprouva, en se voyant sortie de son état de souffrances cruelles.

« Le 25, le prince de Hohenlohe a donné un autre exemple notable de la grâce qu'il possède. L'épouse d'un forgeron de la rue Semmels ne pouvait plus entendre même les coups des plus gros marteaux de sa forge. Elle a été trouver le prince dans la cour du presbytère Hung, et l'a supplié de la secourir. Pendant qu'elle était à genoux, il lui imposa les mains sur la tête, et ayant prié quelque temps, les yeux élevés vers le ciel, il la prit par la main et la releva. Quel fut l'étonnement des spectateurs, quand cette femme, en se relevant, dit qu'elle entendait sonner l'horloge de l'église ! En retournant chez elle, elle ne se lassait pas de raconter à tous ceux qui l'interrogeaient ce qui venait de lui arriver.

« Le 26, une personne illustre (le prince royal de Bavière) a été guérie sur-le-champ d'une maladie qui, selon les règles de la médecine, devait demander beaucoup de temps et donner beaucoup de peine. Cette nouvelle a porté une vive joie dans les cœurs des habitants de Wurtzbourg.

« Le prince de Hohenlohe n'a pas moins bien réussi dans la guérison d'une malade qu'il avait essayé deux fois de guérir, mais qui, à chaque fois, n'avait obtenu qu'un léger soulagement. Cette guérison s'est opérée en la personne d'une belle-sœur de M. Broili, négociant. Elle était depuis longtemps affligée d'une paralysie très douloureuse. La maison a retenti de cris de joie.

« Le même jour, la vue a été rendue à la veuve Balzano, qui, depuis plusieurs années, était complètement aveugle. Je me suis convaincu par moi-même de ce fait.

« A peine sorti du spectacle de cette scène touchante, je fus témoin d'une autre cure, opérée dans la maison de M. le général D… Une jeune femme était si grièvement estropiée de la main droite, qu'elle ne pouvait s'en servir ni l'étendre. Elle fit sur-le-champ l'épreuve de sa parfaite guérison, en enlevant de la même main une chaise fort lourde.

« Le même jour, un paralytique, dont le bras gauche était tout à fait dépéri, a été complètement guéri. Une cure de deux autres paralytiques se fit immédiatement après. Elle fut aussi complète et plus prompte encore.

« Le 28, j'ai vu par moi-même avec quelle promptitude et quelle solidité le prince de Hohenlohe guérit des enfants. On lui en avait apporté un de la campagne, qui ne pouvait marcher qu'avec des béquilles. Peu de minutes après, cet enfant, transporté de joie, courait sans béquilles dans la rue. Sur ces entrefaites, un enfant muet, qui ne pouvait faire entendre que quelques sons inarticulés, fut amené

au prince. Quelques minutes après, l'enfant se mit à parler. Bientôt une pauvre femme apporta sur son dos sa petite fille, estropiée des deux jambes. Elle la déposa aux pieds du prince. Un moment après, il rendit l'enfant à sa mère, qui vit alors sa fille courir et sauter de joie.

« Le 29, une femme de Neustadt, paralytique et aveugle, lui fut amenée dans une charrette. Elle était aveugle depuis vingt-cinq ans. Environ à trois heures après-midi, elle se présenta au château de la résidence de notre ville, pour implorer le secours du prince de Hohenlohe, au moment où il entrait dans le vestibule qui est construit en forme d'une grande tente. Tombant aux pieds du prince, elle le supplia, au nom de Jésus-Christ, de lui accorder son secours. Le prince pria pour elle, lui donna sa bénédiction, et lui demanda si elle croyait bien fermement qu'au nom de Jésus elle pût recouvrer la vue. Comme elle répondit que oui, il lui dit de se relever. Elle se retira. Mais à peine s'était-elle éloignée de quelques pas, que tout d'un coup ses yeux s'ouvrirent. Elle vit, et donna toutes les preuves qu'on lui demanda de la faculté qu'elle venait de recouvrer. Tous les témoins de cette guérison, parmi lesquels était un grand nombre de seigneurs de la cour, furent ravis d'admiration.

« La cure d'une femme de l'Hôpital civil, qu'on avait apportée au prince, n'est pas moins étonnante. Cette femme, nommée Elisabeth Laner, fille d'un cordonnier, avait la langue si vivement affectée, qu'elle était parfois quinze jours sans pouvoir articuler une seule syllabe. Ses facultés mentales avaient beaucoup souffert. Elle avait presque perdu l'usage de ses membres, en sorte qu'elle était dans son lit comme une masse. Eh bien ! cette pauvre malheureuse s'est rendue aujourd'hui à l'Hôpital, sans le secours de personne. Elle jouit de tous ses sens, comme elle en jouissait il y a douze ans, et sa langue est si bien déliée, que personne dans l'hospice ne parle avec autant de volubilité qu'elle.

« Le 30, dans l'après-midi le prince a donné un exemple extraordinaire de guérison. Un chariot, autour duquel s'étaient rassemblés des milliers de spectateurs, était venu de Musmerstadt. Dans ce chariot était un pauvre étudiant perclus de ses bras et de ses jambes, dépéri d'une manière effrayante.

« Le prince, supplié par ce malheureux de le soulager, vint au chariot. Il pria environ cinq minutes, les mains jointes et élevées vers le ciel, parla plusieurs fois à l'étudiant ; et enfin lui dit : « Levez-vous, au nom de Jésus-Christ. » L'étudiant se leva effectivement, mais avec des souffrances qu'il ne put dissimuler. Le prince lui dit de ne pas perdre confiance. L'infortuné qui, quelques minutes auparavant, ne pouvait remuer ni bras ni jambes, se tint alors droit et parfaitement libre sur son chariot. Puis, tournant vers le ciel ses yeux, où l'on

voyait peinte la plus tendre reconnaissance, il s'écria : « O Dieu ! vous m'avez secouru ! » Les spectateurs ne purent retenir leurs larmes.

« Les guérisons miraculeuses opérées à Wurtzbourg par le prince de Hohenlohe pourraient fournir des sujets pour plus de cent tableaux d'ex-voto. »

On remarquera l'analogie frappante qui existe entre ces faits de guérisons et ceux dont nous sommes témoins. M. de Hohenlohe se trouvait dans les meilleures conditions pour le développement de sa faculté, aussi l'a-t-il conservée jusqu'à la fin. Comme à cette époque on n'en connaissait pas la véritable origine, elle était considérée comme un don surnaturel, et M. de Hohenlohe comme opérant des miracles. Mais pourquoi est-elle regardée par certaines personnes, chez les uns comme un don du ciel, et chez les autres comme une œuvre satanique ? Nous ne connaissons aucun médium guérisseur qui ait dit tenir son pouvoir du diable ; tous, sans exception, n'opèrent qu'en invoquant le nom de Dieu, et déclarent ne pouvoir rien faire sans sa volonté. Ceux mêmes qui ignorent le Spiritisme et agissent par intuition, recommandent la prière dans laquelle ils reconnaissent un auxiliaire puissant. S'ils agissaient de par le démon, il y aurait ingratitude à eux de le renier, et ce dernier n'est ni assez modeste, ni assez désintéressé pour laisser à celui qu'il cherche à combattre le mérite du bien qu'il fait, car ce serait perdre ses pratiques au lieu d'en recruter. Vit-on jamais un marchand vanter à ses clients la marchandise de son voisin aux dépens de la sienne, et les engager à aller chez lui ? En vérité, on a raison de rire du diable, car on en fait un être bien niais et bien stupide.

La communication suivante a été donnée par le prince de Hohenlohe à la Société de Paris :

(Société de Paris, 26 octobre 1866, méd. M. Desliens.)

Messieurs, je viens parmi vous avec d'autant plus de plaisir que mes paroles peuvent devenir pour tous un utile sujet d'instruction.

Faible instrument de la Providence, j'ai pu contribuer à faire glorifier son nom, et je viens volontiers parmi ceux qui ont pour but principal de se conduire selon ses lois, et d'avancer autant qu'il est en eux dans la voie de la perfection. Vos efforts sont louables, et je me considèrerai comme très honoré d'assister quelquefois à vos travaux. Venons-en, dès à présent, aux manifestations qui ont provoqué ma présence parmi vous.

Comme vous l'avez dit à juste titre, la faculté dont j'étais doué était simplement le résultat d'une médiumnité. J'étais instrument ; les Esprits agissaient, et, si j'ai pu quelque chose, ce n'est certainement que par mon grand désir de faire le bien et par la conviction in-

time que tout est possible à Dieu. Je croyais !… et les guérisons que j'obtenais venaient sans cesse faire grandir ma foi.

Comme toutes les facultés médianimiques qui concourent aujourd'hui à la vulgarisation de l'enseignement spirite, la médiumnité guérissante fut exercée dans tous les temps, et par des individus appartenant aux différentes religions. - Dieu sème partout ses serviteurs les plus avancés pour en faire des jalons de progrès, chez ceux mêmes qui sont les plus éloignés de la vertu, et je dirai même, chez ceux-là surtout… Comme un bon père qui aime également tous ses enfants, sa sollicitude se répand sur tous, mais plus particulièrement sur ceux qui ont le plus besoin d'appui pour avancer. - C'est ainsi qu'il n'est pas rare de rencontrer des hommes doués de facultés extraordinaires pour la foule, parmi les simples ; et, par ce mot, j'entends ceux dont la pureté des sentiments n'a pas été ternie par l'orgueil et l'égoïsme. Il est vrai que la faculté peut également exister chez des gens indignes, mais *elle n'est et ne saurait être que passagère* ; c'est un moyen énergique de leur ouvrir les yeux : tant pis pour eux s'ils s'obstinent à les tenir fermés.

Ils rentreront dans l'obscurité d'où ils sont sortis avec la confusion et le ridicule pour cortège, si même Dieu ne punit pas dès cette vie leur orgueil et leur obstination à méconnaître sa voix.

Quelle que soit la croyance intime d'un individu, si ses intentions sont pures, et s'il est entièrement convaincu de la réalité de ce qu'il croit, il peut, au nom de Dieu, opérer de grandes choses. La foi transporte les montagnes : elle rend la vue aux aveugles et l'entendement spirituel à ceux qui erraient auparavant dans les ténèbres de la routine et de l'erreur.

Quant à la meilleure manière d'exercer la faculté de médium guérisseur, il n'y en a qu'une : *C'est de rester modeste et pur*, et de rapporter à Dieu et aux puissances qui dirigent la faculté tout ce qui s'accomplit.

Ce qui perd les instruments de la Providence, c'est qu'ils ne se croient pas simplement instruments ; ils veulent que leurs mérites soient en partie cause du choix qui a été fait de leur personne ; l'orgueil les enivre et le précipice s'entrouvre sous leurs pas.

Elevé dans la religion catholique, pénétré de la sainteté de ses maximes, ayant foi en son enseignement comme tous mes contemporains, je considérais comme des miracles les manifestations dont j'étais l'objet. Aujourd'hui, je sais que c'est chose toute naturelle, et qui peut, qui doit s'accorder avec l'immuabilité des lois du Créateur pour que sa grandeur et sa justice demeurent intactes.

Dieu ne saurait faire de miracles !… car ce serait alors faire présumer que la vérité n'est pas assez forte pour s'affirmer elle-même, et

d'autre part, il ne serait pas logique de démontrer l'éternelle harmonie des lois de la nature en les troublant par des faits en désaccord avec leur essence.

Quant à acquérir la faculté de médium guérisseur, il n'y a point de méthode pour cela ; tout le monde peut, dans une certaine mesure, acquérir cette faculté, et, en agissant au nom de Dieu, chacun fera des guérisons. Les privilégiés augmenteront en nombre à mesure que la doctrine se vulgarisera, et, c'est tout simple, puisqu'il y aura plus d'individus animés de sentiments purs et désintéressés.

PRINCE DE HOHENLOHE.

VARIÉTÉS

Mademoiselle Dumesnil, jeune fille attractive.

Plusieurs journaux ont parlé d'une jeune fille douée de la singulière faculté d'attirer à elle les meubles et autres objets placés dans un certain rayon, et d'enlever par le seul contact une chaise sur laquelle une personne est assise. Le *Petit Journal* du 4 novembre contenait à ce sujet l'article suivant :

« La pie blanche de Dinan n'est pas plus surprenante comme phénomène que la demoiselle magnétique indiquée dans l'envoi suivant.

« Monsieur,

« Je viens vous signaler un fait qui pourrait présenter beaucoup d'intérêt à vos lecteurs ; si vous vouliez vous donner la peine de le vérifier, vous y trouveriez une ample matière à de nombreux articles.

« Une jeune fille, mademoiselle Dumesnil, âgée de treize ans, possède un fluide d'une force attractive extraordinaire, qui fait venir à elle tous les objets *en bois* qui l'entourent ; ainsi, les chaises, les tables et tout ce qui est en bois se dirige instantanément vers elle ; cette faculté s'est révélée chez cette jeune fille depuis environ trois semaines ; jusqu'à présent ce phénomène extraordinaire, et qu'on n'a pu encore expliquer, ne s'est manifesté qu'aux personnes de l'entourage de cette jeune fille, les voisins, etc., qui ont constaté le fait depuis quelques jours ; la faculté surprenante de cette jeune fille s'est répandue et on m'assure qu'elle est en voie de traiter avec un entrepreneur qui se propose de faire voir publiquement ce phénomène.

« Dès hier elle est allée chez un grand personnage à qui on l'a signalée ; la publicité ne peut tarder de s'emparer de cet événement, et

je m'empresse de vous en prévenir pour que vous en ayez la primeur.

« Cette jeune fille exerce l'état de brunisseuse et reste avec ses parents, qui sont de pauvres gens.

« Dans l'espoir que vous nous expliquerez ce mystère inexplicable, je vous prie de recevoir mes salutations bien sincères.

BRUNET,

Employé, maison Christofle, 56, rue de Bondy.

« Je n'en sais pas plus que vous, mon cher correspondant, en fait de science magnétique, et je regarde comme une simple curiosité votre charmeuse du chêne, du hêtre et de l'acajou, à laquelle je conseille de ne brûler, cet hiver, dans la cheminée… que du charbon… »

Voilà certes un phénomène étrange, bien digne d'attention, et qui doit avoir une cause. S'il est avéré qu'il n'est le fait d'aucun subterfuge, ce dont il est facile de s'assurer, et si les lois connues sont impuissantes à l'expliquer, il est évident qu'il révèle l'existence d'une force nouvelle ; or la découverte d'un principe nouveau peut être féconde en résultats. Ce qui est au moins aussi surprenant que ce phénomène, c'est de voir des hommes d'intelligence n'avoir pour de pareils faits qu'une dédaigneuse indifférence et des railleries de mauvais goût. Il n'était pourtant question ni d'Esprits ni de Spiritisme. Quelle conviction attendre de gens qui n'en ont aucune, qui n'en recherchent et n'en désirent aucune ? Quelle étude sérieuse peut-on en espérer ? S'efforcer de les convaincre, n'est-ce pas perdre son temps, user inutilement des forces que l'on pourrait mieux employer avec les hommes de bonne volonté, qui ne manquent pas ? Nous l'avons toujours dit : Avec les gens de parti pris, qui ne veulent ni voir ni entendre, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de les laisser tranquilles et de leur prouver qu'on n'a pas besoin d'eux. Si quelque chose doit triompher de leur incrédulité, les Esprits sauront bien le trouver et l'employer quand le moment sera venu.

Pour en revenir à la jeune fille, ses parents, qui sont dans une position précaire, en voyant la sensation qu'elle produisait et le concours de gens notables qu'elle attirait, se dirent qu'il y avait sans doute là pour eux une source de fortune. Il ne faut pas leur en vouloir, car, ignorant jusqu'au nom du Spiritisme et des médiums, ils ne pouvaient comprendre les conséquences d'une exploitation de ce genre. Leur fille était pour eux un phénomène ; ils résolurent donc de l'installer sur les boulevards parmi les autres phénomènes. On fit mieux ; on l'installa au Grand-Hôtel, lieu plus convenable pour l'aristocratie productive. Mais, hélas ! les rêves dorés s'évanouirent bientôt. Les phénomènes ne se produisirent plus qu'à de rares intervalles et d'une

manière si irrégulière qu'il fallut abandonner presque aussitôt le splendide séjour et retourner à l'atelier. Mettez donc en exhibition une faculté si capricieuse qui fait défaut juste au moment où les spectateurs qui ont payé leurs places sont rassemblés et attendent qu'on leur en donne pour leur argent ! En fait de phénomène, mieux vaut, pour la spéculation, avoir un enfant à deux têtes, parce qu'au moins il est toujours là. Que faire si l'on n'a pas des ficelles pour suppléer aux acteurs invisibles ? Le parti le plus honorable est de se retirer. Il paraît toutefois, d'après une lettre publiée dans un journal, que la jeune fille n'a pas entièrement perdu son pouvoir, mais il est sujet à de telles intermittences qu'il devient difficile de saisir le moment favorable.

Un de nos amis, Spirite éclairé et profond observateur, a pu être témoin du phénomène, et a été médiocrement satisfait du résultat. « Je crois, nous disait-il, à la sincérité de ces personnes, mais pour des incrédules, l'effet ne se produit pas, en ce moment, dans des conditions à défier tout soupçon. Je ne nie pas, sachant la chose possible, je constate mes impressions. Comme j'ai pris de soi-disant médiums à effets physiques en flagrant délit de fraude, je me suis rendu compte des manœuvres par lesquelles on peut simuler certains effets, et abuser les gens qui ne connaissent pas les conditions des effets réels, de sorte que je n'affirme qu'à bon escient ne m'en rapportant pas à mes yeux. Dans l'intérêt même du Spiritisme, mon premier soin est d'examiner si la fraude est possible, à l'aide de l'adresse, ou si l'effet peut être dû à une cause matérielle vulgaire. Du reste, a-t-il ajouté, on se défend là d'être Spirite, d'agir par les Esprits et même d'y croire. »

Il est à remarquer que depuis la mésaventure des frères Davenport, tous les exhibiteurs de phénomènes extraordinaires repoussent toute participation des Esprits dans leur affaire, et ils font bien ; le Spiritisme ne peut que gagner à ne pas être mêlé à ces parades. C'est un service de plus rendu par ces messieurs, car ce n'est pas par de tels moyens que le Spiritisme recrutera des prosélytes.

Une autre remarque, c'est que chaque fois qu'il s'agit de quelque manifestation spontanée ou d'un phénomène quelconque attribué à une cause occulte, on prend généralement pour experts des gens, des savants parfois, qui ne savent pas le premier mot de ce qu'ils doivent observer et qui viennent avec une idée préconçue de négation. Qui charge-t-on de décider s'il y a ou non intervention des Esprits ou une cause spirituelle ? Précisément des gens qui nient la spiritualité, qui ne croient pas aux Esprits et ne veulent pas qu'il y en ait. On est sûr d'avance de leur réponse. On se garderait bien de prendre l'avis de quiconque serait simplement soupçonné de Spiritisme, parce que, d'abord, ce serait accréditer la chose, et ensuite que l'on craindrait

une solution contraire à celle qu'on veut. On ne réfléchit pas qu'un Spirite *éclairé* seul est apte à juger des circonstances dans lesquelles les phénomènes spirites peuvent se produire, comme un chimiste est seul apte à connaître la composition d'un corps, et qu'à cet égard les Spirites sont plus *sceptiques* que beaucoup de gens ; que loin d'accréditer, par complaisance, un phénomène apocryphe, ils ont tout intérêt à le signaler comme tel et à démasquer la fraude.

Il ressort toutefois de ceci une instruction : l'irrégularité même des faits est une preuve de sincérité ; s'ils étaient le résultat de quelque moyen factice, ils se produiraient à point nommé. C'est la réflexion que fait un journaliste qui était invité à aller au Grand-Hôtel ; il y avait ce jour-là quelques autres notables invités, et, malgré deux heures d'attente la jeune fille n'obtint pas le plus petit effet. « La pauvre petite, dit le journaliste, était désolée, et son visage trahissait l'inquiétude. Rassurez-vous, lui dit-il, non-seulement cet échec ne me décourage pas, mais il me porte à croire votre récit sincère. S'il y avait quelque charlatanisme ou quelque truc dans votre cas, vous n'eussiez pas manqué votre coup. Je reviendrai demain. » Il revint, en effet, cinq fois de suite sans plus de résultats ; la sixième fois elle avait quitté l'hôtel. « D'où je conclus, ajoute le journaliste, que la pauvre mademoiselle Dumesnil, après avoir bâti de beaux châteaux aux frais de ses vertus électromagnétiques, a dû reprendre sa place dans les ateliers de polissage de M. Ruolz. »

Les faits ayant été constatés, il est certain qu'il y avait en elle une disposition organique spéciale qui se prêtait à ce genre de phénomène ; mais, tout subterfuge à part, il est certain que si sa faculté eût dépendu de *son organisme seul*, elle l'aurait eue, comme la torpille et le gymnote, toujours à sa disposition. Puisque sa volonté, son plus ardent désir, étaient impuissants à produire le phénomène, il y avait donc dans ce fait une cause qui lui était étrangère. Quelle est cette cause ? Evidemment celle qui régit tous les effets médianimiques : le concours des Esprits sans lequel les médiums les mieux doués n'obtiennent rien. Mademoiselle Dumesnil est un exemple qu'ils ne sont aux ordres de personne. Tout éphémère qu'ait été sa faculté, elle a plus fait pour la conviction de certaines gens que si elle se fût produite à jours et heures fixes à son commandement devant le public, comme des tours de prestidigitation.

Rien, il est vrai, n'atteste d'une manière ostensible l'intervention des Esprits dans cette circonstance, car il n'y a pas d'effets intelligents, si ce n'est l'impuissance où est la jeune fille d'agir à sa volonté. La faculté, comme dans tous les effets médianimiques, est inhérente à elle ; l'exercice de la faculté peut dépendre d'une volonté étrangère. Mais en admettant même que les Esprits n'y soient pour rien,

ce n'en est pas moins un phénomène destiné à appeler l'attention sur les forces fluidiques qui régissent notre organisme, et que tant de gens s'obstinent à nier.

Si cette force était ici purement électrique, elle dénoterait toutefois une importante modification dans l'électricité, puisqu'elle agit sur le bois à l'exclusion des métaux. Cela seul vaudrait bien la peine d'être étudié.

Revue de la Presse par rapport au Spiritisme.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, les idées spirites sont dans l'air ; elles se font jour de mille manières sous la forme de romans ou sous celle de pensées philosophiques, et la presse les accueille pourvu que le mot *Spiritisme* ne soit pas prononcé. Nous ne suffirions pas à citer toutes les pensées qu'elle enregistre chaque jour, faisant ainsi du Spiritisme sans le savoir. Qu'importe le nom, si la chose y est ! Un jour, ces messieurs seront tout étonnés d'avoir fait du Spiritisme, comme M. Jourdain le fut d'avoir parlé en prose. Beaucoup de gens côtoient le Spiritisme sans s'en douter ; ils sont sur la lisière, alors qu'ils s'en croient bien loin. A l'exception des matérialistes purs qui sont certainement en minorité, on peut dire que les idées de la philosophie spirite courent le monde ; ce que beaucoup repoussent encore, ce sont les manifestations médianimiques, les uns par système, d'autres, parce qu'ayant mal observé, ils ont éprouvé des déceptions ; mais comme les manifestations sont des faits, il faudra bien, tôt ou tard, les accepter. Ils se défendent d'être Spirites, uniquement par l'idée fausse qu'ils attachent à ce mot. Que ceux qui n'y arrivent pas par la porte directe y arrivent par une porte détournée, le résultat est le même ; aujourd'hui l'impulsion est donnée, et le mouvement ne saurait s'arrêter.

D'un autre côté, ainsi que cela est annoncé, une multitude de phénomènes se produisent, qui paraissent s'écarter des lois connues et déroutent la science dans laquelle on en cherche vainement l'explication ; les passer sous silence quand ils ont une certaine notoriété, serait chose difficile ; or ces phénomènes, qui se présentent sous les aspects les plus variés, à force de se multiplier, finissent par éveiller l'attention et peu à peu familiarisent avec l'idée d'une puissance spirituelle en dehors des forces matérielles. C'est toujours un moyen

d'arriver au but ; les Esprits frappent de tous les côtés et de mille manières différentes, de sorte que les coups portent toujours sur les uns ou sur les autres.

Parmi les pensées spirites que nous trouvons dans divers journaux, nous citerons les suivantes :

Dans le discours prononcé, le 11 novembre dernier, par M. d'Eichthal, l'un des rédacteurs du *Temps*, sur la tombe de M. Charles Duveyrier, l'orateur s'exprime ainsi :

« Duveyrier est mort dans un calme profond, plein de confiance en Dieu, de foi dans l'éternité de la vie, fier de ses longues années consacrées à l'élaboration et au développement d'une croyance qui doit racheter tous les hommes de la misère, du désordre et de l'ignorance, certain d'avoir payé sa dette, d'avoir rendu à la génération qui le suit plus qu'il n'avait reçu de celle qui l'avait précédé ; il s'est arrêté comme un vaillant ouvrier, sa tâche achevée, laissant à d'autres le soin de la poursuivre.

« Si sa dépouille mortelle n'a point traversé les temples consacrés pour arriver au champ de repos, ce n'est pas par un injuste dédain envers d'immortelles croyances, mais c'est qu'aucune des formules qui auraient été prononcées sur sa dépouille n'aurait rendu l'idée qu'il se faisait de la vie future. Duveyrier ne désirait pas, ne croyait pas aller dans le ciel, jouir sans fin d'une béatitude personnelle, pendant que la majorité des hommes resterait condamnée à des souffrances sans espoir ; plein de Dieu et vivant en Dieu, mais lié à l'humanité, c'est au sein de l'humanité qu'il espérait revivre pour concourir éternellement à cette œuvre de progrès qui la rapproche incessamment de l'idéal divin. » - (Le *Temps*, 14 nov. 1866.)

M Duveyrier avait fait partie de la secte saint-simonienne ; c'est la croyance dont il est parlé ci-dessus, et au développement de laquelle il avait consacré plusieurs années de sa vie ; mais ses idées sur l'avenir de l'âme se rapprochaient beaucoup, comme on le voit, de celles qu'enseigne la doctrine spirite. Il ne faudrait pas inférer cependant de ces paroles : « C'est au sein de l'humanité qu'il espérait revivre, » qu'il crût à la réincarnation ; il n'avait, sur ce point, aucune idée arrêtée ; il entendait par là que l'âme, au lieu de se perdre dans l'infini, ou de s'absorber dans une béatitude inutile, restait dans la sphère de l'humanité, au progrès de laquelle elle concourait par son influence. Mais cette idée est précisément aussi ce qu'enseigne le Spiritisme ; c'est celle du monde invisible qui nous environne ; les âmes vivent au milieu de nous, comme nous vivons au milieu d'elles. M. Duveyrier

était donc, à l'encontre de la plupart de ses confrères de la presse, non-seulement profondément spiritualiste, mais aux trois quarts spirite ; que lui manquait-il pour l'être complètement ? Probablement d'avoir su ce que c'était que le Spiritisme, car il en possédait les bases fondamentales : la croyance en Dieu, en l'individualité de l'âme, sa survivance et son immortalité ; en sa présence au milieu des hommes après la mort, et son action sur eux. Que dit de plus le Spiritisme ? Que ces mêmes âmes révèlent leur présence par une action directe, et que nous sommes incessamment en communion avec elles ; il vient prouver par des faits ce qui n'était chez M. Duveyrier et chez beaucoup d'autres, qu'à l'état de théorie et d'hypothèse.

On conçoit que ceux qui ne croient qu'à la matière tangible repoussent tout, mais il est plus surprenant de voir des spiritualistes rejeter la preuve de ce qui fait le fond de leur croyance. Celui qui retraçait ainsi les pensées de M. Duveyrier sur l'avenir de l'âme, M. d'Eichthal, son ami et son coreligionnaire en saint-simonisme, qui, probablement, partageait jusqu'à un certain point ses opinions, n'en est pas moins un adversaire déclaré du Spiritisme ; il ne se doutait guère que ce qu'il disait à la louange de M. Duveyrier était tout simplement une profession de foi spirite.

Les paroles suivantes, de M. Louis Jourdan, du *Siècle*, à son fils, ont été reproduites par le *Petit Journal* du 3 septembre 1866.

« Je te sens vivant, d'une vie supérieure à la mienne, mon Prosper, et quand sonnera ma dernière heure, je me consolerai de quitter ceux que nous avons aimés ensemble, en pensant que je vais te retrouver et te rejoindre. Je sais que cette consolation ne me viendra pas sans efforts ; je sais qu'il faudra la conquérir en travaillant courageusement à ma propre amélioration, comme à celle des autres ; je ferai du moins tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour mériter la récompense que j'ambitionne : te retrouver. Ton souvenir est le phare qui nous guide et le point d'appui qui nous soutient à travers les ténèbres qui nous enveloppent. Nous apercevons un point lumineux vers lequel nous marchons résolument ; ce point est celui où tu vis, mon fils, auprès de tous ceux que j'ai aimés ici-bas et qui sont partis avant moi pour leur vie nouvelle. »

Quoi de plus profondément spirite que ces douces et touchantes paroles ! M. Louis Jourdan est encore plus près du Spiritisme que M. Duveyrier, car depuis longtemps il croit à la pluralité des existences terrestres, ainsi qu'on a pu le voir par la citation que nous avons faite dans la Revue de décembre 1862, page 374. Il accepte la philo-

sophie spirite, mais non le fait des manifestations, qu'il ne repousse pas absolument, mais sur lequel il n'est pas suffisamment éclairé. C'est cependant un phénomène assez grave, quant à ses conséquences, puisque seul il peut expliquer tant de choses incomprises qui se passent sous nos yeux, pour mériter d'être approfondi par un observateur tel que lui ; car si les rapports entre le monde visible et le monde invisible existent, c'est toute une révolution dans les idées, dans les croyances, dans la philosophie ; c'est la lumière jetée sur une foule de questions obscures ; c'est l'anéantissement du matérialisme ; c'est enfin la sanction de ses plus chères espérances à l'égard de son fils. Quels éléments les hommes qui se font les champions des idées progressives et émancipatrices puiseraient dans la doctrine s'ils savaient tout ce qu'elle renferme pour l'avenir ! Il en surgira, ce n'est pas douteux, qui comprendront la puissance de ce levier et sauront la mettre à profit.

L'*Evènement* du 4 novembre dernier rapportait l'anecdote suivante concernant le célèbre compositeur Glück. Lors de la première représentation d'*Iphigénie*, le 19 avril 1774, à laquelle assistaient Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, celle-ci voulut couronner elle-même son ancien professeur de musique. Après la représentation, Glück, mandé dans la loge du roi, fut tellement ému qu'il ne put proférer une parole et eut à peine la force de remercier la reine du regard. En apercevant Marie-Antoinette, qui portait ce soir-là un collier de rubis, Glück se redressa : Grand Dieu ! s'écria-t-il, sauvez la reine ! sauvez la reine ! du sang ! du sang ! – Où ? s'écria-t-on de tous les côtés. - Du sang ! du sang ! au cou ! cria le musicien. – Marie-Antoinette était tremblante. Vite un médecin, dit-elle, mon pauvre Glück devient fou. - Le musicien était tombé dans un fauteuil. Du sang ! du sang ! murmura-t-il… Sauvez l'archiduchesse Marie… sauvez la reine ! - Le malheureux maestro prend votre collier pour du sang, dit le roi à Marie-Antoinette ; il a la fièvre. - La reine porta la main à son cou ; elle arracha le collier, et, saisie de terreur, elle le lança loin d'elle. On emporta Glück sans connaissance.

L'auteur de l'article termine ainsi :

Voilà, cher lecteur, l'histoire que me conta à l'Opéra le musicien allemand, et que j'ai relue le lendemain dans une biographie de l'immortel auteur d'*Alceste*. Est-elle vraie ? Est-ce de la fantaisie ? Je l'ignore. Mais ne serait-il pas possible que les hommes de génie, dont l'esprit élevé plane au-dessus de l'humanité, eussent, à de certaines heures d'inspiration, *cette faculté mystérieuse qu'on appelle la seconde vue* ? (*Albert Wolff*.)

M. Albert Wolff a décoché plus d'une flèche au Spiritisme et aux Spirites, et le voilà qui, de lui-même, admet la possibilité de la seconde vue, et, qui plus est, de la prévision par seconde vue. Il ne se doute probablement pas à quelles conséquences aboutit la reconnaissance d'une telle faculté. Encore un qui côtoie le Spiritisme sans s'en douter, sans peut-être oser se l'avouer, et qui ne lui en jette pas moins la pierre. Si on lui disait qu'il est Spirite, il sauterait d'indignation en s'écriant : Moi ! croire aux frères Davenport ! car pour la plupart de ces messieurs, le spiritisme est tout entier dans le tour des cordes. Nous nous souvenons que l'un d'eux, à qui un correspondant reprochait de parler du Spiritisme sans le connaître, répondit dans son journal : « Vous vous trompez ; j'ai étudié le Spiritisme à l'école des frères Davenport, et la preuve, c'est que cela m'a coûté 15 francs. » Nous croyons avoir cité le fait quelque part dans la *Revue*. Que peut-on leur demander de plus ? Ils n'en savent pas davantage.

Le *Siècle* du 27 août 1866 citait les paroles suivantes de madame George Sand, à propos de la mort de M. Ferdinand Pajot :

« La mort de M. Ferdinand Pajot est un fait des plus douloureux et des plus regrettables. Ce jeune homme, doué d'une beauté remarquable et appartenant à une excellente famille, était en outre un homme de cœur et d'idées généreuses. Nous avons été à même de l'apprécier chaque fois que nous avons invoqué sa charité pour les pauvres de notre entourage. Il donnait largement, plus largement peut-être que ses ressources ne l'autorisaient à le faire, et il donnait avec spontanéité, avec confiance, avec joie. Il était sincère, indépendant, bon comme un ange. Marié depuis peu de temps à une charmante jeune femme, il sera regretté comme il le mérite. Je tiens à lui donner, après cette cruelle mort, une tendre et maternelle bénédiction : illusion si l'on veut, mais je crois que nous entrons mieux dans la vie qui suit celle-ci quand nous y arrivons escortés de l'estime et de l'affection de ceux que nous venons de quitter. »

Madame Sand est plus explicite encore dans son livre de *Mademoiselle de la Quintinie*. On lit, page 318 : « Monsieur l'abbé, quand vous voudrez que nous fassions un pas vers votre église, commencez par nous faire voir un concile assemblé décrétant de mensonge et de blasphème l'enfer des peines éternelles, et vous aurez le droit de nous crier : « Venez à nous, vous tous qui voulez connaître Dieu. »

Page 320 : « Demander à Dieu d'éteindre nos sens, d'endurcir notre cœur, de nous rendre haïssables les liens les plus sacrés, c'est

lui demander de renier et de détruire son œuvre, de revenir sur ses pas en nous faisant revenir nous-mêmes, en nous faisant rétrograder vers les existences inférieures, au-dessous de l'animal, au-dessous de la plante, peut-être au-dessous du minéral. »

Page 323 : « Quel que soit cependant votre sort parmi nous, vous verrez clair un jour au-delà de la tombe, et, comme je ne crois pas plus aux châtiments sans fin qu'aux épreuves sans fruit, je vous annonce que nous nous retrouverons quelque part où nous nous entendrons mieux, et où nous nous aimerons au lieu de nous combattre ; mais, pas plus que vous, je ne crois à l'impunité du mal et à l'efficacité de l'erreur. Je crois donc que vous expierez l'endurcissent de votre cœur par de grands déchirements de cœur dans quelque autre existence. »

A côté de ces pensées éminemment spirites, auxquelles il ne manque que le nom qu'on s'obstine à leur refuser, on en trouve encore parfois d'autres, un peu moins sérieuses, qui rappellent le beau temps des railleries plus ou moins spirituelles sous lesquelles on pensait étouffer le Spiritisme. On en peut juger par les échantillons suivants, qui sont comme les fusées perdues du feu d'artifice.

M. Ponson de Terrail, dans son *Dernier mot de Rocambole*, publié en en feuilleton dans le *Figaro*, s'exprime ainsi :

« Cependant les Anglais en remontreraient aux Américains en matière de superstitions. Les tables tournantes, avant de faire chez nous le bonheur de *cent mille imbéciles*, ont passé plusieurs saisons à Londres et y ont reçu une hospitalité des plus courtoises. Petit à petit le récit du fossoyeur avait fait le tour de Hampstead, ville célèbre par ses ânes et ses âniers, et les gros bonnets de l'endroit n'avaient pas hésité un seul instant à décider que le cottage était, la nuit, hanté par des Esprits. »

M. Ponson du Terrail, qui octroie si généreusement un brevet d'imbécillité à cent mille individus, croit naturellement avoir plus d'esprit qu'eux, mais il ne croit pas avoir un Esprit en lui, sans cela il est probable qu'il ne l'enverrait pas au pays des ânes.

Mais quel rapport, dira-t-il sans doute, peut-il y avoir entre des tables tournantes et les sublimes pensées que vous avez citées tout à l'heure ? Il y a, répondrons-nous, le même rapport qui existe entre votre corps quand il valse et votre esprit qui le fait valser ; entre la grenouille qui dansait dans le plat de Galvani, et le télégraphe transatlantique ; entre la pomme qui tombe et la loi de gravitation qui

régit le monde. Si Galvani et Newton n'eussent pas médité sur ces phénomènes si simples et si vulgaires, nous n'aurions pas aujourd'hui tout ce que l'industrie, les arts et les sciences en ont tiré. Si cent mille imbéciles n'eussent pas cherché la cause qui fait tourner les tables, nous ignorerions encore aujourd'hui l'existence et la nature du monde invisible qui nous entoure ; nous ne saurions d'où nous venons avant de naître, et où nous allons en mourant. Parmi ces cent mille imbéciles, beaucoup croiraient peut-être encore aux démons cornus, aux flammes éternelles, à la magie, aux sorciers et aux sortilèges. Les tables tournantes sont aux pensées sublimes sur l'avenir de l'âme ce que le germe est à l'arbre qui en est sorti : ce sont les rudiments de la science de l'homme.

On lisait dans l'*Echo d'Oran* du 24 avril 1866 :

« Il vient de se passer à El-Afroun un fait qui a péniblement affecté notre population. Un des plus anciens habitants de notre village, M. Pagès, vient de mourir. Vous savez qu'il était imbu des idées, - j'allais dire des folies, - de M. Allan Kardec et qu'il faisait profession de Spiritisme. En dehors de cette lubie, c'était un parfait honnête homme, estimé de tous ceux qui le connaissaient. Aussi, on a été très étonné d'apprendre que M. le curé ait refusé de l'enterrer, sous prétexte que le Spiritisme est contraire au christianisme. N'y a-t-il pas dans l'Evangile : « Rendez le bien pour le mal, » et si ce pauvre M. Pagès est coupable d'avoir cru au Spiritisme, n'était-ce pas une raison de plus pour prier pour lui ! »

M. Pagès, que nous connaissions par correspondance depuis longtemps, nous écrivait ceci :

« Le Spiritisme a fait de moi un tout autre homme ; avant de le connaître, j'étais comme bien d'autres ; je ne croyais à rien, et cependant je souffrais à la pensée qu'en mourant tout est fini pour nous. J'en éprouvais parfois un profond découragement, et je me demandais à quoi sert de faire le bien. Le Spiritisme m'a fait l'effet d'un rideau qui se lève pour nous montrer une décoration magnifique. Aujourd'hui je vois clair ; l'avenir n'est plus douteux, et j'en suis bien heureux ; vous dire le bonheur que j'en éprouve m'est impossible ; il me semble que je suis comme un condamné à mort à qui on vient dire qu'il ne mourra pas, et qu'il va quitter sa prison pour aller dans un beau pays vivre en liberté. N'est-ce pas, cher monsieur, que c'est l'effet que cela doit faire ? Le courage m'est revenu avec la certitude de vivre tou-

jours, parce que j'ai compris que ce que nous en acquérons en bien n'est pas en pure perte ; j'ai compris l'utilité de faire le bien ; j'ai compris la fraternité et la solidarité qui relient tous les hommes. Sous l'empire de cette pensée, je me suis efforcé de m'améliorer. Oui, je puis vous le dire sans vanité, je me suis corrigé de bien des défauts, quoiqu'il m'en reste encore beaucoup. Je sens maintenant que je mourrai tranquille, parce que je sais que je ne ferai que changer un mauvais habit qui me gêne, contre un neuf dans lequel je serai plus à mon aise. »

Voilà donc un homme qui, aux yeux de certaines personnes, était raisonnable, sensé quand il ne croyait à rien, et qui est taxé de folie sur le seul fait d'avoir cru à l'immortalité de son âme par le Spiritisme ; et ce sont ces mêmes personnes, qui ne croient ni à l'âme ni à la prière, qui lui ont jeté la pierre pour ses croyances, de son vivant, et le poursuivent de leurs sarcasmes jusqu'après sa mort, qui invoquent l'*Evangile* contre l'acte d'intolérance et le refus de prières dont il a été l'objet, lui qui n'a cru à l'Evangile et à la prière que par le Spiritisme !

Saint Augustin accusé de crétinisme.

Sous le titre de *Crétinisme*, la *Vedette du Limbourg*, journal de Tongres, en Belgique, du 1er septembre 1866, contient l'article suivant, reproduit d'après la *Gazette de Huy* :

« Un livre, donné en prix dans un pensionnat de religieuses, nous est tombé sous la main. Nous l'avons ouvert, et le hasard nous a fait lire, entre autres curieux passages, le suivant, bien digne, nous paraît-il, d'être mis sous les yeux du lecteur. Il y est question du rôle joué par les anges. Quiconque le parcourra ne manquera certainement pas de se demander comment il est possible qu'un ouvrage renfermant de pareilles absurdités puisse trouver un éditeur ! A notre avis, celui qui imprime de semblables âneries est aussi coupable que celui qui les écrit. Oui, nous ne craignons pas de l'affirmer, auteur et imprimeur doivent être passés maîtres en crétinisme pour oser lancer de pareils défis à la raison, à la science, que disons-nous ! au plus vulgaire bon sens. Voici le passage dont il s'agit :

« Selon saint Augustin, le monde visible est gouverné par des créatures invisibles, par de purs Esprits, et même il y a des anges qui président à chaque chose visible, à toutes les espèces de créatures

qui sont dans le monde, soit qu'elles soient animées, soit qu'elles soient inanimées.

« *Les cieux et les astres ont leurs anges moteurs ; les eaux ont un ange particulier, comme il est rapporté en l'Apocalypse ; l'air a ses anges qui gouvernent les vents, comme il se voit dans le même livre, qui nous apprend de plus que l'élément du feu a aussi les siens. Les royaumes ont leurs anges ; les provinces en ont aussi qui les gardent,* comme on le remarque dans la Genèse, car les anges qui apparurent à Jacob étaient les gardiens des provinces par où il passait, etc. »

« On peut juger par cet échantillon du genre de lecture que fait la jeunesse élevée dans les couvents. Est-il possible de concevoir, - on nous passera l'expression, - quelque chose de plus profondément stupide ?

« Pour combler la mesure, l'éditeur fait précéder l'ouvrage d'un avertissement où l'on peut lire ces lignes : « Dans son livre, qui ne convient pas moins aux ecclésiastiques qu'aux laïques, l'auteur déploie une force de raison et de style qui éclaire et assujettit l'esprit ; de sa plume découle une onction qui pénètre et gagne le cœur. C'est l'œuvre d'un homme profondément versé dans la spiritualité. »

« Nous disons, nous : c'est l'œuvre d'un homme devenu fou d'ascétisme, bien plus à plaindre qu'à blâmer. »

Jusqu'à présent saint Augustin a été respecté de ceux mêmes qui ne partagent pas ses croyances. Malgré des erreurs manifestes qui tenaient à l'état des connaissances scientifiques de son temps, il est universellement considéré comme un des génies, une des gloires de l'humanité, et voilà que d'un trait de plume, un obscur écrivain, un de ces jeunes hommes qui se croient la lumière du monde, jette la boue sur cette renommée séculaire, prononce contre lui, de par sa haute raison, l'accusation de crétinisme, et cela parce que saint Augustin croyait à des créatures invisibles, à de purs Esprits présidant à toutes les choses visibles. A ce compte-là, que de crétins n'y a-t-il pas parmi les littérateurs contemporains les plus estimés ! Nous ne serions pas surpris de voir un jour accuser de crétinisme Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, George Sand et tant d'autres. Voilà l'école qui aspire à régénérer la société par le matérialisme ; aussi prétend-elle que l'humanité tourne à la démence ; mais on peut être tranquille, son règne, si jamais il arrivait, sera de courte durée. Elle sent bien sa faiblesse contre l'opinion générale qui la repousse, c'est pourquoi elle s'agite avec une sorte de frénésie.

Notices bibliographiques

NOUVEAUX PRINCIPES DE PHILOSOPHIE MÉDICALE.

PAR LE DOCTEUR CHAUVET, DE TOURS[12].

Dans notre numéro d'octobre, nous n'avons pu qu'annoncer cet ouvrage, regrettant que l'étendue d'articles dont la publication ne pouvait être retardée nous ait empêché d'en rendre compte plus tôt.

Bien que, par sa spécialité, ce livre semble étranger aux matières qui nous occupent, il s'y rattache néanmoins par le principe même sur lequel il s'appuie, car l'auteur fait carrément intervenir le principe spiritualiste dans la science la plus entachée de matérialisme. Il ne fait pas de la spiritualité mystique comme quelques-uns la comprennent, mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la spiritualité positive et scientifique. Il s'attache à démontrer l'existence du principe spirituel qui est en nous, sa connexion avec l'organisme à l'aide du lien fluidique qui les unit, le rôle important que ces deux éléments jouent dans l'économie, les erreurs inévitables dans lesquelles tombent forcément les médecins qui rapportent tout à la matière, et les lumières dont ils se privent en négligeant le principe spirituel. Le passage suivant indique suffisamment le point de vue sous lequel il envisage la question.

« En somme, dit-il (page 34), la constitution humaine résulte :

1° D'un principe spirituel, indépendant, ou âme immortelle ;

2° D'un corps fluidique permanent ;

3° D'un organisme matériel, dissoluble, animé pendant la vie par un fluide spécial.

« L'union temporaire du premier de ces éléments constitutifs avec le troisième s'opère par la combinaison de leurs fluides respectifs (fluide *périsprital* et fluide vital), d'où résulte un fluide mixte qui, en même temps qu'il pénètre tout le corps, rayonne autour de lui, parfois à de grandes distances et à travers tous les obstacles, ainsi que le démontrent les phénomènes magnétiques, somnambuliques et autres, que le matérialisme de toutes les couleurs repousse avec un dédain superbe sous prétexte de merveilleux et de jonglerie, parce qu'ils viennent battre en brèche ses théories insensées. »

---

[12] Vol. in-12, prix 3 fr. Tours, chez Guilland-Verger. - Paris, chez Baillère, 19, rue Hautefeuille.

De l'action de l'élément fluidique sur l'organisme, il arrive à la démonstration, en quelque sorte mathématique, de la puissance d'action des quantités infinitésimales sur l'économie. Cette démonstration nous a paru nouvelle, et l'une des plus claires que nous ayons lues. Nous laissons aux hommes spéciaux l'appréciation de la partie technique que nous ne discutons pas ; mais au point de vue philosophique, cet ouvrage est une des premières applications à la science positive des lois révélées par le Spiritisme, et, à ce titre, il a sa place marquée dans les bibliothèques spirites. Quoique le nom du Spiritisme ne soit pas même prononcé, l'auteur peut être assuré de n'avoir pas l'approbation des gens qui ont un parti pris de négation sur tout ce qui touche à la spiritualité.

Les dogmes de l'Église du Christ

EXPLIQUÉS PAR LE SPIRITISME.

PAR APOLON DE BOLTINN[13].

Le sujet de ce livre présentait un écueil dangereux que l'auteur a prudemment évité en s'abstenant de traiter les questions qui ne sont pas à l'ordre du jour, et sur lesquelles le Spiritisme n'est pas encore appelé à se prononcer. Le Spiritisme n'admettant comme principes avoués que ceux qui ont reçu la sanction de l'enseignement général, les solutions qui peuvent être données sur les questions non encore élaborées, ne sont que des opinions personnelles des hommes ou des Esprits, susceptibles de recevoir plus tard le démenti de l'expérience ; ces solutions prématurées ne sauraient engager la responsabilité de la doctrine, mais elles pourraient égarer l'opinion publique en faisant croire qu'elle les accepte. C'est ce qu'a parfaitement compris M. de Boltinn, et nous l'en félicitons. Aussi son livre peut-il être avoué par le Spiritisme et mis au rang des ouvrages appelés à rendre service à la cause. Il est écrit avec prudence, modération, méthode et clarté. On voit que l'auteur a fait une étude approfondie des Ecritures saintes et des théologiens de l'Eglise latine et de l'Eglise grecque, dont il commente et explique les paroles en homme

[13] 1 vol. in-8°, traduit du russe, prix : 4 fr. - Paris, chez Reinwald, 15, rue des Saints-Pères.

qui connaît le terrain sur lequel il se place. Ses arguments ont la force des faits, de la logique et de la concision. Que le livre de notre frère de Russie soit le bien venu parmi nous. C'est ainsi qu'au nom du Spiritisme, tous les peuples se donnent la main.

L'Union Spirite bordelaise.

Nous apprenons avec une vive satisfaction que l'*Union spirite bordelaise* va reprendre le cours de ses publications, momentanément interrompues par une longue et grave maladie de son directeur, et des circonstances indépendantes de la volonté de celui-ci.

Sous presse :

L'Echo poétique d'outre-tombe, poésies médianimiques, obtenues par M. Vavasseur. - Ce recueil formera 1 vol. gr. in-18 de 200 pages environ, format du *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* Prix : 2 fr. ; par la poste : 2 fr. 20 c.

Nécrologie.

Madame Dozon ; - M. Fournier ; - M. D'Ambel.

Le spiritisme vient de perdre une de ses plus ferventes adeptes dans la personne de madame Dozon, veuve de M. Henri Dozon, auteur de plusieurs ouvrages sur le spiritisme, mort le 1er août 1865. Elle est décédée à Passy, le 22 novembre 1866.

Madame Dozon, atteinte d'une maladie organique incurable, était depuis longtemps dans un état de dépérissement et de souffrance extrêmes, et voyait chaque jour la mort s'approcher ; elle l'envisageait avec la sérénité d'une âme pure, qui a la conscience de n'avoir fait que le bien, et profondément convaincue que ce n'était que le passage d'une vie d'épreuves à une vie meilleure, au seuil de laquelle elle allait trouver, pour la recevoir, son cher mari et ceux qu'elle avait aimés. Ses prévisions n'ont point été déçues ; la vie spirituelle, à laquelle elle était initiée, a réalisé toutes ses espérances et au-delà. Elle y recueille les fruits de sa foi, de son dévouement, de sa charité

envers ceux qui lui ont fait du mal, de sa résignation dans la souffrance, et du courage avec lequel elle a soutenu ses croyances contre ceux qui lui en faisaient un crime. Si, chez elle, le corps était affaibli, l'Esprit avait conservé toute sa force, toute sa lucidité jusqu'au dernier moment ; elle est morte avec toute sa connaissance, comme quelqu'un qui part en voyage, n'emportant avec elle aucune trace de fiel contre ceux dont elle avait eu à se plaindre. Son dégagement a été rapide, et le trouble de courte durée ; aussi a-t-elle pu se manifester avant même l'inhumation. Sa mort et son réveil ont été ceux d'un Spirite de cœur, qui s'est efforcé de mettre en pratique les préceptes de la doctrine.

Sa seule appréhension était d'être enterrée vivante, et cette pensée l'a poursuivie jusqu'à la fin. « Il me semble, disait-elle, que je me vois dans la fosse, et que j'étouffe sous la terre que j'entends tomber sur moi. » Depuis sa mort elle a expliqué cette crainte en disant que, dans sa précédente existence, elle était morte ainsi, et que la terrible impression que son Esprit en avait ressentie, s'était réveillée au moment de mourir de nouveau.

Aucune prière spirite n'a été dite ostensiblement sur sa tombe, pour ne pas froisser certaines susceptibilités, mais la Société spirite de Paris, dont elle avait fait partie, s'est réunie au lieu de ses séances, après la cérémonie funèbre, pour lui renouveler le témoignage de ses sympathies.

Le Spiritisme a vu partir un autre de ses représentants dans la personne de M. Fornier-Duplan, ancien négociant, décédé à Rochefort-sur-Mer, le 22 octobre 1866. M. Fornier-Duplan était depuis longtemps un adepte sincère et dévoué, comprenant le véritable but de la doctrine dont il s'efforçait de mettre en pratique les enseignements. C'était un homme de bien, aimé et estimé de tous ceux qui l'ont connu, un de ceux que le Spiritisme s'honore de compter dans ses rangs ; les malheureux perdent en lui un soutien. Il avait puisé dans ses croyances le remède contre le doute sur l'avenir, le courage dans les épreuves de la vie, et le calme de ses derniers instants. Comme madame Dozon et tant d'autres, il est parti plein de confiance en Dieu, sans appréhension de l'inconnu, car il savait où il allait, et sa conscience lui donnait l'espoir d'y être accueilli avec sympathie par les bons Esprits. Son espérance n'a pas été trompée non plus, et les communications qu'il a données prouvent qu'il y occupe la place réservée aux hommes de bien.

Une mort qui nous a surpris autant qu'affligé, est celle de M. d'Ambel, ancien directeur du journal l'*Avenir*, décédé le 17 novembre 1866. Ses obsèques ont eu lieu à l'église Notre-Dame de Lorette, sa paroisse. La malveillance des journaux qui en ont parlé s'est révélée, en cette circonstance, d'une manière regrettable, par leur affectation à faire ressortir, à exagérer, à envenimer, comme s'ils prenaient plaisir à retourner le fer dans la plaie, tout ce que cette mort pouvait avoir de pénible, sans égard pour les susceptibilités de famille, oubliant jusqu'au respect que l'on doit aux morts, quelles qu'aient été leurs opinions ou leurs croyances de leur vivant. Ces mêmes journaux eussent crié au scandale et à la profanation contre quiconque eût parlé de cette manière d'un des leurs ; mais nous avons vu, par la citation que nous avons faite plus haut, à propos de la mort de M. Pagès, que la tombe même n'est pas respectée par certains adversaires du Spiritisme.

Les hommes impartiaux rendront toutefois aux Spirites la justice de reconnaître que *jamais* ceux-ci ne se sont écartés du respect, des convenances et des lois de la charité, à la mort de ceux qui avaient été leurs plus grands ennemis, et qui les avaient attaqués avec le moins de ménagements ; ils se contentent de prier pour eux.

Nous avons vu avec plaisir le journal *le Pays*, du 25 novembre, quoique dans un article peu sympathique à la doctrine, relever avec énergie ce manque de procédé de quelques-uns de ses confrères, et blâmer, comme elle le mérite, l'immixtion de la publicité dans les choses intimes de la famille. Le *Siècle* du 19 novembre avait aussi rendu compte de l'événement avec tous les ménagements désirables. Nous ajouterons que le défunt ne laisse point d'enfants, et que sa veuve s'est retirée dans sa famille.

AVIS.

La *Revue spirite* commencera le 1er janvier prochain sa dixième année. MM. les abonnés, qui ne voudront pas éprouver de retard, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

Le numéro de janvier sera, comme d'habitude, adressé à tous les anciens abonnés ; les numéros suivants ne le seront qu'au fur et à mesure des renouvellements.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU IXe VOLUME

Année 1866

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

DIXIÈME ANNÉE – 1867.

PARIS

BUREAU : RUE SAINTE-ANNE, 59.

Passage Sainte-Anne.

—

1867

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de deux feuilles au moins, grand in-8°.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an. – Étranger, 12 fr. – Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. *franco* pour toute la France. Pour l'Etranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des neuf premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, prises ensemble ou séparément, 7 fr. le vol. – 10e année, 1867, prise avec les neuf premières, 7 fr. ; séparément, 10 fr. – *Franco*, pour la France et l'Algérie. – Etranger, port en sus comme ci-dessus pour l'abonnement.

Collections reliées, 1 fr. 50 de plus par volume.

PARIS. – Typ. Rouge frères, Dumon et Fresné, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme :

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez MM. DIDIER et Comp., éditeurs, 35, quai des Augustins ; – au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne, 59 (passage Sainte-Anne).

OUVRAGES FONDAMENTAUX DE LA DOCTRINE :

LE LIVRE DES ESPRITS (*Partie philosophique*). – 15° édition ; in-12 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr. ; relié, 75 c. en plus.

Édition allemande : Vienne (Autriche). – Deux parties qui se vendent séparément : 3 fr. chacune.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr.

LE LIVRE DES MÉDIUMS (*Partie expérimentale*). – 8° édition, in-12 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr. ; relié, 75 c. en plus.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr.

L'ÉVANGILE *selon le Spiritisme* (*Partie morale*). – 4° édition, in-12. Prix : 3 fr. 50 c. ; relié, 75 c. en plus.

LE CIEL ET L'ENFER, *ou la Justice divine selon le Spiritisme*. – 2e édition, in-12. Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr.

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS, *selon le Spiritisme*. – In-12. Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr.

ABRÉGÉS

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? – Guide de l'observateur novice dans les manifestations des Esprits. – Grand in-18. Nouvelle édition, considérablement augmentée. Prix : 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 20 c.

Édition polonaise : Cracovie.

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. – Brochure grand in-18. Prix : 15 c. ; par la poste, 20 c. ; 20 exemplaires ensembles : 2 fr., ou 10 c. chacun ; par la poste, 2 fr. 60 c.

Édition allemande : Vienne (Autriche).
Édition anglaise : Leipzig, chez Franz Wagner.
Édition portugaise : Lisbonne, Rio-Janeiro, Paris.
Édition polonaise : Cracovie.
Édition en grec moderne : Corfou.
Édition italienne : Turin.
Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille.
Édition russe : Saint-Pétersbourg, Moscou, Paris.
Édition en langue croate : Témeswar (Hongrie).

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. – Brochure in-12, Nouvelle édition augmentée. – Prix : 10 c. ; par la poste, 15 c.

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE. – Br. in-12. – Prix : 20 c. ; par la poste, 30 c.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 1. JANVIER 1867.

A nos correspondants.

L'époque du renouvellement des abonnements, au 1er janvier, est, comme tous les ans, pour la plupart de nos correspondants de France et de l'étranger, l'occasion de nous donner de nouveaux témoignages de sympathie dont nous sommes profondément touché.

Dans l'impossibilité matérielle où nous sommes de répondre à tous, nous les prions de vouloir bien recevoir ici l'expression de nos remerciements sincères et de la réciprocité de nos vœux, les priant d'être persuadés que nous n'oublions, dans nos prières, aucun de ceux, incarnés ou désincarnés, qui se recommandent à nous.

Les témoignages qu'on veut bien nous donner sont pour nous de puissants encouragements et de bien douces compensations qui nous font aisément oublier les peines et les fatigues de la route. Et comment ne les oublierions-nous pas, alors que nous voyons la doctrine grandir sans cesse, surmonter tous les obstacles, et que chaque jour nous apporte de nouvelles preuves des bienfaits qu'elle répand ! Nous remercions Dieu de l'insigne faveur qu'il nous accorde d'être témoin de ses premiers succès, et d'entrevoir son avenir. Nous le prions de nous donner les forces physiques et morales nécessaires pour accomplir ce qui nous reste à faire avant de retourner dans le monde des Esprits.

A ceux qui veulent bien faire des vœux pour la prolongation de notre séjour ici-bas, dans l'intérêt du Spiritisme, nous dirons que personne n'est indispensable pour l'exécution des desseins de Dieu ; ce que nous avons fait, d'autres eussent pu le faire, et ce que nous ne pourrons faire, d'autres le feront ; lors donc qu'il lui plaira de nous rappeler, il saura pourvoir à la continuation de son œuvre. Celui qui est appelé à en prendre les rênes grandit dans l'ombre et se révèlera, quand il en sera temps, non par sa prétention à une suprématie quelconque, mais par *ses actes* qui le signaleront à l'attention de tous. A

cette heure il s'ignore encore lui-même, et il est utile, pour le moment, qu'il se tienne encore à l'écart.

Christ a dit : « Quiconque s'élève sera abaissé. » C'est donc parmi les humbles de cœur qu'il sera choisi, et non parmi ceux qui voudront s'élever de leur propre autorité et contre la volonté de Dieu ; ceux-là n'en recueilleront que honte et humiliation, car les orgueilleux et les présomptueux seront confondus. Que chacun apporte sa pierre à l'édifice et se contente du rôle de simple ouvrier ; Dieu, qui lit dans le fond des cœurs, saura donner à chacun le juste salaire de son travail.

A tous nos frères en croyance nous dirons : « Courage et persévérance, car le moment des grandes épreuves approche. Fortifiez-vous dans les principes de la doctrine, et pénétrez-vous en de plus en plus ; élargissez vos vues ; élevez-vous par la pensée au-dessus du cercle borné du présent, de manière à embrasser l'horizon de l'infini ; considérez l'avenir, et alors la vie présente, avec son cortège de misères et de déceptions, vous apparaîtra comme un point imperceptible, comme une minute douloureuse qui bientôt ne laisse plus de traces dans le souvenir ; les préoccupations matérielles semblent mesquines et puériles auprès des splendeurs de l'immensité.

Heureux ceux qui puiseront dans la sincérité de leur foi la force dont ils auront besoin : ceux-là béniront Dieu de leur avoir donné la lumière ; ils reconnaîtront sa sagesse dans ses vues insondables et dans les moyens, quels qu'ils soient, qu'il emploie pour leur accomplissement. Ils marcheront à travers les écueils avec la sérénité, la fermeté et la confiance que donne la certitude d'atteindre le port, sans s'arrêter aux pierres qui meurtrissent les pieds.

C'est dans les grandes épreuves que se révèlent les grandes âmes ; c'est alors aussi que se révèlent les cœurs vraiment spirites, par le courage, la résignation, le dévouement, l'abnégation, et la charité sous toutes ses formes, dont ils donnent l'exemple. (Voir l'article du mois d'octobre 1866 : Les temps sont arrivés.)

Coup d'œil rétrospectif

sur le mouvement du Spiritisme.

Il n'est douteux pour personne, pas plus pour les adversaires que pour les partisans du Spiritisme, que cette question agite plus que jamais les esprits. Ce mouvement est-il, comme quelques-uns affectent de le dire, un feu de paille ? Mais, ce feu de paille dure depuis tantôt quinze ans, et, au lieu de s'éteindre, son intensité n'a fait que croître d'année en année ; or, ce n'est pas là le caractère des choses

éphémères et qui ne s'adressent qu'à la curiosité. La dernière levée de boucliers sous laquelle on espérait l'étouffer, n'a fait que le raviver en surexcitant l'attention des indifférents. La ténacité de cette idée n'a rien qui puisse surprendre quiconque a sondé la profondeur et la multiplicité des racines par lesquelles elle se rattache aux plus graves intérêts de l'humanité. Ceux qui s'en étonnent n'en ont vu que la superficie ; la plupart même n'en connaissent que le nom, mais n'en comprennent ni le but ni la portée.

Si les uns combattent le Spiritisme par ignorance, d'autres le font précisément parce qu'ils en sentent toute l'importance, qu'ils en pressentent l'avenir et qu'ils y voient un puissant élément régénérateur. Il faut bien se persuader que certains adversaires sont tout convertis. S'ils étaient moins convaincus des vérités qu'il renferme, ils ne lui feraient pas tant d'opposition. Ils sentent que le gage de son avenir est dans le bien qu'il fait ; faire ressortir ce bien à leurs yeux, loin de les calmer, c'est ajouter à la cause de leur irritation. Telle fut, au quinzième siècle, la nombreuse classe des écrivains copistes qui eussent volontiers fait brûler Gutenberg et tous les imprimeurs ; ce n'aurait pas été en leur démontrant les bienfaits de l'imprimerie, qui allait les supplanter, qu'on les eût apaisés.

Lorsqu'une chose est dans le vrai et que le temps de son éclosion est venu, elle marche quand même. La puissance d'action du Spiritisme est attestée par son expansion persistante, malgré le peu d'efforts qu'il fait pour se répandre. Il est un fait constant, c'est que *les adversaires du Spiritisme ont dépensé mille fois plus de forces pour l'abattre, sans y parvenir, que ses partisans n'en ont déployé pour le propager*. Il avance pour ainsi dire tout seul, semblable à un cours d'eau qui s'infiltre à travers les terres, se fraye un passage à droite si on l'arrête à gauche, et peu à peu mine les pierres les plus dures et finit par faire écrouler les montagnes.

Un fait notoire, c'est que, *dans son ensemble*, la marche du Spiritisme n'a subi aucun temps d'arrêt ; elle a pu être entravée, comprimée, ralentie dans quelques localités par des influences contraires ; mais, comme nous l'avons dit, le courant, barré sur un point, se fait jour sur cent autres ; au lieu de couler à pleins bords, il se divise en une multitude de filets. Cependant, à première vue, on dirait que sa marche est moins rapide qu'elle ne l'a été dans les premières années ; en faut-il inférer qu'on le délaisse, qu'il rencontre moins de sympathies ? Non, mais simplement que le travail qu'il accomplit dans ce moment est différent, et, par sa nature, moins ostensible.

Dès l'abord, comme nous l'avons déjà dit, le Spiritisme a rallié à lui tous les hommes chez lesquels ces idées étaient en quelque sorte à l'état d'intuition ; il lui a suffi de se présenter pour en être compris

et accepté. Il a immédiatement récolté abondamment partout où il a trouvé le terrain préparé. Cette première moisson faite, il restait les terrains en friche qui ont demandé plus de travail. C'est maintenant à travers les opinions réfractaires qu'il doit se faire jour, et c'est la période où nous nous trouvons. Semblable au mineur qui enlève sans peine les premières couches de terre meuble, il est arrivé au roc qu'il lui faut entamer, et au sein duquel il ne peut pénétrer que petit à petit. Mais il n'est pas de roc, si dur soit-il, qui résiste indéfiniment à une action dissolvante continue. Sa marche est donc ostensiblement moins rapide, mais si, dans un temps donné, il ne rallie pas en aussi grand nombre des adeptes franchement avoués, il n'en ébranle pas moins les convictions contraires, qui tombent, non tout d'un coup, mais morceau par morceau, jusqu'à ce que la trouée soit faite. C'est le travail auquel nous assistons, et qui marque la phase actuelle du progrès de la doctrine.

Cette phase est caractérisée par des signes non équivoques. En examinant la situation, il demeure évident que l'idée gagne chaque jour du terrain, qu'elle s'acclimate ; elle rencontre moins d'opposition ; on en rit moins, et ceux mêmes qui ne l'acceptent pas encore, commencent à lui concéder le droit de bourgeoisie parmi les opinions. Les Spirites ne sont plus montrés au doigt comme jadis et regardés comme des bêtes curieuses ; c'est ce que ceux surtout qui voyagent sont à même de constater. Partout ils trouvent plus de sympathie, ou moins d'antipathie pour la chose. On ne peut nier que ce ne soit là un progrès réel.

Pour comprendre les facilités et les difficultés que le Spiritisme rencontre sur sa route, il faut se représenter la diversité des opinions à travers lesquelles il doit se frayer un passage. Ne s'imposant jamais par la force ni la contrainte, mais par la seule conviction, il a rencontré une résistance plus ou moins grande, selon la nature des convictions existantes, avec lesquelles il pouvait plus ou moins facilement s'assimiler, dont les unes l'ont reçu à bras ouverts, tandis que d'autres le repoussent avec obstination.

Deux grands courants d'idées se partagent la société actuelle : le spiritualisme et le matérialisme ; quoique ce dernier forme une incontestable minorité, on ne peut se dissimuler qu'il ait pris une grande extension depuis quelques années. L'un et l'autre se fractionnent en une multitude de nuances qui peuvent se résumer dans les principales catégories suivantes :

1° *Les fanatiques* de tous les cultes. – 0.

2° *Les croyants satisfaits*, ayant des convictions absolues, fortement arrêtées et sans restriction, quoique sans fanatisme, sur tous les points du culte qu'ils professent et qui en sont satisfaits. Cette catégorie comprend aussi les sectes qui, par cela même qu'elles ont fait scission et opéré des réformes, se croient en possession de toute la vérité, et sont parfois plus absolues que les religions mères. – 0.

3° *Les croyants ambitieux*, ennemis des idées émancipatrices qui pourraient leur faire perdre l'ascendant qu'ils exercent sur l'ignorance. – 0.

4° *Les croyants pour la forme*, qui, par intérêt, simulent une foi qu'ils n'ont pas, et presque toujours se montrent plus rigides et plus intolérants que les religieux sincères. – 0.

5° *Les matérialistes par système*, qui s'appuient sur une théorie raisonnée et dont beaucoup se roidissent contre l'évidence, par orgueil, pour ne pas avouer qu'ils ont pu se tromper ; ils sont, pour la plupart, aussi absolus et aussi intolérants dans leur incrédulité que les fanatiques religieux le sont dans leur croyance. – 0.

6° *Les sensualistes*, qui repoussent les doctrines spiritualistes et spirites dans la crainte qu'elles ne viennent les troubler dans leurs jouissances matérielles. Ils ferment les yeux pour ne pas voir. – 0.

7° *Les insouciants*, qui vivent au jour le jour, sans se préoccuper de l'avenir. La plupart ne sauraient dire s'ils sont spiritualistes ou matérialistes ; le présent est pour eux la seule chose sérieuse. – 0.

8° *Les panthéistes*, qui n'admettent pas une divinité personnelle, mais un principe spirituel universel dans lequel se confondent les âmes, comme les gouttes d'eau dans l'océan, sans conserver leur individualité. Cette opinion est un premier pas vers la spiritualité, et, par conséquent, un progrès sur le matérialisme. Quoique un peu moins réfractaires aux idées spirites, ceux qui la professent sont en général très absolus, parce que c'est, chez eux, un système préconçu et raisonné, et que beaucoup ne se disent panthéistes que pour ne pas s'avouer matérialistes. C'est une concession qu'ils font aux idées spiritualistes pour sauver les apparences. – 1.

9° *Les déistes*, qui admettent la personnalité d'un Dieu unique, créateur et souverain maître de toutes choses, éternel et infini dans toutes ses perfections, mais rejettent tout culte extérieur. – 3.

10° *Les spiritualistes sans système*, qui n'appartiennent, par conviction, à aucun culte, sans en repousser aucun, mais qui n'ont aucune idée arrêtée sur l'avenir. – 5.

11° *Les croyants progressistes*, attachés à un culte déterminé, mais

qui admettent le progrès dans la religion, et l'accord des croyances avec le progrès des sciences. – 5.

12° *Les croyants non satisfaits*, en qui la foi est indécise ou nulle sur les points de dogmes qui ne satisfont pas complètement leur raison, et que tourmente le doute. – 8.

13° *Les incrédules faute de mieux*, dont la plupart ont passé de la foi à l'incrédulité et à la négation de tout, faute d'avoir trouvé dans les croyances dont ils ont été bercés une sanction satisfaisante pour leur raison, mais chez lesquels l'incrédulité laisse un vide pénible qu'ils seraient heureux de voir combler. – 9.

14° *Les libres penseurs*, nouvelle dénomination par laquelle se désignent ceux qui ne s'assujettissent à l'opinion de personne en matière de religion et de spiritualité, qui ne se croient point liés par le culte où la naissance les a placés sans leur consentement, ni tenus à l'observation de pratiques religieuses quelconques. Cette qualification ne spécifie aucune croyance déterminée ; elle peut s'appliquer à toutes les nuances du spiritualisme raisonné, aussi bien qu'à l'incrédulité la plus absolue. Toute croyance éclectique appartient à la libre pensée ; tout homme qui ne se guide pas sur la foi aveugle est, par cela même, libre penseur ; à ce titre, les Spirites sont aussi des libres penseurs.

Mais pour ceux qu'on peut appeler les radicaux de la libre pensée, cette désignation a une acception plus restreinte et pour ainsi dire exclusive ; pour eux, être libre penseur, ce n'est pas seulement croire à ce qu'on veut, c'est ne croire à rien ; c'est s'affranchir de tout frein, même de la crainte de Dieu et de l'avenir ; la spiritualité est une gêne, et ils n'en veulent pas. Sous ce symbole de l'émancipation intellectuelle, ils cherchent à dissimuler ce que la qualité de matérialiste et d'athée a de répulsif pour l'opinion des masses ; et, chose singulière, c'est qu'au nom de ce symbole, qui semble être celui de la tolérance pour toutes les opinions, ils jettent la pierre à quiconque ne pense pas comme eux. Il y a donc une distinction essentielle à faire entre ceux qui se disent *libres penseurs*, comme entre ceux qui se disent *philosophes*. Ils se divisent naturellement en :

Libres penseurs incrédules, qui rentrent dans la 5° catégorie. – 0.

Libres penseurs croyants, qui appartiennent à toutes les nuances du spiritualisme raisonné. – 9.

15° *Les Spirites d'intuition*, ceux en qui les idées spirites sont innées et qui les acceptent comme une chose qui ne leur est pas étrangère. – 10.

Telles sont les couches de terrain que le Spiritisme doit traverser.

En jetant un coup d'œil sur les différentes catégories ci-dessus, il est aisé de voir celles auprès desquelles il trouve un accès plus ou moins facile, et celles contre lesquelles il se heurte comme le pic contre le granit. Il ne triomphera de celles-ci qu'à l'aide des *nouveaux éléments* que la rénovation apportera dans l'humanité : ceci est l'œuvre de Celui qui dirige tout et qui fait surgir les événements d'où doit sortir le progrès.

Les chiffres placés à la suite de chaque catégorie indiquent approximativement la proportion du nombre d'adeptes, sur 10, que chacune a fourni au Spiritisme.

Si l'on admet, en moyenne, l'égalité numérique entre ces différentes catégories, on voit que la partie réfractaire, par sa nature, embrasse à peu près la moitié de la population. Comme elle possède l'audace et la force matérielle, elle ne se borne pas à une résistance passive : elle est essentiellement agressive ; de là une lutte inévitable et nécessaire. Mais cet état de choses ne peut avoir qu'un temps, car le passé s'en va et l'avenir arrive ; or, le Spiritisme marche avec l'avenir.

C'est donc dans l'autre moitié que le Spiritisme doit se recruter, et le champ à explorer est assez vaste ; c'est là qu'il doit concentrer ses efforts et qu'il verra ses bornes se reculer. Cependant cette moitié est encore loin de lui être entièrement sympathique ; il y rencontre des résistances opiniâtres, mais non insurmontables, comme dans la première, et dont la plupart tiennent à des préventions qui s'effacent à mesure que le but et les tendances de la doctrine sont mieux compris, et qui disparaîtront avec le temps. Si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est que, malgré la multiplicité des obstacles qu'il rencontre, des embûches qu'on lui tend, il ait pu arriver en quelques années au point où il en est aujourd'hui.

Un autre progrès non moins évident est celui de l'attitude de l'opposition. A part les coups de boutoir lancés de temps à autre par une pléiade d'écrivains, *toujours à peu près les mêmes*, qui ne voient partout que matière à rire, qui riraient même de Dieu, et dont les arguments se bornent à dire que l'humanité tourne à la démence, fort surpris que le Spiritisme ait marché sans leur permission, il est très rare de voir la doctrine prise à partie dans une polémique sérieuse et soutenue. Au lieu de cela, comme nous l'avons déjà fait remarquer dans un précédent article, les idées spirites envahissent la presse, la littérature, la philosophie ; on se les approprie sans se les avouer ; c'est pourquoi on voit à chaque instant surgir dans les journaux, dans les livres, dans les sermons, au théâtre, des pensées qu'on

dirait puisées à la source même du Spiritisme. Leurs auteurs protesteraient sans doute contre la qualification de Spirites, mais ils n'en subissent pas moins l'influence des idées qui circulent et qui paraissent justes. C'est que les principes sur lesquels repose la doctrine sont tellement rationnels, qu'ils fermentent dans une multitude de cerveaux et se font jour à leur insu ; ils touchent à tant de questions, qu'il est pour ainsi dire impossible d'entrer dans la voie de la spiritualité sans faire involontairement du Spiritisme. C'est un des faits les plus caractéristiques qui ont marqué l'année qui vient de s'écouler.

En faut-il conclure que la lutte est terminée ? Non, assurément, et nous devons, au contraire, plus que jamais nous tenir sur nos gardes, car nous aurons des assauts d'un autre genre à soutenir ; mais en attendant les rangs se renforcent, et les pas faits en avant sont autant de gagné. Gardons-nous de croire que certains adversaires se tiennent pour battus, et de prendre leur silence pour une adhésion tacite, ou même pour de la neutralité. Persuadons-nous bien que certaines gens n'accepteront *jamais*, ni ouvertement ni tacitement, le Spiritisme tant qu'ils vivront, comme il y en a qui n'accepteront jamais certains régimes politiques ; tous les raisonnements pour les y amener sont impuissants, parce qu'ils n'en veulent à aucun prix ; leur aversion pour la doctrine croît en raison des développements qu'elle prend.

Les attaques à ciel ouvert sont devenues plus rares, parce qu'on en a reconnu l'inutilité ; mais on ne désespère pas de réussir à l'aide de manœuvres ténébreuses. Loin de s'endormir dans une trompeuse sécurité, il faut plus que jamais se défier des faux frères qui s'insinuent dans toutes les réunions pour épier, et ensuite *travestir* ce qui s'y dit et s'y fait ; qui sèment par-dessous main les éléments de désunion ; qui, sous l'apparence d'un zèle factice et quelquefois intéressé, cherchent à pousser le Spiritisme hors des voies de la prudence, de la modération et de la légalité ; qui provoquent en son nom des actes répréhensibles aux yeux de la loi. N'ayant pu réussir à le rendre ridicule, parce que, de son essence, c'est une chose sérieuse, leurs efforts tendent à le *compromettre* pour le rendre suspect à l'autorité, et provoquer contre lui et ses adhérents des mesures de rigueur. Défions-nous donc des baisers de Judas et de ceux qui veulent nous embrasser pour nous étouffer.

Il faut se figurer que nous sommes en guerre et que les ennemis sont à notre porte, prêts à saisir l'occasion favorable, et qu'ils se ménagent des intelligences dans la place.

En cette occurrence qu'y a-t-il à faire ? Une chose fort simple : se renfermer strictement dans la limite des préceptes de la doctrine ; s'efforcer de montrer ce qu'elle est par son propre exemple, et décliner toute solidarité avec ce qui pourrait être fait en son nom et serait de nature à la discréditer, car ce ne saurait être le fait d'adeptes sérieux et convaincus. Il ne suffit pas de se dire Spirite ; celui qui l'est de cœur le prouve par ses actes. La doctrine ne prêchant que le bien, le respect des lois, la charité, la tolérance et la bienveillance pour tous ; répudiant toute violence faite à la conscience d'autrui, tout charlatanisme, toute pensée intéressée en ce qui concerne les rapports avec les Esprits, et toutes choses contraires à la morale évangélique, celui qui ne s'écarte pas de la ligne tracée ne peut encourir ni blâme fondé, ni poursuites légales ; bien plus, quiconque prend la doctrine pour règle de conduite, ne peut que se concilier l'estime et la considération des gens impartiaux ; devant le bien l'incrédulité railleuse elle-même s'incline, et la calomnie ne peut salir ce qui est sans tache. C'est dans ces conditions que le Spiritisme traversera les orages qu'on amoncellera sur sa route, et qu'il sortira triomphant de toutes les luttes.

Le spiritisme ne peut pas plus être responsable des méfaits de ceux à qui il plaît de se dire spirites, que la religion ne l'est des actes répréhensibles de ceux qui n'ont que les apparences de la piété. Avant donc de faire retomber le blâme de tels actes sur une doctrine quelconque, il faudrait savoir si elle contient quelque maxime, quelque enseignement, qui puisse les autoriser ou même les excuser. Si, au contraire, elle les condamne formellement, il est évident que la faute est toute personnelle et ne peut être imputée à la doctrine. Mais c'est une distinction que les adversaires du spiritisme ne se donnent pas la peine de faire ; ils sont trop heureux, au contraire, de trouver une occasion de le décrier à tort ou à raison, sans se faire scrupule de lui attribuer ce qui ne lui appartient pas, envenimant les choses les plus insignifiantes plutôt que d'en chercher les causes atténuantes.

Depuis quelque temps les réunions spirites ont subi une certaine transformation. Les réunions intimes et de famille se sont considérablement multipliées à Paris et dans les principales villes, en raison même de la facilité qu'elles ont trouvée à se former par l'accroissement du nombre des médiums et de celui des adeptes. Dans le principe les médiums étaient rares ; un bon médium était presque un phénomène ; il était donc naturel qu'on se groupât autour de lui ;

mais à mesure que cette faculté s'est développée, les grands centres se sont fractionnés, comme des essaims, en une multitude de petits groupes particuliers qui trouvent plus de facilité à se réunir, plus d'intimité et d'homogénéité dans leur composition. Ce résultat, conséquence de la force même des choses, était prévu. Dès l'origine nous avons signalé les écueils que devaient inévitablement rencontrer les sociétés nombreuses, nécessairement formées d'éléments hétérogènes, ouvrant la porte aux ambitions, et, par cela même, en butte aux intrigues, aux cabales, aux sourdes manœuvres de la malveillance, de l'envie et de la jalousie qui ne peuvent émaner d'une source spirite pure. Dans les réunions intimes, sans caractère officiel, on est plus maître chez soi, on se connaît mieux, et l'on reçoit qui l'on veut ; le recueillement y est plus grand, et l'on sait que les résultats y sont plus satisfaisants. Nous connaissons bon nombre de réunions de ce genre dont l'organisation ne laisse rien à désirer. Il y a donc tout à gagner à cette transformation.

L'année 1866 a vu en outre se réaliser les prévisions des Esprits sur plusieurs points intéressants pour la doctrine, entre autres sur l'extension et les nouveaux caractères que devait prendre la médiumnité, ainsi que sur la production de phénomènes de nature à appeler l'attention sur le principe de la spiritualité, bien qu'en apparence étrangers au spiritisme. La médiumnité guérissante s'est révélée au grand jour dans les circonstances les plus propres à faire sensation ; elle germe chez beaucoup d'autres personnes. Dans certains groupes on a vu se manifester de nombreux cas de somnambulisme spontané, de médiumnité parlante, de seconde vue et d'autres variétés de la faculté médianimique qui ont pu fournir d'utiles sujets d'étude. Ces facultés, sans être précisément nouvelles, sont encore à l'état naissant chez une foule d'individus ; elles ne se montrent que dans des cas isolés et s'essayent pour ainsi dire dans l'intimité ; mais avec le temps elles acquerront plus d'intensité et se vulgariseront. C'est surtout lorsqu'elles se révèlent spontanément chez des personnes étrangères au Spiritisme qu'elles appellent plus fortement l'attention, parce qu'on ne peut supposer de connivence, ni admettre l'influence d'idées préconçues. Nous nous bornons à signaler le fait, que chacun peut constater, et dont le développement nécessiterait des détails trop étendus. Nous aurons d'ailleurs occasion d'y revenir dans des articles spéciaux.

En résumé, si rien de très éclatant n'a signalé la marche du Spiritisme en ces derniers temps, nous pouvons dire qu'elle se poursuit

dans les conditions normales tracées par les Esprits, et que nous n'avons qu'à nous féliciter de l'état des choses.

Pensées spirites qui courent le monde.

Dans notre dernier numéro nous avons rapporté quelques-unes des pensées que l'on trouve çà et là dans la presse, et que le Spiritisme peut revendiquer comme parties intégrantes de la doctrine ; nous continuerons à rapporter de temps en temps celles qui viendront à notre connaissance. Ces citations ont leur côté utile et instructif, en ce qu'elles prouvent la vulgarisation des idées spirites.

Dans la revue hebdomadaire du *Siècle* du 2 décembre, M. E. Texier, rendant compte d'un nouvel ouvrage de M. P.-J. Stahl, intitulé *Bonnes fortunes parisiennes*, s'exprime ainsi ;

« Ce qui distingue ces *Bonnes fortunes parisiennes*, c'est la délicatesse de touche dans la peinture du sentiment, c'est la bonne odeur du livre qu'on respire comme une brise. Rarement on avait traité ce sujet si vaste, si exploré, si rebattu et toujours neuf, l'amour, avec plus de science vraie, d'observation sentie, plus de tact et de légèreté de main. *On a dit que, dans une existence antérieure, Balzac avait dû être femme ; on pourrait dire aussi que Stahl a été jeune fille*. Tous les petits secrets du cœur qui s'ouvre au contact de la première ivresse, il les saisit et les fixe jusque dans leurs nuances les plus fines. Il a mieux fait qu'étudier ses héroïnes ; on dirait qu'il a *ressenti* toutes leurs impressions, tous leurs frémissements, tous ces jolis chocs, – joie ou douleur, – qui se succèdent dans l'âme féminine et l'emplissent aux premiers bourgeons de la floraison d'avril. »

Ce n'est pas la première fois que l'idée des existences antérieures est exprimée en dehors du Spiritisme. L'auteur de l'article n'a pas épargné jadis les sarcasmes à la croyance nouvelle, au sujet des frères Davenport, en qui, comme la plupart de ses confrères en journalisme, il a cru et croit peut-être encore la doctrine incarnée. En écrivant ces lignes, il ne se doutait pas, sans doute, qu'il en formulait un des principes les plus importants. Qu'il l'ait fait sérieusement ou non, peu importe ! La chose n'en prouve pas moins que les incrédules eux-mêmes trouvent dans la pluralité des existences, ne fût-elle admise qu'à titre d'hypothèse, l'explication des aptitudes innées de l'existence actuelle. Cette pensée, jetée à des millions de lecteurs par le vent de la publicité, se popularise, s'infiltre dans les croyances ; on s'y habitue ; chacun y cherche la raison d'être d'une foule de choses incomprises, de ses propres tendances : ici en plaisantant, et là sérieuse-

ment ; la mère dont l'enfant est tant soit peu précoce sourit volontiers à l'idée qu'il a pu être un homme de génie. Dans notre siècle raisonneur, on veut se rendre compte de tout ; il répugne au plus grand nombre de voir, dans les bonnes et les mauvaises qualités apportées en naissant, un jeu du hasard ou un caprice de la divinité ; la pluralité des existences résout la question en montrant que les existences s'enchaînent et se complètent les unes par les autres. De déduction en déduction on arrive à trouver, dans ce principe fécond, la clef de tous les mystères, de toutes les anomalies apparentes de la vie morale et matérielle, des inégalités sociales, des biens et des maux d'ici-bas ; l'homme sait enfin d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, pourquoi il y est heureux ou malheureux, et ce qu'il doit faire pour assurer son bonheur à venir.

Si l'on trouve rationnel d'admettre que nous avons déjà vécu sur la terre, il ne l'est pas moins que nous pouvons y revivre encore. Comme il est évident que ce n'est pas le corps qui revit, ce ne peut être que l'âme ; cette âme a donc conservé son individualité ; elle ne s'est point confondue dans le tout universel ; pour conserver ses aptitudes, il faut qu'elle soit *restée elle-même*. Le seul principe de la pluralité des existences est, comme on le voit, la négation du matérialisme et du panthéisme.

Pour que l'âme puisse accomplir une série d'existences successives dans le même milieu, il faut qu'elle ne se perde point dans les profondeurs de l'infini ; elle doit rester dans la sphère d'activité terrestre. Voilà donc le monde spirituel qui nous environne, au milieu duquel nous vivons, dans lequel se déverse l'humanité corporelle, comme lui-même se déverse dans celle-ci. Or, appelez ces âmes *Esprits*, et nous voilà en plein Spiritisme.

Si Balzac a pu être femme et Stahl jeune fille, les femmes peuvent donc s'incarner hommes, et, par conséquent, les hommes s'incarner femmes. Il n'y a donc entre les deux sexes qu'une différence matérielle, accidentelle et temporaire, une différence de vêtement charnel ; mais quant à la nature essentielle de l'être, elle est la même. Or, de l'égalité de nature et d'origine, la logique conclut à *l'égalité des droits sociaux*. On voit à quelles conséquences conduit le seul principe de la pluralité des existences. M. Texier ne croyait probablement pas avoir tant dit dans les quelques lignes que nous avons citées.

Mais, dira-t-on peut-être, le Spiritisme admet la présence des âmes au milieu de nous et leurs rapports avec les vivants, et voilà où est l'absurde. Ecoutons sur ce point M. l'abbé V…, nouveau curé de Saint-Vincent de Paul. Dans le discours qu'il a prononcé le dimanche 25 novembre dernier pour son installation, faisant l'éloge du patron de la paroisse, il dit : « l'Esprit de saint Vincent de Paul est ici, je

l'affirme, mes frères ; oui, il est au milieu de nous ; il plane sur cette assemblée ; il nous voit et nous entend ; je le sens près de moi qui m'inspire. » Qu'aurait dit de plus un Spirite ? Si l'Esprit de saint Vincent de Paul est dans l'assemblée, par quoi y est-il attiré, si ce n'est par la pensée sympathique des assistants ? C'est ce que dit le Spiritisme. S'il y est, d'autres Esprits peuvent également s'y trouver : voilà le monde spirituel qui nous entoure. Si M. le curé subit son influence, il peut subir celle d'autres Esprits, ainsi que d'autres personnes : il y a donc des rapports entre le monde spirituel et le monde corporel. S'il parle par l'inspiration de cet Esprit, il est donc médium parlant ; mais s'il parle, il peut tout aussi bien écrire sous cette même inspiration, et sans doute il l'a fait plus d'une fois sans s'en douter : le voilà donc médium écrivain inspiré, intuitif. Cependant si on lui disait qu'il a prêché le Spiritisme, il s'en défendrait probablement de toutes ses forces.

Mais sous quelle apparence l'Esprit de saint Vincent de Paul pouvait-il être dans cette assemblée ? Si M. le curé ne le dit pas, saint Paul le dit : c'est avec le corps spirituel ou fluidique, *le corps incorruptible* que revêt l'âme après la mort, et auquel le spiritisme donne le nom de périsprit.

Le périsprit, l'un des éléments constitutifs de l'organisme humain, constaté par le spiritisme, avait été soupçonné depuis longtemps. Il est impossible d'être plus explicite à cet égard que M. Charpignon dans son ouvrage sur le magnétisme, publié en 1842[1]. On lit, en effet, chap. II, page 355 :

« Les considérations psychologiques auxquelles nous venons de nous livrer ont eu pour résultat de nous fixer sur la nécessité d'admettre, dans la composition de l'individualité humaine, *une véritable trinité*, et de trouver dans ce *composé trinaire un élément d'une nature essentiellement différente des deux autres parties*, élément saisissable, plutôt par ses facultés phénoménales, que par ses propriétés constitutives ; car la nature d'un être spirituel échappe à nos moyens d'investigations. L'homme est donc un être *mixte*, un organisme à composition double, savoir : combinaison d'atomes formant les organes, et un élément de nature matérielle, mais *indécomposable*, *dynamique par essence*, *en un mot, un fluide impondérable*. Voilà pour la partie matérielle. Maintenant, comme élément caractéristique de l'espèce hominale : cet être simple, intelligent, libre et volontaire, que les psychologues appellent *âme*… »

Ces citations et les réflexions qui les accompagnent, ont pour but de montrer que l'opinion est bien moins éloignée des idées spirites

---

[1] *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, par Charpignon, 1 vol. in-8, Paris. Baillière, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine. Prix : 6 fr.

qu'on ne pourrait le croire, et que la force des choses et l'irrésistible logique des faits y conduisent par une pente toute naturelle. Ce n'est donc pas une vaine présomption de dire que l'avenir est à nous.

Les Romans Spirites.

L'assassinat du Pont-Rouge, par Ch. Barbara.

Le roman peut être une manière d'exprimer des pensées spirites sans se compromettre, car l'auteur craintif peut toujours répondre à la critique railleuse qu'il n'a entendu faire qu'une œuvre de fantaisie, ce qui est vrai pour le grand nombre ; or, à la fantaisie tout est permis. Mais fantaisie ou non, ce n'en est pas moins une des formes à la faveur de laquelle l'idée spirite peut pénétrer dans les milieux où elle ne serait pas acceptée sous une forme sérieuse.

Le Spiritisme est encore trop peu, ou mieux trop mal connu de la littérature, pour avoir fourni le sujet de beaucoup d'ouvrages de ce genre ; le principal, comme on le sait, est celui que Théophile Gautier a publié sous le nom de *Spirite*, et encore peut-on reprocher à l'auteur de s'être écarté, sur plusieurs points, de l'idée vraie.

Un autre ouvrage dont nous avons également parlé, et qui, sans être fait spécialement en vue du Spiritisme, s'y rattache par un certain côté, est celui de M. Elie Berthet, publié en feuilletons dans le *Siècle*, en septembre et octobre 1865, sous le titre de *La double vue*. Ici l'auteur fait preuve d'une connaissance approfondie des phénomènes dont il parle, et son livre joint à ce mérite celui du style et d'un intérêt soutenu. Il est en même temps moral et instructif.

La seconde vie, de X.-B. SAINTINE, publiée en feuilletons dans le grand *Moniteur* en février 1864, est une série de nouvelles qui n'ont ni le fantastique *impossible*, ni le caractère lugubre des récits d'Edgar Poe, mais la douce et gracieuse simplicité de scènes intimes entre les habitants de ce monde et ceux de l'autre, auquel M. Saintine croyait fermement. Bien que ce soient des histoires de fantaisie, elles s'écartent peu, en général, des phénomènes dont maintes personnes ont pu être témoins. Au reste nous savons que, de son vivant, l'auteur que nous avons personnellement connu, n'était ni incrédule, ni matérialiste ; les idées spirites lui étaient sympathiques, et ce qu'il écrivait était le reflet de sa propre pensée.

Séraphita de Balzac est un roman philosophique basé sur la doctrine de Swedenborg. Dans *Consuelo* et la *Comtesse de Rudofstadt* de madame George Sand, le principe de la réincarnation joue un rôle capital. Le *Drag*, du même auteur, est une comédie jouée, il y a quelques années, au *Vaudeville*, et dont la donnée est entièrement

spirite. Elle est fondée sur une croyance populaire chez les marins de la Provence. Le Drag est un Esprit malin, plus espiègle que méchant, qui se plaît à jouer de mauvais tours. On le voit sous la figure d'un jeune homme, exercer son influence et contraindre un individu à écrire contre sa propre volonté. La presse, d'ordinaire si bienveillante pour cet écrivain, s'est montrée sévère à l'égard de cette pièce qui méritait un meilleur accueil.

La France n'a pas seule le monopole de ces sortes de productions. Le *Progrès colonial* de l'île Maurice a publié en 1865, sous le titre de *Histoires de l'autre monde, racontées par des Esprits,* un roman qui n'occupait pas moins de vingt-huit feuilletons, dont le Spiritisme faisait toute l'intrigue, et où l'auteur, M. de Germonville, a fait preuve d'une connaissance parfaite de son sujet.

Dans quelques autres romans, l'idée spirite fournit simplement le sujet d'épisodes. M. Aurélien Scholl, dans ses *Nouveaux mystères de Paris,* publiés par le *Petit Journal,* l'auteur fait intervenir un magnétiseur qui interroge une table par la typtologie, puis une jeune fille mise en somnambulisme, dont les révélations mettent quelques-uns des assistants sur les épines. La scène est bien rendue et parfaitement vraisemblable. (*Petit Journal* du 23 octobre 1866.)

La réincarnation est une des idées les plus fécondes pour les romanciers, et qui peut fournir des effets d'autant plus saisissants qu'ils ne s'écartent en rien des possibilités de la vie matérielle. M. Charles Barbara, jeune écrivain mort il y a quelques mois dans une maison de santé, en a fait une des applications les plus heureuses dans son roman intitulé l'*Assassinat du Pont-Rouge*, que l'*Évènement* a dernièrement reproduit en feuilletons.

Le sujet principal est un agent de change qui se sauvait à l'étranger en emportant la fortune de ses clients. Attiré par un individu dans une misérable maison sous le prétexte de favoriser sa fuite, il y est assassiné, dépouillé, puis jeté à la Seine, de concert avec une femme nommée Rosalie qui demeurait chez cet homme. L'assassin agit avec une telle prudence et sut si bien prendre ses précautions, que toute trace du crime disparut, et que tout soupçon de meurtre fut écarté. Peu après il épousa sa complice Rosalie, et tous deux purent désormais vivre dans l'aisance sans craindre aucune poursuite, sinon celle du remords, lorsqu'une circonstance vint mettre le comble à leurs angoisses. Voici comment il la raconte lui-même :

« Cette quiétude fut troublée dès les premiers jours de notre mariage. A moins de l'intervention directe d'une puissance occulte, il faut convenir que le hasard se montra ici étrangement intelligent. Si merveilleux, que paraisse le fait, vous ne penserez même pas à le mettre en doute, puisque, aussi bien, vous en avez la preuve vivante en

mon fils. Bien des gens, au reste, ne manqueraient pas d'y voir un fait purement physique et physiologique et de l'expliquer rationnellement. Quoi qu'il en soit, je remarquai tout à coup des traces de tristesse sur le visage de Rosalie. Je lui en demandai la raison. Elle éluda de me répondre.

« Le lendemain et les jours suivants, sa mélancolie ne faisant que croître, je la conjurai de me tirer d'inquiétude. Elle finit par m'avouer une chose qui ne laissa pas que de m'émouvoir au plus haut degré. La première nuit même de nos noces, en mon lieu et place, bien que nous fussions dans l'obscurité, elle avait vu, mais vu, prétendait-elle, comme je vous vois, la figure pâle de l'agent de change. Elle avait épuisé inutilement ses forces à chasser ce qu'elle prenait d'abord pour un simple souvenir ; le fantôme n'était sorti de ses yeux qu'aux premières lueurs du crépuscule. De plus, ce qui certes était de nature à justifier son effroi, la même vision l'avait persécutée avec une ténacité analogue pendant plusieurs nuits de suite.

« Je simulai un profond dédain et tâchai de la convaincre qu'elle avait été dupe tout uniment d'une hallucination. Je compris, au chagrin qui s'empara d'elle et se tourna insensiblement en cette langueur où vous l'avez vue, que je n'avais point réussi à lui inculquer mon sentiment. Une grossesse pénible, agitée, équivalente à une maladie longue et douloureuse, empira encore ce malaise d'esprit ; et si un accouchement heureux, en la comblant de joie, eut une influence salutaire sur son moral, ce fut de bien courte durée. Je me vis contraint, par-dessus cela, de la priver du bonheur d'avoir son enfant auprès d'elle, puisque, par rapport à mes ressources officielles, une nourrice à demeure chez moi eût paru une dépense au-dessus de mes moyens.

« Émus de sentiments à figurer dignement dans une pastorale, nous allions voir notre enfant de quinzaine en quinzaine. Rosalie l'aimait jusqu'à la passion, et moi-même je n'étais pas loin de l'aimer avec frénésie ; car, chose singulière, sur les ruines amoncelées en moi, les instincts de la paternité seuls restaient encore debout. Je m'abandonnais à des rêves ineffables ; je me promettais de faire donner une éducation solide à mon enfant, de le préserver, s'il était possible, de mes vices, de mes fautes, de mes tortures ; il était ma consolation, mon espérance.

« Quand je dis moi, je parle également de la pauvre Rosalie, qui se sentait heureuse rien qu'à l'idée de voir ce fils grandir à ses côtés. Quelles ne furent donc pas nos inquiétudes, notre anxiété, quant, à mesure que l'enfant se développait, nous aperçûmes sur son visage des lignes qui rappelaient celui d'une personne que nous eussions voulu à jamais oublier. Ce ne fut d'abord qu'un doute sur lequel

nous gardâmes le silence, même vis-à-vis l'un de l'autre. Puis la physionomie de l'enfant approcha à ce point de celle de Thillard, que Rosalie m'en parla avec épouvante, et que moi-même je ne pus cacher qu'à demi mes cruelles appréhensions. Enfin, la ressemblance nous apparut telle, qu'il nous sembla vraiment que l'agent de change fût *rené* en notre fils.

« Le phénomène eût bouleversé un cerveau moins solide que le mien. Trop ferme encore pour avoir peur, je prétendis rester insensible au coup qu'il portait à mon affection paternelle, et faire partager mon indifférence à Rosalie. Je lui soutins qu'il n'y avait là qu'un hasard ; j'ajoutai qu'il n'était rien de plus changeant que le visage des enfants, et que, probablement, cette ressemblance s'effacerait avec l'âge ; finalement, qu'au pis aller, il nous serait toujours facile de tenir cet enfant à l'écart. J'échouai complètement. Elle s'obstina à voir dans l'identité des deux figures un fait providentiel, le germe d'un châtiment effroyable qui tôt ou tard devait nous écraser, et, sous l'empire de cette conviction, son repos fut pour toujours détruit.

« D'autre part, sans parler de l'enfant, quelle était notre vie ? Vous avez pu vous-même en observer le trouble permanent, les agitations, les secousses chaque jour plus violentes. Quand toute trace de mon crime avait disparu, quand je n'avais plus rien à craindre absolument des hommes, quand l'opinion sur moi était devenue unanimement favorable, au lieu d'une assurance fondée en raison, je sentais croître mes inquiétudes, mes angoisses, mes terreurs. Je m'inquiétais moi-même avec les fables les plus absurdes ; dans le geste, la voix, le regard du premier venu, je voyais une allusion à mon crime.

« Les allusions m'ont tenu incessamment sur le chevalet du bourreau. Souvenez-vous de cette soirée où M. Durosoir raconta une de ses instructions. Dix années de douleurs lancinantes qui n'équivaudront jamais à ce que je ressentis au moment où, sortant de la chambre de Rosalie, je me trouvai vis-à-vis du juge qui me regardait au visage. J'étais de verre ; il lisait jusqu'au fond de ma poitrine. Un instant j'entrevis l'échafaud. Rappelez-vous ce dicton : « Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu, » et vingt autres détails de ce genre. C'était un supplice de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les secondes. Quoi que j'en eusse, il se faisait dans mon esprit des ravages effrayants.

« L'état de Rosalie était de beaucoup plus douloureux encore : elle vivait vraiment dans les flammes. La présence de l'enfant dans la maison acheva d'en rendre le séjour intolérable. Incessamment, jour et nuit, nous vécûmes au milieu des scènes les plus cruelles. L'enfant me glaçait d'horreur. Je faillis vingt fois l'étouffer. Outre cela, Rosalie qui se sentait mourir, qui croyait à la vie future, aux châtiments,

aspirait à se réconcilier avec Dieu. Je la raillais, je l'insultais, je la menaçais de la battre. J'entrais dans des fureurs à l'assassiner. Elle mourut à temps pour me préserver d'un deuxième crime. Quelle agonie ! Elle ne sortira jamais de ma mémoire.

« Depuis je n'ai pas vécu. Je m'étais flatté de n'avoir plus de conscience : ces remords grandissent à mes côtés, en chair et en os, sous la forme de mon enfant. Cet enfant, dont, malgré l'imbécillité, je consens à être le gardien et l'esclave, ne cesse de me torturer par son air, ses regards étranges, par la haine instinctive qu'il me porte. N'importe où que j'aille, il me suit pas à pas, il marche ou s'assied dans mon ombre. La nuit, après une journée de fatigue, je le sens à mes côtés, et son contact suffit à chasser le sommeil de mes yeux ou tout au moins à me troubler de cauchemars. Je crains que tout à coup la raison ne lui vienne, que sa langue ne se délie, qu'il ne parle et ne m'accuse.

« L'inquisition, dans son génie des tortures, Dante lui-même, dans sa *Suppliciomanie*, n'ont jamais rien imaginé de si épouvantable. J'en deviens monomane. Je me surprends dessinant à la plume la chambre où je commis mon crime ; j'écris au bas cette légende : *Dans cette chambre, j'empoisonnai l'agent de change Thillard-Ducornet*, et je signe. C'est ainsi, que dans mes heures de fièvre, j'ai détaillé sur mon journal à peu près mot pour mot tout ce que je vous ai raconté.

« Ce n'est pas tout. J'ai réussi à me soustraire au supplice dont les hommes châtient le meurtrier, et voilà que ce supplice se renouvelle pour moi presque chaque nuit.

« Je sens une main sur mon épaule et j'entends une voix qui murmure à mon oreille :

« Assassin ! » Je suis mené devant des robes rouges ; une pâle figure se dresse devant moi et s'écrie : « Le voilà ! » C'est mon fils. Je nie. Mon dessin et mes propres mémoires me sont représentés avec ma signature. Vous le voyez, la réalité se mêle au songe et ajoute à mon épouvante. J'assiste enfin à toutes les péripéties d'un procès criminel. J'entends ma condamnation : « Oui, il est coupable. » On me conduit dans une salle obscure où viennent me joindre le bourreau et ses aides. Je veux fuir, des liens de fer m'arrêtent, et une voix me crie : « Il n'est plus pour toi de miséricorde ! » J'éprouve jusqu'à la sensation du froid des ciseaux sur mon cou. Un prêtre prie à mes côtés et m'invite parfois au repentir.

« Je le repousse avec mille blasphèmes. Demi-mort, je suis cahoté par les mouvements d'une charrette sur le pavé d'une ville ; j'entends les murmures de la multitude comparables à ceux des vagues de la

mer, et, au-dessus, les imprécations de mille voix. J'arrive en vue de l'échafaud. J'en gravis les degrés. Je ne me réveille que juste à l'heure où le couteau glisse entre les rainures, quand, toutefois, mon rêve ne continue pas, quand je ne suis pas traîné en présence de celui que j'ai voulu nier, de Dieu même, pour y avoir les yeux brûlés par la lumière, pour y plonger dans l'abîme de mes iniquités, pour y être supplicié par le sentiment de ma propre infamie. J'étouffe, la sueur m'inonde, l'horreur comble mon âme. Je ne sais plus combien de fois déjà j'ai subi ce supplice. »

L'idée de faire revivre la victime dans l'enfant même de l'assassin, et qui est là comme l'image vivante de son crime, attachée à ses pas, est à la fois ingénieuse et très morale. L'auteur a voulu montrer que, si ce criminel sait échapper aux poursuites des hommes, il ne saurait se soustraire à celles de la Providence. Il y a ici plus que le remords, c'est la victime qui se dresse sans cesse devant lui, non sous l'apparence d'un fantôme ou d'une apparition qu'on pourrait regarder comme un effet de l'imagination frappée, mais sous les traits de son enfant ; c'est la pensée que cet enfant peut être la victime elle-même, pensée corroborée par l'aversion instinctive de l'enfant, quoique idiot, pour son père ; c'est la lutte de la tendresse paternelle contre cette pensée qui le torture, lutte horrible qui ne permet pas au coupable de jouir paisiblement du fruit de son crime, comme il s'en était flatté.

Ce tableau a le mérite d'être vrai, ou mieux parfaitement vraisemblable ; c'est-à-dire que rien ne s'écarte des lois *naturelles* que nous savons aujourd'hui régir les rapports des êtres humains entre eux. Ici, rien de fantastique ni de merveilleux ; tout est possible et justifié par les nombreux exemples que nous avons d'individus renaissant dans le milieu où ils ont déjà vécu, en contact avec les mêmes individus, pour avoir occasion de réparer des torts, ou d'accomplir des devoirs de reconnaissance.

Admirons ici la sagesse de la Providence qui jette, *pendant la vie*, un voile sur le passé, sans lequel les haines se perpétueraient, tandis qu'elles finissent par s'apaiser dans ce contact nouveau et sous l'empire des bons procédés réciproques. C'est ainsi que, petit à petit, le sentiment de la fraternité finit par succéder à celui de l'hostilité. Dans le cas dont il s'agit, si l'assassin avait eu une certitude absolue sur l'identité de son enfant, il aurait pu chercher sa sûreté dans un nouveau crime ; le doute le laissait aux prises avec la voix de la nature qui parlait en lui par celle de la paternité ; mais le doute était un

cruel supplice, une anxiété perpétuelle par la crainte que cette fatale ressemblance n'amenât la découverte du crime.

D'un autre côté, l'agent de change, coupable lui-même, avait, sinon comme incarné, mais comme Esprit, la conscience de sa position. S'il servait d'instrument au châtiment de son meurtrier, sa position était aussi pour lui un supplice ; ainsi ces deux individus, coupables tous les deux, se punissaient l'un par l'autre, tout en étant arrêtés dans leur ressentiment mutuel par les devoirs que leur imposait la nature. Cette justice distributive qui châtie par des moyens naturels, par la conséquence de la faute même, mais qui laisse toujours la porte ouverte au repentir et à la réhabilitation, qui place le coupable sur la voie de la réparation, n'est-elle pas plus digne de la bonté de Dieu que la condamnation irrémissible aux flammes éternelles ? Parce que le Spiritisme repousse l'idée de l'enfer tel qu'on le représente, peut-on dire qu'il enlève tout frein aux mauvaises passions ? On comprend ce genre de punition ; on l'accepte, parce qu'il est logique ; il impressionne d'autant plus qu'on le sent équitable et *possible*. Cette croyance est un frein autrement puissant que la perspective d'un enfer auquel on ne croit plus, et dont on se rit.

Voici un exemple réel de l'influence de cette doctrine, pour un cas qui, bien que moins grave, ne prouve pas moins la puissance de son action :

Un monsieur, de notre connaissance personnelle, Spirite fervent et éclairé, vit avec un très proche parent que différents indices ayant un grand caractère de probabilité lui font croire avoir été son père. Or, ce parent n'agit pas toujours envers lui comme il le devrait. Sans cette pensée, ce monsieur aurait, en maintes circonstances, pour des affaires d'intérêt, usé d'une rigueur qui était dans son droit, et provoqué une rupture ; mais l'idée que ce pouvait être son père l'a retenu ; il s'est montré patient, modéré ; il a enduré ce qu'il n'eût pas souffert de la part d'une personne qu'il aurait considérée comme lui étant étrangère. Il n'y avait pas, du vivant du père, une grande sympathie entre celui-ci et son fils ; mais la conduite du fils en cette circonstance n'est-elle pas de nature à les rapprocher spirituellement, et à détruire les préventions qui les éloignaient l'un de l'autre ? S'ils se reconnaissaient d'une manière certaine, leur position respective serait très fausse et très gênante ; le doute où est le fils suffit pour l'empêcher de mal agir, mais le laisse cependant tout à son libre arbitre. Que le parent ait été ou non son père, le fils n'en a pas moins le mérite du sentiment

de la piété filiale ; s'il ne lui est rien, il lui sera toujours tenu compte de ses bons procédés, et le véritable Esprit de son père lui en saura gré.

Vous qui raillez le Spiritisme, parce que vous ne le connaissez pas, si vous saviez ce qu'il renferme de puissance pour la moralisation, vous comprendriez tout ce que la société gagnera à sa propagation, et vous seriez les premiers à y applaudir ; vous la verriez transformée sous l'empire de croyances qui conduisent, par la force même des choses et par les lois mêmes de la nature, à la fraternité et à la véritable égalité ; vous comprendriez que seul il peut triompher des préjugés qui sont la pierre d'achoppement du progrès social, et au lieu de bafouer ceux qui le propagent, vous les encourageriez, parce que vous sentiriez qu'il y va de votre propre intérêt, de votre sécurité. Mais patience ! cela viendra, ou, pour mieux dire, cela vient déjà ; chaque jour les préventions s'apaisent, l'idée se propage, s'infiltre sans bruit, et l'on commence à voir qu'il y a là quelque chose de plus sérieux qu'on ne pensait. Le temps n'est pas éloigné où les moralistes, les apôtres du progrès, y verront le plus puissant levier qu'ils aient jamais eu entre les mains.

En lisant le roman de M. Charles Barbara, on pourrait croire qu'il était Spirite fervent ; il n'en était rien cependant. Il est mort, avons-nous dit, dans une maison de santé, en se jetant par la fenêtre dans un accès de fièvre chaude. C'était un suicide, mais atténué par les circonstances. Evoqué peu de temps après à la société de Paris, et interrogé sur ses idées touchant le Spiritisme, voici la communication qu'il a donnée à ce sujet :

(Paris, 19 octobre 1 866 ; méd. M. Morin.)

Permettez, messieurs, à un pauvre Esprit malheureux et souffrant, de vous demander l'autorisation de venir assister à vos séances, toutes d'instruction, de dévouement, de fraternité et de charité. Je suis le malheureux qui avait nom *Barbara*, et, si je vous demande cette grâce, c'est que l'Esprit a dépouillé le vieil homme, et ne se croit plus aussi supérieur en intelligence qu'il le croyait de son vivant.

Je vous remercie de votre appel, et, autant qu'il est en mon pouvoir, je vais essayer de répondre à la question motivée par une page d'un de mes ouvrages ; mais, je vous prierai, au préalable, de faire la part de mon état actuel, qui se ressent fortement du trouble, tout naturel du reste, que l'on éprouve à passer brusquement d'une vie à une autre vie.

Je suis troublé pour deux causes principales : la première tient à mon épreuve qui était de supporter les douleurs physiques que j'ai éprouvées, ou plutôt que mon corps a éprouvées, lorsque je me suis

suicidé. – Oui, messieurs, je ne crains pas de le dire, je me suis suicidé, car si mon Esprit était égaré par moments, je l'ai possédé avant de me briser sur le pavé, et… j'ai dit : *tant mieux* !… Quelle faute et quelle faiblesse !… Les luttes de la vie matérielle étaient finies pour moi, mon nom était connu, je n'avais plus désormais qu'à marcher dans la voie qui m'était ouverte et qui était si facile à suivre !… J'ai eu peur !… et pourtant aux heures d'incertitude et de découragement, j'avais lutté quand même. La misère et ses conséquences ne m'avaient pas rebuté, et c'est lorsque tout était fini pour moi, que je m'écriai : *Le pas est fait, tant mieux* !… *je n'aurai plus à souffrir* ! Egoïste et ignorant !…

La seconde, c'est que, lorsqu'après avoir erré dans la vie, entre la conviction du néant et le pressentiment d'un Dieu qui ne pouvait être qu'une puissance seule, unique, grande, juste, bonne et belle, on se trouve en présence d'une multitude innombrable d'êtres ou Esprits qui vous ont connu, que vous avez aimés ; que vous retrouvez vivantes vos affections, vos tendresses, vos amours ; quand vous vous apercevez, en un mot, que vous n'avez fait que changer de domicile. Alors, vous concevez, messieurs, qu'il est tout naturel qu'un pauvre être qui a vécu entre le bien et le mal, entre la croyance et l'incrédulité sur une autre vie, il est bien naturel, dis-je, qu'il soit troublé… de bonheur, de joie, d'émotion, un peu de honte, en se voyant obligé de s'avouer à lui-même que, dans ses écrits, ce qu'il attribuait à son imagination en travail, était une puissante réalité, et que souvent l'homme de lettres qui se bouffit d'orgueil en voyant lire et en entendant applaudir des pages qu'il croyait son œuvre, n'est parfois qu'un instrument qui écrit sous l'influence de ces mêmes puissances occultes dont il jette le nom au hasard de la plume dans un livre.

Combien de grands auteurs de tous les temps ont écrit, sans en connaître toute la valeur philosophique, des pages immortelles, jalons du progrès, placés par eux et par l'ordre d'une puissance supérieure, pour que, dans un temps donné, la réunion de tous ces matériaux épars forme un tout d'autant plus solide qu'il est le produit de plusieurs intelligences, car l'ouvrage collectif est le meilleur : c'est, du reste, celui que Dieu assignera à l'homme, car la grande loi de la solidarité est immuable.

Non, messieurs, non, je ne connaissais nullement le Spiritisme, lorsque j'écrivais ce roman, et je vous avoue que je remarquai moi-même avec surprise la tournure profonde des quelques lignes que vous avez lues, sans en comprendre toute la portée que je vois clairement aujourd'hui. Depuis que je les avais écrites, j'ai appris à rire du Spiritisme, pour faire comme mes *éclairés* collègues, et ne point vouloir pa-

raître plus avancé dans le ridicule qu'ils ne voulaient l'être eux-mêmes. J'ai ri !… ; je pleure maintenant ; mais j'espère aussi, car on me l'a appris ici : tout repentir sincère est un progrès, et tout progrès mène au bien.

N'en doutez pas messieurs, beaucoup d'écrivains sont souvent des instruments inconscients pour la propagation des idées que les puissances invisibles croient utiles au progrès de l'humanité. Ne vous étonnez donc pas d'en voir qui écrivent sur le Spiritisme sans y croire ; pour eux c'est un sujet comme un autre qui prête à l'effet, et ils ne se doutent pas qu'ils y sont poussés à leur insu. Toutes ces pensées spirites que vous voyez émises par ceux mêmes qui, à côté de cela, font de l'opposition, leur sont suggérées, et elles n'en font pas moins leur chemin. J'ai été de ce nombre.

Priez pour moi, messieurs, car la prière est un baume ineffable ; la prière est la charité que l'on doit faire aux malheureux de l'autre monde, et j'en suis un. BARBARA.

VARIÉTÉS

Portrait physique des Spirites

On lit dans la *France* du 14 septembre 1866 :

« La foi robuste des gens qui croient quand même à toutes les merveilles, si souvent démenties, du Spiritisme, est en vérité admirable. On leur montre le *truc* des tables tournantes, et ils croient ; on leur dévoile les impostures de l'armoire Davenport, et ils croient plus fort ; on leur exhibe toutes les ficelles, on leur fait toucher le mensonge du doigt, on leur crève les yeux par l'évidence du charlatanisme, et leur croyance n'en devient que plus acharnée. Inexplicable besoin de l'impossible ! *Credo quia absurdum*.

« Le *Messager franco-américain*, de New York, parle d'une convention des adeptes du Spiritisme qui vient de se réunir à Providence (Rhode-Island). Hommes et femmes se distinguent par un air de l'autre monde ; la pâleur du teint, l'émaciation de la face, la prophétique rêverie des yeux, perdus dans un vague océanique, tels sont, en général, les signes extérieurs du Spirite. Ajoutez que, contrairement à l'usage général, les femmes ont les cheveux coupés ras, à la *mal-content*, comme on disait autrefois, tandis que les hommes portent une chevelure plantureuse, absalonique, à tous crins, descendant jusqu'aux épaules. Il faut bien, quand on fait commerce avec les Esprits, se distinguer du commun des mortels, de la vile multitude.

« Plusieurs discours, trop de discours, ont été prononcés. Les ora-

teurs, sans plus se préoccuper des démentis de la science que de ceux du sens commun, ont imperturbablement rappelé la longue série, que chacun sait par cœur, des faits merveilleux attribués au Spiritisme.

« Miss Susia Johnson a déclaré que, sans vouloir se poser en prophétesse, elle prévoyait que les temps sont proches où la grande majorité des hommes ne sera plus rebelle aux mystiques révélations de la religion nouvelle. Elle appelle de tous ses vœux la création de nombreuses écoles où les enfants des deux sexes suceront, dès l'âge le plus tendre, les enseignements du Spiritisme. Il ne manquerait plus que cela ! »

Sous le titre de : *Toujours les Spirites !* l'*Évènement* du 26 août 1866 publiait un très long article dont nous extrayons le passage suivant :

« Etes-vous allé jamais dans quelque réunion de Spirites, un soir de désœuvrement ou de curiosité ? C'est un ami qui vous conduit généralement. On monte haut, – les Esprits aimant se rapprocher du ciel, – dans quelque petit appartement déjà rempli ; vous entrez en jouant du coude.

« Des gens s'entassent, à figures bizarres, à gestes d'énergumènes. On étouffe dans cette atmosphère, on se presse, on se penche vers les tables où des médiums, l'œil au plafond, le crayon à la main, écrivent les élucubrations qui passent par là. C'est d'abord une surprise ; on cherche parmi tous ces gens à reposer son regard, on interroge, on devine, on analyse.

« Vieilles femmes aux yeux avides, jeunes gens maigres et fatigués, la promiscuité des rangs et celle des âges, des portières du voisinage et des grandes dames du quartier, de l'indienne et des guipures, des *poétesses* de hasard et des prophétesses de rencontre, des tailleurs et des lauréats de l'Institut ; on fraternise dans le Spiritisme. On attend, on fait tourner des tables, on les soulève, on lit à haute voix les griffonnages qu'Homère ou le Dante ont dictés aux médiums assis. Ces médiums, ils sont immobiles, la main sur le papier, rêvant. Tout à coup leur main s'agite, court, se démène, couvre les feuillets, va, va encore et s'arrête brusquement. Quelqu'un alors, dans le silence, nomme l'Esprit qui vient de dicter et lit. Ah ! ces lectures !

« J'ai entendu de cette façon Cervantes se plaindre de la démolition du théâtre des Délassements-Comiques, et Lamennais raconter que Jean Journet était là-bas son ami intime. La plupart du temps Lamennais fait des fautes d'orthographe et Cervantes ne sait pas un mot d'espagnol. D'autres fois, les Esprits empruntent un pseudonyme angélique pour lâcher à leur public quelque apophtegme à la Pantagruel. On se récrie. On leur répond : – Nous nous plaindrons à votre chef de file !

« Le médium qui a tracé la phrase s'assombrit et se fâche d'être en rapport avec des *Esprits* si mal embouchés. J'ai demandé à quelle légion appartenaient ces mystificateurs de l'autre monde, et l'on m'a répondu tout net : – Ce sont des *Esprits voyous* !

« J'en sais de plus aimables, – par exemple l'Esprit *dessinateur* qui a poussé la main de M. Victorien Sardou, et lui a fait tracer l'image de la maison qu'habite *là-haut* Beethoven. Profusion de rinceaux, entrelacements de croches et de doubles-croches, c'est un travail de patience qui demanderait des mois et qui a été fait en une nuit. On me l'a affirmé du moins. M. Sardou seul pourrait m'en convaincre.

« Pauvre cervelle humaine, et que ces choses sont douloureuses à raconter ! Nous n'avons donc point fait un pas du côté de la Raison et de la Vérité ! Ou, du moins, le bataillon des traînards se grossit de jour en jour à mesure que l'on avance ! Il est formidable, c'est presque une armée. Savez-vous combien il y a de *possédées* en France à l'heure qu'il est ?

« Plus de deux mille. Les possédées ont leur présidente, Mme de B…, qui, depuis l'âge de deux ans, vit en relations directes avec la Vierge. Deux mille ! L'Auvergne a gardé ses miracles, les Cévennes ont toujours leurs Camisards. Les livres de Spiritisme, les traités de mysticisme ont sept, huit, dix éditions. Le merveilleux est bien la maladie d'un temps qui, n'ayant rien devant l'esprit pour se satisfaire, se réfugie dans les chimères, comme un estomac délabré et privé de viande qui se nourrirait de gingembre.

« Et le nombre des fous augmente ! Le délire est comme un flot qui monte. Quelle lumière faut-il donc trouver, puisque, pour détruire ces ténèbres, la lumière électrique ne suffit pas ? « JULES CLARETIE. »

On aurait vraiment tort de se fâcher contre de tels adversaires, parce qu'ils croient de si bonne foi et si naïvement avoir le monopole du bon sens ! Ce qui est aussi amusant que les singuliers portraits qu'ils font des Spirites, c'est de les voir gémir douloureusement sur ces pauvres cervelles humaines qui ne font aucun pas du côté de la raison et de la vérité, parce qu'elles veulent à toute force avoir une âme et croire à l'autre monde, malgré les frais d'éloquence des incrédules pour prouver qu'il n'y en a pas, pour le bonheur de l'humanité ; ce sont leurs regrets à la vue de ces livres spirites qui s'écoulent sans le secours des annonces, des réclames et *des éloges payés* de la presse ; de ce bataillon des traînards de la raison, qui, chose désespérante ! grossit tous les jours et devient si formidable, que c'est presque une armée ; qui n'ayant rien devant leur esprit pour les satisfaire, sont assez sots pour refuser la perspective du néant qu'on

leur offre pour combler le vide. C'est vraiment à désespérer de cette pauvre humanité assez illogique pour ne pas préférer *rien* en échange de quelque chose, pour aimer mieux *revivre* que de mourir tout à fait.

Ces facéties, ces images grotesques, plus amusantes que dangereuses, et qu'il serait puéril de prendre au sérieux, ont leur côté instructif, et c'est pour cela que nous en citons quelques exemples. Autrefois on cherchait à combattre le Spiritisme par des arguments, mauvais sans doute, puisqu'ils n'ont convaincu personne, mais enfin on essayait de discuter la chose, bien ou mal ; des hommes d'une valeur réelle, orateurs et écrivains, pour le combattre ont fouillé l'arsenal des objections. Qu'en est-il résulté ? Leurs livres sont oubliés et le Spiritisme est debout : voilà un fait. Aujourd'hui il y a encore quelques railleurs de la force de ceux que nous venons de citer, peu soucieux de la valeur des arguments, pour qui rire de tout est un besoin, mais on ne discute plus ; la polémique adverse paraît avoir épuisé ses munitions. Les adversaires se contentent de gémir sur le progrès de ce qu'ils appellent une calamité, comme on gémit sur le progrès d'une inondation qu'on ne peut arrêter ; mais les armes offensives pour combattre la doctrine n'ont fait aucun pas en avant, et si l'on n'a point encore trouvé le fusil à aiguille qui peut l'abattre, ce n'est pas faute de l'avoir cherché.

Ce serait peine inutile de réfuter des choses qui se réfutent d'elles-mêmes. Aux doléances dont le journal la *France* fait précéder le burlesque portrait qu'elle emprunte au journal américain, il n'y a qu'un mot à répondre. Si la foi des Spirites résiste à la révélation des trucs et des ficelles du charlatanisme, c'est que là n'est pas le Spiritisme ; si, plus on met à jour les manœuvres frauduleuses plus la foi redouble, c'est que vous vous escrimez à combattre précisément ce qu'il désavoue et combat lui-même ; s'ils ne sont pas ébranlés par vos démonstrations, c'est que vous êtes à côté de la question. Si lorsque vous frappez le Spiritisme ne crie pas, c'est que vous frappez à côté, et alors les rieurs ne sont pas pour vous. En démasquant les abus que l'on fait d'une chose, on fortifie la chose même, comme on fortifie la vraie religion en en stigmatisant les abus. Ceux qui vivent des abus peuvent seuls se plaindre, en Spiritisme comme en religion.

Contradiction plus étrange ! Ceux qui prêchent l'égalité sociale, voient, sous l'empire des croyances spirites, les préjugés de castes s'effacer, les rangs extrêmes se rapprocher, le grand et le petit se tendre une main fraternelle, et ils en rient ! En vérité, en lisant ces choses, on se demande de quel côté est l'aberration.

Nécrologie.

M. Leclerc

La Société spirite de Paris vient de faire une nouvelle perte dans la personne de M. Charles-Julien Leclerc, ancien mécanicien, âgé de cinquante-sept ans, mort subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 2 décembre, au moment où il entrait à l'Opéra. Il avait longtemps habité le Brésil, et c'est là qu'il avait puisé les premières notions du Spiritisme, auquel l'avait préparé la doctrine de Fourrier, dont il était un zélé partisan. Rentré en France, après s'être fait une position indépendante par son travail, il s'est dévoué à la cause du Spiritisme, dont il avait facilement entrevu la haute portée humanitaire et moralisatrice pour la classe ouvrière. C'était un homme de bien, aimé, estimé et regretté de tous ceux qui l'ont connu, un Spirite de cœur, s'efforçant de mettre en pratique, au profit de son avancement moral, les enseignements de la doctrine, un de ces hommes qui honorent la croyance qu'ils professent.

A la demande de sa famille, nous avons dit sur sa tombe la prière pour les âmes qui viennent de quitter la terre (Évangile selon le Spiritisme), et que nous avons fait suivre des paroles suivantes :

« Cher monsieur Leclerc, vous êtes un exemple de l'incertitude de la vie, puisque l'avant-veille de votre mort, vous étiez au milieu de nous, sans que rien pût faire pressentir un départ aussi subit. Dieu nous avertit par là de nous tenir toujours prêts à rendre compte de l'emploi que nous avons fait du temps que nous avons passé sur la terre ; il nous rappelle au moment où nous nous y attendons le moins. Que son nom soit béni pour vous avoir épargné les angoisses et les souffrances qui accompagnent parfois le travail de la séparation.

« Vous avez été rejoindre ceux de vos collègues qui vous ont précédé, et qui, sans doute, sont venus vous recevoir au seuil de la nouvelle vie ; mais cette vie, avec laquelle vous vous étiez identifié, n'a dû avoir pour vous aucune surprise ; vous y êtes entré comme dans un pays connu, et nous ne doutons pas que vous n'y jouissiez de la félicité réservée aux hommes de bien, à ceux qui ont pratiqué les lois du Seigneur.

« Vos collègues de la Société spirite de Paris s'honorent de vous avoir compté dans leurs rangs, et votre mémoire leur sera toujours chère ; ils vous offrent, par ma voix, l'expression des sentiments de bien sincère sympathie que vous avez su vous concilier. Si quelque

chose adoucit nos regrets de cette séparation, c'est la pensée que vous êtes heureux comme vous le méritez, et l'espoir que vous n'en viendrez pas moins participer à nos travaux.

« Que le Seigneur, cher frère, répande sur vous les trésors de sa bonté infinie ; nous le prions de vous accorder la grâce de veiller sur vos enfants, et de les diriger dans la voie du bien que vous avez suivie. »

M. Leclerc, promptement dégagé, comme nous le supposions, a pu se manifester à la Société dans la séance qui a suivi son enterrement. Il n'y a, par conséquent, eu aucune interruption dans sa présence, puisqu'il avait assisté à la séance qui l'avait précédée. Outre le sentiment d'affection qui nous attachait à lui, cette communication devait avoir son côté instructif ; il était intéressant de connaître les sensations qui accompagnent ce genre de mort. Rien de ce qui peut éclairer sur les diverses phases de ce passage que tout le monde doit franchir, ne saurait être indifférent. Voici cette communication :

(Société de Paris, 7 décembre 1 866. Méd. M. Desliens.)

Enfin je puis, à mon tour, venir à cette table ! Déjà, bien que ma mort soit récente, j'ai été plus d'une fois saisi d'impatience ; je ne pouvais presser la marche du temps. J'avais aussi à vous remercier de votre empressement à entourer ma dépouille mortelle, et des pensées sympathiques que vous avez prodiguées à mon Esprit. Oh ! maître, merci pour votre bienveillance, pour l'émotion profonde que vous avez ressentie en accueillant mon fils aimé. Combien je serais ingrat si je ne nous en conservais pas une reconnaissance éternelle !

Mon Dieu, merci ! mes vœux sont comblés. Ce monde, que je ne connaissais que d'après les communications des Esprits, je puis moi-même en apprécier aujourd'hui la beauté. Dans une certaine mesure, j'ai éprouvé, en arrivant ici, les mêmes émotions, mais infiniment plus vives, qu'en abordant pour la première fois sur la terre d'Amérique. Je ne connaissais cette contrée que par le récit des voyageurs, et j'étais loin de me faire une idée de ses luxuriantes productions ; il en fut de même ici. Combien ce monde est différent du nôtre ! Chaque visage est la reproduction exacte des sentiments intimes ; aucune physionomie mensongère ; point d'hypocrisie possible ; la pensée se révèle toute à l'œil, bienveillante ou malveillante, selon la nature de l'Esprit.

Eh bien ! voyez ; je suis encore ici puni par mon défaut principal,

celui que je combattais avec tant de peine sur la terre, et que j'étais parvenu à dominer en partie ; l'impatience que j'avais de me voir parmi vous m'a troublé à un tel point que je ne sais plus exprimer mes idées avec lucidité, et cependant cette matière qui m'entraînait si souvent à la colère autrefois n'est plus là ! Allons, je me calme, puisqu'il le faut.

Oh ! j'ai été bien surpris par cette fin inattendue ! Je ne craignais pas la mort, et je la considérais depuis longtemps comme la fin de l'épreuve ; mais cette mort si imprévue ne m'en a pas moins causé un profond saisissement… Quel coup pour ma pauvre femme !… Comme le deuil a rapidement succédé au plaisir ! Je me faisais une véritable joie d'écouter de la bonne musique, mais je ne pensais pas être si tôt en contact avec la grande voix de l'infini… Combien la vie est fragile !… Un globule sanguin se coagule ; la circulation perd sa régularité, et tout est fini !… J'aurais voulu vivre encore quelques années, voir mes enfants tous établis ; Dieu en a décidé autrement : que sa volonté soit faite !

Au moment où la mort m'a frappé, j'ai reçu comme un coup de massue sur la tête ; un poids écrasant m'a accablé ; puis tout à coup je me suis senti libre, allégé. J'ai plané au-dessus de ma dépouille ; j'ai considéré avec étonnement les larmes des miens, et je me suis rendu compte enfin de ce qui m'était arrivé. Je me suis promptement reconnu. J'ai vu mon second fils, mandé par le télégraphe, accourir. Ah ! j'ai bien essayé de les consoler ; je leur ai soufflé mes meilleures pensées, et j'ai vu avec un certain bonheur quelques cerveaux réfractaires pencher peu à peu du côté de la croyance qui a fait toute ma force dans ces dernières années, à laquelle j'ai dû tant de bons moments. Si j'ai vaincu un peu le vieil homme, à qui le dois-je, si ce n'est à notre cher enseignement, aux conseils réitérés de mes guides ? Et cependant j'en rougis, bien qu'Esprit, je me suis encore laissé dominer par ce maudit défaut : l'impatience. Aussi j'en suis puni, car j'étais si empressé de me communiquer pour vous raconter mille détails, que je suis obligé de les ajourner. Oh ! je serai patient, mais à regret. Je suis si heureux ici, qu'il m'en coûte de vous quitter. Cependant de bons amis sont près de moi, et d'eux-mêmes se sont joints pour m'accueillir : Sanson, Baluze, Sonnez, le joyeux Sonnez dont j'aimais si fort la verve satirique, puis Jobard, le brave Costeau et tant d'autres. En dernier lieu, madame Dozon ; puis un pauvre malheureux bien à plaindre, et dont le repentir me touche. Priez pour lui comme pour tous ceux qui se sont laissé dominer par l'épreuve.

Bientôt je reviendrai m'entretenir de nouveau, et soyez bien persuadés que je ne serai pas moins assidu à nos chères réunions comme Esprit, que je ne l'étais comme incarné.

LECLERC.

Notices bibliographiques.

—

Poésies diverses du monde invisible.

OBTENUES PAR M. VAVASSEUR.

Ce recueil, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro comme étant sous presse, paraîtra dans la première quinzaine de janvier. Nos lecteurs ont pu juger le genre et la valeur des poésies obtenues par M. Vavasseur, comme médium, soit à l'état de veille, soit à l'état somnambulique spontané, par les fragments que nous en avons publiés. Nous nous bornerons donc à dire qu'au mérite de la versification elles joignent celui de refléter, sous la gracieuse forme poétique, les consolantes vérités de la doctrine, et qu'à ce titre elles auront une place honorable dans toute bibliothèque spirite. Nous avons cru devoir y ajouter une introduction, ou mieux une instruction sur la poésie médianimique en général, destinée à répondre à certaines objections de la critique sur ce genre de productions.

Des modifications apportées dans l'impression, permettront d'en mettre le prix à 1 fr. ; par la poste 1 fr. 15 c.

Portrait de M. Allan Kardec

Dessiné et lithographié par M. BERTRAND, artiste peintre.

Dimension : papier chine, 35 c. sur 28, et avec la bordure, 45 c. sur 38. – Prix : 2 fr. 50 ; par la poste, pour la France et l'Algérie, port et étui d'emballage 50 c. en sus. – Chez l'auteur, rue des Dames, n°99, à Paris-Batignolles, et au bureau de la Revue.

M. Bertrand est un des très bons médiums écrivains de la Société spirite de Paris, et qui a fait ses preuves de zèle et de dévouement pour la doctrine. Cette considération, jointe au désir de lui être utile en le faisant connaître comme artiste de talent, a fait taire le scrupule que nous nous étions fait jusqu'ici d'annoncer la mise en vente de notre portrait, dans la crainte qu'on n'y vît une présomption ridicule. Nous nous empressons donc de déclarer que nous sommes complètement étranger à cette publication, comme à celle des portraits édictés par plusieurs photographes.

L'*Union spirite* de Bordeaux, rédigée par M. A. Bez, momentanément interrompue par une grave maladie du directeur et des circonstances indépendantes de votre volonté, a repris le cours de ses publications, ainsi que nous l'avions annoncé, et doit s'arranger de manière à ce que ses abonnés n'éprouvent aucun préjudice de cette interruption. Nous en félicitons sincèrement M. Bez, et faisons des vœux sincères pour que rien n'entrave à l'avenir l'utile publication qu'il a entrepris et qui mérite d'être encouragée.

Le directeur de la *Voce di Dio*, journal spirite italien qui se publie en Sicile, nous informe que, par suite des événements survenus dans cette contrée, et surtout des ravages causés par le choléra, la ville de Catane étant à peu près déserte, il se voit forcé d'interrompre sa publication. Il compte la reprendre dès que les circonstances le permettront.

M. Roustaing, de Bordeaux, nous a adressé la lettre suivante avec prière de l'insérer :

Monsieur le Directeur de la *Revue Spirite*,

Dans l'ouvrage que vous avez annoncé dans le numéro de la *Revue Spirite* du mois de juin dernier, et *intitulé* : « Spiritisme chrétien, ou Révélation de la révélation ; – les quatre évangiles suivis des commandements expliqués *en Esprit et en vérité*, par les évangélistes assistés des apôtres ; Moïse, recueillis et mis en ordre par J.-B. Roustaing, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier, 3 vol., Paris, Librairie centrale, n° 24, 1866 ; » ouvrage dont j'ai fait hommage aux mois d'avril et mai derniers à la direction de la *Revue Spirite* de Paris, qui l'a accepté, il a été omis dans l'impression, ce qui a échappé à la correction des épreuves, un passage du manuscrit. Ce passage omis, et qui est ainsi conçu, a sa place à la suite de la dernière ligne, page 111, III° vol.

« Et cette hypothèse de la part des Spirites : – Que le corps de Jésus aurait été un corps terrestre, – et que les anges ou Esprits supérieurs auraient pu le rendre invisible, l'enlever, et l'auraient enlevé, – au moment même où la pierre fut descellée et renversée, serait, A PRIORI, *inadmissible et fausse* ; elle doit, en effet, être *écartée* comme *telle*, – en présence de la révélation faite par

l'ange à Marie, puis à Joseph ; révélation qui serait alors mensongère, qui ne peut l'être, émanant d'un envoyé de Dieu, et qui doit être interprétée, expliquée *selon l'esprit qui vivifie, en esprit et en vérité*, selon le cours de lois de la nature et non rejetée. » (Voir *suprà*, III° vol., pages 23-24 ; – 1er vol., p. 27 à 44 ; 67 à 86 ; 122 à 129 ; 165 à 193 ; 226 à 266 ; – III° vol., p. 139 à 145 ; 161 à 163 ; 168 à 175.)

Pour porter, par la publicité dont votre journal dispose, à la connaissance de ceux qui ont lu, qui lisent et qui liront cet ouvrage, cette omission qui a eu lieu dans l'impression, et afin que ceux qui ont cet ouvrage puissent ajouter à la main, et ce à la page indiquée, le paragraphe ci-dessus mentionné, – je viens solliciter de votre obligeance l'insertion de la présente lettre dans le plus prochain numéro de la *Revue Spirite de Paris*, en vous remerciant d'avance.

Veuillez, Monsieur le Directeur, agréer, etc.

ROUSTAING,

Avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien Bâtonnier,
rue Saint-Siméon, 17.

AVIS A MM. LES ABONNÉS.

Pour éviter l'encombrement des distributions du 1er janvier, la Revue de ce mois est expédiée le 25 décembre. Elle est en outre adressée à tous les anciens Abonné, à l'exception de ceux qui le sont par intermédiaires, et dont les noms ne nous sont pas connus. Les numéros suivants ne seront expédiés qu'au fur à mesure des renouvellements.

Bien que la Revue ait la latitude de paraître du 1er au 5, il n'est pas arrivé une seule fois cette année qu'elle n'ait paru que le 5. Une vérification très minutieuse étant faite avant chaque envoi, les retards dans la réception ne peuvent être le fait de la direction. Il a été plusieurs fois reconnu qu'ils tenaient à des causes locales, ou au mauvais vouloir de certaines personnes par les mains desquelles passe la Revue avant d'arriver à son destinataire.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1867.

La libre pensée et la libre conscience.

Dans un article de notre dernier numéro (page 6), intitulé : *Coup d'œil rétrospectif sur le mouvement du Spiritisme*, nous avons fait deux classes distinctes des libres penseurs : les incrédules et les croyants, et dit que, pour les premiers, être libre penseur ce n'est pas seulement croire à ce qu'on veut, mais ne croire à rien ; c'est s'affranchir de tout frein, même de la crainte de Dieu et de l'avenir ; pour les seconds, c'est subordonner la croyance à la raison et s'affranchir du joug de la foi aveugle. Ces derniers ont pour organe de publicité la *Libre conscience*, titre significatif ; les autres, le journal *la Libre pensée*, qualification plus vague, mais qui se spécialise par les opinions formulées, et qui viennent de tous points corroborer la distinction que nous avons faite. Nous y lisons dans le n° 2 du 28 octobre 1866 :

« Les questions d'origine et de fin ont jusqu'ici préoccupé l'humanité au point souvent de troubler sa raison. Ces problèmes qu'on a qualifiés de redoutables, et que nous croyons d'importance *secondaire*, ne sont point du domaine immédiat de la science. Leur solution scientifique ne peut offrir qu'une demi-certitude. Telle qu'elle est pourtant, elle nous suffit, et nous n'essayerons pas de la compléter par des arguties métaphysiques. Notre but est, d'ailleurs, de ne nous occuper que des sujets abordables par l'observation. Nous entendons rester sur terre. Si, parfois, nous nous en éloignons pour répondre aux attaques de ceux qui ne pensent pas comme nous, l'excursion au dehors du réel sera de courte durée. Nous aurons toujours présent à la pensée ce sage conseil d'Helvétius : « Il faut avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut savoir.

« Un nouveau journal, *la Libre conscience*, notre aîné de quelques jours, comme il le fait remarquer, nous souhaite la bienvenue dans son numéro spécimen. Nous le remercions de la façon courtoise dont il a usé de son droit d'aînesse. Notre confrère pense que, malgré l'analogie des titres, nous ne serons pas toujours en « complète affinité d'idées. » Nous, après lecture de son numéro spécimen, nous en sommes certains ; nous ne comprenons pas plus la libre conscience que la libre pensée avec une limite dogmatique assignée à l'avance. Quand on se déclare nettement disciple de la science, et champion de la libre conscience, il est irrationnel, selon nous, de poser ensuite comme un dogme une croyance quelconque, impossible à prouver scientifiquement. La liberté limitée de la sorte n'est pas la liberté. A notre tour, nous souhaitons la bienvenue à la *Libre conscience*, et sommes disposés à voir en elle une alliée, puisqu'elle déclare vouloir combattre pour toutes les libertés… moins une. »

Il est étrange de voir considérer l'origine et la fin de l'humanité comme des questions secondaires propres à troubler la raison. Que dirait-on d'un homme qui, vivant au jour le jour, ne s'inquièterait pas comment il vivra demain ? Passerait-il pour un homme sensé ? Que penserait-on de celui qui, ayant une femme, des enfants, des amis, dirait : Que m'importe que demain ils soient morts ou vivants ! Or, le lendemain de la mort est long ; il ne faut donc pas s'étonner que tant de gens s'en préoccupent.

Si l'on fait la statistique de tous ceux qui perdent la raison, on verra que le plus grand nombre est précisément du côté de ceux qui ne croient pas à ce lendemain ou qui en doutent, et cela, par la raison bien simple que la grande majorité des cas de folie est produite par le désespoir et le manque de courage moral qui fait supporter les misères de la vie, tandis que la certitude de ce lendemain rend moins amères les vicissitudes du présent, et les fait considérer comme des incidents passagers dont le moral ne s'affecte que médiocrement ou pas du tout. Sa confiance en l'avenir lui donne une force que n'aura jamais celui qui n'a pour perspective que le néant. Il est dans la position d'un homme qui, ruiné aujourd'hui, a la certitude d'avoir demain une fortune supérieure à celle qu'il vient de perdre. Dans ce cas, il en prend aisément son parti, et reste calme ; si au contraire il n'attend rien, il se désespère et sa raison peut en souffrir.

Personne ne contestera ce principe que : savoir jour par jour d'où l'on vient et où l'on va, ce que l'on a fait la veille et ce que l'on fera demain, ne soit une chose nécessaire pour régler les affaires journa-

lières de la vie, et qu'elle n'influe sur la conduite personnelle. Assurément le soldat qui sait où on le conduit, qui voit son but, marche avec plus de fermeté, plus d'entrain, plus d'enthousiasme que si on le conduisait en aveugle. Il en est ainsi du petit au grand, de l'individualité à l'ensemble ; savoir d'où l'on vient et où l'on va n'est pas moins nécessaire pour régler les affaires de la vie collective de l'humanité. Le jour où l'humanité tout entière aurait la certitude que la mort est sans issue, verrait un désarroi général, et les hommes se ruer les uns sur les autres, en se disant : Si nous ne devons vivre qu'un jour, vivons le mieux possible, n'importe aux dépens de qui !

Le journal *la Libre pensée* déclare qu'il entend rester sur la terre, et que, s'il en sort parfois, ce sera pour réfuter ceux qui ne pensent pas comme lui, mais que ses excursions hors du réel seront de courte durée. Nous comprendrions qu'il en fût ainsi d'un journal exclusivement scientifique, traitant de matières spéciales ; il est évident qu'il serait intempestif de parler de spiritualité, de psychologie ou de théogonie à propos de mécanique, de chimie, de physique, de calculs mathématiques, de commerce ou d'industrie ; mais dès lors qu'il fait entrer dans son programme la *philosophie*, il ne saurait le remplir sans aborder les questions métaphysiques. Bien que le mot *philosophie* soit très élastique, et qu'il ait été singulièrement détourné de son acception étymologique, il implique, par son essence même, des recherches et des études qui ne sont pas exclusivement matérielles.

Le conseil d'Helvétius : « Il faut avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut savoir, » est très sage, et s'adresse surtout aux savants présomptueux qui pensent que rien ne peut être caché à l'homme, et que ce qu'ils ne savent pas ou ne comprennent pas ne doit pas exister. Il serait plus juste cependant de dire : « Il faut avoir le courage d'*avouer son ignorance* sur ce qu'on ne sait pas. » Tel qu'il est formulé, on pourrait le traduire ainsi : « Il faut avoir le courage *de conserver son ignorance*, » d'où cette conséquence : « Il est inutile de chercher à savoir ce qu'on ne sait pas. » Sans doute, il est des choses que l'homme ne saura jamais tant qu'il sera sur la terre, parce que, quelle que soit sa présomption, l'humanité y est encore à l'état d'adolescence ; mais qui oserait poser des bornes absolues à ce qu'il peut savoir ? Puisqu'il en sait infiniment plus aujourd'hui que les hommes des temps primitifs, pourquoi, plus tard, n'en saurait-il pas plus qu'il n'en sait maintenant ? C'est ce que ne peuvent comprendre ceux qui n'admettent pas la perpétuité et la perfectibilité de *l'être spirituel*. Beaucoup se disent : Je suis au sommet de l'échelle intellectuelle ; ce que je ne vois pas et ne

comprends pas, personne ne peut le voir et le comprendre.

Dans le paragraphe rapporté ci-dessus et relatif au journal *la Libre conscience,* il est dit : « Nous ne comprenons pas plus la libre conscience que la libre pensée avec une limite dogmatique assignée à l'avance. Quand on se déclare disciple de la science, il est irrationnel de poser comme un dogme une croyance *quelconque* impossible à prouver scientifiquement. La liberté limitée de la sorte n'est pas la liberté. »

Toute la doctrine est dans ces mots ; la profession de foi est nette et catégorique. Ainsi, parce que Dieu ne peut être démontré par une équation algébrique, que l'âme n'est pas saisissable à l'aide d'un réactif, il est absurde de croire à Dieu et à l'âme. Tout disciple de la science doit par conséquent être athée et matérialiste. Mais, pour ne pas sortir de la matérialité, la science est-elle toujours infaillible dans ses démonstrations ? Ne l'a-t-on pas maintes fois vue donner pour des vérités ce qui plus tard a été reconnu être des erreurs, *et vice versâ* ? N'est-ce pas au nom de la science que le système de Fulton a été déclaré une chimère ? Avant de connaître la loi de la gravitation, ne démontrait-elle pas scientifiquement qu'il ne pouvait pas y avoir d'antipodes ? Avant de connaître celle de l'électricité, n'eût-elle pas démontré par *a* plus *b* qu'il n'existait pas de vitesse capable de transmettre une dépêche à cinq cents lieues en quelques minutes ?

On avait bien expérimenté la lumière, et cependant, il y a peu d'années encore, qui eût soupçonné les prodiges de la photographie ? Pourtant ce ne sont pas des savants officiels qui ont fait cette prodigieuse découverte, non plus que celles du télégraphe électrique et des machines à vapeur. La science connaît-elle encore aujourd'hui toutes les lois de la nature ? Sait-elle seulement toutes les ressources qu'on peut tirer des lois connues ? Qui oserait le dire ? Ne se peut-il qu'un jour la connaissance de nouvelles lois rende la vie *extra-corporelle* aussi évidente, aussi rationnelle, aussi intelligible que celle des antipodes ? Un tel résultat coupant court à toutes les incertitudes, serait-il donc à dédaigner ? Serait-il moins important pour l'humanité que la découverte d'un nouveau continent, d'une nouvelle planète, d'un nouvel engin de destruction ? Eh bien ! cette hypothèse s'est faite réalité ; c'est au Spiritisme qu'on le doit, et c'est grâce à lui que tant de gens qui croyaient mourir une fois pour toutes, sont maintenant certains de vivre toujours.

Nous avons parlé de la force de gravitation, de cette force qui régit l'univers, depuis le grain de sable jusqu'aux mondes ; mais qui l'a

vue, qui a pu la suivre, l'analyser ? En quoi consiste-t-elle ? Quelle est sa nature, sa cause première ? Nul ne le sait, et cependant nul n'en doute aujourd'hui. Comment l'a-t-on reconnue ? Par ses effets ; des effets on a conclu à la cause ; on a fait plus : en calculant la puissance des effets, on a calculé la puissance de la cause qu'on n'a jamais vue. Il en est de même de Dieu et de la vie spirituelle que l'on juge aussi par leurs effets, selon cet axiome : « Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. » Croire en Dieu et en la vie spirituelle n'est donc pas une croyance purement gratuite, mais un résultat d'observations tout aussi positif que celui qui fait croire à la force de gravitation.

Puis, à défaut de preuves matérielles, ou concurremment à celles-ci, la philosophie n'admet-elle pas les preuves morales qui, parfois, ont autant et plus de valeur que les autres ? Vous, qui ne tenez pour vrai que ce qui est prouvé matériellement, que diriez-vous si, étant injustement accusé d'un crime dont toutes les apparences seraient contre vous, ainsi que cela se voit souvent en justice, les juges ne tenaient aucun compte des preuves morales qui seraient en votre faveur ? Ne seriez-vous pas le premier à les invoquer ? à faire valoir leur prépondérance sur des effets purement matériels qui peuvent faire illusion ? à prouver que les sens peuvent abuser le plus clairvoyant ? Si donc vous admettez que les preuves morales doivent peser dans la balance d'un jugement, vous ne seriez pas conséquent avec vous-même d'en dénier la valeur quand il s'agit de se faire une opinion sur les choses qui, par leur nature, échappent à la matérialité.

Quoi de plus libre, de plus indépendant, de moins saisissable par son essence même, que la pensée ? Et pourtant voilà une école qui prétend l'émanciper en l'enchaînant à la matière ; qui avance, au nom de la raison, que la pensée circonscrite sur les choses terrestres est plus libre que celle qui s'élance dans l'infini, et veut voir au delà de l'horizon matériel ! Autant vaudrait dire que le prisonnier qui ne peut faire que quelques pas dans son cachot est plus libre que celui qui court les champs. Si, croire aux choses du monde spirituel qui est infini, c'est n'être pas libre, vous l'êtes cent fois moins, vous qui vous circonscrivez dans la limite étroite du tangible, qui dites à la pensée : Tu ne sortiras pas du cercle que nous te traçons, et si tu en sors, nous déclarons que tu n'es plus la pensée saine, mais la folie, la sottise, la déraison, car à nous seuls appartient de discerner le faux du vrai.

A cela le spiritualisme répond : Nous formons l'immense majorité des hommes dont vous êtes à peine la millionième partie ; de quel droit vous attribuez-vous le monopole de la raison ? Vous voulez, dites-vous, émanciper nos idées en nous imposant les vôtres ? Mais vous ne nous apprenez rien ; nous savons ce que vous savez ; nous croyons sans restriction à tout ce que vous croyez : à la matière et à la valeur des preuves tangibles, et de plus que vous : à quelque chose en dehors de la matière ; à une puissance intelligente supérieure à l'humanité ; à des causes inappréciables par les sens, mais perceptibles par la pensée ; à la perpétuité de la vie spirituelle que vous limitez à la durée de la vie du corps. Nos idées sont donc infiniment plus larges que les vôtres ; tandis que vous circonscrivez votre point de vue, le nôtre embrasse des horizons sans bornes. Comment celui qui concentre sa pensée sur un ordre déterminé de faits, qui pose ainsi un point d'arrêt à ses mouvements intellectuels, *à ses investigations*, peut-il prétendre émanciper celui qui se meut sans entraves, et dont la pensée sonde les profondeurs de l'infini ? Restreindre le champ d'exploration de la pensée, c'est restreindre sa liberté, et c'est ce que vous faites.

Vous voulez, dites-vous encore, arracher le monde au joug des croyances dogmatiques ; faites-vous au moins une distinction entre ces croyances ? Non, car vous confondez dans la même réprobation tout ce qui n'est pas du domaine exclusif de la science, tout ce qui ne se voit pas par les yeux du corps, en un mot tout ce qui est d'essence spirituelle, par conséquent Dieu, l'âme et la vie future. Mais si toute croyance spirituelle est une entrave à la liberté de penser, il en est de même de toute croyance matérielle ; celui qui croit qu'une chose est rouge, parce qu'il la voit rouge, n'est pas libre de la croire verte. Dès lors que la pensée est arrêtée par une conviction quelconque, elle n'est plus libre ; pour être conséquent avec votre théorie, la liberté absolue consisterait à ne rien croire du tout, pas même à sa propre existence, car ce serait encore une restriction ; mais alors que deviendrait la pensée ?

Envisagée à ce point de vue, la libre pensée serait un non-sens. Elle doit s'entendre dans un sens plus large et plus vrai ; c'est-à-dire du libre usage que l'on fait de la faculté de penser, et non de son application à un ordre quelconque d'idées. Elle consiste, non pas à croire une chose plutôt qu'une autre, ni à exclure telle ou telle croyance, mais dans *la liberté absolue du choix des croyances*. C'est donc abusivement que quelques-uns en font l'application exclusive

aux idées antispiritualistes. Toute opinion raisonnée, qui n'est ni imposée, ni enchaînée aveuglement à celle d'autrui, mais qui est volontairement adoptée en vertu de l'exercice du jugement personnel, est une pensée libre, qu'elle soit religieuse, politique ou philosophique.

La libre pensée, dans son acception la plus large, signifie : libre examen, liberté de conscience, foi raisonnée ; elle symbolise l'émancipation intellectuelle, l'indépendance morale, complément de l'indépendante physique ; elle ne veut pas plus d'esclaves de la pensée que d'esclaves du corps, car ce qui caractérise le libre penseur, c'est qu'il pense par lui-même et non par les autres, en d'autres termes que son opinion lui appartient en propre. Il peut donc y avoir des libres penseurs dans toutes les opinions et dans toutes les croyances. En ce sens, la libre pensée relève la dignité de l'homme ; elle en fait un être actif, intelligent, au lieu d'une *machine à croire*.

Dans le sens exclusif que quelques-uns lui donnent, au lieu d'émanciper l'esprit, elle restreint son activité, elle en fait l'esclave de la matière. Les fanatiques de l'incrédulité font dans un sens ce que les fanatiques de la foi aveugle font dans un autre ; alors que ceux-ci disent : Pour être selon Dieu il faut croire à tout ce que nous croyons ; hors de notre foi il n'y a point de salut, les autres disent : Pour être selon la raison, il faut penser comme nous, ne croire qu'à ce que nous croyons ; hors des limites que nous traçons à la croyance, il n'y a ni liberté ni bon sens, doctrine qui se formule par ce paradoxe : Votre esprit n'est libre qu'à la condition de ne pas croire à ce qu'il veut, ce qui revient à dire à un individu : Tu es le plus libre de tous les hommes, à la condition de ne pas aller plus loin que le bout de la corde à laquelle nous t'attachons.

Assurément nous ne contestons pas aux incrédules le droit de ne croire à rien autre qu'à la matière, mais on conviendra qu'il y a de singulières contradictions dans leur prétention à s'attribuer le monopole de la liberté de penser.

Nous avons dit que par la qualité de *libre penseur* certaines personnes cherchaient à atténuer ce que l'incrédulité absolue a de répulsif pour l'opinion des masses ; supposons, en effet, qu'un journal s'intitule ouvertement ; l'*Athée*, l'*Incrédule* ou le *Matérialiste*, on peut juger de l'impression que ce titre ferait sur le public ; mais qu'il abrite ces mêmes doctrines sous le couvert du *libre penseur*, à cette enseigne on se dit : C'est le drapeau de l'émancipation morale ; ce doit être celui de la liberté de conscience et surtout de la tolérance ; voyons. On voit qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter à l'étiquette.

On aurait tort, du reste, de s'effrayer outre mesure des conséquences de certaines doctrines ; elles peuvent momentanément séduire quelques individus, mais elles ne séduiront jamais les masses qui y sont opposées par instinct et par besoin. Il est utile que tous les systèmes se montrent au grand jour, afin que chacun puisse en juger le fort et le faible, et, en vertu du droit de libre examen, puisse les adopter ou les rejeter en connaissance de cause. Quand les utopies auront été vues à l'œuvre, et qu'elles auront prouvé leur impuissance, elles tomberont pour ne plus se relever. Par leur exagération même, elles remuent la société et préparent la rénovation. C'est encore là un signe des temps.

Le spiritisme est-il, comme quelques-uns le pensent, une nouvelle foi aveugle substituée à une autre foi aveugle ; autrement dit un nouvel esclavage de la pensée sous une nouvelle forme ? Pour le croire il faut en ignorer les premiers éléments. En effet, le Spiritisme pose en principe qu'avant de croire il faut comprendre ; or, pour comprendre, il faut faire usage de son jugement ; voilà pourquoi il cherche à se rendre compte de tout avant de rien admettre, à savoir le pourquoi et le comment de chaque chose ; aussi les Spirites sont-ils plus sceptiques que beaucoup d'autres à l'endroit des phénomènes qui sortent du cercle des observations habituelles. Il ne repose sur aucune théorie préconçue et hypothétique, mais sur l'expérience et l'observation des faits ; au lieu de dire : « Croyez d'abord, et vous comprendrez ensuite, si vous le pouvez, » il dit : « Comprenez d'abord, et vous croirez ensuite si vous le voulez. » Il ne s'impose à personne ; il dit à tous : « Voyez, observez, comparez et venez à nous librement si cela vous convient. » En parlant ainsi, il se met sur les rangs et court les chances de la concurrence. Si beaucoup vont à lui, c'est qu'il en satisfait beaucoup, mais nul ne l'accepte les yeux fermés. A ceux qui ne l'acceptent pas, il dit : « Vous êtes libres, et je ne vous en veux pas ; tout ce que je vous demande, c'est de me laisser ma liberté, comme je vous laisse la vôtre. Si vous cherchez à m'évincer, par la crainte que je ne vous supplante, c'est que vous n'êtes pas bien sûrs de vous. »

Le Spiritisme ne cherchant à écarter aucun des concurrents dans la lice ouverte aux idées qui doivent prévaloir dans le monde régénéré, est dans les conditions de la véritable libre pensée ; n'admettant aucune théorie qui ne soit fondée sur l'observation, il est en même temps dans celles du plus rigoureux positivisme ; il a enfin sur ses adversaires des deux opinions contraires extrêmes, l'avantage de la tolérance.

Nota. Quelques personnes nous ont reproché les explications théoriques que nous avons, dès le principe, cherché à donner des phénomènes spirites. Ces explications, basées sur une observation attentive, en remontant des effets à la cause, prouvaient, d'une part, que nous voulions nous rendre compte et non croire en aveugle ; de l'autre, que nous voulions faire du Spiritisme une science de *raisonnement* et non de *crédulité*. Par ces explications que le temps a développées, mais qu'il a consacrées en principe, car aucune n'a été contredite par l'expérience, les Spirites ont cru, parce qu'ils ont compris, et il n'est pas douteux que c'est à cela qu'il faut attribuer l'accroissement rapide du nombre des adeptes sérieux. C'est à ces explications que le Spiritisme doit d'être sorti du domaine du merveilleux, et de s'être rattaché aux sciences positives ; par elles il est démontré aux incrédules que ce n'est pas une œuvre d'imagination ; sans elles nous en serions encore à comprendre les phénomènes qui surgissent chaque jour. Il était urgent de poser, dès le principe, le Spiritisme sur son véritable terrain. La théorie fondée sur l'expérience, a été le frein qui a empêché la crédulité superstitieuse, aussi bien que la malveillance, de le faire dévoyer de sa route. Pourquoi ceux qui nous reprochent d'en avoir pris l'initiative, ne l'ont-ils pas prise eux-mêmes ?

Les trois filles de la Bible.

Sous ce titre, M. Hippolyte Rodrigues a publié un ouvrage dans lequel il prévoit la fusion des trois grandes religions issues de la Bible. Un des écrivains du journal *le Pays* fait à ce sujet les réflexions suivantes dans le numéro du 10 décembre 1866 :

« Qu'est-ce que les trois filles de la Bible ? La première est juive, la seconde est catholique, la troisième est mahométane.

« On comprend de suite qu'il s'agit ici d'un livre grave, et que l'œuvre de M. Hippolyte Rodrigues intéresse spécialement les esprits sérieux qui se complaisent dans les méditations morales et philosophiques sur la destinée humaine.

« L'auteur croit à une prochaine fusion des trois grandes religions qu'on appelle les trois filles de la Bible, et il travaille à amener ce résultat, dans lequel il voit un progrès immense. C'est de cette fusion que sortira la religion nouvelle qu'il considère comme devant être la religion définitive de l'humanité.

« Je ne veux pas entamer ici avec M. Hippolyte Rodrigues une polémique inopportune sur la question religieuse qui s'agite depuis tant

d'années au fond des consciences et dans les entrailles de la société. Je me permettrai cependant une réflexion. Il veut faire accepter la croyance nouvelle par le raisonnement. Jusqu'à ce jour, il n'y a que la foi qui ait fondé et maintenu les religions, par cette raison suprême que, *lorsqu'on raisonne, on ne croit plus,* et que lorsqu'un peuple, une époque, a cessé de croire, on voit bientôt s'écrouler la religion existante, on ne voit pas s'élever de religion nouvelle. »

A. DE CÉSENA.

Cette tendance, qui se généralise, à prévoir l'unification des cultes, comme tout ce qui se rattache à la fusion des peuples, à l'abaissement des barrières qui les séparent moralement et commercialement, est aussi un des signes caractéristiques des temps. Nous ne jugerons pas l'œuvre de M. Rodrigues, attendu que nous ne la connaissons pas ; nous n'avons pas non plus à examiner, pour le moment, par quelles circonstances pourra être amené le résultat qu'il espère, et qu'il considère à juste titre comme un progrès ; nous voulons seulement présenter quelques observations sur l'article ci-dessus.

L'auteur est dans une grande erreur quand il dit que « lorsqu'on raisonne on ne croit plus. » Nous disons, au contraire que lorsqu'on raisonne sa croyance, on croit plus fermement, parce que l'on comprend ; c'est en vertu de ce principe que nous avons dit : Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité.

Le tort de la plupart des religions est d'avoir érigé en dogme absolu le principe de la foi aveugle, et d'avoir, à la faveur de ce principe, qui annihile l'action de l'intelligence, fait accepter, pendant un temps, des croyances que les progrès ultérieurs de la science sont venus contredire. Il en est résulté, chez un grand nombre de personnes, cette prévention que toute croyance religieuse ne peut supporter le libre examen, confondant, dans une réprobation générale, ce qui n'était que des cas particuliers. Cette manière de juger les choses n'est pas plus rationnelle que si l'on condamnait tout un poème, parce qu'il renfermerait quelques vers incorrects, mais elle est plus commode pour ceux qui ne veulent croire à rien, parce que, rejetant tout, ils se croient dispensés de rien examiner.

L'auteur commet une autre erreur capitale quand il dit : « Lorsqu'un peuple, une époque a cessé de croire, on voit bientôt s'écrouler la religion existante, on ne voit pas s'élever de religion nouvelle. » Où a-t-il vu, dans l'histoire, un peuple, une époque sans religion ?

La plupart des religions ont pris naissance dans les temps reculés, où les connaissances scientifiques étaient très bornées ou nulles ; elles ont érigé en croyances des notions erronées, que le temps seul pouvait rectifier. Malheureusement toutes se sont fondées sur le principe de l'immuabilité, et comme presque toutes ont confondu, dans un même code, la loi civile et la loi religieuse, il en est résulté qu'à un moment donné, l'esprit humain ayant marché, tandis que les religions sont restées stationnaires, celles-ci ne se sont plus trouvées à la hauteur des idées nouvelles. Elles tombent alors par la force des choses, comme tombent les lois, les mœurs sociales, les systèmes politiques qui ne peuvent répondre aux besoins nouveaux. Mais comme les croyances religieuses sont instinctives chez l'homme, et constituent, pour le cœur et l'esprit, un besoin aussi impérieux que la législation civile pour l'ordre social, elles ne s'anéantissent pas ; elles se transforment.

La transition ne s'opère jamais d'une manière brusque, mais par le mélange temporaire des idées anciennes et des idées nouvelles ; c'est d'abord une foi mixte qui participe des unes et des autres ; peu à peu la vieille croyance s'éteint, la nouvelle grandit, jusqu'à ce que la substitution soit complète. Parfois la transformation n'est que partielle ; ce sont alors des sectes qui se séparent de la religion mère en modifiant quelques points de détail. C'est ainsi que le Christianisme a succédé au paganisme, que l'Islamisme a succédé au fétichisme arabe, que le Protestantisme, la religion grecque, se sont séparés du Catholicisme. Partout on voit les peuples ne quitter une croyance que pour en prendre une appropriée à leur état d'avancement moral et intellectuel ; mais nulle part il n'y a solution de continuité.

De nos jours on voit, il est vrai, l'incrédulité absolue érigée en doctrine et professée par quelques sectes philosophiques ; mais ses représentants, qui constituent une infime minorité dans la population intelligente, ont le tort de se croire tout un peuple, toute une époque, et parce qu'ils ne veulent plus de religion, s'imaginent que leur opinion personnelle est la clôture des temps religieux, tandis qu'elle n'est qu'une transition partielle à un autre ordre d'idées.

L'abbé Lacordaire et les tables tournantes.

Extrait d'une lettre de l'abbé Lacordaire à madame Swetchine, datée de Flavigny, 29 juin 1853, tirée de sa correspondance publiée en 1865.

« Avez-vous vu tourner et entendu parler des tables ? – J'ai dédaigné de les voir tourner, comme une chose trop simple, mais j'en ai entendu et *fait parler*. Elles m'ont dit des choses assez remarqua-

bles sur le passé et sur le présent. Quelque extraordinaire que cela soit, c'est pour un chrétien qui croit aux *Esprits*, un phénomène très vulgaire et très pauvre. De tous temps il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour *communiquer avec les Esprits* ; seulement autrefois, on faisait mystère de ces procédés, comme on faisait mystère de la chimie ; la justice, par des exécutions terribles, refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la liberté des cultes et à la publicité universelle, ce qui était un secret est devenu une formule populaire. Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : *le monde des corps et le monde des Esprits*.

« Il est probable que ce développement parallèle ira croissant jusqu'à la fin du monde, ce qui amènera un jour le règne de l'antéchrist, où l'on verra, de part et d'autre, pour le bien et le mal, l'emploi d'armes surnaturelles, et des prodiges effrayants. Je n'en conclus pas que l'Antéchrist soit proche, parce que les opérations dont nous sommes témoins n'ont rien, sauf la publicité, de plus extraordinaire que ce qui se voyait autrefois. Les pauvres incrédules doivent être assez inquiets de leur raison ; mais ils ont la ressource de tout croire pour échapper à la vraie foi, et ils n'y manqueront pas. O profondeur des jugements de Dieu ! »

L'abbé Lacordaire écrivait ceci en 1 853, c'est-à-dire presque au début des manifestations, à une époque où ces phénomènes étaient bien plus un objet de curiosité qu'un sujet de méditations sérieuses. Bien qu'alors ils ne fussent constitués ni en science ni en corps de doctrine, il en avait entrevu la portée, et loin de les considérer comme une chose éphémère, il en prévoyait le développement dans l'avenir. Son opinion sur l'existence et la manifestation des Esprits est catégorique ; or, comme il est généralement tenu par tout le monde pour une des hautes intelligences de ce siècle, il paraît difficile de le ranger parmi les fous après l'avoir applaudi comme homme de grand sens et de progrès. On peut donc avoir le sens commun et croire aux Esprits.

Les tables parlantes sont, dit-il, « un phénomène très vulgaire et très pauvre ; » bien pauvre en effet quant au moyen de communiquer avec les Esprits, car si l'on n'en eût pas eu d'autres, le Spiritisme ne serait guère avancé ; alors on connaissait à peine les médiums écrivains, et l'on ne soupçonnait pas ce qui allait sortir de ce moyen en

apparence si puéril. Quant au règne de l'Antéchrist, Lacordaire ne paraît pas s'en effrayer beaucoup, car il ne le voit pas venir de sitôt. Pour lui ces manifestations sont *providentielles* ; elles doivent *troubler et confondre les incrédules* ; il y admire la profondeur des jugements de Dieu ; elles ne sont donc pas l'œuvre du diable qui doit pousser à renier Dieu et non à reconnaître sa puissance.

L'extrait ci-dessus de la correspondance de Lacordaire à été lu à la Société de Paris, dans la séance du 18 janvier ; dans cette même séance, M. Morin, un de ses médiums écrivains habitués, s'endormit spontanément sous l'action magnétique des Esprits ; c'était la troisième fois que ce phénomène se produisait chez lui, car habituellement il ne s'endort que par la magnétisation ordinaire. Dans son sommeil il parla sur différents sujets, et de plusieurs Esprits présents dont il nous transmit la pensée. Il dit entre autres choses ce qui suit :

« Un Esprit que vous connaissez tous, et que je reconnais aussi ; un Esprit de grande réputation terrestre, élevé dans l'échelle intellectuelle des mondes est ici. Spirite avant le Spiritisme, je l'ai vu enseignant la doctrine, non plus comme incarné, mais comme Esprit. Je l'ai vu prêchant avec la même éloquence, avec le même sentiment de conviction intime que de son vivant, ce qu'il n'eût certainement pas osé prêcher en chaire ouvertement, mais ce à quoi conduisaient ses enseignements. Je l'ai vu prêcher la doctrine aux siens, à sa famille, à tous ses amis. Je l'ai vu s'emporter, bien qu'à l'état spirituel, lorsqu'il rencontrait un cerveau réfractaire, ou une résistance obstinée aux inspirations qu'il soufflait ; toujours vif et pétulant, voulant faire pénétrer la conviction dans les intelligences, comme on fait pénétrer dans le roc vif le ciseau pousser par un vigoureux coup de marteau. Mais cela n'entre pas si vite ; cependant son éloquence en a converti plus d'un. Cet Esprit c'est celui de l'abbé Lacordaire.

« Il demande une chose, non par Esprit d'orgueil, non par un intérêt personnel quelconque, mais dans l'intérêt de tous pour le bien de la doctrine : l'insertion dans la Revue, de ce qu'il a écrit il y a treize ans. Si je demande cette insertion, dit-il, c'est pour deux motifs ; le premier c'est que vous montrerez au monde que, comme vous le dites, on peut ne pas être un sot et croire aux Esprits. Le second, c'est que la publication de cette première citation fera découvrir dans mes écrits d'autres passages qui vous seront signalés, comme étant d'accord avec les principes du Spiritisme. »

Réfutation de l'intervention du démon.

Par Mgr Freyssinous, évêque d'Hermopolis.

En réponse à l'opinion qui attribue à une ruse du démon les transformations morales opérées par l'enseignement des Esprits, nous avons maintes fois dit que le diable serait bien peu habile si, pour arriver à perdre l'homme, il commençait par le tirer du bourbier de l'incrédulité et le ramener à Dieu ; que ce serait la conduite d'un sot et d'un niais. A cela on objecte que c'est précisément là le chef-d'œuvre de la malice de cet ennemi de Dieu et des hommes. Nous avouons ne pas comprendre la malice.

Un de nos correspondants nous adresse, à l'appui de notre raisonnement, les paroles ci-après de Mgr de Freyssinous, évêque d'Hermopolis, tirées de ses *Conférences sur la religion*, tome II, page 341 ; Paris, 1825.

« Si Jésus-Christ avait opéré ses miracles par la vertu du démon, le démon aurait donc travaillé à détruire son empire, et il aurait employé sa puissance contre lui-même. Certes, un démon qui chercherait à détruire le règne du vice pour établir celui de la vertu, serait un étrange démon. Voilà pourquoi Jésus, pour repousser l'absurde accusation des Juifs, leur disait : « Si j'opère des prodiges au nom du démon, le démon est donc divisé avec lui-même ; il cherche donc à se détruire, » *réponse qui ne souffre pas de réplique*. »

Merci à notre correspondant d'avoir bien voulu nous signaler cet important passage dont nos lecteurs feront leur profit à l'occasion. Merci aussi à tous ceux qui nous transmettent ce qu'ils trouvent, dans leurs lectures, d'intéressant pour la doctrine. Rien n'est perdu.

Tous les ecclésiastiques, comme on le voit, sont loin de professer, sur la doctrine démoniaque, des opinions aussi absolues que certains membres du clergé ; Mgr d'Hermopolis est, en ces matières, une autorité dont ils ne sauraient récuser la valeur. Ses arguments sont précisément les mêmes qu'opposent les Spirites à ceux qui attribuent au démon les bons conseils qu'ils reçoivent des Esprits. Que font, en effet, les Esprits, si ce n'est détruire le règne du vice pour établir celui de la vertu ? de ramener à Dieu ceux qui le méconnaissent et le renient ? Si telle est l'œuvre du démon, il agirait comme un voleur de profession qui restituerait ce qu'il a volé, et engagerait les autres voleurs à devenir d'honnêtes gens. Alors il faudrait le féliciter de sa transformation. Soutenir la coopération *volontaire* de l'Esprit du mal pour produire le bien, c'est non seulement un non-sens, mais c'est renier la plus haute autorité chrétienne : celle du Christ.

Que les Pharisiens du temps de Jésus aient cru cela de bonne foi, on pourrait le concevoir, parce qu'alors on n'était pas plus éclairé

sur la nature de Satan que sur celle de Dieu, et qu'il entrait dans la théogonie des Juifs d'en faire deux puissances rivales. Mais aujourd'hui une telle doctrine est aussi inadmissible que celle qui attribuait à Satan certaines inventions industrielles, comme l'imprimerie, par exemple ; ceux mêmes qui la défendent sont peut-être les derniers à y croire ; déjà elle tombe dans le ridicule et n'effraye personne, et avant qu'il soit longtemps on n'osera plus l'invoquer sérieusement.

La doctrine spirite n'admet pas de puissance rivale à celle de Dieu, et encore moins pourrait-elle admettre qu'un être déchu, précipité par Dieu dans l'abîme, pût avoir recouvré assez de pouvoir pour contrebalancer ses desseins, ce qui ôterait à Dieu sa toute-puissance. Selon cette doctrine, Satan est la *personnification allégorique* du mal, comme chez les Païens Saturne était la personnification du temps, Mars celle de la guerre, Vénus de la beauté.

Les Esprits qui se manifestent sont les âmes des hommes, et dans le nombre il y en a, comme parmi les hommes, de bons et de pervers, d'avancés et d'arriérés ; les bons disent de bonnes choses, donnent de bons conseils ; les pervers en disent de mauvaises, inspirent de mauvaises pensées, et font le mal comme ils le faisaient sur la terre ; en voyant la méchanceté, la fourberie, l'ingratitude, la perversité de certains hommes, on reconnaît qu'ils ne valent pas mieux que les plus mauvais Esprits ; mais incarnés ou désincarnés, ces mauvais Esprits arriveront un jour à s'améliorer lorsqu'ils auront été touchés par le repentir.

Comparez l'une et l'autre doctrine, et voyez celle qui est la plus rationnelle, la plus respectueuse envers la divinité.

VARIÉTÉS

Eugénie Colombe. Précocité phénoménale.

Plusieurs journaux ont reproduit le fait suivant :

« La *Sentinelle*, de Toulon, parle d'un jeune phénomène qu'on admire en ce moment dans cette ville.

« C'est une petite fille âgée de deux ans et onze mois, nommée Eugénie Colombe.

« Cette enfant sait déjà parfaitement lire et écrire, elle est de plus en état de soutenir le plus sérieux examen sur les principes de la religion chrétienne, sur la grammaire française, la géographie, l'histoire de France et les quatre règles de l'arithmétique.

« Elle connaît la rose des vents et soutient parfaitement une discussion scientifique sur tous ces sujets.

« Cette étonnante petite fille a commencé à parler très distinctement à l'âge de quatre mois.

« Présentée dans les salons de la préfecture maritime, Eugénie Colombe, douée d'une figure charmante, a obtenu un succès d'enthousiasme. »

Cet article nous avait paru, ainsi qu'à beaucoup d'autres personnes, empreint d'une telle exagération, que nous n'y avions attaché aucune importance. Néanmoins, pour savoir positivement à quoi nous en tenir, nous avons prié un de nos correspondants, officier de marine à Toulon, de vouloir bien s'enquérir du fait. Voici ce qu'il nous a répondu :

« Pour m'assurer de la vérité, je me suis rendu chez les parents de la petite fille signalée par la *Sentinelle Toulonnaise* du 19 novembre ; j'ai vu cette charmante enfant dont le développement physique est en rapport avec son âge ; elle n'a que trois ans. Sa mère est institutrice ; c'est elle qui dirige son instruction. Elle l'a interrogée en ma présence sur le catéchisme, l'histoire sainte depuis la création du monde jusqu'au déluge, les huit premiers rois de France et différentes circonstances relatives à leur règne et à celui de Napoléon Ier. Pour la géographie, l'enfant a nommé les cinq parties du monde, les capitales des contrées qu'elles renferment, plusieurs chefs-lieux des départements de la France. Elle a aussi parfaitement répondu sur les premières notions de la grammaire française et le système métrique. Cette enfant a fait toutes ces réponses sans la moindre hésitation, tout en s'amusant avec les joujoux qu'elle tenait dans ses mains. Sa mère m'a dit qu'elle sait lire depuis l'âge de deux ans et demi, et m'a assuré qu'elle peut répondre de la même manière à plus de cinq cents questions. »

Le fait dégagé de l'exagération du récit des journaux, et réduit aux proportions ci-dessus, n'en est pas moins remarquable et important dans ses conséquences. Il appelle forcément l'attention sur les faits analogues de précocité intellectuelle et les connaissances innées. Involontairement on cherche à se les expliquer, et avec les idées de pluralité d'existences qui circulent, on arrive à n'en trouver de solution rationnelle que dans une existence antérieure. Il faut ranger ces phénomènes au nombre de ceux qui sont annoncés comme devant, par leur multiplicité, confirmer les croyances spirites, et contribuer à leur développement.

Dans le cas dont il s'agit, la mémoire paraît certainement jouer un rôle important. La mère de cette enfant étant institutrice, la petite fille se trouvait sans doute habituellement dans la classe, et aura retenu les leçons faites aux élèves par sa mère, tandis qu'on voit certains enfants posséder, par intuition, des connaissances en quelque sorte natives, et en dehors de tout enseignement. Mais pourquoi, chez elle plutôt que chez d'autres, cette facilité exceptionnelle à s'as-

similer ce qu'elle entendait, et qu'on ne songeait probablement pas à lui apprendre ? C'est que ce qu'elle entendait ne faisait que réveiller en elle le souvenir de ce qu'elle avait su. La précocité de certains enfants pour les langues, la musique, les mathématiques, etc., toutes les idées innées, en un mot, ne sont également que des souvenirs ; ils se souviennent de ce qu'ils ont su, comme on voit certaines personnes se souvenir, plus ou moins vaguement, de ce qu'elles ont fait, ou de ce qui leur est arrivé. Nous connaissons un petit garçon de cinq ans qui, étant à table, où rien dans la conversation n'avait pu provoquer une idée sur ce sujet, se mit à dire : « Moi, j'ai été marié, je m'en souviens bien ; j'avais une femme, petite, jeune et jolie, et j'ai eu plusieurs enfants. » On n'a certainement aucun moyen de contrôler son assertion, mais on se demande d'où a pu lui venir une pareille idée, alors qu'aucune circonstance n'avait pu la provoquer.

En faut-il conclure que les enfants qui n'apprennent qu'à force de travail ont été ignorants ou stupides dans leur précédente existence ? Non assurément ; la faculté de se souvenir est une aptitude inhérente à l'état psychologique, c'est-à-dire au plus facile dégagement de l'âme chez certains individus que chez d'autres, une sorte de vue spirituelle rétrospective qui leur rappelle le passé, tandis que pour ceux qui ne la possèdent pas, ce passé ne laisse aucune trace *apparente*. Le passé est comme un rêve dont on se souvient plus ou moins exactement, ou dont on a totalement perdu le souvenir. (Voir *Revue spirite* de juillet 1860, page 205 ; *id*. de novembre 1864, page 328.)

Au moment de mettre sous presse, nous recevons d'un de nos correspondants d'Algérie, qui, à son passage à Toulon, a vu la jeune Eugénie Colombe, une lettre contenant le récit suivant qui confirme le précédent, et y ajoute des détails qui ne sont pas sans intérêt :

« Cette enfant, d'une beauté remarquable, est d'une vivacité extrême, mais d'une douceur angélique. Placée sur les genoux de sa mère, elle a répondu à plus de cinquante questions sur l'Évangile. Interrogée sur la géographie, elle m'a désigné toutes les capitales d'Europe et des divers états de l'Amérique ; tous les chefs-lieux des départements français et de l'Algérie ; elle m'a expliqué le système décimal, le système métrique. En grammaire, les verbes, les participes et les adjectifs. Elle connaît, ou du moins définit les quatre premières règles. Elle a écrit sous ma dictée, mais avec une rapidité telle que je suis porté à croire qu'elle écrit médianimiquement. A la cinquième ligne elle a posé sa plume ; elle m'a regardé fixement avec ses grands yeux bleus, en me disant brusquement : « Monsieur, c'est

assez ; » puis elle est descendue de son siège et a couru à ses joujoux.

« Cette enfant est certainement un Esprit très avancé, car on voit qu'elle répond et cite sans le moindre effort de mémoire. Sa mère m'a dit que depuis l'âge de 12 à 15 mois elle rêve la nuit et paraît faire la conservation, mais dans un langage qui ne permet pas de la comprendre. Elle est charitable par instinct ; elle attire toujours l'attention de sa mère lorsqu'elle aperçoit un pauvre ; elle ne peut souffrir que l'on frappe ni chiens, ni chats, ni aucun animal. Son père est un ouvrier de l'arsenal maritime. »

Des Spirites éclairés, comme nos deux correspondants, pouvaient seuls apprécier le phénomène psychologique que présente cette jeune enfant, et en sonder la cause ; car, de même que pour juger un mécanisme, il faut un mécanicien, pour juger les faits spirites, il faut être Spirite ; or, qui charge-t-on en général de la constatation et de l'explication des phénomènes de ce genre ? Précisément des personnes qui ne les ont pas étudiés, et qui niant la cause première n'en peuvent admettre les conséquences.

Tom l'aveugle, musicien naturel.

On lit dans le *Spiritual Magazine* de Londres :

« La célébrité de *Tom l'Aveugle* qui, depuis peu, a fait son apparition à Londres, s'était déjà répandue ici, et il y a quelques années, un article dans le journal *All the year round*, avait décrit ses remarquables facultés et la sensation qu'elles avaient produites en Amérique. La manière dont ces facultés se sont développées chez ce nègre, esclave et aveugle, ignorant et totalement illettré ; comment, tout enfant, surpris un jour par les sons de la musique dans la maison de son maître, il courut sans cérémonie prendre sa place au piano, reproduisant note par note ce qui venait d'être joué, riant et faisant des contorsions de joie en voyant le nouveau monde de jouissances qu'il venait de découvrir, tout cela a été si fréquemment raconté, que je crois inutile de le mentionner de nouveau ; mais un fait significatif et intéressant m'a été raconté par un ami qui fut le premier témoin et appréciateur de la faculté de Tom. Un jour une œuvre de Haendel lui fut jouée. Immédiatement Tom la rejoua correctement, et quand il eut terminé, il se frotta les mains avec une expression de joie indéfinissable en s'écriant : « Je le vois, c'est un vieillard avec une grande perruque ; il a joué d'abord et moi après. » Il est incontestable que Tom avait vu Haendel, et l'avait entendu jouer.

« Tom s'est produit plusieurs fois en public, et la manière dont il exécute les morceaux les plus difficiles ferait presque douter de son infirmité. Il répète sans faute sur le piano, et nécessairement de mémoire, tout ce qu'on lui joue, soit des sonates classiques anciennes, soit des fantaisies modernes ; or, nous voudrions bien voir celui qui pourrait apprendre de cette manière les variations de Thalberg les yeux fermés comme il l'a fait.

« Ce fait surprenant d'un aveugle, ignorant, dépourvu de toute instruction, montrant un talent que d'autres sont incapables d'acquérir avec tous les avantages de l'étude, sera probablement expliqué par un grand nombre d'après la manière ordinaire d'envisager ces choses, en disant : c'est un génie et une organisation exceptionnelle ; mais ce n'est que le Spiritisme qui puisse donner la clef de ce phénomène d'une manière compréhensible et rationnelle. »

Les réflexions que nous avons faites à propos de la petite fille de Toulon, s'appliquent naturellement à Tom l'aveugle. Tom a dû être un grand musicien auquel il suffit d'entendre pour être sur la voie de ce qu'il a su. Ce qui rend le phénomène plus extraordinaire, c'est qu'il se présente chez un nègre, esclave et aveugle, triple cause qui s'opposait à la culture de ses aptitudes natives, et malgré laquelle elles se sont manifestées à la première occasion favorable, comme une graine germe aux rayons du soleil. Or, comme la race nègre en général, et surtout à l'état d'esclavage, ne brille pas par la culture des arts, il en faut conclure que l'Esprit de Tom n'appartient pas à cette race ; mais qu'il s'y sera incarné soit comme expiation, soit comme moyen providentiel de réhabilitation de cette race dans l'opinion, en montrant ce dont elle est capable.

On a beaucoup dit et beaucoup écrit contre l'esclavage et le préjugé de la couleur ; tout ce qu'on a dit est juste et moral ; mais ce n'était qu'une thèse philosophique. La loi de la pluralité des existences et de la réincarnation vient y ajouter l'irréfutable sanction d'une loi de la nature qui consacre la fraternité de tous les hommes. Tom l'esclave, né et acclamé en Amérique, est une protestation vivante contre les préjugés qui règnent encore dans ce pays. (Voir la *Revue* d'avril 1862, page 97 : Perfectibilité de la race nègre. Phrénologie spiritualiste.)

Suicide des animaux

« Le *Morning-Post* racontait, il y a quelques jours, l'histoire étrange d'un chien qui se serait suicidé. L'animal appartenait à un M. Home,

de Frinsbury, près de Rochester. Il paraît que certaines circonstances l'avaient fait soupçonner d'être atteint d'hydrophobie, et que par suite on l'évitait et on le tenait éloigné de la maison autant que possible. Il semblait éprouver beaucoup d'ennui d'être traité de la sorte, et pendant quelques jours on remarqua qu'il était d'humeur sombre et chagrine, mais sans montrer encore aucun symptôme de rage. Jeudi on le vit quitter sa niche et se diriger vers la résidence d'un ami intime de son maître à Upnor, où on refusa de l'accueillir, ce qui lui arracha un cri lamentable.

« Après avoir attendu quelque temps devant la maison sans obtenir d'être admis à l'intérieur, il se décida à partir, et on le vit aller du côté de la rivière qui passe près de là, descendre sur la berge d'un pas délibéré, puis, après s'être retourné et avoir poussé une sorte de hurlement d'adieu, entrer dans la rivière, plonger sa tête sous l'eau, et, au bout d'une minute ou deux, reparaître sans vie à la surface.

« Cet acte de suicide extraordinaire a eu, dit-on, pour témoins un grand nombre de personnes. Le genre de mort prouve clairement que l'animal n'était point hydrophobe.

« Ce fait paraît bien extraordinaire ; il rencontrera sans doute des incrédules. Néanmoins, dit le *Droit*, il n'est pas sans précédent.

« L'histoire nous a conservé le souvenir de chiens fidèles qui se sont voué à une mort volontaire pour ne pas survivre à leurs maîtres. Montaigne en cite deux exemples empruntés à l'antiquité : « Hyrcanus, le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger, et le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course et se iecta dans le feu, où il feut bruslé ; comme feit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort ; et quand on l'emporta, il se laissa enlever quand et luy, et finalement se lança dans le buchier où bruslait le corps de son maistre. » (*Essais*, liv. II, chap. XII.) Nous avons nous-même enregistré, il y a quelques années, la fin tragique d'un chien qui, ayant encouru la disgrâce de son maître, et ne pouvant s'en consoler, s'était précipité du haut d'une passerelle dans le canal Saint-Martin. Le récit très circonstancié que nous fîmes alors de cet événement n'a jamais été contredit et n'a donné lieu à aucune réclamation des parties intéressées. »

(*Petit Journal*, 15 mai 1866.)

Le suicide n'est pas sans exemple chez les animaux. Le chien, comme il est dit ci-dessus, qui se laisse mourir d'inanition par chagrin d'avoir perdu son maître, accomplit un véritable suicide.

Le scorpion, entouré d'un cercle de charbons ardents, voyant qu'il n'en peut sortir, se tue lui-même. C'est une analogie de plus à constater entre l'esprit de l'homme et celui des animaux.

La mort volontaire chez un animal prouve qu'il a la conscience de son existence et de son individualité ; il comprend ce que c'est que la vie et la mort, puisqu'il choisit librement entre l'une et l'autre ; il n'est donc pas aussi machine, et n'obéit pas aussi exclusivement à un instinct aveugle qu'on le suppose. L'instinct pousse à la recherche des moyens de conservation, et non de sa propre destruction.

Poésies Spirites.

(Société de Paris, 20 juillet 1866, méd. M. Vavasseur.)

Souvenir.

Deux enfants, la sœur et le frère,
Rentraient ensemble à la chaumière
Un soir d'été. Déjà la nuit,
A pas lents, s'avançait sans bruit,
Derrière eux, blanche et vaporeuse
Comme une ombre mystérieuse.
L'oiseau dormait au fond des bois,
Et la bise glissait sans voix ;
Tout rêvait dans un doux mystère.
La sœur dit tout bas à son frère :
Frère, j'ai peur ; n'entends-tu pas
Une cloche pleurer là-bas ?
C'est le lugubre et triste glas
D'un trépassé. – Ne tremble pas,
Sœur, dit le frère, c'est une âme
Qui fuit la terre et qui réclame
Une prière, pour payer
Sa place à l'éternel foyer.
Allons, sœur, prier à l'Église
Sur la dalle poudreuse et grise
Où l'on nous vit, un jour de deuil,
Tous deux derrière un long cercueil
Où dormait notre pauvre mère.
Allons prier pour les morts, sœur ;
Cela nous portera bonheur.
Allons, allons ! – Et sœur et frère,
Une larme sous la paupière,
Tous deux se tenant par la main,
Prirent l'étroit et vert chemin
Qui menait à la vieille église.
Une seconde fois la bise
Leur apporta le triste adieu
Du trépassé cherchant son Dieu,
Et la cloche cessa sa plainte ;
Et muets et tremblants de crainte

Nos deux enfants silencieux
Marchaient en regardant les cieux.
Arrivés au seuil de l'église
Ils virent une femme assise
A l'ombre du triste pilier
Qui portait le grand bénitier.
Les pieds nus, la face voilée,
Pâle, folle et échevelée.
Elle s'écriait : O mon Dieu !
O vous qu'on adore en tout lieu,
En tout temps, partout sur la terre
Comme au ciel, une pauvre mère
Tremblante, aux pieds de vos autels,
Levant vos desseins éternels,
Ose à peine, en votre présence,
Se plaindre et conter sa souffrance.
Seigneur ! Je n'avais qu'un enfant,
Un seul ; il était rose et blanc
Comme un blanc rayon qui colore
Un frais matin à son aurore.
Le miroir de ses grands yeux bleus
Reflétait l'azur de vos cieux,
Et sur sa bouche un doux sourire
Semblait se poser et me dire :
Ne pleure plus à ton foyer ;
C'est Dieu qui vient de m'envoyer.
Vois, l'orage est dissipé, mère ;
Le ciel est sans nuage ; espère !
Et j'espérais. Mais, pauvre enfant,
Tu te trompais en me trompant.
Quand le vent souffle sur la plage
Il détruit tout sur son passage,
Ne laissant que quelques roseaux
Pour pleurer aux bords de leurs eaux.
Et quand la mort frappe à la porte
D'un foyer, elle entre et emporte
Tout ! tout !… Ne laissant à son seuil
Qu'un drap noir pour cacher son deuil.
Je savais pourtant qu'un beau rêve,
S'il commence un matin, s'achève
Un soir ici-bas ; que la nuit,
Jalouse du soleil qui luit,
Et qui fait pâlir sa triste ombre
Étend bientôt un voile sombre
Pour obscurcir ses mille feux
Et le voiler à tous les yeux.
Oui, je le savais; mais la mère
Ignore tout ; quand elle espère,
La pauvre mère croit à tout ;
Pour un fils, au bonheur surtout.
J'avais souffert toute ma vie,
Ne pouvais-je pas sans folie

Espérer un jour de bonheur ?
Il en fut autrement ! Seigneur
Que votre volonté soit faite !
Seule, dans cette humble retraite,
Où j'ai vu mourir un époux,
Où, pâle et tremblante, à genoux,
J'ai reçu les adieux d'un père,
Où vous enlevez à la mère
Son dernier espoir, son enfant.
Devant son bourreau triomphant,
La mort qui contemple sa proie
Avec un sourire de joie,
Seigneur ! je demande à la main
Qui frappe tous les miens, demain
De ne point épargner la mère
Demandant son fils à la terre.
La cloche une dernière fois,
A ces mots, fit parler sa voix.
L'âme de l'enfant sur la terre
Revenait consoler la mère
En lui disant : Je suis aux cieux !
Quand sœur et frère soucieux
Sortirent de la vieille église,
La femme était encore assise.

JEAN.

Dissertations spirites

Les trois causes principales des maladies.

(Paris, 25 octobre 1866. – Médium, M. Desliens).

Qu'est-ce que l'homme ?… Un composé de trois principes essentiels : l'Esprit, le périsprit et le corps. L'absence de l'un quelconque de ces trois principes entraînerait nécessairement l'anéantissement de l'être à l'état humain. Si le corps n'est plus, il y a l'Esprit et non plus l'homme ; si le périsprit manque ou ne peut fonctionner, l'immatériel ne pouvant agir directement sur la matière et se trouvant ainsi dans l'impossibilité de se manifester, il pourra y avoir quelque chose dans le genre du crétin ou de l'idiot, mais il n'y aura jamais un être intelligent. Enfin, si l'Esprit manque, on aura un fœtus vivant de la vie animale et non un Esprit incarné. Si donc nous avons trois principes en présence, ces trois principes doivent réagir l'un sur l'autre, et il s'ensuivra la santé ou la maladie, selon qu'il y aura entre eux harmonie parfaite ou désaccord partiel.

Si la maladie ou le désordre organique, comme on voudra l'appeler, procède du corps, les médicaments matériels sagement employés suffiront à rétablir l'harmonie générale.

Si le trouble vient du périsprit, si c'est une modification du principe fluidique qui le compose, qui se trouve altéré, il faudra une médication en rapport avec la nature de l'organe troublé pour que les fonctions puissent reprendre leur état normal. Si la maladie procède de l'Esprit, on ne saurait employer pour la combattre autre chose qu'une médication spirituelle. Si enfin, comme c'est le cas le plus général, et on peut même dire celui qui se présente exclusivement, si la maladie procède du corps, du périsprit et de l'Esprit, il faudra que la médication combatte à la fois toutes les causes du désordre par des moyens divers pour obtenir la guérison. Or que font généralement les médecins ? Ils soignent le corps, ils le guérissent ; mais guérissent-ils la maladie ? Non. Pourquoi ? Parce que le périsprit étant un principe supérieur à la matière proprement dite, pourra devenir cause par rapport à celle-ci ; et s'il est entravé, les organes matériels qui se trouvent en rapport avec lui seront également frappés dans leur vitalité. En soignant le corps, vous détruisez l'effet ; mais la cause résidant dans le périsprit, la maladie reviendra de nouveau lorsque les soins cesseront, jusqu'à ce qu'on se soit aperçu qu'il faut porter ailleurs son attention, en soignant fluidiquement le principe fluidique morbide.

Si enfin la maladie procède du *mens*, de l'Esprit, le périsprit et le corps, placés sous sa dépendance, seront entravés dans leurs fonctions, et ce n'est ni en soignant l'un ni en soignant l'autre qu'on fera disparaître la cause.

Ce n'est donc pas en mettant la camisole de force à un fou, ou en lui donnant des pilules ou des douches, qu'on parviendra à le remettre dans son état normal ; on apaisera seulement ses sens révoltés ; on calmera ses accès, mais on ne détruira le germe qu'en le combattant par ses semblables, en faisant de l'homéopathie spirituellement et fluidiquement, comme on en fait matériellement, en donnant au malade, par la prière, une dose infinitésimale de patience, de calme, de résignation, suivant les cas, comme on lui donne une dose infinitésimale de brucine, de digitale ou d'aconit.

Pour détruire une cause morbide, il faut la combattre sur terrain.

Docteur MOREL LAVALLÉE.

La Clarté.

(Société de Paris, 5 janvier 1866. – Médium, M. Leymarie.)

M'accorderez-vous bien l'hospitalité pour votre première séance de 1866 ? Je désire, avec l'accolade fraternelle, vous présenter des vœux amis ; puissiez-vous avoir beaucoup de satisfactions morales, beaucoup de volonté et de charité persévérante.

Dans ce siècle de lumière, ce qui manque le plus, c'est la clarté ! Les demi-savants, les Croquemitaines de la presse, ont vaillamment fait le travail de l'araignée pour obscurcir, à l'aide d'un tissu soi-disant libéral, tout ce qui est clair, tout ce qui éclaire.

Chers Spirites, avez-vous trouvé dans toutes les couches sociales cette force de raisonnement qui est la marque intelligente des êtres arrivés ? N'avez-vous pas, au contraire, la certitude que la grande majorité de vos frères croupit dans une ignorance malsaine ? Partout les hérésies et les mauvaises actions ! Les bonnes intentions, viciées en leur principe, tombent une à une, semblables à ces beaux fruits dont un ver ronge le cœur et que le vent jette à terre. La clarté, dans les arguments, dans le savoir, aurait-elle fait par hasard élection de domicile dans les académies, chez les philosophes, les journalistes ou les pamphlétaires ?… On pourrait en douter, ce me semble, en les voyant, à l'instar de Diogène, la lanterne à la main, chercher une vérité en plein soleil.

Lumière, clarté, vous êtes l'essence de tout mouvement intelligent ! Bientôt vous inonderez de vos rayons bienfaisants les recoins les plus obscurs de cette pauvre humanité ; c'est vous qui sortirez de la fange tant de terriens ahuris, abrutis, esprits malheureux qui doivent être lavés par l'instruction, par la liberté, surtout par la conscience de leur valeur spirituelle. La lumière chassera les larmes, les peines, les sombres désespoirs, la négation des choses divines, toutes les mauvaises volontés ! En assiégeant le matérialisme, elle le forcera à ne plus s'abriter derrière ce rempart factice, vermoulu, d'où il décoche maladroitement ses traits sur tout ce qui n'est pas son œuvre.

Mais les masques seront arrachés et nous saurons alors si les jouissances, la fortune et le sensualisme, sont bien les emblèmes de la vie et de la liberté. La clarté est utile en tout et à tous ; à l'embryon comme à l'homme, il faut la lumière ! sans elle *tout marche à tâtons, et l'âme, à tâtons, cherche l'âme*.

Qu'une nuit éternelle se fasse ! aussitôt les couleurs harmonieuses disparaîtront de votre globe, les fleurs s'étioleront, les grands arbres seront détruits ; les insectes, la nature entière ne donneront plus ces mille bruits, l'éternelle chanson à Dieu ! les ruisseaux baigneront des rives désolées ; le froid aura tout momifié, la vie aura disparu !…

Il en est de même pour l'Esprit. Si vous faites la nuit autour de lui, il en sera malade ; le froid pétrifiera ses tendances divines ; l'homme, comme au moyen âge, s'engourdira, semblable en son âme aux solitudes sauvages et désolées des contrées boréales !

C'est pour cela, Spirites, que vous vous devez à toutes les clartés. Mais avant de conseiller et enseigner, commencez d'abord par éclairer les moindres replis de votre âme. Lorsque, assez épurés pour ne

rien craindre, vous pourrez élever la voix, le regard, le geste, vous ferez une guerre implacable à l'ombre, à la tristesse, à l'absence de vie ; vous apprendrez les grandes lois spirites aux frères qui ne savent rien du rôle que Dieu leur assigne.

1866, puisses-tu, pour les années à venir, être cette étoile lumineuse qui conduisait les rois mages vers la crèche d'un humble enfant du peuple ; ils venaient rendre hommage à l'incarnation qui devait représenter dans le sens le plus large l'esprit de vérité, cette lumière bienfaisante qui a transformé l'humanité. Par cet enfant, tout a été compris ! C'est bien lui qui éternise la grâce et la simplicité, la charité, la bienveillance, l'amour et la liberté.

Le Spiritisme, étoile lumineuse aussi, doit, comme celle qui a déchiré, il y a dix-huit siècles, le voile sombre des siècles de fer, conduire les terriens à la conquête des vérités promises. Saura-t-il bien se dégager des orages que nous promettent les évolutions humaines et les résistances désespérées de la science aux abois ? C'est ce que vous tous, mes amis, et nous vos frères de l'erraticité, sommes appelés à mieux accuser, en inondant cette année des clartés acquises.

Travailler dans ce but, c'est être adeptes de l'Enfant de Bethléem, c'est être fils de Dieu, de qui émanent toute lumière et toute clarté.

SONNEZ.

Communication providentielle des Esprits.

(Groupe Delanne. – Paris, 8 janvier 1865. – Médium, madame Br.)

Les temps sont venus où cette parole du prophète doit être accomplie : « Je répandrai, dit le Seigneur, de mon Esprit sur toute chair, et vos enfants prophétiseront, vos vieillards auront des songes. » Le Spiritisme est cette diffusion de l'Esprit divin venant instruire et moraliser tous ces pauvres déshérités de la vie spirituelle qui, ne voyant que la matière, oubliaient que l'homme ne vit pas seulement de pain.

Il faut au corps un organisme matériel au service de l'âme, une nourriture appropriée à sa nature ; mais à l'âme, émanation de l'Esprit Créateur, il faut un aliment spirituel qu'elle ne trouve que dans la contemplation des beautés célestes, résultant de l'harmonie des facultés intelligentes dans leur complet épanouissement.

Tant que l'homme néglige de cultiver son esprit et reste absorbé par la recherche ou la possession des biens matériels, son âme est en quelque sorte stationnaire, et il lui faut un grand nombre d'incarnations avant qu'elle puisse, obéissant insensiblement et comme par force à la loi inévitable du progrès, arriver à ce commencement de vitalité intellectuelle qui la rend la directrice de l'être matériel auquel elle est

unie. C'est pour cela que, malgré les enseignements donnés par le Christ pour faire avancer l'humanité, elle est encore si en arrière, l'égoïsme n'ayant pas voulu s'effacer devant cette loi de charité qui doit changer la face du monde, et en faire un séjour de paix et de bonheur. Mais la bonté de Dieu est infinie, elle surpasse l'indifférence et l'ingratitude de ses enfants ; c'est pourquoi il leur envoie ces messagers divins qui viennent leur rappeler que Dieu ne les a pas créés pour la terre, qu'ils n'y sont que pour un temps, afin que, par le travail, ils développent les qualités déposées en germe dans leur âme, et que, citoyens des cieux, ils ne doivent pas se complaire dans une station inférieure à leur ignorance où leurs fautes seules les retiennent.

Remerciez donc le Seigneur, et saluez avec joie l'avènement du Spiritisme, puisqu'il est l'accomplissement des prophéties, le signe éclatant de la bonté du Père de miséricorde, et pour vous un nouvel appel à ce dégagement de la matière, si désirable, puisque seul il peut vous procurer un véritable bonheur. LOUIS DE FRANCE.

Notices bibliographiques

Mirette

Roman spirite par M. Élie Sauvage, membre de la Société des gens de lettres[2].

L'année 1867 s'est ouverte, pour le Spiritisme, par la publication d'un ouvrage qui inaugure en quelque sorte la voie nouvelle ouverte à la littérature par la doctrine spirite. *Mirette* n'est point un de ces livres où l'idée spirite n'est qu'accessoire, et comme jetée, *pour l'effet*, au hasard de l'imagination, sans que la croyance vienne l'animer et la réchauffer ; c'est cette idée même qui en forme la donnée principale, moins encore pour l'action que pour les conséquences générales qui en découlent.

Dans *Spirite* de Théophile Gautier, le fantastique l'emporte de beaucoup sur le réel et le possible au point de vue de la doctrine. C'est moins un roman spirite que le roman du Spiritisme, et que celui-ci ne peut accepter comme une peinture fidèle des manifestations ; de plus, la donnée philosophique et morale y est à peu près nulle. Cet ouvrage n'en a pas moins été très utile à la vulgarisation de l'idée, par l'autorité du nom de l'auteur qui a su y donner le cachet de son incontestable talent, et par sa publication dans le journal officiel. C'était en outre le premier ouvrage de ce genre d'une importance réelle, où l'idée était prise au sérieux.

Celui de M. Sauvage est conçu sur un tout autre plan ; c'est une

---

[2] 1 vol. in-12. Librairie des Auteurs, 10, rue de la Bourse. Prix 3 fr. Par la poste, pour la France et l'Algérie, 3 fr. 30 c.

peinture de la vie réelle où rien ne s'écarte du possible, et dont le Spiritisme peut tout accepter. C'est un récit simple, naïf, d'un intérêt soutenu, et d'autant plus attachant que tout y est naturel et vraisemblable ; on n'y trouve point de situations romanesques, mais des scènes attendrissantes, des pensées élevées, des caractères tracés d'après nature ; on y voit les sentiments les plus nobles et les plus purs aux prises avec l'égoïsme et la basse méchanceté, la foi luttant contre l'incrédulité. Le style en est clair, concis, sans longueurs ni accessoires inutiles, sans ornements superflus, et sans prétentions à l'effet. L'auteur s'est proposé avant tout de faire un livre moral, et il en a puisé les éléments dans la philosophie spirite et ses conséquences, bien plus que dans le fait des manifestations ; il montre à quelle élévation de pensées conduisent ces croyances. Sur ce point nous résumons notre opinion en disant que : ce livre peut être lu avec fruit par la jeunesse des deux sexes qui y trouvera de beaux modèles, de bons exemples, et d'utiles instructions, sans préjudice du profit et de l'agrément qu'on en peut tirer à tout âge. Nous ajouterons que pour avoir écrit ce livre dans le sens où il est fait, il faut être profondément pénétré des principes de la doctrine.

L'auteur place son action en 1831 ; il ne peut donc *nominalement* parler du Spiritisme, ni des ouvrages Spirites actuels ; aussi a-t-il dû faire remonter son point de départ apparent à Swedenborg ; mais tout y est conforme aux données du Spiritisme moderne qu'il a étudié avec soin.

Voici en deux mots le sujet de l'ouvrage :

Le comte de Rouville, forcé de quitter subitement la France pendant la révolution, avait confié, en partant pour l'exil, une somme importante et ses titres de famille à un homme sur la loyauté duquel il croyait pouvoir compter. Cet homme, abusant de sa confiance, s'approprie cette somme avec laquelle il s'enrichit. Lorsque l'émigré revient, le dépositaire déclare ne pas le connaître et nie le dépôt. M. de Rouville, dénué de toutes ressources par cette infidélité, meurt de désespoir, laissant une petite fille de trois ans, nommée Mirette. L'enfant est recueillie par un ancien serviteur de la famille qui l'élève comme sa fille. Celle-ci avait à peine seize ans quand son père adoptif, très pauvre lui-même, vint à mourir. Lucien, jeune étudiant en droit, à l'âme grande et noble, qui avait assisté le vieillard à ses derniers moments, devient le protecteur de Mirette restée sans appui et sans asile ; il la fait admettre chez sa mère, riche boulangère, au cœur dur et égoïste. Or, il se découvre que Lucien est le fils du spoliateur ; ce dernier, en apprenant plus tard que Mirette est la fille de celui dont il a causé la ruine et la mort, tombe malade et meurt bourrelé de remords dans les convulsions d'une effrayante agonie. De là

des complications, car les deux jeunes gens s'aiment, mais ils finissent néanmoins par se marier.

Les principaux personnages sont : Lucien et Mirette, deux âmes d'élite ; la mère de Lucien, type parfait de l'égoïsme, de la cupidité, de l'étroitesse des idées, en lutte avec l'amour maternel ; le père de Lucien, exacte personnification de la conscience troublée ; une porteuse de pains bassement méchante et jalouse ; un vieux médecin, excellent homme, mais incrédule et railleur ; un étudiant en médecine, son élève, spiritualiste, homme de cœur, et habile magnétiseur ; une somnambule très lucide, et une sœur de charité aux idées larges et élevées, type modèle.

Nous avons entendu faire sur cet ouvrage la critique suivante :

L'action débute, sans préambule, par un de ces faits de manifestations spontanées comme on en voit souvent de nos jours, et qui consistent dans des coups frappés dans la muraille. Ces bruits amènent la rencontre des deux principaux personnages de l'histoire, Lucien et Mirette, qui se déroule ensuite. L'auteur aurait dû, dit-on, donner une explication du phénomène à l'usage des personnes étrangères au Spiritisme, et qui se trouvent avoir un point de départ qu'elles ne comprennent pas. Nous ne partageons pas cette opinion, car il faudrait en dire autant des scènes de visions extatiques et de somnambulisme. L'auteur n'a point voulu, et ne pouvait, à propos d'un roman, faire un traité didactique de Spiritisme. Tous les jours les écrivains appuient leurs conceptions sur des faits scientifiques, historiques ou autres, qu'ils ne peuvent moins faire que de supposer connus de leurs lecteurs, sous peine de transformer leurs ouvrages en encyclopédies ; c'est à ceux qui ne les connaissent pas à en chercher, ou à en demander l'explication. M. Sauvage, plaçant son sujet en 1831, ne pouvait développer des théories qui ne furent connues que vingt ans plus tard. Les Esprits frappeurs ont, d'ailleurs, de ses jours, assez de retentissement, grâce même à la presse hostile, pour que peu de personnes n'en aient entendu parler. Ces faits sont plus vulgaires aujourd'hui que beaucoup d'autres que l'on cite journellement. L'auteur nous semble avoir, au contraire, rehaussé le Spiritisme en posant le fait comme suffisamment acquis pour n'avoir pas besoin d'être expliqué.

Nous ne partageons pas non plus l'avis de ceux qui lui reprochent son cadre un peu familier et vulgaire, le peu de complications des ressorts de l'intrigue, en un mot de n'avoir pas fait une œuvre littéraire plus magistrale, ainsi qu'il en était certainement capable. Selon nous, l'ouvrage est ce qu'il devait être pour atteindre le but proposé ; ce n'est pas un monument que l'auteur a voulu élever, mais une simple et gracieuse maisonnette où le cœur peut se reposer.

Tel qu'il est, il s'adresse à tout le monde : grands et petits, riches et prolétaires, mais surtout à une classe de lecteurs auxquels il eût moins convenu s'il eût revêtu une forme plus académique. Nous pensons que la lecture peut en être très profitable à la classe laborieuse et à ce titre nous voudrions lui voir la popularité de certains écrits dont la lecture est moins saine.

Les deux passages suivants peuvent donner une idée de l'esprit dans lequel est conçu l'ouvrage. Le premier est une scène entre Lucien et Mirette à l'enterrement du père adoptif de celle-ci :

« Mon pauvre père, je ne te verrai donc plus ! dit Mirette en sanglotant.

« Mirette, répondit Lucien d'une voix douce et grave, ceux qui croient à Dieu et à l'immortalité de l'âme humaine ne doivent pas se désoler comme les malheureux qui n'ont pas l'espérance. Pour les vrais chrétiens, la mort n'existe pas. Regardez autour de nous : nous sommes assis au milieu des tombeaux, dans le lieu terrible et funèbre que l'ignorance et la peur appellent le champ des morts. Eh bien ! le soleil du mois de mai y resplendit comme au sein des plus riantes campagnes. Les arbres, les arbustes et les fleurs inondent l'air des plus doux parfums ; depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte imperceptible, chaque être de la création jette sa note dans cette grande symphonie qui chante à Dieu l'hymne sublime de la vie universelle. N'est-ce pas là, dites-moi, une éclatante protestation contre le néant, contre la mort ? La mort est une transformation pour la matière, pour les êtres bons et intelligents, c'est une *transfiguration*. Votre père a rempli la tâche que Dieu lui avait confiée : Dieu l'a rappelé à lui ; que notre amour égoïste n'envie pas la palme au martyr, la couronne au vainqueur !… Mais ne croyez pas qu'il vous oublie. L'amour est le lien mystérieux qui relie tous les mondes. Le père de famille, forcé d'accomplir un grand voyage, ne pense-t-il pas à ses enfants chéris ? Ne veille-t-il pas de loin sur leur bonheur ? Oui, Mirette, que cette pensée vous console ; nous ne sommes jamais orphelins sur la terre ; nous avons Dieu d'abord qui nous a permis de l'appeler notre père, et puis les amis qui nous ont précédés dans la vie éternelle. – Celui que vous pleurez, il est là, je le vois… il vous sourit avec une tendresse ineffable,… il vous parle… écoutez…

« Le visage de Lucien prit tout à coup une expression extatique ; son regard fixe, son doigt levé en l'air, montrait quelque chose dans l'espace ; son oreille tendue semblait entendre des paroles mystérieuses.

« Enfant, dit-il, avec une voix qui n'était plus la sienne, pourquoi fixer ton regard voilé de larmes sur ce coin de terre où l'on a déposé ma dépouille mortelle ? Lève les yeux vers le ciel ; c'est là que l'Esprit purifié par la souffrance, par l'amour et par la prière, s'envole

vers l'objet de ses sublimes aspirations ! Qu'importe au papillon qui déploie au soleil ses ailes radieuses, que lui importent les débris de sa grossière enveloppe ? La poussière retourne à la poussière, l'étincelle remonte à son divin foyer. Mais l'Esprit doit passer par de terribles épreuves avant de recevoir sa couronne. La terre sur laquelle rampe la fourmilière humaine est un lieu d'expiation et de préparation à la vie bienheureuse. De grandes luttes t'attendent, pauvre enfant, mais aie confiance : Dieu et les bons Esprits ne t'abandonneront pas. Foi, espérance, amour, que ce soit là ta devise. Adieu. »

L'ouvrage se termine par le récit suivant d'une excursion *extatique* des deux jeunes gens, alors mariés :

« Après un voyage dont ils ne purent apprécier la durée, ces deux navigateurs aériens abordèrent une terre inconnue et merveilleuse où tout était lumière, harmonie et parfums, où la végétation était si belle qu'elle différait autant de celle de notre globe que la flore des tropiques diffère de celle du Groenland et des terres australes. Les êtres qui habitaient ce monde perdu au milieu des mondes ressemblaient assez à l'idée qu'ici-bas nous nous faisons des anges. Leurs corps légers et transparents n'avaient rien de notre grossière enveloppe terrestre, leur visage rayonnait d'intelligence et d'amour. Les uns reposaient sous l'ombrage d'arbres chargés de fruits et de fleurs, d'autres se promenaient comme ces ombres bienheureuses que nous montre Virgile dans sa ravissante description des Champs-Elyséens. Les deux personnages que Lucien avait déjà vus plusieurs fois dans ses visions précédentes s'avancèrent les bras tendus vers les deux voyageurs. Le sourire dont ils les embrassèrent les remplit d'une joie céleste. Celui qui avait été le père adoptif de Mirette leur dit avec une douceur ineffable : « Mes chers enfants, vos prières et vos bonnes œuvres ont trouvé grâce devant Dieu. Il a touché l'âme du coupable et la renvoie dans la vie terrestre pour *expier ses fautes et se purifier par de nouvelles épreuves*, car Dieu ne punit pas éternellement, et sa justice est toujours tempérée par la miséricorde. »

Voici maintenant l'opinion des Esprits sur cet ouvrage, donnée à la Société de Paris dans la séance où il en fut rendu compte :

(Société de Paris, 4 janvier 1867. Méd. M. Desliens.)

Chaque jour la croyance détache des idées adverses un esprit irrésolu ; chaque jour de nouveaux adeptes obscurs ou illustres, viennent s'abriter sous sa bannière ; les faits se multiplient, et la foule réfléchit. Puis les trembleurs prennent leur courage à deux mains, et alors ils crient : En avant ! de toute la force de leurs poumons. Les hommes sérieux travaillent, et science morale ou matérielle, romans et nouvelles, laissent percer les principes nouveaux dans des pages éloquentes. Que de Spirites sans le savoir parmi les spiritualistes moder-

nes ! Que de publications auxquelles il ne manque qu'un mot pour être désignées à l'attention publique comme émanant d'une source spirite !

L'année 1866 présente la philosophie nouvelle sous toutes ses formes ; mais c'est encore la tige verte qui renferme l'épi de blé, et attend pour le montrer que la chaleur du printemps l'ait fait mûrir et s'entrouvrir. 1866 a préparé, 1867 mûrira et réalisera. L'année s'ouvre sous les auspices de Mirette, et elle ne s'écoulera pas sans voir apparaître de nouvelles publications du même genre, et de plus sérieuses encore, en ce sens que le roman se fera philosophie, et que la philosophie se fera histoire.

On ne fera plus du Spiritisme une croyance ignorée et acceptée seulement par quelques cerveaux soi-disant malades ; ce sera une philosophie admise au banquet de l'intelligence, une idée nouvelle ayant rang à côté des idées progressives qui marquent la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Aussi félicitons-nous vivement celui qui a su, le premier, mettre de côté tout faux respect humain, pour arborer franchement et carrément sa croyance intime.

Docteur MOREL LAVALLÉE.

Echos poétiques d'outre-tombe

Recueil de poésies médianimiques obtenues par M. Vavasseur ; précédé d'une *Étude sur la poésie médianimique*, par M. ALLAN KARDEC. 1 vol. in-12, prix 1 fr. Par la poste, pour la France et l'Algérie, 1 fr. 20 c. – Paris, librairie centrale, 24, boulevard des Italiens ; au bureau de la *Revue Spirite*, et chez l'auteur, 3, rue de la Mairie, à Paris-Montmartre.

Cet ouvrage dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, et dont l'impression a été retardée, est en vente.

Nouvelle théorie médico-spirite.
Par le docteur BRIZIO, de Turin.

Nous ne connaissons cet ouvrage que par le prospectus en langue italienne qui nous a été adressé, mais nous ne pouvons que nous réjouir de voir l'empressement des nations étrangères à suivre le mouvement spirite, et féliciter les hommes de talent qui entrent dans la voie des applications du Spiritisme à la science. L'ouvrage du docteur Brizio sera publié en 20 ou 30 livraisons à 20 c. chacune, et l'impression en sera commencée dès qu'il y aura 300 souscripteurs. On souscrit à Turin, à la librairie Degiorgis, via Nuova.

Le Livre des Médiums, traduction en espagnol sur la 9e édition française : Madrid, – Barcelone, – Marseille, – Paris, au bureau de la *Revue spirite*.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 3. MARS 1867.

De l'Homéopathie dans les maladies morales.

L'homéopathie peut-elle modifier les dispositions morales ? Telle est la question que se sont posée certains médecins homéopathes, et à laquelle ils n'hésitent pas à répandre affirmativement, en s'appuyant sur des faits. Vu son extrême gravité, nous allons l'examiner avec soin à un point de vue qui nous semble avoir été négligé par ces messieurs, tout Spiritualistes et même Spirites qu'ils sont sans doute, car il y a bien peu de médecins homéopathes qui ne soient l'un et l'autre. Mais pour l'intelligence de nos conclusions, quelques explications préliminaires sur les modifications des organes cérébraux sont nécessaires, surtout pour les personnes étrangères à la physiologie.

Un principe que la simple raison fait admettre, que la science constate chaque jour, c'est qu'il n'y a rien d'inutile dans la nature, que, jusque dans les plus imperceptibles détails, tout a un but, une raison d'être, une destination. Ce principe est particulièrement évident pour ce qui se rattache à l'organisme des êtres vivants.

De tout temps, le cerveau a été considéré comme l'organe de la transmission de la pensée, et le siège des facultés intellectuelles et morales. Il est aujourd'hui reconnu que certaines parties du cerveau ont des fonctions spéciales, et sont affectées à un ordre particulier de pensées et de sentiments, au moins en ce qui concerne la généralité ; c'est ainsi qu'instinctivement on place, dans la partie antérieure, les facultés qui sont du domaine de l'intelligence, et qu'un front fortement déprimé et rétréci est pour tout le monde un signe d'infériorité intellectuelle. Les facultés affectives, les sentiments et les pas-

sions se trouvent par cela même avoir leur siège dans les autres parties du cerveau.

Or, si l'on considère que les pensées et les sentiments sont excessivement multiples, et en partant de ce principe que tout a sa destination et son utilité, il est permis de conclure que, non seulement chaque faisceau fibreux du cerveau correspond à une faculté générale distincte, mais que chaque fibre correspond à la manifestation d'une des nuances de cette faculté, comme chaque corde d'un instrument correspond à un son particulier. C'est une hypothèse sans doute, mais qui a tous les caractères de la probabilité, et dont la négation n'infirmerait pas les conséquences que nous déduirons du principe général ; elle nous aidera dans notre explication.

La pensée est-elle indépendante de l'organisme ? Nous n'avons pas à discuter ici cette question, ni à réfuter l'opinion matérialiste selon laquelle la pensée est sécrétée par le cerveau, comme la bile l'est par le foie, naît et meurt avec cet organe ; outre ses funestes conséquences morales, cette doctrine a contre elle de ne rien expliquer.

Selon les doctrines spiritualistes, qui sont celles de l'immense majorité des hommes, la matière ne pouvant produire la pensée, celle-ci est un attribut de l'Esprit, de l'être intelligent, qui, lorsqu'il est uni au corps, se sert des organes spécialement affectés à sa transmission, comme il se sert des yeux pour voir, des pieds pour marcher. L'Esprit survivant au corps, la pensée lui survit aussi.

Selon la doctrine spirite, non-seulement l'Esprit survit, mais *préexiste* au corps ; ce n'est point un être nouveau ; il apporte en naissant les idées, les qualités et les imperfections qu'il possédait ; ainsi s'expliquent les idées, les aptitudes et les penchants innés. La pensée est donc *préexistante et survivante* à l'organisme. Ce point est capital, et c'est faute de l'avoir reconnu que tant de questions sont demeurées insolubles.

Toutes les facultés et toutes les aptitudes étant dans la nature, le cerveau renferme les organes, ou au moins le germe des organes nécessaires à la manifestation de toutes les pensées. L'activité de la pensée de l'Esprit sur un point déterminé pousse au développement de la fibre ou, si l'on veut, de l'organe correspondant ; si une faculté n'existe pas chez l'Esprit, ou si, existant, elle doit rester à l'état latent, l'organe correspondant, étant inactif, ne se développe pas ou s'atrophie. Si l'organe est atrophié congénitalement, la faculté ne pouvant se manifester, l'Esprit semble en être privé, bien qu'il la possède en réalité, puisqu'elle lui est inhérente. Enfin, si l'organe pri-

mitivement dans son état normal, se détériore dans le cours de la vie, la faculté, de brillante qu'elle était, se ternit, puis s'efface, mais ne se détruit pas ; ce n'est qu'un voile qui l'obscurcit.

Selon les individus, il y a des facultés, des aptitudes, des tendances qui se manifestent dès le début même de la vie, d'autres se révèlent à des époques plus tardives, et produisent les changements de caractère et de dispositions que l'on remarque chez certaines personnes. Dans ce dernier cas, ce ne sont généralement pas des dispositions nouvelles, mais des aptitudes préexistantes qui sommeillaient jusqu'à ce qu'une circonstance vienne les stimuler et les réveiller. On peut être certain que les dispositions vicieuses qui se manifestent parfois subitement et tardivement, avaient leur germe préexistant dans les imperfections de l'esprit, car celui-ci, marchant toujours au progrès, s'il est foncièrement bon, ne peut devenir mauvais, tandis que de mauvais il peut devenir bon.

Le développement ou la dépression des organes cérébraux suit le mouvement qui s'opère dans l'Esprit. Ces modifications sont favorisées à tout âge, mais surtout dans le jeune âge, par le travail intime de rénovation qui s'opère incessamment dans l'organisme de la manière suivante :

Les principaux éléments de l'organisme sont, comme on le sait, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone qui, par leurs combinaisons multiples, forment le sang, les nerfs, les muscles, les humeurs, et les différentes variétés de substances. Par l'activité des fonctions vitales, les molécules organiques sont incessamment expulsées du corps par la transpiration, l'exhalation et toutes les sécrétions, de sorte que si elles n'étaient pas remplacées, le corps s'amoindrirait et finirait par dépérir. La nourriture et l'aspiration apportent sans cesse de nouvelles molécules destinées à remplacer celles qui s'en vont ; d'où il suit qu'en un temps donné, toutes les molécules organiques sont entièrement renouvelées, et qu'à un certain âge, il n'en existe plus une seule de celles qui formaient le corps à son origine. C'est le cas d'une maison dont on arracherait les pierres une à une en les remplaçant à mesure par une nouvelle pierre de même forme et de même grandeur, et ainsi de suite jusqu'à la dernière. On aurait toujours la même maison, mais formée de pierres différentes.

Ainsi en est-il du corps dont les éléments constitutifs sont, disent les physiologistes, totalement renouvelés tous les sept ans. Les diverses parties de l'organisme subsistent toujours, mais les matériaux sont changés. De ces changements généraux ou partiels naissent les

modifications qui surviennent, avec l'âge, dans l'état sanitaire de certains organes, les variations que subissent les tempéraments, les goûts, les désirs qui influent sur le caractère.

Les acquisitions et les pertes ne sont pas toujours en parfait équilibre. Si les acquisitions l'emportent sur les pertes, le corps grandit ou grossit ; si le contraire a lieu, le corps diminue. Ainsi s'expliquent la croissance, l'obésité, l'amaigrissement, la décrépitude.

La même cause produit l'expansion ou l'arrêt de développement des organes cérébraux, selon les modifications qui s'opèrent dans les préoccupations habituelles, les idées et le caractère. Si les circonstances et les causes qui agissent directement sur l'Esprit, provoquant l'exercice d'une aptitude ou d'une passion, restée jusqu'alors à l'état d'inertie, l'activité qui se produit dans l'organe correspondant, y fait affluer le sang et avec lui les molécules constitutives de l'organe qui croît et prend de la force en proportion de cette activité. Par la même raison, l'inactivité de la faculté produit l'affaiblissement de l'organe ; comme aussi une activité trop grande et trop persistante peut en amener la désorganisation ou l'affaiblissement, par une sorte d'usure, ainsi qu'il arrive à une corde trop tendue.

Les aptitudes de l'Esprit sont donc toujours *une cause*, et l'état des organes *un effet*. Il peut arriver cependant que l'état des organes soit modifié par une cause étrangère à l'Esprit, telle que maladie, accident, influence atmosphérique ou climatérique ; ce sont alors les organes qui réagissent sur l'Esprit, *non en altérant ses facultés*, mais en en troublant *la manifestation*.

Un effet semblable peut résulter des substances ingérées dans l'estomac comme aliments ou médicaments. Ces substances s'y décomposent, et les principes essentiels qu'elles renferment, mêlés au sang, sont portés, par le courant de la circulation dans toutes les parties du corps. Il est reconnu, par l'expérience, que les principes actifs de certaines substances se portent plus particulièrement sur tel ou tel viscère : le cœur, le foie, les poumons, etc., et y produisent des effets réparateurs ou délétères selon leur nature et leurs propriétés spéciales. Quelques-unes, agissant de cette manière sur le cerveau, peuvent exercer sur l'ensemble ou sur des parties déterminées, une action stimulante ou stupéfiante, suivant la dose et le tempérament, comme par exemple, les boissons alcooliques, l'opium et autres.

Nous nous sommes quelque peu étendu sur les détails qui précèdent, afin de faire comprendre le principe sur lequel peut s'appuyer, avec une apparence de logique, la théorie des modifications de l'état mo-

ral par des moyens thérapeutiques. Ce principe est celui de l'action directe d'une substance sur une partie de l'organisme cérébral ayant pour fonction spéciale de servir à la manifestation d'une faculté, d'un sentiment ou d'une passion, car il ne peut venir à la pensée de personne que cette substance puisse agir sur l'Esprit.

Étant donc admis que le principe des facultés est dans l'Esprit, et non dans la matière, supposons que l'on reconnaisse à une substance la propriété de modifier les dispositions morales, de neutraliser un mauvais penchant, ce ne pourrait être que par son action sur l'organe correspondant à ce penchant, action qui aurait pour effet d'arrêter le développement de cet organe, de l'atrophier ou de le paralyser s'il est développé ; il demeure évident que, dans ce cas, on ne supprime pas le penchant, mais sa manifestation, absolument comme si l'on ôtait à un musicien son instrument.

Ce sont probablement des effets de cette nature qu'ont observés certains homéopathes, et leur ont fait croire à la possibilité de corriger, à l'aide de médicaments appropriés, les vices tels que la jalousie, la haine, l'orgueil, la colère, etc. Une telle doctrine, si elle était vraie, serait la négation de toute responsabilité morale, la sanction du matérialisme, car alors la cause de nos imperfections serait dans la matière seule ; l'éducation morale se réduirait à un traitement médical ; l'homme le plus mauvais pourrait devenir bon sans grands efforts, et l'humanité pourrait être régénérée à l'aide de quelques pilules. Si, au contraire, comme cela n'est pas douteux, les imperfections sont inhérentes à l'infériorité même de l'Esprit, on ne l'améliorera pas plus en modifiant son enveloppe charnelle, qu'on ne redresserait un bossu, en dissimulant sa difformité sous la coupe de ses habits.

Nous ne doutons pas cependant que de tels résultats aient été obtenus dans quelques cas particuliers, car, pour affirmer un fait aussi grave, il faut avoir observé ; mais nous sommes convaincu qu'on s'est mépris sur la cause et sur l'effet. Les médicaments homéopathiques, par leur nature éthérée, ont une action en quelque sorte moléculaire ; ils peuvent sans contredit, plus que d'autres, agir sur les parties élémentaires et fluidiques des organes, et en modifier la constitution intime. Si donc, comme il est rationnel de l'admettre, tous les sentiments de l'âme ont leur fibre cérébrale correspondante pour leur manifestation, un médicament qui agirait sur cette fibre, soit pour la paralyser, soit pour en exalter la sensibilité, paralyserait ou exalterait par cela même l'*expression* du sentiment dont elle serait l'instrument, mais le sentiment n'en subsisterait pas moins. L'individu serait dans la posi-

tion d'un meurtrier auquel on ôterait la possibilité de commettre des meurtres en lui coupant les bras, mais qui n'en conserverait pas moins le désir de tuer. Ce serait donc un palliatif, mais non un remède curatif. On ne peut agir sur l'être spirituel que par des moyens spirituels ; l'utilité des moyens matériels, si l'effet ci-dessus était constaté, serait peut-être de dominer plus facilement l'Esprit, de le rendre plus souple, plus docile et plus accessible aux influences morales ; mais on se bercerait d'illusions si l'on attendait d'une médication quelconque un résultat définitif et durable.

Il en serait autrement s'il s'agissait d'aider à la manifestation d'une faculté existante. Supposons un Esprit intelligent incarné, n'ayant à son service qu'un cerveau atrophié, et ne pouvant, par conséquent, manifester ses idées, il sera pour nous un idiot. En admettant, ce que nous croyons possible à l'homéopathie plus qu'à tout autre genre de médication, qu'on puisse donner plus de flexibilité et de sensibilité aux fibres cérébrales, l'Esprit manifesterait sa pensée, comme un muet auquel on aurait délié la langue. Mais si l'Esprit était idiot par lui-même, eût-il à son service le cerveau du plus grand génie, il n'en serait pas moins idiot. Un médicament quelconque ne pouvant agir sur l'Esprit, ne saurait ni lui donner ce qu'il n'a pas, ni lui ôter ce qu'il a ; mais en agissant sur l'organe de transmission de la pensée, il peut faciliter cette transmission sans que, pour cela, rien soit changé à l'état de l'Esprit. Ce qui est difficile, le plus souvent même impossible chez l'idiot de naissance, parce qu'il y a arrêt complet et presque toujours général de développement dans les organes, devient possible lorsque l'altération est accidentelle et partielle. Dans ce cas, ce n'est pas l'Esprit que l'on perfectionne, ce sont ses moyens de communication.

Exploitation des idées spirites.

A propos des Comptes rendus de Mirette.

Plusieurs journaux ont rendu compte avec éloge du roman de *Mirette* dont nous avons parlé dans la *Revue* de février 1867. Nous ne pouvons que féliciter les écrivains que n'ont pas arrêtés les idées contenues dans cet ouvrage, quoique contraires à leurs convictions. C'est un progrès, car il fut un temps où la seule couleur spirite eût été un motif de réprobation. On a vu avec quelle parcimonie et quelle contenance embarrassée les amis même de Théophile Gautier ont

parlé de son roman de *Spirite*. Il est vrai qu'en dehors de ce qui touche au monde spirituel, le caractère essentiellement moral de *Mirette*, prêtait peu le flanc à la raillerie. Quelque sceptique que l'on soit, on ne rit pas de ce qui a pour conséquence le bien.

La critique a principalement porté sur ce point : Pourquoi mêler le surnaturel à ce simple récit ? Était-il utile à l'action de s'appuyer sur des faits de visions et d'apparitions ? Quel besoin avait l'auteur de transporter ses héros dans le monde *imaginaire* de la vie spirituelle pour arriver à l'accomplissement de la réparation décrétée par la Providence ? N'avons-nous pas des milliers d'histoires très édifiantes sans l'emploi de pareils ressorts ?

Assurément cela n'était pas nécessaire ; mais nous dirons à ces messieurs : si M. Sauvage eût fait un roman catholique, lui feriez-vous, tout sceptiques que vous êtes, un reproche d'employer comme ressort de l'action l'enfer, le paradis, les anges, les démons et tous les symboles de la foi ? De faire intervenir les dieux, les déesses, l'Olympe et le Tartare dans un roman païen ? Pourquoi donc trouver mauvais qu'un écrivain, qu'il soit Spirite ou non, utilise les éléments, que lui offre le Spiritisme, qui est une croyance comme une autre, ayant sa place au soleil, si cette croyance se prête à son sujet ? A moins forte raison peut-on le blâmer si, dans sa conviction, il y voit des moyens providentiels pour arriver au châtiment des coupables et à la récompense des bons.

Si donc, dans la pensée de l'écrivain, ces croyances sont des vérités, pourquoi ne les exposerait-il pas dans un roman aussi bien que dans un ouvrage philosophique ? Mais il y a plus : c'est que, comme nous l'avons dit maintes fois, ces mêmes croyances ouvrent à la littérature et aux arts un champ vaste et nouveau d'exploration, où ils puiseront à pleines mains des tableaux saisissants et les situations les plus attachantes. Voyez le parti qu'en a tiré Barbara, tout incrédule qu'il était, dans son roman de l'*Assassinat du Pont Rouge*. (*Revue* de janvier 1867, page 14). Seulement, comme il en a été de l'art chrétien, ceux qui auront la foi, les mettront mieux à profit ; ils y trouveront des motifs d'inspiration que n'auront jamais ceux qui ne font que des œuvres de fantaisie.

Les idées spirites sont dans l'air ; elles abondent, comme on le sait, dans la littérature actuelle ; les écrivains les plus sceptiques y ont recours sans s'en douter, poussés, par la force même du raisonnement, à les employer comme explications ou moyens d'action. C'est ainsi que tout récemment M. Ponson du Terrail, qui s'est plus

d'une fois égayé aux dépens du Spiritisme et de ses adeptes, dans un roman feuilleton intitulé *Mon Village*, publié dans le *Moniteur* du soir (7 janvier 1867), s'exprime ainsi :

« Ces deux enfants s'aimaient déjà, et peut-être n'oseraient-ils jamais se le dire.

« L'amour est parfois instantané, et ferait volontiers croire à la transmission des âmes et à *la pluralité des existences*. Qui sait ? Ces deux âmes qui frémissent au premier contact et qui, naguère, se croyaient inconnues l'une à l'autre, *n'ont-elles pas été sœurs autrefois* ?

« Et, comme ils arrivaient dans la Grand'Rue de Saint-Florentin, ils se croisèrent avec un homme qui marchait assez rapidement et qui, à leur vue, éprouva une espèce de commotion électrique. Cet homme, c'était le Mulot qui sortait du café de l'Univers. Mais M. Anatole et Mignonne ne le virent point. Recueillis et silencieux, vivant pour ainsi dire en eux-mêmes, *leurs âmes étaient loin sans doute de cette terre qu'ils foulaient*. »

L'auteur a donc vu dans le monde des situations semblables à celles qu'il veut dépeindre, et qui sont un problème pour le moraliste ; il n'y trouve de solution logique qu'en admettant que ces deux âmes incarnées, sollicitées l'une vers l'autre par une irrésistible attraction, ont pu être sœurs dans une autre existence. Où a-t-il puisé cette pensée ? ce n'est sans doute pas dans les ouvrages spirites qu'il n'a probablement pas lus, ainsi que le prouvent les erreurs de fait qu'il a commises chaque fois qu'il a parlé de la doctrine. Il l'a puisée dans ce courant d'idées qui traversent le monde, auxquelles les incrédules eux-mêmes ne peuvent échapper, et qu'ils croient de bonne foi tirer de leur propre fond. Tout en combattant le Spiritisme, ils travaillent sans le vouloir, à en accréditer les principes. Peu importe la voie par laquelle ces principes s'infiltrent ; plus tard on reconnaîtra qu'il n'y manque que le nom.

Sous le titre de *Conte de Noël*, l'*Avenir National* du 26 décembre 1866, publiait un article de M. Taxile Delort, écrivain très peu spirite, comme on le sait, dans lequel l'auteur suppose un journaliste assis, la veille de Noël, au coin du feu, se demandant ce qu'était devenue la bonne nouvelle que les anges, à pareil jour, étaient venus, il y a deux mille ans, annoncer au monde. Comme il se livrait à ses réflexions, le journaliste entendit une voix ferme et douce qui lui disait :

« Je suis l'Esprit ; celui de la Révolution ; l'Esprit qui raffermit

les individus et les peuples ; travailleurs, debout ! le passé conserve encore un souffle de vie, il défie l'avenir. Le progrès, mensonge ou utopie ! vous crie-t-on ; n'écoutez pas ces voix trompeuses ; pour prendre des forces et marcher en avant, regardez un moment derrière vous.

« *Le progrès est invincible ; il se sert même de ceux qui lui résistent pour avancer*. »

Nous ne suivrons pas le journaliste et l'Esprit dans le dialogue qui s'établit entre eux, et dans lequel ce dernier déroule l'avenir, parce qu'ils marchent sur un terrain qui nous est interdit ; nous ferons seulement remarquer quel ressort emploie l'auteur pour arriver à ses fins. Ce ressort est à ses yeux de pure fantaisie, mais nous ne serions pas surpris qu'un véritable Esprit lui ait soufflé la phrase ci-dessus que nous avons soulignée.

On joue en ce moment, au théâtre de l'Ambigu, un drame des plus émouvants, intitulé *Maxwel*, par M. Jules Barbier, et dont voici en deux mots le nœud de l'intrigue.

Un pauvre tisserand, nommé Butler, est accusé du meurtre d'un gentilhomme, et toutes les apparences sont tellement contre lui qu'il est condamné par le juge Maxwel à être pendu. Un homme seul pourrait le justifier, mais on ne sait ce qu'il est devenu. Cependant la femme du tisserand, dans un accès de sommeil somnambulique, a vu cet homme et l'a dépeint ; on pourrait donc le retrouver. Un bon et savant docteur qui croit au somnambulisme, ami du juge Maxwel, vient l'informer de cet incident afin d'obtenir un sursis à l'exécution ; mais Maxwel, sceptique à l'endroit des facultés qu'il regarde comme surnaturelles, maintient son arrêt, et l'exécution a lieu. A quelques semaines de là cet homme reparaît et raconte ce qui s'est passé. L'innocence du condamné est démontrée, et la vision de la somnambule vérifiée.

Cependant le véritable meurtrier est resté inconnu. Quinze ans se passent, durant lesquels s'accomplissent une foule d'incidents. Le juge, accablé de remords, voue sa vie à la recherche du coupable. La veuve de Butler, qui s'est expatriée en emmenant sa fille, est morte de misère. Plus tard cette fille devient courtisane à la mode sous un autre nom. Une circonstance fortuite lui met entre les mains le couteau qui avait servi au meurtre ; comme sa mère, elle entre en somnambulisme, et cet objet, comme un fil conducteur, la reportant au passé, elle raconte toutes les péripéties du crime et révèle le vrai coupable qui n'est autre que le frère même du juge Maxwel.

Ce n'est pas la première fois que le somnambulisme a été mis en scène ; mais ce qui distingue le drame nouveau, c'est qu'il y est représenté sous un jour éminemment sérieux et pratique, sans aucun mélange de merveilleux, et dans ses conséquences les plus graves, puisqu'il y sert de moyen de protestation contre la peine de mort. En prouvant que ce que les hommes ne peuvent voir par les yeux du corps, n'est pas caché aux yeux de l'âme, c'est démontrer l'existence de l'âme, et son action indépendante de la matière. Du somnambulisme au spiritisme la distance n'est pas grande, puisqu'ils s'expliquent, se démontrent, et se complètent l'un par l'autre ; tout ce qui tend à propager l'un, tend également à propager l'autre. Les Esprits ne se sont pas trompés quand ils ont annoncé que l'idée spirite se ferait jour par toutes sortes de voies. La double vue et la pluralité des existences, confirmées par les faits, et accréditées par une foule de publications, entrent chaque jour plus avant dans les croyances, et n'étonnent plus ; ce sont deux portes ouvertes à deux battants au Spiritisme.

Robinson Crusoé spirite.

Qui se serait douté que l'innocent livre de Robinson fût entaché des principes du Spiritisme, et que la jeunesse entre les mains de laquelle on le met sans défiance, pouvait y puiser la doctrine malsaine de l'existence des Esprits ? Nous l'ignorerions nous-même encore si un de nos abonnés ne nous avait signalé les passages suivants qui se trouvent dans les éditions complètes, mais non dans les éditions abrégées.

Cet ouvrage, dans lequel on a vu principalement des aventures curieuses propres à amuser les petits enfants, est empreint d'une haute philosophie morale et d'un profond sentiment religieux.

On lit, page 161 (édition illustrée par Granville) :

« Ces pensées m'inspiraient une tristesse qui dura assez longtemps ; mais enfin elles prirent une autre direction ; je sentis ce que je devais de reconnaissance au ciel, qui m'avait empêché de me livrer à un danger dont j'ignorais l'existence. Ce sujet fit renaître en moi une réflexion qui m'était déjà venue plus d'une fois, depuis que j'avais reconnu combien, dans tous les dangers de la vie, la Providence montre sa bonté par des dispositions dont nous ne comprenons pas la fin. Souvent, en effet, nous sortons des plus grands périls par des voies merveilleuses ; souvent *une impulsion secrète* nous décide tout

à coup, dans un moment de grave incertitude, à prendre tel chemin plutôt que tel autre qui nous eût conduits à notre perte.

« Je me fis donc une loi de ne jamais résister à ces *voix mystérieuses* qui nous invitent à prendre tel parti, à faire ou à ne pas faire telle chose, bien que nulle raison n'appuie cette impulsion secrète. Je pourrais citer plus d'un exemple où la déférence à de pareils avertissements eut un plein succès, surtout dans la dernière partie de mon séjour en cette île malheureuse, sans compter bien d'autres occasions qui ont dû m'échapper et auxquelles *j'aurais fait attention si mes yeux avaient été dès lors ouverts sur ce point.* Mais il n'est jamais trop tard pour être sage, et je conseille à tous les hommes réfléchis dont l'existence serait assujettie, comme la mienne, à des accidents extraordinaires, même à des vicissitudes plus communes, de ne jamais négliger *ces avis intimes de la Providence, quelle que soit l'intelligence invisible qui nous les transmet.*

Page 284 :

« J'avais souvent entendu des gens très sensés dire que tout ce qu'on raconte des revenants et des apparitions s'explique par la force de l'imagination ; que jamais un Esprit n'est apparu à personne ; mais, qu'en songeant assidûment à ceux qu'on a perdus, ils deviennent tellement présents à la pensée, que, dans certaines circonstances, on croit les voir, leur parler, entendre leurs réponses, et que tout cela n'est qu'une illusion, une ombre, un souvenir.

« Pour moi, je ne puis dire s'il existe dans le temps présent des *apparitions véritables,* des spectres, *des personnes mortes qui reviennent errer par le monde,* ou si les histoires qu'on fait sur ces sortes de faits sont fondées seulement sur les visions de cerveaux malades, d'imaginations exaltées et désordonnées ; mais, je sais que la mienne arriva à un tel point d'excitation, me jeta en de tels excès de vapeurs fantastiques, ou n'importe quel nom on voudra leur donner, que je croyais parfois être dans mon île, dans mon vieux château derrière le bois ; je voyais mon Espagnol, le père de Vendredi, et les réprouvés de matelots que j'avais laissés sur ces bords ; je croyais même causer avec eux, et quoique je fusse bien éveillé, je les regardais fixement, comme s'ils eussent été devant moi. Cela arriva assez souvent pour m'effrayer. Une fois, dans mon sommeil, le premier Espagnol et le vieux sauvage me racontèrent en des termes si naturels et si énergiques les méchancetés des trois matelots pirates, que c'était en effet surprenant. Ils me dirent comment ces hommes pervers avaient tenté d'assassiner les Espagnols, ensuite avaient brûlé toutes

leurs provisions, dans le dessein de les faire mourir de faim ; et ce fait, *que je ne pouvais savoir alors et qui se trouvait vrai*, me fut montré si clairement par mon imagination, que je restai convaincu de sa réalité. J'y crus de même à la suite de ce rêve. J'écoutai les plaintes de l'Espagnol avec une profonde émotion ; je fis venir les trois coupables devant moi, et les condamnai à être pendus. On verra en son lieu ce qu'il y avait d'exact dans ce songe. Mais comment ces faits me furent-ils ainsi révélés ? *Par quelle secrète communication des Esprits invisibles*, m'étaient-ils apportés ? C'est ce que je ne puis expliquer. Le tout n'était pas littéralement vrai ; mais les points principaux étaient conformes à la réalité, et la conduite infâme de ces trois scélérats endurcis avait été fort au delà de ce que l'on pourrait supposer. Mon rêve, à cet égard, n'avait que trop de ressemblance avec les faits ; de plus, je voulus, quand je me trouvai dans l'île, les punir très sévèrement, et, si je les avais fait pendre, j'aurais été justifié par les lois divines et humaines. »

Page 289 :

« Rien ne démontre plus clairement la réalité d'une vie future et *d'un monde invisible* que le concours des causes secondes avec certaines idées que nous nous sommes formées intérieurement, sans avoir reçu ni donné à leur sujet aucune communication humaine. »

Tolérance et Charité.

Lettre du nouvel archevêque d'Alger.

La *Vérité* de Lyon, du 17 février, publie la lettre suivante, que Mgr Lavigerie, évêque de Nancy, nommé à l'archevêché d'Alger, a écrite à M. le maire d'Alger à la date du 15 janvier dernier :

« Monsieur le Maire,

« Je viens d'apprendre, par le *Moniteur*, la nouvelle officielle de ma promotion à l'archevêché d'Alger, et quoique je ne puisse exercer aucun acte de mon ministère dans le diocèse, sans avoir reçu tout d'abord la mission et l'institution du Saint-Siège, cependant je ne puis rester insensible aux accents douloureux qui retentissent dans toute la France et qui nous arrivent du pied de l'Atlas. L'administration municipale d'Alger a pris la généreuse initiative d'une souscription publique, pour les victimes du dernier tremblement de terre. Permettez-moi de lui envoyer mon obole par votre entremise. Vous trouverez sous ce pli une somme de mille francs : c'est tout ce que ma

pauvreté me permet de faire, mais ce peu, je le fais du moins de grand cœur.

« Je désire que cette somme soit distribuée également, et sans distinction de races ni de cultes, entre tous ceux qui ont été frappés par le fléau. Si tous ne doivent pas, plus tard, me reconnaître pour leur père, moi, je réclame le privilège de les aimer également comme mes fils. J'ai pris pour devise de mes armes épiscopales un seul mot : charité ! et la charité ne connaît ni Grecs, ni barbares, ni infidèles, ni israélites ; ainsi que parle l'apôtre saint Paul, elle ne voit dans tous les hommes que l'image vivante de Dieu ! Puissé-je, s'il m'appelle bientôt au milieu de vous, donner à tous, par mes actes et par mes paroles, l'exemple et l'amour de cette vertu qui prépare toutes les autres.

« Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'expression des sentiments de respectueux dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre humble et obéissant serviteur.

« CHARLES,
« Évêque de Nancy, nommé à
l'archevêché d'Alger. »

Le nouvel archevêque d'Alger s'annonce par un acte de bienfaisance qui est une digne introduction ; mais ce qui vaut encore mieux, ce qui sera surtout apprécié, ce sont les principes de tolérance par lesquels il inaugure son administration. Au lieu de l'anathème, c'est la charité qui confond tous les hommes dans un même sentiment d'amour, sans distinction de croyance, parce que tous sont la vivante image de Dieu. Ce sont là de véritables paroles évangéliques. Il ne parle pas des Spirites, contre lesquels son prédécesseur avait lancé toutes les foudres de la malédiction. (Voir la *Revue* de novembre 1863, page 336.) Mais il est probable que si sa tolérance s'étend aux juifs et aux infidèles, elle ne peut faire exception pour ceux qui, en conformité des paroles du Christ, inscrivent sur leur drapeau : Hors la charité, point de salut.

Lincoln et son meurtrier.

Extrait du Banner of light de Boston.

Analyse d'une communication d'Abraham Lincoln obtenue par un médium de Ravenswood.

« Lorsque Lincoln revint de son étourdissement, et se réveilla dans le monde des Esprits, il fut très surpris et troublé, car il n'avait pas la moindre idée qu'il fût mort. Le coup qui l'a frappé avait

suspendu instantanément toute sensation, et il ne comprit pas ce qui lui était arrivé. Cette confusion et ce trouble ne durèrent cependant pas longtemps. Il était assez spiritualiste pour comprendre ce qu'est la mort, et il ne fut pas, comme bien d'autres, étonné de la nouvelle existence dans laquelle il se trouvait transporté. Il se vit entouré par beaucoup de personnes qu'il savait mortes depuis longtemps, et il apprit bientôt la cause de sa mort. Il fut reçu cordialement par beaucoup de gens pour lesquels il avait eu de la sympathie. Il comprit leur affection pour lui, et d'un coup d'œil il put embrasser le monde heureux dans lequel il était entré.

« Dans le même instant il éprouva un sentiment d'angoisse pour la douleur que devait éprouver sa famille, et une grande anxiété au sujet des conséquences que sa mort pouvait avoir pour son pays. Ces pensées le ramenèrent violemment sur la terre.

« Ayant appris que William Booth était mortellement blessé, il vint vers lui et se pencha sur son lit de mort. Dans ce moment, Lincoln avait recouvré la parfaite conscience et la tranquillité de son Esprit, et attendit avec calme le réveil de Booth à la vie spirituelle.

« Booth ne fut pas étonné en se réveillant, car il s'attendait à sa mort. Le premier Esprit qu'il rencontra fut Lincoln ; il le regarda avec une grande hardiesse, et comme s'il se glorifiait de l'acte qu'il avait commis. Le sentiment de Lincoln, à son égard, ne respirait cependant aucune idée de vengeance, bien au contraire ; il se montra doux et bon, et sans la moindre animosité à son égard. Booth ne put supporter cet état de choses, et le quitta rempli d'émotion.

« L'acte qu'il a commis a eu plusieurs mobiles ; d'abord son défaut de jugement qui le lui faisait considérer comme méritoire, et ensuite son amour déréglé des louanges l'avait persuadé qu'il serait comblé d'éloges et regardé comme un martyr.

« Après avoir erré, il se trouva de nouveau attiré vers Lincoln. Quelquefois il est rempli de repentir, d'autres fois son orgueil l'empêche de s'amender. Pourtant il comprend combien son orgueil est vain, sachant surtout qu'il ne peut cacher, comme de son vivant, aucun des sentiments qui l'agitent, et que ses pensées d'orgueil, de honte ou de remords sont connues de ceux qui l'entourent. Toujours en présence de sa victime, et n'en recevoir que des marques de bonté, voilà son état actuel et sa punition. Quant à Lincoln, son bonheur surpasse ce qu'il avait pu espérer. »

Remarque. La situation de ces deux Esprits est de tous points conforme à celle dont nous voyons journellement des exemples

dans les récits d'outre-tombe. Elle est parfaitement rationnelle, et en rapport avec le caractère des deux individus.

Poésies Spirites.

A Bernard Palissy.

Quand sur notre avenir, incertaine et flottante,
Je doutais malgré moi de l'immortalité,
Tu vins à mon appel, et ta main bienfaisante
Déchira le bandeau de l'incrédulité ;
Dis-moi donc : D'où venait la douce sympathie
Qui te faisait quitter un céleste séjour ?
Était-ce un souvenir d'une antérieure vie
Qui laissait dans ton cœur un fraternel amour ?
Peut-être, cher Esprit, dans une autre existence
Fus-tu mon protecteur, mon guide, mon appui.
Mais j'interroge en vain : Dieu, dans sa prévoyance,
A mis sur mes regards le voile de l'oubli
En attendant le temps où je verrai ta sphère,
Où mon Esprit pourra s'élever jusqu'à toi !
Si je dois revenir sur cette triste terre,
Mon bien-aimé Bernard, pense toujours à moi.

Mlle L. O. LIEUTAUD, de Rouen.

La ligue de l'Enseignement.

Plusieurs de nos correspondants se sont étonnés que nous n'ayons pas encore parlé de l'association désignée sons le titre de *Ligue de l'enseignement*. Par son caractère progressif, ce projet leur semble mériter les sympathies du spiritisme ; cependant, avant d'y prendre part, ils désireraient avoir notre opinion. En les remerciant de ce nouveau témoignage de confiance, nous leur répèterons ce que nous avons dit maintes fois, savoir : que nous n'avons jamais eu la prétention d'enchaîner la liberté de personne, ni d'imposer nos idées à qui que ce soit, ne les considérant pas comme devant faire loi. En gardant le silence, nous avons voulu ne pas préjuger la question et laisser plus entière la liberté de chacun. Quant au motif de notre abstention personnelle nous n'avons aucune raison de le taire, et puisqu'on désire le connaître, nous le dirons franchement.

Notre sympathie, comme celle de tous les Spirites, est naturellement acquise à toutes les idées progressives, et à toutes les institu-

tions qui tendent à les propager ; mais encore faut-il que cette sympathie ait un objet déterminé. Or, jusqu'à présent, la ligue de l'enseignement ne nous offre qu'un *titre*, séduisant il est vrai, mais aucun programme défini, aucun plan tracé, aucun but précis. Ce titre a même l'inconvénient d'être si élastique, qu'il pourrait se prêter à des combinaisons *très divergentes* dans leurs tendances et dans leurs résultats. Chacun peut l'entendre à sa guise, et se fait sans doute par anticipation un plan conforme à sa manière de voir ; il pourrait donc se faire que lorsqu'on en sera à l'exécution, la chose ne réponde pas à l'idée que certaines personnes s'en étaient faite ; de là des défections inévitables.

Mais, dit-on, on ne risque rien, puisque ce sont les souscripteurs eux-mêmes qui règleront l'emploi des fonds. – Raison de plus pour qu'on ne s'entende pas, et dans ce conflit d'opinions et de vues diverses il y aura forcément des déceptions.

Avec un but bien défini au contraire, un plan clairement tracé, on sait à quoi l'on s'engage, ou tout au moins on sait si l'on donne son adhésion à une chose praticable ou à une utopie ; on peut apprécier la sincérité de l'intention, la valeur de l'idée, la combinaison plus ou moins heureuse des rouages, les garanties de stabilité, et supputer les chances de réussite ou d'insuccès. Or, dans l'espèce, cette appréciation n'est pas possible, puisque l'idée fondamentale est entourée de mystère, et qu'il faut l'accepter sur parole comme bonne. Nous voulons bien la croire parfaite, nous le désirons sincèrement, et lorsque le bien qui doit en sortir nous sera démontré, et que nous en verrons surtout le côté *pratique*, nous y applaudirons de tout cœur ; mais avant de donner notre adhésion à quoi que ce soit, nous voulons pouvoir le faire en connaissance de cause ; nous tenons à voir très clair dans tout ce que nous faisons, et à savoir où nous posons le pied. Dans l'état des choses, n'ayant pas les éléments nécessaires pour louer ou blâmer, nous réservons notre jugement.

Cette manière de voir qui est toute personnelle, ne saurait engager ceux qui se croiraient suffisamment éclairés.

Dissertations spirites

Communication collective.

(Société de Paris, 1er novembre 1 866. Médium M. Bertrand.)

Le 1er novembre dernier, la Société s'étant réunie, comme d'habitude, pour la commémoration des morts, reçut un grand nombre

de communications, parmi lesquelles une surtout se distinguait par sa facture tout à fait nouvelle, et qui consiste dans une suite de pensées détachées, chacune signée d'un nom différent, qui s'enchaînent et se complètent les unes par les autres. Voici cette communication :

Mes amis, que d'Esprits autour de vous qui voudraient se communiquer à vous et vous dire qu'ils vous aiment ; et combien vous seriez heureux si le nom de tous ceux qui vous sont chers était prononcé à la table des médiums ! Quel bonheur ! quelle joie, pour chacun de vous, si votre père, votre mère, votre frère, votre sœur, vos enfants et vos amis venaient vous parler ! Mais vous comprenez qu'il est impossible que vous soyez tous satisfaits ; le nombre des médiums n'y suffirait pas ; mais ce qui n'est pas impossible, c'est qu'un Esprit au nom de tous vos parents et amis vienne vous dire : Merci de votre bon souvenir et de vos ferventes prières ; courage ! ayez l'espoir qu'un jour, à la suite de votre délivrance, nous viendrons tous vous tendre la main. Soyez persuadés que ce que vous enseigne le Spiritisme est l'écho des lois du Tout-Puissant ; par l'amour, rendez-vous tous frères, et vous allègerez le lourd fardeau que vous portez.

Maintenant, chers amis, tous vos Esprits protecteurs vont venir donner leur pensée. Toi, médium, écoute, et laisse aller ton crayon suivant leur idée.

La médecine fait ce que font les écrevisses effrayées ; Dr DEMEURE.

Parce que le magnétisme progresse, et qu'en progressant il écrase la médecine actuelle pour la remplacer prochainement. MESMER.

La guerre est un duel qui ne cessera que lorsque les combattants seront de force égale ; NAPOLÉON.

De force égale matériellement et moralement.

GÉNÉRAL BERTRAND.

L'égalité morale règnera lorsque l'orgueil sera destitué.

GÉNÉRAL BRUNE.

Les révolutions sont des abus qui détruisent d'autres abus ;

LOUIS XVI.

Mais ces abus font naître la liberté. (Pas de nom).

Pour être égaux il faut être frères ; sans fraternité, nulle égalité et nulle liberté. LAFAYETTE.

La science est le progrès de l'intelligence ; NEWTON.

Mais ce qui lui est préférable, c'est le progrès moral. JEAN REYNAUD.

La science restera stationnaire jusqu'à ce que la morale l'ait atteinte.

FRANÇOIS ARAGO.

Pour développer la morale, il faut d'abord déraciner le vice.

BÉRANGER.

Pour déraciner le vice, il faut le démasquer ; EUGÈNE SUE.

C'est ce que tous les Esprits forts et supérieurs cherchent à faire.

JACQUES ARAGO.

Trois choses doivent progresser : la musique, la poésie, la peinture. La musique transporte l'âme en frappant l'ouïe ; MEYERBEER.

La poésie transporte l'âme en ouvrant le cœur ; CASIMIR DELAVIGNE.

La peinture transporte l'âme en flattant les yeux. FLANDRIN.

Donc la poésie, la musique et la peinture sont sœurs et se donnent la main ; l'une pour adoucir le cœur, l'autre pour adoucir les mœurs, et la dernière pour ouvrir l'âme ; toutes trois pour vous élever vers votre Créateur. ALFRED DE MUSSET.

Mais rien, rien ne doit momentanément plus progresser que la philosophie ; elle doit faire un pas immense, laissant stationner la science et les arts, mais pour les élever si haut, quand il en sera temps, que cette élévation serait trop subite pour vous aujourd'hui.

Au nom de tous, SAINT LOUIS.

Le 6 Décembre, M. Bertrand obtint, dans le groupe de M. Desliens, une communication du même genre, qui est en quelque sorte la suite de la précédente.

L'amour est une lyre dont les vibrations sont des accords divins.

HÉLOÏSE.

L'amour a trois cordes à sa lyre : l'émanation divine, la poésie et le chant ; si l'une d'elles manque, les accords sont imparfaits. ABÉLARD.

L'amour vrai est harmonieux ; ses harmonies enivrent le cœur en élevant l'âme. La passion noie les accords en abaissant l'âme.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

C'était l'amour que cherchait Diogène en cherchant un homme… qui est venu quelques siècles plus tard, et que la haine, l'orgueil et l'hypocrisie ont crucifié. SOCRATE.

Les sages de la Grèce le furent quelquefois plus dans leurs écrits et dans leurs paroles que dans leur personne. PLATON.

Etre sage, c'est aimer ; cherchons donc l'amour par la voie de la sagesse. FÉNELON.

Vous ne pouvez être sages, si vous ne savez vous élever au-dessus de la méchanceté des hommes. VOLTAIRE.

Le sage est celui qui ne croit pas l'être. CORNEILLE.

Qui se croit petit est grand ; qui se croit grand est petit. LAFONTAINE.

Le savant se croit ignorant, et qui se croit savant est ignorant. ÉSOPE.

L'humilité se croit encore orgueilleuse, et qui se croit humble ne l'est pas. RACINE.

Ne confondez pas avec les humbles ceux qui disent, par feinte modestie, ou par intérêt, le contraire de ce qu'ils sont : vous seriez dans l'erreur. Dans ce cas la vérité se tait. BONNEFOND.

Le génie se possède par inspiration et ne s'acquiert pas ; Dieu veut que les choses les plus grandes soient découvertes ou inventées par des êtres sans instruction, afin de paralyser l'orgueil, tout en rendant l'homme solidaire de l'homme. FRANÇOIS ARAGO.

On ne traite de fou que ceux dont les idées ne sont pas timbrées par l'autorité de la science ; c'est ainsi que ceux qui croient tout savoir, rejettent les pensées de génie de ceux qui ne savent rien. BÉRANGER.

La critique est le stimulant de l'étude, mais elle est la paralysation du génie. MOLIÈRE.

La science apprise n'est que l'ébauche de la science innée ; elle ne devient intelligence que dans la nouvelle incarnation. J.-J. ROUSSEAU.

L'incarnation est le sommeil de l'âme ; les péripéties de la vie en sont les rêves. BALZAC.

Quelquefois la vie n'est qu'un affreux cauchemar pour l'Esprit, et souvent il lui tarde qu'il soit fini ; LA ROCHEFOUCAULT.

Là est son épreuve ; s'il résiste, il fait un pas vers le progrès, sinon il entrave la route qui doit le conduire au port. MARTIN.

Au réveil de l'âme qui est sortie victorieuse des luttes terrestres, l'Esprit est plus grand et plus élevé ; s'il succombe, il se retrouve tel qu'il était. PASCAL.

C'est renier le progrès de vouloir que la langue soit l'emblème de l'immuabilité d'une doctrine religieuse ; de plus, c'est forcer l'homme à prier plus des lèvres que du cœur. DESCARTES.

L'immuabilité ne réside pas dans la forme des mots, mais bien dans le verbe de la pensée. LAMENNAIS.

Jésus disait à ses apôtres d'aller prêcher l'Évangile dans leur langage, et que tous les peuples les comprendraient. LACORDAIRE.

La foi désintéressée fait des miracles. BOILEAU.

La doctrine de Jésus ne se sent et ne se comprend que par le cœur ; quelle que soit donc la manière dont on la parle, elle est toujours l'amour et la charité. BOSSUET.

Les prières dites ou écrites que l'on ne comprend pas, laissent vaguer les pensées, en permettant aux yeux de se distraire par le faste des cérémonies. MASSILLON.

Tout changera, sans toutefois revenir à la simplicité d'autrefois, ce qui serait la négation du progrès. Les choses se feront sans faste et sans orgueil. SIBOUR.

L'amour triomphera, et viendront avec lui : la sagesse, la charité, la prudence, la force, la science, l'humilité, le calme, la justice, le génie, la tolérance, l'enthousiasme, et la gloire majestueuse et divine écrasera, par sa splendeur : l'orgueil, l'envie, l'hypocrisie, la méchanceté et la jalousie qui entraînent à leur suite la paresse, la gourmandise et la luxure.
EUG. SUE.

L'amour règnera, et pour qu'il ne tarde, il faut, courageux Diogène, prendre d'une main le flambeau du Spiritisme, et montrer aux humains les vers rongeurs qui forment plaie sur leur âme. SAINT LOUIS.

Remarque. Ce genre de communication soulève une question importante. Comment les fluides d'un aussi grand nombre d'Esprits peuvent-ils s'assimiler presque instantanément avec le fluide du médium pour lui transmettre leur pensée, alors que cette assimilation est souvent difficile de la part d'un seul Esprit, et ne s'établit généralement qu'à la longue ?

Le guide spirituel du médium semble l'avoir prévue, car le surlendemain il lui donna spontanément l'explication ci-après :

« La communication que tu as obtenue le jour de la Toussaint, ainsi que la dernière qui en est le complément, quoiqu'il y ait des noms répétés, ont été obtenues de la manière suivante : comme je suis ton Esprit protecteur, mon fluide est similaire du tien. Je me suis placé au-dessus de toi, te transmettant le plus exactement possible les pensées et les noms des Esprits qui désiraient se manifester. Ils ont formé autour de moi une assemblée dont les membres dictaient tour

à tour les pensées que je t'ai transmises. Cela a été spontané, et ce qui rendait ce jour-là les communications plus faciles, c'est que les Esprits présents avaient *saturé* l'appartement de leurs fluides.

« Lorsqu'un Esprit se communique à un médium, il le fait avec d'autant plus de facilité que les rapports fluidiques sont mieux établis entre eux, sinon l'Esprit est obligé, pour communiquer son fluide au médium, d'établir une espèce de courant magnétique qui aboutit au cerveau de ce dernier ; et si l'Esprit, en raison de son infériorité, ou de toute autre cause, ne peut établir ce courant lui-même, il a recours à l'assistance du guide du médium, et les rapports s'établissent comme je viens de l'indiquer. » SLENER.

Une autre question est celle-ci : Dans le nombre de ces Esprits, n'y en a-t-il point qui soient incarnés en ce monde ou en d'autres, et, dans ce cas, comment peuvent-ils se communiquer ? Voici la réponse qui y a été faite :

« Les Esprits d'un certain degré d'avancement ont un rayonnement qui leur permet de se communiquer simultanément sur plusieurs points. Chez quelques-uns, l'état d'incarnation n'amortit pas ce rayonnement d'une manière assez complète pour leur empêcher de se manifester même à l'état de veille. Plus l'Esprit est avancé, plus sont faibles les liens qui l'unissent à la matière du corps ; il est dans un état presque constant de dégagement, et l'on peut dire qu'il est là où se porte sa pensée. »

UN ESPRIT.

Mangin le Charlatan.

Tout le monde a connu ce vendeur de crayons qui, monté sur une voiture richement décorée, affublé d'un casque brillant et d'un costume étrange a été pendant de longues années, une des célébrités des rues de Paris. Ce n'était pas un charlatan vulgaire, et ceux qui l'ont connu personnellement s'accordaient à lui reconnaître une intelligence peu commune, une certaine élévation dans la pensée, et des qualités morales au-dessus de sa profession nomade. Il est mort l'année dernière, et depuis il s'est communiqué plusieurs fois spontanément à l'un de nos médiums. D'après le caractère qu'on lui a connu, on ne sera pas surpris du vernis philosophique que l'on trouve dans ses communications.

Paris, 20 décembre 1866, groupe de M. Desliens, médium, M. Bertrand.

LE CRAYON.

Le crayon, c'est la parole de la pensée. Sans le crayon la pensée

reste muette et incomprise de vos sens grossiers. Le crayon est l'âme offensive et défensive de la pensée ; c'est la main qui parle et se défend.

Le crayon !… et surtout le crayon Mangin !… Oh ! pardon… voilà que je deviens égoïste !… Mais pourquoi ne pourrais-je pas, comme autrefois, faire l'éloge de mes crayons ? Ne sont-ils pas bons ?… Avez-vous à vous en plaindre ? Ah ! si j'étais encore sur mon véhicule français avec mon costume romain… vous me croiriez… Je savais si bien faire mon boniment, et le pauvre badaud croyait blanc ce qui était noir, tout simplement parce que Mangin, le célèbre charlatan, l'avait dit !… J'ai dit charlatan… Non, il faut dire bonisseur… Allons ! les chalands, dénouez les cordons de votre bourse ; achetez de ces superbes crayons plus noirs que l'encre et durs comme pierre… Accourez, accourez, la vente va finir !… Ah ! çà, qu'est-ce que je dis donc ?… Je crois, ma foi, que je me trompe de rôle, et que je finis fort mal, après avoir bien commencé…

Vous tous, armés de crayons, assis autour de cette table, allez dire et prouvez aux journalistes orgueilleux que Mangin n'est pas mort. Allez dire à ceux qui ont oublié ma marchandise, parce que je n'étais plus là pour leur faire croire à ses étonnantes qualités, allez dire à tout ce monde que je vis encore et que, si je suis mort, c'était pour mieux vivre…

Ah ! MM. les journalistes, vous vous moquiez de moi, et pourtant si, au lieu de me considérer comme un charlatan escamotant la monnaie humaine, vous m'eussiez étudié plus attentivement et philosophiquement vous auriez reconnu un être ayant des réminiscences de son passé. Vous auriez compris le pourquoi de mon goût pour ce costume guerrier romain, le pourquoi de cet amour des harangues en place publique. Vous auriez dit alors que, sans doute, j'avais été soldat ou général romain et vous ne vous seriez pas trompés.

Allons ! allons ! achetez donc des crayons, usez-en ; mais servez-vous-en utilement, non comme moi pour pérorer sans motif, mais pour propager cette belle doctrine que beaucoup d'entre vous ne suivent que de trop loin.

Armez-vous donc de vos crayons, et frayez-vous une large route dans ce monde d'incrédulité. Faites toucher du doigt, à tous ces saint Thomas incrédules les sublimes vérités de Spiritisme qui feront qu'un jour tous les hommes seront frères.

MANGIN.

(Groupe de M. Delanne ; 14 janvier 1867. Médium, M. Bertrand).

LE PAPIER.

J'ai parlé de crayon et de charlatanisme, mais je n'ai pas encore parlé du papier. C'est que sans doute je me réservais cela pour ce soir.

Ah ! que je voudrais être papier ; non lorsqu'il s'avilit à faire le mal, mais, au contraire, quand il remplit son véritable rôle qui est de faire le bien ! En effet, le papier est l'instrument qui, de concert avec le crayon, sème çà et là les nobles pensées de l'esprit. Le papier est le livre ouvert où chacun peut puiser du regard les conseils utiles à son voyage terrestre !…

Ah ! que je voudrais être papier, afin de remplir comme lui le rôle de moralisateur et d'instructeur, donnant à chacun les encouragements nécessaires pour supporter courageusement les maux qui sont si souvent causes de tant de honteuses faiblesses !…

Ah ! si j'étais papier, j'abolirais toutes les lois égoïstes et tyranniques, pour ne laisser rayonner que celles qui proclament l'égalité. Je ne voudrais parler que d'amour et de charité. Je voudrais que tous soient humbles et bons, que le méchant devienne meilleur, que l'orgueilleux devienne humble, que le pauvre devienne riche, que l'égalité enfin se fasse jour et soit, dans toutes les bouches, comme l'expression de la vérité, et non dans l'espérance de cacher l'égoïsme et la tyrannie qui possèdent le cœur.

Si j'étais papier, je voudrais être blanc pour l'innocence, vert pour celui qui n'a pas l'espérance d'un soulagement à ses maux. Je voudrais être de l'or dans les mains du pauvre, du bonheur dans les mains de l'affligé, du baume dans celles du malade. Je voudrais être le pardon de toutes les offenses. Je ne condamnerais point, je ne maudirais point, je ne lancerais point l'anathème ; je ne critiquerais point avec malveillance ; je ne dirais rien qui puisse faire tort à autrui. Enfin, je ferais ce que vous faites : je ne voudrais qu'enseigner le bien et parler de cette belle doctrine qui vous réunit tous et sous toutes les formes ; je professerais toujours cette sublime maxime : Aimez-vous les uns et les autres.

Celui qui voudrait revenir sur terre, non charlatan, non pour vendre seulement des crayons, mais pour y joindre la vente du papier, et qui dirait à tous : le crayon ne peut être utile sans le papier et le papier ne peut se passer du crayon.

MANGIN.

La Solidarité

(Paris, 26 novembre 1866, médium M. Sabb…)

Gloire à Dieu, et paix aux hommes de bonne volonté !

L'étude du Spiritisme ne doit pas être vaine. Pour certains hommes légers, elle est un amusement ; pour les hommes sérieux, elle doit être sérieuse.

Réfléchissez à une chose avant toutes. Vous n'êtes pas sur la terre pour y vivre à la façon des bêtes, pour y végéter à la manière des graminées ou des arbres. Les graminées et les arbres ont la vie organique, ils n'ont pas la vie intelligente, de même que les animaux n'ont pas la vie morale. Tout vit, tout respire dans la nature, l'homme seul sent et se sent.

Que ceux-là sont insensés et à plaindre, qui se méprisent assez pour se comparer à un brin d'herbe, ou à un éléphant ! Ne confondons ni les genres ni les espèces. Ce ne sont pas de grands philosophes et de grands naturalistes qui voient dans le Spiritisme, par exemple, une nouvelle édition de la métempsycose, et surtout d'une métempsycose absurde. La métempsycose est le rêve d'un homme d'imagination, elle n'est pas autre chose. Un animal, un végétal produit son congénère, rien de plus ni rien de moins. Ceci soit dit, pour empêcher de vieilles idées fausses de s'accréditer de nouveau, à l'ombre du Spiritisme.

Homme, soyez homme ; sachez d'où vous venez et où vous allez. Vous êtes l'enfant aimé de celui qui a tout fait et qui vous a donné une fin, une destinée que vous devez accomplir sans la connaître absolument. Étiez-vous nécessaire à ses desseins, à sa gloire, à son propre bonheur ? Questions oiseuses, puisqu'elles sont insolubles. Vous ÊTES, soyez-en reconnaissant ; mais *être* n'est pas tout, il faut être selon les lois du Créateur qui sont vos propres lois. Lancé dans l'existence, vous êtes tout à la fois cause et effet. Ni comme cause, ni comme effet, vous ne pouvez, au moins quant à présent, déterminer votre rôle, mais vos lois vous pouvez les suivre. Or, la principale est celle-ci : L'homme n'est pas un être isolé, il est un être collectif. L'homme est solidaire de l'homme. C'est en vain qu'il cherche le complément de son être, c'est-à-dire le bonheur en lui-même ou dans ce qui l'entoure isolément : il ne peut le trouver que dans l'HOMME ou l'*humanité*. Vous ne faites donc rien pour être personnellement heureux, tant que le malheur d'un membre de l'humanité, d'une partie de vous-même, pourra vous affliger.

C'est de la morale que je vous enseigne là, me direz-vous, or la morale est un vieux lieu commun. Regardez autour de vous, qu'y a-t-il de plus ordinaire, de plus commun que le retour périodique du jour et de la nuit, que le besoin de vous nourrir et de vous vêtir ? C'est à cela que tendent tous vos soins, tous vos efforts. Il le faut, la partie matérielle de votre être l'exige. Mais votre nature n'est-elle pas double, et n'êtes-vous pas plus esprit que corps ? Comment donc se fait-il qu'il vous soit plus dur de vous entendre rappeler les lois morales que d'appliquer à tout instant les lois physiques ? Si vous étiez moins préoccupés et moins distraits, cette répétition ne serait pas aussi nécessaire.

Ne nous écartons pas de notre sujet : Le Spiritisme bien compris est à la vie de l'âme ce que le travail matériel est à la vie du corps. Occupez-vous-en dans ce but, et tenez pour certain que lorsque vous aurez fait, pour vous améliorer moralement, la moitié de ce que vous faites pour améliorer votre existence matérielle, vous aurez fait faire un grand pas à l'humanité. UN ESPRIT.

Tout vient en son temps.

(Odessa, groupe de famille, 1866. Médium, mademoiselle M…)

Question. – En lisant, dans la *Vérité* de 1866, les expériences magnétiques, j'en étais émerveillé, et je pensais en moi-même que cette force si étonnante pouvait peut-être être la cause de toutes les merveilles, de toutes les beautés, incompréhensibles pour nous, des planètes supérieures, et dont les Esprits nous donnent des descriptions. Je prie les bons Esprits de m'éclairer à ce sujet ?

Réponse. – Pauvres hommes ! L'avidité de savoir, l'impatience dévorante de lire dans le livre de la création, tout vous tourne la tête et éblouit vos yeux habitués à l'obscurité, lorsqu'ils tombent sur quelques passages que votre esprit, encore esclave de la matière, ne peut comprendre. Mais, ayez patience, les temps sont arrivés. Déjà le grand architecte commence à dérouler peu à peu devant vos yeux le plan de l'édifice de l'univers, déjà il soulève un coin du voile qui vous cache la vérité, et un rayon de lumière vous éclaire. Contentez-vous de ces prémices ; habituez vos yeux à la douce clarté de l'aurore, jusqu'à ce qu'ils puissent supporter la splendeur du soleil brillant dans tout son éclat.

Remerciez le Tout-Puissant, dont la bonté infinie ménage votre faible vue, en levant graduellement le voile qui la couvre. S'il l'enlevait tout d'un coup, vous seriez éblouis et ne verriez rien ; vous retom-

beriez dans le doute, dans la confusion, dans l'ignorance dont vous sortez à peine. Il vous a été dit déjà que tout vient en son temps : ne le devancez pas par votre trop grande avidité de tout savoir. Laissez au Maître le choix de la méthode qu'il juge la plus convenable pour vous instruire. Vous avez devant vous un sublime ouvrage : « la nature, son essence, ses forces ; » il commence par l'A B C. Apprenez donc d'abord à épeler, à comprendre ces premières pages ; progressez avec patience et persévérance, et vous arriverez jusqu'à la fin, tandis qu'en sautant des pages et des chapitres, l'ensemble vous paraît incompréhensible. Il n'est pas d'ailleurs dans les desseins du Tout-Puissant que l'homme sache tout. Conformez-vous donc à sa volonté, elle a pour but votre bien.

Lisez dans le grand livre de la nature ; instruisez-vous, éclairez votre esprit, contentez-vous de savoir ce que Dieu juge à propos de vous apprendre pendant votre séjour sur la terre ; vous n'aurez pas le temps d'arriver jusqu'à la dernière page, et vous ne la lirez que lorsque vous serez détachés de la matière, lorsque vos sens spiritualisés vous permettront de le comprendre.

Oui, mes amis, apprenez et instruisez-vous, et, avant tout, progressez en moralité par l'amour du prochain, par la charité, par la foi : c'est l'essentiel, c'est le passeport à la vue duquel les portes du sanctuaire infini vous sont ouvertes. HUMBOLT.

Respect dû aux croyances passées.

(Paris, groupe Delanne, 4 février 1867. Médium, M. Morin.)

La foi aveugle est le plus mauvais de tous les principes ! Croire avec ferveur à un dogme quelconque, lorsque la saine raison se refuse à l'accepter comme une vérité, c'est faire acte de nullité et se priver volontairement du plus beau de tous les dons que nous ait faits le Créateur ; c'est renoncer à la liberté de juger, au libre arbitre qui doit présider à toutes choses dans la mesure de la justice et de la raison.

Généralement, les hommes sont insouciants et ne croient à une religion que par acquit de conscience, et pour ne pas rejeter tout à fait ces bonnes et douces prières qui ont bercé leur jeunesse, et que leur mère leur apprenait auprès du foyer, lorsque le soir apportait avec lui l'heure du sommeil ; mais si ce souvenir se présente quelquefois à leur esprit, c'est le plus souvent avec un sentiment de regret qu'ils font un retour vers ce passé où les soucis de l'âge mûr étaient encore enfouis dans la nuit de l'avenir.

Oui, tout homme regrette cet âge d'insouciance, et bien peu peuvent songer à leurs jeunes années !… Mais qu'en reste-t-il un instant après ?… – Rien !…

J'ai commencé à dire que la foi aveugle était pernicieuse ; mais il ne faudrait pas toujours rejeter comme foncièrement mauvais tout ce qui paraît entaché d'abus, composé d'erreurs et surtout inventé à plaisir pour la gloire des orgueilleux et le bénéfice des intéressés.

Spirites, vous devez savoir mieux que personne que rien ne s'accomplit sans la volonté du Maître suprême ; c'est donc à vous de bien réfléchir avant de formuler votre jugement. Les hommes sont vos frères incarnés, et il est possible que *nombre de travaux des temps anciens soient vos œuvres accomplies dans une existence antérieure*. Les Spirites doivent avant tout être logiques avec leur enseignement, et ne point jeter la pierre aux institutions et aux croyances d'un autre âge, par cela seul qu'elles sont d'un autre âge. La société actuelle a eu besoin, pour devenir ce qu'elle est, que Dieu lui départît peu à peu la lumière et le savoir.

Il ne vous appartient donc pas de juger si les moyens employés par lui étaient bons ou mauvais. N'acceptez que ce qui vous semble rationnel et logique ; mais n'oubliez pas que les vieilles choses ont eu leur jeunesse, et que ce que vous enseignez aujourd'hui deviendra vieux à son tour. Respect donc à la vieillesse ! Les vieillards sont vos pères, comme les vieilles choses ont été les précurseurs des choses nouvelles. Rien ne vieillit, et si vous manquez à ce principe pour tout ce qui est vénérable, vous manquez à votre devoir, vous mentez à la doctrine que vous professez.

Les vieilles croyances ont élaboré la rénovation qui commence à s'accomplir !… Toutes, en tant qu'elles n'étaient pas exclusivement matérielles, possédaient une étincelle de la vérité. Regrettez les abus qui se sont introduits dans l'enseignement philosophique, mais pardonnez aux erreurs d'un autre âge, si vous voulez à votre tour être excusés dans les vôtres ultérieurement. Ne donnez pas votre foi à ce qui vous paraît mauvais, mais ne croyez pas non plus que tout ce qui vous est enseigné aujourd'hui soit l'expression de la vérité absolue. Croyez qu'à chaque époque Dieu élargit l'horizon des connaissances en raison du développement intellectuel de l'humanité.

LACORDAIRE.

La Comédie humaine.

(Paris, groupe Desliens, 29 novembre 1866. Médium, M. Desliens).

La vie de l'Esprit incarné est comme un roman, ou plutôt comme une pièce de théâtre, dont chaque jour on parcourrait un feuillet contenant une scène. L'auteur, c'est l'homme ; les personnages sont les passions, les vices et les vertus, la matière et l'intelligence, se disputant la possession du héros qui est l'Esprit. Le public, c'est le monde en général pendant l'incarnation, les Esprits dans l'erraticité, et le censeur qui examine la pièce pour la juger en dernier ressort et décerner un blâme ou une louange à l'auteur, c'est Dieu.

Faites donc en sorte de vous faire applaudir le plus souvent possible et de n'entendre que rarement le bruit du sifflet résonner désagréablement à votre oreille. Que l'intrigue soit toujours simple, et ne cherchez l'intérêt que dans les situations naturelles qui puissent servir à faire triompher la vertu, à développer l'intelligence et à moraliser le public.

Pendant l'exécution de l'œuvre, la cabale mise en mouvement par l'envie, peut essayer de critiquer les meilleurs passages, et n'encenser que ceux qui sont médiocres ou mauvais. Fermez l'oreille à ces flatteries, et souvenez-vous que la postérité vous appréciera à votre juste valeur ! Vous laisserez un nom obscur ou illustre, entaché de hontes ou couvert de gloire selon le monde ; mais, lorsque la pièce sera finie et que le rideau, tiré sur la dernière scène, vous mettra en présence du régisseur universel, du directeur infiniment puissant du théâtre où se passe la comédie humaine, il n'y aura ni flatteurs, ni courtisans, ni envieux, ni jaloux : vous serez seuls avec le juge suprême, impartial, équitable, juste.

Que votre œuvre soit sérieuse et moralisatrice, car c'est la seule qui ait quelque poids dans la balance du Tout-Puissant.

Il faut que chacun rende à la société au moins ce qu'il en reçoit. Celui qui, en ayant reçu l'assistance corporelle et spirituelle qui lui permet de vivre, s'en va sans restituer au moins ce qu'il a dépensé, est un voleur, car il a gaspillé une part du capital intelligent et il n'a rien produit.

Tout le monde ne peut pas être homme de génie, mais tous peuvent et doivent être honnêtes, bons citoyens, et rendre à la société ce que la société leur a prêté.

Pour que le monde soit en progrès, il faut que chacun laisse un souvenir utile de sa personnalité, une scène de plus à ce nombre in-

fini de scènes utiles que les membres de l'humanité ont laissées depuis que votre terre sert de lieu d'habitation à des Esprits.

Faites donc qu'on lise avec intérêt chacun des feuillets de votre roman, et qu'on ne le parcoure pas seulement du regard, pour le fermer avec ennui, avant d'en avoir lu la moitié. EUGÈNE SUE.

Notices bibliographiques

Lumen

Récit d'outre-terre

Par Camille Flammarion, professeur d'astronomie, attaché à l'Observatoire de Paris.

Ceci n'est point un livre, mais un article qui pourrait faire un livre intéressant et surtout instructif, parce que les données en sont fournies par la science positive, et traitées avec la clarté et l'élégance que le jeune savant apporte dans tous ses écrits. M. Camille Flammarion est connu de tous nos lecteurs par son excellent ouvrage sur la *Pluralité des mondes habités*, et par les articles scientifiques qu'il publie dans le *Siècle*. Celui dont nous allons rendre compte est publié dans la *Revue du XIXe siècle* du 1er février 1867[3].

L'auteur suppose un entretien entre un individu vivant nommé *Sitiens*, et l'Esprit d'un de ses amis nommé *Lumen*, qui lui décrit ses dernières pensées terrestres, les premières sensations de la vie spirituelle, et celles qui accompagnent le phénomène de la séparation. Ce tableau est d'une conformité parfaite avec ce que les Esprits nous ont appris à ce sujet ; c'est le Spiritisme le plus exact, moins le mot qui n'est pas prononcé. On en jugera par les citations suivantes :

« La première sensation d'identité que l'on éprouve après la mort ressemble à celle que l'on ressent au réveil pendant la vie, lorsque, revenant peu à peu à la conscience du matin, on est encore traversé par les visions de la nuit. Sollicité par l'avenir et le passé, l'Esprit cherche à la fois à reprendre pleine possession de lui-même et à saisir les impressions fugitives du rêve évanoui, qui passent encore en lui avec leur cortège de tableaux et d'événements. Parfois, absorbé par cette rétrospection d'un songe captivant, il sent sous la paupière qui se referme, les chaînes de la vision se renouer, et le spectacle se continuer ; il retombe à la fois dans le rêve et dans une sorte de demi-sommeil. Ainsi se balance notre faculté pensante au sortir de cette

---

3 Chaque numéro forme un volume de 160 pages grand in-8. Prix : 2 fr. Paris, librairie internationale, 15, boulevard Montmartre, et 18, avenue Montaigne, Palais Pompéien.

vie, entre une réalité quelle ne comprend pas encore, et un rêve qui n'est pas complètement disparu. »

Remarque. Dans cette situation de l'Esprit, il n'y a rien d'étonnant à ce que quelques-uns ne croient pas être morts.

« La mort n'est pas. Le fait que vous désignez sous ce nom, la séparation du corps et de l'âme, ne s'effectue pas, à vrai dire, sous une forme matérielle comparable aux séparations chimiques des éléments dissociés que l'on observe dans le monde physique. On ne s'aperçoit guère plus de cette séparation définitive, qui nous semble si cruelle, que l'enfant nouveau-né ne s'aperçoit de sa naissance ; *nous sommes enfantés à la vie future comme nous le fûmes à la vie terrestre*. Seulement, l'âme n'étant plus enveloppée des langes corporels qui la revêtent ici-bas, acquiert plus promptement la notion de son état et de sa personnalité. Cette faculté de perception varie toutefois essentiellement d'une âme à l'autre. Il en est qui, pendant la vie du corps, ne s'élevèrent jamais vers le ciel et ne se sentirent jamais anxieuses de pénétrer les lois de la création. Celles-là, encore dominées par les appétits corporels, demeurent longtemps à l'état de trouble inconscient. Il en est d'autres, heureusement, qui, dès cette vie, s'envolent sur leurs aspirations ailées vers les cimes du beau éternel ; celles-là voient arriver avec calme et sérénité l'instant de la séparation ; elles savent que le progrès est la loi de l'existence et qu'elles entreront, au delà, dans une vie supérieure à celle d'en deçà ; elles suivent pas à pas la léthargie qui monte à leur cœur, et lorsque le dernier battement, lent et insensible, l'arrête en son cours, elles sont déjà au-dessus de leur corps, dont elles ont observé l'endormissement, et, se délivrant des liens magnétiques, elles se sentent rapidement emportées, par une force inconnue, vers le point de la création où leurs aspirations, leurs sentiments, leurs espérances, les attirent.

« Les années, les jours et les heures sont constitués par les mouvements de la terre. En dehors de ces mouvements le temps terrestre *n'existe plus* dans l'espace ; il est donc absolument impossible d'avoir notion de ce temps. »

Remarque. – Ceci est rigoureusement vrai ; aussi lorsque les Esprits veulent nous spécifier une durée intelligible pour nous, sont-ils obligés de s'identifier à nouveau avec les habitudes terrestres, de se refaire hommes, pour ainsi dire, afin de se servir des mêmes points de comparaison. Aussitôt après sa délivrance, l'Esprit de

Lumen est transporté avec la rapidité de la pensée dans le groupe de mondes composant le système de l'étoile désignée en astronomie sous le nom de *Capella* ou la *Chèvre*. La théorie qu'il donne de la vue de l'âme est remarquable.

« La vue de mon âme était d'une puissance incomparablement supérieure à celle des yeux de l'organisme terrestre que je venais de quitter ; et, remarque surprenante, sa puissance me paraissait soumise à la volonté. Qu'il me suffise de vous faire pressentir qu'au lieu de voir simplement les étoiles dans le ciel, comme vous les voyez sur la terre, je distinguais clairement les mondes qui gravitent alentour ; lorsque je désirais ne plus voir l'étoile afin de n'être pas gêné pour l'examen de ces mondes, elle disparaissait de ma vision, et me laissait en d'excellentes conditions pour observer l'un de ces mondes. De plus, lorsque ma vue se concentrait sur un monde particulier, j'arrivais à distinguer les détails de sa surface, les continents et les mers, les nuages et les fleuves. Par une intensité particulière de concentration dans la vue de mon âme, je parvenais à voir l'objet sur lequel elle se concentrait, comme par exemple, une ville, une campagne, les édifices, les rues, les maisons, les arbres, les sentiers ; je reconnaissais même les habitants et je suivais les personnes dans les rues et dans les habitations. Il me suffisait, pour cela, de borner ma pensée au quartier, à la maison, ou à l'individu que je voulais observer. Dans le monde à bord duquel je venais d'arriver, les êtres, non incarnés dans une enveloppe grossière comme ici-bas, mais, libres, et doués de facultés d'aperceptions élevées à un éminent degré de puissance, peuvent apercevoir distinctement des détails qui, à cet éloignement, seraient absolument dérobés aux yeux des organisations terrestres.

SITIENS. Est-ce qu'ils se servent pour cela d'instruments supérieurs à nos télescopes ?

LUMEN. Si, pour être moins rebelle à l'admission de cette merveilleuse faculté, il vous est plus facile de les concevoir munis d'instruments, vous le pouvez par théorie. Mais je dois vous avertir que ces sortes d'instruments ne sont pas *extérieurs à ces êtres*, et qu'ils appartiennent à *l'organisme même de leur vue*. Il est bien entendu que cette construction optique et cette puissance de vue sont naturelles en ces mondes, et non pas surnaturelles. Pensez un peu aux insectes qui jouissent de la propriété de raccourcir ou d'allonger leurs yeux comme les tubes d'une lunette, d'enfler ou d'aplatir leur cristallin pour en

faire une loupe de différents degrés, ou encore de concentrer au même foyer une multitude d'yeux braqués comme autant de microscopes pour saisir l'infiniment petit, et vous pourrez plus légitimement admettre la faculté de ces êtres ultra-terrestres. »

Le monde où se trouve Lumen est à une distance telle de la terre que la lumière n'arrive de l'un à l'autre qu'au bout de soixante-douze ans. Or, né en 1793 et mort en 1864, à son arrivée dans Capella, d'où il porte sa vue sur Paris, Lumen ne reconnaît plus le Paris qu'il vient de quitter. Les rayons lumineux partis de la terre, n'arrivant à Capella qu'après soixante-douze ans, lui apportaient l'image de ce qui s'y passait en 1793.

Là est la partie réellement scientifique du récit ; toutes les difficultés y sont résolues de la manière la plus logique. Les données, admises en théorie par la science, y sont démontrées par l'expérience ; mais cette expérience ne pouvant être faite directement par les hommes, l'auteur suppose un Esprit qui rend compte de ses sensations, et placé dans les conditions à pouvoir établir une comparaison entre la terre et le monde qu'il habite.

L'idée est ingénieuse et neuve. C'est la première fois que le Spiritisme vrai et sérieux, quoique sous l'anonyme, est associé à la science positive, et cela par un homme capable d'apprécier l'un et l'autre, et de saisir le trait d'union qui doit les relier un jour. Ce travail, auquel nous reconnaissons, sans restriction, une importance capitale, nous paraît être un de ceux que les Esprits nous ont annoncés comme devant marquer la présente année. Nous analyserons cette seconde partie dans un prochain article.

Nouvelle théorie médico-spirite

Par le docteur BRIZIO, de Turin.

Nous ne connaissons cet ouvrage que par le prospectus en langue italienne qui nous a été adressé, mais nous ne pouvons que nous réjouir de voir l'empressement des nations étrangères à suivre le mouvement spirite, et féliciter les hommes de talent qui entrent dans la voie des applications du Spiritisme à la science. L'ouvrage du docteur Brizio sera publié en 20 ou 30 livraisons à 20 c. chacune, et l'impression en sera commencée dès qu'il y aura 300 souscripteurs. On souscrit à Turin, à la librairie Degiorgis, via Nuova.

Le Livre des Médiums, traduction en espagnol sur la 9° édition française : Madrid, – Barcelone, – Marseille, – Paris, au bureau de la *Revue spirite*.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1867.

Galilée.

A propos du drame de M. Ponsard.

L'événement littéraire du jour est la représentation de Galilée, drame en vers de M. Ponsard. Quoiqu'il n'y soit point question du Spiritisme, il s'y rattache par un côté essentiel : celui de la pluralité des mondes habités, et à ce point de vue nous pouvons le considérer comme une des œuvres qui sont appelées à favoriser le développement de la doctrine, en popularisant un de ses principes fondamentaux.

La destinée de l'humanité est liée à l'organisation de l'univers, comme celle de l'habitant l'est à son habitation. Dans l'ignorance de cette organisation, l'homme a dû se faire sur son passé et sur son avenir, des idées en rapport avec l'état de ses connaissances. S'il avait toujours connu la structure de la terre, il n'aurait jamais songé à placer l'enfer dans ses entrailles ; s'il avait connu l'infini de l'espace et la multitude des mondes qui s'y meuvent, il n'aurait pas localisé le ciel au-dessus du *ciel des étoiles* ; il n'aurait pas fait de la terre le point central de l'univers, l'unique habitation des êtres vivants ; il n'aurait pas condamné la croyance aux antipodes comme une hérésie ; s'il avait connu la géologie, jamais il n'aurait cru à la formation de la terre en six jours, et à son existence depuis six mille ans.

L'idée mesquine que l'homme se faisait de la création, devait lui donner une idée mesquine de la divinité. Il n'a pu comprendre la grandeur, la puissance, la sagesse infinies du Créateur que lorsque sa pensée a pu embrasser l'immensité de l'univers et la sagesse des lois

qui le régissent, comme on juge le génie d'un mécanicien sur l'ensemble, l'harmonie et la précision d'un mécanisme, et non à la vue d'un seul rouage. Alors seulement ses idées ont pu grandir, et s'élever au-dessus de son horizon borné. Ses croyances religieuses ont de tous temps été calquées sur l'idée qu'il se faisait de Dieu et de son œuvre ; l'erreur de ses croyances sur l'origine et la destinée de l'humanité avait pour cause son ignorance des véritables lois de la nature ; s'il eût, dès l'origine, connu ces lois, ses dogmes eussent été tout autres.

Galilée, en révélant un des premiers les lois du mécanisme de l'univers, non par des hypothèses, mais par une démonstration irrécusable, a ouvert la voie à de nouveaux progrès ; il devait, par cela même, produire une révolution dans les croyances en détruisant l'échafaudage des systèmes scientifiques erronés sur lesquels elles s'appuyaient.

A chacun sa mission. Ni Moïse, ni le Christ n'avaient celle d'enseigner aux hommes les lois de la science ; la connaissance de ces lois devait être *le résultat du travail et des recherches de l'homme*, de l'activité et du développement de son propre esprit, et non d'une révélation *à priori*, qui lui eût donné le savoir sans peine. Ils n'ont dû et pu lui parler qu'un langage approprié à son état intellectuel, autrement ils n'en eussent pas été compris. Moïse et le Christ ont eu leur mission moralisatrice ; à des génies d'un autre ordre sont déférées les missions scientifiques. Or, comme les lois morales et les lois de la science sont des lois divines, la religion et la philosophie ne peuvent être vraies que par l'alliance de ces lois.

Le Spiritisme est fondé sur l'existence du principe spirituel, comme élément constitutif de l'univers ; il repose sur l'universalité et la perpétuité des êtres intelligents, sur leur progrès indéfini à travers les mondes et les générations ; sur la pluralité des existences corporelles nécessaires à leur progrès individuel ; sur leur coopération relative, comme incarnés ou désincarnés, à l'œuvre générale dans la mesure du progrès accompli ; sur la solidarité qui relie tous les êtres d'un même monde et des mondes entre eux. Dans ce vaste ensemble, incarnés et désincarnés, chacun a sa mission, son rôle, des devoirs à remplir, depuis le plus infime jusqu'aux anges qui ne sont autres que des Esprits humains arrivés à l'état de purs Esprits, et auxquels sont confiés les grandes missions, les gouvernements des mondes, comme à des généraux expérimentés ; au lieu des solitudes désertes de l'espace sans bornes, partout la vie et l'activité, nulle part l'oisi-

veté inutile ; partout l'emploi des connaissances acquises ; partout le désir d'avancer encore, et d'augmenter la somme du bonheur, par l'utile usage des facultés de l'intelligence. Au lieu d'une existence éphémère et unique, passée sur un petit coin de terre, qui décide à tout jamais de son sort futur, impose des bornes à son progrès, et rend stérile, pour l'avenir, la peine qu'il se donne de s'instruire, l'homme a pour domaine l'univers ; rien de ce qu'il sait et de ce qu'il fait n'est perdu : l'avenir est à lui ; au lieu de l'isolement égoïste, la solidarité universelle ; au lieu du néant, selon quelques-uns, la vie éternelle ; au lieu d'une béatitude contemplative perpétuelle, selon d'autres, qui en ferait une inutilité perpétuelle, un rôle actif proportionné au mérite acquis ; au lieu de châtiments irrémissibles pour des fautes temporaires, la position que chacun se fait par sa persévérance dans le bien ou dans le mal ; au lieu d'une tache originelle qui rend passible de fautes que l'on n'a pas commises, la conséquence naturelle de ses propres imperfections natives ; au lieu des flammes de l'enfer, l'obligation de réparer le mal qu'on a fait, et de recommencer ce qu'on a mal fait ; au lieu d'un Dieu colère et vindicatif, un Dieu juste et bon, tenant compte de tous les repentirs et de toutes les bonnes volontés.

Tel est, en abrégé, le tableau que présente le Spiritisme, et qui ressort de la situation même des Esprits qui se manifestent ; ce n'est plus une simple théorie, mais un résultat d'observation. L'homme qui envisage les choses à ce point de vue se sent grandir ; il se relève à ses propres yeux ; il est stimulé dans ses instincts progressifs en voyant un but à ses travaux, à ses efforts pour s'améliorer.

Mais pour comprendre le Spiritisme dans son essence, dans l'immensité des choses qu'il embrasse, pour comprendre le but de la vie et la destinée de l'homme, il ne fallait pas reléguer l'humanité sur un petit globe, borner l'existence à quelques années, rapetisser le créateur et la créature ; pour que l'homme pût se faire une idée juste de son rôle dans l'univers, il fallait qu'il comprît, par la pluralité des mondes, le champ ouvert à ses explorations futures et à l'activité de son esprit ; pour reculer indéfiniment les bornes de la création, pour détruire ses préjugés sur les lieux spéciaux de récompense et de punition, sur les différents étages des cieux, il fallait qu'il pénétrât les profondeurs de l'espace ; qu'au lieu du cristallin et de l'empyrée, il y vit circuler, dans une majestueuse et perpétuelle harmonie, les mondes innombrables semblables au sien ; que partout sa pensée rencontrât la créature intelligente.

L'histoire de la terre se lie à celle de l'humanité ; pour que l'homme pût se défaire de ses mesquines fausses opinions sur l'époque, la durée et le mode de création de notre globe, de ses croyances légendaires sur le déluge et sa propre origine ; pour qu'il consentît à déloger du sein de la terre l'enfer et l'empire de Satan, il fallait qu'il pût lire dans les couches géologiques l'histoire de sa formation et de ses révolutions physiques. L'astronomie et la géologie, secondées par les découvertes de la physique et de la chimie, appuyées sur les lois de la mécanique, sont les deux puissants leviers qui ont battu en brèche ses préjugés sur son origine et sa destinée.

La matière et l'esprit sont les deux principes constitutifs de l'univers ; mais la connaissance des lois qui régissent la matière devait précéder celle des lois qui régissent l'élément spirituel ; les premières seules pouvaient combattre victorieusement les préjugés par l'évidence des faits. Le Spiritisme, qui a pour objet spécial la connaissance de l'élément spirituel, ne devait venir qu'en second ; pour qu'il pût prendre son essor et porter des fruits, pour qu'il pût être compris dans son ensemble, il fallait qu'il trouvât le terrain préparé, le champ de l'esprit humain déblayé des préjugés et des idées fausses, sinon en totalité, du moins en grande partie, sans cela on n'aurait eu qu'un Spiritisme étriqué, bâtard, incomplet, et mêlé à des croyances et à des pratiques absurdes, comme il l'est encore aujourd'hui chez les peuples arriérés. Si l'on considère la situation morale actuelle des nations avancées, on reconnaîtra qu'il est venu en temps opportun pour combler les vides qui se font dans les croyances.

Galilée a ouvert la route ; en déchirant le voile qui cachait l'infini, il a élargi le domaine de l'intelligence, et porté un coup fatal aux croyances erronées ; il a détruit plus de superstitions et d'idées fausses que toutes les philosophies, car il les a sapées par la base en montrant la réalité. Le Spiritisme doit le placer au rang des grands génies qui lui ont frayé la voie en abaissant les barrières que lui opposait l'ignorance. Les persécutions dont il fut l'objet, et qui sont le lot de quiconque s'attaque aux préjugés et aux idées reçues, l'ont grandi aux yeux de la postérité, en même temps qu'elles ont abaissé les persécuteurs. Qui est aujourd'hui le plus grand, d'eux ou de lui ?

Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de citer quelques fragments du beau drame de M. Ponsard. Nous le ferons dans le prochain numéro.

De l'Esprit prophétique.

Par le comte Joseph de Maistre.

Le comte Joseph de Maistre, né à Chambéry en 1753, mort en 1821, fut envoyé par le roi de Sardaigne, comme ministre plénipotentiaire en Russie, en 1803. Il quitta ce pays en 1817 lors de l'expulsion des Jésuites dont il avait embrassé la cause. Parmi ses ouvrages, l'un des plus connus dans la littérature et dans le monde religieux, est celui qui est intitulé : *Soirées de Saint-Pétersbourg*, publié en 1821. Quoique écrit à un point de vue exclusivement catholique, certaines pensées semblent inspirées par la prévision des temps présents, et à ce titre méritent une attention particulière. Les passages suivants sont tirés du onzième entretien, tome II, page 121, édition de 1844.

… Plus que jamais, Messieurs, nous devons nous occuper de ces hautes spéculations, car il nous faut tenir prêts pour *un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs*. Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. *Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés*.

Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru que des faits du premier ordre et peu éloignés étaient annoncés dans la révélation de saint Jean, et quoique les théologiens protestants n'aient débité en général que de tristes rêves sur ce même livre, où ils n'ont jamais vu que ce qu'ils désiraient, cependant, après avoir payé ce malheureux tribut au fanatisme de secte, je vois que certains écrivains de ce parti adoptent déjà le principe que : *Plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse, se rapportaient à nos temps modernes. Un de ces écrivains même est allé jusqu'à dire que l'évènement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions*.

Il n'y a peut être pas un homme véritablement religieux en Europe (je parle de la classe instruite), qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire ; or, dites-moi, Messieurs, croyez-vous que cet accord de tous les hommes puisse être méprisé ? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses ? Remontez aux siècles passés ; transportez-vous à la naissance du Sauveur. A cette époque une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas : « L'Orient est sur le point de triompher ? Le vainqueur partira de la Judée ; un enfant divin nous est donné ; il

va paraître ; il descend du plus haut des cieux ; il ramènera l'âge d'or sur la terre. » Vous savez le reste.

Ces idées étaient universellement répandues, et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son Pollion, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée par l'ordre de l'empereur Constantin. Certes il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce grand cri du genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile ; mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la onzième églogue de ce poète. *Le matérialisme qui souille la philosophie de notre siècle l'empêche de voir que la doctrine des Esprits, et en particulier, celle de l'esprit prophétique, est tout à fait plausible en elle-même, et de plus, la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fut jamais*. Comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits sur cet avenir, et qu'il a des moyens de l'atteindre, au moins dans de certaines circonstances. Les oracles antiques tenaient à ce mouvement intérieur de l'homme qui l'avertit de sa nature et de ses droits. La pesante érudition de Van Dale, et les jolies phrases de Fontenelle furent employées vainement dans le siècle passé pour établir la nullité générale de ces oracles. Mais, quoi qu'il en soit, jamais l'homme n'aurait eu recours aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive en vertu de laquelle il les regardait comme possibles, et même comme existants.

L'homme est assujetti au temps, et néanmoins, par sa nature, étranger au temps. Le prophète jouissait du privilège de sortir du temps ; ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues de grands désastres, séparées du temps, le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem à celle du monde. C'est encore ainsi que David, conduit par ses propres souffrances à méditer sur « le juste persécuté, » sort tout à coup du temps

et s'écrie, présent à l'avenir : « Ils ont percé mes pieds et mes mains ; ils ont compté mes os ; ils se sont partagé mes habits ; ils ont jeté le sort sur mes vêtements. » (Ps. XXV, v. 17.)

On pourrait ajouter d'autres réflexions tirées de l'astrologie judiciaire, des oracles, des divinations en tous genres, dont l'abus a sans doute déshonoré l'esprit humain, mais qui avaient cependant une racine vraie comme toutes les croyances générales. L'esprit prophétique est naturel à l'homme, et ne cessera de s'agiter dans le monde. L'homme, en essayant, à toutes les époques et dans tous les lieux, de pénétrer dans l'avenir, déclare qu'il n'est pas fait pour le temps, car le temps est quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir. De là vient que, dans nos songes, jamais nous n'avons l'idée du temps, et que l'état du sommeil fut toujours jugé favorable aux communications divines.

Si vous me demandez ensuite ce que c'est que cet esprit prophétique que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai que « jamais il n'y a eu dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque manière. » Machiavel est le premier homme à ma connaissance qui avait avancé cette proposition ; mais si vous y réfléchissez vous-mêmes, vous trouverez que son assertion est justifiée par toute l'histoire. Vous en avez un dernier exemple dans la Révolution française, prédite de tous les côtés et de la manière la plus incontestable.

Mais pour en revenir au point d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de Virgile manquât de beaux esprits qui se moquaient et « de la grande année, et du siècle d'or, et de la chaste Lucine, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant ? » Cependant tout cela était arrivé : « L'enfant, du haut du ciel, était prêt à descendre. » Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, nommément dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du Pollion, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe. *Pourquoi voulez-vous qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui ? L'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion ; et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ces signes divins, se livrent à de saintes recherches ?*

Voulez-vous une nouvelle preuve de ce qui se prépare ? Cherchez dans les sciences ; considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie même, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous par exemple, si vous n'en étiez averti, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'incessamment il sera démontré que *les*

corps célestes sont mus précisément comme les corps humains, par des intelligences qui leur sont unies, sans qu'on sache comment ? C'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale sans doute, et même ridicule, parce que l'opinion environnante en impose ; mais *attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie ; l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà*. Celui-là sera fameux et mettra fin au dix-huitième siècle qui dure toujours ; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits. *Alors les opinions qui nous paraissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées, seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter, et l'on parlera de notre stupidité actuelle comme nous parlons de la superstition du moyen âge. Déjà même la force des choses a contraint quelques savants de l'école matérielle à faire des concessions qui les rapprochent de l'esprit.* Et d'autres, ne pouvant s'empêcher de pressentir cette tendance sourde d'une opinion puissante, prennent contre elle des précautions qui font peut-être sur les véritables observateurs plus d'impression qu'une résistance directe. De là leur attention scrupuleuse à n'employer que des expressions matérielles. Il ne s'agit jamais, dans leurs écrits : que de lois mécaniques, de principes mécaniques, d'astronomie physique, etc. Ce n'est pas qu'ils ne sentent à merveille que les théories matérielles ne contentent nullement l'intelligence, car il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par les seules lois mécaniques ; mais c'est précisément parce qu'ils le sentent, qu'ils mettent pour ainsi dire des mots en garde contre la vérité. *On ne veut pas l'avouer, mais on n'est plus retenu que par l'engagement ou le respect humain.* Les savants européens sont dans ce moment des espèces de conjurés ou d'initiés, comme il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une sorte de monopole, et qui ne veulent pas absolument qu'on sache plus ou autrement qu'eux. Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité illuminée qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur avait livrées les conséquences les plus précieuses pour l'homme. *Alors toute la science changera de face ; l'esprit longtemps détrôné reprendra sa place.*

Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies ; que

le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées ; qu'il suffit de les nettoyer pour ainsi dire et de les remettre à leur place, pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot, toutes les idées changeront ; et puisque de tous côtés une foule d'élus s'écrient de concert : « Venez, Seigneur, venez ! » pourquoi blâmeriez-vous ces hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner. Comme les poètes qui, jusque dans nos temps de faiblesse et de décrépitude, présentent encore quelques lueurs pâles de l'esprit prophétique, *les hommes spirituels éprouvent quelquefois des mouvements d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir, et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain*.

Rappelez-vous, monsieur le comte, le compliment que vous m'avez adressé sur mon érudition au sujet du nombre trois. Ce nombre, en effet, se montre de tous côtés, dans le monde physique comme dans le monde moral, et dans les choses divines. Dieu parla une première fois aux hommes sur le mont Sinaï, et cette révélation fut resserrée, par des raisons que nous ignorons, dans les limites étroites d'un seul peuple et d'un seul pays. Après quinze siècles, une seconde révélation s'adressa à tous les hommes sans distinction, et c'est celle dont nous jouissons. Mais l'universalité de son action devait être encore infiniment restreinte par les circonstances de temps et de lieux. Quinze siècles de plus devaient s'écouler avant que l'Amérique vît la lumière, et ses vastes contrées recèlent encore une foule de hordes sauvages si étrangères au grand bienfait, qu'on serait porté à croire qu'elles en sont exclues par nature en vertu de quelque anathème primitif inexplicable. Le grand Lama seul a plus de sujets spirituels que le Pape ; le Bengale a soixante millions d'habitants, la Chine en a deux cents, le Japon vingt-cinq ou trente. Contemplez ces archipels du grand Océan qui forment aujourd'hui une cinquième partie du monde. Vos missionnaires ont fait sans doute des efforts merveilleux pour annoncer l'Evangile dans quelques-unes de ces contrées lointaines, mais vous voyez avec quel succès. Combien de myriades d'hommes que la bonne nouvelle n'atteindra jamais ! Le cimeterre du fils d'Ismaël n'a-t-il pas chassé entièrement le christianisme de l'Afrique et de l'Asie ? Et dans notre Europe, quel spectacle s'offre à l'œil religieux !…

Contemplez ce tableau lugubre ; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si les illuminés ont tort d'envisager comme *plus ou moins prochaine une troisième explosion de la toute-puissante*

bonté en faveur du genre humain. Je ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. Encore une fois, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent et qui voient dans la révélation même des raisons de prévoir *une révélation de la révélation*. Appelez, si vous le voulez, ces hommes illuminés, je serai tout à fait d'accord avec vous, pourvu que vous prononciez ce nom sérieusement.

Tout annonce, et vos propres observations le démontrent, *je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas*. Vous ne pouvez donc pas, sans vous mettre en contradiction avec vous-même, condamner ceux qui saluent de loin cette unité, et qui essayent, suivant leurs forces, de pénétrer des mystères si redoutables, sans doute, mais tout à la fois si consolants pour nous.

Et ne dites point que *tout est dit, que tout est révélé*, et qu'il ne nous est pas permis d'attendre rien de nouveau. Sans doute que rien ne nous manque pour le salut ; mais *du côté des connaissances divines, il nous manque beaucoup ; et quant aux manifestations futures, j'ai, comme vous voyez, mille raisons pour m'y attendre, tandis que vous n'en avez pas une pour me prouver le contraire*. L'hébreu qui accomplissait la loi n'était-il pas en sûreté de conscience ? Je vous citerais, s'il le fallait, je ne sais combien de passages de la Bible qui promettent au sacrifice judaïque et au trône de David une durée égale à celle du soleil. Le juif, *qui s'en tenait à l'écorce*, avait toute raison, jusqu'à l'événement, de croire au règne temporel du Messie ; il se trompait néanmoins, comme on le vit depuis ; mais savons-nous ce qui nous attend nous-mêmes ? Dieu sera avec nous jusqu'à la consommation des siècles ; les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Église, etc. ; fort bien ! En résulte-t-il, je vous prie, que *Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle*, et qu'il ne lui est plus permis de nous apprendre rien au delà de ce que nous savons ? ce serait, il faut l'avouer, un étrange raisonnement.

Une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint étant désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues, il faut que les prédicateurs de ce don nouveau puissent citer l'Écriture sainte à tous les peuples. Les apôtres ne sont pas des traducteurs ; ils ont bien d'autres occupations ; mais la Société biblique, instrument aveugle de la Providence, prépare ses différentes versions que *les véritables envoyés expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime*, nouvelle ou primitive, n'importe ! qui chassera le doute de la cité de Dieu ; et *c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'établir*.

Remarque. – Ces paroles sont d'autant plus remarquables qu'elles émanent d'un homme d'un mérite incontestable comme écrivain, et qui est tenu en grande estime dans le monde religieux. Peut-être n'y a-t-on pas vu tout ce qu'elles renferment, car elles sont une protestation évidente contre l'absolutisme et l'exclusivisme étroit de certaines doctrines. Elles dénotent chez l'auteur une ampleur de vues qui frisent l'indépendance philosophique. L'orthodoxie s'est maintes fois scandalisée à moins. Les passages soulignés sont assez explicites pour qu'il soit superflu de les commenter ; les Spirites surtout en comprendront facilement la portée. Il serait impossible de n'y pas voir la prévision des choses qui se passent aujourd'hui et de celles que l'avenir réserve à l'humanité, tant ces tant ces paroles ont de rapports avec l'état actuel, et avec ce qu'annoncent de toutes parts les Esprits.

Communication de Joseph de Maistre.

(Société de Paris, 22 mars 1867. Méd. M. Desliens.)

Demande. D'après les pensées contenues dans les fragments dont il vient d'être donné lecture, vous paraissez avoir été animé vous-même de l'esprit prophétique dont vous parlez, et que vous décrivez si bien. Un demi-siècle à peine nous sépare de l'époque où vous écriviez ces lignes remarquables, que déjà nous voyons nos prévisions se réaliser. Peut-être n'est-ce pas au point de vue exclusif où vous plaçaient alors vos croyances, mais à coup sûr tout nous montre comme imminente et en voie de s'accomplir, la grande révolution morale que vous avez pressentie, et que préparent les idées nouvelles. Ce que vous dites a un rapport si évident avec le Spiritisme, que nous pouvons avec toute raison vous considérer comme l'un des prophètes de son avènement. Sans doute que la Providence vous avait placé dans le milieu où, par le fait même de vos principes, vos paroles devaient avoir plus d'autorité. Ont-elles été comprises par votre parti ? Les comprend-il encore maintenant ? Il est permis d'en douter.

Aujourd'hui que vous pouvez envisager les choses d'une manière plus large, et embrasser de plus vastes horizons, nous serions heureux d'avoir votre appréciation actuelle sur *l'esprit prophétique*, et sur la part que doit avoir le Spiritisme dans le mouvement régénérateur.

Nous serions de plus très honorés si nous pouvions vous compter

désormais au nombre des bons Esprits qui veulent bien concourir à notre instruction.

Réponse. Messieurs, bien que ce ne soit point la première fois que je me trouve parmi vous, comme je m'y introduis officiellement aujourd'hui, je vous prierai d'agréer mes remerciements pour les paroles bienveillantes que vous avez bien voulu prononcer à mon intention, et de recevoir mes félicitations pour la sincérité et le dévouement qui président à vos travaux.

L'amour de la vérité fut mon seul guide, et si je fus de mon vivant le partisan d'une secte que l'on a appris à juger avec sévérité, c'est que je croyais trouver en elle les éléments, la force d'action nécessaires pour arriver à la connaissance de cette vérité que je soupçonnais. – J'ai vu la terre promise, mais je n'ai pu y pénétrer de mon vivant. Plus heureux que moi, messieurs, profitez de la faveur qui vous est accordée pour votre bonne volonté, en améliorant votre cœur et votre esprit, et en faisant partager votre bonheur à tous ceux de vos frères en humanité, qui n'opposeront à votre propagande que la réserve naturelle à chaque homme placé en face de l'inconnu.

Comme eux, j'aurais voulu raisonner votre croyance avant de l'accepter, mais je ne l'aurais pas honnie, quelque bizarre que soient ses moyens de manifestation, par la seule raison qu'elle pouvait nuire à mes intérêts ou qu'il me plaisait d'en agir ainsi.

Vous avez pu vous en convaincre, j'étais avec le clergé, adepte de la morale de l'Évangile, mais, je n'étais pas avec lui, partisan de l'immuabilité de l'enseignement et de l'impossibilité de nouvelles manifestations de la volonté divine. Pénétré des saintes Écritures que j'ai lues, relues et commentées, la lettre et l'Esprit me faisaient prévoir l'avènement nouveau. J'en remercie Dieu, car j'étais heureux en espérance, pour moi qui sentais intuitivement que je participerais au bonheur de connaître les nouvelles vérités, en quelque endroit que je fusse ; pour mes frères en humanité qui verraient se dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur devant une évidence irrécusable.

L'Esprit prophétique embrase le monde entier de ses effluves régénérateurs. – En Europe comme en Amérique, en Asie, partout, chez les catholiques comme chez les musulmans, dans tous les pays, dans tous les climats, dans toutes les sectes religieuses, la nouvelle révélation s'infiltre, avec l'enfant qui naît, avec le jeune homme qui se développe, avec le vieillard qui s'en va. – Les uns arrivent avec les matériaux nécessaires pour l'édification de l'œuvre ; les autres aspirent à un

monde qui leur révélera les mystères qu'ils pressentent. – Et, si la persécution morale vous plie sous son joug, si l'intérêt matériel, la position sociale arrête quelques-uns des fils de l'Esprit dans leur marche ascendante, ceux-là seront les martyrs de la pensée, dont les sueurs intellectuelles féconderont l'enseignement, et prépareront les générations de l'avenir à une vie nouvelle.

Le Spiritisme, en France, se manifeste sous un autre nom en Asie. Il a des agents dans les différentes nuances de la religion catholique, comme il en a parmi les sectateurs de la religion musulmane. – Là-bas, la révélation, à un degré inférieur de développement, est noyée dans le sang ; mais, elle n'en poursuit pas moins sa marche, et ses ramifications entourent le monde dans un vaste réseau, dont les mailles vont se resserrant à mesure que l'élément régénérateur se dévoile davantage. – Des catholiques, des protestants, cherchant à faire pénétrer la nouvelle croyance chez les fils de l'Islam, eussent rencontré des obstacles insurmontables, et de bien rares adeptes fussent venus se ranger sous leur drapeau.

L'esprit prophétique y a pris une autre forme ; il a assimilé son langage, ses instructions, aux formes matérielles et aux pensées intimes de ceux auxquels il s'adressait. – Bénissez-en la Providence qui voit mieux que vous comment et par qui elle doit amener le mouvement qui pousse les mondes vers l'infini.

L'aspiration à de nouvelles connaissances est dans l'air qu'on respire, dans le livre qu'on écrit, dans le tableau que l'on peint ; l'idée s'imprime sur le marbre du statuaire, comme sous la plume de l'historien, et tel, qui serait bien étonné d'être rangé parmi les Spirites, est un instrument de la Toute-puissance pour l'édification du Spiritisme.

J'interromps cette communication qui devient fatigante pour le médium qui n'est pas habitué à mon influx fluidique. Je la continuerai une autre fois, et je viendrai, puisque tel est votre désir, apporter ma part d'action à vos travaux, ne me contentant plus d'y assister, témoin invisible, ou inspirateur inconnu, comme je l'ai déjà fait maintes fois.

J. DE MAISTRE.

La Ligue de l'Enseignement.

2e Article.

(Voir le n° précédent, page 79.)

A propos de l'article que nous avons publié sur la ligue de l'enseignement nous avons reçu de M. Macé, son fondateur, la lettre suivante que nous nous faisons un devoir de publier. Si nous avons exposé les motifs sur lesquels nous appuyons l'opinion restrictive que nous avons émise, il est de toute équité de mettre en regard les explications de l'auteur.

Beblenheim, 5 mars 1867.

Monsieur,

M. Ed. Vauchez me communique ce que vous avez dit de la *ligue de l'enseignement* dans la *Revue Spirite*, et je prends la liberté de vous adresser, non pas une réponse à publier dans votre *Revue*, mais quelques explications personnelles sur le *but* que je poursuis, et le *plan* que j'ai dressé. Je serais heureux si elles pouvaient dissiper les scrupules qui vous arrêtent, et vous rallier à un projet qui n'a pas, dans mon esprit du moins, le vague que vous y avez vu.

Il s'agit de grouper, dans chaque localité, tous ceux qui se sentent prêts à faire acte de citoyens en contribuant *personnellement* au développement de l'instruction publique autour d'eux. Chaque groupe aura nécessairement à se faire lui-même son programme, la mesure de son action étant nécessairement déterminée par ses moyens d'actions. Là, il m'était bien impossible de rien préciser ; mais la *nature* de cette action, le point capital, je l'ai précisé de la manière la plus claire et la plus nette : Faire de l'instruction pure et simple, en dehors de toute préoccupation de secte et de parti ; c'est là un premier article uniforme, inscrit d'avance en tête de tous les prospectus ; là sera leur unité morale. Tout cercle qui viendrait à l'enfreindre sortirait de plein droit de la ligue.

Vous êtes, je ne saurais en douter, trop loyal pour ne pas convenir qu'il n'y aura place après cela pour aucune *déception* quand on en viendra à l'exécution. Il ne pourrait y avoir de déçus que ceux qui seraient entrés dans la ligue avec l'espoir secret de la faire servir au triomphe d'une opinion particulière : ils sont prévenus.

Quant aux intentions que pourrait avoir l'auteur du projet lui-même et à la confiance qu'il convient de lui accorder, permettez-moi de m'en tenir à la réponse que j'ai déjà faite une fois à un soupçon émis dans les *Annales du travail*, et dont je vous prie de vouloir

bien prendre connaissance. Elle s'adresse à un doute sur mes tendances libérales ; elle peut s'adresser tout aussi bien aux doutes qui pourraient s'élever dans d'autres esprits sur la loyauté de ma déclaration de neutralité.

J'ose espérer, monsieur, que ces explications vous paraîtront suffisamment nettes pour modifier votre impression première, et que vous croirez bon, s'il en est ainsi, de le dire à vos lecteurs. Tout bon citoyen doit l'appui de son influence personnelle à ce qu'il reconnaît utile, et je me sens si convaincu de l'utilité de notre projet de Ligue, qu'il me paraît impossible qu'elle puisse échapper à un esprit aussi exercé que le vôtre.

Recevez, monsieur, mes bien cordiales et fraternelles salutations ;

JEAN MACÉ.

A cette lettre, M. Macé a bien voulu joindre le n° des *Annales du travail*, où se trouve la réponse mentionnée ci-dessus, et que nous reproduisons intégralement :

Beblenheim, le 4 janvier 1867.

Monsieur le rédacteur,

L'objection qui vous a été faite relativement à une modification possible de mes idées libérales, et par suite au danger, possible aussi, d'une direction mauvaise donnée à l'enseignement de la Ligue, cette objection me paraît affligeante, et je vous demande la permission de répondre à ceux qui vous l'ont faite, non pas pour ce qui me concerne, – je le juge inutile, – mais pour l'honneur de mon idée qu'ils n'ont pas comprise. La Ligue n'enseigne rien, et n'aura pas de direction à donner ; il est donc superflu de s'inquiéter dès à présent des opinions plus ou moins libérales de celui qui cherche à la fonder.

Je fais appel à tous ceux qui prennent à cœur le développement de l'instruction dans leur pays et qui désirent y travailler, soit sur les autres, en enseignant, soit sur eux-mêmes, en apprenant. Je les invite à s'associer sur tous les points du territoire ; à faire acte de citoyens, en combattant l'ignorance, et de leur bourse, et de leur personne, ce qui vaut mieux encore ; à pourchasser homme à homme, les mauvais pères qui n'envoient pas leurs enfants à l'école ; à faire honte aux camarades qui ne savent ni lire, ni écrire, et à leur rappeler qu'il est toujours temps ; à leur mettre au besoin le livre et la plume à la main, en s'improvisant professeurs, chacun de ce qu'il sait ; à créer des cours et des bibliothèques, au profit des ignorants qui désirent cesser de l'être ; à former enfin par toute la France, un

seul faisceau pour se prêter un mutuel appui contre les influences ennemies, – il y en a malheureusement d'une élévation, censée dangereuse, dans le niveau intellectuel du peuple.

Que tout cela parvienne à se faire, en quoi, s'il vous plaît, et dans quel sens inquiétant, ce mouvement universel pourrait-il être dirigé par n'importe qui ? Qu'il s'organise, par exemple, à Paris, entre ouvriers, des *Sociétés de culture intellectuelle* comme celles qui existent par centaines dans les villes d'Allemagne, et dont M. Edouard Pfeiffer, le président de l'association d'instruction populaire de Wurtemberg, expliquait le fonctionnement d'une façon si intéressante dans le n° de la *Coopération* du 30 septembre dernier ; que, dans le faubourg Saint-Antoine, dans le quartier du Temple, à Montmartre, aux Batignolles, des groupes de travailleurs, entrés dans la *Ligue*, s'entendent ensemble pour se donner, à certains jours, des soirées d'instruction avec des professeurs de bonne volonté, ou même rétribués, pourquoi pas ? – les ouvriers anglais et allemands ne se refusent pas ce luxe-là, – je voudrais bien savoir ce que viendront faire là-dedans les doctrines d'un professeur de demoiselles qui fait sa classe à Beblenheim, et qui n'a aucune envie de changer d'élèves. – Est-ce que ces gens-là ne seront pas chez eux ? Est-ce qu'ils auront des permissions à me demander ?

Ce n'est pas que je me défende d'avoir une doctrine en matière d'enseignement populaire. J'en ai une assurément ; je ne me serais pas permis, sans cela, de me mettre de mon propre chef, à la tête d'un mouvement comme celui-ci. La voici telle que je viens de la formuler dans l'*Annuaire de l'association de* 1867. C'est la dénégation même de toute direction « dans tel sens plutôt que dans un autre » pour me servir de l'expression de ceux qui ne sont pas entièrement sûrs de moi, et je me déclare prêt à mettre à son service tout ce que je puis avoir d'autorité personnelle, – je ne crains pas d'en parler parce que j'ai conscience de l'avoir légalement gagnée :

> « Prêcher l'ignorant *dans un sens ou dans un autre* n'avance à rien et ne l'avance pas. Il demeure ensuite à la merci des prédications contraires, et n'en sait guère plus long qu'avant. Qu'il apprenne ce que savent ceux qui le prêchent, c'est tout autre chose ; il sera en état de se prêcher lui-même, et ceux qui craindraient qu'il soit à lui-même un mauvais prédicateur peuvent se rassurer d'avance. L'instruction n'a pas deux manières d'agir sur ceux qui la possèdent. S'ils s'en trouvent bien pour leur compte, pourquoi ne rendrait-elle pas le même service aux autres ? »

Si vos correspondants « du dehors » connaissent une façon plus libérale d'entendre la question de l'enseignement populaire, qu'ils veuillent bien me l'apprendre. Je n'en connais pas.

JEAN MACÉ.

P.-S. : Vous me priez de répondre à une question qui vous été faite sur la destination future des sommes souscrites pour la *Ligue*.

La souscription ouverte présentement est destinée à couvrir les frais de propagande du projet. Je publierai dans chaque bulletin, comme je viens de le faire dans le premier, l'état des recettes et des dépenses, et je rendrai mes comptes, avec pièces à l'appui, à la commission qui sera nommée à cet effet, dans la première assemblée générale.

Quand la Ligue sera constituée, l'emploi des cotisations annuelles devra être déterminé – c'est du moins mon avis – au sein des groupes d'adhérents qui se forment. Chaque groupe fixerait lui-même la part qu'il lui conviendrait de verser au fonds général de propagande de l'œuvre, où iraient également les cotisations des adhérents qui ne jugeraient pas à propos de s'engager dans un groupe spécial.

Réflexions sur les lettres précédentes.

Cela tient sans doute au défaut de perspicacité de notre intelligence, mais nous avouons en toute humilité n'être pas plus éclairé qu'auparavant ; nous dirons même que les explications ci-dessus viennent confirmer notre opinion. Il nous avait été dit que l'auteur du projet avait un programme bien défini, mais qu'il se réservait de le faire connaître lorsque les adhésions seraient suffisantes. Cette manière de procéder ne nous paraissait ni logique, ni pratique, car en on ne peut rationnellement adhérer à ce que l'on ne connaît pas ; or, la lettre que M. Macé a bien voulu nous écrire, ne donne nullement à entendre qu'il en soit ainsi ; elle dit au contraire : « *Chaque groupe aura nécessairement à faire lui-même son programme*, ce qui signifie que l'auteur n'en a pas un qui lui soit personnel. Il en résulte que s'il y a mille groupes, il peut y avoir mille programmes ; c'est la porte ouverte à l'anarchie des systèmes.

Il ajoute, il est vrai, que le point capital est précisé de la manière *la plus claire et la plus nette* par l'indication du but qui est de : « Faire de l'instruction pure et simple, en dehors de toute préoccupation de secte et de parti. » Le but est louable, sans doute, mais nous n'y voyons qu'une bonne intention, et non la précision indispensable dans les choses pratiques.

« Tout cercle, ajoute-t-il, qui viendrait à l'enfreindre sortirait de plein droit de la Ligue. » C'est là la mesure comminatoire ; eh bien ! ces cercles en seront quittes pour sortir de la Ligue, et pour en former d'autres à côté, sans croire avoir démérité en quoi que ce soit ; voilà donc la Ligue principale rompue dès son principe, faute d'une unité de vue et d'ensemble. Le but indiqué est si général qu'il se prête à une faute d'applications très contradictoires, et que chacun l'interprétant selon ses opinions personnelles, croira être dans le vrai. Où est d'ailleurs l'autorité qui peut légalement prononcer cette exclusion ? Il n'y en a pas ; il n'y a aucun centre régulateur ayant qualité pour apprécier ou contrôler les programmes individuels qui s'écarteraient du plan général. Chaque groupe étant sa propre autorité, et son centre d'action, est seul juge de ce qu'il fait ; dans de telles conditions, nous croyons une entente impossible.

Nous ne voyons jusqu'ici, dans ce projet, qu'une idée générale ; or, une idée n'est point un programme. Un programme est une ligne tracée dont nul ne peut s'écarter consciemment, un plan arrêté dans les plus minutieux détails, et qui ne laisse rien à l'arbitraire, où toutes les difficultés d'exécution sont prévues, où les voies et moyens sont indiqués. Le meilleur programme est celui qui laisse le moins possible à l'imprévu.

« Il m'était bien impossible de rien préciser, dit l'auteur, puisque la mesure d'action de chaque groupe sera nécessairement déterminée par ses moyens d'action ; » en d'autres termes, par les ressources matérielles dont il pourra disposer. Mais ce n'est pas là une raison. Tous les jours on fait des plans, on élabore des projets subordonnés aux moyens éventuels d'exécution ; c'est seulement en voyant un plan, que le public se décide à s'y associer selon qu'il en comprend l'utilité et y voit des éléments de succès.

Ce qu'il aurait fallu faire avant tout, c'eût été de signaler avec précision les lacunes de l'enseignement que l'on se proposait de combler, les besoins auxquels on voulait pourvoir ; dire : si l'on entendait favoriser la gratuité de l'enseignement en rétribuant ou indemnisant les instituteurs et les institutrices ; fonder des écoles où il n'y en a pas ; suppléer à l'insuffisance du matériel d'instruction dans les écoles trop pauvres pour s'en pourvoir ; fournir les livres aux enfants qui ne peuvent s'en procurer ; fonder des prix d'encouragement pour les élèves et les instituteurs ; créer des cours d'adultes ; payer des hommes de talent pour aller, comme des missionnaires, faire des conférences instructives dans les campagnes, y détruire les idées

superstitieuses à l'aide de la science ; définir l'objet et l'esprit de ces cours et de ces conférences, etc., ces choses-là ou d'autres. Alors seulement le but aurait été nettement spécifié. Puis on aurait dit : « Pour l'atteindre, il faut des ressources matérielles ; nous faisons appel aux hommes de bonne volonté, aux amis du progrès, à ceux qui sympathisent avec nos idées ; qu'ils forment des comités par départements, arrondissements, cantons ou communes, chargés de recueillir les souscriptions. Il n'y aura point de caisse générale et centrale, chaque comité aura la sienne dont il dirigera l'emploi selon le programme tracé, en raison des ressources dont il pourra disposer ; s'il recueille beaucoup, il fera beaucoup, s'il recueille peu, il fera moins. Mais il y aura un comité directeur, chargé de centraliser les renseignements, de transmettre les avis et les instructions nécessaires, de résoudre les difficultés qui pourraient surgir, d'imprimer à l'ensemble le cachet d'unité, sans lequel la *ligue* serait un vain mot. Une *ligue* s'entend d'une association d'individus marchant d'un commun accord et solidairement vers la réalisation d'un but déterminé ; or, dès l'instant que chacun peut entendre ce but à sa manière, et agir à sa guise, il n'y a plus ni ligue, ni association.

Il ne s'agit pas seulement ici d'un but à atteindre ; dès l'instant que sa réalisation repose sur des capitaux à recueillir par voie de souscriptions, il y a combinaison financière ; la partie économique du projet ne peut être laissée au caprice des individus, ni au hasard des événements sous peine de péricliter ; elle demande une élaboration préalable sérieuse, un plan conçu avec prévoyance en prévision de toutes les éventualités.

Un point essentiel auquel on ne paraît pas avoir songé, est celui-ci : Le but qu'on se propose étant *permanent*, et non temporaire comme lorsqu'il s'agit d'une infortune à soulager, ou d'un monument à élever, exige des ressources *permanentes*. L'expérience prouvant qu'il ne faut jamais compter sur des souscriptions volontaires régulières et perpétuelles, si l'on opérait directement avec le produit des souscriptions, ce produit serait bientôt absorbé. Si l'on veut que l'opération ne soit pas arrêtée dans sa source même, il faut constituer un revenu pour ne pas vivre sur son capital ; par conséquent, capitaliser les souscriptions de la manière la plus sûre et la plus productive. Comment ? avec quelle garantie et sous quel contrôle ? Voilà ce que tout projet reposant sur un mouvement de capitaux, doit avant tout prévoir et déterminer avant de rien encaisser, comme il doit également déterminer l'emploi et la répartition des fonds ver-

sés par anticipation, dans le cas où, par une cause quelconque, il n'y serait pas donné suite. Par sa nature, le projet comporte une partie économique d'autant plus importante, que c'est d'elle que dépend son avenir, et qui fait ici totalement défaut.

Supposons qu'avant l'établissement des sociétés d'assurance, un homme eût dit : « Les incendies font journellement des ravages ; j'ai pensé qu'en s'associant et en se cotisant on pourrait atténuer les effets du fléau ; comment ? je l'ignore ; souscrivez d'abord, et nous aviserons ensuite ; vous chercherez vous-mêmes le moyen qui vous conviendra le mieux, et vous tâcherez de vous entendre. » Sans doute, l'idée eut souri à beaucoup ; mais quand on se serait mis à l'œuvre, à combien de difficultés pratiques ne se serait-on pas heurté, faute d'avoir eu une base préalablement élaborée ! Il nous semble que le cas est ici à peu près le même.

La lettre publiée dans les *Annales du travail*, et rapportée ci-dessus, n'élucide pas davantage la question ; elle confirme que le plan et l'exécution du projet sont laissés à l'arbitraire et à l'initiative des souscripteurs ; or, quand l'initiative est laissée à tout le monde, personne ne la prend. D'ailleurs, si les hommes ont assez de jugement pour apprécier si ce qu'on leur offre est bon ou mauvais, tous ne sont pas aptes à élaborer une idée, surtout lorsqu'elle embrasse un champ aussi vaste que celui-ci. Cette élaboration est le complément indispensable de l'idée première. Une ligue est un corps organisé qui doit avoir un règlement, des statuts, pour marcher avec ensemble, si elle veut arriver à un résultat. Si M. Macé eût établi des statuts, même provisoires, sauf à les soumettre plus tard à l'approbation des souscripteurs qui eussent été libres de les modifier, ainsi que cela se pratique dans toutes les associations, il eût donné un corps à la Ligue, un point de ralliement, tandis qu'elle n'a ni l'un ni l'autre. Nous disons même qu'elle n'a pas de drapeau, puisqu'il est dit dans la lettre précitée : *La ligue n'enseignera rien, et n'aura pas de direction à donner ; il est donc superflu de s'inquiéter dès à présent des opinions plus ou moins libérales de celui qui cherche à la fonder*. Nous concevrions ce raisonnement s'il s'agissait d'une opération industrielle ; mais dans une question aussi délicate que l'enseignement, qui est envisagé à des points de vue si controversés, qui touche aux plus graves intérêts de l'ordre social, nous ne comprenons pas qu'il puisse être fait abstraction de l'opinion de celui qui, à titre de fondateur, doit être l'âme de l'entreprise. Cette assertion est une erreur regrettable.

Du vague qui règne dans l'économie du projet, il résulte qu'en souscrivant, nul ne sait à quoi ni pour quoi il s'engage, puisqu'il ne sait quelle direction prendra le groupe dont il fera partie ; qu'il se trouvera même des souscripteurs ne faisant partie d'aucun groupe. L'organisation de ces groupes n'est pas même déterminée ; leurs circonscriptions, leurs attributions, leur sphère d'activité, tout est laissé dans l'inconnu. Personne n'a qualité pour les convoquer ; contrairement à ce qui se pratique en pareil cas, aucun comité de surveillance n'est institué pour régler et contrôler l'emploi des fonds versés par anticipation et qui servent à payer les frais de propagande de l'idée. Puisqu'il y a des frais généraux acquittés avec les fonds des souscripteurs, il faudrait que ces derniers sussent en quoi ils consistent. L'auteur veut leur laisser toute latitude pour s'organiser comme ils l'entendront ; il ne veut être que le promoteur de l'idée ; soit, et loin de nous la pensée d'élever contre sa personne le moindre soupçon de défiance ; mais nous disons que pour la marche régulière d'une opération de ce genre et pour en assurer le succès, il est des mesures préliminaires indispensables qui ont été totalement négligées, ce que nous voyons avec regret, dans l'intérêt même de la chose ; si c'est à dessein, nous croyons la pensée mal fondée ; si c'est oubli, c'est fâcheux.

Nous n'avons qualité pour donner aucun conseil dans cette question, mais voici généralement comment on procède en pareil cas.

Lorsque l'auteur d'un projet qui nécessite un appel à la confiance publique, ne veut pas assumer sur lui seul la responsabilité de l'exécution, et aussi dans le but de s'entourer de plus de lumières, il réunit tout d'abord autour de lui un certain nombre de personnes dont les noms sont une recommandation, qui s'associent à son idée et l'élaborent avec lui. Ces personnes constituent un premier comité, soit consultatif, soit coopératif, provisoire jusqu'à la constitution définitive de l'opération et à la nomination d'un conseil permanent de surveillance par les intéressés. Ce comité est pour ces derniers une garantie par le contrôle qu'il exerce sur les premières opérations dont il est chargé de rendre compte ainsi que des premières dépenses. C'est en outre un appui et une décharge de responsabilité pour le fondateur. Celui-ci parlant au nom, et s'étayant de l'avis de plusieurs, puise, dans cette autorité collective une force morale toujours plus prépondérante sur l'opinion des masses que l'autorité d'un seul. Si l'on eût procédé ainsi pour la Ligue de l'enseignement, et si ce projet eût été présenté dans les formes usitées, et dans des conditions plus pratiques, les adhérents auraient sans aucun doute été plus nom-

breux, mais tel qu'il est, il laisse trop à l'indécis, selon nous.

Quoique ce projet soit livré à la publicité, et par conséquent au libre examen de chacun, nous n'en aurions point parlé, si nous n'y eussions été en quelque sorte contraint par les demandes qui nous étaient adressées. En principe, sur les choses auxquelles, à notre point de vue, nous ne pouvons donner une approbation entière, nous préférons garder le silence afin de n'y apporter aucune entrave. De nouvelles explications nous ayant été demandées à propos de notre dernier article, nous avons cru nécessaire de motiver notre manière de voir avec plus de précision. Mais encore une fois, nous ne donnons que notre opinion qui n'engage personne ; nous serions heureux d'être seul de notre avis, et que l'événement vînt prouver que nous nous sommes trompé. Nous nous associons de grand cœur à l'idée mère, mais non à son mode d'exécution.

Manifestations spontanées.

Moulin de Vicq-sur-Nahon.

Sous le titre de : *Le diable au moulin*, le *Moniteur de l'Indre* de février 1867 contient le récit suivant :

« Le sieur Garnier, François, est fermier et meunier au bourg de Vicq-sur-Nahon. C'est, nous aimons à le penser, un homme paisible, et cependant, depuis le mois de septembre, son moulin est le théâtre de faits miraculeux, propres à faire supposer que le Diable, ou tout au moins un Esprit facétieux, y a fait élection de domicile. Par exemple, il paraît hors de doute que, diable ou Esprit, l'auteur des faits que nous avons à raconter, aime à dormir la nuit, car il ne *travaille* que le jour.

« Notre Esprit aime à jongler avec les draps des lits. Il les prend sans que personne s'en aperçoive, les emporte et va les cacher soit dans un poinçon, soit dans le four, soit sous des bottes de foin. Il transporte d'une écurie dans une autre les draps du lit du garçon d'écurie, et on les retrouve plus d'une heure après sous du foin ou dans un râtelier. Pour ouvrir les portes, l'Esprit de Vicq-sur-Nahon n'a pas besoin de clé. Un jour le sieur Garnier, en présence de ses domestiques, ferme à double tour la porte de la boulangerie et met la clé dans sa poche, et cependant cette porte s'ouvre presque immédiatement sous les yeux de Garnier et de ses domestiques sans qu'ils puissent s'expliquer comment.

« Une autre fois, le 1er janvier, – façon tout à fait neuve de souhaiter la bonne année à quelqu'un, – un peu avant la nuit, le lit de plumes, les draps, les couvertures d'un lit placé dans une chambre

sont enlevés sans que le lit soit dérangé, et on retrouve ces objets à terre près de la porte de la chambre. Garnier et les siens imaginent alors, dans l'espérance de conjurer toute cette sorcellerie, de changer les lits de chambre, ce qui a lieu en effet ; mais le déménagement opéré, les faits diaboliques que nous venons de raconter recommencent de plus belle. A différentes reprises, un garçon d'écurie trouve ouvert le coffre où il serre ses effets, et ceux-ci épars dans l'écurie.

« Mais voici deux circonstances où se révèle toute l'habileté diabolique de l'Esprit. Au nombre des domestiques du sieur Garnier se trouve une petite fille de 13 ans, nommée Marie Richard. Un jour, cette enfant, étant dans une chambre, vit tout à coup se dresser sur le lit une petite chapelle, et tous les objets placés sur la cheminée, 4 vases, 1 christ, 3 verres, 2 tasses, dans l'une desquelles était de l'eau bénite, et une petite bouteille remplie aussi d'eau bénite, aller successivement, comme obéissant à l'ordre d'un être invisible, prendre place sur l'autel improvisé. La porte de la chambre était entrouverte, et la femme du frère de la petite Richard près de la porte. Une ombre est *sortie* de la chapelle, au dire de la petite Richard, s'est approchée de l'enfant et l'a chargée d'inviter ses maîtres à donner un pain bénit et à faire dire une messe. L'enfant le promit ; pendant neuf jours le calme régna dans le moulin ; Garnier fait dire la messe par le curé de Vicq, offre un pain bénit, et dès le lendemain, 15 janvier, les diableries recommencent.

« Les clés des portes disparaissent ; les portes qu'on a laissées ouvertes se trouvent fermées, et un serrurier appelé pour ouvrir la porte du moulin, ne peut y parvenir et se voit dans la nécessité de démonter la serrure. Ces derniers faits se passaient le 29 janvier. Le même jour, vers midi, comme les domestiques prenaient leurs repas, la fille Richard prend un broc de boisson, se sert à boire, et la montre du sieur Garnier, accrochée à un clou de la cheminée, tombe dans son verre. On replace la montre à la cheminée ; mais la fille Richard, en se servant d'un plat servi sur la table, amène la montre avec sa cuillère. Pour la troisième fois, on accroche la montre à sa place, et, pour la troisième fois, la petite Richard la trouve dans un pot qui bouillait devant le feu, ainsi qu'une petite bouteille renfermant un médicament, et dont le bouchon lui saute au visage.

« Bref, la terreur s'empare des habitants du moulin ; personne ne veut plus rester dans une maison ensorcelée. Enfin Garnier prit le parti de prévenir M. le commissaire de police de Valençay qui se rendit à Vicq, accompagné de deux gendarmes. Mais le diable n'a pas jugé à propos de se montrer aux agents de l'autorité. Seulement, ceux-ci ont conseillé à Garnier de renvoyer la fille Richard, ce qu'il a fait aussitôt. Cette mesure aura-t-elle suffi à mettre le dia-

ble en déroute ? Espérons-le, pour le repos des gens du moulin.

Dans un numéro postérieur, le *Moniteur de l'Indre* contient ce qui suit :

« Nous avons raconté, en leur temps, toutes les diableries qui se sont passées au moulin de Vicq-sur-Nahon, dont le sieur Garnier est locataire. Ces diableries, jusqu'à présent comiques, commencent à tourner à la tragédie. Après les farces, les jongleries, les tours de prestidigitation, voici que le diable a recours à l'incendie.

« Le 12 de ce mois, deux tentatives d'incendie ont eu lieu presque simultanément dans les écuries du sieur Garnier. La première a lieu vers cinq heures du soir. Le feu a pris dans la paille, au pied du lit des garçons meuniers. Le second incendie a éclaté environ une heure après le premier, mais dans une autre écurie. Le feu a pris également au pied d'un lit et dans la paille.

« Ces deux incendies ont été heureusement éteints par le père de Garnier, âgé de quatre-vingts ans, et ses domestiques, prévenus par la nommée Marie Richard.

« Nos lecteurs doivent se rappeler que cette jeune fille, âgée de quatorze ans, s'apercevait toujours la première des sorcelleries qui avaient lieu au moulin, si bien que, sur les conseils qui lui avaient été donnés, Garnier avait renvoyé de chez lui la fille Richard. Lorsque les deux incendies ont éclaté, cette fille était rentrée depuis quinze jours chez le sieur Garnier. C'est elle encore qui s'est aperçue la première des deux incendies du 12 mars.

« D'après les recherches faites au moulin, les soupçons se portèrent sur deux domestiques.

« La famille Garnier est tellement frappée des événements dont son moulin a été le théâtre, qu'elle s'est persuadée que le diable, ou tout au moins quelque Esprit malfaisant a élu domicile dans leur demeure. »

Un de nos amis a écrit au sieur Garnier, en le priant de lui faire savoir si les faits rapportés par le journal étaient réels ou des contes faits à plaisir, et dans tous les cas, ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou d'exagéré dans ce récit.

M. Garnier a répondu que tout était d'une parfaite exactitude et conforme à la déclaration que lui-même avait faite au commissaire de police de Valençay. Il confirme aussi les deux incendies et ajoute : Le journal n'a même pas tout raconté. Selon sa lettre, les faits se produisaient depuis quatre à cinq mois, et ce n'est que, poussé à bout par leur répétition, sans pouvoir en découvrir l'auteur, qu'il a fait sa déclaration. Il termine en disant : « Je ne sais, monsieur, dans quel but vous me demandez ces renseignements ; mais, si vous avez quelques connaissances dans ces choses-là, je vous prie de prendre part à mes peines, car je vous assure que nous ne sommes pas à notre

aise dans notre maison. Si vous pouvez trouver un moyen de découvrir l'auteur de tous ces faits scandaleux, vous nous rendriez un grand service. »

Un point important à éclaircir était de savoir quelle pouvait être la participation de la jeune fille, soit volontairement par malice, soit inconsciemment par son influence. Sur cette question, le sieur Garnier dit que l'enfant n'ayant été hors de la maison que pendant quinze jours, il n'a pu juger de l'effet de son absence ; mais qu'il n'a aucun soupçon sur elle, comme malveillance, non plus que sur ses autres domestiques ; qu'elle avait presque toujours annoncé ce qui se passait hors de sa portée ; qu'ainsi, elle avait dit plusieurs fois : « Voilà le lit qui se bouleverse dans telle chambre, » et qu'y étant entré sans la perdre de vue, on trouvait le lit bouleversé ; qu'elle a pareillement prévenu des deux incendies arrivés depuis son retour.

Ces faits, comme on le voit, appartiennent au même genre de phénomènes que ceux de Poitiers (revue de février et mars 1864, pages 47 et 78, – id., mai 1865, page 134) ; de Marseille (avril 1865, page 121) ; de Dieppe (mars 1860, page 76), et tant d'autres qu'on peut appeler *manifestations tapageuses et perturbatrices*.

Nous ferons d'abord remarquer la différence qui existe entre le ton de ce récit et celui du journal de Poitiers à l'occasion de ce qui s'est passé dans cette ville. On se rappelle le déluge de sarcasmes qu'il fit pleuvoir à ce sujet sur les Spirites, et sa persistance à soutenir contre l'évidence que ce ne pouvait être que l'œuvre de mauvais plaisants qu'on ne tarderait pas à découvrir, et qu'en définitive on n'a jamais découverts. Le *Moniteur de l'Indre*, plus prudent, se borne à un récit qui n'est assaisonné d'aucune plaisanterie déplacée, et qui implique plutôt une affirmation qu'une négation.

Une autre remarque, c'est que des faits de ce genre ont eu lieu bien avant qu'il ne fût question du Spiritisme, et que depuis ils se sont presque toujours passés chez des gens qui ne le connaissaient même pas de nom, ce qui exclut toute influence due à la croyance et à l'imagination. Si l'on accusait les Spirites de simuler ces manifestations dans un but de propagande, on demanderait qui pouvait les produire avant qu'il n'y eût des Spirites.

Ne connaissant ce qui s'est passé au moulin de Vicq-sur-Nahon que par le récit qui en est fait, nous nous bornons à constater qu'ici rien ne s'écarte de ce dont le Spiritisme admet la possibilité, ni des conditions normales dans lesquelles de pareils faits peuvent se produire ; que ces faits s'expliquent par des lois parfaitement naturelles, et n'ont par conséquent rien de merveilleux. L'ignorance de ces lois a seule pu, jusqu'à ce jour, les faire considérer comme des effets surnaturels, ainsi qu'il en a été de presque tous les phénomènes dont la science a plus tard révélé les lois.

Ce qui peut sembler plus extraordinaire, et s'explique moins facilement, c'est le fait des portes ouvertes après avoir été soigneusement fermées à clef. Les manifestations modernes en offrent plusieurs exemples. Un fait analogue s'est passé à Limoges, il y a quelques années (Revue d'août 1860, page 249). De ce que l'état de nos connaissances ne nous permettrait pas d'en donner encore une explication concluante, cela ne préjugerait rien, car nous sommes loin de connaître toutes les lois qui régissent le monde invisible, toutes les forces que recèle ce monde, ni toutes les applications des lois que nous connaissons. Le Spiritisme n'a pas encore dit son dernier mot, tant s'en faut, pas plus sur les choses physiques que sur les choses spirituelles. Bien des découvertes seront le fruit d'observations ultérieures. Le Spiritisme n'a fait en quelque sorte, jusqu'à présent, que poser les premiers jalons d'une science dont la portée est inconnue. A l'aide de ce qu'il a déjà découvert, il ouvre à ceux qui viendront après nous la voie des investigations dans un ordre spécial d'idées. Il ne procède que par observations et déductions et jamais par supposition. Si un fait est constaté, il se dit qu'il doit avoir une cause, et que cette cause ne peut être que naturelle, et alors il la cherche. A défaut d'une démonstration catégorique, il peut donner une hypothèse, mais jusqu'à confirmation, il ne la donne que comme hypothèse, et non comme vérité absolue. A l'égard du phénomène des portes ouvertes, comme à celui des apports à travers les corps rigides, il en est encore réduit à une hypothèse basée sur les propriétés fluidiques de la matière, très imparfaitement connues, ou, pour mieux dire, qui ne sont encore que soupçonnées. Si le fait en question est confirmé par l'expérience, il doit avoir, comme nous l'avons dit, une cause naturelle ; s'il se répète, c'est qu'il n'est pas une exception mais la conséquence d'une loi. La possibilité de la délivrance de saint Pierre dans sa prison, rapportée Actes des apôtres, chap. XII, serait ainsi démontrée sans qu'il fût besoin d'avoir recours à un miracle.

De tous les effets médianimiques, les manifestations physiques sont les plus faciles à simuler ; aussi faut-il se garder d'accepter trop légèrement comme authentiques les faits de ce genre, qu'ils soient spontanés comme ceux du moulin de Vicq-sur-Nahon, ou consciemment provoqués par un médium. L'imitation ne saurait, il est vrai, être que grossière et imparfaite, mais avec de l'adresse on peut aisément donner le change, comme on l'a fait dans un temps pour la double vue, à ceux qui ne connaissent pas les conditions dans lesquelles les phénomènes réels peuvent se produire. Nous avons vu de soi-disant médiums d'une rare habileté à simuler les apports, l'écriture directe et autres genres de manifestations. Il

faut donc n'admettre qu'à bon escient l'intervention des Esprits dans ces sortes de choses.

Dans le cas dont il s'agit, nous n'affirmons pas cette intervention ; nous nous bornons à dire qu'elle est possible. Les deux commencements d'incendie pourraient seuls faire suspecter un acte humain suscité par la malveillance, que l'avenir fera sans doute découvrir. Il est bon toutefois de remarquer que, grâce à la clairvoyance de la jeune fille, les suites en ont pu être prévenues. A l'exception de ce dernier fait, les autres n'étaient que des espiègleries sans conséquences fâcheuses. S'ils sont l'œuvre des Esprits, ils ne peuvent provenir que d'Esprits légers, s'amusant des frayeurs et des impatiences qu'ils causent. On sait qu'il y en a de tous les caractères comme ici-bas. Le meilleur moyen de s'en débarrasser, c'est de ne pas s'en inquiéter, et de lasser leur patience qui n'est jamais de bien longue durée, quand ils voient qu'on n'en prend nul souci, ce qu'on leur prouve en riant soi-même de leurs malices et en les mettant au défi d'en faire davantage. Le plus sûr moyen de les exciter à persévérer, c'est de se tourmenter et de se mettre en colère contre eux. On peut encore s'en débarrasser en les évoquant à l'aide d'un bon médium, et en priant pour eux ; alors, en s'entretenant avec eux, on peut savoir ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent, et leur faire entendre raison.

Ces sortes de manifestations ont, du reste, un résultat plus sérieux ; celui de propager l'idée du monde invisible qui nous entoure, et d'affirmer son action sur le monde matériel. C'est pour cela qu'elles se produisent de préférence chez les gens étrangers au Spiritisme, plutôt que chez les Spirites qui n'en ont pas besoin pour se convaincre.

La fraude, en pareil cas, peut quelquefois n'être qu'une innocente plaisanterie, ou un moyen de se donner de l'importance en faisant croire à une faculté qu'on ne possède pas, ou qu'on ne possède qu'imparfaitement ; mais le plus souvent elle a pour mobile un intérêt patent ou dissimulé, et pour but d'exploiter la confiance de gens trop crédules ou inexpérimentés ; c'est alors une véritable escroquerie. Il serait superflu d'insister pour dire que ceux qui se rendent coupables de tromperies quelconques en ce genre, n'y fussent-ils sollicités que par l'amour-propre, ne sont pas Spirites, lors même qu'ils se donneraient pour tels. Les phénomènes réels ont un caractère *sui generis*, et se produisent dans des circonstances qui défient toute suspicion. Une connaissance complète de ces caractères et de ces circonstances peut facilement faire découvrir la supercherie.

Si ces explications vont à la connaissance du sieur Garnier, il y trouvera la réponse à la demande qu'il fait dans sa lettre.

Un de nos correspondants nous transmet le récit, écrit par un té-

moin oculaire, de manifestations analogues qui ont eu lieu en janvier dernier au bourg de la Basse-Indre (Loire inférieure). Elles ont consisté en des coups frappés avec obstination pendant plusieurs semaines, et qui ont mis en émoi tous les habitants d'une maison. Toutes les recherches et les investigations de l'autorité pour découvrir la cause, n'ont abouti à rien. Ce fait ne présente du reste aucune particularité bien remarquable, si ce n'est que, comme toutes les manifestations spontanées, il appelle l'attention sur les phénomènes spirites.

En fait de manifestations physiques, celles qui se produisent ainsi spontanément, exercent sur l'opinion publique une influence infiniment plus grande que les effets provoqués directement par un médium, soit parce qu'elles ont plus de retentissement et de notoriété, soit parce qu'elles donnent moins prise au soupçon de charlatanisme et de prestidigitation.

Ceci nous rappelle un fait qui s'est passé à Paris au mois de mai de l'année dernière. Le voici, tel qu'il a été rapporté dans le temps par le *Petit Journal*.

Manifestations de Ménilmontant.

« Un fait singulier se renouvelle fréquemment dans le quartier Ménilmontant, sans qu'on ait pu encore en expliquer la cause.

« M. X…, fabricant de bronzes, habite un pavillon qui se trouve au fond de la maison ; on y entre par le jardin. Les ateliers sont à gauche et la salle à manger est à droite. Une sonnette est placée au-dessus de la porte de la salle à manger ; naturellement, le cordon est à la porte du jardin. L'allée est assez longue pour qu'une personne ayant sonné ne puisse s'enfuir avant qu'on ne soit venu ouvrir.

« Plusieurs fois le contremaître, ayant entendu la sonnette, alla à la porte et ne vit personne. On crut d'abord à une mystification ; mais on eut beau être aux aguets et s'assurer qu'aucun fil conducteur n'aboutissait à la sonnette, on ne put rien découvrir, et le manège continuait toujours. Un jour même la sonnette s'agita pendant que M. et Mme X… se trouvaient précisément au-dessous et qu'un apprenti était dans l'allée devant le cordon. Ce fait s'est renouvelé trois fois dans la même soirée. Ajoutons que parfois la sonnette s'agitait tout doucement, parfois d'une manière très bruyante.

« Depuis quelques jours, ce phénomène avait cessé, mais avant-hier au soir il s'est renouvelé avec plus de persistance.

« Mme X… est une femme très pieuse ; c'est une croyance dans son pays que les morts viennent réclamer les prières des parents. Elle pensa à une tante défunte et crut avoir trouvé l'explication ; mais prières, messes, neuvaines, rien n'y a fait ; la sonnette tinte toujours.

« Un métallurgiste distingué, à qui le fait était raconté, pensait que c'était un phénomène scientifique et qu'une certaine quantité d'eau forte et de vitriol, qui se trouvait dans l'atelier, pouvait dégager une force assez grande pour faire mouvoir le fil de fer ; mais ces substances ayant été éloignées, le fait n'a pas cessé de se produire.

« Nous ne chercherons pas à l'expliquer, c'est l'affaire des savants, dit la *Patrie*, qui pourrait bien se tromper. Ces sortes de mystères s'expliquent souvent à la fin sans que la science ait à y constater le moindre phénomène encore inconnu. »

Dissertations spirites

Mission de la femme.

(Lyon, 6 juillet 1866, groupe de Mad. Ducard, méd. Mad. B…)

Chaque jour les évènements de la vie vous apportent des enseignements de nature à vous servir d'exemple, et cependant vous passez sans les comprendre, sans tirer une déduction utile des circonstances qui les ont provoqués. Pourtant, dans cette union intime de la terre et de l'espace, des Esprits libres et des Esprits captifs, attachés à l'accomplissement de leur tâche, il y a de ces exemples dont le souvenir doit se perpétuer parmi vous : c'est la paix proposée dans la guerre. Une femme dont la position sociale attire tous les yeux, s'en va, humble sœur de charité, porter à tous la consolation de sa parole, l'affection de son cœur, la caresse de ses yeux. Elle est impératrice, sur son front brille la couronne de diamants, et elle oublie son rang, elle oublie le danger pour accourir au milieu de la souffrance, dire à tous : « Consolez-vous, me voilà ! Ne souffrez plus, je vous parle ; soyez sans inquiétude, je prendrai soin de vos orphelins !… » Le danger est imminent, la contagion est dans l'air, et pourtant, elle passe, calme et radieuse, au milieu de ces lits, où gît la douleur. Elle n'a rien calculé, rien appréhendé, elle est allée où l'appelait son cœur, comme la brise va rafraîchir les fleurs flétries et redresser leurs tiges chancelantes.

Cet exemple de dévouement et d'abnégation, alors que les splendeurs de la vie devraient engendrer l'orgueil et l'égoïsme, est certes, un stimulant pour les femmes qui sentent vibrer en elles cette exquisivité de sentiment que Dieu leur a donnée pour accomplir leur tâche ; car elles sont principalement chargées de répandre la consolation et surtout la conciliation. N'ont-elles pas la grâce et le sourire, le charme de la voix et la douceur de l'âme ? C'est à elles que Dieu confie les premiers pas de ses enfants ; il les a choisies comme les nourrices des douces créatures qui vont naître.

Cet Esprit rebelle et orgueilleux, dont l'existence sera une lutte

constante contre le malheur, ne vient-il pas leur demander de lui inculquer d'autres idées que celles qu'il apporte en naissant ? C'est vers elles qu'il tend ses petites mains, et sa voix jadis rude et ses accents qui vibraient comme un cuivre, s'adouciront comme un doux écho lorsqu'il dira : maman.

C'est la femme qu'il implore, ce doux chérubin qui vient apprendre à lire dans le livre de la science ; c'est pour lui plaire qu'il fera tous ses efforts pour s'instruire et se rendre utile à l'humanité. – C'est encore vers elle qu'il tend les mains, ce jeune homme qui s'est égaré dans sa route, et qui veut revenir au bien ; il n'oserait implorer son père dont il redoute la colère, mais sa mère, si douce, si généreuse, n'aura pour lui qu'oubli et pardon.

Ne sont-elles pas les fleurs animées de la vie, les dévouements inaltérables, ces âmes que Dieu a créées femmes. Elles attirent et elles charment. On les appelle la tentation, mais on devrait les nommer le souvenir ; car leur image demeure gravée en caractères ineffaçables dans le cœur de leurs fils, lorsqu'elles ne sont plus ; ce n'est pas dans le présent qu'elles sont appréciées, c'est dans le passé, lorsque la mort les a rendues à Dieu. – Alors leurs enfants les cherchent dans l'espace, comme le marin cherche l'étoile qui doit le conduire au port. Elles sont la sphère d'attraction, la boussole de l'Esprit resté sur la terre, et qui espère les retrouver au ciel. Elles sont encore la main qui conduit et soutient, l'âme qui inspire et la voix qui pardonne, et de même qu'elles ont été l'ange du foyer terrestre, elles deviennent l'ange consolateur qui apprend à prier.

Oh ! vous qui avez été accablées sur terre, femmes qui vous êtes crues les esclaves de l'homme, parce que vous étiez soumises à sa domination, votre royaume n'est pas de ce monde ! Contentez-vous donc du sort qui vous est réservé ; continuez votre tâche ; restez les médiatrices entre l'homme et Dieu, et comprenez bien l'influence de votre intervention. – Celui-ci est un Esprit ardent, impétueux, le sang bouillonne dans ses veines ; il va s'emporter, il sera injuste ; mais Dieu a mis la douceur dans vos yeux, la caresse dans votre voix ; regardez-le, parlez-lui, la colère s'apaisera et l'injustice sera écartée. Vous aurez souffert peut-être, mais vous aurez épargné une faute à votre compagnon de route et votre tâche s'accomplit. Celui-là encore est malheureux, il souffre, la fortune l'abandonne, il se croit un paria !… Mais, il y a là, un dévouement à l'épreuve, une abnégation constante pour relever ce moral abattu, pour rendre à cet Esprit l'espérance qui l'avait abandonné.

Femmes, vous êtes les compagnes inséparables de l'homme ; vous formez avec lui une chaîne indissoluble que le malheur ne peut rompre, que l'ingratitude ne doit pas souiller, et qui ne saurait se briser, car Dieu lui-même l'a formée, et, bien que vous ayez parfois

dans l'âme, ces sombres soucis qui accompagnent la lutte, réjouissez-vous cependant, car dans cet immense travail de l'harmonie terrestre. Dieu vous a donné la plus belle part.

Courage donc ! O vous qui vivez humblement en travaillant à améliorer votre intérieur, Dieu vous sourit, car il vous a donné cette aménité qui caractérise la femme ; qu'elles soient impératrices, sœurs de charité, humbles travailleuses ou douces mères de famille, elles sont toutes enrôlées sous la même bannière, et portent écrit au front et dans le cœur, ces deux mots magiques qui remplissent l'éternité : Amour et charité. CARITA.

Bibliographie.

Changement de titre de la VÉRITÉ de Lyon.

Le journal *la Vérité*, de Lyon, vient de changer son titre ; à partir du 10 mars 1867, elle prend celui de *La tribune universelle, journal de la libre conscience et de la libre pensée*. Elle l'annonce et en expose les motifs dans la note suivante insérée dans le numéro du 24 février.

***A nos frères et sœurs Spirites*.**

Philaléthès, le champion infatigable que vous connaissez, a cru devoir vous informer qu'il dirigerait désormais ses investigations vers la philosophie générale et non plus seulement vers le Spiritisme dont, grâce à leurs préjugés, les savants ne veulent pas même entendre prononcer le nom. Mais il ne faudrait pas vous imaginer, chers frères et sœurs, qu'en enlevant l'étiquette du sac, après tout fort indifférente, il veuille en jeter, pas plus que nous-même, le contenu aux orties ! En ce qui nous concerne personnellement, nous serions désolé que nos lecteurs puissent nous soupçonner un seul instant de vouloir déserter une idée pour laquelle nous avons dépensé toutes les forces vives dont nous étions capable. L'idée spirite fait aujourd'hui partie intégrale de notre être, et nous l'enlever serait vouer à la mort notre cœur, notre esprit.

Si nous sommes spirites, néanmoins, et précisément parce que nous croyons l'être dans le vrai sens du mot, nous voulons nous montrer charitables, tolérants pour tous les systèmes opposés, et nous voulons courir vers eux puisqu'ils refusent de venir à nous.

L'étiquette de Spirites collée à notre front est pour vous un épouvantail, messieurs les négateurs ? eh bien, nous consentons volontiers à l'enlever, nous réservant de la porter haut dans nos âmes. Nous ne nous appellerons donc plus LA VÉRITÉ, *journal du Spiri-*

tisme, mais LA TRIBUNE UNIVERSELLE, *journal de la libre conscience et de la libre pensée*. Ce terrain est aussi vaste que le monde, et les systèmes de toute sorte pourront s'y débattre à leur aise, risquer des passes d'armes avec les transfuges de *la Vérité*, qui réclameront pour eux-mêmes le droit accordé à tous : la discussion. C'est alors qu'enflammés par la lutte, inspirés par la foi et guidés par la raison, nous espérons faire briller aux yeux de nos adversaires une si vive lumière, que Dieu et l'immortalité se dresseront devant eux non plus comme un hideux fantôme produit des siècles d'ignorance, mais comme une douce et suave vision où se reposera enfin l'humanité entière. E. E.

Carta de un Espiritista

(Lettre d'un Spirite)

Au Docteur Francisco de Paula Canalejas.

Brochure imprimée à Madrid[4], en langue espagnole, contenant les principes fondamentaux de la doctrine spirite, tirés du *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* avec cette dédicace :

« A monsieur Allan Kardec, le premier qui a décrit avec méthode, et coordonné avec clarté les principes philosophiques de la nouvelle école, est dédié ce faible travail, par son dévoué coreligionnaire. » Malgré les entraves que les idées nouvelles rencontrent dans ce pays, le Spiritisme y trouve des sympathies plus profondes qu'on ne pourrait le supposer, principalement dans les classes élevées, où il compte des adeptes nombreux, fervents et dévoués ; car là, en fait d'opinions religieuses, les extrêmes se touchent, et, comme partout ailleurs, les excès des uns produisent des réactions contraires. Dans l'ancienne et poétique mythologie, on aurait fait du fanatisme le père de l'incrédulité.

Nous félicitons l'auteur de cet opuscule de son zèle pour la propagation de la doctrine, et le remercions de sa gracieuse dédicace, ainsi que des bonnes paroles qui accompagnaient l'envoi de la brochure. Ses sentiments et ceux de ses frères en croyance se reflètent dans cette phrase caractéristique de sa lettre : « Nous sommes prêts à tout, même à baisser la tête pour recevoir le martyre, de même que nous la levons très haut pour confesser notre foi. »

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

[4] Imprimerie de Manuel Galiano, Plaza de los Ministerios, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 5. MAI 1867.

Atmosphère spirituelle.

Le Spiritisme nous apprend que les Esprits constituent la population invisible du globe, qu'ils sont dans l'espace et parmi nous, nous voyant et nous coudoyant sans cesse, de telle sorte que, lorsque nous nous croyons seuls, nous avons constamment des témoins secrets de nos actions et de nos pensées. Cela peut paraître gênant pour certaines personnes, mais puisque cela est, on ne peut empêcher que cela soit ; c'est à chacun de faire comme le sage qui n'aurait pas craint que sa maison fût de verre. C'est sans aucun doute à cette cause qu'il faut attribuer la révélation de tant de turpitudes et de méfaits que l'on croyait ensevelis dans l'ombre.

Nous savons en outre que, dans une réunion, outre les assistants corporels, il y a toujours des auditeurs invisibles ; que la perméabilité étant une des propriétés de l'organisme des Esprits, ceux-ci peuvent se trouver en nombre illimité dans un espace donné. Souvent, il nous a été dit, qu'à certaines séances ils étaient en quantités innombrables. Dans l'explication donnée à M. Bertrand à propos des communications collectives qu'il a obtenues, il est dit que le nombre des Esprits présents était si grand, que l'atmosphère était pour ainsi dire *saturée* de leurs fluides. Ceci n'est point nouveau pour les Spirites, mais on n'en a peut-être pas déduit toutes les conséquences.

On sait que les fluides émanant des Esprits sont plus ou moins salutaires selon le degré de leur épuration ; on connaît leur puissance curative en certains cas, et aussi leurs effets morbides d'individu à individu. Or, puisque l'air peut-être *saturé* de ces fluides, n'est-il pas évident que, suivant la nature des Esprits qui abondent en un

lieu déterminé, l'air ambiant se trouve chargé d'éléments salutaires ou malsains, qui doivent exercer une influence sur la santé physique aussi bien que sur la santé morale ? Quand on songe à l'énergie de l'action qu'un Esprit peut exercer sur un homme, peut-on s'étonner de celle qui doit résulter d'une agglomération de centaines ou de milliers d'Esprits ? Cette action sera bonne ou mauvaise selon que les Esprits déverseront dans un milieu donné un fluide bienfaisant ou malfaisant, agissant à la manière des émanations fortifiantes ou des miasmes délétères qui se répandent dans l'air. Ainsi peuvent s'expliquer certains effets collectifs produits sur des masses d'individus, le sentiment de bien-être ou de malaise que l'on éprouve dans certains milieux, et qui n'ont aucune cause apparente connue, l'entraînement collectif vers le bien ou le mal, les élans généraux, l'enthousiasme ou le découragement, parfois l'espèce de vertige qui s'empare de toute une assemblée, de toute une ville, de tout un peuple même. Chaque individu, en raison du degré de sa sensibilité, subit l'influence de cette atmosphère viciée ou vivifiante. Par ce fait, qui paraît hors de doute, et que confirment à la fois la théorie et l'expérience, nous trouvons dans les rapports du monde spirituel avec le monde corporel, un nouveau principe d'hygiène que la science fera sans doute un jour entrer en ligne de compte.

Pouvons-nous donc nous soustraire à ces influences émanant d'une source inaccessible aux moyens matériels ? Sans aucun doute ; car de même que nous assainissons les lieux insalubres en détruisant la source des miasmes pestilentiels, nous pouvons assainir l'atmosphère morale qui nous environne, nous soustraire aux influences pernicieuses des fluides spirituels malsains, et cela plus facilement que nous ne pouvons échapper aux exhalaisons marécageuses, parce que cela dépend uniquement de notre volonté, et là ne sera pas un des moindres bienfaits du Spiritisme lorsqu'il sera universellement compris et surtout pratiqué.

Un principe parfaitement avéré pour tout Spirite, c'est que les qualités du fluide périsprital sont en raison directe des qualités de l'Esprit incarné ou désincarné ; plus ses sentiments sont élevés et dégagés des influences de la matière, plus son fluide est épuré. Selon les pensées qui dominent chez un incarné, il rayonne des fluides imprégnés de ces mêmes pensées qui les vicient ou les assainissent, fluides réellement matériels, quoique impalpables, invisibles pour les yeux du corps, mais perceptibles pour les sens périspritaux, et visibles pour les yeux de l'âme, puisqu'ils impressionnent physiquement

et affectent des apparences très différentes pour ceux qui sont doués de la vue spirituelle.

Par le seul fait de la présence des incarnés dans une assemblée, les fluides ambiants seront donc salubres ou insalubres selon que les pensées dominantes seront bonnes ou mauvaises. Quiconque apporte avec soi des pensées de haine, d'envie, de jalousie, d'orgueil, d'égoïsme, d'animosité, de cupidité, de fausseté, d'hypocrisie, de médisance, de malveillance, en un mot des pensées puisées à la source des mauvaises passions, répand autour de soi des effluves fluidiques malsains, qui réagissent sur ceux qui l'entourent. Dans une assemblée, au contraire, où chacun n'apporterait que des sentiments de bonté, de charité, d'humilité, de dévouement désintéressé, de bienveillance et d'amour du prochain, l'air est imprégné d'émanations salubres au milieu desquelles on se sent vivre plus à l'aise.

Si l'on considère maintenant que les pensées attirent les pensées de même nature, que les fluides attirent les fluides similaires, on comprend que chaque individu amène avec soi un cortège d'Esprits sympathiques bons ou mauvais, et qu'ainsi l'air est *saturé* de fluides en rapport avec les pensées qui prédominent. Si les mauvaises pensées sont en minorité, elles n'empêchent pas les bonnes influences de se produire, mais elles les paralysent. Si elles dominent, elles affaiblissent le rayonnement fluidique des bons Esprits, ou même parfois, empêchent les bons fluides de pénétrer dans ce milieu, comme le brouillard affaiblit ou arrête les rayons du soleil.

Quel est donc le moyen de se soustraire à l'influence des mauvais fluides ? Ce moyen ressort de la cause même qui produit le mal. Que fait-on lorsqu'on a reconnu qu'un aliment est contraire à la santé ? On le rejette, et on le remplace par un aliment plus sain. Puisque ce sont les mauvaises pensées qui engendrent les mauvais fluides et les attirent, il faut s'efforcer de n'en avoir que de bonnes, repousser tout ce qui est mal, comme on repousse une nourriture qui peut nous rendre malades, en un mot travailler à son amélioration morale, et pour nous servir d'une comparaison de l'Évangile, « ne pas seulement nettoyer le vase au dehors, mais le nettoyer surtout au-dedans. »

L'humanité en s'améliorant, verra s'épurer l'atmosphère fluidique au milieu de laquelle elle vit, parce qu'elle ne lui enverra que de bons fluides, et que ces derniers opposeront une barrière à l'invasion des mauvais. Si un jour la terre arrive à n'être peuplée que d'hommes pratiquant entre eux les lois divines d'amour et de charité, nul doute qu'ils ne s'y trouvent dans des conditions d'hy-

giène physique et morale tout autres que celles qui existent aujourd'hui.

Ce temps est encore loin sans doute, mais en attendant, ces conditions peuvent exister partiellement, et c'est aux assemblées spirites qu'il appartient de donner l'exemple. Ceux qui auront possédé la lumière seront d'autant plus répréhensibles qu'ils auront eu entre les mains les moyens de s'éclairer ; ils encourront la responsabilité des retards que leur exemple et leur mauvais vouloir auront apportés dans l'amélioration générale.

Ceci est-il une utopie, une vaine déclamation ? Non ; c'est une déduction logique des faits mêmes que nous révèle chaque jour le Spiritisme. En effet, le Spiritisme nous prouve que l'élément spirituel, que l'on a jusqu'à présent considéré comme l'antithèse de l'élément matériel, a, avec ce dernier, une connexion intime, d'où résulte une multitude de phénomènes inobservés ou incompris. Lorsque la science se sera assimilé les éléments fournis par le Spiritisme, elle y puisera de nouvelles et importantes ressources pour l'amélioration même matérielle de l'humanité. Chaque jour nous voyons ainsi s'étendre le cercle des applications de la doctrine qui est loin, comme quelques-uns le croient encore, d'être restreinte au puéril phénomène des tables tournantes ou autres effets de pure curiosité. Le Spiritisme n'a réellement pris son essor, que du moment où il est entré dans la voie philosophique ; il est moins amusant pour certaines gens, qui n'y cherchaient qu'une distraction, mais il est mieux apprécié des gens sérieux, et le sera encore plus à mesure qu'il sera mieux compris dans ses conséquences.

De l'emploi du mot miracle.

Le journal *la Vérité*, de Lyon, du 16 septembre 1866, dans un article intitulé, *Renan et son école*, contenait les réflexions suivantes à propos du mot *miracle* :

« Renan et son école ne prennent pas même la peine de discuter les faits, ils les rejettent tous *à priori*, les qualifiant à tort de surnaturels, et partant impossibles et absurdes ; ils leur opposent une fin de non-recevoir absolue, et *un dédain transcendant*. Renan a dit là-dessus, une parole éminemment vraie et profonde : « *Le surnaturel ne serait autre chose que le surdivin*. » Nous adhérons de toute notre énergie à cette grande vérité, mais nous faisons observer que le mot même de *miracle* (*mirum*, chose étonnante et jusqu'alors

inexpliquée) ne veut pas dire, tant s'en faut, interversion des lois de la nature, mais bien plutôt *flexibilité de ces mêmes lois encore inconnues de l'esprit humain*. Nous disons même qu'il y aura toujours des miracles, car l'ascension de l'humanité vers la connaissance de plus en plus parfaite étant toujours progressive, cette connaissance aura besoin constamment d'être devancée et aiguillonnée par des faits qui paraîtront merveilleux à l'époque où ils se produiront et ne seront compris et expliqués que plus tard. Un écrivain très accrédité de notre école s'est laissé prendre à cette objection ; (Allan Kardec) il répète dans maints passages de ses œuvres qu'il n'y a ni merveilleux, ni miracles ; c'est une inadvertance résultant du faux sens de *surnaturel* repoussé complètement par l'étymologie du mot. Nous disons, nous, que si le mot *miracle* n'existait pas, pour qualifier des phénomènes encore à l'étude et sortant de la science vulgaire, il faudrait l'inventer comme le plus approprié et le plus logique.

« Rien n'est surnaturel, nous le répétons, car en dehors de la nature créée et de la nature incréée, il n'y a rien absolument de concevable ; mais il y a du *surhumain*, c'est-à-dire des phénomènes qui peuvent être produits par des êtres intelligents autres que les hommes, selon les lois de leur *nature*, ou bien produits, soit médiatement, soit immédiatement par Dieu, selon sa *nature* encore et d'après ses rapports *naturels* avec ses créatures.

PHILALETHÈS.

Nous n'en sommes pas, Dieu merci, à ignorer le sens étymologique du mot *miracle* ; nous l'avons prouvé dans maints articles, et notamment dans celui de la Revue du mois de septembre 1860, page 267. Ce n'est donc ni par méprise ni par *inadvertance* que nous en repoussons l'application aux phénomènes Spirites, quelque extraordinaires qu'ils puisent paraître au premier abord, mais bien en parfaite connaissance de cause et avec intention.

Dans son acception usuelle le mot *miracle* a perdu sa signification primitive comme tant d'autres, à commencer par le mot *philosophie* (amour de la sagesse), dont on se sert aujourd'hui pour exprimer les idées les plus diamétralement opposées, depuis le plus pur spiritualisme, jusqu'au matérialisme le plus absolu. Il n'est douteux pour personne que, dans la pensée des masses, *miracle* implique l'idée d'un fait extranaturel. Demandez à tous ceux qui croient aux miracles s'ils les regardent comme des effets naturels. L'Église est tellement fixée sur ce point qu'elle anathématise ceux qui prétendent

expliquer les miracles par les lois de la nature. L'Académie elle-même définit ce mot : *Acte de la puissance divine, contraire aux lois connues de la nature. – Vrai, faux miracle. – Miracle avéré. – Opérer des miracles. – Le don des miracles.*

Pour être compris de tous, il faut parler comme tout le monde ; or, il est évident que si nous eussions qualifié les phénomènes Spirites de *miraculeux*, le public se serait mépris sur leur véritable caractère, à moins d'employer chaque fois une circonlocution et de dire que ce sont des miracles qui ne sont pas des miracles comme on l'entend généralement. Puisque la généralité y attache l'idée d'une dérogation aux lois naturelles, et que les phénomènes Spirites ne sont que l'application de ces mêmes lois, il est bien plus simple et surtout plus logique de dire carrément : Non, le Spiritisme ne fait pas de miracles. De cette manière, il n'y a ni méprise, ni fausse interprétation. De même que le progrès des sciences physiques a détruit une foule de préjugés, et fait rentrer dans l'ordre des faits naturels un grand nombre d'effets considérés jadis comme miraculeux, le Spiritisme, par la révélation de nouvelles lois, vient restreindre encore le domaine du merveilleux ; nous disons plus : il lui porte le dernier coup, c'est pourquoi il n'est pas partout en odeur de sainteté, pas plus que l'astronomie et la géologie.

Si ceux qui croient aux miracles entendaient ce mot dans son acception étymologique (chose admirable), ils admireraient le Spiritisme au lieu de lui jeter l'anathème ; au lieu de mettre Galilée en prison pour avoir démontré que Josué n'a pu arrêter le soleil, ils lui auraient tressé des couronnes pour avoir révélé au monde des choses bien autrement admirables, et qui attestent infiniment mieux la grandeur et la puissance de Dieu.

Par les mêmes motifs, nous repoussons le mot *surnaturel* du vocabulaire spirite. *Miracle* aurait encore sa raison d'être dans son étymologie, sauf à en déterminer l'acception ; *surnaturel* est un non-sens au point de vue du Spiritisme.

Le mot *surhumain* que propose Philatéthès est également impropre, à notre avis, car les êtres qui sont les agents primitifs des phénomènes Spirites, bien qu'à l'état d'Esprits, n'en appartiennent pas moins à l'humanité. Le mot *surhumain* tendrait à sanctionner l'opinion longtemps accréditée, et détruite par le Spiritisme, que les Esprits sont des créatures à part, en dehors de l'humanité. Une autre raison péremptoire c'est que beaucoup de ces phénomènes sont le produit direct des Esprits incarnés, par conséquent des hommes, et

dans tous les cas, requièrent presque toujours le concours d'un incarné ; donc, ils ne sont pas plus surhumains que surnaturels.

Un mot qui s'est aussi complètement écarté de sa signification primitive est celui de *démon*. On sait que *daïmôn* se disait, chez les Anciens, des Esprits d'un certain ordre, intermédiaires entre les hommes et ceux que l'on appelait *dieux*. Cette désignation n'impliquait dans l'origine, aucune mauvaise qualité ; elle était au contraire prise en bonne part ; le démon de Socrate n'était certainement pas un mauvais Esprit ; tandis que selon l'opinion moderne, issue de la théologie catholique, les démons sont des anges déchus, des êtres à part, essentiellement et perpétuellement voués au mal.

Pour être conséquent avec l'opinion de Philatéthès, il faudrait que, par respect pour l'étymologie, le Spiritisme conservât aussi la qualification de démons. Le Spiritisme appelant ses phénomènes des *miracles*, et les Esprits des *démons*, ses adversaires auraient eu beau jeu ! Il aurait été repoussé par les trois quarts de ceux qui l'acceptent aujourd'hui, parce qu'ils y auraient vu un retour à des croyances qui ne sont plus de notre temps. Habiller le Spiritisme avec des *vêtements usés*, eût été une maladresse ; c'eût été porter un coup funeste à la doctrine qui aurait eu de la peine à dissiper les préventions que des appellations impropres auraient entretenues.

Revue rétrospective des idées spirites.

Punition de l'athée.

« Voyage pittoresque et sentimental au Champ du repos sous Montmartre et au Père-Lachaise ; par Ans. Caillot, auteur de l'encyclopédie des jeunes demoiselles, et des nouvelles leçons élémentaires de l'histoire de France. » Tel est le titre d'un livre publié à Paris en 1808 et qui doit être très rare aujourd'hui. L'auteur, après avoir donné l'histoire et la description de ces deux cimetières, cite un grand nombre d'inscriptions tombales sur chacune desquelles il fait des réflexions philosophiques, empreintes d'un profond sentiment religieux, provoquées par la pensée qui les a dictées. Nous y avons d'abord remarqué le passage suivant où se trouve nettement exprimée l'idée de la réincarnation :

« Quel sage et quel homme profondément religieux nomma le premier *Champ de repos*, le dernier asile de cet être dont l'existence, jusqu'à son dernier soupir, est tourmentée par les êtres qui l'environnent et par lui-même ! Ici tous reposent dans le sein de la mère commune,

et dans un sommeil qui n'est que *l'avant-coureur du réveil*, c'est-à-dire d'une *nouvelle existence*. Ces débris vénérables, la terre les conserve comme un dépôt sacré ; et, si elle se hâte de les dissoudre, c'est pour en épurer les éléments, et les rendre plus dignes de l'intelligence qui les *ranimera un jour pour de nouvelles destinées*. »

Plus loin, il dit : « Oh ! combien l'aveugle et audacieux mortel qui osa te chasser de son esprit et de son cœur (l'athée qui renie Dieu), fut étonné quand son âme comparut devant la Majesté infinie ! Comment ne vit-on pas sa dépouille s'agiter et frémir de surprise et de terreur ? Comment sa langue glacée ne se ranima-t-elle pas pour exprimer l'épouvante dont elle était frappée quand la chair ne se trouva plus entre elle et tes divins regards ! Grand Dieu ! cause universelle, âme de la nature ! tous les êtres te reconnaissent et te célèbrent comme leur unique auteur : l'homme seul détournerait-il de toi l'esprit intelligent et raisonnable que tu lui donnas pour te glorifier ? Ah ! sans doute, et j'aime à le croire, il n'y eut pas un seul des quarante mille mortels dont les corps gisent ici dans la poussière, qui n'eût la conviction de ton existence et le sentiment de tes adorables perfections.

« Comme j'achevais de prononcer avec émotion ces dernières paroles, un bruit se fit entendre à mon côté. Je jetai les yeux vers l'endroit d'où il venait, et j'aperçus, chose admirable et inouïe ! un spectre qui, enveloppé de son linceul, était sorti d'un tombeau, et s'avançait gravement vers moi pour me parler. Cette apparition ne fut-elle qu'un jeu de mon imagination ? C'est ce qu'il m'est impossible d'assurer ; mais le dialogue suivant, que j'ai bien retenu, me fait croire que je n'étais pas le seul interlocuteur pour deux rôles à la fois. »

Ici nous ferons une petite observation critique, d'abord sur la qualification de *spectre* donnée par l'auteur à l'apparition, réelle ou supposée ; ce mot rappelle trop les idées lugubres que la superstition attache au phénomène des apparitions, aujourd'hui parfaitement *expliqué* d'après la connaissance que l'on a de la constitution des êtres spirituels. En second lieu, sur ce qu'il fait sortir cette apparition du tombeau, comme si l'âme en faisait son habitation. Mais ceci n'est qu'un détail de forme qui tient à des préjugés longtemps enracinés ; l'essentiel est dans le tableau qu'il présente de la situation morale de cette âme, situation identique à celle que nous révèlent aujourd'hui les communications avec les Esprits.

L'auteur rapporte ainsi qu'il suit le dialogue qu'il eut avec l'être qui lui était apparu.

Quand le spectre se fut approché de moi, il me fit entendre ces paroles d'une voix telle qu'il m'est impossible d'en spécifier le son, n'en ayant jamais entendu une pareille parmi les hommes :

« Tu fais bien d'adorer Dieu ; garde-toi de jamais m'imiter, car je fus un athée. »

MOI. Tu ne croyais donc pas qu'il existait un Dieu ?

LE SPECTRE. Non ; ou plutôt, je fis semblant de ne pas le croire.

MOI. Quelles raisons avais-tu pour ne pas croire que l'univers a été produit et qu'il est gouverné par une suprême intelligence ?

LE SPECTRE. Aucune. J'avais beau en chercher, je n'en trouvais point de solides, et j'étais réduit à ne répéter que de vains sophismes que j'avais lus dans les ouvrages de quelques prétendus philosophes.

MOI. Si tu n'avais point de bonnes raisons pour être athée, tu avais donc des motifs pour le paraître ?

LE SPECTRE. Sans doute. Voyant tous mes semblables pénétrés de l'idée d'un Dieu et du sentiment de son existence, l'orgueil qui m'aveuglait me porta à me distinguer de la multitude, en soutenant à quiconque voulait m'entendre que Dieu n'existait pas, et que l'univers était l'ouvrage du hasard, ou même qu'il avait toujours existé. Je regardais comme une gloire de penser sur ce grand sujet autrement que tous les humains, et *je ne trouvais rien de plus flatteur que d'être considéré dans le monde comme un Esprit assez fort pour s'élever contre la croyance commune de tous les hommes et de tous les siècles*.

MOI. N'avais-tu pas un autre motif que l'orgueil, pour embrasser l'athéisme ?

LE SPECTRE. Oui.

MOI. Quel était ce motif ! Dis la vérité.

LE SPECTRE. La vérité ! !… Sans doute, je la dirai ; car il m'est impossible dans l'ordre de choses où j'existe de la combattre ou de la dissimuler.

Comme tous mes semblables je naquis avec le sentiment de l'existence d'un Dieu, auteur et principe de tous les êtres. Ce sentiment, qui n'était d'abord qu'un germe où mon esprit ne découvrait rien, se développa peu à peu ; et quand j'eus atteint l'âge de la raison, et acquis la faculté de réfléchir, je n'eus aucun effort à faire pour m'y livrer. Combien les leçons de mes parents et de mes maîtres me

plaisaient, quand Dieu et ses perfections infinies en étaient le sujet ! Comme le spectacle de la nature m'enchantait et quelle douce satisfaction j'éprouvais quand on me parlait de ce grand Dieu qui a tout créé par sa puissance, soutient, gouverne et conserve tout par sa sagesse !

Cependant, je parvins à l'adolescence, et les passions commencèrent à me faire entendre leur voix séductrice. Je formais des liaisons avec des jeunes gens de mon âge ; je suivis leurs funestes conseils et je me conformai à leurs dangereux exemples. Entré dans le monde avec ces coupables dispositions, je ne pensai plus qu'à leur faire le sacrifice de tous les principes de vertu et de sagesse que l'on m'avait d'abord inspirés. Ces principes, chaque jour attaqués par mes passions, se réfugièrent dans le fond de ma conscience et s'y changèrent en remords. Ces remords ne me laissant aucun repos, je résolus d'anéantir, autant qu'il était en moi, la cause qui les avait fait naître. Je trouvai que cette cause n'était autre que l'idée d'un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime ; et je l'attaquai avec tous les sophismes que mon Esprit put inventer ou découvrir dans les ouvrages destinés à étendre la doctrine de l'athéisme.

MOI. Devins-tu plus tranquille quand tu eus entassé sophismes sur sophismes contre l'existence de Dieu ?

LE SPECTRE. J'avais beau faire, le repos me fuyait sans cesse ; j'étais convaincu malgré moi, et quoique ma bouche ne prononçât pas une parole qui ne fût un blasphème, je n'avais pas un sentiment qui ne combattît contre moi, en faveur de Dieu.

MOI. Que se passa-t-il en toi pendant la maladie dont tu mourus ?

LE SPECTRE. Je voulus soutenir jusqu'à la fin le caractère d'esprit fort ; et l'orgueil m'empêchait de faire l'aveu de mon erreur, quoique j'en sentisse intérieurement la pressante nécessité. Ce fut dans cette criminelle et fausse disposition que je cessai d'exister.

MOI. Que t'arriva-t-il quand tes yeux se furent pour toujours fermés à la lumière ?

LE SPECTRE. Je me trouvai tout investi de la majesté de Dieu, et je fus saisi d'une terreur si profonde que je n'ai aucun terme qui puisse t'en donner une juste idée. Je m'attendais bien a être rigoureusement puni ; mais, le souverain juge dont la miséricorde adoucit la justice, me relégua dans une ténébreuse région habitée par les Esprits qui eurent des mains innocentes et un cerveau malade.

MOI. Quel est le sort des athées qui commirent des crimes envers la société de leurs semblables ?

LE SPECTRE. L'Être des êtres les punit pour avoir été méchants et non pour s'être trompés ; car il méprise les opinions et ne récompense ou ne punit que les actions.

MOI. Tu n'es donc pas puni dans le séjour ténébreux où tu es exilé ?

LE SPECTRE. J'y subis une peine plus cruelle que tu ne peux l'imaginer. Dieu, après m'avoir condamné, s'éloigna de moi ; et aussitôt, *je perdis toute idée de son existence, et le néant se présenta devant moi dans toute son horreur*.

MOI. Quoi ! tu perdis entièrement l'idée de l'existence de Dieu ?

LE SPECTRE. Oui. *C'est le plus grand supplice qu'un Esprit immortel puisse endurer, et rien ne peut faire concevoir l'état d'abandon, de douleur et de désordre dans lequel il se trouve*.

MOI. Quelle est donc ton occupation avec les Esprits livrés au même supplice ?

LE SPECTRE. Nous nous disputons sans cesse sans pouvoir nous entendre ; la déraison et la folie président à tous nos débats ; et, dans la profonde obscurité où notre intelligence se trouve ensevelie, il n'est aucune opinion, aucun système qu'elle n'adopte, pour les rejeter bientôt et concevoir de nouvelles extravagances. C'est donc l'agitation perpétuelle de ce flux et de ce reflux d'idées sans fondement, sans suite, sans liaison, que consiste le châtiment des philosophes qui furent des athées.

MOI. Tu raisonnes pourtant en ce moment-ci.

LE SPECTRE. C'est parce que mon supplice va bientôt finir. Il a été bien long, ce supplice ; car, quoique l'on ne compte sur la terre que deux années depuis ma mort, j'ai tellement souffert de toutes ces folies que j'ai dites et entendues qu'il me semble avoir déjà passé des milliers de siècles dans la région des systèmes et des disputes.

Quand le Spectre eut ainsi parlé, il s'inclina, adora Dieu et disparut.

Quand je fus remis de l'émotion que ce que je venais de voir et d'entendre m'avait causée, mes pensées se reportèrent vers les choses étonnantes que le spectre m'avait apprises. Ce qu'il m'a dit du premier Être répond-il à l'idée qu'un si grand nombre d'hommes s'en sont formée ? Que viens-je d'entendre ? Quoi ! l'athée lui-même, l'horreur de ses semblables, finit par trouver grâce aux yeux de cette Divinité que l'on me représente comme une nature vindicative et jalouse ! Eh! qui osera maintenant me dire : Si tu n'adoptes pas telle ou telle opinion, tu seras condamné à d'éternels supplices ? Quel

barbare osera dire : Hors de ma communion, il n'est point de salut ? Être incompréhensible et tout miséricordieux, as-tu chargé quelqu'un du soin de te venger ? Est-ce à une vile créature qu'il appartient de dire à ses semblables : pensez comme moi, ou soyez à jamais malheureux ! Quelles limites, grand Dieu ! pouvons-nous, êtres bornés que nous sommes, fixer à ta clémence et à ta justice ? Et de quel droit te dirais-je : Ici tu récompenseras, là tu puniras ? Répondez, ô morts qui gisez dans cette poussière ! vous fut-il possible d'avoir tous la croyance dans laquelle je suis né ? Vos intelligences furent-elles toutes également frappées des preuves qui établissent les mystères que j'adore et les dogmes que je crois ? Eh ! comment les degrés d'une croyance seraient-ils partout les mêmes, ainsi que les degrés de conviction ? Homme intolérant et cruel, viens, si tu en as le courage, t'asseoir à mon côté, et ose dire aux victimes de la mort dont je suis venu écouter les leçons, ose leur dire : « Vous êtes ici quarante mille ; eh bien ! il n'en est que dix, que cinquante, que cent parmi vous, que le Dieu vengeur n'a pas dévouées aux flammes éternelles ! »

Si ce discours n'était pas d'un insensé, à quoi servirait la religion des tombeaux ? Pourquoi devrais-je respecter les cendres de ceux qui n'adorèrent pas le grand Être à ma manière ? Est-ce dans cette enceinte, où les ennemis de ma croyance reposent, confondus avec ses sectateurs, que je pourrais entendre les leçons de la véritable sagesse ? Et de quelle impiété me rendrais-je coupable en communiquant avec des intelligences réprouvées, aux dépouilles desquelles je viens rendre un hommage inspiré par la religion comme par l'humanité ?

Une expiation terrestre.

Le jeune François.

Les personnes qui ont lu *Ciel et Enfer*, se souviennent sans doute de la touchante histoire de Marcel, l'enfant du n 4, rapportée au chapitre VIII des *Expiations terrestres*. Le fait suivant présente un cas à peu près analogue et non moins instructif, comme application de la souveraine justice, et comme expiation de ce qui souvent paraît inexplicable dans certaines positions de la vie.

Dans une bonne et honnête famille, mourut au mois d'octobre 1866, un jeune enfant de douze ans, dont la vie, pendant neuf ans, n'avait été qu'une souffrance continue que ni les soins affectueux dont il était entouré, ni les secours de la science n'avaient pu

même adoucir. Il était atteint de paralysie et d'hydropisie ; son corps était couvert de plaies envahies par la gangrène, et ses chairs tombaient en lambeaux. Souvent, dans le paroxysme de la douleur, il s'écriait : « Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour mériter de tant souffrir ? Depuis que je suis au monde, je n'ai cependant fait de mal à personne ! » Instinctivement, cet enfant comprenait que la souffrance devait être une expiation, mais dans l'ignorance de *la loi de solidarité des existences successives*, sa pensée ne remontant pas au delà de la vie présente, il ne se rendait pas compte de la cause qui pouvait justifier en lui un si cruel châtiment.

Une particularité digne de remarque, fut la naissance d'une sœur alors qu'il avait environ trois ans. C'est à cette époque que se déclarèrent les premiers symptômes de la terrible maladie à laquelle il devait succomber. Dès ce moment aussi il conçut pour la nouvelle venue une répulsion telle qu'il ne pouvait supporter sa présence, et que sa vue semblait redoubler ses souffrances. Souvent il se reprochait ce sentiment que rien ne justifiait, car la petite fille ne le partageait pas ; elle était au contraire pour lui douce et aimante. Il disait à sa mère : « Pourquoi donc la vue de ma petite sœur m'est-elle si pénible ? Elle est bonne pour moi, et malgré moi je ne puis m'empêcher de la détester. » Cependant il ne pouvait souffrir qu'on lui fît le moindre mal, ni qu'on la chagrinât ; loin de se réjouir de ses peines, il s'affligeait quand il la voyait pleurer. Il était évident que deux sentiments se combattaient en lui ; il comprenait l'injustice de son antipathie, mais ses efforts pour la surmonter étaient impuissants.

Que de telles infirmités soient, à un certain âge, les suites de l'inconduite, ce serait une chose toute naturelle ; mais de quelles fautes assez graves un enfant de cet âge peut-il s'être rendu coupable pour endurer un pareil martyre ? D'où pouvait en outre provenir cette répulsion pour un être inoffensif ? Ce sont là des problèmes qui se présentent à chaque instant, et qui portent une foule de gens à douter de la justice de Dieu, parce qu'ils n'y trouvent de solution dans aucune religion ; ces anomalies apparentes trouvent au contraire leur complète justification dans la solidarité des existences. Un observateur spirite pouvait donc se dire, avec toute apparence de raison, que ces deux êtres s'étaient connus, et avaient été placés à côté l'un de l'autre dans l'existence actuelle pour quelque expiation et la réparation de quelque tort. De l'état de souffrance du frère, on pouvait conclure qu'il était le coupable, et que les liens de proche parenté qui l'unissaient à l'objet de son antipathie lui étaient imposés pour préparer entre eux les voies

d'un rapprochement ; aussi voit-on déjà chez le frère une tendance et des efforts pour surmonter son éloignement qu'il reconnaît injuste. Cette antipathie n'avait point les caractères de la jalousie qu'on remarque parfois chez les enfants d'un même sang ; elle provenait donc, selon toute probabilité, de souvenirs pénibles, et peut-être de remords qu'éveillait la présence de la petite fille. Telles sont les déductions qu'on pouvait rationnellement tirer, par analogie, de l'observation des faits, et qui ont été confirmées par l'Esprit de l'enfant.

Évoqué presque immédiatement après sa mort par une amie de la famille à laquelle il portait beaucoup d'affection, il ne put d'abord s'expliquer d'une manière complète, et promit de donner ultérieurement des détails plus circonstanciés. Parmi les diverses communications qu'il a données, voici les deux qui se rapportent plus particulièrement à la question :

« Vous attendez de moi le récit que je vous ai promis de ce que j'ai été dans une existence antérieure et l'explication de la cause de mes grandes souffrances ; ce sera pour tous un enseignement. Ces enseignements sont partout, je le sais ; il s'en trouve de tous cotés, mais le récit de faits dont on a vu soi-même les suites, est toujours, pour ceux qui existent, une preuve bien plus frappante.

« J'ai péché, oui j'ai péché ! Savez-vous ce que c'est que d'avoir été assassin, d'avoir attenté à la vie de son semblable ? Je ne l'ai pas fait de la manière que les assassins emploient en tuant de suite, soit avec une corde, soit avec un couteau, ou tout autre instrument ; non, ce n'est pas de cette marnière. J'ai tué, mais j'ai tué lentement, en faisant souffrir un être que je détestais ! Oui, je le détestais, cet enfant que je croyais ne pas m'appartenir ! Pauvre innocent ! avait-il mérité ce triste sort ? Non, mes pauvres amis, il ne l'avait pas mérité, ou du moins ce n'était pas à moi à lui faire subir ces tourments. Je l'ai fait, pourtant, et voilà pourquoi j'ai été obligé de souffrir comme vous avez vu.

« J'ai souffert, mon Dieu ! est-ce assez ? vous êtes trop bon, Seigneur ! oui, en présence de mon crime et de l'expiation, je trouve que vous avez été trop miséricordieux.

Priez pour moi, chers parents, chers amis ; maintenant mes souffrances sont passées. Pauvre madame D…, je vous fais souffrir ! c'est qu'il était bien pénible pour moi de venir faire l'aveu de ce crime immense !

« Espérance, mes bons amis, Dieu ma remis ma faute ; je suis maintenant dans la joie, et cependant aussi dans la peine ; voyez-

vous ! on a beau être dans un état meilleur, avoir expié : la pensée, le souvenir de ses crimes laissent une telle impression, qu'il est impossible qu'on n'en ressente pas longtemps encore toute l'horreur, car ce n'est pas seulement sur terre que j'ai souffert, mais avant, dans cette vie spirituelle ! Et, quelle peine j'ai eue à me décider à venir souffrir cette expiation terrible ! je ne puis vous narrer tout cela, ce serait trop affreux ! La vue constante de ma victime, et l'autre, la pauvre mère ! Enfin, mes amis : prières pour moi et grâces au Seigneur ! Je vous avais promis ce récit ; il fallait jusqu'au bout que j'acquitasse ma dette, quoi qu'il pût m'en coûter.

(Jusqu'ici le médium avait écrit sous l'empire d'une vive émotion ; il continua avec plus de calme.)

Et maintenant, mes bons parents, un mot de consolation. Merci, oh merci ! à vous qui m'avez aidé dans cette expiation, et qui en avez porté une partie ; vous avez adouci, autant qu'il dépendait de vous, ce qu'il y avait d'amer dans mon état. Ne vous chagrinez pas, c'est une chose passée ; je suis heureux, je vous l'ai dit, surtout en comparant l'état passé à l'état présent. Je vous aime tous ; je vous remercie ; je vous embrasse ; aimez-moi toujours. Nous nous retrouverons, et, tous ensemble, nous continuerons cette vie éternelle, en tâchant que la vie future rachète entièrement la vie passée.

Votre fils, FRANÇOIS E.

Dans une autre communication l'Esprit du jeune François compléta les renseignements ci-dessus :

Demande. Cher enfant, tu n'as pas dit d'où venait ton antipathie pour ta petite sœur.

Réponse. Ne le devinez-vous pas ? Cette pauvre et innocente créature était ma victime que Dieu avait attachée à ma dernière existence comme un remords vivant ; voilà pourquoi sa vue me faisait tant souffrir.

Demande. Cependant tu ne savais pas qui elle était.

Réponse. Je ne le savais pas à l'état de veille, sans cela mes tourments eussent été cent fois plus affreux ; aussi affreux qu'ils l'avaient été dans la vie spirituelle où je la voyais sans cesse ; mais croyez-vous que mon Esprit, dans les moments où il était dégagé, ne le savait pas ? C'était la cause de ma répulsion, et si je m'efforçais de la combattre, c'est qu'instinctivement je sentais qu'elle était injuste. Je n'étais pas encore assez fort pour faire du bien à celle que je ne pouvais m'empêcher de détester, mais je ne voulais pas

qu'on lui fît du mal : c'était un commencement de réparation. Dieu m'a tenu compte de ce sentiment, c'est pourquoi il a permis que je fusse délivré de bonne heure de ma vie de souffrance, sans cela j'aurais pu vivre encore de longues années dans l'horrible situation où vous m'avez vu.

Bénissez donc ma mort qui a mis un terme à l'expiation, car elle a été le gage de ma réhabilitation.

Demande (au guide du médium). Pourquoi l'expiation et le repentir dans la vie spirituelle ne suffisent-ils pas pour la réhabilitation, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter les souffrances corporelles ?

Réponse. Souffrir dans un monde ou dans un autre, c'est toujours souffrir, et l'on souffre aussi longtemps que la réhabilitation n'est pas complète. Cet enfant a bien souffert sur la terre ; eh bien ! ce n'est rien en comparaison de ce qu'il a enduré dans le monde des Esprits. Ici il avait en compensation les soins et l'affection dont il était entouré. Il y a encore cette différence entre la souffrance corporelle et la souffrance spirituelle, que la première est presque toujours volontairement acceptée comme complément d'expiation, ou comme épreuve pour avancer plus rapidement, tandis que l'autre est imposée.

Mais il y a d'autres motifs à la souffrance corporelle : c'est d'abord afin que la réparation ait lieu dans les mêmes conditions où le mal a été fait ; puis pour servir d'exemple aux incarnés. En voyant leurs semblables souffrir et en en sachant la raison, ils en sont bien autrement impressionnés que de savoir qu'ils sont malheureux comme Esprits ; ils peuvent mieux s'expliquer la cause de leurs propres souffrances ; la justice divine se montre en quelque sorte palpable à leurs yeux. Enfin la souffrance corporelle est une occasion pour les incarnés d'exercer entre eux la charité, une épreuve pour leurs sentiments de commisération, et souvent un moyen de réparer des torts antérieurs ; car, croyez-le bien, lorsqu'un infortuné se trouve sur votre chemin, ce n'est point l'effet du hasard. Pour les parents du jeune François, c'était une grande épreuve d'avoir un enfant dans cette triste position ; eh bien ! ils ont dignement rempli leur mandat, et ils en seront d'autant mieux récompensés qu'ils ont agi spontanément, par la propre impulsion de leur cœur. Si les Esprits ne souffraient pas dans l'incarnation, c'est qu'il n'y aurait que des Esprits parfaits sur la terre.

Galilée.

Fragments du drame de M. Ponsard.

(Voir le n° précédent.)

Un siècle avant Galilée, Copernic avait conçu le système astronomique qui porte son nom[5]. Galilée, à l'aide du télescope qu'il avait inventé, ajoutant l'observation directe à la théorie, compléta les idées de Copernic et en démontra la vérité par le calcul. Avec son instrument, il put étudier la nature des planètes, et de leur similitude avec la terre : il conclut à leur habitabilité. Il avait également reconnu que les étoiles sont autant de soleils disséminés dans l'espace sans bornes, et pensa que chacun devait être le centre de mouvement d'un système planétaire. Il venait de découvrir les quatre satellites de Jupiter, et cet événement mit en émoi le monde savant et le monde religieux. Le poète s'attache à peindre, dans son drame, la diversité des sentiments qu'il excita selon le caractère et les préjugés des individus.

Deux étudiants de l'Université s'entretiennent de la découverte de Galilée, et comme ils ne sont pas d'accord, ils prennent l'avis d'un professeur en renom.

ALBERT.

Sur certain point, docteur, nous sommes en dispute,
Et voudrions savoir ce que vous en pensez.

POMPÉE.

Il sied de demander conseil aux gens sensés,
- Çà, de quoi s'agit-il ?

VIVIAN.

De quatre satellites
Autour de Jupiter décrivant leurs orbites.

POMPÉE.

Ils n'existent pas.

VIVIAN.

Mais…

POMPÉE.

Ne sauraient exister.

VIVIAN.

On peut les voir pourtant et l'on peut les compter.

POMPÉE.

On ne peut les compter puisqu'ils ne sauraient être.

---

[5] Copernic, astronome polonais, né à Thorn (États prussiens) en 1473, mort en 1543. - Galilée, né à Florence en 1564, condamné en 1633, mort aveugle en 1644. Le système de Copernic était déjà condamné par l'Église.

ALBERT.

Tu l'entends, Vivian ?

VIVIAN.

Et pourquoi cela maître ?

POMPÉE.

Parce que, soutenir que Dieu peut avoir fait
Quatre globes en sus des sept globes qu'on sait
Est un propos méchant, un thème chimérique,
Antireligieux, antiphilosophique.
(*Apercevant Galilée escorté d'un grand nombre d'étudiants*.)
Gobes-mouches niais ! et charlatan infâme !

ALBERT À VIVIAN.

Tu vois que le docteur Pompée est contre toi.

VIVIAN.

Tant mieux pour la doctrine en laquelle j'ai foi ;
De toute vérité la marche naturelle,
Est d'ameuter d'abord tous les pédants contre elle.

C'est bien là la force de raisonnement de certains négateurs des idées nouvelles : cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être. On demandait à un savant : Que diriez-vous si vous voyiez une table s'enlever sans point d'appui ? – Je n'y croirais pas, répondit-il, par que *je sais* que cela ne se peut pas.

UN MOINE, *haranguant la foule*.

Écoutez ce que dit l'Apôtre : Dans les cieux
Pourquoi, Galiléens, promenez-vous vos yeux ?
C'est ainsi, que d'avance il lançait l'anathème
Contre toi, Galilée, et contre ton système.
Nous-mêmes, aujourd'hui, nous voyons clairement,
En quelle horreur le ciel a cet enseignement,
Et l'Arno débordé, la grêle sur nos vignes,
Sont du courroux divin les lamentables signes.
- Mes frères, méprisez ces mensonges grossiers ;
Pour que la terre marche, est-ce qu'elle a des pieds ?
Si la lune se meut, c'est qu'un ange la guide ;
Car à chaque planète un conducteur préside ;
Mais la terre, où serait son ange ? – Sur les monts ?
On l'y verrait. – Au centre ? Il loge les démons.

Livie, femme de Galilée, est le type des gens à esprit borné, plus soucieux de la vie matérielle que de la gloire et de la vérité.

LIVIE, *à Galilée*.

. . . . Pourquoi, chauffez-vous les cervelles,
En débitant un tas de maximes nouvelles ?

Toutes ces nouveautés sont, pour trancher le mot,
Invention du diable et sentent le fagot.
A la façon déjà, dont chacun vous regarde,
Cela finira mal, si vous n'y prenez garde.
Oh ! que n'imitez-vous ces dignes professeurs
Qui disent ce qu'ont dit tous leurs prédécesseurs ?
Voilà des gens chez qui l'ordre et le bon sens règnent ;
Ils enseignent sans bruit ce qu'on veut qu'ils enseignent,
Et, sans se travailler à débattre en public
S'il faut croire Aristote ou croire Copernic,
Ils tiennent sagement que l'opinion vraie
Doit être celle-là pour laquelle on les paie,
Et que, puisque Aristote ouvre le coffre-fort,
Aristote à raison, et Copernic à tort.
Aussi ne se font-ils d'affaire avec personne ;
Ils emboursent en paix les florins qu'on leur donne ;
Ils prospèrent ; ils sont bien logés, bien nourris ;
Leurs filles ont des dots et trouvent des maris ;
Leur auditoire est doux et jamais ne s'attroupe ;
Ils rentrent au logis aux heures où l'on soupe ;
Mais vous, vous faites rage, et l'on vous applaudit,
Et, pendant ce temps-là, le dîner refroidit.

Fragments du monologue de Galilée au commencement du second acte :

Non, les temps ne sont plus où, reine solitaire,
Sur son trône immobile on asseyait la terre ;
Non, le rapide char, portant l'astre du jour,
De l'aurore au couchant ne décrit plus son tour ;
Le firmament n'est plus la voûte cristalline,
Qui, comme un plafond bleu, de lustres s'illumine ;
Ce n'est plus pour nous seuls que Dieu fit l'univers ;
Mais loin de nous tenir abaissés, soyons fiers !
Car, si nous abdiquons une royauté fausse,
Jusqu'au règne du vrai la science nous hausse ;
Plus le corps s'amoindrit, plus l'Esprit devient grand ;
Notre noblesse croît où détroit notre rang.
Il est plus beau pour l'homme, infime créature,
De saisir les secrets voilés par la nature,
Et d'oser embrasser dans sa conception
L'universelle loi de la création,
Que d'être, comme aux jours d'un vaniteux mensonge,
Roi d'une illusion et possesseur d'un songe,
Centre ignorant d'un tout qu'il croyait fait pour lui,
Et que par la pensée il conquiert aujourd'hui.

Soleil, globe de feu, gigantesque fournaise,
Chaos incandescent où bout une genèse,
Océan furieux où flottent éperdus
Les liquides granits et les métaux fondus,
Heurtant, brisant, mêlant leurs vagues enflammées
Sous de noirs ouragans tout chargés de fumées,
Houle ardente, où parfois nage un îlot vermeil,
Tache aujourd'hui, demain écorce du soleil ;
Autour de toi se meut, ô fécond incendie,
La terre, notre mère, à peine refroidie,
Et, refroidis comme elle, et, *comme elle habités*,
Mars sanglant, et Vénus, l'astre aux blanches clartés ;
Dans tes proches splendeurs, Mercure qui se baigne,
Et Saturne en exil aux confins de ton règne,
Et par Dieu, puis par moi, couronné dans l'éther
D'un quadruple bandeau de lunes, Jupiter.

Mais, astre souverain, centre de tous ces mondes,
Par delà ton empire aux limites profondes,
Des milliers de soleils, si nombreux, si touffus,
Qu'on ne peut les compter dans leurs groupes confus,
Prolongent, comme toi, leurs immenses cratères,
Font mouvoir, comme toi, des mondes planétaires,
Qui tournent autour d'eux, qui composent leur cour,
Et tiennent de leur roi la chaleur et le jour.
Oh ! oui, vous êtes mieux que des lampes nocturnes,
Qu'allumeraient pour nous des veilleurs taciturnes,
Innombrables lueurs, étoiles qui poudrez,
De votre sable d'or les chemins azurés ;
Chez vous palpite aussi la vie universelle,
Grands foyers, où notre œil ne voit qu'une étincelle.
. . . .

Et partout l'action, le mouvement et l'âme !
Partout, roulant autour de leurs centres en flamme,
Des globes habités, dont les êtres pensants,
Vivent comme je vis, sentent ce que je sens,
Les uns plus abaissés, et les autres peut-être
Plus élevés que nous sur les degrés de l'être !
Que c'est grand ! que c'est beau ! Dans quel culte profond
L'Esprit, plein de stupeur, s'abîme et se confond !
Inépuisable auteur, que ta toute-puissance
S'y montre dans sa gloire et sa magnificence !

Que la vie, épanchée à flots dans l'infini,
Proclame vastement ton nom partout béni !

Allez, persécuteurs ! lancez vos anathèmes !
Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes.
Dieu, que vous invoquez, mieux que vous je le sers :
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers ;
Pour moi sur tous les points l'œuvre divine éclate ;
Vous la rétrécissez, et moi, je la dilate ;
Comme on mettait des rois au char triomphateur,
Je mets des univers aux pieds du Créateur.

Fragments du dialogue entre l'inquisiteur et Galilée.

L'INQUISITEUR.

Il n'est de vérité que dans les Écritures ;
Tout le reste est erreur, visions, impostures ;
Ce qu'on croit de contraire à leur enseignement
N'est pas une clarté, c'est un aveuglement.

GALILÉE.

Oui, la foi du chrétien par leur règle est régie ;
Leur seule autorité règne en théologie,
Et l'adoration doit courber nos esprits
Sous les dogmes divins que l'on y voit inscrits ;
Mais le monde physique échappe à leur domaine ;
Dieu le livre en entier à la dispute humaine ;
Comme il s'agit d'objets qui tombent sous les sens,
Les sens et la raison s'y montrent tout-puissants ;
L'autorité se tait ; nul ordre ne peut faire
Des rayons inégaux au centre de la sphère,
Nul ne peut d'hérésie accuser le compas,
Ni décréter qu'un corps tournant ne tourne pas.
L'œil est juge, en un mot, de l'univers visible.
Si le dogme immuable est fixé par la Bible,
La science répugne à l'immobilité,
Et, mourant dans les fers, vit par la liberté.
. . . .

L'INQUISITEUR.

. . . .
Or, ne vois-tu donc pas que ton nouveau système,
Troublant l'astronomie, ébranle la foi même ?
L'erreur matérielle, admise sur un point,
Dans tout le Testament rend suspect le témoin ;
Qui peut avoir failli n'est donc plus infaillible ;
Le doute est donc permis, l'examen est possible,

Et l'on conclut bientôt, dès qu'on ose juger,
De la fausse physique au dogme mensonger.

GALILÉE.

Moi, détruire la foi, quand j'agrandis le culte !
Montrer Dieu dans son œuvre, est-ce lui faire insulte ?
Ah ! la comprendre mieux, c'est la mieux adorer,
Et c'est l'honorer mal que la défigurer.
Les cieux, selon la Bible en qui nous devons croire,
Les cieux de leur auteur nous racontent la gloire ;
Eh bien, j'ai mieux qu'un autre écouté leur récit,
Et je l'ai répété comme les cieux l'ont dit.
. . . .
Peut-on barrer le cours d'une vérité neuve ?
Arrêter une goutte, est-ce arrêter un fleuve ?
Croyez-moi, respectez ces aspirations,
Elles ont trop d'élans et trop d'expansions
Pour souffrir qu'un geôlier les tienne prisonnières ;
Laissez-leur le champ libre, ou *malheur aux barrières !*
- Ah ! Rome, aux premiers jours de ton culte proscrit,
Tu disais n'opposer au glaive que l'esprit ;
N'as-tu donc triomphé que pour changer de rôle,
Et toi-même opposer le glaive à la parole ?

Antonia, fille de Galilée, voyant son père proscrit, lui dit :

Voici ton Antigone. Oui, mon amour pieux
Conduira le proscrit, vainqueur du sphinx des cieux.
Dirigeant ton bâton de vallée en vallée,
Je dirai : « Donnez-moi du pain pour Galilée,
Pour celui qui, privé d'un toit par des chrétiens,
Aurait eu des autels chez les peuples païens. »

Galilée sonda les profondeurs des cieux et révéla la pluralité des mondes matériels. Ce fut, comme nous l'avons dit, toute une révolution dans les idées ; un nouveau champ d'exploration fut ouvert à la science. Le Spiritisme vient en opérer une non moins grande en révélant l'existence du monde spirituel qui nous environne ; grâce à lui l'homme connaît son passé et sa véritable destinée. Galilée a renversé les barrières qui circonscrivaient l'univers : le Spiritisme le peuple et comble le vide des espaces infinis. Quoique plus de deux siècles nous séparent des découvertes de Galilée, bien des préjugés sont encore vivaces ; la nouvelle doctrine émancipatrice rencontre les mêmes obstacles ; on l'attaque avec les mêmes armes, on lui oppose les mêmes arguments. En lisant le drame de M. Ponsard, on pourrait mettre

des noms propres modernes à chacun de ses personnages. Cependant le mauvais vouloir et la persécution n'ont pas empêché la doctrine de Galilée de triompher parce qu'elle était la vérité ; il en sera de même du Spiritisme, parce que c'est aussi une vérité. Ses détracteurs seront regardés, par la génération future, du même œil que nous regardons ceux de Galilée.

Lumen.

Par CAMILLE FLAMMARION.

(2e article. Voir le numéro de mars, page 93.)

Nous avons laissé Lumen dans *Capella*, occupé à considérer la terre qu'il venait de quitter. Ce monde étant situé à 170 trillions 392 milliards de lieues de la terre, et la lumière parcourant 70,000 lieues par seconde, celle-ci ne peut arriver de l'un à l'autre qu'en 71 ans 8 mois et 24 jours, soit environ 72 ans. Il en résulte que le rayon lumineux qui porte l'empreinte de l'image de la terre n'arrive aux habitants de Capella qu'au bout de 72 ans. Lumen étant mort en 1864, et portant sa vue sur Paris, le vit tel qu'il était 72 ans auparavant, c'est-à-dire en 93, année de sa naissance.

Il fut donc d'abord très surpris de le trouver tout différent de ce qu'il l'avait vu, de voir des ruelles, des couvents, des jardins, des champs à la place des avenues, des nouveaux boulevards, des gares de chemins de fer, etc. Il vit la place de la Concorde occupée par une foule immense, et fut témoin oculaire de l'avènement du 21 janvier. La théorie de la lumière lui donna la clef de cet étrange phénomène. Voici la solution de quelques-unes des difficultés qu'il soulève[6].

Sitiens. Mais alors, si le passé peut se confondre ainsi dans le présent ; si la réalité et la vision se marient de la sorte ; si des personnages morts depuis longtemps peuvent encore être vus jouant sur la scène ; si les constructions nouvelles et les métamorphoses d'une ville comme Paris peuvent disparaître et laisser voir à leur place la cité d'autrefois ; si enfin le présent peut s'évanouir pour la résurrection du

---

[6] D'après le calcul, et en raison de la distance du soleil qui est de 38 millions 230 mille lieues, de 4 kilomètres, la lumière de cet astre nous arrive en 8 minutes 13 secondes. Il en résulte qu'un phénomène qui se passerait à sa surface ne nous apparaîtrait que 8 m. 13 s. plus tard, et que si le phénomène était instantané il n'existerait déjà plus lorsque nous le verrions. La distance de la lune n'étant que de 85 mille lieues, sa lumière nous arrive à peu près en une seconde, et un quart, les perturbations qui pourraient s'y produire nous apparaîtraient, par conséquent, à peu de chose près au moment où elles ont lieu. Si Lumen se fût trouvé dans la lune, il aurait vu le Paris de 1864 et non de 93 ; s'il eût été dans un monde deux fois plus éloigné que Capella, il aurait vu la Régence.

passé, sur quelle certitude pouvons-nous désormais nous confier ? Que deviennent la science et l'observation ? Que deviennent les déductions et les théories ? Sur quoi sont fondées nos connaissances qui nous paraissent les plus solides ? Et si ces choses sont vraies, ne devons-nous pas désormais douter de tout ou croire à tout ?

Lumen. Ces considérations et bien d'autres, mon ami, m'ont absorbé et tourmenté ; mais elles n'ont pas empêché d'être la réalité que j'observais. Lorsque j'eus la certitude que nous avions *présente* sous les yeux l'année 1793, je songeai de suite que la science elle-même, au lieu de combattre cette réalité (car deux vérités ne peuvent être opposées l'une à l'autre), devait m'en donner l'explication. J'interrogeai donc la physique, et j'attendis sa réponse. (Suit la démonstration scientifique du phénomène.)

Sitiens. Ainsi, le rayon lumineux est comme un courrier qui nous apporte des nouvelles de l'état du pays qui l'envoie, et qui, s'il met 72 ans à nous parvenir, nous donne l'état de ce pays au moment de son départ, c'est-à-dire près de 72 ans avant le moment où il nous arrive.

Lumen. Vous avez deviné le mystère. Pour parler plus exactement encore, le rayon lumineux serait un courrier qui nous apporterait, non pas des nouvelles écrites, mais la photographie, ou plus rigoureusement encore *l'aspect lui-même* du pays d'où il est sorti. Lors donc que nous examinons au télescope la surface d'un astre, nous ne voyons pas encore cette surface telle qu'elle est au moment même où nous l'observons, mais telle qu'elle était au moment où la lumière qui nous en arrive fut émise par cette surface.

Sitiens. De sorte que si une étoile dont la lumière met, je suppose, dix ans à nous parvenir, était subitement anéantie aujourd'hui, nous la verrions encore pendant dix ans, puisque son dernier rayon ne nous arriverait que dans dix ans.

Lumen. C'est précisément cela. Il y a donc là une surprenante transformation du passé au présent. Pour l'astre observé, c'est le passé, déjà disparu ; pour l'observateur c'est le présent, l'actuel. Le passé de l'astre est rigoureusement et positivement le présent de l'observateur

Lumen se voit lui-même plus tard, enfant, à l'âge de six ans, jouant et se disputant avec une troupe d'autres enfants sur la place du Panthéon.

Sitiens. Je vous avoue qu'il me paraît impossible que l'on puisse se voir ainsi soi-même. Vous ne pouvez être deux personnes. Puisque vous aviez 72 ans quand vous êtes mort, votre état d'enfance

était passé, disparu, évanoui depuis longtemps. Vous ne pouvez voir une chose qui n'est plus. On ne peut se voir en double, enfant et vieillard.

Lumen. Vous ne réfléchissez pas assez, mon ami. Vous avez assez bien compris le fait général pour l'admettre ; mais vous n'avez pas suffisamment observé que ce dernier fait particulier rentre absolument dans le premier. Vous admettez que l'aspect de la terre emploie 72 ans à venir à moi, n'est-ce pas ? que les événements ne m'arrivent qu'à cet intervalle de temps après leur actualité ? En un mot, que je vois le monde tel qu'il était à cette époque. Vous admettez pareillement que voyant les rues de cette époque, je vois en même temps les enfants qui couraient dans ces rues ? Eh bien ! puisque je vois cette troupe d'enfants ; et que je faisais alors partie de cette troupe, pourquoi voulez-vous que je ne me voie pas aussi bien que je vois les autres ?

Sitiens. Mais vous n'y êtes plus, dans cette troupe ?

Lumen. Encore une fois, cette troupe elle-même n'existe plus maintenant, mais je la vois telle qu'elle existait à l'instant où est parti le rayon lumineux qui m'arrive aujourd'hui, et puisque je distingue les quinze ou dix-huit enfants qui la composaient, il n'y a pas de raison pour que l'enfant qui était moi disparaisse, parce que c'est moi qui le regarde. D'autres observateurs le verraient en compagnie de ses camarades. Pourquoi voulez-vous qu'il y ait exception quand c'est moi qui regarde ? Je les vois tous, et je me vois avec eux.

Lumen passe en revue la série des principaux événements politiques arrivés depuis 1793 jusqu'en 1864, où il se voit lui-même sur son lit de mort.

Sitiens. Est-ce que ces événements passèrent rapidement sous vos regards ?

Lumen. Je ne saurais apprécier la mesure du temps ; mais tout ce panorama rétrospectif se succéda certainement en moins d'un jour… en quelques heures peut-être.

Sitiens. Alors je ne comprends plus. Si 72 années terrestres ont passé sous vos yeux, elles auraient dû mettre exactement 72 ans à vous apparaître, et non quelques heures. Si l'année 1793 vous apparaissait seulement en 1864, l'année 1864, en retour, ne devrait par conséquent vous apparaître qu'en 1936.

Lumen. Votre objection est fondée, et me prouve que vous avez bien compris la théorie du fait. Aussi vais-je vous expliquer comment il ne me fut pas nécessaire d'attendre 72 nouvelles années pour re-

voir ma vie, et comment, sous l'impulsion d'une force inconsciente, je l'ai effectivement revue en moins d'un jour.

Continuant de suivre mon existence, j'arrivai aux dernières années remarquables par la transformation radicale que Paris a subie ; je vis mes derniers amis et vous-même ; ma famille et mon cercle de connaissances ; et enfin le moment arriva où je me vis couché sur mon lit de mort et où j'assistai à la dernière scène. C'est vous dire que j'étais revenu sur la terre.

Attirée par la contemplation qui l'absorbait, mon âme avait vite oublié la montagne des vieillards et Capella. Comme on le ressent parfois en rêve, elle s'envolait vers le but de ses regards. Je ne m'en aperçus pas d'abord, tant l'étrange vision captivait toutes mes facultés. Je ne puis vous dire ni par quelle loi, ni par quelle puissance les âmes peuvent se transporter aussi rapidement d'un lieu à un autre ; mais la vérité est que j'étais *revenu à la terre*, en moins d'un jour, et que je pénétrais dans ma chambre au moment même de mon ensevelissement.

Puisque, dans ce voyage de retour, j'allais au devant des rayons lumineux, je raccourcissais sans cesse la distance qui me séparait de la terre, la lumière avait de moins en moins de chemin à parcourir, et resserrait ainsi la succession des événements. Au milieu du chemin m'arrivant de 36 ans seulement, ils ne me montraient plus la terre de 72 ans auparavant, mais de 36. Aux trois quarts du chemin, les aspects n'étaient plus en retard que de 18 ans. A la moitié du dernier quart, ils m'arrivaient seulement 9 ans après s'être passés, et ainsi de suite ; de sorte que la série entière de mon existence se trouva condensée en moins d'un jour par suite du retour rapide de mon âme, allant au-devant des rayons lumineux.

Lorsque Lumen arriva dans Capella, il vit un groupe de vieillards occupés à considérer la terre, et dissertant sur l'événement de 93 ; l'un d'eux dit à ses compagnons :

« A genoux ! mes frères ; demandons l'indulgence au Dieu universel. Ce monde, cette nation, cette cité s'est souillée d'un grand crime ; la tête d'un roi innocent vient de tomber. » Je m'approchai de l'ancien, dit Lumen, et lui demandai de me faire le récit de ses observations.

« Il m'apprit que, par l'intuition dont sont doués les Esprits du degré de ceux qui habitent ce monde, et par la faculté intime d'aperception qu'ils ont reçue en partage, ils possèdent une sorte de relation magnétique avec les étoiles avoisinantes. Ces étoiles sont au

nombre de douze ou quinze ; ce sont les plus rapprochées ; hors de cette région l'aperception devient confuse. Notre soleil est l'une de ces étoiles voisines[7]. Ils connaissent donc, vaguement mais sensiblement, l'état des humanités qui habitent les planètes dépendantes de ce soleil, et leur degré relatif d'élévation intellectuelle et morale.

« De plus, *lorsqu'une grande perturbation traverse l'une de ces humanités, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, ils en subissent une sorte de commotion intime, comme on voit une corde vibrante faire entrer en vibration une autre corde située à distance.*

« Depuis un an (l'année de ce monde est égale à dix des nôtres), ils s'étaient sentis attirés par une émotion particulière vers la planète terrestre ; et les observateurs avaient suivi avec intérêt et inquiétude la marche de ce monde. »

On serait dans l'erreur si l'on induisait de ce qui précède que les habitants des différentes sphères portent, du point où ils sont, un regard investigateur sur ce qui se passe dans les autres mondes, et que les événements qui s'y accomplissent passent sous leurs yeux comme dans le champ d'une lunette. Chaque monde d'ailleurs, a ses préoccupations spéciales qui captivent l'attention de ses habitants, selon leurs besoins propres, leurs mœurs toutes différentes, et leur degré d'avancement. Lorsque les Esprits incarnés dans une planète ont des motifs personnels de s'intéresser à ce qui se passe dans un autre monde, ou à quelques-uns de ceux qui l'habitent, leur âme s'y transporte, comme le fit celle de Lumen, à l'état de dégagement, et alors ils redeviennent momentanément, pour ainsi dire habitants spirituels de ce monde, ou bien ils s'y incarnent en mission. Voilà, du moins, ce qui résulte de l'enseignement des Esprits.

---

[7] 170 trillions, 392 milliards de lieues ! Par la distance qui sépare les étoiles *voisines* on peut juger de l'étendue occupée par l'ensemble de celles qui nous paraissent cependant à la vue si près les unes des autres, sans compter le nombre infiniment plus grand de celles qui ne sont perceptibles qu'à l'aide du télescope, et qui ne sont elles-mêmes qu'une infime fraction de celles qui, perdues dans les profondeurs de l'infini, échappent à tous nos moyens d'investigation. Si l'on considère que chaque étoile est un soleil, centre d'un tourbillon planétaire, on comprendra que notre propre tourbillon n'est qu'un point dans cette immensité. Qu'est donc notre globe de 3,000 lieues de diamètre parmi ces milliards de mondes ? Que sont ses habitants qui ont cru longtemps leur petit monde le point central de l'univers, et se sont crus eux-mêmes les seuls êtres vivants de la création, concentrant en eux seuls les préoccupations et la sollicitude de l'Éternel, et croyant de bonne foi que le spectacle des cieux n'était fait que pour récréer leur vue ? Tout ce système égoïste et mesquin, qui a fait pendant de longs siècles le fondement de la foi religieuse, s'est écroulé devant les découvertes de Galilée.

Cette dernière partie du récit de Lumen manque donc d'exactitude ; mais il ne faut pas perdre de vue que cette histoire n'est qu'une hypothèse destinée à rendre plus accessibles à l'intelligence, et en quelque sorte palpables par la mise en action, la démonstration d'une théorie scientifique, ainsi que nous l'avons fait observer dans notre précédent article.

Nous appelons l'attention sur le paragraphe ci-dessus où il est dit que : « Les grandes perturbations *physiques et morales* d'un monde produisent sur les mondes voisins une sorte de commotion intime, comme une corde vibrante fait vibrer une autre corde placée à distance. » L'auteur, qui en matière de science ne parle pas à la légère, énonce là un principe qui pourrait bien un jour être converti en loi. Déjà la science admet, comme résultat d'observation, l'action réciproque matérielle des astres. Si, comme on commence à le soupçonner, cette action, augmentée par le fait de certaines circonstances, peut occasionner des perturbations et des cataclysmes, il n'y aurait rien d'impossible à ce que ces mêmes perturbations eussent leur contrecoup. Jusqu'à présent la science n'a considéré que le principe matériel ; mais si l'on tient compte du principe spirituel comme élément actif de l'univers, et si l'on songe que ce principe est tout aussi général et tout aussi essentiel que le principe matériel, on conçoit qu'une grande effervescence de cet élément et les modifications qu'il subit sur un point donné puissent avoir leur réaction, par suite de la corrélation nécessaire qui existe entre la matière et l'esprit. Il y a certainement dans cette idée le germe d'un principe fécond et d'une étude sérieuse dont le Spiritisme ouvre la voie.

Dissertations spirites.

La vie spirituelle.

(Groupe Lampérière, 9 janvier 1867. Médium, M. Delanne.)

Je suis là, bienheureux de venir vous saluer, vous encourager et vous dire :

Frères, Dieu vous comble de ses bienfaits, en vous permettant en ces temps d'incrédulité, de respirer à pleins poumons l'air de la vie spirituelle qui souffle avec vigueur à travers les masses compactes.

Croyez votre ancien sociétaire, croyez votre ami intime, votre frère par le cœur, la pensée, la foi ; croyez aux vérités enseignées : elles sont aussi sûres que logiques ; croyez en moi qui, il y a quelques jours, me contentais comme vous de croire et d'espérer, tandis qu'aujourd'hui la douce fiction est pour moi une immense et profonde vérité. Je touche, je vois, je suis, je possède, donc cela est ;

J'analyse mes impressions d'aujourd'hui et les compare avec celles toutes fraîches encore de la veille.

Non-seulement, il m'est permis de comparer, de synthétiser, de peser mes actions, mes pensées, mes réflexions, de les juger par le critérium de mon bon sens, mais je les vois, je les sens, *je suis témoin oculaire*, je suis la chose réalisée ; ce ne sont plus de consolantes hypothèses, des rêves dorés, des espérances, c'est plus qu'une certitude morale : c'est le fait réel, palpable, le fait matériel que l'on touche, qui vous saisit sous sa forme tangible, et qui nous dit : cela est.

Ici tout respire le calme, la sagesse, le bonheur ; tout est harmonie, tout dit : Voilà le summum du sens intime ; plus de chimères, de fausses joies, plus de craintes puériles, plus de fausse honte, plus de doutes, plus d'angoisses, plus de parjures, rien de ce vilain cortège de fabuleuses douleurs, de grossières erreurs, comme on en voit journellement sur la terre.

Ici on est pénétré d'une quiétude ineffable ; on admire, on prie, on adore, on rend des actions de grâce au sublime auteur de tant de bienfaits, on étudie, et l'on entrevoit toutes les puissances infinies ; on voit le mouvement des lois qui régissent la nature. Chaque œuvre a un but qui conduit à l'amour, diapason de l'harmonie générale. On voit le progrès présider à toutes les transformations physiques et morales, car le progrès est infini comme Dieu qui l'a créé. Tout est compréhensible ; tout est net, précis ; plus d'abstractions : on touche du doigt et de la raison le pourquoi des choses humaines. Les légions spirituelles avancées n'ont qu'un but, celui de devenir utiles à leurs frères arriérés pour les élever vers elles.

Travaillez donc sans cesse, suivant vos forces, mes bons frères, à vous améliorer, à être utiles à vos semblables ; non-seulement vous ferez faire un pas à la doctrine qui fait votre joie, mais vous aurez puissamment contribué au progrès de votre planète ; à l'exemple du grand législateur chrétien, vous serez hommes, hommes d'amour, et vous concourrez à implanter le règne de Dieu sur la terre.

Celui qui est encore et plus que jamais votre condisciple.

LECLERC.

Remarque. Tel est, en effet, le caractère de la vie spirituelle ; mais ce serait une erreur de croire qu'il suffit d'être Esprit pour l'envisager à ce point de vue. Il en est du monde spirituel comme du monde corporel : pour apprécier les choses d'un ordre élevé, il faut un développement intellectuel et moral qui n'est le propre que des Esprits avancés ; les Esprits arriérés sont étrangers à ce qui se

passe dans les hautes sphères spirituelles, comme ils l'étaient sur la terre à ce qui fait l'admiration des hommes éclairés, parce ce qu'ils ne peuvent le comprendre ; leur pensée circonscrite dans un horizon borné, ne pouvant embrasser l'infini, ils ne peuvent avoir les jouissances qui résultent de l'élargissement de la sphère d'activité spirituelle. La somme du bonheur, dans le monde des Esprits, y est donc, par la force même des choses, en raison du développement du sens moral ; d'où il résulte qu'en travaillant ici-bas à notre amélioration et à notre instruction, nous augmentons les sources de félicité pour la vie future. Pour le matérialiste, le travail n'a qu'un résultat borné à la vie présente qui peut finir d'un instant à l'autre ; le Spirite, au contraire, sait que rien de ce qu'il acquiert, même à la dernière heure, n'est en pure perte, et que tout progrès accompli lui sera profitable.

Les profondes considérations de notre ancien collègue, M. Leclerc, sur la vie spirituelle, sont donc une preuve de son avancement dans la hiérarchie des Esprits, et nous l'en félicitons.

Épreuves terrestres des hommes en mission.

(Douay, 8 mars 1867. Médium Madame M…)

… Il faut, mes enfants, que le sang épure la terre ; terrible lutte, plus horrible encore par la splendeur de la civilisation au milieu de laquelle elle éclate. Quoi, Seigneur ! lorsque tout se prépare pour resserrer les liens des peuples d'un bout du monde à l'autre ! lorsque dans l'aurore de la fraternité matérielle on voit les lignes de démarcation de races, de coutumes, de langage tendre à l'unité, la guerre arrive, la guerre et son cortège de ruines, d'incendies, de divisions profondes, de haines religieuses ; oui, tout cela parce que rien, dans nos progrès, n'a été suivant l'Esprit de Dieu ; parce que vos liens n'ont été serrés ni par la bonté, ni par la loyauté, mais par l'intérêt seul ; parce que ce n'est point la vraie charité qui impose silence aux haines religieuses, mais l'indifférence ; parce que les barrières n'ont point été abaissées à vos frontières par l'amour de tous, mais par les calculs mercantiles ; enfin, parce que les vues sont humaines et instinctives et non spirituelles et charitables ; parce que les gouvernants ne cherchent que leurs profits et que chacun parmi les peuples en fait autant.

Sublime désintéressement de Jésus et de ses apôtres, où es-tu ? – Vous êtes attristés, mes enfants, en pensant quelquefois à la rude mission de ces Esprits sublimes qui viennent relever le courage de l'humanité et mourir à la tâche après avoir vidé jusqu'à la lie la coupe des ingratitudes humaines. Vous gémissez de voir que le Seigneur, qui les envoya, semble les abandonner au moment où sa protection paraît le plus nécessaire ; ne vous a-t-on point parlé des

épreuves que subissent les Esprits élevés au moment de franchir un degré plus haut dans l'initiative spirituelle ? Ne vous a-t-on pas dit que chaque grade de la hiérarchie céleste s'achète par le mérite, par le dévouement, comme chez vous, dans l'armée, par le sang répandu et par les services accomplis ? Eh bien ! c'est le cas où se trouvent les Messies sur cette terre de douleurs ; ils sont soutenus tant que dure leur œuvre humanitaire, tant qu'ils travaillent pour l'homme et pour Dieu, mais, lorsque eux seuls sont en jeu, lorsque leur épreuve devient individuelle, le secours visible s'éloigne, la lutte se montre âpre et rude comme l'homme doit la subir.

Voilà l'explication de cet abandon apparent qui vous afflige dans la vie des missionnaires de tous grades de votre humanité. Ne pensez pas que Dieu abandonne jamais sa créature par caprice ou impuissance ; non, mais dans l'intérêt de son avancement il la laisse à ses propres forces, à l'usage entier de son libre arbitre. CURÉ D'ARS.

Le Génie.

(Douai, 13 mars 1867. Médium, Madame M…)

Question. Le génie est-il départi à chaque Esprit suivant son acquis, ou suivant une loi divine en rapport avec les besoins d'un peuple ou d'une humanité ?

Réponse. Le génie, chers enfants, est le rayonnement des acquis antérieurs. Ce rayonnement est l'état de l'Esprit dans le dégagement ou dans les incarnations supérieures : il y a donc deux distinctions à faire. Le génie le plus ordinaire parmi vous est simplement l'état d'un Esprit dont une ou deux facultés sont restées dévoilées et en état d'agir librement ; il a reçu un corps qui permet leur épanouissement dans sa plénitude acquise. L'autre espèce de génie est l'Esprit qui vient des mondes heureux et avancés, où l'acquis est universel sur tous les points ; où toutes les facultés de l'âme sont arrivées à un degré éminent, inconnu sur la terre. Ces sortes de génie se distinguent des premiers, par une aptitude hors ligne à tous les talents, à toutes les études. Ils conçoivent toutes choses par une intuition sûre et qui confond la science apprise des plus savants. Ils excellent en bonté, en grandeur d'âme, en vraie noblesse, en œuvres excellentes. Ils sont des flambeaux, des initiateurs, des exemples. Ce sont des hommes d'autres terres, venus pour faire resplendir la lumière d'en haut dans un monde obscur, de même qu'on envoie parmi des barbares pour les instruire, quelques savants d'une capitale civilisée ; tels furent chez vous, les hommes qui, à diverses époques ont fait avancer l'humanité, les savants qui ont reculé les bornes des connaissances, et dissipé les ténèbres de l'ignorance. Ils virent et pressentirent la destinée terrestre, si loin qu'ils fussent de

l'accomplissement de cette destinée ; tous ont jeté les fondements de quelque science, ou en furent le point culminant.

Le génie n'est donc point gratuit, et n'est pas subordonné à une loi ; il sort de l'homme même et de ses antécédents. Réfléchissez que les antécédents sont tout l'homme. Le criminel l'est par ses antécédents ; l'homme de mérite, l'homme de génie sont supérieurs par la même cause. Tout n'est pas voilé dans l'incarnation au point qu'il ne transperce rien de notre être antérieur. L'intelligence et la bonté sont des lumières trop vives, des foyers trop ardents pour que la vie terrestre les réduise à l'obscurité.

Les épreuves à subir peuvent bien voiler, atténuer quelques-unes de nos facultés, les endormir, mais, si elles sont arrivées à un haut degré, l'Esprit n'en peut perdre entièrement la possession et l'exercice ; il a en lui l'assurance qui les tient toujours à sa disposition ; souvent même, il ne peut consentir à s'en priver. C'est là ce qui cause les vies si douloureuses de certains hommes avancés qui ont mieux aimé souffrir par leurs hautes facultés que de les laisser s'évanouir pour un temps.

Oui, tous nous sommes par l'espoir, et quelques-uns par le souvenir, citoyens de ces hautes sphères célestes où la pensée rayonne pure et puissante. Oui, tous nous serons des Platons, des Aristotes, des Erasmes ; notre Esprit ne verra plus pâlir ses acquis sous le poids de la vie du corps, ou s'éteindre sous le poids de la vieillesse et des infirmités.

Amis, voilà vraiment la plus sublime espérance ; que sont auprès de tout cela les dignités et les trésors qu'on mettait aux pieds de ces hommes ; les souverains mendiaient leurs œuvres, s'arrachaient leur présence. – Croyez-vous que ces vains honneurs les flattaient ? non ; le souvenir de leur glorieuse patrie était trop vif. Ils remontèrent heureux sur le rayon de leur gloire, dans ces mondes que leur Esprit regrettait sans cesse.

Terre ! terre ! région froide, obscure, agitée ; terre aveugle, ingrate et rebelle ! tu ne pouvais leur faire oublier la patrie céleste où ils avaient vécu, où ils retournaient vivre.

Adieu, amis, soyez sûrs que tout homme de bien deviendra citoyen de ces mondes heureux, de ces Jérusalems splendides, où l'Esprit vit libre dans un corps éthéré, possédant sans nuages et sans voile, tous ses acquis ; alors, vous connaîtrez tout ce que vous aspirez à connaître, vous comprendrez tout ce que vous cherchez à comprendre, même mon nom, cher médium que je ne veux pas te dire.

UN ESPRIT.
ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 6. JUIN 1867.

Émancipation des femmes aux États-Unis.

« On mande de New York que, dans le nombre des pétitions adressées récemment au président des États-Unis, il s'en trouve une qui a soulevé de nouveau la question de l'admissibilité des femmes aux emplois publics. Mademoiselle Françoise Lord, de New York, a demandé à être envoyée comme consul à l'étranger. Le Président a pris sa demande en considération, et elle espère que le Sénat lui sera favorable. Le sentiment public ne se montre pas aussi hostile à cette innovation qu'on aurait pu le supposer, et plusieurs journaux soutiennent la prétention de mademoiselle Lord. »

(*Siècle*, 5 avril 1867.)

« Dans le district commandé par le général Shéridan, formé par les états de la Louisiane et du Texas, les listes électorales ont été ouvertes, et la population blanche ou de couleur a commencé à s'y faire inscrire sans élever d'objection au sujet de l'ingérence de l'autorité militaire dans toute cette affaire. Malgré les efforts des législateurs de Washington, la population du nord garde une grande partie de ses préjugés à l'endroit des noirs. A la majorité de 35 voix contre, la chambre des députés du New Jersey leur a refusé la jouissance des droits politiques, et le sénat de l'état s'est associé à ce vote, qui est l'objet des attaques les plus vives dans toute la presse républicaine. En revanche, l'un des états de l'Ouest, le Wisconsin, a donné le droit de suffrage aux femmes âgées de plus de vingt et un ans. Ce principe nouveau fait son chemin aux États-Unis, et il ne manque pas de journalistes pour approuver la galanterie politique des sénateurs du Wisconsin. Faisant allusion à un roman célèbre, un

orateur d'un meeting s'est écrié ; « Comment refuserions-nous la capacité politique à madame Beecher Stowe, lorsque nous la reconnaissons à l'oncle Tom ? »

(Grand *Moniteur*, 9 mai 1867.)

La chambre des Communes d'Angleterre s'est aussi occupée de cette question dans sa séance du 20 mai dernier, sur la proposition d'un de ses membres. On lit dans le compte rendu du *Morning-Post* :

« Sur la clause 4, M. MILL demande qu'on retranche le mot *homme* et qu'on insère celui de *personne*.

« Mon but est, dit-il, d'admettre à la franchise électorale une très grande partie de la population qui est maintenant exclue du giron de la constitution, c'est-à-dire les femmes. Je ne vois pas pourquoi les ladies non mariées, majeures, et les veuves n'auraient pas une voix dans l'élection des membres du Parlement.

« On dira peut être que les femmes ont déjà bien assez de pouvoir, mais je soutiens que si elles obtenaient les droits civils que je propose qu'on leur accorde, on élèverait par là leur condition, et on les débarrasserait d'un obstacle qui empêche aujourd'hui l'expansion de leurs facultés.

« J'avoue que les femmes ont déjà un grand pouvoir social, mais elles n'en ont pas trop, et ne sont pas des enfants gâtés tels qu'on le suppose généralement. Du reste, quel que soit leur pouvoir, je veux qu'il soit responsable, et je leur donnerai le moyen de faire connaître leurs besoins et leurs sentiments.

« M. LAING. – La proposition est, selon lui, insoutenable, et il est persuadé que la grande majorité des femmes elles-mêmes la rejetterait.

« SIR JOHN BOWYER pense différemment. Les femmes peuvent être maintenant surveillantes directrices des pauvres, et il ne voit pas pourquoi elles ne voteraient pas pour les membres du Parlement, L'honorable baronnet cite le cas de Miss Burdetts Coutts pour montrer que la propriété des femmes, quoique imposée comme celle des hommes, n'est pas du tout représentée.

« Il est procédé au vote : l'amendement est rejeté par 196 voix contre 73, et il est ordonné que le mot *homme* fera partie de la clause. »

Le journal *la Liberté*, du 24 mai, fait suivre ce compte rendu des judicieuses réflexions suivantes :

« Est-ce que déjà les femmes ne sont pas admises à siéger et à

voter dans les assemblées d'actionnaires, au même titre que les hommes ?

« Fût-il vrai, ainsi que l'a prétendu l'honorable M. Laing, que les femmes ne voulussent pas du droit que M. Stuart Mill propose de leur reconnaître, ce ne serait pas une raison pour ne pas le leur attribuer s'il leur appartient légitimement. Celles à qui il répugnerait de l'exercer en seraient quittes pour ne pas voter, sauf, plus tard, à se raviser quand l'usage les aurait fait changer d'avis.

« Les *Laing*, dont les yeux sont couverts par le bandeau de la routine, trouvent monstrueux que les femmes votent, et ils trouvent tout naturel et parfaitement simple qu'une femme règne !

« O inconséquence humaine ! ô contradiction sociale !

« A. FAGNAN. »

Nous avons traité la question de l'émancipation des femmes dans l'article intitulé : *Les femmes ont-elles une âme ?* publié dans la Revue de janvier 1866, et auquel nous renvoyons pour ne pas nous répéter ici ; les considérations suivantes serviront à le compléter.

Il n'est pas douteux qu'à une époque où les privilèges, débris d'un autre âge et d'autres mœurs, tombent devant le principe de l'égalité des droits de toute créature humaine, ceux de la femme ne sauraient tarder à être reconnus, et que, dans un avenir prochain, la loi ne la traitera plus en mineure. Jusqu'à présent, la reconnaissance de ces droits est considérée comme une concession de la force à la faiblesse, c'est pourquoi elle est marchandée avec tant de parcimonie. Or, comme tout ce qui est octroyé bénévolement peut être retiré, cette reconnaissance ne sera définitive et imprescriptible que lorsqu'elle ne sera plus subordonnée au caprice du plus fort, mais fondée sur un principe que nul ne puisse contester.

Les privilèges de races ont leur origine dans l'abstraction que les hommes font en général du principe spirituel, pour ne considérer que l'être matériel extérieur. De la force ou de la faiblesse constitutionnelle chez les uns, d'une différence de couleur chez les autres, de la naissance dans l'opulence ou la misère, de la filiation consanguine noble ou roturière, ils ont conclu à une supériorité ou à une infériorité naturelle ; c'est sur cette donnée qu'ils ont établi leurs lois sociales et les privilèges de races. A ce point de vue *circonscrit*, ils sont conséquents avec eux-mêmes, car, à ne considérer que la vie matérielle, certaines classes semblent appartenir et appartiennent en effet à des races différentes.

Mais si l'on prend son point de vue de l'être spirituel, de l'être es-

sentiel et progressif, de l'Esprit en un mot, préexistant et survivant à tout, dont le corps n'est qu'une enveloppe temporaire, variant comme l'habit de forme et de couleur ; si de plus, de l'étude des êtres spirituels ressort la preuve que ces êtres sont d'une nature et d'une origine identiques, que leur destinée est la même, que tous partant d'un même point tendent au même but, que la vie corporelle n'est qu'un incident, une des phases de la vie de l'Esprit, nécessaire à son avancement intellectuel et moral ; qu'en vue de cet avancement l'Esprit peut successivement revêtir des enveloppes diverses, naître dans des positions différentes, on arrive à la conséquence capitale de l'égalité de nature, et de là à l'égalité des droits sociaux de toutes les créatures humaines et à l'abolition des privilèges de races. Voilà ce qu'enseigne le Spiritisme.

Vous qui niez l'existence de l'Esprit pour ne considérer que l'homme corporel, la perpétuité de l'être intelligent pour n'envisager que la vie présente, vous répudiez le seul principe sur lequel soit fondée en raison l'égalité des droits que vous réclamez pour vous-mêmes et pour vos semblables.

Appliquant ce principe à la position sociale de la femme, nous dirons que de toutes les doctrines philosophiques et religieuses, le Spiritisme est la seule qui établisse ses droits sur la nature même, en prouvant l'identité de l'être spirituel dans les deux sexes. Dès lors que la femme n'appartient pas à une *création distincte*, que l'Esprit peut naître à volonté homme ou femme, selon le genre d'épreuves auquel il veut se soumettre pour son avancement, que la différence n'est que dans l'enveloppe extérieure qui modifie ses aptitudes, de l'identité dans la nature de l'être, il faut nécessairement conclure à l'égalité des droits. Ceci découle, non d'une simple théorie, mais de l'observation des faits, et de la connaissance des lois qui régissent le monde spirituel. Les droits de la femme trouvant dans la doctrine spirite une consécration fondée sur les lois de la nature, il en résulte que la propagation de cette doctrine hâtera son émancipation, et lui donnera d'une manière stable la position sociale qui lui appartient. Si toutes les femmes comprenaient les conséquences du Spiritisme, elles seraient toutes spirites, car elles y puiseraient le plus puissant argument qu'elles puissent invoquer.

La pensée de l'émancipation de la femme germe en ce moment dans un grand nombre de cerveaux, parce que nous sommes à une époque où fermentent les idées de rénovation sociale, et où les femmes, aussi bien que les hommes, subissent l'influence du souffle progressif qui agite le monde. Après s'être beaucoup occupés d'eux-

mêmes, les hommes commencent à comprendre qu'il serait juste de faire quelque chose pour elles, de relâcher un peu les liens de la tutelle sous laquelle ils les tiennent. Nous devons d'autant plus féliciter les États-Unis de l'initiative qu'ils prennent à ce sujet qu'ils ont été plus longs à concéder une position légale et de droit commun à toute une race de l'humanité.

Mais de l'égalité des droits ; il serait abusif de conclure à l'égalité des attributions. Dieu a doué chaque être d'un organisme approprié au rôle qu'il doit remplir dans la nature. Celui de la femme est tracé par son organisation, et ce n'est pas le moins important. Il y a donc des attributions bien caractérisées dévolues à chaque sexe par la nature même, et ces attributions impliquent des devoirs spéciaux que les sexes ne sauraient remplir efficacement en sortant de leur rôle. Il en est dans chaque sexe comme d'un sexe à l'autre : la constitution physique détermine des aptitudes spéciales ; quelle que soit leur constitution, tous les hommes ont certainement les mêmes droits, mais il est évident, par exemple, que celui qui n'est pas organisé pour le chant ne saurait faire un chanteur. Nul ne peut lui ôter le droit de chanter, mais ce droit ne peut lui donner les qualités qui lui manquent. Si donc la nature a donné à la femme des muscles plus faibles qu'à l'homme, c'est qu'elle n'est pas appelée aux mêmes exercices ; si sa voix a un autre timbre, c'est qu'elle n'est pas destinée à produire les mêmes impressions.

Or, il est à craindre, et c'est ce qui aura lieu, que dans la fièvre d'émancipation qui la tourmente, la femme ne se croie apte à remplir toutes les attributions de l'homme et que, tombant dans un excès contraire, après avoir eu trop peu, elle ne veuille avoir trop. Ce résultat est inévitable, mais il ne faut nullement s'en effrayer ; si les femmes ont des droits incontestables, la nature a les siens qu'elle ne perd jamais ; elles se lasseront bientôt des rôles qui ne sont pas les leurs ; laissez-les donc reconnaître par l'expérience leur insuffisance dans les choses auxquelles la Providence ne les a pas appelées ; des essais infructueux les ramèneront forcément dans la route qui leur est tracée, route qui peut et doit être élargie, mais qui ne saurait être dévoyée, sans préjudice pour elles-mêmes, en portant atteinte à l'influence toute spéciale qu'elles doivent exercer. Elles reconnaîtront qu'elles ne peuvent que perdre au change, car la femme aux allures trop viriles n'aura jamais la grâce et le charme qui font la puissance de celle qui sait rester femme. Une femme qui se fait homme abdique sa véritable royauté ; on la regarde comme un phénomène.

Les deux articles rapportés ci-dessus, ayant été lus à la société

de Paris, cette question fut proposée aux Esprits comme sujet d'étude :

Quelle influence le Spiritisme doit-il avoir sur la condition de la femme ?

Toutes les communications obtenues concluant dans le même sens, nous ne rapportons que la suivante, comme étant la plus développée.

(Société de Paris, 10 mai 1867 ; méd. M. Morin, en somnambulisme spontané ; dissertation verbale.)

« Les hommes ont de tout temps été orgueilleux ; c'est un vice constitutionnel inhérent à leur nature. L'homme, je parle du sexe, l'homme fort par le développement de ses muscles, par les conceptions un peu hardies de sa pensée, n'a pas tenu compte de la faiblesse à laquelle il est fait allusion dans les saintes Écritures, faiblesse qui a fait le malheur de toute sa descendance. Il s'est cru fort, et s'est servi de la femme, non comme d'une compagne, d'une famille : il s'en est servi au point de vue purement bestial ; il en a fait un animal assez agréable, et a essayé de la tenir à distance respectueuse de maître. Mais comme Dieu n'a pas voulu qu'une moitié de l'humanité fût dépendante de l'autre, il n'a pas fait deux créations distinctes : l'une pour être constamment au service de l'autre ; il a voulu que toutes ses créatures pussent participer au banquet de la vie et de l'infini dans une même proportion.

« Dans ces cerveaux que l'on a tenus si longtemps éloignés de toute science, comme impropres à recevoir les bienfaits de l'instruction, Dieu a fait naître, comme contrepoids, des ruses qui tiennent en échec les forces de l'homme. La femme est faible, l'homme est fort, il est savant ; mais la femme est rusée, et la science contre la ruse n'a pas toujours le dessus. Si c'était la vraie science, elle l'emporterait ; mais c'est une science fausse et incomplète, et la femme trouve facilement le défaut de la cuirasse. Provoquée par la position qui lui était faite, la femme a développé le germe qu'elle sentait en elle ; le besoin de sortir de son abaissement lui a donné le désir de rompre ses chaînes. Suivez sa marche ; prenez-la depuis l'ère chrétienne et observez-la : vous la verrez de plus en plus dominante, mais elle n'a pas dépensé toute sa force ; elle l'a conservée pour des temps plus opportuns, et l'époque approche où elle va la déployer à son tour. Du reste, la génération qui s'élève porte dans ses flancs le changement qui nous est annoncé depuis longtemps, et la femme actuelle veut avoir, dans la société, une place égale à celle de l'homme.

« Observez bien ; regardez dans les intérieurs, et voyez combien la femme tend à s'affranchir du joug ; elle règne en maître, parfois

en despote. Vous l'avez trop longtemps tenue ployée : elle se redresse comme un ressort comprimé qui se distend, car elle commence à comprendre que son heure est venue.

« Pauvres hommes ! si vous réfléchissiez que les Esprits n'ont pas de sexe ; que celui qui est homme aujourd'hui peut être femme demain ; qu'ils choisissent indifféremment, et quelquefois de préférence, le sexe féminin, vous devriez plutôt vous réjouir que vous affliger de l'émancipation de la femme, et l'admettre au banquet de l'intelligence en lui ouvrant toutes grandes les portes de la science, car elle a des conceptions plus fines, plus douces, des attouchements plus délicats que ceux de l'homme. Pourquoi la femme ne serait-elle pas médecin ? N'est-elle pas appelée naturellement à donner des soins aux malades, et ne les donnerait-elle pas avec plus d'intelligence si elle avait les connaissances nécessaires ? N'y a-t-il pas des cas où, quand il s'agit des personnes de son sexe, un médecin femme serait préférable ? Nombre de femmes n'ont-elles pas donné la preuve de leur aptitude pour certaines sciences ? de la finesse de leur tact dans les affaires ? Pourquoi donc les hommes s'en réserveraient-ils le monopole, si ce n'est par la crainte de les voir prendre la supériorité ? Sans parler des professions spéciales, la première profession de la femme n'est-elle pas celle de mère de famille ? Or, la mère instruite est plus à même de diriger l'instruction et l'éducation de ses enfants ; en même temps qu'elle allaite le corps, elle peut développer le cœur et l'esprit. La première enfance étant nécessairement confiée aux soins de la femme, quand elle sera instruite, la régénération sociale aura fait un pas immense, et c'est ce qui se fera.

« L'égalité de l'homme et de la femme aurait encore un autre résultat. Être maître, être fort, c'est très bien ; mais c'est aussi assumer une grande responsabilité ; en partageant le fardeau des affaires de la famille avec une compagne capable, éclairée, naturellement dévouée aux intérêts communs, l'homme allège sa charge et diminue sa responsabilité, tandis que la femme étant sous la tutelle, et par cela même dans un état de soumission forcée, n'a sa voix au chapitre qu'autant que l'homme veut bien condescendre à la lui donner.

« Les femmes, dit-on, sont trop parleuses et trop frivoles ; mais à qui la faute, si ce n'est aux hommes qui ne leur permettent pas la réflexion ? Donnez-leur la nourriture de l'esprit, et elles parleront moins ; elles méditeront et réfléchiront. Vous les accusez de frivolité ? Mais qu'est-ce qu'elles ont à faire ? – Je parle surtout ici de la femme du monde. – Rien, absolument rien. A quoi peut-elle s'occuper ? Si elle réfléchit et transcrit ses pensées, on la traite ironiquement de

bas-bleu. Si elle cultive les sciences ou les arts, ses travaux ne sont pas pris en considération, sauf quelques bien rares exceptions, et cependant, tout comme l'homme, elle a besoin d'émulation. Flattez un artiste, c'est lui donner du ton, du courage ; mais pour la femme, cela n'en vaut vraiment pas la peine ! alors il leur reste le domaine de la frivolité dans lequel elles peuvent se stimuler entre elles.

« Que l'homme détruise les barrières que son amour-propre oppose à l'émancipation de la femme, et il la verra bientôt prendre son essor, au grand avantage de la société. La femme, sachez-le, a l'étincelle divine tout comme vous, car la femme c'est vous, comme vous êtes est la femme. »

De l'Homéopathie dans le traitement des maladies morales.

(Voir le n° de mars 1867, page 65.)

L'article que nous avons publié dans le numéro de mars sur l'action de l'homéopathie dans les maladies morales, nous a valu d'un des plus ardents partisans de ce système, et en même temps l'un des plus fervents adeptes du Spiritisme, le docteur Charles Grégory, la lettre suivante que nous nous faisons un devoir d'insérer, en raison de la lumière que la discussion peut amener dans la question.

« Cher et vénéré maître,

« Je vais tâcher de vous expliquer comment je comprends l'action de l'homéopathie sur le développement des facultés morales.

« Vous admettez, comme moi, que tout homme, en santé, possède des rudiments de toutes les facultés et de tous les organes cérébraux nécessaires à leur manifestation. Vous admettez aussi que certaines facultés vont toujours se développant, tandis que d'autres, celles qui ne sont sans doute que rudimentaires, après avoir à peine donné quelques lueurs, paraissent s'éteindre tout à fait. Dans le premier cas, selon vous, les organes cérébraux se rapportant aux facultés en plein développement, auraient leur libre manifestation, tandis que ceux qui sont rudimentaires, et qui le plus souvent se rapportent aussi à des aptitudes rudimentaires, s'atrophieraient complètement avec le progrès de l'âge, par manque d'activité vitale.

« Si donc, au moyen de médicaments appropriés, j'agis sur les organes imparfaits, si j'y développe un surcroît d'activité vitale, si j'y appelle une nutrition plus puissante, il est bien clair que, augmentant le volume, ils permettront à la faculté rudimentaire de mieux se manifester, et que, par la transmission des idées et des sentiments qu'ils auront puisés, par les sens, dans le monde extérieur, ils impri-

meront à la faculté correspondante une influence salutaire et la développeront à son tour ; car tout se lie et se tient chez l'homme ; l'âme influe sur le physique, comme le corps influe sur l'âme. Donc, déjà, par cela même, première influence des médicaments au moyen de l'agrandissement des organes sur les facultés correspondantes de l'âme ; donc, possibilité d'augmenter l'homme par des forces tirées du monde matériel, de l'augmenter, dis-je, en virtualités et en aptitudes.

« Maintenant, il ne m'est pas du tout prouvé que nos petites doses arrivées à un état de sublimation et de subtilité qui dépassent toutes les limites, n'aient pas en elles quelque chose de spirituel, en quelque sorte, qui agit à son tour sur l'Esprit. Nos médicaments, donnés à l'état de division que l'art leur fait subir, ne sont plus des substances matérielles, mais bien des forces lui doivent nécessairement, à mon sens du moins, agir sur les facultés de l'âme qui, elles aussi, sont des forces.

« Et puis, comme je crois que l'Esprit de l'homme, avant de s'incarner dans l'humanité, monte tous les degrés de l'échelle et passe par le minéral, la plante et l'animal et dans la plupart des types de chaque espèce où il prélude à son complet développement comme être humain, qui me dit qu'en donnant médicalement ce qui n'est plus ni le minéral, ni la plante, ni l'animal, mais ce qu'on pourrait appeler leur essence, et en quelque sorte leur esprit, on n'agit pas sur l'âme humaine composée des mêmes éléments ? Car, on aura beau dire, l'esprit est bien quelque chose, et puisqu'il s'est développé et se développe sans cesse, il a dû prendre ses éléments quelque part.

« Tout ce que je puis dire, c'est que nous n'agissons pas sur l'âme, avec nos 200e et 600e dilutions, matériellement, mais virtuellement et en quelque sorte spirituellement.

« Maintenant, les faits sont là, faits nombreux, bien observés, et qui pourraient bien démontrer que je n'ai pas tout à fait tort. Pour me citer moi-même, quoique je n'aime pas beaucoup les questions personnelles, je dirai qu'expérimentant sur moi, depuis trente ans, les remèdes homéopathiques, j'ai en quelque sorte créé en moi de nouvelles facultés, rudimentaires sans doute, mais que dans ma plus luxuriante jeunesse, je n'avais jamais connues, alors que j'ignorais l'homéopathie, et qu'aujourd'hui, à cinquante-deux ans, je trouve bien développées : le sentiment de la couleur et des formes.

« J'ajouterai encore que sous l'influence de nos moyens, j'ai vu des caractères changer complètement ; à la légèreté succédèrent la réflexion et la solidité du jugement ; à la lubricité, la continence ; à la mé-

chanceté, la bienveillance ; à la haine, la bonté et le pardon des injures. Ce n'est pas évidemment l'affaire de quelques jours ; il faut bien quelques années de soins, mais on arrive à ces beaux résultats par des moyens *si commodes*, qu'il n'y a aucune difficulté à y décider les clients qui vous sont dévoués, et un médecin en a toujours. J'ai même remarqué que les résultats obtenus par nos moyens étaient acquis à jamais, tandis que ceux que donnent l'éducation, les bons conseils, les exhortations suivies, les livres de morale, ne tenaient guère devant la possibilité de satisfaire une ardente passion, et les tentations en rapport avec nos faiblesses, plutôt endormies et engourdies que guéries. Si des triomphes, de ce dernier cas, se manifestaient, ce n'était pas sans luttes violentes qu'il n'était pas bon de prolonger trop longtemps.

« Voilà, cher maître, les observations que je tenais à vous soumettre sur cette question si grave de l'influence de l'homéopathie sur le moral humain.

« Pour conclure : que ce soit par le cerveau que le médicament agisse sur les facultés, ou qu'il agisse à la fois et sur la fibre cérébrale et sur la faculté correspondante, il n'en est pas moins démontré pour moi, par des centaines de faits, que l'action subtile et profonde de nos doses sur le moral humain est bien réelle. Il m'est démontré, en outre, que l'homéopathie déprime certaines facultés, certains sentiments ou certaines passions trop exaltés, pour en relever d'autres trop affaissés, et comme paralysés, et, par cela même, conduit à l'équilibre et à l'harmonie, d'où : amélioration réelle et progrès de l'homme dans toutes ses aptitudes, et facilité à se vaincre lui-même.

« Ne croyez pas que ce résultat anéantisse la responsabilité humaine, et qu'on arrive à ce progrès tant désiré sans souffrances et sans combats ; il ne suffit pas de prendre un médicament et de se dire : « Je vais triompher de mon penchant à la colère, à la jalousie, à la luxure. » Oh ! non pas ! Le remède approprié, une fois introduit dans l'organisme, n'y amène une modification profonde qu'*au prix de violentes souffrances morales et physiques, et souvent de longue et très longue durée* ; souffrances qu'il faut répéter plusieurs fois, en variant les médicaments et les doses, et cela pendant des mois, et quelquefois des années, si l'on veut arriver à des résultats concluants. C'est là le salaire dont il faut payer son amélioration morale ; c'est là l'épreuve et l'expiation par lesquelles tout s'achète en ce bas monde, et je vous avoue que ce n'est pas chose facile de se corriger, même par l'homéopathie. Je ne sais pas si, par les angoisses intérieures qu'on subit, on ne paye pas plus cher ce progrès que par la

modification plus lente, il est vrai, mais à coup sûr plus douce et plus supportable de l'action purement morale de tous les jours, par l'observation de soi-même et le désir ardent de se vaincre.

« Je termine ici ; plus tard, je vous raconterai nombre de faits qui pourront bien vous convaincre.

« Recevez, etc. »

Cette lettre ne modifie en rien l'opinion que nous avons émise sur l'action de l'homéopathie dans le traitement des maladies morales, et que viennent confirmer, au contraire, les arguments mêmes de M. le docteur Grégory. Nous persistons donc à dire que : si les médicaments homéopathiques peuvent avoir une action sur le moral, c'est en agissant sur les organes des manifestations, ce qui peut avoir son utilité dans certains cas, mais non sur l'Esprit ; que les qualités bonnes ou mauvaises et les aptitudes sont inhérentes au degré d'*avancement ou d'infériorité* de l'Esprit, et que ce n'est pas avec un médicament quelconque qu'on peut le faire avancer plus vite, ni lui donner les qualités qu'il ne peut acquérir que successivement et par le travail ; qu'une telle doctrine, faisant dépendre les dispositions morales de l'organisme, ôte à l'homme toute responsabilité, quoi qu'en dise M. Grégory, et le dispense de tout travail sur lui-même pour s'améliorer, puisqu'on pourrait le rendre bon à son insu en lui administrant tel ou tel remède ; que si, à l'aide des moyens matériels, on peut modifier les organes des manifestations, ce que nous admettons parfaitement, ces moyens ne peuvent changer les tendances instinctives de l'Esprit, pas plus qu'en coupant la langue à un bavard on ne lui ôte l'envie de parler. Un usage d'Orient vient confirmer notre assertion par un fait matériel bien connu.

L'état pathologique influe certainement sur le moral à certains égards, mais les dispositions qui ont cette source sont accidentelles, et ne constituent pas le fond du caractère de l'Esprit ; ce sont celles-là surtout qu'une médication appropriée peut modifier. Il y a des gens qui ne sont bienveillants qu'après avoir bien dîné, et à qui il ne faut rien demander quand ils sont à jeun ; en faut-il conclure qu'un bon dîner est un remède contre l'égoïsme ? Non, car cette bienveillance, provoquée par la plénitude de la satisfaction sensuelle, est un effet même de l'égoïsme ; ce n'est qu'une bienveillance apparente, un produit de cette pensée : « Maintenant que je n'ai plus besoin de rien, je puis m'occuper un peu des autres. »

En résumé, nous ne contestons pas que certaines médications, et l'homéopathie plus que toute autre, ne produit quelques-uns des effets indiqués, mais nous en contestons plus que jamais les résultats

permanents, et surtout *aussi universels* que quelques-uns le prétendent. Un cas où l'homéopathie surtout nous semblerait particulièrement applicable avec succès, c'est celui de la *folie pathologique*, parce qu'ici le désordre moral est la conséquence du désordre physique, et qu'il est constaté maintenant, par l'observation des phénomènes spirites, que l'Esprit n'est pas fou ; il n'y a pas à le modifier, mais à lui rendre les moyens de se manifester librement. L'action de l'homéopathie peut être ici d'autant plus efficace qu'elle agit principalement, par la nature spiritualisée de ses médicaments, sur le périsprit qui joue un rôle prépondérant dans cette affection.

Nous aurions plus d'une objection à faire sur quelques-unes des propositions contenues dans cette lettre ; mais cela nous entraînerait trop loin ; nous nous contentons donc de mettre les deux opinions en regard. Comme en tout, les faits sont plus concluants que les théories, et que ce sont eux, en définitive, qui confirment ou renversent ces dernières, nous désirons ardemment que M. le docteur Grégory publie un traité spécial *pratique* de l'homéopathie appliquée au traitement des maladies morales, afin que l'expérience puisse se généraliser et décider la question. Plus que tout autre, il nous semble capable de faire ce travail *ex-professo*.

Le Sens spirituel.

Une seconde lettre du docteur Grégory contient ce qui suit :

« Eraste, dans une communication, a énoncé une idée qui m'a frappé et m'a donné à réfléchir. L'homme, dit-il, a sept sens : les sens bien connus de l'ouïe, de l'odorat, de la vue, du goût et du toucher, et de plus, *le sens somnambulique et le sens médianimique*.

« J'ajoute à ces paroles que ces deux derniers sens n'existent que par exception suffisamment développés chez quelques natures privilégiées, en cas qu'ils existent chez tout homme à l'état rudimentaire. Or, il est en moi une conviction acquise par plus d'une observation et par une assez longue expérience des puissances homéopathiques, c'est que nos médicaments bien choisis, pris longtemps, peuvent développer ces deux admirables facultés. »

Ce serait à tort, selon nous, que l'on considèrerait le somnambulisme et la médiumnité comme le produit de deux sens différents, attendu que ce ne sont que deux effets résultant d'une même cause. Cette double faculté est un des attributs de l'âme, et a pour organe le périsprit, dont le rayonnement transporte la perception au delà des limites de l'action des sens matériels. C'est à proprement parler le *sixième sens*, qui est désigné sous le nom de *sens spirituel*.

Le somnambulisme et la médiumnité sont deux variétés de l'activité de ce sens, qui présentent, comme on le sait, des nuances innombrables, et constituent des aptitudes spéciales. En dehors de ces deux facultés, plus remarquées, parce qu'elles sont plus apparentes, ce serait une erreur de croire que le *sens spirituel* n'existe qu'à l'état rudimentaire. Comme les autres sens, il est plus ou moins développé, plus ou moins subtil selon les individus, mais tout le monde le possède, et ce n'est pas celui qui rend le moins de service, par la nature toute spéciale des perceptions dont il est la source. Loin d'être la règle, son atrophie est l'exception, et peut être considérée comme une infirmité, de même que l'absence de la vue ou de l'ouïe. C'est par ce sens que nous recevons les effluves fluidiques des Esprits, que nous nous inspirons à notre insu de leurs pensées, que nous sont donnés les avertissements intimes de la conscience, que nous avons le pressentiment et l'intuition des choses futures ou absentes, que s'exercent la fascination, l'action magnétique inconsciente et involontaire, la pénétration de la pensée, etc. Ces perceptions sont données à l'homme par la Providence, de même que la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, pour sa conservation ; ce sont des phénomènes très vulgaires qu'il remarque à peine par l'habitude qu'il a de les éprouver, et dont il ne s'est pas rendu compte jusqu'à ce jour, par suite de son ignorance des lois du principe spirituel, de la négation même, chez quelques-uns, de l'existence de ce principe ; mais quiconque porte son attention sur les effets que nous venons de citer et sur beaucoup d'autres de même nature, reconnaîtra combien ils sont fréquents et qu'ils sont complètement indépendants des sensations perçues par les organes du corps.

La *vue spirituelle*, vulgairement appelée *double vue* ou *seconde vue*, est un phénomène moins rare qu'on ne le croit ; beaucoup de personnes ont cette faculté sans s'en douter ; seulement elle est plus ou moins accentuée, et il est facile de s'assurer qu'elle est étrangère aux organes de la vision, puisqu'elle s'exerce sans le secours de ces organes, que les aveugles même la possèdent. Elle existe chez certaines personnes dans l'état normal le plus parfait, sans la moindre trace apparente de sommeil ni d'état extatique. Nous connaissons, à Paris, une dame chez laquelle elle est permanente, et aussi naturelle que la vue ordinaire ; elle voit sans effort et sans concentration le caractère, les habitudes, les antécédents de quiconque l'approche ; elle décrit les maladies et prescrit des traitements efficaces avec plus de facilité que beaucoup de somnambules ordinaires ; il suffit de penser à une personne absente pour qu'elle la voie et la désigne. Nous étions un jour chez elle, et nous

vîmes passer dans la rue quelqu'un avec qui nous sommes en relation et qu'elle n'avait jamais vu. Sans y être provoquée par aucune question, elle en fit le portrait moral le plus exact, et nous donna à son sujet des avis très sages.

Cette dame n'est cependant pas somnambule ; elle parle de ce qu'elle voit, comme elle parlerait de toute autre chose, sans se déranger de ses occupations. Est-elle médium ? elle n'en sait rien elle-même, car il y a peu de temps, elle ne connaissait pas même de nom le Spiritisme. Cette faculté est donc chez elle aussi naturelle et aussi spontanée que possible. Comment perçoit-elle, si ce n'est par le sens spirituel ?

Nous devons ajouter que cette dame a foi aux signes de la main ; aussi l'examine-t-elle quand on l'interroge ; elle y voit, dit-elle, l'indice des maladies. Comme elle voit juste, et qu'il est évident que beaucoup des choses qu'elle dit ne peuvent avoir aucune relation physiologique avec la main, nous sommes persuadé que c'est simplement pour elle un moyen de se mettre en rapport, et de développer sa vue en la fixant sur un point déterminé ; la main fait l'office de *miroir magique* ou *psychique* ; elle y voit comme d'autres voient dans un vase, dans une carafe ou autre objet. Sa faculté a beaucoup de rapport avec celle du *Voyant de la forêt de Zimmerwald*, mais elle lui est supérieure à certains égards. Du reste, comme elle n'en tire aucun profit, cette considération écarte tout soupçon de charlatanisme, et attendu qu'elle ne s'en sert que pour rendre service, elle doit être assistée par de bons Esprits. (Voir la Revue d'octobre 1864 : *Le Sixième sens et la vue spirituelle* ; octobre 1865 : *Nouvelles études sur les miroirs psychiques. Le Voyant de la forêt de Zimmerwald*.)

Groupe guérisseur de Marmande.

Intervention des proches dans les guérisons.

« Marmande, 12 mai 1867.

« Cher monsieur Kardec,

« Il y a déjà quelque temps que je ne vous ai entretenu du résultat de nos travaux Spirites que nous poursuivons avec persévérance, et, je suis heureux de le dire, avec des succès satisfaisants. Les obsédés et les malades sont toujours l'objet de nos soins exclusifs. La moralisation et les fluides sont les principaux moyens indiqués par nos guides.

« Nos bons Esprits, qui se sont voués à la propagation du Spiritisme, ont aussi pris à tâche de vulgariser le magnétisme. Dans presque

toutes les consultations, pour les divers cas de maladies, ils demandent le concours des proches : un père, une mère, un frère ou une sœur, un voisin, un ami, sont requis pour faire *des passes*. Ces braves gens sont tout surpris d'arrêter des crises, de calmer des douleurs. Ce moyen est, ce me semble, ingénieux et sûr pour faire des adeptes, aussi la confiance s'étend chaque jour davantage dans notre pays. Les groupes qui s'occupent de guérisons feraient peut-être bien de donner les mêmes conseils ; les heureux résultats obtenus prouveraient d'une façon évidente la vérité du magnétisme, et donneraient la certitude que la faculté de guérir ou de soulager son semblable n'est pas le privilège exclusif de quelques personnes ; qu'il ne faut, pour cela, qu'un bon vouloir et de la confiance en Dieu ; je ne parle pas d'une bonne santé qui est une condition indispensable, on le comprend. En reconnaissant que l'on a soi-même ce pouvoir, on acquiert la certitude qu'il n'y a ni jonglerie, ni sortilège, ni pacte avec le diable. C'est donc un moyen de détruire les idées superstitieuses.

« Voici quelques exemples de guérisons obtenues :

« Une petite fille de 6 à 7 ans était alitée, ayant un mal de tête continuel, la fièvre, une toux fréquente avec crachats, une douleur vive au flanc gauche ; douleur aussi aux yeux qui se recouvraient de temps en temps d'une substance laiteuse formant une sorte de taie. Sous les cheveux la peau du crâne était recouverte de pellicules blanches ; l'urine épaisse et trouble. L'enfant chétif et abattu ne mangeait ni ne dormait. Le médecin avait fini par suspendre ses visites. La mère, *pauvre*, en présence de son enfant malade et abandonné, vint me trouver. Nos guides consultés prescrivirent pour tout remède l'imposition des mains, les passes fluidiques de la part de la mère, en me recommandant d'aller, pendant quelques jours, lui faire voir comment elle devait s'y prendre. Je commençai par faire lever les vésicatoires et les faire sécher. Après trois jours de passes et d'impositions de mains sur la tête, les reins et la poitrine, effectuées *à titre de leçons*, mais faites avec âme, l'enfant demanda à se lever ; la fièvre était arrêtée, et tous les accidents décrits plus haut disparurent au bout de dix jours.

« Cette guérison, que la mère qualifiait de miraculeuse, me fit appeler, deux jours plus tard, auprès d'une autre petite fille de 3 ou 4 ans qui avait la fièvre. Après les passes et impositions des mains, la fièvre cessa dès le premier jour.

« Les cures de quelques obsessions ne nous donnent pas moins de satisfaction et de confiance. Marie B… jeune femme de 21 ans, de Samazan, près Marmande, se mettait nue comme un ver, courait les

champs, et allait se coucher à côté du chien dans un trou de pailler. La moralisation de l'obsesseur de notre part, et des passes fluidiques faites par le mari d'après nos instructions, l'ont bientôt délivrée. Toute la commune de Samazan a été témoin de l'impuissance de la médecine à la guérir, et de l'efficacité du moyen simple employé pour la ramener à l'état normal.

« Mme D… âgée de 22 ans, de la commune de Sainte-Marthe, non loin de Marmande, tombait dans des crises extraordinaires et violentes ; elle rugissait, mordait, se roulait, éprouvait des coups terribles dans l'estomac, s'évanouissait, et restait souvent quatre ou cinq heures sans connaissance ; une fois elle fut huit jours sans recouvrer sa lucidité. M. le docteur T… lui avait vainement donné ses soins. Le mari à bout de courses auprès des gens de l'art, des prêtres de nos contrées réputés guérisseurs et exorciseurs, des devins, car il avoua en avoir consulté, s'adresse à nous avec prière de vouloir bien nous occuper de sa femme si, comme on le lui avait rapporté, il était en notre pouvoir de la guérir. Nous lui promîmes de lui écrire pour lui indiquer ce qu'il devrait faire.

« Nos guides consultés nous dirent : Qu'on cesse tout traitement médical : les remèdes seraient inutiles ; que le mari élève son âme à Dieu, qu'il impose les mains sur le front de sa femme et lui fasse des passes fluidiques avec amour et confiance ; qu'il observe ponctuellement les recommandations que nous allons lui faire, quelque contrariété qu'il en puisse éprouver (suivent ces recommandations qui sont toutes personnelles), et s'il se pénètre bien de l'idée qu'elles sont nécessaires au profit de sa pauvre affligée, il aura bientôt sa récompense.

« Ils nous dirent aussi d'appeler et de moraliser l'Esprit obsesseur sous le nom de *Lucie Cédar*. Cet Esprit révéla la cause qui le portait à tourmenter Mme D… Cette cause se rattachait précisément aux recommandations faites au mari. Ce dernier s'étant conformé à tout, eut la satisfaction de voir sa femme complètement délivrée dans l'espace de dix jours. Il me dit : Puisque les Esprits se communiquent, je ne m'étonne pas qu'ils vous aient dit ce qui n'était connu que de moi, mais je suis bien plus étonné qu'aucun remède n'ait pu guérir ma femme ; si je m'étais adressé à vous dès le début, j'aurais 150 fr. dans ma poche, qui n'y sont plus, et que j'ai dépensés en médicaments.

« Je vous serre bien cordialement la main,

« DOMBRE. »

Ces faits de guérisons n'ont rien de plus extraordinaire que ceux que nous avons déjà cités provenant du même centre ; mais ils prouvent, par la persistance du succès, depuis plusieurs années, ce que l'on peut obtenir avec la persévérance et le dévouement, aussi l'assistance des bons Esprits n'y fait-elle jamais défaut. Ils n'abandonnent que ceux qui quittent la bonne voie, ce qu'il est facile de reconnaître au déclin des succès, tandis qu'ils soutiennent jusqu'au dernier moment, même contre les attaques de la malveillance, ceux dont le zèle, la sincérité, l'abnégation et l'humanité sont à l'épreuve des vicissitudes de la vie. Ils élèvent celui qui l'abaisse, et ils abaissent celui qui s'élève. Ceci s'applique à tous les genres de médiumnité.

Rien n'a rebuté M. Dombre ; il a lutté énergiquement contre toutes les entraves qu'on lui a suscitées, et il en a triomphé ; il a méprisé les injures et les menaces de nos adversaires communs, et il a forcé ceux-ci au silence par sa fermeté ; il n'a épargné ni son temps, ni sa peine, ni les sacrifices matériels ; jamais il n'a cherché à se prévaloir de ce qu'il fait pour se donner du relief ou s'en faire un marchepied quelconque ; son désintéressement moral égale son désintéressement matériel ; s'il est heureux de réussir, c'est parce que chaque succès en est un pour la doctrine. Ce sont là des titres sérieux à la reconnaissance de tous les Spirites présents et futurs, titres auxquels il faut associer les membres du groupe qui le secondent avec autant de zèle que d'abnégation, et dont nous regrettons de ne pouvoir citer les noms.

Le fait le plus caractéristique signalé dans cette lettre, c'est celui de l'intervention des parents et amis des malades dans les guérisons. C'est une idée neuve dont l'importance n'échappera à personne, car sa propagation ne peut manquer d'avoir des résultats considérables ; c'est la vulgarisation annoncée de la médiumnité guérissante. Les Spirites remarqueront combien les Esprits sont ingénieux dans les moyens si variés qu'ils emploient pour faire pénétrer l'idée dans les masses. Comment n'y arriverait-elle pas, puisqu'on lui ouvre sans cesse de nouveaux canaux, et qu'on lui donne les moyens de frapper à toutes les portes ?

Cette pratique ne saurait donc être trop encouragée ; toutefois il ne faut pas perdre de vue que les résultats seront en raison de la bonne direction donnée à la chose par les chefs des groupes guérisseurs, et de l'élan qu'ils sauront imprimer par leur énergie, leur dévouement et leur propre exemple.

Nouvelle Société spirite de Bordeaux.

Depuis le mois de Juin 1866, une nouvelle Société Spirite, déjà nombreuse, s'est formée à Bordeaux sur des bases qui attestent le zèle et le bon vouloir de ses membres, et une parfaite entente des véritables principes de la doctrine. Nous extrayons du compte rendu annuel publié par le Président, quelques passages qui en feront connaître l'esprit.

Après avoir parlé des vicissitudes que le Spiritisme a éprouvées dans cette ville, des circonstances qui ont amené la formation de la société nouvelle et de son organisation qui « permet à ceux de ses membres qui s'en sentent la force, de développer par des causeries, au commencement de chaque séance, les grands principes de la doctrine, principes que beaucoup ne combattent que parce qu'ils ne les connaissent pas, » il ajoute :

« Ce sont ces causeries qui nous ont attiré jusqu'ici de nombreux auditeurs étrangers à la Société. Certes, je n'ai pas la prétention de croire que tous nos auditeurs viennent chez nous pour s'instruire ; beaucoup, sans doute, y viennent pour chercher à nous prendre en défaut ; c'est leur affaire. La nôtre, à nous, c'est de répandre le Spiritisme dans les masses, et l'expérience nous a prouvé que le meilleur moyen, après la mise en pratique de la sublime morale qui en découle, et les communications des Esprits, c'est de le faire par la parole.

« Depuis que nous sommes constitués, nous avons deux séances par semaine. Cette double besogne nous a été imposée par la nécessité de consacrer une séance particulière (celle du jeudi) aux Esprits obsesseurs et au traitement des maladies qu'ils occasionnent, et de réserver une autre séance (celle du samedi) aux études scientifiques. J'ajouterai, pour justifier nos séances du jeudi, que nous avons le bonheur de posséder parmi nous un médium guérisseur à facultés bien développées, et connu par sa charité, sa modestie et son désintéressement ; il est aussi connu au dehors que dans le sein de notre société, de sorte que les malades ne lui manquent pas.

« Il y a du reste, à Bordeaux, beaucoup de cas d'obsessions, et une séance par semaine spécialement consacrée à l'évocation et à la moralisation des obsesseurs est loin d'être suffisante, puisque le médium guérisseur, accompagné d'un médium écrivain, d'un évocateur et souvent de certains de nos frères, se rend au domicile des malades afin de tenir les obsesseurs en haleine et d'en venir plus facilement à bout.

« Au médium guérisseur est venu se joindre un de nos frères, magnétiseur d'une grande puissance et d'un dévouement à toute épreuve qui, aidé aussi par les bons Esprits, supplée le premier, de telle sorte que nous pouvons dire que la Société possède deux médiums guérisseurs, quoique à des degrés différents. »

Suit le récit de plusieurs guérisons, parmi lesquelles nous citerons la suivante :

Mademoiselle A…, âgée de douze ans.

Cette enfant, orpheline, à la charge de parents très pauvres, nous fut présentée dans un état pitoyable. Tout son corps était en proie à des mouvements convulsifs, sa figure sans cesse contractée faisait des grimaces horribles ; ses bras et ses jambes étaient constamment agités, au point d'user les draps de son lit dans l'espace de huit jours. Ses mains, qui ne pouvaient saisir le moindre objet, pivotaient sans cesse autour des poignets. Enfin, à la suite de sa maladie, sa langue était devenue d'une épaisseur extrême et le plus complet mutisme s'en était suivi.

A première vue nous comprîmes qu'il y avait là aussi une obsession et nos guides ayant confirmé cette opinion, nous agîmes en conséquence.

De l'avis d'un médecin qui se trouva *incognito* chez la malade pendant que nous lui faisions subir un traitement fluidique, la maladie devait se traduire, *sous trois jours*, en danse de Saint-Guy et, vu l'état de faiblesse dans lequel se trouvait la malade, l'enlever impitoyablement au plus tard dans huit jours.

Je ne détaillerai pas ici les innombrables incidents auxquels donna lieu cette cure. Je ne vous parlerai pas des obstacles de toutes sortes amoncelés sous nos pas par des influences contraires et que nous avons dû surmonter. Je dirai seulement que, deux mois après notre entrevue avec le médecin, l'enfant parlait comme vous et moi, se servait de ses mains, allait à l'école et était parfaitement guérie.

Voici, ajoute M. Peyranne, les principaux enseignements qui sont sortis pour nous des séances consacrées aux Esprits obsesseurs :

« Pour agir efficacement sur un obsesseur, il faut que ceux qui le moralisent et le combattent par les fluides, vaillent mieux que lui. Cela se comprend d'autant mieux que la puissance des fluides est en rapport direct avec l'avancement moral de celui qui les émet. Un Esprit impur appelé dans une réunion d'hommes moraux n'y est pas à son aise ; il comprend son infériorité, et s'il essaye de braver l'évocateur comme cela arrive quelquefois, soyez persuadés qu'il abandonnera vite ce rôle, surtout si les personnes composant le groupe où

il se communique se joignent à l'évocateur par la volonté et par la foi.

« Je crois que nous ne comprenons pas bien encore tout ce que nous pouvons sur les Esprits impurs, ou plutôt, que nous ne savons pas encore nous servir des trésors que Dieu a mis entre nos mains.

« Nous savons encore qu'une décharge fluidique faite sur un obsédé par plusieurs Spirites, au moyen de la chaîne magnétique, peut rompre le lien fluidique qui le relie à l'obsesseur et devenir pour ce dernier un remède moral très efficace, en lui prouvant son impuissance.

« Nous savons également que tout incarné, animé du désir de soulager son semblable, agissant avec foi, peut, au moyen de passes fluidiques, sinon guérir, du moins soulager sensiblement un malade.

« Je finis avec les séances du jeudi, en faisant remarquer que pas un Esprit obsesseur n'est resté rebelle. Tous ceux dont nous nous sommes occupés ont fini par reconnaître leurs torts, ont abandonné leurs victimes, et sont entrés dans une voie meilleure. »

Au sujet des séances du samedi il dit :

« Ces séances sont ouvertes, vous le savez du reste, par une causerie faite par un membre de la Société, sur un sujet spirite, et terminées par un résumé succinct que fait le Président.

« Dans la causerie, toute liberté de langage est laissée à l'orateur, pourvu toutefois qu'il ne sorte pas du cadre tracé par notre règlement. Il envisage à son point de vue personnel les divers sujets qu'il traite ; il les développe comme il l'entend et en tire telles conséquences qu'il juge convenables ; mais il ne saurait jamais par là engager la responsabilité de la Société.

« A la fin de la séance, le Président résume les travaux, et s'il n'est pas de l'avis de l'orateur, il le combat, en faisant remarquer à l'auditoire que, pas plus que le premier, il n'engage d'autre responsabilité que la sienne, laissant à chaque homme l'usage de son libre arbitre et le soin de juger et de décider dans sa conscience de quel côté est la vérité ou, du moins, ce qui s'en rapproche le plus ; car, pour moi, la vérité c'est Dieu : plus nous nous rapprocherons de lui (ce que nous ne pouvons faire qu'en nous épurant et en travaillant à notre progrès) et plus nous serons près de la vérité. »

Nous appelons encore l'attention sur le paragraphe suivant :

« Bien que nous ayons d'excellents instruments pour nos études, nous avons compris que le nombre en était devenu insuffisant, surtout en présence de l'extension toujours croissante de la Société. La pénurie des médiums est venue souvent apporter des obstacles à la

marche régulière de nos travaux, et nous avons compris qu'il fallait autant que possible développer les facultés qui dorment latentes dans l'organisation de beaucoup de nos frères. C'est pour cela que nous venons de décider qu'une séance spéciale d'essais médianimiques, aurait lieu le dimanche, à deux heures de l'après-midi, dans la salle de nos réunions. J'ai cru devoir y inviter non-seulement nos frères en croyance, mais encore les étrangers qui désireraient se rendre utiles. Déjà ces séances ont donné des résultats qui ont dépassé notre attente. Nous y faisons de l'écriture, de la typtologie, du magnétisme. Plusieurs facultés très diverses s'y sont découvertes, et il en est sorti deux somnambules qui paraissent devoir être très lucides. »

Nous ne pouvons qu'applaudir au programme de la Société de Bordeaux et la féliciter de son dévouement et de l'intelligente direction de ses travaux. Un de nos collègues, de passage en cette ville, a dernièrement assisté à quelques-unes de ses séances et en a rapporté la plus favorable impression. En persévérant dans cette voie, elle ne peut qu'obtenir des résultats de plus en plus satisfaisants, et ne manquera jamais d'éléments à son activité. La manière dont elle procède pour le traitement des obsessions, est à la fois remarquable et instructive, et la meilleure preuve que cette manière est bonne, c'est qu'elle réussit. Nous y reviendrons ultérieurement dans un article spécial.

Il serait superflu de faire ressortir l'utilité des instructions verbales qu'elle désigne sous le simple nom de causeries. Outre l'avantage d'exercer au maniement de la parole, elles ont celui non moins grand de provoquer une étude plus complète et plus sérieuse des principes de la doctrine, d'en faciliter l'intelligence, d'en faire ressortir l'importance, et d'amener, par la discussion, la lumière sur les points controversés. C'est le premier pas vers des conférences régulières qui ne peuvent manquer d'avoir lieu tôt ou tard, et qui, tout en vulgarisant la doctrine, contribueront puissamment à redresser l'opinion publique faussée par la critique malveillante, ou ignorante de ce qu'il en est.

Réfuter les objections, discuter les systèmes divergents, sont des points essentiels qu'il importe de ne pas négliger, et qui peuvent fournir la matière d'utiles instructions ; c'est non-seulement un moyen de dissiper les erreurs qui pourraient s'accréditer, mais c'est se fortifier soi-même pour les discussions particulières que l'on peut avoir à soutenir. Dans ces instructions orales, beaucoup seront sans doute assistés par les Esprits, et il ne peut manquer d'en sortir des médiums parlants. Ceux qui seraient retenus par la crainte de parler devant

un auditoire, doivent se souvenir que Jésus disait à ses apôtres : « Ne vous inquiétez pas de ce que vous direz ; les paroles vous seront inspirées au moment même. »

Un groupe de province, que l'on peut ranger parmi les plus sérieux et les mieux dirigés, a introduit cet usage dans ses réunions, qui ont également lieu deux fois par semaine. Il est exclusivement composé des officiers d'un régiment. Mais là ce n'est point une faculté laissée à chaque membre ; c'est une obligation qui leur est imposée par le règlement de parler chacun à leur tour. A chaque séance l'orateur désigné pour la prochaine réunion doit se préparer à développer et à commenter un chapitre ou un point de la doctrine. Il en résulte pour eux une plus grande aptitude à faire de la propagation et à défendre la cause au besoin.

Nécrologie.

M. Quinemant, de Sétif.

On nous écrit de Sétif (Algérie) :

« Je viens vous faire part de la mort d'un fervent adepte du Spiritisme, M. Quinemant, décédé le samedi saint 20 avril 1867. C'est le premier qui s'en est occupé à Sétif avec moi ; il l'a constamment défendu contre ses détracteurs, sans se soucier de leurs attaques ni du ridicule. C'était en même temps un très bon magnétiseur, et il a rendu, par son dévouement tout désintéressé, de nombreux services aux personnes souffrantes.

Il était malade depuis le mois de novembre ; il avait la fièvre tous les deux jours, et quand il ne l'avait pas, il salivait constamment de l'eau. Il mangeait et digérait bien, trouvait bon tout ce qu'il prenait, et malgré cela, il maigrissait à vue d'œil ; homme d'une assez forte corpulence, ses membres étaient arrivés à n'avoir que la grosseur de ceux d'un enfant. Il s'éteignait à petit feu, et comprenait très bien sa position ; il avait dit qu'il voulait mourir le jour où mourut le Christ. Il a conservé toute sa lucidité d'esprit et causait comme s'il n'eût pas été malade. Il est mort, presque sans souffrances, avec la tranquillité et la résignation d'un Spirite, disant à sa femme de se consoler, qu'ils se retrouveraient dans le monde des Esprits. Cependant, à ses derniers moments, il a demandé le curé, quoiqu'il aimât peu les prêtres en général, et qu'il ait eu avec celui-ci d'assez vives altercations touchant le Spiritisme.

« Vous m'obligerez beaucoup de l'évoquer, si cela se peut ; je ne doute pas qu'il ne se fasse un plaisir de se rendre à votre appel, et

comme c'était un homme éclairé et de bon sens, je pense qu'il pourra nous donner d'utiles conseils. Son opinion était que le Spiritisme grandirait malgré toutes les entraves qu'on lui suscite. Veuillez aussi lui demander la cause de sa maladie que personne n'a connue. (DUMAS.) »

M. Quinemant, évoqué d'abord en particulier, a donné la communication suivante, et le lendemain il a donné spontanément à la Société celle que nous publions séparément sous le titre de : *Le Magnétisme et le Spiritisme comparés*.

(Paris, 16 mai 1867. Médium, M. Desliens.)

« Je m'empresse de me rendre à votre appel avec d'autant plus de facilité que depuis l'ensevelissement de ma dépouille mortelle, je suis venu à toutes vos réunions. J'avais un grand désir de juger du développement de la doctrine dans son centre naturel, et si je ne l'ai point fait du vivant de mon corps, mes affaires matérielles en ont été la seule cause. Je remercie vivement mon ami Dumas de la pensée bienveillante qui l'a porté à vous signaler mon départ et à vous demander mon évocation ; il ne pouvait me faire un plus sensible plaisir.

« Bien que mon retour dans le monde des Esprits soit récent, je suis suffisamment dégagé pour me communiquer avec facilité ; les idées que je possédais sur le monde invisible, ma croyance aux communications, et la lecture des ouvrages spirites m'avaient préparé à voir sans étonnement, mais non sans un bonheur infini, le spectacle qui m'attendait. Je suis heureux de la confirmation de mes pensées les plus intimes. J'étais convaincu, par le raisonnement, du développement ultérieur, et de l'importance sur les générations futures, de la doctrine des Esprits ; mais, hélas ! j'apercevais de nombreux obstacles, et j'assignais une époque indéfiniment éloignée à la prédominance de nos idées : effet de ma courte vue et des bornes assignées par la matière à ma conception de l'avenir. Aujourd'hui j'ai plus que la conviction, j'ai la certitude. Je ne voyais naguère que des effets trop lents au gré de mes désirs ; je vois aujourd'hui, je touche les causes de ces effets, et mes sentiments se sont modifiés. Oui, il faudra encore longtemps pour que notre terre soit une terre spirite, dans toute l'acception du mot ; mais il faudra un temps relativement très court pour apporter une modification considérable dans la manière d'être des individus et des nationalités.

« Les enseignements que j'ai recueillis chez vous, le développement important de certaines facultés, les conciliabules spirituels auxquels

il m'a été permis d'assister depuis mon arrivée ici, m'ont persuadé que de grands événements étaient proches, et que dans un temps peu éloigné, nombre de forces latentes seraient mises en activité, pour aider à la rénovation générale. Le feu couve partout sous la cendre ; qu'une étincelle jaillisse, et elle jaillira, et la conflagration deviendra universelle.

« Des éléments spirituels actuels, triturés dans l'immense fournaise des cataclysmes physiques et moraux qui se préparent, les uns plus épurés suivent le mouvement ascensionnel ; les autres, rejetés au dehors avec les scories les plus grossières, devront subir encore plusieurs distillations successives, avant de s'adjoindre à leurs frères plus avancés. Ah ! je comprends, devant les événements que l'avenir nous réserve, ces paroles du fils de Marie : Il y aura des pleurs et des grincements de dents. Faites donc en sorte, mes amis, d'être tous conviés au banquet de l'intelligence et de ne point faire partie ceux qui seront rejetés dans les ténèbres extérieures.

« Avant de mourir, j'ai cédé à une dernière faiblesse, j'ai obéi à un préjugé reçu, non que ma croyance ait faibli devant la crainte de l'inconnu, mais pour ne point me singulariser. Eh puis ! après tout, la parole d'un homme qui vous parle d'avenir est bonne à entendre au moment du grand voyage ; cette parole est entourée d'enseignements vieillis, de pratiques usées, je le veux bien, mais ce n'en est pas moins la parole d'espérance et de consolation.

« Ah ! je vois avec les yeux de l'esprit, je vois un temps où le Spirite à son départ sera aussi entouré de frères qui lui parleront d'avenir, d'espérance de bonheur ! Mon Dieu, merci, puisque vous m'avez permis de voir la lueur de la vérité à mes derniers instants ; merci, pour cet adoucissement à mes épreuves. Si j'ai fait quelque bien, c'est à cette croyance bénie que je le dois, c'est elle qui m'a donné la foi, la vigueur matérielle et la puissance morale nécessaires pour guérir ; c'est elle qui m'a laissé ma lucidité d'esprit jusqu'à mes derniers moments, qui m'a permis de supporter sans murmurer la cruelle maladie qui m'a enlevé.

« Vous demandez quelle est cette affection à laquelle j'ai succombé ; eh ! mon Dieu, c'est bien simple ; les viscères dans lesquels s'opère l'assimilation des éléments nouveaux, n'ayant plus la force nécessaire pour agir, les molécules usées par l'action vitale étaient éliminées sans que d'autres vinssent les remplacer. Mais qu'importe la maladie dont on meurt, lorsque la mort est une délivrance ! Merci encore, cher ami, de la bonne pensée qui vous a porté à demander mon évocation ; dites à ma femme que je suis

heureux, qu'elle me retrouvera l'aimant toujours, et qu'en attendant son retour, je ne cesserai de l'entourer de mon affection et de l'aider de mes conseils.

« Maintenant, quelques mots pour vous personnellement, mon cher Dumas. Vous avez été appelé un des premiers à planter le drapeau de la doctrine dans ce pays, et tout naturellement vous avez rencontré des obstacles, des difficultés ; si votre zèle, n'a pas été récompensé par autant de succès que vous l'espériez et que semblaient promettre les débuts, c'est qu'il faut du temps pour déraciner les préjugés et la routine dans un milieu tout adonné à la vie matérielle ; il faut être déjà avancé pour s'assimiler promptement de nouvelles idées qui changent les habitudes. Souvenez-vous que le premier pionnier qui défriche est bien rarement celui qui récolte ; il prépare le terrain pour ceux qui viennent après lui. Vous avez été ce pionnier : c'était votre mission ; c'est un bonheur et un bonheur que je suis heureux d'avoir un peu partagé et que vous apprécierez un jour, comme je puis le faire aujourd'hui, car il vous sera tenu compte de vos efforts. Mais ne croyez pas que nous nous sommes donné une peine inutile ; non, aucune des semences que nous avons répandues n'est perdue ; elles germeront et fructifieront quand le moment d'éclore sera venu. L'idée est lancée et elle fera son chemin ; félicitez-vous d'avoir été un des ouvriers choisis pour cette œuvre. Vous avez eu des déboires, des mécomptes : c'était l'épreuve de votre foi et de votre persévérance, sans cela, où serait le mérite à accomplir une mission, si l'on ne trouvait que des roses sur son chemin ?

« Ne vous laissez donc pas abattre par les déceptions ; ne cédez pas surtout au découragement et souvenez-vous de cette parole du Christ : « Bienheureux ceux qui persévèrent jusqu'à la fin » et de celle-ci : « Bienheureux ceux qui souffriront pour mon nom. » Persévérez donc cher ami, poursuivez votre œuvre et songez que les fruits que l'on ramasse pour le monde où je suis maintenant, valent mieux que ceux que l'on récolte sur la terre où on les laisse en partant.

« Dites, je vous prie, à tous ceux qui m'ont témoigné de l'affection et me gardent une bonne place dans leur souvenir, que je ne les oublie pas et que je suis souvent au milieu d'eux ; dites à ceux qui repoussent encore nos croyances, que lorsqu'ils seront où je suis, ils reconnaîtront que c'était la vérité, et qu'ils regretteront amèrement de l'avoir méconnue, car il leur faudra recommencer de pénibles épreuves ; dites à ceux qui m'ont fait du mal que je leur pardonne et que je prie Dieu de leur pardonner.

« Celui qui vous sera toujours dévoué, E. QUINEMANT. »

Le comte d'Ourches.

M. le comte d'Ourches est un des premiers qui se sont occupés des manifestations spirites à Paris dès le moment où y parvinrent les récits de celles qui avaient lieu en Amérique. Par le crédit que lui donnaient sa position sociale, sa fortune, ses relations de famille, et par-dessus tout la loyauté et l'honorabilité de son caractère, il a puissamment contribué à leur vulgarisation. Au temps de la vogue des tables tournantes, son nom avait acquis une grande notoriété et une certaine autorité dans le monde des adeptes ; il a donc sa place marquée dans les annales du Spiritisme. Passionné pour les manifestations physiques, il y apportait une confiance naïve un peu trop aveugle et dont un a parfois abusé par la facilité avec laquelle elles se prêtent à l'imitation. Exclusivement adonné à ce genre de manifestations au seul point de vue du phénomène, il n'a pas suivi le Spiritisme dans sa nouvelle phase scientifique et philosophique, pour laquelle il avait peu de sympathie, et il est demeuré étranger au grand mouvement qui s'est opéré depuis dix ans.

Il est mort le 5 mai 1867 à l'âge de 80 ans. L'*Indépendance Belge* a publié sur lui un très long et très intéressant article biographique, signé Henry de Pène, et reproduit dans la *Gazette des Etrangers* de Paris (5, rue Scribe) du jeudi 23 mai ; il y est rendu pleine justice à ses éminentes qualités, et sa croyance aux Esprits y est jugée avec une modération à laquelle le premier de ces journaux ne nous avait pas habitués. L'article se termine ainsi :

« Tout cela, je le sais, fera lever les épaules à un certain nombre d'esprits positifs qui disent : « Il est fou ! » de tout cerveau qui a des cases qu'ils n'ont point. Il est fou est bientôt dit. Le comte d'Ourches était un homme supérieur qui s'était proposé pour but de l'emporter sur ses semblables en unissant les lumières positives de la science aux lueurs et aux visions du surnaturel. »

Dissertations spirites.

Le Magnétisme et le Spiritisme comparés.

(Société de Paris, 17 mai 1867, méd. M. Desliens.)

« Je me suis occupé de mon vivant de la pratique du magnétisme au point de vue exclusivement matériel ; du moins, je le croyais ainsi ; je sais aujourd'hui que l'élévation volontaire ou involontaire de l'âme qui fait désirer la guérison du malade, est une véritable magnétisation spirituelle.

« La guérison tient à des causes excessivement variables : Telle ma-

ladie, traitée de telle manière, cède devant la puissance d'action matérielle ; telle autre, qui est identique, mais moins accentuée, ne subit aucune espèce d'amélioration, bien que les moyens curatifs employés soient peut-être plus puissants encore. A quoi tiennent donc ces variations d'influences ? – A une cause ignorée de la plupart des magnétiseurs qui ne s'attaquent qu'aux principes morbides matériels ; elles sont la conséquence de la situation morale de l'individu.

« La maladie matérielle est un effet ; pour détruire cet effet, il ne suffit pas de s'attaquer à lui, de le prendre corps à corps et de l'anéantir ; la cause existant toujours, reproduira de nouveaux effets morbides lorsque l'action curative sera éloignée.

« Le fluide transmetteur de la santé dans le magnétisme est un intermédiaire entre la matière et la partie spirituelle de l'être, et que l'on pourrait comparer au périsprit. Il unit deux corps l'un à l'autre ; c'est un pont sur lequel passent les éléments qui doivent apporter la guérison dans les organes malades. Etant un intermédiaire entre l'Esprit et la matière, par suite de sa constitution moléculaire, ce fluide peut transmettre tout aussi bien une influence spirituelle qu'une influence purement animale.

« Qu'est-ce que le Spiritisme en définitive, ou plutôt qu'est-ce que la médiumnité, cette faculté incomprise jusqu'ici, et dont l'extension considérable a établi sur des bases incontestables les principes fondamentaux de la nouvelle révélation ? C'est purement et simplement une variété de l'action magnétique exercée par un ou plusieurs magnétiseurs *désincarnés*, sur un sujet humain agissant à l'état de veille ou à l'état extatique, consciemment ou inconsciemment.

« Qu'est-ce, d'autre part, que le magnétisme ? une variété du Spiritisme dans laquelle des Esprits *incarnés* agissent sur d'autres Esprits incarnés.

« Il existe enfin une troisième variété du magnétisme ou du Spiritisme, selon que l'on prend pour point de départ l'action d'incarnés sur incarnés, ou celle d'Esprits relativement libres sur des Esprits emprisonnés dans un corps ; cette troisième variété, qui a pour principe l'action des incarnés sur les Esprits, se révèle dans le traitement et la moralisation des Esprits obsesseurs.

« Le Spiritisme n'est donc que du magnétisme spirituel, et le magnétisme n'est autre chose que du Spiritisme humain.

« En effet, comment procède le magnétiseur qui veut soumettre à son influence un sujet somnambulique ? Il l'enveloppe de son fluide ; il le possède dans une certaine mesure, et, remarquez-le, sans

jamais parvenir à anéantir son libre arbitre, sans pouvoir en faire sa chose, un instrument purement passif. Souvent le magnétisé résiste à l'influence du magnétiseur et il agit dans un sens lorsque celui-ci désirerait que l'action fût diamétralement opposée. Quoique généralement le somnambule soit endormi, et que son propre Esprit agisse pendant que son corps demeure plus ou moins inerte, il arrive aussi, mais plus rarement, que le sujet simplement fasciné, illuminé, demeure dans l'état de veille, bien qu'avec une plus grande tension d'esprit et une exaltation inaccoutumée de ses facultés.

« Et maintenant, comment procède l'Esprit qui désire se communiquer ? Il enveloppe le médium de son fluide ; il le possède dans une certaine mesure, sans jamais parvenir à en faire sa chose, un instrument purement passif. Vous m'objecterez peut-être que dans les cas d'obsession, de possession, l'annihilation du libre arbitre paraît être complète. Il y aurait beaucoup à dire sur cette question, car l'action annihilante porte plus sur les forces vitales matérielles que sur l'Esprit, qui peut se trouver paralysé, terrassé et dans l'impuissance de résister, mais, dont la pensée n'est jamais anéantie, ainsi qu'on a pu le remarquer en maintes occasions. Je trouve dans le fait même de l'obsession une confirmation, une preuve à l'appui de ma théorie, en rappelant que l'obsession s'exerce aussi *d'incarné à incarné*, et que l'on a vu des magnétiseurs profiter de l'empire qu'ils exerçaient pour faire commettre des actions blâmables à leurs somnambules. Ici comme toujours, l'exception confirme la règle.

Bien que généralement le sujet médianimique soit éveillé, dans certains cas, qui deviennent de plus en plus fréquents, le somnambulisme spontané se déclare chez le médium, et il parle de lui-même ou par suggestion absolument comme le somnambule magnétique se conduit dans les mêmes circonstances.

« Enfin, comment procédez-vous à l'égard des Esprits obsesseurs ou simplement inférieurs que vous désirez moraliser ? Vous agissez sur eux par attraction fluidique ; vous les magnétisez, inconsciemment le plus souvent, pour les retenir dans votre cercle d'action ; consciemment quelquefois, lorsque vous établissez autour d'eux une nappe fluidique qu'ils ne peuvent pénétrer sans votre permission, et vous agissez sur eux par la puissance morale qui n'est autre qu'une action magnétique quintessenciée.

« Comme on vous l'a dit maintes fois, il n'y a pas de lacunes dans l'œuvre de la nature, pas de sauts brusques, mais des transitions insensibles qui font que l'on passe peu à peu d'un état à un autre, sans

s'apercevoir du changement autrement que par la conscience d'une situation meilleure.

« Le magnétisme est donc un degré inférieur du Spiritisme, et qui se confond insensiblement avec ce dernier par une suite de variétés différant peu l'une de l'autre, comme l'animal est un état supérieur de la plante, etc. Dans l'un comme dans l'autre cas, ce sont deux échelons de l'échelle infinie qui relie toutes les créations, depuis l'atome infime jusqu'au Dieu créateur ! Au-dessus de vous, c'est la lumière éblouissante que vos faibles yeux ne peuvent encore supporter ; au-dessous, ce sont des ténèbres profondes que vos plus puissants instruments d'optique n'ont pu encore éclairer. Hier, vous ne saviez rien ; aujourd'hui, vous voyez l'abîme profond dans lequel se perd votre origine. Vous pressentez le but infiniment parfait auquel tendent toutes vos aspirations ; et à qui devez-vous toutes ces connaissances ? au magnétisme ! au Spiritisme ! à toutes les révélations qui découlent d'une loi de relation universelle entre tous les êtres et leur créateur ! à une science éclose d'hier pour votre conception, mais dont l'existence se perd dans la nuit des temps, car elle est une des bases fondamentales de la création.

« De tout cela, je conclus que le magnétisme, développé par le Spiritisme est la clef de voûte de la santé morale et matérielle de l'humanité future.

« E. QUINEMANT. »

Remarque. La justesse des appréciations, et les profondeurs du nouveau point de vue que renferme cette communication n'échapperont à personne. M. Quinemant, quoique parti depuis bien peu de temps, se révèle tout d'abord, et sans la moindre hésitation, comme un Esprit d'une incontestable supériorité. A peine dégagé de la matière, qui ne semble avoir laissé sur lui aucune trace, il déploie ses facultés avec une puissance remarquable qui promet à ses frères de la terre un bon conseiller de plus.

Ceux qui prétendaient que le Spiritisme se traînait dans l'ornière des lieux communs et des banalités, peuvent voir, par les questions qu'il aborde depuis quelque temps, s'il reste stationnaire, et ils le verront encore mieux à mesure qu'il lui sera permis de développer ses conséquences. Cependant il n'enseigne à proprement dire rien de nouveau ; si l'on étudie avec soin ses principes constitutifs fondamentaux, on verra qu'ils renferment les germes de tout ; mais ces germes ne peuvent se développer que graduellement ; si tous ne fleurissent pas en même temps, c'est que l'extension du cercle de ses attributions ne dépend pas *de la volonté des hommes*, mais de celle des Esprits, qui

règlent le degré de leur enseignement sur l'opportunité. C'est en vain que les hommes voudraient anticiper sur le temps ; ils ne peuvent contraindre la volonté des Esprits qui agissent d'après des inspirations supérieures, et ne se laissent pas aller à l'impatience des incarnés ; ils savent, s'il le faut, *rendre cette impatience stérile*. Laissons-les donc agir ; fortifions-nous dans ce qu'ils nous enseignent, et soyons certains qu'ils sauront faire donner en temps utile, par le Spiritisme, ce qu'il doit donner.

Bibliographie.

Union Spirite de Bordeaux.

Le dernier numéro de *l'Union*, qui nous parvient à l'instant, et qui termine sa deuxième année, contient l'avis suivant :

« Absorbé par le travail matériel que nous impose la nécessité de pourvoir à nos besoins et à ceux de la famille, que nous avons la tâche d'élever, il ne nous a pas été permis de faire paraître régulièrement les derniers numéros de *l'Union Spirite*. Nous ne le cacherons pas, en présence de cette tâche à la fois si pénible et si ingrate que nous nous sommes imposée, nous nous sommes demandé si nous ne devions pas nous arrêter en route et laisser à d'autres, plus favorisés de la fortune que nous, le soin de continuer l'œuvre que nous avons entreprise avec autant d'ardeur que de conviction et de foi. Mais, cédant aux instances de beaucoup de nos lecteurs, qui pensent que *l'Union Spirite*, non-seulement a sa raison d'être, mais a rendu déjà, et est appelée à rendre, dans un avenir peut-être très prochain, de grands services au Spiritisme, nous avons résolu de marcher encore en avant, et d'affronter encore les difficultés de toutes sortes qui s'amoncellent sous nos pas. Seulement, afin de nous rendre possible une pareille tâche et pour éviter l'irrégularité dont malheureusement jusqu'ici, nous avons été si souvent la victime, nous avons dû apporter de grands changements à notre mode de publication.

« L'*Union Spirite* qui, en juin prochain, commencera sa troisième année, paraîtra désormais une fois par mois seulement, par cahiers de 32 pages, grand in-8°. Le prix de l'abonnement sera fixé à 10 francs par an.

« Nous espérons que nos abonnés voudront bien accepter ces conditions qui sont, du reste, celles de la *Revue Spirite* d'Allan Kardec, et de presque toutes les publications ou revues philosophiques de Paris, et qu'en nous envoyant le plus tôt possible leur adhé-

sion, ils nous rendront aussi facile que possible l'accomplissement de l'œuvre à laquelle, depuis plus de quatre ans, nous avons fait de si grands sacrifices.

« A. BEZ.

Nous sommes de ceux qui regardent ce journal comme ayant sa raison d'être et son utilité ; par l'esprit dans lequel il est rédigé, il peut et doit rendre d'incontestables services à la cause du Spiritisme. Nous félicitons M. Bez de sa persévérance, malgré les difficultés matérielles qu'il rencontre dans sa position même. Il a pris, à notre avis, un très sage parti en ne le faisant paraître qu'une fois par mois, tout en donnant la même quantité de matières. On ne peut se figurer le temps et la dépense qui entraînent les publications qui paraissent plusieurs fois par mois, quand on est obligé d'y suffire seul ou à peu près ; il faut absolument n'avoir rien autre chose à faire, et renoncer à toute autre occupation. En paraissant le 15 de chaque mois, par exemple, il alternera avec notre *Revue* ; de cette manière ceux qui voudraient que celle-ci parût plus souvent, ce qui est impossible, y trouveront le complément de ce qu'ils désirent, et ne seront pas privés aussi longtemps de la lecture des sujets auxquels ils s'intéressent. Nous faisons appel à leur concours pour soutenir cette publication.

Progrès spiritualiste.

Nouveau journal paraissant deux fois par mois, depuis le 15 avril, dans le format de l'ancien *Avenir* auquel il annonce succéder. L'*Avenir* s'était fait le représentant d'idées auxquelles nous ne pouvions donner notre adhésion. Ce n'est pas une raison pour que ces idées n'aient pas leur organe, afin que chacun soit à même de les apprécier, et qu'on puisse juger de leur valeur par la sympathie qu'elles trouvent dans la majorité des Spirites et leur concordance avec l'enseignement de la généralité des Esprits. Le Spiritisme n'adoptant que les principes consacrés par l'universalité de l'enseignement, sanctionné par la raison et la logique, a toujours marché, et marchera toujours avec la majorité ; c'est ce qui fait sa force. Il n'a donc rien à redouter des idées divergentes ; si elles sont justes, elles prévaudront, et il les adoptera ; si elles sont fausses elles tomberont.

Nous ne pouvons encore apprécier la ligne que suivra, sous ce rapport, le nouveau journal ; dans tous les cas, nous nous faisons un

devoir de signaler son apparition à nos lecteurs, afin qu'ils puissent le juger par eux-mêmes. Nous serons heureux de trouver en lui un nouveau champion sérieux de sa doctrine, et dans ce cas, nous lui souhaiterons bon succès.

Bureau : rue de la Victoire, n° 34. – Prix : 10 francs par an.

Recherches sur les causes de l'athéisme.

En réponse à la brochure de Mgr Dupanloup, par une Catholique.

Brochure in-8°, chez MM. Didier et Compagnie, 35, quai des Augustins, et au bureau de la *Revue Spirite*. – Prix : 1 fr. 25 cent. ; par la poste : 1 fr. 45 cent.

L'auteur de ce remarquable écrit, quoique sincèrement attaché aux croyances catholiques, s'est proposé de démontrer à Mgr Dupanloup quelles sont les véritables causes de la plaie de l'athéisme et de l'incrédulité qui envahit la société ; selon lui, dans des interprétations inadmissibles aujourd'hui, et inconciliables avec les données positives de la science. Il prouve qu'en beaucoup de points l'Eglise s'est écartée du sens réel des Ecritures et de la pensée des écrivains sacrés ; que la religion ne peut que gagner à une interprétation plus rationnelle qui, sans toucher aux principes fondamentaux des dogmes, se concilierait avec la raison ; que le Spiritisme, fondé sur les lois mêmes de la nature, est la seule clef possible d'une saine interprétation, et, par cela même, le plus puissant remède contre l'athéisme. Tout cela est dit simplement, froidement, sans emphase ni exaltation, et avec une logique serrée. Cet écrit est un complément à *La Foi et la Raison*, par M. J. B., et aux *Dogmes de l'Eglise du Christ expliqués d'après le Spiritisme*, par M. Bottinn.

Quoique femme, l'auteur fait preuve d'une grande érudition théologique ; il cite et commente avec une remarquable justesse les écrivains sacrés de tous les temps, et avec presque autant de facilité que M. Flammarion cite les auteurs scientifiques ; on voit qu'ils lui sont familiers, ce qui nous fait dire qu'il n'en est probablement pas à ses débuts en ces matières, et qu'il doit avoir été quelque éminent théologien dans sa précédente existence. Sans partager toutes ses idées, nous disons, qu'au point de vue où il s'est placé, il ne pouvait parler ni mieux, ni autrement, et qu'il a fait une chose utile pour l'époque où nous sommes.

Le Roman de l'avenir.

Par E. BONNEMÈRE.

Un volume in-12. Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre. – Prix : 3 fr. ; par la poste : 3 fr. 30 cent.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre au prochain numéro le compte-rendu de cet important ouvrage, que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs, comme très intéressant pour le Spiritisme.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1867.

Courte excursion spirite.

La société de Bordeaux, reconstituée ainsi que nous l'avons dit dans notre précédent numéro, s'est réunie cette année, comme l'année passée, en un banquet qui a eu lieu le jour de la Pentecôte, banquet simple, disons-le tout de suite, comme il convient en pareille circonstance, et à des gens dont le but principal est de trouver une occasion de se réunir et de resserrer les liens de confraternité ; la recherche et le luxe y seraient un non-sens. Malgré les occupations qui nous retenaient à Paris, nous avons pu nous rendre à la gracieuse et pressante invitation qui nous a été faite d'y assister. Celui de l'année dernière, qui était le premier, n'avait réuni qu'une trentaine de convives ; à celui de cette année, il y en avait quatre fois plus, dont plusieurs venus d'une grande distance ; Toulouse, Marmande, Villeneuve, Libourne, Niort, Blaye et jusqu'à Carcassonne, qui est à 80 lieues, y avaient leurs représentants. Tous les rangs de la société y étaient confondus dans une communauté de sentiments ; là, se trouvaient l'artisan, le cultivateur à côté du bourgeois, du négociant, du médecin, des fonctionnaires, des avocats, des hommes de science, etc.

Il serait superflu d'ajouter que tout s'est passé comme cela devait être entre gens qui ont pour devise : « Hors la charité point de salut, » et qui professent la tolérance pour toutes les opinions et toutes les convictions. Aussi, dans les allocutions de circonstance qui ont été prononcées, pas une parole n'a été dite, dont la susceptibilité la plus ombrageuse aurait pu s'effaroucher ; nos plus grands adversaires même s'y seraient trouvés, qu'ils n'auraient pas entendu un mot, ni une allusion à leur adresse.

L'autorité s'était montrée pleine de bienveillance et de courtoisie à l'égard de cette réunion, et nous devons l'en remercier. Nous ignorons si elle y était représentée d'une manière occulte, mais à coup sûr elle a pu se convaincre là, comme toujours, que les doctrines professées par les Spirites, loin d'être subversives, sont une garantie de paix et de tranquillité ; que l'ordre public n'a rien à craindre de gens dont les principes sont ceux du respect des lois, et qui, dans aucune circonstance, n'ont cédé aux suggestions des agents provocateurs qui cherchaient à les compromettre. On les a toujours vus se retirer et s'abstenir de toute manifestation ostensible, toutes les fois qu'ils ont pu craindre qu'on n'en fît un prétexte de scandale.

Est-ce faiblesse de leur part ? Non certes ; c'est au contraire la conscience de la force de leurs principes qui les rend calmes, et la certitude qu'ils ont de l'inutilité des efforts tentés pour les étouffer ; quand ils s'abstiennent, ce n'est pas pour mettre leurs personnes à l'abri, mais pour éviter ce qui pourrait rejaillir sur la doctrine. Ils savent qu'elle n'a pas besoin de démonstrations extérieures pour triompher. Ils voient leurs idées germer partout, se propager avec une puissance irrésistible ; qu'auraient-ils besoin de faire du bruit ? Ils laissent ce soin à leurs antagonistes, qui, par leurs clameurs, aident à la propagation. Les persécutions même sont le baptême nécessaire de toutes les idées nouvelles un peu grandes ; au lieu de leur nuire, elles leur donnent de l'éclat ; on en mesure l'importance à l'acharnement qu'on met à les combattre. Les idées qui ne s'acclimatent qu'à force de réclames et de mises en scène, n'ont qu'une vitalité factice et de courte durée ; celles qui se propagent d'elles-mêmes et par la force des choses ont la vie en elles, et sont seules durables ; c'est le cas où se trouve le Spiritisme.

La fête s'est terminée par une collecte au profit des malheureux, sans distinction de croyances, et avec une précaution dont on ne peut que louer la sagesse. Pour laisser toute liberté, n'humilier personne, et ne pas stimuler la vanité de ceux qui donneraient plus que les autres, les choses ont été disposées de manière à ce que personne, pas même les collecteurs, ne sût ce que chacun avait donné. La recette a été de 85 fr., et des commissaires ont été immédiatement désignés pour en faire l'emploi.

Malgré la brièveté de notre séjour à Bordeaux, nous avons pu assister à deux séances de la société : l'une consacrée au traitement des malades, et l'autre aux études philosophiques. Nous avons ainsi pu constater par nous-même les bons résultats qui sont toujours le fruit

de la persévérance et de la bonne volonté. Au compte rendu que nous avons publié dans notre précédent numéro sur la société bordelaise, nous pouvons, en connaissance de cause, ajouter nos félicitations personnelles. Mais elle ne doit pas se dissimuler que plus elle prospérera, plus elle sera en butte aux attaques de nos adversaires ; qu'elle se défie surtout des sourdes manœuvres que l'on pourrait ourdir contre elle, et des pommes de discorde que, sous l'apparence d'un zèle exagéré, on pourrait lancer dans son sein.

Le temps de notre absence de Paris étant limité par l'obligation d'y être de retour à jour fixe, nous n'avons pu, à notre grand regret, nous rendre dans les différents centres où nous étions convié ; nous n'avons pu que nous arrêter quelques instants à Tours et à Orléans qui se trouvaient sur notre route. Là aussi nous avons pu constater l'ascendant que la doctrine acquiert chaque jour dans l'opinion, et ses heureux résultats qui, pour n'être encore qu'individuels, n'en sont pas moins satisfaisants.

A Tours la réunion devait être à peu près de cent cinquante personnes, tant de la ville que des environs, mais par suite de la précipitation avec laquelle la convocation a été faite, les deux tiers seulement ont pu s'y rendre. Une circonstance imprévue n'ayant pas permis de profiter de la salle qui avait été choisie, on s'est réuni, par une magnifique soirée, dans le jardin d'un des membres de la société. A Orléans les Spirites sont moins nombreux, mais ce centre n'en compte pas moins bon nombre d'adeptes sincères et dévoués auxquels nous avons été heureux de serrer la main.

Un fait constant et caractéristique, et que l'on doit considérer comme un grand progrès, c'est la diminution graduelle et à peu près générale, des préventions contre les idées spirites, même chez ceux qui ne les partagent pas ; on reconnaît maintenant à chacun le droit d'être Spirite, comme on a celui d'être juif ou protestant ; c'est quelque chose. Les localités où, comme à Illiers, dans le département d'Eure et Loir, on ameute les gamins pour leur courir sus à coups de pierres, sont des exceptions de plus en plus rares.

Un autre signe de progrès non moins caractéristique, c'est le peu d'importance que partout les adeptes, même dans les classes les moins éclairées, attachent aux faits de manifestations extraordinaires. Si des effets de ce genre se produisent spontanément, on les constate, mais on ne s'en émeut pas, on ne les recherche pas, et l'on s'attache encore moins à les provoquer. On prise peu ce qui ne satisfait que les yeux et la curiosité ; le but sérieux, de la doctrine, ses conséquences

morales, les ressources qu'elle peut offrir pour le soulagement de la souffrance, le bonheur de retrouver les parents ou amis que l'on a perdus, et de s'entretenir avec eux, d'écouter les conseils qu'ils viennent donner, font l'objet exclusif et préféré des réunions spirites. Dans les campagnes mêmes et parmi les artisans, un puissant médium à effets physiques serait moins apprécié qu'un bon médium écrivain donnant, par des communications raisonnées, la consolation et l'espérance. Ce qu'on cherche dans la doctrine, c'est avant tout ce qui touche le cœur. C'est une chose remarquable que la facilité avec laquelle les gens même les plus illustres comprennent et s'assimilent les principes de cette philosophie ; c'est parce qu'il n'est pas nécessaire d'être savant pour avoir du cœur et du jugement. Ah ! disent-ils, si l'on nous avait toujours parlé ainsi, nous n'aurions jamais douté de Dieu et de sa bonté, même dans nos plus grandes misères !

C'est quelque chose sans doute de croire, car c'est déjà un pied mis dans la bonne voie ; mais la croyance sans la pratique est une lettre morte ; or, nous sommes heureux de dire que, dans notre courte excursion, parmi de nombreux exemples des effets moralisateurs de la doctrine, nous avons rencontré bon nombre de ces Spirites de cœur qu'on pourrait dire complets s'il était donné à l'homme d'être complet en quoi que ce soit, et qu'on peut regarder comme les types de la génération future transformée ; il y en a de tous sexes, de tous âges et de toutes conditions, depuis la jeunesse jusqu'à la limite extrême de l'âge, qui réalisent dès cette vie les promesses qui nous sont faites pour l'avenir. Ils sont faciles à reconnaître ; il y a dans tout leur être un reflet de franchise et de sincérité qui commande la confiance ; dès l'abord on sent qu'il n'y a aucune arrière-pensée dissimulée sous des paroles dorées ou d'hypocrites compliments. Autour d'eux, et dans la médiocrité même, ils savent faire régner le calme et le contentement. Dans ces intérieurs bénis on respire une atmosphère sereine qui réconcilie avec l'humanité, et l'on comprend le règne de Dieu sur la terre ; bienheureux ceux qui savent en jouir par anticipation ! Dans nos tournées spirites, c'est moins le nombre des croyants que nous supputons, et qui nous satisfait le plus, que celui de ces adeptes qui sont l'honneur de la doctrine, et qui en sont en même temps les plus fermes soutiens, parce qu'ils la font estimer et respecter en eux.

En voyant le nombre des heureux que fait le Spiritisme, nous oublions facilement les fatigues inséparables de notre tâche. C'est là une satisfaction, un résultat positif, que la malveillance la plus

acharnée ne peut nous enlever ; on pourrait nous ôter la vie, les biens matériels, mais jamais le bonheur d'avoir contribué à ramener la paix dans des cœurs ulcérés. Pour quiconque sonde les motifs secrets qui font agir certains hommes, il y a des boues qui salissent ceux qui la jettent, et non ceux à qui ils la jettent.

Que tous ceux qui nous ont donné, dans ce dernier voyage, de si touchants témoignages de sympathie, en reçoivent ici nos bien sincères remerciements, et soient assurés qu'ils sont payés de retour.

La loi et les médiums guérisseurs.

Sous le titre de *Un Mystère*, plusieurs journaux du mois de mai dernier ont rapporté le fait suivant :

« Deux dames du faubourg Saint-Germain se présentèrent, un de ces jours derniers, chez le commissaire de leur quartier et lui signalèrent le nommé P…, qui avait, dirent-elles, abusé de leur confiance et de leur crédulité, en leur affirmant qu'il les guérirait de maladies, contre lesquelles ses soins avaient été impuissants.

« Ayant ouvert à ce sujet une enquête, le magistrat apprit que P… passait pour un habile médecin, dont la clientèle augmentait chaque jour, et qui faisait des cures extraordinaires.

« D'après ses réponses aux questions du commissaire, P… paraît convaincu qu'il est doué d'une faculté surnaturelle qui lui donne le pouvoir de guérir rien que par l'apposition des mains sur les organes malades.

« Pendant vingt ans il a été cuisinier ; il était même cité pour un des habiles dans son métier, qu'il a abandonné depuis un an pour se consacrer à l'art de guérir.

« A l'en croire, il aurait eu plusieurs visions et apparitions mystérieuses dans lesquelles un envoyé de Dieu lui aurait révélé qu'il avait à accomplir sur la terre une mission d'humanité, à laquelle il ne devait pas faire défaut sous peine d'être damné. Obéissant, dit-il, à cet ordre venu du ciel, l'ancien cuisinier s'est installé dans un appartement de la rue Saint-Placide, et les malades n'ont pas tardé à abonder à ses consultations.

« Il n'ordonne pas de médicaments ; il examine le sujet qu'il doit traiter lorsqu'il est à jeun, le palpe, cherche, et découvre le siège du mal, sur lequel il applique ses mains disposées en croix, prononce quelques paroles qui sont, dit-il, son secret ; puis, à sa prière, un Esprit invisible vient et enlève le mal.

« P… est certainement un fou ; mais ce qu'il y a d'extraordinaire, d'inexplicable, c'est qu'il a prouvé, ainsi que le constate l'enquête, que, par ce singulier procédé, il a guéri plus de quarante personnes affectées de maladies graves.

« Plusieurs lui ont témoigné leur reconnaissance par des dons en argent ; une vieille dame, propriétaire aux environs de Fontainebleau, l'a, par un testament trouvé chez lui, où une perquisition a été pratiquée, fait son héritier pour une somme de 40,000 fr.

« P… a été maintenu en état d'arrestation, et son procès, qui ne tardera pas sans doute à avoir lieu en police correctionnelle, promet d'être curieux. »

Nous ne nous faisons ni l'apologiste ni le détracteur de M. P… que nous ne connaissons pas. Est-il dans de bonnes ou de mauvaises conditions ? Est-il sincère ou charlatan ? Nous l'ignorons ; c'est l'avenir qui le prouvera ; nous ne prenons fait et cause ni pour ni contre lui. Nous mentionnons le fait tel qu'il est rapporté, parce qu'il vient s'ajouter à tous ceux qui accréditent l'idée de l'existence d'une de ces facultés étranges qui confondent la science et ceux qui ne veulent rien admettre en dehors du monde visible et tangible. A force d'en entendre parler et de voir les faits se multiplier, on est bien forcé de convenir qu'il y a quelque chose, et peu à peu on fait la distinction entre la vérité et la jonglerie.

Dans le récit qui précède, on a sans doute remarqué ce curieux passage, et la contradiction non moins curieuse qu'il renferme :

« P… est *certainement* un fou, mais ce qu'il y a d'extraordinaire, d'*inexplicable*, c'est qu'il a *prouvé*, ainsi que le *constate l'enquête*, que, par ce singulier procédé, il a guéri plus de quarante personnes affectées de maladies graves. »

Ainsi l'enquête *constate* les guérisons ; mais parce que le moyen qu'il emploie est inexplicable et n'est pas reconnu par la Faculté, il est *certainement* fou. A ce compte, l'abbé prince de Hohenlohe, dont nous avons rapporté les cures merveilleuses dans la *Revue* de décembre 1866, p. 368, était un fou ; le vénérable curé d'Ars, qui lui aussi, faisait des guérisons par ces singuliers procédés, était un fou, et tant d'autres ; le Christ, qui guérissait sans diplôme et n'employait pas de médicaments, était fou, et eût payé bien des amendes nos jours. Fous ou non, lorsqu'il y a guérison, il y a bien des gens qui préfèrent être guéris par un fou que d'être enterrés par homme de bon sens.

Avec un diplôme, toutes les excentricités médicales sont permises.

Un médecin, dont nous avons oublié le nom, mais qui gagne beaucoup d'argent, emploie un procédé bien autrement bizarre ; avec un pinceau il maquille la figure de ses malades de petits losanges rouges, jaunes, verts, bleus dont il entoure les yeux, le nez, la bouche en quantité proportionnée à la nature de la maladie. Sur quelle donnée scientifique est fondé ce genre de médication ? Un mauvais plaisant de rédacteur a prétendu que pour s'épargner d'énormes frais de réclames, ce médecin les faisait porter gratis par ses malades, sur leur figure. En voyant dans les rues ces visages tatoués, on demande naturellement ce que c'est ? Et les malades de répondre : C'est le procédé du célèbre docteur un tel. Mais il est médecin ; que son procédé soit bon, mauvais ou insignifiant, là n'est pas la question ; tout lui est permis, même d'être charlatan : il y est autorisé de par la Faculté ; qu'un individu non diplômé veuille l'imiter, il sera poursuivi pour escroquerie.

On se récrie sur la crédulité du public à l'endroit des charlatans ; on s'étonne de l'affluence qui se porte chez le premier venu qui annonce un nouveau moyen de guérir, chez les somnambules, rebouteurs et autres ; de la prédilection pour les remèdes de bonne femme, et l'on s'en prend à l'ineptie de l'espèce humaine ! La véritable cause tient à l'envie bien naturelle que les malades ont de guérir, et à l'insuccès de la médecine dans un trop grand nombre de cas ; si les médecins guérissaient plus souvent et plus sûrement, on n'irait pas ailleurs ; il arrive même presque toujours qu'on n'a recours à des moyens exceptionnels qu'après avoir épuisé inutilement les ressources officielles ; or, le malade qui veut être guéri à tout prix, s'inquiète peu de l'être selon la règle ou contre la règle.

Nous ne répéterons pas ici ce qui est aujourd'hui clairement démontré sur les causes de certaines guérisons, inexplicables seulement pour ceux qui ne veulent pas se donner la peine de remonter à la source du phénomène. Si la guérison a lieu, c'est un fait, et ce fait a une cause ; est-il plus rationnel de la nier que de la chercher ? – C'est le hasard, dira-t-on ; le malade eût guéri tout seul. – Soit ; mais alors le médecin qui le déclarait incurable faisait preuve d'une grande ignorance. Et puis, s'il y a vingt, quarante, cent guérisons pareilles, est-ce toujours le hasard ? Ce serait, il faut en convenir un hasard singulièrement persévérant et intelligent, auquel on pourrait donner le nom de *docteur Hasard*.

Nous examinerons la question sous un point de vue plus sérieux. Les personnes non diplômées qui traitent les malades par le ma-

gnétisme ; par l'eau magnétisée qui n'est qu'une dissolution de fluide magnétique ; par l'imposition des mains qui est une magnétisation instantanée et puissante ; par la prière qui est une magnétisation mentale ; avec le concours des Esprits, ce qui est encore une variété de magnétisation, sont-elles passibles de la loi contre l'exercice illégal de la médecine ?

Les termes de la loi sont certainement très élastiques, car elle ne spécifie pas les moyens. Rigoureusement et logiquement on ne peut considérer comme exerçant l'art de guérir, que ceux qui font profession, c'est-à-dire, qui en tirent profit. Cependant on a vu des condamnations prononcées contre des individus s'occupant de ces soins par pur dévouement, sans aucun intérêt ostensible ou dissimulé. Le délit est donc surtout dans la prescription des remèdes. Toutefois le désintéressement *notoire* est généralement pris en considération comme circonstance atténuante.

Jusqu'à présent, on n'avait pas pensé qu'une guérison pût être opérée sans l'emploi de médicaments ; la loi n'a donc pas prévu le cas des traitements curatifs sans remèdes, et ce ne serait que par extension qu'on l'appliquerait aux magnétiseurs et aux médiums guérisseurs. La médecine officielle ne reconnaissant aucune efficacité au magnétisme et ses annexes, et encore moins à l'intervention des Esprits, on ne saurait légalement condamner pour exercice illégal de la médecine, les magnétiseurs et les médiums guérisseur qui ne prescrivent rien, ou rien autre que l'eau magnétisée, car alors ce serait reconnaître officiellement une vertu à l'agent magnétique, et le placer au rang des moyens curatifs ; ce serait comprendre le magnétisme et la médiumnité guérissante dans l'art de guérir, et donner un démenti à la faculté. Ce que l'on fait quelquefois en pareil cas, c'est de condamner pour *délit d'escroquerie*, et abus de confiance, comme faisant payer une chose sans valeur, celui qui en tire un profit direct ou détourné, ou même dissimulé sous le nom de rétribution facultative, voile auquel il ne faut pas toujours se fier. L'appréciation du fait dépend entièrement de la manière d'envisager la chose en elle-même ; c'est souvent une question d'opinion personnelle, à moins qu'il n'y ait abus présumé, auquel cas la question bonne foi entre toujours en ligne de compte ; la justice alors apprécie les circonstances aggravantes ou atténuantes.

Il en est tout autrement pour celui dont le désintéressement est avéré et complet ; dès lors qu'il ne prescrit rien et ne reçoit rien, la loi ne peut l'atteindre, ou bien il faudrait y donner une extension que

ne comportent ni l'esprit ni la lettre. Où il n'y a rien à gagner, on ne saurait voir du charlatanisme. Il n'y a aucun pouvoir au monde qui puisse s'opposer à l'exercice de la médiumnité ou magnétisation guérissante, dans la véritable acception du mot.

Cependant, dira-t-on, M. Jacob ne faisait rien payer, et il n'en a pas moins été interdit. Cela est vrai, mais il n'a été ni poursuivi, ni condamné pour le fait dont il s'agissait ; l'interdiction était une mesure de discipline militaire, à cause du trouble que pouvait causer au camp l'affluence des personnes qui s'y rendaient, et si depuis, il a excipé de cette interdiction, c'est que cela lui a convenu. S'il n'eût pas appartenu à l'armée, personne ne pouvait l'inquiéter. (Voyez, *Revue* de mars 1865, page 76 : *Le Spiritisme et la Magistrature*.)

Illiers et les Spirites.

Sous ce titre, *le Journal de Chartres*, du 26 mai dernier, contenait la correspondance suivante :

Illiers, 20 mai 1867.

« Sommes-nous au mois de mai ou au carnaval ? Je me suis cru à cette dernière époque dimanche dernier. Comme je traversais Illiers, vers quatre heures du soir, je me trouvai en face d'un rassemblement de soixante, quatre-vingts, cent gamins peut-être, suivis d'une foule nombreuse criant à tue-tête sur l'air des Lampions : V'là le sorcier ! v'là le sorcier ! v'là l'chien fou ! v'là Grezelle ! et accompagnant de huées un brave et placide paysan, à l'œil hagard, à l'air effaré, qui fut fort heureux de rencontrer une boutique d'épicier pour lui servir de refuge. C'est qu'après les chants et les huées venaient les injures et volaient les pierres, et le pauvre diable, sans cet asile, allait peut-être avoir un mauvais parti.

« Je demandai à un groupe qui se trouvait là ce que cela voulait dire ; on me raconta que depuis quelque temps il y avait tous les vendredis une réunion de Spirites à la Sorcellerie, commune de Vieu-vicq, à la porte d'Illiers. Le grand Pontife qui présidait à ces réunions était un maçon nommé Grezelle, et c'était ce malheureux qui venait de se voir si malmené. C'est que, disait-on, il s'était passé depuis quelques jours des choses fort drôles. Il aurait vu le diable, il aurait évoqué des âmes qui lui auraient révélé des choses peu flatteuses pour certaines familles.

Bref, plusieurs femmes seraient devenues folles, et certains hommes marchaient sur leurs traces ; il paraît même que le Pontife ouvre la

marche ; toujours est-il qu'une jeune femme d'Illiers a totalement perdu la tête. On lui aurait dit que pour certaines fautes il fallait qu'elle allât en purgatoire. Vendredi, elle faisait ses adieux à tous ses parents et voisins, et samedi, après avoir fait ses préparatifs de départ, elle allait se jeter à la rivière ; heureusement on la surveillait et l'on arriva assez à temps pour retarder le voyage.

« On comprend que cet évènement ait ému l'opinion publique. La famille de cette jeune femme s'était monté la tête, et plusieurs membres armés d'un bon fouet firent la conduite au Pontife, qui eut le bonheur de s'échapper de leurs mains. Il voulait quitter la Sorcellerie de Vieuvicq pour venir établir son sabbat à Illiers, au lieu dit la Folie-Valleran. On dit que deux braves pères de famille qui lui servaient d'enfants de chœur l'ont prié de ne pas venir à la Folie, c'est la folie qui ira chez lui ; on parlait aussi que la police allait s'en occuper.

« Laissez donc faire les gamins d'Illiers. Ils sauront bien en venir à bout. Il y a de ces choses qui meurent assommées par le ridicule.

« LÉON GAUBERT. »

Le même journal, dans son numéro du 13 juin 1867, contient ce qui suit :

En réponse à une lettre portant la signature de M. Léon Gaubert, publiée dans notre numéro du 26 mai dernier nous avons reçu la communication suivante, à laquelle nous conservons scrupuleusement son originalité :

« La Certellerie, 4 juin 1867.

« Monsieur le Rédacteur,

« Dans votre journal du 26 mai, vous rendez publique une lettre dans laquelle votre correspondant m'assomme pour faire voir comment j'ai été maltraité à Illiers. Maçon et père de famille, j'ai droit à réparation après avoir été si violemment attaqué, et j'espère que vous voudrez bien faire connaître la vérité après avoir laissé propager l'erreur.

« Il est bien vrai, comme cette lettre le dit, que les enfants de l'école et bien des personnes que j'estimais me poursuivent à chaque fois que je passe à Illiers. Deux fois surtout j'ai manqué succomber aux coups de pierres, de bâtons et autres objets qu'on lançait sur moi, et aujourd'hui encore, si j'allais à Illiers où je suis très connu, je serais entouré, menacé, maltraité. Outre les matériaux qui pleuvent, on remplit l'air d'injures : *fou*, *sorcier*, *spirite*,

telles sont les douceurs les plus ordinaires dont on me régale. Heureusement il n'y a que cela de vrai, tout ce que votre correspondant *vous écrit* (le texte porte : tout ce que votre correspondant *ajoute*), est faux et n'a jamais existé que dans l'imagination des personnes qui ont cherché à ameuter la population contre nous.

« M. Léon Gaubert qui a signé votre lettre est complètement inconnu dans le pays ; on me dit que c'est un anonyme, si j'ai bien retenu le mot. Je dis que si l'on se cache, c'est qu'on sent qu'on ne fait pas bien ; je dirai donc en toute franchise à M. Léon Gaubert : Faites comme moi, mettez votre vrai nom.

« M. Léon Gaubert dit qu'une femme, par suite d'excitations et de pratiques spirites, est devenue folle et a voulu se noyer. Je ne sais si réellement elle a voulu se noyer ; beaucoup de personnes me disent que ce n'est pas vrai, mais quand même cela serait, je n'y puis absolument rien. Cette femme est une revendeuse, sa réputation est faite ici depuis fort longtemps, et on ne parlait pas encore de Spiritisme que déjà elle était *comme ici* (le texte porte *connue ici*), comme elle l'est à cette heure. Ses sœurs l'aident à me poursuivre. Je vous déclare qu'elle ne s'est jamais occupée de Spiritisme : ses instincts la portent dans une direction contraire. Elle n'a jamais assisté à nos réunions, et jamais elle n'a mis les pieds dans la maison d'aucun Spirite du pays.

« Pourquoi donc, me direz-vous, vous en veut-elle, et pourquoi vous en veut-on tant à Illiers ? C'est une énigme pour moi ; je ne me suis aperçu que d'une chose, c'est que beaucoup de personnes, avant que la première scène éclatât, en paraissaient instruites d'avance, et ce jour, quand je suis entré dans les rues d'Illiers, je remarquai bien du monde sur les portes et aux fenêtres.

« Je suis un honnête ouvrier, Monsieur ; je gagne honorablement mon pain. Le Spiritisme ne m'empêche nullement de travailler, et si quelqu'un a le moindre reproche sérieux à m'adresser, qu'il ne craigne rien. Nous avons des lois, et, dans les circonstances où je me trouve, le premier je demande que les lois du pays soient bien observées.

« Quant à être Spirite, je ne m'en cache pas ; c'est très vrai, je suis Spirite. Mes deux garçons, jeunes gens actifs, rangés et florissants, sont l'un et l'autre médiums. L'un et l'autre aiment le Spiritisme et, comme leur père, croient, prient, travaillent, s'améliorent et tâchent de s'élever. Mais quel mal y a-t-il là ? Lorsque la colère me dit de me venger, le Spiritisme m'arrête et me dit : Tous les hommes sont

frères ; fais du bien à ceux mêmes qui te font du mal, et je me trouve plus calme, plus fort.

« Le curé me repousse du confessionnal, parce que je suis Spirite ; si je venais à lui chargé de tous les crimes possibles, il m'absoudrait ; mais Spirite, croyant en Dieu et faisant le bien selon mon pouvoir, je ne trouve point grâce à ses yeux. Bien des gens d'Illiers ne font pas autrement, et tel de nos ennemis qui, à cette heure, me jette la pierre parce que je suis Spirite, ferait mieux que m'absoudre, et m'applaudirait le jour où il me rencontrerait dans une orgie. »

Remarque. Ce paragraphe guillemeté, qui était dans la lettre originale, a été supprimé par le journal.

« Pour plaire, je ne saurais dire noir quand je vois blanc ; j'ai des convictions ; le spiritisme est pour moi la plus belle des vérités ; que voulez-vous ? Veut-on me forcer à dire le contraire de ce que je pense, de tout ce que je vois, et lorsqu'on parle tant de liberté, faut-il qu'on la supprime en pratique ?

« Votre correspondant dit que je voulais quitter la Sorcellerie pour aller établir mon sabbat à la Folie-Valleran. A voir M. Léon Gaubert inventer tant de mots désagréables, on dirait vraiment qu'il est possédé de la rage de donner sur la tête de tout le monde les plus maladroits coups de truelle. M. Valleran est un des propriétaires les plus respectables du pays, et, en élevant une construction magnifique, il a fait gagner de l'argent à bien des ouvriers par un travail honnête et lucratif. Tant pis pour celui qui en est vexé ou ne l'imiterait qu'à reculons.

« Soyez assez bon, Monsieur, pour faire part de ma lettre à vos lecteurs, et détromper comme de juste les personnes que la première lettre publié par vous a induites en erreur.

« Agréez, etc.

« GREZELLE. »

Le rédacteur du journal dit qu'il conserve *scrupuleusement* à cette lettre son originalité ; il veut sans doute dire par là la forme du style qui, chez un maçon de village, n'est pas celle d'un littérateur. Il est probable que si, et d'un style plus incorrect encore, ce maçon avait écrit contre le Spiritisme, on ne l'aura pas trouvé ridicule. Mais puisqu'on tenait si scrupuleusement à conserver l'originalité de la lettre, pourquoi supprimer un paragraphe ? En cas d'inexactitude la responsabilité en retombait sur son auteur. Pour être rigoureusement dans le vrai, le journal aurait dû ajouter qu'il s'était d'abord refusé

à la publication de cette lettre, et qu'il n'a cédé que devant l'imminence de poursuites judiciaires dont les conséquences étaient inévitables, puisqu'il s'agissait d'un homme estimable attaqué par le journal même, dans son honneur et sa considération.

L'auteur de la première lettre a sans doute pensé que le travestissement burlesque des faits ne suffisait pas pour jeter le ridicule sur les Spirites ; il y a abouté une grosse malice, en transformant le nom de la localité, qui est *la Certellerie* en celui de *la Sorcellerie* ; c'est peut-être très spirituel pour les gens qui aiment le sel à gros grains, mais ce n'est pas du sel attique, et encore moins de l'adresse ; ce genre de ridicule n'a jamais rien tué.

Faut-il considérer ces faits comme regrettables ? Ils le sont sans doute pour ceux qui en ont été les victimes, mais non pour la doctrine à laquelle ils ne peuvent que profiter.

De deux choses l'une : ou les personnes qui se réunissent dans cette localité se livrent à une indigne comédie, ou ce sont des gens honorables, sincèrement Spirites. Dans le premier cas, c'est rendre un grand service à la doctrine que de démasquer ceux qui en abusent ou qui mêlent son nom à des pratiques ridicules. Les Spirites sincères ne peuvent qu'applaudir à tout ce qui tend à débarrasser le Spiritisme des parasites de mauvaise foi, sous quelque forme qu'ils se présentent, et jamais ils n'ont pris fait et cause pour les jongleurs et les charlatans. Dans le second, il ne peut que gagner au retentissement que lui donne une persécution appuyée sur des faits controuvés, parce qu'elle excite les gens à s'enquérir de ce qu'il en est ; or, le Spiritisme ne demande qu'à être connu, bien certain qu'un examen sérieux est le meilleur moyen de détruire les préventions suscitées par la malveillance chez ceux qui ne le connaissent pas. Nous ne serions donc pas surpris que cette échauffourée n'ait un résultat tout autre que celui qu'en espéraient ceux qui l'ont provoquée, et qu'elle ne soit la cause d'une recrudescence dans le nombre des adeptes de la localité. C'est ainsi qu'il en a été partout où une opposition un peu violente s'est manifestée.

Que faire alors, se diront les adversaires ? Si nous laissons faire, le Spiritisme marche ; si nous agissons contre, il marche plus fort. – La réponse est bien simple : reconnaître que ce qu'on ne peut empêcher est dans la volonté de Dieu, et ce qu'il y a de mieux à faire c'est de le laisser passer.

Deux de nos correspondants, étrangers l'un à l'autre, nous ont transmis sur ces faits des renseignements précis et parfaitement concordants. M. Quômes d'Arras, l'un d'eux, homme de science et écrivain distingué, au premier récit de ces événements rapportés par le journal de Chartres, ignorant la cause du conflit, ne voulut

point se hâter de prendre la défense des faits ni des personnes qu'il abandonnait à la sévérité de la critique s'ils le méritaient ; mais il prit celle du Spiritisme. Dans une lettre pleine de modération et de convenance adressée au journal, il s'attacha à démontrer que si les faits étaient tels qu'ils étaient rapportés par M. Léon Gaubert, le Spiritisme n'y était pour rien, lors même qu'on en aurait pu pris le nom. Toute personne impartiale aurait regardé comme un devoir de donner place à une rectification aussi légitime. Il n'en fut point ainsi, et les instances réitérées n'aboutirent qu'à un refus formel. Ceci se passait avant la lettre de Grezelle, qui, ainsi qu'on l'a vu, devait avoir le même sort. Si le journal craignait de soulever dans ses colonnes la question du Spiritisme, il ne devait pas admettre la lettre de M. Gaubert ; se réserver le droit d'attaquer, et refuser celui de la défense, c'est un moyen facile, mais très peu logique, de se donner raison.

M. Quômes d'Arras, afin de se rendre compte par lui-même de l'état des choses, se rendit sur les lieux. Il a bien voulu nous envoyer une relation détaillée de sa visite ; nous regrettons que l'étendue de ce document ne nous permette pas de le publier dans ce numéro, où déjà tout ce qui devait y être n'a pu trouver place ; nous en résumons les conséquences principales. Voici ce qu'il apprit à Illiers auprès de différentes personnes honorables, étrangères au Spiritisme.

Grezelle est un excellent maçon, propriétaire à La Certellerie. Loin de déraisonner, tous ceux qui le connaissent ne peuvent que rendre justice à son bon sens, à ses habitudes d'ordre, de travail, de régularité. C'est un bon père de famille ; tout son tort est d'inquiéter les matérialistes et les indifférents du pays par ses affirmations énergiques, multipliées, sur l'âme, sur ses manifestations après la mort, et sur nos destinées futures. Il est loin d'être, dans la contrée, l'unique partisan du Spiritisme qui y compte, à Brou surtout, des adeptes nombreux et dévoués.

Quant aux femmes que, selon *le Journal de Chartres*, le Spiritisme aurait rendues folles ou entraînées à des actes coupables, c'est une pure invention. Le fait auquel il fait allusion est une revendeuse bien connue à Illiers, adonnée à la boisson, et dont la raison a toujours été faible. Elle en veut à Grezelle et dit du mal de lui, on ne sait pourquoi. Comme les idées spirites circulent dans le pays, elle a dû en entendre parler, et elle les mêle à ses propos incohérents, mais elle ne s'en est jamais occupée sérieusement. Quant à avoir voulu se noyer, cette pensée n'aurait rien d'impossible, vu son état habituel ; mais le fait paraît controuvé.

De là, M. Quômes d'Arras se rendit à La Certellerie, à cinq kilomètres au delà d'Illiers. « En arrivant, dit-il, je demandai l'habitation

de madame Jacquet dont on m'avait dit le nom à Illiers. Elle était au jardin avec son enfant au milieu des fleurs, occupée à des travaux d'aiguille. Aussitôt qu'elle sut le motif de mon voyage, elle me conduisit à sa maison où nous fûmes bientôt rejoints par sa servante, jeune fille de vingt ans, médium parlant et Spirite fervente, par Grezelle et son fils aîné âgé de vingt ans. Il ne fut pas besoin de causer longtemps avec ce groupe de personnes pour s'apercevoir que l'on se trouvait en rapport, non avec des esprits agités, chagrins, singuliers, exaltés ou fanatiques, mais avec des personnes sérieuses, raisonnables, bienveillantes, d'une socialité parfaite ; franchise, netteté, simplicité, amour du bien, tels étaient les traits saillants qui se peignaient dans leur extérieur, dans leurs paroles, et, je l'avouerai à ma confusion, je ne m'attendais pas à si bien.

« Grezelle a quarante-cinq ans, il est marié et a deux garçons ; tous les deux sont médiums écrivains ainsi que lui. Il me raconta avec calme les souffrances qu'il endurait et les menées dont il était l'objet. Madame Jacquet me dit aussi que dans le pays, bien des personnes nourrissaient contre eux les plus mauvais sentiments parce qu'ils sont Spirites. A mes yeux il parut très probable, et dans la suite j'acquis la plus entière certitude, que ces diverses familles sont tranquilles, bienveillantes pour tout le monde, incapables le faire de mal à personne, sincèrement attachées à tous leurs devoirs ; j'admirai, en rendant grâce au ciel, la fermeté, la force de caractère, la solidité des convictions, le profond attachement au bien de ces excellentes gens qui, à la campagne, sans grande instruction, sans encouragement et sans ressources visibles, entourés d'ennemis et de railleurs, maintiennent haut, depuis quatre ans, leurs principes, leur foi, leurs espérances ; ils ont pour défendre leur drapeau contre les rires un courage qui, trop souvent malheureusement, fait encore défaut à nos savants des villes, et même à bien des Spirites avancés.

« Grezelle qui seul a été positivement maltraité, quoiqu'il y ait trois ans qu'il est Spirite, a toute la ferveur d'un néophyte, tout le zèle d'un apôtre, et aussi toute l'activité exubérante d'une nature prompte, énergique et entreprenante. A raison de ses affaires, il est continuellement mêlé à la population du pays, et, plein du Spiritisme, l'aimant plus que la vie, il ne peut s'empêcher d'en parler, de le faire ressortir, d'en montrer les beautés, les grandeurs, les merveilles. D'une parole réellement pressante et forte, il produit au milieu des indifférents qui l'environnent l'effet du feu sur l'eau. Comme il ne tient compte ni du temps, ni des circonstances contraires, on pourrait dire qu'il pèche un peu par excès de zèle, et peut-être aussi par défaut de prudence. »

Le lendemain, dans la soirée, M. Quômes assista, chez Grezelle, à

une séance spirite composée de dix-huit à vingt personnes, parmi lesquelles se trouvaient le maire, des notabilités de l'endroit, des gens d'une honorabilité notoire, qui ne fussent certainement pas venus dans une assemblée de fous et d'illuminés. Tout s'y est passé dans le plus grand ordre, avec le plus parfait recueillement, et sans le moindre vestige des pratiques ridicules de magie et de sorcellerie. On débute par la prière, pendant laquelle tout le monde se met à genoux. Aux prières tirées de l'Évangile selon le Spiritisme, on ajoute la prière du soir et d'autres, tirées du rituel ordinaire de l'Église. « Nos détracteurs, surtout les ecclésiastiques, ajoute M. Quômes, n'auraient peut-être pas remarqué sans embarras et sans étonnement la ferveur de ces âmes sincères, et leur attitude recueillie dénotant un sentiment religieux profond. Il y avait six médiums dont quatre hommes et deux femmes, parmi lesquelles la servante de madame Jacquet, médium parlant et écrivain. Les communications sont en général faibles de style, les idées y sont délayées et sans enchaînement ; quelques manies même se font jour dans le mode de communication ; mais, somme toute, il n'y a rien de mauvais, de dangereux, et tout ce qui s'obtient édifie, encourage, fortifie, porte l'esprit au bien ou l'élève vers Dieu. »

M. Quômes a trouvé chez ces Spirites la sincérité et un dévouement à toute épreuve, mais aussi un défaut d'expérience auquel il s'est efforcé de suppléer par ses conseils. Le fait essentiel qu'il a constaté, c'est que rien, dans leur manière d'agir, ne justifie le tableau ridicule qu'en fait *le Journal de Chartres*. Les actes sauvages qui se sont passés à Illiers ont donc évidemment été suscités par la malveillance, et paraissent avoir été prémédités.

Nous sommes heureux, pour notre part, qu'il en soit ainsi, et nous félicitons nos frères du canton d'Illiers des excellents sentiments qui les animent.

Les persécutions, comme nous l'avons dit, sont le lot inévitable de toutes les grandes idées nouvelles, qui toutes ont eu leurs martyrs ; ceux qui les endurent seront heureux un jour d'avoir souffert pour le triomphe de la vérité. Qu'ils persévèrent donc sans se rebuter et sans faiblir, et ils seront soutenus par les bons Esprits qui les observent ; mais aussi qu'ils ne se départissent jamais de la prudence que commandent les circonstances, et qu'ils évitent avec soin tout ce qui pourrait donner prise à nos adversaires ; c'est dans l'intérêt de la doctrine.

Épidémie de l'île Maurice.

Il y a quelques mois, un de nos médiums, M. T…, qui tombe souvent en somnambulisme spontané sous la magnétisation des Es-

prits, nous dit que l'île Maurice était en ce moment ravagée par une épidémie terrible qui décimait la population. Cette prévision s'est réalisée, même avec des circonstances aggravantes. Nous venons de recevoir d'un de nos correspondants de l'île Maurice, une lettre datée du 8 mai, et dont nous extrayons les passages suivants :

« Plusieurs Esprits nous ont annoncé, les uns clairement, les autres en termes prophétiques, un fléau destructeur prêt à nous frapper. Nous prîmes ces révélations au point de vue moral et non au point de vue physique. Soudain une maladie étrange éclate sur cette pauvre île ; une fièvre sans nom, qui revêt toutes les formes, commence doucement, hypocritement, puis grandit et renverse tous ceux qu'elle peut atteindre. C'est maintenant une véritable peste ; les médecins n'y entendent rien ; tous ceux qui en sont frappés n'ont pu guérir jusqu'à présent. Ce sont de terribles accès qui vous brisent et vous torturent pendant douze heures, au moins, en attaquant à tour de rôle, chaque organe important ; puis, le mal cesse pendant un jour ou deux, laissant le malade accablé jusqu'à son prochain retour, et l'on marche ainsi, plus ou moins rapidement, vers le terme fatal.

Pour moi, je vois en tout ceci un de ces fléaux annoncés, qui doivent retirer du monde une partie de la génération présente, et destinés à opérer un renouvellement devenu nécessaire. Je vais vous donner un exemple des infamies qui se passent ici :

La quinine à très forte dose enraye les accès, pour quelques jours seulement ; c'est le seul spécifique capable d'arrêter, momentanément du moins, les progrès de la cruelle maladie qui nous décime.

Les négociants et les pharmaciens en avaient une certaine quantité qui leur revenait à peu près à 7 fr. l'once, or, comme ce remède était forcément acheté par tout le monde, ces messieurs profitèrent de l'occasion pour élever le prix de la potion d'un individu, de 1 fr. prix ordinaire, jusqu'à 15 fr. Puis la quinine vint à manquer ; c'est-à-dire, que ceux qui en avaient, ou qui en recevaient par les malles, la vendirent au prix fabuleux de 2 fr. 50 c. le grain au détail, et en gros 675 et 800 fr. l'once. Dans une potion il entre au moins 30 grains, ce qui fait 75 fr. la potion. Les riches seuls pouvaient donc s'en procurer, et ces marchands voyaient avec indifférence des milliers de malheureux expirer autour d'eux, faute de l'argent nécessaire pour se procurer ce médicament.

Que dites-vous de ceci ? Hélas ! c'est de l'histoire ! Encore en ce moment, la quinine arrive en quantité ; les boutiques des pharma-

ciens en regorgent, mais néanmoins ils ne veulent pas donner une dose à moins de 12 fr. 50 c. ; aussi les pauvres meurent toujours, en regardant d'un œil désolé ce trésor qu'ils ne peuvent atteindre !

Moi-même, j'ai été atteinte par l'épidémie, et j'en suis à ma quatrième rechute. Je me ruine en quinine ; cela prolonge mon existence, mais si, comme je le crains, les rechutes continuent, ma foi, cher monsieur, il est assez probable qu'avant peu, j'aurai le plaisir d'assister en Esprit à vos séances parisiennes, et d'y prendre part, si Dieu le permet. Une fois dans le monde des Esprits, je serai plus près de vous et de la société, que je ne le suis à l'île Maurice ; en *une pensée* je me rends à vos séances sans fatigue, et sans craindre le mauvais temps. Du reste, je n'ai pas la moindre crainte, je vous le jure ; je suis trop sincèrement Spirite pour cela. Toutes mes précautions sont prises, et si je viens à quitter ce monde, vous en serez instruit.

En attendant, cher monsieur, veuillez avoir la bonté de prier mes frères de la société Spirite de joindre leurs prières aux nôtres pour les malheureuses victimes de l'épidémie, pauvres Esprits bien matériels, pour la plupart, et dont le dégagement doit être pénible et long. Prions aussi pour ceux, bien autrement malheureux, qui au fléau de la maladie, ajoutent celui de l'inhumanité.

Notre petit groupe est disséminé depuis trois mois ; tous les membres ont été plus ou moins frappés, mais aucun de nous n'est mort jusqu'à présent.

Recevez, etc.

Il faut être vraiment Spirite pour envisager la mort avec ce sang-froid et cette indifférence alors qu'elle étend ses ravages autour de nous, et qu'on en a ressenti les atteintes ; c'est qu'en pareil cas, la foi sérieuse en l'avenir, telle que le Spiritisme seul peut la donner, procure une force morale qui est elle-même un puissant préservatif, ainsi que cela a été dit à propos du choléra. (*Revue* de novembre 1865, page 336). Ce n'est pas à dire que, dans les épidémies, les Spirites soient nécessairement épargnés, mais il est certain qu'en pareil cas, ils ont jusqu'à présent été les moins frappés. Il va sans dire, qu'il s'agit des Spirites de cœur, et non de ceux qui n'en ont que l'apparence.

Les fléaux destructeurs, qui doivent sévir contre l'humanité, non sur un point du globe, mais partout, sont pressentis de toutes parts par les Esprits.

La communication suivante, verbale et spontanée, a été donnée sur ce sujet et à la suite de la lecture de la lettre ci-dessus.

(Société de Paris, 21 juin 1867 ; méd. M. Morin, ou somnambulisme spontané.)

« L'heure s'avance, l'heure marquée au grand et perpétuel cadran de l'infini, l'heure à laquelle va commencer à s'opérer la transformation de votre globe pour le faire graviter vers la perfection. Il vous a été dit souvent que les plus terribles fléaux décimeraient les populations ; ne faut-il pas que tout meure pour se régénérer ? Mais qu'est-ce que cela ? La mort n'est que la transformation de la matière, l'Esprit ne meurt pas : il ne fait que changer d'habitation. Observez, et vous verrez commencer la réalisation de toutes ces prévisions. Oh ! qu'ils sont heureux, ceux qu'en ces terribles épreuves la foi spirite sincère a touchés ! Ils demeurent calmes au milieu de la tourmente, comme le marin aguerri devant la tempête.

« Moi, en ce moment personnalité spirituelle, accusé souvent par les personnalités terrestres, de brutalité, de dureté, d'insensibilité !… Il est vrai, je contemple avec calme tous ces fléaux destructeurs, toutes ces terribles souffrances physiques ; oui, je traverse sans m'émouvoir toutes ces plaines dévastées, jonchées de débris humains ! Mais si je puis le faire, c'est que ma vue spirituelle se porte au delà de ces souffrances ; c'est qu'anticipant sur l'avenir, elle s'appuie sur le bien-être général qui sera la conséquence de ces maux passagers pour la génération future, pour vous-mêmes qui ferez partie de cette génération, et qui recueillerez alors les fruits que vous aurez semés.

« Esprit de l'ensemble, regardant du haut d'une sphère qu'il habitait (souvent il parle de lui à la troisième personne), son œil reste sec ; cependant son âme palpite, son cœur saigne en face de toutes les misères que l'humanité doit traverser, mais la vue spirituelle se repose de l'autre côté de l'horizon, en contemplant le résultat qui en sera la suite certaine.

« La grande émigration est utile, et l'heure approche où elle doit s'effectuer… déjà elle commence… A qui sera-t-elle fatale ou profitable ? Regardez bien, observateurs ; considérez les actes de ces exploiteurs des fléaux humains, et vous distinguerez, même avec les yeux du corps, les hommes prédestinés à la déchéance. Voyez-les âpres à la curée, roides au gain, attachés comme à leur vie à toutes les possessions terrestres, et souffrant mille morts à la perte d'une parcelle de ce qu'il leur faudra cependant quitter… Combien elle sera terrible pour eux la peine du talion, car dans l'exil qui les attend, ils se verront refuser un verre d'eau pour étancher leur soif !… Regardez-les, ceux-là, et vous reconnaîtrez en eux, sous les richesses qu'ils

accumulent aux dépens des malheureux, les futurs humains déchus ! Considérez leurs travaux, et votre conscience vous dira si ces travaux doivent être payés là-haut, ou en bas ! Regardez-les bien, hommes de bonne volonté, et vous verrez que l'ivraie commence, dès cette terre, à être séparée du bon grain.

« Mon âme est forte, ma volonté est grande ! – mon âme est forte, parce que sa force est le résultat d'un travail collectif d'âme à âme ; ma volonté est grande, parce qu'elle a pour point d'appui l'immense colonne formée de tous les sentiments de justice et de bien, d'amour et de charité. Voilà pourquoi je suis fort, voilà pourquoi je suis calme pour regarder ; voilà pourquoi son cœur qui bat à se rompre dans sa poitrine ne s'émeut pas. Si la décomposition est l'instrument nécessaire de la transformation, assiste, ô mon âme, calme et impassible, à cette destruction ! »

VARIÉTÉS

Fait d'identité.

Un de nos correspondants de Maine-et-Loire nous transmet le fait suivant, qui s'est passé sous ses yeux, comme preuve d'identité :

M. X… était depuis quelque temps gravement malade à C…, en Touraine, et l'on attendait sa mort à chaque instant. Le 23 avril dernier, nous avions à notre groupe, pour quelques jours, une dame médium à qui nous devons de très intéressantes communications. Il vint à la pensée d'un des assistants, qui connaissait M. X…, de demander à un Esprit familier de notre groupe, Esprit léger, mais non mauvais, si ce Monsieur était mort. – Oui ; fut-il répondu. – Mais, est-ce bien vrai, car tu parles quelquefois légèrement ? – L'Esprit répondit de nouveau affirmativement. Le lendemain, M. A. C…, qui jusqu'alors avait été peu croyant, et qui connaissait aussi particulièrement M. X…, voulut essayer de l'évoquer lui-même, si en effet il était mort. L'Esprit vint à l'instant à son appel et dit : « De grâce ne m'oubliez pas ; priez pour moi. » – Depuis combien de temps êtes-vous mort ? demanda M. A. C. – Un jour. – Quand serez-vous enterré ? – Ce soir, à quatre heures. – Souffrez-vous ? – Tout ce qu'une âme peut souffrir. – Me conservez-vous rancune ? – Oui. – Pourquoi ? – J'ai toujours été trop roide avec vous.

Les relations de ces deux Messieurs avaient toujours été froides, quoique parfaitement polies. L'Esprit, prié de signer, donna les trois initiales de ses prénoms et de son nom. Le jour même, M. A. C. re-

çut une lettre lui annonçant la mort de M. X… Le soir, après le dîner, des coups se firent entendre. M. A. C. prit la plume et écrivit sous la dictée frappée de l'Esprit :

Je fus ambitieux, tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi, pontife ou chef ou citoyen,
N'ont conçu un projet aussi grand que le mien.

Les frappements étaient forts, accentués, presque impérieux, comme venant d'un Esprit initié depuis longtemps aux rapports du monde invisible avec les hommes. M. X… avait rempli de hautes fonctions administratives ; peut-être, dans les loisirs de la retraite et sous l'influence du souvenir de ses anciennes occupations, son Esprit avait-il élaboré quelque grand projet. Une lettre reçue il y a deux jours confirme tous les détails ci-dessus.

Remarque. Ce fait n'a sans doute rien d'extraordinaire et qui ne se rencontre souvent ; mais ces faits intimes ne sont pas toujours les moins instructifs et les moins convaincants ; ils font plus d'impression dans les cercles où ils se passent que ne le feraient des phénomènes étranges que l'on regardait comme exceptionnels. Le monde invisible s'y révèle dans des conditions de simplicité qui le rapprochent de nous, et convainquent mieux de la continuité de ses rapports avec le monde visible ; en un mot, les morts et les vivants y sont plus en famille et s'y reconnaissent mieux. Les faits de ce genre, par leur multiplicité et la facilité de les obtenir, ont plus contribué à la propagation du Spiritisme que les manifestations qui ont les apparences du merveilleux. Un incrédule sera bien plus frappé d'une simple preuve d'identité donnée spontanément, dans l'intimité, par quelque parent, ami ou connaissance, que par des prodiges qui ne le touchent que peu, et auxquels il ne croit pas.

Poésie Spirite.

Aux Esprits protecteurs.

Plus haut, plus haut encor ! Prends ton vol, ô mon âme
Vers ce pur idéal que Dieu t'a révélé !
Par delà tous les cieux, et ces mondes de flamme,
Vers l'absolu divin, je me sens appelé.

De Jacob, endormi je gravirai l'échelle,
Je monterai toujours et ne descendrai pas ;
Car, bienveillant et doux, d'une main fraternelle,
Sur la route, un Esprit assurera mes pas.

Il me montre le but, il m'aime, il me console ;
Il est là, je sens, et j'écoute sa voix
Résonner dans mon cœur, comme un souffle d'Eole
Résonne sur les monts, les plaines et les bois !

Que m'importe son nom ! Il n'est pas de la terre ;
Ange mystérieux des célestes amours,
Il a de l'inconnu, le charme solitaire ;
Il habite bien loin, d'ineffables séjours !

Là !… son corps, qu'un rayon de gloire transfigure,
A la subtilité de l'impalpable éther ;
Il ignore les maux de la faible nature,
Et pourtant, il est bon, parce qu'il a souffert.

Tu me parles dans le silence,
Je te vois dans l'obscurité ;
Tu me fais pressentir d'avance
Les gloires de l'éternité.
Si je fais mal, tu me relèves :
Dans mes veilles et dans mes rêves,
Ce que j'entreprends tu l'achèves ;
Flambeau qui, dans une ombre, luit,
C'est toi qui soutiens mon courage,
Qui pousses ma nef au rivage,
Qui me préserves dans l'orage,
Et qui m'éclaires dans la nuit.

Tu dis : amour ; tu dis : prière ;
Tu dis : espoir ; tu dis : vertu,
Et tu donnes le nom de frère
A l'humble enfant, faible, abattu ;
Si fort, tu cherches ma faiblesse,
Si grand, tu cherches ma bassesse
Et si fortuné, ma détresse.
Ange béni, gardien sacré,
Ton fluide épuré se mêle
A mon enveloppe mortelle,
Et je sens le vent de ton aile
Passer sur mon cœur enivré.

Qui que tu sois, merci, chère âme,
Merci, mon frère d'au-delà ;
Enfant, vieillard, ou jeune femme,
Que m'importe ! n'es-tu pas là ?

Tu planes souvent sur ma tête,
Toi qui, dans ta course inquiète
A traversé quelque comète,
Quelque terre en formation ;
Habites-tu dans l'atmosphère,
Mars ou Saturne, énorme sphère,
Descends-tu de l'Ourse polaire,
D'Aldébaran ou d'Orion ?

Et que me fait où tu résides !
Et que m'importe d'où tu viens !
Quels cieux inouïs et splendides,
Quand je te sens, valent les miens ?
Salut donc, ô ma douce étoile ;
Guide mon incertaine voile,
Sur la mer que la brune voile,
Loin des écueils, loin du péril.
Sois un phare dans la tourmente,
Dressant sur la vague écumante,
La lumière amie et tremblante,
Et viens me prendre après l'exil.

JULES-STANY DOINEL. (d'Aurillac).

Notices bibliographiques.

Le Roman de l'avenir.

Par E. BONNEMÈRE.

L'année dernière, les Esprits nous avaient dit qu'avant peu la littérature entrerait dans la voie du Spiritisme, et que 1867 verrait paraître plusieurs ouvrages importants. Peu après parut en effet le *Spirite*, de Théophile Gautier ; c'était, comme nous l'avons dit, moins un roman spirite que le roman du Spiritisme, mais qui a eu son importance par le nom de l'auteur.

Vint ensuite, au commencement de cette année, la touchante et gracieuse histoire de *Mirette*. A cette occasion, l'Esprit du docteur Morel Lavallée dit à la société :

« L'année 1866 présente la philosophie nouvelle sous toutes les formes ; mais c'est encore la tige verte qui renferme l'épi de blé, et attend pour le montrer que la chaleur du printemps l'ait fait mûrir et s'entrouvrir. 1866 a préparé, 1867 mûrira et réalisera. L'année

s'ouvre sous les auspices de *Mirette*, et elle ne s'écoulera pas sans voir apparaître de nouvelles publications du même genre, et de plus sérieuses encore, en ce sens que le roman se fera philosophie et que la philosophie se fera histoire. » (*Revue* de février 1867, page 64.)

Ces paroles prophétiques se réalisent ; nous tenons pour certain qu'un ouvrage important paraîtra avant peu ; ce ne sera pas un roman, qu'on peut considérer comme une œuvre d'imagination et de fantaisie, mais la philosophie même du spiritisme, hautement proclamée et développée par un nom qui pourra donner à réfléchir à ceux qui prétendent que tous les partisans du Spiritisme sont des fous.

En attendant, voici un ouvrage qui n'a du roman que le nom, car l'intrigue y est à peu près nulle, et n'est qu'un cadre pour développer sous forme d'entretien les plus hautes pensées de la philosophie morale, sociale et religieuse. Le titre de *Roman de l'avenir* ne paraît lui avoir été donné que par allusion aux idées qui régiront la société dans l'avenir, et qui ne sont pour l'instant qu'à l'état de roman. Le Spiritisme n'y est pas nommé, mais il peut d'autant mieux en revendiquer les idées, que la plupart semblent puisées textuellement dans la doctrine, et que s'il en est quelques-unes qui s'en écartent un peu, elles sont en petit nombre et ne touchent pas au fond de la question. L'auteur admet la pluralité des existences, non-seulement comme rationnelle, conforme à la justice de Dieu, mais comme nécessaire, indispensable à la progression de l'âme, et acquise à la saine philosophie ; mais l'auteur paraît pencher à croire, quoiqu'il ne le dise pas nettement, que la succession des existences s'accomplit plutôt de monde en monde que dans le même milieu, car il ne parle pas d'une manière explicite des existences multiples sur un même monde, bien que cette idée puisse être sous-entendue. C'est peut-être là un des points les plus divergents, mais qui, du reste, ne préjudicie nullement au fond, puisqu'en définitive le principe serait le même.

Cet ouvrage peut donc être mis au rang des livres les plus sérieux destinés à vulgariser les principes philosophiques de la doctrine dans le monde littéraire où l'auteur tient un rang distingué. On nous a dit que lorsqu'il l'a écrit, il ne connaissait pas le Spiritisme ; cela paraît difficile, mais s'il en est ainsi, ce serait une des plus éclatantes preuves de la fermentation spontanée de ces idées et de leur irrésistible puissance, car le hasard seul ne fait pas rencontrer tant de chercheurs sur le même terrain.

La préface n'est pas la partie la moins curieuse de ce livre. L'auteur y explique l'origine de son manuscrit. « Quelle est, dit-il, ma collaboration dans le *Roman de l'avenir* ? Sommes-nous deux, ou trois, ou bien l'auteur ne s'appelle-t-il pas légion ? Je laisse ces choses à l'appréciation du lecteur, après que je lui aurai raconté une aventure très véridique, bien qu'elle ait toutes les apparences d'une histoire de l'autre monde. »

S'étant un jour arrêté dans un modeste village de la Bretagne, la maîtresse de l'auberge lui raconta qu'il y avait dans le pays un jeune homme qui faisait des choses extraordinaires, de vrais miracles. « Sans avoir rien appris, dit-elle, il en sait plus long que le recteur, le médecin et le notaire ensemble, et que tous les sorciers réunis. Il s'enferme tous les matins dans sa chambre ; on voit sa lampe à travers ses rideaux, car il lui faut sa lampe, même quand il fait jour, et alors il écrit des choses que jamais personne n'a vues, mais qui sont superbes. Il vous annonce dès six mois à l'avance, le jour, l'heure, la minute où il tombera dans ses grands accès de sorcellerie. Une fois qu'il l'a dit ou écrit, il n'en sait plus rien, mais c'est vrai comme parole d'Evangile, et infaillible comme décision du pape, à Rome. Il guérit du premier coup, et sans se faire payer, ceux qui lui sont sympathiques, et à la barbe du médecin, les malades que celui-ci ne guérit pas pour leur argent. M. le recteur dit que ce ne peut être que le diable qui lui donne le pouvoir de guérir ceux à qui le bon Dieu envoie des maladies pour leur bien, afin de les éprouver ou de les châtier. »

« Je fus le voir, ajoute l'auteur, et ma bonne étoile voulut que je lui fusse sympathique. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, auquel son père, riche paysan du canton, avait fait donner une certaine éducation, quoi qu'en ait dit mon hôtesse ; simple, mélancolique et rêveur, poussant la bonté jusqu'à l'excellence, et doué d'un tempérament chez lequel le système nerveux dominait sans contrepoids. Il se levait à l'aube, en proie à une fièvre d'inspiration qu'il ne pouvait maîtriser, et répandait à flots sur le papier les idées étranges qui germaient d'elles-mêmes, à son insu et souvent malgré lui, dans son cerveau.

« Je le vis à l'œuvre. Dans l'espace d'une heure, il couvrait invariablement son cahier de quinze ou seize pages d'écriture, sans hésitation, sans ratures, sans s'arrêter une seconde à chercher une idée, une phrase, un mot. C'était un robinet ouvert, d'où l'inspiration s'écoulait en jet toujours égal. Absolument muet pendant ces heures

de travail acharné, les dents serrées et les lèvres contractées, la parole lui revenait à l'instant où la pendule sonnait la reprise des travaux champêtres. Il rentrait alors dans la vie de tout le monde, et tout ce qu'il venait de penser ou d'écrire pendant ces deux ou trois heures d'une autre existence s'effaçait peu à peu de sa mémoire, comme le rêve qui s'évanouit et disparaît à mesure que l'on s'éveille. Le lendemain, chassé de sa couche par une force invincible, il se remettait à l'ouvrage et continuait la phrase ou le mot commencé le jour précédent.

« Il m'ouvrit une armoire dans laquelle s'accumulaient des cahiers chargés ainsi de son écriture. – Qu'y a-t-il dans tout cela ? lui demandai-je ? – Je l'ignore autant que vous, me répondit-il en souriant. – Mais comment tout cela vous vient-il ? – Je ne puis que vous renouveler la même réponse : je l'ignore autant que vous. Parfois je sens que c'est en moi ; d'autres fois j'entends qu'on me le dit. Alors, sans en avoir conscience et sans entendre le bruit de mes propres paroles, je le répète à ceux qui m'entourent ou bien je l'écris.

« Cela constituait dix-sept mille pages environ, écrites en quatre années. Il s'y trouvait une centaine de nouvelles et de romans, des traités sur divers sujets, des recettes médicales et autres, des maximes, etc. J'y remarquai surtout ceci :

> « Ces choses me sont révélées, à moi simple d'esprit et d'instruction, parce que, n'en sachant rien, n'ayant pas à leur égard d'idées préconçues, je suis plus apte à m'assimiler les idées des autres.
>
> « Les êtres supérieurs, partis les premiers, épurés encore par la transformation, viennent m'envelopper et me dire :
>
> « On vous donne tout ce qui ne s'apprend pas et qui peut éclairer le monde où nous avons en partant laissé notre empreinte ineffaçable. Mais il faut réserver sa part au travail personnel, sans empiéter sur la science acquise, ni sur *le labeur que chacun peut et doit faire*. »

« Dans cet immense fouillis, j'ai choisi une simple idylle, œuvre de fantaisie, étrange, impossible, et dans laquelle sont jetées, sous une forme plus ou moins légère, les bases d'une nouvelle cosmogonie tout entière. Dans ses cahiers, cette étude portait pour titre : l'*Unité*, que j'ai cru devoir remplacer par celui de *Roman de l'Avenir*. » Voici la donnée principale du sujet.

Paul de Villeblanche habitait en Normandie, avec son père, les restes d'un vieux château, jadis demeure seigneuriale de sa famille, ruinée et dispersée par la Révolution. C'était un jeune homme d'une

vingtaine d'années, d'une haute intelligence, aux idées les plus larges et les plus avancées, et qui avait mis de côté tous les préjugés de race.

Dans le même canton, vivait une vieille marquise très dévote, qui, pour racheter ses péchés et sauver son âme, avait imaginé de tirer de la misère et de la fange sociale une petite Bohémienne pour en faire une religieuse ; de cette manière, pensait-elle, elle serait assurée d'avoir quelqu'un qui, par reconnaissance et par devoir, prierait sans cesse pour elle, pendant sa vie et après sa mort. Cette jeune fille était donc élevée au couvent depuis environ huit ans, et en attendant qu'elle prît le voile, elle venait tous les deux ans passer six semaines chez sa bienfaitrice. Mais cette jeune fille, d'une rare intelligence, avait intuitivement sur bien des choses des idées à la hauteur de celles de Paul. Elle avait alors seize ans. Dans une de ses vacances, les deux jeunes gens se rencontrent, se lient d'une affection toute fraternelle, et ont ensemble des entretiens où Paul développe à son intelligente compagne des principes philosophiques nouveaux pour elle, mais que celle-ci comprend sans effort et devance même souvent. Ces deux âmes d'élite sont à la hauteur l'une de l'autre. Le roman finit par un mariage, comme de raison, mais là encore ce n'est qu'un prétexte pour donner une leçon pratique sur un des points les plus importants de l'ordre social et les préjugés de castes.

Nous inscrivons volontiers ce livre au nombre de ceux qu'il est utile de propager, et qui ont leur place marquée dans la bibliothèque des Spirites.

Ce sont ces entretiens qui font le sujet principal du livre ; le reste n'est qu'un cadre très simple pour l'exposition des idées qui doivent un jour prévaloir dans la société.

Pour rapporter tout ce qui, à ce point de vue, mériterait de l'être, il faudrait citer la moitié de l'ouvrage ; nous reproduisons seulement quelques-unes des pensées qui pourront faire juger de l'esprit dans lequel il est conçu.

« Trouver, c'est la récompense d'avoir cherché, et tout ce que nous pouvons faire nous-mêmes, il ne faut pas le demander aux autres. »

« Le monde est un vaste chantier dans lequel Dieu distribue à chacun sa besogne, nous dispensant notre tâche suivant nos forces. De cet immense frottement d'intelligences diverses, opposées, hostiles

en apparence, la lumière jaillit, sans qu'elle s'éteigne à l'heure de notre dernier sommeil. Au contraire, la marche constante des générations qui se succèdent apporte une nouvelle pierre à l'édifice social ; la lumière devient plus brillante lorsqu'un enfant naît en apportant, pour continuer le progrès, le premier élément d'une intelligence toujours renouvelée. »

« Mais la marquise me répète sans cesse (dit la jeune fille) que nous naissons tous mauvais, que nous ne différons que par le plus ou le moins de propension vers le péché, et que l'existence tout entière est une lutte contre nos penchants, qui tous tendraient à l'éternelle damnation, si la religion qu'elle m'enseigne ne nous retenait sur le bord de l'abîme.

« – Ne crois pas ces blasphémateurs. Dieu serait l'agent du mal, s'il n'avait pas placé en chacun de nous la boussole qui doit guider nos pas vers l'accomplissement de nos destinées, et si l'homme n'avait pu marcher dans sa voie jusqu'au jour où l'Église est venue corriger l'œuvre imparfaite et mal réussie de l'Éternel. »

« Qui sait si, dans l'immense rotation du monde, nos fils ne deviendront pas nos pères à leur tour, et s'ils ne nous restitueront pas intacte cette somme de misères que nous leur aurons laissées en partant ? »

« Aucun mal ne peut venir de Dieu, dans le temps ni dans l'éternité. La douleur est notre œuvre, c'est la protestation de la nature pour nous indiquer que nous ne sommes plus dans les voies qu'elle assigne à l'activité humaine. Elle devient un moyen de salut, car c'est son excès même qui nous pousse en avant, incite notre paresseuse imagination, et nous fait faire les grandes découvertes qui ajoutent au bien-être de ceux qui doivent passer sur ce globe après nous. »

« Chacun de nous est un des anneaux de cette chaîne sublime et mystérieuse qui relie tous les hommes entre eux, comme aussi avec la création tout entière, et qui, jamais ni nulle part, ne saurait être brisés. »

« Après la mort, les organes usés ont besoin de repos, et le corps rend à la terre les éléments dont se constituent à l'infini les êtres qui se succèdent. Mais la vie renaît de la mort. »

« Nous partons, emportant avec nous le souvenir des connais-

sances acquises ici-bas ; le monde où nous irons nous donnera les siennes, et nous les grouperons toutes en faisceau pour en former le progrès. »

« Pourtant, hasarda la jeune fille, il y aura un terme, une inévitable fin, si éloignée que tu la supposes.

- Pourquoi limiter l'éternité, après l'avoir admise en principe ?

Ce qu'on appelle la fin du monde n'est qu'une figure. Il n'y a jamais eu de commencement, il n'y aura jamais de fin du monde ; tout vit, tout respire, tout est peuplé. Pour que le jugement dernier pût arriver, il faudrait un cataclysme général qui fît rentrer l'univers tout entier dans le néant. Dieu qui a tout créé ne peut détruire son œuvre. A quoi bon l'anéantissement de la vie ?

« La mort, sans doute est inévitable. Mais mieux comprise dans l'avenir, cette mort qui nous épouvante ne sera plus que l'heure prévue, attendue peut-être du départ, pour fournir une nouvelle étape. L'un arrive, l'autre se met en route, et l'espérance essuie des pleurs qui coulent à l'instant des adieux. L'immensité, l'infini, l'éternité prolongent à nos regards avides leurs perspectives, dont l'inconnu nous attire. Plus perfectionnés déjà, nous ferons un plus beau voyage, puis nous repartirons encore, et nous marcherons toujours pour nous élever sans cesse. Car il dépend de nous que la mort soit la récompense du devoir accompli, ou le châtiment, quand l'œuvre commandée n'aura pas été faite. »

« En quelque lieu que nous soyons de l'univers, nous nous tenons par des liens mystérieux et sacrés qui nous rendent solidaires les uns des autres, et nous récolterons fatalement la moisson de bien et de mal que chacun de nous a semée derrière soi avant de partir pour le grand voyage. »

« L'enfant qui naît apporte son germe de progrès ; l'homme qui meurt laisse sa place pour qu'après lui le progrès s'accomplisse, et qu'il aille continuer d'y travailler lui-même, en apportant ailleurs, et chez un autre être, son âme perfectionnée. »

« Ceux à qui tu dois le jour ont expié dans cette vie les fautes d'un passé mystérieux. Ils ont souffert, mais souffert courageusement. Le Dieu d'amour et de miséricorde avait besoin d'eux, sans doute, pour une mission plus importante dans un autre monde. Il les a appelés à lui, leur accordant ainsi le salaire mérité avant que la journée fût finie tout entière. »

(A propos d'une jeune fille qui, encore enfant, opérait des guérisons surprenantes en indiquant les remèdes par intuition.)

Cela fit du bruit, et la principale autorité, le curé, s'émut et intervint. Une enfant faisait, par des moyens naturels, ce que ni le médecin avec sa science, ni lui avec ses prières ne pouvaient obtenir !… Évidemment elle était possédée. Pour les hommes de petite foi et d'intelligence obtuse, c'est Dieu qui, dans le but de nous châtier, comme s'il n'avait pas l'éternité devant lui, ou de nous éprouver, comme s'il ne savait pas ce que nous allons faire, nous envoie tous les maux, les fléaux de tout genre, les ruines, la perte de ceux qui nous sont chers ; c'est Satan, au contraire, qui donne la prospérité, fait trouver les trésors, guérit les maladies, et nous prodigue tous les bonheurs, toutes les joies de ce monde. Dieu enfin, suivant eux, fait le mal, tandis que le diable est l'auteur de tout le bien. Marie fut donc exorcisée, rebaptisée à tout hasard, afin qu'elle ne pût plus soulager ses semblables. Mais rien n'y fit, et elle continua à faire du bien autour d'elle.

- Mais toi qui sais tout, Paul, que dis-tu de tout cela ?

- Si je ne crois jamais ce que ma raison repousse, répondit le jeune comte, je ne nie pas les faits attestés par de nombreux témoins, par ce seul motif que la science ne sait pas encore les expliquer. Dieu a donné aux animaux l'instinct d'aller droit vers la plante qui peut guérir les rares maladies qui les atteignent ; pourquoi nous aurait-il refusé ce précieux privilège ? Mais l'homme est sorti des voies que le Créateur lui avait assignées ; il s'est mis en hostilité avec la nature dont il a cessé d'écouter les avertissements. Ce flambeau s'est éteint en lui, et la science est venue remplacer l'instinct que, dans sa fierté de parvenue, elle a nié, combattu, persécuté, anéanti autant qu'il est en elle de le faire. Mais qui peut affirmer qu'il ne survit pas chez quelques êtres simples et primitifs, décidés à s'éclairer docilement de toutes les lueurs qu'ils entrevoient eux-mêmes, animés qu'ils sont du désir de venir en aide aux souffrances d'autrui ? Qui sait si Marie ayant déjà vécu jadis parmi ces peuplades en enfance chez lesquelles l'instinct survit encore et qui savent de merveilleux secrets, ou bien dans quelque monde plus avancé d'où ses fautes l'ont fait déchoir, Dieu ne lui accorde pas de se ressouvenir des choses que les autres ont oubliées ?

« N'est-il pas, pour chacun de nous, certaines connaissances que nous semblons retrouver en nous-mêmes, tant l'étude nous en est facile, tandis que d'autres ne peuvent pénétrer dans notre esprit, sans

doute parce qu'elles viennent le frapper pour la première fois, ou parce que plusieurs générations ont accumulé sur elles des montagnes d'ignorance et d'oubli ? »

(A propos des visions dans les rêves.)

« C'est l'âme demeurée dans son exil qui cause avec l'âme dégagée de sa partie terrestre ; aussi ces visions sont éclairées par un rayon lumineux qui laisse entrevoir aux pauvres humains combien est resplendissant le point où sont arrivés ceux qui surent diriger leur esquif sur les océans périlleux où flotte l'existence. »

« Sans doute, dans des mondes différents, nos corps se constituent d'éléments différents, et nous y revêtons une autre enveloppe, plus parfaite ou plus imparfaite, suivant le milieu où ils doivent agir. Mais toujours est-il certain que ces corps vivent, animés tous par le même souffle de Dieu ; que la transmission des âmes se fait, dans les unes comme dans les autres des planètes sans nombre qui peuplent l'espace infini, et qu'étant l'émanation même de Dieu, elles existent identiquement les mêmes dans tous les mondes. De l'autre côté de la vie, il nous rend une âme toujours purifiée, qui nous permet de nous rapprocher incessamment du ciel ; notre volonté seule la fait dévier parfois du droit chemin.

- Pourtant, Paul, on nous enseigne que nous ressusciterons avec nos corps d'aujourd'hui !

- Folie et orgueil que tout cela ! Nos corps ne sont pas à nous, mais à tout le monde, aux êtres que nous avons dévorés hier, à ceux qui nous dévoreront demain. Ils sont d'un jour ; la terre nous les prête, elle nous les reprendra. Notre âme seule nous appartient ; elle seule est éternelle, comme tout ce qui vient de Dieu et y retourne. »

Dissertations spirites.

Lutte des Esprits pour revenir au bien.

(Paris, 24 mars 1867. Médium M. Rul.)

Merci, cher frère, de votre compassion pour celui qui expie par la souffrance les fautes qu'il a commises ; merci pour vos bonnes prières inspirées par votre amour pour vos frères. Appelez-moi quelquefois, ce sera un rendez-vous auquel je ne manquerai jamais, soyez-en assuré. Je vous ai dit dans une communication donnée à la société qu'après avoir souffert il me serait permis de venir vous donner mon opinion dans quelques-unes des questions dont vous vous occupez. Dieu est si bon, qu'après m'avoir imposé l'expiation par la

souffrance, il a eu pitié de mon repentir, car il sait que si j'ai failli, ce fut par faiblesse, et que l'orgueil est fils de l'ignorance. Il m'est permis de m'instruire, et si je ne puis, comme les bons Esprits qui ont quitté la terre, pénétrer les mystères de la création, je puis étudier les rudiments de la science universelle, afin de progresser et d'aider mes frères à progresser aussi.

Je vous dirai le rapport qui existe entre l'état de l'âme et la nature des fluides qui l'enveloppent dans chaque milieu où elle se trouve momentanément placée ; et si, comme cela vous a été dit, l'âme pure assainit les fluides, croyez bien que la pensée impure les vicie. Jugez quels efforts doit faire l'Esprit qui se repent, pour combattre l'influence de ces fluides dont il est enveloppé, augmentée encore par la réunion de tous les mauvais fluides que lui apportent, pour l'étouffer, les Esprits pervers. – Ne croyez pas qu'il me suffise de vouloir m'améliorer, pour chasser les Esprits d'orgueil dont j'étais entouré pendant mon séjour sur la terre. Ils sont toujours près de moi, cherchant à me retenir dans leur atmosphère malsaine. Les bons Esprits viennent m'éclairer, m'apporter la force dont j'ai besoin pour lutter contre l'influence des mauvais Esprits, puis ils s'éloignent me laissant livré à mes propres forces pour lutter contre le mal. C'est alors que je ressens l'influence bienfaisante de vos bonnes prières, car, sans le savoir, vous continuez l'œuvre des bons Esprits d'outre-tombe.

Vous voyez, cher frère, que tout s'enchaîne dans l'immensité ; que tous nous sommes solidaires les uns des autres, et qu'il n'y a pas une seule bonne pensée qui ne porte avec elle des fruits d'amour, d'amélioration et de progrès moral. Oui, vous avez raison de dire à vos frères qui souffrent qu'un mot suffit pour expliquer le Créateur ; que ce mot doit être l'étoile qui guide chaque Esprit, à quelque degré de l'échelle spirite qu'il appartienne par toutes ses pensées, par tous ses actes, dans les mondes inférieurs comme dans les mondes supérieurs ; que ce mot, l'évangile de tous les siècles, l'alpha et l'oméga de toute science, la lumière de la vérité éternelle, c'est amour ! Amour de Dieu, amour de ses frères. Heureux ceux qui prient pour leurs frères qui souffrent. Leurs épreuves de la terre deviendront légères, et la récompense qui les attend sera au-dessus de leurs espérances !…

Vous voyez, cher frère, combien le Seigneur est plein de miséricorde, puisque, malgré mes souffrances, il me permet de venir vous parler le langage d'un bon Esprit. A…

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 8. AOUT 1867.

Fernande.

NOUVELLE SPIRITE.

Tel est le titre d'un roman-feuilleton, par M. Jules Doinel (d'Aurillac), publié dans le *Moniteur du Cantal* des 23 et 30 mai, 6, 13 et 20 juin 1866. Comme on le voit, le nom du Spiritisme n'est pas dissimulé, et l'on doit d'autant plus en féliciter l'auteur, que ce courage de l'opinion est plus rare chez les écrivains de province, où les influences contraires exercent une pression plus grande qu'à Paris.

Nous regrettons qu'après avoir été publiée en feuilletons, forme sous laquelle une idée se répand plus facilement dans les masses, cette nouvelle n'ait pas été mise en volume, et que nos lecteurs soient privés du plaisir de se la procurer. Quoique ce soit une œuvre sans prétentions et circonscrite dans un très petit cadre, c'est une peinture vraie et attachante des rapports du monde spirituel et du monde corporel, qui apporte son contingent à la vulgarisation de l'idée spirite au point de vue sérieux et moral. Elle montre les purs et nobles sentiments que cette croyance peut développer dans le cœur de l'homme, la sérénité qu'elle donne dans les afflictions par la certitude d'un avenir répondant à toutes les aspirations de l'âme, et donnant pleine satisfaction à la raison. Pour peindre ces aspirations avec vérité, comme le fait l'auteur, il faut avoir la foi *en ce qu'on dit* ; un écrivain, pour qui un pareil sujet ne serait qu'un cadre banal, sans conviction, croirait que pour faire du Spiritisme il suffit d'accumuler le fantastique, le merveilleux et les aventures étranges, comme certains peintres croient qu'il suffit d'étaler des couleurs voyantes pour faire un tableau. Le Spiritisme vrai est simple ; il

touche le cœur et ne frappe pas l'imagination à coups de marteau. C'est ce qu'a compris l'auteur.

Le sujet de Fernande est fort simple. C'est une jeune fille tendrement aimée de sa mère, enlevée à la fleur de l'âge à sa tendresse et à l'amour de son fiancé, et qui relève leur courage en se manifestant à leur vue, et en dictant à son amant, qui doit bientôt la rejoindre, le tableau du monde qui l'attend. Nous citerons quelques-unes des pensées que nous y avons remarquées.

« J'étais devenu, depuis l'apparition de Fernande, un adepte résolu de la science d'outre-tombe. Pourquoi, du reste, en aurais-je douté ? L'homme a-t-il le droit de marquer des limites à la *pensée*, et de dire à Dieu : Tu n'iras pas plus loin ? »

« Puisque nous sommes près d'elle et que nous foulons une terre qui est sainte, je vais, mon cher ami, te parler à cœur ouvert, en prenant Dieu à témoin de la sincérité de tout ce que tu vas entendre. Tu crois aux Esprits, je le sais, et plus d'une fois tu m'as demandé de préciser ta croyance sur ce point. Je ne l'ai pas fait, et il faut bien te le dire, sans les manifestations étranges que tu as eues, je ne l'eusse jamais fait. Mon ami, je crois que Dieu a donné à certaines âmes une force de sympathie tellement grande qu'elle peut se propager dans les régions inconnues de l'autre vie. C'est sur ce fondement que repose toute ma doctrine. Le charlatanisme et la jonglerie de certains adeptes me font mal, car je ne comprends pas que l'on puisse profaner une chose aussi sainte. »

« Oh ! Stephen Stany (le fiancé) avait bien raison de dire que le charlatanisme et la jonglerie profanent les choses les plus saintes. La croyance aux Esprits doit rendre l'âme sereine ; d'où vient donc que, dans l'obscurité, le moindre bruit m'épouvante ? J'ai vu se dessiner parfois, dans la pénombre de mon alcôve, soit le fantôme de Fernande de Mœris, soit le profil vague de ma mère. A ceux-là j'ai souri. Mais bien souvent aussi, ma vue s'est détournée avec effroi de la face grimaçante de quelques Esprits mauvais, venus là pour m'écarter du bien et me détourner de Dieu. »

« Stany, en me parlant, était calme. Je ne remarquai sur sa figure aucune trace d'exaltation. Mais, près de cette pierre, sa diaphanéité devenait plus visible encore. L'âme de mon ami se montrait tout entière à mes regards. Cette belle âme n'avait rien à cacher. Je comprenais que le lien qui l'enchaînait à ce corps de boue était bien faible, et que l'heure n'était pas loin où elle s'envolerait vers *l'autre monde*. »

« Elle m'avait dit : « Va chez ma mère. » – Cela me coûta, je le confesse ; quoique fiancé à Fernande, je n'étais pas très bien avec ta cousine. Tu sais combien elle était jalouse de tout ce qui lui retenait une partie de l'affection de sa fille. Te le dirai-je, elle me reçut à bras ouverts et me dit en pleurant : « Je l'ai revue ! » La glace était brisée ; nous allions nous comprendre pour la première fois. – Mon cher Stéphen, ajouta-t-elle, je crois avoir rêvé ! mais enfin je l'ai revue, et voici ce qu'elle m'a dit : « Mère, tu prieras Stéphen Stany de rester huit jours dans la chambre qui fut à moi. Pendant ces huit jours tu ne souffriras pas qu'on le dérange. Pendant cette retraite, Dieu lui révélera bien des choses. » – On me conduisit immédiatement dans la chambre de ta cousine ; et depuis ce jour-là même jusqu'à hier, jour où je t'ai revu, son âme a été sans interruption avec moi-même. Je l'ai vue et bien vue, des yeux de mon Esprit et non pas de ceux de mon corps, bien qu'ils fussent ouverts. Elle m'a parlé. Quand je dis qu'elle m'a parlé, je veux dire qu'il y a eu entre nous *transmission de pensée*. Je sais maintenant tout ce qu'il me fallait savoir. Je sais que ce globe n'a plus rien pour moi, et qu'une existence meilleure m'attend. »

« J'ai appris à estimer le monde à sa juste valeur. Retiens ces paroles, mon ami : Tout Esprit qui veut parvenir à la félicité supérieure doit garder son corps chaste, son cœur pur, son âme libre. Heureux qui sait apercevoir la forme immatérielle de Dieu à travers les ombres de ce qui passe ! »

« N'oublions jamais, ô frères, que Dieu est Esprit, et que plus on devient Esprit, plus on se rapproche de Dieu. Il n'est pas permis à l'homme de briser violemment les liens de la matière, de la chair et du sang. Ces liens supposent des devoirs ; mais il lui est permis de s'en détacher peu à peu par l'idéalisme de ses aspirations, par la pureté de ses intentions, par le rayonnement de son âme, reflet sacré dont le devoir est le foyer, jusqu'à ce que, libre colombe, son Esprit dégagé des chaînes mortelles s'envole et plane dans les espaces agrandis. »

Le manuscrit dicté par l'Esprit de Fernande, pendant les huit jours de retraite de Stéphen, contient les passages suivants :

« Je mourus dans le trouble, je m'éveillai dans la joie. Je vis mon corps à peine refroidi s'étendre sur le lit funèbre, et je me sentis comme déchargée d'un lourd fardeau. C'est alors que je t'aperçus, mon bien-aimé, et que par la permission de Dieu, unie au libre exercice de ma volonté, je t'aperçus auprès de mon cadavre.

« Pendant que les vers poursuivaient leur œuvre de corruption, je pénétrais, curieuse, les mystères du monde nouveau que j'habitais. Je pensais, je sentais, j'aimais comme sur la terre ; mais ma pensée, ma sensation, mon amour s'étaient agrandis. Je comprenais mieux les desseins de Dieu, *j'aspirais sa volonté divine*. Nous vivons d'une vie presque immatérielle, et nous sommes supérieurs à vous autant que les anges le sont à nous. Nous voyons Dieu, mais non pas clairement ; nous le voyons comme on voit le soleil de votre terre, à travers un nuage épais. Mais cette vue imparfaite suffit à notre âme qui n'est pas encore purifiée.

« Les hommes nous apparaissent comme des fantômes errant dans une brume crépusculaire. Dieu a fait à quelques-uns d'entre nous la grâce de voir plus clairement ceux qu'ils aiment de préférence. Je te voyais ainsi, cher amour, et ma volonté t'entourait d'une sympathie amoureuse à tout moment. C'est ainsi que tes pensées venaient de moi, que tes actes t'étaient inspirés par moi, que ta vie, en un mot, n'était qu'un reflet de ma vie. De même que nous pouvons communiquer avec vous, les Esprits supérieurs peuvent se révéler à nos regards. Parfois, dans la transparence immatérielle, nous voyons passer la silhouette auguste et lumineuse de quelque Esprit. Il m'est impossible de te dépeindre le respect que cette vue nous inspire. Heureux ceux d'entre nous qui sont honorés de ces visites divines. Admire la bonté de Dieu ! les mondes se correspondent tous. Nous nous montrons à vous ; eux se montrent à nous : c'est l'échelle symbolique de Jacob. »

« Il en est qui, d'un seul coup d'aile, se sont élevés jusqu'à Dieu. Mais ceux-là sont rares. D'autres subissent les longues épreuves des existences successives. C'est la vertu qui donne les rangs, et le mendiant courbé vers la terre est parfois, aux regards du Dieu juste et sévère, plus grand que le roi superbe ou le conquérant invaincu. Rien ne vaut que par l'âme ; c'est le seul poids qui l'emporte dans la balance de Dieu. »

Maintenant que nous avons fait la part de l'éloge, faisons celle de la critique ; elle ne sera pas longue, car elle ne porte que sur deux ou trois pensées. Au début, dans un dialogue entre les deux amis, nous trouvons le passage suivant :

« Avons-nous des existences antérieures ? Je ne le crois pas : Dieu nous tire néant ; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'après ce que nous nommons la mort, nous commençons, – et quand je dis nous, je parle de l'âme, – nous commençons, dis-je, une série de nou-

velles existences. Le jour où nous sommes assez purs pour voir, comprendre et aimer Dieu entièrement, ce jour-là seulement nous mourons. Note bien que ce jour-là nous n'aimons plus que Dieu et rien que Dieu. Si donc Fernande était purifiée, elle ne songerait, elle ne pourrait songer à moi. De ce qu'elle s'est manifestée je conclus qu'elle vit. Où ? je le saurai bientôt ! Elle est heureuse de sa vie, je le crois, car tant que l'Esprit n'a pas été épuré complètement, il ne peut comprendre que le bonheur n'est qu'en Dieu. Il peut être heureux relativement. A mesure que nous montons, l'idée de Dieu s'agrandit en nous de plus en plus, et nous sommes, par là même, de plus en plus heureux. Mais ce bonheur n'est jamais qu'un bonheur relatif. Ainsi ma fiancée vit. Quelle est sa vie ? je l'ignore : Dieu seul peut dire aux Esprits de révéler aux hommes ces mystères. »

Après des idées comme celles que renferment les passages précités, on s'étonne de trouver une doctrine comme celle-ci, qui fait du bonheur parfait un bonheur égoïste. Le charme de la doctrine spirite, ce qui en fait une suprême consolation, c'est précisément la pensée de la perpétuité des affections, s'épurant et se resserrant à mesure que l'Esprit s'épure et s'élève ; ici, au contraire, l'Esprit, quand il est parfait, oublie ceux qu'il a aimés, pour ne penser qu'à lui ; il est *mort* à tout autre sentiment qu'à celui de son bonheur ; la perfection lui ôterait la *possibilité*, le *désir même* de venir consoler ceux qu'il laisse dans l'affliction. Ce serait là, il faut en convenir, une triste perfection, ou, pour mieux dire, ce serait une imperfection. Le bonheur éternel, ainsi conçu, ne serait guère plus enviable que celui de la contemplation perpétuelle, dont la réclusion claustrale nous donne l'image par la mort anticipée aux plus saintes affections de la famille. S'il en était ainsi, une mère en serait réduite à redouter au lieu de désirer la complète épuration des êtres qui lui sont le plus chers. Jamais la généralité des Esprits n'a enseigné chose semblable ; on dirait une transaction entre le Spiritisme et la croyance vulgaire. Mais cette transaction n'est pas heureuse, car, ne satisfaisant pas les aspirations intimes de l'âme, elle n'a aucune chance de prévaloir dans l'opinion.

Quand l'auteur dit qu'il ne croit pas aux existences antérieures, mais qu'il est sûr qu'après la mort, nous commençons une série de nouvelles existences, il ne s'est pas aperçu qu'il commettait une contradiction flagrante ; s'il admet, comme chose logique et nécessaire au progrès, la pluralité des existences postérieures, sur quoi se

fonde-t-il pour ne pas admettre les existences antérieures ? Il ne dit pas comment il explique d'une manière conforme à la justice de Dieu, l'inégalité native, intellectuelle et morale, qui existe entre les hommes. Si cette existence est la première, et si tous sont sortis du néant, on retombe dans la doctrine absurde, inconciliable avec la souveraine justice, d'un Dieu partial, qui favorise certaines de ses créatures, en créant des âmes de toutes qualités. On pourrait également y voir une transaction avec les idées nouvelles, mais qui n'est pas plus heureuse que la précédente.

On s'étonne enfin de voir Fernande, Esprit avancé, soutenir cette proposition d'un autre temps : « Laura devint mère ; Dieu eut pitié d'elle, et appela à lui cet enfant. Il vient la revoir parfois. Il est triste, car étant mort sans baptême, il ne jouira *jamais* de la contemplation divine. » Ainsi voilà un Esprit que *Dieu appelle à lui*, et qui est à jamais malheureux et privé de la contemplation de Dieu, parce qu'il n'a pas reçu le baptême, alors qu'il n'a pas dépendu de lui de le recevoir, et que la faute en est à Dieu même qui l'a rappelé trop tôt. Ce sont ces doctrines qui ont fait tant d'incrédules, et si l'on espère les faire passer à la faveur des idées spirites qui prennent racine, on se trompe ; on acceptera des idées spirites que ce qui est rationnel et sanctionné par l'universalité de l'enseignement des Esprits. Si c'est encore là de la transaction, elle est maladroite. Nous posons en fait que sur mille centres spirites où les propositions que nous venons de critiquer seraient soumises aux Esprits, il y en a neuf cent quatre-vingt-dix où elles seront résolues en sens contraire.

C'est l'universalité de l'enseignement, sanctionné en outre par la logique, qui *a fait* et qui *complètera* la doctrine spirite. Cette doctrine puise, dans cette universalité de l'enseignement donné sur tous les points du globe, par des Esprits différents, et dans des centres complètement étrangers les uns aux autres, et qui ne subissent aucune pression commune, une force contre laquelle lutteraient en vain les opinions individuelles, soit des Esprits, soit des hommes. L'alliance que l'on prétendrait établir des idées spirites avec des idées contradictoires, ne peut être qu'éphémère et localisée. Les opinions individuelles peuvent rallier quelques individus, mais forcément circonscrites, elles ne peuvent rallier la majorité, à moins d'avoir la sanction de cette majorité. Repoussées par le plus grand nombre, elles sont sans vitalité, et s'éteignent avec leurs représentants.

Ceci est le résultat d'un calcul tout mathématique. Si, sur mille centres, il y en a 990 où l'on enseigne de la même façon, et dix d'une façon contraire, il est évident que l'opinion dominante sera celle de 990 sur 1,000, c'est-à-dire la presque unanimité. Eh bien ! nous sommes certain de faire une part trop large aux idées divergentes, en les portant à un centième. Ne formulant jamais un principe avant d'être assuré de l'assentiment général, nous sommes toujours d'accord avec l'opinion de la majorité.

Le Spiritisme est aujourd'hui en possession d'une somme de vérités tellement démontrées par l'expérience, qui satisfont en même temps si complètement la raison, qu'elles sont passées en articles de foi dans l'opinion de l'immense majorité des adeptes. Or, se mettre en hostilité ouverte avec cette majorité, froisser ses aspirations et ses convictions les plus chères, c'est se préparer un échec inévitable. Telle est la cause de l'insuccès de certaines publications.

Mais, dira-t-on, est-il donc défendu à celui qui ne partage pas les idées de la majorité de publier ses opinions ? Assurément non ; il est même utile qu'il le fasse ; mais alors il doit le faire à ses risques et périls, et ne pas compter sur l'appui moral et matériel de ceux dont il veut battre en brèche les croyances.

Pour en revenir à Fernande, les points de doctrine que nous avons combattus paraissent être des opinions personnelles à l'auteur dont il n'a pas senti le côté faible. En nous adressant son œuvre, début d'un jeune homme, il nous a dit que lorsqu'il avait écrit cette nouvelle, il n'avait qu'une connaissance superficielle de la doctrine spirite, et que nous y trouverions sans doute plusieurs choses à redire sur lesquelles il sollicitait notre avis ; que, plus éclairé aujourd'hui, il est des principes qu'il formulerait autrement. En le félicitant de sa franchise et de sa modestie, nous l'avons informé que, s'il y avait lieu de le réfuter, nous le ferions dans la *Revue* pour l'instruction de tous.

A part les points que nous venons de citer, il n'en est aucun que la doctrine spirite ne puisse accepter ; nous félicitons l'auteur du point de vue moral et philosophique où il s'est placé, et nous tenons son travail pour éminemment utile à la diffusion de l'idée, parce qu'il la fait envisager sous son véritable jour qui est le point de vue sérieux. (Voir dans le numéro précédent, page 213, la pièce de poésie du même auteur, intitulée : *Aux Esprits protecteurs*.)

Simonet.

Médium guérisseur de Bordeaux.

Le *Figaro* du 5 juillet dernier rendait compte en ces termes d'un jugement rendu par le tribunal de Bordeaux :

« Dans ces derniers temps, la fureur à Bordeaux était d'aller consulter le sorcier de Cauderan. On évalue à mille ou douze cents le nombre des visites qu'il recevait chaque jour. La police, qui fait profession de scepticisme, s'est émue d'un pareil succès, et elle a voulu opérer une descente au château de Bel-Air où le sorcier avait élu domicile. Aux alentours de la demeure du sorcier on rencontrait une foule de gens se disant atteints de toute espèce de maladies ; des grandes dames y venaient aussi en calèche pour consulter l'illuminé.

« Les magistrats, dès qu'ils eurent interrogé le sorcier, ne doutèrent pas qu'ils n'eussent affaire à un pauvre fou qui était exploité par ceux mêmes qui lui donnaient l'hospitalité ; aussi, le sorcier Simonet n'a-t-il pas été compris dans la poursuite qu'on s'est contenté de diriger contre les frères Barbier, adroits compères qui recueillaient tous les profits de la crédulité gasconne.

« Leur maison, qu'en vrais Gascons qu'ils sont ils décoraient du nom de château, avait été convertie en auberge ; seulement, les vins qu'ils y débitaient n'avaient rien de commun avec ce qu'on appelle en Languedoc des vins de Château ; et puis ils avaient oublié de se pourvoir d'une licence, si bien que l'administration des contributions indirectes leur faisait un procès.

« Le sorcier Simonet était cité comme témoin.

– « Où avez-vous appris la médecine, vous qui étiez un simple chaudronnier ?

– « Et que pensez-vous de la révélation ? Qu'étaient donc les disciples du Christ ? Que faisaient-ils, ces pauvres pêcheurs qui ont converti le monde ? Dieu m'est apparu ; il m'a donné sa science, je n'ai même pas besoin des remèdes, je suis un médecin guérisseur.

– « Où avez-vous appris tout cela ?

– « Dans Allan Kardec… et même, Monsieur le président, je vous le dis avec tout le respect possible, vous ne paraissez pas connaître la science du Spiritisme et je vous engage très fort à l'étudier. (Hilarité à laquelle ne résistent pas les juges eux-mêmes.)

– « Vous abusez de la crédulité publique. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il y a un pauvre aveugle que tout Bordeaux connaît. Il a eu la faiblesse d'aller chez vous, et il vous portait les oboles qu'il recevait de la charité publique. Lui avez-vous rendu la vue ?

– « Je ne guéris pas tout le monde, mais il faut croire que je

fais des cures, puisque le jour où la justice est venue, il y avait plus de 1,500 personnes qui attendaient leur tour.

– « C'est malheureusement vrai.

« M. le procureur impérial. – Et si cela continue, nous prendrons une de ces deux mesures : ou nous vous traduirons ici pour escroquerie, et la justice appréciera si vous êtes fou, ou nous ferons prendre une mesure administrative contre vous. Il faut protéger les honnêtes gens contre leur incrédulité.

« Au château de Bel-Air on ne demandait pas d'argent aux consultants ; on leur distribuait seulement un numéro d'ordre, qu'on faisait payer vingt centimes ; puis il y en avait qui trafiquaient de ces numéros, les revendant jusqu'à quinze francs. Enfin, on donnait à manger aux pauvres paysans venus quelquefois des extrémités du département. Enfin, il y avait un tronc pour les pauvres ; il n'est pas besoin de dire que les hôtes du sorcier s'appliquaient l'argent des pauvres.

« Le tribunal a condamné les sieurs Barbier en deux mois et un mois de prison et 300 fr. envers les contributions indirectes.

« Ad. ROCHER. »

Voici la vérité sur Simonet, et de quelle manière sa faculté s'est révélée.

Les sieurs Barbier font construire à Cauderan, faubourg de Bordeaux, un vaste établissement, comme il y en a plusieurs dans le quartier, destiné à des bals, noces et repas de corps, et auquel ils ont donné le nom de *Château du Bel-Air*, ce qui n'est pas plus gascon que le Château-Rouge ou le Château des Fleurs de Paris. Simonet y travaillait comme *menuisier* et non *chaudronnier*. Pendant les travaux de construction, il arrivait assez souvent que des ouvriers étaient blessés ou malades ; Simonet, Spirite depuis longtemps, et connaissant un peu le magnétisme, fut porté instinctivement et sans dessein prémédité à les soigner par l'influence fluidique, et il en guérit beaucoup. Le bruit de ces guérisons se répandit, et bientôt il vit une foule de malades accourir à lui, tant il est vrai que, quoi que l'on fasse, on n'ôtera pas aux malades l'envie d'être guéris, n'importe par qui. Nous tenons de témoins oculaires que la moyenne de ceux qui se présentaient était de plus de mille par jour. La route était encombrée de voitures de toutes sortes venant de plusieurs lieues à la ronde, de charrettes à côté des équipages. Il y avait des gens qui passaient la nuit pour attendre leur tour.

Mais dans cette foule, il se trouvait des gens qui avaient besoin de boire et de manger ; les entrepreneurs de l'établissement y pourvurent, et cela devint pour eux une très bonne affaire. Quant à Simonet, qui était une source de profits indirects, il était logé et nourri, c'était

bien le moins, et on ne saurait lui en faire un reproche. Comme on se bousculait à la porte, pour éviter la confusion, on prit le sage parti de donner un numéro d'ordre aux arrivants ; mais on eut l'idée moins heureuse de faire payer ce numéro dix centimes, et plus tard vingt centimes ; ce qui, vu l'affluence, faisait par jour une somme assez ronde. Quelque minime que fût cette rétribution, tous les Spirites, et Simonet lui-même qui n'y était pour rien, la virent avec peine, pressentant le mauvais effet que cela produirait. Quant au trafic des billets, il paraît certain que quelques personnes plus pressées, pour passer plus tôt, ont acheté la place de pauvres gens qui étaient avant eux, très contents de cette aubaine ; à cela il n'y a pas grand mal, mais il pouvait et devait nécessairement en résulter des abus. Ce sont ces abus qui ont motivé l'instance judiciaire, dirigée contre les sieurs Barbier, comme ayant ouvert un établissement de consommation avant de s'être pourvu d'une patente. Quant à Simonet, il n'a pas été mis en cause, mais simplement cité comme témoin.

La réprobation générale qui s'attache à l'exploitation, dans les cas analogues à celui de Simonet, est digne de remarque ; il semble qu'un sentiment instinctif porte les incrédules même à voir dans le désintéressement absolu une preuve de sincérité qui inspire une sorte de respect involontaire ; ils ne croient pas à la faculté ; ils la raillent, mais quelque chose leur dit que si elle existe, ce doit être une chose sainte qui ne peut, sans profanation, devenir un métier ; ils se bornent à dire : C'est un pauvre fou qui est de bonne foi ; mais toutes les fois que la spéculation, sous quelque forme que ce soit, s'est mêlée à une médiumnité quelconque, la critique s'est crue dispensée de tout ménagement.

Simonet guérit-il réellement ? Des personnes dignes de foi, très honorables, et qui avaient plutôt intérêt à démasquer la fraude qu'à la préconiser, nous ont cité de nombreux cas de guérisons parfaitement authentiques. Il nous semble d'ailleurs, que s'il n'avait guéri personne, il aurait déjà perdu tout crédit. Du reste, il n'a pas la prétention de guérir tout le monde ; il ne promet rien ; il dit que la guérison ne dépend pas de lui, mais de Dieu dont il n'est que l'instrument, et dont il faut implorer l'assistance ; il recommande la prière et prie lui-même. Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu le voir pendant notre séjour à Bordeaux ; mais tous ceux qui le connaissent s'accordent à dire que c'est un homme doux, simple, modeste, sans jactance ni forfanterie, qui ne cherche point à se prévaloir d'une faculté qu'il sait pouvoir lui être retirée. Il est bienveillant pour les malades qu'il encourage par de bonnes paroles ; l'intérêt qu'il leur porte n'est point basé sur le rang qu'ils occupent ; il a autant de sol-

licitude pour le plus misérable que pour le plus riche ; si la guérison n'est pas instantanée, ce qui arrive le plus souvent, il y met toute la suite nécessaire.

Voilà ce qui nous a été dit. Nous ignorons quelles seront pour lui les suites de cette affaire, mais il est certain que, s'il est sincère, et s'il persévère dans les sentiments dont il paraît animé, l'assistance et la protection des bons Esprits ne lui feront pas défaut ; il verra sa faculté se développer et grandir, tandis qu'il la verrait décliner et se perdre, s'il entrait dans une mauvaise voie, si surtout il songeait à en tirer vanité.

Nota. – Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que, par suite de la fatigue qui est résultée pour lui du long et pénible exercice de sa faculté, plus encore que pour échapper aux tracasseries dont il était l'objet, Simonet a résolu de suspendre toute réception jusqu'à nouvel ordre. Si des malades souffrent de cette abstention, un grand effet n'en a pas moins été produit.

Entrée d'incrédules dans le monde des Esprits.

Le docteur Claudius.

Société de Paris. Méd. M. Morin en somnambulisme spontané.

Un médecin, que nous désignerons sous le nom de docteur Claudius, connu de quelques-uns de nos collègues, et dont la vie avait été une profession de foi matérialiste, est mort il y a quelque temps d'une affection organique qu'il savait être incurable. Appelé, sans doute, par la pensée de ceux qui l'avaient connu et qui désiraient connaître sa position, il s'est manifesté spontanément par l'entremise de M. Morin, l'un des médiums de la société, en état de somnambulisme spontané. Déjà plusieurs fois ce phénomène s'est produit par ce médium et d'autres endormis du sommeil spirituel.

L'Esprit qui se manifeste ainsi s'empare de la personne du médium, se sert de ses organes comme s'il était encore vivant. Ce n'est plus alors une froide communication écrite ; c'est l'expression, la pantomime, l'inflexion de voix de l'individu que l'on a devant les yeux.

C'est dans ces conditions que s'est manifesté le docteur Claudius sans avoir été évoqué. Sa communication, que nous rapportons textuellement ci-après, est instructive à plus d'un titre, principalement en ce qu'elle dépeint les sentiments qui l'agitent ; le doute fait encore son tourment ; l'incertitude de sa situation le plonge dans une terrible perplexité, et c'est là sa punition. C'est un exemple de plus qui vient confirmer ce que l'on a vu maintes fois en pareil cas.

Après une dissertation sur un autre sujet, le médium absorbé se recueille quelques instants, puis, comme s'il se réveillait péniblement, s'exprime ainsi, se parlant à lui-même :

Ah ! encore un système !… Qu'y a-t-il de vrai et de faux dans l'existence humaine, dans la création, dans la créature, dans le créateur ?… La chose est-elle ?… La matière est-elle bien vraie ?… La science, est-ce une vérité ?… Le savoir, un acquis ?… L'âme… l'âme existe-t-elle ?

Le créateur, la divinité, n'est-ce pas un mythe ?… Mais, que dis-je ?… pourquoi ces blasphèmes multipliés ?… Pourquoi, en face de la matière, ne puis-je croire, ô mon Dieu, ne puis-je voir, sentir comprendre ?

Matière !… matière !… mais, oui, tout est matière… Tout est matière !!!… et pourtant, l'invocation à Dieu est arrivée à ma bouche !… Pourquoi donc ai-je dit : ô mon Dieu ?… Pourquoi ce mot, puisque tout est matière ?… Suis-je ?… N'est-ce pas un écho de ma pensée qui résonne et qui s'écoute ?… Ne sont-ce pas les derniers tintements de la cloche que j'agitai ?

Matière !… Oui, la matière existe, je le sens !… La matière existe ; je l'ai touchée !… mais !… tout n'est pas matière, et pourtant… pourtant, tout a été ausculté, palpé, touché, analysé, disséqué fibre à fibre, et rien !… Rien que la chair, la matière toujours, qui, dès l'instant que le grand mouvement était arrêté, s'arrêtait aussi !… Le mouvement s'arrête, l'air n'arrive plus… Mais !… si tout est matière, pourquoi ne se remet-elle plus en mouvement, puisque tout ce qui existait lorsqu'elle s'agitait, existe encore ?… Et pourtant… *lui* n'existe plus !…

Mais si, je suis !… tout n'est pas fini avec le corps !… En vérité… suis-je bien mort ?… pourtant ce rongeur que j'ai nourri, que j'ai soigné de mes mains, il ne m'a point pardonné !… C'est vrai ; je suis mort !… Mais cette maladie que j'ai vue naître… grandir… avait-elle une âme ?

Ah ! le doute ! toujours le doute !… en réponse à toutes mes secrètes aspirations !… Mais, si je suis, ô mon Dieu, si je suis,… ah ! faites-moi me reconnaître !… faites-moi vous pressentir !… car, si je suis, quelle longue succession de blasphèmes !… quelle longue négation de votre sagesse, de votre bonté, de votre justice !… Quelle immense responsabilité d'orgueil j'ai assumée sur ma tête, ô mon Dieu !… Mais si, j'ai encore un *moi*, moi qui ne voulais rien admettre en dehors du possible au toucher… J'ai douté de votre sagesse, ô mon

Dieu ! il est juste que je doute !… Oui, j'ai douté ; le doute me poursuit et me punit.

Oh ! mille morts plutôt que le doute dans lequel je vis !… Je vois, je rencontre d'anciens amis… et pourtant, ils sont tous morts avant !… Méry ! mon pauvre fou !… mais ne le suis-je pas plutôt, moi ?… l'épithète de fou s'adapte-t-elle à sa personnalité ? – Voyons donc ; qu'est-ce que la folie ?…

La folie !… la folie !… décidément, la folie est universelle !!! tous les hommes sont fous à un degré plus ou moins grand… mais sa folie, *à lui*, n'était-elle pas de la sagesse à côté de ma folie à moi ?… A lui, les songes, les images, les aspirations au delà de… mais, c'est justice !… Connaissais-je cet inconnu qui se présente inopinément à moi ?… Non, non, le néant n'existe pas, car s'il existait, cette incarnation de négation, de crimes, d'infamie, ne me torturerait pas ainsi !… Je vois, mais je vois trop tard, tout le mal que j'ai fait !… Le voyant aujourd'hui, et le réparant peu à peu, peut-être serai-je digne un jour de voir et de faire le bien !…

Systèmes !… systèmes orgueilleux, produits des cerveaux humains, voilà où vous nous menez !… Chez l'un, c'est la divinité ; chez l'autre, la divinité matérielle et sensuelle ; chez un autre, le néant, rien !… Néant, divinité matérielle, divinité spirituelle, sont-ce des mots ?… Oh ! je demande à voir, mon Dieu !… et si j'existe, si vous existez, accordez-moi la faveur que je vous demande ; agréez ma prière, car je vous prie, ô mon Dieu, de me faire voir si j'existe, si je suis !… (Ces dernières paroles sont dites avec un accent déchirant.)

Remarque. Si M. Claudius a persévéré jusqu'à la fin dans son incrédulité, ce ne sont pas les moyens de s'éclairer qui lui ont manqué ; comme médecin, il avait nécessairement l'esprit cultivé, l'intelligence développée, un savoir au-dessus du vulgaire, et pourtant cela ne lui a pas suffi. Dans ses minutieuses investigations de la nature morte et de la nature vivante, il n'a pas entrevu Dieu, il n'a pas entrevu l'âme ! En voyant les effets, il n'a pas su remonter à la cause ! ou, pour mieux dire, il s'était fait une cause à sa manière, et son orgueil de savant l'empêchait de s'avouer à lui-même, d'avouer surtout à la face du monde qu'il pouvait s'être trompé. Circonstance digne de remarque, il est mort d'un mal organique qu'il *savait*, par sa science même, *être incurable* ; ce mal qu'il soignait était un avertissement permanent ; la douleur qu'il lui causait était une voix qui lui criait sans cesse de songer à l'avenir. Cependant rien n'a pu triompher de son obstination ; il a fermé les yeux jusqu'au dernier

moment. Est-ce que cet homme eût jamais pu devenir Spirite ? assurément non ; ni faits, ni raisonnements n'eussent pu vaincre une opinion arrêtée de parti pris, et dont il était résolu de ne pas dévier. Il était de ces hommes qui ne veulent pas se rendre à l'évidence, parce que l'incrédulité est *innée* en eux, comme chez d'autres la croyance ; le sens par lequel ils pourront un jour s'assimiler les principes spirituels n'est pas encore éclos ; ils sont pour la spiritualité ce que sont les aveugles-nés pour la lumière : ils ne la comprennent pas.

L'intelligence ne suffit donc pas pour conduire sur le chemin de la vérité ; elle est comme un cheval qui nous mène, et qui suit la route sur laquelle on l'a lancé ; si cette route conduit à une fondrière, elle y précipite le cavalier ; mais, en même temps, elle lui donne les moyens de se relever.

M. Claudius étant mort volontairement en aveugle spirituel, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas vu tout de suite la lumière ; qu'il ne se reconnaisse pas dans un monde qu'il n'a pas voulu étudier ; que, mort avec l'idée du néant, il doute de sa propre existence ; incertitude poignante qui fait son tourment. Il est tombé dans le précipice où il a poussé son coursier-intelligence. Mais il peut se relever de cette chute, et déjà il semble entrevoir une lueur qui, s'il la suit, le conduira au port. C'est dans ses louables efforts qu'il faut le soutenir par la prière ; quand une fois il aura joui des bienfaits de la lumière spirituelle, il aura horreur des ténèbres du matérialisme ; et, s'il revient un jour sur la terre, ce sera avec des intuitions et des aspirations tout autres que celles qu'il avait dans sa dernière existence.

Un ouvrier de Marseille.

Dans un groupe spirite de Marseille, Mad. T…, l'un des médiums, écrivit spontanément la communication suivante :

Écoutez un malheureux qui a été arraché violemment du milieu de sa famille, et qui ne sait où il est… Au milieu des ténèbres où je me trouve, j'ai pu suivre un rayon lumineux d'un Esprit, à ce que l'on me dit ; mais je ne crois pas aux Esprits. Je sais bien que c'est une fable inventée pour les têtes fêlées et crédules… Pour ma part, je n'y comprends plus rien… Je me vois double ; un corps mutilé gît à côté de moi, et cependant je suis vivant… Je vois les miens qui désolent, sans compter mes compagnons d'infortune qui ne voient pas si clair que moi ; aussi j'ai profité de la lumière qui m'a conduit ici pour venir puiser des renseignements auprès de vous.

Il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous vois ; mes idées sont encore troubles… On me permet de revenir une autre fois quand je serai mieux habitué à ma position actuelle… C'est égal, je m'en vais à regret ; je me trouvais dans mon centre… mais je sens qu'il faut obéir ; cet Esprit me paraît bon, mais sévère. Je vais m'efforcer de gagner sa bonne grâce pour pouvoir parler plus souvent avec vous.

Un ouvrier du cours Lieutaud.

Dans l'écroulement d'un pont qui avait eu lieu peu de jours auparavant, six ouvriers avaient péri ; c'est l'un d'eux qui s'est manifesté.

Après cette communication, le guide du médium lui dicta ce qui suit :

Chère sœur, ce malheureux Esprit a été conduit vers toi pour exercer ta charité. Comme nous la pratiquons envers les incarnés, la vôtre doit s'exercer envers les désincarnés.

Bien que ce malheureux soit soutenu par son ange gardien, celui-ci doit lui rester invisible, jusqu'à ce qu'il se reconnaisse bien dans sa situation. Pour cela, chère sœur, prends-le sous ta protection, qui est encore faible, j'en conviens ; mais soutenu par ta foi, cet Esprit verra bientôt reluire l'aurore d'un nouveau jour, et ce qu'il a refusé de reconnaître depuis sa catastrophe deviendra bientôt pour lui un sujet de paix et de joie. Ta tâche ne sera pas trop difficile, car il a l'essentiel pour te comprendre : la bonté du cœur.

Ecoute, chère sœur, les élans de ton cœur, et tu sortiras victorieuse de l'épreuve que ta nouvelle mission t'impose.

Soutenez-vous mutuellement, chers frères et bien-aimées sœurs, et la nouvelle Jérusalem que vous êtes sur le point d'atteindre vous sera ouverte avec chants de triomphe, car le cortège qui vous suivra vous rendra victorieux. Mais pour bien combattre les obstacles extérieurs, il faut avant tout s'être vaincu soi-même. Vous devez maintenir une discipline sévère envers votre cœur ; la moindre infraction doit être réprimée, sans chercher à atténuer la faute, sinon vous ne serez jamais vainqueurs des autres ; entre vous, il vous faut faire assaut de vertus et de vigilance.

Courage, amis ; vous n'êtes pas seuls ; vous êtes soutenus et protégés par les combattants spirituels qui espèrent en vous, et appellent sur vous la bénédiction du Très-Haut.

Votre Guide.

Ce fait, comme on le voit, a quelque analogie de situation avec le

précédent ; c'est également un Esprit qui ne se reconnaît pas, qui ne comprend pas sa situation ; mais il est aisé de voir celui des deux qui sortira le premier d'incertitude. Au langage de l'un, on reconnaît le savant orgueilleux, qui a raisonné son incrédulité, qui, paraît-il, n'a pas toujours fait de son intelligence et de son savoir le meilleur usage possible ; l'autre est une nature inculte, mais bonne, à laquelle, sans doute, il n'a manqué qu'une bonne direction. L'incrédulité, chez lui, n'était pas un système, mais une suite du défaut d'enseignement convenable. Celui qui, de son vivant, eût peut-être pris l'autre en pitié, pourrait bien le voir bientôt dans une position plus heureuse que lui. Puisse Dieu les mettre en présence pour leur instruction mutuelle, et le savant pourrait bien être très heureux de recevoir les leçons de l'ignorant.

VARIÉTÉS

La Ligue de l'enseignement.

On lit dans le *Siècle* du 10 juillet 1867 :

« Une section de l'association fondée par Jean Macé vient d'être autorisée à Metz par la préfecture, sous le nom de « Cercle messin de la *Ligue de l'enseignement*. »

« On lit à ce sujet dans la *Moselle* :

« Le comité directeur élu du cercle est entré en fonctions et a décidé de commencer ses travaux par la fondation d'une bibliothèque populaire sur le modèle de celles qui rendent de si grands services en Alsace.

« Pour cette œuvre, le cercle messin réclame le concours de tous et sollicite l'adhésion de quiconque s'intéresse au développement de l'instruction et de l'éducation dans notre ville. Ces adhésions, accompagnées d'une cotisation dont le chiffre et le mode de payement sont facultatifs, et les dons de livres, seront reçus par chacun des membres du comité. »

Ainsi que nous l'avons dit, quand nous avons parlé de la Ligue de l'enseignement (*Revue* de mars et avril 1867, pages 79 et 110), nos sympathies sont acquises à toutes les idées progressives ; dans ce projet, nous n'avons critiqué que le mode d'exécution. Nous serons donc heureux de voir des applications pratiques de cette belle pensée.

Madame Walker, docteur en chirurgie.

Les médecins et les internes de l'hôpital de la Charité ont reçu

samedi, pendant la visite du matin, un de leurs confrères américains, à qui la dernière guerre d'Amérique a fait une certaine réputation.

Ce docteur en chirurgie n'était autre que madame Walker qui, durant la guerre de la sécession aux Etats-Unis, a dirigé un important service d'ambulances. Petite, d'une complexion délicate, mise avec l'élégante simplicité qui distingue les dames du monde, madame Walker a été reçue très sympathiquement et très respectueusement. Elle s'est très vivement intéressée aux deux grands services, l'un chirurgical, l'autre médical.

Sa présence à la Charité proclamait un principe nouveau qui a reçu sa consécration dans le nouveau monde : l'égalité de la femme devant la science. (*Opinion nationale*.)

(Voir la *Revue* de juin 1867, p. 161 ; janvier 1866, p. 1, sur l'émancipation des femmes.)

L'Iman, grand aumônier du Sultan.

Samedi (6 juillet), dit la *Presse*, l'iman ou grand aumônier du sultan, Hairoulah-Effendi, a rendu visite à Mgr Chigi, nonce du Pape, et à Mgr l'archevêque de Paris. »

Le voyage du sultan à Paris est plus qu'un événement politique, c'est un signe des temps, le prélude de la disparition des préjugés religieux qui ont si longtemps élevé une barrière entre les peuples et ensanglanté le monde. Le successeur de Mahomet venant, de son plein gré, visiter un pays chrétien, fraternisant avec un souverain chrétien, c'eût été de sa part, il n'y a pas encore longtemps, un acte audacieux ; aujourd'hui ce fait semble tout naturel. Ce qui est plus significatif encore, c'est la visite de l'iman, son grand aumônier, aux chefs de l'Église. L'initiative qu'il a prise en cette circonstance, car l'étiquette ne l'y obligeait pas, est une preuve du progrès des idées. Les haines religieuses sont des anomalies dans le siècle où nous sommes, et c'est d'un bon augure pour l'avenir, de voir un des princes de la religion musulmane donner l'exemple de la tolérance et abjurer des préventions séculaires.

Une des conséquences du progrès moral sera certainement un jour l'unification des croyances ; elle aura lieu quand les différents cultes reconnaîtront qu'il n'y a qu'un seul Dieu pour tous les hommes, et qu'il est absurde et indigne de lui de se jeter l'anathème parce qu'on ne l'adore pas de la même manière.

Jean Ryzak. Puissance du remords.

Étude morale.

On écrit de Winschoten le 2 mai 1867, au *Journal de Bruxelles* :

Samedi passé est arrivé en notre commune un ouvrier terrassier qui s'est présenté à là demeure du garde champêtre où il a sommé ce fonctionnaire de l'arrêter et de le livrer à la justice, devant laquelle, disait-il, il avait à faire l'aveu d'un crime commis par lui il y a plusieurs années. Amené devant le bourgmestre, cet ouvrier, qui a déclaré se nommer J. Ryzak, a fait le récit suivant :

« Il y a environ douze ans, j'étais employé aux travaux de dessèchement du lac de Harlem, lorsqu'un jour le brigadier, en me payant ma quinzaine, me remit la solde due à l'un de mes camarades, avec ordre de la passer à ce dernier. Je dépensai l'argent, et voulant m'éviter les désagréments des recherches, je résolus de tuer l'ami que je venais de voler. A cet effet, je l'ai précipité dans l'un des gouffres du lac, et le voyant revenir à la surface et faire des efforts pour nager vers le bord, je lui ai donné deux coups de couteau dans la nuque.

« Aussitôt mon crime accompli, le remords a commencé à se faire sentir ; il est devenu bientôt intolérable, et il m'a été impossible de continuer le travail. J'ai commencé par fuir le théâtre de mon forfait, et ne trouvant nulle part dans le pays ni paix ni trêve, je me suis embarqué pour les Indes, où j'ai pris du service dans l'armée coloniale. Mais là aussi le spectre de ma victime m'a poursuivi nuit et jour ; mes tortures ont été incessantes et inouïes, et aussitôt mon terme de service terminé, une force irrésistible m'a poussé à revenir à Winschoten et à demander à la justice l'apaisement de ma conscience. Elle me le donnera en m'imposant telle expiation qu'elle jugera convenable ; et si elle ordonne que je meure, je préfère ce supplice à celui que me fait éprouver depuis douze ans, à toute heure du jour et de la nuit, le bourreau que je porte dans mon sein. »

Après cette déclaration, et sur l'assurance acquise par le bourgmestre que l'homme qu'il avait devant lui était sain d'esprit, ce magistrat a requis la gendarmerie, qui a arrêté Ryzak et référé immédiatement du fait à l'officier de justice.

On attend ici avec émotion les suites que pourra avoir cet étrange événement.

Instructions des Esprits sur ce sujet.

Société de Paris, 10 mai 1867 ; Méd. Mademoiselle Lateltin.

Chaque être a, comme vous le savez, la liberté du bien et du mal, ce que vous appelez le libre arbitre. L'homme a en lui sa conscience qui l'avertit quand il a bien ou mal fait, commis une mauvaise action, ou négligé de faire le bien ; sa conscience qui, comme une vigilante gardienne chargée de veiller sur lui, approuve ou désapprouve sa conduite. Souvent il arrive qu'on se montre rebelle à sa voix, qu'on repousse ses inspirations ; on veut l'étouffer par l'oubli ; mais jamais elle n'est assez complètement anéantie pour qu'à un moment donné elle ne se réveille plus forte et plus puissante, et ne fasse un contrôle sévère de vos actions.

La conscience produit deux effets différents : la satisfaction d'avoir bien agi, la paix que laisse le sentiment du devoir accompli, et le remords qui pénètre et torture quand on a fait une action que réprouvent Dieu, les hommes ou l'honneur ; c'est à proprement parler le sens moral. Le remords est comme un serpent aux mille plis qui circule autour du cœur et le ravage ; c'est le remords qui toujours fait entendre les mêmes accents et vous crie : Tu as fait une méchante action ; tu devras en être puni : ton châtiment ne cessera qu'après la réparation. Et quand, à ce supplice d'une conscience bourrelée, vient se joindre la vue constante de la victime, de la personne à laquelle on a fait du tort ; quand, sans repos ni trêve, sa présence reproche au coupable son indigne conduite, lui répète sans cesse qu'il souffrira tant qu'il n'aura pas expié et réparé le mal qu'il a fait, le supplice devient intolérable ; c'est alors que, pour mettre fin à ses tortures, son orgueil plie, et il avoue ses crimes. Le mal porte en lui sa peine par le remords qu'il laisse et par les reproches que fait la seule présence de ceux envers lesquels on a mal agi.

Croyez-moi, écoutez toujours cette voix qui vous avertit quand vous êtes près de faillir ; ne l'étouffez pas par la révolte de votre orgueil, et si vous faillissez, hâtez-vous de réparer le mal, autrement le remords serait votre punition ; plus vous tarderez, plus la réparation sera pénible et le supplice prolongé.

UN ESPRIT.

(Même séance ; médium Mme B…).

Vous avez aujourd'hui un exemple remarquable de la punition que subissent, même sur la terre, ceux qui se sont rendus coupables d'une mauvaise action. Ce n'est pas seulement dans le monde invi-

sible que la vue d'une victime vient tourmenter le meurtrier pour le forcer au repentir ; là où la justice des hommes n'a pas commencé l'expiation, la justice divine fait commencer, à l'insu de tous, le plus lent et le plus terrible des supplices, le plus redoutable châtiment.

Il est certaines personnes qui disent que la punition infligée au criminel, dans le monde des Esprits, et qui consiste dans la vue continuelle de son crime, ne peut être bien efficace, et qu'en aucun cas, ce n'est pas cette punition qui détermine à elle seule le repentir. Elles disent qu'un naturel pervers, comme l'est celui d'un criminel, ne peut que s'aigrir de plus en plus par cette vue, et devenir ainsi plus mauvais. Ceux qui parlent ainsi ne se font pas une idée de ce que peut devenir un tel châtiment ; Elles ne savent pas combien est cruel ce spectacle continuel d'une action que l'on voudrait n'avoir jamais commise. Certainement nous voyons quelques criminels s'endurcir, mais souvent ce n'est que par orgueil, et pour vouloir paraître plus forts que la main qui les châtie ; c'est pour faire croire qu'ils ne se laissent pas abattre par la vue de vaines images ; mais ce faux courage n'est pas de longue durée ; bientôt nous les voyons faiblir en présence de ce supplice, qui doit beaucoup de ses effets à sa lenteur et à sa persistance. Il n'est d'orgueil qui puisse résister à cette action semblable à celle de la goutte d'eau sur le rocher ; si dure que puisse être la pierre, elle est inévitablement attaquée, désagrégée, réduite en poussière. C'est ainsi que l'orgueil qui fait roidir ces malheureux contre leur souverain maître, est tôt ou tard abattu, et que le repentir peut enfin avoir accès dans leur âme ; comme ils savent que l'origine de leurs souffrances est dans leur faute, ils demandent à réparer cette faute, afin d'apporter un adoucissement à leurs maux.

A ceux qui pourraient en douter, vous n'avez qu'à citer le fait qui vous été signalé ce soir ; là, ce n'est plus l'hypothèse seule, ce n'est plus le seul enseignement des Esprits, c'est un exemple en quelque sorte palpable qui se présente à vous ; dans cet exemple, le châtiment a suivi de près la faute, et il a été tel, qu'au bout de plusieurs années, il a forcé le coupable à demander l'expiation de son crime à la justice humaine, et il a dit lui-même que toutes les peines, la mort même, lui sembleraient moins cruelles que ce qu'il souffrait au moment où il s'est livré à la justice.

UN ESPRIT.

Remarque. Sans aller chercher des applications du remords chez les grands criminels, qui sont des exceptions dans la société, on en trouve dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. C'est ce sentiment qui porte tout individu à s'éloigner de ceux envers lesquels il sent qu'il a des reproches à se faire ; en leur présence, il est mal à son aise ; si la faute n'est pas connue, il craint d'être deviné ; il lui semble qu'un regard peut pénétrer le fond de sa conscience ; il voit dans toute parole, dans tout geste, une allusion à sa personne ; c'est pourquoi, dès qu'il se sent démasqué, il se retire. L'ingrat, lui aussi, fuit son bienfaiteur, parce que sa vue est un reproche incessant dont il cherche en vain à se débarrasser, car une voix intime lui crie au fond de sa conscience qu'il est coupable.

Si le remords est déjà un supplice sur la terre, combien ce supplice ne sera-t-il pas plus grand dans le monde des Esprits, où l'on ne peut se soustraire à la vue de ceux que l'on a offensés ! Heureux ceux qui ayant réparé dès cette vie, pourront sans crainte affronter tous les regards dans le monde où rien n'est caché.

Le remords est une conséquence du développement du sens moral ; il n'existe pas là où le sens moral est encore à l'état latent ; c'est pour cela que les peuples sauvages et barbares commettent sans remords les plus méchantes actions. Celui donc qui se prétendrait inaccessible au remords, s'assimilerait à la brute. A mesure que l'homme progresse, le sens moral devient plus exquis ; il s'offusque de la plus petite déviation du droit chemin ; de là le remords qui est un premier pas vers le retour au bien.

Dissertations Spirites.

Plan de campagne. – L'ère nouvelle. – Considérations sur le somnambulisme spontané.

(Paris, 10 février 1867. Médium M. T…, en sommeil spontané.)

Nota. Dans cette séance, aucune question préalable n'avait provoqué le sujet qui a été traité. Le médium s'était d'abord occupé de santé, puis, de proche en proche, il se trouva conduit aux réflexions dont nous donnons ci-après l'analyse. Il a parlé pendant environ une heure sans interruption.

Les progrès du Spiritisme causent à ses ennemis un effroi qu'ils ne peuvent dissimuler. Dans le commencement ils ont joué avec les tables tournantes, sans songer qu'ils caressaient un enfant qui devait grandir ;… l'enfant a grandi… alors ils ont pressenti son avenir, et se sont dit qu'ils en auraient bientôt raison… Mais l'enfant avait, comme on dit, la vie dure. Il a résisté à toutes les attaques, aux anathèmes, aux persécutions, même à la raillerie. Semblable à certaines

graines que le vent emporte, il a produit d'innombrables rejetons ;… pour un que l'on détruisait, il en poussait cent autres.

On a d'abord employé contre lui les armes d'un autre âge, celles qui réussissaient jadis contre les idées nouvelles, parce que ces idées n'étaient que des lueurs éparses qui avaient peine à se faire jour à travers l'ignorance, et qu'elles n'avaient pas encore pris racine dans les masses ;… aujourd'hui c'est autre chose ; tout a changé : les mœurs, les idées, le caractère, les croyances ; l'humanité ne s'émeut plus des menaces qui effrayaient les enfants ; le diable, si redouté de nos aïeux, ne fait plus peur : on en rit.

Oui, les armes antiques se sont émoussées contre la cuirasse du progrès. C'est comme si, de nos jours, une armée voulait attaquer une place forte garnie de canons, avec les flèches, les béliers et les catapultes de nos ancêtres.

Les ennemis du Spiritisme ont vu, par l'expérience, l'inutilité des armes vermoulues du passé contre l'idée régénératrice ; loin de lui nuire, leurs efforts n'ont servi qu'à l'accréditer.

Pour lutter avec avantage contre les idées du siècle, il faudrait être à la hauteur du siècle ; aux doctrines progressives, il faudrait opposer des doctrines plus progressives encore… ; mais le moins ne peut l'emporter sur le plus.

Ne pouvant donc réussir par la violence, ils ont eu recours à la ruse, l'arme de ceux qui ont conscience de leur faiblesse… de loups ils se sont faits agneaux pour s'introduire dans la bergerie, y semer le désordre, la division, la confusion. Parce qu'ils sont parvenus à jeter la perturbation dans quelques rangs, ils se sont crus trop tôt maîtres de la place. Les adeptes isolés n'en ont pas moins continué leur œuvre, et l'idée fait chaque jour son chemin sans beaucoup de bruit… Ce sont eux qui ont fait le bruit… Ne la voyez-vous pas percer partout ? dans les journaux, dans les livres, au théâtre, et même dans la chaire ? Elle travaille toutes les consciences ; elle entraîne les esprits vers de nouveaux horizons ; on la trouve à l'état d'intuition chez ceux mêmes qui n'en ont pas entendu parler. C'est là un fait que personne ne peut nier, et qui devient chaque jour plus évident ; n'est-ce pas la preuve que l'idée est irrésistible, et qu'elle est un signe du temps ?

L'anéantir est donc chose impossible, parce qu'il faudrait l'anéantir, non pas sur un point, mais sur le globe entier ; et puis, les idées ne sont-elles pas portées sur l'aile des vents, et comment les attein-

dre ? On saisit des ballots de marchandises à la douane ; mais des idées ! elles sont insaisissables.

Que faire alors ? Essayer de s'en emparer pour les accommoder à sa guise… Eh bien ! c'est le parti auquel on s'est décidé. On s'est dit : Le Spiritisme est le précurseur d'une révolution morale inévitable ; avant qu'elle ne soit entièrement accomplie, tâchons de la détourner à notre profit ; faisons en sorte qu'il en soit de celle-ci comme de certaines révolutions politiques ; en en dénaturant l'esprit, on pourrait lui imprimer un autre courant.

Le plan de campagne est donc changé… Vous verrez se former des réunions spirites, dont le but avoué sera la défense de la doctrine, et dont le but secret sera sa destruction ; de soi-disant médiums qui auront des communications de commande appropriées au but qu'on se propose ; des publications qui, sous le manteau du Spiritisme, s'efforceront de le démolir ; des doctrines qui lui emprunteront quelques idées, mais avec la pensée de le supplanter. Voilà la lutte, la véritable lutte qu'il aura à soutenir, et qui sera poursuivie avec acharnement, mais dont il sortira victorieux et plus fort.

Que peuvent les hommes contre la volonté de Dieu ? Est-il possible de la méconnaître en présence de ce qui se passe ? Son doigt n'est-il pas visible dans ce progrès qui brave toutes les attaques ? dans ces phénomènes qui surgissent de toutes parts comme une protestation, comme un démenti donné à toutes les négations ?… La vie des hommes, le sort de l'humanité ne sont-ils pas entre ses mains ?… les aveugles !… Ils comptent sans la nouvelle génération qui s'élève, et qui emporte chaque jour la génération qui s'en va… encore quelques années, et celle-ci aura disparu, ne laissant après elle que le souvenir de ses tentatives insensées pour arrêter l'élan de l'esprit humain qui marche, marche quand même… Ils comptent sans les événements qui vont hâter l'éclosion de la nouvelle période humanitaire… sans les appuis qui vont s'élever en faveur de la nouvelle doctrine et dont la voix puissante imposera silence à ses détracteurs par son autorité.

Oh ! combien la face du monde sera changée pour ceux qui verront le commencement du siècle prochain !… Que de ruines ils verront derrière eux, et quels splendides horizons s'ouvriront devant eux !… ce sera comme l'aurore refoulant les ombres de la nuit ;… aux bruits, aux tumultes, aux mugissements de la tempête succèderont des chants d'allégresse ; après les angoisses, les hommes renaîtront

à l'espérance… Oui ! le vingtième siècle sera un siècle béni, car il verra l'ère nouvelle annoncée par le Christ.

Nota. Ici le médium s'arrête, dominé par une émotion indicible, et comme épuisé de fatigue. Après quelques minutes de repos, pendant lesquelles il semble revenir au degré du somnambulisme ordinaire, il reprend :

Qu'est-ce que je vous disais donc ? – Vous nous parliez du nouveau plan de campagne des adversaires du Spiritisme ; puis vous avez envisagé l'ère nouvelle. – J'y suis.

En attendant ils disputent le terrain pied à pied. On a à peu près renoncé aux armes d'un autre âge dont on a reconnu l'inefficacité ; on essaye maintenant de celles qui sont toutes puissantes en ce siècle d'égoïsme, d'orgueil et de cupidité : l'or, la séduction de l'amour-propre. Auprès de ceux qui sont inaccessibles à la crainte, on exploite la vanité, les besoins terrestres. Tel qui s'est roidi contre la menace, prête quelquefois une oreille complaisante à la flatterie, à l'appât du bien-être matériel… On promet du pain à celui qui n'en a pas, de l'ouvrage à l'artisan, des pratiques au marchand, de l'avancement à l'employé, des honneurs à l'ambitieux s'ils renoncent à leurs croyances ; on les frappe dans leur position, dans leurs moyens d'existence, dans leurs affections, s'ils sont indociles ; puis le mirage de l'or produit sur quelques-uns son effet ordinaire. Dans le nombre, il se trouve nécessairement quelques caractères faibles qui succombent à la tentation. Il y en a qui tombent dans le piège de bonne foi, parce que la main qui le dresse se cache… Il y en a aussi, et beaucoup, qui cèdent à la dure nécessité, mais qui n'en pensent pas moins ; leur renoncement n'est qu'apparent ; ils plient, mais pour se relever à la première occasion… D'autres, ceux qui ont à un plus haut degré le véritable courage de la foi, bravent résolument le danger ; ceux-là réussissent toujours, parce qu'ils sont soutenus par les bons Esprits… Quelques-uns, hélas !… mais ceux-là n'ont jamais été Spirites de cœur… préfèrent l'or de la terre à l'or du ciel ; ils restent, pour la forme, attachés à la doctrine, et sous ce manteau, n'en servent que mieux la cause de ses ennemis… c'est un triste échange qu'ils font là, et qu'ils payeront bien cher !

Dans les temps de cruelles épreuves que vous allez traverser, heureux ceux sur qui s'étendra la protection des bons Esprits, car jamais elle n'aura été plus nécessaire !… Priez pour les frères égarés, afin qu'ils mettent à profit les courts instants de répit qui leur sont accordés avant que la justice du Très-Haut s'appesantisse sur eux…

Quand ils verront éclater l'orage, plus d'un criera grâce ! Mais il leur sera répondu : Qu'avez-vous fait de nos enseignements ? N'avez-vous pas, vous médiums, écrit cent fois votre propre condamnation ?… Vous avez eu la lumière, et vous n'en avez pas profité ; nous vous avions donné un abri, pourquoi l'avez-vous déserté ? Subissez donc le sort de ceux que vous avez préférés. Si votre cœur eût été touché de nos paroles, vous seriez restés fermes dans la voie du bien qui vous était tracée ; si vous aviez eu la foi, vous auriez résisté aux séductions tendues à votre amour-propre et à votre vanité. Avez-vous donc cru pouvoir nous en imposer, comme aux hommes, par de fausses apparences ? Sachez, si vous en avez douté, qu'il n'est pas un seul mouvement de l'âme, qui n'ait son contrecoup dans le monde des Esprits.

Croyez-vous que ce soit pour rien, que se développe la faculté voyante chez un si grand nombre de personnes ? que ce soit pour offrir un nouvel aliment à la curiosité que tant de médiums aujourd'hui s'endorment spontanément du sommeil de l'extase ? Non, détrompez-vous. Cette faculté, qui vous est annoncée depuis longtemps, est un signe caractéristique des temps qui s'accomplissent ; c'est un prélude de la transformation, car, comme il vous a été dit, ce doit être un des attributs de la nouvelle génération. Cette génération, plus épurée moralement, le sera aussi physiquement ; la médiumnité sous toutes les formes sera à peu près générale, et la communion avec les Esprits un état pour ainsi dire normal.

Dieu envoie cette faculté voyante en ces moments de crise et de transition pour donner à ses fidèles serviteurs un moyen de déjouer les trames de leurs ennemis, car les mauvaises pensées que l'on croit cachées dans l'ombre des replis de la conscience, se répercutent dans ces âmes sensitives, comme dans une glace, et se dévoilent elles-mêmes. Celui qui n'exhale que de bonnes pensées ne craint pas qu'on les connaisse. Heureux celui qui peut dire : Lisez dans mon âme comme dans un livre ouvert.

Remarque. Le somnambulisme spontané, dont nous avons déjà parlé, n'est en effet qu'une forme de la médiumnité voyante dont le développement était annoncé depuis quelque temps, de même que l'apparition de nouvelles aptitudes médianimiques. Il est remarquable que dans tous les moments de crise générale ou de persécution, les personnes douées de cette faculté sont plus nombreuses que dans les temps ordinaires ; il y en a eu beaucoup au moment de la révolution ; les Camisards des Cévènes, traqués comme des bêtes fauves,

avaient de nombreux voyants qui les avertissaient de ce qui se passait au loin ; on les a, pour ce fait, et par ironie, qualifiés d'illuminés ; aujourd'hui on commence à comprendre que la vue à distance et indépendante des organes de la vision peut bien être un des attributs de la nature humaine, et le Spiritisme l'explique par la faculté expansive et les propriétés de l'âme. Les faits de ce genre se sont tellement multipliés, qu'on s'en étonne moins ; ce qui paraissait à quelques-uns autrefois miracle ou sortilège, est aujourd'hui considéré comme effet naturel. C'est une des mille voies par lesquelles pénètre le Spiritisme, de sorte que, si on l'arrête à une source, il se fait jour par d'autres issues.

Cette faculté n'est donc pas nouvelle, mais elle tend à se généraliser, sans doute pour le motif indiqué dans la communication ci-dessus, mais aussi comme moyen de prouver aux incrédules l'existence du principe spirituel. Au dire des Esprits elle deviendrait même endémique, ce qui s'expliquerait naturellement par la transformation morale de l'humanité, cette transformation devant amener dans l'organisme des modifications qui faciliteront l'expansion de l'âme.

Comme d'autres facultés médianimiques, celle-ci peut être exploitée par le charlatanisme ; il est donc bon de se tenir en garde contre la supercherie qui pourrait, par un motif quelconque, chercher à la simuler, et de s'assurer, par tous les moyens possibles, de la bonne foi de ceux qui disent la posséder. Outre le désintéressement matériel et moral, et l'honorabilité notoire de la personne, qui sont les premières garanties, il convient d'observer avec soin les conditions et les circonstances dans lesquelles le phénomène se produit, et de voir si elles n'offrent rien de suspect.

Les Espions.

Société de Paris, 12 juillet 1867 ; méd. M. Morin, en sommeil spontané.

Lorsque, à la suite d'une terrible convulsion humanitaire, la société entière se mouvait lentement, accablée, écrasée, et ignorant la cause de son accablement, quelques êtres privilégiés, quelques vieux vétérans du bien, mettant en commun leur expérience de la difficulté à le reproduire, et ajoutant à cela le respect que devait provoquer leur conduite et leur position, résolurent de chercher à approfondir les causes de cette crise générale dont chacun est frappé en particulier.

L'ère nouvelle commence, et avec elle le Spiritisme (ce mot est créé ; il ne reste plus qu'à le faire comprendre et à en apprendre

soi-même la signification). Le temps impassible marche toujours, et le Spiritisme, qui n'est plus seulement un mot, n'a plus à se faire comprendre : il est compris !… Mais, les quelques vétérans spirites, ces créateurs, ces missionnaires, sont toujours à la tête du mouvement… Leur petit bataillon est bien faible quant au nombre ; mais patience !… de proche en proche il gagne des adhérents, et bientôt il sera une armée : l'armée des vétérans du bien ! Car, en général, le Spiritisme, à son début, dans ses premières années, n'a presque toujours touché que les cœurs déjà usés aux frottements de la vie, les cœurs qui ont souffert et payé, ceux qui portaient en germe les principes du beau, du bien, du bon, du grand.

Descendant successivement du vieillard à l'âge mûr, de l'âge mûr à l'âge viril et de l'âge viril à l'adolescence, le Spiritisme s'est infiltré dans tous les âges, comme dans tous les cœurs, dans toutes les religions, dans toutes les sectes, partout ! L'assimilation a été lente, mais sûre !… Et aujourd'hui ne craignez point qu'il tombe ce drapeau spirite, tenu dès son début par une main ferme et sûre ; car aujourd'hui, les jeunes phalanges des bataillons spirites ne crient pas, comme leurs adversaires : « Place aux jeunes. » Non, ils ne disent pas : « Sortez, les vieux, pour laisser monter les jeunes. » Ils ne demandent qu'une place au banquet de l'intelligence, que le droit de s'asseoir à côté de leurs devanciers et d'apporter leur obole au grand tout. Aujourd'hui, la jeunesse se virilise ; elle apporte son acquis à l'âge mûr en échange de l'expérience de ce dernier, en raison de la grande loi de réciprocité et des conséquences du travail collectif pour la science, la moralité, le bien ; car, en définitive, si la science progresse, au bénéfice de qui progresse-t-elle ? Ne sont-ce pas les corps humains qui profitent de toutes les élucidations, de tous les problèmes résolus, de toutes les inventions réalisées ? et cela profite à tous, de même que si vous progressez en moralité, cela profite à tous les Esprits. Donc, aujourd'hui, les jeunes gens et les vieillards sont égaux devant le progrès et doivent combattre côte à côte pour sa réalisation.

Le bataillon est devenu une armée, armée invulnérable, mais qui a à combattre, non un, mais des milliers d'adversaires coalisés contre elle. Donc, jeunes gens, apportez avec confiance la fougue de vos convictions, et vous, vieillards, votre sagesse, votre connaissance des hommes et des choses, votre expérience sans illusion.

L'armée est en front de bataille. Vos ennemis sont nombreux, mais ils ne sont pas en face de vous, front contre front, poitrine contre

poitrine ; ils sont partout à vos côtés, devant, derrière, au milieu de vous, au sein même de votre cœur, et vous n'avez pour les combattre que votre bonne volonté, vos consciences loyales et vos tendances au bien. De ces armées coalisées, l'une a nom : l'orgueil ; les autres : l'ignorance, le fanatisme, la superstition, la paresse, les vices de toute nature.

Et votre armée qui doit combattre de front, doit aussi savoir lutter en particulier, car vous ne serez pas un contre un, mais un contre dix !… La belle victoire à remporter !… Eh bien ! si vous combattez tous en masse, avec l'espérance de triompher, combattez-vous d'abord vous-mêmes, domptez vos mauvaises tendances ; hypocrites, acquérez la sincérité ; paresseux, devenez travailleurs ; orgueilleux, soyez humbles, tendez la main à la loyauté vêtue d'une blouse en lambeaux, et tous, solidairement, prenez et tenez l'engagement de faire à autrui ce que voudriez qui vous fût fait. Donc, crions, non pas : Place aux jeunes, mais place à tout ce qui est beau, bien, à tout ce qui tend à s'approcher de la Divinité.

Aujourd'hui, on commence à le prendre en considération, ce pauvre Spiritisme qu'on disait mort-né ; on voit en lui un ennemi sérieux, et pourquoi donc ?… On ne la craignait point à ses débuts, cet enfant débile ; on se riait de ses efforts impuissants ; mais aujourd'hui que l'enfant est devenu homme, on le craint, parce qu'il a la force de l'âge viril ; c'est qu'il a réuni autour de lui des hommes de tous les âges, de toutes les positions sociales, de tous les degrés d'intelligence, qui comprennent que la sagesse, la science acquise, peuvent aussi bien résider dans le cœur d'un jeune homme de vingt ans que dans le cerveau d'un homme de soixante.

Donc, aujourd'hui, ce pauvre Spiritisme est craint, redouté ; on n'ose pas venir en face, se mesurer à lui ; on prend les chemins de détours, la route des lâches !… On ne vient pas, à la lumière du jour, lui dire : Tu n'es pas ; on vient au milieu de ses partisans, dire comme eux, faire comme eux, applaudir et approuver tout ce qu'ils font lorsqu'on est avec eux, pour les combattre et les trahir quand on a tourné le dos. Oui, voilà ce qu'on fait aujourd'hui ! Au début, on lui disait en face ce qu'on pensait à l'enfant malingre, mais aujourd'hui on n'ose plus, car il a grandi, et cependant jamais il n'a montré les dents.

Si l'on me dit de vous dire ceci, bien que cela me soit toujours pénible, c'est que cela avait son utilité ; rien, pas un mot, pas un geste, pas une intonation de voix ne s'effectuent sans qu'ils n'aient leur

raison d'être et qu'ils n'apportent leur contingent dans l'équilibre général. L'administration des postes de là-haut est bien plus intelligente et plus complète que celle de votre terre ; toute parole va à son but, à son adresse, sans suscription, tandis que chez vous la lettre qui n'en porte pas n'arrive jamais.

Remarque. La communication ci-dessus est, comme on le voit, une application de ce qui a été dit dans la précédente sur l'effet de la faculté voyante, et ce n'est pas la seule fois qu'il nous a été donné de constater les services que cette faculté est appelée à rendre. Ce n'est pas à dire qu'il faille ajouter une foi aveugle à tout ce qui peut être dit en pareil cas ; il y aurait autant d'imprudence à croire sans réserve le premier venu, qu'à mépriser les avertissements qui peuvent être donnés par cette voie. Le degré de confiance qu'on peut y ajouter dépend des circonstances ; cette faculté demande à être étudiée ; avant tout, il faut agir avec circonspection, et se garder d'un jugement précipité.

Quant au fond de la communication, sa coïncidence avec celle qui a été donnée cinq mois auparavant, par un autre médium, et dans un autre milieu, est un fait digne de remarque, et nous savons que des instructions analogues sont données dans différents centres. Il est donc prudent de se tenir sur la réserve avec les gens sur la sincérité desquels on n'a pas toute raison d'être édifié. Les Spirites, sans doute, n'ont que des principes hautement avouables ; ils n'ont rien à cacher ; mais ce qu'ils ont à craindre, c'est de voir leurs paroles dénaturées et leurs intentions travesties ; ce sont les pièges tendus à leur bonne foi par les gens qui plaident le faux pour savoir le vrai ; qui, sous les apparences d'un zèle trop exagéré pour être sincère, tentent d'entraîner les groupes dans une voie compromettante, soit pour leur susciter des embarras, soit pour jeter la défaveur sur la doctrine.

La responsabilité morale.

Société de Paris, 9 juillet 1867. Méd. M. Nivard.

J'assiste à toutes tes causeries mentales, mais sans les diriger : tes pensées sont émises en ma présence, mais je ne les provoque pas. C'est le pressentiment des cas qui ont quelque chance de se présenter, qui fait naître en toi les pensées propres à résoudre les difficultés qu'ils pourraient te susciter. C'est là le libre arbitre ; c'est l'exercice de l'Esprit incarné, s'essayant à résoudre des problèmes qu'il se pose lui-même.

En effet, si les hommes n'avaient que les idées que les Esprits leur inspirent, ils auraient peu de responsabilité et peu de mérite ;

ils n'auraient que la responsabilité d'avoir écouté de mauvais conseils, ou le mérite d'avoir suivi les bons. Or, cette responsabilité et ce mérite seraient évidemment moins grands que s'ils étaient le résultat de l'entier libre arbitre, c'est-à-dire d'actes accomplis dans la plénitude de l'exercice des facultés de l'Esprit, qui, dans ce cas, agit sans aucune sollicitation.

Il résulte de ce que je dis que très souvent les hommes ont des pensées qui leur sont essentiellement propres, et que les calculs auxquels ils se livrent, les raisonnements qu'ils tiennent, les conclusions auxquelles ils aboutissent, sont le résultat de l'exercice intellectuel au même titre que le travail manuel est le résultat de l'exercice corporel. Il ne faudrait pas conclure de là, que l'homme n'est pas assisté dans ses pensées et dans ses actes par les Esprits qui l'entourent, bien au contraire ; les Esprits, soit bienveillants, soit malveillants, sont souvent la cause provocatrice de vos actes et de vos pensées ; mais vous ignorez complètement dans quelles circonstances cette influence se produit, en sorte qu'en agissant, vous croyez le faire en vertu de votre propre mouvement : votre libre arbitre reste intact ; il n'y a de différence entre les actes que vous accomplissez sans y être poussés, et ceux que vous accomplissez sous l'influence des Esprits, que dans le degré du mérite ou de la responsabilité.

Dans l'un et l'autre cas, la responsabilité et le mérite existent, mais, je le répète, ils n'existent pas au même degré. Ce principe que j'énonce n'a pas, je crois, besoin de démonstration ; il me suffira, pour le prouver, de prendre une comparaison dans ce qui existe parmi vous.

Si un homme a commis un crime, et qu'il l'ait commis, séduit par les conseils dangereux d'un homme qui exerce sur lui beaucoup d'influence, la justice humaine saura le reconnaître en lui accordant bénéfice des circonstances atténuantes ; elle ira plus loin : elle punira l'homme dont les conseils pernicieux ont provoqué le crime, et sans y avoir autrement contribué, cet homme sera plus sévèrement puni que celui qui n'a été que l'instrument, parce que c'est sa pensée qui a conçu le crime, et son influence sur un être plus faible qui l'a fait exécuter. Eh bien ! ce que font les hommes dans ce cas, en diminuant la responsabilité du criminel et en la partageant l'infâme avec qui l'a poussé à commettre le crime, comment voudriez-vous que Dieu, qui est la justice même, n'en fît pas autant, puisque votre raison vous dit qu'il est juste d'agir ainsi ?

Pour ce qui concerne le mérite des bonnes actions, que j'ai dit être moins grand si l'homme a été sollicité à les faire, c'est la contrepartie de ce que je viens de dire au sujet de la responsabilité, et peut se démontrer en renversant la proposition.

Ainsi donc, quand il t'arrive de réfléchir et de promener tes idées d'un sujet à un autre ; quand tu discutes mentalement sur les faits que tu prévois ou qui sont déjà accomplis ; quand tu analyses, quand tu raisonnes et quand tu juges, ne crois pas que ce soient des Esprits qui te dictent tes pensées ou qui te dirigent ; ils sont là, près de toi, ils t'écoutent ; ils voient avec plaisir cet exercice intellectuel auquel tu te livres ; leur plaisir est doublé, quand ils voient que tes conclusions sont conformes à la vérité.

Il leur arrive quelquefois, évidemment, de se mêler à cet exercice, soit pour le faciliter, soit pour donner à l'Esprit quelques aliments, ou lui créer quelques difficultés, afin de rendre cette gymnastique intellectuelle plus profitable à celui qui la pratique ; mais, en général, l'homme qui cherche, quand il est livré à ses réflexions, agit presque toujours seul, sous l'œil vigilant de son Esprit protecteur, qui intervient si le cas est assez grave pour rendre son intervention nécessaire.

Ton père qui veille sur toi, et qui est heureux de te voir à peu près rétabli. (Le médium sortait d'une grave maladie.)

LOUIS NIVARD.

Réclamation au journal *La Marionnette*.

La Marionnette, nouveau journal de Lyon, avait publié l'article ci-après dans son numéro du 30 juin dernier :

« Nous signalons l'arrivée à Lyon du musée anthropologique et ethnologique de M. A. Neger, successeur de M. Th. Petersen.

« Entre autres choses extraordinaires, on voit dans ce musée de cire : 1° une infortunée princesse de la côte de Coromandel qui, mariée à un grand chef de tribu, a eu l'infamie d'oublier ses devoirs conjugaux avec un Européen trop séduisant, et est morte à Londres d'une maladie de langueur ;

« 2° Des trichines vingt fois plus grosses que nature dans toutes les phases de leur existence, depuis la plus tendre enfance jusqu'à la plus extrême vieillesse ;

« 3° La célèbre Mexicaine *Julia Pastrana* morte en couches à Moscou en *l'an de grâce* 1860.

« Ce n'est pas sans un étonnement légitime que nous avons appris cette mort prématurée, – attendu qu'en 1865 Julia Pastrana se livrait à des exercices équestres dans un cirque dont les représentations se donnaient sur le cours Napoléon.

« Comment une femme morte en 1860 peut-elle crever des ronds de papier en 1865 ? Cela fait rêver !

« ALLAN KARDEC. »

Ce numéro nous ayant été communiqué, nous avons adressé au directeur la réclamation suivante :

Monsieur,

On me communique le numéro 6 de votre journal, où se trouve un article signé : *Allan Kardec*. Je ne pense pas avoir d'homonyme ; dans tous les cas, comme je ne réponds que de ce que j'écris, je vous prie de vouloir bien insérer la présente lettre dans votre prochain numéro, afin d'informer vos lecteurs que M. Allan Kardec, l'auteur du *Livre des Esprits*, est étranger à l'article qui porte son nom, et qu'il n'autorise personne à s'en servir.

Recevez, monsieur, mes salutations empressées.

ALLAN KARDEC.

Le directeur du journal nous a immédiatement répondu ce qui suit :

Monsieur,

Notre ami Acariâtre, auteur de l'article signé par méprise de votre nom, s'est déjà plaint de la maladresse du correcteur. Voici la phrase : *Cela fait rêver Allan Kardec*, allusion au Spiritisme. Les embellissements de Lyon sont tous signés *Acariâtre*. Dans notre prochain numéro, nous rectifierons cette méprise.

Recevez, monsieur, mes salutations empressées.

E. B. LABAUME.

NOTA. Ce journal paraît tous les dimanches, 5, cours Lafayette, à Lyon.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1867.

Caractères de la révélation spirite[8]

1. – Peut-on considérer le Spiritisme comme une révélation ? Dans ce cas, quel est son caractère ? Sur quoi est fondée son authenticité ? A qui et de quelle manière a-t-elle été faite ? La doctrine spirite est-elle une révélation dans le sens liturgique du mot, c'est-à-dire est-elle de tous points le produit d'un enseignement occulte venu d'en haut ? Est-elle absolue ou susceptible de modifications ? En apportant aux hommes la vérité toute faite, la révélation n'aurait-elle pas pour effet de les empêcher de faire usage de leurs facultés, puisqu'elle leur épargnerait le travail de la recherche ? Quelle peut être l'autorité de l'enseignement des Esprits, s'ils ne sont pas infaillibles et supérieurs à l'humanité ? Quelle est l'utilité de la morale qu'ils prêchent, si cette morale n'est autre que celle du Christ que l'on connaît ? Quelles sont les vérités nouvelles qu'ils nous apportent ? L'homme a-t-il besoin d'une révélation et ne peut-il trouver en lui-même et dans sa conscience tout ce qui lui est nécessaire pour se conduire ? Telles sont les questions sur lesquelles il importe d'être fixé.

2. – Définissons d'abord le sens du mot *révélation*.

Révéler, dérivé du mot *voile* (du latin *velum*), signifie littéralement *ôter le voile* ; et, au figuré : découvrir, faire connaître une chose secrète ou inconnue. Dans son acception vulgaire la plus générale, il se dit de toute chose ignorée qui est mise au jour, de toute idée nouvelle qui met sur la voie de ce que l'on ne savait pas.

A ce point de vue, toutes les sciences qui nous font connaître les mystères de la nature sont des révélations, et l'on peut dire qu'il y a pour

[8] Cet article est extrait d'un nouvel ouvrage que nous mettons en ce moment sous presse et qui paraîtra avant la fin de cette année. Une raison d'opportunité nous a engagé à publier par anticipation cet extrait dans la Revue ; malgré son étendue, nous avons cru devoir l'insérer en une seule fois pour ne pas interrompre l'enchaînement des idées. L'ouvrage entier sera du format et du volume de *Ciel et Enfer*.

nous une révélation incessante ; l'astronomie nous a révélé le monde astral, que nous ne connaissions pas ; la géologie, la formation de la terre ; la chimie, la loi des affinités ; la physiologie, les fonctions de l'organisme, etc. ; Copernic, Galilée, Newton, Laplace, Lavoisier, sont des révélateurs.

3. – Le caractère essentiel de toute révélation doit être la vérité. Révéler un secret, c'est faire connaître un fait ; si la chose est fausse, ce n'est pas un fait, et par conséquent il n'y a pas révélation. Toute révélation démentie par les faits n'en est pas une ; si elle est attribuée à Dieu, Dieu ne pouvant ni mentir ni se tromper, elle ne peut émaner de lui ; il faut la considérer comme le produit d'une opinion personnelle.

4. – Quel est le rôle du professeur vis-à-vis de ses élèves, si ce n'est celui d'un révélateur ? Il leur enseigne ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils n'auraient ni le temps, ni la possibilité de découvrir eux-mêmes, parce que la science est l'œuvre collective des siècles et d'une multitude d'hommes qui ont apporté chacun leur contingent d'observations, et dont profitent ceux qui viennent après eux. L'enseignement est donc, en réalité, la révélation de certaines vérités scientifiques ou morales, physiques ou métaphysiques, faite par des hommes qui les connaissent, à d'autres qui les ignorent, et qui, sans cela, les eussent toujours ignorées.

5. – Mais le professeur n'enseigne que ce qu'il a appris : c'est un révélateur de second ordre ; l'homme de génie enseigne ce qu'il a trouvé lui-même : c'est le révélateur primitif ; il apporte la lumière qui, de proche en proche, se vulgarise. Où en serait l'humanité, sans la révélation des hommes de génie qui apparaissent de temps à autre ?

Mais qu'est-ce que les hommes de génie ? Pourquoi sont-ils hommes de génie ? D'où viennent-ils ? Que deviennent-ils ? Remarquons que la plupart apportent en naissant des facultés transcendantes et des connaissances innées, qu'un peu de travail suffit pour développer. Ils appartiennent bien réellement à l'humanité, puisqu'ils naissent, vivent et meurent comme nous. Où donc ont-ils puisé ces connaissances qu'ils n'ont pu acquérir de leur vivant ? Dira-t-on, avec les matérialistes, que le hasard leur a donné la matière cérébrale en plus grande quantité et de meilleure qualité ? Dans cas, ils n'auraient pas plus de mérite qu'un légume plus gros et plus savoureux qu'un autre.

Dira-t-on, avec certains spiritualistes, que Dieu les a doués d'une âme plus favorisée que celle du commun des hommes ? Supposition tout aussi illogique, puisqu'elle accuserait Dieu de partialité. La seule solution rationnelle de ce problème est dans la préexistence de l'âme et dans la pluralité des existences. L'homme de génie est un Esprit qui a vécu plus longtemps ; qui a, par conséquent, plus acquis et plus progressé que ceux qui sont moins avancés. En s'incarnant, il apporte ce qu'il sait, et comme il sait beaucoup plus que les autres, sans avoir besoin d'apprendre, il est ce qu'on appelle un homme de génie. Mais ce qu'il sait n'en est pas moins le fruit d'un travail antérieur et non le résultat d'un privilège. Avant de renaître, il était

donc Esprit avancé ; il se réincarne, soit pour faire profiter les autres de ce qu'il sait, soit pour acquérir davantage.

Les hommes progressent incontestablement par eux-mêmes et par les efforts de leur intelligence ; mais, livrés à leurs propres forces, ce progrès est très lent, s'ils ne sont aidés par des hommes plus avancés, comme l'écolier l'est par ses professeurs. Tous les peuples ont eu leurs hommes de génie qui sont venus, à diverses époques, donner une impulsion et les tirer de leur inertie.

6. – Dès lors qu'on admet la sollicitude de Dieu pour ses créatures, pourquoi n'admettrait-on pas que des Esprits capables, par leur énergie et la supériorité de leurs connaissances, de faire avancer l'humanité, s'incarnent par la volonté de Dieu en vue d'aider au progrès dans un sens déterminé ; qu'ils reçoivent une mission, comme un ambassadeur en reçoit une de son souverain ? Tel est le rôle des grands génies. Que viennent-ils faire, sinon apprendre aux hommes des vérités que ceux-ci ignorent, et qu'ils eussent ignorées pendant encore de longues périodes, afin de leur donner un marchepied à l'aide duquel ils pourront s'élever plus rapidement ? Ces génies qui apparaissent à travers les siècles comme des étoiles brillantes, laissant après elles une longue traînée lumineuse sur l'humanité, sont des missionnaires, ou, si l'on veut, des messies. S'ils n'apprenaient aux hommes rien autre que ce que savent ces derniers, leur présence serait complètement inutile ; les choses nouvelles qu'ils leur enseignent, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre philosophique, sont des *révélations*.

Si Dieu suscite des révélateurs pour les vérités scientifiques, il peut, à plus forte raison, en susciter pour les vérités morales, qui sont un des éléments essentiels du progrès. Tels sont les philosophes dont les idées ont traversé les siècles.

7. – Dans le sens spécial de la foi religieuse, la révélation se dit plus particulièrement des choses spirituelles que l'homme ne peut savoir par lui-même, qu'il ne peut découvrir au moyen de ses sens, et dont la connaissance lui est donnée par Dieu ou par ses messagers, soit au moyen de la parole directe, soit par l'inspiration. Dans ce cas, la révélation est toujours faite à des hommes privilégiés, désignés sous le nom de prophètes ou *messies*, c'est-à-dire *envoyés, missionnaires*, ayant *mission* de la transmettre aux hommes. Considérée sous ce point de vue, la révélation implique la passivité absolue ; on l'accepte sans contrôle, sans examen, sans discussion.

8. – Toutes les religions ont eu leurs révélateurs, et quoique tous soient loin d'avoir connu toute la vérité, ils avaient leurs raisons d'être providentielles, car ils étaient appropriés au temps et au milieu où ils vivaient, au génie particulier des peuples auxquels ils parlaient, et auxquels ils étaient relativement supérieurs. Malgré les erreurs de leurs doctrines, ils n'en ont pas moins remué les esprits, et par cela même semé des germes de progrès qui, plus tard, devaient s'épanouir, ou s'épanouiront un jour au soleil du Christianisme. C'est donc à tort qu'on leur jette l'anathème au nom de l'or-

thodoxie, car un jour viendra où toutes ces croyances, si diverses pour la forme, mais qui reposent en réalité sur un même principe fondamental : Dieu et l'immortalité de l'âme, se fondront dans une grande et vaste unité, lorsque la raison aura triomphé des préjugés.

Malheureusement, les religions ont de tous temps été des instruments de domination ; le rôle de prophète a tenté les ambitions secondaires, et l'on a vu surgir une multitude de prétendus révélateurs ou messies qui, à la faveur du prestige de ce nom, ont exploité la crédulité au profit de leur orgueil, de leur cupidité ou de leur paresse, trouvant plus commode de vivre aux dépens de leurs dupes. La religion chrétienne n'a pas été à l'abri de ces parasites. A ce sujet, nous appelons une attention sérieuse sur le chapitre XXI de l'*Evangile selon le Spiritisme* : « *Il y aura de faux Christs et de faux prophètes*. »

9. – Y a-t-il des révélations directes de Dieu aux hommes ? C'est une question que nous n'oserions résoudre ni affirmativement ni négativement d'une manière absolue. La chose n'est point radicalement impossible, mais rien n'en donne la preuve certaine. Ce qui ne saurait être douteux, c'est que les Esprits les plus rapprochés de Dieu par la perfection se pénètrent de sa pensée et peuvent la transmettre. Quant aux révélateurs incarnés, selon l'ordre hiérarchique auxquels ils appartiennent et le degré de leur savoir personnel, ils peuvent puiser leurs instructions dans leurs propres connaissances, ou les recevoir d'Esprits plus élevés, voire même des messagers directs de Dieu. Ceux-ci, parlant au nom de Dieu, ont pu parfois être pris pour Dieu lui-même.

Ces sortes de communications n'ont rien d'étrange pour quiconque connaît les phénomènes spirites et la manière dont s'établissent les rapports entre les incarnés et les désincarnés. Les instructions peuvent être transmises par divers moyens : par l'inspiration pure et simple, par l'audition de la parole, par la vue des Esprits instructeurs dans les visions et apparitions, soit en rêve, soit à l'état de veille, ainsi qu'on en voit maints exemples dans la Bible, l'Evangile et dans les livres sacrés de tous les peuples. Il est donc rigoureusement exact de dire que la plupart des révélateurs sont des médiums inspirés, auditifs ou voyants ; d'où il ne suit pas que tous les médiums soient des révélateurs, et encore moins les intermédiaires directs de la Divinité ou de ses messagers.

10. – Les purs Esprits seuls reçoivent la parole de Dieu avec mission de la transmettre ; mais on sait maintenant que les Esprits sont loin d'être tous parfaits, et qu'il en est qui se donnent de fausses apparences ; c'est ce qui a fait dire à saint Jean : « Ne croyez point à tout Esprit, mais voyez auparavant si les Esprits sont de Dieu. » (Ép. 1er, ch. IV, *v*. 4.)

Il peut donc y avoir des révélations sérieuses et vraies, comme il y en a d'apocryphes et de mensongères. Le caractère essentiel de la révélation divine est celui de l'*éternelle vérité*. Toute révélation entachée d'erreur ou sujette à changement ne peut émaner de Dieu. C'est ainsi que la loi du Déca-

logue a tous les caractères de son origine, tandis que les autres lois mosaïques, essentiellement transitoires, souvent en contradiction avec la loi du Sinaï, sont l'œuvre personnelle et politique du législateur hébreu. Les mœurs du peuple s'adoucissant, ces lois sont d'elles-mêmes tombées en désuétude, tandis que le Décalogue est resté debout comme le phare de l'humanité. Christ en a fait la base de son édifice, tandis qu'il a aboli les autres lois ; si elles eussent été l'œuvre de Dieu, il se serait gardé d'y toucher. Christ et Moïse sont les deux grands révélateurs qui ont changé la face du monde, et là est la preuve de leur mission divine. Une œuvre purement humaine n'aurait pas un tel pouvoir.

11. – Une importante révélation s'accomplit à l'époque actuelle ; c'est celle qui nous montre la possibilité de communiquer avec les êtres du monde spirituel. Cette connaissance n'est point nouvelle, sans doute, mais elle était restée jusqu'à nos jours en quelque sorte à l'état de lettre morte, c'est-à-dire sans profit pour l'humanité. L'ignorance des lois qui régissent ces rapports l'avait étouffée sous la superstition ; l'homme était incapable d'en tirer aucune déduction salutaire ; il était réservé à notre époque de la débarrasser de ses accessoires ridicules, d'en comprendre la portée, et d'en faire sortir la lumière qui devait éclairer la route de l'avenir.

12. – Le Spiritisme nous ayant fait connaître le monde invisible qui nous entoure, et au milieu duquel nous vivions sans nous en douter, les lois qui le régissent, ses rapports avec le monde visible, la nature et l'état des êtres qui l'habitent, et par suite la destinée de l'homme après la mort, est une véritable révélation dans l'acceptation scientifique du mot.

13. – Par sa nature, la révélation spirite a un double caractère ; elle tient à la fois de la révélation divine et de la révélation scientifique. Elle tient de la première, en ce que son avènement est providentiel, et non le résultat de l'initiative et d'un dessein prémédité de l'homme ; que les points fondamentaux de la doctrine sont le fait de l'enseignement donné par les Esprits chargés par Dieu d'éclairer les hommes sur des choses qu'ils ignoraient, qu'ils ne pouvaient apprendre par eux-mêmes, et qu'il leur importe de connaître aujourd'hui qu'il sont mûrs pour les comprendre. Elle tient de la seconde, en ce que cet enseignement n'est le privilège d'aucun individu, mais qu'il est donné à tout le monde par la même voie ; que ceux qui le transmettent et ceux qui le reçoivent ne sont point des êtres *passifs*, dispensés du travail d'observation et de recherche ; qu'ils ne font point abnégation de leur jugement et de leur libre arbitre ; que le contrôle ne leur est point interdit, mais au contraire recommandé ; enfin que la doctrine n'a point été *dictée de toutes pièces, ni imposée à la croyance aveugle* ; qu'elle est déduite, par le travail de l'homme, de l'observation des faits que les Esprits mettent sous ses yeux, et des instructions qu'ils lui donnent, instructions qu'il étudie, commente, compare, et dont il tire lui-même les conséquences et les applications. En un mot, *ce qui caractérise la révélation spirite, c'est*

que la source en est divine, que l'initiative appartient aux Esprits, et que l'élaboration est le fait du travail de l'homme.

14. – Comme moyen d'élaboration, le Spiritisme procède exactement de la même manière que les sciences positives, c'est-à-dire qu'il applique la méthode expérimentale. Des faits d'un ordre nouveau se présentent qui ne peuvent s'expliquer par les lois connues ; il les observe, les compare, les analyse, et des effets remontant aux causes, il arrive à la loi qui les régit, puis il en déduit les conséquences et en cherche les applications utiles. *Il n'établit aucune théorie préconçue* ; ainsi il n'a posé comme hypothèse, ni l'existence et l'intervention des Esprits, ni le périsprit, ni la réincarnation, ni aucun des principes de la doctrine ; il a conclu à l'existence des Esprits lorsque cette existence est ressortie avec évidence de l'observation des faits, et ainsi des autres principes. Ce ne sont point les faits qui sont venus après coup confirmer la théorie, mais la théorie qui est venue subséquemment expliquer et résumer les faits. Il est donc rigoureusement exact de dire que le Spiritisme est une science d'observation, et non le produit de l'imagination.

15. – Citons un exemple. Il se passe, dans le monde des Esprits, un fait très singulier, et qu'assurément personne n'aurait soupçonné, c'est celui des Esprits qui ne se croient pas morts. Eh bien ! les Esprits supérieurs, qui le connaissent parfaitement, ne sont point venus dire par anticipation : « Il y a des Esprits qui croient encore vivre de la vie terrestre ; qui ont conservé leurs goûts, leurs habitudes et leurs instincts ; » mais ils ont provoqué la manifestation d'Esprits de cette catégorie pour nous les faire observer. Ayant donc vu des Esprits incertains de leur état, ou affirmant qu'ils étaient encore de ce monde et croyant vaquer à leurs occupations ordinaires, de l'exemple on a conclu à la règle. La multiplicité des faits analogues a prouvé que ce n'était point une exception, mais une des phases de la vie spirite ; elle a permis d'étudier toutes les variétés et les causes de cette singulière illusion ; de reconnaître que cette situation est surtout le propre des Esprits peu avancés moralement, et qu'elle est particulière à certains genres de mort ; qu'elle n'est que temporaire, mais peut durer des jours, des mois et des années. C'est ainsi que la théorie est née de l'observation. Il en est de même de tous les autres principes de la doctrine.

16. – De même que la science proprement dite a pour objet l'étude des lois du principe matériel, l'objet spécial du Spiritisme est la connaissance des lois du principe spirituel ; or, comme ce dernier principe est une des forces de la nature, qu'il réagit incessamment sur le principe matériel et réciproquement, il en résulte que la connaissance de l'un ne peut être complète sans la connaissance de l'autre ; que le Spiritisme et la science se complètent l'un par l'autre ; que la science sans le Spiritisme se trouve dans l'impuissance d'expliquer certains phénomènes par les seules lois de la matière, et que c'est pour avoir fait abstraction du principe spirituel qu'elle est arrêtée dans de si nombreuses impasses ; que le Spiritisme sans la

science manquerait d'appui et de contrôle, et pourrait se bercer d'illusions. Le Spiritisme venu avant les découvertes scientifiques eût été une œuvre avortée, comme tout ce qui vient avant son temps.

17. – Toutes les sciences s'enchaînent et se succèdent dans un ordre rationnel ; elles naissent les unes des autres, à mesure qu'elles trouvent un point d'appui dans les idées et dans les connaissances antérieures. L'astronomie, l'une des premières qui aient été cultivées, est restée dans les erreurs de l'enfance jusqu'au moment où la physique est venue révéler la loi des forces des agents naturels ; la chimie ne pouvant rien sans la physique, devait lui succéder de près, pour ensuite marcher de concert en s'appuyant l'une sur l'autre. L'anatomie, la physiologie, la zoologie, la botanique, la minéralogie ne sont devenues des sciences sérieuses qu'à l'aide des lumières apportées par la physique et la chimie. La géologie, née d'hier, sans l'astronomie, la physique, la chimie et toutes les autres, eût manqué de ses véritables éléments de vitalité ; elle ne pouvait venir qu'après.

18. – La science moderne a fait justice des quatre éléments primitifs des Anciens, et d'observation en observation, elle est arrivée à la conception *d'un seul élément générateur* de toutes les transformations de la matière ; mais la matière, par elle-même, est inerte ; elle n'a ni vie, ni pensée, ni sentiment ; il lui faut son union avec le principe spirituel. Le Spiritisme n'a ni découvert, ni inventé ce principe, mais le premier, il l'a démontré par des preuves irrécusables ; il l'a étudié, analysé et en a rendu l'action évidente. A *l'élément matériel*, il est venu ajouter *l'élément spirituel*. *Elément matériel* et *élément spirituel*, voilà désormais les deux principes, les deux forces vives de la nature. Par l'union indissoluble de ces deux éléments on explique sans peine une foule de faits jusqu'alors inexplicables.

Par son essence même, et comme ayant pour objet l'étude d'un des deux éléments constitutifs de l'univers, le Spiritisme touche forcément à la plupart des sciences ; il ne pouvait venir qu'après l'élaboration de ces sciences, et après surtout qu'elles auraient prouvé leur impuissance à tout expliquer par les seules lois de la matière.

19. – On accuse le Spiritisme de parenté avec la magie et la sorcellerie ; mais on oublie que l'astronomie a pour aînée l'astrologie judiciaire qui n'est pas si éloignée de nous ; que la chimie est fille de l'alchimie dont aucun homme sensé n'oserait s'occuper aujourd'hui. Personne ne nie, cependant, qu'il y eût, dans l'astrologie et l'alchimie, le germe des vérités d'où sont sorties les sciences actuelles. Malgré ses formules ridicules, l'alchimie a mis sur la voie des corps simples et de la loi des affinités ; l'astrologie s'appuyait sur la position et le mouvement des astres qu'elle avait étudiés ; mais dans l'ignorance des véritables lois qui régissent le mécanisme de l'univers, les astres étaient, pour le vulgaire, des êtres mystérieux auxquels la superstition prêtait une influence morale et un sens révélateur. Lorsque Galilée, Newton, Keppler eurent fait connaître ces lois, que le télescope

eut déchiré le voile, et plongé dans les profondeurs de l'espace un regard, que certaines gens trouvèrent indiscret, les planètes nous apparurent comme de simples mondes semblables au nôtre, et tout l'échafaudage du merveilleux s'écroula.

Il en est de même du Spiritisme à l'égard de la magie et de la sorcellerie ; celles-ci s'appuyaient aussi sur la manifestation des Esprits, comme l'astrologie sur le mouvement des astres ; mais dans l'ignorance des lois qui régissent le monde spirituel, elles mêlaient à ces rapports des pratiques et des croyances ridicules, dont le Spiritisme moderne, fruit de l'expérience et de l'observation, a fait justice. Assurément, la distance qui sépare le Spiritisme de la magie et de la sorcellerie, est plus grande que celle qui existe entre l'astronomie et l'astrologie, la chimie et l'alchimie ; vouloir les confondre, c'est prouver qu'on n'en sait pas le premier mot.

20. – Le seul fait de la possibilité de communiquer avec les êtres du monde spirituel a des conséquences incalculables de la plus haute gravité ; c'est tout un monde nouveau qui se révèle à nous, et qui a d'autant plus d'importance, qu'il attend tous les hommes sans exception. Cette connaissance ne peut manquer d'apporter, en se généralisant, une modification profonde dans les mœurs, le caractère, les habitudes, et dans les croyances qui ont une si grande influence sur les rapports sociaux. C'est tout une révolution qui s'opère dans les idées, révolution d'autant plus grande, d'autant plus puissante, qu'elle n'est pas circonscrite à un peuple, à une caste, mais qu'elle atteint simultanément par le cœur toutes les classes, toutes les nationalités, tous les cultes.

C'est donc avec raison que le Spiritisme est considéré comme la troisième grande révélation. Voyons en quoi elles diffèrent, et par quel lien elles se rattachent l'une à l'autre.

21. – MOÏSE, comme prophète, a révélé aux hommes la connaissance d'un Dieu unique, souverain maître et créateur de toutes choses ; il a promulgué la loi du Sinaï et posé les fondements de la véritable foi ; comme homme, il a été le législateur du peuple par lequel cette foi primitive, en s'épurant, devait un jour se répandre sur toute la terre.

22. – CHRIST, prenant de l'ancienne loi ce qui est éternel et divin, et rejetant ce qui n'était que transitoire, purement disciplinaire et de conception humaine, ajoute *la révélation de la vie future* dont Moïse n'avait point parlé, celle des peines et des récompenses qui attendent l'homme après la mort. (Voir *Revue spirite*, 1861, p. 90 et 280.)

23. – La partie la plus importante de la révélation du Christ, en ce sens qu'elle est la source première, la pierre angulaire de toute sa doctrine, c'est le point de vue tout nouveau sous lequel il fait envisager la divinité. Ce n'est plus le Dieu terrible, jaloux, vindicatif de Moïse, le Dieu cruel et impitoyable qui arrose la terre du sang humain, qui ordonne le massacre et l'extermination des peuples, sans excepter les femmes, les enfants et les vieillards, qui châtie ceux qui épargnent les victimes ; ce n'est plus le Dieu

injuste qui punit tout un peuple pour la faute de son chef, qui se venge du coupable sur la personne de l'innocent, qui frappe les enfants pour la faute de leur père, mais un Dieu clément, souverainement juste et bon, plein de mansuétude et de miséricorde, qui pardonne au pécheur repentant, et *rend à chacun selon ses œuvres* ; ce n'est plus le Dieu d'un seul peuple privilégié, *le Dieu des armées* présidant aux combats pour soutenir sa propre cause contre le Dieu des autres peuples, mais le père commun du genre humain qui étend sa protection sur tous ses enfants, et les appelle tous à lui ; ce n'est plus le Dieu qui récompense et punit par les seuls biens de la terre, qui fait consister la gloire et le bonheur dans l'asservissement des peuples rivaux et dans la multiplicité de la progéniture, mais qui dit aux hommes : « Votre véritable patrie n'est pas en ce monde, elle est dans le royaume céleste ; c'est là que les humbles de cœur seront élevés et que les orgueilleux seront abaissés. » Ce n'est plus le Dieu qui fait une vertu de la vengeance et ordonne de rendre œil pour œil, dent pour dent, mais le Dieu de miséricorde qui dit : « Pardonnez les offenses si vous voulez qu'il vous soit pardonné ; rendez le bien pour le mal ; ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Ce n'est plus le Dieu mesquin et méticuleux qui impose, sous les peines les plus rigoureuses, la manière dont il veut être adoré, qui s'offense de l'inobservance d'une formule, mais le Dieu grand qui regarde la pensée et ne s'honore pas de la forme ; ce n'est plus enfin le Dieu qui veut être craint, mais le Dieu qui veut être aimé.

24. – Dieu étant le pivot de toutes les croyances religieuses, le but de tous les cultes, *le caractère de toutes les religions est conforme à l'idée qu'elles donnent de Dieu*. Celles qui en font un Dieu vindicatif et cruel, croient l'honorer par des actes de cruauté, par les bûchers et les tortures ; celles qui en font un Dieu partial et jaloux, sont intolérantes ; elles sont plus ou moins méticuleuses dans la forme, selon qu'elles le croient plus ou moins entaché des faiblesses et des petitesses humaines.

25. – Toute la doctrine du Christ est fondée sur le caractère qu'il attribue à la Divinité. Avec un Dieu impartial, souverainement juste, bon et miséricordieux, il a pu faire de l'amour de Dieu et de la charité envers le prochain, la condition expresse du salut, et dire : *C'est là toute la loi et les prophètes, il n'y en a pas d'autre*. Sur cette croyance seule, il a pu asseoir le principe de l'égalité des hommes devant Dieu, et de la fraternité universelle.

Cette révélation des véritables attributs de la divinité, jointe à celle de l'immortalité de l'âme et de la vie future, modifiait profondément les rapports mutuels des hommes, leur imposait de nouvelles obligations, leur faisait envisager la vie présente sous un autre jour ; c'était, par cela même, tout une révolution dans les idées, révolution qui devait forcément réagir sur les mœurs et les relations sociales. C'est incontestablement, par ses conséquences, le point le plus capital de la révélation du Christ, et dont on n'a pas assez compris l'importance ; il est regrettable de le dire, c'est aussi celui

dont on s'est le plus écarté, que l'on a le plus méconnu dans l'interprétation de ses enseignements.

26. – Cependant Christ ajoute : Beaucoup des choses que je vous dis, vous ne pouvez encore les comprendre, et j'en aurais beaucoup d'autres à vous dire que vous ne comprendriez pas ; c'est pourquoi je vous parle en paraboles ; mais plus tard *je vous enverrai le Consolateur, l'Esprit de Vérité qui rétablira toutes choses et vous les expliquera toutes*.

Si Christ n'a pas dit tout ce qu'il aurait pu dire, c'est qu'il a cru devoir laisser certaines vérités dans l'ombre jusqu'à ce que les hommes fussent en état de les comprendre. De son aveu, son enseignement était donc incomplet, puisqu'il annonce la venue de celui qui doit le compléter ; il prévoyait donc qu'on se méprendrait sur ses paroles, qu'on dévierait de son enseignement, en un mot, qu'on déferait ce qu'il a fait, puisque toute chose doit être rétablie ; or, on ne *rétablit* que ce qui a été défait.

27. – Pourquoi appelle-t-il le nouveau Messie *Consolateur* ? Ce nom significatif et sans ambiguïté est tout une révélation. Il prévoyait donc que les hommes auraient besoin de consolations, ce qui implique l'insuffisance de celles qu'ils trouveraient dans la croyance qu'ils allaient se faire. Jamais peut-être Christ n'a été plus clair et plus explicite que dans ces dernières paroles, auxquelles peu de personnes ont pris garde, peut-être parce qu'on a évité de les mettre en lumière et d'en approfondir le sens prophétique.

28. – Si Christ n'a pu développer son enseignement d'une manière complète, c'est qu'il manquait aux hommes des connaissances que ceux-ci ne pouvaient acquérir qu'avec le temps, et sans lesquelles ils ne pouvaient le comprendre ; il est des choses qui eussent paru un non-sens dans l'état des connaissances d'alors. Compléter son enseignement doit donc s'entendre dans le sens d'*expliquer* et de *développer*, bien plus que dans celui d'y ajouter des vérités nouvelles ; car tout s'y trouve en germe ; il manquait la clef pour saisir le sens de ses paroles.

29. – Mais qui ose se permettre d'interpréter les Écritures sacrées ? Qui a ce droit ? Qui possède les lumières nécessaires, si ce ne sont les théologiens ?

Qui l'ose ? La science d'abord, qui ne demande de permission à personne pour faire connaître les lois de la nature, et saute à pieds joints sur les erreurs et les préjugés. – Qui a ce droit ? Dans ce siècle d'émancipation intellectuelle et de liberté de conscience, le droit d'examen appartient à tout le monde, et les Écritures ne sont plus l'arche sainte à laquelle nul n'osait toucher du doigt sans risquer d'être foudroyé. Quant aux lumières spéciales nécessaires, sans contester celles des théologiens, et tout éclairés que fussent ceux du moyen âge, et en particulier les Pères de l'Église, ils ne l'étaient cependant point encore assez pour ne pas condamner, comme hérésie, le mouvement de la terre et la croyance aux antipodes ; et sans remonter si haut, ceux de nos jours n'ont-ils pas jeté l'anathème aux périodes la formation de la terre ?

Les hommes n'ont pu expliquer les Écritures qu'à l'aide de ce qu'ils savaient, des notions fausses ou incomplètes qu'ils avaient sur les lois de la nature, plus tard révélées par la science ; voilà pourquoi les théologiens eux-mêmes ont pu, de très bonne foi, se méprendre sur le sens de certaines paroles et de certains faits de l'Évangile. Voulant à tout prix y trouver la confirmation d'une pensée préconçue, ils tournaient toujours dans le même cercle, sans quitter leur point de vue, de telle sorte qu'ils n'y voyaient que ce qu'ils voulaient y voir. Tout savants théologiens qu'ils étaient, ils ne pouvaient comprendre les causes dépendant de lois qu'ils ne connaissaient pas.

Mais qui sera juge des interprétations diverses et souvent contradictoires, données en dehors de la théologie ? – L'avenir, la logique et le bon sens. Les hommes, de plus en plus éclairés à mesure que de nouveaux faits et de nouvelles lois viendront se révéler, sauront faire la part des systèmes utopiques et de la réalité ; or, la science fait connaître certaines lois ; le Spiritisme en fait connaître d'autres ; les unes et les autres sont indispensables à l'intelligence des textes sacrés de toutes les religions, depuis Confucius et Boudha jusqu'au christianisme. Quant à la théologie, elle ne saurait judicieusement exciper des contradictions de la science, alors qu'elle n'est pas toujours d'accord avec elle-même.

30. – Le SPIRITISME prenant son point de départ dans les paroles mêmes du Christ, comme Christ a pris le sien dans Moïse, est une conséquence directe de sa doctrine.

A l'idée vague de la vie future, il ajoute la révélation de l'existence du monde invisible qui nous entoure et peuple l'espace, et par là il précise la croyance ; il lui donne un corps, une consistance, une réalité dans la pensée.

Il définit les liens qui unissent l'âme et le corps, et lève le voile qui cachait aux hommes les mystères de la naissance et de la mort.

Par le Spiritisme, l'homme sait d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, pourquoi il y souffre temporairement, et il voit partout la justice de Dieu.

Il sait que l'âme progresse sans cesse à travers une série d'existences successives, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré de perfection qui peut la rapprocher de Dieu.

Il sait que toutes les âmes ayant un même point de départ, sont créées égales, avec une même aptitude à progresser en vertu de leur libre arbitre ; que toutes sont de même essence, et qu'il n'y a entre elles que la différence du progrès accompli ; que toutes ont la même destinée et atteindront le même but, plus ou moins promptement selon leur travail et leur bonne volonté.

Il sait qu'il n'y a point de créatures déshéritées, ni plus favorisées les unes que les autres ; que Dieu n'en a point créé qui soient privilégiées et dispensées du travail imposé à d'autres pour progresser ; qu'il n'y a point

d'êtres perpétuellement voués au mal et à la souffrance ; que ceux désignés sous le nom de *démons* sont des Esprits encore arriérés et imparfaits, qui font le mal à l'état d'Esprits, comme ils le faisaient à l'état d'hommes, mais qui avanceront et s'amélioreront ; que les anges ou purs Esprits ne sont point des êtres à part dans la création, mais des Esprits qui ont atteint le but, après avoir suivi la filière du progrès ; qu'ainsi il n'y a pas de créations multiples de différentes catégories parmi les êtres intelligents, mais que toute la création ressort de la grande loi d'unité qui régit l'univers, et que tous les êtres gravitent vers un but commun, qui est la perfection, sans que les uns soient favorisés aux dépens des autres, tous étant les fils de leurs œuvres.

31. – Par les rapports que l'homme peut maintenant établir avec ceux qui ont quitté la terre, il a non seulement la preuve matérielle de l'existence et de l'individualité de l'âme, mais il comprend la solidarité qui relie les vivants et les morts de ce monde, et ceux de ce monde avec ceux des autres mondes. Il connaît leur situation dans le monde des Esprits ; il les suit dans leurs migrations ; il est témoin de leurs joies et de leurs peines ; il sait pourquoi ils sont heureux ou malheureux, et le sort qui l'attend lui-même selon le bien ou le mal qu'il fait. Ces rapports l'initient à la vie future qu'il peut observer dans toutes ses phases, dans toutes ses péripéties ; l'avenir n'est plus une vague espérance : c'est un fait positif, une certitude mathématique. Alors la mort n'a plus rien d'effrayant, car c'est pour lui la délivrance, la porte de la véritable vie.

32. – Par l'étude de la situation des Esprits, l'homme sait que le bonheur et le malheur dans la vie spirituelle sont inhérents au degré de perfection et d'imperfection ; que chacun subit les conséquences directes et naturelles de ses fautes, autrement dit, qu'il est puni par où il a péché ; que ces conséquences durent aussi longtemps que la cause qui les a produites ; qu'ainsi le coupable souffrirait éternellement s'il persistait éternellement dans le mal, mais que la souffrance cesse avec le repentir et la réparation ; or, comme il dépend de chacun de s'améliorer, chacun peut, en vertu de son libre arbitre, prolonger ou abréger ses souffrances, comme le malade souffre de ses excès aussi longtemps qu'il n'y met pas un terme.

33. – Si la raison repousse, comme incompatible avec la bonté de Dieu, l'idée des peines irrémissibles, perpétuelles et absolues, souvent infligées pour une seule faute, des supplices de l'enfer que ne peut adoucir le repentir le plus ardent et le plus sincère, elle s'incline devant cette justice distributive et impartiale, qui tient compte de tout, ne ferme jamais la porte du retour, et tend sans cesse la main au naufragé, au lieu de le repousser dans l'abîme.

34. – La pluralité des existences, dont Christ a posé le principe dans l'Évangile, mais sans plus le définir que beaucoup d'autres, est une des lois les plus importantes révélées par le Spiritisme, en ce sens qu'il en démontre la réalité et la nécessité pour le progrès. Par cette loi, l'homme s'explique toutes les anomalies apparentes que présente la vie humaine ; les diffé-

rences de position sociale ; les morts prématurées qui, sans la réincarnation, rendraient inutiles pour l'âme les vies abrégées ; l'inégalité des aptitudes intellectuelles et morales, par l'ancienneté de l'Esprit, qui a plus ou moins vécu, plus ou moins appris et progressé, et qui apporte en renaissant l'acquis de ses existences antérieures. (N° 5.)

35. – Avec la doctrine de la création de l'âme à chaque naissance, on retombe dans le système des créations privilégiées ; les hommes sont étrangers les uns aux autres, rien ne les relie, les liens de famille sont purement charnels ; ils ne sont point solidaires d'un passé où ils n'existaient pas ; avec celle du néant après la mort, tout rapport cesse avec la vie ; ils ne sont point solidaires de l'avenir. Par la réincarnation, ils sont solidaires du passé et de l'avenir ; leurs rapports se perpétuant dans le monde spirituel et dans le monde corporel, la fraternité a pour base les lois mêmes de la nature ; le bien a un but, le mal ses conséquences inévitables.

36. – Avec la réincarnation tombent les préjugés de races et de castes, puisque le même Esprit peut renaître riche ou pauvre, grand seigneur ou prolétaire, maître ou subordonné, libre ou esclave, homme ou femme. De tous les arguments invoqués contre l'injustice de la servitude et de l'esclavage, contre la sujétion de la femme à la loi du plus fort, il n'en est aucun qui prime en logique le fait matériel de la réincarnation. Si donc, la réincarnation fonde sur une loi de la nature le principe de la fraternité universelle, elle fonde sur la même loi celui de l'égalité des droits sociaux, et par suite celui de la liberté.

Les hommes ne naissent inférieurs et subordonnés que par le corps ; par l'Esprit, ils sont égaux et libres. De là le devoir de traiter les inférieurs avec bonté, bienveillance et humanité, parce que celui qui est notre subordonné aujourd'hui, peut avoir été notre égal ou notre supérieur, peut-être un parent ou un ami, et que nous pouvons devenir à notre tour le subordonné de celui auquel nous commandons.

37. – Otez à l'homme l'Esprit libre, indépendant, survivant à la matière, vous en faites une machine organisée, sans but, sans responsabilité, sans autre frein que la loi civile, et *bonne à exploiter* comme un animal intelligent. N'attendant rien après la mort, rien ne l'arrête pour augmenter les jouissances du présent ; s'il souffre, il n'a en perspective que le désespoir et le néant pour refuge. Avec la certitude de l'avenir, celle de retrouver ceux qu'il a aimés, *la crainte de revoir ceux qu'il a offensés*, toutes ses idées changent. Le Spiritisme n'eût-il fait que tirer l'homme du doute touchant la vie future, aurait plus fait pour son amélioration morale que toutes les lois disciplinaires qui le brident quelquefois, mais ne le changent pas.

38. – Sans la préexistence de l'âme, la doctrine du péché originel n'est pas seulement inconciliable avec la justice de Dieu qui rendrait tous les hommes responsables de la faute d'un seul, elle serait un non-sens, et d'autant moins justifiable que l'âme n'existait pas à l'époque où l'on prétend faire remonter sa responsabilité. Avec la préexistence et la réincarnation,

l'homme apporte en renaissant le germe de ses imperfections passées, des défauts dont il ne s'est pas corrigé, et qui se traduisent par ses instincts natifs, ses propensions à tel ou tel vice. C'est là son véritable péché originel, dont il subit tout naturellement les conséquences ; mais avec cette différence capitale qu'il porte la peine de ses propres fautes, et non celle de la faute d'un autre ; et cette autre différence, à la fois consolante, encourageante, et souverainement équitable, que chaque existence lui offre les moyens de se racheter par la réparation, et de progresser soit en se dépouillant de quelque imperfection, soit en acquérant de nouvelles connaissances, et cela jusqu'à ce qu'étant suffisamment purifié, il n'ait plus besoin de la vie corporelle, et puisse vivre exclusivement de vie spirituelle, éternelle et bienheureuse.

Par la même raison, celui qui a progressé moralement, apporte, en renaissant, des qualités natives, comme celui qui a progressé intellectuellement apporte des idées innées ; il est identifié avec le bien ; il le pratique sans efforts, sans calcul, et pour ainsi dire sans y penser. Celui qui est obligé de combattre ses mauvaises tendances, en est encore à la lutte ; le premier a déjà vaincu, le second est en train de vaincre. *La même cause produit le péché originel et la vertu originelle*.

39. – Le Spiritisme expérimental a étudié les propriétés des fluides spirituels et leur action sur la matière. Il a démontré l'existence du *périsprit*, soupçonné dès l'antiquité, et désigné par saint Paul sous le nom de *Corps Spirituel*, c'est-à-dire de corps fluidique de l'âme après la destruction du corps tangible. On sait aujourd'hui que cette enveloppe est inséparable de l'âme ; qu'elle est un des éléments constitutifs de l'être humain ; qu'elle est le véhicule de transmission de la pensée, et que, pendant la vie du corps, elle sert de lien entre l'Esprit et la matière. Le périsprit joue un rôle si important dans l'organisme et dans une foule d'affections, qu'il se lie à la physiologie aussi bien qu'à la psychologie.

40. – L'étude des propriétés du périsprit, des fluides spirituels et des attributs physiologiques de l'âme, ouvre de nouveaux horizons à la science, et donne la clef d'une foule de phénomènes incompris jusqu'alors faute de connaître la loi qui les régit ; phénomènes niés par le matérialisme, parce qu'ils se rattachent à la spiritualité, qualifiés par d'autres de miracles ou de sortilèges, selon les croyances. Tels sont, entre autres, les phénomènes de la double vue, de la vue à distance, du somnambulisme naturel et artificiel, des effets psychiques de la catalepsie et de la léthargie, de la prescience, des pressentiments, des apparitions, des transfigurations, de la transmission de pensée, de la fascination, des guérisons instantanées, des obsessions et possessions, etc. En démontrant que ces phénomènes reposent sur des lois aussi naturelles que les phénomènes électriques et les conditions normales dans lesquelles ils peuvent se reproduire, le Spiritisme détruit l'empire du merveilleux et du surnaturel, et par suite la source de la plupart des superstitions. S'il fait croire à la possibilité de certaines choses regardées par quelques-uns comme chimériques, il empêche de croire

à beaucoup d'autres dont il démontre l'impossibilité et l'irrationalité.

41. – Le Spiritisme, bien loin de nier ou de détruire l'Évangile, vient au contraire confirmer, expliquer et développer, par les nouvelles lois de nature qu'il révèle, tout ce qu'a dit et fait le Christ ; il porte la lumière sur les points obscurs de son enseignement, de telle sorte que ceux pour qui certaines parties de l'Évangile étaient inintelligibles, ou semblaient *inadmissibles*, les comprennent sans peine à l'aide du Spiritisme, et les admettent ; ils en voient mieux la portée, et peuvent faire la part de la réalité de l'allégorie ; Christ leur paraît plus grand : ce n'est plus simplement un philosophe, c'est un Messie divin.

42. – Si l'on considère en outre la puissance moralisatrice du Spiritisme par le but qu'il assigne à toutes les actions de la vie, par les conséquences du bien et du mal qu'il fait toucher du doigt ; la force morale, le courage, les consolations qu'il donne dans les afflictions par une inaltérable confiance en l'avenir, par la pensée d'avoir près de soi les êtres que l'on a aimés, l'assurance de les revoir, la possibilité de s'entretenir avec eux, enfin par la certitude de tout ce que l'on fait, de tout ce que l'on acquiert en intelligence, en science, en moralité *jusqu'à la dernière heure de la vie*, rien n'est perdu, que tout profite à l'avancement, on reconnaît que le Spiritisme réalise toutes les promesses du Christ à l'égard du *Consolateur* annoncé. Or, comme c'est l'*Esprit de Vérité* qui préside au grand mouvement de la régénération, la promesse de son avènement se trouve de même réalisée, car, par le fait, c'est lui qui est le véritable *Consolateur*[9].

43. – Si, à ces résultats, on ajoute la rapidité inouïe de la propagation du Spiritisme, malgré tout ce qu'on a fait pour l'abattre, on ne peut disconvenir que sa venue ne soit providentielle, puisqu'il triomphe de toutes les forces et de toutes les mauvaises volontés humaines. La facilité avec laquelle il est accepté par un si grand nombre, et cela sans contrainte, et sans autres ressources que la puissance de l'idée, prouve qu'il répond à un besoin : celui de croire, après le vide creusé par l'incrédulité, et que, par conséquent, il est venu en son temps.

---

[9] Bien des pères de famille déplorent la mort prématurée d'enfants pour l'éducation desquels ils ont fait de grands sacrifices, et se disent que tout cela est en pure perte. Avec le Spiritisme, ils ne regrettent pas ces sacrifices, et seraient prêts à les faire, même avec la certitude de voir mourir leurs enfants, car ils savent que, si ces derniers ne profitent pas de cette éducation dans le présent, elle servira, d'abord à leur avancement comme Esprits, puis que ce sera autant d'acquis pour une nouvelle existence, et que lorsqu'ils reviendront, ils auront un bagage intellectuel qui les rendra plus aptes à acquérir de nouvelles connaissances. Tels sont ces enfants qui apportent en naissant des idées innées, et qui savent sans pour ainsi dire avoir besoin d'apprendre. Si, comme pères, ils n'ont pas la satisfaction immédiate de voir leurs enfants mettre cette éducation à profit, ils en jouiront certainement plus tard, soit comme Esprits, soit comme hommes. Peut-être seront-ils de nouveau les parents de ces mêmes enfants qu'on dit heureusement doués par la nature, et qui doivent leurs aptitudes à une précédente éducation ; comme aussi, si des enfants tournent mal par suite de la négligence de leurs parents, ceux-ci peuvent avoir à en souffrir plus tard par les ennuis et les chagrins qu'ils leur susciteront dans une nouvelle existence.

44. – Les affligés sont en grand nombre, il n'est donc pas surprenant que tant de gens accueillent une doctrine qui console de préférence à celles qui désespèrent ; car c'est aux déshérités, plus qu'aux heureux du monde, que s'adresse le Spiritisme. Le malade voit venir le médecin avec plus de joie que celui qui se porte bien ; or, les affligés sont des malades, et le Consolateur est le médecin.

Vous qui combattez le spiritisme, si vous voulez qu'on le quitte pour vous suivre, donnez plus et mieux que lui ; guérissez plus sûrement les blessures de l'âme ; faîtes comme le marchand qui, pour lutter contre un concurrent, donne de la marchandise de meilleure qualité et à meilleur marché. Donnez donc plus de consolations, plus de satisfactions du cœur, des espérances plus légitimes, des certitudes plus grandes ; faites de l'avenir un tableau plus rationnel, plus séduisant, mais ne pensez pas l'emporter, vous, avec la perspective du néant, vous, avec l'alternative des flammes de l'enfer ou de la béate et inutile contemplation perpétuelle. Que diriez-vous du marchand qui traiterait de *fous* tous les clients qui ne veulent pas de sa marchandise, et vont chez le voisin ? Vous faites de même en taxant de folie et d'ineptie tous ceux qui ne veulent pas de vos doctrines qu'ils ont le tort de ne pas trouver de leur goût[10].

---

[10] Le Spiritisme n'est-il pas contraire à la croyance dogmatique touchant la nature du Christ, et, dans ce cas, peut-il se dire le complément de l'Evangile, s'il le contredit ?

La solution de cette question ne touche que d'une manière accessoire au Spiritisme qui n'a pas à se préoccuper des dogmes particuliers de telle ou telle religion ; simple doctrine philosophique, il ne se pose ni en champion, ni en adversaire systématique, d'aucun culte, et laisse à chacun sa croyance.

La question de la nature du Christ est capitale au point de vite chrétien ; elle ne peut être traitée à la légère, et ce ne sont les opinions personnelles *ni des hommes ni des Esprits* qui peuvent la décider ; dans un pareil sujet, il suffit pas d'affirmer ou de nier, il faut prouver ; or, de toutes les raisons alléguées pour ou contre, il n'en est aucune qui ne soit plus ou moins hypothétique, puisque toutes sont controversables ; les matérialistes n'ont vu la chose qu'avec les yeux de l'incrédulité et le parti pris de la négation ; les théologiens avec les yeux de la foi aveugle, et le parti pris de l'affirmation ; ni les uns ni les autres n'étaient dans les conditions d'impartialité nécessaires ; intéressés à soutenir leur opinion, ils n'ont vu et cherché que ce qui pourrait y être favorable, et ont fermé les yeux sur ce qui pouvait y être contraire. Si depuis le temps que la question est agitée, elle n'est pas encore résolue d'une manière péremptoire, c'est qu'on a manqué des éléments qui *seuls* pouvaient en donner la clef, absolument comme il manquait aux savants de l'antiquité la connaissance des lois de la lumière pour expliquer le phénomène de l'arc-en-ciel.

Le Spiritisme est neutre dans la question ; il n'est pas plus intéressé à une solution qu'à une autre ; il a marché sans cela, et il marchera encore quel qu'en soit le résultat ; placé en dehors des dogmes particuliers, ce n'est point pour lui une question de vie ou de mort. Quand il l'abordera, appuyant toutes ses théories sur des faits, il la résoudra par les faits, et cela en temps opportun ; s'il y avait eu urgence, elle serait déjà résolue. Les éléments d'une solution sont aujourd'hui complets, mais le terrain n'est pas encore prêt à recevoir la semence ; une solution prématurée, quelle qu'elle soit, rencontrerait trop d'opposition de part et d'autre, et aliénerait au Spiritisme plus de partisans qu'elle ne lui en donnerait ; voilà pourquoi la prudence nous fait un devoir de nous abstenir de toute polémique sur ce sujet, jusqu'à ce nous soyons assuré de pouvoir mettre le pied sur un terrain solide. En attendant, nous laissons discuter le pour et le contre *en dehors du Spiritisme* sans y prendre part, laissant les deux partis épuiser leurs arguments. Quand le moment sera propice, nous apporterons dans la balance, non pas notre opinion per-

45. – La première révélation était personnifiée dans Moïse, la seconde dans le Christ, la troisième ne l'est dans aucun individu. Les deux premières sont individuelles, la troisième est collective ; c'est là un caractère essentiel d'une grande importance. Elle est collective en ce sens qu'elle n'a été faite par privilège à personne ; que personne, par conséquent, ne peut s'en dire le prophète exclusif. Elle a été faite simultanément sur toute la terre, à des millions de personnes, de tous âges, de tous temps et de toutes conditions, depuis le plus bas jusqu'au plus haut de l'échelle, selon cette prédiction rapportée par l'auteur des Actes des apôtres : « Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. » Elle n'est sortie d'aucun culte spécial, afin de servir un jour à tous de point de ralliement[11].

46. – Les deux premières révélations étant le produit d'un enseignement personnel, ont été forcément localisées, c'est-à-dire qu'elles ont eu lieu sur un seul point, autour duquel l'idée s'est répandue de proche en proche ; mais il a fallu bien des siècles pour qu'elles atteignent les extrémités du monde, sans l'envahir tout entier. La troisième a cela de particulier, que n'étant pas personnifiée dans un individu, elle s'est produite simultanément

---

sonnelle qui n'est d'aucun poids et ne peut faire loi, mais *des faits* jusqu'à ce moment *inobservés*, et alors chacun pourra juger en connaissance de cause. Tout ce que nous pouvons dire, sans préjuger la question, c'est que la solution, dans quelque sens qu'elle soit donnée, ne contredira ni les actes ni les paroles du Christ, mais au contraire les confirmera en les élucidant.

A ceux donc qui nous demandent ce que le Spiritisme dit de la nature du Christ, nous répondons invariablement : « C'est une question de dogme étrangère au but de la doctrine. » Le but que tout Spirite doit poursuivre, s'il veut mériter ce titre, c'est sa propre amélioration morale. Suis-je meilleur que je ne l'étais ? Me suis-je corrigé de quelque défaut ? Ai-je fait du bien ou du mal à mon prochain ? Voilà ce que tout Spirite sincère et convaincu doit se demander. Qu'importe de savoir si Christ était Dieu ou non, si l'on est toujours égoïste, orgueilleux, jaloux, envieux, colère, médisant, calomniateur ? La meilleure manière d'honorer le Christ, c'est de l'imiter dans sa conduite ; plus on l'élève dans sa pensée, moins on est digne de lui, et plus on l'insulte et le profane, en faisant le contraire de ce qu'il dit. Le Spiritisme dit à ses adeptes : « Pratiquez les vertus recommandées par le Christ, et vous serez plus chrétiens que beaucoup de ceux qui se donnent pour tels. » Aux catholiques, protestants et autres, il dit : « Si vous craignez que le Spiritisme ne trouble votre conscience, ne vous en occupez pas. » Il ne s'adresse qu'à ceux qui viennent à lui librement, et qui en ont besoin. Il ne s'adresse point à ceux qui ont une foi quelconque et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui n'en ont pas ou qui doutent, et il leur donne la croyance qui leur manque, non plus particulièrement celle du catholicisme que du protestantisme, du judaïsme ou de l'islamisme, mais la croyance fondamentale, base indispensable de toute religion ; là finit son rôle. Cette base posée, chacun reste libre de suivre la route qui satisfait le mieux sa raison.

[11] Notre rôle personnel, dans le grand mouvement des idées qui se prépare par le Spiritisme, et qui commence déjà à s'opérer, est celui d'un observateur attentif qui étudie les faits pour en chercher la cause et en tirer les conséquences. Nous avons confronté tous ceux qu'il nous a été possible de rassembler ; nous avons comparé et commenté les instructions données par les Esprits sur tous les points du globe, puis nous avons coordonné le tout méthodiquement ; en un mot, nous avons étudié et donné au public le fruit de nos recherches, sans attribuer à nos travaux d'autre valeur que celle d'une œuvre philosophique déduite de l'observation et de l'expérience, sans jamais nous être posé en chef de doctrine, ni avoir voulu imposer nos idées à personne. En les publiant, nous

sur des milliers de points différents, qui tous sont devenus des centres ou foyers de rayonnement. Ces centres se multipliant, leurs rayons se rejoignent peu à peu, comme les cercles formés par une multitude de pierres jetées dans l'eau ; de telle sorte, qu'en un temps donné, ils finiront par couvrir la surface entière du globe.

Telle est une des causes de la rapide propagation de la doctrine. Si elle eût surgi sur un seul point, si elle eût été l'œuvre exclusive d'un homme, elle aurait formé secte autour de lui ; mais un demi-siècle se serait peut-être écoulé avant qu'elle eût atteint les limites du pays où elle aurait pris naissance, tandis qu'après dix ans, elle a des jalons plantés d'un pôle à l'autre.

47. – Cette circonstance inouïe dans l'histoire des doctrines, donne à celle-ci une force exceptionnelle et une puissance d'action irrésistible ; en effet, si on la comprime sur un point, dans un pays, il est matériellement impossible de la comprimer sur tous les points, dans tous les pays. Pour un endroit où elle sera entravée, il y en aura mille à côté où elle fleurira. Bien plus, si on l'atteint dans un individu, on ne peut l'atteindre dans les Esprits qui en sont la source. Or, comme les Esprits sont partout, et qu'il y en aura toujours, si, par impossible, on parvenait à l'étouffer sur tout le globe, elle reparaîtrait quelque temps après, parce qu'elle repose sur *un fait*, *que ce fait est dans la nature*, et qu'on ne peut supprimer les lois de la nature. Voilà ce dont doivent se persuader ceux qui rêvent l'anéantissement du Spiritisme. (*Revue spirite*, février 1865, p. 38 : *Perpétuité du Spiritisme*.)

48. – Cependant ces centres disséminés auraient pu rester encore longtemps isolés les uns des autres, confinés que sont quelques-uns dans les pays lointains. Il fallait entre eux un trait d'union qui les mît en communion de pensées avec leurs frères en croyance, en leur apprenant ce qui se faisait ailleurs. Ce trait d'union, qui aurait manqué au Spiritisme dans l'antiquité, se trouve dans les publications qui vont partout, qui condensent, sous une

---

avons usé d'un droit commun, et ceux qui les ont acceptées l'ont fait librement. Si ces idées ont trouvé de nombreuses sympathies, c'est qu'elles ont eu l'avantage de répondre aux aspirations d'un grand nombre, ce dont nous ne saurions tirer vanité, puisque l'origine ne nous en appartient pas. Notre plus grand mérite est celui de la persévérance et du dévouement à la cause que nous avons embrassée. En tout cela nous avons fait ce que d'autres eussent pu faire comme nous ; c'est pourquoi nous n'avons jamais eu la prétention de nous croire prophète ou messie, et encore moins de nous donner pour tel.

Sans avoir aucune des qualités extérieures de la médiumnité effective, nous ne contestons pas d'être assisté dans nos travaux par les Esprits, parce que nous en avons des preuves trop évidentes pour en douter, ce que nous devons sans doute à notre bonne volonté, et ce qu'il est donné à chacun de mériter. Outre les idées que nous reconnaissons nous être suggérées, il est remarquable que les sujets d'étude et d'observation, en un mot tout ce qui peut être utile à l'accomplissement de l'œuvre, nous arrive toujours à propos, – en d'autres temps on aurait dit : comme par enchantement ; – de sorte que les matériaux et les documents du travail ne nous font jamais défaut. Si nous avons à traiter un sujet, nous sommes certain que, sans le demander, les éléments nécessaires à son élaboration nous en sont fournis, et cela par des moyens qui n'ont rien que de très naturel, mais qui sont sans doute provoqués par nos collaborateurs invisibles, comme tant de choses que le monde attribue au hasard.

forme unique, concise et méthodique, l'enseignement donné partout sous des formes multiples et dans des langues diverses.

49. – Les deux premières révélations ne pouvaient être que le résultat d'un enseignement direct ; elles devaient s'imposer à la foi par l'autorité de la parole du maître, les hommes n'étant pas assez avancés pour concourir à leur élaboration.

Remarquons, toutefois, entre elles une nuance bien sensible qui tient au progrès des mœurs et des idées, bien qu'elles aient été faites chez le même peuple et dans le même milieu, mais à près de dix-huit siècles d'intervalle. La doctrine de Moïse est absolue, despotique ; elle n'admet pas de discussion et s'impose à tout le peuple par la force. Celle de Jésus est essentiellement *conseillère* ; elle est librement acceptée et ne s'impose que par la persuasion ; elle est controversée du vivant même de son fondateur qui ne dédaigne pas de discuter avec ses adversaires.

50. – La troisième révélation venue à une époque d'émancipation et de maturité intellectuelle, où l'intelligence développée ne peut se résoudre à un rôle passif, où l'homme n'accepte rien en aveugle, mais veut voir où on le conduit, savoir le pourquoi et le comment de chaque chose, devait être à la fois le produit d'un enseignement et le fruit du travail, de la recherche et du libre examen. Les Esprits n'enseignent que juste ce qu'il faut pour mettre sur la voie de la vérité, mais ils s'abstiennent de révéler ce que l'homme peut trouver par lui-même, lui laissant le soin de discuter, de contrôler et de soumettre le tout au creuset de la raison, le laissant même souvent acquérir l'expérience à ses dépens. Ils lui donnent le principe, les matériaux, à lui d'en tirer profit et de les mettre en œuvre (n° 15).

51. – Les éléments de la révélation spirite ayant été donnés simultanément sur une multitude de points, à des hommes de toutes conditions sociales et de divers degrés d'instruction, il est bien évident que les observations ne pouvaient être faites partout avec le même fruit ; que les conséquences à en tirer, la déduction des lois qui régissent cet ordre de phénomènes, en un mot la conclusion qui devait asseoir les idées, ne pouvaient sortir que de l'ensemble et de la corrélation des faits. Or, chaque centre isolé, circonscrit dans un cercle restreint, ne voyant, le plus souvent, qu'un ordre particulier de faits quelquefois en apparence contradictoires, n'ayant généralement affaire qu'à une même catégorie d'Esprits, et, de plus, entravé par les influences locales et l'esprit de parti, se trouvait dans l'impossibilité matérielle d'embrasser l'ensemble et, par cela même, impuissant à rattacher les observations isolées à un principe commun. Chacun appréciant les faits au point de vue de ses connaissances et de ses croyances antérieures, ou de l'opinion particulière des Esprits qui se manifestent, il y aurait eu bientôt autant de théories et de systèmes que de centres, et dont aucun n'aurait pu être complet, faute d'éléments de comparaison et de contrôle.

52. – Il est en outre à remarquer que nulle part l'enseignement spirite n'a été donné d'une manière complète ; il touche à un si grand nombre d'ob-

servations, à des sujets si divers qui exigent soit des connaissances, soit des aptitudes médianimiques spéciales, qu'il eût été impossible de réunir sur un même point toutes les conditions nécessaires. L'enseignement devant être collectif et non individuel, les Esprits ont divisé le travail en disséminant les sujets d'étude et d'observation, comme dans certaines fabriques la confection de chaque partie d'un même objet est répartie entre différents ouvriers.

La révélation s'est ainsi faite partiellement, en divers lieux et par une multitude d'intermédiaires, et c'est de cette manière qu'elle se poursuit encore en ce moment, car tout n'est pas révélé. Chaque centre trouve, dans les autres centres, le complément de ce qu'il obtient, et c'est l'ensemble, la coordination de tous les enseignements partiels, qui ont constitué *la doctrine spirite*.

Il était donc nécessaire de grouper les faits épars pour voir leur corrélation, de rassembler les documents divers, les instructions données par les Esprits sur tous les points et sur tous les sujets, pour les comparer, les analyser, en étudier les analogies et les différences. Les communications étant données par des Esprits de tous ordres, plus ou moins éclairés, il fallait apprécier le degré de confiance que la raison permettait de leur accorder, distinguer les idées systématiques individuelles et isolées de celles qui avaient la sanction de l'enseignement général des Esprits, les utopies des idées pratiques ; élaguer celles qui étaient notoirement démenties par les données de la science positive et la saine logique ; utiliser les erreurs mêmes, les renseignements fournis par les Esprits même du plus bas étage, pour la connaissance de l'état du monde invisible, et en former un tout homogène. Il fallait, en un mot, un centre d'élaboration, indépendant de toute idée préconçue, de tout préjugé de secte, *résolu d'accepter la vérité devenue évidente, dut-elle être contraire à ses opinions personnelles*. Ce centre s'est formé de lui-même, par la force des choses, et *sans dessein prémédité*[13].

---

[13] Le *Livre des Esprits*, le premier ouvrage qui ait fait entrer le Spiritisme dans la voie philosophique, par la déduction des conséquences morales des faits, qui ait abordé toutes les parties de la doctrine, en touchant aux questions les plus importantes qu'elle soulève, a été, dès son apparition, le point de ralliement vers lequel ont spontanément convergé les travaux individuels. Il est de notoriété que, de la publication de ce livre, date l'ère du Spiritisme philosophique, resté jusque-là dans le domaine des expériences de curiosité. Si ce livre a conquis les sympathies de la majorité, c'est qu'il était l'expression des sentiments de cette même majorité, et qu'il répondait à ses aspirations ; c'est aussi parce que chacun y trouvait la confirmation ou une explication rationnelle de ce qu'il obtenait en particulier. S'il avait été en désaccord avec l'enseignement général des Esprits, il n'aurait eu aucun crédit, et serait promptement tombé dans l'oubli. Or, à qui s'est-on rallié ? Ce n'est pas à l'homme qui n'est rien par lui-même, cheville ouvrière qui meurt et disparaît, mais à l'idée qui ne périt pas quand elle émane d'une source supérieure à l'homme.

Cette concentration spontanée des forces éparses, a donné lieu à une correspondance immense, monument unique au monde, tableau vivant de la véritable histoire du Spiritisme moderne, où se reflètent à la fois les travaux partiels, les sentiments multiples qu'a fait naître la doctrine, les résultats moraux, les dévouements et les défaillances ; archives précieuses pour la postérité qui pourra juger les hommes et les choses sur des pièces authentiques. En présence de ces témoignages irrécusables, que deviendront, dans la suite, toutes les fausses allégations, les diffamations de l'envie et de la jalousie ?

53. – De cet état de choses, il est résulté un double courant d'idées : les unes allant des extrémités au centre, les autres retournant du centre à la circonférence. C'est ainsi que la doctrine a promptement marché vers l'unité, malgré la diversité des sources d'où elle est émanée ; que les systèmes divergents sont peu à peu tombés, par le fait de leur isolement, devant l'ascendant de l'opinion de la majorité, faute d'y trouver des échos sympathiques. Une communion de pensées s'est dès lors établie entre les différents centres partiels ; parlant la même langue spirituelle, ils se comprennent et sympathisent d'un bout du monde à l'autre.

Les Spirites se sont trouvés plus forts, ils ont lutté avec plus de courage, ils ont marché d'un pas plus assuré, quand ils ne se sont plus vus isolés, quand ils ont senti un point d'appui, un lien qui les rattachait à la grande famille ; les phénomènes dont ils étaient témoins ne leur ont plus semblé étranges, anormaux, contradictoires, quand ils ont pu les rattacher à des lois générales d'harmonie, embrasser d'un coup d'œil l'édifice, et voir à tout cet ensemble un but grand et humanitaire[14].

54. – Il n'est aucune science qui soit sortie de toutes pièces du cerveau d'un homme ; toutes, sans exception, sont le produit d'observations successives s'appuyant sur les observations précédentes, comme sur un point connu pour arriver à l'inconnu. C'est ainsi que les Esprits ont procédé pour le Spiritisme ; c'est pourquoi leur enseignement est gradué ; ils n'abordent les questions qu'au fur et à mesure que les principes sur lesquels elles doivent s'appuyer sont suffisamment élaborés, et que l'opinion est mûre pour se les assimiler. Il est même remarquable que toutes les fois que les centres particuliers ont voulu aborder des questions prématurées, ils n'ont obtenu que des réponses contradictoires non concluantes. Quand, au contraire, le mo-

---

[14] Un témoignage significatif, aussi remarquable que touchant de cette communion de pensées qui s'établit entre les Spirites par la conformité des croyances, ce sont les demandes de prières qui nous viennent des contrées les plus lointaines, depuis le Pérou jusqu'aux extrémités de l'Asie, de la part de personnes de religions et de nationalités diverses, et que nous n'avons jamais vues. N'est-ce pas là le prélude de la grande unification qui se prépare ? la preuve des racines sérieuses que prend partout le Spiritisme ?

Il est remarquable que, de tous les groupes qui se sont formés avec l'intention préméditée de faire scission en proclamant des principes divergents, de même que ceux qui, par des raisons d'amour-propre ou autres, ne voulant pas avoir l'air de subir la loi commune, se sont crus assez forts pour marcher seuls, assez de lumières pour se passer de conseils, aucun n'est parvenu à constituer une unité prépondérante et viable ; tous se sont éteints ou ont végété dans l'ombre. Comment pouvait-il en être autrement, dès lors que, pour se distinguer, au lieu de s'efforcer de donner une plus grande somme de satisfactions, ils rejetaient des principes de la doctrine précisément ce qui en fait le plus puissant attrait, ce qu'il y a de plus consolant, de plus encourageant et de plus rationnel ? S'ils avaient compris la puissance des éléments moraux qui ont constitué l'unité, ils ne se seraient pas bercés d'une illusion chimérique ; mais prenant leur petit cercle pour l'univers, ils n'ont vu dans les adhérents qu'une coterie qui pouvait facilement être renversée par une contre-coterie. C'était se méprendre étrangement sur les caractères essentiels de la doctrine, et cette erreur ne pouvait amener que des déceptions, car on ne froisse pas impunément le sentiment d'une masse qui a des convictions assises sur des bases solides ; au lieu de rompre l'unité, ils ont brisé le lien qui seul pouvait leur donner la force et la vie. (Voir *Revue spirite*, avril 1866, pages 106 et 111 : *Le Spiritisme sans les Esprits ; le Spiritisme indépendant*.)

ment favorable est venu, l'enseignement est identique sur toute la ligne, dans la presque universalité des centres.

Il y a, toutefois, entre la marche du Spiritisme et celle des sciences une différence capitale, c'est que celles-ci n'ont atteint le point où elles sont arrivées qu'après de longs intervalles, tandis qu'il a suffi de quelques années au Spiritisme, sinon pour atteindre le point culminant, du moins pour recueillir une somme assez grande d'observations propres à constituer une doctrine. Cela tient à la multitude innombrable d'Esprits qui, par la volonté de Dieu, se sont manifestés simultanément, apportant chacun le contingent de leurs connaissances. Il en est résulté que toutes les parties de la doctrine, au lieu d'être élaborées successivement durant plusieurs siècles, l'ont été à peu près simultanément en quelques années, et qu'il a suffi de les grouper pour en former un tout.

Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, d'abord pour que l'édifice arrivât plus promptement au faîte ; en second lieu, pour que l'on pût, par la comparaison, avoir un contrôle pour ainsi dire immédiat et permanent dans l'universalité de l'enseignement, chaque partie n'ayant de valeur et d'*autorité* que par sa connexité avec l'ensemble, toutes devant s'harmoniser, et arriver chacune en son temps et à sa place. En ne confiant pas à un seul Esprit le soin de la promulgation de la doctrine, il a voulu en outre que le plus petit comme le plus grand, parmi les Esprits comme parmi les hommes, apportât sa pierre à l'édifice, afin d'établir entre eux un lien de solidarité coopérative qui a manqué à toutes les doctrines sorties d'une source unique.

D'un autre côté, chaque Esprit, de même que chaque homme, n'ayant qu'une somme limitée de connaissances, individuellement ils étaient inhabiles à traiter *ex professo* les innombrables questions auxquelles touche le Spiritisme ; voilà également pourquoi la doctrine, pour remplir les vues du Créateur, ne pouvait être l'œuvre ni d'un seul Esprit, ni d'un seul médium ; elle ne pouvait sortir que de la collectivité des travaux contrôlés les uns par les autres. (Voir dans l'*Evangile selon le Spiritisme*, introduction, p. VI, et *Revue spirite*, avril 1864, p. 90 : *Autorité de la doctrine spirite ; contrôle universel de l'enseignement des Esprits*.

55. – Un dernier caractère de la révélation spirite, et qui ressort des conditions mêmes dans lesquelles elle est faite, c'est que, s'appuyant sur des faits, elle est et ne peut être qu'essentiellement progressive, comme toutes les sciences d'observation. Par son essence, elle contracte alliance avec la science, qui, étant l'exposé des lois de la nature, dans un certain ordre de faits, ne peut être contraire à la volonté de Dieu, l'auteur de ces lois. *Les découvertes de la science glorifient Dieu au lieu de l'abaisser ; elles ne détruisent que ce que les hommes ont bâti sur les idées fausses qu'ils se sont faites de Dieu*.

Le Spiritisme ne pose donc en principe absolu que ce qui est démontré avec évidence, ou ce qui ressort logiquement de l'observation. Touchant à toutes les branches de l'économie sociale, auxquelles il prête l'appui de

ses propres découvertes, il s'assimilera toujours toutes les doctrines progressives, de quelque ordre qu'elles soient, arrivées à l'état de *vérités pratiques*, et sorties du domaine de l'utopie, sans cela il se suiciderait ; en cessant d'être ce qu'il est, il mentirait à son origine et à son but providentiel. *Le Spiritisme, marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte*[15].

Robinson Crusoé spirite.

– SUITE –

Dans la *Revue Spirite* de mars 1867, page 74, nous avons cité quelques passages des aventures de Robinson, empreints d'une pensée évidemment spirite. Nous devons à l'obligeance d'un de nos correspondant d'Anvers la connaissance du complément de cette histoire où les principes du Spiritisme sont exprimés et affirmés d'une manière bien plus explicite et ne se trouve dans aucune des éditions modernes. L'ouvrage complet, traduit de l'anglais sur l'édition originale, comprend trois volumes, et fait partie d'une collection en trente et quelques volumes intitulée : *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, imprimée à Amsterdam en 1787. Le titre porte qu'elle se trouve aussi à Paris, rue et hôtel Serpente.

Les deux premiers volumes de cette collection contiennent les voyages proprement dits de Robinson ; le troisième volume, que notre correspondant d'Anvers a bien voulu nous confier, a pour titre : *Réflexions sérieuses et importantes de Robinson Crusoé*. Le traducteur dit dans sa préface :

« *Voici enfin l'énigme des aventures de Robinson Crusoé* ; c'est une espèce de *Télémaque bourgeois*, dont le but est de porter les hommes ordinaires à la vertu et à la sagesse, par des événements accompagnés de réflexions. Il y a pourtant quelque chose de plus dans l'histoire de Robinson que dans les aventures de Télémaque ; ce n'est pas un simple roman, c'est plutôt une histoire allégorique, dont chaque incident est un emblème de quelques particularités de

---

[15] Devant des déclarations aussi nettes et aussi catégoriques que celles qui sont contenues dans ce chapitre, tombent toutes les allégations de tendance à l'absolutisme et à l'autocratie des principes, toutes les fausses assimilations que des gens prévenus ou mal informés prêtent à la doctrine. Ces déclarations, d'ailleurs, ne sont pas nouvelles ; nous les avons assez souvent répétées dans nos écrits, pour ne laisser aucun doute à cet égard. Elles nous assignent en outre notre véritable rôle, le seul que nous ambitionnons : celui de travailleur.

la vie de notre auteur. Je n'en dis pas davantage sur cet article, parce qu'il l'a traité à fond lui-même dans sa préface que j'ai traduite de l'anglais, et dont je conseille fort la lecture à tous ces hommes brusques, qui se sont fait une assez ridicule habitude de sauter tous les discours préliminaires des livres.

« L'ouvrage qu'on donne ici au public, et qui fait le troisième volume de *Robinson Crusoé*, est tout différent des deux parties précédentes, quoiqu'il tende à un même but. L'auteur y met, pour ainsi dire, la dernière main à son projet de réformer les hommes, et de les engager à se conduire d'une manière digne de l'excellence de leur nature. Il n'est pas content de leur avoir donné des instructions enveloppées dans des fables, il trouve bon d'étendre ses préceptes, et de les donner d'une manière directe, afin que rien n'y échappe à la pénétration du grand nombre de lecteurs qui n'ont pas assez de génie pour démêler l'âme de l'allégorie, du corps qui l'enveloppe. »

Ce volume comprend deux parties ; dans la première, Robinson rentré dans la vie calme du foyer domestique, se livre à des méditations suggérées par les péripéties de son existence agitée ; ces réflexions sont empreintes d'une haute moralité et d'un profond sentiment religieux, dans le genre de celles-ci :

Page 301. – « Avouons, si l'on veut, que nous ne pouvons pas comprendre l'immutabilité de la nature et des actions de Dieu, et qu'il nous est absolument impossible de la concilier avec cette variété de la Providence, qui, dans toutes ses actions, nous paraît dans une liberté entière et parfaite de former tous les jours de nouveaux desseins, de tourner les événements d'un tel et d'un tel côté, comme il plaît à la souveraine sagesse. Peut-on conclure, de ce que nous ne saurions concilier ces choses, qu'elles sont absolument incompatibles ? Il vaudrait autant soutenir que la nature de Dieu est entièrement incompréhensible, parce que nous ne la comprenons pas, et que, dans la nature, tout phénomène où nous ne pénétrons point, est impénétrable. Où est le philosophe qui ose se vanter de comprendre la cause qui fait tourner vers le pôle une aiguille aimantée, et la manière dont la vertu magnétique est communiquée par un simple attouchement ? Qui me dira pourquoi cette vertu ne peut être communiquée qu'au fer, et pourquoi l'aiguille ne s'attache pas à l'or, à l'argent et aux autres métaux ? Quel commerce secret y a-t-il entre l'aimant et le pôle du nord, et par quelle force mystérieuse l'aiguille qu'on y a frottée se tourne-t-elle du côté du

pôle du sud, dès qu'on a passé la ligne équinoxiale ? Nous ne comprenons rien à ces opérations de la nature, cependant nos sens nous assurent de la manière du monde la plus incontestable, de la réalité de ces opérations. A moins que de pousser le scepticisme jusqu'au plus haut degré d'absurdité, nous devons avouer qu'il n'y a rien de contradictoire dans ces phénomènes, quoiqu'il nous soit impossible de les concilier ensembles, et qu'ils sont compréhensibles, quoique nous ne les comprenions pas.

« Pourquoi notre sagesse ne nous engage-t-elle pas à suivre la même méthode de raisonner par rapport à l'objet de la question ? Il est naturel de croire que, malgré cette apparence de changement que nous découvrons dans les actes de la providence, malgré ces desseins qui paraissent se détruire mutuellement, et s'élever l'un sur la ruine de l'autre, rien n'est plus certain et plus réel que l'immutabilité de la nature et des décrets de Dieu. Qu'y a-t-il de plus téméraire que d'alléguer la faiblesse et la petite étendue de la raison comme une preuve contre l'existence des choses ? Rien n'est plus bizarre que de raisonner juste sur les bornes de notre esprit, par rapport aux objets finis de la physique, et de ne point faire attention à la nature de notre âme, quand il s'agit des opérations d'un être infini, si supérieur à nos faibles lumières.

« S'il est donc raisonnable de croire que la Providence divine est libre dans ses actions, et que, dirigée par sa propre souveraineté, elle suit, dans le cours ordinaire des choses humaines, ces méthodes qu'elle trouve à propos, c'est notre devoir de lier un commerce étroit avec cette partie active de la providence, qui influe directement dans notre conduite, sans nous embarrasser l'esprit de vaines discussions sur la manière dont cette providence influe sur nos affaires, et sur le but quelle se propose.

« En entrant dans cette correspondance avec cette vertu active de la sagesse de Dieu, nous devons en examiner les voies, autant qu'elles paraissent accessibles à notre pénétration et à nos recherches ; nous devons prêter la même attention à la voix secrète que j'ai déjà eu soin de décrire, qu'à cette voix claire et forte qui nous parle dans les événements les plus propres à nous frapper.

« Quiconque ne se fait pas une étude sérieuse de pénétrer dans le sens de cette voix secrète qui s'offre à son intention, se prive, de propos délibéré, d'un grand nombre de conseils utiles, et de fortes consolations, dont il sent si souvent le besoin dans la carrière qu'il doit courir dans ce monde.

« Quelle consolation n'est-ce pas pour ceux qui écoutent cette voix, de voir à chaque moment qu'un pouvoir invisible et infiniment puissant se fait une occupation de les conserver et de ménager leurs intérêts ! Avec cette attention religieuse, il n'est pas possible de ne pas s'apercevoir de cette protection ; il n'est pas possible de réfléchir sur les délivrances inattendues que tout homme rencontre dans la variété des incidents de la vie humaine, sans voir évidement qu'il ne le doit point à sa propre prudence, mais uniquement au secours efficace d'une puissance infinie, qui le favorise parce qu'elle l'aime. »

– La seconde partie, intitulée : *Vision du monde angélique*, contient le récit de faits qui appartiennent plus particulièrement à l'ordre des faits Spirites, et auxquels nous empruntons les passages suivants :

Page 359. – « L'Esprit qui apparut à Saül devait être à mon avis un bon Esprit, qu'on appelait l'ange d'un homme, comme il paraît par ce que disait cette servante des Actes des Apôtres, en voyant devant la porte Pierre sorti miraculeusement de la prison. Si l'on prend la chose de cette manière, elle confirme mon idée, touchant le commerce des Esprits purs avec les Esprits enfermés dans des corps et touchant les avantages que les hommes peuvent retirer d'un tel commerce. – Ceux qui prétendent que ce fut un mauvais Esprit, doivent supposer en même temps que Dieu peut se servir du diable comme d'un prophète, mettre dans la bouche du mensonge les vérités qu'il trouve bon de révéler aux hommes, et souffrir qu'il prêche aux transgresseurs de ses lois, la justice des châtiments qu'il a résolu de leur infliger. Je ne sais pas de quel biais ces interprètes se serviraient pour sauver tous les inconvénients d'une telle opinion ; pour moi, je ne vois pas qu'il convienne à sa majesté divine de prêter à Satan son Esprit de vérité, et d'en faire un prédicateur et un prophète. »

Page 365. – « Les effets les plus directs de notre commerce avec les intelligences pures, et qui me paraissent si sensibles qu'il est impossible de les nier, sont : des songes, certaines voix, certains bruits, des avertissements, des pressentiments, des appréhensions, une tristesse involontaire. »

Page 380. – « Il me semble que vous examinez avec beaucoup d'attention la nature des songes et les preuves qu'on en peut tirer de la réalité du monde des Esprits ; mais dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez des songes qui nous viennent tout en veillant, transports, extases, visions, bruits, voix, pressentiments ? Ne voyez-vous pas que ce sont des preuves encore plus fortes de la même vérité, puisqu'elles nous frappent dans le temps que notre raison est maî-

tresse d'elle-même, et que sa lumière n'est pas enveloppée des vapeurs du sommeil ? »

Page 393. – « Je vis encore, comme d'un seul coup d'œil, la manière dont ces mauvais Esprits exercent leur pouvoir ; jusqu'à quel point il s'étend, quels obstacles ils ont à surmonter, et quels autres Esprits s'opposent à la réussite de leurs abominables desseins…

« … Quoique le diable ait à son service un nombre infini de ministres fidèles, qui ne négligent rien pour exécuter ses projets, il n'y a pas seulement un nombre égal, mais infiniment plus grand d'Anges et de bons Esprits qui, armés d'un pouvoir supérieur, veillent d'un lieu beaucoup plus élevé, sur sa conduite, et font tous leurs efforts pour faire échouer ses machinations. Cette découverte fait encore voir plus clairement qu'il ne saurait rien faire que par subtilité et par ruse, soutenues d'une vigilance et d'une attention extraordinaires, puisqu'il a la mortification de se voir à tout moment arrêté et traversé dans ses desseins par la prudente activité des bons Esprits, qui ont le pouvoir de le châtier et de le mâtiner, comme un homme fait à un méchant dogue qui guette les passants pour se jeter sur eux. »

Page 397. – « Les inspirations ne sont autre chose, à mon avis, que des discours qui nous sont imperceptiblement soufflés dans l'oreille, ou par les bons anges qui nous favorisent, ou par ces diables insinuateurs qui nous guettent continuellement pour nous faire donner dans quelque piège. *L'unique manière de distinguer les auteurs de ces discours, c'est de prendre garde à la nature de ces inspirations, et d'examiner si elles tendent à nous porter au bien ou au mal*. »

Page 401. – « Il vaut infiniment mieux pour nous qu'un voile épais nous cache ce monde invisible aussi bien que la conduite de la Providence par rapport à l'avenir. La bonté divine paraît même en ce que le commerce des Esprits et les avertissements qu'ils nous donnent sont effectués d'une manière allégorique par des inspirations et par des songes, et non pas d'une manière directe, claire, évidente. Ceux qui souhaitent une vue plus distincte des choses futures, ne savent pas ce qu'ils souhaitent, et, si leurs vœux étaient exaucés, ils trouveraient peut-être leur curiosité cruellement punie. »

Page 408. – « Un matin qu'elle s'était réveillée, et qu'une foule de pensées chagrinantes rentraient dans son esprit, elle sentit avec force, dans son âme, une espèce de voix qui lui disait : Ecrivez-leur une lettre. Cette voix était si intelligible et si naturelle, que, si elle n'avait pas été certaine d'être seule, elle aurait cru que ces paroles avaient été prononcées par quelque créature humaine. Pendant plusieurs jours, elles lui furent répétées à chaque moment ; enfin, se

promenant dans la chambre où elle s'était cachée, remplie de pensées sombres et mélancoliques, elle les entendit de nouveau, et elle répondit tout haut : A qui voulez-vous donc que j'écrive ? Et la voix lui répliqua sur le champ : Ecrivez au juge. Ces mots lui furent encore répétés à différentes reprises, et la portèrent enfin à prendre la plume et à se mettre en état de composer une lettre, sans avoir dans l'esprit aucune idée nécessaire à son dessein ; mais, *dabitur in hœc hora*, etc. Les pensées et les expressions ne lui manquèrent pas ; elles coulèrent de sa plume avec tant d'abondance et une si grand facilité, qu'elle en fut dans le plus grand étonnement et qu'elle en conçut les plus fortes espérances d'un heureux succès. »

Page 413. – « Ce qu'on peut pourtant s'imaginer là-dessus de plus raisonnable, c'est que ces Esprits nous donnent, dans ces occasions, toutes les lumières qu'ils sont en état de nous donner, et qu'ils nous disent ce qu'ils savent, ou du moins tout ce que leur maître et le nôtre leur permet de nous communiquer. S'ils n'avaient pas un dessein réel et sincère de nous favoriser et de nous garantir du malheur qui nous pend sur la tête, ils ne nous diraient rien du tout, et, par conséquent, si leurs avertissements ne sont pas plus étendus et mieux développés, il est certain qu'il ne doit pas être en leur pouvoir de nous en donner de plus utiles. »

Page 416. – « Puisque nous sentons des pressentiments qui sont vérifiés par l'expérience, il faut de nécessité qu'il y ait des Esprits instruits de l'avenir ; qu'il y ait un séjour pour les Esprits où les choses futures se développent à leur pénétration, et que nous ne saurions mieux faire que d'ajouter foi aux nouvelles qui nous viennent de là. Le devoir de prêter attention à ces pressentiments n'est pas la seule conséquence qu'on puisse tirer de cette vérité ; il y en a d'autres qui peuvent nous être d'une utilité très considérable :

« 1° *Elle nous explique la nature du monde des Esprits et nous prouve la certitude de notre âme après la mort ;*

« 2° Elle nous fait voir que la direction de la Providence, par rapport aux hommes et aux événements futurs, n'est pas aussi cachée aux habitants du monde spirituel qu'elle l'est à nous ;

« 3° Nous en pouvons conclure que la pénétration des Esprits dégagés de la matière est d'une bien plus grande étendue que celle des Esprits renfermés dans des corps, puisque les premiers savent ce qui doit nous arriver, lorsque nous l'ignorons nous-mêmes.

« La persuasion de l'existence du monde des Esprits nous peut être utile de plusieurs manières différentes. Nous sommes les maîtres surtout de tirer de grands avantages de la certitude où nous sommes qu'ils savent dévoiler l'avenir, et nous communiquer les lumières qu'ils ont là-dessus, d'une manière qui nous fait veiller à notre con-

duite, éviter des malheurs, songer à nos intérêts et même attendre la mort d'une âme ferme et d'un esprit préparé à la recevoir avec constance et avec une fermeté chrétienne. Ce serait aussi un moyen sûr d'étendre la sphère de nos lumières et de nous faire raisonner avec justesse sur la véritable valeur des choses.

Page 427. – Si l'on faisait un semblable usage (repentir et réforme d'une mauvaise conduite) des apparitions réelles du diable, je suis convaincu que ce serait le moyen de le chasser pour jamais du monde invisible. Il est très naturel de croire qu'il nous rendrait des visites fort rares, s'il était persuadé, par son expérience, qu'elles nous porteraient à la vertu, bien loin de nous faire donner dans des pièges ; du moins, ne viendrait-il jamais nous voir de son propre mouvement, et il faudrait une force supérieure pour l'y déterminer. »

Page 457. – « Ma conversion vient directement du ciel. La lumière qui environna saint Paul sur le chemin de Damas ne le frappa point plus vivement que celle qui m'a ébloui. Il est vrai qu'elle n'était pas accompagnée par quelque voix du ciel, mais je suis sûr qu'une voix secrète a parlé efficacement à mon âme ; elle m'a fait comprendre que j'étais exposé à la colère de ce pouvoir, de cette majesté, de ce Dieu que j'ai renié auparavant avec toute l'impiété imaginable. »

Page 462. – « En un mot, des accidents pareils sont d'une grande force pour nous convaincre de l'influence de la Providence divine dans les affaires humaines, quelque petites qu'elles soient en apparence, de l'existence d'un *monde invisible*, et de la réalité du commerce des *intelligences pures* avec les Esprits enfermés dans des corps. J'espère que je n'aurai rien dit sur cette matière délicate, qui soit propre à faire donner mes lecteurs dans des fantaisies absurdes et ridicules. Je puis protester du moins que je n'en ai pas eu le dessein, et que mon intention a été uniquement d'exciter dans le cœur des hommes des sentiments respectueux pour la divinité et de la docilité pour les avertissements des *bons Esprits* qui s'intéressent à ce qui nous regarde. »

Remarque. – Il y a bientôt un siècle que Daniel de Foë, l'auteur de *Robinson*, écrivait ces choses qu'on dirait empruntées, jusqu'aux expressions, à la doctrine spirite moderne. Dans une seconde communication donnée à la Société de Paris, à la suite de la lecture de ces fragments, il a expliqué ses croyances sur ce point en disant qu'il appartenait à la secte des *théosophes*, secte qui, en effet, professait ces mêmes principes. Pourquoi donc cette doctrine n'a-t-elle pas pris alors l'extension qu'elle a aujourd'hui ? A cela, il y a plusieurs raisons : 1° les théosophes tenaient leurs doctrines presque secrètes ; 2° l'opinion des masses n'était pas mûre pour se les assimiler ; 3° il fallait qu'une succession d'événements donnât un autre cours aux

idées ; 4° il fallait que l'incrédulité préparât les voies, et que, par son développement, elle fît sentir le vide quelle creuse sous les pas de l'humanité, et la nécessité de quelque chose pour le combler ; 5° enfin, la Providence n'avait pas jugé qu'il fût encore temps de rendre générales les manifestations des Esprits ; c'est la généralisation de cet ordre de phénomènes qui a vulgarisé la croyance aux Esprits, et la doctrine qui en a été le corollaire.

Si les manifestations fussent restées le privilège de quelques individus, le Spiritisme ne serait pas encore sorti du foyer où il aurait pris naissance ; il serait encore, pour les masses, à l'état de théorie, d'opinion personnelle, sans consistance ; c'est la sanction pratique que, d'un bout du monde à l'autre, et presque instantanément, chacun a trouvé dans les manifestations, *provoquées ou spontanées*, qui a vulgarisé la doctrine, et lui donne une force irrésistible, en dépit de ceux qui la combattent.

Bien que les théosophes aient eu peu de retentissement et soient à peine sortis de l'obscurité, leurs travaux n'ont pas été perdus pour la cause ; ils ont semé des germes qui ne devaient fructifier que plus tard, mais qui ont formé des hommes prédisposés à l'acceptation des idées spirites, ainsi que l'a fait la secte des swedenborgiens, et plus tard celle des fourriéristes. Il est à remarquer que jamais une idée un peu grande ne fait une irruption brusque dans le monde. Souvent elle lance ses ballons d'essai plusieurs siècles avant son éclosion définitive ; c'est le travail de l'enfantement.

Notice bibliographique

Dieu dans la nature

PAR CAMILLE FLAMMARION[16]

Après avoir traité, comme on le sait, au point de vue de la science, la question de l'habitabilité des mondes, qui se lie intimement au Spiritisme, M. Flammarion aborde aujourd'hui la démonstration d'une autre vérité, la plus capitale sans contredit, car c'est la pierre angulaire de l'édifice social, celle aussi sans laquelle le Spiritisme n'aurait pas sa raison d'être : *L'existence de Dieu*. Le titre de son ouvrage : *Dieu dans la nature*, en résume toute l'économie ; il dit tout d'abord que ce n'est pas un livre liturgique, ni mystique, mais philosophique.

Du scepticisme d'un grand nombre de savants, on a conclu à tort que la science, par elle-même, est athée, ou conduit fatalement à l'athéisme ; c'est une erreur que M. Flammarion s'attache à réfuter, en démontrant que si les savants n'ont pas vu Dieu dans leurs recherches, c'est qu'ils n'ont pas voulu le voir. Tous les savants, d'ail-

[16] Un fort volume in-12. Prix, 4 fr. Paris, Didier et Comp., quai des Grands-Augustins, 35.

leurs, sont loin d'être athées, mais on confond souvent le scepticisme à l'endroit des dogmes particuliers de tel ou tel culte avec l'athéisme. M. Flammarion s'adresse spécialement à la classe des philosophes qui font ouvertement profession de matérialisme.

« L'homme, dit-il, porte en sa nature une si impérieuse nécessité de s'arrêter à une conviction, particulièrement au point de vue de l'existence d'un ordonnateur du monde et de la destinée des êtres, que si nulle foi ne le satisfait, il a besoin de se démontrer que Dieu n'existe pas, et cherche le repos de son âme dans l'athéisme et la doctrine du néant. Aussi la question actuelle qui nous passionne n'est-elle plus de savoir quelle est la forme du Créateur, le caractère de la médiation, l'influence de la grâce, ni de discuter la valeur des arguments théologiques : la véritable question est de savoir si Dieu existe ou s'il n'existe pas. »

Dans ce travail, l'auteur a procédé de la même manière que dans sa *Pluralité des mondes habités*, il s'est placé sur le terrain même de ses adversaires. S'il eût puisé ses arguments dans la théologie, dans le Spiritisme ou dans des doctrines spiritualistes quelconques, il aurait posé des prémisses qui eussent été rejetées. C'est pourquoi il prend celle des négateurs et démontre, par les faits mêmes, qu'on arrive à une conclusion diamétralement opposée ; il n'invoque pas de nouveaux arguments controversables ; il ne se perd pas dans les nuages de la métaphysique, du subjectif et de l'objectif, dans les arguties de la dialectique ; il reste sur le terrain du positivisme ; il combat les athées avec leurs propres armes ; prenant un à un leurs arguments, il les détruit à l'aide de la science même qu'ils invoquent. Il ne s'appuie pas sur l'opinion des hommes ; son autorité, c'est la nature et il y montre Dieu en tout et partout.

« La nature expliquée par la science, dit-il, nous l'a montré dans un caractère particulier. Il est là, visible, comme la force intime de toutes choses. Nulle poésie humaine ne nous a paru comparable à la vérité naturelle, et le verbe éternel nous a parlé avec plus d'éloquence dans les œuvres les plus modestes de la nature, que l'homme dans ses chants les plus pompeux. »

Nous avons dit les motifs qui ont engagé M. Flammarion à se placer en dehors du Spiritisme, et nous ne pouvons que l'approuver ; si quelques personnes pensaient que c'est par antagonisme pour la doctrine, il suffirait, pour les désabuser, de citer le passage suivant :

« Nous pourrions ajouter, pour clore le chapitre de la personnalité humaine, quelques réflexions sur certains sujets d'étude encore mystérieux, mais non insignifiants. Le somnambulisme naturel, le magnétisme, le Spiritisme, offrent aux expérimentateurs sérieux qui savent les examiner scientifiquement des faits caractéristiques qui suffiraient pour démontrer l'insuffisance des théories matérialistes.

Il est triste, nous l'avouons, pour l'observateur consciencieux, de voir le charlatanisme éhonté glisser son avidité perfide en des causes qui devraient être respectées ; il est triste de constater que quatre-vingt dix-neuf faits sur cent peuvent être faux ou imités ; mais un seul fait bien constaté déjoue toutes les négations. Or, quel parti prennent certains doctes personnages devant ces faits ? Ils les nient simplement. « *La science ne doute point*, dit en particulier M. Buchner, que tous les cas de prétendue clairvoyance ne soient des effets de jonglerie et de collusion. La lucidité est, par des raisons naturelles, une *impossibilité*. Il est dans les lois de la nature que les effets des sens soient bornés à certaines limites de l'espace qu'ils ne peuvent franchir. Personne n'a la faculté de deviner les pensées ni de voir avec les yeux fermés ce qui se passe autour de lui. Ces vérités sont basées sur des lois naturelles qui sont immuables et sans exceptions. »

« Eh ! monsieur le juge, vous les connaissez donc bien, les lois naturelles ? Heureux homme ! Que ne succombez-vous sous l'excès de votre science ! Mais quoi ? Je tourne deux pages, et voici ce que je lis :

« Le somnambulisme est un phénomène dont malheureusement nous n'avons que des observations très inexactes, quoiqu'il fût à désirer que nous en eussions des notions précises *à cause de son importance pour la science*. Cependant, *sans en avoir des données certaines* (écoutez !), *on peut reléguer parmi les fables* tous les faits merveilleux qu'on raconte des somnambules. Il n'est pas donné à un somnambule d'escalader les murs, etc. » Ah ! monsieur, que vous raisonnez donc sagement ! et que vous auriez bien fait, avant d'écrire, de savoir un peu ce que vous pensez ! »

Un compte rendu analytique de l'ouvrage exigerait des développements que le défaut d'espace nous interdit, et serait d'ailleurs superflu. Il nous suffisait de montrer le point de vue où s'est placé l'auteur pour en faire comprendre l'utilité. Réconcilier la science avec les idées spiritualistes, c'est aplanir les voies de son alliance avec le Spiritisme. L'auteur parle au nom de la science pure et non d'une science fantaisiste ou superficielle, et il le fait avec l'autorité que lui donne son savoir personnel. Son livre est un de ceux qui ont une place marquée dans les bibliothèques spirites, car c'est une *monographie* d'une des parties constituantes de la doctrine, où le croyant trouve à s'instruire aussi bien que l'incrédule. Nous aurons plus d'une fois l'occasion d'y revenir.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1867.

Le Spiritisme partout.

A propos des poésies de M. Marteau.

C'est une chose vraiment curieuse de voir ceux mêmes qui repoussent le nom du Spiritisme avec le plus d'obstination, en semer les idées à profusion. Il n'est pas de jour où, dans la presse, dans les œuvres littéraires, dans la poésie, dans les discours, dans les sermons même, on ne rencontre des pensées appartenant au plus pur Spiritisme. Demandez à ces écrivains s'ils sont Spirites, ils répondront avec dédain qu'ils s'en garderaient bien ; si vous leur dites que ce qu'ils ont écrit est du Spiritisme, ils répondront que cela ne se peut pas, parce que ce n'est pas l'apologie des Davenport et des tables tournantes. Pour eux, tout le Spiritisme est là, ils n'en sortent pas, et n'en veulent pas sortir ; ils ont prononcé : leur jugement est sans appel.

Ils seraient bien surpris, cependant, s'ils savaient qu'ils font à chaque instant du Spiritisme sans le savoir, qu'ils le coudoient sans se douter qu'ils en sont si près ! Mais, qu'importe le nom, si les idées fondamentales sont acceptées ! Que fait la forme de la charrue, pourvu qu'elle prépare le terrain ? Au lieu d'arriver tout d'une pièce, l'idée arrive par fragments, voilà toute la différence ; or, quand plus tard, on verra que ces fragments réunis ne sont autre chose que le Spiritisme, on reviendra forcément sur l'opinion qu'on s'en était faite. Les Spirites ne sont pas assez puérils pour attacher plus d'importance au mot qu'à la chose ; c'est pourquoi ils se félicitent de voir leurs idées se répandre sous une forme quelconque.

Les Esprits qui conduisent le mouvement, se disent : Puisqu'ils ne veulent pas de la chose sous ce nom, nous allons la leur faire accep-

ter en détail sous une autre forme ; se croyant les inventeurs de l'idée, ils en seront eux-mêmes les propagateurs. Nous ferons comme avec les malades qui ne veulent pas de certains remèdes, et qu'on leur fait prendre sans qu'ils s'en doutent, en en changeant la couleur.

Les adversaires connaissent en général si peu ce qui constitue le Spiritisme, que nous mettons en fait que le Spirite le plus fervent, qui ne serait pas connu pour tel, pourrait, à l'aide de quelques précautions oratoires, et pourvu surtout qu'il s'abstînt de parler des Esprits, développer les principes les plus essentiels de la doctrine, et se faire applaudir par ceux mêmes qui ne lui eussent pas laissé prendre la parole, s'il se fût présenté comme adepte.

Mais d'où viennent ces idées, puisque ceux qui les émettent ne les ont pas puisées dans la doctrine qu'ils ne connaissent pas ?

Nous l'avons déjà dit plusieurs fois : lorsqu'une vérité est arrivée à terme, et que l'esprit des masses est mûr pour se l'assimiler, l'idée germe partout ; elle est dans l'air, portée sur tous les points par les courants fluidiques ; chacun en aspire quelques parcelles, et les émet comme si elles étaient écloses dans son cerveau. Si quelques-uns s'inspirent de l'idée spirite sans oser l'avouer, il est certain que chez beaucoup elle est spontanée. Or, le Spiritisme se trouvant être la collectivité et la coordination de ces idées partielles, par la force des choses il sera un jour le trait d'union entre ceux qui les professent ; c'est une question de temps.

Il est à remarquer que lorsqu'une idée doit prendre rang dans l'humanité, tout concourt à lui frayer la voie ; il en est ainsi du Spiritisme. En observant ce qui se passe dans le monde en ce moment, les évènements grands et petits qui surgissent ou se préparent, il n'est pas un Spirite qui ne se dise que tout semble fait exprès pour aplanir les difficultés et faciliter son établissement ; ses adversaires eux-mêmes semblent poussés par une force inconsciente à déblayer la route, et à creuser un abîme sous leurs pas, pour mieux faire sentir la nécessité de le combler.

Et qu'on ne croie pas que les contraires soient nuisibles ; loin de là. Jamais l'incrédulité, l'athéisme et le matérialisme, n'ont plus hardiment levé la tête, et affiché leurs prétentions. Ce ne sont plus des opinions personnelles, respectables comme tout ce qui est du ressort de la conscience intime, ce sont des doctrines que l'on veut imposer, et à l'aide desquelles on prétend gouverner les hommes malgré eux. L'exagération même de ces doctrines en est le remède, car on se demande ce que serait la société, si jamais elles venaient à préva-

loir. Il fallait cette exagération pour mieux faire comprendre le bienfait des croyances qui peuvent être la sauvegarde de l'ordre social.

Mais aveuglement étrange ! ou pour mieux dire, aveuglement providentiel ! ceux qui veulent se substituer à ce qui existe, comme ceux qui veulent s'opposer aux idées nouvelles, au moment où les plus graves questions s'agitent, au lieu d'attirer à eux, de se concilier les sympathies par la douceur, la bienveillance et la persuasion, semblent prendre à tâche de tout faire pour inspirer la répulsion ; ils ne trouvent rien de mieux que de s'imposer par la violence, de comprimer les consciences, de froisser les convictions, de persécuter. Singulier moyen de se faire bien voir des populations !

Dans l'état actuel de notre monde, la persécution est le baptême obligé de toute croyance nouvelle de quelque valeur. Le Spiritisme recevant le sien, c'est la preuve de l'importance qu'on y attache.

Mais nous le répétons, tout cela a sa raison d'être et son utilité : il faut qu'il en soit ainsi pour préparer les voies. Les Spirites doivent se considérer comme des soldats sur un champ de bataille ; ils se doivent à la cause, et ne peuvent attendre le repos que lorsque la victoire sera remportée. Heureux ceux qui auront contribué à la victoire au prix de quelques sacrifices !

Pour l'observateur qui contemple de sang-froid le travail d'enfantement de l'idée, c'est quelque chose de merveilleux de voir comment tout, même ce qui, au premier abord, paraît insignifiant ou contraire, converge en définitive vers le même but ; de voir la diversité et la multiplicité des ressorts que les puissances invisibles mettent en jeu pour atteindre ce but ; tout leur sert, tout est utilisé, même ce qui nous semble mauvais.

Il n'y a donc pas à s'inquiéter des fluctuations que le Spiritisme peut éprouver dans le conflit des idées qui sont en fermentation ; c'est un effet de l'effervescence même qu'il produit dans l'opinion, où il ne peut rencontrer partout des sympathies ; il faut s'attendre à ces fluctuations jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli. En attendant, l'idée marche, c'est l'essentiel ; et, comme nous l'avons dit en commençant, elle se fait jour par tous les pores ; tous, amis et ennemis, y travaillent comme à l'envi, et il n'est pas douteux que sans l'active coopération involontaire des adversaires, les progrès de la doctrine, qui n'a jamais fait de réclames pour se faire connaître, n'auraient pas été aussi rapides.

On croit étouffer le Spiritisme en proscrivant le nom ; mais comme

il ne consiste pas dans les mots, si on lui ferme la porte à cause de son nom, il pénètre sous la forme impalpable de l'idée. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que beaucoup de ceux qui le repoussent ne le connaissant pas, ne voulant pas le connaître, ignorant, par conséquent, son but, ses tendances et ses principes les plus sérieux, acclament certaines idées, qui parfois sont les leurs, sans se douter que souvent elles font partie essentielle et intégrante de la doctrine. S'ils le savaient il est probable qu'ils s'abstiendraient.

Le seul moyen d'éviter la méprise serait d'étudier la doctrine à fond pour savoir ce qu'elle dit et ce qu'elle ne dit pas. Mais alors surgirait un autre embarras : le Spiritisme touche à tant de questions, les idées qui se groupent autour de lui sont si multiples, que si l'on voulait s'abstenir de parler de tout ce qui s'y rattache, on se trouverait souvent singulièrement empêché, et souvent même arrêté dans les élans de ses propres inspirations ; car on se convaincrait, par cette étude, que le Spiritisme est en tout et partout, et l'on serait surpris de le trouver chez les écrivains les plus accrédités ; bien plus, on se surprendrait soi-même à en faire en maintes circonstances, sans le vouloir ; or, une idée qui devient le patrimoine commun est impérissable.

Nous avons plusieurs fois déjà reproduit les pensées spirites que l'on trouve à profusion dans la presse et les écrits de tous genres, et nous continuerons à le faire de temps en temps sous ce titre : *le Spiritisme partout*. L'article suivant vient surtout à l'appui des réflexions ci-dessus ; il est extrait du *Phare de la Manche*, journal de Cherbourg, du 18 août 1867.

L'auteur y rend compte d'un recueil de poésie de M. Amédée Marteau[17], et à ce sujet il s'exprime ainsi :

« Il y a deux mille ans, quelque temps avant l'établissement du Christianisme, la caste sacerdotale des druides enseignait à ses adeptes une doctrine étrange. Elle disait : Aucun être ne finira jamais ; mais tous les êtres, excepté Dieu, ont commencé. Tout être est créé au plus bas degré de l'existence. L'âme est d'abord sans conscience d'elle-même ; soumise aux lois invariables du monde physique, esprit esclave de la matière, force latente et obscure, elle monte fatalement les degrés de la nature inorganique, puis de la nature organisée. Alors l'éclair tombe du ciel, l'être se connaît, il est homme.

« L'âme humaine commence dans un demi-jour les épreuves de

[17] *Espoirs et Souvenirs*, chez Hachette, 77, boulevard Saint-Germain.

son libre arbitre ; elle se fait à elle-même sa destinée, elle avance d'existence en existence, de transmigration en transmigration, par la délivrance que lui donne la mort ; ou bien, elle tourne sur elle-même, elle retombe d'échelon en échelon, si elle n'a pas mérité de s'élever, sans qu'aucune chute, néanmoins, soit à jamais irréparable.

« Lorsque l'âme est arrivée au plus haut point de science, de force, de vertu dont la condition humaine est susceptible, elle échappe au cercle des épreuves et des transmigrations, elle atteint le terme du bonheur : le ciel. Une fois parvenu à ce terme, l'homme ne retombe plus ; il monte toujours, il s'élève vers Dieu par un progrès éternel, sans toutefois jamais se confondre avec lui. Bien loin de perdre dans le ciel son activité, son individualité, c'est là que chaque âme en acquiert la pleine possession, avec la mémoire de tous les états antérieurs par lesquels elle a passé. Sa personnalité, sa nature propre s'y développent de plus en plus distinctes, au fur et à mesure qu'elle gravit sur une échelle infinie, dont les degrés ne sont que des accomplissements de vie qui ne sont plus séparés par la mort.

« Telle était la conception que le druidisme s'était faite de l'âme et de ses destinées. C'était l'idée pythagoricienne agrandie, devenue dogme et appliquée à l'infini.

« Comment cette opinion, après avoir sommeillé tant de siècles dans les limbes de l'intelligence humaine, se réveille-t-elle aujourd'hui ? peut-être a-t-elle sa raison d'être dans la révolution qui, depuis Galilée, s'est opérée dans le système astronomique ; peut-être doit-elle sa résurrection aux séduisantes perspectives qu'elle présente aux rêveries des philosophes et des penseurs ; ou enfin, à cette curiosité native qui pousse sans cesse l'homme vers l'inconnu.

Quoi qu'il en soit, Fontenelle est le premier dont la plume spirituelle a renouvelé ces questions dans son charmant badinage sur la pluralité des mondes.

« De l'habitabilité des mondes à la transmigration des âmes la pente est glissante, et notre siècle s'y est laissé entraîner. Il s'est emparé de cette idée, et, l'étayant sur l'astronomie, il essaye de l'élever à la hauteur d'une science. Jean Reynaud l'a développée, sous une forme magistrale, dans *Ciel et Terre* ; Lamennais l'adopte et la généralise dans l'*Esquisse d'une philosophie* ; Lamartine et Hugo la préconisent ; Maxime Ducamp l'a popularisée dans un roman ; Flammarion a publié un livre en sa faveur ; et enfin, M. Amédée Marteau, dans une œuvre poétique, que nous avons lue avec le plus

vif intérêt, revêt des couleurs de sa palette séduisante cette vaste et magnifique utopie.

« M. Marteau est le poète de l'idée nouvelle ; il est un croyant enthousiaste et dévoué de la transmigration des âmes dans les corps célestes, et il faut convenir qu'il a réussi à traiter de main de maître ce splendide sujet. Dieu, l'homme, le temps, l'espace sont les inspirateurs de sa muse. Abîmes vertigineux, élévations incommensurables, rien ne l'arrête, rien ne l'effraye. Il se joue dans l'immensité, il côtoie sans pâlir les rivages de l'infini. Il voyage dans les astres, comme un aigle sur les hautes cimes. Il décrit dans un langage harmonieux, avec une précision mathématique, leurs formes, leur marche, leur couleur, leurs contours. »

Après avoir cité un fragment d'une des odes de ce recueil, l'auteur de l'article ajoute :

« M. Marteau n'est pas seulement un poète d'une haute distinction, il est, de plus, un philosophe et un savant. L'astronomie lui est familière ; il émaille sa poésie avec la poudre d'or qu'il fait tomber des sphères sidérales. Nous ne saurions dire ce qui nous a le plus captivé, ou de l'intérêt de la diction, ou de l'originalité de la pensée. Tout cela s'agence, se coordonne d'une manière si nette, si claire, si naturelle, qu'on demeure comme fasciné sous le charme.

« Nous ne connaissons pas M. Marteau ; mais nous pensons que si, pour composer un livre comme celui-ci, il faut être doué d'un grand talent, il faut aussi être doué d'un grand cœur ; car, dans cet auteur, tout respire l'amour de l'homme et l'amour de Dieu.

« Aussi ne pouvons-nous trop engager tous ceux que n'absorbent pas les soucis et les intérêts matériels à jeter un coup d'œil sur les œuvres de M. Marteau. Ils y trouveront des consolations et des espérances, sans compter les jouissances intellectuelles que fait éprouver la lecture d'une poésie généreuse, riche de conceptions, idéale, et destinée, nous n'en doutons pas, à un brillant succès. »

DIGARD.

L'exposé de la doctrine druidique sur les destinées de l'âme, par lequel débute l'article, est, comme on le voit, un résumé complet de la doctrine spirite sur le même sujet. L'auteur le sait-il ? Il est permis d'en douter, autrement il serait étrange qu'il se fût abstenu de citer le Spiritisme, à moins qu'il n'ait craint de lui faire une part dans les éloges qu'il prodigue aux idées de l'auteur. Nous ne lui ferons pas l'injure de lui supposer cette puérile partialité ; nous aimons donc mieux croire qu'il en ignore jusqu'à l'existence. Quand il se

demande : « Comment cette opinion, après avoir sommeillé tant de siècles dans les limbes de l'intelligence humaine, se réveille-t-elle aujourd'hui ? » s'il avait étudié le Spiritisme, le Spiritisme lui aurait répondu, et il aurait vu que ces idées sont plus populaires qu'il ne le croit.

« M. Marteau, dit-il, est le poète de l'idée nouvelle ; il est un croyant enthousiaste et dévoué de la transmigration des âmes dans les corps célestes, et il faut convenir qu'il a réussi à traiter de main de maître ce splendide sujet. » Plus loin, il ajoute : « Si, pour composer un livre comme celui-ci, il faut être doué d'un grand talent, il faut aussi être doué d'un grand cœur, car, dans cet auteur, tout respire l'amour de l'homme et l'amour de Dieu. » M. Marteau n'est donc pas un fou pour professer de pareilles idées ? Jean Reynaud, Lamennais, Lamartine, Victor Hugo, Louis Jourdan, Maxime Ducamp, Flammarion, ne sont donc pas des fous pour les avoir préconisées ? Faire l'éloge des hommes, n'est-ce pas faire l'éloge de leurs principes ? Et d'ailleurs, peut-on faire un plus grand éloge d'un livre que de dire que les lecteurs y puiseront des espérances et des consolations ? Puisque ces doctrines sont celles du Spiritisme, n'est-ce pas accréditer celles-ci dans l'opinion ?

Ainsi voilà un article où l'on dirait que le nom du Spiritisme est omis à dessein, et où l'on acclame les idées qu'il professe sur les points les plus essentiels : la pluralité des existences et les destinées de l'âme.

Madame la comtesse Adélaïde de Clérambert,

Médium médecin.

Madame la comtesse de Clérambert habitait à Sain-Symphorien-sur-Coise, département de la Loire ; elle est morte il y a quelques années dans un âge avancé. Douée d'une intelligence supérieure, elle avait, dès son jeune âge, montré un goût particulier pour les études médicales, et se complaisait dans la lecture des ouvrages traitant de cette science. Dans les vingt dernières années de sa vie, elle s'était consacrée au soulagement de la souffrance avec un dévouement tout philanthropique et la plus entière abnégation. Les nombreuses guérisons qu'elle opérait sur des personnes réputées incurables, lui avaient fait une certaine réputation ; mais, aussi modeste que charitable, elle n'en tirait ni vanité ni profit.

A ses connaissances médicales acquises, dont elle faisait sans doute usage dans ses traitements, elle joignait une faculté d'intuition qui n'était autre qu'une médiumnité inconsciente, car elle traitait souvent par correspondance, et, sans avoir vu les malades, décrivait parfaitement la maladie ; du reste, elle disait elle-même qu'elle recevait des instructions, sans s'expliquer sur la manière dont elles lui étaient transmises. Elle avait eu maintes fois des manifestations matérielles, tels que apports, déplacements d'objets et autres phénomènes de ce genre, quoiqu'elle ne connût pas le Spiritisme. Un jour un de ses malades lui écrivait qu'il lui était survenu des abcès, et, pour lui en donner une idée, en avait taillé le patron sur une feuille de papier ; mais, ayant oublié de le joindre à sa lettre, cette dame lui répondit par le retour du courrier : « Le patron dont vous m'annoncez l'envoi n'étant point dans votre lettre, j'ai pensé que c'était un oubli de votre part ; je viens d'en trouver un ce matin dans mon tiroir, qui doit être pareil au vôtre et que je vous adresse. » En effet, ce patron reproduisait exactement la forme et la grandeur des abcès.

Elle ne traitait ni par le magnétisme, ni par l'imposition des mains, ni par l'intervention ostensible des Esprits, mais par l'emploi de médicaments que le plus souvent elle préparait elle-même, d'après les indications qui lui étaient fournies. Sa médication variait pour la même maladie selon les individus ; elle n'avait point de recette secrète d'une efficacité universelle, mais se guidait selon les circonstances. Le résultat était quelquefois presque instantané, et dans certains cas ne s'obtenait qu'après un traitement suivi, mais toujours court relativement à la médecine ordinaire. Elle a guéri radicalement un grand nombre d'épileptiques et de malades atteints d'affections aiguës ou chroniques abandonnés des médecins.

Madame de Clérambert n'était donc point un Médium guérisseur dans le sens attaché à ce mot, mais un *Médium médecin*. Elle jouissait d'une clairvoyance qui lui faisait voir le mal, et la guidait dans l'application des remèdes qui lui étaient inspirés, secondée en outre par la connaissance qu'elle avait de la matière médicale et surtout des propriétés des plantes. Par son dévouement, son désintéressement moral et matériel, qui ne se sont jamais démentis, par son inaltérable bienveillance pour ceux qui s'adressaient à elle, madame de Clérambert, de même que l'abbé prince de Hohenlohe, a dû de conserver jusqu'à la fin de sa vie la précieuse faculté qui lui avait été accordée, et qu'elle aurait sans doute vue s'affaiblir et disparaître, si elle n'eût pas persévéré dans le noble usage qu'elle en faisait.

Sa position de fortune, sans être très brillante, était suffisante pour ôter tout prétexte à une rémunération quelconque ; elle ne demandait donc absolument rien, mais elle recevait des riches, reconnaissants d'avoir été guéris, ce qu'ils croyaient devoir donner, et elle l'employait à subvenir aux besoins de ceux qui manquaient du nécessaire.

Les documents de la note ci-dessus ont été fournis par une personne qui a été guérie par madame de Clérambert, et ils ont été confirmés par d'autres personnes qui l'ont connue. Cette notice ayant été lue à la Société spirite de Paris, madame de Clérambert fit la réponse ci-après :

(Société spirite de Paris, 5 avril 1867, Méd. M. Desliens.)

Évocation. – Le récit que nous venons de lire nous donne naturellement le désir de nous entretenir avec vous, et de vous compter au nombre des Esprits qui veulent bien concourir à notre instruction. Nous espérons que vous voudrez bien vous rendre à notre appel, et, dans ce cas, nous prendrons la liberté de vous adresser les questions suivantes :

1° Que pensez-vous de la notice qu'on vient de lire et des réflexions qui l'accompagnent ?

2° Quelle est l'origine de votre goût inné pour les études médicales ?

3° Par quelle voie receviez-vous les inspirations qui vous étaient données pour le traitement des malades ?

4° Pouvez-vous, comme Esprit, continuer de rendre les services que vous rendiez comme incarnée, lorsque vous seriez appelée par un malade, à l'aide d'un Médium ?

Réponse. – Je vous remercie, monsieur le président, des paroles bienveillantes que vous avez bien voulu prononcer à mon intention, et j'accepte volontiers l'éloge que vous avez fait de mon caractère. Il est, je crois, l'expression de la vérité, et je n'aurai point l'orgueil ou la fausse modestie de le récuser. Instrument choisi par la Providence, sans doute à cause de ma bonne volonté et de l'aptitude particulière qui favorisait l'exercice de ma faculté, je n'ai fait que mon devoir en me consacrant au soulagement de ceux qui se réclamaient à mon secours. Accueillie quelquefois par la reconnaissance, souvent par l'oubli, mon cœur ne s'est pas plus enorgueilli des suffrages des

uns qu'il n'a souffert de l'ingratitude des autres, attendu que je savais fort bien être indigne des uns et me mettre au-dessus des autres.

Mais c'est assez s'occuper de ma personne ; venons-en à la faculté qui m'a valu l'honneur d'être appelée au milieu de cette Société sympathique, où l'on aime à reposer sa vue, surtout lorsqu'on a été comme moi en butte à la calomnie et aux attaques malveillantes de ceux dont on a froissé les croyances ou gêné les intérêts. Que Dieu leur pardonne comme je l'ai fait moi-même !

Dès ma plus tendre enfance, et par une sorte d'attrait naturel, je me suis occupée de l'étude des plantes et de leur action salutaire sur le corps humain. D'où me venait ce goût ordinairement peu naturel à mon sexe ? Je l'ignorais alors, mais je sais aujourd'hui que ce n'était pas la première fois que la santé humaine était l'objet de mes plus vives préoccupations : j'avais été médecin. Quant à la faculté particulière qui me permettait de voir à distance le diagnostic des affections de certains malades (car je ne voyais pas pour tout le monde), et de prescrire les médicaments qui devaient rendre la santé, elle était toute semblable à celle de vos Médiums médecins actuels ; comme eux, j'étais en rapport avec un être occulte qui se disait Esprit, et dont l'influence salutaire m'a aidée puissamment à soulager les infortunés qui se réclamaient à moi. Il m'avait prescrit le désintéressement le plus complet, sous peine de perdre instantanément une faculté qui faisait mon bonheur. Je ne sais pour quelle raison, peut-être parce qu'il eût été prématuré de dévoiler l'origine de mes prescriptions, il m'avait également recommandé, de la manière la plus formelle, de ne point dire de qui je tenais les ordonnances que j'adressais à mes malades. Enfin, il considérait le désintéressement moral, l'humilité et l'abnégation comme une des conditions essentielles à la perpétuation de ma faculté. J'ai suivi ses conseils et m'en suis bien trouvée.

Vous avez raison, monsieur, de dire que les médecins seront appelés un jour à jouer un rôle de même nature que le mien, lorsque le Spiritisme aura pris l'influence considérable qui le fera, dans l'avenir, l'instrument universel du progrès et du bonheur des peuples ! Oui, certains médecins auront des facultés de cette nature, et pourront rendre des services d'autant plus grands que leurs connaissances acquises leur permettront plus facilement de s'assimiler spirituellement les instructions qui leur seront données. Il est un fait que vous avez dû remarquer, c'est que les instructions qui traitent de sujets spéciaux sont d'autant plus facilement, et d'autant plus largement

développées, que les connaissances personnelles du Médium sont plus rapprochées de la nature de celles qu'il est appelé à transmettre. Aussi, je pourrais certainement prescrire des traitements aux malades qui s'adresseraient à moi pour obtenir leur guérison, mais je ne le ferais pas avec la même facilité avec tous les instruments ; tandis que les uns transmettraient facilement mes ordonnances, d'autres ne pourraient le faire qu'incorrectement ou incomplètement. Cependant, si mon concours peut vous être utile, en quelque circonstance que ce soit, je me ferai un plaisir de vous aider dans vos travaux selon la mesure de mes connaissances, hélas ! bien bornées en dehors de certaines attributions spéciales.

ADÈLE DE CLÉRAMBERT.

Remarque. L'Esprit signe *Adèle*, tandis que, de son vivant, elle s'appelait *Adélaïde* ; lui en ayant demandé la raison, elle a répondu qu'*Adèle* était son véritable nom, et que ce n'était que par une habitude d'enfance qu'on l'appelait *Adélaïde*.

Les Médecins-Médiums.

Madame la comtesse de Clérambert, dont nous avons parlé dans l'article précédent, offrait une des variétés de la faculté de guérir qui se présente sous une infinité d'aspects et de nuances appropriées aux aptitudes spéciales de chaque individu. Elle était, à notre avis, le type de ce que pourraient être beaucoup de médecins ; de ce que beaucoup seront sans doute quand ils entreront dans la voie de la spiritualité que leur ouvre le Spiritisme, car beaucoup verront se développer en eux des facultés intuitives qui leur seront d'un précieux secours dans la pratique.

Nous l'avons dit, et nous le répétons, ce serait une erreur de croire que la médiumnité guérissante vient détrôner la médecine et les médecins ; elle vient leur ouvrir une nouvelle voie, leur montrer, dans la nature, des ressources et des forces qu'ils ignoraient, et dont ils peuvent faire bénéficier la science et leurs malades ; leur prouver en un mot qu'ils ne savent pas tout, puisqu'il y a des gens qui, en dehors de la science officielle, obtiennent ce qu'ils n'obtiennent pas eux-mêmes. Nous ne faisons donc aucun doute qu'il n'y ait un jour des *médecins-médiums*, comme il y a des *médiums-médecins*, qui, à la science acquise, joindront le don de facultés médianimiques spéciales.

Seulement, comme ces facultés n'ont de valeur effective que par l'assistance des Esprits, qui peuvent en paralyser les effets en retirant

leur concours, qui déjouent à leur gré les calculs de l'orgueil et de la cupidité, il est évident qu'ils ne prêteront pas leur assistance à ceux qui les renieraient, et entendraient se servir d'eux secrètement au profit de leur propre réputation et de leur fortune. Comme les Esprits travaillent pour l'humanité, et ne viennent pas pour servir les intérêts égoïstes individuels ; qu'ils agissent, en tout ce qu'ils font, en vue de la propagation des doctrines nouvelles, il leur faut des soldats courageux et dévoués, et ils n'ont que faire des poltrons qui ont peur de l'ombre de la vérité. Ils seconderont donc ceux qui mettront, sans réticence et *sans arrière-pensée*, leurs aptitudes au service de la cause qu'ils s'efforcent de faire prévaloir.

Le désintéressement matériel, qui est un des attributs essentiels de la médiumnité guérissante, sera-t-il aussi une des conditions de la médecine médianimique ? Comment alors concilier les exigences de la profession avec une abnégation absolue ?

Ceci demande quelques explications, car la position n'est plus la même.

La faculté du médium guérisseur ne lui a rien coûté ; elle n'a exigé de lui ni étude, ni travail, ni dépenses ; il l'a reçue gratuitement pour le bien d'autrui, il en doit user gratuitement. Comme il faut vivre avant tout, s'il n'a pas, par lui-même, des ressources qui le rendent indépendant, il doit en chercher les moyens dans son travail ordinaire, comme il l'eût fait avant de connaître la médiumnité ; il ne donne à l'exercice de sa faculté que le temps qu'il peut matériellement y consacrer. S'il prend ce temps sur son repos, et s'il emploie à se rendre utile à ses semblables celui qu'il aurait consacré à des distractions mondaines, c'est du véritable dévouement, et il n'en a que plus de mérite. Les Esprits n'en demandent pas davantage et n'exigent aucun sacrifice déraisonnable. On ne pourrait considérer comme du dévouement et de l'abnégation l'abandon de son état pour se livrer à un travail moins pénible et plus lucratif. Dans la protection qu'ils accordent, les Esprits, auxquels on ne peut en imposer, savent parfaitement distinguer les dévouements réels des dévouements factices.

Tout autre serait la position des médecins-médiums. La médecine est une des carrières sociales que l'on embrasse pour s'en faire un état, et la science médicale ne s'acquiert qu'à titre onéreux, par un labeur assidu souvent pénible ; le savoir du médecin est donc un acquis personnel, ce qui n'est pas le cas de la médiumnité. Si, au savoir humain, les Esprits ajoutent leur concours par le don d'une aptitude

médianimique, c'est pour le médecin un moyen de plus de s'éclairer, d'agir plus sûrement et plus efficacement, ce dont il doit être reconnaissant, mais il n'en est pas moins toujours médecin ; c'est son état, qu'il ne le quitte pas pour se faire médium ; il n'y a donc rien de répréhensible à ce qu'il continue d'en vivre, et cela avec d'autant plus de raison que l'assistance des Esprits est souvent inconsciente, intuitive, et que leur intervention se confond parfois avec l'emploi des moyens ordinaires de guérison.

De ce qu'un médecin deviendrait médium, et serait assisté par les Esprits dans le traitement de ses malades, il ne s'ensuivrait donc pas qu'il dût renoncer à toute rémunération, ce qui l'obligerait à chercher en dehors de la médecine des moyens d'existence, et par le fait à renoncer à son état. Mais s'il est animé du sentiment des obligations que lui impose la faveur qui lui est accordée, il saura concilier ses intérêts avec les devoirs de l'humanité.

Il n'en est pas de même du désintéressement moral qui peut et doit dans tous les cas être absolu. Celui qui, au lieu de voir dans la faculté médianimique un moyen de plus d'être utile à ses semblables, n'y chercherait qu'une satisfaction d'amour-propre ; qui se ferait un mérite personnel des succès qu'il obtient par ce moyen, en dissimulant la cause véritable, manquerait à son premier devoir. Celui qui, sans renier les Esprits, ne verrait dans leur concours, direct ou indirect, qu'un moyen de suppléer à l'insuffisance de sa clientèle productive, de quelque apparence philanthropique qu'il se couvre aux yeux des hommes, ferait, par cela même, acte d'exploitation ; dans l'un et l'autre cas de tristes déceptions en seraient la conséquence inévitable, parce que les simulacres et les faux-fuyants ne peuvent abuser les Esprits qui lisent au fond de la pensée.

Nous avons dit que la médiumnité guérissante ne tuera ni la médecine ni les médecins, mais elle ne peut manquer de modifier profondément la science médicale. Il y aura sans doute toujours des médiums guérisseurs, parce qu'il y en a toujours eu, et que cette faculté est dans la nature ; mais ils seront moins nombreux et moins recherchés à mesure que le nombre des *médecins-médiums* augmentera, et lorsque la science et la médiumnité se prêteront un mutuel appui. On aura plus de confiance dans les médecins quand ils seront médiums, et plus de confiance dans les médiums quand ils seront médecins.

On ne peut contester les vertus curatives de certaines plantes et autres substances que la Providence a mises sous la main de l'homme,

en plaçant le remède à côté du mal ; l'étude de ces propriétés est du ressort de la médecine. Or, comme les médiums guérisseurs n'agissent que par l'influence fluidique, sans l'emploi de médicaments, s'ils devaient un jour supplanter la médecine, il en résulterait qu'en dotant les plantes de propriétés curatives, Dieu aurait fait une chose inutile, ce qui n'est pas admissible. Il faut donc considérer la médiumnité guérissante comme un mode spécial et non comme un moyen absolu de guérison ; le fluide, comme un nouvel agent thérapeutique applicable à certains cas, et venant ajouter une nouvelle ressource à la médecine ; par conséquent, la médiumnité guérissante et la médecine, comme devant désormais marcher concurremment, destinées à s'entraider, à se suppléer et à se compléter, l'une par l'autre. Voilà pourquoi on peut être médecin sans être médium guérisseur, et médium guérisseur sans être médecin.

Alors pourquoi cette faculté se développe-t-elle aujourd'hui à peu près exclusivement chez les ignorants plutôt que chez les hommes de science ? Par la raison bien simple que, jusqu'à présent, les hommes de science la repoussent ; quand ils l'accepteront, ils la verront se développer parmi eux comme parmi les autres. Celui qui la posséderait aujourd'hui, irait-il la proclamer ? Non ; il la cacherait avec le plus grand soin. Puisqu'elle serait inutile entre ses mains, à quoi bon la lui donner ? autant vaudrait donner un violon à un homme qui ne sait pas ou ne veut pas en jouer.

A cet état de choses, il y a un autre motif capital. En donnant à des ignorants le don de guérir des maux que ne peuvent guérir les savants, c'est pour prouver à ceux-ci qu'ils ne savent pas tout, et qu'il y a des lois naturelles en dehors de celles que reconnaît la science. Plus la distance entre l'ignorance et le savoir est grande, plus le fait est évident. Lorsqu'il se produit chez celui qui ne sait rien, c'est une preuve certaine que le savoir humain n'y est pour rien.

Mais comme la science ne peut être un attribut de la matière, la connaissance du mal et des remèdes par intuition, ainsi que la faculté voyante, ne peuvent être les attributs que de l'Esprit ; elles prouvent en l'homme l'existence de l'être spirituel, doué de perceptions indépendantes des organes corporels, et souvent des connaissances acquises antérieurement, dans une précédente existence. Ces phénomènes ont donc à la fois pour conséquence d'être utiles à l'humanité, et de prouver l'existence du principe spirituel.

Le caïd Hassan, guérisseur tripolitain

ou la Bénédiction du sang.

Le fait suivant, publié dans le *Tour du monde*, pages 74 et suivantes, est tiré des *Promenades dans la Tripolitaine*, par M. le baron de Krafft.

« J'ai souvent pour guide et pour compagnon de promenade dans mes courses hors de la ville, le *cavas-bachi* (chef des janissaires) du consulat de France, que le consul général a l'obligeance de mettre à ma disposition. C'est un magnifique nègre du Ouadaï, haut de six pieds, et qui, malgré sa barbe grisonnante, a conservé toute l'activité et toute l'énergie de la jeunesse. Le caïd *Hassan* n'est pas un homme du commun : il a gouverné pendant dix-huit ans, au temps des Caramanlys, la tribu des Ouerchéfâna, et nul n'a su mieux que lui tenir en bride cette peuplade remuante. Brave jusqu'à la témérité, il a toujours défendu les intérêts de ses administrés contre les tribus voisines, et, au besoin, contre le gouvernement lui-même ; mais, en même temps, les siens ne pouvaient pas davantage se livrer à leurs caprices, et l'on ne badinait pas avec la sévérité du caïd *Hassan*. Pour lui, la vie d'un homme était à peine plus précieuse que celle d'un mouton, et certainement on l'embarrasserait bien en lui demandant le nombre exact des têtes qu'il a fait tomber de sa main, tant sa conscience est tranquille à cet égard. Excellent homme, du reste, et tout dévoué au consulat qu'il sert depuis dix ans.

« Dans une de nos premières sorties, je vis un groupe de cinq ou six femmes s'approcher de lui d'un air suppliant. Deux d'entre elles avaient dans les bras de pauvres petits enfants à la mamelle, dont le visage, la tête et le cou étaient couverts d'une plaque dartreuse et de croûtes purulentes. C'était affreux et dégoûtant à voir.

« – Notre père, dirent les mères désolées au caïd Hassan, c'est le prophète de Dieu qui t'amène auprès de notre maison, car nous voulions aller à la ville pour te trouver et voilà bien dix jours que nous en attendons l'occasion. Le *djardoun* (petit lézard blanc très inoffensif) a passé sur notre sein, et a empoisonné notre lait ; vois l'état de tes enfants, et guéris-les pour que Dieu te bénisse.

« – Es-tu donc médecin ? dis-je à mon compagnon.

« – Non, me répondit-il, mais j'ai *la bénédiction du sang* sur les mains, et quiconque l'a comme moi peut, comme moi, guérir cette maladie. C'est un don naturel de tout homme dont le bras a coupé quelques têtes. – Allons, les femmes, donnez ce qu'il faut.

« Et aussitôt, une des mères présente au docteur une poule

blanche, sept œufs et trois pièces de vingt paras ; puis, elle s'accroupit à ses pieds, élevant au-dessus de sa tête le petit patient. Hassan tire gravement de sa ceinture son briquet et sa pierre à fusil, comme s'il voulait allumer une pipe. *Bismillah* ! (au nom de Dieu !) dit-il, et il se met à faire jaillir du silex de nombreuses étincelles sur l'enfant malade, tout en récitant le *sourat-el-fatéha*, le premier chapitre du Coran.

« L'opération terminée, l'autre enfant eut son tour, moyennant la même offrande, et les femmes partirent joyeuses après avoir baisé respectueusement la main qui venait de rendre la santé à leurs fils.

« Il paraît que ma figure décelait clairement mon incrédulité, car le caïd Hassan, tout en ramassant, pour les emporter, les honoraires de sa cure merveilleuse, cria à ses clientes : « Ne manquez pas de venir dans sept jours me présenter vos enfants à la *skifa* du consulat. » (La *skifa* est le vestibule extérieur, la salle d'attente dans les grandes maisons.)

« En effet, une semaine plus tard, les petites créatures me furent représentées ; l'une était guérie complètement, l'autre n'avait plus que quelques cicatrices d'une apparence fort satisfaisante, indiquant une guérison toute prochaine. Je demeurai stupéfait, mais non convaincu ; cependant, plus de vingt expériences semblables m'ont depuis forcé de croire à l'incroyable vertu des mains bénies par le sang. »

Il y a des gens que les faits même les plus patents ne peuvent convaincre ; il faut toutefois convenir que, dans celui-ci, il est logiquement permis de ne pas croire à l'efficacité de la *bénédiction du sang*, obtenue surtout dans de telles conditions, pas plus qu'à celle des étincelles du briquet. Cependant le fait matériel de la guérison n'en existe pas moins ; s'il n'a pas cette cause, il doit en avoir une autre ; si vingt expériences pareilles, à la connaissance du narrateur, sont venues le confirmer, cette cause ne peut être fortuite, et doit procéder d'une loi ; or, cette loi n'est autre que la faculté guérissante dont cet homme était doué. Dans son ignorance du principe, il attribuait cette faculté à ce qu'il appelait la bénédiction du sang, croyance en rapport avec les mœurs du pays où la vie d'un homme est comptée pour rien. Le briquet et les autres formules sont des accessoires qui n'ont de valeur que dans son imagination, et qui servent sans doute, par l'importance qu'il y attache, à lui donner plus de confiance en lui-même, et, par suite, à augmenter sa puissance fluidique.

Ce fait soulève naturellement une question de principe touchant le

don de la faculté de guérir, et à laquelle répond la communication suivante donnée à ce sujet.

(Société de Paris, 23 février 1867, méd. M. Desliens.)

On s'étonne quelquefois, avec une apparence de raison, de rencontrer chez des individus indignes des facultés remarquablement développées, et qui sembleraient devoir être, de préférence, le partage des hommes vertueux et dépourvus de préjugés ; et cependant l'histoire des siècles passés présente, presque à chaque page, des exemples de médiumnités remarquables possédées par des Esprits inférieurs et impurs, par des fanatiques sans raison ! Quel peut être le motif d'une telle anomalie ?

Il n'y a cependant rien là qui puisse étonner, et une étude un peu sérieuse et réfléchie du problème en donnera la clef.

Lorsque des phénomènes saillants, appartenant à l'ordre extracorporel, sont produits, qu'arrive-t-il en effet ? – C'est que des individualités incarnées servent d'*organes de transmission* à la manifestation. Elles sont des *instruments* mus par une volonté extérieure. Or, demandera-t-on à un simple instrument ce que l'on exigerait de l'artiste qui le met en vibration ?… S'il est évident qu'un bon piano soit préférable à celui qui serait défectueux, il ne l'est pas moins que l'on distinguera, sur l'un comme sur l'autre, la touche de l'artiste de celle de l'écolier. – Si donc, l'Esprit qui intervient dans la guérison rencontre un bon instrument, il s'en servira volontiers ; sinon il emploiera celui qui s'offrira à lui, quelque défectueux qu'il soit.

Il faut aussi considérer que, dans l'exercice de la faculté médianimique, et en particulier dans l'exercice de la médiumnité guérissante, il peut se présenter deux cas bien distincts : ou le médium peut être guérisseur de son chef, ou il peut n'être que l'agent plus ou moins passif d'un moteur extracorporel.

Dans le premier cas, il ne pourra agir que si ses vertus et sa puissance morale le lui permettent. Il sera un exemple dans sa conduite privée ou publique, un modèle, un missionnaire venu pour servir de guide ou de signe de ralliement aux hommes de bonne volonté. Le Christ est la personnification suprême du guérisseur.

Quant à celui qui n'est que médium, étant instrument, il peut être plus ou moins défectueux, et les actes qui s'opèrent par son intermédiaire ne l'empêchent en aucune façon d'être imparfait, égoïste, orgueilleux ou fanatique. Membre de la grande famille humaine, au même titre que la généralité, il participe à toutes ses faiblesses.

Souvenez-vous de ces paroles de Jésus : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin. » Il faut donc voir une marque de la bonté de la Providence dans ces facultés qui se développent dans les milieux et chez des gens imparfaits ; c'est un moyen de leur donner la foi qui les amènera tôt ou tard au bien ; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain ; ce sont des semences qui ne sont pas perdues, car, vous, Spirites, vous savez que rien ne se perd pour l'Esprit.

S'il n'est pas rare de rencontrer chez les natures les plus abruptes, moralement et physiquement, des facultés transcendantes, cela tient également à ce que ces individualités n'ayant que peu ou point de volonté personnelle, se bornent à laisser agir l'influence qui les dirige. On pourrait dire qu'ils opèrent d'instinct, tandis qu'une intelligence plus développée, voulant se rendre compte de la cause qui la met en mouvement, se mettrait parfois dans des conditions qui ne permettraient pas un accomplissement aussi facile des desseins providentiels.

Quelque bizarres et inexplicables que soient les effets qui se produisent sous vos yeux, étudiez-les attentivement avant d'en considérer un seul comme une infraction aux lois éternelles du Maître suprême ! Il n'en est pas un qui n'affirme son existence, sa justice et sa sagesse éternelles, et, si l'apparence dit le contraire, croyez bien que ce n'est qu'une apparence qui disparaîtra pour faire place à la réalité, avec une étude plus approfondie des lois connues et la connaissance de celles dont la découverte est réservée à l'avenir.

CLÉLIE DUPLANTIER.

Le zouave Jacob.

La faculté guérissante étant à l'ordre du jour, on ne sera pas surpris que nous y ayons consacré la plus grande partie de ce numéro, et assurément nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet ; c'est pourquoi nous y reviendrons.

Pour fixer tout d'abord les idées d'un grand nombre de personnes intéressées dans la question relative à M. Jacob, et qui nous ont écrit ou pourraient nous écrire à son sujet, nous disons :

1° Que les séances de M. Jacob sont suspendues ; qu'ainsi il serait inutile de se présenter au lieu où il les tenait, rue de la Roquette, 80, et qu'il ne les a, jusqu'à présent, reprises nulle part. Le motif a été l'encombrement excessif qui gênait la circulation dans une rue très fréquentée et dans une impasse occupée par un grand nombre d'in-

dustriels qui se trouvaient empêchés dans leurs affaires, ne pouvant ni recevoir les clients, ni expédier leurs marchandises. En ce moment M. Jacob n'a de séances ni publiques ni particulières.

2° Vu l'affluence, chacun devant attendre son tour assez longtemps, à ceux qui nous ont demandé, ou voudraient nous demander à l'avenir si, connaissant personnellement M. Jacob, sur notre recommandation ils pourraient obtenir un tour de faveur, nous dirons que nous ne l'avons jamais demandé et que nous ne le demanderions jamais, sachant que ce serait inutile. Si des tours de faveur eussent été accordés, c'eût été au préjudice de ceux qui attendent, et cela n'eût pas manqué de soulever des réclamations fondées. M. Jacob n'a fait d'exception pour personne ; le riche devait attendre comme le malheureux, parce qu'en définitive le malheureux souffre autant que le riche ; il n'a pas, comme celui-ci, le confortable pour compensation, et de plus, souvent il attend la santé pour avoir de quoi vivre. Nous en félicitons M. Jacob, et s'il n'eût pas agi ainsi, nous n'aurions pas fait, en sollicitant une faveur, une chose que nous aurions blâmée en lui.

3° Aux malades qui nous ont demandé, ou pourraient nous demander, si nous leur conseillons de faire le voyage de Paris, nous disons : M. Jacob ne guérit pas tout le monde, ainsi qu'il le déclare lui-même ; il ne sait jamais d'avance s'il guérira ou non un malade ; ce n'est que lorsqu'il est en sa présence qu'il juge de l'action fluidique, et voit le résultat ; c'est pourquoi il ne promet jamais rien et ne répond de rien. Engager quelqu'un à faire le voyage de Paris, ce serait prendre une responsabilité sans certitude de succès. C'est donc une chance à courir, et si l'on n'obtient pas de résultat, on en est quitte pour ses frais de voyage, tandis qu'on dépense souvent en consultations des sommes énormes sans plus de réussite. Si l'on n'est pas guéri, on ne peut pas dire qu'on a payé des soins en pure perte.

4° A ceux qui nous demandent si, en indemnisant M. Jacob de ses frais de voyage, puisqu'il ne veut point accepter d'honoraires, il consentirait à se rendre dans telle ou telle localité pour soigner un malade, nous répondons : M. Jacob ne se rend point aux invitations de ce genre, par les raisons qui sont développées ci-dessus. Ne pouvant répondre d'avance du résultat, il regarderait comme une indélicatesse d'induire en dépense sans certitude ; et en cas de non-réussite, ce serait donner prise à la critique.

5° A ceux qui écrivent à M. Jacob, ou qui nous envoient des lettres pour les lui faire parvenir, nous disons : M. Jacob a chez lui une

armoire pleine de lettres qu'il ne lit pas, et il ne répond à personne. Que pourrait-il dire, en effet ? Il ne guérit point d'ailleurs par correspondance. Faire des phrases ? ce n'est pas son genre ; dire si telle maladie est guérissable par lui ? il n'en sait rien ; de ce qu'il a guéri une personne de telle maladie, il ne s'ensuit pas qu'il guérisse la même maladie chez une autre personne, parce que les conditions fluidiques ne sont plus les mêmes ; indiquer un traitement ? il n'est pas médecin, et il se garderait bien de donner cette arme contre lui.

Lui écrire est donc peine inutile. La seule chose à faire, dans le cas où il reprendrait ses séances, que l'on a à tort qualifiées de consultations, puisqu'on ne le consulte pas, c'est de s'y présenter comme le premier venu, de prendre son rang, d'attendre patiemment et d'en courir la chance. Si l'on n'est pas guéri, on ne peut se plaindre d'avoir été trompé, puisqu'il ne promet rien.

Il y a des sources qui ont la propriété de guérir certaines maladies ; on s'y rend ; les uns s'en trouvent bien, d'autres ne sont que soulagés, d'autres enfin n'en éprouvent rien du tout. Il faut considérer M. Jacob comme une source de fluides salutaires, à l'influence desquels on va se soumettre, mais qui n'étant pas une panacée universelle, ne guérit pas tous les maux, et peut être plus ou moins efficace, selon les conditions du malade.

Mais enfin, y a-t-il eu des guérisons ? Un fait répond à cette question : Si personne n'avait été guéri, la foule ne s'y serait pas portée comme elle l'a fait.

Mais la foule crédule ne peut-elle avoir été abusée par de fausses apparences, et s'y rendre sur la foi d'une réputation usurpée ? Des compères ne peuvent-ils avoir simulé des maladies pour avoir l'air d'être guéris ?

Cela s'est vu sans doute, et se voit tous les jours, quand des compères ont intérêt à jouer la comédie. Or, ici, quel profit en auraient-ils tiré ? Qui les aurait payés ? Ce n'est pas assurément M. Jacob sur sa paye de musicien des zouaves ; ce n'est pas non plus en leur faisant une remise sur le prix de ses consultations, puisqu'il ne recevait rien. On comprend que celui qui veut se faire une clientèle à tout prix emploie de pareils moyens ; mais M. Jacob n'avait aucun intérêt à attirer la foule à lui ; il ne l'a pas appelée, c'est elle qui est venu à lui, et l'on peut dire malgré lui. S'il n'y avait pas eu des faits, personne ne serait venu, puisqu'il n'appelait personne. Les journaux ont sans doute contribué à augmenter le nombre des visiteurs, mais

ils n'en ont parlé que parce que la foule existait déjà, sans cela ils n'en auraient rien dit, M. Jacob ne les ayant pas priés de parler de lui, ni payés pour lui faire de la réclame. Il faut donc écarter toute idée de subterfuges qui n'auraient eu aucune raison d'être dans la circonstance dont il s'agit.

Pour apprécier les actes d'un individu, il faut chercher l'intérêt qui peut le solliciter dans sa manière d'agir ; or, il est avéré qu'il n'y en avait aucun de la part de M. Jacob ; qu'il n'y en avait pas davantage pour M. Dufayet, qui donnait son local gratuitement, et mettait ses ouvriers au service des malades, pour monter les infirmes, et cela au préjudice de ses propres intérêts ; enfin que des compères n'avaient rien à gagner.

Les guérisons opérées par M. Jacob en ces derniers temps étant dans le même genre que celles qu'il a obtenues l'année dernière au camp de Châlons, et les faits s'étant passés à peu près de la même manière, seulement sur une plus grande échelle, nous renvoyons nos lecteurs aux comptes rendus et aux appréciations que nous en avons donnés dans la *Revue* d'octobre et de novembre 1866. Quant aux incidents particuliers de cette année, nous ne pourrions que répéter ce que tout le monde a su par la voie des journaux. Nous nous bornerons donc, quant à présent, à quelques considérations générales sur le fait en lui-même.

Il y a environ deux ans, les Esprits nous avaient annoncé que la médiumnité guérissante prendrait de grands développements, et serait un puissant moyen de propagation pour le Spiritisme. Jusque-là il n'y avait eu que des guérisseurs opérant pour ainsi dire dans l'intimité et sans bruit. Nous dîmes aux Esprits que, pour que la propagation fût plus rapide, il faudrait qu'il en surgît d'assez puissants pour que les guérisons eussent du retentissement dans le public. – Cela aura lieu, nous fut-il répondu, et il y en aura plus d'un.

Cette prévision a eu un commencement de réalisation l'année dernière au camp de Châlons, et Dieu sait si le retentissement a manqué cette année aux guérisons de la rue de la Roquette, non-seulement en France, mais à l'étranger.

L'émotion générale que ces faits ont causée est justifiée par la gravité des questions qu'ils soulèvent. Il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas ici un de ces événements de simple curiosité qui passionnent un moment la foule avide de nouveautés et de distractions. On ne se distrait pas au spectacle des misères humaines ; la vue de ces milliers

de malades courant après la santé qu'ils n'ont pu trouver dans les ressources de la science, n'a rien de réjouissant, et fait faire de sérieuses réflexions.

Oui, il y a ici autre chose qu'un phénomène vulgaire. On s'étonne sans doute de guérisons obtenues dans des conditions si exceptionnelles qu'elles semblent tenir du prodige ; mais ce qui impressionne plus encore que le fait matériel, c'est qu'on y pressent la révélation d'un principe nouveau dont les conséquences sont incalculables, d'une de ces lois longtemps restées voilées dans le sanctuaire de la nature, qui, à leur apparition, changent le cours des idées et modifient profondément les croyances.

Une secrète intuition dit que si les faits en question sont réels, c'est plus qu'un changement dans les habitudes, plus qu'un déplacement d'industrie : c'est un élément nouveau introduit dans la société, un nouvel ordre d'idées qui s'établit.

Bien que les événements du camp de Châlons aient préparé à ce qui vient de se passer, par suite de l'inactivité de M. Jacob pendant un an, on les avait presque oubliés ; l'émotion s'était calmée ; lorsque, tout à coup, les mêmes faits éclatent au sein de la capitale, et prennent subitement des proportions inouïes. On s'est pour ainsi dire réveillé comme au lendemain d'une révolution, et l'on ne s'abordait qu'en se demandant : Savez-vous ce qui se passe rue de la Roquette ? Avez-vous des nouvelles ? On se passait les journaux comme s'il s'était agi d'un grand événement. En quarante-huit heures, la France entière en fut instruite.

Il y a dans cette instantanéité quelque chose de remarquable et de plus important qu'on ne croit.

L'impression du premier moment a été celle de la stupeur : *personne n'a ri*. La presse facétieuse elle-même a simplement relaté les faits et les ouï-dire sans commentaires ; chaque jour elle en donnait le bulletin, sans se prononcer ni pour ni contre, et l'on a pu remarquer que la plupart des articles n'étaient point faits sur le ton de la raillerie ; ils exprimaient le doute, l'incertitude sur la réalité de faits aussi étranges, mais en penchant plutôt vers l'affirmation que vers la négation. C'est que le sujet, par lui-même, était sérieux ; il s'agissait de la souffrance, et la souffrance a quelque chose de sacré qui impose le respect ; en pareil cas la plaisanterie serait déplacée et universellement réprouvée. On ne vit jamais la verve railleuse s'exercer devant un hôpital, même de fous, ou un convoi de blessés. Des hommes de cœur et de sens ne pouvaient manquer de comprendre

que, dans une chose qui touche à une question d'humanité, la moquerie eût été malséante, car c'eût été insulter à la douleur. Aussi est-ce avec un sentiment pénible et une sorte de dégoût qu'on voit aujourd'hui le spectacle de ces malheureux infirmes reproduit grotesquement sur les tréteaux, et traduit en chansons burlesques. En admettant de leur part une crédulité puérile et une espérance mal fondée, ce n'est pas une raison pour manquer au respect que l'on doit à la souffrance.

En présence d'un tel retentissement, la dénégation absolue était difficile ; le doute seul est permis à celui qui ne sait pas ou qui n'a pas vu ; parmi les incrédules de bonne foi et par ignorance, beaucoup ont compris qu'il y aurait imprudence à s'inscrire prématurément en faux contre des faits qui pouvaient un jour ou l'autre recevoir une consécration et leur consécration et leur donner un démenti. Sans donc rien nier ni affirmer, la presse s'est généralement bornée à consigner l'état des choses, laissant à l'expérience le soin de les confirmer ou de les démentir, et surtout de les expliquer ; c'était le parti le plus sage.

Le premier moment de surprise passé, les adversaires obstinés de toute chose nouvelle qui contrarie leurs idées, un instant abasourdis par la violence de l'irruption, ont pris courage, quand ils ont vu surtout que le zouave était patient et d'humeur pacifique ; ils ont commencé l'attaque, et engagé contre lui une charge à fond de train avec les armes habituelles de ceux qui n'ont pas de bonnes raisons à opposer : la raillerie et la calomnie à outrance ; mais leur polémique acrimonieuse décèle la colère et un embarras évident, et leurs arguments qui, pour la plupart, portent à faux et sur des allégations notoirement inexactes, ne sont pas de ceux qui convainquent, car ils se réfutent par eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas ici d'une question de personne ; que M. Jacob succombe ou non dans la lutte, c'est une question de principes qui est en jeu, qui est posée avec un immense retentissement, et qui suivra son cours. Elle remet en mémoire les innombrables faits du même genre dont l'histoire fait mention, et qui se multiplient de nos jours. Si c'est une vérité, elle n'est pas incarnée dans un homme, et rien ne saurait l'étouffer ; la violence même des attaques prouve qu'on a peur que ce ne soit une vérité.

En cette circonstance, ceux qui témoignent le moins de surprise et s'émeuvent le moins, ce sont les Spirites, par la raison que ces sortes de faits n'ont rien dont ils ne se rendent parfaitement compte ; connaissant la cause, ils ne s'étonnent pas de l'effet.

Quant à ceux qui ne connaissent ni la cause du phénomène ni la loi qui le régit, ils se demandent naturellement si c'est une illusion ou une réalité ; si M. Jacob est un charlatan ; s'il guérit réellement toutes les maladies ; s'il est doué d'un pouvoir surnaturel et de qui il le tient ; si nous sommes revenus au temps des miracles ? En voyant la foule qui l'assiège et le suit, comme jadis celle qui suivait Jésus en Galilée, quelques-uns se demandent même s'il ne serait pas le Christ réincarné, tandis que d'autres prétendent que sa faculté est un présent du diable.

Toutes ces questions sont depuis longtemps résolues pour les Spirites qui en ont la solution dans les principes de la doctrine. Néanmoins, comme il en peut sortir plusieurs enseignements importants, nous les examinerons dans un prochain article, dans lequel nous ferons également ressortir l'inconséquence de certaines critiques.

Dissertations Spirites.

Conseils sur la médiumnité guérissante.

I

(Paris. 12 mars 1867, groupe Desliens ; Méd. M. Desliens.)

Comme il vous l'a été dit maintes fois déjà dans différentes instructions, la médiumnité guérissante, de concert avec la faculté voyante, est appelée à jouer un grand rôle dans la période actuelle de la révélation. Ce sont les deux agents qui coopèrent avec le plus de puissance à la régénération de l'humanité et à la fusion de toutes les croyances en une seule croyance, tolérante, progressive, universelle.

Lorsque, récemment, je me suis communiqué dans une réunion de la Société où l'on m'avait évoqué, je l'ai dit et je le répète, tout le monde possède plus ou moins la faculté guérissante, et si chacun voulait se consacrer sérieusement à l'étude de cette faculté, nombre de médiums qui s'ignorent pourraient rendre d'utiles services à leurs frères en humanité. Le temps ne m'a pas alors permis de développer toute ma pensée à cet égard ; je profiterai de votre appel pour le faire aujourd'hui.

En général, ceux qui recherchent la faculté guérissante ont pour unique désir d'obtenir le rétablissement de la *santé matérielle*, de rendre la liberté de son action à tel *organe* empêché dans ses fonctions par une *cause matérielle* quelconque. Mais, sachez-le bien, c'est là le moindre des services que cette faculté est appelée à rendre, et vous ne la connaîtriez que dans ses prémices et d'une manière tout à fait rudimentaire, si vous lui assigniez ce seul rôle… Non, la faculté

guérissante a une mission plus noble et plus étendue !… Si elle peut rendre aux corps la vigueur de la santé, elle doit aussi donner aux âmes toute la pureté dont elles sont susceptibles, et c'est seulement dans ce cas qu'elle pourra être appelée *curative* dans le sens absolu du mot.

On vous l'a dit souvent, et vos instructeurs ne sauraient trop vous le répéter, l'effet apparent matériel, la souffrance, a presque constamment une cause morbide immatérielle, résidant dans l'état moral de l'Esprit. Si donc le médium guérisseur s'attaque au corps, il ne s'attaque qu'à l'effet, et la cause première du mal restant, l'effet peut se reproduire, soit sous sa forme primordiale, soit sous toute autre apparence. C'est souvent là une des raisons pour lesquelles telle maladie, subitement guérie par l'influence d'un médium, reparaît avec tous ses accidents, dès que l'influence bienfaisante s'éloigne, parce qu'il ne reste rien, absolument rien pour combattre la cause morbide.

Pour éviter ces retours, il faut que le remède spirituel attaque le mal dans sa base, comme le fluide matériel le détruit dans ses effets ; il faut, en un mot, traiter à la fois le corps et l'âme.

Pour être bon médium guérisseur, il faut que non-seulement le corps soit apte à servir de canal aux fluides matériels réparateurs, mais il faut encore que l'Esprit possède une puissance morale qu'il ne peut acquérir que par sa propre amélioration. Pour être médium guérisseur, il faut donc s'y préparer, non-seulement par la prière, mais par l'épuration de son âme, afin de traiter physiquement le corps par des moyens physiques, et d'influencer l'âme par la puissance morale.

Une dernière réflexion. On vous conseille de rechercher de préférence les pauvres qui n'ont d'autres ressources que la charité de l'hôpital ; je ne suis point tout à fait de cet avis. Jésus disait que le médecin a pour mission de soigner les malades et non ceux qui sont en bonne santé ; souvenez-vous qu'en fait de santé morale, il y a des malades partout, et que le devoir du médecin est de se porter partout où son secours est nécessaire.

Abbé Prince DE HOHENLOHE.

II

(Société de Paris, 15 mars 1867 ; Méd. M. Desliens.)

Dans une communication récente, je parlais de la médiumnité guérissante à un point de vue plus large qu'elle n'a été considérée jusqu'ici, et je la faisais consister plutôt dans le traitement moral que dans le traitement physique des malades, ou tout au moins je réunissais ces deux traitements en un seul. Je vous demanderai de vous dire quelques mots à ce sujet.

La souffrance, la maladie, la mort même, dans les conditions sous lesquelles vous les connaissez, ne sont-elles pas plus spécialement le partage des mondes habités par les Esprits inférieurs ou peu avancés ? Le développement moral n'a-t-il pas pour but principal de conduire l'humanité au bonheur, en lui faisant acquérir des connaissances plus complètes, en le débarrassant des imperfections de toute nature qui ralentissent sa marche ascensionnelle vers l'infini ? Or, en améliorant l'Esprit des malades, ne les met-on pas dans de meilleures conditions pour supporter leurs souffrances physiques ? En s'attaquant aux vices, aux penchants mauvais, qui sont la source de presque toutes les désorganisations physiques, ne met-on pas ces désorganisations dans l'impossibilité de se reproduire ? En détruisant la cause, on empêche nécessairement l'effet de se manifester de nouveau.

La médiumnité guérissante peut donc comporter deux formes, et cette faculté ne sera à son apogée, chez ceux qui la possèderont, que lorsqu'ils réuniront en eux ces deux manières d'être. Elle peut comprendre uniquement le soulagement matériel des malades, et alors elle s'adresse aux incarnés ; elle peut comprendre l'amélioration morale des individus, et, dans ce cas, elle s'adresse aussi bien aux Esprits qu'aux hommes ; elle peut comprendre enfin l'amélioration morale comme le soulagement matériel, et, dans ce cas, la cause comme l'effet pourront être combattus victorieusement. Le traitement des Esprits obsesseurs est-il autre chose, en effet, qu'une sorte d'influence semblable à la médiumnité guérissante exercée de concert par des médiums et des Esprits sur une personnalité désincarnée ?

La médiumnité guérissante embrasse donc à la fois la santé morale et la santé physique, le monde des incarnés et celui des Esprits.

Abbé Prince DE HOHENLOHE.

III

(Paris, 24 mars 1867. Médium, M. Rul.)

Je viens continuer l'instruction que j'ai donnée à un médium de la Société. Pourquoi doutiez-vous que je fusse venu à votre appel ? Ne savez-vous pas qu'un bon Esprit est toujours heureux d'aider ses frères de la terre dans la voie de l'amélioration et du progrès ?

Vous connaissez aujourd'hui ce que j'ai dit du rôle étendu réserve à la médiumnité guérissante ; vous savez que, selon l'état de votre âme et les aptitudes de votre organisme, vous pourrez, si Dieu vous le permet, guérir, soit les douleurs physiques, soit les souffrances morales, ou toutes les deux. Vous doutez d'être capable de faire l'un ou l'autre, parce que vous connaissez vos imperfections ; mais Dieu ne demande pas la perfection, la pureté absolue aux hommes de la terre. A ce titre, nul parmi vous ne serait digne d'être médium guérisseur.

Dieu vous demande de vous améliorer, de faire des efforts constants pour vous purifier, et il vous tient compte de votre bonne volonté.

Puisque vous désirez sérieusement soulager vos frères qui souffrent physiquement et moralement, ayez confiance, espérez que le Seigneur vous accordera cette faveur. Mais, je vous le répète, ne soyez pas exclusif dans le choix de vos malades ; tous, quels qu'ils soient, riches ou pauvres, croyant ou incrédules, bons ou méchants, tous ont droit à votre secours. Est-ce que le Seigneur prive les méchants de la chaleur bienfaisante du soleil qui réchauffe, qui ranime, qui vivifie ? Est-ce que la lumière est refusée à quiconque ne se prosterne pas devant la bonté du Tout-Puissant ? Guérissez donc quiconque souffre, et profitez du bien que vous avez apporté au corps pour purifier l'âme plus souffrante encore et lui apprendre à prier. Ne vous rebutez pas par les refus que vous rencontrerez ; faites toujours votre œuvre de charité et d'amour, et ne doutez pas que le bien, quoique retardé pour quelques-uns, ne sera jamais perdu. Améliorez-vous par la prière, par l'amour du Seigneur, de vos frères, et ne doutez pas que le Tout-Puissant ne vous donne les occasions fréquentes d'exercer votre faculté médianimique. Soyez heureux lorsque, après la guérison, votre main serrera celle de votre frère reconnaissant, et que tous deux, prosternés aux pieds de votre Père céleste, vous prierez ensemble pour le remercier et pour l'adorer ; plus heureux encore, lorsque, accueilli par l'ingratitude, après avoir guéri le corps, impuissant à guérir l'âme endurcie, vous élèverez votre pensée vers le Créateur, car votre prière sera la première étincelle destinée à allumer plus tard le flambeau qui brillera aux yeux de votre frère guéri de son aveuglement, et vous vous direz que plus un malade souffre, plus le médecin doit lui donner de soins.

Courage, frère, espérez et attendez que les bons Esprits qui vous dirigent, vous inspirent lorsque vous devrez commencer, auprès de vos frères qui souffrent, l'application de votre nouvelle faculté médianimique. Jusque-là priez, progressez par la charité morale, par l'influence de l'exemple, et ne laissez jamais fuir la moindre occasion d'éclairer vos frères. Dieu veille sur chacun de vous, et celui qui est aujourd'hui le plus incrédule, pourra être demain le plus fervent et le plus croyant. Abbé Prince DE HOHENLOHE.

Les Adieux.

(Société de Paris, 16 août 1867 ; méd. M. Morin, en somnambulisme spontané.)

Nota. – Parmi les communications obtenues dans la dernière séance de la société, avant les vacances, celle-ci présente un caractère particulier qui sort de la forme habituelle. Plusieurs Esprits, de ceux qui sont assidus aux séances, et s'y manifestent quelquefois, sont venus successivement adresser quelques paroles aux membres de la

société avant leur séparation, par l'entremise de M. Morin, en somnambulisme spontané. C'était comme une troupe d'amis venant prendre congé, et donner un témoignage de sympathie au moment du départ. A chaque interlocuteur qui se présentait, l'interprète changeait de ton, d'allure, d'expression, de physionomie, et au langage on reconnaissait l'Esprit qui parlait avant qu'il se fût nommé ; c'était bien lui qui parlait, en se servant des organes d'un incarné, et non sa pensée traduite, plus ou moins fidèlement rendue en passant par un intermédiaire ; aussi l'identité était-elle patente, et sauf la ressemblance physique, on avait devant soi l'Esprit comme de son vivant. Après chaque allocution, le médium restait quelques minutes absorbé ; c'était le temps de la substitution d'un Esprit à un autre ; puis revenant peu à peu à lui, il reprenait la parole sur un autre ton. Le premier qui s'est présenté a été notre ancien collègue Leclerc, décédé au mois de décembre de l'année dernière.

Quelques-uns de vos frères partis viennent saisir l'occasion de vous manifester leur sympathie au moment de votre séparation.

La mort n'est rien lorsqu'elle a pour résultat de faire naître une vie beaucoup plus grande, beaucoup plus large, beaucoup plus utile que la vie humaine !… Un étourdissement survient, un affaissement s'ensuit (allusion à la manière dont il est mort), et, je me relève plus libre et heureux en entrant dans ce monde invisible que mon âme avait pressenti, que tout mon être désirait !… Libre !… planer dans l'espace !… J'ai vu, j'ai observé, et ma joie délirante n'était tempérée que par le regret exagéré qu'avaient les miens de l'absence de ma personnalité matérielle ; mais aujourd'hui que j'ai pu leur prouver mon existence, et que je leur ai démontré que si mon corps n'était plus là, mon Esprit y était davantage, aujourd'hui je suis heureux, bien heureux ; car ce que n'a pu faire l'incarné, il a pu l'obtenir dans un état de spiritualité. Je suis utile aujourd'hui, bien utile, et grâce à la sympathique affection de ceux qui m'ont connu, mon utilité est plus efficace.

Qu'il est bon de pouvoir servir ses frères, et d'être utile ainsi à l'humanité entière ! Qu'il est bon, qu'il est doux à l'âme de pouvoir faire participer l'humanité au peu de savoir que l'on a acquis par la souffrance ! Moi qui, autrefois emprisonné dans ce corps obtus, aujourd'hui je suis grand, et si ce n'était la crainte de votre ridicule, je m'admirerais ; car voyez-vous, être bon, c'est faire partie de Dieu ; et cette bonté, est-ce que je la possédais ? oh ! répondez-moi, votre témoignage sera un bonheur de plus, ajouté au bonheur dont je jouis ; mais qu'ai-je besoin de vos paroles ? ne puis-je lire dans vos cœurs, et voir vos sentiments les plus intimes ? Aujour-

d'hui, grâce à ma dématérialisation, ne puis-je voir vos pensées les plus secrètes ?

Oh ! Dieu est grand, et sa bonté est sublime ! Mes amis, comme moi inclinez-vous devant sa majesté ; travaillez à l'accomplissement de ses desseins, en faisant plus et mieux que je n'ai pu le faire moi-même.

LECLERC.

Pour l'âme qui aspire à la liberté, que le temps est long sur la terre, et combien le moment tant rêvé se fait attendre ! Mais aussi, une fois le lien rompu, avec quelle rapidité l'Esprit s'envole et court vers le royaume céleste, que de son vivant il voyait en rêve, et auquel il aspirait sans cesse ! Le beau, l'infini, l'impalpable, tous les sentiments les plus purs, voilà quel est l'apanage de ceux qui méprisent les trésors humains, voulant marcher dans la vie sainte du bien, de la charité et du devoir. J'ai ma récompense et je suis bien heureuse, car maintenant, je n'attends plus les visites de ceux qui me sont chers ; maintenant il n'est plus de bornes pour ma vue, et cette souffrance, ce long amaigrissement du corps n'est plus ; je suis joyeuse, allègre, pleine de vivacité. Je n'attends plus les visiteurs, je vais les visiter. ERNESTINE DOZON.

Ils sont bien heureux ceux qui, en ce jour, peuvent venir sans honte au milieu de vous, vous faire part de leur joie, de leur plaisir, en entrant ici ! Mais moi qui ai pris la route des lâches pour éviter le chemin battu ; moi, qui suis entré par surprise dans un monde qui ne m'était pas inconnu ; moi, qui ai brisé la porte de la prison, au lieu d'attendre qu'elle me fût largement ouverte, c'est en raison même de cette honte qui me couvre le front, que je viens à cette table, parce que j'y trouve le moyen de vous dire : Merci pour votre pardon sincère, merci pour vos prières, pour l'intérêt que vous m'avez prodigué et qui ont abrégé mes souffrances ! Merci encore, pour les pensées d'avenir que je vois germer dans vos cœurs, pour la collectivité fraternelle de vos sympathies dont je bénéficierai !

Aujourd'hui, la lueur à peine entrevue est devenue un phare lumineux, aux rayons larges et brillants ; désormais je vois la route, et si vos prières me soutiennent comme je le pressens, si mon humilité et mon repentir ne se démentent pas, vous pouvez compter sur un voyageur de plus sur cette large route qu'on appelle le bien. D.

J'ai failli… j'ai péché… bien péché !… et pourtant si Dieu place dans le cerveau d'un homme une intelligence, et qu'à côté il mette des désirs à assouvir, des penchants impossibles à surmonter, pourquoi ferait-il supporter à l'Esprit les conséquences de ces obstacles qu'il n'a pu vaincre ?… Mais je m'égare, je blasphème !… car, puisqu'il m'avait donné une intelligence, c'était l'instrument à l'aide

duquel je pouvais vaincre les obstacles… Plus cette intelligence était grande, moins je suis excusable…

Mon intelligence même, ma présomption surtout m'ont perdu… J'ai souffert moralement de toutes mes déceptions, bien plus que physiquement, et ce n'est pas peu dire !… En vous faisant ces aveux, je souffre du passé et de toutes les souffrances des miens qui viennent augmenter le bagage des maux qui m'écrasent déjà… Oh ! priez pour moi ! Aujourd'hui, c'est un jour d'indulgence ; eh bien ! je réclame la vôtre. Que ceux que j'ai offensés et méconnus me pardonnent ! X.

Spectateur invisible, j'assiste depuis quelque temps à vos études avec un bien grand bonheur ! Vos travaux absorbent encore davantage mes facultés intellectuelles qu'ils ne le faisaient de mon vivant. Je vois, j'observe, j'étudie, et aujourd'hui que mes fibres cérébrales ne sont plus obstruées par la matière, j'ai ouvert mes yeux spirituels, et je puis voir les fluides que j'avais en vain cherché à percevoir de mon vivant.

Eh bien ! si vous pouviez le voir cet immense réseau, cet enchevêtrement fluidique, vos rayons visuels seraient tellement anéantis que vous n'apercevriez que des ténèbres. Moi je vois, je sens, je ressens !… et dans ces molécules fluidiques, atomes impalpables, je distingue les différentes forces propulsives ; je les analyse, j'en forme un tout que j'emploie encore au bénéfice des pauvres corps souffrants ; je réunis, j'agglomère les fluides sympathiques, et je vais simplement, gratuitement, les déverser sur ceux qui en ont besoin.

Ah ! l'étude des fluides est une belle chose ! Et vous comprendriez combien tous ces mystères ont de prix pour moi, si, comme moi, vous aviez consacré en vain toute votre existence à les pénétrer. Grâce au Spiritisme, le chaos apparent de ces connaissances a été mis en ordre ; le Spiritisme a distingué ce qui est du domaine physique de ce qui appartient au monde spirituel ; il a reconnu deux parties bien distinctes dans le magnétisme ; il a rendu ses effets faciles à reconnaître, et Dieu sait ce que l'avenir lui réserve !

Mais je m'aperçois que j'absorbe tout votre temps à mon bénéfice, tandis que d'autres Esprits désirent encore vous parler. Je reviendrai, par l'écriture, continuer à vous développer mes idées sur ces études dont j'aimais tant à m'entretenir de mon vivant. E. QUINEMANT.

Mes chers enfants, l'année sociale spirite a été fructueuse pour vos études, et je viens avec plaisir vous en témoigner toute ma satisfaction. Bien des faits ont été analysés, bien des choses incomprises ont été élucidées, et vous avez touché certaines questions qui ne tar-

deront pas à être admises en principe. Je suis, ou plutôt nous sommes satisfaits.

Malgré toute l'ardeur employée jusqu'ici, au milieu de vous et par vos ennemis, contre vos bonnes intentions, votre phalange a été la plus forte, et, si le mal a fait quelques victimes, c'est que la lèpre existait déjà en elles ; mais déjà la plaie se cicatrise ; les bons entrent et les mauvais s'en vont ; et pour les mauvais qui demeurent parmi vous, plus tard le remords sera terrible, car ils joignent à leurs tares celle de l'hypocrisie ; mais ceux qui sont sincères, ceux qui se joignent à vous aujourd'hui, ceux qui apportent leur dévouement à la vérité et le désir de la communiquer à tous, ceux-là, je vous le dis, mes enfants, seront bien heureux, car ils porteront le bonheur non-seulement pour eux, mais pour tous ceux qui les écoutent. Regardez dans vos rangs et vous verrez que les vides créés par les défections sont bien vite remplis avec avantage par de nouvelles individualités, et ceux-là jouiront des bienfaits qui seront l'apanage de la génération future.

Allez mes enfants ! vos études ne sont encore que très élémentaires ; mais chaque jour apporte les moyens d'approfondir davantage, et pour cela de nouveaux instruments viendront s'ajouter à ceux que vous avez déjà. Vous aurez des instructions plus étendues, et cela à la plus grande gloire de Dieu, et pour le plus grand bien-être de l'humanité.

Il y a parmi vous plusieurs de ces instruments qui prendront place à votre table à la rentrée ; ils n'osent pas encore se déclarer ; mais encouragez-les ; amenez à vos côtés les timides et les orgueilleux qui croient faire mieux que les autres, et nous verrons alors si les timides ont peur, et si les orgueilleux n'auront pas à rabattre de leurs prétentions.

SAINT-LOUIS.

L'épidémie qui vient décimer le monde à certains moments et que vous êtes convenus d'appeler choléra, frappe de nouveau et à coups redoublés sur l'humanité ; ses effets sont prompts et son action rapide. Sans aucun avertissement l'homme passe de vie à trépas, et ceux, plus privilégiés, qu'épargne sa main foudroyante, restent stupéfaits, tremblants, devant les épouvantables conséquences d'un mal inconnu dans ses causes et dont on ignore complètement le remède.

La peur s'empare, dans ces tristes moments, de ceux qui n'envisagent que l'action de la mort, sans songer au delà, et qui, par ce seul fait, prêtent plus facilement le flanc au mal ; mais comme

l'heure de chacun de nous est marquée, il faut partir malgré tout, si elle est sonnée. L'heure est marquée pour un bon nombre d'habitants de l'univers terrestre ; il en part tous les jours ; le fléau gagne de proche en proche et va s'étendre sur toute la surface du globe.

Ce mal est inconnu, et il l'est peut-être plus encore aujourd'hui ; car, à sa constitution propre, s'ajoutent journellement d'autres éléments qui confondent le savoir humain et empêchent de trouver le remède nécessaire pour l'arrêter dans sa marche. Les hommes donc, malgré leur science, doivent en subir les conséquences, et ce fléau destructeur est tout simplement un des moyens pour activer la rénovation humanitaire qui doit s'accomplir.

Mais, soyez sans inquiétude ; pour vous Spirites qui savez que mourir c'est renaître, si vous êtes atteints et que vous partiez, n'irez-vous pas au bonheur ? Si, au contraire, vous êtes épargnés, remerciez-en Dieu qui vous permettra ainsi d'ajouter à la somme de vos souffrances et de payer davantage à l'épreuve.

D'un côté comme de l'autre, que la mort vous frappe ou qu'elle vous épargne, vous n'avez qu'à gagner, ou alors ne vous dites pas Spirites.

Docteur DEMEURE.

Ceci est pour lui (le médium parle de lui-même à la troisième personne). – Voyez-vous, il vous a été dit qu'un moment viendrait où il pourrait voir, entendre, se reposer à son tour. Eh bien ! ce moment est arrivé, envers vous et non pas envers les autres ; à la rentrée il ne s'endormira plus, sauf quelques cas exceptionnels où l'utilité s'en fera sentir ; en ce moment, il le regrette, mais lorsqu'il le saura tout à l'heure, quand il sera réveillé, il en sera bien joyeux… l'égoïste !… Pourtant, il a encore beaucoup à faire ; d'ici là, il dormira ; il félicitera rarement et fustigera bien souvent : c'est sa tâche. Priez pour qu'elle lui soit facile ; pour que sa parole porte où cela sera nécessaire, la paix, la consolation et la conciliation. Aidez-le par votre pensée ; à son retour il mettra toute sa bonne volonté à vous seconder, et il le fera de tout cœur ; mais soutenez-le, car il en a grand besoin. Du reste, les circonstances exceptionnelles où il dormira, ne seront peut-être malheureusement que trop souvent motivées. Enfin, dites comme lui : Que la volonté de Dieu soit faite !

MORIN.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1867.

Impressions d'un médium inconscient

à propos du Roman de l'avenir.

Par M. Eug. Bonnemère.

M. Bonnemère a bien voulu nous transmettre, sur le jeune breton dont il est question dans la préface de l'intéressant livre qu'il a publié sous le titre de *Roman de l'Avenir*, des détails circonstanciés qui complètent ceux que nous avons donnés à ce sujet dans la Revue de juillet 1867, page 215. Ces nouveaux renseignements sont du plus haut intérêt, et nos lecteurs sauront gré à l'auteur, comme nous le remercions nous-même, de les avoir mis à notre disposition. Nous les ferons suivre de quelques remarques.

Monsieur,

Un ami m'envoie fort tardivement le numéro de la *Revue spirite* dans lequel vous rendez compte du *Roman de l'Avenir* que j'ai signé de mon nom. Permettez-moi de vous donner quelques éclaircissements au sujet d'un passage de cet article où se trouve cette réflexion : « On nous a dit que, lorsqu'il a écrit ce livre, l'auteur ne connaissait pas le Spiritisme ; cela paraît difficile, etc. »

Cela est cependant rigoureusement vrai. Je l'avoue en toute sincérité et humilité, Monsieur, j'ai eu le tort de ne pas vous offrir ce volume ; je ne suis jamais allé chez vous ; je ne connaissais pas même le titre de la *Revue spirite*, et ma bibliothèque ne possède aucun ouvrage sur les questions que l'on y traite ; c'est pourquoi j'ai appelé mon jeune breton un extatique naturel, tandis qu'il est pour vous un médium.

J'ai raconté, dans la préface du *Roman de l'Avenir* par suite de quelle aventure étrange, moi qui fus un historien dans la maturité de

ma vie, j'allais devenir un romancier après avoir dépassé la cinquantaine. Les lecteurs n'ont vu là qu'un de ces procédés familiers aux auteurs pour donner quelque piquant à leur récit. J'atteste sur l'honneur qu'à l'exception d'un détail qui ne fait rien à l'affaire, et qu'il ne m'est pas permis de révéler encore, tout ce que j'avance dans cette préface est vrai, et bien loin d'exagérer, je ne dis pas tout.

Mon jeune breton explique dans vingt passages de ses volumineux manuscrits (près de 18,000 pages) les causes et les effets de cette sorte de condamnation aux travaux forcés qu'il subit en la maudissant.

« Chaque soir, a-t-il écrit à la date du 24 août 1864, je me couche très fatigué après une journée de travail ; je m'endors ; une heure après je me réveille ; je suis triste, un crêpe noir semble m'envelopper ; je suis sans parole, mais je ne souffre pas. Quelque chose de vague est dans mon cerveau ; c'est sous cette impression que mes yeux se referment souvent avec des larmes dans le cœur. Puis au matin je m'éveille avec un mutisme persistant, c'est-à-dire avec d'intolérables souffrances dans le côté gauche et dans le cœur qui ne me permettent pas de retrouver le sommeil. J'éprouve un état d'angoisse intolérable qui me force à me lever. J'étouffe ; il y a du trop plein en moi qu'il faut déverser. Alors je vais à mon bureau, et là je suis contraint de travailler.

« Plus je souffre, plus et mieux je travaille. J'ai alors un débordement d'imagination extrême. Quand une œuvre est composée, et qu'elle n'a plus besoin que d'être jetée sur le papier, j'en invente une autre, sans la chercher jamais, et tout en écrivant mécaniquement celle qui est arrivée à maturité.

« *Lorsque je dois servir d'instrument à quelqu'un des amis disparus, son nom résonne à mon oreille*. Quand j'écris, ce nom ne me quitte pas, et j'éprouve, même au milieu de mes souffrances physiques parfois aiguës, surtout dans le cœur, une sorte de douceur à écrire ce qu'il met en moi. C'est comme une inspiration, mais bien involontaire. Toutes les fibres de mon être moral sont mises en éveil. Alors je ressens plus vivement ; il me semble que je vibre ; tous les bruits sont plus forts, plus perceptibles ; je vis de vibrations intellectuelles et morales à la fois.

« Lorsque je suis dans cet état de mutisme, je me sens comme enveloppé d'un réseau qui établit une séparation entre mon être intellectuel et la masse des objets matériels ou des personnes qui m'environnent. C'est un isolement absolu au milieu de la foule ; ma parole

et mon esprit sont ailleurs. L'être inspirateur qui vient en moi ne me quitte plus ; *c'est une sorte de pénétration intime de lui à moi ; je suis comme une éponge imbibée de sa pensée*. Je la presse, et il en sort la quintessence de son intelligence, dégagée de toutes les mesquineries de notre vie d'ici-bas.

« Parfois, même sans mutisme, que je sois seul ou avec d'autres, peu importe, je cause, je ris, je parais tout à la conversation des autres, et pourtant je travaille ; les idées s'accumulent, mais fugitives ; j'y suis et n'y suis plus ; je reviens à moi, et n'ai plus souvenance de rien ; mais l'état de mutisme fait revivre les images effacées.

« Si c'est un roman que je dois écrire, le titre me vient d'abord, les événements arrivent ensuite ; c'est quelquefois l'affaire d'un ou deux jour pour le composer en entier. S'il s'agit de choses plus sérieuses, le titre également m'est dicté, puis les pensées surabondent, voire même quand je semble le plus fortement distrait. L'élaboration se fait à son heure jusqu'à l'instant où le trop plein déborde sur le papier.

« Il m'est arrivé souvent, après un long roman terminé, et lorsque je n'avais rien autre chose de tout prêt à être versé sur mes cahiers, d'éprouver cette étrange sensation, comme si, dans mon cerveau, il y avait une case vide. Je souffre beaucoup plus alors ; c'est un état d'atonie complète jusqu'au moment où ma tête se remplit d'autre chose.

« Généralement, dès le soir même, ou le matin dans mon lit, je combine quelque plan nouveau. Parfois, cependant, je me lève sans penser à rien de ce que je vais faire et sans avoir rien élaboré d'avance. Ma bougie allumée, je me mets devant mon papier. J'entends alors du côté gauche, dans l'oreille gauche, un nom, un mot, un sujet de roman en deux ou trois mots. Cela suffit ; les mots se succèdent sans interruption ; les événements viennent s'aligner d'eux-mêmes sous ma plume sans un instant d'arrêt, jusqu'à ce que l'histoire soit terminée. Quand les choses se passent ainsi, c'est qu'il ne s'agit que d'une nouvelle très courte qui sera terminée dans une séance.

« Il y a encore dans mon état une particularité très singulière, c'est lorsque je suis inquiet de la santé de quelqu'un que j'aime. Cela devient véritablement pour moi une atroce maladie, et je crois bien que je souffre plus que la personne elle-même. Durant quelques instants, je suis saisi dans la tête, dans l'estomac, dans le cœur et dans les entrailles, d'une pression pleine d'angoisses qui va jusqu'à une douleur extrême. Il vient un moment où la tête seule souffre. Alors un

nom de remède, ou plusieurs noms sont en moi. Je ne veux pas parler, car je doute et crains de faire mal, quand je voudrais tant soulager ! Mais ces mots reviennent sans cesse ; je suis vaincu, je cède et les dis avec effort, ou je les écris. Alors c'est fini, je n'y pense plus, et tout est effacé. »

Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble retrouver là tous les caractères de la *possession* d'autrefois, et je crois bien que l'on a brûlé jadis bien des possédés qui n'étaient pas plus sorciers que mon jeune extatique. Evidemment il vit d'une double vie dont chacun n'a aucun rapport avec l'autre. Je l'ai vu souvent, lorsqu'une des personnes qui se confiaient à lui, venait lui dire qu'elle souffrait ; l'œil fixe, les paupières écartées, la pupille dilatée, il semblait écouter, chercher. – « Oui, oui ! » murmurait-il comme s'il se répétait lui-même ce qu'une voix intérieure lui disait. Il indiquait alors le remède nécessaire, causait un moment sur la nature et la cause du mal, puis, peu à peu, tout cela se dissipait, et il n'avait conscience ni de l'instant où l'extase était venue, ni de celui où elle avait cessé. Ce rapide moment d'absence n'existait pas pour lui, et on évitait de lui en parler.

« Je veux et je dois vivre dans l'ombre, a-t-il écrit ailleurs. On me dit : Vous êtes dans une société dévoyée par suite d'une mauvaise direction. *Le bien qu'on fait sans intérêt, émanant d'une source naturelle, mais un peu extraordinaire*, semble coupable, ridicule, indiscret tout au moins. Il ne faut pas s'exposer à la moquerie, parfois au mépris pour une bonne action. Suivant un vieux proverbe : « Faute avouée est à moitié pardonnée, » on peut dire qu'une bonne action cachée est à moitié pardonnée. Il faut donc faire aux autres le bien sans qu'ils s'en doutent. C'est la véritable charité qui donne sans espérer qu'on lui rende. »

Tout cela ne s'accomplit pas sans luttes. Parfois il se révolte contre cette obsession tyrannique. Je l'ai vu résister, se débattre avec colère, puis, dompté par une volonté supérieure à la sienne, se mettre à l'ouvrage.

Il avait annoncé un grand et long travail sur la liberté. Il se déclarait incapable de le faire, et protestait qu'il ne le ferait pas. Un matin il écrivit :

« Non, je veux lutter encore aujourd'hui. Je sens que la forme n'est pas venue encore assez claire… Quand donc me laisserez-vous en repos ?… Je suis brisé !… Ah ! vous appelez cela une liberté de pensée que vous infusez en moi ! Mais c'est la servitude de vos pen-

sées, qu'il faudrait dire ! Vous prétendez que j'en ai le germe, et que c'est me rendre un immense service que de la développer en y ajoutant ce que vous pouvez y mettre !

« Je commencerai par cette question déjà traitée : Qu'est-ce que la vie ? »

Une sorte d'annonce de programme à remplir se continuait ainsi pendant dix pages de son écriture, et avait été écrite en quarante minutes.

Toutes ces choses, qui m'ont paru bien étranges, le seront peut-être moins pour vous, Monsieur. En somme, j'ai foi dans son pouvoir mystérieux, parce qu'il m'a guéri de plus d'une affection qui eût peut-être embarrassé la Faculté. Jamais personne n'est malade auprès de lui sans qu'il écrive sa petite ordonnance. Il le fait souvent malgré lui, sentent bien que l'on ne tiendra pas compte de ses prescriptions. Il terminait un jour par ces lignes une consultation au sujet d'une personne malade de la poitrine que l'on soignait mal, à son avis, et qu'il croyait pouvoir sauver encore :

« Voilà les choses que je puis dire. Qu'on en fasse ce qu'on jugera convenable ; ce sont mes observations, voilà tout. Je n'aurai pas à me reprocher de les avoir laissées dormir en moi. Il ne faut rien faire sans l'avis du médecin. Avec des natures comme ils sont tous, ceci ne peut servir que comme indication. Que l'on ne m'en parle jamais ; que l'on ne me remercie pas. *Je ne suis pas un homme, mais une âme qui s'éveille au cri de la souffrance, et qui ne se souvient plus après que le soulagement est arrivé*. »

Quand il n'avait pas de malades sous la main, il écrivait des remèdes généraux pour les affections que la science officielle ne sait pas encore guérir. Que valent ces prescriptions ? Je l'ignore. Toutefois, ce que j'ai vu, ce que j'ai pu expérimenter, me porte à croire qu'elles pourraient peut-être mettre sur la voie de procédés curatifs nouveaux.

Si un individu qui n'a jamais ouvert un livre de médecine écrit, sans en avoir conscience, des remèdes qui peuvent guérir, dans bien des cas, la plupart des maux déclarés aujourd'hui incurables, il me semble incontestable que ces choses lui sont révélées par une puissance inconnue et mystérieuse. En présence d'un pareil fait, la question me paraît tranchée. On doit accepter, comme démontré, qu'il existe des sensitifs auxquels il est accordé de servir d'intermédiaires aux amis disparus qui, n'ayant plus d'organes au service de leur volonté, viennent emprunter la voix ou la main de ces êtres pri-

vilégiés, lorsqu'ils veulent guérir notre corps, ou raffermir notre âme en l'éclairant sur les choses qu'il leur est permis de nous faire connaître.

On peut risquer une expérience *in anima vili,* sur les vers à soie par exemple, qui ne sont plus guère bons qu'à être jetés eux-mêmes aux vers de la tombe, tant ils sont malades. La question est grave, car c'est par centaines de millions de francs qu'il faut compter la perte que nous fait subir chaque année la maladie qui les moissonne. Le résultat à obtenir vaut la peine que l'on tente cette première expérience qui, dans tous les cas, si elle échoue, ne saurait aggraver la situation.

Il peut y avoir ici un mystère, mais j'affirme qu'il n'y a pas de mystification. Si je suis mystifié, il me restera toujours les cent et quelques romans et nouvelles de ce romancier sans le savoir, dont la publication va occuper agréablement les loisirs des dernières années de mon existence, et dont je laisserai la plus grosse part d'autres après moi.

Cet hiver je donnerai un nouveau roman de mon jeune extatique breton. Dans la préface, je transcrirai textuellement tout ce qu'il a écrit sur la guérison des vers à soie ; et j'ajouterai même, si l'on veut, ses prescriptions pour prévenir et guérir le choléra et les maladies de poitrine.

Il importe peu que l'on rie de moi pendant quelques jours ; mais il importe beaucoup que ces secrets dont le hasard m'a fait dépositaire, ne meurent pas avec moi, s'ils contiennent quelque chose de sérieux, et que l'on sache s'il existe des rapports possibles entre les intelligences supérieures de l'autre côté de la vie et les intelligences dociles de celui-ci ; et je crois qu'il serait fort important pour nous de nouer des relations de plus en plus suivies avec ces morts de bonne volonté qui paraissent disposés à nous rendre de pareils services.

Agréez, etc.

E. BONNEMÈRE.

Le tableau des impressions de ce jeune homme, tracé par lui-même, est d'autant plus remarquable qu'ayant été écrit en l'absence de toute connaissance spirite, il ne peut être le reflet d'idées puisées dans une étude quelconque qui aurait exalté son imagination. C'est l'impression spontanée de ses sensations, d'où ressortent avec la dernière évidence tous les caractères d'une médiumnité inconsciente ;

l'intervention d'intelligences occultes y est exprimée sans ambiguïté ; la résistance qu'il oppose, la contrariété même qu'il en ressent, prouvent surabondamment qu'il agit sous l'empire d'une volonté qui n'est pas la sienne. Ce jeune homme est donc un médium dans toute l'acception du mot, et de plus doué de facultés multiples, car il est à la fois médium écrivain, parlant, voyant, auditif, mécanique, intuitif, inspiré, impressible, somnambule, médical, littéraire, philosophe, moraliste, etc. Mais dans les phénomènes retracés, il n'y a aucun des caractères de l'*extase* ; c'est donc improprement que M. Bonnemère le qualifie d'extatique, car c'est précisément une des facultés qui lui manquent. L'extase est un état particulier bien défini, qui ne s'est pas présenté dans le cas dont il s'agit. Il ne paraît pas non plus doué de la médiumnité à effets physiques, ni de la médiumnité guérissante.

Il y a des médiums naturels, comme il y a des somnambules naturels, qui agissent spontanément et inconsciemment ; chez d'autres, les phénomènes médianimiques sont provoqués par la volonté, la faculté est développée par l'exercice, comme chez certains individus le somnambulisme est provoqué et développé par l'action magnétique.

Il y a donc les *médiums inconscients* et les *médiums conscients*. La première catégorie, à laquelle appartient le jeune breton, est la plus nombreuse ; elle est presque générale, et l'on peut dire, sans exagération, que sur 100 individus il y en a 90 qui sont doués de cette aptitude à des degrés plus ou moins ostensibles ; si chacun s'étudiait, on trouverait dans ce genre de médiumnité, qui revêt les apparences les plus multiples, la raison d'une foule d'effets qui ne s'expliquent par aucune des lois *connues* de la matière.

Ces effets, qu'ils soient matériels ou non, apparents ou occultes, pour avoir cette origine, n'en sont pas moins naturels ; le Spiritisme n'admet rien de surnaturel ni de merveilleux ; selon lui tout rentre dans l'ordre des lois de la nature. Lorsque la cause d'un effet est inconnue, il faut la chercher dans l'accomplissement de ces lois, et non dans leur perturbation provoquée par l'acte d'une volonté quelconque, ce qui serait le véritable miracle ; un homme investi du don de miracles aurait le pouvoir de suspendre le cours des lois que Dieu a établies, ce qui n'est pas admissible. Mais l'élément spirituel étant une des forces actives de la nature, donne lieu à des phénomènes spéciaux qui ne paraissent surnaturels que parce qu'on s'obstine à en chercher la cause dans les seules lois de la matière. Voilà pourquoi les Spirites ne font pas de miracles, et n'ont jamais eu la pré-

tention d'en faire. La qualification de thaumaturges, que leur donne la critique par ironie, prouve qu'elle parle d'une chose dont elle ne sait pas le premier mot, puisqu'elle appelle *faiseurs de miracles* ceux mêmes qui viennent les détruire.

Un autre fait ressort des explications données dans la lettre ci-dessus, c'est que le *Roman de l'avenir* est bien une œuvre médianimique du jeune breton, et l'on ne peut que savoir gré à M. Bonnemère d'en avoir décliné la paternité. Des pensées aussi élevées et aussi profondes n'avaient rien qui pût nous étonner de sa part, c'est pourquoi nous n'avions pas hésité à les lui attribuer, et nous n'en avions que plus d'estime pour son caractère, et pour son talent d'écrivain qui nous était connu ; mais elles empruntent un intérêt particulier de la source d'où elles émanent ; quelque étrange que cette source paraisse au premier abord, elle n'a rien de surprenant pour quiconque connaît le Spiritisme. Des faits de ce genre se voient fréquemment, et il n'est pas un Spirite un peu éclairé qui ne s'en rende parfaitement compte, sans recourir aux miracles.

Attribuant donc l'ouvrage à M. Bonnemère, et y trouvant des faits et des pensées qui semblent empruntés à la doctrine elle-même, il nous paraissait difficile que l'auteur y fût étranger. Dès lors qu'il affirme le contraire, nous le croyons sans peine, et nous trouvons dans son ignorance même la confirmation de ce fait maintes fois répété dans nos écrits, que les idées spirites sont tellement dans la nature qu'elles germent *en dehors de l'enseignement du Spiritisme*, et qu'une foule de gens sont ou deviennent Spirites sans le savoir et par intuition ; il ne manque à leurs idées que le nom. Le Spiritisme est comme ces plantes dont les semences sont portées par les vents et qui poussent sans culture ; il naît spontanément dans la pensée, sans étude préalable. Que peuvent donc contre lui ceux qui rêvent son anéantissement en frappant la souche mère ?

Ainsi, voici un médium complet, remarquable, et un observateur qui ne se doutent ni l'un ni l'autre de ce que c'est que le Spiritisme, et l'observateur, par une déduction logique de ce qu'il voit, arrive de lui-même à toutes les conséquences du Spiritisme. Ce qu'il constate d'abord, c'est que les faits qu'il a sous les yeux lui présentent, dans le même individu, une *double vie dont l'une n'a aucun rapport avec l'autre*. Evidemment ces deux vies, où se manifestent des pensées divergentes, sont soumises à des conditions différentes ; elles ne peuvent toutes les deux procéder de la matière ; c'est la constatation de la vie spirituelle ; c'est l'âme que l'on voit agir en dehors de l'orga-

nisme. Ce phénomène est très vulgaire ; il se produit journellement pendant le sommeil du corps, dans les rêves, dans le somnambulisme naturel ou provoqué, dans la catalepsie, dans la léthargie, dans la double vue, dans l'extase. Le principe intelligent isolé de l'organisme est un fait capital, car c'est la preuve de son individualité. L'existence, l'indépendance et l'individualité de l'âme peuvent ainsi être le résultat de l'observation. Si, pendant la vie du corps, l'âme peut agir sans le concours des organes matériels, c'est qu'elle a une existence propre ; l'extinction de la vie corporelle n'entraîne donc pas forcément celle de la vie spirituelle. On voit par là où, de conséquence en conséquence, on arrive par une déduction logique.

M. Bonnemère n'est point arrivé à ce résultat par une théorie préconçue, mais par l'observation ; le Spiritisme n'a pas procédé autrement ; l'étude des faits a précédé la doctrine, et les principes n'ont été formulés, comme dans toutes les sciences d'observation, qu'au fur et à mesure qu'ils ont été déduits de l'expérience. M. Bonnemère a fait ce que peut faire tout observateur sérieux, car les phénomènes spontanés qui ressortent du même principe sont nombreux et vulgaires ; seulement, M. Bonnemère n'ayant vu qu'un point, n'a pu arriver qu'à une conclusion partielle, tandis que le Spiritisme, ayant embrassé l'ensemble de ces phénomènes si complexes et si variés, a pu les analyser, les comparer, les contrôler les uns par les autres, et y trouver la solution d'un plus grand nombre de problèmes.

Puisque le Spiritisme est un résultat d'observations, quiconque a des yeux pour voir, du jugement pour raisonner, de la patience et de la persévérance pour aller jusqu'au bout, pourrait arriver à constituer le Spiritisme, de même qu'on pourrait reconstituer toutes les sciences ; mais le travail étant tout fait, c'est du temps gagné et de la peine épargnée. S'il fallait sans cesse recommencer, il n'y aurait pas de progrès possible.

Comme les phénomènes spirites sont dans la nature, ils se sont produits à toutes les époques ; et précisément parce qu'ils touchent d'une manière plus directe à la spiritualité, ils se trouvent mêlés à toutes les théogonies. Le Spiritisme, venu à une époque moins accessible aux préjugés, éclairé par le progrès des sciences naturelles qui manquaient aux premiers hommes, et par une raison plus développée, a pu mieux observer qu'on ne le faisait jadis ; il vient aujourd'hui dégager ce qui est vrai de l'alliage introduit par les croyances superstitieuses, filles de l'ignorance.

M. Bonnemère se félicite du *hasard* qui lui a mis entre les mains les documents fournis par le jeune breton. Le Spiritisme n'admet pas plus le *hasard* que le *surnaturel* dans les événements de la vie. Le hasard, qui par sa nature est aveugle, se montrerait parfois singulièrement intelligent. Nous pensons donc que c'est intentionnellement que ces documents sont venus en sa possession après qu'il a été mis à même d'en constater l'origine. Entre les mains du jeune homme, ils eussent été perdus, et c'est sans doute ce qui ne devait pas être. Il fallait donc que quelqu'un se chargeât de les tirer de l'obscurité, et c'est, paraît-il, à M. Bonnemère qu'est dévolue cette mission.

Quant à la valeur de ces documents, à en juger par l'échantillon des pensées contenues dans le *Roman de l'avenir*, il doit assurément y avoir d'excellentes choses ; toutes sont-elles bonnes ? c'est une autre question. Sous ce rapport leur origine n'est pas une garantie d'infaillibilité, attendu que les Esprits, n'étant que les âmes des hommes, n'ont pas la souveraine science. Leur avancement étant relatif, il y en a de plus éclairés les uns que les autres ; s'il y en a qui savent plus que les hommes, il y a aussi des hommes qui savent plus que certains Esprits. Jusqu'à ce jour on a considéré les Esprits comme des êtres en dehors de l'humanité, et doués de facultés exceptionnelles ; c'est là une erreur capitale qui a engendré tant de superstitions et que le Spiritisme est venu rectifier. Les Esprits font partie de l'humanité, et jusqu'à ce qu'ils aient atteint le point culminant de la perfection vers lequel ils gravitent, ils sont sujets à se tromper. C'est pourquoi on ne doit jamais faire abnégation de son libre arbitre et de son jugement, même à l'égard de ce qui vient du monde des Esprits ; il ne faut jamais rien accepter les yeux fermés, et sans le contrôle sévère de la logique. Sans rien préjuger sur les documents en question, il se pourrait donc qu'il y eût du bon et du mauvais, du vrai et du faux, et que, par suite, il y eût à faire un choix judicieux pour lequel les principes de la doctrine peuvent fournir d'utiles indications.

Au nombre de ces principes, il en est un qu'il importe de ne pas perdre de vue, c'est le but providentiel de la manifestation des Esprits ; ils viennent pour attester leur existence et prouver à l'homme que tout ne finit pas pour lui avec la vie corporelle ; ils viennent l'instruire sur sa condition future, l'exciter à acquérir ce qui est utile à son avenir et ce qu'il peut emporter, c'est-à-dire les qualités morales, mais non pour lui donner les moyens de s'enrichir. Le soin de sa fortune et de l'amélioration de son bien-être matériel doit être

le fait de sa propre intelligence, de son activité, de son travail et de ses recherches. S'il en était autrement, le paresseux et l'ignorant pourraient s'enrichir sans peine, puisqu'il suffirait de s'adresser aux Esprits pour obtenir une invention lucrative, faire découvrir des trésors, gagner à la bourse ou à la loterie ; aussi toutes les espérances de fortune fondées sur le concours des Esprits ont-elles déplorablement échoué.

C'est ce qui nous inspire quelques doutes sur l'efficacité du procédé pour les vers à soie, procédé qui aurait pour effet de faire gagner des millions, et d'accréditer l'idée que les Esprits peuvent donner les moyens de s'enrichir, idée qui pervertirait l'essence même du Spiritisme. Il serait donc imprudent de se créer des chimères à ce sujet, car il pourrait en être ici comme de certaines recettes qui devaient faire couler le Pactole en certaines mains, et qui n'ont abouti qu'à de ridicules mystifications. Ce n'est cependant pas une raison pour taire le procédé, et pour le négliger ; si le succès doit avoir un résultat plus important et plus sérieux que la fortune, il se peut qu'une pareille révélation soit permise. Mais dans l'incertitude, il est bon de ne pas se bercer d'espérances qui pourraient être déçues. Nous approuvons donc le projet de M. Bonnemère de publier les recettes qui ont été données à son jeune breton, parce que, dans le nombre, il peut s'en trouver d'utiles, surtout pour les maladies.

Le curé Gassner

Médium guérisseur.

Dans le journal *l'Exposition populaire illustrée*, 24e numéro, nous trouvons dans un article intitulé : *Correspondance sur les thaumaturges*, une intéressante notice sur le curé *Gassner*, presque aussi connu dans son temps que le prince Hohenlohe pour son pouvoir guérisseur.

« *Gassner* (Jean-Joseph) naquit le 20 août 1727, à Bratz près de Bludens (Souabe) ; il fit ses premières études à Inspruck et à Prague, reçut les ordres ecclésiastiques et fut pourvu, en 1758, de la cure de Kloesterle, dans le pays des Grisons.

« Après quinze ans d'une vie retirée, il se révéla au monde comme doué d'une puissance exceptionnelle, celle de guérir toutes les maladies par la simple apposition des mains, et cela sans employer aucun remède, et sans exiger aucune rétribution. Les malades affluèrent bientôt de toutes parts, et en si grand nombre que, pour se mettre plus

à la portée de les secourir, Gassner sollicita et obtint la permission de s'absenter de sa cure, et se rendit successivement à Wolfegg, à Weingarten, à Ravensperg, à Detland, à Kirchberg, à Morspurg et à Constance. Les malheureux lui faisaient cortège ; le corps médical se dressa contre lui. Les uns proclamaient des cures merveilleuses, d'autres les contestaient.

« L'évêque de Constance le contraignit à une enquête faite par le directeur du séminaire. Gassner déclara n'avoir jamais eu la pensée de faire des miracles et s'être borné à appliquer *le pouvoir que l'ordination confère à tous les prêtres d'exorciser, au nom de Jésus-Christ, les démons qui sont une des causes les plus fréquentes de nos maladies*. Il déclara diviser toutes les maladies en maladies naturelles ou lésions, en maladies *d'obsessions* et en maladies compliquées d'obsessions. Il était, disait-il, sans pouvoir sur les premières et échouait sur celles de la troisième catégorie, lorsque la maladie naturelle était supérieure à la maladie d'obsession.

« L'évêque ne fut point convaincu et ordonna à Gassner de rentrer dans sa cure, mais bientôt après il l'autorisa à continuer ses exorcismes ; le curé se hâta de profiter de l'autorisation et surprit les habitants d'Elwangen, de Sulzbach et de Ratisbonne, par la foule immense de malades que sa renommée attirait de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Le duc de Wurtemberg se déclara ouvertement son admirateur et son protecteur ; ses succès lui attirèrent de puissants adversaires. Le célèbre Haen et le théatin Sterzingen l'attaquèrent avec persévérance et passion ; plusieurs évêques prêtèrent leur appui au fougueux théatin et lui interdirent d'exorciser dans leurs diocèses. Enfin Joseph II rendit un rescrit qui ordonnait à Gassner de quitter Ratisbonne ; mais fort de la protection du prince-évêque de cette ville, qui lui avait conféré le titre de conseiller ecclésiastique, avec la charge de chapelain de cour, il persévéra ; cette résistance se prolongea jusqu'en 1777, époque à laquelle Gassner fut pourvu de la cure de Bondorf où il se retira et mourut le 4 avril 1779, à l'âge de 52 ans.

Remarque. – Le Spiritisme proteste contre la qualification de *thaumaturge* donnée aux guérisseurs, par la raison qu'il n'admet pas que rien se fasse en dehors des lois naturelles. Les phénomènes qui appartiennent à l'ordre des faits spirituels ne sont pas plus miraculeux que les faits matériels, attendu que l'élément spirituel est une des forces de la nature, tout aussi bien que l'élément matériel. Le curé Gassner ne faisait donc pas plus de miracles que le prince de Hohenlohe et que le zouave Jacob, et l'on peut voir de singuliers

rapprochements entre ce qui se passait alors à son sujet, et ce qui se passe aujourd'hui.

Les pressentiments et les pronostics.

Nous empruntons au même article du journal précité les faits ci-après qui accompagnent la notice sur le curé Gassner, parce que le Spiritisme peut en tirer un utile sujet d'instruction. L'auteur de l'article les fait suivre de réflexions dignes de remarque en ce temps de scepticisme à l'endroit des causes extra matérielles.

« Gassner avait joui d'une grande faveur auprès de l'impératrice Marie-Thérèse, qui le consultait souvent, ajoutant quelque foi à ses inspirations. On raconte (voir les mémoires de Mme Campan) qu'à l'époque où l'idée avait été conçue d'unir la fille de Marie-Thérèse au petit-fils de Louis XV, la grande impératrice fit venir Gassner et lui demanda : « Mon ANTOINETTE doit-elle être heureuse ? »

« Gassner, après avoir longuement réfléchi, pâlit étrangement et persista à garder le silence.

« Pressé de nouveau par l'impératrice et cherchant alors à donner une expression générale à l'idée dont il semblait fortement occupé : *Madame*, répondit-il, *il est des croix pour toutes les épaules*.

« Le mariage eut lieu le 16 mai 1770 ; le dauphin et Marie-Antoinette reçurent la bénédiction nuptiale à la chapelle de Versailles (Marie-Antoinette était arrivée à Compiègne le 14) ; à trois heures de l'après-midi le ciel se couvrit de nuages, des torrents de pluie inondèrent Versailles ; de violents coups de tonnerre retentirent, et la foule des curieux qui remplissaient le jardin fut obligée de se retirer.

« L'arrivée de Marie-Antoinette dans le palais des rois de France (lisons-nous dans la *Vie publique et privée de Louis XVI*, par M. A*** et de Salex ; Paris, 1814, p. 340), fut signalée par un de ces pronostics dont on ne se rappelle d'ordinaire que lorsqu'on les voit se réaliser dans la suite des temps.

« Au moment où cette princesse, entrant pour la première fois dans les cours du château de Versailles, mit le pied dans la cour de marbre, un violent coup de tonnerre ébranla le château : *Présage de malheur !* s'écria le maréchal de Richelieu.

« La soirée fut triste dans la ville, et les illuminations ne purent produire aucun effet.

« Ajoutez-y le terrible accident arrivé le 30 mai dans la rue Royale, le jour de la fête que donna sur la place louis XV la ville de Paris

pour le mariage du Dauphin et de la Dauphine. ANQUETIL porte à 300 le nombre des morts sur place, et à 1,200 le nombre de ceux qui succombèrent dans les hospices ou à domicile peu de jours après, ou bien qui restèrent estropiés.

« En 1757 (voir les *Affiches* de Tours, 25e année, n° 14. – Jeudy 5 avril 1792), madame de Pompadour fit venir devant Louis XV un astrologue qui, après avoir calculé son thème de naissance, lui dit : « Sire, votre règne est célèbre par de grands événements, celui qui le suivra, le sera par de grands désastres. »

« Le jour de la mort de Louis XV il y eut à Versailles un orage affreux.

« Quelle accumulation de pronostics !

« Pendant huit ans la couche de la reine fut stérile. – Le 19 décembre 1778 naquit une fille, Marie-Thérèse-Charlotte (plus tard appelée du titre de son époux, madame la Dauphine, duchesse d'Angoulême). Encore trois ans et le 22 octobre 1781 Marie-Antoinette donna un héritier à la couronne. La ville de Paris vota à cette occasion à la reine une fête où fut déployée la plus somptueuse munificence.

« Cette fête eut lieu *le* 21 *janvier* 1782. *Onze* ans plus tard la commune de Paris donnait au peuple le SPECTACLE DE LA MORT DU ROI. La reine était prisonnière en attendant que la vision de Gassner s'accomplît.

« Puisque nous avons touché à ces questions brûlantes, écoutez encore les révélations de Mme Campan. – On était en mai 1789 ; les journées des 4 et 5 avaient diversement impressionné les esprits ; quatre bougies éclairaient le cabinet de la reine, qui racontait quelques accidents remarquables qui avaient eu lieu dans le cours de la journée. – « Une bougie s'éteignit d'elle-même ; je la rallumai, dit Mme Campan ; bientôt la deuxième, puis la troisième, s'éteignirent aussi ; alors la reine, lui serrant la main avec un mouvement d'effroi, lui dit : « Le malheur peut rendre superstitieuse ; si cette quatrième bougie s'éteint comme les autres, rien ne pourra m'empêcher de regarder ce signe comme un sinistre présage… » La quatrième bougie s'éteignit ! ! !

« Peu de nuits avant, la reine avait, disait-elle, fait un songe *affreux* dont elle était restée profondément affectée.

« Sans doute les esprits forts rient de tous ces pronostics, de toutes ces prophéties, de ce don de vue antérieure. Ils n'y croient pas ou feignent de ne pas y croire ! Mais, pourquoi donc, à toutes

les époques, y a-t-il eu des personnages de quelque valeur, de quelque importance qui, *sans aucun intérêt quelconque*, ont affirmé des faits de ce genre qu'ils ont déclarés absolus, positifs.

« Citons quelques exemples :

« Théodore-Agrippa d'Aubigné, aïeul de Mme DE MAINTENON, rapporte dans ses Mémoires avoir eu à son service, en Poitou, un sourd-muet de naissance DOUÉ DU DON DE LA DIVINATION. « Un jour, dit-il, les filles du logis lui ayant demandé combien le roi (Henri IV) vivrait encore d'années, le temps et les circonstances de sa mort, il leur marqua trois ans et demi, et désigna la ville, la rue et le carrosse avec les deux coups de couteau qu'il recevrait dans le cœur. »

« Quelques mots encore sur ce même Henri IV.

« Quel jugement porterons-nous sur les noirs pressentiments qu'il n'est que trop constant que ce malheureux prince eut de sa cruelle destinée ? – dit Sully dans ses Mémoires, liv. XXVII. – Ils sont d'une singularité qui a quelque chose d'effrayant ; j'ai déjà rapporté avec quelle répugnance il s'était laissé aller à permettre que la cérémonie du couronnement de la reine se fît avant son départ ; plus il en voyait approcher le moment, plus il sentait la frayeur et l'horreur redoubler en son cœur ; il venait l'ouvrir tout entier à moi, dans cet état d'amertume et d'accablement, dont je le reprenais comme d'une faiblesse impardonnable. Ces propres paroles feront une tout autre impression que tout ce que je pourrais dire : – « *Ah ! mon ami*, me disait-il, *que ce sacre me déplait ; je ne sais ce que c'est, mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque malheur.* » Il s'asseyait, en me disant ces paroles, sur une chaise basse, que j'avais fait faire exprès pour lui, et, livré à toutes les noirceurs de ses idées, il frappait des doigts sur l'étui de ses lunettes en rêvant profondément.

« S'il sortait de cette rêverie, c'était pour se lever brusquement en frappant des mains sur ses cuisses et pour s'écrier : « *Pardieu, je mourrai dans cette ville, je n'en sortirai jamais ; ils me tueront ; je vois bien qu'ils mettent leur dernière ressource dans ma mort ! Ah ! maudit sacre, tu seras cause de ma mort !*

« – Mon Dieu, sire, lui dis-je un jour, à quelle idée vous livrez-vous là ? Si elle continue, je suis d'avis que vous rompiez ce sacre, et couronnement, voyage, et guerre ; le voulez-vous ? Ce sera bientôt fait.

« – *Oui*, me dit-il enfin, après que je lui eus tenu ce discours deux

ou trois fois ; *oui, rompez ce sacre, et que je n'en entende plus parler ; j'aurai par ce moyen l'esprit guéri des impressions que quelques avis y ont faites ; je sortirai de cette ville et ne craindrai plus rien.* »

« A quel trait reconnaîtrait-on ce cri secret et impérieux du cœur si on le méconnaît à ceux-ci : « *Je ne veux point vous céler,* me disait-il encore, *qu'on m'a dit que je devais être tué à la première magnificence que je ferais et que je mourrais dans un carrosse, et c'est ce qui fait que j'y suis si peureux*.

« – Vous ne m'aviez, ce me semble, jamais dit cela, sire, lui répondis-je ; je me suis plusieurs fois étonné, en vous entendant crier dans un carrosse, de vous voir si sensible à un petit danger, après vous avoir vu tant de fois intrépide au milieu des coups de canon et de mousquet, et parmi les piques et les épées nues ; mais puisque cette opinion vous trouble jusqu'à ce point, en votre place, sire, je partirais dès demain : je laisserais faire le sacre sans vous, ou je le remettrais à une autre fois, et de longtemps je ne rentrerais dans Paris, ni dans aucun carrosse ; voulez-vous que j'envoie tout à cette heure à Notre-Dame et à Saint-Denis, faire tout cesser et renvoyer les ouvriers ?

« *– Je le veux bien*, me dit encore ce prince, *mais que dira ma femme ? car elle a merveilleusement ce sacre en tête*.

« – Elle dira ce qu'elle voudra, repris-je, voyant combien ma proposition avait fait plaisir au roi. Mais je ne saurais croire que quand elle saura la persuasion où vous êtes qu'il doit être la cause de tant de mal, elle s'y opiniâtre davantage. »

« Je n'attendis point d'autre ordre pour aller donner celui d'interrompre les préparatifs du couronnement ; ce n'est qu'avec un véritable regret que je me vois obligé de dire que, quelques efforts que je fisse, je ne pus jamais engager la reine à donner cette satisfaction à son époux.

« Je passe sous silence les sollicitations, les prières, et les contestations que j'employai pendant trois jours entiers pour tâcher de la fléchir ; ce fut à ce prince à céder. Mais Henri n'en revint pas moins fortement à ses premières appréhensions, qu'il m'exprimait ordinairement par ces paroles-ci qu'il avait souvent à la bouche : « *– Ah ! mon ami, je ne sortirai jamais de cette ville ; ils me tueront ici ! O maudit sacre, tu seras la cause de ma mort !* »

« Ce sacre se fit à Saint-Denis le jeudi 13 mai, et la reine devait, le dimanche 16 du même mois, faire son entrée à Paris.

« Le 14, le roi voulut faire visite à Sully, visite qu'il lui avait annoncée pour le samedi matin 15 ; il prit son carrosse et sortit, modifiant plusieurs fois son itinéraire en route, etc., etc.

« Péréfixe, son historien, fait observer que « le ciel et la terre n'avaient donné que trop de pronostics de ce qui lui arriva. »

« L'ÉVÊQUE DE RODEZ met au nombre de ces pronostics *une éclipse de soleil, l'apparition d'une terrible comète, des tremblements de terre, des monstres nés en diverses contrées de la France, des pluies de sang qui tombèrent en quelques endroits, une grande peste qui avait affligé Paris en* 1606, *des apparitions de fantômes et plusieurs autres prodiges* (voir l'Histoire de Henri le Grand par Hardouin de Péréfixe, évêque de Rhodez, *Vie du Duc d'Epernon, Mercure français*, Mathieu, l'Estoile, etc.)

« Arrêtons-nous ! nous écririons un volume, des volumes, tant les faits abondent. Mais est-il donc si nécessaire d'avoir recours aux récits des autres ? Que chacun se questionne lui-même ; que chacun en appelle à ses propres souvenirs et se réponde avec loyauté et franchise, et chacun dira : *Il y a en moi un inconnu qui est nous, qui tout à la fois commande à mon moi matière et lui obéit*. – Cet inconnu, esprit, âme, qui est-il ? comment est-il ? pourquoi est-il ? Mystère ; série de mystères ; inexplicable mystère. Comme tout dans la nature, dans l'organisme, dans la vie, la vie et la mort ne sont-elles pas deux impénétrables mystères ? Le sommeil, cet essai de la mort, n'est-il pas un inexplicable mystère ? L'assimilation des aliments, qui deviennent nous : inexplicable, incompréhensible mystère ! La génération : mystérieuse obscurité ! Cette obéissance passive de mes doigts qui tracent ces lignes et obéissent à ma volonté : ténèbres dont Dieu seul sonde les profondeurs et qui s'illuminent, pour lui seul, de la lumière de vérité !

« Baissez la tête, enfants de l'ignorance et du doute ; humiliez cette orgueilleuse que vous nommez la raison ; libres penseurs, subissez les chaînes qui étreignent votre intelligence ; fléchissez le genou : Dieu seul sait ! »

Dans ces faits, il y a deux choses bien distinctes à considérer : les pressentiments et les phénomènes regardés comme des pronostics d'événements futurs.

On ne saurait nier les pressentiments dont il est peu de personnes qui n'aient eu des exemples. C'est un de ces phénomènes dont la matière seule est impuissante à donner l'explication, car si la matière ne pense pas, elle ne peut non plus pressentir. C'est ainsi que le ma-

térialisme se heurte à chaque pas contre les choses les plus vulgaires qui viennent le démentir.

Pour être averti d'une manière occulte de ce qui se passe au loin et dont nous ne pouvons avoir connaissance que dans un avenir plus ou moins prochain par les moyens ordinaires, il faut que quelque chose se dégage de nous, voie et entende ce que nous ne pouvons percevoir par les yeux et les oreilles, pour en rapporter l'intuition à notre cerveau. Ce quelque chose doit être intelligent puisqu'il comprend, et que souvent d'un fait actuel il prévoit les conséquences futures ; c'est ainsi que nous avons parfois le pressentiment de l'avenir. Ce quelque chose n'est autre que nous-même, notre être spirituel, qui n'est point confiné dans le corps comme un oiseau dans une cage, mais qui, pareil à un ballon captif, s'éloigne momentanément de la terre, sans cesser d'y être attaché.

C'est surtout dans les moments où le corps repose, pendant le sommeil, que l'Esprit, profitant du répit que lui laisse le soin de son enveloppe, recouvre en partie sa liberté et va puiser dans l'espace, parmi d'autres Esprits, incarnés comme lui ou désincarnés, et dans ce qu'il voit, des idées dont il rapporte l'intuition au réveil.

Cette émancipation de l'âme a souvent lieu à l'état de veille ; dans les moments d'absorption, de méditation et de rêverie, où l'âme semble n'être plus préoccupée de la terre ; elle a surtout lieu d'une manière plus effective et plus ostensible chez les personnes douées de ce qu'on appelle *double vue* ou *vue spirituelle*.

A côté des intuitions personnelles de l'Esprit, il faut placer celles qui lui sont suggérées par d'autres Esprits, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, par la transmission de pensées d'âme à âme. C'est ainsi que souvent on est averti d'un danger, sollicité de prendre telle ou telle direction, sans pour cela que l'Esprit cesse d'avoir son libre arbitre. Ce sont des conseils, et non des ordres, car il reste toujours maître d'agir à son gré.

Les pressentiments ont donc leur raison d'être, et trouvent leur explication naturelle dans la vie spirituelle, dont nous ne cessons pas un instant de vivre, parce que c'est la vie normale.

Il n'en est pas de même des phénomènes physiques considérés comme des pronostics d'événements heureux au malheureux. Ces phénomènes n'ont en général aucune liaison avec les choses qu'ils semblent présager. Ils peuvent être les précurseurs d'effets physiques qui en sont la conséquence, comme un point noir à l'horizon peut présager au marin la tempête, ou certains nuages annoncer la grêle,

mais la signification de ces phénomènes pour les choses de l'ordre moral doit être rangée parmi les croyances superstitieuses qu'on ne saurait combattre avec trop d'énergie.

Cette croyance, qui ne repose absolument sur rien de rationnel, fait que, lorsqu'un événement arrive, on se rappelle quelque phénomène qui l'a précédé, et auquel l'esprit frappé le rattache, sans s'inquiéter de l'impossibilité de rapports qui n'existent que dans l'imagination. On ne songe pas que les mêmes phénomènes se répètent journellement sans qu'il en résulte rien de fâcheux, et que les mêmes événements arrivent à chaque instant sans être précédés d'aucun prétendu signe précurseur. S'il s'agit d'événements qui touchent à des intérêts généraux, des narrateurs crédules, ou plus souvent *officieux*, pour en exalter l'importance aux yeux de la postérité, amplifient sur les pronostics qu'ils s'efforcent de rendre plus sinistres et plus terribles en y ajoutant de prétendues perturbations de la nature, dont les tremblements de terre et les éclipses sont les accessoires obligés, ainsi que l'a fait l'évêque de Rodez à propos de la mort d'Henri IV. Ces récits fantastiques, qui souvent avaient leur source dans les intérêts des partis, ont été acceptés sans examen par la crédulité populaire qui a vu, ou à laquelle on voulait faire voir des miracles dans ces phénomènes étranges.

Quant aux événements vulgaires, l'homme en est le plus souvent lui-même la première cause ; ne voulant pas s'avouer ses propres faiblesses, il cherche une excuse en mettant sur le compte de la nature les vicissitudes qui sont presque toujours le résultat de son imprévoyance et de son impéritie. C'est dans ses passions, dans ses défauts personnels qu'il faut chercher les véritables pronostics de ses misères, et non dans la nature qui ne dévie pas de la route que Dieu lui a tracée de toute éternité.

Le Spiritisme, en expliquant par une loi naturelle la véritable cause des pressentiments, démontre, par cela même, ce qu'il y a d'absurde dans la croyance aux pronostics. Loin d'accréditer la superstition, il lui ôte son dernier refuge : le surnaturel.

Le zouave Jacob.

(Deuxième article, voir le numéro d'octobre).

M. Jacob est-il un charlatan ? Son désintéressement matériel est un fait constant, et peut-être un de ceux qui ont le plus désorienté la critique. Comment accuser de charlatanisme un homme qui ne demande rien et qui ne veut rien, pas même de remerciements ?

Quel serait donc son mobile ? L'amour-propre, dit-on. Le désintéressement moral absolu étant le sublime de l'abnégation, il faudrait avoir la vertu des anges pour ne pas éprouver une certaine satisfaction quand on voit la foule se presser subitement autour de soi, alors que la veille on était inconnu. Or, comme M. Jacob n'a pas, les prétentions d'être un ange, en supposant, ce que nous ignorons, qu'il se soit un peu exalté son importance à ses propres yeux, on ne pourrait lui en faire un grand crime, et cela ne détruirait pas les faits s'il y en a. Nous aimons à croire que ceux qui lui imputent ce travers sont trop au-dessus des choses terrestres pour avoir, sous ce rapport, le moindre reproche à se faire.

Mais dans tous les cas, ce sentiment ne pouvait être que *consécutif* et non préconçu. Si M. Jacob eût prémédité le dessein de populariser en se donnant pour guérisseur émérite sans pouvoir prouver autre chose que son impuissance, au lieu d'applaudissements, il n'aurait recueilli dès le premier jour que des huées, ce qui n'aurait pas été très flatteur pour lui. Pour s'enorgueillir de quelque chose il faut une cause préexistante ; il fallait donc qu'il guérît avant d'en tirer vanité.

Il voulait, ajoute-t-on, faire parler de lui, soit ; si tel a été son but, il faut convenir que, grâce à la presse, il a été servi à souhait. Mais quel est le journal qui peut dire que M. Jacob ait été quêter la moindre réclame, le plus petit article, qu'il ait payé une seule ligne ! A-t-il été voir un seul journaliste ? Non, ce sont les journalistes qui sont allés à lui, et qui n'ont pas toujours pu le voir facilement. La presse a parlé spontanément de lui quand elle a vu la foule, et la foule n'est venue que quand il y a eu des faits. A-t-il été faire sa cour aux grands personnages ? S'est-il montré pour eux plus accessible, plus empressé, plus prévenant ? Tout le monde sait qu'il a poussé, sous ce rapport, le rigorisme jusqu'à l'excès. Son amour-propre, cependant, eût trouvé plus d'éléments de satisfaction dans le grand monde, que chez d'obscurs indigents.

Il faut donc logiquement écarter toute imputation d'intrigue et de charlatanisme.

Guérit-il toutes les maladies ? Non-seulement il ne les guérit pas toutes, mais de deux individus atteints du même mal, souvent il guérira l'un et ne fera rien sur l'autre. Il ne sait jamais d'avance s'il guérira un malade, voilà pourquoi il ne promet jamais rien ; or on sait que les charlatans ne sont pas avares de promesses. La guérison tient à des affinités fluidiques qui se manifestent instantanément, comme une secousse électrique, et qui ne peuvent être préjugées.

Est-il doué d'un pouvoir surnaturel ? Sommes-nous revenus au temps des miracles ? Interrogez-le lui-même, et il vous répon-

dra qu'il n'y a dans ces guérisons rien de surnaturel ni de miraculeux ; qu'il est doué d'une puissance fluidique indépendante de sa volonté qui se manifeste avec plus ou moins d'énergie selon les circonstances et le milieu où il se trouve ; que le fluide qu'il émet guérit certaines maladies chez certaines personnes, sans qu'il sache ni pourquoi ni comment.

Quant à ceux qui prétendent que cette faculté est un présent du diable, on peut leur répondre que, puisqu'elle ne s'exerce que pour le bien, il faut admettre que le diable a des bons moments dont on fait bien de profiter. On peut aussi leur demander quelle différence il y a entre les guérisons du prince de Hohenlohe et celles du zouave Jacob, pour que les unes soient réputées saintes et miraculeuses, et les autres diaboliques ? Passons sur cette question qui ne peut être prise au sérieux dans ce temps-ci.

La question de charlatanisme préjugeait toutes les autres, c'est pourquoi nous y avons insisté ; cette question étant écartée, voyons quelles conclusions on peut tirer de l'observation.

M. Jacob a guéri instantanément des maladies réputées incurables, c'est un fait positif. La question du nombre des malades guéris est ici secondaire ; n'y en eût-il qu'un sur cent, le fait n'en subsisterait pas moins ; or ce fait a une cause.

La faculté guérissante portée à ce degré de puissance, se trouvant chez un soldat qui, tout honnête homme qu'il soit, n'a ni le caractère, ni les habitudes, ni le langage, ni les allures des saints ; exercée en dehors de toute forme ou appareil mystique, dans les conditions les plus vulgaires et les plus prosaïques ; se trouvant d'ailleurs à différents degrés chez une foule d'autres personnes, chez des hérétiques comme les Musulmans, les Indous, les Boudhistes, etc., exclue l'idée de miracles dans le sens liturgique du mot. C'est donc une faculté inhérente à l'individu ; et puisqu'elle n'est pas un fait isolé, c'est qu'elle dépend d'une loi comme tout effet naturel.

La guérison est obtenue sans l'emploi d'aucun médicament, donc elle est due à une influence occulte ; et attendu qu'il s'agit d'un résultat effectif, matériel, et que rien ne peut produire quelque chose, il faut que cette influence soit quelque chose de matériel ; ce ne peut donc être qu'un fluide matériel, quoique impalpable et invisible. M. Jacob ne touchant pas le malade, ne faisant même aucune passe magnétique, le fluide ne peut avoir pour moteur et propulseur que la volonté ; or, la volonté n'étant pas un attribut de la matière, ne peut émaner que de l'esprit ; c'est donc le fluide qui agit sans l'impulsion de l'esprit. La plupart des maladies guéries par ce moyen étant de celles contre lesquelles la science est impuissante, il y a donc des agents curatifs plus puissants que ceux de la médecine ordinaire ; ces phénomènes sont, par conséquent, la révélation de lois inconnues de

la science ; en présence de faits patents il est plus prudent de douter que de nier. Telles sont les conclusions auxquelles arrive forcément tout observateur impartial.

Quelle est la nature de ce fluide ? Est-ce de l'électricité ou du magnétisme ? Il y a probablement l'un et l'autre, et peut-être quelque chose de plus ; c'en est, dans tous les cas, une modification, puisque les effets sont différents. L'action magnétique est évidente, quoique plus puissante que celle du magnétisme ordinaire, dont ces faits sont la confirmation, et en même temps la preuve qu'il n'a pas dit son dernier mot.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article d'expliquer le mode d'action de cet agent curatif, déjà décrit dans la théorie de la médiumnité guérissante ; il suffit d'avoir démontré que l'examen des faits conduit à reconnaître l'existence d'un principe nouveau, et que ce principe, quelque étranges qu'en soient les effets, ne sort pas du domaine des lois naturelles.

Dans les faits concernant M. Jacob, il n'a pour ainsi dire pas été fait mention du Spiritisme, tandis que toute l'attention s'est concentrée sur le magnétisme ; cela avait sa raison d'être et son utilité. Bien que le concours d'Esprits désincarnés dans ces sortes de phénomènes soit un fait constaté, leur action n'est pas ici évidente, c'est pourquoi nous en faisons abstraction. Peu importe que les faits soient expliqués avec ou sans l'intervention d'Esprits étrangers ; le magnétisme et le Spiritisme se donnent la main ; ce sont deux parties d'un même tout, deux branches d'une même science qui se complètent et s'expliquent l'une par l'autre. Accréditer le magnétisme, c'est ouvrir la voie au Spiritisme, et réciproquement.

La critique n'a pas épargné M. Jacob ; à défaut de bonnes raisons, elle lui a, comme d'habitude, prodigué la raillerie et les injures grossières, ce dont il ne s'est pas ému le moins du monde ; il a méprisé les unes et les autres, et les gens sensés lui ont su gré de sa modération.

Quelques-uns ont été jusqu'à solliciter son incarcération comme imposteur abusant de la crédulité publique ; mais un imposteur est celui qui promet et ne tient pas ; or, comme M. Jacob n'a jamais rien promis, personne ne peut se plaindre d'avoir été abusé. Que pouvait-on lui reprocher ? En quoi était-il en contravention légale ? Il n'exerçait pas la médecine, pas même ostensiblement le magnétisme. Quelle est la loi qui défend de guérir les gens en les regardant ?

On lui a fait un grief de ce que la foule des malades qui venaient à lui gênait la circulation ; mais est-ce lui qui a appelé la foule ? L'a-t-il convoquée par des annonces ? Quel est le médecin qui se plaindrait s'il en avait une pareille à sa porte ? Et si l'un d'eux avait cette bonne fortune, même au prix d'annonces chèrement payées, que di-

rait-il si on voulait l'inquiéter pour ce fait ? On a dit qu'à quinze cents personnes par jour pendant un mois, cela faisait quarante-cinq mille malades qui s'étaient présentés, et qu'à ce compte, s'il les avait guéris, il ne devrait plus y avoir de boiteux ni d'estropiés dans les rues de Paris. Il serait superflu de relever cette singulière objection, mais nous dirons que plus on grossit le nombre des malades qui, guéris ou non, se pressaient dans l'impasse de la rue de la Roquette, plus on prouve combien est grand le nombre de ceux que la médecine ne peut guérir, car il est évident que si ces malades avaient été guéris par les médecins, ils ne seraient pas venus à M. Jacob.

Comme, malgré les dénégations, il y avait des faits patents de guérisons extraordinaires, on a voulu les expliquer en disant que M. Jacob agissait, par la brusquerie même de ses paroles, sur l'imagination des malades ; soit, mais alors si vous reconnaissez à l'influence de l'imagination une telle puissance sur les paralysies, les épilepsies, les membres ankylosés, que n'employez-vous ce moyen, au lieu de laisser souffrir tant de malheureux infirmes, ou de leur donner des drogues que vous savez inutiles ?

La preuve, a-t-on dit, que M. Jacob n'avait pas le pouvoir qu'il s'attribuait, c'est qu'il a refusé d'aller guérir dans un hôpital sous les yeux de gens compétents pour apprécier la réalité des cures.

Deux raisons ont dû motiver ce refus. D'abord, il ne pouvait se dissimuler que l'offre qui lui était faite n'était pas dictée par la sympathie, mais un défi qu'on lui proposait. Si, sur une salle de trente malades, il n'en avait mis sur pieds ou soulagé que trois ou quatre, on n'aurait pas manqué de dire que cela ne prouvait rien et qu'il avait échoué.

En second lieu, il faut tenir compte des circonstances qui peuvent favoriser ou paralyser son action fluidique. Lorsqu'il est entouré de malades qui viennent à lui volontairement, la confiance qu'ils apportent les prédispose. N'admettant aucun étranger attiré par la curiosité, il se trouve dans un milieu sympathique qui le prédispose lui-même ; il est tout à lui ; son esprit se concentre librement, et son action a toute sa puissance. Dans une salle d'hôpital, inconnu des malades habitués aux soins de leurs médecins dont ce serait suspecter l'habileté que d'avoir foi en autre chose qu'en leur médication, sous les regards inquisiteurs et moqueurs de gens prévenus, intéressés à le dénigrer ; qui, au lieu de le seconder par le concours d'intentions bienveillantes, craindraient plus qu'ils ne désireraient de le voir réussir, parce que le succès d'un zouave ignorant serait un démenti donné à leur savoir, il est évident que, sous l'empire de ces impressions et de ces effluves antipathiques, sa faculté se trouverait neutralisée. Le tort de ces messieurs, en cela comme lorsqu'il s'est agi du somnambulisme, a toujours été de croire que ces sortes de phéno-

mènes se manœuvraient à volonté comme une pile électrique.

Les guérisons de ce genre sont spontanées, imprévues et ne peuvent être préméditées ni mises au concours. Ajoutons à cela que le pouvoir guérissant n'est point permanent ; tel qui le possède aujourd'hui, peut le voir cesser au moment où il s'y attend le moins ; ces intermittences prouvent qu'il dépend d'une cause indépendante de la volonté du guérisseur, et déjouent les calculs du charlatanisme.

Nota. M. Jacob n'a point encore repris le cours de ses guérisons ; nous en ignorons le motif, et il ne paraît pas qu'il y ait rien de fixé sur l'époque où il les recommencera si cela doit avoir lieu. En attendant, nous apprenons que la médiumnité guérissante se propage en différentes localités, avec des aptitudes diverses.

Notices Bibliographiques

La Raison du Spiritisme[18]

PAR MICHEL BONNAMY

Juge d'instruction ; membre des congrès scientifiques de France ; ancien membre du conseil général de Tarn-et-Garonne.

Lorsque parut le roman de *Mirette*, les Esprits dirent ces paroles remarquables à la Société de Paris :

« L'année 1866 présente la philosophie nouvelle sous toutes ses formes ; mais c'est encore la tige verte qui renferme l'épi de blé, et attend pour le montrer que la chaleur du printemps l'ait fait mûrir et s'entrouvrir. 1866 a préparé, 1867 mûrira et réalisera. L'année s'ouvre sous les auspices de *Mirette*, et elle ne s'écoulera pas sans voir apparaître de nouvelles publications du même genre, et de plus sérieuses encore, en ce sens que le roman se fera philosophie et que la philosophie se fera histoire. » (Revue de février 1867, page 64.)

Ils avaient déjà dit précédemment qu'il se préparait plusieurs ouvrages sérieux sur la philosophie du Spiritisme, où le nom de la doctrine ne serait pas timidement dissimulé, mais hautement avoué et proclamé, par des hommes dont le nom et la position sociale donneraient du poids à leur opinion ; et ils ajoutèrent que le premier paraîtrait probablement vers la fin de la présente année.

L'ouvrage que nous annonçons réalise complètement cette vision. C'est la première publication de ce genre où la question soit envisagée dans toutes ses parties et de toute sa hauteur ; on peut donc dire qu'elle inaugure une des phases de l'existence du Spiritisme. Ce qui le caractérise, c'est que ce n'est point une adhésion banale aux principes de la doctrine, une simple profession de foi, mais une démonstration rigoureuse, où les adeptes eux-mêmes trou-

[18] Un volume in-12 ; prix 3 francs, par la poste, 3 fr. 35 c. Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre à Paris.

veront des aperçus nouveaux. En lisant cette argumentation serrée, poussée, si l'on peut dire jusqu'à la minutie, et par un enchaînement méthodique des idées, on se demandera, sans doute, par quelle étrange extension du mot on pourrait appliquer à l'auteur l'épithète de *fou*. Si c'est un fou qui discute ainsi, on pourra dire que les fous ferment parfois la bouche à des gens soi-disant sensés. C'est un plaidoyer en règle où l'on reconnaît l'avocat qui veut réduire la réplique à ses dernières limites ; mais on y reconnaît aussi celui qui a étudié sa cause sérieusement et l'a scrutée dans ses plus minutieux détails. L'auteur ne se borne pas à émettre son opinion : il la motive et donne la raison d'être de chaque chose ; c'est pour cela qu'il a justement intitulé son livre : *La Raison du Spiritisme*.

En publiant cet ouvrage, sans couvrir sa personnalité du moindre voile, l'auteur prouve qu'il a le vrai courage de son opinion, et l'exemple qu'il donne est un titre à la reconnaissance de tous les Spirites. Le point de vue où il s'est placé est principalement celui des conséquences philosophiques, morales et religieuses, celles qui constituent le but essentiel du Spiritisme et en font une œuvre humanitaire.

Voici du reste comment il s'exprime dans sa préface.

« Il est dans les vicissitudes des choses humaines, ou plutôt il semble fatalement réservé à toute idée nouvelle, d'être mal accueillie à son apparition. Comme elle a pour mission le plus souvent de renverser des idées qui l'ont précédée, elle rencontre une très grande résistance de la part de l'entendement humain.

« L'homme qui a vécu avec les préjugés n'accueille qu'avec défiance la nouvelle venue, qui tend à modifier, à détruire même des combinaisons et des idées arrêtées dans son esprit, à le forcer, en un mot, à se mettre de nouveau à l'œuvre, pour courir après la vérité. Il se sent d'ailleurs humilié dans son orgueil d'avoir vécu dans l'erreur.

« La répulsion qu'inspire l'idée nouvelle est bien plus accentuée encore, lorsqu'elle apporte avec elle des obligations, des devoirs ; lorsqu'elle impose une ligne de conduite plus sévère.

« Elle rencontre enfin des attaques systématiques, ardentes, acharnées, lorsqu'elle menace des positions acquises, et surtout lorsqu'elle se trouve en face du fanatisme ou d'opinions profondément enracinées dans la tradition des siècles.

« Les doctrines nouvelles ont donc toujours de nombreux détracteurs ; elles ont même souvent à subir la persécution, ce qui a fait dire à Fontenelle : « Que s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir. »

« Tels étaient la défaveur et les périls qui attendaient le Spiritisme à son apparition dans le monde des idées. Les insultes, la raillerie,

la calomnie ne lui ont pas été épargnées ; et, peut-être, viendra-t-il aussi le jour de la persécution. Les adeptes du Spiritisme ont été traités d'illuminés, d'hallucinés, de dupes, de fous, et à ce flux d'épithètes qui semblaient cependant se contredire et s'exclure, on a ajouté celles d'imposteurs, de charlatans, et enfin de suppôts de Satan.

« La qualification de fou est celle qui paraît plus spécialement réservée à tout promoteur ou propagateur d'idées nouvelles. C'est ainsi qu'on traita de fou celui qui, le premier, s'avisa de dire que la terre tourne autour du soleil.

« Il était fou aussi, ce célèbre navigateur qui découvrit un nouveau monde. C'était encore un fou, de par l'aréopage de la science, celui qui trouva la puissance de la vapeur ; et la docte assemblée accueillit, avec un dédaigneux sourire, la savante dissertation de Franklin sur les propriétés de l'électricité et la théorie du paratonnerre.

« Lui aussi n'a-t-il pas été traité de fou, le divin régénérateur de l'humanité, le réformateur autorisé de la loi de Moïse ? N'a-t-il pas expié par un supplice ignominieux l'inoculation à la terre des bienfaits de la morale divine ?

« Galilée n'a-t-il pas expié comme hérétique dans une cruelle séquestration et par les plus amères persécutions morales, la gloire d'avoir eu le premier l'initiative du système planétaire dont Newton devait promulguer les lois ?

« Saint Jean-Baptiste, le précurseur du Christ, avait aussi été sacrifié à la vengeance des coupables dont il flétrissait les crimes.

« Les apôtres, dépositaires des enseignements du divin Messie, durent sceller de leur sang la sainteté de leur mission. Et la religion réformée n'a-t-elle pas été persécutée à son tour, et après les massacres de la Saint-Barthélemy, n'a-t-elle pas eu à subir les dragonnades ?

« Enfin, remontant jusqu'à l'ostracisme inspiré par d'autres passions, nous voyons Aristide exilé, et Socrate condamné à boire la ciguë.

« Sans doute, grâce aux mœurs douces qui caractérisent notre siècle, sous l'empire de nos institutions et des lumières qui mettent un frein à l'intolérance fanatique, les bûchers ne se dresseront pas pour purifier par les flammes les doctrines spirites, dont on prétend faire remonter la paternité à Satan. Mais elles doivent s'attendre, elles aussi, à une levée de boucliers des plus hostiles, et aux attaques d'ardents adversaires.

« Toutefois, cet état militant ne saurait affaiblir le courage de ceux qui sont animés d'une conviction profonde, de ceux qui ont la certitude de tenir dans leurs mains une de ces vérités fécondes qui

constituent, dans leurs développements, un grand bienfait pour l'humanité.

« Mais, quoi qu'il en soit de l'antagonisme des idées ou des doctrines que suscitera le Spiritisme ; quels que soient les périls qu'il doive ouvrir sous les pas des adeptes, le Spirite ne saurait laisser cette lumière sous le boisseau, et se refuser à lui donner tout l'éclat qu'elle comporte, l'appui de ses convictions et le témoignage sincère de sa conscience.

« Le Spiritisme révélant à l'homme l'économie de son organisation, l'initiant à la connaissance de ses destinées, ouvre un champ immense à ses médiations. Ainsi le philosophe spirite, appelé à porter ses investigations vers ces nouveaux et splendides horizons, n'a pour limites que l'infini. Il assiste, en quelque sorte, au conseil suprême du Créateur. Mais l'enthousiasme est l'écueil qu'il doit éviter, surtout lorsqu'il jette ses regards sur l'homme, devenu si grand, et qui, cependant, se fait orgueilleusement si petit. Ce n'est donc qu'éclairé par les lumières d'une prudente raison, et qu'en prenant pour guide la froide et sévère logique, qu'il doit diriger ses pérégrinations dans le domaine de la science divine dont le voile a été soulevé par les Esprits.

« Ce livre est le résultat de nos propres études et de nos médiations sur ce sujet qui, dès l'abord, nous a paru d'une importance capitale, et avoir des conséquences de la plus haute gravité. Nous avons reconnu que ces idées sont des racines profondes, et nous y avons entrevu l'aurore d'une ère nouvelle pour la société ; la rapidité avec laquelle elles se propagent est un indice de leur prochaine admission au nombre des croyances reçues. En raison même de leur importance, nous ne nous sommes pas contenté des affirmations et des arguments de la doctrine ; non-seulement nous nous sommes assuré de la réalité des faits, mais nous avons scruté avec une attention minutieuse les principes qu'on en fait découler ; nous en avons cherché la raison avec une froide impartialité, sans négliger l'étude non moins consciencieuse des objections qu'opposent les antagonistes ; comme un juge qui écoute les deux parties adverses, nous avons mûrement pesé le pour et le contre. C'est donc après avoir acquis la conviction que les allégations contraires ne détruisent rien ; que la doctrine repose sur des bases sérieuses, sur une logique rigoureuse, et non sur des rêveries chimériques ; qu'elle contient le germe d'une rénovation salutaire de l'état social sourdement miné par l'incrédulité ; que c'est enfin une barrière puissante contre l'envahissement du matérialisme et de la démoralisation, que nous avons cru devoir donner notre appréciation personnelle, et les déductions que nous avons tirées d'une étude attentive.

« Ayant donc trouvé une raison d'être aux principes de cette

science nouvelle qui vient prendre rang parmi les connaissances humaines, nous avons intitulé notre livre : *La Raison du Spiritisme*. Ce titre est justifié par le point de vue sous lequel nous avons envisagé le sujet, et ceux qui nous liront reconnaîtront sans peine que ce travail n'est pas le produit d'un enthousiasme inconsidéré, mais d'un examen mûrement et froidement réfléchi.

Nous sommes convaincu que quiconque, sans parti pris d'opposition systématique, fera, comme nous l'avons fait, une étude consciencieuse de la doctrine spirite, la considèrera comme une des choses qui intéressent au plus haut degré l'avenir de l'humanité.

« En donnant notre adhésion à cette doctrine, nous usons du droit de liberté de conscience qui ne peut être contesté à personne, quelle que soit sa croyance ; à plus forte raison, cette liberté doit-elle être respectée quand elle a pour objectif des principes de la plus haute moralité qui conduisent les hommes à la pratique des enseignements du Christ, et par cela même sont la sauvegarde de l'ordre social.

« L'écrivain qui consacre sa plume à retracer l'impression que de tels enseignements ont laissée dans le sanctuaire de sa conscience, doit bien se garder de confondre les élucubrations écloses dans son horizon terrestre avec les traits lumineux partis du ciel. S'il reste des points obscurs ou cachés à ses explications, points qu'il ne lui est pas encore donné de connaître, c'est que, dans les vues de la sagesse divine, ils restent réservés pour un degré supérieur dans l'échelle ascendante de son épuration progressive et de sa perfectibilité.

« Néanmoins, hâtons-nous de le dire, tout homme convaincu et consciencieux, en consacrant ses méditations à la diffusion d'une vérité féconde pour le bonheur de l'humanité, trempe sa plume dans l'atmosphère céleste où notre globe est immergé, et reçoit incontestablement l'étincelle de l'inspiration. »

L'indication du titre des chapitres fera connaître le cadre embrassé par l'auteur.

1. Définition du Spiritisme. – 2. Principe du bien et du mal. – 3. Union de l'âme avec le corps. – 4. Réincarnation. – 5. Phrénologie. – 6. Du péché originel. – 7. L'enfer. – 8. Mission du Christ. – 9. Le purgatoire. – 10. Le ciel. – 11. Pluralité des globes habités. – 12. La charité. – 13. Devoirs de l'homme. – 14. Périsprit. – 15. Nécessité de la révélation. – 16. Opportunité de la révélation. – 17. Les anges et les démons. – 18. Les temps prédits. – 19. La prière. – 20. La foi. – 21. Réponse aux insulteurs. – 22. Réponse aux incrédules, athées ou matérialistes. – 23. Appel au clergé.

Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de reproduire autant de passages que nous l'eussions désiré. Nous nous bornerons à quelques citations.

Chap. III, page 41. – « L'utilité réciproque et indispensable de l'âme et du corps pour leur coopération respective constitue donc la raison d'être de leur union. Elle constitue de plus, pour l'esprit, les conditions militantes dans la voie du progrès où il est appelé à conquérir sa personnalité intellectuelle et morale.

« Comment ces deux principes accomplissent-ils normalement en l'homme le but de leur destination ? Quand l'esprit est fidèle à ses aspirations divines, il restreint les instincts animaux et sensuels du corps et les réduit à leur action providentielle dans l'œuvre du Créateur ; il se développe, il grandit. C'est la perfection de l'œuvre même qui s'accomplit. Il arrive au bonheur, dont le dernier terme est inhérent au degré suprême de la perfectibilité.

« Si, au contraire, abdiquant la souveraineté qu'il est appelé à exercer sur le corps, il cède à l'entraînement des sens, et s'il accepte leurs conditions de plaisirs terrestres comme *unique but de ses aspirations*, il fausse la raison d'être de son existence, et, loin d'accomplir ses destinées, il reste stationnaire ; attaché à cette vie terrestre qui, cependant, n'aurait dû être pour lui qu'une condition accessoire, puisqu'elle ne saurait être sa fin, l'Esprit, de chef qu'il était, devient subordonné ; il accepte en insensé le bonheur terrestre que ses sens lui font éprouver et qu'ils lui proposent de satisfaire, étouffant ainsi en lui l'intuition du bonheur vrai qui lui est réservé. C'est là sa première punition. »

Au chapitre XII, de l'enfer, page 99, nous trouvons cette remarquable appréciation de la mort et des fléaux destructeurs :

« Serait-ce en énumérant les fléaux qui promènent sur la terre la terreur et l'épouvante, la souffrance et la mort, que l'on croirait pouvoir donner la preuve des manifestations de la colère divine ?

« Sachez donc, téméraires *évocateurs* des vengeances célestes, que les cataclysmes que vous signalez, loin d'avoir le caractère exclusif d'un châtiment infligé à l'humanité, sont, au contraire, un acte de la miséricorde divine, qui ferme à *celle-ci* l'abîme où la précipitaient ses désordres, et lui ouvre les voies du progrès qui doivent la ramener dans le chemin qu'elle doit suivre pour assurer sa régénération.

« Que sont ces cataclysmes, sinon une nouvelle phase dans l'existence de l'homme, une ère heureuse marquant pour les peuples et l'humanité entière le point providentiel de son avancement ?

« Sachez donc que la mort n'est pas un mal ; phare de l'existence de l'Esprit, celle-ci est toujours, lorsqu'elle vient de Dieu, le signe de sa miséricorde et de son assistance bienveillante. La mort n'est que la fin du corps, le terme d'une incarnation, et dans les mains de Dieu, c'est l'anéantissement d'un milieu corrupteur et vicieux, l'in-

terruption d'un courant funeste, auquel, en un moment solennel, la Providence arrache l'homme et les peuples.

« La mort n'est qu'un temps d'arrêt dans l'épreuve terrestre ; loin de nuire à l'homme, ou plutôt à l'Esprit, elle l'appelle à se recueillir dans le monde invisible, soit pour reconnaître ses fautes et les regretter, soit pour s'éclairer et se préparer, par de fermes et salutaires résolutions, à reprendre l'épreuve de la vie terrestre.

« La mort ne glace l'homme d'effroi que parce que, trop identifié à la terre, il n'a pas foi à son auguste destinée, dont la terre n'est que la douloureuse officine où doit s'accomplir son épuration.

« Cessez donc de croire que la mort suit un instrument de colère et de vengeance entre les mains de Dieu ; sachez, au contraire, qu'elle est à la fois l'expression de sa miséricorde et de sa justice, soit en arrêtant le méchant dans la voie de l'iniquité, soit en abrégeant le temps d'épreuves ou d'exil du juste sur la terre.

« Et vous, ministres du Christ, qui du haut de la chaire de vérité proclamez la colère et la vengeance de Dieu, et semblez, par vos éloquentes descriptions de la fantastique fournaise, en attiser les flammes inextinguibles pour dévorer le malheureux pécheur ; vous qui, de vos lèvres si autorisées, laissez tomber cette terrifiante épigraphe : « Jamais ! – Toujours ! » avez-vous donc oublié les instructions de votre divin Maître ? »

Nous citerons encore les passages suivants extraits du chapitre sur le péché originel.

« Au lieu de créer l'âme parfaite, Dieu a voulu que ce ne fût que par de longs et constants efforts qu'elle parvînt à se dégager de cet état d'infériorité native, et graviter vers ses augustes destinées.

« Pour arriver à ces fins, elle a donc à rompre les liens qui l'attachent à la matière, à résister à l'entraînement des sens, avec l'alternative de sa suprématie sur le corps, ou de l'obsession exercée sur elle par les instincts animaux.

« Ce sont ces liens terrestres dont il lui importe de s'affranchir et qui constituent en elle les conditions mêmes de son infériorité ; ils ne sont autres que le prétendu péché originel, l'alvéole qui voile son essence divine. Le péché originel constitue ainsi l'ascendant primitif que les instincts animaux ont dû exercer d'abord sur les aspirations de l'âme. Tel est l'état de l'homme que la *Genèse* a voulu représenter sous la figure naïve de l'arbre de la science du bien et du mal. L'intervention du serpent tentateur n'est autre que les désirs de la chair et la sollicitation des sens ; le christianisme a consacré cette allégorie comme un fait réel se rattachant à l'existence du premier homme ; et c'est sur ce fait qu'il a basé le dogme de la rédemption. »

« Placé à ce point de vue, il faut le reconnaître, le péché originel a

dû être et a été, en effet, celui de toute la postérité du premier homme, et il en sera ainsi pendant une longue suite de siècles, jusqu'à l'affranchissement complet de l'Esprit des étreintes de la matière ; affranchissement qui tend sans doute à se réaliser, mais qui n'est pas encore accompli de nos jours.

« En un mot, le péché originel constitue les conditions de la nature humaine portant les premiers éléments de son existence, avec tous les vices qu'elle a engendrés.

« Le péché originel, c'est l'égoïsme, c'est l'orgueil qui président à tous les actes de la vie de l'homme ;

« C'est le démon de l'envie et de la jalousie qui rongent son cœur ;

« C'est l'ambition qui trouble son sommeil ;

« C'est la cupidité que ne peut rassasier son âpreté au lucre ;

« C'est l'amour et la soif de l'or, cet élément indispensable pour donner satisfaction à toutes les exigences du luxe, du confortable et du bien-être, que poursuit le siècle avec tant d'ardeur.

« Voilà le péché originel proclamé par la *Genèse*, et que l'homme a toujours recelé en lui ; il ne sera effacé que le jour où, pénétré de ses hautes destinées, l'homme abandonnera, conformément à la leçon du bon La Fontaine, l'ombre pour la proie ; le jour où il renoncera au mirage du bonheur terrestre, pour tourner toutes ses aspirations vers le bonheur réel qui lui est réservé.

« Que l'homme apprenne donc à se rendre digne de son titre de chef parmi tous les êtres créés, et de l'essence éthérée émanée du sein même de son créateur et dont il est pétri. Qu'il soit fort pour lutter contre les tendances de son enveloppe terrestre, dont les instincts sont étrangers à ses aspirations divines et ne sauraient constituer sa personnalité spirituelle ; que son but unique soit toujours de graviter vers la perfection de sa dernière fin, et le péché originel n'existera plus pour lui. »

M. Bonnamy est déjà connu de nos lecteurs qui ont pu apprécier la fermeté, l'indépendance de son caractère, et l'élévation de ses sentiments, par la lettre remarquable que nous avons publiée de lui dans la *Revue* de mars 1866, page 76, à l'article intitulé : *Le Spiritisme et la magistrature*. Il vient aujourd'hui, par un travail de haute portée, prêter résolument l'appui et l'autorité de son nom à une cause que, dans sa conscience, il considère comme celle de l'humanité.

Parmi les adeptes déjà nombreux que le Spiritisme compte dans la magistrature, M. Jaubert, vice-président du tribunal de Carcassonne, et M. Bonnamy, juge d'instruction à Villeneuve-sur-Lot, sont les premiers qui en ont ouvertement arboré le drapeau ; et ils l'ont fait, non pas au lendemain de la victoire, mais au moment de

la lutte, alors que la doctrine est en butte aux attaques de ses adversaires, et où ses adhérents sont encore sous le coup de la persécution. Les Spirites présents et ceux de l'avenir sauront l'apprécier et ne l'oublieront pas. Quand une doctrine reçoit les suffrages d'hommes aussi justement considérés, c'est la meilleure réponse aux diatribes dont elle peut être l'objet.

L'ouvrage de M. Bonnamy marquera dans les annales du Spiritisme, non-seulement comme premier en date dans son genre, mais surtout par son importance philosophique. L'auteur y examine la doctrine en elle-même, il en discute les principes dont il tire la quintessence, en faisant abstraction complète de toute personnalité, ce qui exclut toute pensée de coterie.

Avis.

Réponse à M. S. B. de Marseille.

Il n'est tenu aucun compte des lettres qui ne sont pas ostensiblement signées, ou qui sont sans adresse certaine quand le nom est inconnu. Elles sont mises au rebut.

Cette réponse s'adresse également à une série de lettres portant le timbre de *route de Besançon* et venues quotidiennement pendant un certain temps. Si cet avis parvient à leur auteur, il sera informé que, par le motif ci-dessus, et vu leur longueur, elles n'ont même pas été lues à mesure de leur arrivée, la personne chargée du dépouillement de la correspondance les a mises de côté, comme toutes celles qui sont entourées de mystère, et que, par cette raison, on ne considère pas comme assez sérieuses pour y donner du temps au préjudice des travaux d'une importance réelle, et auxquels on suffit à peine.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1867.

L'homme avant l'histoire.

Ancienneté de la race humaine[19].

Dans l'histoire de la terre, l'humanité n'est peut-être qu'un rêve, et lorsque notre vieux monde s'endormira dans les glaces de son hiver, le passage de nos ombres sur son front n'aura peut-être laissé en lui aucun souvenir. La terre possède en propre une histoire incomparablement plus riche et plus complexe que celle de l'homme. Longtemps avant l'apparition de notre race, pendant des siècles de siècles, elle fut tour à tour occupée par des habitants divers, par des êtres primordiaux, qui étendirent leur domination successive à sa surface, et disparurent avec les modifications élémentaires de la physique du globe.

A l'une des dernières périodes, à l'époque tertiaire, à laquelle nous pouvons assigner sans crainte une date de plusieurs centaines de mille ans en arrière de nous, l'endroit où Paris déploie aujourd'hui ses splendeurs était une Méditerranée, un golfe de l'océan universel, au-dessus duquel s'élevaient seulement en France le terrain crétacé de Troie, Rouen, Tours ; le terrain jurassique de Chaumont, Bourges, Niort ; le terrain triasique des Vosges, et le terrain primitif des Alpes, de l'Auvergne et des côtes de Bretagne. Plus tard, la configuration changea. A l'époque où vivaient encore le mammouth, l'ours des cavernes, le rhinocéros aux narines cloisonnées, on pouvait aller

[19] Cet article est tiré des articles scientifiques que M. Flammarion a publiés dans le *Siècle*. Nous avons cru devoir le reproduire, d'abord parce que nous savons l'intérêt que nos lecteurs portent aux écrits de ce jeune savant, et en outre parce qu'il touche, au point de vue de la science, à quelques-uns des points fondamentaux de la doctrine exposée dans notre ouvrage sur la *Genèse*.

par terre de Paris à Londres ; et peut-être ce trajet fut-il effectué par nos aïeux de ce temps-là, car il y avait des hommes ici avant la formation de la France géographique.

Leur vie différait autant de la nôtre que celle des sauvages dont nous nous entretenions récemment. Les uns avaient construit leurs bourgades sur pilotis au milieu des grands lacs ; ces cités lacustres, comparables à celles des castors, furent devinées en 1853, lorsqu'à la suite d'une longue sécheresse, les lacs de la Suisse étant descendus à un étiage inusité, mirent à découvert des pilotis, des ustensiles de pierre, de corne, d'or et d'argile, des vestiges non équivoques de l'antique habitation de l'homme ; et ces villes aquatiques n'étaient pas une exception : on en a trouvé plus de deux cents dans la Suisse seule. Hérodote raconte que les Pæoniens habitaient des villes semblables sur le lac Prasias. Chaque citoyen qui prenait femme était obligé de faire venir trois pierres de la forêt voisine et de les fixer dans le lac. Comme le nombre des femmes n'était pas limité, le plancher de la ville s'agrandissait vite. Les cabanes étaient en communication avec l'eau par une trappe, et les enfants étaient attachés par le pied à une corde, de crainte d'accident. Hommes, chevaux, bétail, vivaient ensemble, se nourrissant de poisson. Hippocrate rapporte les mêmes coutumes aux habitants du Phase. En 1826, Dumont d'Urville découvrit des cités lacustres analogues sur les côtes de la Nouvelle-Guinée.

D'autres habitaient les cavernes, les grottes naturelles, ou se formaient un refuge grossier contre les bêtes féroces. On retrouve aujourd'hui leurs os mêlés à ceux de l'hyène, de l'ours des cavernes, du rhinocéros tichorhinus. En 1852, un terrassier voulant juger la profondeur d'un trou par lequel les lapins s'esquivaient des chasseurs, à Aurignac (Haute-Garonne), ramena de cette ouverture des os de forte dimension. Attaquant alors le flanc du monticule dans l'espérance d'y rencontrer un trésor, il se trouva bientôt en face d'un véritable ossuaire. La rumeur publique, s'emparant du fait, mit en circulation des récits de faux monnayeurs, d'assassinats, etc. Le maire jugea à propos de faire ramasser tous les ossements pour les porter au cimetière ; et lorsqu'en 1860 M. Lartet voulut examiner ces vieux débris, le fossoyeur ne se souvint même plus du lieu de leur sépulture. A l'aide des rares vestiges qui environnent la caverne, des traces d'un foyer, d'ossements fendus pour en extraire la moelle, on put néanmoins s'assurer que les trois espèces nommées plus haut ont vécu sur ce point de la France en même temps que l'homme. Le chien était

déjà le compagnon de l'homme, et il fut sans doute sa première conquête.

La nourriture de ces hommes primitifs était déjà très variée. Un professeur prétend qu'ils étaient carnivores comme douze et frugivores comme vingt. M. Flourens préfère qu'ils se soient exclusivement nourris de fruits. Mais la vérité est que, dès le commencement, l'homme fut omnivore. Les kjokkenmoddings du Danemark nous ont conservé des débris de *cuisine antédiluvienne* prouvant ce fait jusqu'à l'évidence. Ils déjeunaient déjà d'huîtres et de poisson, connaissaient l'oie, le cygne, le canard ; appréciaient le coq de bruyère, le cerf, le chevreuil, le renne, qu'ils chassaient et dont on a trouvé les débris percés de flèches de pierre. L'urus ou bœuf primitif leur donnait déjà le potage ; le loup, le renard, le chien et le chat leur servaient de plats de résistance. Les glands, l'orge, l'avoine, les pois, les lentilles leur donnaient le pain et les légumes ; le blé ne vint que plus tard. Les noisettes, les faînes, les pommes, les poires, les fraises et les framboises terminaient ces mets des anciens Danois. Les Suisses de l'âge de pierre s'étaient, en outre, approprié la chair du bison, de l'élan, du taureau sauvage, avaient soumis la chèvre et la brebis à l'état domestique. Le lièvre et le lapin étaient dédaignés pour quelque raison superstitieuse ; mais, en revanche, le cheval avait déjà pris sa place dans leurs repas. Toutes ces viandes se mangeaient crues et fumantes à l'origine, et, remarque curieuse, les anciens Danois ne se servaient pas comme nous de leurs dents incisives pour trancher, mais bien pour saisir, pour retenir et mâcher leur nourriture ; de sorte que ces dents n'étaient pas tranchantes comme les nôtres, mais aplaties comme nos molaires et que les deux arcades dentaires s'arrêtaient l'une sur l'autre au lieu de s'emboîter.

Tous les sauvages primitifs n'étaient pas nus. Les premiers habitants des latitudes boréales, du Danemark, de la Gaule et de l'Helvétie, durent se garantir du froid par des peaux et des fourrures. Plus tard, on songea aux ornements. « La coquetterie, l'amour de la parure ne datent pas d'hier, mesdames : témoins ces colliers formés avec des dents de chien, de renard ou de loup, percés d'un trou de suspension. Plus tard, les épingles à cheveux, les bracelets, les agrafes en bronze se multiplièrent à l'infini, et l'on s'étonne de la variété et même du bon goût des objets servant à la toilette des petites maîtresses et des lions de ce temps-là.

Pendant ces âges reculés, on enfermait les morts sous des voûtes sépulcrales. Les cadavres étaient placés dans une attitude accroupie,

les genoux presque en contact avec le menton, les bras repliés sur la poitrine et rapprochés de la tête. C'est là, comme on l'a remarqué, la position de l'enfant dans le sein de sa mère. Ces hommes primordiaux l'ignoraient certainement, et c'est par une sorte d'intuition qu'ils assimilaient la tombe à un berceau.

Vestiges des âges évanouis, ces longs tumulus, ces tertres, ces collines que l'on nommait aux siècles passés « tombeaux des géants » et qui servaient de limites inviolables, sont les chambres mortuaires sous lesquelles nos ancêtres cachaient leurs morts. Quels étaient ces premiers hommes ? « Ce n'est pas seulement par curiosité, dit Virchow, que nous demandons qui étaient ces morts, s'ils appartenaient à une race de géants, quand ils ont vécu. Ces questions nous touchent. Ces morts sont nos ancêtres, et les questions que nous adressons à ces tombeaux ont également trait à notre propre origine. De quelle race sortons-nous ? De quels commencements est sortie notre culture actuelle et où nous conduit-elle ?

Il n'est pas nécessaire de remonter à la création pour recevoir quelque lueur sur nos origines ; autrement il faudrait nous voir condamnés à demeurer toujours dans une nuit complète à cet égard. Sur la seule date de la création on a compté plus de 140 opinions, et de la première à la dernière il n'y a pas moins de 3,194 ans de différence ! Ajouter une 141e hypothèse n'éclaircirait pas le problème. Aussi nous bornerons-nous à établir que, au point de vue géologique, la dernière période de l'histoire de la terre, la période *quaternaire*, celle qui dure encore aujourd'hui, a été divisée en trois phases : la phase *diluvienne*, pendant laquelle il y eut d'immenses inondations partielles, et de vastes dépôts et accumulations de sable ; la phase *glaciaire*, caractérisée par la formation des glaciers et par un plus grand refroidissement du globe ; enfin la phase *moderne*. En somme, l'importante question, à peu près résolue aujourd'hui, était de savoir si l'homme ne date que de cette dernière époque ou des précédentes.

Or, il est maintenant avéré qu'il date au moins de la première, et que nos premiers ancêtres ont droit au titre de *fossiles*, attendu que leurs ossements (le peu qui reste) gisent avec ceux de l'ursus spelæus, de l'hyena et des felis spelæa, de l'elephas primigenius, du megaceros, etc., dans une couche appartenant à un ordre de vie différent de l'ordre actuel.

En ces époques lointaines régnait une nature bien différente de celle qui déploie aujourd'hui ses splendeurs autour de nous ; d'autres types de plantes décoraient les forêts et les campagnes, d'autres es-

pèces d'animaux vivaient à la surface du sol et dans les mers. Quels furent les premiers hommes qui s'éveillèrent en ce monde primordial ? Quelles cités furent édifiées ? Quel langage fut parlé ? Quelles mœurs furent en usage ? Ces questions sont encore entourées pour nous d'un profond mystère. Mais ce dont nous avons la certitude, c'est que là où nous fondons aujourd'hui des dynasties et des monuments, *plusieurs races d'hommes* ont successivement habité pendant les périodes séculaires.

Sir John Lubbock, dans l'ouvrage signalé en tête de cette étude, a démontré l'ancienneté de la race humaine par les découvertes relatives aux usages et costumes de nos ancêtres, comme sir Charles Lyell l'avait démontrée au point de vue géologique. Quel que soit le mystère qui enveloppe encore nos origines, nous préférons ce résultat encore incomplet de la science positive, aux fables et aux romans de l'ancienne mythologie. CAMILLE FLAMMARION.

Un ressuscité contrarié

Extrait du voyage de M. Victor Hugo en Zélande.

L'épisode suivant est tiré du récit publié par le journal *la Liberté*, d'un voyage de M. Victor Hugo en Hollande, dans la province de Zélande. Cet article se trouve dans le numéro du 6 novembre 1867.

« Nous venions d'entrer dans la ville. J'avais les yeux levés et je faisais remarquer à Stevens, mon voisin de char-à-bancs, la dentelure pittoresque d'une succession de toitures hispano-flamandes, lorsqu'à son tour, il me toucha l'épaule et me fit signe de regarder ce qui se passait sur le quai.

« Une foule bruyante d'hommes, de femmes et d'enfants entourait Victor Hugo. Descendu de voiture et escorté des autorités de la ville, il s'avançait, l'air simplement ému, le front découvert, avec deux bouquets dans les mains et deux petites filles en robe blanche à ses côtés.

« C'étaient les deux petites filles qui venaient de lui offrir les deux bouquets.

« Que dites-vous, par ce temps de visites couronnées et d'ovations artificielles ou officielles, de cette entrée naïvement triomphale d'un homme universellement populaire qui arrive à l'improviste dans un pays perdu, dont il ne soupçonnait même pas l'existence, et qui s'y trouve tout naturellement dans ses Etats ? Qui eût pu faire prévoir au poète que cette petite ville inconnue, dont il avait considéré de

loin la silhouette avec curiosité, c'était sa bonne ville de Ziéricsée ?

« Au dîner, M. Van Maenen dit à Victor Hugo :

« – Savez-vous quelles sont ces deux jolies enfants qui vous ont offert des bouquets ?

« – Non.

« – Ce sont les filles d'un revenant.

« Ceci demandait une explication, et le capitaine nous raconta l'aventure étrange que voici :

« Il y avait environ un mois de cela. Un soir, au crépuscule, une voiture où était un homme et un petit garçon rentrait en ville. Il faut dire que cet homme avait peu de temps auparavant perdu sa femme et un de ses enfants, et en était demeuré très triste. Bien qu'il eût encore deux petites filles et le garçon qu'il avait en ce moment avec lui, il ne s'était point consolé et il vivait dans la mélancolie.

« Ce soir-là, sa voiture suivait une de ces chaussées élevées et abruptes qui sont, à droite et à gauche, bordées d'un fossé d'eau stagnante et souvent profonde. Soudain le cheval, mal dirigé sans doute à travers la brume du soir, perdit brusquement l'équilibre et roula du haut du talus dans le fossé, entraînant avec lui la voiture, l'homme et l'enfant.

« Il y eut dans ce groupe d'êtres précipités un moment d'angoisse affreuse, dont personne ne fut témoin, et un effort obscur et désespéré vers le salut. Mais l'engloutissement se fit avec le pêle-mêle de la chute, et tout disparut dans le cloaque, qui se referma avec l'épaisse lenteur de la boue.

« L'enfant seul, resté comme par miracle hors du fossé, criait et appelait lamentablement, en agitant ses petits bras. Deux paysans, qui traversaient à quelque distance de là un champ de garance, entendirent ses gémissements et accoururent. Ils retirèrent l'enfant.

« L'enfant criait : « Mon papa ! mon papa ! je veux mon papa ! »

« – Et où est-il donc ton papa ?

« – Là, disait l'enfant, en montrant le fossé.

« Les deux paysans comprirent, et se mirent à la besogne. Au bout d'un quart d'heure, ils retirèrent la voiture brisée ; au bout d'une demi-heure, ils retirèrent le cheval mort. Le petit criait toujours et demandait son père.

« Enfin, après de nouveaux efforts, dans le même trou du fossé que la voiture et le cheval, ils repêchèrent et amenèrent hors de l'eau quelque chose d'inerte et de fétide qui était entièrement noir et couvert de fange : c'était un cadavre, celui du père.

« Tout ceci avait pris une heure environ. Le désespoir de l'enfant redoublait ; il ne voulait pas que son père fût mort. Les paysans le croyaient bien mort pourtant ; mais comme l'enfant les suppliait et s'attachait à eux, et qu'ils étaient de braves gens, ils tentèrent, pour calmer le petit, ce qu'on fait toujours en pareil cas dans le pays, et se mirent à rouler le noyé dans le champ de garance.

« Ils le roulèrent ainsi un bon quart d'heure. Rien ne bougea. Ils le roulèrent encore. Même immobilité. Le petit suivait et pleurait. Ils recommencèrent une troisième fois, et ils allaient renoncer pour tout de bon, lorsqu'il leur sembla que le cadavre remuait un bras. Ils continuèrent. L'autre bras s'agita. Ils s'acharnèrent. Le corps entier donna de vagues signes de vie, et le mort se mit à ressusciter lentement.

« Cela est extraordinaire, n'est-ce pas ? Eh bien ! voici qui est plus inattendu encore. L'homme soupira longuement en revenant à la vie et s'écria avec désespoir : « Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez fait ? J'étais si bien là où j'étais. J'étais avec ma femme, avec mon fils. Ils étaient venus à moi, et moi à eux. Je les voyais, j'étais dans le ciel, j'étais dans la lumière. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez fait ? Je ne suis plus mort ! »

« L'homme qui parlait ainsi venait de passer une heure dans la fange. Il avait le bras cassé et des contusions graves.

« On le ramena à la ville, et il vient seulement de guérir, ajouta M. Van Maenen en achevant de nous raconter cette histoire. C'est M. D…, une des plus hautes intelligences, non-seulement de la Zélande, mais de la Hollande. C'est un de nos meilleurs avocats. Tout le monde l'estime et l'honore ici. Quand il a su, monsieur Victor Hugo, que vous alliez passer par la ville, il a voulu absolument se lever de son lit, qu'il n'avait pas encore quitté depuis un mois, et il a fait aujourd'hui sa première sortie pour aller au-devant de vous et vous présenter ses deux petites filles, à qui il avait donné pour vous des bouquets.

« Il n'y eut qu'un cri par toute la table.

« Ce sont là des choses qui ne se passent qu'en Zélande ! Les voyageurs n'y viennent pas, mais les habitants y reviennent.

« On aurait dû l'inviter à dîner, hasarda la partie féminine de la table.

« – L'inviter ! m'écriai-je ; mais nous étions déjà douze ! Ce n'était pas précisément le moment d'inviter un fantôme. Aimeriez-vous, mesdames, voir un mort pour treizième.

« – Il y a, dit Victor Hugo, qui était resté silencieux, deux énigmes dans cette histoire, l'énigme du corps et celle de l'âme. Je ne me charge pas d'expliquer la première ni de dire comment il se peut qu'un homme reste englouti toute une grande heure dans un cloaque sans que mort s'ensuive. L'asphyxie, il faut le croire, est un phénomène encore mal connu. Mais ce que je comprends admirablement, c'est la lamentation de cette âme. Quoi ! elle était déjà sortie de la vie terrestre, de cette ombre, de ce corps souillé, de ces lèvres noires, de ce fossé noir ! Elle avait commencé l'évasion charmante. A travers la boue, elle était arrivée à la surface du cloaque, et là, à peine rattachée encore par la dernière plume de son aile à cet horrible dernier soupir étranglé de fange, elle respirait déjà silencieusement le frais ineffable du dehors de la vie. Elle pouvait déjà voleter jusqu'à ses amours perdus et atteindre la femme, et se soulever jusqu'à l'enfant. Tout à coup, la demi-évadée frissonne ; elle sent que le lien terrestre, au lieu de se rompre tout à fait, se renoue sous elle, et qu'au lieu de monter dans la lumière, elle redescend brusquement dans la nuit, et qu'elle, l'âme, on la fait violemment rentrer au cadavre. Alors, elle pousse un cri terrible.

« Ce qui résulte de ceci pour moi, ajouta Victor Hugo, c'est que l'âme peut rester un certain temps au-dessus du corps, à l'état flottant, n'étant déjà plus prisonnière et n'étant pas encore délivrée. Cet état flottant, c'est l'agonie, c'est la léthargie. Le râle, c'est l'âme qui s'élance hors de la bouche ouverte et qui y retombe par instants, et qui secoue, haletante, jusqu'à ce qu'il se brise, le fil vaporeux du dernier souffle. Il me semble que je la vois. Elle lutte, elle s'échappe à demi des lèvres, elle y rentre, elle s'échappe de nouveau, puis elle donne un grand coup d'aile, et la voilà qui s'envole d'un trait et qui disparaît dans l'immense azur. Elle est libre. Mais quelquefois aussi le mourant revient à la vie : alors l'âme désespérée revient au mourant. Le rêve nous donne parfois la sensation de ces étranges allées et venues de la prisonnière. Le rêve, ce sont les quelques pas quotidiens de l'âme hors de nous. Jusqu'à ce qu'elle ait fini son temps dans le corps, l'âme fait, chaque nuit, dans notre sommeil, le tour de préau du songe.

« PAUL DE LA MILTIÈRE. »

Le fait en lui-même est éminemment spirite, comme on le voit ; mais s'il est quelque chose de plus spirite encore, c'est l'explication qu'en donne M. Victor Hugo ; on la dirait puisée textuellement dans

la doctrine ; ce n'est, du reste, pas la première fois qu'il s'exprime dans ce sens. On se rappelle le charmant discours qu'il prononça, il y a bientôt trois ans, sur la tombe de la jeune Emily Putron (Revue spirite de février 1865, page 59) ; assurément, le Spirite le plus convaincu ne parlerait pas autrement. A de telles pensées, il ne manque absolument que le mot ; mais qu'importe le mot si les idées s'accréditent ! M. Victor Hugo, par son nom autorisé, en est un vulgarisateur. Et cependant ceux qui les acclament dans sa bouche tournent en ridicule le Spiritisme, preuve nouvelle qu'ils ne savent pas en quoi il consiste. S'ils le savaient, ils ne traiteraient pas la même idée de folie chez les uns, et de vérité sublime chez les autres.

Lettre de Benjamin Franklin à mistress Jone Mecone.

SUR LA PRÉEXISTENCE.

Décembre 1770.

Dans mon premier séjour à Londres, il y a près de quarante-cinq ans, j'ai connu une personne qui avait une opinion presque semblable à celle de votre auteur. Son nom était Hive ; c'était la veuve d'un imprimeur. Elle mourut peu après mon départ. Par son testament, elle obligea son fils à lire publiquement, à Salter's-Hall, un discours solennel dont l'objet était de prouver que cette terre est le véritable enfer, le lieu de punition pour les Esprits qui ont péché dans un monde meilleur. En expiation de leurs fautes, ils sont envoyés ici-bas sous formes de toute espèce. J'ai vu, il y a longtemps, ce discours qui a été imprimé. Je crois me rappeler que les citations de l'Ecriture n'y manquaient point ; on y supposait qu'encore bien qu'aujourd'hui nous n'ayons aucun souvenir de notre préexistence, nous en reprendrions connaissance après notre mort, et nous nous rappellerions les châtiments soufferts, de façon à être corrigés. Quant à ceux qui n'avaient pas encore péché, la vue de nos souffrances devait leur servir d'avertissement.

De fait, nous voyons ici-bas que chaque animal a son ennemi, et cet ennemi a des instincts, des facultés, des armes pour le terrifier, le blesser, le détruire. Quant à l'homme, qui est au premier degré de l'échelle, il est un diable pour son semblable. Dans la doctrine reçue de la bonté et de la justice du grand Créateur, il semble qu'il faille une hypothèse comme celle de madame Hive pour concilier avec l'honneur de la divinité cet état apparent de mal général et systématique. Mais, faute d'histoire et de faits, notre raisonnement ne

peut aller loin quand nous voulons découvrir ce que nous avons été avant notre existence terrestre, oui ce que nous serons plus tard. (*Magasin pittoresque*, octobre 1867, page 340.)

Vous avons rapporté dans la *Revue* d'août 1865, page 244, l'épitaphe de Franklin composée par lui-même et qui est ainsi conçue ;

> « Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés, et le titre et la dorure effacés ; mais, pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaîtra, *comme il le croyait*, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigé par l'auteur. »

Encore une des grandes doctrines du Spiritisme, la pluralité des existences, professée, il y a plus d'un siècle, par un homme regardé à juste titre comme une des lumières de l'humanité. Cette idée est du reste si logique, si évidente par les faits qu'on a journellement sous les yeux, qu'elle est à l'état d'intuition chez une foule de gens. Elle est même positivement admise aujourd'hui, par des intelligences d'élite, comme principe philosophique, en dehors du Spiritisme. Le Spiritisme ne l'a donc pas inventée ; mais il l'a démontrée et prouvée, et de l'état de simple théorie il l'a fait passer à l'état de fait positif. C'est une des nombreuses portes ouvertes aux idées spirites, car, ainsi que nous l'avons expliqué dans une autre circonstance, ce point de départ admis, de déduction en déduction on aboutit forcément à tout ce qu'enseigne le Spiritisme.

Reflet de la préexistence

Par Jean Raynaud.

Voilà un homme qui touche à la fin de sa carrière ; dans quelques heures il ne sera plus de ce monde. A ce moment suprême, a-t-il conscience du résultat, du produit net de la vie ? En voit-il le résumé comme dans un miroir ? Peut-il s'en faire une idée ? Non sans doute. Pourtant ce produit net, ce résumé existe quelque part. Il est dans l'âme d'une manière latente, sans qu'elle puisse le discerner. Elle le discernera au grand jour ; alors le résumé de tout le passé prenant vie à la fois, on se connaîtra réellement. Ici-bas, nous ne nous connaissons que par parcelles ; la lumière d'un jour est effacée par les ténèbres d'un autre jour ; l'âme resserre et garde dans son trésor une foule d'impressions, de perceptions, de désirs que nous oublions.

Notre mémoire est bien loin d'être proportionnée à la capacité de

notre âme ; et tant de choses qui ont agi sur notre âme, dont nous avons perdu le souvenir, sont pour nous comme si elles n'avaient jamais été. Cependant elles ont eu leur effet, et leur effet demeure ; l'âme en garde l'empreinte, qui se trouvera dans le résumé final qui sera notre vie future. (Extrait des *Pensées genevoises*, par François Roget. *Magasin pittoresque*, 1861, page 222.)

Jeanne d'Arc et ses commentateurs.

Jeanne d'Arc est une des grandes figures de la France, qui se dresse dans l'histoire comme un immense problème, et en même temps comme une protestation vivante contre l'incrédulité. Il est digne de remarque qu'en ce temps de scepticisme, ce sont les adversaires les plus obstinés du merveilleux qui s'efforcent d'exalter la mémoire de cette héroïne presque légendaire ; obligés de fouiller dans cette vie pleine de mystères, ils se voient contraints de reconnaître l'existence de faits que les seules lois de la matière ne sauraient expliquer, car si l'on ôte ces faits, Jeanne d'Arc n'est plus qu'une femme courageuse, comme on en voit beaucoup. Ce n'est probablement pas sans une raison d'opportunité que l'attention publique est appelée sur ce sujet en ce moment ; c'est un moyen comme un autre de frayer la voie aux idées nouvelles.

Jeanne d'Arc n'est ni un problème, ni un mystère pour les Spirites ; c'est un type éminent de presque toutes les facultés médianimiques, dont les effets, comme une foule d'autres phénomènes, s'expliquent par les principes de la doctrine sans qu'il soit besoin d'en chercher la cause dans le surnaturel. Elle est l'éclatante confirmation du Spiritisme dont elle a été l'un des plus éminents précurseurs, non par ses renseignements, mais par les faits, autant que par ses vertus qui dénotent en elle un Esprit supérieur.

Nous nous proposons de faire à ce sujet une étude spéciale, dès que nos travaux nous le permettront ; en attendant il n'est pas inutile de connaître la manière dont ses facultés sont envisagées par les commentateurs.

L'article suivant est tiré du *Propagateur de Lille* du 17 août 1867.

« Nos lecteurs se souviennent sans doute que cette année, à la fête anniversaire de la levée du siège d'Orléans, M. l'abbé Freppel a demandé, avec une humble et généreuse hardiesse, la canonisation

de notre Jeanne d'Arc. Nous lisons aujourd'hui dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* un excellent article de M. Natalis de Wailly, membre de l'Académie des Inscriptions, qui, à propos de la *Jeanne d'Arc* de M. Wallon, donne ses conclusions et celles de la vraie science sur l'histoire surnaturelle de celle qui fut à la fois une héroïne de l'Église et de la France. Les arguments de M. de Wailly sont bien faits pour encourager les espérances de M. l'abbé Freppel et les nôtres. – Léon GAUTIER (*Monde*). »

« Il n'y a pas beaucoup de personnages historiques qui aient été, plus que Jeanne d'Arc, en butte à la contradiction des contemporains et de la postérité ; il n'y en a pas pourtant dont la vie soit plus simple ni mieux connue.

« Sortie tout à coup de l'obscurité, elle n'apparaît sur la scène que pour y remplir un rôle merveilleux qui attire aussitôt l'attention de tous. C'est une jeune fille habile seulement à filer et à coudre, qui se prétend envoyée de Dieu pour vaincre les ennemis de la France. Elle n'a d'abord qu'un petit nombre de partisans dévoués qui croient à sa parole ; les habiles se défient et lui font obstacle : ils cèdent enfin, et Jeanne d'Arc peut remporter les victoires qu'elle avait prédites. Bientôt elle entraîne jusqu'à Reims un roi incrédule et ingrat, qui la trahit au moment où elle se prépare à emporter Paris, qui l'abandonne quand elle tombe prisonnière aux mains des Anglais, qui ne tente même pas de protester ni de la proclamer innocente quand elle va expirer pour lui. Au jour de sa mort, il n'y avait donc pas seulement des ennemis qui la déclaraient apostate, idolâtre, impudique, ou des amis fidèles qui la vénéraient comme une sainte ; il y avait aussi des ingrats qui l'oubliaient, sans parler des indifférents qui ne se souciaient pas d'elle, et des habiles gens qui se vantaient de n'avoir jamais cru à sa mission ou de n'y avoir cru qu'à demi.

« Toutes ces contradictions, au milieu desquelles Jeanne d'Arc dut vivre et mourir, lui ont survécu et l'ont accompagné à travers les siècles. Entre le honteux poème de Voltaire et l'éloquente histoire de M. Wallon, les opinions les plus diverses se sont produites ; et si tous s'accordent aujourd'hui à respecter cette grande mémoire, on peut dire que sous l'admiration commune se cachaient encore de profonds dissentiments. Quiconque, en effet, lit ou écrit l'histoire de Jeanne d'Arc, voit se dresser en face de soi un problème que la critique moderne n'aime pas à rencontrer, mais qui s'impose là comme une nécessité. Ce problème, c'est le caractère surnaturel qui se ma-

nifeste dans l'ensemble de cette vie extraordinaire, et plus spécialement dans certains faits particuliers.

« Oui, la question du miracle se pose inévitablement dans la vie de Jeanne d'Arc ; elle a embarrassé plus d'un écrivain et provoqué souvent d'étranges réponses. M. Wallon a pensé avec raison que le premier devoir d'un historien de Jeanne d'Arc était de ne pas éluder cette difficulté : il l'aborde de front, et l'explique par l'intervention miraculeuse de Dieu. J'essayerai de montrer que cette solution est parfaitement conforme aux règles de la critique historique.

« Les preuves métaphysiques sur lesquelles on peut appuyer la possibilité du miracle échappent ou déplaisent à certains esprits ; mais l'histoire n'a que faire de ces preuves. Sa mission n'est pas d'établir des théories ; c'est de constater des faits, et d'enregistrer tous ceux qui lui apparaissent comme certains. Qu'un fait miraculeux ou inexplicable doive être vérifié avec plus d'attention, personne ne le contestera ; par conséquent aussi, ce même fait, plus attentivement vérifié que les autres, acquiert en quelque sorte un plus grand degré de certitude. Raisonner autrement, c'est violer toutes les règles de la critique, et transporter mal à propos dans l'histoire les préjugés de la métaphysique. Il n'y a pas d'argumentation contre la possibilité du miracle qui dispense d'examiner les preuves historiques d'un fait miraculeux, et de les admettre quand elles sont de nature à produire la conviction chez un homme de bon sens et de bonne foi. On aura le droit plus tard de chercher à ce fait une explication qui satisfasse à tel ou tel système scientifique ; mais avant tout, et quoi qu'il arrive, l'existence du fait doit être reconnue quand elle repose sur des preuves qui satisfont aux règles de la critique historique.

« Y a-t-il, oui ou non, des faits de cette nature dans l'histoire de Jeanne d'Arc ? Cette question a été discutée et discutée par un savant qui a précédé M. Wallon, et s'est acquis en cette matière une autorité incontestable. Si je cite ici M. Quicherat de préférence à M. Wallon, ce n'est pas seulement parce que l'un a constaté avant l'autre les faits que je veux rappeler ; c'est aussi parce qu'il s'est proposé de les établir sans prétendre les expliquer, en sorte que sa critique, indépendante de tout système préconçu, s'est bornée à poser des prémisses dont elle n'a voulu pas même prévoir les conclusions.

« Il est clair, dit-il, que les curieux voudront aller plus loin, et raisonner sur une cause dont il ne leur suffira point d'admirer les effets. Théologiens, psychologues, physiologistes, je n'ai pas de solution à leur indiquer : qu'ils trouvent, s'ils le peuvent, chacun à leur

point de vue, les éléments d'une appréciation qui défie tout contradicteur. La seule chose que je me sente capable de faire dans la direction où s'exercera une semblable recherche, c'est de présenter sous leur forme la plus précise les particularités de la vie de Jeanne d'Arc qui semblent sortir du cercle des facultés humaines.

« La particularité la plus importante, celle qui domine toutes les autres, c'est le fait de *voix* qu'elle entendait plusieurs fois par jour, qui l'interpellaient ou lui répondaient, dont elle distinguait les intonations, les rapportant surtout à saint Michel, à sainte Catherine et à sainte Marguerite. En même temps se manifestait une vive lumière, où elle apercevait la figure de ses interlocuteurs : « Je les vois des yeux de mon corps, disait-elle à ses juges, aussi bien que je vous vois vous-mêmes. » Oui, elle soutenait avec une fermeté inébranlable que Dieu la conseillait par l'entremise des saints et des anges. Un instant, elle se démentit, elle faiblit devant la peur du supplice ; mais elle pleura sa faiblesse et s'en confessa publiquement ; son dernier cri dans les flammes, c'est que ses voix ne l'avaient point trompée et que ses révélations étaient de Dieu. Il faut donc conclure avec M. Quicherat que « sur ce point la critique la plus sévère n'a pas de soupçon à élever contre sa bonne foi. » Le fait une fois constaté, comment certains savants l'ont-ils expliqué ? De deux manières : ou par la *folie*, ou par la simple hallucination. Qu'en dit M. Quicherat ? Qu'il prévoit de grands périls pour ceux qui voudront classer le fait de la Pucelle parmi les cas pathologiques.

« Mais, ajoute-t-il, que la science y trouve ou non son compte, il n'en faudra pas moins admettre les visions, et, comme je vais le faire voir, d'étranges perceptions d'esprit issues de ces visions.

« Quelles sont ces étranges perceptions d'esprit ? Ce sont des révélations qui ont permis à Jeanne : tantôt de connaître les plus secrètes pensées de certaines personnes, tantôt de percevoir des objets hors de la portée de ses sens, tantôt de discerner et d'annoncer l'avenir. »

« M. Quicherat cite pour chacune de ces trois espèces de révélations « un exemple assis sur des bases si solides, qu'on ne peut, dit-il, le rejeter sans rejeter le fondement même de l'histoire. »

« En premier lieu, Jeanne révèle à Charles VII un secret connu de Dieu et de lui, seul moyen qu'elle eût de forcer la créance de ce prince méfiant.

« Ensuite, se trouvant à Tours, elle discerna qu'il y avait, entre Loches et Chinon, dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, enfoncée à une certaine profondeur près de l'autel, une épée rouillée

et marquée de cinq croix. L'épée fut trouvée, et ses accusateurs lui imputèrent plus tard d'avoir su par ouï-dire que cette arme était là, ou de l'y avoir fait mettre elle-même.

« Je sens, dit à ce propos M. Quicherat, combien une pareille interprétation paraîtra forte dans un temps comme le nôtre ; combien faibles au contraire sont les lambeaux d'interrogatoire que je mets en opposition ; mais lorsqu'on a le procès tout entier sous les yeux, et qu'on y voit de quelle façon l'accusée mit sa conscience à découvert, alors c'est son témoignage qui est fort, et l'interprétation des raisonneurs qui est faible.

« Je laisse enfin M. Quicherat raconter lui-même une des prédictions de Jeanne d'Arc :

« Dans l'une de ses premières conversations avec Charles VII, elle lui annonça qu'en opérant la délivrance d'Orléans elle serait blessée, mais sans être mise hors état d'agir ; ses deux saintes le lui avaient dit, et l'événement lui prouva qu'elles ne l'avaient pas trompée. Elle confesse cela dans son quatrième interrogatoire. Nous en serions réduits à ce témoignage, que le scepticisme, sans révoquer en doute sa bonne foi, pourrait imputer son dire à une illusion de mémoire. Mais ce qui démontre qu'elle prédit effectivement sa blessure, c'est qu'elle la reçut le 7 mai 1429, et que, le 12 avril précédent, un ambassadeur flamand qui était en France écrivit au gouvernement de Brabant une lettre où était rapportée non-seulement la prophétie, mais la manière dont elle s'accomplirait. Jeanne eut l'épaule percée d'un trait d'arbalète à l'assaut du fort des Tourelles, et l'envoyé flamand avait écrit : *Elle doit être blessée d'un trait dans un combat devant Orléans, mais elle n'en mourra pas*. Le passage de sa lettre a été consigné sur les registres de la Chambre des comptes de Bruxelles.

« Un des savants dont je rappelais tout à l'heure l'opinion, celui qui fait de Jeanne d'Arc une hallucinée plutôt qu'une folle, ne conteste pas ses prédictions, et il les attribue « à une sorte d'impressionnabilité sensitive, à un rayonnement de la force nerveuse dont les lois ne sont pas encore connues.

« Est-on bien sûr que ces lois existent, et qu'elles doivent jamais être connues ? Tant qu'elles ne le seront pas, ne vaut-il pas mieux avouer franchement son ignorance que de proposer de telles explications ? Toute hypothèse est-elle bonne quand il s'agit de nier l'action de la Providence, et l'incrédulité dispense-t-elle de tout raisonnement ? Ne devrait-on pas se dire que, depuis l'origine des temps,

l'immense majorité des hommes s'est accordée à croire qu'il existe un Dieu personnel qui, après avoir créé le monde, le dirige et se manifeste quand il lui plaît par des signes extraordinaires ? Si l'on faisait taire un instant son orgueil, n'entendrait-on pas ce concert de toutes les races et de toutes les générations ? Ce qui est merveilleux, c'est qu'on puisse avoir une foi si robuste en soi-même quand on parle au nom d'une science qui est la plus incertaine et la plus variable de toutes, d'une science dont les adeptes ne cessent de se contredire, dont les systèmes meurent et renaissent comme la mode, sans que jamais l'expérience ait pu en ruiner ou en asseoir définitivement un seul. Je dirais volontiers à ces docteurs en pathologie : Si vous rencontrez des maladies comme celle de Jeanne d Arc, gardez-vous de les guérir ; tâchez plutôt qu'elles deviennent contagieuses.

« Mieux inspiré, M. Wallon n'a pas prétendu connaître Jeanne d'Arc mieux qu'elle ne s'était connue elle-même. Placé en face du plus sincère des témoins, il lui a prêté une oreille attentive et accordé une confiance entière. Ce mélange de bon sens et d'élévation, de simplicité et de grandeur, ce courage surhumain, rehaussé encore par les courtes défaillances de la nature, lui ont apparu non comme des symptômes de folie ou d'hallucination, mais comme des signes éclatants d'héroïsme et de sainteté. Là, et non ailleurs, était la bonne critique ; de là vient qu'en cherchant la vérité il a trouvé aussi l'éloquence, et dépassé tous ceux qui l'avaient devancé dans cette voie. Il mérite d'être placé en tête de ces écrivains dont M. Quicherat a dit excellemment :

« Ils ont restitué Jeanne aussi entière qu'ils ont pu, et plus ils se sont attachés à reproduire son originalité, plus ils ont trouvé le secret de sa grandeur.

M. Quicherat trouvera tout naturel que j'emprunte ses paroles pour caractériser un succès auquel il a contribué plus que personne ; car, s'il ne lui a pas convenu d'écrire lui-même l'histoire de Jeanne d'Arc, il est désormais impossible de l'entreprendre sans recourir à ses travaux. M. Wallon, en particulier, en a tiré un immense profit, sans avoir presque jamais rien à modifier ni aux textes recueillis par l'éditeur, ni à ses conclusions. Cependant il ne les a point acceptés sans contrôle. C'est ainsi qu'il signale une omission involontaire dont s'est prévalu un écrivain qui penche plutôt pour l'hallucination que pour l'inspiration de Jeanne d'Arc. On lit à la page 216 du *Procès* (tome Ier) que Jeanne d'Arc était à jeun le jour où elle entendit pour la première fois la voix de l'ange, mais qu'elle n'avait pas jeûné le

jour précédent. A la page 52, au contraire, M. Quicherat avait imprimé : *et ipsa Johanna jejunaverat die præcedenti*. En supprimant à la page 216 la négation qui manque à la page 52, on avait deux jeûnes consécutifs qui semblaient une cause suffisante d'hallucination. Le manuscrit ne se prête point à cette hypothèse ; M. Wallon a constaté que l'exactitude habituelle de M. Quicherat se trouve ici en défaut, et qu'il faut lire, à la page 52, *non jejunaverat*.

« Le seul dissentiment un peu grave que j'aperçoive entre les deux auteurs, c'est lorsqu'ils apprécient les vices de forme signalés au procès. M. Quicherat soutient que Pierre Cauchon était trop habile pour commettre des illégalités, et M. Wallon le croit trop passionné pour avoir pu s'en défendre. Je ne suis pas en état de décider cette question ; je ferai seulement remarquer qu'elle a au fond peu d'importance, puisque, de part et d'autre, on est d'accord sur l'iniquité du juge et l'innocence de la victime.

« Je retrouve M. Wallon affirmant avec M. Quicherat, contrairement à une opinion déjà ancienne et qui conserve encore des partisans, que, Charles VII une fois sacré à Reims, Jeanne d'Arc n'avait pas encore accompli toute sa mission ; car elle s'était annoncée elle-même comme devant en outre expulser les Anglais. Je laisse à dessein de côté la délivrance du duc d'Orléans, parce que c'est un point sur lequel ses déclarations ne sont point aussi explicites. Mais pour ce qui concerne l'expulsion des Anglais, on a la lettre même qu'elle leur adressait le 22 mars 1429 : « Je suis cy venue de par Dieu, le roy du ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France. » Ses courtes défaillances ne peuvent rien contre ce texte authentique, qu'elle a d'ailleurs confirmé en mainte occasion, jusqu'à ce qu'elle le consacrât sur son bûcher par une protestation suprême. Je ne m'explique donc pas qu'un doute puisse exister, surtout dans l'esprit de ceux qui croient à l'inspiration de Jeanne d'Arc. Comment peuvent-ils connaître sa mission, sinon par elle ? et pourquoi lui refuser ici la créance qu'ils lui accordent ailleurs ?

« Elle a échoué, dira-t-on, donc elle n'avait pas mission de Dieu pour l'entreprendre. Telle fut, en effet, la triste pensée qui s'empara des esprits quand on la sut prisonnière des Anglais. Mais le pieux Gerson, quelques mois avant de mourir et au lendemain de la délivrance d'Orléans, avait en quelque sorte prévu les revers après la victoire, non comme un désaveu pour Jeanne d'Arc, mais comme un châtiment pour les ingrats qu'elle venait défendre. Il écrivait le 14 mai 1529 :

« Quand bien même (ce qu'à Dieu ne plaise !) elle serait trompée dans son espoir et dans le nôtre, il n'en faudrait pas conclure que ce qu'elle a fait vient de l'esprit malin et non de Dieu ; mais plutôt s'en prendre à notre ingratitude et au juste jugement de Dieu, quoique secret… car Dieu, sans changer de conseil, change l'arrêt selon les mérites.

« Ici encore, M. Wallon a fait de la bonne critique : il ne divise pas les témoignages de Jeanne d'Arc, il les accepte tous et les proclame sincères, même quand ils semblent n'être plus prophétiques. J'ajoute qu'il les justifie pleinement en montrant que, si elle avait mission de chasser les Anglais, elle n'avait point promesse de tout exécuter par elle-même, mais qu'elle a commencé l'œuvre et en a prédit l'achèvement. M. Wallon l'a bien senti ; ce n'est pas comprendre Jeanne d'Arc que de la glorifier dans ses triomphes pour la renier dans sa passion.

« Nous surtout qui connaissons le dénouement de ce drame merveilleux, nous qui savons que les Anglais furent en effet chassés du royaume et la couronne de Reims affermie au front de Charles VII, nous devons croire, avec M. Wallon, que Dieu ne cessa jamais d'inspirer celle dont il lui a plu de consacrer la grandeur par l'épreuve et la sainteté par le martyre. » – N. de Wailly.

Celui de nos correspondants d'Anvers qui a bien voulu nous envoyer l'article ci-dessus, y a joint la note ci-après provenant de ses recherches personnelles sur le procès de Jeanne d'Arc :

« Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, et un inquisiteur nommé Lemaire, assistés de soixante assesseurs, furent les juges de Jeanne. Son procès s'instruisit selon les formes mystérieuses et barbares de l'Inquisition, qui avait juré sa perte. Elle voulut s'en rapporter au jugement du Pape et du Concile de Bâle, mais l'évêque s'y opposa. Un prêtre, L'Oyseleur, la trompa en abusant de la confession, et lui donna de funestes conseils. A la suite d'intrigues de toutes sortes, elle fut condamnée, en 1431, à être brûlée vive, « comme menteresse, pernicieuse, abuseresse du peuple, devineresse, blasphèmeresse de Dieu, mal créant de la foy de Jésus-Christ, vanteresse, ydotâtre, cruelle, dissolue, invocateresse des diables, scismatique et hérétique. »

« Le Pape Calixte III, en 1456, fit prononcer, par une commission ecclésiastique, la réhabilitation de Jeanne, et il fut déclaré, par un arrêt solennel, que Jeanne était morte martyre pour la défense de sa religion, de sa patrie et de son roi. Le Pape eût bien voulu la canoniser, mais son courage n'alla pas si loin.

« Pierre Cauchon mourut subitement en 1443, en se faisant la barbe ; il fut excommunié ; son corps fut déterré et jeté à la voirie. »

La jeune paysanne de Monin.

Fait d'apparition.

Un de nos correspondants d'Oloron (Basses-Pyrénées), nous a adressé la relation du fait suivant, qui est à sa connaissance personnelle :

« Vers la fin du mois de décembre 1866, non loin du village de Monin (Basses-Pyrénées), une paysanne âgée de vingt-quatre ans, nommée Marianne Courbet, se trouvait occupée à ramasser des feuilles dans une prairie, près de la maison qu'elle habite avec son père, âgé de soixante-quatre ans, et une sœur âgée de vingt-neuf ans. Depuis quelques instants déjà, un vieillard d'une taille moyenne, portant des vêtements de paysan, se tenait au coin de la claire-voie qui donne passage dans la prairie. Tout à coup, il appelle la jeune fille qui ne tarde pas à s'approcher, et lui demande si elle pourrait lui faire l'aumône.

« – Mais que pourrais-je vous donner, lui dit-elle, je n'ai rien ; à moins que vous ne vouliez accepter un morceau de pain ?

« – Ce que vous voudrez, répliqua le vieillard ; d'ailleurs, vous pouvez être tranquille, vous n'en manquerez pas.

« Et la paysanne se hâta d'aller chercher le morceau de pain. A son retour, le vieillard lui dit :

« – Il y a déjà longtemps que vous m'aviez répondu.

« – Comment, reprend la paysanne étonnée, pouvais-je vous répondre ? vous ne m'aviez pas encore appelée.

« – Je ne vous avais point appelée, il est vrai, mais mon Esprit s'était transporté vers vous, avait pénétré votre Esprit, et c'est ainsi que j'ai connu d'avance vos intentions. Je me suis arrêté aussi devant une autre maison, là-bas ; mon Esprit a pénétré dedans et j'ai connu les dispositions peu charitables de ceux qui l'habitent. Aussi ai-je pensé qu'il était inutile d'y rien demander. Si ces personnes ne changent pas, si elles continuent à ne pas exercer la charité, elles sont bien à plaindre. Pour vous, ne refusez jamais de faire l'aumône, et Dieu vous tiendra compte de vos sentiments et vous rendra bien au delà ce que vous avez donné aux malheureux… Vous avez mal aux yeux ?

« – Hélas ! oui, répond la paysanne, et le plus souvent ma vue est tellement faible que je ne puis me livrer aux travaux de la campagne.

« – Eh bien ! continue le vieillard, voici une paire de lunettes avec lesquelles vous verrez parfaitement. Vous aviez une sœur que vous aimiez beaucoup et qui est morte depuis huit ans et quatre mois.

« – C'est vrai, répond la paysanne de plus en plus étonnée.

« – Votre mère est morte il y a un an.

« – C'est vrai, continue-t-elle de même.

« – Eh bien ! vous irez dire cinq *Pater* et cinq *Ave* sur sa tombe. D'ailleurs elles se trouvent toutes deux dans un endroit où elles sont heureuses et où vous les reverrez un jour. Avant de vous quitter, j'ai une chose à vous recommander : c'est d'aller chez telle personne (une fille de mauvaise conduite ayant plusieurs enfants), et vous lui demanderez de vous laisser emmener un de ses enfants que vous élèverez jusqu'à l'époque de sa première communion.

« Enfin, voici un paroissien que vous devez garder précieusement et auquel est attachée une grâce pour tous ceux qui le toucheront. Les personnes qui viendront vous voir devront dire en venant ou en s'en retournant deux *Pater* et deux *Ave* pour les âmes du purgatoire. Parmi ces personnes, dont le nombre augmentera de jour en jour d'une manière considérable, il y en a qui riront, qui se moqueront ; à celles-là, vous ne raconterez rien. Ne manquez pas de recommander à la personne chez qui vous devez prendre l'enfant de se convertir, car je ne crois pas qu'elle vive encore longtemps.

« Je vous préviens que vous ferez une grave maladie vers la fin du mois de mars ; ne faites pas appeler de médecin, ce serait inutile ; c'est une épreuve à laquelle vous devez vous soumettre avec résignation. D'ailleurs, je reviendrai vous voir.

« Et le vieillard s'éloigna. Arrivé à un petit pont très rapproché, il disparut tout à coup.

« Naturellement, la jeune paysanne se hâta d'aller raconter le fait à M. le curé auquel elle montra le paroissien. Le curé lui dit qu'il pensait qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire et l'engagea à garder avec soin ce paroissien. Elle s'empressa aussi de faire tout ce que le vieillard lui avait recommandé, et depuis, on la vit toujours avec ses lunettes et l'enfant dont elle s'est chargée. Elle a été visitée par une foule innombrable, et, dimanche dernier, sa maison était pleine à ce point que M. le curé a dû chanter les vêpres à peu

près à lui seul. Je ne dois point oublier une circonstance importante, c'est que, selon la prédiction du vieillard, la paysanne est au lit depuis quelques jours. Maintenant, il faut vous dire qu'à Monin comme à Oloron, les opinions sont très partagées au sujet du fait en question ; les uns y croient et les autres restent incrédules. Le curé de Monin, qui avait d'abord trouvé la chose fort extraordinaire, a prêché plusieurs fois pour dissuader ses paroissiens d'aller visiter la paysanne. D'après celle-ci, le personnage qui s'est présenté à elle lui a dit son nom et lui a confié plusieurs choses qu'elle ne doit point révéler, du moins pour le moment. Dans tout ceci, ce qui me ferait un peu réfléchir, c'est qu'il a manifesté le désir qu'on élevât une statue le représentant à la place où il est apparu.

« L'opinion générale, parmi les croyants, est que ce doit être saint Joseph. Pour moi, si le fait est vrai, je ne puis y voir qu'une manifestation spirite ayant pour but d'appeler l'attention sur notre philosophie, dans une contrée dominée par des influences contraires. »

Quelques mots à la Revue spirite.

Par le journal l'Exposition populaire illustrée.

L'*Exposition populaire illustrée* contient, dans son trente-quatrième numéro, l'article suivant au sujet des réflexions dont nous avons fait suivre les deux articles de notre dernier numéro sur le curé Gassner et les pronostics, que nous avions empruntés à ce journal :

« La *Revue spirite* est un journal spécial mensuel qui, depuis dix ans, soutient courageusement la lutte contre la classe nombreuse des écrivains et des hommes superficiels qui traitent, à l'envi les uns des autres, les adeptes de la foi nouvelle « d'illuminés, d'hallucinés, de dupes, de fous, d'imposteurs, de charlatans, et enfin de suppôts de Satan. » Vous voyez que certains écrivains aiment mieux insulter, outrager que discuter.

« O mon Dieu ! tout ce vocabulaire fut épuisé il y a trente-cinq à trente-six ans, contre les SAINT-SIMONIENS, et, si nous ne faisons erreur, l'éloquence du Parquet se mit de la partie, et il nous semble que le PÈRE et un de ses ardents disciples furent atteints par une condamnation qui les a laissés libres de diriger de grandes administrations, de siéger à l'Institut, d'être élevés à la dignité de sénateur, de porter *en bandoulière* les insignes de diverses décorations, la

croix d'honneur comprise, mais qui ne leur permet pas seulement de siéger dans le Conseil municipal de leur village, mais encore d'user du droit civique du vote.

« Vous voyez bien que l'outrage ne signifie pas grand-chose ; toutefois aussi vous voyez bien toujours qu'il en reste quelque chose ; – c'est une espèce de calomnie ; or, la calomnie, on l'a dit bien longtemps avant nous, *quand elle ne brûle pas, noircit.*

« Revenons aux Spirites ; qui sait ce qui est réservé aux hommes de l'école spirite ? Peut-être les verrons-nous un jour se faire la courte échelle pour arriver aux sommités du pouvoir, ainsi que l'ont fait MM. les saint-simoniens.

« Toujours est-il qu'ils progressent (les Spirites), qu'ils grossissent leurs rangs d'hommes graves et intelligents, de magistrats réputés dans leur corps.

« Nous parlons aujourd'hui de la REVUE SPIRITE, parce que la *Revue Spirite* a bien voulu s'occuper de nous dans son dernier numéro (celui de novembre)… Elle a reproduit divers passages de notre vingt-quatrième numéro, relatifs à une *correspondance sur les thaumaturges*, et s'est empressée de *protester* contre la qualification de thaumaturge que nous avons donnée, dans divers autres articles, *au guérisseur Jacob et aux guérisseurs passés, présents et futurs*, alors qu'ils guérissent en dehors de la thérapeutique scientifique.

« La *Revue spirite* proteste contre ce mot THAUMATURGE, par la raison *qu'elle n'admet pas que rien se fasse en dehors des lois naturelles...* ; mais il me semble que c'est ce que notre petit journal a déjà dit plus de vingt fois.

« Il n'y a rien, rien, rien, en dehors des lois naturelles.

« Tout ce qui est, tout ce qui advient, tout ce qui se produit, est la résultante de lois naturelles, de phénomènes naturels CONNUS OU INCONNUS.

« Oui, mille fois oui, « les phénomènes qui appartiennent à l'ordre des faits *spirituels* ne sont pas plus *miraculeux* que les faits matériels, attendu que l'ÉLÉMENT spirituel est une des forces de la nature, tout aussi bien que l'ÉLÉMENT matériel, » dites-vous !

« Oui, messieurs, mille fois oui, nous partageons votre sentiment ; mais nous *protestons* contre cette expression *élément*, tout comme vous avez *protesté* contre la *qualification de thaumaturge* donnée par nous à un *Spirite conscient* ou *inconscient.*

« Le mot *thaumaturge* vous choque ; donnez-m'en un autre, rationnel, logique, compréhensible… je l'accepterai.

« Par conséquence logique, le mot miracle doit vous choquer ; – donnez-en un autre pour rendre, pour exprimer ce que rend, ce qu'exprime le mot *miracle*, et je l'adopterai.

« Mais tant que votre, que notre dictionnaire ne sera pas fait, ne sera pas connu, il faut bien avoir recours au *dictionnaire de l'Académie* ; véritablement, messieurs les Spirites, il ne faut pas s'octroyer la prétention d'avoir un autre vocabulaire que *MM. les Quarante*.

« Linguistiquement, académiquement parlant, qu'est-ce qu'un thaumaturge ? un faiseur de miracles.

« Qu'est-ce qu'un miracle ? – Un acte de la puissance divine, contraire aux lois *connues* de la nature.

« Donc, MM. les guérisseurs, les Hohenlohe, les Gassner, les Jacob, sont des *thaumaturges*, *des faiseurs de miracles*, car ils agissent en dehors des lois *connues* de la nature.

« Inventez, créez, donnez, promulguez un nouveau mot et nous l'adopterons ; mais, jusque-là, permettez-nous de conserver le vieux vocabulaire et de nous y conformer jusqu'à nouvelle instruction, nous ne pouvons faire autrement.

« Savez-vous comment agit Jacob ? dites-le ; – si vous ne le savez pas, faites comme nous, reconnaissez qu'il agit en dehors des lois *connues* de la nature, donc il est thaumaturge.

« Pour notre compte, nous protestons, avons-nous dit, contre le mot *élément*, par une raison très simple, c'est que nous déclarons ignorer complètement quel est et *ce qu'est l'élément spirituel*, pas plus que nous ne savons *ce qu'est l'élément matériel*.

« En fait d'*élément spirituel*, nous ne reconnaissons que l'élément créateur : *Dieu*… – En toute humilité, en toute vénération, nous courbons la tête et respectons l'inexplicable mystère de l'*incarnation du souffle de Dieu en nous*… nous bornant à répéter ce que nous avons dit : « *Il y a en nous un inconnu qui est nous, qui tout à la fois commande à notre moi matière et lui obéit*.»

« Pour ce qui est de l'*élément matériel*, nous proclamons de toute la puissance de notre sincérité que nous ne sommes pas moins embarrassés… la création du premier homme, de la première femme, en tant qu'êtres *matériels*, est un mystère aussi inextricable que celui de la spiritualisation de cet être créé.

« Voile de ténèbres, secret du Créateur qu'il n'est pas permis de soulever, de pénétrer.

« L'élément primitif est Dieu ou est en Dieu… Ne cherchons pas,

et disons avec le plus savant des docteurs de l'Eglise : « Ne cherchez pas à pénétrer ce mystère, vous deviendriez fou. »

« Maintenant, nous demanderons à messieurs de la *Revue spirite*, ceux qui croient *à la double vue*, à la *vue spirituelle*, pourquoi ils s'élèvent *contre les phénomènes physiques considérés comme des pronostics d'événements heureux ou malheureux*.

« Ces phénomènes, dites-vous, n'ont en général aucune liaison avec les choses qu'ils semblent présager. Ils peuvent être les précurseurs d'effets physiques qui en sont la conséquence, comme un point noir à l'horizon peut présager au marin la tempête, ou certains nuages annoncer la grêle, mais la signification de ces phénomènes pour les choses de l'ordre moral doit, ajoutez-vous, être rangée parmi les croyances superstitieuses qu'on ne saurait combattre avec trop d'énergie.

« Expliquez-vous un peu mieux, messieurs, car vous touchez ici à une des graves questions des sciences cabalistiques, des prévisions prophétiques.

« Dites-nous franchement, loyalement, dans quelle catégorie vous classez les *influences numériques* ; les niez-vous, les contestez-vous, y croyez-vous ?… Avez-vous jamais réfléchi à ces questions ?

« Prenez garde ; tout s'enchaîne dans les mystères de la création, dans le secret des corrélations des mondes, des corrélations planétaires. Vous croyez à vous-même, à votre moi spirituel, *à votre Esprit incarné*, et vous croyez aussi *aux Esprits désincarnés* : donc aux Esprits qui ont été *incarnés* et qui, épurés de leur *incarnation* précédente, attendent une *incarnation*, nous ne dirons pas plus céleste, plus divine, mais plus angélique… Voilà votre foi ; et puis, vous arrêterez la mathématique divine, et vous dites : Je ne crois pas à cette prescience régulière qui porterait atteinte à mon libre arbitre ; je ne crois pas à ces calculs de détail… Bornez-vous à douter, messieurs ; mais ne niez pas.

« Si vous étudiiez l'histoire de l'humanité en prenant pour guide *les concordances numériques*, vous resteriez écrasés et n'oseriez plus dire qu'on ne saurait combattre cette croyance superstitieuse avec trop d'énergie.

« Nous pouvons mettre sous vos yeux plus de QUATRE MILLE concordances numériques, historiques, indiscutables. Faites arriver un événement, naître ou mourir un an plutôt ou plus tard, et la concordance cesse… Quelle loi les règle ?… Mystère de Dieu, – secret inconnu de la créature… ; – et comme tout se lie et s'enchaîne, osez,

vous qui, en votre qualité de Spirite, devez croire au magnétisme, à la *somno-activité*, au somnambulisme ; vous qui devez croire à l'AGENT (et non ÉLÉMENT) SPIRITUEL, comment pouvez-vous NIER les lois inconnues qui régissent les relations des mondes entre eux ?… Vous croyez aux relations des Esprits INCARNÉS avec les Esprits DÉSINCARNÉS ! Soyez donc logiques et ne reculez devant aucune possibilité cachée encore dans les ténèbres de l'inconnu.

« Nous reviendrons sur cette question, qui n'est pas neuve, mais qui est toujours demeurée dans les LIMBES DE LA SCIENCE. (Nous nous servons de ce mot avec intention.) »

Réponse.

Les raisons pour lesquelles le Spiritisme répudie le mot *miracle* pour ce qui le concerne en particulier, et en général pour les phénomènes qui ne sortent pas des lois naturelles, ont été maintes fois développées, soit dans nos ouvrages sur la doctrine, soit dans plusieurs articles de la *Revue Spirite*. Elles sont résumées dans le passage suivant, tiré du numéro de mai 1867, page 132 :

« Dans son acception usuelle le mot *miracle* a perdu sa signification primitive comme tant d'autres, à commencer par le mot *philosophie* (amour de la sagesse), dont on se sert aujourd'hui pour exprimer les idées les plus diamétralement opposées, depuis le plus pur spiritualisme, jusqu'au matérialisme le plus absolu. Il n'est douteux pour personne que, dans la pensée des masses, *miracle* implique l'idée d'un fait extra-naturel. Demandez à tous ceux qui croient aux miracles s'ils les regardent comme des effets naturels. L'Église est tellement fixée sur ce point qu'elle anathématise ceux qui prétendent expliquer les miracles par les lois de la nature. L'Académie elle-même définit ce mot : *Acte de la puissance divine, contraire aux lois connues de la nature. – Vrai, faux miracle. – Miracle avéré. – Opérer des miracles. – Le don des miracles.*

« Pour être compris de tous, il faut parler comme tout le monde ; or, il est évident que si nous eussions qualifié les phénomènes spirites de *miraculeux*, le public se serait mépris sur leur véritable caractère, à moins d'employer chaque fois une circonlocution et de dire que ce sont des miracles qui ne sont pas des miracles comme on l'entend généralement. Puisque la généralité y attache l'idée d'une dérogation aux lois naturelles, et que les phénomènes spirites ne sont que l'application de ces mêmes lois, il est bien plus simple et surtout plus logique de dire carrément : Non, le Spiritisme ne fait pas de mira-

cles. De cette manière, il n'y a ni méprise, ni fausse interprétation. De même que le progrès des sciences physiques a détruit une foule de préjugés, et fait rentrer dans l'ordre des faits naturels un grand nombre d'effets considérés jadis comme miraculeux, le Spiritisme, par la révélation de nouvelles lois, vient restreindre encore le domaine du merveilleux ; nous disons plus : il lui porte le dernier coup, c'est pourquoi il n'est pas partout en odeur de sainteté, pas plus que l'astronomie et la géologie. »

Du reste, la question des miracles est traitée d'une manière complète et avec tous les développements qu'elle comporte dans la seconde partie du nouvel ouvrage que nous publions sous le titre de la *Genèse, les miracles et les prédictions, selon le Spiritisme*. La cause naturelle des faits réputés *miraculeux*, dans le sens vulgaire du mot, est expliquée. Si l'auteur de l'article ci-dessus prend la peine de le lire, il verra que les guérisons de M. Jacob, et toutes celles du même genre, ne sont pas un problème pour le Spiritisme qui, depuis longtemps, sait à quoi s'en tenir sur ce point ; c'est une question presque élémentaire.

L'acception du mot *miracle,* dans le sens de fait extra-naturel, est consacrée par l'usage ; l'Église la revendique pour son compte comme partie intégrante de ses dogmes ; il nous paraît donc difficile de faire revenir ce mot à son acception étymologique sans s'exposer à des quiproquos. Il faudrait, dit l'auteur, un mot nouveau ; or, comme tout ce qui n'est pas en dehors des lois de la nature est naturel, nous n'en voyons pas d'autre pouvant les embrasser tous que celui de *phénomènes naturels*.

Mais les phénomènes naturels, réputés miraculeux sont de deux ordres : les uns dépendent des lois qui régissent la matière, les autres des lois qui régissent l'action du principe spirituel. Les premiers sont du ressort de la science proprement dite, les seconds sont plus spécialement dans le domaine du Spiritisme. Quant à ces derniers, comme ils sont, pour la plupart, une conséquence des attributs de l'âme, le mot existe ; on les appelle *phénomènes psychiques*, et, quand ils sont combinés avec les effets de la matière, on pourrait les appeler *psyco-matériels* ou *semi-psychiques*.

L'auteur critique l'expression d'*élément spirituel*, par la raison, dit-il, que le seul élément spirituel est Dieu. A cela, la réponse est bien simple. Le mot *élément* n'est pas pris ici dans le sens de *corps simple, élémentaire*, de *molécules primitives*, mais dans celui de *partie constituante d'un tout*. En ce sens, on peut dire que l'*élément spirituel* a une part active dans l'économie de l'univers, comme on dit

que l'*élément civil* et l'*élément militaire* figurent pour telle proportion dans le chiffre d'une population ; que l'*élément religieux* entre dans l'éducation ; qu'en Algérie, il y a l'*élément arabe* et l'*élément européen*, etc. A notre tour, nous dirons à l'auteur que, à défaut d'un mot spécial pour cette dernière acception du mot *élément*, on est forcé de s'en servir. Du reste, comme ces deux acceptions ne représentent pas des idées contradictoires, comme celle du mot *miracle*, il n'y a pas de confusion possible, l'idée radicale étant la même.

Si l'auteur prend la peine d'étudier le Spiritisme, contre lequel nous constatons avec plaisir qu'il n'a pas un parti pris de négation, il y trouvera la réponse aux doutes que semblent exprimer quelques parties de son article touchant la manière d'envisager certaines choses, sauf, toutefois, en ce qui concerne la science des concordances numériques dont nous ne nous sommes jamais occupé, et sur laquelle, par conséquent, nous ne saurions avoir une opinion arrêtée.

Le Spiritisme n'a pas la prétention d'avoir le dernier mot sur toutes les lois qui régissent l'univers, c'est pourquoi il n'a jamais dit : *Nec plus ultrà*. Par sa nature même il ouvre la voie à toutes les nouvelles découvertes, mais jusqu'à ce qu'un principe nouveau soit constaté, il ne l'accepte qu'à titre d'hypothèse ou de probabilité.

L'abbé de Saint-Pierre

Les Ephémérides du *Siècle* du 29 avril dernier contenaient la notice suivante :

1743. – Mort de l'abbé de Saint-Pierre (Charles-Irénée Castel de), écrivain et philanthrope, au nom duquel restera éternellement attaché le souvenir du *projet de paix perpétuelle*, dont la conception semble devenir chaque jour plus impraticable. La vie entière de ce digne abbé se consuma en travaux et en actions qui avaient pour but le bonheur des hommes. Donner et pardonner devait être à son avis la base de toute la morale, et il la mettait constamment en pratique ; ce fut lui aussi qui créa ou tout au moins ressuscita le mot de *bienfaisance*, exprimant une vertu qu'il exerçait chaque jour. L'abbé de Saint-Pierre était né le 18 février 1658, et l'Académie française lui avait ouvert ses portes en 1695 ; mais un jour dans sa *Polysynodie*, l'abbé s'exprima sévèrement sur le règne de Louis XIV. Le cardinal de Polignac déféra le livre à l'Académie, qui condamna l'auteur sans daigner l'entendre, et l'exclut de son sein en 1718. J.-J. Rousseau, qui partagea et développa quelques-unes des idées

de l'abbé de Saint-Pierre, a dit de lui : « C'était un homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce. »

L'abbé de Saint-Pierre était un homme de bien et de talent, justement estimé. Dans les circonstances présentes, l'idée qu'il avait poursuivie de son vivant donnait à son évocation une sorte d'actualité.

(Société de Paris ; 17 mai 1867 ; méd. M. Rul.)

Evocation. La note que nous venons de lire dans les Ephémérides du *Siècle*, nous a rappelé votre mémoire, et nous y avons lu avec intérêt le juste tribut d'éloges rendu aux qualités qui vous ont mérité l'estime de vos contemporains, et vous assurent celle de la postérité. Un homme qui a eu des idées aussi élevées ne peut être qu'un Esprit avancé ; c'est pourquoi nous serons heureux de profiter de vos instructions, si vous voulez bien venir parmi nous. Nous serons particulièrement charmés de connaître votre opinion actuelle sur la paix perpétuelle qui a fait l'objet de vos préoccupations.

Réponse. Je viens avec plaisir répondre à l'appel du président. Vous savez qu'à toutes les époques, des Esprits viennent s'incarner sur la terre, pour aider à l'avancement de leurs frères moins avancés. Je fus un de ces Esprits. J'avais le devoir de chercher à persuader aux hommes qui ont l'habitude des luttes fratricides, qu'il viendrait une époque où les passions qui engendrent la guerre feraient place à l'apaisement et à la concorde. Je voulais leur faire pressentir qu'un jour les frères ennemis se réconcilieraient, se donneraient le baiser de paix, qu'il n'y aurait place dans leur cœur que pour l'amour et la bienveillance, et qu'ils ne penseraient plus à forger les armes qui sèment la mort, la dévastation et les ruines ! Si je fus bienveillant, c'était l'effet de ma nature plus avancée que celle de mes contemporains. Aujourd'hui, un grand nombre parmi vous pratique cette vertu évangélique, et, si elle est moins remarquée, c'est qu'elle est plus répandue et que les mœurs se sont adoucies.

Mais je reviens à la question qui fait l'objet de cette communication, à la paix perpétuelle. Il n'y a pas un seul Spirite qui doute que ce qu'on appelle une utopie, le rêve de l'abbé de Saint-Pierre, ne devienne plus tard la réalité.

On n'a pas beau jeu aujourd'hui, au milieu de toutes ces clameurs qui annoncent l'approche de graves événements, de parler de paix perpétuelle ; mais soyez bien persuadés que cette paix descendra sur votre terre. Vous assistez à un grand spectacle, à celui de la rénovation de votre globe. Mais que de guerres auparavant ! que de sang répandu ! que de désastres ! Malheur à ceux qui, par leur orgueil, par leur ambition, auront déchaîné la tempête ! Ils auront à rendre

compte de leurs actes à celui qui juge les grands et les puissants comme les plus petits de ses enfants !

Persévérez tous, frères, qui êtes aussi les apôtres de la paix perpétuelle, car être les disciples de Christ, c'est prêcher la paix, la concorde. Cependant, je vous le dis encore, avant que vous ne soyez témoins de ce grand événement, vous verrez de nouveaux engins de destruction, et plus les moyens de s'entretuer se multiplieront, plus vite les hommes prépareront l'avènement de la paix perpétuelle.

Je vous quitte en vous répétant les paroles de Christ : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Celui qui fut L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Dissertations spirites.

Des Erreurs Scientifiques.

(Paris, 20 mars 1867, groupe de M. Lampérière).

De même que le corps a ses organes de locomotion, de nutrition, de respiration, etc., de même l'Esprit a des facultés variées qui se rapportent respectivement à chaque situation particulière de son être. Si le corps a son enfance, si les membres de ce corps sont faibles et débiles, incapables d'ébranler les fardeaux qu'ils pourront plus tard soulever sans peine, l'Esprit possède tout d'abord des facultés qui doivent, comme tout ce qui existe, passer de l'enfance à la jeunesse et de la jeunesse à l'âge mûr. Demanderez-vous à l'enfant au berceau d'agir avec la rapidité, la sûreté et l'habileté de l'homme fait ? Non, ce serait folie, n'est-ce pas ? Il ne faut exiger de chacun que ce qui rentre dans le cadre de ses forces et de ses connaissances. Demander à celui qui n'a jamais touché un livre de mathématiques ou de physique, de raisonner sur une branche quelconque des connaissances qui dépendent de ces sciences, serait aussi peu logique que de prétendre exiger une description exacte d'une contrée lointaine, d'un Parisien qui n'a jamais quitté l'enceinte de sa ville natale et quelquefois de son faubourg !

Il est donc nécessaire, pour juger sainement d'une chose, d'avoir de cette chose une connaissance aussi complète que possible. Il serait absurde de faire subir un examen de lecture courante à celui qui commence à peine à épeler ; et cependant !… cependant, l'homme, cet humanimal doué de raison, ce puissant de la création, pour qui tout est obstacle dans le livre des mondes, cet enfant terrible qui bégaie à peine les premiers mots de la vraie science, ce mystifié de l'apparence, prétend lire, sans hésitation, les pages les plus indéchiffrables du manuel que la nature présente chaque jour à ses yeux. L'inconnu naît sous ses pas ; il le heurte à ses côtés ; en avant, en arrière, partout, en tout, ce ne sont que problèmes sans solution, ou dont les solutions connues sont illogiques et irrationnelles, et le grand

enfant détourne ses yeux du livre, en disant : Je te connais, à un autre !… Ignorant des choses, il s'attache aux causes de ces choses et sans boussole, sans compas, il s'embarque sur la mer orageuse des systèmes préconçus, qui le conduit fatalement à un naufrage dont le doute et l'incrédulité sont le résultat ! Le fanatisme, fils de l'erreur, le tient sous son sceptre ; car, sachez-le bien, le fanatique n'est pas celui qui croit sans preuve et qui, pour une foi incomprise, donnerait sa vie ; il y a des fanatiques d'incrédulité, comme il y a des fanatiques de foi !

La route du vrai est étroite, et il est nécessaire de sonder le terrain avant de s'avancer, pour ne point se précipiter dans les abîmes qui l'entourent à droite et à gauche.

Hâte-toi lentement, dit la sagesse des nations, et comme toujours lorsqu'elle est d'accord avec le bon sens, la sagesse des nations a raison. – Ne laisse point d'ennemis derrière toi, et n'avance que quand tu seras sûr de ne point être obligé de retourner en arrière. – Dieu est patient parce qu'il est éternel ; l'homme, qui a l'éternité devant lui, peut, lui aussi, être patient.

Qu'il juge sur l'apparence, qu'il se trompe et reconnaisse son erreur dans l'avenir, c'est logique ; mais qu'il prétende ne point pouvoir se tromper, qu'il assigne une limite quelconque à l'entendement humain, l'enfant reparaît sur l'eau avec ses caprices et ses colères impuissantes !… Le jeune cheval n'a pas encore jeté sa gourme ; il s'emporte, il se cabre ! le sang brûlé circule dans ses veines !… Laissez-le faire, l'âge saura calmer son ardeur sans la détruire, et il en tirera plus de profit en en mesurant plus sagement la dépense !

En naissant, l'homme vit une plaine formée de terre et de roc s'étendre sans limite sous ses pas ; une plaine d'azur parsemée de feux scintillants s'étendait sur sa tête et paraissait se mouvoir régulièrement ; il en conclut que la terre était un large plateau accidenté, surmonté d'une coupole animée d'un mouvement constant. Rapportant tout à lui, il se fit le centre d'un système créé pour lui, et la terre immuable contempla le soleil tournant dans la plaine céleste. Aujourd'hui, le soleil ne tourne plus et la terre s'est mise en mouvement ; le premier point ne serait peut-être pas difficile à élucider *selon la Bible*, car, si Josué ordonna un jour au soleil de s'arrêter, on ne voit nulle part qu'il lui ait commandé de reprendre sa course.

L'intelligence humaine d'aujourd'hui donne un démenti aux travaux des intelligences d'une époque plus reculée, et ainsi, d'âge en âge, jusqu'à l'origine, et cependant, malgré les leçons du passé, bien qu'il s'aperçoive, par des précédents, que l'utopie d'hier est souvent demain réalité, l'homme s'obstine à dire : Non, tu n'iras pas plus loin ! Qui pourrait faire plus que nous ? L'intelligence est au sommet de l'échelle ; après nous, on ne peut que descendre !… Et pourtant,

ceux qui disent cela sont les témoins, les propagateurs et les promoteurs des merveilles accomplies par la science actuelle. Ils ont fait de nombreuses découvertes qui ont singulièrement modifié les théories de leurs devanciers ; mais qu'importe !… Le *moi* parle chez eux plus haut que la raison. Jouissant d'une royauté d'un jour, ils ne peuvent admettre qu'ils seront soumis demain à une puissance que l'avenir tient à l'abri de leurs regards.

Ils nient l'Esprit, comme ils niaient le mouvement de la terre !… Plaignons-les, et consolons-nous de leur aveuglement en nous disant que ce qui *est* ne peut rester éternellement caché ; la lumière ne peut devenir l'ombre ; la vérité ne peut devenir erreur ; les ténèbres s'effacent devant l'aurore.

O Galilée !… où que tu sois, tu te réjouis, car *elle se meut*… et nous pouvons nous réjouir, nous aussi, car notre terre à nous, notre monde, l'intelligence, l'Esprit a aussi son mouvement incompris, inconnu, mais qui deviendra bientôt aussi évident que les axiomes reconnus par la science.

FRANÇOIS ARAGO.

L'exposition.

Paris. Groupe Desliens. Méd. M. Desliens.

L'observateur superficiel qui jetterait en ce moment les yeux sur votre monde, sans trop se préoccuper de quelques petites taches disséminées à sa surface, et qui semblent destinées à faire ressortir les splendeurs de l'ensemble, se dirait, sans aucun doute, que l'humanité n'a jamais présenté une physionomie plus heureuse. Partout, on célèbre à l'envi les noces de Gamache. Ce ne sont que fêtes, trains de plaisir, villes parées et joyeux visages. Toutes les grandes artères du globe amènent dans votre capitale trop étroite la foule bariolée venue de tous les climats. Sur vos boulevards, le Chinois et le Persan saluent le Russe et l'Allemand ; l'Asie en cachemire donne la main à l'Afrique en turban ; le nouveau monde et l'ancien, la jeune Amérique et les citoyens du monde européen se heurtent, se coudoient, s'entretiennent sur le ton d'une inaltérable amitié.

Est-ce donc véritablement que le monde soit convié à la fête de la paix ? L'exposition française de 1867 serait-elle le signal tant attendu de la solidarité universelle ? – On serait tenté de le croire, si toutes les animosités étaient éteintes ; si chacun, songeant à la prospérité industrielle et au triomphe de l'intelligence sur la matière, laissait tranquillement les engins de mort, les instruments de violence et de force, dormir au fond de leurs arsenaux à l'état de reliques bonnes pour satisfaire la curiosité des visiteurs.

Mais en êtes-vous là ? Hélas ! non ; le visage grimace sous le sourire, l'œil menace quand la bouche complimente, et on se serre cordialement la main, au moment même où chacun médite la ruine de

son voisin. On rit, on chante, on danse ; mais écoutez bien, et vous entendrez l'écho répéter ces rires et ces chants comme des sanglots et des cris d'agonie !

La joie est sur les visages, mais l'inquiétude est dans les cœurs. On se réjouit pour s'étourdir, et, si l'on songe au lendemain, on ferme les yeux pour ne point voir.

Le monde est en crise, et le commerce se demande ce qu'il fera quand le grand brouhaha de l'Exposition sera passé. Chacun médite sur l'avenir, et l'on sent qu'en ce moment on ne vit qu'en hypothéquant le temps futur.

Que manque-t-il donc à tous ces heureux ? Ne sont-ils pas aujourd'hui ce qu'ils étaient hier ? ne seront-ils pas demain ce qu'ils sont aujourd'hui ? Non, l'arc commercial, intellectuel et moral, se redresse de plus en plus, la corde se tend, la flèche va partir ! – Où les mènera-t-elle ? – Voilà le secret de la crainte instinctive qui se reflète sur bien des fronts ! Ils ne voient pas, ils ne savent pas, ils pressentent un je ne sais quoi ; un danger est dans l'air, et chacun tremble, chacun se sent moralement oppressé, comme lorsqu'un orage prêt à éclater agit sur les tempéraments nerveux. Chacun est dans l'attente, et qu'arrivera-t-il ? une catastrophe ou une solution heureuse ? Ni l'une ni l'autre, ou plutôt les deux résultats coïncideront.

Ce qui manque aux populations inquiètes, aux intelligences aux abois, c'est le sens moral attaqué, macéré, à demi détruit par l'incrédulité, le positivisme, le matérialisme. On croit au néant, mais on le craint ; on se sent au seuil de ce néant et l'on tremble !… Les démolisseurs ont fait leur œuvre, le terrain est déblayé. – Construisez donc avec rapidité pour que la génération actuelle ne reste pas davantage sans abri ! Jusqu'ici le ciel s'est maintenu étoilé, mais un nuage apparaît à l'horizon ; couvrez vite vos toits hospitaliers ; conviez-y tous les hôtes de la plaine et de la montagne. L'ouragan va bientôt sévir avec vigueur, et alors, malheur aux imprudents, confiants en la certitude du beau temps. Ils auront la solution de leurs craintes vagues, et, s'ils sortent de la lice meurtris, déchirés, vaincus, ils ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes, qu'à leur refus d'accepter l'hospitalité si généreusement offerte.

A l'œuvre donc ; construisez toujours au plus vite ; accueillez le voyageur qui vient à vous, mais allez aussi chercher, et tentez d'amener à vous celui qui s'éloigne sans frapper à votre porte, car Dieu sait à combien de souffrances il serait exposé avant de trouver la moindre retraite capable de le préserver des atteintes du fléau. MOKI.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU DIXIÈME VOLUME

Année 1867

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DECEMBRE.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ONZIÈME ANNÉE – 1868.

PARIS

BUREAU : RUE SAINTE-ANNE, 59.

Passage Sainte-Anne.

—

1868

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de deux feuilles au moins, grand in-8°.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an. – Étranger, 12 fr. – Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. *franco* pour toute la France. Pour l'Etranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des dix premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, prises ensemble ou séparément, 7 fr. le vol. – 11e année, 1868, prise avec les dix premières, 7 fr. ; séparément, 10 fr. – *Franco*, pour la France et l'Algérie. – Étranger, port en sus, comme ci-dessus pour l'abonnement.

Collections reliées, 1 fr. 50 de plus par volume.

PARIS. – Typ. Rouge frères, Dumon et Fresné, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme :

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez MM. DIDIER et Comp., éditeurs, 35, quai des Augustins ; – au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne, 59 (passage Sainte-Anne) ; – Librairie internationale, 15, Boulevard Montmartre.

Le livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite ; 1 vol. in-12, 15° édition, 3 fr. 50 c.

Édition allemande : Vienne (Autriche). – Deux parties qui se vendent séparément : 3 fr. chacune.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr. 50 c.

Le livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestation. 1 vol. in-12, 10° édition, 3 fr. 50.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr. 50 c.

L'Évangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 4° édition, 3 fr. 50.

Le ciel et l'enfer, *ou la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 1 vol. in-12, 3° édition, 3 fr. 50 c.

Frais de poste pour la France et l'Algérie, 50 c. par vol.

Pour l'étranger : Suisse, 60c. – Belgique, 65 c. – Italie, 75 c. – Angleterre, Espagne, Grèce, Constantinople, Égypte, 1 fr. – Prusse, Bavière, 1 fr. 20 c. – Hollande, 1 fr. 50 c. – Portugal, Etats-Unis, Canada, Canaries, Guadeloupe, Cayenne, Mexique, Maurice, Chine, Buenos-Ayres, Montevideo, 1 fr. 45 c. – Brésil, 1 fr. 80c. – Duché de Bade, 2 fr. 25 c. – Pérou, 2 fr. 60 c. – Autriche, 3 fr.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 6e édition, 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 20 c.

Édition en langue polonaise.

Le Spiritisme à sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 c. ; 20 exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60.

Éditions en langues : allemande, anglaise, espagnole, polonaise, italienne, russe, grecque moderne, croate.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent. ; par la poste, 15 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Voyage spirite en 1862. – Brochure, in-8, 1 fr.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 1. JANVIER 1868.

Coup d'œil rétrospectif.

L'année 1867 avait été annoncée comme devant être particulièrement profitable au Spiritisme, et cette prévision s'est pleinement réalisée. Elle a vu paraître plusieurs ouvrages qui, sans en porter le nom, en popularisent les principes, et parmi lesquels nous rappellerons *Mirette*, de M. Sauvage ; *Le Roman de l'avenir*, de M. Bonnemère ; *Dieu dans la nature*, par M. Camille Flammarion. *La Raison du Spiritisme*, par M. le juge d'instruction Bonnamy, est un événement dans les annales de la doctrine, parce que le drapeau y est hautement et courageusement arboré par un homme dont le nom, justement estimé et considéré, est une autorité, en même temps que son œuvre est une protestation contre les épithètes dont la critique gratifie généralement les adeptes de l'idée. Les Spirites ont tous apprécié ce livre comme il le mérite, et ils en ont compris la portée. C'est une réponse péremptoire à certaines attaques ; aussi pensons-nous qu'ils considèreront comme un devoir de le propager dans l'intérêt de la doctrine.

L'année n'aurait-elle eu que ces résultats, il faudrait s'en féliciter ; mais elle en a produit de plus effectifs. Le nombre des sociétés ou groupes officiellement connus n'a pas, il est vrai, sensiblement augmenté ; il a même plutôt diminué par suite des intrigues à l'aide desquelles on a cherché à les miner, en y introduisant des éléments de dissolution ; mais, en revanche, le nombre des réunions particulières ou de famille s'est accru dans une très grande proportion.

Il est en outre notoire pour tout le monde, et de l'aveu même de nos adversaires, que les idées spirites ont considérablement gagné du terrain, ainsi que le constate l'auteur de l'ouvrage dont nous rendons compte ci-après. Elles s'infiltrent par une multitude d'issues ; tout y concourt ; les choses qui, au premier abord, y paraissent le

plus étrangères, sont des moyens à l'aide desquels ces idées se font jour. C'est que le Spiritisme touche à un si grand nombre de questions qu'il est bien difficile d'aborder quoi que ce soit sans en voir surgir une pensée spirite, de telle sorte que, même dans les milieux réfractaires, ces idées éclosent sous une forme ou sous une autre, comme ces plantes aux couleurs variées qui poussent à travers les pierres. Et comme dans ces milieux on rejette généralement le Spiritisme par esprit de prévention, sans savoir ce qu'il dit, il n'est pas surprenant que, lorsque des pensées spirites y paraissent, on ne les reconnaisse pas, et alors on les acclame parce qu'on les trouve bonnes, sans se douter que c'est du Spiritisme.

La littérature contemporaine, petite ou grande, sérieuse ou légère, sème ces idées à profusion ; elle en est émaillée, et il n'y manque absolument que le nom. Si l'on réunissait toutes les pensées spirites qui courent le monde, on constituerait le Spiritisme complet. Or c'est là un fait considérable, et l'un des plus caractéristiques de l'année qui vient de s'écouler. Il prouve que chacun en possède par de vers soi quelques éléments à l'état d'intuition, et qu'entre ses antagonistes et lui, il n'y a le plus souvent qu'une question de mot. Ceux qui le repoussent en parfaite connaissance de cause sont ceux qui ont intérêt à le combattre.

Mais alors, comment arriver à le faire connaître pour triompher de ces préventions ? Ceci est l'œuvre du temps. Il faut que les circonstances y amènent naturellement, et l'on peut compter pour cela sur les Esprits qui savent les faire naître en temps opportun. Ces circonstances sont particulières ou générales ; les premières agissent sur les individus et les autres sur les masses. Les dernières, par leur retentissement, font l'effet des mines qui, à chaque explosion, enlèvent quelques fragments du rocher.

Que chaque Spirite travaille de son côté sans se décourager par le peu d'importance du résultat obtenu individuellement, et songe qu'à force d'accumuler des grains de sable on forme une montagne.

Parmi les faits matériels qui ont signalé cette année, les guérisons du zouave Jacob tiennent le premier rang ; elles ont eu un retentissement que tout le monde connaît ; et, bien que le Spiritisme n'y ait figuré qu'incidemment, l'attention générale n'en a pas moins été vivement appelée sur un phénomène des plus graves et qui s'y rattache d'une manière directe. Ces faits, se produisant dans des conditions vulgaires, sans appareil mystique, non par un seul individu mais par plusieurs, ont, par cela même, perdu le caractère miraculeux qu'on leur avait attribué jusqu'alors ; ils sont rentrés, comme tant d'autres, dans le domaine des phénomènes naturels. Parmi ceux qui les rejetaient comme miracles, beaucoup sont devenus moins absolus

dans la négation du fait, et en ont admis la possibilité comme résultat d'une loi de nature inconnue ; c'était un premier pas dans une voie féconde en conséquences, et plus d'un sceptique a été ébranlé. Certes, tout le monde n'a pas été convaincu, mais cela a fait beaucoup parler ; il en est résulté chez un grand nombre une impression profonde qui a fait réfléchir plus qu'on ne le croit ; ce sont des semences qui, si elles ne donnent pas une abondante moisson immédiate, ne sont pas perdues pour l'avenir.

M. Jacob se tient toujours à l'écart d'une manière absolue ; nous ignorons les motifs de son abstention et s'il doit ou non reprendre le cours de ses séances. S'il y a intermittence dans sa faculté, comme cela arrive souvent en pareil cas, ce serait une preuve qu'elle ne tient pas exclusivement à sa personne, et qu'en dehors de l'individu il y a quelque chose, une volonté indépendante.

Mais, dira-t-on, pourquoi cette suspension, dès l'instant que la production de ces phénomènes était un avantage pour la doctrine ? Les choses ayant été conduites jusqu'ici avec une sagesse qui ne s'est pas démentie, il faut supposer que ceux qui dirigent le mouvement ont jugé l'effet suffisant pour le moment, et qu'il était utile de mettre un temps d'arrêt à l'effervescence ; mais l'idée a été lancée, et l'on peut être certain qu'elle ne restera pas à l'état de lettre morte.

En somme, comme on le voit, l'année a été bonne pour le Spiritisme ; ses phalanges se sont recrutées d'hommes sérieux dont l'opinion est tenue pour quelque chose dans un certain monde. Notre correspondance nous signale de presque partout un mouvement général de l'opinion vers ces idées, et, chose bizarre dans ce siècle positif, celles qui gagnent le plus de terrain sont les idées philosophiques, bien plus que les faits matériels de manifestation que beaucoup de gens s'obstinent encore à rejeter. En sorte que, vis-à-vis du plus grand nombre, le meilleur moyen de faire du prosélytisme, c'est de commencer par la philosophie, et cela se comprend. Les idées fondamentales étant latentes chez la plupart, il suffit de les réveiller ; on les comprend parce qu'on en possède les germes en soi, tandis que les faits, pour être acceptés et compris, demandent une étude et des observations que beaucoup ne veulent pas se donner la peine de faire.

Puis le charlatanisme, qui s'est emparé des faits pour les exploiter à son profit, les a discrédités dans l'opinion de certaines gens en donnant prise à la critique ; il n'en pouvait être ainsi de la philosophie qu'il n'était pas aussi facile de contrefaire, et qui, d'ailleurs, n'est pas matière exploitable.

Le charlatanisme, par sa nature, est remuant et intrigant, sans cela il ne serait pas charlatanisme. La critique, qui se soucie généra-

lement peu d'aller au fond du puits chercher la vérité, a vu le charlatanisme en parade, et s'est efforcée d'y attacher l'étiquette du *Spiritisme* ; de là, contre ce mot, une prévention qui s'efface à mesure que le Spiritisme vrai est mieux connu, car il n'est personne, qui l'ayant étudié sérieusement, le confonde avec le Spiritisme grotesque de fantaisie, que l'insouciance ou la malveillance cherchent à y substituer. C'est une réaction en ce sens qui s'est manifestée en ces derniers temps.

Les principes qui s'accréditent avec le plus de facilité, sont ceux de la *pluralité des mondes habités* et de la *pluralité des existences,* ou *réincarnation* ; le premier peut être considéré comme admis sans contestation par la science et par l'assentiment unanime, même dans le camp matérialiste ; le second est à l'état d'intuition chez une foule d'individus en qui c'est une croyance innée ; il trouve de nombreuses sympathies, comme principe rationnel de philosophie, en dehors même du Spiritisme. C'est une idée qui sourit à beaucoup d'incrédules, parce qu'ils y trouvent *immédiatement* la solution des difficultés qui les avaient poussés au doute. Aussi cette croyance tend-elle de plus en plus à se vulgariser. Mais pour quiconque réfléchit, ces deux principes ont des conséquences forcées qui aboutissent en ligne directe au Spiritisme. On peut donc regarder le progrès de ces idées comme un premier pas vers la doctrine, puisqu'elles en sont parties intégrantes.

La presse, qui subit sans doute à son insu l'influence de la diffusion des idées spirites, parce que celles-ci pénètrent jusque dans son sein, s'abstient en général, sinon par sympathie, du moins par prudence ; il n'est presque plus de bon goût de parler des Davenport. On dirait même qu'elle affecte d'éviter d'aborder la question du Spiritisme ; si, de temps à autre, elle lance quelques pointes contre ses adhérents, ce sont comme les dernières fusées perdues d'un bouquet d'artifice ; mais il n'y a plus ce feu roulant d'invectives qu'on entendait il y a deux ans à peine. Bien qu'elle ait fait presque autant de bruit de M. Jacob que des Davenport, son langage a été tout autre, et il est à remarquer, que, dans sa polémique, le nom du Spiritisme n'a figuré que très accessoirement.

Dans l'examen de la situation, il ne faut pas seulement considérer les grands mouvements ostensibles, mais il faut surtout tenir compte de l'état intime de l'opinion et des causes qui peuvent l'influencer. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, si l'on observe attentivement ce qui se passe dans le monde, on reconnaîtra qu'une foule de faits, en apparence étrangers au Spiritisme, semblent venir exprès pour en frayer les voies. C'est dans l'ensemble des circonstances qu'il faut chercher les véritables signes du progrès. A ce point de vue, la

situation est donc aussi satisfaisante qu'on peut le désirer. En faut-il conclure que l'opposition est désarmée, et que les choses vont désormais marcher sans encombre ? Gardons-nous de le croire et de nous endormir dans une sécurité trompeuse. L'avenir du Spiritisme est assuré sans contredit, et il faudrait être aveugle pour en douter ; mais ses plus mauvais jours ne sont point passés ; il n'a pas encore reçu le baptême qui consacre toutes les grandes idées. Les Esprits sont unanimes pour nous pressentir contre une lutte inévitable, mais nécessaire, afin de prouver son invulnérabilité et sa puissance ; il en sortira plus grand et plus fort ; c'est alors seulement qu'il conquerra sa place dans le monde, car ceux qui auront voulu le renverser auront préparé son triomphe. Que les Spirites sincères et dévoués se fortifient par l'union et se confondent dans une sainte communion de pensées. Souvenons-nous de la parabole des dix vierges, et veillons pour n'être pas pris au dépourvu.

Nous profitons de cette circonstance pour exprimer toute notre gratitude à ceux de nos frères spirites qui, comme les années précédentes, à l'occasion du renouvellement des abonnements à la *Revue*, nous donnent de nouveaux témoignages de leur affectueuse sympathie ; nous sommes heureux des gages qu'ils nous donnent de leur dévouement à la cause sacrée que nous défendons tous, et qui est celle de l'humanité et du progrès. A ceux qui nous disent : courage ! nous dirons que nous ne reculerons jamais devant aucune des nécessités de notre position, quelque dures qu'elles soient. Qu'ils comptent sur nous comme nous comptons, au jour de la victoire, trouver en eux des soldats de la veille, et non des soldats du lendemain.

Le Spiritisme

Devant l'histoire et devant l'Église, son origine, sa nature, sa certitude, ses dangers.

par l'abbé POUSSIN,

professeur au Séminaire de Nice.

Cet ouvrage est une réfutation du Spiritisme au point de vue religieux ; c'est, sans contredit, une des plus complètes et des mieux faites que nous connaissions. Elle est écrite avec modération et convenance, et ne se salit point par les épithètes grossières auxquelles nous ont habitués la plupart des controversistes du même parti ; là, point de déclamations furibondes, point de personnalités outrageantes ; c'est le principe même qui est discuté. On peut ne pas être de l'avis de l'auteur, trouver que les conclusions qu'il tire de ses prémisses sont d'une logique contestable ; dire qu'après avoir démontré, par exemple, pièces en main, que le soleil luit à midi, il a tort de conclure

qu'il doit faire nuit, mais on ne lui reprochera pas le défaut d'urbanité dans la forme.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'historique du Spiritisme dans l'antiquité et au moyen âge ; cette partie est riche en documents tirés des auteurs sacrés et profanes, qui attestent de laborieuses recherches et une étude sérieuse. C'est un travail que nous nous proposions de faire un jour, et nous sommes heureux que M. l'abbé Poussin nous ait épargné cette peine.

Dans la seconde partie, intitulée : *Partie doctrinale*, l'auteur, discutant les faits qu'il vient de citer, y compris les faits actuels, conclut, d'après l'infaillibilité de l'Eglise et ses propres arguments, que tous les phénomènes magnétiques et spirites sont l'œuvre du démon. C'est une opinion comme une autre, et respectable quand elle est sincère. Or nous croyons à la sincérité des convictions de M. Poussin, quoique nous n'ayons point l'honneur de le connaître. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'invoquer en faveur de sa thèse que l'opinion des adversaires connus du Spiritisme, ainsi que les doctrines et allégations qu'il désavoue. On chercherait en vain dans ce livre la mention des ouvrages fondamentaux, non plus qu'une réfutation directe des réponses qui ont été faites aux allégations contradictoires. En un mot, il ne discute pas la doctrine proprement dite ; il n'en prend pas les arguments corps à corps pour les écraser sous le poids d'une logique plus rigoureuse.

On peut, en outre, trouver étrange que M. l'abbé Poussin s'appuie, pour combattre le Spiritisme, sur l'opinion d'homme connus par leurs idées matérialistes, tels que MM. Littré et Figuier ; il fait surtout à ce dernier, qui a plus brillé par ses contradictions que par sa logique, de nombreux emprunts. Ces messieurs, en combattant le principe du Spiritisme, en déniant la cause des phénomènes psychiques, dénient par cela même le principe de la spiritualité ; ils sapent donc la base de la religion pour laquelle ils ne professent pas, comme on le sait, une grande sympathie. En invoquant leur opinion, le choix n'est pas heureux ; on pourrait même dire qu'il est maladroit, car c'est exciter les fidèles à lire des écrits qui ne sont rien moins qu'orthodoxes. En le voyant puiser à de telles sources, on pourrait croire qu'il n'a pas jugé les autres assez prépondérantes.

M. l'abbé Poussin ne conteste aucun des phénomènes spirites ; il en prouve virtuellement l'existence par les faits authentiques qu'il cite, et qu'il puise indifféremment dans l'histoire sacrée et dans l'histoire païenne. En rapprochant les uns et les autres, on ne peut s'em-

pêcher de reconnaître leur analogie ; or, en bonne logique, de la similitude des effets on doit conclure à la similitude des causes. Cependant M. Poussin conclut que les mêmes faits sont miraculeux et de source divine dans certains cas, et diaboliques dans d'autres.

Les hommes qui professent les mêmes croyances que M. Figuier ont aussi sur ces mêmes faits deux opinions : ils les nient carrément et les attribuent à la jonglerie ; quant à ceux qui sont avérés, ils s'efforcent de les rattacher aux seules lois de la matière. Demandez-leur ce qu'ils pensent des miracles du Christ : ils vous diront que ce sont des faits légendaires, des contes inventés pour les besoins de la cause, ou des produits d'imaginations surexcitées et en délire.

Le Spiritisme, il est vrai, ne reconnaît pas aux phénomènes psychiques un caractère surnaturel ; il les explique par les facultés et les attributs de l'âme, et comme l'âme est dans la nature, il les considère comme des effets naturels se produisant en vertu de lois spéciales, jusqu'alors inconnues, et que le Spiritisme fait connaître. Ces phénomènes s'accomplissant sous nos yeux, dans des conditions identiques, accompagnés des mêmes circonstances, et par l'entremise d'individus qui n'ont rien d'exceptionnel, il en conclut à la possibilité de ceux qui se sont passés en des temps plus reculés, et cela par la même cause naturelle.

Le Spiritisme ne s'adresse pas aux gens convaincus de l'existence de ces phénomènes, et qui sont parfaitement libres d'y voir des miracles, si telle est leur opinion, mais à ceux qui les nient précisément à cause du caractère miraculeux qu'on veut leur donner. En prouvant que ces faits n'ont de surnaturel que l'apparence, il les fait accepter par ceux mêmes qui les repoussaient. Les Spirites ont été recrutés en immense majorité parmi les incrédules, et cependant aujourd'hui il n'en est pas un seul qui nie les faits accomplis par le Christ ; or, lequel vaut le mieux de croire à l'existence de ces faits, sans le surnaturel, ou de n'y pas croire du tout ? ceux qui les admettent à un titre quelconque ne sont-ils pas plus près de vous que ceux qui les rejettent complètement ? Dès l'instant que le fait est admis, il ne reste plus qu'à en prouver la source miraculeuse, ce qui doit être plus facile, si cette source est réelle, que lorsque le fait lui-même est contesté.

M. Poussin, s'appuyant pour combattre le Spiritisme sur l'autorité de ceux qui repoussent jusqu'au principe spirituel, serait-il de ceux qui prétendent que l'incrédulité absolue est préférable à la foi acquise par le Spiritisme ?

Nous citons intégralement la préface du livre de M. Poussin, que nous ferons suivre de quelques réflexions :

« Le Spiritisme, il faut bien le reconnaître, *enveloppe comme dans un immense réseau la société tout entière*, et par ses prophètes, par ses oracles, par ses livres et par son journalisme, s'efforce de miner sourdement l'Eglise catholique. *S'il nous a rendu le service de renverser les théories matérialistes du dix-huitième siècle*, il nous donne en échange une révélation nouvelle, qui sape par la base tout l'édifice de la révélation chrétienne. Et cependant, par un phénomène étrange, ou mieux, par suite de l'ignorance et de la fascination qu'excite la curiosité, combien de catholiques jouent chaque jour avec le Spiritisme, sans se préoccuper en rien de ses dangers ! Il est bien vrai que les esprits sont encore partagés sur l'essence et même sur la réalité du Spiritisme, et c'est probablement à cause de ces incertitudes, que le plus grand nombre croit pouvoir se former la conscience et user du Spiritisme comme d'un curieux amusement. Néanmoins, au fond des âmes timorées et délicates se manifeste une grande anxiété. Que de fois n'avons-nous point entendu ces questions incessantes : « Dites-nous bien *la vérité*. Qu'est-ce que le Spiritisme ? Quelle est son origine ? Croyez-vous à cette généalogie qui voudrait relier les phénomènes du Spiritisme à la magie ancienne ? Admettez-vous les faits étranges du magnétisme et des tables tournantes ? Croyez-vous à l'intervention des Esprits et à l'évocation des âmes ; au rôle des anges ou des démons ? Est-il permis d'interroger les tables tournantes, de consulter les Spiritistes ? Que pensent sur toutes ces questions les théologiens, les évêques ?… L'Eglise romaine a-t-elle donné quelques décisions, etc., etc. » - Ces questions, qui retentissent encore à nos oreilles, ont inspiré la pensée de ce livre, qui a pour but de répondre à toutes dans les limites de nos forces. Aussi pour être plus sûrs et plus convaincants, jamais nous n'affirmons rien, sans une autorité *grave*, et ne décidons rien que les évêques et Rome n'aient décidé. - Parmi ceux qui ont étudié spécialement ces matières, les uns rejettent en masse tous les faits e*xtraordinaires* que le Spiritisme s'attribue. D'autres, tout en faisant une large part aux hallucinations et au charlatanisme, reconnaissent qu'il est impossible de ne point admettre certains phénomènes inexplicables et inexpliqués, aussi inconciliables avec les enseignements généraux des sciences naturelles, que déconcertants pour la raison humaine ; cependant, ils cherchent à les interpréter, ou par certaines lois mystérieuses de la physiologie, ou bien par l'intervention de la

grande âme de la nature, dont la nôtre n'est qu'une émanation, etc. Plusieurs écrivains catholiques, forcés d'admettre les faits, trouvant la solution naturelle parfois impossible et l'explication panthéiste absurde, n'hésitent point à reconnaître dans certains faits du Spiritisme l'intervention directe du démon. Pour ceux-ci, le Spiritisme n'est que la continuation de cette magie païenne qui apparaît dans toute l'histoire, depuis les magiciens de Pharaon, la pythonisse d'Endor, les oracles de Delphes, les prophéties des sibylles et des devins, jusqu'aux possessions démoniaques de l'Evangile et aux phénomènes extraordinaires et constatés du magnétisme contemporain. L'Eglise ne s'est point prononcée sur les discussions *spéculatives* ; elle abandonne la question historique des origines du Spiritisme et la question psychologique de ses agents mystérieux, à la vaine dispute des hommes. Des théologiens graves, des évêques et des docteurs particuliers ont soutenu ces dernières opinions ; *officiellement*, Rome ne les approuve ni ne les blâme. Mais si l'Eglise a gardé prudemment le silence sur les *théories*, elle a élevé la voix dans les questions *pratiques*, et en présence des incertitudes de la raison, elle signale des dangers pour la conscience. Une science curieuse et même innocente en soi, peut, à cause des abus fréquents, devenir une source de périls ; aussi Rome a-t-elle condamné comme dangereux pour les mœurs, certaines pratiques et certains abus du magnétisme, dont les Spirites eux-mêmes ne dissimulent pas les graves inconvénients. Bien plus, des évêques ont cru devoir interdire à leurs diocésains, et dans toute hypothèse, comme *superstitieux* et *dangereux pour les mœurs* et *pour la foi*, non-seulement *les abus* du magnétisme, mais l'*usage d'interroger les tables tournantes*.

« Pour nous, dans la question *spéculative*, mis en présence de ceux qui voient le démon partout et de ceux qui ne le voient nulle part, nous avons voulu, en nous tenant à distance des deux écueils, étudier les origines historiques du Spiritisme, examiner la certitude des faits et discuter impartialement les systèmes psychologiques et panthéistes par lesquels on veut tout interpréter. Evidemment, lorsque nous réfutons plusieurs de ces systèmes, nous ne prétendons imposer à personne nos propres pensées, quoique les autorités sur lesquelles nous nous appuyons nous paraissent de la plus hante gravité. Séparant des opinions libres tout ce qui est *de foi*, comme l'existence des anges et des démons, les possessions et les obsessions démoniaques de l'Evangile, la légitimité et la puissance des exorcismes dans l'Eglise, etc., nous laissons à chacun le droit, non de nier le com-

merce volontaire des hommes avec le démon, ce qui serait *téméraire,* dit le P. Perronne, et conduirait au pyrrhonisme historique ; mais nous reconnaissons à tout catholique le droit de ne point voir dans le Spiritisme l'intervention du démon, si nos arguments paraissent plus spécieux que solides, et si la raison et l'étude plus attentive des faits prouvent le contraire.

« Quant à la question *pratique,* nous ne nous reconnaissons point le droit d'absoudre ce que Rome condamne ; et si quelques âmes hésitaient encore, nous les renverrions simplement aux décisions romaines, aux interdictions épiscopales et même aux décisions théologiques que nous reproduisons tout entières.

« Le plan de ce livre est bien simple : la première partie, ou *partie historique,* après avoir donné l'enseignement des saintes Ecritures et la tradition de tous les peuples sur l'existence et le rôle des Esprits, nous initie aux faits les plus saillants du Spiritisme ou de la magie, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.

« La seconde partie, ou partie *doctrinale,* expose et discute les divers systèmes imaginés pour découvrir l'agent vrai du Spiritisme ; après avoir précisé de notre mieux l'enseignement de la théologie catholique sur l'intervention générale des Esprits, et donné libre carrière à des opinions libres sur l'agent mystérieux de la magie moderne, nous signalons aux fidèles les dangers du Spiritisme pour la *foi,* pour les *mœurs* et même pour la *santé* ou pour la vie.

« Puissent ces pages, en montrant le péril, achever le bien que d'autres ont commencé !… Inutile d'ajouter, qu'enfants dociles de l'Eglise, nous condamnons d'avance tout ce que Rome pourrait désapprouver. »

M. l'abbé Poussin reconnaît deux choses : 1° que le Spiritisme enveloppe, comme dans un immense réseau, la société tout entière ; 2° qu'il a rendu à l'Eglise le service de renverser les théories matérialistes du dix-huitième siècle. Voyons quelles conséquences ressortent de ces deux faits.

Le Spiritisme, comme nous l'avons dit, est en grande majorité recruté parmi les incrédules ; en effet, demandez aux neuf dixièmes des adeptes à quoi ils croyaient avant d'être Spirites ; ils vous répondront qu'ils ne croyaient à rien, ou tout au moins qu'ils doutaient de tout ; l'existence de l'âme était pour eux une hypothèse, désirable sans doute, mais incertaine ; la vie future une chimère ; Christ était un mythe ou tout au plus un philosophe ; Dieu, s'il existait, devait

être injuste, cruel et partial, c'est pourquoi ils aimaient autant croire qu'il n'y en a pas.

Aujourd'hui ils croient, et leur foi est inébranlable, parce qu'elle est assise sur l'évidence et la démonstration, et qu'elle satisfait leur raison ; l'avenir n'est plus une espérance, mais une certitude, parce qu'ils voient la vie spirituelle se manifester sous leurs yeux ; ils n'en doutent pas plus qu'ils ne doutent du lever du soleil. Il est vrai qu'ils ne croient ni aux démons, ni aux flammes éternelles de l'enfer, mais en revanche ils croient fermement en un Dieu souverainement juste, bon et miséricordieux ; ils ne croient pas que le mal vienne de lui, qui est la source de tout bien, ni des démons, mais des propres imperfections de l'homme ; que l'homme se réforme, et le mal n'existera plus ; se vaincre soi-même c'est vaincre le démon ; telle est la foi des Spirites, et la preuve de sa puissance, c'est qu'ils s'efforcent de devenir meilleurs, de dompter leurs mauvais penchants, et de mettre en pratique les maximes du Christ, en regardant tous les hommes comme des frères sans acception de races, de castes, ni de sectes, en pardonnant à leurs ennemis, en rendant le bien pour le mal, à l'exemple du divin modèle.

Sur qui le Spiritisme devait-il avoir le plus facile accès ? ce n'est pas sur ceux qui avaient la foi et à qui cette foi suffisait, qui ne demandaient rien et n'avaient besoin de rien ; mais sur ceux à qui la foi faisait défaut. Comme Christ, il est allé aux malades et non aux gens qui se portent bien ; à ceux qui ont faim et non à ceux qui sont rassasiés ; or, les malades sont ceux qui sont torturés par les angoisses du doute et de l'incrédulité.

Et qu'a-t-il fait pour les amener à lui ? Est-ce à grands renforts de réclames ? Est-ce en allant prêcher la doctrine sur les places publiques ? Est-ce en *violentant* les consciences ? Nullement, car ces moyens sont ceux de la faiblesse, et, s'il en eût usé, il aurait montré qu'il doutait de sa puissance morale. Il a pour règle invariable, conformément à la loi de charité enseignée par le Christ, de ne contraindre personne, de respecter toutes les convictions ; il s'est contenté d'énoncer ses principes, de développer dans ses écrits les bases sur lesquelles sont assises ses croyances, et il a laissé venir à lui ceux qui ont voulu ; s'il en est venu beaucoup, c'est qu'il a convenu à beaucoup, et que beaucoup ont trouvé en lui ce qu'ils n'avaient pas trouvé ailleurs. Comme il s'est principalement recruté parmi les incrédules, si, en quelques années, il a enlacé le monde, cela prouve que les incrédules et ceux qui ne sont pas satisfaits de ce qu'on leur

donne sont nombreux, car on n'est attiré que là où l'on trouve quelque chose de mieux que ce que l'on a. Nous l'avons dit cent fois : Veut-on combattre le Spiritisme ? Qu'on donne mieux que lui.

Vous reconnaissez, monsieur l'abbé, que le Spiritisme a rendu à l'Église le service de renverser les théories matérialistes ; c'est un grand résultat, sans doute, et dont il se glorifie ; mais comment l'a-t-il obtenu ? précisément à l'aide de ces moyens que vous appelez diaboliques, des preuves matérielles qu'il donne de l'âme et de la vie future ; c'est avec les manifestations des Esprits qu'il a confondu l'incrédulité, et qu'il triomphera définitivement. Et vous dites que ce service est l'œuvre de Satan ? Mais alors vous ne devriez pas tant lui en vouloir, puisqu'il détruit lui-même la barrière qui retenait ceux qu'il avait accaparés. Rappelez-vous la réponse du Christ aux Pharisiens qui lui tenaient exactement le même langage, en l'accusant de guérir les malades et de chasser les démons par les démons. Rappelez-vous aussi cette parole de Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, à ce sujet, dans ses conférences sur la religion : « Certes, un démon qui chercherait à détruire le règne du vice pour établir celui de la vertu serait un étrange démon, car il se détruirait lui-même. »

Si ce résultat obtenu par le Spiritisme est l'ouvrage de Satan, comment se fait-il que l'Eglise lui en ait laissé le mérite et qu'elle ne l'ait pas obtenu elle-même ; qu'elle ait laissé l'incrédulité envahir la société ? Ce ne sont cependant pas les moyens d'action qui lui ont manqué ; n'a-t-elle pas un personnel et des ressources matérielles immenses ? les prédications depuis les capitales jusqu'aux plus petits villages ? la pression qu'elle exerce sur les consciences par la confession ? la terreur des peines éternelles ? l'instruction religieuse qui suit l'enfant pendant tout le cours de son éducation ? le prestige des cérémonies du culte et celui de son ancienneté ? Comment se fait-il qu'une doctrine *à peine éclose*, qui n'a ni prêtres, ni temples, ni culte, ni prédications ; qui est combattue à outrance par l'Eglise, calomniée, persécutée comme le furent les premiers chrétiens, ait ramené, en aussi peu de temps, à la foi et à la croyance en l'immortalité un si grand nombre d'incrédules ? La chose n'était cependant pas bien difficile, puisqu'il suffit à la plupart de lire quelques livres pour voir s'évanouir leurs doutes.

Tirez de là toutes les conséquences que vous voudrez ; mais convenez que si c'est là l'œuvre du diable, il a fait ce que vous n'avez pas pu faire vous-mêmes, et qu'il s'est acquitté de votre besogne.

Ce qui témoigne contre le Spiritisme, direz-vous sans doute, c'est qu'il n'emploie pas, pour convaincre, les mêmes arguments que vous, et que, s'il triomphe de l'incrédulité, il ne l'amène pas complètement à vous.

Mais le Spiritisme n'a la prétention de marcher ni avec vous, ni avec personne ; il fait ses affaires lui-même et comme il l'entend. De bonne foi, croyez-vous que si l'incrédulité a été réfractaire à vos arguments, le Spiritisme en eût triomphé en s'en servant ? Si un médecin ne guérit pas un malade avec un remède, un autre médecin le guérira-t-il en employant le même remède ?

Le Spiritisme ne cherche pas plus à ramener les incrédules dans le giron absolu du catholicisme que dans celui de tout autre culte. En leur faisant accepter les bases communes à toutes les religions, il détruit le principal obstacle, et leur fait faire la moitié du chemin ; à chacune de faire le reste, en ce qui la concerne ; celles qui échouent donnent une preuve manifeste d'impuissance.

Dès l'instant que l'Eglise reconnaît l'existence de tous les faits de manifestation sur lesquels s'appuie le Spiritisme ; qu'elle les revendique pour elle-même, à titre de miracles divins ; qu'il y a entre les faits qui se passent dans les deux camps une analogie complète, quant aux effets, analogie que M. l'abbé Poussin démontre avec la dernière évidence et pièces à l'appui en les mettant en regard, toute la question se réduit donc à savoir si c'est Dieu qui agit d'un côté et le diable de l'autre ; c'est une question de personne ; or, lorsque deux personnes font exactement la même chose, on en conclut qu'elles sont aussi puissantes l'une que l'autre ; toute l'argumentation de M. Poussin aboutit ainsi à démontrer que le diable est aussi puissant que Dieu.

De deux choses l'une, ou les effets sont identiques, ou ils ne le sont pas ; s'ils sont identiques, c'est qu'ils proviennent d'une même cause, ou de deux causes équivalentes ; s'ils ne le sont pas, montrez en quoi ils diffèrent. Est-ce dans les résultats ? Mais alors la comparaison serait à l'avantage du Spiritisme, puisqu'il ramène à Dieu ceux qui n'y croyaient pas.

Il est donc bien entendu, de par la décision formelle des autorités compétentes, que les Esprits qui se manifestent ne sont et ne peuvent être que des démons. Convenez cependant, monsieur l'abbé, que si ces mêmes Esprits, au lieu de contredire l'Eglise sur quelques points, eussent été en tout de son avis, s'ils fussent venus appuyer toutes ses prétentions temporelles et spirituelles, approuver sans restriction

tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait, elle ne les appellerait pas des démons, mais bien des Esprits angéliques.

M. l'abbé Poussin a écrit son livre en vue, dit-il, de prémunir les fidèles contre les dangers que peut courir leur foi, par l'étude du Spiritisme. C'est témoigner peu de confiance dans la solidité des bases sur lesquelles cette foi est assise, puisqu'elle peut être ébranlée si facilement. Le Spiritisme n'a pas la même crainte. Tout ce qu'on a pu dire et faire contre lui ne lui a pas fait perdre un pouce de terrain, puisqu'il en gagne tous les jours, et cependant le talent n'a pas manqué à plus d'un de ses adversaires. Les luttes qu'on a engagées contre lui, loin de l'affaiblir, l'ont fortifié ; elles ont puissamment contribué à le répandre plus promptement qu'il ne l'eût fait sans cela ; de telle sorte que ce réseau qui, en quelques années, a enveloppé la société tout entière, est en grande partie l'œuvre de ses antagonistes. Sans aucun des moyens matériels d'action qui font les succès en ce monde, il ne s'est propagé que par la puissance de l'idée. Puisque les arguments à l'aide desquels on l'a combattu ne l'ont pas renversé, c'est, apparemment, qu'on les a trouvés moins convaincants que les siens. Voulez-vous avoir le secret de leur foi ? le voici : c'est qu'avant de croire, ils comprennent.

Le Spiritisme ne craint pas la lumière ; il l'appelle sur ses doctrines, parce qu'il veut être accepté librement et par la raison. Loin de craindre pour la foi des Spirites la lecture des ouvrages qui le combattent, il leur dit : Lisez tout ; le pour et le contre, et choisissez en connaissance de cause. C'est pour cela que nous signalons à leur attention l'ouvrage de M. l'abbé Poussin[1].

Nous donnons ci-près, sans commentaires, quelques fragments tirés de la première partie.

1. - Certains catholiques, même pieux, ont en matière de foi de singulières idées, résultat inévitable du scepticisme ambiant qui, à leur insu, les domine et dont ils subissent la délétère influence. *Parlez de Dieu, de Jésus-Christ, ils acceptent tout à l'instant ; mais si vous essayez de leur parler du démon et surtout de l'intervention diabolique dans la vie humaine, ils ne vous entendent plus*. Comme nos rationalistes contemporains, ils prendraient volontiers le démon pour un mythe ou une personnification fantastique du génie du mal, les extases des saints pour des phénomènes de catalepsie, et les possessions diaboliques, même celles de l'Évangile, sinon pour de l'épilepsie,

---

[1] Un vol. in-12 ; prix, 3 fr. Chez Sarlit, libraire, 25, rue Saint-Sulpice, Paris.

du moins pour des paraboles. Saint Thomas, dans son langage précis, répond en deux mots à ce dangereux scepticisme : « Si la facilité à voir parler le démon, dit-il, procède de l'ignorance des lois de la nature et de la crédulité, la tendance générale à ne voir son action nulle part, procède de l'irréligion et de l'incrédulité. » Nier le démon, c'est nier le christianisme et nier Dieu.

2. - La croyance à l'existence des Esprits et leur intervention dans le domaine de notre vie, bien plus, le Spiritisme lui-même ou la pratique de l'évocation des Esprits, âmes, anges ou démons, remontent à la plus haute antiquité, et sont aussi anciens que le monde. - Interrogeons d'abord, sur l'existence et le rôle des Esprits, nos livres saints, les plus anciens et les plus incontestés livres d'histoire, en même temps qu'ils sont le code divin de notre foi. Le démon séduisant sous une forme sensible Adam et Ève dans le Paradis ; les chérubins qui en gardaient l'entrée ; les anges qui visitent Abraham et discutent avec lui la question du salut de Sodome ; les anges insultés dans la ville immonde, arrachant Loth à l'incendie ; l'ange d'Isaac, de Jacob, de Moïse et de Tobie ; le démon qui tue les sept maris de Sara ; celui qui torture l'âme et le corps de Job ; l'ange exterminateur des Égyptiens sous Moïse, et des Israélites sous David ; la main invisible qui écrit la sentence de Balthazar ; l'ange qui frappe Héliodore ; l'ange de l'Incarnation, Gabriel, qui annonce saint Jean et Jésus-Christ ; que faut-il de plus pour montrer et l'existence des Esprits, et la croyance à l'intervention de ces Esprits, bons ou mauvais, dans les actes de la vie humaine ? Dieu a fait les Esprits ses ambassadeurs, dit le Psalmite ; ce sont les ministres de Dieu, dit saint Paul ; saint Pierre nous apprend que les démons rôdent sans cesse autour de nous comme des lions rugissants ; saint Paul, tenté par eux, nous déclare que l'air en est rempli.

3. - Remarquons ici que les traditions païennes sont en parfaite harmonie avec les traditions juives et chrétiennes. Le monde, selon Thalès et Pythagore, est rempli de *substances spirituelles*. Tous ces auteurs les divisent en Esprits bons et mauvais ; Empédocle dit que les démons sont punis des fautes qu'ils ont commises ; Platon parle d'un prince, d'une nature malfaisante, préposé à ces Esprits chassés par les dieux et tombés du ciel, dit Plutarque. Toutes les âmes, ajoute Porphyre, qui ont pour principe l'âme de l'univers, gouvernent les grands pays situés sous la lune : ce sont les bons *démons* (Esprits) ; et, soyons-en bien convaincus, ils n'agissent que dans l'intérêt de leurs administrés, soit dans le soin qu'ils prennent des animaux, soit

qu'ils veillent sur les fruits de la terre, soit qu'ils président aux pluies, aux vents modérés, au beau temps. Il faut encore ranger dans la catégorie des *bons démons* ceux qui, suivant Platon, sont chargés de porter aux dieux les prières des hommes, et qui rapportent aux hommes les avertissements, les exhortations, les oracles des dieux.

4. - Les Arabes appellent le chef des démons *Iba* ; les Chaldéens en remplissent l'air ; enfin Confucius enseigne absolument la même doctrine : « Que les vertus des Esprits sont sublimes ! disait-il ; on les regarde et on ne les voit pas ; on les écoute et on ne les entend pas ; unis à la substance des choses, ils ne peuvent s'en séparer ; ils sont cause que tous les hommes dans tout l'univers se purifient et se revêtent d'habits de fête pour offrir des sacrifices ; ils sont répandus comme les flots de l'Océan au-dessus de nous, à notre gauche et à notre droite. »

Le culte des Manitous, répandu parmi les sauvages d'Amérique, n'est que le culte des Esprits.

5. - Les Pères de l'Église, de leur côté, ont admirablement interprété la doctrine des Écritures sur l'existence et l'intervention des Esprits : Il n'y a rien dans le monde visible qui ne soit régi et disposé par la créature invisible, dit saint Grégoire. Chaque être vivant a dans ce monde un ange qui le régit, ajoute saint Augustin. Les anges, dit saint Grégoire de Nazianze, sont les ministres de la volonté de Dieu ; ils ont naturellement et par communication une force extraordinaire ; ils parcourent tous les lieux et se trouvent partout, tant par la promptitude avec laquelle ils exercent leur ministère que par la légèreté de leur nature. Les uns sont chargés de veiller sur quelque partie de l'univers qui leur est marquée de Dieu, de qui ils dépendent en toutes choses ; d'autres sont à la garde des villes et des églises ; ils nous aident dans tout ce que nous faisons de bien.

6. - Par rapport à la raison fondamentale, Dieu gouverne immédiatement l'univers ; mais relativement à l'exécution, il y a des choses qu'il gouverne par d'autres intermédiaires.

7. - Quant à l'*évocation* elle-même des Esprits, âmes, anges ou démons et à toutes les pratiques de la magie, dont le Spiritisme n'est qu'une forme, plus ou moins enveloppée de charlatanisme, c'est une pratique aussi ancienne que la croyance aux Esprits eux-mêmes.

8. - Saint Cyprien explique ainsi les mystères du Spiritisme païen :

« Les démons, dit-il, s'introduisent dans les statues et dans les simulacres que l'homme adore ; ce sont eux qui animent les fibres

des victimes, qui inspirent de leur souffle le cœur des devins et qui donnent une voix aux oracles. Mais comment peuvent-ils guérir ? *Lœdunt primo*, dit Tertullien, *postque lœdere desinunt, et curasse creduntur*. Ils blessent d'abord, et, cessant de blesser, ils passent pour guérir. »

Dans l'Inde, ce sont les *Lamas* et les Brahamites qui, dès la plus haute antiquité, ont le monopole de ces mêmes évocations qui se continuent encore. « Ils faisaient communiquer le ciel avec la terre, l'homme avec la divinité, absolument comme nos *médiums* actuels. L'origine de ce privilège paraît remonter à la Genèse même des Hindous et appartenir à la caste sacerdotale de ces peuples. Sortie du cerveau de Brahma, la caste sacerdotale doit rester plus près de la nature de ce dieu créateur et entrer plus facilement en communication avec lui, que la caste guerrière, née de ses bras, et, à plus forte raison, que la caste des Parias, formée de la poussière de ses pieds. »

9. - Mais le fait le plus intéressant et le plus authentique de l'histoire, est sans contredit l'évocation de Samuel par le *médium* de la Pythonisse d'Endor qu'interroge Saül : « Samuel était mort, dit l'Écriture ; tout Israël l'avait pleuré, et il avait été enterré dans la ville de Ramatha, lieu de sa naissance. Et Saül avait chassé les magiciens et les devins de son royaume. Les Philistins, s'étant donc assemblés, vinrent camper à Sunam ; Saül, de son côté, assembla toutes les troupes d'Israël, et vint à Gelboé. Et ayant vu l'armée des Philistins, il fut frappé d'étonnement, et la crainte le saisit jusqu'au fond de son cœur. Il consulta le Seigneur ; mais le Seigneur ne lui répondit ni en songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes. Alors, il dit à ses officiers : « Cherchez-moi *une femme qui ait un Esprit de Python*, afin que je l'aille trouver, et que, par son moyen, je puisse la consulter. » Ses serviteurs lui dirent : « Il y a à Endor une femme qui a un Esprit de Python. » Saül se déguisa donc, changea d'habits, et s'en alla, accompagné de deux hommes seulement. Il vint la nuit chez cette femme, et lui dit : « Consultez pour moi l'Esprit de Python, et évoquez-moi celui que je vous dirai. » Cette femme lui répondit : « Vous savez tout ce qu'a fait Saül, et de quelle manière il a exterminé les magiciens et les devins de toutes ses terres. Pourquoi donc me tendez-vous un piège pour me perdre ? » Saül lui jura par le Seigneur, et lui dit : « Vive le Seigneur ! il ne vous arrivera de ceci aucun mal. » La femme lui dit : « Qui voulez-vous voir ? » Il lui répondit : « Faites-moi venir Samuel. » La femme

ayant vu Samuel, jeta un grand cri, et dit à Saül : « Pourquoi m'avez-vous trompée ? car vous êtes Saül. » Le roi lui dit : « Ne craignez point. Qu'avez-vous vu ? - *J'ai vu*, lui dit-elle, *un dieu qui sortait de la terre*. » Saül lui dit : « Comment est-il fait ? - C'est, dit-elle, un vieillard couvert d'un manteau. » Saül reconnut donc que c'était Samuel ; et il lui fit une profonde révérence, en se baissant jusqu'à terre. Samuel dit à Saül : « Pourquoi avez-vous troublé mon repos en me faisant évoquer ? » Saül lui répondit : « Je suis dans une étrange extrémité. Les Philistins me font la guerre et *Dieu s'est retiré de moi* ; il ne m'a voulu répondre ni par les prophètes ni en songes. C'est pourquoi je vous ai fait évoquer, afin que vous m'appreniez ce que je dois faire. » Samuel lui dit : « Pourquoi vous adressez-vous à moi, puisque le Seigneur vous a abandonné, et qu'il est passé à votre rival ? Car le Seigneur vous traitera comme je vous l'ai dit de sa part. Il déchirera votre royaume de vos mains pour le donner à David, votre gendre, parce que vous n'avez ni obéi à la voix du Seigneur, ni exécuté l'arrêt de sa colère contre les Amalécites. C'est pour cela que le Seigneur vous envoie aujourd'hui ce que vous souffrez. Il livrera même Israël avec vous entre les mains des Philistins. *Demain vous serez avec moi vous et vos fils* ; et le Seigneur abandonnera aux Philistins le camp même d'Israël. » Saül tomba aussitôt, et demeura étendu sur la terre, car les paroles de Samuel l'avaient épouvanté ; et les forces lui manquèrent, parce qu'il n'avait point encore mangé ce jour-là. La magicienne vint à lui dans le trouble où il était, et elle lui dit : « Vous voyez que votre servante vous a obéi, *que j'ai exposé ma vie pour vous*, et que je me suis rendue à ce que vous désirez de moi. »

« Voici *quarante ans que je fais profession d'évoquer des morts* au service des étrangers, dit Philon à la suite de ce récit ; mais je n'ai jamais vu de semblable apparition. L'Ecclésiastique s'est chargé de nous prouver qu'il s'agit d'une véritable apparition et non d'une hallucination de Saül : « Samuel *après sa mort parla au roi*, dit l'Esprit-Saint, lui prédit la fin de sa vie et, *sortant de terre*, il haussa sa voix pour prophétiser la ruine de sa nation, à cause de son impiété. »

Les Aïssaoua

Ou les convulsionnaires de la rue Le Pelelier.

Au nombre des curiosités attirées à Paris par l'Exposition, une des plus étranges est assurément celle des exercices exécutés par

des Arabes de la tribu des Aïssaoua. Le *Monde illustré*, du 19 octobre 1867, donne une relation, accompagnée de plusieurs dessins, des diverses scènes dont l'auteur de l'article a été témoin en Algérie. Il commence ainsi son récit :

« Les Aïssaoua forment une secte religieuse très répandue en Afrique et surtout en Algérie. Leur but, nous ne le connaissons pas ; leur fondation remonte, disent les uns, à Aïssa, l'esclave favori du Prophète ; d'autres prétendent que leur confrérie a été fondée par Aïssa, pieux et savant marabout du seizième siècle. Quoi qu'il en soit, les Aïssaoua soutiennent que leur pieux fondateur leur donne le privilège d'être insensibles à la souffrance. »

Nous empruntons au *Petit Journal*, du 30 septembre 1867, le récit d'une des séances qu'une compagnie d'Aïssaoua a données à Paris, pendant l'Exposition, d'abord sur le théâtre du Champ-de-Mars, et en dernier lieu dans la salle de l'arène athlétique de la rue Le Peletier. La scène n'a sans doute pas le caractère imposant et terrible de celles qui s'accomplissent dans les mosquées, entourées du prestige des cérémonies religieuses ; mais, à part quelques nuances de détail, les faits sont les mêmes et les résultats identiques, et c'est là l'essentiel. Les choses, d'ailleurs, s'étant passées en plein Paris, sous les yeux d'un nombreux public, le récit ne peut être suspecté d'exagération. C'est M. Timothée Trimm qui parle :

« J'avoue bien que j'ai vu, hier soir, des choses qui laissent fort loin derrière elles les frères Davenport et les prétendus miracles du magnétisme. Les étonnements se produisent dans une petite salle qui n'est pas encore classée dans la hiérarchie des spectacles. Cela se passe dans l'arène athlétique de la rue Le Peletier. Voilà sans doute pourquoi il est si peu question des sorciers dont je parle aujourd'hui.

« Il est évident que nous avons affaire à des illuminés, car voilà vingt-six Arabes qui s'accroupissent et se servent d'abord de castagnettes de fer pour accompagner leurs chants.

« Du corps de ballet musulman est d'abord sorti, le premier, un jeune Arabe qui a pris un charbon ardent. Je n'ai pas le soupçon que ce pût être un charbon d'une chaleur factice, préparé à plaisir, car j'ai senti son ardeur quand on l'a passé devant moi, et il a brûlé le plancher quand il a échappé aux mains de celui qui le tenait. L'homme a pris ce charbon ardent ; il l'a mis dans sa bouche avec des cris horribles, et il l'y a gardé.

« Il est évident pour moi que ces farouches Aïssaoua sont de vérita-

bles convulsionnaires mahométans. Au siècle dernier, il y eut les convulsionnaires de Paris. Les Aïssaoua de la rue Le Peletier ont assurément retrouvé cette curieuse découverte du plaisir, de la volupté et de l'extase dans la mortification corporelle.

« Théophile Gautier, avec son style inimitable, a dépeint les danses de ces convulsionnaires arabes. Voici ce qu'il en disait dans le *Moniteur*, du 29 juillet dernier :

> « Le premier intermède de danse était accompagné de trois grosses caisses et de trois hautbois jouant en mode mineur une cantilène d'une mélancolie nostalgique, soutenue par un de ces rythmes implacables qui finissent par s'emparer de vous et vous donner le vertige. On dirait une âme plaintive que la fatalité force à marcher d'un pas toujours égal vers une fin inconnue, mais qu'on pressent douloureuse.
>
> « Bientôt une danseuse se leva de cet air accablé qu'ont les danseuses orientales, comme une morte qu'éveillerait une incantation magique, et par d'imperceptibles déplacements de pieds s'approcha de l'avant-scène ; une de ses compagnes se joignit à elle, et elles commencèrent, en s'animant peu à peu sous la pression de la mesure, ces torsions de hanches, ces ondulations de torse, ces balancements de bras agitant des mouchoirs de soie rayés d'or et cette pantomime langoureusement voluptueuse qui forme le fond de la danse des almées. Lever la jambe pour une pirouette ou un jeté-battu serait, aux yeux de ces danseuses, le comble de l'indécence.
>
> « A la fin, toute la troupe se mit de la partie, et nous remarquâmes, parmi les autres, une danseuse d'une beauté farouche et barbare, vêtue de haïks blancs et coiffée d'une sorte de chachia cerclée de cordelettes. Ses sourcils noirs rejoints avec du surmeh à la racine du nez, sa bouche rouge comme un piment au milieu de sa face pâle, lui donnaient une physionomie à la fois terrible et charmante ; mais l'attraction principale de la soirée était la séance des Aïssaoua ou disciples d'Aïssa, à qui le maître a légué le singulier privilège de dévorer impunément tout ce qu'on leur présente. »

« Ici, pour faire comprendre l'excentricité de nos convulsionnaires algériens, je préfère ma prose simple et sans art, à la phraséologie élégante et savante du maître. Voici donc ce que j'ai vu :

« Un Arabe arrive ; on lui donne un carreau de vitre à manger ! Il le prend, il le met dans sa bouche, et il le mange tout entier !… On entend pendant plusieurs minutes ses dents broyer le verre. Le sang paraît à la surface de ses lèvres frémissantes… il avale le carreau de

verre broyé, le tout avec force danse et génuflexions, au son des tam-tam obligés.

« A celui-là, succède un Arabe qui porte à la main des branches du figuier de Barbarie, le cactus aux longues épines. Chaque aspérité du feuillage est comme une pointe acérée. L'Arabe mange ce piquant feuillage, comme nous mangerions une salade de romaine ou de chicorée.

« Quand le feuillage meurtrier du cactus eut été absorbé, il vint un Arabe qui dansait en tenant une lance à la main. Il appuya cette lance sur son œil droit en disant des versets sacrés que devraient bien comprendre nos oculistes… et il sortit son oeil droit tout entier de l'orbite !… Tous les assistants poussèrent aussitôt un cri de terreur !

« Alors vint un homme qui se fit serrer le corps avec une corde… vingt hommes tirent ; il lutte, il sent la corde entrer dans ses chairs ; il rit et chante pendant cette agonie.

« Voilà un autre énergumène devant lequel on apporte un sabre turc. J'ai passé mes doigts sur sa lame fine et coupante comme celle d'un rasoir. L'homme défait sa ceinture, montre son ventre à nu et se couche sur la lame ; on l'y pousse, mais le damas respecte son épiderme ; l'Arabe a vaincu l'acier.

« Je passe sous silence les Aïssaoua qui mangent du feu, tout en plaçant leurs pieds nus sur un brasier ardent. J'ai été voir le brasier dans les coulisses, et j'atteste qu'il est ardent et composé de bois enflammé. J'ai également examiné la bouche de ceux qui sont nommés les mangeurs de feu. Les dents sont brûlées, les gencives sont calcinées, la voûte palatine semble s'être endurcie. Mais c'est bien du feu, tous ces tisons qu'ils avalent, avec des contorsions de damnés, cherchant à s'acclimater dans l'enfer…, qui passe pour un pays chaud.

« Ce qui m'a le plus impressionné dans cette étrange exhibition des convulsionnaires de la rue Le Peletier, c'est le mangeur de serpents. Figurez-vous un homme qui ouvre un panier. Dix couleuvres à la tête menaçante en sortent en sifflant. L'Arabe pétrit les serpents, les agace, les fait s'enrouler autour de son torse nu. Puis il choisit le plus gros et le plus vivace, et de ses dents lui mord et lui enlève la queue. Alors, le reptile se tort dans les angoisses de la douleur. Il présente sa tête irritée à l'Arabe qui met sa langue à la hauteur du dard ; et tout à coup, d'un coup de dent, il tranche la tête du serpent et la mange. On entend craquer le corps du reptile sous la dent du sau-

vage, qui montre à travers ses lèvres ensanglantées le monstre décapité.

« Et, durant ce temps, la musique mélancolique des tam-tam continue son rythme sacré. Et le dévoreur de serpents va tomber perdu et étourdi aux pieds des chanteurs mystiques. On n'a, jusqu'à la semaine dernière, expérimenté cet exercice qu'avec des serpents de l'Algérie qui auraient pu se civiliser en route ; mais les serpents algériens s'épuisent comme toutes choses. C'était hier le début des couleuvres de Fontainebleau ; et l'Algérien paraissait plein de défiance à l'endroit de nos reptiles nationaux.

« Passe pour le feu dévoré, supporté aux extrémités… à la plante des pieds et aux paumes des mains… mais le broyeur de verre et le mangeur de couleuvres !… ce sont d'inexplicables phénomènes.

> « Nous les avions vus autrefois dans un douair aux environs de Blidah, dit M. Théophile Gautier et ce sabbat nocturne nous a laissé des souvenirs encore tout frissonnants. Les Aïssaoua, après s'être excités par la musique, la vapeur des parfums et ce balancement de bête fauve qui agite comme une crinière leur immense chevelure, ont mordu des feuilles de cactus, mâché des charbons ardents, léché des pelles rouges, avalé du verre pilé qu'on entendait craquer sous leurs mâchoires, se sont traversé la langue et les joues avec des lardoires, ont fait sauter leurs yeux hors des paupières, ont marché sur le fil d'un yatagan en acier de Damas ; un d'eux, cerclé dans le nœud coulant d'une corde tirée par sept ou huit hommes, semblait coupé en deux ; ce qui ne les a pas empêchés, leurs exercices achevés, de venir nous saluer dans notre loge à la manière orientale et de recevoir leur bacchich.
>
> « Des affreuses tortures auxquelles ils venaient de se soumettre, il ne restait aucune marque. Qu'un plus savant que nous explique le prodige, nous y renonçons pour notre part. »

« Je suis de l'avis de mon illustre collègue et vénéré supérieur dans le grand art d'écrire, tout aussi difficile que celui d'avaler des reptiles. Je ne cherche pas à expliquer ces merveilles ; mais il était de mon devoir de chroniqueur de ne pas les passer sous silence. »

Nous avons assisté nous-même à une séance des Aïssaoua, et nous pouvons dire que ce récit n'a rien d'exagéré ; nous avons vu tout ce qui y est relaté, et de plus, un homme se traversant la joue et le cou avec une broche tranchante en forme de lardoire ; ayant touché l'instrument et examiné la chose de très près, nous nous sommes con-

vaincu qu'il n'y avait aucun subterfuge, et que le fer traversait véritablement les chairs. Mais, chose bizarre, c'est que le sang ne coulait pas, et que la plaie s'est cicatrisée presque instantanément. Nous en avons vu un autre tenir dans sa bouche des charbons ardents de coke, gros comme des œufs, dont il activait la combustion par son souffle en se promenant autour de la salle, et en lançant des étincelles. C'était du feu si réel, que plusieurs spectateurs y ont allumé leurs cigares.

Il ne s'agit donc point ici de tours d'adresse, de simulacres, ni de jongleries, mais de faits positifs ; d'un phénomène physiologique qui déroute les notions les plus vulgaires de la science ; cependant, quelque étrange qu'il soit, il ne peut avoir qu'une cause naturelle. Ce qui est plus étrange encore, c'est que la science semble n'y avoir prêté aucune attention. Comment se fait-il que des savants, qui passent leur vie à la recherche des lois de la vitalité, restent indifférents à la vue de pareils faits et n'en cherchent pas les causes ? On se croit dispensé de toute explication en disant que « ce sont tout simplement des convulsionnaires comme il y en avait au dernier siècle ; » soit, nous sommes de cet avis ; mais alors, expliquez ce qui se passait chez les convulsionnaires. Puisque les mêmes phénomènes se produisent aujourd'hui, sous nos yeux, devant le public, que le premier venu peut les voir et les toucher, ce n'était donc pas une comédie ; ces pauvres convulsionnaires, dont on s'est tant moqué, n'étaient donc pas des jongleurs et des charlatans, comme on l'a prétendu ? Les mêmes effets se reproduisant à volonté par des mécréants au nom d'Allah et de Mahomet, ce ne sont donc pas des miracles, ainsi que d'autres l'ont pensé ? Ce sont des *illuminés*, dit-on ; soit encore ; mais alors il faudrait expliquer ce que c'est qu'être illuminé. Il faut que l'illumination ne soit pas une qualité aussi illusoire qu'on le suppose, puisqu'elle serait capable de produire des effets matériels aussi singuliers ; ce serait, dans tous les cas, une raison de plus pour l'étudier avec soin. Dès lors que ces effets ne sont ni des miracles, ni des tours de prestidigitation, il en faut conclure que ce sont des effets naturels dont la cause est inconnue, mais qui n'est sans doute pas introuvable. Qui sait si le Spiritisme, qui nous a déjà donné la clef de tant de choses incomprises, ne nous donnera pas encore celle-ci ? C'est ce que nous examinerons dans un prochain article.

Une manifestation avant la mort.

La lettre suivante nous a été adressée de Marennes au mois de janvier dernier :

Monsieur Allan-Kardec,

J'aurais cru manquer à mon devoir si, au commencement de cette année, je n'étais venue vous remercier du bon souvenir que vous avez bien voulu conserver de moi, en adressant à Dieu de nouvelles prières pour mon rétablissement. Oui, Monsieur, elles m'ont été salutaires, et je reconnais bien là votre bonne influence, ainsi que celle des bons Esprits qui vous entourent ; car, depuis le 14 mai, j'étais obligée de garder le lit de temps en temps par suite de mauvaises fièvres qui m'avaient mise dans un bien triste état. Depuis un mois, je suis mieux ; je vous remercie mille fois, en vous priant de remercier en mon nom tous nos frères de la Société de Paris qui ont bien voulu joindre leurs prières aux vôtres.

J'ai souvent eu des manifestations, comme vous le savez ; mais une des plus frappantes est celle du fait que je vais vous rapporter.

Au mois de mai dernier, mon père vint à Marennes passer quelques jours avec nous ; à peine arrivé, il tomba malade et mourut au bout de huit jours. Sa mort me causa une douleur d'autant plus vive que j'en avais été avertie six mois à l'avance, mais je n'y avais pas ajouté foi. Voici le fait :

Au mois de décembre précédent, sachant qu'il devait venir, j'avais meublé une petite chambre pour lui, et mon désir était que personne n'y couchât avant lui. Depuis l'instant où je manifestai cette pensée, j'eus l'intuition que celui qui coucherait dans ce lit y mourrait, et cette idée, qui me poursuivait sans cesse, me serrait le cœur au point que je n'osais plus aller dans cette chambre. Cependant, dans l'espoir de m'en débarrasser, j'allai prier auprès du lit. Je crus y voir un corps enseveli ; pour me rassurer, je lève la couverture et ne vois rien ; alors je me dis que tous ces pressentiments ne sont que des illusions ou des résultats d'obsessions. Au même instant, j'entendis des soupirs comme d'une personne qui finit, puis je sens ma main droite pressée fortement par une main tiède et humide. Je sortis de la chambre, et n'osai plus y rentrer seule. Pendant six mois je fus tourmentée par ce triste avertissement, et personne n'y coucha avant l'arrivée de mon père. C'est là qu'il est mort ; ses derniers soupirs ont été les mêmes que ceux que j'avais entendus, et avant de mourir,

sans que je le lui demande, il me prit la main droite et me la pressa de la même manière que ce que j'avais ressenti six mois auparavant ; la sienne avait la sueur tiède que j'avais également remarquée. Je ne puis donc douter que ce ne soit un avertissement qui m'a été donné.

J'ai eu beaucoup d'autres preuves de l'intervention des Esprits, mais qu'il serait trop long de vous détailler dans une lettre ; je ne rappellerai que le fait d'une discussion de quatre heures que j'eus au mois d'août dernier avec deux prêtres, et pendant laquelle je me sentis vraiment inspirée, et forcée de parler avec une facilité dont j'étais moi-même surprise. Je regrette de ne pouvoir vous rapporter cette conversation ; cela ne vous étonnerait pas, mais vous amuserait.

Recevez, etc.

ANGELINA DE OGÉ.

Il y a toute une étude à faire sur cette lettre. Nous y voyons d'abord un encouragement à prier pour les malades, puis une nouvelle preuve de l'assistance des Esprits par l'inspiration des paroles que l'on doit prononcer dans des circonstances où l'on serait fort embarrassé de parler si l'on était livré à ses propres forces. C'est peut-être un des genres de médiumnité les plus communs, et qui viennent confirmer le principe que tout le monde est plus ou moins Médium sans s'en douter. Assurément, si chacun se reportait aux diverses circonstances de sa vie, observait avec soin les effets qu'il ressent ou dont il a été témoin, il n'est personne qui ne reconnaîtrait avoir quelques effets de médiumnité inconsciente

Mais le fait le plus saillant est celui de l'avertissement de la mort du père de madame de Ogé, et du pressentiment dont elle a été poursuivie pendant six mois. Sans doute, lorsqu'elle alla prier dans cette chambre, et qu'elle crut voir un corps dans le lit qu'elle constata être vide, on pourrait, avec quelque vraisemblance, admettre l'effet d'une imagination frappée. Il en pourrait être de même des soupirs qu'elle a entendus. La pression de la main pourrait aussi être attribuée à un effet nerveux, provoqué par la surexcitation de son esprit. Mais comment expliquer la coïncidence de tous ces faits avec ce qui s'est passé à la mort de son père ? L'incrédulité dira : pur effet du hasard ; le Spiritisme dit : phénomène naturel dû à l'action de fluides dont les propriétés ont été inconnues jusqu'à ce jour, soumis à la loi qui régit les rapports du monde spirituel avec le monde corporel.

Le Spiritisme, en rattachant aux lois de la nature la plupart des

phénomènes réputés surnaturels, vient précisément combattre le fanatisme et le merveilleux qu'on l'accuse de vouloir faire revivre ; il donne de ceux qui sont possibles une explication rationnelle, et démontre l'impossibilité de ceux qui seraient une dérogation aux lois de la nature. La cause d'une multitude de phénomènes est dans le principe spirituel dont ils viennent prouver l'existence ; mais comment ceux qui nient ce principe peuvent-ils en admettre les conséquences ? Celui qui nie l'âme et la vie extra-corporelle, ne peut en reconnaître les effets.

Pour les Spirites, le fait dont il s'agit n'a rien de surprenant, et s'explique, par analogie, comme une foule de faits du même genre dont l'authenticité ne peut être contestée. Cependant les circonstances dans lesquelles il s'est produit présentent une difficulté ; mais le Spiritisme n'a jamais dit qu'il n'avait plus rien à apprendre. Il possède une clef dont il est encore loin de connaître toutes les applications ; c'est à les étudier qu'il s'applique, afin d'arriver à une connaissance aussi complète que possible des forces naturelles et du monde invisible au milieu duquel nous vivons, monde qui nous intéresse tous, parce que tous, sans exception, devons y entrer tôt ou tard, et nous voyons tous les jours, par l'exemple de ceux qui partent, l'avantage qu'il y a à le connaître par avance.

Nous ne saurions trop le répéter, le Spiritisme ne fait aucune théorie préconçue ; il voit, observe, étudie les effets, et des effets il cherche à remonter à la cause, de telle sorte que lorsqu'il formule un principe ou une théorie, il s'appuie toujours sur l'expérience. Il est donc rigoureusement vrai de dire que c'est une science d'observation. Ceux qui affectent de n'y voir qu'une œuvre d'imagination, prouvent qu'ils n'en savent pas le premier mot.

Si le père de madame de Ogé eût été mort, sans qu'elle le sût, à l'époque où elle ressentit les effets dont nous avons parlé, ces effets s'expliqueraient de la manière la plus simple. L'Esprit dégagé du corps serait venu vers elle l'avertir de son départ de ce monde, et attester sa présence par une manifestation sensible, à l'aide de son fluide périspirital ; c'est ce qui est très fréquent. Nous comprenons parfaitement qu'ici l'effet est dû au même principe fluidique, c'est-à-dire à l'action du périsprit ; mais comment l'action matérielle du corps, qui a eu lieu au moment de la mort, a-t-elle pu se produire identiquement six mois avant cette mort, alors que rien d'ostensible, maladie ou autre cause, ne pouvait la faire pressentir ?

Voici, l'explication qui en été donnée à la Société de Paris :

« L'Esprit du père de cette dame, à l'état de dégagement, avait une connaissance anticipée de sa mort, et de la manière dont elle s'accomplirait. Sa vue spirituelle embrassant un certain espace de temps, la chose était, pour lui, comme présente ; mais dans l'état de veille il n'en conservait aucun souvenir. C'est lui-même qui s'était manifesté à sa fille, six mois auparavant, dans les conditions qui devaient se reproduire, afin que, plus tard, elle sût que c'était lui, et qu'étant préparée à une séparation prochaine, elle ne fût pas surprise de son départ. Elle-même, comme Esprit, en avait connaissance, car les deux Esprits communiquaient ensemble dans leurs moments de liberté ; c'est ce qui lui donnait l'intuition que quelqu'un devait mourir dans cette chambre. Cette manifestation a également eu lieu dans le but de fournir un sujet d'instruction touchant la connaissance du monde invisible. »

Variétés.

Étrange violation de sépulture.

(Étude psychologique.)

L'*Observateur*, d'Avesnes (20 avril 1867) rapporte le fait suivant :

« Il y a trois semaines, un ouvrier de Louvroil, nommé Magnan, âgé de vingt-trois ans, eut le malheur de perdre sa femme, atteinte d'une maladie de poitrine. Le chagrin profond qu'il en ressentit fut bientôt accru par la mort de son enfant, qui ne survécut que quelques jours à sa mère. Magnan parlait sans cesse de sa femme, ne pouvant croire qu'elle l'eût quitté pour toujours et s'imaginant qu'elle ne tarderait pas à revenir ; c'est en vain que ses amis cherchaient à lui offrir quelques consolations, il les repoussait toutes et se renfermait dans son affliction.

« Jeudi dernier, après bien des difficultés, ses camarades d'atelier le décidèrent à accompagner jusqu'au chemin de fer un ami commun, militaire en congé qui retournait à son régiment. Mais à peine fut-on arrivé à la gare que Magnan s'esquiva et se rendit seul en ville, plus préoccupé encore que d'habitude. Il prit dans un cabaret quelques verres de bière qui achevèrent de le troubler, et ce fut dans ces dispositions qu'il rentra chez lui vers neuf heures du soir. Se retrouvant seul, la pensée que sa femme n'était plus là le surexcita encore, et il éprouva un désir insurmontable de la revoir. Il prit alors une vieille bêche et une mauvaise *rasette*, se rendit au cimetière, et, malgré l'obscurité et la pluie affreuse qui tombait en ce moment, il

commença aussitôt à enlever la terre qui recouvrait sa chère défunte.

« Ce n'est qu'après plusieurs heures d'un travail surhumain qu'il parvint à retirer le cercueil de sa fosse. Avec ses mains seules et en se brisant tous les ongles, il arracha le couvercle, puis, prenant dans ses bras le corps de sa pauvre compagne, il le reporta chez lui et le coucha sur son lit. Il devait être alors trois heures du matin environ. Après avoir allumé un bon feu, il découvrit le visage de la morte, puis, presque joyeux, il courut chez la voisine qui l'avait ensevelie, pour lui dire que sa femme était revenue comme il le lui avait prédit.

« Sans ajouter aucune importance aux paroles de Magnan, qui, disait-elle, avait des visions, elle se leva et l'accompagna jusque chez lui afin de le calmer et de le faire coucher. Qu'on juge de sa surprise et de sa frayeur en voyant le corps exhumé. Le malheureux ouvrier parlait à la morte comme si elle eût pu l'entendre et cherchait avec une ténacité touchante à obtenir une réponse, en donnant à sa voix la douceur et toute la persuasion dont il était capable ; cette affection au delà du tombeau offrait un spectacle navrant.

« Cependant la voisine eut la présence d'esprit d'engager le pauvre halluciné à reporter sa femme dans son cercueil, ce qu'il promit en voyant le silence obstiné de celle qu'il croyait avoir rappelée à la vie ; c'est sous la foi de cette promesse qu'elle rentra chez elle plus morte que vive.

« Mais Magnan ne s'en tint pas là et courut éveiller deux voisins qui se levèrent, comme l'ensevelisseuse, pour chercher à tranquilliser l'infortuné. Comme elle aussi, le premier moment de stupéfaction passé, ils l'engagèrent à reporter la morte au cimetière, et cette fois celui-ci, sans hésiter, prit sa femme dans ses bras et revint la déposer dans la bière d'où il l'avait tirée, la replaça dans la fosse et la recouvrit de terre.

« La femme de Magnan était enterrée depuis dix-sept jours ; néanmoins, elle se trouvait encore dans un état parfait de conservation, car l'expression de son visage était exactement le même qu'au moment où elle fut ensevelie.

« Quand on a interrogé Magnan le lendemain, il a paru ne pas se rappeler ce qu'il avait fait ni ce qui s'était passé quelques heures auparavant ; il a dit seulement qu'il croyait avoir vu sa femme pendant la nuit. » (*Siècle*, 29 avril 1867.)

Instruction sur le fait précédent.

(Société de Paris, 10 mai 1867 ; médium, M. Morin, en somnambulisme spontané.)

Les faits se montrent de toutes parts, et tout ce qui se produit semble avoir une direction spéciale qui porte aux études spirituelles. Observez bien, et vous verrez à chaque instant des choses qui semblent, au premier abord, des anomalies dans la vie humaine, et dont on chercherait inutilement la cause ailleurs que dans la vie spirituelle. Sans doute, pour beaucoup de gens, ce sont simplement des faits curieux auxquels ils ne songent plus, la page retournée ; mais d'autres pensent plus sérieusement ; ils cherchent une explication, et, à force de voir la vie spirituelle se dresser devant eux, ils seront bien obligés de reconnaître que là seulement est la solution de ce qu'ils ne peuvent comprendre. Vous qui connaissez la vie spirituelle, examinez bien les détails du fait qui vient de vous être lu, et voyez si elle ne s'y montre pas avec évidence.

Ne pensez pas que les études que vous faites sur ces sujets d'actualité et autres soient perdues pour les masses, parce que, jusqu'à présent, elles ne vont guère qu'aux Spirites, à ceux qui sont déjà convaincus ; non. D'abord, soyez certains que les écrits spirites vont ailleurs que chez les adeptes ; il y a des gens trop intéressés à la question pour ne pas se tenir au courant de tout ce que vous faites et de la marche de la doctrine. Sans qu'il y paraisse, la société, qui est le centre où s'élaborent les travaux, est un point de mire, et les solutions sages et raisonnées qui en sortent font réfléchir plus que vous ne croyez. Mais un jour viendra où ces mêmes écrits seront lus, commentés, analysés publiquement ; on y puisera à pleines mains les éléments sur lesquels doivent s'asseoir les nouvelles idées, parce qu'on y trouvera la vérité. Encore une fois, soyez convaincus que rien de ce que vous faites n'est perdu, même pour le présent, à plus forte raison pour l'avenir.

Tout est sujet d'instruction pour l'homme qui réfléchit. Dans le fait qui vous occupe, vous voyez un homme possédant ses facultés intellectuelles, ses forces matérielles, et qui semble, pour un moment, complètement dépouillé des premières ; il fait un acte qui paraît tout d'abord insensé. Eh bien ! il y a là un grand enseignement.

Cela est-il arrivé ? diront quelques personnes. L'homme était-il en état de somnambulisme naturel, ou a-t-il rêvé ? L'Esprit de la femme est-il pour quelque chose là-dedans ? Telles sont les questions

qu'on peut se faire à cet égard. Eh bien ! l'Esprit de la femme Magnan a été pour beaucoup dans cette affaire, et pour beaucoup plus que ne pourraient le supposer même les Spirites.

Si on suit l'homme avec attention depuis le moment de la mort de sa femme, on le voit changer peu à peu ; dès les premières heures du départ de sa femme, on voit son Esprit prendre une direction qui s'accentue de plus en plus pour arriver à l'acte de folie de l'exhumation du cadavre. Il y a dans cet acte autre chose que le chagrin ; et, comme l'enseigne le *Livre des Esprits*, comme l'enseignent toutes les communications : ce n'est pas dans la vie présente, c'est dans le passé qu'il en faut chercher la cause. Nous ne sommes ici-bas que pour accomplir une mission ou payer une dette ; dans le premier cas, on accomplit une tâche volontaire ; dans le second, faites la contrepartie des souffrances que vous éprouvez, et vous aurez la cause de ces souffrances.

Lorsque la femme fut morte, elle resta là en Esprit, et comme le mariage des fluides spirituels et de ceux du corps était difficile à rompre en raison de l'infériorité de l'Esprit, il lui a fallu un certain temps pour reprendre sa liberté d'action, un nouveau travail pour l'assimilation des fluides ; puis, lorsqu'elle a été en mesure, elle s'est emparée du corps de l'homme et l'a possédé. C'est donc, ici, un véritable cas de possession.

L'homme n'est *plus lui*, et remarquez-le : il n'est plus lui que lorsque la nuit vient. Il faudrait entrer dans de trop longues explications pour vous faire comprendre la cause de cette singularité ; mais, en deux mots : le mélange de certains fluides, comme en chimie, celui de certains gaz, ne peut supporter l'éclat de la lumière. Voilà pourquoi certains phénomènes spontanés ont lieu plus souvent la nuit que le jour.

Elle possède cet homme ; elle lui fait faire ce qu'elle veut ; c'est elle qui l'a conduit au cimetière pour lui faire faire un travail surhumain et le faire souffrir ; et le lendemain, lorsqu'on demande à l'homme ce qui s'est passé, il est tout stupéfait et ne se rappelle que d'avoir rêvé à sa femme. Le rêve était la réalité ; elle avait promis de revenir, et elle est revenue ; elle reviendra et elle l'entraînera.

Dans une autre existence, il y a eu un crime de commis ; celui qui tenait à se venger laissa le premier s'incarner et choisit une existence qui, le mettant en relation avec lui, lui permettait d'accomplir sa vengeance. Vous demanderez pourquoi cette permission ? mais Dieu n'accorde rien qui ne soit juste et logique. L'un veut se ven-

ger ; il faut qu'il ait, comme épreuve, l'occasion de surmonter son désir de vengeance, et l'autre doit éprouver et payer ce qu'il a fait souffrir au premier. Le cas est ici le même ; seulement les phénomènes n'étant pas terminés, on ne s'étend pas plus longtemps : il existera autre chose encore.

Bibliographie.

EN VENTE LE 6 JANVIER 1868

La Genèse

LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS SELON LE SPIRITISME

Par Allan Kardec[2]

—

TABLE DES MATIÈRES

---

[2] Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre à Paris. - Un fort volume in-12. Prix : 3 fr. 50, par la poste 4 fr. Les frais de poste pour cet ouvrage, comme pour les autres, sont ceux pour la France et l'Algérie ; pour l'étranger, les frais varient selon les pays, savoir :

Belgique, 65 c. - Italie, 75 c. - Angleterre, Suisse, Espagne, Grèce, Constantinople, Egypte, 1 fr. - Prusse, Bavière, 1 fr. 20 c. - Hollande, 1 fr. 50 c. - Portugal, Etats-Unis, Canada, Canaries, Guadeloupe, Cayenne, Mexique, Maurice, Chine, Buenos-Ayres, Montevidéo, 1 fr. 45 c. – Hollande, 1 fr. 50 c. - Brésil, 1 fr. 80 c. - Duché de Bade, 2 fr. 25 c. - Pérou, 2 fr. 60 c. - Autriche, 3 fr. 20 c.

ERRATA

Numéro de juillet 1867, page 196, 10e ligne : Les gens les plus *illustres* comprennent… - Lisez : *illettrés.*

Numéro de novembre 1867, page 341, 40e ligne : C'est donc le fluide qui agit *sans* l'impulsion de l'Esprit… - Lisez : *sous* l'impulsion.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1868.

Extrait des Manuscrits d'un jeune Médium breton

Les Hallucinés, les Inspirés, les Fluidiques et les Somnambules

Nos lecteurs se rappellent avoir lu, dans le courant de juin 1867, l'analyse du *Roman de l'Avenir*, que M. Bonnemère avait emprunté aux manuscrits d'un jeune médium breton qui lui avait remis ses travaux.

C'est encore dans ce volumineux recueil de manuscrits que l'auteur a trouvé ces pages écrites à l'heure de l'inspiration, et qu'il vient soumettre à l'appréciation des lecteurs de la *Revue spirite*. Il va sans dire que nous laissons au médium, ou plutôt à l'Esprit qui l'inspire, la responsabilité des opinions émises, nous réservant de les apprécier plus tard. De même que le *Roman de l'Avenir*, c'est un curieux spécimen de médiumnité inconsciente.

I

LES HALLUCINÉS

Nous avons peu de chose à dire sur l'hallucination, état provoqué par une cause morale qui influe sur le physique, et auquel se montrent plus volontiers accessibles les natures nerveuses, toujours plus promptes à s'impressionner.

Les femmes surtout, par leur organisation intime, sont portées à l'exaltation, et la fièvre se présente plus souvent chez elles, accompagnée de délire qui prend les apparences de la folie momentanée.

L'hallucination, il faut le reconnaître, touche par un petit côté à la folie, ainsi que toutes les surexcitations cérébrales, et tandis que le délire s'exhale surtout en paroles incohérentes, elle représente plus

particulièrement l'action, la mise en scène. Mais c'est à tort cependant que parfois on les confond ensemble.

En proie à une sorte de fièvre intérieure qui ne se traduit au dehors par aucune perturbation apparente des organes, l'halluciné vit au milieu du monde imaginaire que crée, pour un moment, son imagination troublée ; tout est en désordre en lui comme autour de lui ; il porte tout à l'extrême : la gaieté parfois, la tristesse presque toujours, et des larmes roulent dans ses yeux pendant que ses lèvres grimacent un sourire maladif.

Ces visions fantastiques existent pour lui ; il les voit, les touche, en est effrayé. Mais cependant il conserve l'exercice de sa volonté ; il cause avec ses interlocuteurs et leur cache l'objet de ses terreurs ou de ses sombres préoccupations.

Nous en avons connu un qui, pendant environ six mois, assistait tous les matins à l'enterrement de son corps, ayant pleinement conscience que son âme survivait. Rien ne paraissait changé dans les habitudes de sa vie, et cependant cette pensée incessante, cette vue même parfois le suivait en tous lieux. Le mot de mort résonnait incessamment à son oreille. Quand le soleil brillait, dissipait la nuit ou perçait le nuage, l'effroyable vision s'évanouissait peu à peu et disparaissait à la fin. Le soir, il s'endormait, triste et désespéré, car il savait quel horrible réveil l'attendait le lendemain.

Parfois, lorsque l'excès de la souffrance physique imposait silence à sa volonté et lui enlevait cette puissance de dissimulation qu'il conservait d'ordinaire, il s'écriait tout à coup : - Ah ! les voilà !… je les vois !… Et alors il décrivait à son entourage le plus intime les détails de la lugubre cérémonie, il racontait les scènes sinistres qui se déroulaient sous ses regards, où des rondes de personnages fantastiques défilaient devant lui.

L'halluciné vous dira les folles perceptions de son cerveau malade, mais il n'a rien à vous répéter de ce que d'autres viendraient lui révéler ; car, pour être inspiré, il faut que la paix et l'harmonie règnent dans votre âme, et que vous soyez dégagé de toute pensée matérielle ou mesquine ; quelquefois la disposition maladive provoque l'inspiration, c'est alors comme un secours que les amis partis les premiers viennent vous apporter pour vous soulager.

Ce fou, qui hier jouissait de la plénitude de sa raison, ne présente pas de désordres extérieurs perceptibles à l'œil de l'observateur ; ils sont nombreux cependant, ils existent et sont réels. Le mal est souvent dans l'âme, jetée hors d'elle-même par l'excès du travail, de la

joie, de la douleur ; l'homme physique n'est plus en équilibre avec l'homme moral ; le choc moral a été plus violent que n'en peut supporter le physique : de là cataclysme.

L'halluciné subit également les conséquences d'une perturbation grave dans son organisme nerveux. Mais, - ce qui rarement a lieu dans la folie, - chez lui ces désordres sont intermittents et d'autant plus facilement curables, que sa vie est double en quelque sorte, qu'il pense avec la vie réelle et rêve avec la vie fantastique.

Cette dernière est souvent l'éveil de son âme malade, et si on l'écoute avec intelligence, on arrive à découvrir la cause du mal, que souvent il veut cacher. Parmi le flux de paroles incohérentes que lance au dehors une personne en délire, et qui semblent ne se rapporter en rien aux causes probables de sa maladie, il s'en trouvera une qui reviendra sans cesse et comme malgré elle, qu'elle voudrait retenir, et qui échappe cependant. Celle-là est la cause véritable et qu'il faut combattre.

Mais le travail est long et difficile, car l'halluciné est un habile comédien, et, s'il s'aperçoit qu'on l'observe, son esprit se jette dans d'étranges écarts et prend les apparences de la folie pour échapper à cette pression importune que vous paraissez décidé à exercer sur lui. Il faut donc l'étudier avec un tact extrême, sans le contredire jamais, ou essayer de rectifier les erreurs de son cerveau en délire.

Ce sont là diverses phases d'excitations cérébrales, ou plutôt d'excitations de l'être tout entier, car il ne faut pas localiser le siège de l'intelligence. L'âme humaine, qui la donne, plane partout ; c'est le souffle d'en haut qui fait vibrer et agir la machine tout entière.

L'halluciné peut, de bonne foi, se croire inspiré, et prophétiser, soit qu'il ait conscience de ce qu'il dit, soit que ceux qui l'entourent puissent seuls, à son insu, recueillir ses paroles. Mais ajouter foi aux indications d'un halluciné serait se préparer d'étranges déceptions, et c'est ainsi que trop souvent on a porté au passif de l'inspiration les erreurs qui n'étaient que le fait de l'hallucination.

Le physique est chose matérielle, sensible, exposée au grand jour, que chacun peut voir, admirer, critiquer, soigner ou tenter de redresser. Mais qui peut connaître l'homme moral ? Quand nous nous ignorons nous-mêmes, comment les autres nous jugeraient-ils ? Si nous leur livrons quelques-unes de nos pensées, il en est bien plus encore que nous celons à leurs regards et que nous voudrions nous cacher à nous-mêmes.

Cette dissimulation est presque un crime social. Créés pour le

progrès, notre âme, notre cœur, notre intelligence sont faits pour s'épandre sur tous les frères de la grande famille, pour leur prodiguer tout ce qui est en nous, comme pour s'enrichir en même temps de tout ce qu'ils peuvent nous communiquer.

L'expansion réciproque est donc la grande loi humanitaire, et la concentration, c'est-à-dire la dissimulation de nos actions, de nos pensées, de nos aspirations est une sorte de vol que nous commettons au préjudice de tout le monde. Quel progrès se fera, si nous gardons en nous tout ce que la nature et l'éducation y ont mis, et si chacun agit de même à notre égard ?

Exilés volontaires, et nous tenant en dehors du commerce de nos frères, nous nous concentrons dans une idée fixe ; l'imagination obsédée cherche à s'y soustraire en poursuivant toutes sortes de pensées sans suite, et l'on peut arriver ainsi jusqu'à la folie, juste châtiment qui nous est infligé pour n'avoir pas voulu marcher dans nos voies naturelles.

Vivons donc dans les autres, et eux dans nous, afin que tous nous ne fassions qu'un. Les grandes joies, comme les grandes douleurs, nous brisent lorsqu'elles ne sont pas confiées à un ami. Toute solitude est mauvaise et condamnée, et toute chose contraire au vœu de la nature amène à sa suite d'inévitables, d'immenses désordres intérieurs.

II

LES INSPIRÉS

L'inspiration est plus rare que l'hallucination, parce qu'elle ne tient pas seulement à l'état physique, mais encore et surtout à la situation morale de l'individu prédisposé à la recevoir.

Tout homme ne dispose que d'une certaine part d'intelligence qu'il lui est donné de développer par son travail. Arrivé ou point culminant où il lui est accordé d'atteindre, il s'arrête un moment, puis il retourne à l'état primitif, à l'état d'enfant, moins cette intelligence même qui, chez l'un grandit chaque jour, et chez le vieillard s'amoindrit, s'éteint et disparaît. Alors, ayant tout donné, et ne pouvant plus rien ajouter au bagage de son siècle, il part, mais pour aller continuer ailleurs son œuvre interrompue ici-bas ; il part, mais en laissant la place rajeunie à un autre qui, arrivant à l'âge viril, aura la puissance d'accomplir à son tour une mission plus grande et plus utile.

Ce que nous appelons la mort n'est que le dévouement au progrès et à l'humanité. Mais rien ne meurt, tout survit et se retrouve par la transmission de la pensée des êtres partis les premiers qui tiennent encore, par la partie la plus éthérée d'eux-mêmes, à la patrie quittée, mais non oubliée, qu'ils aiment toujours, puisqu'elle est habitée par les continuateurs de leur vie, par les héritiers de leurs idées, auxquels ils se plaisent à insuffler par moments celles qu'ils n'ont pas eu le temps de semer autour d'eux, ou qu'ils n'ont pu voir progresser au gré de leurs espérances.

N'ayant plus d'organes au service de leur intelligence, ils viennent demander aux hommes de bonne volonté qu'ils apprécient, de leur céder pour un moment la place. Sublimes bienfaiteurs cachés, ils imprègnent leurs frères de la quintessence de leur pensée, afin que leur œuvre ébauchée se poursuive et s'achève en passant par le cerveau de ceux qui peuvent lui faire faire son chemin dans le monde.

Entre les amis disparus et nous, l'amour se continue, et l'amour, c'est la vie. Ils nous parlent avec la voix de notre conscience mise en éveil. Purifiés et meilleurs, ils ne nous apportent que des choses pures, dégagés qu'ils sont de toute partie matérielle comme de toutes les mesquineries de notre pauvre existence. Ils nous inspirent dans le sentiment qu'ils avaient dans ce monde, mais dans ce sentiment dégagé de tout alliage.

Il leur reste encore une part d'eux-mêmes à donner : ils nous l'apportent, en nous laissant croire que nous l'avons obtenue par notre seul labeur personnel. De là viennent ces révélations inattendues qui déroutent la science. L'esprit de Dieu souffle où il veut… Des inconnus font les grandes découvertes, et le monde officiel des académies est là pour les entraver au passage.

Nous ne prétendons pas dire que pour être inspiré, il soit indispensable de se maintenir incessamment dans les voies étroites du bien et de la vertu ; mais cependant ce sont d'ordinaire des êtres moraux auxquels on vient, souvent comme compensation des maux dont ils souffrent par le fait des autres, accorder des manifestations qui leur permettent de se venger à leur manière, en apportant le tribut de quelques bienfaits à l'humanité qui les méconnaît, les raille et les calomnie.

On rencontre autant de catégories d'inspirations, et d'inspirés par suite, qu'il existe de facultés dans le cerveau humain pour s'assimiler des connaissances différentes.

La lutte effraie les Esprits épurés partis pour des mondes plus

avancés, et ils désirent qu'on les écoute avec docilité. Aussi les inspirés sont-ils généralement des êtres purs, naïfs et simples, sérieux et réfléchis, pétris d'abnégation et de dévouement, sans personnalité accusée, aux impressions profondes et durables, accessibles aux influences extérieures, sans parti pris sur les choses qu'ils ignorent, assez intelligents pour s'assimiler les pensées d'autrui, mais pas assez forts moralement pour les discuter.

Si l'inspiré tient à ses propres convictions, il prend, de bonne foi, leur écho pour l'avertissement des voix qui parlent en lui, et, de bonne foi aussi, il trompe au lieu d'éclairer. La bonté préside à ces révélations, qui n'ont jamais lieu que dans un but utile et moral à la fois.

Quand une de ces organisations sympathiques est souffrante par suite d'une déception cruelle ou d'un mal physique, un ami s'intéresse à elle et vient, en donnant un autre aliment à sa pensée, lui apporter du soulagement pour elle-même, mais surtout pour ceux qui lui sont chers.

Il n'est pas rare que l'inspiré ait commencé par être un halluciné. C'est comme un noviciat, une préparation de son cerveau à concentrer son esprit et à pouvoir accepter la chose qu'on lui dira.

Parce qu'un inspiré ne peut rien formuler de concluant à un certain moment, ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne le pourra pas faire dans d'autres. Les manifestations demeurent libres, spontanées ; elles viennent quand il en est besoin. Aussi les inspirés, même les meilleurs, ne le sont-ils pas à jour et à heure fixes, et les séances annoncées à l'avance préparent souvent d'inévitables déceptions.

A faire de trop fréquentes évocations, on court risque de n'aboutir qu'à un état de surexcitation plus voisin de l'hallucination que de l'inspiration. Alors ce ne sont plus que les jeux de notre imagination en délire, au lieu de ces lumières d'un autre monde destinées à éclairer les pas de l'humanité dans sa route providentielle.

Ceci explique ces erreurs dont l'incrédulité se fait une arme pour nier d'une manière absolue l'intervention des Esprits supérieurs.

Les inspirés le sont par tous ceux qui, partis avant l'heure, ont quelque chose à nous apprendre.

Il peut arriver que la femme la plus simple, la moins instruite, ait des révélations médicales. Nous en avons vu une qui, sans savoir même ni lire ni écrire, trouvait en elle différents noms de plantes qui pouvaient guérir. La crédulité populaire l'avait presque forcée d'exploiter cette faculté. Aussi n'était-elle toujours également bien

éclairée, encore qu'en tâtant le pouls de la personne malade, elle se mît en rapport avec elle : car elle était aussi de ces *fluidiques* dont nous parlerons tout à l'heure. Bien que faible et délicate, elle pouvait, par son contact, redonner l'équilibre à celui qui en manquait et remettre en circulation les principes vitaux arrêtés. Sans s'en rendre compte, elle faisait souvent, par ce simple attouchement, sur certaines personnes dont le fluide était identique avec le sien, plus de bien que par les remèdes qu'elle prescrivait, quelquefois par habitude seulement, et avec des variantes insignifiantes, quel que fût le mal pour lequel on la consultait.

La Providence a placé auprès de chaque homme un remède pour chaque maladie. Seulement il existe autant de natures différentes que d'individus. Les remèdes agissent différemment aussi sur chaque organisme, lequel influe sur les caractères du mal ; et c'est ce qui fait qu'il est presque impossible au médecin de prescrire le remède efficace. Il connaît ses effets généraux, mais il ignore absolument dans quel sens il agira sur tel sujet qu'on lui présente.

C'est ici qu'éclate la supériorité des fluidiques et des somnambules, puisque, lorsqu'ils se trouvent dans certaines conditions de sympathie avec ceux qui viennent les consulter, les êtres supérieurs les guident avec une infaillibilité presque certaine.

Souvent cette inspiration est inconsciente d'elle-même ; souvent un docteur, mais seulement auprès de certains malades, trouve subitement le remède qui peut les guérir. Ce n'est pas la science qui l'a guidé, c'est l'inspiration. La science mettait à sa disposition plusieurs modes de traitement, mais une voix intérieure lui criait un nom ; il a été forcé de le dire, et ce nom était celui du remède qui devait agir, à l'exclusion de tout autre.

Ce que nous disons de la médecine existe au même titre dans toutes les autres branches du travail humain. A certaines heures, le feu de l'inspiration nous dévore, il faut céder ; et si nous prétendons concentrer en nous-mêmes ce qui doit en sortir, une véritable souffrance devient le châtiment de notre révolte.

Tous ceux à qui Dieu a accordé le don sublime de création, les poètes, les savants, les artistes, les inventeurs, ont tous de ces illuminations inattendues, parfois dans un ordre de faits bien différent de leurs études ordinaires, si l'on a prétendu violenter leur vocation. Mais les Esprits savent ce que nous devons et pouvons faire, et ils viennent réveiller incessamment en nous nos attractions étouffées.

On sait comment Molière expliquait ces inégalités qui déparent les

plus belles pièces de Corneille : « Ce diable d'homme, disait-il, a un génie familier qui vient par moments lui souffler à l'oreille des choses sublimes ; puis tout à coup il le plante là, en lui disant : « Tire-toi de là comme tu pourras ! » Et alors il ne fait plus rien qui vaille. » Molière était dans le vrai. Le fier génie de Corneille n'avait pas la docile passivité nécessaire pour subir toujours l'inspiration d'en haut. Les Esprits l'abandonnaient, et alors il s'endormait, comme Homère lui-même le faisait quelquefois.

Il en est, - Socrate et Jeanne d'Arc étaient de ceux-là, - qui entendent des voix intérieures qui parlent en eux. D'autres n'entendent rien, mais sont contraints d'obéir à une force victorieuse qui les domine.

D'autres fois, un nom vient frapper l'oreille de l'inspiré : c'est celui d'un ami, d'un individu qu'il ne connaît pas même, dont il a à peine entendu parler. La personnalité de cet ami inconnu le pénètre, s'infuse en lui ; des pensées étranges viennent se substituer peu à peu aux siennes. Il a pour un moment l'esprit de celui-là ; il obéit, il écrit, à son insu, malgré lui, s'il le faut, des choses qu'il ne sait pas. Et comme si cette obéissance passive à laquelle il est condamné lui était amère à supporter dans l'état éveillé, il fuit ces choses écrites sous une inspiration oppressive, et ne veut pas les lire.

Ces pensées peuvent être en désaccord formel avec ses croyances, avec ses sentiments, ou plutôt avec ceux que l'éducation lui a imposés, car, pour que certains Esprits viennent à lui, il faut qu'il existe quelques rapports entre eux. Ils lui donnent la pensée en lui laissant le soin de trouver la forme ; il faut donc qu'ils sachent que son intelligence peut les comprendre, et s'assimiler momentanément leurs idées pour les traduire.

C'est qu'il est rare que les circonstances nous aient permis de nous développer dans le sens de nos aptitudes natives. Les Esprits plus avancés savent quelle corde il faut toucher pour qu'elle entre en vibration. Elle était demeurée muette, parce que l'on avait attaqué les autres en négligeant celle-là. Ils lui rendent pour un moment la vie. C'est un germe longtemps étouffé qu'ils fécondent. Puis l'inspiré, revenu à son état habituel, ne se souvient plus, car il vit d'une existence double, dont chacune est absolument indépendante de l'autre.

Il arrive cependant aussi qu'il conserve une plus grande facilité de compréhension, et conquiert un plus grand développement intellectuel. C'est la récompense de l'effort qu'il a fait pour donner une forme saisissable aux pensées que d'autres sont venus lui révéler.

Ne croyons pas que tout inspiré puisse tout connaître. Chacun, suivant ses prédispositions naturelles, mais restées souvent inconnues à lui-même comme aux autres, est inspiré pour telle ou telle chose, mais ne l'est pas également pour toutes. Il existe en effet des natures tellement antipathiques à certaines connaissances, que les Esprits ne viendront jamais frapper à une porte qu'ils savent ne pas pouvoir s'ouvrir.

L'avenir n'est connu des inspirés que dans une certaine mesure. Aussi n'est-il pas vrai de dire qu'un inspiré a prédit dans quel monde telle personne ira après sa mort, et quel jugement Dieu prononcera sur elle. Ceci est un jouet de l'imagination hallucinée. L'homme, si haut qu'il soit monté dans l'échelle des mondes, ne connaît pas quelle sera la destinée de son frère. C'est la part réservée à Dieu : jamais la créature ne pourra empiéter sur ses droits.

Oui, il y a des manifestations, mais elles ne sont pas continuelles, et notre impatience à leur égard est souvent coupable.

Oui, tout se tient, et rien n'est rompu dans l'immense univers. Oui, il existe entre cette existence et les autres un lien sympathique et indissoluble qui relie et unit les uns aux autres tous les membres de la famille humaine, et qui permet aux meilleurs de venir nous donner la connaissance de ce que nous ne savons pas. C'est par ce labeur que s'accomplit le progrès. Qu'il s'appelle travail de l'intelligence ou inspiration, c'est la même chose. L'inspiration, c'est le progrès supérieur, c'est le fond : le travail personnel y met la forme, en y ajoutant encore la quintessence des connaissances antérieurement acquises.

Pas une seule invention ne nous appartient en propre, car d'autres ont jeté avant nous la semence que nous récoltons. Nous appliquons à l'œuvre que nous voulons poursuivre les forces et le travail de la nature qui est à tous, et sans l'aide de laquelle rien ne se fait, puis les forces et le travail accumulés par les autres qui nous ont préparé les moyens de réussir.

A bien dire, tout est œuvre commune et collective, pour confirmer encore ce grand principe de solidarité et d'association qui est la base des sociétés et la loi de la création tout entière.

Le travail de l'homme ne sera jamais rendu inutile par l'inspiration. L'Esprit qui vient nous l'apporter respectera toujours cette partie réservée à l'individu ; il la respectera comme une noble et sainte chose, puisque le travail met l'homme en possession des facultés que Dieu a déposées en germe dans son âme, afin que le but

de sa vie fût de les féconder. C'est par leur développement qu'il a appris à se bien connaître, et qu'il a mérité de se rapprocher de lui.

L'inspiration vient indifféremment le jour, la nuit, dans la veille ou pendant le sommeil. Seulement elle exige le recueillement. Il lui faut rencontrer des natures qui puissent s'abstraire de toute préoccupation du monde réel, pour donner la place libre et vacante à l'être qui viendra l'envelopper tout entier et lui infuser ses pensées.

Aux heures de l'inspiration, l'homme devient beaucoup plus accessible à tous les bruits extérieurs, et tout ce qui vient du monde réel le trouble. Il n'est plus dans ce monde, il est dans un milieu transitoire entre celui-ci et l'autre, puisqu'il est en quelque sorte imbibé de la personne morale et intellectuelle d'un être monté dans une autre sphère, et que cependant son corps tient à celle-ci.

Bien qu'elle s'adresse à tous, l'inspiration descendra plus généralement sur les natures maladives ou usées par une succession de souffrances, matérielles ou morales. Puisqu'elle est un bienfait, n'est-il pas juste que ceux qui souffrent soient plus facilement aptes à la recevoir ?

L'hallucination est un état maladif que le magnétisme peut modifier d'une façon salutaire. L'inspiration est une assimilation morale qu'il faut se garder de provoquer par des passes magnétiques. L'halluciné se livre volontiers à des emportements, à des contorsions ridicules. L'inspiré est calme.

Les inspirés sont mélancoliques. Ils ont besoin d'être réfléchis ; pour être gai, il faut ne pas beaucoup réfléchir ; il faut jouir, dans sa santé, d'un équilibre que les inspirés ne possèdent pas toujours. Mais n'allons pas croire qu'ils soient difficiles et fantasques. Ils se montrent au contraire doux et faciles avec ceux qu'ils aiment.

Il y a des inspirés de plusieurs degrés. Les uns viennent vous dire des choses palpables, des faits de seconde vue, pour que l'on puisse constater la réalité de l'initiation. Les autres, plus clairvoyants et peu soucieux des procédés matériels dont ils ne sont pas appelés à divulguer les secrets, répètent, comme elles leur viennent, les pensées apportées par des Esprits de progrès. Les premiers guérissent le corps, les seconds sont les médecins de l'âme.

La mission des plus modestes se borne à révéler comment ces choses leur viennent. C'est un fait constaté que des puissances avancées de bien des degrés sur nous viennent nous dominer et nous inspirer. A quoi bon le répéter ? Croira qui voudra. Mais les constatations étant bien établies, il ne faut prendre des inspirés que le

côté utile et sérieux. Peu importe, si les idées sont bonnes, de quelles sources elles viennent.

EUG. BONNEMÈRE.

Les vœux de bonne année d'un Spirite de Leipzig.

Un Spirite de Leipzig a fait imprimer, en langue allemande, l'adresse suivante dont nous nous faisons un plaisir de donner la traduction.

MES SOUHAITS A TOUS LES SPIRITES ET SPIRITUALISTES DE LEIPZIG, POUR LA NOUVELLE ANNÉE.

A vous aussi qui vous nommez matérialistes, parce que vous ne voulez connaître que la matière, je serais tenté de vous envoyer mes souhaits de bonheur, mais je craindrais que vous ne considériez cela comme une hardiesse d'un étranger qui n'a pas le droit de se compter parmi vous.

Il en est autrement des Spiritualistes, qui sont sur le même terrain que les Spirites touchant la conviction en l'immortalité de l'âme, en son individualité et en son état heureux ou malheureux après la mort. Les Spiritualistes et les Spirites reconnaissent dans chaque homme une âme sœur de la leur, et par cela me donnent le droit de leur envoyer mes souhaits. Les uns et les autres remercient le Seigneur de l'année qui vient de s'écouler, et ils espèrent que, soutenus par sa grâce, ils auront le courage de supporter les épreuves des jours malheureux, la force de travailler à leur perfectionnement en domptant leurs passions.

A vous, chers Spirites, frères et sœurs connus et inconnus, je vous souhaite particulièrement une heureuse année, parce que vous avez reçu de Dieu, pour votre pèlerinage terrestre, un grand appui dans le Spiritisme. La religion est venue apporter à tous la foi, et bien heureux ceux qui l'ont conservée. Malheureusement, elle est éteinte chez un grand nombre ; c'est pourquoi Dieu envoie une nouvelle arme pour combattre l'incrédulité, l'orgueil et l'égoïsme qui prennent des proportions de plus en plus grandes. Cette arme nouvelle est la communication avec les Esprits ; par elle nous avons la foi, parce qu'elle nous donne la certitude de la vie de l'âme, et nous permet de jeter un coup d'œil dans l'autre vie ; nous reconnaissons ainsi la vanité du bonheur terrestre, et nous avons la solution des difficultés qui nous faisaient douter de tout, même de l'existence de Dieu.

Jésus a dit à ses disciples : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez encore les supporter. » Aujourd'hui,

l'humanité ayant progressé peut les comprendre ; c'est pourquoi Dieu nous a donné la science du Spiritisme, et la preuve que l'humanité est mûre pour cette science, c'est que cette science existe. Il est inutile de nier et de railler, comme autrefois il était inutile de nier et de railler les faits avancés par Copernic et Galilée. Alors ces faits étaient aussi peu reconnus que le sont maintenant ceux du monde des Esprits. Comme autrefois, les premiers opposants sont les savants, jusqu'au jour où, se voyant isolés, ils reconnaîtront humblement que les nouvelles découvertes, comme la vapeur, l'électricité et le magnétisme, qui jadis étaient inconnus, ne sont pas le dernier mot des lois de la nature. Ils seront responsables devant les générations futures de n'avoir pas accueilli la science nouvelle comme la sœur des autres, et de l'avoir repoussée comme une folie.

Il est vrai qu'elle n'enseigne rien de nouveau en proclamant la vie de l'âme, puisque le Christ en a parlé ; mais le Spiritisme lève tous les doutes et jette une nouvelle lumière sur cette question. Gardons-nous, cependant, de considérer comme inutiles les enseignements du christianisme, et de les croire remplacés par le Spiritisme ; fortifions-nous, au contraire, à la source des vérités chrétiennes, pour lesquelles le Spiritisme n'est qu'un nouveau flambeau, afin que notre intelligence et notre orgueil ne nous égarent pas. Le Spiritisme nous apprend, avant toute chose, que : « Sans l'amour et la charité, il n'y a pas de félicité », c'est-à-dire qu'il faut aimer son prochain comme soi-même ; en s'appuyant sur cette vérité chrétienne, il ouvre la voie pour l'accomplissement de cette parole du Christ : « Un seul troupeau et un seul pasteur. »

Ainsi donc, chers frères et sœurs spirites, permettez qu'à mes souhaits pour la nouvelle année j'ajoute encore cette prière : que vous ne mésuserez jamais du pouvoir de communiquer avec le monde spirituel. N'oublions pas que, d'après la loi sur laquelle reposent nos relations avec les Esprits, les mauvais ne sont pas exclus des communications. S'il est difficile de constater l'identité d'un Esprit que nous n'avons pas connu, il est facile de distinguer les bons des mauvais. Ceux-ci peuvent se cacher sous le masque de l'hypocrisie, mais un bon Spirite les reconnaît toujours ; c'est pourquoi il ne faut pas s'occuper de ces choses légèrement, car on peut devenir le jouet d'Esprits mauvais, quoique intelligents, comme on en trouve parfois dans le monde des incarnés. Si nous comparons nos communications avec celles qui sont obtenues dans les réunions de Spirites fervents et sincères, nous saurons bientôt reconnaître si nous sommes

dans la bonne voie. Les Esprits élevés se font reconnaître à leur langage qui est partout le même, toujours d'accord avec l'Evangile et la raison humaine.

Le moyen de se préserver des mauvais Esprits, c'est, d'abord, de faire une prière sincère à Dieu ; secondement, de ne jamais employer le Spiritisme pour les choses matérielles. Les mauvais Esprits sont toujours prêts à satisfaire à toutes les demandes, et si, parfois, ils disent des choses justes, le plus souvent ils trompent avec intention ou par ignorance, parce que les Esprits inférieurs n'en savent pas plus que pendant leur existence terrestre. Les bons Esprits nous aident au contraire dans nos efforts pour nous améliorer, et nous font connaître la vie spirituelle, afin que nous puissions l'assimiler à la nôtre. Tel est le but où doivent tendre tous les Spirites sincères.

Adolf, comte PONINSKI.

Leipzig, 1er janvier 1868.

Instructions des Esprits.

LES MESSIES DU SPIRITISME

1. - Il vous a été dit qu'un jour toutes les religions se confondront dans une même croyance ; or, voici comment cela arrivera. Dieu donnera un corps à quelques Esprits supérieurs, et ils prêcheront l'Évangile pur. Un nouveau Christ viendra ; il mettra fin à tous les abus qui durent depuis si longtemps, et il réunira les hommes sous un même drapeau.

Il est né, le nouveau Messie, et il rétablira l'Évangile de Jésus-Christ. Gloire à sa puissance !

Il n'est pas permis de révéler le lieu où il est né ; et si quelqu'un vient vous dire : « Il est dans tel endroit », ne le croyez pas, car personne ne le saura avant qu'il soit capable de se révéler, et d'ici là, il faut que de grandes choses s'accomplissent pour aplanir les voies.

Si Dieu vous laisse vivre assez longtemps, vous verrez prêcher le véritable Évangile de Jésus-Christ par le nouveau Missionnaire de Dieu, et un grand changement sera fait par les prédications de cet Enfant béni ; à sa parole puissante, les hommes des différentes croyances se donneront la main.

Gloire à ce divin envoyé, qui va rétablir les lois mal comprises et mal pratiquées du Christ ! Gloire au Spiritisme qui le précède et qui vient éclairer toutes ces choses !

Croyez, mes frères, qu'il n'y a pas que vous qui recevrez de semblables communications ; mais tenez celle-ci secrète jusqu'à nouvel ordre. (SAINT JOSEPH ; Sétif (Algérie), 1861.)

Remarque. Cette révélation est une des premières de ce genre qui nous aient été transmises ; mais d'autres l'avaient déjà précédée. Depuis, il a été

donné spontanément un grand nombre de communications sur le même sujet dans différents centres spirites de la France et de l'étranger, qui toutes concordent pour le fond de la pensée ; et comme partout on a compris la nécessité de ne pas les divulguer, et qu'aucune n'a été publiée, elles n'ont pu être le reflet les unes des autres. C'est un des plus remarquables exemples de la simultanéité et de la concordance de l'enseignement des Esprits quand le temps d'une question est arrivé[3].

2. - Il est incontestablement avoué que votre époque est une époque de transition et de fermentation générale ; mais elle n'est pas encore arrivée à ce degré de maturité qui marque la vie des nations. C'est au vingtième siècle qu'est réservé le remaniement de l'humanité ; toutes les choses qui vont s'accomplir d'ici là ne sont que les préliminaires de la grande rénovation. L'homme appelé à la consommer n'est pas encore mûr pour accomplir sa mission ; mais il est déjà né, et son étoile a paru en France marquée d'une auréole, et vous a été montrée en Afrique il y a peu de temps. Sa route est marquée d'avance ; la corruption des mœurs, les malheurs qui seront la suite du déchaînement des passions, le déclin de la foi religieuse, seront les signes précurseurs de son avènement.

La corruption au sein des religions est le symptôme de leur décadence, comme elle est celui de la décadence des peuples et des régimes politiques, parce qu'elle est l'indice d'un manque de foi véritable ; les hommes corrompus entraînent l'humanité sur une pente funeste, d'où elle ne peut sortir que par une crise violente. Il en est de même des religions qui substituent au culte de la Divinité le culte de l'argent et des honneurs, et qui se montrent plus avides des biens matériels de la terre que des biens spirituels du ciel. (FÉNELON ; Constantine, décembre 1861.)

3. - Lorsqu'une transformation de l'humanité doit s'opérer, Dieu envoie en mission un Esprit capable, par ses pensées et par une intelligence supérieure, de dominer ses contemporains, et d'imprimer aux générations à venir les idées nécessaires pour une révolution morale civilisatrice.

De temps à autre, on voit ainsi s'élever au-dessus du commun des hommes des êtres qui, comme des phares, les guident dans la voie du progrès, et leur font franchir en quelques années les étapes de plusieurs siècles. Le rôle de quelques-uns est borné à une contrée ou à une race ; ce sont comme des officiers en sous-ordre conduisant chacun une division de l'armée ; mais il en est d'autres dont la mission est d'agir sur l'humanité tout entière, et qui ne paraissent qu'aux époques plus rares qui marquent l'ère des transformations générales.

Jésus-Christ fut un de ces envoyés exceptionnels ; de même vous aurez, pour les temps venus, un Esprit supérieur qui dirigera le mouvement d'en-

[3] Les communications de ce genre sont innombrables ; nous n'en rapportons ici que quelques-unes, et si nous les publions aujourd'hui, c'est que le moment est venu de porter le fait à la connaissance de tous, et qu'il est utile, pour les spirites, de savoir dans quel sens se prononce la majorité des Esprits.

semble, et donnera une cohésion puissante aux forces éparses du Spiritisme.

Dieu sait à point modifier nos lois et nos habitudes, et quand un fait nouveau se présente, espérez et priez, car l'Éternel ne fait rien qui ne soit selon les lois de divine justice qui régissent l'univers.

Pour vous qui avez la foi, et qui avez consacré votre vie à la propagande de l'idée régénératrice, cela doit être simple et juste ; mais Dieu seul connaît celui qui est promis ; je me borne à vous dire : Espérez et priez, car le temps est venu, et le nouveau Messie ne vous manquera pas : Dieu saura le désigner en son temps ; et d'ailleurs c'est par ses œuvres qu'il s'affirmera.

Vous pouvez vous attendre à bien des choses, vous qui en voyez tant d'étranges par rapport aux idées admises par la civilisation moderne. (BALUZE ; Paris, 1862.)

4. - Voici une question qui se répète partout : Le Messie annoncé est-il la personne même du Christ ?

Auprès de Dieu sont des Esprits nombreux arrivés au sommet de l'échelle des Esprits purs, qui ont mérité d'être initiés à ses desseins pour en diriger l'exécution. Dieu choisit parmi eux ses envoyés supérieurs chargés des missions spéciales. Vous pouvez les appeler *Christs* : c'est la même école ; ce sont les mêmes idées modifiées selon les temps.

Ne soyez donc pas étonnés de toutes les communications qui vous annoncent la venue d'un Esprit puissant sous le nom du Christ ; c'est la pensée de Dieu révélée à une certaine époque, et qui est transmise par le groupe des Esprits supérieurs qui approchent Dieu, qui en reçoivent les émanations pour présider à l'avenir des mondes gravitant dans l'espace.

Celui qui est mort sur la croix avait une mission à remplir, et cette mission se renouvelle aujourd'hui par d'autres Esprits de ce groupe divin, qui viennent, je vous le répète, présider aux destinées de votre monde.

Si le Messie dont parlent ces communications n'est pas la personnalité de Jésus, c'est la même pensée. C'est celui que Jésus a annoncé quand il a dit : « Je vous enverrai l'*Esprit de Vérité* qui doit rétablir toutes choses, c'est-à-dire ramener les hommes à la saine interprétation de ses enseignements, car il prévoyait que les hommes dévieraient du chemin qu'il leur avait tracé.

Il fallait, d'ailleurs, compléter ce qu'il n'avait pas pu leur dire alors, parce qu'il n'aurait pas été compris. C'est pourquoi une multitude d'Esprits de tous ordres, sous la direction de l'Esprit de Vérité, sont venus dans toutes les parties du monde et chez tous les peuples, révéler les lois du monde spirituel dont Jésus avait ajourné l'enseignement, et jeter, par le Spiritisme, les fondements du nouvel ordre social. Quand toutes les bases en seront posées, alors viendra le Messie qui doit couronner l'édifice et présider à la réorganisation à l'aide des éléments qui auront été préparés.

Mais ne croyez pas que ce Messie soit seul ; il y en aura plusieurs qui embrasseront, par la position que chacun occupera dans le monde, les

grandes parties de l'ordre social : la politique, la religion, la législation, afin de les faire concorder vers le même but.

Outre les Messies principaux, des Esprits d'élite surgiront dans toutes les parties de détail, et qui, comme des lieutenants animés de la même foi et du même désir, agiront d'un commun accord sous l'impulsion de la pensée supérieure.

C'est ainsi que s'établira peu à peu l'harmonie de l'ensemble ; mais il faut, au préalable, que certains événements s'accomplissent. LACORDAIRE ; Paris, 1862.)

LES ESPRITS MARQUÉS

5. - Il y a beaucoup d'Esprits supérieurs qui concourront puissamment à l'œuvre réorganisatrice, mais tous ne sont pas des messies. Il faut distinguer :

1° Les Esprits supérieurs qui agissent librement, et de leur propre volonté ;

2° Les Esprits *marqués*, c'est-à-dire désignés pour une mission importante. Ils ont le rayonnement lumineux qui est le signe caractéristique de leur supériorité. Ils sont choisis parmi les Esprits capables de la remplir ; cependant, comme ils ont leur libre arbitre, ils peuvent faillir par manque de courage, de persévérance ou de foi, et ils ne sont pas à l'abri des accidents qui peuvent abréger leurs jours. Mais comme les desseins de Dieu ne sont pas à la merci d'un homme, ce qu'un ne fait pas, un autre est appelé à le faire. C'est pourquoi il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Heureux celui qui accomplit sa mission selon les vues de Dieu et sans défaillance !

3° Les *Messies*, êtres supérieurs parvenus au plus haut degré de la hiérarchie céleste, après avoir atteint une perfection qui les rend désormais infaillibles et au-dessus des faiblesses humaines, même dans l'incarnation. Admis dans les conseils du Très-Haut, ils reçoivent directement sa parole, qu'ils sont chargés de transmettre et de faire accomplir. Véritables représentants de la Divinité, dont ils ont la pensée, c'est parmi eux que Dieu choisit ses envoyés spéciaux, ou ses *Messies* pour les grandes missions générales, dont les détails d'exécution sont confiés à d'autres Esprits incarnés ou désincarnés, agissant par leurs ordres et sous leur inspiration.

Des Esprits de ces trois catégories doivent concourir au grand mouvement régénérateur qui s'opère. (Extase somnambulique ; Paris, 1866.)

6. - Je viens, mes amis, confirmer l'espérance des hautes destinées qui attendent le Spiritisme. Ce glorieux avenir que nous vous annonçons sera accompli par la venue d'un Esprit supérieur qui résumera, dans l'essence de leur perfection, toutes les doctrines anciennes et nouvelles et qui, par l'autorité de sa parole, ralliera les hommes aux croyances nouvelles. Semblable au soleil levant, il dissipera toutes les obscurités amoncelées sur l'éternelle vérité par le fanatisme et l'inobservance des préceptes du Christ.

L'étoile de la nouvelle croyance, le futur Messie, grandit dans l'ombre ; mais déjà ses ennemis frémissent, et les vertus des cieux sont ébranlées.

Vous demandez si ce nouveau Messie est la personne même de Jésus de Nazareth ? Que vous importe, si c'est la même pensée qui les anime tous les deux ! Ce sont les imperfections qui divisent les Esprits ; mais quand les perfections sont égales, rien ne les distingue ; ils forment des unités collectives sans perdre leur individualité.

Le commencement de toutes choses est obscur et vulgaire ; ce qui est petit grandit ; nos manifestations, accueillies d'abord par le dédain, la violence ou l'indifférence banale de la curiosité oisive, répandront des flots de lumière sur les aveugles et les régénéreront.

Tous les grands événements ont eu leurs prophètes, tour à tour encensés et méconnus. Ainsi que Moïse conduisait les Hébreux, nous vous conduirons vers la terre promise de l'intelligence.

Similitude frappante ! les mêmes phénomènes se reproduisent, non plus dans le sens matériel destiné à frapper des hommes enfants, mais dans leur acception spirituelle. Les enfants sont devenus adultes ; le but grandissant, les exemples ne s'adressent plus aux yeux ; la verge d'Aaron est brisée, et la seule transformation que nous opérons est celle de vos cœurs rendus attentifs au cri d'amour qui, du ciel, se répercute sur la terre.

Spirites ! comprenez la gravité de votre mission ; tressaillez d'allégresse, car l'heure n'est pas éloignée où le divin envoyé réjouira le monde. Spirites laborieux, soyez bénis dans vos efforts, et soyez pardonnés dans vos erreurs. L'ignorance et le trouble vous dérobent encore une partie de la vérité que le céleste Messager peut seul révéler tout entière. (SAINT LOUIS ; Paris, 1862.)

7. - La venue du Christ a ramené votre terre à des sentiments qui l'ont, pour un instant, soumise à la volonté de Dieu ; mais les hommes, aveuglés par leurs passions, n'ont pu garder en leur cœur l'amour du prochain, l'amour du Maître du ciel. L'envoyé du Tout-Puissant a ouvert à l'humanité la route qui conduit au séjour bienheureux ; mais l'humanité a reculé du pas immense que Christ lui avait fait faire ; elle est retombée dans l'ornière de l'égoïsme, et l'orgueil lui a fait oublier son Créateur.

Dieu permet qu'une fois encore sa parole soit prêchée sur la terre, et vous aurez à le glorifier de ce qu'il a bien voulu vous appeler, des premiers, à croire ce qui plus tard sera enseigné. Réjouissez-vous, car les temps sont proches où cette parole se fera entendre. Améliorez-vous en profitant des enseignements qu'il nous permet de vous donner.

Que l'arbre de la foi, qui prend en ce moment de si vivaces racines, porte ses fruits ; que ces fruits mûrissent comme mûrira la foi qui anime aujourd'hui quelques-uns d'entre vous !

Oui, mes enfants, le peuple se pressera sur les pas du nouveau messager annoncé par Christ lui-même, et tous viendront écouter cette divine parole, car ils y reconnaîtront le langage de la vérité et la voie du salut. Dieu qui

nous a permis de vous éclairer, de soutenir votre marche jusqu'à ce jour, nous permettra encore de vous donner les instructions qui vous sont nécessaires.

Mais vous aussi, qui des premiers avez été favorisés de la croyance, vous avez votre mission à remplir ; vous aurez à amener ceux d'entre vous qui doutent encore de ces manifestations que Dieu permet ; vous aurez à faire luire à leurs yeux les bienfaits de ce qui vous a tant consolés ; car dans vos jours de tristesse et d'abattement, votre croyance ne vous a-t-elle pas soutenue ; n'a-t-elle pas fait naître en votre cœur cette espérance qui, sans elle, vous eût laissés dans le découragement ?

C'est là ce qu'il faudra faire partager à ceux qui ne croient pas encore, non par une précipitation intempestive, mais avec prudence et sans heurter de front des préjugés dès longtemps enracinés. On n'arrache pas un vieil arbre d'un seul coup, comme un brin d'herbe, mais peu à peu.

Semez dès à présent ce que plus tard vous voudrez récolter ; semez le grain qui viendra fructifier sur le terrain que vous aurez préparé et dont vous-mêmes recueillerez les fruits, car Dieu vous tiendra compte de ce que vous aurez fait pour vos frères. (LAMENNAIS ; le Havre, 1862.)

AVENIR DU SPIRITISME

8. - Après ses premières étapes, le Spiritisme, aguerri, se dégageant de plus en plus des obscurités qui lui ont servi de langes, fera bientôt son apparition sur la grande scène du monde.

Les événements marchent avec une rapidité telle, qu'on ne peut méconnaître la puissante intervention des Esprits qui président aux destinées de la terre. Il y a comme un tressaillement intime dans les flancs de votre globe en travail d'enfantement ; de nouvelles races sorties des hautes sphères viennent tourbillonner autour de vous, attendant l'heure de leur incarnation messianique, et s'y préparant par l'étude des vastes questions qui remuent aujourd'hui la terre.

On voit de tous côtés des signes de décrépitude sur les usages et les législations qui ne sont plus en rapport avec les idées modernes. Les vieilles croyances endormies depuis des siècles semblent se réveiller de leur torpeur séculaire, et s'étonnent de se voir aux prises avec de nouvelles croyances émanées des philosophes et des penseurs de ce siècle et du siècle passé. Le système abâtardi d'un monde qui n'était qu'un simulacre s'écroule devant l'aurore du monde réel, du monde nouveau. La loi de solidarité, de la famille a passé aux habitants des États pour conquérir ensuite la terre entière ; mais cette loi si sage, si progressive, cette loi divine, en un mot, ne s'est pas bornée à ce résultat unique ; s'infiltrant dans le cœur des grands hommes, elle leur a enseigné que, non-seulement elle était nécessaire à la grande amélioration de votre séjour, mais qu'elle s'étendait à tous les mondes de votre système solaire, pour s'étendre de là à tous les mondes de l'immensité !

Elle est belle, cette loi de la solidarité universelle, car dans cette loi se trouve cette sublime maxime : Tous pour chacun et chacun pour tous.

Voilà, mes fils, la vraie loi du Spiritisme, la véritable conquête d'un avenir prochain. Marchez donc dans votre voie imperturbablement, sans vous soucier des railleries des uns et des amours-propres froissés des autres. Nous sommes et nous resterons avec vous, sous l'égide de l'Esprit de Vérité, mon maître et le vôtre. (ERASTE ; Paris, 1863.)

9. - Le Spiritisme étend chaque jour le cercle de son enseignement moralisateur. Sa grande voix a retenti d'une extrémité de la terre à l'autre. La société s'en est émue, et de son sein sont partis des adeptes et des adversaires.

Adeptes fervents, adversaires habiles, mais dont l'habileté même et la renommée ont servi la cause qu'ils voulaient combattre, en appelant sur la doctrine nouvelle le regard des masses, et en leur donnant le désir de connaître les enseignements régénérateurs que préconisaient ses adeptes, et qui les faisaient bafouer et tourner en ridicule.

Contemplez le travail accompli et jouissez du résultat ! Mais quelle effervescence indicible se produira chez les peuples, alors que les noms de leurs écrivains les plus aimés viendront se joindre aux noms plus obscurs ou moins connus de ceux qui se serrent autour du drapeau de la vérité !

Voyez ce qu'ont produit les travaux de quelques groupes isolés, pour la plupart entravés par l'intrigue et le mauvais vouloir, et jugez de la révolution qui s'opérera alors que tous les membres de la grande famille spirite se tendront la main, et déclareront, le front haut et le cœur fier, la sincérité de leur foi et de leur croyance dans la réalité de l'enseignement des Esprits.

Les masses aiment le progrès, elles le cherchent, mais elles le craignent. L'inconnu inspire une secrète terreur aux enfants ignorants d'une société bercée de préjugés, qui essaie ses premiers pas dans la voie de la réalité et du progrès moral. Les grands mots de liberté, de progrès, d'amour, de charité, frappent le peuple sans l'émouvoir ; souvent, il préfère son état présent et médiocre à un avenir meilleur, mais inconnu.

La raison de cet effroi de l'avenir est dans l'ignorance du sentiment moral chez un grand nombre, et du sentiment intelligent chez les autres. Mais il n'est pas vrai, comme l'ont dit plusieurs philosophes célèbres, qu'une conception fausse de l'origine des choses a fait errer, comme je l'ai dit moi-même, - pourquoi rougirais-je de le dire ; n'ai-je pu me tromper ? - il n'est pas vrai, dis-je, que l'humanité soit mauvaise par essence ; non, en perfectionnant son intelligence, elle ne donnera pas un essor plus étendu à ses dualités mauvaises. Eloignez de vous ces pensées désespérantes qui reposent sur une fausse connaissance de l'esprit humain.

L'humanité n'est pas mauvaise par nature ; mais elle est ignorante, et par cela même plus apte à se laisser gouverner par ses passions. Elle est progressive et doit progresser pour atteindre ses destinées ; éclairez-la ;

montrez-lui ses ennemis cachés dans l'ombre ; développez son essence morale, qui est innée en elle, et seulement assoupie sous l'influence des mauvais instincts, et vous ranimerez l'étincelle de l'éternelle vérité, de l'éternelle prescience de l'infini, du beau et du bon qui réside à jamais dans le cœur de l'homme, même le plus pervers.

Enfants d'une doctrine nouvelle, réunissez vos forces ; que le souffle divin et le secours des bons Esprits vous soutiennent, et vous ferez de grandes choses. Vous aurez la gloire d'avoir posé les bases des principes impérissables dont vos descendants recueilleront les fruits. (MONTAIGNE ; Paris, 1865.)

LES ÉTOILES TOMBERONT DU CIEL

10. - Oh ! que la lumière du Seigneur est belle ! quel éclat prodigieux répandent ses rayons ! Sainte Sion ! bienheureux ceux qui sont assis à l'ombre de tes tabernacles ! Oh ! quelle harmonie est comparable aux sphères du Seigneur ! Beauté incompréhensible pour des yeux mortels, incapables d'apercevoir tout ce qui ne tient pas au domaine des sens !

Aurore splendide d'un jour nouveau, le Spiritisme vient éclairer les hommes. Déjà des lueurs plus fortes paraissent à l'horizon ; déjà les Esprits de ténèbres, voyant que leur empire va s'écrouler, sont en proie à des rages impuissantes, et jettent leur dernière vigueur dans des complots infernaux. Déjà l'ange radieux du progrès étend ses blanches ailes diaprées ; déjà les vertus des cieux s'ébranlent, et les étoiles tombent de leur voûte, mais transformées en purs Esprits, qui viennent, comme l'annonce l'Écriture en langage figuré, proclamer sur les ruines du vieux monde l'avènement du Fils de l'homme.

Bienheureux ceux dont le cœur est préparé à recevoir la semence divine que les Esprits du Seigneur jettent à tous les vents du ciel ! Bienheureux ceux qui cultivent, dans le sanctuaire de leur âme, les vertus que Christ est venu leur enseigner, et qu'il leur enseigne encore par la voix des médiums, c'est-à-dire des instruments qui répètent les paroles des Esprits ! Bienheureux les justes, car le royaume des cieux leur appartiendra !

O mes amis ! continuez à marcher dans la voie qui vous est tracée ; ne soyez pas des obstacles à la vérité qui veut éclairer le monde ; non, soyez des propagateurs zélés et infatigables comme les premiers apôtres, qui n'avaient pas de toit pour abriter leurs têtes, mais qui marchaient à la conquête que Jésus avait commencée ; qui marchaient sans arrière-pensée, sans hésitation ; qui sacrifiaient tout, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour que le christianisme fût établi.

Vous, mes amis, vous n'avez pas besoin de sacrifices aussi grands ; non, Dieu ne vous demande pas votre vie, mais votre cœur, votre bonne volonté. Soyez donc zélés, et marchez unis et confiants en répétant la parole divine : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non la mienne ! » (DUPUCH, évêque d'Alger ; Bordeaux, 1863.)

LES MORTS SORTIRONT DE LEURS TOMBEAUX

11. - Peuples, écoutez !… Une grande voix se fait entendre d'un bout à l'autre des mondes ; c'est celle du précurseur annonçant la venue de l'Esprit de Vérité qui vient redresser les voies tortueuses où l'esprit humain s'égarait dans de faux sophismes. C'est la trompette de l'ange venant réveiller les morts pour qu'ils sortent de leurs tombeaux.

Souvent vous avez lu la révélation de Jean, et vous vous êtes demandé : Mais que veut-il dire ? Comment donc s'accompliront ces choses surprenantes ? Et votre raison confondue, s'enfonçait dans un ténébreux dédale d'où elle ne pouvait sortir, parce que vous vouliez prendre à la lettre ce qui était rendu dans un style figuré.

Maintenant que le temps est venu où une partie de ces prédictions va s'accomplir, vous apprendrez peu à peu à lire dans ce livre où le disciple bien-aimé a consigné les choses qu'il lui avait été donné de voir. Cependant, les mauvaises traductions et les fausses interprétations vous gêneront encore quelque peu, mais avec un travail persévérant vous arriverez à comprendre ce qui, jusqu'à présent, avait été pour vous lettre close.

Seulement, comprenez que, si Dieu permet que les sceaux en soient levés plus tôt pour quelques-uns, ce n'est pas pour que cette connaissance reste stérile en leurs mains, mais pour que, pionniers infatigables, ils défrichent les terres incultes ; c'est afin qu'ils fécondent de la douce rosée de la charité les cœurs desséchés par l'orgueil et empêchés par les embarras mondains, où la bonne semence de la parole de vie n'a pu encore germer.

Hélas ! combien envisagent la vie humaine comme devant être une fête perpétuelle où les distractions et les plaisirs se succèdent sans interruption ! Ils inventent mille riens pour charmer leurs loisirs ; ils cultivent leur esprit, parce que c'est une des facettes brillantes servant à faire ressortir leur personnalité ; ils sont semblables à ces bulles éphémères reflétant les couleurs du prisme et se balançant dans l'espace : elles attirent pour un temps les regards, puis vous les cherchez… elles ont disparu sans laisser de traces. De même ces âmes mondaines ont brillé d'un éclat emprunté, pendant leur court passage terrestre, et il n'en est rien resté d'utile, ni pour leurs semblables, ni pour elles-mêmes.

Vous qui connaissez le prix du temps, vous à qui les lois de l'éternelle sagesse sont peu à peu révélées, soyez entre les mains du Tout-Puissant des instruments dociles servant à porter la lumière et la fécondité dans ces âmes dont il est dit : « Elles ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, » parce que s'étant détournées du flambeau de la vérité, et ayant écouté la voix des passions, leur lumière n'est que ténèbres au milieu desquelles l'Esprit ne peut reconnaître la route qui le fait graviter vers Dieu.

Le Spiritisme est cette voix puissante qui retentit déjà jusqu'aux extrémités de la terre ; tous l'entendront. Heureux ceux qui, ne se bouchant

pas volontairement les oreilles, sortiront de leur égoïsme comme le feraient des morts de leurs sépulcres, et accompliront désormais les actes de la véritable vie, celle de l'Esprit se dégageant des entraves de la matière, comme fit Lazare de son linceul à la voix du Sauveur.

Le Spiritisme marque l'heure solennelle du réveil des intelligences ayant usé de leur libre arbitre pour s'attarder dans les sentiers fangeux dont les miasmes délétères ont infecté l'âme d'un poison lent qui lui donne les apparences de la mort. Le Père céleste a pitié de ces enfants prodigues, tombés si bas qu'ils ne songent même pas à la demeure paternelle, et c'est pour eux qu'il permet ces manifestations éclatantes, destinées à convaincre que, au-delà de ce monde aux formes périssables, l'âme conserve le souvenir, la puissance et l'immortalité.

Puissent-ils, ces pauvres esclaves de la matière, secouer la torpeur qui les a empêchés de voir et de comprendre jusqu'à ce jour ; puissent-ils étudier avec sincérité, afin que la lumière divine, pénétrant leur âme, en chasse le doute et l'incrédulité. (JEAN L'ÉVANGÉLISTE ; Paris, 1866.)

LE JUGEMENT DERNIER

12. - Jésus viendra sur les nuées pour juger les vivants et les morts.

Oui, Dieu l'enverra, comme il l'envoie tous les jours, rendre cette justice souveraine dans les plaines immenses de l'éther. Ah ! lorsque saint Jacques fut précipité du haut de la tour du temple de Jérusalem, par les pontifes et les pharisiens, pour avoir annoncé au peuple assemblé cette vérité enseignée par Christ et ses apôtres, rappelez-vous qu'à cette parole du juste, la multitude se prosterna en s'écriant : Gloire à Jésus, fils de Dieu, au plus haut des cieux !

Il viendra sur les nuées tenir ses redoutables assises : n'est-ce pas vous dire, ô Spirites, qu'il vient perpétuellement recevoir les âmes de ceux qui rentrent dans l'erraticité ? Passez à ma droite, dit à ses brebis le pasteur, vous qui avez bien agi suivant les vues de mon Père, passez à ma droite et montez vers lui ; quant à vous, qui vous êtes laissé dominer par les passions de la terre, passez à ma gauche, vous êtes condamnés.

Oui, vous êtes condamnés à recommencer la route parcourue, dans une nouvelle existence terrestre, jusqu'à ce que vous vous soyez rassasiés de matières et d'iniquités, et que vous ayez enfin chassé l'impur qui vous domine. Oui, vous êtes condamnés ; allez et retournez donc dans l'enfer de la vie humaine, pendant que vos frères de ma droite vont s'élancer vers les sphères supérieures, d'où les passions de la terre sont exclues, jusqu'au jour où ils entreront dans le royaume de mon Père par une plus grande purification.

Oui, Jésus viendra juger les vivants et les morts ; les vivants : les justes, ceux de sa droite ; les morts : les impurs, ceux de sa gauche ; et quand les ailes pousseront aux justes, la matière s'emparera encore des impurs ; et

cela, jusqu'à ce que ceux-ci sortent vainqueurs des combats contre l'impureté, et se dépouillent enfin, pour toujours, de leurs chrysalides humaines.

O Spirites ! vous voyez que votre doctrine est la seule qui console, la seule qui donne l'espérance, en ne condamnant pas à une damnation éternelle les malheureux qui se sont mal comportés pendant quelques minutes de l'éternité ; la seule, enfin, qui prédise la fin véritable de la terre par l'élévation graduelle des Esprits.

Progressez donc, en dépouillant le vieil homme, pour rentrer dans la région des Esprits aimés de Dieu. (ERASTE ; Paris, 1861.)

13. - La société en général, ou, pour mieux dire, la réunion d'êtres, tant incarnés que désincarnés, qui composent la population flottante d'un monde, en un mot, une humanité, n'est autre qu'un grand enfant collectif qui, comme tout être doué de vie, passe par toutes les phases qui se succèdent chez chacun, depuis la naissance jusqu'à l'âge le plus avancé ; et de même que le développement de l'individu est accompagné de certaines perturbations physiques et intellectuelles qui incombent plus particulièrement à certaines périodes de la vie, l'humanité a ses maladies de croissance, ses bouleversements moraux et intellectuels. C'est à l'une de ces grandes époques qui terminent une période et qui en commencent une autre qu'il vous est donné d'assister. Participant à la fois aux choses du passé et à celles de l'avenir, aux systèmes qui s'écroulent et aux vérités qui se fondent, ayez soin, mes amis, de vous mettre du côté de la solidité, de la progression et de la logique, si vous ne voulez être entraînés à la dérive ; et d'abandonner des palais somptueux quant à l'apparence, mais vacillants par la base, et qui enseveliront bientôt sous leurs ruines les malheureux assez insensés pour ne pas vouloir en sortir, malgré les avertissements de toute nature qui leur sont prodigués.

Tous les fronts s'assombrissent, et le calme apparent dont vous jouissez ne sert qu'à accumuler un plus grand nombre d'éléments destructeurs.

Quelquefois, l'orage qui détruit le fruit des sueurs d'une année est précédé d'avant-coureurs qui permettent de prendre les précautions nécessaires pour éviter, autant que possible, la dévastation. Cette fois, il n'en sera pas ainsi. Le ciel assombri semblera s'éclaircir ; les nuages fuiront ; puis, tout d'un coup, toutes les fureurs longtemps comprimées se déchaîneront avec une violence inouïe.

Malheur à ceux qui ne se seront pas préparé un abri ! malheur aux fanfarons qui iront au danger le bras désarmé et la poitrine découverte ! malheur à ceux qui affronteront le péril la coupe à la main ! Quelle déception terrible les attend ! La coupe tenue par leur main n'aura pas atteint leurs lèvres, qu'ils seront frappés !

A l'œuvre donc, Spirites, et n'oubliez pas que vous devez être tout prudence et tout prévoyance. Vous avez un bouclier, sachez vous en servir ; une ancre de salut, ne la négligez pas. (CLÉLIE DUPLANTIER, Paris, 1867.)

Appréciation de l'ouvrage sur la Genèse

(Paris, 18 décembre 1867 ; médium, M. Desliens.)

Cet ouvrage vient à point, en ce sens que la doctrine est bien posée aujourd'hui sous le rapport moral et religieux. Quelle que soit la direction qu'elle prenne désormais, elle a des précédents trop enracinés dans le cœur de ses adeptes, pour que personne puisse craindre qu'elle ne dévie de sa voie.

Ce qu'il importait avant tout de satisfaire, c'étaient les aspirations de l'âme ; c'était de suppléer au vide laissé par le doute dans les âmes chancelantes dans leur foi. Cette première mission est aujourd'hui accomplie. Le Spiritisme entre actuellement dans une nouvelle phase ; à l'attribut de *consolateur*, il ajoute celui d'instructeur et de directeur de l'esprit, en science et en philosophie comme en moralité. La charité, sa base inébranlable, en a fait le lien des âmes tendres ; la science, la solidarité, la progression, l'esprit libéral en feront le trait d'union des âmes fortes. Il a conquis les cœurs aimants avec des armes de douceur ; viril aujourd'hui, c'est aux intelligences viriles qu'il s'adresse. Matérialistes, positivistes, tous ceux qui, pour un motif quelconque, se sont écartés d'une spiritualité dont leur intelligence leur montrait les imperfections, vont y trouver de nouveaux aliments pour leur insatiabilité. La science est leur maîtresse, mais une découverte en appelle une autre, et l'homme avance sans cesse avec elle, de désir en désir, sans trouver complète satisfaction. C'est que l'esprit a ses besoins, lui aussi ; c'est que l'âme la plus athée a des aspirations secrètes, inavouées, et que ces aspirations réclament leur pâture.

La religion, antagoniste de la science, répondait, par le mystère, à toutes les questions de la philosophie sceptique. Elle violait les lois de la nature et les torturait à sa fantaisie, pour en extraire une explication boiteuse de ses enseignements. Vous, au contraire, vous sacrifiez à la science ; vous acceptez tous ses enseignements sans exception, et vous lui ouvrez des horizons qu'elle supposait infranchissables. Tel sera l'effet de ce nouvel ouvrage ; il ne pourra qu'assurer davantage les fondements de la croyance spirite dans les cœurs qui la possèdent déjà, et fera faire un pas en avant vers l'unité à tous les dissidents, à l'exception, toutefois, de ceux qui le sont par intérêt ou par amour-propre ; ceux-là le voient avec dépit sur des bases de plus en plus inébranlables, qui les rejettent en arrière et les refoulent dans l'ombre. Il n'y avait que peu ou point de terrain com-

mun où l'on pouvait se rencontrer ; aujourd'hui, le matérialisme vous coudoie partout, car étant sur son terrain, vous n'en serez pas moins chez vous, et il ne pourra faire autrement que d'apprendre à connaître les hôtes que la philosophie spirite lui amène. C'est un instrument à double effet : une sape, une mine qui renverse encore quelques-unes des ruines du passé, et une truelle qui édifie pour l'avenir.

La question d'origine qui se rattache à la Genèse est une question brûlante pour tous ; un livre écrit sur cette matière doit, en conséquence, intéresser tous les esprits sérieux. Par ce livre, comme je l'ai dit, le Spiritisme entre dans une nouvelle phase et celle-ci préparera les voies de la phase qui s'ouvrira plus tard, car chaque chose doit venir en son temps. Devancer le moment propice est aussi nuisible que de le laisser échapper.

SAINT LOUIS.

Bibliographie.

Abrégé de la doctrine spirite,

Par FLORENT LOTH, d'Amiens[4].

Ce livre, que nous n'avons pu qu'annoncer dans notre dernier numéro, est un résumé des principes les plus essentiels de la doctrine spirite ; il se compose en majeure partie de citations textuelles empruntées aux ouvrages fondamentaux, et d'exemples tirés de *Ciel et Enfer*, propres à donner sur les conséquences de la manière dont on emploie la vie une idée plus juste, plus rationnelle, plus saisissante, et surtout plus conforme à la justice de Dieu que la doctrine des flammes éternelles. L'auteur ne fait de son livre ni une question d'amour-propre ni d'intérêt ; Spirite fervent et dévoué, il l'a publié en vue surtout de propager la doctrine dans les campagnes de son département ; la modestie de ses vues n'empêche pas que ce petit livre ne puisse être fort utile ailleurs.

Voici le compte rendu que le *Journal d'Amiens* du 29 décembre 1867 a donné de cet opuscule. Nous le faisons suivre de la lettre adressée au sujet de ce compte rendu, par M. Loth, à l'auteur de l'article, et que le même journal a publiée dans son numéro du 17 janvier.

---

[4] Brochure petit in-8° de 150 pages, prix 1 fr. 25 c. - Par la poste, 1 fr. 50 c. - Amiens, chez les principaux libraires. On peut aussi se le procurer au bureau de la *Revue spirite*.

Abrégé de la Doctrine spirite.

Voici un petit livre assez curieux, écrit par un villageois de Saint-Sauflieu. Il est vrai que l'auteur a longtemps habité Paris, et que c'est dans cette ville qu'il a pu se mettre en rapport avec les apôtres du Spiritisme.

Comme nous portons intérêt à toutes les publications de notre pays, nous avons voulu faire connaissance avec cet ouvrage. On nous avait dit que l'œuvre de M. Florent Loth était mise à l'index dans les communes voisines de son village ; cette nouvelle a piqué notre curiosité, et nous nous sommes décidé à lire l'*Abrégé de la Doctrine spirite*. On aime tant le fruit défendu.

Quant à nous, qui n'avons aucun intérêt à blâmer ou à approuver l'œuvre de l'auteur, nous dirons franchement, pour nous mettre à l'aise, que nous ne croyons pas au Spiritisme, que nous n'attachons aucune créance aux tables tournantes ou parlantes, parce que notre raison répugne à admettre que des objets matériels puissent être doués de la moindre intelligence. Nous ne croyons pas davantage au don de seconde vue, ou, pour mieux dire, à la faculté de voir à travers des cloisons épaisses, ou de distinguer à de grandes distances ce qui se passe au loin, c'est-à-dire à plusieurs centaines de lieues. Enfin, pour continuer nos aveux préliminaires, nous déclarons que nous n'ajoutons aucune foi aux Esprits des revenants, et que l'homme, plus ou moins inspiré, n'a pas le pouvoir d'évoquer et surtout de faire parler les âmes des morts.

Cela dit, pour dégager le terrain de tout ce qui n'entre pas dans nos vues, nous reconnaissons que le livre de M. Florent Loth n'est pas un mauvais livre. La morale en est pure, l'amour du prochain y est recommandé, la tolérance pour les croyances d'autrui y est défendue : cela explique le débit de cet ouvrage.

Mais dire que des adeptes convaincus à la doctrine spirite, *avec toutes ses parties admises*, se formeront par suite de la lecture de l'œuvre de notre compatriote, ce serait avancer un fait qui ne se réalisera pas. Dans ce qui nous paraît raisonnable et, tranchons le mot, avoir le sens commun, selon la meilleure acception de ces termes, il y a d'excellentes choses. Ainsi, certains abus sont repoussés avec des raisons claires, nettes et précises, et si l'auteur cherche à convaincre, c'est toujours par la douceur et par la persuasion.

Donc, en laissant de côté tout ce qui tient aux *pratiques matérielles* du Spiritisme, pratiques auxquelles nous ne croyons nullement, on pourra retirer de la lecture du livre en question de très bonnes no-

tions de morale, de tolérance et d'amour pour le prochain. A ces points de vue, nous approuvons entièrement M. Florent Loth, et nous ne comprenons pas l'interdit lancé contre son opuscule.

L'*Abrégé de la Doctrine spirite* sera-t-il défendu un jour par la congrégation de l'*Index*, dont le siège est à Rome ? C'est une question non encore résolue, car ce petit livre n'est pas destiné à franchir nos frontières picardes. Si cependant ce fait avait lieu, M. Florent Loth recueillerait pour son ouvrage une notoriété à laquelle il n'a jamais dû songer.

Quant aux *expériences physiques* du Spiritisme, nous croyons devoir laisser parler ici M. Georges Sauton, l'un de nos confrères, lequel, dans la *Liberté* du mercredi 11 septembre 1867, s'exprimait ainsi sur une séance spirite qui avait eu lieu chez un docteur en médecine de Paris :

« Le docteur F… a amassé une certaine fortune. Il la dépense en donnant des soirées de Spiritisme qui lui coûtent fort cher en bougies et en médiums.

« Hier au soir, il avait convié la presse à sa réunion mensuelle. Ces esprits devaient être interrogés sur le compte du zouave Jacob, et dire leur façon de penser à l'endroit de cet intéressant militaire. M. Babinet, de l'institut, - excusez du peu ! - avait promis d'honorer la réunion de sa présence ; du moins l'amphitryon, sur les lettres d'invitation, l'avait-il laissé entendre.

« Albert Brun, Victor Noir et moi, nous nous en fûmes chez le docteur. Pas plus de M. Babinet que sur la main, comme on dit.

« Dix personnes autour d'une table faisaient tourner ce meuble, qui tourna mal ; trente autres, parmi lesquelles beaucoup de décorées, les regardaient.

« Les Esprits, sans doute mal disposés, se firent tirer l'oreille pour parler. A peine daignèrent-ils imiter le cri de la scie, des marteaux de tonnelier et de forgeron frappant sur les futailles ou sur l'enclume. On les pria de chanter *la Femme à barbe* et *J'ai du bon tabac*, et ils ne chantèrent pas. On les somma de faire sauter en l'air une poire, et la poire ne sauta pas. »

Nous n'ajouterons rien à ce petit et spirituel récit.

Terminons par un extrait de la préface de l'auteur dans lequel la *partie morale* de ses idées est exposée :

« Le spiritisme n'a pas la prétention d'imposer sa croyance ; c'est par la persuasion seule qu'il espère arriver à son but, qui est le bien de l'humanité. Liberté de conscience : ainsi, je crois fermement à

l'existence de l'âme et à son immortalité ; je crois aux peines et aux récompenses futures ; je crois aux manifestations des Esprits, c'est-à-dire aux âmes de ceux qui ont vécu sur cette terre ou dans d'autres mondes ; j'y crois en vertu du droit que mon voisin a de ne pas y croire ; mais il m'est aussi facile de lui prouver mon affirmation, qu'il lui est impossible de me prouver sa négation, car la négation des incrédules n'est pas une preuve. Le fait, disent-ils, est contraire aux lois connues. Eh bien ! c'est qu'il repose sur une loi inconnue : on ne peut connaître toutes les lois de la nature, car Dieu est grand et il peut tout !…

« Des personnes malveillantes ont fait courir le bruit que le Spiritisme était un obstacle aux progrès de la religion ; ces personnes, plus ignorantes que vraiment pieuses, ne connaissant nullement la doctrine, ne peuvent ni l'apprécier ni la juger.

« Nous disons, nous, et de plus nous prouvons que l'enseignement des Esprits est très chrétien, qu'il s'appuie sur l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, la justice de Dieu et la morale du Christ. »

La citation de cette profession de foi par l'auteur sera suffisante pour faire connaître sa manière de voir. C'est au lecteur d'apprécier l'œuvre dont nous parlons.

En faisant ce compte rendu, nous avons voulu seulement constater un fait, c'est que dans notre province de Picardie, le Spiritisme avait rencontré un défenseur fervent et convaincu.

Nous n'admettons pas toutes les idées de l'auteur. Nous espérons qu'en vertu de sa douceur il ne se fâchera pas de notre franchise. Tant que la paix publique n'est pas troublée par des doctrines impies, tant que l'ordre social n'est pas ébranlé par des maximes subversives, notre tolérance fraternelle nous fera dire ce que nous disons ici du livre de M. Florent Loth :

Paix aux consciences ! Respect aux croyances du prochain !

M. A. GABRIEL REMBAULT.

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« Je vous serai obligé de vouloir bien insérer dans votre journal ma réponse à la critique de M. Gabriel Rembault sur mon *Abrégé de la Doctrine spirite,* article qui a paru le 29 décembre dernier.

« Je ne veux pas soulever de polémique entre M. Gabriel Rembault et moi ; je ne suis pas à la hauteur de son talent d'écrivain,

talent incontestable et que chacun lui reconnaît ; mais qu'il me permette de lui démontrer les raisons qui m'ont fait écrire mon livre.

« Je dois reconnaître avant tout que la critique de M. Gabriel Rembault est courtoise et polie ; elle émane d'un homme convaincu, mais non pas irrité. Hélas ! que ne puis-je en dire autant des autres critiques qui lancent l'anathème aux Spirites par des insultes et des paroles grossières ! Je ne comprends rien à ce déploiement de haine et d'injures, à ces mots malsonnants de fous et de goujats qu'on nous jette à la face et qui n'inspirent aux honnêtes gens qu'un profond dégoût. Ces hommes intolérants savent cependant bien que, d'après les principes de notre société moderne, toutes les consciences sont libres et ont droit à un respect inviolable.

« Pardonnez-moi cette digression, monsieur le Directeur, comme je pardonne à ces insulteurs ; je leur pardonne de tout mon cœur et je prie Dieu qu'il daigne les éclairer sur la charité. Ils devraient mieux pratiquer cette vertu évangélique envers leur prochain.

« Je reviens à mon sujet :

« C'est par l'étude, la méditation et surtout par la pratique, que j'ai acquis la preuve de certains faits physiques regardés jusqu'ici comme surnaturels ; c'est par le fluide universel que l'on peut expliquer les phénomènes du magnétisme. Ces phénomènes ne peuvent plus être contestés sérieusement aujourd'hui ; c'est grâce au même fluide que l'esprit franchit l'espace, qu'il possède la double vue, qu'il est doué de la pénétration éthérée, à laquelle ne saurait s'opposer l'opacité des corps. Ces phénomènes ne sont autres que l'affranchissement momentané de l'esprit. L'incrédulité, il est vrai, ne veut pas admettre ces phénomènes, mais des constatations authentiques et nombreuses ne permettent plus de les révoquer en doute.

« Ainsi, toutes les merveilles dont on accuse le magnétisme et le Spiritisme ne sont simplement que des effets dont la cause réside dans les lois de la nature.

« Et puisque M. Gabriel Rembault a cité un article du journal la *Liberté*, je me permettrai à mon tour de citer un extrait d'un livre tout nouveau (*la Raison du Spiritisme*), fruit des longues études d'un honorable magistrat ; il dit à la page 216 :

> « Dieu a-t-il jamais dérogé aux lois qu'il a instituées pour amener son œuvre à bonnes fins ? Celui qui a tout prévu n'a-t-il pas pourvu à tout ? Comment seriez-vous admis à prétendre que la médiumnité, la communication des Esprits ne soit pas conforme aux lois

de la nature de l'homme ? Et si la révélation est la conséquence nécessaire de la médiumnité, pourquoi diriez-vous qu'elle est une dérogation à la loi de Dieu, alors qu'elle entrerait ostensiblement dans les vues de la Providence et de l'économie humaine ? »

« Je m'arrête après cette citation ; c'est un argument dans un sens opposé aux idées de M. Gabriel Rembault, et que je soumets à l'appréciation de vos lecteurs.

« En résumé, je suis d'accord avec lui quand il dit : « Paix aux consciences ! respect aux croyances du prochain !

« Recevez, monsieur le Directeur, mes civilités empressées. »

« FLORENT LOTH.

« Saint-Sauflieu, le 16 janvier 1868. »

Il ressort du compte rendu ci-dessus que l'auteur de l'article ne connaissait pas le premier mot de la doctrine ; il la jugeait, comme tant d'autres, sur des ouï-dire, sans s'être donné la peine d'aller au fond de la question, et de soulever le manteau du ridicule dont une critique malveillante, ou plus ou moins intéressée, s'est plu à l'affubler. Il a fait comme le singe de la fable qui rejetait la noix, parce qu'il n'avait mordu que dans la coque verte. S'il en avait connu les premiers éléments, il n'aurait pas supposé les Spirites assez simples pour croire à l'intelligence d'une table, pas plus qu'il ne croit lui-même à l'intelligence de la plume qui, entre ses mains, transmet les pensées de son propre esprit ; pas plus que lui les Spirites n'admettent que des objets matériels puissent être doués de la moindre intelligence ; mais, comme lui sans doute, ils admettent que ces mêmes objets peuvent être des instruments au service d'une intelligence. Le livre de M. Loth ne l'a pas convaincu, mais il lui a montré le côté sérieux et les tendances morales de la doctrine, et cela a suffi pour lui faire comprendre que la chose avait du bon et méritait au moins le respect dû aux croyances du prochain. Il a fait preuve d'une louable impartialité en insérant immédiatement la rectification qui lui est adressée par l'auteur.

Ce qui l'a touché, ce ne sont pas les faits de manifestations, dont du reste il est peu question dans ce livre, ce sont les tendances libérales et anti-rétrogrades, l'esprit de tolérance et de conciliation de la doctrine ; telle est, en effet, l'impression qu'elle produira sur tous ceux qui prendront la peine de l'étudier. Sans en accepter la partie expérimentale qui, pour les Spirites, est la preuve matérielle de la vérité de leurs principes, ils y verront un auxiliaire puissant pour la réforme

des abus contre lesquels ils s'élèvent chaque jour. Au lieu de fanatiques d'un nouveau genre, ils verront dans tous les Spirites, dont le nombre augmente sans cesse, une armée qui combat pour le même but, avec d'autres armes, il est vrai ; mais que leur importent les moyens, si le résultat est le même ?

Leur ignorance des tendances du Spiritisme est telle, qu'ils ne savent pas même que c'est une doctrine libérale, émancipatrice de l'intelligence, ennemie de la foi aveugle, qui vient proclamer la liberté de conscience et le libre examen comme base essentielle de toute croyance sérieuse. Ils ne savent même pas que le premier il a inscrit sur son drapeau cette immortelle maxime : *Hors la charité point de salut*, principe d'union et de fraternité universelles, qui seul peut mettre un terme aux antagonismes des peuples et des croyances ; alors qu'ils le croient puérilement absorbé par une table qui tourne, ils ne se doutent pas que l'enfant a quitté le jouet pour l'armure, qu'il a grandi et qu'il embrasse maintenant toutes les questions qui intéressent le progrès de l'humanité. Il ne manque à ses adversaires *désintéressés et de bonne foi* que de le connaître pour le juger autrement qu'ils ne le font. S'ils réfléchissaient à la rapidité de sa propagation que rien n'a pu entraver, ils se diraient que ce ne peut être l'effet d'une idée complètement creuse et que, ne renfermât-il qu'une seule vérité, si cette vérité est capable de remuer tant de consciences, elle mérite d'être prise en considération ; que s'il cause tant d'effroi dans un certain monde, c'est qu'on ne l'y considère pas comme une vaine fumée.

L'article rapporté ci-dessus constate en outre un fait important, c'est que l'interdit lancé contre ce petit livre par le clergé des campagnes a servi à le propager, ce qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, tant est puissant l'attrait du fruit défendu. L'auteur de l'article pense avec raison que, s'il était condamné par la congrégation de l'*Index* qui siège à Rome, il acquerrait une notoriété à laquelle M. Loth n'a pas dû prétendre. Il ignore que les ouvrages fondamentaux de la doctrine ont eu ce privilège, et que c'est aux foudres lancées contre la doctrine au nom de cet Index que ces livres ont dû d'être recherchés dans des milieux où ils étaient inconnus. On s'est fait cette réflexion toute naturelle que, plus on tonnait fort, plus la chose devait être importante ; on les a lus d'abord par curiosité, puis, comme on y a trouvé de bonnes choses, on les a acceptées. Ceci est de l'histoire.

Caractères de la révélation Spirite

Par Allan Kardec

Beaucoup de personnes ont considéré l'article publié sous ce titre en septembre 1867, et qui, complété, forme le premier chapitre de la *Genèse*, comme propre à faire connaître le véritable caractère de la doctrine spirite, et en même temps comme une réfutation de certaines critiques. Elles ont, en conséquence, pensé qu'il serait utile à la propagation de l'idée de répandre cet article. Pour obtempérer à leur désir, nous avons fait faire un tirage à part du premier chapitre de la *Genèse*, en une brochure qui sera livrée aux mêmes conditions que la *Simple Expression*, c'est-à-dire à 15 c. ; par la poste, 20 c. Dix exemplaires pris ensemble, 2 fr., soit 10 c. par exemplaire ; par la poste, 2 fr. 60 c.

Le tirage de cette brochure, ayant été retardé, se trouve actuellement terminé.

Seconde édition de la Genèse

La première édition de la *Genèse* étant à peu près épuisée, il est procédé en ce moment au tirage de la seconde édition, à laquelle il n'a été fait aucun changement.

Nota. - Au tarif indiqué dans le numéro de janvier, page 31, pour les frais de poste de cet ouvrage à l'Etranger, ceux de la Suisse ont été portés par erreur à 1 franc, d'après un ancien tarif. Ils ne sont plus aujourd'hui que de 60 centimes.

LES PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12, de 220 pages. Prix : 2 fr. 50 c. ; par la poste, 2 fr. 75 c.

Chez l'éditeur, 70, rue Bonaparte, à Paris.

Ce numéro étant à l'impression quand le livre de M. JACOB nous est parvenu, nous en renvoyons le compte rendu au prochain numéro.

PSICHE

Giornale di studii psicologici

Publicato sotto la direzione del signor PIETRO CASSELLA

Ce journal paraîtra le 1er et le 15 de chaque mois, à partir du 1er mars prochain, à NAPLES, 49, Cagliardi alle Pigna 2e P°. Prix : 6 fr. par an, 3 fr. pour six mois.

Nous donnerons plus de détails dans le prochain numéro.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 3. MARS 1868.

Commentaire sur les messies du Spiritisme.

(Voir le numéro de février 1868)

Plusieurs questions nous ayant été adressées au sujet des communications sur les messies, publiées dans le dernier numéro de la *Revue*, nous croyons devoir les compléter par quelques développements qui en feront mieux comprendre le sens et la portée.

1° La première de ces communications portant recommandation de la tenir secrète jusqu'à nouvel ordre, quoique la même chose fût enseignée dans différentes contrées, sinon quant à la forme et aux circonstances du détail, du moins pour le fond de l'idée, on nous a demandé si les Esprits, d'un consentement général, avaient reconnu l'urgence de cette publication, ce qui aurait une signification d'une certaine gravité.

L'opinion de la majorité des Esprits est un contrôle puissant pour la valeur des principes de la doctrine, mais qui n'exclut pas celui du jugement et de la raison, dont tous les Esprits sérieux recommandent sans cesse de faire usage. Lorsque l'enseignement se généralise spontanément sur une question dans un sens déterminé, c'est un indice certain que cette question est arrivée à son temps ; mais l'opportunité, dans le cas dont il s'agit, n'est pas une question de principe, et nous n'avons pas cru devoir attendre l'avis de la majorité pour cette publication dès lors que l'utilité nous en était démontrée. Il y aurait de la puérilité à croire que, faisant abnégation de notre initiative, nous n'obéissons, en instrument passif, qu'à une pensée qui s'imposerait à nous.

L'idée de la venue d'un ou de plusieurs messies était à peu près générale, mais envisagée à des points de vue plus ou moins erronés, par suite des circonstances de détail contenues dans certaines communications, et d'une assimilation *trop littérale,* de la part de quelques-uns, avec les paroles de l'Évangile sur le même sujet. Ces

erreurs pouvaient avoir des inconvénients matériels dont les symptômes se faisaient déjà sentir. Il importait donc de ne pas les laisser s'accréditer ; c'est pourquoi nous avons jugé utile de faire connaître le véritable sens dans lequel cette prévision était entendue par la majorité des Esprits, rectifiant ainsi, par l'enseignement général, ce que l'enseignement isolé pouvait avoir de partiellement défectueux.

2° On a dit que les messies du Spiritisme venant après sa constitution, leur rôle ne serait que secondaire, et l'on s'est demandé si c'était bien là le caractère des messies. Celui que Dieu charge d'une mission peut-il venir utilement quand l'objet de la mission est accompli ? Ne serait-ce pas comme si Christ fût venu après l'établissement du christianisme, ou comme si l'architecte chargé de la construction d'une maison arrivait quand la maison serait bâtie ?

La révélation spirite devait s'accomplir dans des conditions différentes de ses aînées, parce que les conditions de l'humanité ne sont plus les mêmes. Sans revenir sur ce qui a été dit au sujet des caractères de cette révélation, nous rappelons qu'au lieu d'être individuelle, elle devait être collective, et tout à la fois le produit de l'enseignement des Esprits et du travail intelligent de l'homme ; elle ne devait pas être localisée, mais prendre racine simultanément sur tous les points du globe. Ce travail s'accomplit sous la direction des grands Esprits qui ont reçu *mission* de présider à la régénération de l'humanité. S'ils ne coopèrent pas à l'œuvre comme incarnés, ils n'en dirigent pas moins les travaux comme Esprits, ainsi que nous en avons la preuve. Leur rôle de messies n'est donc point effacé, puisqu'ils le remplissent avant leur incarnation, et il n'en est que plus grand. Leur action, comme Esprits, est même plus efficace, parce qu'ils peuvent l'étendre partout, tandis que, comme incarnés, elle est nécessairement circonscrite. Aujourd'hui ils font, comme Esprits, ce que Christ faisait comme homme : ils enseignent, mais par les mille voix de la médiumnité ; ils viendront ensuite faire comme hommes ce que Christ n'a pu faire : installer leur doctrine.

L'installation d'une doctrine appelée à régénérer le monde ne peut être l'œuvre d'un jour, et la vie d'un homme n'y suffirait pas. Il faut d'abord élaborer les principes, ou si l'on veut confectionner l'instrument ; puis déblayer le terrain des obstacles et poser les premières assises. Que feraient ces Esprits sur la terre pendant le travail en quelque sorte matériel du défrichement ? Leur vie s'userait dans la lutte. Ils viendront donc plus utilement quand l'œuvre sera élaborée et le terrain préparé ; à eux alors incombera de mettre la dernière main à l'édifice et de le consolider ; en un mot, de faire fructifier l'arbre qui aura été planté. Mais, en attendant, ils ne sont pas inactifs : ils dirigent les travailleurs ; l'incarnation ne sera

donc qu'une phase de leur mission. Le Spiritisme seul pouvait faire comprendre la coopération des Esprits de l'erraticité à une œuvre terrestre.

3° On a demandé, en outre, s'il n'y aurait pas à craindre que l'annonce de ces messies ne tentât des ambitieux qui se donneraient de prétendues missions, et réaliseraient cette prédiction : Il y aura de faux christs et de faux prophètes ?

A cela la réponse est bien simple ; elle est tout entière dans le chapitre XXI de l'*Evangile selon le Spiritisme*. En lisant ce chapitre on verra que le rôle de faux christ n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer, car c'est ici le cas de dire que l'habit ne fait pas le moine. De tout temps il y a eu des intrigants qui ont voulu se faire passer pour ce qu'ils n'étaient pas ; ils peuvent sans doute imiter la forme extérieure ; mais, quand il s'agit de justifier le fond, il en advient d'eux comme de l'âne vêtu de la peau du lion.

Le bon sens dit que Dieu ne peut choisir ses messies parmi les Esprits vulgaires, mais parmi ceux qu'il sait capables d'accomplir ses desseins. Celui qui prétendrait avoir reçu une telle faveur devrait donc la justifier par l'éminence de ses capacités et de ses vertus, et sa présomption serait le premier démenti donné à ces mêmes vertus. Que dirait-on d'un rimailleur qui se donnerait pour le prince des poètes ? Se donner pour christ ou messie serait se dire l'homme le plus vertueux de l'univers, et l'on n'est pas vertueux quand on n'est pas modeste.

On simule, il est vrai, la vertu par l'hypocrisie ; mais il est une chose qui défie toute imitation : c'est le génie, parce qu'il doit s'affirmer par des œuvres positives ; quant à la vertu de parade, c'est une comédie qu'on ne peut jouer longtemps sans se trahir. Au premier rang des qualités morales qui distinguent le véritable missionnaire de Dieu, il faut placer l'humilité sincère, le dévouement sans bornes et sans arrière-pensée, le désintéressement matériel et moral absolu, l'abnégation de la personnalité, vertus par lesquelles ne brillent ni les ambitieux, ni les charlatans, qui recherchent avant tout la gloire ou le profit. Ils peuvent avoir de l'intelligence ; il leur en faut pour réussir par l'intrigue ; mais ce n'est pas cette intelligence qui place l'homme au-dessus de l'humanité terrestre. Si Christ revenait s'incarner sur la terre, il y reviendrait avec toutes ses vertus. Si donc quelqu'un se donnait pour lui, il devrait l'égaler en tout ; une seule qualité de moins suffirait pour dévoiler l'imposture.

De même qu'on reconnaît la qualité de l'arbre à son fruit, on reconnaîtra les vrais messies à la qualité de leurs œuvres, et non à leurs prétentions. Ce ne sont pas eux qui se proclameront, car peut-être ils s'ignoreront eux-mêmes ; plusieurs pas seront sur la terre, sans avoir été reconnus ; c'est en voyant ce qu'ils auront été et ce

qu'ils auront fait que les hommes se diront, comme ils ont dit du Christ : Celui-là devait être un messie.

Il y a cent pierres de touche pour reconnaître les messies et les prophètes de contrebande. La définition du caractère de ceux qui sont véritables est plutôt faite pour décourager les contrefacteurs que pour les exciter à jouer un rôle qu'ils ne sont pas de force à remplir, et ne leur vaudrait que des déboires. C'est en même temps donner à ceux qu'ils tenteraient d'abuser les moyens d'éviter d'être dupes de leur fourberie.

4° Quelques personnes ont paru craindre que la qualification de *messie* ne répandît sur la doctrine spirite un vernis de mysticisme.

Pour qui connaît la doctrine, elle est d'un bout à l'autre une protestation contre le mysticisme, puisqu'elle tend à ramener toutes les croyances sur le terrain positif des lois de la nature. Mais, parmi ceux qui ne la connaissent pas, il y a des gens pour lesquels tout ce qui sort de l'humanité tangible est mystique ; pour eux, adorer Dieu, prier, croire à la Providence c'est être mystique. Nous n'avons pas à nous préoccuper de leur opinion.

Le mot *messie* est employé, par le Spiritisme, dans son acception littérale de *messager*, *envoyé,* abstraction faite de l'idée de *rédemption et de mystère* particulière aux cultes chrétiens. Le Spiritisme n'a pas à discuter ces dogmes qui ne sont pas de son ressort ; il dit le sens dans lequel il emploie ce mot pour éviter toute méprise, laissant chacun croire selon sa conscience, qu'il ne cherche point à troubler.

Pour le Spiritisme, donc, tout Esprit incarné en vue d'accomplir une mission spéciale auprès de l'humanité est un *messie*, dans l'acception générale du mot, c'est-à-dire un *missionnaire* ou *envoyé*, avec cette différence, toutefois, que le mot *messie* implique plus particulièrement l'idée d'une mission directe de la divinité, et par suite celle de la supériorité de l'Esprit et de l'importance de la mission ; d'où il suit qu'il y a une distinction à faire entre les *messies* proprement dits, et les Esprits *simples missionnaires*. Ce qui les distingue, c'est que, pour les uns, la mission est encore une épreuve, parce qu'ils peuvent y faillir, tandis que pour les autres c'est un attribut de leur supériorité. Au point de vue de la vie corporelle, les messies rentrent dans la catégorie des incarnations ordinaires d'Esprits, et le mot n'a aucun caractère de mysticité.

Toutes les grandes époques de rénovation ont vu paraître des messies chargés de donner l'impulsion au mouvement régénérateur et de le diriger. L'époque actuelle, étant celle d'une des plus grandes transformations de l'humanité, aura aussi ses messies qui y président déjà comme Esprits, et achèveront leur mission comme incarnés. Leur venue ne sera marquée par aucun prodige, et Dieu, pour les faire reconnaître, ne troublera pas l'ordre des lois de la nature.

Aucun signe extraordinaire n'apparaîtra dans le ciel ni sur la terre, et on ne les verra pas descendre des nuées accompagnés des anges. Ils naîtront, vivront et mourront comme le commun des hommes, et leur mort ne sera annoncée au monde ni par des tremblements de terre, ni par l'obscurcissement du soleil ; aucun signe extérieur ne les distinguera, pas plus que Christ n'était distingué des autres hommes de son vivant. Rien donc ne les signalera à l'attention publique que la grandeur de leurs œuvres, la sublimité de leurs vertus, et la part active et féconde qu'ils prendront à la fondation du nouvel ordre de choses. L'antiquité païenne en eût fait des dieux ; l'histoire les placera au Panthéon des grands hommes, des hommes de génie, mais surtout parmi les hommes de bien dont la postérité honorera la mémoire.

Tels seront les messies du Spiritisme ; grands hommes parmi les hommes, grands Esprits parmi les Esprits, ils marqueront leur passage par les prodiges de l'intelligence et de la vertu, qui attestent la vraie supériorité, bien plus que la production d'effets matériels que le premier venu peut accomplir. Ce tableau un peu prosaïque fera peut-être tomber quelques illusions ; mais c'est ainsi que les choses se passeront, tout naturellement, et les résultats n'en seront pas moins importants pour n'être pas entourés des formes idéales et quelque peu merveilleuses dont certaines imaginations se plaisaient à les entourer.

Nous avons dit les *messies*, parce qu'en effet les prévisions des Esprits annoncent qu'il y en aura plusieurs, ce qui n'a rien d'étonnant d'après le sens attaché à ce mot, et en raison de la grandeur de la tâche, puisqu'il s'agit, non de l'avancement d'un peuple ou d'une race, mais de la régénération de l'humanité entière. Combien y en aura-t-il ? Les uns disent trois, d'autres plus, d'autres moins, ce qui prouve que la chose est dans les secrets de Dieu. L'un d'eux aura-t-il la suprématie ? C'est encore ce qu'il importe peu, ce qu'il serait même dangereux de savoir d'avance.

La venue des Messies, comme fait général, est annoncée, parce qu'il était utile qu'on en fût prévenu ; c'est un gage d'avenir et un sujet de tranquillité, mais les individualités ne doivent se révéler que *par leurs actes*. Si quelqu'un doit abriter l'enfance de l'un d'eux, il le fera *inconsciemment*, comme pour le premier venu ; il l'assistera et le protégera par pure charité, sans y être sollicité par un sentiment d'orgueil, dont il ne pourrait peut-être pas se défendre, qui glisserait à son insu dans son cœur, et lui ferait perdre le fruit de son action ; son dévouement ne serait peut-être pas aussi désintéressé moralement qu'il se le figurerait lui-même.

La sécurité du prédestiné exige en outre qu'il soit couvert d'un voile impénétrable, car il aura ses Hérodes ; or un secret n'est ja-

mais mieux gardé que lorsqu'il n'est connu de personne. Nul donc ne doit connaître sa famille, ni le lieu de sa naissance, et les Esprits vulgaires eux-mêmes ne le savent pas. Aucun ange ne viendra annoncer sa venue à sa mère, parce qu'elle ne doit point faire de différence entre lui et ses autres enfants ; des mages ne viendront point l'adorer à son berceau et lui offrir de l'or et de l'encens, car *il ne doit être salué que lorsqu'il aura fait ses preuves*. Il sera protégé par les invisibles chargés de veiller sur lui, et conduit à la porte où il doit frapper, et le maître de la maison ne connaîtra pas celui qu'il recevra à son foyer.

Jésus a dit en parlant du nouveau Messie : « Si quelqu'un vous dit : Christ est ici ou il est là, » n'y allez pas, car il n'y sera pas. » Il faut donc se défier des fausses indications qui ont pour but de *donner le change* en vue de le faire chercher où il n'est pas. Puisqu'il n'est pas permis aux Esprits de révéler ce qui doit rester secret, toute communication circonstanciée sur ce point doit être tenue pour suspecte, ou comme une épreuve pour celui qui la reçoit.

Peu importe donc le nombre des messies ; Dieu seul sait ce qui est nécessaire ; mais ce qui est indubitable, c'est qu'à côté des messies proprement dits, des Esprits supérieurs en nombre *illimité* s'incarneront, ou sont déjà incarnés, avec missions spéciales pour les seconder. Il en surgira dans toutes les classes, dans toutes les positions sociales, dans toutes les sectes et chez tous les peuples ; il y en aura dans les sciences, dans les arts, dans la littérature, dans la politique, dans les chefs d'états, partout enfin où leur influence pourra être utile à la diffusion des idées nouvelles, et aux réformes qui en seront la conséquence. L'autorité de leur parole sera d'autant plus grande qu'elle sera fondée sur l'estime et la considération dont ils seront entourés.

Mais, dira-t-on, dans cette foule de missionnaires de tous rangs, comment distinguer les messies ? Qu'importe qu'on les distingue ou non ! Ils ne viennent pas sur la terre pour s'y faire adorer, ni pour recevoir les hommages des hommes. Ils ne porteront donc aucun signe sur le front ; mais de même qu'à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier, on dira après leur départ : Celui-là qui a fait le plus de bien doit être le plus grand.

Le Spiritisme étant le principal élément régénérateur, il importait que l'instrument fût prêt quand viendront ceux qui doivent s'en servir. C'est le travail qui s'accomplit en ce moment, et qui les précède de peu ; mais il faut auparavant que la herse ait passé sur la terre pour la purger des herbes parasites qui étoufferaient le bon grain.

C'est le vingtième siècle surtout qui verra fleurir les grands apôtres du Spiritisme, et qui pourra être appelé le siècle des messies. Alors l'ancienne génération aura disparu, et la nouvelle sera dans

toute sa force ; l'humanité, remise de ses convulsions, formée d'éléments nouveaux ou régénérés, entrera définitivement et paisiblement dans la phase du progrès moral qui doit élever la terre dans la hiérarchie des mondes.

Correspondance inédite de Lavater

avec l'Impératrice Marie de Russie.

—

Les Spirites sont nombreux à Saint-Pétersbourg, et ils comptent parmi eux des hommes sérieux très éclairés, qui comprennent le but et la haute portée humanitaire de la doctrine. L'un d'eux, que nous n'avions pas l'honneur de connaître, a bien voulu nous adresser un document d'autant plus précieux pour l'histoire du Spiritisme, qu'il était inconnu, et qu'il touche aux plus hautes régions sociales. Voici ce que dit notre honorable correspondant dans sa lettre d'envoi :

« La bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg a publié, en 1858, à un très petit nombre d'exemplaires, un recueil de lettres inédites du célèbre physionomiste Lavater ; ces lettres, jusqu'alors inconnues en Allemagne, ont été adressées à l'impératrice Marie de Russie, épouse de Paul I[er] et aïeule de l'empereur régnant. La lecture de ces lettres m'a frappé par les idées philosophiques, éminemment spirites, qu'elles renferment, sur les rapports qui existent entre le monde visible et le monde invisible, la médiumnité intuitive et l'influence des fluides qui la produisent.

« Présumant que ces lettres, probablement inconnues en France, pourraient intéresser les Spirites éclairés de ce pays, en leur apprenant que leurs convictions intimes étaient partagées par l'éminent philosophe suisse et deux têtes couronnées, je prends la liberté, monsieur, de vous envoyer ci-joint la traduction exacte et presque littérale de ces lettres, que vous jugerez peut-être opportun d'insérer dans votre savante et si intéressante publication mensuelle.

« Je profite de cette occasion, monsieur, pour vous exprimer les sentiments de ma profonde et parfaite estime, partagée par les Spirites sincères de tous les pays, qui savent dignement apprécier les services éminents que votre zèle infatigable a rendus au développement scientifique et à la propagation de la sublime et si consolante doctrine spirite. Cette troisième révélation aura pour conséquence la régénération, le progrès moral et la consolidation de la foi dans la pauvre humanité, malheureusement fourvoyée, et qui flotte entre le doute et l'indifférence en matière de religion et de morale. » - W. de F.

Nous publions intégralement le manuscrit de M. de F. Son étendue nous oblige à en faire l'objet de trois articles.

PRÉAMBULE.

Au château grand-ducal de Pawlowsk, situé à vingt-quatre verstes de Pétersbourg, où l'empereur Paul de Russie passa les plus heureuses années de sa vie, et qui, dans la suite, devint la résidence favorite de l'impératrice Marie, son auguste veuve, véritable bienfaitrice de l'humanité souffrante, se trouve une bibliothèque choisie, fondée par le couple impérial, dans laquelle, entre beaucoup de trésors scientifiques et littéraires, se trouve un paquet de lettres autographes de Lavater, restées inconnues aux biographes du célèbre physionomiste.

Ces lettres sont datées de Zurich, en 1798. Seize ans auparavant, Lavater avait eu l'occasion de faire, à Zurich et à Schaffouse, la connaissance du comte et de la comtesse du Nord (c'est sous ce titre que le grand-duc de Russie et son épouse voyageaient alors en Europe), et, de 1796 à 1800, il envoyait en Russie, à l'adresse de l'impératrice Marie, des réflexions sur la physionomie, auxquelles joignait des lettres ayant pour but de dépeindre l'état de l'âme après la mort.

Dans ces lettres, Lavater prend pour point de départ qu'une âme, ayant quitté son corps, inspire ses idées à un homme de son choix, apte à la lumière (lichtfæhig), et lui fait écrire des lettres adressées à un ami laissé sur la terre, pour l'instruire de l'état dans lequel elle se trouve.

Ces lettres inédites de Lavater furent découvertes pendant une révision de la bibliothèque grand-ducale, par le docteur Minzloff, bibliothécaire de la bibliothèque impériale de Pétersbourg et mises en ordre par ce dernier. Avec l'autorisation du possesseur actuel château du Pawlowsk, S. A. I. le grand-duc Constantin, et sous les auspices éclairés du baron de Korff, actuellement membre du conseil de l'empire, ancien directeur en chef de cette bibliothèque qui lui doit ses plus notables améliorations, elles furent publiées en 1858, à Pétersbourg, sous le titre : *Johann-Kaspar Lavater's briefe, an die kaïserin Maria Feodorowna, gemahlin kaïser Paul I von Russland* (Lettres de Jean-Gaspard Lavater à l'impératrice Marie Féodorowna, épouse de l'empereur Paul I de Russie. Cet ouvrage fut imprimé aux frais de la bibliothèque impériale, et offert en hom-

mage au sénat de l'Université de Iéna, à l'occasion du 300e anniversaire de sa fondation.

Ces lettres, au nombre de six, présentent le plus haut intérêt, en ce qu'elles prouvent positivement que les idées spirites, et notamment celles de la possibilité des rapports entre le monde spirituel et le monde matériel, germaient en Europe il y a bientôt soixante et dix ans, et que non-seulement le célèbre physionomiste avait la conviction de ces rapports, mais qu'il était lui-même ce que, dans le Spiritisme, on appelle un médium intuitif, c'est-à-dire un homme recevant par intuition les idées des Esprits et transcrivant leurs communications. Les lettres d'un ami défunt que Lavater avait jointes à ses propres lettres, sont éminemment spirites ; elles développent et éclaircissent, d'une manière aussi ingénieuse que spirituelle, les idées fondamentales du Spiritisme, et viennent à l'appui de tout ce que cette doctrine offre de plus rationnel, de plus profondément philosophique, religieux et consolant pour l'humanité. Les personnes qui ne connaissent pas le Spiritisme, pourront supposer que ces lettres d'un Esprit à son ami sur la terre, ne sont qu'une forme poétique que Lavater donne à ses propres idées spiritualistes ; mais ceux qui sont initiés aux vérités du Spiritisme, les retrouveront dans ces communications, telles qu'elles ont été et sont encore données par les Esprits, par l'entremise de différents médiums intuitifs, auditifs, écrivains, parlants, extatiques, etc. Il n'est pas naturel de supposer que Lavater ait pu concevoir lui-même et exposer avec une si grande lucidité et tant de précision, des idées abstraites et si élevées sur l'état de l'âme après la mort et ses moyens de communication avec les Esprits incarnés, c'est-à-dire les hommes. Ces idées ne pouvaient provenir que des Esprits désincarnés eux-mêmes. Il est indubitable que l'un deux, ayant gardé des sentiments d'affection pour un ami encore habitant de la terre, lui a donné, par l'intermédiaire d'un médium intuitif (peut-être Lavater lui-même était-il cet ami), des notions sur ce sujet, pour l'initier aux mystères de la tombe dans la mesure de ce qu'il est permis à un Esprit de dévoiler aux hommes, et de ce que ces derniers sont en état de comprendre.

Nous donnons ici la traduction exacte des lettres de Lavater, écrites en allemand, ainsi que celle des communications d'outre-tombe, qu'il adressait à l'impératrice Marie, d'après le désir que celle-ci avait exprimé de connaître les idées du philosophe allemand sur l'état de l'âme après la mort du corps.

LETTRE PREMIÈRE
SUR L'ÉTAT DE L'AME APRÈS LA MORT.

Idées générales.

Très vénérée Marie de Russie !

Daignez m'accorder la permission de ne pas vous donner le titre de majesté, qui vous est dû de la part du monde, mais ne s'harmonise pas avec la sainteté du sujet dont vous avez désiré que je vous entretinsse, et afin de pouvoir vous écrire avec franchise et toute liberté.

Vous désirez connaître quelques-unes des mes idées sur l'état des âmes après la mort.

Malgré le peu qu'il est donné au plus sage et au plus docte d'entre nous d'en savoir, puisqu'aucun de ceux qui sont partis pour le pays inconnu n'en est revenu, l'homme pensant, le disciple de Celui qui est descendu chez nous du ciel, est pourtant en état d'en dire autant qu'il nous est nécessaire de savoir pour nous encourager, nous tranquilliser et nous faire réfléchir.

Pour cette fois-ci je me bornerai à vous exposer, à ce sujet, quelques-unes des idées les plus générales.

Je pense qu'il doit exister une grande différence entre l'état, la manière de penser et de sentir d'une âme séparée de son corps matériel, et l'état dans lequel elle se trouvait pendant son union avec ce dernier. Cette différence doit être au moins aussi grande que celle qui existe entre l'état d'un enfant nouveau-né et celui d'un enfant vivant dans le sein de sa mère.

Nous sommes liés à la matière, et ce sont nos sens et nos organes qui donnent à notre âme les perceptions et l'entendement.

D'après la différence qui existe entre la construction du télescope, du microscope et des lunettes, dont se servent nos yeux pour voir, les objets que nous regardons par leur entremise nous apparaissent sous une forme différente. Nos sens sont les télescopes, les microscopes et les lunettes nécessaires à notre vie actuelle, qui est une vie matérielle.

Je pense que le monde visible doit disparaître pour l'âme séparée de son corps, tout comme il lui échappe pendant le sommeil. Ou bien le monde, que l'âme entrevoyait pendant son existence corporelle, doit apparaître à l'âme dématérialisée sous un aspect tout autre.

Si, pendant quelque temps, elle pouvait rester sans corps, le monde

matériel n'existerait pas pour elle. Mais si elle est, aussitôt après avoir quitté son corps, ce que je trouve très vraisemblable, pourvue d'*un corps spirituel, qu'elle aurait retiré de son corps matériel*, le nouveau corps lui donnera indispensablement une tout autre perception des choses. Si, ce qui peut aisément arriver aux âmes impures, ce corps restait, pendant quelque temps, imparfait et peu développé, tout l'univers apparaîtrait à l'âme dans un état trouble, comme vu à travers un verre dépoli.

Mais si le corps spirituel, *le conducteur et l'intermédiaire de ses nouvelles impressions*, était ou devenait plus développé ou mieux organisé, le monde de l'âme lui paraîtrait, d'après la nature et les qualités de ses nouveaux organes, ainsi que d'après le degré de son harmonie et de sa perfection, plus régulier et plus beau.

Les organes se simplifient, acquièrent de l'harmonie entre eux et sont plus appropriés à la nature, au caractère, aux besoins et aux forces de l'âme, selon qu'elle se concentre, s'enrichit et s'épure ici-bas, en poursuivant un seul but et agissant dans un sens déterminé. L'âme *perfectionne elle-même*, en existant sur la terre, *les qualités du corps spirituel*, du véhicule dans lequel elle continuera d'exister après la mort de son corps matériel, et qui lui servira d'organe pour concevoir, sentir et agir dans sa nouvelle existence. Ce nouveau corps approprié à sa nature intime, la rendra pure, aimante, vivace et apte à mille belles sensations, impressions, contemplations, actions et jouissances.

Tout ce qu'on peut, et tout ce que nous ne pouvons pas encore dire sur l'état de l'âme après la mort, se basera toujours sur ce seul axiome permanent et général : *L'homme récolte ce qu'il a semé.*

Il est difficile de trouver un principe plus simple, plus clair, plus abondant et plus propre à être appliqué à tous les cas possibles.

Il existe une loi générale de la nature, étroitement liée, même identique, au principe ci-dessus mentionné, concernant l'état de l'âme après la mort, une loi équivalente dans tous les mondes, dans tous les états possibles, dans le monde matériel et dans le monde spirituel, visible et invisible, savoir :

« Ce qui se ressemble tend à se réunir. Tout ce qui est identique s'attire réciproquement, s'il n'existe pas d'obstacles qui s'opposent à leur union. »

Toute la doctrine sur l'état de l'âme après la mort est basée sur ce simple principe ; tout ce que nous appelons ordinairement : jugement préalable, compensation, félicité suprême, damnation, peut

être expliqué de cette manière : « *Selon que tu as semé le bien en toi-même, en d'autres et en dehors de toi, tu appartiendras à la société de ceux qui, comme toi, ont semé le bien en eux-mêmes et en dehors d'eux ; tu jouiras de l'amitié de ceux auxquels tu as ressemblé dans leur manière de semer le bien*. »

Chaque âme séparée de son corps, délivrée des chaînes de la matière, s'apparaît à elle-même telle qu'elle est en réalité. Toutes les illusions, toutes les séductions qui l'empêchaient de se reconnaître et de voir ses forces, ses faiblesses et ses défauts disparaîtront. Elle éprouvera une tendance irrésistible à se diriger vers les âmes qui lui ressemblent et à s'éloigner de celles qui lui sont dissemblables. Son propre poids intérieur, comme obéissant à la loi de la gravitation, l'attirera dans des abîmes sans fond (au moins c'est ainsi que cela lui semblera) ; ou bien, d'après le degré de sa pureté, elle s'élancera, comme une étincelle emportée par sa légèreté dans les airs, et passera rapidement dans les régions lumineuses, fluidiques et éthérées.

L'âme se donne à elle-même un poids qui lui est propre, par son sens intérieur ; son état de perfection la pousse en avant, en arrière ou de côté ; son propre caractère, moral ou religieux, lui inspire certaines tendances particulières. Le bon s'élèvera vers les bons ; le besoin qu'il ressent du bien l'attirera vers eux. Le méchant est forcément poussé vers les méchants. La chute précipitée des âmes grossières, immorales et irréligieuses vers des âmes qui leur ressemblent, sera tout aussi rapide et inévitable que la chute d'une enclume dans un abîme, quand rien ne l'arrête.

C'est assez pour cette fois-ci.

Zurich, 1. VIII. 1798
JEAN-GASPAR LAVATER.

(Avec la permission de Dieu, la suite tous les huit jours.)

LETTRE DEUXIÈME.

Les besoins éprouvés par l'esprit humain, durant *son exil dans le corps matériel, restent les mêmes aussitôt après qu'il l'a quitté*. Sa félicité consistera dans la possibilité de pouvoir satisfaire ses besoins spirituels ; sa damnation dans l'impossibilité de pouvoir satisfaire ses appétits charnels, dans un monde moins matériel.

Les besoins non satisfaits constituent la damnation ; leur satisfaction constitue la félicité suprême.

Je voudrais dire à chaque homme : « Analyse la nature de tes be-

soins ; donne-leur leur véritable nom ; demande à toi-même : sont-ils admissibles dans un monde moins matériel ? Peuvent-ils y trouver leur satisfaction ? Et si véritablement ils pouvaient y être contentés, seraient-ils de ceux qu'un Esprit intellectuel et immortel puisse avouer honorablement et en désirer la satisfaction, sans ressentir une honte profonde devant d'autres êtres intellectuels et immortels comme lui ?

Le besoin que ressent l'âme de satisfaire les aspirations spirituelles d'autres âmes immortelles ; de leur procurer les pures jouissances de la vie, de leur inspirer l'assurance de la continuation de leur existence après la mort, de coopérer par là au grand plan de la sagesse et de l'amour suprêmes, le progrès acquis par cette noble activité, si digne de l'homme, ainsi que le désir désintéressé du bien, donnent aux âmes humaines *l'aptitude*, et, partant, *le droit* d'être reçues dans les groupes et les cercles d'Esprits plus élevés, plus purs, plus saints.

Quand nous avons, très vénérée impératrice, l'intime persuasion que le besoin le plus naturel, et pourtant bien rare, qui puisse naître dans une âme immortelle : celui de Dieu, la nécessité de s'en approcher de plus en plus sous tous les rapports, et de ressembler au Père invisible de toutes les créatures, est une fois devenu prédominant en nous, oh ! alors, nous ne devons pas éprouver la moindre crainte concernant notre état futur, quand la mort nous aura débarrassé de notre corps, ce mur épais qui nous cachait Dieu. Ce corps matériel qui nous séparait de lui est abattu, et le voile qui nous dérobait la vue du plus saint des saints est déchiré. L'Être adorable que nous aimions au-dessus de tout, avec toutes ses grâces resplendissantes, aura alors libre entrée dans notre âme affamée de lui et le recevant avec joie et amour.

Aussitôt que l'amour sans bornes pour Dieu aura pris le dessus dans notre âme, par suite des efforts qu'elle aura faits pour s'en approcher et lui ressembler dans son amour vivifiant de l'humanité, et par tous les moyens qu'elle avait en son pouvoir, cette âme, débarrassée de son corps, passant nécessairement par bien des degrés pour se perfectionner toujours davantage, montera avec une facilité et une rapidité étonnantes vers l'objet de sa plus profonde vénération et de son amour illimité, vers la source inépuisable et la seule suffisante pour la satisfaction de tous ses besoins, de toutes ses aspirations.

Aucun œil faible, malade ou voilé, n'est en état de regarder le soleil en face ; de même aucun Esprit non épuré, encore enveloppé

du brouillard matériel dont une vie exclusivement matérielle l'entourait, même au moment de sa séparation du corps, ne serait en état de supporter la vue du plus pur soleil des Esprits, dans sa clarté resplendissante, son symbole, son foyer, d'où s'échappent ces flots de lumière qui pénètrent même les êtres finis du sentiment de leur infinité.

Qui mieux que vous, madame, sait que les bons ne sont attirés que par les bons ! Que seules les âmes élevées savent jouir de la présence d'autres âmes d'élite ! Tout homme connaissant la vie et les hommes, celui qui souvent fut obligé de se trouver dans la société de ces flatteurs malhonnêtes, efféminés, manquant de caractère, toujours empressés à relever et faire valoir la parole la plus insignifiante, la moindre allusion de ceux dont ils briguent la faveur, ou bien de ces hypocrites, tâchant de pénétrer astucieusement les idées des autres, pour les interpréter ensuite dans un sens tout à fait contraire, celui-là, dis-je, doit savoir combien ces âmes viles et esclaves s'embarrassent subitement d'une simple parole prononcée avec fermeté et dignité ; combien un seul regard sévère les confond, en leur faisant sentir profondément qu'on les connaît et qu'on les juge à leur juste valeur ! Comme il leur devient pénible alors de supporter la présence d'un honnête homme ! Aucune âme fourbe et hypocrite n'est heureuse par le contact d'une âme probe et énergique qui la pénètre. Chaque âme impure ayant quitté son corps, doit, selon sa nature intime, comme poussée par une puissance occulte et invincible, fuir la présence de tout être pur et lumineux, pour lui dérober, autant que possible, la vue de ses nombreuses imperfections qu'elle n'est pas en état de cacher à elle-même, ni à d'autres.

Quand même il ne serait pas écrit : « *Personne, sans être épuré, ne pourra voir le Seigneur,* » ce serait parfaitement dans l'ordre des choses. Une âme impure se trouve dans une impossibilité absolue d'entrer en rapport quelconque avec une âme pure, ni de ressentir pour elle la moindre sympathie. Une âme effrayée de la lumière ne peut, par cela même, être attirée par la source de la lumière. La clarté privée de toute obscurité doit la brûler comme un feu dévorant.

Et quelles sont les âmes, madame, que nous appelons impures ? Je pense que ce sont celles dans lesquelles le désir de s'épurer, de se corriger, de se perfectionner, n'a jamais prédominé. Je pense que ce sont celles qui ne se sont pas soumises au principe élevé du désintéressement en toutes choses ; celles qui se sont

choisies elles-mêmes pour centre unique de tous leurs désirs et de toutes leurs idées ; celles qui se regardent comme le but de tout ce qui est en dehors d'elles, qui ne cherchent que le moyen de satisfaire leurs passions et leurs sens ; celles enfin dans lesquelles règnent l'égoïsme, l'orgueil, l'amour-propre et l'intérêt personnel, qui veulent servir deux maîtres qui se contredisent, et cela simultanément.

De pareilles âmes doivent se trouver, je pense, après leur séparation d'avec leur corps, dans le misérable état d'une horrible contemplation d'elles-mêmes ; ou bien, ce qui revient au même, du mépris profond qu'elles ressentent pour elles-mêmes, et être entraînées par une force irrésistible vers l'affreuse société d'autres âmes égoïstes, se condamnant elles-mêmes sans cesse.

C'est l'égoïsme qui produit l'impureté de l'âme et la fait souffrir. Il est combattu dans toutes les âmes humaines par quelque chose qui lui est contraire, quelque chose de pur, de divin : le sentiment moral. Sans ce sentiment, l'homme n'est capable d'aucune jouissance morale, d'aucune estime, ni d'aucun mépris pour lui-même, ne comprenant ni le ciel ni l'enfer. Cette lumière divine lui rend insupportable toute obscurité qu'il découvre en lui, et c'est la raison pour laquelle les âmes délicates, celles qui possèdent le sens moral, souffrent plus cruellement quand l'égoïsme s'empare d'elles et subjugue ce sentiment.

De la concordance et de l'harmonie qui subsistent dans l'homme, entre lui-même et sa loi intérieure, dépendent sa pureté, son aptitude à recevoir la lumière, son bonheur, son ciel, son Dieu. Son Dieu lui apparaît dans sa ressemblance avec lui-même. A celui qui sait aimer, Dieu apparaît comme le suprême amour, sous mille formes aimantes. Son degré de félicité et son aptitude à rendre heureux les autres sont proportionnés au principe d'amour qui règne en lui. Celui qui aime avec désintéressement reste en harmonie incessante avec la source de tout amour et tous ceux qui y puisent l'amour.

Tâchons de conserver en nous l'amour dans toute sa pureté, madame, et nous serons toujours entraînés par lui vers les âmes les plus aimantes. Purifions-nous tous les jours davantage des souillures de l'égoïsme, et alors, dussions-nous quitter ce monde aujourd'hui même ou demain, en rendant à la terre notre enveloppe mortelle, notre âme prendra son vol avec la rapidité de l'éclair vers le modèle de tous ceux qui aiment, et se réunira à eux avec un bonheur inexprimable.

Personne de nous, ne peut savoir ce que deviendra son âme après la mort de son corps, et pourtant je suis pleinement persuadé que l'amour épuré doit nécessairement donner à notre Esprit, délivré de son corps, une liberté sans bornes, une existence centuple, une jouissance continuelle de Dieu, et une puissance illimitée pour rendre heureux tous ceux qui sont aptes à goûter la félicité suprême.

Oh ! que la liberté morale de l'Esprit dépouillé de son corps est incomparable ! avec quelle légèreté l'âme de l'être aimant, entourée d'une lumière resplendissante, effectue son ascension ! Quelle science infinie, quelle puissance de se communiquer aux autres, deviennent son apanage ! Quelle lumière jaillit d'elle-même ! Quelle vie anime tous les atomes dont elle est formée ! Des flots de jouissances s'élancent de tous côtés à sa rencontre pour satisfaire ses besoins les plus purs et les plus élevés ! Des légions innombrables d'êtres aimants lui tendent les bras ! Des voix harmonieuses se font entendre dans ces chœurs nombreux et rayonnants de joie et lui disent : « Esprit de notre Esprit ! Cœur de notre cœur ! Amour puisé à la source de tout amour ! Ame aimante, tu nous appartiens à nous tous, et nous sommes tous à toi ! Chacun de nous est à toi et tu appartiens à chacun de nous. Dieu est amour et Dieu est à nous. Nous sommes tous remplis de Dieu, et l'amour trouve sa félicité dans la félicité de tous. »

Je désire ardemment, très vénérée impératrice, que vous, votre noble et généreux époux, l'empereur, si portés l'un et l'autre pour le bien, et moi avec vous, nous puissions tous ne jamais devenir étrangers à l'amour qui est Dieu et homme à la fois ; qu'il nous soit accordé de nous former pour les jouissances de l'amour par nos actions, nos prières et nos souffrances, en nous rapprochant de celui qui s'est laissé attacher sur la croix du Golgotha.

JEAN-GASPAR LAVATER.

(La suite prochainement, si Dieu veut le permettre.)
Zurich, le 18 VIII 1798.

On peut voir déjà dans quel ordre d'idées Lavater écrivait à l'impératrice Marie, et jusqu'à quel point il possédait l'intuition des principes du Spiritisme moderne. On en jugera mieux encore par le complément de cette correspondance remarquable. En attendant les réflexions dont nous la ferons suivre, nous croyons devoir, dès à présent, faire remarquer un fait important : c'est que pour entretenir

une correspondance sur un pareil sujet avec l'impératrice, il fallait que celle-ci partageât ces idées, et plusieurs circonstances ne permettent pas de douter qu'il en était de même du czar, son époux. C'est sur sa demande, ou mieux sur leur demande, que Lavater écrivait, et le ton de ses lettres prouve qu'il s'adressait à des personnes convaincues. Comme on le voit, les croyances spirites, dans les hautes régions, ne datent pas d'aujourd'hui. On peut d'ailleurs voir, dans la Revue d'avril 1866, page 120, le récit d'une apparition tangible de Pierre le Grand à ce même Paul Ier.

Les lettres de Lavater ayant été lues à la société de Paris et une conversation s'étant engagée à ce sujet, Paul Ier, attiré sans doute par la pensée qui était dirigée vers lui à cette occasion, se manifesta spontanément et sans évocation par l'un des médiums auquel il dicta la communication suivante :

(Société de Paris, 7 février 1868 ; médium M. Leymarie.)

Le pouvoir est chose lourde, et les ennuis qu'il laisse impressionnent douloureusement notre âme ! Les déboires sont continuels ; il faut se conformer aux habitudes, aux vieilles institutions, au parti pris, et Dieu sait ce qu'il faut de résistance pour s'opposer à tous les appétits qui viennent battre le trône comme des flots tumultueux. Aussi quel bonheur quand, laissant un instant cette robe de Nessus appelée royauté, on peut s'enfermer dans un lieu paisible, où l'on puisse reposer en paix loin du bruit et du tumulte des ambitions !

Ma chère Marie aimait le calme. Nature solide, douce, résignée, aimante, elle eût préféré l'oubli des grandeurs pour se vouer complètement à la charité, pour étudier les hautes questions philosophiques qui étaient du ressort de ses facultés. Comme elle, j'aimais ces délassements intellectuels ; ils étaient un baume pour mes blessures de souverain, une force nouvelle pour me guider dans le dédale de la politique européenne.

Lavater, ce grand cœur, ce grand Esprit, ce frère prédestiné, nous initiait à sa sublime doctrine ; ses lettres, que vous possédez aujourd'hui, étaient attendues par nous avec une fiévreuse anxiété. Tout ce qu'elles renferment était le mirage de nos idées personnelles ; nous les lisions, ces chères lettres, avec une joie enfantine, heureux de déposer notre couronne, sa gravité, son étiquette, pour discuter les droits de l'âme, son émancipation et sa course divine vers l'éternel.

Toutes ces questions, brûlantes aujourd'hui, nous les avons acceptées il y a soixante-dix ans ; elles faisaient partie de notre vie, de

notre repos. Bien des effets étranges, des apparitions, des bruits, avaient fortifié notre opinion à ce sujet. L'impératrice Marie voyait et entendait les Esprits ; par eux, elle avait su des événements passés à de grandes distances. Un prince Lopoukine, mort à Kiew, à plusieurs centaines de lieues, était venu nous annoncer sa mort, les incidents qui avaient précédé son départ, l'expression de ses dernières volontés ; l'impératrice avait écrit sous la dictée de l'Esprit Lopoukine, et vingt jours après, on savait seulement à la cour tous les détails que nous possédions. Ils furent pour nous une confirmation éclatante, et aussi la preuve que Lavater et nous, étions initiés aux grandes vérités.

Aujourd'hui, nous connaissons mieux par vous la doctrine dont vous avez élargi la base ; nous reviendrons vous demander quelques instants, et nous vous remercions à l'avance, si vous voulez bien écouter Marie de Russie et celui qui eut la faveur de l'avoir pour compagne.

PAUL I[er].

Flageolet,

Esprit mystificateur.

Le fait suivant nous est rapporté par un de nos correspondants de Maine-et-Loire, M. le docteur E. Champneuf. Bien que le fait, en lui-même, ne sorte pas du cercle des phénomènes connus de manifestations physiques, il est instructif en ce sens qu'il prouve une fois de plus la diversité des types qu'on rencontre dans le monde invisible, et qu'en y entrant certains Esprits ne se dépouillent pas immédiatement de leur caractère ; c'est ce que l'on ignorait, avant que le Spiritisme ne nous eût mis en rapport avec les habitants de ce monde. Voici le récit qui nous est adressé :

« Permettez-moi de vous faire connaître un fait assez curieux, non pas d'un apport, mais d'une soustraction par un Esprit, qui s'est produit, il y a huit jours, au milieu de nous.

« Il est un Esprit, habitué depuis plusieurs années de notre groupe de Saumur, qui, depuis quelque temps, s'est fait plus familier encore de notre groupe de Vernantes ; il a dit s'appeler Flageolet ; mais notre médium, dont il s'est fait reconnaître, et qui, en effet, l'a connu quand il vivait dans ce monde, nous dit qu'il portait le nom de Biron, ménétrier, assez brave homme, viveur, et courant les guinguettes où il faisait danser. C'est un Esprit léger, mystificateur, mais pas méchant.

« Donc, Flageolet s'est installé chez mon frère, chez qui ont lieu

nos séances ; et les déjeuners et les dîners sont égayés par les airs frappés qu'on lui demande ou qu'on ne lui demande pas, heureux quand les verres et les plats ne sont pas renversés par sa joyeuseté trop tapageuse.

« Il y a huit jours, mon frère, qui fait un grand usage de tabac, avait, comme à l'ordinaire, sa tabatière auprès de lui sur la table, et comme à l'ordinaire aussi Flageolet assistait au dîner de famille. Après quelques marches et airs frappés, l'Esprit se mit à jouer l'air : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*. Dans ce moment, mon frère cherchait la sienne, qui n'était plus auprès de lui ; il promène son regard autour de lui, fouille ses poches, rien ; le même air continue avec plus d'entrain ; il se lève, explore la tablette de la cheminée, les meubles, pousse les investigations jusqu'aux pièces voisines, et l'air de la tabatière, frappé avec plus de vigueur, le poursuit de ses redoublements moqueurs à mesure qu'il s'éloigne et s'anime dans ses recherches. S'il s'approche de la cheminée, les coups deviennent plus forts et plus précipités. Enfin, le chercheur, agacé par cette harmonie impitoyable, pense à Flageolet, et lui dit : - Est-ce toi qui m'a pris ma tabatière ? - Oui. - Veux-tu me la rendre ? - Oui. - Eh bien ! parle.

« On prit l'alphabet et un crayon, et l'Esprit dicte : « Je l'ai mise au feu. » On fouille les cendres brûlantes et l'on y trouve, au fond du foyer, la tabatière dont la poudre était calcinée.

« Tous les jours, c'est quelque surprise de sa part ou quelque tour de sa façon. Il y a trois jours, il nous fit connaître le contenu d'un panier bien ficelé qui venait d'arriver.

« Hier au soir, c'était une nouvelle malice à l'adresse de mon frère. Celui-ci, dans la journée, rentrant à la maison, cherche le bonnet qu'il porte à l'intérieur, et, ne pouvant le trouver, il en prit son parti et n'y pensa plus. Le soir Flageolet, ennuyé sans doute de frapper ses airs sans qu'on fît attention à lui, et sans qu'on songeât à l'interroger, demanda à faire écrire. Nous nous mîmes à sa disposition, et il dicta :

« - J'ai chippé ta calotte. - Veux-tu me dire où elle est ? - Oui. - Où l'as-tu mise ? - Je l'ai donnée à Napoléon.

« Persuadés que c'était une mauvaise plaisanterie de l'Esprit, nous lui demandâmes : - Lequel ? - Le tien.

« Il y a, depuis longues années, une statue de Napoléon Ier, de demi-grandeur, dans la pièce où se tiennent nos séances. Nous nous sommes dirigés vers la statue, la lampe à la main, et nous avons trouvé le bonnet disparu qui recouvrait le petit chapeau historique. »

Remarque. - Tout, dans le Spiritisme, est sujet d'étude pour l'observateur sérieux ; les faits insignifiants en apparence ont leur cause, et cette cause peut se rattacher aux principes les plus impor-

tants. Est-ce que les grandes lois de la nature ne se révèlent pas dans le plus petit insecte comme dans l'animal gigantesque ? dans le grain de sable qui tombe comme dans le mouvement des astres ? Le botaniste néglige-t-il une fleur parce qu'elle est humble et sans éclat ? Il en est de même dans l'ordre moral où tout a sa valeur philosophique, comme dans l'ordre physique tout a sa valeur scientifique.

Tandis que certaines personnes ne verront dans le fait rapporté ci-dessus qu'une chose curieuse, amusante, un sujet de distraction, d'autres y verront une application de la loi qui régit la marche progressive des êtres intelligents et y puiseront un enseignement. Le monde invisible étant le milieu où aboutit fatalement l'humanité, rien de ce qui peut aider à le faire connaître ne saurait être indifférent. *Le monde corporel et le monde spirituel se déversant incessamment l'un dans l'autre par les morts et les naissances, s'expliquent l'un par l'autre*. C'est là une des grandes lois que révèle le Spiritisme.

Le caractère de cet Esprit n'est-il pas celui d'un enfant espiègle ? Cependant, de son vivant, c'était un homme fait et même d'un certain âge ; certains Esprits redeviendraient-ils donc enfants ? Non ; l'Esprit réellement adulte ne retourne pas plus en arrière que le fleuve ne remonte vers sa source. Mais l'âge du corps n'est nullement un indice de l'âge de l'Esprit. Comme il faut que tous les Esprits qui s'incarnent passent par l'*enfance corporelle*, il en résulte que dans des corps d'enfants se trouvent forcément des Esprits avancés ; or, si ces Esprits meurent prématurément, ils révèlent leur supériorité dès qu'ils ont dépouillé leur enveloppe. Par la même raison, un Esprit jeune, spirituellement parlant, ne pouvant arriver à maturité dans le cours d'une existence qui est moins qu'une heure par rapport à la vie de l'Esprit, un corps adulte peut receler un Esprit enfant par le caractère et le développement moral.

Flageolet appartient incontestablement à cette dernière catégorie d'Esprits ; il avancera plus rapidement que d'autres, parce qu'il n'y a chez lui que de la légèreté et que le fond n'est pas mauvais. Le milieu sérieux dans lequel il se manifeste, le contact d'hommes éclairés, mûriront ses idées ; son éducation est une tâche qui leur incombe, tandis qu'il n'eût rien gagné avec des personnes futiles qui se seraient amusées de ses facéties, comme de celles d'un bouffon.

Essai théorique des guérisons instantanées.

De tous les phénomènes spirites, un des plus extraordinaires est sans contredit celui des guérisons instantanées. On comprend les guérisons produites par l'action soutenue d'un bon fluide ; mais on se demande comment ce fluide peut opérer une transformation subite

dans l'organisme, et surtout pourquoi l'individu qui possède cette faculté n'a pas accès sur tous ceux qui sont atteints de la même maladie, en admettant qu'il y ait des spécialités. La sympathie des fluides est une raison, sans doute, mais qui ne satisfait pas complètement, parce qu'elle n'a rien de positif ni de scientifique. Cependant les guérisons instantanées sont un fait qu'on ne saurait révoquer en doute. Si l'on n'avait à l'appui que les exemples des temps reculés, on pourrait, avec quelque apparence de fondement, les considérer comme légendaires, ou tout au moins comme amplifiées par la crédulité ; mais quand les mêmes phénomènes se reproduisent sous nos yeux, dans le siècle le plus sceptique à l'endroit des choses surnaturelles, la négation n'est plus possible, et l'on est bien forcé d'y voir, non un effet miraculeux, mais un phénomène qui doit avoir sa cause dans des lois de la nature encore inconnues.

L'explication suivante, déduite des indications fournies par un médium en état de somnambulisme spontané, est basée sur des considérations physiologiques qui nous paraissent jeter un jour nouveau sur la question. Elle a été donnée à l'occasion d'une personne atteinte de très graves infirmités, et qui demandait si un traitement fluidique pourrait lui être salutaire.

Quelque rationnelle que nous semble cette explication, nous ne la donnons point comme absolue, mais à titre d'hypothèse et comme sujet d'étude, jusqu'à ce qu'elle ait reçu la double sanction de la logique et de l'opinion générale des Esprits, seul contrôle valable des doctrines spirites, et qui puisse en assurer la perpétuité.

Dans la médication thérapeutique il faut des remèdes appropriés au mal. Le même remède ne pouvant avoir des vertus contraires : être à la fois stimulant et calmant, échauffant et rafraîchissant, ne peut convenir à tous les cas ; c'est pour cela qu'il n'y a pas de remède universel.

Il en est de même du fluide guérisseur, véritable agent thérapeutique, dont les qualités varient selon le tempérament physique et moral des individus qui le transmettent. Il y a des fluides qui surexcitent et d'autres qui calment, des fluides durs et d'autres doux, et de bien d'autres nuances. Selon ses qualités, le même fluide, comme le même remède, pourra être salutaire dans certains cas, inefficace et même nuisible dans d'autres ; d'où il suit que la guérison dépend, en principe, de l'appropriation des qualités du fluide à la nature et à la cause du mal. Voilà ce que beaucoup de personnes ne comprennent pas, et pourquoi elles s'étonnent qu'un guérisseur ne gué-

risse pas tous les maux. Quant aux circonstances qui influent sur les qualités intrinsèques des fluides, elles ont été suffisamment développées dans le chapitre XIV de la *Genèse* pour qu'il soit superflu de les rappeler ici.

A cette cause toute physique des non-guérisons, il faut en ajouter une toute morale que le Spiritisme nous fait connaître ; c'est que la plupart des maladies, comme toutes les misères humaines, sont des expiations du présent ou du passé, ou des épreuves pour l'avenir ; ce sont des dettes contractées dont on doit subir les conséquences jusqu'à ce qu'on les ait acquittées. Celui-là donc ne peut être guéri qui doit subir son épreuve jusqu'au bout. Ce principe est un motif de résignation pour le malade, mais ne doit pas être une excuse pour le médecin qui chercherait, dans la nécessité de l'épreuve, un moyen commode de mettre son ignorance à l'abri.

Les maladies, considérées au seul point de vue physiologique, ont deux causes que l'on n'a point distinguées jusqu'à ce jour, et que l'on ne pouvait apprécier avant les nouvelles connaissances apportées par le Spiritisme ; c'est de la différence de ces deux causes que ressort la possibilité des guérisons instantanées dans des cas spéciaux et non dans tous.

Certaines maladies ont leur cause originelle dans l'altération même des tissus organiques ; c'est la seule que la science ait admise jusqu'à ce jour ; et comme elle ne connaît pour y remédier que les substances médicamenteuses tangibles, elle ne comprend pas l'action d'un fluide impalpable ayant pour propulseur la volonté. Cependant les guérisseurs magnétiques sont là pour prouver que ce n'est pas une illusion.

Dans la guérison des maladies de cette nature par l'influx fluidique, il y a remplacement des molécules organiques morbides par des molécules saines ; c'est l'histoire d'une vieille maison dont on remplace les pierres vermoulues par de bonnes pierres ; on a toujours la même maison, mais restaurée et consolidée. La tour Saint-Jacques et Notre-Dame de Paris viennent de subir un traitement de ce genre.

La substance fluidique produit un effet analogue à celui de la substance médicamenteuse, avec cette différence que sa pénétration étant plus grande, en raison de la ténuité de ses principes constituants, elle agit plus directement sur les molécules premières de l'organisme que ne peuvent le faire les molécules plus grossières des substances matérielles. En second lieu, son efficacité est plus générale, sans être universelle, parce que ses qualités sont *modifiables par la pensée*,

tandis que celles de la matière sont fixes et invariables, et ne peuvent s'appliquer qu'à des cas déterminés.

Tel est, en thèse générale, le principe sur lequel reposent les traitements magnétiques. Ajoutons sommairement et pour mémoire, ne pouvant ici approfondir le sujet, que l'action des remèdes homœopathiques à doses infinitésimales est fondée sur le même principe ; la substance médicamenteuse étant portée, par la division, à l'état atomique, acquiert jusqu'à un certain point les propriétés des fluides, moins, toutefois, le principe animique qui existe dans les fluides animalisés et leur donne des qualités spéciales.

En résumé, il s'agit de réparer un désordre organique par l'introduction, dans l'économie, de matériaux sains substitués à des matériaux détériorés. Ces matériaux sains peuvent être fournis par les médicaments ordinaires en nature ; par ces mêmes médicaments à l'état de division homœopathique ; enfin par le fluide magnétique, qui n'est autre que la matière spiritualisée. Ce sont trois modes de réparation, ou mieux, d'introduction et d'assimilation des éléments réparateurs ; tous les trois sont également dans la nature, et ont leur utilité selon les cas spéciaux, ce qui explique pourquoi l'un réussit où un autre échoue, car il y aurait de la partialité à nier les services rendus par la médecine ordinaire. Ce sont, selon nous, trois branches de l'art de guérir destinées à se suppléer et à se compléter selon les circonstances, mais dont aucune n'est fondée à se croire la panacée universelle du genre humain.

Chacun de ces moyens pourra donc être efficace s'il est employé à propos et approprié à la spécialité du mal ; mais, quel qu'il soit, on comprend que la substitution moléculaire, nécessaire au rétablissement de l'équilibre, ne peut s'opérer que graduellement, et non comme par enchantement et par un coup de baguette ; la guérison, si elle est possible, ne peut être que le résultat d'une action soutenue et persévérante, plus ou moins longue selon la gravité des cas.

Cependant les guérisons instantanées sont un fait, et comme elles ne peuvent pas plus être miraculeuses que les autres, il faut qu'elles s'accomplissent dans des circonstances spéciales ; ce qui le prouve, c'est qu'elles n'ont pas lieu indistinctement pour toutes les maladies, ni sur tous les individus. C'est donc un phénomène naturel dont il faut chercher la loi ; or, voici l'explication qui en est donnée ; pour la comprendre, il fallait avoir le point de comparaison que nous venons d'établir.

Certaines affections, même très graves et passées à l'état chro-

nique, n'ont point pour cause première l'altération des molécules organiques, mais la présence d'un mauvais fluide qui les désagrège, pour ainsi dire, et en trouble l'économie.

Il en est ici comme d'une montre dont toutes les pièces sont en bon état, mais dont le mouvement est arrêté ou déréglé par la poussière ; aucune pièce n'est à remplacer, et pourtant elle ne fonctionne pas ; pour rétablir la régularité du mouvement, il suffit de purger la montre, de l'obstacle qui l'empêchait de fonctionner.

Tel est le cas d'un grand nombre de maladies dont l'origine est due aux fluides pernicieux dont l'organisme est pénétré. Pour obtenir la guérison, ce ne sont pas des molécules détériorées qu'il faut remplacer, mais un corps étranger qu'il faut expulser ; la cause du mal disparue, l'équilibre se rétablit et les fonctions reprennent leur cours.

On conçoit qu'en pareil cas les médicaments thérapeutiques, destinés par leur nature à agir sur la matière, soient sans efficacité sur un agent fluidique ; aussi la médecine ordinaire est-elle impuissante dans toutes les maladies causées par les fluides viciés, et elles sont nombreuses. A la matière on peut opposer la matière, mais à un fluide mauvais il faut opposer un fluide meilleur et plus puissant. La *médecine thérapeutique* échoue naturellement contre les agents fluidiques ; par la même raison la *médecine fluidique* échoue là où il faudrait opposer la matière à la matière ; la *médecine homœopathique* nous semble être l'intermédiaire, le trait d'union entre ces deux extrêmes, et doit particulièrement réussir dans les affections qu'on pourrait appeler mixtes.

Quelle que soit la prétention de chacun de ces systèmes à la suprématie, ce qu'il y a de positif, c'est que, chacun de son côté obtient d'incontestables succès, mais que, jusqu'à présent, aucun n'a justifié celle d'être en possession exclusive de la vérité ; d'où il faut conclure que tous ont leur utilité, et que l'essentiel est de les appliquer à propos.

Nous n'avons point à nous occuper ici des cas où le traitement fluidique est applicable, mais de la cause pour laquelle ce traitement peut, parfois, être instantané, tandis qu'en d'autres cas il exige une action soutenue.

Cette différence tient à la nature même et à la cause première du mal. Deux affections qui présentent en apparence des symptômes identiques, peuvent avoir des causes différentes ; l'une peut être déterminée par l'altération des molécules organiques, et dans ce cas il

faut réparer, remplacer, comme on me l'a dit, les molécules détériorées par des molécules saines, opération qui ne peut se faire que graduellement ; l'autre, par l'infiltration, dans les organes sains, d'un fluide mauvais qui en trouble les fonctions. Dans ce cas, il ne s'agit pas de réparer, mais d'expulser. Ces deux cas requièrent, dans le fluide guérisseur, des qualités différentes ; dans le premier, il faut un fluide plus doux que violent, riche surtout en principes réparateurs ; dans le second un fluide énergique, plus propre à l'expulsion qu'à la réparation ; selon la qualité de ce fluide, l'expulsion peut être rapide et comme par l'effet d'une décharge électrique. Le malade, subitement délivré de la cause étrangère qui le faisait souffrir, se sent immédiatement soulagé, comme il arrive dans l'extirpation d'une dent gâtée. L'organe, n'étant plus oblitéré, revient à son état normal et reprend ses fonctions.

Ainsi peuvent s'expliquer les guérisons instantanées, qui ne sont, en réalité, qu'une variété de l'action magnétique. Elles reposent, comme on le voit, sur un principe essentiellement physiologique et n'ont rien de plus miraculeux que les autres phénomènes spirites. On comprend, dès lors, pourquoi ces sortes de guérisons ne sont pas applicables à toutes les maladies. Leur obtention tient à la fois à la cause première du mal, qui n'est pas la même chez tous les individus, et aux qualités spéciales du fluide qu'on y oppose. Il en résulte que telle personne qui produit des effets rapides n'est pas toujours propre à un traitement magnétique régulier, et que d'excellents magnétiseurs sont impropres aux guérisons instantanées.

Cette théorie peut se résumer ainsi : « Lorsque le mal exige la réparation d'organes altérés, la guérison est nécessairement lente, et requiert une action soutenue et un fluide d'une qualité spéciale ; lorsqu'il s'agit de l'expulsion d'un mauvais fluide, elle peut être rapide et même instantanée. »

Pour simplifier la question, nous n'avons considéré que les deux points extrêmes ; mais entre les deux il y a des nuances infinies ; c'est-à-dire une multitude de cas où les deux causes existent simultanément à différents degrés, et avec plus ou moins de prépondérance de chacune ; où, par conséquent, il faut à la fois expulser et réparer. Selon celle des deux causes qui prédomine, la guérison est plus ou moins lente ; si c'est celle du mauvais fluide, après l'expulsion il faut la réparation ; si c'est le désordre organique, après la réparation il faut l'expulsion. La guérison n'est complète qu'après la destruction des deux causes. C'est le cas le plus ordinaire ; voilà pourquoi les traitements

thérapeutiques ont souvent besoin d'être complétés par un traitement fluidique et réciproquement ; c'est aussi pourquoi les guérisons instantanées, qui ont lieu dans les cas où la prédominance fluidique est pour ainsi dire exclusive, ne pourront jamais devenir un moyen curatif universel ; elles ne sont, par conséquent, appelées à supplanter ni la médecine, ni l'homœopathie, ni le magnétisme ordinaire.

La guérison instantanée radicale et définitive peut être considérée comme un cas exceptionnel, attendu qu'il est rare : 1° que l'expulsion du mauvais fluide soit complète du premier coup ; 2° que la cause fluidique ne soit pas accompagnée de quelque altération organique, ce qui oblige, dans l'un et l'autre cas, d'y revenir à plusieurs fois.

Enfin les mauvais fluides ne pouvant venir que de mauvais Esprits, leur introduction dans l'économie se lie souvent à l'obsession. Il en résulte que, pour obtenir la guérison, il faut traiter à la fois le malade et l'Esprit obsesseur.

Ces considérations montrent de combien de choses il faut tenir compte dans le traitement des maladies, et combien il reste encore à apprendre sous ce rapport. Elles viennent en outre confirmer un fait capital qui ressort de l'ouvrage sur la *Genèse*, c'est l'alliance du Spiritisme et de la science. Le Spiritisme marche sur le même terrain que la science jusqu'aux limites de la matière tangible ; mais tandis que la science s'arrête à ce point, le Spiritisme continue sa route, et poursuit ses investigations dans les phénomènes de la nature, à l'aide des éléments qu'il puise dans le monde extra-matériel ; là seulement est la solution des difficultés contre lesquelles se heurte la science.

Nota. La personne dont la demande a motivé cette explication est dans le cas des maladies à cause complexe. Son organisme est profondément altéré, en même temps qu'il est saturé des fluides les plus pernicieux qui la rendent incurable par la thérapeutique ordinaire seule. Une magnétisation violente et trop énergique ne produirait qu'une surexcitation momentanée bientôt suivie d'une prostration plus grande, en activant le travail de la décomposition. Il lui faudrait une magnétisation douce, longtemps soutenue, un fluide réparateur pénétrant, et non un fluide qui secoue mais ne répare rien. Elle est par conséquent inaccessible à la guérison instantanée.

Notices bibliographiques.

Les Pensées du zouave Jacob.

Précédées de sa prière et de la manière de guérir ceux qui souffrent[5].

Les citations sont la meilleure manière de faire connaître l'esprit d'un livre. Nous empruntons d'abord à l'avis et à la préface de l'éditeur, les passages suivants de celui que vient de publier M. Jacob. Les faits auxquels il doit sa notoriété sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ; nous les avons d'ailleurs suffisamment exposés dans la Revue d'octobre et novembre 1866, après le camp de Châlons, et dans les numéros d'octobre et novembre 1867.

« Henri Jacob, aujourd'hui musicien dans le régiment des zouaves de la garde impériale, est né le 6 mars 1828, à Saint-Martin-des-Champs (Saône-et-Loire). Toutes ses études consistent en une année de classe à l'école communale ; il n'a donc reçu d'autre éducation que celle que son père a pu lui donner ; elle ne dépasse pas celle de la simple lecture et écriture, et cependant c'est lui qui, sans le secours de personne, a rédigé cet écrit que nous livrons à la publicité.

« Jacob n'est pas un écrivain de profession ; c'est un homme aux aspirations religieuses, qui ne s'est décidé à livrer ce volume à la publicité que sur des sollicitations très pressantes. Pour lui, cet ouvrage est sa profession de foi au Dieu créateur ; une prière, un hymne, pour ainsi dire, qu'il adresse au Tout-Puissant. Il est écrit dans un bon esprit, sans passion, et il n'y fait allusion à aucun culte ni à aucun esprit de partis politiques.

« Jacob est un être doué de quelque imagination, rien de plus. Le lecteur se tromperait fort s'il voyait dans ses sentiments autre chose que Dieu et l'humanité ; toute son ambition est d'apporter quelque soulagement à cette dernière.

« Dans ces pages, nous voyons une sorte d'héroïsme et de grandeur se refléter dans les actes de philanthropie si merveilleusement accomplis par Jacob, ferme croyant, qui sait qu'il peut beaucoup, parce que Dieu vient à son aide dans ses travaux si difficiles, et que Dieu seul la mène à bon terme. »

M. Jacob rend d'abord compte, en termes simples et sans emphase, d'un rêve ou vision qui contribua à l'élévation de ses pensées vers Dieu, et à fixer ses idées sur l'avenir.

Vient ensuite une profession de foi en forme d'épître intitulée :

---

[5] Un vol. in-12 de 220 pages, prix : 2 fr. 50. Chez l'éditeur, rue Bonaparte, 70.

« *A mes frères en Spiritisme,* » et dont nous extrayons les passages suivants :

« Avant mon initiation à la science spirite, je vivais dans les ténèbres ; mon cœur n'avait jamais senti les douceurs de la paix ! mon âme n'avait jamais connu la joie ; je vivais attaché à la terre avec les tourments qu'elle suscite aux hommes matériels, sans songer qu'il y a des mondes meilleurs, que Dieu, notre père à tous, a créés pour faire jouir d'un bonheur ineffable ceux qui pratiquent le bien ici-bas.

« Par mon initiation à la doctrine spirite, j'ai acquis la conviction que Dieu, dans sa miséricorde, nous envoie de bons Esprits pour nous conseiller et nous encourager dans la pratique du bien, et nous a donné le pouvoir de communiquer avec eux et avec ceux qui ont quitté cette terre et qui sont chers à nos cœurs. Cette conviction a éclairé mon âme ! j'ai vu la lumière. Peu à peu je me suis fortifié dans ma conviction, et, par ce moyen, je suis parvenu à la faculté de *médium écrivain*.

« Mes entretiens avec les Esprits et leurs bons conseils m'ont rempli d'une foi vive, en me confirmant les vérités de la science spirite, qui ont fortifié ma foi, et par la foi la faculté de guérir m'a été donnée.

« Ainsi donc, mes chers amis, qu'une foi vive soit toujours en vous par la pratique des maximes spirites qui sont : l'amour de Dieu, la fraternité et la charité. Aimons-nous les uns les autres, et tous nous posséderons la faculté de nous soulager mutuellement, et beaucoup pourront parvenir à guérir, j'en ai la conviction.

« Soyons donc toujours charitables et généreux et nous serons toujours assistés par les bons Esprits. Vous tous qui êtes initiés à la doctrine spirite, enseignez-la à ceux qui sont encore dans les ténèbres de la matière ; ouvrez leurs âmes à la lumière et ils jouiront, par anticipation, du bonheur qui attend dans les mondes supérieurs ceux qui pratiquent le bien parmi nous.

« Soyez fermes dans vos bonnes résolutions ; vivez toujours dans une grande pureté d'âme, et Dieu vous donnera le pouvoir de guérir vos semblables. Voici ma prière :

« Mon Dieu, faites-moi la grâce de permettre aux bons et bienveillants Esprits de venir m'assister d'intention et de fait dans l'œuvre de charité que je désire accomplir en soulageant les malheureux qui souffrent. C'est en votre nom et en votre louange, mon Dieu, que ces bienfaits se répandent sur nous. »

« Croyez, ayez foi ! et quand vous voudrez soulager un malade, après votre prière, mettez votre main sur son cœur, et demandez chaleureusement à Dieu le secours dont vous avez besoin, et, j'en ai la conviction, l'effluve divine s'infiltrera en vous pour soulager ou guérir votre frère qui souffre. Moi, ma première guérison consciente a été de faire sortir de son lit de douleur un cholérique, en opérant de cette manière ; pourquoi voudriez-vous que je sois plus privilégié que vous, par Dieu, qui est sagesse et justice ?

« Par vos lettres, vous me demandez de correspondre avec vous et de vous aider de mes conseils. Je vais vous faire part de ceux que les Esprits m'ont inspirés, et répondre à votre appel, plein de bonne volonté d'être utile à votre bonheur. Le mien serait grand si je pouvais coopérer au triomphe du degré de perfection où je désire vous voir parvenir. »

Suit une série de 217 lettres qui constituent, à proprement parler, le corps du volume. Ce sont des communications obtenues par M. Jacob, comme médium écrivain, dans différents groupes ou réunions spirites. Ce sont d'excellents conseils de morale, en style plus ou moins correct ; des encouragements à la pratique de la charité, de la fraternité, de l'humilité, de la douceur, de la bienveillance, du dévouement pour la doctrine spirite, du désintéressement moral et matériel ; des exhortations à la réforme de soi-même. Le moraliste le plus sévère n'y trouvera rien à redire, et il serait à désirer que tous les médiums, guérisseurs et autres, et tous les spirites en général, missent en pratique ces sages avis. On ne peut que féliciter M. Jacob des sentiments qu'il exprime, et en lisant ce livre, il ne viendra à la pensée de personne que c'est l'œuvre d'un charlatan ; c'est donc un démenti donné aux accusations que la malveillance intéressée s'est plu à jeter contre lui ; à ceux qui, par dérision, l'ont présenté comme un thaumaturge ou faiseur de miracles.

Bien que ces nombreuses communications soient toutes conçues dans un excellent esprit, il est à regretter que l'uniformité des sujets qu'elles traitent jette un peu de monotonie sur cette lecture. Elles ne renferment ni explications, ni instructions spéciales sur la médiumnité guérissante, qui n'est que la partie accessoire du livre. Le récit de quelques faits authentiques de guérisons, et des circonstances qui les ont accompagnées, eût ajouté à l'intérêt et à l'utilité pratique de cet ouvrage.

Voici du reste comment M. Jacob décrit ce qui se passe dans les séances où se réunissent les malades :

« Au moment de la séance, après avoir adressé à Dieu ma courte, mais fervente prière, je sens mes doigts se contracter, et, touchant le malade, je reconnais alors la force du fluide à la moiteur de ses mains ; quelquefois elles sont inondées de transpiration ; et la chaleur qui gagne les parties inférieures est aussi un complément d'indice du soulagement presque instantané qu'il éprouve.

« Cependant ce n'est pas à ma propre inspiration que les malades doivent de voir disparaître les maux qui les accablent, mais bien à la volonté de Dieu ; aussi vois-je errer autour de moi, au milieu d'une éclatante lumière, un grand nombre d'Esprits bienveillants qui semblent s'associer à ma pénible mission. Il en est un surtout qui me laisse très distinctement apercevoir l'auréole qui doit entourer sa tête vénérable. A ses côtés se trouvent deux personnes toutes rayonnantes, environnées d'innombrables Esprits. Le premier paraît me guider et m'inspirer dans mes opérations, si je puis ainsi m'exprimer ; enfin, la chambre où je donne mes consultations est toujours remplie d'une vive lumière que je vois continuellement se refléter sur les malades.

« Après la séance il ne me reste aucun souvenir de ce qui s'est passé ; c'est pour cela que je recommande très instamment aux personnes présentes de vouloir bien faire la plus grande attention aux paroles que j'adresse aux malades qui s'offrent à moi pour être examinées et guéries, si toutefois cela est possible. »

L'ouvrage est terminé par quelques conseils sur le régime hygiénique que doivent suivre les malades qu'il soigne.

Le Spiritisme devant la raison, par Valentin Tournier, ancien journaliste. - Broch. in-18 de 72 pages. Prix : 1 fr. - CARCASSONNE, chez Lajoux et chez Maillac, libraires.

L'auteur de cet opuscule se proposait de faire deux conférences publiques sur le Spiritisme ; en ayant été empêché par des circonstances indépendantes de sa volonté, ce sont ces deux conférences qu'il publie aujourd'hui. S'adressant au public non convaincu, il examine successivement les questions suivantes : Le Spiritisme est-il une chose sérieuse ? - Les études spirites offrent-elles des dangers ? - Ces études sont-elles utiles ? - Les phénomènes sont-ils possibles ? - Sont-ils réels ? - Quelle est l'autorité compétente pour connaître des faits ?

Nous reviendrons sur cette intéressante publication que nous nous bornons à signaler aujourd'hui.

La deuxième édition de la *Genèse* étant presque épuisée, on tire en ce moment la troisième, de manière à ce qu'il n'y ait pas d'interruption.

Instructions des Esprits.

La Régénération.

(Lyon, 11 mars 1867. Méd. Mad. B…)

« En ce temps-là il n'y aura plus ni cris, ni deuil, ni travail, car ce qui était auparavant aura passé. »

Cette prédiction de l'Apocalypse a été dictée il y a dix-huit siècles, et l'on attend encore que ces paroles se réalisent, parce que l'on regarde toujours les événements lorsqu'ils sont passés et non lorsqu'ils se déroulent à nos yeux.

Cependant cette époque prédite est arrivée ; il n'y a plus de douleur pour celui qui a su se placer sur le bord de la route, afin de laisser passer les mesquineries de la vie sans les arrêter pour s'en faire une arme offensive contre la société.

Vous êtes au milieu de ces temps comme l'épi doré est dans la moisson ; vous vivez sous le regard de Dieu, et son rayonnement vous illumine ! D'où vient que vous vous inquiétez de la marche des événements qui ont été prévus par Dieu, alors que vous n'étiez encore que les enfants de la génération dont parlait Jésus lorsqu'il disait : « Avant que cette génération passe il arrivera de grandes choses ? »

Ce que vous êtes, Dieu le savait ; ce que vous serez, Dieu le voit ! c'est à vous de vous bien pénétrer de la voie qui vous est tracée, car votre tâche est de vous soumettre à tout ce que Dieu a décidé. Votre résignation, et surtout votre aménité, ne sont que les témoignages de votre intelligence et de votre foi en l'éternité.

Au-dessus de vous, dans cet univers où se meut votre monde, planent les Esprits messagers qui ont reçu la mission de vous guider. Ils savent quand s'accompliront les événements prédits ; c'est pourquoi ils vous disent : « Il n'y aura plus alors ni cris, ni deuils, ni travail. »

Sans doute il ne peut plus y avoir de cri pour celui qui se soumet aux volontés de Dieu et qui accepte ses épreuves. Il n'y a plus de deuil puisque vous savez que les Esprits qui vous ont précédés ne sont pas perdus pour vous, mais qu'ils sont en voyage ; or, on ne prend pas le deuil quand un ami s'absente.

Le travail lui-même devient une faveur, puisque l'on sait qu'il est un concours à l'œuvre harmonique que Dieu dirige ; on exécute alors sa part de travail avec la sollicitude que le statuaire apporte à polir sa statue. C'est une récompense infinie que Dieu vous accorde.

Cependant vous rencontrerez encore des entraves dans vos tentatives pour arriver à l'amélioration sociale. C'est qu'on n'arrive jamais au résultat sans que la lutte vienne affirmer les efforts. L'artiste est obligé de vaincre les obstacles qui s'opposent au rayonnement de sa pensée ; il ne devient victorieux que lorsqu'il a su s'élever au-dessus des privations et des vapeurs brumeuses qui enveloppent son génie à sa naissance.

L'idée qui surgit a été semée par les Esprits lorsque Dieu leur a dit : « Allez et instruisez les nations ; allez et répandez la lumière. » Cette idée qui a grandi avec la rapidité d'une inondation, a dû naturellement rencontrer des contradicteurs, des opposants et des incrédules. *Elle ne serait pas la source de vie, si elle avait dû succomber sous les railleries qui l'ont accueillie* à *son début*. Mais Dieu guidait lui-même cette pensée à travers l'immensité ; il la fécondait sur la terre, et nul ne la détruira ! C'est inutilement que l'on chercherait à en extirper les racines ; on travaillerait en vain à l'annihiler dans les cœurs ; les enfants l'apportent en naissant, et l'on dirait qu'un souffle de Dieu l'incruste à leur berceau, comme jadis l'Etoile d'Orient éclairait ceux qui venaient au-devant de Jésus apportant lui-même l'idée régénératrice du christianisme.

Vous voyez donc bien que cette génération ne passera pas sans qu'il arrive de grandes choses, puisque avec l'idée, la foi s'élève et l'espérance rayonne… Courage ! ce qui a été prédit par le Christ doit se réaliser. En ces temps d'aspiration à la vérité, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde brille de nouveau sur vous ; persévérez dans la lutte, soyez fermes et défiez-vous des pièges qui vous sont tendus ; restez attachés à ce drapeau où vous avez inscrit : *Hors la charité point de salut*, et puis attendez, car celui qui a reçu mission de vous régénérer revient, et il a dit : Bienheureux ceux qui connaîtront mon nouveau nom !

UN ESPRIT.

Erratum.

Numéro d'avril 1867, page 103, ligne 3 : Psaume XXV, *v*. 17 ; lisez : Psaume XXI, *v*. 18 et 19.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

… REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1868.

Correspondance inédite de Lavater

Avec l'impératrice Marie de Russie,

(*Suite*. – Voir le numéro de mars 1868).

LETTRE TROISIÈME.

Très vénérée Impératrice,

Le sort extérieur de chaque âme dépouillée de son corps répondra à son état intérieur, c'est-à-dire que tout lui apparaîtra tel qu'elle est elle-même. A la bonne, tout paraîtra dans le bien ; le mal n'apparaîtra qu'aux âmes des méchants. Des natures aimantes entoureront l'âme aimante ; l'âme haineuse attirera vers elle des natures haineuses. Chaque âme se verra elle-même réfléchie dans les Esprits qui lui ressemblent. Le bon deviendra meilleur et sera admis dans les cercles composés d'êtres qui lui sont supérieurs ; le saint deviendra plus saint par la seule contemplation des Esprits plus purs et plus saints que lui ; l'Esprit aimant deviendra plus aimant encore ; mais aussi chaque être méchant deviendra pire par son seul contact avec d'autres êtres méchants. Si déjà sur la terre rien n'est plus contagieux et plus entraînant que la vertu et le vice, l'amour et la haine, de même, au delà du tombeau, toute perfection morale et religieuse, ainsi que tout sentiment immoral et irréligieux, doivent nécessairement devenir encore plus entraînants et plus contagieux.

Vous, très honorée Impératrice, vous deviendrez tout amour dans le cercle d'âmes bienveillantes.

Ce qui restera encore en moi d'égoïsme, d'amour-propre, de tiédeur pour le royaume et les desseins de Dieu, sera entièrement en-

glouti par le sentiment d'amour, s'il a été prédominant en moi, et il s'épurera encore sans cesse par la présence et le contact des Esprits purs et aimants.

Epurés par la puissance de notre aptitude à aimer, largement exercée ici-bas ; purifiés encore davantage par le contact et le rayonnement sur nous de l'amour des Esprits purs et élevés, nous serons graduellement préparés à la vue directe de l'amour le plus parfait pour qu'il ne puisse pas nous éblouir, nous effrayer, et nous empêcher d'en jouir avec délices.

Mais comment, très vénérée Impératrice, un faible mortel pourrait-il, oserait-il se faire une idée de la contemplation de cet amour personnifié ? Et toi, charité inépuisable ! comment pourrais-tu approcher de celui qui puise en toi seul l'amour, sans l'effrayer et sans l'éblouir ?

Je pense qu'au commencement, il apparaîtra invisiblement ou sous une forme méconnaissable.

N'a-t-il pas toujours agi de cette manière ? Qui a aimé plus invisiblement que Jésus ? Qui, mieux que lui, savait représenter l'individualité incompréhensible de l'inconnu ? Qui a su mieux que lui se rendre méconnaissable, lui qui pouvait se faire connaître mieux qu'aucun mortel ou tout Esprit immortel ? Lui, qu'adorent tous les cieux, il vint sous la forme d'un modeste ouvrier et conserva jusqu'à la mort l'individualité d'un Nazaréen. Même après sa résurrection, il apparut d'abord sous une forme méconnaissable et ne se fit reconnaître qu'après. Je pense qu'il conservera toujours ce mode d'action, si analogue à sa nature, à sa sagesse et son amour. C'est sous la forme d'un jardinier qu'il apparut à Marie au jardin où elle le cherchait et où elle désespérait déjà de le trouver. D'abord méconnaissable, il ne fut reconnu que quelques instants après.

Ce fut aussi sous une forme méconnaissable qu'il s'approcha de deux de ses disciples, qui marchaient remplis de lui et aspiraient vers lui. Il marcha longtemps à côté d'eux ; leurs cœurs brûlaient d'une sainte flamme ; ils sentaient la présence de quelque être pur et élevé, mais plutôt d'un autre que lui ; ils ne le reconnurent qu'au moment du partage du pain, au moment de sa disparition et quand, le même soir encore, ils le virent à Jérusalem. La même chose eut lieu aux bords du lac de Tibériade, et quand, rayonnant dans sa gloire éblouissante, il apparut à Saul.

Comme toutes les actions de notre Seigneur, toutes ses paroles et toutes ses révélations sont sublimes et dramatiques !

Tout suit une marche incessante qui, poussant toujours en avant, s'approche de plus en plus d'un but qui, pourtant, n'est pas le but final. Christ est le héros, le centre, le personnage principal, tantôt visible, tantôt invisible, dans ce grand drame de Dieu, si admirablement simple et compliqué en même temps, qui n'aura jamais de fin, quoique ayant paru mille fois fini.

Il paraît toujours, d'abord méconnaissable, dans l'existence de chacun de ses adorateurs. Comment l'amour pourrait-il se refuser d'apparaître à l'être qui l'aime, juste au moment où celui-ci a le plus grand besoin de lui ?

Oui, toi, le plus humain des hommes, tu apparaîtras aux hommes de la manière la plus humaine ! Tu apparaîtras à l'âme aimante à laquelle j'écris ! tu m'apparaîtras aussi, d'abord méconnaissable, et puis tu te feras connaître à nous. Nous te verrons une infinité de fois, toujours autre et toujours le même, toujours plus beau à mesure que notre âme s'améliorera, et jamais pour la dernière fois.

Élevons-nous plus souvent vers cette idée enivrante que je tâcherai, avec la permission de Dieu, d'éclairer plus amplement dans ma prochaine lettre, et de vous rendre plus saisissante par une communication donnée par un défunt.

I. IX. 1798.

LAVATER.

LETTRE QUATRIÈME

—

Dans ma lettre précédente, très vénérée Impératrice, je vous ai promis de vous envoyer la lettre d'un défunt à son ami sur la terre ; elle pourra mieux vous faire comprendre et saisir mes idées sur l'état d'un chrétien après la mort de son corps. Je prends la liberté de la joindre à celle-ci. Jugez-la au point de vue que je vous ai indiqué, et veuillez porter votre attention plutôt sur le sujet principal que sur quelques détails particuliers qui l'entourent, quoique *j'aie des raisons* de supposer que ces derniers renferment aussi *quelque chose de vrai*.

Pour l'intelligence des matières que je vous exposerai dans la suite sous cette forme, je crois nécessaire de vous faire remarquer que j'ai presque la certitude que, malgré l'existence d'une loi générale, identique et immuable de châtiment et de félicité suprême, chaque Esprit, selon son caractère individuel, non-seulement moral et religieux, mais même personnel et officiel, aura des souffrances

à supporter après sa mort terrestre et jouira de félicités qui ne seront appropriées qu'à lui seul. La loi générale s'individualisera pour chaque individu en particulier, c'est-à-dire qu'elle produira dans chacun un effet différent et personnel, tout comme le même rayon de lumière traversant un verre coloré, convexe ou concave, en tire, en partie, sa couleur et sa direction. Je voudrais donc qu'il fût accepté positivement : que, *quoique tous les Esprits bienheureux, moins heureux ou souffrants se trouvent sous la même loi bien simple de ressemblance ou de dissemblance avec le plus parfait amour, on doit présumer que le caractère substantiel, personnel, individuel de chaque Esprit lui constitue un état de souffrance ou de félicité essentiellement différent de l'état de souffrance ou de félicité d'un autre Esprit. Chacun souffre d'une manière qui diffère de la souffrance d'un autre, et ressent des jouissances qu'un autre ne serait pas capable de ressentir. A chacun les mondes matériel et immatériel, Dieu et Christ, se présentent sous une forme particulière, sous laquelle ils n'apparaissent à personne excepté lui. Chacun a son point de vue n'appartenant qu'à lui seul. A chaque Esprit Dieu parle une langue à lui seul compréhensible. A chacun il se communique en particulier et lui accorde des jouissances que seul il est en état d'éprouver et de contenir.*

Cette idée, que je considère comme une vérité, sert de base à toutes les communications suivantes données par les Esprits désincarnés à leurs amis de la terre.

Je me sentirai heureux en apprenant que vous avez compris comment chaque homme, par la formation de son caractère individuel et le perfectionnement de son individualité, peut se préparer à lui-même des jouissances particulières et une félicité appropriée à lui seul.

Comme rien ne s'oublie si vite, et que rien n'est moins recherché par les hommes que cette félicité appropriée à chaque individu, bien que chacun possède toute possibilité de se la procurer et d'en jouir, je prends la liberté, sage et vénérée Impératrice, de vous prier avec instance de daigner analyser avec attention cette idée que certainement vous ne pouvez pas regarder comme inutile pour votre propre édification et votre élévation vers Dieu : *Dieu s'est placé lui-même, et a placé l'univers dans le cœur de chaque homme.*

Tout homme est un miroir particulier de l'univers et de son Créateur. Faisons donc tous nos efforts, très vénérée Impératrice, pour entretenir ce miroir aussi pur que possible, pour que Dieu puisse y

voir *lui-même* et sa mille fois belle création, réfléchis à son entière satisfaction.

Jean-Gaspar LAVATER.

Zurich, le 14 IX. 1798.

LETTRE D'UN DÉFUNT A SON AMI SUR LA TERRE,

Sur l'état des Esprits désincarnés.

Enfin, mon bien-aimé, il m'est possible de satisfaire, quoique en partie seulement, mon désir et le tien, et de te communiquer quelque chose concernant mon état actuel. Pour cette fois-ci, je ne puis te donner que bien peu de détails. Tout dépendra à l'avenir *de l'usage que tu feras de mes communications*.

Je sais que le désir que tu éprouves d'avoir des notions sur moi, ainsi qu'en général sur l'état de tous les Esprits désincarnés, est bien grand, mais il ne surpasse pas le mien de t'apprendre ce qu'il est possible de révéler. La puissance d'aimer de celui qui a aimé dans le monde matériel, s'accroît inexprimablement quand il devient citoyen du monde immatériel. Avec l'amour augmente aussi le désir de communiquer à ceux qu'il a connus, ce qu'il *peut*, ce qu'il lui est *permis* de transmettre.

Je dois commencer par t'expliquer, mon bien-aimé, à toi que j'aime tous les jours davantage, par quel moyen il m'est possible de t'écrire, sans pouvoir toucher en même temps le papier et conduire la plume, et comment je puis te parler dans une langue toute terrestre et humaine que, dans mon état habituel, je ne comprends pas.

Cette seule indication doit te servir de trait de lumière, pour pouvoir comprendre comment tu dois envisager notre état présent.

Imagine-toi mon état actuel différent du précédent à peu près comme l'état du papillon voltigeant dans l'air, diffère de son état de chrysalide. Moi, je suis justement cette chrysalide transfigurée et émancipée, ayant déjà subi deux métamorphoses. Tout comme le papillon voltige autour des fleurs, nous voltigeons souvent autour des têtes des bons, mais pas toujours. Une lumière invisible pour vous mortels, visible au moins pour bien peu d'entre vous, rayonne ou luit doucement autour de la tête de tout homme bon, aimant et religieux. L'idée de l'auréole dont on entoure la tête des saints, est essentiellement vraie et rationnelle. Cette lumière sympathisant avec la nôtre, tout être bienheureux ne l'est que par la lumière, l'attire vers elle d'après le degré de sa clarté qui correspond à la nôtre. Aucun Esprit

impur n'ose et ne peut s'approcher de cette sainte lumière. Nous reposant dans cette lumière, au-dessus de la tête de l'homme bon et pieux, nous pouvons lire incontinent dans son esprit. Nous le voyons tel qu'il est en réalité. Chaque rayon sortant de lui, est pour nous un mot, souvent tout un discours ; nous répondons à ses pensées. Il ignore que c'est nous qui répondons. Nous excitons en lui des idées que, sans notre action, il n'aurait jamais été en état de concevoir, quoique la disposition et l'aptitude à les recevoir soient innées dans son âme.

L'homme digne de recevoir la lumière, devient ainsi un organe utile et très profitable pour l'Esprit sympathique qui désire lui communiquer ses lumières.

J'ai trouvé un Esprit, ou plutôt un homme accessible à la lumière, dont j'ai pu m'approcher, et c'est par son organe que je te parle. Sans son intermédiaire, il m'aurait été impossible de m'entretenir avec toi humainement, verbalement, palpablement, de t'écrire en un mot.

Tu reçois donc de cette manière une lettre anonyme de la part d'un homme que tu ne connais pas, mais qui nourrit en lui une forte tendance vers les matières occultes et spirituelles. Je plane au-dessus de lui ; je me pose sur lui, à peu près comme le plus divin de tous les Esprits s'est reposé sur le plus divin de tous les hommes, après son baptême ; je lui suscite des idées ; il les transcrit sous mon intuition, sous ma direction, par l'effet de mon rayonnement. Par un léger attouchement, je fais vibrer les cordes de son âme d'une manière conforme à son individualité et à la mienne. Il écrit ce que je désire lui faire écrire ; j'écris par son entremise ; mes idées deviennent les siennes. Il se sent heureux en écrivant. Il devient plus libre, plus animé, plus riche en idées. Il lui semble qu'il vit et qu'il plane dans un élément plus joyeux, plus clair. Il marche lentement, comme un ami conduit par la main d'un ami, et c'est de cette manière que tu reçois de moi une lettre. Celui qui écrit se suppose être libre et il l'est très réellement. Il ne subit aucune violence ; il est libre comme le sont deux amis qui, marchant bras dessus bras dessous, se conduisent pourtant réciproquement.

Tu dois ressentir que *mon* Esprit se trouve en relation directe avec le tien ; tu conçois ce que je te dis ; tu entends mes plus intimes pensées. C'est assez pour cette fois. Le jour que j'ai dicté cette lettre s'appelle chez vous le 15 IX 1798.

LETTRE CINQUIÈME.

Très vénérée Impératrice,

De nouveau une petite lettre arrivée du monde invisible.

A l'avenir, si Dieu le permet, les communications se suivront de plus près.

Cette lettre contient une bien minime partie de ce qui peut être dit à un mortel, sur l'apparition et la vue du Seigneur. C'est simultanément et sous des millions de formes différentes, que le Seigneur apparaît aux myriades d'êtres. Il veut, et il se multiplie lui-même pour ses innombrables créatures, en s'individualisant, en même temps, pour chacune d'elles en particulier.

A vous, Impératrice, à votre Esprit de lumière, il apparaîtra un jour, comme il apparut à Marie-Madeleine, au jardin du sépulcre. De sa bouche divine vous l'entendrez un jour, quand vous en ressentirez le plus grand besoin, et quand vous l'attendrez le moins, vous appeler par votre nom Marie. *Rabbi* ! répondrez-vous à son appel, pénétrée du même sentiment de félicité suprême que le fut Madeleine, et remplie d'adoration, comme l'apôtre Thomas, vous direz : « *Mon Seigneur et mon Dieu.* »

Nous nous hâtons de traverser les nuits de ténèbres pour arriver à la lumière ; nous passons par les déserts pour atteindre la terre promise ; nous souffrons les douleurs de l'enfantement pour renaître à la véritable vie.

Que Dieu et votre Esprit soit avec vous et votre Esprit.

Zurich, le 13 XI 1798.

JEAN-GASPAR LAVATER.

LETTRE D'UN ESPRIT BIENHEUREUX

A son ami de la terre sur la première vue du Seigneur.

Cher ami,

De mille choses dont j'aurais désiré t'entretenir, je ne dirai, cette fois, qu'une seule chose qui t'intéressera plus que toutes les autres. J'ai obtenu l'autorisation de le faire. Les Esprits ne peuvent rien faire sans une permission spéciale. Ils vivent *sans leur propre volonté*, dans la seule volonté du Père céleste, qui transmet ses ordres à des milliers d'êtres à la fois, comme à un seul, et répond instantanément sur une infinité de sujets, à des milliers de ses créatures qui s'adressent à lui.

Comment te faire comprendre de quelle manière je vis le Sei-

gneur ? Oh ! d'une manière bien différente de celle que vous, êtres encore mortels, ne pouvez vous l'imaginer.

Après bien des apparitions, des instructions, des explications et des jouissances qui me furent accordées par la grâce du Seigneur, je traversai une fois une contrée paradisiale, avec environ douze autres Esprits, qui avaient monté, à peu près, par les mêmes degrés de perfection que moi. Nous planâmes, voltigeâmes l'un à côté de l'autre, dans une douce et agréable harmonie, formant comme un léger nuage, et il nous semblait éprouver le même entraînement, la même propension vers un but très élevé. Nous nous pressions toujours davantage l'un contre l'autre. A mesure que nous avancions, nous devenions toujours plus intimes, plus libres, plus joyeux, plus jouissants et plus aptes à jouir, et nous disions : « Oh ! qu'il est bon et miséricordieux *Celui* qui nous a créés ! *Alleluia au Créateur !* c'est l'amour qui nous a créés ! *Alleluia à l'Etre aimant !* Animés par de tels sentiments, nous poursuivions notre vol et nous nous arrêtâmes auprès d'une fontaine.

Là nous sentîmes l'approche d'une brise légère. Elle ne portait pas un homme ni un ange, et pourtant ce qui s'avançait vers nous avait quelque chose de si humain, que cela attira toute notre attention. Une lumière resplendissante, pareille en quelque sorte à celle des Esprits bienheureux, mais ne la surpassant pas, nous inonda. « Celui-là est aussi des nôtres ! pensâmes-nous simultanément et comme par intuition. » Elle disparut, et d'abord il nous sembla que nous étions privés de quelque chose. « Quel être particulier ! nous dîmes-nous ; quelle démarche royale ! et en même temps quelle grâce enfantine ! quelle aménité et quelle majesté ! »

Pendant que nous nous parlions ainsi à nous-mêmes, soudainement une forme gracieuse nous apparut, sortant d'un délicieux bocage, et nous fit un salut amical. Le nouveau venu ne ressemblait pas à l'apparition précédente, mais il avait de même quelque chose de supérieurement élevé et d'inexprimablement simple à la fois. « Soyez les bienvenus, frères et sœurs ! », dit-il. Nous répondîmes d'une seule voix : « Sois le bienvenu, toi, le béni du Seigneur ! le ciel se réfléchit dans ta face et l'amour de Dieu rayonne de tes yeux. »

– Qui êtes-vous ? demanda l'inconnu. – Nous sommes les joyeux adorateurs du tout-puissant *Amour*, répondîmes-nous.

– Qui est le tout-puissant *Amour* ? nous demanda-t-il, avec une grâce parfaite.

– Ne connais-tu pas le tout-puissant Amour ? demandâmes-

nous, à notre tour, ou plutôt ce fut moi qui lui adressai cette question, au nom de nous tous.

– Je le connais, dit l'inconnu d'une voix encore plus douce.

– Ah ! si nous pouvions être dignes de le voir et d'entendre sa voix ? mais nous ne nous sentons pas assez épurés pour mériter de contempler directement la plus sainte pureté. »

En réponse à ces paroles, nous entendîmes retentir derrière nous une voix qui nous dit : « Vous êtes lavés de toute souillure, vous êtes purifiés. Vous êtes déclarés justes par Jésus-Christ et par l'Esprit du Dieu vivant ! »

Une félicité inexprimable se répandit en nous au moment où, nous tournant dans la direction d'où partait la voix, nous voulions nous précipiter à genoux pour adorer l'interlocuteur invisible.

Qu'arriva-t-il ? Chacun de nous entendit instantanément un *nom*, que nous n'avions jamais entendu prononcer, mais que chacun de nous comprit et reconnut en même temps être son propre nouveau nom exprimé par la voix de l'inconnu. Spontanément, avec la rapidité de l'éclair, nous nous tournâmes, comme un seul être, vers l'adorable interlocuteur, qui nous apostropha ainsi avec une grâce indicible : « Vous avez trouvé ce que vous cherchiez. Celui qui me voit, voit aussi le tout-puissant Amour. *Je connais les miens et les miens me connaissent. Je donne à mes brebis la vie éternelle, et elles ne périront pas dans l'éternité ; personne ne pourra les arracher de mes mains, ni des mains de mon Père. Moi et mon Père nous sommes un !* »

Comment pourrais-je exprimer en paroles la douce et suprême félicité dans laquelle nous nous épanouîmes, quand celui qui, à chaque moment, devenait plus lumineux, plus gracieux, plus sublime, étendit vers nous ses bras et prononça les paroles suivantes, qui vibreront éternellement pour nous, et qu'aucune puissance ne serait capable de faire disparaître de nos oreilles et de nos cœurs : « *Venez ici, vous, élus de mon Père : héritez du royaume qui vous fut préparé depuis le commencement de l'univers.* » Après cela, il nous embrassa tous simultanément, et disparut. Nous gardâmes le silence, et, nous sentant étroitement unis pour l'éternité, nous nous répandîmes, sans nous mouvoir, l'un dans l'autre, doucement et remplis d'un bonheur suprême. L'Être infini devint un avec nous, et, en même temps, notre tout, notre ciel, notre vie dans son sens le plus vrai. Mille vies nouvelles semblèrent nous pénétrer. Notre existence antérieure s'évanouit pour nous ; nous recommençâmes d'être ; nous ressentîmes l'immor-

talité, c'est-à-dire une surabondance de vie et de forces, qui portait le cachet de l'indestructibilité.

Enfin, nous recouvrâmes la parole. Ah ! si je pouvais te communiquer, ne fût-ce qu'un seul son, de notre joyeuse adoration !

« Il existe ! nous sommes ! Par Lui, par Lui seul ! – Il est, – son être n'est que vie et amour ! – Celui qui le voit, vit et aime, est inondé des effluves de l'immortalité et de l'amour provenant de sa face divine, de son regard rempli de félicité suprême !

« Nous t'avons vu, amour tout-puissant ! Tu te montras à nous sous la forme humaine, Toi, Dieu des dieux ! Et pourtant Tu ne fus ni homme, ni Dieu, Toi, Homme-Dieu !

« Tu ne fus qu'amour, tout-puissant seulement comme amour ! – Tu nous soutins par ta toute-puissance, pour empêcher que la force, même adoucie de ton amour, ne nous absorbât en elle.

« Est-ce Toi, est-ce Toi ? – Toi que tous les cieux glorifient ; Toi, océan de béatitude ; – Toi, toute-puissance ; – Toi, qui autrefois t'incarnant dans les os humains, portas les fardeaux de la terre, et, ruisselant de sang, suspendu sur la croix, Te fis cadavre ?

« Oui, c'est Toi, – Toi, gloire de tous les êtres ! Être devant lequel s'inclinent toutes les natures, qui disparaissent devant Toi, pour être rappelées à vivre en Toi !

« Dans un de tes rayons se rencontre la vie de tous les mondes, et de ton souffle ne jaillit que l'amour ! »

Ceci, cher ami, n'est qu'une miette bien minime tombée à terre de la table remplie d'une félicité ineffable dont je me nourrissais. Profites-en, et il te sera donné bientôt davantage. – Aimes, et tu seras aimé. – L'amour seul peut aspirer à la félicité suprême. – L'amour seul peut donner le bonheur, mais uniquement à ceux qui aiment.

Oh ! mon chéri, c'est parce que tu aimes que je puis m'approcher de toi, me communiquer à toi, et te conduire plus vite à la source de la vie.

Amour ! Dieu et le ciel vivent en toi, tout comme ils vivent dans la face et dans le cœur de Jésus-Christ !

J'écris cela, d'après votre chronologie terrestre,
le 13. XI. 1798.

MAKARIOSENAGAPE.

(*La fin au prochain numéro*.)

La fin du monde en 1911

La fin du monde en 1911, tel est le titre d'une petite brochure in-18, de 58 pages, répandue à Lyon avec profusion, et qui se trouve dans cette ville chez Josserand, libraire, place Bellecour, n° 3. Aux considérations tirées de la concordance de l'état actuel des choses avec les signes précurseurs annoncés dans l'Evangile, l'auteur ajoute, d'après une autre prophétie, un calcul cabalistique qui fixe la fin du monde à l'an 1911, ni plus ni moins, c'est-à-dire dans 43 ans ; de sorte que, parmi les vivants d'aujourd'hui, plus d'un sera témoin de cette grande catastrophe. Or, il ne s'agit point ici d'une figure ; c'est la fin bien réelle, l'anéantissement de la terre, la dispersion de ses éléments, et la destruction complète de tous ses habitants. Il est regrettable que la manière dont s'accomplira cet évènement ne soit pas indiquée, mais il faut bien laisser quelque chose à l'imprévu.

Il sera précédé du règne de l'Antéchrist ; Selon ces mêmes calculs, qui n'ont pas été faits par Arago, ce personnage est né en 1855 et doit vivre 55 ans et demi ; et comme sa mort doit marquer la fin des temps, cela nous porte juste en 1911, à moins qu'il n'y ait eu quelque erreur de calcul, comme pour 1840.

On se rappelle, en effet, que la fin du monde avait aussi été prédite pour l'année 1840 ; on la croyait tellement certaine, qu'elle était prêchée dans les églises, et nous l'avons vu annoncée dans certains catéchismes de Paris aux enfants de la première communion, ce qui n'a pas laissé d'impressionner fâcheusement quelques jeunes cerveaux. Comme le meilleur moyen de sauver son âme a toujours été de donner de l'argent, de se dépouiller des biens de ce monde qui sont une cause de perdition, des quêtes ont été faites, des donations provoquées dans ce but. Mais l'Esprit du mal se glisse partout en ce siècle de raisonneurs, et pousse aux plus mauvaises pensées ; nous avons entendu, de nos propres oreilles, des élèves de catéchisme faire cette réflexion : « Si, disaient-ils, la fin du monde arrive l'année prochaine, comme on nous l'assure, elle sera pour les prêtres aussi bien que pour les autres ; alors, à quoi donc leur servira l'argent qu'ils demandent ? » Il n'y a vraiment plus d'enfants, sinon des enfants terribles.

En sera-t-il de même de l'an 1911 ? La brochure en question nous donne un moyen certain de nous en assurer, c'est le portrait de l'Antéchrist auquel il sera facile de reconnaître l'original ; il est assez ca-

ractéristique pour qu'on ne puisse s'y méprendre. Il est tracé par un célèbre prophète allemand, Holzauzer, né en 1613, et qui a écrit un commentaire sur l'Apocalypse.

Selon Holzauzer, l'Apocalypse n'est autre chose que l'histoire entière de l'Église catholique depuis sa naissance jusqu'à la fin du monde, histoire qu'il partage en sept époques, figurées, dit-il, par les sept Églises auxquelles s'adresse saint Jean. Voici quelques-uns des traits les plus caractéristiques de l'Antéchrist et des événements qui doivent précéder sa venue.

« Nous touchons en ce moment à la fin de la cinquième époque. C'est alors qu'arriveront ces épouvantables malheurs annoncés dans l'Apocalypse (chap. VIII). La peste, la guerre, la famine, les tremblements de terre feront d'innombrables victimes. Tous les peuples se lèveront les uns contre les autres ; la guerre sera générale en Europe ; mais l'incendie éclatera d'abord en Allemagne…

« Après ces guerres formidables qui ensanglanteront le monde entier, le protestantisme disparaîtra pour jamais, et l'empire des Turcs s'écroulera. Ce sera le commencement du sixième âge.

« Les peuples épuisés par ces combats meurtriers, effrayés par les horribles fléaux qui marqueront la fin de la cinquième époque, reviendront au culte du vrai Dieu. Sortie victorieuse des luttes sans nombre qu'elle aura soutenues contre les hérésies, l'indifférence et la corruption générale, la religion du Christ refleurira plus brillante que jamais. Jamais l'Église catholique n'aura eu un triomphe aussi éclatant. Ses ministres, modèles de toutes les vertus, parcourront le monde pour faire entendre aux hommes la parole de Dieu…

« Mais ce triomphe de la religion sera de courte durée. Le vice abattu, mais non anéanti, relèvera peu à peu la tête, et bientôt la corruption, faisant de rapides progrès, envahira de nouveau toutes les classes de la société, et s'introduira jusque dans le sanctuaire. C'est alors que l'on verra l'abomination de la désolation annoncée par le prophète. Le monde entier ne sera plus qu'une immense sentine de vices et de crimes de toutes sortes. Ainsi finira le sixième âge.

« Alors viendra sur la terre celui que les prophètes et les Pères de l'Église ont désigné sous le nom d'Antéchrist.

« Pauvre et inconnu, il vivra d'une vie misérable pendant son enfance et sa première jeunesse. Elevé par son père dans l'étude des sciences occultes, il s'y adonnera avec fureur et y fera de rapides progrès. Doué d'une intelligence peu commune, d'un esprit ardent

et résolu, et d'un caractère de fer, il montrera, dès son berceau, les plus violentes passions. Reconnaissant dans cet enfant les redoutables qualités de celui qui doit un jour le seconder si ardemment dans sa lutte contre le genre humain, Satan tressaillera de joie, et lui communiquera peu à peu toute sa puissance.

« Tous ceux qui l'approcheront, seront émerveillés de ses discours et de ses actions. On le regardera comme un enfant prédestiné à de grandes choses, et l'on dira que la main du Seigneur s'est étendue sur lui pour le protéger et le conduire…

« Peu à peu, la renommée aidant, et grossissant encore les merveilles attribuées au jeune chef, le nombre de ses sectaires deviendra rapidement très considérable…

« Bientôt se voyant à la tête d'une véritable armée composée d'hommes dévoués jusqu'à la mort, il n'hésitera plus à prendre le titre de roi. Pendant quelque temps, il s'occupera d'organiser sa puissance, et de mettre un peu d'ordre parmi ses nouveaux sujets, tout en ne négligeant rien pour en augmenter le nombre. N'ayant pas de nom de famille, il prendra le nom de *Christ*, que lui auront déjà donné les Juifs…

« Son ambition grandissant avec sa fortune, il formera, dans son orgueil, le dessein de conquérir toute la terre, et de soumettre tous les peuples à ses lois…

« En quelques jours, l'Antechrist rassemblera une armée immense, et l'on verra ce nouvel Attila engloutir l'Europe sous les flots de ses hordes barbares. Les armées ennemies, frappées d'épouvante à la vue des nombreux prodiges qu'il fera, se laisseront disperser et anéantir, sans même essayer de combattre. Trois grands royaumes seront conquis sans coup férir. Leurs souverains expieront dans les plus cruels supplices, leur refus de soumission ; et les peuples vaincus seront livrés sans merci à toutes les fureurs d'une soldatesque effrénée. Terrifiés en apprenant ces barbares vengeances, les autres nations se soumettront aussitôt. La terre entière ne formera plus alors qu'un seul et vaste royaume, que l'Antechrist gouvernera à son gré. Il fera rebâtir, avec une magnificence inouïe, la ville de Jérusalem, et en fera le siège de son empire…

« Entraîné par sa fatale destinée, il fera tous ses efforts pour détruire toutes les religions, et surtout la religion catholique. Sur les débris de l'ancien culte, il reconstruira l'édifice d'un culte nouveau, dont il sera à la fois le grand-prêtre et l'idole. Cette nouvelle religion aura partout ses défenseurs et ses prêtres. L'un des plus achar-

nés et des plus terribles, celui que saint Jean a désigné dans les versets 11, 12, 13, du chapitre XIII, par la bête aux deux cornes, semblables à celles de l'agneau, sera le grand apostat. Holzauzer l'appelle ainsi parce qu'il sera un des premiers à renoncer au Christianisme pour se dévouer avec fureur au culte de l'Antechrist.

« En ce temps-là règnera sur le trône de saint Pierre un pontife saint du nom de Pierre. Frappé de douleur à la vue de ces malheurs épouvantables, et prévoyant les dangers terribles que courront les fidèles, il enverra dans toute la chrétienté de saintes exhortations pour prémunir chacun contre les séductions de l'Antechrist, dont il dévoilera clairement la perfidie. Furieux de cette résistance ouverte et de l'influence immense du Saint-Père, le grand apostat entrera dans Rome à la tête d'une armée, et tuera de sa main le dernier successeur de Pierre sur les marches mêmes de l'autel…

« Partout les églises seront envahies, les sanctuaires violés, les objets du culte profanés. Les livres saints seront brûlés, la croix et tous les symboles de notre auguste religion foulés aux pieds et traînés dans la poussière. Les tableaux et les statues exposés à la vénération des fidèles seront renversés ; à leur place s'élèvera la statue maudite de l'Antechrist. – Et cette statue parlera, dit le prophète…

« Et l'on verra des hommes instruits et éloquents prêcher cette idolâtrie d'un nouveau genre, et dans un langage brillant et imagé exalter les louanges de celui dont la statue parle et fait des miracles…

« Pour frapper les yeux de la multitude et subjuguer les masses, l'Antechrist accomplira des prodiges étonnants. Il transportera les montagnes, marchera sur les eaux et s'élèvera dans les airs tout brillant de gloire. Il fera paraître en même temps plusieurs soleils ou plongera la terre dans la plus complète obscurité. A sa voix la foudre tombera du ciel, les rivières suspendront leur cours, les murailles s'écrouleront. Devenant invisible à son gré, il se rendra d'un lieu dans un autre avec une merveilleuse rapidité, et il se montrera dans plusieurs endroits à la fois. Enfin, comme nous l'avons vu, il animera son image et lui communiquera une partie de sa puissance. Mais tous ces prodiges ne seront, *pour la plupart*, que des illusions d'optique et le résultat d'une fantasmagorie diabolique ; ce ne seront point de *vrais* miracles, car Satan, avec toute sa puissance, *ne saurait changer les lois de la nature…* »

Remarque. Si ce ne sont pas là des miracles, dans l'acception rigoureuse du mot, nous ne savons à quoi on peut donner ce nom ;

et si ce sont, *pour la plupart*, des illusions d'optique, ces illusions s'écartent singulièrement des lois de la nature, et seraient elles-mêmes des miracles, car on n'a jamais vu la foudre tomber et les murailles s'écrouler par des effets d'optique. Ce qui ressort de plus clair de cette explication, c'est la difficulté de distinguer les vrais miracles des faux, et de faire, dans les effets de cette nature, la part des saints et celle du diable.

« En même temps qu'il frappera tous les esprits d'étonnement et d'admiration, l'Antechrist, pour gagner tous les cœurs, affichera tous les dehors de la vertu la plus austère. Pendant qu'il se livrera aux plus honteuses débauches au fond de son palais, il aura l'air de faire croire à sa tempérance et à sa chasteté. Prodiguant autour de lui l'or et l'argent, il fera de grands biens aux pauvres, et ce ne seront en tous lieux que concerts de louanges pour sa bienfaisance et sa charité. On le verra chaque jour passer des heures entières en prières dans son temple ; en un mot, il se couvrira du manteau de l'hypocrisie avec tant d'habileté, que même ses plus fidèles serviteurs seront persuadés de sa vertu et de sa sainteté. »

« Le Seigneur, cependant, ne laissera pas ses enfants sans défense et sans secours pendant ces temps d'épreuve. Enoch et Elie reviendront sur la terre pour y prêcher la parole de Dieu, soutenir le courage des fidèles, et dévoiler les impostures des faux prophètes. Pendant douze cent soixante jours, ou trois ans et demi, ils parcourront le monde, exhortant tous les hommes à faire pénitence et à revenir au culte de Jésus-Christ. Ils opposeront de *vrais* miracles aux prétendus prodiges de l'Antechrist et de ses apôtres… Mais après qu'ils auront achevé leur témoignage, la bêle qui monte de l'abîme (l'Antechrist) leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. »

Remarque. On ne saurait affirmer plus carrément la *réincarnation*. Ce n'est point ici une apparence, une illusion d'optique, c'est bien la réincarnation en chair et en os, puisque les deux prophètes sont tués.

« Alors l'orgueil de l'Antechrist ne connaîtra plus de bornes. Fier de la victoire qu'il vient de remporter sur les deux prophètes qui bravaient si impunément sa puissance depuis trois ans et demi, il se fera construire un trône magnifique sur la montagne des Oliviers, et là, entouré d'une légion de démons transformés en anges de lumière, il se fera adorer par la multitude immense qui sera réunie pour jouir de son triomphe.

« Mais le vingt-cinquième jour arrivé, le corps des deux prophètes,

animé par le souffle de Dieu, ressuscitera, et ils monteront au ciel, tout brillants de gloire, à la vue de la foule épouvantée. Aveuglé par la colère et la haine, l'Antechrist annoncera qu'il va monter au ciel y chercher ses ennemis, et les précipiter sur la terre. En effet, parti sur les ailes des démons qui l'entourent, il s'élèvera dans les airs ; mais à ce moment le ciel *s'ouvrira*, et le Fils de l'homme apparaîtra sur une nuée lumineuse. L'Antechrist sera précipité du ciel avec son cortège de démons, et la terre s'entrouvrant, il descendra tout vivant dans l'enfer…

« Alors la fin du monde sera proche. Il ne s'écoulera plus des années, ni des mois, mais peu de jours, dernier terme donné aux hommes pour faire pénitence. Les prodiges les plus effrayants se succéderont sans relâche, jusqu'à ce que le monde entier périsse dans un immense bouleversement.

« Voilà ce qu'annonce Holzauzer, et ceci n'est que l'explication de ce qui est contenu dans l'Apocalypse ; c'est la doctrine de *tous les Pères de l'Eglise*, renfermée dans l'Evangile et les actes des apôtres. »

Remarque. Ainsi finira donc le monde ! Ce n'est pas le rêve d'un homme, c'est la doctrine de *tous les Pères* qui sont la lumière de l'Eglise. Ceux de nos lecteurs qui n'ont qu'une idée vague de l'Antechrist, nous sauront gré de le leur avoir fait connaître avec quelques détails d'après des autorités compétentes. S'il n'a que quarante-trois ans devant lui, nous ne devons pas tarder à voir ce règne merveilleux. A ces signes, nous reconnaîtrons l'approche de la date fatale.

Ce qu'il y a d'étrange dans ce récit, c'est l'effacement de la puissance de Dieu et de son Eglise devant celle de l'Antechrist. En effet, après un triomphe de *courte durée*, l'Eglise succombe de nouveau pour ne plus se relever ; la foi de ses ministres n'est pas assez grande pour empêcher la corruption de s'introduire *jusque dans le sanctuaire*. N'est-ce pas là un aveu naïf de faiblesse et d'impuissance ? Ce sont des choses que l'on peut penser, mais qu'il y a maladresse à crier sur les toits.

Il eût été bien étonnant que le Spiritisme n'eût pas trouvé place dans cette prédiction ; il y est, en effet, indiqué comme l'un des signes des temps, et voici en quels termes. Ce n'est plus Holzauzer qui parle, c'est l'auteur de la brochure.

« Mais voici que ces bruits se précisent, que ces terreurs qui paraissent chimériques, prennent de la consistance et se formulent nettement. La fin du monde approche, s'écrie-t-on de toutes parts !

En Europe, dans les pays catholiques, on rappelle de vieilles prophéties qui, toutes, annoncent ce grand événement pour notre époque…

« Il n'est pas jusqu'aux Esprits frappeurs qui ne donnent l'alarme. Ouvrez le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, vous lirez à la première page, dans les prolégomènes, les paroles suivantes : « Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu, et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes, en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité. »

Remarque. Nous ne voyons pas qu'annoncer la *régénération* de l'humanité ce soit annoncer sa fin ; ces deux idées se contredisent. Les Esprits, au lieu de *donner l'alarme*, viennent apporter l'espérance.

« Et d'abord le prophète Joël nous dit : « *En ces temps-là, la magie couvrira toute la terre, et l'on verra jusqu'aux enfants à la mamelle faire des choses extraordinaires, et tenir des discours comme de grandes personnes*. »

« Le Spiritisme, cette magie du dix-neuvième siècle, a envahi le monde. Il y a à peine quelques années, en Amérique, en Angleterre, en France, des phénomènes surprenants, inouïs, excitèrent la curiosité générale. Des meubles inertes s'animant à la volonté des opérateurs, se livraient aux plus fantastiques évolutions, et répondaient sans hésitation aux questions qu'on leur adressait. On chercha quelle pouvait être *la cause intelligente de ces effets intelligents*. Les tables répondirent : Ce sont des Esprits, les âmes des hommes que la mort a enlevés, qui viennent communiquer avec les vivants. De nouveaux phénomènes se produisirent. On entendit comme des coups frappés dans les meubles, dans les murs des habitations ; on vit des objets se mouvoir spontanément ; on entendit des voix, des symphonies ; on vit même des apparitions de personnes mortes depuis longtemps. Les prodiges se multipliaient. Il fallait vouloir pour voir ; il fallait voir pour être convaincu.

« Bientôt une nouvelle religion s'organisa. Interrogés, les Esprits rédigèrent eux-mêmes le code de leur nouvelle doctrine. Ce fut, il faut l'avouer, *un système philosophique admirablement bien combiné sous tous les rapports*. Jamais le plus adroit sophiste ne sut aussi bien déguiser le mensonge et le paradoxe. Ne pouvant pas, sans dévoiler leur origine et éveiller les soupçons, briser tout d'un coup avec les

idées de Dieu et de vertu, les Esprits commencent par reconnaître hautement l'existence de ce Dieu, la nécessité de cette vertu ; mais ils font si peu de différence entre le sort des justes et celui des méchants, que l'on est forcément amené, par ces croyances, à satisfaire toutes ses passions, et à chercher dans la mort un refuge contre le malheur. Le crime et le suicide sont les deux conséquences fatales de ces principes, qui paraissent, au premier abord, empreints d'une morale si belle et si pure.

« Pour expliquer l'anomalie de ces communications d'outre-tombe, les Esprits n'ont pas pu s'empêcher d'annoncer, ainsi que nous l'avons vu, *que les temps marqués par la Providence étaient arrivés* ; mais ne voulant pas parler de la fin du monde, ce qui n'entrait nullement dans leur système, ils ont ajouté : « *pour la régénération universelle de l'humanité*. »

Remarque. - Par une singulière coïncidence, le jour même, 24 février, où nous parvint cette brochure, qui nous était adressée par un de nos correspondants de Lyon, et au moment où nous lisions ces derniers paragraphes, nous recevions des environs de Boulogne-sur-Mer une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« C'est du fond d'une obscure vallée du Boulonais que vous parviennent ces quelques mots, reflets d'une existence souffrante ; car le Spiritisme pénètre partout pour répandre la lumière et les consolations. Personnellement, que de soulagements ne lui dois-je pas, ainsi qu'à vous, monsieur, qui en êtes le dispensateur !

« Né de parents très pauvres, chargés de huit enfants, dont je suis l'aîné, hélas ! je n'ai pas encore jusqu'ici gagné mon pain, quoique âgé de vingt-neuf ans, par la débilité de ma constitution. Joignez à cela une propension innée à l'orgueil, à la vanité, à la violence, etc., et jugez de ce que je dus endurer de maux dans ma misérable condition avant que le Spiritisme fût venu m'expliquer l'énigme de ma destinée. C'était au point que j'avais, à part moi, résolu de me suicider.

« A cet effet, pour calmer mes appréhensions et les reproches de ma conscience, je m'étais dit, *dans ma foi de catholique* : Je me frapperai d'un coup qui, tout en étant mortel, ne me fera pas mourir instantanément, et me laissera disposer d'assez d'instants de vie pour que j'aie la possibilité *de me confesser, de communier et de manifester mon repentir ; en un mot, de me mettre en état de m'assurer une vie heureuse en l'autre monde, tout en échappant aux maux de celui-ci.*

« Mon raisonnement était bien absurde, n'est-ce pas, monsieur ? Et pourtant n'était-il pas conséquent avec le dogme qui nous affirme que tout péché, tout crime même, est effacé par le simple aveu fait à un prêtre qui donne l'absolution ?

« Maintenant, grâce à la connaissance du Spiritisme, de pareilles idées sont *à jamais bannies de ma pensée* ; cependant que d'imperfections il me reste encore à dépouiller ! »

Ainsi le Spiritisme a empêché un acte, un crime, qui eût été commis, *non en l'absence de toute foi*, mais bien, dit la personne, par une conséquence même de sa foi catholique. Dans ce cas, quelle a été la plus puissante pour empêcher le mal ? Ce jeune homme sera-t-il damné pour avoir suivi l'impulsion du Spiritisme, œuvre du démon, selon l'auteur de la brochure, et eût-il été sauvé, tout en se suicidant, mais ayant reçu, avant de mourir, l'absolution d'un prêtre ? Que, la main sur la conscience, l'auteur de la brochure réponde à cette question.

Les fragments rapportés ci-dessus ayant été lus à la Société de Paris, notre ancien collègue, Jobard, vint spontanément donner, sur ce sujet, la communication suivante, par un médium en somnambulisme spirituel :

(Société de Paris, 28 février. Méd. M. Morin.)

Je passais, quand l'écho m'apporta la vibration d'un immense éclat de rire. Je prêtai l'oreille, et, ayant reconnu le bruit du rire des incarnés et des désincarnés, je me dis : La chose est sans doute intéressante ; allons voir !… Et je ne croyais pas, messieurs, avoir le plaisir de venir passer la soirée près de vous. Cependant j'en suis toujours heureux, croyez-le bien, car je sais toute la sympathie que vous avez conservée pour votre ancien collègue.

Je m'approchai donc, et les bruits de la terre m'arrivèrent plus distincts : La fin du monde ! s'écriait-on ; la fin du monde !… Eh ! mon Dieu, me dis-je, si c'est la fin du monde, que vont-ils devenir ?… La voix de votre président et mon ami étant venue jusqu'à moi, je l'entendis qui vous donnait lecture de quelques passages d'une brochure où l'on annonce la fin du monde comme très prochaine. Le sujet m'intéressa ; j'écoutai attentivement, et, après avoir mûrement réfléchi, je viens, comme l'auteur de la brochure, vous dire : Oui, messieurs, la fin du monde est proche !… Oh ! ne vous effrayez pas, mesdames ; car il faut en être bien près pour la toucher, et quand vous la toucherez vous la verrez.

En attendant, je vais, si vous le permettez, vous donner mon appréciation sur ce mot, épouvantail des cerveaux faibles, et aussi des Esprits faibles ; car, sachez-le, si l'appréhension de la fin du monde terrifie les êtres pusillanimes de votre monde, elle frappe également de terreur les êtres arriérés de l'erraticité. Tous ceux qui ne sont point dématérialisés, c'est-à-dire qui, quoique Esprits, vivent plus matériellement que spirituellement, s'effraient à l'idée de la fin du monde, parce qu'ils comprennent, par ce mot, la destruction de la matière. Ne vous étonnez donc pas que cette idée mette en émoi certains Esprits qui ne sauraient que devenir si la terre n'existait plus ; car la terre est encore leur monde, leur point d'appui.

Pour moi, je me suis dit : Oui, la fin du monde est proche ; elle est là, je la vois, je la touche ;… elle est proche pour ceux qui, à leur insu, travaillent à en précipiter l'avènement !… Oui, la fin du monde est proche ;… mais de quel monde est-ce la fin ?

Ce sera la fin du monde de la superstition, du despotisme, des abus entretenus par l'ignorance, la malveillance et l'hypocrisie ; ce sera la fin du monde égoïste et orgueilleux, du paupérisme, de tout ce qui est vil et rabaisse l'homme ; en un mot, de tous les sentiments bas et cupides qui sont le triste apanage de votre monde.

Cette fin du monde, cette grande catastrophe que toutes les religions s'accordent à prévoir, est-elle ce qu'elles entendent ? N'y faut-il pas voir, au contraire, l'accomplissement des hautes destinées de l'humanité ? Si nous réfléchissons à tout ce qui se passe autour de nous, ces signes précurseurs ne sont-ils pas le signal du commencement d'un autre monde, je veux dire d'un autre monde moral, plutôt que celui de la destruction du monde matériel ?

Oui, messieurs, une période d'épuration terrestre se termine en ce moment ; une autre va commencer… Tout concourt à la fin du vieux monde, et ceux qui s'efforcent de le soutenir travaillent énergiquement, sans le vouloir, à sa destruction. Oui, la fin du monde est proche pour eux ; ils le pressentent et s'en effraient, croyez-le bien, plus que de la fin du monde terrestre, parce que c'est la fin de leur domination, de leur prépondérance, à laquelle ils tiennent plus qu'à toute autre chose ; et ce sera, à leur égard, non la vengeance de Dieu, car Dieu ne se venge pas, mais la juste récompense de leurs actes.

Les Esprits sont, comme vous, les fils de leurs œuvres ; s'ils sont bons, c'est parce qu'ils ont travaillé à le devenir ; s'ils sont mauvais,

ce n'est pas qu'ils aient travaillé à le devenir, c'est parce qu'ils n'ont pas travaillé à devenir bons.

Amis, la fin du monde est proche, et je vous engage vivement à prendre bonne note de cette prévision ; elle est d'autant plus proche, qu'on travaille déjà à le reconstruire. La sage prévoyance de Celui à qui rien n'échappe veut que tout se construise avant que tout soit détruit ; et lorsque l'édifice nouveau sera couronné, lorsque le faîte sera couvert, c'est alors que s'écroulera l'ancien ; il tombera de lui-même ; de sorte que, entre le vieux monde et le nouveau, il n'y aura pas de solution de continuité.

C'est ainsi qu'il faut entendre la fin du monde que présagent déjà tant de signes précurseurs. Et quels seront les ouvriers les plus puissants pour cette grande transformation ? Ce sont vous, mesdames ; ce sont vous, mesdemoiselles, à l'aide du double levier de l'instruction et du Spiritisme. Chez la femme en qui le Spiritisme a pénétré, il y a plus qu'une femme, il y a un ouvrier spirituel ; dans cet état, tout en travaillant pour elle, la femme travaille encore bien plus que l'homme à l'édification du monument ; car, lorsqu'elle connaîtra toutes les ressources du Spiritisme, et qu'elle saura s'en servir, la plus grande partie de l'œuvre sera faite par elle. En allaitant le corps de son enfant, elle pourra aussi allaiter son esprit ; et qui est meilleur forgeron que le fils d'un forgeron apprenti de son père ? L'enfant sucera ainsi, en grandissant, le lait de la spiritualité, et lorsque vous aurez des Spirites, fils de Spirites et pères de Spirites, la fin du monde, telle que nous la comprenons, ne sera-t-elle pas accomplie ? Étonnez-vous donc, après cela, que le spiritisme soit un épouvantail pour tout ce qui tient au vieux monde, et de l'acharnement qu'on met à l'étouffer dans son berceau !

JOBARD.

L'intolérance et la persécution à l'égard du Spiritisme.

Le fait suivant nous est signalé par un de nos correspondants. Nous taisons, par convenance, le nom du lieu où il s'est passé, mais, au besoin, nous avons la pièce justificative entre les mains.

Le curé de …, ayant appris qu'une de ses paroissiennes avait reçu le *Livre des Esprits*, vint la trouver chez elle et lui fit une scène scandaleuse en l'apostrophant d'épithètes fort peu évangéliques ; il la menaça, en outre, de ne pas l'enterrer quand elle mourrait, si elle ne croyait pas au diable et à l'enfer ; puis, s'emparant du livre, il l'emporta.

A quelques jours de là, cette dame, que cette algarade avait fort peu touchée, alla chez le prêtre lui redemander son livre, se disant en elle-même que, s'il ne le lui rendait pas, il n'était pas difficile de s'en procurer un autre, et qu'elle saurait bien le mettre en lieu de sûreté.

Le livre fut rendu, mais dans un état qui prouvait qu'une sainte colère s'était déchargée sur lui. Il était maculé de ratures, d'annotations, de réfutations, où les Esprits étaient traités de menteurs, de démons, de stupides, etc. La foi de cette dame, loin d'être ébranlée, n'en a été que plus fortifiée. On prend, dit-on, plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre ; le prêtre lui a présenté le vinaigre, elle a préféré le miel, et elle s'est dit : Pardonnez-lui, Seigneur, car il ne sait ce qu'il fait. De quel côté était le vrai christianisme ?

Les scènes de cette nature étaient très fréquentes il y a sept ou huit ans, et avaient parfois un caractère de violence qui tournait au burlesque. On se rappelle ce missionnaire qui écumait de rage en prêchant contre le Spiritisme, et s'agitait avec tant de fureur qu'on craignît, un instant qu'il ne tombât de la chaire. Et cet autre prédicateur qui conviait tous les détenteurs d'ouvrages spirites à les lui apporter pour y mettre le feu sur la place publique. Malheureusement pour lui, il n'en fut pas apporté un seul, et l'on s'en dédommagea en brûlant dans la cour du séminaire tous ceux que l'on put se procurer chez des libraires. Aujourd'hui que l'on en a reconnu l'inutilité et les inconvénients, ces démonstrations excentriques sont fort rares ; l'expérience a prouvé qu'elles ont plus détourné de l'Église que du Spiritisme.

Le fait rapporté ci-dessus a un caractère d'une gravité particulière. Le prêtre, dans son église, est chez lui, sur son terrain ; donner ou refuser des prières selon sa conscience, est dans son droit ; il en use sans doute parfois d'une manière plus nuisible qu'utile à la cause qu'il défend, mais enfin il est dans son droit, et nous trouvons illogique que des personnes qui sont, de pensées sinon de fait, séparées de l'Église, qui ne remplissent aucun des devoirs qu'elle impose, aient la prétention de contraindre un prêtre à faire ce qu'à tort ou à raison, il considère comme contraire à sa règle. Si vous ne croyez pas à l'efficacité de ses prières, pourquoi en exiger de lui ? Mais par la même raison, il outrepasse son droit quand il s'impose à ceux qui ne le demandent pas.

Dans le cas dont il s'agit, de quel droit ce prêtre allait-il violenter la conscience de cette dame dans son propre domicile, y faire une

visite inquisitoriale, et s'emparer de ce qui ne lui appartenait pas ? Qu'est-ce que la religion gagne à ces excès de zèle ? Les amis maladroits sont toujours nuisibles.

Ce fait, en lui-même, est de peu d'importance, et ce n'est, en définitive, qu'une petite tracasserie qui prouve l'étroitesse des idées de son auteur ; nous n'en aurions pas parlé, s'il ne se liait à des faits plus graves, aux persécutions proprement dites dont les conséquences sont plus sérieuses.

Etrange anomalie ! Quelle que soit la position d'un homme, officielle ou subordonnée à un titre quelconque, on ne lui conteste pas le droit d'être protestant, juif ou même rien du tout ; il peut être ouvertement incrédule, matérialiste ou athée ; il peut préconiser telle ou telle philosophie, mais il n'a pas le droit d'être Spirite. S'il est soupçonné de Spiritisme, comme jadis on était soupçonné de jansénisme, il est suspect ; si la chose est avouée, il est regardé de travers par ses supérieurs lorsque ceux-ci ne pensent pas comme lui, considéré comme un perturbateur de la société, lui qui abjure toute idée de haine et de vengeance, qui a pour règle de conduite la charité chrétienne dans sa plus rigoureuse acception, la bienveillance pour tous, la tolérance, l'oubli et le pardon des injures, en un mot, toutes les maximes qui sont la garantie de l'ordre social, et le plus grand frein des mauvaises passions. Eh bien ! ce qui, de tous temps et chez tous les peuples civilisés, est un titre à l'estime des honnêtes gens, devient un signe de réprobation aux yeux de certaines personnes qui ne pardonnent pas à un homme *d'être devenu meilleur par le Spiritisme* ! Quels que soient ses qualités, ses talents, les services rendus, s'il n'est pas indépendant, si sa position n'est invulnérable, une main, instrument d'une volonté occulte, s'appesantit sur lui, le frappe, s'il se peut, dans ses moyens d'existence, dans ses affections les plus chères, et jusque dans sa considération.

« Que de pareilles choses se passent dans des contrées où la foi exclusive érige l'intolérance en principe comme sa meilleure sauvegarde, cela n'a rien de surprenant ; mais qu'elles aient lieu dans des pays où la liberté de conscience est inscrite au Code des lois comme un droit naturel, on le comprend plus difficilement. Il faut donc qu'on ait bien peur de ce Spiritisme qu'on affecte cependant de présenter comme une idée creuse, une chimère, une utopie, une niaiserie qu'un souffle de la raison peut abattre ! Si cette lumière fantastique n'est pas encore éteinte, ce n'est pourtant pas faute d'avoir soufflé dessus. Soufflez donc, soufflez toujours : il est des

flammes que l'on attise en soufflant au lieu de les éteindre.

Cependant, diront quelques-uns, que peut-on reprocher à celui qui ne veut et ne pratique que le bien ; qui remplit les devoirs de sa charge avec zèle, probité, loyauté et dévouement ; qui enseigne à aimer Dieu et son prochain ; qui prêche la concorde et convie tous les hommes à se traiter en frères sans acception de cultes ni de nationalités ? Ne travaille-t-il pas à l'apaisement des dissensions et des antagonismes qui ont causé tant de désastres ? N'est-il pas le véritable apôtre de la paix ? En ralliant à ses principes le plus grand nombre possible d'adhérents, par sa logique, par l'autorité de sa position, et surtout par son exemple, ne préviendra-t-il pas des conflits regrettables ? Si, au lieu d'un, il y en a dix, cent, mille, leur influence salutaire n'en sera-t-elle pas d'autant plus grande ? De tels hommes sont des auxiliaires précieux ; on n'en a jamais assez ; ne devrait-on pas les encourager, les honorer ? La doctrine qui fait pénétrer ces principes dans le cœur de l'homme par la conviction appuyée sur une foi sincère, n'est-elle pas un gage de sécurité ? Où a-t-on vu, d'ailleurs, que les Spirites fussent des turbulents et des fauteurs de trouble ? Ne se sont-ils pas, au contraire, toujours et partout signalés comme des gens paisibles et amis de l'ordre ? Toutes les fois qu'ils ont été provoqués par des actes de malveillance, au lieu d'user de représailles, n'ont-ils pas évité avec soin tout ce qui aurait pu être une cause de désordre ? L'autorité a-t-elle jamais eu à sévir contre eux pour aucun acte contraire à la tranquillité publique ? Non, car un fonctionnaire, chargé du maintien de l'ordre, disait naguère que si tous ses administrés étaient Spirites, il pourrait fermer son bureau. Est-il un hommage plus caractéristique rendu aux sentiments qui les animent ? Et à quel mot d'ordre obéissent-ils ? à celui de leur conscience seul, puisqu'ils ne relèvent d'aucune personnalité patente ou cachée dans l'ombre. Leur doctrine est leur loi, et cette loi leur prescrit de faire le bien et d'éviter le mal ; par sa puissance moralisatrice, elle a ramené à la modération des hommes exaltés, ne craignant rien, ni Dieu ni la justice humaine, et capables de tout. Si elle était populaire, de quel poids ne pèserait-elle pas dans les moments d'effervescence et dans les centres turbulents ? En quoi donc cette doctrine peut-elle être un motif de réprobation ? Comment peut-elle appeler la persécution sur ceux qui la professent et la propagent ?

Vous vous étonnez qu'une doctrine qui ne produit que le bien ait des adversaires ! Mais vous ne connaissez donc pas l'aveuglement de

l'esprit de parti ? Est-ce qu'il a jamais considéré le bien que peut faire une chose lorsqu'elle est contraire à ses opinions ou à ses intérêts matériels ? N'oubliez pas que certains opposants le sont *par système* bien plus que *par ignorance*. C'est en vain que vous espéreriez les amener à vous par la logique de vos raisonnements, et par la perspective des effets salutaires de la doctrine ; ils savent cela aussi bien que vous, et c'est précisément parce qu'ils le savent qu'ils n'en veulent pas ; plus cette logique est rigoureuse et irrésistible, plus elle les exaspère, parce qu'elle leur ferme la bouche. Plus on leur démontre le bien que produit le Spiritisme, plus ils s'irritent, parce qu'ils sentent que là est sa force ; aussi, dût-il sauver le pays des plus grands désastres, ils le repousseraient quand même. Vous triompherez d'un incrédule, d'un athée de bonne foi, d'une âme vicieuse et corrompue, mais des gens de parti pris, jamais !

Qu'espèrent-ils donc de la persécution ? Arrêter l'essor des idées nouvelles par l'intimidation ? Voyons, en quelques mots, si ce but peut être atteint.

Toutes les grandes idées, toutes les idées rénovatrices, aussi bien dans l'ordre scientifique que dans l'ordre moral, ont reçu le baptême de la persécution, et cela devait être, parce qu'elles froissaient les intérêts de ceux qui vivaient des vieilles idées, des préjugés et des abus. Mais dès lors que ces idées constituaient des vérités, est-ce que l'on a jamais vu que la persécution en ait arrêté le cours ? L'histoire de tous les temps n'est-elle pas là pour prouver qu'elles ont, au contraire, grandi, qu'elles se sont consolidées, propagées par l'effet même de la persécution ? La persécution a été le stimulant, l'aiguillon qui les a poussées en avant, et fait avancer plus vite en surexcitant les esprits, de sorte que les persécuteurs ont travaillé contre eux-mêmes, et n'ont gagné que d'être stigmatisés par la postérité. On n'a persécuté que les idées auxquelles on voyait de l'avenir ; celles que l'on jugeait sans conséquence, on les a laissées mourir de leur mort naturelle.

Le Spiritisme, lui aussi, est une grande idée ; il devait donc recevoir son baptême comme ses devancières, parce que l'esprit des hommes n'a pas changé, et il en arrivera ce qui est arrivé pour les autres : un accroissement d'importance aux yeux de la foule, et par suite une plus grande popularité. Plus les victimes seront en évidence par leur position, plus il y aura de retentissement en raison même de l'étendue de leurs relations.

La curiosité est d'autant plus surexcitée que la personne est en-

tourée de plus d'estime et de considération ; chacun veut savoir le pourquoi et le comment ; connaître le fond de ces opinions qui soulèvent tant de colère ; on interroge, on lit, et voilà comment une foule de gens qui ne se seraient peut-être jamais occupés du Spiritisme, sont amenés à le connaître, à le juger, à l'apprécier et à l'adopter. Tel a été, on le sait, le résultat des déclamations furibondes, des interdictions pastorales, des diatribes de toutes sortes ; tel sera celui des persécutions ; elles font plus : elles l'élèvent au rang des croyances sérieuses, car le bon sens dit qu'on ne frappe pas des billevesées.

La persécution contre les idées fausses, erronées, est inutile, parce qu'elles se discréditent et tombent d'elles-mêmes ; elle a pour effet de leur créer des partisans et des défenseurs, et d'en retarder la chute, parce que beaucoup de gens les regardent comme bonnes, précisément parce qu'elles sont persécutées. Lorsque la persécution s'attaque à des idées vraies, elle va directement contre son but, car elle en favorise le développement : c'est donc, dans tous les cas, une maladresse qui tourne contre ceux qui la commettent.

Un écrivain moderne regrettait qu'on n'eût pas brûlé Luther, afin de détruire le protestantisme dans sa racine ; mais, comme on n'aurait pu le brûler qu'après l'émission de ses idées, si on l'eût fait, le protestantisme serait peut-être deux fois plus répandu qu'il ne l'est. On a brûlé Jean Huss ; qu'y a gagné le concile de Constance ? de se couvrir d'une tache indélébile ; mais les idées du martyr n'ont pas été brûlées ; elles ont été un des fondements de la réforme. La postérité a décerné la gloire à Jean Huss et la honte au concile. (*Revue Spirite*, août 1866, page 236.) Aujourd'hui, on ne brûle plus, mais on persécute d'autres manières.

Sans doute, quand un orage éclate, beaucoup de gens se mettent à l'abri ; les persécutions peuvent donc avoir pour effet un empêchement momentané à la libre manifestation de la pensée ; les persécuteurs, croyant l'avoir étouffée, s'endorment dans une trompeuse sécurité ; mais la pensée n'en subsiste pas moins, et les idées comprimées sont comme les plantes en serre-chaude : elles poussent plus vite.

Le Spiritisme à Cadix en 1853 et 1868.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de dire que le Spiritisme compte de nombreux adeptes en Espagne, ce qui prouve que la compression des idées ne les empêche pas de se produire ; nous sa-

vions déjà que depuis longtemps Cadix était le siège d'un centre spirite important. Un des membres de cette Société étant venu à Paris l'année dernière nous a donné à ce sujet des détails circonstanciés d'un haut intérêt, et qu'il nous a depuis rappelés dans sa correspondance. L'abondance des matières nous a seule empêché de les publier plus tôt.

Les Spirites de Cadix revendiquent pour leur ville l'honneur d'avoir été l'une des premières, si ce n'est même la première en Europe, à posséder une réunion spirite constituée, et recevant des communications régulières des Esprits, par l'écriture et la typtologie, sur des sujets de morale et de philosophie. Cette prétention est en effet justifiée par la publication d'un livre imprimé en langue espagnole, à Cadix, en 1854. Il contient d'abord une préface explicative sur la découverte des tables parlantes et la manière de s'en servir ; puis le relevé des réponses faites aux questions adressées aux Esprits dans une suite de séances tenues dès l'année 1853. Le procédé consistait dans l'emploi d'un guéridon à trois pieds et d'un alphabet divisé en trois séries correspondant chacune à l'un des pieds du guéridon. Ces réponses sont sans doute très élémentaires comparativement à ce que l'on obtient aujourd'hui, et toutes ne sont pas d'une exactitude irréprochable, mais la plupart concordent avec l'enseignement actuel. Nous n'en citerons que quelques-unes pour montrer qu'à l'époque où, presque partout ailleurs, on ne s'occupait des tables tournantes que comme sujet de distraction, à Cadix, on songeait déjà à utiliser le phénomène pour des instructions sérieuses.

(8 novembre 1853.) – Y a-t-il ici un Esprit présent ? – Oui. – Comment t'appelles-tu ? – Eqe. – Quelle partie du monde as-tu habitée ? – L'Amérique du Nord. – Etais-tu homme ou femme ? – Femme. – Dis-nous ton nom en anglais ? – Akka. – Comment traduis-tu *bello* en anglais ? – *Fine*. – Pourquoi es-tu venu ici ? – Pour faire le bien. – A toi ou à nous ? – A tous. – Tu peux donc nous donner ce bien ? – Je le puis ; tout est dans le travail. – Comment obtiendrons-nous le bien ? – En émancipant la femme ; tout dépend d'elle.

(11 novembre.) *L'Esprit Eqe*. – Y a-t-il une autre mode de communiquer avec les Esprits ? – Oui, par la pensée. – De quelle manière ? – Lis dans la tienne. – Et comment pourrions-nous nous entendre avec la pensée des Esprits ? – Par la concentration. – Y a-t-il un moyen d'y arriver facilement ? – Oui, la félicité. – Comment obtient-on la félicité ? – En vous aimant les uns les autres.

(25 novembre.) *Anna Ruiz*. – Où va notre âme en se séparant du corps ? – Elle ne quitte pas la terre. – Tu veux dire le corps ? – Non, l'âme. – As-tu les mêmes jouissances dans l'autre vie que dans celle-ci ? – Les mêmes et mieux : nous travaillons dans tout l'univers.

(26 novembre.) *Odiuz* – Les Esprits revêtent-ils une forme ? – Oui. – Laquelle ? – La forme humaine. Il y a deux corps, l'un matériel, l'autre de lumière. – Le corps de lumière est-il l'Esprit ? – Non : c'est une agrégation d'éther ; des fluides légers forment le corps de lumière.

Qu'est-ce qu'un Esprit ? – Un homme à l'état d'essence. – Quelle est sa destinée ? – Organiser le mouvement matériel cosmique ; coopérer avec Dieu à l'ordre et aux lois des mondes dans l'univers.

(30 novembre.) *Un Esprit spontanément*. L'ordre distribue les harmonies. Cette loi vous dit que chaque globe du système solaire est habité par une humanité comme la vôtre ; chaque membre de cette humanité est un être complet dans le rang qu'il occupe ; il possède une tête, un tronc et des membres. Chacun a sa destination marquée, collective ou terrestre, visible ou invisible. Le soleil, comme les planètes et leurs satellites, a ses habitants d'une destinée complexe. Chacune des humanités qui peuplent ces divers globes a sa double existence, visible et invisible, et une parole spirituelle appropriée à chacun de ces états.

(1er décembre.) *Odiuz*. Lisez Jean, et vous aurez la signification du mot *verbe*. Vous saurez ce que c'est que le verbe de l'humanité solaire ; chaque humanité a sa Providence, son homme-Dieu ; la lumière de l'homme-Dieu solaire, c'est la Providence anthropomorphique de tous les globes du système solaire.

(8 décembre.) Y a-t-il analogie entre la lumière matérielle et la lumière spirituelle ? – Le soleil éclaire, les planètes reflètent sa lumière. L'intelligence solaire illumine les intelligences planétaires, et celles-ci celles de leurs satellites. La lumière intelligente émane du cerveau de l'humanité solaire, qui est l'étincelle intelligente, comme le soleil est l'étincelle matérielle de tous les astres. Il y a aussi analogie dans le mode d'expansion de la lumière intelligente dans chaque humanité qui la reçoit du foyer principal pour la communiquer à ses membres.

Il y a unité de système entre le monde matériel et le monde spirituel.

Nous avons la nature qui reflète les lois qui ont précédé la créa-

tion. Ensuite vient l'esprit humain qui analyse la nature pour découvrir ces lois, les interpréter et les comprendre. Cette analyse est à la lumière spirituelle ce qu'est la réfraction à la lumière physique, car l'humanité entière forme un prisme intellectuel dans lequel la lumière divine unique se réfracte de mille manières différentes.

(4 janvier 1854.) Pourquoi les Esprits ne viennent-ils pas toujours à notre appel ? – Parce qu'ils sont très occupés. – Pourquoi quelques-uns des Esprits qui se sont présentés jusqu'à présent ont-ils répondu par des énigmes ou des absurdités ? – Parce que c'étaient des Esprits ignorants ou légers. – Comment les distinguer des Esprits sérieux ? – Par leurs réponses.

Les Esprits peuvent-ils se rendre visibles ? – Quelquefois. – Dans quel cas ? – Quand il s'agit d'humilier le fanatisme. – Sous quelle forme l'Esprit s'est-il présenté à l'archevêque de Paris ? – Forme humaine. – Quelle est la véritable religion ? – Vous aimer les uns les autres.

L'extrait suivant d'une lettre de notre correspondant, en date du 17 août 1867, donnera une idée de l'esprit qui préside à la Société spirite actuelle de Cadix :

« Depuis onze ans nous sommes en communication avec des Esprits de la vie supérieure, et, dans cet espace de temps, ils nous ont fait des révélations importantes sur la morale, la vie spirituelle et autres sujets qui intéressent le progrès.

« Nous nous réunissons cinq fois par semaine. L'Esprit président de notre Société, auquel les autres Esprits accordent une certaine suprématie, s'appelle *Pastoret*. Nous avons en Dona J… un excellent médium voyant et parlant. Elle communique au moyen d'un guéridon à trois pieds qui ne lui sert que pour établir le courant fluidique, et elle voit les mots écrits sur une espèce de ruban fluidique qui passe sans cesse devant ses yeux, et elle y lit comme dans un livre. Ce moyen de communication, joint à la bienveillance des Esprits qui viennent à nos séances, nous permet de présenter nos observations, et d'établir des discussions presque familières avec ces mêmes Esprits.

« Chaque soir la séance est ouverte par la présence de l'Esprit du docteur Gardoqui, que nous avons connu, et qui, de son vivant, exerçait la médecine à Cadix. Après avoir donné des conseils à nos frères présents, il va visiter les malades que nous lui recommandons ; il indique les remèdes nécessaires, et presque toujours avec succès.

« Après la visite du médecin, vient l'Esprit familier du cercle qui nous amène d'autres Esprits, tantôt supérieurs pour nous instruire, tantôt inférieurs pour que nous les aidions de nos conseils et de nos encouragements. Sur l'indication de nos guides, nous accomplissons périodiquement des missions de charité envers les pauvres.

« Outre le ridicule, contre lequel vous autres, Français, avez à lutter aussi bien que nous, nous luttons contre l'intolérance ; cependant nous ne nous décourageons pas, parce que la force de conviction que Dieu nous donne est plus puissante que les obstacles.

« Nous terminons chaque séance par la prière suivante :

« Père universel ! Seigneur tout puissant ! nous nous adressons à toi, parce que nous te reconnaissons comme le Dieu unique et éternel. Père ! nous désirons ne pas encourir ton blâme, mais au contraire avancer notre purification pour approcher de toi, seul bien véritable, suprême félicité promise à ceux qui retournent auprès de toi.

« Seigneur ! nous te rappelons continuellement nos péchés afin que tu nous les pardonnes après l'expiation qu'ils méritent. Que ne devons-nous déjà à ta grande bonté ! Sois miséricordieux envers nous.

« Père éternel, tu m'as donné la vie, et avec la vie l'intelligence pour te connaître, un cœur pour t'aimer et pour aimer mes semblables. Mon intelligence grandira quand je penserai à toi, et quand je m'élèverai jusqu'à toi.

« Père universel de tous les êtres, grand architecte de l'Univers, eau bénite dont nous étanchons la soif de l'amour divin, ni le cours du temps, ni la différence des intelligences n'empêchent de te reconnaître, car ta grande puissance et ton grand amour se voient partout.

« Père ! nous nous en remettons à ta miséricorde, et pour preuve de notre sincérité, nous t'offrons nos vies, nos biens, tout ce que tu nous as donné. Nous ne possédons rien qui ne vienne de toi ; nous mettons tout à la disposition de nos frères nécessiteux, pour qu'ils profitent du fruit de notre intelligence et de notre travail.

« Nous sommes tes enfants, Seigneur ! et nous sollicitons de ton infinie bonté un rayon de lumière pour nous conduire sur la route que tu nous as montrée, jusqu'à ce que nous arrivions au complément de notre félicité.

« Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié ; que ta volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. Donne-nous au-

jourd'hui notre pain de chaque jour. Pardonne-nous les offenses que nous avons pardonnées à ceux qui nous ont offensés, maintenant et toujours jusqu'à l'heure de notre mort.

« Nous t'adressons nos prières, Père infiniment bon, pour tous nos frères qui souffrent sur la terre et dans l'espace. Notre pensée est pour eux et notre confiance en toi. »

Que les Spirites de Cadix reçoivent, par notre entremise, les sincères félicitations de leurs frères de tous les pays. L'initiative qu'ils ont prise, à l'extrémité de l'Europe, et sur une terre réfractaire, sans relations avec les autres centres, sans autre guide que leurs propres inspirations, alors que le Spiritisme était encore presque partout dans son enfance, est une preuve de plus que le mouvement régénérateur reçoit son impulsion de plus haut que la terre, et que son foyer est partout ; qu'il est ainsi téméraire et présomptueux d'espérer l'étouffer en le comprimant sur un point, puisqu'à défaut d'une issue, il en a mille par où il fait jour. A quoi servent les barrières pour ce qui vient d'en haut ? Que sert d'écraser quelques individus quand il y en a des millions disséminés sur toute la terre qui reçoivent la lumière et la répandent ? Vouloir anéantir ce qui est en dehors de la puissance de l'homme, n'est-ce pas jouer le rôle des géants qui voulaient escalader le ciel ?

Dissertations spirites.

Instruction des femmes.

(Joinville, – Haute-Marne, – 10 mars 1868. Méd. Mme P…)

L'instruction de la femme est une question, en ce moment, des plus graves, car elle ne contribuera pas peu à réaliser les grandes idées de liberté qui sommeillent au fond des cœurs.

Honneur aux hommes courageux qui en ont pris l'initiative ! ils peuvent être assurés d'avance du succès de leurs travaux. Oui, l'heure a sonné pour l'affranchissement de la femme ; elle veut être libre, et pour cela il faut affranchir son intelligence des erreurs et des préjugés du passé. C'est par l'étude qu'elle élargira le cercle de ses connaissances étroites et mesquines. Libre, elle fondera sa religion sur la morale, qui est de tous les temps et de tous les pays. Elle veut être, elle sera la compagne intelligente de l'homme, sa conseillère, son amie, l'institutrice de ses enfants, et non un jouet dont on se sert comme d'une chose, et qu'on jette ensuite pour en prendre une autre.

Elle veut apporter sa pierre à l'édifice social qui s'élève en ce moment sous le souffle puissant du progrès.

Il est vrai qu'une fois instruite, elle échappe des mains de ceux qui s'en font un instrument ; comme un oiseau captif, elle brise sa cage et s'envole dans les champs vastes de l'infini. Il est vrai que, par la connaissance des lois immuables qui régissent les mondes, elle comprendra Dieu autrement qu'on ne le lui enseigne ; elle ne croira plus à un Dieu vengeur, partial et cruel, parce que sa raison lui dira que la vengeance, la partialité et la cruauté ne peuvent se concilier avec la justice et la bonté ; son Dieu, à elle, sera tout amour, mansuétude et pardon.

Plus tard, elle connaîtra les liens de solidarité qui unissent les peuples entre eux, et les appliquera autour d'elle, en répandant avec profusion des trésors de charité, d'amour et de bienveillance pour tous. A quelque secte qu'elle appartienne, elle saura que tous les hommes sont frères, et que le plus fort n'a reçu la force que pour protéger le faible et l'élever dans la société au véritable rang qu'il doit occuper.

Oui, la femme est un être perfectible comme l'homme, et ses aspirations sont légitimes ; sa pensée est libre, et nul pouvoir au monde n'a le droit de l'asservir au gré de ses intérêts ou de ses passions. Elle réclame sa part d'*activité intellectuelle*, et elle l'obtiendra, parce qu'il est une loi plus puissante que toutes les lois humaines, c'est celle du progrès à laquelle toute la création est soumise. UN ESPRIT.

Remarque. - Nous l'avons dit et répété maintes fois, l'émancipation de la femme sera la conséquence de la diffusion du Spiritisme, parce qu'il fonde ses droits, non sur une idée philosophique généreuse, mais sur l'identité même de la nature de l'Esprit. En prouvant qu'il n'y a pas des Esprits hommes et des Esprits femmes, que tous ont la même essence, la même origine et la même destinée, il consacre l'égalité des droits. La grande loi de la réincarnation vient en outre sanctionner ce principe. Dès lors que les mêmes Esprits peuvent s'incarner, tantôt hommes et tantôt femmes, il en résulte que l'homme qui asservit la femme pourra être asservi à son tour ; qu'ainsi, en travaillant à l'émancipation des femmes, les hommes travaillent à l'émancipation générale, et par conséquent à leur profit. Les femmes ont donc un intérêt direct à la propagation du Spiritisme, car il fournit à l'appui de leur cause les plus puissants arguments qu'on ait encore invoqués. (Voir la *Revue Spirite*, janvier 1866, page 1 ; juin 1867, page 161.)

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 5. MAI 1868.

Correspondance inédite de Lavater

Avec l'impératrice Marie de Russie.

(*Suite et fin.* - Voir le numéro d'avril 1868.)

LETTRE SIXIÈME.

Très vénérée impératrice,

Ci-joint encore une lettre arrivée du monde invisible ! Puisse-t-elle, *comme les précédentes, être goûtée* par vous et produire sur vous un effet salutaire !

Aspirons sans cesse vers une communion plus intime avec l'AMOUR le plus pur qui se soit manifesté dans l'homme, et s'est glorifié dans Jésus, le Nazaréen !

Très vénérée impératrice, notre félicité future est en notre pouvoir une fois qu'il nous est accordé la grâce de comprendre que, seul, l'amour peut nous donner le bonheur suprême, et que la foi seule dans l'amour divin fait naître dans nos cœurs le sentiment qui nous rend heureux éternellement, la foi qui développe, épure et complète notre aptitude à aimer.

Bien des thèmes me restent encore à vous communiquer. Je tâcherai d'accélérer la continuation de ce que j'ai commencé à vous exposer, et je me regarderais comme très heureux si je pouvais espérer avoir pu occuper agréablement et utilement quelques moments de votre précieuse vie.

JEAN GASPAR LAVATER.

Zurich, le 16 XII. 1798.

LETTRE D'UN DÉFUNT A SON AMI,

Sur les rapports qui existent entre les Esprits et ceux qu'ils ont aimés sur la terre.

Mon bien-aimé, avant tout, je dois t'avertir que, des mille choses que, stimulé par une noble curiosité, tu désires apprendre de moi, et que j'aurais tant désiré pouvoir te dire, j'ose à peine t'en communiquer une seule, puisque je ne dépends aucunement de moi-même. Ma volonté dépend, comme je te l'ai déjà dit, de la volonté de Celui qui est la suprême sagesse. Mes rapports avec toi ne sont basés que sur ton amour. Cette sagesse, cet amour personnifiés, nous poussent souvent, moi et mes mille fois mille convives d'une félicité qui devient continuellement plus élevée et plus enivrante, vers les hommes encore mortels, et nous font entrer avec eux dans des rapports certainement agréables pour nous, quoique bien souvent obscurcis et pas toujours assez purs et saints. Prends de moi quelques notions au sujet de ces rapports. Je ne sais comment je parviendrai à te faire comprendre cette grande vérité qui, probablement, t'étonnera beaucoup malgré sa réalité, c'est que : *notre propre félicité dépend souvent, relativement, bien entendu, de l'état moral de ceux que nous avons laissés sur la terre et avec lesquels nous entrons dans des rapports directs.*

Leur sentiment religieux nous attire ; leur impiété nous repousse.

Nous nous réjouissons de leurs pures et nobles joies, c'est-à-dire de leurs joies spirituelles et désintéressées. Leur amour contribue à notre félicité ; aussi nous ressentons, sinon un sentiment pareil à la souffrance, au moins un décroissement de plaisir, quand ils se laissent ASSOMBRIR par leur sensualité, leur égoïsme, leurs passions animales ou l'impureté de leurs désirs.

Mon ami, arrête-toi, je t'en prie, devant ce mot : ASSOMBRIR.

Toute pensée divine produit un rayon de lumière qui jaillit de l'homme aimant, et qui n'est vu et compris que par les natures aimantes et rayonnantes. Toute espèce d'amour a son rayon de lumière qui lui est particulier. Ce rayon, se réunissant à l'auréole qui entoure les saints, la rend encore plus resplendissante et plus agréable à la vue. Du degré de cette clarté et de cette aménité dépend souvent le degré de notre propre félicité ou du bonheur que nous ressentons de notre existence. Avec la disparition de l'amour,

cette lumière s'évanouit, et avec elle l'élément de bonheur de ceux que nous aimons. Un homme qui devient étranger à l'amour s'*assombrit*, dans le sens le plus littéral et le plus positif de ce mot ; il devient plus matériel, par conséquent plus élémentaire, plus terrestre, et les ténèbres de la nuit le couvrent de leur voile. La vie, ou ce qui est la même chose pour nous : l'amour de l'homme, produit le degré de sa lumière, sa pureté lumineuse, son identité avec la lumière, la magnificence de sa nature.

Ces dernières qualités rendent seules nos rapports avec lui possibles et intimes. La lumière attire la lumière. Il nous est impossible d'agir sur les âmes sombres. Toutes les natures non aimantes nous paraissent sombres. La vie de chaque mortel, sa véritable vie, est comme son amour ; sa lumière ressemble à son amour ; de sa lumière découle notre communion avec lui et la sienne avec nous. Notre élément, c'est la lumière dont le secret n'est compris d'aucun mortel. Nous attirons et sommes attirés par elle. Ce vêtement, cet organe, ce véhicule, cet élément, dans lequel réside la force primitive qui produit tout, la lumière en un mot, forme pour nous le trait caractéristique de toutes les natures.

Nous éclairons dans la mesure de notre amour ; on nous reconnaît à cette clarté, et nous sommes attirés par toutes les natures aimantes et rayonnantes comme nous. Par l'effet d'un mouvement imperceptible, en donnant une certaine direction à nos rayons, nous pouvons faire naître dans des natures qui nous sont sympathiques des idées plus humaines, susciter des actions, des sentiments plus nobles et plus élevés ; mais *nous n'avons le pouvoir de forcer ou de dominer personne, ni d'imposer notre volonté aux hommes dont la volonté est tout à fait indépendante de la nôtre. Le libre arbitre de l'homme nous est sacré.* Il nous est impossible de communiquer un seul rayon de notre pure lumière à un homme qui manque de sensibilité. Il ne possède aucun sens, aucun organe pour pouvoir recevoir de nous la moindre chose. Du degré de sensibilité que possède un homme dépend, - oh ! permets-moi de te le répéter dans chacune de mes lettres, - son aptitude à recevoir la lumière, sa sympathie avec toutes les natures lumineuses, et avec leur prototype primordial. De l'absence de la lumière naît l'impuissance à s'approcher des sources de la lumière, tandis que des milliers de natures lumineuses peuvent être attirées par une seule nature semblable.

L'Homme-Jésus, resplendissant de lumière et d'amour, fut le point lumineux qui attirait incessamment vers lui des légions d'an-

ges. Des natures sombres, égoïstes, attirent vers elles des Esprits sombres, grossiers, privés de lumière, malveillants, et sont empoisonnées davantage par eux, tandis que les âmes aimantes deviennent encore plus pures et plus aimantes, par leur contact avec les Esprits bons et aimants.

Jacob dormant, rempli de sentiments pieux, voit les anges du Seigneur arriver en foule vers lui, et la sombre âme de Judas Iscariote donne au chef des Esprits sombres le droit, je dirai même la puissance, de pénétrer dans la sombre atmosphère de sa nature haineuse. Les Esprits radieux abondent là où se trouve un Elysée ; des légions d'Esprits sombres pullulent parmi les âmes sombres.

Mon bien-aimé, médite bien ce que je viens de te dire. Tu en trouveras de nombreuses applications dans les livres bibliques, qui renferment des vérités encore intactes, ainsi que des instructions de la plus haute importance, touchant les rapports qui existent entre les mortels et les immortels, entre *le monde matériel* et *le monde des Esprits*.

Il ne dépend que de toi de te trouver sous l'influence bienfaisante des Esprits aimants ou de les éloigner de toi ; tu peux les garder auprès de toi ou les forcer à te quitter. Il dépend de toi de me rendre plus ou moins heureux.

Tu dois comprendre maintenant que tout être aimant devient plus heureux, quand il rencontre un être tout aussi aimant que lui ; que le plus heureux et le plus pur des êtres devient moins heureux, quand il reconnaît un amoindrissement d'amour dans celui qu'il aime ; que l'amour ouvre le cœur à l'amour, et que l'absence de ce sentiment rend plus difficile, souvent même impossible, l'accès de toute communication intime.

Si tu désires me rendre, moi, jouissant déjà du bonheur suprême, encore plus heureux, deviens encore meilleur. Par cela, tu me rendras plus radieux et pourras sympathiser davantage avec toutes les natures radieuses et immortelles. Elles s'empresseront de venir auprès de toi ; leur lumière se réunira à la tienne et la tienne à la leur ; leur présence te rendra plus pur, plus rayonnant, plus vivace, et, ce qui te paraîtra difficile à croire, mais n'en est pas pour cela moins positif, elles-mêmes, par l'effet de *ta* lumière, celle qui rayonnera de toi, elles deviendront plus lumineuses, plus vivaces, plus heureuses de leur existence, et, par l'effet de ton amour, encore plus aimantes.

Mon bien-aimé, il existe des rapports impérissables entre ce que

vous appelez les mondes *visible* et *invisible*, une communauté incessante entre les habitants de la terre et ceux du ciel qui savent aimer, une action bienfaisante réciproque de chacun de ces mondes sur l'autre.

En méditant et en analysant avec soin cette idée, tu reconnaîtras de plus en plus sa vérité, son urgence et sa sainteté.

Ne l'oublie pas, frère de la terre : tu vis visiblement dans un monde qui est encore invisible pour toi !

Ne l'oublie pas ! dans le monde des Esprits aimants, on se réjouira de ta croissance en amour pur et désintéressé.

Nous nous trouvons près de toi, quand tu nous crois bien loin. Jamais un être aimant ne se trouve seul et isolé.

La lumière de l'amour perce les ténèbres du monde matériel, pour entrer dans un monde moins matériel.

Les Esprits aimants et lumineux se trouvent toujours dans le voisinage de l'amour et de la lumière.

Elles sont littéralement vraies, ces paroles du Christ : « Là où deux ou trois de vous se réuniront en mon nom, je serai avec eux. »

Il est aussi indubitablement vrai que nous pouvons *affliger* l'Esprit de Dieu par notre égoïsme, et le *réjouir* par notre véritable amour, d'après le sens profond de ces paroles : « *Ce que vous liez sur la terre est lié au ciel ; ce que vous déliez sur la terre sera aussi délié au ciel.* » Vous déliez par l'égoïsme, vous liez par la charité, c'est-à-dire par l'amour. Vous vous approchez et vous vous éloignez de nous. Rien n'est plus clairement compris au ciel, que l'amour de ceux qui aiment sur la terre.

Rien n'est plus attractif pour les Esprits bienheureux appartenant à tous les degrés de perfection, que l'amour des enfants de la terre.

Vous, qu'on appelle encore mortels, par l'amour vous pouvez faire descendre le ciel sur la terre.

Vous pourriez entrer avec nous, bienheureux, dans une communion infiniment plus intime que vous ne pouvez le supposer, si vos âmes s'ouvraient à notre influence par les élans du cœur.

Je suis souvent auprès de toi, mon bien-aimé ! J'aime à me trouver dans ta sphère de lumière.

Permets-moi de t'adresser encore quelques paroles de confiance.

Quand tu te fâches, la lumière qui rayonne de toi, au moment où tu penses à ceux que tu aimes ou à ceux qui souffrent, s'obscurcit, et alors je suis forcé de me détourner de toi, aucun Esprit aimant ne

pouvant supporter les ténèbres de la colère. Dernièrement encore, je dus te quitter. Je te perdis, pour ainsi dire, de vue et me dirigeai vers un autre ami, ou plutôt la lumière de son amour m'attira vers lui. Il priait, versant des larmes pour une famille bienfaisante, tombée momentanément dans la plus grande détresse et qu'il était hors d'état de secourir lui-même. Oh ! comme déjà son corps *terrestre* me parut *lumineux* ; ce fut *comme si une clarté éblouissante l'inondait*. Notre Seigneur s'approcha de lui, et un rayon de son esprit tomba dans cette lumière. Quel bonheur pour moi de pouvoir me plonger dans cette auréole, et, retrempé par cette lumière, être en état d'inspirer à son âme l'espoir d'un secours prochain ! Il me sembla entendre une voix au fond de son âme, lui dire : « Ne crains rien ! Crois ! tu goûteras la joie de pouvoir soulager ceux pour qui tu viens de prier Dieu. » Il se releva inondé de joie après la prière. Au même instant, je fus attiré vers un autre être radieux, aussi en prière… C'était la noble âme d'une vierge qui priait et disait : « Seigneur ! apprends-moi à faire le bien selon ta volonté. » Je pus et j'osai lui inspirer l'idée suivante : « Ne ferais-je pas bien d'envoyer à cet homme charitable que je connais, un peu d'argent pour qu'il l'emploie, encore aujourd'hui, au profit de quelque pauvre famille ? »

Elle s'attacha à cette idée avec une joie enfantine ; elle la reçut comme elle aurait reçu un ange descendu du ciel. Cette âme pieuse et charitable rassembla une somme assez considérable ; puis elle écrivit une petite lettre bien affectueuse à l'adresse de celui qui venait de prier, et qui la reçut, ainsi que l'argent, une heure à peine après sa prière, versant des larmes de joie et rempli d'une profonde reconnaissance envers Dieu !

Je le suivis, goûtant moi-même une félicité suprême et me réjouissant dans sa lumière. Il arriva à la porte de la pauvre famille. « Dieu aura-t-il pitié de nous ? » demandait la pieuse épouse à son pieux époux. – « Oui, il aura pitié de nous, comme nous avons eu pitié des autres. » – En entendant cette réponse du mari, celui qui avait prié fut rempli de joie ; il ouvrit la porte, et, suffoqué par son attendrissement, il put à peine prononcer ces paroles : « Oui, il aura pitié de vous, comme vous-mêmes vous avez eu pitié des pauvres ; voici un gage de la miséricorde de Dieu. Le Seigneur voit les justes et entend leurs supplications. »

De quelle vive lumière brillèrent tous les assistants ; quand après avoir lu la petite lettre, ils levèrent les yeux et les bras vers le ciel !

Des masses d'Esprits s'empressèrent d'arriver de toutes parts. Comme nous nous réjouîmes ! comme nous nous embrassâmes ! comme nous louâmes Dieu et le bénîmes tous ! comme nous devînmes tous plus parfaits, plus aimants !

Toi, tu brillas bientôt derechef ; je pus et j'osai arriver près de toi ; tu avais fait trois choses qui m'accordaient le droit de m'approcher de toi et de te réjouir. Tu avais versé des larmes de honte de ta colère ; tu avais réfléchi, étant sérieusement attendri, aux moyens de pouvoir te maîtriser ; tu avais demandé sincèrement pardon à celui que ton emportement avait offensé, et tu cherchais de quelle manière tu pourrais l'en dédommager en lui procurant quelque satisfaction. Cette préoccupation rendit le calme à ton cœur, la gaieté à tes yeux, la lumière à ton corps.

Tu peux juger, par cet exemple, si nous sommes toujours bien instruits de ce que font les amis que nous avons laissés sur la terre, et combien nous nous intéressons à leur état moral ; tu dois aussi comprendre maintenant *la solidarité qui existe entre le monde visible et le monde invisible*, et qu'il dépend de vous de nous procurer des joies ou de nous affliger.

Oh ! mon bien-aimé, si tu pouvais te pénétrer de cette grande vérité, qu'un amour noble et pur trouve en lui-même sa plus belle récompense ; que les jouissances les plus pures, la jouissance de Dieu, ne sont que le produit d'un sentiment plus épuré, tu t'empresserais de t'épurer de tout ce qui est égoïsme.

Dorénavant, je ne pourrai jamais t'écrire sans revenir sur ce sujet. Rien n'a de prix sans l'amour. Seul, il possède le coup d'œil clair, juste, pénétrant, pour distinguer ce qui mérite d'être étudié ; ce qui est éminemment vrai, divin, impérissable. Dans chaque être mortel et immortel, animé d'un amour pur, nous voyons, avec un sentiment de plaisir inexprimable, Dieu lui-même se réfléchir, comme vous voyez le soleil briller dans chaque goutte d'eau pure. Tous ceux qui aiment, sur la terre comme au ciel, ne font qu'un par le sentiment. C'est du degré de l'amour que dépend le degré de notre perfection et de notre félicité intérieure et extérieure. C'est ton amour qui règle tes rapports avec les Esprits qui ont quitté la terre, ta communion avec eux, l'influence qu'ils peuvent exercer sur toi et leur liaison intime avec ton Esprit.

En t'écrivant cela, un sentiment de prévision, qui ne m'abuse jamais, m'apprend que tu te trouves en ce moment dans une excellente disposition morale, puisque tu médites une œuvre de charité.

Chacune de vos actions, de vos pensées, porte un cachet particulier, instantanément compris et apprécié par tous les Esprits désincarnés. Que Dieu te vienne en aide !

Je t'ai écrit cela le 16 XII. 1798.

Il serait superflu de faire ressortir l'importance de ces lettres de Lavater, qui ont partout excité le plus vif intérêt. Elles attestent, de sa part, non-seulement la connaissance des principes fondamentaux du Spiritisme, mais une juste appréciation de ses conséquences morales. Sur quelques points seulement, il paraît avoir eu des idées un peu différentes de ce que nous savons aujourd'hui, mais la cause de ces divergences, qui, du reste, tiennent peut-être plus à la forme qu'au fond, est expliquée dans la communication suivante qu'il a donnée à la Société de Paris. Nous ne les relèverons pas, parce que chacun les aura comprises ; l'essentiel était de constater que, longtemps avant l'apparition officielle du Spiritisme, des hommes dont la haute intelligence ne saurait être révoquée en doute en avaient eu l'intuition. S'ils n'ont pas employé le mot, c'est qu'il n'existait pas.

Nous appellerons, toutefois, l'attention sur un point qui pourrait sembler étrange : c'est la théorie d'après laquelle la félicité des Esprits serait subordonnée à la pureté des sentiments incarnés, et se trouverait altérée par la plus légère imperfection de ceux-ci. S'il en était ainsi, en considérant ce que sont les hommes, il n'y aurait pas d'Esprits réellement heureux, et le bonheur véritable n'existerait pas plus dans l'autre monde que sur la terre. Les Esprits doivent souffrir d'autant moins des travers des hommes, qu'ils les savent perfectibles. Les hommes imparfaits sont pour eux comme des enfants dont l'éducation n'est pas faite, et à laquelle ils ont mission de travailler, eux qui ont également passé par la filière de l'imperfection. Mais si on fait la part de ce que le principe développé dans cette lettre peut avoir de trop absolu, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un sens très profond, une admirable pénétration des lois qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible, et des nuances qui caractérisent le degré d'avancement des Esprits incarnés ou désincarnés.

Opinion actuelle de Lavater sur le Spiritisme.

COMMUNICATION VERBALE, PAR M. MORIN EN SOMNAMBULISME SPONTANÉ.

(Société de Paris, 13 mars 1868.)

Depuis que la miséricorde divine permit que moi, humble créature, je reçusse la révélation par l'entremise des messagers de

l'immensité, jusqu'à ce jour, les années sont, une à une, tombées dans le gouffre des temps ; et à mesure qu'elles s'écoulaient, s'augmentaient aussi les connaissances des hommes, et leur horizon intellectuel s'élargissait.

Depuis que les quelques pages qu'on vous a lues m'ont été données, bien d'autres pages ont été données dans le monde entier sur le même sujet et par le même moyen. Ne croyez pas que j'aie la prétention, moi, humble entre tous, d'avoir eu le premier l'honneur insigne de recevoir une telle faveur ; non ; d'autres avant moi avaient, eux aussi, reçu la révélation ; mais, comme moi, hélas ! ils en ont incomplètement compris certaines parties. C'est qu'il faut, messieurs, tenir compte du temps, du degré d'instruction morale, et surtout du degré d'émancipation philosophique des peuples.

Les Esprits, dont je suis heureux aujourd'hui de faire partie, forment, eux aussi, des peuples, des mondes, mais ils n'ont pas de races ; ils étudient, ils voient, et leurs études peuvent incontestablement être plus grandes, plus vastes que les études des hommes ; mais, néanmoins, elles partent toujours des connaissances acquises, et du point culminant du progrès moral et intellectuel du temps et du milieu où ils vivent. Si les Esprits, ces messagers divins, viennent journellement vous donner des instructions d'un ordre plus élevé, c'est que la généralité des êtres qui les reçoivent est en état de les comprendre. Par suite des préparations qu'ils ont subies, il est des instants où les hommes n'ont pas besoin de laisser passer sur eux l'éternité d'un siècle pour comprendre. Dès qu'on voit s'élever rapidement le niveau moral, une sorte d'attraction les porte vers un certain courant d'idées qu'ils doivent s'assimiler, et vers le but auquel ils doivent aspirer ; mais ces instants sont courts, et c'est aux hommes d'en profiter.

J'ai dit qu'il fallait tenir compte des temps, et surtout du degré d'émancipation philosophique que comportait l'époque. Reconnaissant envers la Divinité, qui m'avait permis d'acquérir, par une faveur spéciale, plus vite que d'autres hommes partis du même point, certaines connaissances, je reçus des communications des Esprits. Mais l'éducation première, les enseignements étroits, la tradition et l'usage pesaient sur moi ; malgré mes aspirations à acquérir une liberté, une indépendance d'esprit que je désirais, aimant attractif pour les Esprits qui venaient se communiquer à moi, ne connaissant pas la science qui vous a été révélée depuis, je ne pouvais attirer que les êtres similaires de mes idées, de mes aspirations, et qui,

avec un horizon plus large, avaient cependant la même vue bornée. De là, je le confesse, les quelques erreurs que vous avez pu remarquer dans ce qui vous est venu de moi ; mais le fond, le corps principal, n'est-il pas, messieurs, conforme à tout ce qui, depuis, vous a été révélé par ces messagers dont je parlais tout à l'heure ?

Esprit incarné porté d'instinct au bien, nature bouillonnante s'emparant d'une pensée qui me portait au vrai, aussi vite, hélas ! que de celles qui me portaient à l'erreur, c'est peut-être là le motif qui a provoqué les inexactitudes de mes communications, n'ayant pas, pour les rectifier, le contrôle des points de comparaison ; car, pour qu'une révélation soit parfaite, il faut qu'elle s'adresse à un homme parfait, et il n'en existe pas ; ce n'est donc que de l'ensemble qu'on peut extraire les éléments de la vérité : c'est ce que vous avez pu faire ; mais, de mon temps, pouvait-on former un ensemble de quelques parcelles du vrai, de quelques communications exceptionnelles ? Non. Je suis heureux d'avoir été l'un des privilégiés du siècle dernier ; j'ai obtenu quelques-unes de ces communications par mon intermédiaire direct, et la majeure partie au moyen d'un Médium, mon ami, complètement étranger à la langue de l'âme, et il faut tout dire, même à celle du bien.

Heureux de faire partager ces idées à des intelligences que je croyais au-dessus de la mienne, une porte me fut ouverte ; je la saisis avec empressement, et toutes les révélations de la vie d'outre-tombe furent, par moi, portées à la connaissance d'une Impératrice qui, à son tour, les porta à la connaissance de son entourage, et ainsi de proche en proche.

Croyez-le bien, le Spiritisme n'a pas été révélé spontanément ; comme toute chose sortie des mains de Dieu, il s'est développé progressivement, lentement, sûrement. Il a été en germe dans le premier germe des choses, et il a grossi avec ce germe jusqu'à ce qu'il fût assez fort pour se subdiviser à l'infini, et répandre partout sa semence fécondante et régénératrice. C'est par lui que vous serez heureux, que sera assuré le bonheur des peuples ; que dis-je ? le bonheur de tous les mondes ; car le Spiritisme, mot que j'ignorais, est appelé à faire de bien grandes révolutions ! Mais, rassurez-vous ; ces révolutions-là n'ensanglantent jamais leur drapeau ; ce sont des révolutions morales, intellectuelles ; révolutions gigantesques, plus irrésistibles que celles qui sont provoquées par les armes, par lesquelles tout est tellement appelé à se transformer, que tout ce que vous connaissez n'est qu'une faible ébauche de ce qu'elles produi-

ront. Le Spiritisme est un mot si vaste, si grand, par tout ce qu'il contient, qu'il me semble qu'un homme qui en connaîtrait toute la profondeur ne pourrait le prononcer sans respect.

Messieurs, moi, Esprit bien petit, en dépit de la grande intelligence dont vous me gratifiez, et en regard de ceux bien supérieurs qu'il m'est donné de contempler, je viens vous dire : Croyez-vous donc que ce soit par un effet du hasard que vous avez pu entendre ce soir ce que Lavater avait obtenu et écrit ? Non, ce n'est pas par hasard, et ma main périspritale les a sûrement dirigées jusqu'à vous. Mais si ces quelques pensées sont venues à votre connaissance par mon entremise, ne croyez pas que j'y aie cherché une vaine satisfaction d'amour-propre ; non, loin de là ; le but était plus grand, et même la pensée de les porter à la connaissance universelle de la terre n'est pas venue de moi. Cette connaissance avait son utilité ; elle doit avoir des conséquences graves, c'est pour cela qu'il vous a été donné de la répandre. Dans les plus petites causes se trouve le germe des plus grandes rénovations. Je suis heureux, messieurs, qu'il me soit laissé le droit de vous pressentir sur la portée qu'auront ces quelques réflexions, ces communications, bien pauvres auprès de celles que vous obtenez actuellement ; et si j'en entrevois le résultat, si j'en suis heureux, pourquoi ne le seriez-vous pas ?

Je reviendrai, messieurs, et ce que j'ai dit ce soir est si peu de chose auprès de ce que j'ai mission de vous apprendre, que j'ose à peine vous dire : c'est Lavater.

Demande. Nous vous remercions des explications que vous avez bien voulu nous donner, et nous serons très heureux de vous compter désormais au nombre de nos Esprits instructeurs. Nous recevrons vos instructions avec la plus vive reconnaissance. En attendant, permettez-nous une simple question sur votre communication d'aujourd'hui :

1° Vous dites que l'Impératrice porta ces idées à la connaissance de son entourage, et ainsi de proche en proche. Serait-ce à cette initiative, partie du point culminant de la société, que la doctrine spirite doit de rencontrer de si nombreuses sympathies parmi les sommités sociales en Russie ? – 2° Un point que je m'étonne de ne pas voir mentionné dans vos lettres, c'est le grand principe de la réincarnation, l'une des lois naturelles qui témoignent le plus de la justice et de la bonté de Dieu.

Réponse. – Il est évident que l'influence de l'Impératrice et de quelques autres grands personnages fut prédominante pour déter-

miner, en Russie, le développement du mouvement philosophique dans le sens spiritualiste ; mais, si la pensée des princes de la terre détermine souvent la pensée des grands qui se trouvent sous leur dépendance, il n'en est point de même des petits. Ceux qui ont chance de développer dans le peuple les idées progressives, ce sont les fils du peuple ; ce sont eux qui feront triompher partout les principes de solidarité et de charité qui sont la base du Spiritisme.

Aussi, Dieu, dans sa sagesse, a-t-il échelonné les éléments du progrès ; *ils sont en haut, en bas, sous toutes les formes, et préparés pour combattre toutes les résistances*. Ils subissent ainsi un mouvement de va-et-vient constant qui ne peut manquer d'établir l'harmonie des sentiments entre les hautes et les basses classes, et de faire triompher solidairement les principes d'autorité et de liberté.

Les peuples sont, comme vous le savez, formés d'Esprits qui ont entre eux une certaine affinité d'idées, qui les prédisposent plus ou moins à s'assimiler les idées de tel ou tel ordre, parce que ces mêmes idées sont, chez eux, à l'état latent et n'attendent qu'une occasion pour se développer. Le peuple russe et plusieurs autres sont dans ce cas par rapport au Spiritisme ; pour peu que le mouvement soit secondé au lieu d'être entravé, dix ans ne se passeraient pas avant que tous les individus, sans exception, soient Spirites. Mais ces entraves mêmes sont utiles pour tempérer le mouvement qui, quelque peu ralenti, n'en est que plus réfléchi. La Toute-Puissance, par la volonté de laquelle tout s'accomplit, saura bien lever les obstacles quand il en sera temps. Le Spiritisme sera un jour la foi universelle, et l'on s'étonnera qu'il n'en ait pas toujours été ainsi.

Quant au principe de la réincarnation terrestre, je vous avoue que mon initiation n'avait pas été jusque-là, et sans doute à dessein, car je n'eusse point manqué d'en faire, comme des autres révélations, le sujet de mes instructions à l'Impératrice, et peut-être cela eût-il été prématuré. Ceux qui président au mouvement ascensionnel savent bien ce qu'ils font. Les principes naissent un à un, selon les temps, les lieux et les individus, et il était réservé à votre époque de les voir réunis en un faisceau solide, logique et inattaquable.

LAVATER.

Éducation d'outre-tombe.

On nous écrit de Caen :

« Une mère et ses trois jeunes filles, voulant étudier la doctrine spirite, n'en pouvaient pas lire deux pages sans ressentir un malaise dont elles ne se rendaient pas compte. Je me trouvai un jour chez ces dames, avec une jeune fille médium somnambule très lucide ; celle-ci s'endormit spontanément et vit près d'elle un Esprit qu'elle reconnut pour l'abbé L…, ancien curé de l'endroit, mort il y a une dizaine d'années.

« *Demande*. Est-ce, vous monsieur, le curé qui empêchez cette famille de lire ? – *Réponse*. Oui, c'est moi ; je veille sans cesse sur le troupeau confié à mes soins ; il y a longtemps que je vous vois vouloir instruire mes pénitentes dans votre triste doctrine ; qui vous a donné le droit d'enseigner ? Avez-vous fait des études pour cela ?

« *Demande*. Dites-nous, monsieur l'abbé, êtes-vous dans le ciel ? – *Réponse*. Non ; je ne suis pas assez pur pour voir Dieu.

« *Demande*. Vous êtes alors dans les flammes du purgatoire ? – *Réponse*. Non, puisque je ne souffre pas.

« *Demande*. Avez-vous vu l'enfer ? – *Réponse*. Vous me faites trembler ! vous me troublez ! Je ne puis vous répondre, car vous me direz peut-être que je dois être dans l'une de ces trois choses. Je tremble en pensant à ce que vous dites, et pourtant je suis attiré vers vous par la logique de vos raisonnements. Je reviendrai et je discuterai avec vous.

« Il est revenu bien des fois en effet ; nous avons discuté, et il a si bien compris, que l'enthousiasme l'a gagné. Dernièrement, il s'écriait : « Oui, je suis Spirite maintenant, dites-le à tous ceux qui enseignent. Ah ! que je voudrais qu'ils comprissent Dieu comme cet ange me l'a fait connaître ! » Il parlait de Carita, qui était venue vers nous, et devant laquelle il était tombé à genoux, en disant que ce n'était pas un Esprit, mais un ange. Depuis ce moment, il a pris pour mission d'instruire ceux qui prétendent instruire les autres. »

Notre correspondant ajoute le fait suivant :

« Parmi les Esprits qui viennent dans notre cercle, nous avons eu le docteur X…, qui s'empare de notre médium, et qui est comme un enfant ; il faut lui donner des explications sur tout ; il avance, il comprend, et il est plein d'enthousiasme ; il va auprès des savants qu'il a connus ; il veut leur expliquer ce qu'il voit, ce qu'il sait maintenant, mais ils ne le comprennent pas ; alors il s'irrite et les

traite d'ignares. Un jour, dans une réunion de dix personnes, il s'empara de l'enfant, comme d'habitude (la jeune fille médium, par laquelle il parle et agit) ; il me demanda qui j'étais et pourquoi j'avais tant de savoir sans avoir rien appris ; il me prit la tête avec les mains et dit : « Voilà la matière, je m'y reconnais, mais comment suis-je ici, moi ? comment puis-je faire parler cet organisme qui n'est cependant pas à moi ? Vous me parlez d'âme, mais où est celle qui habite ce corps ? »

« Après lui avoir fait remarquer le lien fluidique qui unit l'Esprit au corps pendant la vie, il s'écria tout à coup, en parlant de la jeune fille médium : « Je connais cette enfant, je l'ai vue chez moi ; son cœur était malade ; comment se fait-il qu'il ne le soit plus ? Dites-moi qui l'a guérie ? » Je lui fis observer qu'il se trompait, et ne l'avait jamais vue. – « Non, dit-il, je ne me trompe pas, et la preuve c'est que je lui ai piqué le bras et qu'elle n'a ressenti aucune douleur. »

« Lorsque la jeune fille fut réveillée, nous lui demandâmes si elle avait connu le docteur et si elle avait été le consulter. « Je ne sais, répondit-elle, si c'est lui ; mais, étant à Paris on m'a conduite chez un célèbre médecin dont je ne me rappelle ni le nom ni l'adresse. »

« Ses idées se modifient rapidement ; c'est maintenant un Esprit dans le délire du bonheur de ce qu'il sait ; il voudrait prouver à tout le monde que notre enseignement est incontestable. Ce qui le préoccupe surtout, c'est la question des fluides. « Je veux, dit-il, guérir comme votre ami ; je ne veux plus me servir de poisons ; n'en prenez jamais. » Il étudie aujourd'hui l'homme, non plus dans son organisme, mais dans son âme ; il nous a fait lui dire comment s'opérait l'union de l'âme et du corps dans la conception, et il en parut très heureux. Le bon docteur Demeure est venu ensuite, et nous a dit de ne pas nous étonner des questions, parfois puériles, qu'il pourrait nous faire : « il est, a-t-il dit, comme un enfant à qui il faut apprendre à lire dans le grand livre de la nature ; mais, comme c'est en même temps une grande intelligence, il s'instruit rapidement, et nous y concourons de notre côté. »

Ces deux exemples viennent confirmer ces trois grands principes révélés par le Spiritisme, savoir :

1° Que l'âme conserve dans le monde des Esprits, pour un temps plus ou moins long, les idées et les préjugés qu'elle avait pendant la vie terrestre ;

2° Qu'elle se modifie, progresse et acquiert des connaissances nouvelles dans le monde des Esprits ;

3° Que les incarnés peuvent concourir au progrès des Esprits désincarnés.

Ces principes, résultat d'innombrables observations, ont une importance capitale, en ce qu'ils renversent toutes les idées implantées par les croyances religieuses sur l'état stationnaire et définitif des Esprits après la mort. Dès lors que le progrès à l'état spirituel est démontré, toutes les croyances fondées sur la perpétuité d'une situation uniforme quelconque tombent devant l'autorité des faits. Elles tombent aussi devant la raison philosophique qui dit que le progrès est une loi de la nature, et que l'état stationnaire des Esprits serait à la fois la négation de cette loi et de la justice de Dieu.

L'Esprit progressant en dehors de l'incarnation, il en résulte cette autre conséquence non moins capitale, qu'en revenant sur la terre, il apporte le double acquis des existences antérieures et de l'erraticité. Ainsi s'accomplit le progrès des générations.

Il est incontestable que lorsque le médecin et le prêtre dont il est parlé ci-dessus renaîtront, ils apporteront des idées et des opinions tout autres que celles qu'ils avaient dans l'existence qu'ils viennent de quitter ; l'un ne sera plus fanatique, l'autre ne sera plus matérialiste, et tous les deux seront Spirites. On peut en dire autant du docteur Morel Lavallé, de l'évêque de Barcelone et de tant d'autres. Il y a donc utilité, pour l'avenir de la société, à s'occuper de l'éducation des Esprits.

Le docteur Philippeau.

Impressions d'un médecin matérialiste dans le monde des Esprits.

Dans une réunion intime de famille où l'on s'occupait de communications par la typtologie, deux Esprits causant ensemble se manifestent spontanément, sans aucune évocation préalable, et sans que l'on songeât à eux : l'un était celui d'un médecin distingué, que nous désignerons sous le nom de Philippeau, mort depuis peu, et qui, de son vivant, avait ouvertement fait profession du matérialisme le plus absolu ; l'autre était celui d'une femme qui signa Sainte Victoire. C'est cet entretien que nous rapportons ci-après. Il est à remarquer que les personnes qui obtinrent cette manifestation ne connaissaient le médecin que de réputation, mais n'avaient aucune idée de son caractère, de ses habitudes ni de ses opinions ; la communication ne pouvait donc être, en aucune façon,

le reflet de leur pensée, et cela d'autant moins, qu'étant obtenue par la typtologie, elle était tout à fait inconsciente.

Questions du médecin. Le Spiritisme m'apprend qu'il faut espérer, aimer, pardonner ; je ferais toutes ces choses si je savais comment il faut m'y prendre pour commencer. Il faut espérer, quoi ? Il faut pardonner, quoi et à qui ? Il faut aimer, qui ? Répondez-moi.

PHILIPPEAU.

Réponse. Il faut espérer en la miséricorde de Dieu, qui est infinie ; il faut pardonner à ceux qui vous ont offensé ; il faut aimer son prochain comme soi-même ; il faut aimer Dieu, afin que Dieu vous aime et vous pardonne ; il faut le prier et lui rendre grâces pour toutes ses bontés, pour toutes vos misères, car misère et bonheur tout nous vient de lui, c'est-à-dire que tout nous vient de lui selon que nous avons mérité.

Celui qui a expié, plus tard aura sa récompense ; chaque chose a sa raison d'être, et Dieu, qui est souverainement bon et juste, donne à chacun selon ses œuvres. Aimer et prier, voilà toute la vie, toute l'éternité.

SAINTE VICTOIRE.

Le médecin. Je voudrais, de toute mon âme, vous satisfaire, madame, mais je crains fort de ne le pouvoir entièrement ; pourtant je vais essayer.

Une fois mort, matériellement parlant, je croyais que tout était fini ; donc, lorsque ma matière fut inerte, je fus saisi, épouvanté, en me sentant vivre encore.

J'ai vu ces hommes m'emporter, et je me suis dit : Mais je ne suis pourtant pas mort ! Ils ne voient donc pas, ces imbéciles de médecins, que je vis, que je respire, que je marche, que je les regarde, que je les suis, ces gens qui viennent à mon enterrement !… Qui est-ce donc que l'on enterre ?… Ce n'est donc pas moi… J'écoutais les uns et les autres : « Ce pauvre Philippeau, disaient-ils, il a bien fait des guérisons ; il en a bien tué quelques-uns ; aujourd'hui c'est son tour ; quand la mort y est, nous perdons notre temps. » J'avais beau crier : « Mais Philippeau ne meurt pas comme cela ; je ne suis pas mort ! » on ne m'entendait pas, on ne me voyait pas.

Trois jours se sont passés ainsi ; j'étais disparu du monde, et je me sentais plus vivant que jamais. Soit hasard, soit Providence, mes yeux tombèrent sur une brochure d'Allan Kardec ; je lus ses des-

criptions sur le Spiritisme, et je me dis : Serais-je, par hasard, un Esprit ?… Je lus, je relus, et je compris alors la transformation de mon être : je n'étais plus un homme, mais un Esprit !… Oui ; mais alors qu'avais-je à faire dans ce monde nouveau ? dans cette nouvelle sphère ?… J'errais, je cherchais : je trouvai le vide, le sombre, l'abîme enfin.

Qu'avais-je donc fait, en quittant le monde, pour venir habiter ces ténèbres ?… L'enfer est donc noir, et c'est dans cet enfer que je suis tombé ?… Pourquoi ?… Parce que j'ai travaillé toute ma vie ? Parce que j'ai employé mon existence à soigner les uns et les autres, à les sauver lorsque ma science me l'a permis ?… Non ! non !… Pourquoi alors ? Pourquoi ?… cherche ! cherche !… Rien ; je ne trouve rien.

Alors je relus Allan Kardec : espérer, pardonner et aimer, voilà la solution. Maintenant je comprends le reste ; ce que je n'avais pas compris, ce que j'avais nié : Dieu, l'Être invisible et suprême, il faut que je le prie ; ce que j'avais fait pour la science, il faut que je le fasse pour Dieu ; que j'étudie, que j'accomplisse ma mission spirituelle. Je comprends encore vaguement ces choses, et je vois de longs combats dans ma pensée, car tout un monde nouveau s'ouvre à moi, et je recule effrayé devant ce que j'ai à parcourir. Pourtant, il faut expier, dites-vous ; cette terre a été pour moi bien pénible, car il m'a fallu plus de peine que vous ne pouvez le soupçonner pour arriver où je suis arrivé ! L'ambition était mon seul mobile ; je le voulais, et je suis arrivé.

Maintenant tout est à refaire. J'ai fait tout le contraire de ce qu'il fallait. J'ai appris, j'ai creusé la science, non par amour pour la science, mais par ambition, pour être plus qu'un autre, pour que l'on parle de moi. J'ai soigné mon prochain, non pour le soulager, mais pour m'enrichir ; j'ai, en un mot, été tout à la matière, quand on doit être tout à l'esprit. Quelles sont aujourd'hui mes œuvres ? La richesse, la science ; néant ! néant ! Tout est à refaire.

En aurai-je le courage ? en aurai-je la force, les moyens, la facilité ?… Le monde spirituel où je marche est une énigme ; la prière m'est inconnue ; que faire ? qui m'aidera ? Vous, peut-être, qui m'avez déjà répondu… Prenez garde ! la tâche est rude, difficile, l'écolier parfois rebelle… Je tâcherai pourtant de me rendre à vos bonnes raisons, et vous remercie d'avance de vos bontés.

PHILIPPEAU.

Le Spiritisme partout.

La littérature contemporaine, périodique et autre, s'empreint chaque jour d'idées spirites, tant il est vrai, comme nous l'avons dit depuis longtemps, que ces idées sont une mine féconde pour les travaux d'imagination, riche en tableaux poétiques et en situations attachantes ; aussi les écrivains y puisent-ils déjà à pleines mains. Les doctrines matérialistes leur offrent un champ trop borné, trop prosaïque ; qu'en peut-on tirer qui soit de nature à toucher le cœur, à élever la pensée ? quelle poésie offre la perspective du néant, de la destruction éternelle de soi-même et de ceux que l'on affectionne ? Le matérialiste sent le besoin de parler à l'âme de ses lecteurs s'il ne veut les glacer ; d'en prêter une à ses personnages s'il veut qu'on s'y intéresse. De tout temps, les poètes et les littérateurs ont emprunté aux idées spiritualistes leurs plus belles images et leurs situations les plus émouvantes ; mais aujourd'hui le Spiritisme, en précisant les croyances en l'avenir, donne aux pensées un corps, une accentuation qu'elles n'avaient pas ; il ouvre un nouveau champ que l'on commence à explorer. Nous en avons déjà cité de nombreux exemples, et nous continuerons à le faire, de temps en temps, parce que c'est un signe caractéristique de la réaction qui s'opère dans les idées.

Outre les œuvres littéraires proprement dites, la presse enregistre aussi chaque jour des faits qui rentrent dans le cadre du Spiritisme.

La Comtesse de Monte-Cristo.

Sous ce titre, la *Petite Presse* publie un roman-feuilleton dans lequel on trouve les passages suivants, extraits des chapitres XXX et XXXI :

« – Mon paradis, chère mère, disait à la comtesse de Monte-Cristo sa fille mourante, ce sera de rester près de toi, près de vous ! toujours vivante dans vos pensées, *vous écoutant et vous répondant, causant tout bas avec vos âmes*.

« Quand la fleur embaumera dans le jardin, et que tu la porteras à tes lèvres, je serai dans la fleur et c'est moi qui recevrai le baiser ! Je me ferai aussi le rayon, le souffle qui passe, le murmure qui bruit. Le vent qui agitera tes cheveux sera ma caresse ; l'odeur qui des lilas fleuris s'élèvera vers ta fenêtre, ce sera mon souffle ; le chant lointain qui te fera pleurer, ce sera ma voix ?……

« Mère, ne blasphème pas ! Point de colère contre Dieu ! Hélas ! *ces colères et ces blasphèmes nous sépareraient peut-être à jamais*.

« *Tant que tu resteras ici-bas, je me ferai ta compagne d'exil ;* mais plus tard, lorsque, résignée aux volontés de notre Père qui est aux cieux, tu auras à ton tour fermé tes yeux pour ne plus les rouvrir, alors je serai à mon tour à ton chevet, attendant ta délivrance ; et, ivres d'une joie éternelle, nos deux cœurs, réunis à jamais, enlacés pour l'éternité, s'envoleront d'un même essor vers le ciel clément. Comprends-tu cette joie, mère ? ne jamais se quitter, toujours s'aimer, *toujours !* Former, pour ainsi dire, à la fois deux êtres distincts et un seul être ; être toi et moi en même temps ? Aimer et savoir que l'on est aimée, et que la mesure de l'amour que l'on inspire est celle même de celui que l'on éprouve ?

« Ici-bas, nous ne nous connaissons point ; je t'ignore comme tu m'ignores ; *entre nos deux Esprit nos deux corps font obstacle ; nous ne nous voyons que confusément à travers le voile de la chair*. Mais là-haut, *nous lirons clairement dans le cœur l'une de l'autre*. Et savoir à quel point l'on s'aime, c'est le véritable paradis, vois-tu !

« Hélas ! toutes ces promesses d'un bonheur mystique et infini, loin de calmer les angoisses d'Hélène, ne faisaient que les rendre plus intenses, en lui faisant mesurer la valeur du bien qu'elle allait perdre.

« Par intervalles, cependant, au vent de ces paroles inspirées, l'âme d'Hélène s'envolait presque jusqu'aux hauteurs sereines où planait celle de la Pippione. Ses larmes s'arrêtaient, le calme rentrait dans son sein bouleversé ; *il lui semblait que des êtres invisibles flottaient dans la chambre, soufflant à Blanche les mots à mesure qu'elle les prononçaient*.

« L'enfant s'était endormie, et, dans son rêve, *elle semblait converser avec quelqu'un qu'on ne voyait pas, écouter des voix qu'elle seule entendait, et leur répondre*.

« Tout à coup, un brusque tressaillement agita ses membres frêles, elle ouvrit tout larges ses grands yeux et appela sa mère, qui rêvait accoudée à la fenêtre.

« Elle s'approcha du lit, et la Pippione saisit sa main d'une main moite déjà des dernières sueurs.

« – L'instant est venu, dit-elle. Cette nuit est la dernière. *Ils m'appellent, je les entends* ! Je voudrais bien rester encore, pauvre mère, mais je ne peux, leur volonté est plus forte que la mienne ; *ils sont là-haut qui me font signe*.

« – Folie ! s'écria Hélène ! vision ! rêve ! Toi mourir aujourd'hui, ce soir, entre mes bras ! est-ce que c'est possible, cela ?

« – Non, pas mourir, fit la Pippione ; *naître ! je sors du rêve au lieu d'y entrer ; le cauchemar est fini, je m'éveille*. Oh ! si tu savais comme c'est beau, et quelle lumière brille ici, auprès de laquelle votre soleil n'est qu'une tache noire !

« Elle se laissa aller sur les coussins, resta un instant silencieuse, puis reprit :

« – Les instants sont courts que j'ai à passer auprès de vous. Je veux que vous soyez tous là pour me dire ce que vous appelez un éternel adieu, ce qui n'est, en réalité, *qu'un revoir prochain*. Tous, entends-tu bien ? Toi d'abord, le bon docteur, Ursule, et Cyprienne, et Joseph.

« Ce nom fut prononcé plus bas que les autres, c'était le dernier soupir, le dernier regret humain de la Pippione. A partir de cet instant, elle appartenait tout entière au ciel……

« – C'était ma fille !

« – C'était !… répéta d'une voix presque paternelle le docteur Ozam, en attirant Hélène contre sa poitrine. C'était !… donc ce n'est plus… Que reste-t-il ici ? un peu de chair à demi décomposée, des nerfs qui ne vibrent plus, du sang qui s'épaissit, des yeux sans regard, une gorge sans voix, des oreilles qui n'entendent plus, un peu de fange !

« Votre fille ! ce cadavre dans lequel la nature féconde fait déjà germer la vie inférieure qui en disséminera les éléments ? – Votre fille, cette fange qui demain verdira en herbe, fleurira en roses, et rendra au sol toutes les forces vives qu'elle lui a dérobées ? Non, non, – ceci n'est point votre fille ! *ceci n'est que le vêtement délicat et charmant qu'elle s'était fait pour traverser notre vie d'épreuves, un haillon qu'elle a abandonné dédaigneusement, comme une robe usée que l'on jette !*

« Si vous voulez avoir un souvenir vivant de votre fille, pauvre femme, il faut regarder ailleurs… et plus haut.

« – Vous y croyez donc aussi, docteur, demanda-t-elle, à cette autre vie ? On vous disait matérialiste.

« Le docteur eut un doux sourire ironique.

« – Peut-être le suis-je, mais non de la façon dont vous l'entendez.

« Ce n'est point à une autre vie que je crois, mais à la vie éternelle, à la vie qui n'a point commencé et qui, par conséquent, n'aura point de fin. – Chacun des êtres, *égal aux autres au début*, fait pour ainsi dire l'éducation de son âme, et en augmente les fa-

cultés et la puissance, dans la mesure de ses mérites et de ses actes. Conséquence immédiate de cette augmentation : cette âme plus parfaite agrège tout autour d'elle une enveloppe plus parfaite également. Puis enfin, *un jour arrive où cette enveloppe ne lui suffit plus*, et alors, comme on dit, l'âme brise le corps.

« Mais elle le brise pour en trouver un autre plus en rapport avec ses besoins et ses qualités nouvelles ? Où ? Qui sait ? Peut-être dans un de ces mondes supérieurs qui étincellent sur nos têtes, dans un monde où elle trouvera un corps plus parfait, doué d'organes plus sensibles, par cela même meilleure et plus heureuse !

. . . .

« Nous-mêmes, êtres parfaits, doués dès le premier jour de tous les sens qui nous mettent en rapport avec la nature extérieure, combien d'efforts ne nous faut-il pas ! Quels travaux latents ne sont-ils pas nécessaires pour que l'enfant devienne homme, l'être ignorant et faible, roi de la terre ! Et, sans cesse, jusqu'à la mort, les courageux et les bons persévèrent dans cette voie ardue du travail ; ils élargissent leur intelligence par l'étude, leur cœur par le dévouement. Voilà le travail mystérieux de la chrysalide humaine, le travail par lequel elle acquiert le pouvoir et le droit de briser l'enveloppe du corps et de planer avec des ailes. »

Remarque. – L'auteur, qui avait gardé jusqu'ici l'anonyme, est M. du Boys, jeune écrivain dramatique ; à certaines expressions presque textuelles, on voit évidemment qu'il s'est inspiré de la doctrine.

Le baron Clootz.

Sous le titre de : *Un vœu humanitaire*, *Anacharsis Clootz*, *baron prussien*, *conventionnel français*, *à ses concitoyens de Paris et de Berlin*, le *Progrès de Lyon*, du 27 avril 1867, publiait, sous forme d'une lettre censément écrite de l'autre monde, par le conventionnel Clootz, un assez long article commençant ainsi :

« Dans l'autre monde que j'habite depuis la terrible journée du 24 mars 1794, qui m'a, je l'avoue, quelque peu désillusionné sur les hommes et sur les choses, le seul mot de *guerre* garde le privilège de me rappeler aux préoccupations de la politique terrestre. Ce que j'ai le plus aimé, que dis-je ? adoré et servi, lorsque j'habitais votre planète, c'est la fraternité des peuples et la paix. A ce grand objet d'étude et d'amour, j'ai donné un gage assez sérieux : ma tête, dont mes cent mille livres de rente accroissaient aux yeux de bien des gens l'importante valeur. Ce qui me consolait même quelque

peu en montant les marches de l'échafaud, c'étaient les considérants par lesquels Saint-Just venait de justifier mon arrestation. Il y était dit, s'il m'en souvient bien, que désormais la paix, la justice et la probité seraient mises à l'ordre du jour. J'eusse donné ma vie, je le déclare hautement sans hésiter, et deux fois plutôt qu'une, pour obtenir la moitié de ce résultat. Et notez, s'il vous plaît, que mon sacrifice était plus complet et plus profond que n'aurait pu être celui de la plupart de mes collègues. J'étais de bonne foi et gardais le respect de la justice au fond du cœur ; mais, sans parler des cultes que j'avais en horreur, l'Être suprême de Robespierre lui-même m'agaçait les nerfs, et la vie future avait pour moi l'apparence d'un joli conte de fées. Vous me demanderez sans doute ce qu'il en est. Avais-je tort ? avais-je raison ? C'est là le grand secret des morts. Jugez vous-même à vos risques et périls. Il paraît toutefois que j'allais un peu loin, puisque, dans cette occasion solennelle, il m'est permis de vous écrire. »

L'article étant exclusivement politique, et sortant de notre cadre, nous n'en citons que ce fragment pour montrer qu'en ces graves sujets même, on peut tirer parti de l'idée des morts s'adressant aux vivants pour continuer auprès d'eux des relations interrompues. Le Spiritisme voit à chaque instant cette fiction se réaliser. Il est plus que probable que c'est lui qui a donné l'idée de celle-ci ; du reste, elle serait donnée comme réelle qu'il ne la désavouerait pas.

Métempsycose

« Connaissez-vous la cause des bruits qui nous arrivent ? disait madame Des Genêts. Est-ce quelque nouvelle scène de tigres déchaînés que nous préparent ces messieurs ?

« – Rassurez-vous, chère amie, tout est en sûreté : nos vivants et nos morts. Entendez la ravissante mélodie du rossignol qui chante dans ce saule ! C'est peut-être l'âme de l'un de nos martyrs qui plane autour de nous sous cette forme aimable. Les morts ont de ces privilèges ; et je me persuade volontiers qu'ils reviennent souvent ainsi auprès de ceux qu'ils ont aimés.

« – Oh ! si vous disiez vrai ! exclama vivement madame Des Genêts.

« – J'y crois sincèrement, fit la jeune duchesse. Il est si bon de croire aux choses consolantes ! Du reste, mon père, qui est très savant, comme vous ne l'ignorez pas, m'a assuré que cette croyance

avait été répandue anciennement par de grands philosophes. Lesage, lui, y croit aussi. »

Ce passage est tiré d'un roman-feuilleton intitulé : *Le Cachot de la Tour des pins*, par Paulin Capmal, publié par la *Liberté* du 4 novembre 1867. Ici, l'idée n'est point empruntée à la doctrine spirite, puisque celle-ci a de tout temps enseigné et prouvé que l'âme humaine ne peut renaître dans un corps animal, ce qui n'empêche pas certains critiques, qui n'ont pas lu le premier mot du Spiritisme, de répéter qu'il professe la métempsycose ; mais c'est toujours la pensée de l'âme individuelle survivant au corps, revenant sous une forme tangible auprès de ceux qu'elle a aimés. Si l'idée n'est pas spirite, elle est au moins spiritualiste, et mieux vaudrait encore croire à la métempsycose que de croire au néant. Cette croyance, au moins, n'est pas désespérante comme le matérialisme ; elle n'a rien d'immoral, au contraire ; elle a conduit tous les peuples qui l'ont professée à traiter les animaux avec douceur et bienfaisance. Cette exclamation : *Il est si bon de croire aux choses consolantes*, est le grand secret du succès du Spiritisme.

Enterrement de M. Marc Michel

On lit dans le *Temps* du 27 mars 1868 :

« Hier, à l'enterrement de M. Marc Michel, M. Jules Adenis a dit adieu, au nom de la Société des auteurs dramatiques, à l'écrivain que la comédie joyeuse et légère vient de perdre.

« Je trouve cette phrase dans son discours :

« C'est Ferdinand Langlé qui, récemment, a précédé dans la tombe celui que nous pleurons aujourd'hui… Et qui le sait ? qui le peut dire ?… de même que nous accompagnons ici cette dépouille mortelle, peut-être l'âme de Langlé est-elle venue recevoir l'âme de Marc Michel sur le seuil de l'éternité. »

« C'est à coup sûr la faute de mon esprit trop léger, mais j'avoue qu'il m'est difficile de me représenter, avec la gravité convenable, l'âme de l'auteur du *Sourd*, du *Camarade de lit*, d'*Une sangsue*, de la *Grève des portiers*, venant recevoir sur le seuil de l'éternité, l'âme de l'auteur de *Maman Sabouleux*, de *Mesdames de Montenfriche*, d'un *Tigre du Bengale* et de la *Station de Champbaudet*.

« X. FEYRNET. »

La pensée émise par M. Jules Adenis est du plus pur Spiritisme. Supposons que l'auteur de l'article, M. Feyrnet, qui a peine à conser-

ver une *gravité convenable* en entendant dire que l'âme de M. Lauglé est peut-être présente, et vient recevoir l'âme de Marc Michel, ait pris la parole à son tour et se soit exprimé ainsi : « Messieurs, on vient de vous dire que l'âme de notre ami Langlé est ici, qu'elle nous voit et nous entend ! Il ne manquerait plus que d'ajouter qu'elle peut nous parler. N'en croyez pas un mot ; l'âme de Langlé n'existe plus ; ou bien, ce qui revient au même, elle s'est fondue dans l'immensité. De Marc Michel, il n'en reste pas davantage ; il en sera même de vous quand vous mourrez, de vos parents et de vos amis. Espérer qu'ils vous attendent, qu'ils viendront vous recevoir au débarqué de la vie, c'est de la folie, de la superstition, de l'illuminisme. Le positif, le voici : Quand on est mort, tout est fini. » Lequel des deux orateurs aurait trouvé le plus de sympathie parmi les assistants ? Lequel aurait séché le plus de larmes, donné le plus de courage et de résignation aux affligés ? Le malheureux qui n'attend plus de soulagement en ce monde ne serait-il pas fondé à lui dire : « S'il en est ainsi, finissons-en le plus tôt possible avec la vie ? » Il faut plaindre M. Feyrnet de ne pouvoir garder son sérieux à l'idée que son père et sa mère, s'il les a perdus, vivent encore, qu'ils veillent à son chevet, et qu'il les reverra.

Un rêve.

Extrait du *Figaro*, du 12 avril 1868 :

« Quelque extraordinaire que paraisse le récit suivant, l'auteur, en déclarant le tenir du vice-président du Corps législatif lui-même (le baron Jérôme David), donne à ces paroles une incontestable autorité.

« Pendant son séjour à Saint-Cyr, David fut témoin d'un duel entre deux de ses camarades de promotion, Lambert et Poirée. Ce dernier reçut un coup d'épée et alla se guérir à l'infirmerie, où son ami David montait le voir tous les jours.

« Un matin, Poirée lui parut singulièrement troublé ; il le pressa de questions et finit par lui arracher l'aveu que son émotion venait d'un simple cauchemar.

« – Je rêvais que nous étions au bord d'une rivière, je recevais une balle au front, au-dessus de l'œil, et tu me soutenais dans tes bras ; je souffrais beaucoup et je me sentais mourir ; je te recommandais ma femme et mes enfants, quand je me suis éveillé,

« – Mon cher, tu as la fièvre, lui répondit David en riant ;

remets-toi, tu es dans ton lit, tu n'es pas marié et tu n'as pas de balle au-dessus de l'œil ; c'est un rêve tout bêtement ; ne te tourmente pas ainsi, si tu veux guérir vite.

« – C'est singulier, murmura Poirée, je n'ai jamais cru aux songes, je n'y crois pas, et pourtant je suis bouleversé.

« Dix ans après, l'armée française débarquait en Crimée ; les saint-cyriens s'étaient perdus de vue. David, officier d'ordonnance attaché à la division du prince Napoléon, reçut l'ordre d'aller découvrir un gué en remontant l'Alma. Pour empêcher les Russes de le faire prisonnier, on fit soutenir cette reconnaissance par une compagnie de voltigeurs, prise dans le régiment le plus rapproché. Les Russes faisaient pleuvoir une grêle de balles sur les hommes d'escorte, qui se déployèrent en tirailleurs pour riposter.

« Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un de nos officiers roula à terre, mortellement atteint. Le capitaine David sauta à bas de cheval et courut le relever ; il lui appuya la tête sur son bras gauche et, détachant la gourde pendue à sa ceinture, il l'approcha des lèvres du blessé. Un trou béant au-dessus de l'œil ensanglantait la figure ; un soldat apporta un peu d'eau et la versa sur la tête du moribond, qui râlait déjà.

« David regarde avec attention les traits qu'il lui semble reconnaître, un nom est prononcé à côté de lui, plus de doute, c'est lui, c'est Poirée ! Il l'appelle, ses yeux s'ouvrent, le mourant reconnaît à son tour le camarade de Saint-Cyr…

« – David ! toi ici ?… Le rêve… ma femme…

« Ces mots entrecoupés n'étaient pas finis que déjà la tête retombait inerte sur le bras de David. Poirée était mort, laissant sa femme et ses enfants au souvenir et à l'amitié de David.

« Je n'oserais pas raconter une pareille histoire si je ne l'avais entendue moi-même de l'honorable vice-président du Corps législatif.

« *Vox populi*. »

A quel propos le narrateur ajoute-t-il ces mots : *Vox populi* ? On pourrait les entendre ainsi : Les faits de cette nature sont tellement fréquents, qu'ils sont attestés par la *voix du peuple*, c'est-à-dire par un assentiment général.

Esprits frappeurs en Russie.

On nous adresse de *Riga*, en date du 8 avril 1868, l'extrait ci-après du *Courrier russe*, de Saint-Pétersbourg :

« Croyez-vous aux Esprits frappeurs ? Pour moi, pas du tout ; et

cependant je viens de voir un fait matériel, palpable, qui sort tellement des règles du sens commun, et aussi tellement en désaccord avec les principes de stabilité ou de pesanteur des corps que m'a inculqués mon professeur de quatrième, que je ne sais quel est le plus frappé des deux, l'Esprit ou moi. – Notre secrétaire à la rédaction reçut l'autre jour un monsieur à la mine convenable, d'un âge à ne pouvoir lui attribuer l'idée d'une mauvaise plaisanterie ; salutation, présentation, etc. ; le tout achevé, ce monsieur raconte qu'il vient à notre bureau chercher un conseil ; que ce qui lui arrive est tellement en dehors de tous les faits de la vie sociale, qu'il croit de son devoir de le publier.

« – Ma maison, dit-il, est pleine d'Esprits frappeurs ; chaque soir sur les dix heures, ils commencent leurs exercices, transportant les objets les moins transportables, frappant, sautant, et mettant, en un mot, tout mon appartement sens dessus dessous. J'ai eu recours à la police, un soldat a couché chez moi plusieurs nuits, le désordre n'a pas cessé, encore qu'à chaque alarme il ait tiré son sabre d'une façon menaçante. Ma maison est isolée, je n'ai qu'un serviteur, ma femme et ma fille, et quand ces faits se passent, nous sommes réunis. Je demeure dans une rue très éloignée, au Vassili-Ostroff.

« J'étais entré pendant la conversation, et l'écoutais la bouche béante ; je vous l'ai dit, je ne crois pas aux Esprits frappeurs, mais là, pas du tout. J'expliquai à ce monsieur que pour donner de la publicité à ces faits, encore fallait-il que nous fussions convaincus de leur existence, et lui proposai d'aller me rendre compte moi-même de la chose. Nous prîmes rendez-vous pour le soir, et à neuf heures j'étais à la maison de mon homme. On m'introduit dans un petit salon, meublé assez confortablement ; j'examine la disposition des pièces : il n'y en avait que quatre, dont une cuisine, le tout occupant tout l'étage d'une maison de bois ; personne ne demeure au-dessus, le dessous est occupé par un magasin. Vers les dix heures, nous étions réunis au salon, mon homme, sa femme, sa fille, la cuisinière et moi. Une demi-heure, rien de nouveau ! Tout à coup une porte s'ouvre et une galoche tombe au milieu de la chambre ; je crois à un compère, et je voulais m'assurer que l'escalier était vide, quand ma galoche saute sur un meuble et de là de nouveau sur le plancher ; puis ce fut le tour des chaises dans la chambre voisine, qui n'avait d'issue que par celle que nous occupions, et que je venais de trouver parfaitement vide. Au bout d'une heure seulement le silence se rétablit, et l'Esprit, les Esprits, l'adroit compère, ou le Dieu sait quoi, dis-

parut, nous laissant dans une stupéfaction qui, je vous assure, n'avait rien de joué. Voici les faits, je les ai vus, de mes yeux vus ; je ne me charge pas de vous les expliquer ; si vous désirez chercher l'explication vous-même, nous tenons à votre disposition tous les renseignements pour aller faire vos observations sur les lieux.

« HENRI DE BRENNE. »

La famine en Algérie.

Les détails donnés par les journaux sur le fléau qui décime en ce moment les populations arabes de l'Algérie n'ont rien d'exagéré, et sont confirmés par toutes les correspondances particulières. Un de nos abonnés de Sétif, M. Dumas, a bien voulu nous adresser une photographie représentant la foule des indigènes rassemblés devant la maison où on leur distribue des secours. Ce dessin, d'une vérité navrante, est accompagné de la notice imprimée suivante :

« Après les années successivement calamiteuses que notre grande colonie a traversées, un fléau plus terrible encore est venu s'abattre sur elle : la famine.

« A peine les premières rigueurs de l'hiver s'étaient-elles fait sentir, qu'on voit à nos portes les Arabes mourant de faim ; ils arrivent par bandes nombreuses, à moitié nus, le corps exténué, pleurant de faim et de froid, implorant la commisération publique, disputant à la voracité des chiens quelques débris jetés avec les immondices sur la voie publique.

« Quoique réduits eux-mêmes à de cruelles extrémités, les habitants de Sétif ne peuvent contempler d'un œil impassible une aussi profonde misère. Aussitôt, et spontanément, une commission de bienfaisance s'est organisée sous la présidence de M. Bizet, curé de Sétif ; une souscription est ouverte, chacun donne son obole, et, de suite, des secours quotidiens ont été distribués, au presbytère, à deux cent cinquante femmes ou enfants indigènes.

« Dans les derniers jours de janvier, tandis qu'une neige abondante et longtemps désirée tombait sur nos contrées, on a pu faire mieux encore. Un fourneau a été installé dans un vaste local ; là, deux fois par jour, les membres de la commission distribuent des aliments, non plus à deux cent cinquante, mais à cinq cents femmes ou enfants indigènes ; là, enfin, ces malheureux trouvent un asile et un abri.

« Mais, hélas ! les Européens sont obligés, et bien à contre-cœur,

de limiter leurs secours aux femmes et aux enfants… Pour soulager toutes les misères, il faudrait une bonne partie du blé que les puissants caïds détiennent dans leurs silos ; cependant ils espèrent pouvoir continuer leurs distributions jusqu'au milieu du mois d'avril. »

Si nous n'avons pas ouvert, en cette circonstance, une souscription spéciale dans les bureaux de la *Revue*, c'est que nous savions que nos frères en croyance n'ont pas été les derniers à porter leur offrande dans les bureaux de leur circonscription ouverts à cet effet par les soins de l'autorité. Les dons qui nous ont été adressés à cet effet y ont été déposés.

M. le capitaine Bourgès, en garnison à Laghouat, nous écrit à ce sujet ce qui suit :

« Depuis quelques années, les fléaux se succèdent en Algérie : tremblements de terre, invasion des sauterelles, choléra, sècheresse, typhus, famine, misère profonde sont venus tour à tour atteindre les indigènes qui, expient maintenant leur imprévoyance et leur fanatisme. Les hommes et les animaux même meurent de faim, et s'éteignent sans bruit. La famine s'étend dans le Maroc et la Tunisie ; je crois cependant que l'Algérie est plus éprouvée. Vous ne sauriez croire combien l'on est ému en voyant ces corps hâves et chétifs cherchant partout leur nourriture, et la disputant aux chiens errants. Le matin, ces squelettes vivants accourent autour du camp et se précipitent sur les fumiers pour en extraire les grains d'orge non digérés par les chevaux, et dont ils se repaissent à l'instant. D'autres rongent des os pour en sucer la gélatine qui peut s'y trouver encore, ou mangent l'herbe rare qui croît aux alentours de l'oasis. Du milieu de cette misère surgit une débauche hideuse qui gagne les bas-fonds de la colonie, et répand dans les corps matériels ces plaies corrosives qui devaient être la lèpre de l'antiquité. Mes yeux se ferment pour ne pas voir tant de honte, et mon âme monte vers le Père céleste pour le prier de préserver les bons du contact impur, et donner aux hommes faibles la force de ne pas se laisser entraîner dans ce gouffre malsain.

« L'humanité est encore bien loin du progrès moral que certains philosophes croient déjà accompli. Je ne vois autour de moi que des épicuriens qui ne veulent pas entendre parler de l'Esprit ; ils ne veulent pas sortir de l'animalité ; leur orgueil s'attribue une noble origine, et cependant leurs actes disent assez ce qu'ils furent jadis.

« A voir ce qui se passe, on croirait vraiment que la race arabe est appelée à disparaître du sol, car, malgré la charité qu'on exerce envers elle et les secours qu'on lui porte, elle se complaît dans sa paresse, sans aucun sentiment de reconnaissance. Cette misère physique, provenant des plaies morales, a encore son utilité. L'égoïste, obsédé, coudoyé à toute heure par l'infortuné qui le suit, finit par ouvrir sa main, et son cœur ému ressent enfin les douces joies que procure la charité. Un sentiment qui ne s'effacera pas vient de naître, et peut-être même celui de la reconnaissance surgira-t-il dans le cœur de celui qu'on assiste. Un lien sympathique alors se forme ; de nouveaux secours viennent donner la vie au malheureux qui s'éteignait, et, du découragement, ce dernier passe à l'espérance. Ce qui paraissait un mal a fait naître un bien : un égoïste de moins et un homme courageux de plus. »

Les Esprits ne se sont pas trompés quand ils ont annoncé que des fléaux de toutes sortes ravageraient la terre. On sait que l'Algérie n'est pas le seul pays éprouvé. Dans la *Revue* de juillet 1867, nous avons décrit la terrible maladie qui sévissait depuis un an à l'île Maurice ; une lettre récente dit qu'à la maladie sont venus s'ajouter de nouveaux malheurs, et bien d'autres contrées sont en ce moment victimes d'événements désastreux.

Faut-il accuser la Providence de toutes ces misères ? Non, mais l'ignorance, l'incurie, suite de l'ignorance, l'égoïsme, l'orgueil et les passions des hommes, Dieu ne veut que le bien ; il a tout fait pour le bien ; il a donné aux hommes les moyens d'être heureux : c'est à eux de les appliquer s'ils ne veulent acquérir l'expérience à leurs dépens. Il serait facile de démontrer que tous les fléaux pourraient être conjurés, ou tout au moins atténués de manière à en paralyser les effets ; c'est ce que nous ferons ultérieurement dans un ouvrage spécial. Les hommes ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes des maux qu'ils endurent ; l'Algérie nous offre en ce moment un remarquable exemple : ce sont les populations arabes, insouciantes et imprévoyantes, abruties par le fanatisme, qui souffrent de la famine, tandis que les Européens ont su s'en préserver ; mais il est d'autres fléaux non moins désastreux contre lesquels ces derniers n'ont pas encore su se prémunir.

La violence même du mal contraindra les hommes à chercher le remède, et quand ils auront inutilement épuisé les palliatifs, ils comprendront la nécessité d'attaquer le mal dans la racine même, par

des moyens héroïques. Ce sera l'un des résultats de la transformation qui s'opère dans l'humanité.

Mais, dira-t-on, qu'importe à ceux qui souffrent maintenant le bonheur des générations futures ? Ils auront eu la peine et les autres le profit ; ils auront travaillé, supporté le fardeau de toutes les misères inséparables de l'ignorance, préparé les voies, et les autres, parce que Dieu les aura fait naître en des temps meilleurs, récolteront. Que fait aux victimes des exactions du moyen âge le régime plus sain sous lequel nous vivons ? Peut-on appeler cela de la justice ?

Il est de fait que, jusqu'à ce jour, aucune philosophie, aucune doctrine religieuse n'avait résolu cette grave question, d'un si puissant intérêt, cependant, pour l'humanité. Le Spiritisme seul en donne une solution rationnelle par la réincarnation, cette clef de tant de problèmes que l'on croyait insolubles. Par le fait de la pluralité des existences, les générations qui se succèdent sont composées des mêmes individualités spirituelles qui renaissent à différentes époques, et profitent des améliorations qu'elles ont elles-mêmes préparées, de l'expérience qu'elles ont acquises dans le passé. Ce ne sont pas de nouveaux hommes qui naissent ; ce sont les mêmes hommes qui renaissent plus avancés. Chaque génération travaillant pour l'avenir travaille en réalité pour son propre compte. Le moyen âge fut assurément une époque bien calamiteuse ; les hommes de ce temps-là revivant aujourd'hui, bénéficient du progrès accompli, et sont plus heureux, parce qu'ils ont de meilleures institutions ; mais qui a fait ces institutions meilleures ? *Ceux mêmes qui en avaient de mauvaises jadis* ; ceux d'aujourd'hui devant revivre plus tard, dans un milieu encore plus épuré, récolteront ce qu'ils auront semé ; ils seront plus éclairés, et, ni leurs souffrances, ni leurs travaux antérieurs n'auront été en pure perte. Quel courage, quelle résignation cette idée, inculquée dans l'esprit des hommes, ne leur donnerait-elle pas ! (Voir la *Genèse*, chap. XVIII, n°s 34 et 35.)

Dissertations des Esprits

Hier, aujourd'hui et demain

Communication verbale en somnambulisme spontané

Lyon, 2 février 1868.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? où est la lumière ? Tout est sombre, tout est trouble autour de nous. Hier, c'était le passé ; demain, c'est l'avenir ; aujourd'hui, c'est le présent… Qu'est-ce qui distin-

gue ces trois jours ? On a vécu hier, on vit encore aujourd'hui, on vivra demain, et toujours dans le même cercle. D'où sort donc cette humanité, et où va-t-elle ? Mystère qui ne sera éclairci que demain.

Moïse est le temps passé ; Christ, le temps présent ; le Messie à venir, qui est le lendemain, n'a pas encore paru… Moïse avait à combattre l'idolâtrie ; Christ, les pharisiens ; le Messie à venir aura aussi ses adversaires : l'incrédulité, le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme, et tous les vices qui accablent le genre humain… Trois époques qui marquent le progrès de l'humanité ; parenthèses filiales qui se succèdent l'une à l'autre ; hier c'était Moïse, aujourd'hui c'est le Christ, et demain ce sera le nouveau Messie.

Je dis que c'est le Christ aujourd'hui, parce que c'est sa parole, sa doctrine, sa charité, tous ses sublimes enseignements qui doivent se répandre partout ; car, vous le voyez vous-mêmes, l'humanité n'a pas beaucoup progressé. Dix-huit siècles à peine nous séparent du Christ : dix-huit siècles de ténèbres, de tyrannie, d'orgueil et d'ambition.

Appropriez-vous le passé, le présent, demain vous contemplerez votre avenir… Idolâtres du passé, pharisiens du présent, adversaires de demain, la lumière brille pour tous les peuples, pour tous les mondes, pour tous les individus, et vous ne voulez pas la voir !

Créature, tu te rebutes aujourd'hui qui est le présent ; tu attends l'accomplissement des prodiges annoncés ; tu les verras s'accomplir. Bientôt toute la terre tremblera… le vingtième siècle effacera l'éclat des siècles précédents, car il verra l'accomplissement de ce qui a été prédit.

Le Messie qui doit présider au grand mouvement régénérateur de la terre est né, mais il n'a pas encore révélé sa mission, et il ne nous est permis de dire ni son nom, ni le pays qu'il habite ; il s'annoncera par ses œuvres, et les hommes trembleront à sa voix puissante, car le nombre des justes est encore bien petit.

Attachez-vous à la matière, hommes d'égoïsme et d'ambition qui ne vivez que pour satisfaire vos passions et vos désirs mondains ; le temps est court pour vous ; tenez-le, enlacez-le, car hier est passé, aujourd'hui se couche, et demain sera bientôt là.

Hélas ! pharisien du présent, tu attends toujours. Que le tonnerre gronde, tu ne t'épouvantes point devant l'éclair avant-coureur qui vient éblouir tes yeux. Toi qui te complais dans l'égoïsme et l'orgueil, qui persistes dans le passé et dans le présent, ton avenir sera d'être rejeté sur un autre monde pour que ton Esprit puisse arriver un jour à la perfection à laquelle Dieu t'appelle.

Vous, Spirites, qui êtes ici, qui recevez les instructions des Esprits, soyez patients, dociles, conscients de vos actes ; ne vous rebutez pas ; attendez avec calme ce demain qui doit vous délivrer de toutes les persécutions. Dieu, pour qui rien n'est caché, qui lit dans les cœurs, vous voit et ne vous abandonnera pas ; l'heure approche, et bientôt nous serons à demain.

Mais ce Messie qui doit venir, est-ce le Christ lui-même ? question difficile à comprendre au temps présent, et que demain éclaircira. Comme un bon père de famille, Dieu, qui est toute sagesse, n'impose pas tout le travail à un seul de ses enfants. Il assigne à chacun sa tâche, selon les besoins du monde où il les envoie. En faut-il conclure que le nouveau Messie ne sera ni aussi grand, ni aussi puissant que le Christ ? Ce serait absurde ; mais attendez que l'heure sonne pour comprendre l'œuvre des messagers invisibles qui sont venus déblayer la route, car les Esprits ont fait un immense travail. C'est le Spiritisme qui doit enlever les gros cailloux qui pouvaient gêner le passage de celui qui doit venir. Cet homme sera puissant et fort, et de nombreux Esprits sont sur la terre pour aplanir la route, et faire accomplir ce qui a été prédit.

Ce nouveau Messie, le nommera-t-on Christ ? C'est une question à laquelle je ne puis répondre ; attendez à demain. Que de choses j'aurais encore à vous révéler ! Mais je m'arrête, car le jour de demain ne paraît pas encore ; à peine sommes-nous avant minuit.

Amis qui êtes ici, tous animés du désir de votre avancement moral, travaillez sur vous-mêmes à vous régénérer, afin que le Maître vous trouve prêts. Courage, frères, car votre peine ne sera pas perdue ; travaillez à briser les liens de la matière qui empêchent l'Esprit de progresser.

Ayez la foi, car elle conduit l'homme sûrement au but de son voyage. Ayez l'amour, car aimer ses frères, c'est aimer Dieu. Veillez et priez : la prière fortifie l'Esprit qui se laisse aller au découragement. Demandez à votre Père céleste la force de triompher des obstacles et des tentations. Armez-vous contre vos défauts ; tenez-vous prêts, car demain n'est pas loin. L'aurore du siècle marqué par Dieu pour l'accomplissement des faits qui doivent changer la face de ce monde commence à poindre à l'horizon.

L'ESPRIT DE LA FOI,

Médium, M. Duboin en somnambulisme spontané.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 6. JUIN 1868.

La médiumnité au verre d'eau.

Un de nos correspondants de Genève nous transmet d'intéressants détails sur un nouveau genre de médiumnité voyante, qui consiste à voir dans un verre d'eau magnétisée. Cette faculté a beaucoup de rapports avec celle du voyant de Zimmerwald, dont nous avons rendu un compte circonstancié dans la Revue d'octobre 1864, page 289, et octobre 1865, page 289 ; la différence consiste en ce que ce dernier se sert d'un verre vide, toujours le même, et que la faculté lui est en quelque sorte personnelle ; le phénomène qui nous est signalé se produit, au contraire, à l'aide du premier verre venu contenant de l'eau magnétisée, et semblerait devoir se vulgariser. S'il en est ainsi, la médiumnité voyante pourrait devenir aussi commune que celle par l'écriture. Voici les renseignements qui nous sont donnés, et d'après lesquels chacun pourra essayer en se plaçant dans les conditions favorables.

« La médiumnité voyante par le verre d'eau magnétisée vient de se révéler parmi nous chez un certain nombre de personnes ; depuis un mois, nous avons quinze médiums voyants de ce genre, ayant chacun leur spécialité. Un des meilleurs est une jeune femme qui ne sait ni lire ni écrire ; elle est plus particulièrement propre aux maladies, et voici comment nos bons Esprits procèdent pour nous montrer le mal et le remède. Je prends un exemple au hasard : Une pauvre femme qui se trouvait à la réunion avait reçu un mauvais coup à la poitrine ; elle parut dans le verre absolument comme une photographie ; elle porta la main sur la partie souffrante. Madame V… (le médium) vit ensuite la poitrine s'ouvrir, et remarqua que du sang caillé était fixé à l'endroit où le coup avait été donné ; puis

le tout disparut pour faire place à l'image des remèdes qui consistaient en un emplâtre de poix blanche et un verre contenant du benjoin. Cette femme fut parfaitement guérie après avoir suivi ce traitement.

« Lorsqu'il s'agit d'un obsédé, le médium voit les mauvais Esprits qui le tourmentent ; ensuite apparaissent pour remèdes l'Esprit symbolisant la prière, et deux mains qui magnétisent.

« Nous avons un autre médium dont la spécialité est de voir les Esprits. De pauvres Esprits souffrants nous ont souvent présenté, par son intermédiaire, des scènes émouvantes pour nous faire comprendre leurs angoisses. Un jour, nous avons évoqué l'Esprit d'un individu qui s'était noyé volontairement ; il apparut dans l'eau trouble ; on ne lui voyait que le derrière de la tête et les cheveux à moitié plongés dans l'eau. Pendant deux séances, il nous a été impossible de voir sa figure. Nous avons fait la prière pour les suicidés ; le lendemain le médium vit la tête hors de l'eau, et l'on put reconnaître les traits d'un parent d'une des personnes de la société. Nous avons continué nos prières, et maintenant la figure porte toujours l'expression de la souffrance, il est vrai, mais elle semble reprendre la vie.

« Depuis quelque temps, il se produisait chez une dame qui habite un des faubourgs de Genève des bruits dans le genre de ceux de Poitiers, et qui causaient un grand émoi dans toute la maison. Cette dame, qui ne connaissait nullement le Spiritisme, en ayant entendu parler, vint nous voir avec son frère pour nous demander d'assister à nos séances. Aucun de nos médiums ne les connaissait. L'un d'eux vit dans son verre une maison dans l'intérieur de laquelle un mauvais Esprit mettait tout en désordre, remuait les meubles, et cassait la vaisselle. Au portrait qu'il en fit, cette dame reconnut la femme de son jardinier, très méchante de son vivant, et qui lui avait fait beaucoup de tort. Nous adressâmes à cet Esprit quelques paroles bienveillantes pour le ramener à de meilleurs sentiments, et à mesure qu'on lui parlait, sa figure prenait une expression plus douce. Le lendemain, nous sommes allés chez cette dame, et la soirée a complété celle de la veille. Les bruits ont presque entièrement cessé depuis le départ de la cuisinière qui, paraît-il, servait de médium inconscient à cet Esprit. Comme tout a sa raison d'être et son utilité, je pense que ces bruits avaient pour but d'amener cette famille à la connaissance du Spiritisme.

« Voici maintenant ce que nos observations nous ont appris sur la manière d'opérer :

« Il faut un verre plat, bien uni par le fond ; on le remplit à moitié d'eau que l'on magnétise par les procédés ordinaires, c'est-à-dire par l'imposition des mains, et surtout de l'extrémité des doigts, sur l'orifice du verre, aidée par l'action soutenue du regard et de la pensée. La durée de la magnétisation est de dix minutes environ la première fois ; plus tard cinq minutes suffisent. La même personne peut magnétiser à la fois plusieurs verres.

« Le médium voyant, ou celui qui veut essayer, ne doit pas magnétiser lui-même son verre, parce qu'il dépenserait le fluide qui lui est nécessaire pour voir. Il faut, pour la magnétisation, un médium spécial, et il y en a qui sont, à cet égard, doués d'une puissance plus ou moins grande. L'action magnétique ne produit dans l'eau aucun phénomène qui en indique la saturation.

« Cela fait, chaque expérimentateur place son verre devant lui, et le regarde pendant vingt ou trente minutes au plus, quelquefois moins, selon l'aptitude ; ce temps n'est nécessaire que dans les premiers essais ; lorsque la faculté est développée, il suffit de quelques minutes. Pendant ce temps, une personne fait la prière pour appeler le concours des bons Esprits

« Ceux qui sont aptes à voir distinguent d'abord, au fond du verre, une espèce de petit nuage ; c'est un indice certain qu'ils verront ; peu à peu ce nuage prend une forme plus accentuée, et l'image se dessine à la vue du médium. Les médiums, entre eux, peuvent voir dans les verres les uns des autres, mais non les personnes qui ne sont pas douées de cette faculté. Quelquefois une partie du sujet apparaît dans un verre, et l'autre partie dans un autre verre ; pour les maladies, par exemple, l'un verra le mal et l'autre le remède. D'autres fois, deux médiums verront simultanément, chacun dans son verre, l'image de la même personne, mais généralement dans des conditions différentes.

« Souvent l'image se transforme, change d'aspect, puis s'évanouit. Elle est assez généralement spontanée ; le médium doit attendre et dire ce qu'il voit ; mais elle peut aussi être provoquée par une évocation.

« Dernièrement je fus voir une dame qui a une jeune ouvrière de dix-huit ans, qui n'avait jamais entendu parler du Spiritisme ; cette dame me pria de lui magnétiser un verre d'eau. La jeune fille y regarda à peu près pendant un quart d'heure, et elle dit : « Je vois un bras ;

on dirait que c'est celui de ma mère ; je lui vois la manche de sa robe relevée, comme elle en avait l'habitude. » Cette mère, qui connaissait la sensibilité de sa fille, n'a sans doute pas voulu se montrer subitement, pour lui éviter une trop grande impression. Alors je priai cet Esprit, s'il était celui de la mère du médium, de se faire reconnaître. Le bras disparut, et l'Esprit se présenta de la grandeur d'une photographie, mais en tournant le dos. C'était encore une précaution pour préparer sa fille à sa vue. Celle-ci reconnut son bonnet, un fichu, les couleurs et les dessins de sa robe ; vivement émue, elle lui adressa les plus tendres paroles pour la prier de laisser voir son visage. Je la priai moi-même de condescendre au désir de sa fille. Alors elle s'effaça, le trouble se fit, et la figure parut. La jeune fille pleura de reconnaissance en remerciant Dieu du don qu'il venait de lui accorder.

« La dame désirait beaucoup voir elle-même ; le lendemain, nous eûmes chez elle une séance qui fut pleine de bons enseignements. Après avoir inutilement regardé dans le verre pendant une demi-heure, elle dit : « Mon Dieu ! si je pouvais seulement voir le diable dans le verre, je serais heureuse ! » Mais Dieu ne lui a pas accordé cette satisfaction.

« Les incrédules ne manqueront pas de mettre ces phénomènes sur le compte de l'imagination. Mais les faits sont là pour prouver que, dans une foule de cas, l'imagination n'y est absolument pour rien. D'abord, tout le monde ne voit pas, quelque désir qu'on en ait ; moi-même, je me suis souvent surexcité l'esprit dans ce but, sans jamais obtenir le moindre résultat. La dame dont je viens de parler, malgré son désir de voir le diable, après une demi-heure d'attente et de concentration, n'a rien vu. La jeune fille ne songeait pas à sa mère quand celle-ci lui est apparue ; et puis toutes ces précautions pour ne se montrer que graduellement attestent une combinaison, une volonté étrangère, auxquelles l'imagination du médium ne pouvait avoir aucune part.

« Pour en avoir une preuve plus positive encore, je fis l'expérience suivante. Étant allée passer quelques jours dans une campagne, à quelques lieues de Genève, il y avait dans la famille où je me trouvais, plusieurs enfants ; comme ils faisaient beaucoup de tapage, je leur proposai, pour les occuper, un jeu plus paisible. Je pris un verre d'eau que je magnétisai, sans que personne s'en aperçût, et je leur dis : « Quel est celui d'entre vous qui aura la patience de regarder ce verre pendant vingt minutes, sans détourner les

yeux ? » Je me gardai bien d'ajouter qu'ils pourraient y voir quelque chose ; c'était à titre de simple passe-temps. Plusieurs perdirent patience avant la fin de l'épreuve ; une petite fille de onze ans eut plus de persévérance ; au bout de douze minutes, elle poussa un cri de joie en disant qu'elle voyait un magnifique paysage, dont elle nous fit la description. Une autre petite fille de sept ans, ayant voulu regarder à son tour, s'endormit instantanément. De crainte de la fatiguer, je la réveillai aussitôt. Où est ici l'effet de l'imagination ?

« Cette faculté peut donc être essayée dans une réunion de personnes, mais j'engage à ne point admettre aux premières expériences des personnes hostiles ; le calme et le recueillement étant nécessaires, la faculté ne s'en développera que plus facilement ; quand elle est formée, elle est moins susceptible d'être troublée.

« Le médium ne voit que lorsqu'il a les yeux ouverts ; quand il les ferme, il est dans l'obscurité ; c'est du moins ce que nous avons remarqué, et cela dénote une variété dans la médiumnité voyante. Le médium ne ferme les yeux que pour se reposer, ce qui lui arrive deux ou trois fois par séance. Il voit aussi bien le jour que la nuit, mais la nuit il faut de la lumière.

« L'image des personnes vivantes se présente dans le verre aussi facilement que celle des personnes mortes. En ayant demandé la raison à mon Esprit familier, il me répondit : « Ce sont leurs *images* que nous vous présentons ; les Esprits sont aussi habiles pour peindre que pour voyager. » Cependant les médiums distinguent sans peine un Esprit d'une personne vivante ; il a quelque chose de moins matériel.

« Le médium au verre d'eau diffère du somnambule en ce que l'Esprit de ce dernier se détache ; il lui faut un fil conducteur pour aller chercher la personne absente, tandis que le premier a sous les yeux son image, qui est le reflet de son âme et de ses pensées. Il se fatigue moins que le somnambule, et il est aussi moins exposé à se laisser intimider par la vue des mauvais Esprits qui peuvent se présenter. Ces Esprits peuvent bien le fatiguer, parce qu'ils cherchent à le magnétiser, mais il peut à volonté se soustraire à leur regard, et il en reçoit d'ailleurs une impression moins directe.

« Il en est de cette médiumnité comme de toutes les autres : le médium attire à lui les Esprits qui lui sont sympathiques ; au médium impur se présentent volontiers des Esprits impurs. Le moyen d'attirer les bons Esprits, c'est d'être animé de bons sentiments, de

ne demander que des choses justes et raisonnables, de ne se servir de cette faculté que pour le bien, et non pour des choses futiles. Si l'on en fait un objet d'amusement, de curiosité ou de trafic, on tombe inévitablement dans la tourbe des Esprits légers et trompeurs, qui s'amusent à présenter des images ridicules et fallacieuses. »

Remarque. – Comme principe, cette médiumnité n'est certainement pas nouvelle ; mais elle se dessine ici d'une manière plus précise, surtout plus pratique, et se montre dans des conditions particulières. On peut donc la considérer comme une des variétés qui ont été annoncées. Au point de vue de la science spirite, elle nous fait pénétrer plus avant le mystère de la constitution intime du monde invisible, dont elle confirme les lois connues, en même temps qu'elle nous en montre de nouvelles applications. Elle aidera à comprendre certains phénomènes encore incompris de la vie journalière, et, par sa vulgarisation, elle ne peut manquer d'ouvrir une nouvelle voie à la propagation du Spiritisme. On voudra voir, on essayera ; on voudra comprendre, on étudiera, et beaucoup entreront dans le Spiritisme par cette porte.

Ce phénomène offre une particularité remarquable. Jusqu'à présent on a compris la vue directe des Esprits dans certaines conditions, la vue à distance d'objets réels : c'est aujourd'hui une théorie élémentaire ; mais ici ce ne sont pas les Esprits eux-mêmes que l'on voit, et qui ne peuvent venir se loger dans un verre d'eau, non plus que des maisons, des paysages et des personnes vivantes.

Ce serait, du reste, une erreur de croire que ce soit là un moyen meilleur qu'un autre de savoir tout ce qu'on désire. Les médiums voyants, par ce procédé ou tout autre, ne voient point à volonté ; ils ne voient que ce que les Esprits veulent leur faire voir, ou ont la permission de leur faire voir quand la chose est utile. On ne peut forcer ni la volonté des Esprits, ni la faculté des médiums. Pour l'exercice d'une faculté médianimique quelconque, il faut que l'appareil sensitif, si l'on peut s'exprimer ainsi, soit en état de fonctionner ; or, il ne dépend pas du médium de le faire fonctionner à sa volonté. Voilà pourquoi la médiumnité ne peut être une profession, puisqu'elle peut faire défaut au moment où elle serait nécessaire pour satisfaire le client ; de là l'incitation à la fraude pour simuler l'action de l'Esprit.

L'expérience prouve que les Esprits, quels qu'ils soient, ne sont *jamais* au caprice des hommes, pas plus, et moins encore que lorsqu'ils étaient de ce monde ; et, d'un autre côté, le simple bon sens

dit qu'à plus forte raison les Esprits sérieux ne sauraient se rendre à l'appel du premier venu pour des choses futiles, et jouer le rôle de saltimbanques ou de diseurs de bonne aventure. Le charlatanisme seul peut prétendre à la possibilité de tenir bureau ouvert de commerce avec les Esprits.

Les incrédules rient des Spirites, parce qu'ils se figurent qu'ils croient à des Esprits confinés dans une table ou dans une boîte et qu'ils les font manœuvrer comme des marionnettes ; ils trouvent cela ridicule et ils ont cent fois raison ; où ils ont tort, c'est de croire que le Spiritisme enseigne de pareilles absurdités, tandis qu'il dit positivement le contraire. Si, parfois, dans le monde, ils en ont rencontré d'une crédulité un peu trop facile, ce n'est pas parmi les Spirites éclairés ; or, dans le nombre, il y en a nécessairement qui le sont plus ou moins, comme dans toutes les sciences.

Les Esprits ne sont pas logés dans le verre d'eau, voilà qui est positif. Qu'y a-t-il donc dans ce verre ? Une image, pas autre chose ; image prise sur nature, voilà pourquoi elle est souvent exacte. Comment est-elle produite ? Là est le problème. Le fait existe, donc il a une cause. Quoiqu'on ne puisse en donner encore une solution complète et définitive, l'article suivant nous paraît jeter un grand jour sur la question.

———

Photographie de la pensée.

Le phénomène de la photographie de la pensée se liant à celui des créations fluidiques, décrit dans notre livre de la *Genèse* au chapitre des fluides, pour plus de clarté nous reproduisons le passage de ce chapitre où ce sujet est traité, et nous le complétons par de nouvelles remarques.

Les fluides spirituels, qui constituent un des états du fluide cosmique universel, sont, à proprement parler, l'atmosphère des êtres spirituels ; c'est l'élément où ils puisent les matériaux sur lesquels ils opèrent ; c'est le milieu où se passent les phénomènes spéciaux, perceptibles à la vue et à l'ouïe de l'Esprit, et qui échappent aux sens charnels impressionnés par la seule matière tangible, où se forme cette lumière particulière au monde spirituel, différente de la lumière ordinaire par sa cause et par ses effets ; c'est, enfin, le véhicule de la pensée comme l'air est le véhicule du son.

Les Esprits agissent sur les fluides spirituels, non en les manipu-

lant comme les hommes manipulent les gaz, mais à l'aide de la pensée et de la volonté. La pensée et la volonté sont aux Esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée, ils impriment à ces fluides telle ou telle direction ; ils les agglomèrent, les combinent ou les dispersent ; ils en forment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées ; ils en changent les propriétés comme un chimiste change celles des gaz ou autres corps, en les combinant suivant certaines lois ; c'est le grand atelier ou laboratoire de la vie spirituelle.

Quelquefois, ces transformations sont le résultat d'une intention ; souvent, elles sont le produit d'une pensée inconsciente ; il suffit à l'Esprit de penser à une chose pour que cette chose se produise, comme il suffit de moduler un air pour que cet air se répercute dans l'atmosphère.

C'est ainsi, par exemple, qu'un Esprit se présente à la vue d'un incarné doué de la vue psychique, sous les apparences qu'il avait de son vivant à l'époque où on l'a connu, aurait-il eu plusieurs incarnations depuis. Il se présente avec le costume, les signes extérieurs, – infirmités, cicatrices, membres amputés, etc., – qu'il avait alors ; un décapité se présentera avec la tête de moins. Ce n'est pas à dire qu'il ait conservé ces apparences ; non, certainement ; car, comme Esprit, il n'est ni boiteux, ni manchot, ni borgne, ni décapité, mais, sa *pensée* se reportant à l'époque où il était ainsi, son périsprit en prend instantanément les apparences, qu'il quitte de même instantanément, dès que la pensée cesse d'agir. Si donc il a été une fois nègre et une autre fois blanc, il se présentera comme nègre ou comme blanc, selon celle de ces deux incarnations sous laquelle il sera évoqué, et où se reportera sa pensée.

Par un effet analogue, la pensée de l'Esprit crée fluidiquement les objets dont il avait l'habitude de se servir : un avare maniera de l'or ; un militaire aura ses armes et son uniforme ; un fumeur, sa pipe ; un laboureur, sa charrue et ses bœufs ; une vieille femme sa quenouille. Ces objets fluidiques sont aussi réels pour l'Esprit qui est lui-même fluidique, qu'ils l'étaient à l'état matériel pour l'homme vivant ; mais, par la même raison qu'ils sont créés par la pensée, leur existence est aussi fugitive que la pensée.

Les fluides étant le véhicule de la pensée, ils nous apportent la pensée comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire, en toute vérité, qu'il y a, dans ces fluides, des ondes et des rayons de

pensées, qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

C'est, comme on le voit, un ordre de faits tout nouveaux qui se passent en dehors du monde tangible, et constituent, si l'on peut s'exprimer ainsi, la physique et la chimie spéciales du monde invisible. Mais comme, pendant l'incarnation, le principe spirituel est uni au principe matériel, il en résulte que certains phénomènes du monde spirituel se produisent conjointement avec ceux du monde matériel, et sont inexplicables pour quiconque n'en connaît pas les lois. La connaissance de ces lois est donc aussi utile aux incarnés qu'aux désincarnés, puisque seule elle peut expliquer certains faits de la vie matérielle.

La pensée créant des *images fluidiques*, se reflète dans l'enveloppe périspritale comme dans une glace, ou encore comme ces images d'objets terrestres qui se réfléchissent dans les vapeurs de l'air ; elle y prend un corps et s'y *photographie* en quelque sorte. Qu'un homme, par exemple, ait l'idée d'en tuer un autre, quelque impassible que soit son corps matériel, son corps fluidique est mis en action par la pensée dont il reproduit toutes les nuances ; il exécute fluidiquement le geste, l'acte qu'il a le dessein d'accomplir ; sa pensée crée l'image de la victime, et la scène entière se peint, comme dans un tableau, telle qu'elle est dans son esprit.

C'est ainsi que les mouvements les plus secrets de l'âme se répercutent dans l'enveloppe fluidique ; qu'une âme, incarnée ou désincarnée, peut lire dans une autre âme comme dans un livre, et voir ce qui n'est pas perceptible par les yeux du corps. Les yeux du corps voient les impressions intérieures qui se reflètent sur les traits de la figure : la colère, la joie, la tristesse ; mais l'âme voit sur les traits de l'âme les pensées qui ne se traduisent pas au-dehors.

Toutefois, d'après l'intention, le voyant peut bien pressentir l'accomplissement de l'acte qui en sera la suite, mais il ne peut déterminer le moment où il s'accomplira, ni en préciser les détails, ni même affirmer qu'il aura lieu, parce que des circonstances ultérieures peuvent modifier les plans arrêtés et changer les dispositions. Il ne peut voir ce qui n'est pas encore dans la pensée ; ce qu'il voit, c'est la préoccupation du moment, ou habituelle, de l'individu, ses désirs, ses projets, ses intentions bonnes ou mauvaises ; de là les erreurs dans les prévisions de certains voyants, lorsqu'un événement est subordonné au libre arbitre d'un homme ; ils ne peuvent qu'en pressentir la probabilité d'après la pensée qu'ils voient, mais non

affirmer qu'il aura lieu de telle manière et à tel moment. Le plus ou moins d'exactitude dans les prévisions dépend en outre de l'étendue et de la clarté de la vue psychique ; chez certains individus, Esprits ou incarnés, elle est diffuse ou limitée à un point, tandis que chez d'autres elle est nette, et embrasse l'ensemble des pensées et des volontés devant concourir à la réalisation d'un fait ; mais par-dessus tout, il y a toujours la volonté supérieure qui peut, dans sa sagesse, permettre une révélation ou l'empêcher ; dans ce dernier cas, un voile impénétrable est jeté sur la vue psychique la plus perspicace. (Voir dans la *Genèse*, le chap. de la *Prescience*.)

La théorie des créations fluidiques, et par suite de la photographie de la pensée, est une conquête du Spiritisme moderne, et peut être désormais considérée comme acquise en principe, sauf les applications de détail qui sont le résultat de l'observation. Ce phénomène est incontestablement la source des visions fantastiques, et doit jouer un grand rôle dans certains rêves.

Nous pensons qu'on peut y trouver l'explication de la médiumnité par le verre d'eau. (Voir l'art. précédent.) Dès lors que l'objet que l'on voit ne peut être dans le verre, l'eau doit faire l'office d'une glace qui réfléchit l'image créée par la pensée de l'Esprit. Cette image peut être la reproduction d'une chose réelle, comme elle peut être celle d'une création de fantaisie. Le verre d'eau n'est, dans tous les cas, qu'un moyen de la reproduire, mais ce n'est pas le seul, ainsi que le prouve la diversité des procédés employés par quelques voyants ; celui-ci convient peut-être mieux à certaines organisations.

Mort de M. Bizet, curé de Sétif.

La famine parmi les Esprits.

Un de nos correspondants d'Algérie nous apprend, dans les termes suivants, la mort de M. Bizet, curé de Sétif :

« M. Bizet, curé de Sétif, est mort le 15 avril à l'âge de quarante-trois ans, victime, sans doute, de son zèle pendant le choléra, et des fatigues qu'il a endurées pendant la famine où il a déployé une activité et un dévouement vraiment exemplaires. Né aux environs de Viviers, dans le département de l'Ardèche, il était, depuis dix-sept ans, pasteur de cette ville où il avait su se concilier les sympathies de tous les habitants, sans distinction de cultes, par sa prudence, sa modération et la sagesse de son caractère.

« Au début du Spiritisme dans cette localité, et principalement lorsque l'*Echo de Sétif* eut affirmé hautement cette doctrine, M. Bizet avait eu un instant l'intention de la combattre ; cependant il s'est abstenu d'entrer dans une lutte qu'on était décidé à soutenir. Depuis, il avait lu avec attention vos ouvrages. C'est vraisemblablement à cette lecture qu'on doit attribuer sa réserve pleine de sagesse lorsqu'il lui fut enjoint de lire au prône le fameux mandement de Mgr Pavie, évêque d'Alger, qui qualifiait le Spiritisme de : *cette nouvelle honte de l'Algérie*. M. Bizet n'a pas voulu lire lui-même ce mandement en chaire ; il en a fait donner lecture par son vicaire, sans y ajouter aucun commentaire. »

Nous extrayons en outre du *Journal de Sétif*, du 23 avril, le passage suivant de l'article nécrologique qu'il a publié sur M. Bizet.

« Le lendemain de sa mort, 15 avril, ses obsèques ont eu lieu. Une messe de *requiem* a été chantée, à dix heures du matin, pour le repos de son âme ; un de MM. les grands vicaires, envoyé par Mgr l'évêque depuis quelques jours, officiait. Pas un Sétifien ne manquait ; les différentes religions s'étaient réunies et confondues pour dire un adieu à M. le curé Bizet. Les Arabes, représentés par des caïds et cadhis ; les israélites par le rabbin et les principaux notables parmi eux ; les protestants par leur pasteur, étaient là, rivalisant de zèle et d'empressement pour rendre à M. l'abbé Bizet un dernier témoignage d'estime, d'affection et de regrets.

« La réunion de tant de communions diverses en un même sentiment de sympathie, est un des plus beaux succès remportés par la charité chrétienne, qui, pendant le cours de son apostolat à Sétif, n'a cessé d'animer M. l'abbé Bizet. Vivant au milieu d'une population qui est loin d'être homogène, et parmi laquelle se trouvent des dissidents de toutes sortes, il a su conserver intact le dépôt catholique qui lui avait été confié, tout en ayant avec ceux qui ne partageaient pas ses convictions religieuses des rapports bienveillants et affectueux, qui lui ont valu la sympathie de tous.

« Mais ce qui débordait de tous les cœurs, c'était le souvenir des sentiments de charité chrétienne qui animaient M. l'abbé Bizet. Sa charité était douce, patiente surtout, pendant le long hiver que nous venons de traverser, au milieu d'une misère affreuse qui avait mis à sa charge une foule de malheureux. Sa charité croyait tout, espérait tout, supportait tout et ne se décourageait jamais. C'est au milieu de ce dévouement pour secourir de malheureux affamés, menacés tous les jours de mourir de froid et de faim, qu'il a pris le germe de

la maladie qui l'a ravi de ce monde, si toutefois il n'était déjà atteint, par suite du zèle exceptionnel qu'il avait déployé pendant le choléra de l'été dernier. »

M. Bizet était-il Spirite ? ostensiblement non ; intérieurement, nous l'ignorons ; s'il ne l'était pas, il avait du moins le bon esprit de ne pas jeter l'anathème à une croyance qui ramène à Dieu les incrédules et les indifférents. Du reste, que nous importe ? C'était un homme de bien, un vrai chrétien, un prêtre selon l'Évangile ; à ce titre, nous eût-il été hostile, les Spirites ne l'en placeraient pas moins au rang des hommes dont l'humanité doit honorer la mémoire et qu'elle doit prendre pour modèles.

La Société spirite de Paris a voulu lui donner un témoignage de sa respectueuse sympathie en l'appelant dans son sein, où il a donné la communication suivante :

Société de Paris, 14 mai 1868.

« Je suis heureux, monsieur, du bienveillant appel que vous avez bien voulu m'adresser, et auquel je me fais un honneur en même temps qu'un plaisir de répondre. Si je ne me suis pas rendu immédiatement au milieu de vous, c'est que le trouble de la séparation et le spectacle nouveau dont j'ai été frappé, ne me l'ont point permis. Et puis, je ne savais auquel entendre ; j'ai retrouvé bien des amis dont le sympathique accueil m'a puissamment aidé à me reconnaître ; mais j'ai eu aussi sous les yeux le spectacle atroce de la famine parmi les Esprits. J'ai retrouvé là-haut nombre de ces malheureux, morts dans les tortures de la faim, cherchant encore à satisfaire en vain un besoin imaginaire, luttant les uns contre les autres pour s'arracher un lambeau de nourriture qui se dérobe sous leurs mains, s'entre-déchirant, et, si je puis dire, s'entre-dévorant ; une horrible scène, hideuse, dépassant tout ce que l'imagination humaine peut concevoir de plus désolant !… Nombre de ces malheureux m'ont reconnu, et leur premier cri a été : *Du pain* ! C'est en vain que j'essayais de leur faire comprendre leur situation ; ils étaient sourds à mes consolations. – Quelle terrible chose que la mort dans de semblables conditions, et comme ce spectacle est bien de nature à faire réfléchir sur le néant de certaines pensées humaines !… Ainsi, tandis que sur terre on pense que ceux qui sont partis sont au moins délivrés de la torture cruelle qu'ils subissaient, on s'aperçoit de l'autre côté qu'il n'en est rien, et que le tableau n'est pas moins sombre, bien que les acteurs aient changé d'apparence.

« Vous me demandez si j'étais Spirite. Si vous entendez par ce mot accepter toutes les croyances que votre doctrine préconise, non, je n'en étais point là. J'admirais vos principes ; je les croyais capables de faire le salut de ceux qui les mettent sincèrement en pratique ; mais je faisais mes réserves sur un grand nombre de points. Je n'ai pas suivi, à votre égard, l'exemple de mes confrères et de certains de mes supérieurs que je blâmais intérieurement, parce que j'ai toujours pensé que l'intolérance était la mère de l'incrédulité, et qu'il était préférable d'avoir une croyance portant à la charité et à la pratique du bien, que de ne pas en avoir du tout. Étais-je Spirite de fait ? Il ne m'appartient pas de me prononcer à cet égard.

« Quant au peu de bien que j'ai pu faire, je suis vraiment confus des éloges exagérés dont il m'a rendu l'objet. Qui n'aurait agi comme moi ?… Ne sont-ils pas plus méritants que moi encore, s'il y a quelque mérite à cela, ceux qui se sont dévoués à secourir les malheureux Arabes, et qui n'y ont été portés que par l'amour du bien ?… La charité était pour moi un devoir, par suite du caractère dont j'étais revêtu. En y manquant, j'aurais été coupable, j'aurais menti à Dieu et aux hommes auxquels j'avais consacré mon existence. Qui aurait pu d'ailleurs rester insensible à tant de misères ?…

« Vous le voyez, on a fait comme toujours : on a grossi énormément les faits ; on m'a entouré d'une sorte de renommée dont je suis confus et chagrin, et dont je souffre dans mon amour-propre ; car enfin je sais bien que je ne mérite pas tout cela, et je suis bien sûr, monsieur, qu'en me connaissant mieux, vous réduirez à sa juste valeur le bruit que l'on a fait autour de moi. Si j'ai quelque mérite, qu'on me l'accorde, j'y consens, mais qu'on ne m'élève pas un piédestal avec une réputation usurpée : je ne saurais y souscrire.

« Comme vous le voyez, monsieur, je suis encore bien neuf dans ce monde nouveau pour moi, bien ignorant surtout, et plus désireux de m'instruire que capable d'instruire les autres. Vos principes me paraissent aujourd'hui d'autant plus justes qu'après en avoir lu la théorie, j'en vois l'application pratique la plus large. Aussi serais-je heureux de me les assimiler complètement, et vous serais-je reconnaissant si vous voulez bien quelquefois m'accepter pour un de vos auditeurs.

« Curé BIZET. »

Remarque. A quiconque ne connaît pas la véritable constitution du monde invisible, il paraîtra étrange que des Esprits qui, selon

eux, sont des êtres abstraits, immatériels, indéfinis, sans corps, soient en proie aux horreurs de la famine ; mais l'étonnement cesse quand on sait que ces mêmes Esprits sont des êtres comme nous ; qu'ils ont un corps, fluidique il est vrai, mais qui n'en est pas moins de la matière ; qu'en quittant leur enveloppe charnelle, *certains* Esprits continuent la vie terrestre avec les mêmes vicissitudes pendant un temps plus ou moins long. Cela paraît singulier, mais cela est, et l'observation nous apprend que telle est la situation des Esprits qui ont plus vécu de la vie matérielle que de la vie spirituelle, situation souvent terrible, car l'illusion des besoins de la chair se fait sentir, et l'on a toutes les angoisses d'un besoin impossible à assouvir. Le supplice mythologique de Tentale accuse, chez les anciens, une connaissance plus exacte qu'on ne le suppose de l'état du monde d'outre-tombe, plus exacte surtout que chez les modernes.

Tout autre est la position de ceux qui, dès cette vie, se sont dématérialisés par l'élévation de leurs pensées et leur identification avec la vie future ; toutes les douleurs de la vie corporelle cessent avec le dernier soupir, et l'Esprit plane aussitôt, radieux, dans le monde éthéré, heureux comme le prisonnier délivré de ses chaînes.

Qui nous a dit cela ? Est-ce un système, une théorie ? Quelqu'un a-t-il dit qu'il en devait être ainsi, et le croit-on sur parole ? Non ; ce sont les habitants eux-mêmes du monde invisible qui le répètent sur tous les points du globe pour l'enseignement des incarnés.

Oui, des légions d'Esprits continuent la vie corporelle avec ses tortures et ses angoisses ; mais lesquels ? Ceux qui sont encore trop inféodés à la matière pour s'en détacher instantanément. Est-ce une cruauté de l'Être suprême ? Non, c'est une loi de nature inhérente à l'état d'infériorité des Esprits et nécessaire à leur avancement ; c'est une prolongation *mixte* de la vie terrestre pendant quelques jours, quelques mois, quelques années, selon l'état moral des individus. Seraient-ils bien venus à taxer de barbarie cette législation, ceux qui préconisent le dogme des peines éternelles, irrémissibles, et les flammes de l'enfer comme un effet de la souveraine justice ? Peuvent-ils le mettre en parallèle avec une situation temporaire, toujours subordonnée à la volonté de l'individu de progresser, à la possibilité de s'avancer par de nouvelles incarnations ? Ne dépend-il pas d'ailleurs de chacun d'échapper à cette vie intermédiaire qui n'est franchement ni la vie matérielle ni la vie spirituelle ? Les Spirites y échappent naturellement, parce que, comprenant l'état du monde

spirituel avant d'y entrer, ils se rendent immédiatement compte de leur situation.

Les évocations nous montrent une foule d'Esprits qui croient être encore de ce monde : des suicidés, des suppliciés qui ne se doutent pas qu'ils sont morts, et souffrent de leur genre de mort ; d'autres qui assistent à leur enterrement comme à celui d'un étranger ; des avares qui gardent leurs trésors, des souverains qui croient encore commander et qui sont furieux de n'être pas obéis ; après de grands désastres maritimes, des naufragés qui luttent contre la fureur des flots ; après une bataille, des soldats qui se battent, et à côté de cela des Esprits radieux, qui n'ont plus rien de terrestre, et sont aux incarnés ce que le papillon est à la chenille. Peut-on demander à quoi servent les évocations alors qu'elles nous font connaître, jusque dans ses plus infimes détails, ce monde qui nous attend tous au sortir de celui-ci ? C'est l'humanité incarnée qui converse avec l'humanité désincarnée ; le prisonnier qui cause avec l'homme libre. Non, certes, elles ne servent à rien à l'homme superficiel qui n'y voit qu'un amusement ; elles ne lui servent pas plus que la physique et la chimie amusantes ne servent à son instruction ; mais pour le philosophe, l'observateur sérieux qui pense au lendemain de la vie, c'est une grande et salutaire leçon ; c'est tout un monde nouveau qui se découvre ; c'est la lumière jetée sur l'avenir ; c'est la destruction des préjugés séculaires sur l'âme et la vie future ; c'est la sanction de la solidarité universelle qui relie tous les êtres. On peut être trompé, dit-on ; sans doute, comme on peut l'être sur toutes choses, même sur celles que l'on voit et que l'on touche : tout dépend de la manière d'observer.

Le tableau que présente M. le curé Bizet n'a donc rien d'étrange ; il vient, au contraire, confirmer, par un grand exemple de plus, ce que l'on savait déjà ; et, ce qui écarte toute idée de répercussion de pensées, c'est qu'il l'a fait spontanément, sans que personne songeât à porter son attention sur ce point. Pourquoi donc serait-il venu le dire sans qu'on le lui demandât, si cela n'était pas ? Il y a sans doute été poussé pour notre instruction. Toute la communication, d'ailleurs, porte un cachet de gravité, de sincérité et de modestie qui est bien dans son caractère et qui n'est pas le propre des Esprits mystificateurs.

Le Spiritisme partout.

Le journal la Solidarité.

Le Spiritisme conduit précisément au but que se proposent tous les hommes de progrès ; il est donc impossible que, même sans se connaître, ils ne se rencontrent pas sur certains points, et que, lorsqu'ils se connaîtront, ils ne se donnent pas la main pour marcher de conserve à l'encontre de leurs ennemis communs : les préjugés sociaux, la routine, le fanatisme, l'intolérance et l'ignorance.

La *Solidarité* est un journal dont les rédacteurs prennent leur titre au sérieux ; et quel champ plus vaste et plus fécond pour le philosophe moraliste que ce mot qui renferme tout le programme de l'avenir de l'humanité ! Aussi cette feuille, qui s'est toujours fait remarquer par la haute portée de ses vues, si elle n'a pas la popularité des feuilles légères, s'est acquis un crédit plus solide parmi les penseurs sérieux[6]. Bien que, jusqu'à ce jour, elle ne se soit pas montrée fort sympathique à nos doctrines, nous ne rendions pas moins justice à la sincérité de ses vues et à l'incontestable talent de sa rédaction. C'est donc avec une vive satisfaction que nous la voyons aujourd'hui rendre à son tour justice aux principes du Spiritisme. Ses rédacteurs nous rendront aussi celle de reconnaître que nous n'avons fait aucune démarche pour les amener à nous ; leur opinion n'est donc le résultat d'aucune condescendance personnelle.

Sous le titre de : *Bulletin du mouvement philosophique et religieux*, le numéro du 1er mai contient un remarquable article dont nous extrayons les passages suivants :

« Le gâchis va sans cesse augmentant. Où s'arrêtera-t-il ? Ce n'est pas seulement en politique qu'on ne s'entend plus ; ce n'est plus seulement en économie sociale, c'est aussi en morale et en religion, de sorte que le trouble s'étend à toutes les sphères de l'activité humaine, qu'il a envahi tout le domaine de la conscience, et que la civilisation elle-même est en cause.

« Non pas que l'ordre matériel soit en danger. Il y a aujourd'hui dans la société trop d'éléments acquis et trop d'intérêts à conserver pour que l'ordre matériel puisse y être sérieusement troublé. Mais l'ordre matériel ne prouve rien. Il peut persister longtemps alors que le principe même de la vie sociale est atteint et que la corrup-

[6] *La Solidarité*, journal mensuel de 16 pages in-4, paraissant le 1er de chaque mois. Prix : Paris, 5 francs par an ; départements, 6 francs ; étranger, 7 francs. Prix d'un numéro, 25 centimes ; par la poste, 30 centimes. - Bureau : rue des Saints-Pères, 13, à la Librairie des Sciences sociales.

tion dissout lentement l'organisme. L'ordre régnait à Rome sous les Césars, tandis que la civilisation romaine allait tous les jours s'écroulant, non sous l'effort des Barbares, mais sous le poids de ses propres vices.

« Notre société parviendra-t-elle à éliminer de son sein les éléments morbides qui menacent de devenir pour elle des germes de dissolution et de mort ? Nous l'espérons, mais il faut le point d'appui des principes éternels, le concours d'une science vraiment positive, et la perspective d'un idéal nouveau.

« Ce sont là les conditions du salut social, parce que ce sont là pour les individus les moyens d'une véritable renaissance. Une société ne peut être que le produit des êtres sociaux qui la constituent, et comme la résultante de leur état physique, intellectuel et moral. *Si vous voulez une transformation sociale, faites d'abord l'homme nouveau*[7].

« Bien que le cercle des lecteurs des publications philosophiques se soit beaucoup agrandi dans ces dernières années, que de gens ignorent encore l'existence de ces journaux, ou bien négligent de les lire ! C'est un tort. Impossible, sans eux, de se rendre compte de l'état des âmes. Les organes de la philosophie contemporaine ont encore une autre portée : ils préparent les questions que les événements poseront bientôt, et qu'il sera urgent de résoudre.

« Certes, la confusion est grande dans la presse philosophique ; c'est un peu la tour de Babel : chacun y parle sa langue et s'y préoccupe bien plus de couvrir la voix du voisin que d'écouter ses raisons. Chaque système aspire à être seul, et exclut tous les autres. Mais il faut se garder de les prendre au mot dans leur exclusivisme. Il n'en est peut-être pas un qui ne représente quelque point de vue légitime. Tous passeront : la vérité seule est éternelle ; mais aucun d'eux, peut-être, n'aura été complètement stérile ; pas un n'aura disparu sans ajouter quelque chose au capital intellectuel de l'humanité. Le matérialisme, le positivisme religieux et le positivisme philosophique, l'indépendantisme (qu'on me pardonne ce barbarisme, il n'est pas de moi), le criticisme, l'idéalisme, le spiritualisme, le spiritisme, – car il faut compter avec ce nouveau venu qui a plus de partisans que tous les autres ensemble ; – et d'une autre part, le protestantisme libéral, l'idéalisme libéral, et même le catholicisme libéral : tels sont les noms des principales bannières qui, à des

---

[7] Nous avons écrit en 1862 : « Avant de faire les institutions pour les hommes, il faut former les hommes pour les institutions. » (*Voyage Spirite*.)

titres divers et avec des forces inégales, se trouvent représentées dans le camp philosophique. Sans doute il n'y a point là d'armée puisqu'il n'y a ni obéissance à un chef, ni hiérarchie, ni discipline, mais ces bandes, aujourd'hui divisées et indépendantes, peuvent être réunies par un danger commun.

« Le mouvement philosophique auquel nous assistons précède de peu de temps le grand mouvement religieux qui se prépare. Bientôt les questions religieuses passionneront les esprits comme le faisaient naguère les questions sociales, et plus fortement encore.

« Que l'ordre doive se fonder par une simple évolution de l'idée chrétienne ramenée à sa pureté primitive, comme le pensent quelques-uns, ou par une espèce de fusion des croyances sur le terrain vague d'un déisme judéo-chrétien, comme l'espèrent d'autres hommes de bonne volonté, ou, ce qui nous paraît beaucoup plus probable, par l'intervention d'une idée plus large et plus compréhensible, qui donne à la vie humaine son véritable but, le premier besoin pour l'époque où nous sommes, c'est la liberté : liberté de penser et de publier sa pensée, liberté de conscience et de culte, liberté de propagande et de prédication ! Certes, au milieu de tant de systèmes en présence, il est impossible qu'on ne voie pas s'ouvrir une phase de discussions ardentes, passionnées, désordonnées en apparence, mais cette phase préparatoire est nécessaire comme l'agitation chaotique est nécessaire à la création. Comme les éclairs et la foudre dans l'atmosphère terrestre, le brassement des idées agite l'atmosphère morale pour la purifier. Qui peut craindre l'orage, sachant qu'il doit rétablir l'équilibre troublé et renouveler les sources de la vie ? »

Le même numéro contient l'appréciation suivante de notre ouvrage *sur la Genèse*. Nous ne la reproduisons que parce qu'elle se rattache aux intérêts généraux de la doctrine :

« Il se passe à notre époque un fait d'une importance capitale, et *l'on affecte de ne pas le voir*. Il y a là cependant des phénomènes à observer qui intéressent la science, notamment la physique et la physiologie humaines ; mais, lors même que les phénomènes de ce qu'on appelle le Spiritisme n'existeraient que dans l'imagination de ses adeptes, la croyance au Spiritisme, si rapidement répandue partout, est en elle-même un phénomène considérable et bien digne d'occuper les méditations du philosophe.

« Il est difficile, même impossible d'apprécier le nombre des personnes qui croient au Spiritisme, mais on peut dire que cette croyance

est générale aux Etats-Unis, et qu'elle se propage de plus en plus en Europe. En France, il y a toute une littérature spirite. Paris possède deux ou trois journaux qui la représentent. Lyon, Bordeaux, Marseille ont chacun le sien.

« M. Allan Kardec est en France le représentant le plus éminent du Spiritisme. Ce fut un bonheur pour cette croyance d'avoir rencontré un chef de file qui a su la maintenir dans les limites du rationalisme. Il eût été si facile, avec tout ce mélange de phénomènes réels et de créations purement idéales et subjectives qui constitue la merveillosité de ce qu'on appelle le Spiritisme, de se laisser aller à l'attrait du miracle, et à la résurrection des vieilles superstitions ! Le Spiritisme aurait pu prêter aux ennemis de la raison un puissant appui s'il eût tourné à la démonologie, et il existe au sein du monde catholique un parti qui y fait encore tous ses efforts. Il y a là aussi toute une littérature déplorable, malsaine, mais heureusement sans influence. Le Spiritisme, au contraire, en France comme aux Etats-Unis, a résisté à l'esprit du moyen âge. Le démon n'y joue aucun rôle, et *le miracle n'y vient jamais introduire ses sottes explications*.

« A part l'hypothèse qui fait le fond du Spiritisme et qui consiste à croire que les Esprits des personnes mortes s'entretiennent avec les vivants au moyen de certains procédés de correspondance, très simples et à la portée de tout le monde ; à part, disons-nous, l'hypothèse de ce point de départ, on se trouve en présence d'une doctrine générale qui est parfaitement en rapport avec l'état de la science à notre époque, et qui répond parfaitement aux besoins et aux aspirations modernes. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que la doctrine spirite est à peu près la même partout. Si on ne l'étudie qu'en France, on peut croire que les ouvrages de M. Allan Kardec, qui sont comme l'encyclopédie du Spiritisme, y sont pour beaucoup. Mais cette parité de doctrine s'étend aux autres pays ; par exemple les enseignements de Davis aux Etats-Unis ne diffèrent pas essentiellement de ceux de M. Allan Kardec. Il est vrai que, dans les idées émises par le Spiritisme, on ne trouve rien qui n'eût pu être trouvé par l'esprit humain livré aux seules ressources de l'imagination et de la science positive ; mais, du moment où les synthèses qui sont proposées par les écrivains spirites sont scientifiques et rationnelles, elles méritent d'être examinées sans prévention, sans parti pris, par la critique philosophique.

« Le nouvel ouvrage de M. Allan Kardec aborde les questions qui font l'objet de nos études. Nous ne pouvons aujourd'hui en présenter

le compte rendu. Nous y reviendrons dans un prochain numéro, et nous dirons en même temps ce que nous pensons des phénomènes dits spirites, et des explications qui peuvent en être données dans l'état actuel de la science. »

Nota. – Ce même numéro contient un remarquable article de M. Raisant, intitulé : *Mon idéal religieux*, et que les Spirites ne désavoueraient pas.

Conférences.

Dans une série de conférences faites au mois d'avril dernier par M. Chavée, à l'Institut libre du boulevard des Capucines, n° 39, l'orateur a fait, avec autant de talent que de véritable science, une étude analytique et philosophique des Vedas indiens et des lois de Manou, comparés au livre de Job et des Psaumes. Ce sujet l'a conduit à des considérations d'une haute portée qui touchent directement aux principes fondamentaux du Spiritisme. Voici quelques notes recueillies par un auditeur dans ces conférences ; ce ne sont que des pensées saisies au vol, qui perdent nécessairement à être détachées de l'ensemble et privées de leurs développements, mais qui suffisent pour montrer l'ordre d'idées suivi par l'auteur :

« A quoi sert-il de jeter un voile sur ce qui est ? A quoi sert de ne pas dire tout haut ce que l'on pense tout bas ? Il faut avoir le courage de le dire ; quant à moi, j'aurai ce courage. »

« Dans les Védas indiens il est dit : « On a *ses pairs* là-haut, » et je suis de cet avis. »

« Avec les yeux de la chair on ne peut tout voir. »

« L'homme a une existence indéfinie, et le progrès de l'âme est indéfini. Quelle que soit la somme de ses lumières, elle a toujours à apprendre, car elle a l'infini devant elle, et bien qu'elle ne puisse l'atteindre, son but sera toujours de s'en rapprocher de plus en plus. »

« L'homme individuel ne peut exister sans un organisme qui le limite au sein de la création. Si l'âme existe après la mort, elle a donc un corps, un organisme que j'appelle *organisme supérieur* par opposition au corps charnel qui est l'*organisme inférieur*. Pendant la veille ces deux organismes sont pour ainsi dire confondus ; pendant le sommeil, le somnambulisme et l'extase, l'âme ne se sert que de son corps éthéréen ou organisme supérieur ; elle est plus libre dans cet état ; ses manifestations sont plus élevées, parce qu'elle agit sur cet organisme plus parfait qui lui offre moins de résistance ; elle

embrasse un ensemble de rapports qui étonne, ce qu'elle ne peut avec son organisme inférieur qui limite sa clairvoyance et le champ de ses observations. »

« L'âme est sans étendue ; elle n'est étendue que par son corps éthéréen, et circonscrite par les limites de ce corps que saint Paul appelle *organisme lumineux*. »

« Un organisme, éthéréen dans ses éléments constitutifs, mais invisible et *atteignable* seulement par l'induction scientifique, ne contrarie en rien les lois connues de la physique et de la chimie. »

« Il y a des faits, que l'expérimentation d'ailleurs peut toujours reproduire, constatant *l'existence*, chez l'homme, d'un organisme interne supérieur devant succéder à l'organisme opaque habituel au moment de la destruction de ce dernier. »

« Après que la mort a séparé l'âme de son organisme charnel, elle continue la vie, dans l'espace, avec son corps éthéré, conservant ainsi son individualité. Parmi les hommes dont nous avons parlé et qui sont morts selon la chair, il y en a certainement ici parmi nous qui assistent, invisibles, à nos entretiens ; ils sont à nos côtés, et planent au-dessus de nos têtes ; ils nous voient et nous entendent. Oui, ils sont là, je vous en donne l'assurance.

« L'échelle des êtres est continue ; avant d'être ce que nous sommes, nous avons passé par tous les degrés de cette échelle qui sont au-dessous de nous, et nous continuerons de gravir ceux qui sont au-dessus. Avant que notre cerveau fût reptile, il a été poisson, et il a été poisson avant d'être mammifère.

« Les matérialistes nient ces vérités ; ce sont d'honnêtes gens ; ils sont de bonne foi, mais ils se trompent ! Je mets au défi un matérialiste de venir ici, à cette tribune, prouver qu'il a raison et que j'ai tort. Qu'on vienne prouver le matérialisme ! Non, on ne le prouvera pas ; on n'émettra que des idées s'appuyant sur le vide ; on n'opposera que des dénégations, tandis que je vais démontrer par des faits la vérité de ma thèse. »

« Y a-t-il des phénomènes pathologiques qui prouvent l'existence de l'âme après la mort ? Oui, il y en a, et je vais vous en citer. Je vois ici des docteurs en médecine qui prétendent que cela n'est pas. Je ne leur répondrai que ceci : Si vous n'en avez pas vu, c'est que avez mal regardé. Observez, cherchez, étudiez, et vous en trouverez comme j'en ai trouvé moi-même. »

C'est au somnambulisme et à l'extase que je vais demander les preuves que je vous ai promises. – Au somnambulisme ? me dira-

t-on ; mais l'Académie de médecine ne l'a pas encore reconnu. – Qu'est-ce que cela me fait ? Je n'ai que faire de l'Académie de médecine et je m'en passerai. – Mais M. Dubois, d'Amiens, a écrit de gros in-octavo contre cette doctrine. – Cela ne m'importe pas davantage ; ce sont des opinions sans preuves, qui disparaissent devant les faits. »

« On me dira encore : « Ce n'est plus la mode de défendre le somnambulisme. » Je répondrai que je ne tiens point à être à la mode, et que, si peu d'hommes osent professer des vérités qui attirent encore le ridicule, je suis de ceux que le ridicule ne peut atteindre, et qui le bravent volontiers pour dire courageusement ce qu'ils croient être la vérité. Si chacun de nous agissait ainsi, l'incrédulité perdrait bientôt tout le terrain qu'elle a gagné depuis quelque temps, et serait remplacée par la foi ; non, la foi, fille de la révélation, mais la foi plus solide, fille de la science, de l'observation et de la raison. »

L'orateur cite de nombreux exemples de somnambulisme et d'extase, qui lui ont donné la preuve, en quelque sorte matérielle, de l'existence de l'âme, de son action isolée du corps charnel, de son individualité après la mort, et, finalement de son corps éthéré, qui n'est autre que l'enveloppe fluidique ou périsprit.

L'existence du périsprit, soupçonnée de toute antiquité, comme on le voit, par des intelligences d'élite, mais ignorée des masses, démontrée et vulgarisée en ces derniers temps par le Spiritisme, est toute une révolution dans les idées psychologiques, et par suite dans la philosophie. Ce point de départ admis, on arrive forcément, de déduction en déduction, à l'individualité de l'âme, à la pluralité des existences, au progrès indéfini, à la présence des Esprits parmi nous, en un mot à toutes les conséquences du Spiritisme, jusqu'au fait des manifestations qui s'expliquent d'une manière toute naturelle.

D'un autre côté, nous avons démontré dans le temps, qu'en parlant du principe de la pluralité des existences, admis aujourd'hui par nombre de penseurs sérieux, en dehors même du Spiritisme, on arrive exactement aux mêmes conséquences.

Si donc des hommes, dont le savoir fait autorité, professent ouvertement, par la parole ou par leurs écrits, même sans parler du Spiritisme, les uns la doctrine du périsprit sous un nom quelconque, d'autres la pluralité des existences, c'est en réalité professer le Spiritisme, puisque ce sont deux routes qui y conduisent forcément. S'ils ont puisé ces idées en eux-mêmes et dans leurs propres obser-

vations, cela n'en prouve que mieux qu'elles sont dans la nature et combien leur puissance est irrésistible. Ainsi, le périsprit et la réincarnation sont désormais deux portes ouvertes pour le Spiritisme dans le domaine de la philosophie et dans les croyances populaires.

Les conférences de M. Chavée sont donc de véritables conférences spirites, moins le mot ; et, sous ce dernier rapport, nous dirons qu'elles sont, pour le moment, plus profitables à la doctrine que si elles en arboraient ouvertement le drapeau. Elles en popularisent les idées fondamentales sans offusquer ceux qui, par ignorance de la chose, auraient des préventions contre le nom. Une preuve évidente de la sympathie que ces idées rencontrent dans l'opinion, c'est l'accueil enthousiaste qui est fait aux doctrines professées par M. Chavée, par le public nombreux qui se presse à ses conférences.

Nous sommes persuadé que plus d'un écrivain, qui tourne les Spirites en ridicule, applaudit M. Chavée et ses doctrines, qu'il trouve parfaitement rationnelles, sans se douter qu'elles ne sont autres que du plus pur Spiritisme.

La journal *la Solidarité*, dans le numéro du 1er mai, que nous avons cité plus haut, donne de ces conférences un compte rendu, sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs, en ce qu'il complète à d'autres points de vue les renseignements ci-dessus.

Nota. – L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le compte rendu de deux très intéressants feuilletons de M. Bonnemère, l'auteur du *Roman de l'avenir*, publiés dans le *Siècle* des 24 et 25 avril 1868, sous le titre de *Paris somnambule* ; le Spiritisme y est clairement défini.

Notices bibliographiques.

La religion et la politique dans la Société moderne

par Frédéric Herrenschneider[8].

M. Herrenschneider est un ancien saint-simonien, et c'est là qu'il a puisé son ardent amour du progrès. Depuis, il est devenu Spirite, et cependant nous sommes loin de partager sa manière de voir sur tous les points, et d'accepter toutes les solutions qu'il donne. Son ouvrage est une œuvre de haute philosophie où l'élément spirite tient une place importante ; nous ne l'examinerons qu'au point de vue de la concordance et de la divergence de ses idées en ce qui touche le Spiritisme. Avant d'entrer dans l'examen de sa théorie quelques considérations préliminaires nous paraissent essentielles.

Trois grandes doctrines se partagent les esprits, sous les noms de religions différentes et de philosophies fort distinctes ; ce sont le

[8] 1 vol. in-12 de 600 pages. Prix : 5 fr. ; par la poste, 5 fr. 75 c. Dentu, Palais-Royal.

matérialisme, le spiritualisme et le Spiritisme ; or, on peut être matérialiste et croire ou ne pas croire au libre arbitre de l'homme ; dans le second cas on est *athée* ou panthéiste ; dans le premier, on est inconséquent, et l'on prend encore le nom de panthéiste ou celui de naturaliste, positiviste, etc.

On est spiritualiste dès l'instant qu'on n'est pas matérialiste, c'est-à-dire qu'on admet un principe spirituel distinct de la matière, quelle que soit l'idée que l'on se fasse de sa nature et de sa destinée. Les catholiques, les grecs, les protestants, les juifs, les musulmans, les déistes sont spiritualistes, malgré les différences essentielles de dogmes qui les divisent.

Les Spirites se font de l'âme une idée plus nette et plus précise ; ce n'est pas un être vague et abstrait, mais un être défini qui revêt une forme concrète, limitée, circonscrite. Indépendamment de l'intelligence qui est son essence, elle a des attributs et des effet spéciaux, qui constituent les principes fondamentaux de leur doctrine. Ils admettent : le corps fluidique ou périsprit ; le progrès indéfini de l'âme ; la réincarnation ou pluralité des existences, comme nécessité du progrès ; la pluralité des mondes habités ; la présence au milieu de nous des âmes ou Esprits qui ont vécu sur la terre et continuation de leur sollicitude pour les vivants ; la perpétuité des affections ; la solidarité universelle qui relie les vivants et les morts ; les Esprits de tous les mondes, et, par suite, l'efficacité de la prière ; la possibilité de communiquer avec les Esprits de ceux qui ne sont plus ; chez l'homme, la vue spirituelle ou psychique qui est un effet de l'âme.

Ils rejettent le dogme des peines éternelles, irrémissibles, comme inconciliable avec la justice de Dieu ; mais ils admettent que l'âme, après la mort, souffre et subit les conséquences de tout le mal qu'elle a fait pendant la vie, de tout le bien qu'elle aurait pu faire et qu'elle n'a pas fait. Ses souffrances sont la conséquence *naturelle* de ses actes ; elles durent autant que la perversité ou l'infériorité morale de l'Esprit ; elles diminuent à mesure qu'il s'améliore, et cessent par la réparation du mal ; cette réparation a lieu dans les existences corporelles successives. L'Esprit, ayant toujours sa liberté d'action, est ainsi le propre artisan de son bonheur et de son malheur en ce monde et en l'autre. L'homme n'est porté fatalement ni au bien ni au mal ; il accomplit l'un et l'autre par sa volonté, et se perfectionne par l'expérience. En conséquence de ce principe, les Spirites n'admettent ni les démons prédestinés au mal, ni la création spéciale d'anges prédestinés au bonheur infini sans avoir eu la peine de le mériter ; les démons sont des Esprits humains encore imparfaits, mais qui s'amélioreront avec le temps ; les anges, des Esprits arrivés à la perfection après avoir passé, comme les autres, par tous les degrés de l'infériorité.

Le Spiritisme n'admet, pour chacun, que la responsabilité de ses propres actes ; le péché originel, selon lui, est personnel ; il consiste dans les imperfections que chaque individu apporte en renaissant, parce qu'il ne s'en est pas encore dépouillé dans ses précédentes existences, et dont il subit naturellement les conséquences dans l'existence actuelle.

Il n'admet pas non plus, comme suprême récompense finale, l'inutile et béate contemplation des élus pendant l'éternité ; mais, au contraire, une activité incessante du haut en bas de l'échelle des êtres, où chacun a des attributions en rapport avec son degré d'avancement.

Tel est, en résumé très raccourci, la base des croyances spirites ; on est Spirite du moment qu'on entre dans cet ordre d'idées, lors même qu'on n'admettrait pas tous les points de la doctrine dans leur intégrité ou toutes leurs conséquences. Pour n'être pas Spirite *complet*, on n'en est pas moins Spirite, ce qui fait qu'on l'est souvent sans le savoir, quelquefois sans vouloir se l'avouer, et que, parmi les sectateurs des différentes religions, beaucoup sont Spirites de fait, si ce n'est de nom.

La croyance commune pour les spiritualistes, c'est de croire en un Dieu créateur, et d'admettre que l'âme, après la mort, continue d'exister, sous forme de pur Esprit, complètement détachée de toute matière, et aussi qu'elle pourra, avec ou sans la résurrection de son corps matériel, jouir d'une existence éternelle, heureuse ou malheureuse.

Les matérialistes croient, au contraire, que la force est inséparable de la matière et ne peut exister sans elle ; par suite, Dieu n'est pour eux qu'une hypothèse gratuite, à moins qu'il ne soit la matière elle-même ; les matérialistes nient de toute leur force la conception d'une âme essentiellement spirituelle et celle d'une personnalité survivant à la mort.

Leur critique est fondée, en ce qui concerne l'âme telle que les spiritualistes l'acceptent, sur ce que la force étant inséparable de la matière, une âme personnelle, active et puissante ne peut exister comme un point géométrique dans l'espace, sans dimension d'aucune sorte, ni longueur, ni largeur, ni hauteur. Quelle force, quelle puissance, quelle action peut avoir une telle âme sur le corps pendant la vie ; quel progrès peut-elle accomplir, et de quelle manière en conserve-t-elle la trace puisqu'elle n'est rien ; comment pourrait-elle être susceptible de bonheur ou de malheur après la mort ? disent-ils aux spiritualistes.

Il ne faut pas se le dissimuler, cette argumentation est spécieuse, mais elle est sans valeur contre la doctrine des Spirites ; ils admettent bien l'âme distincte du corps, comme les spiritualistes, avec une vie

éternelle et une personnalité indestructible, mais ils considèrent cette âme comme indissolublement unie à la matière ; non pas la matière du corps lui-même, mais une autre plus éthérée, fluidique et incorruptible qu'ils appellent *périsprit*, mot heureux exprimant bien la pensée qui est l'origine et la base même du Spiritisme.

Si nous résumons les trois doctrines, nous dirons que, pour les matérialistes, l'âme n'existe pas ; ou si elle existe, elle se confond avec la matière sans aucune personnalité distincte en dehors de la vie présente, où cette personnalité est même plus apparente que réelle.

Pour les spiritualistes, l'âme existe à l'état d'Esprit, indépendante de Dieu et de toute matière.

Pour les Spirites, l'âme est distincte de Dieu qui l'a créée, inséparable d'une matière fluidique et incorruptible qu'on peut appeler *périsprit*.

Cette explication préliminaire permettra de comprendre qu'il existe des Spirites sans le savoir.

En effet, du moment où l'on n'est ni matérialiste, ni spiritualiste, on ne peut être que Spirite, malgré la répugnance que certains semblent éprouver pour cette qualification.

Nous voici bien loin des appréciations fantaisistes de ceux qui se figurent que le Spiritisme ne repose que sur l'évocation des Esprits ; il est cependant des Spirites qui n'ont jamais fait une seule évocation ; d'autres qui n'en ont jamais vu et ne tiennent même pas à en voir, leur croyance n'ayant pas besoin de ce secours ; et pour ne s'appuyer que sur la raison et sur l'étude, cette croyance n'en est pas moins complète et sérieuse.

Nous pensons même que c'est sous sa forme philosophique et morale que le Spiritisme rencontre les adhérents les plus fermes et les plus convaincus ; les communications ne sont que des moyens de conviction, de démonstration et surtout de consolation ; on ne doit y avoir recours qu'avec réserve, et lorsque déjà l'on sait bien ce que l'on veut obtenir.

Ce n'est pas que les communications soient le partage exclusif des Spirites ; elles ont souvent lieu spontanément et, quelquefois même, dans les milieux hostiles au Spiritisme dont elles sont indépendantes ; elles ne sont, en effet, que le résultat de lois et d'actions naturelles que les Esprits ou les hommes peuvent utiliser les uns ou les autres, soit indépendamment, soit d'accord entre eux.

Mais, de même qu'il est sage de ne mettre des instruments de physique, de chimie et d'astronomie qu'entre les mains de ceux qui savent s'en servir, il est convenable de ne provoquer des communications que lorsqu'elles peuvent avoir une utilité réelle, et non pas dans le but de satisfaire une puérile curiosité.

Cela dit, nous pouvons examiner l'ouvrage remarquable de M. Herrenschneider ; c'est l'œuvre d'un profond penseur et d'un Spirite convaincu, sinon complet, mais nous n'approuvons pas toutes les conclusions auxquelles il arrive.

M. Herrenschneider admet l'existence d'un Dieu créateur, partout présent dans la création, pénétrant tous les corps de sa substance fluidique et se trouvant en nous comme nous sommes en lui ; c'est la remarquable solution que M. Allan Kardec a présenté dans sa *Genèse* à titre d'hypothèse.

Mais, selon l'auteur, Dieu remplissait tout l'espace au commencement ; il aurait créé chaque être en se retirant du lieu qu'il lui concédait pour lui laisser son libre développement sous sa protection incessante ; ce développement progressif s'opère d'abord sous l'effet nécessaire des lois de la nature, et par la coercition du mal ; puis, lorsque l'Esprit a déjà suffisamment progressé, il peut joindre sa propre action à l'action fatale des lois naturelles pour activer son progrès.

Pendant toute cette phase de l'existence des êtres qui commence à la molécule du minéral, se poursuit dans le végétal, se développe dans l'animal, et se détermine dans l'homme, l'Esprit recueille et conserve des connaissances par son périsprit ; il acquiert ainsi une certaine expérience. Les progrès qui s'accomplissent sont d'une grande lenteur, et plus ils sont lents, plus les incarnations sont multipliées.

Comme on le voit, l'auteur adopte les principes scientifiques du progrès des êtres, émis par Lamarck, *Geoffroy Saint-Hilaire,* et *Darwin,* avec cette différence que l'action modératrice des formes et des organes animaux n'est plus seulement le résultat de la sélection et de la concurrence vitale, mais c'est aussi, et surtout l'effet de l'action intelligente de l'esprit animal, modifiant incessamment les formes et la matière, qu'il revêt pour réaliser une appropriation plus conforme à l'expérience qu'il a acquise.

C'est dans cet ordre d'idées que nous aurions voulu voir l'auteur insister sur l'action bienfaisante et affectueuse des êtres plus élevés concourant à l'avancement des plus faibles, en les guidant et les protégeant par un sentiment de sympathie et de solidarité, dont le développement est heureusement présenté dans le livre de la *Genèse* et dans tous les ouvrages de M. Allan Kardec.

M. Herrenschneider ne parle de l'action réciproque des êtres les uns sur les autres, qu'au triste point de vue de l'action mauvaise et du progrès nécessaire, qui résulte du mal dans la nature. Sur ce point, il a bien compris que le mal n'est que relatif, et que c'est une des conditions même du progrès ; cette partie de son travail est bien développée.

« *Créés, dit-il, dans l'extrême faiblesse, dans l'extrême paresse et devant être les moyens de notre propre fin*, nous sommes obligés d'arriver à la perfection et à la puissance, au bonheur et à la liberté par nos propres efforts ; notre destin est d'être en tout et partout les fils de nos œuvres, de nous créer notre unité, notre personnalité, notre originalité aussi bien que notre bonheur.

« Voilà, selon moi, quels sont les desseins de Dieu à notre égard ; mais pour y réussir, le *créateur ne peut évidemment nous abandonner à nous-mêmes*, puisqu'étant créés dans cet état infime et moléculaire, nous sommes naturellement plongés dans un engourdissement profond ; nous y serions même restés à perpétuité, et nous n'aurions jamais fait un pas en avant si, pour nous réveiller, pour rendre sensible notre substance inerte et pour activer notre force privée d'initiative, *Dieu ne nous avait soumis à un système de coercition*, qui nous prend à notre origine, ne nous quitte jamais, et nous force à déployer nos efforts pour satisfaire aux besoins et aux instincts moraux, intellectuels et matériels, dont il nous a rendus esclaves, par suite du système d'incarnation qu'il a disposé à cette fin. »

Allant plus loin que les stoïciens qui prétendaient que la douleur n'existait pas et n'était qu'un mot, on voit que les Spirites arrivent à prononcer cette formule étrange *que le mal lui-même est un bien*, en ce sens qu'il y conduit fatalement et nécessairement.

Sur tout ce qui précède, nous faisons à l'auteur cette critique d'avoir oublié que la solidarité la plus étroite lie tous les êtres, et que les meilleurs de tous sont ceux qui, ayant le mieux compris ce principe, le mettent incessamment en action ; de telle sorte que tous les êtres dans la nature concourent au but général et au progrès les uns des autres : les uns sans le savoir et sous l'impulsion de leurs guides spirituels ; les autres en comprenant leur devoir d'élever et d'instruire ceux qui les entourent ou qui dépendent d'eux et en s'aidant du concours de plus avancés qu'eux-mêmes. Tout le monde comprend aujourd'hui que les parents doivent à leurs enfants une éducation convenable, et que ceux qui sont heureux, instruits et avancés doivent aider les pauvres, les souffrants et les ignorants.

Par suite, on doit comprendre l'utilité de la prière qui nous met en relation avec les Esprits qui peuvent nous guider. Ne nous arrive-t-il pas de prier ceux qui vivent comme nous ; qui sont nos supérieurs ou nos égaux, et notre vie peut-elle se passer sans ce perpétuel appel que nous faisons au concours des autres ? Il n'est donc pas étonnant que, nous entendant, ceux qui ne sont plus, soient de même sensibles à nos prières dans la mesure de ce qu'ils peuvent faire, ainsi d'ailleurs qu'ils l'auraient été de leur vivant ; on donne quelquefois à qui n'a point demandé, mais on donne surtout à ceux

qui demandent ; frappez et l'on vous ouvrira ; priez, et si cela est possible, vous serez exaucés.

Ne croyez pas que tout vous est dû et que vous devez attendre les bienfaits sans les demander ou les mériter ; ne croyez pas que tout arrive fatalement et nécessairement, mais réfléchissez au contraire que vous êtes au milieu d'êtres libres et volontaires, aussi nombreux que le sable de la mer, et que leur action peut se joindre à la vôtre sur votre demande et suivant leur sympathie qu'il faut savoir mériter.

Prier est un moyen d'agir sur les autres et sur soi-même, mais ce n'est pas le moment de développer ce sujet important ; disons seulement que la prière ne vaut que lorsqu'elle accompagne *l'effort ou le travail*, et ne peut rien sans lui, tandis que le travail et les efforts généreux peuvent fort bien suppléer à la prière ; c'est surtout chez les Spirites que l'on admet ce vieux dicton : Travailler c'est prier.

La partie la plus intéressante du livre de M. Herrenschneider, est celle dans laquelle il fait ce que l'on pourrait appeler la psychologie de l'âme conçue telle que les Spirites la comprennent, et à ce point de vue son travail est nouveau et des plus curieux.

L'auteur détermine nettement les phénomènes dépendant du périsprit, et comment il tient à la disposition de l'esprit, la somme entière de ses progrès antérieurs en conservant la trace des efforts et des progrès nouveaux tentés et réalisés par l'être, à quelque moment que ce soit.

D'après ces données, la nature de l'âme ou périsprit est à considérer comme un trésor acquis, conservé en nous, et renfermant tout ce qui concerne notre être dans l'ordre moral, intellectuel et pratique.

Nous éviterons de nous servir des termes adoptés par l'auteur qui, pour exprimer que l'âme peut agir, soit par l'effet de son trésor acquis ou nature intime (périsprit), soit par un effort nouveau ou action volontaire, se sert de l'expression *dualité de l'âme*, tout en faisant bien remarquer que l'âme est *une* ; c'est là une expression malheureuse qui n'exprime pas la pensée véritable de l'auteur et qui pourrait prêter à la confusion pour un esprit peu attentif.

M. Herrenschneider croit à l'unité de l'âme comme les Spirites ; comme eux, il admet l'existence du périsprit, ce qui lui permet de faire une très fine critique de la psychologie des spiritualistes qu'il étudie plus spécialement d'après les ouvrages de M. Cousin.

Partant du même point que Socrate et Descartes : *la connaissance de soi-même*, l'auteur établit le fait primordial d'où résultent toutes nos connaissances, c'est-à-dire l'affirmation de nous-mêmes faite chaque fois que nous employons les mots : *Je* ou *moi* ; l'affirmation

du moi est donc la véritable base de la psychologie ; or, il est plusieurs manifestations de ce *moi* qui se présentent à notre observation sans que l'une ait aucune priorité sur les autres et sans qu'elles s'engendrent réciproquement : *Je me sens, – je me sais, – j'ai conscience de mon individualité, – j'ai le désir d'être satisfait*. Ces deux derniers faits de conscience sont évidents et clairs par eux-mêmes ; ils constituent le principe d'unité de l'être et celui de notre cause finale ou destinée, à savoir : d'être heureux.

Pour se sentir et pour se savoir, il faut remarquer que l'on a parfaitement conscience de se sentir sans avoir besoin de faire aucun effort ; au contraire, la perception du sentir est un acte qui résulte d'un effort de même ordre que l'attention ; dès que je ne fais plus d'effort, je ne pense plus ni ne fais attention, et je sens alors toutes les choses extérieures qui me font impression, jusqu'au moment où l'une d'elles me frappe assez vivement pour que je l'examine en y portant mon attention ; ainsi je puis penser ou sentir, être impressionné ou percevoir, et juger mon impression quand je le désire.

Il y a là deux ordres psychologiques différents, hétérogènes, dont l'un est *passif* et se caractérise par la sensibilité et la permanence : c'est le *sentir* ; et dont l'autre est *actif* et se distingue par l'effort de l'attention, et par son intermittence : c'est la pensée volontaire.

C'est de cette observation que l'auteur arrive à conclure à l'existence du périsprit par une série de déductions très intéressantes, mais trop longues à rapporter ici.

Pour M. Herrenschneider, le périsprit ou substance de l'âme est une matière simple, incorruptible, inerte, étendue, solide et sensible ; c'est le principe *potentiel* qui, par sa subtilité, reçoit toutes les impressions, se les assimile, les conserve et se transforme, sous cette action incessante, de manière à renfermer toute notre nature morale, intellectuelle et pratique.

La force de l'âme est d'ordre virtuel, spirituel, actif, volontaire et réfléchi ; c'est le principe de notre activité. Partout où se trouve notre périsprit, se trouve également notre force. Du périsprit ou du trésor acquis de notre nature, dépendent notre sensibilité, nos sensations, nos sentiments, notre mémoire, notre imagination, nos idées, notre bon sens, notre spontanéité, notre nature morale et nos principes d'honneur, ainsi que les rêves, les passions et la folie même.

De notre force dérivent, comme qualités virtuelles, l'attention, la perception, la raison, le souvenir, la fantaisie, l'humeur, la pensée, le jugement, la réflexion, la volonté, la vertu, la conscience et la vigilance, ainsi que le somnambulisme, l'exaltation et la monomanie.

Par suite de ce que ces qualités peuvent se substituer l'une à l'autre sans s'exclure, et aussi parce que les mêmes organes doivent

être employés aussi bien par la perception que par la sensation qui s'équivalent, par le sentiment que par la raison, etc., il en résulte que chaque Esprit se sert rarement des deux ordres de ses facultés avec la même facilité. De cette observation, il résulte pour l'auteur que les individus qui fonctionnent plus facilement en vertu des facultés, dites potentielles, auront celles-ci plus développées que les autres et s'en serviront plus volontiers, et réciproquement.

De ce point de vue et d'une observation relative à la plus ou moins grande puissance virtuelle de certaines collections d'individus, généralement groupés sous un même nom de race, l'auteur arrive à conclure qu'il existe des Esprits qu'on peut appeler Esprits français, anglais, italiens, chinois ou nègres, etc.

Malgré les difficultés d'explication qui résulteraient d'un tel ordre d'idée, il faut convenir que les études très soignées faites par M. Herrenschneider sur les différents peuples sont fort remarquables et en tout cas très intéressantes ; mais nous aurions voulu que l'auteur eût indiqué plus nettement sa pensée qui est évidemment la suivante : Les Esprits se groupent en général suivant leurs affinités ; c'est ce qui fait que les Esprits de même ordre et de même degré d'élévation tendent à s'incarner sur un même point du globe, et de là, résulte ce caractère national, phénomène si singulier en apparence. Nous dirons donc qu'il n'y a pas d'Esprits français ou anglais mais qu'il y a des Esprits que leur état, leurs habitudes, leurs traditions poussent à s'incarner les uns en France, les autres en Angleterre, comme on les voit pendant leur vie se grouper d'après leurs sympathies, leur valeur morale et leurs caractères. Quant au progrès individuel, il dépend toujours de la volonté, et non de la valeur déjà acquise du périsprit qui ne sert, pour ainsi dire, que comme point de départ destiné à permettre une nouvelle élévation de l'Esprit, de nouvelles conquêtes et de nouveaux progrès.

Nous laisserons de côté la partie du livre qui traite de l'ordre social et de la nécessité d'une religion imposée, parce que l'auteur, encore imbu des principes d'autorité qu'il a puisés dans le saint-simonisme, s'écarte trop, en ce point, des principes de tolérance absolue que le Spiritisme se fait gloire de professer. Nous trouvons juste d'enseigner, mais nous aurions peur d'une doctrine imposée et nécessaire, car fût-elle excellente pour la génération actuelle, elle deviendrait forcément une entrave pour les générations suivantes lorsque celles-ci auraient progressé.

M. Herrenschneider ne comprend pas que la morale puisse être indépendante de la religion ; à notre avis, la question est mal posée, et chacun la discute justement au point de vue où il a raison. Les moralistes indépendants sont dans le vrai en disant que la morale est indépendante des dogmes religieux, en ce sens que, sans

croire à aucun des dogmes existants, bien des anciens furent moraux, et parmi les modernes il en est beaucoup qui ont le droit de se vanter de l'être. Mais, ce qui est vrai, c'est que la morale, et surtout son application pratique, est toujours dépendante de nos *croyances individuelles* quelles qu'elles soient ; or, fût-elle des plus philosophiques, une croyance constitue la *religion* de celui qui la possède.

Cela se démontre aisément par les faits journaliers de l'existence, et les moralistes, qui se disent indépendants, ont eux-mêmes pour *croyance* : qu'il faut se respecter soi-même et respecter autrui en développant le plus possible, en soi et chez les autres, les éléments du progrès. Leur morale dépendra donc de leur croyance ; leurs actions s'en ressentiront forcément, et cette morale ne sera indépendante que des religions, des croyances et des dogmes auxquels ils n'ont point foi, ce que nous trouvons très juste et très rationnel, mais aussi très élémentaire.

Ce que l'on peut dire, c'est que, dans l'état actuel de notre société, il est des principes de morale qui se trouvent d'accord avec toutes les croyances individuelles, quelles qu'elles soient, parce que les individus ont modifié leurs croyances religieuses sur certains points en vertu des progrès scientifiques et moraux dont nos ancêtres ont fait l'heureuse conquête.

Nous terminerons en disant que l'auteur est, sur bien des points, le disciple de Jean Reynaud. Son livre est le résumé d'études et de pensées sérieuses exprimées clairement et avec force ; il est fait avec un soin qu'il faut louer, et ce soin va même jusqu'à la minutie dans les détails matériels d'impression, ce qui a sa très grande importance pour la clarté d'un livre aussi sérieux.

Malgré le désaccord profond qui nous sépare de M. Herrenschneider, tant au sujet de sa manière de voir pour imposer la religion, que sur ses idées relatives à l'autorité, à la famille qu'il a trop oubliée, ainsi que la prière, à la solidarité bienveillante des Esprits qu'il n'a pas su apprécier, etc., idées que Jean Reynaud lui-même avait déjà désapprouvées, il est impossible de ne pas être frappé du mérite de l'ouvrage et de la valeur de l'homme qui a su trouver de fortes pensées, souvent justes et toujours clairement exprimées.

Le Spiritisme y est carrément affirmé, du moins dans ses principes fondamentaux, et placé en ligne de compte dans les éléments de la science philosophique ; il y a cette différence toutefois, dans le point de départ, que l'auteur arrive au résultat par induction, tandis que le Spiritisme, procédant par voie expérimentale, a fondé sa théorie sur l'observation des faits. C'est un écrivain sérieux de plus qui lui donne droit de cité. EMILE BARBAULT, *ingénieur*.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1868.

La science de la concordance des nombres et la fatalité.

On nous a plusieurs fois demandé ce que nous pensons de la concordance des nombres, et si nous croyons à la valeur de cette science. Notre réponse est bien simple : jusqu'à ce moment nous n'en pensons rien, parce que nous ne nous en sommes jamais occupé. Nous avons bien vu quelques faits de concordances singulières entre les dates de certains événements, mais en trop petit nombre pour en tirer une conclusion même approximative. A vrai dire, nous ne voyons pas la raison d'une telle coïncidence ; mais de ce que l'on ne comprend pas une chose, ce n'est pas un motif qu'elle ne soit pas ; la nature n'a pas dit son dernier mot, et ce qui est utopie aujourd'hui, peut être vérité demain. Il se peut donc qu'il existe entre les faits une certaine corrélation que nous ne soupçonnons pas, et qui pourrait se traduire par des nombres. Dans tous les cas, on ne saurait donner le nom de *science* à un calcul aussi hypothétique que celui des rapports numériques, en ce qui concerne la succession des évènements. Une science est un ensemble de faits assez nombreux pour en déduire des règles, et susceptibles d'une démonstration ; or, dans l'état de nos connaissances, il serait de toute impossibilité de donner des faits de ce genre une théorie quelconque, ni aucune explication satisfaisante. Ce n'est donc pas, ou, si l'on veut, ce n'est pas encore une science, ce qui n'en implique pas la négation.

Il y a des faits sur lesquels nous avons une opinion personnelle ; dans le cas dont il s'agit, nous n'en n'avons aucune, et si nous

penchions d'un côté, ce serait plutôt pour la négative, jusqu'à preuve contraire.

Nous nous fondons sur ce que la durée est relative ; elle ne peut être appréciée que d'après les termes de comparaison et les points de repère puisés dans la révolution des astres, et ces termes varient selon les mondes, car en dehors des mondes le temps n'existe pas : il n'y a pas d'unité pour mesurer l'infini. Il ne paraît donc pas qu'il puisse y avoir une loi universelle de concordance pour la date des événements, puisque la supputation de la durée varie selon les mondes, à moins qu'il n'y ait, sous ce rapport, une loi particulière pour chaque monde, affectée à son organisation, comme il y en a une pour la durée de la vie de ses habitants.

Assurément, si une telle loi existe, elle sera un jour reconnue : le Spiritisme qui s'assimile toutes les vérités, quand elles sont constatées, n'aura garde de repousser celle-ci ; mais comme, jusqu'à présent, cette loi n'est attestée ni par un nombre suffisant de faits, ni par une démonstration catégorique, il a d'autant moins à s'en préoccuper qu'elle ne l'intéresse que d'une manière très indirecte. Nous ne nous dissimulons pas la gravité de cette loi, si c'en est une, mais comme la porte du Spiritisme sera toujours ouverte à toutes les idées progressives, à toutes les acquisitions de l'intelligence, il s'occupe des nécessités du moment, sans crainte d'être débordé par les conquêtes de l'avenir.

Cette question ayant été posée aux Esprits dans un groupe très sérieux de province, et par cela même généralement bien assisté, il fut répondu :

« Il y a, certainement, dans l'ensemble des phénomènes moraux, comme dans les phénomènes physiques, des rapports fondés sur les nombres. La loi de la concordance des dates n'est pas une chimère ; c'est une de celles qui vous seront révélées plus tard, et vous donneront la clef de choses qui vous semblent des anomalies ; car, croyez-le bien, la nature n'a pas de caprices ; elle marche toujours avec précision et à coup sûr. Cette loi, d'ailleurs, n'est pas telle que vous la supposez ; pour la comprendre dans sa raison d'être, son principe et son utilité, il vous faut acquérir des idées que vous ne possédez pas encore, et qui viendront avec le temps. Pour le moment, cette connaissance serait prématurée, c'est pourquoi elle ne vous est pas donnée ; il serait donc inutile d'insister. Bornez-vous à recueillir les faits ; observez sans rien conclure, de peur de vous fourvoyer. Dieu sait donner aux hommes la nourriture intellectuelle

à mesure qu'ils sont en état de la supporter. Travaillez surtout à votre avancement moral, c'est le plus essentiel, car c'est par là que vous mériterez de posséder de nouvelles lumières. »

Nous sommes de cet avis ; nous pensons même qu'il y aurait plus d'inconvénients que d'avantages à vulgariser prématurément une croyance qui, entre les mains de l'ignorance, pourrait dégénérer en abus et en pratiques superstitieuses, faute du contre-poids d'une théorie rationnelle.

Le principe de la concordance des dates est donc tout à fait hypothétique ; mais s'il n'est encore permis de ne rien affirmer à cet égard, l'expérience démontre que, dans la nature, beaucoup de choses sont subordonnées à des lois numériques, susceptibles du calcul le plus rigoureux ; ce fait, d'une grande importance, pourra peut-être un jour jeter la lumière sur la première question. C'est ainsi, par exemple, que les chances du hasard sont soumises, dans leur ensemble, à une périodicité d'une étonnante précision ; la plupart des combinaisons chimiques, pour la formation des corps composés, ont lieu en proportions définies, c'est-à-dire qu'il faut un nombre déterminé de molécules de chacun des corps élémentaires, et qu'une molécule de plus ou de moins change complètement la nature du corps composé (voir la *Genèse*, ch. X, n°s 7 et suivants) ; la cristallisation s'opère sous des angles d'une ouverture constante ; en astronomie, les mouvements et les forces suivent des progressions d'une rigueur mathématique, et la mécanique céleste est aussi exacte que la mécanique terrestre ; il en est de même pour la réflexion des rayons lumineux, caloriques et sonores ; c'est sur des calculs positifs que sont établies les chances de vie et de mortalité dans les assurances.

Il est donc certain que les nombres sont dans la nature et que des lois numériques régissent la plupart des phénomènes de l'ordre physique. En est-il de même des phénomènes d'ordre moral et métaphysique ? C'est ce qu'il serait présomptueux d'affirmer sans des données plus certaines que celles que l'on possède. Cette question, du reste, en soulève d'autres qui ont leur gravité, et sur lesquelles nous croyons utile de présenter quelques observations à un point de vue général.

Dès l'instant qu'une loi numérique régit les naissances et la mortalité des individus, ne pourrait-il en être de même, mais alors sur une plus vaste échelle, pour les individualités collectives, telles que les races, les peuples, les villes, etc. ? Les phases de leur marche

ascendante, de leur décadence et de leur fin, les révolutions qui marquent les étapes du progrès de l'humanité, ne seraient-elles pas assujetties à une certaine périodicité ? Quant aux unités numériques pour la supputation des périodes humanitaires, si ce ne sont ni les jours, ni les années, ni les siècles, elles pourraient avoir pour base les générations, ainsi que quelques faits tendraient à le faire supposer.

Ce n'est point là un système ; c'est encore moins une théorie, mais une simple hypothèse, une idée fondée sur une probabilité, et qui pourra peut-être un jour servir de point de départ à des idées plus positives.

Mais, dira-t-on, si les événements qui décident du sort de l'humanité, d'une nation, d'une tribu, ont des échéances réglées par une loi numérique, c'est la consécration de la fatalité, et alors que devient le libre arbitre de l'homme ? Le Spiritisme serait donc dans l'erreur quand il dit que rien n'est fatal, et que l'homme est le maître absolu de ses actions et de son sort ?

Pour répondre à cette objection, il nous faut prendre la question de plus haut. Disons d'abord que le Spiritisme n'a jamais nié la fatalité de certaines choses, et qu'il l'a au contraire toujours reconnue ; mais il dit que cette fatalité n'entrave pas le libre arbitre ; c'est ce qu'il est facile de démontrer.

Toutes les lois qui régissent l'ensemble des phénomènes de la nature ont des conséquences nécessairement fatales, c'est-à-dire inévitables, et cette fatalité est indispensable au maintien de l'harmonie universelle. L'homme, qui subit ces conséquences, est donc, à certains égards, soumis à la fatalité en tout ce qui ne dépend pas de son initiative ; ainsi, par exemple, il doit fatalement mourir : c'est la loi commune à laquelle il ne peut se soustraire, et, en vertu de cette loi, il peut mourir à tout âge, lorsque son heure est venue ; mais s'il hâte volontairement sa mort par le suicide ou par ses excès, il agit en vertu de son libre arbitre, parce nul ne peut le contraindre à le faire. Il doit manger pour vivre : c'est de la fatalité ; mais s'il mange au-delà du besoin, il fait acte de liberté.

Le prisonnier, dans sa cellule, est libre de se mouvoir à son gré dans l'espace qui lui est concédé ; mais les murs qu'il ne peut franchir sont pour lui la fatalité qui restreint sa liberté. La discipline est pour le soldat une fatalité, parce qu'elle l'oblige à des actes indépendants de sa volonté, mais il n'en est pas moins libre de ses actions personnelles dont il est responsable. Ainsi en est-il de

l'homme dans la nature ; la nature a ses lois fatales qui lui opposent une barrière, mais en deçà de laquelle il peut se mouvoir à son gré.

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas donné à l'homme une liberté entière ? Parce que Dieu est comme un père prévoyant qui limite la liberté de ses enfants au degré de leur raison et de l'usage qu'ils en peuvent faire. Si les hommes se servent déjà si mal de celle qui leur est donnée, qu'ils ne savent pas se gouverner eux-mêmes, que serait-ce si les lois de la nature étaient à leur discrétion, et si elles ne leur opposaient un frein salutaire !

L'homme peut donc être libre dans ses actions malgré la fatalité qui préside à l'ensemble ; il est libre dans une certaine mesure, dans la limite nécessaire pour lui laisser la responsabilité de ses actes ; si, en vertu de cette liberté, il trouble l'harmonie par le mal qu'il fait, s'il pose un point d'arrêt à la marche providentielle des choses, il est le premier à en souffrir, et comme les lois de la nature sont plus fortes que lui, il finit par être entraîné dans le courant ; il sent alors la nécessité de rentrer dans le bien, et tout reprend son équilibre ; de sorte que le retour au bien est encore un acte libre quoique *provoqué*, mais non imposé, par la fatalité.

L'impulsion donnée par les lois de la nature, ainsi que les limites qu'elles posent, sont toujours bonnes, parce que la nature est l'œuvre de la sagesse divine ; la résistance à ces lois est un acte de liberté, et cette résistance entraîne toujours le mal ; l'homme étant libre d'observer ou d'enfreindre ces lois, en ce qui touche sa personne, est donc libre de faire le bien ou le mal ; s'il pouvait être fatalement porté à faire le mal, cette fatalité ne pouvant venir que d'une puissance supérieure à lui, Dieu serait le premier à enfreindre ses lois.

Quel est celui à qui il n'est pas maintes fois arrivé de dire : « Si je n'avais pas agi comme je l'ai fait en telle circonstance, je ne serais pas dans la position où je suis ; si c'était à recommencer, j'agirais autrement ? » N'est-ce pas reconnaître qu'il était libre de faire ou de ne pas faire ? qu'il serait libre de mieux faire une autre fois si l'occasion s'en représentait ? Or, Dieu qui est plus sage que lui, prévoyant les erreurs dans lesquelles il pourrait tomber, le mauvais usage qu'il pourrait faire de sa liberté, lui donne *indéfiniment la* possibilité de recommencer par la succession de ses existences corporelles, et il recommencera jusqu'à ce que, instruit par l'expérience, il ne se trompe plus de chemin.

L'homme peut donc hâter ou retarder, selon sa volonté, le terme

de ses épreuves, et c'est en cela que consiste la liberté. Remercions Dieu de ne pas nous avoir fermé à tout jamais la route du bonheur, en décidant de notre sort définitif après une existence éphémère, notoirement insuffisante pour atteindre au sommet de l'échelle du progrès, et de nous avoir donné, par la fatalité même de la réincarnation, les moyens d'acquérir sans cesse, en renouvelant les épreuves dans lesquelles nous avons échoué.

La fatalité est absolue pour les lois qui régissent la matière, parce que la matière est aveugle ; elle n'existe pas pour l'Esprit qui lui-même est appelé à réagir sur la matière en vertu de sa liberté. Si les doctrines matérialistes étaient vraies, elles seraient la consécration la plus formelle de la fatalité ; car, si l'homme n'est que matière, il ne peut avoir d'initiative ; or, si vous lui concédez l'initiative en quoi que ce soit, c'est qu'il est libre, et s'il est libre, c'est qu'il y a en lui autre chose que la matière. Le matérialisme étant la négation du principe spirituel, est, par cela même, la négation de la liberté ; et, contradiction bizarre ! les matérialistes, ceux mêmes qui proclament le dogme de la fatalité, sont les premiers à se prévaloir, à se faire un titre de leur liberté ; à la revendiquer comme un droit dans sa plénitude la plus absolue, auprès de ceux qui la compriment, et cela sans se douter que c'est réclamer le privilège de l'Esprit et non de la matière.

Ici se présente une autre question. La fatalité et la liberté sont deux principes qui semblent s'exclure ; la liberté de l'action individuelle est-elle compatible avec la fatalité des lois qui régissent l'ensemble, et cette action ne vient-elle pas en troubler l'harmonie ? Quelques exemples pris dans les phénomènes les plus vulgaires de l'ordre matériel rendront la solution du problème évidente.

Nous avons dit que les chances du hasard s'équilibrent avec une régularité surprenante ; en effet, c'est un résultat bien connu au jeu de rouge et noir que, malgré l'irrégularité de leur sortie à chaque coup, les couleurs sont en nombre égal au bout d'un certain nombre de coups ; c'est-à-dire que sur cent coups, il y aura cinquante rouges et cinquante noires ; sur mille coups, cinq cents de l'une et cinq cents de l'autre, à quelques unités prés. Il en est de même des numéros pairs et impairs et de toutes les chances dites doubles. Si, au lieu de deux couleurs, il y en a trois, il y en aura un tiers de chacune ; s'il y en a quatre, un quart, etc. Souvent la même couleur sort par série de deux, trois, quatre, cinq, six coups de suites ; dans un certain nombre de coups, il y aura autant

de séries de deux rouges que de deux noires, autant de trois rouges que de trois noires et ainsi de suite ; mais les coups de deux seront moitié moins nombreux que ceux de un ; ceux de trois, le tiers de ceux de un ; ceux de quatre, le quart, etc.

Aux dés, le dé ayant six faces, si on le jette soixante fois, on amènera dix fois un point, dix fois deux points, dix fois trois points et ainsi des autres.

Dans l'ancienne loterie de France, il y avait quatre-vingt-dix numéros placés dans une roue ; on en tirait cinq chaque fois ; les relevés de plusieurs années ont constaté que chaque numéro était sorti dans la proportion de un quatre-vingt-dixième et chaque dizaine dans la proportion d'un neuvième.

La proportion est d'autant plus exacte que le nombre de coups est plus considérable ; sur dix ou vingt coups, par exemple, elle peut être très inégale, mais l'équilibre s'établit à mesure que le nombre des coups augmente, et cela avec une régularité mathématique. Ceci étant un fait constant, il est bien évident qu'une loi numérique préside à cette répartition, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, et que rien ne vient la forcer ou l'entraver. Ce qu'on appelle le hasard est donc soumis à une loi mathématique, ou, pour mieux dire, il n'y a pas de hasard. L'irrégularité capricieuse qui se manifeste à chaque coup, ou dans un petit nombre de coups, n'empêche pas la loi de suivre son cours, d'où l'on peut dire qu'il y a dans cette répartition une véritable fatalité ; mais cette fatalité qui préside à l'ensemble, est nulle, ou du moins inappréciable, pour chaque coup isolé.

Nous nous sommes un peu étendu sur l'exemple des jeux, parce que c'est un des plus frappants et des plus faciles à vérifier, par la possibilité de multiplier les faits à volonté dans un court espace de temps ; et comme la loi ressort de l'ensemble des faits, c'est cette multiplicité qui a permis de la reconnaître, sans cela il est probable qu'on l'ignorerait encore.

La même loi a pu être observée avec précision sur les chances de la mortalité ; la mort qui semble frapper indistinctement et en aveugle, n'en suit pas moins, dans son ensemble, une marche régulière et constante selon l'âge. On sait pertinemment que sur mille individus de tous âges, dans un an il en mourra tant de un à dix ans, tant de dix à vingt ans, tant de vingt à trente ans et ainsi de suite ; ou bien qu'après une période de dix ans, le nombre des survivants sera de tant de un à dix ans, de tant de dix à vingt ans, etc. Des

causes accidentelles de mortalité peuvent momentanément troubler cet ordre, comme au jeu la sortie d'une longue série de la même couleur rompt l'équilibre ; mais si, au lieu d'une période de dix ans et d'un nombre de mille individus, on étend l'observation sur cinquante ans et cent mille individus, on trouvera l'équilibre rétabli.

D'après cela il est permis de supposer que toutes les éventualités qui semblent être l'effet du hasard, dans la vie individuelle, comme dans celle des peuples et de l'humanité, sont régies par des lois numériques, et que ce qui manque pour les reconnaître, c'est de pouvoir embrasser d'un coup d'œil une masse assez considérable de faits, et un espace de temps suffisant.

Par la même raison il n'y aurait rien d'absolument impossible à ce que l'ensemble des faits d'ordre moral et métaphysique fût également subordonné à une loi numérique dont les éléments et les bases nous sont, jusqu'ici, totalement inconnus. Dans tous les cas, on voit, par ce qui précède, que cette loi, ou si l'on veut cette fatalité de l'ensemble, n'annulerait en aucune façon le libre arbitre ; c'est ce que nous nous étions proposé de démontrer. Le libre arbitre ne s'exerçant que sur les points isolés de détail, n'entraverait pas plus l'accomplissement de la loi générale, que l'irrégularité de la sortie de chaque numéro n'entrave la répartition proportionnelle de ces mêmes numéros sur un certain nombre de sorties. L'homme exerce son libre arbitre dans la petite sphère de son action individuelle ; cette petite sphère peut être dans la confusion, sans que cela l'empêche de graviter dans l'ensemble selon la loi commune, de même que les petits remous causés dans les eaux d'un fleuve par les poissons qui s'agitent, n'empêchent pas la masse des eaux de suivre le cours forcé que leur imprime la loi de gravitation.

L'homme ayant son libre arbitre, la fatalité n'est pour rien dans ses actions individuelles ; quant aux événements de la vie privée qui semblent parfois l'atteindre fatalement, ils ont deux sources bien distinctes : les uns sont la conséquence directe de sa conduite dans l'existence présente ; bien des gens sont malheureux, malades, infirmes par leur faute ; bien des accidents sont le résultat de l'imprévoyance ; il ne peut donc s'en prendre qu'à lui-même et non à la fatalité, ou, comme on dit, à sa mauvaise étoile. Les autres sont tout à fait indépendants de la vie présente, et semblent, par cela même, empreints d'une certaine fatalité ; mais encore ici le Spiritisme nous démontre que cette fatalité n'est qu'apparente, et que

certaines positions pénibles de la vie ont leur raison d'être dans la pluralité des existences. L'Esprit les a volontairement choisies dans l'erraticité avant son incarnation, comme épreuves pour son avancement ; elles sont donc le produit du libre arbitre et non de la fatalité. Si quelquefois elles sont imposées, comme expiation, par une volonté supérieure, c'est encore par suite des mauvaises actions volontairement commises par l'homme dans une précédente existence, et non comme conséquence d'une loi fatale, puisqu'il aurait pu les éviter, en agissant autrement.

La fatalité est le frein imposé à l'homme, par une volonté supérieure à lui, et plus sage que lui, en tout ce qui n'est pas laissé à son initiative ; mais elle n'est jamais une entrave dans l'exercice de son libre arbitre en ce qui touche à ses actions personnelles. Elle ne peut pas plus lui imposer le mal que le bien ; excuser une action mauvaise quelconque par la fatalité, ou, comme on dit souvent, par la destinée, serait abdiquer le jugement que Dieu lui a donné pour peser le pour et le contre, l'opportunité ou l'inopportunité, les avantages ou les inconvénients de chaque chose. Si un évènement est dans la destinée d'un homme, il s'accomplira malgré sa volonté, et il sera toujours pour son bien ; mais les circonstances de l'accomplissement dépendent de l'usage qu'il fait de son libre arbitre, et souvent il peut faire tourner à son détriment ce qui devait être un bien, s'il agit avec imprévoyance, et s'il se laisse entraîner par ses passions. Il se trompe plus encore s'il prend son désir ou les écarts de son imagination pour sa destinée. (Voir *l'Evangile selon le Spiritisme*, ch. V, n°s 1 à 11.)

Telles sont les réflexions que nous ont suggérées les trois ou quatre petits calculs de concordance de dates qui nous ont été présentés et sur lesquels on nous a demandé notre avis ; elles étaient nécessaires pour démontrer qu'en pareille matière, de quelques faits identiques on ne pouvait conclure à une application générale. Nous en avons profité pour résoudre, par de nouveaux arguments, la grave question de la fatalité et du libre arbitre.

La génération spontanée et la Genèse.

Dans notre ouvrage sur la Genèse, nous avons développé la théorie de la génération spontanée, en la présentant comme une hypothèse probable. Quelques partisans absolus de cette théorie se

sont étonnés que nous ne l'ayons pas affirmée comme principe. A cela nous répondons que, si la question est résolue pour les uns, elle ne l'est pas pour tout le monde, et la preuve, c'est que la science est encore partagée à cet égard ; elle est, d'ailleurs, du domaine scientifique, où le Spiritisme ne peut puiser, mais où il ne lui appartient pas de rien résoudre d'une manière définitive, en ce qui n'est pas essentiellement de son ressort.

De ce que le Spiritisme s'assimile toutes les idées progressives, il ne s'ensuit pas qu'il se fasse le champion aveugle de toutes les conceptions nouvelles, quelque séduisantes qu'elles soient au premier aspect, au risque de recevoir plus tard un démenti de l'expérience, et de se donner le ridicule d'avoir patronné une œuvre non viable. S'il ne se prononce pas nettement sur certaines questions controversées, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, pour ménager les deux partis, mais par prudence, et pour ne pas s'avancer légèrement sur un terrain non suffisamment exploré ; c'est pourquoi il n'accepte les idées nouvelles, même celles qui lui paraissent justes, d'abord que sous bénéfice d'inventaire, et d'une manière définitive seulement alors qu'elles sont arrivées à l'état de vérités reconnues.

La question de la génération spontanée est de ce nombre. Personnellement c'est pour nous une conviction, et si nous l'eussions traitée dans un ouvrage ordinaire, nous l'aurions résolue par l'affirmative ; mais dans un ouvrage constitutif de la doctrine spirite, les opinions individuelles ne peuvent faire loi ; la doctrine n'étant point fondée sur des probabilités, nous ne pouvions trancher une question d'une telle gravité, à peine éclose, et qui est encore en litige parmi les gens spéciaux. En affirmant la chose sans restriction, c'eût été engager prématurément la doctrine, ce que nous ne faisons jamais, même pour faire prévaloir nos sympathies.

Ce qui, jusqu'ici, a donné de la force au Spiritisme, ce qui en a fait une science positive et d'avenir, c'est qu'il ne s'est jamais avancé à la légère ; qu'il ne s'est constitué sur aucun système préconçu ; qu'il n'a établi aucun principe absolu sur l'opinion personnelle, ni d'un homme, ni d'un Esprit, mais seulement après que ce principe a reçu la consécration de l'expérience, et d'une démonstration rigoureuse résolvant toutes les difficultés de la question.

Lors donc que nous formulons un principe, c'est que nous sommes assuré d'avance de l'assentiment de la majorité des hommes et des Esprits ; voilà pourquoi nous n'avons pas eu de déceptions ; telle est aussi la raison pour laquelle aucune des bases qui constituent la doctrine, depuis tantôt douze ans, n'a reçu de démenti

officiel ; les principes du *Livre des Esprits* ont été successivement développés et complétés, mais aucun n'est tombé en désuétude, et nos derniers écrits ne sont, sur aucun point, en contradiction avec les premiers, malgré le temps écoulé et les nouvelles observations qui ont été faites.

Il n'en serait certainement pas de même si nous avions cédé aux suggestions de ceux qui nous criaient sans cesse d'aller plus vite, si nous avions épousé toutes les théories qui éclosaient de droite et de gauche. D'un autre côté, si nous avions écouté ceux qui nous disaient d'aller plus lentement, nous en serions encore à observer les tables tournantes. Nous allons de l'avant, quand nous sentons que le temps est propice, et que nous voyons que les esprits sont mûrs pour accepter une idée nouvelle ; nous nous arrêtons quand nous voyons que le terrain n'est pas assez solide pour y poser le pied. Avec notre lenteur apparente, et notre circonspection trop méticuleuse au gré de certaines gens, nous avons fait plus de chemin que si nous nous étions mis à courir, parce que nous avons évité de culbuter en route. N'ayant pas lieu de regretter la marche que nous avons suivie jusqu'à présent, nous n'en dévierons pas.

Cela dit, nous complèterons par quelques remarques ce que nous avons dit dans la Genèse, touchant la génération spontanée. La Revue étant un terrain d'étude et d'élaboration des principes, en y donnant carrément notre opinion, nous ne craignons pas d'engager la responsabilité de la doctrine, parce que la doctrine l'adoptera si elle est juste, et la rejettera si elle est fausse.

C'est un fait aujourd'hui scientifiquement démontré que la vie organique n'a pas toujours existé sur la terre, et qu'elle y a eu un commencement ; la géologie permet d'en suivre le développement graduel. Les premiers êtres du règne végétal et du règne animal qui ont paru ont donc dû se former sans procréation, et appartenir aux classes inférieures, ainsi que le constatent les observations géologiques. A mesure que les éléments dispersés se sont réunis, les premières combinaisons ont formé des corps exclusivement inorganiques, c'est-à-dire les pierres, les eaux et les minéraux de toutes sortes. Lorsque ces mêmes éléments ont été modifiés par l'action du fluide vital, - qui n'est pas le principe intelligent, - ils ont formé des corps doués de vitalité, d'une organisation constante et régulière chacun dans son espèce. Or, de même que la cristallisation de la matière brute n'a lieu que lorsqu'aucune cause accidentelle ne vient s'opposer à l'arrangement symétrique des molécules, les corps

organisés se forment dès que les circonstances favorables de température, d'humidité, de repos ou de mouvement, et une sorte de fermentation permettent aux molécules de matière, vivifiées par le fluide vital, de se réunir. C'est ce que l'on voit dans tous les germes où la vitalité peut rester latente pendant des années et des siècles, et se manifester à un moment donné, quand les circonstances sont propices.

Les êtres non procréés forment donc le premier échelon des êtres organiques, et compteront probablement un jour dans la classification scientifique. Quant aux espèces qui se propagent par procréation, une opinion qui n'est pas nouvelle, mais qui se généralise aujourd'hui sous l'égide de la science, c'est que les premiers types de chaque espèce sont le produit d'une modification de l'espèce immédiatement inférieure. Ainsi s'est établie une chaîne non interrompue depuis la mousse et le lichen jusqu'au chêne, et depuis le zoophyte, le ver de terre et le ciron jusqu'à l'homme. Sans doute, entre le ver de terre et l'homme, si l'on ne considère que les deux points extrêmes, il y a une différence qui semble un abîme ; mais lorsqu'on rapproche tous les anneaux intermédiaires, on trouve une filiation sans solution de continuité.

Les partisans de cette théorie qui, nous le répétons, tend à prévaloir, et à laquelle nous nous rallions sans réserve, sont loin d'être tous spiritualistes, et encore moins Spirites. Ne considérant que la matière, ils font abstraction du principe spirituel ou intelligent. Cette question ne préjuge donc rien sur la filiation de ce principe de l'animalité dans l'humanité ; c'est une thèse que nous n'avons pas à traiter aujourd'hui, mais qui se débat déjà dans certaines écoles philosophiques non matérialistes. Il ne s'agit donc que de l'enveloppe charnelle, distincte de l'Esprit, comme la maison l'est de son habitant. Le corps de l'homme peut donc parfaitement être une modification de celui du singe, sans qu'il s'ensuive que son esprit soit le même que celui du singe. (Genèse, ch. XI, n°15.)

La question qui se rattache à la formation de cette enveloppe n'en est pas moins très importante, d'abord parce qu'elle résout un grave problème scientifique, qu'elle détruit des préjugés depuis longtemps enracinés par l'ignorance, et ensuite parce que ceux qui l'étudient exclusivement se heurteront à des difficultés insurmontables quand ils voudront se rendre compte de tous les effets, absolument comme s'ils voulaient expliquer les effets de la télégraphie sans l'électricité ; ils ne trouveront la solution de ces difficultés, que dans

l'action du principe spirituel qu'ils devront admettre en fin de compte, pour sortir de l'impasse où ils se seront engagés, sous peine de laisser leur théorie incomplète.

Laissons donc le matérialisme étudier les propriétés de la matière ; cette étude est indispensable, et ce sera autant de fait : le spiritualisme n'aura plus qu'à compléter le travail en ce qui le concerne. Acceptons ses découvertes, et ne nous inquiétons pas de ses conclusions absolues, parce que leur insuffisance, pour tout résoudre, étant démontrée, les nécessités d'une logique rigoureuse conduiront forcément à la spiritualité ; et la spiritualité générale étant elle-même impuissante à résoudre les innombrables problèmes de la vie présente et de la vie future, on en trouvera la seule clef possible dans les principes plus positifs du Spiritisme. Déjà nous voyons une foule d'hommes arriver d'eux-mêmes aux conséquences du Spiritisme, sans le connaître, les uns en commençant par la réincarnation, les autres par le périsprit. Ils font comme Pascal qui découvrit les éléments de la géométrie sans étude préalable, et sans se douter que ce qu'il croyait avoir découvert était une œuvre accomplie. Un jour viendra où des *penseurs sérieux*, étudiant cette doctrine avec l'attention qu'elle comporte, seront tout surpris d'y trouver ce qu'ils cherchaient, et ils proclameront tout fait un travail dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

C'est ainsi que tout s'enchaîne dans le monde ; de la matière brute sont sortis les êtres organiques de plus en plus perfectionnés ; du matérialisme sortiront par la force des choses, et par déduction logique, le spiritualisme général, puis le Spiritisme qui n'est autre que le spiritualisme précisé, appuyé sur les faits.

Ce qui s'est passé à l'origine du monde pour la formation des premiers êtres organiques a-t-il lieu de nos jours, par la voie de ce qu'on appelle la génération spontanée ? là est la question. Pour notre compte, nous n'hésitons pas à nous prononcer pour l'affirmative.

Les partisans et les adversaires s'opposent réciproquement des expériences qui ont donné des résultats contraires ; mais ces derniers oublient que le phénomène ne peut se produire que dans des conditions voulues de température et d'aération ; en cherchant à l'obtenir en dehors de ces conditions, ils doivent nécessairement échouer.

On sait, par exemple, que, pour l'éclosion artificielle des œufs, il faut une température régulière déterminée, et certaines précautions

minutieuses spéciales. Celui qui nierait cette éclosion parce qu'il ne l'obtiendrait pas avec quelques degrés de plus ou de moins, et sans les précautions nécessaires, serait dans le même cas que celui qui n'obtient pas la génération spontanée dans un milieu impropre. Il nous semble donc que si cette génération s'est forcément produite dans les premiers âges du globe, il n'y a pas plus de raison pour qu'elle ne se produise pas à notre époque, si les conditions sont les mêmes, qu'il n'y en aurait pour qu'il ne se formât pas des calcaires, des oxydes, des acides et des sels, comme dans la première période.

Il est aujourd'hui reconnu que les barbes de la moisissure constituent une végétation qui naît sur la matière organique arrivée à un certain état de fermentation. La moisissure nous paraît être le premier, ou l'un des premiers types de la végétation spontanée, et cette végétation primitive qui se continue, revêtant des formes diverses selon les milieux et les circonstances, nous donne les lichens, les mousses, etc. Veut-on un exemple plus direct ? Qu'est-ce que les cheveux, la barbe et les poils du corps des animaux, sinon une végétation spontanée ?

La matière organique animalisée, c'est-à-dire contenant une certaine proportion d'azote, donne naissance à des vers qui ont tous les caractères d'une génération spontanée. Lorsque l'homme ou un animal quelconque est vivant, l'activité de la circulation du sang et le jeu incessant des organes entretiennent une température et un mouvement moléculaire qui empêchent les éléments constitutifs de cette génération, de se former et de se réunir. Quand l'animal est mort, l'arrêt de la circulation et du mouvement, l'abaissement de la température dans une certaine limite, amènent la fermentation putride, et, par suite, la formation de nouveaux composés chimiques. C'est alors qu'on voit tous les tissus subitement envahis par des myriades de vers qui s'en repaissent, sans doute pour en hâter la destruction. Comment seraient-ils procréés puisqu'il n'y en avait pas de traces auparavant ?

On objectera sans doute les œufs déposés par les mouches sur la chair morte ; mais ceci ne prouverait rien, puisque les œufs de mouches sont déposés à la surface, et non dans l'intérieur des tissus, et que la chair, mise à l'abri des mouches, n'en est pas moins, au bout d'un certain temps, putréfiée et remplie de vers ; souvent même on les voit envahir le corps avant la mort, lorsqu'il y a commence-

ment partiel de décomposition putride, notamment dans les plaies gangreneuses.

Certaines espèces de vers se forment pendant la vie, même dans un état apparent de santé, surtout chez les individus lymphatiques dont le sang est pauvre et qui n'ont pas la surabondance de vie qu'on remarque chez d'autres ; ce sont les lombrics ou vers intestinaux ; les ténias ou vers solitaires qui atteignent parfois soixante mètres de longueur, et se reproduisent par fragments comme les polypes et certaines plantes ; les dragonneaux, particuliers à la race nègre et à certains climats, d'une longueur de trente à trente-cinq centimètres, minces comme un fil, et qui sortent à travers la peau par des pustules ; les ascarides, les trichocéphales, etc. Souvent ils forment des masses si considérables qu'ils obstruent le canal digestif, remontent dans l'estomac et jusque dans la bouche ; ils traversent les tissus, se logent dans les cavités ou autour des viscères, se pelotonnent comme des nids de chenille, et causent de graves désordres dans l'économie. Leur formation pourrait bien être aussi le fait d'une génération spontanée, ayant sa source dans un état pathologique spécial, dans l'altération des tissus, l'affaiblissement des principes vitaux, et dans des sécrétions morbides. Il pourrait en être de même des vers du fromage, de l'acarus de la gale, et d'une foule d'animalcules qui peuvent prendre naissance dans l'air, dans l'eau, et dans les corps organiques.

On pourrait supposer, il est vrai, que les germes des vers intestinaux sont introduits dans l'économie avec l'air que l'on respire et les aliments, et qu'ils y éclosent ; mais alors surgit une autre difficulté ; on se demanderait pourquoi la même cause ne produit pas sur tous le même effet ; pourquoi tout le monde n'a pas le ver solitaire, ni même des lombrics, tandis que l'alimentation et la respiration produisent chez tous des effets physiologiques identiques. Cette explication, d'ailleurs, ne serait pas applicable aux vers de la décomposition putride qui viennent après la mort, ni à ceux du fromage et tant d'autres. Jusqu'à preuve contraire, nous sommes porté à les considérer comme étant, du moins en partie, un produit de la génération spontanée, de même que les zoophytes et certains polypes.

La différence de sexes que l'on a reconnue, ou cru reconnaître dans quelques vers intestinaux, notamment dans le trichocéphale, ne serait point une objection concluante, attendu qu'ils n'en appartiennent pas moins à l'ordre des animaux inférieurs, et par cela même primi-

tifs ; or, comme la différence des sexes a dû avoir un commencement, rien ne s'opposerait à ce qu'ils naquissent spontanément mâle ou femelle.

Ce ne sont là, du reste, que des hypothèses, mais qui semblent venir à l'appui du principe. Jusqu'où étend-il son application ? c'est ce qu'on ne saurait dire ; ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle doit être circonscrite aux végétaux et aux animaux de l'organisation la plus simple, et il ne nous paraît pas douteux que nous assistons à une création incessante.

Le parti spirite.

Les Spirites se considéraient bien comme une école philosophique, mais il ne leur était jamais venu à la pensée de se croire un *parti* ; or, voilà qu'un beau jour le *Moniteur* leur apprend cette nouvelle qui les a quelque peu surpris. Et qui est-ce qui leur a donné cette qualification ? Est-ce un de ces folliculaires sans conséquence qui jettent les épithètes au hasard sans en comprendre la portée ? Non, c'est un rapport officiel fait au premier corps de l'Etat, au Sénat. Il n'est donc pas probable que, dans un document de cette nature, ce mot ait été prononcé étourdiment ; ce n'est, sans doute, pas la bienveillance qui l'a dicté, mais il a été dit, et il a fait fortune, car les journaux ne l'ont pas laissé tomber ; quelques-uns, croyant y trouver un grief de plus contre le Spiritisme, n'ont rien eu de plus pressé que d'étaler dans leurs colonnes le titre de : *Le parti spirite.*

Ainsi, cette pauvre petite école, si ridiculisée, si bafouée, qu'on proposait charitablement d'envoyer en masse à Charenton ; sur laquelle, disait-on, il n'y avait qu'à souffler pour la faire disparaître ; que l'on a déclarée vingt fois morte et enterrée à tout jamais ; à laquelle il n'est pas de plus mince écrivain hostile qui ne se soit flatté de lui avoir donné le coup de grâce, tout en convenant, avec stupéfaction, qu'elle envahissait le monde et toutes les classes de la société ; dont on a voulu, à toute force, faire une religion, en la gratifiant de temples et de prêtres grands et petits qu'elle n'a jamais vus, la voici tout à coup transformée en parti. Par cette qualification, M. Genteur, le rapporteur du Sénat, ne lui a pas donné son véritable caractère, mais il l'a rehaussée ; il lui a donné un rang, une place, et l'a mise en relief ; car l'idée de *parti* implique celle

d'une certaine puissance ; d'une opinion assez importante, assez active et assez répandue pour jouer un rôle, et avec laquelle il faut compter.

Le Spiritisme, par sa nature et ses principes, est essentiellement paisible ; c'est une idée qui s'infiltre sans bruit, et si elle trouve de nombreux adhérents, c'est qu'elle plaît ; il n'a jamais fait ni réclames ni mises en scène quelconque ; fort des lois naturelles sur lesquelles il s'appuie, se voyant grandir sans efforts ni secousses, il ne va au-devant de personne ; il ne violente aucune conscience ; il dit ce qui est, et il attend qu'on vienne à lui. Tout le bruit qui s'est fait autour de lui est l'œuvre de ses adversaires ; on l'a attaqué, il a dû se défendre, mais il l'a toujours fait avec calme, modération et par le seul raisonnement ; jamais il ne s'est départi de la dignité qui est le propre de toute cause ayant la conscience de sa force morale ; jamais il n'a usé de représailles en rendant injures pour injures, mauvais procédés pour mauvais procédés. Ce n'est pas là, on en conviendra, le caractère ordinaire des partis, remuants par nature, fomentant l'agitation, et à qui tout est bon pour arriver à leurs fins ; mais puisqu'on lui donne ce nom, il l'accepte, certain qu'il ne le déshonorera par aucun excès ; car il répudierait quiconque s'en prévaudrait pour susciter le moindre trouble.

Le Spiritisme poursuivait donc sa route sans provoquer aucune manifestation publique, tout en profitant de la publicité que lui donnaient ses adversaires ; plus leur critique était railleuse, acerbe, virulente, plus elle excitait la curiosité de ceux qui ne le connaissaient pas, et qui, pour savoir à quoi s'en tenir sur cette soi-disant nouvelle excentricité, allaient tout simplement se renseigner à la source, c'est-à-dire dans les ouvrages spéciaux ; on l'étudiait et l'on trouvait toute autre chose que ce qu'on en avait entendu dire. C'est un fait notoire que les déclamations furibondes, les anathèmes et les persécutions ont puissamment aidé à sa propagation, parce que, au lieu d'en détourner, elles en ont provoqué l'examen, ne fût-ce que par l'attrait du fruit défendu. Les masses ont leur logique ; elles se disent que si une chose n'était rien on n'en parlerait pas, et elles en mesurent l'importance précisément à la violence des attaques dont elle est l'objet et à l'effroi qu'elle cause à ses antagonistes.

Instruits par l'expérience, certains organes de la publicité s'abstenaient d'en parler ni en mal ni en bien, évitant même d'en prononcer le nom de peur d'y donner du retentissement, se bornant à lui lancer de temps en temps quelques coups de boutoir à l'occasion, et comme

à la dérobée, quand une circonstance le mettait forcément en évidence. Quelques-uns aussi ont gardé le silence, parce que l'idée avait pénétré dans leurs rangs, et avec elle, sinon petit-être la conviction, du moins l'hésitation.

La presse, en général, se taisait donc sur le Spiritisme, quand une circonstance, qui ne saurait être l'effet du hasard, l'a mise dans la nécessité d'en parler ; et qui a provoqué l'incident ? Toujours les adversaires de l'idée qui, encore cette fois, se sont fourvoyés en produisant un effet tout contraire à celui qu'ils attendaient. Pour donner plus de retentissement à leur attaque, ils la portent maladroitement, non sur le terrain d'une feuille sans caractère officiel, et dont le nombre des lecteurs est limité, mais, par voie de pétitions, à la tribune même du Sénat, où elle est l'objet d'une discussion et d'où est sorti le mot de *parti spirite* ; or, grâce aux journaux de toutes les couleurs, obligés de rendre compte du débat, l'existence de ce parti a été instantanément révélée à toute l'Europe et au delà.

Il est vrai qu'un membre de l'illustre assemblée a dit qu'il n'y avait que les *niais* qui fussent Spirites ; ce à quoi le président a répondu que les niais pouvaient aussi former un parti. Personne n'ignore que les Spirites se comptent aujourd'hui par millions, et que de hautes notabilités sympathisent avec leurs croyances ; on peut donc s'étonner qu'une épithète aussi peu courtoise et aussi généralisée, soit sortie de cette enceinte à l'adresse d'une notable partie de la population, sans que l'auteur ait réfléchi jusqu'où elle atteignait.

Du reste, les journaux eux-mêmes se sont chargés de démentir cette qualification, non sans doute par bienveillance, mais qu'importe ! Le journal *la Liberté*, entre autres, qui apparemment ne veut pas qu'on soit *libre* d'être Spirite, comme on l'est d'être juif, protestant, saint-simonien ou libre-penseur, a publié, dans son numéro du 13 juin, un article signé *Liévin*, et dont voici un extrait :

« M. le commissaire du gouvernement Genteur a révélé au Sénat l'existence d'un parti que *nous ne connaissions pas*, et qui, paraît-il, contribue comme les autres, dans la limite de ses forces, à ébranler les institutions de l'empire. Déjà son influence s'était fait sentir l'année dernière, et le parti *spirite*, - c'est le nom que lui a donné M. Genteur, - avait obtenu du Sénat, grâce sans doute à la subtilité des moyens dont il dispose, le renvoi au gouvernement de la fameuse pétition de Saint-Etienne, où étaient dénoncées, on s'en souvient, non pas les tendances matérialistes de l'Ecole de médecine,

mais les tendances philosophiques de la bibliothèque de la commune. Nous avions jusqu'ici attribué au parti de l'intolérance l'honneur de ce succès, et nous le considérions pour lui comme une consolation de son dernier échec ; mais il paraît que nous nous étions trompé, et que la pétition de Saint-Etienne n'était qu'une manœuvre de ce parti *spirite*, dont la puissance occulte semble vouloir s'exercer plus particulièrement au détriment des bibliothèques.

« Lundi donc, le Sénat était saisi de nouveau d'une pétition où le *parti spirite*, relevant encore la tête, dénonçait les tendances de la bibliothèque d'Oullins (Rhône). Mais cette fois la vénérable assemblée, mise en garde par les révélations de M. Genteur, a déjoué, par un ordre du jour unanime, les calculs des Spirites. Seul à peu près, M. Nisard s'est laissé prendre à cette ruse de guerre, et il a tendu de bonne foi la main à ces perfides ennemis. Il leur a prêté l'appui d'un rapport où il signalait à son tour les dangers des mauvais livres. Heureusement la méprise de l'honorable sénateur n'a pas été partagée, et les Spirites, reconnus et confus, ont été reconduits comme ils le méritaient. »

Un autre journal, la *Revue politique hebdomadaire* du 13 juin, commence ainsi un article sur le même sujet :

« Nous ne connaissions pas encore tous nos périls. N'était-ce donc pas assez du parti légitimiste, du parti orléaniste, du parti républicain, du parti socialiste, du parti communiste et du parti rouge, sans compter le parti libéral qui les résume tous, si l'on en croit le *Constitutionnel* ? Etait-ce bien sous le second empire, dont la prétention est de dissoudre tous les partis, qu'un nouveau parti devait naître, *grandir et menacer la société française*, le parti spirite ? Oui, le parti spirite ! C'est M. Genteur, conseiller d'Etat, qui l'a découvert, et qui l'a dénoncé en plein Sénat. »

On comprendra difficilement qu'un parti qui ne se composerait que de *niais* pût faire courir à l'Etat de sérieux dangers ; s'en effrayer serait faire croire qu'on a peur des niais. En jetant ce cri d'alarme à la face du monde, on prouve que le parti spirite est quelque chose. N'ayant pu l'étouffer sous le ridicule, on essaye de le présenter comme un péril pour la tranquillité publique ; or, quel sera l'inévitable résultat de cette nouvelle tactique ? Un examen d'autant plus sérieux et plus approfondi qu'on en aura davantage exalté le danger ; on voudra connaître les doctrines de ce parti, ses principes, son mot d'ordre, ses affiliations. Si le ridicule jeté sur le Spiritisme, comme croyance, a piqué la curiosité, ce sera bien autre

chose du moment qu'il est présenté comme un parti redoutable ; chacun est intéressé à savoir ce qu'il veut, où il aboutit : c'est tout ce qu'il demande ; agissant au grand jour, n'ayant aucune instruction *secrète* en dehors de ce qui est publié à l'usage de tout le monde, il ne redoute aucune investigation, bien *certain*, au contraire, de gagner à être connu, et que quiconque le scrutera avec impartialité, verra dans son code moral une puissante garantie d'ordre et de sécurité. Un parti, puisque parti il y a, qui inscrit sur son drapeau : *Hors la charité point de salut*, indique assez clairement ses tendances, pour que nul n'ait raison de s'en effrayer. D'ailleurs l'autorité, dont la vigilance est connue, ne peut ignorer les principes d'une doctrine qui ne se cache pas. Elle ne manque pas de gens pour lui rendre compte de ce qui se dit et se fait dans les réunions spirites, et elle saurait bien rappeler à l'ordre celles qui s'en écarteraient.

On peut s'étonner que des hommes qui font profession de libéralisme, qui réclament à cor et à cris la liberté, qui la veulent absolue pour leurs idées, leurs écrits, leurs réunions, qui stigmatisent tous les actes d'intolérance, entendent la proscrire pour le Spiritisme.

Mais, voyez à quelles inconséquences conduit l'aveuglement ! Le débat, qui a eu lieu au Sénat, a été provoqué par deux pétitions : l'une de l'année dernière pour la bibliothèque de Saint Etienne ; l'autre de cette année pour celle d'Oullins, signées de quelques habitants de ces villes, et qui réclamaient contre l'introduction, dans ces bibliothèques, de certains ouvrages au nombre desquels figuraient *les ouvrages spirites*.

Eh bien ! l'auteur de l'article du journal *la Liberté*, qui, sans doute, a examiné la question un peu à la légère, se figure que la réclamation émane du parti spirite, et conclut que celui-ci a reçu un coup d'assommoir par l'ordre du jour prononcé sur la pétition d'Oullins. Voilà donc ce parti si dangereux bien facilement abattu, et qui pétitionne pour demander l'exclusion *de ses propres ouvrages* ! ce serait vraiment alors le parti des niais. Du reste, cette étrange méprise n'a rien de surprenant, puisque l'auteur déclare en commençant *qu'il ne connaissait pas ce parti*, ce qui ne l'empêche pas de le déclarer capable d'ébranler les institutions de l'empire.

Les Spirites, loin de s'inquiéter de ces incidents, doivent s'en réjouir ; cette manifestation hostile ne pouvait se produire dans des circonstances plus favorables, et la doctrine en recevra certainement une nouvelle et salutaire impulsion, comme il en a été de toutes les levées de boucliers dont elle a été l'objet. Plus ces attaques ont du

retentissement, plus elles sont profitables. Un jour viendra où elles se changeront en approbations ouvertes.

Le journal *le Siècle* du 18 juin a aussi publié son article sur le parti spirite. Chacun y remarquera un esprit de modération qui contraste avec les deux autres que nous avons mentionnés ; nous le reproduisons intégralement :

« Qui donc a dit : Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ? Le sceptique qui parlait ainsi ne se doutait pas qu'un jour l'imagination d'un conseiller d'Etat ferait en plein Sénat la découverte du *parti spirite*. Nous comptions déjà quelques partis en France, et Dieu sait si les ministres orateurs se font faute d'énumérer les périls que peuvent créer cette division des esprits ! Il y a le parti légitimiste, le parti orléaniste, le parti républicain, le parti socialiste, le parti communiste, le parti clérical, etc., etc.

« La liste n'a pas paru assez longue à M. Genteur. Il vient de dénoncer à la vigilance des vénérables pères de la politique qui siègent au palais du Luxembourg l'existence du *parti spirite*. A cette révélation inattendue, un frisson a parcouru l'assemblée. Les défenseurs des deux morales, M. Nisard en tête, ont tressailli.

« Quoi, malgré le zèle de ses innombrables fonctionnaires l'empire français est menacé par un nouveau parti ? - En vérité, c'est à désespérer de l'ordre public. Comment cet ennemi, invisible jusqu'ici à M. Genteur lui-même, a-t-il pu se dérober à tous les yeux ? Il y a là un mystère que M. le conseiller d'État voudra bien, s'il le pénètre, nous aider à comprendre. Des gens officiellement informés affirment que le *parti spirite* cachait l'armée de ses représentants, les Esprits frappeurs, derrière les livres des bibliothèques de Saint-Etienne et d'Oullins.

« Nous voilà donc revenus au beau temps des histoires à faire dormir debout, des tables tournantes et des guéridons indiscrets !

« Bien que le Spiritisme et son premier apôtre M. Delage, le plus doux des prédicants, n'aient pas convaincu encore beaucoup de monde, ils sont cependant parvenus à constituer un parti. Cela du moins se dit au Sénat, et ce n'est pas nous qui nous permettrons jamais de suspecter l'exactitude de ce que l'on affirme en si haut lieu.

« L'influence occulte du parti nouvellement signalé s'est fait sentir jusque dans la dernière discussion du Sénat, où M. Désiré Nisard, premier du nom, s'est porté fort pour les réactionnaires. Un tel rôle revenait de droit à l'homme qui a été, depuis sa sortie

de l'école normale, un des agents les plus actifs des idées rétrogrades.

« Après cela peut-on s'étonner d'entendre l'honorable sénateur invoquer l'arbitraire pour justifier les mesures restrictives prises à propos du choix des livres de la bibliothèque d'Oullins ? « Ces établissements populaires, a dit M. Nisard, sont fondés par des associations ; elles se trouvent donc sous le coup de l'art. 291 du Code pénal, et par conséquent à la discrétion du ministre de l'intérieur. Il a usé, il use et usera de cette dictature. »

« Nous laissons au *parti spirite* et à son Christophe Colomb, M. le conseiller d'Etat Genteur, le soin d'interroger les Esprits révélateurs, afin qu'ils nous apprennent ce que le Sénat espère obtenir en empêchant les citoyens de composer librement les bibliothèques populaires, comme cela se pratique en Angleterre ? »

ANATOLE DE LA FORGE.

Le Spiritisme partout.

Le journal le Siècle. - Paris somnambule.

Depuis quelque temps, le *Siècle* publie, sous le titre de *Tout Paris*, une série de très intéressants feuilletons écrits par des auteurs différents ; il y a eu *Paris artiste*, *Paris gastronome*, *Paris plaideur*, etc. Dans son feuilleton des 24 et 25 avril 1868, il a publié *Paris somnambule*, par M. Eugène Bonnemère, l'auteur du *Roman de l'Avenir*. C'est un exposé à la fois scientifique et vrai des différentes variétés de somnambulisme, dans lequel il fait intervenir incidemment le Spiritisme, sous son nom propre, cependant avec toutes les précautions oratoires commandées par les exigences du journal dont il ne voulait pas engager la responsabilité ; c'est ce qui explique certaines réticences. Le défaut d'espace ne nous permettant pas d'en faire d'aussi nombreuses citations que nous l'eussions désiré, nous nous bornons aux passages suivants :

« La forme la plus élevée du somnambulisme est sans contredit le Spiritisme, qui aspire à passer à l'état de science. Il possède une littérature déjà riche, et les livres de M. Allan Kardec, notamment, font autorité sur la matière.

« Le Spiritisme, c'est la correspondance des âmes entre elles. Suivant les adeptes de cette croyance, un être invisible se met en com-

munication avec un autre, nommé médium, jouissant d'une organisation particulière qui le rend apte à recevoir la pensée de ceux qui ont vécu et à les écrire, soit par une impulsion mécanique inconsciente, imprimée à la main, soit par une transmission directe à l'intelligence des médiums. »

« Non, la mort n'existe pas. C'est l'instant de repos après la journée faite et la tâche terminée ; puis, c'est le réveil pour une œuvre nouvelle, plus utile et plus grande que celle que l'on vient d'accomplir. »

« Nous partons, emportant avec nous le souvenir des connaissances acquises ici-bas ; le monde où nous irons nous donnera les siennes, et nous les grouperons toutes en faisceau pour en former le progrès. »

« C'est par la succession des générations que l'humanité s'avance, marchant à chaque fois un pas de plus vers la lumière, parce qu'elles arrivent animées par des âmes, toujours nativement pures après qu'elles sont retournées à Dieu, et demeurent imprégnées des progrès qu'elles ont traversés. »

« Par suite des conquêtes définitivement assurées, la terre que nous habitons méritera de monter elle-même dans l'échelle des mondes. Un nouveau cataclysme arrivera ; certaines essences végétales, certaines espèces animales, inférieures ou malfaisantes, disparaîtront comme d'autres ont disparu autrefois, pour faire place à des créations plus parfaites, et nous deviendrons à notre tour un monde dans lequel des êtres déjà éprouvés viendront chercher un plus grand développement. Il dépend de nous de hâter, par nos efforts, l'avènement de cette période plus heureuse. Nos morts bien aimés viennent nous aider dans cette besogne difficile. »

« On le voit, ces croyances, sérieuses ou non, ne manquent pas d'une certaine grandeur. Le matérialisme et l'athéisme, que le sentiment humain repousse de toutes ses énergies, ne sont qu'une *inévitable réaction* contre les idées, difficilement admissibles par la raison, sur Dieu, la nature et les destinées des âmes. *Le Spiritisme, en élargissant la question, rallume dans les cœurs la foi prête à s'éteindre*. »

Théâtre. - Cornélius. - Le Coq de Mycille.

Cet hiver, on a joué avec un grand succès sur le théâtre des Fantaisies-Parisiennes une charmante opérette intitulée : *l'Elixir de Cornélius* où la réincarnation fait le nœud même de l'intrigue.

Voici le compte rendu qu'en donnait le *Siècle* dans son numéro du 11 février 1868 :

« Ce Cornélius est un alchimiste qui s'occupe particulièrement de la transmigration des âmes. Tout ce qu'on lui raconte à ce sujet, il l'écoute d'une oreille avide, comme si la chose était arrivée. Or, il possède une fille qui n'a pas attendu sa permission pour se procurer un prétendu. Non, mais il refuse son consentement. Comment donc faire pour triompher de sa résistance ? Une idée : l'amoureux lui narre que sa fille, avant d'être sa fille, il y a bien longtemps, était un lansquenet, coureur d'aventures et de ruelles. A cette même époque, lui, l'amoureux, était une jeune personne charmante qui fut trompée par le soldat de fortune. Les rôles sont intervertis, et il lui demande de lui rendre son ancien honneur. « Ah ! vous m'en direz tant ! » répond le vieux docteur convaincu. Et voilà comment un mariage de plus s'accomplit par devant le public, qui, si souvent, est chargé de remplacer M. le maire.

« La musique est gaie comme le sujet qui l'inspirait. On a plus particulièrement remarqué la sérénade, les couplets de Cornélius, le duo bouffe et le finale, écrits simplement et facilement. »

Le fond du sujet repose ici, comme on le voit, non-seulement sur le principe de la réincarnation, mais de plus sur le changement de sexe.

Les sujets dramatiques s'épuisent et les auteurs sont souvent bien embarrassés pour sortir des sentiers rebattus ; l'idée de la réincarnation va leur fournir à profusion des situations nouvelles pour tous les genres ; la route ouverte, il est probable que tous les théâtres auront bientôt leur pièce à réincarnation.

Le Théâtre-Français a donné, sur la fin du mois de mai, une pièce où l'âme joue le principal rôle ; c'est *le Coq de Mycille* par MM. Trianon et Eugène Nyon, et dont voici le principal sujet.

Mycille est un jeune savetier d'Athènes ; en face de son échoppe, un jeune magistrat, l'archonte Eucrates, habite une délicieuse maison de marbre. Le pauvre savetier envie à Eucrates ses richesses, sa femme, la belle Chloé, sa cuisine, ses nombreux esclaves. L'opulent archonte, vieilli avant l'âge, perclus de la goutte, envie à Mycille sa bonne mine, sa santé, l'amour désintéressé que lui témoigne une jolie esclave, Doris. Mycille a un coq que lui a donné la jeune Doris, et qui, par son chant matinal, réveille l'archonte. Celui-ci ordonne à ses esclaves de bâtonner le savetier s'il ne fait taire son coq ; le savetier, à son tour, veut battre son coq ; mais à ce mo-

ment l'animal se métamorphose en homme : c'est le philosophe Pythagore dont l'âme était venue animer le corps du coq, selon sa doctrine de la transmigration. Il a momentanément repris sa forme humaine pour éclairer Mycille sur la sottise de l'envie qu'il porte à la position d'Eucrates. Ne pouvant le persuader : « Je veux te donner, lui dit-il, le moyen de t'éclairer par ta propre expérience. Ramasse cette plume que tu as fait tomber de mon corps de coq ; introduis-la dans la serrure de la porte d'Eucrates ; aussitôt cette porte s'ouvrira ; ton âme passera dans le corps de l'archonte, et réciproquement l'âme de l'archonte passera dans ton corps. Pourtant, avant de rien faire, je t'engage à bien réfléchir. Là-dessus Pythagore disparaît. Mycille se consulte, mais la soif de l'or l'emporte, et, sollicité par divers incidents, il se décide, et la métamorphose s'opère. Voilà donc le savetier devenu le riche archonte, mais malade et goutteux, et l'archonte devenu savetier. Cette transformation amène une foule de complications comiques, à la suite desquelles chacun, mécontent de sa nouvelle position, reprend celle qu'il avait avant.

Cette pièce, comme on le voit, est une nouvelle édition de l'histoire du *savetier et du financier*, déjà exploitée sous tant de formes. Ce qui la caractérise, c'est qu'au lieu que ce soit le savetier en personne, corps et âme, qui prend la place du financier, ce sont les deux âmes qui échangent leur corps. L'idée est neuve, originale, et les auteurs l'ont très spirituellement exploitée ; mais elle n'est nullement empruntée à l'idée spirite, comme on l'avait dit ; elle est tirée d'un dialogue de Lucien : *Le songe et le coq*. Nous n'en parlons que pour relever l'erreur de ceux qui confondent le principe de la réincarnation avec la transmigration des âmes ou métempsycose.

La pièce de Cornélius, au contraire, est tout à fait dans la donnée spirite bien que la prétendue réincarnation du jeune homme et de la jeune fille ne soit qu'une invention de leur part pour arriver à leurs fins, tandis que celle-ci s'en écarte complètement. D'abord le Spiritisme n'a jamais admis l'idée de l'âme humaine rétrogradant dans l'animalité, parce qu'elle serait la négation de la loi du progrès ; en second lieu, l'âme ne quitte le corps qu'à la mort, et lors qu'après un certain temps passé dans l'erraticité, elle recommence une nouvelle existence, c'est en passant par les phases ordinaires de la vie : la naissance, l'enfance, etc., et non par l'effet d'une métamorphose ou substitution instantanée, qu'on ne voit que dans les contes de

fées, qui ne sont pas l'évangile du Spiritisme, quoi qu'en disent les critiques qui n'en savent pas davantage.

Toutefois, bien que la donnée soit fausse dans son application, elle n'en est pas moins fondée sur le principe de l'individualité et de l'indépendance de l'âme ; c'est l'âme distincte du corps et la possibilité de revivre sous une autre enveloppe mise en action, idée avec laquelle il est toujours utile de familiariser l'opinion. L'impression qui en reste n'est pas perdue pour l'avenir, et elle est plus salutaire que celle des pièces où l'on met en scène le dévergondage des passions.

Alexandre Dumas. - Monte-Christo.

« Ecoutez, Valentin ; avez-vous jamais senti pour quelqu'un une de ces sympathies irrésistibles qui font que, tout en voyant une personne pour la première fois, vous croyez la connaître depuis longtemps, et vous vous demandez où et quand vous l'avez vue ; si bien que, ne pouvant vous rappeler ni le lieu ni le temps, vous arrivez à croire que c'est dans un monde antérieur au nôtre, et que cette sympathie n'est qu'un souvenir qui se réveille ? » (*Monte-Cristo*, 3e partie, chap. XVIII, l'Enclos à la luzerne.)

« Vous n'avez jamais osé vous élever d'un coup d'aile dans les sphères supérieures que Dieu a peuplées d'êtres invisibles et exceptionnels. - Et vous admettez, monsieur, que ces sphères existent ; que les êtres exceptionnels et invisibles se mêlent à nous ? - Pourquoi pas ? Est-ce que vous voyez l'air que vous respirez, et sans lequel vous ne pourriez pas vivre ? - Alors, nous ne voyons pas ces êtres dont vous parlez. - Si fait ; vous les voyez quand Dieu permet qu'il se matérialisent… » (*Monte-Cristo*, 3e partie, chap. IX, Idéologie.)

« Et moi, monsieur (Villefort), je vous dis qu'il n'en est point ainsi que vous croyez. Cette nuit, j'ai dormi d'un sommeil terrible, car je me voyais en quelque sorte dormir, comme si mon âme eût déjà plané au-dessus de mon corps ; mes yeux, que je m'efforçais d'ouvrir, se refermaient malgré moi ; et cependant… avec mes yeux fermés, j'ai vu, à l'endroit même où vous êtes, entrer sans bruit une forme blanche. » (*Monte-Cristo*, 4e partie, chap. XIII, madame Mairan.)

« Une heure avant d'expirer, il m'a dit : Mon père, la foi de nul homme ne peut être plus vive que la mienne, car j'ai vu et entendu

parler une âme séparée de son corps. » (*François Picaut*, suite de *Monte-Cristo*.)

Il n'y a, dans ces pensées, qu'une toute petite critique à faire, c'est la qualification d'*exceptionnels* donnée aux êtres invisibles qui nous entourent ; ces êtres n'ont rien d'exceptionnel puisque ce sont les âmes des hommes, et que tous les hommes, sans exception, doivent passer par cet état. Hors cela, ne dirait-on pas ces idées puisées textuellement dans la doctrine ?

BIBLIOGRAPHIE.

L'AME, *démonstration de sa réalité, déduite de l'étude des effets du chloroforme et du curare sur l'économie animale, par M.* RAMON DE LA SAGRA, *membre correspondant de l'Institut de France* (*Académie des sciences morales et politiques*), *de l'Académie royale des sciences des Pays-Bas, etc.*[9].

Nous avons dit, dans un article ci-dessus, page 205, que les recherches de la science, même en vue d'une étude exclusivement matérielle, conduiraient au spiritualisme, par l'impuissance d'expliquer certains effets à l'aide des seules lois de la matière ; d'autre part, nous avons maintes fois répété que dans la catalepsie, la léthargie, l'anesthésie[10] par le chloroforme ou autres substances, le somnambulisme naturel, l'extase et certains états pathologiques, l'âme se révèle par une action indépendante de l'organisme, et donne, par son isolement, la preuve patente de son existence. Nous ne parlons ni du magnétisme, ni du somnambulisme artificiel, ni de la double vue, ni des manifestations spirites que la science officielle n'a pas encore reconnus, mais des phénomènes sur lesquels elle est à même d'expérimenter chaque jour.

La science a cherché l'âme avec le scalpel et le microscope dans le cerveau et les ganglions nerveux, et ne l'a pas trouvée ; l'analyse de ces substances ne lui a donné que de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote et du carbone, d'où elle a conclu que l'âme n'était pas distincte de la matière. Si elle ne la trouve pas, la raison en est bien simple : elle se fait de l'âme une idée fixe préconçue ; elle se la figure douée des propriétés de la matière tangible ; c'est sous cette forme qu 'elle la cherche, et naturellement elle ne pourrait la reconnaître lors même qu'elle l'aurait sous les yeux. De ce que certains organes sont les instruments des manifestations de la pensée, qu'en détrui-

[9] Un vol. in-12, prix 2 fr. 50 ; par la poste 2 fr. 75. Chez Germer-Baillière, libr., 17, rue de l'École-de-Médecine.

[10] *Anesthésie*, suspension de la sensibilité ; du grec, *a*, privatif, et *aïsthanomaï*, sentir.

sant ces organes, elle arrête la manifestation, elle tire la conséquence très peu philosophique que ce sont les organes qui pensent, absolument comme si une personne qui aurait coupé le fil télégraphique et interrompu la transmission d'une dépêche, prétendait avoir détruit celui qui l'envoyait.

L'appareil télégraphique nous offre, par comparaison, une image exacte du fonctionnement de l'âme dans l'organisme. Supposons qu'un individu reçoive une dépêche, et qu'en ignorant la provenance, il se livre aux recherches suivantes. Il suit le fil transmetteur jusqu'à son point de départ ; chemin faisant il cherche son envoyeur le long du fil et ne le trouve pas ; le fil le conduit à Paris, au bureau, à l'appareil ; « C'est de là, dit-il, que la dépêche est partie, je n'en puis douter ; c'est un fait matériellement démontré ; » il explore l'appareil, le démonte, le disloque pour y chercher son envoyeur, et n'y trouvant que du bois, du cuivre, une roue, il se dit : « Puisque la dépêche est partie de là, et que je n'y trouve personne, c'est ce mécanisme qui a conçu la dépêche ; cela m'est démontré non moins matériellement. » Sur ces entrefaites un autre individu se plaçant à côté de l'appareil, se met à répéter mot à mot la dépêche, et lui dit : « Comment pouvez-vous supposer, vous, homme d'intelligence, que ce mécanisme composé de matière inerte, destructible, ait pu concevoir la pensée de la dépêche que vous avez reçue, connaître le fait que cette dépêche vous a appris ? Si la matière avait la faculté de penser, pourquoi le fer, la pierre, le bois n'auraient-ils pas des idées ? Si cette faculté dépend de l'ordre et de l'arrangement des parties, pourquoi l'homme ne construirait-il pas des automates pensants ? Vous est-il jamais venu à l'esprit de croire que ces poupées qui disent : papa, maman, ont la conscience de ce qu'elles font ? N'avez-vous pas au contraire, admiré l'intelligence de l'auteur de ce mécanisme ingénieux ? »

Ici, le nouvel interlocuteur est l'âme qui conçoit la pensée ; l'appareil est le cerveau où elle se concentre et se formule ; l'électricité est le fluide directement imprégné de la pensée et chargé de la porter au loin, comme l'air porte le son ; les fils métalliques sont les cordons nerveux destinés à la transmission du fluide ; le premier individu est le savant à la poursuite de l'âme, qui suit les cordons nerveux, la cherche dans le cerveau, et ne l'y trouvant pas, conclut que c'est le cerveau qui pense ; il n'entend pas la voix qui lui crie : « Tu t'obstines à me chercher dedans, tandis que je suis dehors ; regarde à côté et tu me verras ; les nerfs, le cerveau et les fluides ne

pensent pas plus que le fil métallique, l'appareil télégraphique et l'électricité ; ce ne sont que les instruments de la manifestation de la pensée, ingénieusement combinés par l'inventeur de la machine humaine. »

De tous temps des phénomènes spontanés assez fréquents, tels que la catalepsie, la léthargie, le somnambulisme naturel et l'extase, ont montré l'âme agissant en dehors de l'organisme ; mais la science les a dédaignés à ce point de vue. Or, voici qu'une nouvelle découverte, l'anesthésie par le chloroforme, d'une incontestable utilité dans les opérations chirurgicales, et dont, par cela même, on est bien forcé d'étudier les effets, rend chaque jour la science témoin de ce phénomène, en mettant, pour ainsi dire, à nu l'âme du patient ; c'est la voix qui crie : « Regarde donc dehors, et non dedans, et tu me verras ; » mais il y a des gens qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas.

Parmi les nombreux faits de ce genre, le suivant s'est produit dans la pratique de M. Velpeau :

« Une dame qui n'avait manifesté aucun signe de douleur pendant que je la débarrassais d'une volumineuse tumeur, se réveilla en souriant et me dit : « Je sais bien que c'est fini ; laissez-moi revenir tout à fait et je vais vous expliquer cela… Je n'ai absolument rien senti, ajouta-t-elle bientôt, mais voici comment j'ai su que j'étais opérée. Dans mon sommeil, j'étais allée faire une visite à une dame de ma connaissance, pour l'entretenir d'un enfant pauvre que nous avions à placer. Pendant que nous causions, cette dame me dit : Vous croyez être en ce moment chez moi, n'est-ce pas ? Eh bien ! ma chère amie, vous vous trompez complètement, car vous êtes chez vous, dans votre lit, où l'on vous fait l'opération à présent même. Loin de m'alarmer de son langage, je lui ai naïvement répondu : Ah ! s'il en est ainsi, je vous demande la permission de prolonger un peu ma visite, afin que tout soit fini quand je rentrerai à la maison. Et voilà comment, en ouvrant les yeux, avant même d'être réveillée tout à fait, j'ai pu vous annoncer que j'étais opérée. »

La chloroformation offre des milliers d'exemples tout aussi concluants que celui-ci.

En communiquant ce fait et d'autres analogues à l'Académie des sciences, le 4 mars 1850, M. Velpeau s'est écrié : « Quelle source féconde pour la psychologie et la physiologie, que ces actes qui vont jusqu'à séparer l'esprit de la matière, ou l'intelligence du corps ! »

M. Velpeau a donc vu fonctionner l'âme en dehors de l'organisme ; il a pu en constater l'existence par son indépendance ; il a entendu la voix qui lui disait : Je suis dehors et non dedans ; pourquoi donc a-t-il fait profession de foi de matérialisme ? Il l'a dit depuis qu'il est dans le monde des Esprits : « Orgueil du savant, qui ne voulait pas se donner un démenti. » Cependant il n'a pas craint de revenir sur certaines opinions scientifiques erronées qu'il avait publiquement professées. Dans son *Traité de médecine opératoire*, publié en 1839, tome I, page 32, il dit : « Éviter la douleur dans les opérations, est une chimère qu'il n'est pas permis de poursuivre aujourd'hui. Instrument tranchant et douleur, en médecine opératoire, sont deux mots qui ne se présentent point l'un sans l'autre à l'esprit des malades, et dont il faut nécessairement admettre l'association. » Le chloroforme est venu lui donner un démenti sur ce point, comme sur la question de l'âme. Pourquoi donc a-t-il accepté l'un et non l'autre ? mystère des faiblesses humaines !

Si, dans ses leçons, M. Velpeau avait dit à ses élèves : « Messieurs, on vous dit que vous ne trouverez pas l'âme au bout de votre scalpel, et l'on a raison, car elle n'y est pas, et vous l'y chercheriez en vain comme je l'ai fait moi-même ; mais étudiez les manifestations intelligentes dans les phénomènes de l'anesthésie, et vous aurez la preuve irrécusable de son existence ; c'est là que je l'ai trouvée, et tout observateur de bonne foi la trouvera. En présence de pareils faits, il n'est plus possible de la nier, puisqu'on peut constater son action indépendante de l'organisme, et qu'on peut l'isoler pour ainsi dire à volonté. » En parlant ainsi, il n'aurait fait que compléter la pensée qu'il avait émise devant l'Académie des sciences. Avec un tel langage, appuyé de l'autorité de son nom, il aurait fait une révolution dans l'art médical. C'est une gloire qu'il a répudiée, et qu'il regrette amèrement aujourd'hui, mais dont d'autres hériteront.

Telle est la thèse qui vient d'être développée avec un remarquable talent par M. Ramon de la Sagra, dans l'ouvrage qui fait l'objet de cet article. L'auteur y décrit avec méthode et clarté, au point de vue de la science pure qui lui est familière, toutes les phases de l'anesthésie par le chloroforme, l'éther, le curare[11] et autres agents, d'après ses propres observations et celles des auteurs les plus accrédités, tels que Velpeau, Gerdy, Bouisson, Flourens, Simonin, etc. La partie

[11] Le curare est une substance éminemment toxique que les sauvages de l'Orénoque retirent de certaines plantes, et avec laquelle ils humectent la pointe des flèches qui produisent des blessures mortelles.

technique et scientifique y occupe une large place, mais cela était nécessaire pour une démonstration rigoureuse. Il contient en outre des faits nombreux où nous avons puisé celui que nous rapportons ci-dessus. Nous y empruntons également les conclusions suivantes :

« Puisque c'est un fait parfaitement constaté par les phénomènes anesthésiques, que l'éther éteint la vie des nerfs conducteurs des impressions des sens, tout en laissant libres les facultés intellectuelles, il devient incontestable aussi, que ces facultés ne dépendent pas essentiellement des organes nerveux. Or, comme les organes des sens, qui procurent les impressions, n'agissent que par les nerfs, il est clair que ceux-ci étant paralysés, tout l'organisme de la vie animale, de la vie de relation, reste anéanti pour ces facultés intellectuelles qui fonctionnent nonobstant. Force est donc d'avouer que leur existence, ou plutôt leur réalité, ne dépend pas essentiellement de l'organisme, et que, dès lors, elles procèdent d'un principe divers de lui, indépendant de lui, pouvant fonctionner sans lui et en dehors de lui.

« Voici donc la réalité de l'âme rigoureusement démontrée, incontestablement établie, sans qu'aucune observation physiologique puisse lui porter atteinte. Nous pouvons voir sortir de cette conclusion comme des jets de lumière qui éclairent des horizons lointains, que nous n'aborderons pas cependant, parce que ce genre d'études sort du cadre que nous nous sommes tracé.

« Le point de vue psychologique sous lequel nous venons de présenter les effets des substances anesthésiques sur l'économie animale, et les conséquences que nous en avons déduites en faveur de la réalité de l'existence de l'âme, doivent suggérer l'espoir qu'une méthode semblable, appliquée à l'étude d'autres phénomènes analogues de la vie, pourrait conduire au même résultat.

« Aucune déduction ne serait plus juste, car les effets physiologiques et psychologiques qui se montrent pendant l'ivresse alcoolique, le délire pathologique, le sommeil naturel et magnétique, l'extase et même la folie, offrent la plus grande ressemblance, dans beaucoup de points, avec les effets des substances anesthésiques que nous venons d'étudier dans cet ouvrage. Une telle concordance de divers phénomènes, procédant de causes différentes, en faveur d'une conclusion identique, ne doit pas nous surprendre. Elle n'est que la conséquence de ce que nous avons prouvé : *la réalité de l'existence d'une essence distincte de la matière* dans l'organisme humain, et à laquelle sont dévolues les fonctions intellectuelles que la matière seule ne pourrait jamais remplir.

« Ce serait ici le lieu d'examiner une autre question, de faire une incursion dans le domaine du magnétisme animal, qui soutient la

permanence des facultés sensoriales en dehors des sens, c'est-à-dire de la vision, de l'audition, du goût, de l'odorat, pendant la paralysie complète des organes qui, dans l'état normal, procurent ces impressions. Mais cette doctrine, dont nous ne voulons ni contester ni soutenir la vérité, n'est pas admise par la science physiologique, ce qui est suffisant pour que nous l'éliminions de nos recherches actuelles. »

Ce dernier paragraphe prouve que l'auteur a fait, pour la démonstration de l'âme, ce que M. Flammarion a fait pour celle de Dieu ; c'est-à-dire qu'il a tenu à se placer sur le terrain même de la science expérimentale, et qu'il a voulu tirer des seuls faits officiellement reconnus, la preuve de sa thèse. Il nous promet un autre ouvrage, qui ne peut manquer d'avoir un grand intérêt, dans lequel seront étudiés, au même point de vue, les divers phénomènes qu'il ne fait que mentionner, s'étant borné à ceux de l'anesthésie par le chloroforme.

Cette preuve n'est certainement pas nécessaire pour affermir la conviction des Spirites, ni des spiritualistes ; mais, après Dieu, l'existence de l'âme étant la base fondamentale du Spiritisme, nous devons considérer comme éminemment utile à la doctrine tout ouvrage qui tend à en démontrer les principes fondamentaux. Or, l'action de l'âme, abstraction faite de l'organisme, étant prouvée, c'est un point de départ qui, de même que la pluralité des existences et le périsprit, de proche en proche et par déduction logique, conduit à toutes les conséquences du Spiritisme.

En effet, l'exemple rapporté ci-dessus est du Spiritisme au premier chef, ce dont M. Velpeau ne se doutait guère en le publiant, et si nous avions pu les citer tous, on aurait vu que les phénomènes anesthésiques prouvent, non-seulement la réalité de l'âme, mais celle du Spiritisme.

C'est ainsi que tout concourt, comme il a été annoncé, à frayer la voie de la doctrine nouvelle ; on y arrive par une multitude d'issues qui toutes convergent vers un centre commun, et une foule de gens y apportent leur pierre, les uns consciemment, les autres sans le vouloir.

L'ouvrage de M. Ramon de la Sagra est un de ceux à la publication desquels nous sommes heureux d'applaudir, parce que, bien qu'il y soit fait abstraction du Spiritisme, on peut les considérer, de même que le *Dieu dans la nature* de M. Flammarion, et *la Pluralité des Existences* de M. Pezzani, comme des monographies des principes fondamentaux de la doctrine auxquels ils donnent l'autorité de la science.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 8. AOÛT 1868.

Le Matérialisme et le Droit.

Le matérialisme, en s'affichant comme il ne l'avait fait à aucune autre époque, en se posant en régulateur suprême des destinées morales de l'humanité, a eu pour effet d'effrayer les masses par les conséquences inévitables de ses doctrines pour l'ordre social ; par cela même, il a provoqué, en faveur des idées spiritualistes, une énergique réaction qui doit lui prouver qu'il est loin d'avoir des sympathies aussi générales qu'il le suppose, et qu'il se fait étrangement illusion s'il espère un jour imposer ses lois au monde.

Assurément, les croyances spiritualistes des temps passés sont insuffisantes pour ce siècle-ci ; elles ne sont pas au niveau intellectuel de notre génération ; elles sont, sur bien des points, en contradiction avec les données certaines de la science ; elles laissent dans l'esprit un vague incompatible avec le besoin du positif qui domine dans la société moderne ; elles ont, en outre, le tort immense de s'imposer par la foi aveugle et de proscrire le libre examen ; de là, sans aucun doute, le développement de l'incrédulité chez le plus grand nombre ; il est bien évident que si les hommes n'étaient nourris, dès leur enfance, que d'idées de nature à être plus tard confirmées par la raison, il n'y aurait pas d'incrédules. Que de gens ramenés à la croyance par le Spiritisme nous ont dit : Si l'on nous avait toujours présenté Dieu, l'âme et la vie future d'une manière rationnelle, nous n'aurions jamais douté !

De ce qu'un principe reçoit une mauvaise ou une fausse application, s'ensuit-il qu'il faille le rejeter ? Il en est des choses spirituelles comme de la législation et de toutes les institutions sociales : il faut les approprier aux temps, sous peine de succomber. Mais au lieu de présenter quelque chose de mieux que le vieux spiritualisme

classique, le matérialisme a préféré tout supprimer, ce qui le dispensait de chercher, et semblait plus commode à ceux que l'idée de Dieu et de l'avenir importune. Que penserait-on d'un médecin qui, trouvant que le régime d'un convalescent n'est pas assez substantiel pour son tempérament, lui prescrirait de ne rien manger du tout ?

Ce que l'on s'étonne de trouver chez la plupart des matérialistes de l'école moderne, c'est l'esprit d'intolérance poussé à ses dernières limites, eux qui revendiquent sans cesse le droit de liberté de conscience. Leurs coreligionnaires politiques mêmes ne trouvent pas grâce devant eux dès qu'ils font profession de spiritualisme, témoins M. Jules Favre à propos de son discours à l'Académie (*Figaro* du 8 mai 1868) ; M. Camille Flammarion, outrageusement bafoué et dénigré, dans un autre journal dont nous avons oublié le nom, parce qu'il a osé prouver Dieu par la science. Selon l'auteur de cette diatribe, on ne peut être savant qu'à la condition de ne pas croire en Dieu ; Chateaubriand n'est qu'un piètre écrivain et un radoteur. Si des hommes d'un aussi incontestable mérite sont traités avec si peu de ménagement, les Spirites ne doivent pas se plaindre d'être quelque peu raillés au sujet de leurs croyances.

Il y a en ce moment, de la part d'un certain parti, une levée de boucliers contre les idées spiritualistes en général, dans lesquelles le Spiritisme se trouve naturellement englobé. Ce qu'il cherche, ce n'est pas un Dieu meilleur et plus juste, c'est le Dieu-matière moins gênant, parce qu'il n'y a pas de compte à lui rendre. Personne ne conteste à ce parti le droit d'avoir son opinion, de discuter les opinions contraires, mais ce qu'on ne saurait lui concéder, c'est la prétention, au moins singulière pour des hommes qui se posent en apôtres de la liberté, d'empêcher les autres de croire à leur manière et de discuter les doctrines qu'ils ne partagent pas. Intolérance pour intolérance, l'une ne vaut pas mieux que l'autre.

Une des meilleures protestations que nous ayons lues contre les tendances matérialistes a été publiée dans le journal le *Droit*, sous le titre de : *Le matérialisme et le droit*. La question y est traitée avec une remarquable profondeur et une parfaite logique au double point de vue de l'ordre social et de la jurisprudence. La cause du spiritualisme étant celle du Spiritisme, nous applaudissons à toute énergique défense de la première, alors même qu'il y est fait abstraction de la seconde ; c'est pourquoi nous pensons que les lecteurs de la Revue y verront avec plaisir la reproduction de cet article.

(Extrait du journal *le Droit*, du 14 mai 1868).

La génération présente traverse une crise intellectuelle dont il n'y a pas à s'inquiéter outre mesure, mais dont il y aurait imprudence à laisser le dénouement au hasard. Depuis que l'humanité pense, on croyait à l'âme, principe immatériel, distinct des organes qui le servent ; on la faisait même immortelle. On croyait à une Providence, créatrice et maîtresse des êtres et des choses, au bien, au juste, à la liberté de l'arbitre humain, à une vie future qui, pour valoir mieux que le monde où nous sommes, n'a besoin, comme dit le poète, que d'exister. De modernes docteurs, qui commencent à devenir bruyants, ont changé tout cela. L'homme est ramené par eux à la dignité de la brute, et la brute réduite à un agrégat matériel. La matière et les propriétés de la matière, tels seraient les seuls objets possibles de la science humaine ; la pensée ne serait qu'un produit de l'organe qui en est le siège, et l'homme, quand les molécules organiques qui constituent sa personne se désagrègent et retournent aux éléments, périrait tout entier.

Si les doctrines matérialistes devaient avoir jamais leur heure de triomphe, les jurisconsultes philosophes, il faut le dire à leur honneur, seraient les premiers vaincus. Qu'auraient à faire leurs règles et leurs lois dans un monde où la loi de la matière serait toute la loi ? Les actions humaines ne peuvent être que des faits automatiques, si l'homme est tout matière. Mais alors où sera la liberté ? Et si la liberté n'existe pas, où sera la loi morale ? A quel titre une autorité quelconque pourrait-elle prétendre à maîtriser l'expansion fatale d'une force toute physique, et nécessairement légitime dès qu'elle est fatale ? Le matérialisme ruine la loi morale, et avec la loi morale le droit, l'ordre civil tout entier, c'est-à-dire les conditions d'existence de l'humanité. De telles conséquences immédiates, inévitables, valent assurément la peine qu'on y songe. Voyons donc comment se reproduit cette vieille doctrine matérialiste, qu'on n'a vu poindre jusqu'à présent que dans les plus mauvais jours.

Il y a presque toujours eu des matérialistes, théoriciens ou pratiques, soit par déviation du sens commun, soit pour justifier de basses habitudes de vivre. La première raison d'être du matérialisme est dans l'infirmité de l'intelligence humaine. Cicéron a dit en termes très crus qu'il n'y a pas de sottise qui n'ait trouvé quelque philosophe pour la défendre : *Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Sa seconde raison d'être est dans les mauvais penchants du cœur humain. Le matérialisme pratique, qui se réduit à quelques honteuses maximes, est toujours

apparu aux époques de décomposition morale ou sociale, comme celles de la Régence et du Directoire. Le plus souvent, quand il a eu des visées plus hautes, le matérialisme philosophique a été une réaction contre les exigences exagérées des doctrines ultra-spiritualistes ou religieuses. Mais, de nos jours, il se produit avec un caractère nouveau ; il s'appelle scientifique. L'histoire naturelle serait toute la science de l'homme ; rien n'existerait de ce qu'elle n'a pas pour objet, et, comme elle n'a pas pour objet l'esprit, l'esprit n'existe pas.

Pour qui veut y songer, le matérialisme est bien, en effet, un péril, non pas de la science vraie, mais de la science incomplète et présomptueuse ; c'est une mauvaise plante qui croît sur son sol. D'où viennent les tendances matérialistes, plus ou moins accusées de tant de savants ? De leur constante occupation à étudier et à manipuler la matière ? Peut-être un peu. Mais elles viennent surtout de leurs habitudes d'esprit, de la pratique exclusive de leur méthode expérimentale. La méthode scientifique peut se réduire en ces termes : Ne recueillir que des faits, induire très prudemment la loi de ces faits, bannir absolument toutes recherches des causes. On ne s'étonnera pas, après cela, que des intelligences à courte vue, débiles par quelque endroit, déformées, comme nous le devenons tous par un même travail intellectuel ou physique trop continu, méconnaissent l'existence des faits moraux auxquels ne convient pas l'application de leur instrument logique, et, par une transmission insensible, passent de l'ignorance méthodique à la négation.

Cependant, si cette méthode exclusivement expérimentale peut se trouver en défaut, c'est bien dans l'étude de l'homme, être double, esprit et matière, dont l'organisme même ne peut être que le produit et l'instrument de la force cachée, mais essentiellement une, qui l'anime. On ne veut voir dans l'organisme humain qu'un agrégat matériel ! Pourquoi scinder l'homme et ne vouloir méthodiquement considérer en lui qu'un principe s'il y en a deux ? Peut-on se flatter au moins d'expliquer ainsi tous les phénomènes de la vie ? Le matérialisme physiologique, qui prépare au matérialisme philosophique, mais qui n'y conduit pas nécessairement, est frappé d'impuissance à chaque pas. La vie, quoi qu'on dise, est un mouvement, le mouvement de l'âme informant le corps ; et l'âme est ainsi le ressort qui meut et transporte, par une action inconnue et inconsciente, les éléments des corps vivants. En ramenant systématiquement l'étude de l'homme physique aux conditions de l'étude des corps inorganisés ;

en ne voyant dans les forces vivantes de chaque partie de l'organisme que des propriétés de la matière ; en localisant ces forces dans chacune de ces parties ; en ne considérant la vie que comme une manifestation physique, un résultat, alors qu'elle est peut-être un principe ; en écartant l'unité du principe de vie comme une hypothèse quand ce peut être une réalité, sans doute on tombe dans le matérialisme physiologique, pour après glisser rapidement dans le matérialisme philosophique ; mais on conclut sur un dénombrement et un examen incomplets des faits ; on a cru ne marcher qu'appuyé sur l'observation, et l'on a écarté le fait capital qui domine et détermine tous les faits particuliers.

Le matérialisme de la nouvelle école n'est donc pas un résultat démontré de l'étude ; c'est une opinion préconçue. Le physiologiste n'admet pas l'esprit ; mais quoi d'étonnant ? c'est une cause, et il s'est mis à l'étude avec une méthode qui lui interdit précisément la recherche des causes. Nous ne voulons pas soumettre la cause du spiritualisme à une question de physiologie controversée et sur laquelle on pourrait nous récuser à bon droit. Le sens intime me révèle l'existence de l'âme avec une bien autre autorité. Quand le matérialisme physiologique serait aussi vrai qu'il est discutable, nos convictions spiritualistes ne resteraient pas moins entières. Fort du témoignage du sens intime, confirmé par l'assentiment de mille générations qui se sont succédé sur la terre, nous répéterions le vieil adage : « La vérité ne détruit pas la vérité, » et nous attendrions du temps que la conciliation se fît. Mais de quel poids ne se sent-on pas allégé quand on voit que, pour nier l'âme et donner cette déclaration comme un résultat de la science, le savant, de son propre aveu, est parti méthodiquement de cette idée que l'âme n'existe pas !

Nous avons lu bien des livres de physiologie, en général assez mal écrits ; ce qui nous a frappé, c'est le vice constant des raisonnements du physiologiste organicien quand il sort de son sujet pour se faire philosophe. On le voit constamment prendre un effet pour une cause, une faculté pour une substance, un attribut pour un être, confondre les existences et les forces, etc., et raisonner en conséquence. On croirait à une gageure. Quelquefois, il franchit d'incroyables distances sans se douter du chemin qu'il fait. Quel esprit exact et net, par exemple, a jamais pu comprendre cette pensée si connue de Cabanis et de Broussais que « le cerveau produit, *sécrète* la pensée ? » D'autres fois, l'homme positif, l'homme de la science, l'homme de l'observation et des faits, nous dira sérieusement que

le cerveau « emmagasine des idées. » Encore un peu, il les dessinera. Est-ce métaphore ou galimatias ?

On ne demandera jamais à la science naturelle de prendre parti pour ou contre l'âme humaine ; mais que ne se résout-elle à ignorer ce qui n'est pas l'objet de ses investigations ? De quel droit ose-t-elle jurer qu'il n'y a rien après elle, après s'être fait une loi de ne pas voir ? Que ne garde-t-elle un peu de cette réserve qui nous convient si bien à tous, à ceux surtout qui ont la prétention de n'avancer qu'avec certitude ? A quel titre l'anatomiste prendra-t-il sur lui de déclarer que l'âme n'existe pas, parce qu'il ne l'a pas rencontrée sous son scalpel ? A-t-il au moins commencé par démontrer rigoureusement, scientifiquement, par des expériences et des faits, selon la méthode qu'il préconise, que son scalpel peut atteindre à tout, même à un principe immatériel ?

Quoi qu'il en soit de toutes ces questions, le matérialisme se disant scientifique, sans en valoir mieux pour cela, s'étale au grand jour, et il nous faut voir ce que serait le droit matérialiste. Hélas ! l'état social matérialiste nous offrirait un bien triste et honteux spectacle. Il est une chose d'abord certaine, c'est que, si l'homme n'existe que par son organisme, cette masse matérielle et automatique qui sera désormais tout l'homme, pourvu d'une encéphale pour sécréter des idées, sera irresponsable de tous les mouvements qu'elle produira[12]. Avec elle il ne faudra pas que l'encéphale d'une autre masse matérielle s'avise à sécréter des idées de justice ou d'injustice ; car ces idées de justice ou d'injustice ne sont applicables qu'à une force libre, existant par elle-même, capable de vouloir et de s'abstenir. On ne raisonne pas le torrent ou l'avalanche.

Donc la liberté, c'est-à-dire la volonté d'agir ou de ne point agir, n'existera pas ici-bas, et le droit pas davantage. Dans cet état, toutes les forces auront un plein et absolu pouvoir d'expansion. Tout sera légitime, licite, permis, disons même ordonné ; car il est clair que tout fait qui n'est pas l'acte d'une volonté libre, qui ne se produit pas comme un acte moralement obligatoire ou moralement défendu, est un fait obligé, qui peut bien venir se heurter à un fait contraire du même caractère, mais qui tombe comme tous les faits physiques sous l'empire inéluctable des lois naturelles.

Il suffit d'exposer de telles idées pour en faire justice. C'est le système de Spinoza, qui a très résolument posé le principe du droit

[12] Comme le foie est irresponsable de la bile qu'il sécrète.

de la force. Les forts, dit Spinoza, sont faits pour asservir les faibles au même titre que les poissons pour nager, et les plus grands pour manger les plus petits. Dans le système matérialiste, ce qu'on appellerait le droit ne saurait avoir un principe différent. Mais quel homme doué de sens oserait avouer un tel système, qui suffirait à lui seul à la réfutation du matérialisme, puisqu'il en découle nécessairement ? Veut-on cependant que ce principe de la force se trouve de fait limité par lui-même ? On ne gagnera rien, ou peu de chose, à ce flagrant démenti du principe. Admettons, si l'on veut, que la substance pensante (nous continuons à parler la langue des matérialistes) se concerte chez les individus pour régulariser cette expansion de la force, à quoi arrivera-t-elle ? Tout au plus à un ensemble de règles qui aura pour base l'intérêt, et encore, comme il n'y a d'autres lois que les lois de la matière, cette législation n'aura aucun caractère obligatoire ; chacun pourra l'enfreindre si sa matière pensante le lui conseille et si sa force le lui permet. Ainsi, dans cette singulière doctrine, on n'aurait pas même un état social construit sur le plan de la triste société de Hobbes.

Nous ne parlons encore que des conditions premières de tout état social. Mais, dans toute société civile, on consacre la propriété individuelle ; on contracte, on vend, on loue, on s'associe, etc. Le mariage fonde la famille ; tout un ordre nouveau de relations en naît. Par l'éducation du foyer et l'éducation publique, les traditions se perpétuent. Ainsi se forme un esprit national et se développe la civilisation. Notre société matérialiste aura-t-elle son droit civil ? Impossible de le supposer ; car le droit civil, dans son ensemble, a pour principe la justice, et la justice ne peut être qu'un mot, ou une contradiction dans une doctrine qui ne connaît que la matière et les propriétés de la matière. On arrive ainsi inévitablement à conclure (à moins de déraisonner à propos) que l'état civil de la société matérialiste, c'est l'état de bestialité.

Nous ne disons rien de trop en avançant que le matérialisme est destructif, non pas de telle morale, mais de toute morale ; non pas de tel état civil, mais de tout état civil, de toute société. Il faut reculer avec lui au delà des régions de la barbarie, au delà de la *sauvagerie*. Faut-il pour cela le proscrire ? A Dieu ne plaise. Son caractère ainsi reconnu, nous ne demanderions cependant pas que l'enseignement en fût interdit ; nous le défendrions au besoin contre toute compression par la force, pourvu que le professeur ne parlât qu'en son nom propre. La liberté nous est si chère (les lecteurs de ce

journal le savent) ; elle porte avec elle de tels bienfaits ; nous avons une telle confiance dans le bon sens public, que nous ne concevrions aucune inquiétude de voir toute chaire, toute tribune ouverte à toute idée.

Mais la question ne se présenterait plus dans les mêmes termes s'il arrivait que le professeur parlât dans une chaire de l'État, rétribuée au budget. A tort ou à raison l'État enseigne ; peut-il enseigner des doctrines dont les conséquences les plus prochaines sont destructives de l'État ? Sera-t-il à la discrétion de tout professeur de faire endosser à l'État toutes les doctrines qu'il pourra concevoir ? La question n'en est pas une. Les professeurs de l'État sont des fonctionnaires publics ; leur enseignement ne peut être et il n'est qu'un enseignement officiel. L'état est garant de ce qu'ils disent ; *il en répond vis-à-vis de la jeunesse et des familles*. Si avec les grands mots d'indépendance du professorat, on récusait son contrôle, on se ferait oppresseur de l'État, par la plus hypocrite des oppressions, car on mettrait à son compte des doctrines qu'il désavoue.

Sans doute l'autorité supérieure doit à ses professeurs, souvent blanchis par l'étude, des égards, des ménagements, une grande confiance, comme à ses généraux, à ses administrateurs et à ses magistrats ; mais elle ne leur doit pas le sacrifice du mandat qu'elle est toujours présumée tenir du pays. Le professeur n'est pas plus indépendant de l'État que le général qui prendrait le commandement d'une insurrection.

H. THIERCELIN.

Le journal LA SOLIDARITÉ

Le journal *la Solidarité*, dont nous avons parlé dans la Revue de juin 1868, page 176, continue à s'occuper de Spiritisme, avec le ton de discussion sérieuse qui caractérise cette feuille éminemment philosophique.

Sous le titre de : *Recherches psychologiques à propos de Spiritisme*, le numéro du 1er juillet contient un article dont nous extrayons les passages suivants :

« Il est bien peu de journaux qui puissent se dire indépendants. J'entends parler d'une véritable indépendance, celle qui permet de traiter un sujet sans préoccupation de parti, d'Eglise, d'école, de faculté, d'académie ; mieux que cela : sans préoccupation du public,

de son propre public de lecteurs et d'abonnés, et en ne s'inquiétant que de rechercher la vérité et de la dire. La *Solidarité* a cet avantage bien rare de braver même les désabonnements, - car elle ne vit que de sacrifices, - et d'être trop haut placée dans les régions de la pensée pour avoir à craindre les flèches du ridicule.

« En traitant du Spiritisme, nous savions que nous ne satisferions personne, ni les croyants, ni les incrédules ; personne, si ce n'est peut-être les gens qui n'ont aucun parti pris sur la question. Ceux-là savent qu'ils ne savent point. Ce sont les sages ; ils sont peu nombreux. »

L'auteur décrit ensuite le phénomène matériel des tables tournantes, qu'il explique par l'électricité humaine, en déclarant n'y rien voir qui accuse une intervention étrangère. C'est ce que nous avons dit dès le commencement. Il continue :

« Tant qu'on n'a qu'à expliquer le mouvement automatique des objets, on n'a pas besoin d'aller au delà de ce qui est acquis dans les sciences physiques. Mais la difficulté augmente lorsqu'on arrive aux phénomènes de nature intellectuelle.

« La table, après s'être contentée de danser, se mit bientôt à répondre aux questions. Dès lors, comment douter qu'il y eût là une intelligence ? La croyance vague aux Esprits avait suscité le mouvement des objets matériels, car il est évident que sans cet *a priori*, jamais on ne se serait avisé de faire tourner les tables. Cette croyance, en se trouvant confirmée par les apparences, devait pousser à faire un pas de plus. Etant donné l'Esprit comme cause du mouvement des tables, la pensée devait venir de l'interroger.

« Les premières manifestations intelligentes, dit M. Allan Kardec, eurent lieu au moyen de tables se levant et frappant avec un pied un nombre déterminé de coups, et répondant ainsi par *oui* ou par *non*, suivant la convention, à une question posée. On obtint ensuite des réponses plus développées par les lettres de l'alphabet : l'objet mobile frappant un nombre de coups correspondant au numéro d'ordre de chaque lettre, on arrivait ainsi à formuler des mots et des phrases répondant à des questions posées. La justesse des réponses, leur corrélation excitèrent l'étonnement. L'être mystérieux qui répondait ainsi, interrogé sur sa nature, déclara qu'il était *Esprit* ou *Génie*, se donna un nom et fournit divers renseignements sur son compte. »

« Ce moyen de correspondance était long et incommode, comme le remarque très justement M. Allan-Kardec. On ne tarda pas à lui

substituer la corbeille, puis la planchette. Aujourd'hui, ces moyens sont généralement abandonnés, et les croyants s'en rapportent à ce qu'écrit machinalement la main du *médium* sous la dictée de l'Esprit.

« Il est difficile de savoir qu'elle est la part du médium dans les produits plus ou moins inspirés de sa plume ; il n'est pas aisé non plus de déterminer le degré d'automatisme d'une corbeille ou d'une planchette lorsque ces objets sont placés sous des mains vivantes. Mais la correspondance par la table, si elle est lente et peu commode, permet de constater la passivité de l'instrument. Pour nous, le rapport intellectuel au moyen de la table est aussi bien établi que celui de la correspondance télégraphique. Le fait est réel. Seulement, il s'agit de savoir si le correspondant d'outre-tombe existe. Y a-t-il un Esprit, un être invisible avec lequel on correspond, ou bien les opérateurs sont-ils dupes d'une illusion et ne sont-ils en rapport qu'avec eux-mêmes ? Telle est la question.

« Nous avons attribué à l'électricité émise par la machine humaine les mouvements mécaniques des tables, nous n'avons pas à chercher ailleurs que dans l'âme humaine l'agent qui imprime à ces mouvements un caractère d'intelligence. En se représentant l'électricité comme un fluide élastique d'une extrême subtilité qui s'interpose entre les molécules des corps et les entoure comme d'une atmosphère, on peut très bien comprendre que l'âme, grâce à cette enveloppe, fasse sentir son action sur toutes les parties du corps sans y occuper une place déterminée, et que l'unité du *moi* soit partout à la fois où peut atteindre son atmosphère. L'action par contact dépasse alors la périphérie du corps, et les vibrations éthéréennes ou fluidiques, en se communiquant d'une atmosphère à l'autre, peuvent produire entre les êtres en rapport, des effets à distance. Il y a là tout un monde à étudier. Les forces s'y influencent et s'y transforment selon les lois dynamiques qui nous sont connues, mais leurs effets varient avec le rythme des mouvements moléculaires et selon que ces mouvements s'exercent par vibration, ondulation ou oscillation. Mais, quoi qu'il en soit de ces théories qui sont loin d'avoir atteint la positivité nécessaire pour prendre rang dans la science, rien ne s'oppose à ce que nous regardions le *moi* humain comme étendant à la table l'action de sa spontanéité, en s'en servant comme d'un appendice à son système nerveux pour manifester des mouvements volontaires.

« Ce qui le plus souvent fait illusion dans ces sortes de correspon-

dances télégraphiques, c'est que le *moi* de chacun des assistants ne peut plus se reconnaître dans la résultante de la collectivité. La représentation subjective qui se fait dans l'esprit du médium par le concours de cette espèce de photographie peut ne ressembler à aucun des assistants, bien que la plupart sans doute en aient fourni quelque trait ; Cependant il est rare, si l'on observe avec soin, qu'on ne retrouve plus particulièrement l'image de l'un des opérateurs qui a été l'instrument passif de la force collective. Ce n'est pas un Esprit ultra-mondain qui parle dans la salle, c'est l'esprit du médium, mais l'esprit du médium doublé peut-être de l'esprit de tel assistant qui le domine souvent à l'insu de l'un et de l'autre, et exalté par des forces qui lui viennent, comme de divers courants électromagnétiques, du concours donné par les assistants[13].

« Nous avons vu bien des fois la personnalité du médium se trahir par des fautes d'orthographe, par des erreurs historiques ou géographiques qu'il commettait habituellement et qui ne pouvaient être attribuées à un *Esprit* véritablement distinct de sa propre personne.

« Une chose des plus communes dans les phénomènes de cette nature, c'est la révélation de secrets que l'interrogateur ne croit connus de personne ; mais il oublie que ces secrets sont connus de celui qui interroge, et que le médium peut lire dans sa pensée. Il faut pour cela un certain rapport mental ; mais ce rapport s'établit par une dérivation du courant nerveux qui enveloppe chaque individu, à peu près comme on pourrait faire dévier l'étincelle électrique en interceptant la ligne télégraphique et y substituant un nouveau fil conducteur. Une telle faculté est beaucoup moins rare qu'on ne pense. La communication de pensée est un fait admis par toutes les personnes qui se sont occupées de magnétisme, et il est facile à chacun de se convaincre de la fréquence et de la réalité du phénomène.

« Nous sommes obligé de glisser sur ces explications très imparfaites. Elles ne suffisent pas, nous le savons, pour infirmer la croyance aux Esprits chez ceux qui croient avoir des preuves sensibles de leur intervention.

« Nous ne pouvons leur opposer des preuves de même nature. La croyance à des individualités spirituelles non-seulement n'a rien d'ir-

[13] Voir, pour la réponse à plusieurs propositions contenues dans cet article, le Livre des Médiums, chap. IV, *Systèmes*. - Introduction du Livre des Esprits. - Qu'est-ce que le Spiritisme ? chap. I, *Petite conférence*.

rationnel, mais nous la tenons pour toute naturelle. Notre conviction profonde, on le sait, est que le *moi* humain persiste dans son identité après la mort, et qu'il se retrouve après sa séparation de l'organisme terrestre avec toutes ses acquisitions antérieures. Que la personne humaine soit alors revêtue d'un organisme d'une nature éthéréenne, c'est ce qui nous paraît parfaitement probable. Le *périsprit* de ces messieurs ne nous répugne donc point. Qu'est-ce donc qui nous sépare ? Rien de fondamental. Rien, si ce n'est l'insuffisance de leurs preuves. Nous ne trouvons pas que les rapports spirites entre les morts et les vivants soient constatés par les mouvements des tables, par les correspondances, par les dictées. Nous croyons que les phénomènes physiques s'expliquent physiquement, et que les phénomènes psychiques sont *causés* par les forces inhérentes à l'âme des opérateurs. Nous parlons de ce que nous avons vu et étudié avec beaucoup de soin. Nous ne connaissons rien jusqu'ici parmi les inspirations des médiums qui n'ait pu être produit par un cerveau vivant sans le secours d'aucune force céleste, et la plupart de leurs productions sont au-dessous du niveau intellectuel du milieu dans lequel nous vivons.

« Dans un prochain article, nous examinerons les doctrines philosophiques et religieuses du *Spiritisme*, et notamment celles dont M. Allan Kardec a présenté la synthèse dans son dernier volume, intitulé *la Genèse selon le Spiritisme*. »

Il y aurait sans doute beaucoup de choses à répondre sur cet article ; cependant nous ne le réfuterons pas, parce que ce serait répéter ce que nous avons maintes fois écrit sur le même sujet. Nous sommes heureux de reconnaître, avec l'auteur, que la distance qui le sépare encore de nous est peu de chose : ce n'est que le fait matériel des rapports directs entre le monde visible et le monde invisible ; et cependant ce peu de chose est beaucoup par ses conséquences.

Du reste il est à remarquer que, s'il n'admet pas ces rapports, il ne les nie pas non plus d'une manière absolue ; il ne répugne même pas à sa raison d'en concevoir la possibilité ; en effet, cette possibilité découle tout naturellement de ce qu'il admet. Ce qui lui manque, dit-il, ce sont les preuves du fait des communications. Eh bien ! ces preuves lui arriveront tôt ou tard ; il les trouvera soit dans l'observation attentive des circonstances qui accompagnent certaines communications médianimiques, soit dans l'innombrable variété des manifestations spontanées, qui se produisaient avant le

Spiritisme, et se produisent encore chez des personnes qui ne le connaissent pas ou n'y croient pas, et chez lesquelles, par conséquent, on ne saurait admettre l'influence d'une idée préconçue. Il faudrait ignorer les premiers éléments du Spiritisme pour croire que le fait des manifestations ne se produit que chez les adeptes.

En attendant, et alors même que là devrait s'arrêter sa conviction, il serait à désirer que tous les matérialistes en fussent à ce point ; nous devons donc nous féliciter de le compter parmi les hommes de valeur tout au moins sympathiques à l'idée générale, et de voir un journal recommandable par son caractère sérieux et son indépendance, combattre avec nous l'incrédulité absolue en matière de spiritualité, aussi bien que les abus que l'on a fait du principe spirituel. Nous marchons au même but par des routes différentes, mais convergeant vers un point commun et se rapprochant de plus en plus par les idées ; quelques dissidences sur des questions de détail ne doivent pas nous empêcher de nous tendre la main.

En ce temps d'effervescence et d'aspiration vers un meilleur état de choses, chacun apporte sa pierre à l'édification du monde nouveau ; chacun travaille de son côté, avec les moyens qui lui sont propres ; le Spiritisme apporte son contingent qui n'est pas encore complet ; mais comme il n'est point exclusif, il ne rejette aucun concours ; il accepte le bien qui peut servir la grande cause de l'humanité, de quelque part qu'il vienne, fut-ce même de celle de ses adversaires.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, nous n'entreprendrons pas de réfuter la théorie exposée dans la *Solidarité* sur la source des manifestations intelligentes, nous n'en dirons que peu de mots.

Cette théorie n'est autre, comme on le voit, qu'un des premiers systèmes éclos à l'origine du Spiritisme, alors que l'expérience n'avait pas encore élucidé la question ; or, il est notoire que cette opinion est aujourd'hui réduite à quelques rares individualités. Si elle eût été dans le vrai, pourquoi n'aurait-elle pas prévalu ? Comment se ferait-il que des millions de Spirites qui expérimentent depuis quinze ans dans le monde entier et dans toutes les langues, qui se recrutent en majorité dans la classe éclairée, qui comptent dans leurs rangs des hommes de savoir et d'une incontestable valeur intellectuelle, telle que des médecins, des ingénieurs, des magistrats, etc., aient constaté la réalité des manifestations, si elle n'existait pas ? Peut-on raisonnablement admettre que tous se soient

fait illusion ? Qu'il ne se soit point trouvé parmi eux des hommes doués d'assez de bon sens et de perspicacité pour reconnaître la véritable cause ? Cette théorie, comme nous l'avons dit, n'est pas nouvelle, et elle n'a pas passé inaperçue parmi les Spirites ; elle a, au contraire, été sérieusement méditée et explorée par eux, et c'est précisément parce qu'on l'a trouvée démentie par les faits, impuissante à les expliquer tous, qu'elle a été abandonnée.

C'est une grave erreur de croire que les Spirites sont venus avec l'idée préconçue de l'intervention des Esprits dans les manifestations ; s'il en a été ainsi de quelques-uns, la vérité est que le plus grand nombre n'est arrivé à la croyance qu'après avoir passé par le doute ou l'incrédulité.

C'est également une erreur de croire que, sans l'*à priori* de la croyance aux Esprits, jamais on ne se serait avisé de faire tourner les tables. Le phénomène des tables tournantes et parlantes était connu du temps de Tertullien, et en Chine de temps immémorial. En Tartarie et en Sibérie, on connaissait les *tables volantes*[14]. Dans certaines provinces d'Espagne, on se sert de tamis tenus en suspension par les pointes de ciseaux. Ceux qui interrogent croient-ils que ce sont des Esprits qui répondent ? Nullement ; demandez-leur ce que c'est, ils n'en savent rien : c'est la table, le tamis doués d'une puissance inconnue ; ils interrogent ces mouvements comme ceux de la baguette divinatoire, sans aller au delà du fait matériel.

Les phénomènes spirites modernes n'ont pas commencé par les tables, mais par les coups *spontanés*, frappés dans les murailles et les meubles ; ces bruits ont étonné, surpris ; leur mode de percussion avait quelque chose d'insolite, un caractère intentionnel, une persistance qui semblait appeler l'attention sur un point déterminé, comme lorsque quelqu'un frappe pour avertir. Les premiers mouvements de tables ou autres objets ont également été spontanés, comme ils le sont encore aujourd'hui chez certains individus qui n'ont aucune connaissance du Spiritisme. Il en est ici comme de la plupart des phénomènes naturels qui se produisent journellement, et passent néanmoins inaperçus, ou dont la cause reste ignorée, jusqu'au moment où des observateurs sérieux et plus éclairés y portent leur attention, les étudient et les explorent.

Ainsi, de deux théories contraires, nées à la même époque, l'une grandit avec le temps par suite de l'expérience, se généralise, tandis

---

[14] Revue spirite d'octobre 1859, page 279.

que l'autre s'éteint ; en faveur de laquelle y-a-t-il présomption de vérité et de survie ? Nous ne donnons pas cela comme une preuve, mais comme un fait qui mérite d'être pris en considération.

M. Fauvety s'appuie sur ce qu'il n'a rien trouvé dans les communications médianimiques qui dépasse la portée du cerveau humain ; c'est encore là une vieille objection cent fois réfutée par la doctrine spirite elle-même. Est-ce que le Spiritisme a jamais dit que les Esprits fussent des êtres en dehors de l'humanité ? Il vient au contraire *détruire le préjugé* qui en fait des êtres exceptionnels, anges ou démons, intermédiaires entre l'homme et la divinité, des espèces de demi-dieux.

Il repose sur ce principe que les Esprits ne sont autres que les hommes dépouillés de leur enveloppe matérielle ; que le monde visible se déverse incessamment dans le monde invisible par la mort, et celui-ci dans le monde charnel par les naissances.

Dès lors que les Esprits appartiennent à l'humanité, pourquoi voudrait-on qu'ils eussent un langage surhumain ? Nous savons que certains d'entre eux n'en savent pas plus, et souvent beaucoup moins que certains hommes, puisqu'ils s'instruisent avec ces derniers ; ceux qui étaient incapables de faire des chefs-d'œuvre de leur vivant, n'en feront pas davantage comme Esprits ; l'Esprit d'un Hottentot ne parlera pas comme un académicien, et l'Esprit d'un académicien, qui n'est qu'un être humain, ne parlera pas comme un dieu.

Ce n'est donc pas dans l'excentricité de leurs idées et de leurs pensées, dans la supériorité exceptionnelle de leur style, qu'il faut chercher la preuve de l'origine spirituelle des communications, mais dans les circonstances qui attestent que, dans une multitude de cas, la pensée ne peut venir d'un incarné, fût-elle même de la dernière trivialité.

De ces faits ressort la preuve de l'existence du monde invisible au milieu duquel nous vivons, et pour cela les Esprits du plus bas étage le prouvent tout aussi bien que les plus élevés. Or, l'existence du monde invisible au milieu de nous, partie intégrante de l'humanité terrestre, déversoir des âmes désincarnées, et source des âmes incarnées, est un fait capital, immense ; c'est toute une révolution dans les croyances ; c'est la clef du passé et de l'avenir de l'homme, qu'ont cherchée en vain toutes les philosophies, comme les savants ont en vain cherché la clef des mystères astronomiques, avant de connaître la loi de gravitation. Qu'on suive la filière des conséquences forcées

de ce seul fait : l'existence du monde invisible autour de nous, et l'on arrive à une transformation complète, inévitable, dans les idées, à la destruction des préjugés et des abus qui en découlent, et, par suite, à une modification des rapports sociaux.

Voilà où aboutit le Spiritisme. Sa doctrine est le développement, la déduction des conséquences du fait principal dont il vient révéler l'existence ; ces conséquences sont innombrables, parce que, de proche en proche, elles touchent à toutes les branches de l'ordre social, au physique aussi bien qu'au moral. C'est ce que comprennent tous ceux qui se sont donné la peine de l'étudier sérieusement, et ce que l'on comprendra encore mieux plus tard, mais non ceux qui, n'en ayant vu que la superficie, se figurent qu'il est tout entier dans une table qui tourne ou dans de puériles questions d'identité d'Esprits.

Pour plus de développements sur certaines questions traitées dans cet article, nous renvoyons au premier chapitre de la Genèse : *Caractère de la révélation spirite*.[15]

Le parti spirite

Un de nos correspondants de Sens nous a transmis les observations suivantes sur la qualification de *parti* donné au Spiritisme, à propos de notre article du mois de juillet sur le même sujet.

« Dans un article du dernier numéro de la Revue, intitulé : *Le parti spirite*, vous dites que puisqu'on donne ce nom au Spiritisme, il l'accepte. Mais doit-il l'accepter ? cela mérite peut-être un examen sérieux.

« Toutes les religions, ainsi que le Spiritisme, n'enseignent-elles pas que tous les hommes sont frères, qu'ils sont tous les enfants d'un père commun qui est Dieu ? Or, devrait-il y avoir des partis parmi les enfants de Dieu ? N'est-ce pas une offense au Créateur ? car le propre des partis est d'armer les hommes les uns contre les autres ; et l'imagination peut-elle concevoir un plus grand crime que d'armer les enfants de Dieu les uns contre les autres ?

« Telles sont, monsieur, les réflexions que j'ai cru devoir soumettre à notre appréciation ; peut-être serait-il opportun de les soumettre aussi à celle des bienveillants Esprits qui guident les travaux

[15] Publié en brochure séparée ; prix 15 c., par la poste 20 c.

du Spiritisme, afin de connaître leur avis. Cette question est peut-être plus grave qu'elle ne le paraît au premier abord ; pour ma part, il me répugnerait d'appartenir à un parti ; je crois que le Spiritisme doit considérer les partis comme une offense à Dieu. »

Nous sommes parfaitement de l'avis de notre honorable correspondant, dont nous ne pouvons que louer l'intention ; nous croyons, cependant, ses scrupules un peu exagérés dans le cas dont il s'agit, faute sans doute d'avoir suffisamment examiné la question.

Le mot *parti* implique, par son étymologie, l'idée de division, de scission, et, par suite, celle de lutte, d'agression, de violence, d'intolérance, de haine, d'animosité, de vindication, toutes choses contraires à l'esprit du Spiritisme. Le Spiritisme n'ayant aucun de ces caractères puisqu'il les répudie, par ses tendances mêmes n'est point un parti par l'acception vulgaire du mot, et notre correspondant a grandement raison de repousser cette qualification à ce point de vue.

Mais au nom de *parti* s'attache aussi l'idée d'une puissance, physique ou morale, assez forte pour peser dans la balance, assez prépondérante pour qu'on ait à compter avec elle ; en l'appliquant au Spiritisme, peu connu ou méconnu, c'était lui donner un acte de notoriété d'existence, un rang parmi les opinions, constater son importance, et, comme conséquence, en provoquer l'examen, ce qu'il ne cesse de demander. Sous ce rapport, il devait d'autant moins répudier cette qualification, tout en faisant ses réserves sur le sens à y attacher, que, partie de haut, elle donnait un démenti officiel à ceux qui prétendent que le Spiritisme est un mythe sans consistance, qu'ils s'étaient flattés d'avoir vingt fois enterré. On a pu juger de la portée de ce mot à l'ardeur maladroite avec laquelle certains organes de la presse s'en sont emparés pour en faire un épouvantail.

C'est par cette considération, et dans ce sens, que nous avons dit que le Spiritisme accepte le titre de parti, puisqu'on le lui donne, car c'était le grandir aux yeux du public ; mais nous n'avons point entendu lui faire perdre sa qualité essentielle, celle de doctrine philosophique moralisatrice, qui fait sa gloire et sa force ; loin de nous donc la pensée de transformer en *partisans* les adeptes d'une doctrine de paix, de tolérance, de charité et de fraternité. Le mot *parti*, d'ailleurs, n'implique pas toujours l'idée de lutte, de sentiments hostiles ; ne dit-on pas : le parti de la paix, le parti des honnêtes gens ? Le Spiritisme a déjà prouvé, et prouvera toujours qu'il appartient à cette catégorie.

Du reste, quoi qu'il fasse, le Spiritisme ne peut s'empêcher d'être un parti. Qu'est-ce, en effet, qu'un parti, abstraction faite de l'idée de lutte ? c'est une opinion qui n'est partagée que par *une partie* de la population ; mais cette qualification n'est donnée qu'aux opinions qui comptent un nombre d'adhérents assez considérable pour appeler l'attention et jouer un rôle. Or, l'opinion spirite n'étant pas encore celle de tout le monde, est nécessairement un parti par rapport aux opinions contraires qui le combattent, jusqu'à ce qu'il les ait ralliées toutes. En vertu de ses principes, il n'est pas agressif ; il ne s'impose pas ; il ne subjugue pas ; il ne demande pour lui que la liberté de penser à sa manière, soit ; mais du moment qu'il est attaqué, traité en paria, il doit se défendre, et revendiquer pour lui ce qui est de droit commun ; il le doit, c'est son devoir, sous peine d'être accusé de renier sa cause qui est celle de tous ses frères en croyance, qu'il ne pourrait abandonner sans lâcheté. Il entre donc forcément en lutte, quelque répugnance qu'il en éprouve ; il n'est l'ennemi de personne, c'est vrai ; mais il a des ennemis qui cherchent à l'écraser : c'est par sa fermeté, sa persévérance et son courage qu'il leur imposera ; ses armes sont tout autres que celles de ses adversaires, c'est encore vrai ; mais il n'en est pas moins pour eux, et malgré lui, un parti, car ils ne lui auraient pas donné ce titre, s'ils ne l'avaient pas jugé assez fort pour les contrebalancer.

Tels sont les motifs pour lesquels nous avons cru que le Spiritisme pouvait accepter la qualification de parti qui lui était donnée par ses antagonistes, sans qu'il l'ait prise de lui-même, parce que c'était relever le gant qui lui était jeté ; nous avons pensé qu'il le pouvait sans répudier ses principes.

Persécutions.

Vers la fin de 1864, une persécution fut prêchée contre le Spiritisme, dans plusieurs villes du Midi, et suivie de quelques effets. Voici un extrait de l'un de ces sermons qui nous fut envoyé dans le temps, avec toutes les indications nécessaires pour en constater l'authenticité ; on appréciera notre réserve à ne citer ni les lieux, ni les personnes :

« Fuyez, chrétiens ; fuyez ces hommes perdus, et ces mauvaises femmes qui s'adonnent à des pratiques que l'Église condamne ! N'ayez aucun commerce avec ces fous et ces femmes folles ; aban-

donnez-les à un isolement absolu. Fuyez-les comme des gens dangereux. Ne les souffrez pas à vos côtés, et chassez-les du lieu saint, dont leur indignité leur interdit l'accès.

« Voyez ces hommes *perdus* et ces *mauvaises* femmes qui se cachent dans l'ombre, et qui se réunissent dans le secret pour propager leurs ignobles doctrines ; suivez-les avec moi dans leurs *repaires* ; ne dirait-on pas des conspirateurs de bas étage se plaisant dans les ténèbres pour y former leurs infâmes complots ? Ils conspirent hautement, en effet, à l'aide de Satan, contre notre sainte mère l'Église que Jésus a établie pour régner sur la terre. Que font-ils encore, ces hommes impies et ces femmes éhontées ? Ils *blasphèment Dieu* ; ils nient les sublimes vérités qui, pendant des siècles, ont inspiré le plus profond respect à leurs ancêtres ; ils se parent d'une fausse charité dont ils ne connaissent que le nom, et ils s'en servent de manteau pour cacher leur *ambition* ! *Ils s'introduisent, comme des loups ravisseurs, dans vos demeures pour séduire vos filles et vos femmes et ils veulent vous perdre tous sans retour* ; mais vous les chasserez de votre présence comme des êtres malfaisants !

« Vous avez compris, chrétiens ! quels sont ceux que je signale à votre réprobation ! Ce sont les *Spirites* ! Et pourquoi ne les nommerais-je pas ? Il est temps de les repousser et de maudire leurs doctrines infernales ! »

Les sermons dans le genre de celui-ci étaient à l'ordre du jour à cette époque. Si nous exhumons ce document de nos archives, après quatre années, c'est pour répondre à la qualification de *parti dangereux* donnée ces derniers temps aux Spirites par certains organes de la presse. Dans la circonstance précitée, de quel côté a été l'agression, la provocation, en un mot l'esprit de parti ? Pouvait-on pousser plus loin l'excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres, à la division des familles ? De telles prédications ne rappellent-elles pas celles de l'époque désastreuse où ces mêmes contrées étaient ensanglantées par les guerres de religion, où le père était armé contre le fils, et le fils contre le père ? Nous ne les jugeons pas au point de vue de la charité évangélique, mais à celui de la prudence. Est-il bien politique d'exciter ainsi les passions fanatiques dans un pays où le passé est encore si vivace ? où l'autorité a souvent de la peine à prévenir les conflits ? Est-il prudent d'y promener à nouveau les brandons de la discorde ? Voudrait-on donc y renouveler la croisade contre les Albigeois et la guerre des Cévennes ? Que de pareils sermons aient été prêchés contre les protestants, et

des représailles sanglantes étaient inévitables. On s'en prend aujourd'hui au Spiritisme, parce que n'ayant pas encore d'existence légale, on se croit tout permis à son égard.

Eh bien ! quelle a été de tout temps l'attitude des Spirites en présence des attaques dont ils ont été l'objet ? Celle du calme et de la modération. Ne devrait-on pas bénir une doctrine dont la puissance est assez grande pour mettre un frein aux passions turbulentes et vindicatives ? Remarquez cependant que les Spirites ne forment nulle part un corps constitué ; qu'ils ne sont point enrégimentés en congrégations obéissant à un mot d'ordre ; qu'il n'y a entre eux aucune affiliation patente ou secrète ; ils subissent tout simplement et individuellement l'influence d'une idée philosophique, et cette idée, librement acceptée par la raison et non imposée, suffit pour modifier leurs tendances, parce qu'ils ont la conscience d'être dans le vrai. Ils voient cette idée grandir sans cesse, s'infiltrer partout, gagner chaque jour du terrain ; ils ont foi en son avenir, parce qu'elle est selon les principes de l'éternelle justice, qu'elle répond aux besoins sociaux, et qu'elle s'identifie avec le progrès dont la marche est irrésistible ; c'est pourquoi ils sont calmes devant les attaques dont elle est l'objet ; ils croiraient donner une preuve de défiance dans sa force, s'ils la soutenaient par la violence et par des moyens matériels. Ils se rient de ces attaques, puisqu'elles n'ont abouti qu'à la propager plus rapidement en attestant son importance.

Mais les attaques ne se bornent pas à l'idée. Bien que la croisade contre les Spirites ne soit plus ouvertement prêchée, comme elle l'était il y a quelques années, leurs adversaires n'en sont devenus ni plus bienveillants, ni plus tolérants ; la persécution n'en est pas moins exercée à l'occasion et en dessous main contre les individus qu'elle atteint, non-seulement dans la liberté de leur conscience, qui est un droit sacré, mais même dans leurs intérêts matériels. A défaut de raisonnement, les adversaires du Spiritisme espèrent encore le renverser par la calomnie et la compression ; ils s'abusent sans doute, mais en attendant il y a quelques victimes. Or, il ne faut pas se dissimuler que la lutte n'est pas terminée ; les adeptes doivent donc s'armer de résolution pour marcher avec fermeté dans la voie qui leur est tracée.

C'est non-seulement en vue du présent, mais surtout en prévision de l'avenir, que nous avons cru devoir reproduire l'instruction ci-après, sur laquelle nous appelons la sérieuse attention des adeptes. Elle est, en outre, un démenti donné à ceux qui cherchent à repré-

senter le Spiritisme comme un parti dangereux pour l'ordre social. Plût à Dieu que tous les partis n'obéissent qu'à de pareilles inspirations : la paix ne tarderait pas à régner sur la terre.

(Paris, 10 décembre 1864 ; méd. M. Delanne.)

Mes enfants, ces persécutions, comme tant d'autres, tomberont et ne peuvent être nuisibles à la cause du Spiritisme ; les bons Esprits veillent à l'exécution des ordres du Seigneur : vous n'avez rien à redouter ; néanmoins, c'est un avertissement pour vous de vous tenir sur vos gardes et d'agir avec prudence. C'est un orage qui éclate, comme il faut vous attendre à en voir éclater bien d'autres, ainsi que nous vous l'avons annoncé ; car il ne faut pas croire que vos ennemis se tiendront facilement pour battus ; non, ils lutteront pied à pied jusqu'à ce qu'ils soient convaincus d'impuissance. Laissez-les donc jeter leur venin sans vous inquiéter de ce qu'ils peuvent dire, puisque vous savez bien qu'ils ne peuvent rien contre la doctrine qui doit triompher quand même ; ils le sentent bien, et c'est là ce qui les exaspère et redouble leur fureur.

Il faut s'attendre que, dans la lutte, ils feront quelques victimes, mais c'est là l'épreuve à laquelle le Seigneur reconnaîtra le courage et la persévérance de ses véritables serviteurs. Quel mérite auriez-vous à triompher sans peine ? Comme de vaillants soldats, les blessés seront les plus récompensés ; et quelle gloire pour ceux qui sortiront de la mêlée mutilés et couverts d'honorables cicatrices ! Si un peuple ennemi venait envahir votre pays, ne sacrifieriez-vous pas vos biens, votre vie pour son indépendance ? Pourquoi donc vous plaindriez-vous de quelques éclaboussures que vous recevez dans une lutte dont vous connaissez l'issue inévitable, et où vous êtes assurés de la victoire ? Remerciez donc Dieu de vous avoir placés au premier rang, pour que vous soyez les premiers à recueillir les palmes glorieuses qui seront le prix de votre dévouement à la sainte cause. Remerciez vos persécuteurs qui vous donnent l'occasion de montrer votre courage et d'acquérir plus de mérite. N'allez pas au-devant de la persécution, ne la cherchez pas ; mais si elle vient, acceptez-la comme une des épreuves de la vie, car c'en est une, et l'une des plus profitables à votre avancement selon la manière dont vous la subirez. Il en est de cette épreuve comme de toutes les autres : par votre conduite, vous pouvez faire qu'elle soit féconde ou sans fruits pour vous.

Honte à ceux qui auront reculé et qui auront préféré le repos de

la terre à celui qui leur était préparé, car le Seigneur fera le compte de leurs sacrifices ! Il leur dira : « Que demandez-vous, vous qui n'avez rien perdu, rien sacrifié ; qui n'avez renoncé ni à une nuit de votre sommeil, ni à un morceau de votre table, ni laissé une partie de vos vêtements sur le champ de bataille ? Qu'avez-vous fait pendant ce temps ? pendant que vos frères couraient au-devant du danger ? Vous vous êtes tenus à l'écart pour laisser passer l'orage et vous montrer après le péril, tandis que vos frères montaient résolument sur la brèche. »

Songez aux martyrs chrétiens ! Ils n'avaient pas comme vous les communications incessantes du monde invisible pour ranimer leur foi, et cependant ils ne reculaient devant le sacrifice ni de leur vie, ni de leurs biens. Du reste, le temps de ces cruelles épreuves est passé ; les sacrifices sanglants, les tortures, les bûchers ne se renouvelleront plus ; vos épreuves sont plus morales que matérielles ; elles seront, par conséquent, moins pénibles, mais n'en seront pas moins méritantes, parce tout est proportionné au temps. Aujourd'hui c'est l'esprit qui domine ; c'est pourquoi l'esprit souffre plus que le corps. La prédominance des épreuves spirituelles sur les épreuves matérielles est un indice de l'avancement de l'esprit. Vous savez, d'ailleurs, que beaucoup de ceux qui ont souffert pour le christianisme viennent concourir au couronnement de l'œuvre, et sont ceux qui soutiennent la lutte avec le plus de courage ; ils ajoutent ainsi une palme à celles qu'ils ont déjà conquises.

Ce que je vous dis, mes amis, n'est pas pour vous engager à vous jeter étourdiment et tête baissée dans la mêlée ; non ; je vous dis au contraire : Agissez avec prudence et circonspection, dans l'intérêt même de la doctrine, qui aurait à souffrir d'un zèle irréfléchi ; mais si un sacrifice est nécessaire, faites-le sans murmurer, et pensez qu'une perte temporelle n'est rien auprès de la compensation que vous en recevrez.

Ne vous inquiétez pas de l'avenir de la doctrine ; parmi ceux qui la combattent aujourd'hui, plus d'un en sera le défenseur demain. Les adversaires s'agitent ; à un moment donné, ils voudront se réunir pour frapper un grand coup et renverser l'édifice commencé, mais leurs efforts seront vains, et la division se mettra dans leurs rangs. Les temps approchent où les événements favoriseront l'éclosion de ce que vous semez. Considérez l'œuvre à laquelle vous travaillez, sans vous préoccuper de ce qu'on peut dire ou faire. Vos ennemis font tout ce qu'ils peuvent pour vous pousser hors des bornes de la

modération, afin de pouvoir donner unprétexte à leurs agressions ; leurs insultes n'ont pas d'autre but, mais votre indifférence et votre longanimité les confondent ; A la violence, continuez donc d'opposer la douceur et la charité ; faites du bien à ceux qui vous veulent du mal, afin que, plus tard, on puisse distinguer le vrai du faux. Vous avez une arme puissante : celle du raisonnement ; servez-vous-en, mais ne la souillez jamais par l'injure, le suprême argument de ceux qui n'ont pas de bonne raison à donner ; efforcez-vous enfin, par la dignité de votre conduite, de faire respecter en vous le titre de Spirite. *Saint Louis.*

Spiritisme rétrospectif

La médiumnité au verre d'eau en 1706

Chez le duc d'Orléans.

On peut comprendre, sous le titre général de *Spiritisme rétrospectif*, les pensées, les doctrines, les croyances et tous les faits spirites antérieurs au *Spiritisme moderne*, c'est-à-dire à 1850, époque vers laquelle ont commencé les observations et les études sur ces sortes de phénomènes. Ce n'est qu'en 1857 que ces observations ont été coordonnées en corps de doctrine méthodique et philosophique. Cette division nous semble utile à l'histoire du Spiritisme.

Le fait suivant est rapporté dans les Mémoires du duc de Saint-Simon :[16]

« Je me souviens aussi d'une chose qu'il (le duc d'Orléans) me conta dans le salon de Marly, sur le point de son départ pour l'Italie, dont la singularité, vérifiée par l'évènement, m'engage à ne la point omettre. Il était curieux de toutes sortes d'arts et de sciences, et, avec infiniment d'esprit, avait eu toute sa vie la faiblesse si commune à la cour des enfants de Henri II, que Catherine de Médicis avait, entre autres maux, apportée d'Italie. Il avait, tant qu'il avait pu, cherché à voir le diable, sans y avoir pu parvenir, à ce qu'il m'a souvent dit, et à voir des choses extraordinaires, et à savoir l'avenir. La Sery avait une petite fille chez elle, de huit ou neuf ans, qui y était née et n'en était jamais sortie, et qui avait l'ignorance et la simplicité de cet âge et de cette éducation. Entre autres fripons de curiosités cachées, dont M. le duc d'Orléans avait beaucoup vu en sa vie, on lui en produisit un qui prétendit faire voir, dans un verre rempli d'eau, tout ce qu'on voudrait savoir. Il

---

[16] (Voir le numéro de juin 1868, pages 161 et 167.)

demanda quelqu'un de jeune et d'innocent pour y regarder, et cette petite fille s'y trouva propre. Ils s'amusèrent donc à vouloir savoir ce qui se passait alors même dans des lieux éloignés, et la petite fille voyait et rendait ce qu'elle voyait à mesure. Cet homme prononçait tout bas quelque chose sur ce verre rempli d'eau, et aussitôt on y regardait avec succès.

« Les duperies que M. le duc d'Orléans avait souvent essuyées l'engagèrent à une épreuve qui pût le rassurer. Il ordonna tout bas à un de ses gens, à l'oreille, d'aller sur-le-champ, chez madame de Nancré, de bien examiner qui y était, ce qui s'y faisait, la position et l'ameublement de la chambre, et la situation de tout ce qui s'y passait, et sans perdre un moment ni parler à personne, de le lui venir dire à l'oreille. En un tourne main la commission fut exécutée, sans que personne s'aperçût de ce que c'était, et la petite fille toujours dans la chambre. Dès que M. le duc d'Orléans fut instruit, il dit à la petite fille de regarder qui était chez madame de Nancré et ce qui s'y passait. Aussitôt elle leur raconta mot pour mot tout ce qu'avait vu celui que M. le duc d'Orléans y avait envoyé. La description du visage, des figures, des vêtements, des gens qui y étaient, leur situation dans la chambre, les gens qui jouaient à deux tables différentes, ceux qui regardaient ou qui causaient assis ou debout, la disposition des meubles, en un mot, tout. Dans l'instant, M. le duc d'Orléans y envoya Nancré, qui rapporta avoir tout trouvé comme la petite fille l'avait dit, et comme le valet qui y avait été d'abord l'avait rapporté à l'oreille de M. le duc d'Orléans.

« Il ne me parlait guère de ces choses-là parce que je prenais la liberté de lui en faire honte. Je pris celle de le *pouiller* à ce récit, et de lui dire ce que je crus le pouvoir détourner d'ajouter foi et de s'amuser à ces prestiges, dans un temps surtout où il devait avoir l'esprit occupé de tant de grandes choses. « Ce n'est pas tout, me dit-il, et je ne vous ai conté cela que pour venir au reste ; » et, tout de suite, il me conte que, encouragé par l'exactitude de ce que la petite fille avait vu dans la chambre de madame de Nancré, il avait voulu voir quelque chose de plus important, et ce qui se passerait à la mort du roi, mais sans en rechercher le temps qui ne se pouvait voir dans ce verre. Il le demanda donc tout de suite à la petite fille, qui n'avait jamais ouï parler de Versailles, ni vu personne que lui de la cour. Elle regarda et leur expliqua longuement tout ce qu'elle voyait. Elle fit avec justesse la description de la chambre du roi à Versailles, et de l'ameublement qui s'y trouva en effet à sa mort.

Elle le dépeignit parfaitement dans son lit, et ce qui était debout auprès du lit ou dans la chambre, un petit enfant avec l'ordre, tenu par madame de Ventadour, sur laquelle elle s'écria parce qu'elle l'avait vue chez mademoiselle de Sery. Elle leur fit connaître madame de Maintenon, la figure singulière de Fayon, madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse, madame la princesse de Conti ; elle s'écria sur M. le duc d'Orléans ; en un mot, elle leur fit connaître ce qu'elle voyait-là de princes, de seigneurs, de domestiques ou valets. Quand elle eut tout dit, M. le duc d'Orléans surpris qu'elle ne leur eût point fait connaître Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry, lui demanda si elle ne voyait point des figures de telle et telle façon. Elle répondit constamment que non, et répéta celles qu'elle voyait. C'est ce que M. le duc d'Orléans ne pouvait comprendre et dont il s'étonna fort avec moi, et en recherche vainement la raison. L'événement l'expliqua. On était alors en 1706. Tous quatre étaient alors pleins de vie et de santé, et tous quatre étaient morts avant le roi. Ce fut la même chose de M. le Prince, de M. le duc, et de M. le prince de Conti qu'elle ne vit point, tandis qu'elle vit les enfants des deux derniers, M. du Maine, les siens, et M. le comte de Toulouse. Mais jusqu'à l'avènement cela demeura dans l'obscurité. Cette curiosité achevée, M. le duc d'Orléans voulut savoir ce qu'il deviendrait. Alors ce ne fut plus dans le verre. L'homme qui était là, lui offrit de le montrer comme peint sur la muraille de la chambre, pourvu qu'il n'eût point peur de s'y voir ; et au bout d'un quart d'heure de quelques simagrées devant eux tous, la figure de M. le duc d'Orléans, vêtu comme il l'était alors et dans sa grandeur naturelle, parut tout à coup sur la muraille comme en peinture avec une couronne fermée sur la tête. Elle n'était ni de France, ni d'Espagne, ni d'Angleterre, ni impériale ; M. le duc d'Orléans, qui la considéra de tous ses yeux, ne put jamais la deviner, il n'en avait jamais vu de semblable ; elle n'avait que quatre cercles, et rien au sommet. Cette couronne lui couvrait la tête.

« De l'obscurité précédente et de celle-ci, je pris occasion de lui remontrer la vanité de ces sortes de curiosités, les justes tromperies du diable, que Dieu permet pour punir des curiosités qu'il défend, le néant et les ténèbres qui en résultent au lieu de la lumière et de la satisfaction qu'on y recherche. Il était assurément alors bien éloigné d'être régent du royaume et de l'imaginer. C'était peut-être ce que cette couronne singulière lui annonçait. Tout cela s'était passé à

Paris, chez sa maîtresse, en présence de leur plus étroite intimité la veille du jour qu'il me le raconta, et je l'ai trouvé si extraordinaire, que je lui ai donné place ici, non pour l'approuver, mais pour le rendre. »

La véracité du duc de Saint-Simon est d'autant moins suspecte qu'il était opposé à ces sortes d'idées ; on ne peut donc douter qu'il ait fidèlement rapporté le récit du duc d'Orléans. Quant au fait en lui-même, il n'est pas probable que le duc l'ait inventé à plaisir. Les phénomènes qui se produisent de nos jours en prouvent d'ailleurs la possibilité ; ce qui alors passait pour quelque chose de merveilleux, est maintenant un fait bien naturel. On ne peut certainement le mettre sur le compte de l'imagination de l'enfant, qui, étant d'ailleurs inconnu de l'individu, ne pouvait lui servir de compère. Les paroles prononcées sur le verre d'eau n'avaient sans doute d'autre but que de donner au phénomène une apparence mystérieuse et cabalistique, selon les croyances de l'époque ; mais elles pouvaient très bien exercer une action magnétique inconsciente, et cela avec d'autant plus de raison, que cet homme paraissait doue d'une volonté énergique. Quant au fait du tableau qu'il fit apparaître sur la muraille, on ne peut, jusqu'à présent, en donner aucune explication.

Du reste, la magnétisation préalable de l'eau ne paraît pas être indispensable. Un de nos correspondants d'Espagne nous citait, il y a quelques jours, le fait suivant qui s'était passé sous ses yeux il y a une quinzaine d'années, à une époque et dans une contrée où le Spiritisme était inconnu, et où lui-même poussait l'incrédulité jusque dans ses dernières limites. Dans sa famille on avait entendu parler de la faculté qu'ont certaines personnes de voir dans une carafe pleine d'eau, et l'on n'y attachait pas plus d'importance qu'aux croyances populaires. Néanmoins on voulut essayer par curiosité. Une jeune fille, après un instant de concentration, vit un parent à lui, dont elle fit le portrait exact ; elle le vit sur une montagne, à quelques lieues de là, où l'on ne pouvait supposer qu'il pût être, puis descendre dans un ravin, remonter, et faire différentes allées et venues. Lorsque l'individu fut de retour et qu'on lui eût dit d'où il venait et ce qu'il avait fait, il en fut très surpris, car il n'avait communiqué son intention à personne. Ici l'imagination est encore complètement hors de cause, puisque la pensée d'aucun des assistants ne pouvait agir sur l'esprit de la jeune fille.

L'influence de l'imagination étant la grande objection que l'on

oppose à ce genre de phénomène, comme à tous ceux de la médiumnité en général, on ne saurait recueillir avec trop de soin les cas où il est démontré que cette influence ne peut avoir lieu. Le fait suivant en est un exemple non moins concluant.

Un autre de nos abonnés de Palerme, en Sicile, était dernièrement à Paris ; en son absence, sa fille, qui n'est jamais venue à Paris, reçut le numéro de la *Revue*, où il est question du verre d'eau ; elle voulut essayer, et son désir était de voir son père. Elle ne le vit pas, mais elle vit plusieurs rues qu'à la description qu'elle en fit en lui écrivant, il reconnut facilement pour les rues de la Paix, Castiglione et de Rivoli. Or, ces rues étaient précisément celles par où il avait passé le jour même où l'expérience avait été faite. Ainsi, cette jeune dame ne voit pas son père qu'elle connaît, qu'elle désire voir, sur lequel sa pensée est concentrée, tandis qu'elle voit le chemin qu'il a parcouru, et qu'elle ne connaissait pas. Quelle raison donner de cette bizarrerie ? Les Esprits nous ont dit que les choses s'étaient passées de cette manière pour donner une preuve irrécusable que l'imagination n'y était pour rien.

Nous complèterons, par les réflexions suivantes, ce que nous avons dit sur le même sujet dans le numéro de juin.

Le verre avec ou sans eau, ainsi que la carafe, jouent évidemment dans ce phénomène le rôle d'agents *hypnotiques* ; la concentration de la vue et de la pensée sur un point provoquent un dégagement plus ou moins grand de l'âme, et, par suite, le développement de la vue psychique. (Voir la *Revue* de janvier 1860, page 6e, *Détails sur l'hypnotisme*.)

Ce genre de médiumnité peut donner lieu à des modes spéciaux de manifestations, à des perceptions nouvelles ; c'est un moyen de plus de constater l'existence et l'indépendance de l'âme, et, par cela même, un sujet d'étude très intéressant ; mais, comme nous l'avons dit, ce serait une erreur de croire que ce soit là un moyen meilleur qu'un autre de savoir tout ce qu'on désire, parce qu'il y a des choses qui doivent nous être cachées ou qui ne peuvent être révélées qu'en un temps donné. Lorsque le moment de les connaître est venu, on en est instruit par un des mille moyens dont disposent les Esprits, que l'on soit ou non Spirite ; mais le verre d'eau n'est pas plus efficace qu'un autre. De ce que les Esprits s'en sont servis pour donner des avis salutaires pour la santé, il ne s'ensuit pas que ce soit un procédé infaillible pour triompher de tous les maux, même de ceux qui ne doivent pas être guéris. Si une

guérison est possible par les Esprits, ces derniers donnent leurs conseils par un moyen médianimique quelconque, et par tout médium apte à ce genre de communication. L'efficacité est dans la prescription, et non dans le mode selon lequel elle est donnée.

Le verre d'eau n'est pas non plus une garantie contre l'immixtion des mauvais Esprits ; l'expérience a déjà prouvé que les Esprits malintentionnés se servent de ce moyen comme des autres pour induire en erreur et abuser de la crédulité. En quoi pourrait-il leur opposer un obstacle plus puissant ! Nous l'avons dit maintes fois, et nous ne saurions trop le répéter : *Il n'y a pas de médiumnité à l'abri des mauvais Esprits, et il n'existe aucun procédé matériel pour les écarter*. Le meilleur, le seul préservatif est en soi-même ; c'est par sa propre épuration qu'on les éloigne, comme par la propreté du corps on se préserve des insectes nuisibles.

La réincarnation au Japon

Saint François-Xavier et le bonze Japonais.

Le récit suivant est extrait de l'histoire de saint François-Xavier par le P. Bouhours. C'est une discussion théologique entre un bonze japonais nommé Tucarondono, et saint François-Xavier, alors missionnaire au Japon.

« Je ne sais si tu me connais, ou, pour mieux dire, si tu me reconnais, dit Tucarondono à François-Xavier. – Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu, lui répond celui-ci.

« Alors le bonze, éclatant de rire et se tournant vers d'autres bonzes ses confrères qu'il avait amenés avec lui : Je vois bien, leur dit-il, que je n'aurai pas de peine à vaincre un homme qui a traité avec moi plus de cent fois, et qui fait semblant de ne m'avoir jamais vu. Ensuite, regardant Xavier avec un sourire de mépris : Ne te reste-t-il rien, poursuivit-il, des marchandises que tu m'as vendues au port de Frénasoma ?

« En vérité, répliqua Xavier avec un visage toujours serein et modeste, je n'ai, de ma vie, été marchand, et je n'ai jamais vu Frénasoma. – Ah ! quel oubli et quelle bêtise ! reprit le bonze faisant l'étonné, et continuant ses éclats de rire : – Quoi ! se peut-il faire que tu aies oublié cela ? – Rappelez-m'en le souvenir, repartit doucement le Père, vous qui avez plus d'esprit et de mémoire que moi. – Je le veux bien, dit le bonze, tout fier de la louange que Xavier lui avait donnée. Il y a aujourd'hui quinze cents ans tout juste que

toi et moi, qui étions marchands, faisions notre trafic à Frénasoma, et que j'achetai de toi cent pièces de soie à très bon marché. T'en souviens-tu maintenant ?

« Le saint qui jugea où allait le discours du bonze, lui demanda honnêtement quel âge il y avait. – J'ai cinquante-deux ans, dit Tucarondono. – Comment se peut-il faire, reprit Xavier, que vous fussiez marchand il a quinze siècles, s'il n'y a qu'un demi-siècle que vous êtes au monde, et comment trafiquions-nous en ce temps-là, vous et moi, dans Frénasoma, si la plupart d'entre vous autres bonzes enseignez que le Japon n'était qu'un désert il y a quinze cents ans ?

« – Ecoute-moi, dit le bonze ; tu entendras les oracles, et tu demeureras d'accord que nous avons plus de connaissance des choses passées que vous n'en avez, vous autres, des choses présentes.

« Tu dois donc savoir que le monde n'a jamais eu de commencement, et que les âmes, à proprement parler, ne meurent point. *L'âme se dégage du corps où elle était renfermée ; elle en cherche un autre frais et vigoureux, où nous renaissons tantôt avec le sexe le plus noble, tantôt avec le sexe imparfait,* selon les diverses constellations du ciel et les différents aspects de la lune. Ces changements de naissance font que nos fortunes changent aussi. Or, c'est la récompense de ceux qui ont vécu saintement, que d'avoir la mémoire fraîche de toutes les vies qu'on a menées dans les siècles passés, et de se représenter à soi-même tout entier tel qu'on a été depuis une éternité, sous la forme de prince, de marchand, d'homme de lettres, de guerrier et sous d'autres figures. Au contraire, quiconque, comme toi, sait si peu ses propres affaires, qu'il ignore ce qu'il a été et ce qu'il a fait durant le cours d'une infinité de siècles, montre que ses crimes l'ont rendu digne de la mort autant de fois qu'il a perdu le souvenir des vies qu'il a changées. »

Remarque. On ne peut supposer que François-Xavier ait inventé cette histoire qui n'était pas à son avantage, ni à suspecter la bonne foi de son historien, le P. Bouhours. D'un autre côté, il n'est pas moins certain que c'était un piège tendu au missionnaire par le bonze, puisque nous savons que le souvenir des existences antérieures est un cas exceptionnel, et que, dans tous les cas, il ne comporte jamais des détails aussi précis ; mais ce qui ressort de ce fait, c'est que la doctrine de la réincarnation existait au Japon à cette époque, dans des conditions identiques, sauf l'intervention des constellations et de la lune, à celles qui sont enseignées de nos jours par les Esprits. Une autre similitude non moins remarquable, c'est l'idée que la précision du souvenir est un signe de supériorité ; les Esprits nous disent, en effet, que dans les mondes supérieurs à la terre, où

le corps est moins matériel et l'âme dans un état normal de dégagement, le souvenir du passé est une faculté commune à tout le monde ; on s'y souvient de ses existences antérieures, comme nous nous souvenons des premières années de notre enfance. Il est bien évident que les Japonais n'en sont pas à ce degré de dématérialisation qui n'existe pas sur la terre, mais ce fait prouve qu'ils en ont l'intuition.

Lettre de M. Monico

Au journal la Mahouna, de Guelma (Algérie)

Le journal *la Mahouna* du 26 juin 1868 publiait la lettre suivante, que nous reproduisons avec plaisir, en adressant à l'auteur nos plus sincères félicitations.

« Monsieur le directeur,

« Je viens de lire un article dans l'*Indépendant*, de Constantine, du 20 courant, appréciant le rôle peu délicat qu'aurait joué un certain M. Home, d'après ce journal (en Angleterre), débutant par ces lignes : « Les Spirites, successeurs des sorciers du moyen âge, ne se bornent plus à indiquer aux *imbéciles*, leurs adeptes, des trésors cachés, ils s'arrangent pour les découvrir à leur profit. » Suit l'appréciation, etc…

« Permettez-moi, monsieur le rédacteur, de me servir de votre honorable journal pour protester énergiquement contre l'auteur de ces lignes si peu littéraires et si blessantes pour les adeptes de ces nouvelles idées, idées bien certainement inconnues puisqu'elles sont si faussement appréciées.

« Le Spiritisme succède aux sorciers, comme l'astronomie a succédé aux astrologues. Est-ce à dire que cette science si répandue aujourd'hui, qui a éclairé l'homme en lui faisant connaître les immensités sidérales que les religions primitives avaient façonnées à leur idéal et pour servir leurs intérêts, a épousé toutes les élucubrations fantasques et grossières des astrologues d'autrefois ?

« Vous ne le pensez pas.

« De même, le Spiritisme, tant décrié par ceux qui ne le connaissent pas, vient détruire les erreurs des sorciers et révéler une science nouvelle à l'humanité. Il vient expliquer ces phénomènes incompris jusqu'ici, que l'ignorance populaire attribuait *au miracle*.

« Loin d'épouser les superstitions d'un autre âge, que les sorciers, les magiciens, etc., toute cette foule de parias rebelles à la civilisation, employant ces moyens afin d'exploiter l'ignorance et de spéculer sur les vices, il vient, dis-je, les détruire et en même temps apporter au service de l'homme une force immense bien supérieure à toutes celles apportées par les philosophies anciennes et modernes.

« Cette force est celle-ci : *connaissance du passé et de l'avenir* réservé à l'homme, répondant à ces questions : D'où viens-je ? où vais-je ?

« Ce doute terrible qui pesait sur la conscience humaine, le Spiritisme vient l'expliquer ; non-seulement théoriquement et par abstraction, mais matériellement, c'est-à-dire par des *preuves accessibles à nos sens*, et en dehors de tout aphorisme et sentence théologique.

« Les anciennes opinions, nées souvent de l'ignorance et de la fantaisie, disparaissent peu à peu pour faire place à des convictions nouvelles, fondées sur l'observation, et dont la réalité est des plus manifestes ; la trace des vieux préjugés s'efface, et l'homme plus réfléchi, étudiant avec plus d'attention ces phénomènes réputés *surnaturels*, y a trouvé le *produit d'une volonté se manifestant en dehors de lui*.

« Par le fait de cette manifestation, l'univers apparaît, pour le Spirite, comme un mécanisme conduit par un nombre infini d'intelligences, un immense gouvernement où chaque être intelligent a sa part d'action sous l'œil de Dieu, soit à l'état d'homme soit à l'état d'âme ou d'Esprit. La mort pour lui n'est point un épouvantail faisant frémir, ni le néant ; elle n'est que le point extrême d'une phase de l'être et le commencement d'une autre, c'est-à-dire tout simplement une transformation.

« Je m'arrête, n'ayant pas la prétention de faire un cours de Spiritisme, encore moins celle de convaincre mon adversaire ; mais je ne puis laisser offenser une doctrine proclamant pour principe *la liberté de conscience et les maximes du Christianisme le plus épuré*, sans protester de toute mon âme.

« Le Spiritisme a pour ennemis ceux qui ne l'ont point étudié, ni dans sa partie philosophique ni dans sa partie expérimentale ; c'est pour cela que le premier venu, sans se donner la peine de s'éclairer, s'arroge le droit, *à priori*, de le traiter d'absurde.

« Mais, malheureusement pour l'homme, il en a été toujours ainsi chaque fois qu'une nouvelle idée a surgi ; l'histoire est là pour le prouver.

« Le Spiritisme étant en accord avec les sciences de notre époque (voir *la Genèse*, *les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme*), ses représentants les plus autorisés, et tous les écrits sortis de son sein ont déclaré qu'il était prêt à accepter *toutes les idées* basées sur les vérités scientifiques et rejeter toutes celles qui seraient reconnues être *entachées d'erreur* ; en un mot, qu'il veut marcher à la tête du progrès humain.

« Les adeptes de cette doctrine, au lieu de se cacher dans l'ombre et de se réunir dans les catacombes, procèdent de toute autre

manière ; c'est en pleine lumière et publiquement qu'ils émettent leurs idées et s'exercent à la pratique de leurs principes. L'opinion spirite est représentée en France par cinq revues ou journaux ; en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Russie, par quinze feuilles hebdomadaires ; aux Etats-Unis d'Amérique, ce pays de liberté et de progrès en tout genre, par de nombreux journaux ou revues, et les adeptes du Spiritisme se comptent déjà dans ce pays par millions, qu'involontairement et sans réflexion l'auteur de l'article de l'*Indépendant* traite d'*imbéciles*.

« Notre époque si éloignée des actes de l'intolérance religieuse, qui se rit des disputes théologiques et des foudres du Vatican, devrait mieux inspirer le respect des opinions contraires.

« Veuillez agréer, etc.

« JULES MONICO. »

Le même journal, du 17 juillet, contient un autre article de M. Monico, qui annonce devoir en publier une série en réponse à quelques attaques des antagonistes du Spiritisme. Nous y voyons également l'annonce, comme étant sous presse, d'une brochure du même auteur, intitulée : *la Liberté de conscience*, et devant paraître dans la première quinzaine du mois d'août. Prix : 1 franc.

Bibliographie.

LE SPIRITISME A LYON, journal bi-mensuel qui paraît à Lyon depuis le 15 février, poursuit avec persévérance et succès le cours de sa publication. Comme nous l'avons dit dans le temps, et comme il le dit lui-même, ce n'est pas un journal à prétentions littéraires ; son but, plus modeste, est de populariser, par la modicité de son prix, les saines idées sur la doctrine. Il est fait en dehors de toute pensée de spéculation, car l'excédent des frais matériels est versé à la caisse de secours. C'est donc une œuvre de dévouement de la part de ceux qui ont entrepris cette lourde tâche. Par le bon esprit dans lequel est conçue sa rédaction et le but louable qu'il se propose, il ne peut manquer de se concilier les sympathies et les encouragements de tous les Spirites sincères. Nous avons lu avec un vif plaisir, en tête des derniers numéros, un avis par lequel il annonce que M. le sénateur préfet du Rhône en a autorisé la vente sur la voie publique. Nous faisons des vœux pour sa prospérité, puisqu'elle doit profiter à la doctrine et aux malheureux. Le défaut d'espace nous oblige à remettre au prochain numéro les réflexions que nous ont suggérées quelques-uns de ses articles, parmi lesquels nous en avons remarqué un (N° du 15 juillet) très sagement conçu, sur le procès de M. Home.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1868.

Accroissement ou décroissement du volume de la terre

A PROPOS DE LA GENÈSE

Notre correspondant de Sens, dont nous avons publié dans le précédent numéro l'observation sur le *parti spirite*, en ajoutait une autre, dans sa lettre, sur l'accroissement du volume de la terre, et que l'abondance des matières nous a forcé d'ajourner.

« Je vous demande encore, monsieur, la permission de vous soumettre une réflexion qui m'est venue en lisant votre dernier ouvrage sur la Genèse. A la page 161 il y a ceci : « A l'époque où le globe terrestre était une masse incandescente, il ne contenait pas un atome de plus ni de moins qu'aujourd'hui. » Cependant des Esprits ont dit qu'il n'y a pas deux lois différentes pour la formation des corps principaux et des corps secondaires ; et puis, j'ai lu quelque part, que les plantes rendent à la terre plus qu'elles ne lui empruntent. Je ne sais si cela est bien constaté et scientifiquement démontré, mais d'après cette donnée et d'autres, sans parler des aérolithes qui sont aujourd'hui un fait incontesté, ne pourrait-il se faire qu'on découvrît un jour que notre globe acquiert encore du volume, ce qui contredirait cette assertion ? »

Il est très vrai que les plantes rendent au sol plus qu'elles n'en tirent ; mais le globe ne se compose pas seulement de la partie solide, l'atmosphère en fait partie intégrante ; or, il est prouvé que les plantes se nourrissent autant, et même plus, des fluides aériformes puisés dans l'atmosphère que des éléments solides absorbés par les racines. Vu la quantité de plantes qui ont vécu sur la terre depuis son origine, sans parler des animaux, les fluides atmosphériques

seraient depuis longtemps épuisés s'ils ne s'alimentaient à une source permanente ; cette source est dans la décomposition des matières solides, organiques et inorganiques, qui rendent à l'atmosphère l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le carbone et les autres gaz qu'ils en avaient soutirés. C'est donc un échange constant, une transformation perpétuelle qui s'accomplissent à la surface du globe. Il en est exactement ici comme de l'eau qui s'élève en vapeurs et retombe en pluie, et dont la quantité est toujours la même. L'accroissement des végétaux et des animaux, s'opérant à l'aide des éléments constitutifs du globe, leurs débris, quelque considérables qu'ils soient, n'ajoutent pas un atome à la masse. Si la partie solide du globe augmentait, par cette cause, d'une manière permanente, ce serait aux dépens de l'atmosphère qui diminuerait d'autant, et finirait par être impropre à la vie.

A l'origine de la terre, les premières couches géologiques se sont formées des matières solides momentanément volatilisées par l'effet de la haute température, et qui, plus tard, condensées par le refroidissement, se sont précipitées. Elles ont incontestablement élevé quelque peu la surface du sol, qui, sans cela, se serait arrêtée à la couche granitique, mais sans rien ajouter à la masse totale, puisque ce n'était qu'un déplacement de matière. Lorsque l'atmosphère, purgée des éléments étrangers qu'elle tenait en suspension, s'est trouvée à son état normal, les choses ont suivi le cours régulier qu'elles ont eu depuis. Aujourd'hui, la moindre modification dans la constitution de l'atmosphère amènerait forcément la destruction des êtres vivants actuels ; mais alors, probablement, il se formerait de nouvelles races dans d'autres conditions de vitalité.

Considérée à ce point de vue, la *masse* du globe, c'est-à-dire la somme des molécules qui composent l'ensemble de ses parties solides, liquides et gazeuses, est incontestablement la même depuis son origine. S'il éprouvait une dilatation ou une condensation, son *volume* augmenterait ou diminuerait, sans que la *masse* subît aucune altération. Si donc la terre augmentait de masse par l'adjonction de nouvelles molécules, ce serait par l'effet d'une cause étrangère, puisqu'elle ne pourrait puiser en elle-même les éléments nécessaires à son accroissement.

Quelques personnes pensent que la chute des aérolithes peut être une cause d'augmentation du volume de la terre ; d'autres, sans s'occuper des voies et moyens, se fondent sur ce principe que, puis-

que les animaux et les plantes naissent, grandissent et meurent, les corps planétaires doivent être soumis à la même loi.

D'abord, l'origine des aérolithes est encore problématique ; on a même longtemps pensé qu'ils pouvaient se former dans les régions supérieures de l'atmosphère terrestre, par la condensation des matières gazéifiées provenant de la terre même ; mais en supposant qu'ils aient une source étrangère à notre globe, qu'ils proviennent des débris de quelques planètes brisées, ou qu'ils se forment spontanément par la condensation de la matière cosmique interplanétaire, auquel cas on pourrait les considérer comme des *avortons de planètes*, leur chute accidentelle ne pourrait donner lieu à un accroissement sensible, et encore moins régulier de notre globe.

D'un autre côté, l'assimilation que l'on prétendrait faire entre les plantes et les planètes manque de justesse, car ce serait faire de ces dernières des êtres organiques, ce qui n'est pas admissible.

Selon une autre opinion, le globe peut augmenter par l'afflux de la matière cosmique interplanétaire qu'il puise dans sa course à travers l'espace, et qui dépose incessamment à sa surface de nouvelles molécules. Cette doctrine n'a rien d'irrationnel, car, dans ce cas, l'accroissement aurait lieu par adjonction et superposition, comme pour tous les corps inorganiques ; mais, outre qu'on pourrait se demander où s'arrêterait cet accroissement, elle est encore trop hypothétique pour être admise en principe. Ce n'est qu'un système combattu par des systèmes contraires, car, selon d'autres, la terre, au lieu d'acquérir, dépense, par l'effet de son mouvement, c'est-à-dire qu'elle abandonne à l'espace une partie de ses molécules, et qu'ainsi, au lieu d'augmenter, elle diminue. Entre ces deux théories, la science positive ne s'est point encore prononcée, et il est probable qu'elle ne le pourra pas de sitôt, faute de moyens matériels d'observation. On en est donc réduit à formuler des raisonnements basés sur les lois connues, ce qui peut donner des probabilités, mais non encore des certitudes.

Voici, en réponse à la question proposée, l'opinion motivée de l'éminent Esprit qui a dicté les savantes *études uranographiques* rapportées au chapitre VI de la Genèse.

(Société de Paris, juillet 1868. - Médium, M. Desliens.)

« Les mondes s'épuisent en vieillissant et tendent à se dissoudre pour servir d'éléments de formation à d'autres univers. Ils rendent peu à peu au fluide cosmique universel de l'espace ce qu'ils en ont

tiré pour se former. En outre, tous les corps s'usent par le frottement ; le mouvement rapide et incessant du globe à travers le fluide cosmique a pour effet d'en diminuer constamment la masse, bien que d'une quantité inappréciable dans un temps donné[17].

« L'existence des mondes peut, selon moi, se diviser en trois périodes. *Première période :* Condensation de la matière pendant laquelle le volume du globe diminue considérablement, la masse restant la même ; c'est la période de l'enfance. - *Seconde période :* Contraction, solidification de l'écorce, éclosion des germes, développement de la vie jusqu'à l'apparition du type le plus perfectible. A ce moment le globe est dans toute sa plénitude : c'est l'âge de la virilité ; il perd, mais très peu, de ses éléments constitutifs. A mesure que ses habitants progressent *spirituellement*, il passe à la période de décroissance *matérielle* ; il perd, non-seulement par suite du frottement, mais aussi par la désagrégation des molécules, comme une pierre dure qui, rongée par le temps, finit par tomber en poussière. Dans son double mouvement de rotation et de translation, il laisse à l'espace des parcelles fluidifiées de sa substance, jusqu'au moment où sa dissolution sera complète.

« Mais alors comme la puissance attractive est en raison de la masse, - je ne dis pas du volume, - la masse diminuant, ses conditions d'équilibre dans l'espace sont modifiées ; dominé par des globes plus puissants auxquels il ne peut plus faire contre-poids, il s'ensuit des déviations dans ses mouvements, dans sa position à l'égard du soleil ; il subit de nouvelles influences, et de là naissent des changements dans les conditions d'existence de ses habitants, en attendant qu'il disparaisse de la scène du monde.

« Ainsi, naissance, vie et mort ; enfance, virilité et décrépitude, telles sont les trois phases par lesquelles passe toute agglomération de matière organique ou inorganique. L'esprit seul, qui n'est point matière, est indestructible. » GALILÉE.

Que deviennent les habitants d'un monde détruit ? Ils font ce que font les habitants d'une maison qu'on démolit : ils vont s'établir ailleurs dans de meilleures conditions ; les globes ne sont, pour eux, que des stations temporaires ; mais il est probable que lorsqu'un

[17] Dans son mouvement de translation autour du soleil, la vitesse de la terre est de 400 lieues par minute. La terre ayant 9,000 lieues de circonférence à l'équateur, dans son mouvement de rotation sur son axe, chaque point de l'équateur parcourt, par conséquent, 9,000 lieues en vingt-quatre heures, ou 6,3 lieues par minute.

globe est arrivé à sa période de dissolution, il a depuis longtemps cessé d'être habité, car alors il ne peut plus fournir les éléments nécessaires à l'entretien de la vie.

Tout est problème insoluble dans la nature, si l'on fait abstraction de l'élément spirituel ; tout s'explique, au contraire, clairement et logiquement, si l'on tient compte de cet élément.

Il est à remarquer que, selon l'ordre d'idées exprimées dans la communication ci-dessus, la fin d'un monde coïnciderait avec la plus grande somme de progrès de ses habitants, compatible avec la nature de ce monde, au lieu d'être le signal d'une réprobation qui les vouerait, pour la plus grande partie, à la damnation éternelle.

L'âme de la terre.

La question précédente nous amène naturellement à celle de l'âme de la terre, souvent débattue et diversement interprétée.

L'âme de la terre joue un rôle principal dans la théorie de la formation de notre globe par l'incrustation de quatre planètes ; théorie dont nous avons démontré l'impossibilité matérielle d'après les observations géologiques et les données de la science expérimentale (voir la Genèse, chap. VII, n°s 4 et suivants). Pour ce qui concerne l'âme, nous nous appuierons également sur les faits.

Cette question en préjuge une autre : La terre est-elle un être vivant ? Nous savons que certains philosophes, plus systématiques que pratiques, considèrent la terre et toutes les planètes comme des êtres animés, se fondant sur le principe que tout vit dans la nature, depuis le minéral jusqu'à l'homme. Nous croyons d'abord qu'il y a une différence capitale entre le mouvement moléculaire d'attraction et de répulsion, d'agrégation et de désagrégation du minéral et le principe vital de la plante ; il y a là des effets différents qui accusent des causes différentes, ou tout au moins une modification profonde dans la cause première si elle est unique. (Genèse, chap. X, n°s 16 à 19.)

Mais admettons pour un instant que le principe de la vie ait sa source dans le mouvement moléculaire, on ne saurait contester qu'il soit plus rudimentaire encore dans le minéral que dans la plante ; or, de là à une âme dont l'attribut essentiel est l'intelligence, la distance est grande ; personne, croyons-nous, n'a songé à doter un caillou ou un morceau de fer de la faculté de penser, de vouloir et de comprendre. En faisant même toutes les concessions possibles à ce système, c'est-à-dire en nous plaçant au point de vue de ceux qui

confondent le principe vital avec l'âme proprement dite, l'âme du minéral n'y serait qu'à l'état de germe latent, puisqu'elle ne s'y révèle par aucune manifestation.

Un fait non moins patent que celui dont nous venons de parler, c'est que le développement organique est toujours en rapport avec le développement du principe intelligent ; l'organisme se complète à mesure que les facultés de l'âme se multiplient. L'échelle organique suit constamment, dans tous les êtres, la progression de l'intelligence, depuis le polype jusqu'à l'homme ; il n'en pouvait être autrement, puisqu'il faut à l'âme un instrument approprié à l'importance des fonctions qu'elle doit remplir. Que servirait à l'huître d'avoir l'intelligence du singe sans les organes nécessaires à sa manifestation ? Si donc la terre était un être animé servant de corps à une âme spéciale, cette âme devrait être encore plus *rudimentaire* que celle du polype, puisque la terre n'a pas même la vitalité de la plante, tandis que, par le rôle qu'on attribue à cette âme, surtout dans la théorie de l'incrustation, on en fait un être doué de raison et du libre arbitre le plus complet, un Esprit supérieur, en un mot, ce qui n'est ni rationnel, ni conforme à la loi générale, car jamais Esprit n'eût été plus emprisonné et plus mal partagé. L'idée de l'âme de la terre, entendue dans ce sens, aussi bien que celle qui fait de la terre un animal, doit donc être rangée parmi les conceptions systématiques et chimériques.

L'animal le plus infime, d'ailleurs, a la liberté de ses mouvements ; il va où il veut et marche quand cela lui plaît ; tandis que les astres, ces êtres soi-disant vivants et animés par des intelligences supérieures, seraient astreints à des mouvements perpétuellement automatiques, sans jamais pouvoir s'écarter de leur route ; ils seraient, en vérité, bien moins favorisés que le dernier puceron. Si, d'après la théorie de l'incrustation, les âmes des quatre planètes qui ont formé la terre, ont eu la liberté de réunir leurs enveloppes, elles avaient donc celle d'aller où elles voulaient, de changer à leur gré les lois de la mécanique céleste ; pourquoi ne l'ont-elles plus ?

Il y a des idées qui se réfutent d'elles-mêmes, et des systèmes qui tombent dès qu'on en scrute sérieusement les conséquences. Le Spiritisme serait à bon droit ridiculisé par ses adversaires s'il se faisait l'éditeur responsable d'utopies qui ne supportent pas l'examen. Si le ridicule ne l'a pas tué, c'est qu'il ne tue que ce qui est ridicule.

Par l'âme de la terre, on peut entendre, plus rationnellement, la

collectivité des Esprits chargés de l'élaboration et de la direction de ses éléments constitutifs, ce qui suppose déjà un certain degré d'avancement et de développement intellectuel ; ou, mieux encore, l'Esprit auquel est confiée la haute direction des destinées morales et du progrès de ses habitants, mission qui ne peut être dévolue qu'à un être éminemment supérieur en savoir et en sagesse. Dans ce cas, ce n'est pas, à proprement parler, l'âme de la terre, car cet Esprit n'y est ni incarné, ni subordonné à son état matériel ; c'est un chef préposé à sa direction, comme un général est préposé à la conduite d'une armée. Un Esprit, chargé d'une mission aussi importante que celle du gouvernement d'un monde, ne saurait avoir de caprices, ou Dieu serait bien imprévoyant de confier l'exécution de ses décrets souverains à des êtres capables de les faire échouer par leur mauvais vouloir ; or, selon la doctrine de l'incrustation, ce serait le mauvais vouloir de l'âme de la lune qui serait cause que la terre est restée incomplète.

De nombreuses communications, données en divers lieux, sont venues confirmer cette manière d'envisager la question de l'âme de la terre ; nous n'en citerons qu'une seule qui les résume toutes en peu de mots.

Société spirite de Bordeaux, avril 1862.

La terre n'a pas d'âme lui appartenant en propre, parce que ce n'est pas un être organisé comme ceux qui sont doués de la vie ; elle en a des millions qui sont les Esprits chargés de son équilibre, de son harmonie, de sa végétation, de sa chaleur, de sa lumière, des saisons, de l'incarnation des animaux qu'ils surveillent ainsi que celle des hommes. Ce n'est pas à dire que ces Esprits sont la cause de ces phénomènes : ils y président comme les fonctionnaires d'un gouvernement président à chacun des rouages de l'administration.

La terre a progressé à mesure qu'elle s'est formée ; elle progresse toujours, sans jamais s'arrêter, jusqu'au moment où elle aura atteint son maximum de perfection. Tout ce qui est vie et matière en elle, progresse en même temps, car, à mesure que le progrès s'accomplit, les Esprits chargés de veiller sur elle et sur ses produits, progressent de leur côté par le travail qui leur incombe, ou cèdent la place à des Esprits plus avancés. En ce moment, elle touche à une transition du mal au bien, du médiocre au beau.

Dieu, créateur, est l'âme de l'univers, de tous les mondes qui gravitent dans l'infini, et les Esprits chargés, dans chaque monde,

de l'exécution de ses lois, sont les agents de sa volonté, sous la direction d'un délégué supérieur. Ce délégué appartient nécessairement à l'ordre des Esprits les plus élevés, car ce serait faire injure à la sagesse divine de croire qu'elle abandonnerait à la fantaisie d'une créature imparfaite le soin de veiller à l'accomplissement de la destinée de millions de ses propres créatures.

DEMANDE. - Les Esprits chargés de la direction et de l'élaboration des éléments constitutifs de notre globe peuvent-ils s'y incarner ?

RÉPONSE. - Certainement, car, à l'état d'incarnation, ayant une action plus directe sur la matière, ils peuvent faire ce qui leur serait impossible comme Esprits, de même que certaines fonctions, par leur nature, incombent plus spécialement à l'état spirituel. A chaque état sont dévolues des missions particulières.

Est-ce que les habitants de la terre ne travaillent pas à son amélioration matérielle ? Considérez donc tous les Esprits incarnés comme faisant partie de ceux qui sont chargés de la faire progresser en même temps qu'ils progressent eux-mêmes. C'est la collectivité de toutes ces intelligences, incarnées et désincarnées, y compris le délégué supérieur, qui constitue à proprement parler l'âme de la terre, dont chacun de vous fait partie. Incarnés et désincarnés sont les abeilles qui travaillent à l'édification de la ruche, sous la direction de l'Esprit-chef ; celui-ci est la tête, les autres sont les bras.

DEMANDE. - Est-ce que cet Esprit-chef peut aussi s'incarner ?

RÉPONSE. - Sans aucun doute, quand il en reçoit la mission, ce qui a lieu quand sa présence parmi les hommes est jugée nécessaire au progrès.

Un de vos guides spirituels.

De la protection de l'Esprit des saints patrons.

La question suivante nous était proposée dernièrement par un de nos abonnés :

Tout préjugé de secte et d'idée mystique à part, la qualification de saint dénote une certaine supériorité spirituelle, car, pour mériter ce titre, il faut s'être distingué par des actes méritoires quelconques. D'après cela, et la chose étant considérée au point de vue spirite, les saints, sous l'invocation desquels on nous place à notre naissance, ne deviennent-ils pas nos protecteurs naturels, et lorsqu'on célèbre la fête patronymique de quelqu'un, celui dont-il porte

le nom n'y est-il pas attiré par sympathie, et ne s'y associe-t-il pas au moins par la pensée, si ce n'est par sa présence ?

Il y a dans cette question deux points à considérer, qu'il faut examiner séparément.

Mieux que personne, les Spirites savent que la pensée attire la pensée, et que la sympathie des Esprits, qu'ils soient béatifiés ou non, est sollicitée par nos sentiments à leur égard. Or, qu'est-ce qui détermine, en général, le choix des noms ? Est-ce une vénération particulière pour le saint qui le portait ? l'admiration pour ses vertus ? la confiance en ses mérites ? la pensée de le donner pour modèle au nouveau-né ? Demandez à la plupart de ceux qui le choisissent s'ils savent ce qu'il était, ce qu'il a fait, quand il a vécu, par quoi il s'est distingué, s'ils connaissent une seule de ses actions. Si l'on en excepte quelques saints dont l'histoire est populaire, presque tous sont totalement inconnus, et, sans le calendrier, le public ne saurait même pas s'ils ont existé. Rien ne peut donc solliciter sa pensée vers l'un plutôt que vers l'autre. Nous admettons que, pour certaines personnes, le titre de saint suffit, et qu'on peut prendre un nom de confiance du moment qu'il est sur la liste des bienheureux dressée par l'Eglise, sans qu'il soit besoin d'en savoir davantage : c'est une question de foi.

Mais alors, pour ces personnes mêmes, quels sont les motifs déterminants ? Il y en a deux qui prédominent presque toujours. Le premier est souvent le désir de complaire à quelque parent ou ami dont on veut flatter l'amour-propre en donnant son nom au nouveau-né, surtout si l'on en attend quelque chose, car si c'était un pauvre diable, sans crédit et sans consistance, on ne lui ferait pas cet honneur. En cela on vise bien plus à la protection de l'homme qu'à celle du saint.

Le second motif est encore plus mondain. Ce que l'on cherche presque toujours dans un nom, c'est la forme gracieuse, une consonance agréable ; dans un certain monde surtout, on veut des noms bien portés, qui aient un cachet de distinction. Il y en a que l'on repousse impitoyablement, parce qu'ils ne flattent ni l'oreille ni la vanité, fussent-ils ceux des saints ou des saintes les plus dignes de vénération. Et puis, le nom est souvent une question de mode comme la forme d'une coiffure.

Il faut convenir que ces saints personnages doivent en général être peu touchés des motifs de la préférence qu'on leur accorde ; ils n'ont en réalité aucune raison spéciale de s'intéresser, plus qu'à

d'autres, à ceux qui portent leurs noms, vis-à-vis desquels ils sont comme ces parents éloignés dont on ne se souvient que lorsqu'on en attend un héritage.

Les Spirites, qui comprennent le principe des relations affectueuses entre le monde corporel et le monde spirituel, agiraient autrement en pareille circonstance. A la naissance d'un enfant, les parents choisiraient, parmi les Esprits, béatifiés ou non, anciens ou modernes, amis, parents ou étrangers à la famille, un de ceux qui ont, à leur connaissance, donné des preuves irrécusables de leur supériorité, par leur vie exemplaire, les actes méritoires qu'ils ont accomplis, la pratique des vertus recommandées par le Christ : la charité, l'humilité, l'abnégation, le dévouement désintéressé à la cause de l'humanité, en un mot par tout ce qu'ils savent être une cause d'avancement dans le monde des Esprits ; ils l'invoqueraient solennellement et avec ferveur, en le priant de se joindre à l'ange gardien de l'enfant pour le protéger dans la vie qu'il va parcourir, le guider par ses conseils et ses bonnes inspirations ; et en signe d'alliance, ils donneraient à l'enfant le nom de cet Esprit. L'Esprit verrait dans ce choix une preuve de sympathie, et il accepterait avec joie une mission qui serait un témoignage d'estime et de confiance.

Puis, à mesure que l'enfant grandirait, on lui apprendrait l'histoire de son protecteur ; on lui redirait ses bonnes actions ; il saurait pourquoi il porte ce nom, et ce nom lui rappellerait sans cesse un beau modèle à suivre. C'est alors qu'à la fête anniversaire le protecteur invisible ne manquerait pas de s'associer, parce qu'il aurait sa place dans le cœur des assistants.

Le fauteuil des ancêtres

On nous a dit que, chez un écrivain-poète en grand renom, existe un usage qui paraîtra bizarre à tout autre qu'à des Spirites. A la table de famille il y a toujours un fauteuil vide ; ce fauteuil est fermé par un cadenas, et personne ne s'y assoit : c'est la place des ancêtres, des grands parents et des amis qui ont quitté ce monde ; il est là comme un respectueux témoignage d'affection, un pieux souvenir, un appel à leur présence, et pour leur dire qu'ils vivent toujours dans l'esprit des survivants.

La personne qui nous citait ce fait, comme le tenant de bonne source, ajoutait : « Les Spirites repoussent avec raison les choses

de pure forme ; mais s'il en est une qu'ils puissent adopter sans déroger à leurs principes, c'est sans contredit celle-ci. »

Assurément c'est là une pensée qui ne naîtra jamais dans le cerveau d'un matérialiste ; elle atteste non-seulement l'idée spiritualiste, mais elle est éminemment Spirite, et elle ne nous surprend nullement de la part d'un homme qui, sans arborer ouvertement le drapeau du Spiritisme, a maintes fois affirmé sa croyance aux vérités fondamentales qui en découlent.

Il y a, dans cet usage, quelque chose de touchant, de patriarcal, et qui impose le respect. Qui, en effet, oserait le tourner en ridicule ? ce n'est pas une de ces formules stériles qui ne disent rien à l'âme : c'est l'expression d'un sentiment qui part du cœur, le signe sensible du lien qui unit les présents aux absents. Ce siège, vide en apparence, mais que la pensée occupe, est toute une profession de foi, et de plus, tout un enseignement pour les grands aussi bien que pour les petits. Pour les enfants, c'est une éloquente leçon, quoique muette, et qui ne peut manquer de laisser de salutaires impressions. Ceux qui seront élevés dans ces idées ne seront jamais incrédules, parce que, plus tard, la raison viendra confirmer les croyances dont ils auront été bercés. L'idée de la présence, autour d'eux, de leurs grands parents ou de personnes vénérées, sera pour eux un frein plus puissant que la crainte du diable.

Cercle de la morale Spirite

A TOULOUSE

Nous sommes heureux d'annoncer qu'une société vient d'être officiellement autorisée à Toulouse sous le titre de *Cercle de la morale Spirite*. Nous félicitons les fondateurs du choix de ce titre qui montre clairement le but qu'ils se sont proposé, en même temps qu'il résume parfaitement le caractère essentiel de la doctrine. S'il est vrai que *noblesse oblige*, il ne l'est pas moins de dire que *titre oblige*, à moins de mentir à son drapeau ; nous sommes convaincu que les membres de cette réunion sauront le justifier. Par la sévérité même de leur règlement, dont nous avons pris connaissance, ils prouvent leur ferme intention d'agir en vrais spirites.

Il y a eu jadis, à Paris, une société longtemps très florissante de la *morale chrétienne* ; pourquoi n'y aurait-il pas *des sociétés de la morale Spirite* ? Ce serait le meilleur moyen d'imposer silence aux railleurs, et de faire taire les préventions que nourrissent, contre le

Spiritisme, ceux qui ne le connaissent pas. La qualité de membre d'une société qui s'occupe de morale théorique et pratique, est un titre à l'estime et à la confiance, même pour les incrédules, car c'est l'équivalent de celle de membre d'une société d'honnêtes gens, et tout Spirite sincère doit tenir à honneur d'en faire partie. Les mauvais plaisants oseront-ils dire que ce sont des sociétés de niais, de fous ou d'imbéciles ?

Le mot *cercle*, adopté par la société de Toulouse, indique qu'elle ne se borne pas à des séances ordinaires, mais que c'est en outre un lieu de réunion, où les membres peuvent venir s'entretenir de l'objet spécial de leurs études.

Les Mémoires d'un Mari

Par M. Fernand Duplessis.

Les traces que l'on trouve partout du Spiritisme sont comme les inscriptions et les médailles antiques qui attestent, à travers les siècles, le mouvement de l'esprit humain. Les croyances populaires contiennent sans contredit les traces, ou mieux les germes des idées spirites à toutes les époques et chez tous les peuples, mais mêlées aux légendes superstitieuses, comme l'or des mines est mêlé à la gangue. Ce n'est pas là seulement qu'il faut aller les chercher, c'est dans l'expression des sentiments intimes, car c'est là qu'on les trouve souvent à l'état de pureté. Si l'on pouvait sonder toutes les archives de la pensée, on serait surpris de voir jusqu'à quel point elles sont enracinées dans le cœur humain, depuis la vague intuition jusqu'aux principes nettement formulés. Or, qui donc les y a fait naître avant l'apparition du Spiritisme ? Dira-t-on que c'est une influence de coterie ? Elles y sont nées spontanément, parce qu'elles sont dans la nature ; mais souvent elles ont été étouffées ou dénaturées par l'ignorance et le fanatisme. Aujourd'hui le Spiritisme, passé à l'état de philosophie, vient arracher ces plantes parasites, et constituer un corps de doctrine de ce qui n'était qu'une vague aspiration.

Un de nos correspondants de Joinville-sur-Marne, M. Petit-Jean, auquel nous devons déjà de nombreux documents sur ce sujet, nous en adresse un des plus intéressants, que nous sommes heureux d'ajouter à ceux que nous avons déjà publiés.

« Joinville, 16 juillet 1868.

« Voici encore des pensées Spirites ! Celles-là ont d'autant plus d'importance qu'elles ne sont point, comme beaucoup d'autres, le

produit de l'imagination, ou une idée exploitée par les romanciers ; c'est l'exposé d'une croyance partagée par la famille d'un conventionnel, et exprimé dans la circonstance la plus grave de la vie, où l'on ne songe pas à jouer sur les mots.

« Je les ai puisées dans une œuvre littéraire ayant pour titre : *Les Mémoires d'un Mari*, qui ne sont autres que le récit détaillé de la vie de M. Fernand Duplessis. Ces Mémoires ont été édités en 1849, par Eugène Sue, auquel M. Fernand Duplessis les a remis, avec mission de les livrer à la publicité, à titre, selon ses propres expressions, d'expiation pour lui et d'enseignement pour les autres. Je vous donne l'analyse des passages qui ont le plus de rapport avec notre croyance. »

« Madame Raymond, ainsi que son fils, prisonniers politiques, reçoivent la visite de M. Fernand Duplessis, leur ami. Cette visite donne lieu à une conversation, à la suite de laquelle Madame Raymond tient le langage suivant à son fils (page 121) :

> « Voyons, mon enfant, - reprit madame Raymond d'un ton d'affectueux reproche, - est-ce d'hier que nous avons fait nos premiers pas dans cette carrière où l'on doit remercier Dieu d'un jour sans angoisses ? Est-ce qu'on poursuit, est-ce qu'on atteint le but où nous tendons sans douleur, sans périls, et souvent sans martyre ? Est-ce que nous ne nous sommes pas dit cent fois que notre vie n'est pas à nous, mais à cette sainte cause de la liberté pour laquelle ton père est mort sur l'échafaud ? Est-ce que depuis que tu as l'âge de raison nous ne nous sommes pas habitués à cette pensée qu'un jour je pouvais avoir à clore tes paupières comme tu pouvais clore les miennes ? Est-ce qu'il y a de quoi s'attrister d'avance ? Me vois-tu jamais sombre, éplorée, parce que je vis toujours avec le souvenir cher et sacré de ton père, dont j'ai baisé le front sanglant, et que j'ai enseveli de mes mains ? N'avons-nous pas foi, comme nos pères les Gaulois, à la renaissance indéfinie de nos corps et de nos âmes, qui vont tour à tour peupler l'immensité des mondes ? Pour nous, qu'est-ce que la mort ? le commencement d'une autre vie, rien de plus. Nous sommes de ce côté-ci du rideau, nous passons de l'autre, où des perspectives immenses attendent nos regards. Quant à moi, je ne sais si c'est parce que je suis fille d'Eve, ajouta madame Raymond avec un demi-sourire, mais le phénomène de la mort ne m'a jamais inspiré qu'une excessive curiosité. »

Page 208. - « La pensée de la mort excitait, surtout chez Jean, une

très vive curiosité. Spiritualiste par essence, il partageait avec sa mère, son oncle et Charpentier, la virile croyance qui fut celle de nos pères les Gaulois. Selon l'admirable dogme druidique, l'homme étant immortel, âme et corps, esprit et matière, il allait ainsi, âme et corps, incessamment renaître et vivre de monde en monde, s'élevant à chaque migration nouvelle vers une perfection infinie comme celle du Créateur.

« Cette vaillante croyance expliquait seule, à mes yeux, le détachement superbe avec lequel Jean et sa mère envisageaient ces terribles problèmes qui jettent tant de trouble et d'épouvante dans les âmes faibles, habituées à voir dans la mort le néant ou la fin de la *vie physique*, tandis que la mort n'est que l'heure d'une renaissance complète qu'une autre vie attend avec ses nouveautés mystérieuses. »

« Mais, hélas ! il ne m'était pas donné de partager cette croyance ; je voyais, avec un douloureux effroi, s'approcher le jour fatal où Jean serait jugé par la Cour des Pairs. Ce jour venu, madame Raymond me pria de l'accompagner à cette redoutable séance ; en vain je voulus la détourner de ce dessein, dans ma crainte d'une condamnation à mort portée contre Jean ; je n'osais cependant lui exprimer mes appréhensions ; elle devina ma pensée. Mon cher monsieur Duplessis, me dit-elle, le père de mon fils est mort sur l'échafaud pour la liberté ; je l'ai pieusement enseveli de mes mains… si mon fils doit aussi mourir pour la même cause, je saurai accomplir mon devoir d'une main ferme… Vous croyez qu'on peut condamner Jean à mort ?… Je crois, moi, qu'on ne peut le condamner qu'à l'immortalité. (Textuel.) Donnez-moi votre bras, monsieur Duplessis… Calmez votre émotion, et rendons-nous à la Chambre des Pairs.

« Jean fut condamné à mort et devait être exécuté le surlendemain. Je fus le voir dans sa prison, et j'espérais à peine avoir la force de résister à cette dernière et funèbre entrevue. Lorsque j'entrai, il faisait, sous la surveillance d'un gendarme, sa toilette du matin avec un soin aussi minutieux que s'il eût été chez lui. Il vint à moi en me tendant les mains ; puis, me regardant en face, il me dit avec anxiété : - Mon Dieu ! mon bon Fernand, comme tu es pâle !… Qu'as-tu donc ? - Ce que j'ai ! m'écriai-je en fondant en larmes et en me jetant à son cou, tu me le demandes ! - Pauvre Fernand ! me répondit-il, ému de mon émotion, calme-toi… du courage ! - Et c'est toi, toi qui m'encourages en ce mo-

ment suprême ! lui dis-je ; mais tu es donc, comme ta mère, doué d'une force surhumaine ?

« - Surhumaine !… non ; tu nous fais trop d'honneur, reprit-il en souriant ; mais ma mère et moi nous savons ce que c'est que la mort… et elle ne nous effraie pas… *Notre âme change de corps, comme nos corps changent de vêtements ; nous allons revivre ailleurs et attendre ou rejoindre ceux que nous avons aimés*… Grâce à cette croyance, mon ami, et à la curiosité de voir des mondes nouveaux, mystérieux ; enfin, grâce à la conscience de l'avènement prochain de nos idées et à la certitude de laisser après soi la mémoire d'un honnête homme, tu l'avoueras, le départ de ce monde n'offre rien du tout d'effrayant, au contraire. »

« Jean Raymond ne fut pas exécuté ; sa peine fut commuée en une détention perpétuelle, et il fut transféré à la citadelle de Doullens. »

Bibliographie

Le Régiment fantastique

PAR VICTOR DAZUR[18]

Nous empruntons les passages suivants au compte rendu que le *Siècle* a donné de cet ouvrage dans son feuilleton du 22 juin 1868 :

« C'est une sorte de roman philosophique, où la plupart des questions qui passionnent actuellement les esprits sont traitées sous une forme originale et dramatique ; le spiritualisme et le matérialisme, l'immortalité de l'âme et le néant, le libre arbitre et le fatalisme, la responsabilité et l'irresponsabilité, les peines éternelles et l'expiation, puis la guerre, la paix universelle, les armées permanentes, etc.

« Toutes ces questions ne sont pas discutées avec beaucoup de méthode et de profondeur, mais elles le sont toutes avec une certaine érudition, avec une bonne foi évidente, avec gaieté presque toujours, avec esprit souvent, et quelquefois avec éloquence.

« En somme, l'ouvrage est d'un homme libéral, ami du progrès, de la perfectibilité et du spiritualisme, ami de la paix, quoique évidemment militaire.

« Voici, du reste, comment l'auteur parle de lui-même :

---

[18] Un fort vol. in-12, Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr.

Cet ouvrage a été imprimé à Lyon et ne porte aucun nom d'éditeur ; il est dit simplement qu'il se trouve à Paris, chez tous les libraires. Nous nous le sommes procuré à la librairie Internationale, 15, boulevard Montmartre.

> « L'auteur, qui s'est donné dans ce livre le nom de François Pamphile, avait l'insigne honneur d'être caporal dans l'armée française, lorsqu'il fit le songe étrange qui forme le canevas de l'ouvrage que vous allez lire, si vous n'avez rien de mieux à faire. Plus tard notre militaire écrivit son rêve, et ensuite s'amusa à l'embellir quand il en avait le temps. »

« Le *Régiment fantastique*, de Victor Dazur, est donc un rêve comme le *Paris en Amérique*, de M. Laboulaye, mais c'est un rêve qui vous transporte dans un monde tout imaginaire.

« Le caporal François Pamphile rentre à sa caserne, après avoir pris, avec quelques camarades, sa part des réjouissances d'une fête publique à Paris. Rassasié de bruit, de musique, de spectacles en plein vent, d'illuminations, de feux d'artifice, l'estomac bien lesté et la conscience tranquille, n'ayant eu de querelle avec personne, n'ayant frappé de son sabre aucun *civil*, il s'endort d'un profond sommeil. Au bout d'un temps qu'il ne peut apprécier, il lui semble que son lit est enlevé comme s'il était suspendu à un ballon en guise de nacelle.

« Il ouvre les yeux et se voit dans l'espace ; un panorama mobile s'étend au-dessous de lui ; il voit disparaître Paris, puis la campagne, puis la terre. Il lui semble faire un des voyages aérostatiques de notre collaborateur Flammarion dont il se déclare un lecteur assidu, et dont il loue avec enthousiasme le beau livre spiritualiste qui a pour titre la *Pluralité des Mondes habités*.

« Tout à coup l'air lui manque ; il suffoque ; mais il entre dans une autre atmosphère ; sa respiration reprend ; il aperçoit un autre globe que ses études astronomiques lui font reconnaître pour la planète *Mars*. Il se sent attiré vers cette planète dont le globe grossit rapidement à ses yeux. Il tremble, en y tombant selon les lois de la pesanteur, d'y être écrasé ; il redoute un choc terrible ; mais non ! Le voici étendu sur un épais gazon, aux pieds d'arbres merveilleux remplis d'oiseaux non moins merveilleux.

« Il se croit dans un monde nouveau, passé du grade de caporal au grade de premier homme. Il appelle une Ève. C'est la chanson du *Roi Dagobert* qui lui répond.

« L'étonnement du bon caporal redouble en voyant que le chanteur est un grand gaillard revêtu de l'uniforme de sergent-major de l'infanterie de ligne française.

« - Qui êtes-vous ? lui dit ce sergent, qui a l'air aussi surpris que lui.

« - Major, répond François Pamphile, je suis caporal ; je viens de la planète Terre que j'ai quittée involontairement cette nuit ; et je voudrais que vous eussiez l'obligeance de me dire le nom de la planète où je suis tombé.

« - Cette planète, c'est Soraï-Kanor, parbleu !

« - Soraï-Kanor ?… Je supposais que c'était la planète Mars. Il paraît que je me suis trompé.

« - Vous ne vous êtes point trompé. Seulement notre planète, que les terriens nomment Mars, est nommée par nos astronomes Soraï-Kanor.

« Le caporal s'étonne que le sergent sache le nom donné par les habitants de la terre à sa planète. Mais le sergent lui apprend qu'il n'a quitté la terre qu'après sa mort terrestre, et qu'il y était roi de France.

« A cette réponse inattendue, le caporal se découvre, c'est-à-dire ôte le bonnet de coton qu'il a sur la tête.

« Le roi sergent-major lui dit de ne pas lui rendre tant d'honneurs, puisqu'il n'est plus qu'un simple sous-officier. Sur terre, il s'appelait François Ier ; sur Mars, il appartient au *régiment fantastique*, un régiment composé de la plupart des souverains qui ont régné sur le globe terrestre. Le colonel est Alexandre le Grand ; le lieutenant-colonel Jules César (qui n'a pas régné, à proprement parler), et le major Périclès (qui a moins régné encore). Le régiment compte trois bataillons, et chaque bataillon huit compagnies. Le commandant du premier bataillon est Sésostris et l'adjudant-major Attila ; le commandant du deuxième bataillon, Charlemagne et l'adjudant-major Charles-Quint ; le commandant du troisième bataillon, Annibal ; et l'adjudant-major Mithridate.

« Chaque compagnie est composée des souverains d'une même nation. La compagnie française est la première du deuxième bataillon et a pour capitaine Louis XIV, ce qui prouve, par parenthèse, que la faveur domine sur Mars comme sur la terre ; car François Ier, qui n'est que sergent-major, était assurément un plus grand capitaine que Louis XIV, et il avait de plus pour lui l'ancienneté.

« Les cantinières du régiment fantastique sont Sémiramis, Cléopâtre, Élisabeth, Catherine II. De même que tous les officiers et les soldats du régiment sont d'anciens souverains ou des hommes ayant exercé la souveraineté, toutes les cantinières et les servantes de cantine sont d'anciennes souveraines. Les musiciens seuls sont d'anciens compositeurs : Beethoven, Mozart, Glück, Piccini, Haydn,

Bellini. Le régiment n'a adopté l'uniforme français que depuis le règne de Napoléon Ier, dont les campagnes ont enthousiasmé Alexandre le Grand. Depuis, le régiment a suivi toutes les variations de notre costume militaire, ce qui n'est pas peu dire. C'est aussi depuis le règne de Napoléon Ier que la langue française est adoptée comme la langue réglementaire du régiment. Ce n'est pourtant pas sous l'empire que la langue française a le plus brillé. Du reste, le vainqueur d'Austerlitz n'est pas au nombre des militaires du régiment fantastique. Il n'est point sur Mars ; peut-être est-il dans un monde supérieur, peut-être dans un monde inférieur : François Ier l'ignore.

« D'autres souverains n'ont jamais figuré dans le régiment fantastique ; d'autres l'ont quitté après plusieurs siècles de service ; quelques-uns, après plusieurs milliers de siècles. Le régiment ne change jamais de garnison, et ne fait jamais la guerre. C'est une sorte de régiment pénitentiaire où les souverains, hommes et femmes, ne sont placés que pour expier les forfaits qu'ils ont commis pendant leurs règnes.

« A la bonne heure, mais les musiciens Beethoven, Mozart et les autres, quels forfaits ont-ils commis pour être retenus dans ce régiment expiatoire ? C'est ce que l'auteur néglige de nous apprendre.

« Le supplice habituel des militaires et des cantinières du régiment, c'est le supplice de Tantale. Les guerriers qui, sur la terre, se plaisaient dans le sang et dans le carnage, ont gardé leurs belliqueux instincts que le son du clairon réveille sans cesse et que les exercices et les simulacres de combat surexcitent sans qu'il leur soit jamais possible de se satisfaire ; car la puissance divine, qui, sur la terre, permet la guerre, l'interdit sur Mars.

« Les voluptueux et les voluptueuses souffrent un supplice semblable. Tous, hommes et femmes, conservent la beauté dont ils jouissaient à la plus belle époque de leur vie, mais ils sont soumis à une cause physiologique qui les condamne à une chasteté absolue.

« Un autre châtiment, qui les désole plus encore, c'est le supplice des souvenirs. Une mémoire extraordinairement lucide leur rappelle les actes de leur vie terrestre. Une occupation continuelle parvient seule à les distraire ; mais la discipline est rigoureuse ; à chaque instant, ils sont condamnés à la salle de police, à la prison ou à *la salle des souvenirs*. A la salle de police et à la prison, on leur permet encore quelques distractions, mais à la salle des souvenirs on ne leur en permet aucune. Ils se trouvent là enfermés au milieu de tous les

instruments de supplice et de torture employés sous tous les règnes ; sur les murs, sont peints à fresque toutes les souffrances et tous les meurtres ordonnés par les rois.

« Quand Louis XI est enfermé dans la salle des souvenirs, il est mis dans une cage de fer en usage sous son règne, et placé en face de l'échafaud de Nemours dont le sang dégoutte sur la tête de ses enfants. Philippe le Bel est étendu sur un bûcher d'où il voit le supplice des Templiers. Ferdinand le Catholique est attaché sur un chevalet, la tête tournée vers un auto-da-fé.

« Notre caporal entend Néron se plaindre en ces termes à son camarade Caligula :

> « - Les trois quarts du temps, je suis puni de consigne ou de salle de police. Si je réclame contre une punition, on me l'augmente. Quand je ne suis pas à la salle de police, je suis au peloton de punition, et quand je ne suis pas au peloton de punition, je suis à la corvée de quartier. Enfin, je suis accablé de vexations de toutes sortes, sans compter mes autres souffrances. Voilà bien des siècles que cela dure. Quand cela finira-t-il ? »

« - Mais c'est un enfer que votre régiment fantastique, dit le bon Pamphile à François Ier.

« - Non, lui répond celui-ci, car les peines n'y sont pas éternelles. *Le grand Inconnu*, qui est la justice suprême, ne prononce pas de condamnation éternelle, attendu que *des fautes finies*, *si grandes qu'elles soient, ne sauraient mériter des peines infinies*. Notre planète et certaines autres ne sont pas des enfers, mais des purgatoires où les hommes, dans une ou plusieurs existences successives, payent *les dettes morales qu'ils ont contractées dans une existence antérieure*.

« En devisant ainsi tantôt avec le sergent-major François Ier, tantôt avec le simple fantassin Charles V, tantôt avec son confrère le caporal Charles VII, le caporal Pamphile reçoit des instructions et des révélations sur ce qui intéresse au plus haut degré l'humanité. Enfin, dans une audience que lui accorde le colonel Alexandre le Grand, au cercle des officiers, l'ancien conquérant lui expose un projet de congrès international universel qu'il le charge de proposer à la terre pour établir à jamais sur notre globe la paix, la concorde et la fraternité.

« - Mon colonel, s'écrie Pamphile enthousiasmé, votre projet est si logique, il me paraît tellement indispensable et l'idée en est si naturelle, qu'il me semble qu'aussitôt qu'il sera connu sur la terre,

tout le monde dira là-bas : Comment se fait-il que l'on n'ait pas pensé plus tôt à établir un congrès universel ?

« Malgré l'espoir du bon caporal, nous doutons que les différents gouvernements de notre planète se hâtent d'accueillir le projet d'Alexandre ; mais le congrès de la paix, qui s'assemblera à Berne en septembre prochain, ne peut manquer de le prendre en considération. Nous le recommandons spécialement au rapporteur chargé d'étudier quelle pourrait être la constitution des *Etats unis de l'Europe.*

« E.-D. DE BIÉVILLE. »

Si M. Victor Dazur (ce nom est sans doute un pseudonyme) s'est inspiré de la *Pluralité des mondes habités* de M. Flammarion, dont il se déclare un lecteur assidu, il a aussi largement glané dans les ouvrages spirites. Sauf le cadre dont il s'est servi, sa théorie philosophique des peines futures, de la pluralité des existences, de l'état des Esprits dégagés du corps, de la responsabilité morale, etc., est évidemment puisée dans la doctrine du Spiritisme, dont il reproduit non-seulement l'idée, mais souvent même la forme.

Les passages suivants ne peuvent laisser de doute sur ce point.

« Tu rêves, mon ami, pensai-je ; tu rêves ! Tous ces souverains de la terre qui recommencent une nouvelle existence sur la planète Mars, ce génie au corps diaphane et aux ailes d'azur, tout cela sent le Spiritisme… Et cependant, quand tu es éveillé, tu ne crois pas à cette invention. Puis, m'adressant à François Ier, je lui dis :

« - Major, il me vient à l'esprit une idée singulière ; cette idée me fait supposer que tout ce que je vois et tout ce que j'entends depuis que je suis arrivé ici n'est que l'effet d'un songe. Dites-moi, je vous prie, votre opinion. Pensez-vous, comme moi, que je rêve ?

« - Mais non ! vous ne rêvez pas, me répondit François Ier d'un air aussi indigné que si je lui avais fait une demande très stupide. Non, vous ne rêvez pas ! Si vous rêviez, il défilerait devant votre esprit une foule de chimères sans queue ni tête. Les évènements dont vous seriez témoins n'auraient entre eux aucun rapport raisonnable.

« - Mais, ce n'est pas tout, major. Ce qui me fait croire encore que je rêve, c'est que je me suis tâté, et que je ne me suis point trouvé de corps… Je me tâte encore maintenant, et je ne m'en trouve pas davantage. Cependant, je me sens vivre et je me vois des bras et des jambes. Il va sans dire que ces bras et ces jambes étant impalpables, ce ne sont que des apparences fantastiques. Je pourrais bien expliquer

ces apparences, mais pour cela il me faudrait, moi qui ne crois pas au Spiritisme, admettre certaine théorie Spirite, qui, vraie ou fausse, est, dans tous les cas, assez ingénieuse.

« Cette théorie prétend que l'Esprit d'un corps est entouré d'un *périsprit*, c'est-à-dire d'une enveloppe semi-matérielle, qui peut prendre la forme de ce corps et devenir visible dans certains cas. Une fois le périsprit admis, la même théorie prétend qu'un individu peut quelquefois être vu au même instant dans deux endroits, même très éloignés l'un de l'autre, le corps dormant d'une part et l'apparence du corps, c'est-à-dire le périsprit, agissant d'autre part.

« Si cette assertion était vraie, je me trouverais mettre en pratique la théorie dont je viens de parler. On pourrait voir en ce moment mon corps dormir à Paris pendant que vous voyez mon périsprit comme mon corps pourrait le faire. Mais je ne croirais une chose aussi extraordinaire que si elle était éprouvée.

« Ce serait encore adopter le Spiritisme que d'admettre comme réelle cette réunion de potentats assemblés ici, à ce qu'ils prétendent, pour expier les méfaits qu'ils ont commis étant sur la terre.

« - Si vous le voulez, me dit François Ier, ne croyez pas à ce que vous avez devant les yeux. Supposez un instant qu'au lieu d'être sur cette planète, vous êtes dans le domaine idéal de la raison, et dites-moi si vous croyez que les hommes qui font le mal, quel que soit leur rang dans la société, puissent être exempts du purgatoire après leur mort terrestre ? - Major, je ne sais que vous répondre. - Mais, je sais pourtant ce que vous pensez. Vous pensez que le purgatoire existe n'importe où, mais seulement pour les gens qui occupent les degrés les plus élevés de l'échelle sociale. Et ce qui vous porte à penser cela, c'est que les fautes des gens haut placés dans le monde, sont bien plus apparentes que celles des simples particuliers. Mais vous allez tout de suite modifier cette idée en songeant que, pour l'Etre suprême, il n'est pas de fautes cachées. En effet, le Grand Inconnu voit constamment sur la terre de simples particuliers qui font, relativement, autant de mal dans leur petite sphère d'action, qu'en ont fait dans leurs États certains tyrans flétris par l'histoire. Les simples particuliers dont je parle, au lieu d'exercer leur tyrannie dans un royaume, l'exercent dans leur famille et dans leur entourage, faisant souffrir sans pitié femme, enfants et subordonnés. Ces tyranneaux n'ont qu'un souci, qui est de jouir de la vie en échappant au code pénal du pays qu'ils habitent. Or, je vous le demande, croyez-vous que ces gens malfaisants, qui passent quelque-

fois pour être vertueux aux yeux de quiconque ne connaît pas leur vie, croyez-vous, dis-je, que ces êtres malfaisants sont aussitôt transportés dans un séjour de délices ? - Non, je ne le crois pas. - N'admettez-vous pas qu'ils ont contracté, en faisant le mal, une certaine dette morale ? - Si, major, je l'admets. - Eh bien ! alors, vous ne devez pas vous étonner que certaines planètes soient de vrais purgatoires où les hommes, *dans une ou plusieurs existences, payent les dettes qu'ils ont contractées dans une existence antérieure*.

« - Mais, major, les souffrances que tout homme éprouve dans le cours de sa vie ne payent-elles pas suffisamment le mal qu'il peut faire depuis l'âge de raison jusqu'à la mort ?

« - Cela ne se pourrait que pour un bien petit nombre d'individus ; car, le plus souvent, le mal qu'un homme fait rejaillit sur un certain nombre de ses semblables, ce qui multiplie d'autant la somme du mal personnel, et rend presque toujours la dette si forte que cet homme ne saurait la payer dans le cours de sa courte existence. Or, *quand on n'a pas pu payer ses dettes dans une vie, il faut forcément les payer dans une autre ;* car, en fait de dettes criminelles, le Grand Inconnu a disposé les choses de manière qu'il n'est pas de banqueroute possible.

« Cela étant admis, vous admettrez bien aussi qu'il est impossible que des monstres comme Néron, Caligula, Héliogabale, Borgia et tant d'autres dont on ne peut nombrer les crimes, aient pu payer de pareilles dettes par le peu de maux qu'ils ont soufferts dans leur vie. Or, de deux choses l'une : ces hommes, à leur mort, sont tombés dans le néant, ou bien ils ont recommencé une nouvelle existence ; si l'on admet qu'ils soient tombés dans le néant, on admet tout naturellement qu'ils ont dû faire une banqueroute énorme. Vous conviendrez que l'idée d'une semblable banqueroute révolte l'esprit, tandis que si l'on admet qu'ils ont recommencé chacun une nouvelle existence, l'esprit se trouve satisfait en pensant que *ces nouvelles vies ne peuvent être que des existences d'expiation ou, pour mieux dire, de purification*[19].

[19] Si l'effet de l'injustice ou du mal qu'un homme commet à l'égard d'un autre homme, s'arrête à l'individu, la nécessité de la réparation sera individuelle ; mais si, par coutre-coup, ce mal préjudicie, de proche en proche, à cent individus, sa dette sera centuplée, car ce seront cent réparations à accomplir. Plus il aura fait de victimes, directement ou indirectement, plus il y aura d'individus qui lui demanderont compte de sa conduite. C'est ainsi que la responsabilité, et le nombre des réparations augmentant avec l'étendue de l'autorité dont on est revêtu, on est responsable vis-à-vis d'individus que l'on n'a jamais connus, mais qui n'en ont pas moins souffert des conséquences de nos actes.

« - Major, n'est-il pas plus simple d'admettre la damnation éternelle pour les monstres dont vous parlez ? - Je conviens que c'est plus simple, mais non plus logique. La logique, qui doit être l'âme de la justice, refuse d'admettre la damnation éternelle, parce que des *fautes finies ne sauraient mériter des peines infinies*. »

Suit une dissertation des plus saisissantes et des plus logiques que nous ayons lues contre l'enfer et les peines éternelles, sur la justice de la proportionnalité des peines, et sur la doctrine du travail, mais que son étendue ne nous permet pas de reproduire.

« - Major, dit le caporal Pamphile, je vous ferai remarquer que la négation de l'enfer éternel, ainsi que la proportionnalité des peines, est le fond même de la doctrine des Spirites ; or, je vous l'ai déjà dit, je ne crois pas au Spiritisme. - Alors… croyez à l'enfer éternel si cela vous fait plaisir. »

Parmi les souverains que le caporal Pamphile trouve dans la planète Mars, il y en a qui vivaient du temps du déluge, des rois d'Assyrie, au temps de la tour de Babel, des Pharaons au temps du passage de la mer Rouge par les Hébreux, etc., et chacun donne sur ces évènements des explications qui, pour la plupart, ont le mérite, sinon de la preuve matérielle, du moins celui de la logique.

En somme, le cadre choisi par l'auteur pour émettre ses idées est heureux, jusqu'à sa négation même du Spiritisme qui aboutit, en définitive, à une affirmation indirecte. Nous dirons, comme le *Siècle*, que, sous une forme en apparence légère, toutes les questions y sont traitées avec une certaine érudition, avec une bonne foi évidente, avec gaieté presque toujours, avec esprit souvent, et quelquefois avec éloquence. Nous ajouterons que, ne connaissant point l'auteur, si ce numéro lui tombe sous la main, nous désirons qu'il y trouve l'expression de nos sincères félicitations, car il a fait un livre intéressant et très utile.

Conférences sur l'âme

Par M. Alexandre Chaseray[20]

Les ouvrages modernes où le principe de la pluralité des existences est affirmé incidemment sont innombrables ; mais celui dont nous parlons nous paraît un de ceux où il est traité de la manière la plus complète ; l'auteur s'attache en outre à démontrer que l'idée

[20] Petit volume in-12 ; prix, 1 fr. 50 ; par la poste, 1 fr. 75. Chez Germer-Baillière, 17, rue de l'Ecole-de-médecine.

grandit et s'impose chaque jour davantage aux Esprits éclairés.

Dans les fragments que nous rapportons ci-après, les notes sont de l'auteur.

« La transmigration des âmes, dit M. Chaseray, est une idée philosophique à la fois des plus anciennes et des plus nouvelles. La métempsycose fait le fond de la religion des Indiens, religion bien antérieure au judaïsme, et Pythagore a pu tenir cette croyance des Brahmanes, s'il est vrai qu'il ait pénétré dans l'Inde ; mais il est plus probable qu'il la rapporta de l'Égypte où il séjourna longtemps. La civilisation régnait sur les bords du Nil plusieurs milliers d'années avant la naissance de Moïse, et, au dire d'Hérodote, les prêtres égyptiens ont annoncé les premiers que l'âme est immortelle et qu'elle passe successivement dans toutes les espèces d'animaux avant d'entrer dans un corps d'homme.

« Les Grecs, de leur côté, n'abandonnèrent jamais complètement la métempsycose. Ceux d'entre eux qui n'admettaient pas dans son entier la doctrine de Pythagore, croyaient vaguement avec Platon que l'âme immortelle avait existé quelque part, avant de se manifester sous forme humaine, ou croyaient au fleuve Léthé et à la renaissance de l'homme dans l'humanité. Parmi les premiers chrétiens, beaucoup de néophytes entendaient retenir de leurs anciens dogmes ce qui leur en paraissait bon ; les Manichéens, par exemple, avaient conservé les deux principes du bien et du mal et la migration des âmes ; c'est ainsi que les hérésiarques venant à se multiplier, les Pères et les Conciles eurent tant à faire pour ramener les esprits à une foi uniforme. Définitivement victorieuse, l'Église apostolique bannit de son empire la métempsycose, à laquelle se substitua le dogme du jugement irrévocable et du partage des humains en élus et en damnés. Le purgatoire fut introduit plus tard comme correctif d'une décision par trop inflexible.

« De même que je n'ai pas trop considéré comme un progrès le spiritualisme de saint Thomas dont on ne voit nulle trace dans les livres saints, de même encore je ne juge ni heureuse ni conforme à l'antique doctrine du péché originel, qui établit une solidarité si étroite entre toutes les générations d'hommes, l'affirmation dogmatique consistant à dire que l'existence de chacun de nous est sans racines dans le passé et aboutit à un paradis ou à un enfer éternels. C'est là, suivant moi, une hérésie philosophique contre laquelle l'esprit moderne réagit avec force.

« On revient de toutes parts à la transmigration des âmes. Mais

on conçoit généralement de nos jours une métempsycose plus large que celle dont on attribuait la croyance aux Anciens. L'esprit d'induction, ayant franchi les limites de la terre et reconnu dans les soleils et les planètes des mondes habitables, n'a plus borné les destinées de l'homme au globe terrestre. Au lieu de voir l'âme parcourant sans cesse le cercle des plantes, des animaux et de l'espèce humaine ou renaissant constamment dans l'humanité, on a pu se la figurer prenant son essor vers les mondes infinis[21].

« Je n'ai que l'embarras du choix en fait de citations pour montrer que la foi a une série d'existences, les unes antérieures, les autres postérieures à la vie présente, grandit et s'impose chaque jour davantage aux esprits éclairés.

« Commençons par Jean Reynaud. Ce philosophe insiste sur la liaison naturelle que présentent les deux idées de préexistence et de vie future.

> « Si l'on examinait, dit-il, tous les hommes qui ont passé sur la terre, depuis que l'ère des religions savantes y a commencé, on verrait que la grande majorité a vécu dans la conscience plus ou moins arrêtée d'une existence prolongée par des voies invisibles en deçà comme au delà des limites de cette vie. Il y a, en effet, une sorte de symétrie si logique qu'elle a dû séduire les imaginations à première vue ; le passé y fait équilibre à l'avenir, et le présent n'est que le pivot entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. Le platonisme a réveillé cette lumière précédemment agitée par Pythagore, et s'en est servi pour éclairer les plus belles âmes qui aient honoré les temps anciens[22]. »

« Ce jugement de Jean Reynaud se trouve pleinement confirmé

---

[21] Il était si naturel de profiter de l'issue glorieuse ouverte à l'âme par les découvertes astronomiques, que je ne puis croire que la métempsycose de Pythagore ait été réellement ce que le vulgaire en pensait ; car Pythagore connaissait le vrai système du monde ; le double mouvement de rotation et de translation de la terre ; l'immobilité relative du soleil ; l'importance des étoiles fixes, dont chacune est un soleil et le centre d'un groupe de planètes très probablement habitées ; la marche et le retour des comètes : rien de tout cela n'était ignoré de Pythagore. Ce philosophe, instruit par les savants prêtres égyptiens qui ne révélaient leurs secrets qu'à un petit nombre d'initiés, crut devoir, à leur exemple, tenir secrète cette partie de sa science. Un de ses disciples, moins scrupuleux, la divulgua ; mais comme les preuves faisaient défaut et que les vérités se trouvaient perdues au milieu d'erreurs et de rêveries mystiques, la révélation passa inaperçue. Il ne suffit pas d'émettre une idée juste, il faut savoir la faire accepter ; aussi Copernic et Galilée, les vulgarisateurs du véritable système cosmologique, en sont-ils regardés comme les inventeurs, quoique la notion première s'en perde dans la nuit des temps.

[22] *Terre et Ciel.*

par la note suivante de Lagrange, l'élégant traducteur du poème de Lucrèce :

> « De tous les philosophes qui ont vécu avant le christianisme, aucun n'a soutenu l'immortalité de l'âme sans établir préalablement sa préexistence ; l'un de ces dogmes était regardé comme la conséquence naturelle de l'autre. On croyait que l'âme devait toujours exister, parce qu'elle avait toujours existé ; et l'on était persuadé, au contraire, qu'en accordant qu'elle avait été engendrée avec le corps, on n'était plus en droit de nier qu'elle dût mourir avec lui. « - Notre âme, dit Platon, existait quelque part avant d'être dans cette forme d'hommes ; voilà pourquoi je ne doute pas qu'elle ne soit immortelle. »
>
> « Le vieux druidisme, poursuit l'auteur de *Terre et Ciel*, parle à mon cœur. Ce même sol que nous habitons aujourd'hui a porté avant nous un peuple de héros, qui tous étaient habitués à se considérer comme ayant pratiqué l'univers de longue date avant leur incarnation actuelle, fondant ainsi l'espérance de leur immortalité sur la conviction de leur préexistence. »

« Un de nos meilleurs historiens donne aussi de grands éloges au principal enseignement des druides ; Henri Martin est d'avis que nos pères, les Gaulois, représentaient dans le monde antique « la plus ferme, la plus claire notion de l'immortalité qui fut jamais[23]. »

« Eugène Sue dit à son tour de la foi druidique :

> « Selon cette sublime croyance, l'homme immortel, esprit et matière, venu d'en bas, allant en haut, transitait par cette terre, y demeurait passagèrement, ainsi qu'il avait demeuré et devait demeurer dans ces autres sphères qui brillent innombrables, au milieu des abîmes de l'espace[24]. »

---

[23] *Histoire de France*, 4e édit., t. I.

[24] (Feuilleton de *la Presse*, du 19 octobre 1854.)

Les anciens auteurs n'ont pas tous méconnu le beau côté de la religion des druides, témoin ces vers de Lucain :

Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt : *regit idem spiritus artus*
Orbe alio : longæ (canitis si cognita) vitæ
Mors media est.

« Selon vous, Druides, les ombres ne descendent pas dans les silencieuses demeures de l'Erèbe, dans les pâles royaumes du dieu de l'abîme. *Le même Esprit anime un nouveau corps dans une autre sphère*. La mort (si vos hymnes contiennent la vérité) est le milieu d'une longue vie. »

« Déjà, au dix-septième siècle, Cyrano de Bergerac disait à l'imitation des prêtres gaulois :

> « Nous mourons plus d'une fois ; et, comme nous ne sommes que des parties de cet univers, nous changeons de forme pour reprendre vie ailleurs ; ce qui n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner son être et pour arriver à un nombre infini de connaissances. »

« Plusieurs de nos contemporains, sans paraître s'inspirer des druides, annoncent cependant aussi que la destinée de l'âme est de voyager de mondes en mondes.

« On lit, par exemple, dans la *Profession de foi du dix-neuvième siècle*, d'Eugène Pelletan :

> « Par l'irrésistible logique de l'idée, je crois pouvoir affirmer que la vie mortelle aura l'espace infini pour lieu de pèlerinage… L'homme ira donc toujours de soleil en soleil, montant toujours, comme sur l'échelle de Jacob, la hiérarchie de l'existence ; passant toujours, selon son mérite et selon son progrès, de l'homme à l'ange, de l'ange à l'archange. »

« Et dans la *Rénovation religieuse*, de M. Patrice Larroque, ancien recteur à l'Académie :

> « On peut conjecturer que la plupart des autres globes qui se meuvent dans l'espace, portent, comme la terre, des êtres organisés et animés, et que ces globes seront les théâtres successifs de nos vies futures. »

« Lamennais exprime l'idée de renaissance d'une manière tout aussi précise quoique plus restreinte :

> « Le progrès, dit-il, possible à l'individu sous sa forme organique actuelle étant accompli, il rend à la masse élémentaire cet organisme usé, il en revêt un autre plus parfait[25]. »

« Signalons encore le trait suivant du discours prononcé par M. Guéroult, de l'*Opinion nationale*, sur la tombe du père Enfantin :

> « Nul ne fut plus religieux qu'Enfantin ; nul n'a vécu, autant que lui, en présence de la vie éternelle dont cette vie qui nous échappe à chaque instant n'est qu'une des étapes innombrables. »

« Un de nos romanciers les plus célèbres donne à penser qu'il croit au passage des êtres inférieurs dans les espèces supérieures, et, nommément, des animaux dans l'humanité :

> « Expliquera qui voudra, dit George Sand, ces affinités entre

---

[25] *De la société première et de ses lois*, liv. III.

l'homme et certains êtres secondaires dans la création. Elles sont tout aussi réelles que les antipathies et les terreurs insurmontables que nous inspirent certains animaux inoffensifs… C'est peut-être que tous les types, départis chacun spécialement à chaque race d'animaux, se retrouvent dans l'homme. Les physionomistes ont constaté des ressemblances physiques ; qui peut nier les ressemblances morales ? N'y a-t-il pas parmi nous des renards, des loups, des lions, des aigles, des hannetons, des mouches ? La grossièreté humaine est souvent basse et féroce comme l'appétit du pourceau… »

« George Sand se montre plus explicite à l'égard de la migration des âmes dans les lignes suivantes du même ouvrage[26] :

« Si nous ne devons pas aspirer à la béatitude des purs esprits du pays des chimères, si nous devons entrevoir toujours au delà de cette vie un travail, un devoir, des épreuves et une organisation limitée dans ses facultés vis-à-vis de l'infini, du moins il nous est permis par la raison, et il nous est commandé par le cœur, de compter sur une suite d'existences progressives en raison de nos bons désirs… Nous pouvons regarder cette terre comme un lieu de passage et compter sur un réveil plus doux dans le berceau qui nous attend ailleurs. De mondes en mondes, nous pouvons, en nous dégageant de l'animalité qui combat ici-bas notre spiritualisme, nous rendre propres à revêtir un corps plus pur, plus approprié aux besoins de l'âme, moins combattu et moins entravé par les infirmités de la vie humaine telle que nous la subissons ici-bas.

« Citons encore un romancier, Balzac. Les romanciers de cet ordre, de même que les poètes hors ligne, abordent les questions les plus élevées, et savent semer de traits profonds leurs écrits d'une forme agréable et légère. C'est ainsi que, dans les *Misérables*, Victor Hugo laisse tomber de sa plume cette vague interrogation : « D'où venons-nous ? et est-il bien sûr que nous n'ayons rien fait avant d'être né ? » Ce n'est qu'en pensant, et sans parti pris de soutenir une thèse philosophique, que l'auteur de la *Comédie humaine* parle des existences successives. Aussi ne puis-je que saisir cette pensée au vol de plusieurs de ses romans.

« Voici, par exemple, quelques lignes du *Lys dans la vallée* :

« L'homme est composé de matière et d'esprit ; l'animalité vient

---

[26] *Histoire de ma vie.*

aboutir en lui, et l'ange commence en lui. De là cette lutte que nous éprouvons tous entre une destinée future que nous pressentons et les souvenirs de nos instincts extérieurs, dont nous ne sommes pas entièrement détachés : un amour charnel et un amour divin. »

« Et je trouve dans *Séraphita*, ce roman mystique où Balzac expose avec un intérêt et un charme si puissants la doctrine religieuse du Suédois Swedenborg :

« Les qualités acquises et qui se développent lentement en nous sont des liens invisibles qui rattachent chacun de nos *existers* l'un à l'autre. »

« Enfin, dans les *Comédiens sans le savoir*, la sibylle, madame Fontaine, demande à Gazonal :

« - Quelle fleur aimez-vous ?

« - La rose.

« - Quelle couleur affectionnez-vous ?

« - Le bleu.

« - Quel animal préférez-vous ?

« - Le cheval. Pourquoi ces questions ? demande-t-il à son tour.

« - L'homme tient à toutes les formes par ses états antérieurs, dit-elle sentencieusement ; de là viennent ses instincts, et ses instincts dominent sa destinée. »

« Michelet témoigne de sa sympathie pour les mêmes idées, quand il appelle le chien un *candidat à l'humanité*, et lorsqu'il dit en parlant des oiseaux :

« Que sont-ils ? des âmes ébauchées, des âmes spécialisées encore dans telles fonctions de l'existence, des candidats à la vie plus générale et plus vastement harmonique où est arrivée l'âme humaine[27]. »

« Pierre Leroux ne croit pas que l'homme ait passé par les types inférieurs des animaux et des plantes. Suivant lui, les individus se perpétuent au sein de l'espèce et l'homme renaît indéfiniment dans l'humanité. La solidarité entre tous les membres de la famille humaine est alors évidente ; *le bien qu'un homme fait à ses semblables tourne à son propre avantage, puisqu'il ne s'en sépare à la mort que pour revenir bientôt se mêler à eux*. En soutenant la perpétuité de l'être au sein de l'espèce, Pierre Leroux s'écarte des auteurs que

[27] L'*Oiseau*.

je viens de citer et ne rencontre pas beaucoup d'approbateurs[28] ; mais il n'en est pas moins un défenseur ardent de l'idée générale et d'une importance extrême qui rattache la vie actuelle à une série d'existences.

« Après avoir dit que l'enfant venant au monde n'est pas, comme le prétendait l'école de Locke, *une table rase* ; et que c'est faire injure à la Divinité de supposer qu'elle tire du néant de nouvelles créatures, qu'elle embellit au hasard de ses dons ou frappe au hasard de sa colère, Pierre Leroux conclut par ces mots :

> « Ainsi, de toute nécessité, il faut admettre ou le système indéterminé des métempsycoses, ou le système déterminé de renaissance dans l'humanité que je soutiens[29].

« Je suis loin de repousser d'une manière absolue le système de renaissance dans l'humanité ; mais l'humanité a eu un commencement, postérieur même à celui de la plupart des espèces animales et végétales qui couvrent notre globe ; l'humanité aura une fin ; et, puisque l'âme ne périt pas, il faut que l'être permanent, le *moi*, plonge ses racines ailleurs que dans l'humanité, et trouve son développement futur ailleurs que dans l'humanité, forme transitoire. »

Les nombreuses citations que fait l'auteur, et qui sont loin d'être complètes, prouvent combien est générale l'idée de la pluralité des existences, et qu'avant peu elle sera passée à l'état de vérité acquise. Sur d'autres points, il s'écarte complètement de la doctrine spirite ; nous sommes loin de partager son opinion sur toutes les questions qu'il traite dans son livre, notamment en ce qui concerne la divinité à laquelle il attribue un rôle secondaire, et la nature intime de l'âme dont il conteste la spiritualité. Son système est une sorte de panthéisme qui côtoie le Spiritisme, et semble être un terme moyen pour certaines gens qui ne veulent ni de l'athéisme, ni du néantisme, ni du spiritualisme dogmatique. Quelque incomplet qu'il soit, ce n'en est pas moins un notable progrès sur les idées matérialistes dont

---

[28] Goethe paraissait partager cette manière de voir, lorsqu'il s'écriait dans une de ses lettres à la charmante madame de Stein : « Pourquoi le destin nous a-t-il liés si étroitement ? Ah ! dans des temps écoulés, tu fus ma sœur ou mon épouse ! Tu as connu le moindre de mes traits, tu as épié la vibration de la plus pure de mes fibres, tu m'as su lire d'un regard, moi qu'un œil humain pénètre difficilement ! » (*Revue germanique*, décembre 1865.)

Victor Meunier n'est pas éloigné de croire aussi à la renaissance de l'homme sur la terre : « Le sort de ceux qui viendront après nous, dit-il, ne me trouve point indifférent, loin de là ! D'autant qu'il ne m'est pas démontré que nous ne nous succéderons point à nous-mêmes. » (*La Science et les savants en* 1865, 2e semestre.)

[29] *De l'Humanité.*

il est beaucoup plus éloigné que des nôtres. Sauf quelques points très controversables, l'ouvrage contient des vues très profondes et très justes auxquelles le Spiritisme ne peut que s'associer.

Instruction des Esprits

Qu'a-t-on fait de moi ?

Nous extrayons la communication suivante du journal Spirite *le Salut*, qui se publie à la Nouvelle-Orléans, numéro du 1er juin 1868 :

- Enfants, je vous ai écrit : « Quand votre bonne union m'appellera, je viendrai à vous ; » et votre bonne union m'a appelé, et me voici.

Vous voilà maintenant comme mes apôtres de jadis. Faites comme les bons et ne faites pas comme les mauvais ; que nul ne renie, que nul ne trahisse ! vous allez vous asseoir à la même table qui réunissait les amis de ma foi et de mon cœur ; que nul ne soit ni Pierre, ni Judas !

Oh ! mes bons enfants, regardez autour de vous et voyez ! ma croix, l'instrument glorieux de mon supplice vil, domine les édifices de la tyrannie… et moi, je n'étais venu que pour prêcher la liberté et le bonheur. Avec ma croix, on a noyé les corps dans le sang, et les consciences dans le mensonge ! Avec ma croix, on a dit aux hommes : « Obéissez à vos maîtres ; courbez-vous devant les oppresseurs ! « Et moi je disais : « Vous êtes tous les enfants d'un même père, sans distinction que celle de vos mérites, résultant de votre liberté.

J'avais dit aux grands : « Abaissez-vous ! » et aux petits : « Relevez-vous ! » et l'on a rehaussé les grands et abaissé les petits.

Qu'a-t-on fait de moi, de ma mémoire, de mon souvenir, de mon apostolat ? Un sabre ! - Oui, et il y en a encore qui se sont faits les agents de cette infamie !… Oh ! si l'on pouvait souffrir au séjour céleste, je souffrirais !… et vous, vous devez souffrir… et vous devez être prêts à tout pour la rédemption que j'ai commencée, ne serait-ce que pour arborer sur la même montagne le même signal de ralliement !… Il sera vu et compris, et on laissera tout pour le défendre, pour le bénir et l'aimer.

Enfants, allez vers le ciel avec la foi, et toute l'humanité vous suivra sans crainte et avec amour ! Vous saurez vite, dans la pratique, ce que c'est que le monde, si la théorie ne vous l'a pas enseigné.

Tout ce qui vous a été dit pour la pratique du vrai christianisme n'est que l'ombre de la vérité ! Le triomphe qui vous attend est au-

tant au-dessus des triomphes humains et de ceux de vos pensées, que les étoiles du ciel sont au-dessus des erreurs de la terre !

Oh ! quand ils verront comme Thomas ! Quand ils auront touché !… Vous verrez ! vous verrez ! Les passions vous feront obstacles, puis elles vous feront secours, parce que ce seront les bonnes passions après les mauvaises passions.

Pensez à moi, quand vous allez briser mon pain et boire mon vin, en vous disant que vous arborerez, pour l'éternité, le drapeau des mondes… Oh ! oui, des mondes, car il ralliera le passé, le présent et l'avenir à Dieu.

JÉSUS.

Le journal publie cette communication sans donner de renseignement sur les circonstances dans lesquelles elle a été obtenue ; il semble, cependant, qu'elle a dû l'être dans une fête commémorative de la cène, ou quelque agape fraternelle entre adeptes. Quoi qu'il en soit, elle porte, dans la forme et le fond des pensées, dans la simplicité jointe à la noblesse du style, un cachet d'identité qu'on ne saurait méconnaître. Elle atteste, de la part des assistants, des dispositions de nature à leur mériter cette faveur, et nous ne pouvons que les en féliciter. On peut voir que les instructions données en Amérique sur la charité et la fraternité, ne le cèdent en rien à celles qui sont données en Europe ; c'est le lien qui unira les habitants des deux mondes.

Ligue Internationale de la Paix

Nous sommes prié de porter à la connaissance des lecteurs de la Revue Spirite que les adhésions et souscriptions à *la Ligue internationale de la paix* sont reçues chez MM. Dolfus, Mieg et Ce, trésoriers de la ligue, rue Saint-Fiacre n° 9, et au secrétariat, rue Roquépine, n° 18, où l'on peut également se procurer tous renseignements et adresser toutes communications. Nous avons en même temps reçu une brochure contenant le compte rendu de la première assemblée générale, les discours des orateurs, et divers documents utiles pour faire connaître le but de cette association. Elle se trouve à la librairie Guillaumin, rue Richelieu, 14, prix, 1 fr.

Nous déférons d'autant plus volontiers à l'invitation qui nous est faite, que tous les Spirites sont, par principes, les amis de la paix, et qu'ils sympathisent avec toutes les institutions ou projets ayant pour but de faire disparaître le fléau de la guerre. Leur doctrine, qui conduit à la fraternité universelle, en faisant disparaître les antagonismes de races, de peuples et de cultes, est par elle-même un puissant élément pour la paix générale.

SOUS PRESSE

Pour paraître à la fin de septembre

LE SPIRITISME DANS LA BIBLE, essai sur les idées psychologiques chez les anciens hébreux ; par *Henri Stecki*, de St-Pétersbourg. Brochure de 150 à 200 pages ; format du *Qu'est-ce que le Spiritisme*.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1868.

Méditations

PAR C. TSCHOKKE

(Article envoyé de Saint-Pétersbourg.)

Parmi les livres de haute piété dont les auteurs, pénétrés des véritables idées chrétiennes, traitent toutes les questions religieuses et abstraites avec un zèle éclairé, exempt de préjugés et de fanatisme, un de ceux qui jouissent en Allemagne d'une très grande estime, méritée à tous égards, est, sans contredit, celui qui a pour titre *Heures de piété* (Stunden der Andacht), par G. Tschokke, écrivain suisse distingué, auteur de beaucoup d'ouvrages littéraires, écrits en langue allemande et très appréciés en Allemagne ; ce livre a eu, depuis 1815, plus de quarante éditions. Les soi disant *orthodoxes*, même protestants, trouvent en général que ce livre est trop libéral dans ses idées, en matière de religion, et que l'auteur ne s'appuie pas assez sur les dogmes et les décisions des Conciles ; mais les croyants éclairés, ceux qui recherchent les consolations de la religion et désirent acquérir les lumières nécessaires pour en comprendre les vérités, après l'avoir lu et médité, rendront pleine justice aux lumières et à la piété touchante de l'auteur.

Nous donnons ici la traduction de deux méditations contenues dans ce livre remarquable, parce qu'elles renferment des idées tout à fait spirites, exposées avec une parfaite justesse, il y a de cela plus de cinquante ans. Dans l'une et l'autre se trouvent une définition très exacte et admirablement élaborée du *corps spirituel* ou *périsprit*, des idées très saines et très lucides sur la *résurrection*, et la pluralité des existences, à travers lesquelles perce déjà le grand jour de la sublime doctrine de la *réincarnation*, cette pierre angulaire du Spiritisme moderne.

W. Foelkner.

141e MÉDITATION

De la naissance et de la mort.

La naissance et la mort sont toutes les deux entourées de ténèbres impénétrables. Personne ne sait d'où il est venu, quand Dieu l'a appelé ; personne ne sait où il ira, quand Dieu l'appellera. Qui pourrait me dire si je n'ai pas déjà existé, avant de prendre mon corps actuel ? Qu'est-ce que c'est que ce corps qui appartient si peu à mon *moi*, que, pendant une existence de cinquante ans, je l'aurai changé plusieurs fois comme un habit ? Je n'ai plus la même chair et le même sang que j'avais étant à la mamelle, dans les années de ma jeunesse et à l'âge de la maturité ; les parties de mon corps qui m'ont appartenues durant le premier âge, sont déjà, depuis longtemps, dissoutes et évaporées. L'Esprit seul reste le même pendant toutes les variations que subit son enveloppe terrestre. Qu'avais-je besoin pour mon existence du corps que je possédais étant tout petit enfant ? Si j'ai existé avant lui, où étais-je ? Et quand je me serai débarrassé de mon habit actuel, où serai-je ? Personne ne me répond. je suis venu ici comme par miracle et c'est par miracle que je disparaîtrai. La naissance et la mort rappellent à l'homme cette vérité si souvent oubliée par lui, qu'il se trouve sous la puissance de Dieu.

Mais cette vérité est en même temps une consolation. La puissance de Dieu, c'est la puissance de la sagesse, le charme de l'amour. Si le commencement et la fin de ma vie sont enveloppés de ténèbres, je dois penser que ce doit être un bienfait pour moi, comme tout ce qui vient de Dieu est bienfait et grâce. Quand tout autour de moi proclame sa sagesse suprême et sa bonté infinie, puis-je croire que les ténèbres qui entourent le berceau et le cercueil sont seules des exceptions ? Peut-être ai-je déjà existé une fois, plusieurs fois même ? Qui connaît les mystères de la nature des Esprits ?[30] Ma présence sur la terre ne serait-elle pas peut-être une faible image de l'existence éternelle ? Ne vois-je pas déjà ici mon passage de l'éternité dans l'éternité, comme dans un miroir opaque ?

Oserais-je me bercer d'étranges pressentiments ? Cette vie serait-elle véritablement une image en miniature de l'existence éternelle ? Que serait-ce si, déjà, j'ai eu plusieurs existences, si chacune de mes exis-

---

[30] Il faut se rappeler que ces lignes furent écrites cinquante ans avant les révélations des Esprits recueillies par le Spiritisme.

(*Note du traducteur*.)

tences est une heure de veille de l'enfance de mon Esprit, et chaque changement de son enveloppe, de ses relations ou ce qu'on appelle mort, un assoupissement, pour un réveil avec des forces nouvelles ? Il est vrai qu'il m'est impossible de savoir combien de fois et comment j'ai existé, avant que Dieu m'ait appelé à mon existence actuelle ; mais l'enfant à la mamelle en sait-il plus que moi de ses premières heures ? A-t-il donc tant perdu de ne pouvoir se rappeler son premier rire et ses premières larmes ? Quand il sera avancé en âge, il ne s'en souviendra pas davantage, bien certainement, mais il saura ce qu'il a été dans ses premières années ; il saura qu'il a souri, qu'il a pleuré, qu'il a veillé, dormi, rêvé, tout comme les autres. Si c'est possible ici-bas, pourquoi serait-il impossible qu'un jour, après un voyage plus élevé de mon Esprit immortel, celui-ci puisse se rappeler et analyser sa carrière parcourue, les circonstances différentes dans lesquelles il s'est trouvé pendant son voyage et dans les mondes qu'il a habités ? A quel degré d'âge suis-je placé maintenant ? Je ressemble encore à l'enfant qui oublie après une heure les évènements de l'heure précédente et n'est pas en état de garder le souvenir d'un rêve qui, l'ayant enlevé par le sommeil à la vie extérieure, l'a séparé de la veille précédente ; mais je ressemble à l'enfant qui, néanmoins, apprend déjà à reconnaître ses parents. Il oublie les plaisirs et les chagrins du moment écoulé ; mais, à chaque réveil, il reconnaît de nouveau leurs traits chéris. Il en est ainsi pour moi : je reconnais aussi mon Père, mon Dieu dans le Tout-Éternel. Je l'aurais cherché de mes regards, je l'aurais appelé, même quand personne ne m'aurait parlé de Lui ; car le souvenir du Père céleste est, dit-on, inné dans chaque homme. Tous les peuples gardent ce souvenir, même les plus sauvages dont les îles solitaires, baignées par l'Océan, ne furent jamais abordées par des voyageurs civilisés. *Inné*, dit-on ; on devrait peut-être dire *hérité*, transporté d'une vie antérieure, tout comme le petit enfant reporte d'un réveil antérieur dans un réveil postérieur, le souvenir de sa mère.

Mais je tombe dans les rêves ! Qui est en état de les approuver ou de les rejeter ? Ils ressemblent aux premiers souvenirs bien vagues et bien faibles qu'un enfant a de quelque chose qui lui semble avoir eu lieu dans ses moments de veille passés. Nos suppositions les plus audacieuses, lors même que nous les croyons vraies, ne sont que le reflet fugitif et confus de nos sentiments datant d'un passé oublié. Au reste, je ne me les reproche pas. Même en les supposant chimériques, elles relèvent mon Esprit, car en regardant

notre vie terrestre comme une heure d'un enfant à la mamelle, quelle vaste et incommensurable perspective de l'éternité se déroule devant moi ! Quelle sera donc la jeunesse plus avancée, la pleine maturité de mon Esprit immortel, quand j'aurai bien des fois encore veillé, sommeillé et monté un plus grand nombre de degrés de l'échelle spirituelle ?

Le jour de la mort terrestre deviendra alors mon nouveau jour de naissance pour une vie plus élevée et plus parfaite, le commencement d'un sommeil qui sera suivi d'un réveil rafraîchissant. La grâce divine me sourira avec un amour plus grand que l'affection avec laquelle une mère terrestre sourit à son enfant réveillé du sommeil, au moment où il ouvre les yeux.

143e MÉDITATION

De la Transfiguration après la mort.

Si j'ai droit de bourgeoisie dans deux mondes, si j'appartiens non-seulement à la vie terrestre, mais aussi à la vie spirituelle, il est bien pardonnable, je pense, de m'occuper parfois de ce qui m'attend dans cette dernière, vers laquelle m'attire sans cesse une vague ardeur… Je m'entretiens tout aussi volontiers, en souvenir, avec ceux qui m'ont été chers et que la mort m'a ravis, qu'avec ceux qui, dans ce monde, me comblent de joie par leur présence, car les premiers n'ont pas cessé d'exister, quoique privés d'un corps matériel. La destruction du corps n'amène pas la destruction de l'Esprit. Je continue à vous chérir, mes amis absents, mes chers défunts ! Puis-je craindre de ne plus être également l'objet de votre affection ? Non certes, aucun mortel n'a la puissance de séparer des Esprits réunis par Dieu, de même aucun tombeau n'a ce pouvoir.

Quoique le sort qui m'attend dans un autre monde me soit caché, il m'est permis, je pense, de méditer quelquefois sur ce sujet et de tâcher de deviner, par ce que je vois ici, ce qui pourrait m'arriver là-bas. S'il nous est refusé sur la terre de voir, nous devons tâcher d'entretenir en nous la foi qui vivifie tout. - Jésus-Christ a parlé souvent, en allégories élevées, de l'état de l'âme après la mort du corps, et ses disciples aimaient aussi à s'entretenir sur ce sujet avec leurs confidents, ainsi qu'avec ceux qui doutaient de la possibilité de la résurrection des morts.

La doctrine de la résurrection des corps a été une des plus anciennes de la religion juive. Les Pharisiens l'enseignaient, mais

d'une manière grossière et matérielle, prétendant que tous les corps ensevelis dans les tombeaux, devaient nécessairement devenir un jour l'enveloppe et l'instrument des Esprits qui les avaient animés pendant la vie terrestre, - opinion qui fut pleinement réfutée par un autre parti religieux juif, les Saducéens. Le Christ, engagé un jour à prononcer entre ces deux opinions contraires, démontra que les deux partis religieux juifs étaient arrivés, à force d'aberrations, à des erreurs tout à fait opposées ; que l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire la continuation de son existence dans l'autre monde, ou la résurrection des morts, pouvait avoir lieu et se produira infailliblement, sans devoir être une résurrection grossièrement matérielle des corps, pourvus de toutes les exigences et de tous les sens terrestres nécessaires à leur conservation et à leur reproduction. Les Saducéens reconnurent la vérité de ses paroles. « Maître, vous avez fort bien répondu ! » dirent-ils. (Luc ; chap. XX, *v*. de 27 à 39.)

Ce que Jésus ne discutait publiquement que fort rarement en détail, devenait le sujet de ses intimes entretiens avec ses disciples. Ils avaient les mêmes idées que lui sur l'état de l'âme après la mort et sur la doctrine juive concernant la résurrection. « Insensés que vous êtes, dit l'apôtre Paul, ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne reprend pas de vie, s'il ne meurt *auparavant* ? Et quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme celle du blé ou de quelque autre chose. Le corps, comme une semence est maintenant mis en terre plein de corruption et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre comme un corps animal et il ressuscitera comme un corps *spirituel*. *Comme il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel*. La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu et la corruption ne possédera point cet héritage incorruptible. (1. Cor., chap. XV, *v*. de 37 à 50.)

Le corps humain, composé d'éléments terrestres, retournera à la terre et entrera dans les éléments qui composent les corps des plantes, des animaux et des hommes. Ce corps est incapable d'une vie éternelle ; étant corruptible, il ne peut hériter l'incorruptibilité. Un *corps spirituel* naîtra de la mort, c'est-à-dire que le *moi spirituel* s'élèvera comme *transfiguré* au-dessus des parties du corps frappées de la mort, dans une plus grande liberté et pourvu d'une *enveloppe spirituelle*.

Cette doctrine de l'Évangile, telle qu'elle est sortie des révélations de Jésus et de ses disciples, correspond admirablement avec ce que

nous savons déjà maintenant de la nature de l'homme. Il est irrécusable que l'Esprit ou l'âme, en outre de son corps terrestre, est, en réalité, revêtue d'un corps spirituel, lequel, tout comme la reproduction de la fleur d'une semence pourrie, se libère par la mort du corps matériel.

On dit souvent, par allégorie, que le sommeil est le frère de la mort ; il l'est en réalité. Le sommeil n'est que la retraite de l'Esprit ou de l'âme, *l'abandon provisoire fait par elle des parties extérieures et plus grossières du corps*. La même chose a lieu au moment de la mort. Durant le sommeil, dans ces parties de notre corps abandonnées pour quelque temps par notre personnalité plus élevée, il ne réside que la vie végétale. L'homme reste dans un état d'insensibilité, mais son sang circule dans ses veines, sa respiration continue ; toutes les fonctions de sa vie végétale sont en pleine activité, ressemblant à celles de la vie inconsciente des plantes. Cette retraite passagère de l'élément spirituel de l'homme paraît de temps en temps nécessaire pour l'élément matériel, car ce dernier finit par se détruire pour ainsi dire soi-même, par un usage trop prolongé, et s'affaiblit au service de l'Esprit. La vie végétale abandonnée à elle même, et laissée en repos par l'activité de l'Esprit, peut alors continuer à travailler sans entraves à sa restauration, suivant les lois de sa nature. Voilà pourquoi, à la suite d'un sommeil fait en état de santé, nous sentons notre corps comme reposé et notre Esprit s'en réjouit ; mais après la mort, la vie végétale abandonne aussi les éléments matériels du corps qui lui devaient leur liaison, et ils se désagrègent.

Le corps abandonné de l'Esprit ou de l'âme peut, dans certains cas, nous paraître en vie, même quand *la mort véritable est déjà consommée*, c'est-à-dire quand *l'élément spirituel* l'a déjà quitté. Le cadavre abandonné de son Esprit continue de respirer, son pouls de battre ; on dit : « Il vit encore. » D'un autre côté, il peut arriver parfois que la force vitale, ayant positivement abandonné quelques parties du corps, celles-ci sont véritablement mortes, tandis que l'Esprit et le corps restent unis dans les autres parties du corps où réside encore la force vitale.

Le sommeil, un des plus grands secrets de l'existence humaine, mérite nos observations les plus constantes et les plus attentives ; mais la difficulté que présentent ces observations devient d'autant plus grande que, pour les faire, l'Esprit observateur est forcé de s'assujettir aux lois de la nature matérielle et de la laisser agir, pour lui donner la faculté de se prêter plus facilement à son usage et à

ses expériences. Tout sommeil est l'aliment de la force vitale. L'Esprit n'y entre pour rien, car le sommeil est aussi complètement indépendant de l'Esprit, que la digestion, la transformation des aliments en sang, la croissance des cheveux, ou la séparation du corps des liquides inutiles. L'état de veille est une consommation de la force vitale, son expansion en dehors du corps et son action extérieure ; le sommeil est une assimilation, une attraction de cette même force du dehors. C'est pourquoi nous trouvons le sommeil, non-seulement chez les hommes et les animaux, mais aussi chez les plantes, qui, à l'approche de la nuit, ferment les corolles de leurs fleurs ou laissent pendre leurs feuilles après les avoir plissées.

Quel est donc l'état de notre élément spirituel, pendant sa retraite de nos sens extérieurs ? Il n'est plus apte à recevoir les impressions du dehors, par l'usage de ses yeux, de ses oreilles, par le goût, par l'odorat et le toucher ; mais pourrait-on dire que pendant ces moments, notre *nous* s'anéantisse ? S'il en était ainsi, notre corps recevrait chaque matin un *autre* Esprit, une autre *âme*, à la place de celle qui serait détruite. L'Esprit s'étant retiré de ses sens, continue de vivre et d'agir, quoique ne pouvant se manifester qu'imparfaitement, ayant renoncé pour quelque temps aux instruments dont il a l'habitude de se servir ordinairement.

Les rêves sont autant de preuves de la continuation de l'activité de l'Esprit. L'homme réveillé se rappelle avoir rêvé, mais ces souvenirs sont le plus souvent rendus vagues ou obscurs par les vives impressions qui se précipitent subitement vers l'Esprit à son réveil, par l'entremise des sens. Si même dans ce moment il ignore de quelles visions il s'était occupé pendant son sommeil, il conserve néanmoins, au moment d'un réveil subit, la conscience que son attention s'est détachée de quelque chose qui l'avait préoccupé jusque-là en dedans de lui-même.

Le sommeil se compose toujours de visions, de désirs et de sentiments, mais qui se forment d'une manière indépendante des objets extérieurs puisque les sens extérieurs de l'homme restent inactifs ; c'est pourquoi ils laissent rarement une impression vive et durable dans la mémoire. L'Esprit devait donc être occupé, quoique après le sommeil nous ne puissions pas nous ressouvenir des résultats de son activité. Mais quel homme est en état de se rappeler les milliers de ces rapides visions qui se présentent à son Esprit, même à l'état de veille, à telle ou telle heure du jour ? A-t-il pour cela le droit de pré-

tendre que son Esprit n'a pas eu de visions juste au moment où il était avant tout actif et réfléchissant ?

Durant le sommeil, l'Esprit conserve le sentiment de son existence, tout aussi bien que pendant son état de veille. Même pendant son sommeil, il sait se distinguer parfaitement des objets de ses visions. Chaque fois que nous nous souvenons d'un rêve, nous trouvons que c'était notre propre *moi* qui, avec un sentiment bien imparfait de son individualité, flottait parmi les images de sa propre fantaisie. Nous pouvons oublier les accessoires des songes qui n'ont produit sur nous qu'une faible impression, et pendant lesquels notre Esprit n'a pas réagi fortement par ses désirs et ses sentiments ; par conséquent, nous pourrions aussi oublier que nous avions alors le sentiment de notre existence, mais ce n'est pas une raison de supposer que ce dernier ait été un seul moment suspendu, parce que nous ne nous en souvenons plus !

Il y a des hommes qui, préoccupés par de graves réflexions, ne savent pas, même en état de veille, ce qui se passe autour d'eux. Leur Esprit, s'étant retiré des parties extérieures du corps et des organes de leurs sens, se concentre et ne s'occupe que de lui-même et, extérieurement, ils paraissent rêver ou dormir les yeux ouverts. Mais qui pourrait nier qu'ils aient pleinement gardé le sentiment de leur existence, pendant ces moments de profonde méditation, quoiqu'alors ils ne voient pas avec leurs yeux et n'entendent pas avec leurs oreilles ? Une autre preuve de la *continuation incessante du sentiment de notre existence et de notre identité*, c'est la puissance que possède l'homme de se réveiller de lui-même à une heure fixée par lui d'avance.

Par conséquent, on ne peut dire d'un homme plongé dans un sommeil plus ou moins profond qu'il a perdu la connaissance de lui-même, quand, au contraire, il porte en lui le sentiment de son existence, mais sans pouvoir nous le manifester. C'est justement le cas dans les évanouissements, quand l'élément spirituel de l'homme se retire en lui-même par l'effet d'une perturbation passagère et partielle de sa vie végétale, car l'Esprit fuit tout ce qui est mort, et ne tient que grâce à la force vitale, à ce qui, par soi-même, n'est que matière inerte. L'homme évanoui ne donne aucun signe extérieur d'existence, mais il n'en reste pas privé, non plus que durant son sommeil. Beaucoup de personnes évanouies, de même que les dormeurs, conservent souvent le souvenir de quelques-unes des visions qu'elles ont eues pendant cet état, qui se rapproche tant de celui de la mort ; d'autres

les oublient. Il y a des évanouissements pendant lesquels tout le corps reste blême, froid, privé de respiration et de mouvement et ressemble tout à fait à un cadavre, tandis que l'Esprit, se trouvant encore en communication avec quelques-uns des sens, comprend tout ce qui se passe autour de lui, sans pouvoir, comme dans les cas de catalepsie, donner aucun signe extérieur de vie et de connaissance. Que de personnes ont pu de cette manière être enterrées vivantes, en pleine connaissance de tout ce qui s'ordonnait pour leur enterrement par leurs parents ou leurs amis trompés par une fatale apparence ![31]

Un autre état très remarquable de l'homme nous donne la preuve de l'activité non interrompue de l'Esprit et de sa connaissance de lui-même qui ne se perd jamais, même quand, dans la suite, il ne se le rappelle plus. C'est l'état de somnambulisme. L'homme s'endort de son sommeil ordinaire. Il n'entend, ne voit et ne sent rien ; mais, subitement, il a l'air de se réveiller, non de son sommeil, mais *dans lui-même*. Il entend, mais non avec ses oreilles ; il voit, mais non avec ses yeux ; il sent, mais non par son épiderme. Il marche, il parle, il fait beaucoup de choses et remplit plusieurs fonctions, à l'étonnement général des assistants, avec la plus grande circonspection et plus de perfection que dans son état de veille. Il se rappelle dans cet état, très distinctement, les évènements arrivés

---

[31] Le célèbre physiologiste allemand, le docteur Buchner, a publié en 1859, dans le n° 349, de *Disdascalia*, journal scientifique qui paraissait à Darmstadt, un article sur l'usage du chloroforme, à la fin duquel il ajoute ces paroles très remarquables dans la bouche de l'auteur de *Force et Matière* : « La découverte du chloroforme et de ses effets extraordinaires est non-seulement d'une grande signification pour la science médicale, mais aussi pour deux de nos principales sciences : *la physiologie* et, - qu'on ne s'en étonne pas trop, - la *philosophie*. » Ce qui porte le docteur matérialiste à dire que, même sous le rapport psychologique, l'usage du chloroforme est de quelque poids, c'est que les patients s'étant trouvés, pendant les opérations qu'ils ont subies, dans un état de demi-étourdissement produit par l'effet du chloroforme, ont plusieurs fois déclaré, après leur réveil, que, durant l'opération, ils n'avaient ressenti ni douleur, ni sentiment d'angoisse ou de peur, mais que chaque fois ils avaient parfaitement entendu tout ce qui se passait et se disait autour d'eux, sans pourtant être en état de faire un mouvement quelconque, ni de remuer un seul de leurs membres.

Ce fait ne vient-il pas prouver positivement la possibilité de l'existence de l'Esprit en dehors de la matière, qui meurt dès que l'Esprit qui la vivifiait la quitte définitivement ?

Le magnétisme, lui aussi, n'offre-t-il pas des preuves, pour ainsi dire palpables, de l'existence de l'âme indépendante de la matière, et comment est-il traité par les savants et les académies ? Au lieu de lui prêter toute leur attention et de s'appliquer à l'étudier sérieusement, ils se bornent à le nier, ce qui certainement est plus commode, mais ne fait pas honneur à nos savantes corporations.

(*Note du traducteur*.)

tandis qu'il veillait, même ceux qu'il oublie pendant sa veille, quand il se trouve en possession de tous ses sens. Après être resté dans cet état pendant quelque temps, le somnambule retombe de nouveau dans le sommeil ordinaire, et quand il en est tiré, il ne se rappelle absolument rien de tout ce qui s'est passé, il a oublié tout ce qu'il a dit et fait, et souvent il se refuse à ajouter foi à ce que les spectateurs racontent de lui. Pourrait-on cependant dénier à son Esprit la connaissance de lui-même, ainsi que son admirable activité durant le sommeil somnambulique ? Qui l'oserait ? Le somnambule, retombé de nouveau dans le sommeil qui *constitue son réveil intérieur*, se souvient parfaitement, dans cet état incompréhensible pour lui-même, de tout ce qu'il a fait et pensé auparavant dans un état pareil, et dont il avait perdu complètement le souvenir pendant l'état de veille de ses sens extérieurs.

Comment expliquer ce phénomène ? Comment se peut-il qu'un homme qui dort puisse non-seulement voir et entendre avec ses sens extérieurs inactifs, mais cela plus positivement, plus parfaitement qu'en état de veille ? Parce que nous savons que le corps n'est autre chose que le vase ou l'enveloppe extérieure de l'âme ; que, sans elle, il ne peut rien éprouver, et que l'œil d'un cadavre voit tout aussi peu que l'œil d'une statue. C'est donc l'âme et uniquement l'âme qui sent, voit et entend ce qui se passe en dehors d'elle. L'œil, l'oreille, etc., ne sont que des instruments et des dispositions favorables de l'enveloppe extérieure pour procurer à l'âme les impressions du dehors. Mais il y a des circonstances dans lesquelles cette enveloppe grossière se trouvant brisée ou endommagée, l'âme la transperce pour ainsi dire et continue son action, sans avoir pour cela besoin de ses sens extérieurs. Elle réagit alors avec un surcroît de vigueur, mais tout autrement que dans son état ordinaire ou de veille, contre ce qui n'est pas mort dans l'homme.

C'est donc bien l'âme qui est l'être sentant et non le corps ; par conséquent, c'est elle qui forme le véritable corps de l'Esprit, et le corps matériel n'est que sa charpente extérieure, *sa couverture, son enveloppe*. L'expérience et des exemples innombrables nous prouvent suffisamment que l'Esprit ne perd jamais son activité et la conscience de son *moi*, même alors qu'il ne peut se rappeler minutieusement chaque moment particulier de son existence. Sachant que l'Esprit, absorbé dans de profondes réflexions, perd de vue son propre corps et tout ce qui l'environne ; que, dans certaines maladies, il peut se trouver dans l'impossibilité absolue d'agir sur

les parties extérieures de son corps, et peut quelquefois s'en passer complètement (comme dans l'état de somnambulisme), pour l'exécution de ses desseins, nous devons comprendre clairement comment l'Esprit immortel, ayant quitté son enveloppe matérielle et périssable, conserve, après sa mort terrestre, la conscience et le sentiment de son existence, quoique se trouvant hors d'état de pouvoir le manifester aux vivants par l'entremise du cadavre, puisque celui-ci ne lui appartient plus. Nous comprenons en même temps ce que c'est que le *corps spirituel* dont parle l'apôtre Paul ; ce que nous devons entendre par le corps impérissable qui doit renaître du corps périssable (1. Cor., XV, 4) ; comment la faiblesse s'abat et est semée dans le tombeau, et comment la force se relève et s'élance vers le ciel, mûre pour une meilleure vie (1. Cor., XV, 43). C'est là la véritable résurrection de la mort, la résurrection spirituelle. Ce qui est poussière en nous doit redevenir poussière et cendres ; mais l'Esprit, vêtu d'un corps transfiguré, porte dorénavant l'image du ciel, tout comme jusqu'alors il avait porté l'image de la terre (1. Cor., XV, 49). Le corps terrestre pourrissant dans le tombeau ne ressent plus rien, mais aussi n'a-t-il jamais rien ressenti par lui-même. C'était donc le corps spirituel, l'âme, qui percevait et sentait tout. Elle continuera aussi à le faire, délivrée de son vase brisé, mais seulement d'une manière infiniment plus délicate et plus prompte. L'Esprit ayant conscience de lui-même dans son enveloppe spirituelle, pourra alors tout aussi bien et infiniment mieux encore admirer la gloire de Dieu dans ses créations, et posséder en même temps la faculté de voir et d'aimer ceux qui lui sont chers ; mais il n'éprouvera plus de besoins matériels et sensuels, il n'aura plus de larmes. Il deviendra l'image du ciel, qui est sa véritable patrie.

Que sentirai-je au moment où tu m'appelleras à toi, mon Créateur, mon Père ! au moment de ma transfiguration, quand, entouré de mes bien-aimés pleurant autour de moi et *voyant mes bien-aimés qui m'ont précédé s'approcher de moi*, je les bénirai tous avec un amour égal ! Et quand, sanctifié par Jésus-Christ, participant à son règne, je me présenterai devant toi, ô mon Dieu ! t'adorant de la reconnaissance la plus vive, de la vénération la plus profonde, de l'étonnement sans bornes ! Que mon Esprit immortel soit *assez mûr alors* pour goûter cette félicité suprême ! *Amen*.

Doctrine de Lao-Tseu

Philosophe chinois.

Nous devons la notice suivante à l'obligeance et au zèle éclairé d'un de nos correspondants de Saïgon (Cochinchine).

« Au sixième siècle avant notre ère, presque en même temps, par conséquent, que Pythagore, et deux siècles avant Socrate et Platon, vivait dans la province de Lounan, en Chine, Lao-Tseu, l'un des plus grands philosophes qui furent jamais. Issu de la plus infime extraction, Lao-Tseu n'eut d'autres moyens de s'instruire que la réflexion et de nombreux voyages. Arrivé à l'âge de cinquante ans environ, soit que ses dispositions philosophiques développées par l'étude aient enfin porté leur fruit, soit qu'il ait inconsciemment combiné ce fruit avec une révélation particulière, il écrivit son livre de *La raison suprême et de la vertu*, ouvrage regardé comme authentique, malgré son antiquité, par les historiens chinois de toutes les sectes, et avec d'autant plus d'autorité qu'il n'a certainement pas été compris dans l'incendie des livres commandé par l'empereur Loang-ti, deux cents ans avant l'ère chrétienne.

Pour plus de clarté, disons d'abord ce que Lao-Tseu désignait par le mot *tas* ; c'était une dénomination donnée par lui au premier être ; impuissant qu'il était de l'appeler par son nom éternel et immuable, il le qualifiait de ses principaux attributs : *tas*, *raison suprême*. Il semble, au premier abord, que le mot chinois… (Ici notre correspondant transcrit ce mot en caractères chinois que notre imprimeur ne peut reproduire), dont la prononciation figurée est *tas*, a quelque analogie au point de vue phonétique avec le *Théos* des grecs ou le *Deus* des latins, d'où est venu notre mot *Dieu* ; et cependant personne ne croit que la langue chinoise et la langue grecque aient jamais eu de points communs. D'ailleurs, l'antériorité reconnue de la nation et de la civilisation chinoises suffit pour prouver que cette expression est un idiotisme chinois[32].

Le *tas*, ou la raison suprême universelle de Lao-Tseu, a deux natures ou modes d'être : le mode spirituel ou immatériel, et le mode corporel ou matériel. C'est la nature spirituelle qui est la nature parfaite ; c'est d'elle que l'homme est émané ; c'est à elle qu'il doit retourner en se dégageant des liens matériels du corps ; l'anéantissement de toutes les passions matérielles, l'éloignement

---

[32] Il est presque superflu de dire que le mot chinois *tas* n'a aucun rapport de sens avec le mot français *tas*, qui n'en est que la prononciation figurée.

des plaisirs mondains, sont des moyens efficaces de se rendre digne d'elle et d'y retourner. Mais écoutons Lao-Tseu parler lui-même. Je me servirai de la traduction de Pauthier, sinologue aussi érudit que consciencieux. Ses travaux sur le philosophe chinois et sa doctrine sont d'autant plus remarquables et exempts de suspicion que, mort il y a longtemps, il ignorait jusqu'au nom de la doctrine spirite.

Dans la vingt et unième section de la raison suprême, Lao-Tseu établit une véritable cosmogonie :

« Les formes matérielles de la grande puissance créatrice ne sont que les émanations du *tas* ; c'est le *tas* qui a produit les êtres matériels existants. (Avant) ce n'était qu'une confusion complète, un chaos indéfinissable ; c'était un chaos ! une confusion inaccessible à la pensée humaine.

« Au milieu de ce chaos, il y avait un principe subtil, vivifiant ; ce principe subtil, vivifiant, c'était la suprême vérité.

« Au milieu de ce chaos, il y avait des êtres, mais des êtres en germes ; des êtres imperceptibles, indéfinis.

« Au milieu de ce chaos, il y avait un principe de foi. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, son nom ne s'est point évanoui. Il examine avec soin le bon de tous les êtres. Mais nous, comment connaissons-nous les vertus de la foule ? Par ce tas, cette raison suprême.

« Les êtres aux formes corporelles ont été formés de la matière première, confuse.

« Avant l'existence du ciel et de la terre, ce n'était qu'un silence immense, un vide incommensurable et sans formes perceptibles.

« Seul, il existait, infini, immuable. Il circulait dans l'espace sans éprouver aucune attération.

« On peut le considérer comme la mère de l'univers ; moi, j'ignore son nom, mais je le désigne par ses attributs, et je le dis *Grand, Elevé.*

« Étant (reconnu) grand, élevé, je le nomme : étendu au loin.

« Étant (reconnu) étendu au loin, je le nomme : éloigné, infini.

« Étant (reconnu) éloigné, infini, je le nomme : ce qui est opposé à moi.

« L'homme a sa loi dans la terre ;

« La terre a sa loi dans le ciel ;

« Le ciel a sa loi dans le *Tas* ou la raison suprême universelle ;

« La raison suprême a sa loi en elle-même. »

Ailleurs, Lao-Tseu dit :

« Il faut s'efforcer de parvenir au dernier degré de l'incorporéité, pour pouvoir conserver la plus grande immutabilité possible.

« Tous les êtres apparaissent dans la vie, et accomplissent leurs destinées ; nous contemplons leurs renouvellements successifs. Ces êtres matériels se montrent sans cesse avec de nouvelles formes extérieures. Chacun d'eux retourne à son origine.

« Retourner à son origine, signifie devenir en repos :

« Devenir en repos, signifie rendre son mandat ;

« Rendre son mandat, signifie devenir éternel ;

« Savoir que l'on devient éternel (ou immortel) signifie être éclairé ;

« Ne pas savoir que l'on devient immortel, c'est être livré à l'erreur et à toutes sortes de calamités.

« Si l'on sait que l'on devient immortel, on contient, on embrasse tous les êtres ;

« Embrassant tous les êtres dans une commune affection, on est juste, équitable pour tous les êtres ;

« Etant juste et équitable pour tous les êtres, on possède les attributs du souverain ;

« Possédant les attributs du souverain, on tient de la nature divine ;

« Tenant de la nature divine, on parvient à être identifié avec le tas ;

« Étant identifié avec la raison suprême universelle, on subsiste éternellement ; le corps même étant mis à mort, on n'a à craindre aucun anéantissement. »

Voyons maintenant quelle est la morale du philosophe chinois.

« Le saint homme n'a pas un cœur inexorable ; il fait son cœur selon le cœur de tous les hommes.

« L'homme vertueux, nous devons le traiter comme un homme vertueux ; l'homme vicieux, nous devons également le traiter comme un homme vertueux : Voilà la sagesse et la vertu.

« L'homme sincère et fidèle, nous devons le traiter comme un homme sincère et fidèle ; l'homme non sincère et infidèle, nous devons également le traiter comme un homme vertueux : Voilà la sagesse et la sincérité. »

Ces maximes correspondent à ce que nous nommons *indulgence* et *charité* ; le Spiritisme, en nous démontrant que le progrès est une loi de nature, précise mieux cette pensée en disant qu'il faut traiter

l'homme vicieux comme *pouvant* et *devant un jour*, et par la suite de ses existences successives, devenir vertueux, ce dont nous devons lui fournir les moyens, au lieu de le reléguer parmi les parias de la damnation éternelle, et en songeant que nous-mêmes avons peut-être été pires que lui.

Toute la doctrine de Lao-Tseu respire la même mansuétude, le même amour pour les hommes, joints à une élévation extraordinaire de sentiments. Sa sagesse se révèle surtout dans le passage suivant, dans lequel il reproduit le célèbre axiome de la sagesse antique : *Connais-toi toi-même*, sans qu'il ait eu connaissance de la formule de Thalès :

« Celui qui connaît les hommes est instruit ;

« Celui qui se connaît soi-même est vraiment éclairé.

« Celui qui subjugue les hommes est puissant ;

« Celui qui se dompte soi-même est vraiment fort.

« Celui qui accomplit des œuvres difficiles et méritoires, laisse un souvenir durable dans la mémoire des hommes.

« Celui qui ne dissipe point sa vie est impérissable ;

« Celui qui meurt et n'est point oublié, a une vie éternelle. »

Il est certain, ainsi que le fait remarquer l'éminent traducteur, qu'on ne trouverait pas en Grèce, avant Aristote, une suite de sorites aussi logiquement suivis. Quant aux principes eux-mêmes, ils constituent, assurément, une doctrine, et s'il est vrai qu'elle n'a rien d'incompatible avec ce qu'admet la raison, pourquoi ne serait-elle pas aussi bonne que tant d'autres qui soutiennent à peine la discussion ? « La vraie religion, a-t-on dit, nécessaire au salut, a dû commencer avec le genre humain ; » or, puisqu'elle est essentiellement *une*, comme la vérité, comme Dieu, la religion primitive était déjà le Christianisme, de même que le Christianisme depuis l'Evangile, est la religion primitive considérablement développée.

Ne voit-on pas retracés, dans cette série d'enseignements, les principes mêmes qui servent de base au Spiritisme, avec, toutefois, en un seul point, la légère tendance panthéistique de la non-distinction, ou plutôt de l'identification de la créature sanctifiée avec le Créateur ? tendance qui, si elle est vicieuse, peut tenir à l'influence du milieu où vivait le philosophe Lao-Tseu, à une trop longue suite, peut-être, donnée à cette remarquable chaîne d'arguments, ou, enfin, à l'imparfaite interprétation faite par nous de sa propre pensée.

Si donc, ainsi qu'il est avéré, Lao-Tseu est mis, par les siècles,

au nombre de ces voix puissantes de sagesse et de raison, que les lois providentielles et naturelles des sociétés humaines font surgir à certaines époques, pour protester énergiquement contre un état de dissolution sociale, et ramener les esprits aux destinées éternelles du genre humain ; si sa doctrine peut être la base de la vraie religion, laquelle, ainsi que nous l'avons vu, étant nécessaire au salut, elle a dû exister de tous temps. Puisque les principes philosophiques du Spiritisme ne sont, en substance, que ceux de Lao-Tseu, ne peut-on considérer la vérité de la doctrine Spirite comme étant prouvée, moralement, en dehors des enseignements du Christ ?

Remarque. - Comme on le voit, les Chinois ne sont pas tout à fait aussi barbares qu'on le croit généralement ; ils sont de longue date nos aînés en civilisation, et quelques-uns d'entre eux en remontreraient à plus d'un de nos contemporains en fait de philosophie. Comment se fait-il donc qu'un peuple qui a eu des sages comme Lao-Tseu, Confu-Tsé et autres, ait encore des mœurs si peu en harmonie avec d'aussi belles doctrines ? On pourrait en dire autant de Socrate, Platon, Solon, etc., par rapport aux Grecs ; du Christ, dont les préceptes sont loin d'être pratiqués par tous les chrétiens.

Les travaux de ces hommes qui apparaissent de loin en loin chez les peuples, comme des météores de l'intelligence, ne sont jamais stériles ; ce sont des semences qui restent pendant de longues années à l'état latent, qui ne profitent qu'à quelques individualités, mais que les masses sont incapables de s'assimiler. Les peuples sont lents à se modifier, jusqu'au moment où une secousse violente vient les tirer de leur torpeur.

Il est à remarquer que la plupart des philosophes se sont peu occupés de la mise en pratique de leurs idées ; tout entiers au travail de la conception et de l'élaboration, ils n'ont ni le loisir, ni parfois même l'aptitude nécessaire pour l'exécution de ce qu'ils conçoivent. Ce soin incombe à d'autres qui s'en pénètrent, et ce sont souvent ces mêmes travaux, habilement mis en œuvre, qui servent, au bout de plusieurs siècles, à remuer les peuples et à les éclairer.

Peu de Chinois, à part quelques lettrés, connaissent sans doute Lao-Tseu ; aujourd'hui que la Chine est ouverte aux nations occidentales, il n'y aurait rien d'impossible à ce que celles-ci ne contribuassent à vulgariser les travaux du philosophe dans son propre pays ; et qui sait si les points de contact qui existent entre sa doctrine et le Spiritisme ne sera pas un jour un trait d'union pour l'alliance fraternelle des croyances ? Ce qui est parfaitement certain,

c'est que lorsque toutes les religions reconnaîtront qu'elles adorent le même Dieu sous des noms différents, qu'elles lui concéderont les mêmes attributs de souveraines bonté et justice ; qu'elles ne différeront que par la forme de l'adoration, les antagonismes religieux tomberont. C'est à ce résultat que doit aboutir le Spiritisme.

Obsèques de madame Victor Hugo.

Madame Victor Hugo, morte à Bruxelles, a été ramenée en France pour être inhumée, le 30 août dernier, à Villequiers (Seine-Inférieure), auprès de sa fille et de son gendre. M. Victor Hugo l'a accompagnée jusqu'à la frontière. Sur la tombe, M. Paul Meurice a prononcé les paroles suivantes :

« Je voudrais seulement lui dire adieu pour nous tous.

« Vous savez bien, vous qui l'entourez - pour la dernière fois ! - ce qu'était, - *ce qu'est* cette âme si belle et si douce, cet adorable esprit, ce grand cœur.

« Ah ! ce grand cœur surtout ! Comme elle aimait à aimer ! comme elle aimait à être aimée ! comme elle savait souffrir avec ceux qu'elle aimait !

« Elle était la femme de l'homme le plus grand qui soit, et, par le cœur, elle se haussait à ce génie. Elle l'égalait presque, à force de le comprendre.

« Et il faut qu'elle nous quitte ! il faut que nous la quittions !

« *Elle a déjà, elle, retrouvé à aimer*. Elle a retrouvé ses deux enfants, ici - et là (montrant la tombe de sa fille et le ciel.)

« Victor Hugo m'a dit à la frontière, hier au soir : « *Dites à ma fille qu'en attendant je lui envoie toujours sa mère*. » C'est dit, *et je crois que c'est entendu*. »

« Et maintenant, adieu donc ! adieu pour les présents ! adieu pour les absents ! adieu notre amie ! adieu notre sœur !

« Adieu, mais au revoir ! »

M. Paul Foucher, frère de madame V. Hugo, dans la lettre qu'il écrivait dans la *France* pour rendre compte de la cérémonie, termine par ces paroles : « Nous nous sommes séparés navrés, mais calmes et persuadés plus que jamais que la disparition d'un être est un rendez-vous donné par lui à heure indéfinie. »

A cette occasion, nous croyons devoir rappeler la lettre de M. Victor Hugo à M. Lamartine lors de la mort de la femme de ce dernier, en date du 23 mai 1863, et que la plupart des journaux de l'époque ont reproduite.

« Cher Lamartine,

« Un grand malheur vous frappe, j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez. Votre haut esprit voit au delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future.

« Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : espérez. Vous êtes de ceux qui savent, et qui attendent.

« Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

« *Tuus*

« VICTOR HUGO »

Les paroles prononcées par M. Victor Hugo, et ce qu'il a écrit en maintes circonstances prouvent qu'il croit, non-seulement à cette vague immortalité à laquelle, à bien peu d'exceptions près, croit tout le genre humain, mais à cette immortalité nettement définie, qui a un but, satisfait la raison et dissipe l'incertitude sur le sort qui nous attend ; qui nous représente les âmes ou Esprits de ceux qui ont quitté la terre comme des êtres concrets, individuels, peuplant l'espace, vivant au milieu de nous avec le souvenir de ce qu'ils ont fait ici-bas, bénéficiant du progrès intellectuel et moral accompli, conservant leurs affections, témoins invisibles de nos actions et de nos sentiments, communiant de pensées avec ceux qui leur sont chers ; en un mot, à cette immortalité consolante qui comble le vide laissé par les absents, et par laquelle se perpétue la solidarité entre le monde spirituel et le monde corporel. Or, c'est là tout le spiritisme. Qu'y ajoute-t-il ? la preuve matérielle de ce qui n'était jusqu'à lui qu'une séduisante théorie. Tandis que certaines personnes sont arrivées à cette croyance par l'intuition et le raisonnement, le Spiritisme est parti du fait et de l'observation.

On sait par suite de quelle douloureuse catastrophe, M. Victor Hugo perdit sa fille et son gendre, M. Charles Vacquerie, le 4 septembre 1843. Ils se rendaient par bateau à voile, de Villequiers à Caudebec, en compagnie de l'oncle de M. Vacquerie, ancien marin, et d'un enfant de dix ans. Un coup de vent fit chavirer l'embarcation, et tous les quatre périrent.

Quoi de plus significatif, d'empreint d'une plus profonde et plus juste idée de l'immortalité que ces paroles : *Dites à ma fille qu'en attendant je lui envoie toujours sa mère* ! Quel calme, quelle sérénité, quelle confiance en l'avenir ! Ne dirait-on pas sa fille simplement

partie pour un voyage, à laquelle il fait dire : « Je t'envoie ta mère en attendant que j'aille vous rejoindre ? » Que de consolation, de force et d'espérance ne puise-t-on pas dans cette manière de comprendre l'immortalité ! Ce n'est plus l'âme perdue dans l'infini, que la certitude même de sa survivance ne laisse aucun espoir de retrouver ; quittant pour jamais la terre et ceux qu'elle a aimés, qu'elle soit dans les délices de la béatitude contemplative ou dans les tourments éternels de l'enfer, la séparation est éternelle. On comprend l'amertume des regrets avec une telle croyance ; mais, pour ce père, sa fille est toujours là ; elle recevra sa mère au sortir de son exil terrestre, et elle entend les paroles qu'il lui fait adresser !

Quiconque en est arrivé là est Spirite, parce que, s'il veut réfléchir sérieusement, il ne peut échapper à toutes les conséquences logiques du Spiritisme. Ceux qui repoussent cette qualification, c'est que ne connaissant du Spiritisme que les ridicules tableaux de la critique railleuse, ils s'en font une idée fausse. S'ils se donnaient la peine de l'étudier, de l'analyser, d'en sonder la portée, ils seraient heureux, au contraire, de trouver aux idées qui font leur bonheur, une sanction capable d'affermir leur foi. Ils ne diraient plus seulement : « Je crois, parce que cela me paraît juste, » mais : « Je crois, parce que je comprends. »

Mettons en parallèle des sentiments qui ont animé M. Victor Hugo dans cette circonstance, et dans toutes celles où son cœur a reçu de semblables blessures, la définition de l'immortalité que donnait le *Figaro*, du 3 avril 1868, sous la rubrique de : *Dictionnaire du Figaro* :

IMMORTALITÉ, *conte de gardes-malades, pour tranquilliser leurs clients*.

Effet moralisateur de la réincarnation.

Le *Figaro* du 5 avril 1868, le même journal qui, deux jours auparavant, publiait cette définition de l'immortalité : « *Conte de garde-malades pour tranquilliser leurs clients*, » et la lettre rapportée à l'article précédent contenait l'article suivant :

« Le compositeur E… croit fermement à la migration des âmes. Il raconte volontiers qu'il a été, dans les siècles antérieurs, esclave grec, puis histrion et compositeur italien célèbre, mais jaloux et empêchant ses confrères de se produire…

« - J'en suis bien puni aujourd'hui, ajoute-t-il avec philosophie,

c'est à mon tour d'être sacrifié aux autres et de me voir barrer les chemins !

« Cette façon de se consoler en vaut bien une autre. »

Cette idée est du pur Spiritisme, car, non-seulement c'est le principe de la pluralité des existences, mais celui de l'expiation du passé, par la peine du talion, dans les existences successives, selon la maxime : « On est toujours puni par où l'on a péché. » Ce compositeur s'explique ainsi ses tribulations ; il s'en console par la pensée qu'il n'a que ce qu'il mérite ; la conséquence de cette pensée est que, pour ne pas le mériter de nouveau, il est de son intérêt même de chercher à s'améliorer ; cela ne vaut-il pas mieux que de se brûler la cervelle, ce à quoi le conduirait logiquement la pensée du néant ?

Cette croyance est donc une cause puissante et toute naturelle de moralisation ; elle est saisissante par l'actualité et le fait matériel des misères qu'on endure, et que, faute de pouvoir se les expliquer, on met sur le compte de la fatalité ou de l'injustice de Dieu ; elle est compréhensible pour tout le monde, pour l'enfant et pour l'homme le plus illettré, parce qu'elle n'est ni abstraite ni métaphysique ; il n'est personne qui ne comprenne qu'on peut avoir déjà vécu, et que si l'on a déjà vécu, on peut revivre encore. Puisque ce n'est pas le corps qui peut revivre, c'est la sanction la plus patente de l'existence de l'âme, de son individualité et de son immortalité.

C'est donc à la populariser que doivent tendre les efforts de tous ceux qui s'occupent sérieusement de l'amélioration des masses ; c'est pour eux un puissant levier avec lequel ils feront plus que par l'idée des diables et de l'enfer, dont on se rit aujourd'hui.

Comme elle est à l'ordre du jour, qu'elle germe de tous les côtés, que sa logique la fait facilement accepter, elle ouvre tout naturellement aux Spirites une porte pour la propagation de la doctrine. Qu'ils s'attachent donc à cette idée, dont personne ne rit, qui est acceptée par les penseurs les plus sérieux, et amèneront plus de prosélytes par cette voie que par celle des manifestations matérielles. Puisque c'est aujourd'hui la corde sensible, c'est celle qu'il faut attaquer, et quand elle aura vibré, le reste viendra de soi-même. A ceux donc que le seul mot de *Spiritisme* effarouche, n'en parlez pas ; parlez de la pluralité des existences, des nombreux écrivains qui préconisent cette idée ; parlez aussi, aux affligés surtout, comme le fait Victor Hugo, de la présence autour de nous des êtres chéris

que l'on a perdus ; ils vous comprendront, et, plus tard, ils seront tout surpris d'être Spirites sans s'en être doutés.

Une profession de foi matérialiste

Le *Figaro* du 3 avril 1868, contenait la lettre suivante à propos des débats qui ont eu lieu vers cette époque au Sénat, à propos de certaines leçons professées à l'Ecole de médecine.

« Paris, 2 avril 1868.

« Monsieur le rédacteur,

« Une erreur qui me concerne s'est glissée dans la dernière causerie du docteur Flavius. Je n'assistais pas à la leçon d'ouverture de M. Sée, l'année dernière, et n'ai par conséquent aucun droit à un rôle dans cette affaire. Au reste, c'est une erreur dans la forme et non dans le fond ; mais à chacun ses actes. Il faut remplacer mon nom par celui de mon ami Jaclard, lequel ne croit pas plus que moi à l'âme immortelle. Et à vrai dire, je ne vois guère dans tout le Sénat que M. Sainte-Beuve qui osât, à l'occasion, nous confier le soin de ses molaires ou la direction de son tube digestif.

« Et puisque j'ai la parole, permettez-moi encore un mot. Il faut en finir avec une plaisanterie qui commence à devenir agaçante, outre qu'elle a l'air d'une reculade. L'École de médecine, dit le docteur Flavius, plus fort en accouchement qu'en philosophie, n'est ni athée ni matérialiste ; elle est positiviste.

« Mais en vérité, qu'est-ce que le positivisme, sinon un rameau de cette grande école matérialiste qui va d'Aristote et d'Epicure jusqu'à Bacon, jusqu'à Diderot, jusqu'à Virechow, Moleschoff et Büchner, sans compter les contemporains et compatriotes que je ne nomme pas - et pour cause.

« La philosophie d'A. Comte a eu son utilité et sa gloire dans un temps où le Cousinisme régnait en maître. Aujourd'hui que le drapeau du matérialisme a été relevé en Allemagne par des noms illustres, en France par des jeunes gens au nombre desquels j'ai l'orgueil et la prétention de me compter, il est bon que le positivisme rentre dans le rôle modeste qui lui convient. Il est bon surtout qu'il n'affecte pas plus longtemps à l'égard du matérialisme, son maître et son ancêtre, un dédain ou des réticences qui sont pour le moins inopportunes.

« Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée. « A. REGNARD,

« *Ancien interne des hôpitaux.* »

« Le matérialisme, comme on le voit, a aussi son fanatisme ; il y a quelques années seulement il n'eût pas osé s'afficher aussi audacieusement ; aujourd'hui, il porte ouvertement le défi au spiritualisme, et le positivisme n'est plus assez radical à ses yeux ; il a ses manifestations publiques, et il est publiquement enseigné à la jeunesse ; il a de plus ce qu'il reproche à d'autres, l'intolérance qui va jusqu'à l'intimidation. Qu'on se figure l'état social d'un peuple imbu de pareilles doctrines !

Ces excès, cependant, ont leur utilité, leur raison d'être ; ils effraient la société, et le bien sort toujours du mal ; il faut l'excès du mal pour faire sentir la nécessité du mieux, sans cela l'homme ne sortirait pas de son inertie ; il resterait impassible devant un mal qui se perpétuerait à la faveur de son peu d'importance, tandis qu'un grand mal éveille son attention et lui fait chercher les moyens d'y remédier. Sans les grands désastres arrivés au commencement des chemins de fer, et qui ont épouvanté, les petits accidents isolés passant presque inaperçus, on aurait négligé les mesures de sûreté. Il en est au moral comme au physique : plus les abus sont excessifs, plus le terme en est proche.

La cause première du développement de l'incrédulité est, comme nous l'avons dit maintes fois, dans l'insuffisance des croyances religieuses, en général, pour satisfaire la raison, et dans leur principe d'immobilité qui leur interdit toute concession sur leurs dogmes, même devant l'évidence ; si, au lieu de rester en arrière, elles eussent suivi le mouvement progressif de l'esprit humain, en se maintenant toujours au niveau de la science, il est vrai qu'elles différeraient un peu de ce qu'elles étaient dans le principe, comme un adulte diffère de l'enfant au berceau, mais la foi, au lieu de s'éteindre, aurait grandi avec la raison, parce qu'elle est un besoin pour l'humanité, et elles n'auraient pas ouvert la porte à l'incrédulité qui vient saper ce qui en reste ; elles récoltent ce qu'elles ont semé.

Le matérialisme est une conséquence de l'époque de transition où nous sommes ; ce n'est pas un progrès, tant s'en faut, mais un instrument de progrès. Il disparaîtra en prouvant son insuffisance pour le maintien de l'ordre social, et pour la satisfaction des esprits sérieux qui cherchent le pourquoi de chaque chose ; pour cela il fallait qu'on le vît à l'œuvre. L'humanité, qui a besoin de croire en l'ave-

nir, ne se contentera jamais du vide qu'il laisse après lui, et cherchera quelque chose de mieux pour le combler.

Profession de foi semi-spirite.

A l'appui des réflexions contenues dans l'article précédent, nous reproduisons avec plaisir la lettre suivante, publiée par la *Petite Presse* du 20 septembre 1868.

« Les Charmettes, septembre 1868.

« Mon cher Barlatier,

« Vous savez la romance :

Quand on est Basque et bon chrétien…

« Sans être Basque, je suis bon chrétien, et le curé de mon village qui mangeait hier ma soupe aux choux, me permet de vous raconter notre conversation.

« - Vous allez donc, me dit-il, reprendre le *Roi Henri* ? - D'autant plus volontiers, répondis-je, que *j'ai vécu de ce temps-là*. - Mon digne curé fit un bond.

« Alors je lui fis part de ma conviction que nous avions déjà vécu et que nous vivrions encore. Nouvelle exclamation du brave homme. Mais enfin il m'accorda que les croyances chrétiennes n'excluent point cette opinion, et il me laissa aller mon train.

« Or, mon cher ami, croyez bien que je n'ai pas voulu m'amuser de la candeur de mon curé, et que cette conviction dont je parle est fortement enracinée chez moi. J'ai vécu sous la Ligue, sous Henri III et Henri IV. Quand j'étais enfant, mes grand'mères me parlaient d'Henri IV, et me racontaient un bonhomme que je ne reconnaissais pas du tout, un monarque grisonnant, enfoui dans une fraise, dévot à l'excès et n'ayant jamais entendu parler de la Belle Gabrielle. C'était celui du père Péréfixe. Le Henri IV que j'ai connu, batailleur, aimable, léger, un peu oublieux, c'est le vrai ; c'est celui que j'ai déjà raconté, celui que je vous raconterai encore.

« Ne riez pas. Quand je suis venu à Paris pour la première fois, je me suis reconnu partout dans les vieux quartiers, et j'ai un vague souvenir de m'être trouvé dans la rue de la Ferronnerie, le jour où le peuple perdit son bon roi, celui qui avait voulu que chaque Français mît la poule au pot le dimanche. Qu'étais-je dans ce temps-là ? Peu de chose, sans doute un cadet de Provence ou de Gascogne ;

mais j'aurais été dans les gardes de mon héros, que cela ne m'étonnerait pas.

« A bientôt donc mon premier feuilleton de la *Seconde Jeunesse du roi Henri*, et croyez-moi

« Tout à vous,

« PONSON DU TERRAIL. »

Lorsque M. Ponson du Terrail jetait le ridicule au Spiritisme, il ne se doutait pas, et peut-être ne se doute-t-il pas encore aujourd'hui, qu'une des bases fondamentales de cette doctrine est précisément la croyance dont il fait une profession de foi si explicite. L'idée de la pluralité des existences et de la réincarnation gagne évidemment la littérature, et nous ne serions pas surpris que Méry, qui se souvenait si bien de ce qu'il avait été, n'ait réveillé, chez plus d'un de ses confrères, des souvenirs rétrospectifs, et ne soit, parmi eux, le premier initiateur du Spiritisme, parce qu'ils le lisent, tandis qu'ils ne lisent pas les livres spirites. Ils y trouvent une idée rationnelle, féconde, et ils l'acceptent.

La *Petite-Presse* publie en ce moment, sous le titre de *M. Médard*, un roman dont la donnée est toute spirite ; c'est la révélation d'un crime par l'apparition de la victime dans des conditions très naturelles.

Instructions des Esprits.

Influence des planètes sur les perturbations du globe terrestre.

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre qui nous est adressée de Santa-Fé de Bogota (Nouvelle-Grenade) par un de nos correspondants, M. le docteur Ignacio Pereira, médecin, chirurgien, membre fondateur de l'Institut homœopathique des Etats-Unis de Colombie :

« Il y a trois ans que, par le changement des saisons, dans nos contrées, celle d'été étant devenue fort longue, il est survenu à quelques plantes des maladies tout à fait inconnues à notre pays ; les pommes de terre ont été attaquées de la gangrène sèche, et, par les observations microscopiques que j'ai faites sur les plantes atteintes de cette maladie, j'ai reconnu qu'elle est produite par un parasite végétal appelé *perisporium solani*. Depuis trois ans notre globe a été en proie à des désastres de toutes sortes ; les inondations, les épidémies, les épizooties, la famine, les ouragans, les commotions de la mer, les tremblements de terre ont, tour à tour, ravagé diverses contrées.

« Sachant que lorsqu'une comète s'approche de la terre, les saisons s'irrégularisent, j'ai pensé que ces astres pouvaient également produire une action sur les êtres organiques, occasionner des perturbations climatériques, causes de certaines maladies, et peut-être influer sur l'état physique du globe par la production de phénomènes divers.

« L'esprit de mon frère que j'ai interrogé à ce sujet, s'est borné à me répondre que ce n'est pas une comète qui agit, mais la planète Jupiter qui, tous les quarante ans, est dans sa période la plus rapprochée de la terre, en me recommandant de ne pas poursuivre cette étude à moi seul.

« Préoccupé de sa réponse, j'étudiai la chronique de quarante ans en arrière, et j'ai trouvé qu'alors les saisons furent irrégulières, comme aujourd'hui, dans nos contrées ; il survint au blé la maladie connue sous le nom d'*anublo* ; il y eut aussi des pestes sur les hommes et sur les animaux ; des tremblements de terre qui causèrent de grands désastres.

« Cette question me paraît importante ; c'est pourquoi, si vous jugiez à propos de la soumettre aux Esprits instructeurs de la société parisienne des études spirites, je vous serais très obligé de me faire connaître leur opinion. »

RÉPONSE.

(Paris, 18 septembre 1868.)

Il n'est pas, dans la nature, un phénomène, de si peu d'importance qu'il soit, qui ne soit réglé par l'exercice des lois universelles qui régissent la création. Il en est de même des grands cataclysmes, et si des maux de toutes sortes sévissent sur la terre à certaines époques, c'est non-seulement parce qu'il est nécessaire qu'il en soit ainsi, en raison de leurs conséquences morales, mais c'est aussi parce que l'influence des corps célestes les uns sur les autres, les réactions composées de tous les agents naturels, doivent fatalement amener un tel résultat.

Tout étant soumis à une série de lois, éternelles comme celui qui les créa, puisqu'on ne saurait remonter à leur origine, il n'est pas un phénomène qui ne soit soumis à une loi de périodicité, ou de série, qui en provoque le retour à certaines époques, dans les mêmes conditions, ou en suivant, comme intensité, une loi de progression géométrique croissante ou décroissante, mais continue. Aucun cataclysme ne peut naître spontanément, ou, si ses effets

paraissent tels, les causes qui le provoquent sont mises en actions depuis un temps plus ou moins long. Ils ne sont donc spontanés qu'en apparence, puisqu'il n'en est aucun qui ne soit préparé de longue main, et qui n'obéisse à une loi constante.

Je partage donc entièrement l'opinion exprimée par l'Esprit de Jenaro Pereira, quant à la périodicité des irrégularités des saisons ; mais quant à leur cause, elle est plus complexe qu'il ne l'a supposé.

Chaque corps céleste, outre les lois simples qui président à la division des jours et des nuits, des saisons, etc., subit des révolutions qui demandent des milliers de siècles pour leur parfait accomplissement, mais qui, comme les révolutions plus brèves, passent par toutes les périodes, depuis la naissance jusqu'à un summum d'effet, après lequel il y a décroissance jusqu'à la dernière limite, pour recommencer ensuite à parcourir les mêmes phases.

L'homme n'embrasse que les phases d'une durée relativement courte, et dont il peut constater la périodicité ; mais il en est qui comprennent de longues générations d'êtres, et même des successions de races, dont les effets, par conséquent, ont pour lui les apparences de la nouveauté et de la spontanéité, tandis que, si son regard pouvait se porter à quelques milliers de siècles en arrière, il verrait, entre ces mêmes effets et leurs causes, une corrélation qu'il ne soupçonne même pas. Ces périodes, qui confondent l'imagination des humains par leur longueur relative, ne sont cependant que des instants dans la durée éternelle.

Rappelez-vous ce qu'a dit Galilée, dans ses études uranographiques que vous avez eu l'heureuse pensée d'intercaler dans votre Genèse, sur le temps, l'espace et la succession indéfinie des mondes, et vous comprendrez que la vie d'une ou de plusieurs générations, par rapport à l'ensemble, est comme une goutte d'eau dans l'océan. Ne vous étonnez donc pas de ne pouvoir saisir l'harmonie des lois générales qui régissent l'univers ; quoi que vous fassiez, vous ne pouvez voir qu'un petit coin du tableau, c'est pourquoi tant de choses vous paraissent des anomalies.

Dans un même système planétaire, tous les corps qui en dépendent réagissent les uns sur les autres ; toutes les influences physiques y sont solidaires, et il n'est pas un seul des effets que vous désignez sous le nom de grandes perturbations, qui ne soit la conséquence de la composante des influences de tout ce système. Jupiter a ses révolutions périodiques comme toutes les autres planètes, et

ces révolutions ne sont pas sans influence sur les modifications des conditions physiques terrestres ; mais ce serait une erreur de les considérer comme la cause unique ou prépondérante de ces modifications. Elles interviennent pour une part, comme celles de toutes les planètes du système, comme les mouvements terrestres interviennent eux-mêmes pour contribuer à modifier les conditions des mondes circonvoisins. Je vais plus loin : je dis que les systèmes réagissent les uns sur les autres, en raison du rapprochement ou de l'éloignement qui résulte de leur mouvement de translation à travers les myriades de systèmes qui composent notre nébuleuse. Je vais plus loin encore : je dis que notre nébuleuse, qui est comme un archipel dans l'immensité, ayant aussi son mouvement de translation à travers les myriades de nébuleuses, subit l'influence de celles dont elle se rapproche. Ainsi les nébuleuses réagissent sur les nébuleuses, les systèmes réagissent sur les systèmes, comme les planètes réagissent sur les planètes, comme les éléments de chaque planète réagissent les uns sur les autres, et ainsi de proche en proche jusqu'à l'atome ; de là, dans chaque monde, des révolutions locales ou générales, qui ne semblent des perturbations que parce que la brièveté de la vie ne permet d'en voir que les effets partiels.

La matière organique ne saurait échapper à ces influences ; les perturbations qu'elle subit peuvent donc altérer l'état physique des êtres vivants, et déterminer quelques-unes de ces maladies qui sévissent d'une manière générale sur les plantes, les animaux et les hommes ; ces maladies, comme tous les fléaux, sont pour l'intelligence humaine un stimulant qui la pousse, par la nécessité, à la recherche des moyens de les combattre, et à la découverte des lois de la nature.

Mais la matière organique réagit à son tour sur l'esprit ; celui-ci, par son contact et sa liaison intime avec les éléments matériels, subit aussi des influences qui modifient ses dispositions, sans cependant lui ôter son libre arbitre, surexcitent ou ralentissent son activité, et, par cela même, contribuent à son développement. L'effervescence, qui se manifeste parfois dans toute une population, parmi les hommes d'une même race, n'est pas une chose fortuite, ni le résultat d'un caprice ; elle a sa cause dans les lois de la nature. Cette effervescence, d'abord inconsciente, qui n'est qu'un vague désir, une aspiration non définie vers quelque chose de mieux, un besoin de changement, se traduit par une sourde agitation, puis par des actes qui amènent les révolutions morales, lesquelles, croyez-le bien, ont aussi leur pério-

dicité, comme les révolutions physiques, car tout s'enchaîne. Si la vue spirituelle n'était pas circonscrite par le voile matériel, vous verriez ces courants fluidiques qui, comme des milliers de fils conducteurs, relient les choses du monde spirituel et du monde matériel.

Quand on vous dit que l'humanité est arrivée à une période de transformation, et que la terre doit s'élever dans la hiérarchie des mondes, ne voyez dans ces paroles rien de mystique, mais, au contraire, l'accomplissement d'une des grandes lois fatales de l'univers contre lesquelles tout mauvais vouloir humain se brise.

Je dirai, en particulier, à M. Ignacio Pereira : Nous sommes loin de vous engager à renoncer à des études qui font partie de votre futur bagage intellectuel ; mais vous comprendrez, sans doute, que ces connaissances doivent être, comme toutes les autres, le fruit de vos travaux et non celui de nos révélations. Nous pouvons vous dire : Vous faites fausse route, et même vous désigner la véritable voie, mais il appartient à votre initiative de lever les voiles dont sont encore enveloppées les manifestations naturelles qui ont jusqu'ici échappé à vos investigations, et de découvrir les lois par l'observation des faits ; observez, analysez, classez, comparez, et de la corrélation des faits déduisez, mais ne vous hâtez pas de conclure d'une manière absolue.

Je terminerai en vous disant : Dans toutes vos recherches prenez exemple sur les lois naturelles, elles sont toutes solidaires entre elles ; et c'est cette solidarité d'actions qui produit l'imposante harmonie de leurs effets. Hommes, soyez solidaires, et vous avancerez harmoniquement vers la connaissance du bonheur et de la vérité.

F. ARAGO.

Permettez-moi d'ajouter quelques mots, comme complément, à la communication que vient de vous donner l'éminent Esprit d'Arago.

Oui, certes, l'humanité se transforme comme elle s'est déjà transformée à d'autres époques, et chaque transformation est marquée par une crise qui est, pour le genre humain, ce que sont les crises de croissance pour les individus ; crises souvent pénibles, douloureuses, qui emportent avec elles les générations et les institutions, mais toujours suivies d'une phase de progrès matériel et moral.

L'humanité terrestre, arrivée à l'une de ces périodes de croissance, est en plein, depuis bientôt un siècle, dans le travail de la

transformation ; c'est pourquoi elle s'agite de toutes parts, en proie à une sorte de fièvre et comme mue par une force invisible, jusqu'à ce qu'elle ait repris son assiette sur de nouvelles bases. Qui la verra alors, la trouvera bien changée dans ses mœurs, son caractère, ses lois, ses croyances, en un mot dans tout son état social.

Une chose qui vous paraîtra étrange, mais qui n'en est pas moins une rigoureuse vérité, c'est que le monde des Esprits qui vous environne subit le contre-coup de toutes les commotions qui agitent le monde des incarnés ; je dis plus : il y prend une part active. Cela n'a rien de surprenant pour quiconque sait que les Esprits ne font qu'un avec l'humanité ; qu'ils en sortent et doivent y rentrer ; il est donc naturel qu'ils s'intéressent aux mouvements qui s'opèrent parmi les hommes. Soyez donc certains que, lorsqu'une révolution sociale s'accomplit sur la terre, elle remue également le monde invisible ; toutes les passions bonnes et mauvaises y sont surexcitées comme chez vous ; une indicible effervescence règne parmi les Esprits qui font encore partie de votre monde et qui attendent le moment d'y rentrer.

A l'agitation des incarnés et des désincarnés se joignent parfois, le plus souvent même, parce que tout se tient dans la nature, les perturbations des éléments physiques ; c'est alors, pour un temps, une véritable confusion générale, mais qui passe comme un ouragan, après lequel le ciel redevient serein, et l'humanité, reconstituée sur de nouvelles bases, imbue de nouvelles idées, parcourt une nouvelle étape de progrès.

C'est dans la période qui s'ouvre qu'on verra fleurir le Spiritisme, et qu'il portera ses fruits. C'est donc pour l'avenir, plus que pour le présent, que vous travaillez ; mais il était nécessaire que ces travaux fussent élaborés d'avance, parce qu'ils préparent les voies de la régénération par l'unification et la rationalité des croyances. Heureux ceux qui en profitent dès aujourd'hui, ce sera pour eux autant de gagné et de peines épargnées.

Docteur BARRY.

Variétés

Bel exemple de charité évangélique.

Un trait de charité accompli par M. Ginet, cantonnier de Saint-Julien-sous-Montmelas, est raconté par l'*Écho de Fourvière :*

Le 1er janvier, à la nuit tombante, se trouvait accroupie sur la

place de Saint-Julien une mendiante de profession, couverte de plaies infectes, vêtue de mauvais haillons pleins de vermine, et de plus si méchante que tout le monde la redoutait ; elle ne répondait au bien qui lui était fait que par des coups ou des injures. Prise d'un affaiblissement soudain, elle eût succombé sur le pavé sans la charité de notre cantonnier, qui, surmontant sa répugnance, la prit entre ses bras et la porta chez lui.

Ce pauvre homme n'a qu'un logement très restreint pour lui, pour sa femme malade et ses trois petits enfants ; il n'a d'autre ressource que son modique traitement. Il met la vieille mendiante sur un peu de paille que lui donne un voisin, et la soigne toute la nuit, cherchant à la réchauffer.

Au point du jour, cette femme, s'affaiblissant de plus en plus, lui dit : « J'ai de l'argent sur moi, je vous le donne pour vos soins. » Elle ajoute ces mots : « M. le curé… » puis elle expire. Le cantonnier, sans s'occuper de l'argent, court chercher le curé ; mais il était trop tard. Il se hâte ensuite d'avertir les parents, qui habitent une paroisse voisine et qui sont dans une position aisée. Ils arrivent, et leur première parole est celle-ci : « Ma sœur avait de l'argent sur elle, où est-il ? » et le cantonnier de répondre : « Elle me l'a dit, mais je ne m'en suis pas inquiété. » On cherche, et l'on trouve, en effet, plus de 400 fr. dans une de ses poches.

Achevant son œuvre, le charitable ouvrier, avec l'aide d'une voisine, ensevelit la pauvre morte. Quelques personnes étaient d'avis que, la nuit suivante, il plaçât le cercueil dans un hangar fermé et voisin. « Non, dit-il ; cette femme n'est pas un chien, mais une chrétienne. » Et il la garda toute la nuit dans sa maison, avec sa lampe allumée.

Aux personnes qui lui exprimaient leur admiration et l'engageaient à demander une récompense : « Oh ! dit-il, ce n'est pas l'intérêt qui m'a fait agir. On me donnera ce que l'on voudra, mais je ne demanderai rien. Je puis, dans la position où je suis, me trouver dans le même cas, et je serais bien heureux qu'on eût pitié de moi. »

– Quel rapport ce fait a-t-il avec le Spiritisme ? demanderait un incrédule ; – C'est que la charité évangélique, telle que l'a recommandée le Christ, étant une loi du Spiritisme, tout acte vraiment charitable est un acte spirite, et l'action de cet homme est l'application de la loi de charité dans ce qu'elle a de plus pur et de plus sublime, car il a fait le bien, non-seulement sans espoir de retour, sans songer à ses charges personnelles, mais presque avec la certitude d'être payé d'ingratitude, se contentant de dire qu'en pareil cas, il aurait voulu qu'on fît la même chose pour lui. – Cet homme est-il spirite ? – Nous l'ignorons, mais ce n'est pas probable ; dans tous les cas, s'il n'en a pas la lettre, il en a l'esprit. – S'il n'est pas

spirite, ce n'est donc pas le Spiritisme qui l'a porté à cette action ? – Assurément. – Alors pourquoi le Spiritisme s'en fait-il un mérite ? – Le Spiritisme ne revendique point à son profit l'action de cet homme, mais il se glorifie de professer les principes qui l'ont porté à l'accomplir, sans avoir jamais eu la prétention de posséder le privilège d'inspirer les bons sentiments. Il honore le bien partout où il le trouve ; et lorsque ses adversaires même le pratiquent, il les offre en exemple à ses adeptes.

Il est fâcheux que les journaux mettent moins d'empressement à reproduire les bonnes actions, en général, que les crimes et les scandales ; s'il est un fait qui témoigne de la perversité humaine, on peut être certain qu'il sera répété sur toute la ligne, comme appât à la curiosité des lecteurs. L'exemple est contagieux ; pourquoi ne pas plutôt mettre sous les yeux des masses celui du bien que celui du mal ? Il y a là une grande question de moralité publique que nous traiterons plus tard avec tous les développements qu'elle comporte.

Un château hanté.

La relation du fait ci-après nous a été remise par un de nos correspondants de Saint-Pétersbourg.

Un vieux général hongrois, bien connu par sa bravoure, fait un grand héritage, donne sa démission et écrit à son intendant de lui acheter une propriété qui était à vendre et qu'il lui désigne.

L'intendant répond immédiatement en conseillant au général de ne pas acheter ladite propriété, vu qu'elle était hantée par les Esprits.

Le vieux brave insiste, disant que c'est une raison de plus pour lui de faire cet achat, et lui enjoint de terminer à l'instant.

La propriété est donc achetée, et le nouveau maître se met en en route pour aller s'y installer. Il arrive à onze heures du soir dans la maison de son intendant, non loin du château où il veut se rendre immédiatement. – De grâce, lui dit son vieux serviteur, attendez à demain matin et faites-moi l'honneur de passer la nuit chez moi. – Non, lui dit son maître, je veux la passer dans mon château. L'intendant est donc obligé de l'y accompagner avec plusieurs paysans portant des torches ; mais ils ne veulent pas y entrer et se retirent, laissant seul le nouveau seigneur.

Celui-ci avait avec lui un vieux soldat qui ne l'avait jamais quitté, et un énorme chien qui aurait étranglé un homme d'un seul coup.

Le vieux général s'installe dans la bibliothèque du château, fait château allumer des bougies, pose une paire de pistolets sur la table, prend un livre et s'étend sur un canapé en attendant les revenants, car il

est sûr que, s'il y en a véritablement dans le château, ce ne sont point des morts, mais bien des vivants ; c'est aussi pour cela qu'il avait armé les pistolets et qu'il avait fait coucher son chien sous le canapé ; quant au vieux soldat, il ronflait déjà dans une chambre attenante à la bibliothèque.

Peu de temps s'écoule ; le général croit entendre du bruit dans le salon, écoute attentivement, et le bruit redouble. Sûr de son fait, il prend d'une main une bougie, de l'autre un pistolet, et entre dans le salon où il ne voit personne ; il cherche partout, soulève même les draperies : il n'y a rien, absolument rien. Il revient donc à la bibliothèque, reprend son livre, et à peine en a-t-il lu quelques lignes que le bruit se fait entendre avec beaucoup plus de force que la première fois. Il reprend une bougie et un pistolet, entre de nouveau dans le salon et voit qu'on a ouvert le tiroir d'une commode. Convaincu cette fois qu'il avait affaire à des voleurs et ne voyant pourtant personne, il appelle son chien et lui dit : Cherche ! Le chien se met à trembler de tous ses membres et retourne se cacher sous le canapé. Le général commence à trembler lui-même, rentre dans la bibliothèque, se couche sur le canapé, mais ne peut fermer l'œil de toute la nuit. En nous racontant ce fait, le général nous dit : « Je n'ai eu peur que deux fois, à dix-huit ans, lorsque, sur le champ de bataille, une bombe éclata à mes pieds ; la seconde fois, lorsque j'ai vu la peur s'emparer de mon chien. »

Nous nous abstiendrons de tout commentaire sur le fait très authentique rapporté ci-dessus, et nous nous contenterons de demander aux adversaires du Spiritisme comment le système nerveux du chien a été ébranlé.

Nous demanderons en outre comment la surexcitation nerveuse d'un médium, aussi forte qu'elle soit, peut produire l'écriture directe, c'est-à-dire peut forcer un crayon à écrire de lui-même.

Autre question : Nous croyons que le fluide nerveux retenu, et concentré dans un récipient, pourrait égaler et surpasser même la force de la vapeur ; mais le dit fluide, étant libre, pourrait-il soulever et déplacer des meubles pesants, comme cela a si souvent lieu ? CH. PÉREYRA.

Bibliographie

Correspondance inédite de Lavater avec l'Impératrice Marie de Russie, sur l'avenir de l'âme. - L'intérêt qui s'est attaché à ces lettres, que nous avons publiées dans la *Revue*, a suggéré à MM. Lacroix et Ce, de la librairie internationale, 15, boulevard Montmartre, l'heureuse idée d'en faire une publication à part. La propagation de ces lettres ne peut avoir qu'un effet très utile sur les personnes étrangères au Spiritisme. – Broch. grand in-8. Prix : 50 cent.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1868.

Épidémie de l'île Maurice

Nous avons décrit, dans la revue de juillet 1867, page 208, la terrible maladie qui ravage l'île Maurice (ancienne île de France) depuis deux ans. Le dernier courrier nous apporte des lettres de deux de nos frères en croyance de ce pays. Dans l'une se trouve le passage suivant :

« Veuillez m'excuser d'être restée si longtemps sans vous donner de mes nouvelles ; certes, ce n'était pas le désir qui me manquait, mais bien la possibilité ; car mon temps étant divisé en deux parts, l'une pour le travail qui me fait vivre, l'autre pour la maladie qui nous tue, j'ai bien peu d'instants à employer selon mes goûts. Cependant je suis un peu plus tranquille ; voilà un mois que je n'ai eu la fièvre ; il est vrai que c'est à cette époque qu'elle semble s'apaiser un peu ; mais, hélas ! c'est reculer pour mieux sauter, car les prochaines chaleurs vont sans doute lui rendre encore sa vigueur première. Aussi, bien convaincue de la certitude de cette perspective, je vis au jour le jour, me détachant autant que possible des vanités humaines, afin de faciliter mon passage dans le monde des Esprits où, franchement, je ne serais nullement fâchée de me trouver, dans de bonnes conditions, bien entendu. »

Un incrédule disait un jour, à propos d'une personne qui exprimait une pensée analogue au sujet de la mort : « Il faut être Spirite pour avoir de ces idées-là ! » Sans le vouloir, il faisait le plus bel éloge du Spiritisme. N'est-ce pas un grand bienfait que le calme avec lequel il fait considérer le terme fatal de la vie que tant de gens voient approcher avec effroi ? Que d'angoisses et de tourments sont épargnés à ceux qui envisagent la mort comme une transformation de leur être, une transition instantanée, sans interruption de la vie spirituelle ! Ils attendent le départ avec sérénité, parce qu'ils savent où ils vont et ce qu'ils seront ; ce qui ajoute à leur tranquillité, c'est la certitude, non-seulement de retrouver ceux qui leur sont chers, mais de n'être point séparés de ceux qui restent après eux ; de les voir et de les aider plus facilement et mieux que de leur vivant ; ils

ne regrettent point les joies de ce monde, parce qu'ils savent qu'ils en auront de plus grandes, de plus suaves, sans mélange de tribulations. Ce qui cause les appréhensions de la mort, c'est l'inconnu ; or, pour les Spirites, la mort n'a plus de mystères.

La seconde lettre contient ce qui suit :

« C'est avec un sentiment de profonde gratitude que je viens vous remercier des solides principes que vous avez inculqués dans mon esprit, et qui, seuls, m'ont donné la force et le courage d'accepter avec calme et résignation les rudes épreuves que j'ai eu à subir depuis un an par le fait de la terrible épidémie qui décime notre population. Il y a déjà soixante mille âmes de parties !

« Comme vous devez l'imaginer, la plupart des membres formant, à Port-Louis, notre petit groupe qui commençait à si bien fonctionner, ont eu à souffrir, comme moi, dans ce désastre général. Par une communication spontanée du 25 juillet 1866, il nous fut annoncé que nous allions être obligés de suspendre nos travaux ; trois mois après, nous fûmes forcés de discontinuer, par suite de la maladie de plusieurs d'entre nous, et la mort de nos parents et de nos amis. Jusqu'à cette heure nous n'avons pas pu recommencer, bien que tous nos médiums soient existants, ainsi que les principaux membres de notre groupe. Nous avons plusieurs fois essayé de nous réunir de nouveau, mais sans pouvoir réussir. C'est pourquoi chacun de nous a été obligé de prendre connaissance isolément de votre lettre, en date du 26 octobre 1867 à madame de G… où se trouve la communication du docteur Demeure qui nous donne de grands et très justes enseignements sur tout ce qui nous arrive ; chacun de nous a pu en apprécier la justesse pour ce qui le concerne ; car il est à constater que la maladie a pris tant de formes multiples, que les médecins n'ont jamais pu tomber d'accord : chacun a suivi une méthode particulière.

« Pourtant, le jeune docteur Labonté semble être celui qui a le mieux défini la maladie ; je puis croire qu'il est dans le vrai au point de vue matériel, puisqu'il a passé par toutes les souffrances dont il s'est fait le narrateur[33]. A notre point de vue spiritualiste, nous pourrions

[33] M. le docteur Labonté a décrit l'épidémie de l'île Saint-Maurice dans une brochure que nous avons lue avec intérêt, et où se révèle l'observateur sérieux et judicieux. C'est un homme dévoué à son art, et autant qu'on en peut juger de loin, par analogie, il nous paraît avoir bien caractérisé cette singulière maladie, au point de vue physiologique ; malheureusement, en ce qui concerne la thérapeutique, elle déjoue toutes les prévisions de la science. Dans un cas exceptionnel, comme celui-ci, l'insuccès ne préjugerait rien contre le savoir du médecin. Le Spiritisme ouvre à la science médicale des horizons tout nouveaux en démontrant le rôle prépondérant de l'élément spirituel dans l'économie et dans un grand nombre d'affections, où la médecine échoue, parce qu'elle s'obstine à n'en chercher la cause que dans la matière tangible. La connaissance de l'action du périsprit sur l'organisme ajoutera une nouvelle branche à la

y voir une application de la préface de l'*Evangile selon le Spiritisme*, car la période néfaste que nous traversons a été marquée, au début, par une pluie extraordinaire d'étoiles filantes, tombée à Maurice dans la nuit du 13 au 14 novembre 1866. Bien que ce phénomène soit connu pour avoir été assez fréquent de septembre à novembre, à certaines époques périodiques, il n'est pas moins remarquable que, cette fois, les étoiles filantes ont été si nombreuses, qu'elles ont impressionné et fait tressaillir ceux qui les ont observées. Cet imposant spectacle restera gravé dans notre mémoire, parce que c'est précisément après cet événement que la maladie a pris un caractère affligeant. Dès ce moment, elle est devenue générale et mortelle, ce qui, aujourd'hui, peut nous autoriser à penser, comme nous le dit le docteur Demeure, que nous sommes arrivés à la période de la transformation des habitants de la terre, pour leur avancement moral.

« A propos de calmants que recommande le docteur Demeure, vous avez parlé de marrons d'Inde dont l'emploi serait plus avantageux que la quinine qui affecte les organes cérébraux. Nous ne connaissons pas cette plante ici ; mais après la lecture de votre lettre où il en est fait mention, le nom d'une autre plante m'est venu à l'esprit par intuition ; c'est le *Croton tiglium*, vulgairement appelé à Maurice *Pion d'Inde* ; je l'ai employé comme sudorifique, avec beaucoup de succès ; les feuilles seulement, car la graine est un poison violent. Veuillez, je vous prie, demander au docteur Demeure ce qu'il pense de cette plante, et s'il approuve l'emploi que j'en ai fait, comme calmant, car je partage complètement son opinion sur le caractère de cette maladie bizarre, qui me paraît une variante du ramannenzaa ou fièvre de Madagascar, moins les manifestations extérieures. »

Si l'on pouvait douter un seul instant de la vulgarisation universelle de la doctrine spirite, le doute disparaîtrait en voyant les heureux qu'elle fait, les consolations qu'elle procure, la force et le courage qu'elle donne dans les moments les plus pénibles de la vie, parce qu'il est dans la nature de l'homme de rechercher ce qui peut assurer son bonheur et sa tranquillité. C'est là le plus puissant élément de propagation du Spiritisme, et que personne ne lui enlèvera, à moins de donner plus qu'il ne donne. Pour nous, c'est une grande satisfaction de voir les bienfaits qu'il répand ; chaque affligé consolé, chaque courage abattu relevé, chaque progrès moral opéré, nous paye au centuple de nos peines et de nos fatigues ; c'est là aussi une satisfaction qu'il n'est au pouvoir de personne de nous enlever.

---

pathologie, et modifiera profondément le mode de traitement de certaines maladies, dont la véritable cause ne sera plus un problème.

Ces lettres, lues à la Société de Paris, ont donné lieu aux communications suivantes qui traitent la question au double point de vue local et général, matériel et moral.

(Société de Paris, 16 octobre 1868.)

Dans tous les temps, on a fait précéder les grands cataclysmes physiologiques de signes manifestes de la colère des dieux. Des phénomènes particuliers devançaient l'irruption du mal, comme un avertissement de se préparer au danger. Ces manifestations ont eu lieu, en effet, non comme présage surnaturel, mais comme symptômes de l'imminence de la perturbation.

Comme on a eu raison de vous le dire, dans les crises en apparence les plus anormales qui déciment tour à tour les différentes contrées du globe, rien n'est laissé au hasard ; elles sont la conséquence des influences des mondes et des éléments les uns sur les autres (octobre 1868, page 313) ; elles sont préparées de longue main, et la cause en est, par conséquent, parfaitement normale.

La santé est le résultat de l'équilibre des forces naturelles ; si une maladie épidémique sévit quelque part, elle ne peut être que la conséquence d'une rupture de cet équilibre ; de là, l'état particulier de l'atmosphère et les phénomènes singuliers qu'on y peut observer.

Les météores connus sous le nom d'étoiles filantes sont composés d'éléments matériels comme tout ce qui tombe sous les sens ; ils n'apparaissent que grâce à la phosphorescence de ces éléments en combustion, et dont la nature spéciale développe parfois dans l'air respirable des influences délétères et morbifiques. Les étoiles filantes étaient à Maurice, non le présage, mais la cause seconde du fléau. Pourquoi leur action s'est-elle exercée en particulier sur cette contrée ? D'abord, parce qu'elle est un des moyens destinés, comme l'a fort bien dit votre correspondant, à régénérer l'humanité et la terre proprement dite, en provoquant le départ des incarnés et la modification des éléments matériels ; et aussi, parce que les causes qui déterminent ces sortes d'épidémie à Madagascar, au Sénégal et partout où la fièvre paludéenne et la fièvre jaune exercent leurs ravages, n'existant pas à Maurice, la violence et la persistance du mal devaient déterminer la recherche sérieuse de sa source, et attirer l'attention sur la part que pouvaient y prendre les influences de l'ordre *psychologique*.

Ceux qui ont survécu, en contact forcé avec les malades et les mourants, ont été témoins de scènes dont ils ne se sont pas tout d'abord rendu compte, mais dont le souvenir leur reviendra avec le calme, et qui ne peuvent être expliquées que par la science spirite. Les faits d'apparitions, de communications avec les morts, de prévi-

sions suivies de réalisation, y ont été très communs. Le désastre apaisé, la mémoire de tous ces faits surgira et provoquera des réflexions qui amèneront peu à peu à accepter nos croyances.

Maurice va renaître ! l'année nouvelle verra s'éteindre le fléau dont elle a été la victime, non par l'effet des remèdes, mais parce que la cause y aura produit son effet ; d'autres climats subiront à leur tour les étreintes d'un mal de même nature ou de toute autre, déterminant les mêmes désastres et conduisant aux mêmes résultats.

Une épidémie universelle aurait semé l'épouvante dans l'humanité entière et arrêté pour longtemps l'essor de tout progrès ; une épidémie restreinte, attaquant tour à tour et sous des formes multiples chaque centre de civilisation, produira les mêmes effets salutaires et régénérateurs, mais laissera intacts les moyens d'action dont la science peut disposer. Ceux qui meurent sont frappés d'impuissance ; mais ceux qui voient la mort à leur porte cherchent de nouveaux moyens de la combattre. Le péril rend inventif ; et, lorsque tous les moyens matériels seront épuisés, chacun sera bien contraint de demander le salut aux moyens spirituels.

Il est effrayant sans doute de songer à des dangers de cette nature, mais puisqu'ils sont nécessaires et n'auront que d'heureuses conséquences, il est préférable, au lieu de les attendre en tremblant, de se préparer à les affronter sans crainte, quels qu'en soient les résultats. Pour le matérialiste, c'est la mort hideuse et le néant à sa suite ; pour le spiritualiste et en particulier pour le Spirite, qu'importe ce qui arrivera ! S'il échappe au péril, l'épreuve le trouvera toujours inébranlable ; s'il meurt, ce qu'il connaît de l'autre vie lui fera envisager le passage sans pâlir.

Préparez-vous donc à tout, et quelles que soient l'heure et la nature du danger, soyez pénétrés de cette vérité : que la mort n'est qu'un vain mot, et qu'il n'est aucune souffrance que ne puissent dominer les forces humaines. Ceux auxquels le mal sera insupportable, seront ceux-là seuls qui l'auront reçu le rire aux lèvres et l'insouciance au cœur, c'est-à-dire qui se croiront forts de leur incrédulité.

Clélie DUPLANTIER.

(Société, Paris, 23 octobre 1868.)

Le *croton Tiglium* peut certainement être employé avec succès, surtout à doses homœopathiques pour calmer les crampes et rétablir la circulation normale du fluide nerveux ; on peut également en faire usage d'une manière locale, en frictionnant la peau avec une infusion légère, mais il ne serait pas prudent d'en généraliser l'usage. Ce n'est pas ici un médicament applicable à tous les malades, ni à

toutes les phases de la maladie. Dans le cas où il serait d'usage public, il ne devrait être appliqué que sur l'indication de personnes pouvant en constater l'utilité et en apprécier les effets ; autrement, celui qui en aurait déjà éprouvé l'action salutaire, pourrait, dans un cas donné, y être tout à fait insensible, ou même en éprouver des inconvénients. Ce n'est pas un de ces médicaments neutres qui ne font aucun mal lorsqu'ils ne produisent pas de bien. Il ne doit être employé que dans des cas spéciaux et sous la direction de personnes possédant des connaissances suffisantes pour en diriger l'action.

J'espère, d'ailleurs, qu'il ne sera pas nécessaire d'en éprouver l'efficacité, et qu'une ère plus calme se prépare pour les malheureux habitants de Maurice. Ils ne sont pas encore délivrés, tant s'en faut ; mais, sauf exception, les attaques ne sont en général pas mortelles, à moins que des incidents d'autres natures ne viennent leur donner un caractère de gravité particulière. La maladie en elle-même touche à sa fin. L'île entre dans la période de convalescence ; il peut y avoir quelques petites recrudescences, mais j'ai tout lieu de croire que l'épidémie ira désormais en s'amoindrissant jusqu'à l'extinction complète des symptômes qui la caractérisent.

Mais quelle sera son influence sur ceux des habitants de Maurice qui auront survécu au désastre ? Quelles conséquences déduiront-ils des manifestations de toutes natures dont ils ont été les témoins involontaires ? Les apparitions, dont un grand nombre ont été l'objet, produiront-elles l'effet qu'on est en droit d'en attendre ? Les résolutions prises sous l'empire de la crainte, du remords et des reproches d'une conscience troublée, ne seront-elles pas réduites à néant lorsque la tranquillité renaîtra ?

Il serait à désirer que le souvenir de ces scènes lugubres se gravât d'une manière indélébile dans leur esprit, et les obligeât à modifier leur conduite en redressant leurs croyances ; car ils doivent être bien persuadés que l'équilibre ne se rétablira d'une manière complète que lorsque les Esprits seront autant dépouillés de leur iniquité, que l'atmosphère sera purifiée des miasmes délétères qui ont provoqué la naissance et le développement du mal.

Nous entrons chaque jour davantage dans la période transitoire qui doit amener la transformation organique de la terre et la régénération de ses habitants. Les fléaux sont les instruments dont se sert le grand chirurgien de l'univers pour extirper du monde, destiné à marcher en avant, les éléments gangrenés qui y provoqueraient des désordres incompatibles avec son nouvel état. Chaque organe, ou pour mieux dire chaque contrée, sera tour à tour fouillée par des fléaux de natures diverses. Ici, l'épidémie sous toutes ses formes, ailleurs la guerre, la famine. Chacun doit donc se préparer

à supporter l'épreuve dans les meilleures conditions possibles en s'améliorant et en s'instruisant, afin de ne pas être surpris à l'improviste. Déjà, quelques contrées ont été éprouvées, mais leurs habitants seraient dans une complète erreur s'ils se fiaient à l'ère de calme qui va succéder à la tempête pour retomber dans leurs anciens errements. C'est un temps de répit qui leur est accordé pour entrer dans une meilleure voie ; s'ils n'en profitent pas, l'instrument de mort les éprouvera jusqu'à les amener à résipiscence. Bienheureux ceux que l'épreuve a frappés tout d'abord, car ils auront pour s'instruire, non-seulement les maux qu'ils ont subis, mais le spectacle de ceux dont leurs frères en humanité seront frappés à leur tour. Nous espérons qu'un tel exemple leur sera salutaire, et qu'ils entreront, sans hésiter, dans la voie nouvelle qui leur permettra de marcher de concert avec le progrès.

Il serait à désirer que les habitants de Maurice ne soient pas des derniers à mettre à profit la sévère leçon qu'ils ont reçue.

Docteur DEMEURE.

Le Spiritisme partout

L'amitié après la mort, par madame Rowe

Rien n'est plus instructif et en même temps plus concluant en faveur du Spiritisme, que de voir les idées sur lesquelles il s'appuie, professées par des gens étrangers à la doctrine, et avant même son apparition. Un de nos correspondants d'Anvers, qui nous a déjà transmis de précieux documents sous ce rapport, nous adresse l'extrait suivant d'un ouvrage anglais, dont la traduction, sur la 5e édition, a été publiée à Amsterdam en 1753. Jamais peut-être les principes du Spiritisme n'ont été formulés avec autant de précision. Il est intitulé :

L'amitié après la mort, contenant les lettres des morts aux vivants ; par Madame Rowe.

Page 7. - Les Esprits bienheureux s'intéressent encore au bonheur des mortels, et *rendent de fréquentes visites à leurs amis*. Ils pourraient même paraître à leurs yeux, si les lois du monde matériel ne le leur défendaient. La splendeur de leurs *véhicules*[34], et l'empire qu'ils ont sur les puissances qui gouvernent les choses matérielles et sur les organes de la vue, pourraient aisément leur servir à se rendre visibles. Nous regardons souvent comme une

[34] On verra plus loin que, par *véhicule*, l'auteur entend le corps fluidique.

espèce de miracle que vous ne nous aperceviez pas, car nous ne sommes point éloignés de vous par rapport au lieu que nous occupons, mais seulement par la différence d'état où nous sommes.

Page 12, *lettre III : d'un fils unique, mort à l'âge de deux ans, à sa mère*. - Dès le moment que mon âme fut délivrée de son incommode prison, je me trouvai un être actif et raisonnable. Étonné de vous voir pleurer pour une petite masse, à peine capable de respirer, que je venais de quitter, et dont j'étais charmé de me trouver débarrassé, il me semblait que vous étiez fâchée de mon heureuse délivrance. Je trouvais une si juste proportion, tant d'agilité, et un éclat si brillant dans le nouveau véhicule qui accompagnait mon Esprit, que je ne pouvais assez m'étonner que vous vous affligeassiez de l'heureux échange que j'avais fait. Alors je connaissais si peu la différence des corps matériels et immatériels, que je m'imaginais être tout aussi visible pour vous que vous l'étiez pour moi.

Page 37, *lettre VIII*. - Les génies célestes qui prennent soin de vous n'ont rien négligé pendant votre sommeil pour arracher de votre cœur cet impie dessein. Quelquefois ils vous ont conduite dans des lieux couverts d'une ombre lugubre ; là vous avez ouï les plaintes amères des Esprits infortunés. D'autres fois, les récompenses de la constance et de la résignation ont développé à vos yeux la gloire qui vous attend, si, fidèle à votre devoir, vous vous attachez patiemment à la vertu.

Page 50, *lettre X*. - Comment, ma chère Léonore, avez-vous pu me craindre ? Lorsque j'étais mortel, c'est-à-dire capable de folie et d'erreur, je ne vous ai jamais fait de mal ; beaucoup moins vous en ferai-je en l'état de perfection et de bonheur où je suis. Il ne reste pas la moindre tache de vice ni de malice dans les Esprits vertueux ; lorsqu'ils ont rompu leur prison terrestre, tout est en eux aimable et bienfaisant ; l'intérêt qu'ils prennent à la félicité des mortels est infiniment plus tendre et plus pur qu'auparavant.

L'effroi qu'on a généralement pour nous dans le monde nous paraîtrait incroyable, si nous ne nous souvenions de nos folies et de nos préjugés ; mais nous ne faisons que badiner sur vos ridicules appréhensions. N'auriez-vous pas plus de raison de vous effrayer et de vous fuir les uns les autres, que de nous craindre, nous qui n'avons ni le pouvoir ni la volonté de vous inquiéter ? Tandis que vous méconnaissez vos bienfaiteurs, nous travaillons à détourner mille dangers qui vous menacent, et à avancer vos intérêts avec

l'ardeur la plus généreuse. Si vos organes étaient perfectionnés et que vos perceptions eussent acquis le haut degré de délicatesse où elles parviendront un jour, alors vous connaîtriez que les Esprits éthérés, ornés de la fleur d'une beauté divine et d'une vie immortelle, ne sont pas faits pour produire en vous la terreur, mais de l'amour et des plaisirs. Je voudrais vous guérir de vos injustes préventions, en vous réconciliant avec la société des Esprits, afin d'être mieux en état de vous avertir des dangers et des périls qui menacent votre jeunesse.

Page 54, *lettre XI*. - Votre rétablissement surprit les anges mêmes, qui, s'ils ignorent les diverses bornes que le souverain dispensateur a mises à la vie humaine, ne laissent pas de faire souvent de justes conjectures sur le cours des causes secondes, et sur la période de la vie des humains.

Page 68, *lettre XIV*. - Depuis que j'ai quitté le monde, j'ai souvent eu le bonheur de tenir la place de votre ange gardien. Témoin invisible des larmes que vous a arrachées ma mort, il m'a enfin été permis d'adoucir vos douleurs, en vous apprenant que je suis heureux.

Page 73, *lettre XVI*. - Comme les êtres immatériels peuvent, sans être aperçus, se mêler dans les compagnies, j'eus la curiosité, la nuit dernière, de découvrir vos pensées sur ce qui vous était arrivé la nuit précédente. A cet effet, je me trouvai au milieu de cette assemblée où vous étiez. Là, j'entendis que vous badiniez avec quelques-uns de vos amis familiers sur le pouvoir de la prévention et la force de votre imagination. Cependant, mylord, vous n'êtes point aussi visionnaire et aussi extravagant que vous le dites. Il n'y a rien de plus réel que ce que vous avez vu et entendu, et vous devez en croire vos sens, autrement vous faites dégénérer en vice votre défiance et votre modestie. Vous n'avez plus, mon cher frère, que quelques semaines à vivre ; vos jours sont comptés. J'ai eu la permission, ce qui arrive rarement, de vous donner quelque avertissement de votre destin qui approche. Votre vie, je le sais, n'a été souillée par aucune action basse ou injuste ; cependant il paraît dans vos mœurs certaines légèretés qui demandent de votre part une prompte et sincère réforme. Des fautes, qui d'abord paraissent une bagatelle, dégénèrent en crimes énormes.

Epître dédicatoire, page 27. - La terre que vous habitez serait un séjour délicieux, si tous les hommes, pleins d'estime pour la vertu, en pratiquaient fidèlement les saintes maximes. Jugez donc de

l'excès de notre bonheur, puisque, en même temps que nous profitons de tous les avantages d'une vertu généreuse et parfaite, nous ressentons des plaisirs autant au-dessus de ceux dont vous jouissez, que le ciel l'est de la terre, le temps de l'éternité et le fini de l'infini. Les mondains sont incapables de jouir de ces délices. Quel goût trouverait, dans nos augustes assemblées, un voluptueux ? Le vin et la viande en sont bannis, l'envieux y sécherait de douleur en contemplant notre félicité ; l'avare n'y trouverait point de richesses ; le joueur désœuvré s'ennuierait mortellement de ne plus trouver le moyen de tuer le temps. Comment une âme intéressée pourrait-elle trouver du plaisir dans l'amitié tendre et sincère qu'on peut envisager comme un des principaux avantages que nous possédons dans le ciel ? c'est le vrai séjour de l'amitié.

Le traducteur dit, dans sa préface, page 7 :

« J'espère que la lecture de son livre pourra ramener à la religion chrétienne un certain ordre de gens, dont le nombre ne se trouve que trop grand dans ce royaume, qui, sans égard aux principes de la religion naturelle et révélée, traitent l'immortalité de l'âme de pure chimère. C'est à établir la certitude de cette immortalité que notre auteur s'attache principalement. »

Page 9 : - « Ce n'était pas proprement pour les philosophes incrédules qu'elle écrivait ; c'était, comme nous l'avons dit, pour une certaine classe de gens, très nombreuse parmi le beau monde, qui, occupés tout entiers des amusements frivoles du siècle, ont trouvé *l'art funeste d'oublier l'immortalité de l'âme, de s'étourdir sur les vérités de la foi, et d'éloigner de leur esprit des idées si consolantes*. Il lui suffisait donc, pour remplir ce dessein, d'inventer des espèces de fables et d'apologues remplis de traits vifs, etc. »

Remarque. Le traducteur ne paraît pas croire à la communication des Esprits, puisqu'il pense que les récits de madame Rowe sont des fables ou apologues inventés par l'auteur à l'appui de sa thèse. Cependant il a trouvé ce livre si utile qu'il le juge capable de ramener les incrédules à la foi en l'immortalité de l'âme. Mais il y a là une singulière contradiction, car pour prouver qu'une chose existe, il faut en montrer la réalité et non la fiction ; or, c'est précisément l'abus des fictions qui a détruit la foi chez les incrédules. Le simple bon sens dit que ce n'est pas avec un roman de l'immortalité, quelque ingénieux qu'il soit, qu'on prouvera l'immortalité. Si, de nos jours, les manifestations des Esprits combattent l'incrédulité avec tant de succès, c'est parce qu'elles sont une réalité.

D'après la parfaite concordance de forme et de fond qui existe entre les idées développées dans le livre de madame Rowe et l'enseignement actuel des Esprits, on ne peut douter que ce qu'elle a écrit ne soit le produit de communications réelles.

Comment se fait-il qu'un livre si singulier, de nature à piquer la curiosité au plus haut degré, assez répandu, puisqu'il était parvenu à sa cinquième édition, et qu'il a été traduit, ait produit si peu de sensation, et qu'une idée si consolante, si rationnelle et si féconde en résultats, soit restée à l'état de lettre morte, tandis que, de nos jours, il a suffi de quelques années pour qu'elle fît le tour du monde ? On pourrait en dire autant d'une foule d'inventions et de découvertes précieuses qui tombent dans l'oubli à leur apparition, et fleurissent quelques siècles plus tard quand le besoin s'en fait sentir. C'est la confirmation de ce principe que : les meilleures idées avortent, quand elles viennent prématurément, avant que les esprits ne soient mûrs pour les accepter.

Nous avons dit maintes fois que, si le Spiritisme fût venu un siècle plus tôt, il n'aurait eu aucun succès ; en voici la preuve évidente, car ce livre est assurément du plus pur et du plus profond Spiritisme. Pour qu'on pût le comprendre et l'apprécier, il fallait les crises morales par lesquelles l'esprit humain a passé depuis un siècle, et qui lui ont appris à discuter ses croyances ; mais il fallait aussi que le néantisme, sous ses différentes formes, comme transition entre la foi aveugle et la foi raisonnée, prouvât son impuissance à satisfaire les besoins sociaux et les légitimes aspirations de l'humanité. La rapide propagation du Spiritisme à notre époque, prouve qu'il est venu en son temps.

Si l'on voit encore aujourd'hui des personnes qui ont sous les yeux toutes les preuves, matérielles et morales, de la réalité des faits spirites, et qui, malgré cela, se refusent à l'évidence et au raisonnement, à plus forte raison devait-on en trouver beaucoup plus il y a un siècle ; c'est que leur esprit est encore impropre à s'assimiler cet ordre d'idées ; elles voient, entendent et ne comprennent pas, ce qui n'accuse pas un manque d'intelligence, mais un défaut d'aptitude spéciale ; elles sont comme les gens à qui, quoique très intelligents, manque le sens musical pour comprendre et sentir les beautés de la musique ; c'est ce qu'il faut entendre quand on dit que leur heure n'est pas venue.

La case de l'oncle Tom,

par Madame BEECHER STOWE.

On lit ce qui suit dans le tome II de cet ouvrage, qui a eu un succès populaire dans les deux mondes :

Page 10. - Mon père était un aristocrate. Je crois que, dans *quelque existence antérieure*, il avait dû appartenir aux classes de l'ordre social le plus élevé, et qu'il avait apporté avec lui, dans celle-ci, tout l'orgueil de son ancienne caste ; car cet orgueil lui était inhérent ; c'était dans la moelle de ses os, bien qu'il fût d'une famille pauvre et roturière.

Page 128. - Evidemment les paroles qu'il avait chantées le soir même traversaient son esprit, paroles de supplications adressées à l'infinie miséricorde. Ses lèvres remuaient faiblement, et, à de rares intervalles, un mot s'en échappait. - Son esprit s'égare, dit le docteur. - Non, il revient à lui, dit Saint-Clare avec énergie.

Cet effort l'épuisa. La pâleur de la mort se répandit sur son visage, mais avec elle une admirable expression de paix, comme si quelque Esprit miséricordieux l'eût abrité sous ses ailes. Il ressemblait à un enfant qui s'endort de fatigue.

Il demeura ainsi quelques instants ; une main toute-puissante reposait sur lui. Mais, au moment où l'Esprit allait prendre son essor, il ouvrit ses yeux qu'illumina soudain une lueur de joie, comme s'il reconnaissait un être aimé, et il murmura tout bas : « Ma mère !… son âme s'était envolée ! »

Page 200. - Oh ! comment l'âme perverse ose-t-elle pénétrer dans ce monde ténébreux du sommeil, dont les limites incertaines avoisinent de si près les scènes effrayantes et mystérieuses de la rétribution !

Remarque. Il est impossible d'exprimer plus clairement l'idée de la réincarnation, de l'origine de nos penchants et de l'expiation subie dans les existences postérieures, puisqu'il est dit que celui qui a été riche et puissant peut renaître dans la pauvreté. Il est remarquable que cet ouvrage a été publié aux Etats-Unis, où le principe de la pluralité des existences terrestres a longtemps été repoussé. Il a paru vers 1850, à l'époque des premières manifestations spirites, alors que la doctrine de la réincarnation n'était pas encore proclamée en Europe ; madame Beecher Stowe l'avait donc puisée dans sa propre intuition ; elle y trouvait la seule raison plausible des aptitudes et des propensions innées.

Le second fragment cité est bien la peinture de l'âme qui entrevoit le monde des Esprits au moment de sa délivrance.

Du péché originel selon le Judaïsme.

Il peut être intéressant, pour ceux qui l'ignorent, de connaître la doctrine des Juifs touchant le péché originel ; nous empruntons l'explication suivante au journal israélite, *la Famille de Jacob*, qui se publie à Avignon sous la direction du grand rabbin Benjamin Massé ; numéro de juillet 1868.

« Le dogme du péché originel est loin d'être au nombre des principes du Judaïsme. La légende profonde que rapporte le Talmud (Nida XXXI, 2) et qui représente les anges faisant prêter à l'âme humaine, au moment où elle va s'incarner dans un corps terrestre, le serment de se maintenir pure durant son séjour sur cette planète, afin de retourner pure auprès du Créateur, est une poétique affirmation de notre innocence native et de notre indépendance morale de la faute de nos premiers parents. Cette affirmation, contenue dans nos livres traditionnels, est conforme au véritable esprit du Judaïsme.

« Pour définir le dogme du péché originel, il nous suffira de dire que l'on prend à la lettre le récit de la Genèse, dont on méconnaît le caractère légendaire, et que, partant de ce point de vue erroné, on accepte aveuglément toutes les conséquences qui en découlent, sans se soucier de leur incompatibilité avec la nature humaine et avec les attributs nécessaires et éternels que la raison rapporte à la nature divine.

« Esclave de la lettre, on affirme que la première femme fut séduite par le serpent, qu'elle mangea d'un fruit défendu par Dieu, qu'elle en fit manger à son époux, et que, par cet acte de révolte ouverte contre la volonté divine, le premier homme et la première femme ont encouru la malédiction du ciel, non-seulement pour eux, mais pour leurs enfants, mais pour leur race, mais pour l'humanité entière, pour l'humanité complice à quelque éloignement de la durée qu'elle se trouve des coupables, complice de leur crime, dont elle est, par conséquent, responsable dans tous ses membres présents et à venir.

« D'après cette doctrine, la chute et la condamnation de nos premiers parents ont été une chute et une condamnation pour leur postérité ; dès lors, pour le genre humain, des maux innombrables qui eussent été sans fin, sans la médiation d'un Rédempteur aussi incompréhensible que le crime et la condamnation qui l'appellent. De même que le péché d'un seul a été commis par tous, de même l'expiation d'un seul sera l'expiation de tous ; l'humanité, perdue par un

seul, sera sauvée par un seul : la rédemption est la conséquence inévitable du péché originel.

« On comprend que nous ne discutions pas ces prémisses avec leurs conséquences, qui ne sont pour nous pas plus acceptables au point de vue dogmatique qu'au point de vue moral.

« Notre raison et notre conscience ne s'accommoderont jamais d'une doctrine qui efface et la personnalité humaine et la justice divine, et qui, pour expliquer ses prétentions, nous fait vivre tous ensemble dans l'âme comme dans le corps du premier homme, nous enseignant que, quelque nombreux que nous soyons dans la succession des âges, nous faisons partie d'Adam en esprit et en matière, que nous avons pris part à son crime, et que nous devons avoir notre part dans sa condamnation.

« Le sentiment profond de notre liberté morale se refuse à cette assimilation fatale, qui nous enlèverait notre initiative, qui nous enchaînerait malgré nous dans un péché lointain, mystérieux, dont nous n'avons point conscience, et qui nous ferait subir un châtiment inefficace, puisqu'à nos y yeux il ne serait point mérité.

« L'idée indéfectible et universelle que nous avons de la justice du Créateur, se refuse bien plus énergiquement encore à croire à l'engagement, dans la faute d'un seul, des êtres libres créés successivement par Dieu dans la suite des siècles.

« Si Adam et Ève ont péché, à eux seuls appartient la responsabilité de leur méfait ; à eux seuls leur déchéance, leur expiation, leur rédemption au moyen de leurs efforts personnels pour reconquérir leur noblesse. Mais nous, qui venons après eux, qui, comme eux, avons été l'objet d'un acte identique de la part de la puissance créatrice, et qui devons, à ce titre, être d'un prix égal à celui de notre premier père aux yeux de notre Créateur, nous naissons avec notre pureté et notre innocence, dont nous sommes les seuls maîtres, les seuls dépositaires, et dont la perte ou la conservation ne dépendent absolument que de notre volonté, que des déterminations de notre libre arbitre.

« Telle est, sur ce point, la doctrine du Judaïsme, qui ne saurait rien admettre qui ne soit conforme à notre conscience éclairée par la raison. »

B. M.

Les loisirs d'un Spirite au désert

Nous reproduisons sans commentaires les passages suivants d'une lettre que nous écrivait, au mois de mars dernier, un de nos correspondants, capitaine dans l'armée d'Afrique.

« Le Spiritisme s'étend dans le nord de l'Afrique, et gagnera le centre si les Français s'y dirigent. Le voilà qui pénètre à Laghouat, sur les bords du Sahara, au 33e degré de latitude. J'ai prêté vos livres ; quelques-uns de mes camarades ont lu ; nous avons discuté, et force et raison sont restées à la doctrine.

« Depuis quelques années je me livre à l'étude de l'anatomie, de la physiologie et de la psychologie comparées. Le même courant d'idées m'a entraîné vers l'étude des animaux. J'ai pu me rendre compte, par l'observation, que tous les organes, tous les appareils, se simplifient en descendant vers les races et les espèces inférieures. Comme la nature est belle à étudier ! Combien on sent l'esprit partout répandu ! Quelquefois je passe de longues heures à suivre les habitudes et les mouvements de la vie des insectes et des reptiles de ces régions ; j'assiste à leurs luttes, à leurs efforts, à leurs ruses pour assurer leur existence ; je contemple la bataille des espèces. Le Sahara, sur les bords duquel nous sommes campés depuis plus d'un an, si désert pour mes camarades, me paraît au contraire bien peuplé ; où ils trouvent l'exil, je rencontre la liberté ! C'est que je sais que Dieu est partout, et que chacun porte le bonheur en soi-même. Que je sois au pôle ou à l'équateur, mes amis de l'espace m'y suivront, et je sais que les chers invisibles peuvent peupler les plus tristes solitudes. Ce n'est pas que je dédaigne la société de mes semblables, ni que je sois indifférent aux affections que j'ai conservées en France, oh non ! car il me tarde de revoir et d'embrasser ma famille et tous ceux qui me sont chers, mais c'est seulement pour témoigner qu'on peut être heureux sur quelque point du globe qu'on se trouve, quand on prend Dieu pour guide. Pour le Spirite il n'y a jamais d'isolement ; il se sait, il se sent constamment entouré d'êtres bienveillants avec lesquels il est en communion de pensées.

« Votre dernier ouvrage, la *Genèse*, que je viens de relire, et sur divers chapitres duquel je me suis tout particulièrement arrêté, nous dévoile les mystères de la création et porte un coup terrible aux préjugés. Cette lecture m'a fait un bien immense et ouvert de nou-

veaux horizons. Je comprenais déjà notre origine, et je voyais dans mon corps matériel le dernier anneau de l'animalité sur la terre ; je savais que l'esprit, pendant sa gestation corporelle, prend une part active à la construction de son nid et approprie son enveloppe à ses nouveaux besoins. Cette théorie de l'origine de l'homme pourra paraître aux orgueilleux attentatoire à la grandeur et à la dignité humaine, mais elle sera acceptée dans l'avenir à cause de sa simplicité et de son ampleur saisissantes.

« La géologie, en effet, nous fait lire dans le grand livre de la nature. Par elle, nous trouvons que les espèces d'aujourd'hui auraient pour aïeules les espèces dont les restes se retrouvent dans les couches terrestres ; on ne petit plus nier qu'il y a une progression continuelle dans le développement des formes organiques, quand nous voyons les types les plus simples apparaître les premiers. Ces types ont été modifiés par les instincts des animaux eux-mêmes pourvus d'organes appropriés à leurs nouveaux besoins et à leur développement. Du reste, la nature change les types quand le besoin s'en fait sentir ; la vie multiplie graduellement ses organes et les spécialise. Les espèces sortent les unes des autres, sans qu'il soit nécessaire d'intervention miraculeuse. Adam n'est point sorti armé de toutes pièces des mains du Créateur ; bien certainement qu'un chimpanzé lui donna le jour.

« Les espèces ne sont pas absolument indépendantes les unes des autres ; elles se rattachent par une filiation secrète, et l'on peut même les regarder comme solidaires jusqu'à l'humanité. Comme vous le dites si judicieusement, depuis le zoophyte jusqu'à l'homme, il y a une chaîne dont tous les anneaux ont un point de contact avec l'anneau précédent. Et de même que l'esprit monte et ne peut rester stationnaire, de même aussi l'instinct de l'animal progresse, et chaque incarnation lui fait franchir un degré de l'échelle des êtres. Les phases de ces métamorphoses se comptent par des milliers d'anneaux, et les formes rudimentaires, dont quelques échantillons se retrouvent dans les terrains siluriens, nous disent par où est passée l'animalité.

« Il ne doit plus y avoir de voile entre la nature et l'homme, et rien ne doit rester caché. La terre est notre domaine : c'est à nous d'en étudier les lois ; c'est l'ignorance et la paresse qui ont créé les mystères. Combien Dieu nous apparaît plus grand dans l'harmonie et l'unité de ses lois !

« Je plains sincèrement les gens qui s'ennuient, car c'est une

preuve qu'ils ne pensent à personne, et que leur esprit est vide comme l'estomac de l'individu qui a faim. »

Phénomène de linguistique

« Le *Quatterly Journal of psychological medicine* publie un rapport fort curieux sur une petite fille qui a substitué à la langue parlée autour d'elle, une série de mots et de verbes formant tout un idiome dont elle se sert, et dont on ne peut la déshabituer.

« L'enfant a maintenant près de cinq ans. Jusqu'à l'âge de trois ans, elle est restée sans parler et ne savait prononcer que les mots « papa » et « maman ». Quand elle approcha de sa quatrième année, sa langue se délia tout à coup, et aujourd'hui elle parle avec toute la facilité et la volubilité de son âge. Mais de tout ce qu'elle dit, les deux mots « papa » et « maman, » qu'elle apprit d'abord, sont les seuls empruntés à la langue anglaise. Tous les autres sont nés dans son petit cerveau et sur ses petites lèvres, et n'ont même aucun rapport avec cette corruption de mots dont se servent les enfants qui jouent habituellement avec elle.

« Dans son dictionnaire, *Gaan* signifie *God* (Dieu) ; *migno-migno*, water (eau) ; *odo*, to send for, *ou* take away (envoyer, ou renvoyer), selon qu'il est placé ; g*ar*, horse (cheval).

> « Un jour, dit le docteur Hun, il vint à pleuvoir. On fit rentrer l'enfant et on lui défendit de sortir avant que la pluie n'eût cessé. Elle se mit à la fenêtre et dit :
>
> « - Gaan odo migno-migno, feu odo. (Dieu, renvoie la pluie, apporte les feux du soleil.)
>
> « Le mot *feu* appliqué dans le même sens que dans la langue à laquelle il appartient me frappa. J'appris que l'enfant n'avait jamais entendu parler français, chose fort singulière, et qu'il serait intéressant de bien constater, car l'enfant a emprunté plusieurs mots à la langue française, tels que « tout », « moi », et la négation « ne pas ».

« L'enfant à un frère qui est son aîné d'environ dix-huit mois. Elle lui a appris sa langue, sans lui emprunter aucun des mots dont il se sert.

« Ses parents sont fort désolés de ce petit phénomène ; on a essayé souvent de lui apprendre l'anglais, de lui donner le nom anglais des choses qu'elle désigne autrement dans son idiome : elle s'y refuse absolument. On a essayé de l'éloigner des enfants de son âge, de ne la mettre en communication qu'avec des personnes âgées, parlant anglais et ne connaissant rien de son petit jargon. Il y avait lieu d'espérer qu'une enfant qui s'était montrée aussi

avide de communiquer ses pensées que d'inventer une langue nouvelle, chercherait à apprendre l'anglais quand elle se trouverait au milieu de gens ne parlant que cette langue. Mais il n'en a rien été.

« Aussitôt qu'elle se trouve avec des personnes qu'elle n'a pas l'habitude de voir, elle se met de suite à leur apprendre sa langue, et, momentanément du moins, les parents ont renoncé à l'en déshabituer. »

Ce fait ayant été discuté à la *Société spirite de Paris*, un Esprit en donna l'explication dans la communication suivante :

(Société de Paris, 9 octobre 1868 ; méd., M. Nivard.)

Le phénomène de la petite anglaise, parlant une langue inconnue à ceux qui l'entourent, et se refusant à se servir de la leur, est le fait le plus extraordinaire qui se soit produit depuis bien des siècles.

Des faits surprenants ont eu lieu dans tous les temps, à toutes les époques, qui ont été l'étonnement des hommes, mais ils avaient des similaires ou des semblables ; cela ne les expliquait pas sans doute, mais on les voyait avec moins de surprise. Celui dont il a été question est peut-être unique dans son genre. L'explication qu'on en peut donner n'est ni plus facile, ni plus difficile que les autres, mais sa singularité est frappante, c'est l'essentiel.

J'ai dit le mot frappante ; c'est bien, non la cause, mais la raison du phénomène. Il frappe d'étonnement : c'est pour cela, qu'il s'est produit. Aujourd'hui que le progrès a fait un certain chemin, on ne se contentera pas de parler du fait, comme on parle de la pluie et du beau temps ; on voudra en chercher la cause. Les médecins n'ont rien à y voir ; la physiologie est étrangère à cette singularité ; si l'enfant était muet, ou ne pouvait que difficilement articuler quelques mots qu'on ne comprendrait pas par suite de l'insuffisance de ses organes vocaux, les savants diraient que cela tient à de mauvaises dispositions physiologiques, et qu'en faisant disparaître ces mauvaises dispositions, on rendrait à l'enfant le libre usage de la parole. Mais tel n'est pas ici le cas ; l'enfant est au contraire loquace, bavarde ; elle parle facilement, appelle les choses à sa façon, les exprime dans la forme qui lui convient et va plus loin : elle enseigne son langage à ses camarades, quand il est prouvé qu'on ne peut lui enseigner sa langue maternelle, et qu'elle ne veut même pas s'y prêter.

La psychologie est donc la seule science dans laquelle on doive chercher l'explication de ce fait. La raison, le but spécial, je viens de le dire : il fallait frapper les esprits et solliciter leurs recherches. Quant à la cause, je vais essayer de vous la dire.

L'Esprit incarné dans le corps de cette enfant a connu la langue,

ou plutôt les langues qu'il parle, car il fait un mélange. Néanmoins ce mélange est fait sciemment et constitue une langue dont les diverses expressions sont empruntées à celles que cet Esprit a connues dans d'autres incarnations. Dans sa dernière existence, il avait eu l'idée de créer une langue universelle afin de permettre aux hommes de toutes les nations de s'entendre et d'augmenter ainsi la facilité des relations et le progrès humain. A cet effet, il avait commencé à composer cette langue qu'il constituait de fragments de plusieurs de celles qu'il connaissait et aimait le mieux. La langue anglaise lui était inconnue ; il avait entendu parler des Anglais, mais il trouvait leur langage déplaisant et le détestait. Une fois dans l'erraticité, le but qu'il s'était proposé dans sa vie l'y a poursuivi ; il s'est remis à la besogne et a composé un vocabulaire qui lui est particulier. Il s'est incarné chez les Anglais avec le mépris qu'il avait pour leur langue, et avec la détermination bien arrêtée de ne pas la parler. Il a pris possession d'un corps dont l'organisme flexible lui permet de se tenir parole. Les liens qui le rattachent à ce corps sont assez élastiques pour le tenir dans un état de demi-dégagement qui lui laisse le souvenir assez distinct de son passé, et le soutient dans sa résolution. D'un autre côté, il est aidé par son guide spirituel, qui veille à ce que le phénomène ait lieu avec régularité et persévérance, afin d'appeler l'attention des hommes. L'Esprit incarné, du reste, était consentant dans la production du fait. En même temps qu'il affiche le déplaisir de la langue anglaise, il remplit la mission de provoquer les recherches psychologiques.

L. NIVARD père.

Remarque. - *Si* cette explication ne peut être démontrée, elle a du moins pour elle la rationalité et la probabilité. Un Anglais, qui n'admet pas le principe de la pluralité des existences, et qui n'avait point connaissance de la communication ci-dessus, entraîné par l'irrésistible logique, dit, en parlant de ce fait, qu'il ne pourrait s'expliquer que par la réincarnation, s'il était vrai qu'on pût revivre sur la terre.

Voilà donc un phénomène qui, par son étrangeté même, captivant l'attention, provoque l'idée de la réincarnation, comme la seule raison plausible qu'on en puisse donner. Avant que ce principe ne fût à l'ordre du jour, on eût tout simplement trouvé le fait bizarre, et, sans doute, en des temps plus reculés, on aurait regardé cette enfant comme ensorcelée. Nous ne jurerions même pas qu'aujourd'hui ce ne fût l'opinion de certaines personnes. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que ce fait se produit précisément dans un pays encore réfractaire à l'idée de la réincarnation, mais à laquelle il sera amené par la force des choses.

Musique de l'espace.

Extrait d'une lettre d'un jeune homme à un de ses amis, garde de Paris :

« Mulhouse, 27 mars 1868.

« Il y a environ cinq ans, - je n'avais alors que dix-huit ans, et j'ignorais jusqu'au nom du Spiritisme, - je fus le témoin et l'objet d'un phénomène étrange dont je me suis rendu compte il y a quelques mois seulement, après avoir lu *le Livre des Esprits et le Livre des médiums* ; Ce phénomène consistait dans une musique invisible qui se faisait entendre dans l'air ambiant de la chambre, et accompagnait mon violon sur lequel je prenais encore des leçons à cette époque. Ce n'était pas une succession de sons, comme ceux que je produisais sur mon instrument, mais des accords parfaits dont l'harmonie était touchante ; on eût dit une harpe touchée avec délicatesse et sentiment ; nous étions quelquefois une douzaine de personnes réunies, et nous l'entendions tous sans exception ; mais si quelqu'un venait écouter par pure curiosité, tout cessait, et dès que le curieux était parti, l'effet se reproduisait immédiatement. Je me rappelle que le recueillement contribuait beaucoup à l'intensité des sons. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que cela n'arrivait qu'entre cinq et huit heures du soir. Cependant, un dimanche, un orgue de Barbarie passait devant la maison vers une heure après midi, et jouait un air qui me rendit attentif ; aussitôt la musique invisible se fit entendre dans la chambre en accompagnant cet air.

« Dans ces moments-là, j'éprouvais une agitation nerveuse qui me fatiguait sensiblement et me faisait même souffrir ; c'était comme une sorte d'inquiétude ; en même temps de tout mon corps rayonnait une chaleur qui se faisait sentir à 10 centimètres environ.

« Depuis que j'ai lu le *Livre des médiums*, j'ai essayé d'écrire ; une force presque irrésistible portait ma main de gauche à droite par un mouvement fébrile, accompagné d'une grande agitation nerveuse ; mais je n'ai encore tracé que des caractères inintelligibles. »

Cette lettre nous ayant été communiquée, nous écrivîmes au jeune homme pour lui demander quelques explications complémentaires. Voici les réponses aux questions que nous lui avons adressées, et qui feront facilement préjuger les demandes.

1° Le fait s'est passé à Mulhouse, non dans ma chambre, mais dans celle où je m'exerçais le plus ordinairement, et située dans une maison voisine, en compagnie de deux amis dont l'un jouait de la flûte et l'autre du violon ; ce dernier était celui qui me donnait des leçons. Il ne s'est produit dans aucun autre endroit ;

2° Il était nécessaire que je jouasse ; et si parfois je me reposais trop longtemps, plusieurs sons, et quelquefois plusieurs accords se faisaient entendre comme pour m'inviter à continuer. Cependant le jour où cette musique s'est produite à la suite d'un orgue de Barbarie, je ne jouais pas ;

3° Cette musique avait un caractère assez accentué pour pouvoir être notée ; je n'ai pas eu la pensée de le faire ;

4° Elle semblait venir d'un point bien déterminé, mais qui voyageait constamment dans la chambre ; elle se fixait pendant quelques instants, de sorte que l'on pouvait désigner du doigt l'endroit d'où elle provenait ; mais lorsqu'on cherchait à cet endroit à en découvrir le secret, elle changeait aussitôt de place et se fixait ailleurs, ou se faisait entendre à différentes places ;

5° Cet effet a duré environ trois mois, depuis le mois de février 1862. Voici comment il a cessé :

Un jour nous étions réunis, mon patron, un autre employé et moi ; nous causions de choses et d'autres, lorsque mon patron m'adressa, sans préambule, cette question : « Croyez-vous aux revenants ? - Non, » lui répondis-je. Il continua à me questionner, et je me décidai à lui raconter ce qui se passait. Il m'écoutait avec beaucoup d'admiration ; lorsque j'eus finis, il me frappa sur l'épaule en disant : « On parlera de vous. » Il en parla à un médecin, que l'on dit très savant en physique, et qui lui expliqua le fait en disant que j'étais un *sensitif*, un *magnétisé*. Mon patron, cherchant à se rendre compte de la chose, vint un jour me trouver dans la chambre, et me commanda de jouer. J'obéis, et la musique invisible se fit entendre pendant quelques secondes, très distinctement pour moi, vaguement pour le patron et les assistants. Le patron s'y prit de toutes sortes de manières, mais sans rien pouvoir obtenir de plus.

Le dimanche suivant, je retournai dans la chambre ; c'est celui où la musique s'est fait entendre à la suite de l'orgue de Barbarie, sans que je jouasse. Ce fut la dernière fois ; depuis lors rien de semblable ne s'est produit.

Remarque. Avant d'attribuer un fait à l'intervention des Esprits, il faut en étudier soigneusement toutes les circonstances. Celui dont il s'agit ici a bien tous les caractères d'une manifestation ; il est probable qu'il a été produit par quelque Esprit sympathique au jeune homme, dans le but de l'amener aux idées spirites, et d'appeler l'attention d'autres personnes sur ces sortes de phénomènes. Mais alors, dira-t-on, pourquoi cet effet ne s'est-il pas produit d'une manière plus retentissante ? Pourquoi, surtout, a-t-il brusquement cessé ? Les Esprits ne sont pas tenus de rendre compte de tous les motifs qui les font agir ; mais on doit supposer qu'ils ont jugé ce qui

s'était passé suffisant pour l'impression qu'ils voulaient produire. D'ailleurs, la cessation du phénomène au moment même où l'on en désirait la continuation, devait avoir pour résultat de prouver que la volonté du jeune homme n'y était pour rien, et qu'il n'y avait pas de supercherie. Cette musique étant entendue des personnes présentes, exclut tout effet d'illusion ou d'imagination, aussi bien que l'idée d'un conte fait à plaisir ; en outre, le jeune homme n'ayant alors aucune notion du Spiritisme, on ne peut supposer qu'il subissait l'influence d'idées préconçues ; ce n'est qu'après plusieurs années qu'il a pu s'expliquer le phénomène. Quantité de personnes sont dans le même cas ; le Spiritisme leur remet en mémoire des faits perdus de vue qu'elles mettaient sur le compte de l'hallucination, et dont elles peuvent désormais se rendre compte. Les phénomènes spontanés sont ce qu'on peut appeler le *Spiritisme expérimental naturel*.

Le Spiritualisme et l'Idéal

DANS L'ART ET LA POESIE DES GRECS

PAR CHASSANG[35]

Notre numéro du mois d'août contenait la reproduction d'un très remarquable article, tiré du journal *le Droit*, sur les funestes conséquences du matérialisme, au point de vue de la législation et de l'ordre social ; la *Patrie* du 30 juillet 1868 donnait le compte rendu d'un ouvrage sur l'influence du spiritualisme dans les arts. Ces deux articles sont le corollaire et le complément l'un de l'autre : dans le premier on prouve les dangers du matérialisme pour la société, et dans le second on démontre la nécessité du spiritualisme, sans lequel les arts et la poésie sont privés de leur élément vital.

En effet, le sublime de l'art et de la poésie est de parler à l'âme, d'élever la pensée au-dessus de la matière qui nous étreint, et dont nous aspirons sans cesse à sortir ; mais pour faire vibrer les cordes de l'âme, il faut avoir une âme qui vibre à l'unisson. Comment celui qui ne croit qu'à la matière, pourrait-il s'inspirer et se rendre l'interprète de pensées et de sentiments qui sont en dehors de la matière ? Son idéal ne sort pas du terre-à-terre, et il est froid, parce qu'il ne parle ni au cœur ni à l'esprit, mais aux sens matériels seuls. Le beau idéal n'est pas dans le monde matériel ; il faut donc le chercher dans le monde spirituel qui est celui de la lumière pour les

---

[35] 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Chez MM. Didier et Ce, 35, quai des Augustins.

aveugles ; l'impuissance d'y atteindre a créé l'école réaliste qui ne sort pas de ce monde, parce que là est tout son horizon ; le vrai beau étant hors de la portée de certains artistes, ils déclarent que le beau c'est laid. La fable du renard qui a la queue coupée, reste toujours une vérité.

L'époque où la foi religieuse était ardente et sincère, est aussi celle où l'art religieux a produit les plus beaux chefs-d'œuvre ; l'artiste s'identifiait avec son sujet, parce qu'il le voyait avec les yeux de l'âme et le comprenait ; c'était sa propre pensée qu'il rendait ; mais à mesure que la foi s'en est allée, le génie inspirateur est parti avec elle. Il ne faut donc pas s'étonner si l'art religieux est aujourd'hui en pleine décadence ; ce n'est pas le talent qui fait défaut, c'est le sentiment.

Il en est de même de l'idéal en toutes choses ; les œuvres d'art ne captivent qu'autant qu'elles font penser. On peut admirer le talent plastique de l'artiste, mais il ne peut susciter une pensée qui n'existe pas en lui ; il peint un monde qu'il ne voit, ne sent, ni ne comprend ; aussi tombe-t-il parfois dans le grotesque ; on sent qu'il vise à l'effet, et s'est ingénié à faire du nouveau en torturant la forme : voilà tout.

On peut en dire autant de la musique moderne ; elle fait beaucoup de bruit ; elle exige de l'exécutant une grande agilité des doigts et du gosier, une véritable dislocation ; elle remue les fibres de l'oreille, mais non celles du cœur. Cette tendance de l'art vers la matérialité a perverti le goût du public, dont la délicatesse du sens moral se trouve émoussé[36].

L'ouvrage de M. Chassang est l'application de ces idées à l'art en général, et à l'art grec en particulier. Nous reproduisons avec plaisir ce qu'en dit l'auteur du compte rendu de la *Patrie*, parce que c'est une preuve de plus de l'énergique réaction qui s'opère en faveur des idées spiritualistes, et que, comme nous l'avons dit, toute défense du spiritualisme *rationnel* fraye la voie au Spiritisme, qui en est le développement, en combattant ses plus tenaces adversaires : le matérialisme et le fanatisme.

M. Chassang est l'auteur de l'histoire d'*Apollonius de Tyane*, dont nous avons rendu compte dans la *Revue* d'octobre 1862, page 289.

« Ce livre, d'un caractère tout spécial, n'a pas été fait à l'occasion des récents débats sur le matérialisme, et c'est à coup sûr indé-

[36] Voir la *Revue* de décembre 1860, page 366, et janvier 1861, page 4 : *L'art païen, l'art chrétien et l'art spirite.*

pendamment de la volonté de l'auteur que les circonstances sont venues lui donner une sorte d'actualité. En l'écrivant, M. Chassang n'entendait pas faire œuvre de métaphysicien, mais de simple littérateur. Néanmoins, comme les grandes questions de métaphysique sont éternellement à l'ordre du jour, et que toute œuvre littéraire vraiment digne de ce nom suppose toujours quelque principe philosophique, ce livre, d'une inspiration spiritualiste très décidée, se trouve en corrélation avec les préoccupations du moment.

« M. Chassang laisse à d'autres la réfutation du matérialisme au point de vue philosophique pur. Sa thèse est tout esthétique. Ce qu'il entend prouver, c'est que la littérature et l'art ne sont pas moins intéressés que la vie morale au triomphe des doctrines spiritualistes. *De même que le matérialisme dépoétise la vie, et se fait un cruel plaisir de désenchanter l'homme en lui ôtant tout espoir*, toute consolation au milieu des maux qui l'assiègent, de même il retranche impitoyablement de la littérature et de l'art ce qu'il appelle les illusions ou les mensonges, et, sous prétexte de vérité, proclamant le *réalisme*, il fait une loi aux artistes et aux écrivains de n'exprimer que ce qui est.

« Les doctrines spiritualistes, au contraire, ouvrent en tous sens la vie aux nobles aspirations : elles entretiennent l'homme d'avenir et d'immortalité ; elles disent au poète et à l'artiste qu'il y a un beau idéal dont les plus belles créations humaines ne sont que de pâles reflets, et sur lequel doit toujours fixer les yeux quiconque veut charmer ses contemporains et vivre pour la postérité.

« Après avoir, dans son introduction, développé cette donnée au point de vue général, M. Chassang en cherche la preuve dans la plus belle des littératures et dans le plus grand des arts qui aient excité l'admiration des hommes, dans la littérature et dans l'art des anciens Grecs. Pour une semblable démonstration, un ordre rigoureux et didactique est plutôt à fuir qu'à rechercher ; aussi, après l'introduction qui expose les principes, viennent non pas des chapitres étroitement unis et méthodiquement liés, mais des études isolées qui, toutes, se rattachent au même sujet, s'inspirent du même sentiment et convergent au même but. Le livre a ainsi à la fois l'unité dans l'ensemble et la variété dans les parties.

« C'est d'abord un traité sur ce que l'auteur appelle avec à-propos le *spiritualisme populaire* chez les Anciens, c'est-à-dire les croyances des Grecs et des Romains sur la destinée des âmes après la mort. Il montre que si, parmi ces croyances, il est des erreurs évidentes,

ces erreurs reposent néanmoins toutes sur l'espoir d'une autre vie. Le culte des morts ne contient-il pas, en effet, implicitement une profession de foi spiritualiste ? La dernière victoire du matérialisme serait de le supprimer, et ses adeptes devraient logiquement en arriver là ; autrement, à quoi bon élever la pierre du tombeau ? à quoi bon surtout entourer la tombe de respect, s'il n'y a rien derrière ? Ainsi parle M. Chassang. » OCTAVE SACHOT.

Instructions des Esprits

De la régénération des peuples d'Orient

Nous avons reçu de Syrie une très intéressante lettre sur l'état moral des peuples de l'Orient, et les moyens de coopérer à leur régénération. La spécialité de cette lettre ne nous permet pas de la publier dans notre Revue ; nous dirons seulement que notre honorable correspondant, initié aux connaissances des peuples de l'Europe, envisage la question en profond philosophe, en homme dégagé de tout préjugé de secte, qui connaît le terrain et ne se fait aucune illusion sur les difficultés que présente un pareil sujet.

Il voit dans le Spiritisme, qu'il a sérieusement étudié, un puissant levier pour combattre les préjugés qui s'opposent à l'émancipation morale et intellectuelle de ses compatriotes, en raison même des idées qui constituent le fond de leurs croyances et auxquelles il faudrait donner une direction plus rationnelle. En vue de concourir à cette œuvre, ou du moins d'en poser les premières bases, il a conçu un projet qu'il a bien voulu nous soumettre, en nous priant de solliciter aussi l'avis des bons Esprits.

La communication qui nous a été donnée à ce sujet est instructive pour tout le monde, surtout dans les circonstances actuelles, c'est pourquoi nous avons cru devoir la publier. Elle contient une sage appréciation des choses, et des conseils dont d'autres pourront faire leur profit à l'occasion, et qui, en les spécialisant, trouvent aussi leur application dans la manière la plus profitable de propager le Spiritisme.

(Paris, 18 septembre 1868.)

Ce n'est pas seulement l'Orient, c'est l'Europe, c'est le monde entier qu'agite une sourde fermentation que la plus petite cause peut transformer en conflagration universelle, lorsque le moment sera arrivé. Comme le dit avec raison M. X…, c'est sur des ruines

que l'on a édifié les choses nouvelles, et avant que la grande rénovation soit un fait accompli, les travaux humains et l'intervention des éléments doivent achever de déblayer le sol de la pensée des erreurs du passé. Tout concourt à cette œuvre immense ; l'heure de l'action approche rapidement, et l'on doit encourager toutes les intelligences qui se préparent à la lutte. L'humanité quitte ses langes pour ceindre la robe virile ; elle secoue le joug séculaire ; le moment ne saurait donc être plus propice. Mais il ne faut pas se dissimuler que la tâche est rude, et que plus d'un artisan sera broyé par la machine qu'il aura mise en mouvement, pour n'avoir pas su découvrir le frein capable de maîtriser la fougue de l'humanité trop brusquement émancipée.

Avoir la raison, la vérité pour soi, travailler en vue du bien général, sacrifier son bien-être particulier à l'intérêt de tous, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant. On ne peut donner tout d'un coup toutes les libertés à un esclave façonné par les siècles à un joug sévère. Ce n'est que graduellement, et en mesurant la longueur des lisières aux progrès intelligents et surtout moraux de l'humanité, que la régénération pourra s'accomplir. L'orage qui dissipe les miasmes délétères dont une contrée est infectée, est un bienfaisant cataclysme ; mais celui qui rompt toutes les digues, et qui, n'obéissant à aucun frein, bouleverse tout sur son passage, est déplorable, et sans aucune conséquence utile. Il augmente les difficultés au lieu de contribuer à les faire disparaître.

Tous ceux qui désirent concourir utilement au travail régénérateur, doivent donc, avant tout, se préoccuper de la nature des éléments sur lesquels il leur est possible d'agir, et combiner leurs actions en raison du caractère, des mœurs, des croyances de ceux qu'ils veulent transformer. Ainsi pour atteindre, en Orient, le but que poursuivent en Amérique et dans l'Europe occidentale tous les esprits d'élite, il faut suivre une marche identique quant à l'ensemble, mais essentiellement différente dans les détails, c'est-à-dire qu'en semant l'instruction, en développant la moralité, en combattant les abus consacrés par le temps, on arrivera à un même résultat, en quelque endroit qu'on agisse, mais le choix des moyens devra surtout être déterminé par le génie particulier de ceux auxquels on s'adressera.

L'esprit de réforme souffle dans toute l'Asie ; il a laissé en Syrie, en Perse, et dans toutes les contrées avoisinantes, de sanglantes épaves ; l'idée nouvelle y a germé, arrosée du sang des martyrs ; il

faut profiter de l'élan donné aux intelligences, mais éviter de retomber dans les fautes qui ont provoqué ces persécutions. *On n'instruit pas l'homme en heurtant de front ses préjugés, mais en les tournant, en modifiant l'ameublement de son esprit d'une manière tellement graduée, qu'il en arrive à renoncer de lui-même à des erreurs pour lesquelles naguère il eût sacrifié sa vie*. Il ne faut point lui dire : « Ceci est mauvais, cela est bien, » mais l'amener, par l'enseignement littéraire et par l'exemple, à apprécier chaque chose sous son véritable aspect. On n'impose pas à un peuple des idées nouvelles ; pour qu'il les accepte sans perturbation regrettable, il faut l'y habituer peu à peu en lui en faisant reconnaître les avantages, et ne les poser en principes que lorsqu'on est certain qu'elles auront pour elles une imposante majorité.

Il y a beaucoup à faire en Orient, mais l'action de l'homme seul serait impuissante pour opérer une transformation radicale. Les évènements auxquels nous touchons contribueront pour une part à cette transformation. Ils habitueront les Orientaux à un nouveau genre d'existence ; ils saperont, dans leurs bases, les préjugés qui président à la législation de la famille. C'est après cela seulement que l'enseignement viendra leur porter le dernier coup.

Nous applaudissons de toutes nos forces à l'œuvre de M. X…, à l'esprit dans lequel elle est conçue ; nous lui promettons, en outre, notre assistance, et lui conseillons de recourir à nous toutes les fois qu'il rencontrera quelques difficultés embarrassantes. Qu'il se hâte de se mettre à l'œuvre ; les évènements vont vite, et c'est à peine si son travail sera terminé lorsque le moment propice sera arrivé ! Qu'il ne perde point de temps et qu'il compte sur notre concours, qui lui est acquis comme à tous ceux qui poursuivent avec désintéressement l'accomplissement des desseins providentiels.

CLÉLIE DUPLANTIER.

La meilleure propagande.

(Société de Paris ; 23 octobre 1868. Médium, M. Nivard.)

S'il y a peu de médiums, ce soir, il s'en faut qu'il y ait pénurie d'Esprits ; ils sont, au contraire, fort nombreux ; les uns sont des habitués qui viennent vous instruire ou s'instruire eux-mêmes ; les autres, en grand nombre, sont des nouveaux-venus pour vous. Ils sont venus sans carte d'entrée, c'est vrai ; mais avec l'agrément et

sur l'invitation des Esprits habitués. Beaucoup de ces Esprits sont heureux d'assister à la séance, et le sont surtout d'y voir plusieurs Spirites qu'ils aiment et qu'ils dirigent, et qui ont eu la pensée de se rendre parmi vous.

Il y a beaucoup de Spirites dans le monde, mais leur degré d'instruction sur la doctrine est loin d'être suffisant pour se faire classer parmi les Spirites éclairés. Ils ont des lumières, sans doute, mais la pratique leur fait généralement défaut ; ou s'ils pratiquent, ils ont besoin d'être secondés, afin d'apporter, dans les efforts qu'ils tentent, plus de persuasion et moins d'enthousiasme. Quand je parle de pratique du Spiritisme, je veux dire la partie qui concerne la propagande ; eh bien ! pour cette partie, plus difficile qu'on ne le croit, il faut, pour l'exercer avec efficacité, être bien pénétré de la philosophie du Spiritisme et aussi de sa partie morale. La partie morale est facile à connaître ; elle demande pour cela peu d'efforts ; en revanche, c'est la plus difficile à pratiquer, car l'exemple seul peut la bien faire comprendre. Vous ferez mieux comprendre la vertu en donnant l'exemple qu'en la définissant. Etre vertueux, c'est faire comprendre et aimer la vertu. Il n'y a rien à répondre à celui qui fait ce qu'il engage les autres à faire. Donc, pour la partie morale du Spiritisme, aucune difficulté dans la théorie, beaucoup dans la pratique.

La partie philosophique présente plus de difficultés pour être comprise, et, par conséquent, demande plus d'efforts. Les adeptes qui essaient d'être militants, doivent se mettre à l'œuvre pour la bien connaître, car c'est l'arme avec laquelle ils combattront avec le plus de succès. Il est utile qu'ils ne s'extasient point sur les phénomènes matériels, et qu'ils en donnent l'explication sans trop de développement. Ils doivent réserver ces développements pour l'analyse des faits de l'ordre intelligent, sans cependant en trop dire, car il ne faut pas fatiguer l'esprit des personnes novices dans le Spiritisme. Explications concises, exemples bien choisis, s'adaptant bien à la question qu'on discute, voilà tout ce qu'il faut. Mais, je le répète, pour être concis, il n'en faut pas moins savoir ; pour donner des exemples ou des explications bien appropriés au sujet, il est nécessaire de posséder à fond la philosophie du Spiritisme. Cette philosophie est résumée dans le *Livre des Esprits*, et le côté pratique dans le *Livre des Médiums*. Si vous connaissez bien la substance de ces deux ouvrages, qui sont l'œuvre des Esprits, vous aurez certainement le bonheur d'amener beaucoup de vos frères à cette

croyance si consolante, et beaucoup de ceux qui croient seront placés sur son vrai terrain : celui de l'amour et de la charité.

Ainsi donc, mes amis, ceux d'entre vous qui désirent, et tous doivent le désirer, faire partager leurs croyances à leurs frères, qui veulent les appeler au banquet de consolation que le Spiritisme offre à tous ses enfants, doivent moralement prêcher le Spiritisme en pratiquant la morale, et intellectuellement en répandant autour d'eux les lumières qu'ils ont puisées ou puiseront dans les communications des Esprits.

Tout cela est facile, il ne faut que le vouloir. Eh bien ! mes chers amis, au nom de votre bonheur, de votre tranquillité, au nom de l'union et de la charité, je vous engage à le vouloir. *Un Esprit.*

Le vrai recueillement

(Société de Paris, 16 octobre 1868 ; médium M. Bertrand.)

Si vous pouviez voir le recueillement des Esprits de tous ordres qui assistent à vos séances, et cela pendant la lecture de vos prières, non-seulement vous seriez touchés, mais vous seriez honteux de voir que votre recueillement, que je qualifie seulement de silence, est bien loin d'approcher de celui des Esprits, dont un bon nombre vous sont inférieurs. Ce que vous appelez vous recueillir pendant la lecture de vos belles prières, c'est d'observer un silence que personne ne trouble ; mais si vos lèvres ne remuent point, si votre corps est immobile, votre Esprit vagabonde et laisse de côté les sublimes paroles que vous devriez prononcer du plus profond de votre cœur en vous les assimilant par la pensée.

Votre matière observe le silence ; certes, ce serait vous faire injure de dire le contraire ; mais votre Esprit babillard ne l'observe point, et trouble, en cet instant, par vos pensées diverses, le recueillement des Esprits qui vous entourent. Ah ! si vous les voyiez prosternés devant l'Eternel, demandant l'accomplissement de chacune des paroles que vous lisez, votre âme en serait émue, et regrettant son peu d'attention passée, ferait un retour sur elle-même, et demanderait à Dieu, de tout cœur, l'accomplissement de ces mêmes paroles qu'elle ne prononçait que des lèvres. Vous demanderiez aux Esprits de vous rendre *dociles à leurs conseils* ; et moi, Esprit qui vous parle, après la lecture de vos prières, et des paroles que je viens de répéter, je pourrais en signaler plus d'un qui s'en ira tout aussi peu docile aux conseils que je viens de donner, et avec des sentiments tout aussi peu charitables pour son prochain.

Je suis sans doute un peu dur ; mais je crois ne l'être que pour ceux qui le méritent et dont les plus secrètes pensées ne peuvent être cachées aux Esprits. Je ne m'adresse donc qu'à ceux qui viennent ici en pensant à toute autre chose qu'aux leçons qu'ils doivent venir chercher et aux sentiments qu'ils doivent y apporter. Mais ceux qui prient du fond de leur âme prieront aussi, après la lecture de ma communication, pour ceux qui viennent ici et en partent sans avoir prié.

Quoi qu'il en soit, je demande à ceux qui ont bien voulu me prêter une oreille attentive, de continuer à mettre en pratique les enseignements et les conseils des Esprits ; je les y convie dans leur intérêt, car ils ne savent pas tout ce qu'ils peuvent perdre à ne pas le faire.

DE COURSON.

Bibliographie

Le Spiritisme dans la Bible

Essai sur la psychologie des anciens Hébreux, par Henri Stecki[37].

On sait que la Bible contient une foule de passages en rapport avec les principes du Spiritisme ; mais comment les trouver dans ce labyrinthe ? Il faudrait faire de ce livre une lecture attentive, ce que peu de personnes ont le temps et la patience de faire. Dans quelques-uns même, en raison surtout du langage le plus souvent figuré, l'idée spirite n'apparaît d'une manière claire qu'après réflexion.

L'auteur de ce livre a fait de la Bible une étude approfondie, et la connaissance du Spiritisme lui a, seule, donné la clef de choses qui lui semblaient inexplicables ou inintelligibles auparavant. C'est ainsi qu'il a pu se renseigner avec certitude sur les idées psychologiques des anciens Hébreux, point sur lequel les commentateurs n'étaient pas d'accord. Nous devons donc lui savoir gré d'avoir mis ces passages en lumière, dans un résumé succinct, et d'avoir ainsi épargné au lecteur des recherches longues et fastidieuses. Aux citations, il ajoute des commentaires nécessaires à l'intelligence du texte, et qui révèlent en lui le Spirite éclairé, mais non fanatique de ses idées, et qui voit du Spiritisme partout.

Le nom de l'auteur indique qu'il n'est pas Français ; il dit dans sa préface qu'il est Polonais, et il explique dans quelles circonstances il a été amené au Spiritisme, et les secours moraux qu'il a puisés

---

[37] Un petit volume in-12 ; prix, 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 25 c. Chez MM. Lacroix et Ce, Librairie Internationale, 15, boulevard Montmartre, à Paris ; et au bureau de la *Revue spirite*.

dans cette doctrine. Quoique étranger, il écrit le français, comme du reste la plupart des peuples du Nord, principalement les Polonais et les Russes, avec une parfaite pureté ; son livre est écrit avec clarté, ce qui est un grand mérite en matières philosophiques, car rien n'est moins propre à la vulgarisation des idées qu'un auteur veut propager, que ces livres dont la lecture fatigue au point de donner le mal de tête, et dont les propositions sont une suite d'énigmes indéchiffrables pour le commun des lecteurs.

En résumé, M. Stecki a fait un livre utile, dont tous les Spirites lui sauront gré.

Nous le remercions personnellement de la gracieuse épître dédicatoire qu'il a bien voulu placer en tête de son ouvrage.

Le Spiritisme à Lyon

Ce journal, qui paraît depuis le 15 février, et dont nous avons parlé plusieurs fois, poursuit sa route avec succès, grâce au zèle et au dévouement de ses directeurs. Leur œuvre est d'autant plus méritoire que, novices en ce qui concerne la manutention d'un journal, ils ont eu à lutter contre les difficultés de l'inexpérience. Mais en forgeant on devient forgeron, aussi avons-nous suivi avec un vif intérêt les progrès de ce journal qui a considérablement gagné, depuis son origine, pour la forme et pour le fond. Nous le féliciterions de l'esprit de tolérance et de modération dont il s'est fait une loi, si ce n'était une des qualités sans lesquelles on ne saurait se dire vraiment Spirite, et une conséquence de la maxime qu'il prend pour devise : *Hors la charité point de salut* ; aussi faisons-nous des vœux sincères pour sa prospérité. Le dernier numéro, celui du 15 octobre, contient plusieurs articles très intéressants sur lesquels nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Des destinées de l'âme

Avec des considérations prophétiques pour reconnaître le temps présent et les signes de l'approche des derniers jours ; nouvelle édition, précédée d'un appel aux catholiques de bonne foi et au futur concile. Par A. D'ORIENT[38].

Dans cet ouvrage, d'une importance capitale, l'auteur s'appuie sur la pluralité des existences, comme la théorie la plus rationnelle,

[38] Un fort vol. grand in-8. Prix : 7 fr. 50. Chez MM. Didier et C[e], 35, quai des Augustins, et Ad. Lainé, 19, rue des Saints-Pères.

sur le progrès indéfini de l'âme par le travail accompli dans les existences successives, la responsabilité de chacun selon ses œuvres, la non-éternité absolue des peines, le corps fluidique, etc., en un mot, sur les principes qui font la base du Spiritisme ; et, cependant, il a été publié en 1845, nouvelle preuve du mouvement qui s'opérait déjà dans ce sens avant même l'apparition de la doctrine spirite, qui est venue sanctionner par les faits, et coordonner ces idées éparses. L'auteur s'était flatté d'y rallier le clergé, en respectant les dogmes catholiques, tout en les interprétant d'une manière plus logique ; son espoir a été déçu, car son livre a été mis à l'index. Nous nous bornons à l'annoncer, nous réservant d'y consacrer un article spécial, lorsque nous aurons eu le temps de l'examiner à fond.

En attendant, nous citerons le paragraphe suivant de l'introduction, qui spécifie le but que s'est proposé l'auteur.

« Résurrection des corps, prescience de Dieu, vies successives ou purgatoire des âmes, telles sont les trois questions, où tout ce qui tient aux destinées de notre âme se rattache, que nous nous proposons de présenter, sous de nouveaux rapports, aux méditations des catholiques et de tous les hommes qui aiment à réfléchir sur eux-mêmes. Ce que nous avons à dire ne touche point aux vérités essentielles qu'il importe à tout le genre humain de connaître et de croire avec une entière certitude : ces vérités, qui sont du domaine de la foi, sont aussi complètes et assurées qu'il est nécessaire qu'elles le soient, et nous n'avons pas la prétention d'y rien ajouter de nous-même. Nous ne voulons que proposer humainement sur ces matières, des théories humaines, qu'il est bien permis d'ignorer ou de ne pas croire sans préjudice pour son âme ; et tous nos efforts n'ont d'autre but que d'éclairer du flambeau de la science des faits obscurs, où les lumières de la révélation manquent, et que la foi n'a point complètement définis. »

AVIS

MM. les abonnés qui ne voudront pas éprouver de retard dans l'envoi de la *Revue*, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

11° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1868.

Séance annuelle commémorative des morts

(Société de Paris, 1er novembre 1868)

DISCOURS D'OUVERTURE PAR M. ALLAN KARDEC[39]

Le Spiritisme est-il une religion ?

> « En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles. » (St Mathieu, ch. XVIII, v. 20.)

Chers frères et sœurs spirites,

Nous sommes réunis, en ce jour consacré par l'usage à la commémoration des morts, pour donner à ceux de nos frères qui ont quitté la terre, un témoignage particulier de sympathie ; pour continuer les rapports d'affection et de fraternité qui existaient entre eux et nous de leur vivant, et pour appeler sur eux les bontés du Tout-Puissant. Mais pourquoi nous réunir ? Ne pouvons-nous faire, chacun en particulier, ce que nous nous proposons de faire en commun ? Quelle utilité peut-il y avoir à se réunir ainsi à un jour déterminé ?

Jésus nous l'indique par les paroles que nous avons rapportées ci-dessus. Cette utilité est dans le résultat produit par la communion de pensées qui s'établit entre personnes réunies dans un même but.

Mais comprend-on bien toute la portée de ce mot : *Communion de pensées ?* Assurément, jusqu'à ce jour, peu de personnes s'en étaient fait une idée complète. Le Spiritisme, qui nous explique tant de choses par les lois qu'il nous révèle, vient encore nous expliquer la cause, les effets et la puissance de cette situation de l'esprit.

[39] La première partie de ce discours est empruntée à une publication antérieure sur la *Communion de pensées*, mais qu'il était nécessaire de rappeler, à cause de sa liaison avec l'idée principale.

Communion de pensée veut dire pensée commune, unité d'intention, de volonté, de désir, d'aspiration. Nul ne peut méconnaître que la pensée ne soit une force ; mais est-ce une force purement morale et abstraite ? Non ; autrement on ne s'expliquerait pas certains effets de la pensée, et encore moins de la communion de pensée. Pour le comprendre, il faut connaître les propriétés et l'action des éléments qui constituent notre essence spirituelle, et c'est le Spiritisme qui nous l'apprend.

La pensée est l'attribut caractéristique de l'être spirituel ; c'est elle qui distingue l'esprit de la matière : sans la pensée, l'esprit ne serait pas esprit. La volonté n'est pas un attribut spécial de l'esprit, c'est la pensée arrivée à un certain degré d'énergie ; c'est la pensée devenue puissance motrice. C'est par la volonté que l'esprit imprime aux membres et au corps des mouvements dans un sens déterminé. Mais si elle a la puissance d'agir sur les organes matériels, combien cette puissance ne doit-elle pas être plus grande sur les éléments fluidiques qui nous environnent ! La pensée agit sur les fluides ambiants, comme le son agit sur l'air ; ces fluides nous apportent la pensée, comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire en toute vérité qu'il y a dans ces fluides des ondes et des rayons de pensées qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

Une assemblée est un foyer où rayonnent des pensées diverses ; c'est comme un orchestre, un chœur de pensées où chacun produit sa note. Il en résulte une multitude de courants et d'effluves fluidiques dont chacun reçoit l'impression par le sens spirituel, comme dans un chœur de musique, chacun reçoit l'impression des sons par le sens de l'ouïe.

Mais, de même qu'il y a des rayons sonores harmoniques ou discordants, il y a aussi des pensées harmoniques ou discordantes. Si l'ensemble est harmonique, l'impression est agréable ; s'il est discordant, l'impression est pénible. Or, pour cela, il n'est pas besoin que la pensée soit formulée en paroles ; le rayonnement fluidique n'existe pas moins, qu'elle soit exprimée ou non ; si toutes sont bienveillantes, tous les assistants en éprouvent un véritable bien-être, ils se sentent à l'aise ; mais s'il s'y mêle quelques pensées mauvaises, elles produisent l'effet d'un courant d'air glacé dans un milieu tiède.

Telle est la cause du sentiment de satisfaction que l'on éprouve dans une réunion sympathique ; il y règne comme une atmosphère morale salubre, où l'on respire à l'aise ; on en sort réconforté, parce qu'on s'y est imprégné d'effluves fluidiques salutaires. Ainsi s'expliquent aussi l'anxiété, le malaise indéfinissable que l'on ressent dans

un milieu antipathique, où des pensées malveillantes provoquent, pour ainsi dire, des courants fluidiques malsains.

La communion de pensées produit donc une sorte d'effet physique qui réagit sur le moral ; c'est ce que le Spiritisme seul pouvait faire comprendre. L'homme le sent instinctivement, puisqu'il recherche les réunions où il sait trouver cette communion ; dans ces réunions homogènes et sympathiques, il puise de nouvelles forces morales ; on pourrait dire qu'il y récupère les pertes fluidiques qu'il fait chaque jour par le rayonnement de la pensée, comme il récupère par les aliments les pertes du corps matériel.

A ces effets de la communion de pensées, s'en joint un autre qui en est la conséquence naturelle, et qu'il importe de ne pas perdre de vue : c'est la puissance qu'acquiert la pensée ou la volonté, par l'ensemble des pensées ou volontés réunies. La volonté étant une force active, cette force est multipliée par le nombre des volontés identiques, comme la force musculaire est multipliée par le nombre des bras.

Ce point établi, on conçoit que dans les rapports qui s'établissent entre les hommes et les Esprits, il y a, dans une réunion où règne une parfaite communion de pensées, une puissance attractive ou répulsive que ne possède pas toujours un individu isolé. Si, jusqu'à présent, les réunions trop nombreuses sont moins favorables, c'est par la difficulté d'obtenir une homogénéité parfaite de pensées, ce qui tient à l'imperfection de la nature humaine sur la terre. Plus les réunions sont nombreuses, plus il s'y mêle d'éléments hétérogènes qui paralysent l'action des bons éléments, et qui sont comme les grains de sable dans un engrenage. Il n'en est point ainsi dans les mondes plus avancés, et cet état de choses changera sur la terre, à mesure que les hommes y deviendront meilleurs.

Pour les Spirites, la communion de pensées a un résultat plus spécial encore. Nous avons vu l'effet de cette communion d'homme à homme ; le Spiritisme nous prouve qu'il n'est pas moins grand des hommes aux Esprits, et réciproquement. En effet, si la pensée collective acquiert de la force par le nombre, un ensemble de pensées identiques, ayant le bien pour but, aura plus de puissance pour neutraliser l'action des mauvais Esprits ; aussi voyons-nous que la tactique de ces derniers est de pousser à la division et à l'isolement. Seul, un homme peut succomber, tandis que si sa volonté est corroborée par d'autres volontés, il pourra résister, selon l'axiome : *L'union fait la force*, axiome vrai au moral comme au physique.

D'un autre côté, si l'action des Esprits malveillants peut être paralysée par une pensée commune, il est évident que celle des bons Esprits sera secondée ; leur influence salutaire ne rencontrera point

d'obstacles ; leurs effluves fluidiques, n'étant point arrêtées par des courants contraires, se répandront sur tous les assistants, précisément parce que tous les auront attirées par la pensée, non chacun à son profit personnel, mais au profit de tous, selon la loi de charité. Elles descendront sur eux en langues de feu, pour nous servir d'une admirable image de l'Evangile.

Ainsi, par la communion de pensées, les hommes s'assistent entre eux, et en même temps ils assistent les Esprits et en sont assistés. Les rapports du monde visible et du monde invisible ne sont plus individuels, ils sont collectifs, et par cela même plus puissants pour le profit des masses, comme pour celui des individus ; en un mot, elle établit la solidarité, qui est la base de la fraternité. Chacun ne travaille pas seulement pour soi, mais pour tous, et en travaillant pour tous chacun y trouve son compte ; c'est ce que ne comprend pas l'égoïsme.

Grâce au Spiritisme, nous comprenons donc la puissance et les effets de la pensée collective ; nous nous expliquons mieux le sentiment de bien-être que l'on éprouve dans un milieu homogène et sympathique ; mais nous savons également qu'il en est de même des Esprits, car eux aussi reçoivent les effluves de toutes les pensées bienveillantes qui s'élèvent vers eux comme une fumée de parfum. Ceux qui sont heureux éprouvent une plus grande joie de ce concert harmonieux ; ceux qui souffrent en ressentent un plus grand soulagement.

Toutes les réunions religieuses, à quelque culte qu'elles appartiennent, sont fondées sur la communion de pensées ; c'est là, en effet, qu'elle doit et peut exercer toute sa puissance, parce que le but doit être le dégagement de la pensée des étreintes de la matière. Malheureusement la plupart se sont écartées de ce principe, à mesure qu'elles ont fait de la religion une question de forme. Il en est résulté que chacun faisant consister son devoir dans l'accomplissement de la forme, se croit quitte envers Dieu et envers les hommes, quand il a pratiqué une formule. Il en résulte encore que *chacun va dans les lieux de réunions religieuses avec une pensée personnelle, pour son propre compte, et le plus souvent sans aucun sentiment de confraternité à l'égard des autres assistants ; il est isolé au milieu de la foule, et ne pense au ciel que pour lui-même*.

Ce n'est certes pas ainsi que l'entendait Jésus quand il dit : « Lorsque vous serez plusieurs réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. » Réunis en mon nom, c'est-à-dire avec une pensée commune ; mais on ne peut être réunis au nom de Jésus sans s'assimiler ses principes, sa doctrine ; or, quel est le principe fondamental de la doctrine de Jésus ? La charité en pensées, en paroles et en actions.

Les égoïstes et les orgueilleux mentent quand ils se disent réunis au nom de Jésus, car Jésus les désavoue pour ses disciples.

Frappés de ces abus et de ces déviations, il est des gens qui nient l'utilité des assemblées religieuses, et par conséquent des édifices consacrés à ces assemblées. Dans leur radicalisme, ils pensent qu'il vaudrait mieux construire des hospices que des temples, attendu que le temple de Dieu est partout, qu'il peut être adoré partout, que chacun peut prier chez soi et à toute heure, tandis que les pauvres, les malades et les infirmes ont besoin de lieux de refuge.

Mais de ce que des abus sont commis, de ce qu'on s'est écarté du droit chemin s'ensuit-il que le droit chemin n'existe pas, et que tout ce dont on abuse soit mauvais ? Parler ainsi, c'est méconnaître la source et les bienfaits de la communion de pensées qui doit être l'essence des assemblées religieuses ; c'est ignorer les causes qui la provoquent. Que des matérialistes professent de pareilles idées, on le conçoit ; car, pour eux, ils font en toutes choses abstraction de la vie spirituelle ; mais de la part de spiritualistes, et mieux encore de Spirites, ce serait un non-sens. *L'isolement religieux, comme l'isolement social, conduit à l'égoïsme.* Que quelques hommes soient assez forts par eux-mêmes, assez largement doués par le cœur, pour que leur foi et leur charité n'aient pas besoin d'être réchauffées à un foyer commun, c'est possible ; mais il n'en est point ainsi des masses, à qui il faut un stimulant, sans lequel elles pourraient se laisser gagner par l'indifférence. Quel est, en outre, l'homme qui puisse se dire assez éclairé pour n'avoir rien à apprendre touchant ses intérêts futurs ? assez parfait pour se passer de conseils dans la vie présente ? Est-il toujours capable de s'instruire par lui-même ? Non ; il faut à la plupart des enseignements directs en matière de religion et de morale, comme en matière de science. Sans contredit, cet enseignement peut être donné partout, sous la voûte du ciel comme sous celle d'un temple ; mais pourquoi les hommes n'auraient-ils pas des lieux spéciaux pour les affaires du ciel, comme ils en ont pour les affaires de la terre ? Pourquoi n'auraient-ils pas des assemblées religieuses, comme ils ont des assemblées politiques, scientifiques et industrielles ? C'est là une bourse où l'on gagne toujours sans rien faire perdre à personne. Cela n'empêche pas les fondations au profit des malheureux ; mais nous disons de plus que *lorsque les hommes comprendront mieux leurs intérêts du ciel, il y aura moins de monde dans les hospices*.

Si les assemblées religieuses, nous parlons en général, sans faire allusion à aucun culte, se sont trop souvent écartées du but primitif principal, qui est la communion fraternelle de la pensée ; si l'enseignement qui y est donné n'a pas toujours suivi le mouvement pro-

gressif de l'humanité, c'est que les hommes n'accomplissent pas tous les progrès à la fois ; ce qu'ils ne font pas dans une période, ils le font dans une autre ; à mesure qu'ils s'éclairent, ils voient les lacunes qui existent dans leurs institutions, et ils les remplissent ; ils comprennent que ce qui était bon à une époque, eu égard au degré de la civilisation, devient insuffisant dans un état plus avancé, et ils rétablissent le niveau. Le Spiritisme, nous le savons, est le grand levier du progrès en toutes choses ; il marque une ère de rénovation. Sachons donc attendre, et ne demandons pas à une époque plus qu'elle ne peut donner. Comme les plantes, il faut que les idées mûrissent pour en récolter les fruits. Sachons, en outre, faire les concessions nécessaires aux époques de transition, car rien, dans la nature, ne s'opère d'une manière brusque et instantanée.

Nous avons dit que le véritable but des assemblées religieuses doit être la *communion de pensées* ; c'est qu'en effet le mot *religion* veut dire *lien* ; une religion, dans son acception large et vraie, est un lien qui *relie* les hommes dans une communauté de sentiments, de principes et de croyances ; consécutivement, ce nom a été donné à ces mêmes principes codifiés et formulés en dogmes ou articles de foi. C'est en ce sens que l'on dit : *la religion politique* ; cependant, dans cette acception même, le mot *religion* n'est pas synonyme d'*opinion* ; il implique une idée particulière : celle de *foi consciencieuse* ; c'est pourquoi on dit aussi : *la foi politique*. Or, des hommes peuvent s'enrôler, par intérêt, dans un parti, sans avoir la foi de ce parti, et la preuve en est, c'est qu'ils le quittent, sans scrupule, quand ils trouvent leur intérêt ailleurs, tandis que celui qui l'embrasse par conviction est inébranlable ; il persiste au prix des plus grands sacrifices, et c'est l'abnégation des intérêts personnels qui est la véritable pierre de touche de la foi sincère. Toutefois, si le renoncement à une opinion, motivé par l'intérêt, est un acte de lâcheté méprisable, il est respectable, au contraire, lorsqu'il est le fruit de la reconnaissance de l'erreur où l'on était ; c'est alors un acte d'abnégation et de raison. Il y a plus de courage et de grandeur à reconnaître ouvertement qu'on s'est trompé, qu'à persister, par amour-propre, dans ce que l'on sait être faux, et pour ne pas se donner un démenti à soi-même, ce qui accuse plus d'entêtement que de fermeté, plus d'orgueil que de jugement, et plus de faiblesse que de force. C'est plus encore : c'est de l'hypocrisie, parce qu'on veut paraître ce qu'on n'est pas ; c'est en outre une mauvaise action, parce que c'est encourager l'erreur par son propre exemple.

Le lien établi par une religion, quel qu'en soit l'objet, est donc un lien essentiellement moral, qui relie les cœurs, qui identifie les pensées, les aspirations, et n'est pas seulement le fait d'engagements

matériels qu'on brise à volonté, ou de l'accomplissement de formules qui parlent aux yeux plus qu'à l'esprit. L'effet de ce lien moral est d'établir entre ceux qu'il unit, comme conséquence de la communauté de vues et de sentiments, *la fraternité et la solidarité*, l'indulgence et la bienveillance mutuelles. C'est en ce sens qu'on dit aussi : la religion de l'amitié, la religion de la famille.

S'il en est ainsi, dira-t-on, le Spiritisme est donc une religion ? Eh bien, oui ! sans doute, Messieurs ; dans le sens philosophique, le Spiritisme est une religion, et nous nous en glorifions, parce que c'est la doctrine qui fonde les liens de la fraternité et de la communion de pensées, non pas sur une simple convention, mais sur les bases les plus solides : les lois mêmes de la nature.

Pourquoi donc avons-nous déclaré que le Spiritisme n'est pas une religion ? Par la raison qu'il n'y a qu'un mot pour exprimer deux idées différentes, et que, dans l'opinion générale, le mot religion est inséparable de celle de culte ; qu'il réveille exclusivement une idée de forme, et que le Spiritisme n'en a pas. Si le Spiritisme se disait religion, le public n'y verrait qu'une nouvelle édition, une variante, si l'on veut, des principes absolus en matière de foi ; une caste sacerdotale avec son cortège de hiérarchies, de cérémonies et de privilèges ; il ne le séparerait pas des idées de mysticisme, et des abus contre lesquels l'opinion s'est souvent élevée.

Le Spiritisme, n'ayant aucun des caractères d'une religion, dans l'acception usuelle du mot, ne pouvait, ni ne devait se parer d'un titre sur la valeur duquel on se serait inévitablement mépris ; voilà pourquoi il se dit simplement : doctrine philosophique et morale.

Les réunions spirites peuvent donc être tenues religieusement, c'est-à-dire avec le recueillement et le respect que comporte la nature grave des sujets dont on s'y occupe ; on peut même y dire, à l'occasion, des prières qui, au lieu d'être dites en particulier, sont dites en commun, sans être pour cela ce qu'on entend par *assemblées religieuses*. Qu'on ne croie pas que ce soit là jouer sur les mots ; la nuance est parfaitement claire, et l'apparente confusion ne vient que faute d'un mot pour chaque idée.

Quel est donc le lien qui doit exister entre les Spirites ? Ils ne sont unis entre eux par aucun contrat matériel, par aucune pratique obligatoire ; quel est le sentiment dans lequel doivent se confondre toutes les pensées ? C'est un sentiment tout moral, tout spirituel, tout humanitaire : celui de la charité pour tous, autrement dit : l'amour du prochain qui comprend les vivants et les morts, puisque nous savons que les morts font toujours partie de l'humanité.

La charité est l'âme du Spiritisme : elle résume tous les devoirs

de l'homme envers lui-même et envers ses semblables ; c'est pourquoi on peut dire qu'il n'y a pas de vrai Spirite sans charité.

Mais la charité, c'est encore un de ces mots à sens multiple dont il est nécessaire de bien comprendre toute la portée ; et si les Esprits ne cessent de la prêcher et de la définir, c'est que, probablement, ils reconnaissent que cela est encore nécessaire.

Le champ de la charité est très vaste ; il comprend deux grandes divisions que, faute de termes spéciaux, on peut désigner par les mots : *Charité bienfaisante* et *charité bienveillante*. On comprend facilement la première, qui est naturellement proportionnée aux ressources matérielles dont on dispose ; mais la seconde est à la portée de tout le monde, du plus pauvre comme du plus riche. Si la bienfaisance est forcément limitée, rien autre que la volonté ne saurait poser des bornes à la bienveillance.

Que faut-il donc pour pratiquer la charité bienveillante ? Aimer son prochain comme soi-même : or, si l'on aime son prochain autant que soi, on l'aimera beaucoup ; on agira envers autrui comme on voudrait que les autres agissent envers nous ; on ne voudra ni ne fera de mal à personne, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous en fît.

Aimer son prochain, c'est donc abjurer tout sentiment de haine, d'animosité, de rancune, d'envie, de jalousie, de vengeance, en un mot, tout désir et toute pensée de nuire ; c'est pardonner à ses ennemis et rendre le bien pour le mal ; c'est être indulgent pour les imperfections de ses semblables et ne pas chercher la paille dans l'œil de son voisin, alors qu'on ne voit pas la poutre qu'on a dans le sien ; c'est voiler ou excuser les fautes d'autrui, au lieu de se complaire à les mettre en relief par esprit de dénigrement ; c'est encore de ne pas se faire valoir aux dépens des autres ; de ne chercher à écraser personne sous le poids de sa supériorité ; de ne mépriser personne par orgueil. Voilà la vraie charité bienveillante, la charité pratique, sans laquelle la charité est un vain mot ; c'est la charité du vrai Spirite comme du vrai chrétien ; celle sans laquelle celui qui dit : *Hors la charité point de salut*, prononce sa propre condamnation, en ce monde aussi bien qu'en l'autre.

Que de choses il y aurait à dire sur ce sujet ! Que de belles instructions nous donnent sans cesse les Esprits ! Sans la crainte d'être trop long et d'abuser de votre patience, messieurs, il serait facile de démontrer qu'en se plaçant au point de vue de l'intérêt personnel, égoïste, si l'on veut, car tous les hommes ne sont pas encore mûrs pour une abnégation complète, pour faire le bien uniquement pour l'amour du bien, il serait, dis-je, facile de démontrer qu'ils ont tout à gagner à agir de la sorte et tout à perdre en agissant autre-

ment, même dans leurs relations sociales ; puis, le bien attire le bien et la protection des bons Esprits ; le mal attire le mal et ouvre la porte à la malveillance des mauvais. Tôt ou tard l'orgueilleux est châtié par l'humiliation, l'ambitieux par les déceptions, l'égoïste par la ruine de ses espérances, l'hypocrite par la honte d'être démasqué ; celui qui abandonne les bons Esprits en est abandonné, et, de chute en chute, se voit enfin au fond de l'abîme, tandis que les bons Esprits relèvent et soutiennent celui qui, dans ses plus grandes épreuves, ne cesse de se confier en la Providence et ne dévie jamais du droit chemin ; celui, enfin, dont les secrets sentiments ne dissimulent aucune arrière-pensée de vanité ou d'intérêt personnel. Donc, d'un côté, gain assuré ; de l'autre, perte certaine ; chacun, en vertu de son libre-arbitre, peut choisir la chance qu'il veut courir, mais ne pourra s'en prendre qu'à lui-même des conséquences de son choix.

Croire en un Dieu tout-puissant, souverainement juste et bon ; croire en l'âme et en son immortalité ; à la préexistence de l'âme comme seule justification du présent ; à la pluralité des existences comme moyen d'expiation, de réparation et d'avancement intellectuel et moral ; à la perfectibilité des êtres les plus imparfaits ; à la félicité croissante avec la perfection ; à l'équitable rémunération du bien et du mal, selon le principe : à chacun selon ses œuvres ; à l'égalité de la justice pour tous, sans exceptions, faveurs ni privilèges pour aucune créature ; à la durée de l'expiation limitée à celle de l'imperfection ; au libre-arbitre de l'homme, qui lui laisse toujours le choix entre le bien et le mal ; croire à la continuité des rapports entre le monde visible et le monde invisible ; à la solidarité qui relie tous les êtres passés, présents et futurs, incarnés et désincarnés ; considérer la vie terrestre comme transitoire et l'une des phases de la vie de l'Esprit, qui est éternelle ; accepter courageusement les épreuves en vue de l'avenir plus enviable que le présent ; pratiquer la charité en pensées, en paroles et en actions dans la plus large acception du mot ; s'efforcer chaque jour d'être meilleur que la veille, en extirpant quelque imperfection de son âme ; soumettre toutes ses croyances au contrôle du libre examen et de la raison, et ne rien accepter par la foi aveugle ; respecter toutes les croyances sincères, quelque irrationnelles qu'elles nous paraissent, et ne violenter la conscience de personne ; voir enfin dans les découvertes de la science la révélation des lois de la nature, qui sont les lois de Dieu : voilà le *Credo, la religion du Spiritisme*, religion qui peut se concilier avec tous les cultes, c'est-à-dire avec toutes les manières d'adorer Dieu. C'est le lien qui doit unir tous les Spirites en une sainte communion de pensées, en attendant qu'il rallie tous les hommes sous le drapeau de la fraternité universelle.

Avec la fraternité, fille de la charité, les hommes vivront en paix, et s'épargneront les maux innombrables qui naissent de la discorde, fille à son tour de l'orgueil, de l'égoïsme, de l'ambition, de la jalousie et de toutes les imperfections de l'humanité.

Le Spiritisme donne aux hommes tout ce qu'il faut pour leur bonheur ici-bas, parce qu'il leur apprend à se contenter de ce qu'ils ont ; que les Spirites soient donc les premiers à profiter des bienfaits qu'il apporte, et qu'ils inaugurent entre eux le règne de l'harmonie qui resplendira dans les générations futures.

Les Esprits qui nous entourent ici sont innombrables, attirés par le but que nous nous sommes proposé en nous réunissant, afin de donner à nos pensées la force qui naît de l'union. Donnons à ceux qui nous sont chers un bon souvenir et un gage de notre affection, des encouragements et des consolations à ceux qui en ont besoin. Faisons en sorte que chacun recueille sa part des sentiments de charité bienveillante dont nous serons animés, et que cette réunion porte les fruits que tous sont en droit d'en attendre.

ALLAN KARDEC.

Après ce discours, il a été donné lecture d'une communication spontanée, dictée par l'Esprit de M. H. Dozon sur la solennité de la Toussaint, le 1er novembre 1865, et qui est lue chaque année à la séance commémorative.

La Toussaint.

La fête de la Toussaint, mes bons amis, est une fête qui, pour la plupart de ceux qui ne possèdent pas la véritable foi, les attriste et leur fait verser des larmes au lieu de les réjouir. Voyez, depuis l'humble chaumière jusqu'au palais, lorsque le glas funèbre rappelle le nom de l'époux ou de l'épouse, d'un père, d'une mère, d'un fils, d'une fille, on pleure ; il semble que tout est fini, qu'ils n'ont plus rien à espérer ici-bas, et pourtant ils prient ! Quelle est donc cette prière ? C'est une pensée donnée à l'être aimé, mais sans espoir ; les pleurs étouffent la prière ; pourquoi ? Ah ! c'est qu'ils doutent ; ils n'ont pas cette foi vive qui apporte l'espérance, qui vous soutient dans les plus grandes luttes. C'est qu'ils n'ont pas compris que la vie d'ici-bas n'est qu'un départ, une séparation momentanée ; c'est qu'en un mot, ceux qui leur ont enseigné à prier n'avaient pas eux-mêmes la foi véritable, la foi qui s'appuie sur la raison.

Mais l'heure est arrivée où ces belles paroles du Christ vont être enfin comprises : « Mon père doit être adoré, non plus seulement dans les temples, mais partout, en Esprit et en vérité. » Le temps viendra où elles se réaliseront. Belles et sublimes paroles ! Oui, mon

Dieu, vous n'êtes pas adoré seulement dans les temples, mais vous l'êtes sur la montagne et partout. Oui, celui qui a trempé ses lèvres à la coupe bénie du Spiritisme, prie non-seulement en ce jour, mais chaque jour ; le voyageur prie dans son chemin, l'ouvrier pendant son travail ; celui qui peut disposer de son temps l'emploie au soulagement de ses frères qui souffrent.

Mes frères, réjouissez-vous, car dans bien peu de temps, vous verrez de grandes choses ! Lorsque j'étais sur la terre, je voyais la doctrine grande et belle, mais j'étais bien loin de pouvoir la comprendre dans toute sa grandeur et dans son but véritable. Aussi vous dirai-je : Redoublez de zèle ; consolez ceux qui souffrent, car il y a des êtres qui ont été tellement affligés pendant leur vie, qu'ils ont besoin d'être soutenus et aidés dans la lutte. Vous savez combien la charité est agréable à Dieu : pratiquez-la donc sous toutes les formes ; pratiquez-la au nom des Esprits dont vous fêtez la mémoire en ce jour, et ils vous béniront !

H. DOZON.

Après les prières d'usage (voir la *Revue spirite* de novembre 1865), trente-deux communications ont été obtenues par les médiums présents, au nombre de dix-huit. Vu l'impossibilité de les publier toutes, la société a fait choix des trois suivantes pour être jointes au discours ci-dessus dont elle a demandé l'impression. Les autres trouveront place dans les recueils spéciaux qui seront publiés ultérieurement.

I

Un grand Esprit, Larochefoucauld, a dit dans un de ses ouvrages, que l'on devait trembler devant la vie et devant la mort ! Certes, si l'on doit trembler, c'est de voir son existence incertaine, troublée, manquée complètement ; c'est d'avoir accompli un travail stérile, inutile à soi et aux autres ; c'est d'avoir été un faux ami, un mauvais frère, un conseil pernicieux ; c'est d'être mauvais fils, père irréfléchi, citoyen injuste, méconnaissant ses devoirs, son pays, les lois qui vous régissent, la société et la solidarité.

Combien en ai-je vu de mes amis, de brillants esprits, ingénieux, instruits, manquer souvent le but profond de la vie ! Ils bâtissaient des hypothèses plus ou moins absurdes : ici la négation, là, la foi ardente ; ailleurs, ils se faisaient néophytes de tel ou tel système de gouvernement, de philosophie, et jetaient trop souvent, hélas ! leurs belles intelligences dans un fossé, d'où elles ne pouvaient plus sortir que meurtries et froissées à jamais.

La vie avec ses aspérités, ses déboires et ses incertitudes, est

pourtant une belle chose ! Comment ! vous sortez d'un embryon, d'un rien, et vous apportez autour de vous les baisers, les soins, l'amour, le dévouement, le travail, et ce ne serait rien que la vie ! Comment se fait-il donc que, pour vous, êtres chétifs, sans force, sans langage, des générations entières aient créé les champs, sans cesse explorés, de l'épargne humaine ? Épargne de savoir, de philosophie, de mécanique, de sciences diverses ; des milliers de citoyens courageux ont usé leur corps et disposé de leurs veilles pour vous créer les mille éléments divers de votre civilisation. Depuis les premières lettres jusqu'à une définition savante, on trouve tout ce qui peut guider et former l'esprit ; on peut voir aujourd'hui, car tout est lumière. L'ombre des âges sombres a disparu à jamais, et l'adulte de seize ans peut contempler et admirer un lever de soleil et l'analyser, peser l'air, et, à l'aide de la chimie, de la physique, de la mécanique et de l'astronomie, se créer mille jouissances divines. Avec la peinture, il reproduit un paysage ; avec la musique, il inscrit quelques-unes de ces harmonies que Dieu répand à profusion dans les harmonies infinies !

Avec la vie, on peut aimer, donner, répandre beaucoup ; on peut se faire soleil parfois et éclairer son intérieur, sa famille, son entourage, être utile, remplir sa mission. Oh ! oui, la vie est une belle chose, frémissante, pleine de feu et d'expansion, pleine de fraternité et de ces éblouissements qui rejettent à l'arrière-plan nos petites misères.

O vous tous, mes chers condisciples de la rue de Richelieu ; vous, mes fidèles du 14 ; vous tous qui, tant de fois, avez interrogé l'existence en vous demandant le mot de la fin ; à vous qui baissiez la tête, incertains devant la dernière heure, devant ce mot : *Mort*, qui signifie pour vous : vide, séparation, désagrégation, à vous je viens dire : Relevez la tête et espérez ; plus de faiblesse, plus de terreur ; car, si vos études consciencieuses et les religions de nos pères ne vous ont laissé que le dégoût de la vie, que l'incertitude et l'incrédulité, c'est que, stérile en tout, la science humaine mal guidée n'atteignait que le néant. Vous tous, qui aimez l'humanité et résumez l'espoir futur par l'étude des sciences sociales, par leur application sérieuse, je vous dis : Espérez, croyez et cherchez. Vous avez, comme moi, laissé passer la vérité ; nous la délaissions, et elle frappait à notre porte que nous lui avions obstinément fermée. Désormais, vous aimerez la vie, vous aimerez la mort, cette grande consolatrice ; car vous voudrez par une vie exemplaire éviter de recommencer ; vous voudrez attendre au seuil de l'erraticité tous ceux que vous aimez, non-seulement votre famille, mais la génération entière que vous avez

guidée, pour leur souhaiter la bienvenue et l'émigration en des mondes supérieurs.

Je vis, vous le voyez, et tous, nous vivons. La réincarnation, qui nous fit tant rire, est le problème résolu que nous avons tant cherché. Il est là, ce problème, sous votre main, plein d'attraits, de promesses ardentes ; vos pères, vos femmes, vos enfants, la foule des amis, veulent vous répondre ; ils sont tous réunis, ces chers disparus à vos yeux ; ils parleront à votre esprit, à votre raison ; ils vous donneront des vérités, et la foi est une loi bien-aimée ; mais interrogez-les avec persévérance.

Ah ! la mort nous faisait peur et nous tremblions ! Me voici pourtant, moi, Guillaumin, un incrédule, un incertain, ramené à la vérité. Mille et mille Esprits se pressent, attendent votre décision ; ils aiment le souvenir et le pèlerinage aux cimetières ! C'est un jalon que ce respect des morts ; mais ces morts sont tous vivants ; au lieu d'urnes funéraires, et d'épitaphes plus ou moins vraies, ils vous demandent un échange de pensées, de conseils, un doux commerce d'esprit, cette communauté d'idées qui engendre le courage, la persévérance, la volonté, les actes de dévouement, et cette fortifiante et consolante pensée que la vie se retrempe dans la mort, et qu'on peut désormais, malgré Larochefoucault et d'autres grands génies, ne trembler ni devant la vie, ni devant la mort.

Dieu, c'est l'exubérance, c'est la vie en tout et toujours. A nous de comprendre sa sagesse dans les phases diverses par lesquelles il purifie l'humanité. GUILLAUMIN (Méd. M. Leymarie).

II

Mal choisir mon moment a toujours été une de mes maladresses continuelles, et venir en ce jour, au milieu de cette nombreuse réunion d'Esprits et d'incarnés, est bien réellement un acte d'audace dont ma timidité seule peut être capable ; mais je vois en vous tant de bonté, de douceur, d'aménité ; je sens si bien qu'en chacun de vous je puis trouver un cœur aimant, compatissant, et l'indulgence étant la moindre des qualités qui animent vos cœurs, malgré mon audace, je ne me trouble point et je conserve toute ma présence d'esprit qui, souvent, dans des circonstances moins imposantes, m'a fait défaut.

Mais, direz-vous, que vient donc faire, avec son verbiage insinuant, cet inconnu qui, au lieu et place d'un instructeur, vient accaparer un médium utile ? Quant à présent vous avez raison ; aussi, je m'empresse de faire connaître mon dessein, pour ne pas m'approprier plus longtemps une place que j'usurpe.

Dans un passage du discours prononcé aujourd'hui par votre Président, une réflexion a vibré à mon oreille, comme seule peut vibrer une vérité, et, confondu parmi la foule des Esprits attentifs, je me suis subitement mis à découvert. J'ai encore été sévèrement jugé par une foule d'Esprits qui, se basant sur leurs souvenirs et la réputation d'une appréciation portée en d'autres temps, ont subitement reconnu en moi le misanthrope sauvage, l'ours de la civilisation, l'austère critique des institutions en désaccord avec son propre jugement. Hélas ! qu'une erreur fait souffrir, et combien longtemps dure le mal fait aux masses par la sotte prétention d'un orgueilleux d'humilité, d'un fou de sentiment !

Oui, vous avez raison : l'isolement en matière religieuse et sociale ne peut engendrer que l'égoïsme, et, sans que bien souvent il s'en rende compte, l'homme devient misanthrope en laissant son égoïsme le dominer. Le recueillement, produit par l'effet du silence grandiose de la nature parlant à l'âme, est utile, mais son utilité ne peut produire ses fruits qu'autant que l'être, qui entend parler la nature à son âme, rapporte aux hommes la vérité de sa morale ; mais, si celui qui sent, en face de la création, son âme s'envoler dans les régions d'une ère pure et vertueuse, ne se sert de ses sensations, à son réveil, au milieu des institutions de son époque, que pour blâmer les abus que sa nature sensitive lui exagère parce qu'elle en souffre, s'il ne trouve pour redresser les torts des humains que fiel et ressentiment, sans leur montrer doucement le vrai chemin tel qu'il l'a découvert dans la nature elle-même, oh ! alors, malheur à lui, s'il ne se sert de son intelligence que pour fouetter, au lieu de panser les blessures de la société !

Oui, vous avez raison : vivre seul au milieu de la nature, c'est être égoïste et voleur, car l'homme est créé pour la sociabilité ; et cela est si vrai que moi, le sauvage, le misanthrope, le farouche ermite, je viens applaudir à ce passage du discours prononcé ici : L'isolement social et religieux conduit à l'égoïsme.

Unissez-vous donc, d'efforts et de pensées ; aimez surtout. Soyez bons, doux, humains ; donnez à l'amitié le sentiment de la fraternité ; prêchez, par l'exemple de vos actes, les salutaires effets de vos croyances philosophiques ; soyez Spirites de fait et non pas seulement de nom ; et bientôt les fous de mon genre, les utopistes du bien, n'auront plus besoin de gémir sur les défauts d'une législation sous laquelle ils doivent vivre, car le Spiritisme compris et surtout pratiqué réformera tout à l'avantage des hommes.

J. -J. ROUSSEAU (Méd. M. Morin).

III

Le parfum qui s'exhale de tous les bons sentiments est une prière constante qui s'élève vers Dieu, et toutes les bonnes actions sont des actions de grâce à l'Eternel. Madame Victor HUGO.

Le dévouement par reconnaissance est un élan du cœur ; le dévouement par amour est un élan de l'âme. Madame DAUBAN.

La reconnaissance est un bienfait qui récompense celui qui la mérite. La gratitude est un acte du cœur qui donne, à la fois, la jouissance du bien à celui pour qui l'on doit être reconnaissant, et à celui qui l'est.

VÉZY.

L'ingratitude est punie comme mauvaise action par le délaissement dont elle est l'objet, comme la gratitude est récompensée par la joie qu'elle procure. LECLERC.

Le devoir de la femme est d'apporter à l'homme toutes les consolations et les encouragements nécessaires à sa vie de vicissitudes et de pénibles travaux. La femme doit être son soutien, son guide, le flambeau qui éclaire sa route et doit l'empêcher de faillir ; si elle manque à sa mission, elle est punie ; mais, si malgré son dévouement, l'homme repousse les élans de son cœur, elle est doublement récompensée d'avoir persisté dans l'accomplissement de ses devoirs. Delphine DE GIRARDIN.

Le doute est le poison lent que l'âme fait absorber à la matière et dont elle reçoit le premier châtiment. Le doute est le suicide de l'âme, qui amène infailliblement la mort du corps. - Une âme se suicider, c'est difficile à comprendre ; mais n'est-ce pas mourir que de vivre dans l'ombre quand on sent la lumière autour de soi ? Ecartez donc de votre Esprit le voile qui vous cache les splendeurs de la vie, et voyez ces soleils radieux qui vous donnent le jour : là est la vraie lumière ; là est le but auquel vous devez arriver par la foi. JOBARD.

L'égoïsme est la paralysation de tous les bons sentiments. L'égoïsme est la difformité de l'âme, qui transperce la matière en vous faisant aimer tout ce qui s'adresse à elle et repousser tout ce qui s'adresse aux autres. L'égoïsme, c'est la négation de la sublime sentence du Christ, sentence renversée ignominieusement : « Faites aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » PLACIDE.

La susceptibilité, voilà un défaut à l'usage de tout le monde, et chacun, n'allez pas dire le contraire, en est quelque peu chargé.

Fi donc ! si vous saviez combien il est ridicule d'être susceptible, et combien ce défaut rend disgracieux, je vous assure que personne n'en voudrait plus être atteint, parce que l'on aime à être beau. GAY.

L'orgueil, c'est le parapluie social de tous et que chacun rejette sur le gracieux amour-propre ; certes ! il faut avoir de l'amour-propre et de l'orgueil, c'est ce qui donne l'ambition du bien (sans jeu de mots), mais trop, cela gâte l'esprit et corrompt le cœur. MANGIN.

L'ambition, vient-il de dire ! mais savez-vous quelle est l'ambition qui n'empêche point l'âme de s'élever vers les splendeurs de l'infini ? Eh bien ! c'est celle qui vous porte à faire le bien. Toutes les autres ambitions vous amènent à l'orgueil et à l'égoïsme, fléaux de l'humanité.

BONNEFON.

Mes chers amis, les Esprits qui viennent de vous parler, non-seulement étaient heureux de manifester leur présence, mais ils ont la joie de penser que chacun de vous s'efforcera de se corriger et de mettre en pratique les sages leçons qu'ils vous ont données, et celles qu'à chacune de vos séances, ils viennent vous apporter. Croyez-le, les Esprits sont pour vous ce que vos pères ont été ou auraient dû être. Ils vous grondent tout en vous conseillant, tout en vous aidant ; et lorsque vous ne les écoutez point, ils vous disent qu'ils vous abandonnent ; ils se révoltent contre vous ; puis, à peine vous ont-ils parlé durement qu'ils reviennent à vous en vous encourageant et s'efforçant de pousser constamment vos pensées vers le bien. Oui, les Esprits vous aiment comme le bon père aime ses enfants ; ils vous prennent en pitié, soignent vos jours et écartent de vous tout le mal qui peut vous arriver, comme la mère entoure son enfant de tous les soins les plus délicats, de toutes les attentions nécessaires à sa fragilité. Dieu leur a donné une mission ; il leur a donné le courage de la remplir et aucun de ces bons Esprits, quel que soit son degré dans la hiérarchie spirituelle, ne faillira à sa tâche ; ils comprennent, ils sentent, ils voient ces splendeurs divines qui doivent être leur récompense ; ils vont en avant, et voudraient vous emmener à leur suite, vous pousser devant eux s'ils le pouvaient. Voilà pourquoi ils vous grondent, voilà pourquoi ils vous conseillent. A votre tour, priez pour eux, afin que votre indocilité ne les empêche point de continuer leurs bienfaits pour vous, et que Dieu continue à leur donner la force de vous aider. SAINT-LOUIS (Méd., M. BERTRAND).

Constitution transitoire du Spiritisme.

I

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Le Spiritisme a eu, comme toutes choses, sa période d'enfantement, et jusqu'à ce que toutes les questions, principales et accessoires qui s'y rattachent, aient été résolues, il n'a pu donner que des résultats incomplets ; on a pu en entrevoir le but, en pressentir les conséquences, mais seulement d'une manière vague. De l'incertitude sur les points non encore déterminés devaient forcément naître des divergences sur la manière de les considérer ; l'unification ne pouvait être que l'œuvre du temps ; elle s'est faite graduellement à mesure que les principes se sont élucidés. Ce n'est que lorsque la doctrine aura embrassé toutes les parties qu'elle comporte, qu'elle formera un tout harmonieux, et c'est seulement alors qu'on pourra juger ce qu'est véritablement le Spiritisme.

Tant que le Spiritisme n'a été qu'une opinion philosophique, il ne pouvait y avoir entre les adeptes que la sympathie naturelle produite par la communauté des idées, mais aucun lien sérieux ne pouvait exister faute d'un programme nettement défini. Telle est, évidemment, la principale cause du peu de cohésion et de stabilité des groupes et sociétés qui se sont formés. Aussi avons-nous, constamment et de toutes nos forces, détourné les Spirites de fonder prématurément aucune institution spéciale appuyée sur la doctrine, avant que celle-ci ne fût assise sur des bases solides ; c'eût été s'exposer à des échecs inévitables dont l'effet aurait été désastreux par l'impression qu'ils auraient produite sur le public et le découragement qui en serait résulté chez les adeptes. Ces échecs auraient peut-être retardé d'un siècle le progrès définitif de la doctrine, à l'impuissance de laquelle on aurait imputé un insuccès qui, en réalité, n'aurait été que le résultat de l'imprévoyance. Faute de savoir attendre pour arriver à point, les trop pressés et les impatients ont de tout temps compromis les meilleures causes[40].

---

[40] Nous avons spécialement traité la question des institutions spirites, dans un article de la *Revue*, juillet 1866, page 193, et auquel nous renvoyons pour plus de développements.

Il ne faut demander aux choses que ce qu'elles peuvent donner, à mesure qu'elles sont en état de produire ; on ne peut exiger d'un enfant ce qu'on peut attendre d'un adulte, ni d'un jeune arbre nouvellement planté ce qu'il produira quand il sera dans toute sa force. Le Spiritisme, en voie d'élaboration, ne pouvait donner que des résultats individuels ; les résultats collectifs et généraux seront les fruits du Spiritisme complet qui se développera successivement.

Bien que le Spiritisme n'ait pas encore dit son dernier mot sur tous les points, il approche de son complément, et le moment n'est pas éloigné où il faudra lui donner une base forte et durable, susceptible, néanmoins, de recevoir tous les développements que comporteront les circonstances ultérieures, et donnant toute sécurité à ceux qui se demandent qui en prendra les rênes après nous.

La doctrine est impérissable, sans doute, parce qu'elle repose sur les lois de la nature, et que, mieux que toute autre, elle répond aux légitimes aspirations des hommes ; cependant sa diffusion et son installation définitive peuvent être avancées ou retardées par des circonstances, dont quelques-unes sont subordonnées à la marche générale des choses, mais d'autres sont inhérentes à la doctrine elle-même, à sa constitution et à son organisation ; c'est de celles-ci dont nous avons spécialement à nous occuper pour le moment.

Bien que la question de fond soit en tout prépondérante et finisse toujours par prévaloir, la question de forme a ici une importance capitale ; elle pourrait même l'emporter momentanément et susciter des entraves et des retards selon la manière dont elle sera résolue.

Nous aurions donc fait une chose incomplète et laissé de grands embarras à l'avenir, si nous n'avions pas prévu les difficultés qui peuvent surgir. C'est en vue d'y parer, qu'avec le concours des bons Esprits qui nous assistent dans nos travaux, nous avons élaboré un plan d'organisation pour lequel nous avons mis à profit l'expérience du passé, afin d'éviter les écueils contre lesquels se sont heurtées la plupart des doctrines qui ont paru dans le monde. Ce plan pouvant se prêter à tous les développements que réserve l'avenir, c'est pour cela que nous avons donné à cette constitution la qualification de *transitoire*.

Le plan ci-après est conçu depuis longtemps, parce que nous nous sommes toujours préoccupé de l'avenir du Spiritisme ; nous l'avons fait pressentir en diverses circonstances, vaguement, il est vrai, mais suffisamment pour montrer que ce n'est pas aujourd'hui une

conception nouvelle, et que, tout en travaillant à la partie théorique de l'œuvre nous n'en négligions pas le côté pratique.

Avant d'aborder le fond de la question, il nous paraît utile de rappeler quelques passages du compte rendu que nous avons présenté à la Société de Paris, le 5 mai 1865, à propos de la caisse du Spiritisme, et qui a été publié dans la *Revue* de juin 1865, page 161. Les considérations qu'il renferme se rattachent directement à notre sujet, dont elles sont les préliminaires indispensables.

II

Extrait du compte rendu de la caisse du Spiritisme fait à la Société de Paris, le 5 *mai* 1865.

On a beaucoup parlé des produits que je retirais de mes ouvrages ; personne de sérieux assurément ne croit à mes millions, malgré l'affirmation de ceux qui disaient tenir de bonne source que j'avais un train princier, des équipages à quatre chevaux et que chez moi on ne marchait que sur des tapis d'Aubusson. (*Revue* de juin 1862, page 179.) Quoi qu'en ait dit, en outre, l'auteur d'une brochure que vous connaissez, et qui prouve, par des calculs hyperboliques, que mon budget des recettes dépasse la liste civile du plus puissant souverain de l'Europe, parce que, en France seulement, vingt millions de Spirites sont mes tributaires (*Revue* de juin 1863, page 175), il est un fait plus authentique que ses calculs, c'est que je n'ai jamais rien demandé à personne, que personne ne m'a jamais rien donné pour moi personnellement ; en un mot, que *je ne vis aux dépens de personne*, puisque, sur les sommes qui m'ont été volontairement confiées dans l'intérêt du Spiritisme, aucune parcelle n'en a été distraite à mon profit[41].

Mes immenses richesses proviendraient donc de mes ouvrages spirites. Bien que ces ouvrages aient eu un succès inespéré, il suffit d'être tant soit peu initié aux affaires de librairie, pour savoir que ce n'est pas avec des livres philosophiques qu'on amasse des millions en cinq ou six ans, quand on n'a sur la vente qu'un droit d'auteur de quelques centimes par exemplaire. Mais qu'il soit fort ou faible, ce produit étant le fruit de mon travail, personne n'a le droit de s'immiscer dans l'emploi que j'en fais ; quand même il s'élève-

[41] Ces sommes s'élevaient à cette époque au total de 14,100 francs, dont l'emploi, au profit exclusif de la doctrine, est justifié par les comptes.

rait à des millions, du moment que l'achat des livres, aussi bien que l'abonnement à la *Revue*, est facultatif et n'est imposé *en aucune circonstance*, pas même pour assister aux séances de la Société, cela ne regarde personne. Commercialement parlant, je suis dans la position de tout homme qui recueille le fruit de son travail ; je cours la chance de tout écrivain qui peut réussir, comme il peut échouer[42].

Bien que, sous ce rapport, je n'aie aucun compte à rendre, je crois utile, pour la cause même à laquelle je me suis voué, de donner quelques explications.

Je dirai d'abord que mes ouvrages n'étant pas ma propriété exclusive, je suis obligé de les acheter à mon éditeur et de les payer comme un libraire, à l'exception de la *Revue* ; que le bénéfice se trouve singulièrement diminué par les non-valeurs et les distributions gratuites faites dans l'intérêt de la doctrine, à des gens qui, sans cela, seraient obligés de s'en passer. Un calcul bien facile prouve que le prix de dix volumes perdus ou donnés, que je n'en dois pas moins payer, suffit pour absorber le bénéfice de cent volumes. Ceci soit dit à titre de renseignement et comme parenthèse. Somme toute, et balance faite, il reste cependant quelque chose. Supposez le chiffre que vous voudrez ; qu'est-ce que j'en fais ? C'est là ce qui préoccupe le plus certaines gens.

Quiconque a vu notre intérieur jadis et le voit aujourd'hui, peut attester que rien n'est changé à notre manière de vivre depuis que je m'occupe de Spiritisme ; elle est tout aussi simple maintenant qu'elle était autrefois. Il est donc certain que mes bénéfices, si énormes soient-ils, ne servent pas à nous donner les jouissances du luxe. Est-ce donc que j'aurais la manie de thésauriser pour avoir le plaisir de contempler mon argent ? Je ne pense pas que mon caractère et mes habitudes aient jamais pu le faire supposer. A quoi donc cela passe-t-il ? Du moment que cela ne me profite pas, plus la somme est fabuleuse, plus la réponse est embarrassante. Un jour, on en saura le chiffre exact, ainsi que l'emploi dé-

[42] A ceux qui ont demandé pourquoi nous vendions nos livres, au lieu de les donner, nous avons répondu que nous le ferions si nous avions trouvé un imprimeur qui nous imprimât pour rien, un marchand qui fournît le papier gratis, des libraires qui n'exigeassent aucune remise pour se charger de les répandre, une administration des postes qui les transportât par philanthropie, etc. En attendant, comme nous n'avons pas des millions pour subvenir à ces charges, nous sommes obligés d'y mettre un prix.

taillé, et les faiseurs d'histoires en seront pour leurs frais d'imagination ; aujourd'hui je me borne à quelques données générales pour mettre un frein à des suppositions ridicules. Je dois à cet effet entrer dans quelques détails intimes dont je vous demande pardon, mais qui sont nécessaires.

De tout temps nous avons eu de quoi vivre, très modestement, il est vrai, mais ce qui eût été peu pour certaines gens nous suffisait, grâce à nos goûts et à nos habitudes d'ordre et d'économie. A notre petit revenu venait s'ajouter en supplément le produit des ouvrages que j'ai publiés avant le Spiritisme, et celui d'un modeste emploi que j'ai dû quitter quand les travaux de la doctrine ont absorbé tout mon temps.

Le Spiritisme, en me tirant de l'obscurité, est venu me lancer dans une nouvelle voie ; en peu de temps je me suis trouvé entraîné dans un mouvement que j'étais loin de prévoir. Lorsque je conçus l'idée du *Livre des Esprits*, mon intention était de ne point me mettre en évidence et de rester inconnu ; mais, promptement débordé, cela ne m'a pas été possible : j'ai dû renoncer à mes goûts de retraite, sous peine d'abdiquer l'œuvre entreprise et qui grandissait chaque jour ; il m'a fallu en suivre l'impulsion et en prendre les rênes. Si mon nom a maintenant quelque popularité, ce n'est assurément pas moi qui l'ai recherchée, car il est notoire que je ne la dois ni à la réclame, ni à la camaraderie de la presse, et que je n'ai jamais profité de ma position et de mes relations pour me lancer dans le monde, alors que cela m'eût été si facile. Mais, à mesure que l'œuvre grandissait, un horizon plus vaste se déroulait devant moi, et en reculait les bornes ; je compris alors l'immensité de ma tâche, et l'importance du travail qui me restait à faire pour la compléter ; les difficultés et les obstacles, loin de m'effrayer, redoublèrent mon énergie ; je vis le but, et je résolus de l'atteindre avec l'assistance des bons Esprits. Je sentais que je n'avais pas de temps à perdre, et je ne le perdis ni en visites inutiles, ni en cérémonies oiseuses ; ce fut l'œuvre de ma vie ; j'y donnai tout mon temps, j'y sacrifiai mon repos, ma santé, parce que l'avenir était écrit devant moi en caractères irrécusables.

Sans nous écarter de notre genre de vie, cette position exceptionnelle ne nous en a pas moins créé des nécessités auxquelles mes seules ressources ne me permettaient pas de pourvoir. Il serait difficile de se figurer la multiplicité des dépenses qu'elle entraîne, et que j'aurais évitées sans cela.

Eh bien ! messieurs, ce qui m'a procuré ce supplément de res-

sources, c'est le produit de mes ouvrages. Je le dis avec bonheur, c'est avec mon propre travail, avec le fruit de mes veilles que j'ai pourvu, en majeure partie du moins, aux nécessités matérielles de l'installation de la doctrine. J'ai ainsi apporté une large quote-part à la caisse du Spiritisme ; ceux qui aident à la propagation des ouvrages ne pourront donc pas dire qu'ils travaillent à m'enrichir, puisque le produit de tout livre acheté, de tout abonnement à la *Revue*, profite à la doctrine et non à un individu.

Ce n'était pas tout de pourvoir au présent ; il fallait aussi penser à l'avenir, et préparer une fondation qui, après moi, pût aider celui qui me remplacera dans la grande tâche qu'il aura à remplir ; cette fondation, sur laquelle je dois me taire encore, se rattache à la propriété que je possède, et c'est en vue de cela que j'applique une partie de mes produits à l'améliorer. Comme je suis loin des millions dont on m'a gratifié, je doute fort que, malgré mes économies, mes ressources personnelles me permettent jamais de donner à cette fondation le complément que je voudrais lui voir de mon vivant ; mais puisque sa réalisation est dans les vues de mes guides spirituels, si je ne le fais pas moi-même, il est probable qu'un jour ou l'autre, cela se fera. En attendant, j'en élabore les plans.

Loin de moi, messieurs, la pensée de tirer la moindre vanité de ce que je viens de vous exposer ; il a fallu la persévérance de certaines diatribes pour m'engager, quoique à regret, à rompre le silence sur quelques-uns des faits qui me concernent. Plus tard, tous ceux que la malveillance s'est plu à dénaturer seront mis en lumière par des documents authentiques, mais le temps de ces explications n'est pas encore venu ; la seule chose qui m'importait pour le moment, c'était que vous fussiez édifiés sur la destination des fonds que la Providence fait passer par mes mains, quelle qu'en soit l'origine. Je ne me considère que comme dépositaire, même de ceux que je gagne, à plus forte raison de ceux qui me sont confiés.

Quelqu'un me demandait un jour, sans curiosité bien entendu, et par pur intérêt pour la chose, ce que je ferais d'un million si je l'avais. Je lui ai répondu qu'aujourd'hui l'emploi en serait tout différent de ce qu'il eût été dans le principe. Jadis j'eusse fait de la propagande par une large publicité ; maintenant je reconnais que cela eût été inutile, puisque nos adversaires s'en sont chargés à leurs frais. En ne mettant pas alors de grandes ressources à ma disposition pour cet objet, les Esprits ont voulu prouver que le Spiritisme devait son succès à sa propre force.

Aujourd'hui que l'horizon s'est élargi, que l'avenir surtout s'est déroulé, des besoins d'un tout autre ordre se font sentir. Un capital, comme celui que vous supposez, recevrait un emploi plus utile. Sans entrer dans des détails qui seraient prématurés, je dirai simplement qu'une partie servirait à convertir ma propriété en une maison spéciale de retraite spirite, dont les habitants recueilleraient les bienfaits de notre doctrine morale ; l'autre à constituer un revenu *inaliénable* destiné : 1° à l'entretien de l'établissement ; 2° à assurer une existence indépendante à celui qui me succédera et à ceux qui l'aideront dans sa mission ; 3° à subvenir aux besoins courants du Spiritisme sans courir la chance de produits éventuels comme je suis obligé de le faire, puisque la majeure partie de ses ressources repose sur mon travail qui aura un terme.

Voilà ce que je ferais ; mais si cette satisfaction ne m'est pas donnée, je sais que, d'une manière ou d'une autre, les Esprits qui dirigent le mouvement pourvoiront à toutes les nécessités en temps utile ; c'est pourquoi je ne m'en inquiète nullement, et m'occupe de ce qui est pour moi la chose essentielle : l'achèvement des travaux qui me restent à terminer. Cela fait, je partirai quand il plaira à Dieu de me rappeler.

III

Des schismes.

Une question qui se présente, tout d'abord à la pensée est celle des schismes qui pourront naître dans le sein de la doctrine ; le Spiritisme en sera-t-il préservé ?

Non, assurément, parce qu'il aura, dans le commencement surtout, à lutter contre les idées personnelles, toujours absolues, tenaces, lentes à se rallier aux idées d'autrui, et contre l'ambition de ceux qui veulent attacher, quand même, leur nom à une innovation quelconque ; qui créent des nouveautés uniquement pour pouvoir dire qu'ils ne pensent pas et ne font pas comme les autres ; ou parce que leur amour-propre souffre de n'occuper qu'un rang secondaire ; ou enfin qui voient avec dépit un autre faire ce qu'ils n'ont pas fait, et, de plus, réussir. Mais comme nous leur avons dit cent fois : « Qui est-ce qui vous barre le chemin ? Qui vous empêche de travailler de votre côté ? Qui vous interdit de mettre au jour vos œuvres ? La publicité vous est ouverte comme à tout le monde ; donnez quelque chose de mieux que ce qui est, nul ne s'y oppose ;

soyez mieux goûtés du public, et il vous donnera la préférence. »

Si le Spiritisme ne peut échapper aux faiblesses humaines, avec lesquelles il faut toujours compter, il peut en paralyser les conséquences, et c'est l'essentiel.

Il est à remarquer que les nombreux systèmes divergents, éclos à l'origine du Spiritisme, sur la manière d'expliquer les faits, ont disparu à mesure que la doctrine s'est complétée par l'observation et une théorie rationnelle ; c'est à peine, aujourd'hui, si ces premiers systèmes trouvent encore quelques rares partisans. C'est là un fait notoire d'où l'on peut conclure que les dernières divergences s'effaceront avec la complète élucidation de toutes les parties de la doctrine ; mais il y aura toujours les dissidents de parti pris, intéressés, par une cause ou par une autre, à faire bande à part : c'est contre leur prétention qu'il faut se prémunir.

Pour assurer l'unité dans l'avenir, une condition est indispensable, c'est que toutes les parties de l'ensemble de la doctrine soient déterminées avec précision et clarté, sans rien laisser dans le vague ; pour cela nous avons fait en sorte que nos écrits ne puissent donner lieu à aucune interprétation contradictoire, et nous tâcherons qu'il en soit toujours ainsi. Lorsqu'il aura été dit carrément et sans ambiguïté que deux et deux font quatre, nul ne pourra prétendre qu'on a voulu dire que deux et deux font cinq. Il pourra donc se former *à côté* de la doctrine des sectes qui n'en adopteront pas les principes, ou tous les principes, mais non dans la doctrine par l'interprétation du texte, comme il s'en est formé de si nombreuses sur le sens des paroles mêmes de l'Evangile. C'est là un premier point d'une importance capitale.

Le second point est de ne pas sortir du cercle des idées pratiques. S'il est vrai que l'utopie de la veille soit souvent la vérité du lendemain, laissons au lendemain le soin de réaliser l'utopie de la veille, mais n'embarrassons pas la doctrine de principes qui seraient considérés comme des chimères et la feraient rejeter par les hommes positifs.

Le troisième point, enfin, est inhérent au caractère essentiellement progressif de la doctrine. De ce qu'elle ne se berce pas de rêves irréalisables pour le présent, il ne s'ensuit pas qu'elle s'immobilise dans le présent. Exclusivement appuyée sur les lois de la nature, elle ne peut pas plus varier que ces lois, mais si une nouvelle loi se découvre, elle doit s'y rallier ; elle ne doit fermer la porte à aucun progrès, sous peine de se suicider ; s'assimilant

toutes les idées reconnues justes, de quelque ordre qu'elles soient, physiques ou métaphysiques, elle ne sera jamais débordée, et c'est là une des principales garanties de sa perpétuité.

Si donc une secte se forme à ses côtés, fondée ou non sur les principes du Spiritisme, il arrivera de deux choses l'une : ou cette secte sera dans la vérité, ou elle n'y sera pas ; si elle n'y est pas, elle tombera d'elle-même sous l'ascendant de la raison et du sens commun, comme déjà tant d'autres sont tombées depuis des siècles ; si ses idées sont justes, ne fût-ce que sur un point, la doctrine, qui cherche le bien et le vrai partout où ils se trouvent, se les assimile, de sorte qu'au lieu d'être absorbée, c'est elle qui absorbe.

Si quelques-uns de ses membres viennent à s'en séparer, c'est qu'ils croiront pouvoir faire mieux ; s'ils font réellement mieux, elle les imitera ; s'ils font plus de bien, elle s'efforcera d'en faire autant, et davantage si cela se peut ; s'ils font plus mal, elle les laissera faire, certaine que, tôt ou tard, le bien l'emporte sur le mal, et le vrai sur le faux. Voilà la seule lutte qu'elle engagera.

Ajoutons que la tolérance, conséquence de la charité, qui est la base de la morale spirite, lui fait un devoir de respecter toutes les croyances. Voulant être acceptée librement, par conviction et non par contrainte, proclamant la liberté de conscience comme un droit naturel imprescriptible, elle dit : *Si j'ai raison, les autres finiront par penser comme moi ; si j'ai tort, je finirai par penser comme les autres*. En vertu de ces principes, ne jetant la pierre à personne, elle ne donnera aucun prétexte à représailles, et laissera aux dissidents toute la responsabilité de leurs paroles et de leurs actes.

Le programme de la doctrine ne sera donc invariable que sur les principes passés à l'état de vérités constatées ; pour les autres, elle ne les admettra, comme elle l'a toujours fait, qu'à titre d'hypothèses jusqu'à confirmation. S'il lui est démontré qu'elle est dans l'erreur sur un point, elle se modifiera sur ce point.

La vérité absolue est éternelle, et, par cela même, invariable ; mais qui peut se flatter de la posséder tout entière ? Dans l'état d'imperfection de nos connaissances, ce qui nous semble faux aujourd'hui, peut être reconnu vrai demain, par suite de la découverte de nouvelles lois ; il en est ainsi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. C'est contre cette éventualité que la doctrine ne doit jamais se trouver au dépourvu. Le principe progressif, qu'elle inscrit dans son code, sera, comme nous l'avons dit, la sauvegarde de sa perpétuité, et son unité sera maintenue précisément parce

qu'elle ne repose pas sur le principe de l'immobilité. L'immobilité, au lieu d'être une force, devient une cause de faiblesse et de ruine pour qui ne suit pas le mouvement général ; elle rompt l'unité, parce que ceux qui veulent aller en avant se séparent de ceux qui s'obstinent à rester en arrière. Mais, tout en suivant le mouvement progressif, il faut le faire avec prudence et se garder de donner tête baissée dans les rêveries des utopies et des systèmes. Il faut le faire à temps, ni trop tôt ni trop tard, et en connaissance de cause.

On comprend qu'une doctrine assise sur de telles bases doit être réellement forte ; elle défie toute concurrence et neutralise les prétentions de ses compétiteurs. C'est à ce point que nos efforts tendent à amener la doctrine spirite.

L'expérience, d'ailleurs, a déjà justifié cette prévision. La doctrine ayant marché dans cette voie depuis son origine, elle a constamment avancé, mais sans précipitation, regardant toujours si le terrain où elle pose le pied est solide, et mesurant ses pas sur l'état de l'opinion. Elle a fait comme le navigateur qui ne marche que la sonde à la main et en consultant les vents.

IV

Le chef du Spiritisme.

Mais qui sera chargé de maintenir le Spiritisme dans cette voie ? Qui en aura même la force ? Qui aura le loisir et la persévérance de s'adonner au travail incessant qu'exige une pareille tâche ? Si le Spiritisme est livré à lui-même, sans guide, n'est-il pas à craindre qu'il ne dévie de sa route ? que la malveillance, à laquelle il sera longtemps encore en butte, ne s'efforce d'en dénaturer l'esprit ? C'est là, en effet, une question vitale, et dont la solution est d'un intérêt majeur pour l'avenir de la doctrine.

La nécessité d'une direction centrale supérieure, gardienne vigilante de l'unité progressive et des intérêts généraux de la doctrine, est tellement évidente que l'on s'inquiète déjà de ne pas voir encore de conducteur poindre à l'horizon. On comprend que, sans une autorité morale, capable de centraliser les travaux, les études et les observations, de donner l'impulsion, de stimuler le zèle, de défendre le faible, de soutenir les courages chancelants, d'aider des conseils de l'expérience, de fixer l'opinion sur les points incertains, le Spiritisme courrait risque de marcher à la dérive. Non-seulement cette

direction est nécessaire, mais il faut qu'elle soit dans des conditions de force et de stabilité suffisantes pour braver les orages.

Ceux qui ne veulent d'aucune autorité ne comprennent pas les véritables intérêts de la doctrine ; si quelques-uns pensent pouvoir se passer de toute direction, la plupart, ceux qui ne croient pas à leur infaillibilité et n'ont pas une confiance absolue en leurs propres lumières, éprouvent le besoin d'un point d'appui, d'un guide, ne serait-ce que pour les aider à marcher avec plus d'assurance et de sécurité. (Voir la *Revue* d'avril 1866, p. 111 : *Le Spiritisme indépendant*.)

La nécessité d'une direction étant établie, de qui le chef tiendra-t-il ses pouvoirs ? Sera-t-il acclamé par l'universalité des adeptes disséminés dans le monde entier ? C'est une chose impraticable. S'il s'impose de son autorité privée, il sera accepté par les uns, rejeté par les antres, et vingt prétendants peuvent surgir qui élèveront drapeau contre drapeau ; ce serait à la fois le despotisme et l'anarchie. Un tel acte serait le fait d'un ambitieux, et rien ne serait moins propre qu'un ambitieux, par cela même orgueilleux, à diriger une doctrine basée sur l'abnégation, le dévouement, le désintéressement et l'humilité ; placé en dehors du principe fondamental de la doctrine, il ne pourrait qu'en fausser l'esprit. C'est ce qui aurait inévitablement lieu s'il n'était pris d'avance des mesures efficaces pour parer à cet inconvénient.

Admettons, cependant, qu'un homme réunisse toutes les qualités requises pour l'accomplissement de son mandat, et qu'il arrive à la direction supérieure par une voie quelconque : les hommes se suivent et ne se ressemblent pas ; après un bon peut en venir un mauvais ; avec l'individu peut changer l'Esprit de la direction ; sans mauvais desseins, il peut avoir des vues plus ou moins justes ; s'il veut faire prévaloir ses idées personnelles, il peut faire dévoyer la doctrine, susciter des divisions, et les mêmes difficultés se renouvelleront à chaque changement. Il ne faut pas perdre de vue que le Spiritisme n'est pas encore dans la plénitude de sa force ; au point de vue de l'organisation, c'est un enfant qui commence seulement à marcher ; il importe donc, au début surtout, de le prémunir contre les difficultés de la route.

Mais, dira-t-on, un des messies annoncés, qui doivent prendre part à la régénération, ne sera-t-il pas à la tête du Spiritisme ? C'est probable ; mais comme ils n'auront pas au front une marque pour se faire reconnaître, qu'ils ne s'affirmeront que *par leurs actes*, et

ne seront, pour la plupart, reconnus pour tels qu'après leur mort, selon ce qu'ils auront fait pendant leur vie ; que, d'ailleurs, il n'y aura pas des messies à perpétuité, il faut prévoir toutes les éventualités. On sait que leur mission sera multiple ; qu'il y en aura à tous les degrés de l'échelle, et dans les diverses branches de l'économie sociale, où chacun exercera son influence au profit des idées nouvelles, selon la spécialité de sa position ; tous travailleront donc à l'établissement de la doctrine, soit dans une partie, soit dans une autre, les uns comme chefs d'Etats, les autres comme légistes, d'autres comme magistrats, savants, littérateurs, orateurs, industriels, etc. ; chacun fera ses preuves dans sa partie, depuis le prolétaire jusqu'au souverain, *sans que rien autre que ses œuvres le distingue du commun des hommes*. Si l'un d'eux doit prendre part à la direction administrative du Spiritisme, il est probable qu'il sera mis providentiellement en position d'y arriver par les moyens légaux qui seront adoptés ; des circonstances, en apparence fortuites, l'y amèneront, sans dessein prémédité de sa part, sans même qu'il ait conscience de sa mission. (*Revue spirite* : *Les messies du Spiritisme*, février et mars 1868, pages 45 et 65.)

En pareil cas, le pire de tous les chefs serait celui qui se donnerait pour l'élu de Dieu. Comme il n'est pas rationnel d'admettre que Dieu confie de telles missions à des ambitieux ou à des orgueilleux, les vertus caractéristiques d'un véritable messie, doivent être avant tout la simplicité, l'humilité, la modestie, en un mot, le désintéressement matériel et moral le plus complet ; or, la seule prétention d'être un messie, serait la négation de ces qualités essentielles ; elle prouverait, chez celui qui se prévaudrait d'un pareil titre, ou une sotte présomption s'il est de bonne foi, ou une insigne imposture. Il ne manquera pas d'intrigants, soi-disant Spirites, qui voudront s'élever par orgueil, ambition au cupidité ; d'autres qui s'étaieront de prétendues révélations à l'aide desquelles ils chercheront à se mettre en relief et à fasciner les imaginations trop crédules. Il faut prévoir aussi que, sous de fausses apparences, des individus pourraient tenter de s'emparer du gouvernail avec l'arrière-pensée de faire sombrer le navire en le faisant dévier de sa route. Il ne sombrera pas, mais il pourrait éprouver de fâcheux retards qu'il faut éviter. Ce sont là, sans contredit, les plus grands écueils dont le Spiritisme doit se garer ; plus il prend de consistance, plus ses adversaires lui dresseront d'embûches.

Il est donc du devoir de tous les Spirites sincères de déjouer les

manœuvres de l'intrigue qui peuvent s'ourdir dans les plus petits centres comme dans les plus grands. Ils devront tout d'abord répudier de la manière la plus absolue, quiconque se poserait de lui-même en messie, soit comme chef du Spiritisme, soit comme simple apôtre de la doctrine. On connaît l'arbre à son fruit ; attendez donc que l'arbre ait donné des fruits avant de juger s'il est bon, et regardez encore si les fruits sont véreux. (Evangile selon le Spiritisme, chap. XXI, n° 9, *Caractères du vrai prophète*.)

Quelqu'un avec qui nous nous entretenions de ce sujet, proposait l'expédient suivant : ce serait de faire désigner les candidats par les Esprits eux-mêmes dans chaque groupe ou société spirite. Outre que ce moyen n'obvierait pas à tous les inconvénients, il en aurait de spéciaux à ce mode de procéder, que l'expérience a déjà démontrés et qu'il serait superflu de rappeler ici. Il ne faut pas perdre de vue que la mission des Esprits est de nous instruire, de nous améliorer, mais non de se substituer à l'initiative de notre libre arbitre ; ils nous suggèrent des pensées, nous aident de leurs conseils, surtout en ce qui touche aux questions morales, mais ils laissent à notre jugement le soin de l'exécution des choses matérielles qu'ils n'ont pas pour mission de nous épargner. Ils ont, dans leur monde, des attributions qui ne sont pas celles d'ici-bas ; leur demander ce qui est en dehors de ces attributions, c'est s'exposer aux tromperies des Esprits légers. Que les hommes se contentent d'être assistés et protégés par de bons Esprits, mais qu'ils ne se déchargement pas sur eux de la responsabilité qui incombe au rôle d'incarné.

Ce moyen, d'ailleurs, susciterait plus d'embarras qu'on ne le pense, par la difficulté de faire participer tous les groupes à cette élection ; ce serait une complication dans les rouages, et les rouages sont d'autant moins susceptibles de se désorganiser qu'ils sont plus simplifiés.

Le problème est donc de constituer une direction centrale, dans des conditions de force et de stabilité qui la mettent à l'abri des fluctuations, qui répondent à tous les besoins de la cause et opposent une barrière absolue aux menées de l'intrigue et de l'ambition. Tel est le but du plan dont nous allons donner une esquisse rapide.

V

Comité central.

Pendant la période d'élaboration, la direction du Spiritisme a dû

être individuelle ; il était nécessaire que tous les éléments constitutifs de la doctrine, sortis à l'état d'embryons d'une multitude de foyers, aboutissent à un centre commun pour y être contrôlés et collationnés, et qu'une seule pensée présidât à leur coordination pour établir l'unité dans l'ensemble et l'harmonie dans toutes les parties. S'il en eût été autrement, la doctrine aurait ressemblé à ces édifices hybrides élevés par plusieurs architectes, ou bien à un mécanisme dont les rouages ne s'engrènent pas avec précision les uns dans les autres.

Nous l'avons dit, parce que c'est une incontestable vérité, clairement démontrée aujourd'hui : la doctrine ne pouvait pas plus sortir de toutes pièces d'un seul centre que toute la science astronomique d'un seul observatoire ; et tout centre qui eût tenté de la constituer sur ses seules observations aurait fait quelque chose d'incomplet et se serait trouvé, sur une infinité de points, en contradiction avec les autres. Si mille centres eussent voulu faire leur doctrine, il n'y en aurait pas eu deux de pareilles sur tous les points. Si elles eussent été d'accord pour le fond, elles auraient inévitablement différé pour la forme ; or, comme il y a beaucoup de gens qui voient la forme avant le fond, il y aurait eu autant de sectes que de formes différentes. L'unité ne pouvait sortir que de l'ensemble et de la comparaison de tous les résultats partiels ; c'est pourquoi la concentration des travaux était nécessaire. (*Genèse*, chap. 1, *Caractères de la révélation spirite*, n° 51 et suivants.)

Mais ce qui était un avantage pour un temps deviendrait plus tard un inconvénient. Aujourd'hui que le travail d'élaboration est terminé, en ce qui concerne les questions fondamentales ; que les principes généraux de la science sont établis, la direction, d'individuelle qu'elle a dû être en commençant, doit devenir collective ; d'abord parce qu'il vient un moment où son poids excède les forces d'un homme, et, en second lieu, parce qu'il y a plus de garantie pour le maintien de l'unité dans une réunion d'individus, dont chacun n'a que sa voix au chapitre, et qui ne peuvent rien sans le concours les uns des autres, que dans un seul qui peut abuser de son autorité et vouloir faire prédominer ses idées personnelles.

Au lieu d'un chef unique, la direction sera dévolue à un *comité central* ou *conseil supérieur* permanent, - peu importe le nom, - dont l'organisation et les attributions seront définies de manière à ne rien laisser à l'arbitraire. Ce comité sera composé de douze membres titulaires au plus, qui devront, à cet effet, réunir certaines

conditions voulues, et d'un nombre égal de conseillers. Suivant les besoins, il pourra être secondé par des membres auxiliaires actifs. Il se complètera lui-même, selon des règles également déterminées, de nature à éviter tout favoritisme, à mesure des vacances par extinctions ou autres causes. Une disposition spéciale fixera le mode de nomination des douze premiers.

Chaque membre présidera à son tour pendant un an, et celui qui remplira cette fonction sera désigné par le sort.

L'autorité du président est purement administrative ; il dirige les délibérations du comité, surveille l'exécution des travaux et l'expédition des affaires ; mais en dehors des attributions qui lui sont conférées par les statuts constitutifs, il ne peut prendre aucune décision sans le concours du comité. Partant, point d'abus possibles, point d'aliments à l'ambition, point de prétextes d'intrigues ni de jalousie, point de suprématie blessante.

Le comité, ou conseil supérieur, sera donc la tête, le véritable chef du Spiritisme, chef collectif ne pouvant rien sans l'assentiment de la majorité, et, dans certains cas, sans celui d'un congrès ou assemblée générale. Suffisamment nombreux pour s'éclairer par la discussion, il ne le sera pas assez pour qu'il y ait confusion.

Les congrès seront formés des délégués des sociétés particulières, régulièrement constituées, et placées sous le patronage du comité par leur adhésion et la conformité de leurs principes.

Pour le public des adeptes, l'approbation ou la désapprobation, le consentement ou le refus, les décisions, en un mot, d'un corps constitué, représentant une opinion collective, auront forcément une autorité qu'elles n'auraient jamais émanant d'un seul individu qui ne représente qu'une opinion personnelle. Souvent on rejette l'opinion d'un seul, on se croit humilié de s'y soumettre, alors qu'on défère sans difficulté à celle de plusieurs.

Il est bien entendu qu'il s'agit ici d'une autorité morale, en ce qui concerne l'interprétation et l'application des principes de la doctrine, et non d'un pouvoir disciplinaire quelconque. Cette autorité sera, en matière de Spiritisme, ce qu'est celle d'une académie en matière de science.

Pour le public étranger, un corps constitué a plus d'ascendant et de prépondérance ; contre les adversaires, surtout, il présente une force de résistance et possède des moyens d'action que ne saurait avoir un individu ; il lutte avec infiniment plus d'avantage. On s'at-

taque à une individualité, on la brise ; il n'en est pas de même d'un être collectif.

Il y a également, dans un être collectif, une garantie de stabilité qui n'existe pas lorsque tout repose sur une seule tête ; que l'individu soit empêché par une cause quelconque, tout peut être entravé. Un être collectif, au contraire, se perpétue sans cesse ; qu'il perde un ou plusieurs de ses membres, rien ne périclite.

La difficulté, dira-t-on, sera de réunir, d'une manière permanente, douze personnes qui soient toujours d'accord.

L'essentiel est qu'elles soient d'accord sur les principes fondamentaux ; or, ce sera une condition absolue de leur admission, comme de celle de tous les participants à la direction. Sur les questions pendantes de détail, peu importe leur divergence, puisque c'est l'opinion de la majorité qui prévaut. Celui dont la manière de voir sera juste, ne manquera pas de bonnes raisons pour la justifier. Si l'un d'eux, contrarié de ne pouvoir faire admettre ses idées, se retirait, les choses n'en suivraient pas moins leur cours, et il n'y aurait pas lieu de le regretter, puisqu'il ferait preuve d'une susceptibilité orgueilleuse peu spirite, et qu'il pourrait devenir une cause de trouble.

La cause la plus ordinaire de division entre cointéressés, c'est le conflit des intérêts, et la possibilité pour l'un de supplanter l'autre à son profit. Cette cause n'a aucune raison d'être dès l'instant que le préjudice de l'un ne peut profiter aux autres, qu'ils sont solidaires et ne peuvent que perdre au lieu de gagner à la désunion. Ceci est une question de détail, prévue dans l'organisation.

Admettons que dans le nombre se trouve un faux frère, un traître, gagné par les ennemis de la cause, que pourra-t-il, puisqu'il n'a que sa voix dans les décisions ? Supposons que, par impossible, le comité entier entre dans une mauvaise voie : les congrès seront là pour y mettre ordre.

Le contrôle des actes de l'administration sera dans les congrès, qui pourront décréter le blâme ou une accusation contre le comité central, pour cause d'infraction à son mandat, de déviation des principes reconnus, ou de mesures préjudiciables à la doctrine. C'est pour cela qu'il en référera aux congrès dans les circonstances où il jugerait que sa responsabilité pourrait être engagée d'une manière grave.

Si donc les congrès sont un frein pour le comité, celui-ci puise une nouvelle force dans leur approbation. C'est ainsi que ce chef

collectif relève en définitive de l'opinion générale, et ne peut, sans péril pour lui-même, s'écarter du droit chemin.

Lorsque le comité sera organisé, nous en ferons partie à titre de simple membre, ayant notre part de collaboration, sans revendiquer, pour nous, ni suprématie, ni titre, ni privilège quelconque.

Aux attributions générales du comité seront annexés, comme dépendances locales :

1° Une *bibliothèque* où se trouveront réunis tous les ouvrages qui intéressent le Spiritisme, et qui pourront être consultés sur place ou donnés en lecture ;

2° Un *musée*, où seront réunies les premières œuvres de l'art spirite, les travaux médianimiques les plus remarquables, les portraits des adeptes qui auront bien mérité de la cause par leur dévouement, ceux des hommes que le Spiritisme honore, quoique étrangers à la doctrine, comme bienfaiteurs de l'humanité, grands génies missionnaires du progrès, etc.[43].

3° Un *dispensaire* destiné aux consultations médicales *gratuites*, et au traitement de certaines affections, sous la direction d'un médecin patenté ;

4° Une caisse de secours et de prévoyance, dans des conditions pratiques ;

5° Une maison de retraite ;

6° Une société d'adeptes, ayant des séances régulières.

VI

Ouvrages fondamentaux de la doctrine.

Beaucoup de personnes regrettent que les ouvrages fondamentaux de la doctrine soient d'un prix trop élevé pour un grand nombre de lecteurs, et pensent, avec raison, que s'il en était fait des éditions populaires à bas prix, ils seraient bien plus répandus, et que la doctrine y gagnerait.

Nous sommes complètement de cet avis ; mais les conditions dans lesquelles ils sont édités ne permettent pas qu'il en soit autrement

[43] Le futur musée possède déjà huit tableaux de grande dimension, qui n'attendent qu'un emplacement convenable, vrais chefs-d'œuvre de l'art, spécialement exécutés en vue du Spiritisme, par un artiste en renom, qui en a généreusement fait don à la doctrine. C'est l'inauguration de l'art spirite par un homme qui réunit la foi sincère au talent des grands maîtres. Nous en ferons en temps utile un compte-rendu détaillé.

dans l'état actuel des choses. Nous espérons arriver un jour à ce résultat, à l'aide d'une nouvelle combinaison qui se rattache au plan général d'organisation ; mais cette opération ne peut être réalisée qu'étant entreprise sur une vaste échelle ; de notre seule part, elle exigerait, soit des capitaux que nous n'avons pas, soit des soins matériels que nos travaux, qui réclament toutes nos méditations, ne nous permettent pas de donner. Aussi la partie commerciale proprement dite a-t-elle été négligée, ou, pour mieux dire, sacrifiée à l'établissement de la partie doctrinale. Ce qu'il importait, avant tout, c'est que les ouvrages fussent faits et les bases de la doctrine posées.

Lorsque la doctrine sera organisée par la constitution du comité central, nos ouvrages deviendront la propriété du Spiritisme dans la personne de ce même comité, qui en aura la gérance et donnera les soins nécessaires à leur publication par les moyens les plus propres à les populariser. Il devra également s'occuper de leur traduction dans les principales langues étrangères.

La *Revue* a été, jusqu'à ce jour, et ne pouvait être qu'une œuvre personnelle, attendu qu'elle fait partie de nos œuvres doctrinales, tout en servant d'annales au Spiritisme. C'est là que tous les principes nouveaux sont élaborés et mis à l'étude. Il était donc nécessaire qu'elle conservât son caractère individuel pour la fondation de l'unité.

Nous avons été maintes fois sollicité de la faire paraître à des époques plus rapprochées ; quelque flatteur que fût pour nous ce désir, nous n'avons pu y accéder ; d'abord, parce que le temps matériel ne nous permettait pas ce surcroît de travail, et en second lieu, qu'elle ne devait pas perdre son caractère essentiel, qui n'est pas celui d'un journal proprement dit.

Aujourd'hui que notre œuvre personnelle approche de son terme, les nécessités ne sont plus les mêmes ; la *Revue* deviendra, comme nos autres ouvrages faits et à faire, la propriété collective du comité, qui en prendra la direction, pour la plus grande utilité du Spiritisme, sans que nous renoncions, pour cela, à y donner notre collaboration.

Pour compléter l'œuvre doctrinale, il nous reste à publier plusieurs ouvrages, qui n'en sont pas la partie la moins difficile, ni la moins pénible. Bien que nous en possédions tous les éléments, et que le programme en soit tracé jusqu'au dernier chapitre, nous pourrions y donner des soins plus assidus et les activer si, par

l'institution du comité central, nous étions affranchis de détails qui absorbent une grande partie de notre temps.

VIII

Attributions du comité.

Les principales attributions du comité central seront :

1° Le soin des intérêts de la doctrine et sa propagation ; le maintien de son unité par la conservation de l'intégrité des principes reconnus ; le développement de ses conséquences ;

2° L'étude des principes nouveaux, susceptibles d'entrer dans le corps de la doctrine ;

3° La concentration de tous les documents et renseignements qui peuvent intéresser le Spiritisme ;

4° La correspondance ;

5° Le maintien, la consolidation et l'extension des liens de fraternité entre les adeptes et les sociétés particulières des différents pays ;

6° La direction de la *Revue* qui sera le journal officiel du Spiritisme, et à laquelle pourra être jointe une autre publication périodique ;

7° L'examen et l'appréciation des ouvrages, articles de journaux, et tous écrits intéressant la doctrine. La réfutation des attaques, s'il y a lieu ;

8° La publication des ouvrages fondamentaux de la doctrine, dans les conditions les plus propres à leur vulgarisation. La confection et la publication de ceux dont nous donnerons le plan, et que nous n'aurions pas le temps de faire de notre vivant. Les encouragements donnés aux publications qui pourront être utiles à la cause ;

9° La fondation et la conservation de la bibliothèque, des archives et du musée ;

10° L'administration de la caisse de secours, du dispensaire et de la maison de retraite ;

11° L'administration des affaires matérielles ;

12° La direction des séances de la société ;

13° L'enseignement oral ;

15° Les visites et instructions aux réunions et sociétés particulières qui se placeront sous son patronage.

16° La convocation des congrès et assemblées générales.

Ces attributions seront réparties entre les différents membres du comité, selon la spécialité de chacun, lesquels, au besoin, seront assistés par un nombre suffisant de membres auxiliaires ou de simples employés.

En conséquence, parmi les membres du comité, il y aura :

Un secrétaire général pour la correspondance, et les procès-verbaux des séances du comité ;

Un rédacteur en chef pour la *Revue* et les autres publications ;

Un bibliothécaire archiviste, chargé en outre de l'examen et des comptes rendus d'ouvrages et articles de journaux ;

Un directeur de la caisse de secours, chargé en outre de la direction du dispensaire, des visites aux malades et aux nécessiteux, et de tout ce qui a rapport à la bienfaisance. Il sera secondé par un comité de bienfaisance, pris dans le sein de la société, et formé de personnes charitables de bonne volonté ;

Un administrateur comptable, chargé des affaires et des intérêts matériels ;

Un directeur spécial pour les affaires concernant les publications ;

Des orateurs pour l'enseignement oral, chargés en outre de visiter les sociétés des départements, et d'y donner des instructions. Il pourra en être pris parmi les membres auxiliaires et les adeptes de bonne volonté, qui recevront, à cet effet, un mandat spécial.

Quelle que soit l'extension ultérieure des affaires et du personnel administratif, le comité sera toujours limité au même nombre de membres titulaires.

Jusqu'à présent, nous avons dû suffire à peu près à nous seul à ce programme ; aussi quelques-unes de ses parties ont-elles été négligées ou n'ont pu être qu'ébauchées, et celles qui sont plus spécialement de notre ressort, ont dû souffrir d'inévitables retards, par la nécessité de nous occuper de tant de choses, alors que le temps et les forces ont des limites, et qu'une seule absorberait le temps d'un homme.

VIII

Voies et moyens.

Il est fâcheux, sans doute, d'être obligé d'entrer dans des considérations matérielles pour atteindre un but tout spirituel ; mais il faut observer que la spiritualité même de l'œuvre se rattache à la ques-

tion de l'humanité terrestre et de son bien-être ; qu'il ne s'agit plus seulement de l'émission de quelques idées philosophiques, mais de fonder quelque chose de positif et de durable, pour l'extension et la consolidation de la doctrine à laquelle il faudra faire produire les fruits qu'elle est susceptible de donner. Se figurer que nous sommes encore aux temps où quelques apôtres pouvaient se mettre en route avec leur bâton de voyage, sans souci de leur gîte et de leur pain quotidien, serait une illusion bientôt détruite par une amère déception. Pour faire quelque chose de sérieux, il faut se soumettre aux nécessités qu'imposent les mœurs de l'époque où l'on vit ; ces nécessités sont tout autres qu'aux temps de la vie patriarcale ; l'intérêt même du Spiritisme exige donc que l'on calcule ses moyens d'action pour ne pas être arrêté en chemin. Calculons donc, puisque nous sommes dans un siècle où il faut compter.

Les attributions du comité central seront assez nombreuses, comme on le voit, pour nécessiter une véritable administration. Chaque membre ayant des fonctions actives et assidues, si l'on ne prenait que des hommes de bonne volonté, les travaux pourraient en souffrir, car nul n'aurait le droit de faire des reproches aux négligents. Pour la régularité des travaux et de l'expédition des affaires, il est nécessaire d'avoir des hommes sur l'assiduité desquels on puisse compter, et dont les fonctions ne soient pas de simples actes de complaisance. Plus ils auraient d'indépendance par leurs ressources personnelles, moins ils s'astreindraient à des occupations assidues ; s'ils n'en ont pas, ils ne peuvent donner leur temps. Il faut donc qu'ils soient rétribués, ainsi que le personnel administratif ; la doctrine y gagnera en force, en stabilité, en ponctualité, en même temps que ce sera un moyen de rendre service à des personnes qui pourraient en avoir besoin.

Un point essentiel, dans l'économie de toute administration prévoyante, c'est que son existence ne repose pas sur des produits éventuels pouvant faire défaut, mais sur des ressources fixes, régulières, de manière à ce que sa marche, quoi qu'il arrive, ne puisse être entravée. Il faut donc que les personnes qui seront appelées à donner leur concours ne puissent concevoir aucune inquiétude sur leur avenir. Or, l'expérience démontre qu'on doit considérer comme essentiellement aléatoires les ressources qui ne reposent que sur le produit de cotisations, toujours facultatives, quels que soient les engagements contractés, et d'un recouvrement souvent difficile. Asseoir des dépenses permanentes et régulières sur des ressources

éventuelles, serait un manque de prévoyance que l'on pourrait un jour regretter. Les conséquences sont moins graves, sans doute, quand il s'agit de fondations temporaires qui durent ce qu'elles peuvent ; mais ici, c'est une question d'avenir. Le sort d'une administration comme celle-ci ne peut être subordonné aux chances d'une affaire commerciale ; elle doit être, dès son début, sinon aussi florissante, du moins aussi stable qu'elle le sera dans un siècle d'ici. Plus sa base sera solide, moins elle sera exposée aux coups de l'intrigue.

En pareil cas, la plus vulgaire prudence veut que l'on capitalise, d'une manière inaliénable, les ressources à mesure qu'elles arrivent, afin de constituer un revenu perpétuel, à l'abri de toutes les éventualités. L'administration réglant ses dépenses sur son revenu, son existence ne peut, dans aucun cas, être compromise, puisqu'elle aura toujours les moyens de fonctionner. Elle peut, en commençant, être organisée sur une plus petite échelle ; les membres du comité peuvent être provisoirement bornés à cinq ou six, le personnel et les frais administratifs réduits à leur plus simple expression, sauf à proportionner le développement à l'accroissement des ressources et des besoins de la cause, mais encore faut-il le nécessaire.

Personnellement, et bien que partie active du comité, nous ne serons d'aucune charge au budget, ni pour émoluments, ni pour indemnités de voyages, ni pour une cause quelconque ; si nous n'avons jamais rien demandé à personne pour nous, nous le ferions encore moins dans cette circonstance ; notre temps, notre vie, toutes nos forces physiques et intellectuelles appartiennent à la doctrine. Nous déclarons donc formellement qu'aucune partie des ressources dont disposera le comité ne sera distraite à notre profit.

Nous y apportons, au contraire, notre quote-part :

1° Par l'abandon des produits de nos ouvrages faits et à faire ;

2° Par l'apport de valeurs mobilières et immobilières.

Nous faisons donc des vœux pour la réalisation de notre plan, dans l'intérêt de la doctrine, et non pour nous y faire une position dont nous n'avons pas besoin. C'est à préparer les voies de cette installation que nous avons consacré jusqu'à ce jour le produit de nos travaux, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Si nos moyens personnels ne nous permettent pas de faire plus, nous aurons du moins la satisfaction d'en avoir posé la première pierre.

Supposons donc que, par une voie quelconque, le comité central soit, dans un temps donné, mis en mesure de fonctionner, ce qui suppose un revenu fixe de 25 à 30,000 francs, en se restreignant

pour le début, les ressources de toutes natures dont il disposera, en capitaux et produits éventuels, constitueront la Caisse *générale du Spiritisme*, qui sera l'objet d'une comptabilité rigoureuse. Les dépenses obligatoires étant réglées, l'excédant du revenu accroîtra le fonds commun ; c'est proportionnellement aux ressources de ce fonds que le comité pourvoira aux diverses dépenses utiles au développement de la doctrine, sans que jamais il puisse en faire son profit personnel, ni une source de spéculation pour aucun de ses membres. L'emploi des fonds et la comptabilité seront, d'ailleurs, soumis à la vérification de commissaires spéciaux délégués à cet effet par les congrès ou assemblées générales.

Un des premiers soins du comité sera de s'occuper des publications dès qu'il en aura la possibilité, sans attendre de pouvoir le faire à l'aide du revenu ; les fonds affectés à cet usage ne seront, en réalité, qu'une avance, puisqu'ils rentreront par la vente des ouvrages, dont le produit retournera au fonds commun. C'est une affaire d'administration.

Pour donner à cette institution une existence légale, à l'abri de toute contestation, lui donner en outre le droit d'acquérir, de recevoir et de posséder, elle sera constituée, *si cela est jugé nécessaire*, par acte authentique, sous forme de société commerciale anonyme, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, indéfiniment prorogeable, avec toutes les stipulations nécessaires pour que jamais elle ne puisse s'écarter de son but, et que les fonds ne puissent être détournés de leur destination.

Sans entrer ici dans des détails qui seraient superflus et prématurés, nous devons cependant dire quelques mots sur deux institutions accessoires du comité, afin qu'on ne se méprenne pas sur le sens que nous y attachons ; nous voulons parler de la caisse de secours et de la maison de retraite.

L'établissement d'une caisse générale de secours est une chose impraticable, et qui présenterait de sérieux inconvénients, ainsi que nous l'avons démontré dans un article spécial. (*Revue* de juillet 1866, page 193.) Le comité ne peut donc s'engager dans une voie qu'il serait bientôt forcé d'abandonner, ni rien entreprendre qu'il ne soit certain de pouvoir réaliser. Il doit être positif, et ne point se bercer d'illusions chimériques ; c'est le moyen de marcher longtemps et sûrement ; pour cela, il doit en tout rester dans les limites du possible.

Cette caisse de secours ne peut et ne doit être qu'une institution locale, d'une action circonscrite, dont la prudente organisation

pourra servir de modèle à celles du même genre que pourraient créer les sociétés particulières. C'est par leur multiplicité qu'elles pourront rendre des services efficaces, et non en centralisant les moyens d'action.

Elle sera alimentée : 1° par la portion affectée à cette destination sur le revenu de la caisse générale du Spiritisme ; 2° par les dons spéciaux qui y seront faits. Elle capitalisera les sommes reçues de manière à se constituer un revenu ; c'est sur ce revenu qu'elle donnera des secours temporaires ou viagers, et remplira les obligations de son mandat, lesquelles seront stipulées dans son règlement constitutif.

Le projet d'une maison de retraite, dans l'acception complète du mot, ne peut être réalisé au début, en raison des capitaux qu'exigerait une semblable fondation, et, en outre, parce qu'il faut laisser à l'administration le temps de s'asseoir et de marcher avec régularité, avant de songer à compliquer ses attributions par des entreprises où elle pourrait échouer. Embrasser trop de choses avant d'être assuré des moyens d'exécution, serait une imprudence. On le comprendra facilement si l'on réfléchit à tous les détails que comportent les établissements de ce genre. Il est bon, sans doute, d'avoir de bonnes intentions, mais avant tout il faut pouvoir les réaliser.

IX

Conclusion.

Telles sont les bases principales de l'organisation que nous nous proposons de donner au Spiritisme, si les circonstances nous le permettent ; nous avons dû en développer un peu longuement les motifs, afin d'en faire connaître l'esprit. Les détails, seront l'objet d'une réglementation minutieuse où tous les cas seront prévus de manière à lever toutes les difficultés d'exécution.

Conséquent avec les principes de tolérance et de respect de toutes les opinions que professe le Spiritisme, nous ne prétendons imposer cette organisation à personne, ni contraindre qui que ce soit de s'y soumettre. Notre but est d'établir un premier lien entre les Spirites, qui le désirent depuis longtemps et se plaignent de leur isolement. Or, ce lien, sans lequel le Spiritisme, restant à l'état d'opinion individuelle, sans cohésion, ne peut exister qu'à la condition de se rattacher à un centre par une communauté de vues et de principes. Ce centre n'est point une *individualité*, mais un foyer

d'activité collective, agissant dans l'intérêt général, et où l'autorité personnelle s'efface.

S'il n'eût pas existé, quel aurait été le point de ralliement des Spirites disséminés en différents pays ? Ne pouvant communiquer leurs idées, leurs impressions, leurs observations à tous les autres centres particuliers, disséminés eux-mêmes, et souvent sans consistance, ils seraient restés isolés, et la diffusion de la doctrine en aurait souffert. Il fallait donc un point où tout aboutît, et d'où tout pût rayonner. Le développement des idées spirites, loin de rendre ce centre inutile, en fera encore mieux sentir la nécessité, parce que le besoin de se rapprocher et de se former en faisceau sera d'autant plus grand que le nombre des adeptes sera plus considérable.

Mais quelle sera l'étendue du cercle d'activité de ce centre ? Est-il destiné à régir le monde, et à devenir l'arbitre universel de la vérité ? S'il avait cette prétention, ce serait mal comprendre l'esprit du Spiritisme qui, par cela même qu'il proclame les principes du libre examen et de la liberté de conscience, répudie la pensée de s'ériger en autocratie ; dès le début, il entrerait dans une voie fatale.

Le Spiritisme a des principes qui, en raison de ce qu'ils sont fondés sur les lois de la nature, et non sur des abstractions métaphysiques, tendent à devenir, et seront certainement un jour, ceux de l'universalité des hommes ; tous les accepteront, parce que ce seront des vérités palpables et démontrées, comme ils ont accepté la théorie du mouvement de la terre ; mais prétendre que le Spiritisme sera partout organisé de la même manière ; que les Spirites du monde entier seront assujettis à un régime uniforme, à une même manière de procéder ; qu'ils devront attendre la lumière d'un point fixe vers lequel ils devront fixer leurs regards, serait une utopie aussi absurde que de prétendre que tous les peuples de la terre ne formeront un jour qu'une seule nation, gouvernée par un seul chef, régie par le même code de lois, et assujettie aux mêmes usages. S'il est des lois générales qui peuvent être communes à tous les peuples, ces lois seront toujours, dans les détails de l'application et de la forme, appropriées aux mœurs, aux caractères, aux climats de chacun.

Ainsi en sera-t-il du Spiritisme organisé. Les Spirites du monde entier auront des principes communs qui les rattacheront à la grande famille par le lien sacré de la fraternité, mais dont l'application pourra varier selon les contrées, sans, pour cela, que l'unité fondamentale soit rompue, sans former des sectes dissidentes se jetant la

pierre et l'anathème, ce qui serait antispirite au premier chef. Il pourra donc se former, et il se formera inévitablement, des centres généraux en différents pays, sans autre lien que la communauté de croyance et la solidarité morale, sans subordination de l'un à l'autre, sans que celui de France, par exemple, ait les prétentions de s'imposer aux Spirites américains et réciproquement.

La comparaison des observatoires, que nous avons citée plus haut, est parfaitement juste. Il y a des observatoires sur différents points du globe ; tous, à quelque nation qu'ils appartiennent, sont fondés sur les principes généraux et reconnus de l'astronomie, ce qui ne les rend pas, pour cela, tributaires les uns des autres ; chacun règle ses travaux comme il l'entend ; ils se communiquent leurs observations, et chacun met à profit pour la science, les découvertes de ses confrères. Il en sera de même des centres généraux du Spiritisme ; ce seront les observatoires du monde invisible, qui s'emprunteront réciproquement ce qu'ils auront de bon et d'applicable aux mœurs des contrées où ils seront établis : leur but étant le bien de l'humanité, et non la satisfaction des ambitions personnelles. Le Spiritisme est une question de fond ; s'attacher à la forme serait une puérilité indigne de la grandeur du sujet ; voilà pourquoi les centres divers, qui seront dans le véritable esprit du Spiritisme, devront se tendre une main fraternelle, et s'unir pour combattre leurs ennemis communs : l'incrédulité et le fanatisme.

Bibliographie.

—

El criterio espiritista
Revista quincenal del espiritismo.

Ce journal qui se publiait à Madrid, depuis un an, sous le titre de *El criterio, revista quincenal cientifica,* vient de reprendre son premier titre qui lui avait été interdit sous le précédent gouvernement espagnol. Le directeur l'annonce en ces termes dans un supplément du n° 17 :

« Avec l'immense joie du triomphe, mérité non par nos forces débiles, mais par la bonté de notre cause, nous nous adressons aujourd'hui à nos constants protecteurs, aux amis qui, dans la disgrâce, nous ont encouragés et soutenus.

« L'intolérance du gouvernement antérieur nous avait interdit l'exercice de la plus fructueuse des libertés : celle de l'étude, lorsqu'un jour, triste par la déception, heureux parce qu'il fut le premier de la lutte, nous voulûmes publier le *Criterio espiritista*. On va voir la réponse qui nous fut faite par le secrétaire ministériel.

> « Gouvernement de la province ; section de l'imprimerie. - Après avoir examiné le premier numéro du journal dont vous êtes l'éditeur et le directeur, j'ai vu que, par son caractère spécial, ses tendances et l'école philosophique qu'il cherche à développer, il doit être compris parmi ceux que signale le deuxième paragraphe de l'article 52 de la loi en vigueur sur l'imprimerie ; je vous préviens qu'il ne m'est pas possible d'autoriser le dit numéro ni les suivants, si, préalablement, ils n'ont été examinés et approuvés par la censure ecclésiastique. Dieu vous garde, etc.
>
> « Madrid, 17 juillet 1867. »

« Le 10 août suivant nous reçûmes la dépêche dont copie ci-dessous.

> « Secrétairerie ecclésiastique de Madrid. - En conséquence de la défavorable censure dont a été frappé le premier numéro de la Revue le *Critério espiritista* que vous dirigez, j'ai le devoir de vous manifester que je ne puis, en aucune façon, permettre, pour ma part, la publication de la dite Revue. Dieu vous garde, etc.
>
> « Madrid, le 6 août 1867. »

« Ces documents ne seront pas pour la plus grande gloire de leurs auteurs, dont nous nous abstenons de livrer les noms à la publicité, par convenance ; Aujourd'hui nous pouvons paraître à la lumière, et le *Critério cientifica* est remplacé par le *Criterio espiritista*. La direction est installée Calle del Arco de Santa-Maria, n° 25, cuarto 2e ; c'est là que pourront s'adresser les adeptes qui voudraient faire partie de la Société spirite espagnole, fondée en 1865, et qui a dû suspendre ses séances pour les mêmes motifs qui avaient empêché la publication du journal. »

Le règlement de la société, que nous avons sous les yeux, est conçu dans un excellent esprit, et nous ne pouvons qu'applaudir aux dispositions qu'il renferme. Elle se place sous le patronage de l'Esprit de Socrate, et son but est clairement défini dans les deux premiers articles :

« 1° Il est constitué un cercle privé sous la dénomination de *Société spirite espagnole*, dont l'objet est l'étude du Spiritisme, principalement en ce qui se rattache à la morale et à la connaissance du monde invisible ou des Esprits ; 2° la société ne pourra, en aucun cas, s'occuper des questions politiques, ni de discussions ou controverses religieuses qui tendraient à lui donner le caractère d'une secte. »

Ces dispositions sont de nature à rassurer ceux qui supposeraient à la Société des tendances perturbatrices. Au moment d'une révolution qui vient de briser les entraves mises à la liberté de penser, de parler et d'écrire, où les masses émancipées sont généralement tentées d'outrepasser les bornes de la modération, la Société ni son organe ne songent à en profiter pour s'écarter du but exclusivement moral et philosophique de la doctrine. Elle s'interdit non-seulement la politique, mais même les controverses religieuses, par esprit de tolérance et de respect pour la conscience de chacun. Le directeur du journal s'abstient même de stigmatiser par la publicité les noms des signataires des arrêtés qui ont interdit son journal, pour ne pas les livrer à l'animadversion publique. C'est que le Spiritisme, *bien compris*, est partout le même : une garantie d'ordre et de modération. Il ne vit pas de scandale ; il a trop le sentiment de sa dignité, et voit les choses de trop haut, pour s'abaisser aux personnalités qui accusent toujours de la petitesse d'esprit, et ne s'allient jamais à la noblesse du cœur.

Le premier numéro du *Criterio espiritista* contient les articles suivants :

Introduction, par Alverico Peron. - Le Jour des morts, communication signée Socrate, obtenue dans la société de Séville. - La faculté médianimique. - La Bible, communication signée Socrate. - Séance de magnétisme. - Les moitiés éternelles, communication de Socrate. - Lettre d'un Spirite. - Lettre à M. Alverico Peron, par Allan Kardec, et communication de saint Louis sur la nouvelle situation du Spiritisme en Espagne. - *Revue spirite* de Paris.

Nous engageons avec instance nos frères spirites d'Espagne à soutenir de tout leur pouvoir cet organe de leur croyance. Par la sagesse et la prudence de sa rédaction, il ne peut manquer de servir utilement notre cause. Ce sera un lien qui établira les relations entre les adeptes disséminés sur les différents points de l'Espagne. Le directeur, M. Alverico Peron, n'est point un nouveau venu dans nos rangs ; ses efforts pour la propagation de la doctrine datent de l'an-

née 1858, et nous nous rappelons avec plaisir la *Formula del espiritismo*, qu'il a bien voulu nous dédier.

AVIS

La *Revue spirite* commencera le 1er janvier prochain sa douzième année. MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

Le numéro de janvier sera, comme d'habitude, adressé à tous les anciens abonnés ; les numéros suivants ne le seront qu'au fur et à mesure des renouvellements.

Nous nous proposions de publier avec le dernier numéro de cette année, une table générale alphabétique de tous les sujets traités, soit dans la *Revue*, soit dans nos autres ouvrages, de manière à faciliter les recherches ; mais ce travail, beaucoup plus considérable que nous ne l'avions supposé, pour le faire complet, n'a pas pu être terminé en temps utile ; nous le publierons avec un de nos prochains numéros, et il sera adressé à tous les abonnés.

Nous publierons aussi prochainement un *catalogue* de tous les ouvrages qui peuvent intéresser la doctrine : soit ceux qui ont été publiés en vue du Spiritisme, soit ceux qui, publiés en dehors et à différentes époques, ont une affinité de principes avec les croyances nouvelles. Ce sera un guide pour la formation des bibliothèques spirites. Lorsqu'il y aura lieu, l'indication des ouvrages sera suivie d'une courte appréciation pour en faire connaître l'esprit, et rappel sera fait du numéro de la *Revue* où il en aura été rendu compte.

ALLAN KARDEC.

___

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU ONZIÈME VOLUME

Année 1868

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.

Paris. -Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

DOUZIÈME ANNÉE – 1869.

PARIS
SOCIÉTÉ ANONYME
A PARTS D'INTÉRÊTS ET A CAPITAL VARIABLE
DE LA CAISSE GÉNÉRALE ET CENTRALE DU SPIRITISME
Capital de fondation : **40,000** fr. divisé en **40** parts de **1,000** fr. - Siège et Administration : rue de Lille, 7.

1869

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de 2 feuilles au moins, grand in-8°.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an. - Étranger, 12 fr. - Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. *franco* pour toute la France. Pour l'étranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat par la poste ou une traite, à l'ordre de M. BITTARD. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des dix premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, prises ensemble ou séparément, 6 fr. le vol. – 11e année, 1868, prise avec les dix premières, 6 fr. ; séparément, 10 fr. – *Franco*, pour la France et l'Algérie. – Étranger, port en sus, comme ci-dessus pour l'abonnement.

Collections reliées, 1 fr. 50 de plus par volume.

PARIS. – Typ. de Rouge frères, Dumon et Fresné, rue du Four-St-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme.

Le livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite ; 1 vol. in-12, 16° édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Édition allemande : Vienne (Autriche). – Deux parties qui se vendent séparément : 3 fr. chacune.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr. 50 c.

Le livre des médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 11° édition, 3 fr. 50.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr. 50 c.

L'Évangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 4° édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris. Prix : 3 fr. 50

Le ciel et l'enfer, *ou la Justice divine selon le Spiritisme,* contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12. 4e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Édition espagnole : sous presse.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*. 1 vol. in-12, 3e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Frais de poste pour la France et l'Algérie, 50 c. par vol.

Pour l'étranger : Suisse, 60c. – Belgique, 65 c. – Italie, 75 c. – Angleterre, Espagne, Grèce, Constantinople, Égypte, 1 fr. – Prusse, Bavière, 1 fr. 20 c. – Hollande, 1 fr. 50 c. – Portugal, Etats-Unis, Canada, Canaries, Guadeloupe, Cayenne, Mexique, Maurice, Chine, Buenos-Ayres, Montevideo, 1 fr. 45 c. – Brésil, 1 fr. 80c. – Duché de Bade, 2 fr. 25 c. – Pérou, 2 fr. 60 c. – Autriche, 3 fr.

Edition espagnole : sous presse.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 8e édition, 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 20 c.

Édition en langue polonaise.

Edition en langue espagnole : sous presse.

Le Spiritisme à sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 c. ; 20 exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60.

Éditions en langues : allemande, anglaise, espagnole, polonaise, italienne, russe, grecque moderne, croate.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent. ; par la poste, 15 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Voyage spirite en 1862. – Brochure, in-8, 1 fr.

Discours prononcé sur la tombe de M. Allan Kardec (*ou le Spiritisme et la science*), par M. Camille Flammarion. 1 broch. in-12 (format du *Livre des Esprits*), 50 cent.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 1. JANVIER 1869.

A nos correspondants.

Décision du Cercle de la morale spirite de Toulouse, à propos du projet de constitution.

A l'occasion du projet de constitution que nous avons publié dans le dernier numéro de la *Revue*, nous avons reçu de nombreuses lettres de félicitations et des témoignages de sympathie dont nous avons été profondément touché. Dans l'impossibilité de répondre à chacun en particulier, nous prions nos honorables correspondants de vouloir bien agréer les remerciements collectifs que nous leur adressons par la voie de la *Revue*.

Nous sommes heureux, surtout, de voir que le but et la portée de ce projet ont été compris, et que nos intentions n'ont pas été méconnues ; chacun y a vu la réalisation de ce que l'on désirait depuis longtemps : une garantie de stabilité pour l'avenir, ainsi que les premiers jalons d'un lien entre les spirites, lien qui leur a manqué jusqu'à ce jour, appuyés sur une organisation qui, prévoyant les difficultés éventuelles, assure l'unité des principes, sans immobiliser la doctrine.

De toutes les adhésions que nous avons reçues, nous n'en citerons qu'une seule, parce qu'elle est l'expression d'une pensée collective, et que la source d'où elle émane lui donne en quelque sorte un caractère officiel ; c'est la décision du conseil du *Cercle de la morale spirite* de Toulouse, régulièrement et légalement constitué. Nous la publions comme témoignage de notre gratitude à l'égard des membres du Cercle, mus en cette circonstance par un élan spontané de dévouement à la cause, et en outre pour répondre au vœu qui nous en a été exprimé.

Extrait des procès-verbaux du conseil d'administration du Cercle de la morale spirite de Toulouse.

Sur l'exposé fait par son président, de la constitution transitoire donnée au Spiritisme par son fondateur, et définie par les préliminaires publiés dans le numéro du 1er décembre courant, de la *Revue spirite*, le conseil vote à l'unanimité des remerciements à M. Allan Kardec, comme expression de sa profonde reconnaissance pour cette nouvelle preuve de son dévouement à la doctrine dont il est le fondateur, et fait des vœux pour la réalisation de ce sublime projet qu'il considère comme le digne couronnement de l'œuvre du maître ; de même qu'il voit dans l'institution du comité central la tête de l'édifice appelée à diriger à perpétuité les bienfaits du Spiritisme dans l'humanité tout entière ;

Considérant qu'il est du devoir de tout adepte sincère de concourir, dans la mesure de ses ressources, à la création du capital nécessaire à cette constitution, et désirant faciliter à chaque membre du *Cercle de la morale spirite* le moyen d'y contribuer, décide :

Qu'une souscription restera ouverte au secrétariat du Cercle jusqu'au 15 mars prochain, et que la somme réalisée à cette époque sera adressée à M. Allan Kardec pour être versée à la caisse générale du Spiritisme.

Collationné et certifié conforme à la minute par nous, secrétaire soussigné, CHÊNE, secrétaire adjoint.

Statistique du Spiritisme.

Un dénombrement exact des spirites serait chose impossible, comme nous l'avons déjà dit, par une raison très simple, c'est que le spiritisme n'est ni une association, ni une congrégation ; ses adhérents ne sont inscrits sur aucun registre officiel. Il est bien reconnu qu'on n'en saurait évaluer le chiffre par le nombre et l'importance des sociétés, fréquentées seulement par une infime minorité. Le Spiritisme est une opinion qui n'exige aucune profession de foi, et peut s'étendre à tout ou partie des principes de la doctrine. Il suffit de sympathiser avec l'idée pour être spirite ; or, cette qualité n'étant

conférée par aucun acte matériel, et n'impliquant que des obligations morales, il n'existe aucune base fixe pour déterminer le nombre des adeptes avec précision. On ne peut l'estimer que d'une manière approximative par les relations et par le plus ou moins de facilité avec laquelle l'idée se propage. Ce nombre augmente chaque jour dans une proportion considérable : c'est un fait positif reconnu par les adversaires eux-mêmes ; l'opposition diminue, preuve évidente que l'idée rencontre de plus nombreuses sympathies.

On comprend, d'ailleurs, que ce n'est que par l'ensemble, et non sur l'état des localités considérées isolément, qu'on peut baser une appréciation ; il y a, dans chaque localité, des éléments plus ou moins favorables en raison de l'état particulier des esprits et aussi des résistances plus ou moins influentes qui s'y exercent ; mais cet état est variable, car telle localité qui s'était montrée réfractaire pendant plusieurs années, devient tout à coup un foyer. Lorsque les éléments d'appréciation auront acquis plus de précision, il sera possible de faire une carte teintée, sous le rapport de la diffusion des idées spirites, comme on en a fait pour l'instruction. En attendant, on peut affirmer, sans exagération, qu'en somme le nombre des adeptes a centuplé depuis dix ans, malgré les manœuvres employées pour étouffer l'idée, et contrairement aux prévisions de tous ceux qui s'étaient flattés de l'avoir enterrée. Ceci est un fait acquis, et dont il faut bien que les antagonistes prennent leur parti.

Nous ne parlons ici que de ceux qui acceptent le Spiritisme en connaissance de cause, après l'avoir étudié, et non de ceux, bien plus nombreux encore, chez lesquels ces idées sont à l'état d'intuition, et auxquels il ne manque que de pouvoir définir leurs croyances avec plus de précision et d'y donner un nom pour être spirites avoués. C'est un fait bien avéré que l'on constate chaque jour, depuis quelque temps surtout, que les idées spirites semblent innées chez une foule d'individus qui n'ont jamais entendu parler du Spiritisme ; on ne peut dire qu'ils aient subi une influence quelconque, ni suivi l'impulsion d'une coterie. Que les adversaires expliquent, s'ils le peuvent, ces pensées qui naissent en dehors et à côté du Spiritisme ! Ce ne serait certainement pas un système préconçu dans le cerveau d'un homme qui aurait pu produire un tel résultat ; il n'y a pas de preuve plus évidente que ces idées sont dans la nature, ni de meilleure garantie de leur vulgarisation dans l'avenir et de leur perpétuité. A ce point de vue on peut dire que les trois quarts au moins de la population de tous les pays possèdent le germe des croyances

spirites, puisqu'on les trouve chez ceux-mêmes qui y font de l'opposition. L'opposition, chez la plupart, vient de l'idée fausse qu'ils se font du Spiritisme ; ne le connaissant, en général, que par les ridicules tableaux qu'en a faits la critique malveillante ou intéressée à le décrier, ils récusent avec raison la qualité de spirite. Certes, si le Spiritisme ressemblait aux peintures grotesques qu'on en a faites, s'il se composait des croyances et des pratiques absurdes qu'on s'est plu à lui prêter, nous serions le premier à répudier le titre de spirite. Quand donc ces mêmes personnes sauront que la doctrine n'est autre que la coordination et le développement de leurs propres aspirations et de leurs pensées intimes, elles l'accepteront ; ce sont incontestablement des spirites futurs, mais, en attendant, nous ne les comprenons pas dans nos évaluations.

Si une statistique numérique est impossible, il en est une autre, plus instructive peut-être, et pour laquelle il existe des éléments que nous fournissent nos relations et notre correspondance ; c'est la proportion relative des Spirites suivant les professions, les positions sociales, les nationalités, les croyances religieuses, etc., en tenant compte de cette circonstance que certaines professions, comme les officiers ministériels, par exemple, sont en nombre limité, tandis que d'autres, comme les industriels et les rentiers, sont en nombre indéfini. Toute proportion gardée, on peut voir quelles sont les catégories où le Spiritisme a trouvé, jusqu'à ce jour, le plus d'adhérents. Dans quelques-unes, la proportion a pu être établie à tant pour cent avec assez de précision, sans toutefois prétendre qu'elle le soit avec une rigueur mathématique ; les autres catégories ont simplement été classées en raison du nombre d'adeptes qu'elles ont fourni, en commençant par celles qui en comptent le plus, ce dont la correspondance et les listes d'abonnés à la *Revue* peuvent donner les éléments. Le tableau ci-après est le résultat du relevé de plus de dix mille observations.

Nous constatons le fait, sans chercher ni discuter la cause de cette différence, ce qui pourrait, néanmoins, faire le sujet d'une étude intéressante.

Proportion relative des spirites.

I. *Sous le rapport des nationalités.* - Il n'existe, pour ainsi dire, aucun pays civilisé d'Europe et d'Amérique où il n'y ait des spirites. Celui où ils sont le plus nombreux, ce sont les États-Unis de

l'Amérique du Nord. Leur nombre y est évalué, par les uns, à quatre millions, ce qui est déjà beaucoup, et par d'autres à dix millions. Ce dernier chiffre est évidemment exagéré, car il comprendrait plus du tiers de la population, ce qui n'est pas probable. En Europe, le chiffre peut être évalué à un million, dans lequel la France figure pour environ six cent mille. On peut estimer le nombre des spirites du monde entier de six à sept millions. Quand il ne serait que de moitié, l'histoire n'offre aucun exemple d'une doctrine qui, en moins de quinze ans, ait réuni un pareil nombre d'adeptes disséminés sur toute la surface du globe. Si l'on y comprenait les spirites inconscients, c'est-à-dire ceux qui ne le sont que par intuition, et deviendront plus tard spirites de fait, en France seulement, on pourrait en compter plusieurs millions.

Au point de vue de la diffusion des idées spirites, et de la facilité avec laquelle elles sont acceptées, les principaux États de l'Europe peuvent être classés ainsi qu'il suit :

1° France. – 2° Italie. – 3° Espagne. – 4° Russie. – 5° Allemagne. – 6° Belgique. – 7° Angleterre. – 8° Suède et Danemark. – 9° Grèce. – 10° Suisse.

II. *Sous le rapport du sexe ;* sur 100 : hommes, 70 ; – femmes, 30.

III. *Sous le rapport de l'âge ;* de 30 à 70 ans, maximum ; – de 20 à 30, nombre moyen ; – de 70 à 80, minimum.

IV. *Sous le rapport de l'instruction*. Le degré d'instruction est très facile à apprécier par la correspondance ; sur 100 : instruction soignée, 30 ; – simples lettrés, 30 ; – instruction supérieure, 20 ; – demi-lettrés, 10 ; – illettrés, 6 ; – savants officiels, 4.

V. *Sous le rapport des idées religieuses ;* sur 100 : catholiques romains, libres penseurs, non attachés au dogme, 50 ; – catholiques grecs, 15 ; – juifs, 10 ; protestants libéraux, 10 ; catholiques attachés aux dogmes, 10 ; – protestants orthodoxes, 3 ; – musulmans, 2.

VI. *Sous le rapport de la fortune ;* sur 100 : médiocrité, 60 ; – fortunes moyennes, 20 ; – indigence, 15 ; – grandes fortunes, 5.

VII. *Sous le rapport de l'état moral,* abstraction faite de la fortune ; sur 100 : affligés, 60 ; – sans inquiétude, 30 ; – heureux du monde, 10 ; – sensualistes, 0.

VIII. *Sous le rapport du rang social.* Sans pouvoir établir aucune proportion dans cette catégorie, il est de notoriété que le

Spiritisme compte parmi ses adhérents : plusieurs souverain et princes régnants ; des membres de familles souveraines, et un grand nombre de personnages titrés.

En général, c'est dans les classes moyennes que le Spiritisme compte le plus d'adeptes ; en Russie, c'est à peu près exclusivement dans la noblesse et la haute aristocratie ; c'est en France qu'il s'est propagé le plus dans la petite bourgeoisie et la classe ouvrière.

IX. *État militaire ;* selon le grade : 1° lieutenants et sous-lieutenants ; – 2° sous-officiers ; – 3° capitaines ; – 4° colonels ; – 5° médecins et chirurgiens ; – 6° généraux ; – 7° gardes municipaux ; – 8° soldats de la garde ; – 9° soldats de la ligne.

Remarque. Les lieutenants et sous-lieutenants spirites sont presque tous en activité de service ; parmi les capitaines, il y en a environ la moitié en activité, et l'autre moitié en retraite ; les colonels, médecins, chirurgiens et généraux en retraite sont en majorité.

X. *Marine :* 1° marine militaire ; – 2° marine marchande.

XI. *Profession libérales et fonctions diverses.* Nous les avons groupées en dix catégories, classées selon la proportion des adhérents qu'elles ont fournis au Spiritisme.

1° Médecins homéopathes. – Magnétistes[1].
2° Ingénieurs. – Instituteurs ; maîtres et maîtresses de pension. – Professeurs libres.
3° Consuls. – Prêtres catholiques.
4° Petits employés. – Musiciens. – Artistes lyriques. – Artistes dramatiques.
5° Huissiers. – Commissaires de police.
6° Médecins allopathes. – Hommes de lettres. – Étudiants.
7° Magistrats. – Hauts fonctionnaires. – Professeurs officiels et des lycées. – Pasteurs protestants.
8° Journalistes. – Artistes peintres. – Architectes. – Chirurgiens.
9° Notaires. – Avocats. – Avoués. – Agents d'affaires.
10° Agents de change. – Banquiers.

XII. *Professions industrielles, manuelles et commerciales*, également groupées en dix catégories.

[1] Le mot *magnétiseur* réveille une idée d'action : celui de *magnétiste* une idée d'adhésion. Le magnétiseur est celui qui exerce par profession ou autrement ; on peut être magnétiste sans être magnétiseur, on dira : *un magnétiseur expérimenté,* et *un magnétiste convaincu*.

1° Tailleurs d'habits. – Couturières.
2° Mécaniciens. – Employés des chemins de fer.
3° Ouvriers tisseurs. – Petits marchands – Concierges.
4° Pharmaciens. – Photographes. – Horlogers. – Voyageurs de commerce.
5° Cultivateurs. – Cordonniers.
6° Boulangers. – Bouchers. - Charcutiers.
7° Menuisiers. – Ouvriers typographes.
8° Grands industriels et chefs d'établissement.
9° Libraires. – Imprimeurs.
10° Peintres en bâtiments. – Maçons. – Serruriers. – Épiciers. – Domestiques.

De ce relevé, résultent les conséquences suivantes :

1° Qu'il y a des spirites à tous les degrés de l'échelle sociale ;

2° Qu'il y a plus d'hommes que de femmes spirites. Il est certain que, dans les familles divisées par leur croyance touchant le Spiritisme, il y a plus de maris contrecarrés par l'opposition de leurs femmes que de femmes par celle de leurs maris. Il n'est pas moins constant que, dans toutes les réunions spirites, les hommes sont en majorité.

C'est donc à tort que la critique a prétendu que la doctrine s'est principalement recrutée parmi les femmes à cause de leur penchant au merveilleux. C'est précisément, au contraire, ce penchant au merveilleux et au mysticisme qui les rend, en général, plus réfractaires que les hommes ; cette prédisposition leur fait accepter plus facilement la foi aveugle qui dispense de tout examen, tandis que le Spiritisme, n'admettant que la foi raisonnée, exige la réflexion et la déduction philosophique pour être bien compris, ce à quoi l'éducation étroite donnée aux femmes, les rend moins aptes que les hommes. Celles qui secouent le joug imposé à leur raison et à leur développement intellectuel, tombent souvent dans un excès contraire ; elles deviennent ce qu'elles appellent des femmes fortes, et sont d'une incrédulité plus tenace ;

3° Que la grande majorité des spirites se trouve parmi les gens éclairés et non parmi les ignorants. Partout le Spiritisme s'est propagé du haut en bas de l'échelle sociale, et nulle part il ne s'est développé en premier lieu dans les rangs inférieurs ;

4° Que l'affliction et le malheur prédisposent aux croyances spirites, par suite des consolations qu'elles procurent. C'est la raison pour laquelle, dans la plupart des catégories, la proportion des spirites est en raison de l'infériorité hiérarchique, parce que c'est là

qu'il y a le plus de besoins et de souffrances, tandis que les titulaires des positions supérieures appartiennent, en général, à la classe des satisfaits ; il faut en excepter l'état militaire où les simples soldats figurent en dernier ;

5° Que le Spiritisme trouve un plus facile accès parmi les incrédules en matières religieuses que parmi ceux qui ont une foi arrêtée ;

6° Enfin, qu'après les fanatiques, les plus réfractaires aux idées spirites sont les sensualistes et les gens dont toutes les pensées sont concentrées sur les possessions et les jouissances matérielles, à quelque classe qu'ils appartiennent, ce qui est indépendant du degré d'instruction.

En résumé, le Spiritisme est accueilli comme un bienfait par ceux qu'il aide à supporter le fardeau de la vie, et il est repoussé ou dédaigné par ceux qu'il gênerait dans la jouissance de la vie. En partant de ce principe, on s'explique aisément le rang qu'occupent, dans ce tableau, certaines catégories d'individus, malgré les lumières qui sont une condition de leur position sociale. Par le caractère, les goûts, les habitudes, le genre de vie des personnes, on peut juger d'avance de leur aptitude à s'assimiler les idées Spirites. Chez quelques-uns, la résistance est une question d'amour-propre, qui suit presque toujours le degré du savoir ; quand ce savoir leur a fait conquérir une certaine position sociale qui les met en évidence, ils ne veulent pas convenir qu'ils ont pu se tromper et que d'autres peuvent avoir vu plus juste. *Offrir des preuves à certaines gens, c'est leur offrir ce qu'ils redoutent le plus ;* et de peur d'en rencontrer, ils se bouchent les yeux et les oreilles, préférant nier *à priori* et s'abriter derrière leur infaillibilité, dont ils sont bien convaincus, quoi qu'ils en disent.

On s'explique moins facilement la cause du rang qu'occupent, dans cette classification, certaines professions industrielles. On se demande, par exemple, pourquoi les tailleurs y occupent le premier rang, tandis que la librairie et l'imprimerie, professions bien plus intellectuelles, sont presque au dernier. C'est un fait constaté depuis longtemps et dont nous ne nous sommes pas encore rendu compte.

Si, dans le relevé ci-dessus, au lieu de ne comprendre que les spirites de fait, on eût considéré les spirites inconscients, ceux en qui ces idées sont à l'état d'intuition et qui font du Spiritisme sans le savoir, plusieurs catégories auraient certainement été classées différemment ; les littérateurs, par exemple, les poètes, les artistes, en un mot, tous les hommes d'imagination et d'inspiration, les croyants

de tous les cultes seraient, sans nul doute, au premier rang. Certains peuples, chez lesquels les croyances spirites sont en quelque sorte innées, occuperaient aussi une autre place. C'est pourquoi cette classification ne saurait être absolue, et se modifiera avec le temps.

Les médecins homéopathes sont en tête des professions libérales, parce qu'en effet, c'est celle qui, proportion gardée, compte dans ses rangs le plus grand nombre d'adhérents au Spiritisme ; sur cent médecins spirites, il y a au moins quatre-vingts homéopathes. Cela tient à ce que le principe même de leur médication les conduit au spiritualisme ; aussi les matérialistes sont-ils très rares parmi eux, si même il y en a, tandis qu'ils sont nombreux chez les allopathes. Mieux que ces derniers ils ont compris le Spiritisme, parce qu'ils ont trouvé dans les propriétés physiologiques du périsprit, uni au principe matériel et au principe spirituel, la raison d'être de leur système. Par le même motif, les spirites ont pu, mieux que d'autres, se rendre compte des effets de ce mode de traitement. Sans être exclusifs à l'endroit de l'homéopathie, et sans rejeter l'allopathie, ils en ont compris la rationalité, et l'ont soutenue contre des attaques injustes. Les homéopathes, trouvant de nouveaux défenseurs dans les spirites, n'ont pas eu la maladresse de leur jeter la pierre.

Si les magnétistes figurent au premier rang, toutefois après les homéopathes, malgré l'opposition persistante et souvent acerbe de quelques-uns, c'est que les opposants ne forme qu'une très petite minorité auprès de la masse de ceux qui sont, on peut le dire, spirites d'intuition. Le magnétisme et le Spiritisme sont, en effet, deux sciences jumelles, qui se complètent et s'expliquent l'une par l'autre, et dont celle des deux qui ne veut pas *s'immobiliser*, ne peut arriver à son complément sans s'appuyer sur sa congénère ; isolées l'une de l'autre, elles s'arrêtent dans une impasse ; elles sont réciproquement comme la physique et la chimie, l'anatomie et la physiologie. La plupart des magnétistes comprennent tellement par intuition le rapport intime qui doit exister entre les deux choses, qu'ils se prévalent généralement de leurs connaissances en magnétisme, comme moyen d'introduction auprès des spirites.

De tout temps, les magnétistes ont été divisés en deux camps : les *spiritualistes* et les *fluidistes* ; ces derniers, de beaucoup les moins nombreux, faisant tout au moins abstraction du principe spirituel, lorsqu'ils ne le nient pas absolument, rapportent tout à l'action du fluide matériel ; ils sont, par conséquent, en opposition

de principe avec les spirites. Or, il est à remarquer que, si tous les magnétistes ne sont pas spirites, tous les spirites, *sans exception*, admettent le magnétisme. En toutes circonstances, ils s'en sont faits les défenseurs et les soutiens. Ils ont donc dû s'étonner de trouver des adversaires plus ou moins malveillants dans ceux-mêmes dont ils venaient renforcer les rangs ; qui, après avoir été, pendant plus d'un demi-siècle en butte aux attaques, aux railleries et aux persécutions de toutes sortes, jettent, à leur tour, la pierre, les sarcasmes et souvent l'injure aux auxiliaires qui leur arrivent, et commencent à peser dans la balance par leur nombre.

Du reste, comme nous l'avons dit, cette opposition est loin d'être générale, bien au contraire ; on peut affirmer, sans s'écarter de la vérité, qu'elle n'est pas dans la proportion de plus de 2 à 3 p. cent sur la totalité des magnétistes ; elle est beaucoup moindre encore parmi ceux de la province et de l'étranger que de Paris.

Du Spiritisme au point de vue catholique.

Extrait du Journal *le Voyageur de commerce*, du 22 novembre 1868[2].

Quelques pages sincères sur le Spiritisme, écrites par un homme de bonne foi, ne sauraient être inutiles à cette époque, et il est peut-être temps que la justice et la lumière se fassent sur une question qui, bien que comptant aujourd'hui dans le monde intelligent des adeptes nombreux, n'en est pas moins reléguée dans le domaine de l'absurde et de l'impossible par des esprits légers, imprudents et peu soucieux du démenti que l'avenir peut leur donner.

Il serait curieux d'interroger aujourd'hui ces prétendus savants qui, du haut de leur orgueil et de leur ignorance, décrétaient, naguère encore, avec un dédain superbe, la folie de ces hommes géants qui cherchaient à la vapeur et à l'électricité des applications nouvelles. La mort leur a heureusement épargné ces humiliations.

---

[2] *Le Voyageur de commerce* paraît tous les dimanches. - Bureaux : 3, faubourg Saint-Honoré. Prix : 22 fr. par an ; 12 fr. pour six mois ; 6 fr. 50 pour trois mois.
De ce que le journal a publié l'article qu'on va lire, qui est l'expression de la pensée de l'auteur, nous n'en préjugeons rien sur ses sympathies pour le Spiritisme, car nous ne le connaissons que par ce numéro qu'on a bien voulu nous remettre.

Pour poser nettement notre situation, nous ferons au lecteur une profession de foi de quelques lignes :

Spirite, Avatar, Paul d'Apremont nous prouvent incontestablement le talent de Théophile Gautier, ce poète que le merveilleux a toujours attiré ; ces livres charmants sont de pure imagination et l'on aurait tort d'y chercher autre chose ; M. Home était un prestidigitateur habile ; les frères Davenport des banquistes maladroits.

Tous ceux qui ont voulu faire du Spiritisme une affaire de spéculation ressortent, à notre avis, de la police correctionnelle ou de la cour d'assises et voici pourquoi : Si le Spiritisme n'existe pas, ce sont des imposteurs passibles de la pénalité infligée à l'abus de confiance ; s'il existe, au contraire, c'est à la condition d'être la chose sacrée par excellence, la plus majestueuse manifestation de la divinité. Si l'on admettait que l'homme passant par-dessus le tombeau pouvait de plein pied pénétrer dans l'autre vie, correspondre avec les morts et avoir ainsi la seule preuve irrécusable, - parce qu'elle serait matérielle, - de l'immortalité de l'âme, ne serait-ce pas un sacrilège que de livrer à des bateleurs le droit de profaner le plus saint des mystères, et de violer sous la protection des magistrats le secret éternel des tombes ? Le bon sens, la morale, la sécurité même des citoyens exigent impérieusement que ces nouveaux voleurs soient chassés du temple, et que nos théâtres et nos places publiques soient fermés à ces faux prophètes qui jettent dans les esprits faibles une terreur dont la folie a trop souvent été la suite.

Ceci posé, entrons dans le cœur même de la question.

A voir les écoles modernes qui font tumulte autour de certains principes fondamentaux et de certitudes acquises, il est facile de comprendre que le siècle de doute et de découragement où nous vivons est pris de vertige et de cécité.

Parmi tous ces dogmes, celui qui a été le plus agité est, sans contredit, celui de l'immortalité de l'âme.

C'est qu'en effet tout est là : c'est la question par excellence, c'est l'homme tout entier, c'est son présent, c'est son avenir ; c'est la sanction de la vie, c'est l'espérance de la mort ; c'est à elle que viennent se rattacher tous les grands principes de l'existence de Dieu, de l'âme, de la religion révélée.

Cette vérité admise, ce n'est plus la vie qui doit nous inquiéter, mais le terme de la vie ; les plaisirs s'effacent pour laisser la place au devoir ; le corps n'est plus rien, l'âme est toute ; l'homme disparaît et Dieu seul flamboie dans son éternelle immensité.

Donc le grand mot de la vie, le seul, c'est la mort ou plutôt notre transformation. Étant appelés à passer sur la terre comme des fantômes, c'est vers cet horizon qui s'entrouvre de l'autre côté que nous devons porter nos regards ; voyageurs de quelques jours, c'est au départ qu'il convient de nous renseigner sur le but de notre pèlerinage, de demander à la vie le secret de l'éternité, de poser les jalons de notre chemin, et, passagers de la mort à la vie, de tenir d'une main assurée le fil qui traverse l'abîme.

Pascal a dit : « L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions, toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en se réglant par la vue de ce plan qui doit être notre premier objet. »

A toutes les époques, l'homme a eu pour patrimoine commun la notion de l'immortalité de l'âme, et a cherché à appuyer sur des preuves cette idée consolatrice ; il a cru la trouver dans les usages, dans les mœurs des différents peuples, dans les récits des historiens, dans les chants des poètes ; étant antérieure à tout prêtre, à tout législateur, à tout écrivain, n'étant sortie d'aucune secte, d'aucune école, et existant chez les peuples barbares comme chez les nations civilisées, d'où viendrait-elle, si ce n'est de Dieu qui est la vérité ?

Hélas ! ces preuves que la crainte du néant s'est créées ne sont par le fait que les espérances d'un avenir bâti sur une grève incertaine, sur un sable mouvant ; et les déductions de la logique la plus serrée n'arriveront jamais à la hauteur d'une démonstration mathématique.

Cette preuve matérielle, irrécusable, juste comme un principe divin et comme une addition tout à la fois, se trouve tout entière dans le Spiritisme et ne saurait se trouver ailleurs. En le considérant à ce point de vue élevé, comme une ancre de miséricorde, comme la planche suprême de salut, on se rend un compte facile du nombre des adeptes que ce nouvel autel tout catholique, a groupés autour de ses degrés ; car il ne faut pas s'y tromper, c'est là et non ailleurs qu'il faut chercher l'origine du succès que ces nouvelles doctrines ont enfanté près d'hommes qui brillent au premier rang de l'éloquence sacrée ou profane, et dont les noms ont une notoriété méritée dans les sciences et dans les lettres.

Qu'est-ce donc que le Spiritisme ?

Le Spiritisme, dans sa définition la plus large, est la faculté, que possèdent certains individus, d'entrer en relation, au moyen d'un intermédiaire ou médium, qui n'est qu'un instrument entre leurs mains, avec l'Esprit de personnes mortes et habitant un autre monde. Ce système, qui s'appuie, disent les croyants, sur un grand nombre de témoignages, offre une singulière séduction, moins encore par ses résultats que par ses promesses.

Dans cet ordre d'idées, le surnaturel n'est plus une limite, la mort n'est plus une barrière, le corps n'est plus un obstacle à l'âme, qui s'en débarrasse après la vie, comme, pendant la vie, elle s'en débarrasse momentanément dans le rêve. Dans la mort, l'Esprit est libre ; s'il est pur, il s'élève dans des sphères qui nous sont inconnues ; s'il est impur, il erre autour de la terre, se met en communication avec l'homme, qu'il trahit, qu'il trompe et qu'il corrompt. Les spirites ne croient pas aux bons Esprits ; le clergé, se conformant au texte de la Bible, ne croit également qu'aux mauvais, et les retrouve dans ce passage : « Prenez garde, car le démon rôde autour de vous et vous guette comme un lion cherchant sa proie, *quœrens quem devoret*. »

Ainsi, le Spiritisme n'est pas une découverte moderne. Jésus chassait les démons du corps des possédés, et Diodore de Sicile parle des revenants ; les dieux lares des Romains, leurs Esprits familiers, qu'étaient-ils donc ?

Mais alors pourquoi repousser de parti pris et sans examen un système, dangereux certainement au point de vue de la raison humaine, mais plein d'espérances et de consolations ? La brucine sagement administrée est un de nos remèdes les plus puissants ; parce qu'elle est un poison violent entre les mains des inhabiles, est-ce une raison pour la proscrire du Codex ?

M. Baguenault de Puchesse, un philosophe et un chrétien, au livre duquel j'ai fait de nombreux emprunts, parce que ses idées sont les miennes, dit, dans son beau livre de l'*Immortalité*, à propos du Spiritisme : « Ses pratiques inaugurent un système complet qui comprend le présent et l'avenir, qui trace les destinées de l'homme, lui ouvre les portes de l'autre vie, et l'introduit dans le monde surnaturel. L'âme survit au corps, puisqu'elle apparaît et se montre après la dissolution des éléments qui le composent. Le principe spirituel se dégage, persiste et, par ses actes, affirme son existence. Dès lors le matérialisme est condamné par les faits ; la vie

d'outre-tombe devient un fait certain et comme palpable ; le surnaturel s'impose ainsi à la science et, en se soumettant à son examen, ne lui permet plus de le repousser théoriquement et de le déclarer, en principe, impossible. »

Le livre qui parle ainsi du Spiritisme est dédié à l'une des lumières de l'Église, à l'un des maîtres de l'Académie française, à une illustration des lettres contemporaines, qui répondit :

« Un beau livre, sur un grand sujet, publié par le président de notre Académie de Sainte-Croix, sera un honneur pour vous et pour notre Académie tout entière. Vous ne pouviez guère choisir une question plus haute ni plus importante à étudier à l'heure présente… Permettez-moi donc, monsieur et bien cher ami, de vous offrir, pour le beau livre que vous dédiez à notre Académie et pour le bon exemple que vous nous donnez toutes mes félicitations et tous mes remerciements, avec l'hommage de mon religieux et profond dévouement.

« FÉLIX, *évêque d'Orléans*. »

Orléans, le 28 mars 1864. »

L'article est signé *Robert de Salles*.

L'auteur ne connaît évidemment le Spiritisme que d'une manière incomplète, comme le prouvent certains passages de son article ; cependant, il le considère comme une chose très sérieuse, et à quelques exceptions près, les spirites ne peuvent qu'applaudir à l'ensemble de ses réflexions. Il est surtout dans l'erreur quand il dit que les spirites ne croient pas aux bons Esprits, et aussi dans la définition qu'il donne comme la plus large expression du Spiritisme ; c'est, dit-il, la faculté que possèdent certains individus, d'entrer en relation avec l'Esprit de personnes mortes.

La médiumnité, ou faculté de communiquer avec les Esprits, ne constitue pas le fonds du Spiritisme, sans cela, pour être spirite, il faudrait être médium ; ce n'est là qu'un accessoire, un moyen d'observation, et non la science qui est tout entière dans la doctrine philosophique. Le Spiritisme n'est pas plus inféodé dans les médiums que l'astronomie ne l'est dans une lunette ; et la preuve en est, c'est qu'on peut faire du spiritisme sans médium, comme on a fait de l'astronomie longtemps avant d'avoir des télescopes. La différence consiste en ce que, dans le premier cas, on fait de la science théorique, tandis que la médiumnité est l'instrument qui permet d'asseoir la théorie sur l'expérience. Si le Spiritisme était circonscrit

dans la faculté médianimique, son importance serait singulièrement amoindrie et, pour beaucoup de gens, se réduirait à des faits plus ou moins curieux.

En lisant cet article, on se demande si l'auteur croit ou non au Spiritisme ; car il ne le pose, en quelque sorte, que comme une hypothèse, mais comme une hypothèse digne de la plus sérieuse attention. Si c'est une vérité, dit-il, c'est une chose sacrée par excellence, qui ne doit être traitée qu'avec respect, et dont l'exploitation ne saurait être flétrie et poursuivie avec trop de sévérité.

Ce n'est pas la première fois que cette idée est émise, même par les adversaires du Spiritisme, et il est à remarquer que c'est toujours le côté par lequel la critique a cru mettre la doctrine en défaut, en s'attaquant aux abus du trafic lorsqu'elle en a trouvé l'occasion ; c'est qu'elle sent que ce serait le côté vulnérable, et par lequel elle pourrait l'accuser de charlatanisme ; voilà pourquoi la malveillance s'acharne à l'accoler aux charlatans, diseurs de bonne aventure et autres industriels de même espèce, espérant par ce moyen donner le change et lui enlever le caractère de dignité et de gravité qui fait sa force. La levée de boucliers contre les Davenport, qui avaient cru pouvoir impunément mettre les Esprits en parade sur des tréteaux, a rendu un immense service ; dans son ignorance du véritable caractère du Spiritisme, la critique d'alors a cru le frapper à mort, tandis qu'elle n'a discrédité que les abus contre lesquels tous les spirites sincères ont toujours protesté.

Quelle que soit la croyance de l'auteur, et malgré les erreurs contenues dans son article, nous devons nous féliciter d'y voir la question traitée avec la gravité que comporte le sujet. La presse en a rarement entendu parler dans un sens aussi sérieux, mais il y a commencement à tout.

———————

Procès des empoisonneuses de Marseille.

Le nom du Spiritisme s'est trouvé incidemment mêlé à cette déplorable affaire ; un des accusés, l'herboriste Joye, a dit qu'il s'en était occupé, et qu'il interrogeait les Esprits ; cela prouve-t-il qu'il fût spirite, et peut-on en inférer quelque chose contre la doctrine ? Sans doute ceux qui veulent la décrier ne manqueront pas d'y chercher un prétexte d'accusation ; mais si les diatribes de la malveil-

lance ont été jusqu'à ce jour sans résultat, c'est qu'elles ont toujours porté à faux, et il en sera de même ici. Pour savoir si le Spiritisme encourt une responsabilité quelconque en cette circonstance, le moyen est bien simple : c'est de s'enquérir *de bonne foi*, non chez les adversaires, mais à la source même, de ce qu'il prescrit et de ce qu'il condamne ; il n'a rien de secret ; ses enseignements sont au grand jour et chacun peut les contrôler. Si donc les livres de la doctrine ne renferment que des instructions de nature à porter au bien ; s'ils condamnent d'une manière explicite et formelle tous les actes de cet homme, les pratiques auxquelles il s'est livré, le rôle ignoble et ridicule qu'il attribue aux Esprits, c'est qu'il n'y a pas puisé ses inspirations ; il n'est pas un homme impartial qui n'en convienne et ne déclare le Spiritisme hors de cause.

Le Spiritisme ne reconnaît pour ses adeptes que ceux qui mettent en pratique ses enseignements, c'est-à-dire qui travaillent à leur propre amélioration morale, parce que c'est le signe caractéristique du vrai spirite. Il n'est pas plus responsable des actes de ceux à qui il plaît de se dire spirites que la vraie science ne l'est du charlatanisme des escamoteurs qui s'intitulent *professeurs de physique*, ni la saine religion des abus commis en son nom.

L'accusation dit, à propos de Joye : « On a trouvé chez lui un registre qui donne une idée de son caractère et de ses occupations. Chaque page aurait été écrite, selon lui, sous la dictée des Esprits, et il est tout plein de soupirs ardents vers Jésus-Christ. A chaque feuillet il est question de Dieu, et les saints sont invoqués. A côté, pour ainsi dire, sont des écritures qui peuvent donner une idée des opérations habituelles de l'herboriste :

« Pour *espiritisme*, 4 fr. 25. - Malades, 6 fr. - Cartes, 2 fr. - Maléfices, 10 fr. - Exorcismes, 4 fr. - Baguette divinatoire, 10 fr. - Maléfices pour tirage au sort, 60 fr. » Et bien d'autres désignations, parmi lesquelles on rencontre des maléfices à satiété, et qui se terminent par cette mention : « J'ai fait en janvier 226 fr. Les autres mois ont été moins fructueux. »

A-t-on jamais vu dans les ouvrages de la doctrine spirite l'apologie de pareilles pratiques, ni quoi que ce soit de nature à les provoquer ? N'y voit-on pas, au contraire, qu'elle répudie toute solidarité avec la magie, la sorcellerie, les diableries, les tireurs de cartes, devins, diseurs de bonne aventure, et tous ceux qui font métier de commercer avec les Esprits, en prétendant les avoir à leurs ordres à tant la séance ?

Si Joye avait été spirite, il aurait d'abord regardé comme une profanation de faire intervenir les Esprits en semblables circonstances ; il aurait su, en outre : que *les Esprits ne sont aux ordres de personne* et ne viennent ni sur commande, ni par l'influence d'aucun signe cabalistique ; que les Esprits sont les âmes des hommes qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres mondes, nos parents, nos amis, nos contemporains ou nos ancêtres ; qu'ils ont été hommes comme nous, et qu'après notre mort nous serons Esprits comme eux ; que les gnomes, lutins, farfadets, démons sont des créations de pure fantaisie et n'existent que dans l'imagination ; que les Esprits sont libres, plus libres que lorsqu'ils étaient incarnés, et que prétendre les soumettre à nos caprices et à notre volonté, les faire agir et parler à notre guise pour notre amusement ou notre intérêt, est une idée chimérique ; qu'ils viennent quand ils veulent, de la manière qu'ils veulent, et à qui cela leur convient ; que le but providentiel des communications avec les Esprits est notre instruction et notre amélioration morale, et non de nous aider dans les choses matérielles de la vie que nous pouvons faire ou trouver nous-mêmes, et encore moins de servir la cupidité ; enfin qu'en raison de leur nature même et du respect que l'on doit aux âmes de ceux qui ont vécu, il est aussi irrationnel qu'immoral de tenir bureau ouvert de consultations ou d'exhibitions des Esprits. Ignorer ces choses, c'est ignorer l'*a b c d* du Spiritisme ; et lorsque la critique le confond avec la cartomancie, la chiromancie, les exorcismes, les pratiques de la sorcellerie, maléfices, envoûtements, etc., elle prouve qu'elle n'en sait pas le premier mot ; or, nier ou condamner une doctrine que l'on ne connaît pas, c'est manquer à la logique la plus élémentaire ; lui prêter ou lui faire dire précisément le contraire de ce qu'elle dit, c'est de la calomnie ou de la partialité.

Puisque Joye mêlait à ses procédés le nom de Dieu, de Jésus et l'invocation des saints, il pouvait tout aussi bien y mêler le nom du Spiritisme, ce qui ne prouve pas plus contre la doctrine, que son simulacre de dévotion ne prouve contre la saine religion. Il n'était donc pas plus spirite, parce qu'il interrogeait soi-disant les Esprits, que les femmes Lamberte et Dye n'étaient vraiment pieuses, parce qu'elles allaient faire brûler des cierges, à la *Bonne-Mère*, Notre-Dame-de-la-Garde, pour la réussite de leurs empoisonnements. D'ailleurs, s'il eût été spirite, il ne lui serait même pas venu à la pensée de faire servir à la perpétration du mal, une doctrine dont la première loi est l'amour du prochain, et qui a pour devise : *Hors*

la charité, point de salut. Si l'on imputait au Spiritisme l'incitation à de pareils actes, on pourrait, au même titre, en faire tomber la responsabilité sur la religion.

Voici, à ce sujet, quelques réflexions de l'*Opinion nationale*, du 8 décembre :

« Le *Monde* accuse le *Siècle*, les mauvais journaux, les mauvaises réunions, les mauvais livres, de complicité dans l'affaire des empoisonneuses de Marseille.

« Nous avons lu, avec une curiosité douloureuse, les débats de cette étrange affaire ; mais nous n'avons vu nulle part que le sorcier Joye ou la sorcière Lamberte aient été abonnés au *Siècle*, à l'*Avenir* ou à l'*Opinion*. On a trouvé un seul journal chez Joye : c'était un numéro du *Diable, journal de l'enfer*. Les veuves qui figurent dans cet aimable procès, sont bien loin d'être des libres penseuses. Elles font brûler des cierges à la bonne Vierge, pour obtenir de Notre-Dame la grâce d'empoisonner tranquillement leurs maris. On trouve dans l'affaire tout le vieil attirail du moyen âge : os de mort recueillis au cimetière, *emmasquement*, qui n'est autre que l'*envoûtement* du temps de la reine Margot. Toutes ces dames ont été élevées, non dans les écoles Élisa Lemonnier, mais chez les bonnes sœurs. Ajoutez aux superstitions catholiques, les superstitions modernes, spiritisme et charlatanismes. C'est l'absurde qui a conduit ces femmes au crime. C'est ainsi qu'en Espagne, près des bouches de l'Èbre, on voit, dans la montagne, une chapelle élevée à Notre-Dame des voleurs.

« Semez la superstition, vous récolterez le crime. C'est pour cela que nous demandons qu'on sème la science. « Éclairez cette tête du peuple, a dit Victor Hugo, vous n'aurez plus besoin de la couper. » - J. Labbé.

L'argument, tiré de ce que les accusés n'étaient pas abonnés à certains journaux, manque de justesse, car on sait qu'il n'est pas nécessaire d'être abonné à un journal pour le lire, surtout dans cette classe d'individus. L'*Opinion nationale* aurait donc pu se trouver entre les mains de quelques-uns d'entre eux, sans qu'on fût en droit de n'en tirer aucune conséquence contre ce journal. Qu'aurait-elle dit si Joye eût prétendu s'être inspiré des doctrines de cette feuille ? Elle aurait répondu : Lisez-la, et voyez si vous y trouvez un seul mot propre à surexciter les mauvaises passions. Le prêtre Verger avait certainement chez lui l'Évangile ; bien plus : par état il devait l'étudier ; peut-on dire que ce soit l'Évangile qui l'a poussé à

l'assassinat de l'archevêque de Paris ? Est-ce l'Évangile qui a armé le bras de Ravaillac et de Jacques Clément ? qui a allumé les bûchers de l'Inquisition ? Et cependant c'est au nom de l'Évangile que tous ces crimes ont été commis.

L'auteur de l'article dit : « Semez la superstition, et vous récolterez le crime ; » il a raison, mais où il a tort c'est de confondre l'abus d'une chose avec la chose même ; si on voulait supprimer tout ce dont on peut abuser, on ne voit pas trop ce qui échapperait à la proscription, sans en excepter la presse. Certains réformateurs modernes ressemblent aux hommes qui voudraient couper un bon arbre, parce qu'il donne quelques fruits véreux.

Il ajoute : « C'est pour cela que nous demandons qu'on sème la science. » Il a encore raison, car la science est un élément de progrès, mais suffit-elle pour la moralisation complète ? Ne voit-on pas des hommes mettre leur savoir au service de leurs mauvaises passions ? Lapommeraie n'était-il pas un homme instruit, un médecin patenté, jouissant d'un certain crédit, et, de plus, un homme du monde ? Il en était de même de Castaing et de tant d'autres. On peut donc abuser de la science ; en faut-il conclure que la science est une mauvaise chose ? Et de ce qu'un médecin a failli, la faute doit-elle rejaillir sur tout le corps médical ? Pourquoi donc imputer au Spiritisme celle d'un homme à qui il a plu de se dire spirite, et qui ne l'était pas ? La première chose, avant de porter un jugement quelconque, était de s'enquérir s'il avait pu trouver dans la doctrine spirite des maximes de nature à justifier ses actes. Pourquoi la science médicale n'est-elle pas solidaire du crime de Lapommeraie ? Parce que ce dernier n'a pu puiser dans les principes de cette science l'incitation au crime ; il a employé pour le mal les ressources qu'elle fournit pour le bien ; et pourtant il était plus médecin que Joye n'était spirite. C'est le cas d'appliquer le proverbe : « Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. »

L'instruction est indispensable, personne ne le conteste ; mais, sans la moralisation, ce n'est qu'un instrument, trop souvent improductif pour celui qui ne sait pas en régler l'usage en vue du bien. Instruire les masses sans les moraliser, c'est mettre entre leurs mains un outil sans leur apprendre à s'en servir, car la moralisation qui s'adresse au cœur ne suit pas nécessairement l'instruction qui ne s'adresse qu'à l'intelligence ; l'expérience est là pour le prouver. Mais comment moraliser les masses ? C'est ce dont on s'est le moins occupé, et ce ne sera certainement pas en les nourrissant de l'idée qu'il n'y a ni Dieu, ni âme,

ni espérance, car tous les sophismes du monde ne démontreront pas que l'homme qui croit que tout, pour lui, commence et finit avec son corps, a de plus puissantes raisons de se contraindre pour s'améliorer, que celui qui comprend la solidarité qui existe entre le passé, le présent et l'avenir. C'est cependant cette croyance au néantisme qu'une certaine école de soi-disant réformateurs prétend imposer à l'humanité comme l'élément par excellence du progrès moral.

L'auteur, en citant Victor Hugo, oublie, ou mieux ne se doute pas, que ce dernier a ouvertement affirmé en maintes occasions sa croyance aux principes fondamentaux du Spiritisme ; il est vrai que ce n'est pas du Spiritisme à la façon de Joye ; mais quand on ne sait pas, on peut confondre.

Quelque regrettable que soit l'abus qui a été fait du nom du Spiritisme dans cette affaire, aucun spirite ne s'est ému des suites qui pourraient en résulter pour la doctrine ; c'est qu'en effet, sa morale étant inattaquable, elle n'en peut subir aucune atteinte ; l'expérience prouve, au contraire, qu'il n'y a pas une seule des circonstances qui ont fait retentir le nom du Spiritisme qui n'ait tourné à son profit par un accroissement dans le nombre des adeptes, parce que l'examen que le retentissement provoque ne peut être qu'à son avantage. Il est à remarquer, néanmoins, qu'en cette affaire, à bien peu d'exceptions près, la presse s'est abstenue de tout commentaire à l'endroit du Spiritisme ; il y a quelques années elle en eût défrayé ses colonnes pendant deux mois, et n'aurait pas manqué de présenter Joye comme un des grands prêtres de la doctrine. On a pu remarquer également que, ni le président de la Cour, ni le procureur général dans son réquisitoire, ne se sont appesantis sur cette circonstance et n'en ont tiré aucune induction. L'avocat seul de Joye a fait son office de défenseur comme il a pu.

Le Spiritisme partout.

Lamartine

> Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
> Aux gigantesques flots qui roulent sur nos têtes,
> On sent que l'homme aussi double un cap des tempêtes,
> Et passe sous la foudre et sous l'obscurité,
> Le tropique orageux d'une autre humanité !

Le *Siècle*, du 20 mai dernier, citait ces vers à propos d'un article

sur la crise commerciale. Qu'ont-ils de Spirite ? dira-t-on ; il n'y est question ni d'âmes, ni d'Esprits. On pourrait avec plus de raison demander quel rapport ils ont avec le fond de l'article dans lequel ils étaient encadrés, et traitant du taux des marchandises. Ils touchent bien plus directement au Spiritisme, car c'est, sous une autre forme, la pensée exprimée par les Esprits sur l'avenir qui se prépare ; c'est, dans un langage à la fois sublime et concis, l'annonce des convulsions que l'humanité aura à subir pour sa régénération, et que les Esprits nous font, de tous côtés, pressentir comme imminentes. Tout se résume dans cette pensée profonde : *une autre humanité*, image de l'humanité transformée, du monde moral nouveau remplaçant le vieux monde qui s'écroule. Les préliminaires de ce remaniement se font déjà sentir, c'est pourquoi les Esprits nous répètent sur tous les tons que les temps sont arrivés. M. Lamartine a fait là une véritable prophétie dont nous commençons à voir la réalisation.

Etienne de Jouy (de l'Académie Française)

On lit ce qui suit dans le tome XVI des œuvres complètes de M. de Jouy, intitulé : *Mélanges*, page 99 ; c'est un dialogue entre madame de Staël, morte, et M. le duc de Broglie vivant.

M. *de Broglie*. Que vois-je ! se peut-il ?

Mme *de Staël*. Mon cher Victor, ne vous alarmez pas, et, sans m'interroger sur un prodige dont aucun être vivant ne saurait pénétrer la cause, jouissez un moment avec moi du bonheur que nous procure à tous deux cette nocturne apparition. Il est, vous le voyez, des liens que la mort même ne saurait briser ; le doux accord des sentiments, des vues, des opinions, forme la chaîne qui rattache la vie périssable à la vie immortelle, et qui empêche que ce qui fut longtemps uni soit à jamais séparé.

M. *de Broglie*. Je pourrais, je crois, expliquer cette heureuse sympathie par la concordance intellectuelle.

Mme *de Staël*. N'expliquons rien, je vous prie, je n'ai plus de temps à perdre. Ces relations d'amour qui survivent aux organes matériels ne me laissent point étrangère aux sentiments des objets de mes plus tendres affections. Mes enfants vivent ; ils honorent et chérissent ma mémoire, je le sais ; mais c'est là que se bornent mes rapports présents avec la terre ; la nuit de la tombe enveloppe tout le reste.

Dans le même tome, page 83 et suivantes, est un autre dialogue,

où sont mis en scène divers personnages historiques, révélant leur existence et le rôle qu'ils ont joué dans *des vies successives*.

Le correspondant, qui nous adresse cette note, ajoute :

« Je crois, comme vous, que le meilleur moyen d'amener à la doctrine que nous prêchons, bon nombre de récalcitrants, c'est de leur faire voir que ce qu'ils regardent compte un ogre prêt à les dévorer, ou comme une ridicule bouffonnerie, n'est autre chose que ce qui est éclos, par la seule méditation sur les destinées de l'homme, dans le cerveau des penseurs sérieux de tous les âges. »

M. de Jouy écrivait au commencement de ce siècle. Ses œuvres complètes ont été publiées en 1823, en vingt-sept volumes in-8°, chez Didot.

Silvio Pellico

Extrait de *Mes Prisons*, par Silvio Pellico, ch. XLV et XLVI.

« Un état pareil était une vraie maladie ; je ne sais si je ne dois pas dire une sorte de somnambulisme. Il me semblait qu'il y avait en moi deux hommes : l'un qui voulait continuellement écrire, et l'autre qui voulait faire autre chose…

« Pendant ces nuits horribles, mon imagination s'exaltait quelquefois à tel point que, tout éveillé, il me semblait entendre dans ma prison, tantôt des gémissements, tantôt des rires étouffés. Depuis mon enfance, je n'avais jamais cru aux sorciers ni aux Esprits, et maintenant ces rires et ces gémissements m'épouvantaient ; je ne savais comment me les expliquer ; j'étais forcé de douter si je n'étais pas le jouet de quelque puissance inconnue et malfaisante.

« Plusieurs fois je pris la lumière en tremblant, et je regardai si personne n'était caché sous mon lit pour se jouer de moi. Quand j'étais à ma table, tantôt il me semblait que quelqu'un me tirait par mon habit, tantôt que l'on poussait un livre qui tombait à terre ; tantôt aussi je croyais qu'une personne, derrière moi, soufflait ma lumière pour qu'elle s'éteignît. Me levant alors précipitamment, je regardai autour de moi ; je me promenais avec défiance et me demandais à moi-même si j'étais fou ou dans mon bon sens, car, au milieu de tout ce que j'éprouvais, je ne savais plus distinguer la réalité de l'illusion, et je m'écriais avec angoisse : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?*

« Une fois m'étant mis au lit avant l'aurore, je crus être parfaitement sûr d'avoir placé mon mouchoir sous mon traversin. Après un

moment d'assoupissement, je m'éveillai comme de coutume, et il me sembla qu'on m'étranglait. Je sentis mon cou étroitement enveloppé. Chose étrange ! Il était enveloppé avec mon mouchoir, fortement attaché par plusieurs nœuds ! J'aurais juré n'avoir pas fait ces nœuds, n'avoir pas touché mon mouchoir depuis que je l'avais mis sous mon traversin. Il fallait que je l'eusse fait en rêvant ou dans un accès de délire, sans en avoir gardé aucune souvenance ; mais je ne pouvais le croire, et, depuis ce moment, je craignais chaque nuit d'être étranglé. »

Si quelques-uns de ces faits peuvent être attribués à une imagination surexcitée par la souffrance, il en est d'autres qui semblent véritablement provoqués par des agents invisibles, et il ne faut pas oublier que Silvio Pellico n'était pas crédule à cet endroit ; cette cause ne pouvait lui venir à la pensée, et, dans l'impossibilité de se l'expliquer, ce qui se passait autour de lui le remplissait de terreur. Aujourd'hui que son Esprit est dégagé du voile de la matière, il se rend compte, non-seulement de ces faits, mais des différentes péripéties de sa vie ; il reconnaît juste ce qui, auparavant, lui paraissait injuste. Il en a donné l'explication dans la communication suivante sollicitée à cet effet.

(Société de Paris, 18 octobre 1867.)

Qu'il est grand et puissant ce Dieu que les humains rapetissent sans cesse en voulant le définir, et combien les mesquines passions que nous lui prêtons pour le comprendre sont une preuve de notre faiblesse et de notre peu d'avancement ! Un Dieu vengeur ! un Dieu juge ! un Dieu bourreau ! Non ; tout cela n'existe que dans l'imagination humaine, incapable de comprendre l'infini. Quelle folle témérité que de vouloir définir Dieu ! Il est l'incompréhensible et l'indéfinissable, et nous ne pouvons que nous incliner sous sa main puissante, sans chercher à comprendre et à analyser sa nature. Les faits sont là pour nous prouver qu'il existe ! Étudions ces faits et, par leur moyen, remontons de cause en cause aussi loin que nous pourrons aller ; mais ne nous attaquons à la cause des causes que lorsque nous possèderons entièrement les causes secondes, et lorsque nous en comprendrons tous les effets !…

Oui, les lois de l'Éternel sont immuables ! Elles frappent aujourd'hui le coupable, comme elles l'ont toujours frappé, selon la nature des fautes commises et proportionnellement à ces fautes. Elles frappent d'une manière inexorable, et sont suivies de conséquences mo-

rales, non fatales, mais inévitables. La peine du talion est un fait, et le mot de l'ancienne loi : « Œil pour œil, dent pour dent, » s'accomplit dans toute sa rigueur. Non-seulement l'orgueilleux est humilié, mais il est frappé dans son orgueil de la même manière dont il a frappé les autres. Le juge inique se voit condamner injustement ; le despote devient opprimé !

Oui, j'ai gouverné les hommes ; je les ai fait plier sous un joug de fer ; je les ai frappés dans leurs affections et leur liberté ; et plus tard, à mon tour, j'ai dû plier sous l'oppresseur, j'ai été privé de mes affections et de ma liberté !

Mais comment l'oppresseur de la veille peut-il devenir le républicain du lendemain ? La chose est des plus simples, et l'observation des faits qui ont lieu sous vos yeux devrait vous en donner la clef. Ne voyez-vous pas, dans le cours d'une seule existence, une même personnalité, tour à tour dominante et dominée ? et n'arrive-t-il pas que, si elle gouverne despotiquement dans le premier cas, elle est, dans le second, une de celles qui luttent le plus énergiquement contre le despotisme ?

La même chose a lieu d'une existence à l'autre. Ce n'est certes pas là une règle sans exception ; mais généralement ceux qui sont en apparence les libéraux les plus forcenés, ont été jadis les plus ardents partisans du pouvoir, et cela se comprend, car il est logique que ceux qui ont été longuement habitués à régner sans conteste et à satisfaire sans entraves leurs moindres caprices, soient ceux qui souffrent davantage de l'oppression, et les plus ardents à en secouer le joug.

Le despotisme et ses excès, par une conséquence admirable des lois de Dieu, entraînent nécessairement chez ceux qui l'exercent un amour immodéré de la liberté, et ces deux excès s'usant l'un par l'autre, amènent inévitablement le calme et la modération.

Telles sont, à propos du désir que vous avez exprimé, les explications que je crois utile de vous donner. Je serai heureux si elles sont de nature à vous satisfaire.

SILVIO PELLICO.

Variétés.

L'avare de la rue du Four.

La *Petite Presse* du 19 novembre 1868, reproduisait le fait suivant d'après le journal *le Droit* :

« Dans un misérable galetas de la rue du Four-Saint-Germain,

vivait pauvrement un individu d'un certain âge, nommé P… Il ne recevait personne ; il préparait lui-même ses repas, beaucoup plus exigus que ceux d'un anachorète. Couvert de vêtements sordides, il couchait sur un grabat plus sordide encore. D'une maigreur extrême, il paraissait desséché par les privations de tout genre, et on le croyait généralement en proie au plus profond dénuement.

« Cependant, une odeur fétide avait commencé à se répandre dans la maison. Elle augmenta d'intensité et finit par gagner l'établissement d'un petit traiteur, situé au rez-de-chaussée, au point que les consommateurs s'en plaignirent.

« On rechercha alors avec soin la cause de ces miasmes, et on finit par découvrir qu'ils provenaient du logement occupé par le sieur P…

« Cette découverte fit songer que cet homme n'avait pas été vu depuis longtemps, et, dans la crainte qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, on se hâta d'avertir le commissaire de police du quartier.

« Immédiatement, ce magistrat se rendit sur les lieux et fit ouvrir la porte par un serrurier ; mais, dès qu'on voulut entrer dans la chambre, on faillit être suffoqué et il fallut se retirer promptement. Ce ne fut qu'après avoir laissé pendant quelque temps s'introduire dans ce réduit l'air extérieur qu'on put y pénétrer et procéder, avec les précautions convenables, aux constatations.

« Un triste spectacle s'offrit au commissaire et au médecin qui l'accompagnait. Sur le lit était étendu le corps du sieur P… dans un état de putréfaction complète ; il était couvert de mouches charbonneuses, et des milliers de vers rongeaient les chairs, qui se détachaient par lambeaux.

« Cet état de décomposition n'a pas permis de reconnaître d'une manière certaine la cause de la mort, remontant à une époque éloignée, mais l'absence de toute trace de violence fait penser qu'elle doit être attribuée à une cause naturelle, telle qu'une apoplexie ou une congestion cérébrale. On a d'ailleurs trouvé dans un meuble une somme d'environ 35,000 francs, tant en numéraire qu'en actions, obligations industrielles et valeurs diverses.

« A la suite des formalités ordinaires, on s'est hâté d'enlever ces débris humains et de désinfecter le local. L'argent et les valeurs ont été placés sous scellés. »

Cet homme ayant été évoqué à la Société de Paris, a donné la communication suivante :

(Société de Paris, 20 novembre 1868. Méd., M. Rul.)

Vous me demandez pourquoi je me suis laissé mourir de faim, étant en possession d'un trésor. 35,000 francs, c'est une fortune, en effet ! Hélas ! messieurs, vous êtes trop instruits de ce qui se passe autour de vous, pour ne pas comprendre que je subissais des épreuves, et ma fin vous dit assez que j'y ai failli. En effet, dans une précédente existence, j'avais lutté avec énergie contre la pauvreté que je n'avais domptée que par des prodiges d'activité, d'énergie et de persévérance. Vingt fois, je fus sur le point de me voir privé du fruit de mon rude labeur. Aussi, ne fus-je pas tendre pour les pauvres que j'éconduisais lorsqu'ils se présentaient chez moi. Je réservais tout ce que je gagnais pour ma famille, ma femme et mes enfants.

Je me choisis pour épreuve, dans cette nouvelle existence, d'être sobre, modéré dans mes goûts, et de partager ma fortune avec les pauvres, mes frères déshérités.

Ai-je tenu parole ? Vous voyez le contraire ; car j'ai bien été sobre, tempérant, plus que tempérant ; mais je n'ai pas été charitable.

Ma fin malheureuse n'a été que le commencement de mes souffrances, plus dures, plus pénibles en ce moment, où je vois avec les yeux de l'Esprit. Aussi n'aurais-je pas eu le courage de me présenter devant vous, si l'on ne m'avait assuré que vous êtes bons, compatissants au malheur, et je viens vous demander de prier pour moi. Allégez mes souffrances, vous qui connaissez les moyens de rendre les souffrances moins poignantes ; priez pour votre frère qui souffre et qui désire revenir souffrir beaucoup plus encore !

Pitié, mon Dieu ! Pitié pour l'être faible qui a failli ; et vous, messieurs, compassion à votre frère, qui se recommande à vos prières.

L'AVARE DE LA RUE DU FOUR.

Suicide par obsession.

On lit dans le *Droit* :

« Le sieur Jean-Baptiste Sadoux, fabricant de canots à Joinville-Le-Pont, aperçut hier un jeune homme qui, après avoir erré pendant quelque temps sur le pont, était monté sur le parapet et se précipitait dans la Marne. Aussitôt il se porta à son secours, et, au bout de sept

minutes, il le ramena. Mais déjà l'asphyxie était complète, et toutes les tentatives faites pour ranimer cet infortuné demeurèrent infructueuses.

« Une lettre trouvée sur lui l'a fait reconnaître pour le sieur Paul D…, âgé de vingt-deux ans, demeurant rue Sedaine, à Paris. Cette lettre, adressée par le suicidé à son père, était extrêmement touchante. Il lui demandait pardon de l'abandonner et lui disait que depuis deux ans il était dominé par une idée terrible, par une irrésistible envie de se détruire. Il lui semblait, ajoutait-il, entendre hors de la vie une voix qui l'appelait sans relâche, et, malgré tous ses efforts, il ne pouvait s'empêcher d'aller vers elle. On a également trouvé dans une poche de paletot une corde neuve à laquelle avait été fait un nœud coulant. Le corps, à la suite de l'examen médico-légal, a été remis à la famille. »

L'obsession est ici bien évidente, et ce qui ne l'est pas moins, c'est que le Spiritisme y est complètement étranger, nouvelle preuve que ce mal n'est pas inhérent à la croyance. Mais si le Spiritisme n'est pour rien dans le fait, lui seul peut en donner l'explication. Voici l'instruction donnée à ce sujet par un de nos Esprits habitués, et de laquelle il ressort que, malgré l'entraînement auquel ce jeune homme a cédé pour son malheur, il n'a point succombé à la fatalité ; il avait son libre arbitre, et, avec plus de volonté, il aurait pu résister. S'il avait été Spirite, il aurait compris que la voix qui le sollicitait ne pouvait être que celle d'un mauvais Esprit, et les suites terribles d'un instant de faiblesse.

(Paris, groupe Desliens, 20 décembre 1868, Médium, M. Nivard.)

La voix disait : Viens ! Viens ! mais elle eût été inefficace, cette voix du tentateur, si l'action directe de l'Esprit ne s'était fait sentir. Le pauvre suicidé était appelé et il était poussé. Pourquoi ? Son passé était la cause de la situation douloureuse où il se trouvait ; il tenait à la vie et redoutait la mort ; mais, dans cet appel incessant qu'il entendait, il a trouvé, dirai-je la force ? non ; il a puisé la faiblesse qui l'a perdu. Il a surmonté ses craintes, parce qu'il s'attendait à la fin à trouver de l'autre côté de la vie le repos que ce côté-ci lui refusait. Il a été trompé : le repos n'est point venu. Les ténèbres l'entourent, sa conscience lui reproche son acte de faiblesse, et l'Esprit qui l'a entraîné ricane autour de lui, il le crible d'un persiflage constant. L'aveugle ne le voit point, mais il entend la voix qui lui répète : Viens ! viens ! et puis qui se moque de ses tortures.

La cause de ce fait d'obsession est dans le passé, comme je viens de le dire ; l'obsesseur a été poussé lui-même au suicide par celui qu'il vient de faire tomber dans l'abîme. C'était sa femme dans l'existence précédente, et elle avait considérablement souffert de la débauche et des brutalités de son mari. Trop faible pour accepter la situation qui lui était faite, avec résignation et courage, elle demanda à la mort un refuge contre ses maux. Elle s'est vengée depuis ; vous savez comment. Mais cependant l'acte de ce malheureux n'était pas fatal ; il avait accepté les risques de la tentation ; elle était nécessaire à son avancement, car, seule, elle pouvait faire disparaître la tache qui avait sali son existence précédente. Il en avait accepté les risques avec l'espoir d'être le plus fort, il s'était trompé : il a succombé. Il recommencera plus tard ; résistera-t-il ? Cela dépendra de lui.

Priez Dieu pour lui, afin qu'il lui donne le calme et la résignation dont il a tant besoin, le courage et la force pour qu'il ne faillisse pas dans les épreuves qu'il aura à subir plus tard.

LOUIS NIVARD.

Dissertations spirites.

Les Arts et le Spiritisme.

(Paris, groupe Desliens, 25 novembre 1868, médium M. Desliens.)

Fut-il jamais un temps où il y eut plus de poètes, plus de peintres, de sculpteurs, de littérateurs, d'artistes en tous genres ? Fut-il jamais un temps où poésie, peinture, sculpture, art quel qu'il soit, ait été accueilli avec plus de dédain ? Tout est dans le marasme ! et rien, si ce n'est ce qui a trait directement à la furia positiviste du siècle, n'a actuellement chance d'être favorablement apprécié.

Il y a, sans doute, encore quelques amis du beau, du grand, du vrai ; mais, à côté, combien de profanateurs, soit parmi les exécutants, soit parmi les amateurs ! Il n'y a plus de peintres ; il n'y a que des faiseurs ! Ce n'est point la gloire que l'on poursuit ! elle vient à pas trop lents pour notre génération de gens pressés. Voir la renommée et l'auréole du talent, couronner une existence sur son déclin, qu'est cela ? Une chimère, bonne tout au plus pour les artistes du temps passé ! On avait le temps de vivre alors ; aujourd'hui

on a à peine celui de jouir ! Il faut donc arriver, et promptement, à la fortune ; il faut se faire un nom par *un faire original*, par l'intrigue, par tous les moyens plus ou moins avouables dont la civilisation comble les peuples qui touchent à un progrès immense en avant ou à une décadence sans rémission.

Qu'importe si la célébrité conquise disparaît avec autant de rapidité que l'existence de l'éphémère ! Qu'importe la brièveté de l'éclat !… C'est une éternité si ce temps a suffi pour acquérir la fortune, la clef des jouissances et du *dolce far niente* !

C'est la lutte courageuse avec l'épreuve qui fait le talent ; la lutte avec la fortune l'énerve et le tue !

Tout tombe, tout périclite, parce qu'il n'y a plus de croyance !

Pensez-vous que le peintre croie en lui-même ? Oui, il y arrive parfois ; mais, en général, il ne croit qu'à l'aveuglement, qu'à la fougue du public, et il en profite jusqu'à ce qu'un nouveau caprice vienne transporter ailleurs le torrent de faveurs qui pénétraient chez lui !

Comment faire des tableaux religieux ou mythologiques qui frappent et émeuvent, lorsque les croyances dans les idées qu'ils représentent ont disparu ?

On a du talent, on sculpte le marbre, on lui donne la forme humaine ; mais c'est toujours une pierre froide et insensible : il n'y a point de vie ! De belles formes, mais non l'étincelle qui crée l'immortalité !

Les maîtres de l'antiquité ont fait des dieux, parce qu'ils croyaient à ces dieux. Nos sculpteurs actuels, qui n'y croient pas, font à peine des hommes. Mais vienne la foi, fût-elle illogique et sans un but sérieux, elle enfantera des chefs-d'œuvre, et, si la raison les guide, il n'y aura point de limites qu'elle ne puisse atteindre ! Des champs immenses, complètement inexplorés, s'ouvrent devant la jeunesse actuelle, devant tous ceux qu'un puissant sentiment de conviction pousse dans une voie quelle qu'elle soit. Littérature, architecture, peinture, histoire, tout recevra de l'aiguillon spirite le nouveau baptême de feu nécessaire pour rendre l'énergie et la vitalité à la société expirante ; car il aura mis au cœur de tous ceux qui l'accepteront, un ardent amour de l'humanité et une foi inébranlable dans sa destinée.

Un artiste, DUCORNET.

La musique spirite.

(Paris, groupe Desliens, 9 décembre 1868 ; médium, M. Desliens.)

Récemment, au siège de la Société spirite de Paris, le Président m'a fait l'honneur de me demander mon opinion sur l'état actuel de la musique et sur les modifications que pourrait y apporter l'influence des croyances spirites. Si je ne me suis pas rendu de suite à ce bienveillant et sympathique appel, croyez bien, messieurs, qu'une cause majeure a seule motivé mon abstention.

Les musiciens, hélas ! sont des hommes comme les autres, plus hommes peut-être, et, à ce titre, ils sont faillibles et peccables. Je n'ai pas été exempt de faiblesses, et si Dieu m'a fait la vie longue afin de me donner le temps de me repentir, l'enivrement du succès, la complaisance des amis, les flatteries des courtisans m'en ont souvent enlevé le moyen. Un maestro, c'est une puissance, en ce monde où le plaisir joue un si grand rôle. Celui dont l'art consiste à séduire l'oreille, à attendrir le cœur, voit bien des pièges se créer sous ses pas, et il y tombe, le malheureux ! Il s'enivre de l'enivrement des autres ; les applaudissements lui bouchent les oreilles, et il va droit à l'abîme sans chercher un point d'appui pour résister à l'entraînement.

Cependant, malgré mes erreurs, j'avais foi en Dieu ; je croyais à l'âme qui vibrait en moi, et, dégagé de sa cage sonore, elle s'est vite reconnue au milieu des harmonies de la création et a confondu sa prière avec celles qui s'élèvent de la nature à l'infini, de la créature à l'être incréé !…

Je suis heureux du sentiment qui a provoqué ma venue parmi les spirites, car c'est la sympathie qui l'a dicté, et, si la curiosité m'a tout d'abord attiré, c'est à ma reconnaissance que vous devrez mon appréciation de la question qui m'a été posée. J'étais là, prêt à parler, croyant tout savoir, lorsque mon orgueil en tombant m'a dévoilé mon ignorance. Je restai muet et j'écoutai ; je revins, je m'instruisis, et, lorsqu'aux paroles de vérité émises par vos instructeurs se joignirent la réflexion et la méditation, je me dis : Le grand maestro Rossini, le créateur de tant de chefs-d'œuvre selon les hommes, n'a fait, hélas ! qu'égrener quelques-unes des perles les moins parfaites de l'écrin musical créé par le maître des maestri. Rossini a assemblé des notes, composé des mélodies, goûté à la coupe qui contient toutes les harmonies ; il a dérobé quelques étincelles au

feu sacré ; mais, ce feu sacré, ni lui ni d'autres ne l'ont créé ! - Nous n'inventons pas : nous copions au grand livre de la nature et la foule applaudit quand nous n'avons pas trop déformé la partition.

Une dissertation sur la musique céleste !… Qui pourrait s'en charger ? Quel Esprit surhumain pourrait faire vibrer la matière à l'unisson de cet art enchanteur ? Quel cerveau humain, quel Esprit incarné pourrait en saisir les nuances variées à l'infini ?… Qui possède à ce point le sentiment de l'harmonie ?… Non, l'homme n'est pas fait pour de pareilles conditions !… Plus tard !… bien plus tard !…

En attendant, je viendrai, bientôt peut-être, satisfaire à votre désir et vous donner mon appréciation sur l'état actuel de la musique, et vous dire les transformations, les progrès que le Spiritisme pourra y introduire. - Aujourd'hui il est trop tôt encore. Le sujet est vaste, je l'ai déjà étudié, mais il me déborde encore ; quand j'en serai maître, si toutefois la chose est possible, ou mieux quand je l'aurai entrevu autant que l'état de mon esprit me le permettra, je vous satisferai ; mais encore un peu de temps. Si un musicien peut seul bien parler de la musique de l'avenir, il doit le faire en maître, et Rossini ne veut point parler en écolier.

ROSSINI.

Obsessions simulées.

Cette communication nous a été donnée à propos d'une dame qui devait venir demander des conseils pour une obsession, et au sujet de laquelle nous avions cru devoir préalablement prendre l'avis des Esprits.

« La pitié pour ceux qui souffrent ne doit pas exclure la prudence, et ce pourrait être une imprudence d'établir des relations avec tous ceux qui se présentent à vous, sous l'empire d'une obsession réelle ou feinte. C'est encore une épreuve par où le Spiritisme devra passer, et qui lui servira à se débarrasser de tous ceux qui, par leur nature, embarrasseraient sa voie. On a bafoué, ridiculisé les spirites ; on a voulu effrayer ceux que la curiosité attirait vers vous, en vous plaçant sous un patronage satanique. Tout cela n'a point réussi ; avant de se rendre on veut démasquer une dernière batterie qui, comme toutes les autres, tournera à votre avantage. Ne pouvant plus vous accuser de contribuer à l'accroissement de l'aliénation

mentale, on vous enverra de véritables obsédés, devant lesquels on espère que vous échouerez, et des obsédés simulés qu'il vous serait naturellement impossible de guérir d'un mal imaginaire. Tout cela n'arrêtera en rien vos progrès, mais à la condition d'agir avec prudence, et d'engager ceux qui s'occupent des traitements obsessionnels à consulter leurs guides, non-seulement sur la nature du mal, mais sur la réalité des obsessions qu'ils pourront avoir à combattre. Ceci est important, et je profite de l'idée qui vous a été suggérée de demander à l'avance un conseil, pour vous recommander d'en user toujours ainsi à l'avenir.

« Quant à cette dame, elle est sincère et réellement souffrante, mais il n'y a rien à faire actuellement pour elle, si ce n'est de l'engager à demander, par la prière, le calme et la résignation pour supporter courageusement son épreuve. Ce ne sont point des instructions des Esprits qu'il lui faut ; il serait même prudent de l'éloigner de toute idée de correspondance avec eux, et de l'engager à s'en remettre entièrement aux soins de la médecine officielle. »

Docteur DEMEURE.

Remarque. - Ce n'est pas seulement contre les obsessions simulées qu'il est prudent de se tenir en garde, mais contre les demandes de communications de toutes natures, évocations, conseils de santé, etc., qui pourraient être des pièges tendus à la bonne foi, et dont la malveillance pourrait se servir. Il convient donc de n'accéder aux demandes de cette nature qu'en connaissance de cause, et à l'égard des personnes connues ou dûment recommandées. Les adversaires du Spiritisme voient avec peine les développements qu'il prend contrairement à leurs prévisions, et ils épient ou provoquent les occasions de le prendre en défaut, soit pour l'accuser, soit pour le tourner en ridicule. En pareil cas, il vaut mieux pécher par excès de circonspection que par imprévoyance.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1869.

Statistique du Spiritisme.

Appréciation par le journal *la Solidarité*[3].

Le journal la *Solidarité*, du 15 janvier 1869, analyse la *statistique du Spiritisme* que nous avons publiée dans notre précédent numéro ; s'il en critique quelques chiffres, nous sommes heureux de son adhésion à l'ensemble du travail qu'il apprécie en ces termes :

« Nous regrettons de ne pouvoir reproduire, faute d'espace, les réflexions très sages dont M. Allan Kardec fait suivre cette statistique. Nous nous bornerons à constater avec lui qu'il y a des spirites à tous les degrés de l'échelle sociale ; que la grande majorité des spirites se trouve parmi les gens éclairés et non parmi les ignorants ; que le Spiritisme s'est propagé partout du haut en bas de l'échelle sociale ; que l'affliction et le malheur sont les grands recruteurs du Spiritisme, par suite des consolations et des espérances qu'il donne à ceux qui pleurent et regrettent ; que le Spiritisme trouve un plus facile accès parmi les incrédules en matières religieuses que parmi les gens qui ont une foi arrêtée ; enfin, qu'après les fanatiques, les plus réfractaires aux idées spirites sont les gens dont toutes les pensées sont concentrées sur les possessions et les jouissances matérielles, quelle que soit, d'ailleurs, leur condition. »

C'est un fait d'une importance capitale qu'il soit constaté que, partout, « la grande majorité des spirites se trouve parmi les gens éclairés et non parmi les ignorants. » En présence de ce fait matériel, que devient l'accusation de stupidité, ignorance, folie, ineptie, jetée si étourdiment contre les spirites par la malveillance ?

Le Spiritisme se propageant du haut en bas de l'échelle, prouve

[3] Le journal *la Solidarité* paraÏt deux fois par mois. Prix : 10 fr. par an. Paris, librairie des sciences sociales, rue des Saints-Pères, n° 13.

en outre que les classes favorisées comprennent son influence moralisatrice sur les masses, puisqu'elles s'efforcent de l'y faire pénétrer. C'est qu'en effet, les exemples que l'on a sous les yeux, quoique partiels et encore isolés, démontrent d'une manière péremptoire que l'esprit du prolétariat serait tout autre s'il étant imbu des principes de la doctrine spirite.

La principale objection de *la Solidarité*, et elle est très sérieuse, porte sur le nombre des spirites du monde entier. Voici ce qu'elle dit à ce sujet :

« La *Revue spirite* se trompe de beaucoup lorsqu'elle n'estime qu'à six ou sept millions le nombre des spirites pour le monde entier. Elle oublie évidemment de compter l'Asie.

« Si par le terme spirite on entend les personnes qui croient à la vie d'outre-tombe et aux rapports des vivants avec l'âme des personnes mortes, c'est par centaines de millions qu'il faut les compter. La croyance aux Esprits existe chez tous les sectateurs du bouddhisme, et l'on peut dire qu'elle fait le fond de toutes les religions de l'extrême Orient. Elle est surtout générale en Chine. Les trois anciennes sectes qui depuis si longtemps se partagent les populations dans l'empire du Milieu, croient aux mânes, aux Esprits, et en professent le culte. - On peut même dire que c'est là pour elles un terrain commun. Les adorateurs du *Tao* et de *Fo* s'y rencontrent avec les sectateurs du philosophe *Koung-fou-tseu*.

« Les prêtres de la secte de Lao-Tseu, et particulièrement les Tao-Tse, ou docteurs *de la Raison*, doivent aux pratiques spirites, une grande partie de leur influence sur les populations. - Ces religieux interrogent les Esprits et obtiennent des réponses écrites qui n'ont ni plus ni moins de valeur que celles de nos médiums. Ce sont des conseils et des avis regardés comme étant donnés aux vivants par l'Esprit d'un mort ; il s'y trouve des révélations de secrets connus uniquement de la personne qui interroge, quelquefois des prédictions qui se réalisent ou ne se réalisent pas, mais qui sont de nature à frapper les auditeurs et à flatter assez leurs désirs pour qu'ils se chargent *d'accomplir* eux-mêmes *l'oracle*.

« Ces correspondances s'obtiennent par des procédés qui ne diffèrent pas beaucoup de ceux de nos spirites, mais qui cependant doivent être plus perfectionnés si l'on considère la longue expérience des opérateurs qui les pratiquent traditionnellement.

« Voici comment ils nous ont été décrits par un témoin oculaire,

M. D…, qui habite la Chine depuis longtemps et qui est familier avec la langue du pays.

« Une tige de pêcher, longue de 50 à 60 centimètres, est maintenue à ses deux extrémités par deux personnes, dont l'une est le médium et l'autre l'interrogateur. Au milieu de cette tige, on a eu soin de sceller ou d'attacher une petite baguette de même bois, assez semblable à un crayon pour la longueur et la grosseur. Au-dessous de ce petit appareil, se trouve répandue une couche de sable, ou une boîte contenant du millet. La baguette, en se promenant *machinalement* sur ce sable ou sur ces graines, trace des caractères. Ces caractères, à mesure qu'ils se forment, sont lus et reproduits immédiatement sur le papier par un lettré présent à la séance. Il en résulte des phrases et des écrits plus ou moins longs, plus ou moins intéressants, mais ayant toujours une valeur logique.

« Si l'on en croit les Tao-Tse, ces procédés leur viennent de Lao-Tseu lui-même. Or si, d'après l'histoire, Lao-Tseu vécut au sixième siècle avant Jésus-Christ, il est bon de rappeler que, d'après la légende, il est comme *le Verbe* des chrétiens, antérieur *au commencement* et contemporain de la grande *non-entité*, comme s'expriment les docteurs *de la Raison*.

« On voit que le Spiritisme remonte à une assez jolie antiquité.

« Cela ne prouve pas qu'il soit vrai ? - Non, sans doute, mais, s'il suffit à une croyance d'être ancienne pour être vénérable, et d'être forte par le nombre de ses partisans pour être respectée, je n'en connais pas qui ait plus de titres au respect et à la vénération de mes contemporains. »

Il va sans dire que nous adhérons complètement à cette rectification, et nous sommes heureux qu'elle émane d'une source étrangère, parce que cela prouve que nous n'avons pas cherché à enfler le tableau. Nos lecteurs apprécieront, comme nous, la manière dont ce journal, qui se recommande par son caractère sérieux, envisage le Spiritisme ; on voit que, de sa part, c'est une appréciation motivée.

Nous savions bien que les idées spirites sont très répandues chez les peuples de l'extrême Orient, et si nous ne les avons pas fait entrer en ligne de compte, c'est que, dans notre évaluation, nous ne nous sommes proposé de présenter, ainsi que nous l'avons dit, que le mouvement du Spiritisme moderne, nous réservant de faire plus tard une étude spéciale sur l'antériorité de ces idées. Nous remercions très sincèrement l'auteur de l'article de nous avoir devancé.

Ailleurs il dit : « Nous croyons que cette incertitude (sur le nom-

bre réel des spirites, en France surtout) tient d'abord à l'absence de déclarations positives de la part des adeptes ; ensuite à l'état flottant des croyances. Il existe, - et nous pourrions en citer à Paris de nombreux exemples, - une foule de gens qui croient au Spiritisme et *qui ne s'en vantent pas*. »

Ceci est parfaitement juste ; aussi n'avons-nous parlé que des spirites de fait ; autrement, comme nous l'avons dit, si l'on comprenait les spirites d'intuition, en France seulement on les compterait par millions ; mais nous avons préféré être au-dessous qu'au-dessus de la vérité pour ne pas être taxé d'exagération. Il faut cependant que l'accroissement soit bien sensible, pour que certains adversaires l'aient porté à des chiffres hyperboliques, comme l'auteur de la brochure : *le Budget du Spiritisme*, qui, voyant sans doute les spirites avec un verre grossissant, les évaluait, en 1863, à vingt millions pour la France (*Revue Spirite* de juin 1863, page 175).

A propos de la proportion des savants officiels, dans la catégorie du degré d'instruction, l'auteur dit : « Nous aimerions bien de voir à l'œil nu ces 4 p. 100 de savants officiels : 40,000 pour l'Europe ; 24,000 pour la France seule ; c'est beaucoup de savants, et officiels encore ; 6 p. 100 d'illettrés, ce n'est guère. »

La critique serait fondée si, comme le suppose l'auteur, il s'agissait de 4 p. 100 sur le nombre approximatif de six cent mille spirites en France, ce qui ferait effectivement vingt-quatre mille ; ce serait beaucoup, en effet, car on aurait quelque peine à trouver ce chiffre de savants officiels dans toute la population de la France. Sur une telle base, le calcul serait évidemment ridicule, et l'on pourrait en dire autant des illettrés. Cette évaluation n'a donc pas pour but d'établir le nombre effectif des savants officiels spirites, mais la proportion relative dans laquelle ils se trouvent par rapport aux divers degrés d'instruction, parmi lesquels ils sont en minorité. Dans d'autres catégories, nous nous sommes borné à une simple classification, sans évaluation numérique à tant pour cent. Lorsque nous avons usé de ce dernier procédé, c'était pour rendre la proportion plus sensible.

Pour mieux définir notre pensée, nous dirons que, par savants officiels, nous n'entendons pas tous ceux dont le savoir est constaté par un diplôme, mais uniquement ceux qui occupent des positions officielles, comme membres d'Académies, professeurs des Facultés, etc., qui se trouvent ainsi plus en évidence, et dont, par ce motif, le nom fait autorité dans la science ; à ce point de vue, un

docteur en médecine peut être très savant, sans être un savant officiel.

La position officielle influe beaucoup sur la manière d'envisager certaines choses ; nous en citerons, comme preuve, l'exemple d'un médecin distingué, mort depuis plusieurs années, et que nous avons personnellement connu. Il était alors grand partisan du magnétisme, sur lequel il avait écrit, et ce fut ce qui nous mit en rapport avec lui. Sa réputation grandissant, il acquit successivement plusieurs positions officielles. A mesure qu'il montait, sa ferveur pour le magnétisme baissait ; si bien que quand il fut au plus haut de l'échelle, elle tomba au-dessous de zéro, car il renia ouvertement ses anciennes convictions. Des considérations de même nature peuvent expliquer le rang de certaines classes en ce qui concerne le Spiritisme.

La catégorie des affligés, gens sans inquiétude, heureux du monde, sensualistes, fournit à l'auteur de l'article la réflexion suivante :

« Il est dommage que ce soit là de la pure fantaisie. Pas de sensualistes, cela se comprend ; Spiritisme et matérialisme s'excluent. Soixante affligés sur cent spirites, cela se comprend encore. C'est pour ceux qui pleurent que les relations avec un monde meilleur sont précieuses. Mais trente personnes sur cent sans inquiétude, c'est trop beau ! Si le Spiritisme opérait de tels miracles, il ferait bien d'autres conquêtes. Il en ferait surtout parmi les *heureux du monde*, qui en sont aussi presque toujours les plus inquiets et les plus tourmentés. »

Il y a ici une erreur manifeste, car il semblerait que ce résultat est le fait du Spiritisme, tandis que c'est lui qui puise, dans ces catégories, plus ou moins d'adeptes selon les prédispositions qu'il y rencontre. Ces chiffres signifient simplement qu'il trouve le plus d'adhérents parmi les affligés ; un peu moins parmi les gens sans inquiétude ; mais moins encore parmi les heureux du monde, et point parmi les sensualistes.

Il faut d'abord s'entendre sur les mots. Matérialisme et sensualisme ne sont pas synonymes et ne marchent pas toujours de pair ; car on voit des gens, spiritualistes par profession et par devoir, qui sont très sensuels, tandis qu'il y a des matérialistes très modérés dans leur manière de vivre ; le matérialisme n'est souvent pour eux qu'une opinion qu'ils ont embrassée faute d'en trouver une plus rationnelle ; c'est pourquoi, lorsqu'ils reconnaissent que le Spiritisme comble le vide fait dans leur conscience par l'incrédulité, ils

l'acceptent avec bonheur ; les sensualistes, au contraire, y sont les plus réfractaires.

Une chose assez bizarre, c'est que le Spiritisme trouve plus de résistance chez les panthéistes en général, que chez ceux qui sont franchement matérialistes. Cela tient sans doute à ce que le panthéiste se soit presque toujours fait un système ; il a quelque chose, tandis que le matérialiste n'a rien, et que ce vide l'inquiète.

Par les heureux du monde, nous entendons ceux qui passent pour tels aux yeux de la foule, parce qu'ils peuvent se donner largement toutes les jouissances de la vie. Il est vrai qu'ils sont souvent les plus inquiets et les plus tourmentés ; mais de quoi ? des soucis que leur causent la fortune et l'ambition. A côté de ces préoccupations incessantes, des anxiétés de la perte ou du gain, du tracas des affaires pour les uns, des plaisirs pour les autres, il leur reste trop peu de temps pour s'occuper de l'avenir.

Ne pouvant avoir la paix de l'âme qu'à la condition de renoncer à ce qui fait l'objet de leurs convoitises, le Spiritisme les touche peu, philosophiquement parlant. A l'exception des peines du cœur qui n'épargnent personne, si ce n'est les égoïstes, les tourments de la vie sont le plus souvent pour eux dans les déceptions de la vanité, du désir de posséder, de briller, de commander. On peut donc dire qu'ils se tourmentent eux-mêmes.

Le calme, la tranquillité, au contraire, se trouvent plus particulièrement dans les positions modestes, quand le bien-être de la vie y est assuré. Là, il n'y a que peu ou point d'ambition ; on se contente de ce que l'on a, sans se donner les tourments de l'augmenter en courant les chances aléatoires de l'agiotage ou de la spéculation. Ce sont ceux que nous appelons *sans inquiétude,* relativement parlant ; pour peu qu'il y ait en eux de l'élévation dans la pensée, ils s'occupent volontiers de choses sérieuses ; le Spiritisme leur offre un attrayant sujet de méditation, et ils l'acceptent plus facilement que ceux à qui le tourbillon du monde donne une fièvre continue.

Tels sont les motifs de cette classification qui n'est pas, comme on le voit, aussi fantaisiste que le suppose l'auteur de l'article. Nous le remercions de nous avoir fourni l'occasion de relever des erreurs que d'autres pourraient avoir commises, faute, par nous, d'avoir été assez explicite.

Dans notre statistique, nous avons omis deux fonctions importantes par leur nature, et parce qu'elles comptent un assez grand nombre d'adeptes sincères et dévoués ; ce sont les *maires* et les

juges de paix, qui sont au cinquième rang, avec les huissiers et les commissaires de police.

Une autre omission contre laquelle il a été réclamé avec justice, et que l'on nous prie avec instance de réparer, c'est celle des Polonais, dans la catégorie des peuples. Elle est d'autant plus fondée que le Spiritisme compte dans cette nation de nombreux et fervents adeptes depuis l'origine. Comme rang, la Pologne vient en cinquième, entre la Russie et l'Allemagne.

Pour compléter la nomenclature, il aurait fallu y comprendre d'autres contrées comme la Hollande, par exemple, qui viendrait après l'Angleterre ; le Portugal, après la Grèce ; les provinces Danubiennes où il y a aussi des spirites, mais sur lesquelles nous n'avons pas de données assez positives pour leur assigner un rang. Quant à la Turquie, la presque totalité des adeptes se compose de Français, d'Italiens et de Grecs.

Une classification plus rationnelle, et plus exacte que celle par contrées territoriales, serait celles par races ou nationalités, qui ne sont pas confinées dans des limites circonscrites, et portent partout où elles sont répandues leur aptitude plus ou moins grande à s'assimiler les idées spirites. A ce point de vue, dans une même contrée, il y aurait souvent plusieurs distinctions à faire.

La communication suivante a été donnée dans un groupe de Paris, à propos du rang qu'occupent les tailleurs parmi les professions industrielles.

(Paris, 6 janvier 1869, groupe Desliens ; méd. M. Leymarie.)

Vous avez créé des catégories, cher maître, en tête desquels vous avez placé certains métiers. Savez-vous, selon nous, ce qui entraîne certaines personnes à se faire spirites ? Ce sont les mille persécutions qu'elles endurent dans leurs professions. Les premiers dont vous parlez doivent avoir de l'ordre, de l'économie, du soin, du goût, être un peu artistes, et puis encore être patients, savoir attendre, écouter, sourire et saluer avec une certaine élégance ; mais après toutes ces petites conventions, plus sérieuses qu'on ne le pense, il faut encore calculer, ordonner sa caisse par doit et avoir, et souffrir, souffrir continuellement.

En contact avec les hommes de toutes classes, commentant les plaintes, les confidences, les duperies, les faux visages, ils apprennent beaucoup ! En conduisant cette vie multiple, leur intelligence s'ouvre par la comparaison ; leur esprit se fortifie par la déception

et la souffrance ; et voilà pourquoi certaines corporations comprennent et acclament tous les progrès ; elles aiment le théâtre français, la belle architecture, le dessin, la philosophie ; beaucoup la liberté et toutes ses conséquences. Toujours en avant et à l'affût de ce qui console et fait espérer, elles se donnent au Spiritisme qui est pour elles une force, une promesse ardente, une vérité qui grandit le sacrifice, et, plus que vous ne le croyez, la partie cotée n° 1 vit de sacrifices.

SONNET.

Puissance du ridicule.

En lisant un journal, nous avons trouvé cette phrase proverbiale : *En France, le ridicule tue toujours*. Ceci nous a suggéré les réflexions suivantes :

Pourquoi en France plutôt qu'ailleurs ? c'est que là, plus qu'ailleurs, l'esprit à la fois fin, caustique et jovial, saisit de prime abord le côté plaisant ou ridicule des choses ; il le cherche par instinct, le sent, le devine, le flaire, pour ainsi dire ; il le découvre où d'autres ne l'apercevraient pas, et le met en relief avec adresse. Mais l'esprit français veut avant tout le bon goût, l'urbanité jusque dans la raillerie ; il rit volontiers d'une plaisanterie fine, délicate, spirituelle surtout, tandis que les charges sans sel, la critique lourde, grossière, à brûle pourpoint, semblable à la patte de l'ours ou au coup de poing du rustre, lui répugnent, parce qu'il a une répulsion instinctive pour la trivialité.

Peut-être dira-t-on que certains succès modernes semblent démentir ces qualités. Il y aurait beaucoup à dire sur *les causes* de cette déviation qui n'est que trop réelle, mais qui n'est que partielle, et ne peut prévaloir sur le fond du caractère national, ainsi que nous le démontrerons quelque jour. Nous dirons seulement en passant que ces succès qui étonnent les gens de bon goût, sont en grande partie dus à la curiosité très vivace aussi dans le caractère français. Mais écoutez la foule au sortir de certaines exhibitions ; le jugement qui domine, même dans la bouche du peuple, se résume en ces mots : C'est dégoûtant ! et cependant on y est allé, uniquement pour pouvoir dire qu'on a vu une excentricité ; on n'y revient pas, mais en attendant que la foule des curieux ait défilé, le succès est fait, et c'est tout ce que l'on demande. Il en est de même de certains succès soi-disant littéraires.

L'aptitude de l'esprit français à saisir le côté comique des choses, fait du ridicule une véritable puissance, plus grande en France qu'en d'autres pays ; mais est-il exact de dire qu'il y tue toujours ?

Il faut distinguer ce qu'on peut appeler le ridicule *intrinsèque,* c'est-à-dire inhérent à la chose même, et le ridicule *extrinsèque,* venant du dehors, et déversé sur une chose. Ce dernier peut sans doute être jeté sur tout, mais il ne blesse que ce qui est vulnérable ; lorsqu'il s'attaque aux choses qui n'y donnent aucune prise, il glisse sans y porter aucune atteinte. La caricature la plus grotesque d'une statue irréprochable ne lui enlève rien de son mérite, et ne la fait pas déchoir dans l'opinion, parce que chacun est à même de l'apprécier.

Le ridicule n'a de puissance qu'autant qu'il frappe juste, qu'il fait ressortir avec esprit et finesse des travers réels : c'est alors qu'il tue ; mais lorsqu'il tombe à faux, il ne tue rien du tout, ou plutôt il se tue lui-même. Pour que l'adage ci-dessus soit complètement vrai, il faudrait dire : « En France, le ridicule tue toujours *ce qui est ridicule.* » Ce qui est réellement vrai, bon et beau n'est jamais ridicule. Qu'on tourne en dérision une personnalité notoirement respectable, le curé Viannet, par exemple, on inspirera du dégoût, même aux incrédules, tant il est vrai que ce qui est respectable en soi est toujours respecté par l'opinion publique.

Tout le monde n'ayant ni le même goût ni la même manière de voir, ce qui est vrai, bon et beau pour les uns, peut ne pas l'être pour d'autres ; qui donc sera juge ? L'être collectif qu'on appelle tout le monde, et contre les décisions duquel les opinions isolées protestent en vain. Quelques individualités peuvent être momentanément égarées par la critique ignorante, malveillante ou inconsciente, mais non les masses, dont les jugements finissent toujours par triompher. Si la majorité des convives à un banquet trouve un mets de son goût, vous aurez beau dire qu'il est mauvais, vous n'empêcherez pas d'en manger, ou tout au moins d'en goûter.

Ceci nous explique pourquoi le ridicule déversé à profusion sur le Spiritisme, ne l'a pas tué. S'il n'a pas succombé, ce n'est pas faute d'avoir été retourné en tous sens, travesti, dénaturé, grotesquement affublé par ses antagonistes ; et pourtant, après dix ans d'une agression acharnée, il est plus fort que jamais ; c'est qu'il est comme la statue dont nous avons parlé tout à l'heure.

En définitive, sur quoi le sarcasme s'est-il particulièrement

exercé, à propos du Spiritisme ? Sur ce qui prête réellement le flanc à la critique : les abus, les excentricités, les exhibitions, les exploitations, le charlatanisme sous toutes ses faces, les pratiques absurdes, qui n'en sont que la parodie, dont le Spiritisme sérieux n'a jamais pris la défense, mais qu'il a, au contraire, toujours désavoués. Le ridicule n'a donc frappé, et n'a pu mordre que sur ce qui était ridicule dans la manière dont certaines personnes, peu éclairées, conçoivent le Spiritisme. S'il n'a pas encore tout à fait tué ces abus, il leur a porté un coup mortel, et c'était justice.

Le Spiritisme vrai n'a donc pu que gagner à être débarrassé de la plaie de ses parasites, et ce sont ses ennemis qui s'en sont chargés. Quant à la doctrine proprement dite, il est à remarquer qu'elle est presque toujours restée en dehors du débat ; et pourtant c'est la partie principale, l'âme de la cause. Ses adversaires ont bien compris que le ridicule ne pouvait l'effleurer ; ils ont senti que la fine lame de la raillerie spirituelle glisserait sur cette cuirasse, c'est pourquoi ils l'ont attaquée avec la massue de l'injure grossière, et le coup de poing du rustre, mais avec aussi peu de succès.

Dès le principe, le Spiritisme a paru à certains individus à bout d'expédients, une mine féconde à exploiter par sa nouveauté ; quelques-uns, moins touchés de la pureté de sa morale que des chances qu'ils y entrevoyaient, se sont mis sous l'égide de son nom dans l'espoir de s'en faire un moyen ; ce sont ceux qu'on peut appeler *spirites de circonstance*.

Que serait-il advenu de cette doctrine, si elle n'avait usé de toute son influence pour déjouer et discréditer les manœuvres de l'exploitation ? On aurait vu les charlatans pulluler de toutes parts, faisant un alliage sacrilège de ce qu'il y a de plus sacré : le respect des morts, avec l'art prétendu des sorciers, devins, tireurs de cartes, diseurs de bonne aventure, suppléant par la fraude aux Esprits, quand ceux-ci ne viennent pas. Bientôt on aurait vu les manifestations portées sur les tréteaux, accolées aux tours d'escamotage ; des cabinets de consultations spirites publiquement affichés, et revendus, comme des bureaux de placement, selon l'importance de la clientèle, comme si la faculté médianimique pouvait se transmettre à l'instar d'un fonds de commerce.

Par son silence, qui eût été une approbation tacite, la doctrine se serait rendue solidaire, nous dirons plus : complice de ces abus. C'est alors que la critique aurait eu beau jeu, parce qu'elle aurait pu à bon droit prendre à partie la doctrine qui, par sa tolérance, aurait as-

sumé la responsabilité du ridicule, et, par suite, de la juste réprobation déversée sur les abus ; peut-être eût-elle été plus d'un siècle avant de se relever de cet échec. Il faudrait ne pas comprendre le caractère du Spiritisme, et encore moins ses véritables intérêts pour croire que de tels auxiliaires puissent être utiles à sa propagation, et soient propres à le faire considérer comme une chose sainte et respectable.

En stigmatisant l'exploitation comme nous l'avons fait, nous avons la certitude d'avoir préservé la doctrine d'un véritable danger, danger plus grand que le mauvais vouloir de ses antagonistes avoués, parce qu'il n'y allait rien moins que de son discrédit ; elle leur eût, par cela même, offert un côté vulnérable, tandis qu'ils se sont arrêtés devant la pureté de ses principes. Nous n'ignorons pas que nous avons suscité contre nous l'animosité des exploiteurs, et que nous nous sommes aliéné leurs partisans ; mais que nous importe ! notre devoir est de prendre en mains la cause de la doctrine et non leurs intérêts ; et ce devoir, nous le remplirons avec persévérance et fermeté jusqu'à la fin.

Ce n'était pas une petite chose que de lutter contre l'envahissement du charlatanisme, dans un siècle comme celui-ci, surtout d'un charlatanisme secondé, souvent suscité par les plus implacables ennemis du Spiritisme ; car, après avoir échoué par les arguments, ils comprenaient bien que ce qui pouvait lui être le plus fatal, c'était le ridicule ; pour cela, le plus sûr moyen était de le faire exploiter par le charlatanisme, afin de le discréditer dans l'opinion.

Tous les spirites sincères ont compris le danger que nous avons signalé, et nous ont secondé dans nos efforts, en réagissant de leur côté contre les tendances qui menaçaient de se développer. Ce ne sont pas quelques faits de manifestations, en les supposant réels, donnés en spectacle, comme appât à la minorité qui font au Spiritisme de véritables prosélytes, parce que, dans de telles conditions, ils autorisent la suspicion. Les incrédules eux-mêmes sont les premiers à dire que si les Esprits se communiquent véritablement, ce ne peut être pour servir de comparses ou de compères à tant la séance ; voilà pourquoi ils en rient ; ils trouvent ridicule qu'à ces scènes on mêle des noms respectables, et ils ont cent fois raison. Pour une personne qui sera amenée au Spiritisme par cette voie, toujours en supposant un fait réel, il y en aura cent qui en seront détournées, sans plus vouloir en entendre parler. L'impression est tout autre dans les milieux où rien d'équivoque ne peut faire suspec-

ter la sincérité, la bonne foi et le désintéressement, où l'honorabilité notoire des personnes commande le respect. Si l'on n'en sort pas convaincu, on n'en emporte pas, du moins, l'idée d'une jonglerie.

Le Spiritisme n'a donc rien à gagner, et ne pourrait que perdre en s'appuyant sur l'exploitation, tandis que ce seraient les exploiteurs qui bénéficieraient de son crédit. Son avenir n'est pas dans la croyance d'un individu à tel ou tel fait de manifestation ; il est tout entier dans l'ascendant qu'il prendra par sa moralité ; c'est par là qu'il a triomphé, et c'est par là qu'il triomphera encore des manœuvres de ses adversaires. Sa force est dans son caractère moral, et c'est ce qu'on ne pourra lui enlever.

Le Spiritisme entre dans une phase solennelle, mais où il aura encore de grandes luttes à soutenir ; il faut donc qu'il soit fort par lui-même, et, pour être fort, il faut qu'il soit respectable. C'est à ses adeptes dévoués de le faire respecter, d'abord en prêchant eux-mêmes de paroles et d'exemple, et ensuite en désavouant, au nom de la doctrine, tout ce qui pourrait nuire à la considération dont il doit être entouré. C'est ainsi qu'il pourra braver les intrigues, la raillerie et le ridicule.

Un cas de folie causée par la peur du diable.

Dans une petite ville de l'ancienne Bourgogne, que nous nous abstenons de nommer, mais que nous pourrions faire connaître au besoin, existe un pauvre vieillard que la foi spirite soutient dans sa misère, vivant tant bien que mal du mince produit que lui rapporte le colportage de menus objets dans les localités voisines. C'est un homme bon, compatissant, rendant service chaque fois qu'il en trouve l'occasion, et certainement au-dessus de sa position par l'élévation de ses pensées. Le Spiritisme lui a donné la foi en Dieu et en l'immortalité, le courage et la résignation.

Un jour, dans une de ses tournées, il rencontra une jeune femme veuve, mère de plusieurs petits enfants, qui, après la mort de son mari qu'elle adorait, éperdue de désespoir, et se voyant sans ressources, perdit complètement la raison. Attiré par la sympathie vers cette grande douleur, il chercha à voir cette malheureuse femme afin de juger si son état était sans remède. Le dénuement dans lequel il la trouva redoubla sa compassion ; mais, pauvre lui-même, il ne pouvait lui donner que des consolations.

« Je la vis plusieurs fois, dit-il à un de nos collègues de la So-

ciété de Paris qui le connaissait, et était allé le voir ; un jour je lui dis, avec l'accent de la persuasion, que celui qu'elle regrettait n'était pas perdu sans retour ; qu'il était près d'elle, bien qu'elle ne pût le voir, et que je pouvais, si elle le voulait, la faire causer avec lui. A ces mots, sa figure sembla s'épanouir ; un rayon d'espoir brilla dans ses yeux éteints. « - Ne me trompez-vous pas ? dit-elle ; ah ! si cela pouvait être vrai ! »

« Étant assez bon médium écrivain, j'obtins, séance tenante, une courte communication de son mari, qui lui causa une douce satisfaction. Je vins la voir souvent, et chaque fois son mari s'entretenait avec elle par mon intermédiaire ; elle l'interrogeait, et il répondait de manière à ne lui laisser aucun doute sur sa présence, car il lui parlait de choses que j'ignorais moi-même ; il l'encourageait, l'exhortait à la résignation et l'assurait qu'ils se retrouveraient un jour.

« Peu à peu, sous l'empire de cette douce émotion et de ces pensées consolantes, le calme rentra dans son âme, sa raison revenait à vue d'œil, et, au bout de quelques mois, elle fut complètement guérie et pût se livrer au travail qui devait nourrir elle et ses enfants.

« Cette cure fit une grande sensation parmi les paysans du village. Tout allait donc bien ; je remerciai Dieu de m'avoir permis d'arracher cette malheureuse aux suites de son désespoir ; je remerciai aussi les bons Esprits de leur assistance, car tout le monde savait que cette guérison avait été produite par le Spiritisme, et je m'en réjouissais ; mais j'avais soin de leur dire qu'il n'y avait là rien de surnaturel, leur expliquant de mon mieux les principes de la sublime doctrine qui donne tant de consolations et a déjà fait un si grand nombre d'heureux.

« Cette guérison inespérée émut vivement le curé de l'endroit ; il visita la veuve qu'il avait complètement abandonnée depuis sa maladie. Il apprit d'elle comment et par qui elle avait été rendue à la santé et à ses enfants ; qu'elle avait maintenant la certitude de n'être pas séparée de son mari ; que la joie qu'elle en ressentait, la confiance que cela lui donnait en la bonté de Dieu, la foi dont elle était animée, avaient été la principale cause de son rétablissement.

« Hélas ! tout le bien que j'avais mis tant de persévérance à produire allait être détruit. Le curé fit venir la malheureuse veuve à la cure ; il commença par jeter le doute dans son âme ; puis lui fit croire que j'étais un suppôt de Satan, que je n'opérais qu'en son

nom, qu'elle était maintenant en sa puissance ; il fit si bien que la pauvre femme, qui aurait eu besoin des plus grands ménagements, affaiblie par tant d'émotions, retomba dans un état pire que la première fois. Aujourd'hui elle ne voit partout que des diables, des démons et l'enfer ; sa folie est complète, et l'on doit la conduire dans un hospice d'aliénés. »

Qui avait causé la première folie de cette femme ? Le désespoir. Qui lui avait rendu la raison ? Les consolations du Spiritisme. Qui l'a fait retomber dans une folie incurable ? Le fanatisme, la peur du diable et de l'enfer. Ce fait dispense de tout commentaire. Le clergé, comme on le voit, est mal venu de prétendre, comme il l'a fait dans maints écrits et sermons, que le Spiritisme pousse à la folie, quand on peut à bon droit lui renvoyer l'argument. Les statistiques officielles sont là, d'ailleurs, pour prouver que l'exaltation des idées religieuses entre pour une part notable dans les cas de folie. Avant de jeter la pierre à quelqu'un, il serait sage de voir si elle ne peut retomber sur soi.

Quelle impression ce fait doit-il produire sur la population de ce village ? Elle ne sera certainement pas en faveur de la cause que soutient M. le curé, car le résultat matériel est là sous les yeux. S'il pense recruter des partisans à la croyance au diable, il se trompe fort, et il est triste de voir que l'Église fasse de cette croyance une pierre angulaire de la foi. (Voir la *Genèse selon le Spiritisme*, chapitre XVII, 27.)

Un Esprit qui croit rêver.

On a souvent vu des Esprits qui se croient encore vivants, parce que leur corps fluidique leur semble tangible comme leur corps matériel ; en voici un dans une position peu commune : tout en ne se croyant pas mort, il a conscience de son intangibilité ; mais comme de son vivant il était profondément matérialiste, de croyance et de genre de vie, il se figure qu'il rêve, et tout ce qu'on lui a dit n'a pu le tirer de son erreur, tant il est persuadé que tout finit avec le corps. C'était un homme de beaucoup d'esprit, écrivain distingué, que nous désignerons sous le nom de *Louis*. Il faisait partie de la troupe des notabilités qui partirent au mois de décembre dernier pour le monde des Esprits. Il y a quelques années, il vint chez nous, où il fut le témoin de divers faits de médiumnité ; il y vit notamment un somnambule qui lui donna des preuves évidentes de lucidité, pour des

choses qui lui étaient toutes personnelles, mais il n'en fut pas plus convaincu de l'existence d'un principe spirituel.

« Dans une séance du groupe de M. Desliens, le 22 décembre, il vint spontanément se communiquer par l'un des médiums, M. Leymarie, sans que personne songeât à lui. Il était mort depuis une huitaine de jours. Voici ce qu'il fit écrire :

« Quel rêve singulier !… Je me sens entraîné par un tourbillon dont je ne comprends pas la direction… Quelques amis que je croyais morts m'ont convié à une promenade, et nous voilà emportés. Où allons-nous ?… Tiens ! étrange plaisanterie ! Dans un groupe spirite !… Ah ! la plaisante farce, de voir ces bonnes gens consciencieusement réunis !… Je connais une de ces figures… Où l'ai-je vue ? Je ne sais… (C'était M. Desliens qui se trouvait à la séance mentionnée plus haut). Peut-être chez ce brave homme d'Allan Kardec, qui voulut une fois me prouver que j'avais une âme, en me faisant palper l'immortalité. Mais vainement on fit appel aux Esprits, aux âmes, tout manqua ; comme dans ces dîners trop cuits, tous les plats servis furent ratés et bien ratés. Je ne soupçonnais pourtant pas la bonne foi du grand-prêtre ; je le crois un honnête homme, mais une fière dupe des Esprits de la soi-disant erraticité.

« Je vous ai entendus, messieurs et mesdames, et je vous présente mes respects empressés. Vous écrivez, ce me semble, et vos mains agiles vont, sans doute, transcrire la pensée des invisibles !… spectacle innocent !… rêve insensé que je fais là ! En voilà un qui écrit ce que je me dis à moi-même… Mais vous n'êtes pas amusants du tout, ni mes amis non plus, qui ont des figures compassées comme les vôtres. (Les Esprits de ceux qui étaient morts avant lui, et qu'il croit voir en rêve.)

« Eh ! certes ! c'est une manie étrange chez ce vaillant peuple français ! On lui a soustrait tout à la fois l'instruction, la loi, le droit, la liberté de penser et d'écrire, et il se jette, ce brave peuple, dans les rêvasseries et les rêves. Il dort tout éveillé, ce pays des Gaules, et c'est merveille de le voir agir !

« Les voilà pourtant à la recherche d'un problème insoluble, condamné par la science, par les penseurs, par les travailleurs !… ils manquent d'instruction… L'ignorance est la loi de Loyola largement appliquée… Ils ont devant eux toutes les libertés ; ils peuvent atteindre tous les abus, les détruire, devenir leur maître enfin, maître viril, économe, sérieux, légal, et, comme des enfants au maillot, il leur faut la religion, un pape, un curé, la première communion, le bap-

tême, la lisière en tout et toujours. Il leur faut des hochets, à ces grands enfants, et les groupes spirites ou spiritualistes leur en donnent.

« Ah ! si vraiment il y avait un grain de vérité dans vos élucubrations, mais il y aurait, pour un matérialiste, matière au suicide !… Tenez ! j'ai vécu largement ; j'ai méprisé la chair, je l'ai révoltée ; j'ai ri des devoirs de famille, d'amitié. Passionné, j'ai usé et abusé de toutes les voluptés, et cela avec la conviction que j'obéissais aux attractions de la matière, seule loi vraie sur votre terre, et cela, je le renouvellerai à mon réveil, avec la même furie, la même ardeur, la même adresse. Je prendrai à un ami, à un voisin, sa femme, sa fille ou sa pupille, peu importe, pourvu que, étant plongé dans les délices de la matière, je rende hommage à cette divinité, maîtresse de toutes les actions humaines.

« Mais, si je m'étais trompé ?… si j'avais laissé passer la vérité ?… si, vraiment, il y avait d'autres vies antérieures et des existences successives après la mort ?… si l'Esprit était une personnalité vivace, éternelle, progressive, se riant de la mort, se retrempant dans ce que nous appelons l'épreuve ?… alors il y aurait un Dieu de justice et de bonté ?… je serais un misérable… et l'école matérialiste, coupable du crime de lèse-nation, aurait cherché à décapiter la vérité, la raison !… je serais, ou plutôt nous serions de profonds scélérats, des raffinés soi-disant libéraux !… Oh ! alors, si vous étiez dans la vérité, je me brûlerais la cervelle à mon réveil, aussi vrai que je m'appelle…… »

Dans la séance de la Société de Paris, du 8 janvier, le même Esprit vient se manifester de nouveau, non par l'écriture, mais par la parole, en se servant du corps de M. Morin en somnambulisme spontané. Il parla pendant une heure, et ce fut une scène des plus curieuses, car le médium prit sa pose, ses gestes, sa voix, son langage au point que ceux qui l'avaient vu le reconnurent sans peine. La conversation fut recueillie avec soin et fidèlement reproduite, mais son étendue ne nous permet pas de la publier. Ce ne fut d'ailleurs que le développement de sa thèse ; à toutes les objections et à toutes les questions qu'on lui fit, il prétendit tout expliquer par l'état de rêve, et naturellement se perdit dans un dédale de sophismes. Il rappela lui-même les principaux épisodes de la séance à laquelle il avait fait allusion dans sa communication écrite, il dit :

« J'avais bien raison de dire que tout avait manqué. Tenez, en voici la preuve. J'avais posé cette question : Y a-t-il un Dieu ? Eh bien !

tous vos prétendus Esprits ont répondu affirmativement. Vous voyez qu'ils étaient à côté de la vérité, et qu'ils n'en savent pas plus que vous. Une question, cependant, l'embarrassa beaucoup, aussi chercha-t-il constamment des faux-fuyants pour l'éluder ; ce fut celle-ci : « Le corps par lequel vous nous parlez n'est pas le vôtre, car il est maigre, et le vôtre était gras. Où est votre véritable corps ? il n'est pas ici, car vous n'êtes pas chez vous. Quand on rêve on est dans son lit ; allez donc voir dans votre lit si votre corps y est, et dites-nous comment il se fait que vous puissiez être ici sans votre corps ? »

Poussé à bout par ces questions réitérées, auxquelles il ne répondit que par ces mots : « Effets bizarres des rêves, » il finit par dire : « Je vois bien que vous voudriez me réveiller ; laissez-moi. » Depuis lors il croit toujours rêver.

Dans une autre réunion, un Esprit donna sur ce phénomène la communication suivante :

C'est ici une substitution de personne, un déguisement. L'Esprit incarné reçoit la liberté ou tombe dans l'inaction. Je dis l'inaction, c'est-à-dire la contemplation de ce qui se passe. Il est dans la position d'un homme qui prête momentanément son logis, et qui assiste aux différentes scènes qui se jouent à l'aide de son mobilier. S'il aime mieux jouir de sa liberté, il le peut, à moins qu'il n'y ait pour lui utilité à demeurer spectateur.

Il n'est pas rare qu'un Esprit agisse et parle avec le corps d'un autre ; vous devez comprendre la possibilité de ce phénomène, alors que vous savez que l'Esprit peut se retirer avec son périsprit plus ou moins loin de son enveloppe corporelle. Lorsque ce fait arrive sans qu'aucun Esprit en profite pour occuper la place, il y a catalepsie. Lorsqu'un Esprit désire s'y mettre pour agir, et prendre un instant sa part de l'incarnation, il unit son périsprit au corps endormi, l'éveille par ce contact et rend le mouvement à la machine ; mais les mouvements, la voix ne sont plus les mêmes, parce que les fluides périspritaux n'affectent plus le système nerveux de la même manière que le véritable occupant.

Cette occupation ne peut jamais être définitive ; il faudrait, pour cela, la désagrégation absolue du premier périsprit, ce qui entraînerait forcément la mort. Elle ne peut même être de longue durée, par la raison que le nouveau périsprit n'ayant pas été uni à ce corps dès la formation de celui-ci, n'y a pas de racines ; n'étant pas modelé sur ce corps, il n'est pas approprié au jeu des organes ; l'Esprit in-

trus n'y est pas dans une position normale ; il est gêné dans ses mouvements, c'est pourquoi il quitte ce vêtement d'emprunt dès qu'il n'en a plus besoin.

Quant à la position particulière de l'Esprit en question, il n'est point venu volontairement dans le corps dont il s'est servi pour parler ; il y a été attiré par l'Esprit même de Morin qui a voulu jouir de son embarras ; l'autre, parce qu'il a cédé au secret désir de se poser encore et toujours en sceptique et en railleur, a saisi l'occasion qui lui était offerte. Le rôle quelque peu ridicule qu'il a joué, pour ainsi dire malgré lui, en débitant des sophismes pour expliquer sa position, est une sorte d'humiliation dont il sentira l'amertume à son réveil, et qui lui sera profitable.

Remarque. Le réveil de cet Esprit ne peut manquer de donner lieu à des observations instructives. De son vivant, c'était, comme on l'a vu, un type de matérialisme sensualiste ; jamais il n'eût accepté le Spiritisme. Les hommes de cette catégorie cherchent les consolations de la vie dans les jouissances matérielles ; ils ne sont pas de l'école de Büchner par étude, mais parce que cette doctrine affranchit de la contrainte qu'impose la spiritualité ; elle doit, selon eux, être dans le vrai. Pour eux le Spiritisme n'est pas un bienfait, mais une gêne ; il n'est pas de preuves qui puissent triompher de leur obstination ; ils les repoussent, moins par conviction que par la peur que ce ne soit une vérité.

Un Esprit qui se croit propriétaire.

Chez un des membres de la Société de Paris, qui a des réunions spirites, on venait depuis quelque temps sonner à la porte, et, quand on allait ouvrir, on ne trouvait personne. Les coups de sonnettes étaient donnés avec force, et comme par quelqu'un qui veut entrer d'autorité. Toutes les précautions ayant été prises pour s'assurer que le fait n'était dû ni à une cause accidentelle, ni à la malveillance, on en conclut que ce devait être une manifestation. Un jour de séance, le maître du logis pria le visiteur invisible de vouloir bien se faire connaître et dire ce qu'il souhaitait. Voici les deux communications qu'il a données.

I

(Paris, 22 décembre 1868.)

Je vous remercie, monsieur, de votre aimable invitation à prendre

la parole, et, puisque vous m'y encouragez, je vaincrai ma timidité pour m'ouvrir franchement à vous sur mon désir.

Il faut vous dire d'abord que je n'ai pas toujours été riche. Je suis né pauvre, et si je suis arrivé, c'est à moi seul que je le dois. Je ne vous dirai pas, comme tant d'autres, que je suis venu à Paris en sabots ; c'est une vieille rengaine qui ne prend plus ; mais j'avais de l'ardeur, et l'esprit du spéculateur par excellence. Etant enfant, si je prêtais trois billes, il fallait que l'emprunteur m'en rendît quatre. Je faisais commerce de tout ce que j'avais, et j'étais heureux de voir peu à peu mon trésor grossir. Il est vrai que des circonstances malheureuses me dépouillèrent plusieurs fois ; j'étais faible ; d'autres plus forts, s'emparaient de mon gain, et tout était à recommencer ; mais j'étais persévérant.

Peu à peu je quittai l'enfance ; mes idées grandirent. Enfant, j'avais exploité mes camarades ; jeune homme, j'exploitai mes camarades d'atelier. Je faisais des courses ; j'étais l'ami de tout le monde, mais je faisais payer mes peines et mon amitié. « Il est bien complaisant, disait-on, mais il ne faut point lui parler de donner. » Hé ! hé ! c'est comme cela qu'on arrive. Allez donc voir ces beaux fils d'aujourd'hui qui dépensent tout ce qu'ils possèdent au jeu et au café ! ils se ruinent et s'endettent, tant en haut qu'en bas de l'échelle. Moi, je laissais les autres courir comme des fous à la culbute. Je marchais lentement et sagement ; aussi j'arrivai au port, et j'acquis une fortune considérable.

J'étais heureux ; j'avais une femme, des enfants ; l'une un peu coquette, les autres un peu dépensiers. Je pensais qu'avec l'âge tout cela disparaîtrait ; mais point. Je les tins cependant longtemps en bride ; mais un jour je tombai malade. On fit venir le médecin qui fit, sans doute, bien du mal à ma bourse ; puis… je perdis connaissance…

Quand je revins à la raison, tout allait sur un joli pied ! Ma femme recevait ; mes fils avaient voitures, chevaux, domestiques, intendant, que sais-je ! toute une armée vorace qui se jeta sur mon pauvre bien, si péniblement acquis, pour le gaspiller.

Cependant, je m'aperçus bientôt que le désordre était organisé ; on ne dépensait que ses revenus, mais on les dépensait largement. On était assez riche : on n'avait plus besoin de capitaliser comme le vieux bonhomme ; il fallait jouir et non thésauriser… Et je restais la bouche béante, ne sachant que dire ; car si j'élevais la voix, je n'étais pas écouté ; on feignait de ne pas me voir. Je suis nul désor-

mais ; les domestiques ne me chassent pas encore, bien que mon costume ne soit pas en harmonie avec le luxe des appartements ; mais on ne fait pas attention à moi. Je m'assieds, je me lève, je heurte les visiteurs, j'arrête les valets ; il semble qu'ils ne sentent rien ; et cependant j'ai de la vigueur, j'espère, et, vous pourrez en témoigner, vous qui m'avez entendu sonner. Je crois que c'est un parti pris ; on veut sans doute me rendre fou pour se débarrasser de moi.

Telle était ma situation lorsque je vins visiter une de mes maisons. Vieille habitude que je conserve encore, bien que ce ne soit plus moi qui sois le maître ; mais j'ai tout vu bâtir ; ce sont mes écus qui ont tout payé, et je les aime, moi, ces maisons dont les revenus enrichissent mes fils ingrats.

J'étais donc en visite ici, lorsque j'appris que des spirites s'y réunissaient. Cela m'intéressa ; je m'enquis du Spiritisme, et j'appris que les spirites prétendaient expliquer toutes choses. Comme ma situation me paraît peu claire, je ne serais pas fâché d'avoir l'avis des Esprits à cet égard. Je ne suis ni un incrédule, ni un curieux ; j'ai envie de voir et de croire, d'être éclairé, et si vous me remettez en position de tout gouverner chez moi, foi de propriétaire, je ne vous augmenterai pas tant que je vivrai.

II

(Paris, 29 décembre 1868.)

Je suis mort, dites-vous ? Mais songez-vous bien à ce que vous me dites ?… Vous prétendez que mes enfants ne me voient ni ne m'entendent ; mais vous me voyez et m'entendez, vous, puisque vous entrez en conversation avec moi ; puisque vous m'ouvrez quand je sonne ; puisque vous m'interrogez et que je réponds ?… Écoutez, je vois ce que c'est : vous êtes moins forts que je n'ai cru, et comme vos Esprits ne peuvent rien dire, vous voulez m'entortiller en me faisant douter de ma raison… Me prenez-vous pour un enfant ? Si j'étais mort, je serais Esprit comme eux et je les verrais ; mais je n'en vois aucun, et vous ne m'avez pas encore mis en rapport avec eux.

Il y a pourtant une chose qui m'intrigue. Dites-moi donc pourquoi vous écrivez tout ce que je dis ? Est-ce que, par hasard, vous voudriez me trahir ? On dit que les spirites sont des fous ; vous pensez peut-être dire à mes enfants que je m'occupe de Spiritisme, et leur donner ainsi le moyen de me faire interdire ?

Mais il écrit, il écrit !… Je n'ai pas plutôt fini de penser que mes idées sont aussitôt couchées sur le papier… Tout cela n'est pas clair !… Ce qu'il y a de sûr, c'est que je vois, que je parle ; je respire, je marche, je monte les escaliers, et, Dieu merci ! je m'aperçois suffisamment que c'est au cinquième que vous demeurez… Ce n'est pas charitable de se faire ainsi un jeu de la peine des gens. Je souffle ; je n'en puis plus, et l'on prétend me faire croire que je n'ai plus de corps ?… Je sens bien mon asthme, peut-être !… Quant à ceux qui m'ont dit ce que c'était que le Spiritisme, eh bien ! mais ce sont des gens comme vous ; des connaissances à moi ; que j'avais perdues de vue, et que j'ai retrouvées depuis ma maladie !

Oh ! mais… c'est singulier !… Oh ! par exemple, je n'y suis plus ; mais plus du tout !… Mais, il me semble… Oh ! ma mémoire qui s'en va… si… non… mais si… Je suis fou, ma parole… J'ai parlé à des gens que je croyais morts et enterrés depuis huit ou dix ans… Parbleu ! j'ai assisté aux convois ; j'ai fait des affaires avec les héritiers !… C'est vraiment étrange !… Et ils parlent ! et ils marchent… et ils causent !… Ils sentent leurs rhumatismes !… Ils parlent de la pluie et du beau temps ;… ils prisent mon tabac et me serrent la main !

Mais alors, moi !… Non, non, ce n'est pas possible ! je ne suis pas mort ! On ne meurt pas comme cela, sans s'en apercevoir… J'ai encore été au cimetière, justement à la fin de ma maladie ;… c'était un parent… mon fils était en deuil… ma femme n'y était pas, mais elle pleurait… Je l'ai accompagné, ce pauvre cher… Mais qui était-ce donc ?… Je ne le sais vraiment… Quel trouble étrange m'agite !… Ce serait moi ?… Mais non ; puisque j'accompagnais le corps, je ne pouvais être dans la bière… Être là, et là-bas !… et pourtant !… comme c'est étrange tout cela !… quel écheveau embrouillé !… Ne me dites rien ; je veux chercher tout seul ; vous me troubleriez… Laissez-moi ; je reviendrai… Il paraît décidément que je suis un revenant !… Oh ! la singulière chose !

Remarque. Cet Esprit est dans la même situation que le précédent en ce sens que l'un et l'autre se croient encore de ce monde ; mais il y a entre eux cette différence que l'un se croit en possession de son corps charnel, tandis que l'autre a conscience de son état spirituel, mais se figure qu'il rêve. Ce dernier est sans contredit plus près de la vérité, et cependant il sera le dernier à revenir de son erreur. L'ex-propriétaire était, il est vrai, très attaché aux biens matériels, mais son avarice et des habitudes d'économie un peu sordide, prou-

vent qu'il ne menait pas une vie sensuelle. De plus, il n'est pas foncièrement incrédule ; il ne repousse pas la spiritualité. Louis, au contraire, en a peur ; ce qu'il regretterait, ce n'est pas l'abandon de la fortune qu'il gaspillait de son vivant, mais les plaisirs que ce gaspillage lui procurait. Ne pouvant se résoudre à admettre qu'il survit à son corps, il croit rêver ; il se complaît dans cette idée par l'espoir de revenir à la vie mondaine ; il s'y cramponne par tous les sophismes que son imagination peut lui suggérer. Il restera donc en cet état, puisqu'il le *veut*, jusqu'à ce que l'évidence vienne lui ouvrir les yeux. Lequel souffrira le plus au réveil ? La réponse est facile : l'un ne sera que médiocrement surpris, l'autre sera terrifié.

Vision de Pergolèse.

On a souvent raconté, et chacun connaît l'étrange récit de la mort de Mozart, dont le *Requiem* si célèbre fut le dernier et l'incontestable chef-d'œuvre. Si l'on en croit une tradition napolitaine, très ancienne et très respectable, longtemps avant Mozart, des faits non moins mystérieux et non moins intéressants auraient précédé, sinon amené, la mort prématurée d'un grand maître : Pergolèse.

Cette tradition, je l'ai reçue de la bouche même d'un vieux paysan de la campagne de Naples, ce pays des arts et des souvenirs ; il la tenait de ses aïeux et, dans son culte pour l'illustre maître dont il parlait, il n'avait garde de rien changer à leur récit.

Je l'imiterai et vous rendrai fidèlement ce qu'il m'a raconté.

« Vous connaissez, me dit-il, la petite ville de *Casoria*, à quelques kilomètres de Naples ; c'est là qu'en 1704 Pergolèse reçut le jour.

« Dès l'âge le plus tendre l'artiste de l'avenir se révéla. Lorsque sa mère, comme le font toutes les nôtres, fredonnait auprès de lui les légendes rimées de notre pays, pour endormir *il bambino*, ou, selon l'expression naïve de nos nourrices napolitaines, afin d'appeler autour du berceau les petits anges du sommeil (*angelini del sonno*), l'enfant, dit-on, au lieu de fermer les yeux, les tenait grands ouverts, fixes et brillants ; ses petites mains s'agitaient et semblaient applaudir ; aux cris joyeux qui s'échappaient de sa poitrine haletante, on eût dit que cette âme à peine éclose frissonnait déjà aux premiers échos d'un art qui devait un jour la captiver tout entière.

« A huit ans, Naples l'admirait comme un prodige, et pendant plus de vingt ans l'Europe entière applaudit à son talent et à ses œuvres.

Il fit faire à l'art musical un pas immense ; il jeta pour ainsi dire le germe d'une ère nouvelle qui devait bientôt enfanter les maîtres que l'on nomme Mozart, Méhul, Beethoven, Haydn et les autres ; la gloire, en un mot, couvrait son front de la plus éclatante auréole.

« Et cependant, sur ce front, on eût dit qu'un nuage de mélancolie se promenait errant et le faisait pencher vers la terre. De temps en temps, le regard profond de l'artiste s'élevait vers le ciel comme pour y chercher quelque chose, une pensée, une inspiration.

« Quand on le questionnait, il répondait qu'une vague aspiration remplissait son âme, qu'au fond de lui-même il entendait comme les échos incertains d'un chant du ciel qui l'entraînait et l'élevait, mais qu'il ne pouvait saisir, et que, semblable à l'oiseau que des ailes trop faibles ne peuvent emporter à son gré dans l'espace, il retombait sur la terre sans avoir pu suivre cette suave inspiration.

« Dans ce combat, l'âme peu à peu s'épuisait ; au plus bel âge de la vie, car il n'avait alors que trente-deux ans, Pergolèse semblait avoir été déjà touché du doigt de la mort. Son génie fécond semblait devenu stérile, sa santé dépérissait de jour en jour ; ses amis en cherchaient en vain la cause et lui-même ne pouvait la découvrir.

« Ce fut dans cet état étrange et pénible qu'il passa l'hiver de 1735 à 1736.

« Vous savez avec quelle piété nous célébrons ici, de nos jours encore, malgré l'affaiblissement de la foi, les touchants anniversaires de la mort du Christ ; la semaine où l'Église les rappelle à ses enfants est bien réellement pour nous une *semaine sainte*. Aussi, en vous reportant à l'époque de foi où vivait Pergolèse, vous pouvez penser avec quelle ferveur le peuple courait en foule dans les églises pour y méditer les scènes attendrissantes du drame sanglant du Calvaire.

« Le vendredi-saint Pergolèse suivit la foule. En approchant du temple, il lui sembla qu'un calme, depuis longtemps inconnu pour lui, se faisait dans son âme, et, lorsqu'il eut franchi le portail, il se sentit comme enveloppé d'un nuage à la fois épais et lumineux. Bientôt il ne vit plus rien ; un silence profond se fit autour de lui ; puis devant ses yeux étonnés, et au milieu du nuage où jusqu'alors il lui avait semblé être emporté, il vit se dessiner les traits purs et divins d'une vierge entièrement vêtue de blanc ; il la vit poser ses doigts éthérés sur les touches d'un orgue, il entendit comme un concert lointain de voix mélodieuses qui insensiblement se rappro-

chaient de lui. Le chant que ces voix répétaient le remplissait de charme, mais ne lui était pas inconnu ; il lui semblait que ce chant n'était autre que celui dont il n'avait pu si souvent percevoir que les vagues échos ; ces voix, c'étaient bien celles qui, depuis de longs mois, jetaient le trouble en son âme et qui maintenant y apportaient un bonheur sans partage ; oui, ce chant, ces voix, c'étaient bien le rêve qu'il avait poursuivi, la pensée, l'inspiration qu'il avait si longtemps inutilement cherchées.

« Mais pendant que son âme, emportée dans l'extase, buvait à longs traits les harmonies simples et célestes de cet angélique concert, sa main, mue comme par une force mystérieuse, s'agitait dans l'espace et paraissait tracer à son insu des notes qui traduisaient les sons que l'oreille entendait.

« Peu à peu les voix s'éloignèrent, la vision disparut, le nuage s'évanouit et Pergolèse, ouvrant les yeux, vit, écrit de sa main, sur le marbre du temple, ce chant d'une simplicité sublime qui devait l'immortaliser, le *Stabat Mater*, que depuis ce jour le monde chrétien tout entier répète et admire.

« L'artiste se releva, sortit du temple, calme, heureux, et non plus inquiet et agité. Mais, de ce jour, une nouvelle aspiration s'empara de cette âme d'artiste ; elle avait entendu le chant des anges, le concert des cieux ; les voix humaines et les concerts terrestres ne lui pouvaient plus suffire. Cette soif ardente, élan d'un vaste génie, acheva d'épuiser le souffle de vie qui lui restait, et c'est ainsi qu'à trente-trois ans, dans l'exaltation, dans la fièvre ou plutôt dans l'*amour surnaturel* de son art, Pergolèse trouva la mort. »

Telle est la narration de mon Napolitain. Ce n'est, je l'ai dit, qu'une tradition ; je n'en défends pas l'authenticité, et l'histoire ne la confirme peut-être pas en tout point, mais elle est trop touchante pour ne se point complaire en son récit.

ERNEST LE NORDEZ.

(*Petit Moniteur* du 12 décembre 1868.)

Bibliographie.

HISTOIRE DES CAMISARDS DES CÉVENNES.

Par Eug. Bonnemère[4].

La guerre entreprise sous Louis XIV contre les Camisards, ou Trembleurs des Cévennes, est, sans contredit, un des épisodes les

---

[4] 1 vol. in-12, 3 fr. 50 ; par la poste, 4 fr. Paris, chez Décembre-Alonnier, lib.

plus tristes et les plus émouvants de l'histoire de France. Elle est moins remarquable, peut-être, au point de vue purement militaire, qui a renouvelé les atrocités trop communes dans les guerres de religion, que par les innombrables faits de somnambulisme spontané, extase, double vue, prévisions et autres phénomènes du même genre qui se sont produits pendant tout le cours de cette malheureuse croisade. Ces faits, que l'on croyait alors surnaturels, entretenaient le courage chez les calvinistes, traqués dans les montagnes, comme des bêtes fauves, en même temps qu'ils les faisaient considérer comme des possédés du diable par les uns, et comme des illuminés par les autres ; ayant été une des causes qui ont provoqué et entretenu la persécution, ils y jouent un rôle principal et non accessoire ; mais comment les historiens pouvaient-ils les apprécier, alors qu'ils manquaient de tous les éléments nécessaires pour s'éclairer sur leur nature et leur réalité ? Ils n'ont pu que les dénaturer et les présenter sous un faux jour.

Les connaissances nouvelles fournies par le magnétisme et le Spiritisme pouvaient seules jeter la lumière sur la question ; or, comme on ne peut parler avec vérité de ce que l'on ne comprend pas, ou de ce que l'on a intérêt à dissimuler, ces connaissances étaient aussi nécessaires pour faire sur ce sujet un travail complet et exempt de préjugés, que l'étaient la géologie et l'astronomie pour commenter la Genèse.

En démontrant la véritable cause de ces phénomènes, en prouvant qu'ils ne sortent pas de l'ordre naturel, ces connaissances leur ont restitué leur véritable caractère. Elles donnent ainsi la clef des phénomènes du même genre qui se sont produits en maintes autres circonstances, et permettent de faire la part du possible et de l'exagération légendaire.

M. Bonnemère, joignant au talent de l'écrivain, et aux connaissances de l'historien, une étude sérieuse et pratique du Spiritisme et du magnétisme, se trouve dans les meilleures conditions pour traiter en connaissance de cause et avec impartialité le sujet qu'il a entrepris. L'idée spirite a plus d'une fois été mise à contribution dans des œuvres de fantaisie, mais c'est la première fois que le Spiritisme figure *nominalement* et comme élément de contrôle dans une œuvre historique sérieuse ; c'est ainsi que peu à peu il prend son rang dans le monde, et que s'accomplissent les prévisions des Esprits.

L'ouvrage de M. Bonnemère ne paraîtra que du 5 au 10 février, mais

quelques épreuves nous ayant été communiquées, nous en extrayons les passages suivants que nous sommes heureux de pouvoir reproduire par anticipation. Nous en supprimons toutefois les notes indicatives des pièces à l'appui. Nous ajouterons qu'il se distingue des ouvrages sur le même sujet par des documents nouveaux qui n'avaient point encore été publiés en France, de sorte qu'on peut le considérer comme le plus complet.

Il se recommande donc par plus d'un titre à l'attention de nos lecteurs, qui pourront en juger par les fragments ci-après :

« Le monde n'a jamais rien vu de semblable à cette guerre des Cévennes. Dieu, les hommes et les démons se mirent de la partie ; les corps et les Esprits entrèrent en lutte, et, bien autrement encore que dans l'Ancien Testament, les prophètes guidaient aux combats les guerriers qui semblaient eux-mêmes ravis au-dessus des conditions ordinaires de la vie.

« Les sceptiques et les railleurs trouvent plus facile de nier ; la science déroutée craint de se compromettre, détourne ses regards et refuse de se prononcer. Mais comme il n'est pas de faits historiques qui soient plus incontestables que ceux-là, comme il n'en est pas qui aient été attestés par d'aussi nombreux témoins, la raillerie, les fins de non-recevoir ne peuvent pas être admises plus longtemps. C'est devant le sérieux peuple anglais que les dépositions ont été juridiquement recueillies, avec les formes les plus solennelles, sous la dictée des protestants réfugiés, et elles ont été publiées à Londres, en 1707, alors que le souvenir de toutes ces choses était encore vivant dans toutes les mémoires, et que les démentis eussent pu les écraser sous leur nombre, si elles eussent été fausses.

« Nous voulons parler du *Théâtre sacré des Cévennes, ou Récit des diverses merveilles nouvellement opérées dans cette partie du Languedoc*, auquel nous allons faire de larges emprunts.

« Les phénomènes étranges qui s'y trouvent rapportés ne cherchaient, pour se produire, ni l'ombre ni le mystère ; ils se manifestaient devant les intendants, devant les généraux, devant les évêques, comme devant les ignorants et les simples d'esprit. En était témoin qui voulait et eût pu les étudier qui l'eût désiré.

« J'ai vu dans ce genre, écrivait Villars à Chamillard, le 25 septembre 1704, des choses que je n'aurais jamais crues, si elles ne s'étaient pas passées sous mes yeux : une ville entière, dont toutes les femmes sans exception paraissaient possédées du diable. Elles tremblaient et prophétisaient publiquement dans les rues. J'en fis

arrêter vingt des plus méchantes dont une eut la hardiesse de trembler et prophétiser devant moi. Je la fis pendre pour l'exemple, et renfermer les autres dans les hôpitaux. »

« De tels procédés étaient de mise sous Louis XIV, et faire pendre une pauvre femme parce qu'une force inconnue la contraignait à dire devant un maréchal de France des choses qui ne lui agréaient pas, pouvait être alors une façon d'agir qui ne révoltait personne, tant elle était simple et naturelle et dans les habitudes du temps. Aujourd'hui, il faut avoir le courage d'aborder en face la difficulté et de lui chercher des solutions moins brutales et plus probantes.

« Nous ne croyons ni au merveilleux, ni aux miracles. Nous allons donc expliquer naturellement, de notre mieux, ce grave problème historique, resté sans solution jusques ici. Nous allons le faire en nous aidant des lumières que le magnétisme et le Spiritisme mettent aujourd'hui à notre disposition, sans prétendre d'ailleurs imposer à personne ces croyances.

« Il est regrettable que nous ne puissions consacrer que quelques lignes à ce qui, on le comprend, exigerait un volume de développements. Nous dirons seulement, pour rassurer les esprits timides, que cela ne froisse en rien les idées chrétiennes ; nous n'en voulons pour preuve que ces deux versets de l'Evangile de saint Matthieu :

« Lors donc que l'on vous livrera entre les mains des gouverneurs et des rois, ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez, ni de ce que vous leur direz : car ce que vous leur devez dire vous sera donné à l'heure même ;

« Car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre père qui parle en vous. (Matth., ch. X, v. 19, 20).

« Nous laissons aux commentateurs le soin de décider quel est, au vrai, cet esprit de notre Père qui, à certains moments, se substitue à nous, parle à notre place et nous inspire. Peut-être pourrait-on dire que toute génération qui disparaît est le père et la mère de celle qui lui succède, et que les meilleurs parmi ceux qui semblent n'être plus, s'élevant rapidement lorsqu'ils sont débarrassés des entraves du corps matériel, viennent emprunter les organes de ceux de leurs fils qu'ils estiment dignes de leur servir d'interprètes, et qui expieront chèrement un jour le mauvais usage qu'ils auront fait des facultés précieuses qui leur sont déléguées.

« Le magnétisme réveille, surexcite et développe chez certains somnambules l'instinct que la nature a donné à tous les êtres pour leur

guérison, et que notre civilisation incomplète a étouffé en nous pour les remplacer par les fausses lueurs de la science.

« Le somnambule naturel met son rêve en action, voilà tout. Il n'emprunte rien aux autres, ne peut rien pour eux.

« Le somnambule fluidique, au contraire, celui chez lequel le contact du fluide du magnétiseur provoque cet état bizarre, se sent impérieusement tourmenté du désir de soulager ses frères. Il voit le mal, ou vient lui indiquer le remède.

« Le somnambule inspiré, qui peut parfois être en même temps fluidique, est le plus richement doué, et chez lui l'inspiration se maintient dans des sphères élevées lorsqu'elle se manifeste spontanément. Celui-là seul est un révélateur ; c'est en lui seul que le progrès réside, parce que seul il est l'écho, l'instrument docile d'un Esprit autre que le sien, et plus avancé.

« Le fluide est un aimant qui attire les morts bien aimés vers ceux qui restent. Il se dégage abondamment des inspirés, et va éveiller l'attention des êtres partis les premiers, et qui leur sont sympathiques. Ceux-ci de leur côté, épurés et éclairés par une vie meilleure, jugent mieux et connaissent mieux ces natures primitives, honnêtes, passives, qui peuvent leur servir d'intermédiaires dans l'ordre de faits qu'ils croient utile de leur révéler.

« Au siècle dernier, on les appelait des extatiques. Aujourd'hui ce sont des *médiums*.

« Le Spiritisme est la correspondance des âmes entre elles. Suivant les adeptes de cette croyance, un être invisible se met en communication avec un autre, jouissant d'une organisation particulière qui le rend apte à recevoir les pensées de ceux qui ont vécu, et à les écrire, soit par une impulsion mécanique inconsciente imprimée à la main, soit par transmission directe à l'intelligence des médiums.

« Si l'on veut accorder pour un moment quelque créance à ces idées, on comprendra sans peine que les âmes indignées de ces martyrs que le grand roi immolait chaque jour par centaines, soient venues veiller sur les êtres chéris dont elles avaient été violemment séparées, qu'elles les aient soutenus, guidés, consolés au milieu de leurs dures épreuves, inspirés de leur esprit, qu'elles leur aient annoncé par avance, - ce qui eut lieu bien souvent, - les périls qui les menaçaient.

« Un petit nombre seulement étaient véritablement inspirés. Le dégagement fluidique qui sortait d'eux, comme de certains êtres supérieurs et privilégiés, agissait sur cette foule profondément trou-

blée qui les entourait, mais sans pouvoir développer chez la plupart d'entre eux autre chose que les phénomènes grossiers et largement faillibles de l'hallucination. Inspirés et hallucinés, tous avaient la prétention de prophétiser, mais ces derniers émettaient une foule d'erreurs au milieu desquelles on ne pouvait plus discerner les vérités que l'Esprit soufflait véritablement aux premiers. Cette masse d'hallucinés réagissait à son tour sur les inspirés, et jetait le trouble au milieu de leurs manifestations…

« Il fallait, dit l'abbé Pluquet, pour soutenir la foi des restes dispersés du protestantisme, des secours extraordinaires, des prodiges. Ils éclatèrent de toutes parts parmi les réformés, pendant les quatre premières années qui suivirent la révocation de l'Édit de Nantes. On entendit dans les airs, aux environs des lieux où il y avait eu autrefois des temples, des voix si parfaitement semblables aux chants des psaumes, tels que les protestants les chantent, qu'on ne put les prendre pour autre chose. Cette mélodie était céleste et ces voix angéliques chantaient les psaumes selon la version de Clément Marot et de Théodore de Bèze. Ces voix furent entendues dans le Béarn, dans les Cévennes, à Vassy, etc. Des ministres fugitifs furent escortés par cette divine psalmodie, et même la trompette ne les abandonna qu'après qu'ils eurent franchi les frontières du royaume. Jurieu rassembla avec soin les témoignages de ces merveilles et en conclut que « Dieu s'étant fait des bouches au milieu des airs, c'était un reproche indirect que la Providence faisait aux protestants de France de s'être tus trop facilement. » Il osa prédire qu'en 1689 le calvinisme serait rétabli en France… »

« L'Esprit du Seigneur sera avec vous, avait dit Jurieu ; il parlera par la bouche des enfants et des femmes, plutôt que de vous abandonner. »

« C'était plus qu'il n'en fallait pour que les protestants persécutés s'attendissent à voir les femmes et les enfants se mettre à prophétiser.

« Un homme tenait chez lui, dans une verrerie cachée au sommet de la montagne de Peyrat, en Dauphiné, une véritable école de prophétie. C'était un vieux gentilhomme nommé Du Serre, né dans le village de Dieu-le-Fit. Ici les origines sont un peu obscures. On dit qu'il s'était fait initier à Genève aux pratiques d'un art mystérieux dont un petit nombre de personnages se transmettaient le secret. Rassemblant chez lui quelques jeunes garçons et quelques jeunes filles, dont il avait sans doute observé la nature impression-

nable et nerveuse, il les soumettait préalablement à des jeûnes austères ; il agissait puissamment sur leur imagination, étendait vers eux ses mains comme pour leur imposer l'Esprit de Dieu, soufflait sur leurs fronts, et les faisait tomber comme inanimés devant lui, les yeux fermés, endormis, les membres raidis par la catalepsie, insensibles à la douleur, ne voyant, n'entendant plus rien de ce qui se passait autour d'eux, mais paraissant écouter des voix intérieures qui parlaient en eux, et voir des spectacles splendides dont ils racontaient les merveilles. Car, dans cet état bizarre, ils parlaient, ils écrivaient, puis, revenus à leur état ordinaire, ils ne se rappelaient plus rien de ce qu'ils avaient fait, de ce qu'ils avaient dit, de ce qu'ils avaient écrit.

« Voilà ce que Brueys raconte de ces « petits prophètes dormants, » comme il les appelle. Nous trouvons là les procédés, bien connus aujourd'hui, du magnétisme, et quiconque le veut, peut, dans bien des circonstances, reproduire les *miracles* du vieux gentilhomme verrier…

« Il y eut, en 1701, une explosion nouvelle de prophètes. Ils pleuvaient du ciel, ils sourçaient de terre, et, des montagnes de la Lozère jusqu'aux rivages de la Méditerranée, on les comptait par milliers. Les catholiques avaient enlevé aux calvinistes leurs enfants : Dieu se servit des enfants pour protester contre cette prodigieuse iniquité. Le gouvernement du grand roi ne connaissait que la violence. On arrêta en masse, au hasard, ces *prophètes-enfants* ; on fouetta impitoyablement les plus petits, on brûla la plante des pieds aux plus grands. Rien n'y fit, et il y en avait plus de trois cents dans les prisons d'Uzès, lorsque la faculté de Montpellier reçut l'ordre de se transporter dans cette ville pour examiner leur état. Après de mûres réflexions, la docte faculté les déclara « atteints de fanatisme. »

« Cette belle solution de la science officielle, qui aujourd'hui encore n'en saurait pas dire beaucoup plus long sur cette question, ne mit pas un terme à ce flot débordant d'inspirations. Bâville publia alors une ordonnance (septembre 1701) pour rendre les parents responsables du *fanatisme* de leurs enfants.

« On mit des soldats à discrétion chez tous ceux qui n'avaient pu détourner leurs enfants de ce dangereux métier, et on les condamna à des peines arbitraires. Aussi tout retentissait des plaintes et des clameurs de ces pères infortunés. La violence fut portée si loin que pour s'en délivrer, il y eut plusieurs personnes qui dénoncèrent elles-

mêmes leurs enfants, ou les livrèrent aux intendants et aux magistrats, en leur disant : « Les voilà, nous nous en déchargeons, faites-leur passer vous-mêmes, s'il est possible, l'envie de prophétiser. »

« Vains efforts ! On enchaînait, on torturait le corps, mais l'Esprit restait libre, et les prophètes se multipliaient. En novembre, on en enleva plus de deux cents des Cévennes, « que l'on condamna à servir le roi, les uns dans ses armées, les autres sur les galères » (Court de Gébelin). Il y eut des exécutions capitales qui n'épargnèrent pas même les femmes. On pendit à Montpellier une prophétesse du Vivarais, parce qu'il sortait de son nez et de ses yeux du sang, qu'elle appelait des larmes de sang, qu'elle pleurait sur les infortunes de ses coreligionnaires, sur les crimes de Rome, et des papistes…

« Une sourde irritation, un flot de colère longtemps contenue grondait depuis longtemps dans toutes les poitrines, au bout de ces vingt années d'intolérables iniquités. La patience des victimes ne lassait pas la fureur des bourreaux. On songea enfin à repousser la force par la force…

« C'était sans doute, dit Brueys, un spectacle bien extraordinaire et bien nouveau ; on voyait marcher des gens de guerre pour aller combattre de petites armées de prophètes » (t. I, p. 156).

« Spectacle étrange, en effet, car les plus dangereux parmi ces petits prophètes se défendaient à coups de pierres, réfugiés sur des hauteurs inaccessibles. Mais le plus souvent ils n'essayaient même pas de disputer leur vie. Lorsque les troupes s'avançaient pour les attaquer, ils marchaient hardiment contre elles, en poussant de grands cris : « Tartara ! tartara ! Arrière Satan ! » Ils croyaient, disait-on, que ce mot, *tartara*, devait, comme un exorcisme, mettre leurs ennemis en fuite, qu'eux-mêmes étaient invulnérables, ou qu'ils ressusciteraient au bout de trois jours, s'ils venaient à succomber dans la mêlée. Leurs illusions ne furent pas de longue durée sur ces divers points, et bientôt ils opposèrent aux catholiques des armes plus efficaces.

« Dans deux rencontres, sur la montagne de Chailaret, et non loin de Saint-Genieys, on en tua quelques centaines, on en prit un bon nombre et le reste parut se disperser. Bâville jugeait les captifs, en faisait pendre quelques-uns, envoyait le reste aux galères ; et comme rien de tout cela ne paraissait décourager les réformés, on continua à rechercher les assemblées du désert, à égorger sans pitié ceux qui s'y rendaient, sans que ceux-ci songeassent encore à op-

poser une sérieuse résistance à leurs bourreaux. D'après la déposition d'une prophétesse nommée Isabeau Charras, consignée dans le *Théâtre sacré des Cévennes*, ces malheureux martyrs volontaires s'y rendaient, avertis d'avance par les révélations des extatiques, du sort qui les attendait ; on y lit :

« Le nommé Jean Héraut, de notre voisinage, et quatre ou cinq de ses enfants avec lui, avaient des inspirations. Les deux plus jeunes étaient âgés, l'un de sept ans, l'autre de cinq ans et demi, quand ils reçurent le don ; je les ai vus bien des fois dans leurs extases. Un autre de nos voisins, nommé Marliant, avait aussi deux fils et trois filles dans le même état. L'aînée était mariée. Étant enceinte d'environ huit mois, elle alla dans une assemblée, en compagnie de ses frères et sœurs, et ayant avec elle son petit garçon, âgé de sept ans. Elle y fut massacrée avec son dit enfant, un de ses frères et une de ses sœurs. Celui de ses frères qui ne fut pas tué, fut blessé, mais il en guérit : et la plus jeune des sœurs fut laissée pour morte sous les corps massacrés, sans avoir été blessée. L'autre sœur fut rapportée, encore vivante, chez son père, mais elle mourut de ses blessures quelques jours après. Je n'étais pas dans l'assemblée, mais j'ai vu le spectacle de ces morts et de ces blessés. »

« Ce qu'il y a de plus notable, c'est que tous ces martyrs avaient été avertis par l'Esprit de ce qui devait leur arriver. Ils l'avaient dit à leur père en prenant congé de lui et en lui demandant sa bénédiction, le soir même qu'ils sortirent de la maison pour se trouver dans l'assemblée qui devait se faire la nuit suivante. Quand le père vit tous ces lamentables objets, il ne succomba pas à sa douleur, mais, au contraire, il dit avec une pieuse résignation : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté, que le nom du Seigneur soit béni ! » C'est du frère du gendre, des deux enfants blessés et de toute la famille que j'ai appris que tout cela avait été prédit. »

EUGENE BONNEMÈRE.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 3. MARS 1869.

La chair est faible

Etude physiologique et morale.

Il y a des penchants vicieux qui sont évidemment inhérents à l'Esprit, parce qu'ils tiennent plus au moral qu'au physique ; d'autres semblent plutôt la conséquence de l'organisme, et, par ce motif, on s'en croit moins responsable ; telles sont les prédispositions à la colère, à la mollesse, à la sensualité, etc.

Il est parfaitement reconnu aujourd'hui, par les philosophes spiritualistes, que les organes cérébraux correspondant aux diverses aptitudes, doivent leur développement à l'activité de l'Esprit ; que ce développement est ainsi un effet et non une cause. Un homme n'est pas musicien, parce qu'il a la *bosse* de la musique, mais il n'a la *bosse* de la musique que parce que son Esprit est musicien (*Revue*, de juillet 1860, page 198, et avril 1862, page 97.)

Si l'activité de l'Esprit réagit sur le cerveau, elle doit réagir également sur les autres parties de l'organisme. L'Esprit est ainsi l'artisan de son propre corps, qu'il façonne, pour ainsi dire, afin de l'approprier à ses besoins et à la manifestation de ses tendances. Cela étant donné, la perfection du corps chez les races avancées serait le résultat du travail de l'Esprit qui perfectionne son outillage à mesure que ses facultés augmentent. (*Genèse selon le Spiritisme*, chap. XI ; *Genèse spirituelle*.)

Par une conséquence naturelle de ce principe, les dispositions morales de l'Esprit doivent modifier les qualités du sang, lui donner plus ou moins d'activité, provoquer une sécrétion plus ou moins abondante de bile ou autres fluides. C'est ainsi, par exemple, que le gourmand se sent venir la salive, ou, comme on le dit vulgairement, l'eau à la bouche à la vue d'un mets appétissant. Ce n'est pas le mets

qui peut surexciter l'organe du goût, puisqu'il n'y a pas contact ; c'est donc l'Esprit dont la sensualité est éveillée, qui agit par la pensée sur cet organe, tandis que, sur un autre Esprit, la vue de ce mets ne produit rien. Il en est de même de toutes les convoitises, de tous les désirs provoqués par la vue. La diversité des émotions ne peut s'expliquer, dans une foule de cas, que par la diversité des qualités de l'Esprit. Telle est la raison pour laquelle une personne sensible verse facilement des larmes ; ce n'est pas l'abondance des larmes qui donne la sensibilité à l'Esprit, mais la sensibilité de l'Esprit qui provoque la sécrétion abondante des larmes. Sous l'empire de la sensibilité, l'organisme s'est modelé sur cette disposition normale de l'Esprit, comme il s'est modelé sur celle de l'Esprit gourmand.

En suivant cet ordre d'idées, on comprend qu'un Esprit irascible doit pousser au tempérament bilieux ; d'où il suit qu'un homme n'est pas colère parce qu'il est bilieux, mais qu'il est bilieux, parce qu'il est colère. Ainsi en est-il de toutes les autres dispositions instinctives ; un Esprit mou et indolent laissera son organisme dans un état d'atonie en rapport avec son caractère, tandis que s'il est actif et énergique, il donnera à son sang, à ses nerfs des qualités toutes différentes. L'action de l'Esprit sur le physique est tellement évidente, qu'on voit souvent de graves désordres organiques se produire par l'effet de violentes commotions morales. L'expression vulgaire : *L'émotion lui a tourné le sang*, n'est pas aussi dénuée de sens qu'on pourrait le croire ; or, qui a pu tourner le sang, sinon les dispositions morales de l'Esprit ?

Cet effet est surtout sensible dans les grandes douleurs, les grandes joies et les grandes frayeurs, dont la réaction peut aller jusqu'à causer la mort. On voit des gens qui meurent de la peur de mourir ; or, quel rapport existe-t-il entre le corps de l'individu et l'objet qui cause sa frayeur, objet qui, souvent, n'a aucune réalité ? C'est, dit-on, l'effet de l'imagination ; soit ; mais qu'est-ce que l'imagination, sinon un attribut, un mode de sensibilité de l'Esprit ? Il paraît difficile d'attribuer l'imagination aux muscles et aux nerfs, car alors on ne s'expliquerait pas pourquoi ces muscles et ces nerfs n'ont pas toujours de l'imagination ; pourquoi ils n'en ont plus après la mort ; pourquoi ce qui cause chez les uns une frayeur mortelle, surexcite le courage chez d'autres.

De quelque subtilité que l'on use pour expliquer les phénomènes moraux par les seules propriétés de la matière, on tombe inévita-

blement dans une impasse, au fond de laquelle on aperçoit, dans toute son évidence, et comme seule solution possible, l'être spirituel indépendant, pour qui l'organisme n'est qu'un moyen de manifestation, comme le piano est l'instrument des manifestations de la pensée du musicien. De même que le musicien accorde son piano, on peut dire que l'Esprit accorde son corps pour le mettre au diapason de ses dispositions morales.

Il est vraiment curieux de voir le matérialisme parler sans cesse de la nécessité de relever la dignité de l'homme, alors qu'il s'efforce de le réduire à un morceau de chair qui se pourrit et disparaît sans laisser aucun vestige ; de revendiquer pour lui la liberté comme un droit naturel, alors qu'il en fait une mécanique marchant comme un tournebroche, sans responsabilité de ses actes.

Avec l'être spirituel indépendant, préexistant et survivant au corps, la responsabilité est absolue ; or, pour le plus grand nombre, le premier, le principal mobile de la croyance au néantisme, c'est l'effroi que cause cette responsabilité, *en dehors de la loi humaine*, et à laquelle on croit échapper en se bouchant les yeux. Jusqu'à ce jour cette responsabilité n'avait rien de bien défini ; ce n'était qu'une crainte vague, fondée, il faut bien le reconnaître, sur des croyances qui n'étaient pas toujours admissibles par la raison ; le Spiritisme la démontre comme une réalité patente, effective, sans restriction, comme une conséquence naturelle de la spiritualité de l'être ; c'est pourquoi certaines gens ont peur du Spiritisme qui les troublerait dans leur quiétude, en dressant devant eux le redoutable tribunal de l'avenir. Prouver que l'homme est responsable de tous ses actes, c'est prouver sa liberté, d'action, et prouver sa liberté, c'est relever sa dignité. La perspective de la responsabilité en dehors de la loi humaine est le plus puissant élément moralisateur : c'est le but auquel conduit le Spiritisme par la force des choses.

D'après les observations physiologiques qui précèdent, on peut donc admettre que le tempérament est, au moins en partie, déterminé par la nature de l'Esprit, qui est cause et non effet. Nous disons en partie, parce qu'il est des cas où le physique influe évidemment sur le moral : c'est lorsqu'un état morbide ou anormal est déterminé par une cause externe, accidentelle, indépendante de l'Esprit, comme la température, le climat, les vices héréditaires de constitution, un malaise passager, etc. Le moral de l'Esprit peut alors être affecté dans ses manifestations par l'état pathologique, sans que sa nature intrinsèque soit modifiée.

S'excuser de ses méfaits sur la faiblesse de la chair n'est donc qu'un faux-fuyant pour échapper à la responsabilité. *La chair n'est faible que parce que l'Esprit est faible,* ce qui renverse la question, et laisse à l'Esprit la responsabilité de tous ses actes. La chair, qui n'a ni pensée ni volonté, ne prévaut jamais sur l'Esprit qui est l'être *pensant* et *voulant* ; c'est l'Esprit qui donne à la chair les qualités correspondantes à ses instincts, comme un artiste imprime à son œuvre matérielle le cachet de son génie. L'Esprit affranchi des instincts de la bestialité se façonne un corps qui n'est plus un tyran pour ses aspirations vers la spiritualité de son être ; c'est alors que l'homme mange pour vivre, parce que vivre est une nécessité, mais ne vit plus pour manger.

La responsabilité morale des actes de la vie reste donc entière ; mais la raison dit que les conséquences de cette responsabilité doivent être en raison du développement intellectuel de l'Esprit ; plus il est éclairé, moins il est excusable, parce qu'avec l'intelligence et le sens moral, naissent les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Le sauvage, encore voisin de l'animalité, qui cède à l'instinct de la brute en mangeant son semblable, est, sans contredit, moins coupable que l'homme civilisé qui commet une simple injustice.

Cette loi trouve encore son application dans la médecine, et donne la raison de l'insuccès de celle-ci dans certains cas. Dès lors que le tempérament est un effet et non une cause, les efforts tentés pour le modifier peuvent être paralysés par les dispositions morales de l'Esprit qui oppose une résistance inconsciente et neutralise l'action thérapeutique. C'est donc sur la cause première qu'il faut agir ; si l'on parvient à changer les dispositions morales de l'Esprit, le tempérament se modifiera de lui-même sous l'empire d'une volonté différente, ou, tout au moins, l'action du traitement médical sera secondée au lieu d'être contrecarrée. Donnez, si c'est possible, du courage au poltron, et vous verrez cesser les effets physiologiques de la peur ; il en est de même des autres dispositions.

Mais, dira-t-on, le médecin du corps peut-il se faire le médecin de l'âme ? Est-il dans ses attributions de se faire le moralisateur de ses malades ? Oui, sans doute, dans une certaine limite ; c'est même un devoir qu'un bon médecin ne néglige jamais, dès l'instant qu'il voit dans l'état de l'âme un obstacle au rétablissement de la santé du corps ; l'essentiel est d'appliquer le remède moral avec tact, prudence et à propos, selon les circonstances. A ce point de vue, son action est forcément circonscrite, car, outre qu'il n'a

sur son malade qu'un ascendant moral, une transformation du caractère est difficile à un certain âge ; c'est donc à l'éducation, et surtout à l'éducation première, qu'incombent les soins de cette nature. Quand l'éducation sera, dès le berceau, dirigée dans ce sens ; quand on s'attachera à étouffer, dans leur germe, les imperfections morales, comme on le fait pour les imperfections physiques, le médecin ne trouvera plus, dans le tempérament, un obstacle contre lequel sa science est trop souvent impuissante.

C'est, comme on le voit, toute une étude ; mais une étude complètement stérile tant qu'on ne tiendra pas compte de l'action de l'élément spirituel sur l'organisme. Participation incessamment active de l'élément spirituel dans les phénomènes de la vie, telle est la clef de la plupart des problèmes contre lesquels se heurte la science ; quand la science fera entrer en ligne de compte l'action de ce principe, elle verra s'ouvrir devant elle des horizons tout nouveaux. C'est la démonstration de cette vérité qu'apporte le Spiritisme.

Apôtres du Spiritisme en Espagne

Ciudad-Real, février 1869

A MONSIEUR ALLAN KARDEC.

Cher Monsieur,

Les Spirites qui composaient le cercle de la ville d'Andujar, aujourd'hui disséminés par la volonté de Dieu pour la propagation de la véritable doctrine, vous saluent fraternellement.

Infimes par le talent, grands par la foi, nous nous proposons de soutenir, tant par la presse que par la parole, tant en public qu'en particulier, la doctrine spirite, parce que c'est celle-là même que Jésus a prêchée, lorsqu'il est venu sur la terre pour la rédemption de l'humanité.

La doctrine spirite, appelée à combattre le matérialisme, à faire prévaloir la divine parole, afin que l'esprit de l'Évangile ne soit plus tronqué par personne, à préparer le chemin de l'égalité et de la fraternité, a besoin aujourd'hui, en Espagne, d'apôtres et de martyrs. Si nous ne pouvons être des premiers, nous serons des derniers : nous sommes prêts pour le sacrifice.

Nous lutterons seuls ou ensemble, avec ceux qui professent notre doctrine. Les temps sont arrivés ; ne perdons pas, par indécision

ou par peur, la récompense qui est réservée à ceux qui souffrent et sont persécutés pour la justice.

Notre groupe était composé de six personnes, sous la direction spirituelle de l'Esprit de Fénelon. Notre médium était Francisco Perez Blanca, et les autres : Pobla Medina, Luis Gonzalez, Francisco Marti, José Gonzalez et Manuel Gonzalez.

Après avoir répandu la semence à Andujar, nous sommes aujourd'hui dans différentes villes : Léon, Séville, Salamanca, etc., où chacun de nous travaille à la propagation de la doctrine, ce que nous considérons comme notre mission.

Suivant les conseils de Fénelon, nous allons publier un journal spirite ; désirant l'illustrer d'extraits tirés des œuvres que vous avez publiées, nous vous prions de nous en accorder la permission. Nous serions en outre très heureux de votre bienveillante coopération, et à cette fin, nous mettons à votre disposition les colonnes de notre journal.

Vous remerciant à l'avance, nous vous prions de saluer en notre nom nos frères de la Société de Paris ;

Et vous, cher Monsieur, recevez la fraternelle accolade de vos frères. Pour tous.

MANUEL GONZALEZ SORIANO.

Nous avons eu déjà maintes fois l'occasion de dire que l'Espagne comptait de nombreux adeptes, sincères, dévoués et éclairés ; ici, c'est plus que du dévouement, c'est de l'abnégation ; non une abnégation irréfléchie, mais calme, froide, comme celle du soldat qui marche au combat en se disant : Quoi qu'il m'en coûte, je ferai mon devoir. Ce n'est pas ce courage qui flamboie comme un feu de paille et s'éteint à la première alerte ; qui, avant d'agir, calcule soigneusement ce qu'il peut perdre ou gagner, c'est le dévouement de celui qui met l'intérêt de tous avant l'intérêt personnel.

Que serait-il advenu des grandes idées qui ont fait avancer le monde, si elles n'avaient trouvé que des défenseurs égoïstes, dévoués en paroles tant qu'il n'y avait rien à craindre et rien à perdre, mais fléchissant devant un regard de travers et la peur de compromettre quelques parcelles de leur bien-être ? Les sciences, les arts, l'industrie, le patriotisme, les religions, les philosophies ont eu leurs apôtres et leurs martyrs. Le Spiritisme aussi est une grande idée régénératrice ; il naît à peine ; il n'est pas encore complet, et déjà il trouve des cœurs dévoués jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice ; dévouements souvent obscurs, ne cherchant ni la, gloire ni

l'éclat, mais qui, pour agir dans une petite sphère, n'en sont que plus méritoires, parce qu'ils sont plus désintéressés moralement.

Cependant, dans toutes les causes, les dévouements au grand jour sont nécessaires, parce qu'ils électrisent les masses, Le temps n'est pas éloigné, cela est certain, où le Spiritisme aura aussi ses grands défenseurs qui, bravant les sarcasmes, les préjugés et la persécution, en arboreront le drapeau avec la fermeté que donne la conscience de faire une chose utile ; ils l'appuieront de l'autorité de leur nom et de leur talent, et leur exemple entraînera la foule des timides qui se tiennent encore prudemment à l'écart.

Nos frères d'Espagne ouvrent la marche ; ils ceignent leurs reins, et s'apprêtent à la lutte ; qu'ils reçoivent nos félicitations et celles de leurs frères en croyance de tous les pays, car entre les Spirites il n'y a pas de distinction de nationalités. Leurs noms seront inscrits avec honneur à côté des courageux pionniers auxquels la postérité devra un tribut de reconnaissance pour avoir, des premiers, payé de leur personne, et contribué à l'érection de l'édifice.

Est-ce à dire que le dévouement consiste à prendre le bâton de voyage pour aller prêcher de par le monde à tout venant ? Non, certes ; en quelque lieu que l'on soit on peut être utile. Le véritable dévouement consiste à savoir tirer le meilleur parti de sa position, en mettant au service de la cause, le plus utilement possible et avec discernement, les forces physiques et morales que la Providence a départies à chacun.

La dispersion de ces messieurs n'est pas le fait de leur volonté ; réunis d'abord par la nature de leurs fonctions, ces mêmes foncions les ont appelés sur différents points de l'Espagne. Loin de se décourager de cet isolement, ils ont compris que, tout en restant unis de pensée et d'action, ils allaient pouvoir planter le drapeau en plusieurs centres, et qu'ainsi leur séparation tournerait au profit de la vulgarisation de l'idée.

Ainsi en a-t-il été d'un régiment français dont un certain nombre d'officiers avaient formé entre eux un des groupes les plus sérieux et les mieux organisés que nous ayons vus. Animés d'un zèle éclairé et d'un dévouement à l'épreuve, leur but était d'abord de s'instruire à fond des principes de la doctrine, puis de s'exercer à la parole en s'imposant l'obligation de traiter, à tour de rôle, une question, afin de se familiariser avec la controverse. Hors de leur cercle, ils prêchaient de parole et d'exemple, mais avec prudence et modération ; ne cherchant point à faire de la propagande à tout prix, ils la fai-

saient plus fructueuse. Le régiment ayant changé de résidence fut réparti entre plusieurs villes ; le groupe fut ainsi dispersé matériellement, mais toujours unis d'intentions, ils poursuivent leur œuvre sur des points différents.

Le Spiritisme partout.

Extrait de journaux anglais.

Un de nos correspondants de Londres nous transmet la notice suivante :

« Le journal anglais *The Builder* (le Constructeur), organe des architectes, très estimé pour son caractère pratique et la rectitude de son jugement, a traité incidemment, à plusieurs reprises, des questions touchant au Spiritisme ; dans ces articles il est même question des manifestations de nos jours, dont l'auteur donne une appréciation à son point de vue.

« Il a été aussi question du Spiritisme dans quelques-unes des dernières notices de la *Revue anthropologique* de Londres ; on y déclare que *le fait de l'intervention ostensible des Esprits, dans certains phénomènes, est trop bien avéré pour être révoqué en doute*. On y parle de l'enveloppe corporelle de l'homme comme d'un grossier vêtement approprié à son état actuel que l'on regarde comme le plus bas échelon du règne hominal ; ce règne, bien que le couronnement de l'animalité de la planète, n'est qu'une ébauche du corps glorieux, léger, purifié et lumineux que l'âme doit revêtir dans l'avenir, à mesure que la race humaine se développe et se perfectionne.

« Ce n'est pas encore, ajoute notre correspondant, la doctrine homogène et cohérente de l'école spirite française, mais cela s'en rapproche beaucoup et m'a paru intéressant comme indice du mouvement des idées dans le *sens spirite* de ce côté du détroit. Mais on y manque de direction ; on flotte à l'aventure dans ce monde nouveau qui s'ouvre devant l'humanité, et il n'est pas étonnant qu'on s'y égare, faute de guide. Il n'est pas douteux que, si les ouvrages de la doctrine étaient traduits en anglais, ils y rallieraient de nombreux partisans en fixant les idées encore incertaines. A. BLACKWELL. »

Charles Fourier.

Dans un ouvrage intitulé : Charles Fourier, sa vie et ses œuvres,

par Pellarin, on trouve une lettre de Fourier à M. Muiron, en date du 3 décembre 1826, par laquelle il prévoit les phénomènes futurs du Spiritisme.

Elle est ainsi conçue :

« Il paraît que MM. C. et P. ont renoncé à leur travail sur le magnétisme. Je gagerais qu'ils ne font pas valoir l'argument fondamental : c'est que, *si tout est lié dans l'univers, il doit exister des moyens de communication entre les créatures de l'autre monde et celles-ci ;* je veux dire : communication de facultés, participation temporaire et accidentelle des facultés des ultra-mondains ou défunts, et non pas communication avec eux. Cette participation ne peut pas avoir lieu dans l'état de veille, mais seulement dans un état mixte, comme le sommeil ou autre. Les magnétiseurs ont-ils trouvé cet état ? Je l'ignore ? mais, en principe, je sais qu'il doit exister. »

Fourier écrivait ceci en 1826, à propos des phénomènes somnambuliques ; il ne pouvait avoir aucune idée des moyens de communication directe découverts vingt-cinq ans plus tard, et n'en concevait la possibilité que dans un état de dégagement, rapprochant en quelque sorte les deux mondes ; mais il n'en avait pas moins la conviction du fait principal, celui de l'existence de ces rapports.

Sa croyance sur un autre point capital, celui de la réincarnation sur la terre, est encore plus précise quand il dit : *Tel mauvais riche pourra revenir mendier à la porte du château dont il a été le propriétaire*. C'est le principe de l'expiation terrestre dans les existences successives, en tout pareil à ce qu'enseigne le Spiritisme d'après les exemples fournis par ces mêmes rapports entre le monde visible et le monde invisible. Grâce à ces rapports, ce principe de justice, qui n'existait dans la pensée de Fourier qu'à l'état de théorie ou de probabilité, est devenu une vérité patente.

Profession de foi d'un Fouriériste.

Le passage suivant est extrait d'un ouvrage nouveau intitulé : *Lettres à mon frère sur mes croyances religieuses*, par Math. Briancourt[5].

« Je crois en un seul Dieu tout-puissant, juste et bon, ayant pour corps la lumière, pour membres la totalité des astres ordonnés en séries hiérarchiques. - Je crois que Dieu assigne à tous ses mem-

[5] 1 vol. in-18. Libr. des sciences sociales.

bres, grands et petits, une fonction à remplir dans le développement de la vie universelle qui est sa vie, réservant l'intelligence pour ceux de ses membres qu'il s'associe dans le gouvernement du monde. - Je crois que les êtres intelligents du dernier degré, les humanités, ont pour tâche la gestion des astres qu'ils habitent et sur lesquels ils ont mission de faire régner l'ordre, la paix et la justice. - Je crois que les créatures remplissent leurs fonctions en satisfaisant leurs besoins, que Dieu proportionne exactement aux exigences des fonctions ; et, comme dans sa bonté, il attache le plaisir à la satisfaction des besoins, je crois que toute créature, accomplissant sa tâche, est aussi heureuse que le comporte sa nature, et que ses souffrances sont d'autant plus vives, qu'elle s'écarte davantage de l'accomplissement de cette tâche. - Je crois que l'humanité terrestre aura bientôt acquis les connaissances et le matériel qui lui sont indispensables pour remplir sa haute fonction, et qu'en conséquence, le jour du bonheur général ici-bas ne tardera pas longtemps à se lever. - Je crois que l'intelligence des êtres raisonnables dispose de deux corps : l'un formé de substances visibles pour nos yeux ; l'autre de natures plus subtiles et invisibles nommées arômes. - *Je crois qu'à la mort de leur corps visible, ces êtres continuent à vivre dans le monde aromal, où ils trouvent la rémunération exacte de leurs œuvres bonnes ou mauvaises ; puis, qu'après un temps plus ou moins long, ils reprennent un corps matériel pour l'abandonner encore à la décomposition, et ainsi de suite*. - Je crois que les intelligences qui s'agrandissent en remplissant exactement leurs fonctions, vont animer des êtres du plus en plus élevés dans la divine hiérarchie, jusqu'à ce qu'elles rentrent, à la fin des temps, dans le sein de Dieu d'où elles sont sorties, qu'elles s'unissent à son intelligence et partagent sa vie aromale. »

Avec une telle profession de foi, on comprend que fouriéristes et spirites puissent se donner la main.

Variétés.

Mademoiselle de Chilly.

On lit dans la *Petite Presse* du 11 février 1869 :

« M. de Chilly, le sympathique directeur de l'Odéon, si cruellement éprouvé par la mort presque foudroyante de sa fille unique,

est menacé d'une nouvelle douleur. Sa nièce, Mademoiselle Artus, fille de l'ancien chef d'orchestre de l'Ambigu-Comique, est en ce moment pour ainsi dire aux portes du tombeau. A ce propos, le *Figaro* rapporte cette triste et touchante histoire :

« Mademoiselle de Chilly mourante donna une petite bague à cette cousine dont la vie est aujourd'hui si cruellement menacée, et lui dit : - Prends-la, *tu me la rapporteras !*

« Ces mots ont-ils frappé l'imagination de la pauvre enfant ? Etaient-ils l'expression de cette double vue attribuée à la mort ? Toujours est-il que, quelques jours après les funérailles de Mademoiselle de Chilly, sa jeune cousine tombait malade. »

« Ce que *le Figaro* ne dit pas, c'est qu'à ses derniers moments, la pauvre morte, qui se cramponnait à la vie avec toute l'énergie de ses dix-huit belles années, criait de son lit de douleur à sa cousine fondant en larmes dans un coin de la chambre, théâtre de son agonie : - Non je ne veux pas mourir ! je ne veux pas m'en aller seule ! tu viendras avec moi ! je t'attends ! je t'attends ! tu ne te marieras pas !

« Quel spectacle et quelles angoisses pour cette infortunée Mademoiselle Artus, dont, en effet, les fiançailles se préparaient au moment même où Mademoiselle de Chilly s'alitait pour ne plus se relever ! »

Oui, certainement, ces paroles sont l'expression de cette *double vue attribuée à la mort*, et dont les exemples ne sont pas rares. Que de personnes ont eu des pressentiments de ce genre avant de mourir ! Dira-t-on qu'elles jouent la comédie ? Que les néantistes expliquent ces phénomènes s'ils le peuvent ! Si l'intelligence n'était qu'une propriété de la matière, et devait s'éteindre avec celle-ci, comment expliquer la recrudescence d'activité de cette même intelligence, les facultés nouvelles, transcendantes parfois, qui se manifestent si souvent au moment même où l'organisme se dissout, où le dernier soupir va s'exhaler ? Cela ne prouve-t-il pas que quelque chose survit au corps ? On l'a dit cent fois : l'âme indépendante se révèle à chaque instant sous mille formes et dans des conditions tellement évidentes, qu'il faut fermer volontairement les yeux pour ne pas la voir.

Apparition d'un fils vivant à sa mère.

Le fait suivant est rapporté par un journal de médecine de Londres, et reproduit par le *Journal de Rouen*, du 22 décembre 1868 :

« La semaine dernière, M. Samuel W…, un des principaux employés de la Banque, dut quitter de bonne heure une soirée à laquelle il avait été invité avec sa femme, parce qu'il se trouva fort indisposé. Il rentra chez lui avec une fièvre de cheval. On envoya chercher le médecin ; celui-ci avait été appelé dans une ville des environs, et il ne devait rentrer que fort tard dans la nuit.

« Madame Samuel se décida à attendre le médecin au chevet de son mari. Bien qu'en proie à une fièvre ardente, le malade dormait tranquillement. Madame Samuel, un peu tranquillisée, voyant que son mari ne souffrait pas, ne lutta pas contre le sommeil et elle s'endormit à son tour.

« Vers trois heures, elle entendit résonner la sonnette de la porte d'entrée, côté des maîtres et des visites. Elle quitta avec précipitation son fauteuil, prit un bougeoir et descendit au salon.

« Là, elle s'attendait à voir entrer le médecin. La porte du salon s'ouvrit, mais à la place du docteur elle vit entrer son fils Edouard, un garçon de douze ans, qui est dans un collège près de Windsor. Il était très pâle et avait la tête entourée d'un large bandeau blanc.

« - Tu attendais le médecin pour papa, n'est-ce pas ? fit-il en embrassant sa mère. Mais papa va mieux, ce n'est rien même ; il se lèvera demain. C'est moi qui ai besoin d'un bon médecin. Tâche de l'appeler tout de suite, car celui du collège n'y entend pas grand-chose…

« Saisie, effrayée, Madame Samuel eut la force de sonner. La femme de chambre arriva. Elle trouva sa maîtresse au milieu du salon, immobile, le bougeoir à la main. Le bruit de sa voix réveilla Madame Samuel. Elle avait été le jouet d'une vision, d'un rêve, appelons-le comme nous voudrons. Elle se rappelait tout et répéta à sa camériste ce qu'elle avait cru entendre. Puis elle s'écria en pleurant : « Un malheur a dû arriver à mon fils ! »

« Le médecin tant attendu arriva. Il examina M. Samuel. La fièvre avait presque disparu ; il affirma que cela n'avait été qu'une simple fièvre nerveuse, qui suit son cours et finit en quelques heures.

« La mère, après ces paroles rassurantes, narra au docteur ce qui lui était arrivé une heure avant. L'homme de l'art - par incrédulité, ou par envie d'aller se reposer peut-être - conseilla à Madame Samuel de n'attacher aucune importance à ces fantômes. Il dut cepen-

dant céder aux prières, aux angoisses de la mère et l'accompagner à Windsor.

« Au point du jour, ils arrivèrent au collège. Madame Samuel demanda des nouvelles de son fils ; on lui répondit qu'il était à l'infirmerie depuis la veille. Le cœur de la pauvre mère se serra ; le docteur devint soucieux.

« Bref, on visita l'enfant. Il s'était fait une large blessure au front en jouant dans le jardin. On lui avait donné les premiers soins, seulement on l'avait mal pansé. La blessure n'avait rien de dangereux pourtant.

« Voici le fait dans tous ses détails ; nous le tenons de personnes dignes de foi. Double vue ou rêve, on doit toujours le considérer comme un fait peu ordinaire. »

Comme on le voit, l'idée de la double vue gagne du terrain ; elle s'accrédite en dehors du Spiritisme, comme la pluralité des existences, le périsprit, etc. ; tant il est vrai que le Spiritisme arrive par mille chemins, et s'implante sous toutes sortes de formes, par les soins mêmes de ceux qui n'en veulent pas.

La possibilité du fait ci-dessus est évidente, et il serait superflu de la discuter. Est-ce un rêve ou un effet de double vue ? Madame Samuel dormait, et à son réveil elle se rappelle ce qu'elle a vu ; c'était donc un rêve ; mais un rêve qui apporte l'image d'une actualité aussi précise, et qui est vérifiée presque immédiatement, n'est pas un produit de l'imagination : c'est une vision bien réelle. Il y a en même temps double vue, ou vue spirituelle, car il est bien certain que ce n'est pas avec les yeux du corps que la mère a vu son fils. Il y a eu de part et d'autre dégagement de l'âme ; est-ce l'âme de la mère qui est allée vers le fils, ou celle du fils qui est venue vers la mère ? Les circonstances rendent ce dernier cas le plus probable, car dans l'autre hypothèse la mère aurait vu son fils à l'infirmerie.

Quelqu'un qui ne connaît que très superficiellement le Spiritisme, mais admet parfaitement la possibilité de certaines manifestations, nous demandait à ce sujet comment le fils, qui était dans son lit, avait pu se présenter à sa mère avec ses habits. « Je conçois, disait-il, l'apparition par le fait du dégagement de l'âme ; mais je ne comprendrais pas que des objets purement matériels, comme des vêtements, aient la propriété de transporter au loin une partie quintessenciée de leur substance, ce qui supposerait une volonté. »

Aussi, lui répondîmes-nous, les habits, aussi bien que le corps matériel du jeune homme, sont restés à leur place. Après une courte

explication sur le phénomène des créations fluidiques, nous ajoutâmes : L'Esprit du jeune homme s'est présenté chez sa mère avec son corps fluidique ou périsprital. Sans avoir eu le dessein prémédité de se vêtir de ses habits, sans s'être fait ce raisonnement : « Mes habits d'étoffe sont là ; je ne puis les revêtir ; il faut donc me fabriquer des habits fluidiques qui en auront l'apparence, » il lui a suffi de penser à son costume habituel, à celui qu'il aurait pris dans les circonstances ordinaires, pour que cette pensée donnât à son périsprit les apparences de ce même costume ; par la même raison, il aurait pu se présenter en costume de lit, si telle eût été sa pensée. Cette apparence était devenue pour lui-même une sorte de réalité ; il n'avait qu'une conscience imparfaite de son état fluidique, et, de même que certains Esprits se croient encore de ce monde, il croyait venir chez sa mère en chair et en os, puisqu'il l'embrasse comme d'habitude.

Les formes extérieures que revêtent les Esprits qui se rendent visibles sont donc de véritables créations fluidiques, souvent inconscientes ; le costume, les signes particuliers, les blessures, les défectuosités du corps, les objets dont ils font usage, sont le reflet de leur propre pensée dans l'enveloppe périspritale.

- Mais alors, dit notre interlocuteur, c'est tout un ordre d'idées nouvelles ; il y a là tout un monde, et ce monde est au milieu de nous ; bien des choses s'expliquent ; les rapports entre les morts et les vivants se comprennent. - Sans aucun doute, et c'est à la connaissance de ce monde, qui nous intéresse à tant de titres, que conduit le Spiritisme. Ce monde se révèle par une multitude de faits que l'on néglige faute d'en comprendre la cause.

Un testament aux États-Unis.

« Dans l'Etat du Maine aux Etats-Unis, une dame demandait la nullité d'un testament de sa mère. Elle disait que, membre d'une société spirite, sa mère avait écrit ses dernières volontés sous la dictée d'une table tournante.

« Le juge déclara que la loi ne prohibait pas les consultations des tables tournantes, et les clauses du testament furent maintenues. »

Nous n'en sommes pas encore là en Europe ; aussi le journal français qui rapporte ce fait, le fait-il précéder de cette exclamation : *Sont-ils forts, ces Américains !* Traduisez : *Sont-ils niais !*

Quoi qu'en pense l'auteur de cette réflexion critique, ces Amé-

ricains pourront bien en remontrer, sur certains points, à la vieille Europe, si celle-ci se traîne encore longtemps dans l'ornière des vieux préjugés. Le mouvement progressif de l'humanité est parti de l'Orient et s'est peu à peu propagé vers l'Occident ; aurait-il déjà franchi l'Atlantique et planté son drapeau dans le nouveau continent, laissant l'Europe en arrière comme l'Europe a laissé l'Inde ? Est-ce une loi, et le cycle du progrès aurait-il déjà fait plusieurs fois le tour du monde ? Le fait suivant pourrait le faire supposer.

Emancipation des femmes aux Etats-Unis.

On écrit de Yankton, ville de Dokota (Etats-Unis), que la législature de ce territoire vient d'adopter à une grande majorité un bill de M. Enos Stutsman, qui accorde aux femmes le droit de suffrage et d'éligibilité. (*Siècle*, du 15 janvier 1869.)

Mercredi 29 juillet, madame Alexandrine Bris a subi devant la Faculté des sciences de Paris, un examen de baccalauréat ès sciences ; elle a été reçue avec quatre boules blanches, succès rare, qui lui a valu de la part du président des félicitations ratifiées par les acclamations de toute l'assistance.

Le Temps assure que madame Bris doit prendre ses inscriptions à la Faculté de médecine, en vue du doctorat. (*Grand Moniteur*, du 6 août 1868.)

On nous a dit que madame Bris est américaine. Nous connaissons deux demoiselles de New-York, sœurs de miss B…, membre de la Société spirite de Paris, qui ont le diplôme de docteur et exercent la médecine exclusivement pour les femmes et les enfants. Nous n'en sommes pas encore là.

Miss Nichol, médium à apports.

Ces jours derniers, l'hôtel des Deux-Mondes, de la rue d'Antin, a été le théâtre des séances surnaturelles données par la célèbre *médium* Nichol, en présence de quelques initiés seulement.

Madame Nichol se rend à Rome pour soumettre à l'examen du Saint-Père sa faculté extraordinaire, qui consiste à faire tomber des pluies de fleurs. - C'est ce qu'on appelle un *médium à apport*, (Journal *Paris*, 15 janvier 1869.)

Madame Nichol est de Londres, où elle jouit d'une certaine réputation comme médium. Nous avons assisté à quelques-unes de ses expériences, dans une séance intime, il y a plus d'un an, et nous

avouons qu'elles nous ont laissé beaucoup à désirer. Il est vrai que nous sommes passablement sceptique à l'endroit de certaines manifestations, et quelque peu exigeant sur les conditions dans lesquelles elles se produisent, non pas que nous mettions en doute la bonne foi de cette dame : nous disons seulement que ce que *nous avons vu* ne nous a pas paru de nature à convaincre les incrédules.

Nous lui souhaitons bonne chance auprès du Saint-Père ; elle n'aura certes pas de peine à le convaincre de la réalité des phénomènes qui sont aujourd'hui ouvertement avoués par le clergé (voir l'ouvrage intitulé : *Des Esprits et de leurs rapports avec le monde visible*, par l'abbé Triboulet)[6] ; mais nous doutons fort qu'elle parvienne à lui faire reconnaître officiellement que ce ne sont pas des œuvres du diable.

Rome est un pays malsain pour les médiums qui ne font pas des miracles selon l'Eglise ; on se rappelle qu'en 1864, M. Home, qui allait à Rome, non pour exercer sa faculté, mais uniquement pour étudier la sculpture, dut céder à l'injonction qui lui fut faite de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. (*Revue* de février 1864, page 33.)

Les arbres hantés de l'île Maurice.

Les dernières nouvelles que nous recevons de l'île Maurice constatent que l'état de cette malheureuse contrée suit exactement les phases annoncées (*Revue* de juillet 1867, page 208, et novembre 1868, page 321). Elles contiennent en outre un fait remarquable qui a fourni le sujet d'une importante instruction dans la Société de Paris.

« Les chaleurs de l'été, dit notre correspondant, ont ramené la terrible fièvre, plus fréquente, plus tenace que jamais. Ma maison est devenue une sorte d'hôpital, et je passe mon temps à me soigner ou à soigner mes proches. La mortalité n'est pas très grande, il est vrai, mais après les horribles souffrances que nous cause chaque accès, nous éprouvons une perturbation générale qui développe en nous de nouvelles maladies : les facultés s'altèrent peu à peu ; les sens, surtout l'ouïe et la vue, sont particulièrement affectés. Pourtant, nos bons Esprits, parfaitement d'accord dans leurs communications avec les vôtres, nous annoncent la fin prochaine de l'épidémie, mais la ruine et la décadence des riches, qui, du reste, commencent déjà.

6 1 vol. in-8 ; 5 fr.

« Je profite du peu de temps que j'ai de disponible pour vous donner les détails que je vous ai promis sur les phénomènes dont ma maison a été le théâtre. Les personnes auxquelles elle appartenait avant moi, insouciantes et négligentes, selon l'usage du pays, l'avaient laissée tomber presque en ruine, et je fus obligé d'y faire de grandes réparations. Le jardin, métamorphosé en basse-cour, était rempli de ces grands arbres de l'Inde, nommés *multipliants*, dont les racines, sortant du haut des branches, descendent jusqu'au sol où elles s'implantent, et forment, tantôt des troncs énormes en se superposant les unes aux autres, tantôt des galeries assez étendues.

« Ces arbres ont une assez mauvaise réputation dans ce pays, où ils passent pour être hantés par les mauvais Esprits. Sans égards pour leurs soi-disant mystérieux habitants, comme je ne les trouvais nullement de mon goût, et qu'ils encombraient inutilement le jardin, je les fis abattre. Dès ce moment, il nous devint presque impossible d'avoir un jour de repos dans la maison. Il fallait vraiment être spirite pour continuer à l'habiter. A chaque instant nous entendions des coups frappés de tous les côtés, des portes s'ouvrir et se fermer, des meubles remuer, des soupirs, des paroles confuses ; souvent aussi on entendait marcher dans les chambres vides. Les ouvriers, qui réparaient la maison, furent bien des fois dérangés par ces bruits étranges, mais comme c'était pendant le jour, ils ne s'en effrayaient pas beaucoup, car ces manifestations sont très fréquentes dans le pays. Nous eûmes beau faire des prières, évoquer ces Esprits, les sermonner, ils ne répondaient que par des injures et des menaces, et ne cessèrent pas leur tapage.

« A cette époque nous avions une réunion une fois par semaine ; mais vous ne pouvez vous imaginer tous les mauvais tours qui nous furent joués pour troubler et interrompre nos séances ; tantôt les communications étaient interceptées, tantôt les médiums éprouvaient des souffrances qui les contraignaient à l'inaction.

« Il paraît que les habitués de la maison étaient trop nombreux et trop méchants pour être moralisés, car nous ne pûmes en venir à bout, et nous fûmes obligés de cesser nos réunions où nous ne pouvions plus rien obtenir. Un seul voulut bien nous écouter et se recommander à nos prières. C'était un pauvre portugais, nommé Gulielmo, qui se prétendait victime de ces gens avec lesquels il avait commis, je ne sais quel méfait, et qui le retenaient là, disait-il, pour sa punition. Je pris des informations, et j'appris qu'effective-

ment un marin portugais de ce nom avait été un des locataires de la maison, et qu'il y était mort.

« La fièvre arriva ; les bruits devinrent moins fréquents, mais ne cessèrent pas ; au reste, nous avons fini par nous y habituer. Nous nous réunissons encore, mais la maladie a empêché nos séances d'être bien suivies. J'ai soin qu'elles aient lieu autant que possible dans le jardin, car nous avons remarqué que, dans la maison, les bonnes communications sont plus difficiles à obtenir, et que ces jours-là nous sommes très tourmentés, la nuit surtout. »

La question des lieux hantés est un fait acquis ; les tapages et perturbations sont chose connue ; mais certains arbres ont-ils une puissance attractive particulière ? Dans la circonstance dont il s'agit, existe-il un rapport quelconque entre la destruction de ces arbres et les phénomènes qui suivirent immédiatement ? La croyance populaire aurait-elle ici quelque réalité ? C'est ce dont l'instruction ci-après paraît donner une explication logique jusqu'à plus ample confirmation.

(Société de Paris, 19 Février 1869.)

Toutes les légendes, quelles qu'elles soient, si ridicules et si peu fondées qu'elles paraissent, reposent sur une base réelle, sur une vérité incontestable, démontrée par l'expérience, mais amplifiée et dénaturée par la tradition. Certaines plantes, dit-on, sont bonnes pour chasser les mauvais Esprits ; d'autres peuvent provoquer la possession ; certains arbustes sont plus particulièrement hantés ; tout cela est vrai en fait, isolément. Un *fait* a eu lieu, une manifestation spéciale a justifié ce dicton, et la masse superstitieuse s'est empressée de le généraliser ; c'est l'histoire d'un homme qui pond un œuf. La chose court en *secret* de bouche en bouche, et s'amplifie jusqu'à prendre les proportions d'une loi incontestable, et cette loi qui n'existe pas, est acceptée en raison des aspirations vers l'inconnu, vers l'*extra naturel* de la généralité des hommes.

Les multipliants ont été, à Maurice surtout, et sont encore, des points de repères pour les réunions du soir ; on s'adosse à leur tronc, on respire l'air à leurs côtés ; on s'abrite sous leur feuillage.

Or, les hommes, en se désincarnant, surtout lorsqu'ils sont dans une certaine infériorité, conservent leurs habitudes matérielles ; ils fréquentent les endroits qu'ils aimaient comme incarnés ; ils s'y réunissent et ils y séjournent ; voilà pourquoi il y a des endroits plus particulièrement hantés ; il n'y vient pas les Esprits des premiers venus, mais bien des Esprits qui les ont fréquentés de leur

vivant. Les multipliants ne sont donc pas plus propices à l'habitation des Esprits inférieurs que tout autre abri. La coutume les désigne aux revenants de Maurice, comme certains châteaux, certaines clairières des forêts allemandes, certains lacs sont plus particulièrement hantés par les Esprits, en Europe.

Si l'on trouble ces Esprits, tout matériels encore, et qui, pour la plupart se croient vivants, ils s'irritent et tendent à se venger, à chercher noise à ceux qui les ont privés de leur abri ; de là, les manifestations dont cette dame et bien d'autres ont eu à se plaindre.

La population mauricienne étant, en général, inférieure sous le rapport moral, la désincarnation ne peut faire de l'espace qu'une pépinière d'Esprits très peu dématérialisés, encore empreints de toutes leurs habitudes terrestres, et qui continuent, quoique Esprits, à vivre comme s'ils étaient hommes. Ils privent de tranquillité et de sommeil ceux qui les privent de leur habitation de prédilection, et voilà tout. La nature de l'abri, son aspect lugubre, n'a rien à voir là-dedans ; c'est simplement une question de bien-être. On les déloge, et ils se vengent. Matériels par essence, ils se vengent matériellement, en frappant contre les murs, en se plaignant, en manifestant leur mécontentement sous toutes les formes.

Que les Mauritiens s'épurent et progressent, ils retourneront dans l'espace avec des tendances d'autre nature, et les multipliants perdront la faculté d'abriter les revenants.

CLÉLIE DUPLANTIER.

Conférence sur le Spiritisme

Sous le titre de : *Le Spiritisme devant la science*, une conférence publique, par M. Chevillard, avait été annoncée à la salle du boulevard des Capucines pour le 30 janvier dernier. Dans quel sens l'orateur devait-il parler ? C'est ce que tout le monde ignorait.

L'annonce semblait promettre une discussion *ex-professo* de toutes les parties de la question. Cependant l'orateur a fait complètement abstraction de la partie la plus essentielle, celle qui constitue à proprement parler le Spiritisme : la partie philosophique et morale, sans laquelle assurément le Spiritisme ne serait pas aujourd'hui implanté dans toutes les parties du monde, et ne compterait pas ses adeptes par millions. Dès 1855, on se lassait déjà des tables tournantes ; certes, si là se fût borné le Spiritisme, il y a longtemps

qu'on n'en parlerait plus ; sa rapide propagation date du moment où l'on en a vu sortir quelque chose de sérieux et d'utile, où l'on y a entrevu un but humanitaire.

L'orateur s'est donc borné à l'examen de quelques phénomènes matériels ; car il n'a pas même parlé des phénomènes spontanés si nombreux qui se produisent en dehors de toute croyance spirite ; or, annoncer qu'on va traiter une question aussi vaste, aussi complexe dans ses applications et dans ses conséquences, et s'arrêter à quelques points de la surface, c'est absolument comme si, sous le nom de *Cours de littérature*, un professeur se bornait à expliquer l'alphabet.

Peut-être M. Chevillard s'est-il dit : « A quoi bon parler de la doctrine philosophique ! Dès lors que cette doctrine s'appuie sur l'intervention des Esprits, quand j'aurai prouvé que cette intervention n'existe pas, tout le reste s'écroulera. » Combien, avant M. Chevillard, se sont flattés d'avoir porté le dernier coup au Spiritisme, sans parler de l'inventeur du fameux muscle craqueur, le docteur Jobert (de Lamballe) qui envoyait sans pitié tous les spirites à Charenton, et qui, deux ans plus tard, mourait lui-même dans une maison d'aliénés ! Cependant, malgré tous ces pourfendeurs, frappant d'estoc et de taille, qui semblaient n'avoir qu'à parler pour le réduire en poussière, le Spiritisme a vécu, il a grandi, et il vit toujours, plus fort, plus vivace que jamais ! C'est là un fait qui a bien sa valeur. Quand une idée résiste à tant d'attaques, c'est qu'il y a quelque chose.

N'a-t-on pas vu jadis des savants s'efforcer de démontrer que le mouvement de la terre était impossible ? Et sans remonter si haut, ce siècle-ci ne nous a-t-il pas montré un corps illustre déclarer que l'application de la vapeur à la navigation était une chimère ? Un livre curieux à faire serait le recueil des erreurs officielles de la science. Ceci est simplement pour arriver à cette conclusion que : lorsqu'une chose est vraie, elle marche quand même, malgré l'opinion contraire des savants ; or, si le Spiritisme a marché malgré tous les arguments que lui ont opposés la haute et la basse science, c'est une présomption en sa faveur.

M. Jobert (de Lamballe) traitait sans façon tous les spirites de charlatans et d'escrocs ; il faut rendre cette justice à M. Chevillard, qu'il ne leur reproche que de se tromper sur la cause. Au reste, des épithètes malséantes, outre qu'elles ne prouvent rien, accusent toujours un manque de savoir-vivre, et auraient été fort déplacées

devant un auditoire où devaient nécessairement se trouver beaucoup de spirites. La chaire évangélique est moins scrupuleuse ; on y a dit maintes fois : « Fuyez les Spirites comme la peste, et courez sus ; » ce qui prouve que le Spiritisme est quelque chose, puisqu'on en a peur, car on ne tire pas des coups de canon contre des mouches.

M. Chevillard ne nie pas les faits, au contraire ; il les admet, car il les a constatés ; seulement il les explique à sa manière. Apporte-t-il au moins quelque argument nouveau à l'appui de sa thèse ? On en peut juger.

« Chaque homme, dit-il, possède une quantité plus ou moins grande d'électricité animale, qui constitue le fluide nerveux. Ce fluide se dégage sous l'empire de la volonté, du désir de faire mouvoir une table ; il pénètre la table, et la table se meut ; les coups frappés dans la table ne sont autre chose que des décharges électriques, provoqués par la concentration de la pensée. » Ecriture mécanique : même explication.

Mais comment expliquer les coups frappés dans les murailles, sans la participation de la volonté, chez des gens qui ne savent ce que c'est que le Spiritisme, ou qui n'y croient pas ? Surabondance d'électricité qui se dégage d'elle-même et produit des décharges.

Et les communications intelligentes ? Reflet de la pensée du médium. - Et quand le médium obtient, par la typtologie ou l'écriture, des choses qu'il ignore ? On sait toujours quelque chose, et si ce n'est la pensée du médium, ce peut être celle des autres.

Et quand un médium écrit, inconsciemment des choses qui lui sont personnellement désagréables, est-ce sa propre pensée ? De ce fait non plus que de beaucoup d'autres, il n'est pas question. Cependant, une théorie ne peut être vraie qu'a la condition de résoudre toutes les phases d'un problème ; si un seul fait échappe à l'explication, c'est qu'elle est fausse ou incomplète ; or, de combien de faits celle-ci est-elle impuissante à donner la solution ! Nous serions très désireux de savoir comment M. Chevillard expliquerait, par exemple, les faits rapportés ci-dessus concernant mademoiselle de Chilly, l'apparition du jeune Édouard Samuel, tous les incidents de ce qui s'est passé à l'île Maurice ; comment il expliquerait, par le dégagement de l'électricité, l'écriture chez des personnes qui ne savent pas écrire ; par le reflet de la pensée, le fait de cette bonne qui écrivit, devant toute une société : Je vole ma maîtresse ?

En résumé, M. Chevillard reconnaît l'existence des phénomènes, ce qui est quelque chose, mais il nie l'intervention des Esprits. Quant

à sa théorie, elle n'offre absolument rien de nouveau ; c'est la répétition de ce qui a été dit, depuis quinze ans, sous toutes les formes, sans que l'idée ait prévalu. Sera-t-il plus heureux que ses devanciers ? C'est ce que l'avenir prouvera.

Il est vraiment curieux de voir les expédients auxquels ont recours ceux qui veulent tout expliquer sans les Esprits ! Au lieu d'aller droit à ce qui se présente devant eux dans la forme la plus simple, ils vont chercher des causes si embrouillées, si compliquées, qu'elles ne sont intelligibles que pour eux. Ils devraient bien au moins, pour compléter leur théorie, dire ce que, selon eux, deviennent les Esprits des hommes après la mort, car cela intéresse tout le monde, et prouver comme quoi ces Esprits ne peuvent pas se manifester aux vivants ; c'est ce que personne n'a encore fait, tandis que le Spiritisme prouve comme quoi ils peuvent le faire.

Mais tout cela est nécessaire ; il faut que tous ces systèmes s'épuisent et montrent leur impuissance. Au reste, il est un fait notoire, c'est que tout ce retentissement donné au Spiritisme, toutes les circonstances qui l'ont mis en évidence, lui ont toujours été profitables ; et, ce qui est digne de remarque, c'est que plus les attaques ont été violentes, plus il a progressé. Est-ce qu'il ne faut pas à toutes les grandes idées le baptême de la persécution, ne fût-ce que celui de la raillerie ? Et pourquoi n'en a-t-il pas souffert ? La raison en est bien simple : c'est parce que, lui faisant dire le contraire de ce qu'il dit, le présentant tout autre qu'il n'est, bossu quand il est droit, il ne peut que gagner à un examen sérieux et consciencieux, et que ceux qui ont voulu le frapper, ont toujours frappé à côté de la vérité. (Voir la *Revue* de février 1869, page 40 : *Puissance du ridicule*.)

Or, plus les couleurs sous lesquelles on le présente sont noires, plus on excite la curiosité. Le parti qui s'est escrimé à dire que c'est le diable, lui a fait beaucoup de bien, parce que, parmi ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de voir le diable, beaucoup ont été bien aises de savoir comment il est fait, et ne l'ont pas trouvé aussi noir qu'on l'avait dit. Dites qu'il y a sur une place de Paris un monstre hideux, qui va empester toute la ville, et tout le monde courra le voir. N'a-t-on pas vu des auteurs faire mettre dans les journaux des critiques de leurs propres ouvrages, uniquement pour en faire parler ? Tel a été le résultat des diatribes furibondes contre le Spiritisme ; elles ont provoqué le désir de le connaître, et l'ont plus servi qu'elles ne lui ont nui.

Parler du Spiritisme, dans n'importe quel sens, c'est faire de la

propagande à son profit ; l'expérience est là pour le prouver. A ce point de vue, il faut se féliciter de la conférence de M. Chevillard ; mais, hâtons-nous de le dire à la louange de l'orateur, il s'est renfermé dans une polémique honnête, loyale et de bon goût. Il a émis son opinion : c'est son droit, et quoiqu'elle ne soit pas la nôtre, nous n'avons garde de nous en plaindre. Plus tard, sans aucun doute, quand le moment opportun sera venu, le Spiritisme aura aussi ses orateurs sympathiques ; seulement nous leur recommanderons de ne pas tomber dans le travers des adversaires ; c'est-à-dire d'étudier à fond la question, afin de ne parler qu'en parfaite connaissance de la cause.

Dissertations spirites

La musique et les harmonies célestes.

Suite ; voir le numéro de janvier, p. 30.

(Paris, groupe Desliens, 5 janvier 1869. - Médium M. Desliens.)

Vous avez raison, messieurs, de me rappeler ma promesse, car le temps, qui passe si rapidement dans le monde de l'espace, a des minutes éternelles pour celui qui le subit sous l'étreinte de l'épreuve ! Il y a quelques jours, quelques semaines, je comptais comme vous ; chaque jour ajoutait toute une série de vicissitudes aux vicissitudes déjà supportées, et la coupe allait s'emplissant piano, piano.

Ah ! vous ne savez pas, vous, combien une renommée de grand homme est lourde à porter ! Ne désirez pas la gloire ; ne soyez pas connus : soyez utiles. La popularité a ses épines, et, plus d'une fois, je me suis trouvé meurtri des caresses trop brutales de la foule.

Aujourd'hui, la fumée de l'encens ne m'enivre plus. Je plane sur les mesquineries du passé, et c'est un horizon sans limite qui s'étend devant mon insatiable curiosité. Aussi, les heures tombent par groupes dans le sablier séculaire, et toujours je cherche, toujours j'étudie, sans jamais compter le temps écoulé.

Oui, je vous ai promis ; mais qui peut se flatter de tenir une promesse, lorsque les éléments nécessaires pour l'accomplir, appartiennent à l'avenir ? Le puissant du monde, encore sous le souffle des adulations des courtisans, a pu vouloir étreindre le problème corps à corps ; mais ce n'était plus d'une lutte factice qu'il s'agissait ici ; il n'y avait pas de bravos, de bruyantes acclamations pour m'encou-

rager et me dérober ma faiblesse. C'était, et c'est encore à un travail surhumain que je m'attaquai ; c'est contre lui que je lutte toujours, et si j'espère en triompher, je ne puis néanmoins dissimuler mon épuisement. Je suis terrassé… aux abois !… Je me repose avant d'explorer de nouveau ; mais, si je ne puis aujourd'hui vous parler de ce que sera l'avenir, je saurai peut-être apprécier le présent : être critique, après avoir été critiqué. Vous me jugerez, et ne m'approuverez que si je suis juste, ce que j'essayerai de faire en évitant les personnalités.

Pourquoi donc tant de musiciens et si peu d'artistes ? tant de compositeurs, et si peu de vérités musicales ? Hélas ! c'est que ce n'est pas, comme on le croit, de l'imagination que l'art peut naître ; il n'a d'autre maître et d'autre créateur que la vérité. Sans elle, il n'est rien, ou il n'est qu'un art de contrebande, du strass, de la contrefaçon. Le peintre peut faire illusion et montrer du blanc, où il n'a mis qu'un mélange de couleurs sans nom ; les oppositions de nuances créent une apparence, et c'est ainsi qu'Horace Vernet, par exemple, a pu faire paraître d'un blanc éclatant un magnifique cheval orange.

Mais la note n'a qu'un son. L'enchaînement des sons ne produit une harmonie, une vérité, que si les ondes sonores se font l'écho d'une autre vérité. Pour être musicien, il ne suffit plus d'aligner des notes sur une portée, de manière à conserver la justesse des rapports musicaux ; on réussit seulement ainsi à produire des bruits agréables ; mais c'est le sentiment qui naît sous la plume du véritable artiste, c'est lui qui chante, qui pleure, qui rit… Il siffle dans la feuillée avec le vent orageux ; il bondit avec la vague écumante ; il rugit avec le tigre furieux !… Mais pour donner une âme à la musique, pour la faire pleurer, rire, hurler, il faut soi-même avoir éprouvé ces différents sentiments, de douleur, de joie, de colère !

Est-ce le rire aux lèvres et l'incrédulité au cœur que vous personnifierez un martyr chrétien ? Sera-ce un sceptique d'amour qui fera un Roméo, une Juliette ? Est-ce un viveur insouciant qui créerait la Marguerite de *Faust* ? Non ! Il faut la passion tout entière à celui qui fait vibrer la passion !… Et voilà pourquoi, quand on noircit tant de feuilles, les œuvres sont si rares et les vérités exceptionnelles : c'est qu'on ne croit pas, c'est que l'âme ne vibre pas. Le son que l'on entend, c'est celui de l'or qui tinte, du vin qui pétille !… L'inspiration, c'est la femme qui se compose une beauté menteuse ; et, comme on ne possède que des défauts et des vertus

maquillés, on ne produit qu'un placage, qu'un maquillage musical. Grattez la surface, et vous aurez bientôt trouvé le caillou.

ROSSINI.

(17 janvier 1869. - Médium, M. Nivard.)

Le silence que j'ai gardé sur la question que le Maître de la doctrine spirite m'a adressée a été expliqué. Il était convenable, avant d'aborder ce difficile sujet, de me recueillir, de me souvenir, et de condenser les éléments qui étaient sous ma main. Je n'avais point à étudier la musique, j'avais seulement à classer les arguments avec méthode, afin de présenter un résumé capable de donner l'idée de ma conception sur l'harmonie. Ce travail, que je n'ai pas fait sans difficulté, est terminé, et je suis prêt à le soumettre à l'appréciation des spirites.

L'harmonie est difficile à définir ; souvent on la confond avec la musique, avec les sons, résultant d'un arrangement de notes, et des vibrations d'instruments reproduisant cet arrangement. Mais l'harmonie n'est point cela, pas plus que la flamme n'est la lumière. La flamme résulte de la combinaison de deux gaz : elle est tangible ; la lumière qu'elle projette est un effet de cette combinaison, et non la flamme elle-même : elle n'est pas tangible. Ici, l'effet est supérieur à la cause. Ainsi en est-il de l'harmonie ; elle résulte d'un arrangement musical ; c'est un effet qui est également supérieur à sa cause : la cause est brutale et tangible ; l'effet est subtil et n'est point tangible.

On peut concevoir la lumière sans flamme et on comprend l'harmonie sans musique. L'âme est apte à percevoir l'harmonie en dehors de tout concours d'instrumentation, comme elle est apte à voir la lumière en dehors de tout concours de combinaisons matérielles. La lumière est un sens intime que possède l'âme ; plus ce sens est développé, mieux elle perçoit la lumière. L'harmonie est également un sens intime de l'âme : elle est perçue en raison du développement de ce sens. En dehors du monde matériel, c'est-à-dire, en dehors des causes tangibles, la lumière et l'harmonie sont d'essence divine ; on les possède en raison des efforts que l'on a faits pour les acquérir. Si je compare la lumière et l'harmonie, c'est pour mieux me faire comprendre, et aussi, parce que ces deux sublimes jouissances de l'âme sont filles de Dieu, et par conséquent sont sœurs.

L'harmonie de l'espace est si complexe, elle a tant de degrés que je connais, et bien plus encore qui me sont cachés dans l'éther infini,

que celui qui est placé à une certaine hauteur de perceptions, est comme saisi d'étonnement en contemplant ces harmonies diverses, qui constitueraient, si elles étaient assemblées, la plus insupportable cacophonie ; tandis qu'au contraire, perçues séparément, elles constituent l'harmonie particulière à chaque degré. Ces harmonies sont élémentaires et grossières dans les degrés inférieurs ; elles portent à l'extase dans les degrés supérieurs. Telle harmonie qui blesse un Esprit aux perceptions subtiles, ravit un Esprit aux perceptions grossières ; et quand il est donné à l'Esprit inférieur de se délecter dans les délices des harmonies supérieures, l'extase le saisit et la prière entre en lui ; le ravissement l'emporte dans les sphères élevées du monde moral ; il vit d'une vie supérieure à la sienne et voudrait continuer de vivre toujours ainsi. Mais, quand l'harmonie cesse de le pénétrer, il se réveille, ou, si l'on veut, il s'endort ; dans tous les cas, il revient à la réalité de sa situation, et dans les regrets qu'il laisse s'échapper d'être descendu, s'exhale une prière à l'Eternel, pour demander la force de remonter. C'est pour lui un grand sujet d'émulation.

Je n'essaierai pas de donner l'explication des effets musicaux que produit l'Esprit en agissant sur l'éther ; ce qui est certain, c'est que l'Esprit produit les sons qu'il veut, et qu'il ne peut vouloir ce qu'il ne sait pas. Or donc, celui qui comprend beaucoup, qui a en lui l'harmonie, qui en est saturé, qui jouit lui-même de son sens intime, de ce rien impalpable, de cette abstraction qui est la conception de l'harmonie, agit quand il le veut sur le fluide universel qui, instrument fidèle, reproduit ce que l'Esprit conçoit et veut. L'éther vibre sous l'action de la volonté de l'Esprit ; l'harmonie que ce dernier porte en lui se concrète, pour ainsi dire ; elle s'exhale douce et suave comme le parfum de la violette, ou elle mugit comme la tempête, ou elle éclate comme la foudre, ou elle se plaint comme la brise ; elle est rapide comme l'éclair, ou lente comme la nuée ; elle est brisée comme un sanglot, ou unie comme un gazon ; elle est échevelée comme une cataracte, ou calme comme un lac ; elle murmure comme un ruisseau ou gronde comme un torrent. Tantôt elle a l'âpreté agreste des montagnes et tantôt la fraîcheur d'une oasis ; elle est tour à tour triste et mélancolique comme la nuit, joyeuse et gaie comme le jour ; elle est capricieuse comme l'enfant, consolatrice comme la mère et protectrice comme le père ; elle est désordonnée comme la passion, limpide comme l'amour, et grandiose comme la nature. Quand elle en est à ce dernier terme, elle se

confond avec la prière, elle glorifie Dieu, et met dans le ravissement celui-là même qui la produit ou la conçoit.

O comparaison ! Comparaison ! Pourquoi faut-il être obligé de t'employer ! Pourquoi faut-il se plier à tes nécessités dégradantes et emprunter, à la nature tangible, des images grossières pour faire concevoir la sublime harmonie dans laquelle l'Esprit se délecte. Et encore, malgré les comparaisons, ne peut-on faire comprendre cette abstraction qui est un sentiment quand elle est cause, et une sensation quand elle devient effet.

L'Esprit qui a le sentiment de l'harmonie est comme l'Esprit qui a l'acquit intellectuel ; ils jouissent constamment, l'un et l'autre, de la propriété inaliénable qu'ils ont amassée. L'Esprit intelligent, qui enseigne sa science à ceux qui ignorent, éprouve le bonheur d'enseigner, parce qu'il sait qu'il fait des heureux de ceux qu'il instruit ; l'Esprit qui fait résonner l'éther des accords de l'harmonie qui est en lui, éprouve le bonheur de voir satisfaits ceux qui l'écoutent.

L'harmonie, la science et la vertu sont les trois grandes conceptions de l'Esprit : la première le ravit, la seconde l'éclaire, la troisième l'élève. Possédées dans leurs plénitudes, elles se confondent et constituent la pureté. O Esprits purs qui les contenez ! Descendez dans nos ténèbres et éclairez notre marche ; montrez-nous le chemin que vous avez pris, afin que nous suivions vos traces !

Et quand je pense que ces Esprits, dont je peux comprendre l'existence, sont des êtres finis, des atomes, en face du Maître universel et éternel, ma raison reste confondue en songeant à la grandeur de Dieu, et du bonheur infini qu'il goûte en lui-même, par le seul fait de sa pureté infinie, puisque tout ce que la créature acquiert n'est qu'une parcelle qui émane du créateur. Or, si la parcelle arrive à fasciner par la volonté, à captiver et à ravir par la suavité, à resplendir par la vertu, que doit donc produire la source éternelle et infinie d'où elle est tirée ? Si l'Esprit, être créé, arrive à puiser dans sa pureté tant de félicité, quelle idée doit-on avoir de celle que le créateur puise dans sa pureté absolue ? Eternel problème !

Le compositeur qui conçoit l'harmonie, la traduit dans le grossier langage appelé la musique ; il concrète son idée, il l'écrit. L'artiste apprend la forme et saisit l'instrument qui doit lui permettre de rendre l'idée. L'air mis en jeu par l'instrument, la porte à l'oreille qui la transmet à l'âme de l'auditeur. Mais le compositeur a été impuissant à rendre entièrement l'harmonie qu'il concevait, faute d'une

langue suffisante ; l'exécutant, à son tour, n'a pas compris toute l'idée écrite, et l'instrument indocile dont il se sert ne lui permet pas de traduire tout ce qu'il a compris. L'oreille est frappée par l'air grossier qui l'entoure, et l'âme reçoit enfin, par un organe rebelle, l'horrible traduction de l'idée éclose dans l'âme du maestro. L'idée du maestro était son sentiment intime ; quoique déflorée par les agents d'instrumentation et de perception, elle produit cependant des sensations chez ceux qui l'entendent traduire ; ces sensations sont l'harmonie. La musique les a produites : elles sont des effets de cette dernière. La musique s'est mise au service du sentiment pour produire la sensation. Le sentiment, chez le compositeur, c'est l'harmonie ; la sensation chez l'auditeur, c'est aussi l'harmonie, avec cette différence qu'elle est conçue par l'un et reçue par l'autre. La musique est le *médium* de l'harmonie ; elle la reçoit et elle la donne, comme le réflecteur est le *médium* de la lumière, comme tu es le *médium* des Esprits. Elle la rend plus ou moins déflorée selon qu'elle est plus ou moins bien exécutée, comme le réflecteur renvoie plus ou moins bien la lumière, selon qu'il est plus ou moins brillant et poli, comme le médium rend plus ou moins les pensées de l'Esprit, selon qu'il est plus ou moins flexible.

Et maintenant que l'harmonie est bien comprise dans sa signification, qu'on sait qu'elle est conçue par l'âme et transmise à l'âme, on comprendra la différence qu'il y a entre l'harmonie de la terre et l'harmonie de l'espace.

Chez vous, tout est grossier : l'instrument de traduction et l'instrument de perception ; chez nous, tout est subtil : vous avez l'air, nous avons l'éther ; vous avez l'organe qui obstrue et voile ; chez nous, la perception est directe, et rien ne la voile. Chez vous, l'auteur est traduit : chez nous il cause sans intermédiaire, et dans la langue qui exprime toutes les conceptions. Et pourtant, ces harmonies ont la même source, comme la lumière de la lune a la même source que celle du soleil ; de même que la lumière de la lune est le reflet de celle du soleil, l'harmonie de la terre n'est que le reflet de l'harmonie de l'espace.

L'harmonie est aussi indéfinissable que le bonheur, la crainte, la colère : c'est un sentiment. On ne le comprend que lorsqu'on le possède, et on ne le possède que lorsqu'on l'a acquis. L'homme qui est joyeux ne peut expliquer sa joie ; celui qui est craintif ne peut expliquer sa crainte ; ils peuvent dire les faits qui provoquent ces sentiments, les définir, les décrire, mais les sen-

timents restent inexpliqués. Le fait qui cause la joie de l'un ne produira rien sur l'autre ; l'objet qui occasionne la crainte de l'un produira le courage de l'autre. Les mêmes causes sont suivies d'effets contraires ; en physique cela n'est pas, en métaphysique, cela existe. Cela existe, parce que le sentiment est la propriété de l'âme, et que les âmes diffèrent entre elles de sensibilité, d'impressionnabilité, de liberté. La musique, qui est la cause seconde de l'harmonie perçue, pénètre et transporte l'un et laisse l'autre froid et indifférent. C'est que le premier est en état de recevoir l'impression que produit l'harmonie, et que le second est dans un état contraire ; il entend l'air qui vibre, mais il ne comprend pas l'idée qu'il lui apporte. Celui-ci arrive à l'ennui et s'endort, celui-là à l'enthousiasme et pleure. Evidemment, l'homme qui goûte les délices de l'harmonie est plus élevé, plus épuré, que celui qu'elle ne peut pénétrer ; son âme est plus apte à sentir ; elle se dégage plus facilement, et l'harmonie l'aide à se dégager ; elle la transporte et lui permet de mieux voir le monde moral. D'où il faut conclure que la musique est essentiellement moralisatrice, puisqu'elle porte l'harmonie dans les âmes, et que l'harmonie les élève et les grandit.

L'influence de la musique sur l'âme, sur son progrès moral, est reconnue par tout le monde ; mais la raison de cette influence est généralement ignorée. Son explication est tout entière dans ce fait : que l'harmonie place l'âme sous la puissance d'un sentiment qui la dématérialise. Ce sentiment existe à un certain degré, mais il se développe sous l'action d'un sentiment similaire plus élevé. Celui qui est privé de ce sentiment y est amené par degré ; il finit, lui aussi, par se laisser pénétrer et se laisser entraîner dans le monde idéal, où il oublie, pour un instant, les grossiers plaisirs qu'il préfère à la divine harmonie.

Et maintenant, si l'on considère que l'harmonie sort du concept de l'Esprit, on en déduira que si la musique exerce une heureuse influence sur l'âme, l'âme, qui la conçoit, exerce aussi son influence sur la musique. L'âme vertueuse, qui a la passion du bien, du beau, du grand, et qui a l'acquis de l'harmonie, produira des chefs-d'œuvre capables de pénétrer les âmes les plus cuirassées et de les émouvoir. Si le compositeur est terre-à-terre, comment rendra-t-il la vertu qu'il dédaigne, le beau qu'il ignore et le grand qu'il ne comprend pas ? Ses compositions seront le reflet de ses goûts sensuels, de sa légèreté, de son insouciance. Elles seront tantôt

licencieuses et tantôt obscènes, tantôt comiques et tantôt burlesques ; elles communiqueront aux auditeurs les sentiments qu'elles exprimeront, et les pervertiront au lieu de les améliorer.

Le Spiritisme, en moralisant les hommes, exercera donc une grande influence sur la musique. Il produira plus de compositeurs vertueux, qui communiqueront leurs vertus en faisant entendre leurs compositions.

On rira moins, on pleurera davantage ; l'hilarité fera place à l'émotion, la laideur fera place à la beauté et le comique à la grandeur.

D'un autre côté, les auditeurs que le Spiritisme aura disposés à recevoir facilement l'harmonie, goûteront, à l'audition de la musique sérieuse, un charme véritable ; ils dédaigneront la musique frivole et licencieuse qui s'empare des masses. Quand le grotesque et l'obscène seront délaissés pour le beau et pour le bien, les compositeurs de cet ordre disparaîtront ; car, sans auditeurs, ils ne gagneront rien, et c'est pour gagner qu'ils se salissent.

Oh ! oui, le Spiritisme aura de l'influence sur la musique ! Comment en serait-il autrement ? Son avènement changera l'art en l'épurant. Sa source est divine, sa force le conduira partout où il y a des hommes pour aimer, pour s'élever et pour comprendre. Il deviendra l'idéal et l'objectif des artistes. Peintres, sculpteurs, compositeurs, poètes, lui demanderont leurs inspirations, et il leur en fournira, car il est riche, car il est inépuisable.

L'Esprit du maestro Rossini, dans une nouvelle existence, reviendra continuer l'art qu'il considère comme le premier de tous ; le Spiritisme sera son symbole et l'inspirateur de ses compositeurs.

ROSSINI.

La Médiumnité et l'inspiration.

(Paris, groupe Desliens ; 16 Février 1869.)

Sous ses formes variées à l'infini, la médiumnité embrasse l'humanité entière, comme un réseau auquel nul ne peut échapper. Chacun étant journellement en contact, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou s'en révolte, avec des intelligences libres, il n'est pas un homme qui puisse dire : Je ne suis, je n'ai pas été ou je ne serai pas médium. Sous la forme intuitive, mode de communication auquel on a vulgairement donné le nom de *voix de la conscience*,

chacun est en rapport avec plusieurs influences spirituelles, qui conseillent dans un sens ou dans un autre, et souvent simultanément, qui, le bien pur, absolu ; qui, des accommodements avec l'intérêt ; qui, le mal dans toute sa nudité. - L'homme évoque ces voix ; elles répondent à son appel, et il choisit ; mais il choisit, entre ces différentes inspirations et son propre sentiment. - Les inspirateurs sont des amis invisibles ; comme les amis de la terre, ils sont sérieux ou de passage, intéressés ou véritablement guidés par l'affection.

On les consulte, ou ils conseillent spontanément, mais comme les conseils des amis de la terre, leurs avis sont écoutés ou rejetés ; ils provoquent parfois un résultat contraire à celui qu'on en attend ; souvent, ils ne produisent aucun effet. - Qu'en conclure ? Non que l'homme soit sous le coup d'une médiumnité incessante, mais qu'il obéit librement à sa propre volonté, modifiée par des avis qui ne peuvent jamais, dans l'état normal, être impératifs.

Lorsque l'homme fait plus que s'occuper des menus détails de son existence, et qu'il s'agit des travaux qu'il est venu plus spécialement accomplir, des épreuves décisives qu'il doit supporter, ou d'œuvres destinées à l'instruction et à l'élévation générales, les voix de la conscience ne se font plus seulement et simplement conseillères, elles attirent l'Esprit sur certains sujets, elles provoquent certaines études et collaborent à l'œuvre en faisant résonner certaines cases cérébrales par l'inspiration. C'est ici une œuvre à deux, à trois, à dix, à cent, si vous voulez ; mais, si cent y ont pris part, un seul peut et doit la signer, car un seul l'a faite et en est responsable !

Qu'est-ce qu'une œuvre quelle qu'elle soit après tout ? Ce n'est jamais une création ; c'est toujours une découverte. L'homme ne fait rien, il découvre tout. Il faut éviter de confondre ces deux termes. Inventer, dans son vrai sens, c'est mettre en lumière une loi existante, une connaissance jusqu'alors inconnue, mais déposée en germe dans le berceau de l'univers. Celui qui invente soulève un des coins du voile qui cache la vérité, mais il ne crée pas la vérité. Pour inventer, il faut chercher et chercher beaucoup ; il faut compulser les livres, fouiller au fond des intelligences, demander à l'un la mécanique, à l'autre la géométrie, à un troisième la connaissance des rapports musicaux, à un autre encore les lois historiques, et du tout, faire quelque chose de neuf, d'intéressant, d'inimagé.

Celui qui a été explorer les recoins des bibliothèques, qui a écouté parler les maîtres, qui a scruté la science, la philosophie, l'art, la religion, de l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours,

est-il le médium de l'art, de l'histoire, de la philosophie et de la religion ? Est-il le médium des temps passés lorsqu'il écrit à son tour ? Non pas, car il ne raconte pas les autres, mais il a appris des autres à raconter, et il enrichit ses récits de tout ce qui lui est personnel. - Le musicien a longtemps écoulé la fauvette et le rossignol, avant d'inventer la musique ; Rossini a écouté la nature avant de la traduire au monde civilisé. Est-il le médium du rossignol et de la fauvette ? Non, il compose et il écrit. Il a écouté l'Esprit qui est venu lui chanter les mélodies du ciel ; il a écouté l'Esprit qui a hurlé la passion à ses oreilles ; il a entendu gémir la vierge et la mère laissant tomber, en perles harmonieuses, sa prière sur la tête de son enfant. L'amour et la poésie, la liberté, la haine, la vengeance, et nombre des Esprits que possèdent ces sentiments divers, ont tour à tour chanté leur partition à ses côtés. Il les a écoutées, il les a étudiées, dans le monde et dans l'inspiration, et de l'un et de l'autre, il a fait ses œuvres ; mais il n'était pas médium, pas plus que n'est médium le médecin qui entend les malades raconter ce qu'ils éprouvent et qui donne un nom à leurs maladies. - La médiumnité a eu ses heures chez lui comme chez tout autre ; mais en dehors de ces moments trop courts pour sa gloire, ce qu'il a fait, il l'a fait seul à l'aide des études puisées chez les hommes et chez les Esprits.

A ce compte, on est le médium de tous ; on est le médium de la nature, le médium de la vérité, et médium bien imparfait, car souvent elle apparaît tellement défigurée par la traduction qu'elle est méconnaissable et méconnue.

HALEVY.

ALLAN KARDEC.

ERRATUM

Numéro de février 1869, page 63, ligne 32, lisez : *ils opposèrent aux catholiques des armes*…

Même numéro, page 64, lignes 16 et suivantes, lisez : *et la plus jeune des sœurs fut laissée pour morte sous les corps massacrés, sans avoir été blessée. L'autre sœur fut rapportée, encore vivante, chez son père, mais elle mourut de ses blessures quelques jours après.*

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 4. AVRIL 1869.

AVIS TRÈS IMPORTANT.

A partir du 1er avril le bureau d'abonnement et d'expédition de la REVUE SPIRITE est transféré au Siège de la LIBRAIRIE SPIRITE, rue de Lille, N° 7.

A partir de la même époque, le bureau de la rédaction et le domicile personnel de M. Allan Kardec sont *Avenue* et *Villa Ségur*, N° 39, derrière les Invalides.

La Société spirite de Paris tiendra provisoirement ses séances dans le local de la Librairie, rue de Lille, N° 7.

Librairie spirite.

Nous avions annoncé, il y a quelque temps, le projet de publication d'un catalogue raisonné des ouvrages qui intéressent le Spiritisme, et l'intention de le joindre comme supplément à l'un des numéros de la *Revue*. Dans l'intervalle, le projet de la création d'une maison spéciale pour les ouvrages de ce genre, ayant été conçu et exécuté par une société de spirites, nous leur avons donné notre travail qui a été complété en vue de sa nouvelle destination.

Ayant reconnu l'incontestable utilité de cette fondation, et la solidité des bases sur lesquelles elle est appuyée, nous n'avons pas hésité à lui donner notre appui moral.

Voici en quels termes elle est annoncée en tête du catalogue que nous adressons à nos abonnés avec le présent numéro.

« L'intérêt qui s'attache de plus en plus aux Études psychologiques en général, et, en particulier, le développement que les idées spirites ont pris depuis quelques années, ont fait sentir l'utilité d'une maison spéciale pour la concentration des documents concernant ces matières. En dehors des ouvrages fondamentaux de la doctrine spirite, il existe un grand nombre de livres, tant anciens que modernes, utiles au complément de ces études et qui sont ignorés, ou sur lesquels on manque des renseignements nécessaires pour se les procurer. C'est en vue de combler cette lacune que la *Librairie Spirite* a été fondée.

« La *Librairie Spirite* n'est pas une entreprise commerciale ; elle est créée par une société de spirites en vue des intérêts de la doctrine, et qui renoncent, par le contrat qui les lie, à toute spéculation personnelle.

« Elle est administrée par un gérant, simple mandataire, et tous les bénéfices constatés par les inventaires annuels, seront versés par lui à la caisse générale du Spiritisme.

« Cette caisse est provisoirement administrée par le gérant de la *Librairie*, sous la surveillance de la Société fondatrice ; en conséquence, il recevra les fonds de toutes provenances affectés à cette destination, en tiendra un compte exact, et en opèrera le placement, jusqu'au moment où les circonstances en détermineront l'emploi. »

Profession de foi spirite américaine.

Nous reproduisons, d'après le *Salut* de la Nouvelle-Orléans, la déclaration de principes arrêtée dans la cinquième *convention nationale*, ou assemblée des délégués des spirites des différentes parties des États-Unis. La comparaison des croyances, sur ces matières, entre ce qu'on appelle l'école américaine et l'école européenne, est une chose d'une grande importance, ainsi que chacun pourra s'en convaincre.

Déclaration de principes.

Le spiritualisme nous enseigne :

1. Que l'homme a une nature spirituelle aussi bien qu'une nature corporelle ; ou plutôt que l'homme véritable est un Esprit, ayant une forme organique, composée de matériaux sublimés, qui représente une structure correspondant à celle du corps matériel.

2. Que l'homme, comme Esprit, est immortel. Ayant reconnu qu'il survit à ce changement appelé la mort, on peut raisonnablement supposer qu'il survivra à toutes les vicissitudes futures.

3. Qu'il y a un monde ou état spirituel, avec ses réalités substantielles, objectives aussi bien que subjectives.

4. Que le procédé de la mort physique ne transforme d'aucune façon essentielle la constitution mentale ou le caractère moral de celui qui l'éprouve, car s'il en était autrement, son identité serait détruite.

5. Que le bonheur ou le malheur, aussi bien dans l'état spirituel que dans celui-ci, ne dépend pas d'un décret arbitraire ou d'une loi spéciale, mais bien du caractère, des aspirations et du degré d'harmonie ou conformité de l'individu avec la loi divine et universelle.

6. Il s'ensuit que l'expérience et les connaissances acquises dès cette vie deviennent les fondations sur lesquelles commence la vie nouvelle.

7. Vu que la croissance, sous certains rapports, est la loi de l'être humain dans la vie présente, et vu que ce que l'on appelle la mort n'est en réalité que la naissance à une autre condition d'existence, qui conserve tous les avantages gagnés dans l'expérience de cette vie, on peut en inférer que la croissance, le développement, l'expansion ou la progression sont la destinée infinie de l'esprit humain.

8. Que, le monde spirituel n'est pas éloigné de nous, mais qu'il est près, qu'il nous entoure, ou qu'il est entremêlé à notre présent état d'existence ; et par conséquent, que nous sommes constamment sous la surveillance des êtres spirituels.

9. Que, puisque les individus passent constamment de la vie terrestre à la vie spirituelle dans tous les degrés de développement intellectuel et moral, l'état spirituel comprend tous les degrés de caractères, du plus bas au plus élevé.

10. Que, puisque le ciel et l'enfer, ou le bonheur et le malheur, dépendent plutôt des sentiments intimes que des circonstances extérieures, il y a autant de gradations pour chacun qu'il y a de nuances de caractères, chaque individu gravitant à sa propre place par une loi naturelle d'affinité. On peut les diviser en sept degrés généraux ou sphères ; mais ceux-ci doivent comprendre les variétés indéfinies, ou une « infinité de demeures, » correspondant aux caractères divers des individus, chaque être jouissant d'autant de bonheur que son caractère lui permet d'en avoir.

11. Que les communications du monde des Esprits, qu'elles

soient reçues par impression mentale, par inspiration, ou de toute autre manière, ne sont pas, de nécessité, des vérités infaillibles, mais qu'au contraire elles se ressentent inévitablement des imperfections de l'intelligence dont elles émanent et de la voie par où elles viennent ; et que, de plus, elles sont susceptibles de recevoir une fausse interprétation de ceux à qui elles sont adressées.

12. Il s'ensuit qu'aucune communication inspirée, dans le temps présent ou dans le passé (quelles que soient les prétentions qui peuvent ou ont pu être mises en avant quant à sa source), n'a une autorité plus étendue que celle de représenter la vérité à la conscience individuelle, cette dernière étant l'étalon final auquel on doit s'en rapporter pour le jugement de tous les enseignements inspirés ou spirituels.

13. Que l'inspiration, ou l'affluence des idées et des suggestions venant du monde spirituel, n'est pas un miracle des temps passés, mais un fait perpétuel, la méthode constante de l'économie divine pour l'élévation de la race humaine.

14. Que tous les êtres angéliques ou démoniaques qui se sont manifestés ou qui se sont mêlés aux affaires des hommes dans le passé, étaient simplement des Esprits humains désincarnés, dans différents degrés de progression.

15. Que tous les miracles authentiques (ainsi nommés) des temps passés, tels que la résurrection de ceux qui étaient morts en apparence, la guérison des maladies par l'imposition des mains ou d'autres moyens aussi simples, le contact inoffensif avec des poisons, le mouvement d'objets matériels sans concours visible, etc., etc., ont été produits en harmonie avec des lois universelles, et par conséquent peuvent se répéter en tous temps sous des conditions favorables.

16. Que les causes de tout phénomène, - les sources de vie, d'intelligence et d'amour, - doivent se rechercher dans le domaine intérieur et spirituel, et non dans le domaine extérieur et matériel.

17. Que l'enchaînement des causes tend inévitablement à remonter et à s'avancer vers un Esprit infini, qui est non-seulement un *principe formateur* (la sagesse), mais *une source d'affection* (l'amour), - soutenant ainsi le double rapport de la parenté, du père et de la mère, de toutes les intelligences finies, qui, partant, sont unies par des liens filiaux.

18. Que l'homme, à titre d'enfant de ce parent infini, est sa plus haute représentation sur cette sphère d'êtres, l'homme parfait étant

la personnification la plus complète de la « plénitude du Père » que nous puissions contempler, et que chaque homme, en vertu de cette parenté, est, ou a dans ses replis intimes, un germe de divinité, une portion incorruptible de l'essence divine qui le porte constamment au bien, et qui, avec le temps, surmontera toutes les imperfections inhérentes à la condition rudimentaire ou terrestre, et triomphera de tout mal.

19. Que le mal est le défaut plus ou moins grand d'harmonie avec ce principe intime ou divin ; et partant, qu'on l'appelle Christianisme, Spiritualisme, Religion, Philosophie ; qu'on reconnaisse le « Saint-Esprit, » la Bible, ou l'inspiration spirituelle et céleste, tout ce qui aide l'homme à soumettre à sa nature interne ce qu'il y a de plus extérieur en lui, et à le rendre harmonieux avec elle, est un moyen de triompher du mal.

Voici donc la base de la croyance des spirites américains ; si ce n'est celle de la totalité, c'est au moins celle de la majorité. Cette croyance n'est pas plus le résultat d'un système préconçu dans ce pays, que le Spiritisme en Europe ; nul ne l'a imaginé ; on a vu, on a observé, et l'on en a tiré des conclusions. Là-bas, pas plus qu'ici, on n'est parti de l'hypothèse des Esprits pour expliquer les phénomènes ; mais, des phénomènes comme effet, on est arrivé par l'observation aux Esprits comme cause. C'est là une circonstance capitale dont les détracteurs s'obstinent à ne pas tenir compte. Parce qu'ils arrivent eux, avec la pensée, le désir même de ne pas trouver les Esprits, ils se figurent que les spirites ont dû prendre leur point de départ dans l'idée préconçue des Esprits, et que l'imagination en a fait voir partout. Comment se fait-il alors que tant de gens qui n'y croyaient pas se sont rendus à l'évidence ? Il y en a des milliers d'exemples, en Amérique comme ici. Beaucoup, au contraire, ont passé par l'hypothèse que M. Chevillard croit avoir inventée, et ils n'y ont renoncé qu'après en avoir reconnu l'impuissance pour tout expliquer. Encore une fois, on n'est arrivé à l'affirmation des Esprits qu'après avoir essayé de toutes les autres solutions.

On a pu déjà remarquer les rapports et les différences qui existent entre les deux écoles, et pour ceux qui ne se payent pas de mots, mais qui vont au fond des idées, la différence se réduit à bien peu de chose. Ces deux écoles ne s'étant point copiées, cette coïncidence est un fait très remarquable. Ainsi, voici des deux côtés de l'Atlantique, des millions de personnes qui observent un phénomène, et qui arrivent au même résultat. Il est vrai que M. Chevillard n'avait

pas encore passé par là pour apposer son veto et dire à ces millions d'individus, parmi lesquels il y en a bon nombre qui ne passent pas pour des sots : « Vous vous êtes tous trompés ; moi seul possède la clef de ces étranges phénomènes, et je vais en donner au monde la solution définitive. »

Pour rendre la comparaison plus facile, nous allons prendre la profession de foi américaine, article par article, et mettre en parallèle ce que dit, sur chacune des propositions qui y sont formulées, la doctrine du *Livre des Esprits*, publié en 1857, et qui est en outre développée dans les autres ouvrages fondamentaux.

On en trouvera un résumé plus complet dans le chapitre II du *Qu'est-ce le Spiritisme ?*

1. L'homme possède une âme ou Esprit, principe intelligent, en qui résident la pensée, la volonté, le sens moral, et dont le corps n'est que l'enveloppe matérielle. L'Esprit est l'être principal, préexistant et survivant au corps, qui n'est qu'un accessoire temporaire.

L'Esprit, soit pendant la vie charnelle, soit après l'avoir quittée, est revêtu d'un corps fluidique ou périsprit, qui reproduit la forme du corps matériel.

2. L'Esprit est immortel ; le corps seul est périssable.

3. Les Esprits, dégagés du corps charnel, constituent le monde invisible ou spirituel, qui nous entoure et au milieu duquel nous vivons.

Les transformations fluidiques produisent des images et des objets aussi réels pour les Esprits, qui sont eux-mêmes fluidiques, que le sont les images et les objets terrestres pour les hommes, qui sont matériels. Tout est relatif dans chacun de ces deux mondes. (Voir la *Genèse selon le Spiritisme*, chapitre des fluides et des créations fluidiques.)

4. La mort du corps ne change rien à la nature de l'Esprit qui conserve les aptitudes intellectuelles et morales acquises pendent la vie terrestre.

5. L'Esprit porte en lui-même les éléments de son bonheur ou de son malheur ; il est heureux ou malheureux en raison du degré de son épuration morale ; il souffre de ses propres imperfections dont il subit les conséquences naturelles, sans que la punition soit le fait d'une condamnation spéciale et individuelle.

Le malheur de l'homme sur la terre provient de l'inobservance des lois divines ; quand il conformera ses actes et ses institutions

sociales à ces lois, il sera aussi heureux que le comporte sa nature corporelle.

6. Rien de ce que l'homme acquiert pendant la vie terrestre en connaissances et en perfections morales n'est perdu pour lui ; il est, dans la vie future, ce qu'il s'est fait dans la vie présente.

7. Le progrès est la loi universelle ; en vertu de cette loi, l'Esprit progresse indéfiniment.

8. Les Esprits sont au milieu de nous ; ils nous entourent, nous voient, nous entendent et se mêlent, dans une certaine mesure, aux actions des hommes.

9. Les Esprits n'étant autres que les âmes des hommes, on trouve parmi eux tous les degrés de savoir et d'ignorance, de bonté et de perversité qui existent sur la terre.

10. Le ciel et l'enfer, selon la croyance vulgaire, sont des lieux circonscrits de récompenses et de punitions. Selon le Spiritisme, les Esprits, portant en eux-mêmes les éléments de leur félicité ou de leurs souffrances, sont heureux ou malheureux partout où ils se trouvent ; les mots ciel et enfer ne sont que des figures qui caractérisent un état de bonheur ou de malheur.

Il y a, pour ainsi dire, autant de degrés parmi les Esprits qu'il y a de nuances dans les aptitudes intellectuelles et morales ; néanmoins, si l'on considère les caractères les plus tranchés, on peut les grouper en neuf classes ou catégories principales pouvant se subdiviser à l'infini, sans que cette classification ait rien d'absolu. (*Livre des Esprits* ; liv. II, chap. I, n° 100, échelle spirite.)

A mesure que les Esprits avancent dans la perfection, ils habitent des mondes de plus en plus avancés physiquement et moralement. C'est sans doute ce qu'entendait Jésus par ces paroles : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » (Voir *Evangile selon le Spiritisme*, chap. III.)

11. Les Esprits peuvent se manifester aux hommes de diverses manières : par l'inspiration, la parole, la vue, l'écriture, etc.

C'est une erreur de croire que les Esprits ont la science infuse ; leur savoir, dans l'espace comme sur la terre, est subordonné à leur degré d'avancement, et il en est qui, sur certaines choses, en savent moins que les hommes. Leurs communications sont en rapport avec leurs connaissances, et, par cela même, ne sauraient être infaillibles. La pensée de l'Esprit peut, en outre, être altérée par le milieu qu'elle traverse pour se manifester.

A ceux qui demandent à quoi servent les communications des

Esprits, du moment qu'ils n'en savent pas plus que les hommes, on répond qu'elles servent d'abord à prouver que les Esprits existent, et, par conséquent, l'immortalité de l'âme ; secondement, à nous apprendre où ils sont, ce qu'ils sont, ce qu'ils font, et à quelles conditions on est heureux ou malheureux dans la vie future ; troisièmement, à détruire les préjugés vulgaires sur la nature des Esprits et l'état des âmes après la mort, toutes choses que l'on ne saurait pas sans les communications avec le monde invisible.

12. Les communications des Esprits sont des opinions personnelles qui ne doivent point être acceptées aveuglément. L'homme ne doit, en aucune circonstance, faire abnégation de son jugement et de son libre arbitre. Ce serait faire preuve d'ignorance et de légèreté d'accepter comme des vérités absolues tout ce qui vient des Esprits ; ils disent ce qu'ils savent ; c'est à nous de soumettre leurs enseignements au contrôle de la logique et de la raison.

13. Les manifestations étant la conséquence du contact incessant des Esprits et des hommes, il y en a eu dans tous les temps ; elles sont dans l'ordre des lois de la nature, et n'ont rien de miraculeux quelle que soit la forme sous laquelle elles se présentent. Ces manifestations mettant en rapport le monde matériel et le monde spirituel, tendent à l'élévation de l'homme, en lui prouvant que la terre n'est pour lui ni le commencement, ni la fin de toutes choses, et qu'il a d'autres destinées.

14. Les êtres désignés sous le nom d'anges ou de démons ne sont point des créations spéciales, distinctes de l'humanité ; les anges sont des Esprits sortis de l'humanité et qui sont arrivés à la perfection ; les démons sont des Esprits encore imparfaits, mais qui s'amélioreront.

Il serait contraire à la justice et à la bonté de Dieu, d'avoir créé des êtres perpétuellement voués au mal, incapables de revenir au bien, et d'autres, privilégiés, exempts de tout travail pour arriver à la perfection et au bonheur.

Selon le Spiritisme, Dieu n'a de faveurs ni de privilèges pour aucune de ses créatures ; tous les Esprits ont un même point de départ et la même route à parcourir pour arriver, par leur travail, à la perfection et au bonheur. Les uns sont arrivés : ce sont les anges ou purs Esprits ; les autres sont encore en arrière : ce sont les Esprits imparfaits. (Voir la *Genèse*, chapitres des Anges et des Démons.)

15. Le Spiritisme n'admet pas les miracles dans le sens théologique du mot, attendu que, selon lui, rien ne s'accomplit en dehors des

lois de la nature. Certains faits, en les supposant authentiques, n'ont été réputés miraculeux, que parce qu'on en ignorait les causes naturelles. Le caractère du miracle est d'être exceptionnel et insolite ; lorsqu'un fait se reproduit spontanément ou facultativement, c'est qu'il est soumis à une loi, et dès lors ce n'est plus un miracle. Les phénomènes de double vue, d'apparitions, de prescience, de guérisons par l'imposition des mains, et tous les effets désignés sous le nom de manifestations physiques sont dans ce cas. (Voir, pour le développement complet de cette question, la deuxième partie de la *Genèse, les Miracles et les prédictions selon le Spiritisme*.)

16. Toutes les facultés intellectuelles et morales ont leur source dans le principe spirituel, et non dans le principe matériel.

17. L'Esprit de l'homme, en s'épurant, tend à se rapprocher de la divinité, principe et fin de toutes choses.

18. L'âme humaine, émanation divine, porte en elle le germe ou principe du bien qui est son but final, et doit la faire triompher des imperfections inhérentes à son état d'infériorité sur la terre.

19. Tout ce qui tend à élever l'homme, à dégager son âme des étreintes de la matière, que ce soit sous forme philosophique ou religieuse, est un élément de progrès qui le rapproche du bien, en l'aidant à triompher de ses mauvais instincts.

Toutes les religions conduisent à ce but, par des moyens plus ou moins efficaces et rationnels, selon le degré d'avancement des hommes à l'usage desquels elles ont été faites.

En quoi le Spiritisme américain diffère-t-il donc du Spiritisme européen ? Serait-ce parce que l'un s'appelle *Spiritualisme* et l'autre *Spiritisme* ? Puérile question de mots sur laquelle il serait superflu d'insister. Des deux côtés on voit la chose d'un point trop élevé pour s'attacher à une pareille futilité. Peut-être diffèrent-ils encore sur quelques points de forme et de détails, tout aussi insignifiants, et qui tiennent plus aux mœurs et aux usages de chaque contrée qu'au fond de la doctrine. L'essentiel est qu'il y ait concordance sur les points fondamentaux, c'est ce qui ressort avec évidence de la comparaison ci-dessus.

Tous les deux reconnaissent le progrès indéfini de l'âme comme la loi essentielle de l'avenir ; tous les deux admettent la pluralité des existences successives dans des mondes de plus en plus avancés ; la seule différence consiste en ce que le Spiritisme européen admet

cette pluralité d'existences sur la terre jusqu'à ce que l'Esprit y ait acquis le degré d'avancement intellectuel et moral que comporte ce globe, après quoi il le quitte pour d'autres mondes, où il acquiert de nouvelles qualités et de nouvelles connaissances. D'accord sur l'idée principale, ils ne diffèrent donc que sur un des modes d'application. Est-ce que ce peut être là une cause d'antagonisme entre gens qui poursuivent un grand but humanitaire ?

Au reste, le principe de la réincarnation sur la terre n'est pas particulier au Spiritisme européen ; c'était un point fondamental de la doctrine druidique ; de nos jours, il a été proclamé avant le Spiritisme par d'illustres philosophes tels que Dupont de Nemours, Charles Fourier, Jean Reynaud, etc. On ferait une liste interminable des écrivains de toutes les nations, poètes, romanciers et autres qui l'ont affirmé dans leurs ouvrages ; aux Etats Unis nous citerons Benjamin Franklin, et Mme Beecher Stowe, auteur de *la Case de l'oncle Tom*.

Nous n'en sommes donc ni le créateur, ni l'inventeur. Aujourd'hui il tend à prendre place dans la philosophie moderne, en dehors du Spiritisme, comme seule solution possible et rationnelle d'une foule de problèmes psychologiques et moraux jusqu'à ce jour inexplicables. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question, pour le développement de laquelle nous renvoyons à l'introduction du *Livre des Esprits*, et au chapitre IV de l'*Evangile selon le Spiritisme*. De deux choses l'une : ce principe est vrai ou il ne l'est pas ; s'il est vrai, c'est une loi, et comme toute loi de nature, ce ne sont pas les opinions contraires de quelques hommes qui l'empêcheront d'être une vérité et d'être accepté.

Nous avons déjà expliqué maintes fois les causes qui s'étaient opposées à son introduction dans le Spiritisme américain ; ces causes disparaissent chaque jour, et il est à notre connaissance que déjà il rencontre de nombreuses sympathies dans ce pays. Au reste, le programme ci-dessus n'en parle pas ; s'il n'y est pas proclamé, il n'y est pas contesté ; on peut même dire qu'il ressort implicitement, comme conséquence forcée, de certaines affirmations.

En somme, comme on le voit, la plus grande barrière qui sépare les spirites des deux continents, c'est l'Océan, à travers lequel ils peuvent parfaitement se donner la main.

Ce qui a manqué aux Etats Unis, c'est un centre d'action pour coordonner les principes ; il n'y existe pas, à proprement parler, de corps méthodique de doctrine ; on y trouve, comme on a pu s'en con-

vaincre, des idées très justes et d'une haute portée, mais sans liaison. C'est l'avis de tous les Américains que nous avons eu l'occasion de voir, et il est confirmé par un rapport fait à l'une des conventions tenues à Cleveland en 1867, et dont nous extrayons les passages suivants :

« Dans l'opinion de votre commission, ce qu'on appelle aujourd'hui le Spiritualisme est un chaos où la vérité la plus pure est mêlée sans cesse aux erreurs les plus grossières. Une des choses qui serviront le plus à l'avancement de la philosophie nouvelle sera l'habitude d'employer de bonnes méthodes d'observation. Nous recommandons à nos frères et à nos sœurs une attention poussée au scrupule dans toute cette partie du Spiritualisme. Nous les engageons aussi à se défier des apparences et à ne pas prendre toujours pour un état extatique ou pour une agitation venue du monde spirituel, des dispositions d'âme qui peuvent tirer leur origine du désordre des organes, et en particulier des maladies des nerfs ou du foie, ou de toute autre excitation complètement indépendante de l'action des Esprits.

« Chacun des membres de la commission avait déjà une expérience fort longue de ces phénomènes ; depuis dix à quinze ans, nous avions tous été témoins de faits dont l'origine extra-terrestre ne pouvait être révoquée en doute, et qui s'imposaient à la raison. Mais nous étions tous également convaincus qu'une grande partie de ce qu'on donne à la foule comme des manifestations spiritualistes, sont tout simplement des tours de passe-passe plus ou moins adroitement exécutés par des fourbes qui s'en servent pour exploiter la crédulité publique.

« Les remarques que nous venons de faire au sujet des jongleries qualifiées de manifestations, s'appliquent dans leur entier à tous les soi-disant médiums qui refusent de faire leurs expériences ailleurs que dans une chambre noire : les Davenport, Fays, Eddies, Ferrises, Church, miss Vanwie et autres, qui prétendent faire des choses matériellement impossibles, et se donnent comme les instruments des Esprits, sans apporter la moindre preuve à l'appui de leurs opérations. Après une investigation attentive de la matière, nous sommes dans l'obligation de déclarer que l'obscurité n'est pas une condition indispensable à la production des phénomènes ; qu'elle est réclamée comme telle seulement par des fourbes, et qu'elle n'a d'autre utilité que de favoriser leurs tromperies. Nous engageons,

en conséquence, les personnes qui s'occupent de Spiritualisme, à renoncer à évoquer les Esprits dans l'obscurité.

« En Critiquant une pratique qui peut être remplacée sans peine par des modes d'expérimentation infiniment plus probants, nous n'entendons pas infliger un blâme aux médiums qui en usent de bonne foi, mais dénoncer à l'opinion les charlatans qui exploitent une chose digne de tous les respects. Nous voulons défendre les véritables médiums, et délivrer notre glorieuse cause des imposteurs qui la déshonorent.

« Nous croyons aux manifestations physiques ; elles sont indispensables aux progrès du Spiritualisme. Ce sont des preuves simples et nettes qui frappent, dès l'abord, ceux que n'aveuglent pas les préjugés ; elles sont un point de départ pour arriver à l'intelligence des manifestations d'un ordre plus élevé, le chemin qui a conduit la plupart des spiritualistes américains de l'athéisme ou du doute, à la connaissance de l'immortalité de l'âme. » (Extrait du *New-York Herald*, du 10 septembre 1867.)

Les conférences de M. Chevillard

APPRÉCIÉES PAR LE JOURNAL PARIS

(Voir la *Revue Spirite* de Mars 1869, page 83)

On lit dans le journal *Paris*, du 7 mars 1869, à propos des conférences de M. Chevillard, sur le Spiritisme :

« On se souvient quel bruit fit, il y a quelques années, dans le monde, le phénomène des tables tournantes.

« Pas de famille qui ne possédât son guéridon *animé*, pas de cercle qui n'eût ses *Esprits familiers* ; on prenait jour pour faire tourner la table, comme on se donne rendez-vous aujourd'hui pour une *sauterie*. Un instant la curiosité publique (ravivée par le clergé effrayant les âmes timorées par le spectre *abominable* de Satan), ne connut plus de bornes, et les tables craquaient, tapaient, dansaient, du sous-sol à la mansarde, avec une obéissance des plus méritoires.

« Peu à peu la fièvre tomba, le silence se fit, la mode trouva d'autres *amusements*, qui sait ? *Les tableaux vivants*, sans doute.

« Mais en s'éloignant, la foule laissait immobiles quelques entêtés,

rivés quand même à ces manifestations singulières. Insensiblement une sorte de lien mystérieux s'étendait courant de l'un à l'autre. Les isolés de la veille se comptaient le lendemain ; bientôt une vaste association ne faisait plus, de ces groupes épars, qu'une seule famille marchant, sous la devise d'une croyance commune, à la recherche de la vérité par le Spiritisme.

« A cette heure, paraît-il, l'armée compte assez de soldats aguerris pour qu'on lui fasse les honneurs du combat ; et M. Chevillard, après avoir présenté la *solution* DÉFINITIVE *du problème spirite*, n'a pas hésité à poursuivre son sujet dans une conférence nouvelle : *Les illusions du Spiritisme*.

« D'autre part, M. Desjardin, après avoir parlé des *novateurs en médecine*, menace de heurter prochainement les théories spirites. Les croyants riposteront sans doute, - les Esprits ne pouvant trouver une meilleure occasion de s'affirmer. - C'est donc un réveil, une lutte qui s'engage.

« Aujourd'hui les spirites sont plus nombreux en Europe qu'on ne le suppose. On les compte par millions, sans parler de ceux qui croient et *ne s'en vantent pas*. L'armée recrute tous les jours de nouveaux adeptes ; quoi d'étonnant ? Ne sont-ils pas de plus en plus nombreux ceux qui pleurent et demandent aux communications d'un monde meilleur, l'espérance de l'avenir ?

« La discussion sur ce sujet paraît devoir être sérieuse. Il n'est pas sans intérêt de prendre quelques notes dès le premier jour.

« M. Chevillard est généreux ; il ne nie pas les faits ; - il affirme la bonne foi des médiums avec lesquels il a été mis en rapport ; il n'éprouve aucun embarras à déclarer qu'il a produit *lui-même* les phénomènes dont il parle. Les spirites, je gage, ne se trouvèrent jamais à pareille fête, et ils ne manqueront pas de tirer parti de telles concessions, - s'ils peuvent opposer à M. Chevillard autre chose que la sincérité de leur conviction.

« Ce n'est pas à nous de répondre, mais simplement de dégager de cet ensemble de faits les quelques lois magnétiques qui composent la théorie du conférencier. « Les vibrations de la table, dit-il, sont produites par la pensée interne volontaire du médium, aidé du désir des assistants crédules, toujours nombreux. » Ainsi se trouve formellement indiqué le fluide nerveux ou vital, avec lequel M. Chevillard établit la solution DÉFINITIVE du problème spirite. « Tout fait spirite, ajoute-t-il plus loin, est une succession de mouvements produits sur un objet inanimé par un magnétisme inconscient. »

« Enfin, résumant tout son système dans une formule abstraite, il affirme que « l'idée de l'action volontaire mécanique se transmet, par le fluide nerveux, du cerveau jusqu'à l'objet inanimé qui exécute l'action en qualité d'organe lié par le fluide à l'être voulant, que la liaison soit au contact ou à distance ; mais l'être n'a pas la perception de son acte, parce qu'il ne l'exécute pas par un effort musculaire. »

« Ces trois exemples suffisent pour indiquer une théorie, que d'ailleurs nous n'avons pas à discuter, et sur laquelle nous aurons peut-être à revenir plus tard ; mais, nous souvenant d'une leçon de M. E. Caro, à la Sorbonne, volontiers reprocherions-nous à M. Chevillard le titre même de sa conférence. S'est-il demandé d'abord si, dans ces questions qui échappent au contrôle, à la preuve mathématique, - que l'on ne peut juger que par déductions, - la recherche des causes premières n'est pas incompatible avec les formules de la science ?

« Le Spiritisme laisse une trop large part à la liberté de raisonnement pour pouvoir relever de la science proprement dite. Les faits que l'on constate, merveilleux sans doute, mais toujours identiques, échappent à tout contrôle, et la conviction ne peut naître que de la multiplicité des observations.

« La cause, quoi qu'en disent les initiés, reste un mystère pour l'homme qui, froidement, pèse ces phénomènes étranges, et les croyants en sont réduits à faire des vœux pour que, tôt ou tard, une circonstance fortuite déchire ce voile qui cache à nos yeux les grands problèmes de la vie, et nous montre radieux le dieu inconnu.

PAGÈS DE NOYEZ. »

Nous avons donné notre appréciation sur la portée des conférences de M. Chevillard dans notre précédent numéro, et il serait superflu de réfuter une théorie qui, nous l'avons dit, n'a rien de nouveau, quoi qu'en pense l'auteur. Qu'il ait son système sur la cause des manifestations, c'est son droit ; qu'il le croie juste, c'est assez naturel ; mais qu'il ait la prétention de donner à lui seul la solution *définitive* du problème, c'est dire qu'à lui seul est donné le dernier mot des secrets de la nature, et qu'après lui, il n'y a plus rien à voir, ni rien à découvrir. Quel est le savant qui a jamais prononcé le *nec plus ultra* dans les sciences ? Il est des choses qu'on peut penser, mais qu'il n'est pas toujours adroit de dire trop haut.

Au reste, nous n'avons vu aucun spirite s'inquiéter de la prétendue

découverte de M. Chevillard ; tous, au contraire, font des vœux pour qu'il en poursuive l'application jusqu'à ses dernières limites, sans omettre aucun des phénomènes qu'on pourrait lui opposer ; on voudrait surtout lui voir résoudre *définitivement* ces deux questions :

Que deviennent les Esprits des hommes après la mort ?

En vertu de quelle loi ces mêmes Esprits, qui agitaient la matière pendant la vie du corps, ne *peuvent plus* l'agiter après la mort et se manifester aux vivants ?

Si M. Chevillard admet que l'Esprit est distinct de la matière, et que cet Esprit survit au corps, il doit admettre que le corps est l'instrument de l'Esprit dans les différents actes de la vie ; qu'il obéit à la volonté de l'Esprit. Puisqu'il admet que, par la transmission du fluide électrique, les tables, crayons et autres objets deviennent des appendices du corps et obéissent ainsi à la pensée de l'Esprit incarné, pourquoi, par un courant électrique analogue, ne pourraient-ils pas obéir à la pensée d'un Esprit désincarné ?

Parmi ceux qui admettent la réalité des phénomènes, quatre hypothèses ont été émises sur leur cause, savoir : 1° L'action exclusive du fluide nerveux, électrique, magnétique ou tout autre ; 2° Le reflet de la pensée des médiums et des assistants, dans les manifestations intelligentes ; 3° L'intervention des démons ; 4° La continuité des rapports des Esprits humains, dégagés de la matière, avec le monde corporel.

Ces quatre propositions ont été, depuis l'origine du Spiritisme, préconisées et discutées sous toutes les formes, dans de nombreux écrits, par des hommes d'une valeur incontestable. La lumière de la discussion n'a donc pas manqué. Comment se fait-il que, de ces divers systèmes, celui des Esprits ait rencontré le plus de sympathies ; qu'il ait seul prévalu, et soit aujourd'hui le seul admis par l'immense majorité des observateurs dans tous les pays du monde ; que tous les arguments de ses adversaires, après plus de quinze ans, n'aient pu en triompher, s'ils sont l'expression de la vérité ?

C'est encore une question intéressante à résoudre.

L'enfant électrique

Plusieurs journaux ont reproduit le fait suivant :

Le village de Saint-Urbain, sur les limites de la Loire et de l'Ardèche, est tout en émoi. Il s'y passe, nous écrit-on, d'étranges

choses. Les uns les imputent au diable, d'autres y voient le doigt de Dieu, marquant du sceau de la prédestination l'une de ses créatures privilégiées.

Voici en deux mots de quoi il s'agit, dit le *Mémorial de la Loire* :

« Il y a une quinzaine de jours est né, dans ce hameau, un enfant qui, dès son entrée dans le monde, a manifesté les plus étonnantes vertus, les savants diraient les propriétés les plus singulières. A peine ondoyé, il est devenu impalpable et intangible ! Intangible, non point comme la sensitive, mais à la façon d'une bouteille de Leyde chargée d'électricité, qu'on ne peut toucher sans ressentir une vive commotion. Et puis, il est lumineux ! De toutes ses extrémités s'échappent, par moments, des effluves brillants qui le font ressembler à une luciole.

« A mesure que le bébé se développe et se fortifie, ces curieux phénomènes s'accusent avec plus d'énergie et d'intensité. Même il s'en produit de nouveaux. On raconte, par exemple, qu'à certains jours, lorsqu'on approche des mains ou des pieds de l'enfant quelque objet de mince volume, tel qu'une cuiller, un couteau, une tasse, même une assiette, ces ustensiles sont pris d'un frémissement et d'une vibration subits que rien ne peut expliquer.

« C'est particulièrement dans la soirée et dans la nuit que ces faits extraordinaires s'accentuent à l'état de sommeil comme à l'état de veille. Parfois alors, - et ceci tient du prodige, - le berceau paraît s'emplir d'une clarté blanchâtre, pareille à ces belles phosphorescences que prennent les eaux de la mer dans le sillage des vaisseaux, et que la science n'a point encore parfaitement expliquées.

« L'enfant ne paraît d'ailleurs nullement incommodé des manifestations dont sa petite personne est le mystérieux théâtre. Il tette, dort et se porte fort bien, et n'est ni moins pleureur ni plus impatient que ses pareils. Il a deux jeunes frères de quatre à cinq ans, qui sont nés et vivent à la manière des plus vulgaires marmots.

« Ajoutons que les parents, braves cultivateurs, touchant à la quarantaine du côté du mari, à la trentaine du côté de la femme, sont les époux les moins électriques et les moins lumineux du monde. Ils ne brillent que par leur honnêteté, et le soin avec lequel ils élèvent leur petite famille.

« On a appelé le curé de la commune voisine, qui a déclaré, après un long examen, n'y rien comprendre du tout ; puis le chirurgien

qui a palpé, repalpé, tourné, retourné, ausculté et percuté le sujet, sans vouloir se prononcer nettement sur son cas, mais qui prépare un savant rapport à l'Académie, dont on parlera dans le monde médical.

« Un malin du pays, il y en a partout, flairant là une bonne petite spéculation, a proposé de louer l'enfant à raison de 200 fr. par mois « pour le montrer dans les foires. » C'est une bien belle affaire pour les parents. Mais naturellement le père et la mère veulent accompagner un fils si précieux - à 2 francs par jour - et cette condition arrête encore la conclusion du marché.

« Le correspondant qui nous donne ces étranges détails nous certifie « sur son honneur » qu'ils sont de la plus exacte vérité, et il a eu soin de faire contre signer sa lettre par « les quatre plus grands propriétaires du pays. »

Aucun Spirite, assurément, ne verra dans ce fait rien de surnaturel ni de miraculeux. C'est un phénomène purement physique, une variante, pour la forme, de celui que présentent les personnes dites électriques. On sait que certains animaux, tels que la torpille et le gymnote, ont des propriétés analogues.

Voici l'instruction donnée à ce sujet par l'un des guides instructeurs de la société de Paris.

« Comme nous vous l'avons dit fréquemment, les phénomènes les plus singuliers se multiplient chaque jour pour attirer l'attention de la science ; l'enfant en question est donc un instrument, mais il n'a été choisi à cet effet qu'en raison de la situation qui lui était faite par son passé. Quelque excentrique que soit, en apparence, un phénomène quelconque, produit sur un incarné, il a toujours pour cause immédiate la situation intelligente et morale de cet incarné, et un rapport avec ses antécédents, toutes les existences étant solidaires. C'est un sujet d'étude, sans doute, pour ceux qui en sont témoins, mais secondairement. C'est surtout pour celui qui en est l'objet, une épreuve ou une expiation. Il y a donc le fait matériel qui est du ressort de la science, et la cause morale qui appartient au Spiritisme.

« Mais, direz-vous, comment un état pareil peut-il être une épreuve pour un enfant de cet âge ? Pour l'enfant, non, assurément, mais pour l'Esprit qui n'a pas d'âge, l'épreuve est certaine.

« Se trouvant, comme incarné, dans une situation exceptionnelle, entouré d'une auréole physique qui n'est qu'un masque, mais qui peut passer aux yeux de certaines gens pour un signe de sainteté ou

de prédestination, l'Esprit, dégagé pendant son sommeil, s'enorgueillit de l'impression qu'il produit. C'était un thaumaturge d'une espèce particulière, qui a passé sa dernière existence à jouer le saint personnage au milieu des prestiges qu'il s'était exercé à accomplir, et qui a voulu poursuivre son rôle dans cette existence. Pour s'attirer le respect et la vénération, il a voulu naître, comme enfant, dans des conditions exceptionnelles. S'il vit, ce sera un faux prophète de l'avenir, et ce ne sera pas le seul.

« Quand au phénomène en lui-même, il est certain qu'il aura peu de durée ; la science doit donc se presser si elle veut l'étudier *de visu* ; mais elle n'en fera rien, ayant peur de rencontrer des difficultés embarrassantes ; elle se contentera de considérer l'enfant comme une torpille humaine. » Le docteur MOREL LAVALLÉE.

Un curé médium guérisseur

Un de nos abonnés du département des Hautes-Alpes, nous écrit ce qui suit :

« Depuis quelque temps on parle beaucoup, dans la vallée du Queyras, d'un curé qui, sans études médicales, guérit une foule de personnes de diverses affections. Il y a longtemps qu'il agit ainsi, et d'augustes personnages l'ont, dit-on, consulté, alors qu'il était chef d'une autre paroisse dans les Basses-Alpes. Ses cures avaient fait du bruit, et l'on dit que, par punition, il fut envoyé comme curé à La Chalpe, commune voisine d'Abriès, sur la frontière du Piémont. Là, il continue à être utile à l'humanité, en soulageant et guérissant comme par le passé.

« Pour les spirites, cela n'a rien d'étonnant ; si je vous en parle, c'est parce que, dans la vallée du Queyras comme ailleurs, il fait beaucoup de bruit. Comme tous les médiums guérisseurs sérieux, il n'accepte jamais rien. S. M. l'Impératrice douairière de Russie lui aurait offert, m'a-t-on dit, plusieurs billets de banque qu'il a refusés, la priant de les mettre au tronc si elle voulait les donner pour son église.

« Un autre individu glissa un jour une pièce de vingt francs dans ses papiers ; quand il s'en fut aperçu, il le fit revenir sous prétexte de nouvelles indications à lui donner, et lui rendit son argent.

Une foule de personnes parlent de ces guérisons *de visu* ; d'autres

n'y croient pas ; je tiens le fait suivant de celles qui sont le moins favorables.

« On avait dénoncé le curé pour exercice illégal de la médecine ; deux gendarmes se présentent chez lui pour le conduire vers l'autorité. Il leur dit : « Je vous suivrai ; mais un instant, s'il vous plaît, car je n'ai pas mangé. Déjeunez avec moi, et vous me garderez. » Pendant le repas, il dit à l'un des gendarmes : « - Vous êtes malade. - Malade ? non plus à présent ; il y a trois mois, je ne dis pas. - Eh bien ! je sais ce que vous avez, et, si vous le voulez, je puis vous guérir tout de suite, si vous faites ce que je vous dirai. » On pourparle et la proposition est acceptée.

« Le curé fit suspendre le gendarme par les pieds, de façon que ses mains pussent se poser à terre et le soutenir ; il plaça sous sa tête une écuelle de lait chaud, et lui administra ce qu'on appelle une fumigation au lait. Au bout de quelques minutes, un petit serpent, disent les uns, un gros ver selon d'autres, tombe dans l'écuelle. Le gendarme, reconnaissant, fait mettre le serpent dans une bouteille, et conduit le curé au magistrat auquel il explique son affaire, après quoi le curé est mis en liberté.

« J'aurais bien désiré voir ce curé, ajoute notre correspondant, mais la neige de nos montagnes rend les chemins trop difficiles en cette saison ; je suis obligé de me contenter des renseignements que je vous transmets. La conclusion de tout cela, c'est que cette faculté se développe et que les exemples se multiplient. Dans la commune que je vous cite, et dans notre vallée, cela produit un grand effet. Comme toujours, les uns disent : *Charlatan* ; d'autres, *démon* ; d'autres, *sorcier* ; mais les faits sont là, et je n'ai pas manqué l'occasion de dire ma façon de penser, en expliquant que les faits de ce genre n'ont rien de surnaturel, ni de diabolique, qu'on en a vu des milliers d'exemples depuis les temps les plus reculés, et que c'est un mode de manifestation de la puissance de Dieu, sans qu'il y ait dérogation à ses lois éternelles. »

Variétés.

Les miracles du Bois-d'Haine.

Le Progrès thérapeutique, journal de médecine, dans son numéro du 1er mars 1869, rend compte d'un phénomène bizarre, devenu un

objet de curiosité publique au bourg de Bois-d'Haine, en Belgique. Il s'agit d'une jeune fille de 18 ans qui, tous les vendredis, de 1 h. et demie à 4 h. et demie tombe, dans un état d'extase cataleptique ; dans cet état, elle est couchée, les bras étendus, les pieds l'un sur l'autre, dans la position de Jésus sur la croix.

L'insensibilité et la rigidité des membres ont été constatés par plusieurs médecins. Pendant la crise, cinq plaies s'ouvrent aux endroits précis où furent celles du Christ, et laissent suinter du sang véritable. Après la crise le sang cesse de couler, les plaies se ferment, et sont cicatrisées en 24 heures. Pendant les accès, dit le docteur Beaucourt, auteur de l'article, le R. P. Séraphin présent aux séances, grâce à l'ascendant qu'il a sur la malade, a le pouvoir de la rappeler de son extase. Il ajoute : « Tout homme qui n'est pas athée doit, pour être logique, admettre que celui qui a établi les lois admirables, tant physiques que physiologiques, qui régissent la nature, peut aussi, à son gré, suspendre ou changer momentanément une ou plusieurs de ces lois. »

C'est, comme on le voit, un miracle dans toutes les règles, et une répétition de celui des *stigmatisés*. Comme les miracles selon l'Église ne sont pas du ressort du Spiritisme, nous croyons superflu de pousser plus loin la recherche des causes du phénomène ; et cela d'autant mieux qu'un autre journal a dit, depuis, que l'évêque du diocèse avait interdit toute exhibition.

Le Réveil de M. Louis.

Nous avons publié, dans le précédent numéro, le récit du singulier état d'un Esprit qui croyait rêver. Il s'est enfin réveillé, et l'a annoncé spontanément dans la communication suivante :

(Société de Paris, 12 Février 1869. - Méd., M. Leymarie.)

« Décidément, messieurs, il faut, malgré moi, que j'ouvre les yeux et les oreilles ; il faut que j'entende et que je voie. J'ai beau nier et déclarer que vous êtes des gens à manie, très braves, mais très enclins aux rêveries, aux illusions, il faut, je l'avoue, malgré tous mes dires, que je sache enfin que je ne rêve plus. Là-dessus, je suis fixé, mais complètement fixé. Je viens chez vous tous les vendredis, jours de réunion, et à force d'entendre répéter, j'ai voulu savoir si ce fameux rêve se prolongerait indéfiniment. L'ami Jobard

s'est chargé de m'édifier à ce sujet, et cela avec preuves à l'appui.

Je n'appartiens plus à la terre ; je suis mort ; j'ai vu le deuil des miens, les regrets des amis, les contentements de quelques envieux, et maintenant je viens vous voir. Mon corps ne m'a pas suivi ; il est bien là-bas, dans son recoin, au milieu du fumier humain ; et, soit avec ou sans appel, je viens vers vous aujourd'hui, non plus avec dépit, mais avec le désir et la conviction de m'éclairer. Je discerne parfaitement ; je vois ce que j'ai été ; je parcours avec Jobard des distances immenses : donc je vis ; je conçois, je combine, je possède ma volonté et mon libre arbitre : donc tout ne meurt pas. Nous n'étions donc pas une agrégation intelligente de molécules, et toutes nos psalmodies sur l'intelligence de la matière, n'étaient que phrases vides et sans consistance.

Ah ! croyez-le, messieurs, si mes yeux se dessillent, si j'entrevois une vérité nouvelle, ce n'est pas sans souffrances, sans révoltes, sans retours amers !

C'est donc bien vrai ! L'Esprit reste ! fluide, intelligent, il peut, sans la matière, vivre de sa vie propre, éthérée, et selon votre mot : semi-matérielle. Parfois, cependant, je me demande si le rêve fantasque que je faisais depuis plus d'un mois, ne se continue pas avec des péripéties nouvelles, inouïes ; mais le raisonnement froid, impassible, de Jobard, me force la main, et, quand je résiste, il rie, il se plaît à me confondre et, tout joyeux, il m'accable d'épigrammes et de mots heureux ! J'ai beau faire le rebelle et me révolter, il faut obéir à la vérité.

Le Desnoyers de la terre, l'auteur de *Jean-Paul Choppard* est encore en vie, et sa pensée ardente embrasse d'autres horizons. Il était libéral et terre à terre jadis, tandis qu'à présent, il aborde et embrasse des problèmes inconnus, merveilleux ; et, devant ces nouvelles appréciations, veuillez, messieurs, me pardonner mes dires un peu légers, car si je n'avais pas complètement raison, vous pourriez bien avoir un peu tort.

Je demande à réfléchir, à me reconnaître définitivement, et si le résultat de mes recherches sérieuses me conduit à vos idées, il faut l'espérer, ce ne sera plus pour me brûler la cervelle.

A une autre fois, messieurs.

LOUIS DESNOYERS.

Le même Esprit a donné spontanément la communication ci-après, à propos de la mort de Lamartine.

(Société de Paris, 5 Mars 1869. – Méd., M. Leymarie.)

Oui, messieurs, nous mourons plus ou moins oubliés ; nous passons, pauvres êtres, fiers des organes qui transmettent nos pensées. Nous voulons la vie avec ses exubérances, nous formons une multitude de projets. Notre sillon, dans ce monde, a pu avoir son retentissement, et la dernière heure venue, tous ces bruits, tout ce petit tapage, notre fierté, notre égoïsme, notre labeur, tout est englouti dans la masse. C'est une goutte d'eau dans l'océan humain.

Lamartine était un grand et noble esprit, chevaleresque, enthousiaste, un vrai maître dans l'acception du mot, un diamant bien pur, bien taillé ; il était beau, grand ; il avait le regard, il avait le geste du prédestiné ; il savait penser, écrire ; il savait parler ; c'était un inspiré, un transformateur !… Poète, il changea l'essor de la littérature en lui prêtant ses ailes prestigieuses ; homme, il gouverna un peuple, une révolution, et ses mains se retirèrent pures du contact du pouvoir.

Nul, plus que lui, ne fut aimé, choyé, béni, adoré ; et lorsque les cheveux blancs sont venus, lorsque le découragement prenait le beau vieillard, le lutteur des grands jours, on ne lui pardonna plus un instant de défaillance. La France elle-même était en défaillance ; elle souffleta le poète, le grand homme ; elle voulut le rapetisser, ce lutteur de deux révolutions, et l'oubli, je le répète, semblait enterrer cette grande et magnanime figure ! Il est mort et bien mort, puisque je l'ai accueilli par delà la tombe, avec tous ceux qui l'avaient apprécié et estimé, malgré l'ostracisme, dont la jeunesse des écoles, se faisait une arme contre lui.

Il était transfiguré, oui, messieurs, transfiguré par la douleur d'avoir vu ceux qui l'avaient tant aimé, lui refuser le dévouement que pourtant il ne sut jamais refuser en d'autres temps, tandis que les vainqueurs lui tendaient la main. Le poète était devenu philosophe, et ce penseur mûrissait son âme endolorie, pour la grande épreuve. Il voyait mieux ; il pressentait tout, tout ce que vous espérez, messieurs, et tout ce que je n'espérais pas.

Plus que lui, je suis un vaincu ; vaincu par la mort, vaincu de mon vivant par le besoin, cet ennemi insaisissable qui nous taquine comme un rongeur ; et bien plus vaincu aujourd'hui, car je viens m'incliner devant la vérité.

Ah ! si pour la France une grande vérité luit aujourd'hui ; si la France de 89, si la mère de tant de génies disparus, recommence

à sentir que l'un de ses plus chers enfants, le bon, le noble Lamartine a disparu, je sens aujourd'hui que, pour lui, rien n'est mort ; son souvenir est partout ; les ondes sonores de tant de souvenirs émeuvent le monde. Il était immortel chez vous, mais bien plus encore chez nous où il est réellement transfiguré. Son Esprit resplendit, et Dieu peut recevoir le grand méconnu. Lamartine peut désormais embrasser les plus vastes horizons et chanter les hymnes grandioses que son grand cœur avait rêvées. Il peut préparer votre avenir, mes amis, et accélérer avec nous les étapes humanitaires. Il pourra plus que jamais voir se développer en vous, cet ardent amour d'instruction, de progrès, de liberté et d'association qui sont les éléments de l'avenir. La France est une initiatrice ; elle sait ce qu'elle peut : elle voudra, elle osera, quand sa crinière puissante aura secoué la fourmilière qui vit aux dépens de sa virilité et de sa grandeur.

Pourrai-je, comme lui, gagner mon auréole et devenir resplendissant de bonheur, me voir régénérer par votre croyance, dont je comprends aujourd'hui la grandeur ? Par vous, Dieu m'a marqué comme une brebis égarée ; merci, messieurs. Au contact des morts tant regrettés, je me sens vivre, et je dirai bientôt avec vous dans la même prière : La mort c'est l'auréole ; la mort c'est la vie.

LOUIS DESNOYERS.

Remarque. - Une dame, membre de la société, qui connaissait particulièrement M. Lamartine, et avait assisté à ses derniers moments, venait de dire qu'après sa mort, sa physionomie s'était littéralement transfigurée, qu'elle n'avait plus la décrépitude de la vieillesse ; c'est à cette circonstance que l'Esprit fait allusion.

Dissertations spirites.

Lamartine.

(Société spirite de Paris, 14 mars 1869. - Méd., M. Leymarie.).

Un ami, un grand poète, m'écrivait dans une douloureuse circonstance : « Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente ; vous avez perdu la femme, mais non l'âme ! Cher ami, vivons dans les morts ! » Pensée consolante, salutaire, qui réconforte dans

la lutte et fait penser sans cesse à cette succession ascendante de la matière, à cette unité dans la conception de tout ce qui est, à ce merveilleux et incomparable ouvrier qui, pour la continuité du progrès, attache l'Esprit à cette matière, spiritualisée à son tour par la présence de l'élément supérieur.

Non, ma bien-aimée, je n'ai pu perdre ton âme qui vivait glorieuse, étincelante de toutes les clartés du monde invisible. Ma vie est une protestation vivante contre le fléau menaçant du scepticisme, sous ses formes multiples. Nul, plus que moi, n'a énergiquement affirmé la personnalité divine et cru à la personnalité humaine en défendant la liberté. Si le sentiment de l'infini était développé en moi, si la présence divine palpite dans des pages enthousiastes, c'est que je devais creuser mon sillon ; c'est que je vivais de la présence de Dieu, et cette source sans cesse jaillissante m'a toujours fait croire au bien, au beau, à la droiture, au dévouement, à l'honneur de l'individu, et plus encore à l'honneur de la nation, cette individualité condensée. C'est que ma compagne était une nature d'élite, forte et tendre. Près d'elle, j'ai compris la nature de l'âme et ses rapports intimes avec la statue de chair, cette merveille ! Aussi, mes études étaient-elles spiritualisées, par conséquent fécondes et rapides, tournant sans cesse vers les formes du beau et la passion des lettres. Je mariai la science à la pensée, afin que la philosophie, chez moi, pût se servir de ces deux précieux instruments poétiques.

Parfois ma forme fut abstraite et n'était pas à la portée de tout le monde ; mais les penseurs sérieux l'adoptèrent ; tous les grands esprits de mon époque m'ouvrirent leurs rangs. L'orthodoxie catholique me regardait comme une brebis fuyant le troupeau du pasteur romain, surtout lorsque, emporté par les événements, je partageai la responsabilité d'une révolution glorieuse.

Entraîné un moment par les aspirations populaires, par ce souffle puissant d'idées comprimées, je n'étais plus l'homme des grandes situations ; j'avais terminé mon sillon, et, pour moi, sonnaient, sur le timbre du temps, les heures de lassitude et de découragement. J'ai vu mon calvaire, et pendant que Lamartine le montait péniblement, les enfants de cette France tant aimée, lui crachaient au visage, sans respect pour ses cheveux blancs, l'outrage, le défi, l'injure.

Épreuve solennelle, messieurs, où l'âme se retrempe et se rectifie, car l'oubli c'est la mort, et la mort sur la terre, c'est le commerce avec Dieu, ce dispensateur judicieux de toutes les forces !

Je suis mort en chrétien ; j'étais né dans l'Église, je pars avant elle ! Depuis un an, j'avais une profonde intuition. Je parlais peu, mais je voyageais sans cesse dans ces plaines éthérées où tout se refond sous le regard du Maître des mondes ; le problème de la vie se déroulait majestueusement, glorieusement. J'ai compris la pensée des Swedenborg et de l'école des théosophes, de Fourier, de Jean Reynaud, d'Henri Martin, de Victor Hugo, et le Spiritisme qui m'était familier, quoique en contradiction avec mes préjugés et ma naissance, me préparait au détachement, au départ. La transition n'a pas été pénible ; comme le pollen d'une fleur, mon Esprit, emporté par un tourbillon, a trouvé la plante sœur. Comme vous, je l'appelle erraticité ; et pour me faire aimer cette sœur désirée, ma mère, mon épouse bien-aimée, une multitude d'amis et d'invisibles m'entouraient comme une auréole lumineuse. Plongé dans ce fluide bienfaisant, mon Esprit se rassérénait, comme le corps de ce voyageur du désert qui, après un long voyage sous un ciel de plomb et de feu, trouverait un bain généreux pour son corps, une fontaine limpide et fraîche pour sa soif ardente.

Joies ineffables du ciel sans limites, concerts de toutes les harmonies, molécules qui répercutez les accords de la science divine, chaleur vivifiante de ses impressions innommées que la langue humaine ne saurait déchiffrer, bien-être nouveau, renaissance, complète élasticité, électrique profondeur des certitudes, similitudes des lois, calme plein de grandeur, sphères qui enfermez les humanités, oh ! soyez les bienvenues, émotions prévues, agrandies indéfiniment de rayonnements de l'infini !

Echangez vos idées, Spirites, qui croyez en nous. Étudiez aux sources toujours nouvelles de notre enseignement ; affirmez-vous, et que chaque membre de la famille soit un apôtre qui parle, marche et agisse avec volonté, avec la certitude que vous ne donnez rien à l'inconnu. Sachez beaucoup pour que votre intelligence s'élève. La science humaine, réunie à la science de vos auxiliaires invisibles, mais lumineux, vous fera maîtres de l'avenir ; vous chasserez l'ombre pour venir à nous, c'est-à-dire à la lumière, à Dieu.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Charles Fourier.

Un disciple de Charles Fourier, qui est en même temps spirite, nous a adressé dernièrement une évocation avec prière de solliciter une réponse si cela était possible, afin de s'éclairer sur certaines questions. L'une et l'autre nous ayant paru instructives, nous les transcrivons ci-après.

(Paris, groupe Desliens ; 9 mars 1869.)

« Frère Fourier,

« Du haut de la sphère ultra-mondaine, si ton Esprit peut me voir et m'entendre, je te prie de te communiquer à moi, afin de me fortifier dans la conviction que ton admirable théorie des quatre mouvements a fait naître en moi sur la loi de l'harmonie universelle, ou de me détromper si tu as eu le malheur de te tromper toi-même. - Toi, dont le génie incomparable semble avoir levé le rideau qui cachait la nature, et dont l'Esprit doit être plus lucide encore qu'il ne l'était dans le monde matériel, je te prie de me dire si tu reconnais, dans le monde des Esprits comme sur la terre, qu'il y a renversement de l'ordre naturel établi par Dieu, dans notre organisation sociale ; si les attractions passionnelles sont réellement le levier dont Dieu se sert pour conduire l'homme vers sa véritable destinée ; si l'analogie est un moyen sûr pour découvrir la vérité.

« Je te prie de me dire aussi ce que tu penses des sociétés coopératives qui germent de tous côtés à la surface de notre globe. Si ton Esprit peut lire dans la pensée de l'homme sincère, tu dois savoir que le doute le rend malheureux ; c'est pourquoi, je te supplie, de ton séjour d'outre-tombe, de vouloir bien faire tout ce qui dépend de toi pour me convaincre.

« Reçois, notre frère, l'assurance du respect que je dois à ta mémoire et de ma plus grande vénération. » J. G.

Réponse. – « C'est une question bien grave, cher frère en croyance, que demander à un homme s'il s'est trompé, lorsqu'un certain nombre d'années se sont écoulées, depuis qu'il a exposé le système qui satisfaisait le mieux ses aspirations vers l'inconnu ! Me suis-je trompé ?… Qui ne s'est pas trompé lorsqu'il a voulu soulever avec ses seules forces, le voile qui lui dérobait le feu sacré ! Prométhée a fait des hommes avec ce feu, mais la loi du progrès a condamné ces hommes aux luttes physiques et morales. Moi, j'ai

fait un système, destiné comme tous les systèmes à vivre un temps, puis à se transformer, à s'associer à de nouveaux éléments plus vrais. Il en est, voyez-vous, des idées comme des hommes. Dès qu'elles sont nées, elles ne meurent pas : elles se transforment. Grossières d'abord, enveloppées dans la gangue du langage, elles trouvent successivement des ouvriers qui les taillent et les polissent de plus en plus, jusqu'à ce que le caillou informe soit devenu le diamant au vif éclat, la pierre précieuse par excellence.

« J'ai cherché consciencieusement et j'ai trouvé beaucoup. M'appuyant sur les principes acquis, j'ai fait avancer de quelques pas la pensée intelligente et régénératrice. Ce que j'ai découvert était vrai en principe ; je l'ai faussé, en voulant l'appliquer. J'ai voulu créer la série, établir des harmonies ; mais ces séries, ces harmonies n'avaient pas besoin de créateur ; elles existaient depuis le commencement ; et je ne pouvais que les troubler en voulant les établir sur les petites bases de ma conception, lorsque Dieu leur avait donné l'univers pour laboratoire gigantesque.

« Mon titre le plus sérieux, et celui qu'on ignore ou qu'on dédaigne peut-être le plus, c'est d'avoir partagé avec Jean Reynaud, Ballanche, Joseph de Maistre et bien d'autres, le pressentiment de la vérité ; c'est d'avoir rêvé cette régénération humaine par l'épreuve, cette succession d'existences réparatrices, cette communication du monde libre et du monde enchaîné à la matière que vous avez le bonheur de toucher du doigt. Nous avions prévu et vous réalisez notre rêve. Voilà nos plus grands titres de gloire, les seuls que, pour ma part, j'estime et dont je me souvienne.

« Vous doutez, dites-vous, mon ami ! tant mieux ; car celui qui doute véritablement, cherche ; et celui qui cherche, trouve. Cherchez donc, et s'il ne dépend que de moi, de vous mettre en main la conviction, comptez sur mon concours dévoué ; mais écoutez un conseil d'ami que j'ai mis en pratique dans ma vie et dont je me suis bien trouvé : « Si vous voulez une démonstration sérieuse d'une loi universelle, cherchez-en l'application individuelle. Voulez-vous la vérité ? Cherchez-la en vous-même et dans l'observation des faits de votre propre vie. Tous les éléments de la preuve sont là. Que celui qui veut savoir s'examine, et il trouvera. »

CH. FOURIER.

Bibliographie.

Y a-t-il une vie future ?

Opinions diverses sur ce sujet, recueillies et mises en ordre par *un Revenant*[7].

Pour le plus grand nombre, la vie future ne faisant pas question, une démonstration devient en quelque sorte superflue, car c'est à peu près comme si l'on voulait prouver que le soleil se lève tous les matins. Cependant, comme il y a des aveugles qui ne voient pas le soleil se lever, il est bon de savoir comment on peut le leur prouver ; or, c'est la tâche qu'a entreprise le Revenant, auteur de ce livre. Ce Revenant est un savant ingénieur que nous connaissons de réputation, par d'autres ouvrages philosophiques qui portent son nom ; mais comme il n'a pas jugé à propos de le mettre sur celui-ci, nous ne nous croyons pas le droit de commettre une indiscrétion, quoique nous sachions pertinemment qu'il ne fait aucun mystère de ses croyances.

Ce livre prouve une fois de plus que la science ne conduit pas fatalement au matérialisme, et qu'un mathématicien peut être un ferme croyant en Dieu, en l'âme, en la vie future et en toutes ses conséquences.

Ce n'est pas une simple profession de foi, mais une démonstration digne d'un mathématicien par sa logique serrée et irrésistible. Ce n'est pas non plus une dissertation aride et dogmatique, mais une polémique incidentée sous forme de conversation familière, où le pour et le contre sont impartialement discutés.

L'auteur raconte qu'assistant au convoi d'un de ses amis, il se mit à causer, chemin faisant, avec plusieurs invités. La circonstance et les péripéties de la cérémonie amènent la conversation sur le sort de l'homme après la mort. Elle s'engage d'abord avec un néantiste auquel il entreprend de démontrer la réalité de la vie future par des arguments enchaînés avec un art admirable, et, sans le heurter ni le froisser, il l'amène tout naturellement à ses idées.

Sur la tombe deux discours sont prononcés dans un sens diamétralement opposé sur la question de l'avenir, et produisent des impressions différentes. Au retour, de nouveaux interlocuteurs se joignent aux deux premiers ; ils conviennent de se réunir chez l'un

---

[7] 1 vol. in-12 ; 3 fr.

d'eux, et là une polémique sérieuse s'engage, où les opinions diverses font valoir les raisons sur lesquelles elles s'appuient.

Ce livre, dont la lecture est attachante, a tout l'attrait d'une histoire, et toute la profondeur d'une thèse philosophique. Nous ajouterons que, parmi les principes qu'il préconise, nous n'en avons pas trouvé un seul en contradiction avec la doctrine spirite dont l'auteur a dû s'inspirer.

La nécessité de la réincarnation pour le progrès, son évidence, sa concordance avec la justice de Dieu, l'expiation et la réparation par la rencontre de ceux qui se sont nui dans une précédente existence, y sont démontrées avec une clarté saisissante. Plusieurs exemples cités prouvent que l'oubli du passé, dans la vie de relation, est un bienfait de la Providence, et que cet oubli momentané n'empêche pas de mettre à profit l'expérience du passé, attendu que l'âme se souvient dans les moments de dégagement.

Voici, en quelques mots, un des faits racontés par l'un des interlocuteurs et qui, dit-il, lui est personnel.

Il était apprenti dans une grande fabrique ; par sa conduite, son intelligence et son caractère, il se concilie l'estime et l'amitié du patron qui, par la suite l'associe à sa maison. Plusieurs faits dont il ne se rendait pas compte alors, prouvent chez lui la perception et l'intuition des choses pendant le sommeil ; cette faculté lui a même servi à prévenir un accident qui pouvait avoir des conséquences désastreuses pour la fabrique.

La fille du patron, charmante enfant de huit ans, lui témoigne de l'affection et se plaît avec lui ; mais chaque fois qu'elle s'approche, il éprouve un froid glacial et une répulsion instinctive ; son contact lui fait mal. Peu à peu, cependant, ce sentiment s'affaiblit, puis s'efface. Plus tard, il l'épouse ; elle est bonne, affectueuse, prévenante et l'union est très heureuse.

Une nuit, il fait un rêve affreux. Il se voyait dans sa précédente incarnation ; sa femme s'était conduite d'une manière indigne, et avait été cause de sa mort, et, chose étrange ! il ne pouvait séparer l'idée de cette femme de sa femme actuelle ; il lui semblait que c'était la même personne. Bouleversé de cette vision à son réveil, il est triste ; pressé par sa femme de lui en dire la cause, il se décide à lui raconter son cauchemar. « C'est singulier, dit-elle, j'ai fait un rêve semblable, et c'est moi qui étais la coupable. » Des circonstances font qu'ils reconnaissent l'un et l'autre n'être pas unis pour la première fois ; le mari s'explique la répulsion qu'il avait pour sa

femme alors qu'elle était enfant ; la femme redouble de soins pour effacer son passé ; mais elle est déjà pardonnée, car la réparation a eu lieu, et le ménage continue d'être prospère.

De là cette conclusion : que ces deux êtres se sont de nouveau trouvés réunis, l'un pour réparer, l'autre pour pardonner ; que s'ils avaient eu le souvenir du passé, il se seraient fuis, et qu'ils auraient perdu le bénéfice, l'un de la réparation, l'autre du pardon.

Pour donner une idée exacte de l'intérêt de ce livre, il faudrait le citer presque en entier. Nous nous bornerons au passage suivant :

« Vous me demandez si je crois à la vie future, me disait un vieux général ; si nous y croyons, nous autres soldats ! Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement, à moins d'être une triple brute ? A quoi donc voulez-vous que nous pensions à la veille d'un combat, d'un assaut, que tout annonce devoir être meurtrier ?… Après avoir dit adieu en pensée aux êtres chers que nous sommes menacés de quitter, nous revenons irrésistiblement aux enseignements maternels qui nous ont montré une vie future où les êtres sympathiques se retrouvent. Nous puisons dans ces souvenirs un redoublement de courage qui nous fait affronter les plus grands dangers, suivant notre tempérament, avec calme ou avec un certain emportement, et plus souvent encore avec un entrain, une gaieté, qui sont les traits caractéristiques de l'armée française.

« Nous sommes, après tout, les descendants de ces braves Gaulois, dont la croyance en la vie future était si grande, qu'ils prêtaient des sommes d'argent à rembourser dans une autre existence. Je vais plus loin, je suis persuadé que nous sommes toujours ces enfants de la vieille Gaule, qui, entre l'époque de César et la nôtre, ont traversé un grand nombre d'existences, dans chacune desquelles ils ont pris un grade plus élevé dans les phalanges terrestres. »

Ce livre sera lu avec fruit par les plus fermes croyants, parce qu'ils y puiseront de nouveaux arguments pour réfuter leurs adversaires.

L'âme,

SON EXISTENCE ET SES MANIFESTATIONS, PAR DYONIS[8].

Ce livre tend au même but que le précédent : la démonstration de l'âme, de la vie future, de la pluralité des existences, mais sous

---

[8] 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

une forme plus didactique, plus scientifique, quoique toujours claire et intelligible pour tout le monde. La réfutation du matérialisme, et en particulier des doctrines de Büchner et de Maleschott, y occupe une large place, et ce n'en est pas la partie la moins intéressante ni la moins instructive, par l'irrésistible logique des arguments. La doctrine de ces deux écrivains d'un incontestable talent, et qui prétendent expliquer tous les phénomènes moraux par les seules forces de la matière, a eu beaucoup de retentissement en Allemagne, et par contre-coup en France ; elle a naturellement été acclamée avec enthousiasme par les matérialistes, heureux d'y trouver la sanction de leurs idées ; elle a surtout recruté des partisans parmi les jeunes gens des Ecoles, qui s'en autorisent pour s'affranchir, au nom de la légalité apparente d'une philosophie, du frein qu'impose la croyance en Dieu et en l'immortalité.

L'auteur s'attache à réduire à leur juste valeur les sophismes sur lesquels s'appuie cette philosophie ; il démontre les désastreuses conséquences qu'elle aurait pour la société, si jamais elle venait à prévaloir, et son incompatibilité avec toute doctrine morale. Bien qu'elle ne soit guère connue que dans un certain monde, une réfutation en quelque sorte populaire est très utile, afin de prémunir ceux qui pourraient se laisser séduire par les arguments spécieux qu'elle invoque. Nous sommes persuadé que, parmi les personnes qui la préconisent, il y en a qui reculeraient si elles en avaient compris toute la portée.

Ne serait-ce qu'à ce point de vue, l'ouvrage de M. Dyonis mériterait de sérieux encouragements, car c'est un champion énergique pour la cause du Spiritualisme, qui est aussi celle du Spiritisme auquel on voit que l'auteur n'est pas étranger. Mais là ne se borne pas la tâche qu'il s'est imposée ; il envisage la question de l'âme d'une manière large et complète ; il est un de ceux qui admettent son progrès indéfini, à travers l'animalité, l'humanité et au delà de l'humanité. Peut-être, sous certains rapports, son livre renferme-t-il quelques propositions un peu hasardées, mais qu'il est bon de mettre au jour, afin qu'elles soient mûries par la discussion.

Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de justifier notre appréciation par quelques citations ; nous nous bornerons au passage suivant, et à dire que ceux qui liront ce livre ne perdront pas leur temps.

« Si nous examinons les êtres qui se sont succédé dans les périodes géologiques, nous remarquons qu'il y a progrès dans les indi-

vidus doués successivement de vie, et que le dernier venu, l'homme, est une preuve irrécusable de ce développement moral, par le don de l'intelligence transmissible qu'il a reçu le premier, et le seul de tous les animaux.

« Cette perfectibilité de l'âme opposée à l'imperfectibilité de la matière, nous amène à penser que l'âme humaine n'est pas la première expression de l'âme, mais qu'elle en est seulement la dernière expression jusqu'ici. En d'autres termes, que l'âme a progressé depuis la première manifestation de la vie, passant alternativement par les plantes, les animalcules, les animaux et l'homme, pour s'élever encore, au moyen de créations d'un ordre supérieur, que nos sens imparfaits ne nous permettent pas de comprendre, mais que la logique des faits nous conduit à admettre. La loi de progrès, que nous suivons dans les développements physiques des animaux successifs, existerait donc également, et principalement, dans leur développement moral. »

Sociétés et journaux spirites à l'Étranger.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro le compte rendu de deux sociétés spirites, constituées sur des bases sérieuses, par des statuts imprimés, très sagement conçus : l'une à Séville, en Espagne ; l'autre à Florence, en Italie.

Nous parlerons également des deux nouveaux journaux spirites que nous nous bornons à annoncer ci-après.

EL ESPIRITISMO (Le Spiritisme) ; 12 pages in-4°, paraissant deux fois par mois depuis le 1er mars, à *Séville*, calle de Genova, 51. - Prix, par trimestre : Séville, 5 réaux ; provinces, 6 r. ; Etranger, 10 r.

IL VEGGENTE (Le Voyant), journal magnético-spirite hebdomadaire ; quatre pages in-4° ; publié à Florence, via Pietra Piana, 40. - Prix : 4 fr. 50 c., par an ; pour six mois, 2 fr. 50 c.

Erratum.

Numéro de mars 1869, page 93, ligne 31, au lieu de : *concert de l'Esprit*, lisez : *concept de l'Esprit*.

ALLAN KARDEC.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

LIBRAIRIE SPIRITE ET DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

PARIS. – RUE DE LILLE, 7.

CATALOGUE RAISONNÉ

DES

OUVRAGES POUVANT SERVIR A FONDER

UNE

BIBLIOTHÈQUE SPIRITE

(2° Edition, août 1869)

I. – Ouvrages fondamentaux de la doctrine spirite,

Par ALLAN KARDEC.

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. – 1 vol. in-12. 16° édit. ; 3 fr. 50 c.

Édition allemande : Vienne (Autriche). – Deux parties qui se vendent séparément : 3 fr. chacune, franco, 3 fr. 50 c.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris. – Prix : 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. – 1 vol. in-12, 11° édit. : 3 fr. 50 c.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris. – Prix : 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr.

L'Évangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. – 1 vol. in-12, 4° édition ; 3 fr. 50 c.

Édition espagnole. (Sous presse.)

Le Ciel et l'Enfer, *ou la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. – 1 vol. in-12 ; 4e édition ; 3 fr. 50 c.

Édition espagnole. (Sous presse.)

La Genèse, les Miracles et les Prédictions, *selon le Spiritisme*. – 1 vol. in-12. 4e édition ; 3 fr. 50 c.
Édition espagnole. (Sous presse.)
Reliure : 1 fr. par volume.

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde des Esprits. – 1 vol. in-12, 8e édition ; 1 fr.
Édition en langue polonaise.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. – Broch. in-18 de 36 pages ; 15 c. ; vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60.
Éditions en langues : allemande, anglaise, espagnole, portugaise, polonaise, italienne, russe, grecque moderne, croate, 30 c.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. – Broch. in-18 ; 10 cent. ; vingt exemplaires, 1 fr. 75 c. ; par la poste, 2 fr. 10 c.

Caractères de la révélation spirite. – Broch. in-18, 15 c. ; vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 70 c.

Voyage spirite en 1862. – Broch. in-8 ; 1 fr.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Fondé par M. ALLAN KARDEC,

Paraissant du 1er au 5 de chaque mois, depuis le 1er janvier 1858, par deux feuilles au moins grand in-8. – Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an ; Etranger, 12 fr. ; pays d'outre-mer, 14 fr. – On ne s'abonne pas pour moins d'un an, à partir du 1er janvier de chaque année.
On peut se procurer tous les numéros séparément depuis le commencement. – Prix de chaque numéro, 1 fr.

Collection de la Revue Spirite depuis 1858. Chaque année forme un fort volume grand in-8 broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. – Prix de chaque année séparément, 7 fr. ; la collection complète prise ensemble, 6 fr. le volume. L'année qui précède l'année courante, prise séparément, même prix que l'abonnement, 10 fr.
Reliure : 1 fr. 50 c. par volume.

Opérations et Conditions :

Le bureau d'abonnement et d'expédition de la *Revue spirite*, fondée par M. ALLAN KARDEC, est au siège de la *Librairie spirite*, rue de Lille, 7.

Outre les ouvrages fondamentaux de la doctrine, et ceux qui sont portés au catalogue ci-après, la maison se charge, à titre de commission, de tous les achats de librairie et des abonnements à tous les journaux et revues.

La maison ne fait pas suivre en remboursements. A l'exception des correspondants qui ont un compte courant, les demandes devront être accompagnées de l'envoi du prix en espèces, mandats de poste ou valeurs sur Paris, *à l'ordre de M. Bittard, gérant de la Librairie spirite, rue de Lille, 7, à Paris*.

Aux termes de la loi (art. 100 du Code de commerce), les marchandises voyagent aux risques du destinataire, sauf son recours contre l'entrepreneur du transport.

En conséquence, la maison n'est pas responsable de la perte des articles dont l'expédition est régulièrement constatée par ses registres. Elle se charge néanmoins, à titre officieux, de faire des réclamations à qui de droit.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Les frais de port pour l'étranger étant soumis à des écarts, variables selon les pays, seront calculés d'après les tarifs internationaux.

II. - Ouvrages divers sur le Spiritisme

OU COMPLÉMENTAIRES DE LA DOCTRINE

NOTA. Les renvois à la *Revue spirite* indiquent les ouvrages dont il a été rendu compte.

Abrégé de la doctrine spirite, par FLORENT LOTH, d'Amiens. - Broch. in-8 ; 1 fr. 25 c. ; franco, 1 fr. 50 c. Amiens ; principaux libraires.

Ce livre, destiné à répandre la doctrine dans les campagnes, est en partie extrait des ouvrages fondamentaux. (*Revue spirite* de février 1868, page 57.)

Accord de la foi et de la raison, dédié au clergé, par M. J. B. – Broch. in-8, 1 fr. 50 c. ; franco, 1 fr. 75. (*Revue spirite* d'avril 1865, p. 128.)

Clef de la vie. (Voy. MICHEL.)

Comment et pourquoi je suis devenu spirite, par BORREAU, de Niort. - Broch. in-8, 2 fr., avec fac-similé ; franco, 2 fr. 30 c. Paris, Didier ; Niort, tous les libraires. (*Revue spirite* de décembre 1864, p. 393.)

Derniers Jours d'un philosophe (Les). - *Entretiens sur les sciences, sur la nature et sur l'âme*, par sir HUMPHRY DAVY, traduit de l'anglais et annoté par C. FLAMMARION. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier. (*Revue spirite* de juillet 1869, page 216.)

Dieu dans la nature, car C. FLAMMARION. - 1 vol. in-12, 4 fr. Paris, Didier et Cie. (*Revue spirite* de septembre 1867, p. 286.)

Dogmes (Les) **de l'Église du Christ**, expliqué par le Spiritisme, par DE BOLTINN ; traduit du russe. - 1 vol. in-8, 4 fr. ; franco, 4 fr. 50 c. Paris, Reinvald. (*Revue spirite* de décembre 1866, p. 389.)

Dozon (HENRI). *Révélations d'outre-tombe*. - 4 vol. in-12, 4 fr. ; franco, 5 fr. 20 c.

Recueil d'instructions tendant à l'union du Catholicisme et du Spiritisme, empreintes d'un profond sentiment religieux et d'une haute moralité, avec de nombreuses prières dictées par les Esprits. (*Revue spirite*, janvier 1862, page 29.)

- *Leçons de Spiritisme aux enfants*. - Broch. in-12, 50 cent. ; franco, 60 c.
- *Revue*, collection de quinze mois, du 15 janvier 1863 au 15 avril 1864, 5 fr. ; franco, 6 fr.

Education maternelle (L'), Conseils aux mères de famille, par madame E. C., de Bordeaux. - Broch. in-8, 50 c. Bordeaux, Ferret. (*Revue spirite* de juillet 1864, p. 223.) Epuisé.

Entretiens familiers sur le Spiritisme, par madame E. C., de Bordeaux. - Broch. in-8, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25 c. Bordeaux, Ferret. (*Revue spirite* de septembre 1865, p. 288.)

Éternité dévoilée (L'), par H. DELAAGE. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Dentu.

Études et séances spirites, par le docteur HOUAT. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Dentu.

Cet ouvrage est le résultat d'instructions données sur l'homéopathie, dans une série de séances, pendant un an, par la typtologie.

Évangiles (Les quatre), *suivis des Commandements*, expliqués en esprit et en vérité par les Evangélistes, par ROUSTAING, avocat à Bordeaux. - 3 vol. in-12, 10 fr. 50 c ; franco, 11 fr. Paris, Aumont. (*Revue spirite*, juin et septembre 1866, p. 190 et 271.)

La théorie émise dans cet ouvrage sur la nature fluidique du corps de Jésus, qui ne serait né et n'aurait souffert qu'en apparence, est celle des *Docètes* et des *Apollinaristes* des premiers

siècles de l'ère chrétienne. (Voir, sur cette théorie, la *Genèse selon le Spiritisme*, chapitre XV, numéros 64 à 68.)

Forces (Les) **physiques inconnues**, à propos des Davenport, par HERMÈS - Broch. in-18, 1 fr. ; franco, 1 fr. 20 c. Paris, Didier et Cie. (*Revue spirite* de mars 1866, p. 95.)

Instruction pratique *pour l'organisation des groupes spirites, spécialement dans les campagnes*, par M. C…, Paris, 1869. – *Librairie spirite*. 1 vol. in-12, 1 fr. (*Revue spirite* de juillet 1869: page 222.)

Jeanne d'Arc (Histoire de), dictée par elle-même à mademoiselle Ermance Dufau, âgée de 14 ans. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 30 c.

Lettres sur le Spiritisme, *écrites à des ecclésiastiques*, par M. J. B. - Broch. in-8, 50 c ; franco, 60 c. (*Revue spirite*, août 1864, page 252.)

Manifestations des Esprits, par PAUL AUGUEZ. - 1857. – 1 vol in-12, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 75 c. (*Revue spirite*, février 1858, p. 63.)

Michel (de Figagnères, Var). *La Clef de la vie*. - 2 vol. in-12, 7 fr. (Épuisé.)

Système étrange de cosmogonie et de théogonie universelles, dicté par M. Michel, en état d'extase. Ce livre, écrit au début des manifestations, coïncide, sur certains points, avec la doctrine spirite ; mais sur le plus grand nombre, il est en contradiction avec les données de la science et l'enseignement général des Esprits. (Voir la *Genèse selon le Spiritisme*, chap. VIII. n^{os} de 4 à 7.)

- *La vie universelle*, par le même. - 1 vol. in-8, 6 fr. (Epuisé.)

Mirville (de). *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*. - 1 vol. in-8, 7 fr. ; franco, 7 fr. 50 c.

- *Manifestations historiques*. - 4 vol. in-8, 28 fr. ; franco, 30 fr.
- *Manifestations thaumaturgiques et des miracles*. - 1 vol. in-8 et supplément, 9 fr. 50 c. ; franco, 10 fr.
- *Questions des Esprits*. – 1/2 vol. in-8, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 75 c. Paris, Wattelier.

M. de Mirville a été l'un des premiers à affirmer et à prouver le fait de l'existence des Esprits et de leurs manifestations ; son premier ouvrage, celui des *manifestations fluidiques*, a précédé le *Livre des Esprits*, et puissamment contribué à la propagation de l'idée en frayant la voie à la doctrine qui devait éclore plus tard. C'est donc à tort que certaines personnes considèrent l'auteur comme un antagoniste ; il est opposé à la doctrine philosophique du Spiritisme, en ce sens que, conformément à l'opinion de l'Église catholique, il ne voit dans ces phénomènes que l'œuvre exclusive du démon. Cette conclusion à part, ses ouvrages, et le premier principalement, sont riches en faits spontanés très instructifs, appuyés sur des preuves authentiques.

Pluralité des mondes habités, par C. FLAMMARION. 1 vol.

in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie. (*Revue spirite*, janvier 1863, p. 29. ; septembre 1864, p. 288.)

Pluralité des existences de l'âme, par PEZZANI, avocat. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie. (*Revue spirite*, janvier 1865, p. 25.)

Raison du Spiritisme (La), par MICHEL BONNAMY, juge d'instruction, membre du congrès scientifique de France, ancien membre du conseil général de Tarn-et-Garonne. - 1 vol. in-12, 3 fr. Paris, librairie internationale. (*Revue spirite*, novembre 1867, p. 344.)

Réalité (La) **des Esprits** et 1e phénomène merveilleux de l'Ecriture directe, démontré, par le baron de GULDENSTUBBE. - 1 volume in-8 avec planches de fac-similé, 8 fr. Paris, Franck (Epuisé).

Recherches sur les causes de l'athéisme, en réponse à la brochure de Mgr Dupanloup, par une catholique. - Broch. in-8, 1 fr. 25 c. ; franco, 1 fr. 40 c. Paris, Henri, Palais-Royal. (*Revue spirite*, juin 1867, p. 192.)

Révélation sur ma vie surnaturelle, par DUNGLAS HOME. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier. (*Revue spirite*, septembre 1863, p. 281.)

Révélations du monde des Esprits, par ROZE. - 3 vol. in-12, 6 fr. Paris, Didier.

Théories cosmogoniques et psychologiques notoirement contredites par la science et l'enseignement général des Esprits, et que la doctrine spirite ne peut admettre.

Spiritisme (Le) **dans la Bible**, Essai sur les idées psychologiques des anciens Hébreux, par H. STECKI. – 1 vol. in-12, 1 fr. ; Paris, Librairie internationale.

L'auteur a recueilli et commenté les passages de la Bible, qui ont des rapports avec le Spiritisme. (*Revue spirite*, novembre 1868, page 350.)

Spiritisme (Le) **devant la raison**, conférence, par V. TOURNIER, ancien journaliste. - Br. in-18, 1 fr. ; franco, 1 fr. 25 c. Carcassonne, Lajoux ; Toulouse, Bompart. (*Revue spirite*, mars 1868, p. 94.)

Tables tournantes (Des), par AGÉNOR de GASPARIN. 1854. (Epuisé.)

L'auteur a constaté la réalité des phénomènes, mais il cherchait à les expliquer sans le concours des Esprits.

POÉSIE.

Fables et poésies diverses, par un Esprit frappeur. – 1 vol. in-12, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25 c. - Carcassonne, Toulouse, Bordeaux, Paris, Librairie spirite.

Poésies d'outre-tombe, obtenues dans la Société spirite de Constantine. - Broch. in-8, 1 fr. 50 c. ; franco, 1 fr. 75 c. Paris, Chalamel.

Echo poétique d'outre-tombe, poésies médianimiques, obtenues par M. Vavasseur, précédées d'une étude sur la poésie médianimique, par ALLAN KARDEC. - 1 vol. in-12, 1 fr. ; franco, 1 fr. 25 c. Paris, Librairie spirite.

MUSIQUE.

Fragment de sonate, dicté par l'Esprit de Mozart à M. Brion d'Orgeval, médium. - Prix net : 2 francs ; franco, 2 fr. 25 c. Paris, Librairie spirite.

Cantate spirite, avec accompagn. de piano, par MM. Herczka et Toussaint, de Bruxelles. - Prix net : 1 fr. 50 c. franco. - Pour la France : 1 fr. 60 c. - Bruxelles, 51, rue de la Montagne. (Au profit des pauvres.)

Air et paroles du roi Henri III, dictés en songe à M. Bach. – Prix : 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c., chez Legouix, éditeur de musique. (Voir l'histoire de ce morceau et de l'épinette de Baldazzarini, *Revue* de juillet 1865, p. 193 ; et février 1866, p. 50.)

Souvenir spirite, nocturne-caprice pour piano, par C. CONSTANT, de Smyrne. – Prix : 5 fr. ; franco, 5 fr. 50 c. Paris, Hartmann, éditeur de musique ; Milan, Jean Canti ; Naples, Girard ; Livourne, Del Moro ; Florence, Brizzi, Ducci, Guidi.

Ce morceau n'est point une production médianimique, mais une composition directe de l'auteur.

DESSINS.

Portrait de M. Allan Kardec, dessiné et lithographié par M. BERTRAND, artiste peintre. – Dimension : papier chine, 35 centimèt. sur 38. – Prix : 2 fr. 50 c. ; par la poste, pour la France et l'Algérie, port et étui d'emballage, 50 c. en plus.

- Photographie in-4, de 25 centimèt. sur 20 ; 3 fr. Port et emballage, 50 c. en plus.
- Carte-portrait : 1 fr.

Portrait de Swedenborg, carte-portait, 1 fr.

- du docteur **Demeure**, carte-portrait, 1 fr.
- de l'abbé **Viannet**, curé d'Ars, carte-portrait, 1 fr.

Auto-da-fé des livres spirites à Barcelone. Photographie d'après le dessin original fait sur les lieux. - 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 25.

Maison, dite de *Mozart*, gravure médianimique, faite directement au burin en neuf heures, sans dessin préalable, par V. SARDOU ; l'une des productions les plus remarquables en ce genre, par la multiplicité, la finesse et la délicatesse des détails. - Planche de 53 centim. sur 40. 1 fr. (*Revue spirite*, août 1858, page 222.)

III. - Ouvrages faits en dehors du Spiritisme.

Les ouvrages ci-après, écrits à différentes époques, intéressent le Spiritisme par la similitude des principes, les pensées spirites que l'on y rencontre, les documents utiles qu'ils renferment, ou les faits qui s'y trouvent incidemment relatés. Parmi les auteurs contemporains, si les uns ont écrit sans le connaître, d'autres, sans le nommer, se sont évidemment inspirés de tout ou partie de ses principes.

Si l'on a porté sur ce catalogue quelques ouvrages qui ne sont plus dans le commerce, en raison de leur ancienneté, ou parce qu'ils sont épuisés, - ce que l'on a eu soin d'indiquer, - c'est pour les signaler à l'attention des personnes qui pourraient les trouver dans les bibliothèques ou ailleurs.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE.

Ame (L') ; démonstration de sa réalité, déduite des effets du chloroforme et de l'anesthésie, par RAMON DE LA SAGRA, correspondant de l'Institut. - 1868. - 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 70 c. Paris, Germer-Baillière.

L'auteur, se basant sur la science pure et expérimentale, s'attache à démontrer que l'âme se révèle indépendante de l'action organique, dans les phénomènes de l'anesthésie, et que les incrédules la trouveront quand ils voudront se donner la peine d'observer. (*Revue spirite*, juillet 1868, page 219.)

Ame (L'), son existence, ses manifestations, par DYONIS. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Paris, Didier et Cie.

Réfutation complète du matérialisme en général, et en particulier des doctrines de Buchner, Maleschott, et de la morale indépendante, par des considérations tirées de l'ordre moral, de l'ordre physique et de la philosophie rationnelle. Cet ouvrage est un de ceux que les spirites liront avec fruit, non pour se convaincre, mais

pour y puiser de nouveaux arguments dans la discussion. L'auteur est un de ceux qui admettent le progrès indéfini de l'âme à travers l'animalité, l'humanité, et au-delà de l'humanité. (*Revue spirite*, avril 1869.)

Ame (Conférence sur l'), par CHASERAY. - 1868. - Br. in-12, 1 fr. 50 c. ; franco, 1 fr. 90. Paris, Germer-Baillière.

Théorie fondée sur la réincarnation, le périsprit, le progrès indéfini. (*Revue spirite* de septembre 1868, page 279.)

Ame (L') **et la vie**. par SAISSET. - 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 75 c. Paris, Germer-Baillière.

Réfutation des doctrines matérialistes.

Amitié (L') **après la mort**, *contenant les lettres des morts aux vivants*, par madame ROWE. Traduit de l'anglais sur la 5° édition, et publié à Amsterdam en 1753.

Ouvrage très rare aujourd'hui, contenant des communications de personnes décédées, en tout conformes à la doctrine spirite, et qu'on dirait écrites par nos médiums d'aujourd'hui. Il est à remarquer que cet ouvrage a précédé Swedenborg d'environ trente ans, et qu'il est, plus que ce dernier, dans la donnée des idées actuelles. (*Revue spirite* de novembre 1868, page 327.)

An (L') **2440**, *rêve s'il en fut jamais*, par MERCIER, auteur du *Tableau de Paris*. - Londres, 1775. – 1° édit. 1 vol. in-12 ; 2° édit. 2 vol. Ouvrage très rare.

L'auteur suppose qu'il s'est endormi, et rêve qu'il se réveille en 2440, sept cents ans après sa naissance, et alors il fait le tableau physique et moral de Paris à cette époque. Si l'ouvrage contient des idées utopiques, il renferme aussi des vues philosophiques très rationnelles, à la réalisation desquelles le Spiritisme pourra bien contribuer. Ce qui est remarquable, c'est que quelques-unes de ses prévisions, surtout en ce qui concerne le Paris physique, sont déjà un fait accompli, et que d'autres, au point de vue moral, sont tellement dans les aspirations, qu'on ne peut douter qu'elles ne le soient un jour. Parmi les idées réalisées, on peut citer : l'élargissement des rues de Paris, les grandes voies de communication, la jonction du Louvre et des Tuileries, l'institution des sergents de ville. Peut-être la lecture de cet ouvrage les a-t-elle inspirées.

Apollonius de Tyane, par PHILOSTRATE, traduit du grec par Chassang. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Paris, Didier et Cie.

Apollonius de Tyane, philosophe contemporain de Jésus, était évidemment doué de certaines facultés psychiques et médianimiques, à l'aide desquelles il opérait des effets que l'on appelait alors des miracles, mais que l'imagination a amplifiés jusqu'à la légende. On lui attribuait, entre autres choses, le don de guérir, la prescience, la vue à distance, le pouvoir de lire dans la pensée, de chasser les démons, de se transporter instantanément d'un lieu dans un autre, etc. Il était très instruit, de mœurs austères, et enseignait la sagesse ; il avait de nombreux disciples, et n'a laissé aucun écrit. (*Revue spirite*, octobre 1862, page 289.)

Arcanes de la vie future dévoilés, par CAHAGNET. - 1848. - 3 vol. in-12, 15 fr. ; franco, 16 fr. Paris, Germer-Baillière.

Théorie du monde invisible et constatation de ses rapports avec le monde corporel, tirées de révélations somnambuliques.

Au ciel on se reconnaît, par le R. P. BLOT. - 1863. – In-18, 1 fr. ; franco, 1 fr. 15 c. Paris, Poussielgue-Rusand.

Pour justifier le titre de son livre, l'auteur cite un grand nombre de passages d'écrivains sacrés, d'apparitions et manifestations spontanées, qui prouvent la réunion, après la mort, de ceux qui se sont aimés, les rapports qui existent entre les morts et les vivants, les secours qu'ils se donnent mutuellement par la prière et l'inspiration. Nulle part il ne parle de séparation éternelle, des diables et de l'enfer ; il montre, au contraire, les âmes les plus souffrantes délivrées par le repentir, la prière et la miséricorde de Dieu. (*Revue spirite* de février 1864, p. 61.)

La Bible dans l'Inde, *Vie de Iezeus Christna*, par Louis JACOLLIOT. - 1869. - 1 vol. in-8, 6 fr. 50 c. Paris, Librairie internationale.

L'auteur a longtemps habité l'Inde, et fait une élude approfondie de la langue sanscrite et des livres sacrés du Brahmisme. Il démontre que la civilisation hindoue a précédé toutes les civilisations connues, et qu'elle est de beaucoup antérieure aux temps bibliques ; que les antiques croyances, la législation civile et religieuse, les coutumes de cette contrée, importées au loin par la colonisation, notamment en Egypte, en Grèce, en Perse et dans les différentes parties de l'Asie et de l'Europe, ont partout laissé des traces ; que le sanscrit est la langue mère de l'hébreu, de l'arabe, du grec et du latin ; que la législation mosaïque est calquée sur les lois de Manou, auxquelles Moïse avait été initié chez les prètres égyptiens ; sur ce dernier point, la concordance souvent littérale des textes ne peut laisser aucun doute. Sans adopter d'une manière absolue toutes les conclusions de l'auteur, son livre est riche en documents précieux qui jettent une nouvelle lumière sur la question si controversée des origines. Pour apprécier sainement certaines choses, il lui a manqué la connaissance des lois qui régissent les rapports du principe spirituel et de la mature, et les phénomènes de l'ordre psychique.

Bouddha (Le) **et sa religion**, par BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie.

Camisards des Cévennes (Histoire des), par E. BONNEMÈRE, auteur du *Roman de l'Avenir*. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr. Paris. Décembre-Alonnier.

La guerre contre les camisards des Cévennes présente d'innombrables faits de seconde vue qui avaient été faussement appréciés. L'auteur restitue à ces phénomènes leur véritable caractère en les expliquant à l'aide des connaissances nouvelles fournies par le magnétisme et le Spiritisme. Il a enrichi son livre de documents

authentiques que l'esprit de parti n'avait pas permis de publier en France. (*Revue spirite*, février 1869, page 56.)

Channing, *sa vie et ses œuvres*, par CH. DE RÉMUSAT. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie.

Channing, pasteur protestant de la secte des Unitairiens, aux États-Unis, mort en 1860 ; homme de bien, supérieur sous tous les rapports. Sa philosophie morale est du plus pur Spiritisme.

- *Le Christianisme libéral*. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 cent. Paris, Charpentier.
- *De l'Esclavage*. - 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c. Id.

Conscience (La) **et la foi**. par COQUEREL fils, pasteur protestant. – 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 75 c. Paris, Germer-Baillière.

Concordance remarquable de la plupart des pensées et des vues progressives de l'auteur avec la philosophie spirite.

Curiosités théologiques, par un Bibliophile. - 1864. – 1 fort vol. in-18 ; 3 fr. Paris, Delahaye. (Epuisé.)

Recherches sur les croyances et pratiques abusives, superstitieuses et excentriques des différents cultes.

Deschamps (Emile). *Mon fantastique*. Publié en 1851 dans le *Mousquetaire* ; en avril, même année, dans l'*Estafette* ; en 1855, dans un volume intitulé : *Contes physiologiques, réalités fantastiques*. (Epuisé.)

Curieux récits de faits spontanés de manifestations, pressentiments, transmission de pensées, etc. (*Revue spirite*, octobre 1864, page 300.)

Destinée de l'homme dans les deux mondes, par HYP. RENAUD. - 1 vol. in-12, 2 fr. ; franco. 2 fr. 25 c. Paris, Librairie des Sciences sociales.

Destinées (Des) **de l'âme**. avec des considérations prophétiques pour connaître le temps présent et les signes de l'approche des derniers jours, par A. d'ORIENT. - 1 fort vol. in-8, 7 fr. 50 c. ; franco, 8 fr. Paris, Didier et Cie.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1845 ; la nouvelle, plus complète, est de 1863. L'auteur traite la question au point de vue catholique ; il cherche à donner aux dogmes une interprétation rationnelle à l'aide de la préexistence du corps fluidique, du progrès indéfini, de la non-éternité des peines, etc. Son livre a été mis à l'index. Dans cette nouvelle édition, il fait appel au clergé mieux informé, et au futur concile, dans l'intérêt du catholicisme. Dans l'émission de certaines idées, l'auteur a donc devancé le Spiritisme, bien qu'il s'en écarte sur d'autres points.

Dictionnaire (Petit) **des dictionnaires**, abrégé de Napoléon Landais, contenant, dans le Supplément, la définition des termes spéciaux du vocabulaire spirite. - 1 vol. in-32, de 600 pages, 1 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. Paris, Didier.

Dictionnaire universel encyclopédique, illustré, par MAURICE LACHATRE. – 2 vol. grand in-4° de 1600 pages, 18 fr. Port en sus. Paris, 38, boulevard Sébastopol.

On y trouve la définition raisonnée des termes du vocabulaire spirite, et plusieurs articles apologétiques du Spiritisme, notamment aux mots : *Ame*, *Allan Kardec*, etc. (*Revue spirite* de janvier 1866, p. 29.)

Dieu (Le) **inconnu**, par ANATOLE LE PELLETIER. - 1867. - 1 vol. in-8, 4 fr. ; franco, 4 fr. 50 c. Paris, Lelogeais.

Le Dieu inconnu, selon l'auteur, est le Saint-Esprit dont il définit les attributions dans le sens des dogmes de l'Eglise auxquels il est sincèrement attaché. Il n'ignore pas le Spiritisme, bien qu'il n'en fasse aucune mention, car il lui emprunte le *périsprit*, qu'il désigne nominativement comme partie constituante de tout être vivant, enveloppe fluidique de l'âme, et lui attribue son véritable rôle dans la vie corporelle et dans la vie spirituelle.

Discernement des Esprits (Traité du), par le cardinal BONA. - 1676. - Traduit de l'italien en 1840. 1 vol. in-12, 1 fr. 80 c. ; franco, 2 fr. 25 c. Paris, Castermann.

Le but de cet ouvrage est d'indiquer les moyens de distinguer les bons Esprits des mauvais. L'auteur envisage la question à un point de vue qui, sous plus d'un rapport, est conforme aux principes de la doctrine spirite.

Dogmes nouveaux, poème, par EUG. NUS. - 1 vol. in-12, 3 fr. Paris, Dentu. (Epuisé.)

Dogmes chrétiens (Histoire des), par HAAG. - 2 vol. grand in-8, 15 fr. ; franco, 16 fr. Paris, Cherbuliez.

Doute (Le), par RAPHAËL. - 1866. - 1 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 6 fr. 40 c. Paris, Marpon.

C'est l'histoire d'un curé de campagne, racontée par lui-même, homme de bien et de progrès, très attaché d'abord à la foi orthodoxe, mais que la réflexion et l'observation conduisent à un doute désespérant. Un vieux curé du voisinage, qui s'est trouvé dans la même situation, lui expose une doctrine qu'il dit lui avoir été léguée par un prêtre mort en 1798 et qui a ramené dans son âme l'espérance et le calme de la conscience, en lui donnant une foi raisonnée, inébranlable en l'avenir, en la bonté et la justice de Dieu. Cette doctrine n'est autre que la philosophie spirite, dont le nom ne peut être prononcé, puisqu'elle est censée l'avoir précédée d'un demi-siècle, mais qui est évidemment puisée dans les ouvrages spéciaux, puisqu'on y trouve une parfaite identité de principes et des citations textuelles.

Dyonis. (Voy. *Ame*.)

Écrin littéraire et philosophique, par madame la vicomtesse de VIVENS. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr. Paris, Thorin.

Recueil de pensées extraites de divers auteurs anciens et modernes, au nombre desquels figure l'auteur du *Livre des Esprits*.

Enfer (L'), par AUG. CALLET. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 25 c. Paris, Michel Lévy.

Critique historique et raisonnée des doctrines de l'enfer chrétien. Quelques extraits ont été publiés dans *Ciel et Enfer*, de M. Allan Kardec.

Essai de philosophie religieuse, par SAISSET. - 2 vol. in-18, 7 fr. Paris, Charpentier.

Essai sur l'identité des agents qui produisent le son, la chaleur, la lumière, l'électricité, etc., par H. LOVE, 1861. - 1 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 6 fr. 75 c. Paris, Lacroix.

L'auteur démontre scientifiquement : l'existence de Dieu, l'identité des fluides, la nécessité de plusieurs existences, ou réincarnations. L'homme, dit-il, est une force matérielle, intelligente, libre, sensible, préexistante, éternellement perfectible. Cet ouvrage, d'une haute portée scientifique et philosophique, sera lu avec fruit par tous les hommes sérieux.

Fénelon. *De l'Existence et des attributs de Dieu*. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 30 c.

- *Télémaque*. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c.

(Voir, dans *Télémaque*, la description de l'Elysée et du Tartare païen.)

Fin du monde en 1911. - Broch. in-12, 1 fr. Lyon, Josserand.

Curieuse peinture du règne de l'Antéchrist, qui doit marquer la fin des temps. (Revue spirite d'avril 1868, page 107.)

Fourier (CHARLES). *Théorie des quatre mouvements*. - 1 vol. in-8, 5 fr. ; franco, 5 fr. 50 c.

- *L'harmonie universelle et le phalanstère*. - 2 vol. in-18, 5 fr.; franco, 5 fr. 50.
- *Théorie de l'unité universelle*. - 4 vol. in-18, 18 fr. ; franco, 20 fr. Paris, Librairie des sciences sociales, où se trouvent tous les ouvrages concernant la doctrine de Fourier.
- *Fourier, sa vie et ses œuvres*, par PELLARIN. - 1 vol. in-18, 3 fr. (Epuisé.)

Cet ouvrage contient une lettre de Fourier écrite en 1826, et où l'on trouve cette prévision du Spiritisme : « Si tout est lié dans la mature, il doit exister des moyens de communication entre les créatures de l'autre monde et celui-ci. »

Le Spiritisme, sans admettre toutes les idées de Ch. Fourier, se rencontre avec lui sur plusieurs points, notamment sur le principe de la réincarnation et le progrès indéfini de l'Esprit. Il tend au même but : l'amélioration sociale et la fraternité universelle, quoique par des moyens différents. Fourier peut être considéré comme un des précurseurs du Spiritisme.

Gasparin (Le Cte A. de). L'*Égalité*. - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, 1869. Michel Lévy.

Grands Mystères (Les), par EUG. NUS. - 1 vol. in-12, 3 fr ; franco, 3 fr. 50. Paris, Librairie des Sciences sociales.

Les grands mystères sont : la vie universelle, la vie individuelle, la vie sociale, la naissance, la mort, le passé et l'avenir de l'homme. Ces questions sont résolues par la pluralité des existences, le progrès indéfini, conformément aux principes du Spiritisme. Cet ouvrage se recommande par l'élévation des pensées philosophiques, l'élégance et la poésie du style.

Hallucinations (Les), par le docteur BRIÈRE DE BOISMONT. - 1 vol. in-8, 7 fr. ; franco, 7 fr. 75 c. Paris, Germer-Baillière.

Cet ouvrage est riche en phénomènes psychologiques spontanés observés dans l'aliénation mentale, la catalepsie, etc., et qui ne trouvent leur explication que dans le Spiritisme.

Homme et nature, par KŒPLIN. 1 vol. in-18, 2 fr. ; franco, 2 fr. 30 c. Paris, Thorin.

Huc. (Voy. *Voyages*.)

Hugo (VICTOR). *Le Livre des mères et des enfants*. - 1 vol. in-18, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25 c. Paris, Hetzel.

- *Voyages en Zélande*. - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 25 c. Paris, M. Lévy. (*Revue spirite*, décembre 1867, page 357.)

Immortalité (L'), par DUMESNIL. - 1 vol. in-8.

Ouvrage très remarquable comme réfutation du matérialisme, par la conformité des principes avec la philosophie spirite. (Épuisé.)

Joseph de Maistre. *Soirées de Saint-Pétersbourg*. - 2 vol. in-8, 12 fr. ; franco, 13 fr.

Quoique cet ouvrage soit écrit à un point de vue exclusivement catholique, certaines idées semblent inspirées par la prévision des temps présents, et, à ce titre, méritent l'attention des penseurs. (*Revue spirite*, avril 1867, page 101 : *De l'esprit prophétique*.)

Jourdan (LOUIS). *Prières de Ludovic*. - Petit in-18, 1 fr. ; franco, 1 fr. 25 c. Paris, Librairie nouvelle.

Ce livre est une profession de foi des plus explicites à l'égard du principe de la réincarnation. (*Revue Spirite*, décembre 1862, page 375.)

- *Le Philosophe au coin du feu*. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 40 c. Paris, Dentu.

Cet ouvrage contient un compte rendu du *Livre des Esprits*. (*Revue spirite*, avril 1861, page 99.)

Lavater, *correspondance inédite avec l'impératrice Marie de Russie, sur l'avenir de l'âme*. Traduit de l'allemand sur le manuscrit original, déposé à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. - Broch. in-8, 50 c. ; franco, 60. (*Revue spirite* de mars 1868, page 71.)

Le roman de l'Avenir, par E. BONNEMÈRE. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 40. Paris, Librairie internationale.

Ce livre n'a du roman que le titre ; c'est un cadre très simple pour l'exposition des idées religieuses et sociales qui doivent un jour prévaloir dans la société, et qui sont entièrement conformes à la doctrine spirite. Ouvrage à la fois très instructif et très intéressant. (*Revue spirite*, juillet 1867, page 215.)

Lettre (La) **tue et l'esprit vivifie**, ou *Foi et raison*, par FRÉDÉRIC ESMENJAUD, curé démissionnaire. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Dentu.

Exposé des motifs qui ont engagé l'auteur à quitter l'état ecclésiastique.

Lettre d'un libre-penseur à un curé de village, par LÉON RICHER. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 cent. Paris, Lechevalier.

Ouvrage d'une haute portée morale et philosophique, écrit avec élégance, clarté et simplicité, au point de vue du spiritualisme rationnel, et dont la plupart des pensées semblent empruntées au Spiritisme que cependant l'auteur ne connaissait pas. « Je crois, dit-il, à la persistance de l'être individuel à travers les transformations sans nombre qu'il subit ; je crois qu'il s'élève ou descend dans la série indéfinie des existences, selon qu'il a grandi, ou qu'il s'est abaissé dans les vies antérieures, sans jamais rien perdre, cependant, des facultés qu'il a une fois acquises. »

Lettres à mon frère sur mes croyances religieuses, par BRIANCOURT. - 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr. Paris, Librairie des Sciences sociales.

Ouvrage écrit dans le sens des idées fouriéristes. L'auteur dit, dans sa profession de foi : « Je crois qu'à la mort de leurs corps visible, ces êtres continuent à vivre dans le monde aromal, où ils trouvent la rémunération exacte de leurs œuvres bonnes ou mauvaises ; puis, qu'après un temps plus ou moins long, ils reprennent un corps matériel pour l'abandonner encore à la décomposition, et ainsi de suite. »

Lettres *adressées aux personnes sympathiques aux idées sociales et providentielles*, par M. MÉDIUS LE MOYNE, ingénieur en chef des ponts et chaussées, en retraite. - 1 vol. in-8, 5 fr. ; franco, 5 fr. 50 c. Metz, Luidin ; Paris, Librairie des Sciences sociales.

Doctrines basées sur les idées fouriéristes au point de vue social, et ayant de nombreux points de contact avec le Spiritisme sous le rapport psychologique, mais qui s'en écartent en ce qui concerne le sort futur de l'âme, pour lequel l'auteur dénie toute intervention de la divinité.

Mahomet et le Coran, par BARTHÉLÉMY SAINT-HILAIRE. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie. (*Revue spirite* d'août et novembre 1866, p. 225 et 321.)

Manuel de Xéfolius, 1788, réédité en 1862. - 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 90 c. Paris, Hachette.

Cet ouvrage, attribué à Félix de Wimpfen, guillotiné en 1793, est un exposé de principes en concordance remarquable avec ceux du

Spiritisme. L'auteur appartenait à la secte des théosophes qui en ont été les précurseurs les plus directs. (*Revue spirite* d'août 1865, page 245.)

Martin (HENRI), *Histoire de France*. - 3 vol. in-8, 24 fr. ; franco, 25 fr. 50 c. Paris, Furne.

Détails précis sur les croyances druidiques dans le tome 1er. Le druidisme admettait le progrès et la purification de l'âme dans une série d'existences successives. (*Revue spirite*, avril 1858, page 95.)

Martin (Le Laboureur THOMAS), récit des apparitions qu'il a eues et de sa présentation à Louis XVIII, 1819. - 1 vol. in-8. (Epuisé.)

Cet ouvrage, publié en 1832, sous le litre de *Le passé et l'avenir*, est introuvable aujourd'hui. Les faits les plus curieux qu'il relate ont été publiés dans la *Revue spirite* de décembre 1866, page 353.

Matérialisme contemporain (Le), par JANET. - 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 80 c. Paris, Germer-Baillière.

Réfutation des doctrines matérialistes.

Méditations *sur la vie et les devoirs*, ouvrage traduit de l'anglais, et publié avec la permission de S. M. la reine Victoria. - 1 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 6 fr. 50 c. Paris, Dentu.

Merlin (L'enchanteur), par M. de la VILLEMARQUÉ. - 1862. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie.

Détails intéressants sur la vie réelle et légendaire de Merlin, et sur les mœurs des Gaulois de l'Armorique.

Miettes de l'Histoire (Les), par AUGUSTE VAQUERIE. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr. Paris, Pagnerre.

Ouvrage contenant incidemment le récit de séances de manifestations spirites, chez madame E. de Girardin.

Miraculés (Histoire des) *et des convulsionnaires de Saint-Médard*, P. F. MATHIEU. – 1864. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier.

Mot divin (Le), par DESTREM. - 1 vol. in-12, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25 c. Paris, Librairie des Sciences sociales.

Mysticisme en France au temps de Fénelon, par MATTER. - 1866. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie.

Histoire des rapports de Fénelon et de madame Guyon au sujet de la doctrine de celle-ci sur les différentes variétés de l'extase qu'elle prétendait ériger en principe religieux. C'était un premier pas vers la théorie de l'émancipation de l'âme qui devait s'élucider et se développer sous l'empire du Spiritisme. L'auteur apprécie cette doctrine au point de vue d'un homme qui n'admet pas l'existence de cette faculté.

Nostradamus (Les Oracles de), texte original, traduit et expliqué par ANATOLE LE PELLETIER. - 1868. - 2 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 7 fr. Paris, Lelogeais.

- Par EUG BARESTE. - 1840. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr. Paris, Plon.

Nus. (Voyez *Grands Mystères*. - *Dogmes nouveaux*).

Origine et transformations de l'homme, par TRÉMAUX. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr. Paris, Hachette.

L'auteur s'attache à démontrer scientifiquement que la race humaine procède de souches multiples formées à différentes époques ; il admet comme loi, que : « la perfection des êtres est, ou devient proportionnelle au degré d'élaboration du sol sur lequel ils vivent, et que le sol est, en général, d'autant plus élaboré, qu'il appartient à une formation géologique plus récente. »

Pierre Leroux. *De l'humanité*. - 1 vol. in-12. Paris, Garnier. (Epuisé.)

Protestantisme libéral (Le), par le pasteur BOST. - In-12, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 75 c. Paris, Germer-Baillière.

Pensées concordantes avec la philosophie spirite.

Régiment fantastique (Le), par VICTOR D'AZUR. - 1868. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. ; franco, 4.

Sous une forme en apparence légère, cet ouvrage traite les plus hautes questions de morale, de philosophie et d'ordre social, à un point de vue tout à fait spirite. La donnée principale est l'expiation et le progrès dans des existences successives. Les expressions textuelles que l'on y rencontre en maints endroits, prouvent que l'auteur s'est inspiré des ouvrages spéciaux de la doctrine. (*Revue spirite* de septembre 1868, p. 271.)

Religion (La) **et la politique dans la société moderne**, par HERRENSCHNEIDER. - 1867. - 1 vol. in-12 de 600 pages, 5 fr. ; franco, 5 fr. 60 c. Paris, Dentu.

Ouvrage de haute philosophie, dans lequel l'autour s'appuie sur la réincarnation, comme seule solution rationnelle des problèmes jusqu'ici insolubles, de morale et de psychologie, et sur les principes généraux du Spiritisme. (*Revue spirite* de juin 1868, p. 183.)

Religion du bon sens (La), par ED. RICHER. - 1 vol. in-18, 6 fr. ; franco, 6 fr. 50 c. Paris, Yung-Treuttel.

Théorie déduite de la doctrine de Swedenborg.

Révolutions inévitables (Les) **dans le globe et dans l'humanité**, par RICHARD. - 1 vol. in-18, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 75 c. Paris, Pagnerre.

Tableaux de la marche providentielle du progrès physique et moral, selon les lois de la nature ; l'auteur s'attache à démontrer que l'homme et le globe marchent vers la perfection au lieu de dégénérer. Ouvrage très instructif et d'un haut intérêt par les données scientifiques et la rationalité des vues. Concordance remarquable aveu les principes de la philosophie spirite. Style correct, parfois facétieux, mais toujours de bon goût, qui ôte la monotonie d'un sujet sérieux, sans exclure la profondeur des idées.

\- *Les lois de Dieu et l'esprit moderne*, par le même. - 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c. ; franco, 2 fr. 75 c.

Complément de l'ouvrage précédent.

- *Origine et fin des mondes*, par le même. - 1 vol. in-18, 60 c. ; franco, 80 c.
- *Les Mystères du peuple arabe*, par le même. - 1 joli vol. in-18, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr.

Reynaud (Jean), membre de l'Institut. *Terre et Ciel*. - Edition in-12, 4 fr. (Epuisée). Edition in-8, 7 fr. ; franco, 7 fr. 50 c. Paris, Furne.

Jean Reynaud a été l'un des précurseurs les plus immédiats du Spiritisme ; comme tant d'autres écrivains, il a conçu la doctrine spirite par intuition. Son ouvrage, un des plus remarquables en ce genre, comme pensées et comme style, publié en 1854, l'a précédée de peu d'années ; s'il l'eût écrit comme spirite, il aurait eu peu de choses à modifier dans ses idées. Sa théorie du passé et de l'avenir de l'homme repose sur le principe de la réincarnation avec toutes ses conséquences morales. Le talent et la position de l'auteur donnent à ses paroles une incontestable autorité.

- *Esprit de la Gaule*. - 1 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 6 fr. 50 c.

Détails authentiques sur les mœurs des Gaulois et les croyances druidiques. La philosophie des druides admettait le progrès indéfini par les existences successives et les épreuves de la vie. (*Revue spirite*, avril 1858, page 95.)

Saint Martin, dit le *philosophe inconnu*, par MATTER. - 1862. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier.

Saint Martin fut le fondateur de la secte des théosophes, qui eut un certain retentissement à la fin du siècle dernier, et dont les croyances étaient basées sur la possibilité des relations entre le monde visible et le monde invisible. Elle comptait, parmi ses adeptes, des hommes distingués par leur intelligence, mais qui tenaient, en général, leur doctrine secrète.

Silvio Pellico. *Mes Prisons*. - 1 vol. in-12, 1 fr. ; franco, 1 fr. 25 c. (*Revue spirite* de janvier 1869, page 22.)

Swedenborg, *sa vie et ses œuvres*, par MATTER. - 1862. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Paris, Didier et Cie.

Cet ouvrage est plutôt la vie de Swedenborg qu'un exposé de sa doctrine. Swedenborg était un médium naturel, extatique, voyant et auditif ; il a écrit ce qu'il a vu et entendu, et comme il était seul, il n'a pu contrôler ses observations par d'autres témoignages, d'où il suit que sa doctrine est fondée sur les impressions d'une seule individualité. Le Spiritisme, au contraire, est le résultat des observations concordantes faites à l'aide de milliers de médiums dans divers pays, ce qui a permis d'étudier le monde invisible dans toutes ses phases, abstraction faite des idées et des croyances de l'individu. Malgré les différences qui existent, sur quelques points, entre les deux doctrines, Swedenborg n'en est pas moins un des précurseurs les plus éminents du Spiritisme, tant par ses travaux que par ses qualités personnelles.

- *Œuvres complètes de Swedenborg*, traduites en français par M. BOYS DES GUAYS. Paris, chez Jung Treuttel.

Elle se compose de 32 ouvrages, dont les principaux sont :

- *Arcanes célestes*, 16 vol. in-8, 120 fr. - Chaque volume se vend séparément 7 fr. 50 c. ; franco, 8 fr.
- *La vraie Religion chrétienne*, contenant toute la théologie de la nouvelle Eglise. 3 vol. in-12, 15 fr. ; franco, 16 fr.
- *Du Ciel et de ses merveilles et de l'Enfer*, d'après ce qui a été vu et entendu par l'auteur. - 1 vol. in-12, 2 fr. ; franco, 2 fr. 40 c.

Ce volume est un de ceux qui offrent le plus d'analogie avec la doctrine spirite, sous le rapport de l'état des Esprits dans le monde invisible.

- *De la nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste*. - 1 vol. in-12, 4 fr. ; franco, 4 fr. 50 c.
- *Apocalypse révélée*. - 3 vol. in-12, 15 fr. ; franco, 16 fr.
- *Apocalypse expliquée*. - 7 vol. gr. in-8, 70 fr. ; franco, 75 fr.

Spiritualisme rationnel (Le), par LOVE. - 1 vol in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie.

Concordance avec les principes du Spiritisme.

Spiritualisme (Le) **et l'idéal**, par CHASSANG. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie. (*Revue spirite* de novembre 1868, page 342.)

Terre et Ciel. (Voy. REYNAUD.)

Traditions populaires comparées, par DÉSIRÉ MONNIER. - 1854. - 1 fort vol. in-8, 7 fr. ; franco, 7 fr. 50 c. (Edition rare.)

Trois filles de la Bible (Les), par H. RODRIGUES. - 1867. - 1 vol. in-12, 1 fr. ; franco, 1 fr. 50 c. Paris, Michel Lévy.

Les trois filles de la Bible sont : le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, que l'auteur pressent devoir un jour se fondre dans une seule croyance. (*Revue spirite* de février 1867, page 41.)

Viannet (L'abbé), *curé d'Ars* ; sa vie, par MONNIN. - 2 vol. in-12, 7 fr. 50 c. ; franco, 8 fr. 50 c. Paris, Hachette.

Le vénérable curé d'Ars a été un modèle de piété éclairée et de vraie charité chrétienne. Il jouissait de certaines facultés médicamenteuses inconscientes, et notamment de celle de guérir par influence. Pendant sa vie il a eu de nombreuses manifestations d'un Esprit qu'il appelait le Grapin. Depuis sa mort, il est peu de centres spirites où il ne se soit communiqué, et où il n'ait donné des preuves de sa bonté et de sa supériorité par la sagesse de ses instructions.

Vie future (Y a-t-il une) ? Opinions diverses sur ce sujet, recueillies et mises en ordre par un Revenant. - 1864. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 30 c.

Ce Revenant est un savant mathématicien qui a traité la question avec une remarquable clarté et une logique irrésistible, en parfaite concordance avec la doctrine spirite, dont l'auteur s'est

évidemment inspiré. Les spirites puiseront dans cet ouvrage de nouveaux arguments pour réfuter leurs adversaires. (*Revue spirite*, avril 1869.)

Voix sortie des Cieux (Une), par JEAN-LOUIS WAÏSSE. - 1 vol. in-8. (Epuisé.)

Cet ouvrage, quoique publié en 1852, est à peu près introuvable aujourd'hui. On le mentionne ici, néanmoins, comme un type remarquable de prévisions, et parce que l'auteur, sans connaître le Spiritisme qui n'existait pas encore, annonce son avènement prochain, avec son véritable caractère ; il le désigne sous le nom de *Consolateur* promis par Jésus, et comme une doctrine devant accomplir la troisième révélation, et régénérer l'humanité.

Voyages au Thibet et en Tartarie, par le P. HUC, missionnaire. – 2 vol. in-12, 7 fr. ; franco, 8 fr. Paris, Gaume.

Voyages en Chine, par le même. - 2 vol. in-12, 7 fr. ; franco, 8 francs.

Le P. HUC, ayant vécu pendant trente ans dans ces contrées, dont les langues lui sont devenues familières, et fréquenté les lamaseries des Bouddhistes, a recueilli sur les croyances de ces peuples des documents authentiques, dont plusieurs intéressent le Spiritisme au point de vue des faits, de l'histoire et de la philosophie. C'est un tableau des lieux et de la vie intime, au physique et au moral, écrit avec simplicité, d'une lecture attachante, et très instructive.

Voyante de Prévorst (La). Traduit de l'allemand ; se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Des tables parlantes*, par Goupy. - 1855 - 1 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 6 fr. 60. Germer-Baillière.

Récit des visions d'une extatique célèbre en Allemagne.

Wallon. *Histoire de Jeanne d'Arc*, couronnée par l'Académie. - 1 vol. in-12, 1 fr. ; franco, 1 fr. 40 c. Paris, Hachette.

ROMANS.

Dans quelques-uns des ouvrages ci-après, l'idée spirite est dominante, et fait le fond du sujet ; dans d'autres, elle n'est qu'accessoire et consiste dans l'affirmation de certains faits, ou dans l'émission de pensées conformes aux principes de la doctrine.

Balzac. *Seraphitus Séraphita*. - Dans le vol. intitulé : *Louy Lambert*. - 1 vol. in-18, 1 fr. 25 c. ; franco, 1 fr. 50 c. Paris, Michel Lévy.

Sujet fantastique dont l'action se passe en Norwége parmi les adeptes de Swedenborg. Séraphitus Séraphita est un être mystérieux qui appartient plus au monde spirituel qu'au monde corpo-

rel, et qui revêt tour à tour les apparences d'un homme et d'une femme. Le fond de l'ouvrage est le développement d'idées profondément philosophiques et d'une haute moralité sur l'avenir de l'homme.

- *Ursule Mirouet*. - 1 vol. in-12, 1 fr. 25 c. ; franco, 1 fr. 50 c. Paris, Michel Lévy.

Sujet tiré des effets de la double vue naturelle et de la lucidité magnétique.

Barbara (CHARLES). *L'Assassinat du Pont-Rouge*. - 1 vol. in-18, 2 fr. ; franco, 2 fr. 50 c. Paris, Hachette.

Idée saisissante et vraie du châtiment par la réincarnation de la victime dans le fils du meurtrier. (*Revue spirite* de janvier 1867, page 14).

Beecher Stowe (Madame). *La Case de l'oncle Tom*, traduit de l'anglais. - 1 vol., 1 fr. ; franco, 1 fr. 30, Paris, Hachette.

Affirmation du principe de la réincarnation comme source des penchants innés. Il est remarquable que cette doctrine soit affirmée dans une des œuvres les plus populaires aux Etats-Unis. (*Revue spirite* de novembre 1868, p. 332.)

Berthet (ELIE). *La double vue*. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50. Paris, Dentu.

Clairvoyance somnambulique magnétique et spontanée en action, avec des détails qui attestent une parfaite connaissance des conditions inhérentes à cette faculté, et des abus qu'on en peut faire. (*Revue spirite* de novembre 1865, page 360.)

Bonnemère (EUG.). *Louis Hubert*. – 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Librairie internationale.

Histoire d'un curé de village et des tribulations que ses idées avancées et progressistes lui suscitent. Cet ouvrage fait partie de ceux qui ont été écrits par le jeune Breton en état de médiumnité inconsciente. (*Revue spirite* de juillet 1867, page 215.)

Chave (CLÉMENT DE LA). *La Magicienne des Alpes*. 1 vol. in-12, 2 fr. ; franco, 2 fr. 40 c. Paris, 1861, Havard.

Cummins (Miss). *L'allumeur de réverbères*, traduit de l'anglais. - 1 vol. in-12, 1 fr. ; franco, 1 fr. 30. Paris, Hachette.

Roman américain, très moral, où l'idée de la présence parmi nous, de l'influence et de la protection de l'Esprit de ceux que nous avons aimés, est très clairement exprimée.

Currer Bell (Miss). *Jane Eyre*, traduit de l'anglais. - 2 vol. in-12, 2 fr. ; franco, 2 fr. 60. Paris, Hachette.

Histoire d'une jeune orpheline, honnête et laborieuse qui triomphe des vicissitudes de la vie par son courage et sa persévérance. On y trouve l'idée de la communication des âmes entre vivants.

Dickens. *Contes de Noël*, traduit de l'anglais. - 1 vol. in-12, 1 fr. ; franco, 1 fr. 50. Paris, Hachette.

Du Boys. *La comtesse de Monte-Christo* ; roman feuilleton, publié par la *Petite Presse* en mai 1868, non édité en volume.

Rapports avec le monde invisible ; présence des Esprits autour de nous. (*Revue spirite* de mai 1868, page 146.)

Dumas (ALEXANDRE). *Madame de Chamblay*. - 2 vol. in-18, 2 fr. ; franco, 2 fr. 50. Paris, Michel Lévy.

Affirmation du principe de la double vue, ou vue psychique, spontanée et magnétique ; vue à distance et prévisions.

Durantin (ARMAND). *La légende de l'homme éternel*. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Dentu.

Sujet puisé nominativement dans la doctrine spirite, considérée à un point de vue sérieux, malgré quelques erreurs de principe. (*Revue spirite* de février 1864, page 61.)

Erckmann-Chatrian. *Le fou Yégof*. 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. - Br. in-8 illustrée, 1 fr. 35 c. ; franco, 1 fr. 75 c. - *La maison forestière*. - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50. - Br. illustrée, 1 fr. 35 c. ; franco, 1 fr. 75 c.

- *Hugues le loup* (contes de la Montagne). - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. - Br. in-8 illustrée, 1 fr. 25 c. ; franco, 1 fr. 50 c. Paris, Hetzel.

Ces trois ouvrages sont fondés sur des données entièrement spirites ; on y trouve mis en action les principes de la prévision des choses par la vue à distance ; de l'expiation par la rencontre des coupables dans les existences successives, etc.

Gautier (THÉOPHILE), *Spirite*. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Charpentier. (*Revue spirite* de décembre 1865, p. 360 ; et mars 1866, page 91.)

- *Avatar*. - 1 vol. in-18, 1 fr. 50 c. ; franco, 1 fr. 75 c.

Avatar est un mot indien qui signifie *incarnation, transformation*. La donnée de ce roman fantastique est fondée sur la permutation, opérée par la science d'un vieux docteur, entre les âmes de deux rivaux vivants qui prennent ainsi les apparences l'un de l'autre. Le docteur, de son côté, profite de l'occasion pour s'approprier le corps du plus jeune, afin d'hériter de sa propre science, et de poursuivre ses études avec des organes neufs, pouvant durer plus longtemps.

Karr (ALPHONSE). *Feu Bressier*. – 1 vol. in-18, 1 fr. ; franco, 1 fr. 40 c. Paris, Michel Lévy.

Léo (ANDRÉ). *Les deux filles de M. Plichon*. - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Hachette.

Intrigue fondée sur la différence de caractère de deux sœurs, dont l'une, superficielle et crédule, accepte sans examen toutes les traditions ; l'autre, esprit sérieux, a montré une raison précoce. Sa droiture se révolte contre les préjugés sociaux, les traditions religieuses qui lui paraissent contraires aux lois de la nature et de la justice. La solidité et la rectitude de son jugement la font préférer par un jeune homme qui dit : « Si de toute ma foi je ne

croyais pas à l'immortalité, je la comprendrais par elle ; *cette âme si savante et si pure en naissant a déjà vécu* ; je me demande seulement de quel ciel elle est tombée. » Ce roman, dont les caractères sont finement observés, est écrit avec pureté, et respire les sentiments de la plue grande honnêteté.

Nodier (CHARLES). *Lydie ou la Résurrection*. - *Trilby*. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c. Paris, Charpentier.

En écrivant ces deux charmantes nouvelles, l'auteur avait certainement l'intuition de la réincarnation et des Esprits familiers.

Poë (EDGAR). *Histoires extraordinaires*. - 2 vol. in-18, 2. fr. ; franco, 2 fr. 50 c. Paris, Michel Lévy.

Le caractère fantastique de la plupart de ces histoires leur ôte toute probabilité, mais elles n'en accusent pas moins un fond de croyance à la pluralité des existences et à certains faits de l'ordre psychologique. Les lumières que le Spiritisme a portées sur les phénomènes de ce genre permettent de faire la part de la possibilité et de la légende.

Robinson Crusoé, par Daniel de Foë. - Edition complète, 2 vol. in-12, 2 fr. 50 c. Paris, Ducros.

- *Réflexions de Robinson* ; 3° volume des *Voyages imaginaires* ; traduit de l'anglais. Amsterdam, 1787. (Rare.)

Ce dernier ouvrage est la suite du premier ; c'est Robinson retiré réfléchissant sur les aventures de sa vie, d'où il tire des déductions d'une haute portée philosophique. On trouve dans tous les deux l'affirmation de la plupart des principes du Spiritisme : réincarnation, rapports avec le monde invisible, assistance et manifestations des Esprits par inspirations, etc. (*Revue spirite* de mars et septembre 1867, pages 74 et 279.)

Saintine (XAVIER). *La seconde vie*. - 1 vol. in-8, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Hachette.

Récits de faits psychologiques, basés sur les rapports des hommes avec les êtres du monde invisible, et dont quelques-uns sont personnels à l'auteur.

Sand (MAURICE). *Callirhoë*. - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Michel Lévy.

Intrigue entièrement fondée sur la réincarnation mais poussée au-delà des limites du possible constaté par l'expérience, et touchant au fantastique.

Sand (Madame GEORGE). *Consuelo*. 3 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 75 c. Paris, Michel Lévy.

- *La Comtesse de Rudolstadt*. - 2 vol. in-18, 2 fr. ; franco, 2 fr. 50 cent.

Ces deux ouvrages font suite l'un à l'autre. La réincarnation y joue un rôle principal dans des conditions un peu exagérées. Détails très intéressants sur les Hussites de la Bohême et la Franc-Maçonnerie.

- *Spiridion*. - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c.

Ce livre n'est pas un roman proprement dit, car l'intrigue y est à peu près nulle ; c'est un cadre pour décrire les abus de la vie monastique, les péripéties et les angoisses d'un croyant conduit au doute et à l'incrédulité, et l'émission d'une doctrine religieuse en rapport avec les idées de l'époque. Les communications entre les morts et les vivants, par la vue, l'audition et l'inspiration y tiennent une place considérable, et ces différents phénomènes y sont décrits avec vérité.

Parmi les autres ouvrages du même auteur, où l'on rencontre des pensées spirites, on peut citer :

- *Mademoiselle de la Quintinie*. - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 cent.
- *Le Péché de M. Antoine*. - 2 vol. in-18, 2 fr. ; franco, 2 fr. 50 c.

Sauvage (ELIE). *Mirette*. - 1867. - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c.

Récit simple, naïf, d'un intérêt soutenu, où tout est naturel et vraisemblable ; point de situations romanesques, mais des scènes attendrissantes, des pensées élevées, des caractères tracés d'après nature ; livre essentiellement moral dont les éléments sont puisés dans la philosophie spirite, et qui convient à la jeunesse des deux sexes. (*Revue spirite* de février 1867, page 59.)

Scholl (AURÉLIEN). *Nouveaux Mystères de Paris*. (*Revue spirite* de janvier 1867, page 15.) Publiés en feuilletons, non édités en volume.

Soulié (FRÉDÉRIC). *Le magnétiseur*. - 1 vol. in-18, 1 fr. ; franco, 1 fr. 50 c. Paris, Michel Lévy.

Sue (EUGÈNE). *Gilbert et Gilberte*. - 1 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Michel Lévy.

Deux jeunes époux, sous l'inspiration d'un génie protecteur, font successivement l'épreuve des différentes positions sociales : fortune, gloire, naissance, etc., sujet intéressant ; conséquences très morales.

- *Mémoire d'un mari*, par FERNAND DUPLESSIS. - 3 vol. in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Librairie internationale. (*Revue spirite* de septembre 1868, page 268.)

Les pensées spirites émises dans ce dernier ouvrage ne sont pas le produit de l'imagination d'un romancier, c'est le récit véridique des sentiments produits au moment suprême, dans la famille d'un conventionnel, par la croyance à la réincarnation, à une époque où cette doctrine n'était pas encore formulée.

THÉÂTRE.

Calilée, drame en vers, par M. PONSARD. - 1 vol. in-8, 4 fr. ; franco, 4 fr. 50 c. Paris, Tresse (*Revue spirite*, avril et mai 1867 pages 97 et 145.)

Drac (Le), drame fantastique en trois actes, par madame G. SAND, joué au Vaudeville en 1865. - Br. in-12, 1 fr. 50 cent. ; franco, 1 fr. 60 c. Paris, Tresse.

Sujet tiré d'une légende provençale. Le Drac est un Esprit protecteur des matelots. Dans la pièce, il est incarné sous la forme d'un adolescent dans une famille de pêcheurs, tout en conservant quelques-unes de ses attributions d'Esprit. Dans une scène, il contraint un homme à écrire malgré lui, comme le font les Esprits à l'égard des médiums.

Elixir de Cornélius, opérette-bouffe en un acte, jouée aux Fantaisies-Parisiennes en 1868. - Br. in-12, 1 fr. ; franco, 1 fr. 50 c. Paris, Tresse.

Intrigue amusante, entièrement fondée sur l'idée de la réincarnation, avec changement de sexe. (*Revue spirite*, juillet 1868, page 215.)

Les idées de madame Aubray, comédie en quatre actes, par M. A. DUMAS fils, jouée au Gymnase en 1867. - Br. in-12, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25 c. Paris, Tresse.

Une des idées de madame Aubray est celle-ci : « Oui, matériellement mon époux a disparu de ce monde, mais son âme est près de moi ; il assiste à toutes mes actions, il commande à toutes mes pensées, à tout ce qui est bien ; c'est lui qui vous parle eu ce moment par ma bouche ; il est assis à côté de moi, je le vois, je l'entends, je le sens. »

Maxwell, drame en quatre actes, par M. Jules BARBIER, joué à l'Ambigu, en 1867. - Broch, in-4°, 50 c. ; *id.*, in-12, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25 c. Paris, Michel Lévy.

Scènes très vraisemblables de somnambulisme magnétique, qui amènent le dénouement par le fait de la clairvoyance de la personne magnétisée. Véritable leçon de magnétisme sérieux, et réponse aux railleurs.

SCIENCES.

Ouvrages utiles à consulter comme complément d'étude pour la partie scientifique de la doctrine.

Astronomie. *Etudes et Lectures sur l'astronomie*, par C. FLAMMARION. - 1 vol. in-12, 5 fr. ; franco, 6 fr. Paris, Gauthier-Villard.

- *Merveilles célestes* par *le même*, - 1 vol. in-12, relié 3 fr. 50 ; franco, 4 fr. Paris, Hachette.
- *Lumen*, par *le même*.

Cet intéressant travail, inséré dans la *Revue du XIX° siècle*, sera prochainement complété et publié en un volume. (*Revue spirite* de mars et mai 1867, pages 93 et 151.)

Géologie. *Lettre sur les révolutions du globe*, par le docteur BERTRAND. - 1 vol. in-12 avec planches, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr. Paris, Hetzel.

Cet ouvrage, au niveau de la science moderne, écrit avec clarté et sans esprit de système, est à la portée des gens du monde, et offre une étude géologique d'un grand intérêt.

- *Discours sur les révolutions du globe*, par GEORGES CUVIER, avec notes du docteur HŒFER. - 1 vol. in-12, avec planches, 3 fr. ; franco, 3 fr. 40 c. Paris, Didot.

Intéressants détails sur les fossiles.

- *La terre avant le déluge*, par L. FIGUIER. - 1 fort vol. in-8, avec de nombreuses planches, 10 fr. ; franco, 10 fr. 75 c. Paris, Hachette.
- *De l'homme antédiluvien et de ses œuvres*, par BOUCHER DE PERTHES. - Broch. in-8, 2 fr. ; franco, 2 fr. 25 c. Paris, Jung Treuttel.
- *Des Outils de pierre*, par *le même*. - Broch. in-8, 1 fr. 50 c. ; franco, 1 fr. 70. Paris, Jung Treuttel.

Intelligence des animaux, par E. MENAULT. - 1 vol. in-12, avec planches, 2 fr. ; franco. 2 fr. 30 c. Paris, Hachette.

- *L'esprit des Bêtes*, par TOUSSENEL. - 1 vol. grand in-8, avec planches, 5 fr. ; franco, 5 fr. 75 c. Paris, Hetzel.

Nouveaux principes de philosophie médicale, par le docteur CHAUVET, de Tours. - 1 vol. in-12, 3 fr. : franco, 3 fr. 40 c. Tours, Guilland-Verger, Paris, Germer-Baillière. (*Revue spirite* de décembre 1866, page 388.)

Phrénologie spiritualiste, par le docteur CASTLE. - 1 vol. in-12 ; 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie.

Phrénologie, *manuel pratique*, par le docteur FOSSATI. - 1 vol. in-12, avec planches, 6 fr. ; franco, 6 fr. 50. Paris, Germer-Baillière.

Physiognomonie, par DELESTRE. - 1 vol. grand in-8, avec planches, 15 fr. ; franco, 15 fr. 50 c. Paris, Renouard.

MAGNÉTISME.

NOTA. - Tous les ouvrages ci-après se trouvent chez Germer-Baillière.

Annales du magnétisme animal, de 1814 à 1816. - 8 vol. in-8, 30 fr. ; franco, 33 fr.

Aubin Gauthier. *Revue Magnétique*, journal des cures et des faits magnétiques et somnambuliques. – 2 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 7 francs.

Bertrand (Le docteur). *Traité du somnambulisme,* 1823. - 1 vol. in-8, 7 fr. ; franco, 7 fr. 50 c.

Billot (Le docteur). Correspondance avec M. Deleuze. - 2 vol. in-8, 10 fr. (Epuisé.)

Cet ouvrage est très remarquable en ce que, dès 1820, le docteur Billot a déduit des phénomènes magnétiques et surtout somnambuliques, la preuve de l'existence et de l'indépendance de l'âme, de son action isolée de la matière, de la nature et de l'intervention des Esprits.

Chardel. *Esquisse de la nature humaine,* expliquée par le magnétisme animal. - 1826. - 1 vol. in-8, 5 fr. ; franco, 5 fr. 50 c.

Charpignon (Le docteur). *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme animal*. - 1 vol. in-8, 5 fr. ; franco, 5 fr. 50 c.

Déductions d'une conformité remarquable avec les principes de la doctrine spirite.

Deleuze. *Instruction pratique sur le magnétisme animal*. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. ; franco, 4.

L'un des meilleurs guides sur la matière.

Du Potet (Le baron). *Traité du magnétisme en douze leçons*. - 1 vol. in-8, 7 fr. ; franco, 7 fr. 60 c.

Lafontaine. *L'art de magnétiser*. – 1 vol. in-8, 5 fr. ; franco. 5 fr. 50 c.

Mesmer. *Mémoires et aphorismes,* suivis des procédés d'Eslon, 1 vol. in-18, 2 fr. 50 c. ; franco, 3 fr.

Millet. *Cours de magnétisme en douze leçons*. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c.

Puységur (Le marquis de). *Mémoires* pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme. - 1 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 6 fr. 60 c.

Reichenbach (Le chevalier de). *Lettres odiques-magnétiques,* traduites de l'allemand. - Broch. in-18, 1 fr. 50 c. ; franco, 1 fr. 75 c.

Curieuses expériences sur le fluide *odique,* découvert par l'auteur, et qui paraissent devoir jeter une nouvelle lumière sur la question des fluides, si elles se confirment. Par les connaissances qu'ils possèdent, les spirites sont particulièrement en position de contrôler cette théorie.

Teste. *Manuel pratique du magnétisme animal,* exposition méthodique des procédés employés pour produire les phénomènes magnétiques et leur application à l'étude et au traitement des maladies. - 1 vol. in-8 de 500 pages, 4 fr. ; franco, 4 fr. 75 c.

OUVRAGES CONTRE LE SPIRITISME

NOTA. - Défendre un livre, c'est prouver qu'on le redoute. Le Spiritisme, loin de craindre la divulgation des écrits publiés contre lui, et d'en interdire la lecture à ses adeptes, les signale à leur attention et à celle du public, afin qu'ils puissent juger par la comparaison. Les renvois à la *Revue spirite* indiquent les ouvrages qui ont été réfutés.

Baguenault de Puchesse. *L'Immortalité, la Mort et la Vie*, étude sur la destinée de l'homme. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie.

L'auteur s'exprime ainsi sur le Spiritisme : « Ses pratiques inaugurent un système complet qui comprend le présent et l'avenir, qui trace les destinées de l'homme, lui ouvre les portes de l'autre vie, et l'introduit dans le monde surnaturel. L'âme survit au corps, puisqu'elle apparaît et se montre après la dissolution des éléments qui le composent. Le principe spirituel se dégage, persiste et, par ses actes, affirme son existence. Dès lors le matérialisme est condamné par les faits ; la vie d'outre-tombe devient un fait certain et comme palpable ; le surnaturel s'impose ainsi à la science et, en se soumettant à son examen, ne lui permet plus de le repousser théoriquement et de le déclarer, en principe, impossible.

Malgré celle déclaration, l'auteur n'est pas un partisan du Spiritisme. Il trouve que sa doctrine de l'immortalité « compromet le vrai et pur spiritualisme, lui ôte le caractère d'élévation et de noblesse dont l'ont revêtu les hautes destinées philosophiques et religieuses ; qu'elle laisse sans solution les problèmes de la destinée humaine. » « Avec le Spiritisme dit-il, la survivance perdrait une partie de sa dignité, de son indépendance et de sa grandeur. » Il lui préfère le dogme des peines éternelles et le ciel catholique, comme plus conforme à la raison et à la justice de Dieu.

Bersot. *Mesmer et le magnétisme animal ; Tables tournantes et Esprits*. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 cent. ; franco, 4 fr. Paris, Hachette.

Blanc (HENRI). *Le merveilleux*, dans le Jansénisme, le magnétisme, le Baptisme, l'épidémie de Morzines, le Spiritisme. - 1865. - 1 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 6 fr. 60. Paris, Plon.

Après un examen approfondi, l'auteur constate que des phénomènes prodigieux se sont produits, mais il donne à entendre qu'ils sont le fait de l'Esprit du mal. Quoique hostile au Spiritisme, cet ouvrage lui est, en réalité, très utile.

Brownson (Le docteur). *L'Esprit frappeur*. - 1862. - 1. vol. in-12, 1 fr. ; franco, 1 fr. 40. Paris, Casterman.

Chevillard. *Etudes sur le fluide nerveux et solution définitive du problème spirite*. - 1869 - 1 vol. in-18, 1 fr. ; franco, 1 fr. 25 c.

Texte de la conférence faite par l'auteur, le 30 janvier 1869, sous le titre : *Le Spiritisme devant la science*. (*Revue spirite* de mars 1869, page 83.)

Desages. *De l'extase ou des miracles comme phénomènes naturels*. - 1 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 6 fr. 50. Paris, Henri, Palais-Royal.

L'auteur s'efforce de prouver la non-réalité des manifestations des Esprits, et cependant il évalue à 2 millions le nombre des spirites en France, ce qu'il déplore pour l'honneur de leur raison.

Deschanel. *A bâtons rompus*. - 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr. Paris, Hachette.

Recueil d'articles par l'auteur sur différents sujets, parmi lesquels se trouvent ceux qu'il a écrits contre le Spiritisme, dans le feuilleton du *Journal des Débats* des 15 et 29 novembre 1860. *Revue spirite* de mars et avril 1861, pages 65 et 97.)

Figuier (LOUIS). *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*. - 4 vol. in-12, 14 fr. ; franco, 15 fr. 50 c. Paris, Hachette. (*Revue spirite* de septembre et décembre 1860, page 274 et 369, avril 1861, page 109.)

Gougenot-Desmousseaux (Le chevalier). *Mœurs et pratiques des démons ou des Esprits visiteurs du Spiritisme ancien et moderne*. - 1 vol. in-8, 6 fr. ; franco, 6 fr. 60 c. Paris, Plon.

L'auteur, tout en reconnaissant la réalité des manifestations, cherche à démontrer qu'elles ne peuvent être que l'œuvre du démon.

Lélut (Le docteur), de l'Institut. *Du démon de Socrate*. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. ; franco, 4 fr. Paris, J.-B. Baillière.

Les conclusions de l'auteur sont que *Socrate était fou*, parce qu'il croyait à son Esprit familier, ce qu'en grec on appelait *daimon*, démon. Puisqu'il est convenu, dans un certain monde, de qualifier de *fous* tous ceux qui croient à l'existence des Esprits, même *Socrate*, à ce titre tous les spirites sont évidemment des fous.

Mandement ou *Ordonnance contre le Spiritisme*, par Mgr Pavie, évêque d'Alger. - 1863. - (*Revue spirite* de novembre 1863, page 336.)

- De Mgr l'évêque de Strasbourg en 1864. (*Revue spirite* de mars 1864, page 83.)
- De Mgr Gousset, archevêque de Reims, pour les carêmes de 1864, 1865. (*Ciel et Enfer*, chap. IX et X.)
- De Mgr Pantaleon Monserro y Navaro, nouvel évêque de Barcelone. (*Revue spirite* de septembre 1864, page 264.)
- De Mgr. l'évêque de Langres, du 1864. (*Revue spirite* de 1864, page, 179.)

Marouzeau (L'abbé). *Réfutation complète de la doctrine spirite*. - Broch. in-8, 1 fr. ; franco 1 fr. 25 c. Paris, Douniol. (*Revue spirite* de juillet et septembre 1863, page 218 et 275.)

Matignon (Le R. P.) de la compagnie de Jésus. *Les Morts et les Vivants*, entretiens sur les communications d'outre-tombe. - Broch. in-18, 2 fr. ; franco, 2 fr. 30 c. Paris, Adrien-Leclerc. (*Revue spirite* de mai et juin 1863, pages 142 et 169.)

Maury (de l'Institut). *La Magie et l'Astrologie*. - 1863. - 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. Paris, Didier et Cie.

Nampon (Le R. P.), de la compagnie de Jésus. *Du Spiritisme*. - Broch. in-18. - *Causeries sur le Spiritisme*. - Broch. in-18, 1 fr. ; franco, 1 fr. 25 c. Lyon, Josserand. *Revue spirite* de juin 1863, page 169.)

Poussin (L'abbé). *Le Spiritisme devant l'histoire et devant l'Eglise*. - 1 vol. in-12, 3 fr. ; franco, 3 fr. 50 c. Paris, Sarlit. (*Revue spirite* de janvier 1868, page 5.)

Thiboudet (L'abbé). *Des Esprits et de leurs rapports avec le monde visible*, d'après la tradition. - 1854. - 1 vol. in-8, 5 fr. franco, 5 fr. 60 c. 1 vol. in-12, 4 fr. ; franco, 4 fr. 40 c. Paris, Vivès.

Affirmation sans restriction de la réalité de tous les phénomènes magnétiques, et des manifestations spirites, tables parlantes, etc. ; preuves de l'intervention d'intelligences occultes ; réfutation péremptoire de la théorie du reflet de la pensée dans la médiumnité ; démonstration tirée de l'autorité des Pères de l'Eglise que les démons sont les seuls agents possibles de ces phénomènes, et qu'il n'y a pas de fluide magnétique humain. L'auteur a certainement épuisé tous les arguments que l'on peut invoquer en faveur de sa thèse, et s'il ne convainc pas tout le monde, ce n'est pas de sa faute.

Tissandier. *Des Sciences occultes et du Spiritisme*. - 1 vol. in-18, 2 fr. ; franco, 2 fr. 50 c. Paris, Germer-Baillière.

Paris. – Impr. De ROUGE frères, DUNON et FRESNÉ, rue du Four, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 5. MAI 1869.

AUX ABONNÉS DE *LA REVUE*.

Biographie de M. Allan Kardec.

C'est sous le coup de la douleur profonde causée par le départ prématuré du vénérable fondateur de la doctrine spirite, que nous abordons une tâche, simple et facile pour ses mains savantes et expérimentées, mais dont la lourdeur et la gravité nous accableraient, si nous ne comptions sur le concours efficace des bons Esprits et sur l'indulgence de nos lecteurs.

Qui, parmi nous, pourrait, sans être taxé de présomption, se flatter de posséder l'esprit de méthode et d'organisation dont s'illuminent tous les travaux du maître ? Sa puissante intelligence pouvait seule concentrer tant de matériaux divers, et les triturer, les transformer, pour les répandre ensuite, comme une rosée bienfaisante, sur les âmes désireuses de connaître et d'aimer.

Incisif, concis, profond, il savait plaire et se faire comprendre dans un langage à la fois simple et élevé, aussi éloigné du style familier que des obscurités de la métaphysique.

Se multipliant sans cesse, il avait pu jusqu'ici suffire à tout. Cependant, l'accroissement journalier de ses relations et le développement incessant du Spiritisme, lui faisaient sentir la nécessité de s'adjoindre quelques aides intelligents, et il préparait simultanément l'organisation nouvelle de la doctrine et de ses travaux, lorsqu'il nous a quittés pour aller dans un monde meilleur, recueillir la sanction de la mission accomplie, et réunir les éléments d'une nouvelle œuvre de dévouement et de sacrifice.

Il était seul !… Nous nous appellerons *légion*, et, quelque faibles et inexpérimentés que nous soyons, nous avons l'intime conviction que nous nous maintiendrons à la hauteur de la situation, si, partant les principes établis et d'une évidence incontestable, nous nous atta-

chons à exécuter, autant qu'il nous sera possible et selon les besoins du moment, les projets d'avenir que M. Allan Kardec se proposait d'accomplir lui-même.

Tant que nous serons dans sa voie et que toutes les bonnes volontés s'uniront dans un commun effort vers le progrès et la régénération intellectuelle et morale de l'humanité, l'Esprit du grand philosophe sera avec nous et nous secondera de sa puissante influence. Puisse-t-il suppléer à notre insuffisance, et puissions-nous nous rendre dignes de son concours, en nous consacrant à l'œuvre avec autant de dévouement et de sincérité, sinon avec autant de science et d'intelligence !

Il avait inscrit sur son drapeau, ces mots : *Travail*, *solidarité*, *tolérance*. Soyons, comme lui, infatigables ; soyons, selon ses vœux, tolérants et solidaires, et ne craignons pas de suivre son exemple en remettant vingt fois sur le chantier les principes encore discutés. Nous faisons appel à tous les concours, à toutes les lumières. Nous essayerons d'avancer avec certitude plutôt qu'avec rapidité, et nos efforts ne seront pas infructueux, si, comme nous en sommes persuadés, et comme nous en donnerons les premiers l'exemple, chacun s'attache à faire son devoir, en mettant de côté toute question personnelle pour contribuer au bien général.

Nous ne saurions entrer sous des auspices plus favorables dans la nouvelle phase qui s'ouvre pour le Spiritisme, qu'en faisant connaître à nos lecteurs, dans une rapide esquisse, ce que fut toute sa vie, l'homme intègre et honorable, le savant intelligent et fécond dont la mémoire se transmettra aux siècles futurs, entourée de l'auréole des bienfaiteurs de l'humanité.

Né à Lyon, le 3 octobre 1804, d'une ancienne famille qui s'est distinguée dans la magistrature et le barreau, M. Allan Kardec (*Léon-Hippolyte-Denizart Rivail*) n'a point suivi cette carrière. Dès sa première jeunesse, il se sentait attiré vers l'étude des sciences et de la philosophie.

Élevé à l'École de Pestalozzi, à Yverdun (Suisse), il devint un des disciples les plus éminents de ce célèbre professeur, et l'un des propagateurs zélés de son système d'éducation, qui a exercé une grande influence sur la réforme des études en Allemagne et en France.

Doué d'une intelligence remarquable et attiré vers l'enseignement par son caractère et ses aptitudes spéciales, dès l'âge de quatorze ans, il apprenait ce qu'il savait à ceux de ses condisciples qui avaient moins acquis que lui. C'est à cette école que se sont développées les idées qui devaient plus tard, le placer dans la classe des hommes de progrès et des libres-penseurs.

Né dans la religion catholique, mais élevé dans un pays protestant, les actes d'intolérance qu'il eut à subir à ce sujet lui firent, de bonne heure, concevoir l'idée d'une réforme religieuse, à laquelle il travailla dans le silence pendant de longues années, avec la pensée d'arriver à l'unification des croyances ; mais il lui manquait l'élément indispensable à la solution de ce grand problème.

Le Spiritisme vint plus tard le lui fournir et imprimer une direction spéciale à ses travaux.

Ses études terminées, il vint en France. Possédant à fond la langue allemande, il traduisit pour l'Allemagne différents ouvrages d'éducation et de morale, et, ce qui est caractéristique, les œuvres de Fénelon, qui l'avaient particulièrement séduit.

Il était membre de plusieurs sociétés savantes, entre autres de l'Académie royale d'Arras, qui, dans son concours de 1831, le couronna pour un mémoire remarquable sur cette question : « *Quel est le système d'études le plus en harmonie avec les besoins de l'époque ?* »

De 1835 à 1840, il fonda, dans son domicile, rue de Sèvres, des cours gratuits, où il enseignait la chimie, la physique, l'anatomie comparée, l'astronomie, etc. ; entreprise digne d'éloges en tous temps, mais surtout à une époque où un bien petit nombre d'intelligences se hasardaient à entrer dans cette voie.

Constamment préoccupé de rendre attrayants et intéressants les systèmes d'éducation, il inventa, dans le même temps, une méthode ingénieuse pour apprendre à compter, et un tableau mnémonique de l'histoire de France, ayant pour objet de fixer dans la mémoire les dates des événements remarquables et des grandes découvertes qui illustrèrent chaque règne.

Parmi ses nombreux ouvrages d'éducation, nous citerons les suivants : *Plan proposé pour l'amélioration de l'instruction publique* (1828) ; *Cours pratique et théorique d'arithmétique*, d'après la méthode de Pestalozzi, à l'usage des instituteurs et des mères de famille (1829) ; *Grammaire française classique* (1831) ; *Manuel des examens pour les brevets de capacité ; Solutions raisonnées des questions et problèmes d'arithmétique et de géométrie* (1846) ; *Catéchisme grammatical de la langue française* (1848) ; *Programme des cours usuels de chimie, physique, astronomie, physiologie* qu'il professait au LYCÉE POLYMATIQUE ; *Dictées normales des examens de l'Hôtel de Ville et de la Sorbonne*, accompagnées de *Dictées spéciales sur les difficultés orthographiques* (1849), ouvrage très estimé à l'époque de son apparition, et dont, récemment encore, il faisait tirer de nouvelles éditions.

Avant que le Spiritisme ne vînt populariser le pseudonyme Allan

Kardec, il avait, comme on le voit, su s'illustrer par des travaux d'une nature toute différente, mais ayant pour objet d'éclairer les masses et de les attacher davantage à leur famille et à leur pays.

« Vers 1850, dès qu'il fut question des manifestations des Esprits, M. Allan Kardec se livra à des observations persévérantes sur ce phénomène et s'attacha principalement à en déduire les conséquences philosophiques. Il y entrevit tout d'abord le principe de nouvelles lois naturelles : celles qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible ; il reconnut dans l'action de ce dernier, une des forces de la nature, dont la connaissance devait jeter la lumière sur une foule de problèmes, réputés insolubles, et il en comprit la portée au point de vue religieux.

« Ses principaux ouvrages sur cette matière sont : *le Livre des Esprits*, pour la partie philosophique, et dont la première édition a paru le 18 avril 1857 ; *le Livre des médiums*, pour la partie expérimentale et scientifique (janvier 1861) ; *l'Évangile selon le Spiritisme*, pour la partie morale (avril 1864) ; *le Ciel et l'enfer*, ou la justice de Dieu selon le Spiritisme (août 1865) ; *la Genèse, les miracles et les prédictions* (janvier 1868) ; la *Revue Spirite, journal d'études psychologiques*, recueil mensuel commencé le 1er janvier 1858. Il a fondé à Paris, le 1er avril 1858, la première Société spirite régulièrement constituée sous le nom de *Société parisienne des études spirites*, dont le but exclusif est l'étude de tout ce qui peut contribuer au progrès de cette nouvelle science. M. Allan Kardec se défend à juste titre d'avoir rien écrit sous l'influence d'idées préconçues ou systématiques ; homme d'un caractère froid et calme, il a observé les faits, et de ses observations il a déduit les lois qui les régissent ; le premier il en a donné la théorie et en a formé un corps méthodique et régulier.

« En démontrant que les faits faussement qualifiés de surnaturels sont soumis à des lois, il les fait entrer dans l'ordre des phénomènes de la nature, et détruit ainsi le dernier refuge du merveilleux et l'un des éléments de la superstition.

« Pendant les premières années où il fut question de phénomènes spirites, ces manifestations furent plutôt un objet de curiosité qu'un sujet de méditations sérieuses ; *le Livre des Esprits* fit envisager la chose sous un tout autre aspect ; alors on délaissa les tables tournantes, qui n'avaient été qu'un prélude, et l'on se rallia à un corps de doctrine qui embrassait toutes les questions intéressant l'humanité.

« De l'apparition du *Livre des Esprits* date la véritable fondation du Spiritisme, qui, jusqu'alors, n'avait possédé que des éléments épars sans coordination, et dont la portée n'avait pu être comprise de tout le monde ; de ce moment aussi, la doctrine fixa l'attention des

hommes sérieux et prit un développement rapide. En peu d'années ces idées trouvèrent de nombreux adhérents dans tous les rangs de la société et dans tous les pays. Ce succès, sans précédent, tient sans doute aux sympathies que ces idées ont rencontrées, mais il est dû aussi en grande partie, à la clarté, qui est un des caractères distinctifs des écrits d'Allan Kardec.

« En s'abstenant des formules abstraites de la métaphysique, l'auteur a su se faire lire sans fatigue, condition essentielle pour la vulgarisation d'une idée. Sur tous les points de controverse, son argumentation, d'une logique serrée, offre peu de prise à la réfutation et prédispose à la conviction. Les preuves matérielles que donne le Spiritisme de l'existence de l'âme et de la vie future tendent à la destruction des idées matérialistes et panthéistes. Un des principes les plus féconds de cette doctrine, et qui découle du précédent, est celui de *la pluralité des existences*, déjà entrevu par une foule de philosophes anciens et modernes, et dans ces derniers temps par *Jean Reynaud, Charles Fourier, Eugène Sue* et autres ; mais il était resté à l'état d'hypothèse et de système, tandis que le Spiritisme en démontre la réalité et prouve que c'est un des attributs essentiel de l'humanité. De ce principe découle la solution de toutes les anomalies apparentes de la vie humaine, de toutes les inégalités intellectuelles, morales et sociales ; l'homme sait ainsi d'où il vient, où il va, pour quelle fin il est sur la terre et pourquoi il y souffre.

« Les idées innées s'expliquent par les connaissances acquises dans les vies antérieures ; la marche des peuples et de l'humanité, par les hommes des temps passés qui revivent après avoir progressé ; les sympathies et les antipathies, par la nature des rapports antérieurs ; ces rapports, qui relient la grande famille humaine de toutes les époques, donnent pour base les lois mêmes de la nature, et non plus une théorie, aux grands principes de fraternité, d'égalité, de liberté et de solidarité universelle.

« Au lieu du principe : *Hors l'Église point de salut*, qui entretient la division et l'animosité entre les différentes sectes, et qui a fait verser tant de sang, le Spiritisme a pour maxime : *Hors la charité point de salut*, c'est-à-dire l'égalité parmi les hommes devant Dieu, la tolérance, la liberté de conscience et la bienveillance mutuelle.

« Au lieu de la *foi aveugle* qui annihile la liberté de penser, il dit : *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. A la foi il faut une base, et cette base, c'est l'intelligence parfaite de ce qu'on doit croire : pour croire, il ne suffit pas de voir, il faut surtout comprendre. La foi aveugle n'est plus de ce siècle ; or, c'est précisément le dogme de la foi*

aveugle qui fait aujourd'hui le plus grand nombre d'incrédules, parce qu'elle veut s'imposer et qu'elle exige l'abdication d'une des plus précieuses facultés de l'homme : le raisonnement et le libre arbitre. » (Évangile selon le Spiritisme).

Travailleur infatigable, toujours le premier et le dernier à l'œuvre, Allan Kardec a succombé, le 31 mars 1869, au milieu des préparatifs d'un changement de local, nécessité par l'extension considérable de ses multiples occupations. De nombreux ouvrages qu'il était sur le point de terminer, ou qui attendaient le temps opportun pour paraître, viendront un jour prouver davantage encore l'étendue et la puissance de ses conceptions.

Il est mort comme il a vécu, en travaillant. Depuis de longues années, il souffrait d'une maladie de cœur qui ne pouvait être combattue que par le repos intellectuel et une certaine activité matérielle ; mais, tout entier à son œuvre, il se refusait à tout ce qui pouvait absorber un de ses instants, aux dépens de ses occupations de prédilection. Chez lui, comme chez toutes les âmes fortement trempées, la lame a usé le *fourreau*.

Son corps s'alourdissait et lui refusait ses services, mais son esprit, plus vif, plus énergique, plus fécond, étendait toujours davantage le cercle de son activité.

Dans cette lutte inégale, la matière ne pouvait éternellement résister. Un jour elle fut vaincue ; l'anévrisme se rompit, et Allan Kardec tomba foudroyé. Un homme manquait à la terre ; mais un grand nom prenait place parmi les illustrations de ce siècle, un grand Esprit allait se retremper dans l'infini, où tous ceux qu'il avait consolés et éclairés, attendaient impatiemment sa venue !

« La mort, disait-il récemment encore, la mort frappe à coups redoublés dans les rangs illustres !… Qui viendra-t-elle maintenant délivrer ? »

Il est venu, après tant d'autres, se retremper dans l'espace, chercher de nouveaux éléments pour renouveler son organisme usé par une vie de labeurs incessants. Il est parti avec ceux qui seront les phares de la nouvelle génération, pour revenir bientôt avec eux continuer et achever l'œuvre laissée entre des mains dévouées.

L'homme n'est plus, mais l'âme demeurera parmi nous ; c'est un protecteur sûr, une lumière de plus, un travailleur infatigable dont se sont accrues les phalanges de l'espace. Comme sur terre, sans blesser personne, il saura faire entendre à chacun les conseils convenables ; il tempérera le zèle prématuré des ardents, secondera les sincères et les désintéressés, et stimulera les tièdes. Il voit, il sait aujourd'hui tout ce qu'il prévoyait naguère encore ! Il n'est plus sujet ni aux incertitudes, ni aux défaillances, et il nous fera parta-

ger sa conviction en nous faisant toucher du doigt le but, en nous désignant la voie, dans ce langage clair, précis, qui en fait un type dans les annales littéraires.

L'homme n'est plus, nous le répétons, mais Allan Kardec est immortel, et son souvenir, ses travaux, son Esprit seront toujours avec ceux qui tiendront fermement et hautement le drapeau qu'il a toujours su faire respecter.

Une individualité puissante a constitué l'œuvre ; c'était le guide et la lumière de tous. L'œuvre, sur terre, nous tiendra lieu de l'individu. On ne se ralliera pas autour d'Allan Kardec ; on se ralliera autour du Spiritisme tel qu'il l'a constitué, et par ses conseils, sous son influence, nous avancerons à pas certains vers les phases heureuses promises à l'humanité régénérée.

DISCOURS PRONONCÉS SUR LA TOMBE.

Au nom de la Société spirite de Paris,

par le vice-président, M. LEVENT.

MESSIEURS,

Je viens au nom de la Société spirite de Paris, dont j'ai l'honneur d'être le vice-président, exprimer ses regrets de la perte cruelle qu'elle vient de faire en la personne de son vénéré maître M. Allan Kardec, mort subitement avant-hier mercredi, dans les bureaux de la *Revue*.

A vous, messieurs, qui, chaque vendredi, vous réunissiez au siège de la Société, je n'ai nul besoin de rappeler cette physionomie à la fois bienveillante et austère, ce tact parfait, cette justesse d'appréciation, cette logique supérieure et incomparable qui nous semblait inspirée.

A vous qui partagiez tous les jours de la semaine les travaux du maître, je ne retracerai pas ses labeurs continuels, ses correspondances avec les quatre parties du monde qui, toutes, lui envoyaient des documents sérieux, classés aussitôt *dans sa mémoire* et recueillis précieusement pour être soumis au creuset de sa haute raison, et former après un travail d'élaboration scrupuleuse, les éléments de ces précieux ouvrages que vous connaissez tous.

Ah ! si, comme à nous, il vous était donné de voir cette masse de matériaux accumulés dans le cabinet de travail de cet infatigable

penseur ; si, avec nous, vous aviez pénétré dans le sanctuaire de ses méditations, vous verriez ces manuscrits, les uns presque terminés, les autres en cours d'exécution, d'autres enfin, à peine ébauchés, épars çà et là, et qui semblent dire : Où est donc notre maître, toujours si matinal à l'œuvre ?

Ah ! plus que jamais, vous vous écririez aussi, avec des accents de regrets tellement amers, qu'ils en seraient presque impies : Faut-il que Dieu ait rappelé à lui l'homme qui pouvait encore faire tant de bien ; l'intelligence si pleine de sève, le phare enfin, qui nous a tirés des ténèbres, et nous a fait entrevoir ce nouveau monde bien autrement vaste, bien autrement admirable, que celui qu'immortalisa le génie de Christophe Colomb ? ce monde, dont il avait à peine commencé à nous faire la description, et dont nous pressentions déjà les lois fluidiques et spirituelles.

Mais, rassurez-vous, messieurs, par cette pensée tant de fois démontrée et rappelée par notre président : « Rien n'est inutile dans la nature, tout a sa raison d'être, et ce que Dieu fait est toujours bien fait. »

Ne ressemblons pas à ces enfants indociles, qui, ne comprenant pas les décisions de leur père, se permettent de le critiquer, parfois même de le blâmer.

Oui, messieurs, j'en ai la conviction la plus profonde, et je vous l'exprime hautement : le départ de notre cher et vénéré maître était nécessaire !

Ne serions-nous pas d'ailleurs des ingrats et des égoïstes, si, ne pensant qu'au bien qu'il nous faisait, nous oubliions le droit qu'il avait acquis d'aller prendre quelque repos dans la céleste patrie, où tant d'amis, tant d'âmes d'élite l'attendaient et sont venus le recevoir après une absence qui, à eux aussi, a paru bien longue.

Oh! oui, c'est joie, c'est grande fête là-haut, et cette fête et cette joie n'ont d'égal que la tristesse et le deuil que causent son départ parmi nous, pauvres exilés, dont le temps n'est pas encore venu ! Oui, le maître avait accompli sa mission ! C'est à nous qu'il appartient de poursuivre son œuvre, à l'aide des documents qu'il nous a laissés, et de ceux, plus précieux encore, que l'avenir nous réserve ; la tâche sera facile, soyez-en sûrs, si chacun de nous ose s'affirmer courageusement ; si chacun de nous a compris que la lumière qu'il a reçue doit être propagée et communiquée à ses frères ; si chacun de nous, enfin, a la mémoire du cœur envers notre regretté pré-

sident, et sait comprendre le plan d'organisation, qui a mis le dernier cachet à son œuvre.

Nous continuerons donc tes labeurs, cher maître, sous ton effluve bienfaisant et inspirateur ; reçois-en ici la promesse formelle. C'est la meilleure marque d'affection que nous puissions te donner.

Au nom de la Société parisienne des études spirites nous te disons non adieu, mais *au revoir, à bientôt* !

Le Spiritisme et la Science

Par M. C. FLAMMARION.

Lorsque M. le vice-président de la Société eut ainsi, sur la tombe du maître, dit la prière pour les morts et témoigné au nom de la Société des sentiments de regrets qui accompagnent M. Allan Kardec dans son départ de cette vie, M. Camille Flammarion a prononcé le discours que nous allons reproduire en partie. Debout sur une éminence de laquelle il dominait l'assemblée, M. Flammarion a pu faire entendre à tous et affirmer publiquement la réalité des faits spirites, leur intérêt général dans la science et leur importance future. Ce discours n'est pas seulement une esquisse du caractère de M. Allan Kardec et du rôle de ses travaux dans le mouvement contemporain, mais encore et surtout un exposé de la situation actuelle des sciences physiques au point de vue du monde invisible, des forces naturelles inconnues, de l'existence de l'âme et de son indestructibilité.

La place nous manque pour donner *in extenso* le discours de M. Flammarion ; voici ce qui se rattache directement à M. Allan Kardec et au Spiritisme considéré en lui-même. (Le discours entier est publié en brochure.)

« MESSIEURS,

« En me rendant, avec déférence, à l'invitation sympathique des amis du penseur laborieux, dont le corps terrestre gît maintenant à nos pieds, je me souviens d'une sombre journée du mois de décembre 1865. Je prononçais alors de suprêmes paroles d'adieu sur la tombe du fondateur de la Librairie académique, de l'honorable Didier, qui fut, comme éditeur, le collaborateur convaincu d'Allan Kardec dans la publication des ouvrages fondamentaux d'une doctrine qui lui était chère, et qui mourut subitement aussi, comme si le ciel eût voulu épargner à ces deux esprits intè-

gres l'embarras philosophique de sortir de cette vie, par une voie différente de la voie communément reçue. La même réflexion s'applique à la mort de notre ancien collègue Jobard, de Bruxelles.

« Aujourd'hui ma tâche est plus grande encore, car je voudrais pouvoir représenter à la pensée de ceux qui m'entendent, et à celle des millions d'hommes qui, dans l'Europe entière et dans le nouveau monde, se sont occupés du problème encore mystérieux des phénomènes dits spirites ; - je voudrais, dis-je, pouvoir leur représenter l'intérêt scientifique et l'avenir philosophique de l'étude de ces phénomènes (à laquelle se sont livrés, comme nul ne l'ignore, des hommes éminents parmi nos contemporains). J'aimerais leur faire entrevoir quels horizons inconnus la pensée humaine verra s'ouvrir devant elle, à mesure qu'elle étendra sa connaissance positive des forces naturelles en action autour de nous ; leur montrer que de telles constatations sont l'antidote le plus efficace de la lèpre de l'athéisme, qui semble s'attaquer particulièrement à notre époque de transition, et témoigner enfin publiquement ici, de l'éminent service que l'auteur du *Livre des Esprits* a rendu à la philosophie *en appelant l'attention et la discussion* sur des faits qui, jusqu'alors, appartenaient au domaine morbide et funeste des superstitions religieuses.

« Ce serait en effet un acte important d'établir ici, devant cette tombe éloquente, que l'examen méthodique des phénomènes appelés à tort surnaturels, loin de renouveler l'esprit superstitieux et d'affaiblir l'énergie de la raison, éloigne au contraire les erreurs et les illusions de l'ignorance, et *sert mieux le progrès* que la négation illégitime de ceux qui ne veulent point se donner la peine de voir.

« Mais ce n'est pas ici le lieu d'ouvrir une arène à la discussion irrespectueuse. Laissons seulement descendre de nos pensées, sur la face impassible de l'homme couché devant nous, des témoignages d'affection et des sentiments de regret, qui restent autour de lui dans son tombeau, comme un embaumement du cœur ! Et puisque nous savons que son âme éternelle survit à cette dépouille mortelle comme elle lui a préexisté ; puisque nous savons que des liens indestructibles rattachent notre monde visible au monde invisible ; puisque cette âme existe aujourd'hui aussi bien qu'il y a trois jours, et qu'il n'est pas impossible qu'elle ne se trouve actuellement ici devant moi, disons-lui que nous n'avons pas voulu voir s'évanouir son image corporelle et l'enfermer dans son sépulcre, sans

honorer unanimement ses travaux et sa mémoire, sans payer un tribut de reconnaissance à son incarnation terrestre, si utilement et si dignement remplie.

« Je retracerai d'abord, dans une esquisse rapide, les lignes principales de sa carrière littéraire.

« Mort à l'âge de soixante-cinq ans, Allan Kardec avait consacré la première partie de sa vie à écrire des ouvrages classiques, destinés surtout à l'usage des instituteurs de la jeunesse. Lorsque, vers 1850, les manifestations en apparence nouvelles des tables tournantes, des coups frappés sans cause ostensible, des mouvements insolites des objets et des meubles, commencèrent à attirer l'attention publique et déterminèrent même, chez des imaginations aventureuses, une sorte de fièvre due à la nouveauté de ces expériences, Allan Kardec, étudiant à la fois le magnétisme et ses effets étranges, suivit avec la plus grande patience et une judicieuse clairvoyance les expériences et les tentatives si nombreuses faites alors à Paris. Il recueillit et mit en ordre les résultats obtenus par cette longue observation, et en composa le corps de doctrine publié en 1857 dans la première édition du *Livre des Esprits*. Vous savez tous quel succès accueillit cet ouvrage, en France et à l'étranger.

« Parvenu aujourd'hui à sa 16° édition, il a répandu dans toutes les classes, ce corps de doctrine élémentaire, qui n'est point nouveau dans son essence, puisque l'école de Pythagore en Grèce et celle des druides dans notre propre Gaule, en enseignaient les principes, mais qui revêtait une véritable forme d'actualité par sa correspondance avec les phénomènes.

« Après ce premier ouvrage parurent successivement : *le Livre des Médiums* ou *Spiritisme expérimental* ; - *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* ou abrégé sous forme de questions et de réponses ; - *l'Évangile selon le Spiritisme* ; - *le Ciel et l'Enfer* ; - *la Genèse* ; et la mort vient de le surprendre au moment où, dans son activité infatigable, il travaillait à un ouvrage sur les rapports du magnétisme et du spiritisme.

« Par la *Revue spirite* et la Société de Paris dont il était président, il s'était constitué en quelque sorte le centre où tout aboutissait, le trait d'union de tous les expérimentateurs. Il y a quelques mois, sentant sa fin prochaine, il a préparé les conditions de vitalité de ces mêmes études après sa mort, et établi le Comité central qui lui succède.

« Il a soulevé des rivalités ; il a fait école sous une forme un peu personnelle ; il y a encore quelque division entre les « spiritualistes » et les « spirites. » Désormais, messieurs (tel est du moins le vœu des amis de la vérité), nous devons être tous réunis par une solidarité confraternelle, par les mêmes efforts vers l'élucidation du problème, par le désir général et impersonnel du vrai et du bien.

Combien de cœurs ont été consolés d'abord par cette croyance religieuse ! Combien de larmes ont été séchées ! Combien de consciences ouvertes aux rayons de la beauté spirituelle ! Tout le monde n'est pas heureux ici-bas. Bien des affections ont été déchirées ! bien des âmes ont été endormies par le scepticisme. N'est-ce donc rien que d'avoir amené au spiritualisme tant d'êtres qui flottaient dans le doute et qui n'aimaient plus la vie ni physique, ni intellectuelle ?

« Allan Kardec était ce que j'appellerai simplement « le bon sens incarné. » Raison droite et judicieuse, il appliquait sans oubli à son œuvre permanente, les indications intimes du sens commun. Ce n'était pas là une moindre qualité, dans l'ordre de choses qui nous occupe. C'était, on peut l'affirmer, la première de toutes et la plus précieuse, sans laquelle l'œuvre n'eût pu devenir populaire ni jeter ses immenses racines dans le monde. La plupart de ceux qui se sont livrés à ces études, se sont souvenus avoir été dans leur jeunesse, ou dans certaines circonstances spéciales, témoins eux-mêmes de manifestations inexpliquées ; il est peu de familles qui n'aient observé dans leur histoire, des témoignages de cet ordre. Le premier point était d'y appliquer la raison ferme du simple bon sens, et de les examiner selon les principes de la méthode positive.

« Comme l'organisateur de cette étude lente et difficile l'a prévu lui-même, cette doctrine jusqu'alors philosophique, doit entrer maintenant dans sa période scientifique. Les phénomènes physiques, sur lesquels on n'a pas insisté d'abord, doivent devenir l'objet de la critique expérimentale, sans laquelle nulle constatation sérieuse n'est possible. Cette méthode expérimentale, à laquelle nous devons la gloire du progrès moderne et les merveilles de l'électricité et de la vapeur, cette méthode doit saisir les phénomènes de l'ordre encore mystérieux auquel nous assistons, les disséquer, les mesurer et les définir.

« Car, messieurs, le Spiritisme n'est pas une religion, mais une science, science dont nous connaissons à peine l'*a b c*. Le temps des dogmes est fini. La nature embrasse l'univers, et Dieu

lui-même, qu'on a fait jadis à l'image de l'homme, ne peut être considéré par la métaphysique moderne que comme *un esprit dans la nature*. Le surnaturel n'existe pas. Les manifestations obtenues par l'intermédiaire des médiums, comme celles du magnétisme et du somnambulisme, *sont de l'ordre naturel*, et doivent être sévèrement soumises au contrôle de l'expérience. Il n'y a plus de miracles. Nous assistons à l'aurore d'une science inconnue. Qui pourrait prévoir à quelles conséquences conduira dans le monde de la pensée, l'étude positive de cette psychologie nouvelle ?

« La science régit le monde désormais ; et, messieurs, il ne sera pas étranger à ce discours funèbre, de remarquer son œuvre actuelle et les inductions nouvelles qu'elle nous découvre, précisément au point de vue de nos recherches. »

Ici, M. Flammarion entre dans la partie scientifique de son discours. Il expose l'état actuel de l'astronomie et celui de la physique, développant particulièrement les découvertes relatives à l'analyse récente du *spectre* solaire. Il résulte de ces découvertes que nous ne voyons presque rien de ce qui se passe autour de nous dans la nature. Les rayons calorifiques, qui évaporent l'eau, forment les nuages, causent les vents, les courants, organisent la vie du globe, sont *invisibles* pour notre rétine. Les rayons chimiques qui régissent les mouvements des plantes et les transformations chimiques du monde inorganique, sont également *invisibles*. La science contemporaine autorise donc les vues révélées par le Spiritisme et nous ouvre de son côté, un monde invisible réel, dont la connaissance ne peut que nous éclairer sur le mode de production des phénomènes spirites.

Le jeune astronome a présenté ensuite le tableau des métamorphoses, duquel il résulte que l'existence et l'immortalité de l'âme se révèlent par les lois mêmes de la vie. Nous ne pouvons entrer ici dans cette exposition, mais nous engageons vivement nos frères en doctrine à lire et à étudier le discours de M. Flammarion dans son entier[9]. Après son exposition scientifique, l'auteur a terminé comme il suit :

« Que ceux dont la vue est bornée par l'orgueil ou par le préjugé ne comprennent point ces anxieux désirs de nos pensées avides de

---

[9] Le discours prononcé sur la tombe de M. Allan Kardec par M. Flammarion vient d'être imprimé. Il forme une brochure de 24 pages, dans le format du *Livre des Esprits*. *A la librairie spirite* prix : 50 centimes *franco* ; pour le recevoir, il suffit d'envoyer cette somme en timbres-poste. *A la librairie*, 40 centimes ; par douzaine, 4 fr. 75 *franco*.

connaître ; qu'ils jettent sur ce genre d'études le sarcasme ou l'anathème ! nous élevons plus haut nos contemplations !… Tu fus le premier, ô maître et ami ! tu fus le premier qui, dès le début de ma carrière astronomique, témoigna une vive sympathie pour mes déductions relatives à l'existence des humanités célestes ; car, prenant en main le livre de la *Pluralité des mondes habités*, tu le posas de suite à la base de l'édifice doctrinaire que tu rêvais. Bien souvent nous nous entretenions ensemble de cette vie céleste si mystérieuse. Maintenant, ô âme ! tu sais par une vision directe, en quoi consiste cette vie spirituelle à laquelle nous retournerons tous, et que nous oublions pendant cette existence.

« Maintenant, tu es retourné à ce monde d'où nous sommes venus, et tu recueilles le fruit de tes études terrestres. Ton enveloppe dort à nos pieds, ton cerveau est éteint, tes yeux sont fermés pour ne plus s'ouvrir, ta parole ne se fera plus entendre !… Nous savons que tous nous arriverons à ce même dernier sommeil, à la même inertie, à la même poussière. Mais ce n'est pas dans cette enveloppe que nous mettons notre gloire et notre espérance. Le corps tombe, l'âme reste et retourne à l'espace. Nous nous retrouverons dans un monde meilleur, et dans le ciel immense où s'exerceront nos facultés les plus puissantes, nous continuerons les études qui n'avaient sur la terre qu'un théâtre trop étroit pour les contenir. Nous aimons mieux savoir cette vérité, que de croire que tu gis tout entier dans ce cadavre et que ton âme ait été détruite par la cessation du jeu d'un organe. L'immortalité est la lumière de la vie, comme cet éclatant soleil est la lumière de la nature.

« Au revoir, mon cher Allan Kardec, au revoir. »

Au nom des Spirites des centres éloignés,

Par M. Alexandre DELANNE.

TRÈS CHER MAÎTRE,

J'ai eu tant de fois l'occasion, par mes nombreux voyages, d'être près de vous, l'interprète des sentiments fraternels et reconnaissants de nos frères de France et de l'étranger, que je croirais manquer à un devoir sacré, si je ne venais, en leur nom, à ce moment suprême, vous témoigner leurs regrets.

Je ne serai, hélas ! qu'un écho bien faible, pour vous dépeindre le bonheur de ces âmes touchées par la foi spirite, qui se sont abri-

tées sous le drapeau de consolation et d'espérance que vous avez si courageusement implanté parmi nous.

Un grand nombre d'entre eux rempliraient assurément mieux que moi, cette mission du cœur.

La distance et le temps ne leur permettant pas d'être ici, j'ose le faire, connaissant votre bienveillance habituelle à mon égard et celle de nos bons frères que je représente.

Recevez donc, cher maître, au nom de tous, l'expression des regrets sincères et profonds que va faire naître, de tous côtés, votre départ précipité d'ici-bas.

Vous connaissez, mieux que personne, la nature humaine ; vous savez qu'elle a besoin d'être soutenue. Allez donc vers eux, verser encore l'espoir dans leur cœur.

Prouvez-leur, par vos sages conseils et votre puissante logique, que vous ne les abandonnez pas, et que l'œuvre à laquelle vous vous êtes si généreusement dévoué, ne périra pas, *ne saurait périr*, car elle est assise sur les bases inébranlables de la foi raisonnée.

Vous avez su, pionnier émérite, coordonner la pure philosophie des Esprits, et la mettre à la portée de toutes les intelligences, depuis les plus humbles que vous avez élevés, jusqu'aux plus érudits qui sont venus à vous, et qui comptent aujourd'hui modestement dans nos rangs.

Merci, noble cœur, pour le zèle et la persévérance que vous avez mis à nous instruire.

Merci, pour vos veilles et vos labeurs ; pour la foi forte que vous avez incrustée en nous.

Merci, pour le bonheur présent dont nous jouissons, pour le bonheur à venir que vous nous avez rendu certain, lorsque nous serons, comme vous, rentré dans la grande patrie des Esprits.

Merci encore, pour les larmes que vous avez taries, pour les désespoirs que vous avez calmés et l'espérance que vous avez fait naître dans les âmes abattues et découragées.

Merci, mille fois merci, au nom de tous nos confrères de France et de l'étranger ! A bientôt.

Au nom de la Famille et des Amis,

PAR M. E. MULLER.

CHERS AFFLIGÉS,

Je parle le dernier auprès de cette fosse ouverte, qui contient la

dépouille mortelle de celui qui se nommait Allan Kardec au milieu de nous.

Je parle au nom de sa veuve, de celle qui fut sa compagne fidèle et heureuse, pendant trente-sept années d'un bonheur sans nuages et sans mélange, de celle qui partagea ses croyances et ses travaux, ainsi que ses vicissitudes et ses joies ; qui, restée seule aujourd'hui, est fière de la pureté des mœurs, de l'honnêteté absolue et du désintéressement sublime de son époux. C'est elle qui nous donne à tous l'exemple du courage, de la tolérance, du pardon des injures et du devoir scrupuleusement accompli.

Je parle aussi au nom de tous les amis, présents ou absents, qui ont suivi, pas à pas, la carrière laborieuse qu'Allan Kardec a toujours honorablement parcourue ; de ceux qui veulent honorer sa mémoire, en rappelant quelques traits de sa vie.

Et d'abord, je veux vous dire pourquoi son enveloppe mortelle a été conduite ici directement, sans pompe et sans autres prières que les vôtres ! Était-il besoin de prières pour celui dont toute la vie ne fut qu'un long acte de piété, d'amour pour Dieu et pour l'humanité ? Ne fallait-il pas que tous puissent se joindre à nous dans cette commune démarche qui affirme notre estime et notre affection ?

La tolérance absolue était la règle d'Allan Kardec. Ses amis, ses disciples appartiennent à toutes les religions : israélites, mahométans, catholiques et protestants de toutes sectes ; à toutes les classes : riches, pauvres, savants, libres-penseurs, artistes et ouvriers, etc. Tous ont pu venir jusqu'ici, grâce à cette mesure qui n'engageait aucune conscience et qui sera d'un bon exemple.

Mais à côté de cette tolérance qui nous réunit, faut-il que je cite une intolérance que j'admire ? Je le ferai, parce qu'elle doit légitimer aux yeux de tous, ce titre de maître que beaucoup d'entre nous donnent à notre ami. Cette intolérance est un des caractères les plus saillants de sa noble existence ? Il avait horreur de la paresse et de l'oisiveté ; et ce grand travailleur est mort debout, après un labeur immense qui a fini par dépasser les forces de ses organes, mais non celles de son esprit et de son cœur.

Élevé en Suisse, à cette école patriotique où l'on respire un air libre et vivifiant, il occupait ses loisirs, dès l'âge de quatorze ans, à faire des cours pour ceux de ses camarades qui savaient moins que lui.

Venu à Paris et sachant écrire et parler l'allemand aussi bien que le français, il traduisit pour l'Allemagne les livres de France qui

touchaient le plus son cœur. C'est Fénelon qu'il avait choisi pour le faire connaître, et ce choix décèle la nature bienveillante et élevée du traducteur. Puis, il se livra à l'éducation. C'était sa vocation d'instruire. Ses succès furent grands, et les ouvrages qu'il a publiés, grammaire, arithmétique et autres, rendirent populaire son véritable nom, celui de *Rivail*.

Non content d'utiliser ses facultés remarquables dans une profession qui lui assurait une tranquille aisance, il voulut faire profiter de sa science ceux qui ne pouvaient la payer, et, l'un des premiers, il organisa, à cette époque de sa vie, des cours gratuits qui furent tenus rue de Sèvres, n° 35, et dans lesquels il enseigna la chimie, la physique, l'anatomie comparée, l'astronomie, etc.

C'est qu'il avait touché à toutes les sciences, et qu'ayant bien approfondi, il savait transmettre aux autres ce qu'il connaissait lui-même, talent rare et toujours apprécié.

Pour ce savant dévoué, le travail semblait l'élément même de la vie. Aussi, plus que personne, ne pouvait-il souffrir cette idée de la mort telle qu'on la représentait alors, aboutissant à une éternelle souffrance ou bien à un bonheur égoïste éternel, mais sans utilité ni pour les autres ni pour soi-même.

Il était comme prédestiné, vous le voyez, pour répandre et vulgariser cette admirable philosophie qui nous fait espérer le travail au delà de la tombe et le progrès indéfini de notre individualité qui se conserve en s'améliorant.

Il sut tirer de faits considérés comme ridicules et vulgaires, d'admirables conséquences philosophiques et toute une doctrine d'espérance, de travail et de solidarité, semblant ainsi, par opposition au vers d'un poète qu'il aimait :

Changer le vil plomb en or pur.

Sous l'effort de sa pensée tout se transformait et s'agrandissait aux rayons de son cœur ardent ; sous sa plume tout se précisait et se cristallisait, pour ainsi dire, en phrases éblouissantes de clarté.

Il prenait pour ses livres cette admirable épigraphe : *Hors la charité point de salut*, dont l'intolérance apparente fait ressortir la tolérance absolue.

Il transformait les vieilles formules, et sans nier l'heureuse influence de la foi, de l'espérance et de la charité, il arborait un nouveau drapeau devant lequel tous les penseurs peuvent et doivent

s'incliner, car cet étendard de l'avenir porte écrits ces trois mots :

Raison, Travail et Solidarité.

C'est au nom même de cette raison qu'il plaçait si haut, c'est au nom de sa veuve, au nom de ses amis, que je vous dis à tous de ne plus regarder cette fosse ouverte. C'est plus haut qu'il faut lever les yeux pour retrouver celui qui vient de nous quitter ! Pour contenir ce cœur si dévoué et si bon, cette intelligence d'élite, cet esprit si fécond, cette individualité si puissante, vous le voyez bien vous-mêmes, en la mesurant des yeux, cette fosse serait trop petite, et nulle ne pourrait être assez grande.

Courage donc ! et sachons honorer le philosophe et l'ami en pratiquant ses maximes et travaillant, chacun dans la mesure de nos forces, à faire connaître celles qui nous ont charmés et convaincus.

Revue de la Presse.

—

La plupart des journaux ont annoncé la mort de M. Allan Kardec, et quelques-uns d'entre eux ajoutaient au simple récit des faits des commentaires sur son caractère et ses travaux, qui ne sauraient trouver place ici. Lorsqu'il pouvait victorieusement réfuter certaines diatribes malsaines et mensongères, M. Allan Kardec a toujours dédaigné d'en rien faire, considérant le silence comme la plus noble et la meilleure des réponses. A cet égard, nous suivrons son exemple, nous souvenant d'ailleurs qu'on ne porte envie qu'aux grandes personnalités, et qu'on n'attaque que les grandes œuvres dont la vitalité peut porter ombrage.

Mais, si des railleries sans consistance n'ont pu nous émouvoir, nous avons été, au contraire, profondément touchés de la justice rendue, par un certain nombre d'organes de la presse, à la mémoire de notre regretté président. Nous les prions de vouloir bien recevoir ici, au nom de la famille et des spirites du monde entier, les témoignages de notre profonde gratitude.

Faute d'espace, nous publions seulement deux de ces articles caractéristiques, et qui prouveront surabondamment à nos lecteurs, qu'il est dans la littérature et dans la science des hommes qui savent, lorsque les circonstances le commandent, porter hautement et courageusement le drapeau qui les réunit dans une commune ascension vers le progrès et la solidarité universels.

LE JOURNAL *PARIS*.

(3 avril 1869.)

« Celui qui, si longtemps, occupa le monde scientifique et religieux sous le pseudonyme d'Allan Kardec, avait pour nom Rivail et est décédé à l'âge de 65 ans.

« Nous l'avons vu couché sur un simple matelas, au milieu de cette salle des séances qu'il présidait depuis de longues années ; nous l'avons vu, la figure calme, comme s'éteignent ceux que la mort ne surprend pas, et qui, tranquille sur le résultat d'une vie honnêtement et laborieusement remplie, laissent comme un reflet de la pureté de leur âme sur ce corps qu'ils abandonnent à la matière.

« Résignés dans la foi d'une vie meilleure et dans la conviction de l'immortalité de l'âme, de nombreux disciples étaient venus donner un dernier regard à ces lèvres décolorées qui, hier encore, leur parlaient le langage de la terre. Mais ils avaient déjà la consolation d'outre-tombe ; l'Esprit d'Allan Kardec était venu leur dire quels avaient été ses déchirements, quelles ses impressions premières, quels de ses prédécesseurs dans la mort étaient venus aider son âme à se dégager de la matière. Si « le style c'est l'homme, » ceux qui ont connu Allan Kardec vivant, ne peuvent qu'être émus par l'authenticité de cette communication spirite.

« La mort d'Allan Kardec est remarquable par une coïncidence étrange. La société formée par ce grand vulgarisateur du Spiritisme venait de prendre fin. Le local abandonné, les meubles disparus, plus rien ne restait d'un passé qui devait renaître sur des bases nouvelles. A la fin de la dernière séance, le président avait fait ses adieux ; sa mission remplie, il se retirait de la lutte journalière pour se consacrer tout entier à l'étude de la philosophie spiritualiste. D'autres, plus jeunes, - des vaillants ! - devaient continuer l'œuvre, et forts de leur virilité, imposer la vérité par la conviction.

« A quoi bon raconter les détails de la mort ? Qu'importe la façon dont l'instrument est brisé, et pourquoi consacrer une ligne à ces morceaux désormais rentrés dans l'immense mouvement des molécules ? Allan Kardec est mort à son heure. Par lui est clos le prologue d'une religion vivace qui, irradiant chaque jour, aura bientôt illuminé l'humanité. Nul mieux qu'Allan Kardec ne pouvait mener à bonne fin cette œuvre de propagande, à laquelle il fallait sacrifier les longues veilles qui nourrissent l'esprit, la patience qui enseigne à la longue, l'abnégation qui brave la sottise du présent pour ne voir que le rayonnement de l'avenir.

« Allan Kardec, par ses œuvres, aura fondé le dogme pressenti par les sociétés les plus anciennes. Son nom, estimé comme celui

d'un homme de bien, est dès longtemps vulgarisé par ceux-ci qui croient et par ceux-là qui craignent. Il est difficile de réaliser le bien sans froisser les intérêts établis.

« Le Spiritisme détruit bien des abus ; - il relève aussi bien des consciences endolories en leur donnant la conviction de l'épreuve et la consolation de l'avenir.

« Les spirites pleurent aujourd'hui l'ami qui les quitte, parce que notre entendement trop matériel, pour ainsi dire, ne peut se plier à cette idée de *passage* ; mais le premier tribut payé à l'infériorité de notre organisme, le penseur relève la tête, et vers ce monde invisible qu'il sent exister au-delà du tombeau, il tend la main à l'ami qui n'est plus, convaincu que son Esprit nous protège toujours.

« Le président de la Société de Paris est mort, mais le nombre des adeptes s'accroît tous les jours, et les vaillants que le respect pour le maître laissait au second rang, n'hésiteront pas à s'affirmer pour le bien de la grande cause.

« Cette mort, que le vulgaire laissera passer indifférente, n'en est pas moins un grand fait dans l'humanité. Ce n'est plus le sépulcre d'un homme, c'est la pierre tumulaire comblant ce vide immense que le matérialisme avait creusé sous nos pieds, et sur lequel le Spiritisme répand les fleurs de l'espérance.

PAGÈS DE NOYEZ.

L'UNION MAGNÉTIQUE.

(10 avril 1869)

« Encore une mort, et une mort qui causera un grand vide dans les rangs des adeptes du Spiritisme.

« Tous les journaux ont consacré un article spécial à la mémoire de cet homme qui a su se faire un nom et prendre un rang parmi les célébrités contemporaines.

« Les relations étroites qui, suivant nous, existent bien certainement entre les phénomènes spirites et magnétiques, nous font un devoir de donner un souvenir de sympathie à un homme dont un certain nombre de nos collègues et abonnés partagent les croyances, et qui avait tenté d'ériger en science une doctrine dont il était en quelque sorte la vivante personnification.

A. BAUCHE.

Constitution nouvelle de la Société de Paris.

En présence des difficultés soulevées par la mort de M. Allan Kardec, et pour ne pas laisser en souffrance les graves intérêts qu'il a toujours su sauvegarder avec autant de prudence que de sagesse, la Société de Paris a dû aviser, dans le plus bref délai, à se constituer d'une manière régulière et stable, tant pour les démarches à faire auprès de l'autorité, que pour rassurer les esprits craintifs sur les conséquences de l'événement inattendu, qui a frappé si soudainement la grande famille spirite tout entière.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs ne nous sachent gré de leur donner à cet égard, les détails les plus précis ; c'est pourquoi nous nous empressons de leur faire connaître les décisions de la société, condensées dans les discours de M. Levent, vice-président de l'ancien comité, et du nouveau président, M. Malet, que nous reproduisons intégralement.

(Société de Paris, 9 avril 1869.)

M. Levent, prenant la parole au nom du comité, s'exprime en ces termes :

« MESSIEURS,

« C'est encore sous la douloureuse impression que nous a causée, à tous, la délivrance inattendue de notre bien regretté président, que nous inaugurons aujourd'hui le nouveau local de nos réunions hebdomadaires.

« Avant de reprendre nos études habituelles, payons à notre vénérable maître, un juste tribut de reconnaissance pour le zèle infatigable qu'il apportait dans ses travaux, le désintéressement absolu, l'abnégation complète de lui-même, la persévérance dont il a donné l'exemple dans la direction de cette société qu'il a toujours présidée depuis sa fondation.

« Espérons qu'un si noble exemple ne sera pas perdu ; que tant de travaux ne demeureront pas stériles et que l'œuvre du maître sera continuée ; en un mot, qu'il n'aura pas semé sur un sol ingrat.

« Votre comité est d'avis que, pour obtenir ce résultat tant désiré, deux choses importantes sont indispensables : 1° l'union la plus complète entre tous les sociétaires ; 2° le respect au programme nouveau que notre regretté président, dans sa sollicitude éclairée et sa

lucide prévoyance, avait préparé, il y a déjà quelques mois, et qui a été publié dans la *Revue* de décembre dernier.

« Prions donc tous le souverain maître, de permettre à ce grand Esprit, qui vient de rentrer dans la patrie céleste, de nous aider de ses lumières et de continuer à présider spirituellement cette Société qui est son œuvre personnelle et qu'il affectionnait tant.

« Cher et vénéré maître, qui êtes ici présent, quoique invisible pour nous, recevez de tous vos disciples, qui presque tous furent vos amis, ce faible témoignage de leur reconnaissance, de leur affection, qu'ils reporteront, n'en doutez pas, sur la courageuse compagne de votre existence terrestre. Elle est demeurée parmi nous, bien triste, bien isolée, mais cependant consolée, presque heureuse, par la certitude de votre bonheur actuel.

- « Messieurs, en présence de la perte irréparable que vient de faire la Société, le comité, dont les pouvoirs réguliers cessaient le 1er avril, a cru devoir continuer ses fonctions.

« Depuis le premier de ce mois, le bureau s'est réuni déjà deux fois, afin d'aviser immédiatement et de ne pas laisser un seul instant la Société parisienne des études spirites sans direction légale, acceptée et reconnue.

« Il y avait, messieurs, vous le reconnaîtrez, comme votre bureau, nécessité absolue.

« Les démarches à faire auprès de l'administration, afin de la prévenir et du changement du président et de la translation du siège de la Société ;

« Les rapports de notre Société parisienne avec les autres Sociétés étrangères, qui toutes, aujourd'hui, sont informées du décès de M. Allan Kardec, et qui pour la plupart, nous en ont déjà manifesté leurs sincères regrets ;

« La correspondance si nombreuse à laquelle il est indispensable de répondre ; enfin beaucoup d'autres raisons sérieuses qu'on pressent mieux qu'on ne les explique ;

« Tous ces motifs ont décidé votre comité actuel à vous présenter une liste de sept noms devant composer le bureau nouveau pour l'année 1869-1870, et qui seraient :

MM. Levent, Malet, Canaguier, Ravan, Desliens, Delanne et Tailleur.

« Ainsi que vous le remarquerez, messieurs, la plupart des membres de l'ancien bureau font partie de cette nouvelle liste.

« Votre comité a désigné à l'unanimité pour président, M. Malet,

dont les titres à cette nouvelle position sont nombreux et parfaitement justifiés.

« M. Malet réunit toutes les grandes qualités nécessaires pour assurer à la Société une direction ferme et sage. - Votre bureau est même d'avis qu'il y aurait lieu de remercier M. Malet de vouloir bien accepter cette fonction qui est loin d'être une sinécure, surtout aujourd'hui.

« Aussi est-ce avec confiance que nous vous prions d'accepter cette proposition et de voter cette liste par acclamation.

« En dehors des motifs développés plus haut, une autre raison sérieuse, grave, a déterminé votre bureau actuel à vous présenter cette proposition.

« C'est son grand désir que vous partagerez aussi, nous l'espérons, de nous rapprocher de plus en plus du plan d'organisation conçu par M. Allan Kardec et qu'il devait vous proposer cette année, moment du renouvellement du bureau.

« M. Allan Kardec ne devait accepter que la présidence honoraire, et nous savions que son intention était de vous présenter M. Malet comme candidat à la présidence. Nous sommes heureux de remplir le vœu de celui que nous regrettons tous.

« En conséquence, messieurs, au nom de votre ancien bureau que j'ai l'honneur de représenter, je vous prie d'accepter la proposition suivante :

« Sont nommés membres du bureau pour l'année 1869-1870 :

« MM. Levent, Malet, Canaguier, Ravan, Desliens, Delanne et Tailleur, sous la présidence de M. Malet.

Le vice-président :
« LEVENT »

Cette proposition étant acceptée et ratifiée par d'unanimes acclamations, M. le vice-président installe, séance tenante, M. Malet comme président de la Société.

Discours d'installation du nouveau Président.

(Séance du 9 avril 1869.)

MESDAMES, MESSIEURS,

Avant de prendre place sur ce siège, où depuis tant d'années vous avez eu le bonheur de voir et d'entendre cet éminent philosophe,

à qui chacun de nous doit la lumière et la tranquillité de l'âme, permettez que celui que vous avez appelé à présider vos réunions, vienne vous dire quelques mots sur la marche qu'il compte suivre et l'esprit avec lequel il entend diriger vos travaux.

Je voudrais le faire avec cet accent et cette simplicité qui sont l'expression des convictions profondes ! je le voudrais, mais, sous l'empire d'une émotion que je ne puis dominer et qu'il vous est facile de comprendre, je sens que je ne le pourrais si je n'appelais à mon aide les quelques lignes que je vais vous lire.

C'est qu'en effet, messieurs, lorsqu'il y a à peine quelques semaines, je sollicitais la faveur d'entrer dans vos rangs, comme associé libre de la Société des études spirites de Paris, j'étais loin de songer que je serais un jour appelé à en présider les séances, et bien plus éloigné encore de penser que le départ imprévu de notre cher et vénéré maître, m'appellerait à diriger, avec votre concours, ces intéressantes séances, où viennent chaque jour s'élucider les questions les plus ardues et les plus complexes.

Mais ainsi que notre vice-président vient de le dire, et je tiens à vous le répéter, c'est comme membre du Comité et simple délégué annuel, désigné par votre choix, que j'ai accepté cette difficile fonction, conformément d'ailleurs aux règles prescrites par l'organisation nouvelle que nous a laissée notre maître.

Qui de nous, en effet, messieurs, oserait succéder seul à une aussi grande personnalité que celle qui a rempli le monde de ses hautes et consolantes études, apprenant à l'homme d'où il vient, pourquoi il est sur cette terre, et où il va ensuite ? Quel serait assez orgueilleux pour se croire à la hauteur de sa logique, de son énergie et de sa profonde érudition, lorsque lui-même, écrasé par un travail toujours croissant, avait reconnu qu'un comité de six travailleurs sérieux et dévoués qu'il faudrait sans doute doubler dans un avenir prochain, ne serait pas trop nombreux pour faire face aux développements des études de la doctrine ?

Oui, messieurs, si j'ai répondu au désir que vous m'avez manifesté, c'est parce que les actes doivent toujours être en rapport avec les paroles. J'avais promis mon concours énergique quand vous m'avez admis parmi vous, et quelque difficile que soit le moment, je n'ai pas refusé le mandat que vous m'avez offert, quelque faibles que soient mes forces, persuadé qu'elles seront secondées vigoureusement par notre Comité, par vous tous, mes frères en croyance, et enfin par nos esprits protecteurs, au nombre desquels notre cher et affectionné président se trouve aujourd'hui.

Notre devoir, notre mission à tous, messieurs, est désormais de suivre le sillon tracé par le maître, je veux dire, l'approfondir, l'é-

largir davantage, plus que de l'étendre au loin, jusqu'à l'heure où un nouvel envoyé, éclaireur de l'avenir, viendra planter de nouveaux jalons et tracer une nouvelle étape ! Accomplissons notre tâche, et toute modeste qu'elle puisse paraître à quelques esprits ardents ou trop impatients peut-être, le champ en est assez vaste pour que chacun de nous puisse se dire, en terminant sa journée : « *Un repos heureux m'attend, car j'étais du nombre de ceux qui ont travaillé à la vigne du seigneur*. »

Mais pour atteindre ce but, l'effort doit être en raison directe de sa grandeur. Chercheurs infatigables de la vérité, acceptons la lumière de quelque côté qu'elle vienne, sans toutefois lui donner droit de cité avant de l'avoir analysée dans tous ses éléments et observée dans les effets multiples de son rayonnement. Ouvrons donc nos rangs à tous les chercheurs de bonne volonté désireux de se convaincre, quand bien même leur route eût été différente de la nôtre jusqu'à cette heure, pourvu qu'ils en acceptent les lois fondamentales de notre philosophie.

Réjouissons-nous, au moment où le Spiritisme, fondé sur des bases inébranlables, entre dans une phase nouvelle, de fixer l'attention de cette jeune génération à qui l'étude de la science est échue en partage, soit qu'elle sonde les profondeurs inconnues de l'océan céleste, soit qu'elle scrute ces myriades de mondes révélés par le microscope, soit enfin, qu'elle demande aux phénomènes du magnétisme le secret qui conduit à la découverte des admirables lois harmoniques du Créateur, qu'une seule renferme toutes : *la loi d'Amour*.

Ne repoussons pas non plus, messieurs, ces pionniers qu'avec tant de dédain, on appelle matérialistes. - Soyez assurés que plus d'un de ces chercheurs, en satisfaisant à la loi commune de l'erreur, sent sa conscience se révolter en scrutant la matière pour y chercher ce principe vital émané de Dieu seul.

Oui, plaignons leurs efforts infructueux, et ouvrons-leur aussi nos rangs, car nous ne saurions les confondre avec les *superbes* qu'aveuglent l'erreur et le sophisme ! Oh ! pour ceux-là, suivons le précepte du philosophe de Nazareth : « *Laissez aux morts le soin d'enterrer leurs morts* », et passons.

Montrons-nous donc toujours vrais et sincères spirites, par notre esprit de tolérance, notre amour pour nos frères avec qui nous devons partager ce pain de vie, dont nous a nourris notre cher maître *en glanant ces épis échappés de gerbes incomprises !…*

Semons, propageons et semons encore, même sur les terrains que le souffle du scepticisme a desséchés, car si quelques grains jetés au vent de l'incrédulité viennent à germer dans quelque sillon ca-

ché et creusé par la douleur, le rendement en sera au centuple du labeur.

Surtout ne perdons ni notre temps, ni nos forces, à répondre aux attaques dont nous pouvons être l'objet, car l'homme qui défriche doit s'attendre à être meurtri et déchiré par les ronces qu'il arrache.

- Ne répondons pas davantage à ces timorés de la libre pensée qui feignent de voir dans le Spiritisme une religion, un engin destructeur des choses établies, quand, au contraire, cette doctrine réunit en un seul faisceau, tous les membres épars de la grande famille humaine que l'intolérance des uns, et l'immobilité des autres ont dispersés et déshérités de toute croyance.

Mais si, d'une part, nous devons faire appel à tous les travailleurs dévoués, si la science peut et doit nous être d'un grand secours pour expliquer ce que le vulgaire appelle *miracle*, n'oublions jamais que le but essentiel et final de notre doctrine consiste dans l'étude des lois psychologiques et morales ; lois qui comprennent la fraternité, la solidarité entre tous les êtres, loi unique, loi universelle qui régit également et l'ordre moral et l'ordre matériel.

- C'est ce drapeau, messieurs, que nous tiendrons haut et ferme quoiqu'il arrive, et devant lequel devront s'incliner toutes les autres considérations.

C'est animé de ces pensées, que votre Comité doit poursuivre l'œuvre du maître ; car ce sont elles qui l'ont conduit à la découverte de cette magnifique étoile, bien autrement brillante, bien autrement puissante pour le bonheur de l'humanité, que toutes celles dont l'ensemble éblouit nos yeux.

- Suivons scrupuleusement le plan de la vaste et sage organisation laissée par le maître, expression dernière de son génie et dans laquelle il compare si heureusement les sociétés spirites à des observatoires dont toutes les études doivent être liées entre elles et reliées au groupe central de Paris, mais tout en laissant à chacun la libre direction de ses observations particulières.

Debout et à l'œuvre donc, spirites des cinq parties du monde ! à l'œuvre aussi, spiritualistes, biologistes, magnétistes et vous tous enfin, hommes de science, chercheurs altérés du vrai, réduis dans cette commune pensée : *hors la* VÉRITÉ *point de salut*, digne écho de cette devise des spirites : *hors la* CHARITÉ *point de salut*.

A ces conditions, mais à ces conditions seules, c'est du moins notre profonde conviction, non seulement le Spiritisme, ne restera pas stationnaire, mais il grandira rapidement, guidé toujours par son ancien pilote, bien plus puissant, bien plus clairvoyant encore qu'il ne l'était sur cette terre, et où sa digne compagne a reçu de lui

la mission de seconder ses vues généreuses et bienveillantes pour l'avenir de la doctrine.

Pardon, messieurs, d'avoir été si long ; j'aurais cependant encore bien des choses à vous dire… mais je me hâte, comprenant votre impatience à vouloir entendre celui qui sera toujours notre digne et vénéré président. Il est là, au milieu d'une phalange serrée d'Esprits sympathiques et protecteurs ; mais il était du devoir de celui à qui votre choix a fait incomber la tâche difficile de présider à vos travaux et à la direction de vos séances, de vous faire connaître ses vues partagées par le Comité central, et, il en a l'espoir, par la majorité des spirites. E. MALET.

Caisse générale du Spiritisme

DECISION DE MADAME ALLAN KARDEC

Désirant de tout son pouvoir, et selon les besoins du moment, contribuer à la réalisation des plans d'avenir de son mari, madame Allan Kardec, seule propriétaire légale des ouvrages et de la *Revue*, veut bien, par dévouement à la doctrine : 1° faire don, chaque année, à la caisse générale du Spiritisme, de l'excédant des bénéfices provenant, soit de la vente des livres spirites et des abonnements à la *Revue*, soit des opérations de la librairie spirite ; mais à la condition expresse que personne, à titre de membre du Comité central ou autre, n'aura le droit de s'immiscer dans cette affaire industrielle, et que les versements, quels qu'ils soient, seront accueillis sans observation, attendu qu'elle entend tout gérer personnellement, prévoir les réimpressions d'ouvrages, les publications nouvelles, régler à sa convenance les émoluments de ses employés, le loyer, les dépenses à venir, en un mot, tous les frais généraux ;

2° *La Revue* est ouverte à la publication des articles que le Comité central jugera utiles à la cause du Spiritisme, mais à la condition expresse qu'ils seront d'abord sanctionnés par le propriétaire et le Comité de rédaction, ainsi que cela a lieu pour toutes les publications quelles qu'elles soient ;

3° La caisse générale du Spiritisme est remise entre les mains d'un trésorier, chargé de la gérance des fonds sous la surveillance du Comité directeur. Jusqu'à ce qu'il y ait lieu d'en faire usage, ces fonds seront placés en acquisition de propriétés foncières pour

parer à toutes les éventualités. Chaque année le trésorier rendra un compte détaillé de la situation de la caisse, qui sera publié dans la *Revue*.

Ces décisions communiquées à la Société de Paris, dans sa séance du 16 avril, ont été pour madame Allan Kardec, l'objet de félicitations unanimes.

Ce noble exemple de désintéressement et de dévouement sera, nous n'en doutons pas, apprécié et compris par tous ceux dont le concours actif et incessant est acquis à la philosophie régénératrice par excellence.

Correspondance.

LETTRE DE M. GUILBERT, PRESIDENT DE LA SOCIETE SPIRITE DE ROUEN.

Rouen, 14 avril 1869.

Monsieur le Président,

Messieurs les membres du Comité directeur de la Société parisienne des Études spirites,

Nous sommes heureux, Messieurs, et nous vous félicitons chaleureusement de la promptitude avec laquelle votre Comité s'est constitué sur les bases indiquées par notre vénéré maître.

Nous étions bien loin de nous attendre au départ foudroyant qui est venu si cruellement frapper la Société de Paris et le Spiritisme tout entier ; mais, si dans les premiers moments, frappés de stupeur et douloureusement émus, nous avons courbé le front vers la terre où repose la dépouille mortelle de M. Allan Kardec, nous devons aujourd'hui nous redresser et agir, car si sa tâche est terminée, la nôtre commence et nous impose des devoirs sérieux et une grave responsabilité.

Au moment où le savant coordonnateur de la philosophie spirite vient de remettre entre les mains du Tout-Puissant, le mandat dont il s'était si dignement et si courageusement chargé, il nous appartient à nous, ses légataires naturels, de tenir haut et ferme, le drapeau où il a gravé en caractères indélébiles des enseignements qui trouvent un écho dans tous les cœurs bien doués.

Tous, nous devons nous réunir au Comité central, siégeant à Paris, qui représente pour nous le maître disparu, et c'est ce qui

arrivera, messieurs, si, comme nous en sommes persuadés, vous vous attachez à suivre la voie qu'il nous a tracée.

Mais, pour réaliser en temps opportun, bien entendu, les projets qu'il indiquait dans la *Revue* de décembre dernier, et que nous pourrions, en quelque sorte, considérer comme son testament ; pour créer la Caisse générale du Spiritisme, vous avez besoin du concours moral et matériel de tous. Tous doivent donc, dans la mesure de leurs forces, apporter leur pierre à l'édifice. Tel est, du moins, le sentiment de la Société spirite de Rouen, qui vous prie de l'inscrire pour mille francs, persuadée qu'elle est, qu'on ne saurait mieux honorer la mémoire du maître qu'en exécutant, d'après les plans qu'il nous a laissés, ce qu'il eût accompli lui-même, si Dieu, dont les secrets desseins nous sont inconnus, n'en eût décidé autrement.

Agréez, messieurs, avec nos fraternelles salutations, l'assurance de notre inaltérable dévouement à la cause du spiritisme.

Pour les Membres de la Société spirite de Rouen,

Le président :

A. GUILBERT.

Dissertations spirites

L'abondance des matières ne nous permettant pas de publier actuellement toutes les instructions dictées à l'occasion des funérailles de M. Allan Kardec, ni même toutes celles qu'il a données lui-même, nous avons réuni, dans une seule et même communication, les enseignements d'un intérêt général obtenus par l'intermédiaire de différents médiums.

(Société de Paris, avril 1869.)

Comment vous remercier, messieurs, de vos bons sentiments et des vérités éloquemment exprimées sur ma dépouille mortelle ; vous ne pouvez en douter, j'étais présent et profondément heureux, touché de la communion de pensée qui nous unissait de cœur et d'esprit.

Merci, mon jeune ami (M. C. Flammarion), merci de vous être affirmé comme vous l'avez fait ; vous vous êtes exprimé avec chaleur ; vous avez assumé une responsabilité grave, sérieuse, et cet acte d'indépendance vous sera doublement compté ; vous n'aurez rien perdu à dire ce que vos convictions et la science vous imposent.

En agissant ainsi, vous pourrez être discuté, mais vous serez honoré à juste titre.

Merci, à vous tous, chers collègues, mes amis ; merci au journal *Paris*, qui commence un acte de justice, par l'article d'un brave et digne cœur.

Merci cher vice-président ; MM. Delanne et E. Muller, recevez l'expression de mes sentiments de vive gratitude, vous tous qui serriez affectueusement aujourd'hui, la main de ma courageuse compagne.

Comme homme, je suis bien heureux des bons souvenirs et des témoignages de sympathie que vous me prodiguez ; comme spirite, je vous félicite des déterminations que vous avez prises pour assurer l'avenir de la doctrine ; car, si le Spiritisme n'est point mon œuvre, je lui ai, du moins, donné tout ce que les forces humaines m'ont permis de lui donner. C'est comme collaborateur énergique et convaincu, comme champion de tous les instants, de la grande doctrine de ce siècle, que je l'aime, et que je serais malheureux de la voir périr si la chose était possible.

J'ai entendu, avec un sentiment de profonde satisfaction, mon ami, votre nouveau et digne président, vous dire : « Agissons de concert ; allons réveiller les échos, qui depuis longtemps ne raisonnent plus ; allons raviver ceux qui résonnent ! Que ce ne soit pas Paris, que ce ne soit pas la France qui soient le théâtre de votre action ; allons partout ! Donnons à l'humanité entière la manne qui lui fait défaut ; donnons-lui l'exemple de la tolérance qu'elle oublie, de la charité qu'elle connaît si peu ! »

Vous avez agi pour assurer la vitalité de la Société ; c'est bien. Vous avez le désir sincère de marcher avec fermeté dans le sillon tracé, c'est encore bien ; mais il ne suffit pas de vouloir aujourd'hui, demain, après-demain ; pour bien mériter de la doctrine, il faut vouloir toujours ! La volonté, qui agit par secousse, n'est plus de la volonté ; c'est le caprice dans le bien ; mais, quand la volonté s'exerce avec le calme que rien ne trouble, avec la persévérance que rien n'arrête, elle est la véritable volonté, inébranlable dans son action, fructueuse dans ses résultats.

Soyez confiants dans vos forces ; elles produiront de grands effets si vous les employez avec prudence ; soyez confiants dans la force de l'idée qui vous réunit, car elle est indestructible. On peut en activer ou en retarder le développement, mais l'arrêter est chose impossible.

Dans la phase nouvelle où nous entrons, l'énergie doit remplacer

l'apathie ; le calme doit remplacer la fougue. Soyez tolérants les uns envers les autres ; agissez surtout par la charité, l'amour, l'affection. Oh ! si vous connaissiez toute la puissance de ce levier ! C'est de celui-là qu'Archimède eût pu dire, qu'avec lui on soulèverait le monde ! Vous le soulèverez, mes amis, et cette transformation splendide, qui s'effectuera par vous au profit de tous, marquera l'une des plus merveilleuses périodes de l'histoire de l'humanité.

Courage donc et espérance. L'espérance !… ce flambeau, que vos frères malheureux ne peuvent apercevoir à travers les ténèbres de l'orgueil, de l'ignorance et du matérialisme, ne l'éloignez pas encore davantage de leurs yeux. Aimez-les ; faites qu'ils vous aiment, qu'ils vous écoutent, qu'ils regardent ! Quand ils auront vu, ils seront éblouis.

Que je serai heureux alors, mes amis, mes frères, de voir que mes efforts n'auront pas été inutiles, et que Dieu lui-même aura béni notre œuvre ! Ce jour-là, il y aura dans le ciel une grande joie, une grande ivresse ! L'humanité sera délivrée du joug terrible des passions qui l'enchaînent et pèsent sur elle d'un poids écrasant. Il n'y aura plus alors, sur la terre, ni mal, ni souffrance, ni douleur ; car, les vrais maux, les souffrances réelles, les douleurs cuisantes viennent de l'âme. Le reste n'est que le frôlement fugitif d'une ronce sur un vêtement !…

A la lueur de la liberté et de la charité humaines, tous les hommes se reconnaissant, diront : « Nous sommes frères » et ils n'auront plus au cœur qu'un même amour, dans la bouche, qu'une seule parole, sur les lèvres, qu'un seul murmure : Dieu !

ALLAN KARDEC.

AVIS

Le catalogue des ouvrages de la *Librairie spirite* sera adressé contre 10 centimes en timbres-poste, à *toute personne* qui en fera la demande.

A NOS CORRESPONDANTS.

La mort de M. Allan Kardec a été, pour la plupart de nos correspondants de la France et de l'étranger, l'occasion de nombreux témoignages de sympathie pour madame Allan Kardec, et d'assurances d'adhésion aux principes fondamentaux du Spiritisme.

Dans l'impossibilité matérielle où nous sommes de répondre à tous, nous les prions de vouloir bien recevoir ici l'expression des sentiments de reconnaissance de madame Allan Kardec.

Persuadée qu'on ne saurait mieux accomplir les vœux de celui que nous regrettons tous, qu'en nous unissant dans une commune entente pour la propagation de nos principes, la Société de Paris est heureuse, dans les douloureuses circonstances où nous nous trouvons, de pouvoir compter sur le concours actif et efficace de tous. Elle verra avec une vive satisfaction des relations régulières s'établir entre elle et les différents centres de la province et de l'étranger.

AVIS TRÈS IMPORTANT.

Nous rappelons à MM. les abonnés que, depuis le 1er avril dernier, le bureau d'abonnement et d'expédition de la *Revue spirite* est transféré au siège de la *Librairie spirite*, 7, rue de Lille.

Pour tout ce qui concerne les abonnements, achats d'ouvrages, expéditions, les personnes qui n'habitent pas Paris, devront envoyer un mandat sur la poste ou une traite à l'ordre de *M. Bittard*, *gérant de la librairie*. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

Tous les documents, la correspondance, les récits de manifestations pouvant intéresser le Spiritisme et les spirites, devront être adressés à M. Malet, président de la Société parisienne des études spirites, 7, rue de Lille.

Pour le Comité de rédaction, le Secrétaire-gérant :

A. DESLIENS.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 6. JUIN 1869.

Aux abonnés de la Revue.

Jusqu'à ce jour la *Revue spirite* a été essentiellement l'œuvre, la création de M. Allan Kardec, comme du reste, tous les ouvrages doctrinaux qu'il a publiés.

Lorsque la mort l'a surpris, la multiplicité de ses occupations et la nouvelle phase dans laquelle entrait le Spiritisme, lui faisait désirer de s'adjoindre quelques collaborateurs convaincus, pour exécuter, sous sa direction, des travaux auxquels il ne pouvait plus suffire.

Nous nous attacherons à ne pas nous écarter de la voie qu'il nous a tracée ; mais il nous a paru de notre devoir de consacrer aux travaux du maître, sous le titre d'*Œuvres posthumes*, les quelques pages qu'il se fût réservées s'il était demeuré corporellement parmi nous. L'abondance des documents accumulés dans son cabinet de travail, nous permettra, pendant plusieurs années, de publier dans chaque numéro, outre les instructions qu'il voudra bien nous donner comme Esprit, un de ces intéressants articles qu'il savait si bien rendre compréhensibles à tous.

Nous sommes persuadés de satisfaire ainsi aux vœux de tous ceux que la philosophie spirite a réunis dans nos rangs, et qui ont su apprécier dans l'auteur du *Livre des Esprits*, l'homme de bien, le travailleur infatigable et dévoué, le spirite convaincu, s'appliquant dans sa vie privée à mettre en pratique les principes qu'il enseignait dans ses œuvres.

La route de la vie.

(ŒUVRES POSTHUMES)

La question de la pluralité des existences a depuis longtemps préoccupé les philosophes, et plus d'un a vu dans l'antériorité de l'âme la seule solution possible des problèmes les plus importants de la psychologie ; sans ce principe, ils se sont trouvés arrêtés à chaque pas et acculés dans une impasse d'où ils n'ont pu sortir qu'à l'aide de l'hypothèse de la pluralité des existences.

La plus grande objection que l'on puisse faire à cette théorie, c'est l'absence du souvenir des existences antérieures. En effet, une succession d'existences inconscientes les unes des autres ; quitter un corps pour en reprendre aussitôt un autre sans la mémoire du passé, équivaudrait au néant, car ce serait le néant de la pensée ; ce serait autant de points de départ nouveaux sans liaison avec les précédents ; ce serait une rupture incessante de toutes les affections qui font le charme de la vie présente et l'espoir le plus doux et le plus consolant de l'avenir ; ce serait enfin la négation de toute responsabilité morale. Une telle doctrine serait tout aussi inadmissible et tout aussi incompatible avec la justice et la bonté de Dieu, que celle d'une seule existence avec la perspective d'une éternité absolue de peines pour quelques fautes temporaires. On comprend donc que ceux qui se font une idée pareille de la réincarnation, la repoussent ; mais ce n'est point ainsi que le Spiritisme nous la présente.

L'existence spirituelle de l'âme, nous dit-il, est son existence normale, avec souvenir rétrospectif indéfini ; les existences corporelles ne sont que des intervalles, de courtes stations dans l'existence spirituelle, et la somme de toutes ces stations n'est qu'une très minime partie de l'existence normale, absolument comme si, dans un voyage de plusieurs années, on s'arrêtait de temps en temps pendant quelques heures. Si, pendant les existences corporelles, il paraît y avoir solution de continuité par l'absence du souvenir, la liaison s'établit pendant la vie spirituelle, qui n'a pas d'interruption ; la solution de continuité n'existe en réalité que pour la vie corporelle extérieure et de relation ; et ici l'absence du souvenir prouve la sagesse de la Providence, qui n'a pas voulu que l'homme fût trop détourné de la vie réelle où il a des devoirs à remplir ; mais, dans l'état de repos du corps, dans le sommeil, l'âme reprend en partie son essor, et là se rétablit la chaîne interrompue seulement pendant la veille.

A cela on peut encore faire une objection et demander quel profit on peut tirer de ses existences antérieures pour son amélioration, si l'on ne se souvient pas des fautes que l'on a commises. Le Spiritisme répond d'abord que le souvenir d'existences malheureuses, s'ajoutant aux misères de la vie présente, rendrait celle-ci encore plus pénible : c'est donc un surcroît de souffrances que Dieu a voulu nous épargner ; sans cela, quelle ne serait pas souvent notre humiliation en songeant à ce que nous avons été ! Quant à notre amélioration, ce souvenir serait inutile. Durant chaque existence nous faisons quelques pas en avant ; nous acquérons quelques qualités, et nous nous dépouillons de quelques imperfections ; chacune d'elles est ainsi un nouveau point de départ, où nous sommes ce que nous nous sommes faits, où nous nous prenons pour ce que nous sommes, sans avoir à nous inquiéter de ce que nous avons été. Si, dans une existence antérieure, nous avons été anthropophages, qu'est-ce que cela nous fait, si nous ne le sommes plus ? Si nous avons eu un défaut quelconque dont il ne reste plus de traces, c'est un compte liquidé dont nous n'avons plus à nous préoccuper. Supposons, au contraire, un défaut dont on ne s'est corrigé qu'à moitié, le reliquat se retrouvera dans la vie suivante, et c'est à s'en corriger qu'il faut s'attacher. Prenons un exemple : un homme a été assassin et voleur ; il en a été puni soit dans la vie corporelle, soit dans la vie spirituelle ; il se repent et se corrige du premier penchant, mais non du second ; dans l'existence suivante, il ne sera que voleur ; peut-être grand voleur, mais non plus assassin ; encore un pas en avant, et il ne sera plus qu'un petit voleur ; un peu plus tard et il ne volera plus, mais il pourra avoir la velléité de voler, que sa conscience neutralisera ; puis un dernier effort, et toute trace de la maladie morale ayant disparu, il sera un modèle de probité. Que lui fait alors ce qu'il a été ? Le souvenir d'avoir péri sur l'échafaud ne serait-il pas une torture, une humiliation perpétuelles ? Appliquez ce raisonnement à tous les vices, à tous les travers, et vous pourrez voir comment l'âme s'améliore en passant et repassant par les étamines de l'incarnation. Dieu n'est-il pas plus juste d'avoir rendu l'homme l'arbitre de son propre sort par les efforts qu'il peut faire pour s'améliorer, que d'avoir fait naître son âme en même temps que son corps, et de la condamner à des tourments perpétuels pour des erreurs passagères, sans lui donner les moyens de se purifier de ses imperfections ? Par la pluralité des existences, son avenir est entre ses mains ; s'il est longtemps à s'améliorer, il en subit les consé-

quences : c'est la suprême justice ; mais l'espérance ne lui est jamais fermée.

La comparaison suivante peut aider à faire comprendre les péripéties de la vie de l'âme.

Supposons une longue route, sur le parcours de laquelle se trouvent de distance en distance, mais à des intervalles inégaux, des forêts qu'il faut traverser ; à l'entrée de chaque forêt la route large et belle est interrompue et ne reprend qu'à la sortie. Un voyageur suit cette route et entre dans la première forêt ; mais là, plus de sentier battu ; un dédale inextricable au milieu duquel il s'égare ; la clarté du soleil a disparu sous l'épaisse touffe des arbres ; il erre sans savoir où il va ; enfin, après des fatigues inouïes, il arrive au confin de la forêt, mais accablé de fatigue, déchiré par les épines, meurtri par les cailloux. Là il retrouve la route et la lumière, et il poursuit son chemin, cherchant à se guérir de ses blessures.

Plus loin il trouve une seconde forêt où l'attendent les mêmes difficultés ; mais il a déjà un peu d'expérience ; il sait les éviter en partie et en sort moins contusionné. Dans l'une, il rencontre un bûcheron qui lui indique la direction qu'il doit suivre, et l'empêcher de s'égarer. A chaque nouvelle traversée son habileté augmente, si bien que les obstacles sont de plus en plus facilement surmontés ; assuré de retrouver la belle route à la sortie, cette confiance le soutient ; puis il sait s'orienter pour la trouver plus facilement. La route aboutit au sommet d'une très haute montagne d'où il en découvre tout le parcours depuis le point de départ ; il voit aussi les différentes forêts qu'il a traversées et se rappelle les vicissitudes qu'il y a éprouvées, mais ce souvenir n'a rien de pénible, parce qu'il est arrivé au but ; il est comme le vieux soldat qui, dans le calme du foyer domestique, se rappelle les batailles auxquelles il a assisté. Ces forêts disséminées sur la route sont pour lui comme des points noirs sur un ruban blanc ; il se dit : « Quand j'étais dans ces forêts, dans les premières surtout, comme elles me paraissaient longues à traverser ! Il me semblait que je n'arriverais jamais au bout ; tout me semblait gigantesque et infranchissable autour de moi. Et quand je songe que, sans ce brave bûcheron qui m'a remis dans le bon chemin, j'y serais peut-être encore ! Maintenant que je considère ces mêmes forêts du point où je suis, comme elles me paraissent petites ! il me semble que d'un pas j'aurais pu les franchir ; bien plus, ma vue les pénètre et j'en distingue les plus petits détails ; je vois jusqu'aux faux pas que j'ai faits. »

Alors un vieillard lui dit : - Mon fils, te voici au terme du voyage, mais un repos indéfini te causerait bientôt un mortel ennui et tu te prendrais à regretter les vicissitudes que tu as éprouvées et qui donnaient de l'activité à tes membres et à ton esprit. Tu vois d'ici un grand nombre de voyageurs sur la route que tu as parcourue, et qui, comme toi, courent risque de s'égarer en chemin ; tu as l'expérience, tu ne crains plus rien ; va à leur rencontre, et tâche, par tes conseils, de les guider, afin qu'ils arrivent plus tôt.

- J'y vais avec joie, reprend notre homme ; mais, ajoute-t-il, pourquoi n'y a t-il pas une route directe du point de départ jusqu'ici ? cela épargnerait aux voyageurs de passer par ces abominables forêts.

- Mon fils, reprend le vieillard, regarde bien, et tu en verras beaucoup qui en évitent un certain nombre ; ce sont ceux qui, ayant acquis le plus tôt l'expérience nécessaire, savent prendre un chemin plus direct et plus court pour arriver ; mais cette expérience est le fruit du travail qu'ont nécessité les premières traversées, de telle sorte qu'ils n'arrivent ici qu'en raison de leur mérite. Que saurais-tu toi-même si tu n'y avais pas passé ? L'activité que tu as dû déployer, les ressources d'imagination qu'il t'a fallu pour te frayer un chemin, ont augmenté tes connaissances et développé ton intelligence ; sans cela, tu serais aussi novice qu'à ton départ. Et puis, en cherchant à te tirer d'embarras, tu as toi-même contribué à l'amélioration des forêts que tu as traversées ; ce que tu as fait est peu de chose, imperceptible ; mais songe aux milliers de voyageurs qui en font autant, et qui, tout en travaillant pour eux, travaillent, sans s'en douter, au bien commun. N'est-il pas juste qu'ils reçoivent le salaire de leur peine par le repos dont ils jouissent ici ? Quel droit auraient-ils à ce repos s'ils n'avaient rien fait ?

- Mon père, reprend le voyageur, dans une de ces forêts, j'ai rencontré un homme qui m'a dit : « Sur la lisière est un immense gouffre qu'il faut franchir d'un bond ; mais sur mille, à peine un seul réussit ; tous les autres tombent au fond dans une fournaise ardente, et sont perdus sans retour. Ce gouffre, je ne l'ai point vu. »

- Mon enfant, c'est qu'il n'existe pas, autrement ce serait un piège abominable tendu à tous les voyageurs qui viennent chez moi. Je sais bien qu'il leur faut surmonter des difficultés, mais je sais aussi que tôt ou tard ils les surmonteront ; si j'avais créé des impossibilités pour un seul sachant qu'il devait succomber, c'eût été de la cruauté, à plus forte raison si je l'eusse fait pour le grand nom-

bre. Ce gouffre est une allégorie dont tu vas voir l'explication. Regarde sur la route, dans l'intervalle des forêts ; parmi les voyageurs, tu en vois qui marchent lentement, d'un air joyeux ; vois ces amis qui se sont perdus de vue dans les labyrinthes de la forêt, comme ils sont heureux de se retrouver à la sortie ; mais à côté d'eux, il en est d'autres qui se traînent péniblement ; ils sont estropiés et implorent la pitié des passants, car ils souffrent cruellement des blessures que, par leur faute, ils se sont faites à travers les ronces ; mais ils en guériront, et ce sera pour eux une leçon dont ils profiteront à la nouvelle forêt qu'ils auront à traverser et d'où ils sortiront moins meurtris. Le gouffre est la figure des maux qu'ils endurent, et en disant que sur mille un seul le franchit, cet homme a eu raison, car le nombre des imprudents est bien grand ; mais il a eu tort de dire qu'une fois tombé dedans on n'en sort plus ; il y a toujours une issue pour arriver à moi. Va, mon fils, va montrer cette issue à ceux qui sont au fond de l'abîme ; va soutenir les blessés sur la route, et montrer le chemin à ceux qui traversent les forêts.

La route est la figure de la vie spirituelle de l'âme, sur le parcours de laquelle on est plus ou moins heureux ; les forêts sont les existences corporelles où l'on travaille à son avancement en même temps qu'à l'œuvre générale ; le voyageur arrivé au but et qui retourne aider ceux qui sont en arrière, est celle des anges gardiens, des missionnaires de Dieu, qui trouvent leur bonheur dans sa vue, mais aussi dans l'activité qu'ils déploient pour faire le bien et obéir au maître suprême.

ALLAN KARDEC.

Extrait des Manuscrits d'un jeune Médium breton.

—

Les Hallucinés, les Inspirés, les Fluidiques et les Somnambules.

(Deuxième article, voir *la Revue* de février 1868.)

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, avoir lu dans le numéro de la *Revue* de février 1868, la première partie de cette étude intéressante à plus d'un point de vue. Nous en publions aujourd'hui la suite, laissant à l'Esprit qui l'a inspirée, toute la responsabilité de ses opinions, et nous réservant de les analyser un peu plus tard.

Nous livrons ces documents à l'examen de tous les spirites sérieux, et nous serons reconnaissants à ceux qui voudront bien nous trans-

mettre leur appréciation, ou les instructions dont ils pourront être l'objet de la part des Esprits. La *Revue spirite* est, avant tout, un journal d'étude, et, à ce titre, elle s'empresse d'accueillir tous les éléments de nature à éclairer la marche de nos travaux, laissant au contrôle universel, appuyé sur les connaissances acquises, le soin de juger en dernier ressort.

III

LES FLUIDIQUES.

On appelle *Fluide* ce rien et ce tout inanalysable, au moyen duquel le monde spirituel se met en communication avec le monde matériel, et qui maintient notre physique en harmonie, soit avec lui-même, soit avec ce qui est en dehors de lui.

Bien qu'il nous enveloppe et qu'il nous entoure, et que nous vivions en lui et par lui, c'est dans l'âme qu'il se réunit et se condense. Il est non seulement cette portion de notre âme qui nous met en action, nous dirige et nous guide, mais encore il est, pour ainsi dire, l'âme générale qui plane sur nous tous ; c'est le lien mystérieux et indispensable qui établit l'unité en nous-mêmes et en dehors de nous ; et s'il vient à se briser momentanément, c'est alors que se manifeste cette modification immense que nous appelons la mort.

Le fluide, c'est donc la vie elle-même : C'est le mouvement, l'énergie, le courage, le progrès ; c'est le bien et le mal. C'est cette force qui semble animer à son tour du souffle de sa volonté, soit la charrue bienfaisante qui fertilise la terre et fait de nous les nourriciers du genre humain, soit le fusil maudit qui la dépeuple et nous transforme en meurtriers de nos frères.

Le fluide facilite entre l'Esprit de l'inspirateur et celui de l'inspiré, des rapports qui, sans lui, seraient impossibles.

Les hallucinés sont nerveux, mais non pas fluidiques, en ce sens que rien ne se dégage d'eux. C'est ce défaut de dégagement, cet excès ou ce manque de fluide, cette rupture violente d'équilibre en eux qui les exalte jusqu'à la folie, jusqu'au délire, ou tout au moins jusqu'à la divagation momentanée, et fait défiler devant eux des fantômes imaginaires, ou qui se rattachent plus ou moins à la pensée dominante, qui, en excitant les fibres cérébrales, a fait entrer en révolte la quintessence du fluide circulant, trop plein de cette notion impressionnable qui tend incessamment à s'en dégager.

Qu'un fou, qu'un halluciné meure ; que l'on fasse l'autopsie de

son cadavre, et tout paraîtra sain dans sa nature physique ; on ne découvrira rien de particulier dans son cerveau. On pourra cependant observer le plus ordinairement, une légère lésion au cœur, la partie morale atteinte exerçant une puissante influence matérielle sur cet organe.

Eh bien ! ces désordres que le scalpel ne met pas à nu, que le doigt ne touche pas, que l'œil ne voit pas, ils existent dans le fluide, que la science, toujours trop matérialiste, nie pour n'avoir pas à l'étudier.

La vapeur n'avait pas besoin pour être une force, que Salomon de Caus ou Papin en devinassent l'emploi, pas plus que l'électricité n'avait attendu pour exister, que Galvani vînt lui faire accorder ses droits de cité au milieu des savants officiels. Le fluide ne se montre pas plus révérencieux à l'endroit de leurs doctes arrêts. L'électricité et la vapeur qui ne sont que d'hier, ont déjà révolutionné le monde matériel. Le Spiritisme, en affirmant la réalité du fluide, modifiera bien plus profondément encore le monde intellectuel et moral.

Non seulement le fluide existe, mais il est double, il se présente sous deux aspects divers, ou du moins, ses manifestations sont de deux ordres très différents.

Il y a le fluide latent, que chacun possède, et qui, à notre insu, met en mouvement toute la machine. Celui-là demeure en nous, sans que nous en ayons conscience parce que nous ne le sentons pas, et les natures lymphatiques vivent sans se douter qu'il existe.

Puis, il y a les fluides circulants qui sont en action perpétuelle et en ébullition constante dans les organisations nerveuses et impressionnables. Lorsqu'ils ne servent qu'à nous donner une activité extrême, nous les laissons agir au hasard, et ils n'excitent notre préoccupation que quand, faute d'équilibre, ou par une cause quelconque, leur action se traduit par des attaques de nerfs ou d'autres désordres apparents dont il importe de rechercher la cause.

Il arrive assez fréquemment que lorsque la crise nerveuse est calmée et après l'accablement qui la suit, un fluide se dégage de certains sensitifs, qui leur permet d'exercer une action curative sur d'autres êtres plus faibles et atteints d'un mal contraire au leur. Un simple attouchement sur la partie souffrante, suffit pour les soulager. C'est une sorte de magnétisme circulant, momentané, inconscient, car l'action fluidique se produit immédiatement ou ne se produit pas du tout.

Lorsque les inspirés sont fluidiques de naissance, ils jouissent au

plus haut degré de cette précieuse faculté curative. Mais c'est une rare exception.

Ordinairement l'état fluidique se développe à l'heure de la puberté, dans ce moment transitoire où l'on n'est pas fort encore, mais où l'on va le devenir pour supporter la lutte de la vie.

On a vu certains êtres devenir fluidiques pendant quelques années, quelques mois même, et cesser de l'être après que tout avait repris en eux sa situation normale et régulière.

Quelquefois même, et notamment chez les femmes, cet état se manifeste à l'heure critique où la faiblesse commence à se faire sentir.

Il arrive parfois que des enfants en sont doués dans un âge encore très tendre. Un secret instinct nous rapproche d'eux. On dirait qu'une auréole de pureté rayonne autour de ces blondes têtes de chérubins. Encore si près de Dieu, ils sont sains de corps, de cœur et d'âme ; la santé se dégage d'eux, et leur vue, leur présence, leur contact rassérènent notre être tout entier.

Vous vous sentez bien de leur baiser, vous êtes heureux de les bercer dans vos bras. Il y a chez eux quelque chose de plus que le charme qui s'attache aux douces caresses de l'enfant, il y a un dégagement qui calme vos agitations, vous rajeunit et rétablit en vous l'harmonie un moment compromise. Vous vous sentez attiré vers celui-ci et non vers celui-là. Vous ne savez pas pourquoi, et c'est parce que le premier vous procure un bien-être que vous ne ressentiriez pas auprès de tout autre.

Qui de nous n'a pas cherché, souvent pendant bien longtemps et sans le trouver, hélas ! l'être qui doit nous soulager ! Il existe cependant, ainsi que le remède qui peut nous guérir.

Cherchons sans nous décourager, et nous découvrirons. Frappons et l'on nous ouvrira. Si infirmes que nous soyons, il y a cependant quelque part une âme qui répondra à notre âme. Faibles, elle relèvera notre défaillance ; forts, elle adoucira nos aspérités. Nous nous compléterons avec elle, et tous les deux elles s'attendent pour se faire du bien.

Les natures fortement trempées exercent une action magnétique sur les caractères plus faibles. Pour magnétiser fructueusement, il faut un grand effort de volonté concentrée, par conséquent un dégagement de nous-même, et ce dégagement ne peut avoir une action curative qu'autant qu'il ajoute une force puissante à la fai-

blesse que nous combattons et qui fait souffrir celui qu'on magnétise.

Les magnétiseurs ne peuvent que rarement être magnétisés par d'autres. Il semble que cet effort de volonté qu'il faut réaliser, creuse une sorte de réservoir dans lequel s'accumule le fluide à l'état latent, qui déverse son trop-plein sur les autres ; mais il ne reste plus de place pour pouvoir rien recevoir d'eux.

L'intuition est le rayonnement du fluide qui, se dégageant de celui sur lequel nous voulons agir, vient éveiller le nôtre et le fait se déverser sur l'être que nous voulons soulager. De ce choc de deux agents contraires, une étincelle jaillit ; elle éclaire notre Esprit et nous montre ce qu'il convient de faire pour atteindre ce but. C'est la charité mise en action. Ce fluide agissant, toujours prêt à s'éveiller au premier appel de la souffrance, se rencontre surtout chez les âmes sensibles et tendres plus préoccupées du bien des autres que du leur propre.

Il existe certains médecins chez lesquels ce dégagement fluidique s'opère sans même qu'ils s'en rendent compte, et qui ont reçu de Dieu le don de guérir plus sûrement ceux qui souffrent.

Puis enfin il y a les natures vraiment fluidiques dont le trop-plein exige un dégagement continuel sous peine de réagir contre eux. L'action qu'ils exercent sur ceux qui leur sont sympathiques est toujours salutaire, mais elle peut devenir funeste à ceux qui leur sont antipathiques.

C'est parmi ceux-là que se rencontrent les sensitifs qui, dans l'obscurité, perçoivent les lueurs odiques qui se dégagent de certains corps, tandis que les autres n'aperçoivent rien.

Les fluidiques et les sensitifs sont les plus sujets à ces sentiments instinctifs de sympathie ou d'antipathie, en présence de ceux dont le contact ou la vue seulement leur fait éprouver du bien ou du mal.

Certains enfants exercent une pression physique ou morale sur leurs frères ou sur leurs camarades. C'est le fluide de dégagement qui va vers ces derniers et les domine.

Chacun de nous exerce sur autrui un pouvoir attractif ou répulsif, mais à des degrés différents, car la nature est multiple et infinie dans ses combinaisons.

Qui n'a senti l'effet d'une simple poignée de main pour remettre l'être en équilibre ou pour détruire en soi cet équilibre ; pour nous unir à la personne qui nous la donne, ou pour nous repousser loin

d'elle ; pour nous faire ressentir une sensation de bien-être ou de souffrance ?

Qui n'a senti le froid ou la chaleur d'un baiser ?

Qui n'a senti ce frémissement intérieur qui ébranle tout notre être au moment où nous sommes mis en rapport avec un autre, et qui nous fait dire : C'est un ami !… ou bien un ennemi ?

Les personnes dont les mains sont froides et moites sont de complexion faible ; d'une sensibilité peu développée, elles ne donnent pas de fluide et elles ont besoin qu'on leur en prodigue.

Les inspirés jouissent habituellement du privilège de pouvoir secourir, par un fluide qui se dégage d'eux, ceux qui en ont besoin.

Mais rarement ils jouissent d'une bonne santé, rarement l'équilibre et l'harmonie règnent dans leur personne.

Ils ont trop ou pas assez de fluide, et ce n'est guère que dans le moment de l'inspiration qu'ils se trouvent en complète harmonie.

Mais alors ils n'en ressentent pas les bienfaits, puisqu'une autre individualité est unie à la leur et qu'elle les abandonne momentanément, après qu'ils ont donné ce qu'ils avaient en réserve.

Les guérisseurs de la campagne, les sorciers, ceux qui font disparaître les entorses, sont généralement des fluidiques. Leur puissance est réelle ; ils l'exercent sans savoir comment. Mais on se tromperait à croire qu'ils puissent agir également sur tout le monde. Il faut que le fluide qui se dégage d'eux soit en harmonie avec celui de la personne qui doit l'absorber, autrement l'effet contraire se produit. De là vient le mal très réel que l'on ressent parfois après une visite chez l'un de ces prétendus sorciers.

Il n'y a ni remèdes ni fluides dont l'action soit universelle. Toute action est modifiée par la nature de celui qui la reçoit. Il faut que l'étincelle frappe juste, sinon il y a choc et aggravation dans le mal que l'on prétend soulager.

Le magnétisme subit la même loi et ne peut pas davantage être efficace dans tous les cas.

Les sensitifs et les fluidiques sont les plus généreuses natures, celles qui sentent le mieux tous ces mille riens qui composent l'être humain dans sa partie morale, physique et intellectuelle. Mais ce sont aussi les plus malheureuses, parce qu'elles donnent plus aux autres que ceux-ci ne leur rendent.

Les plus fluidiques ont généralement un grand dégoût de leur personnalité. Elles pensent aux autres, jamais à elles-mêmes. Cela tient peut-être aussi à une sorte d'intuition secrète ; elles sentent que

sans ce dégagement de leur trop-plein qu'elles déversent sur autrui, elles ne pourraient pas avoir de repos.

Plaignons les fluidiques et les sensitifs. La vie a pour eux plus de douleurs que de joies ; elle n'est qu'une continuelle souffrance.

Mais admirons-les en même temps, car ils sont bons, généreux et doués de la charité humanitaire. Une force se dégage d'eux pour le soulagement de leurs frères et c'est pour être plus complètement *tout à tous*, qu'ils sont si peu à eux-mêmes.

Et peut-être leur avancement sera-t-il plus rapide et plus grand dans un autre monde, parce qu'ils ont passé dans celui-ci en ne s'appliquant qu'à faire du bien aux autres.

Parfois, après un trop grand dégagement, le fluidique souffre et arrive à un extrême degré de faiblesse, jusqu'au moment où, de nouveau, il rentre en possession de sa force. Quand une personne souffre, il ne calcule pas et va vers elle. Le cœur l'y entraîne victorieusement, advienne que pourra ! Ce n'est plus un homme que de froides convenances retiennent ; c'est une âme qui s'éveille au premier cri de la souffrance, et qui ne se souvient plus après que le soulagement est arrivé !

IV
LES SOMNAMBULES.

Le somnambulisme, que l'on peut diviser en trois catégories, ne se rapporte directement ni à l'une ni à l'autre des trois phases que nous venons de décrire.

1° Le somnambule naturel sera bien rarement un bon magnétiseur. Il peut n'être accessible ni à l'inspiration ni au fluide forcé et concentré sur un seul point par la volonté de celui-ci. D'autres fois, son état annonce une prédisposition favorable à recevoir une impulsion.

Le somnambulisme naturel est le rêve mis en action. La pensée suit son cours pendant le sommeil des organes. C'est encore là ce qui prouve que quelque chose vit en nous, en dehors de la matière, que nous pensons et que nous vivons pendant le sommeil, de la vie active de l'Esprit, bien que nous ayons pour un temps toutes les apparences de l'anéantissement.

La vie active se continue donc chez le somnambule ; seulement elle change de forme et prend celle d'un rêve. L'esprit agite la matière, puisque les organes physiques sont remis en action par une force énergique dont au réveil l'individu a perdu jusqu'au souvenir.

L'inspiré véritable étant imprégné d'une force puissante et inconnue, a quelque chose du somnambule naturel en ce sens qu'il obéit à une impulsion qui lui est étrangère, et qu'il cesse de la ressentir aussitôt qu'il est rentré dans son état naturel.

Le somnambule agit sous la simple inspiration qui émane de lui ; il est concentré sur un seul objet, c'est pourquoi dans tous les actes qu'il accomplit alors, il paraît bien supérieur à lui-même. Si on l'éveille, il se trouble, il s'écrie comme au milieu d'un cauchemar et cette brusque transition n'est pas sans danger pour lui.

Cet état bizarre n'attaque ni ne fatigue les organes. Ces êtres se portent très bien, parce que, tandis qu'ils agissent, l'être physique dort, se repose pendant que l'imagination seule travaille.

2° Chez l'inspiré, on peut dire qu'il y a toujours une grande somme de repos physique. Empreint d'une autre individualité, son corps ne participe pas à l'action qu'il accomplit, et son Esprit même sommeille d'une certaine façon, puisqu'on vient le forcer à s'assimiler les pensées d'un autre dont il perd ensuite jusqu'à la plus légère trace, à mesure qu'il s'éveille à la vie ordinaire.

Chez les natures dociles (et tous les somnambules ne le sont pas), ce travail de concentration, d'*emparement* de l'être, se fait sans lutte, c'est pourquoi ces pensées leur sont plus particulièrement données, précisément parce qu'elles n'interrompent pas le repos chez ceux à qui on les apporte.

On confond parfois les somnambules avec les inspirés, parce qu'il y a ressemblance dans les résultats.

Les uns et les autres prescrivent des remèdes. Mais l'inspiré seul est un révélateur ; c'est en lui-même que le progrès réside, puisque seul il est l'écho, l'instrument passif d'un Esprit autre que le sien, et plus avancé.

Le magnétisme réveille chez le somnambule, surexcite et développe l'instinct que la nature a donné à tous les êtres pour leur guérison, et que la civilisation incomplète au milieu de laquelle nous nous débattons, a étouffé en nous pour le remplacer par les fausses lueurs de la science.

Les inspirés n'ont nullement besoin du secours du fluide magnétique. Ils vivent paisibles, ne pensant à rien. Tout à coup un mot, obscur et indistinct tout d'abord, est murmuré à leur oreille ; ce mot les pénètre ; il prend un sens, grandit, s'élargit, devient une pensée ; d'autres se groupent à l'entour, puis l'élaboration intime étant arrivée à maturité, une force irrésistible les dompte, et, soit par la

parole, soit par l'écriture, il faut qu'ils chassent au dehors la vérité qui les obsède.

Ils sont tellement imprégnés de leur objet, tellement possédés par lui, que, pendant ces heures d'élaboration ou de diversion, ils ne sont plus accessibles aux souffrances du corps, puisqu'ils ne le sentent plus et qu'ils n'ont plus conscience d'eux-mêmes, puisque, enfin, un autre vit en eux à leur place.

Peu à peu, à mesure que le souffle inspirateur les abandonne, la douleur revient ; ils reprennent possession d'eux-mêmes, ils vivent de leur volonté propre, subordonnée à leurs perceptions personnelles, et il ne reste plus, de l'apparition évanouie, rien qu'une sorte de vide dans le cerveau, suivant l'expression consacrée, mais vide qui existe en réalité dans l'organisme tout entier.

Souvent l'inspiré se trouve inconsciemment imprégné depuis longtemps de l'Esprit d'autrui. Il a, à son insu, des instants de recueillement forcé ; il sait et peut mieux concentrer des idées, tout en paraissant vivre de la vie commune et échanger avec les autres ses pensées ordinaires. Mais ses distractions sont plus fréquentes, même sans que son Esprit soit encore concentré sur une chose plutôt que sur une autre. Il flotte dans le vague ; il se laisse bercer par une sorte d'engourdissement qui est le commencement de l'infusion de communications encore au premier travail de transmission.

Par lui-même, le magnétisme ne donne pas l'inspiration : tout au plus la provoque-t-il, la rend-il plus facile. Le fluide est comme un aimant qui attire les morts bien-aimés vers ceux qui restent. Il se dégage abondamment des inspirés et va éveiller l'attention des êtres partis les premiers et qui leur sont similaires. Ceux-ci, de leur côté, épurés et éclairés par une vie plus complète et meilleure, jugent mieux et connaissent mieux ceux qui peuvent leur servir d'intermédiaires dans l'ordre de faits qu'ils croient utiles de nous révéler.

C'est ainsi que ces êtres plus avancés découvrent souvent chez celui qu'ils adoptent pour leur élu, des dispositions qu'il ne se connaissait pas lui-même. Ils le développent dans ce sens, malgré les obstacles que leur opposent les préjugés du milieu social, ou les préventions de la famille, sachant bien que la nature a préparé le terrain pour recevoir la semence qu'ils veulent répandre.

Voici un médecin demeuré médiocre parce que des considérations plus fortes que sa volonté lui ont imposé une vocation factice : l'inspiration ne fera jamais de lui un révélateur en médecine. L'Esprit ne viendra jamais lui communiquer les choses qui ont trait au

métier qu'on l'a contraint d'exercer, mais bien celles qui sont en rapport avec les facultés naturelles qui, à son arrivée sur la terre, lui ont été départies pour qu'il les développât par le travail, et qui sont demeurées à l'état latent. C'était là l'œuvre qu'il devait réaliser. L'Esprit l'a remis dans la voie, et lui a fait comprendre sa véritable mission.

Le magnétisme, en tant qu'inspiration, ne peut rien pour cette créature fatalement dévoyée. Seulement, comme il y a désaccord entre les tendances que lui impriment ses fluides et les fonctions que les circonstances l'ont condamné à exercer, il est mécontent, malheureux ; il souffre, et, à ce point de vue, le magnétisme peut venir calmer un moment les regrets qu'il éprouve en présence de son avenir brisé.

C'est donc bien à tort que l'on croit généralement dans le monde que, pour être inspiré, il faut être magnétisé. Encore une fois, le magnétisme ne donne pas l'inspiration ; il fait circuler le fluide et nous remet en équilibre, voilà tout. De plus, il est incontestable qu'il développe le pouvoir de concentration.

Les somnambules du plus haut titre, ceux qui répandent autour d'eux des lumières nouvelles, sont en même temps des inspirés ; seulement il ne faut pas croire qu'ils le sont également à toutes les heures.

3° Les somnambules sont plus généralement des fluidiques que des inspirés ; alors on conçoit l'opportunité de l'action magnétique. L'attouchement, soit du magnétiseur, soit d'une chose qui lui a appartenu, peut leur donner ce pouvoir de concentration provoquée et préalablement augmentée par les passes magnétiques. Joint à la prédisposition somnambulique, le magnétisme développe la seconde vue et produit des résultats extraordinaires, surtout au point de vue des consultations médicales.

Le somnambule est tellement concentré par le désir de guérir la personne dont le fluide est en rapport avec le sien, qu'il lit dans son être intérieur.

S'il ajoute à cette disposition celle d'être inspiré, chose extrêmement rare, c'est alors qu'il devient complet. Il voit le mal ; on vient lui indiquer le remède !

Les Esprits qui viennent imprégner l'inspiré ne sont pas des êtres surnaturels. Ils ont vécu dans notre monde ; ils vivent dans un autre, voilà tout. Peu importe la forme physique qu'ils revêtent ; leur

âme, leur souffle est identique au nôtre, parce que la loi qui régit l'univers est une et immuable.

Le fluide étant le principe de vie, l'animation, et notre âme ayant, grâce à des fluides différents, des attractions et par suite des destinées multiples et diverses, si, par l'action magnétique, on détourne de sa spontanéité le pouvoir de concentration sur la pensée qui doit nous être transmise, l'Esprit ne peut plus exercer son action, conserver sur nous sa même force, sa volonté intacte pour nous faire écrire, ou lire à haute voix, au monde qui en a besoin, ce qu'il est venu nous apporter.

Aussi les médecins qui dirigent les somnambules, doivent-ils éviter autant que possible de les magnétiser, sous peine de remplacer la véritable inspiration par une simple transmission de leur propre pensée.

Les somnambules, pas plus que les inspirés ou les fluidiques, ne peuvent agir sur tous leurs frères incarnés. Chacun n'est puissant que sur un petit nombre. Mais tous, en somme, y trouveront leur part, lorsqu'on n'aura plus frayeur de ces forces généreuses qui se dégagent de nous à des degrés plus ou moins intenses.

Pour les somnambules fluidiques, l'emploi du magnétisme est utile en exerçant sur eux son influence de concentration. Seulement il y a dans cet état plus encore que dans tout autre, une force d'attraction ou de répulsion contre laquelle il ne faut jamais lutter.

Les plus richement doués sont accessibles à des antipathies trop extrêmes pour qu'ils puissent les étouffer. Ils en éprouvent comme ils en inspirent. Leurs prescriptions sont alors rarement bonnes. Mais, doués ordinairement d'une grande force morale en même temps que d'une excessive bienveillance, ils acquièrent un grand pouvoir de modération sur leur personne, et s'il ne leur est pas toujours permis de faire le bien, du moins ils ne feront jamais le mal.

EUGÈNE BONNEMÈRE.

Pierre tumulaire de M. Allan Kardec.

Dans la réunion de la Société de Paris qui suivit immédiatement les obsèques de M. Allan Kardec, les spirites présents, membres de la société et autres, émirent unanimement le vœu qu'un monument, témoignage de la sympathie et de la reconnaissance des spirites en général, fût édifié pour honorer la mémoire du coordonnateur de

notre philosophie. Un grand nombre de nos adhérents de la province et de l'étranger se sont associés à cette pensée. Mais l'examen de cette proposition a dû nécessairement être retardé, parce qu'il convenait d'abord de s'assurer si M. Allan Kardec avait fait des dispositions à cet égard et quelles étaient ces dispositions.

Tout bien examiné, rien ne s'opposant plus à l'étude de cette question, le comité, après y avoir mûrement réfléchi, s'est arrêté, sauf modification, à une décision qui, tout en permettant de satisfaire au vœu légitime des spirites, lui paraît le mieux s'harmoniser avec le caractère bien connu de notre regretté président.

Il est bien évident pour nous, comme pour tous ceux qui l'ont connu, que M. Allan Kardec, comme Esprit, ne tient en aucune façon, à une manifestation de ce genre, mais l'homme ici s'efface devant le chef de la doctrine, et il est de la dignité, je dirai plus, du devoir de ceux qu'il a consolés et éclairés, de consacrer par un monument impérissable, la place où repose sa dépouille mortelle.

Quel que soit le nom sous lequel elle a été désignée, il est hors de doute pour tous ceux qui ont un peu étudié la question et pour nos adversaires même, que la doctrine spirite a existé de toute antiquité, et cela est tout simple puisqu'elle repose sur des lois de nature aussi anciennes que le monde ; mais il est bien évident aussi que, de toutes les croyances antiques, c'est encore le Druidisme pratiqué par nos ancêtres les Gaulois, qui se rapproche le plus de notre philosophie actuelle. Aussi est-ce dans les monuments funéraires qui couvrent le sol de l'antique Bretagne que le comité a reconnu la plus parfaite expression du caractère de l'homme et de l'œuvre qu'il s'agissait de symboliser.

L'homme était la simplicité incarnée, et si la doctrine est simple elle-même comme tout ce qui est vrai, elle est aussi indestructible que les lois éternelles sur lesquelles elle repose.

Le monument se composerait donc de deux pierres levées de granit brut, surmontées d'une troisième pierre reposant un peu obliquement sur les deux premières, *d'un dolmen*, en un mot. Sur la face inférieure de la pierre supérieure, on graverait simplement le nom d'Allan Kardec, avec cette épigraphe : *Tout effet a une cause, tout effet intelligent a une cause intelligente ; la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.*

Cette proposition, accueillie par les marques unanimes d'assentiment des membres de la Société de Paris, nous a paru devoir être portée à la connaissance de nos lecteurs. Le monument n'étant pas

seulement la représentation des sentiments de la Société de Paris, mais des spirites en général, chacun devait être mis à même de l'apprécier et d'y concourir.

Musée du Spiritisme.

Dans les plans d'avenir que M. Allan Kardec publiait dans *la Revue* de décembre et dont son départ imprévu retardera nécessairement l'exécution, se trouve le paragraphe suivant :

« Aux attributions générales du comité seront annexés, comme dépendances locales :

« 1° -

« 2° Un musée où seront réunies les premières œuvres de l'art spirite, les travaux médianimiques les plus remarquables, les portraits des adeptes qui auront bien mérité de la cause par leur dévouement, ceux des hommes que le Spiritisme honore, quoique étrangers à la doctrine, comme bienfaiteurs de l'humanité, grands génies missionnaires du progrès, etc.

« Le futur musée possède déjà huit tableaux de grande dimension, qui n'attendent qu'un emplacement convenable, vrais chefs-d'œuvre de l'art, spécialement exécutés, en vue du Spiritisme, par un artiste en renom, qui en a généreusement fait don *à la doctrine*. C'est l'inauguration de l'art spirite par un homme qui réunit la foi sincère au talent des grands maîtres. Nous en ferons en temps utile, un compte rendu détaillé. »

(*Revue* de décembre 1868, page 385.)

Ces huit tableaux comprennent : le *portrait allégorique de M. Allan Kardec* ; le *Portrait de l'auteur* ; trois scènes spirites de la vie de Jeanne d'Arc, ainsi désignées : *Jeanne à la fontaine*, *Jeanne blessée* et *Jeanne sur son bûcher* ; l'*Auto-da-Fé de Jean Huss* ; un tableau symbolique des *trois Révélations*, et l'*Apparition de Jésus au milieu de ses apôtres, après sa mort corporelle*.

Lorsque M. Allan Kardec publia cet article dans la *Revue*, il avait l'intention de faire connaître le nom de l'auteur, afin que chacun pût rendre hommage à son talent et à la fermeté de ses convictions. S'il n'en a rien fait, c'est que celui-ci que la plupart d'entre vous connaissent, par un sentiment de modestie que vous comprendrez facilement, désirait garder l'incognito et n'être connu qu'après sa mort.

Aujourd'hui les circonstances ont changé, M. Allan Kardec n'est plus, et, si nous devons nous efforcer d'exécuter ses desseins autant qu'il est en nous, nous devons aussi, toutes les fois que nous en avons la possibilité, mettre notre responsabilité à couvert et parer aux éventualités que des événements imprévus ou des *manœuvres malveillantes* pourraient faire surgir.

C'est dans cette intention, messieurs, que madame Allan Kardec me charge de vous faire savoir que six des tableaux désignés ci-dessus, ont été remis entre les mains de son mari, qu'ils se trouvent actuellement entre les siennes, et qu'elle les conservera en dépôt jusqu'à ce qu'un local approprié, acheté avec les fonds provenant de la caisse générale, et gérée par conséquent sous la direction du comité central chargé des intérêts généraux de la doctrine, permette de les disposer d'une manière convenable.

Jusqu'ici, les embarras multiples d'une translation de domicile, dans les conditions douloureuses que vous connaissez, n'ont pas laissé la latitude de visiter les tableaux. Désormais, tout spirite pourra, si tel est son désir, les examiner et les apprécier, à la résidence particulière de madame Allan Kardec, les mercredis, de deux heures à quatre heures.

Les deux autres tableaux sont encore entre les mains de l'auteur, que vous avez sans doute tous déjà reconnu. C'est, en effet, M. Monvoisin qui, puisant une nouvelle énergie dans la fermeté de ses convictions, a voulu, malgré son grand âge, concourir au développement de la doctrine, en ouvrant une ère nouvelle pour la peinture, et en se mettant à la tête de ceux qui, dans l'avenir, illustreront l'art spirite.

Nous n'en dirons pas davantage à cet égard. M. Monvoisin est connu et apprécié par tous, tant comme artiste de talent que comme spirite dévoué, et il prendra place à côté du maître, dans les rangs de ceux qui auront bien mérité du Spiritisme.

(Extrait du procès-verbal de la séance du 7 mai 1869.)

Variétés.

—

Les miracles de Bois-d'Haine.

(Deuxième article, voir la *Revue* d'avril 1869.)

Sous ce titre, nous avons publié, dans un précédent numéro, l'analyse d'un article du *Progrès thérapeutique*, journal de médecine,

rendant compte d'un phénomène singulier, qui excitait au plus haut point la curiosité publique à Bois-d'Haine (Belgique). Il s'agissait, comme on se le rappelle, d'une jeune fille de 18 ans, nommée Louise Lateau qui, tous les vendredis, de une heure et demie à quatre heures et demie, tombe dans un état d'extase cataleptique.

Pendant la crise, elle reproduit, par la position de ses membres, la crucification de Jésus, et cinq plaies s'ouvrent aux endroits précis où furent celles du Christ.

Différents médecins ont examiné attentivement ce curieux phénomène, dont on trouve d'ailleurs plusieurs exemples dans les annales de la médecine. L'un d'eux, le docteur Huguet, a adressé au *Petit Moniteur* la lettre suivante, que nous reproduisons sans commentaires, ajoutant seulement que nous partageons sans réserve l'opinion du docteur Huguet sur les causes probables de ces manifestations.

« L'explication des curieux phénomènes observés sur Louise Lateau et relatés dans votre estimable journal (*le Petit Moniteur universel du soir*, du samedi 10 avril 1869) nécessite la connaissance complète du composé humain.

« Tous ces phénomènes, ainsi que vous le faites très judicieusement observer, sont dus à l'imagination.

« Mais que faut-il entendre par là si ce n'est la faculté de retenir, à l'aide de la mémoire, des impressions imaginées ?

« Comment reçoit-on les impressions, et comment, les impressions reçues, expliquer la représentation physiologique du crucifiement ?

« Voici, monsieur, les explications que je prends la liberté de vous soumettre.

« La substance humaine est une unité ternaire composée de trois éléments ou plutôt de trois modalités substantielles : l'esprit, le fluide nerveux et la matière organisée ; ou, si l'on veut, de deux manifestations phénoménales solidaires : l'âme et le corps.

« Le corps est une agrégation sérielle et harmonieusement disposée des éléments du globe.

« Le fluide nerveux est la mise en commun de toutes les forces cosmiques et de la force vitale reçue avec l'existence.

« Ces forces, élevées à la plus haute puissance, constituent l'âme humaine qui est de même nature que toutes les autres âmes du monde.

« Cette analyse succincte de l'homme ainsi présentée, cherchons à en expliquer les faits.

« Une étude sérieuse de la catalepsie et de l'extase nous a confirmé dans cette théorie, et nous a permis d'émettre les propositions suivantes :

« 1° L'âme humaine, répandue dans toute l'économie, a sa plus grande tension dans le cerveau, point d'arrivée des impressions de toute sorte et point de départ de tous les mouvements ordonnés.

« 2° Le fluide nerveux, résultat de l'organisation de toutes les forces cosmiques et natives réunies, est le levier dont l'âme se sert pour établir ses rapports avec les organes et avec le monde extérieur.

« 3° La matière est l'étui, la cellule multiple et agrandie qui se moule sur la forme fluidique déterminée et spécifiée par la nature même de l'homme.

« 4° Les organes ne sont que les médiateurs entre les forces organiques et celles du milieu ambiant.

« 5° Les organes sont sous l'influence de l'âme qui peut les modifier de diverses façons, suivant ses divers états, par l'intermédiaire du système nerveux.

« 6° L'âme est mobile, elle peut aller et venir, se porter, avec plus ou moins de puissance sur tel ou tel point de l'économie, suivant les circonstances et le besoin.

« Les migrations de l'âme dans son corps entraînent les migrations du fluide nerveux qui, à leur tour, entraînent celles du sang.

« Or, quand l'âme de la jeune Lateau était en consonance similaire, par sa foi, avec la passion du Christ imaginée dans son sentiment, cette âme se portait, par rayonnement similaire, sur tous les points de son corps, qui correspondaient dans sa mémoire à ceux du corps du Christ par où le sang s'était écoulé.

« Le fluide nerveux, ministre fidèle de l'âme, suivait la direction de son chef de file, et le sang chargé d'un dynamisme de même nature que le fluide nerveux, prenait la même direction.

« Il y avait donc :

« 1° Entraînement du fluide nerveux par le rayonnement expansif, centrifuge et spécialiste de l'âme ;

« 2° Entraînement du sang par le rayonnement similaire, centrifuge et spécialiste du fluide nerveux.

« 3° L'âme, le fluide nerveux et le sang se mettaient donc en marche consécutivement à un fait d'imagination devenant le point de départ de leur expansion centrifuge.

« De même s'expliquent la mise en croix du corps et ses diverses attitudes.

« Abordons maintenant les faits contradictoires relatifs à l'expérience du crucifix en bois ou en cuivre et de la clef.

« Pour nous, la catalepsie est, quelle qu'en soit la cause, un retrait des forces vitales vers les centres, de même que l'extase est une expansion de ces mêmes forces loin de ces centres.

« Lorsqu'on plaçait un crucifix dans la main de la jeune fille, celle-ci centralisait ses forces pour retenir une sensation affective en rapport avec sa foi, avec son amour pour le Christ.

« Les forces retirées dans les centres, les membres n'avaient plus la souplesse que leur donnent les forces à l'état d'expansion centrifuge ; de là, la catalepsie ou roideur des membres.

« Lorsqu'on remplaçait la croix par un autre objet moins symbolique de l'idée chrétienne, les forces revenaient dans les membres et la souplesse renaissait.

« Les faits relatifs à la torsion des bras appellent la même explication.

« Quant aux tentatives de réveil infructueuses, par des cris, par la mise en mouvement des bras, par des aiguilles perçant la peau, en plaçant de l'ammoniaque sous le nez, ce n'est que de la physiologie expérimentale relative aux sensations.

« L'insensibilité tient à une solution de continuité plus ou moins prononcée, plus ou moins durable entre les centres perceptifs et les organes du corps impressionnés : solution de continuité due, soit à un retrait centripète exagéré des forces vitales, soit à une dispersion centrifuge trop forte de ces forces.

« Voilà, monsieur, l'explication rationnelle de ces faits étranges. Elle sera, je l'espère, favorablement accueillie par vous et tous ceux qui cherchent à comprendre le jeu de la vie dans les phénomènes transcendants de la biologie.

« Toutefois il est un fait bien remarquable à noter, et c'est par là que je terminerai cette trop longue communication. Je veux parler du fonctionnement de la mémoire, malgré l'état d'insensibilité absolue résultant de la catalepsie et de l'extase et l'abolition présumée, par cela même, de toutes les facultés mentales.

« Voici, je crois, la seule explication possible de ce phénomène étrange : il est des cas, très rares il est vrai, et celui qui nous occupe est de ce nombre, où l'exercice de certaines facultés persiste malgré la catalepsie, surtout quand il s'agit de vives impressions

reçues ; or, ici le drame de la croix avait, sans nul doute, produit une impression tellement profonde sur l'âme de la jeune fille, que cette impression avait survécu à la perte de la sensibilité.

« Dr H. HUGUET, »

d. m. p.

(*Petit Moniteur universel du soir*, 13 avril 1869.)

Dissertations spirites.

—

L'agent de propagation le plus puissant, c'est l'exemple.

(Société de Paris, séance du 30 avril, 1869.)

Je viens ce soir, mes amis, vous parler quelques instants. A la dernière séance je n'ai pas répondu, j'étais occupé ailleurs. Nos travaux comme Esprits sont beaucoup plus étendus que vous ne pouvez le supposer, et les instruments de nos pensées ne sont pas toujours disponibles. J'ai encore quelques conseils à vous donner sur la marche que vous devez suivre vis-à-vis du public, dans le but de faire progresser l'œuvre à laquelle j'avais voué ma vie corporelle et dont je poursuis le perfectionnement dans l'erraticité.

Ce que je vous recommanderai d'abord et surtout, c'est la tolérance, l'affection, la sympathie à l'égard les uns des autres, et aussi à l'égard des incrédules.

Lorsque vous voyez dans la rue un aveugle, le premier sentiment qui s'impose à vous est la compassion ; qu'il en soit de même pour vos frères dont les yeux sont clos et voilés par les ténèbres de l'ignorance ou de l'incrédulité ; plaignez-les avant de les blâmer. Montrez, par votre douceur, votre résignation à supporter les maux de cette vie, votre humilité au milieu des satisfactions, des avantages et des joies que Dieu vous envoie, montrez qu'il y a en vous un principe supérieur, une âme obéissant à une loi, à une vérité supérieure aussi : le Spiritisme.

Les brochures, les journaux, les livres, les publications de toutes sortes sont des moyens puissants d'introduire partout la lumière, mais le plus sûr, le plus intime et le plus accessible à tous, c'est l'exemple dans la charité, la douceur et l'amour.

Je remercie la Société de venir en aide aux infortunes véritables qui lui sont signalées. Voilà de bon Spiritisme, voilà de la vraie

fraternité. Être frères : c'est avoir les mêmes intérêts, les mêmes pensées, le même cœur !

Spirites, vous êtes tous frères dans la plus sainte acception du terme. En vous priant de vous aimer les uns les autres, je ne fais que rappeler la divine parole de celui qui, il y a dix-huit cents ans apporta sur la terre le premier germe de l'égalité. Suivez sa loi, elle est la vôtre ; je n'ai fait que rendre plus palpables quelques-uns de ses enseignements. Obscur ouvrier de ce maître, de cet Esprit supérieur émané de la source de lumière, j'ai reflété cette lumière comme le ver luisant reflète la clarté d'une étoile. Mais l'étoile brille aux cieux, le ver luisant brille sur terre dans les ténèbres, telle est la différence.

Continuez les traditions que je vous ai laissées en vous quittant.

Que le plus parfait accord, la plus grande sympathie, la plus sincère abnégation règnent au sein du Comité. Il saura, je l'espère, remplir avec honneur, fidélité et conscience, le mandat qui lui est confié.

Ah ! quand tous les hommes comprendront tout ce que renferment les mots amour et charité, il n'y aura plus sur terre ni soldats ni ennemis, il n'y aura plus que des frères ; il n'y aura plus de regards irrités et farouches, il n'y aura que des fronts inclinés vers Dieu !

Au revoir, chers amis, et merci encore au nom de celui qui n'oublie pas le verre d'eau et l'obole de la veuve.

ALLAN KARDEC.

Poésies spirites.

—

L'Ère nouvelle.

(Paris, 16 avril 1869. - Médium, M. X.)

Je vous parle ce soir en vers, et mon langage
Va bien vous étonner, messieurs, probablement ;
Le langage des dieux est celui d'un autre âge,
Et les vers sont fort peu prisés pour le moment.

Mais un jour renaîtra pour la Muse attristée,
Et les cœurs, rallumés, bientôt applaudiront
Les accents fraternels d'une lyre vantée,
Vibrant entre les doigts d'un homme au jeune front.

Bientôt on entendra s'élever de la terre
Un cri mystérieux, un hymne colossal
Couvrant, de son écho, les éclats du tonnerre
Gémissant, des canons au service du mal.

Ce cri sera pour tous : progrès, amour, lumière !
Tous les hommes, enfin, se tenant par la main,
Viendront se réunir sous la sainte bannière ;
La douce liberté montrera le chemin.

Merci, Dieu ! Liberté ! l'un père, l'autre fille,
Mais immortels tous deux ; vous avez délivré
De son entrave enfin, votre pauvre famille,
L'humanité souffrante, au cœur sombre et navré.

Vous montrez à la fin l'espoir au prolétaire,
Mais en lui défendant la révolution.
Vous faites triompher le dogme égalitaire
Par la bonté, l'amour et l'abnégation.

Unique est l'étendard, et sa devise est sainte.
Amour et liberté, progrès, fraternité !
Que ces mots généreux vibrent dans cette enceinte
Avant d'atteindre au cœur toute l'humanité !

Voilà l'enseignement qu'aujourd'hui je vous donne
Par mon cher médium, dont je guide la main.
Si je lui parle en vers, il faut qu'on me pardonne !
En vers, non contre tous, car mon vers est humain.

A. DE MUSSET.

Merveilles du Monde invisible.

Si Musset a parlé, je ne veux pas me taire,
Et ma voix ne doit pas demeurer solitaire,
Muette devant vous.
Si mon corps, sous les fleurs, ce soir, dort et repose,
Mon Esprit, doucement, a soulevé la rose
Pour vous saluer tous.

Bonjour, amis, bonjour : je revis, et l'aurore
Paraissant à mes yeux, est plus brillante encore

Que le plus brillant jour ;
Et, par delà la tombe, ardente est l'étincelle.
Le beau voile d'azur, en s'entrouvrant, ruisselle
De lumière et d'amour.

Il est bien beau le ciel ! bien douce est la patrie
Que mon Esprit voyait, vivant ; terre chérie,
Où son aile parfois
En prenant son essor, où ma sainte pensée
Était subitement d'un rayon traversée,
Vif éclair de la foi.

Je dirai quelque jour ce que, sous cette tombe,
Où, quand on ne croit pas, toute espérance tombe,
L'Esprit peut entrevoir,
Quand il a, comme vous, une clarté divine
Qui laisse la vertu briller dans la poitrine
Comme un ardent miroir.

Cette ardente clarté, vous le savez sans doute,
C'est la croyance à l'âme ; elle montre la route
A l'Esprit inquiet,
Qui scrute dans le ciel chaque astre, chaque étoile,
Demandant pour son âme un pilote, une voile,
Un bienfaisant reflet.

A. DE LAMARTINE.

Notices Bibliographiques.

—

Nouvelles histoires à mes bonnes petites amies[10]

Par Mademoiselle Sophie Gras de Haut-Castel, âgée de 10 ans.

Sous ce titre vient de paraître, chez Dentu, un ouvrage qui, au premier abord, ne paraît pas devoir se rattacher directement à nos études ; mais on comprendra facilement de quel intérêt ce recueil d'historiettes enfantines peut être pour nous, en prenant connaissance de cette note de l'éditeur : - *Le volume qu'on va lire est textuellement l'œuvre d'une enfant, qui l'a composé depuis l'âge de huit ans et demi jusqu'à dix ans et demi*.

---

10 Paris, 1869, 1 vol. in-18 - Prix, 3 fr. 30, *franco*.

Le premier sentiment qui naît dans l'esprit du lecteur est certainement le doute. En ouvrant les premières pages, un sourire d'incrédulité erre sur les lèvres ; on se demande qui a pu s'aveugler au point de publier les élucubrations incohérentes d'un cerveau d'enfant. Mais l'esprit critique s'envole, et l'attention, la curiosité s'éveillent en découvrant dans ces historiettes de l'intérêt, des situations vraisemblables, une conclusion logique, des caractères bien développés, une moralité.

Mademoiselle Sophie Gras n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai ; elle publia, il y a une couple d'années, un premier ouvrage, sous le titre de : *Contes à mes petites amies*. Il est, comme ce dernier, entièrement l'œuvre d'une petite fille de huit ans et demi, qui, dans un âge où l'on ne songe guère qu'à jouer et folâtrer, donne carrière aux compositions écloses dans son ardente imagination.

On retrouve, sans doute, dans ces œuvres enfantines, des réminiscences de lecture, mais, en outre, on sent des idées personnelles, de l'observation, jointes à une instruction remarquablement développée. Mademoiselle Sophie Gras connaît certainement tous les grands faits de l'histoire de son pays ; les difficultés de la grammaire, de l'arithmétique et de la géométrie sont un jeu pour elle. Elle a dû étudier avec fruit la botanique et la géologie, car la Faune et la Flore des différents pays qu'elle décrit lui sont parfaitement connues. Quelques citations prises au hasard prouveront mieux que tout ce que nous pourrions dire l'attrait de ce livre.

On y trouve à chaque page des tableaux comme celui-ci :

« La vieille grand-mère ranima d'un souffle haletant les charbons presque éteints qui dormaient sous la cendre. Elle fit un peu de feu avec les débris de sarments qui étaient les seules provisions de l'hiver, et mit quelques charbons dans les chaufferettes d'argile. Elle accrocha la lampe de fer à un roseau, réchauffa la couchette de ses petites-filles et se mit à chanter une vieille balade gaélique pour les endormir, tandis qu'elle filait au rouet afin de leur faire un habit.

« Là chaumière était ornée de vieilles images de saints clouées aux murs de terre. Quelques ustensiles de cuisine, ainsi qu'une grosse table de chêne, formaient tout l'ameublement, et une simple croix de bois était suspendue à un clou. »

Ou bien encore des descriptions :

« Le soleil à son déclin ne répand plus que quelques rayons d'or qui s'éteignent au milieu des nuages roses. Il pénètre faiblement au

travers du feuillage transparent auquel il laisse une couleur vert tendre ; il éparpille le reste de son éclat sur les feuilles des lauriers roses dont il attendrit les nuances, tandis que l'astre de la nuit quitte lentement son sommeil prolongé. »

Page 18 : « Le lendemain, au lever de l'aurore, Delphine se leva, prit son petit paquet sous son bras et un panier rempli de provisions. - Elle ferma sa maison et partit en folâtrant. Adieu, rochers, ruisseaux, bois et fontaines, qui m'avez si souvent amusée de votre doux murmure ; adieu, claires eaux que je buvais…

« … Le soleil venant à paraître marchait majestueusement et faisait briller les fleurs de toutes couleurs. Celles-ci, humectées d'une douce rosée, exhalaient les plus doux parfums. On approchait de l'hiver, mais la matinée était radieuse et des gouttes d'eau pendaient aux arbres qui relevaient leurs branches affaissées sous le poids de leurs fruits. »

Page 36 : « Madame de Rozan, qui était demeurée dans un cachot infect où pénétraient avec peine les rayons d'un jour blafard, était éblouie de la clarté du soleil… Elle entendait bouillonner à ses côtés les ruisseaux écumants dont elle écoutait le murmure avec volupté. Elle considérait le lis blanc des eaux, où tremblait une goutte de rosée et ses boutons tordus prêts à éclore. – « Ta demeure, ô Delphine, disait-elle, est plus délicieuse que n'était mon palais. »

Pages 55-56 : « Aucun bruit ne se faisait entendre que le pétillement des flammes dont les flammèches apparaissaient comme des flambeaux sinistres au milieu de la nuit. Bientôt la violence de l'incendie redoubla. Des tourbillons de flammes entremêlées de fumée noire et rousse s'élevaient dans les airs. - Les vieux bananiers et les ifs séculaires tombaient avec d'affreux craquements. - Les cris plaintifs des colombes gémissant dans les bocages de la savane, retentissaient au loin comme le son des cloches qui se lamentent. »

Page 77 : « Les bords du torrent étaient émaillés de fleurs parfumées qui formaient une bigarrure de toutes les couleurs sur le vert tapis des herbes. La fille du printemps, l'aimable violette, emblème de la simplicité, croissait en abondance dans ce lieu où la main des hommes ne l'avait jamais cueillie. »

Page 101 : « Non loin de là était une prairie remplie d'orobanches, de silènes, de violettes et d'amarantes ; quelques tilleuls presque morts, aux feuilles jaunes, étaient de loin en loin, placés sans sy-

métrie. Des milliers d'oiseaux voltigeaient sur les rameaux fleuris, chantant leurs airs les plus harmonieux ; les arbres étaient chargés de fruits et leurs branches moussues, rompant sous le poids au moindre orage, faisaient entendre de sourds craquements. Dans ce jardin, image du paradis terrestre, entouré d'une noire forêt, on ne ressentait ni le malheur, ni les remords de l'âme ; tout y était charmant et paisible ; *l'on y était pur*… Que manquait-il à ce lieu que la divine Providence s'était plue à parer de toutes les beautés de la nature ? »

Page 286 : « Marguerite avait choisi deux de ses amies, au nombre desquelles était Ethéréda, pour marcher derrière elle et porter sa couronne. Ces deux petites filles, qui lui servaient de suivantes, étaient gentilles comme des déesses ; vous auriez pris chacune d'elles pour Vénus enfant, en ajoutant toutefois que leur visage avait la douceur et la bonté des vierges chrétiennes. C'étaient deux boutons de rose avant de s'ouvrir.

Nous voudrions tout citer, et démontrer jusqu'à l'évidence la poésie naïve, la connaissance réelle des sentiments qui s'affirment, à chaque page, au milieu de réflexions enfantines, comme les éclairs d'un génie qui s'ignore encore, mais qui transparaît malgré les obstacles que lui oppose un instrument cérébral incomplètement développé.

En supposant que la mémoire joue ici un certain rôle, le fait n'en est pas moins remarquable et important par ses conséquences psychologiques. Il appelle forcément l'attention sur les faits analogues de précocité intellectuelle et les connaissances innées. Involontairement, on cherche à se les expliquer, et avec les idées de pluralités des existences qui, chaque jour, acquièrent davantage d'autorité, on arrive à n'en trouver de solution rationnelle que dans le principe de la réincarnation.

Cet enfant a *acquis* dans une existence antérieure, et son organisme, extrêmement malléable, lui permet d'épancher en œuvres littéraires ses connaissances variées, et de s'assimiler les formes actuelles. Les exemples de ce genre ne sont pas rares, tel fut Mozart enfant, comme compositeur ; tel Jean-Baptiste Rey qui mourut grand-maître de la chapelle impériale. Agé à peine de neuf ans, il chantait, les pieds dans la rosée et la tête au soleil, précisément près de la ville de Lauzerte, dans la vallée du Quercy, où est née et où habite notre héroïne. C'était une âme en exil qui se rappelait les mélodies de la patrie absente et s'en faisait l'écho. L'expression et

la justesse de son chant frappèrent un étranger que le hasard avait amené dans ce lieu. Il l'emmena avec lui à Toulouse, le fit entrer dans la maîtrise de Saint-Sernin, d'où l'enfant, devenu homme, sortit pour aller diriger, à l'orchestre de l'Opéra, les chefs-d'œuvre de Gluck, Grétry, Sacchini, Salieri et Paësiello. Telle fut aussi madame Clélie Duplantier, l'un de nos plus remarquables esprits instructeurs qui, dès l'âge de huit ans et demi, traduisait l'hébreu à livre ouvert et enseignait le latin et le grec à ses frères et à ses cousins plus âgés qu'elle-même.

En faut-il conclure que les enfants qui n'apprennent qu'à force d'études persévérantes ont été ignorants ou sans moyens dans leur précédente existence ? Non, sans doute ; la faculté de se souvenir est inhérente au dégagement plus ou moins facile de l'âme et qui, chez quelques individualités, est poussé aux plus extrêmes limites. Il existe chez quelques-uns une sorte de vue rétrospective qui leur rappelle le passé ; tandis que pour d'autres qui ne la possèdent pas, ce passé ne laisse aucune trace *apparente*. Le passé est comme un rêve dont on se souvient plus ou moins exactement ou qu'on a parfois totalement oublié.

Plusieurs journaux ont rendu compte des œuvres de mademoiselle Sophie Gras, en outre, le *Salut public* de Lyon, qui tout en donnant des éloges mérités à l'intelligence précoce de l'auteur, ajoute ce qui suit :

« Je suis tenté de dédier le début de ma causerie aux amateurs de phénomènes, de phénomènes moraux et intellectuels s'entend, car dans l'ordre physique rien n'est pénible à voir, selon moi, comme ces dérogations vivantes aux lois de la nature…

…« La famille de mademoiselle Sophie Gras, qui jouit d'une grande fortune et d'une haute considération dans le Quercy, n'a pas prémédité ce système d'éducation ; elle a laissé faire, mais n'est-ce pas trop encore ? Cette enfant prodigieuse n'a rien connu des joies enfantines et déflore par une hâte prématurée celles de l'adolescence, etc., etc. »

Nous partageons complètement l'opinion du rédacteur du *Salut public*, en ce qui concerne les monstruosités physiques. On est péniblement affecté à la vue de certaines exhibitions de ce genre ; mais sont-ce bien là des dérogations aux lois de la nature ? Ne serait-il pas plus logique d'y voir, au contraire, comme l'enseigne le Spiritisme, une application de lois universelles encore imparfaitement connues et

une démonstration de nature opposée, mais aussi concluante que la première, de la pluralité des existences ?

Quant au danger de laisser mademoiselle Sophie Gras à ses inspirations ; nous sommes d'avis qu'il n'existe pas. Le danger serait de comprimer ce besoin de s'épancher qui la domine. Il serait aussi imprudent de forcer à la concentration les intelligences qui s'affirment de la sorte, que d'accumuler dans l'esprit de certains *petits prodiges*, des connaissances qui se déroulent sur un geste, serinettes agréables à une première audition, mais dont on se fatigue rapidement ; intelligences remarquables peut-être, mais qui s'étiolent et s'abâtardissent dans une température de serre chaude pour laquelle elles n'étaient pas nées.

Les vocations naturelles, conséquences d'acquits antérieurs, sont irrésistibles ; les combattre, c'est vouloir briser les individualités qui les possèdent. Laissons donc gouverner par l'inspiration les Esprits qui, comme mademoiselle Gras, sont *arrivés* en passant par la filière commune des incarnations successives.

La Doctrine de la vie éternelle des âmes et de la réincarnation,

Enseignée il y a quarante ans par l'un des plus illustres savants de notre siècle.

—

Nous sommes heureux d'annoncer à nos frères en doctrine que la traduction française d'un ouvrage très intéressant de sir Humphry Davy, par M. Camille Flammarion, est enfin sous presse et sera publiée dans un mois environ.

Sir Humphry Davy, le célèbre chimiste auquel on doit la féconde *théorie de la chimie moderne*, substituée à celle de Lavoisier, la découverte du *chlore*, celle de l'*iode*, la décomposition de l'eau par l'électricité, la lampe des mineurs, etc. ; sir Humphry Davy, le savant professeur de l'Institution royale de Londres, président de la Société royale d'Angleterre, membre de l'Institut de France, - et plus grand encore par ses immenses travaux scientifiques que par tous ses titres, - a écrit avant 1830 un livre que Cuvier lui-même a qualifié de *sublime*, mais qui est presque complètement inconnu

en France, et qui a pour titre : « *The Last Days of a Philosopher. Les Derniers Jours d'un Philosophe.* »

Cet ouvrage commence par une *vision* au Colysée de Rome. L'auteur, solitaire au milieu des ruines, est transporté par un Esprit, qu'il entend sans le voir, dans le monde de Saturne et ensuite dans les comètes. L'Esprit lui expose que les âmes ont été créées à l'origine des temps, libres et indépendantes ; que leur destinée est de progresser toujours ; qu'elles se réincarnent dans les différents mondes ; que notre vie actuelle est une vie d'épreuves, etc., en un mot, les vérités qui constituent actuellement la base de la doctrine philosophique du Spiritisme.

Diverses questions de science, d'histoire, de philosophie et de religion composent en même temps ce remarquable ouvrage.

M. Camille Flammarion en avait entrepris la traduction depuis deux ans, et nous savons que M. Allan Kardec pressait fort le jeune astronome de la terminer.

Nous avons voulu faire connaître cette bonne nouvelle avant même la publication de l'ouvrage. Dans notre prochain numéro nous espérons pouvoir annoncer définitivement cette publication, à moitié imprimée déjà (en format populaire), et donner en même temps un extrait de cette intéressante traduction.

AVIS TRÈS IMPORTANT.

—

Nous rappelons à messieurs les abonnés que pour tout ce qui concerne les abonnements, achats d'ouvrages, expéditions, changements d'adresses, les personnes qui n'habitent pas Paris devront s'adresser à *M. Bittard, gérant de la librairie,* 7, *rue de Lille.*

ERRATUM.

Numéro de mai 1869, page 145, ligne 19, au lieu de : *et certain*, lisez : *éternel*. Même page, ligne 31, au lieu de : *tout se pressait*, lisez : *tout se précisait*.

Pour le comité de rédaction, le Secrétaire-gérant,
A. DESLIENS.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 7. JUILLET 1869.

L'égoïsme et l'orgueil.

Leurs causes, leurs effets et les moyens de les détruire.

(Œuvres posthumes)

—

Il est bien reconnu que la plupart des misères de la vie ont leur source dans l'égoïsme des hommes. Dès lors que chacun pense à soi avant de penser aux autres et veut sa propre satisfaction avant tout, chacun cherche naturellement à se procurer cette satisfaction à tout prix, et sacrifie sans scrupule les intérêts d'autrui, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel ; de là tous les antagonismes sociaux, toutes les luttes, tous les conflits et toutes les misères, parce que chacun veut évincer son voisin.

L'égoïsme a sa source dans l'orgueil. L'exaltation de la personnalité porte l'homme à se considérer comme au-dessus des autres ; se croyant des droits supérieurs, il se blesse de tout ce qui, selon lui, est une atteinte portée à ses droits. L'importance que, par orgueil, il attache à sa personne, le rend naturellement égoïste.

L'égoïsme et l'orgueil ont leur source dans un sentiment naturel : l'instinct de conservation. Tous les instincts ont leur raison d'être et leur utilité, parce que Dieu ne peut rien faire d'inutile. Dieu n'a point créé le mal ; c'est l'homme qui le produit par l'abus qu'il fait des dons de Dieu, en vertu de son libre arbitre. Ce sentiment, renfermé dans de justes limites, est donc bon en soi ; c'est l'exagération qui le rend mauvais et pernicieux ; il en est de même de toutes les passions que l'homme détourne souvent de leur but providentiel. Dieu n'a point créé l'homme égoïste et orgueilleux : il l'a créé sim-

ple et ignorant ; c'est l'homme qui s'est fait égoïste et orgueilleux en exagérant l'instinct que Dieu lui a donné pour sa conservation.

Les hommes ne peuvent être heureux s'ils ne vivent en paix, c'est-à-dire, s'ils ne sont animés d'un sentiment de bienveillance, d'indulgence et de condescendance réciproques, en un mot, tant qu'ils chercheront à s'écraser les uns les autres. La charité et la fraternité résument toutes ces conditions et tous les devoirs sociaux ; mais elles supposent l'abnégation ; or, l'abnégation est incompatible avec l'égoïsme et l'orgueil ; donc, avec ces vices, point de véritable fraternité, partant, point d'égalité ni de liberté, parce que l'égoïste et l'orgueilleux veulent tout pour eux. Ce seront toujours là les vers rongeurs de toutes les institutions progressives ; tant qu'ils régneront, les systèmes sociaux les plus généreux, les plus sagement combinés crouleront sous leurs coups. Il est beau, sans doute, de proclamer le règne de la fraternité, mais à quoi bon, s'il existe une cause destructive ? C'est bâtir sur un terrain mouvant ; autant vaudrait décréter la santé dans un pays malsain. Dans un tel pays, si l'on veut que les hommes se portent bien, il ne suffit pas d'y envoyer des médecins, car ils y mourront comme les autres : il faut détruire les causes d'insalubrité. Si vous voulez qu'ils vivent en frères sur la terre, il ne suffit pas de leur donner des leçons de morale, il faut détruire les causes d'antagonisme ; il faut attaquer le principe du mal : l'orgueil et l'égoïsme. Là est la plaie ; là doit se concentrer toute l'attention de ceux qui veulent sérieusement le bien de l'humanité. Tant que cet obstacle subsistera, ils verront leurs efforts paralysés, non seulement par une résistance d'inertie, mais par une force active qui travaillera sans cesse à détruire leur ouvrage, parce que toute idée grande, généreuse et émancipatrice, ruine les prétentions personnelles.

Détruire l'égoïsme et l'orgueil est chose impossible, dira-t-on, parce que ces vices sont inhérents à l'espèce humaine. S'il en était ainsi, il faudrait désespérer de tout progrès moral ; cependant, quand on considère l'homme aux différents âges, on ne peut méconnaître un progrès évident ; donc, s'il a progressé, il peut progresser encore. D'un autre côté, est-ce qu'on ne trouve aucun homme dépourvu d'orgueil et d'égoïsme ? Ne voit-on pas, au contraire, de ces natures généreuses, en qui le sentiment de l'amour du prochain, de l'humilité, du dévouement et de l'abnégation, semble inné ? Le nombre en est moins grand que celui des égoïstes, cela est certain, autrement ces derniers ne feraient pas la loi ; mais il y en a plus qu'on ne

croit, et s'ils paraissent si peu nombreux, c'est que l'orgueil se met en évidence, tandis que la vertu modeste reste dans l'ombre. Si donc l'égoïsme et l'orgueil étaient dans les conditions nécessaires de l'humanité, comme celles de se nourrir pour vivre, il n'y aurait pas d'exceptions ; le point essentiel est donc d'arriver à faire passer l'exception à l'état de règle ; pour cela, il s'agit avant tout de détruire les causes qui produisent et entretiennent le mal.

La principale de ces causes tient évidemment à la fausse idée que l'homme se fait de sa nature, de son passé et de son avenir. Ne sachant d'où il vient, il se croit plus qu'il n'est ; ne sachant où il va, il concentre toute sa pensée sur la vie terrestre ; il la veut aussi agréable que possible ; il veut toutes les satisfactions, toutes les jouissances ; c'est pourquoi il marche sans scrupule sur son voisin, si celui-ci lui fait obstacle ; mais pour cela, il faut qu'il domine : l'égalité donnerait à d'autres des droits qu'il veut avoir seul ; la fraternité lui imposerait des sacrifices qui seraient au détriment de son bien-être ; la liberté, il la veut pour lui, et ne la concède aux autres qu'autant qu'elle ne porte aucune atteinte à ses prérogatives. Chacun ayant les mêmes prétentions, il en résulte des conflits perpétuels qui font acheter bien cher les quelques jouissances qu'on parvient à se procurer.

Que l'homme s'identifie avec la vie future, et sa manière de voir change complètement, comme celle de l'individu qui ne doit rester que peu d'heures dans un mauvais logis, et qui sait qu'à sa sortie, il en aura un magnifique pour le reste de ses jours.

L'importance de la vie présente, si triste, si courte, si éphémère, s'efface devant la splendeur de l'avenir infini qui s'ouvre devant lui. La conséquence naturelle, logique de cette certitude, c'est de sacrifier un présent fugitif à un avenir durable, tandis qu'avant il sacrifiait tout au présent. La vie future devenant son but, peu lui importe d'avoir un peu plus ou un peu moins dans celle-ci ; les intérêts mondains sont l'accessoire au lieu d'être le principal ; il travaille dans le présent en vue d'assurer sa position dans l'avenir, et de plus, il sait à quelles conditions il peut être heureux.

Pour les intérêts mondains, les hommes peuvent lui faire obstacle : il faut qu'il les écarte, et il devient égoïste par la force des choses ; s'il porte ses vues plus haut, vers un bonheur qu'aucun homme ne peut entraver, il n'a intérêt à écraser personne, et l'égoïsme n'a plus d'objet ; mais il lui reste toujours le stimulant de l'orgueil.

La cause de l'orgueil est dans la croyance que l'homme a de sa

supériorité individuelle ; et c'est ici que se fait encore sentir l'influence de la concentration de la pensée sur la vie terrestre. Chez l'homme qui ne voit rien avant lui, rien après lui, rien au-dessus de lui, le sentiment de la personnalité l'emporte, et l'orgueil n'a point de contrepoids.

L'incrédulité non seulement ne possède aucun moyen de combattre l'orgueil, mais elle le stimule et lui donne raison en niant l'existence d'une puissance supérieure à l'humanité. L'incrédule ne croit qu'à lui-même ; il est donc naturel qu'il ait de l'orgueil ; tandis que, dans les coups qui le frappent, il ne voit que le hasard et se redresse, celui qui a la foi voit la main de Dieu et s'incline. Croire en Dieu et en la vie future est donc la première condition pour tempérer l'orgueil, mais cela ne suffit pas ; à côté de l'avenir, il faut voir le passé pour se faire une idée juste du présent.

Pour que l'orgueilleux cesse de croire à sa supériorité, il faut lui prouver qu'il n'est pas plus que les autres et que les autres sont autant que lui ; que l'égalité est un fait et non simplement une belle théorie philosophique ; vérités qui ressortent de la préexistence de l'âme et de la réincarnation.

Sans la préexistence de l'âme, l'homme est porté à croire que Dieu l'a exceptionnellement avantagé, quand il croit en Dieu ; quand il n'y croit pas, il en rend grâce au hasard et à son propre mérite. La préexistence l'initiant à la vie antérieure de l'âme, lui apprend à distinguer la vie spirituelle infinie de la vie corporelle temporaire ; il sait par là que les âmes sortent égales des mains du Créateur ; qu'elles ont un même point de départ et un même but, que toutes doivent atteindre en plus ou moins de temps selon leurs efforts ; que lui-même n'est arrivé à ce qu'il est qu'après avoir longtemps et péniblement végété comme les autres dans les degrés inférieurs ; qu'il n'y a entre les plus arriérés et les plus avancés qu'une question de temps ; que les avantages de la naissance sont purement corporels et indépendants de l'Esprit ; que le simple prolétaire peut, dans une autre existence, naître sur un trône, et le plus puissant renaître prolétaire. S'il ne considère que la vie corporelle, il voit les inégalités sociales du moment ; elles le frappent ; mais s'il porte ses regards sur l'ensemble de la vie de l'Esprit, sur le passé et sur l'avenir, depuis le point de départ jusqu'au point d'arrivée, ces inégalités s'effacent, et il reconnaît que Dieu n'a avantagé aucun de ses enfants au préjudice des autres ; qu'il a fait la part égale à chacun et n'a pas aplani la route aux uns plus

qu'aux autres ; que celui qui est moins avancé que lui sur la terre, peut arriver avant lui s'il travaille plus que lui à son perfectionnement ; il reconnaît enfin que chacun n'arrivant que par ses efforts personnels, le principe d'*égalité* se trouve être ainsi à la fois un principe de justice et une loi de nature, devant lesquels tombe l'orgueil du privilège.

La réincarnation, en prouvant que les Esprits peuvent renaître dans différentes conditions sociales, soit comme expiation, soit comme épreuve, apprend que dans celui qu'on traite avec dédain peut se trouver un homme qui a été notre supérieur ou notre égal dans une autre existence, un ami ou un parent. Si l'homme le savait, il le traiterait avec égards, mais alors il n'aurait aucun mérite ; et par contre, s'il savait que son ami actuel a été son ennemi, son serviteur ou son *esclave*, il le repousserait ; or, Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, c'est pourquoi il a jeté un voile sur le passé ; de cette manière, l'homme est conduit à voir dans tous des frères, et des égaux ; de là une base naturelle pour la *fraternité* ; sachant qu'il pourra lui-même être traité comme il aura traité les autres, *la charité* devient un devoir et une nécessité fondés sur la nature elle-même.

Jésus a posé le principe de la charité, de l'égalité et de la fraternité ; il en a fait une condition expresse du salut ; mais il était réservé à la troisième manifestation de la volonté de Dieu, au Spiritisme, par la connaissance qu'il donne de la vie spirituelle, par les horizons nouveaux qu'il découvre, et les lois qu'il révèle, de sanctionner ce principe en prouvant que ce n'est pas seulement une doctrine morale, mais une loi de nature, et qu'il va de l'intérêt de l'homme de le pratiquer. Or, il le pratiquera quand, cessant de voir dans le présent le commencement et la fin, il comprendra la solidarité qui existe entre le présent, le passé et l'avenir. Dans le champ immense de l'infini que le Spiritisme lui fait entrevoir, son importance personnelle s'annule ; il comprend que seul il n'est rien et ne peut rien ; que tous ont besoin les uns des autres et ne sont pas plus les uns que les autres : double échec pour son orgueil et son égoïsme.

Mais, pour cela, il lui faut la foi, sans laquelle il restera forcément dans l'ornière du présent ; non la foi aveugle qui fuit la lumière, restreint les idées, et par cela même entretient l'égoïsme, mais la foi intelligente, raisonnée, qui veut la clarté et non les ténèbres, qui déchire hardiment le voile des mystères et élargit l'horizon ;

c'est cette foi, premier élément de tout progrès, que le Spiritisme lui apporte, foi robuste parce qu'elle est fondée sur l'expérience et les faits, parce qu'elle lui donne des preuves palpables de l'immortalité de son âme, lui apprend d'où il vient, où il va, et pourquoi il est sur la terre ; parce qu'enfin elle fixe ses idées incertaines sur son passé et sur son avenir.

Une fois entré largement dans cette voie, l'égoïsme et l'orgueil n'ayant plus les mêmes causes de surexcitation, s'éteindront peu à peu faute de but et d'aliment, et toutes les relations sociales se modifieront sous l'empire de la charité et de la fraternité bien comprises.

Cela peut-il arriver par un brusque changement ? Non, cela est impossible : rien n'est brusque dans la nature ; jamais la santé ne revient subitement à un malade ; entre la maladie et la santé, il y a toujours la convalescence. L'homme ne peut donc instantanément changer son point de vue, et porter son regard de la terre au ciel ; l'infini le confond et l'éblouit ; il lui faut le temps de s'assimiler les idées nouvelles. Le Spiritisme est, sans contredit, le plus puissant élément moralisateur, parce qu'il sape l'égoïsme et l'orgueil par la base, en donnant un point d'appui à la morale : il a fait des miracles de conversion ; ce ne sont encore, il est vrai, que des cures individuelles, et souvent partielles ; mais ce qu'il a produit sur des individus, est le gage de ce qu'il produira un jour sur les masses. Il ne peut arracher les mauvaises herbes tout d'un coup ; il donne la foi ; la foi est la bonne semence, mais il faut à cette semence le temps de germer et de donner des fruits ; voilà pourquoi tous les spirites ne sont pas encore parfaits. Il a pris l'homme au milieu de la vie, dans le feu des passions, dans la force des préjugés, et si, dans de telles circonstances, il a opéré des prodiges, que sera-ce quand il le prendra à la naissance, vierge de toutes les impressions malsaines ; quand celui-ci sucera la charité avec le lait, et sera bercé par la fraternité ; quand enfin toute une génération sera élevée et nourrie dans des idées que la raison grandissant fortifiera au lieu de désunir ? Sous l'empire de ces idées devenues la foi de tous, le progrès ne rencontrant plus d'obstacle dans l'égoïsme et l'orgueil, les institutions se reformeront d'elles-mêmes et l'humanité avancera rapidement vers les destinées qui lui sont promises sur la terre en attendant celles du ciel.

ALLAN KARDEC.

Extrait des Manuscrits d'un jeune Médium breton.

Les Hallucinés, les Inspirés, les Fluidiques et les Somnambules.

(Troisième article, voir *la Revue* de juin 1869.)

—

IV
Les somnambules.

(Suite et fin).

Il existe donc dans le somnambulisme trois degrés bien distincts.

D'abord se présente le somnambule naturel, qui peut rester sans aucune action sur personne, bien qu'il y soit prédisposé par la nature de son fluide.

Vient ensuite le somnambule inspiré, qui ne prend rien en lui-même, mais qui est en quelque sorte le récipient où se déversent les pensées des autres. Le magnétisme, entendons-le bien, ne lui donne pas l'inspiration. Seulement si, après l'avoir subie, il tombe dans un état de prostration qui ne lui permet pas de l'émettre au dehors, le magnétisme peut, en rétablissant la circulation fluidique, lui rendre l'équilibre détruit et le remettre en possession de lui-même.

Puis enfin il y a le somnambule fluidique, de qui la puissance curative se dégage spontanément, et qui peut, comme nous l'avons dit, être conduit à l'inspiration par l'emploi du magnétisme. Alors, c'est l'être arrivé au complet développement de ses facultés.

L'utilité du magnétisme est donc immense. D'abord, c'est un agent curatif puissant, principalement pour les affections nerveuses, que lui seul peut guérir. En outre, dans certains cas où l'homme cherche à débrouiller, à travers le chaos de ses pensées, une forme, une révélation qu'il ne sait ou ne peut trouver, il vient lui donner ce pouvoir de concentration que possèdent seuls les hommes de génie, et qui les met en situation de créer de grandes œuvres, de faire de grandes découvertes.

Nous distrayons notre intelligence, nous la gaspillons sur mille sujets divers, c'est pourquoi si rarement nous pouvons produire quelque chose de durable. Le magnétisme nous donne artificiellement et pour quelques moments, cette faculté qui nous manque ; mais il ne faut pas en abuser, car au lieu de cette force de concentration que nous lui devons, il jetterait le désordre dans le jeu des fluides et pourrait exercer une action funeste sur l'organisme.

Si l'attraction existe véritablement entre le somnambule et celui qui le consulte, alors il y a tout à parier que les prescriptions du premier seront bonnes et salutaires. Dans les cas contraires, il ne faut les accepter que sous bénéfice d'inventaire.

Souvent le somnambule et le consultant éprouvent du bien-être par leur contact réciproque, parce que l'un prend le trop-plein de l'autre, ou lui rend ce qui est en excès chez lui-même, et par ce moyen tous les deux sont remis dans leur situation normale. Aussi, les fluidiques se passionnent-ils volontiers pour ceux qui leur sont sympathiques. L'action morale se confond avec l'action physique pour agir avec elle. D'autres fois enfin le magnétiseur peut prendre la maladie de celui qu'il prétend guérir.

Il faut alors chasser par un dégagement magnétique, ce fluide qui n'est pas en harmonie avec le nôtre.

Le magnétiseur ne parvient pas toujours à guérir, parce que tout en s'emparant d'un fluide qui ne lui appartient pas et qui le fait souffrir, il a pu communiquer au patient une partie du sien qui est en désaccord avec celui-ci ; mais ces phénomènes se produiront rarement, et le magnétisme sagement administré, amènera presque toujours d'excellents résultats.

Le fluide est la pile électrique qui fait jaillir l'étincelle destinée à reconstituer un état sain et régulier.

Il arrive souvent que les individus prédisposés à recevoir l'inspiration par les fluides qui se dégagent d'eux-mêmes, sont somnambules à de certains moments lorsque l'action magnétique les domine, et inspirés dans d'autres.

Si l'on impose sa volonté à un somnambule, pour obtenir la guérison d'individus qui ne lui sont connus que par des objets qui les ont touchés, il faut, pour qu'il agisse, que les fluides se rencontrent et aient une action les uns sur les autres.

L'harmonie la plus riche naît de contrastes et de dissonances. Deux fluides semblables se neutralisent : pour qu'ils agissent les uns sur les autres, il faut qu'il y ait un point de contact seulement, et qu'il y ait opposition dans les natures.

Quand on est inspiré, on l'est souvent par plusieurs personnes à la fois et sur des sujets différents. Chacun apporte son contingent à l'élaboration commune. Seulement, certaines révélations sont immédiates et complètes, d'autres se font plus lentement et d'une manière continue, c'est-à-dire que chaque jour, chaque heure apporte son

atome de vérité qui lentement s'infuse avant d'arriver à maturité et de pouvoir être mis au grand jour.

Le progrès se fait sur le globe par la succession des générations qui héritent des connaissances que le passé leur laisse ou leur apporte, et qui, par leur labeur dans le présent, préparent l'avènement de l'avenir.

Lorsqu'il plaît aux Esprits d'agir, il peut arriver qu'on soit en proie à quelque préoccupation qui absorbe et rend moins docile à s'assimiler les pensées qu'ils apportent. Souvent, alors, l'inspiration vient pour la chose que l'on désire avant que d'autres Esprits ne s'emparent du sujet pour lui dicter des choses inconnues et plus avancées.

C'est ainsi que, par une touchante précaution pour l'avenir, des remèdes sont livrés pour des personnes aimées dans les moments où elles n'en ont pas encore besoin.

D'autres fois, lorsque le péril presse, un mot vient, non pas frapper votre oreille, mais vous pénétrer et vous déborder en quelque sorte. Ce mot, c'est le nom du remède, c'est le dégagement nécessaire de votre esprit qui, étant tout rempli de cette préoccupation ardente de faire du bien, ne se prêterait pas aisément à se laisser envahir par une autre ordre d'idées. Ce sont des amis qui accourent à votre aide et apportent le soulagement pour vous ou pour ceux auxquels vous prenez intérêt.

On rencontre, dans l'état spirite ou somnambulique, autant de phases différentes que dans l'état ordinaire. Nous l'avons dit, tout suit une loi unique, immuable, et Dieu ne permet pas que le surnaturel et le miraculeux viennent jamais la renverser. Qui peut saisir toutes les nuances, toutes les pensées qui, dans un jour, traversent le cerveau d'un homme ? Les Esprits vivent comme nous ; leurs tendances, leurs aspirations sont les nôtres ; seulement, quoique bien loin eux-mêmes de la perfection, ils sont plus avancés et marchent d'un pas rapide, dégagés qu'ils sont de toutes les mesquineries de notre triste existence.

Il y a donc des médiums qui sont plus souvent et plus complètement inspirés que d'autres. Attendons, recueillons avec reconnaissance les révélations qu'il leur est permis de nous faire, mais ne violentons pas ces indiscrétions d'outre-tombe. Si ceux qui nous inspirent ont besoin de venir, ils viendront ; sinon, ils garderont le silence.

N'abdiquons jamais la puissance de notre raison. Il est des charlatans qui trompent ; il est des enthousiastes qui se trompent.

Le charlatanisme fleurit aux époques et dans les pays de despotisme, où dire une vérité nouvelle fait peur et est poursuivi à l'égal d'un crime. La terre libre de l'Amérique était plus favorable que toute autre aux hommes d'expérimentation, toujours poussés à la recherche de l'inconnu. Aussi les Américains ont-ils pu comprendre les premiers les rapports de ce monde-ci avec l'autre, et constater l'existence de cette chaîne plutôt fluidique que mystérieuse, qui unit ceux qui partent à ceux qui restent.

Le Spiritisme, c'est la loi qui régit la correspondance des âmes entre elles.

Aux jours maudits du moyen âge, et même à des temps plus rapprochés de nous, alors que l'Église distribuait parcimonieusement aux hommes la lumière dont elle s'attribuait le monopole, et punissait d'une mort effroyable ce qu'elle décidait être une erreur, il fallait bien se cacher pour étudier les secrets de la nature. C'était le temps des sorciers, des alchimistes, pauvres hallucinés bien peu dangereux, ou hommes habiles qui exploitaient la crédulité populaire ; mais quelquefois aussi êtres inspirés, fluidiques ou somnambules, grands éclaireurs de l'humanité, vulgarisateurs des connaissances révélées par les Esprits perfectionnés, soulageant de leur mieux leurs frères, apportant leur grain de poussière au lent et laborieux édifice du progrès, et payant parfois de leur vie, l'œuvre providentielle qu'ils accomplissaient.

Les pythonisses étaient des somnambules ; les tireuses de cartes sont souvent des extatiques plus ou moins lucides, qui, pour frapper les imaginations vulgaires, se servent d'un intermédiaire grossier dont il leur serait facile de se passer. Mais les hommes aiment qu'on les trompe, même pour leur apprendre la vérité.

Mesmer avait recours à un baquet, d'autres font voir l'avenir dans une carafe d'eau, d'autres encore dans un miroir magique. La science marche, on reconnaît l'inutilité de la mise en scène, la vanité des procédés matériels. On a découvert l'existence du fluide, l'action que l'homme peut exercer sur son semblable. On est arrivé à l'adoption des procédés les plus simples. Les passes magnétiques ont suffi. Un magnétiseur puissant peut même agir par la seule force de sa volonté, les bras croisés, par le dégagement de son fluide, qui va frapper sur telle ou telle personne en *rapport* fluidique avec lui.

Car le magnétisme n'agit ni sur tout le monde indistinctement ;

ni de la même manière sur tous. Dans une réunion nombreuse, il arrivera que, tandis qu'on voudra endormir celui-ci, c'est cet autre à l'angle opposé de l'appartement qui s'emparera du fluide.

D'autres sont inspirés ou tombent en somnambulisme lucide, spontanément, ou quand ils le veulent, ou même quand ils voudraient résister à l'influence qui les possèdent.

Dans son horreur instinctive du matérialisme et de l'anéantissement, l'homme a soif de merveilleux, de surnaturel, d'apparitions et d'évocations. De là, le succès de la magie dans le monde.

De l'Inde, son berceau, la magie passa jadis en Égypte, où on la vit soutenir des luttes contre Moïse, que l'inspiration animait d'un souffle si puissant, mais non cependant sans quelques intermittences. Israël ne traversa pas stérilement la terre des Pharaons. C'est à ce foyer vivifiant de l'Égypte que vint se réchauffer souvent le génie des sages de la Grèce.

Les croisades furent chercher chez les Arabes le secret des sciences occultes, dont elles apportèrent l'usage en Italie, en France, en Espagne. Les Maures et les Juifs furent les premiers médecins ; on les consulta en secret, on les brûla en public, et les docteurs d'aujourd'hui croient défendre la science, en raillant dans leurs cénacles et en poursuivant devant les tribunaux, les derniers enfants perdus de ceux qui furent leurs ancêtres communs.

Mais beaucoup d'entre eux ne sont-ils pas quelque peu charlatans à leur manière ? Il n'en est plus guère qui repoussent le magnétisme d'une façon absolue. D'autres en font clandestinement, mais n'osent pas le confesser tout haut, dans la crainte de mettre en fuite leur clientèle effarouchée. Dans tous les cas, bien peu de ceux qui le nient, l'ont étudié de bonne foi, sans autre idée préconçue que le désir de s'éclairer.

Ils seront les derniers à l'admettre. Il leur en coûte d'aider de leurs mains à renverser l'échafaudage scientifique qu'ils ont eu tant de peine à édifier.

Quelle révolution terrible si, à côté de ceux qui, incontestablement, possèdent une si grande somme de science acquise, et qui n'en ignorent qu'une, - *celle de guérir leurs semblables*, - des êtres simples, les premiers venus, pouvaient lire à livre ouvert dans le corps humain sans avoir étudié l'anatomie, le percer du regard comme s'il était de verre, et, au lieu de ces remèdes généraux qui agissent toujours d'une manière différente, imprévue, suivant la nature de chacun, indiquer l'agent précis qu'il convient d'employer ? Que

de positions compromises, le jour où le Spiritisme et le magnétisme combinés auront remplacé, pour le plus grand bonheur de tous, la médecine si largement faillible et si ruineuse de la faculté, par cette médecine de famille qui sera à la disposition de presque tous ceux qui voudront la faire.

La chiromancie est une science d'observation au secours de laquelle viennent la phrénologie et la physiognomonie aidées de l'intuition, disposition fluidique particulière et spéciale. Tout le monde peut observer les proéminences qui existent sur la tête, la variété infinie des traits, les lignes multiples tracées dans les mains ; seulement tout le monde n'en peut pas déduire, au juste ou à peu près, les résultats et les effets sur l'organisme. Mais le fluide qui se dégage du consultant allant frapper celui qu'il consulte, permet à ce dernier de découvrir, d'une façon plus ou moins vraisemblable, les faits du passé de l'autre, et même de prédire ce qui, suivant les probabilités, doit lui arriver dans l'avenir. La simple pression des mains ou l'attouchement de la tête met le fluidique en vibration, par suite de la tension et de la concentration d'esprit dont il a pris l'habitude.

Ainsi s'expliquent ces faits de révélation, de prédiction, qui, lorsqu'ils viennent à se réaliser, étonnent, charment et effrayent à la fois.

Mais il n'y a rien de merveilleux ni de surnaturel dans tout cela. Les nervures de nos mains peuvent se comparer à celles des feuilles de la plante. L'ensemble, l'aspect, la forme générale, tout se ressemble, et cependant rien n'est semblable. Étudiez les feuilles : peut-être dans leur configuration découvrirez-vous si l'arbre qui les porte est plus ou moins bien conformé pour vivre longtemps ?

Nos mains sont comme les feuilles attachées à l'extrémité des branches. Ce sont nos extrémités à nous ; elles se meuvent, agissent, nous mettent en rapport avec les autres, et c'est elles qu'on consulte pour connaître l'état général de la santé. De même que par les petites branches arrive une sève plus délicate, de même la main de l'homme est une merveille au milieu de toutes les merveilles de son corps.

C'est le bout de la tige qui, flexible et comme animée et dirigée par une intelligence particulière, se recourbe autour des appuis qui soutiennent sa faiblesse. Ainsi, la capucine, les clématites, la glycine, la vigne… C'est donc, chez les végétaux comme chez l'homme, l'extrémité qui est douée du toucher, qui présente la partie la plus délicate, la plus parfaite.

Le tronc a la force ; la sève et le sang donnent l'impulsion ; les tiges et les mains sont les instruments dociles.

Si l'arbre porte des feuilles maigres, panachées de blanc ou de jaune, tombant aux premières bises de l'automne, il est chlorotique et l'on peut pronostiquer sûrement qu'il ne vivra pas vieux. L'homme dont les mains sont petites, froides, blanches, exsangues, ne comptera ni parmi les athlètes ni parmi les centenaires.

Comment une terre maigre et privée de sucs nourriciers pourrait-elle prodiguer une sève abondante, qui s'élancera jusqu'à l'extrémité des rameaux pour les faire croître et allonger sans cesse ?

La plante, comme l'animal, comme l'homme, prend proportionnellement à ses énergies vitales, sa part du fluide qui circule partout. Seulement la plante, l'animal, n'ayant à dépenser de leur force et de leur volonté que dans un ordre de faits plus restreint, sont doués d'un fluide moins puissant. On leur apporte leur part de progrès, mais ils ne le font pas sans y être provoqués.

L'homme, au contraire, a charge de direction. Dieu l'accepta pour son collaborateur dans l'œuvre sublime de la création. Dieu crée les types, et réserve à son auxiliaire le soin de découvrir les variétés infinies, de les multiplier, de les perfectionner sans limites. Il lui faut donc un fluide plus abondant, plus riche, pour satisfaire à sa tâche plus noble et pour accomplir la mission providentielle qui lui est réservée.

Ces différences entre les lignes des mains, les nervures des feuilles, se retrouvent sur les pattes des animaux, et partout enfin. Seulement chez l'homme et chez les créations plus avancées, ces nuances sont plus multiples, plus saisissables. Mais en descendant même jusqu'aux plus infimes, une observation attentive permettra de découvrir, dans les différents rameaux qui terminent chacune d'elles, des symptômes, des pronostics de caractère et de santé, que l'active direction de l'homme peut modifier en bien ou en mal. C'est son droit et son devoir d'améliorer par son travail toutes les choses inférieures. La nature met à sa disposition des moyens curatifs qu'il est insensé et coupable même, de ne pas employer pour prolonger et ennoblir sa vie et celle des autres créatures, ou tout au moins pour la remettre en équilibre pendant le cours qu'elle doit avoir.

Il y a action et réaction des hommes les uns sur les autres, et sur les animaux, les végétaux, les minéraux et tout ce qui nous entoure. Aussi l'homme, l'animal, la plante ne vivent-ils pas indifféremment auprès de tous les êtres.

Une création n'a jamais eu lieu que lorsque toutes les conditions qui lui étaient indispensables, sont venues la favoriser. Mais, insoucieux de ces détails essentiels, nous prétendons acclimater les animaux sans les végétaux qui leur conviennent, sans préparer à ceux-ci les terreaux qu'ils exigent, sans étudier leurs attractions ni leurs répulsions, et sans observer si nous ne leur donnons pas des voisins avec lesquels ils seront en lutte perpétuelle.

Nos paysans placent parfois un bouc au milieu de leurs bœufs et de leurs génisses. Ils disent que c'est pour purifier l'air. Pour nous, cela l'empesterait. Mais, puisque les hôtes de l'étable laissent le bouc errer librement autour d'eux, c'est qu'un secret instinct les avertit sans doute qu'il compose ses acres senteurs avec des gaz qui seraient nuisibles pour eux et dont il change les propriétés.

Le milieu dans lequel chaque créature vit et se développe, influe énormément et sur son caractère, et sur sa santé, et sur la part d'intelligence qui lui est dévolue pour accomplir sa destinée.

L'intelligence du végétal, comme celle de l'animal, se manifeste surtout dans l'œuvre de la reproduction. L'homme la violente souvent. Étudions les conditions dans lesquelles chaque être doit accomplir sa destinée plus ou moins importante, et les créations ébauchées que les grands cataclysmes du passé ont épargnées, feront place à des créations supérieures, et beaucoup des maux qu'elles engendrent disparaîtront avec elles.

Tout ressent donc, par l'attouchement, quelquefois même par le seul rapprochement, des commotions électriques et fluidiques qui exercent une influence salutaire ou funeste sur l'attitude générale de l'individu.

Le magnétisme n'a été inventé par personne ; il existe de toute éternité ! On n'en connaissait pas l'emploi, il était comme la vapeur, l'électricité, que l'on a niées d'abord, et qui ont cependant révolutionné le monde après quelques années d'existence. Il en sera de même de ce fluide qui, plus subtil que tous les autres, va frapper en toute liberté, et en apparence un peu au hasard, les sexes contraires, les âges opposés, les castes jusqu'ici hostiles, pour les confondre tous au sein d'une immense solidarité.

Le fluide, en effet, c'est l'attraction, loi unique de l'univers. C'est la source du mouvement moral, matériel et intellectuel, la source du progrès. La charité commande que nous ayons le pouvoir et la volonté de nous soulager mutuellement. Ce fluide commun, qui nous relie tous, afin d'établir entre nous la fraternité universelle, non-

seulement nous permet de nous guérir les uns les autres, mais encore, associés à notre insu avec les amis disparus qui nous ont légué en partant l'héritage de leurs travaux, il nous donne les moyens d'inventer de grandes choses qui concourent puissamment à l'avancement de tous, au bien-être universel.

Déjà nous ne nous parquons plus derrière les murailles de notre égoïsme personnel pour nous contenter d'être heureux dans notre isolement. Nous voulons que chacun soit satisfait autour de nous, et la souffrance des autres chasse de sombres nuages sur l'azur de notre beau ciel bleu.

L'enthousiasme fuit la solitude pour ne laisser éclater sa puissance entraînante qu'au milieu des foules électrisées. C'est que ce fluide qui se dégage de chacun de nous, additionné, confondu, multiplié, se froissant et se heurtant au besoin, par ses discordes mêmes fait éclater l'harmonie.

Le travail, le plaisir même, tout ennuie lorsque nous sommes seuls. Mais qu'un ami arrive et d'autres à sa suite, et voilà la fougue qui peu à peu se développe et entraîne. Que viennent à côté des groupes rivaux, et l'enthousiasme fera enfanter des merveilles.

La communication fluidique, cette quintessence de notre être, crée l'harmonie en se dégageant de nous pour aller embraser celui qui en manque. Les forts entraînent les faibles, les élèvent pour un moment jusqu'à eux, et l'égalité règne ; elle gouverne les hommes charmés de son empire.

A bien dire, tout le monde est fluidique, puisque chacun ressent des impressions, éprouve des attractions. Seulement, les manifestations sont plus ou moins intenses, et leur influence se montre plus ou moins puissamment. Les uns s'en servent pour eux seuls, pour leur propre consommation, pourrait-on dire, et n'ont qu'une faible action sur leurs semblables. Les autres, au contraire, rayonnent au loin et exercent autour d'eux une pression énergique en bien ou en mal.

Il en est qui, ne pouvant rien sur les autres hommes, possèdent une faculté de domination puissante sur les animaux et sur les végétaux, qui se modifient et se perfectionnent plus volontiers sous leur action intelligente.

Le magnétisme étant le fluide circulant que toute créature s'assimile à sa manière et à des degrés différents, on peut voir en lui cet immense enchaînement et cette immense attraction qui unit et désunit, attire et repousse tous les êtres créés, et fait de chacun d'eux

une petite unité qui va, obéissant à la même loi, se confondre dans la majestueuse unité de l'univers.

Le magnétisme qui n'est, d'ailleurs, que le procédé dont on se sert pour la concentration ou le dégagement du fluide, est cette association magnifique de toutes les forces créées. Le fluide, c'est ce circulant qui met les êtres en vibration les uns avec les autres.

Dans certains cas de délire momentané, l'attouchement d'une personne sympathique, son baiser, sa parole suffisent pour calmer le malade. On en a vu le soulager rien qu'en entrant dans sa chambre, comme aussi l'on peut voir l'excitation se produire lorsqu'une autre approche.

C'est le résultat des attractions ou des répulsions expliqué par le jeu des fluides entre eux.

On dit souvent de gens qui se marient, mais qui ne s'aiment pas :

- *Ils s'aimeront plus tard* !

Cela est bien peu probable, au contraire, parce que l'attraction est libre et ne se violente pas. Il est sans doute des natures peu fluidiques chez lesquelles l'estime peut suppléer l'amour ; mais les grandes et généreuses natures ne sauraient se contenter de ces sentiments tièdes. L'indifférence prend alors la place de l'amour qui fait défaut, et il est rare que, malgré tous les plus beaux raisonnements que l'on se fait, l'un ou l'autre de ces époux mal assortis ne se laisse pas charmer par une autre personne. Peut-être aura-t-il la force de résister à son entraînement, mais il sera incurablement malheureux.

Fermons donc l'oreille à ces faux enseignements, et que les familles ne fassent jamais du mariage une affaire, une question de trafic. Dieu a voulu que l'amour présidât à la perpétuité de la création ; respectons ses desseins et ne heurtons pas les fluides. L'homme et la femme obéissent au charme, c'est la loi naturelle, et lorsqu'on tente de lui résister, on paye sa désobéissance par le malheur de l'existence tout entière.

EUG. BONNEMÈRE.

Le Spiritisme partout.

—

La littérature contemporaine s'empreint chaque jour davantage des idées spirites. Notre doctrine, en effet, est une source féconde

pour les travaux d'imagination ; les écrivains peuvent y puiser des descriptions poétiques, des tableaux émouvants et vraisemblables, des situations attachantes et entièrement neuves, qu'ils ne sauraient faire surgir du champ borné et prosaïque que leur offrent les doctrines matérialistes. Aussi les auteurs, même matérialistes, commencent-ils à explorer les nouveaux horizons ouverts à la pensée par le Spiritisme, tant ils sentent la nécessité de parler à l'âme et de poétiser le caractère de leurs personnages, s'ils veulent que leurs lecteurs s'y intéressent.

La *Revue* a souvent signalé déjà les romans, nouvelles, œuvres théâtrales, etc., qui exploitent nos enseignements et caractérisent la réaction qui commence à s'opérer dans les idées ; nous continuerons de temps à autre à enregistrer les faits qui rentrent dans le cadre du Spiritisme.

LE COMTE OCTAVE.

(Légende du dix-neuvième siècle.)

Tel est le titre d'une nouvelle publiée dans le journal *la Liberté* des 26, 27 et 28 mai, par M. Victor Pavé, et qui comporte l'acceptation la plus complète des doctrines spirites et le détail d'une histoire absolument fondée sur l'intervention des Esprits.

Deux êtres beaux et intelligents qui n'habitent pas les mêmes lieux et ne se sont jamais vus, sont désespérés de la vie et ne voient que le désordre dans le monde et dans les intelligences. Ils sont trop grands pour les mesquineries qu'ils entrevoient et sont prêts à se suicider, l'un moralement, l'autre effectivement.

Deux Esprits qui les aiment, actuellement désincarnés, mais qui leur ont été unis, sur la terre, par les liens du sang, s'entendent pour les sauver et agissent par inspiration sur un incarné dont ils prennent possession pour opérer la réunion et l'union de ces deux êtres et conséquemment leur salut.

L'auteur qui bien certainement a sérieusement étudié les ouvrages spirites, décrit d'une manière intéressante et vraie le mode d'existence et de communication des Esprits, et affirme par des faits le dégagement et l'indépendance de l'Esprit incarné pendant le sommeil du corps. Nous avons cru devoir signaler cette nouvelle intéressante à plus d'un point de vue, et publiée dans un grand journal qui s'adresse à un nombre considérable de lecteurs. Puisse le sujet de cette histoire courte, attachante et bien écrite leur inspirer de

salutaires réflexions et les porter à apprécier sainement et sérieusement les principes de la philosophie spirite.

PLURALITÉ DES EXISTENCES.

Nous lisons dans le n° 19 du *Lien*, journal des églises réformées, le passage suivant concernant la pluralité des existences et que nous reproduisons sans commentaires :

« Pour ce qui regarde l'éternité du Christ, l'on nous cite ce texte : « Père, rends-moi la gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde fût fait, » Jean, XVII, 5 ; et celui-ci : « Avant qu'Abraham fût, je suis, » VIII, 58. Mais ces paroles, à supposer qu'elles soient authentiques, n'emportent nullement l'idée d'éternité absolue et telle que notre conscience la conçoit en Dieu, telle que le Christ lui-même la contemple dans l'Essence divine ; tout ce qu'il nous est permis d'en déduire, c'est la préexistence, une existence antérieure à celle dont il jouissait ici-bas, et, si l'on veut, à celle de notre monde, c'est-à-dire de notre terre[11]. Jésus ne veut donc rien dire autre chose, savoir, qu'il était même avant le monde dont nous faisons partie. A nos yeux, une telle prétention n'a rien qui ne réponde parfaitement à la nature éminente et au caractère unique du Christ, et les trente à quarante années de sa carrière terrestre n'auraient pu suffire à réaliser les immenses progrès que nous remarquons en sa personne. L'hypothèse de la préexistence, en soi, n'a rien qui choque la raison, et elle seule, au contraire, peut rendre compte d'une multitude de phénomènes psychologiques et moraux dont on ne donne ordinairement que des explications peu satisfaisantes ou tout à fait contradictoires. Nous l'admettons donc, même pour les êtres personnels de tous ordres, mais à titre de supposition fortement probable et jetant plus de lumière que toute autre sur notre situation présente et sur notre éternel avenir. Que Jésus ait eu conscience d'une vie antérieure plongeant dans les plus lointaines profondeurs du passé, nous le comprenons parfaitement, et c'est ce souvenir qui le séparait du commun des hommes, et même des âmes d'élite ; mais, encore une fois, cette préexistence n'est pas l'éternité absolue. »

---

[11] On sait que, par suite de leurs imparfaites notions astronomiques, les Juifs confondaient la formation de l'univers avec celle de notre planète qui, selon eux, en était le centre et le chef-d'œuvre, et qu'ainsi, toute existence, qu'on disait avoir précédé cette formation, était nécessairement une existence divine.

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC.

Sous ce titre le *Sétifien*, des 20 et 27 mai, publie sur la vie de M. Allan Kardec, un article dont nous reproduisons quelques extraits, heureux de reconnaître que s'il est dans la presse quelques organes systématiquement hostiles à nos principes, il en est d'autres qui savent apprécier et honorer les hommes de bien, quelle que soit la bannière philosophique à laquelle ils appartiennent.

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que M. Armand Greslez soutient ouvertement nos doctrines, et nous nous empressons de saisir ici l'occasion de lui en témoigner toute notre gratitude.

« S'il fallait, dit-il, chercher un emblème, une personnification de la fausseté et du mensonge, on ne ferait peut-être pas mal de prendre la Muse de l'histoire ; car si l'homme, en général, a l'amour et le sentiment du vrai, il est aussi entraîné par des préjugés, des penchants et des intérêts qui le font presque toujours s'écarter du sentier de la vérité, qu'il s'agisse des choses ou des hommes.

« Un critérium de quelque valeur a jusqu'à présent manqué aux biographies après décès : C'est qu'on n'a pas admis les morts à décliner l'honneur des éloges immérités ou à repousser des accusations injustes.

« Ne nous étonnons donc pas qu'Allan Kardec n'ait pu échapper à cette loi commune. Cette destinée, plus qu'un autre, il l'a éprouvée, même de son vivant ; il a été victime d'odieuses calomnies, d'extravagantes et d'impudentes diffamations. Cependant il a des titres réels au respect de ses contemporains et de la postérité, titres qu'on ne saurait lui contester sans injustice.

« Le premier, il a publié des livres sur une doctrine que les uns ont accueillie avec indifférence, les autres avec haine et mépris, et toutes ces oppositions, toutes ces tribulations, il avait dû les prévoir ; car elles lui avaient été révélées à l'avance. A ce point de vue, il a donc fait preuve de courage et d'abnégation.

« Il n'a jamais revendiqué le titre d'inventeur, de chef d'école ; car son rôle s'est borné à colliger, à centraliser des documents, écrits en dehors de son influence et quelquefois même de ses idées personnelles. Ces documents, il s'est borné à les accompagner de ses commentaires et de ses réflexions ; puis il a mis tous ses soins à les vulgariser. A cette tâche ardue et ingrate, il a consacré uniquement, pleinement, entièrement, quinze années de son existence.

« Il a lutté contre ses adversaires, mais toujours avec succès ; car il avait pour lui le bon sens, la logique, la connaissance du vrai, puis la sagesse, la prudence, l'habileté et le talent.

« La mort d'Allan Kardec a été l'occasion d'un véritable succès pour le Spiritisme. Parmi les discours qui ont été prononcés sur sa tombe, figure en première ligne celui de Camille Flammarion, qui a affirmé hautement et publiquement les vérités de cette doctrine, en les expliquant par les données de la science la plus avancée.

« Pour ceux qui l'ignorent, je dois dire que Camille Flammarion est un savant officiel et un écrivain de premier mérite, parfaitement posé dans la littérature ; c'est une autorité que personne n'oserait récuser. Il s'est déclaré franchement spirite. Maintenant il n'est plus permis de traiter les spirites de niais ou d'imposteurs ; car ce serait porter une accusation contre un homme d'une grande valeur ; ce serait aujourd'hui une présomption ridicule.

« Aussi les journaux qui habituellement attaquaient le Spiritisme d'une façon plaisante ou mordante, se sont renfermés dans un silence prudent ; car ils avaient à éviter le double écueil de la rétractation ou d'une critique devenue dangereuse par le puissant adversaire qu'ils auraient eu à combattre, si indirectement que ce fût.

« Que serait-ce donc si tous ceux qui croient au Spiritisme se faisaient connaître ? Il y a parmi les croyants des personnes d'un mérite hors ligne, d'autres qui occupent les positions sociales les plus élevées. Dès qu'elles pourront le faire, ces personnes avoueront leurs croyances ; alors les anti-spirites seront couverts de confusion et échapperont par divers subterfuges aux embarras de leur position. »

« ARMAND GRESLEZ. »

Variétés.

La ligue de l'enseignement. - Constitution officielle du groupe parisien.

Nous avons assisté, samedi 19 juin, à la première assemblée générale, tenue par le Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement, dans la salle des Conférences du boulevard des Capucines, sous la présidence de M. Jean Macé.

Cette réunion avait pour objet spécial de donner une constitution

officielle au groupe parisien, et de rendre compte des travaux accomplis depuis sa fondation. - Ainsi que le disait M. Allan Kardec, en parlant de la Ligue de l'Enseignement (*Revue spirite* de mars, avril et août 1867, pages 79, 110 et 240), - nos sympathies sont acquises à toutes les idées progressives, à toutes les tentatives qui ont pour objet d'élever le niveau intellectuel. Nous sommes donc heureux d'avoir pu constater les résultats pratiques de cette belle institution, et nous regrettons vivement que l'abondance des matières nous oblige à remettre à un prochain numéro l'analyse de la constitution adoptée dans la séance à laquelle nous avons eu l'honneur d'assister.

Dissertations spirites.

La Régénération

(MARCHE DU PROGRÈS)

(Paris, 20 juin 1869.)

Depuis de longs siècles les humanités poursuivent uniformément leur marche ascendante à travers le temps et l'espace. Chacune parcourt, étape par étape, la route du progrès, et si elles diffèrent par les moyens infiniment variés que la Providence a mis entre leurs mains, elles sont toutes appelées à se fusionner, à s'identifier dans la perfection, puisque toutes elles partent de l'ignorance et de l'inconscience d'elles-mêmes pour se rapprocher indéfiniment d'un même but : Dieu ; pour atteindre au bonheur suprême par la connaissance et l'amour.

Il en est des univers et des mondes comme des peuples et des individus. Les transformations physiques de la terre qui nourrit le corps, peuvent se diviser en deux modes, de même que les transformations morales et intelligentes qui élargissent l'esprit et le cœur.

La terre se modifie par la culture, par le défrichement et les efforts persévérants de ses possesseurs intéressés ; mais à ce perfectionnement incessant, doivent s'ajouter les grands cataclysmes périodiques qui sont pour le régulateur suprême, ce que sont la pioche et la charrue pour le laboureur.

Les humanités se transforment et progressent par l'étude persévérante et par l'échange des pensées. En s'instruisant, en instrui-

sant les autres, les intelligences s'enrichissent, mais des cataclysmes moraux régénérant la pensée sont nécessaires pour déterminer l'adoption de certaines vérités.

On s'assimile sans secousse et progressivement les conséquences des vérités adoptées ; il faut un concours immense d'efforts persévérants pour faire accepter de nouveaux principes. On marche lentement sans fatigue sur une route plane ; il faut réunir toutes ses forces pour gravir un sentier agreste et renverser les obstacles qui surgissent. C'est alors que, pour avancer, l'homme doit nécessairement briser la chaîne qui l'attache au pilori du passé, par l'habitude, la routine et le préjugé ; sinon l'obstacle reste toujours debout, et l'on tourne dans un cercle sans issue, jusqu'à ce qu'on ait compris que pour vaincre la résistance qui ferme la route de l'avenir, il ne suffit pas de briser des armes vieillies et ébréchées, mais qu'il est indispensable d'en créer d'autres.

Détruire un navire qui fait eau de toutes parts avant d'entreprendre une traversée maritime, est une œuvre de prudence, mais encore faut-il, pour accomplir le voyage, se créer de nouveaux moyens de transport. Voilà cependant où en sont actuellement un certain nombre d'hommes de progrès dans le monde moral et philosophique comme dans les autres mondes de la pensée ! Ils ont tout sapé, tout attaqué ! Les ruines se font partout, mais ils n'ont pas encore compris que sur ces ruines, il faut élever quelque chose de plus sérieux qu'une libre pensée et une indépendance morale, indépendantes seulement de la morale et de la raison. Le néant sur lequel ils s'appuient n'est un mot bien profond que parce qu'il est bien creux. Dieu n'a pas plus créé les mondes de rien que l'homme ne peut se créer de nouvelles croyances sans bases. Ces bases sont dans l'étude et l'observation des faits.

La vérité éternelle, comme la loi qui la consacre, n'attend pas pour exister le bon plaisir des hommes ; elle est et gouverne l'univers en dépit de ceux qui ferment les yeux pour ne point la voir. L'électricité existait avant Galvani et la vapeur avant Papin, comme la croyance nouvelle et les principes philosophiques de l'avenir existent avant que les publicistes et les philosophes ne les aient consacrés.

Soyez des pionniers persévérants et infatigables !… Si l'on vous traite de fous comme Salomon de Caus, si l'on vous repousse comme Fulton, marchez toujours, car le temps, ce juge suprême, saura

faire sortir des ténèbres ceux qui alimentent le phare qui doit, un jour, éclairer toute l'humanité.

Sur la terre, le passé et l'avenir sont les deux bras d'un levier qui a le présent pour point d'appui. Tant que la routine et les préjugés ont cours, le passé est à l'apogée. Dès que la lumière se fait, la bascule joue, et le passé, qui obscurcit, disparaît pour laisser surgir l'avenir qui rayonne.

ALLAN KARDEC.

La Science et la Philosophie.

—

(Société de Paris, 23 avril 1869.)

La science est lente dans ses affirmations, mais elle est sûre ; elle repousse quelquefois la vérité, mais jamais l'erreur absolue n'est son partage. Elle procède avec une rigueur toute mathématique ; elle n'admet que *ce qui est*, tandis que la philosophie admet *tout ce qui peut être* ; de là, la différence que l'on remarque entre l'acheminement au but de l'une et de l'autre. La philosophie arrive de prime-saut ; la science gravit péniblement et à pas comptés le sentier aride de la connaissance positive. Mais philosophie et science sont sœurs ; elles partent de la même origine pour fournir la même carrière et faire la même fin. Seule, la philosophie peut faire des écarts que la raison et l'expérimentation scientifique doivent réprimer, et la science isolée conduirait peut-être à l'anéantissement des sentiments, si elle n'était rectifiée par la régénératrice par excellence des sentiments du cœur et des aspirations aux progrès moraux.

Dans les périodes originelles de l'élaboration des mondes, le sophisme possède les hommes de concert avec l'erreur scientifique. Puis les penseurs et les savants, prenant des voies diverses, se séparent pendant les phases consacrées à la lutte, pour se réunir plus tard dans un triomphe commun.

Vous êtes, sans doute, bien loin encore d'avoir le dernier mot de toutes choses ; mais vous arrivez à grands pas à cette époque où l'humanité avancera vers l'infini sur une seule route, large, sûre, tolérante et solidaire. L'homme ne sera plus une unité combattant pour sa propre gloire et cherchant à se grandir sur les cadavres intellectuels de ses contemporains. Il sera un élément de la grande famille, une modalité faisant partie d'un tout harmonieux, un instrument raisonnant juste dans un concert sans défaut ! Ce sera l'ère du

bonheur par excellence, l'ère bénie, l'ère de la paix par la fraternité et du progrès par l'union des efforts intelligents.

Honneur à la philosophie qui sait s'adjoindre la science pour obtenir un tel résultat.

Honneur à ceux de la science qui osent affirmer leurs croyances philosophiques, et tirer de son enveloppe pour le déployer aux yeux étonnés du monde de la pensée, le drapeau sur lequel ils ont inscrit ces trois mots : *Travail*, *expérimentation*, *certitude*.

La philosophie privée de la science s'élance dans l'infini, mais elle ne vole que d'une aile et retombe épuisée des hauteurs où elle aspire. La science sans la philosophie, c'est un borgne qui ne voit bien que d'un seul côté ; elle n'aperçoit pas l'abîme qui se creuse sous son œil absent. La science et la philosophie unies dans un commun essor vers l'inconnu, c'est la certitude, c'est la vérité allant à Dieu.

CLÉLIE DUPLANTIER.

Notices Bibliographiques.

—

SIR HUMPHRY DAVY. – LES DERNIERS JOURS D'UN PHILOSOPHE.

Entretiens sur les sciences, sur la nature et sur l'âme.
Ouvrage traduit de l'anglais et annoté par CAMILLE FLAMMARION[12].
(Deuxième article. - Voir la *Revue* de juin 1869.)

Comme nous l'avions espéré, nous pouvons annoncer aujourd'hui l'apparition de cette traduction si longuement élaborée. Nous l'avons fait remarquer déjà dans le dernier numéro de la *Revue*, cet ouvrage écrit dans les dernières années de sa vie, par l'un des plus grands chimistes du monde, a livré à l'examen des penseurs, il y a quarante ans, - en 1829, - les théories sur lesquelles s'appuie aujourd'hui la doctrine spirite ; c'est-à-dire la pluralité des mondes habités, la pluralité des existences de l'âme, la réincarnation (sur la terre et sur les autres planètes), la communication avec les Esprits par les rêves et les pressentiments, et jusqu'à la théorie du *périsprit*.

La traduction de M. Flammarion paraît aujourd'hui, en même temps que la *Revue*. Cet ouvrage sera bientôt entre les mains de tous nos lecteurs. Sa lecture sera d'ailleurs d'autant plus instructive, que l'auteur passe en revue les principaux sujets de la science moderne et les grands faits de l'histoire de l'humanité, et que le traducteur a eu soin de compléter par des notes sur les progrès

---

[12] 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. Paris, 1869, Didier, et à la *Librairie spirite*, 7, rue de Lille.

accomplis depuis par la science. Le livre se divise en six dialogues, qui ont pour titre : *la Vision*, - *la Religion*, - *l'Inconnu*, - *l'Immortalité*, - *la Philosophie de la Chimie* - et *le Temps*. En annonçant cette œuvre excellente, nous nous faisons un devoir d'en extraire quelques passages, qui donneront une juste idée des opinions philosophiques de l'illustre chimiste anglais.

Le premier dialogue, *la Vision*, et dont la scène se passe à Rome, au Colisée, a pour objet un voyage dans les planètes, sous la conduite d'un *Esprit* que sir Humphry Davy entend sans le voir.

L'Esprit a fait apparaître le tableau des phases primitives de l'humanité, et adresse ensuite la question suivante à l'auteur.

« Tu vas me dire : « Est-ce que l'Esprit s'engendre ? L'âme est-elle créée avec le corps ? » Ou bien : « La faculté mentale est-elle le résultat de la matière organisée et un perfectionnement nouveau donné à la machine, perfectionnement amenant le mouvement et la pensée ? »

« Après avoir mis cette question dans ma tête, comme si j'avais eu l'intention de la lui adresser moi-même, dit Davy, mon Génie inconnu modifia l'intonation de sa voix, qui prit, au lieu de sa mélodieuse douceur, un timbre sonore et majestueux. « Je vous proclame, me dit-il, que ni l'une ni l'autre de ces vues ne sont vraies. Mon intention est de vous révéler les mystères des natures spirituelles ; mais il est à craindre que, *voilé comme vous l'êtes par les sens corporels*, ces mystères ne puissent vous être compréhensibles.

« Les âmes sont éternelles et indivisibles, mais leurs manières d'être sont aussi infiniment variées que les formes de la matière. Elles n'ont rien de commun avec l'espace, et, dans leurs transitions, sont indépendantes du temps, de sorte qu'elles peuvent passer d'une partie de l'univers à l'autre, par des lois entièrement étrangères au mouvement. Les âmes sont des êtres intellectuels de divers degrés, appartenant en fait à l'Esprit infini. *Dans les systèmes planétaires* (de l'un desquels dépend ce globe que tu habites), elles sont transitoirement dans *un état d'épreuve*, tendant constamment et gravitant sans cesse en général *vers un mode d'existence plus élevé*.

« S'il m'était permis d'étendre ta vision jusqu'aux destinées des existences individuelles, je pourrais te montrer comment *le même Esprit*, qui dans le corps de Socrate, développa les fondations des vertus morales et sociales, fut dans celui du czar Pierre, doué de la puissance suprême, et jouit du bonheur incomparable d'améliorer un peuple grossier. Je pourrais te montrer la monade spirituelle, qui avec les organes de Newton, laissa voir une intelligence presque surhumaine, située *maintenant* dans un meilleur et plus haut état d'existence planétaire, puisant la lumière intellectuelle à une

source plus pure et s'approchant plus près encore de l'Esprit infini et divin. Prépare donc ta pensée, et tu entreverras au moins cet état supérieur et splendide, dans lequel vivent depuis leur mort les êtres qui ont déjà montré une haute intelligence sur la Terre, et qui s'élèvent dans leurs transitions à des natures nouvelles et plus célestes. »

Ici, sir Humphry, transporté par l'Esprit à travers notre système planétaire, fait une description des plus intéressantes du spectacle qu'il a sous les yeux, et en particulier du monde de Saturne. - Le défaut d'espace nous oblige, à regret, à la passer sous silence. - Sir Humphry Davy considérait avec étonnement l'aspect étrange des êtres qu'il avait sous les yeux lorsque l'Esprit reprit :

« Je sais quelles réflexions t'agitent, L'*analogie* te fait défaut ici, et il te manque les éléments du savoir pour comprendre la scène qui se déroule devant toi. Tu es à présent dans le cas où se trouverait une mouche si son œil multiple était tout à coup métamorphosé en un œil semblable à celui de l'homme, et tu es complètement incapable de mettre ce que tu vois en *relation* avec tes connaissances normales antérieures. Eh bien, ces êtres, qui sont devant toi, ce sont les habitants de Saturne. Ils vivent dans l'atmosphère. Leur degré de sensibilité et de bonheur intellectuel surpasse de beaucoup celui des habitants de la Terre. Ils sont doués de sens nombreux, de moyens de perception dont tu ne pourrais saisir l'action. Leur sphère de vision est beaucoup plus étendue que la tienne et leurs organes du toucher incomparablement plus délicats et plus finement perfectionnés. Il est inutile que j'essaye de t'expliquer leur organisation, tu ne saurais évidemment la concevoir ; quant à leurs occupations intellectuelles, je vais essayer de t'en donner quelque idée.

« Ils ont asservi, modifié et appliqué les forces physiques de la nature, d'une manière analogue à celle qui caractérise l'œuvre industrielle de l'homme terrestre ; mais jouissant de pouvoirs supérieurs, ils ont obtenu des résultats également supérieurs. Leur atmosphère, ayant beaucoup plus de densité que la vôtre, et la pesanteur spécifique de leur planète étant moindre, ils ont pu déterminer les lois qui appartiennent au système solaire avec beaucoup plus de précision qu'il ne vous serait possible d'en apporter à cette connaissance ; et le premier venu de ces êtres saurait t'annoncer quels sont en ce moment la position et l'aspect de votre lune, avec une telle précision que tu serais convaincu qu'il la voit, tandis que sa connaissance ne serait pourtant que le résultat du calcul.

« Ils n'ont point de guerres, et n'ambitionnent que la grandeur intellectuelle ; ils ne ressentent aucune de vos passions, si ce n'est

un grand sentiment d'émulation dans l'amour de la gloire. Si je devais te montrer les diverses parties de la surface de cette planète, tu apprécierais les résultats merveilleux du pouvoir dont sont douées ces hautes intelligences, et la manière admirable dont elles ont su appliquer et modifier la matière.

« Je pourrais maintenant te transporter en d'autres planètes et te montrer dans chacune des êtres particuliers, offrant certaines analogies les unes avec les autres, mais différant essentiellement dans leurs facultés caractéristiques.

« Sur Jupiter, tu verrais des créatures analogues à celles que tu viens d'observer sur Saturne, mais munies de moyens de locomotion bien différents. Dans les mondes de Mars et de Vénus, tu trouverais des races dont les formes sont plus rapprochées de celles qui appartiennent à la Terre ; mais, dans chaque partie du système planétaire, il existe un caractère spécial à toutes les natures intellectuelles : c'est le sens de la vision, la faculté organique de recevoir les impressions de la lumière.

« Les systèmes organisés les plus parfaits, même dans les autres parties de l'univers, possèdent encore cette source de sensibilité et de jouissance ; mais leurs organismes d'une subtilité inconcevable pour vous, sont formés de fluides autant élevés au-dessus de l'idée générale que vous vous faites de la matière, que les gaz les plus subtils que tes études t'ont montrés, sont au-dessus des solides terrestres les plus lourds.

« Le grand univers est partout occupé par *la vie* ; mais le mode de manifestation de cette vie est infiniment diversifié, et il faut que les formes possibles, en nombre infini, soient revêtues par les natures spirituelles avant la consommation de toutes choses.

« La comète, s'enfuyant à travers les cieux avec sa traînée lumineuse, s'est déjà montrée à tes regards ; eh bien ! ces mondes singuliers sont aussi le séjour d'êtres vivants, qui puisent les éléments et les joies de leur existence dans la diversité des circonstances auxquelles ils sont exposés ; traversant pour ainsi dire l'espace infini, ils sont continuellement charmés par la vue de mondes et de systèmes nouveaux. Imagine si tu le peux, l'étendue incommensurable de leurs connaissances !

« Ces êtres tellement grands, tellement glorieux, doués de fonctions qui te sont incompréhensibles, jadis appartinrent à la Terre ; leurs natures spirituelles se sont élevées par les degrés différents de la vie planétaire, se sont dépouillées de leur poussière et n'ont emporté avec elles que leur puissance intellectuelle. Ils habitent maintenant ces astres glorieux, qui les mettent en relation avec les diverses régions du grand univers.

« Tu me demandes en esprit s'ils ont quelque connaissance ou souvenir de leurs transmigrations ? Raconte-moi tes propres souvenirs dans le sein de ta mère, et je te donnerai ma réponse…

« Apprends-le donc, c'est la loi de la sagesse suprême : qu'aucun Esprit n'apporte dans un autre état d'existence des habitudes ou des qualités mentales autres que celles qui sont en rapport avec sa situation nouvelle. Le savoir relatif à la Terre ne serait pas plus utile à ces êtres glorifiés, que ne le serait leur poussière terrestre organisée, laquelle dans une température pareille serait réduite à son dernier atome ; sur la Terre même, le papillon n'emporte pas, avec lui dans l'air, les organes ou les appétits de la chenille rampante dont il est sorti. Toutefois, il y a un sentiment, une passion, que la monade ou essence spirituelle conserve toujours avec elle dans tous les étages de son existence, et qui chez ces êtres heureux et élevés, s'augmente perpétuellement encore. C'est l'*amour du savoir*, c'est cette faculté intellectuelle, qui devient en effet, dans son dernier et plus parfait développement, l'amour de la sagesse infinie et l'union avec Dieu. Voilà la grande condition du progrès de l'âme en ses transmigrations dans la vie éternelle.

« Même dans la vie imparfaite de la terre, cette passion existe à quelque degré ; elle s'accroît avec l'âge, survit au perfectionnement des facultés corporelles, et au moment de la mort se conserve dans l'être conscient. La destinée future de l'être dépend de la manière dont cette passion intellectuelle a été exercée et agrandie pendant son épreuve terrestre transitoire. Si elle a été mal appliquée, l'être est dégradé, et continue d'appartenir à la Terre ou à quelque système inférieur, jusqu'à ce que ses défauts soient corrigés par les épreuves pénibles d'existences nouvelles. (*Nous nous faisons nous-mêmes ce que nous sommes*.) Au contraire, quand l'amour de la perfection intellectuelle s'est exercé sur de nobles objets, dans la contemplation et dans la découverte des propriétés des formes créées, lorsque l'Esprit s'est efforcé d'appliquer ses études à un but utile et bienfaisant pour l'humanité, aussi bien qu'à la connaissance des lois ordonnées par l'intelligence suprême, la destinée du principe pensant continue de s'effectuer dans l'ordre ascendant ; il monte à un monde planétaire supérieur. »

Voici quelques-unes de ses hautes conceptions sur la nature de l'âme :

« Le monde externe ou matériel n'est, en définitive, pour nous qu'un amoncellement de sensations. En remontant aux premiers souvenirs de notre existence, nous trouvons un principe constamment présent, ce qu'on peut nommer la *monade*, ou *moi*, qui s'associe intimement avec des sensations particulières produites par nos organes.

Ces organes sont en rapport avec des sensations d'un autre genre et les accompagnent pour ainsi dire à travers les métamorphoses corporelles de notre existence, laissant temporairement une ligne de sensation qui les réunit toutes ; mais la *monade* ne s'absente jamais, et nous ne pourrions assigner ni commencement ni fin à ses opérations. Dans le sommeil, on perd quelquefois le commencement et la fin d'un rêve, et l'on se souvient du milieu. Un rêve n'a pas le moindre rapport avec un autre, et cependant on a la conscience d'une variété infinie de rêves qui se sont succédé sans que la plupart du temps nous puissions clairement en retrouver le fil, - parce qu'il y a entre eux des diversités et des lacunes apparentes.

« Nous avons les mêmes analogies pour croire à une infinité d'*existences antérieures*, qui ont dû avoir entre elles de mystérieux rapports. L'existence humaine peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée de la succession de naissances et de morts dont la vie éternelle est composée. Que nos idées proviennent des sensations dues à nos organes, on ne peut pas plus le nier que la relation qui existe entre les vérités mathématiques et les formules qui les démontrent. Toutefois, ces signes ne sont pas eux-mêmes des faits, pas plus que les organes ne sont la pensée.

« L'histoire entière de l'âme présente le tableau d'un développement effectué selon une certaine loi ; nous ne gardons le souvenir que des changements qui nous ont été utiles. L'enfant a oublié ce qu'il faisait au sein de sa mère ; bientôt il ne se rappellera plus rien des souffrances et des jeux qui composèrent ses deux premières années. Cependant, on voit quelques habitudes prises dès cet âge subsister en nous pendant toute la vie ; c'est à l'aide des organes matériels que le principe pensant compose le trésor de ses pensées et les sensations de modification avec le changement des organes. Dans la vieillesse, l'esprit émoussé tombe dans une sorte de sommeil, d'où il se réveillera pour une existence nouvelle.

« Ne pouvant mettre sous les yeux de nos lecteurs que quelques fragments trop courts de cette intéressante publication, nous terminerons par une théorie de périsprit qu'on croirait extraite des ouvrages spirites modernes. Voici en quels termes s'exprime sir Humphry Davy, dans le dialogue l'*Immortalité*, page 275 et suiv.

« Essayer d'expliquer de quelle manière le corps est uni à la pensée, serait assurément du temps perdu. Les nerfs et le cerveau y sont évidemment en liaison intime ; mais dans quel rapport ? Voilà ce qu'il est impossible de définir. A en juger par la rapidité et la variété infinies des phénomènes de la perception, il paraît extrême-

ment probable qu'il y a dans le cerveau et dans les nerfs une substance infiniment plus subtile que tout ce que l'observation et l'expérience y fait découvrir. Ainsi, on peut supposer que l'union immédiate du corps avec l'âme, de la matière avec l'esprit, a lieu par l'intermédiaire d'un corps fluidique invisible, d'une sorte d'élément éthéré insaisissable par nos sens, et qui est peut-être à la chaleur, à la lumière et à l'électricité ce que celles-ci sont aux gaz. Le mouvement est plus facilement produit par la matière légère, et chacun sait que des agents impondérables, tels que l'électricité, renversent les plus fortes constructions. Il ne me paraît pas improbable que quelque chose du mécanisme raffiné et indestructible de la faculté pensante n'adhère, même après la mort, au principe sensitif. Car, malgré la destruction par la mort des organes matériels, tels que les nerfs et le cerveau, l'âme peut sans doute, garder indestructiblement quelque chose de cette nature plus éthérée. Parfois je pense que les facultés appelées instinctives appartiennent à cette nature raffinée. La conscience paraît avoir une source insaisissable et rester en relation occulte avec une existence antérieure. »

Nous avons voulu signaler ces passages à nos lecteurs. Sir Humphry Davy fut un des grands apôtres du progrès. Le Spiritisme ne peut avoir de meilleurs auxiliaires que dans le témoignage indirect de ces savants illustres qui, par l'étude de la nature, sont arrivés à la découverte des vérités nouvelles. De telles œuvres font donc de droit partie de la bibliothèque du Spiritisme, et nous devons savoir gré à M. Camille Flammarion de s'être imposé la tâche de traduire et d'annoter le remarquable ouvrage de sir Humphry Davy.

Instruction pratique

Sur l'organisation des groupes spirites spécialement dans les campagnes.
Par M. C…[13].

Ce livre dont nous sommes heureux de saluer l'apparition, car il nous semble appelé à rendre de grands services et remplir une lacune importante, comme application spéciale, est un résumé des principes les plus essentiels qui doivent présider à l'organisation des groupes pour assurer leur vitalité et les mettre en mesure de produire des résultats satisfaisants.

M. Allan Kardec, à qui l'auteur, spirite fervent et dévoué, avait confié son manuscrit, en faisait grand cas, et se proposait de le faire paraître en même temps que d'autres travaux de même nature

[13] Librairie spirite, 7, rue de Lille. Paris, 1 vol. in-12. Prix : 1 fr.

malheureusement interrompus par sa mort, mais qui, pour être retardés, ne seront pas perdus, nous l'espérons, pour ceux qui ont su apprécier l'éminente logique, la clarté et la concision de l'auteur du *Livre des Esprits*.

L'auteur s'est donné pour but particulier d'éclairer et de rendre utile la propagation du Spiritisme dans les campagnes. La modestie de ses vues n'empêche pas que cet ouvrage ne puisse être d'une utilité incontestable même dans les grandes villes et dans les groupes déjà organisés.

Ce qui manque souvent, en effet, non-seulement dans les campagnes, mais encore à un certain nombre de nos frères en croyance habitant les villes, nous ne devons pas craindre de le dire, c'est l'esprit d'organisation et de méthode, sans lequel les meilleures intentions deviennent improductives. On se figure généralement que, pour s'instruire soi-même et faire des prosélytes, il est absolument nécessaire d'avoir des médiums et d'obtenir des manifestations. C'est une erreur. Nous pouvons même dire, et c'est là un résultat d'expérience, que, pour la plupart de ceux qui ne sont pas préparés par l'étude des ouvrages et par le raisonnement, les manifestations ont, en général, peu de poids ; plus elles sont extraordinaires, plus elles rencontrent d'opposition, parce qu'on est naturellement porté à douter d'une chose qui n'a pas une sanction rationnelle ; chacun l'envisage à son point de vue, et le scepticisme d'une part, l'ignorance et la superstition de l'autre, font voir les causes sous un faux jour, tandis qu'une explication préalable a pour effet de combattre les idées préconçues et de démontrer, sinon la réalité, du moins la possibilité des phénomènes ; on comprend avant d'avoir vu, et dès ce moment la conviction est au trois quarts accomplie.

Il n'est pas toujours utile non plus de chercher à faire des convictions quand même. Il est souvent préférable de se tenir sur la réserve, et de laisser à la Providence le soin d'amener les circonstances favorables. Le nombre des hommes de bonne volonté est plus grand qu'on ne le croit et leur exemple, en se multipliant, produira plus d'effet que les paroles.

M. C… examine toutes ces questions avec autant de logique que de clarté, ainsi que les moyens à employer pour combattre les causes de divisions qui peuvent naître entre les membres d'un même groupe. Aussi sommes-nous persuadé que ces instructions seront fécondes en résultats satisfaisants, si chacun s'attache à s'en assimiler l'esprit et à en mettre les préceptes en pratique. Nous devons à l'auteur des remerciements et des félicitations pour cette publication qui trouvera certainement sa place dans la bibliothèque de tous ceux qui désirent coopérer activement au développement de la philosophie spirite.

EN VENTE AU 1er JUIN 1869

(Librairie spirite, 7, rue de Lille).

Nouvelle édition de la brochure *la Révélation*, dont plus de dix mille exemplaires se sont déjà écoulés. - Broch. in-18, 15 cent. ; Vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60. c.

—

Onzième édition du *Livre des Médiums* (partie expérimentale), guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations ; 1 vol. in-12, prix : 3 fr. 50.

—

Quatrième édition du *Ciel et Enfer*, ou la justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Remarque. La partie doctrinale de cette nouvelle édition entièrement revue et corrigée par M. Allan Kardec, a subi d'importantes modifications. Quelques chapitres notamment ont été entièrement refondus et considérablement augmentés.

—

SOUS PRESSE :

Sous presse :

LUMEN, par C. Flammarion.

Cet intéressant travail, dont la première partie a été insérée dans la *Revue du XIXe siècle*, aujourd'hui complété par d'importantes additions, sera prochainement publié en un volume (*Revue spirite* de mars et mai 1867, pages 93 et 151.)

Avis important.

Histoire de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même à mademoiselle Ermance Dufau. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. ; *franco*, 3 fr. 30 c.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous venons de retrouver une centaine de volumes de cet intéressant ouvrage, considéré depuis longtemps déjà comme entièrement épuisé. Ceux de nos abonnés qui ont cherché en vain jusqu'ici à l'acquérir, pourront se le procurer, en s'adressant à M. Bittard, gérant de la *Librairie spirite*, 7, rue de Lille.

Pour le comité de rédaction, le Secrétaire-gérant,

A. DESLIENS.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 8. AOUT 1869.

Théorie de la beauté.

(Œuvres posthumes)

La beauté est-elle une chose de convention, et relative à chaque type ? Ce qui constitue la beauté chez certains peuples n'est-il pas, pour d'autres, une affreuse laideur ? Les nègres se trouvent plus beaux que les blancs, et *vice versâ*. Dans ce conflit des goûts, y a-t-il une beauté absolue, et en quoi consiste-t-elle ? Sommes-nous réellement plus beaux que les Hottentots et les Cafres, et pourquoi ?

Cette question qui, au premier abord, semble étrangère à l'objet de nos études, s'y rattache pourtant d'une manière directe, et touche à l'avenir même de l'humanité. Elle nous a été suggérée, ainsi que sa solution, par le passage suivant d'un livre fort intéressant et très instructif, intitulé : *Les révolutions inévitables dans le globe et dans l'humanité*, par Charles Richard[14].

L'auteur s'attache à combattre l'opinion de la dégénérescence physique de l'homme depuis les temps primitifs ; il réfute victorieusement la croyance à l'existence d'une race primitive de géants, et s'attache à prouver qu'au point de vue de la force physique et de la taille, les hommes d'aujourd'hui valent les anciens, si même ils ne les surpassent pas.

Passant à la beauté des formes, il s'exprime ainsi, pages 41 et suivantes :

« En ce qui touche à la beauté du visage, à la grâce de la physionomie, à cet ensemble qui constitue l'esthétique du corps, l'amélioration est encore plus sensible et peut être plus facilement constatée.

---

[14] 1 vol. in-12, Paris Pagnerre, prix 2 fr. 50, franco 2 fr. 75, librairie spirite, 7, rue de Lille.

« Il suffit pour cela de jeter un regard sur les types que les médailles et les statues antiques nous ont transmis intacts à travers les siècles.

« L'iconographie de Visconti et le musée du comte de Clarol sont, entre plusieurs autres, deux sources où il est facile de puiser les éléments variés de cette étude intéressante.

« Ce qui frappe tout d'abord dans cet ensemble de figures, c'est la rudesse des traits, *l'animalité de l'expression, la cruauté du regard*. On sent avec un frisson involontaire qu'on a affaire là à des gens qui vous couperaient sans pitié en morceaux pour vous donner à manger à leurs murènes, ainsi que le faisait Pollion, riche gourmet de Rome et familier d'Auguste.

« Le premier Brutus (Lucius-Junius), celui qui fit trancher la tête à ses deux fils et assista de sang-froid à leur supplice, ressemble à une bête de proie. Son profil sinistre emprunte à l'aigle et au hibou ce que ces deux carnassiers de l'air ont de plus farouche. On ne peut douter, en le voyant, qu'il n'ait mérité le honteux honneur que l'histoire lui confère ; s'il a tué ses deux fils, il eût certainement égorgé sa mère pour le même motif.

« Le second Brutus (Marius), qui poignarda César, son père adoptif, précisément à l'heure où celui-ci comptait le plus sur sa reconnaissance et son amour, rappelle dans ses traits un niais fanatique ; il n'a pas même cette beauté sinistre que l'artiste découvre souvent dans cette énergie outrée qui pousse au crime.

« Cicéron, le brillant orateur, l'écrivain spirituel et profond, qui a laissé un si grand souvenir de son passage dans ce monde, a une figure écrasée et commune qui devait le rendre beaucoup moins agréable à voir qu'à écouter.

« Jules César, le grand, l'incomparable vainqueur, le héros des massacres, qui a fait son entrée dans le royaume des ombres avec un cortège de deux millions d'âmes qu'il y avait expédiées de son vivant, est tout aussi laid que son prédécesseur, mais dans un autre genre. Sa figure maigre et osseuse, montée sur un long cou orné mal à propos d'une pommette saillante, le fait plutôt ressembler à un grand Gilles forain qu'à un grand guerrier.

« Galba, Vespasien, Nerva, Caracalla, Alexandre Sévère, Balbin, ne sont pas seulement laids, mais hideux. C'est à peine si dans ce musée des anciens types de notre espèce, l'œil peut rencontrer çà et là quelques figures à saluer d'un regard sympathique. Celle de Scipion l'Africain, de Pompée, de Commode, d'Héliogabale,

d'Antinoüs le mignon d'Adrien, sont de ce petit nombre. Sans être belles, dans le sens moderne du mot, ces figures sont néanmoins régulières et d'un aspect agréable.

« Les femmes ne sont guère mieux traitées que les hommes, et donnent lieu aux mêmes remarques. Livie, fille d'Auguste, a le profil pointu d'une fouine ; Agrippine fait peur à voir, et Messaline, comme pour dérouter Cabanis et Lavater, ressemble à une grosse servante, plus amoureuse de bonne soupe que d'autre chose.

« Les Grecs, il faut le dire, sont généralement moins mal que les Romains. Les figures de Thémistocle et de Miltiade, entre autres, peuvent être comparés aux plus beaux types modernes. Mais Alcibiade, cet aïeul si lointain de nos Richelieu et de nos Lauzun, dont les exploits galants remplissent à eux seuls la chronique d'Athènes, a, comme Messaline, fort peu le physique de son emploi. A voir ses traits solennels et son front réfléchi, on le prendrait plutôt pour un jurisconsulte accroché à un texte de loi, que pour cet audacieux plaisant, qui se faisait exiler à Sparte, uniquement pour *coiffer* ce pauvre roi Agis, et se vanter après d'avoir été l'amant d'une reine.

« Quoi qu'il en soit du petit avantage qui peut être accordé, sur ce point, aux Grecs sur les Romains, quiconque se donne la peine de comparer ces vieux types avec ceux de notre temps, reconnaîtra sans peine que le progrès s'est fait dans cette voie comme dans toutes les autres. Seulement, il sera bon de ne pas oublier, dans cette comparaison, qu'il s'agit ici de classes privilégiées, toujours plus belles que les autres, et que, par suite, les types modernes à opposer aux anciens devront être choisis dans les salons, et non dans les bouges. Car la pauvreté, hélas ! dans tous les temps et sous tous les aspects, n'est jamais belle, et elle est précisément ainsi pour nous faire honte et nous forcer à nous en affranchir un jour.

« Je ne veux donc pas dire, tant s'en faut, que la laideur est entièrement disparue de nos fronts, et que l'empreinte divine se retrouve enfin sous tous les masques qui voilent une âme ; loin de moi une affirmation qui pourrait si facilement être contestée par tout le monde. Ma prétention se borne seulement à constater que dans une période de deux mille ans, *si peu de chose pour une humanité qui a tant à vivre*, la physionomie de l'espèce s'est améliorée d'une manière déjà sensible.

« Je crois, en outre, que les plus belles figures antiques sont inférieures à celles que nous pouvons journellement admirer dans nos réunions publiques, dans nos fêtes et jusque dans le courant des

rues. Si je ne craignais de blesser certaines modesties, et aussi d'exciter certaines jalousies, cent exemples connus de tous, dans le monde contemporain, confirmeraient l'évidence du fait.

« Les adorateurs du passé ont constamment la bouche pleine de leur fameuse Vénus de Médicis, qui leur paraît l'idéal de la beauté féminine, et ils ne prennent pas garde que cette même Vénus se promène tous les dimanches sur les boulevards d'Arles, tirée à plus de cinquante exemplaires, et qu'il est peu de nos villes, particulièrement parmi celles du Midi, qui n'en possèdent quelques-unes…

« … Dans tout ce que nous venons de dire, nous n'avons comparé notre type actuel qu'à celui des peuples qui nous ont précédés de quelques milliers d'années seulement. Mais si, remontant plus loin dans les âges, nous perçons les couches terrestres où dorment les débris des premières races qui ont habité notre globe, l'avantage en notre faveur deviendra à ce point sensible, que toute dénégation à ce sujet s'évanouira d'elle-même.

« Sous cette influence théologique qui avait arrêté Copernic, Tycho-Brahé, qui persécuta Galilée, et qui, dans ces derniers temps, obscurcit un instant le génie de Cuvier lui-même, la science hésitait à sonder les mystères des époques antédiluviennes. Le récit biblique admis au pied de la lettre dans son sens le plus étroit, paraissait avoir dit le dernier mot de notre origine et des siècles qui nous en séparent. Mais la vérité impitoyable dans ses accroissements, a fini par rompre la casaque de fer dans laquelle on voulait l'emprisonner pour toujours, et par montrer à nu des formes jusques alors cachées.

« L'homme qui vivait avant le déluge, en compagnie des mastodontes, de l'ours des cavernes et autres grands mammifères aujourd'hui disparus, l'homme fossile, en un mot, si longtemps nié, est enfin retrouvé, et son existence mise hors de doute. Les travaux récents des géologues, particulièrement ceux de Boucher de Perthes[15], de Filippi et de Lyell, nous permettent d'apprécier maintenant les caractères physiques de ce vénérable aïeul du genre humain. Or, malgré les contes imaginés par les poètes, sur sa beauté originelle, malgré le respect qui lui est dû comme à l'antique chef de notre race, la science est obligée de constater qu'il était d'une laideur prodigieuse.

---

[15] Voir les deux savants ouvrages de M. Boucher de Perthes : *De l'Homme antédiluvien et de ses œuvres*, broch. in-4, 2 fr., *franco*, 2 fr. 25, et *des Outils de pierre*, broch. in-8, 1 fr. 50 ; *franco*, 1 fr. 75. Paris, Librairie spirite.

« Son angle facial ne dépassait guère 70° ; ses mâchoires, d'un volume considérable, étaient armées de dents longues et saillantes ; le front était fuyant, les temporaux aplatis, le nez écrasé, les narines larges ; en un mot, ce père vénérable devait ressembler beaucoup mieux à un orang-outang qu'à ses fils lointains d'aujourd'hui. C'est au point que si l'on n'avait trouvé près de lui les haches de silex qu'il avait fabriquées, et, dans quelques cas, les animaux qui portaient encore les traces des blessures produites par ces armes informes, on aurait pu douter du rôle important qu'il jouait dans notre filiation terrestre. Non-seulement il savait fabriquer des haches en silex, mais encore des massues et des pointes de javelots de même matière. La galanterie antédiluvienne allait même jusqu'à confectionner des bracelets et des colliers avec de petites pierres arrondies qui ornaient, dans ces temps reculés, les bras et le cou du sexe enchanteur, devenu beaucoup plus exigeant depuis, ainsi que chacun peut s'en convaincre.

« Je ne sais ce qu'en penseront les élégantes de nos jours, dont les épaules étincellent de diamants ; quant à moi, je l'avoue, je ne puis me défendre d'une émotion profonde, en songeant à ce premier effort tenté par l'homme, *à peine dégagé de la brute*, pour plaire à sa compagne, pauvre et nue comme lui, au sein d'une nature inhospitalière, sur laquelle sa race doit régner un jour. O nos lointains aïeux ! si vous aimiez déjà, sous vos faces rudimentaires, comment pourrions-nous douter de votre paternité à ce signe divin de notre espèce ?

« Il est donc manifeste que ces informes humains sont nos pères, puisqu'ils nous ont laissé des traces de leur intelligence et de leur amour, attributs essentiels qui nous séparent de la bête. Nous pouvons donc, en les examinant attentivement, débarrassés des diluvions qui les couvrent, mesurer comme avec un compas le progrès physique accompli par notre espèce depuis son apparition sur la terre. Or, ce progrès qui, tout à l'heure, pouvait être contesté par l'esprit de système et les préjugés d'éducation, acquiert ici une telle évidence, qu'il n'y a plus qu'à le reconnaître et à le proclamer.

« Quelques milliers d'années pouvaient laisser des doutes, quelques centaines de siècles, les dissipent irrévocablement…

« … Combien nous sommes jeunes et récents en toutes choses ? Nous ignorons encore notre place et notre voie dans l'immensité de l'univers, et nous osons nier des progrès qui, faute de temps, n'ont pu encore être suffisamment constatés. Enfants que nous sommes,

ayons donc un peu de patience, et les siècles, en nous approchant du but, nous révéleront des splendeurs qui échappent dans l'éloignement, à nos yeux à peine entrouverts.

« Mais, dès aujourd'hui, proclamons hautement, puisque la science nous le permet déjà, le fait capital et consolateur du progrès lent mais sûr de notre type physique vers cet idéal entrevu par les grands artistes, à travers les inspirations que le ciel leur envoie pour nous révéler ses secrets. L'idéal n'est pas un produit trompeur de l'imagination, un songe fugitif destiné à donner de temps à autre le change à nos misères, c'est un but assigné par Dieu à nos perfectionnements, but infini, parce que l'infini seul, dans tous les cas, peut satisfaire notre esprit et lui offrir une carrière digne de lui. »

De ces observations judicieuses, il résulte que la forme des corps s'est modifiée *dans un sens déterminé*, et suivant une loi, à mesure que l'être moral s'est développé ; que la forme extérieure est en rapport constant avec l'instinct et les appétits de l'être moral ; que plus ces instincts se rapprochent de l'animalité, plus la forme s'en rapproche également ; enfin, qu'à mesure que les instincts matériels s'épurent et font place aux sentiments moraux, l'enveloppe extérieure, qui n'est plus destinée à la satisfaction de besoins grossiers, revêt des formes de moins en moins lourdes, plus délicates, en harmonie avec l'élévation et la délicatesse des pensées. La perfection de la forme est ainsi la conséquence de la perfection de l'esprit ; d'où l'on peut conclure que l'idéal de la forme doit être celle que revêtent les Esprits à l'état de pureté, celles que rêvent les poètes et les véritables artistes, parce qu'ils pénètrent, par la pensée, dans les mondes supérieurs.

On a dit depuis longtemps que la figure est le miroir de l'âme. Cette vérité, devenue axiomatique, explique ce fait vulgaire, que certaines laideurs disparaissent sous le reflet des qualités morales de l'Esprit, et que bien souvent, on préfère une personne laide, douée d'éminentes qualités, à celle qui n'a que la beauté plastique. C'est que cette laideur ne consiste que dans des irrégularités de forme, mais n'exclut pas la finesse des traits nécessaire à l'expression des sentiments délicats.

De ce qui précède, on peut conclure que la beauté réelle consiste dans la forme qui s'éloigne le plus de l'animalité, et réfléchit le mieux la supériorité intellectuelle et morale de l'Esprit, qui est l'être principal. Le moral influant sur le physique, qu'il approprie à ses besoins physiques et moraux, il s'ensuit : 1° que le type de la beauté

consiste dans la forme la plus propre à l'expression des plus hautes qualités morales et intellectuelles ; 2° qu'à mesure que l'homme s'élèvera moralement, son enveloppe se rapprochera de l'idéal de la beauté, qui est la beauté angélique.

Le nègre peut être beau pour le nègre, comme un chat est beau pour un chat ; mais il n'est pas beau dans le sens absolu, parce que ses traits gros, ses lèvres épaisses accusent la matérialité des instincts ; ils peuvent bien exprimer les passions violentes, mais ne sauraient se prêter aux nuances délicates du sentiment et aux modulations d'un esprit délié.

Voilà pourquoi nous pouvons, sans fatuité, je crois, nous dire plus beaux que les nègres et les Hottentots ; mais peut-être bien aussi serons-nous pour les générations futures améliorées, ce que les Hottentots sont par rapport à nous ; et qui sait si, lorsqu'elles retrouveront nos fossiles, elles ne les prendront pas pour ceux de quelque variété d'animaux.

Cet article ayant été lu à la Société de Paris fut l'objet d'un assez grand nombre de communications présentant toutes les mêmes conclusions. Nous ne rapportons que les deux suivantes, comme étant les plus développées :

Paris, 4 février 1869. - (Méd., madame Malet)

Vous l'avez bien pensé, la source première de toute bonté et de toute intelligence est aussi la source de toute beauté. - L'amour engendre la perfection de toute chose, et il est lui-même la perfection. - L'esprit est appelé à acquérir cette perfection, son essence et sa destinée. Il doit par son travail s'approcher de cette intelligence souveraine et de cette bonté infinie ; il doit donc aussi revêtir de plus en plus la forme parfaite qui caractérise les êtres parfaits.

Si, dans vos sociétés malheureuses, sur vos globes encore mal équilibrés, l'espèce humaine est si loin de cette beauté physique, cela vient de ce que la beauté morale est à peine développée encore. La connexité entre ces deux beautés est un fait certain, logique et dont l'âme a, dès ici-bas, l'intuition. En effet, vous savez tous combien est pénible l'aspect d'une charmante physionomie démentie par le caractère. Si vous entendez parler d'une personne de mérite avéré, vous la revêtez de suite des traits les plus sympathiques, et vous êtes douloureusement impressionnés à la vue d'une figure qui contredit vos prévisions.

Que conclure de là ? sinon que, comme toute chose que l'avenir

tient en réserve, l'âme a la prescience de la beauté à mesure que l'humanité progresse et s'approche de son type divin. Ne tirez point d'arguments contraires à cette affirmation de la décadence apparente où se trouve la race la plus avancée de ce globe. Oui, il est vrai, l'espèce semble dégénérer, s'abâtardir ; les infirmités s'abattent sur vous avant la vieillesse ; l'enfance même souffre de maladies qui n'appartiennent d'habitude qu'à un autre âge de la vie ; mais c'est une transition. Votre époque est mauvaise ; elle finit et elle enfante ; elle finit une période douloureuse et enfante une époque de régénération physique, d'avancement moral, de progrès intellectuel. La race nouvelle dont j'ai parlé déjà, aura plus de facultés, plus de cordes aux services de l'esprit ; elle sera plus grande, plus forte, plus belle. Dès le commencement, elle se mettra en harmonie avec les richesses de la création que votre race insouciante et fatiguée dédaigne ou ignore ; vous aurez fait de grandes choses pour elle, elle en profitera et marchera dans la voie des découvertes et des perfectionnements, avec une ardeur fiévreuse dont vous ne connaissez pas la puissance.

Plus avancés aussi en bonté, vos descendants feront ce que vous n'avez pas su faire de cette terre malheureuse, un monde heureux, où le pauvre ne sera ni repoussé, ni méprisé, mais secouru par des institutions larges et libérales. Déjà l'aurore de ces pensées arrive ; la lueur nous en parvient par moments. Amis, voici le jour enfin où la lumière luira sur la terre obscure et misérable, où la race sera bonne et belle suivant le degré d'avancement qu'elle aura conquis, où le signe mis au front de l'homme ne sera plus celui de la réprobation, mais un signe de joie et d'espérance. Alors la foule des Esprits avancés viendra prendre rang parmi les colons de cette terre ; ils seront en majorité et tout cédera devant eux. Le renouvellement se fera et la face du globe sera changée, car cette race sera grande et puissante, et le moment où elle viendra marquera le commencement des temps heureux.

PAMPHILE.

(Paris, 4 février 1869.)

La beauté, au point de vue purement humain, est une question bien discutable et bien discutée. Pour en bien juger, il faut l'étudier en amateur désintéressé ; celui qui est sous le charme ne saurait avoir voix au chapitre. Le goût de chacun entre aussi en ligne de compte dans les appréciations qui sont faites.

Il n'est de beau, de réellement beau que ce qui l'est toujours, et pour tous ; et, cette beauté éternelle, infinie, c'est la manifestation divine

sous ses aspects incessamment variés, c'est Dieu dans ses œuvres, dans ses lois ! Voilà la seule beauté absolue. - Elle est l'harmonie des harmonies, et elle a droit au titre d'absolue, parce qu'on ne peut rien concevoir de plus beau.

Quant à ce qu'on est convenu d'appeler beau, et qui est véritablement digne de ce titre, il ne faut le considérer que comme une chose essentiellement relative, car on peut toujours concevoir quelque chose de plus beau, de plus parfait. Il n'y a qu'une seule beauté, qu'une seule perfection, c'est Dieu. En dehors de lui, tout ce que nous décorons de ces attributs, ne sont que de pâles reflets du beau unique, un aspect harmonieux des mille et une harmonies de la création.

Il y a autant d'harmonies que d'objets créés, autant par conséquent de beautés types déterminant le point culminant de perfection que peut atteindre une des subdivisions de l'élément animé. - La pierre est belle et diversement belle. - Chaque espèce minérale a ses harmonies, et l'élément qui réunit toutes les harmonies de l'espèce, possède la plus grande somme de beauté à laquelle l'espèce puisse atteindre.

La fleur a ses harmonies ; elle aussi, elle peut les posséder toutes ou isolément, et être différemment belle, mais elle ne sera belle que lorsque les harmonies qui concourent à sa création seront harmoniquement fusionnées. - Deux types de beauté peuvent produire par leur fusion un être hybride, informe, repoussant d'aspect. - Il y a alors cacophonie ! Toutes les vibrations étaient harmoniques isolément, mais la différence de leur tonalité a produit un désaccord à la rencontre des ondes vibrantes ; *de là le monstre !*

En descendant l'échelle créée, chaque type animal donne lieu aux mêmes observations, et la férocité, la ruse, l'envie même pourront donner naissance à des beautés spéciales, si le principe qui détermine la forme est sans mélange. L'harmonie, même dans le mal, produit le beau. Il y a le beau satanique et le beau angélique ; la beauté énergique et la beauté résignée. - Chaque sentiment, chaque faisceau de sentiments, pourvu que le faisceau soit harmonique, produit un type de beauté particulier, dont tous les aspects humains sont, non des dégénérescences, mais des ébauches. Aussi est-il vrai de dire, non qu'on est plus beau, mais qu'on s'approche d'avantage de la beauté réelle à mesure qu'on s'élève vers la perfection.

Tous les types s'unissent harmoniquement dans le parfait. Voilà

pourquoi il est le beau absolu. - Nous qui progressons, nous ne possédons qu'une beauté relative affaiblie et combattue par les éléments inharmoniques de notre nature. LAVATER.

ALLAN KARDEC.

Aux Spirites.

Constitution de la Société Anonyme à Parts d'Intérêt et à Capital Variable de la Caisse Générale et Centrale du Spiritisme[16].

Lorsque la mort frappait si cruellement la grande famille spirite tout entière en la personne de son chef vénéré, tous nous perdions un guide éminent et dévoué, consacrant par la pratique les principes si sagement et si solidement élaborés par quinze années d'un travail assidu. Madame Allan Kardec perdait plus encore, car elle était privée inopinément du compagnon de toute sa vie, de l'ami dévoué à qui elle devait tout son bonheur. Frappée dans ses plus chères affections, rien ne pouvait certainement combler le vide immense creusé à ses côtés par le départ du maître ; mais s'il était quelque chose capable d'affermir son courage et d'adoucir l'amertume de ses regrets, ce sont à coup sûr les nombreuses et chaleureuses marques de sympathies qui lui ont été données par tous les spirites de la France et de l'étranger, et dont elle est profondément touchée.

Dans l'impossibilité matérielle de répondre à tous, elle nous charge de nouveau de leur transmettre ici l'expression de sa vive reconnaissance et de toute sa gratitude.

Les témoignages qu'on veut bien lui donner sont pour elle de puissants encouragements et de bien douces compensations qui lui aident à supporter les tracas et les fatigues de toute nature, inséparables de la lourde tâche qu'elle s'est imposée. Il n'est douteux pour personne que, si elle eût écouté seulement son intérêt personnel, elle pouvait facilement assurer sa tranquillité et son repos en laissant les choses aller d'elles-mêmes et en se tenant à l'écart ; mais se plaçant à un point de vue plus élevé, et guidée d'ailleurs par la

---

[16] L'acte de Société, du 3 juillet 1869, se trouve annexé à la déclaration faite le 22 dudit mois, devant un notaire de Paris, portant que le capital social de fondation est entièrement souscrit et libéré.

certitude que M. Allan Kardec comptait sur elle, pour continuer dans la voie tracée, l'œuvre moralisatrice qui a été l'objet de toute sa sollicitude pendant les dernières années de sa vie, elle n'a pas hésité un seul instant. Profondément convaincue de la vérité des enseignements spirites, elle ne saurait, dit-elle, mieux employer qu'à assurer la vitalité du Spiritisme dans l'avenir, le temps qu'elle doit encore passer sur la terre avant de rejoindre dans l'espace, le coordonnateur par excellence de notre consolante philosophie.

D'ailleurs, dans les circonstances présentes, il est évident qu'il lui appartient plus qu'à tout autre de réaliser matériellement et moralement, dans la mesure du possible, les plans de M. Allan Kardec, puisque seule, elle possède les éléments indispensables pour en déterminer solidement les bases constitutives.

A ceux qui s'étonneraient de la lenteur apparente avec laquelle ces plans ont été élaborés, nous rappellerons que madame Allan Kardec avait à supporter les nombreuses formalités auxquelles donnent lieu les successions ; qu'elle devait, ainsi que ses conseillers, étudier avec soin l'*esprit* de ces plans et s'attacher spécialement à l'exécution des parties actuellement praticables, comptant sur l'avenir pour en réaliser l'ensemble au fur et à mesure des besoins nouveaux. Nous laissons apprécier à tous ceux qui ont l'habitude des affaires, l'activité réelle qu'il a fallu déployer pour élaborer au milieu des embarras de toute nature, un projet que M. Allan Kardec comptait exécuter à loisir, et avec des ressources intellectuelles auxquelles nul d'entre nous ne saurait prétendre.

Ses idées définitivement arrêtées, madame Allan Kardec s'est empressée de les communiquer à plusieurs spirites de Paris et de la province, choisis parmi ceux qui se sont le plus affirmés dans le Spiritisme par leurs actes et par leurs dons, ou qui avaient été plus spécialement désignés par M. Allan Kardec, comme devant l'aider par leur *travail quotidien*, à constituer l'organisation première qu'il avait espéré fonder personnellement.

C'est la décision à laquelle elle s'est arrêtée de concert avec ces messieurs, que madame Allan Kardec vient aujourd'hui mettre sous les yeux des spirites.

Après en avoir mûrement et sérieusement délibéré, il a été décidé que le plus urgent était de former une base d'association commerciale, comme le seul moyen légal possible d'arriver à fonder quelque chose de durable.

En conséquence, elle a établi, avec le concours de six autres

spirites, une société anonyme à capital variable, d'une durée de 99 ans, conformément aux prévisions de M. Allan Kardec qui s'exprimait naguère à cet égard, dans les termes suivants (*Revue* de décembre 1868, pag. 391) : « Pour donner à cette institution une existence légale, à l'abri de toute contestation, lui donner en outre le droit d'acquérir, de recevoir et de posséder, elle sera constituée, *si cela est jugé nécessaire* par acte authentique, sous forme de société commerciale anonyme, pour 99 ans, indéfiniment prorogeable, avec toutes les stipulations nécessaires pour que jamais elle ne puisse s'écarter de son but, et que les fonds ne puissent être détournés de leur destination.

Pag. 390. - L'administration peut, en commençant, être organisée sur une plus petite échelle. Les membres du comité peuvent être provisoirement réduits à cinq ou six, le personnel et les frais administratifs réduits à leur plus simple expression, sauf à proportionner le développement à l'accroissement des ressources et des besoins de la cause. »

Si madame Allan Kardec n'a pas proposé à un plus grand nombre de spirites d'être fondateurs de cette Société, c'est, en dehors des raisons énoncées ci-dessus, que la loi exige des formalités entraînant des déplacements et des pourparlers sans nombre qui en auraient nécessairement retardé longtemps la constitution définitive. Elle ne doute pas que de nombreuses adhésions ne viennent par la suite concourir à l'œuvre. Il fallait avant tout établir un centre de ralliement où pourraient se réunir les ressources intellectuelles et matérielles éparses dans le monde entier. Ce centre établi, c'est à ceux qui en comprendront l'urgence et dont le dévouement actif est acquis à nos principes, de l'asseoir par leur concours sur des bases solides et indestructibles.

Nous sommes heureux de le constater ici, loin de s'être acquis des millions par le Spiritisme, comme on l'en a maintes fois accusé, c'est en majeure partie avec ses propres ressources, avec le fruit de ses labeurs et de ses veilles, que M. Allan Kardec a pourvu aux nécessités matérielles de l'installation du Spiritisme. Il y a consacré entièrement le produit de ses ouvrages, qu'il aurait certainement pu considérer comme une juste rémunération de ses travaux, et dont il n'a voulu distraire aucune parcelle à son profit personnel. Ceux qui ont aidé à la propagation de ses œuvres, ont ainsi contribué indirectement au développement de la doctrine, puisque le produit tout entier profite au Spiritisme en général et non à un individu.

Animée des mêmes sentiments et voulant personnellement concourir à l'œuvre, madame Allan Kardec viendra par ses dispositions dernières ajouter encore aux ressources du fonds commun. Elle aura ainsi noblement donné l'exemple, en remplissant son devoir de spirite dévouée, et sera heureuse de combler les vœux de celui dont elle a partagé les travaux et les peines.

Afin de satisfaire au légitime désir de nos lecteurs, nous nous faisons un devoir de publier dans la *Revue* divers extraits de l'acte de Société, nous attachant surtout à mettre en lumière les clauses d'un intérêt général et de nature à ne leur laisser aucune incertitude sur le but et la stabilité de la Société.

Objet, - Dénomination, - Durée, - Siège de la Société.

La Société anonyme a pour objet de faire connaître le Spiritisme par tous les moyens autorisés par les lois. Elle a pour base la continuation de la *Revue spirite* fondée par M. Allan Kardec, la publication des ouvrages de ce dernier, y compris ses œuvres posthumes et de tous ouvrages traitant du Spiritisme.

Elle prend la dénomination de : SOCIÉTÉ ANONYME A PARTS D'INTERÊT ET A CAPITAL VARIABLE DE LA CAISSE GÉNÉRALE ET CENTRALE DU SPIRITISME.

La durée de la Société est fixée à quatre-vingt-dix-neuf ans à dater de sa constitution définitive, qui doit avoir lieu dans le courant du mois d'août.

Le siège de la Société est actuellement 7, rue de Lille.

Le fonds social, capital de fondation, est fixé à 40,000 fr.

Il est susceptible d'augmentation, notamment par l'admission de nouveaux sociétaires. Ce capital, entièrement souscrit dès aujourd'hui, est divisé en quarante parts de 1,000 francs chacune.

La loi autorise l'augmentation du capital dans la proportion de 200,000 fr. par an.

En aucun cas, le fonds social ne pourra être diminué par la reprise totale ou partielle des apports effectués.

Chaque part est indivisible ; la Société ne reconnaît qu'un propriétaire pour chacune d'elles.

Administration de la Société.

La Société est administrée par un comité de trois membres *au moins*, nommés par l'assemblée générale des associés, et choisis parmi eux.

Les administrateurs doivent être propriétaires, pendant toute la durée de leur mandat, de chacun deux parts d'intérêt, au moins, affectées à la garantie de leur gestion, et inaliénables jusqu'à l'apurement final de leurs comptes.

Ce comité est nommé pour six ans, révocable par l'assemblée générale et indéfiniment rééligible.

Les administrateurs ont un traitement fixe de 2,400 fr. par an, et une part dans les bénéfices.

Cette part de bénéfices et le traitement fixe réunis ne doivent jamais excéder 4,000 francs.

Des Commissaires de surveillance.

Il est nommé chaque année un comité de surveillance de deux membres *au moins*, pris parmi les associés ou en dehors de ceux-ci.

Ils se rendent au siège social quand ils le jugent convenable, prennent communication des livres et se livrent à l'examen des opérations de la Société.

Ils convoquent l'assemblée générale en cas d'urgence. Ceux pris en dehors de la Société ont voix délibératives, exercent, en un mot, la surveillance et font à l'assemblée générale les rapports déterminés par la loi.

Des assemblées générales.

L'assemblée générale régulièrement constituée représente tous les associés.

Il est tenu, au siège social, une assemblée générale ordinaire, en juillet. - Elle délibère et statue souverainement sur les intérêts de la Société.

Les délibérations sont prises, suivants les cas, à l'unanimité au 2/3 ou à la majorité des membres présents.

Le président et le secrétaire sont choisis à chaque séance.

Les délibérations sont constatées par des procès-verbaux inscrits sur un registre spécial.

L'assemblée générale délibère notamment sur les demandes d'admission d'associés nouveaux, sur les modifications à apporter aux statuts, sur la nomination ou la révocation des administrateurs, sur la nomination des commissaires de surveillance.

Etats de situation. - Inventaire. - Bénéfices.

L'année sociale commence le 1er avril et finit le 31 mars.

Tous les six mois, les administrateurs dressent un état sommaire de la situation active et passive de la Société.

Un inventaire est dressé à la fin de chaque année sociale et mis à la disposition des associés.

Il est prélevé sur les bénéfices nets :

1° 1/20 pour le fonds de réserve légal ;

2° 3 p. cent du fonds social pour être payés à chaque part ;

3° 10 p. cent aux administrateurs salariés, mais sans que ces 10 p. cent réunis au traitement fixe, puissent dépasser 4,000 francs ;

4° Le surplus des bénéfices nets retourne au fonds social.

Fonds de réserve.

Le fonds de réserve se compose :

1° De l'accumulation des sommes prélevées sur les bénéfices nets annuels ;

2° De tous les dons légalement faits à la Société, à quelque titre que ce soit.

Il est destiné au remboursement du capital dans les cas prévus par les statuts.

Lorsque ce fonds de réserve a atteint le dixième du fonds social, le prélèvement des bénéfices nets affectés à sa création, pourra cesser de lui profiter et être appliqué notamment, soit à l'augmentation du capital, soit à des dépenses dans l'intérêt du Spiritisme.

L'assemblée générale règle seule l'emploi des capitaux appartenant au fonds de réserve.

Dissolution. - Liquidation.

En cas de perte des 3/4 du capital, tout associé peut demander la dissolution de la Société devant les tribunaux.

La Société ne sera point dissoute par la mort, la retraite, l'interdiction, la faillite ou la déconfiture de l'un des associés ; elle continuera de plein droit entre les autres associés.

Par suite de l'avènement de l'une de ces causes, le capital est remboursé aux ayants droit, au taux de mille francs pour chaque part, dans le cours de cinq ans du jour de la perte de la qualité d'associé, avec intérêt de 5 p. cent. Ce remboursement est effectué avec les capitaux du fonds de réserve.

Aucun associé ne pourra de son vivant se retirer de la Société, à moins qu'il ne fasse agréer un cessionnaire par l'assemblée générale annuelle. - La résolution est prise à l'unanimité des membres présents.

La durée de la Société peut être prorogée au delà du terme de 99 ans.

Tels sont les principaux articles des statuts de la Société. Nous ne doutons pas que le désintéressement absolu qui a dirigé ses fondateurs ne soit apprécié à sa valeur par tout observateur consciencieux. Il est d'ailleurs facile de se rendre compte, en se reportant à la constitution transitoire du Spiritisme, publiée par M. Allan Kardec dans le numéro de décembre 1868, que la Société s'est laissé uniquement et absolument guider par l'*esprit* de cette constitution. Si elle s'est bornée au stricte nécessaire, aux besoins urgents, c'est qu'elle n'a pas oublié, selon les préceptes du maître, qu'il faut en toute chose prendre conseil des circonstances, et que vouloir appuyer prématurément certaines institutions spéciales sur la doctrine, ce serait s'exposer à des échecs certains dont l'impression serait désastreuse, et qui auraient pour résultat probable, sinon de détruire une philosophie impérissable, au moins d'en retarder de longtemps la propagation définitive[17]. Nos adversaires ne manqueraient certainement pas, dans un cas semblable, d'imputer à l'impuissance de la doctrine, un insuccès qui ne serait cependant que le résultat de l'imprévoyance.

« *Faute de savoir attendre pour arriver à point*, dit M. Allan Kardec (*Revue* de décembre 1868, page 369), *les trop pressés et les impatients ont de tout temps compromis les meilleures causes*.

« Il ne faut demander aux choses que ce qu'elles peuvent donner, à mesure qu'elles sont en état de produire ; on ne peut exiger d'un enfant ce qu'on peut attendre d'un adulte, ni d'un jeune arbre nouvellement planté ce qu'il produira dans toute sa force. Le Spiritisme, en voie d'élaboration, ne pouvait donner que des résultats individuels ; *les résultats collectifs et généraux seront les fruits du Spiritisme complet qui se développera successivement*. »

Comme il est facile de le remarquer, la base des opérations de la société sera, avant toute chose, la librairie spécialement fondée dans

---

[17] La question des institutions spirites a été spécialement traitée dans la Revue de juillet 1866, p. 193. Nous y renvoyons nos lecteurs pour plus de développement.

le but de soustraire les ouvrages fondamentaux de la doctrine aux conditions onéreuses du commerce ordinaire, et d'en faire l'objet de publications populaires à bon marché. Tel a toujours été le plus vif désir de M. Allan Kardec, qui s'exprimait à cet égard dans les termes suivants :

« Beaucoup de personnes regrettent que les ouvrages fondamentaux de la doctrine soient d'un prix trop élevé pour un grand nombre de lecteurs, et pensent, avec raison, que s'il en était fait des éditions populaires à bas prix, ils seraient bien plus répandus, et que la doctrine y gagnerait.

« Nous sommes complètement de cet avis ; mais les conditions dans lesquelles ils sont édités ne permettent pas qu'il en soit autrement dans l'état actuel des choses. Nous espérons arriver un jour à ce résultat, à l'aide d'une *nouvelle combinaison* qui se rattache au plan général d'organisation ; mais cette opération ne peut être réalisée qu'étant entreprise sur une vaste échelle ; de notre seule part, elle exigerait, soit des capitaux que nous n'avons pas, soit des soins matériels que nos travaux, qui réclament toutes nos méditations, ne nous permettent pas de donner. Aussi la partie commerciale proprement dite a-t-elle été négligée, ou, pour mieux dire, sacrifiée à l'établissement de la partie doctrinale. Ce qu'il importait, avant tout, c'est que les ouvrages fussent faits et les bases de la doctrine posées.

« A ceux qui ont demandé pourquoi nous vendions nos livres, au lieu de les donner, nous avons répondu que nous le ferions si nous avions trouvé un imprimeur qui nous imprimât pour rien, un marchand qui fournît le papier gratis, des libraires qui n'exigeassent aucune remise pour se charger de les répandre, une administration des postes qui les transportât par philanthropie, etc. En attendant, comme nous n'avons pas des millions pour subvenir à ces charges, nous sommes obligé d'y mettre un prix.

« Un des premiers soins du comité sera de s'occuper des publications dès qu'il en aura la possibilité, *sans attendre de pouvoir le faire à l'aide du revenu* ; les fonds affectés à cet usage ne seront, en réalité, qu'une avance, puisqu'ils rentreront par la vente des ouvrages, dont le produit retournera au fonds commun. »

Les opérations nécessaires, ayant pour objet de réunir entre les mains de la Société anonyme tous les ouvrages fondamentaux de la doctrine, et en général tous ceux qui peuvent être d'un intérêt capital pour les études spirites, ne laisseront pas que de prendre un

certain temps et d'exiger un maniement de fonds relativement considérable. Selon le vœu de M. Allan Kardec, c'est à cette concentration dont l'importance est évidente pour tous, que se consacreront tout d'abord les membres fondateurs de la Société.

Parmi les attributions actuellement praticables de la Société anonyme, il faut également compter le soin de réunir tous les documents de nature à intéresser les spirites et à déterminer le mouvement progressif de la doctrine, et de continuer avec nos correspondants de la France et de l'étranger les rapports amicaux et bienveillants qu'ils entretenaient avec le centre, rapports qui, par leur étendue et leur objet multiple, ne pouvaient plus reposer sur la tête d'un individu. - Telle est encore une des considérations importantes qui engageaient M. Allan Kardec à remplacer une direction unique, par un comité central, une collectivité intelligente, dont les attributions seraient définies de manière à ne rien laisser à l'arbitraire.

« Il est bien entendu, disait-il à ce propos, qu'il s'agit ici d'une autorité morale, en ce qui concerne l'interprétation et l'application des principes de la doctrine, et non d'un pouvoir disciplinaire quelconque.

« Pour le public étranger, un corps constitué a plus d'ascendant et de prépondérance ; contre les adversaires surtout, il présente une force de résistance et possède des moyens d'action que ne saurait avoir un individu ; il lutte avec infiniment plus d'avantage. On s'attaque à une individualité, on la brise ; il n'en est pas de même d'un être collectif.

« Il y a également dans un être collectif une garantie de stabilité qui n'existe pas lorsque tout repose sur une seule tête. Que l'individu soit empêché par une cause quelconque, tout peut être entravé. Un être collectif, au contraire, se perpétue sans cesse ; qu'il perde un ou plusieurs de ses membres, rien ne périclite.

« Conséquent avec les principes de tolérance et de respect de toutes les opinions que professe le Spiritisme, nous ne prétendons imposer cette organisation à personne, ni contraindre qui que ce soit à s'y soumettre. Notre but est d'établir un premier lien entre les spirites, qui le désirent depuis longtemps et se plaignent de leur isolement. Or, ce lien, sans lequel le Spiritisme resterait à l'état d'opinion individuelle, sans cohésion, ne peut exister qu'à la condition de se rattacher à un centre par une communauté de vue et de principe. Ce centre n'est pas une *individualité,* mais un foyer d'activité collective, agissant dans l'intérêt général, et où l'autorité personnelle s'efface. »

Les fondateurs de la Société anonyme sont tellement persuadés que le Spiritisme ne peut ni ne doit résider dans une seule personnalité, que, pour éviter le danger de le voir servir de marchepied à l'ambition d'un seul ou de quelques-uns, et d'en faire un objet quelconque de spéculation personnelle, ils invitent les spirites de la manière la plus instante, à faire abstraction des individus ; ils ne sauraient trop leur recommander d'adresser leurs lettres, quel qu'en soit l'objet, à l'administration de la Société anonyme, sans aucune désignation personnelle. La répartition des lettres deviendra purement du ressort administratif.

Toutefois, et pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres à l'adresse de la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous surveillance du comité d'administration de la Société.

A ceux qui s'étonneraient de voir une Société fondée dans un but éminemment philanthropique et moralisateur, se constituer sur les bases ordinaires des sociétés commerciales, nous ferons remarquer qu'on ne peut légalement fonder aucune société de cette nature, sans intérêt. Du reste, par un article spécial concernant les modifications à apporter aux statuts, la Société sera toujours en mesure de marcher avec les événements, et de se modifier, de se transformer, si les circonstances le lui permettent, ou si l'intérêt général du Spiritisme lui en fait une nécessité.

Quant au traitement des administrateurs, juste rémunération de leur travail, outre qu'il est assez peu élevé pour ne pas donner prise à l'envie, il est pleinement et entièrement justifié par le passage suivant extrait de la *Revue* de décembre 1868 :

« Les attributions du comité central seront assez nombreuses, comme on le voit, pour nécessiter une véritable administration. Chaque membre ayant des fonctions actives et assidues, si l'on ne prenait que des hommes de bonne volonté, les travaux pourraient en souffrir, car nul n'aurait le droit de faire des reproches aux négligents. Pour la régularité des travaux et de l'expédition des affaires, il est nécessaire d'avoir des hommes sur l'assiduité desquels on puisse compter, et dont les fonctions ne soient pas de simples actes de complaisance. Plus ils auraient d'indépendance par leurs ressources personnelles, moins ils s'astreindraient à des occupations assidues ; s'ils n'en ont pas, ils ne peuvent donner tout leur temps. Il faut donc qu'ils soient rétribués, ainsi que le personnel administratif ; la doc-

trine y gagnera en force, en stabilité, en ponctualité, en même temps que ce sera un moyen de rendre service à des personnes qui pourraient en avoir besoin. »

Les différentes clauses concernant le remboursement du capital, en cas de retraite ou de décès d'un associé, sont assez explicites pour qu'il ne nous paraisse point utile de les commenter. Nous rappellerons seulement que ces remboursements très certainement exceptionnels, ayant lieu sur le fonds de réserve, le capital de la Société ne pourra jamais être amoindri.

Si un associé se retire volontairement, il n'y aura encore aucune atteinte portée à l'intégralité du capital, puisque l'associé devra, dans ce cas, faire agréer un cessionnaire de ses parts, qui apporte en entrant, la somme retirée par le démissionnaire. Peut-être objectera-t-on qu'il y a dans ce paragraphe une cause de danger pour la vitalité de la Société, parce qu'il permettra à des personnes étrangères au Spiritisme de s'y introduire et d'apporter des éléments de trouble et de désorganisation ; mais ce danger a été prévu et écarté puisque l'admission des cessionnaires n'est prononcée qu'en assemblée générale et à l'unanimité des membres présents.

Comme nous l'avons dit en commençant, les démarches légales, la nécessité de se déplacer, sont les seules raisons qui ont obligé à limiter à sa plus simple expression, le nombre des fondateurs.

La Société qui désire avant tout accomplir les desseins de M. Allan Kardec en satisfaisant aux vœux de la majorité, sera heureuse des adhésions qui lui seront données, et de trouver des associés et des commissaires de surveillance parmi les spirites connus pour leur dévouement à la cause et leur participation à son incessante propagation.

La Société s'est constituée à Paris, parce qu'il faut à toute fondation sérieuse un siège d'opération déterminé, mais les membres qui la constitueront et s'y associeront, au fur et à mesure de son développement, pourront évidemment appartenir à tous les centres qui reconnaîtront son autorité et accepteront ses principes.

Mais quelle sera l'étendue des opérations de la Société anonyme ? Nous ne saurions mieux répondre à cette question qu'en citant textuellement les réflexions de M. Allan Kardec sur ce sujet.

« Quelle sera l'étendue du cercle d'activité de ce centre ? Est-il destiné à régir le monde, et à devenir l'arbitre universel de la vérité ? S'il avait cette prétention, ce serait mal comprendre l'esprit du Spiritisme qui, par cela même qu'il proclame les principes du

libre examen et de la liberté de conscience, répudie la pensée de s'ériger en autocratie ; dès le début, il entrerait dans une voie fatale.

« Le Spiritisme a des principes qui, en raison de ce qu'ils sont fondés sur les lois de la nature, et non sur les abstractions métaphysiques, tendent à devenir, et seront certainement un jour, ceux de l'universalité des hommes ; tous les accepteront, parce que ce seront des vérités palpables et démontrées, comme ils ont accepté la théorie du mouvement de la terre ; mais prétendre que le Spiritisme sera partout organisé de la même manière ; que les spirites du monde entier seront assujettis à un régime uniforme, à une même manière de procéder ; qu'ils devront attendre la lumière d'un point fixe vers lequel ils devront fixer leurs regards, serait une utopie aussi absurde que de prétendre que tous les peuples de la terre ne formeront un jour qu'une seule nation, gouvernée par un seul chef, régie par le même code de lois, et assujettie aux mêmes usages. S'il est des lois générales qui peuvent être communes à tous les peuples, ces lois seront toujours, dans les détails de l'application et de la forme, appropriées aux mœurs, aux caractères, aux climats de chacun.

« Ainsi en sera-t-il du Spiritisme organisé. Les spirites du monde entier auront des principes communs qui les rattacheront à la grande famille par le lien sacré de la fraternité, mais dont l'application pourra varier selon les contrées, sans, pour cela, que l'unité fondamentale soit rompue, sans former des sectes dissidentes se jetant la pierre et l'anathème, ce qui serait antispirite au premier chef. Il pourra donc se former, et il se formera inévitablement, des centres généraux en différents pays, sans autre lien que la communauté de croyance et la solidarité morale, sans subordination de l'un à l'autre, sans que celui de France, par exemple, ait la prétention de s'imposer aux spirites américains et réciproquement. »

Il nous reste enfin à expliquer l'emploi des fonds de la caisse générale qui ne font pas partie du capital social et qui se composent des dons faits jusqu'à ce jour, dans le but de concourir à la propagation des principes du Spiritisme. La Société anonyme ne doute pas de remplir les vœux des donateurs en appliquant la quotité de ces dons, à la constitution du fonds de réserve, conformément aux articles des statuts qui en déterminent l'objet.

Pour décharger complètement madame Allan Kardec et la Société, à cet égard, nous nous faisons un devoir de publier la liste des sommes reçues et des noms des souscripteurs, afin que ceux dont les intentions n'auraient pas été bien comprises et qui désireraient don-

ner une autre destination à leurs fonds, puissent adresser leurs réclamations à la Société.

Nous sommes heureux de trouver ici l'occasion de faire agréer nos remerciements et nos félicitations sincères à tous ceux qui s'empressent de concourir, soit moralement, soit matériellement, à la constitution définitive du Spiritisme.

Liste des souscriptions versées à la caisse générale pour la propagation du Spiritisme.

Année	Mois	Jour	Souscripteur	Montant
1868.	Décembre	20.	Groupe Mendy, de Nancy	60
1869.	Janvier	7.	D…, d'Angers	5
		8.	J… et B…, de Paris	10
		8.	Ch…, de Paris	20
		9.	Guibert…, de Rouen	1000
		11.	D…, de Toulouse	10
		16.	F…, de Saint-Étienne	10
		29.	Mad. Al…, de Meschers	20
	Février	1er.	B…, de Dijon	10
		8.	De Th…	2,75
		27.	Hug…, de la Guadeloupe	50
		27.	Les Spirites de l'île d'Oléron	50
	Mars	2.	Y…, de Paris	500
		16.	Groupe Fr…, de Poitiers	26
		19.	C…, de Toulon	30
	Avril	16.	X…, de Béthune	2,20
		16.	Cr…, de Paris	100
		16.	F…, de Guerche (Cher)	5
		16.	Groupe de Saint-Jean-d'Angely	20
		19.	M…, de Cognac	2
		23.	Divers	1
	Mai	7.	De V…, ...	20
		14.	Société de Constantine	105
		22.	D…, de Philippevillle	20
		28.	Société Spirite de Rouen, président M. Guilbert	1000
		29.	Société Spirite de Toulouse	224,50
	Juin	10.	Groupe Spirite de la Paix, à Liège	20
			Total des sommes perçues	3323,45
			Dépenses diverses	3
			En caisse, le 1er août	3320,45

A cet encaisse nous devons ajouter le produit de la brochure publiée par M. C… sous le titre : *Instruction pratique pour l'organisation des groupes spirites*, et dont la totalité est destinée par l'auteur, à accroître les moyens d'action de la Société anonyme.

Bon nombre de nos frères de la province et de l'étranger se sont empressés de concourir par leurs dons à l'érection du monument funèbre que le Spiritisme se propose d'élever à la mémoire de M. Allan Kardec ; nous nous faisons également un devoir de leur en témoigner notre profonde gratitude. De nombreuses lettres d'adhésion à la détermination prise à cet égard, nous ont été adressées ainsi que des propositions de modifications de diverses natures. Cette correspondance qui fait l'objet d'un dossier spécial, sera en temps utile, soumise à l'appréciation de la commission qui sera nommée à cet effet[18].

Comme on le voit, la Société s'est surtout préoccupée d'assurer la vitalité du Spiritisme et de le soustraire aux entreprises de l'orgueil et de la spéculation. Réunira-t-elle tous les suffrages ? n'aura-t-elle pas à lutter contre l'ambition de ceux qui veulent attacher quand même leur nom à une innovation quelconque ? Nul ne peut se flatter de contenter tout le monde. Le vœu de la Société, et, nous l'espérons, ce vœu ne sera pas déçu, c'est de satisfaire au désir de la majorité en demeurant dans la voie tracée.

Quant aux dissidents, aux critiques, quels qu'ils soient, nous leur dirons avec M. Allan Kardec : « Qu'est-ce qui vous barre le chemin ? Qui vous empêche de travailler de votre côté ? Qui vous interdit de mettre au jour vos œuvres ? La publicité vous est ouverte comme à tout le monde ; donnez quelque chose de mieux que ce qui est, nul ne s'y oppose ; soyez mieux goûtés du public, et il vous donnera la préférence.

« De ce que la doctrine ne se berce pas de rêves irréalisables pour le présent, il ne s'ensuit pas qu'elle s'immobilise dans le présent. Exclusivement appuyée sur des lois de la nature, elle ne peut pas plus varier que ces lois ; mais si une nouvelle loi se découvre, elle doit s'y rallier ; elle ne doit fermer sa porte à aucun progrès sous peine de se suicider ; s'assimilant toutes les idées reconnues justes, de quelque ordre qu'elles soient, physiques ou métaphysiques, elle ne sera jamais débordée, et c'est là une des principales garanties de sa perpétuité.

---

[18] Les souscriptions pour le monument de M. Allan Kardec doivent être adressées, sous le couvert de la Société anonyme, à M. Bittard, 7, rue de Lille.

« La vérité absolue est éternelle, et, par cela même, invariable ; mais qui peut se flatter de la posséder tout entière ? Dans l'état d'imperfection de nos connaissances, ce qui nous semble faux aujourd'hui peut être reconnu vrai demain, par suite de la découverte de nouvelles lois ; il en est ainsi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. C'est contre cette éventualité que la doctrine ne doit jamais se trouver au dépourvu. Le principe progressif, qu'elle inscrit dans son code, sera, comme nous l'avons dit, la sauvegarde de sa perpétuité, et son unité sera maintenue précisément parce qu'elle ne repose pas sur le principe de l'immobilité. L'immobilité, au lieu d'être une force, devient une cause de faiblesse et de ruine pour qui ne suit pas le mouvement général ; elle rompt l'unité, parce que ceux qui veulent aller en avant, se séparent de ceux qui s'obstinent à rester en arrière. Mais, tout en suivant le mouvement progressif, il faut le faire avec prudence et se garder de donner tête baissée dans les rêveries des utopies et des systèmes. Il faut le faire à temps, ni trop tôt ni trop tard, et en connaissance de cause.

« On comprend qu'une doctrine assise sur de telles bases doit être réellement forte ; elle défie toute concurrence et neutralise les prétentions de ses compétiteurs. C'est à ce point que nos efforts tendent à amener la doctrine spirite.

« L'expérience, d'ailleurs, a déjà justifié cette prévision. La doctrine ayant marché dans cette voie depuis son origine, elle a constamment avancé, mais sans précipitation, regardant toujours si le terrain où elle pose le pied est solide, et mesurant ses pas sur l'état de l'opinion. Elle a fait comme le navigateur qui ne marche que la sonde à la main et en consultant les vents. »

Variétés.

L'Opium et le Haschich.

On écrit d'Odessa à l'un de nos abonnés de Russie, en ce moment à Paris :

« Si vous assistez à une séance spirite, chez M. Allan Kardec, proposez, je vous prie, la question si intéressante sur les effets de l'opium et du haschich. Les Esprits y prennent-ils une part quelconque ? Que se passe-t-il dans l'âme dont toutes les facultés sem-

blent triplées ? Il faut supposer qu'elle se sépare presque entièrement du corps, puisqu'il lui suffit de penser à une chose pour la voir apparaître, et cela sous des formes si distinctes qu'on la prendrait pour la réalité. Il doit y avoir là une analogie quelconque avec la photographie de la pensée décrite dans la *Revue spirite* de juin 1868, et dans la *Genèse selon le Spiritisme*, chap. XIV. Cependant, dans les rêves provoqués par le haschich, on voit parfois des choses auxquelles on n'a jamais pensé, et quand on pense à n'importe quel objet, il vous apparaît dans des proportions exagérées, impossibles. Vous pensez à une fleur, et vous voyez se dresser devant vous des montagnes de fleurs qui passent, disparaissent et reparaissent à vos yeux avec une rapidité effrayante, une beauté et une vivacité de couleurs dont on ne peut se faire aucune idée. Vous pensez à une mélodie, et vous entendez tout un orchestre. Des souvenirs depuis longtemps oubliés vous reviennent comme s'ils étaient d'hier.

J'ai beaucoup lu sur le haschich, entre autres l'ouvrage de Moreau de Taur ; ce qui m'a plu davantage, c'est la description qu'en donne un savant docteur anglais (le nom m'échappe), et qui a fait des expériences sur lui-même. Celles que j'ai faites avec quelques-uns de mes amis n'ont réussi que partiellement, ce qui tenait peut-être à la qualité du haschich. »

Cette lettre ayant été lue à la société de Paris, l'Esprit du docteur Morel Lavallée en fit l'objet de la dissertation suivante :

Société de Paris (12 février 1869).

L'opium et le haschich sont des anesthésiques bien différents de l'éther et du chloroforme. Tandis que ces derniers, en supprimant momentanément l'adhérence du périsprit au corps, provoquent un *dégagement particulier* de l'Esprit, le haschich et l'opium condensent les fluides périspritaux, diminuent leur flexibilité, les soudent au corps, pour ainsi dire, et enchaînent l'Esprit à l'organisme matériel. Dans cet état, les visions nombreuses et variées qui se produisent sous l'excitation des désirs de l'Esprit, sont de l'ordre du rêve purement matériel. Le fumeur d'opium s'endort pour rêver, et il rêve comme il le désire, matériellement et sensuellement. Ce qu'il voit, ce sont les panoramas particuliers à l'ivresse provoquée par la substance qu'il a ingérée. Il n'est pas libre : il est ivre, et, comme dans l'ivresse alcoolique, la pensée dominante de l'Esprit prenant une forme arrêtée, tranchée, sensible, apparaît et varie selon la fantaisie du dormeur.

Si la sensation désirée se trouve centuplée dans le résultat, cela provient de ce que l'Esprit, n'ayant plus la force et la liberté nécessaires pour mesurer et limiter ses moyens d'action, agit, pour obtenir l'objet de ses désirs, avec une puissance centuplée par son état inaccoutumé. Il ne sait plus régler son mode d'action sur le fluide périsprital et sur le corps. De là, la différence de puissance entre l'effet produit et le désir qui le provoque.

Comme on l'a dit déjà, dans le rêve spirituel, l'Esprit détaché du corps va recueillir des réalités, dont il ne garde souvent qu'un souvenir confus. Dans l'ivresse due aux éléments opiacés, il s'enferme dans sa cage matérielle où le mensonge et la fantaisie, matérialisés, se sont donné rendez-vous.

Il n'y a de dégagement réel et utile que le dégagement normal d'un Esprit, désireux de s'avancer dans l'ordre moral et intellectuel. Les sommeils provoqués, quels qu'ils soient, sont toujours des entraves à la liberté de l'Esprit, et une menace pour la sûreté corporelle.

L'éther et le chloroforme qui peuvent, dans certains cas, provoquer le dégagement spirituel, exercent une influence particulière sur la nature des relations corporelles. L'Esprit s'échappe du corps, il est vrai, mais il n'a pas toujours une notion extrêmement nette des objets extérieurs. Dans l'ivresse opiacée, on a un Esprit sain enfermé dans un corps ivre, et soumis aux sensations surexcitées de ce corps. Dans le dégagement éthériforme, on a affaire à un Esprit ivre périspritalement, et soustrait à l'action corporelle. L'opium enivre le corps ; l'éther ou le chloroforme enivrent le périsprit ; ce sont deux ivresses différentes, et qui entravent chacune, selon un mode différent, le libre exercice des facultés de l'Esprit.

Docteur MOREL LAVALLÉE.

Remarque. Cette instruction remarquable à plus d'un point de vue, tant pour la clarté et la concision du style que pour l'originalité et la nouveauté des idées, nous paraît destinée à mettre en lumière une question jusqu'ici peu étudiée.

Si l'on admet facilement l'ivresse corporelle ou sensuelle, dont les faits de la vie journalière offrent de si nombreux exemples, au premier abord, l'étude de l'ivresse périspritale, si tant est qu'elle existe, semble se soustraire aux investigations des penseurs. – Peut-être quelques réflexions à cet égard, simple expression de notre opinion personnelle, ne seront-elles pas déplacées ici.

Il n'est douteux pour aucun spirite que l'homme, dans son état normal, ne soit un composé de trois principes essentiels : l'Esprit, le périsprit et le corps. « Si dans l'existence terrestre ces trois principes sont constamment en présence, ils doivent nécessairement réagir l'un sur l'autre, et de leur contact résultera la santé ou la maladie, selon qu'il y aura entre eux harmonie parfaite ou désaccord partiel. (*Revue spirite* de 1867, page 55, *Les trois causes principales des maladies*.)

L'ivresse, quelle qu'en soit d'ailleurs la cause et le siège, est une maladie passagère, une rupture momentanée de l'équilibre organique et de l'harmonie générale qui en est la conséquence. L'être tout entier, privé momentanément de raison, présente aux yeux de l'observateur, le triste spectacle d'une intelligence sans gouvernail, livrée à toutes les inspirations d'une imagination vagabonde que ne viennent plus gouverner et tempérer la volonté et le jugement. - Quelle que soit la nature de l'ivresse, tel en est toujours, dans tous les cas, le résultat apparent.

Il en est de l'homme, sous l'empire de l'ivresse, comme d'un appareil télégraphique désorganisé dans une de ses parties essentielles, et qui ne transmettra que des dépêches incompréhensibles, ou même ne transmettra rien du tout, que la cause de désordre soit dans l'appareil producteur, dans le récepteur, ou enfin dans l'appareil de transmission.

Et maintenant si nous examinons attentivement les faits, ne semblent-ils pas donner raison à notre théorie ? Est-ce que l'ivresse de l'homme terrassé par l'abus des liqueurs alcooliques ressemble aux désordres provoqués par la surexcitation ou l'épuisement du fluide locomoteur qui anime le système nerveux ? N'est-ce pas encore une *ivresse spéciale* que la divagation momentanée de l'homme frappé soudainement dans ses plus chères affections ? Nous en sommes profondément convaincu, il y a trois sortes d'ivresse chez l'incarné, l'ivresse matérielle, l'ivresse fluidique ou périspritale, et l'ivresse mentale. Le corps, le périsprit et l'Esprit sont trois mondes différents associés pendant l'existence terrestre, et l'homme ne se connaîtra psychologiquement et physiologiquement que lorsqu'il consentira à étudier attentivement la nature de ces trois principes et de leurs rapports intimes.

Nous le répétons, ces quelques réflexions sont purement et simplement l'expression de notre opinion personnelle, que nous ne prétendons imposer à personne. C'est une théorie particulière qui nous

paraît reposer sur quelques probabilités et que nous serons heureux de voir discuter et contrôler par nos lecteurs. - La vérité ne peut être le privilège d'un seul, ni de quelques-uns. Elle se dégage de la discussion éclairée et de l'universalité des observations, seuls critériums des principes fondamentaux de toute philosophie durable.

Nous serons reconnaissant aux spirites de tous les centres qui voudront bien mettre cette théorie au nombre des questions à l'étude et nous transmettre les réflexions ou les instructions dont elle pourra être l'objet.

Nécrologie

—

M. BERBRUGGER, D'Alger.

—

On nous écrit de Sétif (Algérie) :

« Décidément depuis quelque temps la mort ne se lasse pas de frapper nos gloires nationales. Qui les remplacera ? Ne nous en inquiétons pas ! l'avenir est entre les mains de Dieu, et la nouvelle génération ne sera pas plus privée que celles qui l'ont précédée, des éléments de nature à assurer la marche incessamment progressive des humanités.

« Aujourd'hui notre capitale déplore la perte de M. A. Berbrugger, conservateur de la bibliothèque d'Alger, homme aussi remarquable par sa profonde érudition, que par l'urbanité et l'élévation de son caractère, par sa modestie et sa simplicité, que par la rectitude remarquable de son jugement. »

M. Berbrugger était, depuis près de treize ans, président de la Société historique algérienne, et rédacteur en chef de la *Revue africaine*. En dehors des savants articles publiés mensuellement dans la *Revue africaine*, M. Berbrugger est l'auteur de plusieurs traités d'archéologie très recherchés, et lorsqu'il a succombé, il venait de mettre la dernière main à un petit ouvrage intitulé : le *Tombeau de la Chrétienne*[19], que nous signalons à l'attention des amateurs. Il était, en outre, inspecteur général des monuments historiques et des musées archéologiques de l'Algérie, membre de plusieurs sociétés savantes, etc.

---

[19] Le *Tombeau de la Chrétienne*, mausolée des derniers rois de Mauritanie, par Adrien Berbrugger ; 1 vol. in-8, prix 2 fr. Paris, Challamel aîné.

Ses aspirations philosophiques en avaient fait, dès l'origine du Spiritisme, un partisan éclairé et profondément convaincu de nos principes. Sa situation particulière, les fonctions spéciales dont il était revêtu, l'ont obligé à ne prendre part au mouvement qu'avec la plus extrême réserve. Néanmoins, il entretenait une correspondance très suivie avec M. Allan Kardec, et participait autant qu'il le pouvait à la propagation de la doctrine, en faisant parvenir au centre les documents utiles au développement de nos études.

Nous ne doutons pas que cet Esprit éminent, réuni aujourd'hui à celui de notre maître vénéré, ne soit entré dans le monde spirituel, comme dans un pays connu, et qu'il n'y jouisse de la félicité réservée aux hommes de bien. - Lorsqu'il aura pleinement pris possession de sa nouvelle situation, nous serons heureux qu'il veuille bien participer à nos travaux et nous communiquer le résultat de ses études et de ses observations.

Dissertations spirites.

Nécessité de l'Incarnation.

(Paris, 11 Mars 1869, méd. M. D.)

La question suivante a été faite à propos d'une ancienne communication, dans laquelle il était dit que certains Esprits n'avaient pas eu d'incarnations charnelles, mais seulement un corps périsprital. C'est ce que l'on appelait à tort *incarnation spirituelle*, ce qui serait un contre-sens, attendu que le mot *incarnation* implique l'idée d'une substance charnelle. Il eût été plus exact de dire que certains Esprits n'avaient rien que de la vie spirituelle.

QUESTION. *Y a-t-il des Esprits qui ne soient pas soumis à l'incarnation matérielle ? Peut-on, sans se soumettre aux épreuves de la vie ordinaire, acquérir certaines connaissances et parvenir à la perfection ? Que penser des communications données dans ce sens ?*

RÉPONSE. Non, l'incarnation purement spirituelle, ou, pour parler plus exactement, l'incarnation périspritale, l'existence incorporelle ne peut suffire, pour acquérir toutes les connaissances nécessaires à un certain état d'avancement moral et intellectuel. Les Esprits étant destinés, à mesure qu'ils avancent davantage, à prendre une part de plus en plus active dans le mécanisme de la création, devant diriger l'action des éléments matériels, présider aux lois qui mettent

les fluides en vibration et déterminent tous les phénomènes naturels, ils ne peuvent parvenir à un tel résultat que par la connaissance de ces lois, et ils ne peuvent connaître ces lois, et apprendre à les diriger, sans y être tout d'abord soumis.

Malgré l'apparence un peu paradoxale de mon début, je ne doute pas de vous prouver qu'il en est ainsi, parce que c'est la vérité, et non une théorie qui me soit particulière.

Établissons d'abord que ce n'est pas l'homme qui est soumis aux lois physiques, mais bien les éléments physiques qui le constituent. Il les subit, tant qu'il les ignore, mais il les domine et les dirige à mesure qu'il apprend à les connaître. L'humble passager d'un navire à vapeur subit la loi de la puissance qui dirige le navire ; le mécanicien domine et dirige la machine ; il emprisonne la puissance et fait servir les lois qu'il a découvertes à l'accomplissement de ses volontés. Il en est de même de toutes les lois de la nature. Inconnues de l'homme et heurtées par lui, elles le frappent et le blessent ; mais ce qu'il découvre, ce qu'il acquiert lui devient soumis. Il commande à la vitesse des courants d'eau, il les transforme en force et les utilise dans ses machines ; la vapeur le transporte, et l'électricité devient un organe de transmission de sa pensée.

Mais comment la puissance lui est-elle venue ? De son contact avec cette puissance ; des souffrances et des bienfaits qu'elle lui a apportés ! Il a voulu diminuer les unes et accroître les autres, et par l'expérience et l'observation, il parvient chaque jour à obtenir davantage ce résultat. Mais comment aurait-il acquis s'il n'avait pas eu le désir d'acquérir ? Qui lui aurait mis ce désir au cœur, sans la nécessité ? Que faites-vous que vous n'y soyez contraints et forcés ?… Le besoin de savoir n'est que la conséquence du besoin de jouissance ; vous avez des aspirations, parce que le bonheur vous manque, et qu'il est dans la nature de tout être de chercher le bien quand il est mal, et le mieux quand il est bien.

Pourquoi en serait-il autrement pour d'autres êtres ? Pourquoi le désir de travailler viendrait-il aux uns, sans que la nécessité les pousse, tandis que tant d'autres travaillent avec si peu d'ardeur, lors même que l'instinct de conservation le leur commande ? Et puis, Dieu serait-il juste et sensé de poser un pareil dilemme à l'homme ? Si l'incarnation est inutile, pourquoi l'aurait-il créée ? Si elle est nécessaire et juste, comment d'autres créatures pourraient-elles s'en passer ?… Non, c'est une théorie que rien ne justifie, mais qu'il était utile d'établir, ne fût-ce que pour en démontrer l'impos-

sibilité. *Ce n'est que lorsque tous les systèmes seront reconnus faux que la vérité triomphera*.

L'Esprit qui vous a parlé ainsi, était de bonne foi ; il croyait à ce qu'il disait, et, si d'autres ne vous ont pas détrompés, c'est que le temps n'était pas arrivé de vous en dire davantage. La vérité vous eût paru improbable ! Aujourd'hui, vous voyez mieux, parce que vos connaissances sont plus étendues. Demain, ce que vous savez aujourd'hui, ne sera qu'une faible partie des connaissances que vous aurez acquises, et ainsi pendant l'éternité.

CLÉLIE DUPLANTIER.

Poésies spirites.

—

L'Ame et la goutte d'eau

(Médium, M. J.)

Petite goutte d'eau qu'emporte le nuage,
Sais-tu quel sera ton destin ?
Sur quelle couche de feuillage
Viendront te déposer les baisers du matin ?
Quel sillon brûlant dans la plaine,
Quel torrent écumeux sur le flanc du coteau,
Quel océan, quelle fontaine
Attendent ton baiser, petite goutte d'eau ?
Formeras-tu d'Iris la robe diaprée ?
Iras-tu dans la fange expier ta candeur,
Ou dormir, amante adorée,
Dans le calice de la fleur ?
. . . .
Eh ! que te font, à toi, les hasards de la vie,
Ses voluptés ou ses douleurs ?
Sous le niveau de l'harmonie,
Esclave, tu nais et tu meurs…
Mais l'âme, sublime mystère,
Rayon tombé du ciel pour l'immortalité,
L'âme grandit ou dégénère
Au souffle de la liberté.

(Esprit frappeur de Carcassonne)

Bibliographie.

—

Comme nous nous y attendions, la brochure de M. C…, intitulée : *Instruction pratique pour l'organisation des groupes spirites*[20], a été partout favorablement accueillie. Son objet et l'intérêt que l'auteur a su y attacher, en feront un ouvrage de première utilité, de fondation, non-seulement pour les groupes en voie de formation, mais aussi pour les groupes déjà formés et les spirites isolés.

Des lenteurs indépendantes de notre volonté, presque toujours inséparables des publications nouvelles, nous ont obligé à retarder la mise en vente de cet ouvrage qui n'a réellement paru qu'à la fin de la première quinzaine de juillet.

Il en est de même du remarquable ouvrage traduit de l'anglais et annoté par M. Camille Flammarion[21]. Nous sommes aujourd'hui en mesure de faire parvenir promptement ces deux volumes à ceux de nos correspondants qui nous en feront la demande.

Avis important.

A partir du 15 août :

Toutes les correspondances, quel qu'en soit l'objet, devront être adressées à l'administration de la Société anonyme, 7, rue de Lille, sans aucune désignation personnelle.

La répartition des lettres deviendra purement du ressort administratif.

Remarque. - Pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées à la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous la surveillance du comité d'administration de la Société.

Pour le Comité de rédaction, le Secrétaire-gérant,
A. DESLIENS.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

---

[20] 1 vol. in-12, prix, 1 franc, librairie spirite, 7, rue de Lille.
[21] Les *Derniers jours d'un philosophe*, 1 fort vol. in-12, prix, 3 fr., 50.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1869.

Courte réponse

Aux détracteurs du spiritisme

(Œuvres posthumes)

Le droit d'examen et de critique est un droit imprescriptible auquel le Spiritisme n'a pas plus la prétention de se soustraire, qu'il n'a celle de satisfaire tout le monde. Chacun est donc libre de l'approuver ou de le rejeter ; mais encore faudrait-il le discuter en connaissance de cause : or, la critique n'a que trop souvent prouvé son ignorance de ses principes les plus élémentaires, en lui faisant dire précisément le contraire de ce qu'il dit, en lui attribuant ce qu'il désavoue, en le confondant avec les imitations grossières et burlesques du charlatanisme, en donnant, enfin, comme la règle de tous, les excentricités de quelques individus. Trop souvent aussi, la malveillance a voulu le rendre responsable d'actes répréhensibles ou ridicules où son nom s'est trouvé mêlé incidemment, et s'en est fait une arme contre lui.

Avant d'imputer à une doctrine l'incitation à un acte répréhensible quelconque, la raison et l'équité veulent qu'on examine si cette doctrine contient des maximes propres à justifier cet acte.

Pour connaître la part de responsabilité qui incombe au Spiritisme dans une circonstance donnée, il est un moyen bien simple, c'est de s'enquérir *de bonne foi*, non chez les adversaires, mais à la source même, de ce qu'il approuve et de ce qu'il condamne. La chose est d'autant plus facile, qu'il n'a rien de secret ; ses enseignements sont au grand jour, et chacun peut les contrôler.

Si donc les livres de la doctrine spirite condamnent d'une manière explicite et formelle un acte justement réprouvé ; s'ils ne ren-

ferment, au contraire, que des instructions de nature à porter au bien, c'est que l'individu coupable du méfait n'y a pas puisé ses inspirations, eût-il même ces livres en sa possession.

Le Spiritisme n'est pas plus solidaire de ceux à qui il plaît de se dire spirites, que la médecine ne l'est des charlatans qui l'exploitent, ni la saine religion des abus ou même des crimes commis en son nom. Il ne reconnaît pour ses adeptes que ceux qui mettent en pratique ses enseignements, c'est-à-dire qui travaillent à leur propre amélioration morale, en s'efforçant de vaincre leurs mauvaises inclinations, d'être moins égoïstes et moins orgueilleux, plus doux, plus humbles, plus patients, plus bienveillants, plus charitables envers le prochain, plus modérés en toutes choses, parce que c'est le signe caractéristique du vrai spirite.

L'objet de cette courte notice n'est pas de réfuter toutes les fausses allégations dirigées contre le Spiritisme, ni d'en développer ou prouver tous les principes, et encore moins de chercher à convertir à ses idées ceux qui professent des opinions contraires, mais de dire, en quelques mots, ce qu'il est et ce qu'il n'est pas, ce qu'il admet et ce qu'il désavoue.

Ses croyances, ses tendances et son but se résument dans les propositions suivantes :

1° *L'élément spirituel* et *l'élément matériel* sont les deux principes, les deux forces vives de la nature, se complétant l'une par l'autre et réagissant incessamment l'une sur l'autre, indispensables toutes deux au fonctionnement du mécanisme de l'univers.

De l'action réciproque de ces deux principes naissent des phénomènes que chacun d'eux, isolément, est impuissant à expliquer.

La science, proprement dite, a pour mission spéciale l'étude des lois de la matière.

Le Spiritisme a pour objet l'étude de l'*élément spirituel* dans ses rapports avec l'élément matériel, et trouve dans l'union de ces deux principes la raison d'une foule de faits jusqu'alors inexpliqués.

Le Spiritisme marche de concert avec la science sur le terrain de la matière ; il admet toutes les vérités qu'elle constate ; mais où s'arrêtent les investigations de celle-ci, il poursuit les siennes sur le terrain de la spiritualité.

2° L'élément spirituel étant une des forces de la nature, les phénomènes qui s'y rattachent sont soumis à des lois, et par cela même tout aussi naturels que ceux qui ont leur source dans la matière seule.

Certains phénomènes n'ont été réputés *surnaturels* que par l'ignorance des lois qui les régissent. En conséquence de ce principe, le Spiritisme n'admet pas le caractère miraculeux attribué à certains faits, tout en en constatant la réalité ou la possibilité. Pour lui, il n'y a pas de *miracles*, en tant que dérogations aux lois naturelles ; d'où il suit que les spirites ne font point de miracles, et que la qualification de thaumaturges que quelques-uns leur donnent est impropre.

La connaissance des lois qui régissent le principe spirituel, se rattache d'une manière directe à la question du passé et de l'avenir le l'homme. Sa vie est-elle bornée à l'existence actuelle ? En entrant dans ce monde, sort-il du néant, et y rentre-t-il en le quittant ? A-t-il déjà vécu et vivra-t-il encore ? *Comment vivra-t-il et dans quelles conditions ?* En un mot, d'où vient-il et où va-t-il ? Pourquoi est-il sur la terre, et pourquoi y souffre-t-il ? Telles sont les questions que chacun se pose, parce qu'elles sont pour tout le monde d'un intérêt capital, et qu'aucune doctrine n'en a encore donné de solution rationnelle. Celle qu'en donne le Spiritisme, appuyée sur les faits, satisfaisant aux exigences de la logique et de la justice la plus rigoureuse, est une des principales causes de la rapidité de sa propagation.

Le Spiritisme n'est ni une conception personnelle, ni le résultat d'un système préconçu. Il est la résultante de milliers d'observations faites sur tous les points du globe, et qui ont convergé vers le centre qui les a colligées et coordonnées. Tous ses principes constituants, sans exceptions, sont déduits de l'expérience. L'expérience a toujours précédé la théorie.

Le Spiritisme s'est ainsi trouvé, dès le début, avoir des racines partout ; l'histoire n'offre aucun exemple d'une doctrine philosophique ou religieuse qui ait, en dix ans, réuni un aussi grand nombre d'adeptes ; et cependant il n'a employé pour se faire connaître, aucun des moyens vulgairement en usage ; il s'est propagé de lui-même, par les sympathies qu'il a rencontrées.

Un fait non moins constant, c'est que, dans aucun pays, la doctrine n'a pris naissance dans les bas-fonds de la société ; partout elle s'est propagée du haut en bas de l'échelle sociale ; c'est dans les classes éclairées qu'elle est encore à peu près exclusivement répandue, et les personnes illettrées y sont en infime minorité.

Il est encore avéré que la propagation du Spiritisme a suivi, depuis l'origine, une marche constamment ascendante, malgré tout

ce qu'on a fait pour l'entraver et en dénaturer le caractère, en vue de le discréditer dans l'opinion publique. Il est même à remarquer que tout ce qu'on a fait dans ce but en a favorisé la diffusion ; le bruit qu'on a fait à son occasion l'a porté à la connaissance de gens qui n'en avaient jamais entendu parler ; plus on l'a noirci ou ridiculisé, plus les déclamations ont été violentes, plus on a piqué la curiosité ; et comme il ne peut que gagner à l'examen, il en est résulté que ses adversaires s'en sont faits, sans le vouloir, les ardents propagateurs ; si les diatribes ne lui ont porté aucun préjudice, c'est qu'en l'étudiant à sa source vraie, on l'a trouvé tout autre qu'il n'avait été représenté.

Dans les luttes qu'il a eu à soutenir, les gens impartiaux lui ont tenu compte de sa modération ; il n'a jamais usé de représailles envers ses adversaires, ni rendu injure pour injure.

Le Spiritisme est une doctrine philosophique qui a des conséquences religieuses comme toute philosophie spiritualiste ; par cela même il touche forcément aux bases fondamentales de toutes les religions : Dieu, l'âme et la vie future ; mais ce n'est point une religion constituée, attendu qu'il n'a ni culte, ni rite, ni temple, et que, parmi ses adeptes, aucun n'a pris ni reçu le titre de prêtre ou de grand prêtre. Ces qualifications sont une pure invention de la critique.

On est spirite par cela seul qu'on sympathise avec les principes de la doctrine, et qu'on y conforme sa conduite. C'est une opinion comme une autre, que chacun doit avoir le droit de professer comme on a celui d'être juif, catholique, protestant, fouriériste, saint-simonien, voltairien, cartésien, déiste et même matérialiste.

Le Spiritisme proclame la liberté de conscience comme un droit naturel ; il la réclame pour les siens, comme pour tout le monde. Il respecte toutes les convictions sincères, et demande pour lui la réciprocité.

De la liberté de conscience découle le droit au *libre examen* en matière de foi. Le Spiritisme combat le principe de la foi aveugle, comme imposant à l'homme l'abdication de son propre jugement ; il dit que toute foi imposée est sans racine. C'est pourquoi il inscrit au nombre de ses maximes : « *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité*. »

Conséquent avec ses principes, le Spiritisme ne s'impose à personne ; il veut être accepté librement et par conviction. Il expose ses doctrines et reçoit ceux qui viennent à lui volontairement.

Il ne cherche à détourner personne de ses convictions religieuses ; il ne s'adresse pas à ceux qui ont une foi et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui, n'étant pas satisfaits de ce qu'on leur a donné, cherchent quelque chose de mieux.

ALLAN KARDEC.

Constitution de la Société anonyme

A parts d'intérêt et à capital variable de la Caisse Générale et Centrale du Spiritisme.

(Deuxième article.)

—

L'article sur la constitution de la Société anonyme, publié dans le dernier numéro de la *Revue*, a été, de la part d'un grand nombre de nos correspondants, l'objet de chaleureuses félicitations, et les marques non équivoques de la satisfaction générale témoignées par les nombreuses et flatteuses lettres d'adhésion que nous recevons de toutes parts, nous encouragent puissamment et nous autorisent à poursuivre, selon le vif désir de madame Allan Kardec, l'exécution du plan du maître.

Certes, M. Allan Kardec nous a légué une tâche bien lourde pour nos faibles forces ; mais nous le reconnaissons avec un sentiment de vive satisfaction, notre appel a éveillé un écho sympathique dans le cœur de tous les hommes vraiment dévoués au triomphe de nos idées, et les promesses de concours matériel et l'assentiment moral de tous nous laissent profondément convaincus que nos efforts ne seront pas improductifs.

Chacun apportant son épi, mettant ses connaissances en commun, et contribuant à grossir la gerbe féconde destinée à donner à tous le pain de vie, nous parviendrons sans aucun doute, avec l'aide des bons Esprits, à assurer le développement et la diffusion universels de nos principes.

Nous publierons dans un prochain numéro une nouvelle liste des sommes versées à la caisse générale, depuis le 1er août. Nous nous bornerons aujourd'hui à annoncer que nous avons reçu un certain nombre de demandes d'admission comme membre de la Société, demandes dont nous avons dû ajourner l'examen à la première assemblée générale, conformément à l'article 23, § 3 des statuts.[22]

[22] *Les Statuts de la Société anonyme du Spiritisme* paraîtront dans la première quinzaine de septembre. Broch. in-8, prix 1 franc. Paris, Administration de la Société anonyme, 7, rue de Lille.

« Je viens vous prier, nous dit un de nos correspondants de Villevert (Oise), de m'inscrire pour quatre ou cinq actions dans la Société anonyme, aussitôt qu'on jugera opportun d'augmenter le capital… Inutile d'ajouter que j'applaudis hautement à l'idée d'une Société commerciale, moyen efficace de répandre la doctrine. »

M***, de Bordeaux, est plus affirmatif encore : « Je viens de voir avec beaucoup de plaisir, dit-il, les dispositions prises ; elles sont fermes, et nous pouvons dire que le Spiritisme a maintenant un point d'appui indépendant de toute personnalité. Sa marche en avant n'en sera que plus rapide, parce que les plus grands problèmes qu'il renferme pourront être étudiés, et les résultats produits sans entraves. »

Le président de la Société Spirite de Bordeaux, pendant l'exercice 1867-1868, qui adhère également de la manière la plus absolue à l'organisation nouvelle, a bien voulu mettre à la disposition de la Société anonyme une centaine d'exemplaires de sa brochure : *Rapports des Travaux de la Société spirite de Bordeaux*, en abandonnant à la caisse générale le produit de la vente.

Les Sociétés et des spirites isolés de Liège, Bruxelles (Belgique), Lyon, Toulouse, Avignon, Blois, Carcassonne, Rouen, Oloron-Sainte-Marie, Marseille, etc., etc., ont également bien voulu nous assurer de leur adhésion aux statuts de la Société, et de leur concours actif pour en assurer la vitalité.

Dans un prochain article, exclusivement consacré à une revue générale du mouvement de la presse et des Sociétés spirites françaises et étrangères, nous nous attacherons à démontrer l'opportunité du moment pour la fondation d'une organisation et d'une direction sérieuses.

En quelques mois deux nouvelles Sociétés, deux journaux se fondent en Espagne, la Société de Florence crée un organe de publicité, un journal en polonais paraît à Léopold (Galicie autrichienne), et nous apprenions, ces jours derniers, qu'un journal en langue portugaise est en voie de formation à Bahia (Brésil). Les anciennes Sociétés prennent de l'extension ; dans un seul centre de Belgique, *quinze instituteurs* primaires se rallient à nos enseignements ; à Liège, à Lyon, etc., les différents groupes de la localité expriment le désir de se réunir sous une direction unique. Partout la doctrine, loin de dépérir et de dégénérer, se développe et acquiert de l'influence. Tous les spirites ont compris que le moment

de s'affirmer était venu, et chacun s'attache avec ardeur à concourir au mouvement régénérateur.

Aucune objection ne nous a été faite sur le versement des dons à la caisse générale, mais nous avons reçu quelques demandes de rectification sur la manière dont notre liste a été dressée. Plusieurs des sommes inscrites au nom d'une Société ou d'un individu étaient en réalité le produit de la cotisation de tous les membres d'un groupe. Nous avions eu pour motif de simplifier autant que possible les détails, mais dans notre prochaine liste, nous nous ferons un devoir de faire droit aux observations qui nous ont été communiquées.

A côté des adhésions sans restriction que nous venons de mentionner, nous en avons reçu un certain nombre, mitigées d'observations critiques, non sur le but, mais sur le mode et la forme de la Société. Pour quelques-uns, les expressions employées dans les statuts sont un peu trop commerciales. Pour d'autres, le chiffre des parts semble un peu élevé, et la portion des bénéfices attribués au fonds de réserve trop considérable. Nous rappellerons aux premiers les explications que nous avons données à cet égard dans le dernier numéro de la *Revue* et les réflexions que M. Allan Kardec publiait sur le même sujet dans le numéro de décembre dernier (p. 391).

Nous sommes persuadés que tous les spirites applaudiront à la formation de la nouvelle Société, lorsqu'ils verront que les fondateurs, s'inspirant des idées du maître, ont eu surtout en vue d'assurer l'avenir du Spiritisme en le plaçant sous l'égide de la loi, seul moyen, à leurs yeux, de paralyser à certains moments les influences nuisibles, en substituant ainsi le régime du droit à celui de la tolérance, presque toujours sujet à des variations selon les hommes et les circonstances.

Quant à ce qui concerne la quotité fixée pour les parts d'intérêt et le petit nombre des fondateurs, nous rappellerons que ce qu'il importait avant tout, c'était d'établir une base, un centre d'action, où toutes les activités, tous les dévouements pourraient se rallier. La Société est aujourd'hui constituée ; ses statuts, essentiellement modifiables et progressifs, comme tout ce qui est d'origine humaine, pourront subir dans l'avenir les transformations qui paraîtront utiles pour remplir le vœu général et satisfaire aux besoins nouveaux.

Toutes les correspondances adressées à la Société anonyme concernant les demandes d'admission comme membres de la société, les modifications à apporter aux statuts, seront conservées dans un

dossier spécial pour être soumises aux délibérations des associés dans la première assemblée générale annuelle qui, aux termes de l'acte de Société, a seule le pouvoir de délibérer et de statuer sur ces intéressantes questions.

Nous n'avons qu'un but : qu'un désir, assurer la vitalité du Spiritisme en satisfaisant aux aspirations générales. Si, comme nous l'espérons, les mesures prises par la Société anonyme nous permettent d'obtenir ce résultat, nous nous croirons récompensés au delà de nos mérites, lorsque l'heure du repos aura sonné pour nous et que de plus dignes, sinon de plus dévoués, seront appelés à nous remplacer.

Les précurseurs du Spiritisme.

—

Jean Huss.

Nous lisons dans le *Siècle* du 11 juillet 1869 :

Le cinq centième anniversaire de Jean Huss.

« Les journaux de la Bohème ont publié récemment l'appel suivant :

« Cette année tombe le cinq centième anniversaire de la naissance du grand réformateur, du patriote et du savant maître Jean Huss. Cette date impose avant tout au peuple bohème le devoir de se remémorer solennellement l'époque où a surgi de son sein l'homme qui avait pris pour but de sa vie la réalisation de la liberté de la pensée. C'est pour cette idée qu'il a vécu, qu'il a souffert ; c'est pour cette idée qu'il est mort.

« Sa naissance a fait luire l'aurore de la liberté à l'horizon de notre pays ; ses œuvres ont répandu la lumière sur le monde, et par sa mort sur le bûcher, la vérité a reçu son baptême de flammes !

« Nous aurons pour nous, nous n'en doutons pas, non-seulement les sympathies des Bohèmes et de tous les Slaves, mais encore celles des peuples éclairés, en les invitant à fêter le souvenir de ce grand esprit qui eut le courage de soutenir sa conviction à la face d'un monde esclave des préjugés, et qui, électrisant le peuple bohème, le rendit capable d'une lutte héroïque qui restera gravée dans l'histoire.

« Des siècles se sont écoulés ; le progrès s'est accompli, les étincelles ont produit des flammes ; la vérité a pénétré des millions de cœurs. La lutte continue, la nation pour laquelle l'immortel martyr

s'est sacrifié n'a pas encore quitté le champ de bataille sur lequel l'avait appelée la parole du maître.

« Nous conjurons tous les admirateurs de Jean Huss de se réunir à Prague, afin de puiser dans le souvenir des souffrances du grand martyr de nouvelles forces pour de nouveaux efforts.

« C'est à Prague, le 4 septembre prochain, et, le 6, à Hussinecz, où il naquit, que nous célébrerons la mémoire de Jean Huss.

« Tout patriote viendra donc en ce jour attester que la nation bohème honore encore l'héroïque champion de ses droits, et qu'elle n'oubliera jamais le héros qui l'a élevée à la hauteur des idées qui sont encore le phare vers lequel marche l'humanité !

« Notre appel s'adresse aussi à tous ceux qui, en dehors de la Bohême, aiment la vérité et honorent ceux qui sont morts pour elle. Qu'ils viennent à nous, et que toutes les nations civilisées s'unissent pour acclamer avec nous le nom impérissable de Jean Huss !

« Le président du comité,

« D[r] SLADKOWSKY. »

« Suivent trente signatures de membres du comité, avocats, hommes de lettres, industriels.

« L'appel des patriotes bohèmes ne saurait manquer d'exciter une vive sympathie parmi les amis de la liberté.

« Un journal de Prague avait eu la malencontreuse idée de proposer une pétition au futur concile pour demander la révision du procès de Jean Huss. Le journal les *Narodni Listy* a vigoureusement réfuté cette étrange proposition, en disant que la révision avait eu lieu devant le tribunal de la civilisation et de l'histoire, qui juge les papes et les conciles.

« La nation bohême, ajoute les *Narodni*, a poursuivi cette révision l'épée à la main, dans cent batailles, au lendemain même de la mort de Jean Huss. »

« La feuille tchèque a raison : Jean Huss n'a pas plus besoin d'être réhabilité que Jeanne d'Arc n'a besoin d'être canonisée par les successeurs de ces évêques et de ces docteurs qui les ont brûlés tous deux. »

Nous venons à notre tour ajouter aux hommages rendus à la mémoire de Jean Huss, notre témoignage de sympathie et de respect pour les principes de liberté religieuse, de tolérance et de solidarité qu'il a popularisés de son vivant. Cet esprit éminent, ce novateur convaincu a droit au premier rang parmi les précurseurs

de notre consolante philosophie. Il avait, comme tant d'autres, sa mission providentielle qu'il a accomplie jusqu'au martyre, et sa mort, comme sa vie, a été une protestation des plus éloquentes contre la croyance à un Dieu mesquin et cruel, et à des enseignements routiniers qui devaient céder devant le réveil de l'esprit humain et l'examen approfondi des lois naturelles.

Comme tous les novateurs, Jean Huss a été incompris et persécuté ; il venait redresser des abus, modifier des croyances qui ne pouvaient plus satisfaire aux aspirations de son époque ; il devait nécessairement avoir pour adversaires tous les intéressés à conserver l'ancien ordre des choses. Comme *Wiclef*, comme *Jacobel* et *Jérôme de Prague*, il succomba sous les efforts de ses ennemis coalisés ; mais les vérités qu'il avait enseignées, fécondées par la persécution, servirent de base aux nouveautés philosophiques des temps ultérieurs, et provoquèrent l'ère de rénovation qui devait donner naissance à la liberté de conscience et à la liberté de penser en matière de foi.

Nous ne doutons pas que, soit comme Esprit, soit comme incarné, s'il est revenu comme homme sur notre terre, Jean Huss ne se soit constamment consacré au développement et à la propagation de ses croyances sur l'avenir philosophique de l'humanité.

Nous sommes autorisés à penser que l'appel du peuple bohème sera entendu par tous ceux qui apprécient et qui vénèrent les défenseurs de la vérité. Les grands philosophes n'ont pas de patrie. Si par la naissance ils appartiennent à une nationalité particulière, par leurs œuvres ils sont les éclaireurs de l'humanité tout entière qui marche sous leur impulsion à la conquête de l'avenir.

Persuadés de satisfaire au vœu de la majorité de nos lecteurs, nous nous faisons un devoir de faire connaître par une courte notice, ce que fut toute sa vie l'homme éminent dont la Bohème célébrera, le 4 septembre prochain, le cinq centième anniversaire.

Jean Huss naquit le 6 juillet 1373 sous le règne de l'empereur *Charles IV* et sous le pontificat de *Grégoire XI*, environ cinq ans avant le grand schisme d'Occident que l'on peut regarder comme une des semences du *hussitisme*. L'histoire ne nous apprend rien du père et de la mère de *Jean Huss*, si ce n'est que c'étaient des gens de probité, mais d'une naissance obscure. Selon l'usage du moyen âge, *Jean Huss*, ou plutôt *Jean de Huss*, fut ainsi nommé parce qu'il naquit à Hussinecz, petite bourgade située au midi de la Bohème, dans le district de *Prachen*, sur les frontières de la Bavière.

Ses parents prirent le plus grand soin de son éducation. Ayant perdu son père en bas âge, sa mère lui fit apprendre les premiers éléments de la grammaire à Hussinecz, où il y avait une école. Ensuite elle le mena à Prachen, ville du même district, où il y avait un collège illustre. Il fit bientôt de grands progrès dans les lettres et s'attira l'amitié de ses maîtres par sa modestie et sa docilité, ainsi que cela résulte du témoignage que l'Université de Prague lui rendit après sa mort. Quand il fut assez avancé pour aller à Prague, sa mère l'y conduisit elle-même. On rapporte que cette pauvre femme, pleine de zèle pour l'éducation de son fils, avait pris avec elle une oie et un gâteau, pour en faire présent à son régent[23]. Mais, par malheur, l'oie s'envola en chemin, de sorte qu'à son grand regret elle n'eut que le gâteau à présenter au maître. Touchée jusqu'au vif de ce petit accident, elle se mit plusieurs fois en prière pour demander à Dieu qu'il voulût être le père et le gouverneur de son fils.

Quand il eut acquis à Prague de solides connaissances en littérature, les maîtres remarquant en lui beaucoup d'intelligence et de vivacité d'esprit aussi bien qu'une grande activité pour la science, jugèrent à propos de le faire immatriculer dans le livre de l'Université qui avait été fondée en 1247 par l'empereur *Charles VI*, roi de Bohême, et confirmée par le pape *Clément VI*.

Éloigné des amusements de la jeunesse, *Jean Huss* employait ses heures perdues à de bonnes lectures. Il prenait surtout plaisir à celle des anciens martyrs. On raconte qu'un jour, lisant la légende de *saint Laurent*, il voulut éprouver s'il aurait la même constance que ce martyr en se mettant le doigt dans le feu ; mais on ajoute qu'il le retira bientôt fort mécontent de sa faiblesse, ou qu'un de ses camarades s'y opposa.

Quoi qu'il en soit, il ne faisait pas mal de se préparer au feu comme il paraîtra par l'événement. D'ailleurs, lorsqu'il voulut faire cet essai, il pouvait déjà être assez avancé en âge pour que l'édit de 1276 par lequel *Charles VI* condamnait les hérétiques au feu, lui donnât en quelque sorte le pressentiment de ce qui devait lui arriver.

Un grand obstacle s'opposait à l'ardeur qu'avait *Jean Huss* de s'instruire, c'était la pauvreté. Dans cette extrémité, il accepta l'offre que lui fit un professeur, dont on ignore le nom, de le prendre à son

---

[23] Il est à remarquer que Huss en bohémien signifie oie ; il paraîtrait que la patrie de Jean Huss fut ainsi appelée parce que les oies y abondaient.

service et de lui fournir les livres et tout ce qui lui était nécessaire pour pousser ses études. Quoique cette situation fût assez humiliante, il la trouvait heureuse par rapport à son but, et il la mit si bien à profit qu'il contenta tout ensemble et son maître, dont il gagna l'amitié, et sa passion pour les lettres.

Jean Huss fit des progrès considérables à l'Université ; il paraît par ses livres qu'il était versé dans la lecture des Pères grecs et latins, puisqu'il les cite souvent. On peut juger par ses commentaires qu'il savait le grec et avait des teintures de l'hébreu. Il fut reçu *bachelier* en 1393 à l'âge de vingt ans environ, et *maître es arts* deux ans après. On ne sait qui furent ses maîtres que par ce qu'il dit lui-même de *Stanislas Znoima* qui fut depuis un de ses plus grands adversaires. Il reçut l'ordre de prêtrise en 1400 et fut fait la même année prédicateur de la chapelle de Bethléem. Ce fut là qu'il eut l'occasion d'exercer ses talents, chéri des uns, suspect et odieux aux autres, admiré de tous. A la même époque, il fut nommé confesseur de *Sophie de Bavière*, reine de Bohême.

Ce fut de 1403 à 1408 que *Jean Huss*, de concert avec *Jérôme de Prague* étudia les œuvres de Wiclef et de Jacobel et commença à se séparer de l'enseignement orthodoxe. Dès l'origine, un certain nombre de disciples qui lui demeurèrent toujours fidèles, s'attachèrent à lui.

Le 22 octobre 1409, il fut nommé recteur de l'Université de Prague et s'acquitta de cette nouvelle charge aux applaudissements de tout le monde. Jusqu'alors, il n'avait approuvé les doctrines de Wiclef qu'en termes vagues et avec ménagements. Il commença de cette époque, à parler plus ouvertement de ses croyances personnelles.

Parmi ses ouvrages antérieurs au concile de Constance, on remarque le *Traité de l'église* d'où l'on tira tous les arguments pour sa condamnation. Pendant sa captivité, il se consacra spécialement et entièrement à l'exécution de ses dernières œuvres philosophiques. C'est ainsi qu'il fit les manuscrits du *Traité du mariage, du Décalogue, de l'amour et de la connaissance de Dieu, de la Pénitence, des trois ennemis de l'homme, de la cène du Seigneur*, etc.

Tous les historiens contemporains, même parmi ses adversaires, rendent témoignage à la pureté de sa vie : « C'était, disent-ils, un philosophe, en grande réputation pour la régularité de ses mœurs, sa vie rude, austère et entièrement irréprochable, sa douceur et son affabilité envers tout le monde ; il était plus subtil qu'éloquent,

mais sa modestie et son grand esprit de conciliation persuadaient plus que la plus grande éloquence. »

Le défaut d'espace ne nous permettant pas de nous étendre autant que nous le désirons, nous nous bornerons à quelques citations caractéristiques. Loin de craindre la mort, il semblait quelquefois l'attendre avec impatience, comme le terme de ses travaux et le commencement de la récompense. Il avait coutume de dire que : « Personne n'est récompensé dans l'autre vie qu'autant qu'il a mérité dans celle-ci, et que les modes et les lieux de récompense étaient variés selon les mérites. » A ceux qui voulaient le persuader de se rétracter et d'abjurer, il fit à plusieurs reprises cette réponse digne de remarque : « Abjurer c'est renoncer à une erreur qu'on a tenue ; *si quelqu'un m'enseigne quelque chose de meilleur que ce que j'ai avancé, je suie prêt à faire de bon cœur ce que vous exigez de moi*. »

Nous terminons par le témoignage de l'Université de Prague en sa faveur après sa mort.

« Il avait, dit-on, dans cette pièce, un esprit supérieur, une pénétration vive et profonde ; nul n'était plus prêt à écrire sur-le-champ ni à faire des réponses plus fortes aux objections. Personne n'avait un zèle plus véhément ni mieux conduit en choix ; on ne l'a jamais trouvé dans aucune erreur que dans le conseil des méchants qui l'ont déchiré à cause de son amour pour la justice. O homme d'une vertu inestimable, d'une sainteté éclatante, d'une humilité et d'une piété inimitables, d'un désintéressement et d'une charité sans exemple ! Il méprisait les richesses au souverain degré, il ouvrait ses entrailles aux pauvres ; on le voyait souvent à genoux au pied du lit des malades ; les naturels les plus indomptables, il les gagnait par sa douceur et il ramenait les impénitents par des torrents de larmes ; il tirait de l'Écriture sainte, ensevelie dans l'oubli, des motifs puissants et tout nouveaux pour engager les ecclésiastiques vicieux à revenir de leurs égarements et à remplir les engagements de leur *caractère*, et pour réformer les mœurs de tous les ordres sur le pied de la primitive Église.

« Les opprobres, les calomnies, la famine, l'infamie, mille tourments inhumains et enfin la mort qu'il a soufferts, non-seulement avec patience, mais même d'un visage tranquille et riant ; toutes ces choses sont un témoignage authentique d'une vertu à toute épreuve et d'une constance aussi bien que d'une foi et d'une piété inébranlables. Nous avons cru devoir exposer toutes ces choses

aux yeux de la chrétienté, pour empêcher que les fidèles, trompés par de fausses imputations, ne donnent quelque atteinte à la renommée de cet homme juste, ni d'aucun de ceux qui suivent sa doctrine. »

L'esprit de Jean Huss, évoqué par un de nos bons médiums, a bien voulu nous donner la communication suivante que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, ainsi qu'une instruction de M. Allan Kardec sur le même sujet, parce qu'elles nous paraissent bien caractériser la nature de l'homme éminent qui s'occupa si ardemment, dès le quinzième siècle, de préparer les éléments de l'émancipation et de la régénération philosophiques de l'humanité.

Paris, 14 août 1869.

L'opinion des hommes peut s'égarer momentanément, mais la justice de Dieu, éternelle et immuable, sait récompenser, lorsque la justice humaine châtie, égarée par l'iniquité et l'intérêt personnel. A peine cinq siècles (une seconde dans l'éternité) se sont-ils écoulés depuis la naissance de l'obscur et modeste travailleur, et déjà la gloire humaine à laquelle il ne tient guère, a remplacé la sentence infamante et la mort ignominieuse qui n'avaient pu ébranler la fermeté de ses convictions.

Que tu es grand, mon Dieu, et que ta sagesse est infinie ! Ma mort sous ton souffle puissant est devenue un instrument de progrès. La main qui m'a frappé a porté du même coup une atteinte terrible aux erreurs séculaires dont on abreuvait l'esprit humain. Ma voix a trouvé des échos dans les cœurs indignés par l'injustice de mes bourreaux, et mon sang répandu comme une rosée bienfaisante sur un sol généreux, a fécondé et développé dans les esprits avancés de mon temps les principes de l'éternelle vérité. Ils ont compris, ils ont creusé, analysé, travaillé, et sur les bases informes, rudimentaires des premières croyances libérales, ils ont édifié dans la suite des âges, des doctrines philosophiques véritablement larges, profondément religieuses et éternellement progressives.

Grâce à eux, grâce à leurs travaux persévérants, le monde sait que Jean Huss a vécu, qu'il a souffert et qu'il est mort pour ses croyances ; c'est trop, mon Dieu, pour mes faibles efforts, et mon esprit réhabilité a peine à résister aux sentiments de reconnaissance et d'amour qui l'enivrent. Reconnaître qu'on s'était trompé en me condamnant, c'était justice ; les hommages et les témoignages de sympathie dont on m'honore sont trop pour mes faibles mérites.

L'esprit humain a marché depuis que le feu a consumé mon corps. Une flamme non plus destructive, celle-là, mais régénératrice, embrase l'humanité ; son contact épure, sa chaleur agrandit et vivifie. A ce bienfaisant foyer, viennent se réchauffer tous ceux que la douleur a frappés, tous ceux que l'épreuve du doute et de l'incrédulité a torturés ; le souffrant s'éloigne consolé et fort, et l'indécis, l'incrédule, le désespéré, viennent pleins d'ardeur, de fermeté et de conviction, grossir l'armée active et féconde des phalanges émancipatrices de l'avenir.

A ceux qui me demandaient une rétractation, j'ai répondu que je ne renoncerais à mes croyances que devant une doctrine plus complète, plus satisfaisante, plus vraie. Eh bien, depuis ce temps, mon Esprit a grandi ; j'ai trouvé mieux que ce que j'avais acquis ; et fidèle à mes principes, j'ai successivement repoussé ce que mes anciennes convictions avaient d'erroné pour accueillir les vérités nouvelles plus larges, plus en rapport avec l'idée que je me faisais de la nature et des attributs de Dieu. Esprit, j'ai progressé dans l'espace : revenu sur la terre, j'ai acquis encore : aujourd'hui, rentré de nouveau dans la patrie des âmes, je suis au premier rang avec tous ceux qui, sous un nom ou sous un autre, marchent sincèrement et activement vers la vérité et se dévouent de cœur et d'esprit au développement progressif de l'esprit humain.

Merci à tous ceux qui honorent en ma personnalité terrestre, la mémoire d'un défenseur de la vérité ; merci surtout à ceux qui savent qu'au-dessus de l'homme il y a l'esprit délivré par la mort, des entraves matérielles, l'intelligence libre qui travaille de concert avec les intelligences exilées, l'âme qui gravite sans cesse vers le centre d'attraction de toutes les créations : l'infini, Dieu !

JEAN HUSS.

Paris, 17 août 1869.

En analysant, à travers les âges, l'histoire de l'humanité, le philosophe et le penseur reconnaissent bientôt dans la naissance et le développement des civilisations, une gradation insensible et continue. - D'un ensemble homogène et barbare surgit tout d'abord une intelligence isolée, méconnue et persécutée, mais qui néanmoins fait époque, et sert de jalon, de point de repère pour l'avenir. - La tribu, ou si vous voulez la nation, l'univers s'avancent en âge et les jalons se multiplient, semant çà et là les principes de vérité et de justice qui seront le partage des générations arrivées. Ces jalons

épars sont des précurseurs ; ils sèment une idée, la développent pendant leur vie terrestre, la surveillent et la protègent à l'état d'Esprit, et reviennent, périodiquement à travers les siècles apporter leur concours comme leur activité, à son développement.

Tel fut Jean Huss et tant d'autres précurseurs de la philosophie spirite.

Ils ont semé, labouré et récolté une première moisson ; puis ils sont revenus semer encore et attendent que l'avenir et l'intervention providentielle viennent féconder leur œuvre.

Heureux celui qui du haut de l'espace, peut contempler les différentes étapes parcourues et les travaux accomplis par amour pour la vérité et la justice ; le passé ne lui donne que des joies, et si ses tentatives ont été incomplètes et improductives dans le présent, si la persécution et l'ingratitude sont encore parfois venues troubler sa quiétude, il pressent les joies que lui réserve l'avenir.

Honneur sur la terre et dans les espaces à tous ceux qui ont consacré leur existence entière au développement de l'esprit humain. Les siècles futurs les vénèrent et les mondes supérieurs leur tiennent en réserve la récompense due aux bienfaiteurs de l'humanité.

Jean Huss a trouvé dans le Spiritisme une croyance plus complète, plus satisfaisante que ses doctrines et l'a acceptée sans restriction. - Comme lui, j'ai dit à mes adversaires et à mes contradicteurs : « Faites quelque chose de mieux et je me rallierai à vous. »

Le progrès est la loi éternelle des mondes, mais nous ne serons jamais devancés par lui, parce que, de même que Jean Huss, nous accepterons toujours comme nôtres, les principes nouveaux, logiques et vrais qu'il appartient à l'avenir de nous révéler.

ALLAN KARDEC.

Le Spiritisme partout.

—

La pluralité des existences, la pluralité des mondes habités et la communication avec les Esprits, enseignées Par les RR. PP. Gratry et Hyacinthe.

Nous lisons dans le *Gaulois* du 22 juillet 1869 :

« Il n'y a pas loin des idées qui se dégagent sous une espèce d'*illuminisme* pieux, de certains passages des *Lettres sur la religion* du P. Gratry, aux croyances exposées par les spirites contemporains. »

« Je ne puis penser aux habitants des autres mondes, dit le

P. Gratry, sans qu'aussitôt ma raison et ma foi reprennent toute leur vigueur et leur élan… Je me suis souvent demandé si l'indomptable foi, qui quelquefois saisit nos cœurs avec une force capable de soulever le monde, avec une force qui fait croire au triomphe absolu de l'amour, de la justice, de la beauté, de la lumière et du bonheur, ne serait pas l'inspiration venue des êtres et des mondes où le triomphe a déjà commencé… Cela même est la loi : *Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium*. »

Le *Gaulois* a raison : c'est là du bel et bon Spiritisme, et on ne peut exposer en moins de mots et d'une manière plus caractéristique, les enseignements fondamentaux de notre philosophie. La loi du progrès, conséquence nécessaire de la pluralité des existences, la pluralité des mondes habités, la communication par l'inspiration entre les habitants de la terre et des Esprits plus avancés, tels sont les principes que le P. Gratry ne craint pas d'appuyer de sa plume autorisée ; ce n'est point d'ailleurs le premier exemple de sa sympathie pour nos croyances.

Nous sommes heureux de nous rencontrer sur un terrain commun avec des hommes qui, comme le P. Gratry, se sont consacrés à l'étude des sciences psychologiques, sans se laisser dominer par des vues étroites et mesquines. Ils ont compris, et nous les en félicitons vivement, que le plus puissant moyen de ramener les esprits égarés à une saine application des lois éternelles, était de leur faire toucher la vérité du doigt et de l'œil ; de remplacer le Dieu vengeur et passionné, les conceptions erronées du moyen âge sur ses attributs et ses rapports avec l'humanité, par les enseignements d'une philosophie plus large, plus libérale, plus tolérante et d'accord avec l'influence émancipatrice qui dirige toutes les grandes intelligences de notre époque.

Tels sont les sentiments du R. P. Hyacinthe, qui pense avec raison que la philosophie doit marcher avec les progrès de l'esprit humain, ainsi que le témoignent les extraits suivants du sermon qu'il a prononcé le 11 mars 1869, à l'église de la Madeleine, en faveur du tremblement de terre de l'Amérique du Sud :

« Châtiment, péché, justice ! Mais qu'ont à faire ces mots en face d'une douleur qu'ils offensent sans l'expliquer ? Est-il donc expédient pour le prêtre de s'attacher à cette superstition des vieux âges, jugée désormais sans appel par la raison du savant et par la conscience de l'honnête homme ? – Non, s'écrie la science moderne, le monde n'est pas le jouet de volontés capricieuses ! Tout y porte

au contraire l'empreinte majestueuse de l'universalité et de l'immutabilité des lois. Ce n'est donc point à Dieu, c'est à la nature qu'il convient de demander compte de ces bouleversements physiques, que l'on nommait autrefois *des fléaux divins*. *Sachons en pénétrer les causes : peut-être un jour saurons-nous en gouverner les effets !*

« La science a raison, mes frères, le monde n'appartient pas au miracle, mais à la loi. Laissons seulement la loi à la hauteur d'elle-même. Ne la confondons pas, comme Épicure, avec les combinaisons d'un hasard heureux, ni, comme Zénon, avec les exigences d'une aveugle nécessité. Qu'elle soit ce qu'elle est, la pensée souveraine qui crée l'ordre parce qu'elle l'a conçu, qui se respecte elle-même en respectant son œuvre, et qui ne donne pour limite à son infinie puissance que son infinie sagesse et son infinie bonté ! *Alors, dans tous les mondes, dans celui des espaces comme dans celui des Esprits*, la formule par excellence du règne de Dieu sera le règne des lois !…

« On dit que, durant l'horrible catastrophe qui vient de frapper ces contrées, dans le cimetière de l'une des villes écroulées, on a vu des momies indiennes arrachées à leurs tombes, par les secousses du sol et l'envahissement des flots : elles semblaient se dresser dans une joie funèbre pour assister à la vengeance tardive, mais fidèle, des fils de leurs oppresseurs…

« … Pour payer une telle rançon, l'Équateur et le Pérou avaient-ils une part plus large dans la faute d'Adam ? Avaient-ils accru cette dette de tous par des prévarications plus nombreuses, par des iniquités plus criantes ? Et, dans ces contrées en deuil, vais-je donc vous montrer en chacune des vingt mille victimes, au lieu d'un malheureux frappé par accident, un coupable désigné à la vengeance ?

« Dieu me garde de ces excès de fanatisme et de cruauté ! *Pensez-vous*, disait le divin Maître, *que ces dix-huit hommes sur qui s'est écroulée la tour de Siloé fussent plus redevables que le reste des habitants de Jérusalem ?*

« … Et vous, à quelque rang et à quelque foi que vous apparteniez, vous tous qui êtes venus à cette fête de la charité, mes amis et mes frères, oubliez ce qui nous désunit. En secourant cette grande infortune, travaillons en commun à hâter le moment du Seigneur, etc. »

Nécrologie

—

M. Berbrugger, conservateur de la bibliothèque d'Alger.

(Deuxième article.)

—

Dans le dernier numéro de la *Revue*, nous nous faisions un devoir d'annoncer à nos lecteurs le départ pour un monde meilleur, de M. A. Berbrugger, le savant conservateur de la bibliothèque d'Alger, et nous étions heureux d'honorer en sa personne, la mémoire d'un spirite éclairé et profondément convaincu de la vérité de nos principes. De plus amples détails nous sont parvenus sur les travaux qui illustrèrent sa vie ; nous ne doutons pas de voir accueillir favorablement, par tous nos adhérents, les extraits suivants du discours prononcé sur sa tombe par M. Cherbonneau, le nouveau président de la *Société historique et archéologique d'Algérie* (voir le n° 76 de la *Revue africaine*, de juillet 1869, pages 321 et suiv.) :

« Lorsque s'éteint une personnalité de cette trempe, on considère comme un devoir de recueillir ses dernières pensées : *tant il est vrai que la porte du tombeau est la pierre de touche des âmes*. Dans certaines paroles, vous le savez, il y a des révélations. Hier, assis près du lit de Berbrugger, je l'écoutais pieusement. Tout d'un coup, ses yeux, où brillaient les dernières lueurs de cette belle intelligence, se fixèrent sur moi, et il me dit avec un accent que je n'oublierai jamais : « Voilà où mène l'excès de travail !… Ne faites pas comme moi !… » Tels sont les derniers mots qu'il a prononcés. La mort, contre laquelle il luttait en homme, l'étreignit de nouveau pour ne plus le rendre…

« … Messieurs, le savant dont la perte sera vivement sentie dans toute l'Algérie, était né à Paris, le 11 mai 1801. De solides études, faites au collège Charlemagne, l'avaient préparé à suivre les cours de l'école des Chartes. Son début dans la *paléographie* lui assignait déjà un rang dans la science. Il fut chargé, en 1832, par le gouvernement anglais, de recueillir les pièces originales relatives à l'occupation de la France au quinzième siècle. Vers le milieu de l'année 1834, comme averti par un de ces pressentiments auxquels nul esprit ne résiste, il abandonnait en quelque sorte la théorie pour la pratique, et venait en Afrique à la suite du maréchal Clauzel, dont il fut le secrétaire particulier. Il l'accompagna dans ses excursions, et suivit le maréchal Vallée à Constantine. De ces expéditions mili-

taires, il rapporta un grand nombre de manuscrits arabes qui formèrent le noyau de la bibliothèque d'Alger. De nouveaux horizons s'étaient ouverts devant la sagacité de Berbrugger.

« Admirant le pays que nos armes venaient de conquérir, il entreprit sans relâche de le faire connaître, dans l'espoir, sans doute, que la conquête en deviendrait plus assurée. C'est alors que, tantôt sous la tente, à côté des soldats qui pansaient leurs blessures ; tantôt dans le calme de la ville, il composait cet ouvrage important qui fut publié sous le titre de l'*Algérie historique, pittoresque et monumentale*.

« Non content de travailler, il aimait à répandre autour de lui le feu sacré qui l'animait. Doué d'une élocution facile, qui s'était exercée plus d'une fois en France, dans des conférences publiques, il possédait à un haut degré le talent de semer les idées et de les faire accepter. Dès qu'il eut remarqué que les premiers colons mis en possession du sol par une autorité aussi patriotique que vigoureuse, commençaient à exhumer avec la pioche les débris de la domination romaine, on le vit grouper autour de lui les chercheurs et les hommes d'étude. La Société historique algérienne était fondée. Douze volumes remplis de documents précieux, de cartes et de dessins, constituent le *Compendium* archéologique que nous devons, en grande partie, au Président de cette Société ; car il n'est pas un mémoire ou une notice qui ne porte l'empreinte bien marquée de cette critique éclairée dont chaque auteur respectait les décisions.

« On compte, en outre, parmi les écrits de Berbrugger, un *Cours de langue espagnole*, un *Dictionnaire espagnol-français*, la *Relation de l'expédition ; de Mascara*, les *Époques militaires de la grande Kabylie*, une *Notice sur les puits artésiens du Sahara*, l'*Histoire du martyr Géronimo*, et la *Notice sur le tombeau de la Chrétienne*, ce problème historique dont ses calculs patients ont dévoilé l'énigme après vingt siècles ; enfin de nombreux mémoires insérés dans les journaux d'Algérie et de France.

« Heureux, notre Président, si les travaux de l'esprit avaient suffi à son désir d'être utile ! Mais il eût regardé sa tâche comme incomplète, s'il n'avait pas apporté le fruit de son expérience dans les conseils où se traitent les intérêts du pays. En effet, il y trouvait plus de liberté pour faire le bien, et, par conséquent, plus de devoirs à accomplir. C'est que l'expérience, chez lui, ne résultait ni de l'intérêt personnel, ni de l'esprit de parti, le progrès de la colonie étant son seul objectif. Hélas ! un dévouement convaincu l'entraîna à d'au-

tres sacrifices et fit accepter à l'archéologue émérite le commandement de la milice d'Alger, sans lequel il lui paraissait difficile d'entretenir parmi ses concitoyens, l'esprit de confraternité bienveillante dont il était lui-même tout pénétré. Que de soucis dans cette position ! Mais aussi que de services il a rendus avec cette simplicité qui en doublait le prix !

« Ce n'est pas en quelques traits, et surtout au milieu de l'émotion causée par une perte aussi douloureuse, qu'il est possible à son compagnon d'études, à son ami, de retracer l'existence si utile et si bien caractérisée d'Adrien Berbrugger. Certains hommes, d'ailleurs, ont eu la rare bonne fortune de se faire connaître de leur vivant, autant par leurs qualités que par leurs écrits.

« A défaut de fortune, les honneurs ne manquèrent point au savant conservateur de la bibliothèque. Pendant le voyage de Sa Majesté l'Empereur, au mois de juin 1865, il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur, en récompense de ses travaux littéraires. Précédemment, il avait été nommé membre correspondant de l'Institut.

« Adieu, Berbrugger ! Sur le bord de cette tombe où vous allez dormir de l'éternel sommeil, nous avons du moins une consolation : vous laissez à votre fille chérie un nom sans tache et justement honoré. Les habitants d'Alger conserveront pieusement le culte de votre mémoire, et, lorsque la Société historique algérienne se réunira pour résoudre un problème des annales d'Afrique, *elle s'inspirera* de votre érudition. »

Le Président :
A. CHERBONNEAU.

Dans, une des dernières séances de la Société de Paris, nous nous sommes fait un devoir de donner un dernier témoignage de sympathie à la mémoire de M. A. Berbrugger en en sollicitant l'évocation. Nous nous empressons de soumettre à l'appréciation de nos lecteurs la communication que nous en avons reçue et qui nous paraît bien caractériser le travailleur infatigable et consciencieux si éloquemment dépeint par M. Cherbonneau. L'élévation de son intelligence et sa grande érudition nous font espérer qu'il voudra bien de temps à autre, participer à nos travaux et enrichir nos archives de communications et de documents utiles et intéressants.

(Société de Paris, 30 juillet 1869.)

« Je suis heureux, messieurs, de votre sympathique accueil. Bien que je ne fisse pas ouvertement partie de la phalange spirite, je n'en étais pas moins fermement et intimement convaincu de la vérité de vos principes. J'ai le regret d'avoir contribué à grossir le nombre des timides, que la crainte de l'opinion ou la dépendance de leur situation, obligent à garder le silence sur leurs secrètes aspirations ! mais, je dois le dire pour ma défense, toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion, j'ai compulsé et adressé au centre, les documents intéressant notre philosophie, et, dans l'intimité, j'ai essayé, quelquefois avec succès, à communiquer mes croyances et à les faire partager. Aujourd'hui je suis au-dessus de l'opinion, et ma famille s'est agrandie. Si les liens du sang m'attachent toujours à mes parents de la terre, les liens éternels des âmes, les principes de charité, de tolérance et d'union de la philosophie spirite, m'unissent à tous ceux de ses membres qui concourent à en assurer l'avenir, par leurs œuvres comme incarnés et par leurs inspirations comme Esprits.

« Partout l'humanité dépouille ses anciens vêtements philosophiques, et remplace les errements de la routine et des préjugés par une croyance raisonnée et basée sur la logique et l'expérimentation. Je le sais par expérience : guidé par les connaissances acquises, l'homme, véritable sphinx, déchiffre les problèmes réputés insolubles. Si, nous autres archéologues, nous reconstruisons avec quelques phrases éparses, quelques mots tronqués, quelques lettres incomplètes, les inscriptions à demi effacées du grand livre historique de l'humanité, le philosophe et le penseur dégagent de leur cortège d'erreurs et de mensonges, les vérités qui ont présidé à la fondation de toutes les croyances humaines, et partout ils retrouvent le Dieu unique adoré et honoré dans ses œuvres multiples et les lois merveilleuses que nos savants modernes se sont flattés de découvrir. Mais nous ne découvrons, nous n'inventons rien !… Nous ne sommes pas des inventeurs, nous sommes des chercheurs… nous avons perdu la route et nous la retrouvons quelquefois !…

« Bon courage, messieurs, je suis des vôtres par le cœur, je serai encore avec vous par l'Esprit et par un concours plus actif et plus personnel que par le passé. Usez de moi ; je serai heureux de me rendre utile et de concourir à vos travaux dans la mesure de mes connaissances.

« A. BERBRUGGER. »

M. Grégoire Girard ; M. Degand ; Madame Vauchez.

—

Le Spiritisme vient de perdre un de ses plus fervents adeptes dans la personne de M. Grégoire Girard, mort à Sétif (Algérie), dans les premiers jours de juillet dernier.

M. Girard était un des fondateurs de Sétif et l'un de nos plus anciens abonnés ; c'est un des spirites qui ont le plus contribué au développement de nos croyances dans cette localité. Homme simple et de mœurs irréprochables, il a vu approcher la mort sans crainte ; pour lui, c'était la délivrance, le retour de l'exilé dans la véritable patrie. Son dégagement a été rapide et le trouble de courte durée ; aussi a-t-il pu se manifester quelques jours après son inhumation. Sa mort et son réveil ont été ceux d'un spirite de cœur, qui s'est constamment efforcé de mettre en pratique les préceptes de la doctrine.

Le Spiritisme a vu partir un autre de ses représentants dans la personne de M. Hippolyte Degand, mort dans sa cinquante et unième année, le 25 juillet, à Philippeville (Algérie), après quelques jours de maladie. M. Hippolyte Degand était depuis longtemps aussi un adepte sincère et dévoué, comprenant le véritable but de la doctrine ; c'était, dans toute l'acception du mot, un homme de bien, aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient et un de ceux que le Spiritisme s'honore de compter dans ses rangs. Bien qu'il soit parti presque subitement pour le monde des Esprits, nous ne doutons pas que sa situation ne soit satisfaisante. Sans appréhension de l'inconnu, plein de confiance en Dieu, il savait où il allait, et la tranquillité de sa conscience lui permettait d'espérer d'être accueilli avec sympathie par nos frères de l'espace. Nous en sommes persuadés, son espérance n'aura pas été déçue, et il occupe certainement là haut, la place réservée aux hommes de bien.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons la lettre de faire part de la mort de madame Vauchez, née Anne-Octavie Van Metcher, décédée le 16 août, à l'âge de 27 ans, en son domicile, 51, rue de la Montagne, à Bruxelles (Belgique).

M. Vauchez, son mari, un de nos plus anciens adhérents, est un de ceux qui se sont consacrés avec le plus de zèle et de dévouement au développement de notre philosophie. Président depuis plusieurs années de la Société spirite de Bruxelles, il a su toujours par sa modération et sa persévérance faire apprécier et respecter nos principes dans sa localité.

M. Vauchez, qui s'est toujours distingué par le courage de l'opinion, n'a pas voulu se démentir devant l'épreuve cruelle qui l'a frappé. La note suivante, extraite de la lettre de décès de madame Vauchez, en est une preuve convaincante :

NOTA. *A 2 heures, le 18 août, à la maison mortuaire, évocation et prières à Dieu et aux bons Esprits de l'accueillir dans le monde spirituel*.

Nous nous faisons un devoir de nous associer à nos frères de Bruxelles pour appeler sur madame Vauchez l'assistance spirituelle des bons Esprits. – Nous ne doutons pas que sa profonde conviction de la vérité de nos principes et sa vie de souffrances et d'épreuves supportées avec une résignation exemplaire, ne lui aient mérité une situation satisfaisante dans le monde de l'espace. – Son Esprit, dès longtemps préparé à une autre vie, et dégagé dès avant la mort de ses liens matériels, a dû prendre possession de son nouvel état avec la satisfaction du prisonnier qui, ayant enfin brisé les barreaux de son cachot, respire avec délice l'air de la liberté.

Variétés.

—

L'Opium et le Haschich.

(Deuxième article, voir la Revue d'août 1869.)

—

Selon le vœu que nous avons exprimé dans le dernier numéro de la *Revue*, plusieurs de nos correspondants ont bien voulu mettre à l'étude la question si intéressante concernant les ivresses diverses auxquelles peut être soumis l'être humain, et nous transmettre le résultat de leurs observations. Le défaut d'espace ne nous permettant pas de publier tous ces documents dont nous prenons néanmoins bonne note, nous nous bornerons à appeler l'attention de nos lecteurs sur le *Rapport des travaux de la Société spirite de Bordeaux pendant l'année* 1867[24], qui contient, pages 12 et 13, des réflexions très judicieuses et très rationnelles sur l'ivresse périspritale provoquée chez les désincarnés, par l'absorption des fluides vineux.

Nous reproduisons également une instruction obtenue sur le même

---

[24] Brochure in-8, prix : 60 c., franco : 70 c. - Paris, librairie spirite, 7, rue de Lille.

sujet dans un groupe de Genève et qui nous a paru renfermer des considérations d'une grande profondeur et d'un intérêt général.

(Genève, 4 août 1869. Médium, madame B.)

QUESTION. *Est-ce que l'ivresse de l'homme terrassé par l'abus des liqueurs alcooliques ressemble aux désordres provoqués par la surexcitation ou l'épuisement du fluide locomoteur qui anime le système nerveux ? – N'est-ce pas encore une ivresse spéciale que la divagation momentanée de l'homme frappé soudainement dans ses plus chères affections ?*

RÉPONSE. Il y a, en effet, trois sortes d'ivresse chez l'incarné : l'ivresse matérielle, l'ivresse fluidique ou périspritale et l'ivresse mentale.

La matière proprement dite renferme une essence qui donne la vie aux plantes, et cette essence circule dans leurs tissus au moyen d'un système de fibres et de vaisseaux d'une extrême ténuité ; on pourrait à juste titre appeler cette essence *fluide végétal*. Malgré sa parfaite homogénéité, il se transforme et se modifie dans le corps qu'il occupe, et, à mesure qu'il développe la plante, il lui donne une forme matérielle, un parfum et des qualités de nature et de puissance diverses. Ainsi la rose n'a pas l'apparence du lis, ni son parfum, ni ses propriétés ; l'épi de blé n'a point la forme de la vigne, ni son goût, ni ses qualités. On peut donc déterminer sous trois formes bien distinctes les rapports des plantes avec le fluide général qui les alimente et les transforme suivant leur nature et le but qu'elles sont appelées à remplir dans l'échelle des êtres animés. Cette même loi préside au développement de toutes les créations et il en résulte un enchaînement non interrompu de tous les êtres, depuis l'atome organique, invisible à l'œil humain, jusqu'à la créature la plus parfaite. Dans son état normal chaque être possède la quantité de fluide nécessaire pour constituer l'équilibre et l'harmonie de ses facultés, mais l'homme, par l'abus des liqueurs alcooliques, rompt cet équilibre qui doit exister entre ses fluides divers ; de là la désorganisation de ses facultés, la divagation des idées et le désordre momentané de l'intelligence ; *c'est comme dans une tempête dans laquelle les vents se croisent et élèvent des tourbillons de poussière qui rompent pour un instant le calme de la nature*.

L'ivresse fluidique ou périspritale est la conséquence de l'infusion dans l'économie, des parfums des plantes et de l'absorption de la partie semi-matérielle, éthériforme, des éléments terrestres. Les nar-

cotiques, les anesthésiques sont de ce nombre ; ils provoquent quelquefois des insomnies, le plus souvent des visions, des sommeils profonds et parfois sans réveil. *On pourrait dire que le parfum est le périsprit de la plante et qu'il correspond au périsprit de l'homme*. L'usage excessif des parfums donne plus d'expansion au lien fluidique et le rend plus apte à subir les influences occultes, mais le détachement provoqué par un abus est incomplet et irrégulier et apporte le trouble dans l'harmonie des trois principes constitutifs de l'être humain. On pourrait alors comparer l'Esprit à un prisonnier qui s'évade et qui court au hasard, profitant mal du moment de liberté qu'il craint incessamment de perdre. Les visions qui sont la conséquence de l'ivresse fluidique ne sont ni complètes ni suivies, parce que l'équilibre n'existe plus dans les fluides régulateurs et conservateurs de la vie.

L'ivresse mentale est provoquée par les secousses morales violentes et inattendues ; la joie ou la douleur peuvent en être les promoteurs. On pourrait établir une analogie lointaine entre cette ivresse et ce qui se passe dans la plante qui, outre son individualité et son parfum, possède des propriétés qu'elle conserve et qu'on peut utiliser, lorsqu'elle n'appartient plus à la terre. Elle peut ou guérir ou tuer. La violette, par exemple, calme les douleurs, tandis que la ciguë donne la mort. Les plantes vénéneuses sont alimentées par la partie impure du fluide végétal. Tout fluide vicié, à quelque section animique qu'il appartienne, provoque des désordres, soit dans le corps, soit dans l'esprit. Une impression trop vive de joie ou de douleur peut donner naissance à l'ivresse mentale et une secousse semblable peut rétablir l'équilibre momentanément rompu, de même que l'ingestion dans l'économie d'un élément nuisible peut, dans de certaines circonstances, être un contre-poison pour un élément de même nature.

Mais tout en admettant l'existence des trois ivresses, matérielle, fluidique et mentale, nous devons ajouter que ces trois ivresses ne se présentent jamais isolément à l'œil de l'observateur. Une étude superficielle permet, d'après les effets produits, de reconnaître la nature de la cause déterminante, mais dans tous les cas les désordres atteignent à la fois, et plus ou moins gravement, l'esprit, le périsprit et le corps. On pourrait peut-être dire avec quelque raison que la folie morale est *une ivresse mentale chronique*.

Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question intéressante pour le médecin et le psychologue, ce médecin de l'âme.

UN ESPRIT.

Ligue de l'enseignement.

—

Constitution officielle du groupe Parisien.

(Deuxième article. Voir la *Revue* de juillet 1869.)

Dans un des derniers numéros de la *Revue* nous nous sommes fait un devoir d'annoncer à nos lecteurs la constitution prochaine et définitive du *Groupe parisien de la Ligue de l'enseignement* ; nous sommes heureux aujourd'hui de faire connaître le programme des hommes dévoués qui veulent bien se consacrer au développement de l'instruction, surtout parmi les populations rurales. Nous applaudissons à leur généreuse tentative, et nous faisons des vœux pour qu'elle soit couronnée par un prompt et entier succès.

Nous ne saurions mieux témoigner notre sympathie aux travaux de *la Ligue* qu'en reproduisant les extraits suivants des dernières circulaires publiées par le *Cercle parisien*. Nous laisserons apprécier à nos lecteurs l'esprit méthodique et pratique qui a présidé à la rédaction de ce programme.

M.

« Une Société s'est créée à Paris, sous le titre de *Cercle parisien de la ligue de l'enseignement*, dans le but de propager l'instruction. C'est principalement aux populations rurales qu'elle s'adresse. Elle provoque et encourage l'initiative individuelle pour la fondation d'Écoles, de Cours gratuits, de Conférences publiques, de Bibliothèques populaires ; elle ne s'occupe que de répandre les notions les plus élémentaires et les plus générales, et s'interdit d'entrer dans les discussions politiques ou religieuses. La Ligue, qui compte déjà en France, des Cercles importants et multipliés, verra, on doit l'espérer, s'augmenter chaque jour le nombre de ses adhérents, quand on saura trouver à Paris même un centre de renseignements.

« Respectant la volonté librement exprimée d'un groupe fondateur quelconque, le Cercle parisien offre son concours désintéressé ; il aspire à mettre en communication les points extrêmes du pays ; il répond aux questions, vient en aide aux individualités et s'abstient de toute pression.

« Le Cercle parisien se met gratuitement à la disposition de ceux qui ont décidé d'organiser dans une école, un matériel scientifique, et les guide dans le choix des meilleurs instruments, soit Cartes, Globes, Appareils de physique, etc. A ceux qui veulent doter leur commune d'une bibliothèque, le Cercle parisien peut offrir les cata-

logues des Éditeurs français et étrangers, et donne ses conseils, si on les réclame, pour la formation de catalogues spéciaux à l'usage des lecteurs appartenant à une population soit industrielle, soit agricole. Il y joindra des dons en argent, pour autant que ses ressources le permettront.

« Le Cercle publiera, dès qu'il sera en mesure de le faire, un bulletin qui rendra compte des résultats obtenus.

« Œuvre de propagande et de fraternité, le Cercle cherche la lumière dans un but d'intérêt général. Il sollicite donc l'expression des besoins intellectuels collectifs ; il s'efforcera, d'y pourvoir dans la mesure de ses moyens…

« … Le *Cercle parisien de la ligue de l'enseignement*, fondé dès l'année 1866, vient de se constituer définitivement. Il compte aujourd'hui 450 adhérents qui ont souscrit pour une somme annuelle de 2,300 fr. »[25]

Dissertations spirites

—

L'unité de langage.

(Paris, 23 mars 1869.)

L'unité de langage est impossible au même degré que l'unité de gouvernement, au moins jusqu'à une époque reculée. Laissons donc aux enfants de nos petits-enfants le soin de songer aux transformations linguistiques que nécessiteront leurs époques. Ce qui est important aujourd'hui, c'est d'augmenter les moyens de relation, de supprimer les entraves qui séparent les nationalités, de considérer les hommes comme des êtres qui parlent à Dieu dans un langage différent, qui ont appris à le respecter et à le vénérer sous des formes dissemblables, mais qui sont tous ses créatures au même titre.

Dispensez largement l'instruction, faites la philosophie simple et lucide, débarrassez-la de tous le fatras des coteries scolastiques ; que vos discussions aient pour objet des principes et non des formes de langage, et vous arriverez, sinon à la vérité absolue, du moins à vous en rapprocher chaque jour davantage.

Étudiez les langues étrangères, mais connaissez bien d'abord celle de votre pays ; servez-vous-en pour étudier l'histoire, pour apprécier les progrès de l'esprit humain, et vous créer une méthode

---

[25] Les souscriptions, qui ne peuvent être inférieures à un franc, sont reçues au siège de *la Ligue*, chez M. E. Vauchez, 53, rue Vivienne.

d'expérimentation par la manière dont ils se sont accomplis. Ce n'est pas la variété, ni la multitude des connaissances qui font l'homme vraiment instruit : ce n'est pas à savoir beaucoup à quoi il faut s'attacher, c'est à savoir sûrement et logiquement.

Les fautes des générations passées devraient être pour la génération contemporaine comme autant de récifs, désignés par l'étude aux expérimentateurs, afin qu'ils évitent d'aller s'y briser !… Les explorateurs des mers inconnues s'exposent à des dangers sérieux, car ils ignorent la cause et la nature des périls qu'ils auront à affronter ; s'ils n'en découvrent pas tous les récifs, ils en signalent au moins le plus grand nombre à ceux qui doivent parcourir les mêmes routes après eux, et chacun se tient sur ses gardes. Dans l'océan infini que nous avons à parcourir pour atteindre la perfection, il semblerait au contraire que les écueils attirent, que les courants perfides sont doués d'une puissance attractive, d'une influence magnétique irrésistibles. Chacun veut échouer par lui-même et ne pas s'en rapporter à ceux qui ont péri en découvrant l'abîme !

Quand donc serez-vous sages, ô hommes !… Quand abandonnerez-vous vos folles et téméraires excursions sans méthode et sans frein ?… Quand ferez-vous de la raison et de la logique vos guides les plus sûrs ?

Mais si vous voulez aplanir la route et obtenir ce résultat, oubliez vos dissensions intestines ; que l'intérêt particulier disparaisse devant l'intérêt général, et que votre devise commune soit : *Chacun pour tous et tous pour chacun*.

Mais vous voulez la paix ? Donnez l'*instruction* !…

Vous voulez l'essor du commerce, des arts, de l'industrie, répandez à profusion l'*instruction* !…

L'instruction partout et toujours !… c'est par elle, et par elle seule que disparaîtront les ombres ; c'est elle qui fera de l'intelligence une puissance et de la matière un sujet ; de Dieu le pouvoir créateur et rémunérateur ; de l'homme une intelligence régénérée et progressive ; de tous enfin, les membres coopérants d'une seule et même famille : l'humanité.

CHANNING.

La vue de Dieu.

(Genève, 11 janvier 1869.)

Tu me demandes comment il puisse se faire que la créature

parvienne à voir le Créateur, elle finie et bornée, et lui infini et sans forme visible.

Frère, la vue de Dieu ne consiste pas à voir avec l'organe visuel, tel que tu peux l'imaginer ou le comprendre maintenant, mais cela s'entend de la vue de l'esprit ou intelligence. C'est une vision sans image ; c'est une perception, une connaissance, une expansion d'amour irrésistible, à la vue réelle des manifestations magnifiques et inénarrables de la divinité, une certitude ineffable de la présence et de l'amour infini de Dieu, plutôt que la vue d'une forme déterminée, qui serait par conséquent finie, et qui ne pourrait pas être Dieu.

D'ailleurs, toute chose visible est bientôt connue et approfondie, car elle est bornée, et ne peut pas être par conséquent une source de bonheur éternel et infini. Dans cette manière de se représenter la vue de Dieu, on retombe forcément dans des idées peu intelligentes et retardataires, et dans l'immobilité des bienheureux extatiques à tout jamais dans le paradis. Or, ceux qui, après avoir épuisé les épreuves des vies transitoires, sont arrivés au sommet de l'échelle spirite, ne cessent point d'être actifs ; car, à mesure que l'Esprit se purifie et se rapproche de Dieu, il participe de plus en plus aux perfections divines ; et, comme Dieu est le centre et le foyer de l'éternelle activité et de la vie, il s'ensuit que les purs Esprits agissent sans cesse pour contribuer de toute leur liberté et de toute leur puissance, à l'accomplissement des volontés de l'Éternel. Ils sentent que le foyer de la charité infinie les enveloppe, que la lumière qui jaillit de la face de l'Éternel les éclaire, que l'omniscience du Seigneur leur ouvre ses trésors, et que la toute-puissance les rend libres et forts pour dominer les éléments, diriger les forces vitales, influer sur les intelligences des Esprits élevés, mais non encore parvenus au sommet, et contribuer éternellement à maintenir l'harmonie de la création.

Les paroles de l'apôtre Paul : « *Videbimus Deum facie ad faciem* », et « *videbimus Deum sicuti est* » ne doivent point être prises à la lettre ; car jamais créature ne pourra limiter Dieu à sa mesure, ni devenir infinie, ce qu'il faudrait pour accomplir à la lettre le texte de Paul. Entendons plutôt que les purs Esprits auront des notions de Dieu toujours plus parfaites, à mesure qu'ils grandiront dans la perfection ; que jamais plus l'erreur ne pourra troubler leur entendement ; que les délices et l'amour de ce bien et de cette beauté harmonique sans limite, leur seront dévoilés toujours davantage, pendant les siècles des siècles, mais sans jamais parvenir à

imposer à la divinité ni limites, ni formes, ni images plus ou moins analogues à celles qui sont enfantées par l'imagination de l'homme terrestre.

Adieu, travaille avec courage, car, par le travail et l'exercice des facultés que Dieu t'a données, tu ne fais à présent, avec peine, que ce que tu feras autrement, et avec délices sans fin, pendant l'éternité, lorsque ces mêmes facultés auront reçu le développement nécessaire.

Bibliographie.

L'EDUCATION MATERNELLE. *Conseils aux mères de famille*, par madame E.-C., de Bordeaux. – Br. in-8°, 50 cent., *franco* 60 cent., Bordeaux ; Paris, librairie spirite, 7, rue de Lille (*Revue spirite* de juillet 1864, page 223).

Nous empressons d'annoncer à nos lecteurs que nous venons de retrouver un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage, aussi recommandable par la forme que par le fond, et que nous croyions épuisé. Ceux de nos abonnés qui désireraient l'acquérir, pourront se le procurer en adressant leur demande à l'administration de la Société anonyme, 7, rue de Lille.

Ouvrages recommandés. – VIE DE GERMAINE COUSIN, de Pibrac, bienheureuse en la charité, donnée médianimiquement par elle-même, à mademoiselle M. S…, dans un groupe de famille. Br. in-12 ; prix, 1 fr. ; *franco*, 1 fr. 10 (*Revue spirite* de juillet 1865, page 223).

ECRIN LITTÉRAIRE, par madame la vicomtesse de Vivens ; 1 vol. in-12 ; prix, 3 fr. ; *franco*, 3 fr. 40 ; Toulouse, 1869 ; Paris, librairie spirite, 7, rue de Lille.

Recueil de pensées spiritualistes et spirites de divers auteurs anciens et modernes, parmi lesquels figurent les extraits de différents ouvrages de MM. Allan Kardec, Flammarion, Pezzani, etc.

Etudes sur le matérialisme et sur le spiritualisme, par A. Cahagnet. Br. in-18. Prix, 1 fr. 25 ; *franco*, 1 fr. 40. Paris.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre à un prochain numéro le compte rendu de cet ouvrage intéressant et qui traite de l'existence d'outre-tombe à un point de vue spécial, qui sera l'objet de notre examen.

DÉMISSION DE M. MALET,

Président de la Société parisienne des Études spirites.

—

Nous sommes priés d'annoncer aux spirites de la province et de l'étranger que M. Malet qui, à la mort de M. Allan Kardec avait bien voulu se charger provisoirement de la présidence de la *Société parisienne des études spirites*, par suite de ses nombreuses occupations personnelles, s'est vu dans l'obligation de se démettre de ses fonctions à la date du 28 juillet 1869.

Les membres du bureau réunis en comité le 30 du même mois, appréciant les motifs exposés dans sa lettre d'avis, ont accepté sa démission.

Avis

—

Pour satisfaire au vœu exprimé par un certain nombre de nos abonnés, nous publions ci-dessous le modèle de suscription des lettres à adresser à la Société anonyme. La forme suivante nous a paru remplir toutes les conditions désirables pour assurer l'arrivée des correspondances à destination et éviter toute désignation personnelle :

A la *Société anonyme du Spiritisme*
7, rue de Lille
Paris.

Remarque. - Nous rappelons que pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées à la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous la surveillance du comité d'administration de la Société.

Pour le Comité de rédaction, le Secrétaire-gérant,
A. DESLIENS.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 10. OCTOBRE 1869.

Questions et Problèmes.

Les expiations collectives.

(Œuvres posthumes)

—

QUESTION. – *Le Spiritisme nous explique parfaitement la cause des souffrances individuelles, comme conséquences immédiates des fautes commises dans l'existence présente, ou expiation du passé ; mais, puisque chacun ne doit être responsable que de ses propres fautes, on s'explique moins les malheurs collectifs qui frappent les agglomérations d'individus, comme parfois toute une famille, toute une ville, toute une nation ou toute une race, et qui atteignent les bons comme les mauvais, les innocents comme les coupables*.

Réponse. – Toutes les lois qui régissent l'univers, qu'elles soient physiques ou morales, matérielles ou intellectuelles, ont été découvertes, étudiées, comprises, en procédant de l'étude de l'individualité, et de celle de la famille à celle de tout l'ensemble, en généralisant graduellement, et en constatant l'universalité des résultats.

Il en est de même aujourd'hui pour les lois que l'étude du Spiritisme vous fait connaître ; vous pouvez appliquer, sans crainte d'errer, les lois qui régissent l'individu à la famille, à la nation, aux races, à l'ensemble des habitants des mondes, qui sont des individualités collectives. Il y a les fautes de l'individu, celles de la famille, celles de la nation, et chacune, quel que soit son caractère, s'expie en vertu de la même loi. Le bourreau expie envers sa victime, soit en se trouvant en sa présence dans l'espace, soit en vivant en contact avec elle dans une ou plusieurs existences successives jusqu'à la réparation de tout le mal commis. Il en est de même lorsqu'il s'agit de crimes commis solidairement par un certain nombre ; les expiations sont solidaires, ce qui n'anéantit pas l'expiation simultanée des fautes individuelles.

En tout homme il y a trois caractères : celui de l'individu, de l'être en lui-même ; celui de membre de la famille, et enfin celui de citoyen ; sous chacune de ces trois faces, il peut être criminel ou vertueux, c'est-à-dire qu'il peut être vertueux comme père de famille, en même temps que criminel comme citoyen, et réciproquement ; de là les situations spéciales qui lui sont faites dans ses existences successives.

Sauf exception, on peut donc admettre comme règle générale que tous ceux qu'une tâche commune réunit dans une existence, ont déjà vécu ensemble pour travailler au même résultat, et se trouveront encore réunis dans l'avenir jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but, c'est à dire expié le passé, ou accompli la mission acceptée.

Grâce au Spiritisme, vous comprenez maintenant la justice des épreuves qui ne ressortent pas des actes de la vie présente, parce que vous vous dites que c'est l'acquit des dettes du passé ; pourquoi n'en serait-il pas de même des épreuves collectives ? Vous dites que les malheurs généraux frappent l'innocent comme le coupable ; mais ne savez-vous pas que l'innocent d'aujourd'hui peut avoir été le coupable d'hier ? Qu'il soit frappé individuellement ou collectivement, c'est qu'il l'a mérité. Et puis, comme nous l'avons dit, il y a les fautes de l'individu et celles du citoyen ; l'expiation des unes n'affranchit pas de l'expiation des autres, car il faut que toute dette soit payée jusqu'à la dernière obole. Les vertus de la vie privée ne sont pas celles de la vie publique ; tel qui est excellent citoyen peut être très mauvais père de famille, et tel qui est bon père de famille, probe et honnête dans ses affaires, peut être un mauvais citoyen, avoir soufflé le feu de la discorde, opprimé le faible, trempé la main dans des crimes de lèse-société. Ce sont ces fautes collectives qui sont expiées collectivement par les individus qui y ont concouru, lesquels se retrouvent pour subir ensemble la peine du talion, ou avoir l'occasion de réparer le mal qu'ils ont fait, en prouvant leur dévouement à la chose publique, en secourant et assistant ceux qu'ils avaient jadis maltraités. Ce qui est incompréhensible, inconciliable avec la justice de Dieu, sans la préexistence de l'âme, devient clair et logique par la connaissance de cette loi.

La solidarité, qui est le véritable lien social, n'est donc pas seulement pour le présent ; elle s'étend dans le passé et dans l'avenir, puisque les mêmes individualités se sont trouvées, se retrouvent et se retrouveront pour graviter ensemble l'échelle du progrès, en se prêtant un concours mutuel. Voilà ce que fait comprendre le

Spiritisme par l'équitable loi de la réincarnation et la continuité des rapports entre les mêmes êtres. Clélie DUPLANTIER.

Remarque. Bien que cette communication rentre dans les principes connus de la responsabilité du passé et de la continuité des rapports entre les Esprits, elle renferme une idée en quelque sorte neuve et d'une grande importance. La distinction qu'elle établit entre la responsabilité des fautes individuelles ou collectives, celles de la vie privée et de la vie publique, donne la raison de certains faits encore peu compris, et montre d'une manière plus précise la solidarité qui relie les êtres les uns aux autres, et les générations entre elles.

Ainsi, souvent on renaît dans la même famille, ou du moins les membres d'une même famille renaissent ensemble pour en constituer une nouvelle dans une autre position sociale, afin de resserrer leurs liens d'affection, ou réparer leurs torts réciproques. Par des considérations d'un ordre plus général, on renaît souvent dans le même milieu, dans la même nation, dans la même race, soit par sympathie, soit pour continuer avec les éléments déjà élaborés les études que l'on a faites, se perfectionner, poursuivre des travaux commencés que la brièveté de la vie ou les circonstances n'ont pas permis d'achever. Cette réincarnation dans le même milieu est la cause du caractère distinctif des peuples et des races ; tout en s'améliorant, les individus conservent la nuance primitive jusqu'à ce que le progrès les ait complètement transformés.

Les Français d'aujourd'hui sont donc ceux du siècle dernier, ceux du moyen âge, ceux des temps druidiques ; ce sont les exacteurs et les victimes de la féodalité ; ceux qui ont asservi les peuples et ceux qui ont travaillé à leur émancipation, qui se retrouvent sur la France transformée, où les uns expient dans l'abaissement, leur orgueil de race, et où les autres jouissent du fruit de leurs labeurs. Quand on songe à tous les crimes de ces temps où la vie des hommes et l'honneur des familles étaient comptés pour rien, où le fanatisme élevait des bûchers en l'honneur de la divinité, à tous les abus de pouvoir, à toutes les injustices qui se commettaient au mépris des droits naturels les plus sacrés, qui peut être certain de n'y avoir pas plus ou moins trempé les mains, et doit-on s'étonner de voir de grandes et terribles expiations collectives ?

Mais de ces convulsions sociales sort toujours une amélioration ; les esprits s'éclairent par l'expérience ; le malheur est le stimulant

qui les pousse à chercher un remède au mal ; ils réfléchissent dans l'erraticité, prennent de nouvelles résolutions, et quand ils reviennent ils font mieux. C'est ainsi que s'accomplit le progrès, de génération en génération.

On ne peut douter qu'il y ait des familles, des villes, des nations, des races coupables, parce que, dominées par les instincts d'orgueil, d'égoïsme, d'ambition, de cupidité, elles marchent dans une mauvaise voie, et font collectivement ce qu'un individu fait isolément ; une famille s'enrichit aux dépens d'une autre famille ; un peuple subjugue un autre peuple, y porte la désolation et la ruine ; une race veut anéantir une autre race. Voilà pourquoi il y a des familles, des peuples et des races sur qui s'appesantit la peine du talion.

« Qui a tué par l'épée périra par l'épée, » a dit le Christ ; ces paroles peuvent se traduire ainsi : Celui qui a répandu le sang verra le sien répandu ; celui qui a promené la torche de l'incendie chez autrui, verra la torche de l'incendie se promener chez lui ; celui qui a dépouillé sera dépouillé ; celui qui asservit et maltraite le faible, sera faible, asservi et maltraité à son tour, que ce soit un individu, une nation ou une race, parce que les membres d'une individualité collective sont solidaires du mal comme du bien qui se fait en commun.

Tandis que le Spiritisme élargit le champ de la solidarité, le matérialisme le réduit aux mesquines proportions de l'existence éphémère d'un homme ; il en fait un devoir social sans racines, sans autre sanction que la bonne volonté et l'intérêt personnel du moment ; c'est une théorie, une maxime philosophique, dont rien n'impose la pratique ; pour le Spiritisme, la solidarité est un fait reposant sur une loi universelle de la nature, qui relie tous les êtres du passé, du présent et de l'avenir, et aux conséquences de laquelle nul ne peut se soustraire. Voilà ce que tout homme peut comprendre, quelque peu lettré qu'il soit.

Quand tous les hommes comprendront le Spiritisme, ils comprendront la véritable solidarité, et par suite, la véritable fraternité. La solidarité et la fraternité ne seront plus des devoirs de circonstance que l'on prêche bien souvent plus dans son propre intérêt que dans celui d'autrui. Le règne de la solidarité et de la fraternité sera forcément celui de la justice pour tous, et le règne de la justice sera celui de la paix et de l'harmonie entre les individus, les familles, les peuples et les races. Y arrivera-t-on ? En douter

serait nier le progrès. Si on compare la société actuelle, chez les nations civilisées, à ce qu'elle était au moyen âge, certes la différence est grande ; si donc les hommes ont marché jusqu'ici, pourquoi s'arrêteraient-ils ? A voir le chemin qu'ils ont fait depuis un siècle seulement, on peut juger de celui qu'ils feront d'ici un autre siècle.

Les convulsions sociales sont les révoltes des Esprits incarnés contre le mal qui les étreint, l'indice de leurs aspirations vers ce même règne de la justice dont ils ont soif, sans toutefois se rendre encore un compte bien net de ce qu'ils veulent et des moyens d'y arriver ; c'est pourquoi ils se remuent, s'agitent, renversent à tort et à travers, créent des systèmes, proposent des remèdes plus ou moins utopiques, commettent même mille injustices, soi-disant par esprit de justice, espérant que de ce mouvement sortira peut-être quelque chose. Plus tard ils définiront mieux leurs aspirations, et la route s'éclaircira.

Quiconque va au fond des principes du Spiritisme philosophique, considère les horizons qu'il découvre, les idées qu'il fait naître et les sentiments qu'il développe, ne saurait douter de la part prépondérante qu'il doit avoir dans la régénération, car il conduit précisément, et par la force des choses, au but auquel aspire l'humanité : le règne de la justice par l'extinction des abus qui en ont arrêté les progrès, et par la moralisation des masses. Si ceux qui rêvent le maintien du passé ne le jugeaient pas ainsi, ils ne s'acharneraient pas autant après lui ; ils le laisseraient mourir de sa belle mort comme il en a été de maintes utopies. Cela seul devrait donner à penser à certains railleurs qu'il doit y avoir là quelque chose de plus sérieux qu'ils ne se l'imaginent. Mais il y a des gens qui rient de tout, qui riraient de Dieu s'ils le voyaient sur la terre. Puis il y a ceux qui ont peur de voir se dresser devant eux, l'âme qu'ils s'obstinent à nier.

Quelque influence que doive un jour exercer le Spiritisme sur l'avenir des sociétés, ce n'est pas à dire qu'il substituera son autocratie à une autre autocratie, ni qu'il imposera des lois ; d'abord, parce que, proclamant le droit absolu de la liberté de conscience et du libre examen en matière de foi, comme croyance il veut être librement accepté, par conviction et non par contrainte ; par sa nature, il ne peut ni ne doit exercer aucune pression ; proscrivant la foi aveugle, il veut être compris ; pour lui, il n'y a point de mystères, mais une foi raisonnée, appuyée sur les faits, et qui veut la lumière ;

il ne répudie aucune des découvertes de la science, attendu que la science est le recueil des lois de la nature, et que ces lois étant de Dieu, répudier la science, serait répudier l'œuvre de Dieu.

En second lieu, l'action du Spiritisme étant dans sa puissance moralisatrice, il ne peut affecter aucune forme autocratique, car alors il ferait ce qu'il condamne. Son influence sera prépondérante, par les modifications qu'il apportera dans les idées, les opinions, le caractère, les habitudes des hommes et les rapports sociaux ; cette influence sera d'autant plus grande qu'elle ne sera pas imposée. Le Spiritisme, puissant comme philosophie, ne pourrait que perdre, dans ce siècle de raisonnement, à se transformer en puissance temporelle. Ce n'est donc pas lui qui fera les institutions sociales du monde régénéré ; ce sont les hommes qui les feront sous l'empire des idées de justice, de charité, de fraternité et de solidarité mieux comprises par l'effet du Spiritisme.

Le Spiritisme, essentiellement positif dans ses croyances, repousse tout mysticisme, à moins qu'on n'étende ce nom, comme le font ceux qui ne croient à rien, à toute idée spiritualiste, à la croyance en Dieu, en l'âme, et en la vie future. Il porte certainement les hommes à s'occuper sérieusement de la vie spirituelle, parce que c'est la vie normale, et que c'est là que doivent s'accomplir leurs destinées, puisque la vie terrestre n'est que transitoire et passagère ; par les preuves qu'il donne de la vie spirituelle, il leur apprend à n'attacher aux choses de ce monde qu'une importance relative, et par là leur donne la force et le courage pour supporter patiemment les vicissitudes de la vie terrestre ; mais en leur apprenant qu'en mourant ils ne quittent pas ce monde sans retour ; qu'ils peuvent y revenir perfectionner leur éducation intellectuelle et morale, à moins qu'ils ne soient assez avancés pour mériter d'aller dans un monde meilleur ; que les travaux et les progrès qu'ils y accomplissent, ou y font accomplir leur profiteront à eux-mêmes, en améliorant leur position future, c'est leur montrer qu'ils ont tout intérêt à ne pas le négliger ; s'il leur répugne d'y revenir, comme ils ont leur libre arbitre, il dépend d'eux de faire ce qu'il faut pour aller ailleurs ; mais qu'ils ne se méprennent pas sur les conditions qui peuvent leur mériter un changement de résidence ! Ce n'est pas à l'aide de quelques formules en paroles ou en actions qu'ils l'obtiendront, mais par une réforme sérieuse et radicale de leurs imperfections ; c'est en se modifiant, en se dépouillant de leurs mauvaises passions, en acquérant chaque jour de nouvelles qualités ; en enseignant à tous, par

l'exemple, la ligne de conduite qui doit amener solidairement tous les hommes au bonheur par la fraternité, la tolérance et l'amour.

L'humanité se compose des personnalités qui constituent les existences individuelles, et des générations qui constituent les existences collectives. Les unes et les autres marchent au progrès par des phases variées d'épreuves, qui sont ainsi, individuelles pour les personnes et collectives pour les générations. De même que pour l'incarné chaque existence est un pas en avant, chaque génération marque une étape du progrès pour l'ensemble ; c'est ce progrès de l'ensemble qui est irrésistible, et entraîne les masses en même temps qu'il modifie et transforme en instrument de régénération, les erreurs et les préjugés d'un passé appelé à disparaître. Or, comme les générations sont composées des individus qui ont déjà vécu dans les générations précédentes, le progrès des générations est ainsi la résultante du progrès des individus.

Mais qui me démontrera, dira-t-on peut-être, la solidarité qui existe entre la génération actuelle et les générations qui l'ont précédée ou qui la suivront ? Comment pourra-t-on me prouver que j'ai vécu au moyen âge, par exemple, et que je reviendrai prendre part aux événements qui s'accompliront dans la suite des temps ?

Le principe de la pluralité des existences a été assez souvent démontré dans la *Revue* et dans les ouvrages fondamentaux de la doctrine, pour que nous ne nous y arrêtions pas ici ; l'expérience et l'observation des faits de la vie journalière fourmillent de preuves physiques et d'une démonstration presque mathématique. Nous engageons seulement les penseurs à s'attacher aux preuves morales résultant du raisonnement et de l'induction.

Est-il absolument nécessaire de voir une chose pour y croire ? En voyant des effets, ne peut-on avoir la certitude matérielle de la cause ?

En dehors de l'expérimentation, la seule voie légitime qui s'ouvre à cette recherche, consiste à remonter de l'effet à la cause. La justice nous offre un exemple bien remarquable de ce principe, lorsqu'elle s'applique à découvrir *les indices* des moyens qui ont servi à la perpétration d'un crime, *les intentions* qui ajoutent à la culpabilité du malfaiteur. On n'a pas pris ce dernier sur le fait et cependant il est condamné sur ces indices.

La science qui ne prétend marcher que par expérience, affirme tous les jours des principes qui ne sont que des inductions des causes dont elle n'a vu que les effets.

En géologie on détermine l'âge des montagnes ; les géologues ont-ils assisté à leur soulèvement, ont-ils vu se former les couches de sédiment qui déterminent cet âge ?

Les connaissances astronomiques, physiques et chimiques permettent d'apprécier le poids des planètes, leur densité, leur volume, la vitesse qui les anime, la nature des éléments qui les composent ; cependant les savants n'ont pu faire d'expérience directe et c'est à l'analogie et à l'induction que nous devons tant de belles et précieuses découvertes.

Les premiers hommes, sur le témoignage de leur sens, affirmaient que c'est le soleil qui tourne autour de la terre. Cependant, ce témoignage les trompait et le raisonnement a prévalu.

Il en sera de même pour les principes préconisés par le Spiritisme, dès qu'on voudra bien les étudier sans parti pris, et c'est alors que l'humanité entrera véritablement et rapidement dans l'ère de progression et de régénération, parce que les individus ne se sentant plus isolés entre deux abîmes, l'inconnu du passé et l'incertitude de l'avenir, travailleront avec ardeur à perfectionner et à multiplier des éléments de bonheur qui sont leur œuvre ; parce qu'ils reconnaîtront qu'ils ne tiennent pas du hasard la position qu'ils occupent dans le monde, et qu'ils jouiront eux-mêmes dans l'avenir et dans de meilleures conditions, des fruits de leurs labeurs et de leurs veilles. C'est qu'enfin le Spiritisme leur apprendra que si les fautes commises collectivement sont expiées solidairement, les progrès accomplis en commun sont également solidaires, et c'est en vertu de ce principe que disparaîtront les dissensions des races, des familles et des individus, et que l'humanité dépouillée des langes de l'enfance, marchera rapidement et virilement à la conquête de ses véritables destinées.

ALLAN KARDEC.

Les précurseurs du Spiritisme.

—

Dupont de Nemours.

Parmi les hommes qui ont préparé par leurs écrits, l'avènement définitif du Spiritisme, il en est qui tiennent leurs croyances sur nos principes, de la tradition et de l'enseignement, tandis que d'autres sont arrivés à ces convictions par leurs propres méditations aidées de l'inspiration divine.

Dupont de Nemours, écrivain presque oublié aujourd'hui, et dont

nous nous faisons un devoir de signaler les travaux à nos lecteurs, admirateur et adepte des doctrines de Leibnitz, partisan de l'école théosophique, fut certainement à la fin du siècle dernier, un des précurseurs les plus éminents des enseignements de la doctrine spirite actuelle.

Nous l'affirmons avec la plus entière certitude, il serait difficile de trouver soit parmi ses contemporains, soit parmi les penseurs de notre époque, un écrivain qui ait mieux compris par la seule puissance du raisonnement, les véritables destinées de l'âme, son origine probable, et les conditions morales et spirituelles de son existence terrestre.

Personne mieux que lui n'a exprimé en termes virils et bien sentis, le rôle de Dieu dans l'univers, l'harmonie et la justice infinies des lois qui gouvernent la création, la progression sans limite qui régit tous les êtres depuis l'infusoire invisible jusqu'à l'homme, et de l'homme jusqu'à Dieu ; personne n'a mieux apprécié l'importance de nos communications avec le monde invisible, ni mieux conçu la nature des épreuves, des récompenses et des expiations humaines. Certainement jamais avant lui *la pluralité des existences n'a été mieux affirmée, la nécessité de la réincarnation et de l'oubli du passé mieux établie*, la vie de l'espace mieux déterminée.

Dupont de Nemours considère les animaux comme des frères cadets de l'humanité, comme les anneaux inférieurs de la chaîne continue par lesquels l'homme a dû passer avant d'arriver à l'état humain. C'est là, du reste, une pensée qui lui est commune avec son maître Leibnitz. Ce grand philosophe soutenait la possibilité pour l'Esprit humain, d'avoir animé les végétaux, puis les animaux. Nous ferons remarquer qu'il n'y a aucune analogie entre ce système, incessamment progressif, et celui de la métempsycose animale pour l'avenir, qui est évidemment absurde. Nous livrons sans commentaire, à nos lecteurs, cette conception qui se retrouve dans les ouvrages d'un grand nombre de philosophes contemporains, nous réservant d'exprimer plus tard notre opinion à cet égard.

En attendant, nous serons heureux de voir s'ajouter au dossier volumineux réuni par M. Allan Kardec sur cette intéressante question, les réflexions et les communications dont elle pourrait être l'objet, soit de la part des spirites isolés, soit des groupes et des sociétés qui jugeraient opportun de la mettre à l'étude.

Les passages suivants, extraits du principal ouvrage de Dupont de Nemours, la *Philosophie de l'univers*, dédié au célèbre chimiste

Lavoisier, prouveront mieux que de plus longs commentaires, ses droits à la reconnaissance et à l'admiration des spiritualistes en général et plus particulièrement des spirites.

EPIGRAPHE : *Rien de rien* ; *rien sans cause* ; *rien qui n'ait d'effet.* Pages 41 et suiv. : *Il n'y a point de hasard.*

« Que des êtres intelligents aient pu être produits par une cause inintelligente, cela est absurde ; *par hasard,* c'est un mot imaginé pour voiler l'ignorance. *Il n'y a point de hasard* : non pas même dans les événements les plus insignifiants, pas même dans les chances du jeu ; mais parce que nous ignorons les causes, nous supposons, nous croyons, nous disons qu'il y a *du hasard,* et nous calculons même le nombre de nos maladresses *comme des chances de hasard*, quoique ces maladresses ne soient point *des hasards,* mais des effets physiques de causes physiques mises en mouvement par une intelligence peu éclairée.

« Que tous les êtres intelligents aient le pouvoir, plus ou moins étendu, non pas de dénaturer, mais d'arranger, de combiner, de modifier les choses inintelligentes ; c'est ce que nous prouvent tous nos travaux, et ceux des *animaux nos frères*.

« Nous avons rejeté le mot et l'idée de *hasard*, comme vides de sens et indignes de la philosophie. Rien n'arrive, rien ne peut arriver que conformément à des lois.

Théorie du périsprit.

« Deux espèces de lois physiques nous ont frappé : celles qui communiquent le mouvement à la matière inanimée et qui sont l'objet des sciences exactes ; celles qui le lui impriment par la volonté des êtres intelligents.

« *Il nous a paru que cette manière d'imprimer le mouvement devait tenir à l'extrême expansibilité d'une matière très subtile,* et nous en avons trouvé un exemple dans l'effet de la machine à vapeur, dans celui de la poudre à canon ; mais la difficulté est demeurée la même, car il n'est pas plus compréhensible, qu'une intelligence, une volonté, des passions, rendent expansible la matière la plus subtile comme la plus compacte. Cependant le fait est si fréquemment constaté par chacun de nos mouvements, qu'il nous a bien fallu reconnaître dans l'intelligence, *cette puissance, plus ou moins étendue, selon l'organisation des Esprits qui en sont doués.*

Pages 51 et suiv. : *Solidarité* ; *voix intérieure*.

« Chaque bonne action est une espèce de prêt fait au genre humain ; c'est une avance, mise dans un commerce où toutes les expéditions ne profitent pas, mais où la plupart amènent cependant des retours plus ou moins avantageux, de sorte que personne ne les a multipliées sans qu'elles lui produisent en masse un grand bénéfice.

« La *conscience* est au fond du cœur humain, le ministre perpétuel du créateur. Elle établit UNE AME *dans l'âme pour juger l'âme*. Il semble qu'il y ait un *nous* qui agit, et un autre *nous* qui décide si le désir est honnête, si l'action est bonne. Point de bonheur quand ils ne sont pas d'accord, quand le plus impétueux des deux cesse de respecter le meilleur et le plus sage, car celui-ci ne perd pas ses droits ; il peut céder passagèrement dans un combat, mais il prend sa revanche ; il est né pour commander et finalement il commande. Il peut récompenser, quand les hommes oppriment et croient punir. Il peut punir, quand les hommes accumulent les éloges et multiplient les récompenses. La société ne voit et ne doit juger que les actions. La conscience voit et juge de plus les intentions et les motifs. Elle fait rougir de la reconnaissance mal acquise et de la réputation usurpée.

Pages 127 et suiv. : *Existence et communication des Esprits désincarnés*.

« N'y a-t-il que les hommes qui aient reçu ce pouvoir protecteur des actions honnêtes et qui soient susceptibles du sentiment qui l'excite, qui le dirige ? Sont-ils bien certainement les plus ingénieux, les plus nobles, les plus riches en sensations et en faculté de tous les citoyens de l'univers, de tous les êtres intelligents créés ? *Oui, de ceux qui nous sont connus*. Mais connaissons-nous tous les *êtres* ? Connaissons-nous seulement tous ceux qui habitent notre globe ? Avons-nous les sens qu'il faudrait pour les connaître ? L'orgueil peut-être répondra encore *oui* ; et ce sera un orgueil insensé.

« Homme, ta vue plonge au-dessous de toi ; tu distingues très bien la gradation non interrompue établie par nuances imperceptibles, entre tous les animaux. (…) Est-ce à toi que la progression doit s'arrêter ? Lève les yeux, tu en es digne : tu penses, tu es né pour penser. Oses-tu comparer la distance effrayante que tu reconnais entre toi et Dieu, avec celle si petite qui m'a fait hésiter entre toi et la fourmi ? Cet espace immense est-il vide ?

Il ne l'est pas, il ne peut pas l'être, l'univers est sans lacune.

S'il est rempli, par qui l'est-il ? Nous ne pouvons *le savoir* ; mais puisque la place existe, il doit s'y trouver quelqu'un et quelque chose. Pourquoi n'avons-nous aucune connaissance évidente de ces êtres dont la convenance, l'analogie, la nécessité dans l'univers, frappent la réflexion, qui peut seule nous les indiquer ? De ces êtres qui doivent nous surpasser en perfection, en facultés, en puissance, autant que nous surpassons les animaux de la dernière classe et les plantes ?… C'est que nous n'avons pas les organes et les sens qu'il nous faudrait pour que notre intelligence communiquât avec eux, quoi qu'ils puissent très bien avoir des sens et des organes propres à nous discerner et à influer sur nous, de même que nous discernons et que nous régissons des races entières d'animaux qui nous ignorent et qui ne sont nos inférieurs que d'un très petit nombre de sens. Quelle pauvreté de n'en avoir que cinq ou six, et de n'être que des hommes. On peut en avoir dix, cent… et c'est ainsi que les mondes embrassent les mondes et que sont classifiés *les êtres intelligents*.

Ce que nous faisons pour *nos frères cadets* (les animaux)… les génies, les anges (permettez-moi d'employer des noms en usage pour désigner des êtres que je devine et que je ne connais pas), ces êtres qui valent bien mieux que nous, le font pour nous… Mais ne supposez pas cependant que je traite de *purs Esprits* les êtres qui nous sont supérieurs…

Nous savons parfaitement que nos passions et notre volonté meuvent notre corps, par un moyen qui nous est inconnu et qui semble fortement contrarier les lois de la gravitation, de la physique, de la mécanique, etc. Cela nous suffit pour comprendre quelle doit être dans le monde et sur nous l'action des intelligences *surhumaines* qui peuvent nous être connues par l'induction, le raisonnement, la comparaison de ce que nous sommes à d'autres animaux, même assez intelligents, et qui n'ont pas de nous la moindre idée.

« Nous ne pouvons espérer de plaire aux *intelligences* d'un grade supérieur par les actes que l'homme même trouverait odieux. Nous ne pouvons pas nous flatter davantage de les tromper comme les hommes, par un extérieur hypocrite, qui ne fait que rendre le crime plus méprisable. Elles peuvent assister à nos actions les plus secrètes. Elles peuvent être instruites de nos soliloques et même de nos pensées non formulées. Nous ignorons combien elles ont de manières de lire dans notre cœur ; nous, dont la misère, la grossièreté, l'ineptie, bornent nos moyens de connaître à toucher, voir,

entendre et quelquefois analyser, conjecturer. Cette maison qu'un Romain célèbre voulait faire bâtir ouverte à la vue de tous les citoyens, elle existe et nous y logeons. Nos voisins, ce sont les chefs et les magistrats de la grande république, revêtus du droit et du pouvoir de récompenser et de punir, même l'intention qui pour eux n'est pas un mystère. Et ceux qui en pénètrent plus complètement les moindres variations, les inflexions les plus légères, ce sont les plus puissants et les plus sages.

« Ils ne nous abandonnent jamais ; nous les trouvons, surtout, dès que nous sommes seuls. Ils nous accompagnent en voyage, dans l'exil, en prison, au cachot. Ils voltigent autour de notre cerveau réfléchissant et paisible. *Nous pouvons les interroger*, et toutes les fois que nous le tentons, *on dirait* qu'ils nous répondent. Pourquoi ne le feraient-ils pas ? Nos amis nous rendent bien un pareil service, mais seulement ceux de nos amis qui nous inspirent un grand respect. »

Pages 161 et suiv. : *Pluralité des existences*.

« Si le véritable *nous* ne renferme que notre *intelligence*, notre faculté de sentir, celle de raisonner nos sensations ; si notre corps et les organes dont il est composé ne sont qu'une machine *à notre service*, c'est-à-dire à celui de l'intelligence qui serait le NOUS ; si les bornes du pouvoir présent de cette intelligence ne tiennent pas à sa nature intelligente, mais seulement à la plus ou moins grande perfection de la machine qui lui a été donnée à régir ; si elle peut même perfectionner et cette machine et le parti qu'elle en tire, la thèse change, et toutes les conséquences doivent changer.

« J'avoue que cette supposition me paraît la vraie, et j'espère vous montrer avant de finir cet écrit, qu'elle est celle qui s'accorde le mieux avec les lois générales, avec l'ordre équitable et plein de raison qui règne dans l'univers. Il me semble que le MOI n'est ni mon bras, ni ma tête, ni un mélange de membres et d'esprit, mais le principe intelligent qui marche par mes jambes, frappe ou travaille par mon bras, combine par ma tête, jouit ou souffre par tous mes organes. Je ne vois dans ceux-ci que *des conducteurs* propres à m'amener des sensations, et *des serviteurs* à mon usage. Jamais je ne me persuaderai que le *moi* soit autre chose que ce qui sent, pense ou raisonne en moi.

« Si je n'ai pas tort, et s'il n'y a point d'autre *Dupont* que celui qui vous aime, où est la difficulté que lorsque *sa maison sera détruite*, il en cherche une nouvelle par son intelligence qui lui resterait ;

qu'il la sollicite ou la reçoive soit des êtres intelligents qui lui sont supérieurs, soit plutôt du Dieu rémunérateur ; soit même de quelque loi de la nature qui nous serait inconnue, et qui, pour animer les corps des êtres intelligents supérieurs, *donnerait la priorité aux principes intelligents qui auraient tenu la meilleure conduite dans un corps d'un ordre inférieur ; à celui qui se serait le plus élevé au-dessus de la portée commune des autres êtres intelligents emmaillotés comme lui, sous les organes d'un animal de la même espèce…* »

Pages 166 et suiv. : *Origines animales*.

« Il y a peut-être quelque induction à tirer de la ressemblance frappante qu'on trouve entre certains hommes et certains animaux. Quand je me vois les yeux, le front, le nez, le menton, le cou, les reins, la marche, les passions, le caractère, les défauts, les vertus, la prud'homie, l'orgueil, la douceur, la colère, la paresse, la vigilance, l'opiniâtreté à ne point lâcher prise d'un dogue de forte race, je n'ai aucune répugnance à *croire* que j'étais naguère, un très honnête chien, singulièrement fidèle et obéissant à son maître, cherchant et rapportant à merveille ; caressant les enfants, exact à la règle, défendant les récoltes, gardant les troupeaux le jour et la porte la nuit, levant la jambe contre les roquets, brave jusqu'à oser attaquer le tigre au risque d'en être mangé, coiffant le sanglier et n'ayant aucune peur du loup. Pour ces bonnes qualités obscurcies par quelques hogneries, quelques querelles déplacées et quelques caresses inopportunes, on devient l'animal que je suis : assez généralement estimé, aimé de quelques personnes, et les aimant bien davantage ; à tout prendre, fort heureux ; tracassé quelquefois mal à propos par ses amis, ne pouvant l'être impunément que par eux, et sensible à ces accidents, comme un pauvre chien qu'on fouette avec injustice.

Oubli des existences antérieures.

« Le souvenir de la vie précédente serait un puissant secours pour celle qui la suit : Quelques êtres supérieurs à l'homme, lorsqu'ils sont en marche graduelle de perfection et d'un avancement non interrompu, ont peut-être cet avantage comme récompense de leur vertu passée ; il ne peut être accordé, sans doute, à ceux qui sont encore éprouvés et qui doivent monter à Dieu, *en commençant ou recommençant entièrement à neuf cette carrière, initiative de haute moralité*. »

Variétés.

—

L'Esprit d'un chien.

Nous reproduisons, d'après la *Petite Presse* du 23 avril 1869, l'anecdote suivante concernant l'intelligence des animaux. C'est un document de plus à ajouter au dossier volumineux que M. Allan Kardec nous a légué sur cette étude intéressante. Il en avait fait l'objet d'un traité spécial qu'il se proposait de publier personnellement dans un avenir prochain. Nous nous efforcerons de remplir ses vues en le faisant en temps utile et dès que les travaux de toutes natures qui nous incombent nous permettront de nous y consacrer tout particulièrement. Jusque-là nous serons reconnaissants à ceux de nos correspondants qui voudront nous communiquer soit leurs réflexions personnelles à cet égard, soit les communications ou faits de nature à nous éclairer aussi complètement que possible, sur cette création si intéressante parmi toutes les œuvres du créateur.

« Le dernier mot de l'intelligence des chiens n'a pas encore été dit, écrit à l'*Italia* un officier de l'armée italienne. Un curieux épisode de brigandage, dont nous pouvons garantir l'exactitude, nous en fournit une nouvelle preuve.

« Dans une des dernières opérations militaires destinées à purger les provinces napolitaines du brigandage, l'escadron du capitaine *** se dirigeait silencieusement, à la faveur de la nuit, vers un petit bois que des informations très sûres et très précises désignaient comme le repaire habituel d'une bande de brigands.

« A la petite pointe du jour, nos cavaliers, qui avaient eu soin d'étouffer le bruit de leurs armes et des sabots de leurs chevaux, se trouvaient à une faible distance de l'endroit désigné, quand tout à coup un petit chien, appartenant évidemment à la bande des brigands et qui se tenait immobile sur la lisière du bois, l'œil inquiet, l'oreille aux écoutes et fièrement campé sur ses pattes, se prit à aboyer de toutes ses forces.

« L'éveil était donné, et lorsque l'escadron fut entré dans le fourré, des traces récentes et irrécusables témoignaient de la fuite précipitée et désordonnée d'une troupe de bandits à cheval.

« Le capitaine se mord la moustache, et dans un accès de mauvaise humeur facile à comprendre, tout en grommelant entre ses dents : « Le maudit chien ! » saisit son revolver et vise la malheu-

reuse vigie des brigands, qui accompagnait toujours l'escadron en aboyant de plus belle.

« Le coup part, le chien roule dans la poussière, se relève, puis retombe encore en poussant des hurlements plaintifs, et reste couché sur le dos, les quatre pattes en l'air, raide, inanimé.

« L'escadron reprend sa marche sans grand espoir de revoir les brigands, mais au bout d'un grand quart d'heure, quelle n'est pas la surprise du capitaine en voyant le fantôme du chien, ou pour mieux dire le chien lui-même, qu'il croyait avoir bel et bien mis à mort, trottinant frais et dispos sur les flancs de l'escadron, se dissimulant derrière les arbres et les hautes herbes, épiant la marche et la direction de la troupe, remplissant enfin jusqu'au bout sa mission de sentinelle avancée !

« Le capitaine, tout étonné, l'appelle ; le chien, malgré le souvenir de l'accueil peu gracieux reçu quelques instants auparavant, s'approche en frétillant. On le tâte, on l'examine ; pas la moindre égratignure, pas une mèche de son poil brûlée ou même roussie.

« Il n'y avait pas à en douter, le chien avait joué la comédie, et avec un talent et un succès dignes d'une meilleure cause.

« Son intelligence, son petit air futé trouvèrent grâce près de nos soldats, et ce fut à qui le caresserait et partagerait avec lui ses provisions.

« Hâtons-nous de dire qu'il se montra sensible et reconnaissant de ces bons procédés : il ne quitta plus l'escadron et devint l'ami et le compagnon des soldats.

« De plus, revenu de ses sympathies et de ses velléités *brigandesques*, et tout à fait converti aux idées d'ordre et de respect à la loi, il est à cette heure le plus fin dénicheur de brigands, et par conséquent leur ennemi le plus redoutable et le plus acharné. »

(*Petite Presse* du 23 avril 1869.)

La Médiumnité au verre d'eau et la Médiumnité guérissante en Russie.

—

Un de nos correspondants d'Odessa (Russie méridionale) nous transmet d'intéressants détails sur la médiumnité voyante au moyen du verre d'eau. (Voir la *Revue spirite* des mois d'octobre 1864 et 1865, page 289, et du mois de juin 1868, page 161.) Cette faculté, paraît-il, est très répandue dans toutes les classes de l'échelle sociale et employée comme moyen de divination et de consultation

pour les malades. Les personnes qui en sont douées voient, dans une glace ou dans un verre d'eau, sans aucune magnétisation, et il est rare qu'elles n'y voient pas des images qui souvent changent plusieurs fois d'aspect.

Voici les renseignements qui nous sont donnés et que notre correspondant tient d'un témoin oculaire, dont la véracité ne peut être mise en doute.

« Un de mes amis, dit-il, vieux colonel en retraite, spirite et médium écrivain, à qui je fis part de ma lecture de l'article de Genève (n° de juin de la *Revue spirite*, 1868), me raconte le fait suivant, qui lui est personnel.

« Pour éviter tout changement, je laisserai parler mon interlocuteur, me bornant simplement à traduire du russe en français :

> « Longtemps avant qu'il ne fût question de Spiritisme, je demeurais à Nicolajeff. La fille de mon cocher, enfant d'une douzaine d'années, était idiote et restait telle malgré tous les moyens employés par ses parents pour la rendre à la raison.
>
> « Un jour, le père vint me trouver pour me demander la permission d'appeler une *ruakharka* (littéralement : femme savante), qui, à ce qu'on lui assurait, pouvait guérir son enfant. N'ayant rien à objecter, on fit venir la *ruakharka*, et je me rendis moi-même à la cuisine pour assister à la séance.
>
> « La femme se fit donner un vase plat en grès, le remplit d'eau et se mit à y regarder en murmurant des paroles incompréhensibles.
>
> « Bientôt elle se retourna en nous disant que la fille était incurable, et m'engagea à regarder moi-même dans le vase pour y voir la preuve de ce qu'elle disait.
>
> « Prenant le tout pour un tour de passe-passe, j'y jetai un regard incrédule, et j'y vis reproduite, à mon étonnement extrême, l'image de l'enfant malade, dans sa position habituelle, c'est-à-dire assise par terre, les mains entre les jambes et balançant son corps comme le balancier d'une horloge. Devant l'enfant se tenait, comme s'il voulait se jeter sur elle, un effroyable chien noir, la regardant fixement.
>
> « Croyant être dupe de quelque adroit escamotage, je mis la main dans le vase et je remuai l'eau, ce qui fit disparaître l'image, mais naturellement je n'y trouvai rien.
>
> Les *ruakharky* ou *rnakharky* pullulent chez nous en Russie ; il n'y a pas jusqu'au moindre bourg, jusqu'au plus petit hameau qui n'en

ait un ou plusieurs, bien connus, vénérés ou craints, selon les bons ou les mauvais effets qu'ils produisent sur leur entourage.

« Ils s'occupent parfois de divination, mais ordinairement du traitement des maladies, le plus souvent au moyen du *nachept-chivanié* (murmurement), c'est-à-dire en murmurant parfois des prières, parfois des formules cabalistiques, en imposant un doigt, ou la main, ou les deux mains sur la partie malade.

« On peut dire, en un mot, qu'il y a autant de façons de guérir qu'il y a de ruakharky.

« La plupart d'entre eux ne traitent pas toutes les maladies, mais ont des spécialités, et les effets qu'ils produisent sont parfois prodigieux, d'autant plus qu'ils n'emploient que rarement des médicaments substantiels.

« Il est bien naturel qu'entre ces ruakharky, à plusieurs desquels on ne peut refuser une grande force magnétique ou même une médiumnité guérissante, il se mêle des charlatans qui pratiquent la plus grossière superstition, au grand détriment moral, physique et pécunier des pauvres gens qui tombent en leurs mains.

« Vu les effets souvent bienfaisants et souvent pernicieux qu'ils produisent, le peuple regarde ces ruakharky avec une confiance mêlée de crainte, qu'ils savent parfois très bien employer à leur propre avantage ; mais il y en a qui n'acceptent rien.

« Les faits ci-dessus, ajoute notre correspondant en terminant, prouvent une fois de plus que ni la médiumnité dans ses phases différentes, ni l'emploi du magnétisme ne sont des inventions nouvelles, mais que, bien au contraire, ils sont disséminés partout, même où on s'attendrait le moins à les trouver ; qu'ils sont même passés dans les us et coutumes de presque tous les peuples depuis la plus haute antiquité, et qu'il ne s'agit que de faire un triage consciencieux et raisonnable du vrai et du faux, des lois de la nature et des pratiques superstitieuses, d'éclairer et non de renverser, pour grouper autour de la vraie doctrine des millions d'adhérents, auxquels il ne manque qu'un enseignement rationnel pour être spirites, sinon de nom, au moins de fait.

« S'il vous paraissait utile de publier ces lignes, je vous autorise à y mettre mon nom, car on ne devrait pas craindre de dire hautement ses convictions, quand elles sont honnêtes et loyales.

« Agréez, messieurs, l'expression de ma plus haute considération,

« Gustave ZORN »

Négociant à Odessa (Russie méridionale), 24 août 1869.

Remarque. - Nous saisissons avec empressement l'occasion de féliciter M. Zorn de son désir de ne cacher en aucune façon sa qualité de spirite ; il serait à désirer que tous nos frères en croyance eussent le même courage devant l'opinion ; car ils y gagneraient certainement, ainsi que la doctrine, en considération et en dignité.

Cet intéressant récit ayant été lu dans un groupe spirite de Paris, a donné lieu à la communication suivante :

(Paris, 7 septembre 1869.)

A mesure que vos relations s'étendront et que les spirites épars en tous les centres étudieront les usages populaires de leurs localités, ils reconnaîtront bientôt que partout les principes du Spiritisme parfois dénaturés, mais encore reconnaissables, sont profondément enracinés dans toutes les croyances primitives ou traditionnelles. Il n'y a rien là qui puisse étonner, et on n'y doit voir qu'une preuve de plus de la réalité de l'enseignement des Esprits. Si, depuis quinze ans environ, le Spiritisme a pris un essor nouveau ; si, depuis moins de temps encore, il a été réuni en corps de doctrine et popularisé dans le monde entier, il n'en est pas moins vrai qu'il repose sur des lois aussi anciennes que la création, et qui, par conséquent, ont toujours régi les rapports des hommes et des Esprits entre eux.

Depuis le paganisme, qui n'était qu'une déification poétique des croyances spirites, et dès avant les temps mythologiques, les principes de la philosophie nouvelle, conservés par quelques sages, se sont transmis d'âge en âge jusqu'à nos jours, soulevant parfois la persécution et la souffrance contre ces précurseurs de nos croyances, mais aussi burinant leur nom en lettres d'or sur le grand livre des bienfaiteurs de l'humanité.

Chaque époque a eu ses missionnaires et ses révélateurs, dont le langage était approprié à l'avancement et à l'intelligence de ceux qu'ils devaient éclairer.

Sous un nom ou sous un autre, le Spiritisme a dominé depuis l'origine des sociétés jusqu'à l'époque actuelle, et quelles que soient les apparences, c'est encore lui qui préside à tous les mouvements philosophiques des temps présents et qui prépare ceux de l'avenir. Que repousse-t-on, en effet ? Un mot, une forme ; mais l'esprit de la doctrine est chez tous les êtres véritablement avancés et même, et peut-être surtout, chez ces prétendus matérialistes réduits à diviniser la matière, parce qu'ils trouvent trop petit et trop mesquin le

Dieu qu'on leur avait appris à adorer. Ce n'est plus, en effet, un Dieu personnel et vengeur qui peut présider désormais à la direction des humanités. La forme doit s'effacer pour ne laisser subsister que les principes.

Qu'importent les obstacles et les difficultés de la route ; marchez courageusement en avant, obéissez à l'impulsion de vos convictions raisonnées, laissez à ceux à qui ils suffisent encore les enseignements routiniers et à demi discrédités d'un passé qui s'efface davantage chaque jour, et ne vous attachez à chercher l'être divin que dans la logique, la sagesse, l'intelligence et la bienveillance infinies qui surgissent à chaque pas de l'étude de la nature.

Clélie DUPLANTIER.

Les sœurs jumelles.

Le 15 mars 1865, il est né à M. et madame Lewis E. Waterman, de Cambridge (Massachussetts), deux jumelles. L'une d'elle seulement vécut ; ils la nommèrent Rose. Ils avaient déjà à cette époque deux petites filles âgées de quatre ans. M. et madame Waterman croyaient aux enseignements de *la doctrine orthodoxe* ; mais ils connaissaient le *spiritualisme* et le considéraient comme une dérision, particulièrement madame Waterman. Si par hasard ils assistaient à une conférence ou à une séance, ils considéraient cela comme un sujet de distraction.

Avant de pouvoir parler, la petite Rose manifesta un grand amour pour les fleurs, affectionnant particulièrement les boutons de roses, et, pour la contenter, on lui attachait sur la poitrine des fleurs artificielles qu'on remplaçait quand elles étaient fanées.

Quand Rose commença à marcher seule, elle fuyait ses sœurs et paraissait avoir un grand plaisir à s'amuser seule ou avec une *compagne imaginaire*, car ses parents avaient remarqué qu'elle tendait toujours la main pour avoir un second morceau de pomme ou de gâteau, comme si elle avait eu à pourvoir aux besoins d'un autre enfant.

Elle commença à parler à l'âge de deux ans, et un jour qu'elle s'amusait avec sa *compagne invisible*, on lui demanda qui est-ce qui s'amusait ainsi avec elle ? « Ma petite sœur Lily, » répondit-elle. « – Pourquoi demandez-vous deux pommes ? – J'en veux une pour Lily. » Quand des visiteurs lui demandaient son nom : « Bouton-de-Rose, répondait-elle. – C'est-il pour cela que vous en portez toujours un attaché sur votre poitrine ? – Non, c'est parce que ma petite

sœur Lily en porte un. – Où est votre petite sœur Lily ? – Ma petite sœur est au ciel. – Où est le ciel ? – Ici, ma petite Lily est ici. »

Beaucoup de questions semblables étaient faites à cette intéressante enfant et ses réponses *étaient toujours conformes*, *impliquant la présence de sa petite Lily*, qui non-seulement jouait avec elle le jour, mais qui était encore la nuit sa camarade de lit, car Rose prenait son oreiller dans ses bras, le caressait en l'appelant sa petite Lily ; elle en faisait la description à ses parents, disant qu'elle avait de beaux cheveux blonds, des yeux bleus, une belle robe et voulait que sa mère lui en fît une semblable.

Un jour du mois de janvier 1868, on trouva en sa possession un bouton de rose frais et odoriférant. Où l'avait-elle pris ? c'était un mystère pour la famille, car il n'y en avait pas à la maison, et il n'était venu personne qui eût pu le lui donner. « Où avez-vous pris cette jolie fleur ? lui demanda-t-on. – C'est ma Lily qui me l'a donnée, » répondit-elle. D'autres fois c'étaient des pensées qui lui étaient données. Les parents n'attachaient à ces faits aucune importance, lorsqu'un jour quelqu'un parla du spiritualisme et engagea M. Waterman à consulter un médium. Ayant suivi le conseil il acquit par lui la preuve que Lily n'était pas un être imaginaire ; mais bien l'Esprit de sa fille, la sœur jumelle de Rose. Madame Waterman étant devenue médium écrivain, ils obtinrent par son intermédiaire des communications de différents Esprits qui leur donnèrent des preuves remarquables d'identité, notamment une de l'Esprit Abby, une tante de M. Waterman, chez laquelle il avait passé sa jeunesse.

Ces preuves, jointes aux faits et gestes de Rose avec sa petite Lily, prouvèrent aux époux Waterman la réalité de la communication des Esprits avec les mortels.

Un matin Rose apporta à sa mère une mèche de cheveux en disant : « Maman, ma petite Lily m'a dit de te donner cela. » La mère, très *étonnée*, fut impressionnée pour écrire et elle obtint une communication de l'Esprit de la tante de M. Waterman, dans laquelle elle disait que ces cheveux étaient les siens et que bientôt ils en auraient aussi de la petite Lily. En effet, le même soir, ils en trouvèrent une mèche sur le lit de Rose, mèche dorée comme ils n'en avaient jamais vu.

(*Extrait du Spiritual Magazine de Londres*.)

—

Réincarnation. - Préexistence.

Un de nos correspondants a bien voulu nous adresser les extraits suivants du préambule de l'*Histoire de la Révolution française,* par Louis Blanc. Comme ils sont entièrement conformes aux principes de la philosophie spirite, nous nous faisons un devoir de les communiquer à nos lecteurs.

« Mais quoi ! même quand c'est la souveraineté de l'idée pure qui se débat, du sang ! toujours du sang ! Quelle est donc cette loi qui, à tout grand progrès, donne pour condition quelque grand désastre ? Semblables à la charrue, les révolutions ne fécondent le sol qu'en le déchirant ; pourquoi ? D'où vient que la durée n'est que la destruction qui se prolonge et se renouvelle ? D'où vient à la mort ce pouvoir de faire germer la vie ? Lorsque, dans une société qui s'écroule, des milliers d'individus périssent écrasés sous les décombres, qu'importe, disons-nous ? L'espèce chemine. Mais est-il juste que des races entières soient tourmentées et anéanties, afin qu'un jour, plus tard, dans un temps déterminé, des races différentes viennent jouir des travaux accomplis et des maux soufferts ? Cette immense et arbitraire immolation des êtres d'hier à ceux d'aujourd'hui, et de ceux d'aujourd'hui à ceux de demain, n'est-elle pas de nature à soulever la conscience jusque dans ses plus intimes profondeurs ? Et aux malheureux qui tombent égorgés devant l'autel du progrès, le progrès peut-il paraître autre chose qu'une idole sinistre, qu'une exécrable et fausse divinité ?

« Ce seraient là, on en doit convenir, des questions terribles, si, pour les résoudre, on n'avait que ces deux croyances : *Solidarité des races, immortalité du genre humain*. Car, quand on admet que tout se transforme et que rien n'est détruit ; quand on croit à l'impuissance de la mort ; quand on se persuade que les générations successives sont des modes variés d'une même vie universelle qui, en s'améliorant, se continue ; quand on adopte, enfin, cette admirable définition échappée au génie de Pascal : « *L'humanité est un homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse,* » alors le spectacle de tant de catastrophes accumulées perd ce qu'il avait d'accablant pour la conscience ; on ne doute plus de la sagesse des lois générales, de l'éternelle justice ; et, sans pâlir, sans fléchir, on suit les périodes de cette longue et douloureuse gestation de la vérité, qu'on nomme l'histoire. »

—

Lettres de Machiavel à M. De Girardin.

Le journal *la Liberté* publie depuis quelque temps, sous la signature de M. Aimé Dolfus, une série d'articles politiques, sous la rubrique : LETTRES DE MACHIAVEL *à M. de Girardin*[26], et dont il ne nous appartient pas d'analyser l'esprit ; mais nous reconnaissons avec une vive satisfaction que si les rédacteurs de *la Liberté* ne sont pas spirites, ils trouvent néanmoins assez adroit de se servir des principes du Spiritisme pour intéresser leurs lecteurs. Il ne faut certainement voir dans ces lettres qu'une forme, qu'un produit de l'imagination approprié par l'auteur aux circonstances actuelles. Il faudrait, pour juger ces lettres, les lire en entier. Notre cadre et l'objet spécial de nos études, nous oblige à ne reproduire que le passage suivant, que nous publions sans autres commentaires, renvoyant nos lecteurs pour plus de détails à l'appréciation qui en est faite par M. Allan Kardec, dans la communication intitulée : *Le Spiritisme et la littérature contemporaine*. Nous citons textuellement :

« Parmi les quelques hommes de votre génération qui ont su le mieux saisir et s'assimiler mes idées, mettre en pratique mes doctrines, abandonner la politique de passion pour la politique de conciliation, négliger les formes gouvernementales pour s'attacher au fond des choses, il en est un dont la vie publique semble une page détachée de l'histoire de mon temps.

« Il est mon contemporain presque autant qu'il est le vôtre ; il est votre ami comme il fut le mien. C'est pour la seconde fois qu'il se donne une mission d'apaisement et qu'il joue un rôle modérateur dont le dix-neuvième siècle ne semble deviner guère mieux que les partis du seizième, la portée et la grandeur. Il avait essayé déjà, mais sans succès, sous les Médicis ce qu'il vient de tenter plus heureusement sous les Napoléons. Avant de porter le nom que vous lui connaissez, monsieur, et que je n'ai pas besoin d'écrire, il s'était appelé François Guichardin.

« Historien et homme d'État sous sa première incarnation, il s'est révélé, la seconde, orateur de premier ordre : les deux personnalités ont tant de points de contact, que je crois pouvoir les confondre en une seule. »

(*Liberté*, du 4 septembre 1869.)

---

[26] Voir la *Liberté*, des 31 août, 2 et 4 septembre.

Correspondance.

—

Aux nombreux témoignages de sympathie pour madame Allan Kardec et d'assurances d'adhésion que nous avons reçus de nos correspondants de la France et des pays circonvoisins, à propos de la mort de M. Allan Kardec, viennent s'ajouter aujourd'hui les hommages rendus à la mémoire de notre maître vénéré par les spirites des centres d'outre-mer.

Nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux de nos lecteurs des extraits de deux de ces lettres, ainsi que les adhésions des sociétés de Rouen et de Saint-Aignan à la constitution de la Société anonyme.

Un de nos correspondants de Saint-Pétersbourg (Russie), M. Henri Stecki, l'auteur du *Spiritisme dans la Bible* (*Revue spirite*, novembre 1868, page 350), adhère également de la manière la plus absolue à l'organisation nouvelle. Désireux de concourir personnellement à la vulgarisation universelle de nos principes, M. Henri Stecki veut bien consacrer le produit entier de la vente de son intéressant ouvrage à l'alimentation du fonds de réserve de la caisse générale. Nous le prions d'en agréer, au nom du Spiritisme et des spirites du monde entier, nos chaleureuses félicitations et nos vifs remerciements.

Tous ces témoignages prouvent surabondamment que, selon nos plus intimes convictions, le Spiritisme réunira dans un avenir prochain, sans distinction de caste, ni de nationalité, les hommes sincèrement dévoués aux véritables intérêts et à la régénération de l'humanité[27].

Saint-Denis (Réunion), le 30 juillet 1869.

Monsieur le Président de la Société parisienne des Etudes spirites.

MONSIEUR,

C'est du bout du monde que vous parviendra cette lettre ; mais, si éloigné que je sois de mes frères en doctrine et de la souscription que vous avez ouverte si fraternellement pour permettre aux spirites du monde entier d'accomplir un devoir de reconnaissance envers

[27] Au moment de mettre sous presse, nous recevons du groupe de Montauban (Tarn-et-Garonne) une lettre d'adhésion, dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

leur bon et regretté maître Allan Kardec, je conserve l'espoir que je n'arriverai pas trop tard pour déposer mon offrande parmi les vôtres et être compris au nombre de ceux qui se font gloire et honneur d'ériger un monument funèbre à la mémoire de l'homme de bien qui avait voué toute son existence au bonheur de l'humanité, et qui a si complètement réussi à apporter l'espérance et l'amour dans tant de cœurs.

Je charge à cet effet, mon correspondant de Paris de verser entre vos mains la somme de 50 fr.

Recevez, etc. A. M…

Port-Louis, le 1er juillet 1869.

A Monsieur le Président de la Société spirite de Paris.

MONSIEUR,

C'est avec un sentiment de pénible surprise que nous avons reçu votre circulaire en date du 1er avril 1869, nous apprenant la mort subite de notre bien-aimé maître et vénéré instructeur M. Allan Kardec.

La première impression faisant place à la réflexion, nous conduit à constater que rien ne se fait inutilement dans le monde, et que tout doit suivre la loi du progrès.

Notre bien-aimé maître, depuis longtemps nous a appris à le comprendre, puisqu'il nous a dit, par l'épigraphe de la *Revue* : « *Tout effet a une cause ; tout effet intelligent a une cause intelligente ; la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet*. » Sa mort, dans les circonstances qui l'ont précédée et suivie, contribuera, nous en sommes sûr, à imposer silence aux calomniateurs, à surprendre les ignorants, et à conduire les retardataires du monde civilisé, à étudier, à voir, à comprendre et à progresser.

Si nous sommes bien convaincu des solides principes de la doctrine que M. Allan Kardec a implantés dans nos cœurs et dans nos esprits, nous devons mieux que tous autres comprendre que le mouvement transitoire qui s'opère en ce moment, est le prélude de l'ère nouvelle qui doit régénérer le monde dans un avenir prochain ; et tous les grands Esprits qui émigrent en ce moment, doivent être, à notre avis, les messies qui viendront conduire l'humanité à sa plus belle transformation.

Quel Esprit mieux que celui de M. Allan Kardec pourra prendre une part plus active dans ce beau résultat ? Quel homme durant son existence corporelle depuis 1869 ans s'est consacré à instruire d'une manière plus solide, un nombre plus grand de frères dans les principes humanitaires ?

Quel conquérant sur notre globe, quel poète, quel auteur d'invention utile, a contribué par le succès de ses conquêtes, par le charme de sa poésie, ou par la puissance de son invention à faire plus d'heureux sur la terre en douze ans de travaux soutenus, que ne l'a fait M. Allan Kardec ?

Quel homme a entrepris, poursuivi et complété un travail plus progressif et plus moralisateur que celui que nous a légué M. Allan Kardec, nous faisant comprendre par son exemple, qu'il faut toujours laisser la porte ouverte à toute heure et à tout âge, au progrès transitoire qui doit tendre à une perfection relative.

C'est pour nous tous aujourd'hui un devoir absolu d'accueillir avec empressement votre appel fraternel, et de venir de tous les points du globe terrestre, apporter le faible contingent que doit isolément tout frère spirite, au centre qui, à son tour, doit être le creuset où toutes les harmonies spirites viendront s'épurer.

J'ai l'honneur, etc. Ch. L. L…

—

Saint-Aignan, 16 septembre 1869.

Messieurs les Membres du Comité de la caisse générale et centrale du Spiritisme, à Paris.

MESSIEURS,

Les membres du groupe spirite de Saint-Aignan, près Rouen, après avoir pris connaissance des statuts de la Société anonyme du Spiritisme, se font un devoir de féliciter les fondateurs d'une organisation qui assure définitivement la stabilité de nos principes dans l'avenir.

Les spirites de Saint-Aignan sont peu nombreux et peu fortunés, mais ils sont de ceux qui ont le plus acquis par l'étude de la doctrine, car ils ont trouvé en elle la force de supporter les épreuves souvent cruelles de la vie, et l'espérance de conquérir le bonheur pour l'avenir par leur patience et leur soumission à la volonté de Dieu.

Ayant beaucoup reçu, ils ne craignent pas de donner peu, car ils se souviennent que l'obole de la veuve a plus de prix devant Dieu que la prodigalité du riche ; mais si leurs ressources matérielles sont

modiques, ils espèrent néanmoins concourir activement et effectivement à la vulgarisation de leurs croyances en en faisant apprécier la justesse et la logique à ceux qui les entourent, en leur communiquant le courage et la confiance qu'ils y ont puisés.

Notre modeste souscription s'élève à la somme de 27 fr.

Veuillez agréer, messieurs, l'assurance de notre fraternelle sympathie.

Pour tous les membres du groupe.

Le président : J. CHEVALIER.

Tisserand à Saint-Aignan, près Rouen (Seine-Inférieure).

—

Rouen, 29 août 1869.

A Messieurs les Membres du Comité de la caisse générale et centrale du Spiritisme, à Paris.

MESSIEURS,

Les membres de la Société spirite de Rouen, réunis en séance le dimanche, 29 août 1869, après avoir étudié avec le plus grand soin les extraits des statuts de la Société anonyme du Spiritisme, publiés dans le numéro d'août de la *Revue spirite*, ayant reconnu l'utilité de cette organisation et appréciant la stabilité que la doctrine acquerra par suite des dispositions qui lui assurent une existence légale et indépendante, ont décidé ce qui suit :

1° Des félicitations seront adressées par les spirites de Rouen aux membres fondateurs de la nouvelle Société, dont ils apprécient le dévouement et le désintéressement ;

2° Ils approuvent les articles des statuts concernant la manière d'alimenter le fonds de réserve, et adhèrent de la manière la plus absolue au versement qui a été fait à la Caisse générale des 1,000 fr. provenant de la souscription de la Société de Rouen, pour le développement progressif des principes de notre consolante philosophie.

La Société de Rouen doit, avant tout, pourvoir à son existence ; ses moyens d'action sont limités, mais toutes les fois que les circonstances et ses ressources le lui permettront, son appui matériel et son assentiment moral seront acquis aux dispositions prises par la Société anonyme pour assurer la vitalité et l'extension du Spiritisme dans l'avenir.

(Extrait du registre de procès-verbaux de la séance du 29 août 1869.)

(*Suivent les signatures des principaux membres.*)

Dissertations spirites

—

Le Spiritisme et la Littérature contemporaine.

(Paris, 14 septembre 1869.)

Le Spiritisme est de sa nature modeste et peu bruyant ; il existe par la toute-puissance de la vérité et non par le bruit soulevé autour de lui par ses adversaires ou ses partisans. Utopie ou rêve d'une imagination désordonnée, après un succès d'un jour, il fût tombé sous la conspiration du silence ou mieux encore sous celle du ridicule qui, à ce qu'on prétend, tue tout en France. Mais le silence n'anéantit que les œuvres sans consistance et le ridicule ne tue que ce qui est mortel. Si le Spiritisme a vécu, bien qu'il n'ait rien fait pour échapper aux pièges de toute nature qui lui ont été tendus, c'est qu'il n'est l'œuvre ni d'un homme, ni d'un parti, c'est qu'il est le résultat de l'observation des faits et de la coordination méthodique des lois universelles. En supposant que ses adhérents humains disparaissent, que les ouvrages qui l'érigent en corps de doctrine soient anéantis, il survivrait encore et aussi longtemps qu'il existera des mondes et des lois pour les régir.

On est matérialiste, catholique, musulman ou libre penseur, de par sa volonté ou sa conviction ; il suffit d'exister sinon pour être spirite, du moins pour subir le Spiritisme. Penser, réfléchir, vivre, c'est en effet faire acte de spirite, et quelque singulière que paraisse cette prétention, elle sera promptement justifiée après quelques minutes d'examen pour ceux qui admettent *une âme, un corps, et un intermédiaire entre cette âme et ce corps*, pour ceux qui, ainsi que Pascal et Louis Blanc, considèrent l'humanité *comme un homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse* ; pour ceux qui, comme *la Liberté*, acceptent qu'un homme puisse vivre successivement dans deux siècles différents et exercer sur les institutions et la philosophie de son temps une influence de même nature.

Qu'on soit convaincu ou non, penser, écouter la voix intérieure de la méditation, n'est-ce pas faire acte de spirite, si réellement il existe des Esprits ? Vivre, c'est-à-dire respirer, n'est-ce pas faire subir au corps une impression transmise à l'Esprit par l'intermédiaire du périsprit ? Admettre ces trois principes constitutifs de l'être humain, c'est admettre une des bases fondamentales de la doctrine, c'est être spirite, ou du moins, c'est avoir un point de contact avec le Spiritisme, une croyance commune avec les spirites.

Entrez chez nous ouvertement ou par la porte dérobée, messieurs

les savants, eh ! que nous importe !… pourvu que vous entriez. La doctrine pénètre en vous désormais, et, comme la tache d'huile, elle s'étend et s'agrandit sans cesse. Vous êtes à nous, car la science humaine entre à pleines voiles dans la voie philosophique, et la philosophie spirite admet toutes les conclusions rationnelles de la science. Sur ce terrain commun, que vous le vouliez ou non, que vous appeliez vos concessions d'un nom quelconque, vous êtes avec nous et la forme nous est indifférente si le fond est le même.

Vous êtes bien près de croire et surtout de convaincre, monsieur de Girardin, qui trouve habile d'emprunter au Spiritisme ses mots, ses formes et ses principes fondamentaux pour intéresser vos lecteurs ! Et vous tous, poètes, romanciers, littérateurs, n'êtes-vous pas un peu spirites, lorsque vos personnages rêvent à un passé qu'ils n'ont jamais connu, lorsqu'ils reconnaissent les lieux qu'ils n'ont jamais visités, lorsque la sympathie ou la répulsion naissent entre eux du premier contact. Vous faites, sans doute, du Spiritisme, comme les machinistes font de la féerie ; c'est pour vous peut-être un truc, une mise en scène, un cadre. Que nous importe ! Vous n'en popularisez pas moins des enseignements qui trouvent de l'écho partout, car beaucoup pressentent et subissent, sans pouvoir les définir, ces convictions sur lesquelles vos plumes savantes ou poétiques viennent jeter la lumière de l'évidence. C'est une source féconde que le Spiritisme, messieurs ! C'est la Golconde inépuisable qui enrichit l'esprit et le cœur des écrivains qui l'exploitent et de ceux qui lisent leurs productions ! Merci ! messieurs, vous êtes nos alliés, sans le vouloir, sans le savoir peut-être, mais nous vous laissons juges de vos intentions pour n'apprécier que les résultats.

On se plaignait de la pénurie des instruments de convictions ; le nombre des médiums diminuait ; leur zèle se refroidissait ; mais aujourd'hui, n'est-ce pas le poète à la mode, le littérateur dont on s'arrache les œuvres, le savant chargé d'éclairer les intelligences, qui popularisent et qui répandent partout la conviction ?

Ah ! ne craignez plus pour l'avenir du Spiritisme ! Enfant, il a échappé à toutes les étreintes de l'ennemi ; adolescent, et adopté bon gré mal gré par la science et la littérature, il ne cessera sa marche envahissante que lorsqu'il aura inscrit dans tous les cœurs, les principes régénérateurs qui rétabliront la paix et l'harmonie partout où règnent encore le désordre et les dissensions intestines.

ALLAN KARDEC

—

LA CHARITÉ.

(Société de Paris, 9 juillet 1869, méd. M. Leymarie.)

La charité, mais ce mot existe depuis le commencement de l'humanité. Depuis le jour où un homme tendit la main à un autre homme, il y eut acte de charité, et depuis ce temps inconnu, que de faits, que d'exemples vivaces de cette pensée profonde de la conscience humaine. Ces exemples : des historiens, des moralistes, les ont relatés dans des ouvrages présents à la mémoire de tous.

Mais ce que je voudrais vous voir réellement aimer, messieurs, c'est cette charité du cœur vraiment spirite qui ne disserte pas sur un procédé, sur une manière de faire, sur des distinctions subtiles.

Donner est douce chose, et jamais la main droite dût-elle voir ce que fait la main gauche !

Chers spirites, frères aimés, soulagez vos semblables sans parti pris, donnez à ceux qui souffrent, à ceux qui attendent ; à ces mères, à ces enfants abandonnés, à tous les déshérités et vous ferez œuvre véritable.

Mais ce n'est là que de la charité banale que tous les hommes pratiquent comme vous à quelque croyance qu'ils appartiennent. Le spirite doit voir plus loin ; le spirite doit par étude, par intention, sonder ces douleurs cachées, honteuses, douloureuses qui rongent tant de belles et excellentes natures, tous ces martyrs du devoir, de la conscience, tous ces forçats de l'épreuve humaine, voués par des fautes antérieures à se purifier de toute une existence de méfaits ignorés. Ah ! pour ceux-là ayez du cœur, des attentions délicates, des paroles consolantes ; partagez avec ces vaillants de la vie qui luttent sourdement contre la force irritée, mais juste qui les frappe et les frappe sans cesse.

Voyez-les, ces parias au front inspiré ; les uns sont des épaves commerciales frappées et coulées comme des navires en détresse ; d'autres voient toutes les affections les fuir ; femme, enfants bien-aimés, intérieur laborieusement édifié, tout disparaît. Celui-là, c'est la maladie qui le frappe lui ou les siens ; torture incessante, enfer de la vie, où l'espoir semble fuir devant des douleurs sans cesse renaissantes.

Oui, sondez ingénieusement les plaies de tous ces déshérités, allez à eux ; consolez, donnez votre cœur, votre bourse, votre main, votre appui, car savoir chercher délicatement, c'est le mérite de la charité spirite ; c'est là l'œuvre choisie et le sens intime de l'épigraphe chérie du maître : « *Hors la Charité point de salut*. »

Quatre mots doivent être la base de la langue spirite : *Pardon*, *amour*, *solidarité*, *charité*.

BERNARD.

Poésies spirites.

Les Lunettes.

FABLE.

Devant les grands reflets d'or, de pourpre et d'opale,
Que le déclin du jour à l'Occident étale,
Simon, l'homme des champs, est muet et rêveur ;
Même une larme brille au bord de sa paupière.
Cet immense foyer d'éclatante lumière
D'un émoi doux et vague a pénétré son cœur.
Simon n'est pas un homme de science
Ne voyant que matière et mécaniques lois ;
Il a plus de bon sens ; il a sa conscience ;
Il est intelligent et modeste à la fois.
Dans le cours de sa rêverie,

Il murmurait les mots : Ame, Dieu, Créateur,
Quand un rire léger, rire de moquerie,
Surgit à ses côtés. Quel était le railleur ?
Monsieur son fils !… jeune homme encore imberbe,
Et pourtant *diplômé* déjà… savant en herbe.
- Enfant, j'admire la splendeur
De ce tableau grandiose, harmonique,
Je vois, je sens et je crois par le cœur.
- Et le fils, gravement et toujours ironique :
Vous voyez, dites-vous, et vous croyez… c'est bien !
Mais moi je ne vois rien, rien, absolument rien.
- Facétieux dans ses attaques,
Autant qu'opiniâtre à se donner raison,
Le jeune bachelier regardait l'horizon,
Avec des lunettes opaques.

Matérialistes savants,
Du moins prétendus tels, qui jetez à tous vents
Vos démonstrations boiteuses, incomplètes,
Ne sont-ce pas là vos lunettes ?

DOMBRE.

Bibliographie.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS.

Swiarto Zagrobowe (*la lumière d'outre-tombe*) journal spirite mensuel, publié en cahier de 16 pages in-octavo à Léopold (Gallicie autrichienne) rédacteur-gérant : W. Letronne.

Conditions d'abonnement par an : Gallicie autrichienne : 10 fr. – Provinces autrichiennes limitrophes : 11 fr. – Pays étrangers : 12 fr.

—

L'Écho d'outre-tombe, moniteur du Spiritisme au Brésil, publié mensuellement à Bahia, en langue portugaise par cahier de 60 pages in-octavo sous la direction de M. Luiz Olympio-Telles-de-Menezes, membre de l'Institut historique de Bahia.

Conditions d'abonnement par an :

Bahia..	9 000 réis.
Provinces brésiliennes.............	11 000 réis.
Étranger	12 000 réis.

Bahia. - *Largo d'o desterra n*° 2.

—

Statuts de la Société anonyme du Spiritisme; brochure in-8. – prix : 1 fr. Paris ; administration de la Société anonyme, 7, rue de Lille.

Avis

Pour satisfaire au vœu exprimé par un certain nombre de nos abonnés, nous publions ci-dessous le modèle de suscription des lettres à adresser à la Société anonyme. La forme suivante nous a paru remplir toutes les conditions désirables pour assurer l'arrivée des correspondances à destination et éviter toute désignation personnelle :

A la *Société anonyme du Spiritisme*,
7, rue de Lille,
Paris.

Remarque. - Nous rappelons que pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées à la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous la surveillance du comité d'administration de la Société.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* peut leur fournir contre un mandat de poste, et sans augmentation de prix, tous les ouvrages parus en librairie ; le port en sus pour l'étranger.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. DESLIENS.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1869.

La vie future.

—

(Œuvres posthumes)

La vie future n'est plus un problème ; c'est un fait acquis à la raison et à la démonstration pour la presque unanimité des hommes, car ses négateurs ne forment qu'une infime minorité, malgré le bruit qu'ils s'efforcent de faire. Ce n'est donc pas sa réalité que nous nous proposons de démontrer ici ; ce serait se répéter sans rien ajouter à la conviction générale. Le principe étant admis, comme prémisses, ce que nous nous proposons, c'est d'examiner son influence sur l'ordre social et la moralisation, selon la manière dont il est envisagé.

Les conséquences du principe contraire, c'est-à-dire du néantisme, sont également trop connues et trop bien comprises pour qu'il soit nécessaire de les développer à nouveau. Nous dirons seulement que, s'il était démontré que la vie future n'existe pas, la vie présente serait sans autre but que l'entretien d'un corps qui, demain, dans une heure, pourrait cesser d'exister, et tout, dans ce cas, serait fini sans retour. La conséquence logique d'une telle condition de l'humanité, serait la concentration de toutes les pensées sur l'accroissement des jouissances matérielles, sans souci du préjudice d'autrui, car pourquoi se priver, s'imposer des sacrifices ? quelle nécessité de se contraindre pour s'améliorer, se corriger de ses défauts ? Ce serait encore la parfaite inutilité du remords, du repentir, puisqu'on n'aurait rien à espérer ; ce serait enfin la consécration de l'égoïsme et de la maxime : *Le monde est aux plus forts et aux plus adroits*. Sans la vie future, la morale n'est qu'une contrainte, un code de convention imposé arbitrairement, mais elle n'a aucune racine dans le cœur. Une société fondée sur une telle croyance, n'aurait d'autre lien que la force, et tomberait bientôt en dissolution.

Qu'on n'objecte pas que, parmi les négateurs de la vie future, il y a d'honnêtes gens, incapables de faire sciemment du tort à autrui et susceptibles des plus grands dévouements ! Disons d'abord que, chez beaucoup d'incrédules, la négation de l'avenir est plutôt une fanfaronnade, une jactance, l'orgueil de passer pour des esprits forts, que le résultat d'une conviction absolue. Dans le for intime de leur conscience, il y a un doute qui les importune, c'est pourquoi ils cherchent à s'étourdir ; mais ce n'est pas sans une secrète arrière pensée qu'ils prononcent le terrible *rien* qui les prive du fruit de tous les travaux de l'intelligence, et brise à jamais les plus chères affections. Plus d'un de ceux qui crient le plus fort, sont les premiers à trembler à l'idée de l'inconnu ; aussi, quand approche le moment fatal d'entrer dans cet inconnu, bien peu s'endorment du dernier sommeil avec la ferme persuasion qu'ils ne se réveilleront pas quelque part, car la nature ne perd jamais ses droits.

Disons donc que chez le plus grand nombre, l'incrédulité n'est que relative ; c'est-à-dire que, leur raison n'étant satisfaite ni des dogmes, ni des croyances religieuses, et n'ayant trouvé nulle part de quoi combler le vide qui s'était fait en eux, ils ont conclu qu'il n'y avait rien et bâti des systèmes pour justifier la négation ; ils ne sont donc incrédules que faute de mieux. Les incrédules absolus sont fort rares, si toutefois il en existe.

Une intuition latente et inconsciente de l'avenir peut donc en retenir un certain nombre sur la pente du mal, et l'on pourrait citer une foule d'actes, même chez les plus endurcis, qui témoignent de ce sentiment secret qui les domine à leur insu.

Il faut dire aussi que, quel que soit le degré de l'incrédulité, les gens d'une certaine condition sociale sont retenus par le respect humain ; leur position les oblige à se maintenir dans une ligne de conduite très réservée ; ce qu'ils redoutent par-dessus tout, c'est la flétrissure et le mépris, qui, en leur faisant perdre, par la déchéance du rang qu'ils occupent, la considération du monde, les priveraient des jouissances qu'ils s'y procurent ; s'ils n'ont pas toujours le fond de la vertu, ils en ont au moins le vernis. Mais pour ceux qui n'ont aucune raison de tenir à l'opinion, qui se moquent du qu'en dira-t-on, et l'on ne disconviendra pas que ce ne soit la majorité, quel frein peut être imposé au débordement des passions brutales et des appétits grossiers ? Sur quelle base appuyer la théorie du bien et du mal, la nécessité de réformer leurs mauvais penchants, le devoir de respecter ce que possèdent les autres, alors qu'eux-mêmes ne possèdent

rien ? Quel peut être le stimulant du point d'honneur pour des gens à qui l'on persuade qu'ils ne sont pas plus que des animaux ? La loi, dit-on, est là pour les maintenir ; mais la loi n'est pas un code de morale qui touche le cœur ; c'est une force qu'ils subissent et qu'ils éludent s'ils le peuvent ; s'ils tombent sous ses coups, c'est pour eux une mauvaise chance ou une maladresse qu'ils tâchent de réparer à la première occasion.

Ceux qui prétendent qu'il n'y a plus de mérite pour les incrédules à faire le bien sans l'espoir d'une rémunération dans la vie future à laquelle ils ne croient pas, s'appuient sur un sophisme tout aussi peu fondé. Les croyants disent aussi que le bien accompli en vue des avantages qu'on en peut recueillir, est moins méritoire ; ils vont même plus loin, car ils sont persuadés que, selon le mobile qui fait agir, le mérite peut être complètement annulé. La perspective de la vie future n'exclut pas le désintéressement dans les bonnes actions, parce que le bonheur dont on y jouit est avant tout subordonné au degré d'avancement moral : or, les orgueilleux et les ambitieux y sont parmi les moins bien partagés. Mais les incrédules qui font le bien sont-ils aussi désintéressés qu'ils le prétendent ? S'ils n'attendent rien de l'autre monde, n'espèrent-ils rien de celui-ci ? L'amour-propre n'y trouve-t-il jamais son compte ? Sont-ils insensibles au suffrage des hommes ? Ce serait là un degré de perfection rare, et nous ne croyons pas qu'il y en ait beaucoup qui y soient amenés par le seul culte de la matière.

Une objection plus sérieuse est celle-ci : Si la croyance à la vie future est un élément moralisateur, pourquoi les hommes, à qui on la prêche depuis qu'ils sont sur la terre, sont-ils généralement si mauvais ?

D'abord, qui dit qu'ils ne seraient pas pires sans cela ? On n'en saurait douter, si l'on considère les résultats inévitables du néantisme popularisé. Ne voit-on pas, au contraire, en observant les différents échelons de l'humanité depuis la sauvagerie jusqu'à la civilisation, marcher de front le progrès intellectuel et moral, l'adoucissement des mœurs, et l'idée plus rationnelle de la vie future ? Mais cette idée, encore très imparfaite, n'a pu exercer toute l'influence qu'elle aura nécessairement à mesure qu'elle sera mieux comprise, et que l'on acquerra des notions plus justes sur l'avenir qui nous est réservé.

Quelque ferme que soit la croyance en l'immortalité, l'homme ne se préoccupe guère de son âme qu'à un point de vue mystique. La

vie future, trop peu clairement définie, ne l'impressionne que vaguement ; ce n'est qu'un but qui se perd dans le lointain, et non un moyen, parce que le sort y est irrévocablement fixé, et que nulle part on ne l'a présentée comme progressive ; d'où l'on conclut que l'on sera pour l'éternité, ce que l'on est en sortant d'ici. D'ailleurs, le tableau que l'on en fait, les conditions déterminantes du bonheur ou du malheur que l'on y éprouve, sont loin, surtout dans un siècle d'examen comme le nôtre, de satisfaire complètement la raison. Puis, elle ne se rattache pas assez directement à la vie terrestre ; entre les deux, il n'y a aucune solidarité, mais un abîme, de sorte que celui qui se préoccupe principalement de l'une des deux, perd presque toujours l'autre de vue.

Sous l'empire de la foi aveugle, cette croyance abstraite avait suffi aux aspirations des hommes ; alors ils se laissaient conduire ; aujourd'hui, sous le règne du libre examen, ils veulent se conduire, eux-mêmes, voir par leurs propres yeux, et comprendre ; ces vagues notions de la vie future ne sont pas à la hauteur des idées nouvelles, et ne répondent plus aux besoins créés par le progrès. Avec le développement des idées, tout doit progresser autour de l'homme, parce que tout se tient, tout est solidaire dans la nature : sciences, croyances, cultes, législations, moyens d'action ; le mouvement en avant est irrésistible, parce qu'il est la loi de l'existence des êtres ; quoi que ce soit qui reste en arrière, au-dessous du niveau social, est mis de côté, comme des vêtements qui ne sont plus à la taille, et, finalement, est emporté par le flot qui monte.

Ainsi en est-il des idées puériles sur la vie future dont se contentaient nos pères ; persister à les imposer aujourd'hui, serait pousser à l'incrédulité. Pour être acceptée par l'opinion, et pour exercer son influence moralisatrice, la vie future doit se présenter sous l'aspect d'une chose positive, tangible en quelque sorte, capable de supporter l'examen ; satisfaisante pour la raison, sans rien laisser dans l'ombre. C'est au moment où l'insuffisance des notions de l'avenir ouvrait la porte au doute et à l'incrédulité, que de nouveaux moyens d'investigation sont donnés à l'homme pour pénétrer ce mystère, et lui faire comprendre la vie future dans sa réalité, dans son positivisme, dans ses rapports intimes avec la vie corporelle.

Pourquoi prend-on, en général, si peu de souci de la vie future ? C'est cependant une actualité, puisque chaque jour on voit des milliers d'hommes partir pour cette destination inconnue ! Comme

chacun de nous doit fatalement partir à son tour, et que l'heure du départ peut sonner à toute minute, il semble naturel de s'inquiéter de ce qu'il en adviendra. Pourquoi ne le fait-on pas ? Précisément parce que la destination est inconnue, et qu'on n'a eu, jusqu'à présent, aucun moyen de la connaître. L'inexorable science est venue la déloger des lieux où on l'avait circonscrite. Est-elle près ? Est-elle loin ? Est-elle perdue dans l'infini ? Les philosophies des temps passés ne répondent pas, parce qu'elles n'en savent rien elles-mêmes ; alors on se dit : « Il en sera ce qu'il en sera ; » de là l'indifférence.

On nous apprend bien qu'on y est heureux ou malheureux selon qu'on a bien ou mal vécu ; mais cela est si vague ! En quoi consistent ce bonheur et ce malheur ? Le tableau qu'on nous en fait est tellement en désaccord avec l'idée que nous nous faisons de la justice de Dieu, semé de tant de contradictions, d'inconséquences, d'impossibilités radicales, qu'involontairement on est saisi par le doute, si ce n'est par l'incrédulité absolue ; et puis l'on se dit que ceux qui se sont trompés sur les lieux assignés aux séjours futurs, ont pu de même être induits en erreur sur les conditions qu'ils assignent à la félicité et la souffrance. D'ailleurs, comment serons-nous dans ce monde-là ? Y serons-nous des êtres concrets ou abstraits ? Y aurons-nous une forme, une apparence ? Si nous n'avons rien de matériel, comment peut-on y endurer des souffrances matérielles ? Si les heureux n'ont rien à faire, l'oisiveté perpétuelle au lieu d'une récompense devient un supplice, à moins d'admettre le Nirvana du Bouddhisme qui n'est guère plus enviable.

L'homme ne se préoccupera de la vie future que lorsqu'il y verra un but nettement et clairement défini, une situation logique, répondant à toutes ses aspirations, résolvant toutes les difficultés du présent, et qu'il n'y trouvera rien que la raison ne puisse admettre. S'il se préoccupe du lendemain, c'est parce que la vie du lendemain se lie intimement à la vie de la veille ; elles sont solidaires l'une de l'autre : il sait que de ce qu'il fait aujourd'hui dépend la position de demain, et de ce qu'il fera demain dépendra la position du surlendemain, et ainsi de suite.

Telle doit être pour lui la vie future ; quand celle-ci ne sera plus perdue dans les nuages de l'abstraction, mais une actualité palpable, complément nécessaire de la vie présente, *une des phases* de la vie générale, comme les jours sont des phases de la vie corporelle ; quand il verra le présent réagir sur l'avenir, par la force des choses, et surtout quand il comprendra *la réaction de l'avenir sur le présent* ;

quand, en un mot, il verra le passé, le présent et l'avenir s'enchaîner par une inexorable nécessité, comme la veille, le jour et le lendemain dans la vie actuelle, oh ! alors ses idées changeront du tout au tout, parce qu'il verra dans la vie future, non-seulement un but, mais un moyen ; non un effet éloigné, mais actuel ; c'est alors aussi que cette croyance exercera forcément, et par une conséquence toute naturelle, une action prépondérante sur l'état social et la moralisation.

Tel est le point de vue sous lequel le Spiritisme nous fait envisager la vie future. ALLAN KARDEC.

Société anonyme du Spiritisme

(Troisième article, voir la *Revue* des mois d'août et de septembre 1869.)

—

COURTES EXPLICATIONS.

Nous nous sommes aperçus à regret que, par suite d'un malentendu inconcevable en présence de la clarté des explications données dans la *Revue*, quelques personnes, en petite minorité par rapport à la généralité des spirites, confondaient et considéraient comme une seule et même chose, la Société parisienne des études spirites et la Société anonyme du Spiritisme.

Quelques-uns de nos correspondants nous ayant demandé de les éclairer à cet égard, nous nous empressons de satisfaire à leur légitime désir et de leur communiquer les réflexions suivantes, dans le but de bien définir la situation.

Comme toutes les Sociétés spirites, la *Société parisienne des études spirites* qui n'existe qu'en vertu d'une simple autorisation, s'occupe purement et simplement, conformément à son règlement, d'études psychologiques et morales. Elle poursuit, par des moyens identiques, le même but que les Sociétés de Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, etc. Elle se consacre uniquement, en un mot, à l'étude des enseignements qui sont l'objet de ses travaux ; elle acquiert de nouvelles connaissances par les communications qu'elle reçoit des Esprits à l'aide des médiums, par l'examen sérieux que font ses membres coopérants des questions à l'ordre du jour, et elle vulgarise la doctrine par l'admission d'auditeurs à ses réunions. Son désintéressement étant absolu, on serait certes mal venu à l'accuser d'exploitation.

La Société anonyme du Spiritisme est une organisation essentiellement distincte. Tandis que la Société parisienne des études spi-

rites est purement locale, ou du moins restreinte à quelques correspondances limitées avec la province et l'étranger, la Société anonyme du Spiritisme devient, par la *Revue spirite*, un organe de centralisation presque universelle. C'est une Société commerciale, il est vrai, mais il n'est personne de bonne foi qui, après en avoir analysé la constitution sans parti pris, ne convienne que le désintéressement le plus absolu et le dévouement le plus entier ont présidé à sa fondation.

M. Allan Kardec le premier[28], lorsqu'il était encore de ce monde, et quelques spirites éclairés ont reconnu que les conditions de la librairie ordinaire rendaient impossible la vulgarisation du Spiritisme dans les masses, au moyen des ouvrages qui sont encore, à notre avis, les meilleurs agents de propagation. Mais, pour soustraire les ouvrages aux éditeurs, pour les réunir dans une seule main, et arriver dans un avenir plus ou moins éloigné à en faire des éditions populaires, il fallait tout d'abord des capitaux qu'une personne isolée ne pouvait fournir et une organisation qui fît des ouvrages fondamentaux, non plus une propriété particulière, mais la propriété du Spiritisme en général. C'est pour arriver à ce résultat que la Société anonyme a été fondée, et aussi pour assurer au Spiritisme une existence légale inébranlable et des ressources pour l'avenir.

Il y aurait certes mauvaise grâce et mauvaise volonté à voir dans cette entreprise aussi peu commerciale que possible, autre chose qu'un moyen de concentration et de diffusion plus puissant, qu'un lien destiné à réunir en faisceau et à utiliser les efforts de tous les spirites, efforts souvent dépensés en pure perte naguère, en raison même de l'isolement de la plupart des éléments actifs.

La Société anonyme a pour objet des opérations commerciales ; elle est constituée par parts d'intérêt et peut recevoir des dons destinés à alimenter une partie du fonds de réserve. Mais quel sera l'emploi des ressources qui pourront résulter des intérêts et bénéfices capitalisés ? Quel est son but et celui de tous ceux qui, comprenant ses véritables intentions, s'empressent de la soutenir de leur appui moral et de leur concours matériel ? Il suffit de prendre connaissance de ses statuts pour s'en rendre compte[29].

Loin de chercher un lucre, un gain dont ses membres bénéficieraient, elle prétend consacrer purement et uniquement à la vulgari-

---

28 Voir la *Revue* de décembre 1868, d'avril 1869 ; les préliminaires du catalogue la Librairie spirite, etc.

29 Voir la *Revue* de septembre 1869, et les statuts de la Société anonyme du Spiritisme, broch. in-12, prix : 1 fr., Librairie spirite, 7, rue de Lille, Paris.

sation de nos enseignements et par tous les moyens légaux, les ressources qui lui adviendront par quelque voie que ce soit. Qui pourrait suspecter de telles dispositions et y voir des tendances à l'exploitation !…

La Société a des administrateurs, des employés qu'elle paye ; mais il ne viendra certainement à l'idée de personne qu'on puisse consacrer son temps et ses facultés à un travail quelconque sans être en droit d'en attendre une juste rémunération.

Comme nous désirons avant tout que la lumière se fasse et que la vérité soit connue, nous nous faisons un devoir de communiquer à tous ces quelques réflexions.

La Société anonyme du Spiritisme est donc une chose essentiellement distincte de la Société parisienne des études spirites, et par son organisation et par ses moyens d'action ; mais si les deux Sociétés marchent au même but par des moyens différents, il est parfaitement évident que d'excellents résultats pour le Spiritisme en général seront la conséquence d'une entente cordiale et de rapports bienveillants entre elles. Or, cette bonne harmonie, qui doit exister entre tous ceux qui désirent concourir au progrès de l'esprit humain, cette bonne harmonie n'a jamais été troublée. Les bons rapports qui existaient entre la *Revue spirite* et la Société parisienne, antérieurement à la création de la Société anonyme, n'ont pas cessé d'exister depuis qu'elle est fondée. La Société anonyme, comme le faisait le rédacteur de la *Revue*, se fait un devoir de communiquer à la Société de Paris les documents qui peuvent ajouter à l'intérêt de ses travaux, et elle reçoit, avec la plus vive satisfaction, les communications, études morales, documents de la Société de Paris, qui lui paraissent devoir intéresser le Spiritisme en général, et qu'elle insère en temps utile dans sa *Revue* pour les porter à la connaissance de tous.

Y a-t-il parmi nous quelques dissidents, quelques mécontents ? Nous l'ignorons et nous ne voulons pas le savoir, car nous sommes d'avis que l'intérêt particulier doit s'effacer devant l'intérêt général, et que, devant le but que se propose le Spiritisme, les animosités individuelles doivent céder la place aux questions de principes. Les hommes sont faillibles et peuvent se tromper, mais lorsqu'ils concourent au grand mouvement régénérateur, nous pensons que les spirites doivent ne plus s'occuper que du bien commun avec *la charité, la fraternité, la tolérance*, qui doivent présider à tous

les travaux d'une philosophie qui a pris pour devise : « *Hors la charité, point de salut*. »

Il nous est également revenu que quelques-uns de nos correspondants se plaignaient de la tiédeur de la *Revue* à reproduire les instructions émanées de groupes et de centres, même d'une certaine importance pour le Spiritisme. Nous ne craignons pas de l'avouer ici, si nous avons agi ainsi, c'est que, désirant avant tout demeurer dans la voie du maître, nous avons dû, pour ne pas blâmer directement des attaques que nous ne pouvions sanctionner, nous borner à protester par le silence contre une manière d'agir qui, si elle était généralement adoptée, pourrait jeter le Spiritisme hors des errements tracés par la main prudente de M. Allan Kardec. Par sa nature, le Spiritisme essentiellement philosophique doit, en toutes circonstances, s'abstenir de traiter les questions religieuses dogmatiques, et surtout d'aborder le terrain brûlant de la politique. Nous l'avons constaté à regret, quelques spirites, heureusement en petite minorité, s'attachent avec une opiniâtreté trop persistante, à riposter par des attaques sans merci, aux violentes attaques dont nous avons été et dont nous sommes encore souvent l'objet. Nous les voyons avec peine persévérer dans une ligne de conduite que nous ne pouvons approuver. Laissons à d'autres la tâche de signaler les abus et de les combattre par la parole et par la presse. Notre mission à nous n'est pas de détruire, mais d'édifier ; attachons-nous à faire mieux que nos adversaires, et nous serons goûtés et appréciés. D'autres peuvent employer la violence et la critique acerbe ; nos seules armes, à nous, doivent être l'esprit de conciliation et de persuasion.

On nous a souvent demandé pourquoi nous ne répondions pas aux attaques dont nous étions l'objet ; c'est qu'à cet égard nous partageons complètement la manière de voir de M. Allan Kardec. Comme lui, nous ne pensons pas le Spiritisme atteint par les diatribes, et nous croyons que la meilleure réfutation à leur faire est le silence, et que le Spiritisme ne doit se préoccuper d'y répondre qu'en multipliant la diffusion de ses enseignements, et en faisant le plus de bien possible.

Pourquoi ne nous trouverions-nous pas bien d'une méthode qui jusqu'ici nous a toujours été si salutaire ? Ce n'est pas notre doctrine, c'est un Spiritisme de fantaisie, le Spiritisme imaginé par nos adversaires, qui est attaqué dans les écrits qu'on nous signale. Laissons-les frapper dans le vide, et ne donnons pas d'importance

à des railleries qui, ne s'adressant pas au vrai Spiritisme, ne peuvent lui porter d'ombrage.

Au lieu de perdre notre temps et de dépenser nos forces en vaines disputes qui réjouiraient la galerie, unissons-nous, au contraire, pour faire grandir la philosophie spirite par nos travaux persévérants et la populariser par nos actes.

Revue de la Presse.

—

RÉINCARNATION. - PRÉEXISTENCE.

Dans une communication intitulée : *Le Spiritisme et la littérature contemporaine*, et publiée dans le dernier numéro de la *Revue spirite*, l'Esprit de M. Allan Kardec se félicitait de voir la littérature et la science entrer plus ouvertement dans les voies du Spiritisme philosophique. Quelques auteurs, en effet, acceptent un certain nombre de nos convictions et les popularisent dans leurs écrits ; d'autres se servent de nos enseignements comme d'une source féconde en situations nouvelles, en tableaux de nature à intéresser leurs lecteurs. Quelques-uns enfin, entièrement convaincus, ne craignent pas de consacrer à la vulgarisation de nos principes, leur profonde érudition et leur remarquable talent d'écrivain.

Parmi ces derniers, nous citerons M. Victor Tournier, déjà connu du monde spirite par la publication d'une brochure intitulée : *le Spiritisme devant la raison*[30], et ayant pour objet de démontrer, par la seule puissance du raisonnement, la réalité de nos enseignements. – Poursuivant son œuvre avec une activité infatigable, M. Victor Tournier publie, dans la *Fraternité* de Carcassonne, une série d'articles, où la question philosophique est traitée au point de vue spirite avec une hauteur de conception et une lucidité d'expression au-dessus de tout éloge. Plusieurs de ces articles ont déjà paru, et M. Tournier a bien voulu nous les faire parvenir. Dès que toute la série aura été publiée, l'auteur se propose de les coordonner et d'en composer une brochure qui trouvera certainement sa place dans la bibliothèque de tous les spirites désireux de posséder les ouvrages vraiment sérieux où la doctrine est soumise au contrôle irrécusable de la logique et de la raison.

---

[30] Broch. in-12, prix : 1 fr. - Librairie spirite, 7, rue de Lille, Paris. (Voir la *Revue spirite* de mars 1868, page 94.)

Nous empruntons aujourd'hui à la *Fraternité* un de ces articles qui, sous le titre : *Préexistence-Réincarnation*, réunit en quelques pages intéressantes les opinions émises en faveur de ce principe par des philosophes et des littérateurs, dont on ne saurait contester l'autorité. Nous citons textuellement la première partie de ce travail, dont nous publierons la fin dans un prochain numéro.

—

« C'est une opinion bien ancienne que les âmes, en quittant ce monde, vont dans les enfers, et que de là, elles reviennent dans ce monde, et retournent à la vie après avoir passé par la mort. – … Il me semble aussi, Cébès, qu'on ne peut rien opposer à ces vérités, et que nous ne nous sommes pas trompés quand nous les avons *reçues* ; car il est certain qu'il y a un retour à la vie ; que les vivants naissent des morts ; que les âmes des morts existent, et que les âmes vertueuses sont mieux et les méchants plus mal. » (Socrate, *dans le Phédon*.)

Il est digne de remarque que presque tous les peuples anciens ont cru à la préexistence de l'âme et à sa réincarnation. Les philosophes spiritualistes considéraient la renaissance comme une conséquence de l'immortalité ; pour eux, ces deux vérités étaient solidaires, et l'on ne pouvait nier l'une sans nier l'autre. On ne sait pas bien si Pythagore reçut cette doctrine des Égyptiens, des Indiens ou de nos pères les Gaulois. S'il voyagea chez tous ces peuples, il l'y trouva également, puisqu'elle leur était commune.

« Ce même sol, que nous habitons aujourd'hui, dit Jean Reynaud, a porté avant nous un peuple de héros, qui tous étaient habitués à se considérer comme ayant pratiqué l'univers de longue date avant leur incarnation actuelle, fondant ainsi l'espérance de leur immortalité sur la conviction de leur préexistence. »

« Et le poète Lucain : « Selon vous, Druides, les ombres ne descendent pas dans les silencieuses demeures de l'Érèbe, dans les pâles royaumes du Dieu de l'abîme. *Le même Esprit anime un nouveau corps dans une autre sphère*. La mort (si vos hymnes contiennent la vérité) est le milieu d'une longue vie. »

« Cette croyance était si fortement enracinée chez nos pères qu'ils se prêtaient volontiers des sommes payables dans un autre monde où ils étaient sûrs de se rencontrer et de se reconnaître.

« Si les Hébreux ne l'adoptèrent jamais d'une manière aussi générale et aussi entière, ils n'y restèrent pourtant pas étrangers. On sait que les pharisiens, la secte qui se piquait le plus d'orthodoxie,

croyaient à une damnation éternelle pour les méchants et à un retour à la vie pour les bons. C'était le contraire de la religion du Sintos, la plus ancienne du Japon, qui, suivant Kempfer, cité par Boulanger, enseigne que les méchants seuls reviennent à la vie pour expier leurs crimes.

« Certains passages de la Bible justifient la doctrine des pharisiens et expriment d'une manière très claire la croyance à la réincarnation. Je pourrais en citer plusieurs ; je me contente des deux suivants : – « C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la vie ; qui conduit aux enfers et qui en retire. » (I. Rois, ch. II, v. 6.) C'est-à-dire qui fait mourir et qui fait revivre.

« On sait qu'un des procédés de la poésie hébraïque était de redire, en termes différents, dans la seconde partie de la strophe, la pensée déjà exprimée dans la première partie. Ici, *ôte la vie* correspond évidemment à *conduit aux enfers*, et *donne la vie* à *en retire*. D'ailleurs, dans la Bible, comme dans Platon et chez tous les anciens, les enfers sont synonymes de la tombe, de la mort ; et retirer des enfers veut dire faire revivre dans ce monde, faire renaître.

« Ceux de votre peuple qu'on avait fait mourir vivront *de nouveau*, ceux qui étaient tués au milieu de moi ressusciteront. » (Isaïe, ch. XXVI, v. 19.)

« Les Juifs modernes chez qui s'est conservée cette croyance appellent *gilgul*, *roulement*, le passage de l'âme d'un corps à un autre.

« Si le Christ, qui prévoyait sans doute toutes les divisions qu'enfanteraient des dogmes imposés et tout le sang qu'ils feraient verser, ne donna pour loi à ses disciples que l'amour de Dieu et du prochain, il n'en manifesta pas moins, dans plusieurs occasions, sa croyance à la réincarnation. – « 13. Car jusqu'à Jean, dit-il au peuple qui se presse autour de lui, tous les prophètes aussi bien que la loi ont prophétisé ; - 14. et si vous voulez comprendre ce que je vous dis, *c'est lui-même qui est cet Élie qui doit venir*. - 15. Que celui-là l'entende qui a des oreilles pour entendre. » (S. Math., ch. XI).

« Ici, ce ne peut être d'Élie descendu du ciel qu'il s'agit, puisque nous savons que Jean-Baptiste était né de Zacharie et d'Élisabeth, cousine de Marie, mais d'Élie réincarné.

« I. Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance ; - 2. et ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme ou le péché de ceux qui l'ont

mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? » - (S. Jean, ch. IX.)

« Pourquoi les disciples demandent-ils à Jésus, comme une chose toute simple, si c'est à cause de son péché que cet homme est aveugle ? – C'est que les disciples et Jésus étaient convaincus qu'on pouvait avoir péché avant de naître, et, par conséquent, qu'on avait déjà vécu. Est-il possible de donner une autre explication ?

« Comment s'étonner dès lors de ce que nous assurent des écrivains érudits que la croyance à la pluralité des existences était généralement répandue parmi les chrétiens des premiers siècles ? – Du reste, il y a toujours eu et il y aura encore parmi eux, comme parmi les Juifs, des hommes qui la professent, sans croire pour cela sortir, de l'orthodoxie.

« Pendant que cette ligne de conduite prévalait dans l'Église et se terminait par la condamnation d'Origène, dont nous avons vu la providentielle justesse, des docteurs vénérés, qui ont été mis au nombre des saints, n'en continuaient pas moins à soutenir la pluralité des existences *et la non-réalité de la damnation éternelle*. C'est saint Clément d'Alexandrie qui enseigne la rédemption universelle de tous les hommes par le Christ sauveur ; il s'indigne contre l'opinion qui ne fait profiter de cette rédemption que des privilégiés ; il dit qu'en créant les hommes, Dieu a tout disposé, ensemble et détails, dans le but du salut général. (Stromat., liv. VII. Oxford, 1715.) C'est ensuite saint Grégoire de Nysse, qui nous dit qu'il y a *nécessité de nature* pour l'âme immortelle d'être guérie et purifiée, et lorsqu'elle ne l'a pas été par sa vie terrestre, la guérison s'opère dans les vies futures et subséquentes. Voilà bien la pluralité des existences enseignée clairement et en termes formels. Nous retrouvons même de nos jours la préexistence et partant les réincarnations, approuvées dans le mandement d'un évêque de France, Mgr de Montal, évêque de Chartres, au sujet des négateurs du péché originel, auquel il oppose la croyance permise aux vies antérieures de l'âme. Ce mandement est de l'année 1843. (A. Pezzani, *Plur. des exist. de l'âme*.)

« Voici les propres paroles de Mgr de Montal. Je les prends dans le n° du 27 octobre 1864 du journal *l'Avenir*. « Puisque l'Église ne nous défend pas de croire à la préexistence des âmes, qui peut savoir ce qui a pu se passer dans le lointain des âges, entre des intelligences ? »

« Dans une lettre à M. Balathier, qui a paru dans la *Petite Presse*

du 20 septembre 1868 et dont je parlerai de nouveau, M. Ponson du Terrail raconte qu'à son domaine des Charmettes où il se trouve, il a eu pour convive le curé de son village. Celui-ci s'est montré fort surpris d'entendre son hôte lui affirmer qu'il se souvenait d'avoir vécu du temps de Henri IV et d'avoir connu particulièrement ce roi ; qu'il croyait que nous avions déjà vécu et que nous vivrions de nouveau. « Mais enfin, dit l'auteur, il m'accorda que *les croyances chrétiennes n'excluent point cette opinion*, et il me laissa aller mon train. »

Même pendant le sombre moyen âge, où, selon l'expression de Michelet, Satan a tellement grandi qu'il a *enténébré* le monde, la croyance à la réincarnation n'a pas pu complètement être étouffée. J'en trouve une preuve dans la *Divine Comédie* où Dante, qui partageait l'opinion alors générale à ce sujet dans le peuple, place l'empereur Trajan en paradis. Celui-ci, après avoir passé cinq cents ans dans l'enfer, en est sorti par la vertu des prières de saint Grégoire le Grand. Mais, chose digne d'attention, il n'est pas allé directement au ciel ; il a repris un corps sur la terre, - *tornô all'ossa*, - et ce n'est qu'après avoir séjourné peu de temps dans ce corps - *in che fu poco* - qu'il a été admis au nombre des élus.

« Chez les philosophes et les savants, cette idée n'a jamais cessé d'avoir des représentants. L'illustre Franklin, un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité par le génie et la sagesse, se composa à lui-même l'épitaphe suivante qui témoigne de sa foi à la réincarnation :

« Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés, et le titre et la dorure effacés ; mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaîtra, *comme il le croyait*, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigée par l'auteur. »

« Dans une lettre à madame de Stein, Goethe s'écrie : « Pourquoi le destin nous a-t-il liés si étroitement ? Ah ! dans des temps écoulés, tu fus ma sœur ou mon épouse ! »

Le grand chimiste anglais, sir Humphry Davy, dans un ouvrage intitulé : *Les derniers jours d'un philosophe*, s'applique à démontrer la pluralité des existences de l'âme et ses incarnations successives. « L'existence humaine, dit-il, peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée de la succession de naissances et de morts dont la vie éternelle est composée. »

« Charles Fourier était tellement convaincu que nous renaissons sur cette terre, qu'on trouve dans ses ouvrages la phrase suivante : « *Tel mauvais riche pourra revenir mendier à la porte du château dont il a été le propriétaire*. »

« Aujourd'hui la croyance à la pluralité des existences est presque générale chez nos grands écrivains. Je regarde comme superflu de faire des citations qu'on trouve partout et qui me feraient dépasser le cadre dans lequel je dois me renfermer. « Je n'ai, dit M. Chaseray, dans ses *Conférences sur l'âme*[31], que l'embarras du choix en fait de citations pour montrer que la foi à une série d'existences, les unes antérieures, les autres postérieures à la vie présente, grandit et s'impose chaque jour davantage aux esprits éclairés. »

« Il n'est pas jusqu'à Proudhon lui-même qui ne se soit senti un moment entraîné de ce côté. Le passage suivant d'une lettre adressée par le grand démolisseur à M. Villiaumé, le 13 juillet 1857, en est la preuve : « En y songeant, dit-il, je me demande si je ne traîne pas la chaîne de quelque grand coupable, condamné dans une existence antérieure, comme l'enseigne Jean Reynaud ! »

« On le voit, c'est la vieille métempsycose qui reparaît et tend à redevenir la religion de l'humanité. Elle a d'autant plus de chances de réussir cette fois, qu'elle s'est dépouillée de la souillure qui la fit abandonner : - On ne croit plus aujourd'hui que l'âme humaine puisse rétrograder et rentrer dans le corps d'un animal. Les anciens n'avaient pas le sentiment du progrès continu de l'être et de l'économie de ressorts qui préside à l'œuvre de Dieu : voilà pourquoi ils tombèrent dans cette grossière erreur.

« Dans un prochain article, nous soumettrons cette doctrine au contrôle de la raison. V. TOURNIER.

Voyage de M. Peebles en Europe.

Parmi les partisans de l'école spiritualiste américaine, avec lesquels nous nous félicitons de multiplier nos relations, nous sommes heureux de citer M. Peebles, bien connu du monde spirite américain comme rédacteur du « *Banner of Ligth* » journal « *spiritualiste* » de Boston.

M. Peebles s'est également distingué comme conférencier, et nous avons pu apprécier, par la lecture de quelques-uns des discours qu'il a prononcés pour populariser nos convictions, la hauteur de ses conceptions, et la profondeur et l'impartialité de son esprit.

---

[31] *Conférences sur l'âme*, par CHASERAY, 1868. Brochure in-12, prix 1 fr. 50, *franco* 1 fr. 75. Librairie spirite, 7, rue de Lille.

Nous empruntons au *Human nature*, journal spiritualiste publié à Londres, quelques détails intéressants sur la vie de M. Peebles. Dans sa jeunesse, il a étudié pour être ministre du culte calviniste baptiste, une des communions orthodoxes des plus strictes de l'Amérique. Ses aptitudes et son éducation libérale le portèrent à franchir les limites étroites des connaissances requises pour être pasteur. Il lut, observa et pensa par lui-même, combattant hardiment ce que son éducation première condamnait et défendant consciencieusement ce qu'il croyait être la vérité. De l'école calviniste, il entra dans les vues plus larges professées par les Universalistes, dont il a enseigné les croyances pendant plusieurs années.

Pendant que son esprit oscillait entre le cercle étroit des théories classiques et l'impuissance du doute et de la négation, le mouvement *spiritualiste* se répandit dans toute l'Amérique ; des manifestations eurent lieu chez quelques-uns de ses amis et devant ses propres yeux. Il examina avec prudence les phénomènes et les communications, et après bien des doutes et des défiances, ses objections succombant devant la vérité, il entra dans les rangs des spiritualistes. Depuis, il s'est consacré à la propagation de nos convictions ; il a voyagé de la nouvelle Angleterre à la Californie, du nord au sud, dans les villes civilisées de l'Est, parmi les montagnards et les habitants des plaines, répandant la nouvelle doctrine et acquérant de l'expérience en visitant ainsi tous les degrés de civilisation.

M. Peebles a publié plusieurs ouvrages spirites remarquables, et entre autres un volume intitulé : « *les Voyants du siècle* », dont il a bien voulu nous faire hommage et qui a pour objet spécial de démontrer l'existence des Esprits et la possibilité d'entrer en communication avec eux.

M. Peebles ne visite pas l'Europe en spiritualiste seulement ; il se rend à Trébizonde en qualité de consul des États-Unis. Nous sommes heureux de le compter au nombre des hommes sans prévention ni parti pris, qui sont le plus disposés à admettre la réincarnation, ce principe essentiel si longtemps contesté par l'école américaine, et qui tend aujourd'hui à s'y populariser. Nous ne doutons pas que d'une entente cordiale entre tous les hommes intelligents qui, dans tous les centres, ont sérieusement étudié cette question intéressante, ne résulte bientôt pour tous, l'acceptation de la vérité.

La communication suivante a été obtenue dans un cercle intime, en présence de M. Peebles. Nous nous faisons un devoir de la porter à la connaissance de nos lecteurs, parce qu'elle nous paraît expliquer logiquement et rationnellement les véritables causes de la divergence des enseignements des Esprits dans les centres français et les centres américains.

Le Spiritisme et le Spiritualisme.

(Paris, 14 septembre 1869, chez miss Anna Blackwell.)

Je suis plus heureux que vous ne sauriez croire, mes bons amis, de vous trouver réunis. Je suis au milieu de vous, dans une atmosphère sympathique et bienveillante qui satisfait à la fois mon esprit et mon cœur.

Depuis longtemps, j'eusse vivement désiré voir des relations régulières s'établir entre l'école française et l'école américaine. Pour nous entendre, mon Dieu, il faudrait simplement nous voir et nous communiquer nos opinions. J'ai toujours considéré votre salon, chère demoiselle, comme un pont jeté entre l'Europe et l'Amérique, entre la France et l'Angleterre, et qui contribuerait puissamment à supprimer les divergences qui nous séparent et à établir en un mot, un courant d'idées communes d'où surgiraient, dans l'avenir, la fusion et l'unité.

Cher monsieur Peebles, permettez-moi de vous féliciter de votre vif désir d'entrer en relation avec nous. Nous ne devons pas nous souvenir si nous sommes des spirites ou des spiritualistes. Nous serons les uns pour les autres, des hommes, des Esprits qui cherchent consciencieusement la vérité et qui l'accueilleront avec reconnaissance, qu'elle résulte des études françaises ou des études américaines.

Les Esprits de l'espace conservent leurs sympathies et leurs habitudes terrestres. Les Esprits des Américains morts sont encore des *Américains*, comme les désincarnés qui ont vécu en France sont encore *Français* dans l'espace. De là, la différence des enseignements dans certains centres. Chaque groupe d'Esprits, par sa nature même, par esprit national, approprie ses instructions au caractère, au génie spécial de ceux à qui il parle. Mais de même que, sur terre, les barrières qui séparent les nationalités tendent à disparaître, de même, dans l'espace, les caractères distinctifs s'effacent, les nuances se confondent et, dans un temps à venir, moins éloigné que vous ne le supposez, il n'y aura plus sur terre comme dans l'espace, ni Français, ni Anglais, ni Américains, mais des hommes et des Esprits, fils de Dieu au même titre, et aspirant par toutes leurs facultés, au progrès et à la régénération universelle.

Messieurs, je salue ce soir, dans cette réunion, l'aurore d'une fusion prochaine entre les diverses écoles spirites, et je me félicite de compter M. Peebles, au nombre des hommes sans préventions, dont le concours et la bonne volonté assureront la vitalité de nos enseignements dans l'avenir et leur universelle vulgarisation.

Traduisez mes ouvrages ! On ne connaît en Amérique que les arguments contre la réincarnation ; lorsque les démonstrations en

faveur de ce principe y seront populaires, le *Spiritisme* et le *Spiritualisme* ne tarderont pas à se confondre et deviendront par leur fusion, la philosophie naturelle adoptée par tous. ALLAN KARDEC.

Dissertations spirites.

—

Les Anniversaires.

(Paris, 21 septembre 1869.)

Il est chez tous les hommes du monde moderne une habitude digne d'éloges sans aucun doute et qui, par la force des choses, se verra certainement bientôt érigée en principe. Je veux parler des anniversaires et des centenaires !

Une date célèbre dans l'histoire de l'humanité, soit par une conquête glorieuse de l'esprit humain, soit par la naissance ou la mort des bienfaiteurs illustres dont le nom est inscrit en caractères ineffaçables au grand livre de l'immortalité, une date célèbre, dis-je, vient, chaque année rappeler à tous, que ceux-là seuls qui ont travaillé à améliorer le sort de leurs frères, ont droit à tous les respects, à toutes les vénérations. Les dates sanglantes se perdent dans la nuit des temps, et si on rappelle quelquefois encore avec orgueil les victoires d'un grand guerrier, c'est avec une profonde émotion qu'on se souvient de ceux qui ont cherché, par des armes plus pacifiques, à renverser les barrières qui séparent les nationalités. C'est bien, c'est digne, mais est-ce assez ? L'humanité sanctifie ses grands hommes ; elle le fait avec justice, et ses arrêts entendus au tribunal divin, sont sans appel, car c'est la conscience universelle qui les a rendus.

Peuple, l'admiration, le respect, la sympathie émeuvent ton cœur, échauffent ton esprit, excitent ton courage, mais il faut plus encore ; il faut que l'émotion que tu éprouves, trouve un écho chez tous les grands Esprits qui assistent invisibles et attendris à l'évocation de leurs généreuses actions ; il faut que ces derniers reconnaissent des disciples et des émules dans ceux qui font revivre leur passé. Souvenez-vous ! la mémoire du cœur est le sceau des Esprits progressifs appelés au baptême de la régénération, mais prouvez que vous comprenez le dévouement de vos héros de prédilection, en agissant comme eux, sur un théâtre moins vaste peut-être, mais tout aussi méritant, pour acquérir ou faire acquérir à ceux qui vous entourent, les principes de liberté, de solidarité et de tolérance, qui sont l'unique législation des univers.

Après cinq cents ans, Jean Huss vit dans la mémoire de tous, lui qui ne versa jamais que son propre sang pour la défense des liber-

tés qu'il avait proclamées. Mais se souvient-on du prince qui, à la même époque, au prix de sacrifices énormes d'hommes et d'argent, tenta de s'emparer des possessions de ses voisins ? Se souvient-on des détrousseurs armés qui levaient contribution sur les voyageurs imprudents ? Cependant la célébrité s'est attachée au guerrier, au brigand et au philosophe ; mais le guerrier et l'assassin sont morts pour la postérité. Leur souvenir gît enfermé entre deux feuillets jaunis des histoires du moyen âge ; le penseur, le philosophe, celui qui a éveillé le premier l'idée du droit et du devoir, celui qui a remplacé l'esclavage et le joug par l'espérance de la liberté, celui-là vit dans tous les cœurs. Il n'a pas cherché son bien-être et sa gloire ; il a cherché le bonheur et la gloire de l'humanité à venir !

La gloire des conquérants s'éteint avec la fumée du sang qu'ils ont versé, avec l'oubli des pleurs qu'ils ont fait couler ; celle des régénérateurs grandit sans cesse, car l'esprit humain, grandissant lui-même, recueille les feuillets épars où sont inscrits les actes glorieux de ces hommes de bien.

Soyez comme eux, mes amis ; cherchez moins l'éclat que l'utile ; ne soyez pas du nombre de ceux qui combattent pour la liberté avec le désir de se mettre en vue ; soyez de ceux qui luttent obscurément, mais incessamment, pour le triomphe de toutes les vérités, et vous serez aussi de ceux dont la mémoire ne s'éteindra pas. ALLAN KARDEC.

—

Intelligence des animaux.

(Société de Paris ; 8 octobre 1869. - Médium, M. Leymarie).

Permettez-moi, messieurs, de venir quelques instants solliciter votre attention. Vous vous occupez beaucoup de l'Esprit de vos inférieurs dans la nature, de ces petits êtres assez intelligents pour rendre populaire la croyance aujourd'hui admise par un grand nombre de grands Esprits, que dans l'échelle ascendante des créations, l'homme est le sommet, après avoir passé par tous les degrés hiérarchiques des êtres.

Ici, je rendrai, à mon tour, hommage aux *Harmonies*, de Képler, ce savant prédestiné qui avait conçu et dicté, pour ainsi dire, aux générations à venir, les fondements inébranlables des lois qui guident aujourd'hui les chercheurs consciencieux.

J'avais vécu d'abord péniblement par mon travail ; puis, l'aisance étant arrivée, je pus étudier et apprendre. Pour compagne, j'avais une femme douce et intelligente, et sans enfants nous attendions les cheveux blancs avec tranquillité. Quand ma femme mourut, j'avais soixante ans, et ma tristesse était si grande que, toujours seul avec

mes souvenirs, je parcourais les grands bois qui environnent Mézières ; j'aurais voulu mourir et je ne le pouvais.

Un jour, à mes pieds tomba un oiseau, un petit geai. Le ramasser, le réchauffer, le faire revivre, fut ma première pensée ; et, en effet, le pauvre petit devint bien vite grand et gentil, drôle au possible. Il me suivait partout, semblant deviner ma pensée. Si j'étais triste, il s'appuyait bien fort contre moi, et faisant mille grimaces et mille cris étranges, il me forçait à rire. Devant une visite, il était menaçant ; il me suivait au jardinage, émiettant la terre et rejetant les cailloux. A table, il demandait sa provende avec insistance et chantait ou imitait le serin, la fauvette, le chat, le chien, etc.

Que voulez-vous ? Les jours si tristes pour moi s'égayaient, et ce petit ami, cette singulière providence, animait l'intérieur. Il me fit aimer la vie et penser que Dieu avait toujours mis à notre portée une compensation à nos peines. Je pensais, comme vous, que l'animal doit être traité en ami, en commensal, et que le dernier mot de l'égoïsme et de la fierté humaine devait être détruit par l'enseignement que votre vénéré maître cherchait à propager. Cette idée consolante devint une certitude, et j'en fis l'objet de mes études de prédilection. Je trouvais, avec la lecture, des amis parmi les commentateurs, les philosophes ; et, si je vaux quelque chose aujourd'hui dans le monde des invisibles, je le dois sans nul doute à mon geai, jeté brutalement hors du nid par quelque malveillant ennemi de sa race.

Les petites causes produisent souvent de grands effets. Je cherchais la mort, et j'ai trouvé la vie rayonnante et pleine des promesses attrayantes et vraies de l'erraticité. SYLVESTRE.

Remarque. - Pendant la séance où cette communication fut obtenue, il fut question du remarquable ouvrage de Képler sur les *Harmonies des mondes*, dont quelques passages furent lus et commentés par un des assistants. C'est à cet incident que l'Esprit fait, sans doute, allusion.

Nous sommes heureux d'annoncer que l'ouvrage de Képler[32], dont la traduction est très avancée, sera publié dans un avenir prochain. Nous nous proposons d'en faire un compte rendu détaillé dans la *Revue*, et de signaler particulièrement à nos lecteurs un grand nombre de chapitres où la plupart des problèmes spirites sont traités avec une élévation de pensée et une puissance de logique,

32 L'ouvrage *Les Harmonies des mondes* formera un beau volume in-8 de 500 pages, du prix de 5 francs. Les personnes qui désireraient l'acquérir aussitôt son apparition peuvent, dès à présent, adresser leur demande à M. Bittard, gérant de la Librairie, 7, rue de Lille, à Paris.

qui attireront peut-être d'une manière sérieuse l'attention du monde savant sur notre philosophie.

Les Déshéritées.

(Société spirite de Paris, 2 juillet 1869. - Méd., M. Leymarie.)

—

Je viens aujourd'hui vous parler des déshéritées si nombreuses encore, mais dont le nombre est bien amoindri, nous le reconnaissons avec satisfaction, par rapport au cas général qui existait il y a quelques vingtaines d'années.

Ces déshéritées, ce sont nos mères, nos filles, nos sœurs. Jadis, elles s'occupaient de travaux rebutants. Bêtes de somme, machines à procréer, battues et mises à l'index comme une chose, elles semblaient résumer par leurs souffrances toutes les brutalités du maître, toutes les puissances de la force sur la faiblesse.

Le moyen âge nous retrace encore leur passé douloureux et leur continuel esclavage.

Mais aujourd'hui elles sont respectées et aimées, car l'instruction s'est répandue et l'homme commence à apprécier à sa valeur, la compagne qui lui aide à traverser les épreuves de la vie avec tant de sollicitude et de soins tendres et délicats.

Oui, malgré l'éducation énervante que nos mères et nos sœurs reçoivent, malgré cette inoculation de pensées opposées à celles de l'homme, la femme se modifie profondément. Bien qu'elle obéisse à un préjugé enraciné, à de séculaires habitudes, que ses croyances ne soient pas les nôtres, que trop souvent la patrie, l'avenir, le progrès, la liberté, soient pour elle des lettres mortes ; malgré cette éducation énervante, tout se transforme autour de nous ; nos intérieurs se rassérènent, et la nouvelle génération, grâce aux dispositions maternelles, sera plus forte, plus décidée, aimant les arts, l'industrie, la paix, la fraternité et la solidarité.

Que dans nos villes s'ouvrent des cours, une réunion, une œuvre intelligente, et les salles sont trop petites. Nos compagnes ont soif de littérature, de sciences, d'astronomie ; elles aiment la parole vibrante et forte des conférenciers, et cette parole souvent inspirée ne tombe pas dans un terrain stérile, sachez-le, car les enfants recueillent les fruits de ces belles et fortifiantes soirées.

L'heure de rédemption est enfin venue pour elles ; mères ! elles doivent revivre dans leurs enfants ; elles doivent à la société compte de leurs œuvres, et comme des vaillantes, elles veulent savoir et n'être étrangères à rien ; elles sont nos égales et doivent nous compléter. Demandons pour elles l'appui trois fois saint de toutes les connaissances humaines mises à leur portée.

Qui pourrait donc mieux comprendre le Spiritisme que les femmes ; par lui, elles ont la preuve intime de leur force, de leur droit ; ce qui était un pressentiment devient une réalité ; par lui, elles apprennent le but de leurs longues étapes à travers l'humanité, et devant la sanction spirite, elles sont les bons ouvriers de l'œuvre nouvelle. La famille, c'est l'avenir, et nos mères transformeront cette bien-aimée famille en un foyer d'union, d'amour, de bienveillance et de pardon. Par la famille, il y aura révolution profonde dans le monde de la pensée, et les déshéritées accompliront l'œuvre dernière au grand bénéfice de l'humanité. BERNARD.

Deux Esprits aveugles.

(ÉTUDE MORALE).

—

Parmi les groupes et Sociétés spirites qui veulent bien nous adresser des documents et soumettre à notre appréciation les instructions qui leur sont données, nous nous félicitons de compter la Société de Marseille, qui pourrait servir de modèle tant par la gravité et l'importance de ses travaux que par la méthode intelligente et logique avec laquelle elle procède à l'étude des problèmes spirites. Il serait à désirer que tous les centres se comportassent de la sorte ; les spirites y gagneraient à coup sûr en science et en dignité, et la doctrine en considération et en développement.

Nous nous faisons un devoir de faire connaître à nos lecteurs le compte rendu d'une manifestation obtenue dans cette Société par la médiumnité parlante, faculté qui tend aujourd'hui à se généraliser, et qui deviendra à coup sûr, pour tous les amis de la vérité et du progrès, une source d'études fécondes en heureux résultats.

(Marseille, septembre 1869. - Médium parlant, madame G.)

I. *Un des guides protecteurs du groupe amène deux Esprits souffrants qu'il annonce en ces termes* :

« Chers amis, je vous amène deux aveugles ; veuillez leur prêter une oreille attentive et les accueillir avec sympathie. Je vous quitte un moment pour leur faire place, mais je reviendrai bientôt concourir à votre instruction. » « BRUNAT. »

A peine l'Esprit de Brunat s'est-il retiré, que la physionomie du médium change brusquement et annonce l'approche d'un Esprit souffrant. Ce dernier prend la parole et dit :

« Où suis-je, mon Dieu ? Quelle est ma situation ? Est-il permis de souffrir comme je souffre, et cependant qu'ai-je fait ? Je n'ai pas fait trop de bien, je le sais, mais je n'ai pas fait de mal !… O vous

qui m'écoutez, sachez combien mes souffrances sont cruelles !… Apprenez que j'ai subitement été arraché à la terre, alors que je m'y attendais le moins, et que sur cette terre que je regrette si amèrement, j'ai laissé une femme que j'adorais.

« Depuis combien de temps suis-je errant, je n'en sais rien ; mais bien des jours se sont passés avant que je comprisse que j'étais mort. Y a-t-il de cela quelques heures ou un grand nombre d'années, je n'en sais rien ; mais il me semble que j'ai enduré les souffrances de toute une éternité. Attaché à mon corps par des liens puissants, j'ai senti les vers qui rongeaient ma chair ; j'ai subi toutes les tortures de la putréfaction. Aussi, je comprends bien aujourd'hui que je suis mort. Mais, hélas ! je suis aveugle… Ainsi, j'arrive au milieu de vous, conduit par je ne sais qui, poussé par je ne sais quoi ! Je suis comme un pauvre malheureux qui ne voit plus et qui retrouve encore en tâtonnant les lieux qui lui sont familiers ; mais, tandis que l'aveugle sait qu'il est conduit par son chien, bien qu'il ne le voie pas, moi, je ne sais rien. – Oh ! qu'il est pénible de souffrir ainsi, de chercher sans cesse, sans jamais rien trouver !…

« Comme je vous l'ai dit, j'ai laissé sur la terre un être que j'aimais ; c'est ma femme. Depuis que la mort m'a frappé, je n'ai pas cessé de la chercher, et je n'ai pu encore la découvrir. Qu'est-elle devenue ?… *Combien de fois n'ai-je pas fait claquer mon fouet devant la porte de la maison ! Combien de fois ai-je monté l'escalier ; j'arrivais à la porte de la chambre, et je ne pouvais entrer*… Comment puis-je entrer dans la maison ? Je n'en sais rien ; c'est là le tourment incessant, la souffrance cruelle qui me font parfois désespérer de l'existence de Dieu. Il est puissant, dit-on, et il ne peut m'ouvrir les yeux ! Il est bon, et il ne peut calmer ma douleur !… Enfin, je l'ai sans doute mérité, ce supplice qui ne me laisse aucun repos. Oh ! chercher toujours, et toujours chercher en vain… Si l'amour n'était pas un vain mot, il me semble que je l'aurais déjà attiré, cet être que j'aime et sans lequel je ne puis vivre…

Ne savez-vous pas ce qu'elle est devenue ? - Non. Je le vois, vous ne savez rien ! personne ne peut me donner de ses nouvelles ; je crois que je serais plus calme si je pouvais la voir et lui parler ! II y a peu de temps, j'étais plus résigné, car j'espérais encore ; mais aujourd'hui ma patience est à bout !…

« Je souffre, mon Dieu ! Pourquoi ? Rien… point de consolation, point de réponse, point de lumière… Partout, autour de moi, un silence lugubre et une obscurité, glaciale… Que doivent donc souffrir ceux qui ont semé leur vie de crimes !… Le remords doit les consumer, puisque moi qui n'ai rien fait, mes angoisses sont telles que je ne puis les décrire… et puis j'ai tout oublié, sauf celle que je ne

puis retrouver ; j'ai oublié jusqu'à la rue où nous demeurions, et pourtant j'y vais sans me rendre compte… Je monte l'escalier… j'appelle, et personne ne me répond ; cependant quelque chose me dit qu'elle m'entend.

« Oh ! si seulement je pouvais prendre patience ! Vous êtes bon, je le sens : si vous croyez que la prière me fasse quelque bien, priez pour moi, priez pour un malheureux aveugle. « MOURAILLE. »

II. *A cet Esprit, succéda celui de Brunat, protecteur du groupe ; s'adressant au malheureux Mouraille, il lui dit :*

« Cher Esprit, si j'emprunte l'organe d'un incarné pour te parler, c'est que sous l'étreinte des liens charnels qui te dominent encore, tu pourras mieux, de la sorte, entendre mes paroles et en comprendre la signification.

« Nous avons entendu tes plaintes, et ta douleur nous a touchés ; nous y compatissons vivement et nous désirons de toute notre âme concourir à t'éclairer. Mais pour cela, nous devons te faire connaître d'où vient ce nuage épais qui obscurcit ta vue !

« Tu te plains avec raison, car tu souffres réellement beaucoup !… mais si tu crois à l'existence de Dieu, tu ne dois pas ignorer que tu lui dois tout. Les joies de ton existence et cette existence elle-même, c'est lui qui te les a données !… Qu'as-tu fait pour les malheureux de la terre que tu as quittée ? Es-tu venu à leur secours ? as-tu été dans la mansarde du malade et du pauvre honteux ? as-tu jamais consolé les affligés ? as-tu enfin réglé ta vie, selon ta conscience, cette voix divine qui parle à chacun le langage de la charité, de la fraternité et de la justice ? Hélas ! que peux-tu me répondre ?…

« Tu le vois ! ta vie a été celle d'un égoïste : et si tu n'as pas commis de crimes comme tu l'entends, tu as vécu comme beaucoup d'autres pour la satisfaction de tes passions. Tu t'es cramponné à la matière ; tu as fait un dieu de ton ventre… et tout à coup, dans un festin, au milieu d'une fête, la mort est venue te frapper. En quelques secondes tu es passé des plaisirs orageux d'une existence égoïste à l'obscurité profonde dans laquelle tu erres aujourd'hui. Cet isolement et ces ténèbres, ne les as-tu pas mérités ? pourquoi verrais-tu maintenant, toi qui as laissé dans la nuit de l'ignorance ceux que tu aurais pu éclairer ? pourquoi serais-tu recherché et accueilli, puisque tu ne peux plus offrir à tes amis de la terre les plaisirs qui vous réunissaient, puisque tu n'as pas accueilli et recherché

ceux auxquels tu aurais pu donner un peu d'espérance et de résignation, ces richesses du cœur que les plus pauvres peuvent posséder en abondance ? Pourquoi es-tu si malheureux ? Ah ! nous le voyons, nous, à qui rien n'est caché ; ce que tu regrettes, ce sont les plaisirs que tu ne peux plus goûter, c'est la compagne qui partageait ta vie joyeuse, et à qui l'orgie faisait oublier comme à toi, le souffrant et le malheureux.

« De tous ces plaisirs dont tu avais fait le but unique de ta vie, que te reste-t-il, maintenant que ton corps est retourné à la terre ? Crois-nous, résigne-toi à une infortune que tu ne dois qu'à toi-même. Consacre à méditer sur l'inutilité de ta vie passée le temps que tu emploies à gémir, et si tu veux obtenir la lumière que tu désires si ardemment, détache-toi entièrement de ces liens matériels qui te tiennent encore enchaîné.

« Jusque-là, la femme que tu cherches restera invisible pour toi. Elle-même est aussi frappée par cette obscurité terrible qui ne peut se dissiper qu'après qu'on a reconnu ses torts, et pris de bonnes résolutions pour supporter les épreuves devant lesquelles on a failli.

« Tu m'entends, tu me comprends, pauvre Esprit. Écoute ma voix ; c'est un ami qui te parle ; c'est un frère qui a connu la faiblesse et qui se sert de son expérience pour t'éclairer. Réfléchis bien à mes paroles, mets-les à profit et lorsque tu reviendras dans cette assemblée sympathique, nous espérons qu'alors tu regretteras ta vie dissipée si légèrement, et que tu te prépareras un avenir plus digne, par de fermes résolutions. Ne perds pas un temps précieux pour chercher ta femme ; tu ne pourrais encore la trouver, car il entre dans ton épreuve d'ignorer si elle vit ou si elle est elle-même dans le monde des Esprits.

« Adieu, frère malheureux ; crois à toute notre sympathie et à la part sincère que nous prenons à tes malheurs. BRUNAT. »

III. *Après quelques instants, un Esprit plus malheureux encore que le premier, s'empare du médium et le met dans un état d'agitation extrême. Enfin, peu à peu, le calme revient et l'Esprit peut se communiquer et parler.*

« Je le veux, je le veux !… je me suis donné la mort pour le revoir !… Pourquoi n'est-il pas là ? Que faut-il donc que je fasse ? Dois-je me pendre encore une fois ?… - Mouraille ! Mouraille ! où es-tu ? Je suis morte, je le sais… je me suis pendue !… je ne pouvais

plus supporter la vie ! - et pourtant, je suis maintenant encore séparée de toi… Si je ne sentais pas que je vis, je dirais que la mort anéantit tout ! Mais je vis, mon Dieu, d'une vie terrible !… et alors… alors tu dois vivre aussi, toi !… et tu es perdu pour moi comme au premier jour de ta mort ! - Ah ! que je souffre…

« Oh ! combien de fois, quand j'étais encore vivante, ai-je *entendu le fouet claquer devant la porte ! j'entendais marcher dans l'escalier*… je sentais bien que c'était toi ; mais je ne pouvais te voir… Je ne l'ai pas entendu une fois, mais cent fois, et toujours à la même heure !

« Mon Dieu, j'ai quitté ce monde par une mort horrible ; j'ai tout abandonné, et pourquoi ? Pour ne rien voir… pour être sans appui, sans consolation… Je vais encore souvent dans ma chambre, et, quand j'y suis, *j'entends toujours claquer le fouet et j'entends marcher*, mais je ne vois rien…

« Oh ! que cette nuit m'effraye, que ce silence m'accable… Est-ce là la consolation que donne la mort ?… S'il est vrai qu'il existe un Dieu suprême, pourquoi nous fait-il naître ? nous fait-il vivre ? nous fait-il souffrir ?… et puis l'on meurt et il faut souffrir bien plus encore… Mais pourquoi est-ce que je parle ? personne ne m'entend, personne ne me comprend. J'appelle, et l'écho même ne me répond pas. Rien… rien qu'un silence terrible qui m'agite et me fait souffrir… Oh ! s'il y a encore des êtres qui puissent m'entendre, qui puissent m'écouter, venez à mon secours, je vous en supplie !

« Où suis-je ?… Je vais au cimetière ; je trouve le corps de celui qui m'a attirée vers l'éternité… Mais point de consolation… Je retourne dans ma maison… rien encore ! Cependant je parle, à ce que je puis comprendre, par une voix inconnue, qui m'est sympathique… Mais à qui parlé-je ? et pourquoi ainsi exprimer mes plaintes et donner des paroles à mes lamentations, puisque personne ne m'entend et ne peut me comprendre.

« Oh ! mon Dieu ! que cette nuit est horrible !… Quels tourments ! c'est l'enfer ; oh ! certainement, c'est l'enfer !… Je croyais qu'on brûlait dans l'enfer… Mais brûler ne doit être rien en comparaison de ce que je souffre… Je suis assise dans un endroit isolé et obscur… Je sens une fraîcheur glaciale, et de là, je fais sans cesse deux courses : je vais au cimetière, et du cimetière je vais chez moi, et je reviens toujours accablée de fatigue, la mort dans

l'âme !… Point de sommeil pour engourdir mes paupières ! point de trêve ni de repos… point de calme pour mon âme agitée !

« Le vide m'entoure !… Je vais recommencer ma course rude et pénible… Peut-être le verrai-je, et si je ne le vois pas, j'irai au moins entendre *les claquements de son fouet et ses pas retentissants !*… »

IV. *Après une pause de quelques instants, les traits du médium reprennent une expression douce et calme ; l'Esprit Brunat revient, et d'une voix sympathique, s'adressant à ce pauvre Esprit, lui parle ainsi :*

« Écoute-moi, pauvre âme souffrante : Tu croyais être seule et abandonnée ; écoute une voix amie, quoique invisible pour toi. Tu disais tout à l'heure que l'écho même ne répondait pas à tes plaintes ; mais rappelle-toi donc que tu as volontairement et violemment tranché ta vie, cette vie qui ne t'appartenait pas, cette vie que tu devais dévouer à tes frères malheureux. Tu savais que tu faisais mal ! Cesse des recherches inutiles. Vous êtes séparés par un abîme de ténèbres. Prie ; remplace tes vaines lamentations par un regret ardent et sincère et par de bonnes résolutions, qui peuvent seules t'amener un rayon de lumière.

« Prends courage !… Implore le Dieu de bonté et de miséricorde, et il t'aidera à sortir un jour de cette horrible situation.

« Rappelle-toi bien, dans tes crises les plus douloureuses, que tu as en moi un ami et un frère. BRUNAT. »

- *Remarque du Président du groupe* : « Le médium, ni aucune des personnes présentes ne connaissaient ces deux Esprits souffrants.

« Ayant eu l'occasion d'en parler, il nous a été dit qu'en effet le mari était mort au *milieu d'un festin* il y a quelques mois, et que sa femme s'était pendue il y a peu de jours.

« La personne qui a fourni ces renseignements a ajouté, à propos de la femme, que, dans le quartier, ce suicide n'avait surpris personne, et que madame Mouraille, depuis la mort de son mari, disait souvent *qu'elle l'entendait toutes les nuits faire claquer son fouet* (il était maquignon), *marcher dans l'escalier*, et qu'elle désirait vivement mourir pour aller plus vite le rejoindre. »

Bibliographie.

—

L'écho spirite d'outre-tombe,

Moniteur du Spiritisme à Bahia (Brésil).

DIRECTEUR : M. LUIZ-OLYMPIO TELLES DE MENEZES.

—

Dans un des derniers numéros de la *Revue*, nous avons annoncé l'apparition d'une nouvelle publication spirite en langue portugaise, à Bahia (Brésil), sous ce titre : *L'Écho spirite d'Outre-Tombe* (*O Echo d'Alêm-Tumulo, monitor d'o Spiritismo 'n-o Brazil*). Nous avons fait traduire le premier numéro de ce journal, afin d'en rendre compte, à nos lecteurs en connaissance de cause.

L'Écho d'Outre-Tombe paraît six fois par an, en cahier de 56 pages in-4°, sous la direction de M. Luiz-Olympio Telles de Menezes, auquel nous nous empressons tout d'abord d'adresser de vives félicitations pour la courageuse initiative dont il a fait preuve. Il fallait, en effet, un grand courage, le courage de l'opinion, pour créer dans un pays réfractaire comme le Brésil un organe destiné à populariser nos enseignements. La clarté et la concision du style, l'élévation des sentiments qui y sont exprimés, nous sont un gage du succès de cette nouvelle publication. L'introduction et l'analyse que fait M. Luiz-Olympio du mode par lequel les Esprits nous ont révélé leur existence, nous ont paru très satisfaisantes. D'autres passages, concernant plus spécialement la question religieuse, nous fournissent l'occasion de quelques réflexions critiques.

Selon nous, le Spiritisme ne doit tendre vers aucune forme religieuse déterminée ; il est et il doit rester une philosophie tolérante et progressive, ouvrant ses bras à tous les déshérités, quelles que soient la nationalité et la conviction auxquelles ils appartiennent. Nous n'ignorons pas que le caractère et la croyance de ceux à qui s'adresse *l'Écho d'Outre-Tombe*, doivent engager M. Luiz-Olympio à ménager certaines susceptibilités, mais nous sommes fondés à croire, par expérience, que la meilleure manière de concilier tous les intérêts, consiste à éviter de traiter les questions qu'il appartient à la conscience de chacun de résoudre, et à s'attacher à populariser les grands enseignements, qui trouvent un écho sympathique dans tous les cœurs appelés au baptême de la régénération et à la progression infinie.

Les passages suivants, extraits de l'*Écho d'Outre-Tombe*, prouveront mieux que de longs commentaires, le vif désir de M. Luiz-Olyinpio de concourir efficacement et rapidement à la propagation de nos principes :

« Le phénomène de la manifestation des Esprits est merveilleux, et voilà qu'il surgit et se vulgarise partout !

« Connu depuis l'antiquité la plus reculée, on le voit aujourd'hui, en plein dix-neuvième siècle, renouvelé et observé pour la première fois dans l'Amérique septentrionale, aux États-Unis, où il s'est produit par des mouvements insolites d'objets divers, par des bruits, par des coups frappés vraiment extraordinaires !

« De l'Amérique, il passe rapidement en Europe, et là, principalement en France, au bout de quelques années, il sort du domaine de la curiosité et entre dans le vaste champ de la science.

« De nouvelles idées, émanées de milliers de communications, puisées dans les révélations des Esprits qui se manifestent soit spontanément, soit par évocation, donnent lieu à la naissance d'une doctrine éminemment philosophique qui, en quelques années, a fait le tour de la terre et pénétré chez toutes les nations, recrutant dans chacune d'elles un si grand nombre de prosélytes qu'on les compte déjà aujourd'hui par millions.

« L'idée du Spiritisme n'a été conçue par personne : personne par conséquent n'en est l'auteur.

« Si les Esprits ne se fussent point manifestés spontanément, le Spiritisme n'existerait certainement pas : le Spiritisme est donc une question de fait et non d'opinion, et les dénégations de l'incrédulité ne peuvent évidemment prévaloir contre ce fait.

« La rapidité de sa propagation prouve surabondamment qu'il s'agit d'une grande vérité qui, nécessairement, doit triompher de toutes les oppositions et de tous les sarcasmes humains, et cela n'est pas difficile à démontrer, si l'on observe que le Spiritisme fait des adeptes, principalement dans les classes élevées de la société.

« On remarque toutefois que ces manifestations ont toujours lieu de préférence sous l'influence de certaines personnes douées d'une faculté spéciale et désignées sous le nom de médiums : merveilleuse faculté qui prouve indubitablement, aux yeux étonnés de l'humanité, la toute-puissance, la bonté infinie et la miséricorde de Dieu, suprême créateur de toutes choses.

« Toutefois, le Spiritisme n'est le privilège exclusif de personne ;

chacun, dans l'intimité de sa famille, peut rencontrer un médium parmi ses parents, et dès lors, s'il le veut, faire lui-même ses observations ; mais il ne doit pas les faire avec précipitation, à sa guise, ni les renfermer dans les limites de ses préventions et de ses préjugés, pour conclure ensuite emphatiquement par la négation, sans s'apercevoir que la négation d'une chose qui, pour quelque motif, n'a pu être bien étudiée, et, par conséquent, a été mal comprise, est plutôt une preuve de légèreté que de sagesse.

« L'emploi de quelques heures d'observation ne suffit pas non plus pour que le Spiritisme, en ce qui concerne la doctrine, puisse être parfaitement compris ; il exige, au contraire, comme toute autre science, outre la bonne volonté, une étude longue et sérieuse ; et que l'on ne pense pas, parce que c'est une question de fait, qu'il soit possible d'en savoir beaucoup pour avoir été témoin d'un fait ou autre isolé ; car un fait isolé n'est pas toujours parfaitement compréhensible, si ce n'est après l'observation d'autres faits qui ont quelquefois le plus intime rapport avec le précédent, et sans quoi il pourra paraître incroyable et même contradictoire. Il faut donc compulser et étudier les travaux connus, pour savoir apprécier les faits qui se présentent à notre observation et pouvoir ainsi comprendre leur raison d'être.

« Le merveilleux phénomène de la communication des Esprits et de leur action dans le monde visible n'est plus une nouveauté ; il est démontré comme étant une conséquence des lois immuables qui régissent les mondes ; c'est un fait qui se produit depuis l'apparition du premier homme et qui s'est perpétué chez tous les peuples, à travers tous les temps et sous des caractères divers, et dont on trouve le témoignage le plus complet dans les archives de l'histoire soit sacrée, soit profane, où se trouvent consignés un grand nombre de faits de manifestations spirites.

« II. Les avantages que la société tire du Spiritisme sont de la plus grande importance, attendu que cette doctrine sublime et providentielle, qui contribue si efficacement au bonheur de l'homme, exerce sur elle une puissante action tant scientifique que moralisatrice.

« L'action scientifique du Spiritisme se révèle par les lumineuses explications et les définitions claires et précises qu'il donne de tous les phénomènes auxquels on a donné le nom de surnaturels ; elle se révèle également par les preuves palpables qu'il nous donne de la préexistence, de l'individualité et de l'immortalité de l'être pensant, en

démontrant de la manière la plus évidente la cause des inégalités morales du monde visible et du monde invisible, et partant, la responsabilité morale des âmes, ainsi que les peines et les récompenses futures.

« L'action moralisatrice du Spiritisme se démontre, quand nous considérons que l'égoïsme, cette plaie cancéreuse de l'humanité, engendrée par le matérialisme, négation formelle de tout principe religieux, se trouve profondément ébranlé par cette aurore céleste, que le Tout-Puissant, dans son infinie miséricorde, a daigné envoyer à la terre comme messagère de cette ère nouvelle et bienheureuse dans laquelle les hommes, comprenant mieux leurs devoirs réciproques, accompliront sans peine les salutaires préceptes du Christ : « Aime le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur également. »

« Le Spiritisme est encore l'aurore messagère d'une ère nouvelle, en ce que, à la clarté de sa lumière resplendissante, se dissipent les ténèbres de l'incrédulité, et que, peu à peu, la foi et l'espérance se glissent dans le cœur de ceux qui ne possédaient pas ces vertus.

« Si donc le Spiritisme produit incontestablement de bons fruits, parce qu'il donne l'espérance et la foi ; si la foi et l'espérance amènent effectivement les incrédules à de saines croyances, il est évident que le Spiritisme, en opérant de pareils miracles sur la conscience, répand une bienfaisante doctrine qui satisfait à la fois l'esprit et le cœur, parce que c'est un système de vérités philosophiques basées sur l'Évangile que les bons Esprits, fidèles messagers de Dieu, nous viennent confirmer ; c'est l'épée de l'Archange qui vient arracher les arbres et les arbustes de l'incrédulité en confondant les matérialistes et les athées.

« Le Spiritisme doit par conséquent marcher le front haut, parce qu'il vient détruire ces erreurs, et en même temps verser un baume consolateur et vivifiant sur les plaies de l'humanité. »

LES MERVEILLES CÉLESTES, PAR C. FLAMMARION.

Un grand nombre de nos lecteurs nous demandent depuis longtemps les *Merveilles célestes*, qui étaient épuisées. Nous sommes heureux d'annoncer que cet ouvrage d'astronomie populaire vient d'être réimprimé en une troisième édition, augmentée de nouvelles découvertes et ornée de 80 gravures représentant les vues télescopiques les plus curieuses. Prix : broché, 2 fr. ; relié, 3 fr.

CAUSERIES MESMÉRIENNES, ***enseignement élémentaire*** **(*histoire, théorie et pratique de magnétisme animal*).**

Par A. BAUCHE, membre titulaire de la Société de magnétisme de Paris.

Cet ouvrage, écrit sous la forme d'entretiens familiers, a pour but d'aider à la propagation du Mesmérisme ou magnétisme animal.

La partie théorique comprend le magnétisme dans l'antiquité et au moyen âge, sa rénovation par Mesmer et son état actuel.

Dans la partie théorique et pratique sont exposés les divers systèmes, les méthodes des principaux maîtres, les procédés, les effets, les applications utiles et raisonnées du magnétisme et les dangers de son emploi par des mains inexpérimentées.

Plusieurs chapitres sont particulièrement consacrés au somnambulisme, à la lucidité et à l'extase. La partie psychologique, la puissance de la volonté, celle de l'imagination, etc., y tiennent également une large place et sollicitent l'attention de ceux qui ont à cœur la recherche de la vérité.

En présentant le magnétisme dans toute sa simplicité, c'est-à-dire dégagé du merveilleux et de l'exagération qui ont dû contribuer à éloigner de son étude un grand nombre de personnes sérieuses, l'auteur espère que la lecture de son livre éveillera, chez celles que la prévention n'aveugle pas et qui tiennent à se former une opinion d'après leur propre jugement, le désir de chercher et l'espoir de trouver la clef de phénomènes considérés à tort comme surnaturels, parce qu'ils sont mal compris.

Les *Causeries mesmériennes* forment un vol. in-8° br. de 212 p.

Prix : 2 *fr., et rendu franco par toute la France,* 2 *fr.* 25.

Avis

Pour satisfaire au vœu exprimé par un certain nombre de nos abonnés, nous publions ci-dessous le modèle de suscription des lettres à adresser à la Société anonyme. La forme suivante nous a paru remplir toutes les conditions désirables pour assurer l'arrivée des correspondances à destination et éviter toute désignation personnelle :

A la *Société anonyme du Spiritisme*,
7, rue de Lille,
Paris.

Remarque. - Nous rappelons que pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées à la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous la surveillance du comité d'administration de la Société.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. DESLIENS.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

// REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1869.

Les Déserteurs.

—

(Œuvres posthumes.)

Si toutes les grandes idées ont eu leurs apôtres fervents et dévoués, les meilleures mêmes ont eu aussi leurs déserteurs. Le Spiritisme ne pouvait échapper aux conséquences de la faiblesse humaine ; il a eu les siens, et à ce sujet quelques remarques ne seront pas inutiles.

Au commencement, beaucoup se sont mépris sur la nature et le but du Spiritisme, et n'en ont pas entrevu la portée. Il a tout d'abord excité la curiosité ; beaucoup n'ont vu dans les manifestations qu'un sujet de distraction ; ils se sont amusés des Esprits, tant que ceux-ci ont bien voulu les amuser ; c'était un passe-temps, souvent un accessoire de soirée.

Cette manière de présenter la chose au début, était une adroite tactique de la part des Esprits ; sous forme d'amusement, l'idée a pénétré partout et semé des germes sans effaroucher les consciences timorées ; on a joué avec l'enfant, mais l'enfant devait grandir.

Quand, aux Esprits facétieux, ont succédé les Esprits sérieux, moralisateurs ; quand le Spiritisme fut devenu science, philosophie, les gens superficiels ne l'ont plus trouvé amusant ; pour ceux qui prisent avant tout la vie matérielle, c'était un censeur importun et gênant que plus d'un a mis de côté. Il n'y a pas à regretter ces déserteurs, car les gens frivoles sont partout de pauvres auxiliaires. Cependant cette première phase n'a pas été du temps perdu, bien loin de là. A la faveur de ce déguisement, l'idée s'est cent fois plus popularisée que si elle eût revêtu, dès l'origine, une forme sévère ; mais de ces milieux légers et insouciants sont sortis des penseurs sérieux.

Ces phénomènes, mis à la mode par l'attrait de la curiosité, devenus un engouement, ont tenté la cupidité des gens à l'affût de ce qui est nouveau, dans l'espoir d'y trouver une porte ouverte. Les manifestations semblaient une matière merveilleusement exploitable, et plus d'un songea à s'en faire un auxiliaire de son industrie ; d'autres y virent une variante de l'art de la divination, un moyen peut-être plus sûr que la cartomancie, la chiromancie, le marc de café, etc., etc., pour connaître l'avenir et découvrir les choses cachées, car, selon l'opinion d'alors, les Esprits devaient tout savoir.

Dès que ces gens-là virent que la spéculation glissait dans leurs mains et tournait à la mystification, que les Esprits ne venaient pas les aider à faire fortune, leur donner de bons numéros à la loterie, leur dire la bonne aventure vraie, leur faire découvrir des trésors ou recueillir des héritages, leur donner quelque bonne invention fructueuse et brevetable, suppléer à leur ignorance et les dispenser du travail intellectuel et matériel, les Esprits n'étaient bons à rien, et leurs manifestations n'étaient que des illusions. Autant ils avaient prôné le Spiritisme tant qu'ils ont eu l'espoir d'en tirer un profit quelconque, autant ils le dénigrèrent quand vint le désappointement. Plus d'un critique qui le bafoue, le porterait aux nues s'il lui avait fait découvrir un oncle d'Amérique ou gagner à la Bourse. C'est la plus nombreuse catégorie des déserteurs, mais on conçoit qu'on ne peut consciencieusement les qualifier de spirites.

Cette phase a également eu son utilité ; en montrant ce que l'on ne devait pas attendre du concours des Esprits, elle a fait connaître le but sérieux du Spiritisme ; elle a épuré la doctrine. Les Esprits savent que les leçons de l'expérience sont les plus profitables ; si, dès le principe, ils avaient dit : Ne demandez pas telle ou telle chose parce que vous ne réussirez pas, on ne les aurait peut-être pas crus ; c'est pourquoi ils ont laissé faire, afin que la vérité sortît de l'observation. Ces déceptions ont découragé les exploiteurs et contribué à en diminuer le nombre ; ce sont des parasites qu'elles ont enlevés au Spiritisme, et non des adeptes sincères.

Certaines gens, plus perspicaces que d'autres, ont entrevu l'homme dans l'enfant qui venait de naître, et en ont eu peur, comme Hérode eut peur de l'enfant Jésus. N'osant attaquer le Spiritisme de front, ils ont eu des agents qui l'ont embrassé pour l'étouffer ; qui en prennent le masque afin de s'introduire partout, souffler adroitement la désaffection dans les centres, y répandre par-dessous

main le venin de la calomnie, y jeter des brandons de discorde, pousser aux actes compromettants, tenter de faire dévoyer la doctrine pour la rendre ridicule ou odieuse, et simuler ensuite des défections. D'autres sont encore plus habiles : tout en prêchant l'union, ils sèment la division ; ils jettent adroitement sur le tapis des questions irritantes et blessantes ; ils excitent une jalousie de prépondérance entre les différents centres ; ils seraient enchantés de les voir se jeter la pierre et élever drapeau contre drapeau à propos de quelques divergences d'opinions sur certaines questions de forme ou de fond, le plus souvent provoquées. Toutes les doctrines ont eu leurs Judas ; le Spiritisme ne pouvait manquer d'avoir les siens, et ils ne lui ont pas fait défaut.

Ce sont là des spirites de contrebande, mais qui ont eu aussi leur utilité ; ils ont appris au vrai spirite à être prudent, circonspect, et à ne pas se fier aux apparences.

En principe, il faut se méfier des ardeurs trop fiévreuses qui sont presque toujours des feux de paille ou des simulacres, des enthousiasmes de circonstance qui suppléent aux actes par l'abondance des paroles. La véritable conviction est calme, réfléchie, motivée ; elle se révèle, comme le vrai courage, par les faits, c'est-à-dire par la fermeté, la persévérance, et surtout l'abnégation. Le désintéressement moral et matériel est la véritable pierre de touche de la sincérité.

La sincérité a un cachet *sui generis* ; elle se reflète par des nuances souvent plus faciles à comprendre qu'à définir ; on la sent par cet effet de la transmission de la pensée dont le Spiritisme vient nous révéler la loi, et que la fausseté ne parvient jamais à simuler complètement, attendu qu'elle ne peut changer la nature des courants fluidiques qu'elle projette. Elle croit à tort donner le change par une basse et servile flatterie qui ne peut séduire que les âmes orgueilleuses, mais c'est par cette flatterie même quelle se trahit auprès des âmes élevées.

Jamais la glace n'a pu imiter la chaleur.

Si nous passons à la catégorie des spirites proprement dits, là encore nous, nous trouvons aux prises avec certaines faiblesses humaines, dont la doctrine ne triomphe pas toujours immédiatement. Les plus difficiles à vaincre sont l'égoïsme et l'orgueil, ces deux passions originelles de l'homme. Parmi les adeptes convaincus, il n'y a pas de désertions dans l'acception du mot, car celui qui déserterait par un motif d'intérêt ou tout autre, n'aurait jamais

été sincèrement spirite ; mais il peut y avoir des défaillances. Le courage et la persévérance peuvent fléchir devant une déception, une ambition déçue, une prééminence non obtenue, un amour-propre froissé, une épreuve difficile. On recule devant le sacrifice du bien-être, la crainte de compromettre ses intérêts matériels, la peur du qu'en dira-t-on ; on est désarçonné par une mystification ; on ne renonce pas, mais on se refroidit ; on vit pour soi et non pour les autres ; on veut bien bénéficier de la croyance, mais à la condition qu'il n'en coûtera rien. Certes, ceux qui agissent ainsi peuvent être croyants, mais à coup sûr ce sont des croyants égoïstes, en qui la foi n'a pas mis le feu sacré du dévouement et de l'abnégation ; leur âme a peine à se détacher de la matière. Ils font nombre nominalement, mais on ne peut compter sur eux.

Tous autres sont les spirites qui méritent véritablement ce nom ; ils acceptent pour eux-mêmes toutes les conséquences de la doctrine, et on les reconnaît aux efforts qu'ils font pour s'améliorer. Sans négliger plus que de raison les intérêts matériels, c'est pour eux l'accessoire et non le principal ; la vie terrestre n'est qu'une traversée plus ou moins pénible ; de son emploi utile ou inutile dépend l'avenir ; ses joies sont mesquines auprès du but splendide qu'ils entrevoient au-delà ; ils ne se rebutent point des obstacles qu'ils rencontrent sur la route ; les vicissitudes, les déceptions sont des épreuves devant lesquelles ils ne se découragent point, parce que le repos est le prix du travail ; c'est pourquoi on ne voit parmi eux, ni désertions ni défaillances.

Aussi les bons Esprits protègent-ils visiblement ceux qui luttent avec courage et persévérance, dont le dévouement est sincère et sans arrière-pensée ; ils les aident à triompher des obstacles et allègent les épreuves qu'ils ne peuvent leur éviter, tandis qu'ils abandonnent non moins visiblement ceux qui les abandonnent et sacrifient la cause de la vérité à leur ambition personnelle.

Devons-nous ranger parmi les déserteurs du Spiritisme ceux qui se retirent parce que notre manière devoir ne les satisfait pas ; ceux qui, trouvant notre méthode trop lente ou trop rapide, prétendent atteindre plus tôt et dans de meilleures conditions, le but que nous nous proposons ? Non certes, si la sincérité et le désir de propager la vérité sont leurs seuls guides. - Oui, si leurs efforts tendent uniquement à se mettre en vue et à capter l'attention publique pour satisfaire leur amour-propre et leur intérêt personnel !…

Vous avez une manière de voir qui n'est pas la nôtre ; vous ne

sympathisez pas avec les principes que nous admettons ! Rien ne prouve que vous soyez dans le vrai plus que nous. On peut différer d'opinion en matière de science ; cherchez de votre côté, comme nous cherchons du nôtre ; l'avenir fera bien voir qui de nous a tort ou raison. Nous ne prétendons pas être seuls dans les conditions sans lesquelles on ne peut faire d'études sérieuses et utiles ; ce que nous avons fait, d'autres peuvent assurément le faire. Que les hommes intelligents se réunissent avec nous ou en dehors de nous, qu'importe !… Que les centres d'études se multiplient, tant mieux, car ce sera un signe de progrès incontestable, auquel nous applaudirons de toutes nos forces.

Quant aux rivalités, aux tentatives pour nous supplanter, nous avons un moyen infaillible de ne pas les craindre. Travaillons à comprendre, à agrandir notre intelligence et notre cœur ; luttons avec les autres ; mais luttons de charité et d'abnégation. Que l'amour du prochain inscrit sur notre drapeau, soit notre devise ; la recherche de la vérité, de quelque part qu'elle vienne, notre unique but ! Avec de tels sentiments, nous braverons la raillerie de nos adversaires et les tentatives de nos compétiteurs. Si nous nous trompons, nous n'aurons pas le sot amour-propre de nous entêter dans des idées fausses ; mais il est des principes sur lesquels on est certain de ne jamais se tromper : c'est l'amour du bien, l'abnégation, l'abjuration de tout sentiment d'envie et de jalousie. Ces principes sont les nôtres ; nous voyons en eux, le lien qui doit unir tous les hommes de bien, quelle que soit la divergence de leur opinion ; l'égoïsme et la mauvaise foi mettent seules entre eux des barrières infranchissables.

Mais quelle sera la conséquence de cet état de choses ? Sans contredit, les menées des faux frères pourront apporter momentanément quelques perturbations partielles. C'est pourquoi il faut faire tous ses efforts pour les déjouer autant que possible ; mais elles n'auront nécessairement qu'un temps et ne sauraient être préjudiciables pour l'avenir : d'abord parce qu'elles sont une manœuvre d'opposition qui tombera par la force des choses ; en outre, quoi qu'on dise et qu'on fasse, on ne saurait ôter à la doctrine son caractère distinctif, sa philosophie rationnelle est logique, sa morale consolante et régénératrice. Aujourd'hui, les bases du Spiritisme sont posées d'une manière inébranlable ; les livres écrits sans équivoque et mis à la portée de toutes les intelligences, seront toujours l'expression claire et exacte de l'enseignement des Esprits, et le transmettront intact à ceux qui viendront après nous.

Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes dans un moment de transition, et que nulle transition ne s'opère sans conflit. Il ne faut donc pas s'étonner de voir s'agiter certaines passions : les ambitions compromises, les intérêts froissés, les prétentions déçues ; mais peu à peu tout cela s'éteint, la fièvre se calme, les hommes passent et les idées nouvelles restent. Spirites, si vous voulez être invincibles, soyez bienveillants et charitables ; le bien est une cuirasse contre laquelle viendront toujours se briser les manœuvres de la malveillance !…

Soyons donc sans crainte : l'avenir est à nous ; laissons nos adversaires se débattre sous l'étreinte de la vérité qui les offusque ; toute opposition est impuissante contre l'évidence, qui triomphe inévitablement par la force même des choses. La vulgarisation universelle du Spiritisme est une question de temps, et dans ce siècle-ci, le temps marche à pas de géant sous l'impulsion du progrès.

ALLAN KARDEC.

Remarque. - Nous publions comme complément de cet article, une instruction donnée sur le même sujet par M. Allan Kardec, depuis son entrée dans le monde des Esprits. Il nous a paru intéressant pour nos lecteurs, de joindre aux pages éloquentes et viriles qui précèdent, l'opinion actuelle de l'organisateur par excellence de notre philosophie.

(Paris, novembre 1869.)

Lorsque j'étais corporellement parmi vous, je disais souvent qu'il y aurait à faire une histoire du Spiritisme, qui ne manquerait pas d'intérêt ; c'est encore mon avis aujourd'hui, et les éléments que j'avais rassemblés dans ce but, pourront servir un jour à réaliser ma pensée. C'est qu'en effet, j'étais placé mieux que tout autre pour apprécier le curieux spectacle provoqué par la découverte et la vulgarisation d'une grande vérité. Je pressentais jadis, je sais aujourd'hui quel ordre merveilleux, quelle harmonie inconcevable président à la concentration de tous les documents destinés à enfanter l'œuvre nouvelle. La bienveillance, la bonne volonté, le dévouement absolu des uns ; la mauvaise foi, l'hypocrisie, les manœuvres malveillantes des autres, tout concourt à assurer la stabilité de l'édifice qui s'élève. Entre les mains des puissances supérieures qui président à tous les progrès, les résistances inconscientes ou simulées, les attaques ayant pour objet de semer le discrédit et le ridicule, deviennent des instruments d'élaboration.

Que n'a-t-on pas fait ! quels mobiles n'a-t-on pas mis en mouvement pour étouffer l'enfant au berceau !

Le charlatanisme et la superstition ont voulu tour à tour s'emparer de nos principes pour les exploiter à leur profit ; toutes les foudres de la presse ont tonné contre nous ; on a tourné en dérision les choses les plus respectables ; on a attribué à l'Esprit du mal les enseignements des Esprits les plus dignes de l'admiration et de la vénération universelles ; et cependant tous ces efforts accumulés, cette coalition de tous tes intérêts froissés, n'ont réussi qu'à proclamer l'impuissance de nos adversaires.

C'est au milieu de cette lutte incessante contre les préjugés établis, contre les erreurs accréditées, qu'on apprend à connaître les hommes. Je savais, en me consacrant à mon œuvre de prédilection, que je m'exposais à la haine des uns, à l'envie et à la jalousie des autres. La route était semée de difficultés sans cesse renaissantes. Ne pouvant rien contre la doctrine, on s'attaquait à l'homme ; mais, de ce côté, j'étais fort, car j'avais fait abnégation de ma personnalité. Que m'importaient les tentatives de la calomnie ; ma conscience et la grandeur du but me faisaient volontiers oublier les ronces et les épines du chemin. Les témoignages de sympathie et d'estime que j'ai reçus de ceux qui ont su m'apprécier, ont été la plus douce récompense que je n'aie jamais ambitionnée ; mais hélas ! que de fois j'eusse succombé sous le poids de ma tâche, si l'affection et la reconnaissance du grand nombre ne m'eussent fait oublier l'ingratitude et l'injustice de quelques-uns : car si les attaques dirigées contre moi m'ont toujours trouvé insensible, je dois dire que j'ai été péniblement affecté toutes les fois que j'ai rencontré de faux amis parmi ceux en qui j'espérais le plus.

S'il est juste de jeter le blâme sur ceux qui ont tenté d'exploiter le Spiritisme ou de le dénaturer dans leurs écrits sans en avoir fait une étude préalable, combien sont coupables ceux qui, après s'en être assimilé tous les principes, non contents de se retirer à l'écart, ont tourné leurs efforts contre lui ! C'est surtout sur les déserteurs de cette catégorie qu'il faut appeler la miséricorde divine ; car ils ont volontairement éteint le flambeau qui les éclairait, et à l'aide duquel ils pouvaient éclairer les autres. Ils ne tardent pas à perdre la protection des bons Esprits, et, nous en avons fait la triste expérience, on les voit bientôt tomber de chute en chute dans les situations les plus critiques !

Depuis mon retour dans le monde des Esprits, j'ai revu un certain

nombre de ces malheureux ! Ils se repentent maintenant ; ils regrettent leur inaction et leur mauvais vouloir, mais ils ne peuvent réparer le temps perdu !… Ils reviendront bientôt sur la terre, avec la ferme résolution de concourir activement au progrès, et seront encore en lutte avec leurs anciennes tendances jusqu'à ce qu'ils en aient définitivement triomphé.

On pourrait croire que les spirites d'aujourd'hui, éclairés par ces exemples, éviteront de tomber dans les mêmes erreurs. Il n'en est rien. Longtemps encore, il y aura des faux frères et des amis maladroits ; mais pas plus que leurs aînés, ils ne réussiront à faire sortir le Spiritisme de sa voie. S'ils causent quelques perturbations momentanées et purement locales, la doctrine ne périclitera pas pour cela ; bientôt, au contraire, les spirites dévoyés reconnaîtront leur erreur ; ils viendront concourir avec une nouvelle ardeur à l'œuvre un instant méconnue, et agissant de concert avec les Esprits supérieurs qui dirigent les transformations humanitaires, ils s'avanceront à pas rapides vers les temps heureux promis à l'humanité régénérée. ALLAN KARDEC.

La vie éternelle.

I
LA TERRE

DANS L'INFINI ET DANS L'ÉTERNITÉ.

Toutes les religions qui se sont succédé dans l'histoire de l'humanité, depuis la théogonie des Aryens, qui paraît dater de quinze mille ans et nous offre le type le plus ancien, jusqu'au babisme de l'Asie, qui ne date que de ce siècle et compte cependant déjà bien des sectaires ; depuis les théologies les plus vastes et les mieux affermies, qui, comme le bouddhisme en Asie, le christianisme en Europe et l'islamisme en Afrique, ont dominé sur d'immenses contrées et sur de longs siècles, jusqu'aux systèmes isolés et mort-nés qui, comme l'église française de l'abbé Chatel, ou la religion fusionienne de Toureil, ou le temple positiviste d'Auguste Comte, n'ont vécu que l'espace d'un matin ; - toutes les religions, dis-je, ont eu pour but et pour fin *la connaissance de la vie éternelle*.

Aucune cependant n'a pu nous dire jusqu'à présent, ce que c'est que la vie éternelle ; aucune même n'a pu nous apprendre ce que c'est que la vie actuelle, en quoi elle diffère ou en quoi elle se rattache à la vie éternelle ; ce que c'est que la Terre où nous vivons ; ce que c'est que le ciel vers lequel tous les regards anxieux s'élèvent pour lui demander le secret du grand problème.

L'impuissance de toutes les religions anciennes et modernes, à nous expliquer le système du monde moral, a été cause que la philosophie, découragée par leur silence ou leurs fictions, est arrivée à former dans son sein, une école de sceptiques qui, non-seulement doutèrent de l'existence du monde moral, mais poussèrent l'exagération jusqu'à nier la présence de Dieu dans la nature et l'immortalité des âmes intellectuelles.

Notre philosophie spiritualiste des sciences, fondée sur la synthèse des sciences positives, et spécialement sur les conséquences métaphysiques de l'astronomie moderne, est plus solide que nulle des religions anciennes, plus belle que tous les systèmes philosophiques, plus féconde que nulle des doctrines, des croyances, ou des opinions émises jusqu'à ce jour par l'esprit humain. Née dans le silence de l'étude, notre doctrine grandit dans l'ombre et va se perfectionnant sans cesse par une interprétation de plus en plus développée de la connaissance de l'univers ; elle survivra aux systèmes théologiques et psychologiques du passé, parce que c'est la nature même que nous observons, sans préjugés, sans spéculation et sans crainte.

Lorsqu'au milieu d'une nuit profonde et silencieuse, notre âme solitaire s'élève vers ces mondes lointains qui brillent au-dessus de nos têtes, nous cherchons instinctivement à interpréter les rayons qui nous viennent des étoiles, car nous sentons que ces rayons sont comme autant de liens fluidiques, rattachant les astres entre eux dans le réseau d'une immense solidarité. Maintenant que les étoiles ne sont plus pour nous des clous d'or fixés à la voûte des cieux ; maintenant que nous savons que ces étoiles sont autant de soleils analogues au nôtre, centres de systèmes planétaires variés, et disséminés à de terrifiantes distances à travers l'infini des espaces ; maintenant que la nuit n'est plus pour nous un fait étendu à l'univers entier, mais simplement une ombre passagère située derrière le globe terrestre relativement au soleil, ombre qui s'étend à une certaine distance mais non pas jusqu'aux étoiles, et que nous traversons chaque jour pendant quelques heures par suite de la rotation diurne du globe ; - nous appliquons ces connaissances physiques à l'explication philosophique de notre situation dans l'univers, et nous constatons que nous habitons la surface d'une planète qui, loin d'être le centre et la base de la création, n'est qu'une île flottante du grand archipel, emportée, en même temps que des myriades d'autres analogues, par les forces directrices de l'univers, et qui n'a été marquée par le Créateur, d'aucun privilège spécial.

Nous sentir emportés dans l'espace est une condition utile à la compréhension exacte de notre place relative dans le monde ; mais physiquement nous n'avons ni ne pouvons avoir cette sensation, puisque nous sommes fixés à la Terre par son attraction et participons intégralement à tous ses mouvements. L'atmosphère, les nuages, tous les objets mobiles ou immobiles appartenant à la Terre, sont entraînés par elle, attachés à elle, et par conséquent relativement immobiles. Quelle que soit la hauteur à laquelle on s'élève dans l'atmosphère, on ne parviendrait jamais à se placer en dehors de l'attraction terrestre et à s'isoler de son mouvement pour le constater ; la lune elle-même, à 96,000 lieues d'ici, est entraînée dans l'espace par la translation de la Terre. Nous ne pouvons donc sentir le mouvement de notre planète que par la pensée. Nous serait-il possible de parvenir à cette sensation curieuse ? Essayons.

Songeons d'abord que le globe sur lequel nous sommes, vogue dans le vide en raison de 660,000 lieues par jour, ou 27,500 lieues à l'heure ! 30,550 mètres par seconde : c'est une vitesse plus de cinquante fois plus rapide que celle d'un boulet de canon (celle-ci étant de 550 mètres). Nous pouvons, non pas sans doute nous figurer exactement cette rapidité inouïe, mais nous en former une idée en nous représentant une ligne de 458 lieues de long, et en songeant que le globe terrestre la parcourt en une minute. Perpétuellement, sans arrêt, sans trêve, la terre *vole* ainsi. En nous supposant placés dans l'espace et l'attendant près de son chemin, pour la voir passer devant nous comme un train express, nous la verrions arriver de loin sous la forme d'une étoile brillante. Lorsqu'elle ne serait plus qu'à 6 ou 700,000 lieues de nous, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant qu'elle nous arrive, elle paraîtrait plus grosse que nulle étoile connue, moins grosse que la Lune ne nous paraît : comme un gros bolide semblable à ceux qui traversent parfois le ciel. Quatre heures avant son arrivée, elle paraît près de quatorze fois plus volumineuse que la lune, et continuant de s'enfler démesurément, occupe bientôt un quart du ciel. Déjà nous distinguons à sa surface les continents et les mers, les pôles chargés de neige, les bandes de nuages des tropiques, l'Europe aux rivages déchiquetés… et peut-être distinguons-nous une petite place verdâtre qui n'est que la millième partie de la surface entière du globe, et qu'on appelle la France… Déjà nous avons remarqué son mouvement de rotation sur son axe… mais se gonflant, se gonflant toujours, le globe soudain se déploie comme une ombre gigantesque sur le ciel entier, met six minutes et demie à passer,

ce qui peut-être nous permet d'entendre les cris des bêtes fauves des forêts équatoriales et le canon des peuples humains, puis s'éloignant avec majesté dans les profondeurs de l'espace, s'enfonce, en se rapetissant dans l'immensité béante, sans laisser d'autre trace de son passage qu'un étonnement mêlé de terreur dans notre regard foudroyé.

C'est sur ce colossal boulet céleste de 3,000 lieues de diamètre et d'un poids de 5,875 millions de millions de milliards de kilog., que nous sommes disséminés, petits êtres imperceptibles, emportés avec une énergie indescriptible par ses divers mouvements de translation, de rotation, de balancements, et par ses inclinaisons alternatives, à peu près comme les grains de poussière adhérents à un boulet de canon lancé dans l'espace. Connaître cette marche de la Terre et la sentir, c'est posséder l'une des premières et des plus importantes conditions du savoir cosmographique.

Ainsi vole la Terre dans le ciel. La description de ce mouvement peut paraître purement du domaine de l'astronomie. Nous constaterons tout à l'heure que la philosophie religieuse est hautement intéressée à ces faits, et que la connaissance de l'univers physique donne en réalité les bases de la religion de l'avenir. Continuons l'examen scientifique de notre planète.

Les théologies, pas plus que nul édifice, ne peuvent être bâties sur le vide. Elles ont pris pour charpente, l'ancien système du monde qui supposait la Terre immobile au centre. L'astronomie moderne en démontrant la vanité de l'illusion antique, démontre la vanité des théologies fondées sur elle.

Cette planète est peuplée par un nombre considérable d'espèces vivantes, que l'on a classées en deux grandes divisions naturelles : le règne végétal et le règne animal. Chacun de ces êtres diffère des choses purement matérielles, des objets inanimés, en ce qu'il est formé d'une unité animique qui régit son organisme. Que l'on considère une plante, un animal ou un homme, on constate que ce qui constitue la vie est un principe spécial, doué de la faculté d'agir sur la matière, de former un être déterminé, un rosier, par exemple, un chêne, un lézard, un chien, un homme ; de fabriquer des organes, comme une feuille, un pistil, une étamine, une aile, un œil, - principe spécial dont le caractère distinctif est d'être personnel.

Pour nous en tenir à la race humaine, qui depuis plus de cent siècles a établi sur cette planète le règne de l'intelligence, nous remarquons qu'elle est actuellement composée de 1,200 millions d'individus vivant en moyenne 34 ans. En Europe la durée de la vie moyenne, qui a augmenté de 9 pour 100 depuis un siècle avec le progrès du bien-être, est aujourd'hui de 38 ans. Mais il y a encore sur la terre des races arriérées, moins éloignées de la barbarie primitive, misérables et faibles, dont la vie moyenne ne dépasse pas 28 ans. En chiffre rond, il meurt par an 32 millions d'individus humains, 80,000 par jour ou à peu près 1 par seconde. Il en naît 33 millions par an, ou un peu plus d'un par seconde. Chaque battement de nos cœurs, - vivants pendules à seconde, - marque à peu près la naissance et la mort d'un être sur la terre.

Tout en courant dans l'espace avec la rapidité que nous lui avons reconnue plus haut, la Terre voit donc sa population humaine se renouveler constamment avec une rapidité qui ne laisse pas non plus d'être fort étonnante. Seconde par seconde une âme s'incarne dans le monde corporel et une autre âme s'en échappe. Un sixième des enfants meurent dans la première année, un quart est mort avant l'âge de 4 ans, un tiers à l'âge de 14 ans, la moitié à l'âge de 42 ans. Quelle loi préside aux naissances ? quelle loi préside aux morts ? C'est un problème que la science, et la science seule, résoudra un jour.

Il est important, pour tout homme qui cherche la vérité, de voir les choses face à face, telles qu'elles sont, et d'acquérir ainsi des notions exactes sur l'arrangement de l'univers. Constatons d'abord les faits, purement et simplement, puis servons-nous de la réalité comme pour essayer de pénétrer les lois inconnues dont les faits physiques sont la réalisation.

Eh bien ! d'une part nous constatons que la Terre est un astre du ciel, au même titre que Jupiter ou Sirius, et quelle circule dans l'espace éternel par des mouvements qui nous donnent une mesure du temps : les années et les jours, - mesure du temps que ces mouvements créent eux-mêmes et qui n'existe pas dans l'espace éternel. D'autre part nous observons que les êtres vivants, en particulier les hommes,

sont formés d'une âme organisatrice, qui est de principe immatériel, indépendante des conditions d'espace et de temps et des propriétés physiques qui caractérisent la matière, et que les existences humaines ne sont pas le but de la création, mais donnent plutôt l'idée de passages, de moyens. La vie sur la Terre n'est pas son but à elle-même. C'est ce qui ressort incontestablement de l'arrangement même de la vie et de la mort ici-bas.

D'ailleurs, la vie terrestre n'est ni un commencement ni une fin. Elle s'accomplit dans l'univers, en même temps qu'un grand nombre d'autres modes d'existence, après beaucoup d'autres qui ont eu lieu dans les mondes passés, et avant beaucoup d'autres qui s'effectueront dans les mondes à venir. La vie *terrestre* n'est pas opposée à une autre vie *céleste*, comme l'ont supposé des théologiens qui ne s'appuyaient pas sur la nature. La vie qui fleurit à la surface de notre planète est une vie céleste, aussi bien que celle qui rayonne sur Mercure ou sur Vénus. Nous sommes actuellement dans le ciel, aussi exactement que si nous habitions l'étoile polaire ou la nébuleuse d'Orion.

Ainsi la Terre, suspendue dans l'espace sur le fil de l'attraction solidaire des mondes, emporte dans l'étendue, les générations humaines qui éclosent, brillent quelques années et s'éteignent à sa surface. Tout est en mouvement, et la circulation des êtres à travers le temps n'est pas moins certaine ni moins rapide que leur circulation à travers l'espace. Cet aspect de l'univers nous surprend, sans contredit, et nous paraît assurément difficile à bien définir. L'aspect apparent dont on s'est contenté pendant tant de siècles était beaucoup plus simple : la Terre, immobile, était la base du monde physique et spirituel. La race d'Adam était la seule race humaine de l'univers ; elle était placée ici pour y vivre lentement, y prier, y pleurer, jusqu'au jour où, la fin du monde étant décrétée, Dieu corporel, assisté des saints et des anges, descendrait de l'empyrée pour juger la Terre et aussitôt après transformer l'univers en deux grandes sections : le ciel et l'enfer. Ce système, plus théologique qu'astrologique était, je le répète, fort simple, et assis sur les traditions vénérées d'un enseignement quinze fois séculaire. Lors donc qu'en ce dix-neuvième siècle, je viens dire : « En vérité, nos anciennes croyances sont fondées sur des apparences mensongères, et nous devons maintenant ne reconnaître d'autre philosophie religieuse que celle qui dérive de la science, » on peut, évidemment, ne pas être prêt à accepter immédiatement l'immense transformation qui résulte de nos études modernes, et vouloir examiner sévèrement notre doctrine avant de s'en reconnaître disciple. Mais c'est précisément là ce que nous désirons tous ; la liberté de conscience doit précéder tout jugement dans les âmes, et toutes les opinions doivent être librement et successivement ordonnées suivant les indications de l'esprit et du cœur.

La terre est un astre habité, planant dans le ciel en compagnie des myriades d'autres astres, habités comme elle. Notre vie terrestre actuelle fait partie de la vie universelle et éternelle, et il en est de même de la vie actuelle des habitants des autres mondes. L'espace est peuplé de colonies humaines vivant en même temps, sur des globes éloignés les uns des autres, et reliées entre elles par des lois dont nous ne connaissons sans doute encore que les plus apparentes.

L'esquisse générale de notre foi[33] dans la vie éternelle se compose, donc des points suivants :

1° La Terre est un astre du ciel ;

2° Les autres astres sont habités comme elle ;

3° La vie de l'humanité terrestre est un département de la vie universelle ;

4° L'existence actuelle de chacun de nous *est une phase de sa vie éternelle*, - éternelle dans le passé comme dans l'avenir.

Cette simple esquisse générale de notre conception de la vie éternelle, quoique appuyée sur l'observation et le raisonnement, et indestructible dans ces quatre principes élémentaires, est encore loin cependant de ne permettre aucune objection ; un certain nombre de difficultés, au contraire, peuvent lui être opposées, et l'ont été

[33] En me servant du mot *foi*, je ne veux pas lui conserver ici le sens théologique sous lequel il est encore employé aujourd'hui. Je parle ici de la foi scientifique, raisonnée, qui n'est que la conséquence légitime de l'étude philosophique de l'univers.

déjà soit par les partisans des théologies anciennes, soit par les philosophes anti-spiritualistes. Voici les principales difficultés :

Quelles preuves peut-on obtenir que notre existence actuelle soit une phase d'une prétendue vie éternelle ? Si l'âme survit au corps, comment peut-elle exister sans matière et privée des sens qui la mettaient en relation avec la nature ? - Si elle préexiste, de quelle façon s'est-elle incarnée dans notre corps, et en quel moment ? Qu'est-ce que c'est que l'âme ? en quoi cet être consiste-t-il ? occupe-t-il un lieu ? comment agit-il sur la matière ? - Si nous avons déjà vécu, pourquoi n'avons-nous généralement aucun souvenir ? - Comment la personnalité d'un être peut-elle exister sans la mémoire ? Nos souvenirs sont-ils dans notre cerveau ou dans notre âme ? - Si nous nous réincarnons successivement de monde en monde, quand cette transmigration finira-t-elle, et à quoi sert-elle ? etc., etc.

Au lieu d'éloigner les objections ou de paraître les dédaigner, notre devoir, à nous qui cherchons la vérité et qui ne croyons l'obtenir que par le travail, est de les provoquer, au contraire, et de nous contraindre par là à ne pas nous payer d'illusions et à ne pas nous imaginer que nos croyances sont déjà fondées et inattaquables. La science marche lentement et progressivement, et c'est en sondant la profondeur des problèmes et en attaquant les questions en face que nous appliquerons à ces études philosophiques, la sévérité et la rigueur nécessaires pour assurer à nos arguments la solidité qui leur convient. La révélation moderne ne descend pas de la bouche d'un Dieu incarné, mais des efforts de l'intelligence humaine vers la connaissance de la vérité.

Nous chercherons dans une prochaine étude à savoir quelle est la nature de l'âme, en appliquant à cet examen, non pas les syllogismes de la logomachie scolastique par lesquels on a péroré pendant quinze siècles sans aboutir à rien de sérieux, mais les procédés de la méthode scientifique expérimentale à laquelle notre siècle doit toute sa grandeur. Aujourd'hui, nous avons établi un premier aspect fort important du problème naturel (et non pas surnaturel) de la vie éternelle : c'est de savoir que notre vie actuelle s'accomplit dans le ciel, qu'elle fait partie de la série des existences célestes qui constituent la vie universelle, et que *nous sommes actuellement dans le ciel de Dieu*, et en présence de l'Esprit éternel, aussi complètement que si nous habitions un autre astre quelconque du grand archipel étoilé.

Que cette certitude physique inspire à nos âmes une sympathie plus directe, plus humaine, envers les mondes qui rayonnent dans la nuit, et que jusqu'ici nous regardions vaguement comme nous étant étrangers ! Ce sont là les résidences des humanités nos sœurs, les résidences les moins lointaines ! En regardant une étoile qui se lève à l'horizon, nous sommes dans la même situation qu'un observateur qui contemple de son balcon les arbres d'un lointain paysage, ou qui se penche sur le parapet du navire ou de l'aérostat pour examiner un vaisseau sur la mer ou un nuage dans l'atmosphère ; car la Terre est un navire céleste qui vogue dans l'espace, et nous regardons à côté d'elle, quand nos yeux se portent sur les autres mondes qui apparaissent et disparaissent suivant notre sillage. Oui, ces autres mondes sont autant de terres analogues à la nôtre, bercées dans l'étendue sous les rayons du même soleil, et toutes ces étoiles scintillantes sont des soleils autour desquels gravitent des planètes habitées. Sur ces mondes comme sur le nôtre, il y a des paysages silencieux et solitaires. A leur surface aussi sont disséminées des cités populeuses et actives. Là aussi il y a des couchants aux nuages enflammés et des levers de soleil aux magiques éblouissements. Là aussi il y a des mers aux profonds soupirs, des ruisseaux au doux murmure, de petites fleurs aux tendres corolles, baignant dans l'eau limpide leurs têtes parfumées. Là aussi il y a des bois ombreux sous lesquels réside l'inaltérable paix de la nature ; là aussi il y a des lacs au doux miroir qui semblent sourire aux cieux, et des montagnes formidables qui lèvent leur front sublime au-dessus des nuages chargés d'éclairs, et qui, du haut des airs tranquilles, regardent tout d'en haut. Mais en ces mondes variés, il y a de plus ces panoramas inénarrables, inconnus à la Terre, cette inimaginable variété de choses et d'êtres que la nature a développée à profusion dans son empire sans bornes. Qui nous révélera le spectacle de la création sur les anneaux de Saturne ? Qui nous révélera les métamorphoses merveilleuses du monde des comètes ? Qui nous développera les systèmes magiques des soleils multiples et colorés, donnant à leurs mondes les plus singulières variétés d'années, de saisons, de jours, de lumière et de chaleur ? Qui nous fera deviner surtout l'innombra-

ble variété des formes vivantes que les forces de la nature ont construites sur les autres mondes, avec la diversité spéciale à chaque monde dans son volume, son poids, sa densité, sa constitution géologique et chimique, les propriétés physiques de ses diverses substances, en un mot, avec l'infinie variété dont la matière et les forces sont susceptibles ? Les métamorphoses de l'antique mythologie ne sont qu'un rêve, comparées aux œuvres universelles de la nature céleste.

Nous avons esquissé aujourd'hui la situation cosmographique de l'âme en son incarnation terrestre. Notre prochaine étude aura pour objet la nature même de l'âme, et résoudra par elle-même les objections résumées plus haut. C'est en étudiant séparément les différents points du grand problème, que nous pourrons parvenir à la solution attendue depuis tant de siècles.

CAMILLE FLAMMARION.

Revue de la Presse.

—

RÉINCARNATION. - PRÉEXISTENCE.

(Deuxième article, voir la *Revue* de novembre 1869.)

L'idée de la réincarnation est si naturelle que sans la tyrannie exercée sur nous par l'habitude d'idées contraires que l'éducation nous imposa dès notre enfance, nous l'accepterions sans effort. « Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une ; tout est résurrection dans la nature. » Ces paroles que Voltaire (voyez *la Princesse de Babylone*) met dans la bouche du Phénix au moment où il renaît de ses cendres, ne vous semblent-elles pas, dans leur simplicité et leur énergique concision, l'expression même de la vérité ?

Que de problèmes dans notre destinée, impossibles à résoudre d'une manière satisfaisante par une autre doctrine, et dont celle-ci nous fournit une solution rationnelle ! Que d'obscurités elle éclaire ! Que de difficultés elle lève !

« A la vérité, dit Montaigne, je treuve si loing d'Epaminondas, comme je l'imagine, jusqu'à tel que je cognois, je dis capable de sens commun, que j'enchérirais volontiers sur Plutarque ; et dirais qu'il n'y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle beste ; et qu'il y a autant de degrés d'esprits qu'il y a d'ici au ciel de brasses, et autant innumérables. »

Quelle distance, en effet, entre le Hottentot stupide et l'intelligent Européen ! entre Dumolard et Socrate !

Comment expliquer cette inégalité dans le développement intellectuel et moral, que dans certains cas on serait tenté d'appeler une inégalité de nature, si l'on n'admet pas qu'il y a entre l'esprit inférieur et l'esprit supérieur, le même rapport qu'entre l'enfant et l'homme fait, et quelquefois entre l'homme et l'ange ? si l'on n'ad-

met pas que le dernier a plus longtemps vécu que le premier et a pu progresser dans un plus grand nombre de vies successives ?

Dira-t-on que c'est un effet de la différence d'organisation physique et d'éducation ? Nous répondrions à cela que ces causes peuvent tout au plus expliquer les supériorités apparentes, mais non les réelles.

L'organe sert plus ou moins bien la faculté, mais ne la donne pas : nous l'avons surabondamment démontré. De telle sorte qu'un esprit très développé, dans un corps mal conformé, peut faire un homme fort ordinaire, tandis qu'un esprit relativement moins avancé, servi par des bons organes, fera un homme qui lui sera en apparence de beaucoup supérieur. Mais cette fausse supériorité, qui ne consistera que dans la faculté d'expression et non dans la puissance de penser, ne fera illusion qu'à l'observateur superficiel et ne trompera pas l'esprit pénétrant. « Il n'est pas douteux, dit J. Simon, qu'il y ait des esprits d'élite dont la valeur demeurera toujours inconnue, parce la faculté d'expression leur manque. On voit de ces âmes pleines d'idées, que le vulgaire dédaigne, et qui passent pour inférieures et dénuées de sens, quoique les esprits pénétrants saisissent quelquefois dans leur langage, des traits d'une force incomparable. On se demande, en pensant à elles, si on n'est pas en présence d'un Génie enchanté *sous une forme qui l'empêche de se manifester dans sa puissance et sa splendeur*. »

D'ailleurs, ne sait-on pas que Socrate avait reçu de la nature un corps dont toutes les impulsions le portaient à la débauche, et que de ce libertin que la nature semblait avoir voulu faire de lui, le fils de Sophronisque fit un sage, le modèle des hommes ?

Quant à l'éducation, n'avons-nous pas tous les jours sous nos yeux, la preuve que si son influence est grande, elle ne va pas pourtant jusqu'à changer complètement la nature de l'homme, à faire d'un scélérat un prix Monthyon et d'un idiot un Newton ?

Que d'honnêtes gens qui n'ont jamais reçu de leçons de personne ! combien même ont été obligés de combattre contre de pernicieux enseignements ! et que d'infâmes coquins qu'on a élevés avec tous les soins imaginables ! Commode n'était-il pas le fils et le disciple de Marc-Aurèle ? et peut-on faire un mérite aux leçons des jésuites, ses maîtres, de l'indépendance de pensée de Voltaire, de son horreur pour l'intolérance et le fanatisme religieux, et de son mépris des superstitions ?

Qui fut le précepteur du bûcheron Lincoln, de son successeur, le

tailleur Johnson, et de leur illustre compatriote, le forgeron Elihu Burrit, le promoteur de la société de la paix universelle ?

Et n'y a-t-il pas des hommes dont on peut dire qu'ils se ressouviennent plutôt qu'ils n'apprennent ? Mozart, par exemple, qui naît grand musicien, et Pascal qui, à l'âge de neuf ans, sans avoir jamais lu aucun livre de mathématiques, seul, sans le secours d'aucun maître, arrive jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide et invente la géométrie !

En 1868, les journaux français nous ont entretenus, d'après un journal anglais de médecine, le *Quatterly*, d'un phénomène bien étrange. C'est une petite fille dont le docteur Hun nous fait connaître l'étonnante histoire. Jusqu'à l'âge de trois ans, elle est restée muette et n'a pu parvenir à prononcer que les mots *papa* et *maman*. Puis, tout à coup, elle s'est mise à parler avec une volubilité extraordinaire, mais dans une langue inconnue n'ayant aucun rapport avec l'anglais. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle se refuse à parler cette dernière langue, la seule pourtant qu'on lui parle, et oblige ceux avec qui elle vit, par exemple, son frère, un peu plus âgé qu'elle, à apprendre la sienne où l'on trouve quelques mots de français, quoique, au dire de ses parents, on n'en ait jamais prononcé aucun devant elle.

Comment expliquer ce fait autrement que par le souvenir d'une langue que cette enfant aurait parlée dans une existence antérieure ? - Il est vrai qu'on peut le nier. Mais la petite fille existe ; c'est un journal sérieux, un journal de médecine qui le rapporte, et la négation est un moyen bien commode et dont on fait peut-être un trop fréquent usage. Il est dans beaucoup de cas l'équivalent du diable, ce *Deus ex machinâ* qui vient toujours à point pour tout expliquer et dispenser de l'étude.

Du reste, il est des hommes qui affirment avoir conservé le souvenir d'autres existences. Ceci est plus fort. La lettre de M. Ponson du Terrail, dont j'ai parlé plus haut, en est une preuve. On peut dire aussi qu'il a voulu plaisanter. Mais que ne peut-on pas dire ?

Le poète Méry affirmait également qu'il se souvenait d'avoir successivement vécu à Rome du temps d'Auguste et dans l'Inde où il avait été brahme. Peut-être encore une plaisanterie ?

Mais ce qui ne peut pas en être une, c'est le fait suivant dont j'ai été le témoin. J'étais à Pau, chez une parente. Dans la même pièce que moi se trouvaient une des filles de ma parente, âgée de dix ans, et le petit garçon d'un voisin, ouvrier relieur, qui n'en

n'avait pas encore trois. Ces enfants jouaient et je ne m'en occupais pas, quand, tout à coup, mon attention fut attirée par une altercation singulière qui s'éleva entre eux. Le petit garçon soutenait, en se fâchant tout rouge contre la petite fille qui refusait de le croire, qu'il se souvenait d'avoir été soldat et d'avoir été tué. Il donnait des détails et citait des lieux. Je crus devoir intervenir. Je lui fis demander ce qu'était son père à l'époque dont il parlait. Il répondit qu'alors son père n'était pas son père ; que c'était lui qui était père. Et comme j'insistais pour qu'il expliquât pourquoi ayant été tué, il était de nouveau vivant, et petit après avoir été grand. « Je n'en sais rien, dit-il ; j'ai été soldat et j'ai été tué ; j'étais grand et je suis petit ; c'est Dieu qui l'a voulu. » Et il frappait de son petit pied avec colère, parce que nous refusions de croire à ses paroles.

Le lendemain, je voulus reprendre avec lui la même conversation. Il me regarda d'un air étonné, et ne comprit pas plus que si je lui avais parlé grec.

Comment supposer qu'un enfant de cet âge voulût plaisanter sur un tel sujet ? Et n'est-il pas plus raisonnable de penser que le voile qui nous cache notre passé s'était un instant soulevé pour lui ?

Le souvenir d'existences passées, quoique très rare, l'est pourtant moins qu'on ne pense : l'histoire en fournit des exemples, et il n'est pas impossible que quelqu'un de mes lecteurs ait été comme moi à même d'en constater.

Maintenant, je le demande, de toutes ces considérations et de tous ces faits réunis auxquels on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, ne découle-t-il pas la conséquence légitime et irrésistible que la réincarnation est une réalité, et que dès lors il n'est pas surprenant qu'à toutes les époques de l'histoire il se soit trouvé des esprits élevés dont elle a constitué la foi ?

Bien plus, quand on y réfléchit sérieusement, on arrive à se convaincre que non-seulement cette croyance est vraie, mais encore qu'il est impossible qu'elle ne le soit pas.

Si elle est fausse, comment comprendre la justice de Dieu ? Nous avons reconnu l'absurdité des peines éternelles ; mais même avec des peines et des récompenses temporaires, pour qu'elles pussent être justement appliquées, ne faudrait-il pas, puisqu'il n'y a qu'une seule épreuve, que nous la subissions tous dans les mêmes conditions de durée, d'obstacles à vaincre, de difficultés à surmonter, et que chacun de nous entrât dans la lice armé des mêmes facultés et

avec le même poids à porter ? - Eh bien, nous savons tous que cela n'est pas. Est-il besoin de le démontrer ?

Le seul moyen de sortir de la difficulté est donc de reconnaître la vérité de cette idée si naturelle et si juste, que les épreuves sont multiples ; que ceux que nous voyons entrer dans la lice avec de plus grandes facultés sont de vieux lutteurs qui les ont acquises par des efforts antérieurs, tandis que ceux qui y entrent avec des facultés moindres sont des débutants qui n'ont pas le droit d'être jaloux des richesses de leurs aînés, puisqu'il ne tient qu'à eux d'en acquérir autant, en suivant leur exemple.

Quant aux diverses positions sociales, elles ne sont que des épreuves diverses auxquelles l'esprit est soumis, selon le besoin ; par lesquelles nous passons alternativement, tantôt pauvres, tantôt riches, tantôt puissants, tantôt faibles, tantôt maîtres, tantôt esclaves, tantôt doués d'une organisation physique qui, laissant à nos facultés tout leur essor, nous permet de jouer un rôle brillant sur la scène du monde ; tantôt, au contraire, gênés par des organes rebelles, et condamnés à une impuissance et à une infériorité d'autant plus pénible, que nous pouvons quelquefois avoir le sentiment de notre supériorité réelle.

Du reste, le ciel ne peut pas être un lieu fermé dont Dieu nous ouvre ou nous ferme à son gré la porte ; on ne peut le concevoir que comme un état supérieur de l'âme, qu'il dépend de nous d'atteindre, en nous purifiant de nos souillures et en arrivant à cette hauteur intellectuelle et morale, qui constitue la nature que nous sentons devoir être immédiatement au-dessus de la nature humaine et que nous désignons sous le nom de nature angélique.

Oui, nous sommes, pour me servir d'une expression de Dante, la chenille destinée à former l'angélique papillon qui vole vers la Justice sans que rien puisse lui faire obstacle !

Toutefois, si nous voulons bien réfléchir aux efforts qu'exige, je ne dirai pas l'anéantissement, mais seulement la diminution du plus petit de nos défauts et l'accroissement, non l'acquisition, de la moindre de nos qualités, nous pourrons comprendre combien d'existences sont nécessaires pour combler la distance qui sépare le Hottentot, esprit peut-être au début dans l'humanité, de Socrate, ange sans doute descendu des cieux pour nous servir de modèle et de guide.

L'effort, voilà la loi, la condition indispensable du progrès de l'Esprit ; et, dans les phases inférieures de son existence, cet effort

nécessaire ne pourrait pas se produire sans les réincarnations ; je le démontrerai dans l'article suivant où je traiterai de la nature des peines et des récompenses futures.

En attendant, je crois pouvoir clore cet article en disant que la seule chose qui doive nous préoccuper sur cette terre, puisqu'elle est le lieu de l'épreuve, c'est de tirer le meilleur parti possible de la position quelle qu'elle soit, dans laquelle nous a placés celui qui connaît mieux que nous ce qu'il nous faut et pour qui il ne peut pas y avoir de préférés. « Souviens-toi, dit l'esclave Épictète, de jouer avec soin le rôle que le souverain maître a imposé : fais-le court, s'il est court ; long, s'il est long. S'il t'a donné le personnage d'un mendiant, tâche de t'en bien acquitter ; sois boiteux, prince ou plébéien, s'il l'a voulu. Ton affaire est de bien jouer ton rôle et la sienne de le choisir. » VICTOR TOURNIER.

Séance annuelle commémorative des morts.

—

COMMÉMORATION SPÉCIALE DE M. ALLAN KARDEC.

Comme les années précédentes, la Société parisienne des Études spirites s'est réunie spécialement le 1er novembre, en vue d'offrir un pieux souvenir à ses collègues décédés.

A cette occasion a été donné lecture : 1° du discours d'ouverture, prononcé par M. Allan Kardec à la séance du 1er novembre 1868, intitulé : *Le Spiritisme est-il une religion* ? 2° d'une communication spontanée dictée, par M. Dozon, sur la solennité de la Toussaint, en 1865, et qui est lue chaque année à la séance commémorative ; 3° d'une remarquable communication sur *l'appréhension, de la mort*, signée Guillaumin et obtenue par M. Leymarie (Voir la *Revue* de décembre 1868).

Après avoir appelé les bénédictions de Dieu sur l'assemblée, et remercié notre président spirituel, saint Louis, de son concours habituel, la société s'est fait un devoir de donner par une commémoration spéciale, un témoignage particulier de reconnaissance à la mémoire de M. Allan Kardec.

Se faisant l'interprète des sentiments généraux, un des membres du comité a prononcé l'allocution suivante :

« Mesdames et Messieurs,

« Dans cette séance spécialement consacrée à donner des marques de notre reconnaissance aux Esprits qui veulent bien nous prêter leur concours, à honorer la mémoire de nos collègues décédés et de tous ceux qui, par leurs travaux, se sont rendus dignes de l'admi-

ration des hommes, nous devons un témoignage particulier de sympathie et de vénération à l'homme honnête par excellence dont les travaux ont acquis une célébrité universelle, à l'Esprit éminent qui, dans le monde de l'espace comme sur terre, a consacré son temps et ses facultés à l'œuvre bénie de la moralisation et de la régénération de l'humanité.

« Vous l'avez tous reconnu, ce penseur laborieux dont le nom est sur toutes les lèvres, ce philosophe convaincu et consciencieux dont les enseignements ont trouvé un écho chez tous les véritables amis du progrès, c'est Allan Kardec, l'immortel auteur du *Livre des Esprits*.

« Après avoir usé sa vie à la coordonnation méthodique de la doctrine spirite, à consoler les affligés, à rassurer les Esprits rongés par le doute et l'incrédulité, en substituant à l'incertitude et à la négation concernant l'avenir de l'âme, une croyance raisonnée fondée sur les lois mêmes de la nature, il est allé dans le monde de l'erraticité, recueillir la récompense bien méritée, la sanction de la mission accomplie, et réunir les éléments nécessaires pour contribuer encore, comme Esprit, à faire de l'humanité un seul peuple de frères, marchant solidairement à la conquête de l'avenir.

« Homme, il sut se faire apprécier et aimer, non-seulement par ceux qui le connaissaient personnellement, mais encore par ses nombreux correspondants, par tous ceux enfin qui ont trouvé dans ses ouvrages, la consécration de leurs aspirations les plus légitimes.

« Sans souci des critiques de ceux qui, par orgueil ou par préjugé, se refusent à comprendre notre insatiable avidité de connaître, il élevait plus haut ses contemplations. Les obstacles qu'il a eu à surmonter, les déceptions devant lesquelles tant de penseurs sérieux se sont laissé abattre, ne l'atteignaient pas. Devant la grandeur du but, il oubliait toutes les difficultés de la route.

« Esprit, il n'a pas tardé à nous donner de nouvelles preuves de son zèle et de son dévouement infatigables. Dans tous les centres, dans tous les pays, il est allé sanctionner par des communications d'une incontestable élévation, la vérité des enseignements qu'il a popularisés de son vivant. Esprit conciliant et persuasif, il enseigne à tous la tolérance et la solidarité. Convaincu plus que jamais que l'intérêt personnel doit s'effacer devant l'intérêt général, continuant son apostolat sous une nouvelle forme, il va en tous lieux, encourager les uns, instruire les autres et donner à tous des preuves irrécusables de son affection et de son dévouement.

« A toutes les époques de transition, des Esprits supérieurs, prophètes, messies, missionnaires du progrès, apparaissent dans l'humanité pour rendre populaires les croyances acceptées par un

petit nombre. Tels furent, dans l'antiquité, Socrate, Platon, Moïse, le Christ, tous les grands génies qui se sont immortalisés par leurs actions, et plus récemment Jean Huss, Galilée, Newton, Leibnitz, et tant d'autres dont les travaux sont l'objet d'une admiration bien légitime.

Tel est déjà pour nous qui l'avons connu, tel sera pour les générations futures, lorsque les croyances spirites seront généralement adoptées, l'Esprit de celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

« Cher et vénéré maître, vous êtes ici présent, quoique invisible pour nous. Depuis votre départ, vous avez été pour tous un protecteur de plus, une lumière sûre, et les phalanges de l'espace se sont accrues d'un travailleur infatigable. Comme sur terre, sans blesser personne, vous savez faire entendre à chacun les conseils convenables, vous tempérez le zèle prématuré des ardents, vous secondez les sincères et les désintéressés, vous stimulez les tièdes ; vous voyez, vous savez aujourd'hui tout ce que vous prévoyiez naguère encore. Vous, qui n'êtes plus sujet aux incertitudes, soyez notre guide et notre lumière, et par vos conseils, sous votre influence, nous avancerons à pas certains vers les temps heureux promis à l'humanité régénérée. »

Après les prières d'usage (voir la *Revue spirite* de novembre 1865), un certain nombre de communications furent obtenues par les médiums présents. Le défaut d'espace ne nous permettant pas de les reproduire toutes, nous nous bornerons à la publication des deux suivantes, qui nous ont paru devoir plus particulièrement intéresser nos lecteurs :

—

LA FÊTE DES MORTS N'EST PAS DANS LES CIMETIÈRES.

C'est fête aujourd'hui dans les asiles consacrés au repos des morts ; la foule se presse, les toilettes brillent ; on parcourt les champs funèbres à pas lents, et il semble que cette affluence devrait remplir de joie les âmes de ceux qui ne sont plus au nombre des incarnés ! Cependant, comme ils sont peu nombreux les Esprits qui de l'espace, viennent se réunir à leurs anciens amis de la terre ! Les humains sont innombrables, et presque joyeux ou tout au moins indifférents ; un bourdonnement immense s'élève au-dessus de la foule. Mais de quoi s'occupent donc tous ces gens ; quel sentiment les a réunis ? Pensent-ils aux morts ? Oui, puisqu'ils sont venus ! Mais la pensée salutaire s'est bien vite éclipsée ; et si quelques noms inscrits sur les pierres tumulaires, provoquent les exclamations du passant insou-

cieux, il lance dans l'éther avec la fumée de son cigare, quelques réflexions banales, quelque éclat de rire sans écho !…

Dans ce tohu-bohu naissent toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les aspirations, sauf le recueillement, le sentiment religieux, l'aspiration à la communion intime avec ceux qui sont partis. Beaucoup de curieux, mais bien peu qui possèdent la religion du souvenir !… Aussi les morts qui ne se sentent pas appelés, sont-ils partout ailleurs qu'aux cimetières, et le plus grand nombre de ceux qui planent dans l'espace ou qui circulent dans les étroites allées, sont fatalement rivés par les passions terrestres, à la dépouille mortelle qu'ils aimèrent jadis.

Des ris, des discours oiseux parmi les vivants ; des cris de douleur et de rage chez le plus grand nombre des morts ; un spectacle sans intérêt pour tous, une visite de forme pour quelques-uns, d'habitude pour la plupart, voilà le tableau que présentent les cimetières parisiens, le jour des Morts !…

Il y a fête cependant sur terre et dans l'espace ; fête pour les Esprits qui, ayant accompli la mission acceptée, expié le mal d'une autre existence, sont revenus dans le monde de la vie réelle et normale avec quelques fleurons de plus. C'est fête pour les saints que l'humanité entière a consacrés, non pour une abnégation sans utilité et un isolement égoïste, mais pour leur dévouement à tous, pour leurs travaux féconds, pour leurs enseignements persévérants, pour leur lutte incessante contre le mal, pour le triomphe du bien. Pour ceux-là il y a fête dans l'espace, comme il y a fête sur la terre pour tous ceux qui, éclairés sur les grandes lois par lesquelles sont régis les univers, appellent dans leur for intérieur la visite de ceux qu'ils ont tant aimés et qui ne sont pas perdus pour eux. Il y a fête pour les spirites qui croient et qui pratiquent. Il y a fête pour les Esprits qui instruisent et qui continuent dans l'espace l'œuvre de régénération commencée ici-bas !…

O mes amis, dans le champ des morts, en ces jours consacrés par l'usage, tout est bien du domaine de la mort dans son sens le plus étroit !… Le vêtement dédaigné par l'Esprit n'est plus, et la croyance est nulle au cœur des visiteurs ; ce sont des morts qui n'ont de la vie que les apparences terrestres ; car la vie réelle, la grande vie de l'âme, est encore inconnue pour le plus grand nombre.

Nous vivons, nous qui pensons, nous qui progressons, nous qui travaillons de concert à poser la base des progrès futurs ; et ils meurent eux, ou plutôt ils vont mourir au passé pour naître, grâce au Spiritisme, à l'avenir qui porte dans son sein la source féconde de toute perfection.

La mort n'est plus ; la désagrégation qui porte ce nom, restitue à

la terre les éléments que le corps matériel y a puisés ; mais l'âme en qui réside la vie, l'âme qui est l'être tout entier, édifice incessamment perfectionné par l'épreuve humaine, l'âme au seuil de la mort, émerge dans la vie réelle et sans fin de l'erraticité !… MOKI.

—

LA COMMUNION DE PENSÉES.

(Méd., M. Leymarie.)

Rarement, il m'a été donné cette jouissance de venir parmi vous, messieurs les spirites. Je n'étais un des vôtres qu'à peu près ; aujourd'hui, je suis un adepte complet, ce dont je me félicite. Quelques points nous séparaient seulement ; pour moi, nos ancêtres celtiques étaient des croyants à l'immortalité de l'âme, et la réincarnation leur semblait la loi des lois. Fils de Gaulois, ayant vécu comme Gaulois aux derniers jours du moyen âge, je viens affirmer la doctrine préconisée aujourd'hui ; elle fut, elle est la grandeur du maître Allan Kardec ; son esprit judicieux, laconique, en a prouvé la réalité. Il est parmi nous, lisant en votre esprit la pensée profonde, inaperçue ; et je puis le répéter avec orgueil, je communie avec lui par la pensée.

La communion de pensées, quelle idée profonde ! quel radicalisme dans la philosophie libérale et rénovatrice de notre société déchirée, endolorie, meurtrie par les dissidences, par les frontières matérielles, fictives, que les intérêts ont élevées entre tous les peuples. Je ne nie point le caractère propre à chaque pays ; comme Henri Martin, mon honorable ami, si prudent, si logique, je reconnais le génie particulier inhérent à chaque population, séparée des autres par des montagnes, des fleuves, des forêts immenses ; par ce don tout exceptionnel de la Providence, qui introduisait dans l'esprit général de chaque peuple, cet instinct original qui devait, par la suite des siècles, apporter un code régénérateur de l'humanité, code de justice, créant l'harmonie dans la diffusion par la divergence des couleurs ; et ce temps est arrivé où les frontières matérielles s'abaissent, ou les unités fluidiques semblent suivre la vapeur et l'électricité !

Montagnes, abîmes, mers, vous n'existez plus !… L'âme de Dieu s'universalise comme à travers les espaces, la pensée se traduit instantanément. Les Amériques sentent les pulsations du pouls européen, et le progrès, loi divine ! réunit les systèmes les plus opposés. Travail, industrie, science, mécanique, philosophie, sont à la marée montante, et tous vos chers condisciples de l'erraticité bénissent les promoteurs du progrès humain, ces génies disparus corporellement, mais qui président à toutes les phases humanitaires ;

et c'est en ce moment surtout que le Maître regrette son départ. Il y a divergence, séparation, lutte entre l'avenir qui surgit et le passé qui disparaît ; mais il sait que le but c'est la loi, et son amertume est adoucie en pensant que le temps, ce guérisseur infaillible, sait user toutes les aspérités ; il sait, votre mort vénéré bien plus vivant que jamais, il sait que la lumière sortira des discussions animées, et que la justice réunira tous les hommes en faisceau devant cette désagrégation de l'ancien monde, qui mène les consciences au doute, à l'horreur de l'inconnu. Il sait, le Maître, que les morts vont vite, et, je le répète, je communie de pensée avec lui !

Institutions, formes, croyances surannées, tout meurt et tout se régénère ! Les couches terriennes sont remuées pour s'inoculer ce virus bienfaisant qui s'appelle lecture, savoir, science, jugement, et tous les disparus vont sans cesse frappant à toutes les consciences pour les réveiller et soulever le couvercle de plomb qui les couvrait.

Communion de pensées ! dernier mot de mes travaux de citoyen, deviens donc valeur intrinsèque, joyau national ; inspire mon pays, tous les pays unis comme leurs principes ; crée le bon vouloir, crée la justice, la concorde, l'amour ; fais qu'au lieu de vaines paroles, il y ait du dévouement, et le Maître satisfait verra, par la volonté de tous ceux qui aiment le calme, le vrai et la doctrine spirite, rayonner l'Esprit de solidarité, appelant la famille éternelle des morts et des vivants à concourir à l'édification future de la croyance et à la vie de l'erraticité à laquelle nous convions nos frères présents et absents !

Soyez spirites autant par vos actes que par vos paroles ! Unissez-vous, recueillez-vous, vous tous qui vous approchez de la tombe ; car cheveux blonds, cheveux blancs, vous sentez la vie éternelle, cette surprise du lendemain, surprise de la mort, rayonnement de la vie !…

JEAN REYNAUD.

Dissertations spirites.

—

La Solidarité universelle.

(Société spirite de Paris ; 29 octobre 1869.)

Les questions de l'origine de l'homme et de l'avenir de l'humanité ont une importance capitale, en ce sens que de leur solution, dépend une des phases principales de la morale et des lois qui déterminent les rapports des hommes entre eux, et ceux de l'humanité avec l'animalité.

Lorsque l'on rapportait toutes les créations à l'humanité, que l'univers et toutes ses splendeurs n'étaient faits que pour charmer ses yeux, l'homme, cette création supérieure, ce roi absolu de la nature animée et inanimée, existait surtout par l'orgueil et par l'égoïsme ; il était l'assemblage de toutes les perfections créées ! Dieu avait réuni en lui toutes les facultés, et n'avait rien fait que pour lui !…

Mais le progrès marche ; la science applique son verre grossissant sur toutes les lois ; elle fait apparaître une à une, toutes nos laideurs et sape toutes nos illusions. Ce n'est pas pour le plaisir de nos yeux que ces orbes d'or ont été créés ; des lois immuables et universelles les régissent comme elles nous régissent ; ils ont une vie à part, une existence propre, et des êtres aussi et plus avancés que l'humanité y poursuivent leur marche incessante à travers l'infini, à la conquête de tous les progrès ! L'orgueil et l'égoïsme universels de l'homme se trouvent réduits aux proportions terriennes ; l'homme n'est plus le maître de l'univers, n'ayant de supérieur que Dieu ; c'est une partie de la création supérieure, mais il n'est pas toute cette création, et il doit reconnaître que s'il a des inférieurs, il est assez imparfait pour avoir des supérieurs qui le distancent sur la route de la perfection !…

Hélas ! serait-il obligé de restreindre encore son empire ?… Au lieu d'être un dominateur terrien de par droit d'origine, ne serait-il qu'un parvenu ? Prendrait-il naissance dans ce chaos obscur qui s'agite à ses pieds ? Les intelligences qui l'entourent et qui s'élèvent à une hauteur remarquable chez des êtres soumis à sa domination, pourraient-elles un jour égaler la sienne ? N'est-il qu'un animal humain, et l'animal serait-il un homme futur ? Quelle perspective pénible pour les dédaigneux et les esprits étroits ! mais quelles nouvelles sources de jouissances intellectuelles ! quelle lueur immense permettant d'entrevoir davantage l'incréé, pour les Esprits progressistes par excellence !…

Ces créatures inférieures, considérées jusqu'ici comme des produits informes de la divinité s'essayant à la création, ne seraient que les modes successifs d'un même être ?… Aucune ne serait privée du bénéfice de ses actes ?… Cet animal qui souffre, qui sent, qui aime, qui perçoit et se manifeste, pourrait, comme l'homme lui-même, faire son propre avenir par ses actes ? être l'instrument de son bonheur futur ? Qu'y a-t-il de révoltant dans une telle conception ? Et n'injuriez-vous pas Dieu, vous qui trouvez vil pour l'humanité de tirer son origine de l'animalité ? En quoi l'animalité, créée par la même puissance, serait-elle moins noble que l'humanité ?

Allez, depuis que *la terre tourne*, la morale a perdu l'apparence d'un nain pour prendre le corps d'un géant.

Poursuivez vos recherches ; étudiez, méditez sans cesse, et vous découvrirez que l'humanité n'est qu'un anneau de la chaîne immense, qui de l'infiniment petit (l'atome) conduit à l'infiniment grand (Dieu), et la morale sera sans limite, comme celui qui l'édicta !… CHANNING.

Bibliographie.

La Femme et la Philosophie spirite.

INFLUENCE DES CROYANCES PHILOSOPHIQUES SUR LA SITUATION DE LA FEMME DANS L'ANTIQUITÉ, AU MOYEN AGE ET DE NOS JOURS.
1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50. Librairie spirite, 7, rue de Lille.

Cet ouvrage, qui sera mis en vente à la *Librairie spirite*, le 10 décembre prochain, vient de nouveau confirmer les prévisions des Esprits en ce qui concerne l'essor de notre philosophie et l'application pratique de ses principes. Il y a peu de temps encore, ils nous annonçaient, en effet, qu'il se préparait plusieurs ouvrages sérieux sur la philosophie du Spiritisme où le nom de la doctrine serait hautement avoué et proclamé.

Le livre de M. H. V., tout en traitant spécialement la question si intéressante de l'avenir de la femme, est caractérisé par une démonstration rigoureuse de tous les principes de la doctrine et où les adeptes eux-mêmes trouveront des aperçus nouveaux. Dans ce plaidoyer en faveur de la femme, on reconnaît l'argumentation à la fois attrayante et serrée du penseur érudit qui veut réduire la réplique à ses dernières limites. L'auteur a certainement étudié sérieusement la question et l'a scrutée jusque dans ses plus minutieux détails. Il ne se borne pas à émettre son opinion ; il la motive, et donne la raison d'être à chaque chose.

L'ouvrage de M. H. V. marquera dans les annales du Spiritisme, non-seulement comme premier en date dans son genre, mais surtout par son importance philosophique.

Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous permette pas d'en reproduire autant de passages que nous l'eussions désiré ; nous nous bornerons aux citations suivantes, suffisantes pour en faire apprécier la valeur :

« *Sy Tayeb*. Mon ami, tu m'as promis d'écouter tout ce que je me propose de te dire sur la question des femmes. Depuis longtemps déjà, je ne cesse de répéter que nos coreligionnaires se conduisent à l'égard de leurs compagnes, comme de véritables bourreaux, et je consacre toutes mes facultés à solliciter une réforme.

« *Sy Ahmed*. Oui, je le sais ; mais tes opinions m'épouvantent, Tu oublies trop notre livre sacré, le Koran. Comment peux-tu man-

quer ainsi au respect que tu dois aux paroles de notre prophète, l'inspiré de Dieu ?

« *Sy Tayeb*. Je t'ai dit, à ce sujet, qu'il faut tenir compte des circonstances de temps et de lieu. Notre prophète Mohamed, à l'époque où il vivait, et au milieu de peuplades chez lesquelles les femmes étaient tombées en grand mépris, a pu dire ce qu'on lit dans le Koran ; mais ses enseignements, loin d'autoriser de nouveaux empiètements sur les libertés de la femme, restreignaient les abus qui existaient et cherchaient à donner quelques garanties au sexe opprimé ; mais nous ne sommes plus au commencement de l'ère musulmane.

« *Sy Ahmed*. Je ne sais ce qui se passe chez les autres peuples, mais représente-toi un peu les femmes de nos Arabes de la plaine, celles même des musulmans de la ville, et dis-moi ce qui arriverait si demain elles étaient libres comme des Françaises ?

« *Sy Tayeb*. Il y aurait certainement des excentricités commises, mais peut-être pas autant que tu peux le croire, et puis elles cesseraient bientôt, si les maris se montraient à la hauteur de leur mission, en se faisant les éducateurs de leurs femmes et de leurs filles.

« Ne sais-tu pas qu'un certain nombre de filles musulmanes, et qui, certes, ne sortaient pas de nos meilleures familles, se sont unies à des chrétiens dont quelques-uns occupent des positions élevées ? Ces femmes n'ont-elles pas adopté les coutumes françaises, au point que ceux qui ne les connaissent pas, les prennent pour des enfants de la France ? Ce que quelques-unes ont fait, toutes peuvent le faire.

« Au reste, je t'en prie, suis avec attention ce que je vais t'exposer.

« Les êtres humains se composent d'une âme ou Esprit et d'un corps.

« L'Esprit est immortel ; il est aussi immatériel, au moins pour nos sens ; le corps est matériel et périssable, ou plutôt il se désagrège à un certain moment et ses molécules vont se combiner avec d'autres éléments matériels.

« Les Esprits n'ont pas de sexe ; ils s'incarnent indistinctement dans des corps d'homme ou de femme comme ils le font dans des corps de race quelconque. C'est là ce qui résulte de l'enseignement des Esprits eux-mêmes, que l'on peut consulter à tout instant. L'observation et la réflexion nous amènent du reste facilement à le reconnaître.

« Comment se manifestent les qualités des âmes ? par les facultés morales et intellectuelles. Or, de tout temps, en tout lieu, n'a-t-on pas constaté que les femmes pouvaient avoir autant de valeur morale

que les hommes de leur entourage, et qu'en ce qui concerne l'intelligence, quelques-unes d'entre elles pouvaient être comparées aux hommes les mieux doués ? Qu'importe le nombre, dans ce dernier cas ; s'il varie, selon les circonstances sociales d'éducation ou le genre de vie imposé aux femmes, il suffit que certaines d'entre elles aient montré une puissance d'intellect égale à celle qu'on rencontre chez les hommes, pour qu'on puisse en conclure qu'il n'y a pas des Esprits hommes et des Esprits femmes, ces derniers forcément inférieurs aux premiers…

« … La civilisation égyptienne faisait aussi à la femme une place honorable aux côtés de son compagnon d'existence. Nous pouvons en juger par la population qu'elle importa sur le territoire qui devint l'*Hellade*, la *Grèce*. Là, dès les temps dits héroïques, nous voyons les femmes décider de la paix ou de la guerre, inspirer des entreprises lointaines, en un mot exercer l'autorité la plus complète. En outre, le pouvoir de séduction de quelques-unes d'entre elles est tel qu'on les traite de magiciennes. L'enlèvement d'une princesse suffit pour entraîner une prise d'armes générale et provoquer l'événement le plus important de toute la première partie de l'histoire grecque. D'autres parts, la religion de ce peuple, l'ensemble de ses mythes souvent si pleins de charme, nous font bien vite comprendre ce qu'était la femme chez les Grecs ; car ceux-ci, on le sait, n'ont cherché, dans leurs créations religieuses, qu'à poétiser et même à diviniser ce qui se passait au milieu de leur propre société.

« L'Olympe, le séjour des dieux, présente autant de déesses que de divinités masculines. Et ces déesses remplissent des rôles tout aussi importants que ceux des dieux leurs proches. Si le Jupiter Tonnant fait trembler l'univers du froncement de ses sourcils, sa femme, la fière Junon, sait aussi commander, et lorsqu'elle s'avance majestueusement au milieu de l'assemblée des dieux, tous reconnaissent en elle leur véritable souveraine. Si Vénus, déliant sa ceinture, s'incline devant le chef suprême et l'implore, n'obtient-elle pas ce qu'elle veut aux applaudissements de tous ? La sagesse, fait très significatif, n'est-elle pas personnifiée dans une déesse, Minerve ? Et cette fille de Jupiter n'est-elle pas considérée dans l'Olympe, absolument comme le sont chez nous, les penseurs qui font progresser l'humanité ?

« Enfin, les divinités qui représentaient les sciences et les arts étaient les neuf Muses, jeunes vierges, filles de Jupiter.

« Dans tous les mythes, dans toutes les scènes de la vie supposée des êtres divins créés par l'imagination grecque, nous voyons la femme intervenir, et, dans beaucoup de circonstances, affirmer son intervention, sinon plus, au moins tout aussi énergiquement que le dieu, le demi-dieu ou le héros. Il est facile de le constater, par toutes

ces fables charmantes, qui avaient pour but de personnifier les forces de la nature dans des êtres extra-humains, la part faite à la femme est souvent plus importante que celle qui est attribuée à l'homme. Les sources, les végétaux, les divers éléments qui constituent notre globe, sont confiés à la direction de créatures super-terrestres, auxquelles on reconnaît le plus fréquemment le sexe féminin…

« … D'après ce que nous venons de dire, on fait aux communications des Esprits le reproche d'être, en général, insignifiantes, monotones, banales. Nous dirons les motifs de cette objection ; voyons d'abord si les relations avec le monde invisible ne satisfont pas un grand nombre de personnes.

« Les communications avec les êtres pour lesquels nous avions une grande sympathie et qui ont quitté la terre, sont toujours très intéressantes pour ceux qui les reçoivent, bien que dépourvues d'intérêt pour le public ; elles sont comme ces lettres intimes, qui n'ont de charme que pour les personnes auxquelles elles s'adressent. Ces communications spirites, dont l'origine est presque toujours affirmée par certaines confidences, sont une source inépuisable de consolations ; elles certifient la perpétuité de l'âme individuelle et consciente, et ne font plus de la mort qu'une simple absence. Les relations avec les Esprits n'eussent-elles amené que ce résultat, le bienfait en est si grand, que nous devons y voir un nouveau témoignage de la bonté de Dieu et l'en remercier…

« … On prétend aussi que les Esprits parlent souvent de leurs travaux et ne peuvent indiquer que d'une façon très sommaire en quoi ils consistent ! Cependant, si nous admettons qu'ils concourent à la formation des corps célestes, qu'ils sont chargés d'accomplir les lois de Dieu pour tout ce qui concerne les éléments primitifs matériels ou fluidiques qui nous entourent ; s'ils interviennent dans les actes de notre vie journalière ; s'ils vivent, s'ils étudient, s'ils progressent par tous les moyens que nous connaissons et par ceux qui nous sont inconnus, on peut affirmer avec certitude que les travaux des désincarnés sont au moins aussi nombreux que ceux des hommes les plus actifs.

« Mais les Esprits n'expliquent pas les procédés employés ; ils prétendent invariablement que nous ne les comprendrions pas.

« Il est facile de nous rendre compte de ce fait au moyen de la comparaison suivante, à laquelle nous pourrions avoir recours avec fruit chaque fois que nous nous plaignons de ne pas avoir, de la part du monde invisible, des explications suffisantes :

« Imaginons que nous ayons un moyen quelconque de correspondance avec les sauvages les plus arriérés de l'Océanie, et que nous voulions répondre à leurs questions. Ces sauvages ne connaissent d'autre occupation que la chasse, la pêche, l'anthropophagie ! Que

leur dirions-nous s'ils nous demandaient à quoi nous passons notre temps ? Comment leur ferions-nous comprendre que, parmi nous, les uns font du commerce, de l'industrie ; que d'autres s'occupent d'administration, d'arts, de sciences, d'études littéraires et philosophiques, etc. ? Quels termes pourrions-nous employer qui soient à la portée des Océaniens ? Il y aurait impossibilité complète ; nous serions réduits à leur faire savoir d'une manière générale que nous avons beaucoup à faire ; pour le moment, nous ne pouvons le leur expliquer ; mais, plus tard, ils feront comme nous, lorsqu'ils auront modifié leur état de société. Les sauvages ne seraient guère satisfaits de nos explications ; mais seraient-ils fondés à les mettre en doute ? Il en est de même entre nous et les Esprits !… »

H. V.

Les Contemplations scientifiques.

—

Par C. Flammarion, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, la librairie Hachette va faire paraître un nouvel ouvrage du jeune et éminent auteur de *La pluralité des mondes habités*, de *Dieu dans la nature*, des *Merveilles célestes*, etc., etc.

Les Contemplations scientifiques, ainsi que l'indique leur titre, joignent à l'argumentation serrée du savant, la profondeur de conception et l'élévation de pensée du philosophe spiritualiste. En parcourant ces pages éloquentes et poétiques, les spirites trouveront largement à glaner.

Après avoir affirmé et démontré la pluralité et la solidarité des mondes habités, M. C. Flammarion, dans la première partie de son nouvel ouvrage, nous fait assister à l'existence de nos inférieurs sur la terre, depuis l'infiniment petit visible seulement au microscope, depuis la plante rudimentaire et l'insecte, jusqu'aux animaux supérieurs qui précèdent immédiatement l'homme dans l'échelle de la création. Il consacre, à l'application industrielle des découvertes scientifiques modernes, la seconde partie de son livre. Bornés par l'espace, nous ne le suivrons pas dans cet ordre d'idées ; mais nous ne pouvons résister au désir de faire connaître son opinion sur la question à l'ordre du jour, du progrès infini de tout ce qui existe et de l'avenir de l'animalité.

M. Flammarion a bien voulu nous communiquer quelques épreuves de cette nouvelle et intéressante publication, et nous ne doutons pas que nos lecteurs ne nous sachent gré de leur en signaler les passages suivants :

LE MONDE DES PLANTES.

« La vie n'est pas seulement représentée sur la terre par les êtres animés qui marchent à la surface du globe, volent dans les airs, ou

nagent dans les profondeurs de l'onde. Composant un même ensemble, les animaux forment les gradins de la pyramide sur laquelle est assis l'homme, ce résumé supérieur de la série zoologique ; ils sont reliés entre eux par les mêmes caractères : le mouvement, la respiration, l'alimentation, les actes, de la vie animale, l'instinct et même la pensée pour un grand nombre d'entre eux ; ils sont rattachés à l'homme par les lois générales de l'organisation, et nous sentons qu'ils appartiennent au même système d'existence auquel nous appartenons nous-mêmes. Mais il est sur la terre une autre vie, bien différente de la précédente, quoiqu'elle en soit la base primitive et l'élément fondamental, une autre vie distincte de la nôtre, qui se perpétue parallèlement à la vie animale et semble se confiner dans une espèce d'isolement au milieu du reste du monde. C'est la vie des *Plantes*, de ces êtres mystérieux qui *nous ont précédés* dans cette création, et régnèrent longtemps en souverains sur les continents où depuis nous avons établi notre empire ; véritables racines de notre propre existence, par lesquelles nous suçons la sève nutritive de la terre ; sources sans cesse renouvelées de la vie qui rayonne sur le front de la nature ; créations qui constituent un règne intermédiaire entre le minéral et l'animal, et dont nous ne savons apprécier ni la valeur ni la réelle beauté…

« … C'est qu'il y a dans cette loi qui préside à la vie, à la mort, à la résurrection des plantes, un caractère de grandeur, de prévoyance et d'affection, que la pensée humaine pressent sans pouvoir le saisir ; c'est qu'il y a dans ces êtres mystérieux qu'on appelle les *plantes,* un genre de vie latente et occulte qui étonne et remplit d'une étrange surprise l'esprit observateur…

« … Les plantes, les animaux, a dit un poète allemand, sont les rêves de la nature dont l'homme est le réveil. Cette pensée profonde aura du retentissement dans notre âme, si nous consentons à descendre un instant de la vie humaine, et même de la vie animale, à l'observation de la vie végétale…

« … Et ne croyez pas qu'elle subisse aveuglément, comme un objet inerte, les conditions d'existence qui lui sont imposées. Non : elle choisit, elle refuse, elle cherche, elle travaille…

« … Écoutez, par exemple, cette histoire :

« Sur les ruines de New-Abbey, dans le comté de Galloway, croissait un érable au milieu d'un vieux mur. Là, loin du sol au-dessus duquel le monceau de pierres s'élevait encore de quelques pieds, notre pauvre érable mourait de faim, faim de Tantale, puisqu'au pied même du mur aride s'étendait la bonne et nourrissante terre.

« Qui dira les sourds tressaillements de l'être végétal qui lutte

contre la mort, ses tortures silencieuses et ses muettes langueurs galvanisées par la convoitise ? Qui saura raconter ici en particulier ce qui se passa dans l'organisme de notre pauvre martyr ; quelles attractions s'établirent, quelles facultés s'aiguisèrent, quelles impérieuses lois se révélèrent, quelles vertus enfin furent créées ?… Toujours est-il que notre érable, érable énergique et aventureux s'il en fut, voulant vivre à tout prix et ne pouvant attirer la terre, marcha, lui, l'immobile, l'enchaîné, vers cette terre lointaine, objet de ses ardents désirs.

« Il marcha ? non ; mais il s'étira, s'allongea, tendit un bras désespéré. Une racine improvisée pour la circonstance fut émise, poussée au grand air, envoyée en reconnaissance, dirigée vers le sol, qu'elle atteignit… Avec quelle ivresse elle s'y enfonça ! L'arbre était sauvé désormais. Nourri par cette racine nouvelle, il se déplaça, laissa mourir celles qui vainement plongeaient dans les décombres ; puis se redressant peu à peu, il quitta les pierres du vieux mur et vécut sur l'organe libérateur, qui bientôt se transforma en un tronc véritable.

« Que pensez-vous de cette persistance ? Ne trouvez-vous pas que cet instinct ressemble fort à celui de l'animal, et même, osons l'avouer, à la volonté humaine ?…

« Sous ces manifestations d'une vie inconnue, le philosophe ne peut s'empêcher de reconnaître dans le monde des plantes, un chant du chœur universel. C'est un monde d'une réalité vivante, plus touchante qu'on n'est porté à le croire, que ce règne végétal, harmonique, doux et songeur, qui, sur les degrés inférieurs à l'animalité, semble rêver dans l'attente de la perfection entrevue. Sans doute il ne faut pas tomber dans l'excès d'une école de l'antiquité qui, sous l'autorité d'Empédocle, n'hésitant pas à accorder aux plantes des facultés d'élite, les avait humanisées, et même divinisées. Non ; les plantes ne sont ni des animaux ni des hommes : une distance immense les sépare de nous ; mais elles vivent d'une vie que nous ne savons pas apprécier, et nous serions bien étonnés s'il nous était permis d'entrer un instant dans les secrets du monde végétal, et d'écouter ce que peuvent dire en leur langue, les petites fleurs et les grands arbres.

INTELLIGENCE DES ANIMAUX.

« Des degrés inférieurs de la série zoologique, dont nous venons d'avoir un aspect particulier dans notre précédente étude sur la vie des insectes, élevons-nous plus haut, et mettons-nous maintenant en relation avec les manifestations plus élevées de la vie terrestre.

« La nature entière est construite sur le même plan, et manifeste

l'expression permanente de la même idée. La grande loi d'unité et de continuité se révèle non-seulement dans la forme plastique des êtres, mais encore dans la force qui les anime, depuis l'humble végétal jusqu'à l'homme le plus éminent. Dans la plante, une force organique groupe les cellules suivant le mode de chaque espèce, en s'approchant vers le type idéal du règne. Le cèdre au sommet du Liban, le saule au bord des rivières, les arbres des forêts profondes et les fleurs de nos jardins rêvent, assoupis aux limbes indécises de la vie. Chez un certain nombre, on constate des mouvements spontanés et des expressions qui paraissent révéler en elles quelque apparition rudimentaire du système nerveux. Les degrés inférieurs du règne animal, qui habitent les mobiles régions de l'Océan, les zoophytes, semblent appartenir sous certains aspects au monde des plantes. A mesure qu'on s'élève sur l'échelle de la vie, l'*esprit* affirme peu à peu une personnalité mieux déterminée ; il atteint son plus haut développement dans l'homme, dernier anneau de l'immense chaîne sur la terre.

« Cette contemplation de la vie dans la nature, embrasse sous une même conception l'ensemble des êtres, et nous met en relation avec l'unité vivante manifestée sous les formes terrestres et sidérales. Inspirée et affirmée par les fécondes découvertes de la science contemporaine, elle surpasse majestueusement les idées d'un autre âge, qui morcelaient la création et ne laissaient subsister que l'homme sur le trône de l'intelligence. Nous savons aujourd'hui que l'homme n'est pas isolé dans l'univers ni sur la terre ; il est rattaché aux autres mondes par les liens de la vie universelle et éternelle, et à la population terrestre par ceux de l'organisation commune des habitants de notre planète. Il n'y a plus un abîme infranchissable entre l'homme et Jupiter, ni entre l'homme blanc et l'homme noir, ni entre l'homme et le singe, le chien ou la plante. Tous les êtres sont fils de la même loi, et tous tendent au même but, la perfection.

« La réaction théologique du dix-septième siècle avait séparé rigoureusement l'homme de ses aînés dans l'œuvre inexpliquée de la création. Descartes représenta les animaux comme de simples machines vivantes. De grandes discussions s'élevèrent sur la question de l'âme des bêtes, et de temps en temps nous retrouvons aujourd'hui sur les quais les pièces variées de cet immense plaidoyer. Des nombreux traités écrits à cette époque sur ce sujet, nous citerons surtout celui du P. Daniel, disciple de Descartes, qui complète son voyage à la Lune, et celui du P. Boujeaut, qui prend le parti des bêtes… et même leur trouve tant d'esprit qu'il finit par voir en elles, l'incarnation des diables les plus malins…

« … Les animaux sont doués de la faculté de penser ; en eux

réside une âme, différente de la nôtre (et peut-être si différente que nulle comparaison ne puisse être établie). La faculté de penser se montre en des degrés divers suivant les espèces, et là reste la grande difficulté du sujet ! Car en accordant une âme au chien, nous sommes conduits de proche en proche à en accorder une à l'huître, et si l'huître est animée par une monade spirituelle, en adoptant même la classification de Leibnitz, nous ne voyons pas pourquoi la sensitive, la rose, en seraient privées. Voici donc une série d'âmes immortelles en nombres incalculables, dont nous serions bien embarrassés si nous étions obligés de diriger leurs métempsycoses. Fort heureusement que le mystérieux auteur de la nature ne nous a pas laissé cet embarras, tout en nous laissant la faculté de rêver et de conjecturer.

Cette étude n'aurait pas de bornes, si nous nous laissions aller à présenter ici tous les matériaux que nous avons sous la main en faveur de l'âme des animaux supérieurs. Nous ne pouvons que reléguer ces faits si nombreux aux notes complémentaires auxquelles nous renvoyons. Par l'amitié comme par la haine, par l'attachement singulier que des espèces différentes d'animaux se sont porté elles-mêmes, on est autorisé à admettre chez les animaux des facultés intellectuelles analogues aux nôtres. Cette question comporte l'un des plus curieux et des plus graves problèmes de la philosophie naturelle. Concluons en déclarant que Buffon s'est trompé en osant dire, après avoir exposé les actions raisonnées du pungo : « cependant le pungo ne pense point ; » et que le grand Leibnitz était dans l'erreur lorsqu'il affirmait que « le plus stupide des hommes est incomparablement plus raisonnable et plus docile que la plus spirituelle des bêtes. » Il est certain qu'il y a de par le monde des hommes grossiers, bruts, plus méchants et moins intelligents que certaines bêtes de bonne nature. « C. FLAMMARION. »

Avis

La *Revue spirite* commencera le 1er janvier prochain sa treizième année. MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver du retard sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

ERRATUM. - *Revue spirite* de novembre 1869, page 337, ligne 2, au lieu de Paris, 14 septembre, lisez : Paris, 4 octobre.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. DESLIENS.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES
DU DOUZIÈME VOLUME

Année 1869

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI.

JUIN.

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.

Paris. – Imp. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.